



John NORMAN

Conan

1 - LE TARNIER DE GOR



LE TARNIER DE GOR

Traduit de L'américain par Arlette Rosenblum

Titre original: Tarnsman of Gor

Ballantine Books, a division of Random House, Inc.

© John Norman, 1966

Pour la traduction française:

Éditions J'ai lu, 1992

Traduction révisée

1

UNE POIGNÉE DE TERRE

Je m'appelle Tarl Cabot. Mon nom de famille passe pour venir du patronyme italien Caboto, raccourci au xve siècle. Cependant, que je sache, je n'ai aucun lien avec l'explorateur vénitien qui porta la bannière de Henry VII dans le Nouveau Monde. Cette parenté semble improbable pour bon nombre de raisons, parmi lesquelles le fait que les gens de ma famille étaient de simples commerçants de Bristol, au teint clair et couronnés d'un flamboiement de cheveux du roux le plus agressif. Néanmoins, ces coïncidences -même si elles ne sont que géographiques - ont laissé leur marque dans les traditions familiales : notre petite revanche sur les registres et l'arithmétique d'une existence mesurée en pièces de draps vendues. J'aime à penser qu'il y avait peut-être un Cabot à

Bristol, un des nôtres, pour regarder notre homonyme italien lever l'ancre à l'aube du 2 mai 1497.

Peut-être mon prénom a-t-il attiré votre attention. Je vous assure qu'il m'a causé tout autant de difficultés qu'à vousmêmes, particulièrement pendant mes premières années d'école, où il a provoqué presque autant de joutes d'endurance physique que mes cheveux roux. Disons simplement que ce n'est pas un prénom courant - pas courant dans notre monde, du moins. Il m'a été donné par mon père quand j'étais tout jeune. Je l'ai cru mort jusqu'au moment où j'ai reçu sont étrange message, plus de vingt ans après sa disparition. Ma mère, dont il demandait des nouvelles, est morte quand j'avais environ six ans, vers l'époque où j'ai commencé à aller à l'école. Les détails biographiques étant fastidieux, je me contenterai d'expliquer que j'étais un garçon intelligent, assez grand pour mon âges et que je fus élevé d'une façon digne d'éloges par une tante qui me donna tout ce dont un enfant peut avoir besoin, à

part peut être un peu de tendresse.

Fait assez étonnant, je réussis l'examen d'entrée à

l'université d'Oxford, que je ne veux pas mettre dans l'embarras en introduisant son nom un peu trop

vénéré dans ce récit. J'ai obtenu mon diplôme de fin d'études tout à fait honorablement, mais sans jamais avoir ébloui personne :

ni moi ni, à plus forte raison, mes professeurs. Comme un grand nombre de jeunes gens, je me retrouvai assez instruit, capable d'analyser une phrase ou deux en grec et suffisamment au courant des abstractions de la philosophie et de l'économie pour savoir que j'avais peu de chances de pouvoir évoluer dans le monde avec lequel elles prétendaient avoir quelque obscur rapport. Toutefois, je n'étais pas résigné à finir mes jours parmi les rayons du magasin de ma tante, entre la toile et les rubans; c'est ainsi que je me suis lancé dans une folle aventure qui, tout bien considéré, n'étais pas finalement aussi folle qu'elle le paraissait de prime abord.

Etant cultivé et d'esprit assez vif, connaissant suffisamment d'histoire pour distinguer la Renaissance de la Révolution Industrielle, j'ai sollicité de plusieurs petites universités américaines un poste pour enseigner l'Histoire – L'Histoire anglaise évidemment. Je me prétendais légèrement plus calé

en la matière que je ne l'étais réellement; elles me croyaient et mes professeurs qui étaient de braves gens, avaient la gentillesse de ne pas leur enlever cette illusion dans leurs lettres de recommandation. Je crois que mes maîtres se sont beaucoup amusés de cette situation, même si, bien sûr, ils ne m'ont jamais informé officiellement qu'ils en avaient compris l'ironie. C'était la Guerre d'Indépendance qui recommençait. L'une des universités que j'avais contactées –

qui était peut-être un peu moins clairvoyante que les autres

– une petite université qui enseignait aux garçons les arts libéraux dans le New Hampshire, entama des pourparlers et je reçus bientôt ce qui devait être mon premier et, je suppose, mon dernier emploi dans le monde universitaire. Je présumais que la vérité éclaterait un jour mais, pour le moment, j'avais mon billet payé à destination de l'Amérique et une situation pour au moins un an. Ce résultat me parut agréable encore que déconcertant. Je soupçonnais que l'on m'avait donné le poste parce que je serais là-bas *res exotica*, et cela me turlupinait, j'en conviens. Je n'avais effectivement rien publié et je suis certain qu'il devait y avoir plusieurs candidats d'universités américaines dont les références et les capacités surclassaient de beaucoup les miennes, sauf en ce qui concerne l'accent britannique désiré. Bien sûr, je serais régulièrement invité à des thés, cocktails et diners.

L'Amérique me plut beaucoup, bien que j'aie travaillé

d'arrache-pied tout le premier semestre à lire et à compiler, sans la moindre vergogne, de nombreux textes, m'efforçant dans la mesure du possible d'engranger dans ma mémoire suffisamment d'Histoire d'Angleterre pour précéder mes étudiants d'au moins un ou deux règnes. Je découvris, à ma grande consternation, qu'être anglais ne fait pas automatiquement de vous une autorité en matière d'Histoire anglaise. Heureusement, mon directeur d'études, un sympathique bonhomme à lunettes dont la spécialité était l'Histoire économique américaine, en savait encore moins que moi ou, en tout cas, eut le tact de me le laisser croire. Les vacances de Noël me furent d'un grand secours. Je comptais particulièrement sur le temps qui sépare les semestres pour me mettre à jour ou, mieux, pour augmenter mon avance sur mes étudiants. Mais après les devoirs, les compositions et le classement du premier semestre, je fus saisi par le désir irrésistible de plaquer l'Empire Britannique et de partir pour une longue, longue promenade - en fait, une randonnée donnée de camping dans les proches Montagnes Blanches.

J'empruntai donc du matériel, principalement un sac à dos et un sac de couchage, à un des quelques collègues avec qui je m'étais lié à l'université - un chargé de cours, lui aussi, mais dans la branche décriée de l'Éducation Physique. Nous avions parfois fait de l'escrime ensemble et de rares promenades. Je me demande quelquefois s'il s'interroge sur le sort de son matériel de camping ou sur celui de Tarl Cabot. L'Administration, elle, n'y a sûrement pas manqué, et elle a dû être furieuse d'avoir à remplacer un professeur en cours d'année, car on n'a jamais plus entendu parler de Tarl Cabot sur le campus de cette université.

Mon ami de la section Éducation Physique me conduisit dans les montagnes et m'y abandonna au bout de quelques kilomètres. Nous convînmes de nous retrouver trois jours plus tard au même endroit. Mon premier soin fut de me repérer avec ma boussole, comme si j'y connaissais quelque chose, puis je me mis en devoir de laisser la grande route derrière moi. Plus vite que je ne l'aurais cru, je me retrouvai seul dans les bois, en train de grimper. Bristol, comme vous le savez, est une zone très urbanisée et je n'étais pas bien préparé à ma première rencontre avec la nature. L'université

était quelque peu campagnarde, mais représentait néanmoins un des postes... avancés, disons, de la civilisation matérielle. Je n'avais pas peur, étant persuadé qu'en marchant toujours dans la même direction je finirais par aboutir à une grande route ou à un cours d'eau quelconque, et qu'il était impossible de se perdre - ou, en tout cas, de rester perdu longtemps. J'éprouvai surtout le ravissement d'être seul avec moi-même au milieu des grands pins et des plaques de neige.

J'avancai péniblement pendant près de deux heures avant de succomber au poids du sac à dos. Je mangeai un repas froid et me remis en route, m'enfonçant toujours plus avant dans les montagnes. J'étais content de m'être exercé régulièrement à faire deux ou trois fois le tour du stade à l'université. Ce soir-là, je laissai choir mon sac près d'une plate-forme rocheuse et commençai à ramasser du bois pour faire du feu. Je m'étais un peu éloigné de mon campement de fortune quand je m'arrêtai, surpris. Quelque chose luisait dans l'obscurité, par terre, à ma gauche. D'une clarté stable, bleuâtre. Je posai le bois que j'avais ramassé et approchai de l'objet, plus curieux qu'autre chose. Cela ressemblait à une enveloppe métallique rectangulaire plutôt mince, à peine plus grande que les enveloppes habituellement utilisées pour la correspondance. Je la touchai, elle semblait brûlante. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque, mes yeux s'écarrillèrent. Je lus, dans une écriture anglaise assez archaïque, les deux mots inscrits sur cette enveloppe : mon nom, Tarl Cabot.

C'était une farce. Mon ami s'était arrangé pour me suivre, il devait se cacher quelque part dans l'obscurité. Je l'appelai en riant. Pas de réponse. Je courus çà et là un moment dans le bois, secouant les buissons, faisant tomber la neige des basses branches des pins. Puis je marchai plus lentement, avec plus de précaution, en silence. Je le trouverais !

Un quart d'heure s'était écoulé et je commençais à avoir froid, à être furieux. Je l'appelai avec colère. J'élargis le champ de mes recherches, en gardant l'étrange enveloppe métallique au reflet bleuâtre au centre de mes déplacements. Finalement, je conclus qu'il avait dû déposer là cet objet bizarre pour que je le découvre, et qu'il était sans doute maintenant en route pour rentrer chez lui, ou qu'il campait peut-être quelque part dans les parages. J'étais certain qu'il n'était pas à portée de voix, sinon il aurait déjà répondu. La plaisanterie n'avait plus de sel, surtout s'il était à proximité. Je revins vers l'objet et le ramassai. Il semblait à présent refroidi, quoique j'eusse toujours une nette impression de chaleur. C'était un objet bizarre. Je le rapportai à mon camp et préparai mon feu pour lutter contre l'obscurité et le froid. Je frissonnais malgré mes vêtements épais. Je transpirais. Mon cœur battait la chamade.

J'avais le souffle court. J'avais peur...

Aussi, lentement et calmement, je m'astreignis à soigner le feu, ouvris une boîte de haricots à la tomate et plantai des bouts de bois pour suspendre ma minuscule marmite audessus du foyer. Ces activités domestiques ralentirent mon pouls et réussirent à me convaincre que je pouvais être patient, et même que je n'étais pas tellement intéressé par le contenu de l'enveloppe métallique. Une fois mes haricots sur le feu, mais pas avant, je reportai mon attention vers cet objet déconcertant.

Je le tournai en tous sens entre mes doigts pour l'examiner à

la lumière du feu de camp. Il avait environ trente centimètres de long et dix de haut. Il pesait, à mon avis, dans les cent vingt grammes. La couleur du métal était bleue et quelque chose de la phosphorescence qui le caractérisait persistait toujours, mais son intensité faiblissait. En outre, l'enveloppe ne paraissait plus chaude au toucher. Depuis combien de temps gisait-elle à m'attendre dans les bois ? Depuis de combien de temps avait-elle été mise là ?

Pendant que j'y réfléchissais, la lueur s'évanouit brusquement. Si elle avait disparu plus tôt, je n'aurais jamais découvert l'enveloppe dans les bois. C'était presque comme si la lueur avait été reliée aux intentions de l'envoyeur ; comme si, n'étant plus nécessaire, on lui avait permis de disparaître. « Le message a été délivré », me dis-je et je me sentis un peu stupide en le disant. Je ne trouvais pas ma plaisanterie très drôle.

Je regardai de près la suscription. Elle semblait être d'une écriture anglaise maintenant démodée, mais j'en savais trop peu sur la question pour hasarder une date. Quelque chose dans le graphisme me rappela celui d'une charte coloniale dont la photocopie d'une page illustre un de mes livres. XVII^e siècle peut être ? L'écriture même semblait gravée, faisait partie intégrante de la texture métallique. Je ne trouvais ni joint ni rabat dans l'enveloppe. J'essayai de la rayer avec l'ongle du pouce, mais sans succès.

Me sentant un peu ridicule, je pris l'ouvre-boîte dont je m'étais servi pour ma boîte de haricots et m'efforçai d'en enfoncer la pointe métallique dans l'enveloppe. Si mince qu'elle parût, elle résista à mes efforts comme si j'avais tenté

de percer une enclume; pesant de tout mon poids, j'appuyai des deux bras sur l'ouvre-boîte. La pointe se tordit à angle droit, mais l'enveloppe resta intacte.

Je la maniai avec précaution, perplexe, m'efforçant de déterminer s'il existait un moyen de l'ouvrir. J'avisai un petit cercle au dos, à l'intérieur duquel on percevait comme l'empreinte d'un pouce. Je l'essuyai sur ma manche, mais elle ne disparut pas. Les autres marques laissées par mes doigts s'effacèrent immédiatement. Je scrutai de mon mieux l'empreinte dans le cercle. Tout comme l'inscription, elle semblait appartenir au métal, ce qui n'empêchait pas ses stries et ses contours d'être extrêmement ténus.

Finalement, je fus convaincu qu'elle faisait elle aussi partie intégrante de l'enveloppe. J'appuyai dessus avec mon doigt. Rien ne se produisit. Las de cette bizarre affaire, je mis l'enveloppe de côté et reportai mon attention sur les haricots qui débordaient à présent sur le petit feu de camp. Après avoir mangé, je quittai mes souliers et ma veste et me glissai dans le sac de couchage.

Étendu à côté du feu mourant, je contemplai le ciel, qui se découpait à travers les branches, et la gloire minérale de l'univers inconscient. Je restai longtemps éveillé, me sentant seul et pourtant pas solitaire, comme cela arrive parfois dans le désert où l'on a l'impression d'être l'unique être vivant de la planète et que les choses qui nous concernent le plus intimement - notre sort et notre destinée par exemple - se trouvent en dehors de notre petit monde, quelque part dans les lointains pâturages étrangers des étoiles.

Une idée me frappa subitement et j'eus peur, mais je savais désormais ce que j'avais à faire. Cette histoire d'enveloppe n'était pas une mystification, pas une farce. Quelque part au fond de mon être, je le savais et l'avais su dès le début. Presque comme en rêve, mais avec une lucidité totale, j'émergeai en partie de mon sac de couchage, roulai sur moi-même et lançai du bois dans le feu, puis je tendis le bras vers l'enveloppe. Assis dans mon duvet, je patientai jusqu'à

ce que le feu reprenne un peu. Puis je plaçai avec soin mon pouce droit sur l'empreinte de l'enveloppe et appuyai fortement. Elle réagit à mon toucher comme je m'y attendais

- comme je l'avais craint. Peut-être n'y avait-il qu'une personne qui pût ouvrir cette enveloppe, celle dont l'empreinte s'ajustait à l'étrange fermeture, celle dont le nom était Tarl Cabot. L'enveloppe apparemment sans joints s'ouvrit en crépitant, dans un bruit de cellophane.

Un objet en tomba, un anneau de métal rouge portant un simple écusson frappé de la lettre « C ». Dans mon excitation, j'y pris à peine garde. Il y avait quelque chose d'écrit sur l'intérieur de l'enveloppe qui s'était ouverte d'une manière étonnamment semblable à celle de ces cartes-lettres où

l'enveloppe sert aussi de papier. L'écriture était du même graphisme que mon nom à l'extérieur de l'enveloppe. Je remarquai la date et me figeai, les mains crispées sur le feuillet métallique. C'était daté du 3 février 1640. C'était daté

d'il y avait plus de trois cents ans et je lisais cette date dans la sixième décennie du Xe siècle. Autre chose étonnante : le jour où je la lisais était le 3 février. La signature en bas n'était pas de l'écriture ancienne mais pouvait avoir été faite en cursive anglaise moderne.

J'avais déjà vu cette signature une ou deux fois sur des lettres que ma tante avait conservées, mais je ne me souvenais pas du signataire. C'était la signature de mon père, Matthew Cabot, qui avait disparu alors que j'étais en bas âge.

J'étais troublé, pris de vertige même. Il me semblait que ma vue vacillait. J'étais incapable de bouger. Pendant un moment, tout devint noir, mais je me secouai, je serrai les dents, j'aspirai l'air vif et froid de la montagne une fois, deux fois, trois fois, lentement, concentrant dans mes poumons le pénétrant contact de la réalité, m'assurant que j'étais en vie, que je ne rêvais pas, que je tenais dans mes mains une lettre avec une date incroyable, distribuée trois cents ans plus tard dans les montagnes du New Hampshire - écrite par un homme qui, s'il était en vie, n'avait probablement, selon notre manière de compter, pas plus de cinquante ans : mon père.

Encore aujourd'hui, je me rappelle chaque mot de cette lettre. Je crois que je garderai son message simple, direct, imprimé dans les cellules de mon cerveau jusqu'au jour où, comme on dit ailleurs, je serai retourné aux Cités de Poussière.

Ce troisième jour de février, en l'an de grâce 1640. Tarl Cabot, mon fils,

Pardonne-moi, mais je n'ai guère le choix en ce domaine. La décision a été prise. Fais ce que tu penses être le mieux dans ton intérêt, mais ton destin est fixé et tu n'y échapperas pas. Je vous souhaite la santé, à toi et à ta mère. Porte sur toi l'anneau de métal rouge et, si tu le veux bien, apporte-moi une poignée de notre belle Terre. Jette cette lettre. Elle sera détruite.

Affectueusement,

Matthew Cabot

Je lus et relus cette lettre; j'étais désormais d'un calme extraordinaire. Il me semblait patent que je n'étais pas devenu fou ou, si je l'étais, que la folie est un état de clarté

mentale et de compréhension tout à fait différent du tourment que je l'avais imaginée être. Je rangeai la lettre dans mon sac à dos.

Ce que je devais faire était évident : sortir des montagnes, aussitôt que le jour serait levé. Non, ce serait peut-être déjà

trop tard. S'aventurer dans l'obscurité relevait de la démence, mais il n'y avait apparemment aucun autre parti à

prendre. Je ne savais pas de combien de temps je disposais; cependant, même si ce n'était que de quelques heures, je pourrais arriver à une route ou à un cours d'eau, ou peut-être à une cabane. Je consultai ma boussole pour retourner vers la route. Je scrutai la nuit, mal à l'aise. Un hibou ulula à une centaine de mètres sur la droite. Quelque chose, par là-bas, me surveillait peut-être. L'impression était désagréable. J'enfilai mes chaussures et ma veste, roulai mon sac de couchage et bouclai mon paquetage. Je dispersai le feu à coups de pied, piétinai les braises et jetai de la terre sur les dernières flammèches.

Au moment même où le feu s'éteignait, je remarquai un scintillement dans les cendres. Je me penchai et récupérai l'anneau. Il était chaud, dur, solide - un morceau de réalité. Il était là. Je l'enfouis dans la poche de ma veste et partis en suivant les indications de ma boussole, pour essayer de revenir à la route.

Je me sentais stupide d'essayer de marcher dans l'obscurité. J'allais au-devant d'une jambe ou d'une cheville cassée, sinon du cou. Pourtant, si je pouvais mettre un kilomètre ou deux entre l'ancien camp et moi, cela devrait suffire à me donner la marge de sécurité dont j'avais besoin - pour échapper à quoi, je l'ignorais. Je pourrais alors attendre le matin et repartir sans risque, avec assurance. De plus, il serait facile de dissimuler ma piste en plein jour. L'important était de ne pas rester dans mon campement.

J'avais progressé à mes risques et périls dans l'obscurité

pendant une vingtaine de minutes lorsque, à ma grande horreur, mon sac à dos et mon sac de couchage explosèrent en flammes bleues sur mon dos. Ma réaction instantanée fut de les rejeter vivement et je regardai, abasourdi, frappé de terreur, une sorte de déflagration bleue dévorante qui

éclairait les pins de tous côtés comme des flammes d'acétylène. C'était comme de contempler une fournaise. Je compris que l'enveloppe s'était enflammée, entraînant la combustion de mon sac et de mon duvet. Je frissonnai en pensant à ce qui aurait pu arriver si je l'avais mise dans la poche de ma veste.

Chose bizarre, maintenant que j'y pense, je ne me suis pas enfui à toutes jambes, sans bien m'expliquer pourquoi, et l'idée me traversa l'esprit que cette brillante luminescence vacillante révélait ma position à qui - ou quoi - pouvait être à

l'affût. Une petite torche électrique à la main, je m'agenouillai auprès des débris flambants de mon sac à dos et de mon sac de couchage. Les pierres sur lesquelles ils étaient tombés étaient noircies. Il n'y avait aucune trace de l'enveloppe. Elle semblait avoir été entièrement consumée.

Une odeur âcre, déplaisante, régnait dans l'air; des exhalaisons que je ne reconnaissais pas.

Je m'avisai que l'anneau, que j'avais mis dans ma poche, pouvait de même s'enflammer mais, explique qui pourra, j'en doutais. Il pouvait y avoir une raison de détruire la lettre mais il n'y en avait probablement pas de détruire l'anneau. Pourquoi aurait-il été envoyé, si ce n'est pour être gardé ?

D'ailleurs, j'avais été averti au sujet de la lettre, avertissement que j'avais sottement négligé, mais j'avais été

prié de porter l'anneau. Quelle que soit la source de ces incidents effrayants, père ou autre, le but recherché n'était sans doute pas de me faire du mal, pensai-je avec un peu d'amertume, les inondations et les tremblements de terre n'ont certainement pas non plus de mauvaises intentions. Qui connaissait la nature des choses ou des forces en mouvement cette nuit-là dans les montagnes, choses et forces qui m'anéantiraient peut-être par hasard, comme on marche innocemment sur un insecte sans s'en apercevoir ou s'en soucier ?

J'avais encore la boussole et cela constituait un lien solide avec la réalité. La déflagration silencieuse mais intense de l'enveloppe m'avait momentanément étourdi - cela et le brusque retour à l'obscurité après la terrible clarté

aveuglante de sa désintégration. Ma boussole me tirerait d'affaire. Je l'examinai à la lumière de ma torche. Quand le mince rayon se posa sur le cadran, mon coeur s'arrêta. L'aiguille, affolée, oscillait dans tous les sens comme si les lois de la nature avaient été soudain abolies dans son voisinage.

Pour la première fois depuis que j'avais ouvert le message, je commençai à perdre mon sang-froid. La boussole était mon ancre et mon espoir. Je comptais sur elle. Et elle était, maintenant, affolée. Un grand bruit retentit, mais je pense aujourd'hui que c'était le son de ma propre voix, un brusque hurlement d'effroi dont je serai à jamais honteux. L'instant d'après, je courais comme un animal pris de folie dans n'importe quelle direction - dans toutes les directions. Pendant combien de temps ai-je couru, je ne le sais pas. Il se peut que ce soit durant des heures, ou peut-être seulement quelques minutes. J'ai glissé et je suis tombé

une dizaine de fois, j'ai foncé à travers les branches piquantes des pins, dont les aiguilles me pénétraient la peau. J'ai peut-être pleuré; je me rappelle un goût de sel sur mes lèvres, sur ma langue. Mais, surtout, je me rappelle la fuite aveugle, éperdue, une fuite démente, indigne, navrante. À un

moment donné, j'ai vu deux yeux dans l'obscurité, j'ai hurlé

et mé suis éloigné en courant pour entendre derrière moi le battement d'ailes et le cri alarmé d'un hibou. Plus tard, j'ai effrayé une petite harde de cerfs, et je me suis retrouvé au milieu de leurs corps bondissants qui me heurtaient dans le noir.

La lune fit son apparition et le flanc de la montagne fut brusquement illuminé par sa froide beauté, blanche sur la neige des arbres et de la pente, scintillante sur les rochers. Je ne pouvais plus courir, je tombai sur le sol, haletant, me demandant soudain pourquoi j'avais couru. Pour la première fois de ma vie, j'avais éprouvé une peur totale, irraisonnée, et j'avais été empoigné par elle comme par les pattes de quelque fantastique animal prédateur. Je n'y avais cédé que pendant un instant et c'était devenu une force qui m'avait emporté, m'entraînant avec violence de-ci de-là comme si j'étais un nageur prisonnier de vagues houleuses - une force à laquelle il était impossible de résister. Elle était maintenant partie. Il ne fallait pas que j'y succombe de nouveau. Je jetai un coup d'oeil autour de moi et reconnus la plate-forme de rocher près de laquelle j'avais installé mon sac de couchage. J'aperçus les cendres de mon feu. J'étais revenu à mon camp. Je ne sais pas pourquoi, mais je m'étais douté que j'y reviendrais.

Étendu au clair de lune, je sentais la terre sous moi, contre mes muscles douloureux et mon corps couvert du relent nauséabond de la peur et de la sueur. Je compris que même éprouver de la souffrance avait du bon. L'important était de ressentir. J'étais vivant.

C'est alors que je vis descendre l'engin. Un instant, il ressembla à une étoile filante, mais il devint tout à coup net et substantiel comme un disque d'argent large et épais. Il était silencieux et se posa sur la plate-forme rocheuse, dérangeant à peine la neige poudreuse qui était éparpillée dessus. Un vent léger soufflait dans les aiguilles de pin et je me levai. À ce moment, une porte s'ouvrit sans bruit dans le flanc de l'appareil, glissant vers le haut. Il fallait que j'entre. Les mots de mon père me revinrent en mémoire : ton destin est fixé. »

Avant de pénétrer dans le disque, je m'arrêtai au bord du grand rocher plat sur lequel l'engin était posé. Je me penchai et ramassai, comme l'avait demandé mon père, une poignée de notre belle Terre. Moi aussi, je sentais qu'il était important de prendre quelque chose avec moi, quelque chose qui, en somme, était mon sol natal. Le sol de ma planète, du monde auquel j'appartiens.

L'ANTICHTON

Je ne me souviens de rien entre le moment où je suis monté à bord du disque d'argent dans les montagnes du New Hampshire et l'heure présente. Je m'éveillai, reposé, et ouvris les yeux, m'attendant presque à voir ma chambre dans la maison des étudiants de l'université. Je tournai la tête, sans peine ni gêne. J'étais étendu, semblait-il, sur quelque chose de dur et de plat, peut-être une table, dans une pièce circulaire au plafond bas, d'environ deux mètres dix de haut. Il y avait cinq fenêtres oblongues, trop étroites pour permettre le passage d'un homme; je leur trouvai une certaine parenté avec les meurtrières pour archers dans les tours des châteaux forts; toutefois, elles laissaient entrer suffisamment de jour pour que je puisse examiner les lieux. À droite se trouvait une tapisserie d'une belle texture, représentant ce que je jugeai être une scène de Chasse, mais traitée sur le mode fantastique: des chasseurs armés de lances et montés sur des espèces d'oiseaux attaquant un affreux animal qui me paraissait ressembler à un sanglier, à

ceci près qu'il était trop grand, hors de proportion avec les chasseurs. Sa mâchoire comportait quatre défenses incurvées comme des cimenterres. Avec la végétation, l'arrièreplan et la sérénité classique des visages, elle me remit en mémoire une tapisserie de la Renaissance que j'avais vue un jour au cours d'une excursion que j'avais faite à Florence, quand j'étais étudiant de seconde année.

En face de la tapisserie, sans doute pour la décoration, était suspendu un bouclier rond avec des lances croisées derrière. Il rappelait assez les antiques boucliers grecs peints sur certains vases à figurines rouges du Museum de Londres. Les dessins du bouclier ne signifiaient rien à mes yeux. Je ne savais pas trop s'ils étaient même censés représenter quelque chose. Ce pouvait aussi bien être un monogramme, ou une simple fantaisie de l'artiste. Au-dessus du bouclier pendait un casque, qui faisait, lui aussi, penser à

un casque grec, peut-être de la période homérique. Une fente en forme de Y avait été ménagée dans le métal quasi massif pour les yeux, le nez et la bouche. L'ensemble dégageait une dignité sauvage, fixé au mur comme s'il était prêt à servir, tel le fameux fusil colonial au-dessus de l'âtre. Tous étaient astiqués et luisaient doucement dans le demi-jour.

En dehors des armes et de deux blocs de pierre, qui étaient peut-être des sièges, et aussi d'une natte sur un côté, la pièce était nue; les murs, le plafond et le sol étaient lisses comme du marbre et d'un blanc à peine cassé. Je ne voyais aucune porte dans la chambre. Je me levai de la table de pierre - car c'en était bien une - et allai à une fenêtre. Je regardai au-dehors et aperçus le soleil: ce devait être notre Soleil. Peut-être semblait-il plus grand, mais je ne pouvais pas l'affirmer. J'étais pourtant sûr qu'il s'agissait bien de notre brillant astre doré. Le ciel, comme celui de la Terre, était bleu. Ma première idée fut que je me trouvais sur Terre et que la dimension apparente du Soleil était une illusion. Je respirais, c'était manifeste; et cela impliquait nécessairement une atmosphère contenant un fort pourcentage d'oxygène. Cela devait donc bien être la Terre. Mais, comme je me tenais debout à la fenêtre, je compris que ce ne pouvait pas être ma planète natale. L'immeuble dans lequel je me trouvais faisait partie d'un ensemble de je ne sais combien de tours, d'innombrables cylindres au toit plat, de couleurs et de tailles variées, reliées entre elles par d'étroits ponts pittoresques légèrement arqués.

Je ne pouvais pas me pencher suffisamment par la fenêtre pour voir le sol. Au loin, j'apercevais des collines couvertes de quelque verdure, mais je ne pus distinguer s'il s'agissait ou non d'herbe. Intrigué

par ma situation, je revins à la table. J'avancais à grands pas et faillis me meurtrir la cuisse contre la pierre. J'eus un instant l'impression d'avoir trébuché, victime d'un étourdissement. Je fis le tour de la pièce. Je sautai sur la table avec presque autant d'aisance que si j'avais gravi une marche à la maison des étudiants. C'était différent, un mouvement différent. Une pesanteur moindre. Sûrement. Alors la planète était plus petite que notre Terre et, vu la dimension apparente du Soleil, probablement un peu plus rapprochée de lui.

« Mes vêtements avaient été changés. Mes bottes de chasse avaient disparu, mon bonnet de fourrure, la lourde veste et tout le reste aussi. J'étais habillé d'une sorte de tunique de couleur rougeâtre, serrée à la taille par un cordon jaune. Je m'avisai que j'étais propre, malgré mes aventures, ma fuite éperdue dans les montagnes. J'avais été lavé. Je vis que l'anneau de métal rouge avec le « C » en écusson avait été

passé au majeur de ma main droite. J'avais faim. Assis sur la table, j'essayai de rassembler mes idées, mais il y en avait trop. Je me sentais comme un enfant ignorant de tout qu'on emmène dans une usine ou un grand magasin, incapable de mettre en ordre ses impressions, incapable de comprendre les étranges choses nouvelles qui l'assaillent sans cesse. Un panneau glissa de côté dans le mur et un homme de haute taille, aux cheveux roux, proche de la cinquantaine, habillé à peu près comme moi, entra dans la pièce. Je ne savais pas à quoi m'attendre, à quoi ressembleraient ces gens. Cet homme était un Terrien, apparemment. Il me sourit et s'avança, mit ses mains sur mes épaules et me regarda dans les yeux. Il dit, avec ce qui me parut une certaine fierté:

— Tu es mon fils, Tarl Cabot !

— Je suis Tarl Cabot, répliquai-je.

— Je suis ton père, reprit-il, et il m'étreignit aux épaules avec force.

Nous nous serrâmes la main, avec une certaine raideur quant à moi ; toutefois ce geste de notre commune Terre natale me rassura en quelque sorte. Je fus surpris de me voir accepter cet étranger, non seulement comme un être du même monde que moi, mais aussi comme le père dont je ne pouvais me souvenir.

—

Ta mère ? s'enquit-il, le regard soucieux.

—

Morte, il y a des années, répondis-je.

Il me dévisagea.

—

Elle que j'aimais entre toutes, murmura-t-il en se détournant, avant de traverser la pièce.

Il semblait douloureusement affecté, ébranlé. Je ne voulais pas ressentir de sympathie pour lui, pourtant, je constatai que je ne pouvais pas m'en empêcher. J'étais furieux contre moi-même. Il nous

avait abandonnés, ma mère et moi, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que c'était que ces regrets qu'il éprouvait maintenant ? Que signifiait cette façon de parler si innocemment de je ne sais quelles « toutes » ? Je ne voulais pas le savoir.

Cependant, malgré cela, je m'aperçus que je désirais traverser la pièce à mon tour, poser ma main sur son bras, le toucher. Je me sentais en quelque sorte une parenté avec lui, avec cet étranger et son chagrin. Mes yeux étaient humides. Quelque chose vibrait en moi, d'obscurs souvenirs douloureux qui étaient restés en sommeil pendant de nombreuses années - le souvenir d'une femme que j'avais à

peine connue, d'une figure aimable, de bras qui avaient protégé un enfant quand il s'éveillait effrayé dans la nuit. Et, brusquement, je revis un autre visage derrière le sien.

— Père ! m'écriai-je.

Il se redressa et se retourna pour me faire face à l'autre bout de cette pièce simple et étrange. Impossible de dire s'il avait pleuré. Il me considéra avec de la tristesse dans les yeux et ses traits plutôt sévères semblèrent un moment s'attendrir. En le regardant, je me rendis compte avec une soudaineté incompréhensible et une joie qui me stupéfie encore qu'il existait quelqu'un qui m'aimait.

- Mon fils ! dit-il simplement, en m'ouvrant ses bras, Nous nous sommes rejoints au milieu de la pièce et nous nous sommes embrassés. J'ai pleuré et lui aussi, sans honte. J'appris par la suite que, sur ce monde étranger, un homme fort peut ressentir et exprimer des émotions, et que l'hypocrisie de la contrainte n'est pas honorée sur cette planète comme sur la mienne.

Nous nous sommes finalement séparés.

Mon père me regarda droit dans les yeux.

— Elle sera la dernière, promit-il. Je n'avais pas le droit de la laisser m'aimer.

Je gardai le silence.

Il comprit ce que je ressentais et déclara avec brusquerie :

— Merci pour ton cadeau, Tarl Cabot !

J'eus l'air interdit.

— La poignée de terre, expliqua-t-il. Une poignée de mon sol natal.

Je hochai la tête, ne tenant pas à parler, désirant qu'il me dise les mille choses que j'avais à connaître, qu'il dissipe les mystères qui m'avaient arraché à mon monde natal et amené dans cette étrange pièce, sur cette étrange planète, vers lui, mon père.

— Tu dois avoir faim ? demanda-t-il soudain.

— Je voudrais savoir où je suis, et ce que je fais ici, répliquai-je.

— Bien sûr, mais tu dois d'abord manger. (Il sourit.) Pendant que tu satisferas ton appétit, je te

parlerai.

Il frappa deux fois dans ses mains et le panneau, glissa de nouveau. Je fus stupéfait. Par l'ouverture entraient une jeune femme, un peu moins âgée que moi, aux cheveux blonds attachés en arrière. Elle portait une tunique sans manches avec des rayures en diagonale, dont la courte jupe se terminait quelques centimètres au-dessus des genoux. Elle était pieds nus et, comme ses yeux rencontraient modestement les miens, je vis qu'ils étaient bleus et emplis de déférence. Mon regard capta tout à coup son unique bijou: une mince bande de métal semblable à de l'acier qu'elle portait en collier. Elle se retira aussi vite qu'elle était venue.

— Tu peux l'avoir ce soir si tu veux, dit mon père, qui n'avait guère paru prêter attention à la jeune femme.

Je n'étais pas certain de ce qu'il entendait par là, mais je répondis non.

Sur l'insistance de mon père, je commençai à manger à

contrecœur, ne le quittant jamais des yeux et sentant à

peine le goût de la nourriture qui était simple mais excellente. La viande me faisait penser à de la venaison; ce n'était en tout cas pas la chair d'un animal élevé uniquement pour la boucherie. Elle avait été rôtie sur un feu de braises. Le pain gardait encore la chaleur du four. Les fruits - des sortes de raisins et de pêches - étaient frais et aussi froids que la neige des montagnes. Après le repas, je goûtai la boisson qui pourrait assez justement être décrite comme un vin presque incandescent, brillant, sec et puissant. J'appris par la suite qu'on l'appelait Ka-la-na. Pendant que je mangeais, et après, mon père parla.

— Gor, dit-il, est le nom de ce monde. Dans toutes les langues de cette planète, le mot signifie Pierre du Foyer. (Il s'arrêta, en remarquant mon incompréhension.) Pierre du Foyer, répéta-t-il. Simplement cela.

« Dans les villages paysans de ce monde, continua-t-il, chaque hutte était construite à l'origine autour d'une pierre plate qui était placée au centre de la demeure circulaire. Elle était sculptée du signe de la famille et appelée Pierre du Foyer. C'était, peut-on dire, un symbole de souveraineté ou de territoire, et chaque paysan était souverain dans sa propre hutte.

« Par la suite, poursuivit mon père, les Pierres du foyer furent utilisées pour les villages et, plus tard encore , pour les cités. La Pierre du Foyer du village était toujours placée dans le marché; celle de la ville sur le sommet de la plus haute tour. Avec le temps, la du Foyer en vint, naturellement, à s'entourer mystique et il s'y intégra quelque chose des sentiments chaleureux et plaisants que nos peuples la Terre ressentent à l'égard de leurs drapeaux. »

Mon père s'était levé et avait commencé à arpenter la pièce ; ses yeux semblaient étrangement animés. Plus tard, j'en suis venu à mieux comprendre ce qu'il éprouvait. Sur Gor existe en effet un précepte dont l'origine se perd dans le passé de cette étrange planète, selon lequel celui qui parle des Pierres du Foyer doit être debout, car il s'agit d'une question d'honneur et l'honneur est respecté dans les codes barbares de Gor.

— Ces pierres, expliqua mon père, sont variées, de couleurs, formes et dimensions diverses, et beaucoup s'ornent de sculptures compliquées. Certaines des villes les plus importantes ont de petites Pierres du Foyer assez insignifiantes mais d'une ancienneté Incroyable, qui datent du temps où la cité n'était qu'un village ou seulement constituée d'une bande de guerriers montés, sans même un logis.

Mon père s'arrêta près de l'une des étroites fenêtres de la pièce circulaire et regarda au-dehors les collines lointaines, en gardant le silence.

Il reprit enfin la parole.

— Lorsqu'un homme installe sa Pierre du Foyer, il revendique de droit ce terrain pour lui-même. La bonne terre n'est protégée que par l'épée des propriétaires les plus forts du voisinage.

—

L'épée ? demandai-je.

—

Oui, répondit mon père, comme s'il n'y avait rien d'extraordinaire dans son assertion. (Il sourit.) Tu as beaucoup à apprendre sur Gor. Toutefois il existe une hiérarchie dans les Pierres du Foyer, si l'on peut dire, et deux soldats qui se larderaient mutuellement de coups d'épée pour un arpent de sol fertile combattront côte à côte jusqu'à

la mort pour la Pierre du Foyer de leur village ou de la ville dans les limites de laquelle se trouve leur village.

«Je te montrerai un jour, poursuivit-il, ma propre petite Pierre du Foyer que je garde dans mon logis. Elle contient une poignée de terre que j'ai apportée avec moi quand je suis venu dans ce monde-ci - il y a longtemps. (Il me regarda posément.) Je conserverai la poignée de terre que tu m'as apportée, dit-il d'une voix très basse, et, un jour, elle sera à

toi. (Ses yeux semblaient humides. Il conclut:) Si tu vis assez longtemps pour acquérir une Pierre du Foyer.

Je me levai et l'examinai.

Il s'était détourné, comme perdu dans ses pensées.

— C'est parfois le rêve d'un conquérant ou d'un homme d'État de n'avoir qu'une seule Pierre du Foyer souveraine pour la planète. (Puis, au bout d'un long moment, sans me regarder, il ajouta:) Le bruit court qu'une telle Pierre existe, mais elle repose dans le Lieu Sacré et elle est la source du pouvoir des prêtres-Rois.

- Qui sont les Prêtres-Rois? questionnai-je.

Mon père me fit face ; il paraissait troublé comme s'il en avait dit plus qu'il ne voulait Nous restâmes silencieux l'un et l'autre pendant peut-être une minute.

- Oui, dit finalement mon père, il faut que je te parle des Prêtres-Rois. (Il sourit.) Mais laisse-moi commencer à ma façon, afin que tu puisses mieux comprendre la nature de ce dont je parle.

Nous nous sommes assis de nouveau, la table de pierre entre nous, et mon père, calmement et méthodiquement, m'expliqua beaucoup de choses.

Dans le fil de ses propos, mon père appelait souvent la planète Gor l'Antichton - l'Anti-Terre -, nom qu'il empruntait aux écrits des Pythagoriciens, lesquels ont été les premiers à

spéculer sur l'existence d'un tel corps céleste.

Chose curieuse, l'un des termes de la langue de Gor pour désigner notre soleil était Lar-Torvis, ce qui signifie «le Feu Central», autre expression pythagoricienne, à ceci près qu'elle n'a pas été utilisée à l'origine par les Pythagoriciens pour le Soleil, si j'ai bien compris, mais pour un autre corps céleste. Le terme le plus courant pour le Soleil était Tor-tuGor, ce qui signifie «Lumière sur la Pierre du Foyer ». Il y avait, parmi les populations de Gor, une secte qui adorait le Soleil, je l'ai appris plus tard, mais elle était insignifiante, tant en nombre qu'en puissance, en comparaison du culte des Prêtres-Rois qui, quels qu'ils fussent, jouissaient d'un statut divin. Leur privilège, semble-t-il, était d'être consacrés comme les plus anciens dieux de Gor et, en cas de danger, une prière aux prêtres-Rois s'échappait de toutes les lèvres, même des plus braves.

—

Les Prêtres-Rois, déclara mon père, sont immortels ou, en tout cas, la plupart des gens d'ici le croient.

— Le crois-tu, toi? demandai-je.

—

Je ne sais pas, répondit-il. Je pense que oui, peut-être.

— Quelle sorte d'hommes sont-ils ?

—

On ne sait pas si ce sont vraiment des hommes, répliqua mon père.

—

Alors, que sont-ils ?

—

Peut-être des dieux.

— Tu plaisantes ?

— Non, affirma-t-il. Est-ce qu'une créature qui échappe à la mort, qui a une puissance et une sagesse immenses, ne mérite pas d'être appelée ainsi ?

Je restai silencieux.

—

Toutefois, mon idée est que les Prêtres-Rois sont en fait des hommes - des hommes sensiblement comme nous ou une sorte d'organismes humanoïdes - qui possèdent une science et une technologie qui dépassent nos connaissances, autant que celles de notre xxe siècle terrien dépassent celles des alchimistes et astrologues des universités médiévales. Son hypothèse me parut plausible car, dès le tout premier moment, j'avais compris que, dans quelque chose ou quelqu'un, existaient une puissance et une clarté de compréhension à côté desquelles les facultés de raisonnement que je connaissais n'étaient guère plus que les tropismes de l'animal unicellulaire. La technologie même de l'enveloppe, avec sa fermeture à empreinte digitale, l'affolement de ma boussole et le disque qui m'avait amené

inconscient dans ce monde étrange indiquaient une emprise incroyable sur des forces insolites, bien définies et manipulables.

— Les Prêtres-Rois, déclara mon père, résident au Lieu Sacré

dans les Monts Sardar, une immensité sauvage où nul homme ne pénètre. Le Lieu Sacré, dans l'esprit de la plupart des gens d'ici, est tabou, périlleux. Il est certain que personne n'est jamais revenu de ces montagnes. (Le regard de mon père semblait lointain, comme s'il était fixé sur des spectacles qu'il aurait préféré oublier.) Des idéalistes et des rebelles ont été fracassés sur les escarpements glacés de ces montagnes. Si l'on veut y pénétrer, on doit aller à pied. Nos animaux ne veulent pas s'en approcher. Des groupes de proscrits et de fugitifs qui y ont cherché refuge ont été

retrouvés en bas, dans les plaines, comme des lambeaux de chair lancés d'une incroyable distance aux becs et aux dents des nécrophages errants.

Ma main se crispa sur le gobelet de métal. Le vin bougea dans le récipient. Je vis mon image dans le vin, brisée par des forces minuscules dans le récipient. Puis le vin reprit son immobilité.

— Parfois, continua mon père, le regard toujours lointain, quand des hommes sont vieux ou las de la vie, ils vont à

l'assaut des montagnes pour chercher le secret de l'immortalité dans leurs escarpements. S'ils y ont trouvé

l'immortalité, personne ne l'a confirmé, car aucun n'est revenu dans les Cités des Tours. (Il me regarda.) Certains pensent que ces hommes, avec le temps, sont devenus eux-mêmes Prêtres-Rois. Mon hypothèse personnelle, qui me semble avoir autant – ou aussi peu – de chances d'être exacte que les superstitions les plus couramment admises, c'est qu'il est mortel d'apprendre, le secret des Prêtres-Rois.

—

Mais tu n'as aucune certitude, fis-je remarquer.

—

Non, admit mon père, je n'en ai aucune.

Mon père me donna alors quelques indications sur les légendes des Prêtres-Rois, et j'en déduisis qu'elles semblaient être véridiques, au moins en ceci que les Prêtres-Rois pouvaient détruire ou maîtriser tout ce qu'ils désiraient; qu'ils étaient, pratiquement, les divinités de ce monde. On présumait qu'ils étaient au courant de tout ce qui se passait sur leur planète mais, s'il en était ainsi, j'appris qu'ils paraissaient généralement en faire peu de cas. Le bruit courait, toujours d'après mon père, qu'ils s'exerçaient à la sainteté dans leurs montagnes et que la contemplation ne leur laissait pas le loisir de se soucier des réalités et des maux du négligeable monde extérieur. C'étaient, pour ainsi dire, des divinités absentéistes, existantes mais lointaines, très détachées des craintes et de l'agitation des mortels au-delà de leurs montagnes. Toutefois, l'hypothèse de la recherche de la sainteté ne cadrerait pas, à mon avis, avec le destin terrifiant apparemment dévolu à ceux qui tentaient de pénétrer dans les montagnes. J'imaginais difficilement un de ces saints hypothétiques s'arrachant de sa contemplation pour lancer avec violence des lambeaux d'intrus, en bas, dans les plaines.

— Cependant, il y a au moins un domaine en ce monde, reprit mon père, dans lequel les Prêtres-Rois prennent un intérêt des plus actifs. C'est la technologie. Ils limitent sélectivement la technologie dont nous pouvons disposer, nous les Hommes d'en Bas des Montagnes. Par exemple, si incroyable que cela paraisse, la technologie des armes est contrôlée à un point tel que les instruments de guerre les plus puissants sont les arbalètes et la lance. En outre, il n'y a aucun transport mécanique ni matériel de communications, ou appareil de détection comme le radar et le sonar, si répandus dans les forces militaires de ton Monde.

« Par contre, ajouta-t-il, tu apprendras qu'en matière d'éclairage, de logement, de techniques agricoles et de médecine, par exemple, les Mortels, ou Hommes d'en Bas des Montagnes, sont relativement avancés. (Il me regarda avec une forme d'amusement.) Tu te demandes pourquoi, malgré

les Prêtres-Rois, il n'a pas été remédié aux nombreux et assez évidents manques de notre technologie. Il te vient à

l'esprit qu'il doit bien exister en ce monde des cerveaux capables de mettre au point des choses telles que, disons, des fusils et des véhicules blindés...

- On doit sûrement en fabriquer, ai-je insisté.

— Tu as raison, reconnut-il amèrement. De temps à autre, on en fabrique, mais leurs propriétaires sont alors détruits. Ils s'enflamment subitement.

- Comme l'enveloppe de métal bleu

— Oui. Posséder simplement une arme d'une espèce interdite, c'est se vouer à la Mort par le Feu. Parfois, des individus audacieux créent - ou acquièrent - du matériel de guerre de ce genre, et parfois ils échappent à la Mort par le Feu pendant toute une année mais, tôt ou tard, ils sont frappés. (Son regard était dur.) J'en ai été témoin, une fois. Visiblement, il ne désirait pas discuter davantage sur le sujet.

— Et l'engin qui m'a amené ici? demandai-je alors. C'est bien un merveilleux exemple de votre technologie !

— Pas de notre technologie, mais de celle des Prêtres-Rois. Je ne pense pas que le disque ait été piloté par des Hommes d'en Bas des Montagnes.

— Par des Prêtres-Rois, alors ?

— À franchement parler, déclara mon père, je crois que l'appareil était télécommandé depuis les Monts Sardar, comme on dit que le sont tous les Voyages d'Acquisition.

—

D'Acquisition ?

—

Oui, confirma mon père. Et il y a longtemps, j'ai fait le même Voyage. Comme bien d'autres.

— Mais à quelle fin, dans quel but ?

—

Chacun peut-être pour une fin différente. Pour chacun peut-être un but différent...

Mon père me parla alors du monde sur lequel je me trouvais. Il dit que, d'après ce qu'il avait pu apprendre des Initiés - qui affirmaient être les intermédiaires des PrêtresRois auprès des hommes -, la planète Gor était à l'origine le satellite d'un soleil éloigné dans l'une des Galaxies Bleues, fantastiquement lointaines. Elle fut déplacée par la science des Prêtres-Rois plusieurs fois au cours de son histoire, à la recherche, encore et toujours, d'un nouvel astre. Je considérai cette histoire comme improbable, au moins en partie, pour plusieurs raisons, principalement eu égard aux pures impossibilités spatiales d'une telle migration qui, même à une vitesse proche de celle de la lumière, aurait nécessité des milliards d'années. De plus, en se déplaçant dans l'espace, sans soleil pour la photosynthèse et la chaleur, toute vie aurait certainement été détruite. Si la planète avait vraiment été déplacée, et j'en savais assez pour comprendre que c'était empiriquement possible, elle avait dû être introduite dans notre Système à partir d'une étoile plus proche. Peut-être avait-elle été un jour un satellite d'Alpha du Centaure Mais, même dans ce cas, les distances semblaient inimaginables. Théoriquement, j'acceptais d'admettre que la planète ait pu être déplacée sans détruire sa vie mais l'ampleur technique d'une telle manoeuvre donnait le vertige. Peut-être la vie avait-elle été

suspendue momentanément ou dissimulée sous la surface de la planète avec assez de nourriture et oxygène pour l'incroyable voyage. Pratiquement, la planète aurait alors fonctionné comme un gigantesque vaisseau spatial scellé. Il y avait une autre possibilité que je mentionnai à mon père: peut-être la planète avait-elle toujours été notre Système sans n'être jamais découverte, si improbable que cela puisse être étant donné les milliers d'années d'étude des cieux par l'homme, depuis les créatures pataudes de Néanderthal jusqu'aux brillantes intelligences du Mont Wilson et de Palo mar. A ma grande surprise, cette hypothèse absurde fut bien accueillie par mon père.

- C'est, dit-il avec animation, la théorie du Bouclier Solaire. (Il ajouta:) C'est pourquoi je me plais à croire que cette planète est l'Antichton, non seulement à cause de sa ressemblance avec notre monde natal mais parce que, en fait, elle est placée comme contrepoids à la Terre. Elle a le même plan orbital

et elle maintient son orbite de façon à

toujours garder le Feu Central entre elle et sa planète-soeur, notre Terre, même si cela nécessite de temps à autre des corrections dans sa vitesse de révolution.

Mais, protestai-je, son existence pouvait être découverte. On ne cache pas une planète, de la dimension de la Terre dans notre propre système solaire ! C'est impossible !

Tu sous-estimes les Prêtres-Rois et leur science, dit mon père en souriant. Tout pouvoir capable de déplacer une planète - et je crois que les Prêtres-Rois possèdent ce pouvoir est aussi capable d'effectuer des corrections à la marche de la planète, des corrections lui permettant d'utiliser indéfiniment le Soleil comme protection pour se dissimuler.

— Les orbites des autres planètes en seraient affectées, objectai-je.

- Les perturbations gravitationnelles peuvent être neutralisées, affirma mon père. (Ses yeux brillaient.) J'ai la conviction que les Prêtres-Rois ont la faculté de maîtriser la force de gravitation, au moins dans des zones localisées, et qu'ils le font effectivement. Selon toute probabilité, leur contrôle sur la marche de la planète est en relation avec cette faculté. Examine certaines conséquences de ce pouvoir. Les preuves matérielles comme les ondes lumineuses ou radio, qui sont susceptibles de dénoncer l'existence de la planète, peuvent être annulées. Les Prêtres-Rois sont à même d'infléchir la gravitation dans leur voisinage et de provoquer la courbure ou la déviation des ondes lumineuses ou radio de façon à ne pas signaler leur présence.

Je dus paraître peu convaincu.

— On peut agir de la même façon avec les satellites d'exploration, insista mon père. (Il se tut un instant.) Bien sûr, je ne formule que des hypothèses, car personne d'autre que les Prêtres-Rois ne savent ce qu'ils font et la manière dont ils le font.

J'avalai la dernière gorgée du vin capiteux que contenait encore le gobelet de métal.

- À vrai dire, reprit mon père, il y a une preuve que l'Antichton existe.

Je le regardai.

— Certains signaux naturels dans la bande radio du spectre."

Mon étonnement dut être visible.

— Oui, reprit-il, mais l'hypothèse d'un autre monde étant considérée comme tellement incroyable, cette preuve a été

interprétée dans un sens qui cadre avec d'autres théories ; on a même parfois supposé qu'il y avait des imperfections dans les instruments plutôt que d'admettre la présence d'un autre monde dans notre

système solaire.

- Mais pourquoi cette preuve ne serait-elle pas comprise ?

demandai-je.

Tu sais sûrement, répondit-il en riant, qu'on doit distinguer entre la donnée à interpréter et l'interprétation de la donnée, et qu'on choisit normalement l'interprétation qui cadre le mieux avec le point de vue du vieux monde. Or, dans la pensée de la Terre, il n'y a pas de place pour Gor, sa vraie planète-soeur, l'Anti-Terre.

Mon père en avait terminé. Il se leva, m'agrippa aux épaules, m'étreignit pendant un instant et sourit. Puis la porte dans le mur glissa silencieusement sur le côté et il sortit de la chambre. Il ne m'avait parlé ni de mon rôle ni de ma destinée, quelle qu'elle dût être. Il ne voulait pas discuter de la raison pour laquelle j'avais été amené sur l'Antichton ni ne m'avait expliqué les mystères, comparativement mineurs, de l'enveloppe et de son étrange lettre. Ce qui me chagrina le plus peut-être, c'est qu'il ne m'avait pas parlé de lui-même, car je voulais le connaître, cet étranger bienveillant dont les os étaient dans mon corps, dont le sang coulait dans le mien : mon père.

Je vous avertis à présent que ce que j'écris de ma propre expérience est vrai, je le sais, et que ce que j'ai admis de source autorisée, je le crois vrai, mais je ne serai pas offensé

si vous ne le croyez pas car moi aussi, à votre place, je refuserais d'y ajouter foi. En fait, vu le peu de preuves que je suis à même d'offrir dans ce récit, vous êtes obligés, en toute honnêteté, de rejeter mon témoignage ou, du moins, de réserver votre jugement. Il y a si peu de probabilités que cette histoire soit crue que les Prêtres-Rois de Sardar, Gardiens du Lieu Sacré, ont apparemment permis qu'elle soit racontée. J'en suis heureux, car il me faut la raconter. J'ai vu des choses dont je dois parler, ne serait-ce qu'aux Tours, comme on dit ici.

Pourquoi les Prêtres-Rois ont-ils été si cléments dans ce cas — eux qui contrôlent cette seconde Terre ? Je pense que la réponse est simple. Il leur reste assez d'humanité, s'ils sont humains, car nous ne les avons jamais vus, pour être vaniteux; il leur reste assez de vanité pour vouloir vous faire connaître leur existence, même d'une manière difficile à

admettre ou à envisager. Peut-être l'humour se pratique-t-il dans le Lieu Sacré, ou l'ironie ? Après tout, en supposant que vous admettiez cette histoire, que vous entendiez parler de l'Antichton et des Voyages d'Acquisition, que pourriezvous faire? Rien avec votre technologie rudimentaire dont vous êtes si fiers; vous ne pourriez rien faire pendant au moins un millier d'armées et, d'ici là, s'il plaît aux PrêtresRois, cette planète aura trouvé un nouveau soleil et de nouvelles populations peupleront sa surface verdoyante. 3

LE TARN

- Oh ! s'écria Torm, le très inattendu membre de la Caste des Scribes, rabattant sa tunique bleue par-dessus sa tête comme s'il ne pouvait pas supporter la lumière du jour. (Puis, hors de ses vêtements, pointa la tête aux cheveux blond-roux du scribe, ses yeux bleu-pâle pétillant de chaque côté d'un nez pointu comme une aiguille. Il m'examina.) Oui, clama-t-il, je le mérite ! (Et la tête retourna dans les vêtements. Sa voix me parvint, étouffée.) Pourquoi dois-je, moi qui suis idiot, être toujours affligé d'idiot ? (La tête jaillit.) N'ai-je rien de mieux à faire ? N'ai-je pas un millier de rouleaux qui amassent de la poussière sur mes rayons et qui ne sont ni lus ni étudiés ?

- Je ne sais pas, dis-je.

- Regarde ! s'exclama-t-il avec un désespoir non feint, en agitant ses bras revêtus de bleu vers la chambre la plus désordonnée que j'aie vue sur Gor. Son bureau, une vaste table de bois, était couvert de papiers et de pots d'encre, de plumes et de ciseaux, de courroies de cuir et d'attaches. Il n'y avait pas un mètre carré de la pièce qui ne contienne des rouleaux dans des classeurs, et d'autres — peut-être des centaines étaient empilés comme des bûches, çà et là. Sa natte de couchage était déroulée et ses couvertures n'avaient pas dû être aérées depuis des semaines. Ses effets personnels - il en avait peu - étaient entassés dans le plus minable des casiers à rouleaux.

L'une des fenêtres de la chambre de Torm était très irrégulière, et je constatai qu'elle avait été élargie au fil du temps. J'imaginai Torm, armé d'un marteau de charpentier, cognant et fendant la paroi, faisant éclater la pierre morceau par morceau pour que la lumière entre davantage dans la pièce. Et il y avait toujours, sous sa table, un brasero empli de charbons qui brûlaient à côté des pieds du scribe, dangereusement près du fouillis savant dont le sol était jonché. Torm semblait avoir perpétuellement froid ou, au mieux, n'avoir jamais assez chaud. On le trouvait toujours, même par des journées torrides, qui s'essuyait le nez sur sa manche, frissonnant comme un malheureux et se lamentant sur le prix du combustible.

Torm était fluët et me faisait penser à un oiseau irascible qui n'aime rien tant que harceler les écureuils. Sa tunique bleue était trouée à une douzaine d'endroits, dont deux ou trois seulement avaient été maladroitement recousus. Une de ses sandales avait une lanière cassée dont les deux morceaux avaient été négligemment raccrochés par un simple noeud. Les Goréens que j'avais vus ces dernières semaines se montraient en général méticuleux dans leur tenue, très fiers de leur apparence, mais Torm avait visiblement mieux pour occuper son temps. Entre autres, malheureusement, sermonner ceux qui, comme moi, étaient suffisamment malchanceux pour tomber à portée de son courroux.

Pourtant, en dépit de son excentricité incomparable, de sa fougue et de son irritabilité, je me sentais attiré par cet homme et je percevais en lui quelque chose que j'admirais : un esprit perspicace et bon, un grand sens de l'humour et surtout un amour pour l'étude, l'une des passions les plus profondes et les plus honnêtes qui soient. C'est cet amour pour ses rouleaux et pour les hommes qui les avaient écrits, sans doute il y a des siècles, qui me frappait le plus chez Torm. A sa manière, il nous reliait, moi, le moment présent et lui-même, à des générations d'hommes qui avaient médité

sur le monde et sa signification. Si incroyable que cela puisse paraître, je ne doutais pas qu'il fût le plus fin lettré de la Cité

des Cylindres, comme l'avait dit mon père.

Agacé, Torm farfouilla dans une des énormes piles de rouleaux et, finalement, à quatre pattes, repêcha un mince rouleau qu'il plaça dans l'appareil de lecture - un cadre métallique avec des enrouleurs en haut et en bas - puis, poussant un bouton, positionna le rouleau sur son premier signe.

Al-Ka! dit Torm en pointant un long doigt autore vers le symbole. Al-Ka, répéta-t-il.

— Al-Ka, dis-je à mon tour.

Nous nous regardâmes et éclatâmes de rire. Une larme d'amusement se forma le long de son nez pointu et ses yeux bleu pâle pétillèrent.

J'avais commencé à apprendre l'alphabet goréen.

Au cours des semaines qui suivirent, je me trouvai plongé dans une intense activité, entrecoupée de périodes de repos soigneusement calculés et de moments consacrés aux repas. Au début, mes seuls professeurs furent Torm et mon père mais, quand je commençai à maîtriser la langue de mon nouveau foyer, de nombreux autres - apparemment Terriens d'origine - se chargèrent de m'enseigner certaines spécialités. Soit dit en passant, Torm parlait anglais avec l'accent goréen. Il avait appris notre langue avec mon père. La plupart des Goréens l'auraient considérée comme sans valeur puisqu'on ne la parlait nulle part sur la planète, mais Torm l'avait assimilée à fond, uniquement pour le plaisir de voir comment la pensée vivante peut s'exprimer sous un autre habit. Le rythme qui m'était imposé était strict et épuisant et, à

l'exception de la détente et des repas, faisait alterner les heures d'étude et les heures d'entraînement, la plupart du temps au maniement des armes, mais aussi à l'utilisation de divers appareils aussi banals pour les Goréens que le sont pour nous les calculatrices et les balances.

L'un des plus intéressants était le Traducteur, que l'on pouvait régler pour différentes langues. S'il existait une langue communément répandue sur Gor, à laquelle se rattachaient plusieurs dialectes ou patois, la sonorité de certains parlers goréens ne ressemblait guère à ce que j'avais jamais entendu, du moins en tant que langages ; ils ressemblaient plutôt à des cris d'oiseaux et aux grognements de certains animaux. Je savais qu'aucune gorge humaine n'était capable de produire de tels sons. Ces machines pouvaient être réglées pour divers langages, mais l'un des termes de la traduction symétrique - au moins sur les machines que j'ai pu observer - était toujours goréen. Lorsque je réglais l'appareil pour, disons, le langage A, et que je parlais goréen là-dedans, il émettait, après une fraction de seconde, une succession de sons qui était la traduction de mes phrases goréennes en langage A. D'autre part, une nouvelle succession de sons A était reçue par la machine et retransmise en goréen.

Mon père, et j'en fus ravi, avait adapté un de ces dispositifs de traduction à l'anglais, ce qui en faisait un instrument des plus précieux pour composer des phrases équivalentes. Bien entendu, mon père et Torm continuaient de me faire travailler avec acharnement. Toutefois, la machine me permettait de m'exercer seul, au grand soulagement de Torm. Ces machines traductrices sont une merveille de miniaturisation, chacune, à peu près de la dimension d'une machine à écrire portative, étant programmée pour quatre langues non goréennes. Évidemment, les traductions sont assez littérales et le vocabulaire est limité à seulement vingt-cinq mille équivalences environ pour chaque langue. En

Conséquence, pour une communication subtile ou expression approfondie de la pensée, la machine reste inférieure à un linguiste distingué. Cependant, d'après mon père, elle avait l'avantage que ses fautes n'étaient pas voulues et que ses traductions, si elles étaient parfois inadéquates, étaient en revanche toujours honnêtes.

- Il faut, avait dit Torm très terre-à-terre, que tu apprennes l'histoire et les légendes de Gor, sa géographie et son économie, ses structures sociales et ses coutumes telles que le système de castes et de clans, le droit d'installation de la Pierre du Foyer, les emplacements des sanctuaires, quand, en période guerre, il est permis ou non de faire quartier, etc. Et j'appris cela, ou tout au moins ce qu'il m'a été

possible d'emmagasiner pendant le temps qui m'a été

imparti. Parfois, Torm poussait un cri d'horreur quand je faisais une faute, l'incompréhension et l'incrédulité peintes sur ses traits, et il prenait alors un grand rouleau contenant l'oeuvre d'un auteur qu'il n'aimait pas pour m'en frapper vivement sur la tête. D'une manière ou d'une autre, il était décidé à ce que je profite de son enseignement.

Chose bizarre, il y avait peu d'instruction religieuse, si ce n'est pour encourager la crainte révérencielle à l'égard des Prêtres-Rois - et ce peu-là Torm se refusait à le dispenser, soutenant que c'était du ressort des Initiés. Dans ce monde, les questions religieuses ont tendance à être le domaine assez jalousement réservé à la Caste des Initiés, qui ne permettent guère aux membres des autres castes de participer à leurs sacrifices et à leurs cérémonies. On me donna à apprendre par coeur des prières aux Prêtres-Rois, mais elles étaient en vieux goréen, langue cultivée par les Initiés qui n'était pas d'un usage répandu sur la planète, et je ne me suis jamais donné la peine de les retenir. À mon grand plaisir, j'ai appris que Torm, dont la mémoire était phénoménale, les avait lui-même oubliées depuis des années. Je sentis qu'une certaine défiance régnait entre la Caste des Scribes et la Caste des Initiés.

Les enseignements éthiques de Gor, qui n'ont rien à voir avec les prétentions et propositions des Initiés, ne sont guère plus que les Codes des Castes - des recueils de préceptes dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Mon instruction porta particulièrement sur le Code de la Caste des Guerriers.

— C'est aussi bien, déclara Torm. Tu n'aurais pas fait un bon Scribe.

Le Code du Guerrier se caractérise, en gros, par une chevalerie rudimentaire et met l'accent sur la loyauté envers les Chefs de Troupe et la Pierre du Foyer. Il est rude, mais avec une certaine magnificence, un sens de l'honneur que je jugeais respectable. Il y avait pire que de vivre conformément à un tel code.

Mon instruction porta également sur les Doubles Connaissances - c'est-à-dire qu'on m'enseigna ce que les gens croient en général, puis on m'apprit ce que les Intellectuels sont censés savoir. Parfois, il y avait une surprenante contradiction entre les deux. Par exemple, la population dans son ensemble - les castes en dessous des Hautes Castes - était encouragée à croire que son monde était un large disque plat. Peut-être était-ce pour la décourager de l'explorer, ou pour développer chez elle l'habitude de se fier à des préjugés raisonnables ; en quelque sorte, un moyen de contrôle social.

En revanche, on disait la vérité sur ces questions aux Hautes Castes, c'est-à-dire les Guerriers, les

Constructeurs, les Scribes, les Initiés et les Médecins, peut-être parce qu'on pensait qu'ils risquaient de la découvrir par eux-mêmes après des observations telles que l'ombre de leur planète sur l'une ou l'autre des trois petites lunes de Gor pendant des éclipses, le phénomène qui consiste à apercevoir d'abord le haut d'objets lointains et le fait qu'on ne peut pas voir certaines étoiles à partir de certaines positions géographiques. Si la planète avait été plate, on aurait pu observer exactement les mêmes constellations de n'importe quel point de sa surface.

Je me demandais cependant si la Seconde

Connaissance, celle des Intellectuels, n'était pas faite sur mesure pour décourager les investigations à ce niveau, aussi soigneusement que la Première Connaissance l'est pour empêcher les recherches au niveau des ses Basses Castes. À

mon avis, il existe une Troisième renaissance, celle-là

uniquement réservée aux Prêtres-Rois.

- La division politique fondamentale de Gor, m'a dit mon père une fois où il s'entretenait avec moi en fin d'après-midi, est l'État-Ville : des cités hostiles contrôlant ce qu'elles peuvent de territoire dans leurs alentours, entourées de tous côtés par un no man's land de terrain découvert.

—

Comment s'établit le gouvernement dans ces cités ?

demandai-je.

—

Les Chefs sont choisis parmi n'importe quelle Haute Caste.

— Haute Caste ?

— Oui, naturellement, répliqua-t-il. En fait, dans la Première Connaissance, on raconte aux jeunes dans leurs crèches publiques que, si un homme d'une Basse Caste vient à

diriger une ville, celle-ci aboutit à la mine.

J'ai dû sembler contrarié.

— La structure de caste, reprit patiemment mon père, un sourire au coin des lèvres, est relativement immobile mais non figée, et ne dépend pas seulement de la naissance. Par exemple, si un enfant montre, pendant sa scolarité, qu'il peut s'élever au-dessus de sa caste, comme on dit, il lui est permis de le faire. Mais, de même, si un enfant ne fait pas preuve de l'aptitude qu'on attend de sa caste, qu'elle soit, disons, celle des Médecins ou celle des Guerriers, il est déchu de cette caste.

—

Je vois, dis-je, pas très rassuré.

—

Dans une cité donnée, poursuivait mon père, les Hautes Castes élisent un Administrateur et un Conseil pour une durée déterminée. En temps de crise, on nomme un Chef de Guerre - ou Ubar - qui dirige sans contrôle et par décret jusqu'à ce que, selon son jugement, la crise soit passée.

—

Son jugement? répétais-je d'un ton sceptique.

—

Normalement, la démission est donnée une fois la crise passée, reprit mon père. Cela fait partie du Code du Guerrier.

—

Mais s'il ne se désiste pas de sa charge ? insistai-je. J'en avais suffisamment appris sur Gor à ce moment pour savoir qu'on ne peut pas toujours compter sur l'observation des Codes de Caste.

— Ceux qui ne veulent pas renoncer à leur pouvoir, répliqua mon père, sont en général quittés par leurs hommes Le Chef de Guerre est simplement abandonné, laissé seul dans son palais pour être empalé par les citoyens de la ville qu'il a essayé d'abuser.

Je hochai la tête, imaginant un palais vide à l'exception d'un homme assis seul sur son trône, vêtu de tenue d'apparat, attendant que le peuple en colère brise les portes et entre pour donner libre cours à sa fureur.

— Mais, reconnut mon père, parfois un de ces Chefs de Guerre - ou Ubar - gagne le coeur de ses hommes et ceux-ci refusent de lui retirer leur allégeance.

— Que se passe-t-il alors ?

— Il devient un tyran, conclut mon père, et règne jusqu'à ce que, en fin de compte, d'une manière ou une autre, il soit impitoyablement déposé. (Le regard de mon père était dur et il semblait absorbé par ses réflexions. J'en déduisis qu'il connaissait un tel homme.) Jusqu'à ce qu'il soit impitoyablement déposé, répéta-t-il lentement.

Le lendemain matin, je retrouvai Torm et ses interminables leçons.

Dans les grandes lignes, Gor - comme on pouvait s'y attendre - n'était pas une sphère mais un sphéroïde. Elle était un peu plus lourde dans son hémisphère sud et avait, en gros, la même forme que la Terre. L'angle de son axe était légèrement plus aigu que celui de la Terre, mais pas assez pour l'empêcher de jouir d'une splendide périodicité de saisons. De plus, comme la Terre, elle avait deux régions polaires et une ceinture équatoriale, entre lesquelles se trouvaient des zones tempérées, septentrionale et méridionale. Fait surprenant, une grande partie de la surface de Gor était en blanc sur la carte, mais je fus accablé rien qu'à essayer de loger dans ma mémoire le plus de fleuves, de mers, de plaines et de péninsules que je pus.

Sur le plan économique, la base de la vie goréenne était le paysan libre, qui constituait peut-être la caste la plus basse mais sans aucun doute la plus fondamentale, et la principale ressource était une céréale jaune appelée SaTarna, ou Fille-de-la-Vie. Détail assez intéressant, le mot pour la viande est Sa-Tassna, qui signifie Mère-de-la-Vie. Soit dit en passant,-quand quelqu'un parle de nourriture en général, il emploie toujours le terme Sa-Tassna. L'expression usitée pour le grain jaune semble être une expression secondaire, dérivée. Cela paraît indiquer une économie de chasse sous-jacente, ou qui a précédé l'économie agricole. Ce serait, en tout cas, une hypothèse normale, mais ce qui m'a intrigué ici, peut-être sans raison valable, c'est la nature complexe de ces expressions. Cela m'a suggéré qu'un langage bien développé, ou un mode de pensée conceptuel, a existé

avant les groupes primitifs de chasse qui ont dû prospérer il y a longtemps sur la planète. Des gens étaient venus - ou avaient été amenés - sur Gor avec un langage parfaitement développé. Je m'interrogeais sur l'ancienneté des Voyages d'Acquisition dont mon père avait parlé. J'avais été l'objet d'un de ces Voyages et lui d'un autre, apparemment.

Toutefois, je n'avais guère de temps à consacrer aux conjectures, car je faisais de mon mieux pour suivre un programme ardu qui semblait avoir été établi en vue de me forcer à devenir en quelques semaines un Goréen, ou bien à

mourir à la tâche. Mais j'ai pris plaisir à ces semaines, comme c'est le cas lorsqu'on apprend et se développe quoique j'ignorais encore pour quelle fin. Pendant ces semaines, j'ai rencontré beaucoup de Goréens en dehors de Torm, des Goréens libres, surtout de la Caste des Scribes et de la Caste des Guerriers. Les Scribes sont, évidemment, les lettrés et les clercs de Gor; il y a des divisions et des grades à

l'intérieur de la caste, allant des simples Copistes aux Savants de la Cité.

J'ai vu peu de femmes, mais je savais que, quand elles étaient libres, elles étaient promues ou abaissées dans le système des castes selon les mêmes standards ou critères que les hommes - encore que cela variât considérablement, m'apprit-on, d'une cité à l'autre. Dans l'ensemble, les gens que j'ai rencontrés m'étaient sympathiques et j'étais sûr qu'ils étaient pour la plupart originaires de la Terre, que leurs ancêtres avaient amenés sur la planète par des Voyages d'Acquisition. Manifestement, une fois sur la planète, ils avaient été simplement lâchés comme des animaux dans une réserve forestière ou des poissons dans une rivière.

Les ancêtres de certains étaient peut-être des Chaldéens, des Celtes, des Syriens ou des Anglais transportés dans ce monde au cours des siècles et marqués des civilisations différentes, mais leurs enfants, bien sûr, et les enfants de leurs enfants, s'il y en eut, devinrent simplement Goréens. Au long des âges sur Gor, presque toute trace d'origine terrienne avait disparu. Parfois, pourtant, un mot de notre langue en goréen comme « hache »

ou « bateau » me ravissait. Certaines autres expressions semblaient nettement issues du grec ou de l'allemand. Si j'avais été fin linguiste, j'aurais sans doute découvert des centaines de parallèles et d'affinités sur le plan grammatical ou autre entre le goréen et diverses langues de la Terre. Par parenthèse, l'origine terrienne ne faisait pas partie de la Première Connaissance, mais était incluse dans la Seconde. Je demandai un jour à Torm :

— Pourquoi l'origine terrienne n'est-elle pas enseignée dans la Première Connaissance ?

— Cela ne va-t-il pas de soi? me rétorqua-t-il. — Non, répliquai-je.

— Ah ! (Il ferma les yeux très lentement et les tint clos une minute environ, temps pendant lequel il dut soumettre la question à l'examen le plus minutieux.) Tu as raison, dit-il enfin en ouvrant les yeux, cela ne va pas de soi !

— Alors, que faisons-nous? demandai-je.

— Nous continuons notre leçon ! coupa Torm.

Le système des castes était efficace sur le plan social vu son libéralisme en ce qui concerne le mérite, mais je le considérais comme assez critiquable du point de vue moral. Il était encore trop rigide à mon avis, particulièrement en ce qui concerne la sélection des Chefs dans les Hautes Castes et la Double Connaissance. Mais, ce qui était beaucoup plus déplorable que le système des castes, c'était l'institution de l'esclavage. Il n'y avait que trois statuts concevables pour un esprit goréen en dehors du système des castes : esclave, hors-la-loi et Prêtre-Roi. Un homme qui refusait d'exercer son métier ou essayait de changer de statut sans le consentement du Conseil des Hautes Castes était, par définition, un hors-la-loi et, ce faisant, justiciable du supplice du pal.

La jeune femme que j'avais vue au début était une esclave, et ce que j'avais pris pour un ornement autour de son cou était un signe de servitude. Il y en avait un autre, une marque au fer rouge cachée par ses vêtements. Cette marque indiquait sa condition d'esclave alors que le premier permettait de connaître son maître. On pouvait changer de collier, mais pas de marque. Je n'avais pas revu cette jeune femme depuis le premier jour. Je me demandais ce qu'elle était devenue, mais ne posai pas de questions à son sujet. Une des premières leçons qu'on m'avait enseignées sur Gor, c'est qu'il est déplacé de s'inquiéter d'un esclave. Je décidai d'attendre. J'appris fortuitement par un Scribe - pas Torm que les esclaves n'étaient pas autorisés à enseigner quelque chose à un homme libre, car cela le mettrait en position de débiteur à leur égard et les esclaves n'ont droit à rien. Je décidai de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour abolir ce qui me paraissait une condition dégradante. J'en ai parlé un jour à mon père et il me répondit simplement qu'il y avait beaucoup de choses sur Gor pires que l'esclavage en général et, en particulier, le sort d'un Esclave de Tour. Sans avertissement, à une vitesse aveuglante, la lance à

pointe de bronze vola vers ma poitrine, sa lourde hampe floue comme une queue de comète. Je me tordis sur moi-même et la pointe fendit ma tunique, traçant dans la peau une ligne sanglante aussi fine qu'un coup de rasoir. La lance s'enfonça de vingt centimètres dans les massives poutres de bois derrière moi. Si elle m'avait frappé avec cette force, elle m'aurait transpercé.

— Il est assez rapide, convint l'homme qui avait jeté la lance. Je l'accepte !

Telle fut mon introduction auprès de mon maître d'armes, dont le nom était aussi Tarl. Je l'appellerai Tarl l'Aîné. C'était une espèce de géant blond comme un Viking, un garçon barbu avec un visage gai aux traits accusés et des yeux bleus féroces, qui déambulait à grands pas comme s'il possédait la terre sur laquelle il marchait. Tout son corps, son allure, son port de tête annonçaient le guerrier, l'homme qui connaît ses armes et qui, sur le monde simple de Gor, sait qu'il peut tuer à peu près n'importe quel adversaire. Si Tarl l'Aîné me laissa une impression dominante lors de cette première et terrifiante rencontre, c'est qu'il était orgueilleux; pas arrogant, mais orgueilleux, et à juste titre. J'en vins à

bien connaître cet homme habile, puissant et fier.

En fait, la majeure partie de mon instruction devait être consacrée aux armes, principalement au maniement de la lance et de l'épée. La lance me semblait légère à cause de la gravité de Gor et je parvins bientôt à une grande dextérité

dans son lancement, avec une force et une précision appréciables. Je transperçais un bouclier à faible distance et je réussis à acquérir suffisamment d'adresse pour la projeter à travers un anneau de la dimension d'une assiette ordinaire qu'on lançait en l'air à une vingtaine de mètres. Je fus aussi obligé d'apprendre à jeter la lance de la main gauche. J'ai protesté, un jour.

—
Et si tu es blessé au bras droit ? riposta Tarl l'Aîné. Que feras-tu alors ?

—
Il s'enfuira, suggéra Torm qui assistait de temps à autre à ces séances d'entraînement.

—
Non ! s'écria Tarl l'Aîné. Tu dois te laisser massacrer sur place comme un Guerrier !

Torm serra sous son bras le rouleau qu'il feignait de lire et s'essuya sans bruit le nez sur son vêtement bleu.

— Est-ce bien rationnel ? questionna-t-il.

Tarl l'Aîné saisit une lance et Torm, relevant sa tunique, quitta en hâte le lieu d'exercice.

En désespoir de cause, je pris de la main gauche une autre lance dans le râtelier pour essayer une nouvelle fois. Finalement, peut-être plus à ma surprise qu'à celle de Tarl l'Aîné, ma performance devint presque honorable. J'avais augmenté ma marge de Survie d'un obscur pourcentage. Mon entraînement à l'épée, la courte et pénétrante lame des Goréens, fut aussi complet que faire se pouvait. J'avais appartenu à un club d'escrime à Oxford je m'étais exercé

pour le sport et pour le plaisir à université du New Hampshire, mais la présente affaire était sérieuse. De nouveau, j'étais censé apprendre à manier l'arme aussi bien avec chaque main, mais je fus incapable d'y parvenir de la main gauche avec une maîtrise satisfaisante. Je reconnus *in petto* que j'étais foncièrement, obstinément droitier, pour le meilleur et pour le pire.

Pendant mes exercices à l'épée, Tarl l'Aîné me taillada désagréablement un certain nombre de fois criant - ce que je trouvais fort irritant : « Tu es mort ! » En fin de compte, alors que mon entraînement se terminait, je réussis à forcer sa garde et, poussant mon avantage, à piquer la pointe de ma lame dans sa poitrine. Je la retirai luisante de son sang. Il jeta son épée avec fracas sur les dalles de pierre et me serra en riant sur sa poitrine qui saignait. « Jesuis mort ! » s'écria-t-il d'un air triomphant. Il me donna des claques dans le dos, fier comme un père qui a enseigné à son fils le jeu d'échecs et est battu pour la première fois.

J'appris aussi à me servir du bouclier, essentiellement pour recevoir obliquement la lance afin qu'elle dévie sans me blesser. Vers la fin de mon entraînement, je luttais toujours avec casque et bouclier. J'aurais cru qu'une armure, ou peut-être une simple cotte de mailles, aurait été un complément souhaitable à l'équipement du guerrier goréen, mais elles avaient été interdites par les Prêtres-Rois. Une explication plausible serait que les Prêtres-Rois souhaitaient peut-être utiliser la guerre comme processus de sélection biologique, où le plus faible et le plus lent périssent sans se reproduire. Cela justifierait les armes relativement primitives permises aux Hommes d'en Bas des Montagnes. Sur Gor, il n'y avait pas de risque qu'un gringalet à la poitrine creuse puisse anéantir une armée simplement en appuyant sur un bouton. De plus, les armes primitives garantissaient que la sélection éventuelle se fasse avec assez de lenteur pour qu'il soit possible de la contrôler et, si nécessaire, de la modifier. Outre la lance et l'épée, l'arbalète et l'arc de guerre étaient autorisés, et ces armes contribuaient peut-être à

redistribuer les probabilités de survie un peu plus largement que les premières. Il se pouvait, bien entendu, que les Prêtres-Rois restreignent les armes comme ils le faisaient simplement parce qu'ils craignaient pour leur propre sécurité. Je doutais qu'ils s'affrontent homme contre homme, épée contre épée, dans leurs monts sacrés, en mettant leurs principes de sélection à l'épreuve dans leur propre cas. À

propos de l'arc et de l'arbalète, j'ai reçu quelque entraînement dans leur maniement, mais pas beaucoup. Tarl l'Aîné, mon redoutable maître d'armes, ne les appréciait pas, les considérant comme des armes secondaires, presque indignes de la main d'un guerrier. Je ne partageais pas son dédain et, parfois, pendant mes moments de repos, je cherchais à améliorer ma compétence dans ce mode de combat. Je compris que mon instruction était près de s'achever. Peut-être à l'allongement des temps de repos; peut-être à la répétition de sujets que j'avais déjà étudiés; peut-être à

quelque chose dans l'attitude de mes instructeurs. Je sentais que j'étais presque prêt, mais pour quoi, je n'en avais aucune idée. Un agrément de ces derniers jours est que j'avais commencé à parler goréen avec la facilité qui vient d'une pratique constante et d'une étude intensive du langage. Je m'étais, mis à rêver en goréen et à comprendre aisément les menus propos que mes professeurs échangeaient lorsqu'ils parlaient pour eux-mêmes et non pour les oreilles d'un étranger. J'avais commencé même à penser en goréen et, au bout de quelque temps, j'eus conscience qu'il me fallait faire un effort pour penser en anglais. Après quelques phrases anglaises ou une page des livres de mon père, j'étais de nouveau à mon aise dans ma langue natale, mais l'effort était là - et nécessaire. Je maîtrisais couramment le goréen. Une fois, ayant été touché par Tarl l'ainé, je jurai en goréen, et il rit.

Cet après-midi, quand ce fut l'heure de notre leçon, il ne riait pas. Il entra dans mon appartement, portant une tige de métal d'environ soixante centimètres de long sur laquelle était fixée une boucle de cuir. Dans la poignée, il y avait un commutateur qui pouvait être mis dans deux positions, marche et arrêt, comme sur une simple torche électrique. Il avait un objet semblable suspendu à sa ceinture.

- Ce n'est pas une arme, déclara-t-il. Il ne doit pas comme arme.

- Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

— Un aiguillon à tarn, répondit-il.

Il fit claquer le commutateur sur la position « marche »

et frappa la table. Une pluie d'étincelles jaillit dans une soudaine cascade de lumière jaune mais qui ne laissa aucune trace sur le meuble. Il coupa le contact et me tendit l'aiguillon. Comme j'avais la main pour le prendre, il remit le contact et tapa sur ma paume. Il me sembla qu'un milliard de minuscules étoiles jaunes, comme des fragments d'aiguilles brûlantes, explosaient dans ma main. Le choc me fit crier. Je portai vivement la main à ma bouche. Cela m'avait produit l'effet d'une subite et violente décharge électrique ou de la morsure d'un serpent. J'examinai ma paume : elle était indemne.

— Méfie-toi des aiguillons à tarn, m'avertit Tarl l'Aîné. Ce n'est pas un jouet pour les enfants !

Je le pris, cette fois en ayant soin de le saisir près de la boucle de cuir, que j'attachai autour de mon poignet. Tarl l'Aîné partait et je compris que, je devais le suivre. Nous avons gravi un escalier en spirale à l'intérieur du cylindre et grimpé je ne sais combien de dizaines d'étages du moins c'est ce que je me suis figuré tout au long de cette ascension qui me parut interminable. Finalement, nous avons émergé sur le toit plat du cylindre. Le vent balayait cette terrasse circulaire, nous chassant vers le bord. Il n'y avait pas de garde-fou protecteur. Je me campai, me demandant ce qui allait arriver. De la poussière se rabattit sur mon visage. Je fermai les yeux. Tarl l'Aîné prit un sifflet à

tarn - ou appel à tarn - dans sa tunique et émit un son perçant

Je n'avais encore jamais vu de tarns, sauf sur la tapisserie de mon appartement et les illustrations de certains livres que j'avais étudiés, consacrés aux soins, à l'élevage et à

l'équipement des tarns. C'est intentionnellement que je n'avais pas été préparé pour ce moment, je l'ai découvert par la suite. Les goréens estiment, si étrange que cela puisse paraître, que la capacité à maîtriser un tarn est innée et que certains possèdent cette caractéristique, d'autres non. On n'apprend pas à dompter un tarn. C'est affaire de tempérament et de caractère, de bête et d'homme, une relation entre deux êtres qui doit être immédiate, intuitive, spontanée. On dit que le tarn reconnaît celui qui est tarnier et celui qui ne l'est pas - et ceux qui ne le sont pas meurent au cours de cette première rencontre...

Ma première impression fut celle d'un coup de vent et d'un grand claquement, comme si un géant agitait un torchon ou une écharpe énorme; puis je me retrouvai tremblant, saisi de terreur, sous une grande ombre ailée, et un immense tarn, les serres déployées comme de gigantesques crochets d'acier, les ailes brassant féroceement l'air avec un bruit de crépitement, planait au-dessus de moi, immobile à part le battement de ses ailes.

— Écarte-toi des ailes ! cria Tarl l'Aîné.

Je n'avais nul besoin d'un tel conseil. Je filai comme un trait de dessous l'oiseau. Un seul coup de ailes-là m'aurait projeté à des mètres du sommet du cylindre.

Le tarn s'abattit sur le toit et nous regarda de ses brillants yeux noirs.

Bien que le tarn, comme la plupart des oiseaux, soit étonnamment léger pour sa taille - ce qui vient avant tout de ce que ses os sont relativement creux -, c'est un oiseau extrêmement puissant, et ce au-delà même ce qu'on pourrait attendre d'un tel monstre. Alors que les grands oiseaux de la Terre, comme l'aigle, doivent, lorsqu'ils prennent leur essor depuis le sol, commencer par courir, le tarn - grâce à son incroyable musculature, aidée sans aucun doute par la pesanteur un peu plus faible de Gor

- peut, d'un bond et d'un brusque battement de ses gigantesques ailes, s'élever dans les airs avec son cavalier. En goréen, on appelle parfois ces oiseaux les Frères du Vent.

La robe des tarns est variée et on les élève pour leur couleur aussi bien que pour leur force et leur intelligence. Les tarns noirs sont employés pour les expéditions de nuit, les tarns blancs pour les campagnes d'hiver et les splendides tarns multicolores sont élevés pour les guerriers qui veulent chevaucher en apparat, sans souci de camouflage. Cependant, le tarn le plus commun est d'un brun tirant sur le vert. Abstraction faite de la disproportion de taille, l'oiseau terrien auquel le tarn ressemble le plus est le faucon, sauf qu'il a une crête assez proche de celle du geai.

Les tarns, qui sont des bêtes méchantes, sont rarement plus qu'à demi apprivoisés et, comme leurs petits homologues terriens les faucons, sont carnivores. On connaît le cas de tarns qui ont attaqué et dévoré leur cavalier. Ils ne craignent rien d'autre que l'aiguillon à tarn. Ils sont dressés à y réagir par des hommes de la Caste des Éleveurs de Tarns quand ils sont encore jeunes et qu'on peut les attacher avec des filins métalliques aux perches de dressage. Lorsqu'un jeune oiseau s'enfuit ou refuse d'obéir d'une façon quelconque, il est ramené jusqu'à la perche et battu avec l'aiguillon. Les oiseaux adultes portent des anneaux du même genre que ceux accrochés aux pattes des jeunes oiseaux pour renforcer le souvenir de l'entrave de fer et de l'aiguillon. Plus tard, bien entendu, les oiseaux adultes ne sont plus attachés, mais le conditionnement qui leur a été

donné pendant leur jeunesse persiste habituellement, excepté lorsqu'ils sont anormalement énervés ou qu'ils n'ont pas pu obtenir de la nourriture.

Le tarn est une des deux montures les plus courantes des guerriers goréens; l'autre est le grand tharlarion, une variété de lézard de selle utilisé surtout dans les clans qui n'ont jamais apprivoisé les tarns. Dans la Cité des Cylindres, personne, à ma connaissance, n'entretenait de tharlarions, bien qu'ils fussent censés être très répandus sur Gor, en particulier dans les régions basses, les marais et les déserts. Tarl l'Aîné était monté sur son tarn, escaladant les cinq barreaux de l'échelle-montoir de cuir qui pendait sur le côté

gauche de la selle mais qui est relevée en vol. Il s'attacha sur la selle avec une large courroie pourpre. Il me lança un petit objet qui faillit tomber de mes mains tremblantes. C'était un sifflet à tarn, à note unique, qui appellerait un tarn, un seul: la monture qui m'était destinée. Jamais depuis la panique provoquée par l'affolement de la boussole, là-bas, dans les montagnes du New Hampshire, je n'avais été aussi effrayé

mais, cette fois, je refusai de laisser ma peur atteindre le point fatal où elle me dominerait. Si je devais mourir, je mourrais; si je ne devais pas mourir, je ne mourrais pas. En dépit de ma peur, je souris intérieurement, amusé de la remarque que je m'étais faite. Elle sonnait comme une maxime du Code du Guerrier, une maxime qui - prise à la lettre - paraît encourager celui qui y croit à ne pas prendre la plus légère ou la plus raisonnable précaution pour sa sécurité. Je donnai un coup de sifflet ; la note en était aiguë

et différente, d'une hauteur autre que celle de Tarl l'Aîné. Presque immédiatement, de je ne sais où, peut-être une corniche hors de vue, s'éleva quelque chose de fantastique, un autre tarn géant, plus gigantesque même que le premier, un brillant tarn noir qui décrivit un cercle autour du cylindre, puis obliqua vers moi et atterrit à moins d'un mètre, ses serres frappant le toit avec un bruit de gantelets qu'on jette à terre. Les serres étaient ferrées d'acier: c'était un tarn de guerre. Il leva son bec recourbé

vers le ciel et cria, en levant et en secouant ses ailes. Sa tête énorme se tourna vers moi et ses yeux ronds méchants étincelèrent dans ma direction. La seconde d'après, son bec était ouvert; j'entrevis sa langue mince et pointue, longue comme un bras d'homme, qui se dardait et se rétractait, puis il se précipita sur moi pour me happer avec ce bec monstrueux, et j'entendis Tarl l'Aîné crier d'une voix horrifiée :

— L'aiguillon ! L'aiguillon !

LA MISSION

Je levai le bras droit pour me protéger et l'aiguillon attaché à mon poignet par sa courroie battit l'air. Je le saisis et, m'en servant comme si c'était un bâton, frappai le bec ouvert qui tentait de m'attraper comme si j'étais un morceau de nourriture sur la haute assiette plate du toit du cylindre. Il s'élança à deux reprises et je le frappai deux fois. Il recula de nouveau la tête et rouvrit le bec, se préparant à

m'attaquer encore. À cet instant, je poussai le commutateur de l'aiguillon sur la position « marche » et, quand le grand bec fondit sur moi, je frappai avec violence pour essayer de le faire s'écarter.

L'effet fut saisissant : il y eut le subit éclair de lumière jaune scintillante, la gerbe d'étincelles et un cri de douleur et de rage du tarn qui battit aussitôt ailes et s'éleva hors de ma portée dans un déplacement d'air qui manqua me projeter par-dessus le du toit. J'étais à quatre pattes, essayant de me relever, trop près du bord. Le tarn tournait autour du cylindre, en poussant des cris perçants ; puis il commença à

s'éloigner de la cité. Sans savoir pourquoi et tout en pensant que mieux valait pour moi que cette bête s'en aille, je saisis mon sifflet à tarn et émis sa note aiguë. L'oiseau géant donna presque l'impression de frissonner, puis il tournoya, perdit de l'altitude, la regagna. S'il ne s'était pas agi d'un monstre ailé, j'aurais cru qu'il luttait avec lui-même, créature mentalement torturée. C'est la nature sauvage du tarn, l'appel des montagnes lointaines, de l'espace, qui s'opposaient au faible conditionnement auquel il avait été

soumis, qui s'opposaient à la volonté d'hommes minuscules avec leurs objectifs personnels, leur psychologie élémentaire de stimuli et de réactions, leurs filins de dressage et leurs aiguillons.

Finalement, poussant un sauvage cri de colère, le tarn revint vers le cylindre. Je saisis la courte échelle-montoir attachée à la selle et qui se balançait follement et l'escaladai, puis m'assis et bouclai la large ceinture qui devait m'empêcher de faire une chute mortelle.

Le tarn est guidé au moyen d'une courroie de gorge à

laquelle sont fixées généralement six bandes de cuir, ou rênes, passées dans un anneau de métal sur l'avant de la selle. Les rênes sont de différentes couleurs, mais on les distingue d'après leur place sur l'anneau et non par leur couleur. Chaque rêne s'attache à un petit anneau sur la courroie de gorge et les anneaux sont disposés à intervalles réguliers. En conséquence, le mécanisme est simple. On tire sur la bande ou rêne qui est fixée à l'anneau se rapprochant le plus de la direction où l'on veut aller. Par exemple, pour atterrir ou perdre de l'altitude, on utilise la rêne quatre, qui exerce une pression sur l'anneau quatre placé sous le cou du tarn. Pour prendre un essor ou de l'altitude, on tire sur la rêne un qui exerce une pression sur l'anneau situé sur le dos du cou du tarn. Les anneaux de la courroie de gorge, correspondant à l'emplacement des rênes dans l'anneau central de selle, sont numérotés dans le sens des aiguilles d'une montre.

L'aiguillon peut parfois être aussi utilisé pour guider l'oiseau. On frappe celui-ci dans la direction opposée à celle où l'on veut aller et l'oiseau, reculant devant l'aiguillon, va dans cette direction. Cependant cette méthode n'offre guère de précision, car les réactions de l'oiseau sont purement instinctives et il ne s'éloigne pas toujours dans l'exacte tangente désirée. De plus, abuser de l'aiguillon

à ses dangers. Il tend à devenir moins efficace si l'on s'en sert souvent, et le cavalier est alors à la merci du tarn. Je tirai sur la rêne un et, plein de terreur et d'exaltation, je sentis la puissance des ailes gigantesques battant l'air invisible. Mon corps oscillait follement, mais la ceinture de selle tenait bon. Pendant une minute, incapable de respirer, je me cramponnai - effrayé et exultant - à l'anneau de selle, la rêne numéro un enroulée autour de ma main. Le tarn continua à s'élever et je vis la Cité des Cylindres s'enfoncer au-dessous de moi comme les pièces arrondies d'un jeu de construction posées dans les luisantes collines vertes. Je n'avais encore rien éprouvé de pareil et, si un homme s'est jamais senti semblable à un dieu, je pense que ce fut mon cas pendant ces premiers instants sauvages et exaltants. Je regardai vers le bas et aperçus Tarl l'Aîné sur son propre tarn, qui montait pour me rattraper. Quand il fut proche, il me cria quelque chose d'un ton joyeux, mais les mots restèrent indistincts dans le sifflement de l'air.

— Ho, petit ! criait-il. Cherches-tu à atteindre les lunes de Gor ?

Soudain, je me rendis compte que la tête me tournait, tout au moins un peu, mais le magnifique tarn noir continuait à s'élever, bien que ce fût maintenant avec effort; ses ailes battaient furieusement avec une ténacité mal récompensée l'air raréfié qui offrait une moindre résistance. Les collines et les plaines de Gor étaient un flamboiement de couleurs très loin au-dessous de moi et, peut-être par un effet de mon imagination, il me sembla presque voir la courbure de la planète. Je pense, à présent, que c'était l'effet conjugué de la raréfaction de l'air et de mon excitation. Heureusement, avant de perdre connaissance, je tirai sur la quatrième rêne et le tarn étendit les ailes, puis les leva au-dessus de son dos et plongea comme un faucon qui attaque, à une vitesse qui me coupa le souffle. Je relâchai les rênes, les laissant pendre de l'anneau de selle, ce qui est le signal pour un vol régulier en ligne droite : pas de pression sur l'anneau de gorge. Le grand tarn déploya brusquement ses ailes, captant l'air dessous, et commença à voler sans à-coups droit devant lui, ses ailes battant lentement mais régulièrement à une vitesse de croisière qui nous mènerait bientôt loin des tours de la cité. Tari l'Aîné, qui semblait content, se rapprocha. Il désigna la cité derrière nous, déjà

éloignée de plusieurs kilomètres.

— Je te défie à la course ? criai-je.

— D'accord ! hurla-t-il.

Il fit virer son tarn tout en parlant et prit la direction de la ville. J'en fus tout déconfit. Son habileté était telle qu'il avait acquis une avance apparemment impossible à

rattraper. Je parvins finalement à faire tourner l'oiseau et nous nous élançâmes dans le sillage de Tarl l'Aîné. Certains de ses cris dérivèrent jusqu'à nous. Il pressait l'allure de son tarn par une série de cris destinés à communiquer son excitation à sa monture ailée. L'idée me traversa l'esprit qu'on devrait dresser les tarns à réagir aux ordres verbaux aussi bien qu'aux rênes numérotées et à l'aiguillon. Qu'on ne l'ait pas fait me semblait stupéfiant.

Je criai à mon tarn en goréen et en anglais :

— Har-ta! Har-ta! Plus vite ! Plus vite !

Le grand oiseau parut comprendre ce que je voulais, ou peut-être est-ce seulement qu'il se rendait

brusquement compte que l'autre tarn menait la course, mais une remarquable transformation s'opéra en ma noire monture emplumée. Son cou se raidit et ses ailes claquèrent soudain dans le ciel comme des fouets; son regard s'enflamma et tout ce qu'il avait d'os et de muscles parut tressaillir de puissance. En une ou deux vertigineuses minutes, nous eûmes dépassé Tarl l'Aîné, à sa profonde stupéfaction, et nous étions posés de nouveau, dans une rafale de battements d'ailes, sur le sommet du cylindre d'où nous étions partis quelques minutes plus tôt.

— Par la barbe des Prêtres-Rois, rugit Tarl l'Aîné, comme il amenait son oiseau sur le toit, c'est le tarn des tarns !

Les tarns, lâchés, reprirent à tire-d'aile le chemin des tarneries et Tarl l'Aîné et moi descendîmes dans mon appartement. Il éclatait de fierté.

- Quel tarn ! s'émerveillait-il. J'avais un bon pasang d'avance et cependant tu m'as dépassé ! (Le pasang est une mesure de longueur goréenne équivalant à onze cents mètres environ.) Ce tarn, reprit-il, a été élevé pour toi, choisi spécialement dans les couvées des plus beaux de nos tarns de guerre. C'est en pensant à toi que les éleveurs ont travaillé, multipliant les croisements, les dressages, les améliorations.

Sur le toit, commentai-je, j'ai bien cru qu'il allait me tuer. Les Éleveurs de Tarns ne semblent pas dresser tellement bien leurs prodiges.

Non, le dressage est parfait ! protesta Tarl l'Aîné. Il ne faut pas briser l'âme du tarn, pas celle du tarn de guerre. Il est dressé de telle sorte que la décision de servir ou de tuer son maître dépend de la force de celui-ci. Tu en viendras à

connaître ton tarn et il en viendra à te connaître. Vous ne ferez qu'un dans le ciel, le tarn sera le corps, toi l'esprit et la volonté. Tu vivras avec le tarn en état de paix armée. Si tu deviens faible ou désemparé, il te tuera. Aussi longtemps que tu resteras fort, son maître, il te servira, te respectera, t'obéira. (Il fit une pause.) Nous n'étions pas sûrs de toi, ton père et moi mais, aujourd'hui, je suis convaincu. Tu as dompté un tarn, un tarn de guerre. Dans tes veines doit couler le sang de ton père, naguère Ubar, Chef de Guerre, à

présent Administrateur de Ko-ro-ba, cette Cité des Cylindres. Je fus surpris, car c'était la première fois que j'entendais dire que mon père avait été Chef de Guerre de la Cité ou qu'il était en ce moment même son fonctionnaire civil suprême ou, aussi bien, que la Cité s'appelait Ko-ro-ba, expression devenue archaïque signifiant: «marché de village». Les Goréens ont coutume de ne pas révéler facilement les noms. Pour eux, en particulier dans les Basses Castes, ils ont fréquemment un vrai nom et ce qu'on appelle le nom coutumier. Souvent, seuls les plus proches parents connaissent le vrai nom.

Au niveau de la Première Connaissance, il est dit que savoir le nom réel de quelqu'un donne un pouvoir sur cette personne, une possibilité d'utiliser son nom pour des envoûtements et d'insidieuses pratiques magiques. Peut-être subsiste-t-il quelque chose de ce genre sur notre Terre natale où l'usage du prénom d'une personne est réservé à ceux qui la connaissent intimement et sont présumés ne pas

lui vouloir de mal. Le nom de famille, qui correspond au nom coutumier sur Gor, est un bien commun, un son public qui n'est pas sacré et, par là même, n'a pas à être protégé. Bien entendu, au niveau de la Seconde Connaissance, les Hautes Castes, du moins en général, jugent à sa valeur la superstition sans fondement des Basses Castes et utilisent leurs propres noms relativement librement, en le faisant suivre la plupart du temps par le nom de leur ville. Ainsi, je dirais que je m'appelle Tarl Cabot de Ko-ro-ba ou, plus simplement, Tarl de Ko-ro-ba. Je préciserai en passant que les Basses Castes croient communément que les noms des Hautes Castes sont en fait des noms coutumiers et que les Hautes Castes cachent leur vrai nom.

Notre discussion se termina de façon subite. Il y eut un bruit d'ailes derrière les fenêtres de mon appartement et Tarl l'Aîné bondit à travers la pièce et me plaqua au sol. Au même moment, le carreau de fer d'une arbalète, tiré à travers une des étroites ouvertures, heurta le mur derrière mon siège de pierre et ricocha avec violence dans la pièce. J'entrevis brièvement par la meurtrière un casque noir, tandis qu'un guerrier monté sur un tarn, tenant encore une arbalète, tirait sur la rêne numéro un et s'éloignait de la fenêtre. De grands cris retentirent. Je courus à la fenêtre et vis plusieurs carreaux partir du cylindre et voler dans la direction de l'assaillant en fuite qui était maintenant presque à un demipasang réussit à s'échapper.

— Un membre de la Caste des Assassins, m'apprit Tarl l'Aîné

en regardant le petit point qui diminuait dans le lointain. Marlenus, qui voudrait être Ubar de tout Gor, connaît ton existence.

—

Qui est Marlenus ? demandai-je, bouleversé.

—

Tu l'apprendras demain matin, répliqua Tarl l'Aîné. Et, au cours de la matinée, tu apprendras pourquoi tu as été

amené sur Gor.

- Pourquoi pas maintenant ? protestai-je.

— Parce que le matin viendra bien assez vite, m'assura Tarl l'Aîné.

Je le regardai.

- Oui, répéta-t-il, demain viendra bien assez vite. Et ce soir?

—

Ce soir, répondit-il, nous nous enivrerons.

Le lendemain matin, je me réveillai, gelé et frissonnant, sur la natte-lit dans l'angle de mon appartement. C'était peu avant l'aube. Je coupai le courant dans la natte et repliai les pans faisant office de couverture. Elle était maintenant froide au toucher parce que j'avais réglé le thermostat horaire de

manière à ce qu'elle soit refroidie une heure avant le jour. On n'aspire guère à rester dans un lit glacial. Je conclus que je détestais les appareils goréens visant à séparer les mortels de leur lit tout autant que les réveils ordinaires et les radioréveils de mon propre monde. D'autre part, un bruit semblable à des battements de lance sur un bouclier de bronze me résonnait dans le crâne, un mal de tête qui chassait de mon esprit toutes considérations mineures telles que l'attentat dont j'avais été la cible de la veille. Même si la planète explosait, on s'arrêterait encore pour enlever un petit caillou malencontreusement entré dans sa sandale. Je me redressai, jambes croisées, sur la natte qui revenait à

température ambiante. Je me levai avec effort, allai en trébuchant jusqu'à la cuvette de toilette sur la table et m'aspergeai la figure d'eau.

Je me souvenais de la nuit précédente, mais de façon assez imparfaite. Tarl l'Aîné et moi avions fait une tournée dans les tavernes des divers cylindres et je me rappelle avoir dangereusement déambulé à pas chancelants et en chantant des refrains paillards sur différents ponts étroits, larges de moins d'un mètre et dépourvus de garde-fous, avec le sol quelque part en dessous - à quelle distance, je n'en avais à

ce moment-là pas la moindre idée. Si nous étions sur les ponts élevés, ce devait être à plus de trois cents mètres ! Tarl l'Aîné et moi avions dû boire trop de ce breuvage fermenté

préparé avec une habileté démoniaque à partir du grain jaune Sa-Tarna et appelé Pagar-Sa-Tarna, Plaisir de la Fillede-la-Vie, mais presque toujours abrégé en « Paga ». J'avais nettement l'impression que je ne voudrais plus jamais y toucher. Je me rappelais aussi les jeunes femmes de la dernière taverne, si toutefois il s'agissait bien d'une taverne, lascives dans leurs soieries de danse, Esclaves Plaisir élevées pour la passion comme des animaux. S'il y a des êtres nés esclaves et d'autres nés libres, ainsi que le soutenait Tarl l'Aîné, ces femmes étaient des esclaves-nées. Il était impossible de les imaginer autrement que ce qu'elles étaient, mais elles aussi devaient se réveiller péniblement quelque part, des efforts pour se lever, avoir besoin de se laver. Je me rappelais, en particulier, une jeune au corps de panthère, sa chevelure noire en désordre sur des épaules brunes, les bracelets à ses chevilles, leur bruit dans l'alcôve fermée par des rideaux.

L'idée que j'aurais aimé avoir celle-là pendant plus que l'heure pour laquelle j'avais payé me traversa l'esprit. Je la chassai de ma tête douloureuse, fis un effort infructueux pour éprouver un sentiment décent de honte et échouai. J'étais en train de boucler ma ceinture sur ma tunique quand Tarl l'Aîné entra dans la pièce.

— Nous allons à la Chambre du Conseil, m'annonça-t-il. Je le suivis.

La Chambre du Conseil est la salle où les représentants élus par les Hautes Castes de Ko-ro-ba tiennent leurs séances. Chaque cité a une Chambre semblable. Elle se trouvait dans le plus vaste des cylindres et sa hauteur sous plafond était six fois celle d'un étage normal. Le plafond était éclairé comme par des étoiles et les murs étaient de cinq couleurs, disposées en bandes latérales, soit, en commençant par le bas, du blanc, du bleu, du jaune, du vert et du rouge, les couleurs des castes. Des bancs de pierre, sur lesquels étaient assis les membres du Conseil, s'étagaient le long des murs, une rangée pour chacune des Hautes Castes. Ces rangées étaient de la couleur de la section de mur derrière elles, la couleur de la caste.

Le gradin le plus proche du sol - preuve d'un certain statut préférentiel -, le blanc, était occupé par les Initiés, Interprètes de la Volonté des Prêtres-Rois. Dans l'ordre, les gradins ascendants - bleu, jaune, vert et rouge - étaient occupés par les représentants des Scribes, des Constructeurs, des Médecins et des Guerriers.

Je remarquai que Torm n'était pas assis sur le gradin des Scribes. Je ris sous cape. « J'ai trop de bon sens, avait dit Torm, pour me mêler des frivolités du gouvernement. » La Cité pourrait être assiégée que Torm ne s'en apercevrait même pas, pensai-je.

Je fus heureux de noter que ma propre caste, celle des Guerriers, jouissait du statut le moins élevé; si cela avait dépendu de moi, les Guerriers n'auraient même pas été une Haute Caste. Par ailleurs, je n'approuvais pas que les Initiés soient à la place d'honneur car il me semblait que c'étaient des membres improductifs de la société, plus encore que les Guerriers. Concernant ces derniers, on pouvait au moins soutenir qu'ils assuraient la protection de la Cité, mais que dire des Initiés, sinon peut-être qu'ils procuraient quelques palliatifs à des maux et calamités causés en grande partie par eux.

Au milieu de l'amphithéâtre se trouvait un siège de cérémonie et, sur ce trône, revêtu de son costume officiel un simple vêtement marron, le plus humble issu de l'assemblée -, était assis mon père, Administeur de Ko-ro-ba, ancien Ubar, Chef de Guerre de Cité. À ses pieds, il y avait un casque, un bouclier, une lance et une épée.

— Approche, Tarl Cabot, dit mon père, et je me plaçai devant son trône, me sentant le point de mire toute l'assistance. Derrière moi se tenait Tarl l'Aîné. J'avais remarqué que ses yeux bleus de Viking ne gardaient presque aucune trace de la nuit précédente. Je le détestai cordialement, pendant un instant.

Tarl l'Aîné parla.

— Moi, Tarl, Soldat de Ko-ro-ba, donne ma parole que cet homme est prêt à devenir membre de la haute Caste des Guerriers.

Mon père lui répondit, employant les formules rituelles.

— Aucune tour de Ko-ro-ba n'est plus solide que la parole de Tarl, ce Soldat de notre Cité. Moi, Matthew Cabot de Ko-ro-ba, j'accepte sa parole. Puis, en commençant par le gradin le plus bas, chaque membre du Conseil parla à son tour, se nommant et déclarant que lui aussi acceptait la parole du soldat blond. Quand ils eurent fini, mon père me revêtit des armes placées devant le trône. À mon épaule, il suspendit l'épée d'acier, attacha sur mon bras gauche le bouclier rond, plaça la lance dans ma main droite et enfonça lentement le casque sur ma tête.

—

Observeras-tu le Code des Guerriers ? demanda mon père.

—

Oui, dis-je, j'observerai le Code.

—

Quelle est ta Pierre du Foyer ? questionna-t-il. Pressentant ce qu'on attendait, je répliquai: — Ma Pierre du Foyer est la Pierre du Foyer de Ko-ro-ba.

—
Est-ce à cette Cité que tu voues ta vie, ton honneur et ton épée ? demanda encore mon père.

—
Oui ! répondis-je.

—
Alors, reprit-il en posant solennellement ses mains sur mes épaules, en vertu de mon pouvoir d'Administrateur de cette Cité et en présence du Conseil des Hautes Castes, je te déclare Guerrier de Ko-ro-ba!

Mon père souriait. J'ôtai mon casque, plein de fierté en entendant l'approbation du Conseil, traduite tant verbalement que par l'applaudissement goréen, le frappement rapide et répété sur l'épaule gauche avec la paume de la main droite.

À part les candidats au statut de Guerrier, personne de ma caste n'est autorisé à entrer armé au Conseil. S'ils avaient eu leurs armes, mes frères de caste du dernier gradin auraient fait résonner leur bouclier avec la pointe de bronze de leur lance. Cette fois-ci, ils se frappèrent sur l'épaule à la manière des civils, mettant peut-être un peu plus d'exubérance qu'il n'était compatible avec le décorum de cette grave assemblée. En tout cas, j'eus l'impression qu'ils étaient sincèrement fiers de moi, quoique je ne sache pas pourquoi. Je n'avais vraiment rien fait pour justifier leur approbation.

Je quittai la Chambre du Conseil en compagnie de Tarl l'Aîné et entrai dans une autre salle pour y attendre mon père. Dans cette pièce, il y avait une table et, sur cette table, une série de cartes. Tarl l'Aîné se dirigea immédiatement vers les cartes et, m'appelant à son côté, s'absorba dans leur lecture, signalant tel ou tel endroit.

—
Et ici, dit-il, en tapant la carte du doigt, c'est la Cité

d'Ar, ennemie héréditaire de Ko-ro-ba, la ville centrale de Marlenus, qui se propose de devenir Ubar de tout Gor.

— Cela a quelque chose à voir avec moi ? demandais-je.

—
Oui, dit Tarl l'Aîné. Tu vas te rendre à Ar. Tu vas voler la Pierre du Foyer d'Ar pour la rapporter à Ko-ro-ba.

LES LUMIÈRES DE LA FÊTE DES PLANTATIONS

J'enfourchai mon tarn, ce féroce et magnifique oiseau noir. Mon bouclier et ma lance étaient fixés à selle par des courroies, mon épée accrochée en bandoulière à mon épaule, côté dos. De chaque côté de la selle pendait une arme de trait

; à gauche une arbalète avec un carquois d'une douzaine de carreaux ; à droite un arc et trente flèches. La sacoche contenait l'équipement léger emporté par les tarniers en mission - notamment des rations, une boussole, des cartes, des liens de fibres et des cordes d'arc de rechange. Attachée devant moi sur la selle, droguée, tête entièrement recouverte par un capuchon d'esclave bouclé sous son menton, se trouvait une jeune femme. C'était Sana, l'Esclave de Tour que j'avais vue jour de mon arrivée sur Gor.

Je fis des signes d'adieu à Tarl l'Aîné et à mon père, tirai sur la rêne un et m'envolai, laissant la tour et leurs minuscules silhouettes derrière moi. Je remis le tarn en vol horizontal et tirai sur la rêne six, réglant ma direction sur Ar. En passant près du cylindre dans lequel Torm conservait ses rouleaux, je fus heureux d'apercevoir le petit scribe debout à

sa fenêtre retaillée. Je me rends compte maintenant qu'il devait attendre là depuis des heures. Il leva son bras vêtu de bleu dans un geste d'adieu — assez tristement, pensai-je. Je lui rendis son salut, puis détournai les yeux de Ko-ro-ba pour regarder les collines au-delà. Je n'éprouvais pas, tant s'en faut, l'exaltation ressentie lors de ma première envolée aventureuse sur le dos du tarn. J'étais troublé et furieux, consterné par les affreux détails du projet que je devais mener à bien. Je pensais à l'innocente jeune femme ligotée inconsciente devant moi.

Comme j'avais été surpris quand elle était apparue dans la petite pièce voisine de la Chambre du Conseil derrière mon père ! Elle s'était agenouillée à ses pieds dans la posture d'Esclave de Tour pendant qu'il m'expliquait le plan du Conseil.

Le pouvoir de Marlenus, en grande partie du moins, tenait à l'aura donnée par la victoire qui n'avait jamais cessé

de le favoriser, agissant comme un charme magique sur ses soldats et la population de sa ville. Jamais vaincu au combat, Ubar des Ubars, il avait audacieusement refusé de renoncer à son titre après une guerre de vallées douze ans plus tôt et ses soldats avaient refusé de le quitter, refusé de l'abandonner au sort traditionnel des Ubars trop ambitieux. Les soldats et le Conseil de sa Cité s'étaient laissé prendre à

ses flatteries, à ses promesses de fortune et de puissance pour Ar.

À la vérité, leur confiance semblait avoir été bien placée puisque maintenant Ar, au lieu d'être une cité isolée harcelée comme tant d'autres sur Gor, était une Cité centrale où

étaient gardées les Pierres du Foyer d'une douzaine d'autres, jusque-là libres. Il y avait maintenant un Empire d'Ar, un État solide, arrogant, belliqueux, trop évidemment occupé à

diviser ses ennemis et à étendre son hégémonie politique de cité à cité, à travers les plaines, collines et déserts de Gor. Un jour viendrait où Ko-ro-ba serait forcée d'affronter, avec une poignée de tarniers seulement, les hommes de l'Empire d'Ar. Mon père, en tant qu'Administrateur de Ko-ro-ba,

avait tenté de conclure une alliance contre Ar, mais les Cités Libres de Gor, dans leur orgueil et leur méfiance, leur volonté presque fanatique de protéger l'indépendance de leur destinée, refusèrent cette alliance. En fait, elles avaient, à la mode de Gor, chassé les envoyés de mon père de leur Chambre du Conseil avec les fouets normalement utilisés sur les esclaves, insulte à laquelle Ko-ro-ba aurait réagi à tout autre moment par une déclaration de guerre. Mais, comme le savait mon père, un conflit entre les Cités Libres aurait été

une vraie folie, de nature à réjouir Marlenus au plus haut point. Mieux valait que Ko-ro-ba supportât l'indignité d'être considérée comme une cité de lâches. Mais si la Pierre du Foyer d'Ar, le symbole et l'essence de l'Empire, pouvait être enlevée d'Ar, le charme de Marlenus serait peut être rompu. Il deviendrait un objet de risée, suspect à ses propres hommes, le Chef qui a perdu la Pierre du Foyer. Il aurait de la chance s'il n'était pas empalé publiquement.

La jeune femme sur la selle devant moi remua, l'effet de la drogue se dissipant. Elle geignit doucement et s'appuya contre moi. Dès que nous avions pris de la hauteur, j'avais détaché les liens qui entravaient ses jambes et ses poignets, ne laissant que la large ceinture qui la liait solidement au dos du tarn. Je ne tolérerais pas de voir le plan du Conseil exécuté en totalité, pas en ce qui la concernait, même si elle avait d'elle-même accepté de jouer son rôle dans cette mission en sachant que sa vie était en jeu. Je ne connaissais pratiquement d'elle que son nom, Sana, et le fait qu'elle était une esclave originaire de la Cité de Thentis.

Tarl l'Aîné m'avait dit que Thentis était une ville renommée pour ses hardes de tarns, située au coeur des montagnes d'où elle tirait son nom. Un commando d'Ar avait attaqué les volées de tarns et les cylindres des environs de Thentis, et la jeune femme avait été capturée. Elle avait été

vendue dans Ar le jour de la Fête de l'Amour et achetée par un agent de mon père. Pour l'exécution du plan du Conseil, il avait besoin d'une jeune femme qui consentirait à donner sa vie pour être vengée des hommes d'Ar.

Je ne pouvais pas m'empêcher de plaindre son sort, même dans le rude monde de Gor. Elle en avait trop supporté et n'était visiblement pas du bois dont on fait les filles de taverne ; l'esclavage n'aurait pas été une vie pour elle, comme il pouvait l'être pour celles-là. J'avais l'impression qu'en dépit de son collier, elle était libre. Je l'avais senti même quand mon père lui avait ordonné de se mettre debout et de m'offrir sa soumission, me reconnaissant comme son nouveau maître. Elle s'était levée, avait traversé

la pièce, pieds nus sur le sol de pierre, et s'était agenouillée devant moi, baissant la tête et levant ses mains qu'elle tendit vers moi, les mains croisées. La signification rituelle du geste de soumission n'avait pas été perdue pour moi; ses poignets m'étaient offerts comme pour être liés. Son rôle dans le plan était simple, mais s'achevait par la mort.

La Pierre du Foyer d'Ar, de même que la plupart des Pierres du Foyer dans les Cités des Cylindres, était simplement posée sur la plus haute tour, comme pour défier ouvertement les tarniers des cités rivales. Bien sûr, elle était gardée avec soin et, au premier signe de danger sérieux; elle serait certainement mise en sûreté. Toute tentative visant la Pierre du Foyer était considérée par les citoyens d'une ville comme le pire des sacrilèges et punissable de la pire des morts mais, paradoxalement, on estimait qu'il n'y avait pas de plus grand exploit que de dérober la Pierre du Foyer d'une autre cité et le guerrier qui y parvenait était acclamé, sa ville lui accordait les plus grands honneurs et on lui

croyait acquise la faveur des Prêtres-Rois en personne.

La Pierre du Foyer d'une cité joue un rôle primordiale dans diverses cérémonies. La prochaine devait être la Fête des Plantations de Sa-Tarna, la Fille-de-vie, célébrée au début de la saison de la croissance des plantes pour assurer une bonne récolte. C'est une fête complexe, observée par la plupart des cités goréennes avec des rites nombreux et compliqués. Les détails en sont fixés et exécutés principalement par les Initiés de chaque cité. Cependant, certaines parties des cérémonies sont souvent dévolues à des membres des Hautes Castes.

Dans Ar par exemple, un membre des Constructeurs se

rend de très bonne heure sur le toit où se trouve la Pierre du Foyer et place le symbole primitif de son métier - une équerre de métal - devant la Pierre en priant les Prêtres-Rois pour qu'ils accordent la prospérité à sa caste pendant l'année qui vient; plus tard dans journée, ce sera un Guerrier qui, de même, déposera ses armes devant la Pierre, suivi par d'autres représentants de chaque caste. Fait significatif, pendant que ces membres des Hautes Castes célèbrent leur partie du rite, les Gardiens de la Pierre du Foyer se retirent momentanément à l'intérieur du cylindre pour laisser, dit-on, le célébrant seul avec les Prêtres-Rois.

Enfin, point culminant de la Fête des Plantations d'Ar, et détail de la plus grande importance pour le plan du Conseil de Ko-ro-ba, un membre de la famille de l'Ubar monte la nuit sur le toit, à la lueur des trois lunes pleines avec lesquelles correspond la fête, pour jeter des grains sur la Pierre et verser des gouttes d'une boisson rouge ressemblant à du vin, faite avec les fruits de l'arbre Ka-la-na. Ce membre de la famille de l'Ubar prie ensuite les Prêtres-Rois d'accorder une abondante récolte, puis retourne à l'intérieur du cylindre, tandis que les Gardiens de la Pierre du Foyer reprennent leur veille.

Cette année-ci, l'honneur de l'offrande du grain devait échoir à la fille de l'Ubar. Je ne savais rien d'elle, excepté que son nom était Talena, qu'elle était d'après la rumeur publique une des beautés d'Ar et que j'étais censé la tuer. D'après le plan du Conseil de Ko-ro-ba, juste au moment de l'offrande, à la vingtième heure goréenne (c'est-à-dire à

minuit), je devais descendre sur le toit du plus haut cylindre d'Ar, tuer la fille de l'Ubar et emporter son corps et la Pierre du Foyer, abandonnant le premier dans la région marécageuse au nord d'Ar et rapportant l'autre à Ko-ro-ba. Sana, la jeune femme que j'avais devant moi sur la selle, revêtirait les lourdes tuniques et les voiles de la fille de l'Ubar et retournerait à sa place à l'intérieur du cylindre. Il faudrait probablement au moins quelques minutes pour que son identité soit découverte et, avant cela, elle prendrait le poison fourni par le Conseil.

Deux jeunes femmes devaient mourir pour me donner le temps de m'échapper avec la Pierre du Foyer avant que l'alarme soit donnée. Dans mon coeur, je sentais que je n'exécuterais pas ce plan. Je changeai brusquement de direction, tirant sur la rêne quatre pour guider mon tarn vers la vague bleue d'une chaîne de montagnes qui miroitait dans le lointain. La jeune femme devant moi gémit et s'ébroua, ses mains tremblantes allant vers le capuchon d'esclave bouclé

sous sa tête.

Je l'aidai à le retirer et fus ravi par le flamboiement soudain de ses longs cheveux blonds se déployant près de ma joue. Je mis le capuchon dans la sacoche de ma selle, admirant la jeune esclave non

seulement pour sa beauté

mais encore plus de ne pas sembler effrayée. Il y avait pourtant de quoi terrifier n'importe quelle jeune femme: la hauteur à laquelle elle se retrouvait, la monture sauvage qui l'emportait, la perspective du sort terrible qu'elle croyait l'attendre la fin de notre voyage. Mais c'était, évidemment, une fille de la montagnaise Thentis, renommée pour ses troupes de tarns féroces. Une telle fille ne devait pas s'affoler facilement.

Elle ne se retourna pas pour me regarder, mais elle examina ses poignets, les frotta doucement. Les marques des courroies qui les enserraient au début et que j'avais enlevées étaient à peine visibles.

— Tu m'as détachée, dit-elle, et tu as enlevé mon capuchon. Pourquoi ?

- J'ai pensé que tu serais plus à l'aise, répliquai-je.

— Tu traites une esclave avec une considération inattendue, reprit-elle. Merci.

— Tu n'as pas... peur? demandai-je en hésitant sur les mots, me sentant idiot. Je veux dire... au sujet du Tarn. Tu as dû

déjà en monter. Moi, la première fois, j'étais terrorisé. La jeune femme tourna son regard vers moi, perplexe.

—

Les femmes sont rarement autorisées à monter sur le dos des tarns, répondit-elle. Dans des nacelles, parfois, mais pas comme un guerrier. (Elle fit une pause ; le vent passait en sifflant, un bruit régulier mêlé au claquement rythmé des ailes battantes du tarn.) Tu dis que tu as eu peur... la première fois que tu as monté un tarn ?

— Oui.

Je ris en me rappelant l'excitation et le sentiment du danger.

— Pourquoi dis-tu à une esclave que tu as eu peur?

—

Je ne sais pas, répliquai-je, mais le fait est que j'ai eu peur.

Elle détourna de nouveau les yeux et regarda sans la voir la tête du grand tarn qui fendait le vent.

— Je suis déjà montée une fois sur le dos d'un tarn, dit-elle amèrement, jusqu'à Ar, ligotée en travers de la selle, avant d'être vendue dans la Rue des Marques.

Ce n'était pas facile de bavarder sur le dos d'un grand tarn à cause du vent et, d'autre part, en dépit de mon envie de communiquer avec la jeune femme, je sentais que je ne le pouvais pas.

Elle fixait l'horizon et son corps se raidit tout à coup.

—
Ce n'est pas la route pour Ar ! s'écria-t-elle. — Je sais, répondis-je.

—
Que fais-tu ? (Elle se tourna d'un bloc sous la courroie pour me dévisager, les pupilles dilatées.) Où vas-tu, Maître ?

Le mot « Maître », bien qu'approprié venant de cette jeune femme qui était, légalement du moins, ma propriété, me fit sursauter.

—
Ne m'appelle pas Maître ! dis-je.

—
Mais tu es mon Maître, rétorqua-t-elle.

Je pris dans ma tunique la clef que m'avait donnée mon père, celle du collier de Sana. Je l'insérai dans la serrure sur sa nuque, la tournai, actionnant le mécanisme. J'arrachai le collier de son cou et le lançai ainsi que la clef par-dessus le dos de l'animal, les regardant tomber dans une longue et gracieuse parabole.

Elle s'assit devant moi, ses mains palplant son cou avec incrédulité.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Pourquoi ?

Que lui dire ? Que je venais d'un autre monde, que j'étais déterminé à ne pas adopter toutes les manières de faire de Gor ou que je m'étais intéressé à elle, en quelque sorte, si impuissante dans sa situation - que l'émotion qu'elle m'avait inspirée m'amenait à la considérer, non comme un instrument pour moi ou Conseil, mais comme une jeune femme pleine de vie qui ne devait pas être sacrifiée aux jeux de la diplomatie ?

- J'ai mes raisons pour te libérer, déclarai-je, mais, je ne suis pas certain que tu les comprendrais.

Et j'ajoutai tout bas, pour moi-même, que je n'étais pas tellement certain de les comprendre non plus.

--Mon père et mes frères te récompenseront, promit-elle.

— Non, répliquai-je.

— Si tu le désires, l'honneur leur commande de t'accorder ma main sans payer le prix de la fiancée.

— La route pour Thentis sera longue, dis-je.

Elle répliqua avec fierté :

— Mon prix sera de cent tarns !

Je sifflai entre mes dents : mon ex-esclave coûterait maintenant un bon prix: je n'aurais pas pu l'acheter sur ma solde de Guerrier.

— Si tu veux atterrir, reprit Sana, apparemment décidée à ce que je sois dédommagé d'une manière quelconque, je satisferai ton plaisir.

Je pensais soudain qu'il existait au moins une réponse qu'elle pourrait comprendre - elle qui fut élevée dans les codes de l'honneur de Gor - et qui la ferait taire.

— Voudrais-tu diminuer la valeur du don que je t'ai fait?

demandai-je en feignant la colère.

Elle réfléchit un instant, puis déposa avec douceur un baiser sur mes lèvres.

---Non, Tarl Cabot de Ko-ro-ba, mais tu sais bien que je ne pourrais rien faire qui diminue la valeur de ton cadeau. Tarl Cabot, j'ai de l'affection pour toi !

Je me rendis compte qu'elle m'avait parlé comme une femme libre, en m'appelant par mon nom. Je l'entourai de mes bras, l'abritant de mon mieux contre le souffle cinglant et glacé du vent. Puis je me dis : cent tarns, vraiment !

Quarante peut-être, parce qu'elle était belle. Pour une centaine de tarns, on pourrait avoir la fille d'un Administrateur; pour un millier, peut-être même la fille de l'Ubar d'Ar ! Mille tarns représenteraient une formidable augmentation de la force de cavalerie d'un Chef de Guerre goréen. Sana, avec où sans collier, avait la vanité irritante et touchante des jeunes beautés de son sexe.

Je la laissai sur une tour de Thentis, l'embrassai, détachai ses mains de mon cou. Elle pleurait, avec toute l'absurdité incompréhensible de la gent féminine. Je fis s'élever le tarn, agitant la main en signe d'adieu à la petite silhouette qui portait toujours la livrée rayée en diagonale des esclaves. Son bras blanc était dressé et ses cheveux blonds flottaient derrière elle sur le toit venteux du cylindre. Je fis virer le tarn dans la direction d'Ar.

Comme je traversais le Vosk, ce puissant fleuve de quelque quarante pasangs de largeur qui s'élance le long des frontières d'Ar pour se jeter dans le golfe de Tamber, je compris que j'étais enfin à l'intérieur de l'Empire d'Ar. Sana avait insisté pour que je garde la pilule de poison que le Conseil lui avait donnée afin lui épargner les tortures qui suivraient inévitablement la découverte de son identité dans les cylindres d'Ar. Toutefois, je sortis la pilule de ma tunique et la jetai dans les eaux abondantes du Vosk. Elle constituait une tentation à laquelle je n'avais aucune envie de succomber. Si la mort était facile, je risquais de chercher moins ardemment à sauver ma vie. Des temps viendraient où, dans ma faiblesse, je devrais regretter cette décision. Trois jours furent nécessaires pour atteindre les environs de la Cité d'Ar. Peu après avoir traversé le Vosk, j'étais descendu et j'avais campé, après quoi je n'avais voyagé

que la nuit. Pendant le jour, je libérais mon tarn pour lui permettre de se nourrir comme il voulait. Ce sont des chasseurs diurnes et qui ne mangent que ce qu'ils attrapent eux-mêmes, en général une des

rapides antilopes goréennes ou un taureau sauvage pris à la course et emporté dans les serres monstrueuses jusqu'à une hauteur où cette proie est mise en pièces et dévorée. Inutile de préciser que les tarns sont une menace pour tout ce qui vit et qui a l'infortune de tomber dans l'ombre de leurs ailes - même des êtres humains.

Le premier jour, à l'abri des bouquets d'arbres qui poussent çà et là dans les plaines frontalières de Gor, je dormis, mangeai mes rations et m'exerçai au maniement de mes armes pour assouplir mes muscles et combattre la raideur que peuvent provoquer des périodes prolongées à dos de tarn. Mais je m'ennuyais. Au premier abord, même la campagne était déprimante, car les hommes d'Ar, pour des raisons stratégiques, avaient dévasté une zone de quelque deux ou trois cents pasangs sur leurs frontières, coupant les arbres fruitiers, comblant les puits et semant du sel dans les terres fertiles. Ar, à des fins éminemment pratiques, s'était entourée d'un mur invisible, une région stérilisée, sinistre et presque infranchissable pour des gens à pied.

Je fus plus satisfait le deuxième jour où je campai dans un vallon verdoyant parsemé d'arbres Ka-la-na. La nuit précédente, j'avais survolé des champs de céréales d'un jaune argenté sous la lumière des trois lunes. Je maintenais mon cap grâce au cadran lumineux de ma boussole goréenne, dont l'aiguille pointe toujours vers la chaîne des Monts Sardar, résidence des Prêtres-Rois. Parfois, je guidais mon tarn d'après les étoiles, les mêmes étoiles fixes que j'avais vues au-dessus de ma tête, mais sous un autre angle, dans les montagnes du New Hampshire.

Mon camp du troisième jour fut installé dans la forêt marécageuse qui borde au nord la Cité d'Ar. J'avais choisi cette région parce que c'est la plus inhabitable à portée de vol d'Ar. J'avais vu trop de feux de villages la nuit précédente et, à deux reprises, j'avais entendu les sifflets à tarn de patrouilles proches, des guerriers qui faisaient leur ronde par groupes de trois. J'eus brièvement envie de renoncer au projet, de devenir hors la loi si vous voulez, déserteur si vous préférez, mais de sauver ma peau, d'essayer de me dégager de ce projet insensé ne serait-ce qu'avec ma vie, et même pour peu de temps.

Mais une heure avant minuit, le jour que je savais être celui de la Fête des Plantations de Sa-Tarna, je grimpai de nouveau jusqu'à la selle de mon tarn, tirai sur la rêne numéro un et m'élevai au-dessus des arbres luxuriants de la forêt marécageuse. Presque simultanément, j'entendis le cri rauque d'un chef de patrouille d'Ar: «Nous le tenons ! »

Ils avaient suivi mon tarn, le pistant depuis l'endroit où

il avait mangé dans la forêt marécageuse et, présent, tels les sommets d'un triangle convergeant rapidement, trois guerriers d'Ar fonçaient sur moi. Ils ne devaient avoir aucune intention de me faire prisonnier car, juste un instant après le cri, un carreau d'arbalète siffla au-dessus de ma tête. Je n'eus pas le loisir de me ressaisir qu'une forme noire ailée se matérialisait devant moi et, à la lumière des trois lunes, je vis un guerrier monté sur un tarn passer en me décochant un coup de lance.

Il aurait certainement atteint son but si mon tarn n'avait pas viré brusquement sur la gauche, manquant entrer en collision avec un autre tarn et son cavalier, lequel me décocha un carreau d'arbalète qui s'enfonça profondément dans la sacoche avec un bruit de cuir qui claque. Le troisième guerrier d'Ar arrivait par-derrière. Je me retournai, levai l'aiguillon dont la boucle était passée à mon poignet pour parer son coup de lame. Épée et aiguillon se rencontrèrent avec un fracas retentissant et une pluie de scintillantes étincelles jaunes jaillit. J'avais dû, à un moment donné, mettre le commutateur en position

marche. Mon tarn et celui de l'assaillant reculèrent comme d'instinct devant l'éclair de l'aiguillon : j'avais, sans le faire exprès, gagné un peu de temps.

Je détachai mon arc et y ajustai une flèche tout en faisant virer mon tarn d'un coup sec dans un puissant battement d'ailes frémissantes. Je crois que le premier de mes poursuivants n'avait pas pensé que je ferais tourner l'oiseau. Ils s'attendaient à une chasse. Comme je passais devant lui, je vis ses yeux écarquillés dans le Y de son casque lorsque, dans cette fraction de seconde, il comprit que je ne pouvais pas manquer mon coup. Je le vis se raidir soudain sur sa selle et j'eus vaguement conscience que son tarn filait comme un éclair en criant.

Les deux autres hommes de la patrouille viraient pour m'attaquer. Ils foncèrent sur moi, séparés par quatre ou cinq mètres, afin de me cerner de chaque côté, de forcer mon tarn à lever les ailes et de le maintenir, pour les quelques instants dont ils avaient besoin, immobilisé entre leurs propres montures.

Je n'avais pas le temps de réfléchir, mais je me rendis compte pourtant que mon épée était maintenant dans ma main et l'aiguillon passé dans ma ceinture. Au moment où

nous nous heurtions en plein vol, je tirai d'un coup sec sur la rêne un pour faire entrer en jeu les serres ferrées de mon tarn de guerre. Et je n'ai jamais cessé de bénir les Éleveurs de Tarns de Ko-ro-ba pour le consciencieux dressage auquel ils avaient soumis le grand oiseau. Ou peut-être devrais-je bénir l'esprit combatif de ce géant ailé, mon tarn de guerre, cet être terrible que Tarl l'Aîné avait appelé le tarn des tarns. Déchirant du bec et des serres, poussant des cris à briser le tympan, mon tarn attaqua les deux autres oiseaux.

Je croisai le fer avec le plus proche des deux guerriers dans une brève passe d'armes qui n'a guère pu durer plus d'un instant. Je m'aperçus soudain, dans une sorte de vertige, que l'un des tarns ennemis tombait avec des battements d'ailes lourds et désordonnés vers les profondeurs de la forêt marécageuse. L'autre guerrier fit virer son tarn comme pour une nouvelle attaque mais, alors, il dut s'aviser subitement que son devoir était de donner l'alarme et, me criant quelque chose d'un ton rageur, il fit de nouveau pivoter son tarn, qui fila vers les lumières d'Ar.

Avec l'avance qu'il avait, il devait se sentir tranquille, mais je savais que mon tarn était capable de le rattraper sans peine. J'alignai mon tarn sur le petit point qui battait en retraite. Quand nous approchâmes du guerrier fuyard, je plaçai une deuxième flèche sur mon arc. Au lieu de tuer le guerrier, je lâchai la flèche dans l'aile de son tarn. Celui ci pivota sur lui-même et commença à ménager son aile blessée. Le guerrier était désormais incapable de contrôler sa monture et je vis le tarn descendre maladroitement, plongeant en cercles irréguliers dans l'obscurité au dessous. Je tirai la rêne numéro un et, quand nous eûmes atteint une altitude où j'avais du mal à respirer, je mis cap sur Ar. Je désirais voler au-dessus des parcours suivis normalement par les patrouilles. Lorsque je fus proximité d'Ar, je me tapis sur la selle et espérai que la petite silhouette que les veilleurs des tours extérieures pourraient apercevoir sur une lune serait prise pour un tarn sauvage survolant la ville de très haut.

La Cité d'Ar devait compter plus de cent mille cylindres, resplendissant tous des illuminations de la Fête des Plantations. Je ne doutais pas qu'Ar fût la plus grande ville de tous les pays connus de Gor. C'était une belle et magnifique cité, une digne monture pour le joyau de l'Empire, cet imposant joyau qui c'était montré si tentant pour son Ubar, le triomphant Marlenus. Et maintenant, làbas, quelque part

dans merveilleux flamboiement de lumière, il y avait un humble morceau de pierre, la Pierre du Foyer de cette grande cité, et je devais m'en emparer.

6

NAR L'ARAIGNÉE

Je n'eus guère de mal à distinguer la plus haute tour d'Ar; le cylindre de l'Ubar Marlenus. Comme je descendais plus près, je vis que les ponts étaient bondés de gens qui célébraient la Fête des Plantations, dont beaucoup peut-être rentraient chez eux en titubant, ivres de Paga. Volant parmi les cylindres, il y avait des tarniers, guerriers montés qui jouissaient de la liberté sans frein de la fête, luttant de vitesse, mimant des passes armes, abattant parfois leur tarn comme la foudre les ponts pour les faire remonter à quelques centimètres seulement des têtes terrifiées des passants. Audacieusement, je fis plonger mon tarn au milieu des cylindres, comme si j'étais un des tamiers déchaînés d'Ar. Je le fis se poser sur une de ces poutrelles acier qui émergent çà

et là des cylindres et servent de perchoir. Le grand oiseau ouvrit et ferma ses ailes, ses serres ferrées résonnant sur le juchoir de métal quand il changeait de position, allant et venant dessus. Enfin satisfait, il rabattit ses ailes contre son corps et resta immobile, à part les mouvements alertes de sa grande tête et l'éclair de ses yeux méchants qui scrutaient le flot d'hommes et de femmes sur les ponts voisins.

Mon coeur se mit à battre frénétiquement et je songeai que je pourrais encore facilement quitter Ar à tire-d'aile. Puis, un guerrier sans casque, ivre, s'approcha et me contesta le perchoir, un tarnier déchaîne de rang inférieur qui cherchait la bagarre. Si j'avais cédé, cela aurait suscité

aussitôt des soupçons car, sur Gor, la seule réaction honorable à un défi, c'est de le relever promptement.

—

Que les Prêtres-Rois foudroient tes os ! criai-je aussi joyeusement que je pus, en ajoutant pour faire bonne mesure : Et puisses-tu t'engraisser avec les excréments des tharlarions !

Ce dernier souhait, avec son allusion aux lézards exécrés qu'utilisaient comme monture de nombreux clans primitifs de Gor, sembla lui plaire.

—

Que ton tarn perde ses plumes ! clama-t-il à pleine gorge en se tapant sur la cuisse et en faisant poser son tarn sur le perchoir.

Il se pencha et me lança une outre de Paga; j'y pris une longue lampée, puis la lui renvoyai dédaigneusement dans les bras. Il reprit aussitôt son vol en braillant une chanson contant les malheurs d'une fille à guerriers, tandis que l'outre de Paga planait derrière lui au bout de ses longues courroies.

Comme la plupart des boussoles de Gor, la mienne contenait un chronomètre; je pris la boussole, la retournai et pressai le bouton qui soulevait le fond du boîtier, laissant apparaître le cadran. La vingtième heure était écoulée depuis deux minutes ! Adieu mes idées de fuite et de désertion ! Je

forçai brusquement mon tarn à s'envoler et filai comme l'éclair vers la tour de l'Ubar.

Un instant plus tard, elle fut au-dessous de moi. Je plongeai aussitôt, car personne ne vient à dos de tarn dans le voisinage de la tour d'un Ubar sans de bonnes raisons. Comme je descendais, je vis le vaste toit rond du cylindre. Il semblait translucide et éclairé par en dessous d'une couleur bleuâtre. Au centre du cercle se trouvait une plate-forme basse, ronde, d'environ dix pas de diamètre, qu'on atteignait par quatre marches circulaires faisant à peu près le tour de la plate-forme. Sur celle-ci, il y avait une silhouette sombre enveloppée de draperies, toute seule. Lorsque mon tarn s'abattit sur la plate-forme et que je sautai à bas de son dos, j'entendis un cri de femme.

Je me précipitai vers le centre de la plate-forme, écrasant sous mon pied un petit panier rituel rempli de grains, envoyant promener un récipient de Ka-la-na qui se trouvait sur mon chemin et répandant le liquide rouge fermenté sur le sol de pierre. Je courus au tas de Pierres au milieu de la plate-forme, les oreilles pleines des cris de la jeune fille. J'entendis hurler des hommes et cliqueter des armes non loin de là: c'étaient des guerriers qui montaient en courant l'escalier conduisant au toit. Laquelle était la pierre du Foyer ? Je dispersai les Pierres à coups de pied. L'une d'elles devait être la Pierre du Foyer d'Ar, mais laquelle ?

Comment la distinguer des autres Pierres de Foyer de ces cités qui étaient tombées sous le joug d'Ar ?

Oui ! C'était celle qui serait rouge de Ka-la-na, qui serait jonchée de graines de céréales ! Je tâtai frénétiquement les Pierres, mais plusieurs étaient humides parsemées de grains de Sa-Tarna. Je sentis la personne lourdement vêtue qui me tirait en arrière, qui enfonçait ses ongles dans mon cou et mes épaules, m'attaquait avec toute la fureur de son corps exaspéré. Je lui décochai en retour un coup de poing, la forçant à reculer. Elle tomba à genoux et rampa soudain jusqu'à l'une des Pierres, la saisit et fit demi-tour pour s'enfuir. Une lance se brisa sur la plate-forme près de moi. Les Gardes étaient sur le toit !

Je bondis à la poursuite de la silhouette drapée, l'empoignai, la fis tourner et lui arrachai des mains la Pierre qu'elle portait. Elle me frappa et me poursuivit jusqu'au tarn qui battait des ailes avec excitation, se préparant à

abandonner le tumulte du cylindre. Je pris mon élan et attrapai l'anneau de la selle, détachant par inadvertance l'échelle-montoir. En un instant, j'avais enfourché la selle du tarn et tiré brutalement sur la rêne numéro un. La silhouette aux lourds vêtements essayait de gravir l'échelle, mais elle était gênée par le poids et la raideur de ses habits surchargés d'ornements. Je jurai quand une flèche m'érafla l'épaule, au moment où les grandes ailes du tarn battaient et où le monstre prenait son essor. Il était en l'air, le sifflement des flèches résonna dans mes oreilles, avec les clameurs des hommes furieux et un long hurlement de terreur proféré par une voix de jeune fille.

Je regardai au-dessous de moi, consterné. La silhouette lourdement vêtue était toujours cramponnée désespérément à l'échelle. Elle était maintenant au-dessus du toit et se balançait dans le vide sous le tarn, tandis que les lumières d'Ar plongeaient rapidement dans le lointain. Je dégainai mon épée pour détacher l'échelle de la selle, mais je suspendis mon geste et remis avec colère la lame dans son fourreau. Je ne pouvais pas me permettre d'emporter ce poids supplémentaire, mais je ne pouvais pas non plus me décider à libérer l'échelle et précipiter la jeune fille vers la mort.

Je jurai comme montaient vers moi les notes frénétiques des sifflets à tarns. Tous les tarniers d'Ar

s'envoleraient ce soir. Je dépassai les cylindres extérieurs d'Ar et me retrouvai libre dans la nuit goréenne, filant bon train vers Ko-ro-ba. Je plaçai la Pierre du Foyer dans la sacoche dont je fis claquer la serrure, puis me penchai pour remonter l'échelle. La jeune fille geignait de terreur; ses muscles et ses doigts semblaient gelés. Même après l'avoir hissée sur le devant de la selle et attachée solidement à l'anneau, je dus arracher de force ses doigts du barreau l'échelle. Je pliai celle-ci et la fixai à sa place sur côté de la selle. J'étais désolé

pour cette jeune fille, pion impuissant dans ce déplorable jeu de conquête, les petits cris inarticulés qu'elle poussait provoaient ma pitié.

— Essaie de te ressaisir, dis-je.

Elle tremblait en gémissant.

— Je ne te ferai pas de mal, repris-je. Dès que nous serons hors de la forêt marécageuse, je te déposerai sur une route allant vers Ar. Tu seras sauve. (Je voulais ainsi la rassurer.) Demain matin, tu seras de retour à Ar, promis-je.

J'eus l'impression qu'elle balbutiait faiblement quelques mots incohérents de gratitude; elle se tourna vers moi avec confiance et passa ses bras autour de ma taille comme pour avoir une sécurité supplémentaire. Je sentis son corps innocent tremblant contre mien, sa confiance en moi, puis elle resserra soudain ses bras autour de ma taille et, avec un cri rage, me fit basculer hors de la selle. À la seconde angoissante où j'entamais ma chute, je me rendis compte que je n'avais pas attaché ma propre ceinture de selle dans l'envolée effrénée du toit du cylindre l'Ubar. Mes mains se tendirent dans le vide sans rien saisir et je tombai la tête la première dans nuit.

Je me souviens d'avoir entendu pendant un instant, diminuant peu à peu comme le vent, son rire de triomphe. Je sentis mon corps se raidir pendant la chute, se préparant à

l'impact. Je me rappelle m'être demandé si je sentirais le choc de l'écrasement et avoir supposé que oui. D'une façon parfaitement absurde, j'essayai de me détendre, de relaxer mes muscles, comme si cela avait quelque importance. J'attendis le choc, j'eus conscience d'une vive douleur en traversant des branches que je brisai au passage et d'un plongeon dans une substance douce, souple, flexible. Je perdis conscience.

Quand je rouvris les yeux, je me retrouvai en partie prisonnier d'un vaste entrelacs de larges fibres élastiques qui formaient un filet, de peut-être un pasang de large, à travers lequel, en de nombreux points, jaillissaient les arbres monstrueux de la forêt marécageuse. Je sentis le filet, ou la toile, trembler et je m'efforçai de me lever, mais je m'aperçus que j'étais incapable de me mettre debout. Ma chair adhéra à la substance collante des larges fibres. Approchant de moi, d'une démarche légère en dépit de son volume, avançant d'un pas dansant sur les fibres, survint une des Araignées des Marais de Gor. Je fixai le ciel bleu, voulant que ce soit la dernière image qu'il me reste du monde. Je frissonnai lorsque la bête s'arrêta près de moi. Je sentis le léger attouchement de ses pattes de devant, je sentis le déplacement exploratoire des poils sensitifs de ses appendices. Je la regardai et elle abaissa sur moi ses quatre paires d'yeux nacrés avec une expression interrogatrice, pensai-je. Alors, à ma grande stupéfaction, j'entendis un son reproduit mécaniquement demander :

— Qui es-tu ?

Je frémis, croyant que j'avais fini par perdre la raison. Au bout d'un instant, la voix répéta la question, légèrement plus fort, puis ajouta:

— Es-tu de la Cité d'Ar ?

— Non, répondis-je, jouant mon rôle dans ce que prenais pour une hallucination fantastique au cours de laquelle je conversais follement avec moi-même. Non, je n'en suis pas. Je suis de la Cité Libre e Ko-ro-ba.

Quand j'eus déclaré cela, le monstrueux insecte se pencha et j'aperçus les mandibules, semblables à des couteaux recourbés. Je me raidis dans la perspective d'une brusque morsure latérale de ces mâchoires pareilles à des tenailles. Au lieu de cela, de la salive ou une sécrétion du même genre - fut répandue sur la toile dans mon voisinage, ce qui annula son pouvoir adhésif. Une fois libéré, je fus soulevé délicatement dans les mandibules et porté au bout de la toile, où l'araignée saisit une fibre pendante, descendit et me déposa sur le sol. Elle s'éloigna alors de moi sur ses huit pattes, mais sans me quitter une seconde du regard nacré de ses yeux multiples.

J'entendis de nouveau le son mécanique. Il disait:

— Mon nom est Nar et je suis du Peuple des Araignées. Je remarquai alors pour la première fois, attaché son abdomen, un appareil traducteur assez semblable à ceux que j'avais vus à Ko-ro-ba. Il transposait apparemment en sons du langage humain des impulsions sonores au-dessous de mon seuil auditif. Mes propres réponses étaient certainement adaptées d'une manière similaire à un registre que l'insecte pouvait comprendre. Une des pattes de l'insecte manipula un bouton sur l'appareil traducteur.

— Entends-tu ceci ? demanda-t-il.

Il avait ramené le volume sonore à son intensité

originelle, celle à laquelle il avait posé sa première question.

—

Oui, dis-je.

L'insecte parut soulagé.

—

J'en suis heureux, déclara-t-il. Parler fort ne me paraît pas convenable pour des créatures douées de raison.

— Tu m'as sauvé la vie, dis-je. Merci.

—

Ma toile t'a sauvé la vie, corrigea l'insecte. (Il resta un instant silencieux puis, comme s'il sentait mon appréhension, il déclara:) Je ne te ferai pas de mal. Le Peuple des Araignées ne fait pas de mal aux créatures douées de raison.

— Je t'en suis reconnaissant, affirmai-je.

La remarque qui suivit me coupa le souffle.

—

Est-ce toi qui as volé la Pierre du Foyer d'Ar?

J'hésitai puis, convaincu que la créature n'avait aucun amour pour les hommes d'Ar, je répondis affirmativement.

— Cela me fait plaisir, commenta l'insecte, car les hommes d'Ar ne se conduisent pas bien avec le Peuple des Araignées. Ils nous font la chasse et ne laissent de vivants parmi les nôtres que le nombre suffisant pour filer la Fibre Cur-lon utilisée dans les filatures d'Ar. S'ils n'étaient pas des créatures douées de raison, nous les combattrions.

—

Comment as-tu su que la Pierre du Foyer d'Ar avait été

volée ? demandai-je.

—

La rumeur est venue de la ville, répandue par toutes les créatures douées de raison, qu'elles rampent, volent ou nagent. (L'insecte leva une patte de devant dont les poils sensoriels tremblèrent sur mon épaule.) On se réjouit grandement sur Gor, mais pas dans la Cité d'Ar.

— J'ai perdu la Pierre du Foyer, répliquai-je. J'ai été joué par celle que je suppose être la fille de l'Ubar, jeté à bas de mon tarn, et je n'ai été sauvé de la mort que par ta toile. Je crois que ce soir il y aura de nouveau de la joie dans Ar, quand la fille de l'Ubar rapportera la Pierre du Foyer.

La voix mécanique parla de nouveau.

— Comment la fille de l'Ubar rapporterait-elle la Pierre du Foyer d'Ar alors que tu as dans ta ceinture l'aiguillon des tarns ?

Je fus frappé de la vérité de son propos et stupéfait de n'y avoir pas pensé plus tôt. J'imaginai la jeune fille seule sur le dos du tarn féroce, sans même un aiguillon pour se protéger, si l'oiseau attaquait. Ses chances de survie semblaient à présent plus minces que si j'avais coupé

l'échelle-montoir au-dessus des cylindres d'Ar quand elle était suspendue, impuissante en mon pouvoir, cette perfide fille de l'Ubar Marlenus. Bientôt le tarn voudrait se nourrir. Le jour devait être levé depuis plusieurs heures.

— Il faut que je retourne à Ko-ro-ba, repris-je. J'ai échoué.

— Je te mènerai à la limite du marécage, si tu veux, proposa l'insecte.

J'acceptai, en remerciant cette créature douée de raison qui me hissa doucement sur son dos et partit d'une vive allure élégante, frayant son chemin avec délicatesse à travers la forêt marécageuse.

Nous étions en route depuis peut-être une heure lorsque Nar, l'Araignée, s'arrêta net et leva en l'air ses deux pattes de devant, étudiant les odeurs, s'efforçant de discerner quelque chose dans l'air humide et dense.

— Il y a un tharlarion carnivore, un tharlarion sauvage, dans le voisinage, dit Nar. Cramponne-toi !

Heureusement, je suivis aussitôt son conseil, enfonçant profondément mes mains dans les longs poils noirs qui couvraient son thorax, car Nar s'élança soudain vers un arbre du marais qui était à côté et monta à toute vitesse dans ses branches hautes. Environ deux ou trois minutes plus tard, j'entendis le grognement affamé d'un tharlarion sauvage et, un instant après, le cri perçant d'une jeune fille terrifiée.

Du dos de Nar, je pouvais voir le marais avec ses roseaux et ses nuées d'insectes minuscules. D'un rideau de roseaux à quelque cinquante pas sur la droite et à une dizaine de mètres plus bas surgit, trébuchant et criant, la silhouette engoncée d'un être humain lancé dans une course désespérée, les mains tendues en avant. À ce moment, je reconnus les lourdes tuniques de brocart, maintenant éclaboussées par la boue et déchirées, de la fille de l'Ubar. À peine était-elle apparue dans la clairière, pataugeant dans les eaux verdâtres peu profondes près de nous, que la tête redoutable d'un tharlarion sauvage pointa à travers les roseaux, ses yeux ronds et luisants brillant d'excitation; le vaste arc de sa gueule s'ouvrit. Presque trop rapide pour être visible, une espèce de longue lanière brune, sa langue, jaillit de sa gueule et s'enroula autour de la petite silhouette désarmée de la jeune fille. Elle poussa des cris d'horreur en s'efforçant d'arracher de sa taille cette lanière collante, laquelle commença à revenir vers la gueule de la bête. Sans réfléchir, je sautai à bas du dos de Nar, saisis une des longues lianes parasites en vrilles qui enlaçaient les formes noueuses des arbres du marécage. En un instant, j'avais atterri dans une giclée d'éclaboussures au pied de l'arbre et je courus vers le tharlarion, l'épée haute. Je m'élançai entre sa gueule et la jeune fille, abattis ma lame d'un geste vif et tranchai d'un coup cette horrible langue brune.

Un cri perçant de souffrance déchira l'air lourd de forêt et le tharlarion se dressa tout debout sur ses pattes de derrière, pivota sur lui-même sous l'effet de douleur et ramena son tronçon de langue brune dans sa gueule avec un affreux claquement sec. Puis tomba à la renverse en soulevant des gerbes d'eau, roula sur le côté pour se remettre sur ses pattes et commença à faire aller et venir rapidement sa tête pour scruter les alentours. Presque aussitôt, ses yeux se fixèrent sur moi ; sa gueule, maintenant pleine d'une écume incolore, s'ouvrit, révélant ses rangées de dents.

Il chargea, ses grands pieds griffus battant l'eau du marais avec un bruit d'explosion. En un instant, la gueule avait cherché à me saisir et j'avais imprimé profondément l'empreinte de mon épée dans les rangées de dents de sa mâchoire inférieure. La gueule se rouvrit, je pliai les genoux et les mâchoires passèrent au-dessus de moi tandis que je frappais en l'air, transperçant le cou de l'animal. Il recula de quatre ou cinq pas avec lenteur, en vacillant. La langue, ou plutôt le tronçon de langue, jaillit deux ou trois fois hors de sa gueule comme si l'animal ne se rendait pas compte qu'il n'en disposait plus.

Le tharlarion s'enfonça un peu plus dans le marais, ses yeux à demi fermés. Je compris que le combat était terminé. De sa gorge suintait un nouveau flux de cette sécrétion incolore. Autour de ses flancs, comme il s'affaissait dans la vase, l'eau bougea et je sus que les petits lézards aquatiques de la forêt

marécageuse avaient entrepris leur macabre besogne. Je me penchai et lavai la lame de mon épée de mon mieux dans l'eau verte, mais ma tunique était si boueuse et trempée que je n'avais rien pour sécher le fer. Aussi, tenant l'épée à la main, je retournai en pataugeant dans la vase au pied de l'arbre et grimpai sur le petit tertre sec à sa base. Je jetai un coup d'œil autour de moi. La jeune fille s'était enfuie. Ce qui m'irrita, je ne sais pourquoi, tout en jugeant que c'était un bon débarras. Somme toute, qu'est-ce que j'espérais ? Qu'elle me remercie de lui avoir sauvé la vie ?

Elle m'avait sans doute abandonné au tharlarion en se réjouissant de sa chance de fille d'Ubar qui faisait que ses ennemis se détruisaient mutuellement pendant qu'elle s'en tirait. Je me demandai si elle irait loin dans le marais avant qu'un autre tharlarion flaire sa trace. J'appelai :

— Nar ! cherchant mon camarade l'Araignée, mais, comme la jeune fille, il avait disparu.

Épuisé, je m'assis, adossé à l'arbre, ma main ne lâchant pas la garde de mon épée.

Distraitement, avec répulsion, je regardais le corps du tharlarion dans le marais. Comme les lézards d'eau s'étaient gavés, la carcasse allégée avait roulé dans l'eau et changé de position. À présent, au bout de quelques minutes seulement, le squelette était visible, nettoyé presque complètement, les os luisant sauf là où de petits lézards grouillaient encore, en quête d'une dernière parcelle de chair.

Il y eut un bruit. D'un bond, je fus sur pied, l'épée en garde. Mais c'était Nar qui, de sa vive démarche dansante, venait à travers le marais, tenant, avec douceur mais fermeté, la fille de l'Ubar Marlenus entre ses mandibules. Celle-ci frappait Nar de ses poings menus, jurant et donnant des coups de pied d'une manière que j'estimai des plus inconvenantes pour la fille d'un Ubar. De son pas aérien, Nar escalada le tertre et la déposa devant moi, ses yeux nacrés luminescents me fixant comme des lunes blanches sans expression.

— Voici la fille de l'Ubar. Marlenus, dit Nar, qui ajouta avec ironie : Elle avait oublié de te remercier de lui avoir sauvé la vie, ce qui est étrange, n'est-ce pas , de la part d'une créature douée de raison.

— Silence, insecte ! lança la fille de l'Ubar d'une voix forte, claire et impérieuse.

Elle paraissait n'avoir nullement peur de Nar, peut être parce que les citoyens d'Ar étaient familiarisés avec le Peuple des Araignées, mais il était visible que le contact de ses mandibules lui répugnait, et elle frissonna légèrement en essayant d'enlever la sécrétion sur les manches de sa tunique.

— Et aussi, reprit Nar, elle parle bien fort pour une créature douée de raison, n'est-ce pas ?

Oui, reconnus-je.

J'examinai la fille de l'Ubar qui avait maintenant triste mine. Son Costume de Dissimulation était éclaboussé de vase et d'eau du marais et, en plusieurs endroits, le lourd brocart s'était raidi et avait craqué. Les couleurs dominantes de son Costume de Dissimulation étaient de subtils rouges, jaunes et violets, disposés en plis compliqués qui se chevauchaient. Je devinais qu'il avait fallu des heures à ses esclaves pour la revêtir de ces tuniques. De nombreuses jeunes femmes libres de Gor, et presque toujours celles des Hautes Castes, portent des Costumes de Dissimulation quoique, bien sûr, leur tenue soit rarement aussi compliquée et splendidement ouvragée que celle de fille de l'Ubar. Les Costumes de Dissimulation remplissent la même fonction que les vêtements des musulmanes sur ma propre

planète, mais ils sont indubitablement plus compliqués et plus encombrants. Normalement, les seuls hommes qui peuvent regarder une femme dévoilée sont le père et le mari. Dans le monde barbare de Gor, les Costumes de Dissimulation sont jugés nécessaires pour protéger les femmes des liens de fibres des tarniers pillards. Peu de guerriers risqueront leur vie pour capturer une femme qui est peut-être aussi laide qu'un tharlarion. Mieux vaut voler des esclaves, ce qui est un délit relativement mineur et permet de s'assurer plus aisément à l'avance des charmes de la captive.

Pour l'heure, les yeux de la fille de l'Ubar flambaient de fureur en me regardant par l'étroite ouverture dans son voile. Je remarquai qu'ils étaient verts, ardents, indomptés ; des yeux de fille d'Ubar, une jeune fille habituée à commander les hommes. Je constatai aussi, mais avec beaucoup moins de plaisir, que la fille de l'Ubar était nettement plus grande que moi. À vrai dire, son corps me semblait même quelque peu disproportionné.

—

Tu vas me relâcher immédiatement et chasser ce sale insecte ! déclara la fille de l'Ubar.

—

Les Araignées, en fait, sont des insectes particulièrement propres, fis-je observer, mes yeux lui indiquant que je trouvais ses vêtements dégoûtants par comparaison.

Elle haussa les épaules d'un air hautain.

—

Où est le tarn ? questionnai-je.

—

Tu devrais plutôt demander où est la Pierre du Foyer d'Ar !

— Où est le tarn ? répétai-je, plus intéressé pour le moment par le sort de ma férocé monture que par le ridicule morceau de roche pour lequel j'avais risqué ma vie.

—

Je ne sais pas, dit-elle, et peu m'importe !

—

Que s'est-il passé ? Insistai-je.

— Je ne tiens pas à être questionnée davantage ! déclara-telle. De rage, je serrai les poings.

Alors, avec délicatesse, les mandibules de Nar se refermèrent sur son cou. Un soudain tremblement de peur secoua le corps lourdement vêtu de la jeune fille ses mains tentèrent d'écarter de sa gorge les implacables tenailles chitineuses. Apparemment, la gent Araignée n'était pas aussi inoffensive que la fille de l'Ubar l'avait supposé dans son arrogance.

— Dis-lui d'arrêter, haleta-t-elle en se contorsionnant dans l'étreinte de l'insecte, ses doigts essayant en vain de desserrer les mandibules.

—

Veux-tu sa tête ? demanda calmement la voix mécanique de Nar.

Je compris que l'insecte, qui laisserait exterminer son espèce plutôt que de faire du mal à une créature douée de raison, devait avoir quelque plan en tête, ou du moins je le présumai. En tout cas, je répondis :

— Oui !

Les mandibules commencèrent à se refermer sur la gorge comme les branches de ciseaux géants.

—

Arrête ! cria la jeune fille d'une voix qui était un chuchotement affolé.

Je fis signe à Nar de desserrer son étreinte.

— J'essayais de ramener le tarn à Ar, dit la jeune fille. Je n'avais jamais encore été sur un tarn. J'ai commis des erreurs. Il l'a compris. Il n'y avait pas d'aiguillon. Sur mon geste, Nar écarta ses mandibules du cou de la jeune fille.

— Nous étions quelque part au-dessus de la forêt marécageuse, reprit-elle, quand nous avons rencontré une compagnie de tarns sauvages. Ton tarn a attaqué le chef du groupe.

Elle frissonna à ce souvenir et je la plaignis de ce qui avait dû être une expérience terrifiante - être attachée sans pouvoir rien faire à la selle d'un tarn géant engagé dans une lutte à mort pour la possession d'une compagnie, à une grande hauteur au-dessus de la forêt marécageuse.

—

Ton tarn a tué l'autre, continua la jeune fille, et l'a suivi jusqu'au sol où il l'a mis en pièces. (Elle tremblait à cette évocation.) Je me suis dégagée, je me suis glissée sous son aile et j'ai couru me cacher dans les arbres. Au bout de quelques minutes, le bec et les serres tout pleins de sang et de plumes, ton tarn a pris son essor. Je l'ai vu pour la dernière fois à la tête du vol de tarns.

Et voilà, pensai-je, le tarn était redevenu sauvage, son instinct avait triomphé du sifflet, du souvenir des hommes

—

Et la Pierre du Foyer d'Ar? demandai-je.

—

Dans la sacoche de la selle, répondit-elle, confirmant mon hypothèse.

J'avais fermé la sacoche à clef quand j'y avais placé la Pierre du Foyer, et la sacoche fait partie intégrante de la selle du tarn. En parlant, la jeune fille avait eu une voix brûlante de honte et je compris l'humiliation qu'elle éprouvait de n'avoir pas sauvé la Pierre du Foyer.

Ainsi, à présent, le tarn était parti, retourné à l'état sauvage qui était sa vraie nature, la Pierre du Foyer était dans la sacoche, j'avais échoué, et la fille de l'Ubar avait échoué aussi, et nous nous retrouvions face à face sur une butte verdoyante dans la forêt marécageuse d'Ar.

UNE FILLE D'UBAR

La jeune fille se redressa de toute sa hauteur, fière ais quelque peu risible dans ses beaux vêtements souillés de vase. Elle s'écarta de Nar, comme si elle Craignait d'être de nouveau menacée par ses féroces mandibules. Ses yeux flamboyaient par l'étroite ouverture dans son voile.

— Il a plu à la fille de Marlenus, déclara-t-elle, de vous informer, toi ainsi que ton frère à huit pattes, du sort de ton tarn et de la Pierre du Foyer que tu cherchais à prendre. Les mandibules de Nar s'ouvrirent et se refermèrent avec agacement. Je n'avais jamais vu cette douce créature si proche de la colère.

— Tu vas me relâcher immédiatement ! ordonna la fille de l'Ubar.

Tu es libre, à présent, dis-je.

Elle me regarda, ébahie, et recula en ayant soin de se tenir à bonne distance de Nar. Elle gardait les yeux sur mon épée comme si elle s'attendait que je la frappe dans le dos si elle se retournait. Finalement, elle dit:

— Il est heureux que tu obéisses à mon ordre. Peut-être, en conséquence, ta mort en sera-t-elle facilitée !

—

Qui peut refuser quoi que ce soit à la fille d'un Ubar?

répliquai-je, avant d'ajouter, méchamment me semble-t-il maintenant : Bonne chance dans les marais !

Elle s'arrêta et frémit. Ses vêtements portaient encore la large tache sur le côté, à l'endroit où la langue du tharlarion s'était enroulée. Je cessai de la regarder et posai la main sur la patte de devant de Nar, doucement, afin de ne pas meurtrir ses poils sensoriels.

—

Eh bien, Frère, dis-je, me rappelant l'insulte de la fille de l'Ubar, continuons-nous notre voyage ?

Je voulais faire comprendre à Nar que toute l'humanité

n'était pas aussi méprisante que la fille de l'Ubar à l'égard du Peuple des Araignées.

— Certes, Frère, répondit la voix mécanique de Nar.

Et j'aurais sûrement préféré être le frère de ce gentil monstre doué de raison plutôt que de bien des barbares que j'ai rencontrés sur Gor. En vérité, peut-être devrais-je me sentir honoré d'être appelé par lui Frère, moi qui ne suis pas arrivé à la hauteur de ses critères, moi qui avais si souvent, intentionnellement ou non, nui aux membres de l'espèce douée de raison.

Nar, avec moi sur son dos, quitta la butte.

—

Attends ! cria la fille de l'Ubar. Tu ne peux pas me laisser ici ! (Elle trébucha un peu en descendant de la butte, fit un faux pas et tomba dans l'eau. Elle s'agenouilla dans l'eau verte stagnante, les mains tendues vers moi, implorante comme si elle se rendait soudain pleinement compte de l'horreur de sa situation, de ce que ce serait que d'être abandonnée dans la forêt marécageuse.) Emmène-moi, supplia-t-elle.

— Attends, dis-je à Nar, et l'Araignée géante s'immobilisa. La fille de l'Ubar tenta de se relever mais, ce qui était assez ridicule, une de ses jambes semblait, à présent, soudain beaucoup plus courte que l'autre. Elle trébucha de nouveau et retomba dans l'eau. Elle jura alors comme un tarnier. Je ris et me glissai à bas du dos de Nar. Je pataugeai jusqu'à elle et la soulevai afin de la ramener sur le monticule. Elle était étonnamment légère vu la taille qu'elle avait apparemment.

À peine l'avais-je prise dans mes bras qu'elle me gifla violemment de sa main couverte de boue.

— Comment oses-tu toucher la fille d'un Ubar ? s'exclama-t-elle. Je haussai les épaules et la laissai choir dans l'eau. Avec colère, elle joua des pieds et des mains pour se remettre debout et, sautant et trébuchant, regagna le tertre. Je l'y rejoignis et examinai sa jambe. Une chaussure avec une énorme semelle compensée était sortie de son petit pied et pendait près de sa cheville, encore attachée par ses lacets. Elle avait au moins vingt-cinq centimètres de haut. Je ris. Voilà qui expliquait l'incroyable grandeur de la fille de l'Ubar.

— Elle est cassée, dis-je. Désolé.

Elle essaya de se lever, mais un pied était naturellement vingt-cinq centimètres plus haut que l'autre. Elle tomba encore et je détachai le soulier restant.

— Pas étonnant que tu puisses à peine marcher, commentai-je. Pourquoi portes-tu ces chaussures stupides ?

— La fille d'un Ubar doit regarder ses sujets de haut, fut la simple, quoique extraordinaire, réponse.

Lorsqu'elle se leva, nu-pieds maintenant, sa tête était seulement à peine plus haut que mon menton. elle était peut-être un peu plus grande que la moyenne des jeunes filles goréennes, mais pas de beaucoup. Elle gardait les yeux baissés dans une attitude renfrognée, refusant de les lever pour rencontrer les miens. La fille d'un Ubar ne lève pas les yeux vers un homme.

—

Je t'ordonne de me protéger ! dit-elle sans que son regard quitte le sol.

—

Je ne reçois pas d'ordres de la fille de l'Ubar d'Ar!

rétorquai-je.

—
Il faut que tu me prennes avec toi, insista-t-elle, les yeux toujours baissés.

—
Pourquoi ? demandai-je.

Après tout, suivant les rudes codes de Gor, je ne lui devais rien; en fait, compte tenu de sa tentative contre ma vie qui n'avait échoué que fortuitement, grâce au filet formé par la toile de Nar, j'aurais été en droit de la tuer et d'abandonner son corps aux lézards d'eau. Bien entendu, je ne considérais pas les choses exactement du point de vue de Gor, mais elle n'avait aucun moyen de le savoir. Comment aurait-elle pu se douter que je ne la traiterais pas comme selon la justice sommaire de Gor - elle le méritait ?

—
Tu dois me protéger, dit-elle.

Sa voix avait un accent légèrement suppliant.

— Pourquoi ? insistai-je avec irritation.

—
Parce que j'ai besoin de ton aide. (Puis, d'un ton furieux, elle jeta :) Tu n'avais pas besoin de me faire dire cela!

Elle avait levé la tête, hors d'elle, et elle me regarda un instant dans les yeux puis, brusquement, rabaissa la tête, tremblant de rage.

—
Me demandes-tu une faveur? questionnai-je.

Sur Gor, cela équivaut à peu près à demander si la personne est désireuse de présenter une requête, ou plus simplement de dire: « S'il te plaît. » J'avais droit, me semblait-il, à cette minime marque d'égard. Soudain, elle se fit étrangement docile.

— Oui, déclara-t-elle. Étranger, moi, la fille de l'Ubar d'Ar, je te demande une faveur: je te demande de me protéger.

— Tu as tenté de me tuer, objectai-je. Pour autant que je sache, tu es peut-être encore une ennemie.

Il y eut une longue pause pendant laquelle aucun de nous ne parla.

— Je sais ce que tu attends, reprit la fille de l'Ubar, curieusement calme après sa récente crise de fureur, anormalement calme même, me sembla-t-il.

Je ne la comprenais pas. Que croyait-elle que j'attendais

? Alors, à ma grande stupéfaction, la fille de l'Ubar Marlenus, fille de l'Ubar d'Ar, s'agenouilla devant moi, simple Guerrier de Ko-ro-ba, et baissa la tête en levant et tendant les bras, les poignets croisés. C'était la même formalité qu'avait accomplie devant moi Sana dans la chambre de mon père, là-bas à Koro-ba, la soumission de la femme captive. Sans lever les yeux de terre, la fille de l'Ubar proféra d'une voix claire, nette:

— Je fais ma soumission.

Par la suite, j'ai regretté de n'avoir pas eu des liens de fibres pour attacher ses poignets si innocemment offerts. Pendant un instant, je restai sans voix, mais alors, me remémorant que la rude coutume goréenne exigeait soit que j'accepte la soumission, soit que je tue la captive, je pris ses poignets dans mes mains et dis :

—

J'accepte ta soumission.

Puis je la relevai avec douceur.

Je la conduisis par la main vers Nar, l'aidai à motner sur le dos velu et luisant de l'Araignée et grimpai après elle. Sans un mot, Nar se mit en marche rapidement dans le marais, ses huit pattes fines paraissant à peine toucher l'eau verte. Une fois, Nar s'enfonça dans des sables mouvants et son dos s'inclina tout à coup. Je tins solidement la fille de l'Ubar pendant que l'insecte se redressait, flottant une seconde dans la vase, puis parvenant à se dégager à force de jouer de ses huit pattes.

Après un voyage d'une heure environ, Nar s'arrêta et étendit une de ses pattes de devant. À une distance d'environ trois ou quatre pasangs, à travers les arbres du marais qui allaient s'éclaircissant, j'aperçus les verdoyantes étendues de Sa-Tarna d'Ar. La voix mécanique de Nar annonça :

— Je ne tiens pas à approcher plus près de la terre ferme. C'est dangereux pour le Peuple des Araignées.

Je me laissai glisser à bas de son dos et aidai la fille de l'Ubar à descendre. Nous étions debout tous les deux dans l'eau peu profonde au côté du gigantesque insecte. Je posai la main sur la face fantastique de Nar et l'aimable monstre referma avec douceur ses mandibules sur mon bras puis les rouvrit.

—

Je te souhaite bonne chance, dit Nar, employant une formule d'adieu courante sur Gor.

Je répondis de même et souhaitai en outre santé et sécurité à son peuple.

L'insecte mit ses pattes de devant sur mes épaules.

— Je ne demande pas ton nom, Guerrier, dit-il, ni ne répéterai le nom de ta ville devant la Soumise, mais sache que toi et ta Cité êtes honorés par le Peuple des Araignées.

—
Merci, répliquai-je. Ma Cité et moi en sommes grandement honorés.

La voix mécanique parla encore une fois.

—
Méfie-toi de la fille de l'Ubar.

— Elle est soumise, répondis-je, certain que la promesse de sa soumission serait tenue.

Comme Nar s'en retournait en courant, il leva une patte de devant dans un mouvement que j'interprétai comme l'essai d'un geste d'adieu. Ému, je lui rendis son salut, et mon fantastique allié disparut dans les marais.

— En route ! dis-je à la jeune fille, et je me dirigeai vers les champs de Sa-Tarna.

La fille de l'Ubar suivit à quelques mètres en arrière. Nous avançons dans la vase depuis une vingtaine de minutes quand la jeune fille hurla tout à coup. Je fis volteface. Elle s'était enfoncée jusqu'à la taille dans l'eau du marais. Elle avait glissé dans une poche de sables mouvants. Elle poussait des cris convulsifs. Je tentai avec prudence de m'approcher d'elle, mais je sentis la vase se dérober sous mes pieds. J'essayai de lui lancer ma ceinture, mais elle était trop courte. L'aiguillon à tarn qui était passé dedans tomba dans l'eau et je le perdis.

La jeune fille s'enfonça plus profondément dans la fondrière, l'eau encerclait ses aisselles. Elle hurlait, tout contrôle sur elle-même aboli devant l'horrible mort qui l'attendait.

— Ne te débats pas ! criai-je. (Mais ses mouvements étaient désordonnés, comme ceux d'un animal privé de raison.) Ton voile ! criai-je. Déroule-le, lance-le-moi !

Ses mains s'efforcèrent de tirer sur le voile, mais, paniquée, elle fut incapable de le défaire dans le peu de temps qui lui restait. La fange monta lentement devant ses yeux horrifiés et sa tête glissa sous les eaux verdâtres, tandis que ses mains se crispaient frénétiquement en l'air. Je jetai précipitamment un coup d'oeil autour de moi, aperçus une branche d'aspect solide à demi immergée à

quelques mètres de là, qui pointait au-dessus de l'eau du marais. Indifférent au danger possible, sans sonder mon chemin, je pataugeai jusqu'à la branche, la secouai, tirai dessus de toutes mes forces. En un temps qui me sembla durer des heures mais qui ne dut être qu'une affaire de secondes, elle céda et jaillit de la vase. Moitié la portant, moitié la faisant flotter, je la poussai vers l'endroit où la fille de l'Ubar avait disparu sous l'eau. Je m'agrippai à la branche, flottant dans l'eau peu profonde au-dessus des sables mouvants, et plongeai sans relâche le bras dans le borborygme.

Ma main accrocha enfin quelque chose - le poignet de la jeune fille - et je la tirai lentement hors du sable. Mon cœur bondit de joie quand j'entendis ses hoquets étranglés plaintifs comme ses poumons respiraient spasmodiquement l'air fétide mais vivifiant. Je repoussai la branche en arrière et, finalement, portant le corps sale et trempé dans ses absurdes vêtements, je me dirigeai vers une bande de terre sèche et verdoyante au bout du marais.

Je la déposai sur un lit de trèfle vert. Au-delà, à

quelques centaines de mètres, je voyais la lisière d'un champ jaune de Sa-Tarna et un bosquet jaune d'arbres Ka-la-na. Je m'assis, épuisé, auprès de la jeune fille. Je ris sous cape : l'orgueilleuse fille de l'Ubar dans tous ses atours impériaux empestait littéralement - de la puanteur des marais, de la vase et de la transpiration exsudée sous cette chape épaisse ; elle sentait la chaleur et la peur.

— Tu m'as de nouveau sauvé la vie, dit la fille de l'Ubar. Je hochai la tête, n'ayant pas envie de parler.

— Sommes-nous sortis du marais? demanda-t-elle. J'acquiesçai.

Cela parut lui faire plaisir D'un mouvement souple, en contradiction avec la raideur de ses vêtements, elle se coucha sur le dos dans le trèfle, regardant le ciel, certainement aussi épuisée que moi. De plus, elle n'était qu'une jeune fille. Je me sentis plein de compassion pour elle.

—

Je te demande une faveur, dit-elle.

—

Que veux-tu ?

—

J'ai faim, répondit-elle.

—

Moi aussi, déclarai-je en riant, soudain conscient de n'avoir rien mangé depuis la veille au soir. (J'étais affamé.) Il y a là-bas des arbres de Ka-la-na. Attends ici, je vais aller cueillir quelques fruits.

—

Non, je t'accompagne... si tu me le permets.

Je fus surpris de cette déférence de la part de la fille de l'Ubar, mais je me rappelai qu'elle avait fait sa soumission.

—

Certes, répliquai-je, je serai heureux de ta compagnie. Je lui pris le bras, mais elle recula.

— M'étant soumise, objecta-t-elle, mon rôle est de suivre.

—

C'est stupide ! Marche à côté de moi.

Mais elle baissa la tête dans un geste timide et la secoua.

— Je ne peux pas.

— Comme tu voudras.

Je ris et partis vers les arbres Ka-la-na. Elle suivait, humblement pensai-je.

Nous approchions des arbres lorsque j'entendis un léger bruissement de brocart derrière moi. Je me retournai juste à

temps pour saisir le poignet de la Mlle de l'Ubar comme elle abattait sauvagement sur mon dos un long poignard effilé. Elle hurla de rage quand je lui arrachai l'arme de la main.

— Espèce de bête sauvage ! criai-je, aveuglé par la colère. Espèce de sale bête, dégoûtante, puante, ingrate !

Hors de moi, je ramassai le poignard et fus tenté un instant de le plonger dans le coeur de la perfide jeune fille. Je le passai avec fureur dans mon ceinturon.

— Tu as fait ta soumission, lui rappelai-je.

Malgré ma prise sur son poignet qui devait être ferme et douloureuse, la fille de Marlenus se redressa et dit avec arrogance :

—

Espèce de tharlarion, crois-tu que la fille de l'Ubar de tout Gor se soumettrait à tel que toi ?

Je la forçai cruellement à se mettre à genoux devant moi, cette fille orgueilleuse couverte de fange.

— Tu as fait ta soumission ! répétais-je.

Elle m'abreuva de malédictions, ses yeux verts brûlant de haine.

—

Est-ce ainsi que tu traites la fille d'un Ubar ? s'écria-telle.

— Je vais te montrer comment je traite la fille la plus fausse de tout Gor m'exclamai-je en lâchant son poignet.

Des deux mains, j'arrachai le voile qui lui couvrait la figure et passai la main dessous pour empoigner sa chevelure, puis, comme si elle était une fille de taverne ou une fille à soldats, je traînai la fille de l'Ubar de tout Gor à

l'abri des arbres Ka-la-na. Au milieu des arbres, sur le trèfle, je la jetai à mes pieds. Elle essaya frénétiquement de rajuster les plis de son voile, mais je saisis celui-ci à deux mains et l'arrachai complètement. Elle se retrouva étendue devant moi, «face nue », comme on dit sur Gor. Une merveilleuse cascade de cheveux, aussi noirs que l'aile de mon tarn, se répandit derrière elle et tomba sur le sol. Je vis une magnifique peau olivâtre, les farouches yeux verts et des traits qui étaient d'une

beauté à couper le souffle. La bouche, qui aurait pu être splendide, était tordue par la rage.

—

Je préfère, dis-je, être à même de dévisager mon ennemie. Ne remets pas ton voile !

Elle leva vers moi des yeux furieux, humiliée de me voir examiner hardiment la beauté de ses traits. Elle ne fit pas un geste pour replacer le voile.

Si incroyable que cela puisse paraître, à mesure que je la regardais, ma rage se dissipa et, avec elle, les désirs de vengeance qui m'avaient animé. De colère, je l'avais traînée, incapable de résister et mienne selon tous les codes de Gor, sous les ombrages des arbres. Cependant, à présent, je la voyais de nouveau comme une jeune fille, cette fois comme une belle jeune fille, qui ne devait pas être molestée.

—

Tu comprendras, déclarai-je, que je ne peux plus avoir confiance en toi.

— Bien sûr que non, répondit-elle. Je suis ton ennemie !

— En conséquence, je ne peux pas prendre de risques en ce qui te concerne.

—

Je n'ai pas peur de mourir, répliqua-t-elle, la lèvre légèrement tremblante. Fais vite !

—

Enlève tes vêtements ! ordonnai-je.

—

Non ! s'écria-t-elle, se contractant. (Elle se redressa et se mit à genoux, puis courba la tête jusqu'à mes pieds.) De tout mon coeur, Guerrier, supplia-t-elle, la fille d'un Ubar te demande à genoux sa grâce. Que ce soit la lame, et vite. Je rejetai la tête en arrière et ris. La fille de l'Ubar craignait que je ne la force à se soumettre à mon plaisir, moi, un simple soldat. Puis, avec confusion, je m'avouai que, lorsque je l'avais traînée vers les arbres, j'avais eu l'intention de la prendre et que c'est seulement la soudaine magie de sa beauté qui - assez paradoxalement - avait forcé mon respect, m'avait obligé à reconnaître que, par égoïsme, j'étais sur le point de nuire ou d'imposer ma volonté à ce que Nar aurait désigné comme une créature douée de raison. Je me sentis honteux et résolu de ne pas faire de mal à cette jeune fille, bien qu'elle fût aussi perfide et cruelle qu'un tharlarion.

— Je n'ai pas l'intention de te contraindre à subir mon plaisir, déclarai-je, ni celle de te faire du mal. Elle leva la tête et me regarda d'un air perplexe. Puis, à ma grande stupéfaction, elle se releva et me toisa avec mépris.

— Si tu avais été un vrai Guerrier, déclara-t-elle, tu m'aurais prise sur le dos de ton tarn, au-dessus des nuages, avant même que nous ayons franchi les remparts extrêmes d'Ar, et tu aurais lancé mes

vêtements dans les rues pour montrer à

mon peuple quel avait été le sort de la fille de son Ubar !

Évidemment, elle croyait que j'avais eu peur de la maltraiter et qu'elle, fille d'un Ubar, restait au-dessus des périls et obligations d'une captive ordinaire. Elle me fixait avec insolence, furieuse de s'être avilie au point de s'agenouiller devant un lâche. Elle redressa la tête et dit d'un ton persifleur :

— Eh bien, Guerrier, que voudrais-tu que je fasse ?

—

Enlève tes vêtements ! répliquai-je.

Elle me regarda avec rage.

—

Je te l'ai dit, repris-je. Je ne vais plus prendre de risques avec toi. Il faut que je vérifie si tu n'as pas d'autres armes.

— Il n'est permis à aucun homme de regarder la fille de l'Ubar !

— Ou bien tu te déshabilles ou bien je m'en charge !

Les mains de la fille de l'Ubar se mirent à manipuler avec furie les agrafes de ses lourds vêtements.

Elle avait à peine retiré une boucle gansée de son crochet qu'une lueur de triomphe s'alluma tout à coup dans ses yeux et qu'un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

— Ne bouge pas ! enjoignit une voix derrière moi. Une arbalète est braquée sur toi.

—

Bravo, Hommes d'Ar ! s'exclama la fille de l'Ubar.

Je me retournai lentement, les mains loin du corps, et me trouvai en face de deux fantassins d'Ar, l'un officier, l'autre simple soldat. Ce dernier avait braqué son arbalète sur ma poitrine. À cette distance, il ne pouvait pas manquer son coup et, s'il avait tiré de si près, il y a des chances que le carreau aurait traversé mon corps et disparu dans les bois derrière. La vitesse initiale d'un carreau avoisine un pasang par seconde.

L'officier, un gaillard à l'air conquérant dont le casque, quoique bien astiqué, portait des traces de combat, s'approcha en pointant son épée sur moi et retira mon arme de son fourreau et le poignard de la jeune fille de mon ceinturon. Il regarda le sceau sur le manche du poignard et parut réjoui. Il le passa dans son propre ceinturon et prit dans une sacoche pendue à son côté une paire de menottes qu'il fit claquer autour de mes poignets. Il se tourna ensuite vers la jeune fille.

—

Tu es Talena, dit-il en tapotant le poignard, la fille de Marlenus ?

— Tu vois que je porte le costume de la fille de l'Ubar !

répliqua-t-elle, daignant à peine répondre à la question de l'officier.

Elle n'accorda plus aucune attention à ses sauveurs, les traitant comme s'ils ne méritaient pas plus sa gratitude que la poussière sous ses pieds. Elle s'approcha de moi, le regard moqueur et triomphant de me voir les menottes aux poignets et en son pouvoir. Elle me cracha méchamment à la figure, elle me gifla sauvagement avec toute la force et la furie de son corps. La joue me brûla comme si elle avait été marquée au fer.

— Tu es Talena ? demanda une fois de plus l'officier avec patience. La fille de Marlenus ?

— C'est moi, effectivement, Héros d'Ar, répliqua la jeune fille orgueilleusement en se tournant vers les soldats. Je suis Talena, fille de Marlenus, Ubar de tout Gor !

— Parfait, dit l'officier. (Puis il fit un signe de tête à son subordonné.) Déshabille-la et mets-lui les menottes d'esclave

!

8

JE ME TROUVE DE LA COMPAGNIE

Je bondis mais fus arrêté par la pointe de l'épée de l'officier. Le simple soldat, posant l'arbalète par terre, se dirigea à grands pas vers la fille de l'Ubar qui semblait pétrifiée, le visage décoloré. Le soldat, commençant par le haut col chamarré des atours de la jeune fille, se mit à casser les brandebourgs en les arrachant de leur agrafe ; avec méthode, il déchira ses vêtements, les écarta pour les faire passer par-dessus ses épaules et les tira vers le bas. En une demi-douzaine de tractions, les lourdes couches de ses habits avaient été abaissées et elle se trouva nue, ses tuniques formant un tas boueux à ses pieds. Bien que taché

par la fange du marais, son corps était d'une beauté exquise.

— Pourquoi faites-vous cela? m'exclamai-je.

— Marlenus s'est enfui, expliqua l'officier. La ville est dans le chaos. Les Initiés ont pris le commandement et ordonné que Marlenus et tous les membres de sa maison et de sa famille soient empalés publiquement sur les murs d'Ar.

Un gémississement échappa à la jeune fille.

L'officier continua:

— Marlenus a perdu la Pierre du Foyer, le Porte-Bonheur d'Ar. Avec cinquante tarniers traîtres à la Cité, il a pris tout ce qu'il a pu du trésor et s'est enfui. Dans les rues, c'est la guerre civile, les factions qui voudraient régner sur Ar se battent. Il y a du saccage et du pillage. La ville est soumise à

la loi martiale. Sans résister, la jeune fille tendit ses poignets et le soldat lui mit les menottes d'esclave – des bracelets légers en or et pierres bleues qui auraient tout aussi bien pu servir de parure. Elle semblait incapable de parler. En un instant, tout son univers s'était écroulé. Elle n'était maintenant plus rien que la fille détestée du misérable sous le règne de qui la Pierre du Foyer, le Porte-Bonheur d'Ar, avait été volée. À présent, comme tous les autres membres de la maison de Marlenus, esclaves ou libres, elle serait soumise à la vengeance des citoyens outragés, des citoyens qui avaient défilé dans les cortèges de l'Ubar aux jours de sa gloire, portant des flacons de vin de Ka-la-na et des gerbes de Sa-Tarna, chantant ses louanges dans les mélodieuses litanies de Gor.

—

C'est moi qui ai volé la Pierre du Foyer d'Ar, dis-je. L'officier appuya légèrement l'épée sur moi.

— Nous l'avons pensé en te trouvant en compagnie de la descendante de Marlenus. (Il eut un petit rire.) N'aie crainte, bien qu'il y en ait beaucoup dans Ar pour se réjouir de ton exploit, ta mort ne sera ni agréable ni rapide !

—

Libère cette jeune fille, repris-je. Elle n'a rien fait de mal. Elle s'est efforcée autant qu'elle a pu de sauver la Pierre du Foyer de ta Cité.

Talena parut stupéfaite que je demande sa liberté.

—

Les Initiés ont prononcé leur sentence, déclara l'officier. Ils ont décrété un sacrifice aux Prêtres-Rois pour leur demander grâce et le retour de la Pierre du Foyer.

À ce moment, je détestai les Initiés d'Ar qui n'étaient, comme d'autres membres de leur caste sur Gor, que trop avides de s'emparer de quelque parcelle de pouvoir politique auquel ils sont censés avoir renoncé quand ils ont choisi de porter les tuniques blanches de leur état. Le but véritable du

« sacrifice aux Prêtres-Rois » était probablement de supprimer des prétendants au trône d'Ar et, par là, de renforcer leur propre situation politique.

L'officier plissa les paupières. Il me piqua du bout de son épée.

—

Où est la Pierre du Foyer? demanda-t-il.

—

Je ne sais pas.

La lame se porta sur ma gorge.

À ma grande stupéfaction, la fille de l'Ubar intervint alors.

—

Il dit la vérité !

L'officier la considéra calmement; elle rougit, se rendant compte que la vue de son corps n'était plus sacrée, ni protégée désormais par la puissance de l'Ubar.

Elle redressa la tête et dit d'une voix mesurée :

— La Pierre du Foyer était dans la sacoche de son tarn. Le tarn s'est enfui. La Pierre a disparu.

L'officier jura tout bas.

— Ramène-moi à Ar, déclara Talena. Je suis prête.

Elle se dégagea des vêtements sales entassés à ses pieds et se tint fièrement au milieu des arbres, ses longs cheveux noirs légèrement soulevés par le vent.

L'officier l'examina lentement, avec soin, les yeux luisants. Sans regarder le simple soldat, il lui ordonna de m'attacher, de fixer autour de mon cou la chaîne employée souvent sur Gor pour mener les esclaves et les prisonniers. L'officier rengaina son épée, ne quittant pas des yeux Talena qui recula.

Celle-ci, je l'enchaînerai moi-même, dit-il en tirant une chaîne de sa sacoche et s'approchant de la jeune fille. Elle resta immobile, sans frémir.

La chaîne ne sera pas nécessaire ! dit-elle fièrement.

— C'est à moi d'en décider ! répliqua l'officier qui rit en bouclant la chaîne au cou de la jeune fille. (La fermeture cliqueta. L'homme lui donna, par jeu, une secousse.) Je ne m'étais jamais imaginé que je mettrais un jour ma chaîne sur Talena, fille de Marlenus, lança-t-il d'un air enjoué.

Goujat ! s'exclama-t-elle d'une voix sifflante.

Je vois qu'il faut que je t'apprenne à respecter les officiers, siffla-t-il en passant la main entre son cou et la chaîne pour l'attirer à lui.

Soudain, d'un geste brutal, il plaqua sa bouche sur le cou de la jeune fille qui hurla, projetée à la renverse sur le trèfle. Le soldat regardait avec délectation, espérant peut-être avoir lui aussi son tour. De tout le poids des lourdes menottes à mes poignets, je le frappai à la tempe et il s'effondra à genoux.

Se détournant de Talena, l'officier se releva précipitamment et, grondant de rage, dégaina sa lame. Elle n'était qu'à moitié sortie du fourreau quand je bondis sur lui, mes mains enchaînées cherchant sa gorge. Il essaya de desserrer mon étreinte en se débattant furieusement tandis que son épée glissait hors du fourreau. Mes doigts s'enfonçaient dans son cou comme les serres d'un tärn. Sa main tira de son ceinturon le poignard de Talena et, enchaîné comme je l'étais, je n'aurais pas pu parer le coup. Soudain ses yeux semblèrent émettre un cri muet et je vis un moignon sanglant au bout de son bras. Talena avait ramassé l'épée et tranché la main qui tenait le poignard. Je relâchai prise. L'officier frissonna convulsivement sur l'herbe et mourut. Talena, nue, tenait toujours l'épée sanglante, les yeux vitreux sous l'effet de l'horreur de ce qu'elle avait fait.

Jette cette épée ! ordonnai-je d'une voix dure, car je redoutais qu'il lui vienne l'idée de m'en frapper aussi. La jeune fille laissa choir l'arme et tomba à genoux, en se couvrant le visage de ses mains. La fille de l'Ubar n'était apparemment pas aussi inhumaine que je l'avais supposé. Je saisis l'épée et m'approchai du soldat, en me demandant si j'allais le tuer au cas où il serait encore en vie. Je suppose maintenant que je l'aurais épargné, mais je n'en eus pas l'occasion. Il gisait sans mouvement sur l'herbe. Les pesantes menottes lui avaient défoncé la tempe. Il n'avait pas beaucoup saigné.

Je fouillai la sacoche de l'officier et trouvai la clef des menottes. C'était difficile d'introduire la clef dans la serrure, entravé comme je l'étais.

— Laisse-moi faire, dit soudain Talena qui prit la clef et ouvrit la serrure.

Je jetai les menottes par terre et me frottai les poignets.

Je te demande une faveur, pria Talena, debout humblement à côté de moi, les mains réunies devant elle par les pittoresques bracelets d'esclave, la chaîne de conduite toujours pendue à son cou.

— Bien sûr, répondis-je. Excuse-moi.

Je cherchai dans la sacoche et trouvai la minuscule clef des bracelets, que j'ouvris immédiatement. Puis j'enlevai sa chaîne et elle fit de même pour moi.

J'examinai plus en détail les sacs et l'équipement des militaires.

Que vas-tu faire ? demanda-t-elle.

— Prendre ce que je peux utiliser, répondis-je en triant le contenu des sacs.

Trouvaille de première importance, je découvris une boussole-chronomètre, des rations, deux gourdes d'eau, des cordes d'arc, des liens de fibres et de l'huile pour le mécanisme de l'arbalète du soldat, que je désarmai en relâchant la tension du ressort. Son carquois contenait une dizaine de carreaux. Aucun des militaires n'avait de lance ou de bouclier. Je ne tenais pas à m'encombrer d'un casque. Je jetai de côté les chaînes, menottes et bracelets d'esclave que Talena et moi avions portés. Il y avait aussi un capuchon d'esclave que je laissai également sur place. Ensuite, je portai les deux corps jusqu'au marais et les poussai dans le borbier.

Lorsque je revins à la clairière, Talena était assise dans l'herbe, près de ses vêtements qui lui avaient été arrachés. Je fus surpris qu'elle n'ait pas essayé de se vêtir. Son menton était posé sur ses genoux et, quand elle me vit, elle demanda, avec une certaine humilité me sembla-t-il:

Est-ce que je peux m'habiller?

Certainement, répondis-je.

Elle sourit.

— Comme tu vois, je n'ai pas d'armes.

— Tu te sous-estimes ! rétorquai-je.

Elle parut flattée, puis se mit en devoir de fouiller dans le tas de lourds vêtements souillés. Ils devaient

offenser ses narines autant que les miennes. Finalement, elle prit un sous-vêtement relativement propre, quelque chose de bleu et de soyeux laissant les épaules nues, qu'elle enfila, utilisant une bande de ce qui avait été son voile en guise de ceinture. C'est tout ce qu'elle portait. Fait surprenant, elle ne paraissait plus aussi préoccupée de pudeur. Peut-être estimait-elle que c'eût été stupide après son dévoilement total. D'autre part, je crois que Talena était contente, à la vérité, d'être débarrassée des encombrants vêtements de fille d'Ubar. Son habit était bien sûr trop long car, à l'origine, il allait jusqu'à terre, couvrant les absurdes chaussures à

semelles compensées qu'elle portait. Sur sa demande, je le coupai à quelques centimètres au-dessus de ses chevilles.

—

Merci, dit-elle.

Je lui souris. Cela ne ressemblait pas à Talena de faire montre d'une quelconque considération pour quelqu'un. Elle fit quelques allées et venues dans la clairière, satisfaite d'elle-même, et pirouetta une ou deux fois, ravie de la relative liberté de mouvement dont elle jouissait à présent. Je cueillis quelques fruits de Ka-la-na et ouvris un des paquets de rations. Talena revint s'asseoir à côté de moi sur l'herbe. Je partageai la nourriture avec elle.

— Je suis désolé pour ton père, dis-je.

—

C'était un Ubar des Ubars, répondit-elle simplement. (Elle hésita un instant, puis :) La vie d'un Ubar est incertaine. (Elle regarda pensivement l'herbe.) Il devait savoir que cela arriverait un jour ou l'autre.

— T'en a-t-il jamais parlé? questionnai-je.

Elle rejeta la tête en arrière et rit.

— Es-tu de Gor ou non? Je n'ai jamais vu mon père en dehors des jours de fêtes publiques. Les filles des Hautes Castes d'Ar sont élevées dans les Jardins Clos, comme des fleurs, jusqu'à ce qu'un prétendant de haute naissance, de préférence un Ubar ou un Administrateur, paie le prix de la fiancée fixé par leur père.

— Tu veux dire que tu ne connais pas ton père ?

— Est-ce différent dans ta. Cité, Guerrier?

— Oui, répondis-je, me rappelant qu'à Ko-ro-ba, si primitive qu'elle fût, la famille était respectée et son unité maintenue. Je me demandai alors si, par hasard, ce n'était pas dû à

l'influence de mon père, dont les moeurs terriennes différaient parfois des rudes coutumes de Gor.

— Je crois que j'aimerais cela, dit-elle. (Puis elle me regarda de près.) Quelle est ta Cité, Guerrier?

—
Pas Ar.

— Puis-je te demander ton nom ? s'enquit-elle avec tact.

— Je m'appelle Tarl.

— Est-ce un nom coutumier?

— Non, c'est mon vrai nom.

Talena est mon vrai nom, déclara-t-elle. (De Haute Caste, il était naturel qu'elle soit au-dessus des superstitions concernant la révélation de son nom.) Puis, brusquement, elle questionna:

— Tu es Tarl Cabot de Ko-ro-ba, n'est-ce pas ?

Je ne pus cacher mon étonnement, et elle rit joyeusement.

— Je le savais !

—
Comment cela ?

—
L'anneau, dit-elle en montrant l'anneau de métal rouge qui encerclait mon médius à la main droite. Il porte l'écusson de Cabot, Administrateur de Ko-roba, et tu es le fils, Tarl, que les guerriers de Ko-ro-ba formaient aux arts de la guerre.

— Les espions d'Ar sont capables, dis-je.

— Plus capables que les Assassins d'Ar, en tout cas ! Pa-Kur, Maître Assassin d'Ar, avait été dépêché pour te tuer, mais il a échoué.

Je me remémorai l'attentat contre ma vie dans le cylindre de mon père, attentat qui aurait réussi sans la vigilance de Tarl l'Aîné.

—
Ko-ro-ba est l'une des quelques Cités que craignait mon père, reprit Talena, parce qu'il se rendait compte qu'elle pourrait un jour parvenir à faire l'union d'autres Cités contre lui. Nous autres d'Ar, pensions qu'on t'entraînait sans doute pour cette besogne, nous avons donc décidé de te tuer. (Elle fit une pause et me regarda, une lueur d'admiration dans les yeux.) Nous n'avons jamais cru que tu t'attaquerais à la Pierre du Foyer.

Comment sais-tu tout cela ?

—

Les femmes des Jardins Clos savent tout ce qui se passe sur Gor, répliqua-t-elle, et je pressentis les intrigues, l'espionnage et la trahison qui devaient fermenter dans les jardins. J'ai forcé mes esclaves à coucher avec des soldats, avec des marchands et des constructeurs, des médecins et des scribes, reprit-elle, et j'ai ainsi découvert beaucoup de choses.

Je fus effaré par cette froide exploitation calculée de ses femmes par la fille de l'Ubar, simplement pour avoir des informations.

—

Et si tes esclaves avaient refusé de faire cela pour toi ?

— Je les aurais fouettées, rétorqua froidement la fille de l'Ubar.

Je me mis à partager les rations que j'avais prises dans les sacs des fantassins vaincus.

—

Que fais-tu ? questionna Talena.

— Je te donne la moitié de la nourriture.

— Mais pourquoi ? demanda-t-elle, une brusque appréhension dans les yeux.

— Parce que je te laisse ! dis-je en poussant sa part d'aliments vers elle, ainsi qu'une gourde d'eau. (Je jetai alors son poignard sur le tas.) Cela te sera peut-être utile, ajoutai-je. Tu risques d'en avoir besoin.

Pour la seconde fois depuis qu'elle avait appris la chute de Marlenus, la fille de l'Ubar sembla pétrifiée. Ses yeux s'écarrillèrent, interrogateurs, mais elle ne lut sur mon visage qu'une froide résolution.

J'empaquetai mes affaires et fus prêt à quitter la clairière. La jeune fille se leva et mit sur son épaule son petit sac de provisions.

—

Je viens avec toi, déclara-t-elle. Et tu ne pourras pas m'en empêcher !

- Et si je t'enchaînais à cet arbre ? suggérai-je.

— En m'abandonnant aux soldats ?

— Oui ! rétorquai-je.

—
Tu ne le feras pas, dit-elle. Pourquoi, je ne sais pas, mais tu ne le feras pas.

—
Peut-être que si.

—
Tu n'es pas comme les autres guerriers d'Ar. Tu es différent.

—
Ne me suis pas ! ordonnai-je.

—
Seule, je serai dévorée par des animaux ou découverte par des soldats. (Elle frissonna.) Au mieux, je serai ramassée par des marchands d'esclaves et vendue dans la Rue des Marques.

Je savais qu'elle disait la vérité, ou qu'elle n'en était pas loin. Une femme sans défense dans les plaines de Gor n'avait guère de chances de s'en tirer sans dommage.

—
Quelle foi puis-je avoir en toi? dis-je, faiblissant.

—
Aucune, reconnut-elle. Car je suis d'Ar et dois rester ton ennemie.

—
Par conséquent, mon intérêt est de t'abandonner !

— Je peux te forcer à m'emmener.

— Comment cela ?

— Comme ceci, répliqua-t-elle en s'agenouillant devant moi, baissant la tête et levant les bras, les poignets croisés. (Elle rit.) Maintenant, tu dois me prendre ou me tuer, et je sais que tu ne peux pas me tuer!

Je pestai contre elle, car elle tirait déloyalement avantage du Code des Guerriers de Gor.

— Que vaut la soumission de Talena, fille de l'Ubar? fis-je remarquer, sarcastique.

—

Rien, répliqua-t-elle, mais tu dois l'accepter ou me tuer !

Hors de moi, j'aperçus sur l'herbe les bracelets d'esclave, les chaînes et le capuchon abandonnés.

À la grande indignation de Talena, je refermai avec un claquement sec les bracelets sur ses poignets, l'encapuchonnai et lui mis la chaîne.

—

Si tu veux être captive, dis-je, tu seras traitée en captive. J'accepte ta soumission et j'ai l'intention de te la faire respecter !

J'ôtai le poignard de sa ceinture et le passai dans mon ceinturon. Avec colère, je suspendis les deux sacs de provisions à ses épaules. Puis je ramassai l'arbalète et sortis de la clairière, traînant après moi sans trop de douceur la fille de l'Ubar encapuchonnée et trébuchante. À ma grande surprise, je l'entendis rire sous le capuchon.

KAZRAK DE PORT KAR

Nous avons voyagé ensemble pendant la nuit, cheminant au milieu des champs jaunes argentés de Satarna, fugitifs sous les trois lunes de Gor. Peu après avoir quitté la clairière, au grand amusement de Talena, je lui avais enlevé son capuchon et, quelques minutes plus tard, sa chaîne et ses bracelets d'esclave. Pendant que nous traversions les champs de céréales, elle m'expliqua les dangers auxquels nous risquions le plus d'être exposés, principalement de la part des animaux des plaines et en cas de rencontre avec des étrangers. À ce propos, il est intéressant de noter que, dans le langage goréen, le mot pour

« étranger » est le même que pour « ennemi ».

Talena semblait pleine d'entrain, comme si d'avoir échappé à l'emprisonnement des Jardins Clos et au rôle de fille d'Ubar l'emplissait d'une allégresse inimaginable. Elle était maintenant un être indépendant en dépit de sa soumission, en liberté dans les plaines de l'Empire. Le vent agitait ses cheveux et plaquait sa robe sur elle, et elle rejetait la tête en arrière, exposant son cou et ses épaules à sa rude caresse, le buvant comme si c'était du vin de Ka-la-na. Je pressentais qu'avec moi — bien qu'elle fût en principe captive

- elle était plus libre qu'elle ne l'avait jamais été ; elle était comme un oiseau sauvage qui a été élevé en cage et qui échappe enfin aux barreaux de fer qui le retenaient. Son bonheur était en quelque sorte contagieux et, presque comme si nous n'étions pas des ennemis mortels, nous devisions et plaisantions tout en avançant dans les plaines. J'avais pris, pour autant que je pouvais en juger, la direction de Ko-ro-ba. Pas question, bien sûr, d'aller à Ar. Ce serait la mort pour nous deux. Et, à mon avis, un sort semblable nous attendait dans la plupart des cités de Gor. Empaler l'étranger n'est pas une forme inhabituelle de l'hospitalité goréenne. De plus, étant donné la haine quasi universelle que presque toutes les cités goréennes vouaient à

la Cité d'Ar, il était en tout cas impératif de garder secrète l'identité de ma belle compagne. En principe, la vie recluse des femmes de Haute Caste d'Ar et leur emprisonnement doré dans les Jardins Clos devaient permettre assez facilement de dissimuler qui elle était.

Mais je me tourmentais. Qu'arriverait-il à Talena si, par hasard, nous parvenions à Ko-ro-ba ? Serait-elle empalée en public, renvoyée à la merci des Initiés d'Ar ou passerait-elle le restant de ses jours dans les cachots sous les cylindres ?

Ou serait-elle autorisée à vivre comme esclave ?

Si ces spéculations sur l'avenir préoccupaient Talena, elle n'en laissait rien paraître. Elle m'expliqua ce qui, selon elle, nous donnerait le plus de chances de franchir sans danger les plaines de Gor.

— Je passerai pour la fille d'un riche marchand que tu as capturée, proposa-t-elle. Ton tarn a été tué par les hommes de mon père, et tu me ramènes à ta Cité pour être ton esclave.

J'acceptai à contrecœur cette fable, du moins dans ses grandes lignes. C'était une histoire plausible sur Gor, et qui ne risquait guère de faire naître des doutes quant à son authenticité. En fait, un récit de

ce genre cadrait bien avec l'ordre des choses. Les femmes libres de Gor ne voyagent pas accompagnées d'un unique guerrier - pas de leur propre volonté. Talena et moi étions d'accord qu'il y avait peu de danger d'être reconnus pour ce que nous étions réellement. On pensait probablement que le mystérieux tamier qui avait volé la Pierre du Foyer et disparu avec la fille de l'Ubar devait être depuis longtemps rentré dans la cité inconnue à laquelle il avait voué son épée.

Vers le matin, nous avons mangé une partie des rations et rempli les gourdes à une source écartée. Je permis à

Talena de se baigner d'abord, ce qui parut la surprendre. Elle fut encore plus étonnée quand je la laissai seule.

—

Tu ne restes pas à me surveiller? demanda-t-elle cyniquement.

—

Non, dis-je.

— Mais je peux m'enfuir, prévint-elle en riant.

— Ce serait une vraie chance pour moi ! lui fis-je observer. Elle rit de nouveau et disparut. Je l'entendis bientôt s'ébattre dans l'eau avec ravissement. Elle émergea au bout de quelques minutes, ayant lavé ses cheveux et la robe de soie bleue qu'elle portait. Sa peau était éclatante, la fange séchée de la forêt marécageuse enfin nettoyée. Elle se mit à

genoux et étala ses cheveux pour qu'ils sèchent, les laissant tomber par-devant, de sa tête sur ses épaules.

J'entrai dans la mare et savourai les délices revigorantes et purifiantes de l'eau. Après quoi, nous avons dormi. À sa vive contrariété, mais comme mesure de sécurité que je jugeai essentielle, je l'attachai à quelques pas de moi, reliant ses bras à un jeune arbre au moyen des bracelets d'esclave. Je ne tenais nullement à être réveillé par un poignard qui s'enfonce dans ma poitrine.

Dans l'après-midi, nous repartîmes, cette fois en nous risquant à utiliser une des larges routes pavées qui partent d'Ar, chaussées construites comme des remparts dans la terre, avec de solides pierres soigneusement assemblées, faites pour durer un millier d'années. Malgré cela, la surface de la route avait été rendue lisse par l'usage, et les ornières des chariots à tharlarions étaient nettement visibles, ornières creusées par des siècles de passage de caravanes. Nous n'avons pas rencontré grand monde sur la route, peut-être à

cause de l'anarchie qui régnait dans la Cité d'Ar. S'il y avait des réfugiés, ils devaient être derrière nous, et peu de marchands se rendaient à Ar. Qui aventurerait ses marchandises dans une situation chaotique ? Quand, par hasard, nous croisions un voyageur, nous passions avec circonspection. Sur Gor, comme dans mon Angleterre natale, on reste à gauche de la route. Cette habitude, comme naguère en Angleterre, est plus qu'une simple question de convention; quand on est du côté gauche de la route, le bras qui tient l'épée se trouve face à l'étranger qu'on croise. Nous ne courions pas grand

danger, semble-t-il, et nous avons dépassé plusieurs des bornes pasangriques qui jalonnent la route sans rien voir de plus menaçant qu'une file de paysans portant des fagots de bois sur le dos et deux Initiés qui se hâtaient. Une fois pourtant, Talena me tira vers le bas-côté et, à peine capables de cacher notre horreur, nous avons regardé une victime de l'incurable mal Dar-Kosis, courbée dans ses voiles jaunes, passer en traînant la jambe; l'homme faisait claquer à intervalles réguliers ce mécanisme de bois qui avertit tous ceux à portée d'ouïe de s'écarter de son chemin. « Un Affligé », dit gravement Talena, employant l'expression courante sur Gor pour les infortunés ainsi frappés. Le nom de la maladie elle-même, Dar-Kosis, n'est presque jamais prononcé. J'eus une vision rapide du visage sous le capuchon et fus pris de nausées. Son unique oeil larmoyant nous regarda sans expression durant un bref instant, puis l'homme s'éloigna.

Il devint peu à peu évident que la route était moins fréquentée. Des herbes folles poussaient dans les fentes entre les pierres du chemin, et les ornières des charrettes à

tharlarions avaient presque complètement disparu. Nous avons croisé plusieurs routes transversales, mais j'ai continué à suivre de mon mieux la direction de Ko-ro-ba. Ce que je ferais quand nous arriverions à la Lisière de Désolation et au large fleuve Vosk, je n'en savais rien. Les champs de Sa-Tarna étaient de moins en moins nombreux. En fin de journée, nous avons aperçu un taulier isolé

haut dans le ciel au-dessus de la route, silhouette solitaire qui nous déprima, Talena et moi.

— Nous n'arriverons jamais à Ko-ro-ba, soupira-t-elle. Ce soir-là, nous avons fini les provisions et une des gourdes d'eau. Comme je m'apprêtais à lui mettre les bracelets pour la nuit, elle redevint pratique, son optimisme et sa bonne humeur apparemment rétablis par la nourriture.

—

Il faut que nous trouvions une autre solution, dit-elle en repoussant les bracelets. C'est trop inconfortable.

—

Que suggères-tu ?

Elle jeta un coup d'oeil autour d'elle, puis soudain sourit gaiement.

—

Voilà! Je sais ! s'écria-t-elle. (Elle prit une chaîne dans ma sacoche, l'enroula plusieurs fois autour de sa cheville menue et la ferma avec la clef qu'elle me mit dans la main. Portant la chaîne attachée à sa cheville, elle alla vers un arbre voisin, se pencha et passa autour du tronc le bout libre de la chaîne.) Donne-moi les bracelets ! ordonna-t-elle. Je les lui tendis et elle les plaça dans deux anneaux de la chaîne qui encerclait l'arbre, les ferma et me rendit la clef. Elle se redressa et donna des secousses à la chaîne pour montrer qu'elle était bien assujettie.

—

Tiens, audacieux tarnier, dit-elle, je t'apprends à garder un prisonnier. À présent, dors en paix, je te promets de ne pas te couper la gorge ce soir !

Je ris et la pris un bref instant dans mes bras. Je sentis soudain notre sang bondir, le sien et le mien. J'aurais voulu ne jamais la relâcher. Je la voulais toujours ainsi, enfermée dans mes bras, mienne pour la garder et la chérir. Faisant appel à toute ma force, je l'éloignai de moi.

— Ainsi donc, dit-elle avec mépris, voilà comment un Guerrier tarnier traite la fille d'un riche marchand?

Je m'étendis sur le sol et roulai sur le côté, lui tournant le dos, incapable de dormir.

Nous levâmes le camp de bonne heure le lendemain matin. Une gorgée d'eau de la gourde et de petites baies sèches cueillies sur les buissons du voisinage furent notre seule nourriture. Nous n'étions pas sur la route depuis longtemps quand Talena agrippa mon bras. Je prêtai attentivement l'oreille et j'entendis le lointain cliquetis des fers d'un tharlarion sur la route.

—

Un guerrier, annonçai-je.

— Vite, ordonna-t-elle. Encapuchonne-moi !

Je lui passai le capuchon et enfermai ses poignets dans les bracelets d'esclave.

Le cliquetis des griffes ferrées du tharlarion se fit plus fort. Un instant après, le cavalier apparut, un beau guerrier barbu avec un casque doré et une lance de tharlarion, plus longue et plus lourde que celles dont disposent les tarniers. Il fit arrêter le lézard de selle à quelques pas de moi. Il montait l'espèce de tharlarion appelée haut tharlarion, qui court sur les pattes postérieures par grands bonds. Sa gueule caverneuse était garnie de longues dents luisantes. Ses deux petites pattes antérieures, ridiculement disproportionnées, pendillaient de façon absurde devant son corps.

—

Qui es-tu ? interrogea le guerrier.

—

Je suis Tarl de Bristol.

—

Bristol ? répéta le guerrier, perplexe.

— N'en as-tu jamais entendu parler ? répliquai-je avec hauteur, comme si j'avais été insulté.

— Non, admit le guerrier. Je suis Kazrak de Port Kar, au service de Mintar, de la Caste des Marchands.

Je n'avais pas besoin de poser de questions sur Port Kar. C'est une cité du delta du Vosk, sur le Golfe de Tamber, et autant dire un repaire de pirates.

Le guerrier fit un geste avec sa lance vers Talena.

—

Qui est-ce ?

—

Tu n'as pas à connaître son nom et son lignage ! Le guerrier rit et se tapa sur la cuisse.

—

Tu voudrais me faire croire qu'elle est de Haute Caste. C'est probablement la fille d'un chevrier !

Je voyais Talena s'agiter sous le capuchon, les poings crispés dans les bracelets d'esclave.

— Quelles nouvelles d'Ar? demandai-je.

—

La guerre, dit le lancier monté, avec satisfaction. Pendant que ses hommes se battent entre eux pour les cylindres, cinquante cités constituent une armée qui se masse sur les rives du Vosk pour envahir Ar. Il y a là un camp comme tu n'en as jamais vu - une ville de tentes, des pasangs de corrals de tharlarions; les ailes des tarns font dans le ciel un bruit de tonnerre. Les feux de camp des soldats s'aperçoivent à deux jours de route du fleuve. Talena s'exclama d'une voix étouffée par le capuchon:

—

Les nécrophages viennent festoyer sur les corps des tarniers blessés !

C'est un proverbe goréen qui paraissait singulièrement déplacé venant d'une captive encapuchonnée.

—

Je n'ai pas parlé à cette femme ! fit observer le guerrier. J'excusai Talena.

—

Il n'y a pas longtemps qu'elle porte les bracelets, expliquai-je.

—

Elle a du caractère, commenta le guerrier.

—

Quelle est ta destination? demandai-je.

— Les rives du Vosk. La Cité des Tentes.

—
Quelles nouvelles de Marlenus, l'Ubar ? questionna soudain Talena.

—
Tu devrais la battre, conseilla le guerrier, qui répondit néanmoins à la jeune fille: Aucune. Il s'est enfui !

— Quelles nouvelles de la Pierre du Foyer d'Ar et de la fille de Marlenus ? questionnai-je à mon tour, sentant que le guerrier s'attendait que ce soit la sorte de chose qui m'intéressât.

— D'après les bruits qui courent, la Pierre du Foyer est dans cent cités. Certains disent qu'elle a été détruite. Seuls les Prêtres-Rois savent...

— Et la fille de Marlenus ? insistai-je.

— Elle est certainement dans les Jardins de Plaisir du plus audacieux tarnier de Gor, dit en riant le guerrier. J'espère qu'il a autant de chance avec elle qu'avec la Pierre du Foyer. J'ai entendu dire qu'elle a le caractère d'un tharlarion et un visage qui va avec !

Talena se raidit, offensée dans son amour-propre.

— J'ai entendu dire, déclara-t-elle d'une voix impérieuse, que la fille de l'Ubar est la plus belle femme de tout Gor !

— Cette femme me plaît ! s'exclama le guerrier. Cède-la-moi !

—
Non ! dis-je.

—
Cède-la, ou je te fais piétiner par mon tharlarion ! lança-t-il. À moins que tu ne préfères être embroché sur ma lance ?

—
Tu connais le Code, répliquai-je calmement. Si tu la veux, tu dois me défier pour elle et me rencontrer avec l'arme de mon choix.

Le visage du guerrier s'assombrit, mais seulement un instant. Il rejeta sa belle tête en arrière et rit, ses dents faisant des taches blanches dans sa barbe broussailleuse.

--Tope-là! s'écria-t-il en attachant sa lance dans le fourreau de sa selle et en glissant à bas du tharlarion. Je te défie pour elle !

—

À l'épée, déclarai-je.

—

D'accord !

Nous poussâmes Talena, qui était maintenant effrayée, sur le bas-côté de la route. Encapuchonnée, elle s'y blottit, elle qui était le prix de ce combat, les oreilles vibrantes du violent cliquetis des lames qui s'entrechoquaient brusquement alors que deux guerriers luttèrent à mort pour sa possession. Kazrak de Port Kar était un superbe épéiste, mais, dès les premiers instants, nous avons compris tous les deux que j'étais son maître. Son visage était blême sous son casque tandis qu'il s'efforçait frénétiquement de parer mon attaque dévastatrice. À un moment donné, je rompis en désignant le sol avec mon épée, geste symbolique signifiant qu'on est prêt à accorder quartier si l'autre le désire. Mais Kazrak ne voulut pas déposer son épée sur les pierres à mes pieds. Au lieu de cela, il se livra soudain à un assaut rageur, me forçant à me défendre de mon mieux. Il paraissait se battre avec une fureur nouvelle, peut-être exaspéré de s'être vu offrir quartier.

Finalement, terminant une passe d'armes forcenée, je réussis à enfoncer ma lame dans son épaule et, comme son bras tenant l'épée s'abattait, je lui fis sauter l'arme de la main. Il resta fièrement planté sur la route, attendant que je le tue.

Je tournai sur mes talons et allai vers Talena qui se tenait piteusement sur le bas-côté, attendant de voir qui la décapuchonnerait.

Quand je soulevai le capuchon, elle émit un petit cri joyeux et ses yeux verts brillèrent de plaisir. Puis elle aperçut le guerrier blessé. Elle frissonna légèrement.

--Tue-le ! ordonna-t-elle.

— Non ! répliquai-je.

Le guerrier, qui se tenait l'épaule et dont le sang coulait à travers les doigts, sourit amèrement.

— Cela en valait la peine, commenta-t-il tandis que son regard parcourait Talena. Je suis prêt à te défier de nouveau!

Talena s'empara de son poignard qui était passé dans mon ceinturon et s'élança sur le guerrier. Je saisis ses mains entravées alors qu'elle s'apprêtait à lui plonger le poignard dans la poitrine. Il n'avait pas bougé.

—

Tu dois le tuer ! s'écria Talena en se débattant.

Furieux, j'enlevai ses bracelets et les remis de façon que ses poignets soient attachés derrière son dos.

—

Tu devrais lui faire tâter du fouet, conseilla le guerrier, pratique.

Je déchirai quelques centimètres dans le bas de la robe de Talena afin de confectionner un bandage pour l'épaule de Kazrak. Elle me laissa faire avec rage, tête haute, sans me regarder. J'avais à peine fini de panser sa blessure quand j'eus conscience d'un bruit de métal et, levant les yeux, je me vis entouré par des lanciers montés qui portaient le même uniforme que Kazrak. Derrière eux, s'étirant dans le lointain, venait une longue file de gros tharlarions, les monstrueux quadrupèdes de trait goréens. Ces animaux, attelés par paires, tiraient de grands chariots remplis de marchandises protégées par une bâche imperméable rouge lacée pardessus.

—

C'est la caravane de Mintar, de la Caste des Marchands, annonça Kazrak.

LA CARAVANE

— Ne lui faites pas de mal, déclara Kazrak, c'est mon frère d'armes, Tarl de Bristol !

La remarque de Kazrak était conforme aux étranges Codes des Guerriers de Gor, lois qui lui étaient aussi naturelles que l'air qu'il respirait et que moi-même, dans la Chambre du Conseil de Ko-ro-ba, j'avais juré d'observer. Celui qui a versé votre sang, ou dont vous avez répandu le sang, devient votre frère d'armes, sauf si vous répudiez formellement le sang sur vos armes. Ainsi le veut la fraternité

des Guerriers goréens qui ne fait pas entrer en ligne de compte la Cité à laquelle ils doivent allégeance. C'est une question de Caste, une manière d'exprimer son respect pour ceux qui partagent le même statut et la même profession, et qui n'a rien à voir avec les Cités ou les Pierres du Foyer. J'étais là, les nerfs tendus, entouré par les lances des gardes de la caravane, quand le mur de tharlarions s'ouvrit pour laisser passer Mintar, de la Caste des Marchands. Une litière fermée par des rideaux, ornée comme une châsse, suspendue entre les lents corps oscillants de deux des gros tharlarions, apparut. Les animaux furent arrêtés par leur conducteur et, au bout de quelques secondes, les rideaux s'écartèrent. Assis à l'intérieur sur plusieurs coussins garnis de glands de soie, il y avait un homme pareil à un monstrueux crapaud, dont la tête était aussi ronde qu'un oeuf de tarn, les yeux presque cachés dans les replis de la peau grasse marquée par la petite vérole. Un mince pinceau de poils rares tombait mollement de son menton gras. Les petits yeux du marchand parcoururent rapidement la scène, comme ceux d'un oiseau, surprenants dans leur contraste avec le gigantisme pléthorique de sa carcasse.

—

Ainsi Kazrak de Port Kar a trouvé son maître ? dit le marchand.

—

C'est le premier défi que j'aie jamais perdu! répliqua fièrement Kazrak.

— Qui es-tu ? demanda Mintar en se penchant un peu en avant; il m'inspecta d'abord, puis ce fut le tour de Talena, qu'il examina avec peu d'intérêt.

— Tarl de Bristol, dis-je. Et voici la femme qui est mienne par droit de l'épée !

Mintar ferma les yeux, les rouvrit, tira sur sa barbe. Il n'avait évidemment jamais entendu parler de Bristol, mais ne voulait pas l'admettre, du moins devant ses hommes. De plus, il était bien trop sagace pour prétendre qu'il avait entendu parler de la cité. Après tout, quelle importance si cette cité n'existait pas ?

Mintar considéra le cercle de lanciers montés qui m'entouraient.

—

Y a-t-il un homme à mon service qui veuille se battre pour la femme de Tarl de Bristol ? demanda-t-il.

Les guerriers remuèrent nerveusement. Kazrak rit, d'un rire moqueur. Un des guerriers montés lança :

—

Kazrak de Port Kar est la meilleure épée de la caravane !

Le visage de Mintar s'assombrit.

— Tarl de Bristol, dit-il, tu as mis hors de combat ma plus fine épée.

Un ou deux des guerriers montés empoignèrent plus fermement leur lance. Je pris conscience avec acuité de la proximité des pointes qui m'entouraient.

— Tu as une dette envers moi, reprit Mintar. Peux-tu payer le prix de louage d'une telle épée ?

— Je n'ai pas d'autre bien que cette fille et je ne veux pas renoncer à elle.

Mintar renifla.

— Dans les chariots, j'en ai quatre cents aussi belles, destinées à la Cité des Tentes. (Il regarda attentivement Talena, mais son appréciation fut impersonnelle, indifférente.) Son prix de vente ne rapporterait pas la moitié

du prix de louage d'une épée telle que celle de Kazrak de Port Kar.

Talena réagit comme si elle avait été giflée.

—

Alors, je ne peux pas payer ma dette envers toi.

—

Je suis Marchand, reprit Mintar, et, selon mon Code, je dois veiller à être payé.

Je m'apprêtais à vendre chèrement ma vie. Fait assez bizarre, ma seule crainte concernait ce qui arriverait à la jeune fille.

—

Kazrak de Port Kar, demanda Mintar, acceptes-tu de te désister du solde de ton prix de louage en faveur de Tarl de Bristol s'il prend ta place à mon service ?

—

Oui, répondit Kazrak. Il m'a traité avec honneur et il est mon frère d'armes !

Mintar parut satisfait. Il me regarda.

—

Tarl de Bristol, te mets-tu au service de Mintar, de la Caste des Marchands ?

--Sinon? demandai-je.

—

Sinon j'ordonnerai à mes hommes de te tuer, soupira Mintar, et nous subirons tous deux une perte.

—

Ô Ubar des Marchands, dis-je, je m'en voudrais de compromettre tes bénéfices !

Mintar se détendit sur ses coussins et sembla satisfait. Je me rendis compte avec amusement qu'il avait eu peur de devoir sacrifier une parcelle de son investissement. Il aurait préféré voir un homme tué plutôt que de risquer la perte du dixième d'une pièce frappée au tarn, tant il respectait bien les codes de sa caste.

—

Et la jeune fille ? s'enquit Mintar.

— Elle doit m'accompagner, dis-je.

—

Si tu veux, dit-il, je l'achèterai.

—

Elle n'est pas à vendre.

—

Vingt pièces au tarn, proposa Mintar.

Je ris.

Mintar rit, lui aussi.

— Quarante.

— Non! dis-je.

Il parut moins content.

—

Quarante-cinq, reprit-il d'une voix atone.

—

Non ! répétais-je.

—

Est-elle de Haute Caste ? questionna Mintar, apparemment perplexe de mon manque d'intérêt pour son marchandage. Peut-être le prix était-il trop bas pour une fille de Haute Caste.

—

Je suis, annonça fièrement Talena, la fille d'un riche Marchand, le plus riche de Gor, volée à son père par ce tamier. Son tarn a été tué et il m'emmène à... à Bristol... pour être son esclave !

— C'est moi le plus riche Marchand de Gor, riposta calmement Mintar.

Talena avala sa salive.

—

Si ton père est Marchand, dis-moi son nom. Je le connais sûrement.

—

Grand Mintar, intervins-je, pardonne à cette tharlarione. Son père est chevrier dans les forêts marécageuses d'Ar et je l'ai effectivement volée, mais elle m'a supplié de l'emmener de son village. Elle s'est enfuie sottement avec moi, pensant que je la conduirais à Ar pour la parer de bijoux et de soie et lui donner un appartement dans les hauts cylindres. Aussitôt que nous avons quitté le village, je lui ai mis les bracelets et je l'emmène à Bristol où elle soignera mes chèvres!

Les soldats rirent à gorge déployée, Kazrak plus fort que tous. Un instant, j'eus peur que Talena ne proclame qu'elle était la fille de l'Ubar Marlenus, préférant le risque d'être empalée à l'insulte d'être considérée comme la progéniture d'un chevrier.

Mintar parut amusé.

—

Pendant que tu seras à mon service, tu pourras la garder sur ma chaîne, si tu le désires.

—

Mintar est généreux, concédais-je.

— Non, je partagerai la tente de mon Guerrier ! déclara Talena.

—

Si tu veux, reprit Mintar sans prêter attention à Talena, j'arrangerai sa vente à la Cité des Tentes et j'ajouterai son prix à ton salaire:

— Si je la vends, je la vendrai moi-même.

— Je suis un Marchand honnête et je ne te frustrerais pas, mais tu fais bien de t'occuper en personne de tes affaires !

Mintar cala sa grande carcasse plus profondément dans les coussins soyeux et fit signe au conducteur de ses thartarions pour qu'il ferme les rideaux. Avant qu'ils soient clos, il ajouta :

—

Tu n'en obtiendras jamais quarante-cinq pièces au tarn !

Je soupçonnai qu'il avait raison. Il avait certainement de meilleures marchandises, et à un prix raisonnable.

Conduit par Kazrak, j'allai avec Talena vers l'arrière de la file de chariots pour voir où elle serait placée. Près d'un des longs chariots, d'une catégorie qui était couverte de soie jaune et bleue, j'ôtai les bracelets de ses poignets et la remis à un gardien.

— J'ai un anneau de cheville libre, dit celui-ci.

Il prit Talena par le bras et la poussa dans le chariot. Il y avait là une vingtaine de jeunes femmes portant la livrée d'esclave de Gor, dix à peu près de chaque côté, enchaînées à

une barre de métal qui courait sur toute la longueur du véhicule. Talena n'aimerait pas cela. Avant de disparaître, elle cria pardessus son épaule avec impertinence :

—

Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement, Tarl de Bristol !

—

Vois si tu peux te sortir de l'anneau de cheville ! lança en riant Kazrak, qui me ramena vers les chariots de marchandises.

Nous avions à peine fait dix pas, et Talena devait être tout juste attachée dans le chariot, quand nous entendîmes un cri de douleur poussé par une voix de femme et un concert de hurlements et de cris aigus. Du chariot venait le bruit de corps qui tombent, heurtant et cognant les parois, et le fracas de chaînes sur du bois que dominaient des pialements de douleur et de colère. Le gardien sauta dans le véhicule avec sa lanière et le vacarme s'augmenta du bruit de ses jurons et du claquement de la lanière qu'il abattait énergiquement autour de lui. Comme nous regardions, Kazrak et moi, le gardien, essoufflé et furieux, émergea de la voiture, tirant Talena par les cheveux. Tandis qu'elle se débattait et lançait des coups de pied et que les filles du chariot criaient leur approbation et leurs encouragements au gardien, il me jeta avec fureur Talena dans les bras. Elle avait les cheveux en désordre, des marques d'ongles sur l'épaule et quatre empreintes de lanière sur le dos. Son bras était meurtri. Sa robe était à moitié déchirée.

— Garde-la dans ta tente ! grommela le gardien.

— Que les Prêtres-Rois me maudissent si elle n'a pas réussi !

lança Kazrak avec admiration. Une vraie tharlarione. Talena leva vers moi un nez ensanglanté et sourit joyeusement.

Les jours qui suivirent notre entrée dans la lente et grande caravane de Mintar, cette gracieuse, interminable et pittoresque procession, furent parmi les plus heureux de ma vie. Le train-train du voyage semblait ne devoir jamais finir et je m'épris de cette longue file de chariots, chacun rempli de marchandises diverses, ces mystérieux métaux et pierres précieuses, pièces d'étoffe, produits alimentaires, vins et Paga, armes et harnais, cosmétiques et parfums, médicaments et esclaves.

La caravane de Mintar, comme la plupart des autres, était harnachée bien avant l'aube et voyageait jusqu'au moment de la chaleur. Le camp était installé tôt dans l'après-midi. Les animaux étaient abreuvés et nourris, les sentinelles apostées, les chariots mis à l'abri et les membres de la caravane s'occupaient des feux pour la cuisine. Pendant la soirée, les conducteurs et les guerriers se distraient avec des histoires et des chansons, racontaient leurs exploits, fictifs et autres, et braillaient leurs chants rauques sous l'influence du Paga.

Au cours de ces journées, j'appris à me familiariser avec les grands tharlarions, dont l'un m'avait été assigné par le Maître des Tharlarions de la caravane. Ces gigantesques lézards étaient déjà élevés sur Gor un millier de générations avant que soit apprivoisé le premier tarn, et ils étaient dressés à porter des guerriers dès la sortie de leur oeuf, dont la coquille était pareille à du cuir. Ils réagissaient à la voix, leur minuscule cerveau conditionné pendant les années de dressage. Néanmoins, il est parfois nécessaire, pour faire bien comprendre sa volonté à ces monstres, de les frapper avec le bout de la lance près de l'oeil ou des orifices des oreilles, car il y a peu d'autres zones sensibles dans leur peau écailleuse.

Les grands tharlarions, au contraire de leurs frères de trait les gros tharlarions qui se déplacent sur leurs quatre pattes, sont carnivores. Cependant, leur métabolisme est plus lent que celui d'un tarn, dont l'esprit semble toujours préoccupé par la nourriture et qui, quand il y en a suffisamment, va jusqu'à absorber la moitié de son propre poids en une seule journée. De plus, ils ont besoin de beaucoup moins d'eau que les tarns.

Pour moi, la caractéristique la plus étonnante des tharlarions dressés et ce en quoi ils diffèrent le plus nettement des tharlarions sauvages et des lézards de ma planète natale, c'est leur endurance, leur capacité d'efforts soutenus. Quand le grand tharlarion se déplace lentement, son allure peut être décrite comme un mouvement fier et majestueux, chaque grand pied unguifère frappant la terre selon un rythme mesuré. Cependant, quand il est sollicité

d'aller vite, le grand tharlarion bondit, il fait de grands sauts qui le portent à vingt pas d'un seul élan. La selle du tharlarion, à la différence de la selle du tarn, est construite pour absorber les chocs. On y parvient essentiellement en fabriquant l'arçon de façon à monter le siège de cuir sur un dispositif hydraulique qui flotte littéralement dans un épais lubrifiant. Non seulement ce lubrifiant absorbe une grande partie du choc mais - sauf dans le cas d'effort anormal - il tend à maintenir la selle parallèle au sol. En dépit de cette invention, les guerriers montés portent toujours, comme partie indispensable de leur équipement, une épaisse ceinture de cuir étroitement bouclée autour de leur abdomen. En outre, le guerrier monté

a immanquablement une paire de hautes bottes souples appelées bottes à tharlarion. Elles isolent leurs jambes de la peau abrasive de leur monture. Lorsqu'un tharlarion court, sa peau est capable d'arracher des os la chair non protégée de son cavalier.

Comme il l'avait promis, Kazrak me versa le solde de son prix de louage, une très respectable somme de quatre-vingts tarnets. J'insistai pour qu'il en garde quarante, en excipant qu'il était un frère d'armes, et je finis par le convaincre d'accepter de reprendre la moitié de son salaire. Je fus rasséréné par cet arrangement. D'autre part, je ne voulais pas que Kazrak, sa blessure guérie, en soit réduit à défier quelque guerrier malchanceux pour une bouteille de vin de Ka-la-na. Nous partagions une tente avec Talena et, à

l'amusement de Kazrak, je réservai une partie de cette tente à l'usage de la jeune fille en l'isolant avec un rideau de soie. Étant donné l'état lamentable de l'unique vêtement de Talena, Kazrak et moi nous procurâmes auprès du Maître des Fournitures quelques rechanges de livrées d'esclaves pour la jeune fille. Cela me parut la façon la plus appropriée de diminuer toute suspicion possible quant à sa véritable identité. Sur ses tarnets personnels, Kazrak acheta deux autres objets qu'il estimait essentiels : un collier qu'il fit graver comme il se doit et un fouet d'esclave.

Nous revînmes à la tente où nous avions remis la livrée neuve à Talena qui, furieuse, regarda les courts vêtements rayés en diagonale. Elle se mordit la lèvre inférieure et; si Kazrak n'avait pas été présent, elle m'aurait sans doute notifié son courroux sans ambages.

— T'attendais-tu à être vêtue comme une femme libre ? dis-je sèchement.

Elle me dévisagea d'un oeil noir, se sachant obligée de jouer son rôle, du moins en présence de Kazrak. Elle secoua la tête avec arrogance.

—

Bien sûr que non ! (Et elle ajouta ironiquement :) Maître !

Le dos aussi droit qu'un aiguillon à tarn, elle disparut derrière la tenture de soie. Rapidement, la guenille de soie bleue déchirée jaillit de derrière la tenture.

Quelques instants plus tard, Talena s'avança pour se soumettre à notre inspection, cynique et insolente. Elle portait la livrée d'esclave à raies diagonales de Gor comme un Sana, ce vêtement simple sans manches à courte jupe. Elle virevolta devant nous.

—

Est ce que je vous plais.) demanda-t-elle. Il était évident que oui. Talena était une très belle jeune fille.

— Mets-toi à genoux! dis-je en sortant le collier. Talena blêmit mais, comme Kazrak riait sous cape, elle s'agenouilla devant moi, les poings crispés.

— Lis cela! ordonnai-je.

Talena regarda le collier gravé et frémit de rage.

—
Lis-le ! répétai-je. Tout haut.

Elle lut à haute voix la simple inscription :

— Je suis la propriété de Tarl de Bristol.

Je refermai le fin collier d'acier autour de son cou et mis la clef dans ma poche.

— Je demande qu'on apporte le fer ? s'enquit Kazrak.

— Non, supplia Talena, effrayée pour la première fois.

— Je ne vais pas la marquer aujourd'hui, répondis-je en gardant mon sérieux.

— Par les Prêtres-Rois, je crois que tu en tiens pour cette tharlarione ! dit en riant Kazrak.

—
Laisse-nous, Guerrier, répliquai-je.

Kazrak rit de nouveau, me fit un clin d'oeil et sortit à

reculons de la tente en affectant un air cérémonieux. Talena se releva d'un bond, ses deux poings lancés vers mon visage. Je la saisis aux poignets.

— Comment oses-tu ? cria-t-elle avec rage. Enlève-moi ça!

ordonna-t-elle.

Elle lutta farouchement, futility, inutilement. Quand, à bout de résistance, elle cessa de se débattre, je la lâchai. Elle tira sur le cercle d'acier qui lui entourait la gorge.

—
Enlève cet objet dégradant ! commanda-t-elle. Tout de suite ! (Elle m'affronta, la bouche tremblant de fureur.) La fille de l'Ubar d'Ar ne porte le collier d'aucun homme !

—
La fille de l'Ubar d'Ar porte le collier de Tarl de Bristol !

Il y eut un long silence.

— Je suppose, reprit-elle, tentant de sauver la face, qu'il est peut-être dans les normes qu'un tamier mette son collier au cou de la fille captive d'un riche marchand.

—

Ou de la fille d'un chevrier, rectifiai-je.

Elle détourna subitement les yeux.

—

Oui, peut-être, convint-elle. Très bien. J'admets que ton plan est raisonnable. (Puis elle tendit sa petite main dans un geste impérieux.) Donne-moi la clef, afin que je puisse enlever cela quand je voudrai!

— Je garde la clef, répliquai-je. Et ce sera enlevé -si ça l'est quand il me plaira!

Elle se redressa et fit demi-tour, furieuse mais impuissante.

—

Très bien, admit-elle enfin.

Puis son regard tomba sur le deuxième objet que Kazrak avait offert dans le but de dompter ce qu'il appelait la tharlarione : le fouet d'esclave.

— Que signifie ceci ?

—

Un fouet d'esclave t'est certainement familier?

demandai-je en le ramassant et, avec amusement, je le fis claquer une ou deux fois sur ma paume.

—

Oui, convint-elle en me regardant droit dans les yeux. Je l'ai souvent utilisé sur mes propres esclaves. Doit-il être utilisé maintenant sur moi ?

— Si nécessaire.

—

Tu n'en aurais pas le courage, me défia-t-elle. — Plus vraisemblablement l'envie.

Elle sourit.

Sa remarque suivante me surprit.

—

Utilise-le sur moi si je ne te satisfais pas, Tarl de Bristol. Je me demandai ce qu'elle voulait dire mais, déjà, elle s'en était allée.

Au cours des jours suivants, je fus surpris de voir Talena pleine d'entrain, joyeuse et excitée. Elle s'était intéressée à la caravane et passait des heures à marcher le long des chariots bariolés ; elle

obtenait parfois de monter pendant un bout de chemin avec les conducteurs, les enjôlait pour obtenir un fruit ou une friandise. Elle conversait même gaiement avec les occupantes des chariots jaunes et bleus, leur apportant de précieux échos de la vie du camp, les taquinant sur la beauté probable de leurs futurs maîtres. Elle devint le chouchou de la caravane. Une ou deux fois, des guerriers montés de la caravane l'avaient accostée mais, après lecture de son collier, ils s'étaient éloignés en grommelant, encaissant avec bonne humeur ses quolibets et ses sarcasmes.

Au début de l'après-midi, quand la caravane s'arrêtait, elle nous aidait, Kazrak et moi, à monter notre tente, puis ramassait du bois pour le feu. Elle cuisinait pour nous, à

genoux devant le foyer, ses cheveux noués sur la nuque pour éviter les étincelles, le visage en sueur, le regard fixé sur le morceau de viande qu'elle était très probablement en train de brûler. Après le repas, elle nettoyait et astiquait notre barda, assise entre nous sur le tapis de la tente, parlant des agréables petits riens qui meublaient sa journée.

—

Apparemment, l'esclavage lui réussit, dis-je à Kazrak.

—

Pas l'esclavage, répliqua-t-il en souriant.

Et je ne sus que penser de cette remarque, Talena rougit et baissa la tête en frottant avec énergie le cuir de mes bottes à tharlarion.

11

LA CITÉ DES TENTES

Pendant plusieurs jours, au son des clochettes de la caravane, nous avons cheminé à travers la Lisière de Désolation, cette bande de terre aride et inculte dont l'Empire d'Ar a ceint ses frontières. À présent, nous entendions, dans le lointain, le grondement étouffé du grand Vosk. Comme la caravane arrivait sur une hauteur, nous vîmes, déployé bien au-dessous de nous sur les berges du Vosk, un spectacle d'une incroyable splendeur barbare : des pasangs de tentes brillamment colorées s'étendant aussi loin que l'oeil pouvait voir, un vaste rassemblement abritant une des plus importantes armées jamais réunies dans les plaines de Gor.

Les drapeaux d'une centaine de cités flottaient audessus des tentes et, sur le fond du grondement régulier du fleuve, nous parvenaient les sons des grands tambours à

tarns, ces énormes tambours dont les battements dirigent les formations militaires complexes des cavaleries volantes de Gor. Talena courut aux pieds de mon tharlarion et, avec ma lance, je la hissai jusqu'à la selle pour qu'elle puisse voir. Pour la première fois depuis des jours, ses yeux s'emplirent de colère.

— Les nécrophages viennent festoyer sur les corps des tarniers blessés ! s'écria-t-elle.

Je ne dis rien, sachant au fond de mon coeur que j'étais, à ma façon, responsable de ce vaste

déploiement martial sur les rives du Vosk. C'est moi qui avais dérobé la Pierre du Foyer d'Ar, qui avais provoqué la chute de Marlenus l'Ubar, qui avais fait jaillir l'étincelle déclenchant la plongée d'Ar dans l'anarchie et la venue des vautours d'en bas pour se nourrir de la carcasse morcelée de ce qui avait été la plus grande Cité de Gor.

Talena s'appuya contre mon épaule. Elle ne me regardait pas, ses épaules tremblaient et je compris qu'elle pleurait. Si je l'avais pu, j'aurais à ce moment récrit le passé, j'aurais égoïstement abandonné la quête de la Pierre du Foyer - oui, de bon coeur, j'aurais laissé les cités hostiles et désunies de Gor affronter l'une après l'autre les déprédations impérialistes d'Ar, pour une simple raison: la jeune fille que je tenais dans mes bras.

La caravane de Mintar ne campa pas comme d'habitude

quand vint la chaleur; elle poursuivit sa route pour essayer d'atteindre la Cité des Tentes avant la nuit. En tout cas, mes camarades gardiens et moi avons gagné notre paie pendant ces derniers pasangs jusqu'aux berges du Vosk. Nous avons repoussé trois groupes de pillards venus du camp sur le fleuve, dont deux étaient de petits contingents indisciplinés de guerriers montés, mais l'autre, composé d'une douzaine de tarniers, fit une attaque éclair contre le chariot aux armes. Ils se retirèrent en bon ordre, mis en fuite par nos arbalètes, et n'ont pas dû rapporter grand-chose de l'aventure.

Je revis Mintar pour la première fois depuis que je m'étais joint à la caravane. Sa litière passa près de nous en se balançant. Son visage était couvert de sueur, et il fouillait dans sa lourde bourse d'où il sortait des pièces à l'effigie, d'un tarn qu'il lançait aux guerriers en récompense de leur travail. J'attrapai un de ces tarnets au vol et le mis dans mon escarcelle.

Ce soir-là, nous avons amené la caravane dans une redoute enclose de palissades préparée pour Mintar par PaKur, le Maître Assassin qui était l'Ubar de cette énorme horde pillarde à peine organisée. La caravane fut installée et, dans quelques heures, le commerce commencerait. Le camp avait besoin de cette caravane avec ses articles divers et les marchandises atteindraient les plus hauts prix. Je notai avec satisfaction que Pa-Kur, Maître Assassin, Chef orgueilleux de ce qui était peut-être la plus grande horde jamais rassemblée dans les plaines de Gor, avait besoin de Mintar, qui n'était que de la Caste des Marchands.

Comme je l'expliquai à Talena, mon plan était simple. Il se bornait à peu près à acheter un tarn si je pouvais me le permettre - ou à en voler, un si ce n'était pas possible - et à

partir pour Ko-ro-ba. L'aventure risquait d'être périlleuse, surtout si je devais voler le tarn et échapper aux poursuites, mais, tout bien considéré, une fuite à dos de tarn me semblait beaucoup moins dangereuse que d'essayer de traverser le Vosk et de nous rendre à pied ou à dos de tharlarion à travers collines et déserts jusqu'aux lointains cylindres de Ko-ro-ba.

Talena paraissait déprimée, ce qui contrastait curieusement avec son entrain pendant la marche de la caravane.

— Qu'advient-il de moi à Ko-ro-ba ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, répondis-je en souriant. Peut-être pourrais-tu devenir esclave de taverne ?

Elle eut un sourire amer.

--Non, Tarl de Bristol. Il est plus probable que je serai empalée, car je suis toujours la fille de Marlenus !

Je ne le lui dis pas mais, s'il était décrété que tel serait son sort et que je ne puisse l'empêcher, je savais qu'elle ne serait pas empalée seule. Il y aurait deux corps sur les murs de Ko-ro-ba. Je ne vivrai pas sans elle.

Talena se leva.

— Ce soir, dit-elle, buvons du vin !

C'est une expression goréenne, une maxime fataliste signifiant que les événements du lendemain sont entre les mains des Prêtres-Rois.

— Buvons du vin ! approuvai-je.

Ce soir-là, j'emmenai Talena à la Cité des Tentes et, à la lueur des torches fixées sur des lances, nous nous sommes promenés bras dessus, bras dessous à travers les rues bondées, parmi les tentes colorées et les éventaires. On ne voyait pas seulement des guerriers, mais aussi des marchands et des artisans, des colporteurs et des paysans, des prostituées et des esclaves. Talena se cramponnait à mon bras, fascinée. Dans une échoppe en plein vent, nous avons regardé un géant à la peau couleur de bronze qui paraissait avaler des boules de feu ; dans la suivante, un marchand de soieries vantait la splendeur de ses tissus ; dans une autre encore, un marchand criait son Paga; dans une autre enfin, nous avons regardé les corps ondoyants d'esclaves danseuses cependant que leur maître proclamait leur prix de location.

Je veux voir le marché, dit avec ardeur Talena, savais de quel marché elle voulait parler.

Cette vaste cité de soie avait sûrement sa Rue des marques. À contrecœur, je menai Talena vers la grande tente de soie jaune et bleue et, nous insinuant entre les corps chauds à l'odeur forte des acheteurs, nous nous sommes frayé un chemin vers le devant. Là, Talena regarda, le cœur battant, ces jeunes femmes qu'elle avait connues dans la caravane, que l'on faisait monter sur le gros billot de bois et vendait l'une après l'autre au plus haut enchérisseur.

— Elle est belle, disait Talena de l'une d'elles tandis que le Chef de la Vente tirait l'unique boucle sur l'épaule droite de la livrée d'esclave, la laissant tomber sur les chevilles de la jeune femme. Pour une autre, elle renifla dédaigneusement. Elle parut contente quand ses amies furent achetées par de beaux tarniers et elle rit de plaisir quand une de celles qu'elle avait prises en grippe fut achetée par un odieux individu adipeux, de la Caste des Éleveurs de Tarns.

À ma grande surprise, la plupart des jeunes femmes semblaient excitées par leur vente et déployaient leurs charmes avec une alacrité impudente, chacune paraissant rivaliser avec celle qui l'avait précédée pour obtenir un meilleur prix. Il est naturellement beaucoup plus désirable d'atteindre un prix élevé, ce qui garantit que le nouveau maître a de la fortune. Aussi les femmes faisaient-elles de leur mieux pour exciter l'intérêt des acheteurs. Je remarquai que Talena, comme d'autres dans la salle, ne paraissait pas le moins du monde estimer qu'il y eût quoi que ce fût de répréhensible ou de malséant

dans ce commerce de la beauté. C'était une chose admise qui faisait partie de la vie courante sur Gor.

Je me demandai s'il n'y avait pas, sur ma propre planète, un marché similaire, invisible mais présent et tout aussi admis, un marché où les femmes sont vendues, à ceci près qu'elles se vendent elles-mêmes, sont à la fois marchandises et marchandes. Combien de femmes de ma planète natale, pensai-je, ne prennent-elles pas soigneusement en considération la fortune, les propriétés de leurs futurs compagnons ? Combien d'entre elles, à toutes fins utiles, ne se vendent-elles pas, troquant leur corps contre les biens de ce monde ? Cependant, ici, sur Gor, observai-je avec ironie avec amertume -, il y a une nette séparation entre marchandise et marchand. Les femmes n'encaissent pas le bénéfice tiré d'elles, pas sur Gor.

J'avais remarqué parmi la foule une grande silhouette sombre qui était assise, seule, sur un haut trône de bois, entourée de tarniers. L'homme portait le casque noir d'un membre de la Caste des Assassins. Je pris Talena par le coude et, en dépit de ses protestations, je l'entraînai doucement à travers la foule jus-qu'au-dehors.

Nous avons acheté une bouteille de vin de Ka-la-na que nous nous sommes partagée en nous promenant dans les rues. Elle me pria de lui donner un dixième de tarnet, et je m'exécutai. Comme une enfant, elle me fit regarder de l'autre côté pendant qu'elle allait vers un ou deux étalages. Elle revint au bout de quelques minutes, portant un petit paquet. Elle me rendit la monnaie et s'appuya contre mon épaule en disant qu'elle était fatiguée. Nous retournâmes à notre tente. Kazrak était sorti, et je soupçonnai qu'il était parti pour la nuit, qu'il était en ce moment même empêtré dans la tenue de nuit d'une des occupantes des échoppes éclairées aux torches de la Cité des Tentes.

Talena se retira derrière la séparation en soie et je ranimai le feu au centre de la tente, ne désirant pas encore me coucher. Je ne pouvais pas oublier le personnage sur le trône, l'homme au casque noir, et j'avais l'impression qu'il m'avait repéré et avait sursauté. À moins que ce ne fût un effet de mon imagination. J'étais assis sur le tapis de sol, tisonnant le petit feu dans le trou de cuisine. J'entendis, venant d'une tente voisine, le son d'une flûte, un tambourinement doux et le cliquetis rythmé de toutes petites cymbales.

Je méditais encore lorsque Talena sortit de derrière le rideau de soie. Je croyais qu'elle s'était couchée. Pas du tout. Elle se tenait devant moi, vêtue de la tenue de danse de Gor en soie diaphane écarlate. Elle s'était rougi les lèvres. La tête me tourna en respirant soudain la senteur capiteuse d'un parfum sauvage. Ses chevilles olivâtres portaient des bracelets de danse garnis de minuscules clochettes. Au pouce et à l'index de chaque main étaient attachées de très petites cymbales de doigt. Elle fléchit à peine les genoux et leva les bras dans un geste gracieux au-dessus de sa tête. Il y eut tout à coup un claquement vif de cymbalettes et, à la musique de la tente voisine, Talena, fille de l'Ubar d'Ar, se mit à danser pour moi.

Tout en évoluant avec lenteur devant moi, elle demanda à mi-voix :

—

Est-ce que je te plais, Maître ?

Il n'y avait dans sa voix ni mépris ni ironie.

—
Oui, affirmai-je, sans penser à protester contre le titre par lequel elle, s'adressait à moi.

Elle s'arrêta un instant pour se diriger d'un pas léger vers le côté de la tente. Elle sembla hésiter un peu, puis ramassa vivement le fouet d'esclave et une chaîne. Elle les plaça avec autorité entre mes mains et s'agenouilla sur le tapis devant moi, les yeux illuminés d'une lueur étrange, les genoux non dans la position d'une Esclave de Tour mais dans celle de l'Esclave de Plaisir.

— Si tu veux, je te danserai la Danse du Fouet ou celle de la Chaîne.

Je lançai fouet et chaîne vers la paroi de la tente.

— Non ! dis-je avec colère.

Je ne voulais pas que Talena danse ces cruelles danses de Gor, si humiliantes pour les femmes.

—
Alors, je vais te montrer une danse d'amour, déclara-telle d'une voix joyeuse. Une danse que j'ai apprise dans les Jardins Clos d'Ar.

—
Cela me fera plaisir, répliquai-je, et je regardai Talena exécuter la danse singulièrement belle de la passion que l'on danse dans Ar.

Elle dansa devant moi pendant plusieurs minutes, ses soieries écarlates flamboyaient dans la clarté du feu, ses pieds nus avec leurs clochettes aux chevilles frappaient doucement le tapis. Avec un dernier claquement des cymbalettes, elle se laissa tomber sur le tapis devant moi, le souffle bruyant et rapide, les yeux enflammés de désir. Je me retrouvai auprès d'elle et elle dans mes bras. Son coeur battait à se rompre contre ma poitrine. Elle me regarda dans les yeux, les lèvres tremblantes, balbutiante mais audible.

— Demande le fer, dit-elle. Marque-moi, Maître.

—
Non, Talena! répliquai-je en lui baisant la bouche. Non !

—
Je veux être tienne, gémit-elle. Je veux t'appartenir totalement, complètement, de toutes les façons. Je veux ta marque, Tarl de Bristol, ne comprends-tu donc pas ? Je veux être ton esclave marquée !

Je tâtonnai pour ouvrir la serrure du collier passé à son cou, la fis jouer et jetai de côté le collier.

— Tu es libre, mon amour, chuchotai-je. Toujours libre. Elle sanglota, secouant la tête, des larmes plein les cils.

— Non, dit-elle en pleurant. Je suis ton esclave...

Elle colla son corps contre le mien et les boucles de la large ceinture de tharlarion s'enfoncèrent dans son ventre.

— Je suis tienne, murmura-t-elle, prends-moi...

Soudain des hommes se ruèrent derrière moi, des tarniers faisaient irruption dans la tente. Je me rappelle m'être retourné vivement et, l'espace d'une seconde, avoir vu le bout d'une lance s'abattre vers mon visage. J'entendis Talena crier. Il y eut tout à coup un bref éclat de lumière, puis ce fut l'obscurité.

DANS L'AIRE DU TARN

Mes poignets et mes chevilles étaient attachés à un cadre qui flottait. Tendues par le poids de mon corps, les cordes me sciaient les chairs. Je tournai la tête, l'estomac chaviré, et vomis dans les eaux troubles du Vosk. Je clignai des yeux sous le soleil brûlant et essayai de remuer poignets et chevilles.

Une voix dit :

— Il est réveillé.

Je sentais vaguement la présence de hampes de lance plaquées contre le côté du cadre, prêtes à le pousser dans le courant.

Je rassemblai de mon mieux mes esprits et, dans le champ de ma vision incertaine, entra une masse sombre qui devint le casque noir d'un membre de la Caste des Assassins. Lentement, dans un mouvement stylisé, le casque fut levé et je me trouvai en train de regarder un visage gris, maigre, cruel, un visage qui aurait pu être de métal. Les yeux étaient impénétrables, comme s'ils étaient en verre ou en pierre, et enchâssés artificiellement dans ce visage au masque métallique.

— Je suis Pa-Kur, dit l'homme.

C'était lui, le Maître Assassin d'Ar, Chef de la horde rassemblée.

— Nous nous sommes déjà rencontrés, répliquai-je.

Les yeux, comme la pierre ou le verre, ne révélèrent rien.

—

Le cylindre à Ko-ro-ba, repris-je. L'arbalète.

Il resta silencieux.

—

Tu n'as pas réussi à me tuer cette fois-là, me gaussai-je. Peut-être voudras-tu tenter à nouveau ta chance maintenant. Peut-être la cible convient-elle davantage à ton adresse ?

Les hommes qui entouraient Pa-Kur grommelèrent devant mon impudence. Cependant, lui-même ne montra aucune impatience.

— Mon arme, dit-il, se bornant à tendre la main.

Une arbalète fut immédiatement placée dans sa paume. C'était une grande arbalète d'acier, bandée et prête à tirer, le carreau de fer placé dans la glissière.

Je m'apprêtai à recevoir le carreau qui allait me transpercer le corps. J'étais curieux de savoir si je

serais conscient de son impact. Pa-Kur leva la main dans un geste impérieux. Parti je ne sais d'où, j'aperçus un petit objet rond qui montait dans les airs au-dessus du fleuve. C'était une pièce à l'effigie du tarn lancée par un des hommes de Pa-Kur. Juste comme le minuscule objet, noir sur le fond du ciel bleu, atteignait son apogée, j'entendis le cliquetis de la détente, la vibration de la corde et le rapide sifflement du carreau. Avant que le tarnet ait entamé sa chute, le carreau le perça, l'emportant à environ deux cent cinquante mètres dans le fleuve, estimai-je. Les hommes de Pa-Kur battirent le sable d'un piétinement rythmé et firent résonner leur bouclier de la pointe de leur lance.

—

J'ai parlé comme un sot, dis-je à Pa-Kur.

—

Et tu mourras comme un sot, répliqua-t-il.

Le ton de Pa-Kur était exempt de colère ou d'émotion. Il fit signe aux hommes de pousser le cadre dans le fleuve, où il serait entraîné par le courant.

— Attends, dis-je. Je te demande une faveur. Les mots sortaient difficilement.

Pa-Kur indiqua d'un geste aux hommes de s'arrêter.

—

Qu'as-tu fait de la jeune fille?

—

C'est Talena, fille de l'Ubar Marlenus, répondit Pa-Kur. Elle va régner dans Ar comme ma reine.

— Elle mourra plutôt, dis-je.

— Elle m'a accepté, rétorqua Pa-Kur, et elle régnera à mon côté. (Les yeux de pierre me fixaient, impassibles.) C'est elle, ajouta-t-il, qui a désiré que tu meures de la mort des scélérats sur le Cadre d'Humiliation, indigne que tu es de souiller nos armes.

Je fermai les yeux. J'aurais dû me douter que l'orgueilleuse Talena, fille d'un Ubar, sauterait sur la première occasion de revenir au pouvoir dans Ar, serait-ce même à la tête d'une légion pillarde de brigands. Et moi, son protecteur, je devais maintenant être supprimé. En fait, le Cadre d'Humiliation était une vengeance capable de donner, même à Talena, ample compensation pour les indignités dont elle avait souffert entre mes mains. Il n'y avait pas mieux pour effacer à jamais de son esprit le souvenir offensant qu'elle avait, à un moment donné, eu besoin de mon aide et prétendu m'aimer.

Puis, comme c'est la coutume avant qu'un cadre soit abandonné aux flots du Vosk, chaque homme de Pa-Kur cracha sur mon corps. En dernier lieu, Pa-Kur cracha dans sa paume et la mit sur ma poitrine.

— Si ce n'était à cause de la fille de Marlenus, je t'aurais tué

honorablement, déclara Pa-Kur, son visage métallique aussi inerte que le tain au dos d'un miroir. Cela, je te le jure sur le casque noir de ma Caste.

— Je te crois, dis-je d'une voix étranglée, me souciant peu désormais de vivre ou de mourir.

Les bouts des lances pesèrent sur le cadre pour l'écarter du rivage. Le courant le saisit bientôt et il commença à

s'éloigner de plus en plus en tournant lentement sur lui-même vers le centre de cette vaste force de la nature qu'on appelle le Vosk.

Cette mort ne serait pas agréable. Immobilisé et incapable de se dégager, mon corps, suspendu à quelques centimètres de la surface trouble et boueuse sous le soleil ardent, me torturerait par son poids qui tirait sur les cordes attachant poignets et chevilles. Je savais que je n'atteindrais pas, d'ici à quelques jours, le delta du Vosk et les villes situées dans le delta, sinon peut-être à l'état de cadavre ligoté, desséché par la chaleur et le manque d'eau. En fait, il y avait même peu de chances que ma dépouille arrive jusqu'au delta. Il était beaucoup plus probable qu'un des lézards d'eau du Vosk, ou l'une des grandes tortues à bec du fleuve, saisisrait mon cadavre et le tirerait sous l'eau avec le cadre pour le dévorer dans la vase du fond. Il y avait aussi la possibilité qu'un tarn sauvage fonde sur moi pour se nourrir de la friandise vivante attachée, impuissante, à ce cadre dégradant.

D'une chose j'étais certain : il n'y aurait aucun secours humain ni même de pitié, car les pauvres diables liés aux cadres ne sont que des scélérats, des traîtres et des blasphémateurs contre les Prêtres-Rois, et le seul fait d'envisager de mettre fin à leurs souffrances est déjà en soi un acte sacrilège.

Mes poignets et mes chevilles étaient devenus blancs et engourdis. L'éclat oppressant, aveuglant, du soleil, sa chaleur lourde m'accablaient. Ma gorge était desséchée et, suspendu à trois ou quatre centimètres seulement au-dessus du Vosk, j'étais consumé par la soif.

Des pensées lancinantes comme des aiguilles me torturaient l'esprit. L'image de la belle et traîtresse Talena dans les soies de son costume de danse, telle que je l'avais tenue dans mes bras, me tourmentait; elle qui donnait joyeusement ses baisers au froid Pa-Kur pour une place sur le trône d'Ar, elle dont la haine implacable m'avait envoyé à

cette terrible mort, ne m'accordant même pas l'honneur de finir en Guerrier. Je voulais la haïr - je voulais tellement la haïr -mais je m'aperçus que je ne pouvais pas. J'en étais venu à l'aimer. Dans la clairière près des forêts marécageuses, dans les champs de céréales de l'Empire, sur la route d'Ar, dans la somptueuse caravane extraordinaire de Mintar, j'avais trouvé la femme que j'aimais, descendante d'une race barbare sur un monde lointain et inconnu. La nuit vint avec une infinie lenteur, mais au moins le soleil aveuglant avait-il disparu, et j'accueillis avec joie l'obscurité froide et venteuse. L'eau clapotait contre les montants du cadre, les étoiles étincelaient au-dessus de moi dans une indifférence de glace. À un moment donné, à ma grande horreur, une forme écailleuse apparut sous le cadre, et sa peau luisante frotta mon corps quand il lança un coup de queue avant de disparaître brusquement sous l'eau. Apparemment, il n'était pas carnivore. Chose curieuse, je poussai des cris de joie vers les étoiles: je m'accrochais encore à la vie, je répugnais à me lamenter parce que mes misères allaient à présent se prolonger.

Le soleil surgit de nouveau dans le ciel et ma seconde journée sur le Vosk commença. Je me rappelle

avoir eu peur de n'être plus jamais capable de me servir de mes mains et de mes pieds, peur qu'ils ne résistent pas à la friction des cordes. Puis je me souviens d'avoir ri sottement, comme un insensé, quand je réfléchis que cela n'avait pas d'importance, que je n'en aurais plus jamais besoin.

Peut-être est-ce mon fou rire presque dément qui attira le tarn. Je le vis venir, fondant silencieusement sur moi à

contre-jour, les serres déployées comme des crochets. Avec sauvagerie, ses énormes serres s'abattirent et se refermèrent sur mon corps, enfonçant un instant le cadre sous l'eau, puis le tarn battit l'air furieusement de ses ailes, dans son effort pour soulever sa proie et, tout à coup, le lourd cadre et moi-même fûmes tirés hors de l'eau. Le poids du cadre qui se balançait, subitement suspendu à mes poignets et à mes chevilles tandis que les serres de l'oiseau m'agrippaient le corps, faillit me mettre en pièces. Heureusement, les cordes, qui n'étaient pas prévues pour supporter le poids du lourd cadre, se rompirent et le tarn s'éleva triomphalement dans le ciel, me tenant toujours dans ses terribles serres.

J'allais avoir quelques moments de plus à vivre, le même bref répit que la nature accorde à la souris qu'emporte le faucon vers son nid ; puis, sur un roc dénudé, mon corps serait déchiqueté par l'animal dont j'étais la proie. Le tarn, un tarn brun avec une crête noire comme la plupart des tarns sauvages, fila comme l'éclair vers cette vague tache lointaine que je savais marquer les escarpements d'une montagne désertique. Le Vosk devint un large ruban miroitant dans le lointain.

Beaucoup plus bas, je voyais que la Lisière de Désolation brûlée, morte, était émaillée, çà et là, de plaques de verdure, où des poignées de graines s'étaient aveuglément imposées, faisant revivre et croître un petit espace de cette région dévastée. Près d'une de ces bandes verdoyantes, j'aperçus ce que je pris d'abord pour une ombre mais, au passage du tarn elle s'éparpilla en un troupeau de minuscules créatures qui s'enfuyaient, probablement les petits mammifères à trois doigts appelés qualae, couleur brun foncé, avec une crinière touffue de poils noirs et raides. Pour autant que je pus en juger, nous ne sommes pas passés au-dessus, ou près, de la grande route qui mène au Vosk. Si cela avait été le cas, j'aurais vu la horde guerrière de Pa-Kur en route pour Ar, avec ses colonnes en marche, ses files de guerriers montant des tharlarions, ses cavaleries de tarniers, ses chariots d'approvisionnement et ses animaux de bât. Et, quelque part dans ce vaste déploiement, parmi les drapeaux et les tambours à tarns qui battaient, il y avait la femme qui m'avait trahi.

De mon mieux, j'ouvrais et fermais les mains et remuais les pieds, m'efforçant d'y rétablir un semblant de sensibilité. Le vol du tarn était paisible et moi, reconnaissant d'être enfin libéré du pénible Cadre d'Humiliation, je me trouvais, si étrange que cela paraisse, presque réconcilié avec la mort sauvage mais rapide que je savais m'attendre.

Or, tout à coup, le vol du tarn devint beaucoup plus rapide puis, une minute après, presque désordonné et frénétique. Il fuyait ! Je me retournai sur moi-même dans ses serres et j'eus l'impression que mon cœur tressautait dans ma poitrine. Mes cheveux se hérissèrent quand j'entendis le cri aigu, furieux, d'un autre tarn; c'était une créature énorme, aussi noire que le casque de Pa-Kur; ses ailes battaient comme des fouets, fondant implacablement sur mon ravisseur. Mon oiseau fit un écart vertigineux et les serres du grand agresseur passèrent sans le blesser. Puis il attaqua de nouveau, et mon oiseau fit de nouveau un écart, mais le tarn ennemi avait prévu la manoeuvre et modifié en conséquence sa trajectoire une seconde avant que mon oiseau ne vire, si bien qu'il le heurta de plein fouet. En cet affolant, ce terrible instant, j'eus conscience d'un éclair de serres ferrées sur la poitrine de mon oiseau, puis celui-ci trembla comme s'il était pris de convulsions et ouvrit ses serres. Je

plongeai vers les landes désertiques. Dans ce moment dramatique, je vis mon oiseau commencer à tomber en battant lourdement des ailes, et je vis aussi son agresseur pivoter dans ma direction. Dans ma chute, je me tortillai follement dans le vide, un cri inexprimé d'angoisse au fond de la gorge, et je voyais avec horreur le sol qui semblait accourir à ma rencontre. Mais je ne l'atteignis pas, car l'oiseau agresseur avait foncé pour m'intercepter et m'avait saisi dans son bec à peu près de la même façon qu'une mouette s'empare du poisson échappé par une autre. Le bec, recourbé comme un cimeterre, fondu par ses étroites narines, se referma sur mon corps et je fus, une fois de plus, la proie d'un tarn.

Mon rapide ravisseur eut bientôt atteint ses montagnes et la vague tache lointaine que j'avais vue devint un désert sauvage, effrayant, inaccessible, de falaises rougeâtres. À

une grande hauteur, sur une corniche ensoleillée, le tarn noir me déposa sur les brindilles et le bois mort de son aire et plaqua une serre ferrée en travers de mon corps pour me maintenir tandis que l'énorme bec ferait son oeuvre. Comme le bec s'abaissait vers moi, je réussis à mettre une jambe entre nous et le repoussai à coups de pied en jurant frénétiquement.

Le son de ma voix eut un effet inattendu sur l'oiseau. Il inclina d'un air interrogateur la tête de côté. Je continuai à

crier contre lui. Puis, sot que j'étais, rendu à moitié fou par la peur et la faim, c'est seulement alors que je me rendis compte que ce tarn n'était autre que le mien ! Je repoussai la patte ferrée qui m'enfonçait dans les brindilles de l'aire en proférant mon ordre avec une cinglante autorité. L'oiseau leva sa patte et recula, encore incertain de ce qu'il devait faire. Je me remis sur pied d'un bond, me tenant à portée immédiate de son bec sans manifester la moindre peur. Je donnai une tape affectueuse à son bec comme si nous étions dans une tannerie et je passai les mains dans les plumes de son cou - endroit où le tarn ne peut pas se nettoyer avec son bec, comme le font les tarniers quand ils cherchent les parasites.

Je retirai quelques-uns de ces poux, de la grosseur d'une bille, qui infestent généralement les tarns sauvages, et les lui fourrai dans le bec en les lui plaquant contre la langue: Je renouvelai mon geste maintes fois et le tarn allongeait le cou.

La selle et les rênes du tarn n'étaient plus sur l'oiseau; elles avaient dû se désagréger ou être arrachées de son dos par le frottement contre l'escarpement rocheux qui se dressait à l'arrière de la corniche où se trouvait son aire. Après quelques minutes de ces soins, le tarn, satisfait, étendit les ailes et prit son essor pour continuer sa quête de nourriture interrompue. Selon toute apparence, dans les limites de son entendement, il ne me considérait plus pour l'instant comme appartenant à la catégorie des comestibles. Qu'il puisse bientôt changer d'avis, surtout s'il ne trouvait rien dans les plaines, n'était que trop évident. Je jurai à la pensée que j'avais perdu l'aiguillon dans les sables mouvants de la forêt marécageuse d'Ar. J'examinai la corniche pour y chercher des possibilités de fuite, mais les falaises au-dessus et au-dessous étaient presque lisses.

Brusquement, une grande ombre recouvrit la corniche. Mon tarn était revenu. Je levai les yeux et, à ma grande horreur, je constatai que ce n'était pas lui. C'était un autre tarn, un tarn sauvage. Il se posa sur la corniche en faisant claquer son bec. Cette fois, je n'avais pas le conditionnement méticuleux des Éleveurs de Tarns pour m'aider.

Je cherchais frénétiquement une arme autour de moi lorsque, n'en croyant pas mes yeux, j'aperçus,

entrecroisés grossièrement dans les brindilles du nid, les restes de mon harnais et de ma selle. Je saisis ma lance dans le fourreau de la selle et me retournai. L'animal avait attendu un instant de trop : il était trop sûr que sa proie était prise au piège. Comme il s'avavançait, insoucieux de la lance, je projetai avec forcé l'arme au large fer, qui s'enfonça profondément dans sa poitrine. Ses pattes fléchirent et son corps, ailes étendues, tomba sur le granit de la corniche. La tête ballottante et les yeux déjà vitreux, l'oiseau tressaillait et tremblait d'une manière irrépessible - en proie à des réflexes spasmodiques. Il était mort dès l'instant où la lance avait pénétré dans son coeur. Je retirai l'arme et, l'utilisant comme levier, je fis rouler le corps frémissant jusqu'au bord de la corniche et l'expédiai dans le gouffre

Je revins au nid et récupérai ce que je pus du harnais et de la selle. Il n'y avait aucune trace de l'arc ou de l'arbalète, ni de leurs projectiles respectifs. Le bouclier aussi avait disparu. Avec le fer de la lance, je fendis la sacoche de selle qui était fermée à clef. Elle tenait, comme je m'y attendais, la Pierre du Foyer Cette Pierre n'avait rien de remarquable, elle petite, plate et de couleur brun mat. Sculptée dessus sommairement, se trouvait une seule lettre, en écriture archaïque goréenne, lettre unique qui, dans l'ancienne orthographe, devait être le nom de la Cité. A l'époque où la Pierre avait été sculptée, Ar était, selon toute probabilité, un village quelconque parmi des dizaines vivotant dans les plaines de Gor.

Impatient, je mis la Pierre de côté. Plus important à mes yeux, le paquetage contenait aussi le reste de mes provisions, prévues pour mon vol de retour à Ko-ro-ba. Mon premier geste fut de desceller une des deux gourdes d'eau et d'ouvrir les rations sèches. Et sur cette corniche venteuse, dans cette aire de tarn, je mangeai le repas qui me satisfait plus qu'aucun de ceux que j'eusse jamais pris jusque-là, bien qu'il n'ait consisté qu'en quelques gorgées d'eau, des biscuits rassis et une tranche de viande séchée.

J'inventoriai le reste du contenu de la sacoche, ravi de découvrir mes vieilles cartes et cet instrument qui sert aux Goréens à la fois de boussole et de chronomètre. Aussi précisément que je pus le déterminer d'après la carte et le souvenir que j'avais gardé de l'emplacement du Vosk et de la direction dans laquelle j'avais été emporté, je me trouvais quelque part dans la Chaîne des Monts Voltaï, appelés parfois les Montagnes Rouges, au sud du fleuve et à l'est d'Ar. Cela signifiait que j'étais passé sans le savoir au-dessus de la grande route, mais je n'avais aucune idée si c'était avant ou après les hordes de Pa-Kur. Mes calculs au sujet de ma situation présente semblaient être confirmés par la couleur rouge terne des escarpements, due à la présence de grands dépôts d'oxyde de fer.

Je sortis ensuite de la sacoche les liens de fibres et les cordes d'arc de rechange. Je m'en servirais pour réparer la selle et le harnais. Je m'en voulais de n'avoir pas casé un aiguillon supplémentaire dans les fontes. J'aurais dû aussi prévoir un sifflet à tarn en plus. J'avais perdu le mien lorsque Talena m'avait précipité à bas du dos du tarn, peu après que nous avions dépassé les remparts de la Cité d'Ar. Je n'étais pas sûr de pouvoir maîtriser le tarn sans aiguillon. Je ne l'avais utilisé que rarement pendant mes vols avec lui, plus rarement même que recommandé, mais il était toujours là, prêt à servir en cas de besoin. À présent, je ne l'avais plus. Que je puisse maîtriser ou non le tarn dépendrait probablement, pour un temps au moins, du succès qu'il aurait eu dans sa chasse et de la façon dont les Éleveurs de Tarns avaient accompli leur travail de dressage de l'oiseau quand il était jeune. Et cela ne dépendrait-il pas aussi de l'effet que la liberté aurait eu sur l'animal ? Serait-il disposé à se laisser dominer de nouveau par l'homme ? Avec ma lance, je pouvais le tuer, mais ce n'est pas cela qui me ferait descendre de la corniche. Je n'avais aucun désir de mourir éventuellement de faim dans l'aire solitaire de mon tarn. Je partirais sur son dos ou mourrais tout de suite. Pendant les heures qui me

restèrent jusqu'au retour du tarn à son aire, j'utilisai les liens de fibres et les cordes d'arc pour réparer de mon mieux harnais et selle. Quand ma grande monture se posa de nouveau sur sa corniche, j'avais fini mon travail, y compris le rangement du matériel dans ma sacoche. Presque par raccroc, j'y avais remis aussi la Pierre du Foyer d'Ar, ce simple morceau de roche mal dégrossi qui avait tellement changé mon destin et celui d'un empire. Coincé dans les serres du tarn, il y avait le cadavre d'une antilope, une de ces antilopes jaunes à une seule corne appelées tabuks qui fréquentent les lumineux bosquets de Ka-la-na de Gor. Le dos de l'antilope avait été brisé, probablement au cours de l'attaque du tarn, et son cou et sa tête pendaient mollement sur le côté.

Lorsque le tarn eut mangé, j'allai à lui en parlant familièrement, comme si je faisais la chose la plus normale sur Gor. Je lui laissai bien voir le harnais puis, lentement et avec une minutie voulue, je l'attachai autour de son cou. Je lançai ensuite la selle pardessus le dos de l'oiseau et me faufilai sous son corps pour fixer les courroies sousventrières. J'escaladai alors avec calme le montoir nouvellement réparé, le roulai et l'assujettis sur le côté de la selle. Je restai assis sans bouger pendant un instant puis, d'un geste ferme, je tirai sur la rêne numéro un. Je poussai un soupir de soulagement quand le monstre noir prit son vol. 13

MARLENUS, UBAR D'AR

Je pris la direction de Ko-ro-ba, emportant dans la sacoche de ma selle le trophée qui était à présent sans valeur, pour moi en tout cas. La Pierre avait joué son rôle. Sa perte pour Ar avait déjà démembré un empire et, pour le moment du moins, garantissait l'indépendance de Ko-ro-ba et de ses cités-soeurs ennemies. Pourtant ma victoire - si victoire il y avait - ne m'apportait aucune satisfaction. Ma mission pouvait être terminée, mais je ne me réjouissais pas. J'avais perdu la femme que j'aimais, quelque cruelle et traîtresse qu'elle eût été.

Je fis monter haut le tarn afin d'avoir sous les yeux un cercle d'environ deux cents pasangs. J'apercevais, dans le lointain, le fil d'argent que je savais être le grand Vosk, j'apercevais le changement brusque du paysage là où les plaines verdoyantes cédaient la place à la Lisière de Désolation. De cette hauteur, je voyais une partie de la Chaîne des Voltaï, avec ses fiers pics rougeâtres qui s'estompaient à l'est. Au sud-ouest, je distinguais vaguement les lumières nocturnes émanant des hautes tours d'Ar, au nord, venant du Vosk, je voyais la lueur de ce qui devait être des milliers de feux de camp, le camp que Pa-Kur avait installé pour la nuit.

Comme je tirais sur la rêne deux pour guider le tarn vers Ko-ro-ba, je vis quelque chose à quoi je ne m'attendais pas, quelque chose, juste au-dessous, qui m'alarma. Dissimulés parmi les escarpements des Voltaï, invisibles sauf directement du dessus, j'aperçus quatre ou cinq petits feux de camp comme ceux qui signalent la présence d'une patrouille de montagne ou d'un petit groupe de chasseurs, peut-être en quête de la chèvre des montagnes goréennes agile et belliqueuse, le verr aux longs poils et aux cornes en spirale, ou, entreprise plus dangereuse, en quête du larl, un animal fauve ressemblant au léopard qui vit dans les Voltaï

et plusieurs autres chaînes montagneuses de Gor, atteignant la hauteur incroyable de deux mètres dix au garrot et redouté pour ses descentes occasionnelles dans les plaines civilisées lorsque la faim l'aiguillonne.

Intrigué, je fis descendre un peu le tarn, me refusant à

croire que ces feux étaient ceux d'une patrouille ou de chasseurs. Il ne paraissait pas vraisemblable qu'une des patrouilles d'Ar soit en ce moment en train de bivouaquer dans les Voltaï, ou que ces feux soient ceux d'un groupe de chasseurs.

Pendant que je descendais, mes soupçons reçurent confirmation. Peut-être les hommes du camp mystérieux avaient-ils entendu les battements d'ailes du tarn, peut-être ma silhouette était-elle apparue un instant sur l'une des trois lunes tournant autour de Gor mais, tout à coup, les feux disparurent, dispersés à coups de pied dans un déploiement d'étincelles, et les cendres rougeoyantes furent étouffées presque aussitôt; des hors-la-loi, supposai-je, ou peut-être des déserteurs d'Ar. Beaucoup quitteraient la cité

pour chercher une sécurité relative dans les montagnes. Estimant ma curiosité satisfaite et ne voulant pas risquer un atterrissage dans l'obscurité où une lance pouvait jaillir de toutes les zones d'ombre, je tirai sur la rêne un et me préparai à retourner enfin à Ko-roba d'où j'étais parti bien des jours - une éternité - plus tôt.

Tandis que le tarn s'élevait en tournoyant, j'entendis le sauvage, l'inquiétant cri de chasse du larl perçant la pénombre quelque part dans les sommets au-dessous de moi. Le tarn lui-même parut frissonner dans son vol. Un autre cri fut jeté en réponse depuis un autre point dans les sommets, puis un autre encore plus loin. Quand le larl chasse seul, il le fait en silence, ne proférant jamais un son avant le rugissement soudain qui précède sa charge, rugissement calculé pour terrifier la proie et la figer en un instant d'immobilité fatale. Mais ce soir-là, une bande de larls chassait et les clameurs des trois bêtes étaient des cris de rabattage qui avaient pour but de refouler les proies, en général plusieurs animaux, vers une zone de silence, de les regrouper dans la direction d'où ne provenait aucun cri - la direction dans laquelle attendait le reste de la bande. La lumière des trois lunes était brillante cette nuit-là et, à travers l'insolite entrelacs d'ombres qui en résultait, j'aperçus un des larls trotant à pas sourds, le corps presque blanc dans la clarté lunaire. Il s'arrêta, leva sa grosse tête féroce, de soixante à quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, et poussa à nouveau le cri de chasse. Il y fut répondu, une fois à environ deux pasangs à l'ouest et une seconde fois à peu près de la même distance au sud-ouest. L'animal parut prêt à reprendre sa course quand, soudain, il se figea, la tête parfaitement immobile, ses sensibles oreilles pointues dressées et rigides. Je pensai qu'il avait peut-être entendu le tarn, mais il ne paraissait pas nous avoir remarqués.

Je fis descendre l'oiseau un peu plus bas en décrivant de lents et larges cercles, sans perdre de vue le larl. La queue de l'animal se mit à battre furieusement. Il se tapit, son long et terrible corps au ras du sol. Puis il commença à avancer, vite mais furtivement, les épaules penchées en avant, l'arrière-train touchant presque le sol. Ses oreilles étaient rabattues contre les côtés de sa large tête. En avançant, malgré toute sa rapidité, il posait chaque patte avec soin sur le sol, d'abord les doigts puis la plante, aussi silencieusement que le vent courbe l'herbe, en un mouvement qui était aussi beau que terrifiant.

Il se passait sans doute quelque chose d'inhabituel. Un animal devait être en train d'essayer de briser le cercle de chasse. On pourrait s'attendre que le larl ne se préoccupât pas d'un unique animal fuyant son réseau de bruit et de peur et négligeât un gibier isolé afin de garder fermé le cercle de chasse, mais ce n'est pas le cas. Quelle qu'en soit la raison, le larl préférera toujours ruiner une chasse, même prometteuse d'une curée de plusieurs animaux, plutôt que de permettre à une seule bête de filer devant lui vers la liberté. Je présume que c'est purement instinctif de sa part mais, sur une série de générations, cette méthode aboutit à

l'élimination d'animaux qui, s'ils survivaient, transmettaient leur intelligence, ou peut-être leurs imprévisibles réactions de fuite, à leur descendance. Quoi qu'il en soit, quand le larl perd sa chasse, les animaux qui s'échappent sont ceux qui n'ont pas essayé de rompre le cercle, ceux qui se laissent rassembler facilement.

Tout à coup, saisi d'horreur, j'aperçus la proie du larl. C'était un être humain qui se déplaçait avec une surprenante promptitude sur le sol accidenté. À ma grande stupéfaction, je vis qu'il portait le suaire jaune des victimes du Dar-Kosis, cette affection virulente, incurable, dévorante.

Sans prendre la peine de réfléchir, je saisis ma lance et, tirant violemment sur la rêne numéro quatre, fis descendre le tarn dans une plongée rapide. L'oiseau atterrit entre la proie malade et le larl qui approchait.

Plutôt que de tenter de projeter ma lance depuis la selle du tarn où je me trouvais en sécurité mais qui était instable, je sautai à terre alors que le larl, furieux d'avoir été

découvert, émettait le rugissement de chasse paralysant et chargeait. Pendant un instant, je fus littéralement incapable de bouger. Sous l'impact de ce grand cri sauvage, la terreur m'étreignit comme un poing d'acier. C'était quelque chose d'insurmontable, une immobilité qui était une réaction physiologique au même titre que le réflexe rotulien ou le clignement de l'oeil.

Puis, aussi vite qu'il était venu, cet instant cauchemardesque d'immobilité cessa et je mis la lance en position de soutenir le choc de l'attaque du larl. Peut-être ma soudaine apparition avait-elle désorienté l'animal ou ébranlé

ses merveilleux instincts, car il avait dû proférer son cri de mort un instant trop tôt, ou peut-être mes muscles et mes nerfs réagirent-ils à ma volonté plus rapidement qu'il ne s'y attendait. Lorsque, à six mètres de moi, l'énorme bête bondissante, les crocs découverts, s'élança sur sa proie, elle ne rencontra à la place que le fer, pointu comme une aiguille, de ma lance fichée à la façon d'un pieu dans le sol, soutenue par le corps demi-nu d'un Guerrier de Ko-ro-ba.

Le fer disparut dans la poitrine fourrée du larl et le bois de la hampe commença à s'enfoncer dedans quand le poids de l'animal la fit pénétrer plus profondément. Je bondis de dessous le monstrueux corps fauve, échappant de peu aux coups de griffes de ses pattes de devant. La hampe de la lance se rompit et l'animal tomba sur le sol où il roula sur le dos, battant l'air de ses pattes, poussant des cris de rage perçants, essayant de mordre l'objet semblable à un cure-dents pour l'extirper de son corps. Avec un frisson convulsif, la grosse tête roula sur le côté

et les yeux se fermèrent à demi, laissant une fente laiteuse de mort entre les paupières.

Je me retournai pour examiner l'individu à qui j'avais sauvé la vie. Il était à présent courbé et recroquevillé comme un arbuste brisé frappé par la foudre dans sa tunique jaune semblable à un suaire. Le capuchon dissimulait son visage.

- Il y en a d'autres comme celui-ci dans les parages, dis-je. Tu ferais mieux de venir avec moi. C'est dangereux, ici. La silhouette parut se rétracter et devenir plus petite dans ses haillons jaunes. Désignant du doigt son visage noyé

d'ombre et invisible, il murmura :

- La Sainte Maladie.

Le fer disparut dans la poitrine fourrée du larl et le bois de la hampe commença à s'enfoncer dedans quand le poids de l'animal la fit pénétrer plus profondément. Je bondis de dessous le monstrueux corps fauve, échappant de peu aux coups de griffes de ses pattes de devant. La hampe de la lance se rompit et l'animal tomba sur le sol où il roula sur le dos, battant l'air de ses pattes, poussant des cris de rage perçants, essayant de mordre l'objet semblable à un cure-dents pour l'extirper de son corps. Avec un frisson convulsif, la grosse tête roula sur le côté et les yeux se fermèrent à

demie, laissant une fente laiteuse de mort entre les paupières. Je me retournai pour examiner l'individu à qui j'avais sauvé

la vie. Il était à présent courbé et recroquevillé comme un arbuste brisé frappé par la foudre dans sa tunique jaune semblable à un suaire. Le capuchon dissimulait son visage.

—

Il y en a d'autres comme celui-ci dans les parages, dis-je. Tu ferais mieux de venir avec moi. C'est dangereux, ici. La silhouette parut se rétracter et devenir plus petite dans ses haillons jaunes. Désignant du doigt son visage noyé

d'ombre et invisible, il murmura :

—

La Sainte Maladie.

C'est la traduction littérale de Dar-Kosis, cette « Sainte Maladie », ou encore « Affliction Sacrée ». La maladie est ainsi nommée parce qu'elle est considérée comme sainte par les Prêtres-Rois, et ceux qui en souffrent comme consacrés aux Prêtres-Rois. En conséquence, verser leur sang est tenu pour hérétique. D'autre part, les Affligés, ainsi qu'on les nomme, ont peu à craindre de leurs semblables. Leur maladie est tellement contagieuse, si invariablement destructrice dans ses effets et si redoutée sur la plaplanète que même le plus hardi des hors-la-loi passe au large. Aussi les Affligés jouissent-ils d'une grande liberté de mouvement sur Gor. Bien entendu, on leur enjoint de se tenir à l'écart des habitations humaines et, s'ils en approchent de trop près, ils sont parfois lapidés. Chose curieuse, sur le plan de la casuistique, lapider les Affligés n'est pas considéré comme une violation de l'ordre présumé

donné par les Prêtres-Rois de ne pas verser leur sang. Par un geste de charité, les Initiés ont aménagé, en divers endroits, des Puits de Dar-Kosis où les Affligés peuvent s'enfermer volontairement et où ils sont nourris avec des aliments lancés depuis le dos de tarns en vol. Une fois dans un de ces puits, les Affligés ne sont pas autorisés à en ressortir. Voir ce pauvre être dans les Voltaï, si loin-des itinéraires normaux et des régions fertiles de Gor, me faisait soupçonner qu'il avait dû s'échapper, si c'était possible, d'un de ces puits.

— Quel est ton nom ? demandai-je.

— Je suis un Affligé, répliqua la mystérieuse silhouette craintive. Les Affligés sont morts. Les morts n'ont pas de nom.

La voix n'était guère qu'un rauque murmure.

J'étais content qu'il fasse nuit et que le capuchon de l'homme soit rabattu, car je ne désirais nullement voir quels morceaux de chair adhéraient encore à son crâne.

— T'es-tu échappé d'un des Puits de Dar-Kosis ?

questionnai-je.

L'homme parut se recroqueviller encore davantage.

— Tu es en sécurité avec moi, le rassurai-je. (Je fis un geste vers le tarn qui ouvrait et fermait ses ailes avec impatience.) Dépêche-toi ! Il y a d'autres larls alentour.

— La Sainte Maladie, protesta-t-il en montrant les sombres et hideux replis de son capuchon rabattu.

— Je ne peux pas te laisser mourir ici, insistai-je. Je frissonnais à l'idée d'emmener avec moi cette créature horrible, ce cadavre chuchotant. J'avais peur de la maladie comme je n'avais pas eu peur du larl, mais je ne pouvais pas le laisser là, dans les montagnes, pour qu'il soit la proie d'un animal quelconque.

L'homme ricana, un faible son plaintif.

— Je suis déjà mort, dit-il avec un rire de fou. Je fais partie des Affligés. (De nouveau, le ricanement singulier sortit des plis du suaïre jaune) Aimerais-tu attraper la Sainte Maladie ? demanda-t-il en allongeant la main dans l'obscurité comme s'il essayait de saisir la mienne. Je retirai ma main, horrifié.

La chose avança en trébuchant, le bras tendu vers moi, et tomba sur le sol avec un faible gémissement. Elle s'assit par terre, drapée dans son suaïre jaune -masse de déchéance et de désolation sous les trois lunes goréennes. Elle se balançait dans un mouvement de va-et-vient, émettant de petits bruits inarticulés comme si elle se lamentait ou geignait.

À une distance d'environ un pasang, j'entendis le rugissement de frustration d'un larl, sans doute le compagnon de l'animal que j'avais tué, perplexe devant l'insuccès de la chasse.

--Lève-toi ! ordonnai-je. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Aide-moi, gémit la masse jaune.

Je refrérai un frisson de dégoût et tendis la main à cette chose.

— Prends ma main, dis-je. Je vais t'aider.

Du tas de haillons courbé qui était un de mes frères humains se dressa vers moi une main aux doigts crochus comme une patte de poulet. Faisant abstraction de mes craintes, je pris cette main pour aider

l'infortunée créature à

se mettre debout.

À ma grande stupeur, la main qui serrait fermement la mienne était aussi solide et durcie qu'un cuir de selle. Avant que j'aie réalisé ce qui arrivait, mon bras fut tiré vers le sol avec violence et tordu - et j'étais projeté sur le dos aux pieds de l'homme, qui se releva d'un bond et mit sa botte sur ma gorge. Dans sa main, il y avait une épée de guerrier et la pointe se posait sur ma poitrine. Il éclata d'un grand rire grondant et rejeta la tête en arrière, faisant tomber le capuchon sur ses épaules. Je vis une tête massive, semblable à une tête de lion, avec de longs cheveux hirsutes et une barbe aussi sauvage et magnifique que les à-pics des Voltaï mêmes. L'homme, qui parut devenir gigantesque en se redressant de toute sa taille, sortit de dessous sa tunique jaune un sifflet à tarn et lança une longue note aiguë. Presque aussitôt lui répondirent d'autres sifflets provenant d'une douzaine d'endroits dans les montagnes voisines. En une minute, l'air s'emplit de battements d'ailes comme une cinquantaine de tamiers farouches faisaient descendre leurs oiseaux autour de nous.

— Je suis Marlenus, Ubar d'Ar ! déclara l'homme.

LA MORT PAR LES TARNs

Entravé en position agenouillée, le dos lacéré par le fouet et saignant, je fus jeté devant l'Ubar. J'étais prisonnier dans son camp depuis neuf jours, soumis à la torture et aux insultes. Cependant, c'était la première fois que je le voyais depuis que je lui avais sauvé la vie. Je conclus qu'il avait enfin jugé bon de mettre un terme aux souffrances du Guerrier qui avait volé la Pierre du Foyer de sa Cité. Un des tarniers de Marlenus m'empoigna par les cheveux pour me contraindre à poser mes lèvres sur sa botte. Je redressai de force la tête et gardai le dos droit, mon regard ne consentant aucune satisfaction à mon ravisseur. J'étais agenouillé sur le sol granitique d'une caverne peu profonde dans un pic des Voltaï, entre deux foyers abrités. Devant moi, sur un trône sommaire de rochers entassés, était assis Marlenus, ses longs cheveux sur ses épaules, sa grande barbe arrivant presque à son ceinturon. C'était un homme gigantesque, plus grand même que Tarl l'Aîné, et, dans ses yeux verts farouches, je vis la flamme dominatrice qui, à sa façon, brûlait aussi dans les yeux de Talena, sa fille. Bien que je dusse mourir entre les mains de ce barbare magnifique, je n'éprouvais aucune animosité à son égard. Si j'avais dû le tuer, je l'aurais fait, non avec haine ou rancœur, mais plutôt avec respect.

Autour du cou, il portait la chaîne d'or des Ubars, avec la réplique de la Pierre du Foyer d'Ar en médaillon. Dans ses mains, il tenait la Pierre elle-même, cette humble source de tant de luttas, de sang versé et d'honneur. Il la tenait avec précaution, comme s'il s'était agi d'un enfant.

À l'entrée de la caverne, deux de ses hommes avaient planté une lance de tharlarion, du genre de celle portée par Kazrak et ses compagnons, dans une crevasse visiblement préparée pour la recevoir. Je suppose qu'elle était destinée à

servir à mon empalement. Il y a diverses manières de procéder à ce cruel mode d'exécution et, inutile de le préciser, certaines sont plus miséricordieuses que d'autres. Je ne m'attendais pas qu'on m'accordât une mort rapide.

—

C'est toi qui as volé la Pierre du Foyer d'Ar ? dit Marlenus.

—

Oui!

—

Belle réussite ! commenta Marlenus qui contemplait la Pierre en la tenant de façon à faire jouer la lumière sur sa surface usée.

Agenouillé à ses pieds, j'attendis, surpris que, comme les autres dans son camp, il ne manifeste aucun intérêt pour le sort de sa fille.

—

Tu te rends bien compte qu'il faut que tu meures, reprit Marlenus sans me regarder.

—
Oui, répondis-je.

Tenant la Pierre du Foyer à deux mains, Marlenus se pencha en avant.

- Tu es un jeune Guerrier brave et stupide, déclara-t-il. (Il plongea son regard dans le mien pendant un long moment, puis se radossa à son trône rudimentaire.) J'ai été autrefois aussi jeune et brave que toi, oui, et peut-être aussi stupide. (Le regard de Marlenus se perdit par-dessus ma tête dans l'obscurité extérieure.) J'ai risqué ma vie un millier de fois et consacré les années de ma jeunesse à un rêve d'Empire pour Ar, afin qu'il n'y ait, sur tout Gor, qu'une langue, qu'un commerce, qu'une série de codes, que les routes et les défilés soient sûrs, que les paysans cultivent leurs champs en paix, qu'il n'y ait qu'un Conseil pour décider des problèmes de politique, qu'il n'y ait qu'une Cité Suprême pour unir les cylindres d'une centaine de cités désunies, hostiles, et tout cela, tu l'as détruit! (Marlenus abaissa sur moi son regard.) Que peux-tu savoir de ces choses, toi, un simple tarnier ?

Mais moi, Marlenus, bien que Guerrier, j'ai été plus qu'un Guerrier, toujours plus qu'un Guerrier. Où d'autres ne voyaient rien de plus que les codes de leur caste, où d'autres ne ressentaient aucun appel du devoir en dehors de celui de leur Pierre de Foyer, j'ai osé rêver le rêve d'Ar, pour que cessent enfin les guerres insensées, les effusions de sang et la terreur; que cessent l'anxiété et le danger, la vengeance et la Cruauté qui assombrissent notre vie; j'ai rêvé qu'il pourrait jaillir des cendres des conquêtes d'Ar un monde nouveau, un monde d'honneur et d'ordre, de puissance et de justice.

— Ta justice, fis-je remarquer.

— La mienne, si tu veux, admit-il.

Marlenus posa la Pierre du Foyer sur le sol devant lui et tira son épée, qu'il posa en travers de ses "genoux. Il ressemblait à quelque antique et terrible dieu de la guerre.

— Sais-tu, Tarnier, qu'il n'y a pas de justice sans épée ? (Il abaissa sur moi un sourire amer.) C'est une terrible vérité, réfléchis-y donc soigneusement. (Il marqua une pause.) Sans ceci, reprit-il en touchant sa lame, il n'y a rien: ni justice, ni civilisation, ni société, ni communauté, ni paix. Sans l'épée, il n'y a rien.

— De quel droit, ripostai-je, est-ce l'épée de Marlenus qui doit apporter la justice sur Gor ?

—

Tu ne comprends pas, répliqua Marlenus, le droit proprement dit – ce droit dont tu parles avec tant de vénération – doit son existence même à l'épée.

—

Je crois que c'est faux, dis-je.

Je changeai de position, et même ce faible mouvement rendit douloureuses les entailles du fouet sur mon dos. Marlenus était patient.

—

Avant l'épée, reprit-il, il n'y avait ni droit ni justice, seulement des faits, un monde de ce qui est et de ce qui n'est pas, plutôt qu'un monde de ce qui devrait être et de ce qui ne devrait pas être. Il n'y a pas de justice avant que l'épée la crée, l'établisse, la garantisse, lui donne substance et signification. (Il souleva l'arme, maniant la lourde lame de métal comme si c'était un fétu de paille.) D'abord l'épée, conclut-il, puis le gouvernement, puis la loi, puis la justice !

— Mais, demandai-je, et le rêve d'Ar, ce rêve dont tu as parlé, ce rêve que tu croyais juste de réaliser?

—

Oui ? incita Marlenus.

— Est-ce un rêve juste ?

— C'est un rêve juste.

— Et pourtant, objectai-je, ton épée n'a pas encore trouvé la force de le réaliser.

Marlenus me regarda pensivement, puis il rit.

—

Par les Prêtres-Rois, dit-il, je crois que j'ai perdu la partie !

Je haussai les épaules, geste assez incongru quand on est enchaîné ; cela me fit mal.

— Mais, poursuivit Marlenus, si ce que tu dis est vrai, comment séparerons-nous les rêves justes des rêves injustes ?

La question me parut difficile.

— Je vais te le dire, reprit Marlenus en riant. (Il tapota la lame d'un geste affectueux.) Avec ceci!

L'Ubar se leva et remit son épée au fourreau. Comme si c'était un signal, plusieurs de ses tarniers entrèrent dans la caverne et se saisirent de moi.

—

Empalez-le ! ordonna Marlenus.

Les tarniers se mirent à déverrouiller les fers de sorte que je puisse être empalé librement sur la lance, peut-être pour qu'en me débattant je procure un spectacle plus intéressant à l'assistance.

Tout en moi était engourdi, même mon dos qui aurait probablement été un foyer de souffrances atroces si je n'avais pas été absorbé par l'imminence de ma mort.

— Ta fille Talena est vivante ! lançai-je à Marlenus. Il n'avait pas posé de questions et ne paraissait

pas s'y intéresser. Pourtant, s'il était tant soit peu humain, je présumais que cet homme lointain, royal, obsédé par son rêve, désirerait savoir.

— Elle aurait rapporté un millier de tarns, commenta Marlenus. Procédez à l'empalement !

Les tarniers serrèrent plus fort mes bras. Deux autres enlevèrent la lance de tharlarion de sa crevasse et l'apportèrent. Elle allait être enfoncée dans mon corps et je serais ensuite soulevé avec elle et mis en place.

— C'est ta fille, dis-je à Marlenus. Elle est vivante !

—

T'a-t-elle fait sa soumission ? demanda Marlenus.

—

Oui.

— Alors, elle tenait plus à sa vie qu'à mon honneur !

Brusquement, ma sensation d'engourdissement,

d'impuissance, disparut, comme balayée par un accès de fureur.

— Au diable ton honneur ! hurlai-je. Au diable ta foutue saloperie d'honneur !

Sans m'en rendre compte, je m'étais secoué et j'avais fait lâcher prise, comme s'il s'était agi d'enfants, aux deux tarniers qui m'empoignaient par les bras, et je me lançai sur Marlenus que je frappai violemment au visage, l'obligeant à

reculer, grimaçant de stupéfaction et de douleur. Je me retournai juste à temps pour écarter d'un coup de poing la lance d'empalement au moment où, portée par deux hommes, elle plongeait dans mon dos. Je la saisis, lui imprimai un mouvement de torsion et, m'en servant comme d'une barre étayée par les deux hommes, je bondis et leur assenai des coups de pied.

J'entendis deux cris de souffrance et me retrouvai la lance à la main. Cinq ou six tarniers accoururent par la large ouverture de la petite caverne, mais je m'élançai en brandissant la lance parallèlement à mon corps et les frappai avec une force quasi surhumaine, les précipitant dans le vide du haut de la corniche, près de l'entrée de la caverne. Leurs hurlements se confondirent avec les cris de rage des autres tarniers qui s'avançaient pour me capturer.

Un tarnier ajusta une arbalète mais, à l'instant même, je projetai la lance et il s'écroula à la renverse, la hampe de l'arme saillant de sa poitrine, pendant que le carreau de l'arbalète ricochait sur le rocher au-dessus de ma tête avec un jaillissement d'étincelles. L'un des hommes que j'avais frappés du pied se tordait sur le sol près de moi. Je tirai l'épée qu'il avait dans son fourreau et abattis le premier des tarniers qui arrivait sur moi, puis blessai le second, mais je fus refoulé vers le fond la caverne. J'étais perdu, mais résolu à bien mourir.

Pendant que je combattais, j'entendis le rire léonin Marlenus derrière moi en voyant ce qui avait été simple empalement tourner à la bataille selon son coeur. Comme j'avais un moment de répit, je pivotai pour lui faire face, avec l'espoir d'en finir avec l'Ubar lui-même, mais, ce faisant, les fers que j'avais portés me frappèrent violemment au visage et à la gorge, lancés comme une hache par Marlenus. Je suffoquai secouai la tête pour chasser le sang de mes yeux à

cet instant, je fus saisi par trois ou quatre tarniers de l'Ubar.

— Bravo, jeune Guerrier ! complimenta Marlenus. J'ai eu envie de voir si tu mourrais comme un esclave ! (Il s'adressa à ses hommes en me désignant.) Est-ce que ce Guerrier n'a pas gagné le droit à la mort par les tarns ?

— Certes, acquiesça un des tarniers qui tenait un morceau de tunique en tampon sur sa cage thoracique tailladée. Je fus traîné au-dehors et l'on attacha des liens de fibres à mes poignets et à mes chevilles. Les autres extrémités de ces liens furent alors fixées par de larges courroies de cuir à

deux tarns, dont l'un était mon propre géant noir.

— Tu vas être écartelé, déclara Marlenus. Pas agréable non plus, mais mieux que l'empalement !

Je fus attaché solidement. Un tarnier monta l'un des tarns ; un autre monta le second.

— Je ne suis pas encore mort! déclarai-je.

C'était idiot comme réflexion, mais j'avais l'impression que mon heure n'était pas encore venue. Marlenus ne se gaussa pas de moi.

— C'est toi qui as volé la Pierre du Foyer d'Ar, dit-il. Tu as de la chance !

— Personne ne peut échapper à la mort par les tarns, commenta un de ses hommes.

Les guerriers de l'Ubar reculèrent pour donner de l'espace aux tarns.

Marlenus, quant à lui, s'agenouilla dans l'obscurité pour vérifier les nœuds des liens de fibres, qu'il serra avec soin. Comme il s'assurait des nœuds à mes poignets, il m'adressa la parole.

— Veux-tu que je te tue maintenant? demanda-t-il à voix basse. La mort par les tarns est une mort affreuse.

Sa main, cachée à ses hommes par son corps, était sur ma gorge. J'avais l'impression qu'elle l'aurait facilement broyée.

— Pourquoi cette mansuétude ?

— Par égard pour une jeune fille, répondit-il. — Mais pourquoi ?

— À cause de l'amour qu'elle te porte.

— Ta fille me hait! objectai-je.

— Elle a accepté d'être la compagne de Pa-Kur l'Assassin afin que tu aies une petite chance de vie sur le Cadre d'Humiliation.

— Comment sais-tu cela? demandai-je.

— C'est de notoriété publique dans le camp de Pa-Kur, répondit Marlenus. (Je le devinai qui souriait dans l'obscurité.) Moi-même, en tant qu'un des Affligés, l'ai appris de Mintar, de la Caste des Marchands. Les Marchands doivent garder leurs amis des deux côtés de la barricade, car qui sait si Marlenus ne pourra pas de nouveau s'asseoir sur le trône d'Ar ?

Je dus émettre un cri de joie, car Marlenus mit vivement sa main sur ma bouche.

Il ne me demanda plus s'il devait me tuer. Il se redressa, s'éloigna sous l'aile battante des tarns et fit un geste d'adieu.

— Au revoir, Guerrier ! cria-t-il.

Avec une embardée qui me donna la nausée et une sèche secousse douloureuse, les deux tarniers firent s'élever leurs oiseaux. Pendant un instant, je fus balancé entre ceux-ci puis, à une trentaine de mètres en l'air, les tarniers, sur un signal convenu - un bref coup de sifflet venu du sol -, dirigèrent leurs oiseaux dans des directions opposées. La soudaine sensation d'arrachement sembla me déchirer le corps. Je crois que j'ai crié sans le vouloir. Les oiseaux tiraient en sens contraire, arrêtés dans leur vol, chacun essayant de se séparer de l'autre. De temps en temps, la souffrance connaissait un instant de répit étourdissant lorsque l'un ou l'autre des oiseaux n'arrivait plus à tendre les cordes. J'entendais les jurons des tarniers au-dessus de moi et aperçus une ou deux fois l'éclair de l'aiguillon qui frappait. Alors les oiseaux recommençaient à tirer de tout leur poids sur les cordes, provoquant un nouvel et atroce arrachement. Tout à coup résonna un bruit de déchirement - une des cordes des poignets se rompait. Sans réfléchir, mais réagissant automatiquement, avec un élan de joie, je saisis l'autre corde et m'efforçai de la faire passer par-dessus ma main. Lorsque l'oiseau se remit à tirer, je ressentis une vive douleur à l'instant où ma main fut écorchée, mais la corde fila comme une flèche dans l'obscurité et je me retrouvai suspendu pas les chevilles au bout des autres cordes. Les tarniers ne se rendraient peut-être compte qu'au bout d'un moment de ce qui s'était passé. La première idée serait que mon corps avait été déchiré en deux et les ténèbres cacheraient la vérité jusqu'à ce que le tarnier tire sur les cordes pour vérifier le poids de leur fardeau.

J'opérai un rétablissement et commençai à grimper le long d'une des deux cordes menant au grand oiseau audessus de moi. En quelques instants frénétiques, j'eus atteint les courroies de selle de l'oiseau et je me halai près des anneaux auxquels étaient accrochées les armes.

C'est alors que le tarnier m'aperçut. Il poussa un cri de rage en tirant son épée. Il donna un coup de pointe dans ma direction et je me glissai jusqu'à une des serres de l'oiseau qui cria et devint rétif. D'une main, toujours cramponné à la serre, je détachai les sangles. En un instant, à cause des mouvements désordonnés de l'oiseau, la selle entière à

laquelle le tarnier était fixé par des courroies se dégagea du dos de l'oiseau et plongea en tourbillonnant dans le vide. J'entendis le hurlement du tarnier, puis ce fut soudain le silence.

L'autre tarnier devait être alerté maintenant. Chaque seconde était précieuse. Risquant le tout pour le

tout, je bondis dans l'obscurité pour attraper les rênes de l'oiseau et ma main tâtonnante parvint à saisir le collier-guide. La traction subite vers le bas provoqua chez l'oiseau la réaction que j'espérais, la même que si j'avais tiré sur la rêne quatre. Il descendit immédiatement et, une minute plus tard, j'étais à terre sur une sorte de plateau accidenté. Il y avait un halo de lumière rouge au-dessus des montagnes et je compris que l'aurore approchait. Mes chevilles étaient toujours liées à

l'oiseau et je dénouai rapidement les cordes.

Dans le premier rayon de clarté matinale je vis, à

quelques centaines de mètres de là, ce que j'avais espéré

trouver - la selle et le corps désarticulé du tarnier. Je laissai aller l'oiseau et courus vers la selle prendre l'arbalète qui, à

ma grande joie, était intacte. Aucun des carreaux ne s'était échappé du carquois. Je bandai l'arme et en plaçai un sur la glissière. J'entendais un autre tarn voler au-dessus de moi. Comme il se précipitait pour la mise à mort, son tarnier aperçut trop tard mon arbalète épaulée. Le projectile le laissa affaissé, sans vie, sur la selle.

Le tarn, mon géant noir de Ko-ro-ba, atterrit et s'avança majestueusement. J'attendis, le coeur serré, jusqu'à ce qu'il lance la tête par-dessus mon épaule, tendant le cou pour que je l'épouille. Complaisamment, je récoltai une ou deux poignées de poux que je plaquai contre sa langue comme des bonbons. Puis je lui donnai une tape affectueuse sur la patte, grimpai en selle, laissai choir le tarnier mort par terre et m'attachai avec la courroie de selle.

Je débordais d'entrain. J'avais de nouveau des armes et mon tarn. Il y avait même un aiguillon et un paquetage de selle. Je pris mon vol sans plus penser à Ko-ro-ba ni à la Pierre du Foyer. Bêtement, peut-être, mais avec un invincible optimisme, je fis monter le tarn au-dessus des Voltaï et le dirigeai vers Ar.

DANS LE CAMP DE MINTAR

Ar; ville assiégée et intrépide, offrait un spectacle magnifique. Ses splendides et audacieux cylindres miroitants se dressaient avec fierté derrière les remparts de marbre d'un blanc neigeux, des remparts qui étaient doubles: le premier haut d'environ cent mètres; le second, séparé du premier par une vingtaine de mètres, haut de cent vingt mètres, des murs assez larges pour y mener de front six chariots tirés par des tharlarions sur leur sommet. Tous les cinquante mètres, des tours s'élevaient en saillie de façon à exposer au tir des archers, par leurs nombreuses meurtrières, tous ceux qui tenteraient l'escalade des remparts. Au-dessus de la ville, depuis les remparts jusqu'aux cylindres et entre les cylindres, j'apercevais de temps à autre le soleil qui se reflétait sur les fils métalliques antitarns oscillants, littéralement des centaines de milliers de fils ténus, presque invisibles, tendus en un filet protecteur par-dessus la cité. Faire descendre l'oiseau à travers un tel enchevêtrement de fils était une tâche presque impossible. Ces fils métalliques trancheraient net les ailes d'un tare plongeant vers le sol. À l'intérieur de la cité, les Initiés, qui avaient pris le pouvoir peu après la fuite de Marlenus, devaient avoir déjà

mis en service les citernes prévues pour les sièges et commencé à rationner les provisions des énormes cylindres à

grains. Une cité comme Ar, convenablement dirigée, pouvait soutenir un siège pendant une génération.

Au-delà des remparts se trouvaient les lignes d'investissement de Pa-Kur, déployées avec toute l'habileté

des ingénieurs militaires les plus expérimentés de Gor. À

quelques centaines de mètres du rempart, juste hors de portée d'arbalète, des milliers de prisonniers et d'Esclaves de Siège s'affairaient à creuser un fossé gigantesque. Une fois terminé, il aurait presque vingt mètres de large pour une profondeur à peu près équivalente. En arrière du fossé, des esclaves amoncelaient la terre qui avait été extraite, la tassaient et la battaient pour en faire un rempart. Sur le sommet de ce dernier, là où il était achevé, il y avait de nombreux pavois, des écrans mobiles en bois pour abriter les archers et l'approvisionnement en projectiles légers. Entre le fossé et l'enceinte de la Cité, sous le couvert de l'obscurité, des milliers de pieux taillés en pointe avaient été

plantés, inclinés vers les remparts. Je savais que les plus dangereux des dispositifs de ce genre étaient invisibles. En fait, dans plusieurs des espaces entre les pieux, il y avait probablement des fosses couvertes au fond desquelles d'autres pieux aiguisés étaient enfoncés. De plus, à moitié

enterrés dans les sables parmi les pieux et fixés à des blocs de bois, se trouvaient des crochets de fer ressemblant beaucoup à ceux employés autrefois sur la Terre et parfois appelés piques.

Derrière le grand fossé dont il était séparé par quelques centaines de mètres, il y en avait un autre plus petit, de quelque six mètres de largeur et autant de profondeur, également avec un rempart formé avec la terre des déblais. Surmontant ce rempart, se dressait une palissade de troncs, taillés en pointe à l'extrémité. Tous les cent mètres environ, une porte en troncs d'arbres était aménagée dans le rempart.

Derrière étaient installées les innombrables tentes des hordes de Pa-Kur.

Çà et là, parmi les tentes, des tours de siège étaient en construction. On en voyait neuf. Qu'elles dépassent en hauteur les remparts d'Ar était inconcevable mais, avec leurs béliers, elles tenteraient de pratiquer des brèches dans le bas. Les tamiers se chargeraient d'attaquer les remparts par en haut. Quand Pa-Kur serait prêt à donner l'assaut, des ponts seraient jetés par-dessus les fossés. Les tours de siège seraient roulées par ces ponts jusqu'aux remparts d'Ar. Sur ces ponts passerait sa cavalerie de tharlarions. Sur eux, ses hordes déferleraient. Des engins légers, principalement des catapultes et des balistes, seraient transportés par-dessus les fossés grâce à des attelages de tarns.

Un aspect du siège que je, savais devoir exister, mais qu'évidemment je ne pouvais pas voir, était le duel subtil des mines et contre-mines qui se livrait entre le camp de Pa-Kur et la Cité d'Ar. En ce moment même, de nombreux tunnels étaient creusés en direction de la Cité et, depuis Ar, des contre-tunnels allaient à leur rencontre. Une partie des combats les plus terribles du siège aurait sans doute lieu à

une grande profondeur, dans les confins étroits, nauséabonds, éclairés par des torches, de ces couloirs sinueux, dont certains étaient à peine assez larges pour permettre à un homme de ramper. Bien des tunnels s'effondreraient, d'autres seraient inondés. Étant donné la profondeur des fondations des puissants murs d'Ar et la couche de roche sur laquelle elles étaient accrochées, qu'on réussisse à miner les remparts au point d'en démolir une longueur appréciable était extrêmement improbable mais, si l'un des tunnels arrivait tout de même à passer dessous sans être décelé, il pourrait sûrement servir à infiltrer un groupe de soldats dans la cité la nuit venue, en assez grande quantité pour maîtriser les gardes d'une porte et exposer Ar à l'assaut du gros des forces de Pa-Kur.

Je remarquai une chose qui me surprit un instant. PaKur n'avait pas protégé ses arrières avec l'habituel troisième fossé flanqué de son rempart. Je voyais des fourrageurs et des marchands entrer et sortir librement du camp. Je me dis qu'il n'avait rien à craindre et, en conséquence, avait décidé

de ne pas employer ses prisonniers et ses esclaves à des travaux qui n'étaient pas, indispensables et qui prenaient du temps. Pourtant, il semblait avoir commis une erreur, du moins d'après les manuels traitant des méthodes de siège. Si j'avais eu à ma disposition une force considérable de soldats, j'aurais pu tirer parti de cette erreur.

Je fis descendre le tarn près des dernières rangées de tentes de Pa-Kur, là où finissait son camp, à une dizaine de pasangs de la Cité. Je ne fus pas trop étonné que personne ne m'interpelle. L'arrogance de Pa-Kur, ou simplement son assurance raisonnée, était telle qu'aucune sentinelle, aucun mot de passe ou signe de reconnaissance n'avait été prévu à

l'arrière du camp. Conduisant le tarn, j'entrai dans le camp avec autant de désinvolture que si je venais dans une fête foraine ou une foire. Je n'avais aucun plan réaliste ou bien défini, mais j'étais décidé à trouver Talena et à fuir, ou à

mourir en essayant.

J'arrêtai une jeune esclave qui se hâtait et demandai le chemin du camp de Mintar, de la Caste des archands, persuadé qu'il devait être revenu avec la horde au coeur du pays d'Ar. La jeune femme, qui allait faire une course, n'était pas contente d'être retardée mais, sur Gor, il est imprudent pour les

esclaves de ne pas répondre à la question d'un homme libre. Elle cracha dans sa main les pièces de monnaie qu'elle avait dans la bouche et m'apprit ce que je voulais savoir. Peu de vêtements goréens sont déformés par des poches. Le tablier de travail des artisans est une exception.

Bientôt, le coeur battant à coups redoublés, les traits dissimulés par le casque que j'avais pris au guerrier dans les Voltaï, j'approchai du camp de Mintar. À l'entrée, il y avait une cage gigantesque en fil de fer, une cage provisoire pour les tarns. Je lançai un tarnet d'argent au tarnier qui la gardait et lui ordonnai de prendre soin de l'oiseau, de le panser, de le nourrir et de veiller à ce qu'il soit prêt au moindre signal. Ses protestations furent réduites au silence par un tarnet supplémentaire.

J'errai aux abords du camp de Mintar qui, à l'instar de beaucoup de camps de marchands, était isolé du campement principal par une solide clôture de branches entrelacées. Audessus de ce complexe, comme s'il s'agissait d'une petite ville en état de siège, s'étendait un lacs de fils de fer en protection contre les tarns. Le complexe de Mintar s'étendait sur plusieurs arpents de terrain: c'était le plus grand comptoir marchand du campement. J'atteignis enfin la zone des corrals de tharlarions. J'attendis qu'un des gardiens de la caravane passe. Il ne me reconnut pas.

Je jetai un coup d'œil pour m'assurer que personne ne me regardait, j'escaladai avec légèreté la clôture de branchages et atterris à l'intérieur parmi un groupe de gros tharlarions. J'avais eu soin de vérifier que le corral dans lequel je sautais ne contenait pas de lézards de selle, les hauts tharlarions, ceux montés par Kazrak et ses lanciers. Les lézards de cette variété ont un caractère emporté en même temps qu'un régime de carnivore, et je n'avais aucune envie d'attirer l'attention sur moi en me frayant un chemin parmi eux à coups de hampe de lance.

Leurs congénères plus placides, les gros tharlarions, levèrent à peine leur museau des auges. Masqué par les lourds corps paisibles, certains aussi massifs qu'un autobus, je me faufilai vers la paroi intérieure du corral.

Ma chance continuait ; j'escaladai cette paroi et retombai sur le sentier tracé par les piétinements entre le corral et les tentes des hommes de Mintar. Normalement, le camp d'un marchand est disposé géométriquement comme les mieux organisés des camps militaires, contrairement à

l'amalgame que constituait celui de Pa-Kur, et, nuit après nuit, chacun monte sa tente dans la même position relative. Tandis que le camp militaire est généralement disposé en une série de carrés concentriques, qui reflètent le principe quadruple de l'organisation militaire habituelle sur Gor, le camp du marchand est disposé en cercles concentriques, les tentes des gardes occupant le cercle extérieur, tandis que les logements des artisans, des conducteurs, des serviteurs et des esclaves occupent les cercles intérieurs, le centre étant réservé au marchand, à ses marchandises et à sa garde personnelle.

C'est avec cela en tête que j'avais franchi la clôture là où

je l'avais fait. Je cherchais la tente de Kazrak qui se trouvait dans le cercle extérieur, près des corrals de tharlarions. Mes calculs étaient exacts et, en un instant, je m'étais glissé sous l'armature en forme de dôme de sa tente. Je jetai l'anneau que je tenais, avec l'écusson de Cabot, sur sa natte de couchage.

J'attendis dans la tente sombre pendant ce qui me sembla un temps interminable Enfin, la silhouette lasse de Kazrak, casque en main, se courba pour entrer. J'attendis en silence dans l'ombre. Il franchit

le seuil, lança son casque sur la natte et se mit à détacher son épée. Je ne dis toujours rien, pas tant qu'il tenait une arme car; par malheur, la première chose qu'un guerrier goréen est susceptible de faire en trouvant un inconnu dans sa tente, c'est de le tuer, la seconde de s'enquérir de son identité. Je vis l'étincelle de l'allume-feu de Kazrak et quand, à sa lueur, j'aperçus brièvement ses traits, le chaud courant de l'amitié m'envahit. Il alluma la petite lampe suspendue, une mèche plongée dans de l'huile de tharlarion contenue dans une coupe de cuivre et, à sa lumière tremblotante, se tourna vers la natte. À peine l'avait-il fait qu'il tomba à genoux sur la natte et ramassa l'anneau.

—
Par les Prêtres-Rois ! s'écria-t-il.

Je bondis à travers la tente et plaquai mes mains sur sa bouche. Pendant un moment, nous luttâmes avec frénésie.

— Kazrak ! dis-je.

Je libérai sa bouche. Il me saisit à pleins bras et me pressa contre sa poitrine, les yeux remplis de larmes. Je le repoussai joyeusement.

—
Je t'ai cherché, m'apprit-il. Pendant deux jours, j'ai suivi les rives du Vosk. J'aurais coupé les cordes pour te délivrer !

— C'est de l'hérésie, lui rappelai-je en riant.

— Hérésie si tu veux. Je voulais te délivrer !

—
Nous voilà de nouveau ensemble, répliquai-je simplement.

—
J'ai trouvé le cadre, reprit Kazrak, à un demipasang du Vosk. Il était cassé. Je t'ai cru mort.

Cet homme brave pleura et j'eus aussi envie de pleurer de joie parce qu'il était mon ami. Affectueusement, je le pris aux épaules et le secouai. J'allai vers son coffre, près de la natte, et sortis son flacon de vin de Ka-la-na dont j'avalai une bonne lampée, puis le lui fourrai dans les mains. Il vida le flacon d'un seul coup et essuya d'un revers de main sa barbe tachée du jus rouge de la boisson fermentée.

— Nous voilà de nouveau ensemble, dit-il à son tour. Nous voilà de nouveau ensemble, Tarl de Bristol, mon frère d'armes !

Kazrak et moi nous sommes assis dans sa tente et je lui racontai mes aventures qu'il écouta en secouant la tête.

—
Tu es marqué par le destin et par la chance, reconnut-il, choisi par les Prêtres-Rois pour accomplir des exploits !
—

La vie est courte, répliquai-je. Parlons de choses que nous connaissons.

— En cent générations, parmi les milliers de chaînes du destin, il n'y en a qu'une comme la tienne !

Il y eut un bruit à l'entrée de la tente de Kazrak; je replongeai dans l'ombre.

C'était l'un des conducteurs de confiance de Mintar, celui qui guidait les animaux porteurs de la litière du marchand.

Sans jeter un coup d'œil dans la tente, l'homme s'adressa directement à Kazrak.

—
Kazrak et son hôte, Tarl de Bristol, veulent-ils bien m'accompagner à la tente de Mintar, de la Caste des Marchands ? demanda-t-il.

Kazrak et moi fûmes stupéfaits, mais nous nous levâmes pour le suivre. L'obscurité était maintenant complète et, comme je portais mon casque, il n'y avait aucun risque qu'un passant me reconnaisse. Avant de quitter la tente de Kazrak, je plaçai l'anneau de métal rouge avec l'écusson de Cabot dans mon escarcelle. Jusque-là, j'avais porté l'anneau presque avec arrogance mais, à présent, il me semblait, pour plagier un dicton connu, que la discrétion est la meilleure part de la fierté.

La tente de Mintar était en forme de dôme comme les autres de son camp : un énorme dôme. Toutefois, non seulement en dimensions mais aussi en splendeur d'installation, c'était un palais de soie. Nous passâmes au milieu des gardes à l'entrée. Au centre de la grande tente, assis seuls sur des coussins devant un petit feu, se tenaient deux hommes de part et d'autre une table à jeux. L'un était Mintar, de la Caste des Marchands, sa grande masse reposant sur les coussins comme un sac de farine ; l'autre, un géant, portait un costume d'Affligé, mais le portait comme l'aurait fait un roi. Il était assis jambes croisées, le dos droit et la tête haute, à la manière d'un guerrier. Je n'eus pas besoin d'approcher pour reconnaître cet homme-là. C'était Marlenus.

— N'interrompez pas le jeu! ordonna-t-il.

Kazrak et moi restâmes de côté.

Mintar était perdu dans ses réflexions, ses petits yeux fixés sur les carrés rouges et jaunes de l'échiquier. Après avoir constaté notre présence, Marlenus tourna lui aussi son attention vers le jeu. Une lueur rusée s'alluma brièvement dans les petits yeux de Mintar et sa main grasse plana, hésitant un instant, au-dessus d'une des pièces de l'échiquier aux cent cases, un Tarnier posé au centre. Il la toucha, se risqua à la déplacer. Un rapide échange suivit, comme une réaction en chaîne, aucun des deux hommes ne s'attardant à peser ses coups. Le Premier Tarnier prit le Premier Tarnier, le Second Lancier répliqua en neutralisant le Premier Tarnier, la Cité neutralisa le Second Lancier, l'Assassin

prit la Cité, l'Assassin fut liquidé par le Second Tarnier, le Second Tarnier par l'Esclave à la Lance, l'Esclave à la Lance par son homologue.

Mintar se laissa aller contre les coussins.

—

Tu as pris la Cité, dit-il, mais pas la Pierre du Foyer. (Ses yeux brillaient de plaisir.) J'ai laissé faire cela afin de pouvoir capturer l'Esclave à la Lance. Concluons à présent la partie. L'Esclave à la Lance me donne l'avantage dont j'ai besoin. Un avantage petit, mais décisif.

Marlenus eut un sourire plutôt sardonique.

— Mais la position doit peser son poids dans toute décision, fit-il remarquer.

Alors, d'un geste impérieux, Marlenus poussa son Ubar dans la ligne qu'avait ouverte la capture de l'Esclave à la Lance par Mintar. La pièce mettait en prise la Pierre du Foyer.

Mintar inclina la tête avec une feinte cérémonie, un sourire mi-figue, mi-raisin sur son visage gras, et effleura d'un doigt court son propre Ubar qu'il fit tomber.

— C'est la faiblesse de mon jeu, se lamenta-t-il. Je suis toujours trop âpre au gain, si petit soit-il. Marlenus tourna les yeux vers Kazrak et moi.

—

Mintar, dit-il, m'enseigne la patience. D'ordinaire, c'est un maître de la défense.

Mintar sourit.

- Et Marlenus invariablement un maître de l'attaque.

- Un jeu absorbant, reprit Marlenus presque distraitement. Pour certains, ce jeu tient lieu à la fois de musique et de femmes. Il leur donne du plaisir. Il les aide à oublier. C'est à

la fois du vin de Ka-la-na et la nuit pendant laquelle on boit ce vin.

Ni Kazrak ni moi ne soufflâmes mot.

— Tenez, poursuivit Marlenus en remettant les pièces en place, je me suis servi de l'Assassin pour prendre la Cité. Puis l'Assassin est abattu par un Tarnier... variation qui manque d'orthodoxie mais qui intéressante!

—

Et le Tarnier est abattu par un Esclave à la Lance, fis-je observer.

- Exact, dit Marlenus en secouant la tête, mais c'est ainsi que j'ai gagné.

—
Et Pa-Kur est l'Assassin, continuai-je.

—
Oui, admit Marlenus, et Ar est la Cité.

—
Et je suis le Tarnier? demandai-je.

— Oui, convint Marlenus.

—
Et qui est l'Esclave à la Lance? questionnai-je.

— Est-ce que cela compte ? objecta Marlenus en faisant glisser entre ses doigts plusieurs Esclaves à la Lance qu'il laissa tomber un par un sur l'échiquier. N'importe lequel peut s'en charger.

— Si l'Assassin conquiert la Cité, dis-je, le règne des Initiés cessera et la horde finira par se disperser avec son butin en laissant une garnison.

Mintar se carra, enfonçant sa grosse masse plus rofondément dans les coussins.

— Le jeune Tarnier joue bien, commenta-t-il.

—
À la chute de Pa-Kur, continuai-je, la garnison sera divisée et les temps seront mûrs pour une révolution...

- Conduite par un Ubar, acheva Marlenus en ardent fixement la pièce qu'il tenait dans sa main.

C'était un Ubar. Il la plaqua violemment sur l'échiquier, projetant les autres pièces sur les coussins de soie.

—
Par un Ubar ! s'exclama-t-il.

—
Tu es prêt, demandai-je, à remettre la Cité à Pa-Kur, à

ce que sa horde fasse irruption dans les cylindres, à ce que la Cité soit pillée et brûlée, la population détruite ou réduite en esclavage ?

Je frissonnai involontairement à la pensée des hordes effrénées de Pa-Kur parmi les tours d'Ar,

massacrant, pillant, brûlant, violant ou, pour parler comme les Goréens, inondant les ponts de sang.

Les yeux de Marlenus étincelèrent.

— Non, dit-il, mais Ar tombera. Les Initiés sont uniquement capables de marmonner des prières aux Prêtres-Rois, de fixer les détails de leurs innombrables sacrifices dénués de sens. Ils ont soif de pouvoir politique mais ne savent ni le comprendre ni l'exercer. Ils ne soutiendront jamais un siège bien organisé. Ils ne garderont jamais la Cité.

— Ne peux-tu entrer dans la ville et reprendre le pouvoir?

demandai-je. Tu rapporterais la Pierre du Foyer. Tu rassemblerais des partisans.

— Oui, acquiesça Marlenus, je pourrais rapporter la Pierre du Foyer - et il y en a qui me suivraient, mais ils ne sont pas assez nombreux, pas assez. Combien voudront se rallier à la bannière d'un hors-la-loi ? Non, le pouvoir des Initiés doit d'abord être annihilé.

—

As-tu un moyen d'entrer dans la Cité ? Marlenus me regarda attentivement.

—

Peut-être, dit-il.

— Alors, j'ai une contre-proposition. Attaque-toi aux Pierres du Foyer de ces Cités Tributaires d'Ar - elles sont gardées dans le Cylindre Central. Si tu t'en empares, tu peux diviser la horde de Pa-Kur en donnant les Pierres aux contingents des Cités Tributaires à condition qu'ils se retirent. S'ils n'acceptent pas, détruis les Pierres.

—

Les soldats des Douze Cités Tributaires, répliqua-t-il, veulent du butin, la vengeance, les femmes d'Ar, pas seulement les Pierres.

—

Peut-être certains d'entre eux combattent-ils pour leur liberté... pour le droit de garder leur Pierre du Foyer, insistai-je. La horde de Pa-Kur n'est certainement pas composée uniquement d'aventuriers et de mercenaires. (Remarquant l'intérêt de l'Ubar, je poursuivis :) D'autre part, peu nombreux sont les soldats de Gor, si barbares qu'ils puissent être, qui risqueraient la destruction de la Pierre du Foyer de leur Cité, du Porte-Bonheur de leur ville natale.

—

Mais, riposta Marlenus en fronçant les sourcils, si le siège est levé, les Initiés resteront au pouvoir.

— Et Marlenus ne reprendra pas le trône d'Ar, mais la Cité

sera en sûreté. (Je dévisageai Marlenus, et le sondai.) Qu'est-ce qui t'est le plus cher, Ubar, ta Cité ou ton titre ?

Cherches-tu le bien-être d'Ar ou ta gloire personnelle ?

Marlenus se leva brusquement, rejetant sa tunique jaune d'Affligé et tirant sa lame du fourreau dans un éclair de métal.

— Un Ubar, s'écria-t-il, ne répond à une telle question qu'avec son épée !

Mon arme, elle aussi, avait jailli de son fourreau presque simultanément. Nous nous sommes affrontés pendant un long, terrible moment; puis Marlenus rejeta la tête en arrière et rit de son grand rire léonin.

— Ton plan est bon, déclara-t-il. Mes hommes et moi entrerons dans la Cité cette nuit !

--Et j'irai avec toi.

— Non ! dit Marlenus. Les hommes d'Ar n'ont pas besoin de l'aide d'un Guerrier de Ko-ro-ba.

— Peut-être, suggéra Mintar, le jeune Tarnier pourrait-il s'occuper du problème de Talena, fille de Marlenus..

—

Où est-elle? demandai-je.

—

Nous n'en sommes pas certains, répondit Mintar, mais elle est gardée, croit-on, dans les tentes de Pa-Kun Kazrak prit la parole pour la première fois.

—

Le jour où Ar tombera, elle épousera Pa-Kur et régnera avec lui. Il espère que cela encouragera les survivants d'Ar à

l'accepter, lui, comme leur Ubar légitime. Il se proclamera leur libérateur, leur sauveur du despotisme des Initiés, le restaurateur de l'ordre ancien de la gloire de l'Empire. Mintar disposait distraitemment les pièces sur l'échiquier, d'abord d'une façon puis d'une autre.

—

En gros, telles que sont maintenant placées les pièces, dit-il, la jeune fille n'a pas d'importance, mais il n'y a que les Prêtres-Rois qui puissent prévoir toutes les variations possibles. Il serait peut-être bon d'enlever la jeune fille de l'échiquier.

Ce disant, il prit une pièce, la consorte de l'Ubar, ou Ubara, sur l'échiquier et la laissa tomber dans le coffret du jeu.

Marlenus baissa les yeux vers l'échiquier, les poings crispés.

—

Oui, convint-il, il faut la retirer du jeu, mais pas simplement pour des raisons de stratégie. Elle m'a déshonoré

! (Il me lança un regard mauvais.) Elle a été seule avec un guerrier... elle a fait sa soumission... elle s'est même engagée à s'asseoir à côté d'un assassin.

— Elle ne t'a pas déshonoré, protestai-je.

— Elle a fait sa soumission ! maintint Marlenus.

— Seulement pour sauver sa vie, dis-je.

—

Et d'après la rumeur, intervint Mintar sans lever les yeux de l'échiquier, elle s'est fiancée à Pa-Kur seulement afin qu'un certain tarnier qu'elle aimait puisse avoir une petite chance de survie.

—

Elle aurait rapporté pour son prix d'épouse un millier de tarns, répliqua Marlenus amèrement, et maintenant, elle vaut moins qu'une esclave instruite !

—

C'est ta fille ! soulignai-je, tandis que ma colère montait.

— Si elle était ici en ce moment, je l'étranglerais ! riposta Marlenus.

—

Et moi, je te tuerais ! lançai-je.

—

Eh bien, alors, dit Marlenus en souriant, peut-être que je me bornerais à la battre et à la jeter, nue, à mes tarniers.

— Et je te tuerais quand même ! répétai-je.

—

L'un de nous tuerait l'autre, en fait, répliqua Marlenus en me regardant attentivement.

— N'as-tu donc aucune affection pour elle ? demandai-je. Marlenus parut un instant perplexe.

— Je suis un Ubar, dit-il.

Il enveloppa de nouveau son corps gigantesque dans le vêtement des Affligés et reprit le bâton noueux qu'il portait. Il rabattit le capuchon de la tunique jaune sur son visage, prêt à partir, puis se tourna encore une fois vers moi. Il m'enfonça le bâton dans la poitrine avec bonhomie et déclara

:

—

Que les Prêtres-Rois te soient favorables ! et je compris qu'il riait dans les plis du capuchon.

Marlenus sortit de la tente. Il semblait n'être qu'un Affligé, un déchet de l'humanité voûté qui griffait pathétiquement la terre devant lui avec le bâton.

Mintar leva les yeux, et lui aussi avait l'air content.

— Tu es le seul homme qui ait jamais échappé à la mort par les tarns, déclara-t-il avec une nuance d'émerveillement dans la voix. Peut-être ce qu'on raconte est-il vrai. Peut-être es-tu le Guerrier amené sur Gor chaque millier d'années - amené

par les Prêtres-Rois pour changer le monde ?

—

Comment savais-tu que je viendrais au camp ?

demandai-je.

—

À cause de la jeune fille, répliqua Mintar. Et il était logique, n'est-ce pas, de s'attendre que tu recrutes l'aide de Kazrak, ton frère d'armes ?

— Oui, admis-je.

Mintar fouilla dans l'escarcelle accrochée à sa ceinture et en tira une pièce d'or à l'effigie d'un tarn, de double poids. Il la lança à Kazrak.

Kazrak l'attrapa au vol.

— Tu quittes mon service, si j'ai bien compris, dit Mintar.

—

Il le faut, répondit Kazrak.

— Naturellement, convint Mintar.

— Où sont les tentes de Pa-Kur ? questionnai-je.

—

Sur le plus haut terrain du camp, expliqua Mintar, près du deuxième fossé et en face de la grande porte d'Ar. Tu verras la bannière noire de la Caste des Assassins.

—

Merci. Bien que tu sois de la Caste des Marchands, tu es un homme brave, dis-je.

— Un Marchand peut être aussi brave qu'un Guerrier, jeune Tarnier, riposta Mintar en souriant. (Puis il parut quelque peu embarrassé.) Considérons les choses sous cet angle. Suppose que Marlenus reprenne Ar... Mintar ne recevra-t-il pas les monopoles qu'il désire ?

--Oui, répondis-je, mais Pa-Kur garantira ces monopoles aussi aisément que Marlenus !

— Même plus aisément, corrigea Mintar en reportant son attention sur l'échiquier, mais vois-tu, Pa-Kur ne joue pas franc jeu.

LA JEUNE FILLE DANS LA CAGE

Kazrak et moi revînmes à sa tente et, jusqu'au petit matin, nous avons discuté des possibilités de sauver Talena. Nous avons échafaudé nombre de projets dont aucun ne semblait susceptible de réussir. Tenter d'arriver directement jusqu'à elle serait vraisemblablement un suicide, et pourtant, si c'était la seule ressource, je savais que je le ferais. Entre-temps, jusqu'à ce que la cité tombe ou que Pa-Kur modifie ses plans, elle serait sans doute en sécurité. Il y avait peu de risques que Pa-Kur soit assez naïf en politique pour abuser de la jeune fille avant qu'elle l'ait publiquement accepté comme son Libre Compagnon suivant les rites d'Ar. Traitée en Esclave de Plaisir, sa valeur politique serait négligeable. D'autre part, l'idée qu'elle était dans les tentes de Pa-Kur me rendait furieux et je savais que je serais incapable de me retenir indéfiniment. Pour le moment, toutefois, les conseils de patience de Kazrak eurent raison de moi, en me persuadant que toute action précipitée serait presque certainement vouée à l'échec.

En conséquence, pendant les quelques jours qui suivirent, je restai avec Kazrak et attendis mon heure. Je teignis mes cheveux en noir et achetai un casque et un équipement d'Assassin. En travers de la tempe gauche du casque noir, je fixai la bande dorée du messenger. Sous ce déguisement, j'errai librement dans le camp, observant les préparatifs du siège, l'affectation des complexes de tentes, la disposition des troupes. Parfois, je grimpais à mi-hauteur d'une des tours de siège en construction et je regardais la Cité d'Ar et les escarmouches qui se livraient dans l'espace compris entre la Cité et le premier fossé.

Périodiquement, les notes aiguës des clairons d'alarme perçaient l'air quand des troupes sortaient d'Ar pour livrer bataille sur les plaines devant la Cité. Lorsque cela se produisait, inévitablement les soldats de Pa-Kur, lanciers et porteurs de lances, guidés par les Esclaves de Siège à travers l'enchevêtrement des pieux et des trappes, engageaient le combat avec les hommes d'Ar. Parfois, les soldats de Pa-Kur reconduisaient les guerriers d'Ar jusqu'aux murs mêmes de la Cité, les obligeant à se réfugier derrière les portes. Parfois, les troupes d'Ar repoussaient les soldats de Pa-Kur jusqu'aux pieux défensifs et, une fois, ils les contraignirent à se réfugier à leur tour de l'autre côté des ponts de siège, maintenant construits, qui enjambaient le grand fossé.

Pourtant, il n'était guère douteux que les soldats de PaKur avaient l'avantage. Les ressources humaines sur lesquelles Pa-Kur pouvait compter semblaient inépuisables et, fait tout aussi important, il avait sous ses ordres une force considérable de cavaliers de tharlarions, arme qui faisait presque défaut aux hommes d'Ar.

Au cours de ces combats, le ciel était noir de tarniers, d'Ar et du campement, qui tiraient sur les guerriers massés au-dessous et se livraient des duels aériens à des centaines de mètres dans les airs. Mais, graduellement, les tarniers d'Ar furent décimés, accablés par les forces supérieures que Pa-Kur, impitoyable, pouvait se permettre de lancer contre eux. Le neuvième jour du siège, le ciel appartenait à Pa-Kur et les forces d'Ar ne sortirent plus par la grande porte. Tout espoir de mettre fin au siège par une bataille rangée avait disparu. Les hommes d'Ar restèrent à l'intérieur de leurs remparts, sous leurs fils métalliques antitarns, à attendre l'assaut, tandis que les Initiés de la cité faisaient des sacrifices aux Prêtres-Rois.

Le dixième jour, de petits engins de siège, tels que catapultes et balistes protégées, furent transportés

par air de l'autre côté des fossés par des attelages de tarns et bientôt engagés en duels d'artillerie avec les engins montés sur les remparts d'Ar. Simultanément, des chaînes d'esclaves non protégés commencèrent à déplacer en avant les lignes de pieux. Après environ quatre jours de bombardements qui eurent probablement peu - voire pas du tout - d'effet, le premier assaut fut lancé.

Il débuta plusieurs heures avant l'aube, quand les tours mobiles géantes, maintenant recouvertes de plaques de métal pour les abriter des flèches incendiaires et du goudron enflammé, furent lentement roulées sur les ponts des fossés. À midi, elles étaient à portée d'arbalète des murs. L'obscurité

venue, à la lumière des torches, la première tour atteignit le rempart. Une heure après, trois autres touchaient le premier rempart. Les guerriers grouillaient autour et sur le sommet de ces tours. Au-dessus, les tarniers se heurtaient en des combats sans merci. Les défenseurs d'Ar placèrent sur le rempart des échelles de corde pour descendre au niveau des tours, soixante mètres plus bas. Par des portes dérobées, d'autres défenseurs s'élançaient vers le pied des tours, mais ils s'y heurtaient aux formations de soutien de Pa-Kur. Du haut des remparts, à soixante mètres au-dessus des tours, pleuvaient pierres et projectiles. À l'intérieur des tours, des esclaves en sueur, sous le fouet frénétique de leurs surveillants, tiraient sur les grandes chaînes qui actionnaient le mouvement de va-et-vient des puissants béliers d'acier contre le rempart.

L'une des tours de Pa-Kur fut minée; elle s'inclina, puis s'écrasa dans la poussière au milieu des clameurs de ses infortunés occupants. Une autre fut conquise et incendiée. Mais cinq autres tours roulèrent lentement vers les murs d'Ar. Ces tours étaient de véritables forteresses qui seraient maintenues coûte que coûte en service; vingt-quatre heures sur vingt-quatre, elles continueraient leur œuvre et attaqueraient les remparts.

Entre-temps, en différents points de la Cité et à des moments choisis au hasard, des tarniers de Pa-Kur triés sur le volet, dont chaque tarn portait une corde à nœuds où se suspendaient neuf lanciers, descendaient vers les fils métalliques et le sommet des cylindres pour débarquer leurs petits groupes de commandos. Ces groupes réussissaient rarement à revenir, mais ils étaient parfois éminemment efficaces.

Le vingtième jour du siège, il y eut de grandes réjouissances dans le camp de Pa-Kur, car les fils antitarns avaient été coupés à un endroit et une escouade de lanciers avait atteint la citerne contenant les principales réserves d'eau pour le cas de siège et dans laquelle elle avait vidé ses barils de kanda, un poison mortel extrait d'un arbuste du désert de Gor. La Cité dépendrait désormais principalement de ses puits privés et de la pluie. Il semblait probable que la nourriture et l'eau allaient bientôt se raréfier dans la ville et que les Initiés, dont la résistance avait manqué d'imagination et qui étaient apparemment incapables de protéger la Cité, seraient forcés d'affronter une population affamée et désespérée.

Le sort de Marlenus, pendant cette période, restait une inconnue. J'avais la certitude qu'il s'était arrangé pour pénétrer dans la ville et qu'il attendait probablement le moment propice pour s'attaquer aux Pierres du Foyer des Cités Tributaires et, si possible, diviser la horde de Pa-Kur. Puis, au cours de la quatrième semaine de siège, mon cœur se serra. Marlenus et plusieurs hommes étaient, semblait-il, entrés dans la cité mais ils avaient été découverts et pris au piège dans le cylindre même des Pierres du Foyer, en fait dans ce cylindre qui avait été son palais au temps de ses jours de gloire.

Marlenus et ses hommes étaient maîtres de l'étage supérieur et du toit du cylindre, mais il y avait peu

d'espoir que l'Ubar puisse utiliser les Pierres qui se trouvaient maintenant à sa portée. Lui et ses partisans n'avaient pas de tarns et leur retraite était coupée. De plus, l'omniprésent filet antitarns qui formait un réseau serré dans la zone du Cylindre Central empêchait toute tentative de sauvetage, sauf peut-être par une force importante.

Pa-Kur, naturellement, était enchanté de laisser Marlenus là même où il se trouvait, pour qu'il y soit tué par les hommes d'Ar. De plus, Pa-Kur n'était pas si fou pour apporter dans son camp les Pierres du Foyer des Cités Tributaires et risquer de désunir sa horde avant que le siège soit terminé. En fait, Pa-Kur n'avait probablement aucune intention de distribuer les Pierres mais était décidé à

marcher sur les traces impériales de Marlenus. Je me demandai combien de temps Marlenus pourrait résister. Cela dépendrait certainement, en partie, de l'eau et de la nourriture dont il disposait ainsi que de l'obstination que mettraient les Initiés à le déloger. J'étais sûr qu'il y avait des citernes et des bidons, et je supposais que Marlenus, par une précaution bien inspirée étant donné l'instabilité de la politique d'Ar, avait équipé son cylindre comme un donjon, emmagasinant des provisions de bouche et des armes de jet. En tout cas, mon plan pour la division par les Pierres du Foyer avait échoué et Marlenus, sur qui j'avais compté, était, selon la terminologie du jeu, neutralisé sinon même retiré de l'échiquier.

Kazrak et moi, avons discuté tant et plus de la situation avec désespoir. La probabilité qu'Ar résiste au siège était minime. Une chose, du moins, restait à faire: tenter de sauver Talena. Un autre plan me vint à l'esprit, mais je le rejetai comme trop extravagant, comme indigne de considération. Kazrak remarqua mon froncement de sourcils et voulut savoir à quoi j'avais pensé.

—

Le siège pourrait être levé, dis-je, si une armée prenait Pa-Kur par surprise, une armée de quelques milliers de guerriers attaquant le côté non protégé du camp.

Kazrak sourit.

—

C'est vrai. Mais où trouveras-tu cette armée ? J'hésitai un instant, puis répliquai :

—

À Ko-ro-ba, ou peut-être à Thentis.

Kazrak me regarda d'un air incrédule.

— As-tu perdu la tête ? La chute d'Ar sera comme du vin de Ka-la-na pour les Cités Libres de Gor. Quand Ar tombera, il y aura des réjouissances dans les rues. Quand Ar tombera, les ponts seront ornés de guirlandes, le Paga sera distribué

gratuitement, les esclaves seront affranchis, les ennemis se réconcilieront.

—

Combien de temps cela durera-t-il avec Pa-Kur sur le trône d'Ar ? questionnai-je.

Kazrak parut soudain se rembrunir en réfléchissant.

—

Pa-Kur ne détruira pas la Cité, repris-je, et il gardera tout ce qu'il pourra de sa horde.

—

Oui, admit Kazrak. Il y aura peu de raisons de se réjouir!

—

Marlenus rêvait d'Empire, ai-je poursuivi, mais l'ambition de Pa-Kur ne produira qu'un cauchemar d'oppression et de tyrannie.

— Marlenus ne sera probablement plus jamais dangereux, déclara Kazrak. Même s'il survit, c'est un hors-la-loi dans sa propre Cité.

— Mais Pa-Kur, lui, dis-je, sera une menace pour tout Gor quand il sera Ubar d'Ar

—

Exact, admit de nouveau Kazrak en me regardant d'un air interrogateur.

— Pourquoi alors les Cités Libres de Gor ne s'uniraient-elles pas pour vaincre Pa-Kur ?

— Les cités ne s'unissent jamais !

—

Elles ne l'ont jamais fait mais, si l'on veut barrer la route à Pa-Kur, c'est le moment, et pas quand il sera maître d'Ar !

—

Les cités ne s'unissent jamais... répéta Kazrak en secouant la tête.

— Prends cet anneau, dis-je en lui tendant l'anneau qui portait l'écusson de Cabot. Montre-le à l'Administrateur de Ko-ro-ba et à l'Administrateur de Thentis, ainsi qu'à tous les Ubars ou Administrateurs des villes que tu pourras. Dis-leur de venir lever le siège. Dis-leur qu'ils doivent frapper maintenant et que tu viens avec ce message de la part de Tarl Cabot, Guerrier de Ko-ro-ba.

— Je serai probablement empalé, commenta Kazrak en se levant, mais j'irai.

Le coeur lourd, je regardai Kazrak boucler le baudrier de son épée autour de son épaule et ramasser son casque.

— Au revoir, frère d'armes ! dit-il.

Il fit demi-tour et sortit de la tente aussi simplement que s'il se rendait aux corralles de tharlarions ou allait prendre son poste de garde comme au temps où nous suivions la caravane. Je sentis ma gorge se serrer et je me demandai si je n'avais pas envoyé mon ami à la mort.

En quelques minutes, je rassemblai à mon tour mon équipement et coiffai le lourd casque noir des Assassins, puis quittai la tente et tournai mes pas vers les tentes de Pa-Kur. Je me frayai un chemin jusqu'au périmètre intérieur du deuxième fossé, en face de la grande porte d'Ar qui s'apercevait au loin. Là, sur un tertre dominant les palissades qui bordaient le rempart jusqu'au fossé, je vis la paroi de soie noire délimitant le camp de Pa-Kur. À l'intérieur se trouvaient des douzaines de tentes qui composaient les quartiers de sa suite et de sa garde personnelle. Au-dessus, en plusieurs endroits, flottait la bannière noire de la Caste des Assassins.

Je m'étais approché de ce complexe des centaines de fois déjà mais, ce jour-là, j'étais bien décidé à y entrer. Je commençai à marcher d'un pas plus vif, mon cœur se mit à

battre fortement et j'éprouvai l'exaltation de la décision. J'allais agir. C'était un suicide de tenter de m'introduire dans le complexe, mais Pa-Kur se trouvait dans les environs d'Ar où il dirigeait le siège et je pouvais, avec un peu de chance, me faire passer pour son messager; qui serait assez audacieux pour refuser l'entrée à quelqu'un dont le casque portait l'insigne des courriers ?

Sans hésiter, j'escaladai le tertre et me présentai aux gardes d'un ton impatient.

—

Un message de Pa-Kur pour les oreilles de Talena, sa future Ubara! dis-je.

—

Je porterai le message, déclara l'un des gardes, un homme de forte carrure aux yeux soupçonneux.

Il m'examinait attentivement. Je n'étais pas quelqu'un qu'il connaissait, c'était visible.

— Le message est pour la future Ubara et pour elle seule !

lançai-je avec colère. Refuses-tu de laisser entrer le messager de Pa-Kur ?

—

Je ne sais pas qui tu es, grommela-t-il.

—

Donne-moi ton nom, ordonnai-je, afin que je puisse signaler à Pa-Kur celui qui intercepte son message à sa future Ubara!

Il y eut un silence angoissé, puis le garde fit un pas de côté. J'entrai dans le complexe sans avoir de plan défini mais conscient que je devais prendre contact avec Talena. Peut-être arriverions-nous à

combiner ensemble une évasion pour un autre jour. À l'heure actuelle, je ne savais même pas où elle pouvait être gardée dans le camp.

À l'intérieur du premier rempart de soie noire, il y avait une seconde enceinte mais composée de barres de fer, cette fois. Pa-Kur n'était pas aussi insoucieux de sa sécurité que je l'avais supposé. De plus, en l'air, je voyais des rangées de fils métalliques antitarns. Je longeai la seconde enceinte jusqu'à une porte où je répétais mon histoire. Là, je fus admis sans discussion, comme si mon casque était en soi une garantie suffisante de mon droit à être là. À l'intérieur, je fus guidé

entre les tentes par une Esclave de Tour, une jeune femme noire dont la livrée était dorée, et qui portait de grandes boucles d'oreilles dorées assorties à un collier doré. Derrière moi, deux gardes nous emboîtèrent le pas.

Nous nous arrê tâmes devant une tente resplendissante en soie jaune et rouge d'environ douze mètres de diamètre et six mètres de haut à son point culminant. Je me tournai vers l'esclave et les gardes.

— Attendez ici ! dis-je. Mon message est destiné aux oreilles de celle qui a donné sa foi à Pa-Kur, et pour ses oreilles seules !

Mon coeur battait si fort que je m'étonnais qu'ils ne l'entendent pas. J'étais stupéfait que ma voix soit si calme. Les gardes s'entre-regardèrent, ne s'attendant pas à ma requête. L'Esclave de Tour me considéra gravement comme si j'avais voulu exercer quelque privilège longtemps négligé ou tombé en désuétude.

— Attendez ici ! ordonnai-je de nouveau, et j'entrai dans la tente.

À l'intérieur, il y avait une cage.

C'était un cube de trois mètres à peu près, entièrement clos. Les lourdes barres de métal étaient revêtues d'argent et incrustées de pierres précieuses. Je remarquai avec consternation que la cage n'avait pas de porte. Elle avait été

littéralement construite autour de sa prisonnière. Une jeune femme était assise à l'intérieur de la cage, fièrement, sur un trône. Elle portait la tunique et les voiles de Dissimulation, toute la tenue d'apparat des Ubaras.

Quelque chose me soufflait d'être prudent. Je ne sais pas quoi. Il y avait quelque chose qui ne cadrerait pas. Je réprimai l'envie de crier son nom; je me retins de bondir vers les barreaux, de la saisir et de la presser contre eux et contre mes lèvres. Ce devait être Talena que j'aimais, à qui ma vie appartenait. Pourtant j'approchai lentement, presque avec circonspection. Peut-être était-ce quelque chose dans le maintien de la silhouette voilée, quelque chose dans son port de tête. Cela ressemblait beaucoup à Talena, mais pas à ce qu'elle était. Avait-elle été blessée ou droguée ? Ne m'avait-elle pas reconnu ? Je me plaçai devant la cage et enlevai mon casque. Elle ne manifesta aucun signe de reconnaissance. Je cherchai une lueur de connivence dans ses yeux verts, le plus petit signe d'affection ou de bienvenue.

Je parlai d'une voix qui semblait lointaine.

— Je suis le messager de Pa-Kur, dis-je. Il désire que j'annonce que la Cité tombera bientôt et que tu seras assise près de lui sur le trône d'Ar.

— Pa-Kur est bon, répliqua la jeune femme.

Je fus stupéfié mais ne laissai pas paraître la moindre surprise. En fait, je fus sur le moment accablé par la fourberie de Pa-Kur, et je me réjouis d'avoir suivi en partie les conseils de patience et de prudence de Kazrak, de n'avoir pas dévoilé mon identité, de n'avoir pas tenté de me frayer à

la pointe de l'épée un chemin jusqu'à elle pour l'enlever. Oui, c'eût été une erreur. La voix de la jeune femme dans la cage n'était pas la voix de celle que j'aimais. La jeune femme encagée n'était pas Talena.

17

CHAÎNES D'OR

J'avais été floué par la brillante intelligence de PaKur. C'est le coeur plein d'amertume que je quittai le complexe de l'Assassin et revins à la tente de Kazrak. Les jours qui suivirent, fréquentant les tentes de Paga et les marchés, je cherchai à découvrir les tenants et les aboutissants de Talena en interceptant des esclaves ou en provoquant des, guerriers. Mais la réponse, quand j'en obtenais une par la vertu soit d'un tarnet d'or, soit d'une peur mortelle, était toujours la même: elle était gardée dans la tente de soie jaune et rouge. Ces créatures de Pa-Kur que je flattais ou terrorisais étaient persuadées que la jeune femme de la cage était Talena, cela ne faisait aucun doute pour moi. De tous ceux qui vivaient dans le complexe de Pa-Kur, il était peut-être le seul à connaître l'endroit où se trouvait réellement la jeune fille.

Je m'avisai avec désespoir que j'avais simplement abouti à souligner que quelqu'un s'intéressait énormément à son sort, ce qui aurait au minimum pour effet d'inciter Pa-Kur à

redoubler de précautions en ce qui concernait la sécurité de Talena et, très probablement, à tenter d'appréhender le curieux. Pour mener cette enquête, je ne portais pas le costume de la Caste des Assassins, j'étais vêtu comme un tarnier quelconque et n'arborais l'insigne d'aucune ville. À

quatre reprises, j'esquivai des patrouilles spéciales de PaKur, conduites par des hommes que j'avais interrogés à la pointe de l'épée.

Dans la tente de Kazrak, je compris tristement que mes efforts avaient été vains et que le Tarnier de Marlenus, pour parler en termes de jeu, avait été finalement neutralisé lui aussi. J'envisageai d'abattre Pa-Kur mais le succès était improbable et, par-dessus le marché, ne me rapprocherait pas de mon but qui était de sauver Talena. Pourtant, en dehors de la vue de ma bien-aimée, rien ne m'aurait procuré

plus de satisfaction que de plonger mon épée dans le cceur de l'Assassin.

Ce furent pour moi d'affreuses journées. En plus de mon insuccès personnel, je ne recevais aucune nouvelle de Kazrak, et celles d'Ar sur la situation de Marlenus dans le Cylindre Central étaient devenues obscures et contradictoires. Pour autant que je pus le déterminer, lui et ses hommes avaient été vaincus et le sommet du Cylindre Central était de nouveau entre les mains des Initiés. Si toutefois

ce n'était pas encore fait, cela le serait d'un moment à l'autre.

Le siège en était à son cinquante-deuxième jour et les armées de Pa-Kur avaient ouvert une brèche dans le premier rempart. Il était méthodiquement rasé en sept endroits pour permettre le passage des tours vers le second rempart. De plus, des centaines de légers « ponts volants » étaient en cours de construction; au moment de l'assaut final, ils seraient déployés du premier rempart au second et les hommes de Pa-Kur grimperaient grâce à eux vers le haut rempart qui était la dernière ligne de défense d'Ar. D'après les rumeurs, des dizaines de tunnels se faufilaient maintenant, sans que rien s'y oppose, sous le second rempart et pourraient déboucher d'ici à quelques heures dans divers points de la cité. Les opérations de contreminage des hommes d'Ar avaient apparemment été menées sans méthode ou compétence. Le malheur d'Ar, à ce moment le plus critique de son histoire, fut d'être entre les mains de la plus nulle des Castes, celle des Initiés, uniquement qualifiés en matière de rites, de mythologie et de superstition. Pire encore, d'après les récits de déserteurs, il devint évident que la Cité était affamée et que l'eau commençait à manquer. Certains défenseurs ouvraient les veines des tarns pour boire leur sang. Le minuscule urt, un rongeur commun dans les cités goréennes, valait un tarnet d'argent sur les marchés. La maladie avait fait son apparition. Des groupes de pillards, originaires d'Ar même, écumaient les rues. Dans le camp de Pa-Kur, nous escomptions la chute imminente de la Cité. Pourtant, indomptable, Ar refusait de capituler.

Je crois sincèrement que les vaillants défenseurs d'Ar, dans leur amour courageux mais aveugle pour leur ville, auraient combattu jusqu'à ce que le cadavre du dernier guerrier ait été jeté du haut des remparts dans les rues, mais les Initiés ne l'entendaient pas ainsi. Agissant par surprise, encore que l'on aurait peut-être dû s'attendre à cette manœuvre, le Haut Initié de la Cité d'Ar se présenta sur les remparts. Cet homme prétendait être le Suprême Initié de tous les Initiés de Gor et tenir sa charge des Prêtres-Rois eux-mêmes. Inutile de dire que cette prétention n'était pas entérinée par les Hauts Initiés des Cités Libres de Gor, qui se considéraient comme souverains dans leur ville. Le Suprême Initié, comme il se nommait lui-même, leva un bouclier puis le déposa au sol. Il leva ensuite une lance qu'il plaça, comme le bouclier, à ses pieds. Ce geste est une convention militaire employée par les Chefs de Gor pour demander des négociations ou une conférence. Il signifie une trêve, littéralement le dépôt temporaire des armes. En cas de reddition, par contre, les courroies du bouclier et la hampe de la lance sont brisées pour indiquer que le vaincu s'est désarmé lui-même et se met à la merci du conquérant. Peu après, Pa-Kur se montra sur le premier rempart en face du Suprême Initié et exécuta les mêmes gestes. Ce soir-là, des émissaires furent échangés et, au moyen de notes et de conférences, les conditions de la reddition furent fixées. Le lendemain matin, la plupart des clauses importantes étaient connues dans le camp et, pratiquement, Ar était tombée. Le marchandage des Initiés avait principalement pour but d'assurer leur sécurité personnelle et, autant que possible, d'éviter la complète mise à sac de la cité. La première condition de leur capitulation était que Pa-Kur accorde une amnistie générale pour eux-mêmes et leurs temples. C'était caractéristique des Initiés. Bien qu'ils soient les seuls Goréens à

se prétendre immortels en vertu des mystères qu'ils pratiquent et qui sont interdits aux profanes, ce sont peut-être les plus peureux des hommes de Gor.

Pa-Kur consentit volontiers à cette condition. Un massacre général d'Initiés serait considéré par ses troupes comme de mauvais augure et, de plus, ils seraient utiles pour tenir en main la population. Les Ubars ont toujours employé les Initiés comme des outils, certains des plus audacieux affirmant même que la fonction sociale des Initiés est de maintenir les Basses Castes satisfaites de leur statut servile.

La seconde condition majeure posée par les Initiés était que la Cité soit occupée par une garnison de seulement dix mille hommes triés sur le volet et que le reste de la horde ne soit autorisé à franchir les portes que désarmé. Il y avait diverses autres concessions moins importantes, d'une nature plus complexe, souhaitées par les Initiés et accordées par Pa-Kur, concernant principalement l'approvisionnement de la Cité et la protection de ses commerçants et de ses paysans.

Pour sa part, Pa-Kur demanda et obtint l'habituel tribut du sang imposé par les vainqueurs goréens. La population serait complètement désarmée. La possession d'une arme serait considérée comme un crime capital. Les officiers de la Caste des Guerriers et leurs familles seraient empalés et, sur l'ensemble de la population, un homme sur dix serait exécuté. Les mille plus belles femmes d'Ar seraient données à

PaKur comme Esclaves de Plaisir pour être distribuées à ses officiers supérieurs. Quant aux autres femmes libres, trente pour cent des plus robustes et des plus attrayantes seraient vendues aux enchères à ses troupes dans la Rue des Marques, le produit de la vente allant dans les coffres de PaKur. Une levée de sept mille jeunes hommes serait effectuée pour combler ses pertes en Esclaves de Siège. Les enfants au-dessous de douze ans seraient répartis au hasard dans les Cités Libres de Gor. Quant aux esclaves d'Ar, ils appartiendraient au premier qui changerait leur collier. À l'approche de l'aube, au son mâle des tambours à

tarns, une imposante procession quitta le camp de Pa-Kur et, quand elle traversa le pont principal sur le premier fossé, je vis au loin la grande porte d'Ar s'ouvrir lentement. Peut-être ai-je été le seul, à l'exception possible de Mintar de la Caste des Marchands, à avoir envie de pleurer. Pa-Kur chevauchait en tête des troupes devant assurer la garnison, fortes de dix mille hommes. Ils chantaient une marche rythmée en le suivant et le soleil se reflétait sur leurs lances. Pa-Kur montait un tharlarion noir, un des rares que j'aie vus. L'animal était paré de bijoux et avançait d'une allure solennelle, royale. Je fus intrigué de voir l'imposant cortège faire halte et huit membres de la Caste des Assassins apporter un palanquin.

Tout à coup, je redoublai d'attention. Le palanquin fut déposé près du tharlarion de Pa-Kur. Une forme féminine en fut extraite. Elle était dévoilée. Mon coeur bondit. C'était Talena. Mais elle n'arborait pas la tenue somptueuse des Ubaras comme la jeune femme de la cage. Elle était nu-pieds et vêtue d'une simple tunique, une longue robe blanche. Stupéfait, je m'aperçus que ses poignets étaient attachés ensemble par des menottes dorées. Une chaîne d'or fut lancée à Pa-Kur, qui l'attacha à la selle de son tharlarion. L'extrémité libre de cette chaîne de selle fut alors fixée aux menottes de Talena. La procession se remit en marche au son des tambours à tarns et Talena, ainsi enchaînée, avança lentement, avec dignité, à côté du tharlarion de son ravisseur, Pa-Kur l'Assassin.

Mon étonnement et mon horreur devaient être amplement visibles sur mon visage car un lancier de tharlarion qui était à côté de moi me regarda avec amusement.

—

Une condition de la reddition, m'apprit-il. L'empalement de Talena, fille de Marlenus, Ubar félon d'Ar.

—

Mais pourquoi? m'exclamai-je. Elle devait être l'épouse de Pa-Kur, l'Ubara d'Ar !

—

Quand Marlenus a été déchu, répondit-il, les Initiés ont décrété l'empalement de tous les membres de sa famille (Il eut un sourire sardonique.) Pour sauver la face devant les citoyens d'Ar, les Initiés ont demandé que Pa-Kur respecte leur décret et l'empale.

— Et Pa-Kur a consenti ?

— Bien sûr. Pour ouvrir la porte d'Ar, une clef en vaut une autre !

La tête me tournait. Je reculai en trébuchant à travers les rangées de soldats qui regardaient le cortège. Je courus comme un aveugle dans les rues maintenant désertes du camp de Pa-Kur et me retrouvai finalement dans le complexe de Mintar. J'entrai en titubant sous la tente de Kazrak et me jetai sur la natte en tremblant d'énervement. Je sanglotais. Puis mes mains agrippèrent la natte et je secouai la tête sauvagement pour me débarrasser du tumulte effréné

d'émotions qui me donnaient le vertige. Brusquement, je redevins maître de moi-même, de nouveau raisonnable. Le choc de la voir, de connaître le sort qui l'attendait, avait été

trop violent. Il fallait que je tâche de ne pas être faible quand ce que j'aime est en cause. Ce n'était pas séant pour un Guerrier de Gor.

C'est en cette qualité que je me levai, revêtis les vêtements et coiffai le casque noir de la Caste des Assassins. Je fis jouer mon épée dans son fourreau, fixai mon bouclier à

mon bras et saisis ma lance. Ma démarche était assurée quand je quittai la tente. Je me dirigeai d'un pas résolu vers la grande tarnerie à l'entrée du complexe de Mintar et réclamai mon tarn.

L'oiseau fut amené au-dehors. Il resplendissait de santé

et d'énergie. Pourtant, les journées passées dans la tarnerie, si gigantesque qu'elle fût, avaient dû être bien dures pour cet Ubar du ciel, mon tarn, et je savais qu'il se réjouirait de voler, d'avoir l'occasion d'opposer de nouveau ses ailes aux vents furieux de Gor. Je le caressai affectueusement, étonné

de la tendresse que j'éprouvais pour le monstre noir. Je lançai un tarnet d'or au Gardien des Tarns. Il avait bien accompli sa tâche. Il balbutia en me le tendant pour que je le reprenne. Un tarnet d'or représente une petite fortune. Il permet d'acheter un des grands oiseaux ou jusqu'à cinq esclaves femmes. J'escaladai le montoir et m'attachai sur la selle en disant au gardien que la pièce était à lui. Je suppose que c'était un geste, rien qu'un geste mais, si minime qu'il fût, il me donnait satisfaction et, pour être honnête, je ne comptais pas vivre assez pour dépenser cette pièce.

— Histoire de me porter chance ! ajoutai-je.

Puis, avec le premier élan de joie que je ressentais depuis des semaines, je fis prendre au grand oiseau son essor vers le ciel.

DANS LE CYLINDRE CENTRAL

Pendant que le tarn s'élevait, je vis le camp de PaKur, les fossés, les doubles remparts d'Ar avec les engins de siège collés comme des sangsues au rempart intérieur et, approchant de la cité, les longues files des soldats de la garnison de Pa-Kur qui chantaient, le soleil matinal se reflétant sur le métal, leur marche scandée par le battement des tambours à tarns. Je songeais à Marlenus qui, s'il vivait encore, pouvait voir à peu près le même spectacle depuis les meurtrières du Cylindre Central. J'eus de la peine pour lui, sachant que ce spectacle était le plus propre à briser le cœur du farouche Ubar. Je ne pouvais préjuger de ses sentiments à l'égard de Talena. Peut-être, miséricordieusement, ignorait-il le sort qui l'attendait. Je savais que je devais tenter de la sauver. Que n'aurais-je donné pour avoir Marlenus et ses compagnons à mon côté, si peu nombreux qu'ils soient !

Puis, comme si les morceaux d'un puzzle s'étaient soudain, inopinément, mis en place, un plan jaillit dans ma tête. Marlenus était entré dans la ville. Je m'étais interrogé

là-dessus pendant des jours mais, à présent, cela me semblait évident. Le vêtement d'Affligé. Les Puits de DarKosis en dehors de la ville. L'un d'eux, un de ces puits devait être un trompe-l'œil; un autre devait permettre d'accéder par un souterrain à la Cité. Un de ces puits avait sûrement été

préparé il y a des années par l'astucieux Ubar comme moyen d'évasion ou sortie de secours. Il fallait que je trouve ce puits et ce tunnel, que je me fraie un passage jusqu'à Marlenus, que je m'assure son concours.

Mais d'abord, ce qui faisait partie de mon plan, j'ai lancé

mon tarn à toute vitesse vers les remparts de la cité, dépassant rapidement le lent cortège qui cheminait dans les plaines. En peut-être moins d'une minute, je planais audessus du sommet du rempart intérieur, près de la grande porte. Tandis que les soldats affolés s'égaillaient au-dessous de moi, je fis atterrir le tarn. Personne ne se risqua à me repousser. Tous gardaient le silence. Je portais le costume de la Caste des Assassins et, sur la tempe gauche de mon casque noir, se trouvait l'insigne doré du messager. Sans quitter le dos du tarn, je demandai l'officier de service. C'était un homme froid, boucané, avec des cheveux blancs coupés court. Ses yeux gris semblaient avoir vu le feu de l'action et n'avoir pas cillé. Il s'avança d'un air renfrogné. Se voir convoquer par un ennemi d'Ar et, en particulier, par quelqu'un qui portait les vêtements de la Caste exécrée des Assassins ne lui plaisait pas.

— Pa-Kur approche de la ville ! criai-je. Ar est à lui !

Les gardes demeurèrent silencieux. Sur un mot de leur officier, cent lances auraient visé mon cœur.

; Tu lui fais bon accueil en ouvrant la grande porte, repris-je d'un ton méprisant, mais tu n'as pas retiré le filet antitarns. Pourquoi cela ? Descends-le afin que ses tarniers puissent entrer dans la ville sans aucune gêne !

- Ce n'était pas dans les conditions de la reddition, déclara l'officier.

- Ar est tombée. Obéis à l'ordre de Pa-Kur !

—

Bien, répliqua l'officier qui fit signe à un subordonné. Abaissez le filet.

L'ordre, plutôt désolé, d'abaisser le filet fut répété le long des remparts et de tour en tour. Bientôt les grands treuils furent mis en marche et, mètre par mètre, l'effrayant réseau de fils antitarns commença à s'affaïsser. Quand il toucherait le sol, il serait sectionné et roulé. Bien entendu, je ne me souciais nullement de faciliter l'entrée des tarniers de Pa-Kur qui, à ma connaissance, ne constituaient même pas une partie de la garnison, mais je voulais dégager le ciel audessus de la Cité pour le cas où moi-même et d'autres pourrions l'utiliser comme voie vers la liberté.

Je repris la parole avec hauteur :

—

Pa-Kur désire savoir si l'Ubar félon Marlenus vit encore!

—

Oui, dit l'officier.

— Où est-il ?

— Dans le Cylindre Central, grommela l'autre.

— Prisonnier?

— Tout comme.

—

Prends garde à ce qu'il ne s'échappe pas ! recommandaije.

—

Il ne peut pas s'échapper. Cinquante gardes y veillent.

— Mais le toit du cylindre, objectai-je, quand les fils antitarns seront abaissés ?

— Marlenus ne peut pas s'échapper, répéta l'officier qui ajouta d'une voix revêche: À moins qu'il n'ait des ailes !

— Peut-être garderas-tu ton humour quand tu te tordras sur le pal ! commentai-je.

Les yeux de l'homme s'étrécirent et il me décocha un regard haineux, car il savait bien quel devait être le sort des officiers d'Ar.

— Où Pa-Kur conduira-t-il la fille de l'Ubar félon pour qu'on l'exécute ? Questionnai-je.

L'officier désigna un cylindre éloigné.

— Au Cylindre de Justice, dit-il. L'exécution aura lieu aussitôt que la jeune fille sera amenée.

Le cylindre était blanc, couleur que les Goréens associent souvent avec l'impartialité. Plus précisément, elle indiquait que la justice qui y était dispensée était la justice des Initiés.

Il y a deux systèmes de tribunaux sur Gor: ceux de la Cité, sous la juridiction de l'Administrateur ou de l'Ubar, et ceux des Initiés, sous la juridiction du Haut Initié de cette Cité; la division correspond en gros à celle entre le civil et ce que, faute d'un meilleur mot, l'on pourrait appeler les tribunaux ecclésiastiques. Les zones de juridiction de ces deux types de tribunaux ne sont pas bien définies. Les Initiés revendiquent la juridiction finale dans tous les domaines, en vertu de leurs rapports présumés avec les Prêtres-Rois, mais cette prétention est contestée par les juristes civils. Dans les circonstances présentes, il ne fallait évidemment pas compter sur une opposition à la justice des Initiés. Je remarquai avec répulsion que, sur le toit du Cylindre de Justice, brillait une lance d'empalement public en argent poli, haute de quelque quinze mètres, qui ressemblait de loin à une aiguille étincelante,

Je remis le tarn en vol. J'avais réussi à abattre le réseau antitarns d'Ar. J'avais appris que Marlenus était encore vivant et tenait une partie du Cylindre Central, et j'avais découvert où et quand l'exécution de Talena était censée avoir lieu.

Je m'éloignai comme l'éclair des remparts d'Ar, remarquant avec consternation que le cortège de Pa-Kur n'était plus qu'à une faible distance de la grande porte. Je pouvais voir le tharlarion qu'il montait, la silhouette de l'Assassin et la mince jeune fille en robe blanche qui, à côté

de l'animal, marchait comme une Ubara, bien que nu-pieds et enchaînée à la selle. Je me demandai si Pa-Kur était curieux de savoir qui était le cavalier de ce tarn noir solitaire qui filait au-dessus de sa tête.

En ce qui me parut une heure mais ne dut pas durer plus de trois ou quatre minutes, j'eus dépassé le camp de PaKur et je cherchai les Puits redoutés de Dar-Kosis, ces prisons dans lesquelles les Affligés peuvent s'incarcérer de leur propre volonté et être nourris, mais d'où ils ne sont pas autorisés à ressortir. Il y en avait plusieurs, aisément visibles d'en haut à cause de leur vaste forme circulaire, ressemblant beaucoup à un grand puits enterré. Quand j'en apercevais un, je faisais descendre un peu le tarn. Mes recherches terminées, je n'avais trouvé qu'un puits vide. Au fond des autres, on apercevait des points qui avaient l'air de poux jaunes - les silhouettes des Affligés. Audacieusement, sans m'attarder au danger possible de contamination, je fis descendre le tarn dans le puits désert.

Le géant atterrit sur le sol rocheux de la fosse circulaire et je levai la tête, mon regard glissant le long des parois abruptes, artificiellement lisses, du puits qui montaient à

quelque trois cents mètres tout autour de moi. En dépit de sa largeur qui pouvait atteindre soixante mètres, il faisait froid au fond et, quand je regardai en haut, je fus stupéfait de remarquer dans le ciel bleu comme des points lumineux voilés qui, la nuit venue, deviendraient les étoiles étincelant au-dessus de Gor.

Au centre du puits, une citerne rudimentaire avait été

creusée dans la roche vive et était à moitié remplie d'eau froide mais fétide. Pour autant que je pouvais en juger, il n'y avait aucun moyen d'entrer dans cette fosse ou d'en sortir autrement qu'à dos de tarn. Je savais bien que, parfois, les malheureux habitants des Puits de Dar-Kosis, regrettant leur décision de s'emprisonner, avaient réussi à creuser des marches dans les parois et à s'évader, mais le travail que cela impliquait - il fallait des années - la peine de mort en cas de découverte et le risque même de l'escalade, rendaient ces tentatives rares. S'il existait un moyen secret d'entrer dans ce puits-là ou d'en sortir - en supposant que ce soit le puits préparé par Marlenus - je ne découvris rien et je n'avais pas le temps de faire des recherches approfondies.

En jetant un coup d'œil à la ronde, je vis quelques-unes de ces cavernes taillées dans les parois qui, du moins dans la plupart des Puits, servent de gîte aux habitants. En hâte, avec frustration et désespoir, j'en examinai plusieurs. Certaines étaient peu profondes, guère plus que des creux aménagés dans la paroi, mais d'autres étaient plus vastes et comprenaient deux ou trois pièces reliées par des couloirs. Certaines contenaient des nattes-couchettes usées, en paille froide et moisie ; d'autres quelques ustensiles de métal rouillé, comme des chaudrons et des seaux, mais la plupart étaient entièrement vides, ne témoignant d'aucun signe de vie ou d'utilisation.

En sortant d'une de ces grottes, je fus surpris de voir mon tarn de l'autre côté du puits, tête penchée comme s'il était perplexe. Il allongea alors le bec vers une paroi apparemment nue puis le retira et répéta cela trois ou quatre fois, après quoi il déambula de long en large en claquant les ailes avec impatience.

Je traversai le puits en courant et scrutai la paroi avec fièvre. Je la regardai centimètre par centimètre et passai les mains soigneusement sur toute sa surface lisse. Rien ne se révéla à mes yeux ou à mon toucher, mais je discernai l'odeur presque imperceptible de fiente de tarn.

Pendant plusieurs minutes, je contemplai la paroi nue, sûr qu'elle recelait le secret de l'entrée de Marlenus dans la Cité. Puis, avec un sentiment de frustration, je reculai lentement, avec l'espoir de voir un levier quelconque ou peut-être une crevasse plus haut dans l'escarpement, n'importe quoi susceptible de jouer un rôle dans l'ouverture du passage qui, j'en avais la conviction, se dissimulait quelque part derrière cette masse apparemment monolithique. Cependant je n'aperçus pas de levier, poignée ou mécanisme d'aucune sorte.

J'élargis mes investigations, j'errai le long de la paroi, mais elle semblait parfaitement verticale, impénétrable. Nul endroit n'offrait de cachette pour une poignée ou un levier. Puis, conscient de ma stupidité, j'émis un cri de colère et courus à la citerne `peu profonde au milieu de la fosse; je me jetai à plat ventre devant l'eau croupie et glacée et plongeai la main dans cette eau fangeuse pour en tâter fébrilement le fond.

Ma main agrippa une valve que je tournai avec énergie autant que possible. À ce moment, vint de l'escarpement le roulement régulier d'un grand poids qui basculait sans effort, soulevé par un dispositif hydraulique.

À ma grande surprise, je vis qu'une immense ouverture s'était découpée dans la paroi. Une énorme dalle carrée d'environ quinze mètres de côté avait basculé vers le haut, découvrant un grand tunnel obscur à peu près carré, un tunnel assez vaste pour qu'un tarn y vole. Je saisis les rênes du mien et le tirai vers l'ouverture. Une fois le seuil franchi, j'aperçus une valve correspondant à celle cachée sous l'eau de la citerne. Je la tournai et fermai la grande porte derrière moi, estimant sage de protéger le

secret du tunnel aussi longtemps que possible.

L'endroit était sombre mais pas entièrement obscur. Il était éclairé par des ampoules électriques en forme de dôme, protégées par un grillage, réparties par deux tous les cent mètres environ. Ces ampoules, inventées il y a plus d'un siècle par la Caste des Constructeur, produisent une douce lumière claire pendant des années sans avoir besoin d'être remplacées. Je me mis en selle sur le tarn, qui était visiblement mal à l'aise dans cet étrange environnement. Sans grand succès, je m'efforçai de calmer par la main et la voix les appréhensions de l'animal. Peut-être parlais-je autant à mon bénéfice qu'au sien. La première fois que je tirai la rêne numéro un, l'oiseau ne voulut pas bouger; la seconde fois, il s'élança, raclant presque aussitôt le plafond du tunnel avec ses ailes, ce qui lui fit pousser des cris aigus de protestation. Mon casque protégea ma tête, qui fut rudement traînée contre le granit de la voûte. Puis, à mon grand plaisir, au lieu de se poser, le tarn descendit d'environ un mètre et fila comme l'éclair dans le tunnel, où les ampoules brillantes que je dépassais formaient dans mon sillage une miroitante chaîne lumineuse.

La fin du tunnel s'élargissait en une vaste salle éclairée par des centaines d'ampoules. Dans cette salle, vide d'êtres humains, se trouvait une énorme tarnerie où une vingtaine de tarns gigantesques, à moitié morts de faim, étaient accroupis loin les uns des autres sur des perchoirs. Aussitôt qu'ils nous virent, ils levèrent la tête, qui se dressa comme si elle leur jaillissait des épaules, et nous regardèrent avec une attention farouche. Le sol de la tarnerie était jonché des ossements de peut-être une douzaine de tarns. Je conclus que ce devaient être les tarns des hommes de Marlenus, laissés dans la tarnerie quand il était entré dans la cité. Il avait eu la retraite coupée. Restés sans soins pendant des semaines, les tarns n'avaient pu s'alimenter qu'en s'entredévorant. Ils étaient devenus sauvages, changés par la faim en prédateurs impossibles à diriger.

Je pourrais peut-être les utiliser.

Il fallait que je m'arrange pour libérer Marlenus. Je savais que, lorsque j'entrerais dans le palais; ma présence serait inexplicable pour les gardes et que je ne serais pas longtemps en mesure de me faire passer pour un héraut de Pa-Kur, certainement pas quand il deviendrait évident que mon intention était de partir avec Marlenus. Par conséquent, si impossible que cela puisse paraître, je devais combiner quelque chose pour écarter ses assiégeants ou en triompher. Je réfléchis, et les éléments d'un plan s'assemblèrent dans mon esprit. Je me trouvais certainement à présent sous le Cylindre Central et Marlenus se trouvait retranché avec ses hommes quelque part au-dessus de moi, coupé du monde par les gardes d'Ar. En haut d'une série de larges marches, je vis la porte qui devait mener au Cylindre Central et remarquai avec satisfaction que ses dimensions étaient suffisantes pour permettre le passage d'un tarn. Par chance, il y avait une des portes de la tarnerie presque au pied des marches.

Je pris mon aiguillon et descendis de selle. Je gravis les marches conduisant au portail d'accès au cylindre, tournai la valve et, aussitôt que le portail commença à bouger, je descendis en courant vers la tarnerie et ouvris prestement la grille la plus proche du pied de l'escalier. Je reculai, m'abritant à demi derrière la grille. En moins de quelques secondes, le premier des tarns décharnés s'était posé sur le sol et passait son horrible tête à travers l'ouverture. Ses yeux étincelèrent en me voyant. Pour lui, j'étais de la nourriture, quelque chose à tuer et à manger. Il avança vers moi, tournant autour de la grille. Je le frappai avec l'aiguillon, mais l'instrument ne parut faire aucun effet. Le bec menaçant se dardait sans arrêt vers moi, les grosses serres se crispaient. L'aiguillon me fut arraché de la main. À ce moment, une haute silhouette noire se précipita dans la bagarre. Le tarn avait trouvé son maître.

Déchirant sauvagement avec ses serres ferrées, tailladant avec son bec pareil à un cimeterre, en quelques instants mon noir tarn de guerre fit de l'assaillant un tas de plumes frémissant. Une de ses grandes serres ferrées sur le corps de son ennemi vaincu, mon tarn poussa le cri de défi de son espèce. Les autres tarns qui tendaient le cou hors de la tarnerie parurent hésiter, puis remarquèrent l'entrée du cylindre.

À ce moment, pour son malheur, un garde d'Ar qui passait là aperçut l'ouverture qui avait mystérieusement apparu dans le mur du rez-de-chaussée du Cylindre Central. Il resta un moment dans l'encadrement de la porte et poussa un cri, moitié de découverte, moitié de terreur mortelle. L'un des tarns affamés, d'un bond et d'un coup d'ailes, s'élança vers le haut et attrapa l'homme dans son bec. L'homme hurla affreusement. Un autre tarn s'éleva jusqu'au portail et tenta d'arracher le corps du bec de son possesseur.

Un autre cri jaillit de l'intérieur et plusieurs gardes accoururent vers l'ouverture. Aussitôt, les tarns rendus fous par la faim se précipitèrent, avides de chair. Les tarns, tous les tarns, entrèrent dans le cylindre, le Palais de Marlenus. J'entendais dans la grande salle le vacarme terrifiant d'un carnage monstrueux, les cris des hommes, les cris des tarns, le sifflement des flèches, les coups frénétiques d'ailes et de serres. J'entendis quelqu'un hurler avec teneur, d'un ton qui donnait la chair de poule:

— Les tarns !

Une barre d'alarme, un tube de métal creux frappé par des marteaux, commença à résonner furieusement.

Au bout de deux ou trois minutes, je fis monter l'escalier à mon tarn et j'entrai. Je fus horrifié par le spectacle qui s'offrait à moi. Une quinzaine de tarns se gavaient des restes d'une douzaine de gardes dont ils détachaient et dévoraient les membres. Plusieurs tarns étaient morts ; quelques-uns, atteints par des flèches, faisaient des bonds maladroits sur le sol de marbre. Aucun garde vivant n'était en vue. Ceux qui avaient survécu s'étaient enfuis de la salle, peut-être par le long et large escalier en spirale qui s'élevait à l'intérieur du cylindre.

Laissant mon tarn en bas, j'escaladai les marches, l'épée au poing. Lorsque j'atteignis la partie de l'escalier desservant les étages supérieurs réservés à l'usage personnel de l'Ubar, je vis vingt ou trente gardes et, derrière eux, une barricade qu'ils avaient érigée avec des fragments du dallage et des fils métalliques antitarns. Ce qui joua, ce n'est pas seulement le fait que j'avais une épée nue à la main. Pour eux, ma présence n'était pas autorisée et mon costume d'Assassin, loin de représenter un sauf-conduit, était une incitation à

l'attaque. Quelques-uns des gardes s'étaient certainement battus en bas avec les tarns. Ils étaient trempés de sueur ; leurs vêtements étaient déchirés ; leurs armes, hors des fourreaux, étaient rouges de sang. Ils ne manquèrent pas d'associer ma présence à l'assaut des tarns. Sans s'attarder à demander mon identité ou engager quelque autre démarche protocolaire, ils se ruèrent sur moi.

— Meurs, Assassin ! cria l'un d'eux en abattant son épée. Je me glissai sous sa lame et le perçai de part en part. Les autres m'arrivaient dessus. La majeure partie de ce qui s'est passé ensuite reste confuse dans ma mémoire comme les fragments d'un rêve bizarre, incompréhensible. Je me rappelle les gardes qui m'assaillaient, si nombreux, et mon épée qui, terrible, allant comme maniée par un dieu, croisait leur fer et se frayait un chemin vers le haut. Un, deux, trois hommes roulèrent le long des

marches, puis un autre et un autre encore. Je frappais, parais et frappais encore, mon épée avançait en étincelant et buvait toujours plus de sang. J'étais comme hors de moi et je combattais comme si je n'étais pas ce que je savais être, ce que je pensais être, Tarl Cabot, un simple guerrier, un homme seul. L'idée me traversa l'esprit dans le violent délire de la bataille qu'en ces moments j'étais un grand nombre d'hommes, une armée, que personne ne pouvait me résister, que ce n'était pas ma lame ou mon cœur qu'ils affrontaient mais quelque chose que moi-même je ne sentais que vaguement, quelque chose d'intangible mais d'irrésistible, une avalanche, un ouragan, une force de la nature, le destin de leur monde, quelque chose que je ne pouvais pas nommer mais qui, je le savais alors, ne pouvait être dénié ou vaincu.

Tout à coup, je me trouvai seul sur l'escalier, au milieu des morts. Je pris vaguement conscience que je saignais d'entailles multiples mais sans gravité en une douzaine d'endroits.

Je gravis lentement le reste des marches jusqu'à la barricade qui avait été érigée par les gardes. J'appelai, aussi fort que je pus :

— Marlenus, Ubar d'Ar !

J'eus la joie d'entendre la voix de l'Ubar, venue de quelque part au-dessus de moi, de l'autre côté du coude de l'escalier.

—

Qui veut me parler ?

—

Tarl de Bristol ! criai-je.

Il y eut un silence.

J'essuyai mon épée, la remis au fourreau et grimpai sur le sommet de la barricade. J'y demeurai un instant, puis redescendis de l'autre côté. Je montai avec lenteur l'escalier, les mains ouvertes, sans armes. Après le tournant, à

quelques mètres au-dessus de moi, j'aperçus une large ouverture bloquée par des coffres et du mobilier. C'est derrière ce rempart de fortune, qui pouvait être défendu contre cent hommes, que je vis les yeux hagards mais toujours ardents de Marlenus. J'ôtai mon casque et le posai sur les marches. En un instant, il s'était frayé un passage à

travers l'obstacle comme si c'était du petit bois d'allumage. Sans un mot, nous nous sommes embrassés.

LE DUEL

Marlenus, ses hommes et moi avons descendu vivement

le long escalier jusqu'à la salle principale du Cylindre Central, où nous avons trouvé les débris du sinistre festin des tarns. Les grands oiseaux, repus, étaient redevenus aussi dociles que de tels monstres peuvent l'être et, avec les aiguillons, Marlenus et ses compagnons en furent de nouveau maîtres. Malgré l'urgence de notre mission, il y a un détail que Marlenus ne négligea pas. Il souleva une dalle dans le sol de la vaste salle, découvrant une valve, au moyen de laquelle il ferma la porte dérobée par où étaient montés les tarns. Le secret du tunnel serait gardé.

Nous avons conduit nos tarns vers un des grands orifices circulaires du cylindre. Je me mis en selle sur mon oiseau noir et lui fis prendre son essor au-delà du cylindre. Marlenus suivit, puis ses hommes. En une minute, nous avons atteint le toit du Cylindre Central d'où nous vîmes tout Ar et la campagne environnante étalées sous nos yeux. Marlenus connaissait bien dans l'ensemble la situation politique ; en fait, être renseigné n'exigeait que la position avantageuse qu'il avait si fortement défendue depuis plusieurs jours et un peu de vigilance. Il jura avec violence quand je lui parlai du sort prévu pour Talena, cependant il refusa de m'accompagner lorsque je lui annonçai que je me proposais d'attaquer le Cylindre de Justice.

— Regarde ! s'écria Marlenus en tendant le bras vers le sol. La garnison de Pa-Kur a pénétré au cœur de la Cité. Les hommes d'Ar déposent les armes !

— Ne veux-tu pas essayer de sauver ta fille ?

— Emmène ce que tu veux de mes hommes, répliqua-t-il, mais je dois combattre pour ma Cité. Je suis Ubar d'Ar et, tant que je vivrai, ma Cité ne périra pas ! (Il enfonça son casque sur sa tête et détacha son bouclier et sa lance.) Cherche-moi désormais dans les rues et sur les ponts, sur les remparts et dans les pièces secrètes des plus hauts cylindres. Partout où les Hommes Libres d'Ar continuent la lutte, tu trouveras Marlenus !

Je le rappelai, mais il avait fait son choix, si pénible que cela dût lui être : il avait lancé son tarn en vol et descendait vers les rues pour rallier les citoyens découragés, pour les engager à reprendre les armes, pour les inciter à rejeter l'autorité traîtresse des égoïstes Initiés, à lutter encore pour la liberté, à mourir plutôt que de livrer leur Cité à l'ennemi. L'un après l'autre, ses hommes le suivirent, tarnier après tarnier. Tous étaient décidés à mourir avec leur Ubar. Et moi de même, si un plus haut devoir ne m'avait réclamé, j'aurais peut-être choisi de suivre Marlenus, Ubar inflexible de cette vaste cité violée.

Seul une fois de plus, la mort dans l'âme, je détachai ma lance et mon bouclier de leurs courroies de selle. Je ne conservais plus maintenant que l'espoir de périr sur la brillante tour lointaine avec la jeune fille injustement condamnée. Je lançai le tarn en vol et le dirigeai sur le Cylindre de Justice. Je notai amèrement, au cours du trajet, que d'importantes fractions de la horde de Pa-Kur traversaient les grands ponts jetés sur le premier fossé et se dirigeaient vers la cité. Le soleil brillait sur leur armement. La horde semblait ne guère tenir compte des clauses de la reddition et être décidée à entrer dans la ville dès à présent, avec tout son attirail de guerre. Le soir venu, Ar serait en flammes, ses coffres brisés, son or et son argent dans le paquetage des pillards, ses hommes massacrés, ses

femmes dévêtues liées aux Chevalets de Plaisir des vainqueurs. Le Cylindre de Justice était un haut cylindre de marbre blanc pur dont le toit plat avait une centaine de mètres de diamètre. Il y avait environ deux cents personnes sur ce toit. Je pouvais voir les tuniques blanches des Initiés et les couleurs variées des tenues des soldats, tant d'Ar que de la horde de Pa-Kur. Et, sombres parmi ces silhouettes, comme des ombres, j'apercevais le noir de ténèbres des membres de la Caste des Assassins. Le grand pal, visible en temps normal en haut du cylindre, avait été abaissé. Lorsqu'il serait relevé, il porterait le corps de Talena.

J'étais au-dessus du cylindre et fis descendre le tarn au centre. Avec des cris de surprise et de rage, les hommes s'enfuirent de dessous la silhouette gigantesque qui s'abattait soudain. Je m'attendais qu'on me tire aussitôt dessus, mais je me rappelai tout à coup que je portais toujours un costume de messenger. Aucun Assassin ne tirerait sur moi, et personne d'autre n'oserait le faire. Les serres ferrées du tarn prirent contact avec le toit de marbre du cylindre dans une gerbe d'étincelles. Les grandes ailes battirent l'air deux fois, soulevant une petite tornade qui fit reculer en chancelant les spectateurs effrayés. Talena était là, étendue sur le sol, pieds et poings liés, toujours vêtue de sa robe blanche. La pointe aiguë du pal gisait près d'elle. Quand le tarn s'était posé, ses exécuteurs - deux solides magistrats à la tête masquée par un capuchon s'étaient redressés vivement et avaient couru se mettre à

l'abri. Les Initiés n'exécutent pas eux-mêmes leurs victimes, car répandre le sang est interdit par les croyances qu'ils considèrent comme sacrées. Et voici que; réduite à

l'impuissance, Talena se trouvait presque sous l'aile de mon tarn, tout près et pourtant à un monde de moi.

— Que signifie ceci ? cria une voix stridente, celle de Pa-Kur. Je me retournai pour lui faire face et la violence de ce qu'il représentait pour moi me parcourut le corps, comme l'éruption d'un volcan, me dominant presque. Cependant, je ne lui répondis pas.

Je m'adressai aux hommes d'Ar qui étaient sur le cylindre.

— Hommes d'Ar, voyez !

Je désignai d'un geste large la plaine au-delà de la grande porte. On apercevait l'essaim de la horde de Pa-Kur qui approchait, dans un nuage de poussière qui montait à

trois cents mètres. Des hurlements de rage éclatèrent.

—

Qui es-tu ? s'exclama Pa-Kur en tirant son épée. J'ôtai mon casque, que je jetai à terre.

—

Je suis Tarl de Bristol ! répliquai-je.

L'exclamation de stupeur et de joie qui jaillit des lèvres de Talena m'apprit tout ce que je voulais savoir.

— Empalez-la! ordonna Pa-Kur.

Les robustes magistrats s'avancèrent précipitamment. Je saisis ma lance et la projetai avec une force que je n'aurais pas crue possible. La lance fendit l'air comme la foudre et frappa à la poitrine le magistrat qui approchait, lui traversa le corps et alla se ficher dans le coeur de son collègue.

Un silence terrifié s'abattit quand l'énormité de ce qui s'était passé eut pénétré l'esprit des assistants.

J'eus conscience que montaient des rues des clameurs assourdies par la distance. Une odeur de fumée. Un faible cliquetis d'armes.

—

Hommes d'Ar! m'écriai-je de nouveau, votre Ubar combat pour la liberté de votre Cité !

Les hommes d'Ar s'entre-regardèrent.

— Allez-vous livrer votre Cité ? Donner votre vie et vos femmes aux Assassins ? les défiai-je. Êtes-vous vraiment les fils de la Glorieuse Ar jamais conquise? Ou n'êtes-vous que des esclaves qui troqueront leur liberté contre le collier de Pa-Kur ?

--À bas les Initiés ! cria l'un en dégainant son épée.

—

À bas l'Assassin ! cria un autre.

Des clameurs fusèrent chez les guerriers d'Ar et des cris de terreur chez les Initiés, qui se faisaient tout petits ou s'enfuyaient. Presque comme par magie, les citoyens d'Ar s'étaient séparés du reste de l'assistance réunie sur le cylindre. Des épées étaient tirées. Il s'en fallait d'un instant qu'ils aillent participer aux combats faisant rage dans les rues.

—

Arrêtez !

Une voix forte, grave et solennelle, avait retenti. Tous les yeux se tournèrent au son de cette voix. Le Suprême Initié

d'Ar en personne s'avancait, s'éloignant avec dédain du groupe apeuré en vêtements blancs qui courbait l'échine derrière lui. Il traversa majestueusement le toit. Aussi bien les guerriers d'Ar que ceux de Pa-Kur reculèrent. Le Suprême Initié était incroyablement grand, émacié, avec des joues creuses rasées et livides et des yeux ardents de prophète. Une longue main, semblable à une serre, était dressée dans un geste grandiose vers le ciel.

— Qui conteste la volonté des Prêtres-Rois ? s'exclama-t-il. Personne ne parla. Les assistants, d'un parti comme de l'autre, reculèrent plus encore. Pa-Kur lui-même paraissait impressionné. Le pouvoir spirituel du Suprême Initié était presque tangible. Le conditionnement religieux des Goréens, tout basé qu'il soit sur la superstition, est aussi paralysant qu'un faisceau de chaînes – plus que des chaînes, même, parce que les Goréens ne se rendent pas compte qu'il existe. Ils redoutaient la parole, la malédiction de ce vieillard désarmé plus qu'ils n'auraient craint la masse des épées d'un millier

d'ennemis

— Si la volonté des Prêtres-Rois est de faire périr une jeune fille innocente, alors je conteste leur volonté ! m'écriai-je. Jamais encore de tels mots n'avaient été prononcés sur Gor.

À l'exception du vent, pas un bruit ne résonnait sur le cylindre.

Le Suprême Initié se retourna et pointa sur moi son long doigt squelettique.

— Meurs de la Mort par le Feu! clama-t-il.

J'avais entendu parler de cette mort par mon père et par Tarl l'Aîné, ce destin légendaire qui s'abat sur ceux qui ont transgressé la volonté des Prêtres-Rois. Je ne connaissais presque rien des fabuleux Prêtres-Rois, mais je me doutais que quelque chose de ce genre devait bien exister, car j'avais été amené sur Gor par une technologie avancée et je savais qu'une certaine force, ou un certain pouvoir, se trouvait dans les Monts Sardar. Je ne pensais pas que les Prêtres-Rois étaient divins, mais je croyais à leur existence, je croyais qu'ils étaient au courant de ce qui se passait sur Gor et que, de temps à autre, ils imposaient leur volonté. Je n'aurais même pas pu dire s'ils étaient humains ou non mais, qui ou quoi qu'ils fussent, par leur science et leur technologie, ils étaient pratiquement les dieux de ce monde.

J'attendis sur le dos de mon tarn, ne sachant pas si j'étais désigné pour mourir par le feu, ne sachant pas si, comme la mystérieuse enveloppe bleue dans les montagnes du New Hampshire, il y a si longtemps, j'étais voué à

exploser en une flamme bleue dévorante.

— Meurs de la Mort par le Feu! répéta le vieillard en pointant de nouveau ce long doigt dans ma direction. Mais, cette fois, le geste était moins imposant; il semblait même un tantinet hystérique; il avait même l'air pitoyable...

— Peut-être nul ne connaît-il la volonté des Prêtres-Rois, disje.

— J'ai décrété la mort de la jeune fille ! cria le vieillard comme un fou, ses vêtements voletant autour de ses genoux osseux. Tuez-la! ordonna-t-il aux hommes d'Ar.

Personne ne bougea. Alors, avant que quiconque ait pu l'arrêter, il saisit une épée dans le fourreau d'un Assassin et, la brandissant à deux mains au-dessus de sa tête, il se précipita vers Talena. Il avançait en zigzaguant follement, les yeux égarés, la bouche bavarde, sa foi dans les Prêtres-Rois ébranlée et, avec elle, son esprit. Il chancela au-dessus de la jeune fille, prêt à la tuer.

— Non ! s'écria un des Initiés. C'est interdit !

Sans écouter, le vieillard insensé se raidit pour porter le coup qui mettrait fin à la vie de la jeune fille. Mais à ce moment une légère brume bleuâtre l'enveloppa puis, tout à

coup, à la grande horreur de tous, il sembla exploser, telle une bombe vivante. Pas même un hurlement ne monta de cette ardente masse bleue en combustion qui avait été un être humain et, en une minute, la flamme disparut, presque aussi vite qu'elle était venue, tandis que sur le toit du cylindre une

poussière de cendres s'éparpillait dans le vent. La voix de Pa-Kur se fit entendre, égale et extraordinairement calme.

— L'épée décidera de cette affaire, dit-il.

En conséquence, je glissai à bas de la selle du tarn et sortis mon épée du fourreau.

Pa-Kur passait pour le meilleur épéiste de Gor.

D'en bas montaient les cris assourdis des combats dans les rues. Les Initiés avaient disparu du toit du cylindre. L'un des guerriers d'Ar déclara :

— Je me range du côté de Marlenus ! Moi aussi ! dit un autre.

Sans me quitter des yeux, Pa-Kur désigna de son épée les hommes d'Ar.

— Détruisez cette racaille !

Instantanément, les Assassins et les soldats de la horde de Pa-Kur tombèrent sur les guerriers d'Ar qui restèrent fermes sous ce soudain assaut, opposant lame à lame. Les guerriers d'Ar étaient surpassés en nombre, peut-être à un contre trois, mais je savais qu'ils se battaient bien. Pa-Kur s'approcha prudemment, confiant dans sa supériorité à l'épée et cependant, comme je m'y attendais, décidé à ne pas prendre de risques.

Nous nous rencontrâmes presque au-dessus du corps de Talena, la pointe de nos épées se touchant prestement une fois, deux fois, chacun tâtant l'autre. Pa-Kur feinta sans s'exposer, surveillant du regard mon épaule, notant comment je parais le coup. Il me tâta de nouveau et sembla satisfait. Il se mit alors à me sonder ailleurs, méthodiquement, se servant de son épée presque comme un médecin utilise un stéthoscope, l'appliquant d'abord dans un endroit, puis dans un autre. Une fois, je lui portai une botte en plein corps. Pa-Kur fit dévier le coup légèrement, d'une parade quasi négligente. Pendant que nos lames se croisaient presque comme si nous nous livrions à quelque bizarre danse rituelle, autour de nous résonnaient le bruit métallique, le cliquetis de joutes plus féroces : les hommes de Pa-Kur se battaient avec les hommes d'Ar.

Finalement, Pa-Kur recula hors de portée de ma lame. Il avait l'air satisfait.

— Je peux te tuer, déclara-t-il.

Je supposai que ce qu'il disait était vrai, mais c'était peut-être aussi une remarque calculée, une manœuvre destinée à déconcerter l'adversaire comme l'annonce d'un mat invisible aux échecs pour inciter le partenaire à exécuter un mouvement défensif inutile, ce qui lui fait perdre l'initiative. C'est efficace une fois seulement avec un joueur donné mais, dans un duel à l'épée, une fois suffit.

Je répondis de la même manière pour le piquer au vif.

— Comment peux-tu me tuer si je ne te tourne pas le dos ?

demandai-je.

Sous ce masque d'un calme inhumain, il y avait une vanité qui devait être vulnérable. Je me rappelais l'incident de l'arbalète et de la pièce de monnaie sur le Vosk. En soi, c'était un geste ostentatoire qu'avait eu là Pa-Kur. Une contrariété passagère étincela dans les yeux de pierre de Pa-Kur, puis un petit sourire aigre apparut sur ses lèvres. Il se rapprocha, toutefois avec prudence comme avant, continuant à ne pas prendre de risques. Ma ruse avait échoué. La sienne, si ruse il y avait, avait échoué aussi. Si ce n'était pas une ruse, j'allais bientôt le savoir, ne serait-ce que pour peu de temps.

Nos lames se croisèrent à nouveau, cette fois dans un bref cliquetis éclatant. Pa-Kur avait commencé à peu près comme au début, visant le même endroit mais avec plus de sûreté, de rapidité. Ce qui m'amena à me demander si c'était la partie la plus faible de ma défense et là que se porterait son attaque ou bien s'il s'agissait d'une feinte pour détourner mon attention d'un autre endroit en attendant qu'il y donne subitement l'assaut décisif.

Je chassai ces questions de mon esprit et gardai mes yeux sur sa lame. En matière de duel, il y a place pour prévoir les gestes de l'adversaire, non pour une spéculation anxieuse ; elle paralyse, vous met sur la défensive. Il avait joué avec moi. Je résolus de ne plus lui permettre de contrôler les assauts. Si j'étais vaincu, je voulais que ce soit un homme qui triomphe de moi et non pas une réputation. Je commençai à attaquer, m'exposant davantage mais refoulant sa défense par le poids même et le nombre de mes coups. Pa-Kur se dégageait froidement, faisant face à mes attaques avec aisance, me laissant fatiguer mon bras droit. Le haïssant, je l'admirais; voulant le tuer, je saluais son adresse.

Quand mon attaque se relâcha, Pa-Kur ne pressa pas la sienne. Il voulait nettement que j'attaque de nouveau. Après plusieurs assauts de ce genre, mon bras droit serait trop affaibli pour résister à la furie de sa propre offensive, qui était légendaire sur Gor

Tandis que nous nous battions, les guerriers d'Ar luttaient brillamment pour leur Cité, leur honneur et ceux qu'ils aimaient, et repoussaient sans arrêt les soldats de PaKur, mais de l'intérieur du cylindre accouraient d'autres hommes de l'Assassin. Pour chaque ennemi qui tombait, on aurait dit que trois surgissaient à sa place. Ce n'était qu'une question de temps pour que le dernier des guerriers d'Ar soit refoulé par-dessus le bord du cylindre.

Pa-Kur et moi croisions sans relâche le fer, moi multipliant les attaques, lui les soutenant et attendant. Quoique pieds et poings liés, Talena avait réussi pendant ce temps à se mettre sur les genoux et elle nous regardait combattre, ses cheveux et les plis de sa robe agités par le vent qui fouettait le toit du cylindre. De la voir et de distinguer sa crainte pour moi dans ses yeux me donna comme un redoublement de force et, pour la première fois, j'eus l'impression que Pa-Kur ne paraît pas mon attaque avec autant de sûreté que précédemment.

Soudain retentit un bruit semblable au tonnerre et une grande ombre fut projetée sur le toit du cylindre comme si le soleil était obscurci par des nuages. PaKur et moi nous nous écartâmes l'un de l'autre, chacun essayant vite de voir ce qui arrivait. À nous battre, nous avions pratiquement oublié le monde autour de nous. J'entendis crier joyeusement:

—

Frère d'armes !

C'était la voix de Kazrak !

—
Tarl de Ko-ro-ba ! appela une autre voix familière - celle de mon père.

Je levai les yeux. Le ciel était rempli de tarns. Des milliers de ces grands oiseaux, leurs ailes claquant comme le tonnerre, descendaient sur la Cité, volaient vers les ponts et s'abattaient dans les rues, fonçaient au milieu de ces tours qui n'étaient plus protégées par la terrible défense des fils antitarns. Au loin, le camp de Pa-Kur était en flammes. Sur les ponts du grand fossé, des fleuves de guerriers déferlaient. Dans Ar; les hommes de Marlenus avaient apparemment atteint la grande porte, car elle se fermait lentement, emprisonnant à l'intérieur la garnison d'occupation, qu'elle séparait de la horde restée à l'extérieur. Prise par surprise, la horde était désorganisée, pas en ordre de combat. Elle s'agitait en pleine confusion, saisie de panique. Bon nombre des tarniers de Pa-Kur filaient déjà

hors de la ville, ne songeant qu'à se sortir d'affaire. Sans aucun doute, la horde de Pa-Kur surpassait grandement en nombre les assaillants, mais elle ne le comprenait pas. Elle savait seulement qu'elle avait été attaquée à l'improviste, en position d'infériorité, par un nombre indéterminé de soldats disciplinés qui la submergeaient tandis que d'en haut des tarniers ennemis, sans que personne s'y oppose, vidaient leurs carquois sur ses rangs. De plus, avec la fermeture de la grande porte, elle n'avait pas la ressource de se réfugier dans la Cité. Les hommes étaient acculés aux remparts, entassés comme du bétail de boucherie, se piétinant les uns les autres, dans l'impossibilité même d'utiliser leurs armes. Le tarn de Kazrak s'était posé sur le toit du cylindre et, un moment après, celui de mon père avec peut-être cinquante autres. En croupe derrière Kazrak, portant la buffleterie des tarniers, chevauchait la belle Sana de Thentis. Les Assassins de Pa-Kur jetaient leurs épées et enlevaient leurs casques. Au moment où je regardais, les tarniers de mon père les liaient ensemble avec des cordes.

Pa-Kur avait vu ce que j'avais vu et maintenant, une fois de plus, nous nous affrontions. Je fis un geste vers le sol avec mon épée, offrant merci. Pa-Kur gronda et s'élança en avant. Je soutins l'assaut correctement et, au bout d'une minute de farouches attaques et parades, Pa-Kur et moi nous sommes rendu compte que j'étais de force à lui tenir tête.

Je pris alors l'initiative et commençai à l'obliger à

reculer. Comme dans notre combat je le refoulais pas à pas vers le bord du haut cylindre de marbre, je dis calmement

— Je peux te tuer.

Je savais que je disais la vérité.

Je lui fis sauter sa lame de la main. Elle résonna sur le sol de marbre.

— Rends-toi, dis-je, ou reprends ton épée !

Tel un cobra qui frappe, Pa-Kur bondit pour ramasser l'épée. Nous avons à nouveau engagé le fer et, par deux fois, ma lame le toucha. La deuxième fois, j'eus presque l'ouverture que je cherchais. C'était à présent l'affaire de quelques coups et l'Assassin serait à mes pieds, sans vie. Brusquement, Pa-Kur, qui s'en rendait compte aussi bien que moi, lança avec violence son épée. Elle fendit ma tunique, m'érafla la peau. Je sentis la chaleur et l'humidité

du sang. Pa-Kur et moi nous sommes regardés, à présent sans haine. Il se tenait bien d'aplomb devant moi, désarmé

mais avec, intacte, sa nonchalante arrogance de toujours.

— Tu ne me mèneras pas prisonnier, dit-il.

Puis, sans un mot de plus, il se retourna et sauta dans le vide.

J'approchai lentement du bord du cylindre. La paroi filait à la verticale, avec seulement un perchoir pour tarn formant saillie quelque vingt mètres plus bas. Il n'y avait aucune trace de l'Assassin. On ramasserait son corps brisé

en bas, dans les rues, et il serait empalé publiquement. PaKur était mort. Je remis mon épée au fourreau et allai vers Talena. Je la déliai. Tremblante, elle se dressa près de moi et nous nous sommes enlacés ; le sang de ma blessure tacha sa robe blanche.

—

Je t'aime, dis-je.

Nous nous tenions embrassés et ses yeux humides de larmes se levèrent vers les miens.

—

Je t'aime, dit-elle.

Le rire léonin de Marlenus retentit derrière nous. Nous nous sommes séparés brusquement, Talena et moi. Ma main s'était portée sur mon épée. La main de l'Ubar retint doucement la mienne.

— Elle a assez travaillé pour une journée, dit-il en souriant. Laisse-la se reposer.

L'Ubar alla vers sa fille et prit sa tête menue dans ses grandes mains. Il la tourna d'un côté à l'autre et plongea son regard dans le sien.

—

Oui, dit-il, comme s'il voyait sa fille pour la première fois, elle est digne d'être la fille d'un Ubar. (Puis il me plaqua ses mains sur les épaules.) Veille à ce que j'aie des petitsfils ! ajouta-t-il. Je jetai un coup d'oeil autour de moi. Sana était dans les bras de Kazrak et je compris que l'ancienne esclave avait trouvé l'homme à qui elle se donnerait, non pour cent tarns, mais par amour.

Mon père m'observait, le regard approbatif. Au loin, le camp de Pa-Kur n'était plus qu'un ensemble de poteaux noircis. Dans la cité, sa garnison s'était rendue. Au pied des remparts, la horde avait jeté bas les armes. Ar était sauvée. Talena leva les yeux vers les miens.

—

Que vas-tu faire de moi ? demanda-t-elle.

—
Je t'emmène à Ko-ro-ba, répondis-je, dans ma Cité.

—
Comme ton esclave ? dit-elle avec un sourire.

—
Comme ma Libre Compagne, si tu veux de moi, répliquai-je.

— Je t'accepte, Tarl de Ko-ro-ba, dit Talena, l'amour brillant dans ses yeux. Je t'accepte comme mon Libre Compagnon !

—
Si tu n'acceptais pas, répliquai-je en riant, je te jetterais en travers de ma selle et je t'emmènerais de force à Ko-ro-ba!

Elle rit quand je la soulevai d'un geste vif et la hissai sur la selle de mon tarn géant. Là, ses bras entourèrent mon cou, ses lèvres se posèrent sur les miennes.

— Es-tu un véritable Guerrier ? questionna-t-elle pour m'éprouver, les yeux brillants de malice, la voix oppressée.

— Nous verrons ! lançai-je en riant.

Alors, suivant la rude coutume nuptiale de Gor, tandis qu'elle se débattait furieusement mais gaiement - se tortillant, protestant et feignant de résister - je la ligotai bel et bien en travers de la selle du tarn. Ses poignets et ses chevilles étaient arrimés et elle gisait devant moi, arquée sur la selle, réduite à l'impuissance, captive mais d'amour et de sa propre volonté. Les guerriers rirent, Marlenus plus fort que les autres.

—
Il semble que je t'appartiens, audacieux Tarnier, dit-elle. Que vas-tu faire de moi ?

En réponse, je tirai sur la première rêne et le grand oiseau s'éleva dans les airs, de plus en plus haut, jusque dans les nuages, et elle me cria :

—
Maintenant, Tarl !

Et, avant même que nous ayons dépassé les remparts extérieurs d'Ar, j'avais délié ses chevilles et lancé son unique vêtement vers les rues au-dessous, pour montrer à son peuple quel avait été le sort de la fille de son Ubar. Épilogue

Il est temps à présent que le solitaire achève son récit, avec amertume mais sans résignation. Je n'ai jamais abandonné l'espoir qu'un jour, d'une manière ou d'une autre, je retourne sur Gor, notre Anti-Terre. Ces dernières phrases sont écrites dans un petit appartement de Manhattan, à cinq étages de la rue. Les bruits d'enfants qui jouent entrent par la fenêtre ouverte. J'ai refusé de retourner en Angleterre et je vais rester dans ce pays d'où je suis parti, il y a des années, pour ce monde lointain qui renferme ce que j'aime le plus. Je vois le soleil éclatant en cet après-midi de juillet et je sais que, derrière lui, contrebalancé par ma planète natale, se trouve un autre monde. Et je me demande si, sur ce monde, une femme maintenant mûrie pense à moi et peut-être aussi aux secrets que je lui ai dit exister derrière son soleil - Tortu-Gor, la Lumière sur la Pierre du Foyer. Mon destin a été accompli. J'ai servi les Prêtres-Rois. Un monde a été modifié, les courants de l'histoire d'une planète se sont tournés vers de nouvelles voies. Alors, n'étant plus nécessaire, j'ai été rejeté. Peut-être les Prêtres-Rois, quels ou quoi qu'ils soient, ont-ils conclu qu'un tel homme était dangereux, qu'un tel homme pouvait un jour lever l'étendard de sa propre domination; peut-être se sont-ils rendu compte que, seul de tout Gor, je ne les révèrais pas, que je ne tournerais pas la tête dans la direction des Monts Sardar pour les saluer; peut-être m'ont-ils envié la flamme de mon amour pour Talena ; peut-être, dans leur froide retraite des Monts Sardar, leur intelligence ne pouvait-elle accepter que cette créature vulnérable, périssable, fût plus heureuse qu'eux dans leur sagesse et leur puissance.

Grâce, je crois, en partie à mes arguments et au prestige de ce que j'avais fait, une clémence sans précédent fut manifestée envers les armées de Pa-Kur qui avaient capitulé. Les Pierres du Foyer des Douze Cités Tributaires furent rendues et les hommes de ces cités qui avaient servi Pa-Kur furent autorisés à rentrer dans leurs cités en liesse. Les mercenaires qui étaient venus former sous sa bannière un important contingent furent gardés comme esclaves ouvriers pour une durée d'un an afin de combler les vastes fossés et tunnels d'assaut, de réparer les dégâts énormes subis par les remparts d'Ar et de reconstruire ceux de ses immeubles qui avaient été endommagés ou incendiés au cours des combats. À la fin de leur année de servitude, ils furent renvoyés - sans armes - dans leurs cités natales.

Les officiers de Pa-Kur, au lieu d'être empalés, furent traités de la même manière que les simples soldats, à leur grand soulagement sinon à leur grand scandale. Les membres de la Caste des Assassins, la caste la plus haïe de Gor, qui avaient suivi Pa-Kur, furent enchaînés et embarqués sur le Vosk à destination des cargos qui sillonnent les océans de Gor, où ils seraient galériens.

Chose curieuse, le corps de Pa-Kur ne fut pas retrouvé

au pied du Cylindre de Justice. Je suppose qu'il a été détruit par les citoyens d'Ar en fureur.

Marlenus, malgré son rôle héroïque dans la victoire, se soumit au jugement du Conseil des Hautes Castes d'Ar. La sentence de mort rendue contre lui par le gouvernement usurpateur des Initiés fut cassée mais, parce qu'on redoutait son ambition impérialiste, il fut exilé de sa Cité bien-aimée. Un homme comme Marlenus ne peut jamais être le second dans une cité et les citoyens d'Ar étaient résolus à ce qu'il ne soit plus jamais le premier. En conséquence, l'Ubar, les larmes aux yeux, se vit refuser publiquement le pain et le sel et, sous peine de mort, reçut l'ordre de quitter Ar au coucher du soleil et de ne jamais approcher de la cité à moins de dix pasangs.

Avec une cinquantaine de partisans qui l'aimaient plus que les remparts qui les avaient vus naître, il s'enfuit à dos de tarn jusqu'à la Chaîne des Voltaï où, du haut de ces pics, il pouvait contempler les tours d'Ar dans le lointain. Je pense qu'il règne aujourd'hui encore dans cette immensité

inhospitalière; que Marlenus impose toujours sa loi dans les montagnes écarlates des Voltaï, l'ar parmi les hommes, roi banni, pour ses partisans à jamais l'Ubar des Ubars. Les Cités Libres de Gor nommèrent Kazrak, mon frère d'armes, Administrateur temporaire d'Ar, car c'est lui qui, avec l'aide de mon père et de Sana de Thentis, avait rallié les cités pour lever le siège. Sa nomination fut confirmée par le Conseil des Hautes Castes d'Ar et sa popularité est telle que, par la suite, la charge lui sera probablement confiée par libre élection. Dans Ar, la démocratie est un mode de vie depuis longtemps oublié qu'il faudra beaucoup de soin pour remettre en vigueur.

Lorsque je revins à Ko-ro-ba avec Talena, il y eut un grand festin et nous avons célébré notre Libre Compagnonnage. La journée fut décrétée fériée et la ville illuminée retentit de musique. Des chapelets de cloches miroitantes carillonnaient dans le vent et de joyeuses lanternes de mille couleurs se balançaient au-dessous des ponts innombrables jonchés de fleurs. Des cris et des rires retentissaient et les resplendissantes couleurs des castes de Gor se mêlèrent sur un pied d'égalité dans les cylindres. La distinction entre maître et esclave avait même disparu pour la nuit, et bien des misérables en servage virent l'aube en hommes libres.

À ma grande joie, même Torm, de la Caste des Scribes, apparut parmi les tables. Je fus honoré que le petit scribe se soit séparé de ses bien-aimés rouleaux le temps de partager mon bonheur, celui d'un simple guerrier. Il portait une tunique et des sandales neuves, peut-être pour la première fois depuis bien des années. Il me serra les mains et je fus surpris de voir que le petit scribe pleurait. Puis, dans sa joie, il se tourna vers Talena et leva en un gracieux salut la coupe symbolique de vin de Ka-la-na pour rendre hommage à sa beauté.

Talena et moi jurâmes de célébrer l'anniversaire de ce jour aussi longtemps que vivrait l'un de nous. Je me suis efforcé de tenir cette promesse et je sais qu'elle l'a fait, elle aussi. Cette nuit-là, cette glorieuse nuit, fut une nuit de fleurs, de torches et de vin de Kala-na et, après de douces heures d'amour, nous nous sommes endormis tard dans les bras l'un de l'autre.

Je me suis réveillé, des semaines plus tard peut-être, engourdi et gelé, dans les montagnes du New Hampshire, près du rocher plat sur lequel avait atterri le disque argenté. Je portais les vêtements de camping -qui me paraissent à

présent si grossiers - dont j'étais habillé à l'origine. On ne meurt pas d'un cœur brisé car, si c'était le cas, je serais mort désormais. Je doutai de mon bon sens; je fus terrorisé à

l'idée que ce qui était arrivé ne soit qu'un rêve étrange. Je m'assis dans la solitude des montagnes, la tête dans les mains. Peu à peu, avec angoisse, je commençai à croire que tout n'avait été, en fait, que le plus cruel des rêves et que je redevais sain d'esprit. Je ne le croyais pas au fond du cœur, mais mon esprit, avec force et froideur, exigeait cette conclusion.

Je me levai péniblement, le cœur broyé par le chagrin. C'est alors que sur le sol, près de ma chaussure, je l'aperçus

- petit objet, minuscule objet rond. Je tombai à genoux et le ramassai vivement, les yeux pleins de larmes, le cœur envahi par la plus triste joie qui puisse submerger un homme. Je tenais dans ma main l'anneau de métal rouge, l'anneau qui portait l'écusson de Cabot : le cadeau de mon père. Je m'entaillai la main avec l'anneau pour me faire saigner et je ris de bonheur en sentant la douleur et en voyant le sang. L'anneau était réel et j'étais éveillé, l'Antichton existait et aussi la jeune femme, Talena. Lorsque

je sortis des montagnes, je découvris que j'avais été absent sept mois. Il fut tout simple de feindre l'amnésie : quelle autre explication de ces sept mois le monde qui était le mien aurait-il acceptée ? Je passai quelques jours dans un hôpital public sous observation et je fus ensuite autorisé à

partir. Je décidai de m'installer, au moins temporairement, à

New York. Mon poste à l'université avait, bien entendu, été

repris et je n'avais aucun désir d'y revenir. Il y aurait trop d'explications à donner.

J'envoyai à mon collègue de l'université un chèque tardif pour son matériel de camping qui avait été détruit avec l'enveloppe bleue dans les montagnes. Très aimablement, il prit des dispositions pour que mes livres et mes autres possessions soient expédiés à ma nouvelle adresse. Quand je fis procéder au transfert de mon compte en banque, je fus surpris, mais pas trop, de découvrir que mon livret d'épargne avait, en mon absence, été mystérieusement crédité, et de façon tout à fait libérale. Je n'ai pas été contraint de travailler depuis mon retour de l'Antichton. Bien sûr, j'ai travaillé tout de même, mais seulement à ce qui me plaisait et pour la durée qui me convenait. J'ai consacré beaucoup plus de temps à voyager, à lire et à me garder en forme. Je me suis même inscrit à un club d'escrime pour maintenir mes yeux alertes et mon poignet solide, mais les minces fleurets dont nous nous servons sont de pitoyables armes en comparaison des épées goréennes. Chose étrange, bien qu'il y ait maintenant six ans que j'ai quitté l'Antichton, je ne découvre aucun signe de vieillissement ou d'altération physique dans mon apparence. J'ai bien réfléchi à ce fait, tâchant d'en voir la relation avec le message mystérieux daté

du xvll siècle, manifestement écrit par mon père, que j'avais reçu dans l'enveloppe bleue. Peut-être les sérums de la Caste des Médecins, si habiles sur Gor, jouent-ils un rôle làdedans, mais je ne peux rien affirmer. Je retourne deux ou trois fois par an dans les montagnes du New Hampshire revoir ce grand rocher plat, y passer une nuit, pour le cas où j'apercevrais de nouveau ce disque d'argent dans le ciel, pour le cas où je serais appelé

de nouveau par les Prêtres-Rois vers cet autre monde Mais si je suis ainsi mandé, ils le feront en sachant que je suis résolu à ne pas être un pion dans leurs immenses parties. Qui ou que sont les Prêtres-Rois pour décider ainsi de la vie d'autrui, pour gouverner une planète, terroriser les cités de ce monde, condamner des hommes à la Mort par le Feu, arracher ceux qui s'aiment aux bras l'un de l'autre ? Si effrayant que soit leur pouvoir, il faut se dresser contre eux. Si jamais je foule à nouveau les vertes plaines de Gor, je sais que je tenterai de résoudre l'énigme des Prêtres-Rois, que je pénétrerai dans les Monts Sardar et les affronterai, quels ou quoi qu'ils puissent être.



John NORMAN

GOR

2 – LE BANNI DE GOR



LE BANNI DE GOR
John NORMAN

Traduit de l'américain par Arlette Rosenblum

Traduction révisée

Titre original :

Outlaw of Gor

Ballantine Books, a division of Random House, Inc.

© John Norman, 1967

Pour la traduction française :

© Éditions J'ai lu, 1992

John NORMAN

UN MOT SUR LE MANUSCRIT

Mon bon ami Harrison Smith, jeune avocat de son état, m'a récemment fait passer un second manuscrit, censé

provenir du fameux Tarl Cabot. C'est à sa demande que je sou mets ce second document, comme je l'avais fait pour le premier, à l'attention d'un éditeur. Cependant, et à cause des nombreuses critiques et demandes engendrées par le premier manuscrit, Le Tarnier de Gor - certaines personnes prétendant être en possession de documents confirmant l'existence de l'Antichton, d'autres revendiquant la paternité

du manuscrit -, j'ai cette fois eu le dessus sur Smith en obtenant de lui qu'il écrive quelques lignes en guise de préface à ce deuxième témoignage, précisant clairement son rôle dans toute cette histoire et nous en disant un peu plus sur ce Tarl Cabot, que je n'ai jamais eu le privilège de rencontrer en personne.

1

LE TÉMOIGNAGE DE HARRISON SMITH

J'ai rencontré Tarl Cabot pour la première fois dans une petite université du New Hampshire spécialisée dans les arts libéraux, où nous avons accepté l'un et l'autre un poste d'assistant de première année. Il était chargé de cours en Histoire anglaise. Quant à moi, ayant l'intention de travailler trois années environ afin de rassembler de quoi me payer des études de droit, j'étais professeur d'éducation physique, branche dont Cabot, à mon vif déplaisir d'ailleurs, ne fut jamais convaincu qu'elle relevait du programme d'études d'un établissement d'enseignement.

Nous faisions beaucoup de promenades à pied, bavardions, pratiquions l'escrime et, je l'espérais, étions devenus amis. J'avais de la sympathie pour ce jeune Anglais bien élevé. Il était discret et charmant, bien qu'il parût parfois distant ou replié sur lui-même, peu désireux, pour ainsi dire, d'écarter le bouclier protecteur de ce formalisme derrière lequel l'Anglais cultivé - au fond du coeur peut-être aussi sentimental et passionné que n'importe qui - s'efforce de dissimuler ses émotions.

Le jeune Cabot était plutôt grand, de belle taille, bien bâti, avec une démarche d'une souplesse féline qui évoquait peut-être plus les docks de Bristol, sa ville natale, que les cloîtres d'Oxford où il avait suivi ses études.

Ses yeux étaient bleus, limpides, au regard direct et franc. Il avait le teint clair. Ses cheveux, fait peut-être regrettable, même si certains d'entre nous ne l'appréciaient que mieux pour cette raison, étaient roux, mais pas simplement roux : disons que sa chevelure emmêlée était un flamboyant défi aux convenances qui régissent la bonne tenue des professeurs. Je ne crois pas qu'il ait jamais possédé de peigne et je jurerais bien qu'il ne s'en serait pas servi s'il en avait eu un. Somme toute, Tarl Cabot nous paraissait un jeune gentleman d'Oxford paisible et courtois, cette chevelure mise à part. Mais par la suite, nous n'avons su que penser.

À ma consternation et à celle de l'université, Cabot a disparu après la fin du premier semestre. Je suis certain que ce ne fut pas de son propre gré. Cabot est un homme qui tient ses engagements.

À la fin du semestre, Cabot, comme nous tous, était las de la routine universitaire et voulut se changer les idées. Il décida d'aller camper, seul, dans les Montagnes Blanches proches, que rendait alors très belles la fragile parure de givre d'un mois de février au New Hampshire.

Je lui prêtai du matériel de camping et le conduisis dans les montagnes, où je le laissai près de la route. Il me demanda, et je suis sûr qu'il parlait sérieusement, de le reprendre au même endroit trois jours plus tard. Je revins au moment convenu, mais il n'était pas au rendez-vous. J'ai attendu plusieurs heures, puis j'y suis retourné le lendemain à l'heure dite, mais il ne s'est toujours pas montré. En conséquence, inquiet, j'ai averti les autorités et, l'après-midi même, de vastes recherches furent entreprises.

Nous avons finalement découvert ce que nous avons supposé être les cendres de son feu de camp, près d'un grand rocher plat, à environ neuf heures d'ascension de la route. Nos recherches n'eurent aucun autre résultat. Pourtant, plusieurs mois après, Tarl Cabot est sorti de ces mêmes montagnes, vivant et en bonne condition mais paraissant sous le coup d'un choc émotionnel qui avait provoqué une amnésie, du moins quant à cette période pendant laquelle il avait disparu.

Il n'est jamais revenu à l'université, au grand soulagement de plusieurs de mes collègues plus âgés qui avouèrent alors avoir estimé que le jeune Cabot ne s'était jamais adapté. Peu de temps après, je décidai que, moi non plus, je ne m'adaptais pas, et je quittai l'université. Je reçus un chèque de Cabot en compensation de mon matériel qu'il avait apparemment perdu. C'était un geste délicat: mais j'aurais préféré qu'il vienne me voir en personne. Je lui aurais pris la main et je l'aurais forcé à me parler, à me raconter ce qui s'était passé.

Contrairement à mes collègues de l'université, j'avais trouvé trop simple l'histoire d'amnésie. L'explication ne cadrerait pas ; c'était impossible. Comment avait-il vécu pendant ces mois, où était-il allé, qu'avait-il fait ?

Près de sept ans s'étaient écoulés depuis notre première rencontre lorsque je l'aperçus dans les rues de Manhattan. À

cette époque, j'avais depuis longtemps économisé l'argent nécessaire pour m'inscrire à la faculté de droit et je n'enseignais plus depuis trois ans. En fait, je complétais alors mes études dans une école associée à l'une des facultés privées les plus réputées de New York.

Il avait très peu changé, pour ne pas dire pas du tout. Je courus derrière lui et, spontanément, l'attrapai par l'épaule. Ce qui se passa ensuite semble presque trop inconcevable pour le comprendre. Il se retourna d'un bond de tigre avec une brusque exclamation de rage dans une langue bizarre, et, je me retrouvai saisi entre des mains d'acier et plaqué au sol avec une grande force, coincé sous son genou, ma colonne vertébrale à deux doigts d'être brisée comme verre. L'instant d'après, il me relâcha en se confondant en excuses, avant même de m'avoir reconnu. Horrifié, je me rendis compte qu'il avait agi par réflexe, tout comme l'oeil cligne à une forte lumière ou le genou se détend sous le marteau du médecin. C'était le réflexe d'un animal dont l'instinct est de détruire avant de risquer d'être détruit, ou d'un être humain qui a été dressé comme cet animal, un être humain conditionné pour tuer vite, brutalement, ou être tué

de la même façon. J'étais couvert de sueur. Je savais que j'avais frôlé la mort. Était-ce là le doux Tarl Cabot que j'avais connu ?

— Harrison ! s'écria-t-il. Harrison Smith !

Il me releva d'un mouvement plein d'aisance, parlant sur un rythme rapide où les mots se bousculaient pour essayer de me rassurer.

—

Pardonne-moi ! Pardonne-moi, mon vieux !

Nous nous sommes regardés.

Il tendit la main impulsivement, dans un geste d'excuse. Je la pris et nous nous serrâmes la main. Mon étreinte, je le crains, fut un peu faible et ma main tremblait légèrement.

— Je suis vraiment navré, dit-il.

Un groupe s'était rassemblé sur le trottoir, à distance respectueuse.

Il sourit, de ce vieux sourire candide, enfantin, du New Hampshire, dont je me souvenais.

—

Aimerais-tu boire un pot ? demanda-t-il.

Je souris aussi.

—Cela ne me ferait pas de mal, assurai-je.

Dans un petit bar du centre de Manhattan, guère plus qu'une entrée et un couloir, Tarl Cabot et moi avons renouvelé notre amitié. Nous parlâmes de choses et d'autres, mais ni l'un ni l'autre n'avons mentionné sa réaction brutale à mon salut, pas plus que nous n'avons parlé de ces mois mystérieux pendant lesquels il avait disparu dans les montagnes du New Hampshire.

Au cours des mois qui suivirent, autant que mes études le permettaient, nous nous sommes vus assez souvent. Je semblais répondre à un besoin désespéré de camaraderie chez cet homme solitaire et, pour ma part, je me réjouissais de me compter comme son ami, malheureusement peut-être son unique ami.

Je sentais que le moment viendrait où Tarl Cabot me parlerait des montagnes mais que le choix de cet instant dépendait de lui seul. Je ne tenais pas à me mêler de ses affaires, ou de ses secrets si tel était le cas. Être de nouveau son ami me suffisait. Je m'étonnais parfois que Cabot ne me parle pas plus ouvertement de certains sujets, qu'il garde si jalousement le silence sur ces mois pendant lesquels il avait été absent de l'université. Je sais maintenant pourquoi il n'a rien dit plus tôt. Il redoutait que je le croie fou. Tard un soir, au début de février, nous buvions une fois de plus dans ce petit bar où nous avions pris nos premières consommations ensemble, quelques mois plus tôt, en cet incroyable après-midi ensoleillé. Au-dehors tombait une neige légère qui ressemblait à des pastilles de feutre de couleur dans le triste éclairage au néon de la rue. Cabot la contemplait entre deux gorgées de scotch. Il paraissait morose, maussade. Je me souvins que c'était en février que, voici des années, il avait quitté l'université.

—
Nous ferions peut-être mieux de rentrer à la maison, proposai-je.

Cabot continuait à regarder au-dehors, observant la neige teintée par le néon qui descendait en voltigeant pour finir sur le trottoir, grise et piétinée.

—
Je l'aime, dit Cabot, sans s'adresser vraiment à moi.

— Qui ? demandai-je.

Il secoua la tête et continua à fixer la neige.

— Rentrons chez toi, insistai-je. Il est tard.

— Où est-ce, chez moi ? dit Cabot, les yeux sur son verre à demi plein.

— À quelques rues d'ici, répliquai-je, car je désirais qu'il parte, je voulais qu'il sorte du bar.

Son humeur différait de tout ce que j'avais connu de lui jusqu'alors. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais peur. Il se refusait à bouger. Il dégagea son bras de ma main.

— Il est tard, dit-il, apparemment acquiesçant à mon propos mais peut-être avec une autre intention. Il ne faut pas qu'il soit trop tard, reprit-il comme s'il avait pris une résolution, comme si, par la seule force de sa volonté, il arrêterait la marche du temps, le cours hasardeux des événements.

Je me renfonçai dans mon siège. Cabot partirait quand il y serait prêt. Pas avant. Je pris conscience de son silence, du léger bruit des conversations à mi-voix au bar, du cliquetis des verres, des bruits d'un pied frottant le sol, d'un liquide remué dans un petit verre épais.

Cabot leva de nouveau son scotch, le tint devant lui, sans boire. Puis, cérémonieusement, amèrement, il en fit tomber un peu sur la table où le liquide gicla, imbibant en partie une serviette. Tout en accomplissant ce geste, il murmura une formule dans cette langue inconnue que je n'avais entendue qu'une fois, quand j'avais failli périr de ses mains. J'eus l'impression qu'il devenait dangereux. J'étais mal à l'aise.

— Que fais-tu ? demandai-je.

—
J'offre une libation, dit-il simplement. Ta-Sardar-Gor.

—
Qu'est-ce que cela veut dire ? questionnai-je d'une voix un peu hésitante, épaissie par l'alcool, rendue

mal assurée par ma peur.

—

Cela veut dire, répliqua Cabot en riant d'un rire forcé : Aux Prêtres-Rois de Gor.

Il se leva en chancelant. Il semblait grand, bizarre, presque d'un autre monde dans cet éclairage tamisé, dans cette atmosphère calme d'aimables petits bruits civilisés. Puis subitement, avec un rire amer, à la fois plainte et cri de rage, il lança avec violence le verre contre le mur, où il s'écrasa en un million de fragments scintillants qui s'éparpillèrent. Et, en cet instant où s'établit brusquement un silence stupéfait, terrifié, je l'entendis répéter clairement avec force, en un murmure rauque, ces mots étranges :

— Ta-Sardar-Gor !

Le barman, un homme corpulent au visage mou, se dirigea en se dandinant vers notre table. Une de ses mains grasses serrait nerveusement une petite matraque de cuir bourrée de plombs. Il désigna du pouce la porte. Il renouvela son geste. Cabot, qui le dominait de toute sa taille, semblait ne pas comprendre. Le barman leva la matraque dans un geste menaçant. Cabot prit simplement l'arme, qu'il sembla retirer comme en se jouant des doigts du gros homme stupéfait. Il baissa les yeux sur son visage suant, effrayé.

— Tu as brandi une arme contre moi, dit-il. Ma loi me permet de te tuer.

Le barman et moi regardâmes avec terreur les grandes mains fermes de Cabot éventrer la matraque d'une torsion, faisant craquer la couture, comme j'aurais déchiré un rouleau de carton. Une partie des plombs tomba par terre et roula sous les tables.

— Il est ivre, dis-je au barman.

Je pris énergiquement Cabot par le bras. Il semblait ne plus être en colère et je voyais qu'il ne voulait de mal à

personne. Mon contact parut le tirer de cette étrange humeur. Il rendit docilement au barman la matraque détruite.

— Je suis désolé, dit Cabot. Vraiment désolé.

Il sortit son portefeuille et fourra un billet dans la main du barman. C'était un billet de cent dollars.

Nous endossâmes nos manteaux et sortîmes dans le soir de février, sous les fins flocons blancs. Devant le bar, nous restâmes sans parler, plantés dans la neige. Cabot, toujours à moitié ivre, contemplait autour de lui la sèche géométrie électrique de cette grande ville, les silhouettes sombres et solitaires qui avançaient sous la neige légère, l'éclat voilé des phares des voitures.

—

C'est une grande ville, déclara-t-il soudain, et pourtant elle n'est pas aimée. Combien sont-ils ici qui mourraient pour cette ville ? Combien défendraient ses limites jusqu'à la mort ? Combien endureraient

la torture pour elle ?

—

Tu es soûl, dis-je en souriant.

—

Cette cité n'est pas aimée, répéta-t-il. Sinon elle ne serait pas utilisée comme elle l'est, entretenue comme elle l'est !

Il s'éloigna tristement.

Je ne sais pas pourquoi, mais je compris que c'était cette nuit-là que j'apprendrais le secret de Tarl Cabot.

—

Attends ! lui criai-je tout à coup.

Il se retourna et je sentis qu'il était content que je l'aie rappelé, que ma compagnie lui était alors précieuse. Je le rattrapai et nous nous rendîmes ensemble à son appartement. Il commença par préparer du café bien fort, ce dont ma tête qui tournait lui fut grandement reconnaissante. Puis, sans un mot, il alla dans son placard et en ressortit avec un petit coffre-fort. Il l'ouvrit avec une clé qu'il portait sur lui et en tira un manuscrit de son écriture claire et ferme, attaché avec de la ficelle. Il me le donna.

C'était un document relatif à ce que Cabot appelait l'Antichton - l'Anti-Terre -, l'histoire d'un guerrier, du siège d'une ville et de l'amour d'une jeune fille. Vous le connaissez peut-être sous le titre Le Tarnier de Gor.

Lorsque, peu après l'aube, j'eus terminé la lecture de ce récit, je regardai Cabot qui, pendant tout ce temps, était resté assis près de la fenêtre, le menton dans les mains, à

regarder la neige, perdu dans des pensées que j'étais bien incapable d'imaginer.

Il se retourna et me fit face.

— C'est vrai, dit-il, mais tu n'es pas obligé de le croire. Je ne savais que dire. Bien sûr, cela ne pouvait pas être vrai. Pourtant, j'en avais la conviction, Cabot était, l'un des hommes les plus honnêtes que j'aie connus.

Je remarquai alors sa chevalière, presque pour la première fois, bien que l'ayant déjà vue souvent auparavant. Elle était mentionnée dans le récit, cette simple bague de métal rouge qui portait l'écusson de Cabot.

—

Oui, me dit-il en tendant la main, c'est bien cet anneau. Je désignai le manuscrit.

—
Pourquoi m'as-tu montré ça ?

—
Je veux que quelqu'un soit au courant, répondit-il simplement.

Je me levai, ressentant désormais les effets d'une nuit d'insomnie, de l'alcool et des nombreuses tasses de café fort. Je grimaçai un sourire.

— Je crois que je ferais bien de partir

— Certes, déclara Cabot en m'aidant à enfiler mon manteau. (Sur le seuil, il me tendit la main.) Au revoir, dit-il.

— À demain, précisai-je.

— Non, riposta-t-il. Je repars pour les montagnes.

C'était en février, à cette date, qu'il avait disparu sept ans plus tôt. Du coup, je retrouvai mes esprits.

— Ne pars pas, le suppliai-je.

— Je pars, répéta-t-il.

—
Laisse-moi t'accompagner.

—
Non. Il se peut que je ne revienne pas.

Nous nous sommes serré la main et j'eus l'étrange impression que je ne reverrais peut-être plus jamais Tarl Cabot. Ma main était crispée fermement sur la sienne et la sienne sur la mienne. J'avais compté pour lui et lui pour moi et voilà, aussi simplement que cela, comment des amis peuvent se séparer pour toujours, sans plus jamais devoir se rencontrer ni se parler.

Je me retrouvai dans le triste couloir blanchâtre devant son appartement, clignant des yeux en regardant l'ampoule nue au plafond. Je marchai au-dehors pendant plusieurs heures malgré la fatigue, réfléchissant, m'interrogeant sur les choses étranges dont j'avais appris l'existence.

Puis, brusquement, je fis demi-tour et revins littéralement au pas de course jusqu'à son appartement. Je l'avais laissé, lui, mon ami. À quel destin, je n'en avais aucune idée. Je me précipitai vers la porte de son appartement et tambourinai contre elle avec mes poings. Il n'y eut pas de réponse. Je frappai la porte à coups de pied et la serrure s'arracha du chambranle. J'entrai dans l'appartement. Tarl Cabot était parti.

Sur la table de ce modeste meublé se trouvait le manuscrit que j'avais lu pendant cette longue nuit, avec une enveloppe coincée sous la ficelle. Elle portait mes nom et adresse. À l'intérieur, il y avait cette simple note : « Pour Harrison Smith, s'il désire l'avoir. » Triste, je sortis de l'appartement, emportant le manuscrit qui fut publié

ultérieurement sous le titre Le Tarnier de Gor. Cela et mes souvenirs, c'était tout ce qui me restait de mon ami Tarl Cabot.

La date des examens arriva: je les passai avec succès. Plus tard, après d'autres examens, je fus admis au barreau de l'État de New York et je suis entré dans l'un des grands cabinets juridiques de la ville avec l'espoir d'accumuler assez d'expérience et de capitaux pour ouvrir, par la suite, mon propre petit cabinet. Dans le tourbillon du travail, dans l'interminable et exigeante jungle de détails inhérente à ma spécialité, le souvenir de Cabot fut chassé de mon esprit. Peu de chose me reste à dire ici, en dehors du fait que je ne l'ai plus revu. Encore que j'aie des raisons de croire qu'il est vivant.

Une fin d'après-midi, après mon travail, je rentrai chez moi. Là, bien que portes et fenêtres fussent verrouillées, il y avait un second manuscrit sur une table à thé devant le canapé, celui que vous allez lire. Pas de note jointe, pas d'explications.

Peut-être, comme l'avait dit une fois Tarl Cabot, que « les Prêtres-Rois ont des agents parmi nous ».

RETOUR SUR GOR

Une fois encore, moi, Tarl Cabot, je foulais la terre verdoyante de Gor.

Je m'étais réveillé, nu dans l'herbe agitée par le vent, sous cette flamboyante étoile qui est le Soleil commun à mes deux mondes, ma planète natale la Terre et sa soeur secrète : Gor, l'Anti-Terre.

Je me suis mis debout lentement, vibrant de toutes mes fibres dans le vent dont les rafales me fouettaient les cheveux, tous mes muscles souffrant et jouissant de se mouvoir enfin après peut-être des semaines d'immobilité car, une fois encore dans les Montagnes Blanches, j'étais entré

dans le disque d'argent - cet astronef des Prêtres-Rois utilisé

pour les Voyages d'Acquisition - et, en y pénétrant, j'avais perdu connaissance. C'est dans cet état, comme déjà

naguère, que je suis arrivé sur cette planète.

Je restai ainsi plusieurs minutes pour laisser chaque sens et chaque nerf assimiler l'émerveillement de mon retour. J'eus de nouveau conscience de la pesanteur un peu moins forte de la planète, mais cela passerait quand mon corps se serait adapté au nouvel environnement. Étant donné cette moindre pesanteur, des prouesses qui paraîtraient presque surhumaines sur la Terre sont banales sur Gor. Le Soleil, comme dans mon souvenir, semblait un peu plus grand que vu depuis la Terre mais, de même que précédemment, c'était difficile à affirmer.

Au loin, j'apercevais des taches jaunes, les bosquets d'arbres Ka-la-na qui émaillent les plaines de Gor. À bonne distance sur ma gauche, je vis un splendide champ de SaTarna, cette haute céréale jaune qui est un élément essentiel de l'alimentation goréenne, joliment courbé sous le vent. Sur la droite, dans le lointain, je voyais une masse montagneuse. D'après son étendue et sa hauteur, je présimai qu'il s'agissait des montagnes de Thentis. Si je ne me trompais pas, en les prenant comme repère, je pourrais m'orienter pour aller à Ko-ro-ba, Cité des Cylindres à laquelle, il y a des années, j'avais voué mon épée.

Alors, debout dans le soleil, je levai impulsivement les bras comme dans une prière païenne pour saluer le pouvoir des Prêtres-Rois qui m'avaient de nouveau amené de la Terre à ce monde, ce pouvoir qui, une fois déjà, m'avait arraché à

Gor quand ils en eurent terminé avec moi, m'enlevant à ma ville d'adoption, à mon père et à mes amis, et à la jeune femme que j'aimais, la ravissante Talena aux cheveux noirs, fille de Marlenus, l'Ubar d'Ar, la plus grande cité des régions habitées de Gor.

Il n'y avait dans mon cœur aucun amour pour les Prêtres-Rois, ces mystérieux habitants des Monts Sardar, qui ou quoi qu'ils puissent être, mais il y avait de la gratitude, soit pour eux, soit pour les forces étranges qui les faisaient agir.

Que j'aie été ramené sur Gor pour y retrouver ma Cité et ma bien-aimée n'était pas, j'en étais sûr, le geste spontané de générosité ou de justice qu'il pouvait paraître. Les PrêtresRois, Gardiens du Lieu

Sacré dans les Monts Sardar, qui savent apparemment tout ce qui se passe sur Gor, maîtres de la hideuse Mort par le Feu, qui peuvent détruire par une flamme dévorante tout ce qu'ils désirent et quand ils en ont envie, n'ont pas de motivations aussi simples que les hommes, ne sont pas sensibles aux impératifs de décence et de respect qui influencent parfois nos actes. Leurs préoccupations se bornent à des fins lointaines et mystérieuses. Pour parvenir à ces fins, les créatures humaines sont traitées comme des instruments serviles. Le bruit courait qu'ils utilisent les hommes comme on utilise les pions d'un jeu et, quand le pion a joué son rôle, il est rejeté

ou peut-être, comme dans mon cas, retiré de l'échiquier jusqu'à ce qu'il plaise aux Prêtres-Rois de tenter une nouvelle partie.

Je remarquai sur l'herbe, à quelques pas de moi, un casque, un bouclier et une lance, ainsi qu'un ballot de cuir replié. Je m'agenouillai pour examiner ces objets.

Le casque était en bronze, travaillé à la mode grecque, avec une unique ouverture à peu près en forme de Y. Il ne portait aucun insigne, et le cimier aucune identification. Le bouclier rond, fait de bandes concentriques de cuir durci se chevauchant, rivées ensemble et reliées par des cercles de cuivre, et muni d'une double courroie pour être tenu au bras gauche, ne portait pas non plus de marque. Normalement, le bouclier goréen est peint de façon distinctive et un insigne permettant d'identifier la cité de son détenteur y est incorporé. Si ce bouclier m'était destiné, et je ne doutais guère que ce fût le cas, il aurait dû porter l'insigne de Ko-ro-ba, ma Cité.

La lance était typiquement goréenne, longue d'environ deux mètres, lourde, massive, avec une pointe effilée en bronze de quelque quarante-cinq centimètres de long. C'est une arme terrible, une arme de jet apparentée au javelot, utilisée comme lui, et qui, bénéficiant de la pesanteur plus faible de Gor, perce un bouclier à courte distance ou s'enfonce sur près de trente centimètres de profondeur dans du bois compact lorsqu'elle est projetée avec force. Ainsi armés, des hommes chassent en groupe ; ils s'attaquent même au larl, cet extraordinaire carnivore ressemblant à une panthère qui peut atteindre un mètre quatre-vingts à deux mètres dix au garrot, dans ses repaires natals de la Chaîne des Voltaï.

En fait, la lance goréenne est telle que de nombreux guerriers dédaignent des armes de jet moins grandes comme l'arc de guerre ou l'arbalète qui, l'un et l'autre, ne sont pas rares sur Gor. Je regrettais toutefois qu'il n'y eût pas d'arc parmi les armes à ma disposition car ; lors de mon séjour précédent sur la planète, j'avais acquis une certaine dextérité

dans son maniement et éprouvais pour lui une prédilection, penchant qui avait scandalisé mon ancien maître d'armes. Je m'en souvenais avec affection, de ce Tarl l'Aîné. Tarl est un prénom répandu ici. J'étais très impatient de le revoir, ce rude géant pareil à un Viking, ce fier épéiste barbu, amicalement batailleur, qui m'avait enseigné le métier des armes tel que le pratiquent les guerriers de Gor.

J'ouvris le ballot de cuir. J'y trouvai la tunique écarlate, le ceinturon, les sandales et le manteau qui constituent le costume normal d'un membre de la Caste des Guerriers. C'était ce qui me convenait puisque j'appartenais à cette caste depuis cette matinée d'il y a un peu moins de sept ans où, dans la Chambre du Conseil des Hautes Castes, j'avais reçu les armes des mains de mon père Matthew Cabot, Administrateur de Ko-roba, et pris pour mienne la Pierre du Foyer de cette cité.

Pour le Goréen, bien qu'il aborde rarement ce sujet, une cité est plus que des briques et du marbre, des cylindres et des ponts. Ce n'est pas simplement un endroit, un lieu géographique où des hommes

ont jugé bon de construire leurs demeures, un assemblage de bâtiments d'où ils peuvent diriger leurs affaires.

Le Goréen est convaincu qu'une cité ne peut pas être simplement identifiée à ses éléments matériels, lesquels subissent leurs transformations tout comme les cellules du corps humain.

Pour eux, une cité est presque une chose vivante, ou plus qu'une chose vivante. C'est une entité avec une histoire, alors que pierres et rivières n'ont pas d'histoire. C'est une entité avec une tradition, un héritage, des coutumes, des habitudes, un caractère, des intentions, des espoirs. Quand, par exemple, un Goréen dit qu'il est d'Ar ou de Ko-ro-ba, il fait beaucoup plus que de vous renseigner sur le lieu de sa résidence.

Les Goréens en général - bien qu'il y ait des exceptions et notamment la Caste des Initiés - ne croient pas à

l'immortalité. En conséquence, être d'une cité est en un sens faire partie de quelque chose de moins périssable que soi-même, quelque chose de divin, au sens d'immortel. Bien sûr, tout Goréen le sait, les cités aussi sont mortelles, car, comme les hommes, elles peuvent être détruites. Et ceci leur fait peut-être aimer d'autant plus leur cité, car ils savent que, tout comme eux, elle est susceptible de disparaître à jamais. Cet amour de leur cité tend à s'incarner dans une pierre connue sous le nom de «Pierre du Foyer », habituellement gardée dans le plus haut cylindre de la ville. La Pierre du Foyer, qui n'est parfois qu'un fragment brut de roche sculptée, datant peut-être de plusieurs centaines de générations, alors que la cité n'était encore qu'un groupe de huttes sur la rive d'un fleuve, qui est aussi parfois un superbe cube de marbre ou de granit incrusté de pierres précieuses, est le symbole de la cité. Pourtant, parler de symbole, c'est être au-dessous de la réalité. C'est presque comme si la cité elle-même s'identifiait à la Pierre du Foyer, comme si cette Pierre était à la cité ce que la vie est à

l'homme La croyance veut que tant que subsiste la Pierre du Foyer, de même survivra aussi la cité.

Mais ce n'est pas seulement chaque cité qui a sa Pierre de Foyer. Le village le plus simple et le plus humble, et même la hutte la plus primitive de ce village, réduite peut-être à un cône de paille, possède sa Pierre de Foyer personnelle, tout autant que les appartements féeriques où loge l'Administrateur d'une ville aussi importante qu'Ar. Ma Pierre de Foyer était celle de Ko-ro-ba, cette cité à

laquelle voici sept ans j'avais voué mon épée. J'étais maintenant anxieux d'y retourner.

À l'intérieur du ballot, roulés dans la tunique et le manteau, je trouvai le baudrier, le fourreau et la courte épée des Goréens. Je sortis la lame de son fourreau. Elle était bien équilibrée, dangereuse, à double tranchant, mesurait entre cinquante et cinquante-cinq centimètres. Je reconnus la poignée ainsi que certaines marques sur la lame. C'était l'épée que je portais au siège d'Ar. Cela me fit une étrange impression de l'avoir de nouveau dans la main, de sentir son poids, la forme familière de sa poignée. Cette lame s'était frayé un chemin quand j'avais gravi l'escalier du Cylindre Central d'Ar et sauvé Marlenus, Ubar de cette cité, qui s'y était retranché. Elle avait croisé celle de Pa-Kur, Maître Assassin, sur le toit du Cylindre de Justice d'Ar lorsque je m'étais battu pour ma bien-aimée Talena. Et voici que je la tenais de nouveau dans ma main. Je me demandai pourquoi ; je savais seulement que les Prêtres-Rois l'avaient voulu ainsi.

Deux choses que j'avais espéré trouver dans le ballot n'y étaient pas : un aiguillon et un sifflet à tarn.

L'aiguillon est un instrument en forme de baguette, de soixante centimètres de long environ. Il a un commutateur dans la poignée, à peu près comme une torche électrique ordinaire. Quand l'aiguillon est mis en position de marche et qu'il frappe un objet, il provoque un choc violent et éparpille une pluie d'étincelles jaunes. On l'utilise pour diriger les tarns, les oiseaux de selle géants de Gor qui ressemblent à des faucons. En fait, ces oiseaux sont conditionnés presque au sortir de l'oeuf à réagir à l'aiguillon.

Le sifflet à tarn, comme on s'en doute, est utilisé pour appeler l'oiseau. En général, les tarns les mieux dressés ne réagissent qu'à une seule note, celle émise par le sifflet de leur maître. Il n'y a rien de surprenant à cela étant donné

que chaque oiseau est habitué par la Caste des Éleveurs de Tarns à réagir à une note différente. Lorsqu'un tarn est donné ou vendu à un tarnier, le sifflet accompagne l'oiseau. Inutile de dire que le sifflet est important et conservé avec soin car, s'il est égaré ou s'il tombe entre les mains d'un ennemi, le guerrier a pratiquement perdu sa monture. J'ai ensuite revêtu la tenue écarlate du guerrier de Gor. Le fait que le vêtement, comme le casque et le bouclier, n'arborait aucun insigne me déconcertait. C'était contraire aux coutumes de Gor car, normalement, seuls les vêtements des hors-la-loi et des exilés - hommes sans cité - sont dépourvus des marques d'identification dont le Goréen est si fier.

Je coiffai le casque et suspendis à mon épaule gauche l'épée et le bouclier. Puis je soulevai avec aisance dans ma main droite la lance massive. D'après le soleil, et sachant que Ko-ro-ba se trouvait au nord-ouest des montagnes, je me mis en route vers ma Cité.

Ma démarche était légère, mon coeur joyeux. J'étais chez moi car là où ma bien-aimée m'attendait était mon foyer. Là

où mon père m'avait retrouvé après plus de vingt ans de séparation, où mes compagnons d'armes et moi avions bu et ri ensemble, là où j'avais fait la connaissance de mon ami Torm, le petit Scribe, qui m'avait instruit - là était mon foyer. Je m'aperçus que je pensais en goréen aussi couramment que si je n'étais pas resté sept ans absent. Je pris conscience que je chantais un chant guerrier tout en marchant dans l'herbe.

J'étais revenu sur Gor.

3

ZOSK

Je marchais depuis plusieurs heures en direction de Koro-ba quand j'eus la joie de croiser une des routes étroites qui mènent à cette cité. Je la reconnus mais, même si tel n'avait pas été le cas, les bornes pasangriques en forme de cylindre qui la jalonnent portaient chacune le signe de la cité

et la distance, exprimée en pasangs, jusqu'à ses remparts. Un pasang goréen mesure environ onze cents mètres.

La route, comme la plupart des routes de Gor, était construite comme une chaussée dans la terre et prévue pour durer une centaine de générations. Le Goréen, n'ayant guère la même idée que nous du progrès, prend grand soin de ses constructions et de leur finition. Ce qu'il bâtit, il attend des hommes

qu'ils l'utilisent jusqu'à ce que les intempéries l'aient réduit en poussière. Pourtant cette route, en dépit de l'amour du métier que la Caste des Constructeurs y avait déployé, n'était qu'une route secondaire modeste, à peine assez large pour le passage de deux voitures. En fait, même les routes principales de Ko-ro-ba étaient loin de soutenir la comparaison avec les grandes voies qui conduisent à une métropole comme Ar.

Chose surprenante, bien que les bornes pasangriques m'aient indiqué que j'étais près de Ko-ro-ba, des touffes d'herbe s'étaient frayé un chemin avec ténacité entre les pierres et, par-ci par-là, des plantes grimpantes s'avançaient, vrille par vrille, en travers des grandes dalles.

L'après-midi touchait à sa fin et, à en juger d'après les bornes, j'étais toujours à plusieurs heures de la ville. Bien qu'il fût encore clair, de nombreux oiseaux au plumage coloré

avaient déjà rejoint leur nid. Ça et là, des essaims d'insectes nocturnes commençaient à s'agiter, sortant de dessous le feuillage des buissons bordant la route. Les ombres des bornes s'étaient allongées et, d'après leur angle (car ces pierres sont disposées de façon à servir aussi de cadran solaire), la quatorzième ahn - ou heure goréenne - était passée.

Le jour goréen est divisé en vingt ahns La dixième ahn est midi, la vingtième minuit. Chaque ahn comprend quarante ehns, ou minutes, et chaque ehn quatre-vingts ihns, ou secondes.

Je me demandai s'il était sage de poursuivre mon voyage. Le soleil serait bientôt couché et la nuit goréenne n'est pas sans danger, particulièrement pour un piéton. C'est la nuit que chasse le sleen, ce mammifère carnivore à six pattes dont le corps allongé le fait ressembler énormément à un lézard. Je n'en avais jamais vu, mais j'avais relevé des empreintes d'une de ces bêtes sept ans auparavant.

Le soir aussi, sur le fond brillant des disques des trois lunes de Gor, on peut voir parfois l'ombre silencieuse du prédateur ul, ptérodactyle géant rôdant loin de ses marais d'origine dans le delta du Vosk.

Je redoutais peut-être plus encore ces nuits pleines des cris de la meute de varts, essaim aveugle de rongeurs volants ressemblant à des chauves-souris, dont chacun a la taille d'un petit chien. Ils peuvent dépouiller une carcasse en quelques minutes, chacun emportant un lambeau de chair dans les recoins de la sombre caverne que la troupe a choisie comme demeure. De plus, certains essaims de varts ont la rage.

La route elle-même présentait un danger manifeste, augmenté du fait que je n'avais pas de moyen d'éclairage. La nuit venue, divers serpents sortent sur la route dont ils recherchent la tiédeur, ses pierres retenant la chaleur du soleil plus longtemps que la campagne environnante. Entre autres, l'énorme python goréen aux nombreuses rayures, le hith. Un autre à craindre même davantage est le minuscule ost, reptile venimeux orange vif, long d'à peine quelques centimètres, dont la morsure provoque une mort atroce en quelques secondes.

En conséquence, malgré mon ardent désir de revenir à

Ko-ro-ba, je décidai de quitter la route, de m'envelopper dans mon manteau et de passer la nuit à l'abri de quelque rocher, ou encore de me faufiler dans le fouillis de buissons épineux où l'on peut dormir dans une sécurité relative. Maintenant que j'envisageais d'interrompre mon voyage, je me

rendais brusquement compte que j'avais à la fois faim et soif. Aucune ration ou gourde d'eau ne se trouvait dans le ballot de cuir trouvé avec les armes.

J'avais à peine quitté la route pavée que j'aperçus, venant dans ma direction, chaque pas soigneusement mesuré et ferme, une large silhouette voûtée, courbée sous un énorme fagot de branches fixé sur son dos par deux cordes qu'elle tenait tordues dans ses poings devant elle. Sa stature et son fardeau la désignaient comme membre de la Caste des Porteurs de Bois ou Bûcherons, cette caste goréenne qui, avec la Caste des Charbonniers, fournit la plus grande partie du combustible utilisé par les cités.

Le poids que portait ce bûcheron était prodigieux et aurait fait chanceler des hommes de bien des castes, y compris même de la Caste des Guerriers. Le fagot se dressait d'au moins la hauteur d'un homme au-dessus de son dos courbé et faisait près d'un mètre vingt de large. Je savais que cette charge était supportée en partie grâce à une utilisation adroite des cordes et du dos, mais cela requérait aussi évidemment de la force pure et ce bûcheron, comme ses frères de caste, avait été préparé à cette tâche par une sélection qui durait depuis des générations. Les moins forts étaient devenus hors-la-loi ou étaient morts. Dans de rares cas, le Conseil des Hautes Castes en avait autorisé à s'élever de caste. Aucun, bien entendu, n'aurait accepté de descendre à une caste inférieure, car il en existe : la Caste des Paysans par exemple, caste la plus basse de tout Gor. L'homme approchait. Ses yeux disparaissaient presque sous une calotte de cheveux blancs hirsutes où s'emmêlaient des brindilles et des feuilles. Ses moustaches avaient été

rasées sur son visage, probablement par la lame de la large hache à double tranchant attachée sur le dessus du fagot. Il portait la blouse courte de son métier, sans manches, toute déchirée, avec un renfort de cuir au dos et aux épaules. Ses pieds étaient nus et noirs jusqu'aux chevilles.

Je m'avançai sur la route à sa rencontre.

— Tal, dis-je en levant le bras droit, la paume vers l'intérieur dans le geste de salut habituel sur Gor.

L'être hirsute trapu, puissant, monstrueux dans la fière déformation de son métier, s'immobilisa devant moi, les pieds campés fermement sur la route. Il leva la tête. Ses longs yeux étroits, clairs comme de l'eau, me regardèrent à

travers la frange de cheveux qui les cachait presque. Malgré sa lente réaction à ma présence, ses mouvements délibérés et patients, je compris qu'il était surpris. Il ne s'attendait apparemment pas à rencontrer quelqu'un sur cette route. Cela m'intrigua.

— Tal, dit-il d'une voix épaisse, à peine humaine. J'eus l'intuition qu'il réfléchissait au temps qu'il lui faudrait pour atteindre la hache attachée sur le fagot.

—

Je ne te veux pas de mal, assurai-je.

—

Que désires-tu ? demanda le porteur de bois, qui avait dû remarquer entre-temps que mon bouclier et

mon équipement ne portaient aucun insigne et en conclure que j'étais un hors-la-loi.

—

Je ne suis pas un hors-la-loi, dis-je. Visiblement, il ne me crut pas.

— J'ai faim, repris-je. Je n'ai rien eu à manger depuis de longues heures.

--Moi aussi, j'ai faim, répliqua-t-il, et je n'ai rien eu à

manger depuis de longues heures.

--Ta hutte est-elle proche ? questionnai-je.

Je savais que oui, étant donné le moment de la journée où je l'avais rencontré. Le soleil règle l'horaire de la plupart des métiers sur Gor et le bûcheron devait revenir avec sa coupe de la journée.

—

Non, répondit-il.

- Je ne veux pas de mal ni à toi ni à ta Pierre deFoyer. Je n'ai pas d'argent et ne peux te payer, mais j'ai faim.

— Un Guerrier prend ce qu'il veut, dit l'homme.

— Je ne veux rien te prendre.

Il m'examina et j'eus l'impression qu'une esquisse de sourire affleurait le cuir tanné de sa large figure.

--Je n'ai pas de fille, déclara-t-il. Je n'ai pas d'argent ni de marchandises.

--Alors, je te souhaite prospérité, m'exclamai-je en riant, et je vais poursuivre mon chemin

Je le dépassai et continuai à suivre la route.

Je n'avais fait que quelques pas lorsque sa voix m'arrêta. Ce qu'il disait était difficile à comprendre, car les solitaires de la Caste des Bûcherons n'ont pas l'habitude de parler.

— J'ai des pois et des navets, de l'ail et des oignons dans ma hutte, dit l'homme dont le fagot lui faisait une bosse de géant.

---Les Prêtres-Rois eux-mêmes, répliquai-je, ne pourraient demander davantage.

— Alors, Guerrier, dit-il, lançant l'invitation bourrue de Gor à

un repas de Basse Caste, partage mon pot !

— J'en suis honoré, assurai-je - et j'étais sincère. Alors que j'appartenais à une Haute Caste et lui à une Basse, il serait pourtant dans sa hutte - selon les lois de Gor

- prince et souverain, car il serait alors sur le lieu de sa Pierre de Foyer personnelle. En effet, un pauvre diable craintif qui ne songerait pas à quitter le sol des yeux en présence d'un membre d'une des Hautes Castes, un rustre opprimé et sans caractère, un misérable déloyal ou un lâche, un colporteur avare ou obséquieux devient souvent, à

l'endroit où se trouve la Pierre de son Foyer, un véritable lion parmi ses pairs, fier et splendide, généreux et accueillant, un roi, quand ne serait-ce que dans son taudis.

En vérité, assez fréquents sont les récits où même un guerrier a succombé devant un paysan furieux dans la cabane duquel il s'était introduit abusivement car, dans le voisinage de la Pierre de leur Foyer, les hommes se battent avec le courage, la sauvagerie et la ruse du larl des montagnes. Plus d'un champ de paysan de Gor a été arrosé

par le sang de guerriers imprudents.

Le porteur de bois à la large carrure souriait d'une oreille à l'autre. Il aurait un invité ce soir II parlerait peu lui-même, étant malhabile à discourir et trop fier pour former des phrases qu'il savait devoir être hésitantes ou incorrectes, mais il resterait assis près du feu jusqu'à l'aube, refusant de me laisser dormir, pour que je lui parle, lui dise des histoires, lui raconte des aventures et lui dorme des nouvelles d'endroits lointains. Ce que je dirais, je ne l'ignorais pas, aurait moins d'importance que le fait que quelque chose était dit, qu'il n'était plus seul.

— Je suis Zosk, annonça-t-il.

Je me demandai si c'était un nom coutumier ou son vrai nom. Les membres des Basses Castes s'appellent souvent d'un nom qu'ils ont choisi, réservant leur nom réel pour les intimes et les amis afin d'empêcher qu'il soit utilisé par un sorcier ou un jeteur de sorts pour leur nuire. Quoi qu'il en soit, j'eus l'impression que Zosk était son nom véritable.

— Zosk de quelle cité ? demandai-je.

La large silhouette courbée sembla se raidir. Les muscles de ses jambes se tendirent comme des câbles. Le lien que j'avais senti s'établir entre nous avait brusquement disparu comme un moineau qui s'envole ou une feuille arrachée à une branche.

— Zosk... dit-il.

— De quelle cité ?

— D'aucune cité.

— Tu es sûrement de Ko-ro-ba, répliquai-je.

J'eus l'impression que ce géant trapu et difforme se contractait comme s'il avait été frappé et se mettait à

trembler. Je compris que cet être primitif, simple, naïf, était soudain terrifié. Zosk, j'en avais l'intuition, aurait tenu tête à

un larl, armé seulement de sa hache; pourtant il semblait avoir peur. Les grands poings qui serraient les cordes du fagot blanchirent, les branches craquèrent dans le fagot.

— Je suis Tarl Cabot, dis-je. Tarl de Ko-ro-ba!

Zosk poussa un cri inarticulé et se mit à reculer en trébuchant. Ses mains laissèrent maladroitement filer les cordes et le grand fagot se défit et tomba avec fracas sur les dalles de la route. Comme il se retournait pour fuir, son pied glissa sur une branche et il s'affala. Il chut presque sur la hache qui gisait sur la route. Impulsivement, comme si c'était une planche de salut dans le maelstrom de sa peur, il se saisit de la hache.

La hache en main, il parut soudain se rappeler sa Caste et il se campa sur la route, dans la lumière du crépuscule, à

quelques pas de moi, comme un gorille, étreignant la hache au large fer, respirant profondément, aspirant l'air, maîtrisant son effroi.

Ses yeux me regardèrent avec colère à travers les mèches de ses cheveux blancs emmêlés. Je ne comprenais rien à sa crise de peur, mais j'étais fier de le voir la dominer, car la peur est le grand ennemi commun de tout ce qui vit, et j'estimais que sa victoire était aussi, en quelque sorte, la mienne. Je me rappelais qu'un jour J'avais été effrayé de la même façon dans les montagnes du New Hampshire et que j'avais honteusement cédé à ma terreur et m'étais enfui sous l'empire du seul sentiment humain qui soit dégradant. Zosk se redressa autant que l'arc énorme de sa colonne vertébrale le lui permettait.

Il n'avait plus peur.

Il parla lentement. Sa voix était épaisse, mais il en était pleinement maître.

—

Dis que tu n'es pas Tarl Cabot de Ko-ro-ba.

— Mais si, répliquai-je.

— Je te demande une faveur, reprit Zosk d'une voix lourde d'émotion. Dis que tu n'es pas Tarl Cabot de Ko-ro-ba. Le ton était celui de la supplication.

—Je suis Tarl Cabot de Ko-ro-ba ! répliquai-je fermement. Zosk leva sa hache

Elle avait l'air légère dans son énorme poigne. J'avais l'impression qu'elle aurait pu fendre un petit arbre d'un seul coup. Pas à pas, il s'approcha de moi, tenant la hache à deux mains au-dessus de son épaule.

Il s'arrêta finalement devant moi. Je crus voir des larmes dans ses yeux. Je ne fis aucun geste pour me défendre. Je sentais, sans trop savoir pourquoi, que Zosk ne frapperait pas. Il luttait avec lui-même, son large visage naïf crispé par l'angoisse, le regard torturé.

—

Que les Prêtres-Rois me pardonnent ! s'écria-t-il.

Il jeta la hache qui résonna sur les pierres de la route de Ko-ro-ba. Zosk se laissa choir à terre et s'assit en tailleur sur la route, sa gigantesque carcasse secouée de sanglots, sa tête massive dans ses mains, tandis que sa voix gutturale, épaisse, gémissait de détresse.

En pareille circonstance, il est impossible de rien dire car, selon la manière de voir goréenne, la pitié humilie à la fois celui qui plaint et celui qui est plaint. Selon les coutumes de Gor, on peut aimer mais on ne doit pas témoigner de pitié.

Je m'éloignai donc.

J'avais oublié ma faim. Je ne pensais plus aux dangers de la route.

J'arriverais à Ko-ro-ba à l'aube.

LE SLEEN

J'avancais en trébuchant dans l'obscurité vers les remparts de Ko-ro-ba, frappant les pierres avec l'extrémité de la hampe de ma lance pour ne pas quitter la route et écarter de mon chemin les serpents qui pourraient s'y trouver. Ce fut un voyage cauchemardesque et insensé que cette ruée dans la nuit pour rejoindre ma Cité; je me meurtris, tombai, m'écorchai dans le noir et, pourtant, j'étais aiguillonné par un doute et une appréhension si torturants que je ne pouvais me permettre aucun repos jusqu'à ce que je sois de nouveau sur les hauts ponts de Ko-ro-ba.

N'étais-je pas Tarl de Ko-ro-ba ? N'y avait-il pas de cité

de ce nom ? Chaque borne proclamait son existence - au bout de cette route. Alors, pourquoi la voie n'était-elle pas entretenue ? Pourquoi n'y voyait-on aucune marque de passage? Pourquoi Zosk de la Caste des Bûcherons avait-il réagi de cette façon? Pourquoi mon bouclier, mon casque, mon costume ne portaient-ils pas le fier insigne de Ko-roba ?

À un moment donné, je poussai un cri de douleur. Deux crochets s'étaient enfoncés dans mon mollet. Un ost ! pensai-je. Mais les crochets tenaient bon et j'entendais le bruit d'aspiration, de succion, des gousses d'une plante-sangsue, semblables à des vésicules, qui se gonflaient et se contractaient comme d'horribles petits poumons. Je me baissai et arrachai la plante qui croissait sur le bas-côté de la route. Elle se contorsionnait dans ma main comme un serpent, ses vésicules palpitantes. J'extirpai de ma jambe les deux épines pareilles à des crochets. La plante-sangsue frappe comme un cobra et fixe deux épines creuses dans sa victime. Les réactions chimiques des gousses vésiculaires produisent un effet mécanique de pompage, et le sang est aspiré dans la plante qui s'en nourrit. Comme je retirais la chose de ma jambe - heureux que la morsure ne provienne pas de l'ost venimeux - les trois lunes filantes de Gor sortirent du rideau sombre des nuages. Je redressai la plante frémissante et la cassai. Déjà mon sang, noir dans la nuit argentée, mélangé à la sève de la plante, tachait la tige jusqu'aux racines. En deux ou trois secondes à peine, elle avait pompé environ un huitième de litre de liquide. Avec un frisson, je lançai la plante répugnante loin de la route. Normalement, ces végétaux sont enlevés des bords des routes et des endroits habités. Ils sont surtout dangereux pour les enfants et les petits animaux, mais un adulte qui tomberait au milieu de ces plantes n'y survivrait probablement pas.

Je me préparai à poursuivre de nouveau mon voyage, heureux que les trois lunes de Gor éclairent mes pas sur cette route périlleuse. Dans un moment de lucidité, je me suis demandé si je ne devrais pas chercher un refuge - et je savais que je le devais - mais je ne le pouvais pas, car des questions brûlaient en moi auxquelles je n'osais pas répondre. Seul le témoignage de mes yeux et de mes oreilles pouvait apaiser mes craintes, la confusion dans laquelle je me trouvais. Je cherchais une vérité que je ne connaissais pas, mais dont je savais qu'il me fallait la découvrir et qu'elle se trouvait au bout de cette route.

Je perçus une odeur étrange, désagréable, très proche de celle de la fouine ou de la belette, mais plus forte. Aussitôt, tous mes sens furent en alerte.

Je me figeai par une réaction quasi animale.

Je ne proférais pas un son, je ne bougeais pas, cherchant refuge dans le silence, l'immobilité. Je

tournai imperceptiblement la tête pour scruter les rochers et les buissons autour de la route. Je crus entendre un léger reniflement, un grognement, un petit gémissement de chien. Puis plus rien.

Lui aussi s'était figé, sentant sans doute ma présence. Très probablement, c'était un sleen et, je l'espérais, un jeune. Je présimai que ce n'était pas moi qu'il chassait, sinon je n'aurais probablement pas perçu son odeur. Il se serait approché face au vent. Je suis resté ainsi six ou sept minutes. Je l'aperçus alors, sur ses six courtes pattes, qui ondulait en travers de la route comme un lézard à fourrure, son museau pointu et moustachu se balançant d'un côté à

l'autre pour flairer le vent.

Je poussai un soupir de soulagement.

C'était bien un jeune sleen, long de deux mètres quarante à peu près, qui n'avait pas la patience d'un animal plus âgé. S'il découvrait ma présence, son attaque serait bruyante, une ruée sifflante, une charge crierde maladroite. Il se coula dans l'obscurité, peut-être pas tout à fait convaincu qu'il n'était pas seul, jeune animal prêt à négliger ou ne pas voir ces légers signes qui font toute la différence entre la mort et la survie dans le monde brutal et prédateur de Gor.

Je continuai mon voyage.

De rapides nuages noirs voilèrent à nouveau les trois lunes de Gor et le vent se leva. Je voyais les ombres des grands arbres Ka-la-na penchés dans l'obscurité de la nuit, leurs feuilles agitées et bruissantes sur leurs longues branches. Je sentais la pluie dans l'air. Il y eut tout à coup un éclair et le fracas assourdi du tonnerre me parvint quelques secondes après.

Comme je hâtais le pas, mon appréhension grandit. Il me semblait que j'aurais dû apercevoir maintenant les lumières de la Cité des Cylindres de Ko-ro-ba. Le vent augmentait, il avait l'air de s'acharner sur les arbres. À la faveur d'un éclair, je distinguai une borne et j'y courus. Dans le vent qui forcissait et l'obscurité, je passai le doigt sur le chiffre gravé dans la borne. C'était exact. J'aurais dû voir les lumières de Ko-ro-ba. Pourtant je n'apercevais rien. La cité devait être dans l'obscurité.

Pourquoi les lanternes n'étaient-elles pas suspendues sur les hauts ponts ? Pourquoi les lampes aux cent flammes et aux cent couleurs n'étaient-elles pas allumées dans les quartiers de la ville, annonçant dans le code des lampes de Gor les causeries, les beuveries, l'amour ? Pourquoi les énormes phares des remparts ne luisaient-ils pas pour sommer les téniers de Ko-ro-ba rôdant au loin de regagner l'abri de ses murailles ?

Je restai près de la borne, essayant de comprendre. J'étais désorienté, irrésolu. Maintenant que je ne distinguais pas les lumières de Ko-ro-ba comme je m'y attendais, je prenais plus fortement conscience que je n'avais même pas vu briller dans les collines entourant la cité les feux des paysans ou les torches des sportifs téméraires qui chassent le sleen la nuit. Oui, et j'aurais dû déjà être interpellé par les patrouilles de nuit de Koro-ba une dizaine de fois !

Une monstrueuse succession d'éclairs en chaîne explosa dans la nuit, m'assourdissant par le choc et le grondement du tonnerre, brisant avec violence l'obscurité en fragments, la mettant en pièces comme une jatte d'argile sous un coup de marteau et, avec la foudre, l'ouragan s'abattit, torrents furieux de pluie glaciale fouettée par le vent.

En une seconde, je fus trempé par cette eau glacée. Le vent s'acharnait sur mon manteau, sur ma tunique. J'étais aveuglé par le déchaînement de l'orage. J'essuyai la pluie froide qui m'était tombée dans les yeux et me passai les doigts dans les cheveux pour les rejeter en arrière. La furie paralysante des éclairs, tel un fouet électrique, frappait sans arrêt les collines, m'éblouissant pour un moment de terreur panique, puis s'évanouissait à nouveau dans l'obscurité. La foudre s'abattit avec fracas sur la route, à moins de cinquante mètres. J'eus l'impression qu'elle demeurait plantée devant moi comme une gigantesque lance crochue lumineuse, mystérieuse, menaçante; puis elle disparut. Elle était tombée en travers de ma route. La pensée me vint que c'était un avertissement des Prêtres-Rois pour que je rebrousse chemin.

Je continuai à avancer et m'arrêtai à l'endroit où la foudre avait frappé. En dépit du vent et de la pluie glacée, je sentais la chaleur des pierres sous mes sandales. Je levai la tête vers l'orage, brandis ma lance et mon bouclier et criai dans la tempête, ma voix noyée dans le tumulte de la nature, bouffée de défi contre les forces qui semblaient liguées contre moi :

— Je vais à Ko-ro-ba!

À peine avais-je fait un pas que j'aperçus le sleen à la lueur d'un éclair. Un animal adulte, cette fois, d'environ six mètres de long, qui chargeait dans ma direction, vite, sans bruit, les oreilles plaquées contre sa tête pointue, sa fourrure lisse de pluie, ses crocs découverts, ses larges yeux de nocturne brillant du désir de tuer.

Un son étrange s'échappa de mes lèvres, un rire inattendu. Voilà au moins quelque chose que je pouvais voir, sentir, combattre !

Avec une ardeur et un désir qui égalaient ceux de l'animal, je m'élançai dans l'obscurité et, quand j'estimai qu'il allait bondir, je projetai en avant la lance à large fer de Gor. Je sentis mon bras comme pris dans un étau humide, raclé par les crocs, et je tournai quand l'animal, poussant des cris perçants de rage et de douleur, roula sur la route. Je retirai mon bras d'entre ses mâchoires sans force qui cherchaient encore machinalement à mordre.

Un autre éclair, et je vis le sleen sur le ventre, qui mordillait la hampe de la lance, ses grands yeux de nocturne vitreux, le regard perdu. Mon bras était ensanglanté, mais principalement par le sang du sleen. Il s'était presque enfoncé dans la gorge de l'animal à la suite de la lance que j'avais projetée dans sa gueule. Je fis remuer mon bras et mes doigts. J'étais indemne.

À l'éclair suivant, je vis que le sleen était mort.

Un frisson me secoua involontairement, mais je ne sais s'il était dû au froid et à la pluie ou à la vue de ce long corps fourré ressemblant à un lézard qui gisait à mes pieds. J'essayai de retirer la lance, mais elle était coincée entre les côtes de l'animal.

Froidement, je dégainai mon épée, tranchai la tête de la bête et dégageai l'arme d'une secousse. Puis, à l'instar des chasseurs de sleen, comme porte-bonheur, et parce que j'avais faim, je fendis avec mon épée la fourrure de l'animal pour lui manger le cœur.

On dit que seul le cœur du larl des montagnes porte plus chance que celui du dangereux et rusé sleen. La chair crue, chaude du sang de la bête, me sustenta et je m'accroupis à côté de mon gibier sur la

route de Koro-ba, prédateur parmi les prédateurs.

Je ris.

— Croyais-tu, ô Frère Sombre de la Nuit, m'empêcher d'aller à Ko-ro-ba ?

Comme cela me semblait absurde qu'un simple sleen se soit mis entre moi et ma Cité ! De façon tout à fait irrationnelle, je ris en pensant à quel point l'animal avait été

stupide. Mais comment aurait-il pu savoir ? Comment aurait-il su que j'étais Tarl de Ko-roba et que je revenais dans ma Cité ? Un proverbe goréen dit que quiconque retourne dans sa cité ne se laisse arrêter par rien. Le sleen ne connaissait-il pas ce dicton ?

Je secouai la tête pour chasser ces idées extravagantes. Je sentais que je déraisonnais, peut-être un peu enivré par la mise à mort du sleen et la première nourriture que j'avais absorbée depuis plusieurs heures.

Puis, avec gravité, tout en sachant que c'était de la superstition, j'ai accompli le rite goréen de l'examen du sang. Dans le creux de mes mains, je bus une gorgée de sang, puis j'en repris dans mes paumes et attendis le prochain éclair. On observe le sang dans ses mains réunies. Il paraît que si l'on voit son visage noir et décharné on mourra de maladie; si on se voit blessé et écarlate, on mourra au combat; si l'on se voit vieux avec des cheveux blancs, on mourra paisiblement en laissant des enfants.

Il y eut un nouvel éclair et je regardai le sang. En ce, bref instant, dans la minuscule flaque de sang que je tenais, je vis, non pas moi-même, mais un visage étrange pareil à un globe d'or avec des yeux en forme de disque, un visage que je n'avais jamais vu, un visage qui frappa mon cœur d'une terreur mystérieuse.

L'obscurité revint et pendant l'éclair suivant je scrutai de nouveau le sang, mais ce n'était que du sang, le sang du sleen que j'avais tué sur la route de Ko-ro-ba. Je ne me vis même pas reflété à sa surface.

Je bus le sang, pour compléter le rite.

Je me levai et essuyai la lame de mon épée sur la fourrure du sleen. Son cœur m'avait donné des forces.

— Merci, Frère Sombre de la Nuit, dis-je à l'animal. Je m'aperçus que l'eau s'était accumulée dans le côté

concave du bouclier. Avec gratitude, je le soulevai et bus. 5

LA VALLÉE DE KO-RO-BA

Je commençais maintenant à monter.

La route m'était familière, cette ascension longue et relativement rude jusqu'à la crête de la série de coteaux au-delà desquels se trouve Ko-ro-ba, une montée qui est le cauchemar des conducteurs de Caravanes, des porteurs de fardeaux comme le pauvre Zosk le Bûcheron et de tous ceux qui voyagent à pied.

Ko-ro-ba est située au milieu de collines verdoyantes, à

une centaine de mètres au-dessus du niveau du lointain Golfe de Tamber et de cette mystérieuse étendue d'eau au-delà du golfe appelée simplement en goréen « Thassa », la Mer. Ko-ro-ba n'est pas dans un endroit aussi élevé et reculé

que Thentis, par exemple, situé dans les montagnes et célèbre pour ses troupeaux de tarns, mais ce n'est pas non plus une cité des vastes plaines comme la métropole luxueuse d'Ar, ou du rivage comme le bruyant, surpeuplé, sensuel Port Kar sur le Golfe de Tamber.

Ar est une cité glorieuse, d'imposante grandeur, reconnue même par ses ennemis naturels; Thentis a la fière violence des rudes montagnes de Thentis pour cadre; Port Kar peut revendiquer le vaste Tamber comme compagnon et la brillante et mystérieuse Thassa au-delà, mais j'estime que ma Cité est vraiment la plus belle avec ses hauts cylindres variés qui se dressent avec tant de grâce, si joyeusement, parmi les calmes collines verdoyantes.

Un poète ancien qui - chose assez incroyable pour l'esprit goréen - a chanté la gloire d'un grand nombre de cités de Gor, avait parlé de Ko-ro-ba en l'appelant les Tours du Matin, et cette appellation est encore parfois utilisée. Le mot même de Ko-ro-ba, plus prosaïquement, est un terme goréen archaïque signifiant : « marché de village ».

L'ouragan ne s'était pas calmé, mais j'avais cessé de m'en soucier. Trempé, gelé, je grimpais en tenant mon bouclier obliquement devant moi pour détourner le vent et rendre la montée plus facile. Enfin parvenu au sommet, j'attendis en épongeant l'eau froide qui me coulait dans les yeux, j'attendis l'éclair qui, après ces longues années, me ferait voir ma Cité.

Je languissais de ma Cité, de mon père, le magnifique Matthew Cabot, ancien Ubar et désormais Administrateur de Ko-ro-ba, et de mes amis: le fier Tarl l'Aîné, mon maître d'armes, et Torm, le joyeux petit Scribe bougon, qui estimait que même le sommeil et la nourriture faisaient partie d'une conspiration pour l'arracher à l'étude de ses bien-aimés rouleaux. Et, surtout, je languissais de Talena, celle que j'avais choisie comme Libre Compagne, celle pour qui j'avais combattu sur le Cylindre de Justice, celle qui m'aimait et que j'aimais, la ravissante Talena aux cheveux noirs, fille de Marlenus, ancien Ubar d'Ar.

— Je t'aime, Talena! m'écriai-je.

Et comme mon cri sortait de mes lèvres, il y eut un grand éclair et la vallée apparut, entre les collines, nue et blanche - et je vis que la vallée était vide.

Ko-ro-ba n'était plus là.

La cité avait disparu.

L'obscurité suivit l'éclair et le choc du tonnerre me secoua d'horreur.

Les éclairs se succédaient; les coups de tonnerre me martelaient et l'obscurité me submergeait. Et, chaque fois, j'apercevais ce que j'avais vu avant : la vallée vide. Ko-ro-ba avait disparu.

— Tu as été touché par les Prêtres-Rois, dit une voix derrière moi.

Je pivotai sur moi-même, bouclier devant moi, lance en arrêt.

Dans l'éclair qui suivit, je vis le costume blanc d'un initié, la tête rasée et les yeux tristes d'un des membres de la Caste Bénie, serviteurs, dit-on, des Prêtres-Rois. De haute taille, il se tenait sur la route, les bras cachés dans sa tunique, et m'observait.

Je ne sais pourquoi, cet homme me parut différent des Initiés que j'avais connus sur Gor. J'étais incapable de dire quoi, mais il avait quelque chose en lui, ou sur lui, qui me semblait le mettre à part des autres membres de cette caste. Il aurait pu être n'importe quel Initié, mais ce n'était pas le cas. Il n'avait rien d'extraordinaire sinon, peut-être, un front un peu plus haut que chez le commun des mortels, des yeux qui avaient peut-être vu des choses que peu d'hommes ont vues.

Je fus frappé par l'idée que moi, Tarl de Ko-ro-ba, un mortel, ici dans la nuit, sur cette route, je regardais peut-être le visage d'un Prêtre-Roi.

Tandis que nous nous dévisagions, l'orage prit fin, les éclairs cessèrent de trouer la nuit, le tonnerre de rugir dans mes oreilles. Le vent s'était calmé. Les nuages s'étaient dissipés. Dans les mares d'eau froide entre les pierres de la route, je voyais les trois lunes de Gor.

Je me retournai et scrutai la vallée où s'était dressée Koro-ba.

— Tu es Tarl de Ko-ro-ba, dit l'homme.

Je fus stupéfait.

— Oui, répondis-je, je suis Tarl de Ko-ro-ba.

Je pivotai pour lui faire face à nouveau.

— Je t'attendais, reprit-il.

— Es-tu un Prêtre-Roi ? demandai-je.

— Non.

J'examinai cet homme qui semblait être un homme comme les autres, et en même temps davantage.

—

Parles-tu au nom des Prêtres-Rois? questionnai-je.

—

Oui, répliqua-t-il.

Je le crus.

Il est courant, bien sûr, que les Initiés prétendent parler au nom des Prêtres-Rois ; en fait, interpréter

la volonté des Prêtres-Rois auprès des hommes est censé être la vocation de leur caste.

Mais je crus cet homme.

Il n'était pas comme les autres Initiés, bien qu'il portât leur costume.

—

Es-tu vraiment de la Caste des Initiés ? insistai-je.

—

Je suis celui qui transmet la volonté des Prêtres-Rois aux Mortels, déclara l'homme, sans répondre à ma question. Je gardai le silence.

—

Dorénavant, reprit-il, tu es Tarl sans cité.

—

Je suis Tarl de Ko-ro-ba ! répliquai-je fièrement.

—

Ko-ro-ba a été détruite, dit-il. C'est comme si elle n'avait jamais existé. Ses pierres et ses habitants ont été dispersés aux quatre coins du monde et il n'y a pas deux pierres ou deux hommes de Ko-ro-ba qui puissent se réunir.

—

Pourquoi Ko-ro-ba a-t-elle été détruite ?

—

C'était la volonté des Prêtres-Rois, rétorqua-t-il.

— Mais pourquoi était-ce la volonté des Prêtres-Rois ?

m'écriai-je.

— Parce que telle elle fut, dit-il, et rien au monde ne peut faire que la volonté des Prêtres-Rois soit influencée ou contestée.

—

Je n'accepte pas leur décision !

—

Soumets-toi.

—

Non ! dis-je.

—

Alors, déclara-t-il, voici donc que tu es désormais condamné à errer dans le monde, seul et sans amis, sans cité, sans murs que tu puisses dire tiens, sans Pierre du Foyer à chérir. Tu es dorénavant un homme sans cité, tu sert à tous d'avertissement qu'il ne faut pas faire fi de la volonté

des Prêtres-Rois. En dehors de cela, tu n'es rien!

— Et Talena ? m'écriai-je. Et mon père, mes amis, les gens de ma Cité ?

— Dispersés aux quatre coins du monde, dit la silhouette drapée, et pas une pierre ne reposera sur une Autre pierre.

— N'ai-je pas servi les Prêtres-Rois au siège d'Ar ?

— Les Prêtres-Rois t'ont utilisé à leurs fins, selon bon plaisir. Je levai ma lance et me sentis prêt à tuer la silhouette drapée, si calme et si terrible devant moi.

— Tue-moi si tu veux, dit l'homme.

J'abaissai ma lance. Mes yeux étaient pleins de larmes. J'étais désorienté. Est-ce par ma faute qu'une cité avait péri ? Est-ce moi qui avais attiré ce désastre sur ses habitants, sur mon père, sur mes amis et sur Talena ? Avaisje été trop stupide pour comprendre que je n'étais rien devant la puissance des Prêtres-Rois ? Devais-je maintenant errer par les routes et les plaines désertes de Gor comme un coupable et dans l'angoisse, misérable exemple du destin que les Prêtres-Rois peuvent assigner aux insensés et aux orgueilleux ?

Puis, tout à coup, je cessai de m'apitoyer sur moi-même et je fus bouleversé car, en regardant les yeux de la silhouette drapée, j'y vis une chaleur humaine, des larmes pour moi. C'était de la pitié, sentiment interdit, et pourtant il ne pouvait s'en empêcher. Le pouvoir que j'avais senti en sa présence semblait en quelque sorte s'être évanoui. Maintenant, je n'étais plus que devant un homme, un être semblable à moi, même s'il portait le sublime costume de la fière Caste des Initiés.

Il paraissait lutter avec lui-même, comme s'il voulait dire ses mots à lui et non ceux des Prêtres-Rois. Il tremblait, de souffrance apparemment, les mains pressées contre sa tête, en essayant de me parler, de me dire quelque chose. Il tendit une main vers moi et les mots, ses mots à lui, loin d'avoir l'autorité vibrante de ses précédents accents, étaient rauques et presque inaudibles.

— Tarl de Ko-ro-ba, dit-il enfin, jette-toi sur ton épée !

Il semblait prêt à tomber et je le soutins

Il me regarda dans les yeux.

— Jette-toi sur ton épée, supplia-t-il.

—

Ne serait-ce pas frustrer le vouloir des Prêtres-Rois ?

demandai-je.

— Si.

—

Pourquoi me dis-tu de faire cela ?

—

Je t'ai suivi au siège d'Ar, répliqua-t-il. J'ai combattu avec toi sur le Cylindre de Justice contre Pa-Kur et ses Assassins.

— Un Initié ?

Il secoua la tête.

— Non. J'étais l'un des gardes d'Ar et je luttais pour sauver ma Cité.

—

Ar la Glorieuse, dis-je doucement.

Il se mourait.

—

Ar la Glorieuse, répéta-t-il d'une voix faible, mais avec fierté. (Il me regarda de nouveau.) Meurs maintenant, Tarl de Ko-ro-ba, Héros d'Ar ! (J'eus l'impression que ses yeux prenaient feu dans sa tête.) Ne t'humilie pas !

Tout à coup, il hurla comme un chien torturé et ce qui se produisit alors, je ne peux pas me résoudre à le décrire en détail. On aurait dit que tout l'intérieur de sa tête se dilatait et brûlait, bouillonnait comme une horrible lave visqueuse dans le cratère de son crâne.

Ce fut une mort affreuse que la sienne - pour avoir tenté

de me parler, pour avoir tenté de me dire ce qu'il avait dans le coeur.

L'aube pointait au milieu des douces collines qui avaient abrité Ko-ro-ba et il commençait maintenant à faire clair. J'ôtai au cadavre le costume détesté des Initiés et portai son corps nu à l'écart de la route.

Comme je me mettais à le couvrir de pierres, je remarquai les restes du crâne, à présent guère plus une poignée d'esquilles. Le cerveau avait été littéralement dissous. La lumière matinale brilla

fugitivement sur quelque chose de doré parmi les fragments blanchâtres. Je le ramassai. C'était une toile de fin fil métallique doré. Je ne compris pas ce que c'était et la jetai.

J'entassai des pierres sur le corps, suffisamment pour marquer la tombe et éloigner les prédateurs.

Je plaçai une large pierre plate près de la tête du tumulus et, avec la pointe de ma lance, je gravai dessus cette inscription :

Je suis un homme de la Glorieuse Ar.

C'est tout ce que je savais de lui.

Debout près de la tombe, je tirai mon épée. Il m'avait dit de me jeter dessus pour éviter la honte, pour frustrer, une fois au moins, la volonté des puissants Prêtres-Rois de Gor.

- Non, Ami, dis-je aux restes de l'ancien guerrier d'Ar. Non, je ne me jetterai pas sur mon épée. Je ne m'abaisserai pas non plus devant les Prêtres-Rois ni ne vivrai la vie de honte qu'ils m'ont assignée !

Je levai l'épée vers la vallée où avait été Ko-ro-ba.

— Il y a longtemps, j'ai voué cette épée au service de Ko-ro-ba. Elle lui reste vouée !

Comme tous les hommes de Gor, je connaissais la direction des Monts Sardar, résidence des Prêtres-Rois, immense étendue interdite dans laquelle aucun Homme d'en Bas des Montagnes, aucun Mortel ne peut pénétrer. La rumeur courait que la Pierre de Foyer suprême de tout Gor se trouvait dans ces montagnes et était la source de la puissance des Prêtres-Rois. On rapportait que nul n'était revenu vivant de ces monts, que nul ne vivait après avoir posé son regard sur un Prêtre-Roi.

Je rengainai mon épée, fixai à nouveau mon casque sur mon épaule, ramassai ma lance et mon bouclier et me mis en route dans la direction des Monts Sardar.

6

VERA

Les Monts Sardar, que je n'avais jamais vus, se trouvent à

plus d'un millier de pasangs de Ko-ro-ba. Alors que les Hommes d'en Bas des Montagnes, comme on appelle les Mortels, y pénètrent rarement et n'en reviennent pas quand ils le font, beaucoup s'aventurent souvent dans leurs parages, ne serait-ce que pour se tenir dans l'ombre de ces falaises qui cachent les secrets des Prêtres-Rois. En fait, tout Goréen est censé faire ce voyage au moins une fois dans sa vie.

Quatre fois par an, en corrélation avec les solstices les équinoxes, des foires ont lieu dans les plaines au pied des montagnes, présidées par des comités d'Initiés, foires où des hommes de nombreuses cités se mêlent sans effusion de sang, périodes de trêve, périodes de concours et de jeux, de marchandages et de transactions.

Torm, mon ami de la Caste des Scribes, était allé à ces foires pour échanger des manuscrits avec des

érudits d'autres villes, des hommes qu'il n'aurait jamais vus sans ces foires, des hommes de cités hostiles qui aimaient cependant plus les idées qu'ils ne haïssaient leurs ennemis, des hommes comme Torm, si avides d'apprendre qu'ils risquaient le périlleux voyage aux Monts Sardar pour discuter un texte ou marchander un rouleau convoité. De même des hommes de castes telles que celles des Médecins et des Constructeurs utilisent les foires pour communiquer ou échanger des renseignements concernant leurs professions respectives.

Les foires font beaucoup pour unir intellectuellement les cités de Gor qui, sinon, seraient très isolées. Et je présume que les foires contribuent également à stabiliser les dialectes de Gor qui, sans cela, après quelques générations, auraient divergé au point de devenir mutuellement inintelligibles. Car les Goréens ont ceci en commun : leur langue maternelle dans sa centaine de permutations qu'ils appellent simplement la Langue. Et tous ceux qui ne la parlent pas, quels que soient leur ascendance ou leurs antécédents, leurs critères ou niveau de civilisation, sont presque considérés comme au ban de l'humanité. Contrairement aux habitants de la Terre, les Goréens ne tiennent pas grand compte de la race mais sont très pointilleux sur les questions de langage et de cité. De même que nous, ils trouvent des raisons de détester leurs semblables, mais ce sont des raisons différentes.

J'aurais donné beaucoup pour voyager avec un tarn, tout en sachant qu'aucun tarn ne pénétrerait dans les montagnes. Il y a quelque chose qui fait que ni les audacieux tarns pareils à des faucons ni les tharlarions à l'esprit lent, ces lézards de Gor utilisés pour le trait ou la monte, ne veulent pénétrer dans les montagnes. Les tharlarions se montrent indociles et, bien que le tarn tente de voler, il devient presque aussitôt désorienté, sans coordination, et retombe vers les plaines en criant.

Gor, peu peuplée d'êtres humains, regorge de vie animale et, au cours des semaines qui suivirent, je n'eus aucune difficulté à vivre de la chasse. Je complétais mon alimentation avec des fruits frais cueillis sur les buissons et les arbres, et du poisson harponné dans les cours d'eau rapides et froids. Une fois, j'ai apporté à la hutte d'un couple de paysans la carcasse d'un tabuck, une de ces antilopes unicornes de Gor au pelage jaune, que j'avais abattu dans un bosquet d'arbres Ka-la-na. Sans poser de questions, comme il seyait en l'absence d'insigne sur mes vêtements, ils me régaleront de mon gibier et me donnèrent de la fibre, du silex et une outre de vin.

Le paysan de Gor ne craint pas le hors-la-loi, car il a rarement quelque chose qui vaille la peine d'être volé, sauf s'il a une fille. En fait, paysan et hors-la-loi vivent sur Gor en accord quasi tacite, le paysan porté à protéger le hors-la-loi et celui-ci, en retour, partageant le produit de ses pillages ou de ses aubaines avec le paysan. Ce dernier n'estime pas cela malhonnête de sa part, ni cupide. C'est simplement un mode de vie auquel il est habitué. Bien entendu, les choses se passent différemment quand le hors-la-loi est explicitement connu comme étant d'une autre cité. En ce cas, il est généralement considéré comme un ennemi, à signaler aux patrouilles le plus tôt possible. Somme toute, *il n'est pas* de la Cité.

Sagement, j'évitai les villes pendant mon long voyage, bien que je sois passé près de plusieurs, car entrer dans une cité sans autorisation ou motif valable équivaut à un crime capital et le châtement est, en général, un rapide et brutal empalement. Les lances d'empalement, sur les murs des cités goréennes, sont souvent surmontées des restes d'hôtes indésirables. Le Goréen est soupçonneux à l'égard des étrangers, en particulier dans le voisinage des remparts de sa cité natale. En fait, le même mot sert en goréen pour désigner l'étranger et l'ennemi.

Il passait pour exister une exception à cette attitude générale d'hostilité envers les étrangers, la Cité de

Tharna qui, selon la rumeur, était disposée à tenter ce qui pourrait s'appeler sur Gor l'aventure de l'hospitalité. Il y avait beaucoup de choses présumées étranges concernant Tharna, notamment qu'elle était, à ce qu'on disait, gouvernée par une reine, ou Tatrix, et que la situation des femmes dans cette cité, ce qui est assez normal dans ces conditions, comportait des privilèges et des possibilités d'avenir, contrairement aux coutumes généralement en vigueur sur Gor.

Je me réjouissais qu'au moins dans une cité de Gor les femmes libres ne soient pas tenues de porter un Costume de Dissimulation, de limiter le champ de leurs activités à leur seule demeure et de ne parler qu'à leurs parents ou, éventuellement, à leur Libre Compagnon.

Je pense qu'une grande partie de la barbarie de Gor vient peut-être de ce stupide étouffement du beau sexe, dont la douceur et l'intelligence auraient pu contribuer à amender ses moeurs rudes. Assurément, dans certaines cités, comme c'était le cas à Ko-ro-ba, les femmes avaient un statut légal dans le système des castes et jouissaient d'une relative liberté. En fait, à Ko-ro-ba, une femme pouvait même quitter son habitation sans obtenir au préalable l'autorisation d'un parent mâle ou du Libre Compagnon, liberté qui est inhabituelle sur Gor. On pouvait même voir des femmes de Ko-ro-ba aller sans escorte au théâtre ou à des récitals de poèmes épiques.

À l'exception peut-être de Tharna, les femmes avaient été plus libres à Ko-ro-ba que dans les autres cités de Gor que je connaissais, mais Ko-ro-ba n'existait plus.

Je me suis demandé s'il ne me serait pas possible de me procurer un tarn dans cette Cité mystérieuse de Tharna. Cela raccourcirait de plusieurs semaines le voyage jusqu'aux Monts Sardar. Je n'avais pas d'argent pour acheter un tarn, mais je me disais que, si je louais mon épée, mon salaire pourrait suffire à acheter une monture. En effet, bien que je n'en aie pas sérieusement envisagé la possibilité, j'étais libre, d'après la mentalité goréenne, de me procurer l'oiseau ou son prix d'achat comme je le jugerais bon puisque j'étais sans cité, un hors-la-loi.

Comme j'y réfléchissais, je remarquai au loin, venant vers moi mais sans me voir, une silhouette sombre, une silhouette de femme qui traversait une prairie verdoyante. Bien que jeune, elle marchait avec lenteur, tristement, sans faire attention où elle allait, sans but. Il est inhabituel de trouver une femme sans escorte à l'extérieur des murs d'une cité - et même près de ces murs. Je fus stupéfait de la voir seule dans cet endroit sauvage, désert, loin des routes et des cités.

Je décidai d'attendre qu'elle approche.

J'étais intrigué.

Sur Gor, les femmes ne voyagent normalement que sous bonne escorte de gardes armés. En ce monde barbare elles ne sont souvent considérées, malheureusement, guère mieux que des prises de guerre, des fruits de conquête et de capture. Trop souvent, on les voit moins comme des personnes, des êtres humains possédant des droits, des individus dignes de sollicitude et d'égards, que comme de virtuelles Esclaves de Plaisir, des prisonnières vêtues de soie et parées de bracelets, des ornements à placer dans les Jardins de Plaisir de leur ravisseur. Un proverbe de Gor dit que les lois d'une cité n'ont plus de pouvoir au-delà de ses murs.

Elle ne m'avait pas encore vu. Je m'appuyai sur ma lance et attendis.

La rude institution exogame de la capture est liée à la structure même de la vie goréenne. Enlever ses femmes à

une cité étrangère, de préférence hostile, est considéré

comme méritoire. Peut-être cette institution qui, à première vue, paraît si déplorable, est-elle bénéfique pour la race puisqu'elle évite la consanguinité graduelle dans les cités très isolées qui vivent repliées sur elles-mêmes. Il n'y a pas grand monde, semble-t-il, pour s'insurger contre ce rite de la capture, même chez les femmes qui sont apparemment ses victimes. Au contraire, ce qui est assez extraordinaire, leur vanité est terriblement offensée si l'on estime qu'elles n'en valent pas le risque, en général la mutilation et l'empalement. Une cruelle courtisane de la grande Cité d'Ar, à présent sorcière édentée et ridée, s'est vantée que plus de quatre cents hommes étaient morts à cause de sa beauté. Pourquoi cette jeune femme était-elle seule ? Ses protecteurs avaient-ils été tués ? Était-ce une esclave évadée qui fuyait un maître détesté ? Serait-elle comme moi une exilée de Ko-ro-ba ? Ses habitants ont été dispersés, me répétais-je, et il n'y a pas deux pierres ni deux hommes de Koro-ba qui puissent se réunir. Je serrai les dents. Nulle pierre ne peut se poser sur une autre pierre, cette phrase me traversa l'esprit.

Si elle était de Ko-ro-ba, je savais qu'il m'était impossible, dans mon propre intérêt, de rester avec elle ou de l'aider. Ce serait attirer la Mort par le Feu des Prêtres-Rois sur l'un de nous, sinon sur nous deux. J'avais vu un homme mourir ainsi, le Suprême Initié d'Ar, sur le sommet du Cylindre de Justice d'Ar, consumé dans le jaillissement soudain de feu bleuâtre qui annonçait le mécontentement des Prêtres-Rois. Si minces que soient les chances qu'avait cette jeune femme d'échapper aux bêtes sauvages ou aux marchands d'esclaves, elles étaient plus grandes que celles d'échapper au courroux des Prêtres-Rois.

S'il s'agissait d'une femme libre et qui ne soit pas dans le malheur, se trouver seule en ce lieu était imprudent et insensé.

Elle devait le savoir; pourtant, elle ne semblait pas s'en soucier.

On comprend mieux la nature de l'institution de la capture et l'attitude des Goréens à cet égard quand on sait qu'une des premières missions d'un jeune tarnier est souvent de s'emparer d'une esclave pour sa propre maison. Lorsqu'il ramène chez lui sa captive, liée nue en travers de la selle de son tarn, il la remet joyeusement à ses soeurs pour qu'elle soit baignée, parfumée et revêtue de la courte livrée des esclaves de Gor.

Ce soir-là, au cours d'un grand festin, il exhibe la captive, maintenant habillée comme il se doit par ses soeurs du costume de danse de Gor en soie écarlate et diaphane. Des clochettes ont été attachées à ses chevilles et elle a les poignets pris dans les bracelets d'esclave. Fièrement, il la présente à ses parents, à ses amis à ses compagnons d'armes.

Puis, au son des flûtes et des tambours, elle s'agenouille. Le jeune homme s'approche, portant un collier d'esclave où sont gravés son nom et celui de sa ville. La musique se fait plus intense et atteint un crescendo barbare accablant qui s'arrête avec soudaineté. Le silence règne dans la salle, un silence total à l'exception du cliquetis décisif de la serrure du collier.

C'est un bruit que la jeune fille n'oubliera jamais. Aussitôt la serrure fermée, une formidable

acclamation s'élève pour congratuler et fêter le jeune homme. Il retourne à sa place parmi les tables qui bordent la salle au plafond bas où sont suspendues des lampes de cuivre allumées. Il se place au milieu de sa famille, ses intimes, de ses camarades de combat, assis sur sol en tailleur à la manière goréenne derrière la longue table basse en bois, chargée de vivres, qui se trouve au haut de la salle.

Tous les yeux sont maintenant braqués sur la jeune fille. On enlève les bracelets d'esclave qui lui relient les poignets. Elle se lève. Ses pieds sont nus sur l'épais tapis ouvragé qui recouvre le sol de la salle. Les clochettes fixées à

ses chevilles tintent légèrement. Elle est irritée, provocante. Bien qu'elle ne porte que les soies de danse écarlates de Gor, presque transparentes, son dos est droit, sa tête haute. Elle est décidée à ne pas se laisser dompter, à ne pas se soumettre, et sa fière attitude en témoigne. Les spectateurs paraissent amusés. Elle les regarde d'un air indigné. Elle les dévisage avec colère l'un après l'autre. Il n'y en a aucun qu'elle connaisse ou puisse connaître puisqu'elle a été

enlevée d'une cité hostile; c'est une femme de l'ennemi. Les poings serrés, elle est debout au milieu de la pièce, seule, tous les yeux fixés sur elle, très belle sous la lumière des lampes suspendues.

Elle fait face au jeune homme dont elle porte le collier.

— Tu ne me dompteras jamais ! s'écrie-t-elle.

Cette sortie provoque des rires, des remarques sceptiques, des lazzi bon enfant.

— Je te dompterai quand je voudrai ! réplique le jeune homme, qui fait signe aux musiciens.

La musique recommence. Peut-être la jeune fille hésitet-elle. Il y a un fouet d'esclave au mur. Alors, au son de la musique barbare, enivrante, de la flûte et des tambours, elle danse pour son ravisseur; les clochettes de ses chevilles ponctuent chacun de ses mouvements, ceux d'une jeune fille arrachée à son foyer qui doit vivre désormais pour satisfaire l'audacieux étranger dont elle a senti les liens, dont elle porte le collier.

À la fin de la danse, on lui donne une coupe de vin, mais elle ne doit pas boire. Elle s'approche du jeune homme et s'agenouille devant lui, dans la posture exigée de l'Esclave de Plaisir et, tête baissée, elle lui présente le vin. Il boit. Il y a une nouvelle clameur de louanges et de vœux et le festin commence, car personne ne doit toucher à la nourriture avant le jeune homme en pareille occasion. À partir de ce moment, les soeurs du garçon ne le servent plus jamais, car c'est la tâche de la jeune fille. Elle est son esclave. Tandis qu'elle le sert sans arrêt au cours de la longue fête, elle lui jette des regards furtifs et voit qu'il est encore mieux de sa personne qu'elle ne l'avait pensé. De son courage et de sa force, elle a déjà eu un ample témoignage. Pendant qu'il mange et boit avec entrain en ce jour de triomphe pour lui, elle le regarde à la dérobée avec un bizarre mélange de crainte et de satisfaction.

— Il n'y a qu'un homme comme celui-là, se dit-elle, qui puisse me dompter.

Peut-être faut-il ajouter que le maître goréen, bien que souvent sévère, est rarement cruel. La jeune fille sait que, si elle le contente, la vie lui sera facile. Elle ne rencontre presque jamais de sadisme ou de cruauté gratuite, car l'environnement psychologique qui tend les engendrer est pratiquement absent de Gor. Cela ne veut pas dire qu'elle ne s'attend pas à être battue si elle désobéit ou ne réussit pas à

plaire à son maître. D'autre part, il n'est pas tellement rare de voir des cas où c'est le maître qui porte de bon coeur le collier - oralement du moins - et sa ravissante esclave qui, par la pratique des agréables artifices de son sexe, se passe triomphalement une fantaisie après l'autre avec un succès scandaleux.

Je me demandais si la jeune femme qui approchait était belle.

Je, souris en moi-même.

Paradoxalement, les Goréens, qui semblent faire si peu de cas des femmes à certains égards, les glorifient de façon extravagante à d'autres. Ils sont très sensibles à la beauté. Elle leur réjouit le coeur, et leurs chants et leur art sont souvent des péans à sa gloire. Les femmes goréennes, qu'elles soient esclaves ou libres, savent que leur seule présence apporte de la joie aux hommes et je ne peux m'empêcher de penser que cela leur plaît.

Je conclus que la jeune femme était belle. Peut-être à

cause de quelque chose dans son maintien, quelque chose de subtil et de gracieux, quelque chose que ne pouvaient masquer l'affaissement de ses épaules, sa démarche lente et son apparent épuisement, non, pas même les lourds vêtements grossiers qu'elle portait. Une femme pareille, pensai-je, a sûrement un maître ou, je le souhaitais pour son bien, un protecteur et compagnon.

Le mariage tel que nous le concevons n'existe pas sur Gor, mais il y a l'institution du Libre Compagnonnage, qui lui correspond de très près. Fait assez surprenant, une femme qui est achetée à ses parents contre des tarns ou de l'or est considérée comme Libre Compagne même si elle n'a pas été consultée lors de la transaction. Ce qui est mieux, c'est qu'une femme libre peut, de sa propre volonté, accepter d'être une Libre Compagne. Et il n'est pas rare qu'un maître affranchisse une de ses esclaves afin qu'elle jouisse de tous les privilèges du Libre Compagnonnage. On peut avoir; à un moment donné, un nombre illimité d'esclaves, mais seulement une Libre Compagne. On ne contracte pas de tels liens à la légère et ils ne sont rompus ordinairement que par la mort. Parfois le Goréen, comme ses frères de notre monde, et peut-être même plus souvent, apprend à aimer.

La jeune femme était maintenant près de moi et pourtant ne m'avait pas vu. Elle avait la tête baissée. Elle portait un Costume de Dissimulation mais dont la texture et la couleur étaient loin de la coquetterie magnifique que traduisent souvent ces vêtements, des soies pourpres, jaunes, écarlates qui font les délices des jeunes Goréennes. Ses habits étaient en grosse toile marron, déchirés, maculés de boue. Tout en elle exprimait la détresse et l'accablement.

—

Tal, dis-je, à mi-voix afin de ne pas trop l'effrayer, en levant le bras en un geste de salut amical.

Elle ne s'était pas aperçue de ma présence, néanmoins elle ne sembla guère surprise. C'était un moment auquel elle s'attendait apparemment depuis bien des jours et voici qu'il était arrivé. Elle leva la tête et ses yeux, de beaux yeux gris ternis par le chagrin et peut-être la faim, me regardèrent. Elle ne paraissait s'intéresser ni à moi ni à son sort. Je compris que j'aurais pu être n'importe qui.

Nous restâmes face à face sans parler pendant un instant.

—
Tal, Guerrier, dit-elle doucement, d'une voix indifférente. Puis elle fit une chose incroyable pour une Goréenne. Sans un mot, elle enleva lentement le voile qui entourait son visage et le laissa tomber sur ses épaules. Elle se tenait devant moi, nu-visage comme on dit, et cela de son propre chef. Elle me regarda franchement, bien en face, pas effrontément mais sans peur. Ses cheveux étaient châains et fins, les splendides yeux gris semblaient encore plus clairs et je vis que son visage était beau, même plus beau que je ne l'avais imaginé.

— Est-ce que je te plais ? demanda-t-elle.

— Oui, dis-je, tu me plais beaucoup.

Je savais que c'était peut-être la première fois qu'un homme contemplait son visage, excepté peut-être un membre de sa famille si elle en avait une.

— Suis-je belle ? questionna-t-elle.

—

Oui, tu es belle.

Délibérément, des deux mains, elle fit glisser son vêtement à quelques centimètres au-dessous de ses épaules, découvrant complètement son cou blanc. Il était nu et non pas encerclé par un des minces et gracieux colliers d'esclave de Gor. Elle était libre.

—

Désires-tu que je m'agenouille pour recevoir le collier ?

demanda-t-elle.

—

Non, répliquai-je.

— Veux-tu me voir entièrement ?

— Non.

— Je n'ai jamais encore été à quelqu'un, reprit-elle. Je ne sais pas comment agir et que faire, je sais seulement que je dois faire tout ce que tu désires.

— Tu étais libre avant, répondis-je, et tu es libre maintenant. Pour la première fois, elle parut émue.

—

N'es-tu pas l'un d'eux ?

— Un de qui ? questionnai-je, en alerte à présent car, s'il y avait des marchands d'esclaves sur la piste de cette jeune femme, cela signifiait des ennuis, peut-être même une effusion de sang.

— Des quatre hommes qui me suivent, des hommes de Tharna.

— De Tharna ? (J'étais sincèrement surpris.) Je croyais que les hommes de Tharna respectaient les femmes, seuls peut-être parmi les hommes de Gor. Elle eut un rire amer.

— Ils ne sont pas à Tharna, en ce moment.

—

Ils ne pourraient pas t'emmener à Tharna comme esclave, objectai-je. La Tatrix ne te libérerait-elle pas ?

— Ils ne m'emmèneraient pas à Tharna, rétorqua-t-elle, ils se serviraient de moi et me vendraient à un marchand de passage, ou bien dans la Rue des Marques, à Ar.

—

Comment t'appelles-tu ?

— Vera.

—

De quelle cité ?

Avant qu'elle ait pu répondre, si toutefois elle l'avait fait, ses yeux s'agrandirent soudain d'effroi, et je me retournai. Venant à travers la prairie, enfonçant jusqu'à la cheville dans l'herbe humide, il y avait quatre guerriers casqués portant lance et bouclier. D'après l'insigne sur leurs boucliers et leurs casques bleus, je sus que c'étaient des hommes de Tharna.

—

Sauve-toi ! s'écria-t-elle, et elle fit demi-tour pour s'enfuir.

Je la retins par le bras.

Elle se raidit de haine.

— Je comprends, dit-elle d'une voix sifflante. Tu veux me garder pour eux, tu réclamera le droit de capture et tu exigeras une partie de mon prix de vente !

Elle me cracha au visage.

J'étais heureux de sa fougue,

—

Reste tranquille, dis-je. Tu n'irais pas loin.

—

Je fuis ces hommes depuis six jours, riposta la jeune femme en pleurant. Je me suis nourrie de baies et d'insectes, j'ai dormi dans les fossés, je me suis cachée, j'ai couru. Elle aurait bien été incapable de courir maintenant, même si elle l'avait voulu. Ses jambes tremblaient sous elle. Je l'entourai de mon bras pour la soutenir.

Les guerriers s'approchèrent de moi déployés en éventail, selon la tactique de leur métier. L'un d'eux, pas l'officier, vint droit à moi, un autre le suivant à quelques pas derrière et sur la gauche. Le premier, si nécessaire, m'attaquerait et le second interviendrait sur ma droite avec sa lance. L'officier était le troisième de la formation, et le dernier guerrier se tenait à plusieurs mètres en arrière. Son rôle était d'observer les lieux, car il se pouvait que je ne sois pas seul, et de couvrir la retraite de ses compagnons avec sa lance si le besoin s'en faisait sentir. J'admirai la manoeuvre simple, exécutée sans qu'un ordre ait été donné, presque par réflexe, et je compris pourquoi Tharna, bien que gouvernée par une femme, avait survécu au milieu des cités hostiles de Gor.

— Nous voulons cette femme dit l'officier.

Je lâchai doucement la jeune femme que je poussai derrière moi. La signification de mon geste ne fut pas perdue pour les guerriers.

Les yeux de l'officier s'étrécirent dans l'ouverture en Y de son casque.

— Je suis Thom, Capitaine de Tharna, dit-il.

— Pourquoi veux-tu cette femme, demandai-je d'un ton sarcastique. Les hommes de Tharna ne révèrent-ils pas les femmes ?

— Ce n'est pas ici le sol de Tharna ! dit l'officier, contrarié.

— Pourquoi te la donnerais-je ?

— Parce que je suis un Capitaine de Tharna!

— Mais ce sol n'est pas celui de Tharna, lui rappelai-je. Derrière moi, la jeune femme chuchota dans un murmure pitoyable :

— Guerrier, ne meurs pas à cause de moi. En fin de compte, cela ne changera rien. (Puis, élevant la voix, elle s'adressa à

l'officier:) Ne le tue pas, Thom de Tharna, je vais te suivre. Elle s'avança, fière mais résignée à son sort, prête à se rendre à ces misérables pour porter le collier et être enchaînée, dévêtue et vendue sur les marchés de Gor. Je ris.

— Elle est à moi, dis-je, et il ne t'est pas possible de l'avoir. La jeune femme eut un hoquet de surprise et me regarda d'un air interrogateur.

— À moins que tu ne paies son prix, ajoutai-je.

La jeune femme ferma les yeux, accablée.

— Et son prix ? questionna Thom.

— Son prix est l'épée.

Une expression de gratitude s'esquissa sur le visage de la jeune femme.

— Tuez-le ! lança Thom à ses hommes.

7

THORN, CAPITAINE DE THARNA

Dans un même cliquetis, trois lames jaillirent de leur fourreau, la mienne, celle de l'officier et celle du guerrier qui devait m'affronter le premier. L'homme à droite ne tirerait pas sa lame, il attendrait que le premier guerrier ait attaqué; il frapperait alors de côté avec sa lance. Le guerrier de l'arrière-garde leva seulement sa lance, prêt à la projeter si une occasion favorable se présentait.

Mais c'est moi qui attaquai le premier.

Je pivotai brusquement vers le guerrier à la lance sur ma droite et, avec la rapidité du larl des montagnes, je bondis sur lui, évitai l'estocade que, surpris, il décochait maladroitement et plongeai ma lame entre ses côtes, l'en arrachai et me tournai juste à temps pour faire face à l'épée de son compagnon. Nos lames ne s'étaient pas croisées six fois que lui aussi gisait à mes pieds, cramponné aux herbes, ramassé en un noeud de souffrance.

L'officier s'était précipité en avant mais s'arrêta maintenant. Comme ses hommes, il avait été surpris. Bien qu'ils aient été quatre et moi seul, j'avais fini par l'emporter. L'officier avait eu un instant de retard. Mon épée était à

présent entre lui et mon corps. L'autre guerrier, derrière lui, la lance en arrêt, s'était approché à moins de dix mètres. À

cette distance, il ne risquait guère de manquer son but. En fait, au cas où le projectile atteindrait et transpercerait mon bouclier, je serais obligé de jeter celui-ci et me trouverais sérieusement désavantagé. Cependant, les chances étaient à

présent plus égales.

— Allons, Thorn de Tharna, dis-je en l'appelant d'un mouvement de tête. Essayons notre habileté !

Mais Thorn recula et fit signe à l'autre guerrier d'abaisser sa lance. Il enleva son casque et s'assit sur ses talons dans l'herbe, le guerrier derrière lui.

Thorn, Capitaine de Tharna, me regarda, et j'en fis de même.

Il éprouvait pour moi une considération nouvelle, ce qui signifiait qu'il serait plus dangereux. Il avait vu le rapide engagement avec ses hommes et il se demandait sans doute s'il pourrait ou non égaler mes exploits. Je sentais qu'il ne croiserait pas l'épée avec moi à moins d'être sûr de gagner, et qu'il n'en était pas tout à fait convaincu, du moins pas encore.

— Parlons, dit Thorn de Tharna.

Je m'accroupis sur mes talons comme lui.

— Parlons, consentis-je.

Nous remîmes nos épées au fourreau.

Thorn était grand, fortement charpenté, puissant, avec une tendance à l'embonpoint. Son visage était lourd et jaunâtre, mais marbré de points pourpres aux endroits où de petites veines avaient éclaté sous la peau. Il n'avait pas de barbe, si ce n'est la trace d'une minuscule touffe de poils qui marquait chaque côté de son menton, presque comme une raie de poussière. Ses cheveux étaient longs et attachés en noeud derrière sa tête, à la manière mongole. Ses yeux, semblables à ceux d'un urt - ce petit rongeur cornu de Gor -, étaient plantés obliquement dans son crâne. Ils n'étaient pas clairs; leur rougeur et leurs ombres témoignaient de longues nuits de jouissance et de dissipation. Il était évident que Thorn; contrairement à mon vieil ennemi Pa-Kur, qui avait probablement péri pendant le siège d'Ar, n'était pas un, homme à l'abri des vices sensuels, un homme qui, avec une pureté fanatique et un dévouement total, se sacrifie lui-même et sacrifie un peuple aux fins de son ambition et de sa puissance. Thorn ne serait jamais un Ubar. Il resterait toujours un exécutant.

— Rends-moi mon guerrier, dit Thorn en désignant le corps qui gisait sur l'herbe et qui remuait encore.

Je conclus que Thorn, quoi qu'il puisse être ou ne pas être par ailleurs, était un bon officier.

— Prends-le, répliquai-je.

Le lancier qui était près de Thorn alla vers l'homme à

terre et examina sa blessure. L'autre guerrier était manifestement mort.

— Il survivra peut-être, dit le lancier.

Thorn hocha la tête.

— Panse sa blessure.

Il se tourna de nouveau vers moi.

—

Je veux toujours la femme.

—

Tu ne peux pas la prendre, déclarai-je.

— Ce n'est qu'une femme, fit-il remarquer.

— Alors, renonce à elle ! rétorquai-je.

—

L'un de mes hommes est mort. Tu auras sa part du prix de la vente.

— Tu es généreux.

— Alors, c'est d'accord ? demanda-t-il.

- Non!

- Je pense que nous pouvons te tuer, reprit Thorn. Il ramassa un brin d'herbe qu'il mâchonna pensivement, sans cesser de me regarder.

— Peut-être, admis-je.

— D'autre part, je ne veux pas perdre un autre homme.

— Alors, renonce à la femme

Thorn me regarda avec attention, perplexe, en continuant à mâchonner son herbe.

—

Qui es-tu ? questionna-t-il.

Je gardai le silence.

—

Tu es un hors-la-loi, dit-il. Je m'en aperçois bien à

l'absence d'insigne sur ton bouclier et ta tunique. Je ne vis aucune raison de contester cette conclusion.

— Hors-la-loi, quel est ton nom ?

— Tarl, répondis-je.

— De quelle cité ?

C'était l'inévitable question.

— Ko-ro-ba, dis-je.

L'effet fut instantané. La jeune femme, qui se trouvait derrière nous, étouffa un cri. Thorn et son

guerrier se redressèrent d'un bond. Mon épée était déjà hors du fourreau.

— Revenu des Cités de Poussière ! s'exclama le guerrier d'une voix étranglée.

— Non, je suis un homme vivant, comme toi.

— Mieux aurait valu pour toi d'être allé aux Cités de Poussière, reprit Thorn. Tu es maudit par les Prêtres-Rois !

Je regardai la jeune femme.

— Ton nom est le plus détesté de Gor, dit-elle d'une voix morne, ses yeux détournés des miens.

Nous restâmes tous les quatre debout, sans parler. Le moment s'éternisait. Je sentais sur mes chevilles l'herbe encore humide de la rosée matinale. J'entendis un cri d'oiseau dans le lointain.

Thorn haussa les épaules.

— J'ai besoin de temps pour enterrer mon guerrier.

— Accordé, dis-je.

En silence, Thorn et l'autre guerrier creusèrent une tranchée étroite et enterrèrent leur camarade. Puis, roulant autour de deux lances un manteau qu'ils assujettirent avec des liens de fibres, ils en firent une civière improvisée. Thorn et son soldat déposèrent dessus leur compagnon blessé. Thorn se tourna vers la jeune fille et, à ma grande stupeur, elle s'approcha de lui et tendit ses poignets. Il fit claquer dessus des bracelets d'esclave.

—

Tu n'es pas obligée d'aller avec eux, lui dis-je.

—

Je ne te procurerais aucun plaisir, répondit-elle amèrement.

—

Je t'affranchirais.

- Je n'accepte rien des mains de Tarl de Ko-ro-ba.

J'allongeai le bras pour la toucher; elle frissonna et se recula.

Thorn eut un rire sans joie.

— Mieux vaudrait se trouver dans les Cités de Poussière que d'être Tarl de Ko-ro-ba! déclara-t-il.

Je regardai la jeune femme, maintenant captive, après ses longues journées de souffrances et de fuite, ses minces poignets encerclés finalement par les bracelets détestés de Thorn, des bracelets

magnifiquement travaillés comme beaucoup, avec un art exquis, étincelants de couleur, ornés même de pierres précieuses, mais en acier impossible à

rompre.

Ces bracelets contrastaient avec la pauvreté de ses vêtements grossiers marron. Thorn tâta le tissu.

—

Nous nous débarrasserons de ça, lui dit-il. Bientôt, quand tu auras été préparée convenablement, tu seras vêtue de coûteuses soies de plaisir, on te donnera peut-être aussi des sandales, des écharpes, des voiles et des bijoux, des vêtements faits pour réjouir le coeur d'une jeune fille.

— D'une esclave, rectifia-t-elle.

Thorn lui releva le menton du bout du doigt.

—

Tu as un cou superbe, commenta-t-il.

Elle lui jeta un regard courroucé, comprenant ce qu'il sous-entendait.

— Il portera sous peu le collier, reprit-il.

— De qui ? questionna-t-elle avec hauteur.

Thorn la dévisagea attentivement. À ses yeux, la poursuite en avait valu apparemment la peine.

— Le mien, précisa-t-il.

La jeune femme était prête à défaillir.

Mes poings se crispèrent.

— Eh bien, Tarl de Ko-ro-ba, dit Thorn, voilà comment cela finit. Je prends cette femme et je te laisse aux Prêtres-Rois.

- Si tu l'emmènes à Tharna, objectai-je, la Tatrix la libérera.

— Je ne l'emmènerai pas à Tharna, répliqua Thom, mais à

ma villa qui se trouve en dehors de la cité. (il eut un rire déplaisant.) Et là, comme le doit un brave homme de Tharna, je la révérai tout mon soûl.

Je sentis ma main se crispier sur la garde de mon épée.

— Tiens-toi en repos, Guerrier ! lança Thom. (Il se tourna vers la jeune femme.) À qui appartiens-tu ? demanda-t-il.

— J'appartiens à Thom, Capitaine de Tharna, répondit-elle. Je remis mon épée au fourreau, vaincu, impuissant. Je pouvais peut-être tuer Thom et son soldat, la libérer. Mais après ? La rendre libre pour la livrer aux animaux sauvages de Gor, à un autre marchand ? Elle n'accepterait jamais ma protection et, d'après sa manière d'agir, elle préférait Thom et l'esclavage à une faveur venant d'un homme qui s'appelait Tarl de Ko-ro-ba.

Je la regardai.

— Es-tu de Ko-ro-ba ?

Elle se raidit et me contempla avec haine.

—

Je l'étais.

—

Je suis navré, dis-je.

Elle me dévisagea, de brûlantes larmes de colère dans les yeux.

— Comment as-tu osé survivre à ta Cité ? cria-t-elle.

- Pour la venger ! rétorquai-je.

Elle me fixa un long moment. Puis, comme Thom et le

guerrier ramassaient la civière où était étendu leur compagnon blessé et s'éloignaient, elle me dit doucement :

- Au revoir, Tarl de Ko-ro-ba.

— Je te souhaite bonne chance, Vera des Tours du Matin, répondis-je.

Elle se détourna vivement pour suivre son maître, et je restai seul, debout dans la prairie.

8

LA CITÉ DE THARNA

Les rues de Tharna étaient bondées et pourtant étrangement silencieuses. La porte avait été ouverte et, bien que les gardes - de grands lanciers au casque bleu - m'aient examiné minutieusement, personne ne s'était opposé à mon entrée. Ce devait être, comme je l'avais entendu dire, parce que les rues de Tharna étaient ouvertes à tous ceux qui venaient avec des intentions pacifiques, quelle que soit leur cité.

J'observai la foule avec curiosité, des passants apparemment tous absorbés par leurs affaires et pourtant, chose bizarre, les lèvres serrées, préoccupés, très différents des masses animées que l'on

voit habituellement dans les cités goréennes. La plupart des hommes portaient des tuniques grises, signe peut-être de leur insensibilité au plaisir, de leur détermination d'être sérieux et responsables, de se montrer les dignes descendants de cette cité

industrielle et sobre.

Dans l'ensemble, ils me semblaient pâles et déprimés, mais j'étais persuadé qu'ils pouvaient accomplir tout ce qu'ils entreprenaient, qu'ils étaient capables de réussir des tâches que le Goréen moyen, avec son impatience et sa légèreté

d'esprit, finirait par abandonner, les trouvant trop désagréables ou contraignantes ; il faut en effet reconnaître que le Goréen moyen a tendance à placer les joies de la vie au-dessus de ses devoirs.

Seule une petite bande de couleur, sur les épaules de leur tunique grise, indiquait leur caste. Normalement, les couleurs des castes de Gor foisonnent ouvertement, égayant les rues et les ponts de la cité, spectacle superbe dans l'air lumineux et clair de l'Antichton.

Je me demandai si les hommes de cette cité étaient dépourvus de la fierté de leur caste qu'éprouvent en général les autres Goréens, y compris ceux des castes dites inférieures. Même des hommes d'une caste aussi basse que celle des Éleveurs de Tarns sont intolérablement orgueilleux de leur métier, puisque qui d'autre qu'eux est capable d'élever et de dresser ces monstrueux oiseaux de proie ? Je suppose que Zosk le Bûcheron était fier de savoir qu'avec sa grande cognée au large fer il pouvait abattre un petit arbre d'un seul coup alors que, sans doute, même un Ubar n'en ferait pas autant. Même la Caste des Paysans se considérait comme « le Boeuf sur lequel repose la Pierre du Foyer » et il n'était pas aisé d'inciter ses membres à quitter les étroites bandes de terre qu'ils - comme leurs pères avant eux possédaient et faisaient fructifier. Je regrettais l'absence, dans la foule, de ces esclaves que l'on voit couramment dans les autres cités, en général des jeunes femmes ravissantes vêtues seulement de la livrée rayée en diagonale des esclaves de Gor, une tunique sans manches, à jupe courte se terminant à quelques centimètres au-dessus du genou, tenue qui contraste violemment avec les lourds et encombrants Costumes de Dissimulation portés par les femmes libres. En fait, certaines femmes libres, on le sait, envient leurs soeurs en servitude légèrement vêtues et ayant la faculté, bien que portant le collier, d'aller et venir à

leur guise, de sentir le vent sur les hauts ponts, les bras d'un maître qui célèbre leur beauté et les proclame comme son bien. Je m'avisai qu'à Tharna, gouvernée par une Tatrix, il devait y avoir peu ou pas de femmes esclaves. Je ne pouvais pas juger s'il y avait des esclaves hommes parce que leur collier aurait été caché par les tuniques grises. Il n'y a pas de costume d'esclave distinctif pour les hommes sur Gor car, dit-on, il n'est pas bon qu'ils découvrent combien ils sont nombreux.

Soit dit en passant, le but du vêtement réduit de la femme esclave n'est pas simplement de proclamer la condition de celle qui le porte mais, en exposant ses

,charmes, de faire d'elle, plutôt que de sa soeur libre, l'objet favori des raids des tarniers pillards. La capture d'une femme libre donne une certaine gloire, mais la capture d'une esclave offre moins de dangers ; la poursuite n'est jamais menée avec autant de vigueur dans son cas et on ne risque pas sa vie pour une femme qui, une fois le Costume de Dissimulation oté, peut se révéler avoir une face d'urt et un caractère de sleen.

Ce sont peut-être les femmes libres qui m'ont le plus surpris dans les rues silencieuses de Tharna. Elles circulaient dans cette cité sans chaperon, d'un pas impérieux ; les hommes de Tharna s'écartaient pour les laisser passer, de façon à ne jamais les toucher. Toutes ces femmes portaient des Costumes de Dissimulation resplendissants, richement colorés et taillés, contrastant avec les vêtements ternes des hommes ; à l'inverse du voile habituellement porté avec ce genre de costume, les traits des femmes disparaissaient ici derrière un masque d'argent. Ils étaient tous d'un modèle identique, travaillés à la ressemblance d'un visage beau mais froid. Certaines de ces porteuses de masque s'étaient retournées pour me regarder quand je les avais croisées, leurs yeux ayant été attirés par ma tunique écarlate de guerrier. Cela me mettait mal à l'aise d'être l'objet de cette attention, d'être dévisagé par de brillants masques d'argent impassibles.

En marchant au hasard dans la cité; je me retrouvai sur la place du marché de Tharna. Même s'il s'agissait apparemment du jour de marché - à en juger d'après les nombreux éventaires de légumes, les étals de viande sous des tentes, les tonneaux de poisson salé, les tissus et colifichets exposés sur des tapis devant les marchands assis en tailleur -, il n'y avait pas le bruyant brouhaha qui règne habituellement sur les marchés goréens. Il me manquait les appels tous différents, aigus, interminables, des vendeurs ; le badinage bon enfant d'amis échangeant des potins et des invitations à dîner; les exclamations des robustes porteurs se frayant un chemin dans le tumulte ; les cris d'enfants échappés à leurs accompagnateurs et jouant à chat autour des éventaires; les rires des jeunes filles voilées taquinant les jeunes gens et taquinées par eux, des jeunes filles qui, en principe, font des courses pour leur famille mais trouvent le temps de provoquer des jeunes gens de la cité, ne serait-ce que par un éclair de leurs yeux noirs et un geste peut-être un peu trop désinvolte pour rajuster leur voile.

Bien que, selon la coutume, la jeune fille libre de Gor doive ne voir son futur compagnon qu'après que ses parents l'ont choisi, on sait bien que c'est souvent un jeune homme qu'elle a rencontré sur la place du marché. Celui qui sollicite sa main, surtout quand elle est d'une Basse Caste, est rarement inconnu d'elle, même si les parents, ainsi que les jeunes gens, se conduisent gravement, comme si c'était le cas. La même jeune fille à qui son père doit ordonner sévèrement de venir en présence de son prétendant, cette timide jeune fille qui se montre incapable de lever les yeux devant lui tant elle est délicate - ce que ses parents remarquent avec satisfaction - est probablement la même qui a souffleté le jeune homme la veille avec un poisson et lui a décoché un tel torrent d'invectives qu'il en a encore les oreilles qui lui tintent. Et tout cela parce qu'il s'est trouvé

regarder par hasard dans sa direction lorsqu'un coup de vent imprévu a, en dépit de tous les efforts de la jeune fille, dérangé momentanément les plis de son voile.

Mais ce marché ne ressemblait pas à ceux que j'avais connus sur Gor. C'était simplement un morne endroit où

acheter des provisions et échanger des marchandises. Même le marchandage qui s'y faisait, car il n'y a pas de prix fixés dans un marché goréen, paraissait maussade, lugubre, dépourvu de l'entrain et de la compétition habituels, des joyeuses interjections et des insultes superlatives échangées entre acheteur et vendeur avec un brio et un style vraiment incomparables. Il arrive même parfois, dans certains marchés, qu'un acheteur, ayant obtenu par son marchandage le prix souhaité, tende au vendeur cinq fois plus de pièces que demandé et l'humilie en déclarant avec suffisance

— Parce que je veux te donner ce que cela vaut !

Alors, si le vendeur est assez indigné, il se peut qu'il rende les pièces à l'acheteur, sans même retenir une partie de ce que celui-ci avait accepté de payer, en disant d'un air de contrition comique :

— Je ne veux pas te voler !

S'ensuit une nouvelle série d'injures et, finalement, les deux parties satisfaites, un compromis ayant été atteint, la transaction est conclue. Acheteur et vendeur se séparent, chacun convaincu qu'il a fait la bonne affaire.

Par contre, sur ce marché, un commissionnaire s'approchait simplement d'un marchand et désignait un article, puis levait un certain nombre de doigts. L'autre en levait alors davantage et parfois repliait une phalange pour indiquer une fraction de l'unité de prix qui était probablement un ternet de cuivre. Le commissionnaire augmentait alors son offre ou se disposait à partir. Le marchand le laissait aller ou bien rabattait son prix en levant d'un air impassible moins de doigts qu'auparavant. Quand l'un ou l'autre interrompait le marchandage, il fermait les poings. Si la vente était conclue, l'acheteur faisait couler un certain nombre de pièces enfilées sur une ficelle suspendue à

son épaule gauche, les tendait au marchand, prenait son acquisition et s'éloignait. Lorsque des paroles étaient échangées, elles étaient dites brièvement et à voix basse. Comme je quittais la place du marché, je remarquai deux hommes, courbés dans leur morne costume gris, qui me suivaient furtivement. Leurs visages disparaissaient sous les pans de leur vêtement qui avaient été rabattus pardessus leur tête à la manière d'un capuchon. Des espions, pensai-je. Que Tharna surveille les étrangers afin qu'on n'abuse pas de son hospitalité était une précaution intelligente. Je ne fis aucun effort pour me soustraire à leur filature, car cela aurait pu être interprété comme une incorrection de ma part, peut-être même comme un aveu d'intentions scélérates. De plus, comme ils ignoraient que je me savais suivi, cela me donnait un certain avantage. Ils pouvaient aussi être simplement curieux. Somme toute, les mornes rues de Tharna étaient-elles si souvent fréquentées par des guerriers vêtus d'écarlate ?

Je montai sur un des cylindres, car je voulais jeter un coup d'oeil sur la cité. Je débouchai sur le plus haut pont que je pus trouver. Il comportait un garde-fou, ce que n'ont pas la plupart des ponts goréens, élevés ou non. Je laissai mon regard errer lentement sur la cité, à coup sûr l'une des plus insolites de Gor quant à ses habitants et à leurs coutumes.

Tharna, bien qu'une Cité des Cylindres, ne me parut pas aussi belle que nombre d'autres que j'avais vues. Peut-être parce que ses cylindres étaient, dans l'ensemble, moins hauts que ceux de ces cités et beaucoup plus larges, ce qui donnait l'impression d'un amas de disques épais, à l'opposé

des hautes forêts de gratte-ciel et de remparts de la plupart des cités goréennes. De plus, à l'inverse de ce qui se faisait ailleurs, les cylindres de Tharna semblaient extrêmement solennels, comme accablés par leur propre poids. Ils se distinguaient à peine les uns des autres, masses de gris et de brun bien différents des mille couleurs vives qui égaient presque toutes les cités où chaque cylindre se veut le plus pimpant et le plus beau de tous dans sa merveilleuse hauteur.

Même les plaines plates autour de Tharna, piquetées çà

et là d'affleurements de rocs rongés par les intempéries, semblaient être grises, plutôt froides et mornes, pour ne pas dire tristes. Tharna n'était pas une cité qui exalte le cœur d'un homme. Je savais pourtant qu'elle était, à mon point de vue, une des plus éclairées et civilisées de Gor. En dépit de cette

conviction, sans comprendre pourquoi, j'étais déprimé

par Tharna et me demandai si, à sa manière, elle n'était pas en quelque sorte, subtilement, plus barbare, plus dure, moins humaine que ses soeurs plus belles, plus rudes et moins nobles. Je décidai de tenter de me procurer un tarn et de partir le plus vite possible vers les Monts Sardar pour aller à mon rendez-vous avec les Prêtres-Rois.

— Étranger, dit une voix.

Je me retournai.

L'un des deux hommes ternes qui m'avaient suivi s'était approché. Son visage était dissimulé dans les pans de son capuchon. D'une main, il en tenait les plis pour empêcher que le vent ne soulève le tissu et révèle sa figure et, de l'autre, il agrippait le garde-fou du pont comme si la hauteur l'incommodait, lui donnait le vertige.

Une pluie légère avait commencé à tomber.

- Tal, dis-je à l'homme en levant le bras pour le salut goréen habituel.

- Tal, répondit-il, sans enlever sa main du garde-fou. (Il s'approcha, plus près que je ne l'aurais voulu.) Tu es étranger à cette Cité, dit-il.

— Oui.

— Qui es-tu, Étranger?

— Je suis un homme de nulle part, répliquai-je, dont le nom est Tarl.

Je ne voulais pas renouveler la catastrophe que j'avais déclenchée plus tôt par la simple mention du nom de Ko-roba.

— Que viens-tu faire à Tharna ?

— Je désire me procurer un tarn, expliquai-je, pour un voyage que j'ai l'intention de faire.

Je lui avais répondu avec assez de franchise. Je supposais que c'était un espion chargé de découvrir mes raisons de venir à Tharna. Peu m'importait de les révéler; néanmoins, je gardai pour moi le but de mon voyage. Il n'avait pas besoin d'apprendre que j'étais décidé à gagner les Monts Sardar. Que j'aie un compte à régler avec les Prêtres-Rois ne le regardait pas.

— Un tarn coûte cher, dit-il.

— Je sais.

— As-tu de l'argent ?

— Non.

— Alors, comment comptes-tu te procurer ton tarn ?

—

Je ne suis pas un hors-la-loi, déclarai-je, bien que je ne porte pas d'insigne sur ma tunique ni sur mon bouclier.

—

Bien sûr, répliqua-t-il vivement. Il n'y a pas de place à

Tharna pour un hors-la-loi. Nous sommes une population dure au travail et honnête.

Je voyais bien qu'il ne me croyait pas et, je ne sais pourquoi, je ne le croyais pas non plus. Sans raison précise, je commençai à le prendre en défiance. Des deux mains, je saisis son capuchon et l'écartai de son visage. Il rattrapa l'étoffe et la remit aussitôt en place. J'avais eu un rapide coup d'oeil sur une figure jaunâtre, à la peau pareille à du citron séché et aux yeux bleu pâle. Son compagnon, qui avait observé jusque-là furtivement de loin, esquissa un pas en avant, puis s'arrêta. L'homme au visage jaunâtre, serrant les pans de son vêtement autour de sa tête, tordit le cou vers la gauche puis la droite pour voir si personne n'était proche, si personne n'avait rien remarqué.

— J'aime voir à qui je parle, dis-je.

—

Naturellement, répliqua l'homme d'une voix pateline, un peu tremblante, en ramenant encore davantage le capuchon sur ses traits.

—

Je veux me procurer un tarn, repris-je. Peux-tu m'aider?

Sinon, j'étais décidé à mettre fin à cet entretien.

- Oui, dit l'individu.

Cela m'intéressait.

—

Je peux t'aider à te procurer non seulement un tarn, reprit-il, mais aussi mille tarnets d'or et des provisions pour un voyage aussi long que tu voudrais.

—

Je ne suis pas un Assassin ! déclarai-je.

—

Ah ! s'exclama-t-il.

Depuis le siège d'Ar, pendant lequel Pa-Kur, Maître Assassin, avait outrepassé les limites de sa caste en osant contrairement aux traditions de Gor - mener une horde à

l'assaut de la ville avec l'intention de se proclamer Ubar, la Caste des Assassins était haïe et traquée, les Assassins n'étaient plus considérés comme des mercenaires estimés dont les services étaient recherchés par les cités et, aussi bien, par des factions à l'intérieur des cités. À présent, de nombreux Assassins erraient sur Gor, n'osant plus porter la grave tenue noire de leur Caste, déguisés en membres d'autres castes et, ce qui n'était pas rare, en Guerriers.

— Je ne suis pas un Assassin ! répétais-je.

--Bien entendu, acquiesça l'homme. La Caste des Assassins n'existe plus.

J'en doutais.

— Mais n'es-tu pas intrigué, Étranger, reprit l'homme, dont les yeux pâles louchaient vers moi par-dessous les plis de son vêtement gris, par l'offre d'un tarn, d'or et de provisions ?

—

Que dois-je faire pour les gagner?

— Tu n'as pas besoin de tuer qui que ce soit.

—

Quoi alors ?

—

Tu es audacieux et fort.

—

Que dois-je faire?

--Tu as certainement de l'expérience dans des affaires de ce genre, avança-t-il.

— Que voudrais-tu que je fasse ?

— Enlever une femme.

La petite pluie fine et pénétrante, presque une brume grisâtre accordée à la solennité lamentable de Tharna, n'avait pas cessé et mes vêtements étaient maintenant trempés. Le vent, que je n'avais pas remarqué jusque-là, semblait à

présent froid.

— Quelle femme 2 questionnai-je.

— Lara.

—

Et qui est Lara ?

—

La Tatrix de Tharna.

9

LE DÉBIT DE KAL-DA

Debout sur le pont, dans la pluie, en face de cet obséquieux conspirateur encapuchonné, j'éprouvai une subite tristesse. Même ici, dans la noble Cité de Tharna, régnaient l'intrigue, la lutte politique, l'ambition sans restriction. J'avais été pris pour un assassin, ou un hors-laloi, assimilé à un instrument susceptible de servir les machinations perfides d'une faction mécontente de Tharna.

— Je refuse ! dis-je.

Le petit homme à face de citron recula comme s'il avait été frappé.

—

Je représente un puissant personnage de cette Cité, répliqua-t-il.

—

Je ne veux pas de mal à Lara, Tatrix de Tharna.

—

Qu'est-elle pour toi ? demanda-t-il.

— Rien !

— Et pourtant tu refuses ?

—

Oui, je refuse !

— Tu as peur.

—

Non, je n'ai pas peur !

Tu n'auras jamais ton tarn! riposta l'homme d'une voix sifflante.

Il tourna sur ses talons et, toujours se tenant au garde-fou du pont, il se hâta vers l'entrée du cylindre, précédé de son camarade.

Sur le seuil, il cria :

Tu ne sortiras pas vivant des murs de Tharna!

Tant pis, dis-je. Je ne veux pas faire ce que tu me demandes !

La mince silhouette vêtue de gris, presque aussi immatérielle que la brume, parut prête à partir mais, soudain, hésita. L'homme semblait indécis, puis il conféra brièvement avec son compagnon. Ils eurent l'air de se mettre d'accord. Avec circonspection, tandis que l'autre restait en arrière, il revint sur le pont.

J'ai parlé à la légère, dit-il. Tu ne cours aucun risque à

Tharna. Nous sommes des gens laborieux et honnêtes.

Je suis heureux de l'entendre, dis-je.

Alors, à ma grande surprise, il me fourra dans la main un lourd petit sac en cuir contenant des pièces de monnaie. Il me sourit, d'un sourire retors que je distinguai malgré

l'écran des pans du vêtement gris.

Sois le bienvenu à Tharna ! dit-il, et, franchissant le pont en courant, il s'engouffra dans le cylindre.

— Reviens ! criai je en lui tendant la bourse. Reviens !

Mais il avait disparu.

Cette nuit au moins, cette nuit pluvieuse, je ne dormirais pas encore dans les champs car, grâce au cadeau déconcertant du conspirateur encapuchonné, j'avais les moyens de me payer un logis. Je quittai le pont et descendis l'escalier en spirale du cylindre pour me retrouver bientôt dans les rues.

Les auberges ne sont pas nombreuses sur Gor, étant donné l'hostilité régnant entre les cités mais,

d'ordinaire, on en trouve plusieurs dans chaque cité. Somme toute, il faut bien prévoir la réception de marchands, de délégations d'autres villes, de visiteurs autorisés d'une sorte ou de l'autre et, à franchement parler, l'aubergiste n'est pas toujours scrupuleux en ce qui concerne l'identité de ses hôtes et pose peu de questions s'il reçoit une pleine poignée de tarnets de cuivre. Pourtant à Tharna, renommée pour son hospitalité, j'étais persuadé que les auberges sont chose courante. Il était donc surprenant que je n'en découvre aucune.

Je conclus que, au pire, je pourrais toujours aller dans une simple taverne de Paga où, si celles de Tharna ressemblaient à celles de Ko-ro-ba et d'Ar, on peut, roulé

dans une couverture derrière les tables basses, passer discrètement la nuit pour le prix d'un pot de paga, forte boisson fermentée préparée avec les grains jaunes de la principale céréale de Gor, la Sa-Tarna ou Fille-de-la-Vie. L'expression se rattache à Sa-Tassna, le mot pour viande, ou nourriture en général, qui signifie Mère-de la-Vie. Paga est une corruption de Pagar-Sa-Tarna qui veut dire Plaisir de la Fille-de-la-Vie. On trouvait habituellement d'autres distractions dans les tavernes de Paga mais, dans la morne Tharna, les cymbales, les tambours et les flûtes des musiciens, le tintement des bracelets de cheville des danseuses ne devaient pas être des bruits familiers. J'arrêtai une des silhouettes anonymes vêtues de gris

.qui se hâtaient dans le crépuscule humide et froid.

— Homme de Tharna, où puis-je trouver une auberge?

demandai-je.

—

Il n'y a pas d'auberge à Tharna, dit l'homme en me dévisageant. Tu es étranger, ajouta-t-il.

—

Un voyageur fatigué qui cherche un logis.

—

Fuis, Étranger !

—

J'ai reçu la bienvenue de Tharna.

—

Pars pendant que tu en as encore le temps, insista-t-il en regardant autour de lui pour voir si personne n'écoutait.

— N'y a-t-il pas de taverne de Paga près d'ici, demandai-je, où je puisse me reposer?

—

Il n'y a pas de taverne de Paga à Tharna, répliqua-t-il avec ce qui me parut un peu d'amusement.

—

Où puis-je passer la nuit?

—

Tu peux la passer en dehors des murs, dans les champs, ou tu peux la passer dans le Palais de la Tatrix.

—

Il me semble que le Palais de la Tatrix serait plus confortable, dis-je.

L'homme eut un rire amer.

— Depuis combien d'heures es-tu dans les murs de Tharna, Guerrier ?

— Je suis arrivé à Tharna à la sixième heure.

— Alors il est trop tard, dit l'homme avec une nuance de tristesse, car tu es dans les murs depuis plus de dix heures.

—

Que veux-tu dire ?

—

Bienvenue à Tharna! répliqua-t-il, et il s'éloigna précipitamment dans le crépuscule.

J'avais été troublé par cette conversation et, sans en avoir vraiment l'intention, je m'étais dirigé vers les remparts. Je me retrouvai devant la grande porte de Tharna. Les deux poutres géantes qui la fermaient étaient en place - des poutres qui ne pouvaient être bougées que par un attelage de gros tharlarions, ces lézards de trait de Gor, ou par une centaine d'esclaves. Les portes, assemblées avec leurs bandes d'acier, garnies de plaques de cuivre que ternissait la bruine, bois noir dressé au-dessus de moi dans le crépuscule, étaient fermées.

— Bienvenue à Tharna! lança un garde appuyé sur sa lance dans l'ombre de la porte.

— Merci, Guerrier! dis-je, et je retournai vers la cité. Derrière moi, je l'entendis rire, à peu près du même rire amer que l'autre habitant de Tharna.

À force d'errer dans les rues, je finis par arriver à un portail surbaissé dans le mur d'un cylindre. De chaque côté

de la porte, dans une petite niche à l'abri de la pluie, grésillait la flamme jaunâtre d'une petite lampe à huile de tharlarion. À cette lueur clignotante, je pus lire l'inscription pâlie sur la porte : Kal-da en

vente ici.

Le Kal-da est une boisson chaude, presque bouillante, faite d'un mélange de vin de Ka-la-na dilué additionné de jus de citron et d'épices piquantes. Je ne tenais guère à cette concoction «brûle-gueule », mais elle était populaire dans certaines Basses Castes, notamment celles qui se livraient à

des travaux manuels pénibles. Je présume que sa popularité

est due davantage à ce que le Kal-da réchauffe, tient au corps et est bon marché (on utilise un vin de Ka-la-na médiocre pour sa fabrication) qu'à l'excellence de son goût. Mais je réfléchis que, pour cette nuit entre toutes, cette nuit humide, froide, déprimante, une tasse de Kal-da serait vraiment bienvenue. De plus, où l'on trouve du Kal-da, il y a du pain et de la viande. Je pensai à ce pain blond goréen, pétri en forme de miches rondes et plates, tendres et chaudes ; l'eau me vint à la bouche à l'idée d'un steak de tabuk ou, si j'avais de la chance, d'une tranche de tarsk rôti, ce formidable sanglier aux six défenses des forêts tempérées de Gor. Je souris, tâtai le sac de pièces dans ma tunique, me penchai et poussai la porte.

Je descendis trois marches et me retrouvai dans une salle chaude, faiblement éclairée, au plafond bas, remplie de ces tables basses communes sur Gor, autour desquelles s'entassaient des groupes de cinq ou six hommes vêtus du costume gris de Tharna. À mon entrée, le murmure des conversations se tut. Les hommes me regardèrent. Il ne semblait pas y avoir de guerriers dans la salle. Aucun des consommateurs ne semblait armé.

J'ai dû leur faire un effet bizarre, guerrier vêtu d'écarlate, tout armé, qui entrait ainsi soudainement, homme d'une autre cité tombant au milieu d'eux.

— Que viens-tu faire ici? demanda le propriétaire de la maison, un petit homme mince, chauve, portant une tunique grise à manches courtes et un tablier en toile cirée noire. Il ne s'approcha pas mais resta derrière le comptoir de bois à essuyer lentement, posément, les petites flaques de Kal-da renversé qui tachaient le dessus.

— Je passe par Tharna, expliquai-je, et j'aimerais acheter un tarn pour continuer mon voyage. Ce soir, je veux de quoi manger et me coucher.

— Ici, ce n'est pas un endroit pour quelqu'un de Haute Caste, déclara le patron.

Je jetai un coup d'oeil autour de moi aux hommes présents, à leurs visages mornes, hagards. Étant donné

l'éclairage, il était difficile de reconnaître leur caste, car tous portaient les vêtements gris de Tharna et seule une bande de couleur sur l'épaule indiquait leur place dans l'échelle sociale. Ce qui me frappait le plus en eux n'avait rien à voir avec la caste : c'était leur manque d'entrain. Je ne savais pas s'ils étaient faibles ou s'ils avaient simplement piètre opinion d'eux-mêmes. Ils me semblaient sans énergie, sans fierté des hommes desséchés, accablés, déprimés, des hommes sans amour-propre.

— Tu es de Haute Caste, de la Caste des Guerriers, insista le patron. Il n'est pas convenable que tu restes ici.

La perspective ne me souriait guère de sortir de nouveau dans la nuit froide et pluvieuse, de déambuler une fois de plus dans les rues, mal à l'aise, glacé jusqu'aux os, à la recherche d'un endroit où manger et dormir. Je pris une pièce dans la bourse de cuir et la lançai au patron. M'attrapa au vol adroitement avec un air de cormoran sceptique. Il examina la pièce. C'était un tarnet d'argent. Il mordit le métal et les muscles de sa mâchoire saillirent sous la lumière de la lampe. Une lueur de plaisir d'avare apparut dans ses yeux. Je compris qu'il ne tiendrait pas à la rendre.

— De quelle caste est-elle ? demandai-je.

L'homme sourit.

— L'argent n'a pas de caste, répliqua-t-il.

— Apporte-moi à boire et à manger !

Je me dirigeai vers une table libre peu éclairée au fond de la salle, d'où je pouvais voir la porte. J'appuyai mon bouclier et ma lance contre le mur, posai le casque à côté de la table, détachai le ceinturon et le boudrier, mis l'épée en travers de ma table et me disposai à attendre.

Je m'étais à peine installé que le tenancier plaçait devant moi un grand pot rebondi de Kal-da fumant. Je me brûlai presque les mains en le soulevant. Je bus une longue lampée du breuvage bouillant et peut-être qu'à un autre moment je l'aurais jugé infect mais, ce soir-là, il enchantait mon corps comme le feu pétillant qu'il était, stimulant brutal et grésillant qui avait très mauvais goût et me charma pourtant à tel point que je fus pris d'une envie de rire. Et je ris.

Les hommes de Tharna entassés dans la salle me regardèrent comme si j'étais fou. L'incrédulité, l'incompréhension étaient peintes sur leurs traits. Cet homme avait ri ! Je me demandais si les hommes riaient souvent à Tharna.

L'endroit était lugubre, mais le Kal-da l'avait déjà fait paraître plus engageant.

— Parlez, riez, dis-je aux hommes de Tharna, qui n'avaient pas prononcé un mot depuis mon arrivée.

Je les regardai d'un oeil indigné.

Je pris une autre lampée de Kal-da et secouai la tête pour me dégager la vue et le cerveau de ce feu tourbillonnant. Je saisis ma lance contre le mur et tapai avec sur la table.

— Si vous ne pouvez pas parler, lançai-je, si vous ne pouvez pas rire, alors chantez !

Ils furent convaincus d'avoir affaire à un dément. Le Kalda en était responsable, je suppose, mais j'aime à croire aussi que c'était une légitime impatience provoquée par les citoyens mâles de Tharna, l'expression violente de l'exaspération que m'inspiraient cet endroit gris et morne et ses habitants renfrognés, solennels, apathiques. Les hommes de Tharna se refusèrent à sortir de leur silence.

— Ne parlons-nous pas la Langue ? demandai-je, me référant à la belle langue maternelle parlée par la plupart des cités goréennes. La Langue n'est-elle pas la vôtre ?

— Si, marmonna un des hommes.

— Alors, pourquoi ne la parlez-vous pas ?

L'homme resta silencieux.

Le patron survint avec du pain chaud, du miel, du sel et, à ma joie, un énorme morceau de rôti fumant de tarsk. Je remplis ma bouche de nourriture que je fis descendre avec une autre gorgée de fulminant Kal-da.

— Patron! criai-je en tapant sur la table avec ma lance.

— Oui, Guerrier ! cria-t-il en retour.

— Où sont les Esclaves de Plaisir ?

Le patron sembla abasourdi.

— Je voudrais voir une femme danser, dis-je.

Les hommes de Tharna eurent l'air horrifiés. L'un d'eux chuchota :

— Il n'y a pas d'Esclaves de Plaisir à Tharna.

—

Las ! m'écriai-je. Pas un bracelet d'esclave dans tout Tharna!

Deux ou trois hommes rirent. Je les avais enfin touchés.

—

Ces créatures qui naviguent dans la rue sous des masques d'argent, est-ce que ce sont vraiment des femmes ?

questionnai-je.

—

Vraiment, dit un des hommes en se retenant de rire.

—

J'en doute ! criai-je. Vais-je en chercher une pour voir si elle veut danser pour nous ?

Les hommes rirent.

J'avais feint de vouloir me mettre debout et le patron, horrifié, m'avait fait rasseoir et avait couru chercher d'autre Kal-da. Sa stratégie consistait à me bourrer de tant de Kal-da que je serais incapable d'autre chose que de rouler sous la table et dormir. Plusieurs hommes s'étaient maintenant rassemblés autour de ma table.

— D'où es-tu ? demanda l'un d'eux avec intérêt.

— J'ai vécu toute ma vie à Tharna, répliquai-je.

Il y eut une explosion de rires.

Bientôt, ponctuant le rythme sur la table avec le bout de ma lance, je dirigeai une série de chants rauques, pour la plupart des chansons à boire échevelées, des chants guerriers, de campement et de marche, mais je leur enseignai aussi des chants que j'avais appris dans la caravane de Mintar le Marchand, voilà bien longtemps, quand j'avais commencé à aimer Talena, des chansons d'amour, de solitude, des chansons vantant les beautés de la ville natale et des champs de Gor.

Cette nuit-là, le Kal-da coula à flots et, par trois fois, l'huile de tharlarion dut être renouvelée dans les lampes par le patron en sueur, ravi du débit de Kal-da. Des passants, ébahis par les bruits qui venaient de l'intérieur, se pressèrent sur le seuil bas et ne tardèrent pas à se joindre à nous. Quelques guerriers entrèrent aussi et, au lieu de rétablir l'ordre, enlevèrent, chose ahurissante, leurs casques, les remplirent de Kal-da et s'assirent en tailleur avec nous pour chanter et boire leur content.

Finalement, les lumières des lampes à huile de tharlarion avaient vacillé puis s'étaient éteintes, et la froide clarté de l'aube avait enfin tristement éclairé la salle. Beaucoup de clients étaient partis, davantage peut-être s'étaient allongés sur les tables ou couchés le long des murs. Même le patron dormait, la tête dans les bras, sur le comptoir derrière lequel se trouvaient les grands pots où se préparait le Kal-da, maintenant vides et froids. Je me frottai les yeux pour chasser le sommeil. Une main pesait sur mon épaule.

—

Réveille-toi ! ordonna une voix.

—

C'est bien lui, dit une autre voix, une voix qu'il me sembla reconnaître.

Je me mis péniblement debout et me trouvai nez à nez avec le petit conspirateur au visage de citron.

— Nous te cherchions, reprit l'autre voix, et je vis alors qu'elle appartenait à un robuste soldat de la Garde de Tharna.

Derrière lui se tenaient trois autres gardes à casque bleu.

—

C'est le voleur ! déclara l'homme au visage de citron en me désignant.

Sa main plongea vers la table où était posé le sac de pièces qui s'était vidé à moitié dans les éclaboussures de Kalda maintenant séchées.

— Ce sont mes pièces ! ajouta le conspirateur. Mon nom est cousu dans le cuir du sac.

Il fourra la bourse sous le nez du garde.

—

Ost, lut celui-ci.

C'est aussi le nom d'une espèce de minuscule reptile orange vif, le plus venimeux de Gor.

—

Je ne suis pas un voleur, affirmai-je. Il m'a donné ces pièces.

— Il ment ! assura Ost.

—

Je ne suis pas un voleur ! répétais-je.

—

Tu es en état d'arrestation, déclara le garde.

—

Au nom de qui ?

— Au nom de Lara, répliqua-t-il, Tatrix de Tharna!

LE PALAIS DE LA TATRIX

Toute résistance aurait été inutile.

Mes armes m'avaient été enlevées pendant que je dormais, naïf et confiant dans l'hospitalité de Tharna. J'affrontai les gardes les mains nues. Cependant, l'officier avait dû lire du défi dans mes yeux, car il fit signe à ses hommes, et trois lances s'abaissèrent pour menacer ma poitrine.

—

Je n'ai rien volé, dis-je.

—

Tu pourras plaider ta cause devant la Tatrix, déclara l'officier.

— Attache-le, insista Ost.

— Es-tu un Guerrier ?

— Oui, répondis-je.

— Ai-je ta parole que tu vas m'accompagner tranquillement jusqu'au Palais de la Tatrix ? questionna l'officier.

—

Oui, acquiesçai-je.

L'officier s'adressa à ses hommes:

—

Les fers ne sont pas nécessaires !

—

Je suis innocent, dis-je à l'officier.

Il me dévisagea, un regard franc dans ses yeux gris qui me fixaient par la fente en Y de son casque bleu foncé de Tharnien.

— C'est à la Tatrix d'en décider, répliqua-t-il.

— Tu dois l'attacher ! lança Ost d'une voix sifflante.

— Du calme, misérable ! intima l'officier, et le conspirateur s'enferma dans un silence crispé.

Je suivis l'officier, dont les hommes m'entouraient toutefois, jusqu'au Palais de la Tatrix. Ost se hâtait derrière nous, haletant et soufflant, ses petites jambes arquées luttant pour se maintenir à l'allure des guerriers.

Je sentais que même si j'avais choisi de ne pas tenir ma promesse - ce qu'en bon Guerrier de Gor je n'aurais pas fait mes chances de fuite auraient été vraiment faibles. Selon toute probabilité, trois lances m'auraient transpercé le corps dès mes premiers pas vers la liberté. Je respectais le calme et le savoir-faire des gardes de Tharna et j'avais déjà mesuré

l'expérience de ses guerriers dans la prairie, là-bas dans la campagne. Je me demandai si Thorn se trouvait dans la cité

et si Vera portait maintenant ses soies de plaisir dans sa villa.

Je savais que si justice était rendue à Tharna je serais acquitté, cependant j'étais mal à l'aise car comment savoir si mon cas serait loyalement exposé et jugé ? Que j'aie été en possession de la bourse d'Ost paraîtrait certainement un solide commencement de preuve de culpabilité et cela pourrait bien influencer la décision de la Tatrix. Que vaudrait ma parole, celle d'un étranger, contre les déclarations d'Ost, citoyen de Tharna - et peut-être citoyen important ?

Cependant, ce qui est peut-être difficile à croire, j'envisageais avec plaisir la perspective de voir le palais et la Tatrix, de rencontrer la femme exceptionnelle qui pouvait gouverner, et bien gouverner, une cité de Gor. Si je n'avais pas été arrêté, je crois que, de ma propre initiative, j'aurais rendu visite à la Tatrix de Tharna et, comme l'avait suggéré

un citoyen, passé ma nuit dans son palais

Après avoir marché pendant peut-être vingt minutes à

travers les mornes rues de Tharna, tortueuses et recouvertes de gravier, où les citoyens gris s'écartaient pour nous faire place et regardaient d'un air impassible le prisonnier vêtu d'écarlate, nous sommes arrivés dans une large avenue sinueuse, raide et pavée en cailloutis noir qui brillait encore des pluies de la nuit. De chaque côté de l'avenue, il y avait un mur de brique qui s'élevait graduellement et, au fur et à

mesure que nous montions péniblement, les murs de chaque côté devenaient plus hauts et l'avenue plus étroite. Enfin, à une centaine de mètres devant nous, froid dans la clarté matinale, je vis le palais, en fait une forteresse ronde en brique, noire, lourde, nue, formidable. À l'entrée du palais, la sombre avenue humide se rétrécissait en un passage juste suffisant pour un seul homme et, en même temps, les murs atteignaient une hauteur d'une bonne dizaine de mètres.

L'entrée proprement dite n'était rien d'autre qu'une simple petite porte de fer d'environ cinquante centimètres de large et un mètre cinquante de haut. On n'entrait au Palais de Tharna ou n'en sortait qu'à une personne à la fois. C'était sans commune mesure avec les cylindres centraux aux larges portails de nombreuses cités de Gor que franchissait à

l'aise un attelage de deux tharlarions aux harnais dorés. Je me suis demandé si, dans cette forteresse sévère, barbare, ce Palais de la Tatrix de Tharna, justice pouvait être rendue. L'officier fit un geste

vers la porte et s'effaça derrière moi. Je me trouvais face à la porte, le premier dans l'étroit passage.

— Nous n'entrons pas, dit l'officier. Seulement toi et Ost. Je me retournai pour les regarder et trois lances s'abaissèrent au niveau de ma poitrine.

Il y eut un bruit de verrous tirés et la porte de fer s'ouvrit, ne laissant rien voir d'autre que l'obscurité.

— Entre ! ordonna l'officier.

Je jetai encore un coup d'oeil sur les lances, eus un sourire sardonique à l'adresse de l'officier, me tournai et, baissant la tête, franchis la petite porte.

Tout à coup, je proférai un cri d'effroi en me débattant dans le vide, car je tombais comme une pierre. J'entendis Ost hurler de terreur et de surprise quand on le poussa par la porte après moi.

À quelque six mètres au-dessous du niveau de la porte, dans l'obscurité absolue, je heurtai brutalement le fond, un sol de pierre couvert de paille humide. Le corps d'Ost atterrit sur le mien presque en même temps. Je luttais pour reprendre ma respiration. J'eus l'impression de voir des taches pourpres et dorées. J'eus vaguement conscience d'être saisi par la gueule d'un grand animal et d'être tiré à travers une ouverture ronde ressemblant à une bouche de tunnel. Je tentai de résister, mais ce fut en vain. Je n'avais plus de souffle et le tunnel ne me laissait aucun espace pour bouger. Je sentais le fumet humide de l'animal, un rongeur quelconque, l'odeur de sa tanière, la paille souillée. J'avais conscience, au loin, des cris hystériques d'Ost. L'animal, qui progressait à reculons, sa proie entre les dents, trotta pendant un moment dans le tunnel. Il me halait par une série de secousses rapides, sèches, me frottant contre les parois de pierre, me lacérant, déchirant ma tunique. Finalement, il me traîna dans un espace rond ressemblant à un globe, éclairé par deux torches fichées dans des râteliers de fer accrochés aux murs en pierre de taille. J'entendis une voix impérieuse, forte, rude. L'animal poussa des cris aigus de colère. Je perçus le claquement d'un fouet et le même ordre, lancé plus énergiquement. À contrecœur, la bête lâcha prise et recula, se tapit en m'observant de ses longs yeux obliques flamboyants qui semblaient, à la lueur des torches, des lames d'or en fusion. C'était un urt géant blanc, gras, luisant. Il découvrait à

mon intention ses trois rangées de dents blanches pareilles à

des aiguilles et poussait des cris de colère ; deux cornes, des défenses semblables à des croissants plats, sortaient de ses mâchoires ; deux autres cornes identiques aux premières modification du tissu osseux formant l'arête supérieure de l'orbite - saillaient au-dessus de ses yeux luisants qui avaient l'air de me dévorer comme si l'urt attendait la permission de son gardien pour se ruer sur sa nourriture. Son corps gras tremblait d'anticipation.

Le fouet claqua de nouveau; un autre ordre fut lancé et l'animal, sa longue queue sans poils battant le sol de frustration, se glissa dans un autre tunnel. Une grille de fer retomba derrière lui.

Plusieurs paires de mains puissantes m'empoignèrent et j'entrevis un lourd objet courbé et argenté. J'essayai de me relever mais fus maintenu à terre, le visage contre la dalle. Un objet pesant, épais comme une poutre à charnière, fut passé

sous et sur mon cou. Mes poignets furent dressés en position et le dispositif se referma. Mon cœur se

serra quand j'entendis claquer une lourde serrure.

:

Le joug est en place, annonça une voix.

:

Debout, Esclave ! ajouta une autre voix.

J'essayai de me relever, mais le poids était trop grand. J'entendis siffler un fouet et serrai les dents quand la lanière de cuir entra dans ma chair. Elle s'abattit sans relâche comme les éclairs d'une foudre de cuir. Je parvins à me mettre à

genoux puis, avec peine, soulevai la cangue et me dressai en chancelant.

- Bravo, Esclave ! dit une voix.

Les lacérations du fouet me brûlaient mais je sentis aussi sur mon dos le froid du cachot. Le fouet avait fendu ma tunique. Je devais saigner. Je me tournai pour voir l'homme qui avait parlé. C'est lui qui maniait le fouet. Je remarquai avec amertume que la lanière était humide de mon sang.

— Je ne suis pas un esclave ! déclarai-je.

L'homme était nu jusqu'à la taille. C'était un gaillard musclé

qui portait des bracelets de force en cuir fermés par des boucles aux poignets. Ses cheveux étaient plaqués sur son crâne par une bande de toile grise.

— À Tharna, riposta-t-il, un homme comme toi ne peut pas être autre chose !

Je jetai un coup d'oeil sur la salle qui s'incurvait en dôme à près de huit mètres au-dessus du sol. Elle avait plusieurs issues, presque toutes petites et munies de barreaux. De certaines j'entendais venir des gémissements. D'autres parvenaient des bruits de piétinement et des cris aigus d'animaux; peut-être étaient-ce d'autres urts géants. Près d'une paroi, il y avait un grand récipient rond contenant des charbons enflammés d'où émergeaient les manches de plusieurs fers. Une sorte de chevalet était placé près du brasero. Il était assez grand pour accueillir un être humain. Des chaînes étaient fixées dans certains murs et, çà et là, d'autres chaînes pendaient du plafond. Sur les murs, comme dans un atelier, étaient suspendus des instruments de diverses sortes, que je ne décrirai pas, sinon pour dire qu'ils étaient ingénieusement conçus pour la torture d'êtres humains.

C'était un endroit affreux.

— Ici, déclara fièrement l'homme, on veille sur la paix à

Tharna!

— J'exige d'être conduit à la Tatrix! dis-je.

Bien sûr, répliqua-t-il. (Il rit de façon déplaisante.) Je te mènerai moi-même à la Tatrix !

J'entendis une chaîne s'enrouler sur un treuil et vis l'une des grilles de la salle se lever lentement. L'homme fit un geste avec son fouet. Je compris que je devais passer par l'ouverture.

La Tatrix de Tharna t'attend ! annonça-t-il.

11

LARA, TATRIX DE THARNA

Je franchis l'ouverture et commençai à monter avec peine un petit couloir circulaire, chancelant à chaque pas sous le poids du lourd joug de métal. L'homme au fouet m'intimait en jurant d'aller plus vite. Il m'enfonçait sauvagement le fouet dans les côtes, l'étroitesse du couloir ne lui permettant pas de l'utiliser comme il l'aurait voulu. Mes jambes et mes épaules ressentait déjà

douloureusement le poids de la cangue.

Nous avons abouti dans une salle vaste mais obscure. Plusieurs portes ouvraient sur cette salle. Me poussant du bout du fouet avec mépris, l'homme aux bracelets de force me fit franchir une de ces portes. Elle donnait aussi dans un couloir d'où partaient encore d'autres portes, et ainsi de suite. Cela donnait l'impression d'être dirigé dans un labyrinthe ou un égout. Les salles étaient parfois éclairées par des lampes à huile de tharlarion placées dans des montures en fer fixées au mur. L'intérieur du palais me sembla abandonné. Il était dépourvu de couleur, d'ornementation. J'avançai en titubant, les blessures du fouet me cuisaient, j'étais presque accablé sous le poids de la cangue. Je doutai de pouvoir retrouver sans aide mon chemin pour sortir de ce sinistre labyrinthe.

J'arrivai enfin dans une vaste pièce voûtée, éclairée par des torches fixées aux murs. En dépit de sa hauteur, elle était - comme les autres salles et couloirs que j'avais vus sombre, oppressante. Un seul ornement allégeait l'aspect mélancolique des murs, un gigantesque masque doré, sculpté à la ressemblance d'une femme très belle. Sous ce masque, sur une haute estrade, il y avait un trône d'or monumental.

Sur les larges marches menant au trône étaient disposées des chaises curules où avaient pris place, ai-je supposé, les membres du Grand Conseil de Tharna. Leurs masques d'argent luisant, tous sculptés à l'image de la même femme ravissante, étaient tournés vers moi, impassibles. Dans la salle, çà et là, se tenaient de sévères guerriers de Tharna, sinistres sous leurs casques bleus, portant chacun à la tempe gauche un minuscule masque d'argent des membres de la Garde du Palais. Un de ces guerriers casqués était au pied du trône. Il me parut avoir quelque chose de familier.

Sur le trône siégeait une femme à l'allure orgueilleuse, condescendante dans sa dignité altière, habillée royalement d'un costume majestueux en étoffe dorée, portant un masque non d'argent mais d'or pur, sculpté comme les autres à

l'image d'une femme très belle. Les yeux, derrière le brillant masque, m'examinaient. Nul n'avait

besoin de me dire que j'étais en présence de Lara, Tatrix de Tharna.

Le guerrier au pied du trône enleva son casque. C'était Thorn, Capitaine de Tharna, que j'avais rencontré dans la campagne à bonne distance de la cité. Ses yeux étroits comme ceux d'un urt me regardaient avec dédain.

Il vint vers moi à grandes enjambées.

— À genoux ! commanda-t-il. Tu es devant Lara, Tatrix de Tharna!

Je ne voulus pas m'agenouiller.

D'un coup de pied dans les jambes, Thom me déséquilibra et, entraîné par le poids de la cangue, je m'effondrai sur le sol, incapable de bouger.

—

Le fouet ! ordonna Thorn en tendant la main.

Le colosse aux bracelets de cuir le plaça dans sa paume. Thorn leva l'instrument, prêt à me lacérer le dos.

— Ne le frappe pas ! lança une voix impérieuse, et le bras de Thorn retomba comme si les muscles avaient été tranchés. La voix était celle de la femme au masque d'or, Lara en personne. Je lui en fus reconnaissant.

Couvert de sueur, chaque fibre de mon corps en proie à

des douleurs atroces, je parvins à me redresser sur les genoux. La main de Thom ne me laissa pas me relever davantage. J'étais à genoux, prisonnier, devant la Tatrix de Tharna.

Les yeux derrière le masque jaune me regardaient, curieusement.

—

Est-ce ainsi, Étranger, demanda-t-elle d'un ton froid, que tu comptais emporter de la Cité la richesse de Tharna ?

Je restai interdit, le corps torturé par la douleur, la vue brouillée par la sueur.

—

Ta cangue est en argent, reprit-elle, en argent des Mines de Tharna!

Je fus stupéfait car, si cette cangue était vraiment en argent, le métal que je portais sur le dos aurait pu payer la rançon d'un Ubar.

—

Nous autres à Tharna, déclara-t-elle, faisons si peu de cas des richesses que nous nous en servons pour mettre les esclaves sous le joug !

Mon regard furieux lui dit que je ne me considérais pas comme un esclave.

De la chaise curule proche du trône se leva une autre femme qui portait un masque d'argent extrêmement ouvragé

et un magnifique costume en riche tissu d'argent. Elle se dressa avec un maintien altier à côté de la Tatrix, son masque d'argent impassible luisant dans ma direction, hideux à la lueur des torches qu'il réfléchissait. S'adressant à la Tatrix, mais sans détourner de moi son masque, elle dit :

—

Détruisez l'animal!

La voix était froide, vibrante, claire, décisive, autoritaire.

—

La Loi de Tharna ne lui donne-t-elle pas le droit de parler, Dorna la Fièvre, Seconde à Tharna ? répliqua la Tatrix dont la voix aussi était impérieuse et froide, et pourtant me plaisait plus que le ton de celle qui portait le masque d'argent.

—

La Loi reconnaît-elle des droits aux bêtes ? questionna la femme dont le nom était Dorna la Fièvre.

C'était presque comme si elle défiait sa Tatrix, et je me demandai si Dorna la Fièvre était satisfaite d'être Seconde à

Tharna. Le sarcasme dans sa voix était mal contenu.

La Tatrix ne jugea pas devoir répondre à Dorna la Fièvre.

—

A-t-il encore sa langue ? demanda la Tatrix à l'homme aux bracelets de cuir qui se tenait derrière moi.

—

Oui, Tatrix, dit-il.

J'eus l'impression que la femme au masque d'argent qu'on avait appelée Seconde à Tharna se raidissait d'appréhension à cette révélation. Le masque d'argent se tourna vers l'homme aux bracelets de force. Il parlait d'une voix bégayante et je me demandai si, derrière moi, son corps trapu ne tremblait pas.

—

C'était le désir de la Tatrix que l'esclave soit enjugué et amené dans la Salle du Masque d'Or aussitôt que possible et indemne.

Je souris intérieurement en pensant aux dents de l'urt et au fouet qui avaient l'un et l'autre tâté ma chair.

— Pourquoi ne t'es-tu pas agenouillé, Étranger ? demanda la Tatrix de Tharna.

— Je suis un Guerrier ! répondis-je.

—

Tu es un esclave ! s'écria d'une voix sifflante Dorna la Fièrre derrière ce masque sans expression. (Puis elle se tourna vers la Tatrix.) Arrache-lui la langue ! lui enjoignit-elle.

—

Donnes-tu des ordres à celle qui est la Première à

Tharna ? questionna la Tatrix.

— Non, Bien-Aimée Tatrix, répondit Dorna la Fièrre.

— Esclave, dit la Tatrix.

Je ne répondis pas à cette forme d'adresse.

—

Guerrier, reprit-elle.

Pris dans mon joug, je levai les yeux vers son masque. Dans sa main couverte d'un gant d'or, elle tenait un petit sac de cuir sombre, à demi plein. Je présentai que c'étaient les pièces d'Ost et me demandai où pouvait être le conspirateur.

— Avoue que tu as volé ces pièces à Ost de Tharna, dit la Tatrix.

—

Je n'ai rien volé. Relâche-moi.

Thom eut un rire déplaisant derrière moi.

—

Je te conseille d'avouer, reprit la Tatrix.

Je compris que, pour une raison quelconque, elle désirait vivement que je plaide coupable du crime mais, puisque j'étais innocent, je m'y refusai.

— Je n'ai pas volé les pièces, affirmai-je.

—

Alors, Étranger, je le regrette pour toi !

Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire et je sentis mon dos prêt à se rompre sous la charge de la cangue. Mon cou était douloureux de supporter son poids. La sueur m'inondait et mon dos brûlait encore des coups de fouet.

— Qu'on amène Ost ! ordonna la Tatrix.

Il me sembla que Dorna la Fièvre s'agitait, mal à l'aise, sur sa chaise curule. Elle lissa les plis d'argent de son costume d'une main nerveuse gantée d'argent.

Des petits cris plaintifs et des pas traînants résonnèrent derrière moi et, à ma grande stupéfaction, un des officiers du palais, le minuscule masque d'argent étincelant sur la tempe gauche de son casque, projeta au pied du trône Ost le conspirateur, enjugué et reniflant. La cangue d'Ost était beaucoup plus légère que la mienne mais, comme il était plus petit, la charge devait lui être aussi pénible qu'à moi.

— À genoux devant la Tatrix ! ordonna Thom qui tenait toujours le fouet.

Ost, qui piaillait de peur, tenta de se redresser mais ne put soulever sa cangue.

La main de Thom qui tenait le fouet se dressa.

Je m'attendais que la Tatrix intervienne en sa faveur comme elle l'avait fait pour moi, mais elle ne dit rien. Elle avait l'air de m'observer. Je me demandai quelles pensées fulguraient derrière ce placide masque d'or.

— Ne le frappe pas, dis-je.

Sans me quitter des yeux, Lara s'adressa à Thom.

— Prépare-toi à frapper ! lui enjoignit-elle.

Le visage jaunâtre, tacheté de pourpre, se plissa en un rictus et le poing de Thorn se resserra autour du fouet. Il gardait les yeux sur la Tatrix, voulant frapper dès l'instant où elle permettrait le coup.

—

Lève-toi, ordonna la Tatrix à Ost, ou tu mourras sur le ventre comme le serpent que tu es !

—

Je ne peux pas, sanglota Ost. Je ne peux pas. Froidement, la Tatrix leva sa main gantée. Quand la main s'abattait, le fouet en ferait autant.

—

Non ! criai-je.

Lentement, chaque muscle tendu pour maintenir mon équilibre, toutes les fibres de mes jambes et de mon dos semblables à des câbles soumis à une tension extrême, j'allongeai la main vers Ost et, souffrant un véritable martyre pour rester debout, j'ajoutai le poids de sa cangue au mien en le hissant sur ses genoux.

Dans la salle, les femmes au masque d'argent émirent un «Ah ! » de stupeur. Un ou deux guerriers, sans souci des règles de bienséance de Tharna, saluèrent mon exploit en frappant sur leur bouclier avec la pointe en bronze de leur lance.

Thom, de colère, relança le fouet à l'homme aux bracelets de cuir.

— Tu es fort, commenta la Tatrix de Tharna.

— La force est l'attribut des bêtes ! déclara Dorna la Fièrè.

— Exact, approuva la Tatrix.

—

Toutefois, c'est une belle bête, n'est-ce pas ? intervint l'une des femmes masquées d'argent.

- Qu'on l'utilise dans les Divertissements de Tharna, demanda une autre.

Lara leva sa main gantée pour ordonner le silence.

—

Comment se fait-il, questionnai-je, que tu épargnes le fouet à un guerrier et sois prête à l'utiliser sur un pauvre diable aussi pitoyable qu'Ost ?

— Je t'avais espéré innocent, Étranger, dit-elle. La culpabilité

d'Ost, je la connais.

— Je suis innocent !

—

Pourtant, reprit-elle, tu maintiens que tu n'as pas volé

les pièces.

La tête me tournait.

—

C'est exact, je n'ai pas volé ces pièces.

—
Alors, tu es coupable, conclut la voix de Lara avec ce qui me sembla être de la tristesse.

—
De quoi ? voulus-je savoir.

—
De conspiration contre le trône de Tharna ! déclara la Tatrix.

Je fus suffoqué.

- Ost, dit la Tatrix d'un ton glacial, tu es coupable de trahison envers Tharna. Il est notoire que tu conspires contre le trône.

Un des gardes, celui qui avait amené Ost, parla.

—
C'est comme tes espions te l'ont rapporté, Tatrix. Chez lui, on a trouvé des documents séditieux, des lettres d'instructions concernant l'usurpation du trône, des sacs d'or destinés à acheter des complicités.

— A-t-il avoué cela aussi ? demanda Lara.

Ost implora miséricorde en pleurnichant, son cou mince se tortillant dans la cangue.

L'officier rit.

—
Dès qu'il a vu l'urt blanc, il a tout reconnu! — Qui a fourni l'or, Serpent ? demanda la Tatrix. De qui venaient les lettres d'instructions ?

— Je ne sais pas, Bien-Aimée Tatrix, gémit Ost. Les lettres et l'or ont été apportés par un guerrier casqué.

— Qu'on le mène à l'urt ! lança d'un ton sarcastique Dorna la Fière.

Ost se tortilla en criant grâce d'une voix pleurarde. Thorn lui décocha des coups de pied pour le faire taire.

— Que sais-tu d'autre sur ce complot contre le trône ?

demanda Lara à Ost larmoyant.

—
Rien, Bien-Aimée Tatrix, dit-il d'une voix geignarde.

—
Parfait, déclara Lara qui tourna son masque scintillant vers l'officier qui avait jeté à ses pieds Ost emprisonné dans la cangue. Emmène-le dans la Salle des Urts!

—
Non ! non ! non ! cria Ost plaintivement. Je sais encore des choses, plein de choses !

Les femmes masquées d'argent se penchèrent en avant. Seules la Tatrix et Dorna la Fièvre restèrent assises très droites. Bien que la pièce fût fraîche, je remarquai que Thorn, Capitaine de Tharna, transpirait. Ses mains étaient agitées de mouvements spasmodiques.

— Que sais-tu de plus ? s'enquit la Tatrix.

Ost regarda autour de lui autant que faire se pouvait, les yeux exorbités par la peur.

— Connais-tu le guerrier qui t'a apporté les lettres et l'or?

—
Lui, je ne le connais pas.

—
Laisse-moi ensanglanter la cangue, pria Thorn. (Il tira son épée.) Laisse-moi achever sur place ce scélérat!

— Non ! s'écria Lara. Alors, que sais-tu d'autre, Serpent?

demanda-t-elle au pitoyable conspirateur.

— Je sais, répondit Ost, que le chef de la conspiration est une haute personnalité de Tharna - quelqu'un qui porte le masque d'argent, une femme.

—
Impensable ! s'écria Lara en se levant. Aucune de celles qui portent le masque d'argent ne pourrait être déloyale envers Tharna!

—
C'est pourtant comme ça, dit Ost en reniflant — Qui est la traîtresse ?

— Je ne sais pas son nom.

Thorn rit.

— Mais j'ai causé un jour avec elle et je pourrais reconnaître sa voix si seulement on me laissait vivre, reprit Ost avec espoir.

Thorn rit de nouveau.

— C'est une manoeuvre pour sauver sa vie !

— Qu'en penses-tu, Dorna la Fièrè ? demanda Lara à celle qui était la Seconde à Tharna.

Mais au lieu de répondre, Dorna la Fièrè resta étrangement silencieuse. Elle étendit sa main gantée d'argent, la paume face à son corps, et l'abattit brutalement comme si c'était une lame.

— Miséricorde, Grande Dorna! hurla Ost.

Dorna répéta le geste lentement, cruellement.

Mais les mains de Lara étaient étendues, la paume dessus, et elle les leva légèrement ; c'était un geste gracieux qui évoquait la pitié.

— Merci, Bien-Aimée Tatrix, pleurnicha Ost, les yeux débordant de larmes. Merci !

— Dis-moi, Serpent, interrogea Lara, est-ce que le guerrier t'a volé les pièces ?

— Non, non, dit Ost en pleurant bruyamment.

—

Est-ce que tu les lui as données ?

—

Oui, oui.

—

Et il les a acceptées ?

— Oui, dit Ost.

— Tu m'as fourré la bourse dans la main et tu t'es enfui !

m'exclamai-je. Je n'ai pas eu le choix.

— Il a accepté la bourse, marmonna Ost en me jetant un coup d'oeil malveillant, décidé visiblement à me faire partager le sort qui lui était réservé.

—

Je n'ai pas eu le choix, répétai-je avec calme.

Ost lança dans ma direction un regard venimeux.

— Si j'étais un conspirateur, ajoutai-je, si j'étais de mèche avec cet homme, pourquoi m'aurait-il

accusé du vol de cette bourse, pourquoi m'aurait-il fait arrêter ?

Ost blêmit. Son petit cerveau de rongeur galopait d'une idée à l'autre, mais sa bouche remua seulement d'un tremblement irréprensible, sans émettre un son.

Thorn déclara :

— Ost se savait soupçonné de comploter contre le trône. Ost eut l'air perplexe.

— Alors, poursuivit Thorn, pour ne pas paraître avoir donné

l'argent à ce guerrier, ou peut-être cet assassin, il a prétendu avoir été volé. De toute façon, il pouvait, si besoin était, avoir l'air exempt de culpabilité et supprimer celui qui était au courant de sa culpabilité.

— C'est ça! s'exclama Ost avec reconnaissance, avide d'emboîter le pas à une personnalité aussi puissante que Thorn.

— Comment se fait-il qu'Ost t'ait donné ces pièces, Guerrier?

questionna la Tatrix.

—

Ost me les a données... en cadeau, dis-je. Thorn rejeta la tête en arrière et rit à gorge déployée.

—

Ost n'a jamais rien donné de sa vie, déclara Thom

en s'essuyant la bouche et en s'efforçant de se calmer. Il y eut même un léger mouvement de gaieté chez les masques d'argent siégeant sur les marches du trône. Ost lui-même ricana. Mais le masque de la Tatrix scintilla en direction d'Ost et son ricanement mourut dans son cou étroit. La Tatrix se leva de son trône et pointa un doigt vers le minable conspirateur. Sa voix était froide quand elle s'adressa à l'officier qui avait amené Ost dans la salle.

—

Conduis-le aux Mines ! ordonna-t-elle.

—

Non, Bien-Aimée Tatrix, non ! cria Ost.

La terreur, comme un chat pris au piège, semblait se débattre au fond de ses yeux; il se mit à trembler dans sa cangue comme un animal malade. Avec mépris, l'officier le mit debout et l'entraîna, trébuchant et pleurnichant, hors de la salle. Je compris que la condamnation aux Mines équivalait à une condamnation à mort.

— Tu es cruelle, dis-je à la Tatrix.

— Une Tatrix *doit* être cruelle, commenta Dorna.

—

Cela, répliquai-je, je voudrais l'entendre de la bouche même de la Tatrix.

Dorna se raidit sous cette rebuffade. Au bout d'un Moment, la Tatrix, qui avait regagné son trône, prit la parole. Sa voix était calme.

—

Il est parfois dur, Étranger, d'être la Première à Tharna. Je ne m'attendais pas à cette réponse.

Je me demandais quelle sorte de femme était la Tatrix de Tharna, ce qui se cachait derrière ce masque d'or. Un instant, je plaignis la créature dorée devant le trône de qui j'étais agenouillé.

—

Quant à toi, dit Lara dont le masque luisant s'était abaissé vers moi, tu declares que tu n'as pas volé les pièces d'Ost et en même temps, tu declares qu'il te les a données.

—

Il m'a fourré la bourse dans la main, dis-je, et s'est enfui en courant. (Je regardai la Tatrix.) Je suis venu à Tharna pour me procurer un tarn. Je n'avais pas d'argent. Avec les pièces d'Ost, j'aurais pu en acheter un et continuer mon voyage. Aurais-je dû les jeter?

— Ces pièces, dit Lara qui tenait le petit sac dans sa main gantée d'or, étaient destinées à acheter ma mort.

— Si peu de pièces ? demandai-je, sceptique.

— Visiblement, le complément de la somme devait suivre l'accomplissement de l'acte.

—

Ces pièces étaient un cadeau, répétais-je. Ou, du moins, je l'ai pensé.

—

Je ne te crois pas.

Je ne dis rien.

— Quel est le total de la somme qu'Ost t'a offerte ?

— J'ai refusé de participer à son complot.

— Quel est le total de la somme qu'Ost t'a offerte ? répéta-telle.

—

Il a parlé d'un tarn, répliquai-je, de mille tarnets d'or et de provisions pour un long voyage.

—

Les tarnets d'or, contrairement à ceux d'argent, sont rares à Tharna, dit la Tatrix. Apparemment, quelqu'un est décidé à payer cher pour ma mort.

— Pas ta mort, dis-je.

— Alors quoi ?

— Ton enlèvement.

La Tatrix se raidit soudain, tout son corps trembla de fureur. Elle se leva, l'air hors d'elle.

— Ensanglante la cangue ! lança Dorna.

Thorn s'avança, l'épée haute.

—

Non ! cria la Tatrix et, à l'étonnement de tous, elle descendit les larges degrés de l'estrade.

Frémissante de colère, elle s'arrêta devant moi, audessus de moi, droite dans son costume doré et son masque d'or.

— Donne-moi le fouet ! cria-t-elle. Donne !

L'homme aux bracelets de cuir s'agenouilla précipitamment devant elle et le leva jusqu'à la hauteur de sa main. Elle en cingla l'air avec cruauté et il claqua, aigu et rageur.

—

Ainsi, me dit-elle, les deux mains crispées sur le manche du fouet, tu voudrais me voir devant toi sur le tapis écarlate, liée avec des cordes jaunes, hein ?

Je ne compris pas ce qu'elle voulait dire.

— Tu voudrais me voir en camisk et collier, hein ? Elle parlait d'une voix sifflante, hystérique.

Les femmes au masque d'argent eurent un mouvement

de recul et frissonnèrent. Des exclamations de colère, d'horreur, fusèrent.

— Je suis une femme de Tharna ! hurla-t-elle. La Première dans Tharna ! La Première !

Alors, hors d'elle-même de rage, tenant le fouet à deux mains, elle me cingla follement.

— C'est le baiser du fouet que tu auras ! hurla-t-elle. Elle me frappa sans relâche. Je réussis pourtant, sous cette grêle de coups, à rester sur les genoux, à ne pas tomber.

J'avais le vertige. Mon corps torturé par le poids de la cangue d'argent, maintenant enveloppé dans les flammes du fouet, tremblait de souffrance de façon irrépressible. Puis, quand la Tatrix fut exténuée, dans un sursaut d'énergie que je ne m'explique pas, je parvins à me mettre debout, tout sanglant sous ma cangue, la chair déchirée - et je la toisai de mon haut.

Elle pivota sur elle-même et s'enfuit vers l'estrade. Elle gravit les marches en courant et ne se retourna que lorsqu'elle fut enfin devant son trône.

Elle pointa impérieusement la main vers moi, cette main qui portait un gant d'or maintenant éclaboussé de mon sang, humide et sombre de la sueur de sa main.

— Qu'on s'en serve dans les Divertissements de Tharna!

Ordonna-t-elle.

12

ANDREAS DE LA CASTE DES POÈTES

On m'avait encapuchonné et mené par les rues, trébuchant sous le poids de la cangue. Enfin j'étais entré

dans un bâtiment et j'avais descendu une longue rampe tournante, suivi des couloirs humides. Une fois décapuchonné, je fus enchaîné à la paroi d'un cachot. L'endroit était éclairé par une petite lampe puante, emplie d'huile de tharlarion, fixée à la paroi près du plafond. Je n'aurais pas su dire à quelle profondeur j'étais sous terre. Les murs et le sol étaient en pierre noire, taillée en blocs géants de peut-être une tonne chacun. La lampe séchait la pierre dans son voisinage, mais le sol et la majeure partie des murs étaient humides et l'air sentait le moisi. De la paille était éparpillée par terre. D'où j'étais enchaîné, je pouvais atteindre une citerne. Une écuelle de nourriture était posée près de mon pied.

Épuisé, le corps douloureux du poids de la cangue et du cinglement du fouet, je m'étendis sur les pierres et m'endormis. Combien de temps dura mon sommeil, je l'ignore. Quand je me suis réveillé, je souffrais dans chacun de mes muscles mais, à présent, c'était une souffrance calme, froide. Quand j'ai essayé de bouger, mes blessures me mirent au supplice.

Malgré la cangue, je réussis, avec de grands efforts, à

m'asseoir en tailleur et je secouai la tête. Dans l'écuelle, je vis la moitié d'un pain grossier. Enjugué comme je l'étais, il n'y avait pas moyen de le ramasser et de le porter à ma bouche. Je pouvais ramper sur le ventre jusqu'à lui et, lorsque ma faim serait trop grande, je savais qu'il le faudrait, mais cette idée m'irritait. La cangue n'était pas seulement un système pour immobiliser un homme mais aussi pour l'humilier, le traiter comme une bête.

— Laisse-moi t'aider, dit une voix féminine

Je me retournai et, entraîné par la cangue, faillis me heurter au mur. Deux petites mains saisirent la cangue et, avec peine, réussirent à la renvoyer en arrière, rétablissant mon équilibre.

Je regardai la jeune femme. Peut-être était-elle quelconque, mais je la trouvais séduisante. Il y avait en elle une chaleur que je n'aurais pas pensé trouver à Tharna. Ses yeux noirs m'examinèrent avec sollicitude. Ses cheveux brun-roux étaient attachés derrière sa tête par une ficelle grossière.

Comme je la dévisageais, elle baissa timidement les yeux. Elle portait pour tout vêtement un long rectangle étroit d'un rude tissu brun, de peut-être quarante-cinq centimètres de large, avec une fente par où passait la tête à la façon d'un poncho, et qui descendait devant et derrière, un peu audessous du genou, ceinturé à la taille par une chaîne.

—

Oui, dit-elle, honteuse, je porte la camisk.

—

Tu es charmante, dis-je.

Elle me regarda, surprise mais touchée.

Nous étions face à face dans la demi-obscurité du cachot, sans parler. Il n'y avait aucun bruit dans cet endroit sombre et froid. Les ombres projetées par la petite lampe à

huile de tharlarion, placée très haut, oscillaient sur les murs, sur le visage de la jeune femme.

Elle étendit la main et toucha la cangue d'argent que je portais.

—

Elles sont cruelles, dit-elle.

Puis, sans un mot de plus, elle ramassa le pain dans l'écuelle et le tint pour moi. Je mordis voracement deux ou trois bouchées du pain grossier, le mâchai et l'avalai. Je remarquai que son cou était encerclé par un collier de métal gris. Je supposai que cela indiquait qu'elle était une Esclave d'État de Tharna.

Elle alla vers la citerne, racla d'abord la surface pour la débarrasser de l'écume verdâtre qui flottait dessus puis, dans la paume de ses mains réunies, elle apporta de l'eau jusqu'à mes lèvres desséchées.

— Merci, dis-je.

Elle me sourit.

—

On ne remercie pas une esclave.

— Je croyais que les femmes étaient libres à Tharna, fis-je observer en désignant de la tête le collier

de métal gris qu'elle portait.

—

On ne me gardera pas à Tharna, répondit-elle. Je serai envoyée aux Grandes Fermes, où je porterai l'eau aux Esclaves des Champs.

—

Quel est ton crime ? demandai-je.

—

J'ai trahi Tharna.

— Tu as conspiré contre le trône ?

—

Non, expliqua la jeune femme. J'ai aimé un homme.

Je restai interdit.

— J'ai porté naguère le masque d'argent, Guerrier. Mais maintenant je ne suis qu'une Femme Avilie, car je me suis permis d'aimer.

—

Ce n'est pas un crime ! protestai-je.

La jeune fille rit gaiement J'aime entendre soudain fuser la musique joyeuse d'un rire de femme, ce rire qui réjouit tant les hommes, qui agit sur leurs sens comme le vin de Kala-na. Il me sembla tout à coup que je ne sentais plus le poids de la cangue.

— Parle-moi de lui, demandai-je, mais dis-moi d'abord ton nom.

— Je suis Linna de Tharna. Quel est ton nom ?

- Tarl.

— De quelle cité ?

—

D'aucune cité.

—

Ah! dit la jeune femme en souriant, et elle ne s'enquit pas davantage.

Elle avait dû conclure qu'elle partageait sa cellule avec un hors-la-loi. Elle se rassit sur ses talons, une lueur heureuse dans les yeux.

— Il n'était même pas de la Cité.

J'émis un sifflement. C'était grave à des yeux goréens.

—

Pis que cela, dit-elle en riant et claquant des mains, il était de la Caste des Chanteurs.

Cela aurait pu être pire, pensai-je. Somme toute, bien que la Caste des Chanteurs - ou Poètes - ne soit pas une Haute Caste, elle a plus de prestige que, par exemple, la Caste des Potiers ou celle des Selliers avec lesquelles on la compare parfois. Sur Gor, le chanteur, ou poète, est considéré comme un artisan qui produit des phrases durables tout comme un potier fabrique un bon pot ou un sellier fait une selle solide. Le rôle qui lui est dévolu dans la structure sociale est de célébrer les batailles et les histoires, de chanter les héros et les cités, mais on attend aussi de lui qu'il chante la vie, l'amour et la joie, pas seulement les armes et la gloire, et c'est encore son travail de rappeler de temps à

autre aux Goréens la solitude et la mort afin qu'ils n'oublient pas qu'ils sont des hommes.

Le chanteur est censé avoir un talent particulier, mais il en est de même pour le Carnier ou le bûcheron. Sur Gor comme sur ma planète natale, les poètes sont regardés avec un certain scepticisme et tenus pour un peu fous, mais l'idée n'est venue à personne qu'ils puissent souffrir de folie divine ni qu'ils reçoivent périodiquement l'inspiration des dieux. Les Prêtres-Rois de Gor, qui font office de divinités sur cette rude planète, n'inspirent guère que du respect mêlé de crainte, et parfois de la terreur. Les hommes vivent en état de trêve avec les Prêtres-Rois, ils observent leurs lois et leurs fêtes, font les sacrifices et les libations prescrits mais, en général, les oublient autant que possible. Si l'on suggérait à un poète qu'il a été inspiré par un Prêtre-Roi, il serait scandalisé.

— C'est moi. Un Tel de telle Cité, qui ai créé ce chant, et non pas un Prêtre-Roi !

Malgré quelques réserves, le Poète ou Chanteur est aimé

sur Gor. Il ne s'est pas avisé qu'il doit sa misère et ses épreuves à sa profession et, dans l'ensemble, la Caste des Poètes passe pour un très heureux groupe d'hommes. « Un morceau de pain pour une chanson » est l'invitation goréenne couramment adressée aux membres de la caste ; elle naît sur les lèvres d'un paysan comme sur celles d'un Ubar, et le poète tire une grande fierté de chanter la même chanson dans la hutte du paysan et les salons de l'Ubar bien que cela ne lui vaille qu'une croûte de pain dans un endroit au lieu d'une bourse d'or dans l'autre, de l'or souvent dilapidé pour une belle femme qui ne lui laissera peut-être que ses chansons.

Dans l'ensemble, les poètes ne vivent pas comme des princes sur Gor, mais ils ne meurent jamais de faim, ne sont jamais obligés de brûler le costume de leur caste. Certains sont même allés chantant de cité en cité, leur pauvreté les protégeant des hors-la-loi et leur chance des animaux prédateurs de Gor. Longtemps après sa mort, neuf cités ont revendiqué celui qui, des siècles plus tôt, avait appelé Ko-roba : « les Tours du Matin ».

— Ce n'est pas si mal, la Caste des Poètes, dis-je à Linna.

— Certes non, mais ils sont bannis de Tharna.

—

Oh ! m'exclamai-je.

—

Néanmoins, reprit-elle, le regard joyeux, cet homme, Andreas de la Cité du Désert de Tor, s'est faufilé dans la Cité, à la recherche d'un thème de chant, à ce qu'il disait. (Elle rit.) Mais je crois qu'en réalité il voulait regarder sous les masques d'argent de nos femmes ! (Elle tapa gaiement dans ses mains.) C'est moi, poursuivit-elle, qui l'ai arrêté et l'ai interpellé, moi qui ai vu la lyre sous son costume gris et ai reconnu en lui un Chanteur. Sous mon masque d'argent, je l'avais suivi et j'avais vérifié qu'il était à l'intérieur de la Cité

depuis plus de dix heures.

—

Qu'est-ce que cela signifie? demandai-je car je me rappelai avoir déjà entendu cette formule.

—

Cela signifie que quelqu'un devient le bienvenu à

Tharna, expliqua la jeune femme, c'est-à-dire qu'il est envoyé

dans les Grandes Fermes comme Esclave des Champs pour cultiver la terre de Tharna, enchaîné jusqu'à sa mort.

—

Pourquoi ne prévient-on pas les étrangers quand ils franchissent les portes ?

—

Ce serait vraiment stupide, non ? dit-elle en riant. Comment regarnirait-on alors les rangs des Esclaves des Champs ?

— Je vois, acquiesçai-je, entrevoyant pour la première fois ce qui motivait l'hospitalité de Tharna.

—

En tant que porteuse du masque d'argent, reprit la jeune femme, c'était mon devoir de signaler cet homme aux autorités. Mais j'étais curieuse, car je n'avais jamais vu d'homme qui ne fût pas de Tharna. Je l'ai suivi jusqu'à ce que nous soyons seuls et je l'ai abordé en lui expliquant le sort qui l'attendait.

—
Qu'a-t-il fait alors ?

Elle baissa la tête avec embarras.

— Il a arraché mon masque d'argent et m'a embrassée, si bien que je n'ai même pas pu appeler au secours !

Je lui souris.

—
Je n'avais encore jamais été dans les bras d'un homme, car ceux de Tharna ne peuvent pas toucher une femme. J'ai dû paraître interloqué.

—
C'est la Caste des Médecins qui dispose de ces choses, sous la direction du Grand Conseil de Tharna, expliqua-telle.

—
Je vois.

— Pourtant, bien que portant le masque d'argent et étant moi-même femme de Tharna, je n'ai pas trouvé la sensation déplaisante quand il m'a prise dans ses bras. (Elle me regarda, un peu tristement.) J'ai compris alors que je ne valais pas mieux que lui, pas plus qu'une bête, que j'étais seulement digne d'être une esclave.

— Tu ne crois pas cela ? demandai-je.

—
Si, mais cela m'est égal, car je préfère porter la camisk et avoir goûté son baiser plutôt que de vivre à jamais derrière un masque d'argent. (Ses épaules tremblèrent. J'aurais aimé

pouvoir la prendre dans mes bras pour la réconforter.) Je suis une créature avilie, ajouta-t-elle, couverte d'opprobre, une traîtresse à tout ce qu'il y a de plus élevé à Tharna, conclut-elle.

—
Cet homme, qu'est-il devenu ?

—
Je l'ai hébergé et me suis arrangée pour qu'il sorte en fraude de la Cité. (Elle soupira.) Il a voulu que je lui promette de le suivre, mais je savais que je ne le pourrais pas.

— Qu'as-tu fait ?

— Lorsqu'il a été en sécurité, j'ai accompli mon devoir. Je me suis livrée au Grand Conseil de Tharna et j'ai tout avoué. Il a été décrété que je perdrais mon masque d'argent, porterais la camisk et le collier et que je serais envoyée dans les Grandes Fermes pour porter de l'eau aux Esclaves des Champs. Elle se mit à pleurer.

— Tu n'aurais pas dû te livrer au Grand Conseil de Tharna, dis-je.

— Pourquoi ? N'étais-je pas coupable ?

— Tu n'étais pas coupable.

—

L'amour n'est-il pas un crime ?

—

À Tharna seulement, affirmai-je.

Elle rit.

—

Tu es bizarre, toi aussi, comme Andreas de Tor.

— Et Andreas ? demandai-je. Si tu ne le rejoins pas, ne viendra-t-il pas te chercher, ne pénétrera-t-il pas de nouveau dans la Cité ?

— Non, il pensera que je ne l'aime plus. (Elle baissa la tête.) Il s'en ira et se trouvera une autre femme, plus belle qu'une femme de Tharna.

—

Tu crois cela ?

—

Oui. Et il n'entrera pas dans la Cité. Il sait qu'il serait pris et qu'étant donné son crime il serait envoyé dans les mines. (Elle frissonna.) Peut-être même utilisé dans les Divertissements de Tharna.

— Ainsi tu penses qu'il aura peur d'entrer dans la Cité ? Oui, il n'y entrera pas. Il n'est pas fou!

Une voix jeune, joyeuse, espiègle et bon enfant, s'écria:

—

Qu'est-ce qu'une jeune femme comme toi peut savoir des fous, de la Caste des Chanteurs, des Poètes ?

Linna se leva d'un bond.

Par la porte du cachot, une silhouette enjuguée fut poussée en avant par les hampes de deux lances. Elle traversa toute la pièce en trébuchant et alla heurter le mur opposé avec sa cangue. Elle parvint à la tourner et à glisser le long du mur en position assise.

C'était un solide garçon hirsute aux yeux bleus rieurs, avec une toison de cheveux semblable à la crinière d'un larl noir. Il s'assit sur la paille et nous sourit, d'un sourire enjoué, malicieux, penaud. Il allongea le cou dans la cangue et fit jouer ses doigts.

— Eh bien, Linna, dit-il, je suis revenu t'enlever!

— Andreas ! s'écria-t-elle en se précipitant vers lui. 13

LES DIVERTISSEMENTS DE THARNA

Le soleil me blessait les yeux. Le sable blanc parfumé, mêlé de mica et de minium, me brûlait les pieds. Je ne cessais de cligner des paupières pour tenter d'atténuer la torture de la lumière éblouissante. Je sentais déjà la chaleur du soleil pénétrer le joug d'argent que je portais.

Je sentais des coups de lance m'aiguillonner le dos tandis que j'avancais en trébuchant et chancelant sous le poids de la cangue, enfonçant jusqu'à la cheville dans le sable brûlant. J'étais encadré par d'autres malheureux enjugués de la même façon, dont certains gémissaient et d'autres juraient, aiguillonnés eux aussi comme des animaux. Il y en avait un qui restait silencieux à ma gauche ; je savais que c'était Andreas de la Cité du Désert de Tor. Je cessai enfin de sentir le fer de lance dans mon dos.

— À genoux devant la Tatrix de Tharna ! Ordonna une voix impérieuse qui parlait à travers une espèce de mégaphone. J'entendis Andreas dire près de moi :

— Bizarre, d'habitude la Tatrix n'assiste pas aux Divertissements de Tharna.

Je me demandai si ce n'était pas à cause de moi que la Tatrix était présente.

— À genoux devant la Tatrix de Tharna ! répéta la voix impérieuse.

Nos compagnons s'agenouillèrent. Seuls Andreas et moi restâmes debout.

—

Pourquoi ne te mets-tu pas à genoux ? demandai-je.

—

Crois-tu que seuls les Guerriers sont braves ? rétorquat-il. Il fut tout à coup frappé par-derrière, d'un coup brutal assené dans le dos par une hampe de lance et il s'affaissa en gémissant. La lance me frappa moi aussi à maintes reprises dans le dos, en travers des épaules, mais je restai debout, droit sous le joug, pour ainsi dire comme un boeuf. Puis, avec un claquement sec, une mèche de fouet cingla soudain mes jambes et s'enroula autour comme un serpent brûlant. Mes jambes furent tirées de dessous moi et je tombai lourdement dans le sable.

Je regardai autour de moi.

Comme je m'y attendais, mes compagnons de misère et

moi étions agenouillés dans le sable d'une arène.

C'était un enclos ovale, d'une centaine de mètres de diamètre dans son axe le plus long et fermé par des murs d'environ trois mètres cinquante de haut. Les murs étaient divisés en sections brillamment teintées d'or, de pourpre, de rouge, d'orange, de jaune et de bleu.

La surface du terrain - du sable blanc parfumé, étincelant de mica et de minium - ajoutait à l'aspect

coloré

du lieu. De gigantesques vélums rayés en soie rouge et jaune ondoyante étaient tendus au-dessus des portions privilégiées des tribunes qui s'élevaient de tous côtés.

On aurait dit que toutes les glorieuses couleurs de Gor qui avaient été refusées aux bâtiments de Tharna étaient répandues à profusion en ce lieu de ses divertissements. Dans les tribunes, à l'ombre des vélums, je voyais des centaines de masques d'argent, les hautaines femmes de Tharna, à demi couchées sur des bancs rembourrés de coussins en soie de couleur - venues voir les Divertissements.

Je remarquai aussi le gris des vêtements d'hommes dans les tribunes. Plusieurs étaient des guerriers armés, placés là sans doute pour assurer l'ordre, mais beaucoup devaient être des citoyens ordinaires de Tharna. Certains paraissaient bavarder entre eux, pariant peut-être d'une manière quelconque, mais la plupart étaient assis immobiles sur les gradins de pierre, renfrognés et silencieux dans leurs vêtements gris, sans qu'il soit possible de deviner à quoi ils pensaient. Dans le cachot, Linna nous avait dit - à Andreas et à moi - que les hommes de Tharna doivent assister aux Divertissements de Tharna au moins quatre fois par an, faute de quoi ils doivent y prendre part en personne. Des exclamations d'impatience partaient des tribunes, des cris féminins perçants qui contrastaient singulièrement avec la placidité des masques d'argent. Tous les yeux semblaient tournés vers une partie des tribunes, celle devant laquelle nous étions agenouillés, une partie qui étincelait d'or.

Je regardai au-dessus du mur et vis, vêtue de la toilette d'or, souveraine sur un trône d'or, celle qui seule pouvait porter un masque d'or, celle qui était la Première dans Tharna - Lara, la Tatrix.

La Tatrix se mit debout et leva la main. Parfaite dans son gant d'or, cette main tenait une écharpe d'or.

Les tribunes firent silence.

Alors, à ma surprise, les hommes de Tharna qui étaient enjugués dans l'arène, à genoux, rejetés par leur cité, condamnés, entonnèrent un hymne étrange. Andreas et moi, qui n'étions pas de Tharna, restâmes seuls silencieux - et je présume qu'il était aussi surpris que moi.

Bien que nous soyons d'abjects animaux

Juste bons à vivre pour votre satisfaction,

Juste bons à mourir pour votre plaisir,

Nous chantons les louanges des Masques de Tharna, Salut, Masques de Tharna,

Salut, Tatrix de notre Cité.

L'écharpe d'or tomba en voltigeant sur le sable de l'arène et la Tatrix se rassit sur son trône, appuyée sur des coussins.

La voix qui parlait à travers l'amplificateur lança :

— Que les Divertissements de Tharna commencent !

Des petits cris de plaisir anticipé accueillirent cette annonce, mais j'eus peu de temps pour les écouter, car je fus mis brutalement debout.

— Tout d'abord, reprit la voix, il y aura les Concours de Boeufs !

Nous étions environ quarante malheureux enjugués dans l'arène. En quelques instants, les gardes nous répartirent par équipes de quatre, attelant nos cangues ensemble par des chaînes. Puis ils nous dirigèrent à coups de fouet vers une série de gros blocs de granit pesant peut-être une tonne chacun, sur les côtés desquels saillaient de lourds anneaux de fer. D'autres chaînes fixèrent chaque équipe à son bloc.

On nous indiqua le parcours. La course commencerait et finirait devant le mur doré derrière lequel, dans sa hautaine splendeur, siégeait la Tatrix de Tharna. Chaque équipe aurait son conducteur qui porterait un fouet et serait monté

sur le bloc. Nous tirâmes péniblement les lourds blocs jusqu'au mur doré. La cangue d'argent, chauffée par le soleil, me brûlait le cou et les épaules.

Quand nous fûmes devant le mur, j'entendis le rire de la Tatrix et la rage m'aveugla.

Notre conducteur était l'homme aux bracelets de force, celui de la Salle des Urts, qui m'avait amené au début en présence de la Tatrix. Il s'approcha de chacun de nous pour vérifier les chaînes d'attelage. Comme il examinait ma cangue et sa chaîne, il dit :

—

Dorna la Fièrre a parié cent tarnets d'or sur ce bloc. Veille à ce qu'il ne perde pas.

— Et s'il perd ?

—

Elle vous fera tous bouillir vivants dans l'huile de tharlarion ! dit-il en riant.

La main de la Tatrix se leva légèrement, presque langoureusement, de l'accoudoir de son trône. Et la course commença.

Notre bloc ne perdit point.

Furieusement, le dos prêt à se briser, cuisant sous les coups de fouet effrénés de notre conducteur, maudissant le sable coloré de l'arène qui se soulevait devant le bloc que nous tirions pied à pied sur le parcours, nous avons réussi à

arriver les premiers dans la zone du mur doré. Lorsqu'on nous détacha, nous découvrîmes que nous avions traîné un homme qui était mort dans les chaînes.

Sans vergogne, nous nous sommes laissés tomber dans

le sable.

— Les Combats de Boeufs ! cria l'un des masques d'argent, et son cri fut repris par dix, puis cent autres.

Bientôt les tribunes même parurent répéter le cri.

—

Les Combats de Bœufs ! hurlaient les femmes de Tharna. Qu'ils commencent !

Nous fûmes de nouveau remis brutalement debout et, à

mon horreur, nos cangues furent garnies de cornes d'acier de quarante-cinq centimètres de long, pointues comme des clous.

Pendant que sa cangue était de même nantie des piques mortelles, Andreas s'adressa à moi :

—

C'est peut-être un adieu, Guerrier. J'espère seulement que nous ne serons pas opposés l'un à l'autre.

— Je ne te tuerais pas, dis-je.

Il me regarda bizarrement.

— Moi non plus, je ne te tuerais pas, reprit-il au bout d'un instant. Mais si nous sommes opposés et que nous ne luttons pas, nous serons abattus tous les deux.

—

Eh bien, tant pis ! répliquai-je.

Andreas me sourit.

—

Tant pis, Guerrier ! approuva-t-il.

Bien qu'enjugués, nous nous sommes regardés en hommes dont chacun savait qu'il avait trouvé un ami sur le sable de l'arène de Tharna.

Mon adversaire n'était pas Andreas mais un homme trapu, taillé en force, aux cheveux blonds coupés court Kron de Tharna, de la Caste des Forgerons. Ses yeux étaient d'un bleu d'acier. Une oreille lui avait été arrachée de la tête.

—

J'ai survécu trois fois aux Divertissements de Tharna, dit-il en se plaçant en face de moi.

Je l'observai avec attention. Ce serait un adversaire dangereux.

L'homme aux bracelets de cuir tourna autour de nous avec le fouet, l'oeil sur le trône de la Tatrix. Quand le gant d'or se lèverait de nouveau, la lutte redoutable commencerait.

—

Soyons des hommes, dis-je à mon adversaire, et refusons de nous massacrer mutuellement pour le divertissement de ces masques d'argent.

Mon adversaire aux cheveux blonds ras me regarda presque sans comprendre. Puis ce que j'avais dit parut avoir frappé au fond de lui-même une corde sensible. Les pâles yeux bleus eurent une brève étincelle, puis s'assombrirent.

—

Nous serions abattus tous les deux, dit-il.

— Oui.

— Étranger, je compte survivre une fois de plus aux Divertissements de Tharna.

—

Très bien, répliquai-je.

Et je me carrai devant lui.

La main de la Tatrix avait dû se lever. Je ne l'avais pas vue, car je ne tenais pas à quitter des yeux mon adversaire.

— Commencez ! ordonna l'homme aux bracelets de cuir. Nous nous sommes donc mis, Kron et moi, à tourner l'un autour de l'autre, courbés légèrement afin d'utiliser au mieux les pointes fixées à la cangue.

Une fois, deux fois, il chargea mais en s'arrêtant court, dans l'intention de m'inciter à avancer, à me mettre en position de déséquilibre pour parer son attaque. Nous nous déplaçons avec prudence, en feignant de temps à autre avec les terribles cangues. Les tribunes commencèrent à s'agiter. l'homme aux bracelets de cuir fit claquer son fouet.

— Qu'il y ait du sang ! gronda-t-il.

Tout à coup, le pied de Kron plongea dans le sable blanc parfumé, étincelant de mica et de minium, et me projeta dans les yeux une large giclée de particules qui arriva comme un ouragan pourpre et argenté, me prit par surprise et m'aveugla.

Je me jetai presque aussitôt à genoux et les cornes de Kron qui chargeait passèrent au-dessus de moi. Je me redressai sous son corps, le soulevant sur mon épaule, et le basculai à la renverse sur le sable. Je l'entendis retomber lourdement derrière moi et perçus le grognement de colère et de peur de Kron. Je ne pouvais pas faire demi-tour pour l'embrocher sur les cornes parce que je ne voulais pas risquer de manquer mon coup.

Je secouai la tête avec frénésie ; mes mains prises dans la cangue tentèrent en vain d'atteindre mes yeux, de dégager ma vision de ces particules aveuglantes. Inondé de sueur, aveugle, vacillant sous la cangue qui oscillait avec violence, j'entendis les cris aigus de la foule en délire.

Incapable de rien voir, j'entendis Kron se remettre sur pied en soulevant la lourde cangue qui l'entravait. J'entendis son souffle rauque semblable au reniflement d'un animal. J'entendis ses pas brefs, rapides, courir sur le sable, avancer sur moi dans un martèlement sourd comme la charge d'un taureau.

Je tournai de biais ma cangue, glissai entre les cornes, bloquai le coup. Cela fit un bruit d'enclumes lancées l'une contre l'autre avec violence. Mes mains cherchèrent les siennes, mais il gardait ses poings serrés et aussi loin qu'il le pouvait dans le trou de la cangue. Ma main agrippa le haut de son poing mais glissa, la sueur - la sienne et la mienne m'empêchant de maintenir la prise. Une fois, deux fois encore, il chargea et chaque fois je réussis à bloquer le coup, à supporter le choc des cangues qui se heurtaient, à éviter l'assaut des cornes meurtrières. Une fois, je ne fus pas aussi heureux et une pointe d'acier me laboura le flanc, laissant une rigole de sang. La foule hurla de joie.

Tout à coup, je parvins à passer les mains sous son joug.

Le soleil l'avait chauffé, comme le mien, et le métal me brûla les doigts. Kron était massif mais petit, et je soulevai sa cangue avec la mienne, à la stupeur des tribunes devenues silencieuses.

Kron jura en sentant ses pieds quitter le sol. Avec peine, car il se contorsionnait, suspendu à la cangue, je le portai jusqu'au mur doré contre lequel je le lançai. Le choc que reçut Kron, immobilisé dans la cangue, aurait tué un homme moins robuste en lui brisant la nuque.

Kron, toujours captif du joug, maintenant inconscient, glissa en bas du mur, le poids de la cangue faisant retomber de côté dans le sable son corps inerte. Ma sueur et les larmes causées par l'irritation brûlante du sable avaient à présent éclairci ma vue.

Je levai les yeux vers le masque brillant de la Tatrix. Près d'elle, je vis le masque d'argent de Dorna la Fière.

— Tue-le ! lança Dorna la Fière en désignant Kron inanimé. Je jetai un coup d'oeil vers les tribunes.

Partout je voyais les masques d'argent et entendais l'ordre strident :

— Tue-le !

De tous les côtés, je voyais le geste impitoyable, la main droite tendue paume tournée à l'intérieur, le mouvement cruel vers le bas comme pour hacher. Les porteuses de masques d'argent s'étaient levées et leurs clameurs étaient si fortes qu'elles s'enfonçaient en moi comme des couteaux. L'air même semblait empli du tintamarre de leur ordre :

— Tue-le !

Je me détournai et allai lentement vers le centre de l'arène.

Je m'y postai, enfonçant dans le sable jusqu'à la cheville, couvert de sueur et de sable, le dos lacéré

par les coups de fouet reçus pendant la course, le côté fendu par la corne de la cangue de Kron. Je restai immobile.

Les tribunes étaient en furie.

Comme je me tenais là au milieu de l'arène, seul, silencieux, distant, ne paraissant pas les entendre, ces centaines, ou plutôt ces milliers de femmes au masque d'argent comprirent que leur volonté était bafouée, que cette créature solitaire dans l'arène au-dessous d'elles les frustrait de leur plaisir. Debout, hurlant, me menaçant de leurs poings gantés d'argent, elles me jetaient à la tête leur frustration, leurs invectives et leurs injures. La fureur glapissante de ces masques semblait ne pas connaître de bornes, toucher à l'hystérie, à la folie.

Calmement, j'attendis les guerriers au milieu de l'arène. Le premier qui arriva était l'homme aux bracelets de cuir, le visage livide de rage. Il me frappa férocement en pleine face avec son fouet replié.

— Sleen, s'écria-t-il, tu as gâché les Divertissements de Tharna!

Deux guerriers dévissèrent en hâte les cornes de la cangue et m'entraînèrent vers le mur doré.

Une fois de plus, je me trouvai au-dessous du masque d'or de la Tatrix.

Je me demandai si ma mort serait rapide.

Les tribunes se turent. Une tension s'établit dans l'air pendant que tous attendaient les paroles de la Tatrix. Son masque d'or et son costume doré étincelaient au-dessus de moi. Ses paroles furent claires, ne laissant aucune place au doute.

— Qu'on lui enlève la cangue, dit-elle.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

Avais-je gagné ma liberté ? Est-ce ainsi que cela se passait dans les Divertissements de Tharna ? Ou la féroce, l'orgueilleuse Tatrix se rendait-elle compte maintenant de la cruauté des jeux ? Ce cœur caché sous ces froids atours scintillants d'or, insensible, se laissait-il enfin attendrir, se montrait-il capable de compassion ? Ou bien la voix de la justice avait-elle enfin triomphé dans son cœur, si bien que mon innocence allait être reconnue, mon bon droit justifié et que je pourrais dès lors quitter honorablement la grise Tharna et reprendre mon voyage ?

Un sentiment emplit mon cœur - la gratitude.

— Merci, Tatrix, dis-je.

Elle rit.

— ... afin qu'il soit livré en pâture au tarn ! ajouta-t-elle. 14

LE TARN NOIR

J'étais débarrassé de la cangue.

Les autres prisonniers, toujours enjugués, avaient été

ramenés à coups de fouet de l'arène dans les cachots audessous pour servir à nouveau dans les Divertissements de Tharna ou bien être envoyés dans les mines. Andreas de Tor tenta de rester près de moi pour partager mon sort, mais il fut frappé et traîné inanimé hors de l'arène.

La foule semblait avide de voir ce qui allait arriver ensuite. Elle s'agitait impatiemment sous la soie ondoyante des vélums, arrangeait ses coussins de soie, croquait machinalement bonbons et sucreries distribués par des silhouettes vêtues de gris. Mêlés à des cris réclamant le tarn, quolibets et sarcasmes fusaient de temps à autre au-dessus de l'arène.

Peut-être les Divertissements de Tharna n'étaient-ils nullement gâchés, peut-être le meilleur était-il encore à

venir? Certainement, ma mort sous le bec et les serres d'un tarn procurerait aux masques insatiables de Tharna un spectacle agréable, une compensation adéquate pour le désappointement de l'après-midi, pour la désobéissance à

leur volonté, pour le défi dont ils avaient été témoins ?

Je comprenais que j'allais mourir, mais n'étais pas mécontent de la manière. Si cette mort paraissait hideuse aux masques d'argent, ils ignoraient que j'étais un tarnier et que je connaissais ces oiseaux, leur puissance, leur férocité; que, à ma façon, je les aimais et, qu'étant un Guerrier, je ne trouverais pas ignoble une mort par tarn.

J'eus un sourire sarcastique.

Comme la plupart des membres de ma Caste, plus que

les monstrueux tarns, ces géants carnivores de Gor qui ressemblent à des faucons, je redoutais des créatures comme le minuscule ost, ce reptile orange venimeux long d'à peine quelques centimètres qui s'approche de votre sandale puis frappe sans provocation ni avertissement, et dont la morsure des crochets microscopiques prélude à d'atroces souffrances se terminant uniquement par une mort inéluctable. Chez les guerriers, la morsure de l'ost est considérée comme l'une des plus cruelles morts ouvrant les portes des Cités de Poussière. Le bec du tarn qui déchiquette, ses serres terribles sont de loin préférables.

Je n'étais plus entravé.

J'étais libre de me promener dans l'arène, captif seulement de ses murs. Je me réjouissais de cette liberté

nouvelle, de l'absence de la cangue, tout en sachant que cela ne m'était accordé que pour agrémenter

le spectacle. Que je me mette à courir, à crier et à supplier, que je tente de m'enfouir dans le sable, réjouirait certainement les masques d'argent de Tharna.

Je remuai les mains et les épaules, le dos. Depuis longtemps, tout le haut de ma tunique était déchiré. J'en arrachai les lambeaux jusqu'à ma ceinture, agacé par le tissu en loques. Mes muscles roulaient avec enthousiasme sous ma peau, heureux de leur liberté.

Je me dirigeai lentement vers le pied du mur doré, où

gisait l'écharpe d'or de la Tatrix, cette écharpe dont la chute avait donné le signal de l'ouverture des Divertissements. Je la ramassai.

— Je t'en fais cadeau! déclara une voix hautaine au-dessus de moi.

Je levai les yeux vers le masque d'or brillant de la Tatrix.

— En souvenir de la Tatrix de Tharna, ajouta la voix avec un accent amusé derrière le masque d'or.

Je souris au masque d'or et, prenant l'écharpe, j'essuyai lentement le sable et la sueur sur mon visage.

Au-dessus de moi, la Tatrix poussa une exclamation de rage.

J'enroulai l'écharpe sur mes épaules et me dirigeai vers le centre de l'arène.

À peine y étais-je arrivé qu'une des sections du mur roula sur un côté, découvrant un portail presque aussi haut que le mur et qui avait bien dix mètres de large. Par ce portail, en deux longues files, fouettés par les surveillants, des esclaves attelés avec des chaînes tiraient une grande plate-forme de bois montée sur de lourdes roues également en bois. J'attendis que la plate-forme apparaisse au soleil. Les masques d'argent de Tharna, électrisés, poussèrent des cris de terreur, d'admiration, de plaisir.

À mesure que la plate-forme grinçante avançait sur l'arène, tirée péniblement par les esclaves attelés à un joug comme des boeufs, je vis apparaître peu à peu un tarn, un géant noir encapuchonné, le bec ceinturé, une grande barre d'argent fixée à une de ses pattes par une chaîne. Il était incapable de voler, mais il pouvait bouger en traînant la barre d'argent. Lui aussi, à Tharna, portait son joug. La plate-forme approchait et, à la stupéfaction de la foule, j'allai à sa rencontre.

Mon coeur battait follement.

Je regardai attentivement le tarn.

Sa silhouette ne m'était pas inconnue. J'examinai le plumage noir brillant, le bec jaune monstrueux pour l'instant cruellement attaché. Je vis claquer les grandes ailes qui battirent l'air, provoquant une tempête qui renversa les esclaves sur le sable et emmêla leurs chaînes quand l'énorme animal leva la tête et, humant l'air libre, déploya ses ailes. Il ne tenterait pas de prendre son essor étant encapuchonné; en vérité, je doutais que l'oiseau essaie de voler alors qu'il traînait cette barre d'argent. Si cet oiseau était celui auquel je pensais, il ne lutterait pas inutilement contre le poids de la dégradante entrave, il n'offrirait pas à

ses ravisseurs le spectacle de son impuissance. Cela peut paraître étrange, je le sais, mais je suis

persuadé que certains animaux ont de la fierté et, assurément, si jamais il y a des animaux dans ce cas, ce monstre était l'un d'eux.

— Recule ! cria un des hommes armés d'un fouet.

Je lui arrachai le fouet de la main et, avec mon bras, je le frappai pour l'écarter. Il culbuta dans le sable. Je lançai dédaigneusement le fouet dans sa direction.

J'étais maintenant près de la plafe-forme. Je voulais voir la bague que l'oiseau portait à la patte. Je remarquai avec satisfaction que ses serres étaient ferrées d'acier. C'était un tarn de guerre, sélectionné pour le courage, l'endurance, la bataille dans les cieux de Gor. Mes narines humèrent la forte odeur sauvage du tarn, si déplaisante pour certains mais semblable à l'ambroisie pour les narines du tarnier. Elle me rappelait les tarneries de Ko-ro-ba et d'Ar, le camp de Mintar dans la Cité des Tentes de Pa-Kur sur le Vosk, le campement de proscrits de Marlenus dans les pics de la Chaîne des Voltaï.

Debout près de l'oiseau, je me sentis heureux, bien qu'il fût destiné à être mon bourreau. C'était peut-être l'affection insensée qu'éprouve le tarnier pour ces montures féroces et dangereuses, presque aussi menaçantes pour lui que pour les autres. C'était peut-être davantage car, là, près de l'oiseau, j'eus presque la sensation d'être de retour chez moi à Ko-ro-ba, d'être maintenant dans cette grise cité hostile avec quelque chose qui me connaissait et qui connaissait les miens, qui avait vu les Tours du Matin et avait déployé ses ailes au-dessus des cylindres étincelants de la Glorieuse Ar, qui m'avait porté dans le combat et avait ramené Talena, ma bien-aimée, du siège d'Ar à la Fête de notre Libre Compagnonnage à Ko-ro-ba. Je saisis la bague et remarquai, comme je m'y attendais, que le nom de la cité avait été limé.

— Cet oiseau, dis-je à l'un des esclaves attelés, vient de Koro-ba. L'esclave tressaillit sous son joug à la mention de ce nom. Il se détourna, impatient d'être délivré et conduit comme un animal dans la sécurité des cachots.

Si la plupart des assistants avaient l'impression que le tarn était exceptionnellement calme, je sentais qu'il tremblait comme moi d'excitation. Il paraissait inquiet. Sa tête était dressée, en éveil dans l'obscurité de son capuchon de cuir. De façon presque inaudible, il aspirait l'air par les fentes de son bec. Je me demandai s'il avait capté mon odeur. C'est alors que le grand bec jaune, recourbé pour déchirer les proies, en ce moment fermé par une courroie, se tourna avec curiosité, lentement, vers moi.

L'homme aux bracelets de cuir, le solide gaillard qui avait pris tant de plaisir à me frapper, le porteur de bandeau gris autour du front, s'approcha de moi, le fouet levé.

—

Va-t'en de là ! cria-t-il.

Je me retournai pour lui faire face.

—

Je ne suis plus à présent un esclave entravé, dis-je. Tu as un Guerrier devant toi.

Sa main se resserra sur le fouet. Je lui ris au nez.

—

Frappe-moi maintenant et je te tue.

— Tu ne m'impressionnes pas, répliqua-t-il, le visage blême, en reculant.

Le bras qui tenait le fouet s'abaissa. Ce bras tremblait. Je ris de nouveau.

— Tu mourras bien assez tôt, reprit-il en butant sur les mots. Une centaine de tamiers ont essayé de monter cet animal et une centaine sont morts. La Tatrix a décrété qu'on ne doit l'utiliser que dans les Divertissements, pour qu'il se nourrisse de sleens comme toi !

— Décapuchonne-le, ordonnai-je. Libère-le !

L'homme me regarda comme si j'étais fou. Certes, mon exubérance m'étonnait moi-même. Des guerriers armés de lances accoururent et me forcèrent à reculer, à m'écarter du tarn. Planté dans le sable de l'arène, à distance de la plateforme, j'observai la tâche périlleuse que représentait le décapuchonnage de l'oiseau.

Aucun bruit ne venait des tribunes.

Je me demandais quelles pensées s'agitaient derrière le masque d'or de Lara, Tatrix de Tharna.

Sans perdre de temps, un esclave agile, perché sur les épaules d'un camarade, déboucla les courroies qui maintenaient le bec du tarn et le capuchon qui lui enserrait la tête. Il ne les enleva pas, il se borna à desserrer leurs attaches et, aussitôt fait, son camarade et lui coururent se mettre à l'abri dans l'ouverture de la paroi qui se referma alors en glissant silencieusement.

Le tarn ouvrit son bec et les courroies qui le retenaient mollement se séparèrent. Il secoua la tête comme pour s'ébrouer au sortir d'un bain et le capuchon de cuir fut projeté au loin, derrière l'oiseau. Il déploya alors ses ailes, battit l'air, leva le bec et poussa le cri de défi terrifiant de son espèce. Sa crête noire, à présent libérée du capuchon, se dressa avec un ronflement de flammes et le vent parut soulever et lisser chaque plume.

Je le trouvai superbe.

Je savais que j'avais devant moi l'un des grands et terribles prédateurs de Gor.

Mais je le trouvais magnifique.

Les yeux ronds brillants, les pupilles semblables à des étoiles noires, luirent dans ma direction.

— ô Ubar des Cieux! m'écriai-je en tendant les bras. (Mes yeux étaient pleins de larmes.) Ne me reconnais-tu pas ? Je suis Tarl ! Tarl de Ko-ro-ba!

Je ne sais pas l'effet que ce cri eut sur les tribunes de l'arène, car je les avais oubliées. Je m'adressais au tarn géant comme si c'était un Guerrier, un membre de ma Caste.

— Toi au moins, dis-je, tu n'as pas peur des accents de ma Cité !

Sans me soucier du danger, je courus vers l'oiseau. J'escaladai d'un bond la lourde plate-forme de bois sur laquelle il se tenait. Je jetai mes bras autour de son cou en pleurant. Le grand bec m'effleura, interrogateur. Il ne pouvait, bien sûr, y avoir aucune émotion chez cet animal. Pourtant, comme ses grands yeux ronds me regardaient, je me demandai quelles pensées pouvaient courir dans sa cervelle d'oiseau. Je me demandai s'il se rappelait lui aussi le bruit de tonnerre du vent, le fracas des armes lorsque les tarniers se battaient en duel en plein ciel, le spectacle des formations de tarns de Gor tournant au son des tambours ou les longs vols solitaires que nous avions vécus ensemble audessus des champs verdoyants de Gor. Pouvait-il se rappeler le Vosk, pareil à un ruban d'argent sous ses ailes ; pouvait-il se rappeler sa lutte contre les rafales et les vents contraires de la Chaîne accidentée des Vol-taï ; pouvait-il se rappeler Thentis, célèbre pour ses volées de tarns, les tours brillantes de Ko-ro-ba ou les lumières d'Ar comme elles flamboyaient en cette nuit de la Fête des Plantations de Sa-Tarna, lorsque nous avions osé nous attaquer ensemble à la Pierre du Foyer de la plus grande cité de tout Gor ? Non, je suppose qu'aucun de ces souvenirs, à moi si chers, ne trouvait place dans le cerveau élémentaire de ce géant emplumé. D'un mouvement plein de douceur, le grand oiseau mit son bec sous mon bras.

Je compris à ce moment que les guerriers de Tharna devraient alors nous tuer tous les deux, car le tarn me défendrait jusqu'à la mort.

Il leva son énorme et terrible tête pour scruter les tribunes. Il secoua la patte qui était enchaînée à la grande barre d'argent. Il serait capable de bouger en tirant ce poids, mais non de voler.

Je m'agenouillai pour examiner l'entrave. Elle n'avait pas été soudée en place puisqu'elle devait être enlevée à

l'intérieur de la tarnerie afin de permettre à l'oiseau de se percher et de faire de l'exercice. Heureusement, elle n'avait pas été bloquée par un cadenas. Cependant elle était maintenue par un boulon assujetti par un lourd écrou à tête carrée, semblable à un énorme écrou de mécanique, dont la tige avait peut-être près de quatre centimètres de diamètre. Mes mains essayèrent de mouvoir l'écrou. Il était serré. Il avait été vissé avec une clef. Mes doigts se nouèrent dessus, tentèrent de le faire tourner. Il tint bon. Je luttai. Je le maudis. Intérieurement, je lui criais de se défaire. Il résistait.

Je pris alors conscience de clameurs dans les tribunes. Ce n'étaient pas simplement des clameurs d'impatience mais aussi des cris de consternation. Les masques d'argent de Tharna n'étaient pas seulement frustrés d'un spectacle mais stupéfiés, déroutés. Ils ne mirent pas longtemps à

comprendre que le tarn, pour quelque étrange raison, ne m'attaquerait pas et, quelle que fût leur opinion de ma chance, il ne leur fallut qu'un instant de plus pour se rendre compte que mon intention était de libérer l'oiseau.

La voix de la Tatrix résonna dans l'arène.

— Tuez-le ! cria-t-elle.

J'entendis aussi Dorna la Fière enjoindre aux guerriers d'accomplir leur tâche. Les lanciers de Tharna ne tarderaient pas à nous assaillir. Déjà un ou deux avaient sauté pardessus le mur des tribunes et

s'approchaient. La grande porte par laquelle avait été amené le tarn s'ouvrait aussi et une file de guerriers en sortait en toute hâte.

Mes mains empoignèrent avec encore plus de force l'écrou. Il était maintenant taché de mon sang. Je sentais les muscles de mon bras et de mon dos opposer toutes leurs forces au métal obstiné. Une lance s'enfonça dans le bois de la plate-forme. La sueur jaillissait de tous les pores de ma peau. Une autre lance frappa le bois, plus près que la première. J'avais l'impression que le métal allait arracher la chair de mes mains, briser les os de mes doigts. Une autre lance se planta dans le bois après m'avoir éraflé la jambe. Le tarn dressa sa tête au-dessus de moi, et poussa un cri perçant, farouche, un terrible cri de rage qui dut ébranler le coeur de tous ceux qui étaient dans l'arène. Les lanciers semblèrent saisis et reculèrent comme si le grand oiseau avait pu librement les attaquer.

— Imbéciles ! cria la voix de l'homme aux bracelets de cuir. L'oiseau est enchaîné ! Allez-y ! Tuez-les tous les deux !

À cet instant l'écrou céda et tourna autour de la tige !

Comme s'il comprenait qu'il était libre, le tarn débarrassa sa patte du métal détesté en la secouant, leva le bec vers le ciel et poussa un cri tel qu'il dut être entendu dans tout Tharna, un cri qu'on entend rarement en dehors des montagnes de Thentis ou des pics des Voltaï, le cri du tarn sauvage victorieux qui revendique comme son domaine la terre et tout ce qu'il y a dessus.

Un instant, instant dont je dois peut-être avoir honte, je craignis que l'oiseau ne prenne aussitôt son essor mais, bien que sa patte fût dégagée de l'entrave de métal, bien qu'il fût libre, bien que les soldats armés de lances aient recommencé

à approcher, il ne broncha pas.

Je sautai sur son dos et me cramponnai aux solides plumes de son cou. Que n'aurais-je donné pour une selle de tarn et la large courroie pourpre qui maintient le guerrier sur sa selle !

Dès qu'il sentit mon poids, le tarn jeta de nouveau son cri et, dans une explosion de ses vastes ailes, s'élança dans les airs, s'élevant par cercles vertigineux. Quelques lances tardives filèrent vers nous sans nous atteindre et retombèrent en décrivant nonchalamment des arcs, achevant leur course dans le sable gaiement coloré de l'arène. Des cris de rage montèrent jusqu'à nous lorsque les masques d'argent commencèrent à comprendre qu'ils avaient été frustrés de leur proie et que les Divertissements de Tharna tournaient court.

Je n'avais aucun moyen de diriger le tarn. En temps normal, le tarn est guidé par un harnais. Il y a une bride de cou à laquelle, en général, six rênes sont attachées, dans le sens des aiguilles d'une montre. Elles vont de la bride du cou à l'anneau principal qui est fixé à la selle. En exerçant une pression sur ces rênes, on dirige l'oiseau. Mais je n'avais ni selle ni harnais. En fait, je n'avais même pas d'aiguillon, sans lequel la plupart des tarniers ne voudraient même pas approcher leur féroce monture.

Je n'avais guère de crainte à cet égard, car j'avais rarement utilisé l'aiguillon sur cet oiseau. Au début, je m'étais retenu de m'en servir souvent parce que je redoutais que l'effet de ce cruel stimulant ne soit diminué par suite d'un emploi trop fréquent mais, finalement, j'en avais abandonné complètement

l'usage, le réservant pour me protéger au cas où l'oiseau, notamment s'il était affamé, se tournerait contre moi. Des tarns avaient en effet dévoré leur propre maître et il n'est pas rare, quand ils sont lâchés pour se nourrir, qu'ils attaquent un être humain avec le même élan prédateur que pour l'antilope jaune, le tabuk, leur proie favorite, ou le lourd et hargneux bosk, boeuf sauvage aux longs poils hirsutes des plaines goréennes. J'avais constaté

que l'aiguillon, au moins avec ce monstre, diminuait son rendement plutôt que de l'améliorer. Il semblait être irrité par l'aiguillon, le combattre, se conduire capricieusement quand on l'utilisait. Il ralentissait même son vol s'il était frappé ou bien désobéissait aux ordres des rênes. Aussi l'aiguillon avait-il rarement quitté son fourreau sur le côté droit de la selle.

Je m'étais demandé parfois si cet oiseau, mon Ubar des Cieux, ce tarn des tarns, d'une race d'oiseaux que les Goréens appellent les « Frères du Vent », ne se considérait pas comme au-dessus de l'aiguillon, ne s'irritait pas de ses chocs et de ses étincelles, ne s'offensait pas que ce chétif objet humain prétende lui dicter à lui, le tarn des tarns, comment voler, avec quelle vitesse et sur quelle distance. Mais je rejetais ces idées comme absurdes. Le tarn n'était qu'un des animaux de Gor. Les sentiments que j'étais tenté

de lui attribuer étaient hors de la portée d'une aussi simple créature.

Je vis les tours de Tharna et l'ovale scintillant de son arène, ce cruel amphithéâtre, s'éloigner sous les ailes du tarn. Quelque chose de la joie de vivre que j'avais ressentie lors de mon premier vol sur un tarn, ce géant même, vibrait maintenant de nouveau en moi. Au-delà de Tharna et de son sol lugubre, continuellement rompu par ses affleurements rocheux, je vis les champs verdoyants de Gor, les clairières dans les bosquets d'arbres Ka-la-na jaunes, la surface miroitante d'un lac placide et le brillant ciel bleu infini qui m'attirait.

— Je suis libre ! m'écriai-je.

Mais, au moment même où je le criais, je m'avisai que je n'étais pas libre et je rougis de honte de l'avoir dit, car comment pouvais-je être libre alors que d'autres étaient asservis dans cette cité grise ?

Il y avait la jeune femme au regard chaleureux, Linna, qui avait été bonne pour moi, dont les cheveux aux reflets cuivrés étaient attachés avec une ficelle grossière, qui portait le collier gris d'Esclave d'État de Tharna. Il y avait Andreas de Tor, de la Caste des Poètes, jeune, vaillant, indomptable, à

la chevelure emmêlée pareille à la crinière du larl noir, qui préférait mourir plutôt que d'essayer de me tuer - condamné

aux Divertissements ou aux Mines de Tharna. Et combien d'autres, entravés ou non, attachés ou libres, dans les Mines, les Grandes Fermes, la Cité même, enduraient le supplice de Tharna et de ses lois, étaient soumis au poids écrasant de ses traditions et, au mieux, ne connaissaient rien de meilleur dans la vie qu'un bol de Kal-da bon marché à la fin d'une journée de labeur ardue et sans gloire ?

— Tabuk ! criai-je au géant emplumé. Tabuk !

Le tabuk est l'antilope goréenne commune, un petit unicorne jaune et gracieux qui hante les bosquets d'arbres Ka-la-na de la planète et s'aventure parfois, de son allure délicate, dans les plaines à la

recherche des baies et du sel. C'est aussi l'une des proies favorites du tarn.

Le cri de « Tabuk ! » est employé par le tarnier au cours de longs vols où le temps est précieux, quand il ne veut pas atterrir et libérer l'oiseau pour qu'il trouve une proie. S'il aperçoit un tabuk dans les champs ou, en fait, n'importe quel animal dans la gamme des proies du tarn, il crie «

Tabuk ! » et c'est le signal que le tarn peut chasser. Il tue son gibier, le dévore - et le vol reprend sans que le tarnier ait quitté la selle. C'était la première fois que je criais « Tabuk ! »

mais l'oiseau avait dû être dressé à cet appel par les Éleveurs de Tarns de Ko-ro-ba il y a des années et il pouvait encore y réagir. Quant à moi, j'avais toujours libéré l'oiseau pour qu'il se nourrisse. Je jugeais préférable de le laisser se reposer, de lui retirer la selle et aussi, à dire vrai, je ne me sentais aucune envie d'assister au repas d'un tarn.

À ma joie, le grand tarn noir, en entendant crier «

Tabuk ! », commença à décrire ses longs cercles de chasse en vol plané, presque comme s'il sortait la veille du dressage. Il était vraiment le tarn des tarns, mon Ubar des Cieux !

C'était un plan fou auquel je m'étais raccroché - pas plus d'une chance sur un million - à moins que le grand tarn pût faire pencher le sort en ma faveur. Ses yeux méchants brillaient, scrutant le sol, sa tête et son bec projetés en avant, ses ailes immobiles, décrivant de grands cercles en un vol plané silencieux de plus en plus bas au-dessus des tours grises de Tharna.

Nous survolions maintenant l'arène de Tharna, toujours bouillonnante de ses multitudes vibrantes et furieuses. Les vélums avaient été repliés, mais les tribunes étaient encore pleines, cardes milliers de masques d'argent de Tharna attendaient que la Tatrix dorée quitte la première la scène des macabres divertissements de la cité grise.

Tout en bas, au milieu de la foule, j'aperçus le costume doré de la Tatrix.

— Tabuk ! criai-je. Tabuk !

Le grand prédateur pivota dans le ciel avec autant d'aisance qu'un couteau tourne au bout d'un fil de fer. Il plana, le dos au soleil. Ses serres ferrées d'acier pendaient comme de grands crochets ; il semblait frémir, pratiquement immobile en l'air ; puis ses ailes se dressèrent, parallèles, m'enveloppant presque, et ne bougèrent plus.

La descente fut aussi rectiligne et silencieuse que la chute d'une pierre, l'ouverture d'une main. Je me cramponnai farouchement à l'oiseau. Le coeur me remonta entre les dents. Les tribunes de l'arène, pleines de costumes et de masques, paraissaient monter à la verticale.

Des cris aigus de terreur jaillirent d'en bas. De tous côtés, atours et parures voltigeant, les masques d'argent de Tharna qui, quelques minutes plus tôt, réclamaient du sang à grands cris, fuyaient maintenant en désordre pour sauver leur vie, saisis par la panique, se piétinant, se griffant et se déchirant, escaladant les bancs, se projetant même pardessus le mur dans le sable de l'arène. En un instant qui dut lui paraître le plus terrifiant de sa vie, la Tatrix se retrouva seule, le nez en l'air, abandonnée par tous sur les marches de son trône doré au milieu de coussins et de plateaux de

bonbons et de friandises renversés. Un hurlement de terreur partit de derrière ce masque doré placide, impassible. Les bras dorés de son costume, les mains gantées d'or se plaquèrent sur son visage. Les yeux derrière le masque, que j'aperçus en cette fraction de seconde, étaient fous de peur.

Le tarn fonça.

Ses serres ferrées d'acier se refermèrent comme de grands crochets sur le corps de la Tatrix hurlante. Et le tarn se tint ainsi un instant, tête et bec allongés, les ailes claquantes, sa proie prisonnière de ses serres, et il poussa son cri terrifiant de capture, à la fois cri de victoire et de défi. Dans ces serres titanesques, impitoyables, le corps de la Tatrix était sans défense. Il tremblait de terreur, palpitant de façon irréprensible comme celui d'un gracieux tabuk capturé

qui attend d'être emporté vers l'aire. La Tatrix était même devenue incapable de crier.

Dans un tourbillon d'ailes, le tarn battit l'air et s'éleva à

la vue de tous, au-dessus des tribunes, au-dessus de l'arène, au-dessus des tours et des remparts de Tharna et fila vers l'horizon, le corps drapé d'or de la Tatrix agrippé dans ses serres.

15

UN MARCHÉ EST CONCLU

Le cri de « Tabuk ! » est le seul mot auquel un tarn est dressé à réagir. En dehors de cela, tout est affaire de rênes et d'aiguillon. Je me reprochai amèrement de n'avoir pas entraîné l'oiseau à réagir aux ordres verbaux. Maintenant plus que jamais, où je n'avais ni harnais ni selle, un tel enseignement aurait été inestimable.

Une idée folle me vint. Lorsque j'avais ramené Talena d'Ar à Ko-ro-ba, j'avais essayé de lui apprendre le maniement des rênes du harnais du tarn et de l'aider à maîtriser l'animal, tout au moins avec moi pour l'assister.

Dans les sifflements du vent, je lui criais les rênes qu'il fallait manoeuvrer. « Rêne un ! », « Rêne six ! », etc., et elle tirait sur la rêne indiquée. C'était la seule association entre la voix humaine et les dispositions du harnais que le tarn avait connue. Évidemment, l'oiseau n'avait pu être dressé en si peu de temps - mon intention n'était d'ailleurs pas non plus de le faire - car je n'avais parlé que pour Talena. D'autre part, en admettant même que l'oiseau ait été dressé sans le vouloir en un temps aussi court, ce n'était pas possible qu'il ait gardé encore le souvenir de cette impression fortuite qui remontait à plus de six ans.

— Rêne six ! criai-je.

Le grand oiseau vira sur la gauche et se mit à monter légèrement.

— Rêne deux ! criai-je, et l'oiseau vira sur la droite, en montant toujours sous le même angle.

« Rêne quatre ! ordonnai-je, et l'oiseau se mit à descendre vers la terre, se préparant à se poser.

« Rêne un ! dis-je en riant, ravi, éclatant de joie, et le géant emplumé, ce titan de Gor, commença à

s'élever presque à la verticale.

Je ne dis plus rien et l'oiseau se mit à voler droit devant lui, ses ailes battant l'air à grands coups rythmés, alternant parfois avec une longue glissade planée presque sans perdre d'altitude – et je vis Tharna disparaître.

Spontanément, sans réfléchir, je passai mes bras autour du cou de la grande créature et l'étreignis. Le tarn continua à

battre des ailes sans réagir, sans m'accorder d'attention. Je ris et lui donnai deux petites tapes sur le cou. Ce n'était, bien sûr, qu'un des animaux de Gor, mais je l'aimais. Pardonnez-moi si je dis que j'étais heureux comme le n'aurais pas dû l'être dans ces circonstances, mais mes sentiments sont de ceux qu'un tarnier comprendrait. Je connais peu de sensations aussi magnifiques, aussi divines, que de partager le vol d'un tarn.

Je suis un tarnier, un de ceux qui préfèrent la selle d'un de ces féroces prédateurs titanesques au trône d'un Ubar. Qui a été tarnier, affirme-t-on, reviendra toujours à ces sauvages oiseaux géants. Je crois que ce dicton est vrai. n sait qu'il faut les maîtriser ou être dévoré. On sait qu'on ne peut pas se fier à eux, qu'ils sont méchants. Un tamier sait qu'ils peuvent se retourner contre lui à l'improviste. Pourtant, le tarnier ne veut pas d'autre vie. Il continue à

monter ces oiseaux, à grimper sur leur selle le coeur plein de joie, à tirer sur la rêne un et, avec un cri d'allégresse, à

inciter le monstre à prendre son essor. Plus qu'à l'or de cent marchands, plus qu'aux innombrables cylindres d'Ar, il tient à ces sublimes moments solitaires, bien haut au-dessus de la terre, cinglé par le vent, lui et l'oiseau formant une seule créature, seuls, hauts, rapides, libres. Disons simplement que j'étais heureux parce que j'étais de nouveau à dos de tarn.

De dessous l'oiseau monta un long gémissement tremblant, un son faible, involontaire, poussé par la proie dorée prise dans ses serres.

Je me maudis pour ma stupide étourderie car, dans la joie de voler, si incompréhensible que cela me semble maintenant, j'avais oublié la Tatrix. Comme ces minutes de vol avaient dû être effrayantes pour elle, étreinte dans les serres, à des centaines de mètres au-dessus des plaines de Tharna, sans savoir si elle serait lâchée d'un instant à l'autre ou emportée sur quelque corniche pour être mise en pièces par ce bec monstrueux, ces hideuses serres ferrées d'acier !

Je regardai derrière moi pour voir s'il y avait des poursuivants. Ils viendraient sûrement, à pied et à dos de tarn. Tharna n'entretenait pas de grandes formations de tarns mais avait sûrement de quoi lancer au moins quelques escadrilles de tarniers pour sauver et venger sa Tatrix. Le citoyen de Tharna, dressé dès la naissance à se considérer comme une créature indigne, ignoble et inférieure, au mieux une bête de somme à l'esprit obtus, ne faisait pas en général un bon tamier. Cependant, je savais qu'il devait y avoir des tarniers à Tharna, et de bons, car son nom était respecté

parmi les cités martiales hostiles de Gor. Ses tamiers étaient peut-être des mercenaires – ou des hommes comme Thom, Capitaine de Tharna –, qui, malgré leur cité, avaient bonne opinion d'eux-mêmes et conservaient au moins une parcelle de fierté de caste.

J'eus beau scruter le ciel derrière moi, à la recherche de ces points minuscules qui seraient des tarns lointains en vol, je ne vis rien. Le ciel était bleu et vide. Maintenant, tous les tarniers de Tharna devraient voler. Pourtant, je ne distinguais rien.

Un autre gémissement échappa à la captive dorée.

Au loin, à une quarantaine de pasangs, j'aperçus une suite de crêtes hautes et escarpées, dominant une vaste prairie toute jaune de talenders, cette fleur délicate aux pétales dorés que les jeunes filles de Gor ont coutume de tresser en guirlandes. Chez elles, quand elles sont avec leurs parents ou leurs amoureux, les femmes de Gor se dévoilent et piquent parfois des talenders dans leur chevelure. À la fête célébrant son Libre Compagnonnage, la jeune fille porte souvent une couronne de talenders.

En une dizaine de minutes, les crêtes furent presque audessous de nous.

— Rêne quatre ! criai-je.

Le grand oiseau suspendit son vol, freinant avec ses ailes, puis descendit doucement sur une haute corniche d'une des crêtes, une corniche qui surplombait la campagne à des pasangs à la ronde, une corniche qui n'était accessible qu'à dos de tarn.

Je sautai à bas du monstre et courus vers la Tatrix pour la protéger au cas où le tarn voudrait commencer à manger. Je détachai les serres crispées sur son corps en parlant au tarn, en repoussant ses pattes. L'oiseau sembla déconcerté. N'avais-je pas crié « Tabuk ! » ? Est-ce que cette chose qu'il avait saisie ne devait pas être dévorée maintenant ? N'était-ce pas une proie ?

J'écartai le tarn de la jeune femme, que je pris dans mes bras. Je la déposai doucement près de la paroi de la falaise, aussi loin que possible du bord. La corniche rocheuse sur laquelle nous nous trouvions avait environ six mètres de large et autant de profondeur, environ la dimension qu'un tarn choisit pour établir son aire.

Debout entre la Tatrix et le carnivore ailé, je criai «

Tabuk ! ». Il commença à se diriger vers la jeune femme, qui se redressa sur les genoux, le dos plaqué contre la falaise, et hurla. « Tabuk ! » criai-je de nouveau en saisissant le grand bec à deux mains et le tournant vers la campagne.

L'oiseau parut hésiter puis, d'un mouvement presque tendre, posa son bec sur moi. « Tabuk », dis-je doucement en le tournant encore vers les champs.

Avec un dernier regard à la Tatrix, l'oiseau s'écarta et s'avança majestueusement au bord de cette corniche impressionnante où, d'un seul battement de ses grandes ailes, il bondit dans l'espace, projetant en prenant son essor une ombre qui était un message de terreur pour tout gibier dans la plaine.

Je pivotai pour faire face à la Tatrix.

— Es-tu blessée ? demandai-je.

Lorsque le tarn fonce sur un tabuk, le dos de l'animal est parfois brisé. C'est un risque que j'avais

décidé de courir. Je ne voyais guère d'autre solution. En détenant la Tatrix, j'étais en position de marchander avec Tharna. Je ne pensais pas être en mesure d'aboutir à réformer ses moeurs rudes, mais j'espérais bien obtenir la liberté de Linna et d'Andreas, et peut-être aussi celle des infortunés que j'avais rencontrés dans l'arène. Ce serait certainement un faible prix pour le retour de la Tatrix dorée.

La Tatrix se mit péniblement debout.

Il est d'usage sur Gor que la captive s'agenouille devant son ravisseur, mais elle était, somme toute, une Tatrix et je ne voulus pas insister sur ce point. Ses mains toujours gantées d'or montèrent vers le masque doré comme si elle craignait plus que tout qu'il ne soit pas en place. Ce n'est qu'après que ses mains s'efforcèrent d'arranger et de lisser son costume en lambeaux. Je souris. Ses atours avaient été fendus par les serres, déchirés par les vents qui faisaient rage. Elle en ramena les pans autour d'elle d'un geste altier, se couvrant du mieux qu'elle put. À part le masque métallique, froid, brillant, comme toujours, je conclus que la Tatrix était probablement belle.

— Non, déclara-t-elle avec hauteur, je suis indemne !

J'attendais cette réponse, bien que son corps fût sans doute presque brisé, sa chair meurtrie jusqu'à l'os.

— Tu souffres, dis-je, mais maintenant tu as surtout froid et tu es engourdie par manque de circulation. (Je la regardai attentivement.) Plus tard, ajoutai-je, ce sera encore plus douloureux.

Le masque impassible me dévisagea.

- Moi aussi, repris-je, j'ai été une fois dans les serres d'un tarn.

—

Pourquoi le tarn ne t'a-t-il pas tué dans l'arène ?

questionna-t-elle.

—

C'est mon tarn, dis-je simplement.

Que pouvais-je lui dire de plus ? Qu'il ne m'ait pas tué, connaissant la nature des tarns, me semblait presque aussi incroyable qu'à elle. Si je n'avais pas mieux connu les tarns, j'aurais pu croire qu'il avait de l'affection pour moi. La Tatrix examina le ciel.

—

Quand va-t-il revenir ? demanda-t-elle.

Sa voix n'était qu'un murmure. Je compris que, si quelque chose frappait de terreur le coeur de la Tatrix, c'était bien le tarn.

— Bientôt, répondis-je. Espérons qu'il découvrira de quoi manger dans les champs.

Un frisson secoua légèrement la Tatrix.

— S'il ne trouve pas de gibier, dit-elle, il reviendra furieux et affamé.

— Certainement, assurai-je.

— Il essaiera peut-être de se nourrir de nous...

— Peut-être.

Finalement, les mots sortirent, lentement, énoncés avec soin.

—

S'il ne trouve pas de gibier, vas-tu me donner au tarn ?

— Oui, répondis-je.

Poussant un cri de terreur, la Tatrix tomba à genoux devant moi, les mains tendues, implorante. Lara, Tatrix de Tharna, était à mes pieds en suppliante.

—

À moins que tu ne te conduises bien, ajoutai-je. Avec colère, la Tatrix se remit debout péniblement.

— Tu t'es joué de moi ! s'écria-t-elle. Tu t'es joué de moi pour me faire prendre la posture de la captive ! Je souris. Ses poings gantés me frappèrent. J'attrapai ses poignets et la tins solidement. Je remarquai que, derrière le masque, ses yeux étaient bleus. Je la laissai se dégager en se débattant. Elle courut à la paroi et s'y figea, me tournant le dos.

—

Je t'amuse donc ? dit-elle.

—

Excuse-moi.

— Je suis ta prisonnière, n'est-ce pas ? reprit-elle, d'un ton insolent.

—

Oui.

—

Que vas-tu faire de moi ? demanda-t-elle toujours Face à

la paroi, sans daigner me regarder.

—

Te vendre contre une selle et des armes, répliquai-je. Je jugeais bon d'alarmer la Tatrix pour augmenter mes atouts dans la discussion.

Son corps frémit de peur et de colère. Elle se retourna d'un bond vers moi, ses poings gantés crispés.

—

Jamais ! cria-t-elle.

— Je le ferai si ça me plaît, déclarai-je.

La Tatrix, tremblant de rage, me toisa. Je ne savais pas quelle haine bouillait derrière ce masque d'or serein. Enfin, elle parla. Le ton était corrosif.

—

Tu plaisantes, dit-elle.

—

Enlève ton masque, répliquai-je, afin que je puisse mieux juger de ce que tu me rapporteras dans la Rue des Marques.

—

Non ! cria-t-elle, tandis que ses mains se portaient précipitamment sur le masque d'or.

— Je pense que le masque à lui seul vaudra le prix d'un bon bouclier et d'une lance.

La Tatrix eut un rire amer.

— Il permettrait d'acheter un tarn, dit-elle.

Je me rendais compte qu'elle n'était pas sûre que je parlais sérieusement, qu'elle ne croyait pas vraiment que j'étais résolu à faire ce que je disais. La convaincre qu'elle était en danger, que j'oserais lui mettre la camisk et le collier était important pour mes plans.

Elle rit, pour me mettre à l'épreuve, en tendant vers moi l'ourlet déchiré de son costume.

— Tu vois, dit-elle en affectant un ton navré, je ne rapporterai pas grand-chose dans cette misérable toilette.

—

C'est vrai, convins-je.

Elle rit.

— ... tu rapporteras davantage sans, complétai-je.

Elle parut ébranlée par cette réponse pratique. Je vis qu'elle n'était plus rassurée sur sa situation. Elle décida d'abattre sa carte maîtresse. Elle me toisa, royale, hautaine, insolente. Sa voix était froide, chaque mot un cristal de glace.

—

Tu n'oserais pas me vendre.

— Pourquoi pas ? répliquai-je.

— Parce que je suis Tatrix de Tharna! dit-elle, se redressant de toute sa taille et rassemblant autour d'elle les lambeaux de sa toilette dorée.

Je ramassai un petit caillou, le lançai du haut de la corniche et le regardai plonger vers la campagne. J'observai les nuages qui filaient dans le ciel entrain de s'assombrir; j'écoutai le vent siffler dans ces crêtes solitaires. Je me tournai vers la Tatrix.

—

Cela améliorera ton prix.

La Tatrix sembla stupéfiée. Elle en perdit son attitude hautaine.

— Est-ce que vraiment tu me mettrais en vente ? demanda-telle d'une voix mal assurée. Je la regardai sans répondre. Elle porta les mains à son masque.

—

Est-ce qu'on me l'enlèverait ?

—

Avec tes vêtements.

Elle eut un mouvement de recul.

—

Tu seras simplement une esclave parmi d'autres, dis-je. Ni plus ni moins.

Ces mots la frappèrent.

—

Serais-je... exhibée ?

— Naturellement.

— ... dévêtue ?

—

Tu seras peut-être autorisée à porter des bracelets d'esclave ! ripostai-je d'un ton agacé.

Elle parut sur le point de s'évanouir.

—

Seul un imbécile achèterait une femme habillée.

—

Non... non, dit-elle.

—

C'est la coutume, répliquai-je simplement.

—

Tu me ferais ça?

Sa voix était un murmure effrayé.

— D'ici deux nuits, tu te tiendras dévêtue sur le billot d'Ar et tu seras vendue à l'enchérisseur le plus offrant.

—

Non, non, non, geignit-elle, et son corps torturé refusa de la soutenir plus longtemps.

Elle s'effondra pitoyablement contre la paroi en pleurant. C'était plus que je n'en attendais et je dus refouler un élan pour la réconforter, pour lui dire que je ne lui ferais rien, qu'elle était en sécurité mais, me souvenant de Linna et d'Andreas, et des pauvres diables des Divertissements, je retins ma compassion. En vérité, en pensant à la cruauté de la Tatrix, à ce qu'elle avait fait, je me demandai si je ne devrais pas réellement la mener à Ar et m'en débarrasser dans la Rue des Marques. Elle serait certainement moins nuisible dans les Jardins de Plaisir d'un tarnier que sur le trône de Tharna.

— Guerrier, dit-elle en relevant la tête tristement, faut-il donc que tu tires de moi une vengeance aussi terrible ?

Je souris intérieurement. Il semblait maintenant que la Tatrix était disposée à négocier.

—

Tu m'as terriblement maltraité ! répliquai-je d'un ton sévère.

— Mais tu n'es qu'un homme, rétorqua-t-elle, rien qu'un animal !

—

Je suis, moi aussi, un être humain!

—

Rends-moi la liberté, pria-t-elle.

—

Tu m'as passé le joug. Tu m'as fouetté. Tu m'as condamné à l'Arène. Tu voulais me faire dévorer par le tarn. (Je ris.) Et tu demandes ta liberté!

— Je te paierai mille fois ce que je te rapporterais sur le billot d'Ar, plaïda-t-elle.

—

Mille fois ce que tu rapporterais sur le billot d'Ar n'assouvirait pas ma vengeance! dis-je d'une voix rude. Seulement toi sur le billot d'Ar!

Elle gémit.

Voilà le moment, pensai-je.

- Et, repris-je, non seulement tu m'as outragé, mais tu as réduit mes amis en esclavage.

La Tatrix se redressa sur les genoux.

— Je les libérerai ! s'écria-t-elle.

— Peux-tu changer les lois de Tharna? demandai-je.

— Hélas, même moi je ne le peux pas, mais je peux libérer tes amis! Je les libérerai! Ma liberté en échange de la leur!

J'eus l'air de réfléchir.

Elle se releva d'un bond.

— Guerrier, s'écria-t-elle, songe à ton honneur! (Sa voix était triomphante.) Assouvrais-tu ta vengeance au prix de l'esclavage de tes amis ?

—

Non, m'écriai-je d'un ton furieux, mais ravi intérieurement, car je suis un Guerrier !

Sa voix exultait.

—
Alors, Guerrier, tu dois négocier avec moi !

—
Pas avec toi ! m'écriai-je en essayant d'avoir l'air consterné.

—
Si, dit-elle en riant. Ma liberté en échange de la leur.

— Ce n'est pas assez, grommelai-je.

— Quoi d'autre alors ?

— Libère tous ceux qui servaient aux Divertissements de Tharna.

La Tatrix sembla interloquée.

- Tous, insistai-je, ou le billot d'Ar!

Sa tête s'inclina.

— Très bien, Guerrier. Je les libérerai tous.

— Puis-je te faire confiance ?

— Oui, dit-elle sans croiser mon regard. Tu as la parole de la Tatrix de Tharna.

Je me demandai si je devais m'y fier. Je me rendis compte que je n'avais guère le choix.

—
Mes amis, repris-je, sont Linna de Tharna et Andreas de Tor.

La Tatrix leva les yeux.

— Mais, dit-elle, stupéfaite, ils se sont aimés.

- N'importe, libère-les.

—
C'est une Femme Avilie, déclara la Tatrix, et lui un membre d'une caste bannie par Tharna.

—
Libère-les, répétai-je.

—
Très bien, dit la Tatrix humblement, je les libérerai.

— Et j'aurai besoin d'armes et d'une selle.

— Tu les auras.

À ce moment, l'ombre du tarn couvrit la corniche et, dans un grand battement d'ailes, le monstre nous rejoignit. Dans ses serres, il tenait une grosse pièce de viande crue sanglante qui avait été arrachée à quelque proie, peut-être à

un bosk, à plus de vingt pasangs de là. Il laissa tomber le morceau massif devant moi.

Je ne bronchai pas.

Je ne désirais nullement disputer cette prise au grand oiseau. Mais le tarn ne toucha pas à la viande. Je présimai qu'il avait déjà mangé quelque part dans les plaines. Un examen de son bec confirma cette supposition. Et il n'y avait pas d'aire sur la corniche, pas de tarn femelle, pas de couvée piaillante de tarnots. Le grand bec poussa la viande contre mes jambes.

C'était un cadeau.

Je donnai des tapes affectueuses à l'oiseau.

—
Merci, Ubar des Cieux, lui dis-je.

Je me penchai et, avec les mains et les dents, arrachai un gros lambeau. Je vis la Tatrix frissonner quand j'attaquai la viande crue, mais j'étais affamé et je laissai tomber les élégances des tables basses, pour autant qu'elles existent. J'offris une part à la Tatrix, mais son corps oscilla comme si elle allait vomir et je ne voulus pas insister.

Pendant que je me repaissais du cadeau du tarn, la Tatrix, debout au bord de la corniche rocheuse, regardait la prairie de talenders. Ils étaient magnifiques et leur parfum délicat montait même jusqu'à la corniche rugueuse. La jeune femme serrait ses vêtements autour d'elle et contemplait les fleurs qui se balançaient et ondulaient dans le vent comme une houle blonde. Je lui trouvai l'air bien solitaire, plutôt triste et déprimé.

—
Des talenders, dit-elle à mi-voix.

J'étais accroupi à côté de la viande, en train de mastiquer, la bouche pleine de chair crue.

— Qu'est-ce qu'une femme de Tharna sait des talenders ? me gaussai-je.

Elle se détourna sans répondre.

Lorsque j'eus mangé, elle dit :

—

Mène-moi maintenant à la Colonne des Échanges.

—

Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

—

Une colonne aux frontières de Tharna, expliqua-t-elle, où Tharna et ses ennemis effectuent l'échange des prisonniers. Je te guiderai. (Elle ajouta :) Tu y trouveras des hommes de Tharna qui t'attendent.

—

Qui m'attendent ?

—

Naturellement, répliqua-t-elle. Ne t'es-tu pas étonné qu'il n'y ait eu aucune poursuite ? (Elle eut un rire désabusé.) Qui serait assez fou pour garder la Tatrix de Tharna quand elle peut être rachetée pour l'or d'une douzaine d'Ubars ?

Je la regardai.

— J'avais craint, dit-elle, les yeux baissés, que tu ne sois ce genre de fou.

Il y avait dans sa voix une émotion que je ne compris pas.

—

Non, déclarai-je en riant, toi, tu retournes à Tharna. Je portais encore l'écharpe dorée autour de mon cou, cette écharpe qui avait marqué le début des Divertissements et que j'avais ramassée dans l'arène pour essuyer le sable et la sueur. Je l'ôtai de mon cou.

—

Tourne-toi, dis-je à la Tatrix, et mets tes mains derrière ton dos.

La tête haute, la Tatrix s'exécuta. Je lui retirai ses gants d'or et les passai dans ma ceinture. Puis, avec l'écharpe, en utilisant les simples noeuds de capture de Gor, j'attachai ses poignets ensemble.

Je jetai d'un souple élan la Tatrix sur le dos du tarn et sautai à côté d'elle. Puis, la tenant d'un bras et m'accrochant solidement dans les plumes du cou du tarn, je criai:

— Rêne un !

Et l'animal s'élança de la corniche et prit son essor. 16

LA COLONNE DES ÉCHANGES

Guidés par la Tatrix, en guère plus de trente minutes nous arrivâmes en vue de la Colonne des Échanges qui brillait au loin. Elle se trouvait à une centaine de pasangs au nord-ouest de la cité. C'était une colonne blanche isolée en marbre massif, d'environ cent vingt mètres de haut et trente mètres de diamètre. Elle n'était accessible qu'à dos de tarn. L'endroit n'était pas mal choisi pour l'échange de prisonniers et présentait une situation presque idéale du point de vue de la protection contre les embuscades. La colonne massive n'offrait pas d'accès au niveau du sol et les tarns qui s'approcheraient ne pourraient pas l'atteindre sans être aisément repérés de très loin.

J'examinai soigneusement la campagne. Elle semblait vide. Sur la colonne même, il y avait trois tarns et autant de guerriers, ainsi qu'une femme qui portait le masque d'argent de Tharna. Comme je survolais la colonne, un guerrier ôta son casque et me fit signe de descendre. Je vis que c'était Thorn, Capitaine de Tharna. Je remarquai que ses compagnons et lui étaient armés.

— Est-ce la coutume, demandai-je à la Tatrix, que les guerriers viennent avec leurs armes à la Colonne des Échanges ?

— Il n'y aura pas de trahison, assura la Tatrix.

J'eus bonne envie de dérouter le tarn et d'abandonner mon projet.

—

Tu peux te fier à moi, dit-elle.

—

Qu'en sais-je ? rétorquai-je.

— Parce que je suis Tatrix de Tharna ! déclara-t-elle fièrement.

— Rêne quatre ! criai-je à l'oiseau pour le faire se poser sur la colonne. (L'oiseau sembla ne pas comprendre.) Rêne quatre ! répétei-je plus sévèrement. (Je ne sais pourquoi, l'oiseau avait l'air de ne pas vouloir se poser.) Rêne quatre !

criai-je, lui ordonnant avec rudesse d'obéir.

L'oiseau géant atterrit enfin sur la colonne de marbre, qui résonna sous ses serres ferrées d'acier.

Je ne descendis pas, mais tins la Tatrix plus fermement. Le tarn paraissait nerveux. Je m'efforçai de le calmer. Je lui parlai à voix basse, le caressai d'une tape sur le cou. La femme au masque d'argent s'approcha.

— Salut à notre Bien-Aimée Tatrix ! s'écria-t-elle. C'était Dorna la Fièr.

— N'approche pas plus près ! ordonnai-je.

Dorna s'arrêta à quelque cinq mètres en avant de Thorn et des deux guerriers qui n'avaient pas

bronché.

La Tatrix répondit au salut de Dorna la Fièrè simplement par une inclination de tête souveraine.

—

Tharna est à toi tout entière, Guerrier, proclama Dorna la Fièrè, si tu relâches notre noble Tatrix. La Cité pleure en attendant son retour. Je crains qu'il n'y ait pas de joie à

Tharna avant qu'elle reprenne place sur son trône doré !

Je ris.

Dorna la Fièrè se raidit.

— Quelles sont tes conditions, Guerrier ? demanda-t-elle.

—

Une selle et des armes, répondis-je, et la liberté de Linna de Tharna, d'Andreas de Tor et de tous ceux qui ont combattu cet après-midi dans les Divertissements de Tharna. Il y eut un silence.

— Est-ce tout ? s'enquit Dorna la Fièrè, interloquée.

— Oui, dis-je.

Derrière elle, Thorn rit.

Dorna jeta un coup d'oeil à la Tatrix.

— J'ajouterai, dit-elle, le poids en or de cinq tarns, une chambre pleine d'argent, des casques remplis de bijoux !

— Tu aimes vraiment ta Tatrix, opinai-je.

— Certes, Guerrier, répliqua Dorna.

— Et tu es excessivement généreuse, ajoutai-je.

La Tatrix se tortillait dans mes bras.

--Moins, reprit Dorna la Fièrè, serait insulter notre BienAimée Tatrix !

J'étais content car, si j'avais peu d'emploi pour de telles richesses dans les Monts Sardar, elles profiteraient certainement à Linna et à Andreas et aux pauvres diables de l'arène.

Lara, la Tatrix, se redressa dans mes bras.

—

Je ne trouve pas les conditions satisfaisantes. Donne-lui en plus de ce qu'il demande le poids en or de dix tarns, plus deux chambres d'argent et cent casques de bijoux !

Dorna la Fièrè s'inclina gracieusement en signe d'acquiescement.

— En vérité, Guerrier, dit-elle, pour notre Tatrix, nous te donnerions même les pierres de nos remparts.

— Mes conditions te satisfont-elles? demanda la Tatrix avec ce qui me parut être une certaine condescendance.

—

Oui, répliquai-je, comprenant l'affront infligé à Dorna la Fièrè.

—

Relâche-moi, ordonna-t-elle.

—

D'accord, dis-je.

Je me laissai glisser à bas du tarn, la Tatrix dans mes bras. Je la mis debout, sur cette colonne balayée par le vent aux confins de Tharna, et me penchai pour ôter l'écharpe qui l'entravait.

Dès que ses poignets furent libres, elle redevint jusqu'au bout des ongles la royale Tatrix de Tharna.

Je me demandai si c'était bien la même jeune femme qui venait de subir cette épreuve harassante, dont les vêtements étaient en lambeaux, dont le corps devait être encore ravagé

de douleur à la suite de son séjour dans les serres de mon tarn.

Impérieusement, sans daigner me parler, elle fit un geste vers les gants d'or que j'avais passés dans ma ceinture. Je les lui tendis. Elle les enfila lentement, méthodiquement, sans cesser de me dévisager.

Quelque chose dans sa contenance me mit mal à l'aise. Elle se détourna et alla majestueusement vers Dorna et les guerriers.

Quand elle fut près d'eux, elle se retourna dans un tourbillon subit de ses atours dorés et me désigna d'un doigt impérieux.

—

Saisissez-le ! ordonna-t-elle.

Thom et ses guerriers se précipitèrent et je me trouvai cerné par leurs armes.

—

Traîtresse ! m'écriai-je.

La voix de la Tatrix était joyeuse.

—

Imbécile, dit-elle en riant, ne sais-tu pas encore qu'on ne fait pas de pacte avec un animal, qu'on ne négocie pas avec une bête ?

—

Tu m'as donné tà parole ! m'écriai-je.

La Tatrix ramena ses vêtements contre elle.

—

Tu n'es qu'un homme, laissa-t-elle tomber avec mépris.

—

Tuons-le ! cria Thom.

—

Non, dit la Tatrix impérieusement, ce ne serait pas suffisant !

Le masque scintilla dans ma direction, reflétant la lumière du soleil couchant Il paraissait plus que jamais empreint de férocité, hideux, en fusion.

—

Entravez-le, commanda-t-elle, et envoyez-le aux Mines de Tharna!

Derrière moi, tout à coup, le tarn poussa un cri de rage et ses ailes battirent l'air.

Thom et les guerriers tressaillirent de surprise et, à cet instant, je m'élançai entre leurs armes, saisis Thom et un guerrier, les cognai l'un contre l'autre et les projetai tous les deux sur le sol de marbre de la colonne où leurs armes tombèrent en cliquetant. La Tatrix et Dama la Fièrè hurlèrent.

L'autre guerrier m'allongea un coup de pointe; j'esquivai son épée en me rejetant de côté et j'agrippai le poignet qui tenait l'arme. Je tordis ce poignet, le haussai bien au-dessus de mon bras gauche et, d'un mouvement brusque de torsion, lui brisai le bras au coude. Le guerrier s'affaissa en gémissant.

Thom qui s'était remis debout me bondit dessus parderrière, l'autre guerrier l'imita un moment après. Je luttai farouchement corps à corps avec eux. Puis, peu à peu, tandis qu'ils juraient sans pouvoir se dégager, je les tirai lentement par-dessus mes épaules et les jetai soudain sur le marbre à mes pieds. A cet instant, la Tatrix et Dorna la Fièrè enfoncèrent en même temps des choses aiguës, comme des espèces d'épingles, dans mon dos et mon bras.

Je ris de l'absurdité de ce geste, puis ma vision s'obscurcit, la colonne se mit à tourner, je tombai à leurs pieds. Mes muscles ne m'obéissaient plus.

— Mettez-lui les fers ! ordonna la Tatrix.

Tandis que le monde tournait lentement sous moi, je sentis mes jambes et mes bras flasques, mous comme du coton, ramenés brutalement ensemble. J'entendis le cliquetis d'une chaîne et sentis mes membres pris dans des entraves. Le joyeux rire de victoire de la Tatrix tinta dans mes oreilles.

J'entendis Dorna la Fièrè ordonner à son tour :

— Tuez le tarn !

— Il est parti, répondit le guerrier indemne.

Lentement, bien que la force ne revînt pas dans mon corps, ma vision s'éclaircit, d'abord devant moi, puis de côté, et je parvins à voir de nouveau la colonne, le ciel au-delà et mes ennemis.

Dans le lointain, j'aperçus un point volant qui devait être le tarn. Lorsqu'il m'avait vu tomber, il avait apparemment pris peur. Maintenant, pensai-je, il serait libre, s'évadant enfin vers quelque rude habitat où il pourrait, sans selle ni harnais, sans entrave d'argent, régner comme l'Ubar des Cieux qu'il était. Son départ m'attristait, mais j'étais content qu'il se soit échappé. Mieux valait cela que mourir sous la lance d'un des guerriers.

Thorn me saisit par les chaînes de mes poignets et me traîna sur le sommet de la colonne jusqu'à l'un des trois tarns qui attendaient. J'étais incapable de résister. Mes jambes et mes bras étaient aussi peu utilisables que si un couteau avait tranché tous leurs nerfs.

Je fus enchaîné à l'anneau de patte de l'un des tarns. La Tatrix avait dû cesser de s'intéresser à moi, car elle se tourna vers Dorna la Fièrè et Thom, Capitaine de Tharna. Le guerrier qui avait eu le bras cassé était agenouillé sur le sol de marbre de la colonne, courbé en avant, oscillant dans un mouvement de va-et-vient, son bras blessé serré

contre son corps. Son camarade se tenait près de moi, parmi les tarns, peut-être pour me surveiller, peut-être pour tranquilliser ces géants émotifs.

Avec hauteur, la Tatrix s'adressa à Dorna et à Thom pour leur demander :

—

Pourquoi y a-t-il si peu de mes soldats ici ?

—

Nous sommes assez, répliqua Thorn.

La Tatrix jeta un coup d'oeil sur les plaines, en direction de la cité.

— En ce moment, des files de citoyens qui se réjouissent doivent être en train de sortir de la Cité, dit-

elle. Ni Dorna la Fièvre ni Thom, Capitaine de Tharna, ne lui répondirent.

La Tatrix traversa la colonne, souveraine dans ses atours en lambeaux et s'arrêta devant moi. Elle désigna les plaines en direction de Tharna et déclara :

—

Guerrier, si tu devais rester assez longtemps sur cette colonne, tu verrais des cortèges venir me fêter à l'occasion de mon retour à Tharna.

La voix de Dorna la Fièvre parvint de l'autre côté de la colonne.

—

J'en doute, Bien-Aimée Tatrix.

La Tatrix se retourna, interloquée.

—

Et pourquoi ?

—

Parce que, répondit Dorna la Fièvre - et je suis sûr que derrière son masque d'argent elle souriait - tu ne retourneras pas à Tharna.

La Tatrix resta comme figée de surprise, ne comprenant pas.

Le guerrier indemne, entre-temps, s'était hissé sur la selle du tarn, à l'anneau de patte duquel j'étais enchaîné. Il tira sur la rêne un et le monstre prit son vol. Avec force souffrances, je fus entraîné en l'air et, cruellement suspendu par les poignets, je vis la colonne blanche s'abaisser audessous de moi, ainsi que les silhouettes qui s'y trouvaient deux guerriers, une femme au masque d'argent et la Tatrix dorée de Tharna.

LES MINES DE THARNA

La cellule était longue, basse et étroite; elle mesurait environ un mètre vingt de large sur un mètre vingt de haut et trente mètres de long. À chaque extrémité brûlait une petite lampe nauséabonde, à l'huile de tharlarion. Combien de cellules se trouvaient dans le sous-sol de Tharna, dans ses nombreuses mines, je l'ignorais. En une longue file, les esclaves enchaînés les uns aux autres se courbaient et rampaient pour entrer dans la pièce. Quand elle fut pleine de ses infortunés occupants, une porte comportant un panneau de fer coulissant se rabattit. J'entendis fermer quatre verrous. Cette cellule était humide il y avait des flaques d'eau çà et là sur le sol; les murs étaient mouillés ; à certains endroits, de l'eau dégouttait du plafond. La geôle était ventilée trop parcimonieusement par une série de minuscules orifices circulaires d'environ deux centimètres et demi de diamètre, aménagés tous les six mètres. Une plus grande ouverture, un puits circulaire de peut-être soixante centimètres de diamètre, béait au centre de ce long boyau. Andreas de Tor, qui était enchaîné à côté de moi, la désigna.

— Ce trou, dit-il, permet d'inonder la cellule.

Je hochai la tête et m'adossai contre la solide pierre humide qui formait les parois du cachot. Je me demandai combien de fois, sous la terre de Tharna, cette cellule avait été inondée, combien de malheureux enchaînés avaient été

noyés dans ces fosses lugubres semblables à des égouts. Je ne m'étonnais plus que la discipline soit aussi bien respectée dans les Mines de Tharna. J'avais appris qu'à peine un mois plus tôt, dans une mine qui n'était pas distante de plus de cinq cents mètres de celle-ci, il y avait eu des désordres provoqués par un seul prisonnier.

—

Noyez-les tous ! avait ordonné l'Administrateur des Mines.

Je n'étais donc pas surpris que les prisonniers eux-mêmes envisagent avec horreur la seule idée de résister. Ils auraient étranglé un de leurs camarades qui songeait à la rébellion plutôt que de risquer l'inondation de la cellule. En fait, la mine tout entière, en cas de besoin, pouvait être inondée. Cela s'était produit une fois, m'avait-on dit, pour étouffer un soulèvement. Il avait fallu des semaines pour pomper l'eau et évacuer les cadavres des puits.

Andreas me dit :

—

Pour ceux qui ne tiennent pas à la vie, cet endroit offre pas mal d'agréments.

— C'est vrai, approuvai-je.

Il me fourra dans les mains un oignon et une croûte de pain.

— Prends cela.

— Merci.

Je les pris et commençai à les grignoter.

—

Tu apprendras à jouer des coudes comme nous tous.

Avant d'avoir été introduits dans la cellule, quand nous étions au-dehors dans une vaste salle rectangulaire, deux esclaves de la mine avaient déversé un baquet de pain et de légumes dans l'auge fixée au mur; les esclaves de la chaîne s'étaient précipités dessus comme des animaux en criant, jurant, se poussant, se bousculant pour tâcher de plonger les mains dans l'auge et d'emporter le plus qu'ils pourraient avant qu'elle soit vidée. Révolté, je ne m'étais pas joint à cette mêlée lamentable bien que, par mes chaînes, j'aie été tiré

jusqu'au bord même de l'auge. Je savais pourtant que, comme l'avait dit Andreas, j'apprendrais à aller à l'auge car je n'avais aucune envie de mourir et je ne voulais pas continuer à vivre de sa charité.

Je souris, me demandant pourquoi mes compagnons de

geôle et moi paraissions si déterminés à vivre. Pourquoi voulions-nous vivre ? La question est peut-être stupide, mais elle ne le semblait pas dans les Mines de Tharna.

— Nous devons songer à nous évader, dis-je à Andreas.

— Tais-toi, idiot! chuchota une voix grêle, terrifiée, à trois mètres de là.

C'était Ost de Tharna qui avait, comme Andreas et moi, été condamné aux Mines de Tharna.

Il me détestait, me rendant je ne sais pourquoi responsable du fait qu'il se trouvait dans cette situation terrible. Ce jour-là, à plusieurs reprises, il avait éparpillé le minerai que, à quatre pattes, j'avais accumulé, le fourrant dans le sac de toile que nous, les esclaves, portions au cou dans les mines. J'avais été battu par l'Esclave au Fouet pour n'avoir pas contribué ma part du quota quotidien de minerai exigé de la chaîne dont je faisais partie.

Si le quota n'était pas atteint, les esclaves ne recevaient pas de nourriture le soir. Si le quota n'était pas atteint trois jours de suite, les esclaves étaient fouettés avant d'entrer dans la longue cellule, puis, la porte verrouillée, la cellule était inondée. De nombreux esclaves me regardaient d'un oeil désapprobateur. Peut-être était-ce parce que le quota avait été augmenté le jour où j'avais été ajouté à leur chaîne. Moimême, je pensais que ce n'était pas une simple coïncidence.

— Je vais signaler que tu complotes une évasion, dit Ost d'une voix sifflante.

À la clarté indécise des petites lampes à huile de tharlarion fixées à chaque extrémité de la cellule, je vis la lourde silhouette trapue voisine d'Ost enrouler la chaîne de son poignet silencieusement autour du cou mince du misérable. Le cercle de la chaîne se resserra et Ost griffa vainement les anneaux avec ses doigts, les yeux exorbités.

— Tu ne signaleras personne, dit une voix que je reconnus pour celle du puissant Kron de Tharna, de

la Caste des Forgerons, celui dont j'avais épargné la vie dans l'arène au cours des Combats de Boeufs.

La chaîne se serra. Ost frissonna comme un singe en proie à des convulsions.

— Ne le tue pas, dis-je à Kron.

—

À ton aise, Guerrier, déclara Kron qui laissa choir Ost fou de peur, en retirant sans ménagement la chaîne qui lui serrait la gorge.

Ost resta étendu sur le sol humide, les mains pressées sur le cou, haletant.

— On dirait que tu as un ami, fit remarquer Andreas de Tor. Avec un ferraillement de chaînes et une ondulation de ses épaules massives, Kron s'étendit de son mieux dans ce réduit bondé. Au bout d'une minute, sa forte respiration m'apprit qu'il dormait.

—

Où est Linna ? demandai-je à Andreas.

Pour une fois, sa voix était triste.

—

Dans une des Grandes Fermes. J'ai failli à mon devoir envers elle.

— Nous avons tous failli, dis-je.

On ne parlait guère dans la cellule, car les hommes n'avaient probablement pas grand-chose à raconter et leur corps était épuisé par les harassants travaux du jour. Je m'assis, le dos appuyé à la paroi humide et écoutai les bruits de leur sommeil.

J'étais loin des Monts Sardar, loin des Prêtres-Rois de Gor. Je n'avais rien accompli pour ma Cité, ma bien-aimée Talena, mon père, mes amis. Il n'y aurait plus pierre sur pierre. L'énigme des Prêtres-Rois, de leur volonté cruelle, incompréhensible, ne serait pas résolue. Leur secret serait gardé et je mourrais tôt ou tard fouetté et affamé, dans les chenils qu'étaient les Mines de Tharna.

Tharna compte cent mines ou davantage, chacune exploitée par sa propre chaîne d'esclaves. Elles forment des réseaux sinueux de galeries qui se faufilent, pouce par pouce, irrégulièrement, à travers les riches filons de minerai qui ont fait la fortune de la cité. La plupart des galeries ne permettent pas à un homme de se tenir debout. Beaucoup sont insuffisamment étayées. Quand l'esclave creuse, il rampe sur les mains et les genoux qui, au début, saignent mais, graduellement, se couvrent de cals épais et rugueux. Autour de son cou est suspendu un sac en grosse toile dans lequel sont rapportés aux balances les morceaux de minerai. Ce dernier est détaché des parois à l'aide d'un petit pic. La lumière est fournie par des minuscules lampes qui ne sont rien de plus que de petites coupes pleines d'huile de tharlarion avec des mèches en fibre.

La journée de travail est de quinze heures goréennes (ahns) ce qui, compte tenu de la légère

différence dans la période de rotation de la planète, équivalait à environ dix-huit heures terrestres. Les esclaves ne sont jamais remontés à la surface et, une fois plongés dans la froide obscurité de la mine, ne voient plus jamais le soleil.

La seule détente dans leur existence a lieu une fois l'an, le jour anniversaire de la Tatrix, où on leur sert un petit gâteau fait de miel et de graines de sésame et un petit pot de Kal-da de qualité médiocre. Un de mes compagnons de chaîne - guère plus qu'un squelette édenté -se vanta d'avoir bu trois fois du Kal-da dans les mines. La plupart n'ont pas cette chance. L'espérance de vie d'un esclave de mine, étant donné le travail et la nourriture, s'il ne meurt pas sous le fouet des surveillants, est généralement de six mois à un an. Je me retrouvai en train d'examiner le large trou circulaire dans le plafond de l'étroite cellule.

Le lendemain matin - je savais que c'était le matin uniquement par les jurons des Esclaves au Fouet, le claquement des lanières, les cris des esclaves et le cliquetis des chaînes - mes compagnons de bague et moi rampâmes hors de notre cellule, débouchant de nouveau dans la vaste salle rectangulaire sur laquelle elle s'ouvrait.

L'auge de nourriture avait déjà été remplie.

Les esclaves esquissèrent un mouvement en avant, mais reculèrent sous le fouet. Le signal permettant de se jeter sur l'auge n'avait pas encore été donné.

L'Esclave au Fouet, un autre esclave de Tharna mais qui avait la responsabilité de la chaîne, aimait sa tâche. Il ne reverrait jamais la lumière du soleil mais c'était lui qui tenait le fouet, lui qui était Ubar de ce macabre cachot.

Les esclaves s'énervaient, les yeux fixés sur l'auge. Le fouet se leva. Quand il retomberait, ce serait le signal qu'ils pourraient y courir.

Il y avait du plaisir dans les yeux de l'Esclave au Fouet, il jouissait de ce moment d'attente et de torture que son fouet levé imposait aux esclaves affamés en haillons.

Le fouet claqua.

—

Mangez ! cria-t-il.

Les esclaves se précipitèrent.

—

Non ! criai-je.

Ma voix les arrêta net.

Plusieurs trébuchèrent et tombèrent, s'affalant sur le sol dans un cliquetis de chaînes, entraînant d'autres chutes. Mais la plupart réussirent à rester debout, à retrouver leur équilibre et, presque comme un seul homme, cette misérable troupe dégradée d'esclaves tourna des yeux vides et craintifs

vers moi.

— Mangez ! cria de nouveau l'Esclave au Fouet en faisant claquer sa lanière.

— Non ! répétai-je.

La foule hésita.

Ost essaya d'aller vers l'auge, mais il était enchaîné à

Kron qui refusa de bouger. Ost aurait tout aussi bien pu être enchaîné à un arbre.

L'Esclave au Fouet s'approcha de moi. Sept fois le fouet me frappa et je ne bronchai pas.

Puis je déclarai :

—

Ne me frappe plus.

Il recula; le bras qui tenait le fouet s'abaissa. Il avait compris, et il savait que sa vie était en danger. Quelle consolation serait-ce pour lui que toute la mine soit inondée s'il avait d'abord péri avec ma chaîne autour de sa gorge ?

Je me tournai vers les hommes.

—

Vous n'êtes pas des animaux, dis-je. Vous êtes des hommes

Puis, leur faisant signe d'avancer, je les conduisis vers l'auge.

—

Ost distribuera la nourriture, annonçai-je. Ost plongea les mains dans l'auge et se fourra un morceau de pain dans la bouche.

Les chaînes que Kron portait au poignet le frappèrent de la joue à l'oreille et le pain jaillit de sa bouche.

—

Distribue la nourriture ! ordonna Kron.

— Nous t'avons choisi, s'écria Andreas de Tor, parce que tu es connu pour ton honnêteté !

Et, si surprenant que ce soit à dire, ces misérables enchaînés rirent.

De mauvaise grâce, sous les yeux de l'Esclave au Fouet furieux et inquiet, Ost distribua la maigre pitance qui était dans l'auge.

Le dernier morceau de pain, je le cassai en deux, en pris la moitié et donnai l'autre à Ost.

— Mange, lui dis-je.

Hors de lui, jetant des coups d'oeil rapides à droite et à gauche à la façon d'un urt, il mordit dans le pain et l'engloutit.

—

La cellule sera inondée pour une chose pareille, dit-il. Andreas de Tor riposta:

— Moi, en tout cas, je serai honoré de mourir en compagnie d'Ost.

Et de nouveau les hommes rirent et j'eus l'impression qu'Ost lui-même souriait.

L'Esclave au Fouet nous regarda monter à la file la longue pente menant au puits, son bras armé du fouet pendant à son côté. Perplexe, il nous observait, car un des hommes, de la Caste des Paysans, avait commencé à

fredonner un chant de labour et, l'un après l'autre, tous se joignirent à lui.

Le quota fut largement atteint ce jour-là et le jour suivant.

18

NOUS SOMMES TOUS DE LA MÊME CHAÎNE

De temps à autre, des bribes de nouvelles filtraient dans la mine, colportées par les esclaves qui remplissaient l'auge. Ces derniers avaient de la chance, car ils avaient accès au Puits Central. Chacune des cent mines de Tharna, à un niveau ou à un autre, ouvrait sur ce puits. Il ne faut pas le confondre avec les galeries d'exploitation beaucoup plus petites, qui sont propres à chaque mine : ce sont des espèces de puits étroits creusés dans la pierre et leurs plates-formes offrent tout juste assez de place pour le sac de minerai d'un esclave.

C'est par le Puits Central que les Mines de Tharna sont approvisionnées. C'est par là qu'arrivent non seulement les aliments, mais aussi, lorsque c'est nécessaire, les toiles, les outils et les chaînes. Bien entendu, l'eau potable est fournie par les puisards naturels de chaque mine. Mes compagnons de bagne et moi étions descendus par le Puits Central. Ne le remontaient que les esclaves morts.

Apportée par les esclaves manoeuvrant les poulies qui actionnaient la plate-forme d'approvisionnement, la nouvelle s'était répandue d'une mine à l'autre pour finir par atteindre même la nôtre, qui était la plus profonde.

Il y avait une nouvelle Tatrix à Tharna.

— Qui est la nouvelle Tatrix? questionnai-je.

— Dorna la Fièvre, dit l'esclave qui déversait pêle-mêle dans l'auge oignons, navets, radis, pommes de

terre et pain.

—

Qu'est-il arrivé à Lara ?

Il rit.

—

Tu ne sais pas ?

—

Les nouvelles ne vont pas vite dans les mines.

— Elle a été enlevée.

—

Quoi ? m'exclamai-je.

—

Oui, par un tarnier, en l'occurrence.

—

Comment s'appelle-t-il ?

—

Tarl, dit l'esclave dont la voix se réduisit à un murmure... de Ko-ro-ba.

J'étais abasourdi.

— C'est le hors-la-loi, reprit l'autre, qui a survécu aux Divertissements de Tharna.

— Je sais, dis-je.

—

Il y avait un tarn portant l'entrave d'argent qui devait le tuer, mais il a libéré le tarn, sauté sur son dos et réussi à

s'enfuir. (L'esclave posa le baquet, maintenant vide. Il en pleurait de rire et il se tapa sur la cuisse.) Il n'est revenu que le temps de faire attaquer la Tatrix elle-même par le tarn et le tarn a enlevé la Tatrix comme un tabuk!

Son rire, qui gagna les autres esclaves de la salle enchaînés avec moi, peuit homérique et je compris

mieux que jamais quelle affection on portait à la Tatrix dans les mines.

Mais moi, je ne riais pas.

— Et la Colonne des Échanges ? Est-ce que la Tatrix n'a pas été ramenée à la Colonne et libérée ?

— Tout le monde croyait que cela se passerait comme ça, répondit l'autre, mais le tarnier l'a préférée, apparemment, aux richesses de Tharna.

—

Quel homme ! s'écria un des esclaves.

— Peut-être qu'elle était très belle, dit un autre.

— Elle n'a pas été échangée ? demandai-je à l'esclave au baquet de nourriture.

—

Non, répliqua-t-il. Deux de ceux qui sont les plus haut placés à Tharna, Dorna la Fièrre et Thorn, un Capitaine, sont allés à la Colonne des Échanges, mais la Tatrix n'a pas été

ramenée. Des recherches ont été entre' prises, les collines et les champs passés au peigne fin, sans succès. Seuls ses vêtements déchirés et le masque d'or ont été retrouvés par Dorna la Fièrre et Thorn, Capitaine de Tharna. (L'esclave s'assit sur le baquet.) À présent, dit-il, c'est Dorna qui porte le masque.

—

À ton avis, quel a été le sort de Lara, qui était Tatrix ?

L'esclave éclata de rire et plusieurs autres en firent autant.

— Eh bien, nous savons qu'elle ne porte plus son costume doré.

—

Sans aucun doute, un vêtement plus approprié l'a remplacé, commenta un des esclaves.

L'homme au baquet rugit de rire.

— Oui, des soies de plaisir, dit-il en se tapant sur la cuisse. Tu te rends compte ! Lara, la Tatrix de Tharna, en soies de plaisir !

Il se tordait sur son baquet.

Les esclaves de la chaîne riaient tous, sauf moi et Andreas de Tor qui me regarda d'un air interrogateur. Je lui souris et haussai les épaules. Je ne connaissais pas la réponse à sa question.

Je m'efforçai de faire peu à peu renaître la dignité chez mes camarades d'esclavage. Cela commença assez simplement devant l'auge. Puis je me mis à les encourager à

se parler entre eux, à s'appeler mutuellement par leur nom et celui de leur cité - et, bien qu'il y eût là des hommes de différentes cités, ils partageaient la même chaîne et la même auge et finirent donc par s'accepter.

Quand l'un était malade, les autres veillaient à ce que son sac de minerai soit plein. Quand l'un était battu, les autres se passaient de l'eau de main en main pour que ses blessures soient bassinées, pour qu'il puisse boire, la chaîne ne lui permettant pas d'accéder à l'eau. Et, avec le temps, chacun connut ceux qui partageaient sa chaîne. Nous n'étions plus de sombres silhouettes anonymes les uns pour les autres, entassées dans l'humidité des Mines de Tharna. Avec le temps, seul Ost resta effrayé par ce changement, car il redoutait continuellement l'inondation de la cellule. Ma chaîne travaillait bien et le quota était atteint jour après jour et, lorsque ce quota fut augmenté, il fut de nouveau atteint. Quelquefois même, les hommes chantaient en travaillant et leur chant résonnait fortement dans les galeries de la mine. Les Esclaves au Fouet étaient perplexes et ils commencèrent à nous craindre. L'affaire de la distribution de nourriture à l'auge s'était répandue de mine en mine par le canal des esclaves porteurs des rations de nourriture. Et ils avaient parlé aussi des étranges choses nouvelles qui se passaient dans la mine au fond du Puits Central - comment les hommes s'entraidaient et trouvaient le temps et la volonté de se souvenir d'une chanson.

Et, par la suite, j'appris des esclaves distributeurs de nourriture que cette révolution, aussi inattendue et silencieuse que la démarche d'un larl, avait commencé à se propager d'une mine à l'autre. Je remarquai bientôt que les esclaves approvisionneurs ne parlaient plus et je compris qu'on leur avait recommandé de se taire. Cependant, à leur air, je devinai que la contagion de la dignité, de la noblesse, gagnait en force dans les mines au-dessous de Tharna. Là, sous terre, dans les mines, demeure de ce qu'il y avait de plus bas et de plus vil dans Tharna, des hommes en étaient venus à se regarder les uns les autres, et eux-mêmes, avec satisfaction.

Je décidai que le moment était venu.

Ce soir-là, quand nous fûmes ramenés en troupeau dans la longue cellule, les verrous poussés, je m'adressai à

mes compagnons.

— Parmi vous, lesquels voudraient être libres? demandais-je.

--Moi ! dit Andreas de Tor.

— Et moi ! grogna Kron de Tharna.

Et moi ! crièrent d'autres voix.

Ost, seul, souleva des objections.

—

C'est de la sédition de parler ainsi, pleurnicha-t-il.

— J'ai un plan, repris-je, mais il exige un grand courage et il se peut que vous mouriez tous.

— Il n'y a pas moyen de s'enfuir des mines, gémit Ost.

—

Conduis-nous, Guerrier! lança Andreas.

—

D'abord, dis-je, il faut que la cellule soit inondée. Ost hurla de terreur, et le gros poing de Kron se referma sur son gosier, le faisant taire. Ost se tortilla, débattant dans l'obscurité, impuissant.

— Tiens-toi tranquille, Serpent, gronda le puissant Kron. Il laissa choir Ost et le conspirateur s'éloigna en rampant de toute la longueur de sa chaîne pour se blottir contre le mur, tremblant de peur.

Le cri d'Ost m'avait appris ce que je voulais savoir. Je comprenais maintenant comment obtenir l'inondation de la cellule.

—

Demain soir, dis-je simplement en regardant dans la direction d'Ost, nous tenterons notre chance pour conquérir la liberté.

Le lendemain, comme je m'y attendais, un accident arriva à Ost. Il eut l'air de se blesser au pied avec le pic il supplia l'Esclave au Fouet avec tant d'insistance que l'autre le retira de la chaîne, lui mit un collier au cou et l'emmena tout boitillant. C'était une sollicitude inusitée de la part d'un Esclave au Fouet, mais il était évident pour lui comme pour nous tous qu'Ost voulait lui parler seul à seul, lui communiquer des renseignements d'extrême importance.

—

Tu aurais dû le tuer, commenta Kron de Tharna.

—

Non, répondis-je.

L'homme de Tharna me regarda d'un air interrogateur et haussa les épaules.

Ce soir-là, les esclaves qui apportaient le baquet de nourriture furent accompagnés par une douzaine de guerriers.

Ce soir-là, Ost ne fut pas ramené à la chaîne.

— Son pied a besoin de soins, déclara l'Esclave au Fouet en nous dirigeant du geste vers la longue cellule.

Lorsque la porte de fer fut fermée et les verrous poussés en place, j'entendis rire l'Esclave au Fouet.

Les hommes étaient abattus.

—

Ce soir, dit Andreas de Tor, la cellule va être inondée, tu sais.

—

Oui, répondis-je - et il me regarda d'un air incrédule. J'appelai l'homme qui se trouvait à l'extrémité de la cellule.

—

Passe la lampe ! ordonnai-je.

Je pris la lampe et m'avançai, plusieurs de mes compagnons de chaîne m'accompagnant par force, jusqu'à la cheminée circulaire de soixante centimètres environ par laquelle l'eau se précipiterait. Je haussai la lampe dans l'ouverture. Il y avait une grille fixée dans la pierre à quelque deux mètres cinquante à l'intérieur du conduit. Nous entendîmes une valve s'ouvrir quelque part là-haut.

—

Soulevez-moi ! criai-je, et, sur les épaules d'Andreas et de l'esclave enchaîné à côté de moi, je fus introduit dans la cheminée.

Ses parois étaient lisses et gluantes, mes mains glissèrent dessus.

Enchaîné comme je l'étais, je ne pouvais pas arriver jusqu'à la grille.

Je lâchai un juron.

J'eus alors l'impression qu'Andreas et mon compagnon de chaîne grandissaient sous mes pieds. D'autres esclaves s'agenouillaient sous eux, tendant le dos pour que les deux hommes puissent s'élever davantage. Debout côte à côte, ils me haussèrent dans le puits. Mes poings enchaînés saisirent la grille.

—

Je la tiens ! m'écriai-je. Tirez-moi vers le bas !

Andreas et l'autre se laissèrent retomber dans le puits et je sentis les chaînes qui reliaient mes poignets et mes chevilles aux leurs m'arracher les membres.

— Tirez ! criai-je, et les cent esclaves de la longue cellule se mirent à tirer sur les chaînes.

Mes mains saignaient sur la grille, le sang retombait sur ma figure levée vers elle, mais je ne voulais pas lâcher les barreaux.

— Tirez ! criai-je de nouveau.

Un filet d'eau apparut sur les pierres de la paroi. La valve s'ouvrait.

—

Tirez ! criai-je encore.

Tout à coup, la grille se détacha et je tombai bruyamment avec elle sur le sol dans un cliquetis de chaînes et métal. L'eau ruisselait à présent le long du puits.

— Le premier de la chaîne ! appelai-je.

Dans un ferraillement de chaînes, un petit homme avec une mèche de cheveux couleur de paille sur le front se faufila le long des autres et vint se poster devant moi.

— Il faut que tu fasses l'escalade, dis-je.

—

Comment ? demanda-t-il, déconcerté.

— Cale ton dos contre la paroi, expliquai-je. Sers-toi tes pieds !

—

Je ne peux pas, protesta-t-il.

— Tu pourras ! répliquai-je.

Son compagnon de chaîne et moi l'avons empoigné

poussé tout entier dans l'orifice.

Nous l'entendîmes dans la cheminée grogner et haleter, ses chaînes racler les pierres, tandis qu'il commençait, centimètre par centimètre, la terrible ascension.

— Je glisse ! s'exclama-t-il, et il dégringola dans le conduit, s'affalant sur le sol de la cellule en pleurant.

— Essaie encore, dis-je.

—

Je ne peux pas ! s'écria-t-il, à bout de nerfs. Je le saisis aux épaules et le secouai.

—

Tu es de Tharna. Montre-nous de quoi est capable un homme de Tharna!

C'est un défi qui avait été lancé à peu de ces hommes. Nous le hissâmes de nouveau dans le puits.

Je mis en place le second de la chaîne au-dessous de lui, puis le troisième au-dessous du second.

L'eau affluait maintenant par l'ouverture en un flot gros comme mon poing. En bas, elle nous montait à la cheville. Le premier de la chaîne se maintenait à présent tout seul en équilibre; le second, ses chaînes cliquetantes, commença à se hisser dans le puits vertical, soutenu par le troisième, lequel se dressait sur le dos du quatrième, puis ce fut le tour des autres.

À un moment donné, le second glissa, entraînant avec lui le premier et faisant lâcher prise au troisième, mais il y avait alors dans la cheminée une solide grappe humaine et les quatrième et cinquième hommes tinrent bon. Le premier recommença une fois de plus son ascension pénible, suivi par le second et le troisième.

L'eau atteignait près de soixante centimètres dans la cellule et montait vers le plafond bas lorsque je suivis Andreas dans le conduit. Kron venait en quatrième position derrière moi.

Andreas, Kron et moi étions dans le conduit vertical, mais qu'allaient devenir les pauvres diables de la chaîne derrière nous ?

Je regardai vers le haut du long puits la file d'esclaves qui s'élevaient centimètre par centimètre.

—

Dépêchez-vous ! criai-je.

Le flot semblait maintenant nous appuyer dessus, retarder notre progression. n aurait dit une petite cascade.

—

Vite! Vite ! cria la voix d'un homme encore en bas, avec un accent rauque, terrifié.

Le premier homme de la chaîne avait maintenant escaladé la cheminée jusqu'à la source même de l'eau, une autre galerie. Nous entendîmes soudain un bruit violent de cataracte. Il hurla d'une voix affolée :

— Ça vient, en grand !

— Cramponnez-vous ! criai-je à ceux qui étaient au dessus et au-dessous de moi. Hissez les derniers dans la cheminée !

Sortez-les de la cellule !

Mais mes dernières paroles furent couvertes par un brutal déferlement d'eau qui s'abattit sur mon corps comme un énorme poing, me coupant le souffle. La trombe grondait le long du puits, pilonnant les hommes. Certains perdirent pied et des corps restèrent coincés dans le conduit. Il était impossible de respirer, bouger, de voir.

Puis, aussi soudainement qu'elle avait commencé, la cataracte s'arrêta. Au-dessus, quiconque avait actionné la valve avait dû s'impatienter et l'ouvrir complètement, ou peut-être le brusque torrent d'eau

venait-il d'un geste de miséricorde pour noyer rapidement les survivants éventuels. Dès que j'eus retrouvé ma respiration, je secouai mes cheveux dégoulinants pour me dégager la vue. Je scrutai l'obscurité humide bondée de corps enchaînés.

— Continuez à grimper ! ordonnai-je.

En deux ou trois minutes, j'atteignis la galerie horizontale d'où s'était déversé le tumulte des eaux dans le conduit vertical. Je retrouvai ceux qui me précédaient dans la chaîne. Comme moi, ils étaient trempés jusqu'aux os et frissonnants mais ils vivaient. Je pris le premier aux épaules.

— Bravo ! lui dis-je.

— Je suis de Tharna ! répliqua-t-il fièrement.

Finalement, tous les hommes de la chaîne se retrouvèrent dans la galerie horizontale, mais les quatre derniers avaient dû être tirés jusqu'à son niveau, car ils pendaient, inertes, dans leurs chaînes. Combien de temps étaient-ils restés sous l'eau, c'était difficile à dire. Courbés sur eux dans le noir, nous leur avons donné

des soins, moi et trois hommes de Port Kar qui savaient ce qu'il fallait faire. Les autres esclaves de la chaîne attendaient patiemment sans qu'un seul se plaigne, sans qu'un seul nous presse de nous dépêcher. Enfin, l'un après l'autre, les corps inertes bougèrent, leurs poumons se dilatèrent pour aspirer l'air froid et humide de la mine

Celui que j'avais sauvé leva la main et me toucha.

—

Nous sommes de la même chaîne, déclarai-je. C'est une formule que nous avons pris coutume de dire dans les mines.

—

En route ! dis-je à mes compagnons.

Les conduisant sur deux files, enchaînés derrière moi, nous avons rampé le long de la galerie horizontale.

19

RÉVOLTE DANS LES MINES

— Non, non ! avait hurlé Ost.

Nous l'avions découvert près de la valve qui permettait de vider le réservoir d'eau dans le cachot des esclaves, plus de soixante mètres plus bas. Il portait maintenant la tenue d'Esclave au Fouet, récompense de sa trahison. Il jeta le fouet et tenta de fuir, détalant comme un urt mais, partout où il se tournait, la chaîne d'hommes hâves et violents le bloquait et, quand la chaîne ferma le cercle, Ost tomba à

genoux en tremblant.

— Ne lui faites pas de mal, dis-je.

Mais la main du puissant Kron de Tharna était sur le cou du conspirateur.

— C'est une affaire qui concerne les hommes de Tharna, déclara-t-il.

Ses yeux bleu d'acier parcoururent du regard les visages inflexibles des esclaves enchaînés.

Et les yeux d'Ost aussi, tels ceux d'un urt terrifié, allèrent de visage en visage, suppliants, mais il ne trouva aucune pitié dans ces yeux qui le fixaient comme s'ils étaient de pierre.

— Ost fait-il partie de la chaîne ? demanda Kron.

—

Non, crièrent une dizaine de voix, il ne fait pas partie de la chaîne !

—

Si, je suis de la chaîne ! hurla Ost. (Il scrutait avec un regard de rongeur les visages de ses ravisseurs.) Prenez-moi avec vous. Libérez-moi !

—

Voilà des propos séditieux, commenta quelqu'un.

Ost frissonna.

— Attachez-le et laissez-le ici, dis-je.

— Oui, supplia Ost d'une voix hystérique en se traînant aux pieds de Kron. C'est ça, Maîtres !

Andreas de Tor déclara:

— Faites comme Tarl de Ko-ro-ba le demande. Ne souillez pas vos chaînes avec le sang de ce serpent.

—

D'accord, acquiesça Kron, anormalement calme, ne souillons pas nos chaînes.

—

Merci, Maîtres, dit Ost en reniflant de soulagement, tandis que son visage reprenait cette expression pincée, sournoise, que je connaissais si bien.

Mais Kron abaissa les yeux sur ceux d'Ost, qui blêmit.

— Tu auras plus de chances que tu ne nous en as donné, déclara le robuste homme de Tharna.

Ost poussa un hurlement de terreur.

Je tentai de m'avancer, mais les hommes de la chaîne tenaient bon. Je ne pus venir au secours du conspirateur. Il essaya de ramper vers moi, les mains étendues. J'allongeai les miennes, mais Kron l'avait empoigné et le tirait en arrière.

Le petit conspirateur fut pris à bras-le-corps et lancé

d'esclave en esclave tout le long de la chaîne jusqu'au dernier qui le précipita, tête la première et criant grâce, dans cette étroite cheminée sombre que nous venions d'escalader. Nous entendîmes son corps heurter les parois une douzaine de fois et son cri d'effroi diminuer et n'être réduit au silence que par sa lointaine et sourde chute dans l'eau, tout en bas. Ce fut une nuit sans pareille dans les Mines de Tharna. Moi en tête de la chaîne qui s'alignait sur deux files à ma suite, nous avançons rapidement à travers les puits comme une éruption de lave en fusion issue du centre de la terre. Munis seulement de blocs de minerai et des pics avec lesquels on les détache des parois, nous sommes entrés en trombe dans les locaux des Esclaves au Fouet et des gardes, qui eurent à

peine le temps de saisir leurs armes. Ceux qui ne furent pas tués au cours de ce combat farouche, livré en majeure partie dans la pénombre des galeries, eurent les jambes entravées par des fers et furent rassemblés dans les salles servant d'entrepôts, et les hommes de la chaîne ne traitèrent pas avec douceur leurs anciens oppresseurs.

Nous arrivâmes vite aux marteaux qui devaient faire tomber nos chaînes et, l'un après l'autre, nous avons défilé

devant la grande enclume où Kron de Tharna, de la Caste des Forgerons, par des coups adroits, les détacha de nos poignets et de nos chevilles.

— Au Puits Central ! criai-je en brandissant une épée prise à

un garde maintenant enchaîné dans les galeries derrière nous.

Un esclave qui avait apporté des baquets de nourriture dans les auges du niveau inférieur ne fut que trop content de nous guider.

Nous atteignîmes enfin le Puits Central.

Notre mine aboutissait, à ce Puits, à trois cents mètres environ de la surface. Nous vîmes les énormes chaînes qui pendaient dans le Puits, dessinées par les petites lampes dans les ouvertures des autres mines au-dessus de nous et, tout en haut, par le reflet blanc de la clarté lunaire. Les hommes se rassemblèrent au fond du Puits Central, qui n'était qu'à trente centimètres au-dessous de l'entrée de notre mine, car elle était la plus profonde de toutes. Ils regardèrent vers le haut.

L'homme qui s'était vanté d'avoir bu trois fois du Kalda dans les Mines de Tharna pleura quand, en levant les yeux, il aperçut l'une des trois lunes qui filaient dans le ciel de Gor. J'envoyai plusieurs hommes escalader les chaînes jusqu'à leur point d'attache, si loin là-haut.

— Il faut que vous gardiez les chaînes, dis-je. Il faut empêcher qu'on les coupe !

Des silhouettes sombres aux gestes décidés, à qui la fureur de l'espoir donnait de l'agilité, se mirent à grimper le long des chaînes vers les lunes, là-haut.

Je fus fier de constater que personne ne suggéra que nous les suivions, personne ne supplia de prendre notre liberté avant que l'alarme générale soit donnée.

Non ! Nous sommes montés vers la seconde mine.

Qu'ils furent terribles pour les gardes et les Esclaves au Fouet ces moments où ils virent, tout à coup, déchaînée et irrésistible, cette avalanche de colère et de vengeance qui tombait sur eux ! Les dés et les cartes, les échiquiers et les gobelets s'éparpillèrent sur le sol rocheux des salles des gardes quand les Esclaves au Fouet et les gardes levèrent les yeux pour apercevoir, pointées sur leur gorge, les lames d'hommes désespérés et condamnés, enivrés maintenant qu'ils avaient goûté à la liberté et décidés à délivrer leurs compagnons.

L'une après l'autre, les cellules furent vidées de leurs misérables occupants enchaînés, puis remplies par les gardes et les Esclaves au Fouet entravés, qui savaient que le moindre signe de résistance ne ferait que provoquer une mort sanglante et rapide.

Les mines furent libérées l'une après l'autre et, à chaque fois que ce fut le cas, les esclaves, renonçant à chercher d'abord à assurer leur sécurité, se répandaient dans les mines au-dessus pour libérer leurs compagnons. Cela se faisait comme d'après un plan, mais je savais que c'était l'acte spontané d'hommes qui avaient retrouvé le sens de la dignité, les hommes des Mines de Tharna.

Je fus le dernier esclave à quitter les mines. Je grimpai le long de l'une des grandes chaînes jusqu'à l'énorme treuil installé au-dessus du Puits et me retrouvai parmi des centaines d'hommes qui, leurs chaînes rompues, brandissaient fièrement des armes, quand bien même n'était-ce qu'un fragment de roche ou une paire de menottes, et poussaient des acclamations. Les sombres silhouettes qui clamaient leur enthousiasme, dont beaucoup étaient déformées et usées par leurs travaux, me saluèrent à la clarté des trois lunes filantes de Gor. Ces hommes crièrent mon nom et, sans peur, celui de ma Cité. Debout au bord du grand Puits, je sentis sur moi le vent de la nuit froide. J'étais heureux.

Et j'étais fier.

Je voyais la grande valve que je savais pouvoir inonder les Mines de Tharna et je voyais qu'elle restait fermée. Je ressentis de la fierté quand je constatai que mes esclaves avaient défendu la valve car, auprès d'elle gisaient les corps des soldats qui avaient tenté de l'atteindre; mais je fus encore plus fier quand je me rendis compte que les esclaves n'avaient pas ouvert la valve à présent, alors qu'ils savaient que, sous terre, au fond de ces puits et cachots lugubres, il y avait leurs oppresseurs et mortels ennemis, enchaînés et impuissants. J'imaginais aisément la terreur de ces pauvres êtres tapis dans ces fosses souterraines, guettant un lointain bruit de torrent à travers les galeries. Mais ce bruit ne naîtrait pas.

Je me demandai s'ils comprenaient qu'une telle action est indigne d'hommes vraiment libres – et que les hommes qui les avaient combattus, qui avaient vaincu en cette froide nuit venteuse, qui s'étaient battus comme des larls dans l'obscurité des galeries, qui n'avaient pas cherché leur propre sécurité

mais la libération de leurs camarades – ceux-là

étaient bien des hommes libres.

Je sautai sur le treuil et levai les bras. L'obscurité du Puits Central béait au-dessous de moi.

Le silence se fit.

— Hommes de Tharna et des Cités de Gor, criai-je, vous êtes libres !

Une énorme acclamation fusa.

— La nouvelle de nos hauts faits court maintenant vers le Palais de la Tatrix ! continuai-je.

—

Qu'elle tremble ! s'exclama Kron de Tharna d'une voix terrible.

—

Réfléchis, Kron de Tharna, que bientôt des tarniers s'envoleront des remparts de Tharna et que l'infanterie se mettra en marche contre nous !

Un murmure d'appréhension monta de la masse des esclaves libérés.

—

Parle, Tarl de Ko-ro-ba, dit Kron, employant le nom de ma Cité aussi aisément qu'il aurait prononcé le nom de toute autre.

— Nous n'avons pas les armes ni l'entraînement, ni les animaux dont nous aurions besoin pour tenir tête aux soldats de Tharna, déclarai-je. Nous serions anéantis, piétinés comme des urts. (Je fis une pause.) Par conséquent, nous devons nous disperser dans les forêts et les montagnes, et nous abriter où nous pourrons. Nous devons vivre de ce que nous trouverons. Nous allons être recherchés par tous les soldats et les gardes que Tharna pourra lancer sur nos traces. Nous serons poursuivis et chargés par les lanciers qui montent les grands tharlarions ! Nous serons pourchassés et massacrés du haut des airs par les carreaux des arbalètes des tarniers !

— Mais nous mourrons libres ! s'écria Andreas de Tor, et son cri fut repris par des centaines de voix.

— Et ainsi en doit-il être pour les autres ! Vous devez vous cacher le jour et marcher la nuit. Il faut que vous échappiez à vos poursuivants. Vous devez apporter aux autres votre liberté !

— Est-ce que tu nous demandes de devenir des Guerriers ?

lança une voix.

— Oui ! m'écriai-je. (De telles paroles n'avaient jamais encore été prononcées sur Gor.) Dans cette cause, que vous soyez de la Caste des Paysans, des Poètes, des Forgerons ou des Selliers, vous devez

être des Guerriers ! Nous le serons!

affirma Kron de Tharna, qui tenait son poing le grand marteau avec lequel il avait 'se nos fers.

— Est-ce la volonté des Prêtres-Rois ? demanda une oh.

—

Si c'est la volonté des Prêtres-Rois, dis-je, qu'elle soit faite ! (Je levai alors de nouveau les mains et, debout sur le treuil au-dessus du Puits, battu par le vent, les lunes de Gor au-dessus de moi, je criai :) Et si ce n'est pas la volonté des Prêtres-Rois, qu'il en soit ainsi quand même!

--Qu'il en soit ainsi ! dit Kron de sa voix forte.

—

Qu'il en soit ainsi ! dirent les hommes, d'abord l'un après l'autre, formant finalement un grave choeur d'assentiment, calme mais puissant, et je savais que, dans ce monde rude, jamais auparavant personne n'avait tenu de tels propos.

Et il me sembla étrange que cette rébellion, cette volonté

de poursuivre ce qu'ils estimaient juste, indépendamment de la volonté des Prêtres-Rois, étaient venues d'abord, non pas des fiers Guerriers de Gor, des Scribes ou des Constructeurs, des Médecins ou d'une autre des Hautes Castes des nombreuses cités de Gor, mais des plus dégradés et méprisés des hommes-des misérables esclaves des Mines de Tharna. Je restai là à regarder partir les affranchis, silencieux maintenant, comme des ombres, quittant l'enceinte des mines en quête de leur fortune de bannis, de leur destinée hors des lois et traditions de leur cité.

La phrase d'adieu goréenne se forma sans bruit sur mes lèvres :

— Je vous souhaite bonne chance.

Kron s'arrêta à côté du Puits.

Je suivis la barre du treuil et sautai à terre près de lui. Le géant trapu de la Caste des Forgerons était planté sur ses pieds bien écartés. Il tenait ce gros marteau dans ses poings massifs en travers de son corps, comme une lance. Je vis que ses cheveux, naguère coupés court, étaient devenus maintenant une toison blonde hirsute. Je remarquai que ses yeux, habituellement bleu d'acier, paraissaient plus doux que dans mon souvenir.

—

Je te souhaite bonne chance, Tarl de Ko-ro-ba, dit-il.

—

Je te souhaite bonne chance, Kron de Tharna, répondis-je.

—
Nous sommes de la même chaîne.

—
Oui, acquiesçai-je.

Puis il fit demi-tour, avec brusquerie à ce qu'il me parut, et s'éloigna rapidement dans l'obscurité.

Seul Andreas de Tor restait maintenant à côté de moi. Il renvoya en arrière sa crinière de cheveux noirs pareille à celle d'un larl et me sourit.

— Eh bien, j'ai essayé les Mines de Tharna, dit-il. Maintenant, je crois que je vais essayer les Grandes Fermes.

—
Bonne chance, répondis-je.

J'espérais fermement qu'il trouverait la jeune femme aux cheveux cuivrés porteuse de la camisk, la douce Linna de Tharna.

— Et où diriges-tu tes pas ? demanda Andreas d'un ton léger.

— J'ai affaire avec les Prêtres-Rois.

--Ah ! dit Andreas, sans rien ajouter.

Nous nous sommes dévisagés sous les trois lunes. Il semblait triste. Je ne l'avais vu ainsi que bien rarement.

—
Je t'accompagne, déclara-t-il.

Je souris. Andreas savait aussi bien que moi qu'on ne revient pas des Monts Sardar.

— Non, objectai-je, je ne crois pas que tu trouverais de chansons dans les montagnes.

— Les Poètes cherchent leurs chansons n'importe où.

—
Je regrette, mais je ne peux pas te permettre de venir avec moi.

Andreas plaqua ses mains sur mes épaules.

Écoute, espèce de descendant têtu de la Caste des Guerriers, mes amis comptent pour moi plus que mes chansons.

J'essayai de tourner la chose en plaisanterie. Je feignis le scepticisme.

—

Es-tu réellement de la Caste des Poètes ?

— Jamais plus réellement que maintenant, rétorqua Andreas, car comment mes chansons pourraient-elles être plus importantes que ce qu'elles célèbrent ?

Je m'émerveillai qu'il ait dit cela, sachant que le jeune Andreas de Tor aurait donné son bras ou des années de sa vie pour écrire un bon poème, un poème qui traduise ce qu'il avait vu, ressenti, aimé

—

Linna a besoin de toi, dis-je. Va la chercher.

Andreas, de la Caste des Poètes, restait devant moi, rongé par l'incertitude, son regard exprimant la souffrance.

—

Je te souhaite bonne chance... Poète, repris-je. Il hocha la tête.

—

Je te souhaite bonne chance... Guerrier.

Peut-être étions-nous surpris l'un et l'autre que l'amitié

existe entre membres de castes aussi différentes, mais peut-être savions-nous tous les deux, sans exprimer, que dans le cœur des hommes la guerre et poésie sont souvent très proches l'une de l'autre. Andreas s'était détourné pour partir, puis hésita et e fit face à nouveau:

— Les Prêtres-Rois doivent t'attendre.

— Certainement.

Andreas leva le bras.

— Tal, dit-il tristement.

Je me demandai pourquoi il avait prononcé ce mot, car c'est une formule de salutation.

— Tal, dis-je, levant le bras à mon tour.

Je pense qu'il voulait peut-être me saluer une dernière fois parce qu'il croyait ne plus jamais en avoir de nouveau l'occasion.

Andreas avait pivoté sur ses talons et s'en était allé. Il me fallait commencer mon voyage vers les Monts Sardar. Comme l'avait dit Andreas, je serais attendu. Il ne se passait guère de choses sur Gor, je le savais, qui ne soient connues d'une manière quelconque dans les Monts Sardar. Le pouvoir et la science des Prêtres-Rois dépassent peut-être la compréhension des Mortels ou, comme on dit sur Gor, des Hommes d'en Bas des Montagnes.

On dit que, ce que nous sommes pour les amibes et les paramécies, les Prêtres-Rois le sont pour nous, que les envolées les plus hautes et les plus lyriques de notre intellect ne sont - comparées à la pensée des Prêtres-Rois - que les tropismes chimiques de l'organisme unicellulaire. J'imaginai un organisme de ce genre étendant aveuglément ses pseudopodes pour encercler une particule de nourriture, un organisme satisfait de son monde, par exemple une simple tablette de gélatine sur le bureau de quelque être supérieur. J'avais vu le pouvoir des Prêtres-Rois à l'oeuvre - dans les montagnes du New Hampshire, il y a des années, quand ils l'avaient exercé avec assez de délicatesse pour désorienter l'aiguille d'une boussole, et dans la vallée de Ko-ro-ba où

j'avais trouvé une cité dévastée aussi simplement qu'on écrase une fourmilière.

Oui, je savais que le pouvoir des Prêtres-Rois - qui passait même pour agir sur la pesanteur - était capable de détruire des cités, de disperser les populations, de séparer les amis, d'arracher les amants des bras l'un de l'autre, de provoquer la mort hideuse de quiconque a été désigné par eux. Comme tous les hommes de Gor, je savais que leur pouvoir inspirait la terreur sur une planète entière et qu'on ne pouvait y résister.

Les paroles de l'homme d'Ar, celui qui était revêtu du costume des Initiés, celui qui m'avait transmis le message des Prêtres-Rois sur la route de Ko-ro-ba garcette nuit d'orage d'il y a des mois, retentirent à mes oreilles :

— Jette-toi sur ton épée, Tarl de Ko-ro-ba!

Mais j'avais su alors que je ne me jetterais pas sur mon épée, et je savais qu'à présent je ne le ferais pas on plus. Je savais alors, comme je le savais à présent, qu'à la place j'irais dans les Monts Sardar, que j'y pénétrerais pour chercher les Prêtres-Rois.

Que je les trouverais.

Quelque part au milieu de ces escarpements glacés, Inaccessibles même à un tarn sauvage, ils m'attendaient, ces dieux à la mesure de ce monde barbare.

20

LA BARRIÈRE INVISIBLE

J'avais à la main une épée prise à l'un des gardes des mines. C'était ma seule arme. Avant de partir pour les montagnes, il me parut sage d'améliorer mon équipement. La plupart des soldats qui avaient combattu les esclaves en haut du Puits avaient été tués ou s'étaient enfuis. Les morts avaient été dépouillés de leurs armes et de leurs habits, car les esclaves, mal vêtus et les mains nues, avaient terriblement besoin des unes et des autres.

Je savais que je ne disposais pas de beaucoup de temps, car les tarniers vengeurs de Tharna n'allaient pas tarder à

apparaître sous les trois lunes. J'examinai les baraquements bas en bois qui parsemaient l'affreux paysage dans le voisinage des mines. Presque tous avaient été envahis par les esclaves, et ce qu'ils contenaient avait été pris ou dispersé. Pas un pouce d'acier ne restait dans le magasin des armes, il n'y avait pas une croûte de pain au fond des baquets ni de vivres dans les dépôts de l'intendance.

Dans le bureau de l'Administrateur des Mines - celui qui avait ordonné : « Noyez-les tous ! » - je trouvai un corps dévêtu, tailladé au point d'en être presque méconnaissable. Pourtant je l'avais déjà vu, le jour où j'avais été remis par un soldat à ses bons soins. C'était l'Administrateur en personne. Le corps massif de cet homme cruel était maintenant lacéré

en cent endroits.

Sur le mur, il y avait un fourreau vide. Je me pris à

souhaiter qu'il ait eu le temps d'en sortir l'épée avant que les esclaves fassent irruption et tombent sur lui. Je n'avais pas besoin de me forcer pour le haïr, mais je ne désirais pas qu'il soit mort sans avoir pu se défendre.

Au cours de la frénétique mêlée dans l'obscurité ou à la clarté de la lampe à huile de tharlarion, les esclaves n'avaient peut-être pas remarqué le fourreau, ou bien n'en avaient pas voulu. L'épée, elle, avait disparu, naturellement. Je réfléchis que le fourreau pouvait me servir et je le décrochai du mur. Dans le premier rayon de jour qui luisait à présent par la fenêtre poussiéreuse du baraquement, je vis que six pierres étaient serties dessus, des émeraudes. Peut-être pas de grand prix, mais valant tout de même la peine d'être récupérées.

Je mis mon épée dans le fourreau, bouclai le baudrier et, à la mode goréenne, le passai par-dessus mon épaule gauche.

Je sortis du baraquement et scrutai le ciel. Il n'y avait encore aucun tarnier en vue. Les trois lunes étaient maintenant à peine discernables, tels de pâles disques blancs dans le ciel qui s'éclaircissait, et le soleil avait à moitié

quitté le trône de l'horizon.

Dans ce morne éclairage, les ruines de la nuit se dessinaient avec une netteté d'une tragique brutalité. L'affreuse enceinte du camp, ses huttes de bois isolées, la terre brune et les âpres rochers nus étaient désertés, sauf par les morts. Parmi le désordre du pillage - documents, coffres ouverts, pieux cassés, planches et fils métalliques rompus - gisaient, çà et là, figés dans des raides attitudes grotesques, postures sans nuances de la mort, les cadavres tordus et lacérés d'hommes nus.

Des traînées de poussière tourbillonnaient autour comme des animaux flairant les pieds des cadavres. La porte d'un des hangars dont la serrure était brisée se balançait sur ses gonds, claquant au vent.

Je traversai le camp et ramassai un casque à moitié

enfoui dans les débris. Sa jugulaire était cassée, mais ses bouts pouvaient être renoués ensemble. Je me

demandai si les esclaves l'avaient remarqué.

J'avais cherché de quoi m'armer et je n'avais trouvé

qu'un fourreau et un casque endommagé, mais les tarniers n'allaient pas tarder à arriver. Au Pas du guerrier, un petit trot allongé qui peut être soutenu pendant des heures, je quittai le Complexe des Mines.

J'avais à peine atteint l'abri d'une rangée d'arbres quand je vis, à quelques kilomètres derrière moi, les tarniers de Tharna s'abattre sur le Complexe des Mines comme une nuée de guêpes.

C'est dans le voisinage de la Colonne des Échanges que, trois jours plus tard, je retrouvai le tarn. J'avais vu son ombre et j'avais eu peur que ce ne soit un tarn sauvage ; je m'étais préparé à défendre chèrement ma vie, mais le grand animal - mon propre géant emplumé qui devait tourner autour de la Colonne des Échanges depuis des semaines - se posa sur la plaine à moins de trente mètres de moi, ses énormes ailes battantes, et s'approcha majestueusement. C'est pour cette raison que j'étais revenu à la Colonne, dans l'espoir que le monstre se serait attardé dans les environs. Ceux-ci regorgeaient de gibier et les crêtes où

j'avais emporté la Tatrix offraient un abri pour son aire. Quand il s'avança en me tendant le cou, je me demandai si ce que je n'avais pas osé espérer était vrai, si l'oiseau n'avait pas attendu que je revienne.

Il n'opposa aucune résistance, ne manifesta aucune colère lorsque je sautai sur son dos et criai, comme précédemment :

— Rêne un !

À ce signal, il poussa un cri aigu, fit un bond puissant, et les gigantesques ailes claquèrent comme des fouets, prenant leur essor à grands battements dans un vol glorieux. En passant au-dessus de la Colonne des Échanges, je me rappelai que c'était là que j'avais été trahi par celle qui avait été Tatrix de Tharna. Je me demandai quel avait été

son sort. Je m'étonnais aussi de sa perfidie, de son étrange haine pour moi, qui cadrait mal avec la jeune femme solitaire qui contemplait en silence, du haut de la corniche, le champ de talenders pendant qu'un guerrier se repaissait de la proie apportée par son tarn. Alors, de nouveau, la fureur m'envahit au souvenir de son geste impérieux, de cet ordre insolent: «

Saisissez-le ! » noyant tous les autres souvenirs.

Quel que fût son destin, je me répétais qu'il avait été

largement mérité. Pourtant, je me pris à espérer qu'elle était encore en vie. Je me demandai quelle vengeance était capable d'assouvir la haine de Dorna la Fièvre à l'égard de Lara la Tatrix. Je me dis tristement qu'elle avait pu faire précipiter Lara dans une fosse d'osts ou la regarder bouillir vivante dans l'huile nauséabonde de tharlaron. Peut-être l'avait-elle fait jeter, nue, aux suçoirs des insidieuses plantes-sangsues de Gor ou l'avait-elle donnée à dévorer aux urts géants dans les cachots de son propre palais. Je savais que la haine des hommes est peu de chose en comparaison de la haine des femmes, et je me demandai ce qui pourrait vraiment suffire à apaiser la soif de vengeance d'une

femme telle que Dorna la Fièvre. Qu'est-ce qui serait assez pour la satisfaire ?

On était maintenant au mois de l'équinoxe de printemps sur Gor, appelé En'Kara ou le Premier Kara. L'expression complète est En'Kara-Lar-Torvis, qui signifie littéralement la Première Rotation du Feu Central. Lar-Torvis est le nom goréen du Soleil. Plus communément, mais jamais dans le contexte de la durée, le Soleil est mentionné sous la dénomination de Tortu-Gor ou Lumière sur la Pierre du Foyer.

Le mois de l'équinoxe d'automne s'appelle Se'Kara LarTorvis : la Seconde Rotation du Feu Central; mais, bituellement, on dit simplement Se-Kara, le Second Kara ou la Seconde Rotation.

Bien entendu, il y a des expressions corollaires pour les mois des solstices - En'Var-Lar-Torvis ou, littéralement encore, le Premier Repos du Feu Central, et 'Var-Lar-Torvis, le Second Repos du Feu Central. Cependant ces expressions, comme les précédentes, s'emploient en abrégé dans la conversation courante et deviennent En'Var et Se'Var, le Premier et le Second Repos.

La chronologie, soit dit en passant, fait le désespoir des savants de Gor, car chaque cité garde la trace des événements au moyen de ses propres listes d'Administrateurs ; par exemple, on se réfère à une année comme étant la Seconde Année pendant laquelle Untel était Administrateur de la Cité. On pourrait penser qu'une certaine stabilité est assurée par les Initiés qui doivent tenir le calendrier de leurs fêtes et observances, mais les Initiés d'une cité ne célèbrent pas toujours la même fête à la même date que ceux d'une autre cité. Si le Grand Initié d'Ar réussissait jamais à étendre son hégémonie sur les Grands Initiés de villes rivales - hégémonie qu'il prétend d'ailleurs exercer déjà -, un calendrier unifié pourrait être instauré. Mais, jusqu'ici, il n'y a pas eu de victoire militaire d'Ar sur les autres et, en conséquence, libres de l'épée, les Grands Initiés de chaque cité se considèrent comme Suprêmes à l'intérieur de leurs propres remparts.

Il existe cependant certains facteurs qui tendent à pallier cette situation apparemment sans issue. Il y a d'abord les foires des Monts Sardar, qui ont lieu quatre fois par an et sont numérotées chronologiquement. D'autre part, il y a des cités qui sont disposées à ajouter dans leurs annales, à côté de leurs propres dates, la numération d'Ar qui est la plus grande cité de Gor.

Dans Ar, la chronologie est calculée fort heureusement non pas d'après la liste des Administrateurs, mais d'après sa fondation mythique par le premier homme de Gor, un héros que les Prêtres-Rois passent pour avoir formé avec le limon de la terre et le sang des tarns. Le temps est compté «

Constata Ar » ou « De la fondation d'Ar ». La présente année, si cela vous intéresse, est, d'après le calendrier d'Ar, l'année 10117. En fait, j'aurais tendance à croire qu'Ar n'a pas le tiers de cet âge. Toutefois, sa Pierre du Foyer, que j'ai vue, témoigne d'un âge considérable.

Environ quatre jours après que j'eus récupéré le tarn, nous avons aperçu au loin les Monts Sardar. Si j'avais eu une boussole goréenne, son aiguille se serait invariablement tournée vers ces montagnes, comme pour indiquer la résidence des Prêtres-Rois. En avant des montagnes, dans un panorama de soie et de drapeaux, je vis les pavillons de la Foire d'En'Kara, ou Foire de la Première Rotation.

Je fis tourner le tarn dans le ciel, ne voulant pas encore approcher plus près. Je contemplai ces montagnes que je voyais pour la première fois. Une sensation de froid, qui n'était pas provoquée par

les vents violents dont je subissais l'assaut en vol, me pénétrait maintenant.

Les Monts Sardar ne sont pas une chaîne immense et magnifique comme les escarpements pourpres des Vol-taï, cette étendue montagneuse presque impénétrable où j'avais été naguère le prisonnier de Marlenus, Ubar banni d'Ar, le père ambitieux et belliqueux de la farouche et ravissante Talena que j'aimais, que j'avais emportée sur mon tarn à Koro-ba voilà des années pour en faire ma Libre Compagne. Non, la Chaîne des Sardar n'a rien de la splendeur sauvage de ce site désert qu'est la Chaîne des Voltaï. Ses pics ne se haussent pas dédaigneusement au-dessus des plaines, ses sommets ne bravent pas le ciel ni, dans le froid de la nuit, les étoiles. On n'y entend pas le cri des tarns et le rugissement des larls. Elle n'égale la Chaîne des Voltaï ni en dimension ni en grandeur. Pourtant, quand je l'ai regardée, elle me terrifia plus que l'âpre magnificence des Voltaï hantées par les larls. J'en fis approcher le tarn.

Les montagnes devant moi étaient noires, à l'exception des hauts sommets et défilés qui portaient des plaques et des traînées de brillante neige glacée. Je cherchai le vert de la végétation sur les pentes inférieures et n'en vis pas. Dans la Chaîne des Sardar, rien ne poussait.

Ces lointaines formes anguleuses semblaient receler quelque chose de menaçant, un phénomène intangible, effrayant. Je fis monter le tarn aussi haut que possible, jusqu'à ce que ses ailes battent frénétiquement l'air raréfié, mais je ne vis rien dans les Monts Sardar qui puisse être la demeure des Prêtres-Rois.

Je me demandai - doute fantastique qui me traversa brusquement - si, en réalité, les Monts Sardar n'étaient pas déserts... s'il y avait quelque chose en dehors du vent et de la neige dans ces montagnes lugubres et si les hommes ne vénéraient pas, sans le savoir, le néant. Qu'en était-il des interminables prières des Initiés, des sacrifices, des observances, des rites, des innombrables chapelles, autels et temples des Prêtres-Rois ? Se pouvait-il que la fumée des bûchers de sacrifice, le parfum de l'encens, les marmonnements des Initiés, leurs prosternations ne s'adressent à rien d'autre qu'aux pics vides des Monts Sardar, à la neige, au froid et au vent qui mugissait dans ces noirs rochers à pic ?

Tout à coup, le tarn poussa un cri et se mit à trembler !

L'idée que la Chaîne des Sardar était déserte fut bannie dès ce moment de mon esprit, car c'était la preuve de l'existence des Prêtres-Rois. On aurait dit que l'oiseau avait été saisi par un poing invisible.

Je ne percevais rien.

Les yeux de l'oiseau, pour la première fois peut-être de sa vie, étaient remplis de terreur, d'une terreur aveugle, incompréhensible.

Je ne voyais rien.

Protestant et criant, le grand oiseau se mit à plonger irrésistiblement vers la terre en tournoyant. Ses vastes ailes battaient dans un effort inefficace, désordonné, à coups frénétiques dépourvus de coordination, comme les membres d'un nageur qui se noie. L'air même semblait refuser de soutenir plus longtemps son poids. Décrivant des cercles vertigineux, irréguliers, hurlant, désorienté, impuissant, l'oiseau tombait tandis que je me cramponnais de toutes mes forces aux solides plumes de son cou.

À une centaine de mètres du sol, l'étrange phénomène cessa aussi soudainement qu'il s'était produit. L'oiseau retrouva sa force et ses sens, mais resta agité, presque ingouvernable.

Puis, à mon émerveillement, le vaillant oiseau se remit à

monter, décidé à regagner l'altitude qu'il avait perdue. À maintes reprises, il essaya de s'élever et, chaque fois, il fut contraint de redescendre.

À travers le dos de l'animal, je sentais l'effort de ses muscles, je percevais le martèlement affolé de son coeur invincible. Mais, chaque fois que nous parvenions à une certaine altitude, les yeux du tarn cessaient d'accommoder et l'équilibre et la coordination infailibles du monstre noir étaient détruits. Il n'était plus effrayé, seulement furieux. À

nouveau, il essayait de monter encore plus vite, avec encore plus d'acharnement.

Puis, miséricordieusement, je criai :

— Rêne quatre !

Je craignais que le courageux animal ne se tue plutôt que de capituler devant la force invincible qui lui barrait la route.

De mauvais gré, l'oiseau se posa sur les plaines herbeuses, à environ quatre pasangs de la Foire d'En'Kara. J'eus l'impression que ses grands yeux me regardaient avec réprobation. Pourquoi ne sautais-je pas à nouveau sur son dos en criant « Rêne un ! » ? Pourquoi ne faisons-nous pas une nouvelle tentative ?

Je lui donnai des tapes affectueuses sur le bec et, plongeant les doigts dans les plumes de son cou, je ramenai quelques-uns de ces poux, de la grosseur d'une bille, qui infestent les tarns sauvages. Je les plaquai sur sa longue langue. Au bout d'un moment de protestation impatiente avec hérissément de plumes, le tarn se laissa, bien qu'à

regret, tenter par cette friandise, et les parasites disparurent dans son bec incurvé comme un cimeterre.

Ce qui s'était produit aurait été considéré par un esprit goréen inexpérimenté - celui d'un individu de Basse Caste comme la preuve d'une force surnaturelle, comme une manifestation magique de la volonté des Prêtres-Rois. Quant à moi, je n'étais pas disposé à admettre ce genre d'hypothèse. Le tarn s'était heurté à un champ magnétique quelconque, qui agissait peut-être sur le mécanisme de son oreille interne, provoquant la perte d'équilibre et de coordination. Un dispositif de ce genre, supposai-je, devait empêcher l'entrée dans les montagnes des hauts tharlarions, les lézards de selle de Gor. Malgré moi, j'admirais les Prêtres-Rois. Je savais maintenant que ce qu'on m'avait dit était vrai : ceux qui pénétraient dans les montagnes devaient le faire à pied.

Je regrettais de devoir laisser le tarn, mais il ne pouvait pas m'accompagner.

Je lui parlai pendant pas loin d'une heure, ce qui passera peut-être pour ridicule, puis je lui donnai une forte tape sur le bec que j'écartai de moi. Je lui désignai les champs, du côté opposé aux montagnes, et dis :

- Tabuk !

L'animal ne bougea pas.

— Tabuk ! répétais-je.

Je pense - ce qui est peut-être absurde - que l'animal avait l'impression de m'avoir mal servi puisqu'il ne m'avait pas conduit dans les montagnes. Je pense aussi, quoique ce soit peut-être encore plus absurde, qu'il savait que je ne serais pas là à l'attendre quand il reviendrait de sa chasse. La grande tête bougea d'un air interrogateur et se baissa jusqu'à terre pour se frotter contre ma jambe. Avait-il déçu mon attente? Est-ce que je le rejetais?

— Va, Ubar des Cieux, dis-je. Va!

Quand je dis « Ubar des Cieux », l'oiseau leva la tête, jusqu'à un mètre environ au-dessus de la mienne. Je l'avais appelé ainsi lorsque je l'avais reconnu dans l'arène de Tharna, lorsque nous avions plané ensemble dans le ciel comme un seul être ailé.

Le grand oiseau s'éloigna d'une quinzaine de mètres, puis se retourna pour me regarder à nouveau.

Je tendis le bras vers la campagne, dans la direction opposée aux montagnes.

Il s'ébroua, poussa un cri et s'élança face au vent. Je l'observai jusqu'à ce que, minuscule point sur le ciel bleu, il eût disparu dans le lointain.

Je me sentis étrangement triste et fis face aux Monts Sardar.

Devant eux, dans les plaines herbues à leur pied, s'était installée la Foire d'En'Kara.

Je n'avais pas parcouru à pied plus d'un pasang quand, d'un bouquet d'arbres à ma droite, de l'autre côté d'un étroit et rapide torrent qui descendait des Sardar, j'entendis une femme pousser un hurlement de terreur.

21

J'ACHÈTE UNE JEUNE FEMME

L'épée jaillit de mon fourreau et je barbotai dans le froid cours d'eau pour atteindre le bouquet d'arbres sur l'autre berge.

Une fois encore, le cri terrifié retentit.

J'étais à présent au milieu des arbres, et je me déplaçais rapidement, mais avec précaution.

C'est alors que l'odeur d'un feu de camp parvint à mes narines. J'entendis un brouhaha de conversations posées. À

travers les arbres, je vis des toiles de tente, un chariot dont les conducteurs dételèrent une paire de

tharlarions, ces énormes lézards herbivores de trait de Gor. Pour autant que je pouvais en juger, aucun d'eux n'avait entendu le cri ou n'y avait prêté attention.

Je ralentis et entrai au pas dans la clairière parmi les tentes. Un ou deux gardes me dévisagèrent avec curiosité. L'un se leva même et alla scruter les bois derrière moi pour voir si j'étais seul. Je jetai un coup d'oeil autour de moi. La scène était paisible : feux de camp, tentes en forme de dôme, dételage des animaux - elle me rappelait la caravane de Mintar, de la Caste des Marchands. Mais ce camp-ci était modeste, rien de comparable aux pasangs de chariots qui constituaient l'entourage du riche Mintar.

J'entendis de nouveau le hurlement.

Je vis que la bâche du chariot qui avait été roulée était en soie jaune et bleu.

C'était le camp d'un marchand d'esclaves.

Je remis mon épée au fourreau et ôtai mon casque.

—

Tal, dis-je à deux gardes qui étaient accroupis près d'un feu et jouaient aux « cailloux », un jeu qui consiste à deviner si le nombre de cailloux contenu dans le poing du partenaire est pair ou impair.

—

Tal, dit un des gardes.

L'autre, qui s'efforçait de deviner le nombre des cailloux, ne leva même pas les yeux.

J'avançai entre les tentes et vis la jeune femme.

Elle était blonde, avec des cheveux dorés qui lui tombaient jusqu'aux reins. Ses yeux étaient bleus. Elle était d'une beauté éblouissante. Elle tremblait comme un animal affolé. Elle était agenouillée le dos contre un arbre élancé

ressemblant à un bouleau, auquel elle était enchaînée, nue. Ses mains étaient réunies au-dessus de sa tête et derrière l'arbre par des bracelets d'esclave. Ses chevilles étaient de même attachées par une courte chaîne d'esclave qui encerclait l'arbre.

Ses yeux étaient tournés vers moi avec une expression suppliante, implorante, comme si elle espérait que j'allais la tirer de sa fâcheuse situation, mais, quand elle me vit, ses yeux voilés par la terreur parurent si possible encore plus horrifiés. Elle poussa un cri désespéré et se mit à trembler de façon irrépressible; sa tête tomba en avant dans un mouvement d'accablement.

Je crus comprendre qu'elle me prenait pour un autre marchand d'esclaves.

Près de l'arbre, il y avait un brasero plein de charbons incandescents. J'en sentais la chaleur à dix mètres de là. Les poignées de trois fers dépassaient du brasero.

À côté se tenait un homme nu jusqu'à la ceinture, portant d'épais gants de cuir : un des séides du marchand. C'était un homme grisonnant, assez corpulent, borgne, tout en sueur. Il me dévisagea sans grand intérêt en attendant que les fers chauffent.

Je regardai la cuisse de la jeune femme

Elle n'avait pas encore été marquée. Quand quelqu'un capture une femme pour son usage personnel, il ne la marque pas toujours, bien que cela se fasse couramment. En revanche, le trafiquant professionnel a l'habitude de marquer presque toujours ses biens, et c'est très rarement qu'une femme non marquée monte sur le billot de l'aire des ventes. Il faut faire une distinction entre la marque et le collier, bien que les deux soient une désignation d'eslavage. La raison d'être principale du collier est d'identifier le maître et sa cité. Le collier de telle ou elle femme peut être changé cent fois, mais la marque annonce à jamais sa condition. Normalement, la marque est cachée par la livrée d'esclave à

jupe courte de Gor mais, évidemment, en cas de port de la camisk, elle est toujours nettement visible et rappelle à la jeune femme et aux autres sa situation.

La marque elle-même, dans le cas des femmes, est assez gracieuse ; c'est la lettre initiale du mot goréen pour «esclave

», en écriture cursive. Pour marquer un homme, on utilise la même initiale, mais en majuscule. Remarquant que je m'intéressais à la jeune femme, l'homme qui s'occupait des fers alla vers elle et, la prenant par les cheveux, lui renversa le visage afin que je l'inspecte.

— C'est une beauté, n'est-ce pas ? dit-il.

J'acquiesçai d'un signe.

Je me demandai pourquoi ces yeux pitoyables me regardaient avec un tel effroi.

— Tu veux peut-être l'acheter ? demanda l'homme.

— Non.

L'individu cligna de son oeil mort dans ma direction. Sa voix baissa jusqu'à un murmure de conspirateur.

- Elle n'est pas dressée, reprit-il. Et elle est aussi difficile à manier qu'un sleen.

Je souris.

--Mais, ajouta-t-il, le fer lui fera passer ça.

J'en doutais

Il retira du feu un des fers. Il luisait d'un rouge ardent. À la vue du métal rutilant, la jeune femme poussa des cris convulsifs en tirant sur les bracelets d'esclave et les fers qui la fixaient à l'arbre.

L'homme trapu replongea le fer dans les braises.

— C'est une gueularde, dit-il d'un air embarrassé.

Puis, avec un haussement d'épaules à mon adresse comme pour s'excuser, il alla à la jeune femme et prit une poignée de ses longs cheveux. Il en fit une petite boule serrée et la lui fourra brusquement dans la bouche. La boule se défit aussitôt mais, avant que la jeune femme ait pu recracher les cheveux, il en avait enroulé d'autres autour de sa tête et les avait attachés de façon à maintenir la boule de cheveux desserrée dans sa bouche. La jeune femme, suffoquant, essaya de rejeter les cheveux mais, naturellement, sans y parvenir. C'est un vieux truc de marchand d'esclaves. Je savais que des tarniers faisaient parfois taire leur captive de cette façon.

— Navré, ma jolie petite, dit l'homme grisonnant en donnant une secousse amicale à la tête de la jeune femme, mais nous ne voulons pas que Targo vienne ici avec son fouet et nous fasse sortir du corps à tous les deux l'huile de tharlarion à

force de nous battre, hein ?

Avec des sanglots muets, la tête de la jeune femme retomba sur sa poitrine.

L'homme grisonnant fredonnait distraitemment un chant de caravane en attendant que ses fers chauffent.

Mes sentiments étaient mélangés. Je m'étais précipité ici pour libérer la jeune femme, la protéger. Mais, quand j'étais arrivé, j'avais constaté qu'il s'agissait seulement d'une esclave et que son propriétaire - ce qui était tout à fait logique du point de vue goréen - était occupé à la tâche banale de marquer son bien. Tenter de la libérer aurait été

un vol au même titre que d'emmener le chariot à tharlarions. De plus, ces hommes ne manifestaient aucune animosité

envers la jeune femme. Pour eux, elle n'était qu'une autre femme de leur chaîne, peut-être plus mal dressée et moins docile que la plupart. Au pire, ils étaient simplement agacés par elle et estimaient qu'elle faisait beaucoup trop d'histoires. Ils ne comprenaient pas ses sentiments, son humiliation, sa honte, sa terreur.

Je pensais même que les autres femmes, le reste du chargement de la caravane, jugeaient probablement qu'elle exagérait. Après tout, une esclave ne devait-elle pas s'attendre au fer ? Et au fouet ?

Je vis les autres femmes à une trentaine de mètres de là, en camisk, le plus ordinaire des vêtements d'esclaves, qui riaient et parlaient entre elles, se divertissant aussi agréablement que des jeunes femmes libres. Je faillis ne pas remarquer la chaîne qui était cachée dans l'herbe. Elle passait dans l'anneau de cheville de chacune d'elles et, à

chaque extrémité, entourait un arbre auquel elle était cadénassée.

Les fers étaient chauds.

La jeune femme devant moi, si impuissante dans ses chaînes, serait bientôt marquée.

Je me suis quelquefois demandé pourquoi on marquait

au fer les esclaves goréens. Il existe certainement des moyens de marquer le corps humain de façon indélébile mais sans douleur. Mon hypothèse, confirmée jusqu'à un certain point par les réflexions de Tarl Aîné, qui m'avait enseigné le métier des armes à Ko-ro-ba il y a des années, est que la marque est utilisée surtout, si bizarre que cela paraisse, à cause de l'effet psychologique qu'elle est censée avoir.

En théorie, sinon en pratique, quand la jeune fille se voit marquée comme un animal, voit sa jolie peau marquée par le fer d'un maître, elle ne peut en quelque sorte manquer, au plus profond d'elle-même, de se considérer comme une chose qui est possédée, comme un simple bien, comme une chose appartenant à la brute qui a apposé le fer rouge sur sa cuisse.

Plus simplement, la marque est censée convaincre la jeune fille qu'elle est vraiment possédée; elle est censée le lui faire sentir. Quand le fer est retiré et qu'elle éprouve la douleur et la dégradation, et qu'elle sent l'odeur de sa chair brûlée, elle est supposée se dire, en comprenant sa terrible et complète portée: «Je suis sienne. »

En fait, je présume que l'effet de la marque dépend beaucoup de la personne. Chez un grand nombre, je suppose que la marque a peu d'effet en dehors de contribuer à leur honte, leur chagrin et leur humiliation. Chez d'autres, il se peut qu'elle augmente leur indocilité, leur hostilité. Par ailleurs, j'ai connu plusieurs cas où une femme fière, insolente, même de grande intelligence, qui a résisté à un maître jusqu'au contact même du fer, une fois marquée devient aussitôt une Esclave de Plaisir passionnée et docile. Mais, tout compte fait, je ne sais pas si la marque est employée surtout pour son effet psychologique ou non. Peut-être est-ce simplement une commodité pour les marchands qui ont besoin de moyens de ce genre pour retrouver les esclaves enfuis - faute de quoi cela constituerait un risque onéreux pour leur commerce. Quelquefois, je pense que le fer est seulement une survivance anachronique d'un âge plus arriéré au point de vue technologique.

Une chose, en tout cas, était claire. La pauvre créature devant moi ne voulait pas du fer.

J'étais désolé pour elle.

Le séide du marchand retira un autre fer du feu. Il l'examina attentivement de son oeil unique. Il était chauffé à

blanc. L'homme fut satisfait.

La jeune femme se recula contre l'arbre, le dos collé à sa rude écorce blanche. Ses poignets et ses chevilles tiraient sur les chaînes qui les attachaient derrière l'arbre. Sa respiration était spasmodique, elle tremblait. Il y avait de la terreur dans ses yeux bleus. Elle poussait de petits cris plaintifs. Tout autre son qu'elle pouvait émettre était étouffé par le bâillon de cheveux.

Le séide du marchand enserra de son bras gauche la cuisse de la jeune fille, qu'il maintint immobile.

— Ne t'agite pas, ma doucette, dit-il non sans gentillesse. Tu risques d'abîmer la marque. (Il parlait d'une voix apaisante, comme pour la calmer.) Tu veux une jolie marque bien nette, hein? Cela améliorera ton prix tu auras un meilleur maître. Le fer était maintenant brandi pour la soudaine et ferme application.

Je remarquai que le délicat duvet doré sur sa cuisse, proximité du fer, se recroquevillait et noircissait. Elle ferma les yeux et se raidit dans l'attente de la rusque et inévitable douleur fulgurante.

— Ne la marque pas ! m'écriai-je.

L'homme tourna la tête, surpris.

Les yeux pleins de terreur de la jeune femme s'ourent, me regardèrent avec une expression interrotrice.

— Pourquoi ça ? demanda l'homme.

— Je l'achèterai, dis-je.

Le séide du marchand se redressa et m'examina avec curiosité. Il se tourna vers les tentes en forme de dôme.

« Targo ! » appela-t-il. Puis il replongea le fer dans le brasero. Le corps de la jeune femme s'affaissa dans les chaînes. Elle s'était évanouie.

Sortant d'une des tentes en dôme, un homme s'aprocha, gras, de petite taille, vêtu d'une tunique flottante en soie à

larges raies jaunes et bleues et portant bandeau de même étoffe - Targo le Marchand d'Esclaves, le maître de cette petite caravane. Il était chaussé de sandales pourpres dont les lanières étaient garnies de perles. Ses doigts épais étaient couverts de bagues qui scintillaient quand il bougeait les mains. Autour du cou, à la façon d'un intendant, il portait des pièces de monnaie percées, enfilées sur un fil d'argent. Au lobe de chacune de ses oreilles, petites et rondes, pendait une énorme boucle, un pendentif de saphir sur une tige d'or. Son corps avait été enduit récemment de baume, et je supposai qu'il avait dû être baigné dans sa tente quelques instants plus tôt à peine, plaisir dont sont amateurs les maîtres de caravanes à la fin d'une étape chaude et poussiéreuse. Ses cheveux longs et noirs sous le bandeau de soie jaune et bleu étaient peignés et luisaient. Ils me rappelaient le pelage soigné et brillant d'un urt apprivoisé.

—

Bonjour, Maître, dit Targo avec un sourire en inclinant son buste de son mieux, jugeant hâtivement l'étranger inattendu qui se tenait devant lui.

Puis il se tourna vers l'homme qui surveillait les fers. Sa voix était à présent tranchante et désagréable.

— Que se passe-t-il, ici ?

L'individu grisonnant me désigna.

—

Il ne veut pas que je marque la jeune femme, expliqua-t-il. Targo me regarda, ne comprenant pas bien.

—
Mais pourquoi ? demanda-t-il.

Je me sentis idiot. Que pouvais-je dire à ce marchand, ce spécialiste en trafic de chair humaine, cet homme d'affaires, fidèle observant des anciennes traditions et pratiques de son métier ? Pouvais-je lui dire que je ne voulais pas qu'on fasse du mal à cette jeune femme ? Il m'aurait cru fou. Pourtant, quelle autre raison avais-je ?

Me trouvant stupide, je lui dis la vérité :

— Je ne veux pas la voir souffrir.

Targo et le maître grisonnant des fers échangèrent un coup d'oeil.

—

Mais ce n'est qu'une esclave, fit remarquer Targo.

—

Je sais, dis-je.

L'homme grisonnant prit la parole :

—

Il a dit qu'il voulait l'acheter.

—

Ah ! fit Targo dont les petits yeux brillèrent. C'est différent. (Une expression de grande tristesse transforma alors la boule grasse de sa figure.) Mais il est dommage qu'elle soit si chère.

— Je n'ai pas d'argent, déclarai-je.

Targo me dévisagea, interloqué. Son petit corps boulot se contracta comme un poing replet. Il était furieux. se tourna vers l'homme grisonnant et cessa de me garder.

--Marque la femme ! ordonna-t-il.

L'homme grisonnant s'agenouilla pour retirer du brasero un des fers.

Mon épée s'enfonça d'un demi-centimètre dans le ventre du marchand.

— Ne marque pas la femme ! dit Targo.

Obéissant, l'autre rejeta le fer dans le feu. Il remarqua que mon épée était sur le ventre de son maître, mais il n'en parut pas autrement troublé.

—
Faut-il appeler les gardes ? demanda-t-il.

— Je doute qu'ils puissent arriver à temps, déclarai-je posément.

— N'appelle pas les gardes ! ordonna Targo, qui transpirait à présent.

— Je n'ai pas d'argent, repris-je, mais j'ai ce fourreau. Le regard de Targo bondit vers le fourreau et alla d'une émeraude à l'autre. Ses lèvres remuèrent en silence. Il comptait. Il en compta six.

—
Peut-être pouvons-nous conclure un arrangeent, dit-il. Je remis l'épée au fourreau.

Targo s'adressa sèchement à l'homme grisonnant

— Ranime l'esclave !

En grommelant, l'homme alla emplir d'eau un seau en cuir dans le petit torrent voisin du camp. Targo et moi restâmes face à face jusqu'au retour de l'homme, le seau suspendu par ses courroies à son épaule.

Il lança le seau d'eau froide, issue des neiges fondues des Sardar, sur la jeune femme enchaînée qui s'ébroua, frissonna, ouvrit les yeux.

De sa démarche dandinante, Targo s'approcha de la jeune femme et plaça sous son menton un pouce orné d'une bague avec un gros rubis pour lui redresser la tête.

— Une vraie beauté, déclara Targo, et parfaitement dressée depuis des mois dans les parcs d'esclaves d'Ar.

Derrière Targo, je vis l'homme grisonnant secouer négativement la tête.

— Et, ajouta Targo, anxieuse de plaire.

Derrière lui, l'homme cligna de son oeil mort et étouffa un reniflement.

—
Aussi douce qu'une colombe, aussi docile qu'un chaton, continua Targo.

Je glissai la lame de mon épée entre la joue de la jeune femme et les cheveux qui la bâillonnaient. Je relevai l'épée et les cheveux s'envolèrent de la lame aussi légèrement que s'ils avaient été faits d'air.

La jeune femme fixa ses yeux sur Targo.

- Espèce de sale gros urt ! dit-elle d'une voix sifflante.

— Tais-toi, tharlarionne ! s'exclama-t-il.

—

Je ne crois pas qu'elle vaille grand-chose, commentai-je.

—

Ô Maître ! s'écria Targo dans une envolée de tunique destinée à marquer son incrédulité que je puisse émettre une telle idée. J'ai payé moi-même cent tarnets d'argent pour elle. Derrière Targo, l'homme grisonnant leva vivement ses doigts qu'il ouvrit et referma cinq fois.

—

Je doute, répliquai-je à Targo, qu'elle en vaille plus de cinquante.

Targo parut stupéfait. Il me regarda avec une considération nouvelle. Peut-être avais-je été autrefois dans le métier ? En fait, cinquante tarnets d'argent est un prix extrêmement élevé, ce qui indiquait que la jeune femme était probablement de Haute Caste en même temps que très belle. Une femme ordinaire, de Basse Caste, fraîche et avenante mais inexpérimentée, pouvait, suivant le marché, se vendre aussi bas que cinq tarnets ou jusqu'à trente tarnets.

—

Je te donnerai deux des pierres de ce fourreau en échange, déclarai-je.

À vrai dire, je n'avais aucune idée de la valeur des pierres, et je ne savais pas si l'offre était raisonnable ou non. Je parcourus du regard avec contrariété les bagues de Targo et les saphirs qui pendaient à ses oreilles et je compris qu'il serait meilleur juge de leur valeur que moi.

— Absurde ! s'exclama Targo en secouant la tête avec véhémence.

Je me dis qu'il ne bluffait pas, car comment aurait-il su que je ne connaissais pas la valeur réelle des pierres ?

Comment saurait-il que je ne les avais pas achetées et fait sertir moi-même sur le fourreau ?

— Tu es dur en affaires, ripostai-je. Quatre...

— Puis-je voir le fourreau, Guerrier ? demanda-t-il.

— Certes.

Je le détachai du boudrier et le lui tendis. L'épée, je la gardai, nouant les courroies du fourreau entre lesquelles je passai la lame.

Targo examina les pierres avec satisfaction.

— Pas mal, mais pas assez...

Je feignis l'impatience.

— Alors, montre-moi tes autres femmes ! dis-je.

Je vis que cela déplaisait à Targo qui, apparemment, souhaitait débarrasser sa chaîne de la jeune blonde. Peut-être était-elle insupportable ou dangereuse à garer pour quelque autre raison.

— Montre-lui les autres, suggéra l'homme grisonnant. Celleci ne veut même pas dire : « Achète-moi, Maître. »

Targo lança un regard furieux à l'homme qui, riant sous cape, s'agenouilla pour surveiller les fers dans le brasero. Avec humeur, Targo se dirigea le premier vers la clairière herbue au milieu du petit bois.

Il claqua vivement des mains à deux reprises, et il y eut une galopade et une bousculade de corps ponctuées par le glissement de la chaîne dans les anneaux de cheville. Les jeunes femmes vêtues de la camisk s'agenouillèrent alors toutes dans la posture de l'Esclave de Plaisir, alignées entre les deux arbres auxquels la chaîne était attachée. Lorsque je passais devant, chacune levait audacieusement les yeux vers moi et disait :

— Achète-moi, Maître.

Beaucoup étaient belles, et je me dis que, si la chaîne était petite, elle était bien fournie, et qu'à peu près n'importe qui pouvait y trouver une femme à son goût. C'étaient des créatures splendides, débordant de vitalité, dont bon nombre étaient sûrement rompues à réjouir les sens d'un maître. Et de nombreuses cités de Gor étaient représentées dans cette chaîne, que l'on appelle parfois le Collier du Marchand d'Esclaves. Il y avait une blonde de la haute Thentis ; une fille à la peau sombre dont la chevelure noire tombait jusqu'à

ses chevilles qui venait de la Cité de Tor, dans le désert ; des filles des rues misérables de Port Kar dans le delta du Vosk ; même des filles des hauts cylindres de la Glorieuse Ar ellemême. Je me demandai combien d'entre elles étaient nées esclaves et combien avaient été libres naguère.

Et quand je m'arrêtais devant chaque beauté de cette chaîne, et que je rencontrais ses regards et entendais son

« Achète-moi, Maître », je me demandais pourquoi je ne l'achèterais pas, pourquoi je ne la libérerais pas de préférence à l'autre jeune femme. Est-ce que ces merveilleuses créatures, dont chacune portait la marque gracieuse de l'esclavage, ne le méritaient pas autant qu'elle ?

— Non, dis-je à Targo, je ne veux acheter aucune de celles-là. Je fus fort surpris d'entendre un soupir de désappointement, pour ne pas dire de déception aiguë, courir le long de la chaîne. Deux des jeunes femmes, celle de Tor et une des filles d'Ar, se mirent à pleurer, la tête enfouie dans leurs mains. Je regrettai de les avoir regardées.

Réflexion faite, je m'avisai que la chaîne n'est pas, en fin de compte, l'idéal pour une jeune femme pleine de vie se sachant par sa marque destinée à l'amour, que chacune d'elles doit espérer trouver un homme qui tienne assez à elle pour l'acheter, que chacune doit être anxieuse de suivre un homme dans

sa demeure, de porter son collier et ses chaînes, d'apprendre sa force et son coeur et qui lui enseigne les délices de la soumission. Plutôt les bras d'un maître que l'acier froid de l'anneau de cheville.

Lorsque les jeunes femmes m'avaient dit: « Achète-moi, Maître », ce n'était pas simplement une phrase rituelle. Elles voulaient être vendues - à moi ou, je suppose, à n'importe qui les sortirait de la chaîne détestée de Targo.

Ce dernier semblait soulagé. Me prenant par le coude, il me ramena vers l'arbre où la jeune femme blonde était agenouillée dans ses chaînes.

Tout en la regardant, je me demandai pourquoi elle et pas une autre, ou même pourquoi qui que ce soit ? Quelle importance cela aurait-il si sa cuisse à elle aussi portait cette marque gracieuse ? Je me dis que c'était surtout à

l'institution de l'esclavage que je faisais objection et que cette institution ne serait pas modifiée parce que j'aurais libéré

une seule femme sur une impulsion sentimentale stupide. Elle ne pourrait naturellement pas venir avec moi dans les Monts Sardar et, quand je l'abandonnerais, seule et sans protection, elle serait vite la proie d'un animal ou se trouverait bientôt à nouveau dans la chaîne d'un autre marchand d'esclaves. Oui, me dis-je, c'est ridicule.

— J'ai décidé de ne pas l'acheter, déclarai-je.

Alors, chose bizarre, la jeune femme leva la tête et me regarda dans les yeux. Elle s'efforça de sourire. Ses paroles furent faibles mais énoncées clairement et sans erreur possible :

— Achète-moi, Maître !

--Ah ! s'exclama l'homme grisonnant, et même Targo le Marchand d'Esclaves fut déconcerté.

C'était la première fois que la jeune femme prononçait la phrase rituelle.

Je l'examinai et vis qu'elle était vraiment belle, mais je remarquai surtout que ses yeux suppliaient les miens. Alors, ma résolution raisonnable de l'abandonner se dissipa et je cédaï, comme cela m'était déjà arrivé dans le passé, à une impulsion sentimentale.

—

Prends le fourreau, dis-je à Targo. Je l'achète !

—

Et le casque ! réclama Targo.

— D'accord.

Il saisit le fourreau et la joie avec laquelle il l'empoigna me dit que, dans son esprit, j'avais été roulé au maximum dans ce marché. Presque comme s'il se ravisait, il m'arracha le casque de la main. Lui et

moi savions qu'il ne valait pas grand-chose. Je souris tristement en moi-même. Je n'étais guère habile en ces sortes de choses, mais peut-être que si j'avais mieux connu la valeur des pierres...

Les yeux de la jeune femme étaient fixés sur les miens, essayant sans doute d'y lire quel serait son sort, car son destin était maintenant entre mes mains puisque j'étais son maître.

Les coutumes de Gor sont étranges et cruelles, pensai-je, puisque six petites pierres vertes pesant peut-être à peine deux onces et un casque bosselé peuvent acheter un être humain.

Targo et l'homme grisonnant étaient allés vers la tente en forme de dôme chercher les clés des chaînes de la jeune femme.

—

Comment t'appelles-tu ? demandai-je à celle-ci.

—

Une esclave n'a pas de nom, répondit-elle. Tu peux m'en donner un si tu veux.

Sur Gor, l'esclave - n'étant pas légalement une personne

- n'a pas de nom en propre, tout comme sur Terre nos animaux domestiques qui ne sont pas des personnes devant la loi n'ont pas de nom. En fait, du point de vue goréen, une des choses les plus terribles de l'esclavage, c'est qu'on perd son nom. Ce nom que l'on a eu de naissance, par lequel on s'est appelé et connu, ce nom qui est une si grande part de la conception de soi, de sa véritable et intime identité - ce nom disparaît.

—

Je crois comprendre que tu n'es pas née esclave, dis-je. Elle sourit et secoua la tête.

—

Non.

—

Je ne demande pas mieux que de t'appeler par le nom

que tu portais quand tu étais libre, déclarai-je.

—

Tu es bon, répondit-elle.

—

Quel était ton nom quand tu étais libre ? questionnai-je.

— Lara.

—

Lara ? m'exclamai-je.

—

Oui, Guerrier, Est-ce que tu ne me reconnais pas ?

J'étais Tatrix de Tharna.

LES CORDES JAUNES

Quand ses chaînes lui eurent été enlevées, je soulevai la jeune femme dans mes bras et la portai dans une des tentes en forme de dôme qui m'avait été désignée.

Nous devions attendre là que son collier soit gravé. Le sol de la tente était recouvert de tapis épais, colorés, et l'intérieur était décoré de nombreuses tentures en soie. La lumière était fournie par une lampe de ivre à huile de tharlarion qui se balançait au bout trois chaînes. Des coussins étaient éparpillés sur les tapis. Près d'une des parois de la tente se trouvait un Chevalet de Plaisir avec ses courroies.

Je posai doucement la jeune femme à terre. Elle regarda le chevalet.

— Pour commencer, tu te serviras de moi, n'est-ce ? dit-elle.

— Non, répliquai-je.

Elle s'agenouilla alors à mes pieds et posa la tête sur le tapis, rejetant sa chevelure par-dessus sa tête pour découvrir son cou.

— Frappe, dit-elle.

Je la remis debout.

— Ne m'as-tu pas achetée pour me tuer ? demanda-t-elle, désorientée.

— Non. Est-ce pour cela que tu m'as dit : « Achète-moi, Maître,, ?

—

Je le pense. Je crois que je voulais que tu me tues, (Alors, elle me regarda :) Mais je n'en suis pas certaine.

—

Pourquoi voulais-tu mourir ? questionnai-je.

—

Moi qui ai été Tatrix de Tharna, répliqua-t-elle, les yeux baissés, je ne voulais pas vivre en esclave.

—

Je ne te tuerai pas.

— Donne-moi ton épée, Guerrier, et je me jeterai dessus.

— Non.

—
Ah, c'est vrai, les Guerriers n'aiment pas avoir sur leur épée le sang d'une femme.

—
Tu es jeune, dis-je... belle et pleine de vie. Chasse de ton esprit les Cités de Poussière.

Elle eut un rire amer.

— Pourquoi m'as-tu achetée ? Tu veux certainement exercer ta vengeance ? As-tu oublié que c'est moi qui t'ai mis sous le joug, qui t'ai fouetté, qui t'ai condamné aux Divertissements de Tharna, qui t'aurais livré au tarn ? Que c'est moi qui t'ai trahi et envoyé aux Mines de Tharna ?

— Non, dis-je, le regard durci, je n'ai pas oublié !

— Moi non plus ! répliqua-t-elle fièrement, soulignant ainsi qu'elle ne me demanderait rien et n'attendait rien de moi, pas même sa vie.

Elle se tenait courageusement devant moi, pourtant si impuissante, totalement à ma merci. Elle se serait tenue ainsi devant un larl des Voltaï. Il était important pour elle de bien mourir. Je l'admirai pour cela et la trouvai très belle dans son désespoir et son défi. Sa lèvre inférieure frémissait, quoique de façon à peine visible. Elle la mordit presque imperceptiblement afin de maîtriser ce tremblement de peur que je ne le remarque. Je la jugeai merveilleuse. Il y avait sur ses lèvres une petite goutte de sang. Je secouai la tête pour chasser l'envie que je ressentais de goûter avec ma langue le sang de ses lèvres, de l'essuyer sur sa bouche par un baiser. Je me contentai de dire :

— Je ne désire pas te faire de mal. Elle me dévisagea, ne comprenant pas.

— Pourquoi m'as-tu achetée ?

—
Je t'ai achetée pour te libérer.

—
Tu ne savais pas alors que j'étais la Tatrix de Tharna, ironisa-t-elle.

— Non.

—
Maintenant que tu le sais, que vas-tu faire de moi ? Est-ce que ce sera l'huile de tharlarion ? Me jetteras-tu à des plantes-sangsues ? M'attacheras-tu à un poteau pour servir de pâture à ton tarn ? M'utiliseras-tu pour appâter un piège à sleen ?

Je ris, et elle me regarda, déconcertée.

—
Eh bien ? insista-t-elle.

—
Tu m'as donné beaucoup à réfléchir, admis-je.

— Que vas-tu faire de moi ?

—
Te libérer.

Elle recula, incrédule. Ses yeux bleus étaient pleins d'étonnement, puis ils brillèrent de larmes. Ses épaules étaient secouées par les sanglots.

Je passai mes bras autour de ses épaules graciles et, à ma stupéfaction, celle qui avait porté le masque doré de Tharna, celle qui avait été Tatrix de cette ville grise, mit sa tête contre ma poitrine et pleura.

—
Non, dit-elle, je ne mérite que d'être une esclave.

—
Ce n'est pas vrai ! protestai-je. Rappelle-toi, tu as dit un jour à un homme de ne pas me battre. Rappelle-toi, tu as dit un jour que c'était difficile d'être la Première à Tharna. Rappelle-toi qu'un jour tu as contemplé un champ de talenders et j'ai été trop obtus, trop stupide pour te parler. Elle était dans mes bras, ses yeux pleins de larmes levés vers les miens.

— Pourquoi m'as-tu ramenée à Tharna ?

— Pour t'échanger contre la liberté de mes amis.

— Et non pour l'argent et les bijoux de Tharna ?

— Non, dis-je.

Elle s'écarta.

— Ne suis-je pas belle ?

Je la contemplai.

— Tu es vraiment belle... si belle que mille guerriers donneraient leur vie pour voir ton visage, si belle que cent cités se ruineraient pour toi.

—
Plairais-je à... une bête?

—
Ce serait une victoire pour un homme de t'avoir sur sa chaîne.

—
Et pourtant, Guerrier, tu ne voulais pas me garder... tu as menacé de me faire monter sur le billot et de me vendre à

un autre.

Je restai silencieux.

—
Pourquoi ne me garderais-tu pas pour toi ? C'était une question audacieuse, étrange venant de cette jeune femme qui avait été Tatrix de Tharna.

—
J'aime Talena, fille de Marlenus qui fut Ubar d'Ar.

—
Un homme peut avoir plusieurs esclaves, dit-elle dédaigneusement. Dans tes Jardins de Plaisir - où qu'ils puissent être - certainement de nombreuses belles captives portent ton collier.

— Non, répliquai-je.

— Tu es un étrange guerrier...

Je haussai les épaules.

Elle se campa audacieusement devant moi.

— Ne veux-tu pas de moi ?

—
Te voir, c'est te vouloir, reconnus-je.

—
Alors, prends-moi, fut son défi. Je suis à toi.

Je baissai les yeux vers le tapis, me demandant comment m'expliquer avec elle.

—
Je ne comprends pas, dis-je.

—
Les bêtes sont stupides ! s'exclama-t-elle.

Après cette incroyable sortie, elle se dirigea vers une des parois de la tente et appuya brusquement son visage contre une des tentures qu'elle avait saisie dans son poing. Elle se retourna, toujours cramponnée à la tenture. Ses yeux étaient pleins de larmes mais aussi de colère.

—
Tu m'as ramenée à Tharna ! s'écria-t-elle d'un ton presque accusateur. Pour l'amour de mes amis, expliquai-je.

— Et l'honneur ! dit-elle.

—
Peut-être aussi l'honneur, admis-je.

—
Je hais ton honneur ! s'exclama-t-elle.

—
Certaines choses sont plus fortes même que la beauté
d'une femme.

—
Je te déteste !

—
J'en suis désolé.

Lara rit, d'un petit rire triste, et s'assit sur le tapis contre la paroi de la tente, les genoux repliés sous le menton.

— Je ne te déteste pas, tu sais, reprit-elle.

—
Je sais.

—
Mais je t'ai détesté... je t'ai haï. Quand j'étais Tatrix de Tharna, je t'ai haï. Follement !

Je restai silencieux. Je comprenais qu'elle disait la vérité. J'avais perçu ces sentiments violents l'animer, sans en deviner les raisons.

— Sais-tu, Guerrier, pourquoi, moi qui ne suis à présent qu'une misérable esclave, je t'ai tant haï ?

— Non.

— Parce que, lorsque je t'ai vu pour la première fois, je te connaissais déjà par un millier de rêves interdits. (Ses yeux cherchèrent les miens. Elle reprit à mi-voix :) Dans ces rêves, je siégeais orgueilleusement au sein de mon Palais, entourée de mon Conseil et de mes guerriers lorsque, brisant le toit comme du verre, un grand tarn descendait, chevauché par un guerrier casqué. Il dispersait mon Conseil et battait mes armées, s'emparait de moi, me dévêtait, m'attachait nue en travers de sa selle puis, avec un grand cri, il m'emportait dans sa cité et moi, qui avais été la fière Tatrix de Tharna, je portais sa marque et son collier !

— Ne redoute pas ces rêves, dis-je.

—

Et dans cette cité, continua-t-elle les yeux brillants, il mettait des clochettes à mes chevilles et m'habillait de soies de danse. Je n'avais pas le choix, tu comprends. Je devais faire ce qu'il voulait. Et quand j'étais incapable de danser plus longtemps, il me saisissait dans ses bras et, comme un animal, me, forçait à satisfaire sa jouissance.

—

C'était un rêve cruel, répondis-je.

Elle rit et s'empourpra de honte.

--Non, ce n'était pas un rêve cruel.

--Je ne comprends pas...

—

Dans ses bras, j'apprenais ce que Tharna ne pouvait pas enseigner. Dans ses bras, j'apprenais à partager la splendeur ardente de sa passion. Dans ses bras, je prenais conscience des montagnes, des fleurs, du cri des tarns sauvages, du contact des griffes de larl. Pour la première fois de ma vie, mes sens étaient éveillés... pour la première fois, je sentais bouger les vêtements sur mon corps; pour la première fois, je remarquais comment un oeil s'ouvre et ce qu'est vraiment le contact d'une main... et je sus alors que je n'étais ni plus ni moins que lui ou n'importe quelle autre créature vivante et que je l'aimais !

Je ne dis rien.

Je n'aurais pas voulu renoncer à son collier pour tout l'or et l'argent de Tharna, ni pour toutes les pierres de ses remparts gris, reprit-elle.

— Mais, dans ce rêve, tu n'étais pas libre, objectai-je. —

Étais-je libre dans Tharna ?

Je baissai les yeux sur le dessin compliqué du tapis, sans rien dire.

Bien entendu, reprit-elle, puisque je portais le masque de Tharna, j'écartais ce rêve de moi. Je le détestais. Il me terrifiait. Il me rappelait que même moi, la Tatrix, j'étais de la même nature indigne que les bêtes. (Elle sourit.) Quand je t'ai vu, Guerrier, j'ai pensé que tu étais peut-être le guerrier de ce rêve. Voilà pourquoi je t'ai haï et j'ai voulu t'anéantir parce que tu me menaçais, moi et tout ce que j'étais et, en même temps que je te haïssais, je te redoutais et te désirais. Je levai les yeux, surpris.

Oui, répéta-t-elle. Je te désirais. (Sa tête se courba et sa voix devint presque inaudible.) Quoique Tatrix de Tharna, j'aurais voulu me coucher à tes pieds sur le tapis écarlate. J'aurais voulu être attachée avec des cordes jaunes. Je me rappelai qu'elle avait parlé de tapis et de cordes dans la Salle du Conseil de Tharna lorsqu'elle avait paru flamber de colère, lorsqu'on aurait dit qu'elle voulait m'arracher la chair des os à coups de fouet.

Quelle est la signification du tapis et des cordes ?

demandai-je.

Autrefois, à Tharna, les choses étaient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, répliqua Lara.

Alors, dans la tente du marchand d'esclaves, Lara, naguère Tatrix de Tharna, me raconta les grandes lignes de l'étrange histoire de sa cité. Au début, Tharna ressemblait aux autres cités de Gor, où les femmes jouissaient de trop peu de considération et avaient trop peu de droits. En ce temps-là, une partie des Rites de Soumission, tels qu'on les pratiquait à Tharna, consistait à dévêtir et à attacher la captive avec des cordes jaunes et à la placer sur un tapis écarlate; le jaune de la corde était un rappel symbolique des talenders, une fleur souvent associée à la beauté et à l'amour féminins, l'écarlate du tapis étant un rappel symbolique du sang et peut-être de la passion.

Celui qui avait capturé la jeune femme mettait son épée sur sa poitrine et prononçait la formule sacramentelle de l'asservissement. C'étaient les derniers mots qu'elle entendait comme femme libre.

Pleure, Libre Jeune Fille.

Souviens-toi de ta fierté et pleure.

Souviens-toi de ton rire et pleure.

Rappelle-toi que tu étais mon ennemie et pleure. Maintenant, tu es ma captive impuissante. Rappelle-toi que tu t'es dressée contre moi. Maintenant tu es étendue à mes pieds. Je t'ai liée avec des cordes jaunes.

Je t'ai placée sur le tapis écarlate.

Ainsi, suivant les lois de Tharna, je te proclame mienne. Rappelle-toi que tu étais libre.

Sache que tu es à présent mon esclave.

Pleure, Jeune Esclave.

À ce moment, le ravisseur détachait les chevilles de la jeune fille et complétait le rite. Quand elle se relevait pour le suivre, elle était, à ses propres yeux comme à ceux de l'homme, son esclave.

Après un certain temps, cette cruelle coutume tomba en désuétude et l'on en vint à considérer plus raisonnablement et humainement les femmes de Tharna. En fait, par leur amour et leur tendresse, elles enseignèrent à leurs ravisseurs qu'elles aussi étaient dignes de respect et d'affection. Et, naturellement, au fur et à mesure que les ravisseurs s'attachaient à leurs esclaves, le désir de les subjuguier diminua, car peu d'hommes continuent longtemps à vouloir asservir une créature qu'ils aiment sincèrement, sauf peut-être quand ils craignent de la perdre si elle était libre. Mais, à mesure que le statut de ces femmes devenait plus noble et moins clairement défini, le jeu subtil des forces de domination et de soumission instinctif dans tout le monde animal se mit en branle.

L'équilibre du respect mutuel est toujours délicat et, d'après les statistiques, il est improbable qu'il puisse être maintenu longtemps dans toute une - population. En conséquence, exploitant peu à peu, peut-être inconsciemment, les occasions procurées par l'éducation des enfants et l'attachement de leurs compagnons, les femmes de Tharna améliorèrent considérablement leur condition au fil des générations, ajoutant aussi à leur pouvoir social la puissance économique de fonds et d'héritages divers. Par la suite, en grande partie grâce au conditionnement des jeunes et au contrôle de l'éducation, ces supériorités que la femme possède naturellement en sont venues à s'accroître aux dépens de celles de l'homme. Et tout comme dans notre monde à nous il est possible d'amener des populations entières à croire ce qui, du point de vue d'un autre peuple, paraît incompréhensible et absurde, de même à Tharna hommes et femmes en arrivèrent avec le temps à croire les mythes et les déviations qui avantageaient la domination féminine. Et c'est ainsi que, petit à petit, et sans qu'on le remarque, la gynécocratie a été instaurée à Tharna et respectée avec tout le poids de la tradition et des coutumes, ces liens invisibles plus pesants que des chaînes car on ne se rend pas compte qu'ils existent.

Cependant cette situation - si viable socialement qu'elle ait pu être pendant des générations - n'est pas vraiment créatrice de bonheur humain. En vérité, elle n'apparaît pas nettement comme préférable à l'éthos dominé par l'homme de la plupart des cités goréennes, qui a aussi, bien sûr, ses côtés regrettables. Dans une cité comme Tharna, les hommes, auxquels on apprend à se considérer comme des animaux, des êtres inférieurs, parviennent rarement au respect complet d'eux-mêmes essentiel à

une véritable virilité. Mais ce qui est encore plus étrange, c'est que les femmes de Tharna ne semblent pas heureuses sous ce régime gynécocratique. Bien qu'elles méprisent les hommes et se félicitent de leur statut plus élevé, j'ai l'impression qu'elles manquent aussi au respect de soi. En haïssant leurs hommes, elles se haïssent elles-mêmes.

Je me suis parfois demandé si l'homme, pour être vraiment homme, ne doit pas dominer la femme et si la femme, pour être vraiment femme, ne doit pas se savoir dominée. Je me suis demandé jusqu'à quand on pourra continuer à Tharna à vouloir enfreindre les lois de la nature, si lois il y a. Je me suis rendu compte à quel point les hommes de Tharna désiraient enlever son masque à une femme, et je pense que bien des femmes rêvaient de se le voir ôter. S'il devait jamais y avoir une révolution dans les mœurs de Tharna, je plaindrais les femmes - tout au moins au début - car elles seraient la cible des frustrations accumulées depuis des générations. Si la situation basculait à Tharna, les choses iraient loin. Peut-être même jusqu'au tapis écarlate et aux cordes jaunes.

Nous entendîmes la voix de Targo près de la tente.

À ma grande surprise, Lara se jeta à genoux, dans la position de l'Esclave de Plaisir, et baissa la tête d'un air soumis.

Targo fit irruption dans la tente, un petit ballot sous le bras, et remarqua avec satisfaction la posture de la jeune femme.

— Eh bien, Maître, dit-il, elle apprend vite avec toi, à ce qu'il paraît! (Il me regarda d'un air rayonnant.) J'ai liquidé toutes les formalités. Elle est à toi. (Il me fourra le paquet dans les mains. C'était une camisk pliée et, dans ses plis, il y avait un collier.) Un témoignage d'appréciation de ta transaction, déclara Targo. Je te les donne sans supplément.

Je ris sous cape. La plupart des marchands d'esclaves auraient fourni beaucoup plus. Je remarquai que Targo ne donnait même pas la livrée d'esclave habituelle de Gor, mais simplement une camisk, et qui avait visiblement déjà servi!

Targo fouilla ensuite dans la bourse qu'il portait au côté

et tendit deux cordelettes jaunes, d'environ cinquante centimètres chacune.

—

D'après le casque bleu, dit-il, j'ai vu que tu étais de Tharna.

—

Non, je ne suis pas de Tharna.

—

Ah, bah, répliqua Targo, tout le monde peut se tromper. Il jeta les cordelettes sur le tapis devant la jeune femme

— Je n'ai plus de fouet d'esclave, reprit-il en haussant les épaules tristement, mais ton ceinturon fera

aussi bien l'affaire.

— J'en suis sûr, rétorquai-je en lui rendant camisk et collier. Targo parut interloqué.

— Apporte-lui les vêtements d'une femme libre.

Targo en resta bouche bée.

— ... d'une femme libre, répétais-je.

Il jeta un coup d'oeil furtif vers le Chevalet de Plaisir, cherchant peut-être des taches de transpiration sur les courroies.

— Tu es sûr? demanda-t-il.

Je ris et fis pivoter le petit homme gras puis, une main sur le col de son vêtement et l'autre fermement placée en opposition, le projetai, trébuchant, vers l'issue de la tente. Il y rattrapa son équilibre et, ses boucles d'oreilles oscillant, se retourna pour me regarder comme si j'avais perdu la raison.

- Peut-être le Maître fait-il erreur ? suggéra-t-il.

— Peut-être.

— Dans le camp d'un honnête Marchand d'Esclaves, s'exclama Targo, où penses-tu que je puisse trouver des vêtements convenant à une femme libre ?

Je ris, et Targo sourit puis s'éloigna.

Combien de fois, songeai-je, des femmes libres, captives enchaînées, ont-elles été jetées à ses pieds dans la nuit pour être évaluées et achetées ? Combien de femmes libres ontelles échangé dans ce camp leurs riches vêtements contre une camisk et un anneau de cheville sur sa chaîne ?

Au bout de quelques instants, Targo rentra en trébuchant dans la tente, les bras chargés de vêtements. Il jeta le tout sur le tapis, le souffle court.

— Choisis, Maître, dit-il, et il sortit de la tente en secouant la tête.

Je souris et regardai Lara.

La jeune femme s'était relevée.

À ma grande surprise, elle alla vers les portes de la tente et les rabattit, les assujettissant en les attachant de l'intérieur.

Elle se tourna vers moi, haletante.

Elle était très belle sous la lampe, sur le fond des riches draperies de la tente.

Elle ramassa les deux cordeles jaunes et, les tenant dans ses mains, s'agenouilla devant moi dans la

posture de l'Esclave de Plaisir.

--Je vais t'affranchir, dis-je.

Humblement, elle me tendit les cordelettes pour que je les prenne, ses yeux brillants levés vers moi, suppliants.

—

Je ne suis pas de Tharna, dis-je.

—

Mais moi j'en suis, répliqua-t-elle.

Je vis qu'elle était à genoux sur un tapis écarlate.

—

Je vais t'affranchir, répétais-je.

—

Je ne suis pas encore libre, dit-elle.

Je restai silencieux.

—

Je t'en prie, implora-t-elle... Maître...

Et c'est ainsi que j'ai pris les cordes de ses mains et que, la même nuit, Lara, qui avait naguère été l'orgueilleuse Tatrix de Tharna, devint, suivant les antiques rites de sa cité, mon esclave - et une femme libre.

23

RETOUR À THARNA

En quittant le camp de Targo, nous avons, Lara et moi, grimpé sur une petite colline, nous arrêtant au sommet. Je voyais devant moi, à quelques pasangs de distance, les pavillons de la Foire d'En'Kara et, au-delà, les cimes menaçantes des Monts Sardar, inquiétantes, noires, vertigineuses. Derrière la Foire et avant les montagnes qui s'élevaient abruptement dans les plaines, j'apercevais le rempart de bois en rondins noirs, pointus en haut, qui séparait la Foire des montagnes.

Ceux qui veulent aller dans ces montagnes - hommes fatigués de la vie, jeunes idéalistes, opportunistes avides de trouver dans leurs profondeurs le secret de l'immortalité tous utilisent la porte à l'extrémité de l'avenue centrale de la Foire, une porte à deux battants en troncs noirs montée sur d'énormes gonds de bois, une porte qui s'ouvre par le milieu, découvrant les Monts Sardar au-

delà.

Comme nous étions sur la colline, j'entendis le lent tintement d'un lourd tube de métal creux qui indiquait que la porte noire s'était ouverte. Ce son triste et lent parvint jusqu'à la faible éminence où nous nous trouvions.

Lara était près de moi, habillée en femme libre, mais pas avec un Costume de Dissimulation. Elle avait raccourci et ajusté un des gracieux vêtements goréens qu'elle avait coupé

à hauteur du genou, réduisant aussi les manches, qui ne lui venaient plus qu'au coude. La tunique était jaune vif, et elle l'avait ceinturée à la taille par une écharpe écarlate. Ses pieds étaient chaussés de sandales de cuir rouge uni. Sur ses épaules, à ma suggestion, elle avait drapé un manteau de grosse laine. Il était écarlate. J'avais pensé qu'elle en aurait peut-être besoin pour avoir chaud. Je crois qu'elle avait songé à le prendre parce qu'il était assorti à son écharpe. Je souris intérieurement. Elle était libre.

J'étais content de la voir heureuse.

Elle avait refusé le Costume de Dissimulation qui est d'usage, affirmant qu'ainsi vêtue elle risquait de me créer plus de difficultés. Je n'avais pas discuté, car elle avait raison. En regardant ses cheveux d'or flotter derrière elle dans le vent et en voyant la beauté de ses traits joyeux, j'étais content qu'elle n'ait pas choisi - quelle qu'en fût la raison - de s'habiller de la manière traditionnelle. Cependant, si j'étais incapable de réprimer mon admiration pour cette jeune femme et la transformation qui s'était opérée en elle de froide Tatrix de Tharna en esclave humiliée puis en la glorieuse créature qui se tenait à présent près de moi, mes pensées se tournaient surtout vers les Monts Sardar, car je savais que je n'étais pas encore allé à

mon rendez-vous avec les Prêtres-Rois.

Je prêtai l'oreille au morne et lent tintement de la barre creuse.

— Quelqu'un est entré dans les montagnes, dit Lara. — Oui.

— Il va mourir, reprit-elle.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

Je lui avais parlé de la mission qui m'appelait dans les montagnes, de mon destin qui en dépendait. Elle avait déclaré, avec simplicité :

— J'irai avec toi.

Elle savait aussi bien que moi que ceux qui entrent dans ces montagnes ne reviennent pas. Elle connaissait aussi bien que moi, peut-être mieux, l'effrayant pouvoir des PrêtresRois. Pourtant elle avait dit qu'elle m'accompagnerait.

— Tu es libre, avais-je rappelé.

— Lorsque j'étais ton esclave, avait-elle riposté, tu aurais pu m'ordonner de te suivre. À présent que je

suis libre, je viendrai avec toi de mon plein gré.

Je regardai la jeune femme avec quelle fierté, mais aussi avec quelle grâce elle se tenait près de moi ! Je vis qu'elle avait cueilli sur la colline une fleur de talender et l'avait piquée dans ses cheveux.

Je secouai la tête.

Toute la force de ma volonté me tirait vers les montagnes, les Prêtres-Rois m'y attendaient, mais je ne pouvais y aller encore. Il était impensable que j'emmène cette jeune femme dans les Sardar où elle serait détruite comme je serais détruit, que je ruine cette jeune vie si récemment initiée à la splendeur des sens, qui venait seulement de s'éveiller au triomphe de la vie et des sentiments.

Qu'avais-je à mettre dans l'autre plateau de la balance?

Mon honneur; ma soif de vengeance, ma curiosité, ma frustration, ma fureur?

Je passai mon bras autour de ses épaules et l'entraînai au bas de la petite colline

Elle me regarda d'un air interrogateur.

— Il faudra que les Prêtres-Rois attendent, dis-je.

— Que vas-tu faire ?

— Te ramener sur le trône de Tharna.

Elle se dégagea, les yeux voilés de larmes.

Je la pris dans mes bras et l'embrassai doucement.

Elle leva vers moi des yeux humides de pleurs.

— Oui, dis-je, je le désire.

Elle appuya sa tête contre mon épaule.

— Ravissante Lara, pardonne-moi. (Je resserrai mon étreinte.) Je ne peux pas t'emmener dans les Monts Sardar. Je ne peux pas non plus te laisser ici. Tu serais tuée par les bêtes sauvages ou réduite à nouveau en esclavage.

— Es-tu vraiment obligé de me ramener à Tharna ?

demanda-t-elle. Je déteste Tharna.

— Je n'ai pas de cité où je puisse te conduire. Et je crois que tu peux transformer Tharna de telle façon que tu ne la détesteras plus.

— Que dois-je faire ?

— Cela, c'est à toi d'en décider.

Je l'embrassai.

Prenant sa tête dans mes mains, je la regardai au fond des yeux.

— Oui, dis-je avec fierté, tu es digne de régner. J'essuyai ses larmes.

— Pas de pleurs, dis-je, car tu es Tatrix de Tharna. Elle leva les yeux et me sourit, d'un sourire triste.

—

Bien sûr, Guerrier, il ne doit pas y avoir de pleurs... car je suis Tatrix de Tharna, et une Tatrix ne pleure pas. Elle retira le talender de ses cheveux.

Je me baissai pour ramasser la fleur à ses pieds et la remis en place.

— Je t'aime, dit-elle.

—

C'est dur d'être la Première à Tharna, répondis-je, et je l'emmenai au bas de la colline, à l'opposé des Monts Sardar. L'incendie qui s'était allumé dans les Mines de Tharna n'avait pas été éteint. La révolte des esclaves s'était propagée des Mines jusqu'aux Grandes Fermes. Les fers avaient été

brisés et les armes saisies. Des hommes en colère, munis de tous les outils de destruction qu'ils pouvaient trouver, rôdaient dans les campagnes, esquivant les sorties des soldats de Tharna, cherchant des greniers à piller, des bâtiments à brûler, des esclaves à libérer. La rébellion s'étendait de ferme en ferme, et les envois de marchandises à

la cité devinrent sporadiques, puis cessèrent. Ce que les esclaves ne pouvaient pas utiliser ou cacher, ils le coupaient ou le brûlaient.

À pas plus de deux heures de la petite colline où j'avais pris la décision de ramener Lara dans sa cité natale, le tarn nous avait rejoints, comme je l'avais pensé. De même qu'à la Colonne des Échanges, l'oiseau était resté dans le voisinage et maintenant, pour la seconde fois, sa patience était récompensée. Il se posa à cinquante mètres de nous, et nous courûmes à lui, moi d'abord, Lara derrière, craignant encore l'animal.

Ma joie était telle que j'étreignis le cou de ce monstre noir.

Ses yeux ronds flamboyants me regardèrent, ses grandes ailes se dressèrent et battirent l'air, son bec se leva vers le ciel et il lança le cri aigu des tarns.

Lara poussa une exclamation de terreur quand le monstre allongea le cou vers moi.

Je ne bougeai pas et son énorme et terrible bec se ferma doucement sur mon bras. Si le tarn avait voulu, d'un mouvement sec de sa tête formidable, il aurait pu m'arracher le bras.-Au contraire, son geste fut presque tendre. Je lui donnai une petite tape sur le bec, hissai Lara sur son large dos et sautai à côté d'elle.

De nouveau, l'indicible exaltation s'emparait de moi, et je crois que même Lara partageait mes sentiments.

— Rêne un ! criai-je, et le gigantesque corps du tarn s'élança une fois de plus dans le ciel.

Pendant ce vol, nombreux furent les champs de SaTarna carbonisés que nous avons vus au-dessous de nous. L'ombre du tarn glissait sur des bâtiments réduits à l'état de charpentes noircies, des enclos rompus d'où le bétail avait été chassé, des vergers qui n'étaient plus qu'arbres abattus dont les feuilles et les fruits étaient bruns et flétris. Sur le dos du tarn, Lara pleurait en voyant la désolation qui frappait son pays.

—
C'est cruel, ce qu'ils ont fait, dit-elle.

—
C'est cruel aussi, ce qu'on leur a fait, répliquai-je. Elle garda le silence.

L'armée de Tharna avait frappé çà et là, à des endroits signalés comme cachettes d'esclaves, mais, presque invariablement, elle n'avait rien trouvé, à part quelques ustensiles cassés, les cendres de feux de camp. Les esclaves, prévenus de l'approche des troupes par d'autres esclaves ou des paysans appauvris, supplantés par les Grandes Fermes, avaient réussi à s'échapper, mais pour attaquer au moment qu'ils choisiraient, quand ils seraient en force et qu'on ne les attendrait pas.

Les sorties des tarniers avaient plus de succès mais, dans l'ensemble, les bandes d'esclaves, maintenant presque des régiments, ne se déplaçaient que la nuit et se dissimulaient pendant le jour. Avec le temps, cela devint dangereux pour les petites formations de cavalerie de Tharna de les attaquer, de braver l'ouragan de projectiles qui semblait presque monter du sol même.

En effet, des embuscades étaient souvent organisées : un petit groupe d'esclaves se laissait poursuivre dans les défilés de la région accidentée autour de Tharna, où ceux qui les pourchassaient étaient assaillis par des cohortes cachées ; parfois des tarniers descendaient pour capturer un esclave mais se voyaient alors la cible des flèches d'une centaine d'hommes dissimulés dans des fosses masquées. Cependant, avec le temps, peut-être les bandes d'esclaves courageuses mais indisciplinées auraient-elles été

dispersées et détruites par les unités de Tharna; cependant, la véritable révolution qui avait commencé dans les mines et s'était étendue aux Grandes Fermes flambait maintenant dans la cité même. Non seulement les esclaves de la cité

brandissaient la bannière de la révolte, mais les hommes de Basse Caste, dont les frères ou les amis avaient été envoyés dans les mines ou utilisés pour les Divertissements, osaient enfin saisir les instruments de leur métier et se tourner maintenant contre les gardes et les soldats. On disait que la rébellion dans la cité était dirigée par un homme trapu, vigoureux, aux yeux bleus et aux cheveux coupés court, de la Caste des Forgerons.

Certains quartiers de la cité avaient été incendiés pour exterminer les éléments rebelles, et cet acte

cruel de répression n'avait abouti qu'à rallier aux dissidents les hommes troublés et indécis. On rapportait à présent que des secteurs entiers de la cité étaient aux mains des rebelles. Les masques d'argent de Tharna, quand ils l'avaient pu, s'étaient repliés dans les parties de la cité encore tenues par les soldats. Nombreux étaient ceux qu'on disait réfugiés dans l'enceinte même du palais royal. Le sort de ceux qui n'avaient pas échappé aux mains des rebelles était incertain.

C'est tard dans l'après-midi du cinquième jour que nous avons aperçu, au loin, les murs gris de Tharna. Nous n'avons pas été inquiétés ni interrogés par des patrouilles. Nous avons bien vu des tarniers et leurs montures ici et là parmi les cylindres, mais aucun ne vint nous interpeller.

En plusieurs endroits de la cité, de longues colonnes de fumée s'élevaient en spirale, puis s'effilochaient en de vagues franges sombres.

La porte principale de Tharna, béante, pendait sur ses gonds, et de petites silhouettes isolées entraient ou sortaient hâtivement. Il n'y avait pas de chariots tirés par des tharlarions ni de files de bûcherons ou de colporteurs se dirigeant vers la cité ou la quittant. À l'extérieur des remparts, plusieurs petits bâtiments avaient été incendiés. Sur les remparts mêmes, au-dessus de la porte, était tracée en lettres énormes la devise « Sa'ng-Fori », littéralement «

Sans Chaînes » mais peut-être mieux traduite simplement par « Liberté » ou « Indépendance ».

Nous avons fait poser le tarn sur les remparts près de la porte. Je libérerai l'oiseau. Il n'y avait à portée aucune tarnerie où l'enfermer et, d'ailleurs, même s'il y en avait eu, je ne l'aurais pas confié aux Gardiens de Tarns de Tharna. J'ignorais qui était ou non en rébellion. Ce que je désirais peut-être surtout, c'est que l'oiseau soit libre au cas où mes espoirs échoueraient lamentablement, au cas où la Tatrix et moi péririons dans quelque petite ruelle de Tharna.

Sur le haut du rempart, nous avons trouvé le corps recroquevillé d'un garde. Il remuait légèrement. On entendait une faible plainte. Il avait dû être laissé pour mort et, maintenant seulement, reprenait conscience. Son vêtement gris avec son épaulette écarlate était taché de sang. Je débouclai la jugulaire de son casque que j'enlevai doucement.

Un côté du casque avait été fendu, peut-être par un coup de hache. Les courroies, la garniture intérieure de cuir et la chevelure blonde du soldat étaient imbibées de sang. Il n'était guère plus qu'un gamin.

En sentant sur sa tête le vent qui soufflait sur les remparts, il ouvrit des yeux gris-bleu. Il tenta de saisir son arme, mais le fourreau avait été vidé.

— Ne bouge pas, lui dis-je en examinant la blessure. Le casque avait amorti le coup, mais la lame de l'instrument qui l'avait frappé avait éraflé le crâne, provoquant l'effusion de sang. Très probablement, la force du coup l'avait assommé et le sang avait fait croire à son adversaire que tout était fini. Celui-ci ne devait, apparemment, pas être un guerrier.

J'ai pansé la blessure avec un morceau de la tunique de Lara. Elle était propre et peu profonde.

— Ça s'arrangera très bien, lui dis-je.

Ses yeux allaient de l'un de nous à l'autre.

— Es-tu pour la Tatrix ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je.

— Je me suis battu pour elle, dit le garçon en se renversant sur mon bras. J'ai fait mon devoir.

Je compris qu'il avait rempli son devoir sans plaisir et que son coeur était peut-être avec les rebelles, mais que l'orgueil de sa Caste l'avait maintenu à son poste. En dépit de sa jeunesse, il avait la loyauté aveugle du Guerrier, loyauté que je respectais et qui n'était peut-être pas plus aveugle que celle qui m'avait parfois guidé moi-même. De tels hommes constituent des antagonistes redoutables, quand bien même leurs épées sont vouées à la plus méprisable des causes.

—

Tu n'as pas combattu pour la Tatrix, dis-je d'un ton calme.

Le jeune guerrier sursauta dans mes bras.

— Si, cria-t-il.

— Non, tu t'es battu pour Dorna la Fièvre, prétendante au trône de Tharna, une usurpatrice et une traîtresse.

Les yeux du guerrier s'écarruillèrent en nous regardant.

—

Voici, dis-je en désignant d'un geste la ravissante jeune femme auprès de moi, Lara, la véritable Tatrix de Tharna.

—

Oui, brave soldat de la Garde, dit Lara en posant avec douceur sa main sur le front du jeune homme comme pour l'apaiser, c'est moi, Lara.

Le garde se débattit dans mes bras, puis retomba en arrière, refermant les yeux sous l'effet de la souffrance.

— Lara, dit-il, les paupières closes, a été emportée par le tarnier des Divertissements.

— C'était moi, ce tarnier.

Les yeux gris-bleu s'ouvrirent lentement et me dévisagèrent un long moment puis, peu à peu, les traits du jeune soldat se transformèrent quand il me reconnut.

—

Oui, je me souviens.

— Le tarnier, dit Lara à mi-voix, m'a ramenée à la Colonne des Échanges. Là, j'ai été saisie par Dorna la Fièr et Thorn, son complice, qui m'ont vendue comme esclave. Le tarnier m'a libérée et ramenée maintenant à mon peuple.

—

J'ai combattu pour Dorna la Fièr, reprit le jeune homme, dont les yeux gris-bleu s'emplirent de larmes. Pardonne-moi, Tatrix légitime de Tharna, supplia-t-il. Et s'il n'y avait pas eu défense à lui, homme de Tharna, de la toucher, je crois qu'il lui aurait tendu la main. À la stupeur du jeune homme, Lara prit sa main dans la sienne.

—

Tu t'es bien conduit, dit-elle. Je suis fièr de toi, mon Garde.

Le jeune homme ferma les yeux, et son corps se détendit dans mes bras.

Lara me regarda, alarmée.

—

Non, il n'est pas mort. C'est seulement qu'il est jeune et a perdu beaucoup de sang.

—

Regarde ! s'écria la jeune femme en désignant le rempart.

Cinq ou six silhouettes grises, portant boucliers et lances, avançaient rapidement dans notre direction.

— Des soldats de la Garde, dis-je en dégainant mon épée. Tout à coup, je vis les boucliers bouger, se placer de biais par rapport à nous, et les bras droits se lever, lances en l'air, sans que change l'avance rapide des hommes. Encore une dizaine de pas, et les six lances fendraient l'air, projetées à cette allure vive et régulière.

Sans perdre une seconde, je passai l'épée dans mon ceinturon et attrapai Lara par la taille. En dépit de ses protestations, je la fis pivoter sur elle-même et la forçai à

courir à mon côté.

—

Attends ! supplia-t-elle. Je vais leur parler ! Je la saisis dans mes bras et courus.

Nous atteignions à peine l'escalier de pierre en spirale permettant de descendre du rempart que les six lances frappaient le mur au-dessus de nos têtes en faisant éclater la roche, leurs pointes réparties en un cercle d'un mètre de diamètre à peine.

Une fois arrivés au pied du rempart, nous nous sommes tenus près de sa base afin de ne pas offrir de cible à d'autres exercices de lancer. Je ne croyais d'ailleurs pas que les gardes lanceraient leurs armes du haut du rempart. Qu'ils manquent ou non leur coup, cela les obligerait à descendre pour les récupérer. Il était improbable qu'un petit groupe comme celui-là abandonne le haut du rempart pour courir après deux rebelles.

Nous commençâmes à nous frayer un chemin péniblement dans les rues sinistres et souillées de sang de Tharna. Certains bâtiments avaient été détruits. Des magasins étaient fermés par des palissades. Il y avait partout du désordre. Des détritiques brûlaient dans les caniveaux. Les rues étaient pratiquement vides à part, çà et là, un cadavre, parfois celui d'un guerrier de Tharna, plus souvent celui d'un de ses citoyens vêtus de gris. Sur de nombreux murs, on pouvait lire l'inscription « Sa'ng-Fori ».

De temps en temps, des yeux effrayés nous observaient, pleins de crainte, à l'abri des volets de leurs fenêtres. À

Tharna, ce jour-là, il ne devait pas y avoir une porte qui ne soit verrouillée.

—

Halte ! cria une voix.

Nous nous arrêtâmes.

Devant et derrière nous, des hommes semblaient s'être matérialisés. Plusieurs avaient des arbalètes ; quatre au moins tenaient des lances prêtes à être projetées ; certains arboraient orgueilleusement des épées ; mais beaucoup n'avaient rien qu'une chaîne ou un pieu affûté.

— Des rebelles ! dit Lara.

—

Oui, répondis-je.

Nous lisions de la défiance morose, de la résolution, l'aptitude à tuer dans ces yeux injectés de sang par manque de sommeil, dans l'attitude terrible de ces corps vêtus de gris, affamés, rendus haineux par la tension des combats de rue. C'étaient des loups dans les rues de Tharna.

Je dégainai lentement mon épée et poussai la jeune femme de côté, contre le mur.

Un des hommes rit.

Je souris aussi, car résister était inutile. Je savais pourtant que je résisterais, que je ne serais pas désarmé

avant d'être étendu mort sur les pierres de la rue.

Mais Lara ?

Quel serait son sort entre les mains de cette horde d'hommes désespérés, enragés ? J'examinai mes

adversaires en haillons, dont certains avaient été blessés. Ils étaient sales, féroces, exténués, furieux, peut-être affamés. Elle serait probablement massacrée contre le mur où elle se tenait. Ce serait brutal mais rapide et, en somme, miséricordieux.

Les bras armés de lances se replièrent en arrière, les arbalètes s'abaissèrent, les chaînes furent serrées plus fermement; les quelques épées se levèrent dans ma direction; même les pieux taillés en pointe s'inclinèrent vers ma poitrine.

—

Tarl de Ko-ro-ba! s'écria soudain une voix, et je vis un petit homme mince, avec une mèche de cheveux blond-roux sur le front, se frayer un chemin à travers la troupe dépenaillée des rebelles qui nous faisait face.

C'était le premier de la chaîne dans la mine, celui qui par force - avait été le premier à escalader la cheminée du chenil des esclaves vers la liberté.

Son visage était transfiguré par la joie. Il s'élança et m'embrassa.

—

C'est lui ! cria-t-il. C'est Tarl de Ko-ro-ba!

Alors, à ma grande stupéfaction, la horde dépenaillée leva ses armes et poussa des vivats effrénés. Les hommes me saisirent et me hissèrent sur leurs épaules. Je fus emporté à

travers les rues. D'autres rebelles, jaillissant par portes et fenêtres, se joignirent à ce qui devint un cortège triomphal. Les voix de ces hommes hâves mais métamorphosés se

mirent à chanter. Je reconnus l'air. C'était le chant de labour que j'avais entendu pour la première fois fredonné par le paysan dans les mines. Ce chant était devenu l'hymne de la révolution.

Lara, aussi déroutée que moi, courait à côté des hommes en se maintenant aussi près de moi que le permettait la foule tumultueuse.

Ainsi porté en triomphe de rue en rue, au milieu de cris joyeux, d'armes brandies de tous côtés en guise de salut, mes oreilles vibrant du chant de labour - autrefois chant des Francs-Tenanciers de Tharna, depuis longtemps supplantés par les Grandes Fermes -, je me retrouvai ramené à ce fatidique débit de Kal-da dont je me souvenais si bien, où

j'avais dîné et m'étais réveillé, trahi par Ost. C'était devenu le quartier général de la révolution, peut-être parce que les hommes de Tharna s'étaient rappelé qu'ils y avaient appris à

chanter.

Là, debout devant l'entrée basse, je revis la puissante silhouette trapue de Kron, de la Caste des Forgerons. Son grand manteau était suspendu à sa ceinture. Ses yeux bleus luisaient de bonheur. Ses mains énormes, couvertes des cicatrices de travailleur du métal, étaient tendues vers moi. À côté de lui, j'eus la joie de voir la mine espiègle d'Andreas, avec cette masse de cheveux noirs qui lui cachait

presque le front. Derrière Andreas, vêtue d'une robe de femme libre, sans voile, le cou enfin libéré du collier d'Esclave d'État, j'aperçus - radieuse et haletante - Linna de Tharna.

D'un bond, Andreas se dégagea du groupe rassemblé

sur le seuil et se précipita vers moi. Il me saisit par les mains, me tira à lui et m'agrippa aux épaules, riant de joie.

— Bienvenue à Tharna ! s'écria-t-il. Bienvenue à Tharna!

— Oui, dit Kron qui le suivait juste à un pas en arrière, bienvenue à Tharna!

LA BARRICADE

Je baissai la tête et poussai la lourde porte de bois qui fermait le débit de Kal-da. L'enseigne Kal-da en vente ici avait été repeinte en lettres brillantes. Il y avait aussi, grossièrement tracé en travers avec le doigt, le cri de ralliement de la rébellion - « Sa'ngFori ».

Je descendis les marches larges et basses qui menaient dans la salle. Cette fois, le débit était bondé. On voyait difficilement où mettre les pieds. L'atmosphère était tumultueuse et bruyante. On aurait pu se croire dans une taverne de Paga à Ko-ro-ba ou Ar, au lieu d'un simple débit de Kal-da à Tharna. Mes oreilles étaient assaillies par le tapage, le vacarme jovial d'hommes qui ne craignent pas de rire ou de parler fort.

La taverne était maintenant ornée d'une cinquantaine de lampes et les murs brillaient des couleurs des castes des hommes qui buvaient là. D'épais tapis avaient été placés sous les tables basses et étaient tachés en d'innombrables endroits par du Kal-da renversé.

Derrière le comptoir, le patron mince et chauve, le front luisant, son tablier noir maculé par les épices, les jus et le vin, s'affairait à remuer sa longue spatule dans un vaste chaudron de Kal-da pétillant pour le mélanger. Mon nez se plissa. Impossible de se méprendre sur l'odeur du Kal-da en préparation.

Près de trois ou quatre des tables basses à gauche du comptoir, un groupe de musiciens en sueur, assis gaiement jambes croisées sur le tapis, sortaient de leurs invraisemblables flûtes, instruments à cordes, tambours, disques et fils, les mélodies barbares de Gor, toujours mystérieuses, sauvages, enchanteresses - magnifiques. Je fus intrigué, car la Caste des Musiciens avait, comme la Caste des Poètes, été exilée de Tharna. À l'instar de celle des Poètes, la Caste des Musiciens était considérée par les graves masques de Tharna comme déplacée dans une cité de gens sérieux et tout à leur travail. La musique - comme le Paga et les poèmes - peut enflammer le cœur des hommes et, quand les cœurs des hommes sont enflammés, il n'est pas facile de savoir jusqu'où la flamme risque de se propager. Lorsque j'entrai dans la salle, les hommes se mirent debout en criant et brandirent leurs coupes dans un geste de salutation.

Presque à l'unisson, ils crièrent :

—

Tal, Guerrier !

—

Tal, Guerriers ! répliquai-je en levant le bras et leur donnant à tous le titre de ma Caste, car je savais que, dans leur cause commune, chacun était un Guerrier.

Il en avait été décidé ainsi dans les Mines de Tharna. Derrière moi, sur les marches, venaient Kron et Andreas, suivis par Lara et Linna.

Je me demandai quelle impression le débit de Kalda ferait sur la Tatrix légitime de Tharna.

Kron me prit par le bras et me guida vers une table près du centre de la salle. Tenant Lara par la main, je le suivis. Il y avait de la stupeur dans les yeux de Lara, mais ils étaient écarquillés par la curiosité, comme ceux d'un enfant. Elle ne s'était pas doutée que les hommes de Tharna pouvaient être ainsi.

De temps à autre, quand l'un d'eux la regardait trop audacieusement, elle baissait la tête et rougissait. Finalement, je me suis assis en tailleur derrière la table basse et Lara, à la manière des femmes goréennes, s'est agenouillée près de moi, accroupie sur ses talons.

Lorsque j'étais entré, la musique avait cessé. Kron tapa alors deux fois dans ses mains et les musiciens reprirent leurs instruments.

— Une tournée générale de Kal-da! cria Kron, et, quand le propriétaire, qui connaissait les codes de sa Caste, voulut protester, Kron lui lança un tarnet d'or.

Enchanté, l'homme se précipita à quatre pattes pour le ramasser par terre.

— L'or est plus commun ici que le pain, commenta Andreas en s'installant près de nous.

Il est certain que la nourriture était chichement servie sur les tables basses, et grossière, mais on ne s'en serait pas douté d'après l'entrain des hommes dans la salle. Ils y prenaient autant de plaisir que si elle provenait des tables des Prêtres-Rois. Même l'abominable Kal-da était pour eux, qu'enivrait leur liberté nouvelle, le plus rare et le plus fort des breuvages.

Kron claqua de nouveau les mains et, à mon grand étonnement, un bruit de clochettes résonna soudain ; quatre jeunes femmes terrifiées, visiblement choisies pour leur beauté et leur grâce, vêtues seulement des soies écarlates de danse goréennes, s'arrêtèrent devant notre table. Elles renversèrent la tête en arrière, levèrent les bras et se mirent à danser devant nous au rythme barbare des musiciens. Je fus surpris de constater que Lara les observait avec plaisir.

— Où avez-vous donc trouvé à Tharna des Esclaves de Plaisir? demandai-je.

J'avais remarqué que le cou des jeunes femmes était encerclé par un collier d'argent.

Andreas, qui était en train de se fourrer un morceau de pain dans la bouche, répliqua d'une voix étouffée mais guillerette :

— Sous tous les masques d'argent, affirma-t-il sentencieusement, il y a une Esclave de Plaisir en puissance!

— Andreas ! s'exclama Linna qui eut l'air de vouloir le battre pour son insolence, mais il l'apaisa d'un baiser et elle se mit, par taquinerie, à grignoter le pain qu'il avait entre les dents.

—

Est-ce vraiment des masques d'argent de Tharna?

demandai-je, sceptique, à Kron.

— Oui, dit-il. Elles sont bien, n'est-ce pas ?

—
Comment ont-elles appris cela? m'enquis-je. Il haussa les épaules.

—
C'est instinctif, chez les femmes, dit-il. Mais celles-ci ne sont pas dressées, naturellement.

Je ris sous cape. Kron de Tharna parlait comme n'importe quel homme de n'importe quelle cité de Gor - pas comme un homme de Tharna.

— Pourquoi dansent-elles pour toi ? demanda Lara. — Elles seraient fouettées si elles ne le faisaient pas, rétorqua Kron. Lara baissa les yeux.

— Tu vois les colliers, reprit Kron en désignant les Minces et gracieux cercles d'argent que chaque femme portait au cou. Nous avons fondu les masques et utilisé le métal pour les colliers.

D'autres jeunes femmes survinrent alors parmi les tables, portant seulement une camisk et un collier d'argent. L'air morose, en silence, elles commencèrent à servir le Kalda que Kron avait commandé. Chacune était chargée d'une lourde cruche pleine de l'horrible breuvage bouillant et remplissait les coupes des hommes l'une après l'autre. Certaines examinaient Lara avec envie, d'autres avec haine. Leur regard lui disait :

— Pourquoi n'es-tu pas habillée comme nous, pourquoi ne portes-tu pas un collier et ne sers-tu pas comme nous servons ?

Subitement, Lara enleva son manteau, prit la cruche de Kal-da que tenait l'une d'elles et se mit à servir les hommes. Plusieurs femmes lui adressèrent un regard de gratitude, car elle était libre et, en faisant cela, elle leur témoignait qu'elle ne se considérait pas comme au-dessus d'elles.

— Voilà, dis-je à Kron en désignant Lara, la Tatrix de Tharna!

Andreas la regarda et dit à voix basse :

— C'est vraiment une Tatrix.

Linna se leva et aida alors, elle aussi, à servir.

Lorsque Kron fut las de contempler les danseuses, il tapa deux fois dans ses mains, et elles s'enfuirent de la salle dans une cacophonie de sonnailles de chevilles. Kron leva sa coupe de Kal-da et se tourna vers moi.

— Andreas m'a dit que tu avais l'intention d'entrer dans les Sardar. Je vois que tu ne l'as pas fait.

Kron entendait par là que si j'avais pénétré dans les montagnes, je n'en serais pas ressorti.

— Je vais aller dans les Sardar, mais j'ai affaire d'abord à
Tharna.

— Bien ! répliqua Kron. Nous avons besoin de ton épée.

—

Je suis venu replacer Lara sur le trône de Tharna.

Kron et Andreas me dévisagèrent avec stupeur.

— Non, dit Kron. Je ne sais pas comment elle s'y est prise pour t'ensorceler, mais nous ne voulons pas de Tatrix à

Tharna!

—

Elle est tout ce que nous combattons, protesta Andreas. Si elle remonte sur le trône, nous nous serons battus pour rien. Tharna sera de nouveau la même.

— Tharna ne sera plus jamais la même ! déclarai-je. Andreas secoua la tête comme pour essayer de comprendre ce que je voulais dire.

— Pourquoi nous attendre qu'il parle raisonnablement?

s'exclama-t-il à l'adresse de Kron. Somme toute, il n'est pas Poète !

Kron ne rit pas.

— Ni Forgeron, ajouta Andreas avec espoir. Mais Kron ne rit toujours pas.

Son austère personnalité formée au-dessus des enclumes, dans les forges de son métier, ne prenait pas à la légère l'énormité de ce que j'avais dit.

— Il faudrait d'abord que tu me tues; dit-il sourdement.

— Ne sommes-nous plus de la même chaîne ? demandai-je. Kron resta silencieux. Puis, me regardant bien en face avec ses yeux bleu d'acier, il répliqua:

—

Nous sommes toujours de la même chaîne.

— Alors, laisse-moi parler.

Kron acquiesça d'un sec hochement de tête.

À présent, plusieurs autres hommes s'étaient rassemblés autour de la table.

— Vous êtes des hommes de Tharna, commençai-je. Mais ceux que vous combattez sont aussi de Tharna. Un des assistants acquiesça :

—
J'ai un frère dans les Gardes.

—
Est-il bien que les hommes de Tharna lèvent leurs armes les uns contre les autres, alors qu'ils sont tous des mêmes remparts ?

— C'est triste, admit Kron. Mais il le faut.

—
Ce n'est pas nécessaire, protestai-je. Les soldats et gardes de Tharna ont juré fidélité à la Tatrix, mais la Tatrix qu'ils défendent est une traîtresse. La Tatrix légitime de Tharna, Lara en personne, est dans cette salle !

Kron observait la jeune femme qui n'avait pas conscience de cette conversation. À l'autre bout de la salle, elle servait du Kal-da à des hommes qui levaient leur coupe vers elle:

— Tant qu'elle vivra, déclara Kron, la révolution sera en danger.

—
Ce n'est pas vrai, dis-je.

— Elle doit mourir! insista Kron.

— Non. Elle aussi a subi la chaîne et le fouet !

Il y eut un murmure de stupéfaction autour de la table.

—
Les soldats de Tharna et ses gardes abandonneront la fausse Tatrix et serviront la vraie, affirmai-je.

—
Si elle vit... objecta Kron, en regardant la simple jeune femme à l'autre bout de la salle.

—
Il faut qu'elle vive ! dis-je d'un ton pressant. Elle apportera une ère nouvelle à Tharna. Elle peut réunir les rebelles et les hommes qui s'opposent à vous. Elle a appris combien déplorables et cruelles sont les coutumes de Tharna. Regardez-la!

Et les hommes observèrent la jeune femme qui versait en silence le Kal-da, partageant volontairement les travaux des autres femmes de Tharna. Ce n'est pas ce qu'on aurait attendu d'une Tatrix.

— Elle est digne de régner, déclarai-je.

— Elle est tout ce que nous avons combattu, rétorqua Kron.

— Non, vous avez lutté contre les coutumes cruelles de Tharna. Vous avez lutté pour votre fierté et votre liberté, non pas contre cette jeune femme !

— Nous avons lutté contre le masque d'or de Tharna! s'écria Kron en frappant du poing sur la table.

Cet éclat soudain attira l'attention de la salle entière et tous les yeux se tournèrent vers nous. Lara, droite et gracieuse, posa la cruche de Kal-da, s'approcha et s'arrêta devant Kron.

— Je ne porte plus le masque d'or, dit-elle simplement. Et Kron regarda la ravissante jeune femme qui se tenait devant lui avec tant de grâce et de dignité, sans trace d'orgueil, de cruauté ou de crainte.

— Ma Tatrix, murmura-t-il.

Nous avons traversé la cité, les rebelles derrière nous emplissant les rues qui devenaient pareilles à des rivières grises, chaque homme avec son arme; pourtant, le bruit de ces rivières convergeant vers le Palais de la Tatrix était rien moins que morne. C'était le son du chant de labour, irrésistible et lent comme la débâcle des glaces dans les rivières gelées, péan à la terre, simple et mélodieux, qui célébrait la première brisure du sol.

Cinq marchaient détachés en tête de ce splendide cortège en haillons : Kron, Chef des Rebelles ; le Poète Andreas ; sa compagne non voilée, Linna de Tharna ; moi, Guerrier d'une cité détruite et maudite par les Prêtres-Rois ; et une jeune femme aux cheveux dorés, une femme qui ne portait pas de masque, qui avait connu à la fois le fouet et l'amour, l'indomptable et magnifique Lara, Tatrix légitime de Tharna.

Il était évident pour les défenseurs du palais, qui était le bastion principal du gouvernement contesté de Dorna, que la situation serait tranchée ce jour-là, et par l'épée. La rumeur leur était déjà parvenue comme sur les ailes des tarns que les rebelles, abandonnant leur tactique d'embuscades et de fuite, marchaient enfin sur le palais.

Je vis devant nous, une fois de plus, cette large avenue sinueuse qui menait, toujours en se rétrécissant, jusqu'au Palais de la Tatrix. En chantant, les rebelles commencèrent à

monter l'avenue en pente raide. Nous sentions sous le cuir de nos sandales le pavage en cailloutis noir.

Je remarquai à nouveau que les murailles bordant l'avenue s'élevaient à mesure que l'avenue se rétrécissait, mais, cette fois, longtemps avant que nous ayons approché

de la petite porte de fer, nous vîmes qu'une double barricade avait été dressée en travers de la voie, la seconde dépassant la première et permettant de faire pleuvoir des projectiles sur ceux qui prendraient d'assaut le premier obstacle. La barricade était installée entre les murailles, à un endroit où

elles étaient distantes l'une de l'autre d'une cinquantaine de mètres. La première faisait près de quatre mètres de haut, la seconde peut-être six.

Derrière la barricade, je voyais briller des armes et bouger des casques bleus.

Nous étions à une portée d'arbalète.

Je fis signe aux autres de rester en arrière et, portant lance et bouclier en plus de mon épée, je m'approchai de la barricade.

Sur le toit du palais, au-delà de la double barricade, j'apercevais de temps à autre la tête d'un tarn et j'entendais leurs cris. Les tarns, cependant, ne sont pas d'une grande efficacité contre les rebelles en ville. Nombre de rebelles s'étaient taillé des arcs et beaucoup étaient armés de lances et d'arbalètes récupérées sur des guerriers abattus. C'était une entreprise risquée de s'approcher assez près pour faire entrer les serres des tarns en jeu.

Et si les guerriers essayaient d'utiliser les tarns simplement pour tirer sur la foule, ils trouveraient brusquement les rues désertes jusqu'à ce que l'ombre de l'oiseau ait disparu, et les rebelles pourraient s'approcher du palais encore d'une centaine de mètres. Une infanterie bien entraînée, entre parenthèses, peut se déplacer rapidement dans les rues d'une ville en s'abritant la tête avec des boucliers placés côte à côte, à la manière du testudo romain, mais cette formation exige discipline et précision, vertus martiales qu'on ne pouvait attendre à un haut degré des rebelles de Tharna.

À une centaine de mètres de la barricade, je déposai lance et bouclier, signe que je demandais une trêve. Une haute silhouette apparut sur la barricade et accomplit les mêmes gestes que moi.

En dépit du casque bleu qui masquait ses traits, je compris que c'était Thorn.

Je recommençai à avancer.

Le chemin me parut long.

Pas à pas, je remontai l'avenue noire en me demandant si la trêve serait respectée. Dorna la Fièvre aurait-elle commandé cette barricade au lieu de Thorn, Capitaine et membre de ma Caste, que le carreau de quelque arbalète, j'en suis persuadé, m'aurait transpercé le corps sans avertissement.

Quand je me trouvais enfin, indemne, sur le cailloutis noir au pied de la double barricade, je compris que Dorna la Fièvre régnait peut-être à Tharna et siégeait sur le trône d'or de la cité, mais que c'était la parole d'un Guerrier qui faisait loi sur ces barricades.

—

Tal, Guerrier, dit Thorn en ôtant son casque.

—

Tal, Guerrier, répondis-je.

Les yeux de Thorn étaient plus clairs que dans mon souvenir et le grand corps presque gros s'était, dans la tension du combat, durci en musculature vigoureuse. Les taches violacées qui maculaient son visage jaunâtre semblaient moins prononcées qu'avant. Deux touffes de poils ornaient toujours son menton de deux pinceaux parallèles et ses longs cheveux étaient toujours aussi rattachés derrière la

tête par un noeud à la mongole. Les yeux obliques, clairs à présent, me dévisageaient.

—
J'aurais dû te tuer sur la Colonne des Échanges, dit Thorn.

Je parlai fort afin que ma voix porte jusqu'à ceux qui garnissaient la double barricade.

— Je viens au nom de Lara qui est la Tatrix légitime de Tharna. Remettez vos armes au fourreau. Ne répandez plus le sang des hommes de votre propre Cité. Je vous le demande au nom de Lara et de la Cité de Tharna et de sa population. Et je le demande au nom des lois de votre propre Caste, car vos épées sont vouées à la vraie Tatrix - Lara - et non à Dorna la Fièvre !

Je sentais les hommes réagir derrière la barricade.

Thorn répliqua aussi à haute voix à l'intention des guerriers :

—
Lara est morte, Dorna est Tatrix de Tharna!

—
Je suis vivante ! cria une voix derrière moi.

Je me retournai et, à ma consternation, je vis que Lara m'avait suivi jusqu'à la barricade. Si elle était tuée, les espérances des rebelles risquaient d'être anéanties et la cité

d'être plongée dans une interminable guerre civile.

Thorn regarda la jeune femme, et j'admirai la froideur avec laquelle il la dévisageait. Il devait avoir l'esprit en tumulte, car il ne pouvait pas s'attendre que la jeune femme présentée par les rebelles comme la vraie Tatrix soit réellement Lara.

—
Ce n'est pas Lara! déclara-t-il froidement.

—
Si, s'écria-t-elle.

—
La Tatrix de Tharna, répliqua Thorn d'un ton méprisant en jetant un coup d'oeil aux traits à découvert de Lara, porte un masque d'or !

— La Tatrix de Tharna, riposta Lara, a décidé de ne plus porter de masque d'or !

— Où as-tu déniché cette fille des camps, cette intrigante ?

demanda Thorn.

— Je l'ai achetée à un marchand d'esclaves.

Thorn rit, et ses hommes derrière la barricade rirent aussi.

— Le marchand d'esclaves à qui tu l'as vendue, ajoutai-je. Thorn s'arrêta de rire.

Je criai aux hommes de la barricade :

— J'ai ramené cette jeune femme, votre Tatrix, à la Colonne des Échanges où je l'ai remise entre les mains de Thorn, ce Capitaine, et de Dorna la Fièrre. J'ai alors été attaqué

traîtreusement et envoyé aux Mines de Tharna. Dorna la Fièrre et Thom, ce Capitaine, ont saisi Lara, votre Tatrix, et l'ont vendue en esclavage. Ils l'ont vendue au marchand Targo, dont le camp est actuellement à la Foire d'En'Kara. Ils l'ont vendue pour la somme de cinquante tarnets d'argent !

— Ce qu'il dit est faux ! cria Thorn.

J'entendis une voix derrière la barricade, une voix jeune.

— Dorna la Fièrre porte un collier de cinquante tarnets d'argent !

— En vérité, Dorna la Fièrre fait montre d'impudence en se parant des pièces mêmes contre lesquelles sa rivale - votre Tatrix légitime - a été mise dans les chaînes de l'esclavage !

Un murmure d'indignation, des cris de colère montèrent de la barricade.

—

Il ment ! dit Thorn.

— Vous l'avez entendu, m'écriai-je, déclarer qu'il aurait dû

me tuer sur la Colonne des Échanges ! Vous savez que c'est moi qui ai enlevé votre Tatrix aux Divertissements de Tharna. Pourquoi serais-je allé à la Colonne des Échanges sinon pour la remettre aux envoyés de Tharna ?

Une voix cria derrière la barricade :

—

Pourquoi n'as-tu pas pris davantage d'hommes avec toi pour aller à la Colonne des Échanges, Thom de Tharna ?

Thom, furieux, se retourna dans la direction de la voix. Je répondis à la question :

—

N'est-ce pas évident ? Il voulait sauvegarder le secret de son plan pour enlever la Tatrix et mettre Dorna la Fièvre sur le trône !

Un autre homme apparut au sommet de la barricade. Il ôta son casque. Je vis que c'était le jeune guerrier dont nous avions soigné, la blessure, Lara et moi, sur le rempart de Tharna.

— Je crois ce Guerrier ! cria-t-il en me désignant.

—

C'est une manoeuvre pour nous diviser ! protesta Thorn. Retourne à ton poste !

D'autres guerriers en casque bleu et tunique grise de Tharna étaient montés en haut de la barricade pour mieux voir ce qui se passait.

— Retournez à vos postes ! ordonna Thom.

— Vous êtes des Guerriers ! criai-je. Vos épées sont vouées à
votre Cité, à ses remparts, à vos concitoyens et à votre Tatrix ! Servez-la!

— Je servirai la Tatrix légitime de Tharna! proclama le jeune guerrier.

Il sauta à bas de la barricade et déposa son épée sur le cailloutis aux pieds de Lara.

— Reprends ton épée au nom de Lara, Tatrix légitime de Tharna, dit-elle.

— J'obéis ! répliqua-t-il.

Il mit un genou en terre devant la jeune femme et saisit la poignée de l'arme.

—

Je relève mon épée au nom de Lara, qui est la Tatrix légitime de Tharna.

Il se redressa et salua de l'épée la jeune femme.

—

Qui est la Tatrix légitime de Tharna! répéta-t-il d'une voix forte.

— Ce n'est pas Lara! cria Thom, le doigt tendu vers la jeune femme.

— Comment peux-tu en être aussi sûr? questionna un des guerriers du haut de la barricade.

Thorn resta muet, car comment pouvait-il prétendre savoir que ce n'était pas Lara, alors qu'il n'avait probablement jamais vu le visage de la vraie Tatrix ?

—

C'est moi la Tatrix ! s'écria la jeune femme. N'y a-t-il aucun de vous ici qui ait servi dans la Salle du Masque d'Or?

Aucun d'entre vous qui reconnaisse ma voix ?

—

C'est bien elle ! affirma un des soldats. J'en suis certain. Il ôta son casque.

— Tu es Starn, dit-elle, premier Garde de la porte nord, et tu jettes la lance plus loin que quiconque à Tharna. Tu as été

premier aux jeux militaires d'En'Kara pendant la seconde année de mon règne.

Un autre guerrier enleva son casque.

—

Tu es Taï, dit-elle, un tarnier blessé au cours de la guerre avec Thentis, un an avant que je monte sur le trône de Tharna.

Un autre encore retira son casque.

—

Je ne te connais pas, dit-elle.

Les hommes de la barricade murmurèrent.

— Tu ne peux pas, dit le soldat, car je suis un mercenaire d'Ar qui a pris du service à Tharna seulement depuis la révolte.

— C'est bien Lara! cria un autre encore.

Il sauta à bas de la barricade et mit aussi son épée sur le sol à ses pieds.

Une fois de plus, elle demanda gracieusement que l'épée soit relevée en son nom, ce qui fut fait.

Un des blocs de la barricade tomba dans l'avenue. Les guerriers étaient en train de la démanteler. Thorn avait disparu de la barricade.

Les rebelles, à qui j'avais fait signe, s'approchèrent lentement. Ils avaient abaissé leurs armes et marchaient en chantant vers le palais.

Les soldats affluèrent par-dessus la barricade et les rejoignirent avec joie dans l'avenue. Les hommes de Tharna se donnèrent l'accolade et se serrèrent la main en bonne entente. Rebelles et défenseurs se mêlèrent gaiement dans la rue, et le frère chercha son frère parmi ceux qui, quelques minutes plus tôt, étaient des ennemis mortels.

Le bras passé autour de Lara, je franchis la barricade, et derrière nous venaient le jeune guerrier, d'autres défenseurs de la barricade, Kron, Andreas, Linna et de nombreux rebelles.

Andreas avait apporté le bouclier et la lance que j'avais déposés en signe de trêve; je les lui pris. Nous atteignîmes la petite porte de fer qui donnait accès au palais, moi en tête. Je réclamai une torche.

La porte n'était pas fermée à clé, je la poussai d'un coup de pied, en me protégeant avec le bouclier. À l'intérieur, il n'y avait que silence et obscurité.

Le rebelle qui avait été le premier de la chaîne dans les mines me mit une torche dans la main.

Je la tins dans l'ouverture.

Le sol semblait solide mais, à présent, je connaissais les dangers qu'il recelait.

On apporta un long madrier tiré de l'échafaudage de la barricade et nous le posâmes par terre depuis le seuil. La torche haut levée, j'entrai en veillant à rester sur le madrier. Cette fois, la trappe ne s'ouvrit pas et je parvins dans un étroit couloir non éclairé en face de la porte du palais.

— Attendez ici ! ordonnai-je aux autres.

Je n'écoutai pas leurs protestations et, sans en dire plus, j'entrepris mon voyage à la lueur de la torche dans le labyrinthe maintenant obscur des corridors du Palais. Ma mémoire et mon sens de l'orientation me menèrent sans hésitation de salle en salle, et me guidèrent rapidement vers la Salle du Masque d'Or.

Je ne rencontrai personne.

Le silence avait quelque chose d'inquiétant et l'obscurité

surprenait après le brillant soleil dans la rue au-dehors. Je n'entendais rien sauf le bruit sourd, presque imperceptible, de mes sandales sur les dalles du couloir.

Peut-être le palais était-il abandonné.

J'arrivai enfin à la Salle du Masque d'Or.

Je mis tout mon poids contre les lourdes portes et les poussai.

Il y avait de la lumière à l'intérieur. Les torches accrochées aux murs brûlaient encore. Derrière le trône d'or de la Tatrix se dessinait le morne masque d'or, sculpté à

l'image d'une femme belle et froide, les torches fixées aux murs se reflétant sur sa surface polie avec de hideux scintillements.

Sur le trône était assise une femme vêtue du costume et du masque dorés de la Tatrix de Tharna. Autour de son cou, il y avait un collier de tarnets d'argent. Devant le trône, sur les marches, était posté un guerrier tout armé, qui tenait dans ses mains le casque bleu de sa Cité.

Thom abaissa lentement son casque sur ses traits. Il libéra l'épée dans son fourreau. Il détacha le bouclier et la longue lance à large pointe suspendus à son épaule gauche.

— Je t'attendais, dit-il.

LE TOIT DU PALAIS

Les cris de guerre de Tharna et de Ko-ro-ba se mêlèrent comme Thorn se précipitait au bas des marches vers moi et que je courais à sa rencontre.

Nous projetâmes tous deux nos lances au même instant et elles se frôlèrent, tels deux éclairs roux. En lançant notre arme, nous avions tous deux incliné nos boucliers pour atténuer l'impact. Nous avions tous deux bien visé, et le choc du massif projectile frappant mon bouclier comme la foudre me fit à moitié pivoter sur moi-même.

La pointe de bronze de la lance avait tranché des anneaux de cuivre du bouclier et traversé les sept couches concentriques de peau de bœuf durcie qui le formaient. Ainsi alourdi, le bouclier était hors d'usage. À peine mon bouclier avait-il été atteint que mon épée jaillissait du fourreau et tailladait les brides du bouclier, le détachant de mon bras. Un instant plus tard, le bouclier de Thorn fut jeté aussi sur les pierres de la salle. Ma lance l'avait transpercé, s'enfonçant d'un bon mètre au travers, et la pointe était passée au-dessus de son épaule, car il s'était baissé pour esquiver.

Son épée aussi était libérée du fourreau, et nous nous sommes élancés l'un contre l'autre comme des tärns dans les Voltaï tandis que nos armes se heurtaient avec un cliquetis net et pur, le tintement sonore et vibrant de lames bien trempées, chaque note résonnant dans la musique limpide, éclatante, du duel d'épées.

L'air presque impassible, la silhouette vêtue d'or sur le trône observait les deux guerriers qui avançaient et reculaient devant elle, l'un portant le casque bleu et la tunique de Tharna, l'autre le rouge universel de la Caste goréenne des Guerriers.

Nos reflets se battaient sur la surface miroitante du grand masque d'or derrière le trône.

Nos ombres déchaînées, tels des géants difformes, se confondaient dans un corps à corps sur les hauts murs de la salle éclairée par des torches.

Puis il n'y eut plus qu'un seul reflet, plus qu'une seule ombre géante et déformée sur les parois de la Salle du Masque d'Or.

Thorn gisait à terre devant moi.

Du bout du pied, je fis tomber l'épée de sa main et retournai le corps. Sa poitrine tressautait sous la tunique ensanglantée, sa bouche se refermait spasmodiquement comme pour essayer de retenir l'air qui s'échappait de sa gorge. Sa tête roula de côté sur les dalles.

—

Tu t'es bien battu, dis-je.

—

J'ai gagné, répliqua-t-il, crachant les mots dans une sorte de murmure, le visage crispé par un rictus.

Je me demandai ce qu'il voulait dire.

Je m'écartai du corps en faisant un pas en arrière et regardai la femme sur le trône.

Lentement, comme engourdie, elle descendait l'estrade marche par marche puis, à ma stupéfaction, elle tomba à

genoux à côté de Thorn et posa la tête sur sa poitrine ensanglantée en pleurant.

J'essuyai ma lame sur ma tunique et la remis au fourreau.

— Je suis navré, dis-je.

La femme ne sembla pas m'entendre.

Je reculai, pour la laisser à sa douleur. J'entendais le bruit d'hommes qui approchaient dans les couloirs.

C'étaient les soldats et les rebelles, et les voûtes du palais retentissaient de l'hymne d'allégresse du chant de labour.

La jeune femme leva la tête et le masque d'or se tourna vers moi.

Je n'aurais pas cru qu'une femme comme Dorna la Fièvre puisse tenir à un homme

Pour la première fois, une voix sortit du masque.

— Thorn t'a vaincu, dit-elle.

— Je ne crois pas, répliquai-je, interloqué, et toi, Dorna la Fièvre, tu es maintenant ma prisonnière !

Un rire amer jaillit du masque, les mains gantées d'or se levèrent et, à ma grande stupeur, ôtèrent ce masque. Près de Thorn était agenouillée non pas Dorna la Fièvre, mais la jeune Vera de Ko-ro-ba, qui avait été son esclave.

—

Tu vois, dit-elle, mon Maître t'a vaincu, comme il savait pouvoir le faire, non par l'épée mais en gagnant du temps. Dorna la Fièvre a réussi à s'évader.

—

Pourquoi as-tu fait cela? m'exclamai-je.

Elle sourit.

— Thorn était bon pour moi.

— Maintenant, tu es libre, dis-je.

Sa tête retomba à nouveau sur la poitrine ensanglantée du Capitaine de Tharna, et son corps fut secoué par les sanglots.

À cet instant, les soldats et les rebelles, Kron et Lara en tête, firent irruption dans la salle.

Je désignai la jeune femme à terre.

—

Ne lui faites pas de mal ! ordonnai-je. Ce n'est pas Dorna la Fièrre mais Vera de Ko-ro-ba, qui était l'esclave de Thorn.

— Où est Dorna ? s'exclama Kron.

— Enfuie, répondis-je d'un ton morne.

Lara me regarda.

— Mais le palais est cerné, dit-elle.

—

Le toit! m'écriai-je, en me rappelant soudain les tarns. Vite !

Lara partit en courant vers le toit du palais et je la suivis. Elle avançait rapidement dans les couloirs obscurs avec l'aisance de qui connaît depuis longtemps les lieux. Nous atteignîmes enfin un escalier en spirale.

Je la repoussai derrière moi et, m'appuyant d'une main au mur, je grimpai l'escalier dans le noir aussi vite que je pus. En haut des marches, je poussai une trappe qui céda. Au-dehors, je vis le rectangle bleu vif du ciel. La clarté

m'aveugla un instant.

Je sentis le fumet d'un grand animal à fourrure et l'odeur de la fiente de tarn.

Je me hissai sur le toit, les yeux à demi fermés en raison de la luminosité intense.

Il y avait trois hommes sur la terrasse, deux gardes et l'homme aux bracelets de cuir qui avait été le maître des cachots de Tharna. Il tenait en laisse le grand urt blanc au pelage lisse avec qui j'avais fait connaissance dans la fosse derrière la porte du palais.

Les deux gardes étaient en train d'assujettir une nacelle de transport au harnais d'un grand tarn brun. Les rênes du tarn étaient fixées à un anneau sur le devant de la nacelle. Dans celle-ci se trouvait une femme en qui je reconnus, à

son maintien et à sa silhouette, Dorna la Fièrre, bien qu'elle ne portât à présent que le simple masque d'argent de Tharna.

--Arrêtez ! criai-je en me précipitant.

— Tue ! hurla l'homme aux bracelets de cuir en pointant le fouet dans ma direction et lâchant l'urt qui chargea furieusement vers moi.

Sa démarche de rat était d'une rapidité déconcertante et j'eus à peine le temps de me préparer à subir son attaque qu'il avait traversé le toit du cylindre en deux ou trois bonds et fonçait sur moi pour me saisir dans ses crocs découverts. Ma lame pénétra dans sa gueule et s'enfonça dans son palais, lui relevant la tête et l'éloignant de ma gorge. Son cri perçant dut porter jusqu'aux remparts de Tharna. Son cou se tordit et l'épée me fut arrachée de la main. Mes bras l'encerclèrent et mon visage se pressa contre sa blanche fourrure lustrée. Il se secoua, faisant tomber l'épée qui cliqueta sur le toit. Je me cramponnai au cou pour éviter les mâchoires claquantes, ces trois rangées de crocs blancs pointus qui cherchaient frénétiquement à lacérer, à

s'enfoncer dans ma chair.

L'animal se roula sur le toit pour essayer de me faire lâcher prise; il sautait et bondissait, se tortillait et se secouait. L'homme aux bracelets de cuir avait ramassé mon épée et, armé d'elle et du fouet, tournait autour de nous, guettant le moment propice pour frapper.

Je m'efforçai de tourner l'animal autant que je pus pour maintenir son corps gigotant entre moi et l'homme.

Du sang coulait de la gueule de la bête sur sa fourrure et sur mon bras. Je le sentais gicler sur le côté de ma figure et dans mes cheveux.

Puis je pivotai pour que mon corps soit exposé à l'épée que tenait l'homme aux bracelets. J'entendis son grognement de satisfaction quand il s'élança. Une seconde avant le moment où je savais que l'arme allait s'abattre, je relâchai mon étreinte sur le cou de l'animal et me glissai sous son ventre. Il chercha à m'atteindre dans une vive torsion de son cou fourré et je sentis les longs crocs pointus racler mon bras mais, au même instant, j'entendis un autre glapissement de douleur et l'exclamation d'horreur de l'homme aux bracelets de cuir.

Je me dégageai de dessous l'animal en roulant sur le côté et, en me retournant, je le vis dévisager l'homme aux bracelets de cuir. Une oreille de la bête avait été tranchée et, sur le côté gauche, son pelage était imbibé de sang qui giclait. Ses yeux fixaient maintenant l'homme à l'épée, celui qui avait frappé ce nouveau coup.

J'entendis l'ordre que celui-ci lançait d'une voix terrifiée, le faible claquement du fouet manié par son bras que la peur paralysait, son brusque cri presque muet.

L'arrière-train haut, les épaules presque au niveau du toit, l'urt était sur lui, en train de ronger.

Je secouai la tête pour chasser cette vision et me tournai vers les autres occupants du toit.

La nacelle avait été arrimée et la femme était debout dedans, les rênes en main.

Le masque d'argent impassible était dirigé vers moi, et je sentis que les yeux sombres derrière flamboyaient d'une haine indescriptible.

Elle dit aux deux gardes :

—

Supprimez-le !

Je n'avais plus d'armes:

Curieusement, les hommes ne m'attaquèrent pas. L'un

d'eux lui répondit :

— Tu veux abandonner ta Cité. Par conséquent, tu n'as pas de cité puisque tu as choisi d'y renoncer.

—

Insolent animal s'exclama-t-elle.

Puis elle ordonna à l'autre guerrier de tuer le premier.

—

Tu ne règues plus à Tharna, répliqua simplement l'autre guerrier.

— Sales bêtes ! hurla-t-elle.

Si tu restais pour mourir au pied de ton trône, nous serions prêts à te suivre et à mourir pour toi, dit le premier guerrier.

—

C'est vrai, ajouta le second. Reste comme Tatrix, et nos épées sont vouées à ton service. Fuis comme une esclave, et tu renonces à ton droit de commander notre fer.

—

Imbéciles ! cria-t-elle.

Puis Dorna la Fièvre me regarda. Des mètres de toit nous séparaient.

La haine qu'elle me portait, sa cruauté, son orgueil étaient aussi tangibles qu'un phénomène physique, que des vagues de chaleur ou la formation de la glace.

—

Thorn est mort pour toi, dis-je.

Elle rit.

— Lui aussi était un imbécile, comme tous les animaux !

Je me demandai comment il se faisait que Thorn ait donné sa vie pour cette femme. Ce n'était pas par obligation de caste puisque cette obligation était due non à Dorna, mais à Lara. Il avait transgressé les lois de sa Caste en soutenant la trahison de Dorna la Fièvre.

Tout à coup, je connus la réponse : Thorn avait dû aimer cette femme cruelle. Ce cœur de guerrier avait été attiré par elle bien qu'il n'ait jamais vu son visage, bien qu'elle ne lui ait jamais accordé un sourire ni la permission de lui toucher la main. Et je compris alors que Thorn, quel qu'il ait pu être, homme de main, débauché, adversaire impitoyable, valait mieux que celle qui avait été l'objet de ce tragique amour sans espoir. S'attacher à un masque d'argent avait fait son malheur.

Rends-toi ! criai-je à Dorna la Fièvre.

Jamais ! répliqua-t-elle avec hauteur.

— Où iras-tu, et que feras-tu ?

Je savais que Dorna n'avait guère de chances, seule sur Gor. Si astucieuse qu'elle fût, même en possession d'une fortune comme ce devait être le cas, elle n'était cependant qu'une femme et, sur Gor, même un masque d'argent a besoin de l'épée d'un homme pour la protéger. Elle risquait de devenir la proie de fauves, peut-être même de son propre tigre, ou d'être capturée par un tigre en quête d'aventure ou par une bande de marchands d'esclaves.

— Reste affronter la justice de Tharna, suggérai-je. Dorna renversa la tête et rit.

— Toi aussi, tu es un imbécile !

Elle avait la rêne numéro un enroulée autour de sa main. Le tigre s'agitait, inquiet.

Je jetai un coup d'œil derrière moi et vis que Lara était là et que, derrière elle, Kron et Andreas, suivis par Linna, des rebelles et des soldats, nous avaient rejoints sur le toit. Le masque d'argent de Dorna la Fièvre se tourna vers Lara, qui ne portait ni masque ni voile.

— Animal impudent, ricana-t-elle, tu ne vauds pas mieux qu'eux... ces bêtes !

Oui, dit Lara, c'est vrai.

Je l'avais senti en toi, reprit Dorna. Tu n'as jamais été

digne d'être Tatrix de Tharna. Moi seule, j'étais digne d'être la Tatrix légitime de Tharna.

— La Tharna dont tu parles, répliqua Lara, n'existe plus. Alors, d'une seule voix, soldats, gardes et rebelles levèrent leurs armes et saluèrent en Lara la Tatrix légitime de Tharna.

— Salut, Lara, Tatrix de Tharna! proclamèrent-ils, et, selon la coutume de la Cité, cinq fois ces armes furent brandies et cinq fois retentit ce cri joyeux.

Le corps de Dorna la Fièrè tressauta comme s'il avait été
cinq fois frappé.

Ses mains gantées d'argent se crispèrent de colère sur la rêne un et, sous ces gantelets chatoyants, je savais que les jointures, privées de sang, étaient blanches.

Elle regarda à nouveau les rebelles, les soldats, les gardes et Lara avec une aversion que je devinais sous le masque impassible, puis ce visage métallique se tourna encore une fois vers moi.

— Adieu, Tarl de Ko-ro-ba, dit-elle. N'oublie pas Dorna la Fièrè, car nous avons un compte à régler !

Les mains, dans leurs gants d'argent, tirèrent sauvagement sur la rêne un et les ailes du tarn se déployèrent. La nacelle resta un instant sur le toit puis, tirée par ses longues cordes tissées de fils métalliques, elle glissa sur la longueur d'un ou deux pas et s'éleva avec une embardée dans le sillage du tarn.

Je regardai la nacelle qui se balançait au-dessous de l'oiseau qui filait à tire-d'aile loin de la cité.

Une fois, le soleil se refléta sur le masque d'argent. Puis l'oiseau ne fut plus qu'un point dans le ciel bleu au-dessus de la Cité libre de Tharna.

Grâce au sacrifice de Thorn, son Capitaine, Dorna la Fièrè avait réussi à s'enfuir, mais vers quel destin?

Elle avait parlé de régler un compte avec moi.

Je ris en moi-même, car je me dis qu'elle n'en aurait guère l'occasion. À la vérité, en admettant même qu'elle survive, elle aurait de la chance si elle ne se retrouvait pas portant un anneau de cheville sur la chaîne de quelque marchand d'esclaves.

Peut-être finirait-elle enfermée entre les murs des Jardins de Plaisir de quelque guerrier, où elle serait vêtue des soieries choisies par lui, avec des clochettes fixées à ses chevilles, et ne connaîtrait d'autre volupté que celle de ce guerrier; peut-être serait-elle achetée par le tenancier d'une taverne de Paga, ou même d'un humble débit de Kal-da, pour y danser, servir ses clients et satisfaire leurs exigences. Peut-être serait-elle achetée pour l'arrière-cuisine de quelque cylindre goréen où elle découvrirait que sa vie est bornée aux murs carrelés, à la vapeur et au savon des lessiveuses. On lui donnerait une natte de paille humide et une camisk, les restes de table des salles à manger audessus, et des coups de fouet si elle osait quitter la pièce ou renâcler à la besogne.

Peut-être un paysan l'achèterait-il pour aider aux labours. Dans ce cas, je me demandai si elle se souviendrait avec amertume des Divertissements de Tharna. Ce misérable destin deviendrait-il le sien que l'impérieuse Dorna la Fièrè, nue et suante, le dos exposé au fouet, apprendrait sous le harnais

qu'un paysan est un maître sévère.

Mais j'écartai ces réflexions sur le sort qui pouvait échoir à Dorna la Fièrè.

J'avais d'autres sujets de préoccupation.

En effet, j'avais moi-même une affaire dont je devais m'occuper - un compte à régler -, mais cela me conduirait vers les Monts Sardar, car cela concernait les Prêtres-Rois de Gor.

UNE LETTRE DE TARL CABOT

Écrite dans la Cité de Tharna, le vingt-troisième jour d'En'Kara en l'an quatre du règne de Lara, Tatrix de Tharna, l'an 10117 de la Fondation d'Ar.

Tal aux hommes de la Terre...

Pendant ces derniers jours passés à Tharna, j'ai pris le temps d'écrire ce récit. Maintenant que c'est fait, je dois entreprendre mon voyage pour me rendre aux Monts Sardar. Dans cinq jours, je serai devant la porte noire aménagée dans les palissades qui entourent les montagnes sacrées. Je frapperai avec ma lance sur la porte et elle s'ouvrira et, lorsque j'entrerai, j'entendrai le tintement lugubre de la grande barre creuse qui pend à côté de la porte, annonçant qu'un autre des Hommes d'en Bas des Montagnes, un autre Mortel, a osé pénétrer dans les Sardar.

Je remettrai ce manuscrit au membre de la Caste des Scribes que je trouverai à la Foire d'En'Kara, au pied des Sardar. Ensuite, que le manuscrit passe ou non à la postérité dépendra - comme tant d'autres choses en ce monde barbare que j'en suis venu à aimer - de l'indéchiffrable volonté des Prêtres-Rois.

Ils nous ont maudits, moi et ma Cité.

Ils m'ont pris mon père et la jeune femme que j'aimais, ainsi que mes amis, ils m'ont imposé des souffrances, des épreuves et des périls, et pourtant j'estime que, de quelque étrange manière, malgré moi, je les ai servis - que ce fut leur vouloir que je vienne à Tharna. Ils ont détruit une cité et, en un sens, ils ont reconstruit une cité.

Que sont-ils, je ne le sais, mais je suis décidé à le découvrir.

Nombreux sont ceux qui ont, pénétré dans les montagnes et donc nombreux sont ceux qui ont dû apprendre le secret des Prêtres-Rois, bien qu'aucun ne soit revenu pour le dire.

Mais laissez-moi maintenant vous parler de Tharna. Tharna est aujourd'hui une cité différente de ce qu'elle a été

de mémoire d'homme.

Sa souveraine - la gracieuse et ravissante Lara - est certainement parmi les plus sages et les plus justes des gouvernants de ce monde barbare, et elle a eu la tâche pénible de refaire l'union d'une cité divisée par la guerre civile, de rétablir la paix entre les factions et de traiter tous équitablement. Si elle n'était pas aimée comme elle l'est par les hommes de Tharna, sa tâche aurait été impossible. Lorsqu'elle est remontée sur le trône, aucune liste de proscription n'a été affichée ; l'amnistie générale a été

proclamée, et en ont bénéficié aussi bien ceux qui avaient épousé sa cause que ceux qui avaient combattu pour Dorna la Fièvre.

Seuls les masques d'argent furent exclus de cette amnistie.

La tension était forte dans les rues de Tharna après la révolte, et les hommes en colère, rebelles comme défenseurs, s'unirent dans la chasse brutale aux masques d'argent. Ces pauvres créatures furent traquées de cylindre en cylindre, d'une pièce à l'autre.

Une fois découvertes, elles étaient traînées dans la rue, démasquées, attachées cruellement ensemble et menées au palais sous la menace des armes, leur masque pendu au cou.

De nombreux masques d'argent furent dénichés dans des chambres obscures du palais même, et les cachots du palais furent vite pleins de chaînes de belles prisonnières éplorées. Bientôt les cages d'animaux sous l'arène des Divertissements de Tharna durent être utilisées, puis ce fut l'arène elle-même.

Des masques d'argent furent aussi découverts dans les égouts de la cité. Ils furent pourchassés dans les longues canalisations par des urts géants tenus en laisse jusqu'aux filets de capture installés au débouché des égouts, qui furent bientôt bondés.

D'autres masques d'argent s'étaient réfugiés dans les montagnes à côté de la cité ; ceux-là furent chassés comme des sleens par des bandes convergentes de paysans furieux qui les rabattirent au centre de leurs groupes où, démasqués et attachés, ils furent conduits en ville pour y subir leur sort. Toutefois, quand il devint clair que la bataille était perdue et que les lois de Tharna étaient irrévocablement annulées, la plupart des masques d'argent descendirent de leur propre gré dans les rues et se soumirent à la manière traditionnelle des femmes captives goréennes : s'agenouillant, baissant la tête, levant et tendant les bras, les poignets croisés pour être liés.

La situation s'était renversée à Tharna.

J'étais au bas des marches du trône doré quand Lara avait ordonné que le masque d'or géant suspendu derrière l'estrade soit arraché du mur à l'aide de lances en guise de leviers et jeté sur le sol à nos pieds.

Ce froid visage serein ne dominerait plus la salle du trône de Tharna.

Les hommes de Tharna avaient regardé presque avec incrédulité détacher du mur, boulon par boulon, le grand masque qui penchait en avant et, finalement entraîné par son propre poids, rompait ses dernières attaches et s'abattait avec fracas sur les marches du trône où il se brisa en cent morceaux.

— Qu'on le fonde, avait décrété Lara, et qu'on le moule en tarnets d'or de Tharna, et que ces tarnets soient distribués à

ceux qui ont souffert pendant notre temps de troubles.

« Et ajoutez aux tarnets d'or, s'était-elle exclamée, les tarnets d'argent qui seront fondus avec les masques de nos femmes, car désormais, à Tharna, aucune femme ne pourra porter un masque, qu'il soit d'or ou d'argent, quand bien même elle serait la Tatrix de Tharna en personne !

Et ces paroles ayant été dites devinrent, selon la coutume de Tharna, la loi et, à partir de ce jour, aucune femme de Tharna ne put porter de masque.

Peu après la fin de la révolte, les couleurs de caste de Gor commencèrent à apparaître ouvertement

dans les rues de Tharna sur les vêtements des citoyens. Les merveilleuses matières vernissées de la Caste des Constructeurs, longtemps interdites comme frivoles et coûteuses, ornèrent les murs des cylindres et jusqu'aux remparts mêmes de la cité. Les rues revêtues de gravier sont maintenant dallées avec des carreaux de pierre colorée disposés en dessins qui réjouissent les yeux. Le bois de la grande porte a été ciré et ses cuivres astiqués. Les ponts sont éclatants de peinture neuve.

Le bruit des grelots de caravanes n'est plus étrange dans les rues de Tharna et des files de commerçants ont pris le chemin de ses portes pour exploiter le plus surprenant des marchés.

Il n'est pas rare que la monture d'un tamier arbore un harnais doré. Un jour de marché, j'ai vu un paysan, un sac de farine de Sa-Tarna sur le dos, qui avait ses sandales attachées avec des courroies d'argent.

J'ai vu des appartements privés aux murs ornés de tapisseries sortant des ateliers d'Ar et mes sandales ont parfois trouvé sous leurs semelles des tapis richement colorés, au poil épais, venant de la lointaine Tor.

C'est peut-être peu de chose de voir à la ceinture d'un artisan une boucle d'argent du style courant dans la montagneuse Thentis ou de remarquer au marché le mets délicat que sont les anguilles séchées de Port Kar, mais ces détails, si petits soient-ils, témoignent à mes yeux d'une nouvelle Tharna.

Dans les rues, j'entends les cris, les chansons, le brouhaha qui sont typiquement goréens. La place du marché

n'est plus simplement quelques arpents de carrelage où les affaires doivent être traitées avec austérité. C'est un lieu où

les amis se rencontrent, arrangent des dîners, échangent des invitations, discutent de politique, du temps, de stratégie, de philosophie et de la direction des femmes esclaves.

Un changement que je trouve intéressant, bien qu'au fond je ne puisse l'approuver, c'est la suppression des garde-fous sur les hauts ponts de Tharna. J'avais pensé que c'était inutile et peut-être dangereux, mais Kron avait dit simplement :

— Que ceux qui ont peur de se promener sur les hauts ponts n'aillent pas sur les hauts ponts.

On pourrait aussi mentionner que les hommes de Tharna ont pris l'habitude de porter, passées dans la ceinture de leur tunique, deux cordelettes jaunes, chacune d'environ cinquante centimètres de long. À ce seul signe, les gens d'autres cités peuvent reconnaître maintenant un homme de Tharna.

Le vingtième jour qui suivit la paix à Tharna, le sort des masques d'argent fut décidé.

Ils furent rassemblés, encordés par le cou, dévoilés, les poignets liés derrière le dos, et conduits en longues files à

l'arène des Divertissements de Tharna. Ils devaient y entendre le jugement de Lara, leur Tatrix. Ils s'agenouillèrent devant elle - naguère orgueilleux masques d'argent et maintenant captives terrifiées et impuissantes - sur ce même sable étincelant qui avait été si souvent maculé par le sang des hommes de Tharna.

Lara avait beaucoup réfléchi à ce sujet et en avait discuté avec bien des gens, dont moi. Finalement, elle prit seule sa décision. Je ne pense pas que la mienne eût été

aussi sévère, mais j'admets que Lara connaissait mieux que moi sa Cité et ses masques d'argent.

Je reconnais qu'il n'était pas possible de restaurer l'ancien ordre de Tharna et que ce n'était pas souhaitable non plus. Je reconnais aussi qu'il n'y avait plus de dispositions adéquates - étant donné la destruction des institutions de Tharna - pour abriter indéfiniment un grand nombre de femmes libres à l'intérieur de ses murs. Par exemple, la famille n'existait plus à Tharna depuis des générations, ayant été remplacée par la séparation des sexes et les crèches publiques où était appliquée la ségrégation. On doit également se souvenir que les hommes qui avaient découvert les femmes de Tharna pendant la révolte les revendiquaient maintenant comme un droit. Aucun homme qui a vu une femme en Soies de Plaisir ou qui l'a regardée danser, ou qui a entendu le tintement des clochettes autour d'une cheville, ou contemplé une chevelure de femme qui, déliée, tombe jusqu'à sa taille, ne peut vivre longtemps sans la possession d'une aussi délicieuse créature.

On doit encore remarquer qu'il n'était pas réaliste d'offrir aux masques d'argent la solution de l'exil, car cela serait simplement revenu à les condamner à une mort violente ou à

l'esclavage en pays étranger.

Dans ces conditions, à sa façon, le jugement de Lara était miséricordieux - bien qu'il ait été accueilli par les gémissements de lamentation des captives encordées.

Chaque masque d'argent aurait six mois pendant lesquels elle serait libre de vivre à l'intérieur de la cité et serait nourrie aux tables communes, à peu près comme avant la révolte. Mais, pendant ces six mois, on attend d'elle qu'elle trouve un homme de Tharna à qui elle se proposera comme Libre Compagne.

S'il ne l'accepte pas comme telle - et peu d'hommes de Tharna seront disposés à accorder les privilèges du Libre Compagnonnage à un masque d'argent -, il pourra alors, sans autre formalité, lui passer simplement un collier et la prendre comme esclave, ou encore la rejeter complètement. Dans ce dernier cas, elle a la possibilité de se proposer de même à un autre homme de Tharna et peut-être à un, deux, trois autres encore.

Les six mois écoulés - peut-être a-t-elle répugné à

chercher un maître ? -, son initiative à cet égard est perdue et elle appartient au premier homme qui lui encerclera le cou avec le gracieux et brillant insigne de servitude. Elle n'est alors pas considérée autrement que s'il s'agissait d'une captive ramenée à dos de tärn de quelque lointaine cité, ni traitée différemment.

En pratique, étant donné le caractère des hommes de Tharna, le jugement de Lara donne aux masques d'argent la possibilité, pendant un certain temps, de choisir un maître ou, ce délai écoulé, d'être elles-mêmes choisies comme esclaves. Ainsi, chaque masque d'argent appartiendra un temps donné à un « animal », mais, en premier lieu, elle a la faculté de décider quelles cordelettes jaunes lui seront imposées, sur quel tapis aura lieu la cérémonie de soumission.

Peut-être Lara a-t-elle mieux compris que moi qu'il faut enseigner l'amour aux êtres comme les masques d'argent et que ces femmes ne peuvent l'apprendre que d'un maître. Elle avait l'intention non pas de condamner ses soeurs de Tharna à un interminable et misérable servage, mais de les forcer à

faire cet étrange premier pas sur la route qu'elle-même avait parcourue, une des routes inhabituelles qui peuvent conduire à l'amour. Lorsque je l'avais questionnée, Lara m'avait répondu que c'est seulement quand on a appris le véritable amour que le Libre Compagnonnage est possible et que certaines femmes ne peuvent l'apprendre que dans des chaînes. Cela m'avait donné à réfléchir.

Il reste peu de chose à dire.

Kron vit à Tharna où il a une position élevée dans le Conseil de la Tatrix Lara.

Andreas et Linna vont quitter la cité car, me dit-il, il y a bien des routes de Gor qu'il n'a pas parcourues, et il pense que sur certaines il découvrira peut-être le chant qu'il cherche depuis toujours. J'espère de tout mon coeur qu'il le trouvera.

La jeune Vera de Ko-ro-ba, au moins pour le moment,

habitera Tharna où elle vivra en femme libre. N'étant pas de la cité, elle est exemptée des restrictions imposées aux masques d'argent.

Je ne sais pas si elle décidera de rester ou non dans la cité. Comme moi-même et tous ceux de Ko-ro-ba, c'est une exilée - et les exilés ont du mal parfois à considérer une cité

étrangère comme leur foyer. Ils estiment quelquefois que les risques du désert sont préférables à l'abri de remparts étrangers. Et, aussi, à Tharna se trouve le souvenir de Thorn, le Capitaine.

Ce matin, j'ai dit adieu à la Tatrix, la noble et belle Lara. Je sais que nous avons de l'attachement l'un pour l'autre mais que nos destinées ne sont pas les mêmes.

En nous séparant, nous nous sommes embrassés.

— Gouverne bien, ai-je dit.

— J'essaierai, a-t-elle répondu.

Sa tête était contre mon épaule.

—

Et si jamais j'étais à nouveau tentée d'être orgueilleuse et cruelle, ajouta-t-elle avec un petit rire dans la voix, je n'aurai qu'à me rappeler que j'ai été vendue un jour pour cinquante tarnets d'argent - et qu'un guerrier m'a achetée en échange seulement d'un fourreau et d'un casque.

—

De six émeraudes, rectifiai-je avec un sourire.

— Et un casque, dit-elle en riant.

Je sentais ma tunique trempée par ses larmes.

—

Je te souhaite bonne chance, ravissante Lara.

—

Et je te souhaite bonne chance, Guerrier, répliqua la jeune femme.

Elle me regardait, les yeux remplis de pleurs, et pourtant souriante. Elle eut un petit rire.

—

Et s'il vient un temps, Guerrier, où tu voudras une esclave, une femme pour porter tes soies et ton collier, ta marque si tu le désires - souviens-toi de Lara, qui est Tatrix de Tharna.

— Je m'en souviendrai, dis-je. Oui, je m'en souviendrai !

Et je l'ai embrassée, puis nous nous sommes séparés. Elle régnera à Tharna et régnera bien, et je vais commencer le voyage vers les Sardar.

Ce que j'y trouverai, je ne le sais.

Depuis plus de sept ans, je m'interroge sur les mystères cachés dans ces sombres retraites. Je m'interroge sur les Prêtres-Rois et leur pouvoir, leurs astronefs et leurs agents, leurs plans concernant leur monde et le mien; mais surtout, il faut que je découvre pourquoi ma Cité a été détruite et sa population dispersée, pourquoi il ne doit plus y rester pierre sur pierre, et il faut que je connaisse le sort de mes amis, de mon père et de Talena, ma bien-aimée. Mais je vais dans les Sardar pour davantage que la vérité ; ce qui domine dans mon cerveau, impératif, c'est le brûlant désir d'obtenir vengeance, une vengeance mienne par droit de l'épée, mienne par les affinités de sang, de caste et de cité, mienne parce que je me suis engagé d'honneur à venger une population anéantie, des murs et des tours abattus, une cité

désapprouvée par les Prêtres-Rois -parce que je suis un Guerrier de Ko-ro-ba! Je cherche plus que la vérité dans les Sardar: je cherche le sang des Prêtres-Rois !

Mais c'est stupide de parler ainsi.

Je parle comme si mon bras frêle pouvait quelque chose contre la puissance des Prêtres-Rois. Qui suis-je pour la défier? Je ne suis rien, pas même un peu de poussière soulevée par le vent en un minuscule poing de défi, pas même un brin d'herbe qui égratigne les chevilles des dieux qui le piétinent. Et pourtant moi, Tarl Cabot, j'irai dans les Sardar, je rencontrerai les Prêtres-Rois et bien qu'ils soient les dieux de Gor, je leur demanderai des comptes.

Au-dehors, sur les ponts, j'entends l'appel de l'Allumeur de Lanternes.

— Allumez vos Lampes ! crie-t-il. Allumez les Lampes de l'Amour !

Je me demande parfois si, dans le cas où ma Cité

n'aurait pas été détruite, je serais allé dans les Sardar. Il me semble maintenant que si j'étais simplement revenu sur Gor, dans ma Cité, auprès de mon père, de mes amis et de ma bien-aimée Talena, je ne me serais peut-être pas soucié

d'entrer dans les Sardar, je n'aurais peut-être pas voulu délaisser les joies de la vie pour découvrir les secrets de ces sombres montagnes. Et je me demande quelquefois - et cette idée m'impressionne et m'effraie - si ma Cité n'a pas été

détruite uniquement pour m'attirer dans les montagnes des Prêtres-Rois, car ils savaient certainement que je viendrais les défier, que j'irais dans les Sardar, que je suis même prêt à

aller dans les lunes de Gor pour obtenir satisfaction. Il se peut donc que j'agisse suivant les plans des PrêtresRois - que peut-être je m'engage à me venger et parte pour les Sardar comme ils savaient que je le ferais, comme ils l'avaient compris, prévu et calculé. Mais, même s'il en est ainsi, je me dis que c'est bien moi qui agis et non les PrêtresRois, même si j'agis suivant leurs plans. Si c'est leur intention que je réclame des comptes, c'est tout autant mon intention. Si c'est leur jeu, c'est aussi le mien.

Mais pourquoi les Prêtres-Rois désireraient-ils que Tarl Cabot vienne dans leurs montagnes ? Il ne leur est rien, il n'est rien pour personne ; il n'est qu'un guerrier, un homme sans cité qu'il puisse dire sienne, donc un hors-la-loi. Quel besoin les Prêtres-Rois, avec leur science et leur pouvoir, auraient-ils de cet homme-là ? Les Prêtres-Rois n'ont nul besoin des hommes et, une fois de plus, mes pensées deviennent stupides.

Il est temps de poser la plume.

Je regrette seulement que personne ne revienne des Sardar, car j'ai aimé la vie. Et, sur ce monde barbare, je l'ai vue dans toute sa beauté et sa cruauté, dans toute sa gloire et sa tristesse. J'ai appris qu'elle est splendide, effrayante, et sans prix. Se l'ai vue dans les tours disparues de Ko-ro-ba et dans le vol d'un tarn, dans les mouvements d'une belle femme, dans l'éclat des amies, dans le son des tambours à

tarns et le fracas du tonnerre sur des champs verdoyants. Je l'ai trouvée à la table de mes compagnons d'armes et dans le cliquetis métallique de la guerre, dans le contact des lèvres et de la chevelure d'une femme, dans le sang d'un sleen, dans l'arène et les chaînes de Tharna, dans le parfum des talenders et le sifflement du fouet. Je suis reconnaissant aux éléments immortels qui ont conspiré pour que je puisse exister un jour.

J'étais Tarl Cabot, Guerrier de Ko-ro-ba.

Cela, même les Prêtres-Rois n'y peuvent rien changer. Le soir approche maintenant et les Lampes de l'Amour brillent à de nombreuses fenêtres des cylindres de Tharna. Les phares sont en place sur ses remparts, et j'entends des sentinelles crier dans le lointain que tout va bien à Tharna. Les cylindres s'assombrissent sur le fond du ciel qui s'obscurcit. Il fera bientôt nuit. Peu de gens remarqueront l'étranger qui sort de la cité, peu se rappelleront peut-être qu'il a vécu dans leurs murs.

Mes armes, mon bouclier et mon épée sont là, à portée de ma main.

Au-dehors, j'entends le cri du tarn.

Je suis content.

Je vous souhaite bonne chance,

Tarl CABOT

DERNIÈRE NOTE

Le manuscrit s'achève sur la lettre de Tarl Cabot. Il n'y a rien eu de plus. Au cours des quelques mois écoulés depuis la remise mystérieuse du manuscrit, aucun message, aucune indication ne sont parvenus.

Je suppose, si nous pouvons faire confiance au narrateur - et je suis tenté de le faire -, que Tarl Cabot a bien pénétré dans les Monts Sardar. Je ne spéculerai pas sur ce qu'il a pu y trouver. Je pense peu probable que nous l'apprenions jamais.

J.N.



John NORMAN

COUR

3 - LES PRÊTRES-ROIS DE COR



JOHN NORMAN
LES PRÊTRES-ROIS DE GOR

Traduit de L'américain par Bruno MARTIN

Titre original: Priest-Kings of Gor

Ballantine Books, a division of Random House, Inc.

© John Norman, 1968

Pour la traduction française:

Éditions J'ai lu, 1992

Traduction révisée

LA FOIRE D'EN'KARA

Moi, Tarl Cabot, originaire de la Terre, je suis un homme que connaissent les Prêtres-Rois de Gor.

C'est vers la fin du mois d'En'Kara de l'année 11 117 de la fondation de la Cité d'Ar que j'arrivai au Palais des PrêtresRois, dans les Monts Sardar, sur la planète Gor, l'Anti-Terre. J'étais parvenu quatre jours auparavant, à dos de tarn, au pied de la gigantesque palissade noire qui enclôt les terrifiantes Sardar, ces sombres montagnes couronnées de glace, consacrées aux Prêtres-Rois, interdites aux hommes, aux mortels, à toute créature de chair et de sang.

Je dessellai et libérai mon tarn, gigantesque monture semblable à un faucon; car il ne pourrait pas m'accompagner dans les Sardar. Il avait une fois tenté de me faire franchir la palissade en direction des Monts, mais jamais plus je ne me risquerais à un tel vol. L'oiseau avait été pris dans le réseau invisible protégeant les Prêtres-Rois, réseau d'où l'on ne réchappe pas, probablement un champ de force inconnu qui doit affecter le fonctionnement de l'oreille interne; devenue incapable de commander ses mouvements, la pauvre créature était retombée au sol, désorientée et désespérée. À

ma connaissance, aucun animal de Gor ne pouvait pénétrer dans les Sardar. Seuls les hommes y entraient, mais n'en revenaient jamais.

Je regrettais d'avoir dû rendre sa liberté au tarn, parce que c'était un oiseau magnifique, puissant, intelligent, farouche, courageux, loyal. Et, chose étrange, je crois qu'il s'était attaché à moi. Du moins l'aimais-je bien. Et il me fallut recourir à un langage brutal pour le chasser loin de moi. Aussi, quand il disparut au loin, sans comprendre, peut-être même peiné, je versai quelques larmes.

Je n'étais pas loin du marché d'En'Kara, une des quatre grandes foires qui se tiennent dans l'ombre des Sardar pendant l'année goréenne, et je me trouvai bientôt dans la longue allée centrale entre les tentes, les baraques et les éventaires, les pavillons et les enclos des participants, me dirigeant vers la haute et belle porte faite de madriers noirs recouverts de cuivre, derrière laquelle s'étend la Chaîne des Sardar proprement dite, sanctuaire des dieux de ce monde que les mortels, les hommes du bas des monts, ne connaissent que par le nom de Prêtres-Rois.

Je comptais m'arrêter un moment à la foire car il me fallait acheter des provisions pour le voyage dans les hauteurs, et je devais aussi confier un paquet enveloppé de cuir à quelque membre de la Caste des Scribes, paquet qui renfermait le récit de ce qui s'était passé au cours des mois écoulés dans la Cité de Tharna, un résumé qui, à mon avis, méritait d'être conservé.

J'aurais aimé disposer de davantage de temps pour visiter la foire car, en d'autres circonstances, en d'autres temps, j'aurais pu examiner les marchandises offertes, bavarder avec les marchands, boire dans les tavernes, assister aux compétitions... En effet, ces foires constituent un champ de rencontre pour les cités hostiles et rivales de Gor et donnent à leurs citoyens la seule occasion de se côtoyer en paix.

Il n'est donc pas étonnant que les cités de Gor soient favorables à ces grands marchés. Ils représentent parfois un terrain commun de règlement des dissensions territoriales et commerciales, qui peuvent ainsi être apaisées sans que l'honneur soit entaché, les représentants des villes en guerre se retrouvant apparemment par accident parmi les pavillons de soieries.

De plus, les membres de castes telles que celles des Médecins et des Constructeurs se servent des foires pour la communication de renseignements et de méthodes pratiques entre Frères de Caste, comme le prescrivent les Codes, même lorsqu'il existe des tensions entre leurs cités respectives. Et comme on doit s'y attendre, les membres de la Caste des Scribes s'y rassemblent pour tenir leurs débats, étudier et échanger leurs manuscrits.

Au cours de sa vie, mon ami le petit Torm de Ko-ro-ba, de la Caste des Scribes, s'était rendu quatre fois à des foires. Il m'a raconté qu'en son temps il avait réfuté les thèses de sept cent huit Scribes de cinquante-sept Cités différentes, mais je ne me porte pas garant de la véracité de ses dires, car il m'arrive de soupçonner Torm — comme la plupart des membres de sa caste, et également de la mienne — de tendre à l'exagération quand il fait le récit de ses nombreux exploits. En outre, je n'ai jamais très bien su comment se jugeaient les controverses entre Scribes et il n'est pas rare que les deux adversaires quittent la bataille en restant chacun convaincu d'avoir remporté la victoire. Lorsqu'il se présente des différends entre membres de ma propre caste, celle des Guerriers, il est plus facile de reconnaître le vainqueur, car le vaincu gît souvent blessé ou mort à ses pieds. Dans les querelles de Scribes, bien sûr, le sang répandu reste invisible et les vaillants combattants se replient en bon ordre, vilipendant leurs ennemis et rassemblant leurs forces pour reprendre la campagne le lendemain. Je ne le leur reproche pas, j'aurais même plutôt tendance à recommander un tel comportement à ceux de ma caste.

Torm me manquait, et je me demandais si je le reverrais un jour, bondissant de-ci, de-là, écorchant vifs les auteurs de parchemins poussiéreux, renversant l'encrier de son bureau d'un ample mouvement de sa robe bleue, sautant sur la table avec fureur en reprochant à tel ou tel scribe d'avoir redécouvert de son côté une idée déjà mentionnée dans quelque manuscrit vieux d'un siècle et connu de Torm seul, ou encore se frottant le nez sur sa manche, frissonnant, fourrant ses pieds contre le brasero de charbon de bois allumé et surchargé quelle que soit la température extérieure, perdu sous son bureau parmi l'amoncellement de papiers et de parchemins.

J'imaginai que Torm pouvait aussi bien être n'importe où, puisque les gens de Ko-ro-ba avaient été dispersés par les Prêtres-Rois. Je n'allais pas le chercher dans cette foire et, même s'il s'y trouvait, je ne l'informerai pas de ma présence car, de par la volonté des Prêtres-Rois, deux hommes de Koro-ba n'avaient pas le droit de marcher côte à

côte, et je ne tenais nullement à mettre en péril la vie du petit scribe. Gor serait appauvrie si elle était privée de ses furibondes excentricités. L'Anti-Terre ne serait tout simplement plus la même, sans le petit Torm belliqueux et exaspéré. Je me mis à sourire. Si je le rencontrais par hasard, je savais qu'il se précipiterait sur moi et insisterait pour que je l'emmène dans les Sardar, tout en ayant conscience qu'il y perdrait la vie ; il me faudrait alors l'emballer dans ses robes bleues, le jeter dans un tonneau, et me sauver. Peut-être serait-il plus sûr encore de le balancer dans un puits. Torm était déjà tombé dans plus d'un trou au cours de son existence et personne ne s'étonnerait de le voir patauger une fois de plus au fond d'un autre.

Je tiens par ailleurs à préciser que les foires sont assujetties à la Loi Marchande et que les frais en sont couverts par la location des emplacements et les taxes perçues sur les articles en vente. L'organisation commerciale de ces marchés, du change des devises à la finance au sens large, est la meilleure que je connaisse sur Gor, à l'exception de celle de la Rue des Monnaies d'Ar ; on y accepte les lettres de crédit, on y négocie des prêts, bien souvent à des taux excessifs, avec une indifférence

inconsidérée. Pourtant, ce n'est peut-être pas tellement surprenant, car les cités goréennes appliquent dans leurs propres murs la Loi Marchande quand il le faut, même contre leurs propres citoyens. Sinon, bien entendu, les foires seraient interdites aux habitants de la ville en cause.

Les compétitions dont j'ai fait mention et qui se déroulent lors des foires sont pacifiques, comme on s'y attendrait, ou du moins ne comportent pas de combats aux armes. Il est même considéré comme une offense envers les Prêtres-Rois d'ensanglanter ses armes sur un marché. Je dois cependant faire observer que ces derniers paraissent beaucoup plus tolérants en matière d'effusion de sang en d'autres lieux.

Les combats armés, menés jusqu'à la mort, ne sont cependant pas inconnus sur Gor et sont même très populaires dans certaines cités. Les luttes de ce genre, qui mettent le plus souvent en lice des criminels ou des soldats de fortune (dépourvus de cette dernière), rapportent des prix, une amnistie ou de l'or; ils sont en général organisés par des gens riches qui veulent s'acquérir la faveur du peuple dans leur ville. Ce sont quelquefois des marchands désirant faire valoir leurs produits, parfois des gens de loi qui souhaitent obtenir des voix dans le corps des jurés, ou encore des Ubars ou de Grands Initiés qui ont intérêt à amuser la foule. De telles compétitions, accompagnées de pertes de vies, étaient très à la mode à Ar, par exemple, où elles étaient dirigées par la Caste des Initiés — qui se considèrent comme les intermédiaires entre les Prêtres-Rois et les autres hommes, bien que je les soupçonne, au moins dans leur ensemble, de ne pas en savoir davantage sur les Prêtres-Rois que les nonInitiés. Il faut dire que ces combats ont été abolis à Ar quand Kazrak de Port Kar est devenu l'Administrateur de la ville. Sa décision n'a guère plu à la puissante Caste des Initiés. Toutefois, j'ai plaisir à affirmer que les compétitions sur les marchés n'allaient pas plus loin que la lutte à mains nues, et que les prises mortelles y étaient interdites. Ces jeux se composent de courses, de concours de force et d'adresse à

l'arc et au javelot. D'autres épreuves intéressantes opposent les chœurs, les poètes et les acteurs des diverses villes, dans les théâtres improvisés sur le terrain. J'ai eu en un temps un ami, Andreas de Tor — la ville du désert — qui, ayant chanté

à la foire, y a gagné un bonnet rempli d'or. Inutile d'ajouter que les rues du marché abondent en jongleurs, marionnettistes, musiciens et acrobates qui, loin des théâtres, entrent en compétition à la mode ancienne pour attirer les tarnets de bronze de la foule turbulente, sans cesse en mouvement. Les biens mis en vente à la foire sont nombreux et divers. Je passai parmi les vins, les textiles, la laine brute, les soieries et les brocarts, les cuivres et les poteries vernissées, les tapis et les tapisseries, les bois, la fourrure, les peaux, le sel, les armes et les flèches, les selles et les harnais, les lampes et les huiles, les anneaux, les bracelets, les colliers, ceintures et sandales, médicaments, viandes et céréales, les animaux tels que les farouches tarns, ces coursiers ailés de Gor, et les tharlarions, grands lézards domestiqués, et aussi entre les longues chaînes de malheureux esclaves des deux sexes.

Bien qu'il ne soit pas permis de prendre des esclaves parmi les visiteurs du champ de foire, on peut en acheter et en vendre dans l'enclos réservé, et les marchands y font de bonnes affaires, peut-être seulement dépassées par celles conclues dans la Rue des Marques d'Ar. La raison n'en est pas seulement qu'il existe un marché actif pour cette marchandise spéciale puisque les hommes des diverses cités vont et viennent librement parmi cette cohue, mais aussi que tout Goréen, homme ou femme, doit voir au moins une fois en sa vie les Monts Sardar, en l'honneur des Prêtres-Rois, et ce avant d'avoir atteint l'âge de 25 ans. En conséquence, les pirates et les bandits qui hantent les routes commerciales pour y tendre des embuscades et attaquer les caravanes se rendant à la foire, quand ils

ont eu le dessus, acquièrent-ils davantage que des objets ou des vêtements en récompense de leurs viles actions.

Ce pèlerinage aux Sardar, imposé par les Prêtres-Rois —

selon les dires de la Caste des Initiés —, joue sans nul doute son rôle dans la répartition de la beauté entre les villes hostiles de Gor. Alors que les hommes qui accompagnent la caravane sont souvent tués en se défendant ou dispersés ensuite, ce sort heureux ou non est rarement celui des femmes du convoi. Ce sera leur triste destin de se voir dévêtues, chargées des colliers et des chaînes des filles esclaves, et forcées de suivre à pied les chariots en route pour la foire. Pire encore, si les tharlarions de la caravane ont été tués ou se sont enfuis, elles devront porter sur leur dos toutes les marchandises. Ainsi, l'un des résultats visibles de la loi des Prêtres-Rois est que toute fille de Gor doit, au moins une fois dans sa vie, quitter ses murs pour courir le très haut risque de devenir esclave, et peut-être la proie choisie par quelque pirate ou hors-la-loi.

Les expéditions au départ des villes sont naturellement très bien protégées, mais il arrive aux bandits et pirates de se grouper également en grand nombre ; parfois même, ce qui est encore plus grave, les guerriers d'une ville donnée s'attaquent en force aux caravanes d'une autre cité. Le fait que, pour procéder à ces opérations de banditisme, certains combattants se parent quelquefois des insignes de cités hostiles à la leur, vient compliquer encore les soupçons et les luttes intestines qui affligent toutes les villes de Gor. Je m'étais mis à réfléchir à tout ça en voyant quelques hommes de Port Kar — une ville sauvage sur la côte du Golfe de Tamber — exposer une chaîne de vingt filles aux yeux mornes, fraîchement marquées, dont beaucoup étaient belles. Elles venaient de la ville insulaire de Cos, et avaient sans nul doute été capturées en mer, où leur vaisseau avait été incendié et coulé. Tous leurs charmes se révélaient pleinement aux yeux d'amateurs possibles qui les examinaient une à une. Elles étaient enchaînées les unes aux autres par le cou, les poignets retenus derrière le dos par les traditionnels bracelets, et elles se tenaient agenouillées dans la position habituelle des Esclaves de Plaisir. Quand un acheteur éventuel s'arrêtait devant l'une d'elles, un des gredins barbus de Port Kar la poussait du manche de son fouet pour lui faire relever la tête et répéter avec hébétude la phrase rituelle de l'esclave examinée : « Achète-moi, Maître. »

Elles avaient cru venir aux Sardar en femmes libres, pour s'acquitter de leur devoir envers les Prêtres-Rois. Elles repartiraient de la foire en filles asservies. Je me détournai. Moi, c'était avec les Prêtres-Rois de Gor que je devais traiter. C'est la vérité. J'étais venu aux Sardar pour rencontrer les fabuleux Prêtres-Rois dont la puissance incomparable influe de façon si complexe sur le destin des villes et des hommes de l'Anti-Terre.

On raconte qu'ils savent tout ce qui se passe sur leur monde, et qu'il leur suffit de lever la main pour invoquer d'un coup toutes les forces de l'univers. J'avais moi-même vu s'exercer leur puissance et je savais qu'ils existaient. J'avais voyagé en personne à bord d'un vaisseau des Prêtres-Rois qui m'avait, par deux fois, transporté sur ce monde ; j'avais vu leurs pouvoirs agir avec assez de délicatesse pour modifier l'angle d'une aiguille de boussole, ou se manifester si lourdement qu'une ville entière avait été détruite, sans qu'il reste la moindre trace de ce qui avait été autrefois la demeure des hommes.

On dit que ni les complications matérielles du cosmos, ni les émotions des êtres humains n'échappent à leur vaste puissance, que sentiments humains et mouvements des atomes et des étoiles ne font qu'un pour eux, qu'ils dominent même les forces de la gravité et savent manipuler le cœur des mortels ; j'ai cependant quelques doutes sur ce dernier point, depuis qu'une fois, sur la route de Ko-ro-ba, ma Cité,

j'ai rencontré un homme qui avait été messager des PrêtresRois, un homme qui avait réussi à leur désobéir, un homme dont le crâne avait brûlé et éclaté, mais d'où, parmi les fragments calcinés, j'avais retiré une poignée de fils dorés. Les Prêtres-Rois l'avaient anéanti avec autant de désinvolture que l'on peut en montrer pour dénouer le lien d'une sandale. Il avait désobéi et il avait été instantanément détruit, mais je me disais qu'il avait désobéi, qu'il avait pu désobéir et choisir la mort atroce qu'il savait encourir. Il avait acquis sa liberté, bien que, selon l'expression goréenne, elle l'eût conduit aux Cités de Poussière où, je crois, les PrêtresRois eux-mêmes ne tiendraient pas à le suivre. En homme, il avait brandi le poing contre la puissance des Prêtres-Rois, aussi était-il mort, mais dans un défi et, malgré l'horreur de son trépas, avec beaucoup de noblesse.

J'appartiens à la Caste des Guerriers, et notre Code déclare que la seule mort digne d'un homme est sur le champ de bataille, mais je n'arrive plus à croire que ce soit vrai, car l'homme que j'avais rencontré un jour sur la route de Ko-ro-ba avait connu une belle mort et m'avait enseigné

que mon propre code ne contient pas toute sagesse et vérité. Mon affaire avec les Prêtres-Rois est simple, comme le sont la plupart du temps les histoires d'honneur et de sang. Pour des raisons que j'ignore, ils ont détruit ma Cité, Koroba, et dispersé ses habitants. J'ai été dans l'incapacité de découvrir le sort de mon père, de mes amis, de ma bienaimée Talena, fille de Marlenus, qui avait été Ubar d'Ar... ma douce, sauvage et belle Talena, devenue ensuite ma Libre Compagne, et qui restera à jamais l'Ubara de mon coeur, elle dont l'image enflamme les solitaires ténèbres de mes rêves. Oui, j'ai affaire aux Prêtres-Rois de Gor.

DANS LES SARDAR

À l'autre bout de la large et longue avenue, je contemplais l'énorme porte de bois et, plus loin, la noirceur hérissée de l'inhospitalière Chaîne des Sardar.

Il ne me fallut pas longtemps pour acquérir un petit paquet de vivres à emporter dans les hauteurs, et je n'eus pas davantage de difficulté à trouver un scribe auquel confier le récit des événements survenus à Tharna. Je ne lui demandai pas plus son nom qu'il ne s'enquit du mien. Il était incapable de lire mon manuscrit, rédigé en anglais, langue aussi étrangère pour lui que le serait le goréen pour vous, et cependant il le conserverait comme un bien des plus précieux, car il était Scribe et c'est le propre des Scribes de chérir l'écrit et de le préserver de tout dommage ; et même s'il ne pouvait pas lire mon manuscrit, quelle importance ? Peut-être quelqu'un y parviendrait-il un jour, et alors les mots qui auraient si longtemps gardé leur secret dévoileraient-ils leur mystère et ce qui avait été écrit serait-il entendu et compris. Enfin je me tenais debout devant la haute porte de madriers noirs reliés entre eux par de larges bandes de cuivre. Pas d'insigne sur mes vêtements ni sur mes armes, puisque ma Cité avait été anéantie. Je portais mon casque. Personne ne saurait qui avait pénétré dans les Sardar. À la porte, je fus accueilli par un membre de la Caste des Initiés, un homme acide, réservé, aux lèvres minces, aux yeux enfoncés dans les orbites, vêtu de la robe immaculée de sa caste.

; Souhaitez-vous parler aux Prêtres-Rois ? s'enquit-il.

; Oui, répondis-je.

; Savez-vous ce que vous faites ?

; Oui.

L'Initié et moi nous entre-regardions ; puis il s'écarta, comme il avait souvent dû le faire. Bien sûr, je ne serais pas le premier à pénétrer dans les Sardar. Bien des hommes, et parfois même des femmes, étaient entrés dans ces montagnes, mais on ignore ce qu'ils y ont trouvé. Il arrive que ces individus soient de jeunes idéalistes, des rebelles, les champions de causes perdues, qui désirent protester devant les Prêtres-Rois ; d'autres fois ce sont des êtres vieillissés ou malades ou fatigués de la vie, qui souhaitent mourir. Il y en a encore de pitoyables épaves ou des malheureux, malins ou effrayés, qui espèrent trouver le secret de l'immortalité parmi ces rocs dénudés ; et il s'agit dans certains cas de hors-la-loi fuyant la rude justice de Gor, avec l'espoir de se voir accorder au moins un court asile dans le domaine cruel et mystérieux des Prêtres-Rois, un pays où ils ont la certitude qu'ils ne seront poursuivis par aucun magistrat, par aucune bande de guerriers vengeurs. J'imagine que l'Initié a pu me prendre pour l'un de ces derniers, puisque mes vêtements ne portaient pas de signe distinctif.

Il se détourna de moi pour s'approcher d'un petit piédestal, sur le côté. Il y avait sur ce socle un bol d'argent rempli d'eau, une fiole d'huile et une serviette. Il plongea les doigts dans le bol, se versa un peu d'huile sur les mains, puis les essuya.

De part et d'autre de l'énorme porte se trouvaient un grand treuil et une chaîne, et une bande d'esclaves aveugles était affectée à chacun des treuils.

L'Initié replia la serviette avec soin et la reposa.

; Que la porte s'ouvre ! dit-il.

Les esclaves dociles pesèrent de tout leur poids sur les barreaux de bois des deux treuils, qui grincèrent quand les chaînes se raidirent. Leurs pieds nus dérapaient dans la poussière et ils pressèrent encore plus fort sur les barreaux durs et résistants. Maintenant leur dos s'arquait sous l'effort, plaqué aux barres de force. Les yeux aveugles contemplaient le néant. Les veines de leur cou et de leurs jambes commencèrent à se gonfler, et je craignais qu'elles ne se rompent sous la chair torturée ; les muscles tourmentés de leur corps noueux et contracté comme du cuir distendu semblaient s'emplir de douleur comme si celle-ci eût été un fluide; leur chair paraissait se fondre dans le bois des barreaux ; une sueur rouge souillait le dos de leurs vêtements décolorés. Des hommes s'étaient souvent rompu les os sur les barres de force des treuils.

Pour finir, j'entendis un grincement étonnant, et le vaste portail s'entrouvrit de la largeur d'une main, puis d'une épaule, puis d'un corps humain.

— Cela suffit! lançai-je.

J'entrai immédiatement.

Au passage, j'entendis le funeste glas de l'immense tige de métal creux accrochée à quelque distance de la porte. J'avais déjà entendu ce bruit auparavant, et je savais qu'il signifiait qu'un mortel de plus tentait l'aventure dans les Sardar. C'était un son déprimant, d'autant plus que je me rendais parfaitement compte qu'il sonnait, cette fois, pour moi seul. En l'écoutant, il me vint à l'idée que la tige creuse n'avait peut-être pas pour seul rôle d'informer les gens de la foire qu'une personne venait de pénétrer dans les Sardar, mais aussi du même coup d'en avertir les Prêtres-Rois. Je regardai derrière moi juste à temps pour voir le lourd vantail se refermer sur moi. Sans le moindre bruit.

Le trajet vers le Palais ne se révélait pas aussi difficile que je l'aurais cru. Il y avait, par endroits, des sentiers nettement tracés, en d'autres des marches entaillées au flanc des monts, des escaliers parfaitement polis au cours de milliers d'années par des piétinements innombrables.

Ici et là, le sentier était marqué d'ossements humains. Qu'il s'agisse des restes de personnes mortes de faim ou de froid dans les Sardar dénudées, ou qu'elles eussent été tuées par les Prêtres-Rois, je l'ignorais. De temps à autre, je voyais un message gravé au flanc de la falaise, le long du sentier. Certains étaient obscènes dans la malédiction qu'ils lançaient contre les Prêtres-Rois ; d'autres étaient des chants à leur gloire; d'autres encore manifestaient de l'entrain, même si c'était de façon pessimiste. L'un de ceux dont je me souviens disait : « Mange, bois et sois heureux. Le reste n'est rien. » D'autres étaient plutôt simples et parfois tristes, comme : « Plus de nourriture », « J'ai froid », « J'ai peur ». Une note en particulier disait: « Les montagnes sont désertes. Je t'aime, Rena. » Je me demandais qui l'avait écrite, et quand. l'inscription était à demi effacée. Elle avait été gravée dans l'ancienne écriture goréenne. Elle datait peut-être de plus d'un millier d'années. Mais je savais que les montagnes n'étaient pas désertes, car j'avais des preuves de l'existence des Prêtres-Rois. Je poursuivis mon voyage.

Je ne voyais pas d'animaux, pas de plantes, rien d'autre que la roche noire sans fin, les falaises ténébreuses et le sentier creusé devant moi dans la pierre sombre. Peu à peu, l'air se refroidissait et des rafales de neige commençaient à

s'abattre autour de moi; le gel fit son apparition sur les marches et je longuai prudemment des

crevasses remplies de glace, des dépôts peut-être restés intacts, sans jamais fondre, durant des siècles et des siècles. Je resserrai les plis de mon manteau autour de mon corps et, me servant de mon javelot comme d'un bâton, je continuai de grimper.

Après quelque quatre journées de montagne, j'entendis pour la première fois depuis mon départ un autre bruit que celui du vent, les soupirs de la neige et le grondement sourd des glaces; c'était la manifestation d'un être vivant; le feulement du larl des montagnes.

Le larl est un animal prédateur de très grande taille, armé de griffes et de crocs, atteignant parfois plus de deux mètres au garrot. Je crois que l'on pourrait le qualifier, en gros, de félin ; en tout cas, la grâce de son corps et la souple puissance de ses muscles me rappellent les léopards de mon vieux monde, plus petits mais tout aussi terribles.

J'imagine que cette ressemblance est due au mécanisme de l'évolution convergente, les deux animaux ayant été

façonnés par les exigences de la chasse - silence de l'approche et charge à l'improviste - ainsi que par la nécessité de tuer rapidement et sans miséricorde. S'il existe une forme optimale pour une bête de proie au sol, je crois que la palme en revient dans mon vieux monde au tigre du Bengale; mais sur Gor, le premier prix appartient sans conteste au larl des montagnes; et je reste persuadé que les similitudes de structure des deux espèces sont autre chose qu'une simple affaire de hasard.

Le larl a la tête large de plus de soixante centimètres, d'une forme à peu près triangulaire, ce qui lui donne un peu l'apparence d'une tête de vipère, avec naturellement la différence que le larl a un pelage et que ses pupilles ressemblent davantage à celles du chat, ayant la faculté de s'étrécir en minces fentes en pleine lumière et de s'agrandir en lunes sombres pour scruter la nuit.

Le pelage du larl est normalement fauve rougeâtre ou noir de zibeline. Le larl noir, mâle ou femelle, chasse surtout la nuit et porte une crinière. Le larl rouge, qui chasse quand il a faim, quelle que soit l'heure, et constitue la variété la plus répandue, n'a pas de crinière. Les femelles des deux races sont en général plus petites que les mâles, mais tout aussi agressives et parfois même plus dangereuses, notamment à la fin de l'automne et pendant l'hiver, alors qu'elles chassent probablement pour nourrir leurs petits. J'ai une fois tué un larl rouge mâle dans la Chaîne des Voltaï, à

quelques pasangs à peine de la Cité d'Ar.

Maintenant, en entendant gronder une telle bête, je rejetai mon manteau en arrière, élevai mon bouclier et tins mon javelot prêt. J'étais intrigué par le fait de rencontrer un larl dans les Sardar. Comment avait-il pu s'insinuer dans les montagnes ? Peut-être en était-il originaire ? Mais de quoi aurait-il vécu dans cette désolation rocheuse ? Car je n'avais rien vu qui puisse lui servir de proie, à moins de compter les hommes qui s'étaient aventurés dans ce territoire, mais leurs os dispersés, blanchis et glacés, n'étaient ni rompus ni marqués de sillons. On n'y voyait rien qui pût indiquer qu'ils avaient été triturés par les rudes mâchoires d'un larl. Je compris alors que l'animal que je venais d'entendre devait appartenir aux Prêtres-Rois, car il n'existe dans les Sardar aucune bête ni aucun homme sans leur consentement, et si le félin était nourri, ce ne pouvait être que de la main des dieux de Gor ou de leurs serviteurs.

Malgré ma haine des Prêtres-Rois, je ne pouvais me retenir de les admirer. Aucun des hommes d'en

bas, aucun des mortels n'avait jamais réussi à apprivoiser un larl. Même lorsque des hommes trouvaient et élevaient des bébés larl, ces derniers, une fois arrivés à l'âge adulte, finissaient toujours par retrouver leur instinct, se précipitant sur leurs maîtres pour les tuer, avant de partir au trot sous les trois lunes de Gor, loin des humaines demeures, poussés par leur nature ignorée, pour retourner dans les montagnes où ils étaient nés. On connaît le cas d'un larl qui a parcouru plus de deux mille cinq cents pasangs pour rechercher la crevasse peu profonde des Voltaï où il avait vu le jour. Des chasseurs l'avaient suivi. L'un d'entre eux, un vieil homme qui avait fait partie du groupe ayant capturé la bête à l'origine, reconnut l'endroit.

J'avais, le javelot levé, prêt au lancer, le bouclier en position protectrice devant mon corps pour éviter les mouvements d'agonie de la bête au cas où mon jet serait heureux. Ma vie était entre mes mains et j'en étais satisfait. Je n'aurais pas demandé un sort différent.

Je souris. J'étais maintenant Premier Javelot, puisqu'il n'y avait personne d'autre.

Dans les Monts Voltaï, des bandes de chasseurs, généralement de la Cité d'Ar, traquent le larl avec la puissante lance goréenne. Normalement, ils se mettent en file indienne et le chasseur qui vient en tête est appelé Premier Javelot, car il sera le premier à lancer son arme. Dès qu'il l'a lâchée, il se jette au sol et se protège le corps de son bouclier, et les autres hommes font de même derrière lui, l'un après l'autre. Cela permet à chacun d'avoir le champ libre pour le lancer, et cela assure une certaine protection une fois le javelot parti.

Cependant, la raison principale en devient claire quand on comprend le rôle de l'homme en queue de file, que l'on appelle Dernier Javelot. Une fois que ce dernier a lancé à son tour sa pointe, il ne peut pas se jeter à terre. S'il le faisait et qu'un seul ou plusieurs de ses camarades en sortent vivants, ils le mettraient à mort. Mais cela n'arrive pas souvent car les chasseurs de Gor redoutent la lâcheté plus encore que les griffes et les crocs du larl. Le Dernier Javelot doit rester debout et, si la bête est encore en vie, il encaisse sa charge avec sa seule épée. Il ne se plaque pas au sol, afin de rester bien en vue du larl et d'être ainsi la victime de l'attaque furieuse de la bête blessée. C'est ainsi que, si les javelots ont manqué la cible, il sacrifie sa vie au bénéfice de ses compagnons qui peuvent s'enfuir pendant que le larl le déchire de ses griffes. Cela peut paraître cruel mais, à la longue, cela s'avère être une manière de protéger des vies humaines. Comme le disent les Goréens, mieux vaut voir mourir un homme que plusieurs.

Le Premier Javelot est généralement le plus habile parce que, si le larl n'est pas tué ou gravement blessé dès le premier jet, la vie de tous les autres - pas seulement celle du Dernier - se trouve menacée. C'est peut-être un paradoxe, mais le Dernier Javelot est normalement le plus faible des chasseurs, le moins adroit. Est-ce parce que la tradition de la chasse favorise le plus faible, en le faisant protéger par les lanceurs plus forts, ou parce qu'elle méprise le faible, le considérant comme le moins utile au groupe, je l'ignore. L'origine de ces pratiques se perd dans la nuit des temps, elle est probablement aussi ancienne que les hommes, les armes et les larls.

J'ai une fois demandé à un chasseur goréen que j'avais rencontré à Ar pourquoi on allait à la chasse au larl. Je n'ai jamais oublié sa réponse : « Parce que c'est beau et dangereux, a-t-il déclaré, et parce que nous sommes goréens.

»

Je n'avais pas encore aperçu la bête que j'avais entendue feuler. Le sentier que je suivais formait un coude à

quelques mètres devant moi. Large d'un mètre environ, il suivait le flanc d'une falaise, et à ma gauche, s'ouvrait un précipice à pic. Le fond devait se trouver à un bon pasang. Je me rappelais que les roches d'en bas étaient énormes mais, de la hauteur où j'étais, on aurait dit des grains de sable noir. J'aurais préféré avoir la muraille rocheuse à ma gauche plutôt qu'à ma droite, pour donner plus d'aisance à mon lancer.

Le sentier grimpait ferme, mais l'ascension était parfois facilitée par de hauts degrés taillés. Je n'ai jamais aimé avoir un ennemi au-dessus de moi, et cela ne me plaisait pas davantage à présent, mais je me dis que mon javelot avait plus de chances de trouver un point vulnérable si le larl bondissait d'en haut que si j'avais occupé la position supérieure et n'aie eu, de ce fait, d'autre objectif possible que la base de son cou. D'en haut, j'aurais tenté de sectionner les vertèbres. Viser le crâne est encore plus difficile car la tête est continuellement en mouvement. En outre, elle s'orne d'une arête osseuse peu prononcée qui va de la commissure des quatre fentes nasales jusqu'au début de l'échine. Le javelot peut pénétrer cette sorte de crête, mais il y faut un jet parfait, sinon la pointe, détournée, s'enfoncera dans la joue de l'animal, lui infligeant une blessure cruelle mais sans grande importance. Par ailleurs, si j'étais au-dessous du larl, j'aurais une chance de porter un coup prompt et direct au grand cœur battant à huit valvules, situé au milieu de sa poitrine.

J'eus le souffle coupé quand je perçus un autre grondement, celui d'une deuxième bête.

Je n'avais qu'un seul javelot.

J'arriverais peut-être à tuer un larl, mais je mourrais certainement sous les crocs de son compagnon.

Pour quelque raison secrète, je ne craignais pas la mort, et je n'éprouvais que de la colère parce que ces animaux pouvaient m'empêcher d'être au rendez-vous que je m'étais fixé avec les Prêtres-Rois de Gor.

Je me demandai combien d'hommes auraient alors fait

demi-tour, puis je me rappelai les ossements blanchis et glacés sur les pentes inférieures. Il me vint à l'idée de battre en retraite pour revenir une fois les bêtes parties ailleurs. Il semblait possible qu'elles ne m'eussent pas encore repéré. Je souris devant ma propre sottise, car ce devaient être les larls des Prêtres-Rois, les gardiens de la forteresse des dieux de Gor.

Je libérai mon glaive de son fourreau et continuai de grimper.

J'arrivai enfin au tournant du sentier et me préparai au bond soudain que je devrais faire, en poussant un grand cri pour les surprendre et, au même instant, jeter ma lance sur l'animal le plus proche, puis m'attaquer au second avec l'épée.

J'hésitai un bref instant, puis le farouche cri de guerre de Ko-ro-ba jaillit de mes lèvres dans l'air froid et transparent des Sardar, et je me projetai en avant, le bras armé du javelot ramené en arrière, le bouclier haut.

PARP

Il y eut soudain un bruit de chaînes et je vis deux énormes larls blancs, d'abord figés dans une paralysie provisoire; puis, après une fraction de seconde de suspens, les deux bêtes attaquèrent, se précipitant avec rage au bout de leurs chaînes.

Le javelot n'avait pas quitté ma main.

Les deux animaux furent bloqués net quand les lourdes chaînes accrochées à leurs colliers d'acier ornés de pierres précieuses se raidirent, mettant un frein à leur charge folle. L'un d'eux fut retourné sur le dos tant il avait mis de violence dans son mouvement, et l'autre resta un instant dressé, comme un étalon qui se cabre, me dominant de sa hauteur, battant l'air de ses terribles griffes, luttant contre le collier qui l'empêchait de m'atteindre.

Puis ils se couchèrent à longueur de la chaîne, grognant et me regardant avec haine, projetant de temps à autre une patte en avant comme pour m'accrocher et me ramener à

portée de leurs terrifiantes mâchoires.

J'étais frappé d'étonnement, tout en prenant soin de me tenir à distance, car je n'avais jamais encore vu de larls blancs.

Ils étaient gigantesques, superbes, atteignant peut-être deux mètres quarante au garrot.

Leurs canines supérieures, telles des dagues emmanchées dans leurs maxillaires, mesuraient bien trente centimètres de long et descendaient au-dessous de la mâchoire inférieure comme chez les préhistoriques tigres à

dents de sabre. Les quatre narines fendues de chacun des animaux se dilataient, et leurs vastes poitrines se soulevaient et se rabaissaient sous l'intensité de leur colère. Les longues queues, ornées à leur extrémité d'une touffe de poils, battaient leurs flancs en un mouvement alternatif et saccadé. Le plus grand des deux parut tout à coup se désintéresser de moi, ce qui était inexplicable. Il se mit debout, renifla l'air, me présentant le flanc, et sembla oublier toute envie de me faire du mal. Je ne compris ce qui se passait qu'un moment après, car il se laissa tomber brusquement sur le côté, la tête tournée dans la direction opposée, et décocha contre moi une ruade de ses pattes de derrière. J'élevai mon bouclier en m'apercevant avec horreur que, par cette manoeuvre, il avait soudain ajouté vingt pieds au rayon d'action que lui permettait sa chaîne. Les deux pattes énormes et griffues frappèrent mon bouclier, m'expédiant à plusieurs mètres, contre la paroi rocheuse. Je me laissai rouler et reculai encore, car le coup m'avait jeté à portée de sa compagne. Les griffes de celle-ci m'arrachèrent du dos manteau et autres vêtements.

Je me relevai avec peine.

; Bien joué ! lançai-je au larl.

J'avais failli y laisser la vie.

Désormais, les deux bêtes étaient animées d'une fureur qui réduisait à rien leur colère d'avant, car elles sentaient que je ne m'approchais plus assez pour leur permettre de recommencer leur stratagème un peu primitif. Je les admirais, car les deux bêtes paraissaient intelligentes. Oui, me répétais-je, c'était bien joué.

J'examinai mon bouclier et comptai dix larges sillons creusés dans le cuir bardé de bronze. Je sentais dans mon dos l'humidité du sang que m'avaient tiré les griffes du second larl. Il aurait dû me sembler chaud, mais il était froid. Je devinai qu'il se congelait sur ma peau. Je n'avais maintenant plus le choix, il fallait que je poursuive ma route, d'une manière ou d'une autre, si j'en avais la force. Faute d'accessoires aussi banals qu'une aiguille et du fil, je gèlerais probablement. Il n'y avait pas, dans les Sardar, de bois pour allumer un feu.

Oui, songeais-je sombrement en lançant de méchants regards aux larls malgré mon sourire, oui, c'était du bien fait, trop bien fait même.

Puis j'entendis des bruits de chaînes et je remarquai qu'elles n'étaient pas fixées à des anneaux dans la roche, mais qu'elles se perdaient dans des ouvertures circulaires. Maintenant, elles rentraient peu à peu, à la contrariété

évidente des animaux.

Le terrain où je me trouvais était beaucoup plus large que le sentier par lequel j'étais arrivé, car celui-ci avait fait place à une surface ronde d'assez grandes dimensions sur laquelle je m'étais trouvé face à face avec les larls enchaînés. Un côté de cette surface était barré sur la falaise à pic que j'avais eue à ma droite, et qui s'incurvait en une sorte de coupe de pierre. L'autre côté, à ma gauche, était en partie ouvert sur l'affreux précipice, mais partiellement fermé par une autre paroi, le flanc d'une autre montagne qui s'appuyait sur celle que j'avais gravie. Les ouvertures circulaires dans lesquelles on ramenait les chaînes des larls étaient percées dans ces deux falaises. Au fur et à mesure de la rentrée des chaînes, les larls étaient entraînés à distance l'un de l'autre, malgré leurs protestations. Ainsi un passage se dégagait-il entre eux mais il ne conduisait, autant que je puisse voir, qu'à un mur de pierre nue. Je supposai pourtant que ce mur, apparemment impénétrable, abritait l'entrée du Palais des Prêtres-Rois.

Tant que les bêtes avaient senti les chaînes les tirer en arrière, elles avaient continué de gronder en regardant dans ma direction, mais maintenant, elles restaient couchées au pied des falaises, et leurs chaînes n'étaient plus que des laisses massives et courtes. Leur pelage d'un blanc neigeux était vraiment magnifique. Les larls continuaient à me menacer de grondements issus du fond de leur gorge et, de temps à autre, levaient une patte fortement armée, mais ils ne tentaient plus de briser les solides colliers ornements qui les retenaient.

Je ne dus pas attendre très longtemps. En effet, après quelques instants, peut-être pas plus de dix ahns goréennes, un pan de roche roula sans bruit en arrière, puis remonta, découvrant dans la falaise un passage de quelque huit pieds carrés.

J'hésitais, car rien ne me disait que les chaînes des larls ne seraient pas brusquement relâchées quand je me trouverais juste entre eux deux. Comment aurais-je deviné ce qui pouvait bien m'attendre dans ce couloir sombre et silencieux ? En ce moment d'incertitude, je perçus un mouvement dans le passage, et peu après je distinguai une silhouette courte et ronde vêtue de blanc.

À ma grande stupeur, un homme sortit du corridor, clignant les paupières sous le soleil. Sa barbe blanche ressemblait assez à celles des Initiés. Il portait des sandales. Il avait les joues rouges et le crâne chauve. De longs favoris jaillissaient drôlement de son visage plutôt banal. Ses petits yeux clignotaient sous d'épais sourcils blancs. Ce qui me surprit le plus, c'est qu'il tenait à la main une minuscule pipe ronde d'où montait une brillante spirale de fumée. Le tabac est inconnu sur Gor, bien que diverses habitudes ou vices le remplacent, en particulier le stimulant que fournissent les feuilles mastiquées de la plante Kanda dont, chose curieuse, les racines, une fois pilées et séchées, deviennent un poison des plus mortels.

J'examinai attentivement le petit personnage

rondouillard qui s'encadrait de façon si insolite dans le solide portail de pierre. Impossible de croire qu'il pût être dangereux, qu'il pût avoir quelque lien que ce fût avec les Prêtres-Rois de Gor. Il était tout simplement trop enjoué, trop ouvert, trop ingénu, trop franc, seulement content de me voir et de m'accueillir, c'était évident. Impossible de ne pas se sentir attiré par lui; je m'aperçus qu'il me plaisait; et que je désirais lui plaire; et je me rendis compte que mes sentiments se reflétaient en lui.

Si je l'avais vu sur mon propre monde, ce petit gentleman rond et jovial, avec des joues colorées, des manières accueillantes, je l'aurais forcément pris pour un Anglais d'une espèce que l'on ne voit plus souvent de nos jours. Au XVIII^{me} siècle, il aurait été le « squire » d'un village, aimable, prisant le tabac, conscient d'être le sel de la terre, daignant taquiner le pasteur et caresser les filles d'auberge; au XIX^e siècle, il aurait tenu commerce de vieux bouquins et travaillé à un haut pupitre démodé, rangé son argent dans un bas de laine, pour le distribuer sans distinction à

quiconque le lui aurait demandé, il aurait lu Chaucer et Darwin pour scandaliser ses clients et le clergé local. En mon propre temps, un tel homme n'aurait pu qu'être professeur dans quelque université car, à part la richesse, il n'est plus guère de refuges pour les personnages de cette espèce; on l'imaginait facilement enfoncé dans une chaire professorale, avec des revenus peut-être suffisants pour manifester du goût, reposant dans son enseignement, tirant sur sa pipe, connaisseur en bières et châteaux, adonné aux chansons à

boire élisabéthaines les plus grivoises, qu'il estimerait de son devoir de transmettre pieusement, en tant que partie intégrante de leur riche héritage littéraire, à des générations d'étudiants fraîchement issus d'Eton et de Harrow. Ses petits yeux pétillants m'examinaient.

Je notai en sursautant qu'il avait les pupilles rouges. À mon mouvement d'étonnement, une ombre de contrariété traversa ses traits, mais il redevint immédiatement lui-même, gloussant, aimable, débordant de sympathie.

; Entrez, entrez ! dit-il. Entrez donc, Cabot. Nous vous attendions.

Il connaissait mon nom.

Qui donc m'attendait ?

Mais bien sûr, il devait savoir mon nom, et ceux qui m'attendaient devaient être les Prêtres-Rois de Gor.

J'oubliai ses yeux insolites, cela ne me semblait plus important pour quelque raison que ce soit. J'imagine avoir dû croire que je m'étais trompé. Ce qui n'était pas vrai. Il avait à présent reculé dans l'ombre du passage.

—

Vous venez, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

—

Oui, répondis-je.

—

Je m'appelle Parp, m'annonça-t-il, debout dans le couloir. Il tira une bouffée de sa pipe.

— Parp, répéta-t-il, puis il tira encore une bouffée. Il ne m'avait pas tendu la main.

Je le regardai sans rien dire.

Cela me semblait un drôle de nom pour un Prêtre-Roi.

J'ignore ce que j'avais espéré. Il parut deviner ma surprise.

—

Oui, insista-t-il. Parp.

Il haussa les épaules.

—

Ce n'est pas reluisant comme nom pour un Prêtre-Roi mais, par ailleurs, je ne suis guère reluisant comme PrêtreRoi. Il émit un gloussement.

—

Vous êtes donc Prêtre-Roi ? m'enquis-je.

Encore une ombre de contrariété sur son visage.

—

Naturellement ! répondit-il.

J'eus l'impression que mon coeur cessait de battre. Soudain, un des larls poussa un rugissement. Je frissonnai mais, à mon grand étonnement, l'homme qui disait s'appeler Parp serra sa pipe dans sa main blanche et parut sursauter de terreur. Il se reprit complètement en l'espace d'une seconde, mais je trouvai étrange qu'un Prêtre-Roi puisse craindre un larl.

Sans attendre de voir si je le suivais, il pivota subitement et repartit par le couloir.

Je ramassai mes armes et le suivis. Seul le grondement sourd des larls, quand je dus passer entre eux deux, me convainquit que je ne rêvais certainement pas et que j'étais enfin parvenu au Palais des Prêtres-Rois.

4

LE PALAIS DES PRÊTRES-ROIS

Tandis que je suivais l'homme qui s'appelait Parp dans le passage de pierre, la paroi se referma derrière moi. Je me rappelle une ultime et brève vision de la Chaîne des Sardar, du sentier que j'avais gravi, du ciel bleu et des deux larls d'un blanc neigeux, enchaînés de part et d'autre de l'entrée. Mon hôte ne parlait plus, mais il allait d'un pas vif, dans la spirale presque continue de fumée qui montait de sa courte pipe ronde pour entourer son crâne chauve et ses favoris en côtes de mouton avant de se perdre derrière lui. Le couloir était éclairé par des ampoules à énergie comme j'en avais vu dans le tunnel de Marlenus qui menait sous les remparts d'Ar. Rien dans la construction ni l'éclairage du couloir ne donnait à penser que la Caste des Constructeurs, si les Prêtres-Rois en avaient une, était chez eux plus avancée que celle des hommes d'en bas. En outre, les murs ne présentaient aucun ornement, ni les mosaïques ni les tapisseries avec lesquelles les Goréens du bas des monts, dans leur amour de la beauté, aiment à parer les lieux où ils demeurent. Autant que je puisse m'en rendre compte, les Prêtres-Rois n'avaient aucun sens artistique. Peut-être considéraient-ils l'art comme une excroissance inutile, qui diminuait des valeurs plus sérieuses de la vie, comme, peut-être, l'étude, la méditation et la manipulation des vies humaines.

Je remarquai que le sol sur lequel je marchais était très usé. Il avait été poli par les sandales d'hommes et de femmes innombrables qui avaient marché là où je marchais maintenant, peut-être des milliers d'années auparavant, peut-être hier, peut-être ce matin même.

On arriva dans une grande salle. Elle était simple, mais ses proportions lui donnaient une impression de grandeur sévère, hautaine.

À l'entrée de cette pièce, ou antichambre, je m'immobilisai, envahi d'un sentiment d'admiration mêlée de timidité.

Je me trouvais au seuil de ce qui me sembla être un vaste dôme, parfait, d'un diamètre que j'évaluai à au moins mille mètres. Je fus content de constater que la partie supérieure était faite d'une matière incurvée, étincelante et transparente. Peut-être était-ce un verre ou un plastique de nature particulière, car aucun des matériaux que je connaissais n'aurait pu vraisemblablement supporter les tensions fantastiques engendrées par une telle structure. Audelà du dôme, je percevais le ciel bleu et m'en sentais réconforté.

— Venez, venez, Cabot ! s'impacienta Parp.

Je le suivis.

Sous cette vaste coupole, il n'y avait rien, sinon au centre une haute estrade, sur laquelle se dressait un grand trône taillé dans un seul bloc de pierre.

Il me semble qu'il nous fallut longtemps pour parvenir à

l'estrade. Le bruit de nos pas résonnait en écho d'un bout à

l'autre de la salle. Enfin, nous étions arrivés.

; Attendez ici, me dit Parp en désignant un point en dehors d'un cercle de carrelage qui entourait la partie surélevée.

Je n'occupai pas exactement le point qu'il m'avait montré, mais en restai à quelques pas, en dehors du cercle carrelé, de toute façon.

Parp tira sur sa pipe en escaladant les neuf marches de l'estrade, puis il se hissa sur le trône de pierre. Il contrastait étrangement avec la majesté sévère du siège imposant sur lequel il s'était perché. Ses pieds chaussés de sandales ne touchaient pas le sol et il ébaucha une grimace en s'installant.

— Franchement, dit-il, je pense que nous avons commis une erreur en renonçant à certains comforts matériels dans les Sardar.

Il s'efforçait de se trouver une position satisfaisante.

—

Par exemple, un coussin ne serait pas déplacé sur un tel trône ; qu'en dites-vous, Cabot ?

; Qu'il serait déplacé sur ce trône, répondis-je.

; Ah oui? (Parp soupira.) Sans doute.

Il cogna ensuite à petits coups secs le fourneau de sa pipe sur le côté du trône, répandant des cendres et des brins de tabac non consommé sur l'estrade.

Je le regardais sans bouger.

Il se mit alors à tripoter la pochette suspendue à sa ceinture et en tira une enveloppe de plastique. Je l'observais étroitement, suivant tous ses mouvements de l'oeil. Je fronçai les sourcils en le voyant prendre une pincée de tabac dans la blague de plastique et bourrer sa pipe de nouveau. Puis il farfouilla encore un peu dans la pochette et trouva, cette fois, un objet cylindrique et argenté. Un instant, il parut le pointer contre moi.

Je levai mon bouclier.

; Voyons, je vous en prie, Cabot ! lança-t-il avec un peu d'impatience, puis il se servit de l'objet pour allumer sa pipe.

Je me sentis ridicule.

Parp se mit à fumer avec un plaisir évident. Il devait se tourner un peu sur le trône pour me parler, puisque je ne m'étais pas placé au point exact qu'il m'avait désigné.

; J'aimerais que vous vous montriez un peu plus coopératif, déclara-t-il.

En frappant le sol de la hampe de mon javelot, j'allai me planter là où il me l'avait indiqué.

Parp émit un gloussement et se remit à tirer sur sa pipe. Je ne dis toujours rien, et il la fuma entièrement. Puis il la vida comme la première fois, en tapotant le flanc du trône, et la bourra une nouvelle fois. Il la ralluma avec l'objet argenté et s'adossa à son siège. Les yeux levés vers la coupole lointaine, il suivait les ondulations capricieuses de la fumée.

—

Avez-vous fait bon voyage dans les Monts Sardar?

s'enquit-il.

— Où est mon père? contrai-je. Qu'est-il arrivé à la Cité de Ko-ro-ba ? (Ma voix s'étouffait.) Et à la fille Talena, qui était ma Libre Compagne ?

; J'espère que vous avez fait bon voyage, se contenta-t-il de dire.

Je sentis alors la fureur couler dans mes veines en vrilles rouges et brûlantes.

Parp resta apparemment indifférent.

: Tout le monde ne fait pas bon voyage, fit-il observer. Ma main se crispait sur mon javelot.

Je commençai alors à sentir toute la haine que je nourrissais contre les Prêtres-Rois depuis tant d'années grandir encore lentement dans tout mon être, mais avec force, sans que je puisse la dominer. Les vrilles sauvages de ma rage noire paraissaient maintenant m'enlacer, m'envelopper, m'engouffrer, enflammant tous mes muscles, toute ma chair, et je criai à

travers l'air bouillonnant qui me séparait de cette créature, de ce Parp:

— Dites-moi ce que je veux savoir!

; La principale difficulté que rencontre le voyageur dans les hauteurs des Sardar, poursuivit-il, provient probablement de l'inclémence générale des lieux... par exemple la dureté du climat, surtout en hiver.

Je brandis le javelot et mes yeux durent lui sembler terribles au travers des fentes de mon casque, quand je le braquai droit sur le cœur de l'homme assis sur le trône.

;

Répondez-moi ! Criai-je.

;

Les larls aussi, continua Parp, sont un obstacle plutôt redoutable.

Je hurlai de colère et j'avancai d'un pas pour lancer mon arme, mais les larmes qui me montèrent aux yeux retinrent mon bras. J'étais incapable de commettre un meurtre.

Parp tirait toujours de courtes bouffées, sans cesser de sourire.

— Vous avez bien fait de vous arrêter, dit-il simplement. Je le regardai sombrement, ma rage retombée. Je me sentais impuissant à réagir.

Vous auriez pu me blesser, vous savez, m'apprit-il. Cette fois, il lut l'étonnement dans mes yeux.

; Non, affirma-t-il. Allez-y, si vous voulez, lancez votre javelot contre moi.

Je lançai l'arme vers la base de l'estrade. Il y eut soudain une explosion de chaleur et je fus rejeté en arrière, les jambes flageolantes. Je secouai la tête pour dissiper l'essaim d'étoiles écarlates qui tourbillonnaient devant mes yeux.

Au pied de l'estrade, il y avait un peu de cendres et quelques gouttes de bronze fondu.

:

Vous voyez, me fit constater Parp, cela ne m'aurait pas touché.

Je comprenais à présent le rôle du cercle dessiné autour du trône.

J'ôtai mon casque et je jetai mon bouclier au sol.

—

Je suis votre prisonnier, dis-je.

— Ridicule ! fit Parp. Vous êtes mon invité.

—

Je garde mon glaive, le prévins-je. Si vous le voulez, il faudra venir me le prendre !

Parp lâcha un rire joyeux qui secoua sa petite carcasse dodue sur le trône pesant.

—

Je vous assure que je n'en ai pas l'emploi, affirma-t-il. Puis il me lança un coup d'oeil amusé.

—

Pas plus que vous, d'ailleurs, ajouta-t-il.

— Où sont les autres ? m'enquis-je.

—

Quels autres ?

— Les autres Prêtres-Rois.

—

Je crains bien d'être les Prêtres-Rois. Tous ensemble, répondit Parp.

—

Vous m'avez pourtant bien dit tout à l'heure: Nous vous attendions, protestai-je.

—

Vraiment ?

—

Oui.

—

Alors, c'était une façon de parler.

— Je vois.

Parp parut troublé, et même distrait.

Il leva les yeux vers la coupole. Il se faisait tard. Il paraissait légèrement inquiet. Il tripotait sa pipe, répandant un peu de tabac.

—

Voulez-vous me parler de mon père, de ma ville et de ma bien-aimée? demandai-je.

—

Peut-être. Mais pour le moment, vous êtes sans doute fatigué de votre longue route.

C'était exact, j'étais fatigué et j'avais faim.

— Non, répondis-je, je voudrais que nous en parlions dès maintenant.

Pour quelque raison ignorée, Parp était à présent visiblement mal à l'aise. Le ciel, déjà gris au-dessus de la coupole, s'assombrissait encore. La nuit goréenne, souvent noire mais resplendissante d'étoiles, paraissait approcher à

grands pas.

Au loin, peut-être par quelque couloir partant de cette Salle des Prêtres-Rois, j'entendis le rugissement

d'un larl. Parp parut trembler sur son trône.

—

Est-ce qu'un Prêtre-Roi a peur d'un larl? demandai-je. Parp gloussa, mais sans son enjouement habituel. Je ne comprenais pas ce qui le dérangeait ainsi.

— N'ayez crainte, ils sont bien attachés, m'assura-t-il.

—

Moi, je ne crains rien, lui répondis-je en le regardant droit dans les yeux.

—

Pour ma part, je dois avouer que je ne me suis jamais accoutumé au tapage affreux qu'ils mènent.

—

Vous êtes Prêtre-Roi. Pourquoi ne levez-vous pas tout simplement la main pour les anéantir?

—

À quoi servirait un larl mort ?

Je ne répondis pas.

Je me demandais pourquoi il m'avait été permis d'atteindre les Sardar, de trouver le Palais des Prêtres-Rois et de me tenir devant le trône.

Soudain retentit le bruit pénétrant d'un gong lointain, un son assourdi mais profond qui parvenait d'une source indéterminée jusque dans la salle.

Parp se dressa d'un coup, le visage livide.

— Notre entretien est terminé, déclara-t-il.

Il jetait autour de lui des regards qui dissimulaient mal sa terreur.

— Et que vais-je devenir, moi, votre prisonnier ? demandai-je.

—

Mon invité, insista-t-il, irrité, et il manqua de lâcher sa pipe.

Il la vida d'un coup sec contre le trône, puis la fourra dans la pochette de sa ceinture.

— Votre invité? répétai-je.

—

Oui ! lança-t-il en jetant des coups d'oeil tout autour de lui... au moins jusqu'à ce que soit venu le moment de vous détruire.

Je restai sans voix.

— Oui, reprit-il en abaissant le regard sur moi. Jusqu'à ce que soit venu le moment de vous détruire !

Alors, dans la pénombre qui commençait à envahir le Palais des Prêtres-Rois, il me sembla que ses pupilles braquées sur moi luisaient brièvement, farouchement, comme deux disques incandescents de cuivre en fusion. Je compris alors que je ne m'étais pas trompé la première fois. Ses yeux étaient différents des miens, ou de ceux de tout autre être humain. Je sus que Parp, quoi qu'il fût, n'était pas un homme.

Puis de nouveau retentit le son de ce grand gong invisible, qui mettait tout le corps en vibration et se répercutait dans l'ampleur de la vaste salle.

Parp poussa cette fois un cri de terreur en jetant un coup d'oeil affolé autour de lui, puis passa derrière le grand trône, en chancelant.

— Attendez ! m'écriai-je.

Mais il était parti.

Me méfiant du rond de carrelage, j'en fis le tour jusque derrière le siège. Plus trace de Parp. Je bouclai le cercle et revins à la place où je m'étais tenu précédemment. Je ramassai mon casque et le jetai vers l'estrade. Il tomba bruyamment sur la première marche. Je franchis alors le carrelage, apparemment devenu inoffensif depuis le départ de Parp.

Une fois encore le gong résonna et une fois encore l'immense Salle du Trône des Prêtres-Rois se remplit de ses ondes sonores menaçantes. C'était le troisième coup. Je me demandais pourquoi Parp avait eu l'air de craindre la venue de la nuit et les coups de gong.

J'examinai le trône, sans découvrir de porte secrète derrière lui. Mais je savais bien qu'il y en avait une. Parp j'en avais la certitude sans même l'avoir touché - était aussi palpable que vous ou moi. Il ne pouvait tout simplement pas s'être dissipé dans l'air.

La nuit régnait maintenant à l'extérieur.

À travers la matière transparente de la coupole, je voyais les trois lunes de Gor et leur cortège d'étoiles brillantes. Le spectacle était splendide.

Alors, saisi d'une impulsion, je m'assis sur le grand trône de la Salle des Prêtres-Rois, tirai mon glaive et le plaçai en travers de mes genoux.

Je me rappelais les mots de Parp: Jusqu'à ce que soit venu le moment de vous détruire.

J'éclatai de rire - sans raison - et ce fut le rire d'un Guerrier de Gor, chargé de puissance, sans une ombre de crainte, qui retentit comme un rugissement dans le sombre et solitaire Palais des Prêtres-Rois.

VIKA

Je m'éveillai sous le contact apaisant d'une petite éponge qui me mouillait le front.

Je m'emparai de la main qui la tenait et m'aperçus qu'elle appartenait à une femme.

— Qui es-tu? demandai-je.

Je me trouvais étendu sur une grande plate-forme de pierre, d'une douzaine de pieds carrés. Il y avait sous moi, en désordre, des pelleteries épaisses et de nombreux draps de soie. Quelques coussins jaunes dans cette matière étaient posés au hasard sur la couche.

La pièce était grande, atteignant environ quarante pieds carrés, et le lit se trouvait à une extrémité, sans toutefois toucher le mur. Les parois étaient de pierre sombre unie, avec des ampoules à énergie réparties à leur surface. Le mobilier se composait de deux ou trois grands coffres alignés d'un côté. Il n'y avait pas de fenêtres. La tonalité générale de la chambre était la sévérité. Pas de porte non plus, mais une baie de douze pieds de large sur dix-huit de haut. Je distinguais un spacieux couloir au-delà.

— S'il te plaît ? dit la fille.

Je lui lâchai le poignet.

Elle était agréable à regarder. Des cheveux très clairs, comme la paille de l'été, raides et simplement maintenus derrière la nuque par une petite résille de laine blanche. Elle avait les yeux bleus, l'expression boudeuse. Ses lèvres rouges et renflées, capables de troubler le coeur d'un homme, esquissaient une moue ; elles étaient sensuelles, et indiquaient discrètement un esprit rebelle et peut-être subtilement méprisant.

Elle était agenouillée près de la plate-forme.

Il y avait près d'elle, sur le sol, une bassine de bronze poli emplie d'eau, une serviette et un couteau-rasoir goréen à

lame droite.

Je me frottai le menton.

Elle m'avait rasé pendant mon sommeil.

Je frissonnai en songeant que cette lame m'avait effleuré

la gorge.

— Tu as la main légère, dis-je.

Elle inclina la tête.

Elle portait une robe blanche simple, longue, sans manches, qui se drapait autour de son corps en plis chastes, classiques. Elle avait enroulé avec élégance un foulard de soie blanche à son cou.

; Je suis Vika, votre esclave, me déclara-t-elle.

Je m'assis en tailleur, à la mode goréenne, sur la plateforme de pierre. J'agitai la tête pour chasser les brumes du sommeil.

La fille se releva, portant la bassine de bronze, et alla la vider à l'évier dans un coin de la pièce.

Elle se déplaçait avec élégance.

Puis elle passa la main devant un disque de verre incrusté dans le mur; de l'eau jaillit d'une ouverture dissimulée et coula dans le bassin peu profond. Elle le rinça, le remplit et se munit d'une autre serviette de tissu souple qu'elle prit dans un coffre sculpté. Elle revint ensuite s'agenouiller, me présentant le récipient. Je le pris et commençai par boire une gorgée d'eau, puis je me lavai et m'essuyai le visage avec la serviette. Elle ramassa alors le rasoir, les serviettes utilisées et la bassine, et repartit pour un coin de la pièce.

J'admirais sa grâce et sa beauté.

Elle rinça une nouvelle fois le vase de bronze, puis l'adossa contre la paroi pour qu'il sèche. Elle nettoya ensuite le rasoir qu'elle rangea dans un coffre. Puis, d'une ondulation du poignet, sans toucher le mur, elle fit s'ouvrir un petit panneau circulaire dans lequel elle jeta les deux linges dont je m'étais servi. Quand ils eurent disparu, le panneau se referma.

Elle revint alors au voisinage de la couche et se remit à

genoux, mais à quelques pieds de distance.

Nous nous examinions.

Sans paroles ni l'un ni l'autre.

Elle avait le dos très droit et, agenouillée, elle laissait reposer le poids de son corps sur les talons. Une flamme de fureur contenue brûlait dans ses yeux. Je lui adressai un sourire, mais elle ne me le rendit pas. Au contraire, elle détourna la tête d'un geste coléreux.

Quand elle me regarda de nouveau, je la fixai dans les yeux; cette confrontation dura un bon moment, puis sa lèvre tremblota et elle baissa les paupières.

Quand elle releva la tête, je l'appelai près de moi d'un signe impératif.

Une expression de défi passa dans ses prunelles, mais elle se mit debout et approcha lentement pour s'agenouiller contre la plate-forme. Les jambes toujours croisées sous moi, je me penchai et lui pris la tête entre les mains, l'attirant à

moi. Elle restait à genoux, mais elle ne pesait plus sur ses talons, son visage tout proche était levé vers le mien. Les lèvres sensuelles s'entrouvrirent et je pris conscience de son souffle qui parut

devenir à la fois plus profond et plus rapide. Je lâchai prise, mais elle resta immobile. Je déroulai lentement l'écharpe de soie de sa gorge.

Ses yeux s'embrumèrent de larmes coléreuses.

Comme je m'y attendais, je vis autour de son cou blanc le collier étroit, fin et brillant, des filles esclaves de Gor. Comme la plupart de ceux que j'avais déjà examinés, le collier était d'acier, fermé par un petit cadenas qui pendait sur la nuque.

—

Tu vois que je ne t'ai pas menti, dit-elle.

— Tu n'as nullement l'air d'une esclave, fis-je observer. Elle se releva et recula, les mains portées à l'épaulette de sa robe.

— Je suis néanmoins esclave.

Elle me tourna le dos.

—

Veux-tu que je te montre ma marque ? fit-elle d'un ton dédaigneux.

— Non, répondis-je.

Ainsi, c'était bien une esclave.

Mais son collier ne portait pas le nom de son propriétaire ni de sa cité, contrairement à la coutume. J'y avais simplement déchiffré le nombre goréen correspondant à « 708 ».

—

Tu peux user de moi selon ton bon plaisir, reprit-elle en pivotant pour me regarder. Tant que tu resteras dans cette chambre, je t'appartiendrai.

— Je ne comprends pas.

—

Je suis Esclave de Chambre, précisa-t-elle.

—

Je ne comprends toujours pas.

—

Cela signifie... (elle s'irritait)... que je suis confinée à

cette pièce et que je suis l'esclave de quiconque y séjourne.

—

Mais tu peux certainement en sortir, protestai-je. Je désignai du geste la baie grande ouverte, sans battants ni grille, qui donnait visiblement sur un corridor.

; Non, répéta-t-elle d'un ton amer. Je ne peux pas m'en aller.

Je me mis debout, franchis l'arche et me trouvai dans un large passage qui s'étirait aussi loin que portait la vue dans les deux directions. Il était éclairé par des ampoules à

énergie. De part et d'autre dans le couloir, à intervalles réguliers, mais décalées selon le côté, il y avait de nombreuses arches semblables à celle sous laquelle je venais de passer. Elles étaient espacées d'une cinquantaine de mètres les unes des autres. De l'intérieur d'une des pièces, on ne pouvait rien voir de celle d'en face. Aucune ne paraissait munie de porte ou de grille, et je ne distinguais même pas d'anciens emplacements de gonds.

Restant debout dans le corridor, je tendis la main vers la fille et lui dis :

— Viens, il n'y a aucun danger.

Elle courut jusqu'au mur du fond et s'accroupit au pied.

—

Non ! s'écria-t-elle.

J'éclatai de rire et je bondis dans la chambre.

Elle se mit à ramper jusqu'au coin de la pièce, terrifiée sans raison apparente.

Elle se mit à hurler en griffant la pierre.

Je la pris dans mes bras et elle se débattit comme une femelle de larr, en poussant des cris. Je voulais seulement la convaincre qu'il n'y avait pas de danger, que sa peur était injustifiée. Ses ongles me labourèrent la figure.

Cela m'irrita et je la soulevai, la maintenant immobile dans mes bras.

Je l'emportai dans la direction de la grande ouverture.

— Je t'en prie, murmura-t-elle, la voix rauque de terreur, je t'en supplie, Maître, non, non, Maître !

Ses prières étaient si pitoyables que j'abandonnai mon projet et la libérai, bien que sa peur m'eût mis en colère. Elle s'écroula à mes pieds, le corps tout secoué, gémissante, et appuya sa tête contre mon genou.

— Non, je t'en prie, Maître, recommença-t-elle.

— Très bien !

; Regarde! dit-elle en pointant le doigt vers la vaste embrasure.

Je ne vis que les parois découpées dans la pierre et, de chaque côté, trois saillies rouges, d'à peu près dix centimètres de diamètre chacune.

: C'est sans danger, répondis-je, puisque j'étais passé

entre elles sans dommage.

Pour en faire la démonstration, je quittai de nouveau la pièce.

Hors de la chambre, je remarquai au-dessus du portail, pour la première fois, le numéro « 708 », gravé en chiffres goréens. Je compris alors pourquoi Vika avait le même sur pion collier. Je rentrai et lui affirmai cependant :

— Tu vois bien qu'il n'y a aucun danger.

— Pour toi, répondit-elle, mais pas pour moi.

— Et pourquoi ?

Elle détourna les yeux.

— Dis-le-moi ! insistai-je.

Elle fit un signe de refus.

— Dis-le-moi ! répétais-je, plus durement.

Elle me regarda.

— Est-ce un ordre ? fit-elle.

Je n'avais nulle envie de lui en donner un quelconque.

—

Non, répondis-je.

— Alors, je ne te le dirai pas.

—

Très bien. Dans ce cas, c'est un ordre !

Elle m'examina à travers ses larmes de frayeur, avec une expression de défi.

— Parle, Esclave ! insistai-je.

Elle se mordit la lèvre de colère.

— Obéis ! ordonnai-je.

; Peut-être, répliqua-t-elle.

Furieux, je l'attrapai par les bras. Elle me regarda dans les yeux et eut un frisson. Elle comprit qu'elle devait parler. Elle baissa la tête en signe de soumission.

—

Je vais obéir, dit-elle... Maître.

Je la lâchai.

Elle tourna la tête une fois de plus et alla jusqu'au mur le plus éloigné.

—

Il y a longtemps, commença-t-elle, quand je suis venue pour la première fois dans les Sardar et que j'ai découvert le Palais des Prêtres-Rois, j'étais jeune et sotte. Je pensais que les Prêtres-Rois possédaient de grandes richesses et que moi, avec ma beauté... (elle pivota et me brava du regard en rejetant la tête en arrière)... car je suis belle, n'est-ce pas?

Je l'examinai. Et, bien qu'elle eût le visage encore taché

des larmes de frayeur qu'elle avait versées, que ses cheveux fussent décoiffés et sa robe en désordre, elle était vraiment belle, et peut-être encore plus dans sa détresse, qui avait en tout cas brisé la glace dressée par elle entre nous au départ. Je sentais qu'elle avait maintenant peur de moi, mais je ne savais trop pourquoi. Il était question de cette porte sans battants, elle craignait que je ne la force à sortir, semblait-il.

—

Oui, tu es belle, lui dis-je.

Elle eut un rire amer.

— Oui, poursuivit-elle, moi, avec ma beauté pour seule arme, je pénétrerais dans les Sardar et j'arracherais aux Prêtres-Rois leurs richesses et leurs pouvoirs, car les hommes ont toujours désiré se mettre à mon service, m'accorder tout ce que je désirais; les Prêtres-Rois n'étaient-ils donc pas des hommes ?

Les gens ont souvent des raisons insolites de s'aventurer dans les Monts Sardar, mais celle de la fille qui disait s'appeler Vika me semblait une des plus incroyables. C'était un plan qui ne pouvait naître que dans la tête d'une fille dure, ambitieuse, gâtée, arrogante, et peut-être aussi, comme elle l'avouait, jeune et sotte.

—

Je voulais être l'Ubara de tout Gor, fit-elle en riant. Avec les Prêtres-Rois à mes pieds, avec moi en possession de toutes leurs richesses et de leurs pouvoirs sans limites !

Je restai muet.

—

Mais quand je suis entrée dans les Sardar...

Elle frissonna. Ses lèvres remuèrent, mais elle semblait être dans l'incapacité de parler.

J'allai à elle et lui passai les bras autour des épaules. Elle ne résista pas.

—

Là, fit-elle, montrant du doigt les petites bosses rondes de part et d'autre de l'entrée.

— Je ne comprends pas, lui dis-je.

Elle se libéra de mes bras et s'approcha de l'ouverture. Quand elle fut à un mètre environ de l'embrasement, les petits dômes rouges commencèrent à s'allumer.

— Ici, dans les Sardar, reprit-elle en virant pour me faire face, toute tremblante, ils m'ont emmenée dans les tunnels et m'ont fixé sur la tête un affreux globe de métal avec des lumières et des fils et, quand ils m'ont relâchée, ils m'ont montré une plaque de métal et m'ont expliqué que les circuits de mon cerveau, mes souvenirs les plus anciens et les plus primitifs étaient enregistrés sur cette plaque... J'écoutais attentivement, conscient que cette fille, même si elle était de Haute Caste, ne pouvait guère comprendre ce qui lui était arrivé. Les Prêtres-Rois ne permettent aux membres des Hautes Castes que la Connaissance Seconde, alors que les castes plus basses n'ont droit qu'à la plus rudimentaire connaissance Première. J'avais présumé qu'il existait une Connaissance Troisième, celle réservée aux Prêtres-Rois, et, le récit de la fille semblait vérifier mon hypothèse. Je ne pouvais pas moi-même comprendre les processus complexes que supposait la machine dont elle parlait, mais le but poursuivi et les principes théoriques mis en jeu étaient assez clairs. Cet engin devait être quelque sondeur qui enregistrerait en trois dimensions les microstats du cerveau et notamment ceux des couches profondes, moins faciles à modifier. Si l'opération était bien menée, le résultat en était une plaque beaucoup plus personnalisée que des empreintes digitales ; ce devait être aussi intime que l'histoire de sa propre vie ; bien plus, en un sens, car ce devait être la reproduction matérielle de cette même vie, une forme analogique de son passé tel qu'elle l'avait vécu. Elle poursuivit :

— Cette plaque est conservée dans les tunnels des Prêtres-Rois, mais ça... Elle frissonna de nouveau en me montrant les dômes rouges qui étaient sans nul doute des détecteurs sensoriels d'une espèce particulière.

— ... c'est les yeux de la plaque.

—

Il existe une connexion quelconque entre la plaque et ces cellules, peut-être même un simple faisceau d'ondes, dis-je en m'approchant des saillies pour les examiner.

; Tu as une curieuse façon de parler, releva-t-elle.

—

Qu'arriverait-il si tu en franchissais le seuil? m'enquis-je.

—

Ils me l'ont montré, fit-elle, les yeux remplis d'horreur, en faisant passer entre les dômes une autre fille qui ne s'était pas acquittée de ses devoirs comme ils estimaient qu'elle l'aurait dû.

J'eus un sursaut.

—

Ils ? répétai-je.

— Les Prêtres-Rois, répondit-elle aussitôt.

—

Mais il n'y a qu'un seul Prêtre-Roi, dis-je. Il s'appelle Parp.

Elle sourit, mais sans me répondre. Elle secoua timidement la tête.

—

Ah oui, Parp, fit-elle.

J'imaginais qu'en d'autres temps il y avait eu davantage de Prêtres-Rois. Peut-être Parp était-il le dernier. La massive structure du Palais des Prêtres-Rois avait dû nécessiter la pensée et les efforts de plus d'un être.

—

Et qu'est-il arrivé à cette malheureuse? demandai-je. Vika se tassa sur elle-même.

; C'était comme des couteaux et du feu, répondit-elle. Je comprenais à présent pourquoi elle se refusait si énergiquement à sortir de la pièce.

—

As-tu tenté de vous protéger? m'enquis-je en regardant la bassine de bronze qui séchait contre le mur.

—

Oui, mais les yeux le savent.

Elle ébaucha un sombre sourire.

— Ils voient à travers le métal.

Je dus avoir l'air intrigué.

Elle alla prendre le récipient, qu'elle leva devant son visage, puis elle approcha de la baie. Cette fois encore, les dômes ronds commencèrent à luire.

— Tu vois bien que les yeux savent tout... ils voient même à travers le métal, insista-t-elle.

— J'en conviens, admis-je.

Je félicitai intérieurement les Prêtres-Rois de l'efficacité

de leurs instruments. Apparemment, les rayons émanant des organes percepteurs - qui ne s'inscrivaient pas dans la gamme du spectre visible à l'oeil humain - devaient avoir la faculté de pénétrer au moins les structures moléculaires courantes, un peu comme les rayons X traversent les chairs. Vika me regardait de nouveau avec un certain ressentiment.

— Il y a neuf ans que je suis prisonnière dans cette chambre, déclara-t-elle.

— J'en suis vraiment désolé.

— Et j'étais venue dans les Sardar... (elle émit un rire amer)... pour faire la conquête des Prêtres-Rois et m'emparer de leurs richesses et de leurs pouvoirs !

Elle courut au mur le plus éloigné, ne parvenant plus à

contenir ses larmes. Elle frappait la paroi de ses deux poings tout en pleurant.

Elle pivota brusquement.

--Au lieu de quoi, s'écria-t-elle, je n'ai plus rien que ces murs de pierre et le collier d'acier de la fille esclave !

Furieuse mais impuissante, elle s'efforçait d'arracher l'anneau mince et élégant de son cou blanc. Ses doigts s'y accrochaient rageusement, tandis que ses larmes de colère redoublaient. Enfin elle cessa tout effort. Bien sûr, l'insigne de sa servitude restait sur sa personne. L'acier d'un collier de Gor n'est pas de nature à ce qu'une fille puisse le briser à sa guise.

Elle revenait au calme.

Elle m'adressait des regards curieux.

— Il fut un temps, reprit-elle, où les hommes se donnaient du mal pour me plaire, alors que maintenant, c'est moi qui dois m'efforcer de leur plaire.

Je ne relevai pas le propos.

Ses yeux me fixaient plutôt audacieusement, songeai-je, comme pour m'inciter à exercer mon autorité sur elle, à lui donner tout ordre qui me paraîtrait bon, un ordre auquel, forcément, elle ne pourrait qu'obéir.

Un long silence s'établit, et j'eus l'impression qu'il ne m'appartenait pas de le rompre. À sa manière, Vika avait eu la vie difficile, et je ne lui souhaitais aucun mal.

Ses lèvres se retroussèrent un peu en signe de mépris. Je me rendais très bien compte de la provocation de sa chair, du défi évident de ses yeux et de son maintien. Elle paraissait me dire: Tu ne me maîtriseras point.

Je me demandais combien d'hommes avaient déjà

échoué. Avec un haussement d'épaules, elle alla jusqu'à la plateforme de repos et ramassa l'écharpe de soie blanche que je lui avais dénouée du cou. Elle la remit en place, dissimulant son collier.

—

Ne porte pas ce foulard, dis-je doucement.

Ses yeux étincelèrent de colère.

—

Parce que tu tiens à voir mon collier? dit-elle. — Alors, porte l'écharpe si tu préfères.

Ses yeux s'embuèrent d'étonnement.

— Mais, à mon avis, tu ne devrais pas, ajoutai-je.

—

Pourquoi ?

— Parce que je pense que tu es plus belle sans ce chiffon mais, fait plus important, dissimuler son collier, ce n'est pas le moyen de s'en débarrasser.

La flamme de la révolte disparut de ses prunelles. Puis elle sourit.

—

Non, je ne crois pas, convint-elle.

Elle se tourna de côté, l'air amer.

—

Quand je suis seule, je me raconte que je suis libre, que je suis une grande dame, l'Ubara d'une grande cité, d'Ar, peut-être... mais quand un homme pénètre dans ma chambre, je redeviens purement et

simplement une esclave. Elle déroula lentement l'écharpe de sa gorge et la laissa choir sur le sol. Puis elle me fit face. Elle leva le menton avec fierté et je constatai que le collier faisait ressortir la beauté de son cou.

— Pour moi, tu es libre, murmurai-je.

Elle me regarda avec dédain.

— Il est passé une centaine d'hommes dans cette chambre avant toi, m'apprit-elle, et ils m'ont enseigné - bien enseigné que je porte le collier.

—

Tu n'en es pas moins libre, avec moi.

— Et il en viendra cent autres après toi !

Sans doute était-ce la vérité. Je lui souris.

—

En attendant, je te donne toute liberté.

Elle éclata de rire.

— Dissimuler son collier, répéta-t-elle d'un ton moqueur, ce n'est pas le moyen de s'en débarrasser.

Je ris à mon tour. Elle avait gagné dans cet échange verbal.

— Très bien, acquiesçai-je. Tu n'es qu'une esclave !

Je l'avais dit en manière de plaisanterie, mais elle se redressa comme si je lui avais appliqué un revers de main en travers de la bouche.

Son insolence de naguère lui revint:

—

Alors, sers-toi de moi, montre-moi bien ce que signifie le collier !

Je m'émerveillai Malgré neuf ans de captivité, d'isolement 'dans cette chambre, Vika restait têtue, gâtée, arrogante, parfaitement consciente que personne n'avait jamais vaincu sa chair, consciente du pouvoir que lui octroyait sa beauté sur les hommes, de sa capacité de les torturer, de les rendre fous, de les courber à ses caprices dans l'espoir d'obtenir la moindre de ses faveurs. Là, devant moi, se dressait en effet la belle fille avide de richesses qui était venue bien longtemps auparavant dans l'espoir de séduire les Prêtres-Rois.

—

Plus tard, dis-je simplement.

Elle étouffait de rage.

Je ne lui voulais aucun mal, mais je la trouvais aussi exaspérante que belle. Je comprenais certes qu'en tant que fille intelligente et fière, elle ne pouvait que se révolter devant l'indignité de sa position. Elle était forcée de satisfaire, avec tout ce que cela supposait de soumission chez une esclave, tout homme que les Prêtres-Rois jugeaient bon d'envoyer dans sa chambre, et pourtant, je pensais que tous ces griefs, si justifiés fussent-ils, n'excusaient en rien la profonde hostilité qu'elle semblait me manifester de tout son être gracieux. Après tout, j'étais moi aussi prisonnier des Prêtres-Rois, et je n'avais nullement choisi de venir dans sa chambre.

Comment suis-je arrivé ici ? demandai-je.

—

Ils t'ont amené.

—

Les Prêtres-Rois ?

—

Oui.

— Parp ? spécifiai-je.

Pour toute réponse, elle rit.

— Combien de temps ai-je dormi ?

—

Longtemps.

— Combien ?

—

Quinze ahns.

Je sifflai tout bas. Le jour goréen se divise en vingt ahns. J'avais fait presque le tour du cadran.

—

Eh bien, Vika, repris-je, je crois que je suis maintenant en mesure de faire appel à tes services.

— Très bien, Maître, répondit la fille, et son expression était des plus ironiques.

Sa main dégrafa l'épaulette de sa robe.

—

Sais-tu cuisiner? lui demandai-je brusquement. Elle me regarda.

—

Oui ! lâcha-t-elle d'un ton sec.

Elle s'acharnait contre l'agrafe de son épaule gauche, mais la fureur rendait ses doigts maladroits. Elle ne parvenait pas à rattacher le vêtement.

Je remis l'agrafe en place, par gentillesse.

Elle me foudroya du regard.

—

Je vais te préparer à manger! lança-t-elle.

— Fais vite, Esclave !

Elle eut un tremblement des épaules.

— Je vois que je suis dans l'obligation de t'enseigner ce que signifie ton collier, lui dis-je.

Je fis un pas menaçant vers elle, et elle pivota en trébuchant, avec un petit cri, pour aller se réfugier dans un coin de la pièce.

J'éclatai d'un rire tonitruant.

Presque aussitôt, Vika, rougissante, reprit son calme et se redressa, rejetant la tête en arrière et repoussant la mèche de cheveux blonds qui lui étaient retombés sur le front. Le serre-tête de laine qui maintenait sa lourde chevelure s'était défait. Elle me fixait d'un regard hautain, lointain et, toujours debout contre le mur, elle leva les bras derrière sa nuque pour renouer l'attache.

; Non ! ordonnai-je.

J'avais décidé que je la préférais ainsi, les cheveux dénoués. Avec une indifférence feinte, pour me mettre à

l'épreuve, elle continua son geste.

Mon regard croisa le sien.

Rageuse, elle arracha le morceau de laine et le jeta sur le sol, puis elle me tourna le dos pour entreprendre les préparatifs de mon repas.

Elle avait une chevelure magnifique.

QUAND LES PRÊTRES-ROIS SE PROMÈNENT

Vika était bonne cuisinière et je pris plaisir au repas qu'elle m'avait servi.

Les réserves d'aliments étaient conservées dans des placards dissimulés dans un coin de la pièce; ils se manœuvraient de la manière que j'avais déjà pu observer pour d'autres réceptacles.

À ma demande, Vika me fit la démonstration de la façon d'ouvrir et de refermer les compartiments de conservation et de rejet dans cette insolite cuisine.

J'appris que la température de l'eau qui jaillissait du trou dans le mur se réglait selon l'angle d'inclinaison de l'ombre de la main sur la cellule photoélectrique placée audessus du robinet. La quantité d'eau était proportionnelle à

la vitesse de déplacement de la main devant la cellule. Il m'intéressa de constater que l'on obtenait de l'eau chaude quand l'ombre passait de droite à gauche, et de la froide en passant de gauche à droite. Cela me rappela les robinets de la Terre, l'eau chaude est à gauche et la froide à

droite. Sans nul doute existe-t-il une raison commune pour avoir adopté cette disposition sur Gor comme sur Terre : on utilise davantage d'eau froide que d'eau chaude et la plupart des consommateurs sont droitiers.

La nourriture que Vika puisait dans les placards n'était pas réfrigérée, mais protégée par une substance ressemblant à une feuille de plastique bleu. Elle était fraîche et appétissante.

Pour commencer, elle mit à bouillir, puis à mijoter, une soupe bien connue sur Gor, ne contenant que trois ingrédients que l'on peut trouver, dit-on, n'importe où sauf sur les roches. Les composants essentiels du Sullage sont le Sul, fruit brun et doré de la vigne Sul aux feuilles d'or; les feuilles rouges et ondulées, en forme d'ovale, du Tur-Pah, un parasite arboricole, cultivé dans les vergers d'arbres Tur ; et les racines secondaires, bleues et salées, du buisson Kes Shrub, une petite plante aux longues racines qui prospère particulièrement en sol sablonneux.

La viande était une tranche de filet de bosk, un énorme bovin aux longs poils, aux longues cornes et au mauvais caractère, qui se déplace en troupeaux importants dans les prairies de Gor. Vika fit cuire la viande, épaisse comme l'avant-bras d'un guerrier, sur un petit gril de fer au-dessus d'un feu de charbon de bois, de façon que l'extérieur en fût bien pris, noirci et croustillant, alors que la chair de l'intérieur restait bien rouge et chargée des jus gras et brûlants.

Outre le Sullage et le steak de bosk, il y avait l'inévitable miche plate et ronde de pain jaune de Sa-Tarna. Le repas se compléta d'une grappe de raisin et d'une gorgée d'eau prise au robinet mural. Les raisins étaient violets et je presumai qu'ils provenaient des vignobles des terrasses inférieures de l'île de Cos, à quelque quatre cents pasangs de Port Kar. Je n'en avais mangé qu'une fois auparavant, lors d'un festin donné en mon honneur par Lara, Tatrix de la Cité de Tharna. S'il s'agissait vraiment des raisins de Ta, j'imaginais qu'ils avaient dû venir à bord des galères de Cos à Port Kar, puis de Port Kar à la Foire d'En'Kara. Port Kar et Cos sont ennemis héréditaires, mais ces traditions ne s'opposent vraisemblablement pas à une contrebande aussi profitable. Peut-être aussi n'étaient-ce pas des raisins

Ta de Cos, car l'île était lointaine et, même transportés à dos de tarn, les fruits n'auraient sans doute pas paru aussi frais. Je chassai ces pensées de mon esprit et me demandai pourquoi il n'y avait à boire que de l'eau et aucun des breuvages fermentés de Gor, tels que le Paga, le vin de Ka-la-na, ou le Kal-da. J'étais certain que, s'il y en avait eu, Vika me les aurait servis.

Je la regardai.

Elle ne s'était pas préparé de repas mais, après m'avoir servi, elle s'était agenouillée sans bruit non loin de moi, le corps reposant sur ses talons, dans la posture d'une Esclave de Tour, à laquelle incombaient surtout les tâches domestiques dans les appartements des cylindres goréens. Il se trouve que, sur Gor, les sièges ont une signification particulière, et on n'en trouve pas souvent dans les demeures privées. Ils sont réservés aux personnages importants, comme les administrateurs et les magistrats. En outre, bien que cela paraisse difficile à comprendre, on ne les juge pas confortables. En vérité, à mon retour sur Terre après mon premier voyage dans le monde de Gor, je m'étais aperçu qu'une des petites difficultés avait été pour moi de me réhabituer à la simple affaire de m'asseoir sur des chaises ou dans des fauteuils. Pendant des mois, je m'étais senti mal à

l'aise, perché sur une petite plate-forme de bois, elle-même supportée par quatre minces barreaux. Peut-être, en vous imaginant que vous devez vous asseoir régulièrement sur des tables basses à peine plus hautes que la normale, aurez-vous une idée de mon malaise.

Au repos, l'homme goréen s'assied en général les jambes croisées, et la femme s'agenouille, reposant le poids du corps sur ses talons. La posture de l'Esclave de Tour, qu'avait adoptée Vika, ne diffère de celle de la femme libre qu'en ce que l'esclave ramène les poignets devant elle et, si elle est inoccupée, les tient croisés comme pour qu'on les lie. Jamais les poignets d'une femme libre ne sont placés ainsi. Tarl l'Aîné, qui m'avait servi de mentor guerrier, des années auparavant, à Ko-ro-ba, m'avait une fois raconté l'histoire d'une femme libre qui, désespérément amoureuse d'un guerrier, l'avait reçu dans sa famille, et dont les poignets, sans qu'elle s'en rendît compte, avaient pris la position de ceux d'une esclave. Il avait fallu de violents efforts pour l'empêcher, de honte, de se précipiter d'un des hauts ponts de la ville. Tarl l'Aîné avait pouffé en me racontant l'histoire et ses conséquences. Il semblait que plus tard, dans sa mortification, elle n'ait plus voulu revoir le guerrier et que celui-ci, pour finir, impatient de désir, l'avait enlevée comme esclave et était revenu quelques mois après avec elle dans la ville, la présentant comme sa Libre Compagne. À l'époque où

j'étais à Ko-ro-ba, le couple vivait encore dans la cité. Je me demandai ce qu'ils étaient devenus.

À ce propos, la posture de l'Esclave de Plaisir diffère de celles de la femme libre et de l'Esclave de Tour. Normalement, les mains de l'Esclave de Plaisir reposent sur ses cuisses, mais dans diverses villes, à Thentis par exemple, elles sont croisées derrière le dos. Plus important, si les mains de la femme libre peuvent également reposer sur ses cuisses, il y a une différence dans la position des genoux. Il est cependant à

remarquer que dans toutes ces positions agenouillées, même celle de l'Esclave de Plaisir, la femme goréenne se tient toujours avec dignité; elle a le dos droit, le menton haut. Elle cherche à paraître belle et éveillée.

Pourquoi n'y a-t-il que de l'eau à boire ? demandai-je à

Vika.

Elle haussa les épaules.

—

Probablement parce que l'Esclave de Chambre est seule la plupart du temps.

Je la regardai, ne comprenant pas ce qu'elle voulait dire. Elle me fixa franchement dans les yeux.

—

Ce serait alors trop facile, dit-elle.

Je me fis l'effet d'un imbécile. Bien sûr, on ne pouvait accorder aux Esclaves de Chambre l'évasion dans l'ivresse, car si on leur avait permis d'alléger ainsi le fardeau de leur assujettissement, les effets de l'alcool auraient sans nul doute diminué leur beauté et, par conséquent, leur utilité

aux yeux des Prêtres-Rois ; ils n'auraient plus pu compter sur elles, perdues qu'elles auraient été dans les vapeurs et les rêves de l'ivresse.

— Je vois, fis-je.

—

On n'apporte des aliments que deux fois par an, spécifia-t-elle.

; Et ce sont les Prêtres-Rois qui les apportent?

; Je pense.

—

Mais tu n'en es pas certaine?

— Non. Un matin, je me réveille, et les provisions sont arrivées.

; J'imagine que c'est Parp qui y pourvoit, dis-je.

Elle leva sur moi des yeux amusés.

—

Parp, le Prêtre-Roi, insistai-je.

—

C'est lui qui te l'a dit ?

— Oui.

—

Je vois.

J'eus l'impression qu'elle n'avait pas envie d'approfondir la question, aussi restai-je silencieux.

J'avais presque fini de manger.

; Je te félicite, lui dis-je. Un excellent repas.

; S'il te plaît, répondit-elle, j'ai faim.

Je restai bouche bée. Elle ne s'était rien préparé, aussi m'étais-je dit qu'elle avait déjà mangé, ou qu'elle n'avait pas faim, qu'elle dînerait plus tard.

—

Prépare-toi quelque chose, fis-je, étonné.

— Je ne peux pas, dit-elle avec simplicité. Je ne peux manger que ce que tu me donnes.

Je maudis ma sottise.

Étais-je donc devenu guerrier goréen au point de ne pas tenir compte des besoins de mes semblables, surtout d'une femme qui avait droit à ma protection et à mes soins ? Se pouvait-il que, comme le recommandaient les Codes de ma Caste, je n'eusse même pas tenu compte de son existence ?

Que je l'aie considérée comme un animal sans le moindre droit, rien de plus qu'une bête de somme, l'instrument abject de mon intérêt et de mes plaisirs ? Une esclave ?

—

Je suis désolé, dis-je.

— N'était-ce pas pour m'infliger une punition ? s'enquit-elle.

—

Non.

—

Alors mon maître est un sot, déclara-t-elle en tendant la main vers le reste de viande sur mon assiette.

Je lui saisis le poignet.

—

C'est maintenant que tu mérites d'être corrigée, précisai-je. Ses yeux s'embruèrent un instant.

— Très bien, acquiesça-t-elle en retirant la main. Cette nuit, Vika aurait faim.

Bien qu'il fût tard, selon le chronomètre fixé sur le couvercle d'un des coffres, je m'apprêtai à sortir de la chambre. Il n'y avait malheureusement pas de lumière naturelle dans la pièce, aussi était-il impossible d'évaluer l'heure par le soleil ou les étoiles et les lunes de Gor. Ils me manquaient. Depuis mon réveil, les ampoules avaient continué de brûler avec une clarté régulière.

Je m'étais lavé de mon mieux, accroupi sous le jet d'eau qui partait du mur.

Dans un des coffres, j'avais trouvé, parmi les vêtements propres à d'autres castes, une tunique de guerrier. Je la mis, puisque la mienne avait été déchiquetée par les griffes du larl.

Vika avait déroulé une natte de paille et l'avait étalée au pied de la grande couche de pierre. Assise dessus, enveloppée dans une mince couverture, le menton sur les genoux, elle m'observait.

Il y avait, au bas de la plate-forme, un lourd anneau auquel j'aurais pu, si tel avait été mon bon plaisir, l'enchaîner.

Je bouclai mon ceinturon porte-glaive.

—

Tu ne vas pas sortir de la chambre, n'est-ce pas ?

demanda Vika.

C'étaient ses premières paroles depuis le repas.

—

Si, répondis-je.

—

Mais tu ne dois pas !

— Pourquoi ? demandai-je, en alerte.

—

C'est interdit.

—

Je vois, fis-je.

Je me dirigeai vers la porte.

—
Quand les Prêtres-Rois auront besoin de toi, ils viendront te chercher, déclara-t-elle. En attendant, tu dois prendre patience.

—
Je n'ai pas envie d'attendre.

--Mais il le faut ! fit-elle en se dressant.

Je m'approchai pour lui poser les mains sur les épaules. Ne crains donc pas tant des Prêtres-Rois, lui conseillaije. Elle vit bien que j'étais toujours résolu.

— Si tu sors, reviens au moins avant le deuxième coup de gong, m'avertit-elle.

— Pourquoi ?

—
Pour ta survie, fit-elle en baissant les yeux.

—
Je n'ai pas peur.

—
Alors, fais-le pour moi, insista-t-elle sans relever la tête.

— Mais pourquoi ? répétai-je.

Elle paraissait éperdue.

—
J'ai peur de rester seule, affirma-t-elle.

—
Mais tu es restée seule bien des nuits, lui fis-je observer. Cette fois, elle releva la tête, mais je fus incapable de déchiffrer l'expression de ses yeux troublés.

—
On ne cesse jamais d'avoir peur.

—
Il faut que je m'en aille.

Et soudain, au loin, j'entendis résonner le gong, comme la première fois dans la Salle du Trône des Prêtres-Rois. Vika m'adressa un sourire.

— Tu vois, fit-elle, soulagée, il est trop tard. Maintenant, tu dois rester.

— Pourquoi ?

Elle détourna les yeux.

— Parce que la lumière des ampoules va bientôt diminuer, dit-elle, et ce seront les heures consacrées au sommeil. Elle ne paraissait pas vouloir en dire plus.

— Et pourquoi resterais-je? demandai-je.

Je la pris aux épaules et la secouai pour la forcer à parler.

— Pourquoi ? fis-je, menaçant.

Alors retentit le deuxième coup de gong et Vika se mit à frémir entre mes bras.

Elle avait les yeux écarquillés de frayeur.

Je la secouai de nouveau, sauvagement.

— Pourquoi ? m'écriai-je.

Elle avait à peine la force de parler. Sa voix n'était qu'un faible murmure.

—

Parce que après le gong... commença-t-elle.

—

Oui ?

— ... ils se promènent, souffla-t-elle.

— Qui cela ?

— Les Prêtres-Rois ! lança-t-elle enfin, et elle s'écarta de moi. 1 — Je n'ai aucune peur de Parp, lui assurai-je.

Elle se retourna et me contempla un instant.

— Il n'est pas Prêtre-Roi, déclara-t-elle avec calme. Et à ce moment, ce fut le troisième et dernier

appel du gong lointain, les ampoules de la chambre faiblirent et je compris que, par les longs et sombres couloirs du vaste édifice, se promenaient les Prêtres-Rois de Gor.

7

À LA RECHERCHE DES PRÊTRES-ROIS

Malgré les protestations de Vika, ce fut d'un coeur léger que je m'engageai dans le couloir sur lequel donnait la chambre. Je voulais trouver les Prêtres-Rois de Gor.

Elle me suivit presque jusqu'au-dehors et je me rappelle comme les détecteurs du seuil, dans l'incertaine clarté des ampoules faiblissantes, se mirent à luire, avec des pulsations rythmées, quand elle s'en approcha.

Je distinguai la blancheur de sa robe et le pâle éclat de sa peau dans la chambre désormais plongée dans la pénombre.

— Je t'en prie, ne pars pas ! me lança-t-elle.

— Il le faut.

— Reviens !

Je ne répondis pas, mais entamai ma reconnaissance dans le corridor.

— J'ai peur ! l'entendis-je encore crier.

Présumant qu'elle était en sûreté, comme tant d'autres nuits avant ma venue, je continuai d'avancer.

Je crus l'entendre sangloter et je suppose qu'elle pleurait toute seule, de frayeur.

Le passage s'ouvrait devant moi.

Ce n'était pas mon rôle de la consoler, de lui dire de ne pas avoir peur, de lui accorder le réconfort d'une présence humaine. J'avais affaire aux terribles habitants de ces sombres allées qui lui inspiraient cette folle terreur ; ma tâche n'était pas celle d'un ami, d'un consolateur, mais bien celle du Guerrier.

En, longeant le couloir, je jetai un coup d'oeil dans les diverses chambres, identiques à la mienne, qui s'ouvraient de part et d'autre. Il leur manquait à toutes un battant ou une grille, l'entrée était partout une baie ouverte d'une douzaine de pieds de large sur dix-huit de haut. Je n'aurais guère aimé m'endormir dans une telle pièce car on ne pouvait s'y protéger contre les dangers qui pouvaient surgir du couloir, et pourtant, un moment viendrait fatalement où

l'on aurait besoin de sommeil.

Presque toutes ces chambres - je passai devant un grand nombre - étaient désertes.

Cependant deux d'entre elles étaient occupées par des Esclaves de Chambre, des filles comme Vika, vêtues de même et portant le collier. Je pense que la seule différence entre elles était le numéro gravé

sur leur collier. Bien sûr, Vika portait une écharpe alors que ces filles n'en avaient pas, mais à présent Vika ne l'avait plus, maintenant son collier d'acier brillant, avec son cadenas, lui encerclait la gorge, aussi visible et beau que ceux des autres, et la désignant à

tous les regards comme une simple esclave.

La première des filles était petite, vigoureuse, avec des chevilles épaisses et de larges épaules excitantes, probablement de souche paysanne. Elle avait ramené ses cheveux tressés sur l'épaule droite; dans la lumière affaiblie, il était difficile d'en distinguer la teinte. Elle s'était levée de sa natte, au pied de la couche, n'y croyant pas, et frottait ses yeux ovales aux lourdes paupières. Autant que j'en puisse juger, elle était seule dans la pièce. Quand elle s'approcha de l'entrée, les détecteurs se mirent à luire par pulsations, comme chez Vika.

— Qui es-tu? me demanda-t-elle, et son accent m'évoqua les champs de Sa-Tarna au-dessus d'Ar et en direction du Golfe de Tamber.

— As-tu vu les Prêtres-Rois ? m'enquis-je.

— Pas cette nuit.

— Je suis Cabot de Ko-ro-ba, dis-je avant de poursuivre mon chemin.

La seconde fille était grande, fragile et souple, aux chevilles minces et aux grands yeux douloureux ; ses cheveux sombres et ondulés retombaient sur ses épaules, contrastant avec son vêtement blanc; il se pouvait qu'elle fût de Haute Caste; difficile de s'en assurer sans lui parler; et même alors, cela resterait douteux, car les accents de certaines castes d'artisans, parmi les plus élevées, sont très voisins de ceux qui parlent la langue pure des Hautes Castes de Gor; elle était adossée au mur du fond, les mains plaquées contre la surface lisse, les yeux fixés sur moi, effrayée et respirant à peine. J'eus l'impression qu'elle était également seule.

— As-tu vu les Prêtres-Rois ? fis-je.

— Non, et elle secoua vigoureusement la tête.

En continuant de me demander si elle était de Haute Caste, je poursuivis mon chemin dans le couloir tout en souriant.

Ces deux filles étaient belles, chacune à sa manière, mais je trouvais Vika supérieure à l'une et à l'autre. L'accent de mon Esclave de Chambre avait été du plus

pur goréen de Haute Caste, mais je n'avais pu deviner de quelle cité elle provenait. Probablement sa caste était-elle celle des Constructeurs ou des Médecins, car si ses parents avaient été des Scribes, j'aurais attendu plus de subtilité

dans les nuances, et l'emploi de formes grammaticales moins courantes ; et si sa famille avait été de la Caste des Guerriers, j'aurais cru à un langage plus brutal, simple mais belliqueux, à l'usage répété de l'indicatif et, en général, à un refus arrogant de s'aventurer plus loin que les formes de phrases les plus directes.

D'autre part, ces généralisations ne sont guère fondées, car la langue goréenne n'est pas moins complète que n'importe quel langage naturel répandu dans les diverses communautés terrestres, et ceux qui la parlent ne sont pas moins divers. À ce propos, le goréen est une belle langue, aussi directe que le latin, aussi expressive que le russe, aussi riche que l'anglais, aussi vigoureuse que l'allemand. Pour les Goréens, elle est toujours et simplement la Langue, comme s'il n'en existait pas d'autres, et l'on considère aussitôt comme des barbares ceux qui ne la parlent pas. Ce parler fluide, doux et fort à la fois, est le lien commun qui maintient une certaine unité dans le monde de Gor. C'est un bien qui appartient autant à l'Administrateur d'Ar qu'au berger des bords du Vosk, au paysan de Tor, au scribe de Thentis, au métallurgiste de Tharna, au médecin de Cos, au pirate de Port Kar, au guerrier de Ko-ro-ba.

J'éprouvais de la difficulté à chasser de mon esprit l'image des deux Esclaves de Chambre et de Vika, peut-être parce que leur triste sort me touchait, peut-être parce qu'elles étaient toutes les trois de belles filles, dans des genres différents. Je me surpris à me féliciter d'avoir été

placé dans la chambre de Vika, qui à mes yeux était la plus belle. Puis je me demandai si c'était bien le seul hasard qui m'avait fait conduire dans sa chambre plutôt que dans celle d'une des autres. Il me vint à l'esprit que Vika ressemblait par certains côtés à Lara, la Tatrix de Tharna, à qui j'avais tenu. Plus petite que Lara, Vika avait des formes plus épanouies, mais en un sens elles étaient du même genre. Les yeux de Vika étaient d'un bleu provocant, boudeur, coléreux; le bleu des prunelles de Lara était plus brillant, plus clair, et, quand elle était calme, aussi doux que le soleil sur Ko-ro-ba. Quand elle était sous l'emprise d'une passion, ils brûlaient aussi sauvagement, aussi magnifiquement, aussi impitoyablement que les murs d'une cité incendiée et mise à

sac. Lara avait des lèvres fines et colorées, sensibles et curieuses, tendres, impatientes, avides ; celles de Vika étaient affolantes ; je revoyais ces lèvres charnues et rouges, faisant la moue, indiquant le défi, méprisantes, écarlates et pour moi si tentantes. Je me demandai si Vika n'était pas un produit de culture, une Esclave de Plaisir, une de ces filles élevées au cours des générations, en vue de la perfection, de la beauté et de l'amour, par les propriétaires zélés des grandes Maisons d'Esclaves d'Ar, car des lèvres comme celles de Vika étaient un trait souvent recherché chez les Esclaves de Plaisir ; c'étaient des lèvres n'attendant que les baisers d'un maître.

En y réfléchissant, je sentais que je n'avais pas été

transporté dans la chambre de Vika par accident, mais que cela entraînait dans les plans des Prêtres-Rois. J'avais eu le sentiment que Vika avait dû dominer et briser de nombreux hommes, et je devinais que les Prêtres-Rois avaient peut-être souhaité savoir comment je me conduirais avec elle. Peut-être même l'avaient-ils chargée de m'amadouer ? Mais non, ça ne pouvait pas être le cas. Ce n'était pas dans les habitudes des Prêtres-Rois. Vika était certainement ignorante de leurs machinations ; elle était simplement elle-même, c'est tout ce qu'ils attendaient d'elle. Elle était purement Vika, insolente, hautaine, méprisante, provocante, indomptée malgré le collier, décidée à être la maîtresse bien qu'étant l'esclave. Combien d'hommes s'étaient-ils jetés à ses pieds ? Combien d'hommes avait-elle forcés à coucher sur la natte au pied de la grande couche de pierre, à côté de l'anneau d'esclave, tandis qu'elle-même reposait sur les fourrures et les coussins du maître ?

Au bout de quelques heures, je me retrouvai dans la Salle du Trône des Prêtres-Rois. Je fus heureux de revoir les lunes et les étoiles de Gor tourner dans le ciel au-dessus du dôme.

Mes pas résonnaient sourdement sur les dalles. Le lieu grandiose était plongé dans le silence, hormis le bruit de ma marche. Le trône vacant se dressait, silencieux, inquiétant.

— Je suis ici ! criai-je. Moi, Tarl Cabot, Guerrier de Ko-roba, et c'est le défi du Guerrier que je lance aux Prêtres-Rois de Gor ! Battons-nous ! Faisons-nous la guerre !

Les échos de ma voix se répercutèrent longtemps sous la coupole, mais personne ne vint relever mon défi.

Je décidai de regagner la chambre de Vika.

Une autre nuit, je pousserais plus loin mon exploration, car il y avait d'autres couloirs, d'autres entrées, visibles de l'endroit où je me tenais. Il me faudrait probablement des jours pour les parcourir tous.

Je repartis donc vers la chambre de Vika.

Je marchais peut-être depuis une ahn et j'étais loin dans un des tunnels interminables et faiblement éclairés qui devaient aboutir à la chambre, quand j'eus l'impression d'une présence à mes trousses.

Je pivotai vivement, tirant mon glaive du même mouvement. Derrière moi, le couloir était désert.

Je repoussai la lame dans son fourreau et repris ma course.

Je n'avais guère progressé, quand je me sentis de nouveau mal à l'aise. Cette fois, je ne tournai pas la tête, mais je ralentis considérablement l'allure, en tendant l'oreille de mon mieux. Arrivé à un angle de couloir, je le contournai puis me collai au mur pour attendre.

Lentement, sans bruit, je dégageai mon épée, et la fis jaillir du fourreau.

J'attendis, mais il ne se passa rien.

J'ai la patience du guerrier, et j'ai attendu longtemps. Quand des hommes se cherchent l'épée à la main, il est bon d'avoir de la patience, beaucoup de patience.

Bien entendu, je me répétais cent fois que j'étais un sot, parce que je n'avais pas réellement la certitude d'avoir perçu un bruit quelconque. Pourtant, cette notion, cette sensation que quelque chose me suivait dans le corridor avait bien dû

être motivée par quelque son minuscule que mon esprit conscient n'avait pas remarqué, mais qui pourtant avait agi sur mes sens, ne laissant d'autre trace qu'un vague soupçon. Pour finir, je décidai de forcer la décision. Je m'appuyais sur le fait que, d'une part le grand couloir n'offrait guère de coins où organiser une embuscade, et d'autre part que je verrais mon poursuivant à peu près au moment où lui-même me verrait. S'il n'avait pas une arme de jet, cela ne changerait pas grand-chose, et s'il en possédait une, pourquoi ne m'avait-il pas déjà tué ? J'arborai un sombre sourire. Si ce n'était qu'une question de patience, je reconnaissais que les Prêtres-Rois, si c'étaient bien eux qui me suivaient, avaient nettement le dessus. Autant que je sache, un Prêtre-Roi pouvait attendre indéfiniment, comme une roche ou un arbre, sans s'énerver, jusqu'au dernier instant. Il y avait sans doute près d'une ahn que j'attendais et j'étais trempé de sueur. Mes muscles tressaillaient par désir de bouger. Je songeai que

quiconque m'avait suivi avait dû remarquer la cessation de mes pas. Il savait que j'étais en attente. De quelle acuité étaient doués les sens des Prêtres-Rois ? Peut-être étaient-ils relativement faibles, puisqu'ils s'en remettaient le plus souvent à leurs instruments ; peut-être s'agissait-il de sens différents de ceux des hommes, plus aiguisés simplement à cause d'un héritage génétique différent, capables de distinguer et d'interpréter des impressions sensorielles que ne percevraient jamais les cinq sens primitifs des hommes ? Jamais encore je n'avais eu tant conscience de la faible marge de vérité que recevait le système nerveux, en comparaison des processus matériels multiples et complexes qui constituaient notre environnement. Le plus sûr pour moi était de persévérer dans la même attitude, de m'arranger pour toujours bénéficier de la couverture que constituerait un angle de couloir. Mais je n'avais pas envie de continuer à jouer le jeu de cette manière. Je bandai mes muscles pour le bond et le cri qui me révéleraient à découvert, mettraient brutalement fin au calme qui régnait dans le couloir, et qui suffiraient peut-être à retarder le lancer d'un javelot, à empêcher le placement attentif d'un carreau d'arbalète dans la rainure. Aussi lâchai-je le cri de guerre de Ko-ro-ba et me précipitai-je, le glaive tendu, pour faire face à tout ce qui pouvait me poursuivre ainsi.

Mes lèvres laissèrent échapper un hurlement de colère déçue quand je constatai que le passage était désert. Rendu furieux au-delà de toute compréhension, j'arpentai le corridor au pas de course pour affronter tout ce qui pouvait bien s'opposer à moi. J'avais parcouru environ un demi pasang quand je m'immobilisai, haletant et enragé

contre moi-même.

— Montrez-vous ! m'écriai-je. Mais montrez-vous donc ! Le silence du passage paraissait se moquer de moi.

Je me rappelais ce que m'avait dit Vika: Quand les Prêtres-Rois auront besoin de vous, ils viendront vous chercher. Furieux, je restai seul au milieu du couloir, dans la faible clarté des ampoules à énergie, mon épée inutile à la main. Puis j'eus de nouveau une vague impression.

Mes narines se dilatèrent un peu et, avec le même soin que j'aurais scruté un objet de mes yeux, je reniflai l'air du couloir.

Certes, j'avais aimé l'odeur des fleurs et des femmes, du pain frais, de la viande rôtie, du Paga et du vin, du cuir des harnais, de l'huile dont j'enduisais mon glaive pour éviter qu'il ne rouille, des champs verts et des vents de tempête, mais j'avais rarement considéré l'odorat sous le même angle que la vue ou le toucher. Pourtant, ses renseignements, toujours au service de l'homme qui y a recours, avaient toujours été disponibles.

Aussi, j'humais l'air du passage et recueillais par les narines, vaguement mais indéniablement, une odeur que je ne connaissais pas encore. Autant que j'aie pu le dire sur le moment, c'était une odeur simple, même si j'allais plus tard apprendre que c'était le produit complexe de parfums plus simples encore qu'elle-même. Il m'est impossible de la décrire, tout comme il serait difficile d'expliquer le goût du citron à quiconque n'en aurait jamais mangé. C'était cependant un peu âcre et irritant pour les narines. Cela me rappelait un peu l'odeur de la poudre brûlée.

Bien qu'il n'y eût plus quoi que ce fût dans le couloir avec moi, cela avait laissé sa trace.

Je savais à présent que je n'avais pas toujours été seul. J'avais surpris l'odeur d'un Prêtre-Roi.

Je rengainai l'épée et retournai dans la chambre de Vika en fredonnant un chant guerrier, car d'une certaine façon, j'étais satisfait.

VIKA SORT DE LA CHAMBRE

— Debout, fillette ! criai-je en entrant à grands pas dans la chambre de Vika et en frappant sèchement dans mes mains par deux fois.

Surprise, la fille poussa un cri et se leva d'un bond. Elle était étendue sur la natte de paille au pied de la couche de pierre. Et elle avait sursauté si brusquement qu'elle s'était cogné le genou contre la pierre du lit, ce qui ne lui avait certes pas fait plaisir. Mon but avait été de lui faire une peur de tous les diables et j'étais content de voir que j'avais réussi. Ce fut avec colère qu'elle me déclara :

— Je ne dormais pas !

Je m'approchai d'elle et lui pris le visage entre mes paumes, la regardant au fond des yeux. Elle avait dit la vérité.

— Tu vois ! fit-elle.

J'éclatai de rire.

Elle baissa la tête, mais en relevant timidement les paupières:

— Je suis heureuse que tu sois de retour, dit-elle.

Je l'examinai et me convainquis qu'elle était sincère.

—

J'imagine que pendant mon absence, tu as fait un petit tour à la cuisine ?

—

Non, pas du tout...

Ce ne fut qu'à regret et d'un ton acrimonieux qu'elle ajouta :

— ... Maître.

J'avais offensé sa fierté.

— Vika, repris-je, il est grand temps de procéder à quelques changements.

— Rien ne change jamais, ici, fit-elle.

J'inspectai la chambre. Les détecteurs de l'entrée m'intéressaient. Je les étudiâi une fois de plus. Je me sentais joyeux. Alors, méthodiquement, j'entrepris de fouiller la pièce. Bien que les organes sensoriels et leur mode de fonctionnement fussent diaboliques et trop compliqués pour moi, ils ne suggéraient rien de mystérieux, rien qui ne puisse s'expliquer un jour ou l'autre. Rien dans ces mécanismes ne m'incitait à croire que les Prêtres-Rois - ou le Roi lui-même, pourquoi pas ? - fussent

irrémédiablement

incompréhensibles pour les humains.

De plus, j'avais relevé, à l'odeur dans le couloir, la piste d'un Prêtre-Roi. Je me mis à rire. Oui, j'avais senti un PrêtreRoi, ou du moins ses émanations. L'idée m'amusait. Mieux que jamais, je saisis alors à quel point les forces de la superstition avaient subjugué et meurtri les hommes. Pas étonnant que les Prêtres-Rois se cachent derrière leur palissade des Sardar et laissent les mythes des Initiés bâtir des remparts de terreur humaine autour d'eux, pas étonnant qu'ils gardent secrets leur nature et leurs objectifs, rien de surprenant à ce qu'ils se donnent tant de mal pour dissimuler et obscurcir leurs plans et desseins, leurs appareils, leurs instruments, ainsi que leurs limitations ! Je ris de plus belle.

Vika m'observait, intriguée et certainement persuadée que j'avais perdu la tête.

Je frappai du poing dans ma paume.

— Où est-il? m'écriai-je.

— Qui donc? souffla Vika.

— Les Prêtres-Rois voient et les Prêtres-Rois entendent !

lançai-je. Mais comment?

— Grâce à leurs pouvoirs, dit Vika en reculant jusqu'au mur. J'ai fouillé toute la pièce de mon mieux. Il se pouvait, bien entendu, qu'ils aient eu recours à une sorte de faisceau pénétrant qui, correctement réglé, aurait permis de capter tout signal à travers les pierres et de le retransmettre à un lointain écran, mais je doutais qu'une telle machinerie - que les Prêtres-Rois avaient peut-être les capacités de mettre au point - eût été utilisée pour la surveillance relativement simple de ces chambres.

Puis je remarquai, au centre exact du plafond, une ampoule à énergie, comme celles de l'éclairage, mais non lumineuse. Une erreur de la part des Prêtres-Rois! Naturellement, l'engin pouvait se dissimuler dans n'importe laquelle des ampoules. Peut-être aussi une de ces ampoules à réserve d'énergie à

peu près inépuisable qui brillent des années durant avait-elle tout simplement fini par griller.

Je sautai au centre du lit de pierre. J'appelai la fille:

— Apporte-moi la bassine.

Elle était convaincue de ma démence.

--Vite, insistai-je, et elle se précipita vers le récipient de bronze.

Je le lui pris des mains et le projetai d'en bas contre l'ampoule qui, bien qu'apparemment grillée, se fracassa dans un grand éclair, en lâchant des étincelles et une fumée sifflante. Vika poussa un hurlement et s'accroupit derrière la plate-forme. De la douille où avait été plantée l'ampoule pendaient, dans la fumée rougeoyante, une masse de câbles, un diaphragme métallique brisé et un

réceptacle conique qui avait pu contenir une lentille optique.

— Viens ici, dis-je à Vika; mais la pauvre fille se tassait derrière le lit.

Perdant patience, je la saisis par le bras, la soulevai jusqu'au lit, puis la tins à bout de bras.

— Regarde en l'air! dis-je.

Mais elle gardait le visage résolument baissé. Je lui empoignai les cheveux. Elle cria. Alors je lui redressai la tête pour qu'elle voie.

— Regarde !

— Qu'est-ce que c'est ? gémit-elle.

— C'était un oeil, répondis-je.

— Un oeil ? répéta-t-elle d'un ton geignard.

— Oui, quelque chose comme les « yeux » de la porte. Je voulais qu'elle comprenne.

— L'oeil de qui ?

— Celui des Prêtres-Rois, fis-je en m'esclaffant. Mais à

présent, il est fermé.

Vika tremblait contre moi et, dans ma joie du moment, sans lui lâcher les cheveux, j'abaissai mon visage vers le sien pour baiser farouchement ses lèvres magnifiques. Elle pleurait entre mes bras, mais ne résistait pas.

C'était le premier baiser que je prenais à mon esclave et c'était l'expression de ma folle allégresse qui la frappai d'étonnement, qu'elle ne pouvait pas comprendre.

Je bondis à bas de la couche pour m'approcher de la porte. Elle resta debout sur la plate-forme, ahurie, portant les doigts à ses lèvres.

Elle me regardait curieusement.

; Vika, demandai-je, aimerais-tu quitter cette chambre?

; Bien sûr.

Un tremblement dans sa voix.

— Très bien. Tu vas en sortir!

Elle recula et se tassa, apeurée.

Avec un nouvel éclat de rire, j'avançai jusqu'au seuil. Une fois encore, j'examinai les six petits

détecteurs en forme de dômes, trois de chaque côté, qui y montaient la garde. En un sens, c'était dommage de les démolir, parce qu'ils étaient assez beaux.

Je tirai mon glaive.

; Arrête ! hurla Vika, terrifiée.

Elle sauta à bas du lit et accourut à moi, prenant mon bras armé entre ses mains, mais je la repoussai violemment de la main gauche, et elle repartit se heurter à la pierre du lit.

— Non ! cria-t-elle encore, agenouillée, les mains tendues. Mon glaive frappa par six fois les détecteurs, et à chaque coup il y eut un éclat et un sifflement, comme du verre surchauffé qui se brise, puis une brillante pluie d'étincelles. Les détecteurs étaient en miettes, leurs lentilles fracassées, et leurs logements, dans la pierre, révélaient un amas de câbles conducteurs noircis et fondus.

Je remis l'épée au fourreau et m'essuyai le visage d'un revers de manche. J'avais un goût de sang dans la bouche et je m'aperçus que quelques éclats de verre m'avaient entaillé

le visage.

Vika restait à genoux près de la couche, sans rien dire. Je lui souris.

; Tu peux quitter la chambre maintenant, si tu le désires, affirmai-je en souriant.

Elle se releva lentement. Ses yeux se portèrent sur l'ouverture, sur les détecteurs démolis. Puis ils revinrent à

moi, chargés d'émerveillement et de crainte.

Elle se secoua.

—

Le Maître est blessé, dit-elle.

; Je suis Tarl Cabot de Ko-ro-ba, lui déclarai-je, lui donnant pour la première fois mon nom et celui de ma Cité.

— Ma Cité est Treve, répondit-elle.

C'était la première fois qu'elle m'indiquait le nom de sa cité.

Je souris en la regardant prendre une serviette dans un des coffres le long du mur.

Ainsi Vika était de Treve. Cela expliquait beaucoup de choses.

Treve était une cité guerrière, située quelque part dans les splendeurs dépourvues de pistes de la Chaîne montagneuse des Voltaï. Je n'y étais jamais allé, mais je connaissais la cité de réputation. On disait ses guerriers farouches et courageux, ses femmes fières et belles. On mettait ses tarniers sur le

même plan que ceux de Thentis, fameuse pour ses élevages de tarns, et que ceux de Ko-ro-ba et même de la grande Ar.

Vika revint avec le linge et se mit à me tamponner doucement la figure.

Il était rare qu'une fille de Treve monte sur l'estrade de la vente aux enchères. J'imaginai que Vika aurait coûté cher si j'avais dû l'acheter à Ar ou à Ko-ro-ba. Même quand elles ne sont pas belles, les filles de Treve sont hautement prisées par les collectionneurs en raison de leur rareté.

Treve se situait, disait-on, dans les hauteurs, à quelque sept cents pasangs d'Ar, en direction des Sardar. Je n'avais jamais vu cette ville indiquée sur une carte, mais j'avais vu le territoire qui portait le même nom. Le lieu précis de la cité

m'était donc inconnu, et sans doute bien peu de gens le connaissaient-ils, en dehors de ses propres citoyens. Il n'y avait pas de route pour s'enfoncer vers la cité, et ceux qui pénétraient sur son territoire en revenaient rarement. La rumeur voulait qu'on ne puisse se rendre à Treve autrement qu'à dos de tarn, ce qui laissait penser qu'il s'agissait d'une forteresse de montagne aussi bien que d'une ville.

On disait que l'agriculture y était inconnue, et c'était vraisemblable. On racontait également que tous les ans, à

l'automne, les tarniers de Treve sortaient des Voltaï et, comme un vol de sauterelles, s'abattaient sur les champs d'une cité ou d'une autre - une ville différente chaque année -, ramassant ce qui leur était nécessaire, et incendiaient le reste pour que l'on ne puisse pas entreprendre une campagne de représailles contre eux en hiver. Un siècle auparavant, les tarniers de Treve avaient même réussi à tenir en échec ceux d'Ar durant une violente bataille qui s'était livrée sous le ciel orageux surplombant les roches hérissées des Voltaï. J'avais entendu des poètes célébrer cet événement. Depuis lors, les pillages s'étaient poursuivis sans obstacle, bien que les hommes de Trêve ne se soient plus jamais attaqué aux champs d'Ar.

: Ça fait mal ? s'enquit Vika.

: Non.

: Bien sûr que si, fit-elle en reniflant.

Je me demandais s'il y avait à Treve beaucoup de femmes ussi belles que Vika. Si tel était le cas, il était surprenant que les tarniers de toutes les villes de Gor n'aient pas fait de raids contre la cité, pour tenter leur chance.

: Est-ce que toutes les femmes de Treve sont aussi belles que toi? Demandai-je.

: Bien sûr que non ! répondit-elle, irritée.

: Es-tu la plus belle?

: Je ne sais pas, répondit-elle simplement.

Puis elle sourit en ajoutant:

: Peut-être...

Elle se releva, d'un mouvement plein de grâce, et retourna aux coffres. Elle en revint avec un petit tube de baume.

: C'est plus profond que je ne pensais, constata-t-elle. Elle entreprit de me passer l'onguent du bout des doigts, sur les coupures. Cela me brûlait singulièrement.

: Ça fait mal, répéta-t-elle.

: Non, répondis-je.

Elle éclata de rire, et j'en fus heureux.

: J'espère que tu sais ce que tu fais, lui fis-je remarquer.

: Mon père appartenait à la Caste des Médecins.

: C'était bien ce que je pensais.

D'après son accent, j'avais déduit que sa caste était celle des Constructeurs ou des Médecins. Et si j'avais un peu réfléchi, j'aurais jugé sa langue un peu trop raffinée pour celle des Constructeurs. Je retins un gloussement. En fait, j'étais tombé juste par pur hasard.

: J'ignorais qu'il y avait des médecins à Treve.

: Toutes les Hautes Castes sont représentées à Treve, répliqua-t-elle, piquée au vif. Indépendamment d'Ar, les deux seules autres cités auxquelles, à ma connaissance. Treve ne s'attaquait pas périodiquement, étaient la montagnaise Thentis, renommée pour ses troupeaux de tarns, et ma propre Cité, Ko-ro-ba. Si le but était de se procurer des céréales, il y avait évidemment peu d'intérêt à s'en prendre à Thentis, obligée d'importer les siennes, mais sa principale richesse, les troupeaux de tarns, n'est pas négligeable; la cité possède aussi de l'argent, bien que ses mines ne soient pas aussi productives que celles de Tharna. Peut-être Treve n'a-t-elle jamais attaqué Thentis parce que c'est aussi une ville de montagne, ou plutôt parce que Treve en respecte les tarniers tout autant que les siens propres.

Les raids contre Ko-ro-ba avaient cessé pendant la période où mon père, Matthew Cabot, avait été l'Ubar de la Cité.

Il avait organisé un réseau de phares éloignés les uns des autres, installés dans des tours fortifiées, qui donnaient l'alarme chaque fois que des forces hostiles pénétraient sur le territoire de Ko-ro-ba. A la vue des pillards, une tour donnait au feu toute sa vigueur pour qu'il brille dans la nuit, ou l'éteignait le jour sous des branchages, pour émettre une fumée blanche, et le signal passait de tour en tour. Ainsi, quand les tarniers de Treve descendaient sur les champs cultivés de Ko-ro-ba, situés en majeure partie à quelques pasangs de la cité, ils trouvaient nos propres tarniers rangés en ordre de bataille, prêts à recevoir l'envahisseur. Comme ils venaient pour le grain et non pour la guerre, les hommes de Treve tournaient bride et se mettaient en quête de cultures moins bien défendues.

Il y avait aussi un code de signaux qui permettait aux tours de communiquer entre elles. Ainsi, que

l'une d'elles ne transmette pas le « tout-va-bien » à l'heure prévue, et les tubes d'alerte de Ko-ro-ba se mettaient à retentir, et les tarniers sellaient et enfourchaient leurs oiseaux.

Bien sûr, les villes attaquées poursuivaient les pillards, et ce jusqu'aux premiers escarpements des Voltaï, où elles abandonnaient la chasse et faisaient demi-tour, ne se hasardant pas à risquer la vie de leurs tarniers dans ce territoire tumultueux et redoutable de leur rivale, dont la férocité légendaire avait même, une fois, donné à réfléchir aux énormes forces d'Ar.

Treve paraissait satisfaire à ses autres besoins à peu près de la même manière que pour les produits agricoles, car on connaissait ses pillards du terrain de la Foire d'En'Kara, au pied des Sardar, jusqu'au delta du Vosk et aux îles du large, comme Tyros et Cos. Le produit de ces raids était rapporté à Treve ou revendu, peut-être sur le marché

d'En'Kara même, lors d'une des quatre grandes foires annuelles ; sinon, il pouvait être repassé sans difficulté à la population nombreuse, lointaine et mauvaise de Port Kar.

; De quoi vit la population de Treve? demandai-je à Vika.

; Nous élevons le verr, répondit-elle.

Je souris.

Le verr est une chèvre de montagne originaire des Voltaï. Un animal sauvage, agile, méchant, à longs poils, aux cornes en spirale. Parmi les rochers escarpés des Voltaï, c'était risquer sa vie que d'en approcher une à moins de vingt mètres.

— Vous êtes donc un peuple simple et casanier, dis-je.

— Oui.

— Bergers de montagne?

— Oui, affirma Vika.

Alors on éclata de rire tous les deux, incapables de nous contenir plus longtemps.

Oui, je connaissais bien la réputation de Treve. Une ville riche de butin, probablement aussi inaccessible et imprenable qu'un nid de tarn. En réalité, on surnommait même Treve le Tarn des Voltaï. Une citadelle insolente, jamais conquise, une forteresse tenue par des hommes dont toute la vie était vouée au banditisme, dont les femmes se paraient des dépouilles de cent villes.

Et c'était de là que venait Vika.

Je le croyais sans peine.

Pourtant, ce soir, elle se montrait douce et j'étais bon pour elle.

Ce soir, nous étions amis.

Elle retourna ranger le tube d'onguent dans le coffre.

— Le baume va rapidement s'infiltrer, dit-elle. Dans quelques minutes, il n'y en aura plus trace, pas plus que des coupures.

Je laissai fuser un sifflement.

; Les médecins de Treve ont vraiment des remèdes merveilleux, lui dis-je.

; Ce baume est fourni par les Prêtres-Rois, rectifia-t-elle. Cela me causa un certain plaisir, car j'en déduisais chez eux une vulnérabilité quasi humaine.

; Ainsi les Prêtres-Rois sont sujets aux blessures ?

; En tout cas, leurs esclaves le sont...

—

Je vois.

— Ne parlons plus d'eux, suggéra-t-elle.

Je l'observais dans la faible clarté, bien droite, dans toute sa beauté, me faisant face de l'autre côté de la pièce.

—

Vika, ton père appartenait-il réellement à la Caste des Médecins ? m'enquis-je.

— Oui. Pourquoi cette question?

— Peu importe.

—

Mais pourquoi ? insista-t-elle.

—

Parce que j'ai un moment pensé que tu avais peut-être été élevée et dressée comme Esclave de Plaisir.

C'était idiot de le lui avouer et je le regrettai aussitôt. Elle se drapa dans sa dignité.

— Tu me flattes, fit-elle, avant de me tourner le dos. Je l'avais blessée.

Je voulus m'approcher d'elle, mais elle m'arrêta sans bouger:

— S'il te plaît, ne me touche pas...

Elle parut alors se contracter et se retourna ; c'était de nouveau la Vika d'avant, dédaigneuse,

provocante et hostile.

— Mais, naturellement, tu peux me toucher quand tu le souhaites, puisque tu es mon maître !

— Je te prie de me pardonner, dis-je.

Elle eut un sourire amer, méprisant.

C'était bien une femme de Treve que j'avais maintenant devant moi.

Je la vis comme je ne l'avais encore jamais vue. Vika était une princesse de brigands, habituée aux soieries et aux bijoux d'un millier de caravanes pillées, à dormir sur les plus riches fourrures, à se nourrir des mets les plus délicats, tous volés à

bord des galères échouées et incendiées, dans les magasins des tours cylindriques isolées, de la table et des coffres de maisons dont les maîtres avaient été assassinés. Seulement, à présent, la princesse de brigands, la fière Vika, femme de l'opulente et orgueilleuse Treve, était elle-même devenue butin légitime dans les jeux brutaux de Gor et sentait à son cou ce même bandeau d'acier dont si souvent les hommes de sa cité avaient paré la gorge de leurs elles captives en larmes.

Vika était devenue une marchandise.

Ma marchandise.

Elle me foudroyait du regard.

Elle s'approcha avec insolence, lentement, mais avec grâc et la menace qu'elle représentait était aussi veloutée que le pelage d'une femelle de larl ; à mon grand étonnement, quand elle fut devant moi, elle s'agenouilla, les mains sur les cuisses, les genoux dans la position de l'Esclave de plaisir, et baissa la tête en une soumission dédaigneuse.

Puis elle releva le menton et ses yeux bleus provocants me scrutèrent hardiment.

— Maître, voici ton Esclave de Plaisir, dit-elle.

— Relève-toi.

Elle le fit souplement, m'enserra le cou de ses bras et approcha ses lèvres des miennes.

— Tu m'as embrassée le premier, fit-elle. Maintenant, c'est moi qui vais t'embrasser.

Je plongeai dans ces yeux bleus qui soutenaient mon regard en me demandant une fois de plus combien d'hommes s'étaient brûlés pour mourir ensuite à ce feu qui couvait sous cendre.

Les lèvres de la tentation effleurèrent les miennes.

— Voilà le baiser de ton Esclave de Plaisir, dit-elle d'une voix basse mais impérieuse.

Je dégageai mon cou de ses bras.

Elle en resta ahurie.

Je quittai la chambre pour aller dans le couloir. De là, je lui tendis la main, pour qu'elle la prenne et me suive.

— Je ne te plais pas ? s'inquiéta-t-elle.

— Vika, viens donc prendre la main d'un sot.

Quand elle eut compris mon intention, elle secoua la tête doucement, avec abattement.

;

Non, je ne peux pas quitter la chambre, déclara-t-elle.

;

Je t'en prie...

De nouveau, elle tremblait de peur.

— Viens me prendre par la main.

Hésitante, frémissante, comme on se meut en rêve, la jeune femme vint vers le seuil dont les détecteurs ne pouvaient plus s'éclairer.

Elle ne me quittait pas des yeux.

— S'il te plaît, insistai-je.

Elle regardait les alvéoles des détecteurs, semblables à

des yeux de métal, maintenant noircis et aveugles. Grillés, brisés, ils ne voyaient plus rien et même le mur alentour portait les taches noires de leur fin brutale.

— Ils ne peuvent plus te faire de mal, lui assurai-je. Vika fit encore un pas, et il me semblait que ses jambes allaient céder sous elle, qu'elle allait s'évanouir. Elle osa me tendre la main, les yeux écarquillés d'angoisse.

— Les femmes de Treve sont braves tout autant que belles et fières, constatai-je.

Elle franchit le seuil et tomba dans mes bras, sans connaissance.

Je soulevai son corps et le portai sur la couche de pierre. J'inspectai les dégâts que j'avais causés aux organes sensoriels de la porte ainsi qu'à l'appareil de surveillance contenu dans l'ampoule que j'avais brisée.

Sans doute n'aurais-je plus à attendre la visite des Prêtres-Rois de Gor bien longtemps.

Vika m'avait affirmé qu'ils viendraient quand ils auraient besoin de moi.

Je laissai échapper un rire.

Maintenant, ils seraient probablement incités à avancer le rendez-vous.

Je déposai doucement Vika sur la grande couche de pierre.

9

LE PRÊTRE-ROI

Je permettais à Vika de partager mon lit, sur les draps soyeux, sous les chaudes fourrures.

C'était toutefois inhabituel car, en temps normal, l'esclave goréenne dort aux pieds de son maître, souvent sur une simple natte, avec, pour toute protection contre le froid, une mince couverture d'un tissu semblable au coton, fabriqué à partir des fibres de la plante Rep.

Si elle avait récemment déplu à son maître, elle pouvait, naturellement, à titre de mesure disciplinaire, être enchaînée nue à l'anneau fixé au pied de la couche, sans avoir alors ni natte ni couverture. Les pierres du sol sont dures et les nuits de Gor froides, et il est fort rare que la fille, une fois libérée au matin, ne s'efforce pas de mieux servir le maître. À ce propos, le même traitement peut s'appliquer à une libre Compagne, quand on pense qu'elle le mérite, bien qu'elle soit indépendante et, en général, très aimée. Selon la façon de voir des Goréens, goûter un peu à l'anneau d'esclave est, à

l'occasion, bénéfique à toutes les femmes, même aux respectées Libres Compagnes.

C'est pourquoi la Libre Compagne, si elle se montre irritable ou ennuyeuse de quelque manière, peut se retrouver nue au pied du lit, avec la perspective de passer toute une nuit sans natte sous elle, sans couverture sur elle, comme la plus inférieure des esclaves.

C'est ainsi que les Goréens lui rappellent, en cas de nécessité, qu'elle n'est quand même qu'une femme, et qu'en tant que telle, reste soumise à l'homme. Si jamais elle l'oubliait un instant, l'anneau lui rafraîchirait la mémoire. Gor est un monde d'hommes.

Et pourtant, sur ce même monde, j'ai vu bien des femmes belles, et même splendides.

La femme goréenne, pour des raisons que je ne m'explique pas clairement étant donné la civilisation de ce monde, tire plaisir de sa condition de femme. C'est souvent une créature excitante, magnifique, resplendissante, vive, active, animée, avec son franc parler. Dans l'ensemble, je la trouve plus joyeuse que nombre de ses soeurs terriennes qui, au moins en principe, jouissent d'un statut plus élevé, même si je dois admettre avoir rencontré sur ma vieille planète plusieurs femmes qui adoptaient l'attitude goréenne et se glorifiaient de la radieuse réalité de leur sexe, de leur joie de vivre, de leur grâce et de leur beauté, de leur tendresse et de leur immense capacité d'amour que nous autres, tristes hommes, ne comprenons souvent pas, que, je le crains, nous n'acceptons pas.

Cependant, malgré tout mon respect et toute ma considération pour ce sexe étonnant et merveilleux, je pense également, peut-être en raison de mon expérience goréenne, que le contact avec l'anneau d'esclave peut être salubre à

l'occasion.

Selon la coutume, l'esclave n'a pas même le droit de monter sur la couche de son maître pour satisfaire à ces plaisirs. J'imagine que cette interdiction vise à établir plus nettement la distinction entre elle et la Libre Compagne. Toujours est-il que l'accès de la couche est exclusivement réservé à cette dernière.

Quand le maître désire se servir de son esclave, il lui fait allumer la lampe de l'amour, ce dont elle s'acquiesce docilement; puis elle va la placer à la fenêtre de la chambre, pour qu'on ne les dérange pas. Ensuite, c'est le maître qui, de son propre gré, jette sur le sol de la chambre les riches fourrures de l'amour - parfois des peaux de l'arl - et ordonne à la fille de s'y allonger.

J'avais doucement déposé Vika sur le grand lit de pierre. Je lui mis un tendre baiser sur le front.

Elle ouvrit les yeux.

; Est-ce que je suis sortie de la chambre ? s'enquit-elle.

; Oui.

Elle me scruta longuement le visage.

; Comment te conquérir? demanda-t-elle. Je t'aime, Tarl Cabot.

; Ce n'est que de la gratitude, protestai-je.

— Non, je t'aime vraiment.

— Il ne faut pas.

— C'est pourtant la vérité.

Comment devais-je lui parler? Il fallait cependant bien que je lui ôte toute illusion qu'il pût être question d'amour entre nous. Tout amour était impossible dans la demeure des Prêtres-Rois, et elle n'avait pas la liberté de choix en la matière ; de plus, il y avait toujours Talena, dont le souvenir ne s'effacerait jamais de mon cœur.

; Mais tu es une femme de Treve, objectai-je en souriant.

; Tu m'as bien prise pour une Esclave de Plaisir, me gronda-t-elle.

Je haussai les épaules.

Elle tourna la tête vers le mur.

; Tu avais raison dans une certaine mesure, Tarl Cabot.

; Comment ça?

— Ma mère... dit-elle d'un ton amer en ramenant le regard sur moi... était une Esclave de Plaisir... élevée dans les Maisons d'Esclaves d'Ar.

— Elle devait être suprêmement belle.

Vika me lança un coup d'oeil étrange.

— Oui, j'imagine qu'elle l'était.

—

Tu ne te souviens donc pas d'elle?

—

Non, elle est morte quand j'étais très jeune.

— Excuse-moi...

— Peu importe, rétorqua-t-elle. Après tout, elle n'était qu'un animal dressé dans les Maisons d'Esclaves d'Ar.

— Tu lui en veux tant que ça? fis-je.

— Elle était esclave de naissance, dit Vika.

Je restai silencieux.

— Mais, reprit-elle aussitôt, mon père, dont elle était l'esclave et qui était membre de la Caste des Médecins de Treve, l'aimait beaucoup et lui a demandé de devenir sa Libre Compagne.

Vika émit un rire bas.

—

Elle le lui a refusé durant trois années.

— Pourquoi ?

—

Parce qu'elle l'aimait et ne désirait pas qu'il eût pour Libre Compagne une simple Esclave de Plaisir.

; Elle avait l'esprit à la fois profond et noble, relevai-je. Vika eut un geste de dégoût.

—

C'était une imbécile ! Combien de chances de liberté une esclave née esclave aurait-elle?

— Bien peu, dus-je convenir.

—

Mais pour finir, reprit Vika, de crainte qu'il ne se tue, elle a consenti à devenir sa Libre Compagne.

Elle m'examina avec attention. Les yeux dans les yeux.

—

Je suis née libre, déclara-t-elle. Il faut que tu le comprennes. Je ne suis pas esclave de naissance, ni de formation.

— Je comprends. Peut-être que ta mère n'était pas seulement belle, mais aussi fière, courageuse et intelligente.

— Comment aurait-ce été possible ?

Elle émit un petit rire dédaigneux.

—

Je viens de te dire qu'elle n'était qu'une esclave avilie, un animal en provenance des enclos d'Ar.

—

Mais tu ne l'as jamais connue, objectai-je.

— Je sais ce qu'elle était.

—

Et ton père ?

—

D'une certaine façon, il est également mort.

; Qu'est-ce que ça veut dire, d'une certaine façon?

; Rien, répondit-elle.

Je jetai un coup d'oeil circulaire sur la pièce, les coffres contre les murs, l'oeil démoli au plafond, les dômes fracassés de l'entrée, sur le couloir.

— Il a dû beaucoup t'aimer après la mort de ta mère, poursuivis-je.

— Oui, je pense... mais c'était un sot.

—

Pourquoi dis-tu ça ?

— Il m'a suivie dans les Sardar pour tenter de me sauver.

—
Il fallait une grande bravoure.

Elle roula sur le flanc, s'écartant de moi, et se mit à

contempler le mur. Au bout d'un certain temps, elle reprit la parole, mais ses mots étaient cruels à force de mépris.

—

C'était un petit imbécile prétentieux, dit-elle; rien que le cri d'un larl lui faisait peur.

Elle sourit. Elle roula à nouveau pour me refaire face.

— Comment ma mère a-t-elle jamais pu être amoureuse

de lui ? Ce n'était qu'un petit homme gras et pompeux.

— Peut-être se montrait-il bon pour elle, avançai-je... alors que les autres ne l'étaient pas.

— Pourquoi donc aurait-on de la bonté envers une Esclave e Plaisir?

Encore un haussement d'épaules de ma part.

— Pour l'Esclave de Plaisir, c'est les clochettes à la cheville, le parfum, le fouet et les fourrures de l'amour, affirma-elle. J'insistai :

— Il était peut-être doux avec elle... alors que les autres e l'étaient pas.

— Je ne comprends pas.

— Peut-être s'intéressait-il à elle, lui parlait-il, agissait-il vec tendresse... Peut-être qu'il l'aimait.

— Possible. Mais est-ce que cela suffirait?

— Sans doute.

; Je me le demande... je me le suis souvent demandé.

; Que lui est-il arrivé quand il a pénétré dans les Monts ardar ?

Vika ne voulait pas répondre.

— Tu le sais ?

Je la pressais.

— Oui.

— Alors, quoi ?

L'air amer, elle secoua la tête.

— Ne me le demande pas, m'imposa-t-elle.

Je ne me sentais pas autorisé à insister davantage.

— Mais comment se fait-il qu'il t'ait permis de venir dans s Sardar?

— Il ne l'a pas fait. Il a tenté de m'en empêcher, mais je suis allée voir les Initiés de Treve et me suis proposée comme offrande aux Prêtres-Rois. Naturellement, je ne leur ai pas fourni mes raisons réelles de désirer me rendre dans les Sardar. Les connaissaient-ils, après tout? s'interrogea-t-elle.

— Ce n'est pas improbable.

— Bien sûr, mon père ne voulait pas en entendre parler. Il m'a enfermée dans mon appartement, mais le Grand Initié de la Cité est venu avec des hommes d'armes et ils ont forcé les portes et frappé mon père jusqu'à ce qu'il se tienne tranquille, et c'est avec joie que je les ai suivis.

Elle éclata de rire.

; Oh, comme j'étais contente qu'ils le frappent et qu'il en soit réduit à pleurer, car je le détestais - je le haïssais tant ! parce que ce n'était pas un homme, pas un vrai... et, bien qu'il fût de la Caste des Médecins, il ne supportait pas la douleur. Il tremblait rien qu'en entendant le cri du larl. Je savais que les restrictions des castes goréennes, bien que fondées sur la naissance, n'étaient pas inflexibles et que tout homme qui ne tenait pas à la sienne pouvait en changer, si le Conseil Supérieur de sa cité l'y autorisait. Cela dépendait généralement de ses aptitudes pour le travail d'une autre caste, ainsi que de la bonne volonté des membres de cette dernière à l'admettre comme Frère.

Je suggérai :

—

Il se peut que ce soit par horreur de la douleur qu'il soit resté parmi les Médecins.

— C'est une explication, reconnut-elle. Il voulait toujours mettre fin à la souffrance, même à celle d'une bête ou d'une esclave.

Je souris.

—

Tu vois, fit-elle. C'était un faible.

—

Je vois.

Vika se rallongea sur les soies et les fourrures.

—

Tu es le premier des hommes venus dans cette chambre
à m'avoir parlé de choses pareilles.

Je ne répondis pas.

— Je t'aime, Tarl Cabot.

—

Je ne le pense pas.

—

Mais si! s'écria-t-elle.

—

Un jour, tu aimeras... lui assurai-je... Mais je ne crois pas que ce sera un Guerrier de Ko-ro-ba.

—

Me crois-tu incapable d'amour? lança-t-elle.

— Je crois que tu aimeras un jour, et je suis certain que ce sera un grand amour.

; Et toi, tu es capable d'aimer? (D'un ton de défi.)

; Je l'ignore, fis-je en souriant. Une fois... il y a long temps... j'ai pensé que j'aimais.

—

Qui était-elle? demanda Vika, d'un ton peu agréable.

—

Une fille mince aux cheveux sombres, qui s'appelait Talena.

—

Était-elle belle ?

— Oui.

—

Aussi belle que moi ?

—

Vous êtes belles toutes les deux.

— Était-elle esclave ?

— Non... c'était la fille d'un Ubar.

Les traits de Vika se convulsèrent de rage, elle bondit de la couche et alla à grands pas jusqu'au mur, les doigts passés dans son collier comme pour se l'arracher du cou.

— Je vois ! lâcha-t-elle. Et moi... Vika... je ne suis qu'une esclave!

— Ne te mets pas en colère.

— Où est-elle ?

— Je l'ignore, avouai-je.

— Depuis combien de temps tu ne l'as pas vue ?

— Depuis plus de sept ans.

Vika eut un rire cruel.

—

Alors, se réjouit-elle, elle est sûrement dans les Cités de Poussière.

— C'est possible, admis-je.

--Et moi... Vika... je suis ici.

—

Je le sais.

Je tournai la tête.

J'entendis sa voix derrière moi.

— Je te la ferai oublier, dit-elle.

Sa voix renfermait la menace à la fois voilée, glaciale, assurée et passionnée d'une femme de Treve, accoutumée à

obtenir ce qu'elle voulait et qui ne tolérait pas de refus. Je me retournai pour la regarder une fois de plus, et ce ne fut plus la même fille à qui j'avais parlé un instant auparavant, mais une dame de Haute

Caste, du royaume de brigands de Treve, insolente et impérieuse malgré son collier. D'un geste indifférent, elle porta la main à l'agrafe de sa robe sur l'épaule gauche, la défit et laissa le vêtement tomber autour de ses chevilles.

Elle portait la marque.

— Tu croyais que j'étais une Esclave de Plaisir, déclara-t-elle. Je contemplais cette femme dressée devant moi, ses yeux boudeurs, ses lèvres renflées, son collier, sa marque.

— Ne suis-je pas assez belle, me demanda-t-elle, pour être fille d'un Ubar?

— Si, tu es assez belle pour ça.

E

lle m'adressa un coup d'oeil moqueur.

; Sais-tu ce qu'est une Esclave de Plaisir?

— Oui.

—

C'est une femelle de l'espèce humaine, précisa-t-elle, mais dressée comme une bête, pour sa beauté et son ardeur.

—

Je le sais.

—

C'est un animal formé à donner du plaisir aux hommes, à satisfaire les envies d'un maître.

Je restai sans mot dire.

— Dans mes veines, reprit-elle, coule le sang d'une de ces bêtes. Dans mes veines coule le sang d'une Esclave de Plaisir. (Elle rit.) Et tu es mon maître, toi, Tarl Cabot!

—

Non, répondis-je.

Amusée et provocante, elle vint vers moi.

—

Je te servirai comme une Esclave de Plaisir.

— Non.

—
Si. Je serai pour toi la plus docile des Esclaves. Elle m'offrait ses lèvres. Je la tins éloignée, les deux mains posées sur ses bras.

—
Goûte-moi !

—
Non, m'obstinai-je.

Elle rit encore.

—
Tu ne peux pas me repousser.

— Pourquoi pas ?

—
Je ne te le permettrai pas. Tu vois, Tarl Cabot, j'ai décidé
de faire de toi mon esclave.

Je la rejetai loin de moi.

— Très bien ! s'emporta-t-elle, les yeux furibonds. Très bien, Cabot! Dans ce cas, je vais te dompter!

Elle me saisit la tête entre ses mains et plaqua ses lèvres sur les miennes.

À cet instant, j'eus une fois de plus cette impression d'une odeur un peu âcre que j'avais ressentie dans les couloirs, et je pressai les lèvres de Vika si fort que je les entamai des dents; je la renversai jusqu'à ce que mon seul bras la retînt de tomber sur le sol. Elle poussa un cri de surprise et de douleur. Alors, je la projetai méchamment sur la natte étendue au pied du lit.

Maintenant, je pensais comprendre. Mais ils étaient venus trop tôt! Elle n'avait pas eu le temps d'accomplir sa besogne.

Elle aurait sans doute à le payer, mais je m'en moquais. Je ne me retournai cependant pas vers la vaste embrasure. L'odeur était forte à présent.

Vika, terrifiée, s'était accroupie, toute tassée, sur la natte, tout contre l'anneau d'esclave.

— Qu'y a-t-il? s'enquit-elle. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Ainsi tu devais me dompter à leur profit, hein ? Lui demandai-je.

—
Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Tu fais un bien piètre pion pour les Prêtres-Rois ! Lui lançai-je.

— Non, non! protesta-t-elle.

—

Combien d'hommes as-tu déjà séduits à leur bénéfice?

Je la pris aux cheveux et lui tordis la tête pour la regarder dans les yeux.

— Combien? criai-je.

— Je t'en prie ! fit-elle en pleurant.

J'eus la tentation de lui cogner le crâne contre le bord du lit de pierre, car c'était une personne sans valeur, déloyale, trompeuse, vicieuse, tout juste bonne pour le collier, les chaînes et le fouet!

Elle secouait la tête comme pour réfuter les accusations que je ne prononçais pas.

— Tu ne comprends pas ! Je t'aime ! cria-t-elle.

De dégoût, je la repoussai loin de moi.

Et cependant, je ne regardais toujours pas dans la direction de l'entrée.

Vika gisait à mes pieds, avec une traînée de sang au coin de ses lèvres encore marquées de mon baiser sauvage. Elle leva vers moi des yeux où s'amassaient les larmes.

— Je t'en supplie, gémit-elle.

L'odeur était forte. Je savais qu'elle était proche. Comment Faisait-il que la fille ne s'en rende pas compte?

Comment ne savait-elle pas? Cela faisait-il partie de sa propre comédie?

— S'il te plaît, reprit-elle, levant les yeux vers moi, me tendant la main.

Les larmes coulaient sur son visage ; sa voix était entrecoupée de sanglots.

— Je t'aime.

— Silence, Esclave ! grondai-je.

Elle abaissa le front sur les dalles en pleurant.

Je savais que la chose était présente.

L'odeur était maintenant envahissante, il n'y avait plus à

s'y tromper.

Je surveillais Vika. Elle parut soudain comprendre et releva la tête; ses yeux s'écarquillèrent d'horreur et elle se traîna à

genoux, les mains devant la figure comme pour se protéger, et elle frissonnait, et elle lança subitement un hurlement lement perçant, prolongé, plein d'une atroce terreur. Je tirai l'épée et me retournai.

C'était dans l'encadrement de la porté.

D'une certaine façon, c'était très beau, tout doré et très grand, et ça me dominait. Ça ne faisait pas plus d'un mètre de large, mais la tête affleurait le haut de l'entrée. Ça devait donc mesurer environ dix-huit pieds de haut.

Cela possédait six pattes et une grosse tête comme une boule d'or avec des yeux qui ressemblaient à de vastes disques lumineux. Les deux pattes de devant, prêtes, en alerte, se levaient délicatement devant le corps. Les mâchoires s'ouvrirent et se refermèrent une fois. Elles se mouvaient latéralement.

De la tête partaient deux appendices articulés et fragiles, longs et couverts de rangées frissonnantes de poils dorés. Ces deux prolongements balayèrent la chambre, comme deux gros yeux, puis parurent se concentrer sur moi.

Ils s'incurvèrent dans ma direction comme de fines pinces d'or, et les innombrables poils dorés se raidirent vers moi comme autant d'aiguilles.

J'étais dans l'incapacité de définir la nature des opérations de la créature, mais je devinais que j'étais pris dans le réseau de son champ sensoriel.

À son cou pendait un petit instrument rond, une machine à traduire, sans doute, semblable à celles que j'avais déjà vues, mais plus compacte.

Il me parvint un nouveau flot d'odeurs, sécrétées par ce qui se tenait devant moi.

Presque en même temps, une voix mécanique sortit de

l'appareil.

Cela s'exprimait en goréen.

Je savais ce que la chose allait dire.

— Lo Sardar. Je suis un Prêtre-Roi, fit l'être.

— Je suis Tarl Cabot de Ko-ro-ba, répondis-je.

La seconde d'après, je sentis un autre ensemble d'odeurs qui pouvait émaner de l'appareil suspendu au

cou de ce qui se dressait devant moi.

Les deux antennes sensorielles paraissaient analyser mes paroles.

Je perçus une nouvelle odeur.

— Suivez-moi, ordonna la voix artificielle, et la créature pivota sous la porte.

Je m'exécutais.

L'être s'était engagé dans le couloir, à longues et précautionneuses enjambées.

Je regardai encore une fois Vika, qui leva la main à mon adresse.

— N'y va pas, dit-elle.

Méprisant, je lui tournai le dos pour suivre la créature. J'entendis pleurer la fille derrière moi.

Qu'elle pleure donc, me dis-je, puisqu'elle a manqué à

ses devoirs envers les Prêtres-Rois et que, sans nul doute, le châtiment sera sévère.

Si j'avais eu le temps, s'il n'y avait pas eu des affaires plus urgentes, j'aurais pu la punir moi-même sans pitié, pour lui apprendre ce que signifiait son collier, en me servant d'elle aussi indifféremment et brutalement qu'elle le méritait, selon la méthode de discipline du maître goréen envers son esclave traîtresse.

Nous aurions alors vu lequel aurait dompté l'autre.

Je chassai ces pensées de mon esprit et partis à mon tour dans le corridor.

Il fallait que j'oublie cette femme vicieuse. Des questions plus importantes réclamaient mon attention. Cette esclave n'était rien pour moi.

Je détestais Vika.

Je suivis donc le Prêtre-Roi.

10

MISK, LE PRÊTRE-ROI

Les Prêtres-Rois n'ont que peu ou pas d'odeur personnelle perceptible par l'homme, bien que l'on sache vaguement qu'il existe une «odeur de nid» qui leur permet de se reconnaître les uns les autres, et dont les variations assurent l'identification des individus.

Ce que j'avais pris, dans les couloirs, pour l'odeur des Prêtres-Rois n'était en réalité qu'un résidu des signaux odorants qu'ils utilisent pour communiquer entre eux, comme le font certains insectes vivant en colonies sur notre monde.

L'odeur un peu âcre que j'avais remarquée est apparemment une propriété commune à tous ces signaux, de même que la voix humaine a des propriétés communes, que ce soit celle d'un Anglais, d'un Boschiman, d'un Chinois ou d'un un Goréen, qui la distingue, par exemple, du grognement des animaux, du sifflement des serpents ou du cri des oiseaux.

Les Prêtres-Rois ont des yeux composés de multiples facettes, mais ils ne s'en servent guère. Ce sont pour eux des organes comparables à nos oreilles et à notre nez, que nous utilisons comme détecteurs secondaires et auxquels nous ne nous fions que si la vision ne nous transmet pas l'essentiel des renseignements sur notre environnement ou, dans le cas des Prêtres-Rois, si l'odorat ne leur apporte pas tout ce qu'ils doivent savoir. C'est pourquoi les deux antennes articulées et velues, qui jaillissent de leurs têtes globuleuses au-dessus des disques de leurs yeux, sont leurs organes sensoriels principaux. Je crois comprendre que ces antennes sont sensibles non seulement aux odeurs mais, grâce à la modification de certains des poils dorés, peuvent aussi transformer les ondes sonores en quelque chose de significatif pour leur connaissance. On peut donc, en un sens, dire qu'ils sentent et entendent à la fois par l'intermédiaire de ces appendices. Il semble toutefois que l'ouïe n'ait pas grande importance pour eux si l'on tient compte du petit nombre de cils orientables modifiés à cet usage. Chose curieuse, quelques-uns seulement des êtres-Rois que j'ai questionnés à ce sujet établissent une nette distinction entre l'ouïe et l'odorat. Ça me semble incroyable, mais je n'ai aucune raison de penser qu'ils m'aient trompé sur ce point. Ils admettent que nous ayons une organisation sensorielle différente, et je soupçonne qu'ils ne sont pas plus instruits de notre expérience que nous ne le sommes de la leur. En réalité, bien que je parle d'entendre de sentir, je ne suis pas sûr que ces termes soient applicables aux Prêtres-Rois. Je dis qu'ils sentent et entendent, par l'intermédiaire de leurs antennes, mais je n'ai aucune notion de leurs perceptions véritables. Par exemple, un Prêtre-Roi éprouverait-il la même sensation qualitative que moi en respirant un même parfum ? J'ai tendance à en douter car leur musique, qui se compose de rhapsodies d'odeurs émanant d'appareils construits à cette fin, et dont les Prêtres-Rois jouent souvent, avec de grandes différences de virtuosité, m'a-t-on dit, est intolérable à mon oreille... je veux dire à mon nez.

La communication par émissions odorantes peut être très efficace dans certains cas, mais désavantageuse en d'autres. Par exemple, une odeur peut informer les antennes sensorielles d'un Prêtre-Roi beaucoup plus abondamment que ne peut — pour un homme — l'appel ou le cri lancé par un autre. De plus, s'il ne s'écoule pas trop de temps, un Prêtre-Roi peut laisser pour un de ses semblables un message dans chambre ou dans un couloir. Si l'intéressé ne tarde pas trop, il pourra encore comprendre la pensée exprimée. En revanche, et c'est l'inconvénient de ce système, le message peut être capté par des inconnus ou des individus auxquels il n'est pas destiné. Il faut faire attention à ce que l'on raconte dans les tunnels des Prêtres-Rois, à

l'intention de l'un d'entre eux en particulier, car les paroles subsistent un temps, jusqu'à ce qu'elles se dissipent assez pour n'être plus qu'une odeur brouillée et indéchiffrable. Pour les durées prolongées, il existe divers moyens d'enregistrer des messages, sans avoir recours à des mécaniques complexes. Le moyen le plus simple, et l'un des plus fascinants, est un ruban de tissu traité chimiquement que le Prêtre-Roi, en commençant par un bout imprégné

d'une certaine odeur, sature des nuances diverses de son message. Une fois enroulé, le cordon-message conserve indéfiniment les odeurs et, quand un autre Prêtre-Roi a besoin d'en lire le contenu, il le déroule lentement en le sondant petit à petit avec ses antennes articulées.

On m'a dit que les phonèmes de la langue des Prêtres-Rois - ou plutôt leurs équivalents dans ce langage odorant sont au nombre de soixante-treize. Naturellement, il existe un nombre infini de combinaisons possibles, tout comme c'est le cas en anglais ; mais nous n'employons qu'un sous-ensemble d'entre elles pour formuler nos paroles, et les communications des Prêtres-Rois se fondent aussi sur un jeu limité de « phonèmes ». En anglais, on en compte environ cinquante.

Quant aux morphèmes linguistiques des Prêtres-Rois ces renseignements concis, tels que racines et affixes -, ils sont naturellement plus nombreux, comme les morphèmes de l'anglais. Par exemple, en anglais « bit » comporte un seul morphème, mais trois phonèmes. De même, dans la langue des Prêtres-Rois, les soixante-treize « phonèmes », ou odeurs de base, sont utilisés pour constituer les unités intelligibles, alors qu'un unique morphème peut se composer d'un ensemble complexe d'odeurs.

J'ignore si les Prêtres-Rois ont plus de morphèmes dans leur langue qu'il n'y en a en anglais, mais l'une et l'autre semblent riches et, bien sûr, le relevé exact des morphèmes n'est pas nécessairement un indice suffisant de la complexité

du lexique, en raison des possibilités de combinaison des morphèmes pour la création de mots nouveaux. L'allemand, par exemple, repose davantage sur les combinaisons de morphèmes que l'anglais ou le français. Je me suis laissé dire, à

ce propos, que le langage des Prêtres-Rois compte en effet plus de morphèmes que l'anglais, mais je ne sais pas si c'est la vérité car les Prêtres-Rois sont plutôt susceptibles quand on en vient aux comparaisons, notamment quand cela tourne à leur désavantage probable, alors qu'ils ont affaire à

des organismes qu'ils jugent d'essences inférieures. Mais il reste possible qu'ils disposent de plus de morphèmes que langue anglaise. Il est à remarquer que les bandes d'enregistrement des machines à traduire ont à peu près la même longueur, ce qui ne nous avance guère, puisqu'elles représentent des équivalences approximatives et que plusieurs morphèmes anglais sont intraduisibles dans leur langage, de même que ce dernier compte des morphèmes qui n'ont aucun équivalent anglais. Un terme anglais pour lequel, fait curieux, il n'y a pas chez eux de « mot » naturel, est « amitié » les mots voisins. Par contre, il y a dans leur langage une pression qui se traduit en anglais par «

Confiance du Nid » qui semble tenir dans leur pensée la même place. La notion d'amitié, à mon sens, est affaire de confiance et d'affection entre deux ou plusieurs individus ; la notion de confiance du Nid, autant que je la comprene, porte plutôt sur une communauté, sur le sentiment de s'en remettre aux méthodes et traditions d'une institution, de les accepter et vivre en conformité.

Je suivis un long moment le Prêtre-Roi dans les couloirs. Malgré sa masse, il se mouvait avec la grâce d'une bête de proie. Il était peut-être très léger pour sa taille, ou très vigoureux, ou peut-être les deux. Il se mouvait d'une démarche relativement lente, comme un fauve sur la piste, et pourtant paraissait délicat, presque méticuleux. On eût dit que la créature craignait de se souiller au contact du sol. Elle avançait sur quatre pattes extrêmement longues et minces, à quatre articulations qui la soutenaient, tandis que les membres antérieurs, à quatre articulations également, mais plus épais, restaient haut placés, devant le corps, presque à hauteur de la bouche. Chacune de ces pattes se terminait par des sortes de pinces, dont les pointes se touchaient au repos. Je devais apprendre par la suite que la boule où s'attachaient les pinces renfermait un appendice rétractile en forme de lame, d'une matière semblable à la corne, qui pouvait jaillir en avant; cela se fait automatiquement lorsque

l'on retourne le bout de la patte, mouvement qui découvre la lame cornée en même temps que les pinces rentrent dans la partie protégée.

Le Prêtre-Roi s'immobilisa devant ce qui me parut être un mur aveugle.

Il leva une patte bien au-dessus de sa tête pour toucher dans le mur une chose que je ne distinguai pas.

Un panneau s'écarta en glissant et le Prêtre-Roi entra dans ce qui me sembla être une chambre close.

Je le suivis et le panneau se referma.

Le sol parut s'enfoncer sous mes pieds et je portai la main à mon épée.

Le Prêtre-Roi baissa les yeux sur moi, et ses antennes frémirent, comme de curiosité.

Je repoussai mon glaive au fourreau.

J'étais dans un ascenseur.

Au bout de quatre ou cinq minutes, la cabine s'immobilisa. Le Prêtre-Roi en sortit et je l'imitai. Il reposa sur ses deux pattes arrière et entreprit de peigner ses antennes avec un petit crochet situé à l'angle de la troisième articulation d'une de ses pattes de devant.

; Nous sommes dans les tunnels des Prêtres-Rois, me dit-il. Je regardai autour de moi et constatai que nous nous trouvions sur une plate-forme surélevée, bordée d'une rambarde et dominant un vaste canyon circulaire surplombé

de ponts et de terrasses. Au fond de cette sorte de vallée, et sur les terrasses aménagées à ses flancs, se dressaient d'innombrables édifices - cônes, cylindres, grands cubes, dômes, sphères et autres - de dimensions variées, de couleurs diverses, avec des éclairages différents. Un grand nombre de ces demeures étaient percées de fenêtres et comptaient bien des étages, dont certains atteignaient le niveau de la plate-forme où nous nous tenions, et quelquesuns s'élevaient plus haut encore, dans l'espace de la coupole suspendue au-dessus de nous comme un ciel de pierre.

Je me tenais immobile, les mains crispées sur la rambarde, effaré par le spectacle.

Les ampoules à énergie sorties dans les parois et dans la coupole elle-même, telles des étoiles à la voûte des cieux, répandaient une vive clarté sur tout le paysage.

— Nous sommes dans le vestibule de notre domaine, précisa le Prêtre-Roi sans cesser de peigner ses cils sensoriels. De l'endroit où j'étais, je voyais à de nombreux niveaux des entrées de tunnels qui irradiaient hors du canyon, menant peut-être à d'autres cavités aussi monstrueuses, bourrées de constructions.

Je me demandais à quoi elles servaient ; il s'agissait probablement de casernes, d'usines, de magasins...

—

Remarquez les ampoules, indiqua le Prêtre-Roi. Elles sont à l'usage de certaines espèces, comme la

vôtre. Les Prêtres-Rois n'en ont pas besoin.

— Alors, il y a d'autres êtres que les Prêtres-Rois qui vivent ici? demandai-je.

— Naturellement, répondit-il.

À cet instant, à ma grande horreur, un arthropode qui devait mesurer dans les huit pieds de long sur trois de haut approcha sur ses nombreuses pattes articulées, ses yeux se balançant au bout de pédoncules.

—

C'est sans danger, m'assura le Prêtre-Roi.

L'arthropode s'immobilisa et ses yeux se portèrent vers nous tandis qu'il cliquetait par deux fois de ses pinces. Je mis la main à la poignée de mon glaive.

Sans se retourner, l'animal recula en trotinant, dans le bruissement de ses plaques corporelles, qui évoquaient les pièces d'une armure.

— Vous voyez ce que vous avez fait ! me gronda le Prêtre-Roi. Vous l'avez effrayé.

Je lâchai mon épée et essuyai ma paume moite sur ma

tunique.

— Ce sont des créatures craintives et elles n'ont pas pu accoutumer à la vue de votre espèce.

Les antennes du Prêtre-Roi frémirent un peu en me scrutant.

; Votre espèce est terriblement laide, ajouta-t-il.

Je laissai échapper un rire, non que j'aie trouvé absurde ce qu'il disait, mais parce que je me rendais compte que, de son point de vue, ce devait être vrai.

— Intéressant, fit le Prêtre-Roi. Ce que vous venez de dire se traduit pas.

— C'était un rire.

— Qu'est-ce qu'un rire ?

— Une chose que les hommes font quelquefois quand ils nt amusés.

L'être parut intrigué.

Je m'étonnais moi-même. Peut-être les humains ne riaient-pas souvent dans les tunnels des Prêtres-Rois, et que ceux-n'étaient pas habitués à cette tradition bien humaine. Un Prêtre-Roi était-il incapable de ressentir la notion d'amusement, sa structure génétique lui interdisant toute compréhension de cette manifestation? Pourtant, raisonnais-je, les Prêtres-Rois sont intelligents et il m'est difficile de croire

qu'une race intelligente n'ait aucun sens de l'humour.

— Je crois comprendre, dit le Prêtre-Roi. C'est comme se secouer ses antennes en les enroulant?

— Possible, dis-je, maintenant plus intrigué que le Prêtre-Roi.

—

Que je suis bête, marmonna-t-il.

Subitement, la créature, solidement campée sur ses appendices postérieurs, se mit à se secouer, en commençant par l'abdomen, un mouvement convulsif qui monta jusqu'au thorax, puis à la tête et, enfin, aux antennes qui se mirent à

trembler et, en s'enroulant, à s'entrelacer.

Puis le Prêtre-Roi cessa de bouger, ses antennes se déroulèrent, presque à regret, selon mon impression, et, une fois de plus, il reprit son immobilité.

Une fois de plus, il se mit à peigner méticuleusement les cils de ses antennes.

Je m'imaginai qu'il réfléchissait.

Il cessa soudain de se peigner pour incliner ses antennes dans ma direction.

—

Je vous remercie de ne pas m'avoir attaqué dans l'ascenseur, dit-il.

J'en restai ébahi.

—

Il n'y a pas de quoi, répondis-je.

— Je ne pensais pas que l'anesthésie serait nécessaire, reprit-il.

—

Il aurait été ridicule de ma part de vous attaquer.

—

Oui, irrationnel, convint-il. Mais les espèces inférieures le sont souvent. Maintenant, poursuivit-il, je peux encore espérer connaître un jour les Plaisirs du Scarabée Doré. Je restai coi.

—

Sarm estimait que l'anesthésie serait indispensable, fit-il observer.

—
Est-ce que Sarm est un Prêtre-Roi? m'enquis-je. — Oui.

; Il arrive donc aux Prêtres-Rois de se tromper, relevai-je. Cela me paraissait important, beaucoup plus que le fait qu'un Prêtre-Roi pût ne pas comprendre le rire humain.

; - Certainement, convint-il.

— Aurais-je pu vous tuer?

—
C'est possible.

Je contemplai par-dessus la balustrade les merveilles qui m'entouraient.

— Mais cela n'aurait pas eu d'importance, précisa-t-il.

—
Non?

—
Non. Seul le Nid compte.

Je n'avais pas quitté des yeux le domaine qui s'étendait autour de moi. Il devait mesurer une dizaine de pasangs de diamètre.

— C'est ici, le Nid? demandai-je.

— C'est son commencement.

—
Comment vous appelez-vous ?

; Misk, répondit-il.

11

SARM, LE PRÊTRE-ROI

Je lâchai la balustrade pour examiner la grande rampe en spirale qui grimpait jusqu'à notre plate-forme, et qui mesurait bien plusieurs pasangs.

Un autre Prêtre-Roi, monté sur un disque ovale sans épaisseur qui semblait glisser au-dessus de la rampe, approchait de nous.

Le nouvel arrivant ressemblait beaucoup à Misk, mais il était plus volumineux. Je me demandais si les hommes avaient du mal à distinguer ces êtres les uns des autres. J'allais apprendre par la suite à le faire mais, les premiers temps, j'étais plongé dans la confusion. Les Prêtres-Rois semblaient, pour leur part, se reconnaître à l'odorat mais, naturellement, je n'avais guère d'autre recours que ma vue. Le disque ovale arriva à une quarantaine de pieds de nous et la créature dorée qui le montait sauta légèrement sur la rampe.

Elle s'approcha de moi, me scrutant avec soin de ses antennes. Puis elle recula d'une vingtaine de pieds.

Elle ressemblait à Misk, en plus grand.

Tout comme Misk, elle ne portait pas de vêtements ni d'armes, et le seul instrument qu'elle possédait était un «

traducteur », accroché à son cou.

Par la suite, je sus que son odeur indiquait son rang, sa caste et sa position aussi clairement que les galons ou pattes d'épaules des officiers des armées terriennes.

—

Pourquoi n'est-il pas anesthésié? demanda le nouveau venu en braquant ses antennes sur Misk.

; Je ne l'ai pas jugé nécessaire, répondit ce dernier.

; Je l'avais cependant recommandé.

— Je sais.

— Il en sera pris note, fit l'autre.

Misk me donna l'impression de hausser les épaules. Sa tête vira, ses mâchoires s'ouvrirent et se refermèrent lentement, latéralement, ses épaules bruirent et ses deux antennes frémirent comme d'irritation, puis elles se mirent à

contempler égligemment la coupole au-dessus de nous.

; Le Nid n'était pas menacé, émit le traducteur de Misk. Les antennes du nouveau venu tremblaient à leur tour, peut-être de colère.

Il manipula un bouton à son « micro » et, en un instant, l'air s'emplit de vives odeurs que je pris pour une réprimande. Je n'entendais évidemment rien, puisque le Prêtre-Roi avait coupé son appareil de transmission.

Pour répondre, Misk en fit autant.

J'examinais leurs antennes, leurs attitudes d'ensemble et le port de leurs corps longs et élégants.

Ils marchaient l'un autour de l'autre, et certains de leurs mouvements étaient rapides comme des coups de fouet. De temps à autre, certainement en signe de colère, le bout de leurs pattes de devant se retournait, et c'est ainsi que je vis pour la première fois les lames de corne qui s'y dissimulaient.

C'est par de tels signes que j'apprendrais à interpréter les émotions et états d'âme des Prêtres-Rois ; quantité de leurs gestes seraient beaucoup moins clairs que ceux qu'ils faisaient ce moment sous l'empire de la colère. Ils manifestent souvent leur impatience, par exemple, par un frémissement des cils vibratiles de leurs pattes de devant; la distraction de l'esprit peut se trahir par le mouvement inconscient des crochets-peignes à l'arrière des troisièmes articulations de leurs «bras», qui suggère que la créature va se lisser le poil, occupation à laquelle les Prêtres-Rois consacrent, à mon avis, beaucoup trop de temps. En toute équité, je dois cependant ajouter qu'ils considèrent les humains comme des animaux particulièrement sales et que c'est pour des raisons sanitaires qu'ils les confinent dans certaines parties des tunnels soigneusement isolées.

Comme vous avez dû le comprendre, les signes indicateurs les plus clairs sont les mouvements et la

mobilité

des antennes.

Quant au tradémetteur, c'est le seul moyen de saisir ce qui se dit et tous les mots sont prononcés sur le même ton, à

moins que le Prêtre-Roi n'agisse sur le volume. Une de ces créatures peut vous dire qu'elle est furieuse, mais cela ne s'entend pas dans la « voix » du tradémetteur.

Au bout d'une ou deux minutes, les Prêtres-Rois cessèrent de tourner en rond et se mirent face à moi. Ils branchèrent simultanément leurs appareils.

— Vous êtes Tarl Cabot, de la Cité de Ko-ro-ba, me dit le plus grand.

— Oui.

; Je suis Sarm, bien-aimé de la Mère et Premier Né.

; Êtes-vous le chef des Prêtres-Rois? demandai-je.

—

Oui.

— Non, intervint Misk.

Les antennes de Sarm piquèrent en direction de Misk.

— La plus grande du Nid est la Mère, déclara Misk. Les antennes de Sarm se décontractèrent.

— Exact, reconnut-il.

—

J'ai énormément de choses à dire aux Prêtres-Rois, avançai-je, et si celle que vous appelez la Mère est votre chef, je souhaiterais la voir.

Sarm se posa sur son arrière. Ses antennes se touchèrent en un curieux mouvement ondulant.

— Personne d'autre que les Assistants de sa caste et les Grands Prêtres-Rois ne peut voir la Mère, répondit-il. Le Premier, le Deuxième, le Troisième, le Quatrième et le Cinquième Nés.

— Sauf aux trois grandes fêtes, ajouta Misk.

Sarm agita vivement ses antennes, de colère.

— Quelles sont ces trois grandes fêtes ? demandai-je.

—

Ce sont l'Anniversaire du Vol Nuptial, dit Misk, la Fête du Dépôt du Premier Œuf et la Célébration de l'Éclosion du Premier Œuf.

— Est-ce que ces fêtes auront bientôt lieu ?

— Oui, répondit Misk.

Sarm intervint:

—

Même lors de ces festivités, aucune bête des espèces inférieures n'est admise à voir la Mère... seulement les Prêtres-Rois.

— Exact, convint Misk.

Je me sentis rougir de fureur. Sarm ne parut pas remarquer ce changement, mais les antennes de Misk se redressèrent immédiatement. Peut-être avait-il déjà observé

la colère chez les humains.

— Ne pensez pas de mal de nous, Tarl Cabot, souligna Misk, car les jours de fête, ceux des espèces inférieures qui (travaillent pour nous - ne serait-ce que dans les Pâturages ou dans des Champignonnières - peuvent se reposer de leur labeur.

— Les Prêtres-Rois sont bien généreux, fis-je.

— Est-ce que les hommes du bas des monts en font autant pour leurs animaux ? s'enquit Misk.

; Non. Mais les hommes ne sont pas des animaux.

; Les hommes sont-ils des Prêtres-Rois ?

— Non, admis-je.

— Alors, ce sont des animaux, conclut Sarm.

Je tirai l'épée et fis face à Sarm. Mon mouvement rapide parut le surprendre.

En tout cas, il fit un bond en arrière sur ses grandes pattes avec une vitesse presque incroyable.

Il était d'un coup à près de quarante pieds de moi.

— Si je ne peux pas parler à celle que vous appelez la Mère, peut-être puis-je au moins vous parler, à vous.

Je fis un pas dans la direction de Sarm.

Il se mit à reculer en sautillant, ses antennes agitées de mouvements nerveux.

Nous étions face à face.

Je remarquai que le bout de ses pattes avant était retourné, découvrant maintenant les deux lames de corne curvées qui s'y dissimulaient.

Nous nous observions, sur nos gardes.

Derrière nous s'éleva la voix mécanique du tradémetteur Misk.

— Mais elle est la Mère, et nous autres, du Nid, sommes tous ses enfants.

Je souris.

Sarm se rendit compte que je n'avais pas l'intention de marcher vers lui et son agitation s'apaisa, bien qu'il restât en alerte.

Ce fut la première fois que je vis comment respiraient les Prêtres-Rois, probablement parce que la respiration de Sarm était plus précipitée qu'auparavant. Les contractions musculaires de l'abdomen pompent l'air par huit petits orifices et ces mêmes trous servent pour l'expiration. En général, le rythme de la respiration est parfaitement silencieux, à moins que l'on ne soit très près et que l'on ne tende l'oreille, mais, dans le cas présent je percevais clairement à une distance de plusieurs pieds l'aspiration rapide de l'air, par les huit minuscules trous de l'abdomen de Sarm, et son expulsion par les mêmes ouvertures.

Puis les contractions musculaires abdominales de Sarm devinrent presque imperceptibles. L'extrémité de ses pattes était revenue à la position normale, les lames cornées remplacées par les pinces, dont les extrémités se touchaient délicatement. Les antennes restaient immobiles.

Il m'examinait.

Je ne bougeai pas.

Je ne m'accoutumerais jamais à l'immobilité presque incroyable que peut assumer un Prêtre-Roi.

Il m'évoquait vaguement la lame d'un couteau d'or.

Les antennes de Sarm se braquèrent soudain vers Misk.

—

Vous auriez dû l'anesthésier, insista-t-il.

—

Peut-être.

Je me sentis peiné. Comme si j'avais trahi la confiance de Misk envers moi. Je n'avais pas donné l'impression d'un être tout à fait raisonnable, je m'étais conduit juste comme Sarm s'y était attendu.

; Je regrette, dis-je à Sarm en rengainant mon glaive.

; Vous voyez, fit Misk.

— Il est dangereux, souligna Sarm.

J'émis un rire.

— Qu'est-ce que c'est? s'étonna Sarm, dressant ses antennes.

; Il secoue et enroule ses antennes, expliqua Misk.

Lorsqu'il entendit ça, celles de Sarm ne se secouèrent pas et ne s'enroulèrent pas ; au contraire, les lames cornées sortirent et rentrèrent à plusieurs reprises et ses antennes vibrèrent d'irritation. Je crus comprendre que mieux valait ne pas rire devant les Prêtres-Rois.

—

Montez sur le disque, Tarl Cabot de Ko-ro-ba, me dit il Misk en me désignant de son avant-bras l'engin ovale qui avait mené Sarm à notre niveau.

J'hésitai.

— Il a peur, dit Sarm.

—

Il a beaucoup à craindre, fit observer Misk.

— Je n'ai pas peur, affirmai-je.

—

Alors montez sur le disque ! ordonna Misk.

Je m'exécutai, et les deux Prêtres-Rois vinrent lestement m'y rejoindre, un de chaque côté, un peu en arrière de moi. A peine leur poids reposait-il sur le disque que celui-ci se mit à descendre sans bruit et sans secousses sur la rampe qui menait au fond de la vallée.

L'engin se déplaçait à grande vitesse et j'avais une certaine difficulté à rester debout ; il me fallait me pencher en avant contre le vent qui me fouettait. J'eus honte de constater que les créatures observaient une parfaite immobilité, leurs « bras »

haut levés, les antennes rabattues en arrière.

DEUX MULS

Ce fut sur un cercle de marbre d'un demi-pasang de diamètre, au fond de ce canyon artificiel multicolore et brillamment illuminé, que le disque ovale ralentit, puis stoppa.

Je me trouvais sur une sorte de place, entourée des fantastiques architectures du Nid. Il y avait là beaucoup de mouvement; on y trouvait non seulement des Prêtres-Rois mais, en plus grand nombre, diverses créatures de formes et de natures différentes. Je vis parmi elles des hommes et des femmes au crâne rasé, vêtus de courtes tuniques violettes qui reflétaient la lumière, comme si elles étaient faites d'un plastique réfléchissant.

Je fis un pas de côté pour laisser le passage à une créature aplatie, une sorte de limace, accrochée sur plusieurs de ses pattes à un petit disque de transport.

—

Il faut nous hâter, déclara Sarm.

—

Je vois ici des êtres humains, dis-je à Misk. Est-ce que ce sont des esclaves ?

—

Oui.

— Pourtant, ils ne portent pas de colliers, fis-je observer.

—

Ce n'est pas nécessaire pour faire la distinction entre la liberté et l'esclavage, au sein du Nid, car tous les humains y sont esclaves, déclara Misk.

— Pourquoi sont-ils tondus et vêtus ainsi ?

—

C'est plus hygiénique.

— Partons d'ici, fit Sarm.

Je devais apprendre plus tard que sa hâte provenait de sa crainte de se salir en ce lieu public. Il y avait là des humains qui allaient et venaient.

— Pourquoi les esclaves sont-ils vêtus de violet? demandai-je à Misk. C'est la couleur des robes des Ubars.

— Parce que, précisément, c'est un grand honneur que d'être esclave des Prêtres-Rois.

— Auriez-vous l'intention de me tondre et de me vêtir ainsi?

lançai-je.

Ma main était déjà à la poignée de mon épée.

— Peut-être pas, répondit Sarm. Il se peut que vous deviez être détruit immédiatement. Il faut que je consulte les rubans d'odeurs.

— Il ne doit pas être détruit immédiatement, pas plus que rasé et vêtu en esclave, s'interposa Misk.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est le désir de la Mère.

—

En quoi cela la concerne-t-il ? fit Sarm.

— C'est son affaire, répliqua Misk.

Sarm était intrigué. Il s'immobilisa, les antennes agitées de frissons nerveux.

— Est-ce qu'on l'a fait venir dans les tunnels dans un but précis ?

— Je suis venu de mon plein gré, affirmai-je.

— Ne dites pas de bêtises, m'avertit Misk.

— Dans quels desseins l'a-t-on fait venir dans les tunnels?

s'entêta Sarm.

; Les desseins sont connus de la Mère, dit Misk.

; Je suis le Premier Né.

— Elle est la Mère.

— Très bien, fit Sarm en se détournant.

Je sentais qu'il n'était pas très satisfait.

À ce moment, une fille humaine passa près de nous et

me regarda de ses yeux écarquillés. Elle était jolie malgré sa tête rasée, et la courte tunique de plastique ne dissimulait guère ses charmes.

Un frémissement de répulsion sembla parcourir la carcasse de Sarm.

— Pressons ! lâcha-t-il.

Nous le suivîmes quand il s'éloigna de la place en trotinant.

; Votre épée, demanda Misk en me tendant une de ses
pattes de devant.

—

Jamais ! protestai-je.

— S'il vous plaît, insista-t-il.

Je ne sais pourquoi, mais je débouclai mon ceinturon et remis, à regret, mon arme au Prêtre-Roi.

Sarm, qui se tenait sur une estrade ovale dans la longue pièce, parut satisfait. Il se tourna vers les murs dressés derrière lui, piqués de milliers de petites saillies lumineuses. Il en tira certaines d'un des murs; elles étaient munies de minces cordons extensibles qu'il passait entre ses antennes. Il se livra à cette activité durant une ahn au moins, puis se tourna pour me faire face, l'air exaspéré.

J'arpentai la pièce, inquiet de ne plus sentir à mon côté

l'acier de mon glaive.

Pendant tout ce temps, Misk n'avait pas bougé. Il était resté figé dans cette attitude de parfaite immobilité qui semblait être le propre des Prêtres-Rois.

— Les cordons d'odeurs sont silencieux, déclara Sarm.

—

Naturellement, fit Misk.

—

Que devons-nous faire de cette créature?

—

Pour le moment, la Mère désire qu'il lui soit permis de vivre comme un Matok.

—

Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

— Vous parlez beaucoup, pour un membre des espèces inférieures, me réprimanda Sarm.

—

Qu'est-ce qu'un Matok? insistai-je.

— Une créature qui vit dans le Nid mais n'en fait pas partie, expliqua Misk.

—

Comme l'arthropode ? m'enquis-je.

—

Exactement.

—

Si j'avais le choix, on l'enverrait au Vivariumou aux chambres de dissection, siffla Sarm.

; Mais tel n'est pas le désir de la Mère, objecta Misk.

; Je vois.

—

Et, par conséquent, ce n'est pas le désir du Nid.

; Bien sûr, car le désir de la Mère est le désir du Nid.

; La Mère est le Nid et le Nid est la Mère, reprit Misk.

—

Oui, approuva Sarm.

Ils s'approchèrent l'un de l'autre, inclinèrent la tête et entrelacèrent doucement leurs antennes.

Quand ils se furent dégagés, Sarm revint à moi:

—

Néanmoins, il faut que je parle de cette affaire à la Mère.

- Bien entendu, convint Misk.

— On aurait dû me consulter parce que je suis le Premier Né, insista Sarm.

— Peut-être.

Sarm abaissa les yeux vers moi. Je crois qu'il ne m'avait pas pardonné la peur que je lui avais infligée sur la plateforme dominant le canyon.

; Il est dangereux. On devrait le détruire, appuya-t-il.

; Peut-être, répondit Misk.

— Et il a enroulé ses antennes à propos de moi.

Misk resta silencieux.

—

Oui, on devrait le détruire.

Sarm se tourna alors de côté et, de sa patte arrière gauche, pressa un bouton encastré dans l'estrade.

Son pied avait à peine effleuré le bouton qu'un panneau s'ouvrait en glissant, livrant passage à deux hommes, très symétriques de formes et de visages, au crâne tondu, vêtus de la tunique violette des esclaves. Ils entrèrent dans la pièce et allèrent se prosterner devant le Prêtre-Roi.

Sur un signe de Sarm, ils se relevèrent et prirent leur poste devant l'estrade, jambes écartées, tête haute, bras croisés.

— Regardez bien ces deux-là! m'enjoignit Sarm.

Les deux hommes n'avaient pas paru remarquer ma présence à leur entrée.

Je m'approchai d'eux.

— Je suis Tarl Cabot de Ko-ro-ba, me présentai-je en leur tendant la main.

S'ils la virent, ils ne la prirent pas.

Je présumais qu'il s'agissait de vrais jumeaux. Ils avaient de belles têtes, le corps large, un port qui suggérerait le calme et la force.

Ils étaient tous les deux un peu plus petits que moi, mais plus carrés d'épaules.

— Vous pouvez parler, dit Sarm.

— Je suis Mul-Al-Ka, dit l'un, esclave honoré des glorieux Prêtres-Rois.

— Je suis Mul-Ba-Ta, dit l'autre, esclave honoré des glorieux Prêtres-Rois.

; Dans le Nid, m'expliqua Misk, on emploie le terme « Mul

» pour désigner un esclave humain.

Je hochai la tête. Le reste, inutile de me l'expliquer. Les termes « Al-Ka » et « Ba-Ta » sont les deux premières lettres de l'alphabet goréen. En réalité, ces hommes n'avaient pas de nom, ils étaient simplement les esclaves A et B.

Je me retournai vers Sarm.

—
Je présume que vous avez plus de vingt-huit esclaves humains? relevai-je. (Il y a vingt-huit lettres dans l'alphabet goréen. J'avais voulu mettre de la méchanceté dans cette observation, mais Sarm ne s'en offensa pas.)

— Les suivants sont numérotés, dit-il. Quand l'un d'eux meurt ou est détruit, on attribue son numéro à un autre.

—
Certains des numéros inférieurs, avança Misk, ont été attribués jusqu'à un millier de fois.

—
Pourquoi ceux-ci n'ont-ils pas de numéro? demandai-je.

—
Ils sont particuliers.

Je les examinai. C'étaient de splendides échantillons d'humanité. Peut-être était-ce cela que voulait dire Misk.

—
Pourriez-vous deviner lequel a été synthétisé ? me demanda Sarm.

Je dus sursauter.

Sarm rit de ses antennes.

— Oui, reprit-il, l'un d'eux est synthétisé, par synthèse des molécules de protéines, et il a été reconstitué molécule par molécule. C'est un être humain entièrement artificiel. Cela ne présente guère d'intérêt scientifique mais, comme curiosité, c'est sans prix. Le Prêtre-Roi Kusk a mis deux siècles à le fabriquer pendant ses temps libres. Il voulait se changer les idées après la fatigue liée à des recherches biologiques plus sérieuses.

Je ne pus réprimer un frisson.

—
Et l'autre? fis-je.

—
Il n'est pas sans intérêt non plus, répondit Sarm. Il nous vient également des fantaisies du savant Kusk,

un des plus grands de notre Nid.

---Est-il synthétisé, lui aussi ?

—

Non. Il est le produit d'une manipulation génétique, d'une commande artificielle et d'une modification des schémas héréditaires des gamètes.

J'en transpirais.

—

Et leur ressemblance n'est pas l'aspect le moins intéressant de l'expérience, ajouta Sarm.

Certes, je n'aurais su différencier ces deux hommes... s'il s'agissait bien d'hommes.

— C'est la preuve d'un réel talent, souligna Sarm.

; Kusk est l'un des plus grands du Nid, confirma Misk.

; Lequel des deux a été synthétisé? demandai-je.

— Vous ne pouvez pas le voir? s'enquit Sarm.

— Non.

Les antennes de Sarm frémirent, s'enroulèrent et s'entrelacèrent. Il était secoué des spasmes que je connaissais maintenant comme ceux de l'amusement.

— Je ne vous le dirai pas ! fit-il.

— Il se fait tard, intervint Misk, et si le Matok doit rester dans le Nid, il faut le conditionner.

— D'accord. (Mais Sarm ne paraissait nullement pressé de cesser de se divertir. Il pointa une longue patte dans la direction des Muls :) Regardez-les avec admiration, Matok, insista-t-il, car ils sont un pur produit des Prêtres-Rois, et les plus beaux échantillons de votre race qui aient jamais existé.

Je me posais des questions sur le sens du mot «

conditionner» prononcé par Misk, mais les paroles de Sarm m'agaçaient, de même que les deux beaux gars impassibles qui s'étaient d'eux-mêmes prosternés devant l'estrade.

— Pourquoi donc? demandai-je.

— N'est-ce pas évident? fit Sarm.

— Non.

— Ils sont constitués de façon symétrique. De plus ils sont intelligents, forts et en bonne santé.

Sarm paraissait attendre une réaction, mais je ne dis rien.

—

Et ils vivent d'eau et de champignons, et se lavent douze fois par jour.

J'éclatai de rire.

— Par les Prêtres-Rois ! m'écriai-je, le juron blasphématoire de Gor m'échappant de manière assez maladroite étant donné l'endroit et ma situation. (Ni l'un ni l'autre des deux êtres ne parurent choqués le moins du monde par mon juron, qui aurait fait monter les larmes aux yeux d'un membre de la Caste des Initiés.)

—

Pourquoi enroulez-vous vos antennes ? s'enquit Sarm.

— Vous appelez ça des êtres humains parfaits? me moquai-je en désignant les deux esclaves.

; Naturellement, dit Sarm.

—

Naturellement, dit Misk.

— De parfaits esclaves, plutôt! m'exclamai-je.

— L'humain le plus parfait ne peut évidemment être que l'esclave le plus parfait, affirma Sarm.

— L'humain le plus parfait est libre, contrai-je.

Une lueur d'étonnement passa dans les yeux des deux esclaves.

— Ils ne désirent nullement être libres, affirma Misk. (Puis il s'adressa aux esclaves:) Quelle est votre plus grande joie, Muls ?

—

D'être les esclaves des Prêtres-Rois, répondirent-ils avec ensemble.

— Vous voyez? fit Misk.

— Oui, je vois bien à présent que ce ne sont pas des hommes !

La colère agita les antennes de Sarm.

— Pourquoi ne demandez-vous pas à votre Kusk – quoiqu'il soit - de synthétiser un Prêtre-Roi ?
lançai-je en défi. Cette fois Sarm était hors de lui. Les lames cornées refirent leur apparition à la face interne de ses pattes. Misk n'avait pas bronché.

— Ce serait immoral, dit-il.

Sarm s'adressa à Misk:

— La Mère verrait-elle des objections à ce que l'on brise les bras et les jambes du Matok?

— Certainement, fit Misk.

— Mais on doit pouvoir le punir, quand même, insista Sarm.

—

Oui, il faudrait certainement lui enseigner la discipline à

un moment ou à un autre.

—

Très bien, fit Sarm en dirigeant ses antennes vers les deux esclaves. Punissez le Matok, mais sans lui briser les os ni lui endommager les organes.

Le tradémetteur de Sarm n'avait pas plutôt prononcé ces mots que les deux esclaves se précipitaient sur moi.

Au même instant, je leur bondis dessus, les surprenant, et , dans mon élan, repoussant l'un du bras gauche, j'écrasai mon poing droit sur la figure du second. Sa tête partit de côté et ses genoux plièrent. Il s'écroula au sol. Avant que l'autre ait repris son équilibre, je m'étais avancé et l'avais saisi, puis soulevé à bout de bras pour le projeter le dos sol es dalles de la pièce. Si ç'avait été un combat à mort, j'aurais profité de sa position pour lui sauter des deux pieds sur le ventre et lui rompre le diaphragme. Mais je ne voulais ni le tuer, ni même le blesser grièvement. Il réussit à se rouler sur le ventre. Là encore j'aurais pu lui briser la nuque d'un coup de talon. La pensée me traversa que ces deux êtres n 'avaient pas été bien dressés pour corriger les autres. Ils semblaient très ignorants. Maintenant, l'homme s'était agenouillé, se soutenant de la main droite. S'il était droitier, c'était idiot. Et il ne tentait rien pour se protéger la gorge. Je levai les yeux vers Sarm et Misk qui observaient la scène, dans cette position un peu inclinée et d'une fixité absolue, si exaspérante.

— Ne leur faites plus de mal, dit Misk.

— D'accord.

--Peut-être le Matok a-t-il raison, fit Misk. Peut-être ne ontce pas des humains parfaits.

—

Possible, convint Sarm.

L'esclave qui avait gardé connaissance levait pitoyablement la main vers les Prêtres-Rois. Il avait les yeux emplis e larmes.

— S'il vous plaît, supplia-t-il, laissez-nous aller dans les chambres de dissection.

J'en étais ébahi.

À présent, l'autre était revenu à lui. Il rejoignit à genoux son semblable.

—

S'il vous plaît, pria-t-il, laissez-nous aller dans les chambres de dissection.

Impossible de dissimuler mon étonnement.

— Ils ont l'impression d'avoir fait défaut aux Prêtres-Rois et désirent la mort, m'expliqua Misk.

Sarm considéra les deux esclaves.

—

Je suis bon, dit-il, et c'est bientôt la Fête de Tola. (Il leva une patte en un geste d'acquiescement, presque de bénédiction :) Vous pouvez vous rendre dans les chambres de dissection.

À ma grande stupéfaction, la gratitude transforma le visage des esclaves qui, en s'aidant l'un l'autre, se préparèrent à quitter la salle.

— Arrêtez ! criai-je.

Ils s'immobilisèrent, les yeux fixés sur moi.

Je ne lâchais cependant pas du regard les deux PrêtresRois.

—

Vous ne pouvez pas les envoyer à la mort, dis-je.

Sarm eut l'air surpris.

Les antennes de Misk bougèrent.

Je cherchais désespérément une objection plausible.

— Kusk serait certainement mécontent si ses créatures étaient détruites, dis-je. (J'espérais que ce serait suffisant.) Sarm et Misk firent se toucher leurs antennes.

—

Le Matok a raison, dit Misk.

— Exact, répondit Sarm.

Je poussai un soupir de soulagement.

Sarm se tourna alors vers les esclaves.

; Vous ne pouvez pas aller dans les chambres de dissection, leur dit-il.

Une fois de plus, les deux êtres, cette fois dépourvus d'émotion, reprirent leur poste, jambes écartées et bras croisés, au pied de l'estrade. On aurait cru qu'il ne s'était rien passé, sinon que l'un respirait difficilement et que le visage de l'autre était taché de son propre sang.

Ni l'un ni l'autre ne montraient de reconnaissance pour leur pardon, ni de ressentiment envers moi qui avais empêché leur exécution.

Comme on l'imagine sans peine, je me posais des questions. Les réactions et le comportement des deux esclaves me paraissaient incompréhensibles.

—

Tarl Cabot de Ko-ro-ba, dit Misk, vous devez comprendre que la plus grande joie des Muls est de servir les PrêtresRois. Si les Prêtres-Rois souhaitent leur mort, ils meurent dans la joie; si les Prêtres-Rois désirent qu'ils restent en vie, ils en sont également heureux.

Je remarquai cependant que ni l'un ni l'autre des deux hommes n'avaient l'air particulièrement ému.

Misk poursuivit :

— Ces Muls ont été élevés dans l'amour et l'obéissance envers les Prêtres-Rois.

—

On les a fabriqués ainsi, rectifiai-je.

— Précisément.

—

Et pourtant, vous les dites humains.

—

Bien sûr, fit Sarm.

Alors, à ma grande surprise, un des esclaves me regarda et déclara simplement :

— Nous sommes des humains.

Je m'approchai pour lui tendre la main.

— Je veux espérer que je ne vous ai pas fait trop de mal, disje. Il me prit la main, la tenant gauchement, ne sachant apparemment pas ce qu'était une poignée de main.

— Je suis humain aussi, dit l'autre en me regardant franchement.

Il me tendit la main, la paume tournée vers le bas. Je la saisis, la retournai à demi et la secouai.

— J'ai des sentiments, dit le premier.

— J'ai aussi des sentiments, dit l'autre.

— Nous en avons tous, répondis-je.

— Naturellement, reprit le premier, puisque nous sommes des humains

Je les examinai attentivement.

; Quel est celui d'entre vous qui a été synthétisé?

; Nous ne le savons pas, répondit le premier.

; Non. On ne nous l'a jamais dit, confirma le second. Les deux Prêtres-Rois avaient suivi la scène avec un certain intérêt, mais la voix de l'appareil de Sarm se fit entendre.

; Il se fait tard. Que le Matok soit conditionné.

— Suivez-moi.

Sur ces mots, le premier des esclaves pivota et je quittai pièce derrière lui, le second marchant à mon côté.

LE VER DE VASE

Mul-Al-Ka et Mul-Ba-Ta me firent traverser plusieurs salles et suivre un long couloir.

— Voici la Salle de Conditionnement, dit l'un d'eux.

Nous dûmes franchir plusieurs portes d'accès à la pièce en question, d'une vingtaine de pieds de haut, et je vis à

hauteur d'antenne des Prêtres-Rois des points qui, je devais l'apprendre ultérieurement, étaient des sources d'odeurs. S'ils n'avaient pas eu chacun leur odeur particulière, on eût été tenté de les prendre pour les graphèmes de la langue des Prêtres-Rois, mais comme ils en ont une, on peut au mieux les comparer à des phonèmes prononcés ou à des combinaisons de phonèmes, l'expression directe des « syllabes » de la langue.

On pourrait supposer qu'entourés de points odorants les Prêtres-Rois étaient soumis à une cacophonie analogue à

celle que produiraient une douzaine de radios et de télévisions à plein volume et réglées sur des émetteurs différents. Il n'en est rien; la meilleure comparaison, ce serait ce que nous connaissons quand nous marchons dans une rue, entourés d'enseignes que nous pouvons remarquer, mais auxquelles nous ne prêtons guère attention.

Selon nos normes, les Prêtres-Rois n'ont pas une langue parlée et une langue écrite, bien qu'il y ait une certaine analogie entre les éléments linguistiques qui peuvent être «

sentis » et ceux qui le sont réellement. Un exemple du premier cas, ce sont les cordons d'odeurs encore non déroulés.

; Le conditionnement ne vous plaira pas beaucoup, dit l'un de mes guides.

; Mais cela vous fera du bien, dit l'autre.

— Pourquoi faut-il me conditionner ?

— Pour protéger le Nid de toute contamination.

Sous les points odorants de chacune des portes par lesquelles nous passions il y avait - à l'usage des humains ou autres créatures - des dessins stylisés d'êtres vivants. Sur aucune des ouvertures que nous avions déjà

franchies, je n'avais vu de silhouette humaine.

Dans le passage, accourut vers nous une jeune femme

environ dix-huit ans, au crâne tondu, portant la courte unique des Muls.

— Ne lui barrez pas le passage, me dit un de mes guides. Je m'écartai donc.

Sans presque nous voir, serrant deux cordons d'odeurs ans ses mains, la fille passa.

Elle avait les yeux bruns et n'était certes pas laide, malgré son crâne rasé.

Mes compagnons ne manifestèrent pas le moindre intérêt envers elle.

Je ne sais pourquoi, mais j'en fus contrarié.

Je la suivis des yeux au long du passage, écoutant le bruit de ses pieds nus sur le sol.

— Qui est-ce? demandai-je.

— Une Mul, répondit l'un.

— Bien sûr, une Mul !

—

Alors pourquoi le demandez-vous?

Je me surpris à souhaiter méchamment en mon for intérieur que *celui-là* fût le synthétisé.

— C'est une Messagère, expliqua l'autre. Elle transmet les messages de porte en porte.

— Oh ! s'étonna le premier esclave. Il s'intéresse à des choses pareilles ?

; Il est nouveau venu dans les tunnels, rappela le second. J'avais une certaine curiosité. Je regardai dans les yeux le second esclave.

—

Elle a de belles jambes, n'est-ce pas? fis-je.

Il parut étonné.

—

Oui, très solides, dit-il.

— Elle est jolie, insistai-je.

—

Jolie ? répéta-t-il.

; Oui.

—

Oui, elle est en bonne santé, répondit-il.

—

Peut-être est-elle la compagne de quelqu'un? avançais-je.

—

Non, fit le premier.

— Qu'en savez-vous ? m'enquis-je.

—

Elle n'est pas dans les cases de reproduction, dit l'homme.

J'ignore pourquoi, mais le laconisme de ces réponses et cette soumission abjecte à la barbarie des Prêtres-Rois me mirent en colère.

—

Je me demande quel effet elle ferait dans les bras d'un homme ! lançai-je.

Ils me regardèrent, puis s'entre-regardèrent.

; On ne doit pas se poser de telles questions, dit l'un.

; Pourquoi pas ?

—

C'est interdit, répondit l'autre.

—

Mais vous vous l'êtes certainement déjà demandé? L'un d'eux sourit.

—

Oui, je me le suis quelquefois demandé.

— Moi aussi, fit l'autre.

Alors, tous les trois, nous nous retournâmes pour observer la fille qui n'était plus qu'une tache bleuâtre sous les ampoules, loin sous les portiques.

—

Pourquoi court-elle? m'enquis-je.

— Les trajets entre les portes sont mesurés, expliqua le premier esclave. Et si elle s'attarde, elle aura une cicatrice sur son dossier.

—

Oui, et à cinq cicatrices, elle sera détruite, ajouta l'autre.

— Une cicatrice, c'est une sorte de marque sur vos dossiers ?

— Oui, dit l'un. C'est porté sur votre cordon d'odeurs, et inscrit aussi sur votre tunique, en odeur.

— La tunique porte beaucoup de renseignements, reprit le premier, et c'est par ce moyen que les Prêtres-Rois parviennent à nous reconnaître.

—

Oui, autrement, nous nous ressemblerions trop à leurs yeux.

Je pris mentalement note de cette information dans l'espoir qu'elle me serait un jour utile.

—

Eh bien, fis-je, le regard toujours perdu dans les profondeurs du passage, j'aurais cru que les Prêtres-Rois inventeraient un moyen plus rapide pour transporter leurs messages odorants.

— Bien sûr, ils le pourraient, mais il n'y a pas de meilleur moyen, parce que les Muls ne coûtent presque rien et sont facilement remplaçables.

— Et la vitesse dans ce domaine importe peu aux PrêtresRois

— Oui, approuva l'autre, ils sont très patients.

— Pourquoi ne lui donnent-ils pas un engin de transport?

insistai-je.

— Ce n'est qu'une Mul.

— Oui, et elle a les jambes fortes.

Je ris, leur tapai sur l'épaule et tous les trois, bras dessus bras dessous, on se dirigea vers la salle.

Nous n'avions pas fait un long trajet quand on passa devant un animal de forme étirée, une sorte de ver, sans yeux, avec une petite bouche rouge, qui rampait dans le couloir, dans l'angle formé entre le mur et le sol.

Mes deux guides n'y firent pas attention.

D'ailleurs, moi-même, après ma rencontre de l'arthropode et de la sorte de limace plate avec son disque de transport, sur la place, je m'accoutumais à découvrir ces créatures bizarres dans le Nid des

Prêtres-Rois.

—

Qu'est-ce que c'est? demandai-je.

—

Un Matok.

--Oui, il est dans le Nid, mais il n'appartient pas au Nid. Nous poursuivîmes notre chemin.

—

Comment cela s'appelle-t-il ?

— Oh, c'est un Ver de Vase, dit l'un.

— Que fait-il?

; Il y a longtemps, dans le Nid, il servait d'égout, mais il a plus cette fonction depuis bien des milliers d'années.

; Et pourtant, il reste dans le Nid?

— Naturellement, parce que les Prêtres-Rois sont tolérants, déclara l'un d'eux.

— Oui, ils aiment bien le Ver de Vase et ils ont le plus grand respect pour la tradition.

— Le Ver de Vase a gagné sa place dans le Nid, précisa l'autre.

— De quoi vit-il?

; Il mange les restes après les tueries du Scarabée Doré, me dit le premier esclave.

— Et qu'est-ce que le Scarabée Doré tue ?

— Les Prêtres-Rois, répondit le second.

J'aurais certainement poussé plus loin mon

questionnaire si nous n'étions à ce moment même arrivés devant une haute porte d'acier dans le couloir.

; C'est ici, dit l'un de mes guides. C'est ici que vous allez être conditionné.

; Nous vous attendrons, fit l'autre.

LA CHAMBRE SECRÈTE DE MISK

Les branches de l'engin de métal me saisirent et je me trouvai suspendu par les bras, sans défense, à quelques pieds au-dessus du sol.

Derrière moi, le panneau s'était refermé.

La pièce était plutôt grande, triste, doublée de plastique. elle aurait été nue sans quelques disques métalliques dans le mur du fond et, sur le haut plafond, un écran transparent. derrière cette protection, un Prêtre-Roi m'observait.

— Puissiez-vous baigner dans les excréments des Vers de Vase ! lui criai-je avec force.

J'espérais qu'il avait un tradémetteur.

Sous l'écran, deux plaques de métal circulaires avaient glissé vers le haut et, soudain, de longs bras métalliques télescopiques s'étaient tendus vers moi.

Un instant, j'avais pensé à me mettre hors d'atteinte, mais j'avais immédiatement compris qu'il n'y avait aucune évasion possible de la chambre lisse, soigneusement préparée, où l'on m'avait enfermé.

Le Prêtre-Roi ne parut pas prêter attention à mes insultes. Je me dis qu'il n'avait pas d'appareil traducteur. Ainsi accroché, de plus en plus furieux, je vis sortir du mur d'autres appareils manoeuvrés par le Prêtre-Roi, divers engins qui s'avançaient vers moi.

L'un d'eux, avec une délicatesse exaspérante, me dépouilla de mes vêtements, allant même jusqu'à couper le cordon de mes sandales. Un autre m'enfonça une grosse et laide pilule dans la gorge.

Compte tenu des dimensions d'un Prêtre-Roi et de l'échelle lativement réduite de ces opérations, je déduisis que les mécanismes devaient être considérablement démultipliés D'autre part, la précision du travail suggérait un grossissement visuel. En fait, comme je l'appris plus tard, le mur qui me faisait face servait d'amplificateur d'odeurs. Toutefois, sur le moment, je n'étais pas en humeur d'admirer les talents de mécaniciens de ceux qui m'avaient capturé.

— Que vos antennes traînent dans la graisse ! lançai-je à mon tortionnaire.

Ses antennes se raidirent, puis leur extrémité s'inclina. J'en tirai satisfaction. Il devait quand même porter un tra démetteur.

Je préparais une insulte plus virulente, quand les deux bras métalliques qui me portaient m'amènèrent au-dessus d'une cage de métal à double fond, le premier composé de barres étroites entrecroisées en treillis et le second d'un plateau de plastique blanc.

Les bras s'ouvrirent d'un coup pour me lâcher dans la cage. Je me relevai d'un bond, mais le toit de la cage s'était déjà refermé.

J'envisageai de m'attaquer aux barreaux, mais je me sentais déjà mal et me laissai choir au fond du

siège. Je ne pensais plus à injurier le Prêtre-Roi.

Je levai les yeux; ses antennes s'incurvaient.

Il ne fallut à la pilule que deux ou trois minutes pour faire son effet, et c'est sans plaisir que je me les rappelle. Finalement, le plateau de plastique glissa hors de la cage et disparut rapidement par un panneau ouvert dans le mur de gauche.

J'appréciai cette disparition.

Alors la cage s'engagea sur une sorte de piste par une autre ouverture ménagée dans le mur de droite.

Au cours du trajet qui suivit, elle fut immergée successivement dans diverses solutions à des températures différentes, et dont certaines, sans doute parce que j'étais encore nauséux, me parurent particulièrement irrespirables.

Si je n'avais pas été aussi malade, j'aurais sans doute et e plus mortellement offensé.

Enfin, après avoir crachoté et étouffé à maintes reprises, après avoir été lavé et rincé plusieurs fois, et de nouveau de nombreuses fois, la cage se mit à circuler - à mon grand soulagement - lentement, agréablement, entre des orifices d'où sortaient des courants d'air chaud. Pour finir, elle passa entre des projections de rayons bourdonnants, dont certains étaient visibles, en jaune, en rouge, en un vert éclatant. Plus tard, je saurais que ces rayons passant à travers mon corps sans plus de dommages que le soleil à travers le verre étaient calculés selon la physiologie de divers organismes susceptibles d'infecter les Prêtres-Rois. J'apprendrais également que la présence en liberté de tels organismes remontait à plus de quatre mille ans en arrière. Pendant les semaines à venir, dans le Nid, je devais voir de temps à autre des Muls malades. Les organismes qui les frappaient ainsi étaient apparemment sans danger pour les Prêtres-Rois, aussi les malades étaient-ils le plus souvent tolérés. On les considère, dans le Nid, comme des Matoks ne faisant pas partie du Nid, c'est pourquoi on supporte leur présence avec froideur.

J'étais encore très bouleversé quand, vêtu d'une tunique ge en plastique, je rejoignis les deux esclaves dans le couloir devant la porte.

; Vous semblez vous porter beaucoup mieux, me dit l'un.

; Ils ont laissé les pousses de fil sur votre tête, fit remarquer l'autre.

— Mes cheveux, dis-je, appuyé contre la porte.

— Étrange, reprit l'un des esclaves. Les seules fibres du corps permises aux Muls sont les cils des yeux.

Je songeai que c'était pour protéger les prunelles contre particules étrangères. Toujours un peu chancelant, je me demandai s'il y avait en ce lieu la moindre particule.

— Mais c'est un Matok, reprit l'un.

— C'est vrai, acquiesça l'autre.

J'étais content du fait que ma tunique n'était pas du violet des Ubars, qui aurait proclamé mon état d'esclavage.

— Peut-être qu'à force de soin vous deviendrez Mul, me dit l'un.

— Oui, renchérit l'autre, alors vous ne seriez pas seulement dans le Nid, vous seriez du Nid.

Je ne répondis pas.

— C'est ce qu'il y a de mieux.

— Bien sûr, fit l'autre.

Je restai adossé à la Salle de Conditionnement, les yeux clos, et respirai profondément à plusieurs reprises.

—

On vous a attribué un logement, une case dans la chambre de Misk, dit l'un.

J'ouvris les yeux.

— Nous allons vous y conduire, dit l'autre.

Je les regardai, étonné:

— Une case? fis-je.

—

Il ne se sent pas bien, constata l'un.

—

C'est très confortable, me rassura l'autre, avec des champignons et de l'eau.

Je refermai les yeux en secouant la tête. Je me sentis prendre par les bras et me laissai lentement accompagner dans le couloir.

— Vous vous sentirez beaucoup mieux après avoir mangé un peu de champignons, m'assura l'un.

; Certainement, opina l'autre.

;

Il n'est pas difficile de s'accoutumer aux champignons ; c'est une matière sans goût, blanchâtre, fibreuse, de nature végétale. Je ne connais personne qui s'inquiète de leur saveur. Même les Muls nés dans le Nid ne l'apprécient guère, dans un sens ou dans l'autre. On les mange aussi indifféremment que l'on respire.

Les Muls mangent quatre fois par jour. Pour le premier repas, les champignons sont écrasés et mélangés à de l'eau comme une sorte de soupe; au deuxième, ils sont hachés en petits cubes; au troisième, ils sont mélangés à des pilules de Muls, en hachis; et pour le dernier repas, la farine de champignon est préparée en une galette plate, saupoudrée d'un peu de sel.

Misk m'a dit, et je le crois, qu'il est arrivé à des Muls de s'entre-tuer pour une pincée de sel.

Les champignons des Muls ne diffèrent guère de ceux cultivés à partir de spores choisies et cultivées dans des conditions idéales pour les Prêtres-Rois eux-mêmes, dont Misk me fit goûter un peu, une fois. Leur goût était à peine plus fin que celui des Muls, et Misk fut très contrarié que je ne fasse pas de différence, la seule étant, en fait, une simple question d'odeur. Il me fallut d'ailleurs cinq semaines de Nid avant de pouvoir distinguer cette différence d'odeur si important pour Misk. Et de toute façon, elle ne me parut ni plus ni moins agréable que celle des champignons des Muls. Néanmoins, plus mon séjour dans le Nid se prolongeait, plus mon sens de l'odorat se développait, et c'était assez vexant de constater combien j'avais été ignorant de ces variations sensorielles abondant dans mon entourage. Misk avait remis un tradémetteur. Je m'entraînais en prononçant devant des expressions goréennes et, au bout d'un temps, je fus en mesure de reconnaître une quantité d'odeurs significatives. La première qui me devint familière fut celle du nom de Misk, et il me fut agréable de découvrir qu'elle était particulière.

Je promenai l'appareil sur ma tunique de plastique rouge pour écouter les renseignements qui y étaient portés. Pas grand chose, d'ailleurs, sinon que j'étais un Matok sous la garde de Misk, le nom de ma Cité et le mien, le fait que je n'avais pas de cicatrices de dossier et que je pouvais être dangereux.

À cette dernière précaution, je souris.

Je n'avais même plus d'épée, et j'avais la certitude que si je devais combattre les Prêtres-Rois, je ne durerais pas longtemps entre leurs terribles mandibules et les lames cornées leurs pattes de devant.

La case que j'occupais dans la demeure de Misk n'était pas aussi rudimentaire que je l'aurais cru.

Elle me parut même beaucoup plus luxueuse que la propre chambre de Misk qui paraissait totalement nue, à

part la mangeoire et, sur un mur, des compartiments nombreux, des cadrans, des disjoncteurs et des prises. Les Prêtres-Rois mangent debout, dorment debout, et ne se couchent jamais, sauf peut-être pour mourir.

Le dénuement de la chambre de Misk n'était cependant

apparent que pour un organisme comme le mien, dépendant de la seule vision. En fait, les murs, le plafond et le sol étaient recouverts de magnifiques dessins d'odeurs. Misk me dit même que les ornements de sa chambre étaient dus aux plus grands artistes du Nid.

Ma case était un cube de plastique transparent de huit pieds carrés, avec des orifices d'aération et une porte coulissante en plastique. Il n'y avait pas de serrure, si bien que je pouvais entrer et sortir à ma guise.

Il y avait dans la case des boîtes de champignons, un bol, une louche, un couteau à lame de bois, un marteau à tête de bois pour écraser les champignons, un tube-distributeur de pilules de Muls qui m'en délivrait une sous la pression d'un levier, et une jarre d'eau à l'envers, qui maintenait remplie une sorte de bassine peu profonde.

Dans un coin s'étalait un rembourrage de mousse rougeâtre qui n'était pas inconfortable, étant changé tous les jours.

Par un panneau coulissant, j'avais accès aux toilettes et à la cabine de propreté.

Celle-ci était curieusement semblable aux douches que nous connaissons; sinon que l'on ne pouvait pas régler l'écoulement du fluide. On déclenche le jet en entrant dans la cabine, mais la quantité et la température sont automatiquement réglées. J'avais naturellement cru que le fluide était de l'eau, à laquelle il ressemblait en apparence, et une fois j'avais voulu y emplir mon bol plutôt que de puiser l'eau de la bassine avec la louche. Étouffant, la bouche en feu, j'avais recraché le liquide dans la cabine.

— Heureusement, me dit Misk, que vous ne l'avez pas avalé, parce que le fluide de propreté renferme un nettoyeur fortement toxique pour la physiologie humaine.

Après quelques heurts au début, Misk et moi nous entendions assez bien, à part la question des rations de sel et du nombre de douches que je devais prendre. Si j'avais été un Mul, j'aurais eu droit à une cicatrice de dossier chaque jour où je ne me serais pas lavé entièrement à douze reprises. Il y a des cabines de douches dans toutes les cases de Muls et souvent, par esprit pratique, au long des tunnels et dans les lieux publics comme les places, les salons de rasage, les stockages de pilules et les réserves de champignons. Comme je n'étais qu'un Matok, j'insistai sur le fait que je n'étais pas astreint au Devoir des Douze Joies comme on l'appelle. Au début, je m'en tins à une douche quotidienne, que je jugeais suffisante, mais le pauvre Misk paraissait si bouleversé que j'acceptai d'en porter le nombre à deux par jour. Cela ne lui suffisait pas. Il insistait pour que je ne descende pas audessous de dix. Pour finir, en songeant que j'avais peut-être une dette envers lui pour m'avoir accepté dans sa chambre, je lui offris un compromis à cinq et, en échange d'une pincée de sel supplémentaire, six tous les deux jours. Misk offrit deux pincées supplémentaires par jour si j'acceptais de me laver six fois. J'acceptai. Naturellement, il n'usait pas lui-même de douche, mais s'en tenait au nettoyage traditionnel de sa race, se peignant et se lavant avec ses pinces et sa bouche. Quand on se connut mieux, il consentit à se laisser soigner par moi de temps à autre, et la première fois qu'il me permit de peigner ses antennes avec la petite fourchette confiée aux Muls bien en cour, je compris qu'il me faisait confiance et qu'il m'aimait bien... Pourquoi? Je l'ignorais. Je m'attachai moi-même à lui.

— Saviez-vous, me dit-il un jour, que les humains comptent parmi les plus intelligentes des espèces inférieures?

— Heureux de l'apprendre.

Il était calme et ses antennes vibraient de nostalgie.

— En un temps, j'ai eu un Mul favori.

Je jetai un coup d'oeil à ma case.

; Non, dit-il. Quand un Mul domestique meurt, sa case est toujours détruite, pour éviter toute contamination.

; Que lui est-il arrivé ?

— C'était une petite femelle. C'est Sarm qui l'a tuée. Je sentis une tension dans la patte avant de Misk dont je m'occupais, comme s'il se fût volontairement préparé à la tourner et à faire jaillir ses lames cornées.

— Pourquoi? demandai-je.

Misk resta longtemps silencieux, puis il baissa tristement tête, me tendant ses antennes pour que je les peigne. Au bout d'un moment, je sentis qu'il était prêt à

parler.

— C'était ma faute, dit-il. Elle voulait laisser pousser les fils de sa tête, car elle n'était pas née dans le Nid.

Sa voix sortait de l'appareil aussi mécaniquement que jamais, mais tout son corps tremblait. J'écartai le peigne des antennes, de peur de blesser ses cils mobiles.

— J'étais indulgent, reprit Misk. C'est donc moi qui l'ai tuée, en définitive.

— Je ne crois pas, puisque vous cherchiez à vous montrer bon.

; Et c'est arrivé le jour où elle m'avait sauvé la vie.

; Racontez-moi, lui demandai-je.

- Je faisais une course pour Sarm, expliqua Misk. Je m'étais engagé dans des tunnels rarement utilisés et j'avais emmené la fille pour me tenir compagnie. Nous sommes tombés sur un Scarabée Doré, bien qu'on n'en eût jamais vu dans ce secteur, et j'ai voulu aller à lui, j'ai baissé la tête et m'en suis approché, mais la fille m'a saisi par une antenne et m'a entraîné au loin, ce qui m'a sauvé la vie.

Misk me tendit ses prolongements pour que je les peigne.

— La douleur était effarante, poursuivit-il, et je ne pus que suivre l'humaine malgré mon désir violent d'aller au Scarabée Doré. Au bout d'une ahn, naturellement, je n'avais plus envie d'aller au Scarabée et je compris alors qu'elle m'avait sauvé la vie. C'est ce même jour que Sarm lui infligea cinq cicatrices de dossier pour les pousses qu'elle avait sur la tête, et la fit détruire.

—

Une telle offense fait-elle toujours encourir cinq cicatrices ? m'enquis-je.

— Non. Je ne sais pas pourquoi Sarm a agi de la sorte.

—

Alors, il me semble que vous ne devriez pas vous faire reproche de la mort de cette fille, puisque c'est Sarm qui en est responsable.

—

Non. Je m'étais montré trop indulgent.

—

N'est-il pas possible que Sarm ait souhaité que vous soyez tué par le Scarabée Doré ?

—

Naturellement. Telle était sans nul doute son intention, reconnut Misk.

Je me demandai pourquoi Sarm pouvait bien vouloir la

mort de Misk. Il devait y avoir entre eux quelque dissension politique, une rivalité quelconque. Pour mon esprit d'homme, habitué à la cruauté avec laquelle les humains accomplissent leurs desseins, il n'y avait rien d'incompréhensible au fait que Sarm ait tenté de faire mourir Misk. Plus tard, j'appris combien ce simple fait restait à peu près invraisemblable pour des Prêtres-Rois, et je découvris que Misk, bien qu'acceptant le fait en pensée, ne pouvait se contraindre, au fond du coeur, à en admettre la réalité: Sarm et lui n'étaient-ils pas tous les deux du Nid, et un tel acte ne constituait-il pas une violation de la Confiance du Nid ?

—

Sarm est le Premier Né, expliqua Misk, alors que je suis le Cinquième Né. Les cinq premiers nés de la Mère constituent le Conseil Supérieur du Nid. Le Deuxième, le Troisième et le Quatrième Nés ont, un à un, succombé aux Plaisirs du Scarabée Doré. Sur les cinq, il ne reste que Sarm et moi.

; Alors il désire votre mort pour rester l'unique membre du Conseil et disposer ainsi du pouvoir absolu.

; La Mère est plus grande que lui.

— Sa puissance serait quand même augmentée.

Misk me regarda et ses antennes perdirent de leur élasticité, ses poils dorés de leur lustre.

— Vous êtes triste, constatai-je.

Misk abaissa son corps à l'horizontale et s'inclina encore plus vers moi. Il posa doucement ses antennes sur mes épaules, comme un homme y aurait mis les mains.

— Il ne faut pas que vous interprétiez tout cela selon ce que vous savez des hommes, dit-il. C'est différent.

— Je n'en ai pas l'impression.

— Ces choses sont plus profondes et grandes que vous ne pensez, que vous ne pouvez comprendre.

— Elles me paraissent pourtant assez simples.

— Non. Vous ne comprenez pas... (Une pression des antennes sur mes épaules.) Mais vous comprendrez.

Le Prêtre-Roi se redressa alors et s'approcha de ma case, la souleva d'un mouvement souple de ses deux pattes et la mit de côté. Son aisance à accomplir ce geste me stupéfia car j'imagine que l'habitable pesait quelques centaines de livres. Au-dessous, je vis une pierre plate dans laquelle s'encastrait un anneau. Misk se baissa encore et tira sur l'anneau.

— J'ai creusé cette chambre moi-même, dit-il, et jour après jour, pendant les vies de bien des Muls, j'ai emporté un peu de poussière de roche pour la répandre secrètement cà et là

dans les tunnels.

Je jetai un coup d'oeil dans la caverne qui m'était ainsi révélée.

— Je me suis débrouillé autant que possible tout seul, dit Misk. Comme vous le voyez, même l'entrée se manoeuvre par pure force mécanique.

Il alla alors à un compartiment creusé dans le mur et y prit une mince baguette noire. Il en brisa l'extrémité et il en sortit une flamme bleuâtre.

; C'est une torche comme on en remet aux Muls qui travaillent dans les galeries sombres des Champignonnières, m'expliqua Misk. Vous en aurez besoin pour voir.

Je savais bien que les Prêtres-Rois n'avaient aucun besoin lumière.

; S'il vous plaît, fit Misk en me désignant l'ouverture. 15

DANS LA CHAMBRE SECRÈTE

La torche de Mul tenue haut, j'examinais la caverne maintenant ouverte sur le sol de la chambre. D'un anneau fixé sous les dalles pendait une corde à noeuds.

La torche à flamme bleue ne dégageait guère de chaleur, mais répandait une clarté surprenante.

— Les ouvriers des rayonnages de champignons brisent les deux extrémités de la torche et la tiennent entre leurs dents pour escalader les installations, m'expliqua Misk.

Je pris donc le bâtonnet entre les dents, avec une seule extrémité allumée et, main après main, je me laissai descendre le long de la corde.

Un côté de mon visage commençant à transpirer, je fermai l'oeil droit.

Un cercle de lumière bleue dansante suivait ma descente sur les parois du conduit. À quelques pieds

de profondeur, elles devenaient humides. La température tomba de plusieurs degrés; la moisissure sur les murs paraissait, naturellement bleuâtre, mais devait être blanche en réalité. Une couche d'humidité se formait à la surface de ma tunique de plastique. Ici et là, une goutte d'eau traçait un chemin sinueux en tombant.

Une fois parvenu au bout de la corde, à une quarantaine de pieds plus bas, je levai la torche au-dessus de ma tête et me trouvai dans une cavité dénudée.

En levant les yeux, je vis Misk qui, dédaignant la corde, s'engageait à reculons dans le puits vertical et se laissait choir avec élégance.

Il fut près de moi en un instant.

— Il ne faudra jamais parler de ce que je vais vous montrer, me dit-il.

Je ne répondis pas.

Misk hésitait.

; Que la Confiance du Nid règne entre nous, dis-je.

; Mais vous n'êtes pas du Nid, objecta-t-il.

—

Que la Confiance du Nid règne quand même entre nous.

—

Très bien, dit Misk en se penchant vers moi pour me tendre ses antennes.

Je me demandai un instant ce qu'il pouvait bien y avoir à faire, mais il me sembla bientôt que je le devinais. Je plantai ma torche dans une fente de la paroi et, devant Misk, je levai les bras au-dessus de la tête, dans sa direction. Avec beaucoup de douceur, presque avec tendresse, le Prêtre-Roi me toucha les mains de ses antennes.

— Que la Confiance du Nid règne entre nous, dit-il.

— Oui, répondis-je, que la Confiance du Nid règne entre nous.

Je ne pouvais malheureusement pas entrelacer mes annnes aux siennes.

Misk se redressa d'un geste vif.

— Il y a quelque part ici, commença-t-il, un point sans odeur, au ras du sol, qu'un Prêtre-Roi ne trouverait probablement pas ; une petite bosse qui doit ressembler à un caillou. Trouvez-la et faites-la tourner.

Il ne me fallut guère de temps pour découvrir ce dont il parlait, bien que ce fût, d'après ce qu'il disait,

bien dissimulé

à la sensibilité essentielle des Prêtres-Rois.

Je fis tourner le bouton et une partie du mur s'écarta dans glissement.

— Entrez, me dit Misk.

Je lui obéis.

Nous étions à peine entrés que Misk effleurait un bouton invisible pour moi, à plusieurs pieds au-dessus de sa tête, et que le panneau se refermait sans bruit.

Pas d'autre lumière que celle de ma torche.

Je jetai curieusement un coup d'oeil circulaire.

La pièce devait être vaste car elle se perdait en grande partie dans l'ombre, hors de portée de ma torche. Ce que je voyais suggérait des panneaux et des instruments, des rangées d'aiguilles odorantes et de jauges, de nombreux échafaudages de fils et de plaques de cuivre. Il y avait d'un côté des rayonnages de rubans odorants dont certains pivotaient lentement, déroulant leurs cordons dans des sphères translucides qui tournaient en luisant. Ces sphères étaient elles-mêmes reliées par des câbles minces à un ensemble en forme de boîte carrée, faite de métal et reposant sur des roues. Devant ce boîtier, une lumière s'allumait sous quelque intervention d'énergie, et le disque disparaissait de côté pour être immédiatement remplacé par un autre. Huit câbles issus de ce boîtier aboutissaient au corps d'un PrêtreRoi étendu sur le dos, inerte, au centre de la pièce, sur une table de pierre recouverte de mousse.

Je levai ma torche pour examiner le Prêtre-Roi, plutôt petit pour un être de son espèce, ne mesurant guère que douze pieds de long.

Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'il avait des ailes, longues, fines, dorées, translucides, repliées contre son dos. Il n'était pas attaché à la table.

Il paraissait totalement inconscient.

Je penchai l'oreille sur les alvéoles d'aération de son abdomen sans percevoir le moindre bruit de respiration.

— Il a fallu que je conçoive tout seul ce matériel, dit Misk. C'est pourquoi il est des plus primitifs, mais il n'était pas possible de recourir aux instruments courants dans son cas. Je ne comprenais pas.

— Regardez, poursuivit Misk. J'ai dû composer moi-même les disques mnémoniques, et fabriquer un transducteur pour déchiffrer les rouleaux d'odeurs, qui par bonheur sont aisés à obtenir, et enregistrer leurs signaux sur des plaques vierges, où ils se transforment en impulsions qui déclenchent et régularisent les alignements neuroniques appropriés.

— Je n'y comprends rien, dis-je.

— Bien sûr, puisque vous êtes un humain.

J'étudiais les longues ailes dorées de la créature.

— Est-ce un mutant? demandai-je.

— Bien sûr que non.

—

Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Un mâle, dit Misk. (Il resta un moment silencieux, en contemplation devant la silhouette inerte sur la table de pierre.) C'est le premier mâle né dans le Nid depuis huit mille ans.

— N'êtes-vous donc pas un mâle? m'étonnai-je.

—

Non,

pas

plus

que

les

autres.

— Alors, vous êtes une femelle ?

—

Non. Dans le Nid, seule la Mère est femelle.

— Mais il y a quand même d'autres femelles?

— De temps à autre, il est venu des oeufs femelles, mais Sarm a ordonné de les détruire. Je ne connais moi-même pas d'oeuf femelle dans le Nid et, selon ce que j'en sais, un seul est survenu dans les six mille années écoulées.

— Combien de temps peut vivre un Prêtre-Roi? fis-je.

—

Il y a bien longtemps que les Prêtres-Rois ont découvert le secret du remplacement des cellules sans qu'il en résulte de détériorations physiologiques, et en conséquence, sauf blessure ou accident, nous vivrons jusqu'à ce que le Scarabée Doré nous trouve.

— Quel âge avez-vous ?

— J'ai moi-même connu le jour avant que nous amenions notre monde dans votre système solaire. (Il baissa les yeux sur moi.) Cela fait plus de deux millions d'années.

— Alors le Nid ne mourra jamais? demandai-je.

— Il est précisément en train de mourir. Nous succombons un à un aux Plaisirs du Scarabée Doré. Nous vieillissons et il ne nous reste plus grand-chose. À une époque, nous étions riches et avides de vie, et c'est alors que nos grands desseins sont nés ; plus tard, nos arts ont été florissants, et puis, pendant une longue période, nous n'avons eu d'autre passion que la curiosité scientifique. Mais à présent, même cela perd son intérêt, même cela dépérit.

— Pourquoi ne tuez-vous pas les Scarabées Dorés?

— Ce serait mal.

— Mais ils vous tuent bien, eux!

— Il est bien que nous mourions, sinon le Nid serait éternel et il ne faut pas que le Nid soit éternel, sinon, comment pourrions-nous l'aimer ?

Je ne suivais pas très bien tout ce que Misk disait, et j'avais du mal à détourner les yeux de ce jeune Prêtre-Roi mâle, tendu inerte sur la table.

— Il faut qu'il y ait un nouveau Nid, reprit Misk. Et il faut une nouvelle Mère et un nouveau Premier Né. Je suis personnellement prêt à mourir, mais la race des Prêtres-Rois ne doit pas mourir.

; Est-ce que Sarm aurait fait tuer ce mâle s'il avait connu présence ici?

—

Oui.

—

Pourquoi ?

— Il ne veut pas périr.

Je contemplai la machine et les câbles qui paraissaient alimenter le corps du jeune Prêtre-Roi en huit points différents.

— Mais que lui faites-vous donc? demandai-je.

—

Je l'enseigne.

—
Je ne vous suis pas.

— Ce que vous savez - même une créature telle que vous-même - dépend des charges et des microstats de vos tissus nerveux et, ordinairement, on acquiert ces charges et ces microstats en enregistrant et en assimilant des stimuli sensoriels venant de l'environnement, comme quand vous ressentez directement quelque chose, ou peut-être quand on vous donne un renseignement, ou au moyen d'un cordon odorant. L'appareil que vous voyez n'est qu'un moyen de produire ces charges et microstats sans les stimulations extérieures qui prennent tellement de temps.

La torche haut levée, je regardai avec stupeur le corps étendu sur la table de pierre.

J'observais les petits éclairs lumineux, le placement rapide et efficace des disques, et leur retrait presque immédiat.

Autour de moi, les panneaux et les instruments du mur me semblaient menaçants.

Je réfléchissais aux impulsions que ces huit conducteurs devaient communiquer à la créature étendue sur la pierre.

—
Si je comprends bien, vous êtes littéralement en train de lui modifier le cerveau, avançai-je.

— C'est un Prêtre-Roi et il dispose de huit cerveaux, des variantes du réseau des ganglions, alors que les êtres tels que vous, limités par vos vertèbres, ne pouvez vraisemblablement vous constituer qu'un cerveau unique.

—
Cela me paraît fort étrange.

—
Naturellement, car les espèces inférieures instruisent leurs petits de façon différente, ne réalisant qu'une part réduite d'instruction en toute une vie d'étude.

—
Qui décide de ce qu'on apprend ?

—
En général, les plaques mnémoniques sont normalisées

par les Gardiens de la Tradition, dont le chef est Sarm. (Misk se redressa et ses antennes s'enroulèrent légèrement. Comme vous l'imaginez sans peine, je n'ai pas pu obtenir un jeu de plaques normalisées, alors j'ai gravé les miennes, en appliquant mon propre jugement.

—
Je n'aime pas cette idée de lui modifier le cerveau, déclarai-je.

— Ses cerveaux, me reprit Misk.

—
Cela me déplâit quand même.

— Ne soyez pas sot. Toutes les créatures qui instruisent leurs petits leur modifient le cerveau. Sinon, comment y aurait-il enseignement ? Cette machine est un moyen relativement simple, rapide et efficace pour une fin universellement considérée comme souhaitable par les êtres rationnels.

—
Cela me met mal à l'aise, insistai-je.

— Je vois. Vous craignez qu'il ne devienne en quelque sorte une machine quelconque ?

—
Oui.

— Il faut vous rappeler qu'il s'agit d'un Prêtre-Roi et, par conséquent, d'une créature douée de raison et que nous ne saurions le transformer en machine sans neutraliser certaines zones de perception critique, faute desquelles il ne serait plus un Prêtre-Roi.

—
Mais il deviendrait une machine autonome, relevai-je.

— Nous sommes tous des machines, à ce compte, comportant un nombre plus ou moins élevé d'éléments de hasard. (Ses antennes me touchèrent.) Nous faisons ce que nous devons, et le contrôle supérieur ne réside jamais dans un disque mnémonique.

—
J'ignore si tout cela est vrai, avançai-je.

— Moi aussi. La question est difficile et obscure, avoua Misk.

— Et, en attendant, que faites-vous ?

—
Autrefois, nous avions nos plaisirs et nous vivions, mais à présent, bien que nos corps restent jeunes, nous sommes vieux d'esprit et nous nous posons de plus en plus de questions sur les Plaisirs du Scarabée Doré.

—
Les Prêtres-Rois croient-ils en une vie après la vie ?

m'enquis-je.

—
Naturellement, puisque, après la mort, le Nid continue de durer.

; Mais non, protestai-je, je parle d'une vie individuelle, personnelle.

—
La conscience paraît être une fonction du réseau des ganglions, répondit-il.

—
Je vois. Et pourtant vous vous dites prêt à... passer, c'est bien cela ?

—
Bien sûr. J'ai vécu. Maintenant il faut laisser la place à

d'autres.

Je regardai de nouveau le jeune Prêtre-Roi inerte.

—
Se rappellera-t-il avoir appris tout cela?

— Non, car ses organes sensoriels sont actuellement mis en inactivité, mais il saura qu'il a appris les choses de cette façon parce qu'un disque a été gravé à cet effet.

—
Que lui est-il enseigné ?

— Les connaissances essentielles, comme vous devez vous en douter, la langue, les mathématiques et les sciences, mais aussi l'histoire et la littérature des Prêtres-Rois, les moeurs du Nid, les coutumes sociales ; les méthodes de la mécanique, de l'agriculture et de l'élevage, et encore bien d'autres renseignements.

— Mais continuera-t-il d'apprendre par la suite ?

—
Évidemment, mais il partira d'une connaissance assez complète de ce que ses ancêtres ont appris dans le passé. Ainsi ne perdra-t-on pas de temps à lui faire sciemment ingurgiter des renseignements

anciens, et dispose-t-il ainsi de toute sa vie pour acquérir d'autres connaissances. Et quand de nouvelles connaissances sont acquises, elles sont également incorporées à des disques mnémoniques.

— Mais si les disques renfermaient des informations erronées

? demandai-je.

—

Il est certain qu'ils en contiennent, convint Misk, mais les disques font l'objet de révisions continues et sont maintenus à jour autant que possible.

LE PROJET DE MISK

Je détournai le regard du jeune Prêtre-Roi pour examiner Misk. Je distinguais ses grands yeux ronds et plats dans la lumière de la torche, et je voyais danser la flamme sur leurs milliers de facettes.

—

Misk, commençai-je lentement, il faut que je vous dise que je suis venu dans les Sardar pour tuer les Prêtres-Rois, pour venger la destruction de ma Cité et de ses habitants. Je trouvais loyal de faire savoir à Misk que je n'étais pas son allié, qu'il soit informé de ma haine pour sa race et de ma résolution de la châtier, dans la mesure de mes possibilités, pour tout le mal qu'elle m'avait causé.

— Non, répondit-il. Vous êtes venu dans les Sardar pour sauver la race des Prêtres-Rois.

Ahuri, j'écarquillai les yeux.

—

C'est dans ce but que vous avez été amené ici, soulignat-il.

—

Je suis venu de mon propre gré ! me récriai-je. Parce que ma Cité a été détruite !

—

C'est justement dans ce but qu'elle a été rasée, pour que vous pénétriez dans les Sardar.

Je tournai la tête. Les larmes me brûlaient les yeux et tout mon corps tremblait. Ma rage se porta immédiatement contre Misk, cet être grand et doux à la fois, qui restait immobile derrière la table où reposait le jeune Prêtre-Roi inerte.

— Si j'avais mon épée, déclarai-je, désignant le petit mâle inanimé, je le tuerais immédiatement !

; Non, vous n'en feriez rien, et c'est pour cela que l'on vous a choisi, et non un autre, pour venir dans les Sardar. Je me précipitai vers la silhouette sur la table en brandissant la torche, comme pour l'en frapper.

Mais ce me fut impossible.

— Vous ne lui ferez aucun mal, parce qu'il est innocent, fit Misk. Et je le sais bien.

—

Comment est-ce possible?

— Parce que vous êtes un des Cabot et que nous les connaissons. Nous les connaissons depuis plus de quatre cents ans et, depuis votre naissance, nous vous tenons en observation.

Mais vous avez tué mon père ! m'exclamai-je.

Non. Il est vivant, comme les autres habitants de votre ville, mais ils sont dispersés dans tous les coins de Gor. — Et Talena ?

Elle est toujours en vie autant que je sache, mais nous ne pouvons pas la rechercher, pas plus que d'autres de Koro-ba, car cela ferait soupçonner que nous nous intéressons à vous... ou que nous marchandons avec vous.

Pourquoi ne pas tout simplement m'amener ici ? le défiai-je. Pourquoi anéantir une ville?

Pour cacher à Sarm nos motivations, déclara-t-il.

Je n'y comprends rien !

De temps à autre, nous détruisons une cité de Gor, au moyen d'un engin de hasard. Cela fait connaître aux espèces inférieures la puissance des Prêtres-Rois et les encourage à respecter nos lois.

Mais si la ville n'a fait aucun mal?

D'autant mieux, parce que ainsi les hommes du bas des monts ne comprennent pas et nous craignent davantage encore... mais les membres de la Caste des Initiés - nous nous en sommes rendu compte - trouvent toujours une explication à la destruction de la ville. Ils l'inventent, et si elle peut paraître plausible, ils arrivent très vite à y croire eux-mêmes. Par exemple, nous leur avons permis de supposer que c'était à cause d'une faute commise par vous - un manque de respect envers les Prêtres-Rois, si je me souviens bien - que votre cité a été détruite.

Et pourquoi n'avez-vous pas agi ainsi dès que je suis arrivé sur Gor, il y a plus de sept ans ?

— Il importait de vous mettre à l'épreuve.

—

Et le siège d'Ar ? fis-je. Et l'Empire de Marlenus ?

—

C'étaient des essais valables. Du point de vue de Sarm, vous utiliser là, c'était couper court à l'expansion de l'Empire d'Ar, car nous préférons que les humains vivent en communautés distinctes. C'est plus favorable à l'étude de leur évolution, du point de vue scientifique, et il est plus sûr pour nous qu'ils restent désunis car, étant doués de raison, ils pourraient développer leur science, et étant sousrationnelle, celle-ci pourrait présenter des dangers pour nous et pour eux-mêmes.

—

C'est donc pour cela que vous limitez leurs armements et leur technologie ?

— Bien sûr. Mais nous leur avons permis de progresser en de nombreux domaines... la médecine, par exemple, où ils ont mis au point une chose qui ressemble assez aux Sérums de Stabilisation.

—

Qu'est-ce que c'est, encore ? m'informai-je.

—

Vous n'avez sûrement pas été sans remarquer que, bien qu'arrivé sur l'Anti-Terre il y a plus de sept ans, vous n'avez subi aucun changement pendant tout ce temps, sur le plan physique ?

—

Je l'ai en effet remarqué, et me suis posé des questions.

—

Naturellement, leurs sérums ne sont pas aussi efficaces que les nôtres, et sont parfois inopérants ; et d'autres fois, leurs effets disparaissent au bout de quelques centaines d'années seulement.

—

C'est bien bon à vous de les laisser faire.

—

Possible. Il n'y a pas accord sur ce point. (Il me regarda avec acuité.) Dans l'ensemble, nous autres Prêtres-Rois n'intervenons guère dans les affaires des hommes. Nous les laissons libres de s'aimer,

ou de s'entre-tuer, ce qui semble leur apporter plus de plaisir encore.

—

Mais les Voyages d'Acquisition ? demandai-je.

— Nous restons en contact avec la Terre, dit Misk, parce qu'elle pourrait, avec le temps, devenir une menace pour nous, et alors nous devrions lui imposer des limitations, ou la détruire, ou quitter le Système Solaire.

— Et que choisirez-vous ?

— Ni l'une ni l'autre de ces possibilités, je pense. Selon nos calculs, qui peuvent évidemment être erronés, la vie, telle que vous la connaissez sur Terre, doit s'anéantir d'elle-même dans les mille ans à venir.

Je secouai tristement la tête.

— Comme je vous l'ai dit, reprit Misk, l'homme est sousrationnel. Réfléchissez à ce qui se produirait si nous lui permettions le libre développement de sa technologie sur notre monde.

Je fis un signe d'acquiescement. Je saisisais bien que, du point de vue d'un Prêtre-Roi, ce serait plus dangereux que de distribuer des armes automatiques aux gorilles et aux chimpanzés. À leurs yeux, l'homme ne s'était pas montré

digne d'une technologie plus avancée. Je songeai que l'homme n'était pas même digne de ce développement à ses propres yeux.

— À dire vrai, poursuivit Misk, c'est en partie à cause de cette tendance que nous avons amené l'homme sur l'AntiTerre, car c'est un animal intéressant, et nous serions attristés qu'il doive disparaître de l'univers.

—

Et j'imagine que nous devrions vous en être reconnaissants !

Misk agita ses antennes, comme pour un haussement d'épaules.

— Je me rappelle une Araignée dans les Forêts Marécageuses d'Ar, dis-je.

— C'est une race tendre que le Peuple des Araignées, fit Misk, sauf la femelle au moment de l'accouplement.

— Ce mâle s'appelait Nar, poursuivis-je, et il préférait mourir plutôt que de causer du mal à une créature intelligente.

— Le Peuple des Araignées est plein de douceur, reconnut Misk. Ce ne sont pas des Prêtres-Rois.

—

Je vois !

— Les Voyages d'Acquisition se font normalement quand nous avons besoin de nouveaux venus de la Terre à nos propres fins, expliqua-t-il.

— Et j'ai fait l'objet d'un tel voyage ?

—

C'est évident.

—

On raconte, au bas des monts, que les Prêtres-Rois sont informés de tout ce qui se passe sur Gor.

— Ridicule ! fit Misk. Mais peut-être vous montrerai-je un jour la Salle de Surveillance. Nous comptons quatre cents Prêtres-Rois qui manoeuvrent les visionneuses et, en conséquence, nous sommes bien informés. Si, par exemple, il se produit une violation de nos lois sur les armes, nous l'apprenons tôt ou tard et, après avoir calculé les coordonnées du lieu, nous déclenchons le mécanisme de Mort par le Feu.

J'avais une fois vu un homme mourir de la Mort par le Feu, le Grand Initié d'Ar, sur le toit du Cylindre de Justice. Un frisson me parcourut le corps.

—

Oui, me contentai-je de dire, j'aimerais visiter un jour la Salle de Surveillance.

—

Toutefois, une grande part de notre connaissance nous vient des implants, poursuivit Misk. Nous implantons à des êtres humains une résille de contrôle et un appareil émetteur. On modifie les lentilles de leurs yeux de telle sorte que ce qu'ils voient s'enregistre au moyen de transducteurs sur des écrans odorants dans la Salle de Surveillance. Nous pouvons également nous exprimer et agir par leur intermédiaire, quand la résille de commandement est activée depuis les Sardar.

— Est-ce que leurs yeux paraissent différents? demandai-je.

—

Quelquefois non, d'autres fois oui.

— Est-ce que le nommé Parp a reçu un tel implant? fis-je, me rappelant l'étrangeté de ses prunelles.

— Oui, de même que l'homme d'Ar que vous avez rencontré il y a longtemps, près de Ko-ro-ba.

— Mais il a réussi à contrecarrer la résille de contrôle et à me dire ce qu'il voulait, objectai-je.

—

Peut-être la résille avait-elle un défaut.

—

Sinon ?

— Alors c'était un être des plus remarquables... des plus remarquables, fit-il, pensif.

— Vous disiez connaître les Cabot depuis quatre cents ans?

repris-je.

— Oui. Et votre père, un homme noble et courageux, nous a servis à l'occasion, bien qu'il eût affaire, sans le savoir, à des Implantés. Il est venu à Gor pour la première fois il y a plus de six cents ans.

— Impossible! m'écriai-je.

—

Pas avec les Sérums de Stabilisation, me fit-il observer. Cette nouvelle m'avait secoué. J'en étais moite. La torche tremblait entre mes doigts.

;

Je travaille contre Sarm et les autres depuis des millénaires, déclara Misk. Et enfin - il y a plus de trois cents ans - j'ai réussi à me procurer l'oeuf duquel est sorti ce mâle. (Il regarda le jeune Prêtre-Roi étendu sur la table de pierre.) Alors, par l'intermédiaire d'un Agent Implanté, tout à fait inconscient du message qu'il transmettait, j'ai donné

instruction à votre père d'écrire la lettre que vous avez trouvée dans les montagnes de votre monde d'origine.

Cette fois, la tête me tournait.

—

Mais je n'étais pas même né à l'époque !

— Il a été dit à votre père de vous appeler Tarl et, de peur qu'il ne se laisse aller à vous parler de l'Anti-Terre, ou ne tente de vous dissuader de vous prêter à notre entreprise, il a été ramené sur Gor avant que vous avez l'âge de comprendre.

— Et moi qui croyais qu'il avait abandonné ma mère !

—

Elle savait, m'apprit-il, car bien que femme de la Terre elle avait été sur Gor.

—

Jamais elle ne m'a parlé de tout cela.

— Matthew Cabot, sur Gor, était l'otage de son silence...

—

Mais ma mère est morte alors que j'étais encore très jeune...

—

Oui, à cause d'un petit bacille de votre atmosphère contaminée, victime qu'elle a été de l'insuffisance de votre bactériologie à l'état infantile.

Je restai silencieux. J'avais des picotements dans les yeux, sans doute à cause de la chaleur ou de la fumée de ma torche.

— C'était difficile à prévoir, dit Misk. J'en suis sincèrement désolé.

—

Je comprends, acquiesçai-je.

Je secouai la tête et m'essuyai les yeux. Je conservais le souvenir de la femme belle et solitaire que j'avais connue si peu de temps durant mon enfance, et qui m'avait tant aimé

pendant ces quelques années. Je maudissais intérieurement cette fichue torche de Mul qui avait fait monter les larmes aux yeux d'un Guerrier de Ko-ro-ba.

—

Pourquoi n'était-elle pas restée sur Gor?

— Cela lui faisait peur, et votre père a demandé qu'on lui permette de retourner sur la Terre car, l'aimant tellement, il souhaitait qu'elle soit heureuse. Peut-être aussi désirait-il que vous connaissiez un peu son vieux monde.

— Mais j'ai trouvé cette lettre dans des montagnes où je n'ai campé que par accident, objectai-je.

— Quand l'endroit où vous alliez camper nous a été connu clairement, la lettre y a été déposée.

— Donc elle n'avait pas séjourné là durant plus de trois cents ans ?

— Évidemment non. Le risque de découverte était trop grand.

— La lettre même a été détruite, et elle a failli me supprimer du même coup, rappelai-je.

— Vous étiez averti d'avoir à vous en débarrasser.

Elle était saturée de Feu Concentré, et son moment de combustion était réglé pour vingt ahns après ouverture.

—
Quand j'ai ouvert la missive, c'était comme d'armer le détonateur d'une bombe ?

— Vous étiez averti.

— Et l'aiguille de la boussole? demandai-je en me rappelant le comportement erratique de l'instrument qui m'avait tant inquiété.

—
C'est affaire bien facile que de couper un champ magnétique.

--Mais je suis retourné à l'endroit même d'où je m'étais , enfui.

—L'être humain qui a peur, quand il s'enfuit, est désorienté

et tend à tourner en rond. Mais cela n'aurait pas eu d'importance, j'aurais pu vous cueillir même si vous n'étiez pas revenu. Je pense que vous avez senti qu'il n'y avait pas moyen de vous échapper, et ainsi, peut-être par fierté, vous êtes revenu au point où vous aviez découvert la lettre.

—
J'avais simplement peur, avouai-je.

—
Personne n'a jamais simplement peur.

— En embarquant dans le vaisseau, j'ai perdu connaissance.

—
Vous avez été anesthésié.

— Est-ce que le vaisseau était commandé depuis les Sardar ?

— Ça aurait été possible, mais c'était trop risqué.

— Alors, il avait un équipage ?

— Oui.

Je le regardai.

— Oui, c'était moi qui le manoeuvrais. (Il baissa les yeux sur moi.) Maintenant, il est tard, votre heure de lit est passée. Vous êtes fatigué.

Je fis un signe négatif.

—
Bien peu de choses avaient été laissées au hasard, constatai-je.

— Le hasard n'existe pas, fit-il, seule l'ignorance existe.

— Vous ne pouvez pas en avoir la certitude.

— C'est exact.

Le bout de ses antennes s'inclina doucement vers moi.

— Il faut vous reposer, maintenant, dit-il.

—

Non. Est-ce que le fait que l'on me déposerait dans la chambre de la fille Vika de Treve avait été prévu ?

—

Sarm a des soupçons, et c'est lui qui a choisi votre logement et la femme, pour que vous succombiez à ses charmes, qu'elle puisse vous enchanter, qu'elle puisse vous humilier, vous plier à sa volonté, à sa fantaisie, comme elle l'a fait pour tant d'autres avant vous, les transformant tous tous fiers et vaillants guerriers - en esclave d'une esclave, en esclave d'une simple fille, elle-même simple esclave.

— Est-ce possible? m'étonnai-je.

—

Cent hommes se sont laissé enchaîner au pied de son lit d'où, pour qu'ils ne meurent pas, elle leur jetait de temps à

autre les miettes de son repas, comme à des sleens dressés. Ma haine de Vika se renforça et, une fois de plus, me fit bouillir le sang. Mes mains étaient impatientes de la secouer jusqu'à lui rompre tous les os, pour la jeter ensuite à mes pieds.

— Et que sont devenus ces hommes? m'informai-je.

—

On les a employés comme Muls.

Mes poings se crispèrent.

—

Je me félicite qu'une telle créature ne soit pas de mon espèce, déclara Misk.

—

Et je regrette bien qu'elle soit de la mienne !

— Quand vous avez brisé le dispositif de surveillance de votre chambre, j'ai senti qu'il fallait que j'intervienne rapidement.

Je laissai échapper un rire.

— Ainsi, vous avez réellement cru me sauver ?

—

Oui, je l'ai cru.

—

Je n'en suis pas si certain.

—

De toute façon, c'était un risque que nous préférions ne pas courir

— Vous avez bien dit nous ?

— Oui.

— Et qui est donc l'autre, ou les autres ?

— La plus grande du Nid.

—

La Mère ?

— Bien entendu.

Misk m'effleura l'épaule du bout de ses antennes.

—

Venez, à présent, regagnons la chambre du haut.

— Mais pourquoi m'a-t-on renvoyé sur la Terre après le siège d'Ar ?

— Pour vous emplir de haine envers les Prêtres-Rois. De cette manière, vous seriez davantage décidé à venir nous chercher dans les Sardar.

—

Mais pourquoi pendant sept ans ? demandai-je. Ces années m'avaient paru bien longues, solitaires, cruelles.

— Nous attendions, dit simplement Misk.

—

Mais quoi donc?

— Qu'il y ait un oeuf femelle.

— Y en a-t-il donc un, maintenant?

— Oui, mais j'ignore où il se trouve.

—

Et alors, qui le sait?

— La Mère, répondit Misk.

—

Mais qu'est-ce que je viens faire dans toute cette histoire? m'étonnai-je.

— Vous n'êtes pas du Nid, m'expliqua-t-il, c'est pourquoi vous pouvez faire le nécessaire.

—

Et ce nécessaire, c'est?

— Il faut que Sarm meure.

— Mais je n'ai aucune envie de tuer Sarm !

— Très bien, fit simplement Misk.

Je réfléchissais à tout ce que Misk venait de me révéler, puis je levai les yeux vers lui, en haussant ma torche pour mieux distinguer sa grande tête avec les disques lumineux de ses yeux.

— Pourquoi cet oeuf unique est-il si important? Vous disposez des Sérums de Stabilisation. Il y aura sûrement beaucoup d'autres oeufs, et parmi eux des femelles.

— C'est le dernier oeuf, dit Misk.

—

Pourquoi ça?

— La Mère a connu l'Écllosion et a fait son Vol Nuptial longtemps avant la découverte des sérums. Nous avons réussi à retarder considérablement son vieillissement mais, ère après ère, il est devenu apparent que nos efforts étaient de moins en moins couronnés de succès, et maintenant, il n'y a plus d'oeufs.

—
Je ne comprends pas.

—
La Mère est mourante.

Je restai silencieux, et il n'y avait plus, dans le laboratoire aux panneaux métalliques, d'autre bruit que les faibles craquements de la torche.

—
Oui, reprit Misk, c'est la fin du Nid.

Je secouai la tête.

—
Ce n'est pas mon affaire, dis-je.

—
C'est vrai, convint Misk.

Nous étions face à face.

— Eh bien, repris-je, n'allez-vous pas me menacer?

—
Non, fit-il.

— N'allez-vous pas pourchasser mon père et ma Libre Compagne pour les tuer si je refuse de vous servir?

—
Non, non, répéta-t-il.

—
Pourquoi pas ? N'êtes-vous pas Prêtre-Roi ?

— Justement parce que je suis Prêtre-Roi.

J'étais frappé de stupeur.

— Tous les Prêtres-Rois ne sont pas comme Sarm, ajouta Misk.

Il baissa le regard sur moi.

— Venez donc, il est tard et vous êtes fatigué. Remontons dans la chambre.

Misk grimpa le premier et je le suivis, sans lâcher ma torche bleue.

LA SALLE DE SURVEILLANCE

Bien que la mousse de ma case fût molle, j'eus bien du mal à m'endormir cette nuit-là, parce que je ne parvenais pas à me libérer l'esprit du tourbillon de pensées qu'avaient déclenché les révélations de Misk, le Prêtre-Roi. Je ne pouvais pas oublier la silhouette ailée sur la table de pierre. Je ne pouvais pas oublier le projet de Misk, la menace qui planait sur le Nid. Dans mon sommeil entrecoupé et fiévreux, il me semblait sentir se mouvoir au-dessus de moi les mâchoires de Sarm, entendre les rugissements des larls, et voir Parp, avec ses pupilles enflammées, qui tendait vers moi des instruments et un filet doré; puis je me retrouvais enchaîné au pied de la couche de Vika et je l'entendais rire. Je poussai de tels cris que je m'assis brusquement sur ma litière, encore effrayé.

— Vous êtes éveillé, dit une voix dans un appareil.

Je me frottai les yeux et, à travers la paroi transparente de ma case, je vis un Prêtre-Roi. Je fis glisser ma porte et passai dans la chambre.

— Mes salutations, Noble Sarm, dis-je.

— Salutations, Matok, répondit-il.

— Où est Misk? m'enquis-je.

— Il a des devoirs à remplir ailleurs.

— Que faites-vous ici?

— C'est bientôt la Fête de Tola, expliqua Sarm, et c'est un temps de plaisir et d'hospitalité dans le Nid des Prêtres-Rois, un temps durant lequel les Prêtres-Rois sont bien disposés à

l'égard de toutes les créatures vivantes, quelle que soit leur condition.

— Je suis bien heureux de l'entendre, répondis-je. Quels sont ces devoirs qui retiennent Misk loin de sa chambre ?

— En l'honneur de la Fête de Tola, il a en ce moment le plaisir de conserver Gur.

—

J'ignore de quoi il s'agit, fis-je.

Sarm jeta un regard autour de lui.

—

Misk a un bien beau compartiment ici, dit-il en examinant les murs apparemment nus, du bout de ses antennes, admirant les tableaux d'odeurs qui y étaient disposés.

— Que désirez-vous ? demandai-je.

—
Je désire être votre ami, répondit Sarm.

Je ne bougeai pas, mais j'avais été surpris d'entendre sortir du micro de Sarm le mot goréen « ami ». Je savais que la langue des Prêtres-Rois n'avait pas d'équivalent pour cette expression. J'avais tenté en vain de la découvrir à l'aide du traducteur et des bobines-lexiques que Misk avait mis à ma disposition. Entendre l'expression de Sarm signifiait qu'il avait spécialement ajouté cette idée sur son ruban du tradémetteur en la liant à une odeur prise au hasard, exactement comme on inventerait un nom pour un nouvel objet ou un nouveau concept. Je me demandai si Sarm s'était inculqué la notion d'amitié telle que nous la comprenons, ou s'il avait seulement songé que cela me ferait bonne impression. Il se pouvait qu'il eût interrogé à ce sujet des Muls spécialistes de la traduction. En tout cas, cela prouvait qu'il s'était donné du mal et que, par conséquent, l'emploi du mot « ami » avait de l'importance pour lui. Je ne laissai toutefois pas paraître ma surprise et me comportai comme si j'ignorais que ce fût une addition récente à son vocabulaire goréen.

— J'en suis honoré, me contentai-je de dire.

Sarm examinait ma case.

— Vous apparteniez à la Caste des Guerriers, dit-il. Peut-être aimeriez-vous que l'on vous donne une Mul femelle?

— Non, lui répondis-je.

—
Plus d'une si vous préférez.

—
Sarm est très généreux, mais je décline son aimable proposition.

—
Alors voudriez-vous quelques métaux rares et des pierreries ?

—
Non, refusai-je encore une fois.

—
Ou encore devenir le Surveillant d'un Entrepôt ou d'une Champignonnière ?

—Non.

— Eh bien, qu'est-ce qui vous ferait plaisir?

— Ma liberté, la restauration de la Cité de Ko-ro-ba, la sécurité pour son peuple... revoir mon père, mes amis, ma Libre Compagne.

— Cela pourrait s'arranger, je pense, dit Sarm.

— Et que dois-je faire en échange?

— Dites-moi pourquoi on vous a introduit dans le Nid, répondit-il, et ses antennes s'abaissèrent soudain vers moi, en coup de fouet.

Devenues rigides, elles pointaient comme des armes.

- Je n'en ai pas la moindre idée, déclarai-je.

Les antennes frémirent de colère un instant, et les lames cornées de ses membres antérieurs apparurent et disparurent aussitôt. Puis les pinces des extrémités se rejoignirent légèrement, comme pour une méditation.

— Je vois, fit l'appareil de traduction de Sarm.

— Puis-je vous offrir un peu de champignons? m'enquis-je.

— Misk a eu tout le temps de vous parler, reprit-il. Que vous a-t-il dit?

— Il y a la Confiance du Nid entre nous, fis-je.

— La Confiance du Nid avec un humain?

— Oui.

— Une idée intéressante, releva-t-il.

— Voudrez-vous m'excuser si je me lave? demandai-je.

— Bien sûr, faites donc.

Je restai longtemps sous la douche et, quand j'en sortis, et que j'eus enfilé ma tunique, il me fallut un certain temps pour me préparer un potage de champignons de Mul juste comme je l'apprécie. Et quand j'eus enfin réussi à

l'assaisonner comme il fallait, je pris aussi le temps de le déguster, si j'ose dire.

Si ma tactique visait à produire un certain effet sur Sarm, je dois avouer qu'elle n'eut aucun succès en ce sens car, durant tout ce temps, il resta immobile dans la chambre, figé dans l'attitude hiératique et exaspérante des Prêtres-Rois, à peine troublée par quelques mouvements d'antennes.

Je sortis enfin de ma case.

— Je désire être votre ami, répéta Sarm.

Je restai muet.

— Peut-être vous plairait-il de visiter le Nid? m'offrit-il.

—

Oui, cela me ferait plaisir, acceptai-je.

—

Très bien, dit Sarm.

Je ne demandai pas à voir la Mère parce que je savais que c'était interdit aux humains, mais je découvris en Sarm un guide attentionné et aimable, qui répondait rapidement à

mes questions et m'indiquait les points intéressants. Une partie du trajet s'accomplit sur un disque transporteur, et il me montra comment le faire fonctionner. Le disque glisse sur une couche de gaz volatile et il est en outre allégé, construit en partie d'un métal résistant à la gravité, dont je reparlerai plus tard. On en contrôle la vitesse par deux pédales d'accélération au même niveau que la surface du disque proprement dit ; la direction en est assurée par les inclinaisons et les mouvements du corps de l'utilisateur qui transmet ainsi sa force au disque. Les principes mis en jeu ne sont pas plus compliqués que pour des objets aussi simples que les patins à roulettes ou le skateboard, qui fut en un temps le sport favori des enfants sur la Terre. On arrête l'engin en lâchant les bandes-pédales ; le freinage est doux et progressif. À la partie avant du disque se trouve une cellule qui projette un rayon, et si l'espace disponible est un peu court pour l'arrêt, le freinage est proportionnellement plus brutal. Toutefois, cette cellule ne fonctionne pas lorsque l'on pèse sur les pédales. J'aurais cru que s'imposaient d'autres cellules pour éviter les collisions, ou qu'il aurait fallu des champs de force ou une couche de gaz élastique pour perfectionner le mécanisme, mais Sarm estimait que c'étaient là des améliorations superflues.

— Personne n'a jamais été blessé par un disque de transport, me dit-il, sauf, de temps à autre, un Mul.

À ma demande, Sarm me conduisit dans la Salle de Surveillance, d'où la surface de Gor peut apparaître aux yeux des Prêtres-Rois, par secteurs choisis.

Des flottes de petits vaisseaux - et non pas des satellites

-invisibles du sol et commandés à distance portent les objectifs et les récepteurs qui transmettent les renseignements dans les Sardar. Je suggérai à Sarm que des satellites seraient bien moins onéreux à maintenir en vol, mais il le nia. Je n'aurais pas avancé cette proposition plus tard mais, à l'époque, je ne comprenais pas encore comment les Prêtres-Rois utilisaient la gravité.

— Notre raison d'observer en atmosphère, m'expliqua-t-il, c'est qu'il est ainsi plus facile de percevoir clairement les signaux, en raison de la proximité de leur source. Pour obtenir une définition aussi précise par surveillance hors de l'atmosphère, les engins d'observation exigeraient des mécanismes beaucoup plus perfectionnés.

À bord des nefs de surveillance, les récepteurs étaient agencés de façon à analyser les ensembles de lumière, de son et d'odeur qui, recueillis en détail, puis reconcentrés, étaient alors retransmis aux

Sardar où l'étude et l'analyse étaient poussées plus loin. Ces ensembles, reconstitués alors dans des cubes, faisaient ensuite l'objet de l'examen des PrêtresRois. Il devait y avoir aussi, c'était inévitable, des moyens d'enregistrement sur bande des informations transmises par les vaisseaux.

— Nous nous servons d'un balayage de hasard, me dit encore Sarm, parce que, à la longue, sur des siècles, il se révèle plus efficace que d'observer un horaire régulier. Bien sûr, lorsque nous apprenons qu'il se passe quelque chose d'intéressant ou d'important pour nous, nous entrons les coordonnées de l'endroit et nous suivons les événements.

—

Avez-vous fait un enregistrement de la destruction de la Cité de Ko-ro-ba ? m'informai-je.

— Non, ce n'était ni assez intéressant ni assez important pour nous.

Je crispai les poings et remarquai que les antennes de Sarm s'enroulaient un peu.

—

J'ai vu une fois un homme périr de la Mort par le Feu, dis-je. Ce mécanisme est-il également dans cette salle?

— Oui, répondit Sarm en désignant un placard métallique garni de cadrans et de boutons. Les projecteurs de Mort par le Feu sont installés à bord des nefs de surveillance, mais c'est dans la salle où nous sommes que sont calculées les coordonnées et qu'est lancé l'ordre d'exécution.

Naturellement, le système est synchronisé avec les rayons de balayage d'observation et peut être déclenché à partir de tous les panneaux de commande des cubes d'examen.

— Naturellement, fis-je.

J'examinai la pièce autour de moi. Elle était très longue et bâtie sur quatre niveaux, qui ressemblaient à de grandes marches. Sur chacun de ces niveaux, à quelques pas d'intervalle, se situaient les cubes d'observation, aux parois semblables à du verre, d'environ cinq mètres de côté. Sarm me dit qu'il y avait quatre cents de ces cubes dans la salle, et devant chacun d'eux se tenait un Prêtre-Roi, immobile, en surveillance. Je parcourus un des niveaux en regardant les cubes. La plupart ne montraient que des paysages de Gor; je vis bien une ville, mais je ne saurais dire laquelle.

— Celui-ci pourrait vous intéresser, me dit Sarm en m'en désignant un.

Je l'examinai.

L'objectif fonctionnait sous un angle insolite. Il était apparemment parallèle à la scène plutôt que haut placé. C'était une route bordée d'arbres, qui semblait s'approcher peu à peu, puis disparaître derrière le cube.

— Vous voyez en ce moment par les yeux d'un Implanté, me précisa Sarm.

J'en eus le souffle coupé.

Ses antennes s'enroulèrent.

— Oui, reprit-il, on lui a remplacé les yeux par des objectifs et on lui a installé dans le cerveau une résille métallique et un émetteur. Pour le moment, il est inconscient car la résille est sous tension. Plus tard, nous lui accorderons un repos, alors il verra, entendra et pensera de nouveau pour son propre compte.

Je songeai à Parp.

Je reportai les yeux sur le cube.

Je me demandais qui était cet homme, ce qu'il avait été, cet Implanté anonyme qui parcourait quelque route solitaire sur Gor, simple instrument aux mains des Prêtres-Rois.

— Voyons, dis-je d'un ton amer, avec les connaissances et la puissance des Prêtres-Rois vous devriez pouvoir construire une mécanique, un robot, qui ressemblerait à un homme et se chargerait de cette besogne à votre profit.

— Évidemment. Mais pour faire un remplaçant satisfaisant à

un Implanté, il faudrait qu'une telle machine soit d'une extrême complexité - songez aux moyens d'autoréparation des tissus endommagés, par exemple -, et ainsi, en fin de compte, il devrait ressembler à un organisme humanoïde. En conséquence, étant donné l'abondance d'êtres humains déjà constitués, un tel engin ne représenterait qu'un gaspillage irresponsable de nos ressources.

Je reportai les yeux sur le cube d'observation et me posai de nouveau des questions sur cet homme solitaire par les yeux duquel je voyais. Moi, même dans le Nid des Prêtres-Rois, j'étais plus libre que lui qui arpentait une chaussée sous le soleil éclatant, quelque part de l'autre côté de la palissade, loin des montagnes des Prêtres-Rois, et pourtant toujours dans l'ombre des Sardar.

— A-t-il la faculté de vous désobéir? demandai-je.

— Il y en a parfois qui luttent contre la résille ou s'efforcent de reprendre leur conscience personnelle.

— Est-ce qu'un homme aurait une force de résistance suffisante pour se débarrasser de la contrainte de la résille ?

— J'en doute, à moins d'un défaut de nos instruments.

— Si cela se produisait, que feriez-vous ?

— Il est assez simple de surcharger la capacité de tension de la résille.

— Ainsi, vous tueriez l'homme?

— Ce n'est jamais qu'un humain.

— Est-ce ce qui est arrivé une fois, sur la route de Ko-roba, à

un homme d'Ar qui m'a parlé au nom des Prêtres-Rois ?

— Évidemment, fit Sarm.

— Sa résille avait un défaut?

--Je l'imagine.

— Vous êtes un assassin ! déclarai-je.

— Non. Je suis un Prêtre-Roi.

Nous longeâmes le niveau suivant, jetant au passage un coup d'oeil sur les cubes.

Soudain, l'un d'eux se bloqua sur une scène et le paysage ne se déroula plus comme un panorama à trois dimensions. Ou plutôt le grossissement intervint et l'air s'emplit soudain d'odeurs plus intenses.

Dans un champ verdoyant, je ne savais pas où au juste, un homme portant les vêtements de la Caste des Constructeurs sortit de ce qui semblait être une caverne souterraine. Il jeta autour de lui un coup d'oeil furtif, comme s'il eût craint qu'on le voie. Puis, convaincu d'être seul, il retourna dans le souterrain et en ressortit porteur d'un objet qui ressemblait à un tuyau. D'une extrémité de ce tube sortait une sorte de mèche de lampe.

L'homme de la Caste des Constructeurs s'assit alors sur le sol, les jambes croisées, et tira de la sacoche accrochée à

sa ceinture un petit allumeur goréen, de forme cylindrique, du modèle utilisé pour allumer les réchauds à aliments. Il en dévissa le capuchon, et je vis la lueur rouge apparaître au bout, dès qu'il fut exposé à l'air. Il porta l'instrument à la mèche du tube creux, puis referma l'allumeur et le remit dans sa sacoche. La mèche brûlait lentement et la flamme se rapprochait du tuyau. Quand elle le toucha presque, l'homme se releva et, tenant le tube à deux mains, le braqua sur un roc voisin. Il y eut soudain un éclair, puis une détonation, et un projectile en sortit pour aller s'écraser contre la roche. La face de la pierre était noircie et entaillée. Un carreau d'arbalète aurait causé plus de dégâts.

—

Une arme interdite, fit observer Sarm.

Le Prêtre-Roi qui surveillait le cube effleura un bouton sur son tableau de commande.

—

Arrêtez ! m'écriai-je.

Sous mes yeux horrifiés, l'homme parut se volatiliser dans une brève lueur bleue. Il avait disparu. Un nouvel éclair-détruisit l'arme primitive. Et le paysage retrouva sa paix. Un petit oiseau curieux vint se poser sur le roc, puis sauta sur la terre noircie, en quête de nourriture.

— Vous avez tué cet homme ! reprochai-je.

—

Il se peut qu'il ait procédé des années durant à des expériences interdites, me dit Sarm. Nous avons eu de la chance de le découvrir. Il nous faut souvent attendre que d'autres se servent de ces inventions pour la guerre, et alors nous devons supprimer de nombreux hommes. En agissant immédiatement, c'est plus efficace et plus économique.

—

Vous l'avez quand même tué !

— Bien sûr. Il avait enfreint la loi des Prêtres-Rois.

— De quel droit lui imposez-vous votre loi?

—

Du droit que tout organisme supérieur a de gouverner des organismes inférieurs. Ce même droit que vous avez de massacrer les bosks et les tabuks et de vous nourrir de la chair du tarsk.

—

Mais ce ne sont pas des animaux doués de raison, objectai-je.

— Ils ont des sens, répliqua Sarm.

—

Nous les tuons rapidement, dis-je.

— Vous pourriez vous nourrir de champignons et autres légumes.

Je ne relevai pas.

— La vérité, c'est que l'homme est une espèce dangereuse et prédatrice, reprit Sarm.

— Quand même, les bêtes n'ont pas d'intelligence.

— Est-ce tellement important?

— Je ne sais pas. Mais que diriez-vous si je le prétendais?

— Alors, je vous répondrais que rien d'inférieur à un PrêtreRoi n'est vraiment intelligent. (Il me regardait de tout son haut.) Rappelez-vous que ce que vous êtes pour le bosc et le sleen, nous le sommes aussi pour vous.

Il fit une courte pause.

— Mais je vois que la Salle de Surveillance vous cause un malaise. N'oubliez pas que c'est sur votre demande que je vous y ai amené. Je ne souhaite pas vous voir malheureux. Et ne nourrissez pas de mauvais sentiments envers les Prêtres-Rois: je désire que vous soyez mon ami.

ENTRETIEN AVEC SARM

Les jours suivants, quand je pouvais échapper à

l'attention de Sarm, lorsque ses nombreux devoirs et responsabilités l'appelaient ailleurs, je visitais tout seul le Nid, sur un disque de transport qu'il m'avait fourni. J'étais à

la recherche de Misk, mais je n'en trouvais pas trace. Je savais seulement, selon l'expression de Sarm, qu'il avait le plaisir de conserver Gur.

Personne de ceux à qui j'en parlais - surtout des Muls ne voulait m'expliquer la signification de cette expression. Je crus comprendre que ces Muls, bien disposés envers moi, d'ailleurs, n'en savaient pas plus que moi, bien que certains d'entre eux fussent nés dans le Nid, dans les cases de reproduction situées dans des vivariums spéciaux. Je posai même la question à des Prêtres-Rois, et comme j'étais un Matok et non un Mul, ils m'accordèrent leur attention, mais se refusèrent à me donner le renseignement demandé. « Cela concerne la Fête de Tola, me disaient-ils, et cela n'intéresse en rien les humains. »

Parfois Mul-Al-Ka et Mul-Ba-Ta m'accompagnaient dans

mes excursions. La première fois que je les emmenai, je me fis remettre une baguette à marquer, comme celles qu'utilisaient les employés des entrepôts et magasins, et j'inscrivis les lettres qui les désignaient sur l'épaule gauche de leurs tuniques. Maintenant je pouvais les distinguer l'un de l'autre. Les caractères étaient bien visibles pour des humains mais passeraient sans doute inaperçus aux yeux des Prêtres-Rois, tout comme un être humain n'entend pas certains petits bruits quand il a l'esprit occupé à autre chose. Un après-midi - à en juger par les heures de repas, car les ampoules à énergie maintiennent dans le Nid un niveau lumineux constant -, Mul-Al-Ka et Mul-Ba-Ta étaient avec moi sur le disque qui filait au long d'un tunnel.

— C'est bien agréable de se promener ainsi, dit Mul-Al-Ka.

— Oui, bien agréable, convint Mul-Ba-Ta.

— Vous avez la même façon de parler, relevai-je.

— Nous nous ressemblons beaucoup, me fit observer Mul-AlKa.

— Êtes-vous les Muls de Kusk, le biologiste? demandai-je.

—

Non, répliqua Al-Ka. Kusk a fait cadeau de nous à Sarm. Je me raidis sur le disque qui manqua de peu heurter la paroi du tunnel.

Un Mul surpris se plaqua contre la face rocheuse. En me retournant, je le vis qui brandissait le poing en hurlant de fureur. Je souris. Je me dis qu'il n'avait pas grandi dans le Nid.

—
Alors, vous m'espionnez pour le compte de Sarm? reprisje à l'adresse des deux Muls.

— Oui, fit Al-Ka.

— C'est notre devoir, renchérit Ba-Ta.

— Toutefois, si vous souhaitez faire quelque chose et que Sarm ne le sache pas, vous n'avez qu'à nous le dire, et nous détournerons les yeux, déclara Al-Ka.

— Cela me paraît bien aimable, dis-je.

— Bien, fit Al-Ka.

— Est-ce humain d'être aimable ? s'enquit Ba-Ta.

— Quelquefois.

— Bien, répéta Al-Ka.

— Oui, nous désirons être humains, fit Ba-Ta.

— Peut-être voudrez-vous bien un jour nous montrer comment devenir humains ? demanda Al-Ka.

Le disque filait. Nous restâmes silencieux un moment.

— Je ne suis pas certain de le savoir moi-même, dis-je.

— Ce doit être très difficile, dit Al-Ka.

— Oui, c'est très difficile, convins-je.

—

Est-ce qu'un Prêtre-Roi doit aussi apprendre à devenir Prêtre-Roi ? demanda Ba-Ta.

—

Oui, répondis-je.

— Ce doit être encore plus difficile, fit Al-Ka.

—

Probablement, mais je n'en sais rien.

Je fis élégamment évoluer le disque pour éviter un organisme semblable à un crabe recouvert de plaques. Puis je changeai de nouveau de direction pour ne pas couper en deux un Prêtre-Roi qui leva ses antennes de curiosité à notre passage.

— Celui qui n'était pas un Prêtre-Roi, m'informa vivement AlKa, c'était un Matok ; il s'appelle Toos et se nourrit de spores rejetées.

—

Nous savons que ce genre de chose vous intéresse, intervint Ba-Ta.

— C'est vrai, et je vous remercie.

—

Il n'y a pas de quoi, répondit Al-Ka.

—

Certainement, fit Ba-Ta.

Notre course se poursuivit en silence pour un temps.

—

Mais vous nous enseignerez comment être des humains,

n'est-ce pas ? insista Mul-Al-Ka.

— Je ne suis pas tellement instruit, protestai-je.

— Mais sûrement plus que nous, dit Ba-Ta.

Je haussai les épaules. Notre engin continuait sa course dans le couloir. Je me demandais s'il était possible d'effectuer une certaine manoeuvre.

—

Attention ! criai-je, et, en me tournant, je fis exécuter un cercle complet au disque, brusquement, et il repartit dans la direction que nous suivions au préalable.

—

Merveilleux ! cria Al-Ka.

—

Vous êtes très adroit, apprécia Ba-Ta.

— Je n'ai jamais vu un Prêtre-Roi faire la même chose, dit Al-Ka, avec une sorte de respect dans la voix.

Je m'étais demandé s'il était possible de réussir un pareil tour avec le disque et j'étais satisfait d'y être parvenu. Sur le moment, je ne réfléchis pas que j'avais failli nous faire choir au sol à toute vitesse.

—
Aimeriez-vous essayer de conduire le disque ? leur demandai-je.

—
Oui ! s'enthousiasma Al-Ka.

— Oui, beaucoup, ajouta Ba-Ta.

— Mais d'abord, ne voulez-vous pas nous montrer comment devenir humains ? insista Mul-Al-Ka.

—
Mais que tu es bête ! le gronda Ba-Ta. Il est en train de commencer à nous montrer.

—
Je ne te comprends pas.

— Alors, ce n'est probablement pas toi qui as été synthétisé, fit observer Ba-Ta.

—
Possible. Mais je ne comprends quand même pas.

— Penses-tu, reprit Ba-Ta avec hauteur, penses-tu qu'un Prêtre-Roi aurait fait une chose aussi idiote avec un disque de transport?

— Sûrement pas, fit Al-Ka, le visage rayonnant.

— Tu vois, expliqua Ba-Ta, il nous enseigne à devenir des humains.

Je rougis.

— Enseignez-nous encore des choses, demanda Al-Ka.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas grand-chose, protestai-je.

— Si vous appreniez, vous nous le diriez ? s'enquit Mul-AlKa.

— Oui, faites cela, insista Ba-Ta.

— Entendu, acceptai-je.

— C'est aimable, fit Al-Ka.

— Oui, confirma l'autre.

— En attendant, reprit Mul-Al-Ka, qui regardait avec une fascination évidente les bandes

d'accélération du disque, concentrons-nous sur ce moyen de transport.

— Oui, déclara Ba-Ta, ce sera tout à fait suffisant pour l'instant... Tarl Cabot.

Je n'avais cependant pas d'objections à passer du temps avec Sarm, car il me révéla beaucoup plus de choses sur le Nid en bien moins de temps qu'il ne m'en aurait fallu sans lui. À ses côtés, j'avais accès à de nombreux domaines qui auraient été normalement interdits à un humain.

Un de ces secrets, c'était la source d'énergie, la vaste centrale qui produisait le courant pour les nombreuses usines et machines.

— On appelle parfois ce lieu la Pierre du Foyer de tout Gor, me dit Sarm alors que nous suivions la longue spirale métallique accrochée au flanc d'un vaste dôme bleu et transparent.

À l'intérieur se trouvait un hémisphère cristallin, luisant, brûlant d'une lumière bleue, de dimensions énormes.

— La comparaison est bien sûr erronée, continua Sarm, car il n'y a pas de vraie Pierre du Foyer dans le Nid des PrêtresRois, cette Pierre du Foyer n'étant qu'une invention barbare commune aux villes et aux demeures des humains de Gor. J'étais plutôt contrarié de voir l'orgueilleux Sarm dénigrer ainsi les Pierres du Foyer, si respectées dans les villes de Gor qu'un homme risque la mort s'il ne se met pas debout pour parler de celle de sa Cité.

— Vous avez du mal à comprendre l'amour d'un homme pour sa Pierre du Foyer, fis-je observer.

— Simple bizarrerie d'une civilisation, répondit Sarm, que je comprends parfaitement, mais que je trouve un peu ridicule.

—

Et vous n'avez rien de comparable dans le Nid?

— Certainement pas.

Je remarquai le léger frémissement, presque spasmodique, du bout de ses membres antérieurs, mais les lames cornées ne firent pas leur apparition.

— Naturellement, vous avez la Mère, dis-je d'un ton innocent.

Sarm s'immobilisa sur l'étroite passerelle de fer qui faisait le tour du dôme, se redressa et me fit face. D'un effleurement de patte, il aurait pu me précipiter à la mort, à

plusieurs centaines de pieds plus bas. Un instant les antennes se couchèrent sur sa tête et, cette fois, les lames se montrèrent. Puis les antennes se redressèrent et les saillies dangereuses s'effacèrent.

—

C'est fort différent, dit-il. Oui, c'est autre chose. Il me considéra un moment, puis pivota et repartit; je le suivis.

On arriva enfin au sommet du grand dôme bleu et je pus contempler l'hémisphère réticulé luisant au-dessous de moi, très loin au-dessous.

Autour de la source lumineuse, dans un grand cercle de pierre, je distinguai des tableaux d'instruments étagés, innombrables, parmi lesquels se mouvaient légèrement des Prêtres-Rois, qui observaient régulièrement les aiguilles de cadrans d'odeurs, réglant ici et là un instrument, du bout de leurs appendices sensibles.

Je pensai que je me trouvais devant un réacteur d'une espèce particulière.

Tout en regardant les activités au-dessous de moi, j'avais çai

—

Voilà donc la source d'énergie des Prêtres-Rois.

— Non, répondit-il.

Je levai les yeux vers lui.

Il déplaça ses deux membres antérieurs en un mouvement curieusement parallèle, se touchant lui-même de chacune des pattes en trois endroits sur le thorax, puis en un autre derrière les yeux.

—

Voici la vraie source de notre énergie, déclara-t-il. Je me rendis alors compte qu'il avait désigné sur son corps les mêmes points par lesquels entraient les câbles dans l'organisme du jeune Prêtre-Roi inerte sur la table de pierre dans le caveau secret sous la chambre de Misk. Sarm venait de me désigner ses huit cerveaux.

—

Oui, dis-je, vous avez raison.

— Vous êtes donc informé des modifications du réseau ganglionnaire? me demanda-t-il, un peu surpris.

— Oui, Misk m'a expliqué cela.

—

C'est bien. Je tiens à ce que vous appreniez le plus possible de ce qui concerne les Prêtres-Rois.

—

Vous m'avez beaucoup enseigné durant les jours écoulés et je vous en suis reconnaissant.

Sarm souleva ses antennes et les utilisa pour désigner du geste cette sorte d'usine complexe, belle à sa manière, et formidable.

— Et pourtant, il y en a qui voudraient anéantir tout cela. Je me demandais si en fonçant sur lui je n'aurais pas pu le faire basculer de la passerelle à la mort, loin au-dessous.

— Je sais pourquoi on vous a fait venir dans le Nid, reprit-il.

—

Alors, vous êtes plus avancé que moi.

— On vous a amené pour me tuer, dit-il, le regard tourné

vers le vide.

Je sursautai.

— Il y en a qui n'aiment pas le Nid, poursuivit-il, et qui souhaitent sa disparition.

Je restai silencieux.

— Le Nid est éternel. Il ne peut pas mourir. Je m'y opposerai, affirma-t-il.

— Je ne vous comprends pas.

—

Vous me comprenez très bien, Tarl Cabot. N'essayez pas de me mentir.

Il se retourna vers moi et ses antennes pointèrent dans ma direction, leurs minces cils dorés oscillant faiblement.

— Vous ne tiendriez pas à voir toute cette beauté et cette puissance disparaître du monde qui nous est commun, n'est-ce pas ? me demanda-t-il. Je promenai les yeux sur l'ensemble extraordinaire, incroyable même, étalé au-dessous de nous.

— Je ne sais pas. Mais je suppose que si j'étais Prêtre-Roi, je ne voudrais pas que cela disparaisse.

— Précisément. Et cependant, il en est un d'entre nous, et c'est difficile à croire, lui-même étant Prêtre-Roi, qui serait capable de trahir sa propre espèce, qui serait prêt à voir s'évanouir toute cette grandeur.

— Savez-vous qui c'est?

— Évidemment. Nous deux - vous et moi -, nous connaissons son nom. C'est Misk.

—

Je ne suis pas au courant de ces affaires.

— Je vois. (Il réfléchit un moment:) Misk est persuadé qu'il vous a fait venir dans le Nid à ses propres fins et je lui laisse cette illusion. Je lui ai également permis de supposer que je soupçonnais son

complot - non pas que j'en étais informé et c'est pourquoi je vous avais placé dans la chambre de Vika de Treve. C'est là qu'il s'est révélé coupable sans le moindre doute possible en se précipitant pour vous protéger.

—

Et s'il n'était pas entré dans la chambre ?

— La fille Vika ne m'a jamais encore fait faux bond, répliqua Sarm.

Je crispai les poings sur la rambarde. Ma gorge se serra d'amertume et la vieille haine que j'entretenais envers la fille de Treve se ralluma en moi.

—

À quoi vous aurais-je servi, une fois enchaîné à son anneau d'esclave? demandai-je.

— Au bout d'un certain temps, peut-être après un an, dit Sarm, quand vous auriez été prêt, je vous aurais libéré sous condition d'exécuter mes ordres.

— Et quels auraient-ils été ?

— De mettre Misk à mort.

— Pourquoi ne le supprimez-vous pas vous-même ?

— Ce serait un meurtre. Malgré ses fautes et sa trahison, il reste un Prêtre-Roi.

; Il y a la Confiance du Nid entre Misk et moi.

; - Il ne peut pas y avoir de Confiance du Nid entre PrêtreRoi et un être humain.

; Je vois, dis-je en regardant Sarm. Et si j'avais accepté de me mettre à vos ordres, quelle aurait été ma récompense

?

— Vika de Treve. Je l'aurais mise à vos pieds, nue et chargée de chaînes.

— Pas très agréable pour Vika de Treve, fis-je observer.

— Ce n'est jamais qu'une femelle de Mul.

Je songeai à Vika et à la haine que j'éprouvais envers elle.

— Désirez-vous encore que je tue Misk? m'enquis-je.

— Oui, répondit Sarm sans hésiter. C'est dans ce but que je vous ai fait amener dans le Nid.

— Eh bien, remettez-moi mon épée et conduisez-moi jusqu'à

lui.

— Bien, acquiesça Sarm.

Nous commençâmes à redescendre le long de la spirale

qui entourait le générateur d'énergie des Prêtres-Rois. 19

MEURS, TARL CABOT !

Allons ! Une fois encore j'aurais le glaive en main et je pourrais enfin retrouver Misk, car je craignais pour sa vie. En dehors de quoi, je n'avais aucun plan.

Sarm n'avait pas agi aussi promptement que je l'avais espéré et m'avais simplement reconduit du Centre d'Énergie à ma case dans le compartiment de Misk.

Je passai une mauvaise nuit sur mon matelas de mousse. Pourquoi n'avions-nous pas entamé immédiatement la besogne prévue ?

Au matin après l'heure du premier repas, Sarm entra chez Misk, où je l'attendais. À ma grande surprise, il portait sur la tête une couronne de feuilles vertes aromatiques - la première verdure que j'aie vue dans le Nid, jusqu'ici - et, en outre, pendu au cou, comme le tradémetteur, un collier, peut-être un symbole, peut-être un simple ornement, de petits morceaux de métal, les uns minces et bombés comme des cuillers pointues, les autres étroits, en forme de lames de couteau. Tout son corps était enduit de parfums inhabituels, pénétrants.

— C'est la Fête de Tola... la Fête du Vol Nuptial, me dit-il. Il convient que votre tâche s'accomplisse aujourd'hui.

Je le regardai fixement.

—

Êtes-vous prêt? fit-il.

—

Oui.

—

Bon.

Il s'approcha d'un des placards de Misk et pressa à

plusieurs reprises, courtes et longues, en une séquence composée d'avance, un unique bouton. Le placard s'ouvrit. Il semblait que Sarm eût une bonne connaissance du logement de Misk. Je me demandai si les appartements de tous les Prêtres-Rois se ressemblaient et si Sarm était informé du caveau dissimulé sous ma case. Du haut placard, il tira mon ceinturon, mon fourreau et la lame courte

et tranchante d'acier de Gor que j'avais abandonnée à la demande de Misk. Cela me fit du bien de me sentir de nouveau une arme

en main.

Je mesurai la distance qui me séparait de Sarm.

Pouvais-je l'atteindre et le tuer avant qu'il ait mis en position de combat ses mandibules et les redoutables lames de ses avant-bras ? À quel endroit fallait-il frapper un PrêtreRoi ?

À mon grand étonnement, Sarm se mit à tirailler la porte du placard où il avait pris mon épée. Il la tordit vers l'extérieur et vers le bas puis, avec un des bouts de métal suspendus à son collier, il pesa sur le bord extérieur du battant et le recourba un peu vers le dehors, après quoi il s'attaqua de la même façon au bord intérieur.

— Qu'est-ce que vous faites ? demandai-je.

—

Je fais en sorte que personne ne puisse plus cacher votre glaive dans cette armoire. (Il ajouta, comme une arrière-pensée:) Je suis votre ami.

—

J'ai vraiment bien de la chance de posséder un tel ami, déclarai-je.

Il était parfaitement évident qu'il abîmait la porte pour donner à croire qu'on l'avait forcée.

— Pourquoi portez-vous tous ces ornements? m'enquis-je.

; C'est la Fête de Tola... la Fête du Vol Nuptial.

; Où avez-vous trouvé ces feuilles vertes ?

—

Nous les cultivons dans des chambres spéciales, sous des lampes. Tous les Prêtres-Rois les portent le jour de Tola en l'honneur du Vol Nuptial, qui s'exécute au-dessus du sol, sous le soleil, et là, en surface, il y a beaucoup de choses vertes.

— Je comprends.

L'avant-patte de Sarm effleura les bouts de métal pendus à son cou.

—

Ceci a également une signification.

— Une valeur d'ornement à l'occasion de la Fête de Tola?

suggèrai-je.

; C'est autre chose. Regardez de plus près.

Je m'approchai pour examiner les fragments de métal. Ils m'évoquaient des cuillers sans manche, ou des vrilles, ou des couteaux, selon leur forme.

— Ce sont des outils, conclus-je.

—

Il y a longtemps, me conta-t-il, dans des Nids bien plus anciens que celui-ci, en des temps dont vous ne sauriez vous faire une idée, c'est à l'aide de ces petits objets que ma race a entamé le voyage qui devait mener, à la longue, aux Prêtres-Rois.

— Mais alors, les modifications du réseau ganglionnaire ?

— Ces choses sont peut-être encore plus anciennes que les modifications. Il est possible que sans elles et les changements qu'elles ont apportés à une ancienne forme de vie, il n'ait pas pu y avoir de telles modifications, car celles-ci n'auraient eu à l'époque que peu d'utilité pratique et, par conséquent, même si elles étaient intervenues, il aurait pu se faire qu'elles ne soient pas perpétuées.

Avec un rien de malice, j'avançai :

— Alors il semblerait qu'au moins sous un angle, contrairement à ce que vous m'avez suggéré hier, ce soient ces petits bouts de métal - et non les modifications du réseau ganglionnaire - qui constituent la source véridique et unique du pouvoir des Prêtres-Rois.

Ses antennes vibrèrent de colère.

— Il a d'abord fallu que nous ramassions le métal, pour en façonner ensuite ces outils, fit Sarm, irrité.

—

Il se peut quand même qu'ils aient fait leur apparition avant les modifications du réseau, vous l'avez reconnu vous même, lui rappelai-je.

—

La question reste obscure.

—

Oui, je l'imagine.

Ses lames cornées saillirent à la vue, puis se rétractèrent aussitôt.

—

Très bien. La véritable source de la puissance des Prêtres-Rois se trouve dans les microparticules de l'univers, me déclara-t-il.

—

Très bien, en effet, acquiesçai-je.

J'avais plaisir à constater que Sarm ne parvenait à se dominer qu'au prix de grands efforts. Tout son corps tremblait de rage. Il pressait les unes contre les autres les pinces de ses avant-membres pour empêcher le jaillissement spontané des dangereuses lames.

— Au fait, fis-je, comment doit-on s'y prendre pour tuer un Prêtre-Roi?

En lui posant la question, je me surpris à mesurer encore une fois la distance qui nous séparait.

Sarm se décontracta.

— Ce ne sera pas facile avec votre jouet d'enfant, fit-il, mais Misk sera dans l'incapacité de vous résister, aussi pourrez-vous prendre tout votre temps.

— Vous voulez dire que je pourrais tout simplement l'abattre comme un animal de boucherie ?

— Frappez les nodules cervicaux du thorax et de la tête, m'expliqua-t-il. Il ne vous faudra sans doute pas plus d'une cinquantaine de coups pour entamer l'enveloppe.

Le coeur me manqua.

À toutes fins pratiques, il me semblait maintenant que les Prêtres-Rois seraient invulnérables à ma lame, bien que j'eusse la possibilité de les blesser gravement par des coups de taille sur les poils sensoriels des membres, à l'articulation entre le thorax et l'abdomen, aux yeux et aux antennes si je parvenais à les atteindre.

Puis il me vint à l'esprit qu'il devait y avoir un centre vital que ne mentionnait pas Sarm, sans doute un organe ou plusieurs, qui pompaient probablement les fluides dans les corps des Prêtres-Rois, ou plus simplement, quelque chose qui correspondait à notre coeur. Bien sûr, il n'allait pas me le signaler, ni me dire où cela se trouvait. Plutôt que de me fournir ce renseignement, il préférerait me voir hacher le pauvre Misk comme une masse de champignons insensibles. Non seulement ne ferais-je pas une chose pareille, car j'avais de l'affection pour Misk, mais, en admettant que j'aie l'intention de le tuer, je ne m'y prendrais pas de cette manière parce que ce n'est pas celle d'un Guerrier digne de ce nom. Le coeur, ou l'organe analogue, devait se situer dans le thorax mais, dans ce cas, les orifices respiratoires auraient également dû s'y trouver, or je savais qu'ils étaient en réalité

dans l'abdomen. Je regrettais de n'avoir pas le temps d'examiner certains tableaux d'odeurs de Misk mais, de toute façon, je n'aurais pas découvert ce que je voulais, et mon tradémetteur ne pouvait déchiffrer que les étiquettes, pas les tableaux. Il serait simple, quand je m'approcherais de Misk, l'épée à la main, de lui demander le renseignement. Peut-être y consentirait-il. Cette idée me fit sourire.

—

M'accompagnez-vous pour le massacre de Misk?

demandai-je au Prêtre-Roi.

—

Non. C'est Tola et je dois donner Gur à la Mère.

—

Ce qui signifie ?

— Cela ne concerne nullement les humains.

—

Comme vous voudrez.

— Vous rencontrerez à l'extérieur les deux Muls, Al-Ka et BaTa, qui vous conduiront sur un disque de transport jusqu'à

Misk et vous indiqueront ensuite comment vous débarrasser rasser de son corps.

— Puis-je compter sur eux ?

—

Bien sûr. Ils sont loyaux envers moi.

— Et la fille? ajoutai-je.

—

Vika de Treve ?

— Évidemment!

Ses antennes s'enroulèrent.

— Al-Ka et Ba-Ta vous diront où la trouver.

—

Est-il bien nécessaire qu'ils m'accompagnent?

— Oui, pour s'assurer que vous faites bien votre travail.

—

Mais cela fera trop de personnes dans le secret, suggérais-je.

—
Non. Je leur ai donné l'ordre de se présenter aux chambres de dissection dès que vous aurez terminé.

Je me tus un temps, me contentant de regarder le Prêtre Roi qui me dominait de toute sa taille.

Il m'ôta les mots de la bouche:

— Il se pourrait que Kusk soit mécontent pendant quelque temps, mais nous n'y pouvons rien, et il peut toujours en fabriquer d'autres s'il en a envie.

—
Je vois.

—
De plus, il me les a donnés et j'ai le droit d'en faire ce que je veux.

— Je comprends.

—
Ne vous tourmentez pas au sujet de Kusk.

— Parfait, j'essaierai de ne pas y penser.

Sarm recula sur ses longues pattes articulées, dégageait l'entrée. Il dressa son long corps presque à la verticale.

— Je vous souhaite bonne chance en cette aventure, dit-il. En accomplissant cette oeuvre, vous rendrez un grand service au Nid et aux Prêtres-Rois et, en conséquence, vous connaîtrez la gloire, et votre vie sera entourée d'honneurs et de richesses, au premier rang desquelles l'esclave Vika de Treve.

— Sarm est fort généreux, dis-je.

— Sarm est votre ami, me répondit le tradémetteur.

En pivotant pour sortir de la chambre, je remarquai que les pinces de la patte droite de Sarm coupaient le contact de son propre appareil.

Puis il leva l'avant-bras en une sorte de salut bienveillant, accompagné d'un vœu de bonne chance.

Je levai à mon tour le bras droit, pour lui rendre ironiquement son salut.

Mes narines, à présent bien entraînées par mes exercices avec le tradémetteur que Misk m'avait laissé utiliser, perçurent une brève et unique odeur. Le message était des plus implés et, naturellement, il n'était pas passé

par l'instrument de Sarm.

C'était :

— Meurs, Tarl Cabot !

Je souris intérieurement et m'éloignai.

COLLIER 708

Je rencontrai Mul-Al-Ka et Mul-Ba-Ta à l'extérieur.

Bien qu'ils fussent sur un disque, ce qui normalement les aurait réjouis, cette fois, et à juste titre, je le reconnais, ni l'un ni l'autre n'avaient l'air très satisfait.

— Nous avons ordre de vous conduire près du Prêtre-Roi Misk, que vous devez tuer, me dit Al-Ka.

—

Et nous avons aussi ordre de vous aider à le faire disparaître dans un endroit qui nous a été indiqué, ajouta Ba-Ta.

— Nous avons encore ordre, reprit Al-Ka, de vous exprimer nos encouragements dans cette terrible entreprise et de vous rappeler que les honneurs et les richesses vous attendent quand vous l'aurez menée à bien.

—

La moindre desquelles, nous a-t-il été dit de vous signaler, souligna Ba-Ta, n'est certes pas la jouissance du corps de la femelle Mul, Vika de Treve.

Je souris et embarquai.

Ils prirent tous les deux position devant moi, mais debout, me tournant le dos. Il aurait été facile de les jeter à

bas du disque. Al-Ka se plaça sur les bandes d'accélération et filai dans le tunnel. Le disque ne faisait aucun bruit sur son coussin de gaz. L'air nous soufflait au visage et les portes défilaient, brouillées par la vitesse.

—

Il me semble que vous vous êtes bien acquittés de vos ordres, dis-je en leur frappant sur l'épaule. Maintenant, vous allez me dire ce que vous souhaitez réellement.

—

Je voudrais le pouvoir, Tarl Cabot, dit Al-Ka.

—

Mais ce ne serait certainement pas approprié, fit observer Ba-Ta.

—

Ah? fis-je. On avança encore un moment.

— Vous remarquerez, reprit Al-Ka, que nous nous tenons de telle façon que vous pourriez nous précipiter à bas du disque sans que nous puissions vous en empêcher.

— Oui, je m'en suis aperçu, dis-je.

— Augmente la vitesse du disque, fit Ba-Ta, pour que son geste soit plus efficace.

— Je n'ai pas envie de vous pousser, déclarai-je.

— Ah? s'étonna Al-Ka.

—

Cela nous paraissait une bonne idée, fit Ba-Ta.

—

Peut-être, mais pourquoi désireriez-vous que je vous chasse du disque ?

Ba-Ta tourna la tête vers moi.

— Eh bien, voilà, Tarl Cabot, de cette façon, vous auriez un peu de temps pour courir vous cacher. On finirait par vous trouver, naturellement, mais vous auriez un peu plus longtemps à vivre.

—

Mais je suis censé recevoir honneurs et richesses, leur appelai-je.

Ils ne dirent plus mot, mais semblèrent plongés dans une tristesse que je jugeai touchante ; je ne pus me retenir de constater une fois de plus à quel point ils étaient semblables.

—

Écoutez, Tarl Cabot, reprit soudain Al-Ka. Nous désirons vous montrer quelque chose.

—

Oui, affirma Ba-Ta.

Al-Ka expédia soudain le disque dans un tunnel latéral et, avec une terrible accélération, franchit plusieurs portes, puis quitta les pédales de commande, laissant le disque ralentir et s'immobiliser devant une haute porte d'acier. J'admirais son habileté. Il maniait rudement bien le disque. J'aurais aimé faire la course avec lui.

— Que voulez-vous me montrer? demandai-je.

Ils ne dirent rien, mais quittèrent le disque et pressèrent bouton de la porte, qui s'ouvrit. Je les suivis à l'intérieur.

—

Nous avons ordre de ne pas vous parler, dit Al-Ka.

— Vous a-t-on demandé de me conduire ici ?

—

Non, dit Ba-Ta.

— Alors pourquoi m'y avoir amené ?

— Il nous a paru bon de le faire, dit Al-Ka.

- Oui, convint l'autre. C'est à propos des honneurs et des richesses des Prêtres-Rois.

La pièce dans laquelle nous étions paraissait à peu près nue et ne différait guère par les dimensions et la forme de la salle où avait commencé mon conditionnement. Toutefois, il n'y avait pas de vitre d'observation ni de disques muraux. En dehors de nous, il n'y avait qu'un lourd objet en forme de globe, loin au-dessus de nos têtes, soutenu par des bras articulés sortant du plafond. Au bas du globe se voyait une ouverture réglable, pour le moment d'un diamètre d'une quinzaine de centimètres. De nombreux câbles conducteurs partaient de la sphère, le long des supports, pour se perdre dans un panneau du plafond. Quant au globe proprement dit, il était hérissé de bosses, de contacteurs, de bobinages, de disques et de lumières.

J'avais une vague impression d'en avoir entendu parler quelque part, en un autre temps.

J'entendis un cri de femme dans une chambre voisine.

Je portai la main à mon glaive.

— Non, dit Al-Ka en posant la main sur mon poignet.

Maintenant, je connaissais le rôle de cette pièce pourquoi cet engin était là et à quoi il servait - mais pour quelle raison les deux Muls m'avaient-ils conduit en cet endroit?

Sur le côté, un panneau glissa, livrant passage à deux Muls vêtus de plastique. Penchés en avant, ils poussaient un grand disque rond et plat qui flottait sur coussin de gaz. Ils le placèrent juste au-dessous du globe suspendu. Il y avait sur le disque un étroit cylindre de plastique transparent, d'environ cinquante centimètres de diamètre. Il semblait construit pour s'ouvrir selon son axe vertical, bien qu'il fût fermé pour l'instant. Dans le cylindre, à part la tête, maintenue dans un trou au sommet, se trouvait une fille portant les traditionnelles Robes de Dissimulation, y compris le voile, et dont les mains gantées poussaient désespérément contre l'intérieur du cylindre.

Ses yeux terrifiés se portèrent sur nous trois.

—

Sauvez-moi ! s'écria-t-elle.

Al-Ka avait toujours la main sur mon poignet. Je ne dégainai pas mon épée.

— Salutations, Honorés Muls, dit l'un des deux nouveaux venus.

—

Salutations, répondit Mul-Al-Ka.

— Qui est cet autre ? demanda l'un des employés.

-Tarl Cabot, de la Cité de Ko-ro-ba, leur apprit Ba-Ta.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit le second employé.

— C'est une cité de surface, expliqua Al-Ka.

— Ah bon ! Moi, j'ai été élevé dans le Nid, fit l'autre.

— Il est notre ami, précisa Al-Ka.

— L'amitié entre Muls est interdite, fit observer le premier employé.

—

Nous le savons, répondit Al-Ka. Mais, de toute façon, nous devons aller aux chambres de dissection.

—

Je suis désolé d'apprendre cela, dit l'autre employé.

— Nous aussi, nous avons été désolés de l'apprendre, fit AlKa. Je regardais mes compagnons avec stupeur.

—

D'autre part, dit Ba-Ta, comme c'est le désir d'un PrêtreRoi, nous nous en réjouissons aussi.

— Naturellement, fit le premier employé.

— Quel crime avez-vous commis ? s'informa le second.

— Nous ne le savons pas, répondit Al-Ka.

— C'est toujours contrariant, reprit le premier.

—

Oui, mais c'est sans importance, acquiesça Ba-Ta.

— Exact, opina le premier employé.

Les deux Muls se remirent alors à leur travail. L'un d'eux monta sur le disque, près du cylindre de

plastique. L'autre approcha d'un panneau mural et, manipulant un cadran et pressant divers boutons, commença à faire descendre le lobe vers la tête de la femme.

J'eus pitié d'elle quand elle leva la tête et vit le gros objet qui, dans un bourdonnement électronique, se rapprochait. Elle poussa un hurlement de pure terreur, prolongé, sauvage, et se débattit dans le cylindre transparent, ses petits poings gantés cognant en vain contre la paroi. Alors, à l'horreur accrue de la fille, l'employé qui était sur le disque repoussa le capuchon et les beaux voiles qui couvraient son visage, le lui dénudant avec autant d'insouciance que l'on ôte une écharpe de son cou. Elle tremblait et pleurait maintenant. Elle avait de beaux cheveux bruns, les yeux foncés et de longs cils. Sa bouche était attirante, son cou blanc, magnifique. Son dernier cri s'éteignit quand l'employé lui ajusta sur la tête le lourd globe et serra l'ouverture en la bloquant. Son compagnon agit alors sur un contacteur du mur et le globe parut soudain s'animer, bourdonnant plus fort, cliquetant, tous ses bobinages soudain luisants tandis que des voyants lumineux s'allumaient et s'éteignaient en succession rapide.

Je me demandais si la fille savait que l'on préparait une plaque où seraient inscrits ses tracés cérébraux, qui seraient ensuite accordés aux cellules sensorielles qui gardent les logements des Esclaves de Chambre.

Pendant que le globe poursuivait sa besogne et maintenait la tête de la femme, l'employé ouvrit les cinq loquets de fermeture et écarta les deux moitiés du cylindre. Rapidement, adroitement, il lui inséra les deux poignets dans une sorte de paire de menottes fixées à l'intérieur puis, avec un petit couteau incurvé, il la débarrassa de ses robes qu'il jeta de côté. Il ouvrit ensuite un panneau dans le disque, d'où il tira trois objets : la longue et classique robe blanche de l'Esclave de Chambre enveloppée d'un plastique bleu transparent; un collier d'esclave; et un objet dont je ne saisis pas immédiatement l'utilité, une sorte de petite boîte portant la silhouette dressée qui, en cursive goréenne, est le premier caractère de l'expression correspondant à «fille esclave ». Il pressa un bouton sur le petit bouclier, et presque avant que j'aie pu m'en rendre compte, le couvercle soulevé

fut chauffé à blanc.

Je voulus foncer en avant, mais les deux Muls, devinant mon intention, me saisirent par les bras et, avant que j'aie pu me débarrasser d'eux, un cri de souffrance sans égale jaillit, un peu étouffé par le globe: le cri d'une femme marquée au fer comme esclave.

J'étais impuissant à réagir.

Il était trop tard.

—

Est-ce que votre compagnon est en bonne santé

demanda le Mul qui s'occupait du panneau mural.

—

Oui, répondit Al-Ka, il va tout à fait bien, merci.

— Parce que s'il n'est pas bien, reprit l'autre, il faut qu'il aille à l'infirmerie, pour destruction.

— Il est en très bonne santé, réaffirma Ba-Ta.

—

Pourquoi parle-t-il de destruction? demandai-je à Al-Ka

— On se débarrasse des Muls malades, répondit Al-Ka. Cela vaut mieux pour le Nid.

Celui du disque avait ouvert le sac transparent et pris la robe, dont il vêtit la fille; il ferma l'agrafe sur l'épaule gauche. Il lui libéra ensuite les poignets et referma le cylindre. Maintenant, elle n'avait plus les vêtements d'une femme libre de Gor, si encombrants, mais la simple robe d'une Esclave de Chambre et une profonde brûlure à la cuisse gauche.

Le globe cessa de bourdonner et ses lumières s'éteignirent. L'employé l'ouvrit et dégagea la tête de la jeune femme. Il fit remonter le globe et le poussa de côté puis, d'un mouvement preste, il remit l'ouverture au diamètre de quinze centimètres environ. Celui du mur actionna alors un levier et tout l'engin remonta jusqu'à ses supports.

Du mieux qu'elle le put, sanglotante et tremblante, la fille s'efforça de regarder son corps à travers le couvercle de plastique. Elle se vit dans un vêtement inconnu. De la main gauche, elle se toucha la cuisse et poussa un cri de douleur. Les yeux remplis de larmes, elle secouait violemment la tête.

— Vous ne comprenez pas, disait-elle. Je suis envoyée en offrande aux Prêtres-Rois par les Initiés d'Ar.

Le Mul du disque se baissa pour ramasser le mince et

gracieux collier de métal.

Ces véritables bijoux sont normalement faits à la mesure du cou de la fille. On les considère non seulement comme signe d'esclavage et moyen d'identification du propriétaire, mais aussi comme un ornement. C'est pourquoi le maître goréen a le souci que le bandeau de métal ne soit ni trop serré ni trop large. En principe, il est si bien ajusté qu'un coup de laisse un peu sec fait beaucoup souffrir la femme qui le porte.

Elle continuait ses signes de dénégation.

— Non... non, vous ne comprenez pas.

Elle tenta de s'écarter quand le Mul leva le collier vers elle.

— Mais je suis venue dans les Sardar justement pour ne pas devenir esclave ! Jamais esclave !

Le cadenas émit un petit déclic quand le collier fut refermé sur sa gorge.

— Vous êtes une esclave, dit l'employé.

Elle poussa un hurlement.

— Emmène-la, dit celui qui était près du mur.

L'autre sauta aussitôt à bas du disque, qu'il poussa vers la porte.

Au passage, je vis la femme qui tentait encore d'atteindre collier, à travers le couvercle de plastique du cylindre. Elle continuait de crier « non-non-non ». Elle me lança un dernier regard, ahuri, désespéré, chargé de reproches.

Ma main se serra sur la poignée de mon épée.

— Vous n'y pouvez rien, me dit Mul-Al-Ka.

Il avait probablement raison. Pourquoi aurais-je tué les deux employés ? Ce n'étaient que des Muls qui exécutaient la tâche imposée par les Prêtres-Rois. Et faudrait-il aussi que je tue Al-Ka et Ba-Ta? Et que ferais-je de cette fille dans le Nid?

Et Misk? Ne perdrais-je pas ainsi ma chance de le sauver... si toutefois j'en avais une?

J'étais en colère contre mes deux compagnons.

—

Pourquoi m'avoir conduit ici ? demandai-je.

—

Voyons, n'avez-vous pas remarqué le collier ? s'étonna Al-Ka.

—

C'était un collier d'esclave, tout simplement.

— Mais la gravure en était tout à fait nette, et bien assez grande, dit-il.

— Vous ne l'avez pas lue? s'enquit Ba-Ta.

— Non, je ne l'ai pas lue ! fis-je avec colère.

—

C'était le numéro 708, précisa Al-Ka.

Je sursautai, restant sans paroles. Le 708, c'était le numéro du collier de Vika. Il y avait maintenant une nouvelle esclave pour sa chambre. Qu'est-ce que cela signifiait?

—

C'était le numéro du collier de Vika, dis-je enfin.

—
Exact, fit Al-Ka. Celle que Sarm vous a promise comme partie des richesses qui vous reviendront en récompense de votre participation à ses plans de suppression de Misk.

— Vous voyez, intervint Ba-Ta, le numéro a été réaffecté.

—
Mais qu'est-ce que cela veut dire? insistai-je.

—
Cela veut dire que Vika de Treve n'existe plus. J'eus l'impression de recevoir un coup de marteau sur la tête car, malgré ma haine contre Vika, je ne lui souhaitais pas la mort. J'en tremblais, j'en transpirais.

—
Peut-être lui a-t-on donné un nouveau collier? avançaije.

— Non, répondit Al-Ka.

—
Alors, elle est morte ?

— C'est tout comme, fit Ba-Ta.

—
Qu'entendez-vous par là ? lançai-je en le prenant au épaules pour le secouer.

— Il veut dire qu'on l'a envoyée dans les tunnels du Scarabée Doré, m'expliqua Al-Ka.

— Mais pourquoi ?

—
Elle est devenue inutile en tant que servante des Prêtres-Rois, dit Ba-Ta.

— Mais pourquoi? répétai-je.

—
Je crois que nous en avons assez dit, fit Al-Ka.

—
C'est la vérité, renchérit Ba-Ta. Peut-être même n'aurions-nous pas dû vous raconter tout cela, Tarl

Cabot. Je posai doucement les mains sur leurs épaules.

—

Je vous remercie, mes amis, dis-je. Je comprends ce que vous avez voulu faire en m'amenant ici. Vous désiriez me prouver que Sarm n'a pas l'intention de tenir ses promesses, qu'il me trahira.

—

Rappelez-vous bien que nous ne vous avons rien dit, m'avertit Al-Ka.

--C'est vrai, mais vous m'avez fait comprendre.

— Nous avons seulement promis à Sarm de ne pas vous le révéler.

Je souris aux deux Muls, mes amis.

—

Est-ce vous qui devez me tuer quand j'en aurai fini avec Misk? demandai-je.

— Non, protesta Al-Ka. Nous devons seulement vous dire que Vika de Treve vous attend dans les tunnels du Scarabée Doré.

— C'est le point faible du plan de Sarm, me dit Ba-Ta, car vous ne partiriez jamais dans ces tunnels à la recherche d'une femelle Mul.

— Vrai. C'est la première fois que je vois Sarm commettre une erreur, fit observer Al-Ka.

— Vous n'irez pas dans les tunnels du Scarabée Doré, parce que c'est la mort qui vous y attend, déclara Ba-Ta.

—

J'irai pourtant, répondis-je.

Les deux Muls s'entre-regardèrent tristement en hochant la tête.

— Sarm est plus intelligent que nous, fit Al-Ka. Ba-Ta inclina la tête.

— Tu vois comme il retourne les instincts des humains contre eux-mêmes, dit-il à son compagnon.

— Un vrai Prêtre-Roi, convint Al-Ka.

Je souris intérieurement en songeant combien il était incroyable que j'envisage naturellement et sans réfléchir de partir à la rescousse pour sauver cette... Vika de Treve. Et pourtant cela n'avait rien de si étrange, surtout sur Gor, où la bravoure est hautement estimée et où sauver la vie d'une femme équivaut à en devenir le maître, puisque l'homme goréen a le droit de mettre en esclavage la rescapée, droit que ne contestent ni les citoyens de sa ville ni même ses parents. On a relevé des cas où les

frères d'une fille l'habillaient en esclave, lui mettaient aux poignets des bracelets d'esclave et la donnaient eux-mêmes à son sauveur, pour que l'honneur de la famille et de la cité ne soit pas entaché. Naturellement, la femme arrachée à un danger a tendance à éprouver et à démontrer de la gratitude envers l'homme qui est intervenu, et la coutume goréenne ne fait guère plus qu'entériner cette réaction normale. Bref, le pur Goréen, un peu moins romanesque - ou plus - que les hommes de la Terre, a le sentiment assez justifiable d'avoir droit à davantage qu'un simple baiser en retour de son dévouement, c'est pourquoi, à la mode du pays, il enchaîne la fille, réclamant son être et son corps en paiement.

— Je croyais que vous la détestiez ? s'étonna Al-Ka.

—
C'est la vérité.

—
Est-ce humain d'agir comme vous ? s'informa Ba-Ta.

— Oui, il appartient à l'homme de protéger les femelles de son espèce, quelles qu'elles soient.

—
Et il suffit que ce soit une femelle de notre espèce ? f i t Ba-Ta.

—
Oui.

—
Même une Mul femelle ? s'enquit Al-Ka.

— Oui.

— Intéressant, murmura Ba-Ta. Alors nous devrions vous accompagner, car nous souhaitons apprendre à être des hommes.

— Non, il ne faut pas venir avec moi.

—
Ah ! fit Al-Ka d'un ton amer. Vous ne nous considérez pas encore vraiment comme des hommes

— Mais si. Vous me l'avez prouvé en m'informant des intentions de Sarm.

—
Eh bien, nous permettez-vous de vous accompagner insista Ba-Ta.

—

Non, car je pense que vous pourrez m'aider d'une autre manière.

— Ce serait agréable, dit Al-Ka.

— Mais nous n'aurons pas beaucoup de temps, objecta Ba-Ta.

—

C'est un fait, convint Al-Ka, car nous devons bientôt nous présenter aux chambres de dissection.

Les deux Muls paraissaient fort abattus, ce qui était bien compréhensible.

Après quelques instants de réflexion, je haussai les épaules et les regardai de façon à leur faire comprendre à

quel point ils me décevaient.

— Vous irez aux chambres de dissection si vous le désirez, mais ce n'est vraiment pas très humain de votre part, leur dis-je.

— Non ? fit Al-Ka, plus animé

— Non? fit Ba-Ta avec un intérêt certain.

—

Non, décidément non.

— En êtes-vous certain ? demanda Al-Ka.

— Bien certain ? insista Ba-Ta.

— Je vous l'affirme. Ce n'est tout simplement pas humain du tout d'aller tout de suite vous présenter aux chambres de dissection.

—

Très bien. Dans ce cas, nous n'irons pas, déclara Al-Ka.

— Non, nous n'irons pas, fit Ba-Ta en écho.

— Bien, dis-je.

— Que comptez-vous faire maintenant, Tarl Cabot? s'informa Mul-Al-Ka.

—

Conduisez-moi près de Misk ! Ordonnai-je.

JE RETROUVE MISK

Je suivis les deux Muls dans une salle voûtée, haute, humide, où il n'y avait pas d'ampoules à énergie. Les parois de la salle étaient faites d'une sorte d'agglomérat de cailloux, de formes et de dimensions diverses, enrobés d'un ciment que je ne pus identifier.

À l'entrée de la salle, Al-Ka avait pris une torche de Mul et en avait brisé une extrémité. La tenant haut, il éclairait de son mieux l'endroit.

Ce doit être une partie très ancienne du Nid, dit Mul-AlKa.

Où est Misk? m'enquis-je.

Quelque part ici, parce que Sarm nous l'a dit, répondit Mul-Ba-Ta.

Autant que je pouvais m'en rendre compte, la salle était déserte. Impatienté, je tortillais entre mes doigts la chaîne du tradémetteur que j'avais fait prendre par les deux Muls en cours de route. Je n'étais pas certain que l'on eût laissé le sien à Misk, ni par conséquent de pouvoir communiquer avec lui.

Je levai les yeux par hasard et me figeai un instant, puis je touchai légèrement le bras de Ba-Ta.

Là-haut, murmurai-je.

Al-Ka leva sa torche au-dessus de sa tête.

Accrochées à la voûte du caveau, il y avait de nombreuses formes sombres, distendues; cela ressemblait à

des Prêtres Rois aux abdomens grotesquement enflés. Cela ne bougeait pas du tout.

Je branchai mon tradémetteur.

Misk, prononçai-je.

Presque instantanément, je reconnus l'odeur qui m'était devenue familière.

Je perçus un froissement parmi les silhouettes obscures accrochées au plafond.

Pas de réponse dans mon appareil.

—

Il n'est pas ici, suggéra Al-Ka.

— Probablement pas, opina Ba-Ta, car s'il avait répondu, je pense que votre instrument aurait recueilli ses mots.

— Allons voir ailleurs, proposa Mul-Al-Ka.

—

Passez-moi la torche, dis-je.

Je la pris et longuai les bords de la pièce. Près de la porte, je vis de courtes barres de métal en saillie sur le mur, comme une sorte d'échelle. La torche entre les dents, je me préparai à l'escalade.

Soudain, je m'immobilisai, les mains sur un barreau.

—

Qu'y a-t-il ? s'enquit Al-Ka.

— Écoutez !

Nous tendîmes l'oreille et il nous sembla entendre c'était plutôt incroyable - des voix humaines psalmodiant un chant mélancolique. On aurait dit qu'il y avait un grand nombre d'hommes et, pendant une ou deux minutes, le son parut se rapprocher.

— Peut-être qu'ils viennent ici, murmura Al-Ka.

— Nous ferions bien de nous cacher, dit Ba-Ta.

Je lâchai le barreau et entraînai les deux Muls vers le fond de la salle. Là, je leur indiquai de se dissimuler de leur mieux derrière les débris de conglomerat tombés au pied de la paroi. J'écrasai la flamme de la torche et m'accroupis près d'eux. Nous observions la porte.

Le chant s'amplifiait.

Les paroles étaient de l'ancien goréen, que je ne comprends que difficilement. À la surface, il n'est parlé que par la Caste des Initiés qui l'utilise essentiellement pour les rituels complexes et variés. D'après ce que je comprenais, l'hymne célébrait la gloire des Prêtres-Rois et il y était question de la Fête de Tola et de Gur. Le refrain, qui revenait très souvent, disait en gros : Nous Venons Chercher Gur, En Ce jour de Tola, Nous Venons Chercher Gur, Nous Nous Réjouissons de la Fête de Tola Qui Nous Conduit à Gor. Puis les portes en face de nous s'ouvrirent en grand et deux longues files d'humains inconnus s'avancèrent, chacun portant une torche de Mul d'une main et, de l'autre, par une anse, quelque chose qui ressemblait à une outre dégonflée, en cuir doré.

J'entendis un son étouffé qui échappa à Al-Ka.

— Regardez, Tarl Cabot, murmura Ba-Ta.

— Oui, je vois, dis-je en lui faisant signe de se taire. Les hommes qui entraient étaient peut-être des humains. Ils avaient le crâne tondu et portaient des tuniques de plastique comme tous les Muls du Nid, mais leurs torses paraissaient plus petits et plus ronds que ceux des êtres humains, et leurs jambes et bras extraordinairement longs pour leur taille. Les mains et les pieds étaient fort larges. Ces derniers n'avaient pas d'orteils, mais ressemblaient à des disques de chair sur lesquels ils avançaient sans bruit. De même, leurs paumes étaient rondes et luisantes à la clarté

des torches. Mais le plus insolite étaient peut-être leurs très grands yeux, qui mesuraient plusieurs centimètres de large, ronds, sombres, mais phosphorescents comme ceux des rapaces nocturnes.

Je me demandai de quelles créatures il s'agissait.

Au fur et à mesure qu'ils entraient, la multiplication des torches accroissait la lumière, et j'avertis doucement mes compagnons de rester parfaitement silencieux.

Je distinguais maintenant bien les Prêtres-Rois suspendus au plafond, le ventre en l'air, leurs abdomens distendus réduisant à des proportions ridicules leurs thorax et leurs têtes.

Alors, à ma grande stupéfaction, les créatures étranges, sans utiliser les barreaux, se mirent à grimper comme des mouches le long des parois presque verticales, puis se mirent à marcher au plafond. Chaque fois qu'ils levaient le « pied », je voyais un disque d'humidité, probablement sécrété par l'épiderme. Pendant que ceux qui étaient restés au sol continuaient leur chant mélancolique, toujours porteurs de leurs torches qui projetaient en tous sens les ombres fantastiques de leurs corps et de ceux des Prêtres-Rois, les autres se mirent à emplir leurs outres dorées à la bouche de ces Prêtres-Rois immobiles. Et il fallait longtemps pour qu'une de ces outres fût remplie de la substance mystérieuse que pouvait renfermer l'abdomen distendu.

Il devait y avoir une centaine de Prêtres-Rois au plafond, mais les Muls étaient innombrables. La procession le long des murs se prolongea durant plus d'une heure, et ceux d'en bas, dont une certaine quantité portaient maintenant des outres remplies, n'arrêtèrent pas un instant leur incantation. Comme aucun d'eux ne se servait des barreaux des parois, je songeai que ceux-ci avaient été disposés avant que les Prêtres-Rois n'aient eu à leur service de telles créatures. La sécrétion, ou toute autre matière puisée dans le corps des Prêtres-Rois, devait être Gur, et je comprenais à présent ce que voulait dire « conserver Gur ».

Pour finir, tous les Muls difformes se retrouvèrent sur le sol de pierre.

Pendant tout ce temps, aucun d'eux n'avait porté les yeux dans notre direction. Quand ils n'étaient pas occupés à

recueillir Gur, leurs yeux ronds restaient fixés sur les Prêtres-Rois accrochés à la voûte.

Soudain, je vis un Prêtre-Roi quitter le plafond et descendre à reculons le long du mur. Vidé de Gur, son abdomen était redevenu normal. Il gagna majestueusement la porte, du pas délicat propre à son

espèce. Sur le seuil, plusieurs Muls l'encadrèrent, sans cesser de chanter, porteurs de leurs torches et de leurs outres gonflées d'un fluide ressemblant à du miel dilué. Le Prêtre-Roi s'engagea dans le couloir, suivi d'un autre puis d'un autre encore. Puis il n'en resta plus qu'un dans la salle qui, bien que vidé de Gur, ne quittait pas le plafond. Une lourde chaîne, fixée à un anneau de la voûte, aboutissait à une épaisse bande de métal lui ceinturant le corselet, entre le thorax et l'abdomen. C'était Misk.

Je brisai l'autre extrémité de la torche, et m'avançai au centre de la pièce.

Je levai la lumière à bout de bras.

— Soyez le bienvenu, Tarl Cabot, annonça mon tradémetteur. Je suis prêt à mourir.

22

VERS LES TUNNELS DU SCARABÉE DORÉ

Je rejetai l'appareil par-dessus mon épaule et m'approchai des barreaux voisins de la porte. La torche entre les dents, j'escaladai rapidement le mur. Un ou deux des barreaux s'effritèrent sous mes mains et tombèrent au sol. Sans doute n'avaient-ils plus été entretenus ou remplacés depuis bien longtemps.

Parvenu au plafond, je constatai, à mon grand soulagement, qu'il y avait là d'autres barreaux recourbés à

l'horizontale, sur lesquels je pourrais prendre appui. Je me dirigeai donc vers Misk, m'aidant des pieds et des mains. Je distinguais, à cent cinquante pieds environ audessous de moi, les silhouettes de Mul-Al-Ka et de Mul-BaTa. Soudain, un des barreaux, le quatrième, s'arracha du plafond dans un grincement, et je ne réussis que de justesse à me raccrocher au suivant. J'entendis se répercuter le bruit de la chute et restai un moment immobile, en sueur. J'avais un goût de carbone dans la bouche; je m'aperçus que j'avais presque coupé la torche entre mes dents.

Puis le barreau qui me soutenait glissa de deux centimètres.

Je bougeai un peu, et il glissa encore de deux centimètres. Si je m'efforçais de me hisser dessus, il tomberait certainement, et moi avec.

Je gardai l'immobilité et le fer céda encore, peut-être d'un centimètre.

J'entrepris de me balancer quand même, et je sentis que cela céda presque entièrement, mais je lâchai prise retour de mon balancement et saisis le barreau suivant. Celui que je venais de quitter fit également grand bruit au sol. Cette fois, j'avais une prise assez solide et je pus poursuivre ma progression. J'eus la possibilité de jeter un coup d'oeil sur les Muls, qui ne me quittaient pas des yeux, le visage inquiet. Les deux barreaux arrachés gisaient à leurs pieds.

Un instant plus tard, je fus près de Misk.

J'ôtai la torche de ma bouche et crachai quelques particules de carbone. J'élevai la lumière pour regarder Misk. Toujours suspendu le ventre en l'air, il m'examinait calmement.

— Salutations, Tarl Cabot, dit-il.

— Salutations, Misk.

— Vous avez fait beaucoup de bruit.

— C'est vrai.

— Sarm aurait dû faire inspecter ces barreaux.

— Sans doute.

— Mais il est difficile de penser à tout.

— Exact.

— Eh bien, dit-il, je crois que vous devriez vous mettre au travail et me tuer, à présent.

— Je ne saurais même pas comment m'y prendre.

— Oui, ce sera difficile, mais c'est possible, avec de la persévérance.

— Avez-vous quelque organe principal auquel je puisse m'attaquer? Un coeur, par exemple? demandai-je.

— Rien qui puisse vous être très utile. Il y a dans le bas de l'abdomen un organe dorsal qui fait circuler les fluides, mais comme dans l'ensemble nos tissus baignent dans le fluide, vous y attaquer n'amènera pas la mort immédiate... pas avant quelques ahns au moins. Mais d'autre part, j'imagine que vous avez tout votre temps.

— Oui, répondis-je.

— Pour ma part, je vous recommanderais de vous en prendre aux nodules cervicaux.

— Il n'y a donc pas de moyen rapide de tuer un Prêtre-Roi?

m'enquis-je.

— Pas avec votre arme. Toutefois, au bout de pas mal de temps, vous pourriez me sectionner le tronc ou la tête.

— J'avais espéré qu'il y aurait une façon plus expéditive, fisje.

— Désolé, répondit Misk.

—

J'imagine que l'on n'y peut rien ?

— Non. (Il attendit un instant, puis reprit:) Et en cette circonstance, je le regrette.

Mes yeux se posèrent sur un instrument métallique, une tige carrée munie de petites saillies à une

extrémité. Il était accroché à environ un pied hors d'atteinte de Misk.

—

Qu'est-ce que c'est? m'informai-je.

—

La clé de mes fers.

— Bien, répondis-je.

Je me confiai à d'autres barreaux pour aller prendre l'objet, puis je revins près de Misk. Après quelques difficultés, je parvins à introduire la clé dans la serrure de la bande de métal lui entourant le corselet.

—

Franchement, dit-il, je vous recommanderais de me tuer d'abord, et de ne déboucler la chaîne que pour vous débarrasser de mon corps, sinon je pourrais avoir la tentation de me défendre.

—

Mais voilà ! Je ne suis pas venu pour vous tuer, lui disje.

—

N'est-ce pas Sarm qui vous a envoyé ?

— Si.

—

Alors pourquoi ne me supprimez-vous pas ?

—

Premièrement, je n'ai nulle envie de le faire. Et ensuite, il règne entre nous la Confiance du Nid.

— C'est la vérité, convint-il en usant de ses deux pattes de devant pour se débarrasser de la ceinture métallique, qu'il laissa pendre au bout de la chaîne. Seulement, maintenant, c'est vous que Sarm va tuer.

— Je crois que ce serait arrivé de toute façon.

Misk parut réfléchir un moment.

— Oui, sans nul doute, finit-il par conclure.

Il baissa les yeux sur Al-Ka et Ba-Ta.

—
Il faudra aussi que Sarm les fasse disparaître.

— Il leur a commandé de se présenter aux chambres de dissection. Mais ils ont décidé de n'en rien faire.

—
C'est remarquable.

—
Ils agissent simplement en humains.

— J'imagine qu'ils en ont le droit.

—
Moi aussi.

Ensuite, presque tendrement, Misk tendit une patte de devant et me ramena contre son thorax où il me serra.

— Ce sera beaucoup plus facile ainsi, déclara-t-il. (Puis il ajouta - et ce n'était pas nécessaire:) Et probablement beaucoup moins bruyant.

Puis, sans desserrer son étreinte, il trotta, d'abord au plafond, puis le long du mur.

Nous étions maintenant groupés près de la porte, les deux Muls, Misk et moi.

Je fichai la torche que je n'avais pas lâchée dans une torchère scellée dans la paroi. J'observais qu'il y en avait plusieurs autour de la salle.

Je me tournai vers le Prêtre-Roi.

—
Il va falloir vous cacher quelque part, dis-je.

—
Oui, intervint Mul-Al-Ka, vous trouver un endroit secret et y rester, et peut-être qu'un jour Sarm succombera aux Plaisirs du Scarabée Doré et que vous pourrez ressortir en toute sécurité.

— Nous irons vous porter à manger et à boire, proposa BaTa.

— Ce serait très aimable de votre part, répondit Misk. Mais c'est, naturellement, impossible.

Les deux Muls reculèrent, abasourdis.

—
Pourquoi? m'étonnai-je.

Misk se redressa de ses dix-huit pieds de haut, à peine incliné par rapport à la verticale, et pencha vers nous ses antennes avec ce que je savais à présent être un patient air de reproche.

— C'est la Fête de Tola, déclara-t-il.

—
Et alors ? fis-je.

—
Eh bien, comme c'est la Fête de Tola, je dois donner Gur à la Mère.

— Vous allez vous faire découvrir et assassiner, protestai-je. Si Sarm apprend que vous êtes encore en vie, il vous fera détruire d'une façon ou d'une autre, et le plus vite possible.

—
Bien entendu.

— Alors, vous voulez bien vous cacher? insistai-je.

— Ne dites pas de bêtises. C'est la Fête de Tola et je dois donner Gur à la Mère.

Je sentais bien qu'il était inutile de discuter, mais sa décision m'attristait.

— Je suis navré, dis-je.

—
Ce qui était triste, reprit Misk, c'était de ne pas être en mesure de donner Gur à la Mère, et cela m'a causé beaucoup de peine pendant les jours où je conservais Gur; mais à

présent, et grâce à vous, je vais pouvoir le faire et je resterai votre débiteur jusqu'à ce que Sarm me tue ou que je succombe aux Plaisirs du Scarabée Doré.

Il posa légèrement ses antennes sur mes épaules, puis il les redressa et je levai les bras aussi; il me toucha les paumes du bout de ses pinces et, une fois de plus, nous avions « entrelacé nos antennes » dans la mesure du possible.

Il les tendit ensuite vers les Muls, mais ceux-ci reculèrent, en toute humilité.

— Non, protesta Mul-Al-Ka, nous ne sommes que des Muls.

Eh bien, que la Confiance du Nid règne entre un PrêtreRoi et deux Muls, dit Misk.

—

Il ne peut pas y avoir Confiance du Nid entre un PrêtreRoi et deux Muls, se récria Ba-Ta.

—

Alors, proposa Misk, entre un Prêtre-Roi et deux membres de la race humaine.

Lentement, peureusement, Al-Ka et Ba-Ta levèrent les mains, que Misk toucha de ses antennes.

—

Je mourrai pour vous, dit Al-Ka.

—

Moi aussi, reprit Ba-Ta.

— Non. Il faut vous cacher et tenter de vivre, leur conseilla Misk.

Les Muls, frappés de stupeur, me regardèrent et je fis un signe d'acquiescement.

—

Oui, vous cacher pour pouvoir enseigner aux autres humains.

—

Qu'est-ce que nous leur enseignerons? demanda Mul-AlKa.

—

À être humains.

— Mais que signifie être humain? s'enquit Ba-Ta. Vous ne nous l'avez jamais dit.

— Ce sera à vous d'en décider, répondis-je. Vous trouverez vous-mêmes ce qui est humain ou non.

— C'est à peu près la même chose pour un Prêtre-Roi, ajouta Misk.

—

Nous vous accompagnerons pour combattre le Scarabée

Doré, Tarl Cabot, déclara Mul-Al-Ka.

— Quoi donc ? fit Misk.

— La fille Vika de Treve est quelque part dans les tunnels du Scarabée Doré, dis-je. Je vais la secourir.

— Vous arriverez trop tard, m'avertit Misk, car le temps de l'éclosion est proche.

— Que voulez-vous dire ?

—

Irez-vous ?

— Oui.

— Alors ce que j'ai voulu dire s'expliquera tout seul. Nous nous entre-regardions.

—

N'y allez pas, Tarl Cabot, me conseilla-t-il. Vous allez périr.

—

Il faut que j'y aille.

— Je vois, c'est comme donner Gur à la Mère.

— Peut-être, je ne sais pas.

— Nous irons avec vous, dit Al-Ka.

— Non, lui dis-je. Vous, vous devez rejoindre l'espèce humaine.

— Même ceux qui ont emporté Gur ? s'enquit Ba-Ta, frissonnant à l'idée de ces petits corps arrondis, de ces bras, de ces pieds, de ces yeux bizarres.

— Oui, même ceux qui ont emporté Gur, affirmai-je.

— Je comprends, fit Ba-Ta en souriant.

— Partout dans le Nid, repris-je, vous devez vous rendre partout où il y a quelque chose d'humain.

— Même dans les Champignonnières et les Pâturages ?

demanda Al-Ka.

— Oui, partout où il y a de l'humain... partout où il en existe, et sous n'importe quelle apparence.

— J'ai compris, affirma Al-Ka.

— Moi aussi, fit Ba-Ta.

— Parfait, leur dis-je.

Après m'avoir une dernière fois serré la main, les deux hommes pivotèrent et coururent vers la sortie.

Nous restions seuls, Misk et moi.

— Cela va causer des problèmes, estima-t-il.

— Oh, je le pense également.

— Et vous en serez responsable.

— En partie, mais ce qui en découlera sera décidé entre les Prêtres-Rois et les hommes.

Je levai les yeux.

— Vous êtes fou d'aller près de la Mère, lui dis-je.

—

Et vous, vous êtes fou de vous rendre dans les tunnels du Scarabée Doré.

Je tirai mon glaive, qui sortit aisément du fourreau. J'examinai la lame sous la légère couche d'huile protectrice. Je la soupesai puis, satisfait, je la rengainai.

— Où se trouvent les tunnels du Scarabée Doré ? demandai-je à Misk.

—

Renseignez-vous. Tous ceux qui sont dans le Nid le savent.

—

Est-il aussi difficile de tuer un Scarabée Doré qu'un Prêtre-Roi ?

— Je l'ignore. Nous n'avons jamais tué de Scarabée, et nous ne les avons pas étudiés.

—

Pourquoi pas ?

—

Cela ne se fait pas, dit-il.

Il m'examina de ses grands yeux lumineux et attentifs.

—

Ce serait un grand crime que d'en tuer un.

— Je vois.

J'allais m'éloigner, mais je me retournai.

— Misk, fis-je, pourriez-vous tuer un Prêtre-Roi avec ces sortes de lames que vous avez dans vos jambes de devant?

Misk inversa ses avant-bras pour examiner les lames.

—

Oui, je le pourrais.

Il parut se perdre dans ses pensées.

—

Mais cela n'a plus été fait depuis plus d'un million d'années, ajouta-t-il.

Je levai le bras.

— Je vous souhaite bonne chance, dis-je, recourant à la formule traditionnelle d'adieu de Gor.

Misk leva une patte de devant, faisant disparaître les dangereuses lames. Ses antennes s'abaissèrent et les cils dorés se tendirent comme pour m'effleurer.

- Et moi aussi, Tarl Cabot, je vous souhaite bonne chance.

Alors, le Prêtre-Roi et moi, nous partîmes chacun vers notre destin.

23

JE DÉCOUVRE VIKA

Je dus m'avouer que j'étais arrivé trop tard pour sauver Vika de Treve.

Loin au fond des sombres tunnels du Scarabée Doré, percés dans l'épaisseur de la roche, je découvris son corps. La torche élevée au-dessus de ma tête, je contemplais la caverne puante où elle gisait sur un lit de mousses et de tiges souillées.

Elle ne portait plus que quelques lambeaux de sa robe, naguère longue et belle, tachés au cours de sa fuite affolée dans ce dédale de passages noirs, butant, trébuchant, hurlant, essayant en vain d'échapper aux mandibules de l'implacable Scarabée Doré qui la poursuivait.

Je fus heureux de voir qu'elle ne portait plus le collier d'esclave.

Je me demandai si c'était bien le même que l'on avait passé au cou de la fille que j'avais vue. C'est souvent que les Prêtres-Rois font de ces petites économies, conservant jalousement les biens matériels du Nid.

Cela signifiait-il que Vika avait été libérée avant qu'on l'enferme dans le dédale de la Bête ? Je me rappelais que Misk m'avait une fois dit que l'on ne donnait au Scarabée Doré que des femmes libres.

Les excréments du Scarabée empuantissaient la caverne. C'était un contraste marqué avec la propreté méticuleuse des tunnels du Nid, et cette saleté, ces ordures n'en paraissaient que plus répugnantes.

Il y avait dans un coin des ossements épars et des fragments de crâne humain. Les os avaient été fendus et la moelle en avait été sucée.

Impossible d'évaluer depuis combien de temps Vika était morte. Je me maudissais, car cela ne semblait pas remonter à plus de quelques heures. Son corps, bien que rigide, n'était pas aussi froid que je m'y attendais. Elle me fixait des yeux, dans son immobilité, avec toute l'horreur du dernier instant où les mandibules de la Bête avaient dû se refermer sur elle. Dans le noir, avait-elle pu voir ce qui l'attaquait ? En un sens, j'espérais qu'elle n'avait rien vu, car c'était plus qu'assez d'entendre la chose la suivre dans les tunnels. Pourtant, moi, j'aurais préféré voir l'assaillant, et je me surpris à souhaiter que Vika de Treve ait eu ce court et effroyable privilège parce que, dans mon souvenir, c'était une femme courageuse et fière.

Sa peau paraissait un peu sèche, mais non desséchée.

Comme le corps n'était pas froid, je restai un long moment à tâcher de surprendre un battement de coeur. Je cherchai son pouls au poignet. Ni battement ni pouls. Je l'avais haïe, mais je regrettais ce triste sort qu'elle avait connu, et je crois qu'aucun homme, pas même ceux à

qui elle avait nui, ne le lui aurait souhaité. Une tristesse inconnue s'était emparée de moi et il ne me restait plus trace de mon ancienne amertume envers elle. Ce n'était plus qu'une femme qui n'avait pas mérité de rencontrer le Scarabée et de mourir de la plus atroce des morts. Sans trop me comprendre, je me rendais compte que je l'avais aimée, à

ma façon.

— Je suis désolé, j'ai de la peine, Vika de Treve.

Il était cependant étrange qu'elle n'eût pas de blessures graves sur le corps.

Était-il possible qu'elle fût morte de peur ?

Ses quelques écorchures et bleus pouvaient provenir de sa fuite dans le noir. Pas un membre brisé.

Je ne découvris rien qui ait pu causer la mort, si ce n'est une petite piqûre au côté gauche, par laquelle on avait pu lui inoculer un poison, un venin quelconque.

Toutefois - et je ne concevais pas comment cela aurait pu la tuer - je remarquai cinq larges zones enflées sur son corps. Elles s'alignaient sur son flanc gauche, traçant une ligne partant de l'intérieur de la cuisse gauche pour s'arrêter à quelques centimètres de l'épaule, et passant par la taille. Ces enflures, dures, circulaires et lisses, semblaient être à

fleur de peau, à peu près de la taille d'un poing. Je songeai à

une réaction physiologique au poison injecté, également du côté gauche.

De l'avant-bras, je m'essuyai les yeux.

Plus rien à faire pour elle, sinon peut-être me mettre en chasse du Scarabée Doré.

Enterrer le corps ? Pas dans ces passages rocheux. Je pouvais la tirer de la puante caverne de la Bête, mais tant que cette dernière ne serait pas morte, le cadavre ne serait pas à l'abri de ses mandibules. Je tournai résolument le dos à Vika de Treve et, torche en main, je sortis de l'ancre. À cet instant il me sembla percevoir un cri suppliant, horrible, mais silencieux. Évidemment, ce n'était pas vrai. Je me retournai, mais le corps restait immobile, les yeux fixes, les traits figés dans la même expression d'horreur.

Je repartis par les couloirs de pierre à la recherche du Scarabée Doré, mais je n'en trouvai pas trace.

Je tenais mon glaive de la main droite et la torche de Mul de la main gauche.

À chaque coude du passage, je griffais la paroi avec le pommeau de l'épée, ne voulant pas endommager la lame. Ainsi pourrais-je, le cas échéant, retrouver mon chemin. Ce furent de longues recherches, à la clarté bleue de la torche, à regarder dans tous les coins et renforcements, d'un couloir à l'autre.

Le chagrin que j'éprouvais pour la mort de Vika luttait en moi avec la rage que je ressentais envers la Bête inconnue. Je dus me forcer à refouler toute émotion pour me concentrer sur ma tâche.

Et cependant, tandis que la torche diminuait, que je ne trouvais rien, mon esprit retournait sans cesse à la forme immobile de Vika.

Il y avait des semaines que je l'avais vue pour la dernière fois et il devait bien y avoir des jours qu'elle était enfermée dans les tunnels du Scarabée. Comment se faisait-il que la Bête ne l'eût capturée que si récemment ? Et si la capture était réellement récente, comment avait-elle pu subsister pendant des jours dans ces cavernes ? Elle avait peut-être trouvé quelque trou rempli d'eau, mais sûrement pas de nourriture ! Peut-être, comme le Ver de Vase, avait-elle dû

manger les restes des victimes précédentes de la Bête, mais j'avais du mal à le croire, car l'état du corps ne trahissait pas une lutte prolongée et dégradante contre la faim.

Et comment se faisait-il que le Scarabée ne se fût pas déjà régalé de la chair délicate de cette fière beauté de Treve ?

Je me posais également des questions au sujet des cinq curieuses enflures qui marquaient son corps de façon grotesque.

Et Misk m'avait averti que j'arriverais trop tard car le temps de l'éclosion était proche.

Un cri d'horreur m'échappa. Je fis demi-tour et repartis en courant vers la caverne.

Je me heurtais aux saillies des parois, me meurtrissant les épaules et les cuisses, mais je ne ralentissais pas l'allure, et je n'avais même pas besoin de me repérer sur les rayures que j'avais

laissées par endroits. Les angles et tournants des passages s'étaient imprimés dans ma mémoire.

Je fis irruption dans la caverne de la Bête, torche haute.

— Pardon, Vika de Treve ! Pardon ! m'écriai-je.

Je me jetai à genoux près d'elle et plantai la torche dans une fissure du sol.

Dans sa chair, à un endroit, je distinguai les yeux brillants d'un petit organisme doré, aux dimensions d'une tortue minuscule, qui bougeait, s'efforçant de s'arracher de sa prison de peau. Du bout de l'épée, je fis sortir l'oeuf et l'écrasai, ainsi que son occupant, sous le talon de ma sandale.

Avec soin et méthode, j'ôtai un deuxième oeuf. Je le porta à mon oreille; je perçus à l'intérieur des grattements persistants, je sentais les mouvements d'une infime créature. J'écrasai sauvagement l'oeuf.

Je fis de même pour les trois derniers.

J'essuyai ensuite l'huile sur l'un des flancs de ma lame et en posai l'acier brillant contre les lèvres de la fille de Treve. Quand je la relevai, je criai de plaisir en constatant qu'un peu d'humidité s'était condensée sur le métal.

Je pris Vika dans mes bras et la serrai contre moi.

; Ma fille de Treve, murmurai-je, tu es vivante.

24

LE SCARABÉE DORÉ

Au même instant me parvint un petit bruit. Je relevai la tête et vis, dans l'un des tunnels qui partaient de la caverne, une paire d'yeux lumineux, flamboyants, fixés sur moi. Le Scarabée Doré était nettement moins grand que les Prêtres-Rois, mais il était sans doute beaucoup plus lourd. Il faisait à peu près la taille d'un rhinocéros, et la première chose que je remarquai après les yeux, ce furent deux prolongements en forme de pinces, creux, hérissés de crochets, qui se rejoignaient par leur extrémité, à un mètre en avant du corps. Cela ressemblait à quelque mutation aberrante des mandibules. Contrairement à celles des Prêtres-Rois, ses antennes étaient courtes. Incurvées, elles se terminaient par une touffe de poils dorés. Mais le plus insolite, peut-être, étaient les longues mèches dorées qui formaient une sorte de crinière, rabattues sur le dos arrondi et retombant presque au sol, derrière lui. Le dos lui-même semblait être divisé en deux épaisses coques qui avaient pu, des ères auparavant, être des ailes cornées, mais à présent, aux points de contact, elles s'étaient soudés en constituant une cuirasse épaisse, immobile, dorée. Pour le moment, la tête de la créature était rentrée dans cette carapace, mais les yeux restaient bien visibles, ainsi que ses mandibules si longues.

Je savais que cette chose était capable de tuer les Prêtres-Rois.

Mais je craignais surtout pour la vie de Vika.

Je me dressai devant son corps, le glaive en main. La créature paraissait intriguée et ne passait pas à l'attaque. Sans nul doute, au cours de sa longue vie, n'avait-elle encore jamais rencontré mon

semblable dans ses tunnels. Elle recula un peu et rentra encore davantage la tête sous sa carapace. Elle porta ses mandibules tubulaires devant ses yeux comme pour les protéger de la lumière.

Il me vint à l'idée que la clarté de la torche, dans ces passages éternellement enténébrés, pouvait l'avoir provisoirement

aveuglée

et

désorientée.

Plus

vraisemblablement, l'odeur d'oxydation de la torche, pénétrant subitement par ses antennes perceptives, devait constituer pour elle une cacophonie discordante et continue, comparable à un vacarme épouvantable qui nous meurtrirait les tympans.

Il paraissait clair que la Bête ne comprenait pas encore ce qui s'était passé dans la caverne.

Je retirai la torche d'entre les pierres où je l'avais posée et, poussant un grand cri, je la brandis en avant, en direction de la tête du Scarabée.

Je m'attendais à le voir battre en retraite, mais il se contenta d'élever vers moi ses mandibules allongées.

Cela paraissait peu naturel, comme si la créature avait été une roche vivante, ou quelque plante carnivore aveugle. Une chose était claire : elle n'avait peur ni de moi, ni de la flamme.

Je reculai d'un pas, et elle avança d'autant, sur ses six courtes pattes.

J'avais l'impression qu'il me serait très difficile de blesser le Scarabée, surtout tant que sa tête serait retirée dans la carapace formée par les élytres. Cette position ne l'empêchait nullement de m'attaquer avec ses mâchoires, mais cela devait réduire son champ de perception sensorielle, sa vision, par exemple. Mais, pas plus que les Prêtres-Rois, le Scarabée Doré ne devait s'en remettre à ce sens. Les uns comme l'autre étaient parfaitement à l'aise — ce qui restait incompréhensible à un être se fiant à sa vue — dans les ténèbres les plus profondes. Par ailleurs, je pouvais espérer que le champ de perception des antennes fût au moins partiellement rétréci par ce repli sous l'armure protectrice. Je remis mon glaive au fourreau et m'agenouillai de nouveau près du corps de Vika, sans quitter des yeux la Bête qui se maintenait à quatre mètres de distance environ. À tâtons, je fermai les paupières de la jeune femme, pour que ses yeux n'aient plus cette fixité aveugle.

Le corps était encore raide de la paralysie causée par le venin, mais à présent, peut-être grâce au retrait des cinq oeufs, il paraissait plus tiède et plus souple qu'avant. Quand je touchai la fille, le Scarabée fit un pas en avant. Il se mit à siffler, ou crisser.

Ce bruit me désempara un instant, car je m'étais habitué au silence profond des Prêtres-Rois.

Maintenant, la Bête commençait à ressortir la tête. Les antennes se mirent à bouger, pour explorer la

caverne. De la main droite, je hissaï Vika sur mon épaule et me relevai.

Le sifflement crût en intensité.

Évidemment, la créature ne voulait pas que je l'emporte hors de son antre.

En partant à reculons, Vika sur l'épaule, torche en main, je me repliai lentement pour sortir de la caverne. Quand le Scarabée Doré, qui me suivait, rampa sur les mousses et tiges souillées où Vika avait été couchée, il s'immobilisa pour fouiller les restes des oeufs écrasés. Je n'avais pas la moindre idée de la vitesse de cette créature, mais je pivotai aussitôt et partis au trot dans le tunnel, vers l'entrée du labyrinthe. Compte tenu de ses dimensions, de sa forme, et probablement de son poids ainsi que de ses courtes pattes, j'espérais qu'il ne serait pas capable de se mouvoir rapidement, en tout cas pas longtemps.

Il y avait à peu près une ahn que j'avais commencé à

m'éloigner de la caverne, quand j'entendis un des bruits les plus insolites et terribles de toute ma vie, une précipitation de sons bizarres, frénétiques, furieux, plus qu'une rafale de vent, plus qu'un sifflement sauvage, presque un cri de douleur, de compréhension, de mortelle souffrance.

Je m'arrêtai un instant, l'oreille tendue.

Maintenant, j'entendais le Scarabée Doré qui arrivait en se traînant dans le couloir.

Je repartis au trot.

Au bout de quelques ahns, je m'immobilisai de nouveau pour écouter.

Il semblait que je ne me fusse pas trompé quant à la mobilité de la Bête. Elle avait déjà ralenti l'allure. Pourtant, je sentais qu'elle continuait la poursuite, qu'elle n'abandonnerait pas si vite sa vengeance et ses proies. Elle venait toujours dans le noir, lente, patiente, implacable, comme la venue de l'hiver ou le vieillissement de la pierre. Je songeai à l'horrible situation que ce serait d'être pris au piège dans ce dédale noir, d'attendre la Bête, de parvenir à l'éviter peut-être une heure, peut-être un jour, sans oser s'arrêter, sans dormir, sans savoir si tel ou tel couloir ne finissait pas en impasse, si on n'allait pas se trouver nez à

nez avec le monstre, à quelque angle du passage.

Non, en effet, la vitesse n'était pas nécessaire au Scarabée Doré dans son domaine.

Je déposai Vika sur le sol.

J'appuyai la torche de Mul contre la paroi.

Pourtant l'idée de la Bête traquant sa proie durant des heures, des jours peut-être, me paraissait absurde. C'était une stupidité, une anomalie de la nature. En effet j'avais vu sa forme, je savais que ce corps était incapable de mouvements rapides et prolongés. Comment donc une créature aussi lente et maladroite, si redoutable qu'elle fût à

courte distance, pouvait-elle capturer et tuer des êtres aussi alertes et vifs que les Prêtres-Rois ?

Je fis jouer les membres de Vika, je lui frottai les mains pour tenter de ramener sa circulation à un niveau plus proche de la normale.

L'oreille collée sur son coeur, j'eus la joie de percevoir un faible battement. À son poignet, je sentis le passage du sang dans son artère.

Il ne paraissait pas y avoir beaucoup d'air dans les tunnels du Scarabée Doré.

Ils ne devaient pas être aérés aussi efficacement que ceux des Prêtres-Rois. Il y régnait une odeur forte, peut-être celle des excréments et autres émissions du Scarabée Doré. L'odeur m'oppressait finalement quelque peu. Je ne l'avais pas encore remarqué. Je me rendais enfin compte de tout le temps passé dans les tunnels, sans nourriture, sans repos. J'avais certainement quelques minutes devant moi, quelques minutes pour dormir. Le Scarabée était loin. Oui, je pouvais au moins fermer les yeux un instant.

Je m'éveillai en sursaut.

L'odeur était insupportable, toute proche.

La torche était réduite à un court tronçon. Je vis les yeux qui me fixaient.

Les filaments dorés du dos se hérissaient et tremblaient, et c'étaient eux qui dégageaient cette odeur.

Je poussai un cri en sentant deux longues choses incurvées et dures se refermer sur moi.

LE VIVARIUM

Je saisis des deux mains les mandibules étroites et creuses du Scarabée pour essayer de les écarter de mon corps, mais ses crochets chitineux se resserrèrent encore. Ils avaient maintenant entamé ma peau et, à ma grande horreur, je ressentis une traction sur mes tissus. Je compris que la créature suçait à travers ses tubes, mais j'étais un homme et non un Prêtre-Roi, aussi mes fluides internes étaient-ils enfermés dans un système circulatoire différent. Je repoussai fortement les tubes hérissés de crampons qui servaient de mâchoires à la Bête et gagnai quelques centimètres. Elle se mit à siffler et tenta de resserrer l'étreinte, en vain, car j'écartais peu à peu la tenaille. Enfin, au prix d'un violent effort, je les maintins presque à bout de bras. Je fis alors appel à toutes mes réserves de vigueur et, lentement, aussi implacablement que le Scarabée lui-même, j'intensifiai mes efforts, et soudain, quand mes bras furent tendus à l'horizontale, les mandibules, en un craquement écoeurant, s'arrachèrent de la tête et tombèrent sur le sol du tunnel.

Le sifflement cessa.

Le Scarabée vacillait, toute sa carapace animée de tremblements, la tête complètement rentrée sous les élytres de son dos. Il commença à reculer sur ses six petites pattes. Je bondis en avant, enfonçai la main sous la carapace et saisis les courtes antennes, que je tordis, tandis que de l'autre main, glissé sous la coquille, je réussissais péniblement, lentement, à retourner la créature sur le dos. La carapace renversée oscillait, les pattes s'agitaient en vain. Je m'armai de mon épée que je plongeai à douze reprises dans le ventre découvert et vulnérable. Enfin, la chose cessa de bouger.

J'eus un frisson.

L'odeur des crins dorés persistait dans le tunnel et, craignant de succomber une nouvelle fois au produit qu'elle répandait dans l'air, je décidai de partir.

La torche se mit à crachoter.

Je ne voulais pas remettre mon glaive au fourreau, car il était englué des fluides corporels du Scarabée Doré.

Je me demandais combien de ces créatures pouvaient encore hanter des passages et cavernes semblables aux alentours du Nid des Prêtres-Rois.

Le plastique de ma tunique n'étant pas absorbant, je ne pouvais m'en servir pour nettoyer ma lame. J'eus l'idée de l'essuyer dans les crins dorés de la Bête, mais ils étaient enduits d'une matière gluante et puante, celle-là même qui répandait la dangereuse odeur dans les couloirs.

Je tournai les yeux vers Vika.

Elle n'avait pas encore participé aux opérations de la journée. Je déchirai alors un morceau des lambeaux qu'elle portait, avec lequel j'essuyai mon épée et mes mains. Je me demandais comment la fière Vika aurait réagi à ce geste effronté. Je souris intérieurement en songeant que je pourrais toujours lui dire, et sans mensonge, que, lui ayant sauvé la vie, elle était mienne selon la loi goréenne, malgré sa récente liberté, et qu'il m'appartenait désormais de décider de l'ampleur et de la nature de

ses vêtements, et même de la faire aller nue s'il me chantait.

J'imaginai sa fureur en entendant une telle déclaration, fureur que n'atténuerait pas le fait que je ne dirais que la simple et pure vérité.

Dans l'immédiat, l'important était de l'emmener hors de ce labyrinthe et de lui trouver un refuge sûr où j'espérais qu'elle se remettrait rapidement du venin de la Bête. Mais où la conduire ?

Sarm devait maintenant savoir que j'avais refusé de tuer Misk, et le Nid ne m'était plus ouvert, pas plus qu'à

quiconque serait en ma compagnie.

De toute façon, mes actions m'avaient placé du côté de Misk.

J'allais rengainer ma lame quand je perçus un petit bruit dans le passage. J'attendis, sur mes gardes, à la faible clarté de la torche mourante.

Ce n'était pas un autre Scarabée, bien qu'il y en eût probablement d'autres dans les tunnels. C'était un Ver de Vase, long, gluant, dépourvu d'yeux.

Sa bouche minuscule touchait le sol de place en place comme la canne d'un aveugle et le corps souple se ramassait, puis se propulsait en ondulations successives. Il parvint à un mètre de mes pieds, presque sous la carapace du Scarabée mort.

Le Ver de Vase souleva la portion avant de son corps et la bouche parut me regarder.

; Non, dis-je, la Bête n'a rien tué ici.

;

La petite bouche continua de me regarder pendant un moment, puis se détourna lentement pour se porter vers la carcasse du Scarabée mort.

Je m'ébrouai et remis mon épée au fourreau.

Il y avait trop longtemps que j'étais en ces lieux.

Je pris Vika dans mes bras. Je sentais la vie frémir en elle, et son souffle contre ma joue m'était une joie. La torche crachota une dernière fois et nous laissa plongés dans les ténèbres.

J'embrassai doucement la joue de Vika.

J'étais heureux. Nous étions tous les deux vivants. J'entrepris de retrouver mon chemin, en avançant avec la plus grande prudence.

Derrière moi, dans le noir, j'entendais les bruits de déglutition du Ver de Vase.

Ce fut long, mais je n'eus pas trop de mal à retrouver l'endroit par lequel j'avais pénétré dans les

tunnels du Scarabée Doré.

Comme j'avais griffé les parois avec le pommeau de mon glaive, à hauteur d'oeil, je revins « au toucher ». Et si j'avais fait ces marques, c'était la preuve que j'avais bien eu l'intention de ressortir du dédale.

Quand j'arrivai donc au portail qui m'avait donné accès, je le trouvai fermé. Je le savais et, à ma connaissance, il n'y avait ni poignée ni instrument visible pour l'ouvrir de l'intérieur car en principe, personne ne revenait jamais des demeures du Scarabée Doré. On l'ouvrait de temps à autre pour permettre au Scarabée de pénétrer dans le Nid, mais je ne pouvais pas deviner quand aurait lieu la prochaine ouverture.

Malgré l'épaisseur des vantaux, j'imagine que l'on m'aurait entendu de l'extérieur si j'avais frappé avec le pommeau e mon épée.

Par ailleurs, les Muls qui gardaient la porte m'avaient aimablement averti qu'il ne leur serait pas permis de me laisser ressortir, une fois que j'aurais pris la décision d'entrer. C'était la loi des Prêtres-Rois. J'ignorais s'ils auraient ouvert ou non si je m'étais manifesté, mais je jugeai qu'il valait mieux qu'ils puissent signaler en toute franchise qu'ils m'avaient vu entrer, mais que je n'étais pas revenu. L'intention de Sarm avait bien été que j'entre chez le Scarabée Doré et que j'y meure. Il était plus avantageux de le laisser croire à ma mort.

Je savais que les tunnels avaient des conduits d'aération, même s'ils étaient moins nombreux que dans le Nid. J'espérais pouvoir sortir par l'un d'eux, sans être vu. Si ce n'était pas possible, je chercherais quelque autre issue, et au pire, maintenant que je connaissais les forces et les faiblesses des Scarabées Dorés, j'avais la certitude que Vika et moi pourrions survivre un certain temps dans le labyrinthe, même si ce n'était qu'une triste vie, et que nous aurions bien une occasion d'en sortir la prochaine fois que l'on ouvrirait le portail pour laisser échapper à nouveau un assassin doré des Prêtres-Rois.

Quand j'avais eu la torche en main à mon arrivée, je me rappelais avoir vu un conduit à vingt ou trente pieds dans le passage et à neuf pieds environ au-dessus du sol. Il y avait une grille de métal devant la bouche d'air, mais elle m'avait paru mince et je ne m'attendais pas à trop de difficulté pour l'arracher.

Le problème, ce serait Vika.

Maintenant, je sentais un peu d'air frais et, dans le noir, portant Vika dans mes bras, je marchai jusqu'à le sentir plus nettement. Puis il me parut venir droit sur ma tête. Je déposai Vika et je sautai pour m'accrocher à la grille. Un éclair d'énergie m'explosa à la figure et me brûla le corps dès que mes doigts touchèrent le métal.

Frissonnant, engourdi, désorienté, je m'écroulai sur le sol.

Durant le bref éclair, j'avais vu nettement la grille et le conduit, derrière, ainsi que les anneaux disposés à l'intérieur, à

l'usage des Muls qui nettoyaient de temps à autre les voies d'aération et les aspergeaient de bactéricide.

Avec des nuages jaunes et rouges devant les yeux, en images rémanentes, je me relevai péniblement.

Je fis quelques pas en long et en large en me frottant les bras et en secouant la tête jusqu'à ce que je me sente prêt pour un nouvel essai.

Avec un peu de chance, je réussirais cette fois à

m'accrocher et à me maintenir suspendu.

Je bondis, parvins à passer les doigts dans la grille tout en criant de douleur et en détournant les yeux du feu brûlant. Même si j'avais voulu lâcher prise, je ne le pouvais plus et je restai en l'air, prisonnier des décharges qui me traversaient le corps. Soudain les boulons se détachèrent du plafond, et je retombai au sol, la grille en ferraille près de moi, les doigts encore pris à l'intérieur.

Je me dégageai les mains et rampai jusqu'au pied de la paroi. Je souffrais et tremblais de tout mon corps. Impossible de maîtriser les mouvements spasmodiques de mes membres. Je fermai les yeux, mais l'univers continuait d'exploser et de flamboyer devant moi.

J'ignore si je perdis connaissance, mais ce dut être le cas parce que, tout d'un coup, il n'y eut plus de douleur en moi, rien que la nausée, et j'étais adossé au mur. J'allai plus loin, à genoux, pour vomir, puis je me relevai et retournai vers le conduit. Je restai dessous, la tête renversée pour jouir de l'air frais qui tombait sur moi.

Je me secouai et remuai les membres.

Ensuite, rassemblant mes forces, je sautai et saisis sans difficulté un des anneaux intérieurs. Je me tins ainsi un ins tant, puis me laissai retomber.

J'allai près de Vika.

J'entendais nettement battre son coeur, et son pouls avait repris de la vigueur. Peut-être l'air frais aidait-il à la ranimer. Je la secouai.

— Réveille-toi ! Réveille-toi ! m'écriai-je.

Mais elle ne reprenait pas connaissance. Je la portai sous le conduit, m'efforçant de la maintenir debout, mais ses jambes cédaient sous elle.

J'avais l'impression étrange qu'elle avait vaguement conscience de ce qui se passait.

Je la remis debout et la giflai sauvagement quatre fois.

— Réveille-toi ! criai-je, mais malgré les ballottements de sa tête sous mes coups, malgré les picotements de ma main, elle ne revenait pas à elle.

Je l'embrassai et la rallongeai doucement sur le sol. Je ne souhaitais nullement m'attarder là, mais je ne pouvais pas abandonner cette femme.

Il ne semblait y avoir qu'une solution.

Je pris mon ceinturon et je parvins à le passer sous le premier anneau du conduit; je le bouclai. J'ôtai ensuite les lanières de mes sandales, que je suspendis à mon cou à

l'aide d'un des cordons. Avec l'autre, je liai solidement les mains de Vika devant elle, et je mis ses bras autour de mon cou et de mon épaule gauche. Puis, la portant ainsi, je grimpai le long de mon ceinturon et atteignis bientôt le premier anneau. Une fois à l'intérieur du passage, je rebouclai ma ceinture et, Vika toujours suspendue à moi, j'entamai la montée.

D'anneau en anneau, j'escaladai peut-être deux cents pieds, et j'eus le plaisir d'arriver à une bifurcation d'où

partaient deux conduits à l'horizontale.

Je fis repasser les bras de Vika au-dessus de ma tête, et la portai dans mes bras au long du passage qui, d'après moi, devait mener vers les structures principales du Nid.

La fille poussa un petit soupir et ses lèvres bougèrent. Elle reprenait connaissance.

Durant peut-être une ahn, je la transportai dans le réseau des conduits de ventilation, en partie à plat, en partie ascendant. De temps à autre, je passais devant une ouverture grillée par laquelle je voyais une partie du Nid. La lumière qui pénétrait par ces ouvertures m'était d'un grand réconfort. On arriva enfin à une bouche qui donnait sur quelque chose de voisin de ce que je cherchais, un ensemble de bâtiments assez réduit, où je vis plusieurs Muls au travail, mais pas de Prêtres-Rois.

Je remarquai également, contre le mur du fond de la partie brillamment éclairée, des rangées superposées de cases de plastique semblables à celle que j'avais utilisée dans l'appartement de Misk. Certaines d'entre elles étaient occupées par des Muls, hommes ou femmes, parfois un couple. Contrairement à la mienne et à d'autres que j'avais vues, celles-ci étaient apparemment fermées à clé. Les champignons, l'eau et les pilules, et toutes autres nécessités, étaient, semblait-il, apportés aux hôtes de ces cases par les Muls du dehors.

Toutes ces cages me rappelaient un peu un zoo. Et, en regardant plus attentivement, je vis que toutes n'étaient pas habitées par des humains, mais qu'il y avait diverses espèces, que je ne connaissais pas toutes. Certaines, autant que je pusse en juger, n'étaient même pas des mammifères. Je voyais un couple de sleens dans un compartiment, et deux larls dans un autre, mais séparés par une cloison. Je remarquai une créature humanoïde, avec le front fuyant, le visage et le corps velus à l'excès, qui bondissait d'un bout à

l'autre de sa case, sans jamais se lasser de cet exercice. Dans une case vaste et basse, sur le plancher de laquelle il semblait y avoir de l'herbe véritable, deux bosks poilus, aux longues cornes, paissaient tandis que, dans un autre coin, il y avait un petit troupeau ne comptant pas plus de cinq animaux adultes, un mâle et quatre femelles de tabuks, l'antilope goréenne dorée à corne unique. Quand l'une des femelles bougea, je vis deux petits tabuks, marchant délicatement, les premiers que j'eusse jamais vus, car les petits tabuks quittent rarement les bosquets touffus de leur naissance dans les forêts de Ka-la-na. Leurs cornes n'étaient que des bosses veloutées sur leur front, et j'observai que leur robe, différente de celle des adultes, était tachetée de jaune et de brun. Quand un des Muls de service passa devant la case, les deux petits se figèrent immédiatement, devenus presque invisibles, tandis que la mère, dans son pelage d'or luisant, se mit à trotter en s'éloignant d'eux, alors que le mâle, furieux,

pointait sa corne vers le Mul et accourait, menaçant, jusqu'à la barrière de plastique. Il y avait encore d'autres créatures dont je n'aurais su indiquer la catégorie. Je reconnus cependant une rangée de varts bruns accrochés la tête en bas comme de gros poings hérissés de dents, de poils et de cuir, à l'épaisse branche dénude placée en travers de leur cage. Au fond de la case, il y avait des ossements... peut-être humains.

Un énorme oiseau, apparemment dépourvu d'ailes, allait et venait dans une autre case. À son bec, je l'estimai carnivore.

Dans un autre compartiment, je reconnus une rareté, un hith goréen doré, sorte de python dont les bras d'un homme ne sauraient faire le tour, même quand il est à jeun. Je ne vis pas un seul tarn, un de ces grands oiseaux prédateurs de Gor, peut-être parce que le tarn ne supporte pas la captivité. Il lui faut voler, haut, loin et souvent. Sur Gor, on le dit frère du vent, alors comment une telle créature pourrait-elle vivre enfermée ? Comme son frère le vent, le tarn, quand il n'est pas libre, n'a qu'une solution: mourir. En contemplant cet étrange assemblage de créatures, je compris que j'étais devant le Vivarium dont Sarm m'avait parlé.

C'était l'idéal pour mes desseins du moment. J'entendis Vika gémir et je me tournai vers elle. Elle était allongée sur le flanc, contre la paroi du conduit, à sept ou huit pieds de la grille.

Naturellement, elle avait toujours les poignets liés. Me plaçant à côté de la grille pour ne pas courir le risque d'être aperçu, je l'observai. Elle était très belle, et les quelques bouts de tissu qui restaient sur son corps n'en dissimulaient guère les charmes.

Elle réussit à se mettre à genoux, appuyée sur les mains, tête basse, les cheveux retombant jusqu'au sol. Elle releva lentement la tête, s'ébrouant d'un mouvement plein de grâce qui rejeta sa chevelure en arrière. Ses yeux se posèrent sur moi et s'écarquillèrent d'incrédulité. Ses lèvres frémirent, mais elle ne dit mot.

— Est-ce donc la coutume des fières femmes de Treve de se montrer si peu vêtues aux yeux des hommes ? lui demandai-je. Elle baissa les yeux sur ses haillons, insuffisants même pour une esclave, et sur ses poignets liés.

Puis elle porta le regard sur moi et elle dit dans un murmure à peine perceptible :

— Tu m'as ramené des tunnels du Scarabée Doré.

— Oui, répondis-je.

Maintenant qu'elle revenait à la vie, je me rendais compte des difficultés que cela pouvait soulever. La dernière fois que j'avais vu cette femme pleinement consciente, c'était dans la chambre où elle usait de ses appâts pour tenter de m'enchaîner au profit de mon ennemi numéro un, le Prêtre-Roi Sarm. Je savais qu'elle était sans foi, vicieuse, trompeuse et, du fait de son incroyable beauté, mille fois plus dangereuse qu'un Guerrier armé du javelot et de l'épée.

Tandis qu'elle m'examinait, elle avait dans les yeux une lueur que je ne comprenais pas. Ses lèvres tremblotaient.

— Je suis heureuse de te voir en vie, dit-elle.

— Moi aussi.

Elle ébaucha un sourire mélancolique.

—

Tu as couru de bien grands risques pour avoir le seul plaisir d'attacher les mains d'une femme, reprit-elle. Elle levait les poignets vers moi.

—

Ta vengeance devait vraiment te tenir à coeur, ajouta telle. Je ne répondis rien.

—

Je constate que, même si j'étais en un temps une fière femme de la Haute Cité de Treve, tu ne m'as pas même honorée d'une corde de fibre, et que tu t'es contenté d'une lanière de sandale, comme si j'étais la plus vile esclave de taverne d'Ar... gagnée à la suite d'un pari, d'une fantaisie ou d'un caprice.

— Vika de Treve, dis-je, te crois-tu donc supérieure à celle dont tu parles, la plus vile esclave de taverne d'Ar? Sa réponse me laissa stupéfait. Elle baissa la tête.

— Non, je ne le suis pas. As-tu l'intention de me tuer?

J'éclatai de rire.

— Je vois, fit-elle.

—

Je t'ai sauvé la vie.

—

Je serai docile.

Je lui tendis les mains et son regard croisa le mien, ses yeux bleus, beaux et calmes, et elle leva ses poignets liés pour les placer entre mes mains puis, agenouillée devant moi, tête baissée entre les bras, elle dit d'une voix basse mais très distincte :

—

Moi, femme Vika de Treve, je déclare me soumettre de moi-même - et entièrement - à l'homme Tarl Cabot de Ko-ro-ba. Elle me regarda de nouveau.

—

Maintenant, Tarl Cabot, je suis ton esclave et je dois faire tout ce que tu voudras.

Je lui souris. Si j'avais eu un collier, je l'aurais aussitôt bouclé autour de sa gorge splendide.

— Je n'ai pas de collier, lui dis-je.

À ma grande stupeur, ses yeux fixés sur les miens étaient tendres, humides, soumis, consentants.

; Néanmoins, Tarl Cabot, je porte ton collier, dit-elle.

; Je ne comprends pas, fis-je.

Elle baissa les yeux.

— Parle, Esclave ! ordonnai-je.

Elle n'avait d'autre choix que d'obéir.

Elle prononça les mots très bas, très lentement, en hésitant, avec difficulté, et il dut en coûter beaucoup à la fière fille de Treve :

— Depuis que je te connais, Tarl Cabot, dit-elle, depuis notre première rencontre, je rêve de porter ton collier et tes chaînes. Depuis la première fois que je t'ai vu, je rêve de dormir sous l'anneau d'esclave, enchaînée au pied de ton lit. Cela me paraissait impossible.

— Je ne comprends pas, répétais-je.

Elle secoua la tête.

— C'est sans importance.

Je lui pris les cheveux doucement et lui relevai la tête pour croiser son regard une nouvelle fois.

— ... Maître ? fit-elle.

Mon air sévère exigeait une réponse.

Elle sourit. Elle avait des larmes aux yeux.

— Cela signifie seulement que je suis ton esclave... à jamais. Je lui lâchai la tête.

Surpris, je la vis baiser le cruel lien de cuir qui lui entourait les poignets.

— Cela veut tout simplement dire que je t'aime, Tarl Cabot, dit-elle en se redressant un peu.

Je lui déliai les poignets et l'embrassai.

POUR LA SAUVEGARDE DE VIKA DE TREVE

Il m'était difficile de croire que la fille obéissante et douce qui se nichait entre mes bras, qui avait bondi et sangloté de plaisir, était bien la fière Vika de Treve. Je n'osais pas encore lui accorder pleine confiance, ce qui, bien sûr, la peinait. Mais, connaissant cette princesse de brigands, j'étais décidé à ne pas courir de risques superflus.

— Cabot, me supplia-t-elle, que faut-il que je fasse pour gagner ta confiance ?

— Je te connais.

— Non, Tarl Cabot, tu ne me connais pas.

Elle secouait tristement la tête.

Je commençai à écarter un angle de la grille pour que nous puissions sauter sur le sol du Vivarium. Heureusement, mon intuition était la bonne: cette grille n'était pas sous tension .

— Je t'aime, dit-elle en me posant la main sur l'épaule. Je la repoussai brutalement.

Je croyais maintenant deviner ses intentions traîtresses, et mon cœur s'emplissait de nouveau d'amertume.

— Mais c'est la vérité, insista-t-elle.

Je me retournai et lui adressai un regard glacial.

— Tu joues bien ton rôle, Vika de Treve, dis-je, et j'ai bien failli m'y laisser prendre.

— Je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

Je m'irritais. Comme elle avait été convaincante dans son rôle de fille et esclave enamourée! Désespérément mienne, en attendant, sans nul doute, la première occasion de me trahir

— Tais-toi, Esclave ! ordonnai-je.

Elle rougit de honte et se cacha la figure dans les mains en pleurant, le corps secoué de sanglots.

Un instant, je faillis céder, mais je me durcis contre ses artifices et me remis au travail.

Je finis par soulever assez l'angle de la grille pour me laisser glisser au sol, puis Vika vint me rejoindre. Je l'aidai à

descendre.

La grille se remit en place d'elle-même.

J'étais plutôt satisfait d'avoir trouvé dans le réseau des conduits de ventilation un moyen de me rendre à peu près dans toutes les parties du Nid.

Vika pleurait encore un peu, mais je lui essuyai la figure dans ses cheveux et lui donnai l'ordre de ne plus faire le moindre bruit. Elle se mordit la lèvre, ravala un sanglot et cessa de pleurer.

Je regardai ce qui restait de son vêtement qui, tout déchiré et souillé qu'il fût, était encore reconnaissable comme étant celui d'une Esclave de Chambre.

Cela ne collait pas. Ce serait une indication de son identité. Et cela provoquerait la curiosité, peut-être même le soupçon.

Mon plan était un peu osé, mais il pouvait marcher. Je regardai Vika.

— Tu vas faire tout ce que je te dirai, et vite, sans poser de questions, déclarai-je.

— J'obéirai... Maître, dit-elle doucement.

—

Puisque tu n'es pas tondue, tu es une fille amenée de la surface, lui expliquai-je, et tu dois être conduite au Vivarium sur les ordres de Sarm, le Prêtre-Roi.

— Je ne comprends pas.

— Mais tu vas faire ce que je te dis !

— Oui.

—

Je suis ton gardien, et je t'amène comme nouvelle femelle Mul aux cases de reproduction.

— Une Mul ? Les cases de reproduction ?

— Enlève tes restes de vêtements et mets tes mains derrière le dos ! ordonnai-je.

Elle me regarda, surprise.

— Vite ! lançai-je.

Elle s'exécuta et je lui liai de nouveau les poignets. Je ramassai les chiffons qu'elle avait portés et les jetai dans une boîte à déchets voisine, genre de récipients dont le Nid, à mon avis, était trop abondamment fourni.

Au bout de quelques instants, prenant un air autoritaire, je présentai Vika au Chef des Employés du Vivarium.

Il examina son crâne non rasé et ses beaux et longs cheveux avec une expression de dégoût.

— Qu'elle est laide ! dit-il.

Je compris qu'il était né dans le Nid et que c'était là qu'il avait acquis sa conception de la beauté féminine.

Je pris plaisir à voir combien Vika était vexée de ce jugement, et j'imaginai sans peine que c'était certainement la première fois qu'un homme la regardait avec autant de mépris.

—

Il y a sûrement erreur? demanda l'homme.

— Pas du tout. C'est une nouvelle femelle Mul du dehors. Sur l'ordre de Sarm, rasez-la, habillez-la convenablement et mettez-la dans une case de reproduction, seule et sous clé. Vous recevrez d'autres instructions par la suite.

Ce fut une Vika de Treve complètement abattue et ahurie que je poussai dans une case petite mais confortable, au quatrième niveau du Vivarium. Elle portait la courte tunique des Muls femelles du Nid et, en dehors de ses cils, elle n'avait plus un cheveu sur la tête ni un poil sur le corps. Elle aperçut son reflet dans la paroi de plastique et hurla, en se portant les mains devant le visage.

Même ainsi, elle n'était pas sans charme, car son crâne avait une jolie forme. Mais quel choc pour elle de se voir ainsi

! Appuyée à la paroi, elle gémissait, les yeux clos.

Je la pris un instant entre mes bras.

Elle en parut surprise et me regarda.

—

Qu'est-ce que tu m'as fait? murmura-t-elle.

J'aurais pu lui dire que c'était pour lui sauver la vie, au moins pour un temps, mais je la fixai avec sévérité et déclarai :

—

Ce qu'il m'a plu.

—

Bien sûr, fit-elle d'un ton amer en détournant les yeux. Puisque je ne suis qu'une esclave...

Et puis elle me regarda bien en face, et il n'y avait plus d'amertume ni de reproche dans ses yeux, seulement une demande.

; Mais comment puis-je espérer plaire à mon Maître... dans cet état ?

; Il me plaît, à moi!

Elle s'écarta.

—

Ah c'est vrai... j'oubliais... ta vengeance. (Elle me garda.) Tout à l'heure... j'ai pensé...

Mais elle n'acheva pas sa phrase et ses yeux s'embuèrent.

—

Mon Maître est intelligent, dit-elle en se redressant avec fierté. Il sait comment punir une esclave traîtresse. Elle me tourna le dos. Mais je voyais son visage dans le plastique de la case. Elle demanda:

— Et maintenant, tu vas m'abandonner? Ou tu n'en as pas encore fini avec moi ?

Malgré ma méfiance, je l'aurais rassurée en lui disant que je la croyais plus en sûreté sous l'anonymat d'un spécimen du Vivarium que n'importe où ailleurs, mais ç'aurait été une erreur, qui me fut épargnée par l'approche du chef des Employés, lequel me remit une clé nouée à un cordon.

— Je veillerai à ce qu'elle soit bien nourrie et abreuvée, assura-t-il.

À ces mots, Vika me fit soudain face, le dos et les paumes plaqués à la cloison de plastique, l'air désespéré.

— Je t'en supplie, Cabot, ne m'abandonne pas ici.

—

C'est pourtant ce que je vais faire.

Elle aperçut la clé dans ma main.

— Non, Cabot... s'il te plaît!

J'avais pris ma décision et je n'étais pas d'humeur à en discuter. Je ne répondis pas.

— Cabot... reprit-elle... et si ma prière venait d'une femme de Haute Caste d'une des plus altières Cités de Gor... pourrais-tu me le refuser encore ?

—

C'est moi qui ne comprends plus, dis-je.

Elle jeta un coup d'oeil circulaire et frissonna. Son regard croisa le mien. Je vis qu'elle était terrifiée à l'idée de rester ce lieu.

Elle se laissa tomber à genoux, les yeux de nouveau pleins de larmes, et me tendit les mains.

—
Écoute, Guerrier de Ko-ro-ba, c'est une femme de Haute Caste de la Grande Treve qui te prie à genoux de ne pas la laisser ici.

; Je ne vois à mes pieds qu'une esclave. Et elle restera ici.

— Non, non, protesta Vika.

Elle ne quittait pas des yeux la clé qui pendait au cordon, dans ma main.

— Je t'en supplie...

—

J'ai pris ma décision.

Vika s'écroula au sol, incapable de se soutenir.

— Elle est quand même très belle, déclara le Chef des Employés en l'examinant.

Vika leva les yeux comme si elle n'avait pas saisi ce qu'il disait.

—

Oui, elle est très belle, acquiesçai-je.

— C'est étonnant ce que le vêtement approprié et la suppression de tous ces poils peuvent améliorer une Mul femelle, fit observer l'homme.

—

Oui, très étonnant.

Vika baissa de nouveau la tête en gémissant.

— Y a-t-il une autre clé? m'enquis-je.

— Non, répondit le Mul.

— Et si je perdais celle-ci?

— Mieux vaudrait ne pas la perdre.

— Mais si je la perdais?

— Avec du temps, je crois qu'on pourrait découper une ouverture dans la case, en nous servant des torches de chaleur.

—

Je vois. Ça s'est déjà fait?

— Une seule fois, et il a fallu plusieurs mois, mais il n'y a pas grand danger, parce que nous pouvons toujours alimenter les cases autrement que par la porte. Il y a des panneaux spéciaux.

— Très bien, dis-je.

—

De plus, reprit le Chef, il n'y a jamais de clés perdues. Rien ne se perd jamais dans le Nid. (Il rit:) Pas même une Mul.

J'ébauchai un sourire assez sombre.

J'entrai dans la case et inspectai les récipients de champignons.

Vika était de nouveau debout et s'essuyait les yeux du revers de la main, dans un coin de la case.

—

Tu ne peux pas me laisser ici, Cabot, dit-elle avec simplicité, comme si elle en avait la certitude.

—

Pourquoi pas ?

--D'une part, je t'appartiens.

— Je crois que mon bien sera en sûreté ici.

— Tu plaisantes ! fit-elle en reniflant.

Elle me suivit du regard tandis que je levais les couvercles des caisses. Le contenu semblait frais et de bonne qualité.

— Qu'y a-t-il dans ces boîtes ? demanda-t-elle.

— Des champignons.

— Pour quoi faire ?

— Pour manger.

—

Jamais ! Je préfère mourir de faim!

— Tu en mangeras quand tu auras bien faim.

Elle me regarda avec horreur, et soudain, à mon grand étonnement, elle éclata de rire. Elle recula

pour s'appuyer sur le fond de la case, incapable de tenir sur ses jambes.

— Oh, Cabot! s'écria-t-elle, d'un ton de reproche et de soulagement à la fois. Comme j'ai eu peur!

Elle vint près de moi, leva les yeux et me posa la main sur bras.

—

Je comprends, maintenant, dit-elle en pleurant presque de joie, mais tu m'as fait tellement peur!

— Que veux-tu dire ?

Elle rit de nouveau.

— Des champignons !

Elle renifla avec dégoût.

— Ce n'est pas mauvais quand on en a pris l'habitude, lui dis-je. Mais ce n'est pas particulièrement délectable non plus.

Elle secoua la tête.

— S'il te plaît, Cabot, la plaisanterie a assez duré. (Elle sourit.) Aie pitié... sinon de Vika de Treve... du moins d'une pauvre fille qui n'est que ton esclave.

— Je ne plaisante pas du tout.

Elle ne voulait pas me croire.

Je vérifiai le distributeur de pilules de Mul et la jarre d'eau.

— Dans le Nid, nous n'avons pas les luxes que tu avais dans ta chambre, déclarai-je. Mais je pense que tu t'en sortiras très bien.

— Cabot, allons ! fit-elle, riant de nouveau.

Je me tournai vers le Chef.

; Elle touchera une double ration de sel tous les soirs.

; Très bien.

; Vous lui expliquerez les séances de propreté?

— Bien sûr, ainsi que les exercices.

—

Les exercices? m'étonnai-je.

—
Évidemment. Il est important de faire de l'exercice quand on est enfermé.

— Évidemment.

Vika vint derrière moi et m'entoura de ses bras. Elle me posa un baiser sur la nuque. Elle émit un rire de gorge.

— La plaisanterie a vraiment assez duré, Cabot, me dit-elle. Maintenant, allons-nous-en d'ici, parce que je ne m'y plais pas du tout.

Il n'y avait pas de matelas de mousse dans la case, mais une paille dans un coin. C'était mieux que ce qu'elle avait eu dans sa propre chambre.

Étant donné les circonstances, tout me paraissait pour le mieux.

J'allai à la porte, et Vika m'accompagna, accrochée à

mon bras, le sourire aux lèvres.

Je m'immobilisai sur le seuil et elle allait le franchir, quand mon bras l'arrêta.

— Non. Tu restes ici.

—
C'est une plaisanterie !

— Non. Pas du tout.

— Mais si !

Elle se cramponnait plus fort à mon bras, tout en criant

—
Lâche-moi.

— Sérieusement, tu ne peux pas m'abandonner ici. Non, ce n'est pas possible... pas moi, pas Vika de Treve. Je ne te le permettrai pas !

Je la regardai. Le rire mourut dans sa belle gorge.

— Tu ne me le permettras pas? fis-je.

C'était la voix de son maître goréen.

Elle me lâcha le bras et recula, tremblante, effrayée. Elle avait le visage livide.

—
Je ne pensais pas ce que j'ai dit, se défendit-elle.

Terrifiée, elle s'agenouilla, selon l'expression courante, sous le fouet, prenant la position de l'esclave qui attend la punition, les poignets joints sous elle comme s'ils étaient liés, la tête touchant le sol, tout le dos offert.

—
Je n'ai aucune envie de te punir, dis-je.

Effarée, elle releva les yeux, et ils s'emplirent de larmes

—
Frappe-moi si tu veux, implora-t-elle, mais... s'il te plaît... je t'en prie... emmène-moi.

— Je t'ai déjà dit que ma décision était prise.

; Mais tu pourrais changer d'avis, Maître... pour moi?

; Non.

Elle luttait contre ses larmes. Ce devait être la première fois qu'elle ne faisait pas ce qu'elle voulait d'un homme. Je fis un geste et elle se releva.

— Ton esclave peut-elle te poser une question, Maître ?

—
J'écoute.

— Pourquoi dois-je rester ici?

— Parce que je n'ai pas confiance en toi.

Elle réagit comme si je l'avais frappée et se remit à

pleurer. Je ne comprenais pas comment cette réponse avait pu avoir un tel effet sur une personne traîtresse et rebelle comme Vika, mais elle paraissait vraiment souffrir davantage que si je l'avais fouettée. Je l'observais, tenté de lui accorder ma confiance, mais bien décidé à ne pas faiblir.

— Est-ce ainsi que tu enchaînais les hommes à ton propre anneau d'esclave?

—
Oh, Cabot... Cabot...

Elle se remit à gémir.

Je sortis sans un mot de plus. Je levai la main pour rabattre le panneau de fermeture de la case. Alors Vika se mit à trembler, paniquée comme un bel animal pris au piège.

— Non, Maître ! S'il te plaît !

Elle se précipita dans mes bras et nous restâmes enlacés un moment, puis je la rejetai loin de moi. Elle n'y croyait pas.

—

Non ! Cabot, non !

La porte redescendit et la serrure cliqueta. Je fis tourner clé.

Vika de Treve était ma prisonnière.

Elle se jeta contre la porte en poussant un cri et la frappa de ses petits poings. Je passai simplement le cordon de la clé mon cou.

—

Adieu, Vika de Treve ! lançai-je.

Elle cessa de frapper la cloison et, à ma grande stupeur, se mit à sourire. Elle essuya une larme. Elle me regarda.

— Alors, c'est vrai, tu t'en vas, dit-elle.

Sa voix me parvenait par les fentes d'aération de la case. Elle ne paraissait pas très changée.

- Oui.

— Eh bien, je savais déjà que j'étais sans nul doute ton esclave, mais j'ignorais jusqu'à cet instant que tu étais vraiment mon maître.

Troublée, elle me fixait des yeux.

—

C'est un sentiment étrange que de savoir qu'un être est votre maître absolu, avec le droit de faire de vous ce qu'il veut, et que vous n'avez qu'à obéir.

J'éprouvais un rien de remords.

—

C'est bon de t'appartenir, Tari Cabot, reprit-elle. J'aime t'appartenir.

—

Je ne comprends pas.

— Je suis une femme et tu es un homme, plus fort que moi, et je suis à toi, et tu le sais bien, et maintenant, je l'ai aussi appris.

J'étais intrigué. Vika baissa la tête.

—

Toute femme désire au fond du coeur porter les chaînes d'un homme, ajouta-t-elle.

J'en doutais.

; Bien sûr, reprit-elle, nous aimerions choisir notre homme.

Cela me parut plus probable.

—

Et c'est toi que je choisirais, Cabot.

—

Les femmes désirent avant tout être libres, répondis-je.

—

Oui, nous souhaitons aussi la liberté. (Elle sourit:) Il y a en toute femme une part de Libre Compagne et une part d'Esclave.

Cela me semblait étrange, probablement plus qu'à un Goréen de naissance, qui aurait été habitué à cette soumission de la femme, tout comme aux marées de l'étincelante Thassa et aux cycles des trois lunes de son monde.

Au fond, ce que disait Vika n'était peut-être pas si surprenant. Je la regardai avec un peu de tendresse.

—

Il faut que je m'en aille, lui dis-je.

—

Depuis la première fois que je t'ai vu, Cabot, j'ai su que j'étais à toi. Je voulais être libre, mais je savais que tu me possédais - sans m'avoir touchée ni embrassée - je savais dès cet instant que j'étais ton esclave; tes yeux me l'avaient dit et mon coeur en secret le reconnaissait.

Je pivotai pour m'éloigner.

—

Je t'aime, Tarl Cabot! lâcha-t-elle brusquement. Puis elle se reprit:

— Je voulais dire... je t'aime... Maître.

Je lus de l'inquiétude dans ses yeux, on eût dit que ses mains cherchaient à me toucher à travers l'épaisseur du plastique.

—

Puis-je demander où va mon Maître? fit-elle.

Je réfléchis, puis je lui répondis en souriant:

— Je vais donner Gur à la Mère.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? fit-elle, ouvrant de grands yeux.

— Je n'en sais rien, mais j'ai bien l'intention de l'apprendre, répondis-je.

— Es-tu obligé de partir?

— Oui. J'ai un ami qui court peut-être un danger.

—

Une fille esclave est heureuse qu'un tel homme soit son maître.

Je la regardai et, presque inconsciemment, je baisai le bout de mes propres doigts et les appliquai contre le plastique. Vika baisa la cloison au même endroit, de l'autre côté. C'était vraiment une curieuse fille.

Si je ne l'avais pas connue si vicieuse et trompeuse, cruelle et tortueuse, j'aurais pu lui dire quelques paroles affectueuses. Je regrettais déjà d'avoir posé les doigts sur le panneau, car je craignais qu'elle n'y voie un intérêt envers elle que je m'efforçais de dissimuler.

Son jeu avait été superbe, presque convaincant; j'avais failli croire qu'elle tenait à moi.

— Oui, Vika de Treve... Fille Esclave... tu joues bien ton rôle !

— Non, non, Maître ! Je t'aime vraiment !

Furieux d'avoir été sur le point de m'y laisser prendre, je lui éclatai de rire au nez.

Maintenant, sans doute persuadée qu'elle avait perdu la partie, elle se cacha le visage dans les mains et tomba à

genoux derrière l'épaisse paroi transparente.

Je partis, ayant en tête des affaires plus importantes que l'infidèle fille de Treve.

— Je m'occuperai avec soin des aliments et de l'eau de la femelle, m'assura le Chef des Employés.

; Si vous voulez, dis-je, et je m'éloignai.

27

DANS LA CHAMBRE DE LA MÈRE

C'était toujours la Fête de Tola.

Bien qu'il fût plus tard que le quatrième repas.

Il y avait près de huit ahns goréennes, soit environ dix heures terrestres, que je m'étais séparé de Misk, de Mul-AlKa et de Mul-Ba-Ta, tôt le matin même. J'avais mené le disque de transport qui m'avait conduit à la salle où j'avais trouvé Misk jusqu'à l'entrée des tunnels du Scarabée Doré. D'ailleurs, c'était une bonne chose qu'il y fût resté, comme témoin de mon entrée, et aussi pour prouver que je n'étais pas ressorti.

J'étais moins satisfait d'avoir laissé mon tradémetteur avec le disque mais, si je l'avais emporté, on aurait pu soupçonner que j'avais seulement feint d'entrer dans les tunnels, puisque à l'intérieur je n'en aurais eu aucun besoin. Je ne savais pas quel prix les Prêtres-Rois attachaient à la parole des deux gardiens de la porte.

Je n'étais pas encore très éloigné du Vivarium quand je parvins à m'orienter correctement dans le Nid et, alors que je marchais rapidement, je vis un disque immobilisé sur son coussin de gaz, devant l'une des hautes portes métalliques des Magasins d'Approvisionnement. Personne ne la surveillait, parce que le vol était inconnu dans le Nid, à part celui d'une pincée de sel de temps à autre.

Je créai donc un précédent en sautant sur l'engin et en appuyant sur les accélérateurs.

Bientôt, j'étais en train de filer dans le grand couloir à

bord du véhicule que je pouvais considérer comme «

réquisitionné », vu l'urgence de ma mission.

Je n'avais guère parcouru qu'un pasang quand je stoppai en virant devant un autre portail des Approvisionnements. J'entrai et ressortis peu après, vêtu d'une tunique violette de Mul. À ma demande, l'employé avait porté le vêtement au compte de Sarm, en me rappelant que je devais sans tarder y faire inscrire mes formules d'identification. Quand je le quittai, il était encore en train de me féliciter de ma bonne fortune, puisque, de simple Matok, j'avais l'honneur d'être promu Mul. « Maintenant, vous ne serez plus seulement dans le Nid, vous en ferez partie », termina-t-il avec un large sourire.

Dehors, je jetai ma tunique rouge dans la première boîte à déchets venue, d'où elle serait emportée par aspiration dans les lointains incinérateurs installés dans le Nid. Remonté sur mon disque, j'allai en hâte jusqu'au logement de Misk.

Là, je consacrai quelques minutes à avaler quelques champignons et je bus une longue rasade d'eau.

Tout en mangeant, j'élaborais mon plan d'action. Il fallait que je trouve Misk. Probablement pour mourir avec lui ou périr en essayant de le venger.

Je pensais à Vika, enfermée dans une case, qui était pour elle une prison. Je tripotai la clé suspendue à mon cou. J'espérais qu'elle ne souffrait pas trop de la captivité, et je m'en voulais en même temps de cette faiblesse en me répétant qu'elle avait largement mérité ses misères. Oui, les heures dans sa cage paraîtraient longues à la Vika au crâne rasé.

Qu'étaient devenus, de leur côté, Mul-Al-Ka et Mul-BaTa, qui avaient désobéi à Sarm et s'étaient ainsi mis hors la loi du Nid ? J'espérais qu'ils avaient pu se cacher et trouver ou voler de quoi manger. Ils n'avaient que peu de chances de survie, mais une vie même pitoyable valait mieux que les chambres de dissection.

Et le jeune Prêtre-Roi mâle, dans la caverne secrète sous le compartiment de Misk ? Sans doute la meilleure façon d'aider Misk serait de l'abandonner à son sort pour tenter de protéger le jeune mâle, mais c'étaient là des affaires qui ne m'intéressaient que moyennement. J'ignorais où se trouvait l'oeuf femelle et, de toute façon, je n'aurais pas su comment m'y prendre. De plus, que la race des Prêtres-Rois doive dépérir et disparaître ne concernait guère un être humain, surtout compte tenu de ma haine envers eux et de mon ressentiment en constatant leur profond mépris pour la vie des hommes de ce monde. N'avaient-ils pas anéanti ma Cité ? Dispersé mes concitoyens ? Ne tuaient-ils pas des humains en leur administrant la Mort par le Feu ? Ne les amenaient-ils pas contre leur gré sur le monde de Gor par leurs Voyages d'Acquisition ? N'implantaient-ils pas des résilles de contrôle dans les cerveaux, n'avaient-ils pas créé

les mutants affreux qui recueillaient Gur à partir d'une race dont je faisais partie ? Ne nous considéraient-ils pas comme des animaux inférieurs à la disposition de leurs hautaines excellences ? Et les Muls et les Esclaves de Chambre et tous les membres de l'espèce humaine qui devaient les servir ou mourir ? Oui, me disais-je, il serait bon pour la race humaine que les Prêtres-Rois s'éteignent. Mais pour Misk, c'était différent, il était mon ami. Il régnait entre nous la Confiance du Nid et, en tant qu'homme et guerrier, j'étais prêt à donner ma vie pour lui.

Je vérifiai l'état de mon épée, quittai le compartiment de Misk, remontai sur le disque et partis rapidement dans la direction de la Chambre de la Mère.

Je n'étais en route que depuis quelques ahns quand je parvins à la clôture de lourds barreaux d'acier séparant les parties du Nid accessibles aux Muls de celles qui leur étaient interdites.

Un Prêtre-Roi montait la garde ; ses antennes bougèrent en demi-cercle quand j'arrêtai mon engin à moins de quatre mètres, de lui. Comme Sarm, il portait sur la tête une couronne de feuilles vertes et, au cou, en plus de son tradémetteur, le collier cérémoniel de morceaux de métal. Il me fallut un instant pour comprendre le mouvement

de consternation des antennes.

Ma tunique ne portait pas d'odeurs d'identification et, l'espace d'un instant, il avait pensé que le disque n'avait pas de conducteur.

Je voyais les facettes de ses yeux multiples clignoter taindis qu'il s'efforçait de voir, de la même façon

que nous tendons l'oreille pour percevoir un son.

Il avait les mêmes réactions qu'un humain qui aurait entendu un bruit dans une pièce, près de lui, mais sans voir ce qui le causait.

Pour finir, ses antennes se braquèrent sur moi, mais je suis certain qu'il était plus que vexé de ne pas percevoir les signaux qu'aurait dû émettre une tunique marquée d'odeurs. Tel quel, je ne devais guère lui paraître différent de n'importe quel autre Mul mâle. Pour un homme, mes cheveux roux et hérissés auraient constitué un trait des plus reconnaissables mais, comme je l'ai déjà dit, les Prêtres-Rois ont la vue faible et sont, de plus, daltoniens. Il n'y a de couleurs que dans les zones fréquentées par les Muls. Le seul qui aurait pu me reconnaître immédiatement, c'était Misk, pour qui je n'étais pas un Mul, mais un ami.

— Vous êtes sans nul doute le Garde Noble de la Chambre où je puis faire marquer d'odeurs ma tunique? lui dis-je d'un ton plaisant.

Il parut soulagé de m'entendre parler.

—

Non, répondit-il, je garde l'entrée des tunnels de la Mère, où vous ne pouvez pas pénétrer.

Bon, songeai-je, je suis au bon endroit.

— Où puis-je faire marquer mon vêtement ?

—

Retournez vous renseigner à l'endroit d'où vous êtes venu, me dit-il.

- Je remercie Votre Noblesse ! lançai-je, et je fis pivoter le disque comme sur un axe vertical puis filai au plus vite. D'un coup d'oeil en arrière, je notai que le Prêtre-Roi tendait encore ses antennes à la recherche d'une odeur. Je m'engageai dans un tunnel latéral et me mis en quête d'un conduit de ventilation.

Il ne me fallut que deux ou trois ahns pour en trouver un qui, à première vue, me conviendrait. J'avais sur encore un demi-pasang et abandonnai le disque près d'un portail ouvert, derrière lequel des Muls agitaient dans des cuves du plastique en ébullition, à l'aide de grandes spatules de bois.

Je retournai vivement à pied jusqu'au conduit, soulevai le bas de la grille et me glissai à l'intérieur. Rapidement, je me dirigeai vers la Chambre de la Mère.

De temps à autre, je passais devant une bouche et regardais à l'extérieur. Cela me permit de constater que j'avais déjà dépassé la clôture d'acier, où le garde se tenait immobile.

Pas un bruit n'indiquait la Fête de Tola, mais je n'eus aucun mal à découvrir le lieu de la cérémonie, car je tombai rapidement sur un des conduits aspirateurs d'air vicié par lequel me parvinrent des odeurs pénétrantes que, d'après Minsk, les Prêtres-Rois trouvaient d'une grande beauté. En suivant ces odeurs, je me trouvai bientôt en un point d'où je contemplai une chambre immense. Le plafond n'était

peut-être qu'à une centaine de pieds de haut, mais la largeur et la longueur de la pièce étaient considérables ; elle était pleine de Prêtres-Rois dorés, avec leurs couronnes vertes et leurs colliers de métal.

Il y en avait probablement un millier dans la Chambre et j'imaginai que c'étaient tous les Prêtres-Rois du Nid, à

l'exception des rares qui devaient monter la garde en divers points de la clôture, et peut-être aussi dans la Salle de Surveillance et au Centre d'Énergie.

Naturellement, une grande partie des détails techniques étaient confiés à des Muls instruits.

Les Prêtres-Rois se tenaient immobiles, en cercles concentriques. D'un côté, quatre d'entre eux manipulaient une grande machine à odeurs, ressemblant un peu à un coffre-fort. Il y avait une centaine de boutons de chaque côté

du boîtier de l'appareil, et chacun des quatre Prêtres-Rois les touchait en succession sur un rythme apparent, avec beaucoup d'habileté.

Ce devaient être les musiciens les plus appréciés du Nid, pour avoir été choisis en vue de former l'orchestre de la grande Fête de Tola.

L'assistance était tellement concentrée sur les beautés de cette musique olfactive que les antennes semblaient figées.

En avançant prudemment, je vis la Mère sur une estrade, de mon côté.

Pendant un instant, je ne sus si elle était vivante ou morte.

Elle appartenait sans nul doute à la race des Prêtres-Rois, et elle n'avait plus d'ailes, mais l'ampleur de son abdomen était incroyable. La tête et le thorax étaient à peine plus volumineux que chez les individus ordinaires, mais le corselet rejoignait un abdomen qui, s'il avait été gonflé

d'oeufs, aurait eu presque les dimensions d'un autobus. À

présent, cet organe monstrueux, dégonflé et ridé, dépourvu de l'élasticité qu'il avait dû posséder autrefois, gisait aplati derrière la créature, comme un grand sac de cuir brun doré. Malgré le vide de son abdomen, elle ne pouvait pas se tenir sur ses jambes et restait étendue sur l'estrade, les pattes ramenées devant elle.

Elle n'avait pas la couleur habituelle, étant plus brune, avec çà et là des taches noires sur le thorax et l'abdomen. Ses antennes ne semblaient pas actives et manquaient

de rigidité. Elles reposaient sur la tête.

Ses yeux étaient bruns, mais ternes.

Je me demandai si elle était aveugle.

C'était une bien vieille créature que cette Mère du Nid. Il était difficile de l'imaginer, d'innombrables générations auparavant, étendant ses ailes d'or à ciel ouvert au-dessus de Gor, brillant et tournoyant avec son mâle, sur les hauts courants d'air d'un monde lointain et sauvage.

Il n'y avait pas de Père du Nid, et je présumai que son mâle était mort, peut-être peu de temps après l'accouplement. Y avait-il eu d'autres Prêtres-Rois d'un Nid antérieur pour l'aider? Ou avait-elle dû, retombée au sol, manger elle-même les ailes qui l'avaient portée, avant de s'enfoncer sous les montagnes pour commencer le travail solitaire de la Mère, la création du Nouveau Nid ?

Comment se faisait-il qu'il n'y eût pas d'autres femelles ?

Si c'était Sarm qui les avait tuées, pourquoi la Mère n'en avait-elle pas été informée, afin de le mettre hors d'état de nuire ?

Ou désirait-elle elle-même qu'il n'y en ait plus d'autres ?

Mais dans ce cas, était-elle d'accord avec Misk pour la perpétuation de la race ?

Je jetai un nouveau coup d'oeil sur la grille. Elle se situait à une trentaine de pieds au-dessus du sol, et un peu de côté par rapport à la plate-forme de la Mère. J'en déduisis qu'il devait exister une ouverture analogue de l'autre côté de la couche, connaissant bien le goût des Prêtres-Rois pour la Symétrie.

Tandis que les musiciens continuaient de répandre leur rhapsodie d'odeurs, les Prêtres-Rois venaient lentement, chacun à leur tour, jusque devant la plate-forme.

Là, dans une vasque dorée d'un mètre cinquante de profondeur et d'un diamètre de sept mètres environ, reposant sur un énorme trépied, chacun puisait de ses mandibules un peu de liquide blanchâtre, sans doute le Gur. Il n'en prenait que quelques gouttes car, bien que la Fête fût déjà fort avancée, le récipient était encore garni presque jusqu'au bord. Il s'approchait ensuite de la Mère, très lentement, et abaissait la tête vers elle. Il l'effleurait de ses antennes. Elle lui tendait la tête et, avec une délicatesse inattendue chez une créature de ces dimensions, faisait passer une minuscule goutte du précieux fluide dans sa propre bouche. Il reculait alors, puis allait reprendre sa place dans l'immobilité.

Il avait donné Gur à la Mère.

Je l'ignorais à l'époque, mais le Gur est un produit sécrété à l'origine par de grands arthropodes gris et domestiques, que l'on mène le matin paître des plantes Sim spéciales, larges, avec des vrilles et d'énormes feuilles enroulées, qui se développent sous les lampes à énergie fixées aux plafonds des vastes Chambres de Pâturage. La nuit, on les ramène dans les étables, où les Muls procèdent à la traite. Le Gur particulier de la Fête de Tola est conservé à la mode ancienne durant des semaines dans les estomacs de Prêtres-Rois spécialement choisis, où il mûrit et prend la saveur et la consistance souhaitées. C'est ce que les Prêtres-Rois appellent « conserver Gur ». Je les regardais venir un à un donner Gur à la Mère. Et j'étais probablement le premier homme à assister à ce rite. Étant donné le nombre des Prêtres-Rois et le temps qu'il fallait à chacun pour le geste cérémoniel, je présumai que la Fête devait déjà durer depuis des heures. Je n'aurais pas été

surpris qu'il fallût toute la journée pour en finir.

Je connaissais déjà l'infinie patience de ces êtres et l'absence de mouvement de ces cercles d'individus ne me surprenait pas. Mais en voyant frémir leurs antennes ravies en réaction à la musique odorante, je compris qu'il n'y avait pas là que de la patience, mais bien une sorte d'exaltation, de communion, un regroupement du Nid, un rappel de leur longue histoire, la consécration de ce que seuls dans l'univers - peut-être - ils représentaient: les Prêtres-Rois. Il m'aurait été bien impossible de donner un âge à cette race, et je ne comprenais que vaguement sa puissance, sa pensée, ses espoirs ou ses rêves, en admettant qu'un peuple aussi ancien et sage pût encore se laisser aller à rêver, à caresser la folie de l'espoir.

Le Nid est éternel, m'avait affirmé Sarm.

Mais, sur la plate-forme, gisait la Mère, peut-être aveugle, presque inanimée, cette grande chose qu'ils révéraient malgré son corps brunâtre, desséché, tout ridé et vide.

Vous êtes en train de mourir, Prêtres-Rois, songai-je. Je m'efforçai de distinguer Misk et Sarm dans l'assemblée dorée.

Il y avait une heure environ que j'étais à mon poste d'observation et il me sembla que la cérémonie touchait à

son terme, car plus un seul Prêtre-Roi ne venait devant la Mère.

Et, presque au même instant, je distinguai Misk et Sarm, ensemble.

Les cercles de Prêtres-Rois se défirent pour former une double haie entre laquelle s'avancèrent Sarm et Misk. Je présimai que c'était le point culminant de la cérémonie, la remise de Gur par les plus importantes de ces créatures, les Cinq Premiers Nés - sauf qu'il n'en restait que deux, le Premier et le Cinquième, Sarm et Misk. J'apprendrais plus tard que ma supposition était exacte et que la partie du spectacle à laquelle j'assistais à présent s'appelait la « Marche des cinq Premiers Nés », dans laquelle les intéressés se présentent de front devant la Mère et lui donnent Gur dans l'ordre inverse de la priorité.

Naturellement, Misk n'avait ni la couronne au front, ni le collier au cou.

Si Sarm était embarrassé d'avoir à son côté Misk qu'il croyait mort, il n'en laissait rien voir.

Ensemble, dans ce que des oreilles humaines auraient pris pour du silence, mais dans une musique assourdissante d'odeurs, ils approchèrent tous les deux de la Mère et je vis Misk tremper le premier sa bouche dans le vaste récipient, puis approcher seul de la Mère.

Quand il lui toucha la tête du bout de ses antennes, celles de l'ancienne créature se soulevèrent, animées d'un tremblement, et Misk lui déposa sur la langue, délicatement, avec une tendresse évidente, une goutte luisante de Gur. Puis il recula.

Ce fut le tour de Sarm d'approcher de la Mère pour les mêmes gestes cérémoniels. Cette fois encore, les antennes de la Mère réagirent, mais parurent se rétracter.

Sarm abaissa les mâchoires jusqu'à la bouche de la Mère, mais elle ne l'aida pas en levant la tête.

Elle se détourna même.

La musique d'odeurs cessa soudain et les Prêtres-Rois émirent un froissement pareil au vent dans les feuilles d'automne. Je perçus même le tintement des petits outils accrochés aux colliers.

Je compris la consternation des Prêtres-Rois, à leurs antennes agitées, au déplacement de leurs membres postérieurs, à la tension subite des corps et des têtes ; je vis les antennes pointer vers la plate-forme de la Mère.

Une fois encore, Sarm approcha la bouche de celle de la Mère, qui à nouveau détourna la tête.

Elle avait refusé d'accepter Gur.

Misk restait immobile.

Sarm fit deux ou trois pas en arrière. Il était comme assommé. Ses antennes semblaient s'agiter en tous sens. Toute sa longue carcasse paraissait frissonner.

Maladroitement, il tenta de s'approcher encore de la Mère. Ses mouvements étaient désordonnés, incertains, hésitants.

Cette fois encore, la tête brunâtre et décolorée se détourna.

Une nouvelle fois, Sarm battit en retraite.

Les autres Prêtres-Rois avaient repris leur immobilité et tous regardaient Sarm.

Celui-ci se tourna lentement vers Misk.

Sarm n'était plus ému ni tremblant, mais il se dressait de toute sa hauteur.

Devant la Plate-forme de la Mère, face à Misk, le dominant de deux pieds environ, Sarm conservait un calme qui me parut terrifiant, même chez un Prêtre-Roi.

Longuement les antennes des deux se sondèrent, puis celles de Sarm s'aplatirent sur sa tête, et celles de Misk firent de même.

Presque simultanément, les redoutables lames cornée,, jaillirent de leurs membres antérieurs.

Les Prêtres-Rois se mirent à tourner l'un autour de l'autre selon un rite peut-être plus ancien encore que la Fête de Tola, peut-être plus vieux que les temps et les objets symbolisés par le collier d'outils métalliques qui tintinnabulaient au cou de Sarm.

Avec une rapidité que j'ai encore peine à croire, Sarm se rua sur Misk et, après un instant imprécis, je les vis calés sur leurs membres postérieurs, enlacés, se balançant lentement d'avant en arrière et s'efforçant de faire entrer en action leurs mâchoires dorées.

Je connaissais la force exceptionnelle des Prêtres-Rois et imaginais sans peine les tensions et les pressions qui animaient leurs carcasses tandis qu'ils se heurtaient, cherchant l'avantage qui causerait

la mort de l'autre. Sarm rompit le corps à corps et se remit à tourner; Misk suivit le mouvement, en attente, les antennes toujours aplaties.

J'entendais à présent l'air siffler par leurs orifices respiratoires.

Sarm chargea soudain et abattit une de ses lames cornées, puis bondit en arrière avant même d'avoir vu la blessure ouverte dans le côté gauche des grands disques à

facettes, sur la tête de Misk. La plaie s'emplissait d'un fluide vert.

Sarm bondit de nouveau, et je vis une deuxième blessure apparaître comme par magie sur le côté de la grosse tête dorée de Misk, et cette fois encore Sarm, dont l'agilité

était fantastique, sauta hors d'atteinte avant que Misk ait pu riposter. Ils recommencèrent à tourner en s'observant. Une troisième fois, Sarm revint à l'attaque et le côté droit du thorax de Misk s'ouvrit, au voisinage d'un des nodules cervicaux; le fluide vert l'emplit.

Je me demandais combien de temps il fallait pour tuer un Prêtre-Roi.

Misk semblait lent, affaibli, il baissait la tête et ses antennes flottaient, exposées aux coups.

Je remarquai que la sécrétion verte qui coulait de ses blessures commençait à coaguler sur son corps, arrêtant l'écoulement.

Je songeai que, malgré l'air abattu et vaincu de Misk, il n'avait, en réalité, perdu que très peu de fluide.

Je me dis que le coup encaissé à proximité d'un nodule cervical pourrait lui être fatal.

Sarm observait prudemment les antennes sans protection de son adversaire.

Puis, peu à peu, une des pattes de Misk parut céder sous lui et il inclina nettement d'un côté.

Pris par l'émotion devant ce combat, je n'avais pas remarqué ce coup porté à la patte.

Peut-être Sarm lui-même ne s'en était-il pas rendu compte. Je me demandais si Sarm, étant donné la position désespérée de Misk, allait lui accorder grâce.

Sarm, comme pour me répondre, se précipita, une lame

haut levée pour le coup mortel, mais Misk se redressa soudain sur la jambe qui avait semblé fléchir et ramena ses antennes en arrière une fraction de seconde avant le coup de Sarm, et lui coinça la patte entre ses pinces.

Sarm trembla et frappa de l'autre avant-bras, que Misk saisit à son tour, et, une fois de plus, ils se remirent à

osciller sur leurs membres inférieurs, car Misk, ayant pu juger de leurs forces respectives et manquant de la vitesse de Sarm, s'était décidé pour le corps à corps.

Leurs mâchoires se prirent, dans le balancement de leurs têtes.

Puis, avec une vigueur extraordinaire, les mandibules de Misk se serrèrent en tournant et, brusquement, Sarm fut jeté

au sol sous son adversaire. À cet instant précis, les mâchoires de Misk lâchèrent prise pour se porter sur le tube épais qui reliait au thorax la tête de Sarm, là où se serait trouvé le cou d'un être humain. Et les mandibules commencèrent à se refermer.

À ce moment, je vis disparaître les lames cornées des antérieurs de Sarm, qui les replia contre son corps et cessa toute résistance, soulevant même la tête pour exposer davantage son « cou ».

Les mâchoires de Misk se figèrent, comme indécises. Il était en mesure de tuer Sarm s'il le voulait.

Je n'avais pas besoin de tradémetteur pour interpréter l'odeur de désespoir émise par le Premier Né. C'était, en plus bref et plus intense, ce même signal qui m'était parvenu du tradémetteur de Misk dans la chambre de Vika. Si l'appareil avait été sous tension, j'aurais entendu: « Lo Sardar - Je suis un Prêtre-Roi. »

Misk lâcha le cou de Sarm et recula.

I

l ne pouvait pas tuer un Prêtre-Roi.

Misk tourna le dos et se rendit à pas délicats devant la Mère où il resta planté, de grandes plaques de fluide coagule marquant ses blessures.

S'ils se parlèrent, je ne détectai pas les signaux.

Peut-être se regardaient-ils seulement.

Je m'intéressais davantage à Sarm, que je vis se redresser, menaçant, sur ses quatre pattes postérieures. À

ma grande horreur, il ôta de son cou le tradémetteur et, s'en servant comme d'une masse d'armes, il se précipita vers Misk et lui porta un coup par-derrière.

Les pattes de Misk se replièrent lentement sous lui et son corps s'étala sur le sol.

Impossible de dire s'il était assommé ou mort.

Sarm s'était redressé de toute sa hauteur et se tenait à

présent derrière Misk, face à la Mère. Il raccrocha l'appareil à son cou.

Je sentis un signal émaner de la Mère, le premier qui me fût parvenu, et à peine perceptible. C'était : «

Non. »

Mais Sarm promena le regard sur les rangs des créatures dorées immobiles qui l'observaient puis, satisfait, ouvrit ses grandes mâchoires à articulations latérales et avança lentement sur Misk.

À l'instant même, je repoussai d'un coup de pied la grille du conduit et, poussant le cri de guerre de Ko-ro-ba, je me précipitai entre Sarm et Misk, l'épée en main.

— Arrêtez, Prêtre-Roi! criai-je.

Jamais encore un être humain n'avait mis le pied dans la Chambre et j'ignorais si je commettais un sacrilège, mais peu m'importait, car mon ami était en danger.

L'horreur saisit les rangs des Prêtres-Rois, dont les antennes s'agitèrent follement, tandis que leurs corps vibraient de fureur. Des centaines d'entre eux avaient dû

mettre leurs tradémetteurs sous tension car je perçus de toutes parts leurs protestations et leurs menaces, dont la traduction était étrangement calme. Je perçus : « Il faut qu'il meure ! » « Tuons-le ! » « Mort au Mul ! ». Je faillis sourire, tellement l'impassibilité des paroles qui me parvenaient contrastait avec l'agitation évidente des créatures ainsi qu'avec le sens de leurs signaux.

Mais, de la Mère elle-même, placée derrière moi, je sentis de nouveau l'émission d'une négation. « Non. »

Les Prêtres-Rois étaient angoissés, hésitants. Puis, et cela me parut invraisemblable, ils redevinrent aussi immobiles qu'auparavant, comme des statues d'or, et me regardèrent.

Il ne me vint de message que de l'appareil de Sarm:

—

Il mourra! dit-il.

—

Non ! répondit la Mère, dont le signal me revint par le tradémetteur de Sarm.

—

Si, il mourra! reprit Sarm.

—

Non ! s'opposa la Mère.

—

Je suis le Premier Né !

— Je suis la Mère !

—

Je fais ce que je veux ! affirma Sarm.

Il jeta un coup d'oeil sur les autres Prêtres-Rois et ne vit personne relever le défi. Maintenant, la Mère elle-même se taisait.

—

Je fais ce que je veux ! répéta l'appareil de Sarm.

Ses antennes se portèrent dans ma direction comme pour me reconnaître. Elles explorèrent ma tunique, sans y découvrir de marques olfactives.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

—

Je suis Tarl Cabot de Ko-ro-ba.

Les lames de Sarm jaillirent d'un coup sec.

Je l'avais vu au combat et je savais combien il était rapide. J'espérais avoir le temps de voir venir l'attaque. Je me dis qu'il viserait sans doute la tête ou la gorge, parce que, vu sa hauteur, c'étaient les points les plus faciles à toucher. Il voudrait me tuer vite et sans difficulté, car il considérerait certainement comme plus important d'achever Misk, qui gisait toujours sans connaissance - mort? - derrière moi.

— Comment avez-vous osé venir ici ? lança Sarm.

—

Je. fais ce que je veux !

Il se redressa encore. Ses lames étaient restées en position de combat. Ses antennes s'aplatirent.

— Il semble que l'un de nous deux doive mourir, dit-il.

—

Peut-être.

—

Et le Scarabée Doré ? s'enquit-il.

—

Je l'ai tué.

J'agitai mon glaive.

—

Venez donc, le relançai-je, battons-nous !

Sarm recula d'un pas.

Il se tourna vers le Prêtre-Roi le plus proche.

— Apportez-moi un tube d'argent, dit-il.

—

Un tube d'argent pour tuer un simple Mul ? s'étonna l'autre.

Je vis s'incurver de surprise bon nombre d'antennes.

—

C'était pour plaisanter, expliqua Sarm à son voisin, qui se contenta de le regarder.

Sarm s'approcha à nouveau de moi. Il baissa le volume de son tradémetteur.

— C'est un grand crime que de menacer un Prêtre-Roi, déclara-t-il. Laissez-moi vous tuer rapidement, sinon je fais envoyer mille Muls aux chambres de dissection.

Je réfléchis un instant.

—

Et si vous êtes mort, comment ferez-vous pour les y envoyer? demandai-je.

— C'est un grand crime que de tuer un Prêtre-Roi, reprit-il.

—

Et pourtant vous voulez tuer Misk.

—

Il est traître au Nid.

J'élevai la voix, dans l'espoir que les ondes sonores porteraient jusqu'aux tradémetteurs qui servaient d'interprètes aux Prêtres-Rois.

— C'est Sarm, criai-je, qui est traître envers le Nid, car ce Nid va mourir et il n'a pas permis que soit fondé un nouveau Nid !

—
Le Nid est éternel ! affirma Sarm.

—
Non ! intervint la Mère, et le message me parvint cette fois encore du tradémetteur de Sarm, repris en écho par un millier d'autres répartis dans la Chambre.

Soudain, avec une vitesse presque incalculable, une des lames de Sarm surgit contre moi. Je n'aurais pas eu le temps de voir venir le coup si, un bref instant plus tôt, je n'avais perçu le frémissement d'une de ses articulations et compris que le signal de frapper avait été lancé.

Je contrai de mon glaive.

Quand la lame vivante de Sarm n'était encore qu'à un mètre de mon cou, elle rencontra l'acier fulgurant d'une épée goréenne qui avait connu le siège d'Ar, contenu et vaincu l'acier de Pa-Kur, le Maître-Assassin de Gor, qui jusqu'alors était reconnu comme l'escrimeur le plus habile de la planète. Une hideuse éclaboussure de fluide verdâtre me cingla le visage et j'esquivai latéralement, tout en secouant la tête et en me passant le dos de la main sur les yeux.

Je me retrouvai aussitôt en garde, la vision claire, mais Sarm avait reculé à une dizaine de mètres au moins et tournait lentement en exécutant ce qui me parut être une danse primitive, involontaire, de douleur atroce. Je sentais les odeurs intenses et étranges de la souffrance qui emplissaient maintenant la Chambre, sans qu'il fût besoin de tradémetteur.

Je retournai au point d'où j'avais déclenché ma parade. D'un côté, je vis la lame cornée, tombée au pied d'un des degrés peu élevés sur lesquels se tenaient les Prêtres-Rois. Sarm avait fourré sous son épaule le moignon de son avant-bras, qui paraissait déjà soudé dans le fluide coagulant sorti de la blessure.

Tremblant de douleur, toute sa carcasse agitée de tremblements, il me fit face, mais je n'approchai pas. Je vis quelques Prêtres-Rois placés derrière lui, qui commençaient à avancer.

J'élevai mon épée, résolu à mourir en guerrier.

Je sentis un mouvement derrière moi.

D'un coup d'oeil jeté rapidement, je vis la forme dorée de Misk, à nouveau debout.

Il me posa une patte sur l'épaule.

Il regarda Sarm et ses alliés ; ses grandes mâchoires s'ouvrirent et se refermèrent, une seule fois.

Les Prêtres-Rois cessèrent immédiatement d'avancer.

Le message de Misk à Sarm se transmet par l'appareil de Sarm.

— Tu as désobéi à la Mère, dit-il.

Sarm ne répondit pas.

— Elle a refusé ton Gur. Va-t'en ! ordonna Misk.

Sarm trembla de plus belle, ainsi que les Prêtres-Rois groupés derrière lui.

— Nous allons revenir avec des tubes d'argent, menaça Sarm.

— Sortez ! lança Misk.

Soudain, curieusement portés par les nombreux tradémetteurs de la salle, me parvinrent des mots :

— Je me souviens de lui... je ne l'ai jamais oublié... dans le ciel... dans le ciel... lui, avec ses ailes comme des pluies d'or. Je ne pouvais guère comprendre, mais Misk, sans plus

prêter attention à Sarm ou à ses acolytes, se précipita vers la plate-forme de la Mère.

Un autre Prêtre-Roi, puis un autre, se rapprochèrent. Je me déplaçai comme eux, vers l'estrade.

— Comme des pluies d'or, répéta-t-elle.

La vieille créature brune et desséchée souleva ses antennes pour inspecter la salle et ses enfants.

— Oui, fit-elle, il avait des ailes comme des pluies d'or.

—

La Mère est mourante, annonça Misk.

Le message me revint en échos multiples quand les Prêtres-Rois se le répétèrent, sans vouloir y croire.

—

Ce n'est pas possible ! dit l'un.

— Le Nid est éternel ! fit un autre.

Les antennes affaiblies tremblèrent.

— J'aimerais parler à celui qui a sauvé mon enfant, dit-elle. C'était insolite de l'entendre appeler ainsi la créature dorée et si puissante qu'était Misk.

Je m'approchai de la vieille Mère.

—

C'est moi, dis-je.

— Êtes-vous un Mul ?

—
Non, je suis libre.

— Bien, dit-elle.

À ce moment, deux Prêtres-Rois, porteurs de seringues, passèrent entre leurs semblables pour approcher de la plateforme. Quand ils vinrent pour lui administrer des injections, sans doute pour la millième fois, elle secoua ses antennes, pour les éloigner.

—
Non, dit-elle.

Un des Prêtres-Rois se prépara à la piquer tout de même malgré ce refus, mais Misk le retint.

L'autre Prêtre-Roi lui examinait les antennes et les yeux, ternis, brunâtres.

Il fit signe à son compagnon de s'éloigner.

—
Cela ne ferait qu'une différence de quelques ahns, dit-il. J'entendais derrière moi une des créatures qui répétait sans cesse :

—
Le Nid est éternel.

Misk déposa un tradémetteur sur la plate-forme, près de la Mère mourante.

—
Lui seul, dit-elle.

Misk fit reculer les médecins et autres Prêtres-Rois, puis régla l'appareil au volume minimum. Je me demandais combien de temps le message odorant, quel qu'il fût, traînerait dans l'air avant de se fondre en un mélange méconnaissable et d'être aspiré par les aérateurs pour se dissiper quelque part au-dessus des Sardar dénudés et glacials.

Je penchai l'oreille sur l'appareil.

Avec ce faible volume, les autres tradémetteurs dans la salle ne le recueilleraient probablement pas pour transformer les sons en odeurs.

—
J'étais mauvaise, dit-elle.

J'en restai sidéré.

La mourante poursuivit:

— Je voulais être la seule Mère de Prêtres-Rois, et j'ai écouté

mon Premier Né qui voulait être le seul Premier Né d'une Mère de Prêtres-Rois.

Sa vieille carcasse frémissait, de douleur ou de chagrin, ou des deux, je l'ignorais.

—

Maintenant, je meurs, et il ne faut pas que la race des Prêtres-Rois meure avec moi, dit-elle.

J'entendais à peine ses paroles.

— Il y a longtemps, reprit-elle, mon enfant Misk a volé un oeuf de mâle qu'il a caché de Sarm et de tous les autres qui ne veulent pas d'un autre Nid.

— Je sais, murmurai-je.

— Il n'y a pas longtemps, peut-être pas plus de quatre de vos siècles, il m'a dit ce qu'il avait fait et m'a fourni ses raisons. Les antennes desséchées frémirent et leurs cils bruns se soulevèrent comme sous un vent glacial, le vent de la mort qui passe.

—

Je ne lui ai rien dit, mais j'ai réfléchi à ce qu'il m'avait expliqué, et finalement - avec la complicité du Deuxième Né, qui a depuis lors succombé aux Plaisirs du Scarabée Doré —

j'ai mis de côté un oeuf femelle qui devait être caché de Sarm, hors du Nid.

— Où est cet oeuf? demandai-je.

Elle ne parut pas comprendre ma question et j'eus peur pour elle en la voyant secouée de spasmes qui pouvaient être les derniers.

Un des médecins se précipita et lui planta la longue aiguille de sa seringue à travers l'exosquelette, jusque dans les fluides du thorax. Il retira l'instrument et approcha ses antennes de celles de la Mère, pour un instant. Les spasmes s'apaisèrent.

Il s'éloigna et resta à nous observer à une certaine distance, immobile et silencieux comme les autres, comme ce millier de statues d'or.

Le son revint dans mon appareil.

— L'oeuf a été enlevé du Nid par deux humains, me dit-elle, des hommes qui étaient libres - comme vous-même -, pas des Muls. Ils l'ont caché.

—

Où cela? m'enquis-je.

— Ces hommes sont rentrés dans leurs cités, sans rien dire à

quiconque, comme il le leur avait été ordonné. Dans leur entreprise pour le compte des Prêtres-Rois, ils avaient été

unis et avaient supporté ensemble bien des dangers et des privations, mais ils avaient bien fait leur travail et étaient comme deux frères.

— Où est l'oeuf? insistai-je.

—

Mais leurs cités sont entrées en guerre, poursuivit la vieille créature, et ces hommes se sont entre-tués au combat et, avec eux, le secret s'est éteint, du moins dans la race humaine.

La grosse tête terne s'efforçait de se soulever de la couche, sans y parvenir.

— Votre espèce est étrange, ajouta-t-elle. À moitié larl, à

moitié Prêtre-Roi.

; Non! protestai-je. À moitié larl, à moitié homme.

Elle resta un temps silencieuse, puis reprit:

—

Vous êtes Tarl Cabot de Ko-ro-ba.

— Oui.

— Je vous aime bien.

Je ne sus comment répondre, et restai muet.

Les antennes s'inclinèrent vers moi, je les pris doucement ans mes mains.

—

Donnez-moi Gur, me dit-elle.

Ébahi, je m'écartai d'elle pour aller à la grande vasque sur son trépied, où je pris quelques gouttes du précieux liquide dans ma paume, puis je revins près d'elle.

Elle s'efforça de relever la tête, sans y parvenir. Ses mandibules s'entrouvrirent lentement et je vis la longue et souple langue de la créature.

—

Vous désirez savoir où est l'oeuf, dit-elle.

— Si vous souhaitez me le dire.

—

Le détruiriez-vous ?

—

Je ne sais pas.

— Donnez-moi Gur, répéta-t-elle.

Je passai précautionneusement la main entre ses vieilles mâchoires et lui touchai la langue de ma paume, pour qu'elle puisse y sentir la liqueur.

— Allez aux Peuples des Chariots, Tarl Cabot de Ko-ro-ba, me dit-elle, allez aux Peuples des Chariots.

— Mais où est-ce ?

Alors, sous mes yeux horrifiés, l'antique carcasse se mit à frémir et à trembler, et quand je reculai, elle réussit, à ma grande stupeur, à se mettre debout et à prendre la taille d'un Prêtre-Roi, les antennes tendues au maximum de leur longueur comme pour appréhender, saisir, sentir quelque chose d'inconnu. Mais dans cette vigueur soudaine et fantastique, dans le soupir de son délire et de sa puissance, elle fut de nouveau la Mère d'une grande race, très forte, très belle, magnifique.

Et par un millier d'appareils de transmission elle se mit à crier par-dessus ces têtes dorées, au plafond de pierre nue, aux murailles de la salle, et jamais je n'oublierai ce spectacle, dans la splendeur de son chagrin et la joie de son trépas. Nous devinions tous dans cette attitude de son corps, dans la vivacité de ses avant-bras, dans ses antennes redevenues sensibles, dans ses yeux naguère encore éteints et maintenant lumineux, les sentiments qui l'animaient en cet instant. Le message des appareils était simple, sans aucune emphase.

— Je le vois, je le vois, et ses ailes sont comme des pluies d'or !

Puis, lentement, la haute silhouette s'affaissa sur la plate-forme, le corps ne frémit plus, les antennes reposèrent sur la pierre.

Misk s'approcha et la toucha délicatement de ses antennes. Il se retourna vers les Prêtres-Rois.

; La Mère est morte, annonça-t-il.

28

RUPTURE DE GRAVITÉ

Nous étions dans la cinquième semaine de la Guerre du Nid, et l'issue en restait incertaine.

Après la mort de la Mère, Sarm et ses alliés - la plupart des Prêtres-Rois, car il était le Premier Né - avaient couru hors de la salle pour s'armer de tubes d'argent.

C'étaient des armes cylindriques, manuelles, mais causant des dégâts similaires à ceux de la Mort par le Feu. Elles étaient restées inutilisées dans leurs étuis de plastique depuis des siècles, et pourtant, quand les étuis furent ouverts et les armes saisies par les Prêtres-Rois en colère, elles étaient prêtes pour leur sinistre office tout comme au premier jour.

Je pense qu'avec une seule de ces armes un homme aurait pu devenir l'Ubar de tout Gor.

À peu près une centaine de Prêtres-Rois se rangèrent aux côtés de Misk, et ils ne possédaient, à eux tous, qu'une douzaine de tubes d'argent.

Le compartiment de Misk était aussi le quartier général de ses forces et, de là, penché sur les cartes odorantes des tunnels, il choisissait l'emplacement de ses défenses. Persuadées de nous vaincre sans grande difficulté, les forces de Sarm, montées sur des disques de transport, parcouraient les couloirs et les places, mais les partisans de Misk, dissimulés derrière les portes, tirant depuis les rampes et les toits des bâtiments, prélevèrent rapidement un lourd tribut sur les troupes trop sûres d'elles de Sarm.

Dans une telle guerre, les forces beaucoup plus nombreuses du Premier Né étaient assez faciles à neutraliser. Il s'ensuivit une série d'infiltrations et de contreinfiltrations, ponctuée, de temps à autre, de tirs à

l'improviste et d'escarmouches.

Le deuxième jour de la deuxième semaine de combat une fois les forces de Sarm repliées -, armé de mon épée et d'un tube d'argent, j'avais pris un disque pour filer à travers le no man's land de tunnels déserts en direction du Vivarium.

Bien que constamment en alerte, je n'avais pas vu trace de l'ennemi, pas même de Muls ou de Matoks d'espèces diverses. J'imaginais que les Muls, terrifiés et confondus, s'étaient dispersés pour se cacher dans leurs cases, tandis que les armes de leurs maîtres sifflaient au-dessus de leurs têtes.

Je fus donc fort surpris d'entendre dans le couloir un chant lointain, qui s'amplifia au fur et à mesure que je m'en rapprochais. Je ralentis le disque et attendis, l'arme prête. Pendant que j'écoutais ainsi, le tunnel - et tout le quartier des bâtiments, comme je devais l'apprendre plus tard - fut soudain plongé dans l'obscurité. Pour la première fois, sans doute depuis des siècles, les ampoules à énergie étaient éteintes.

Pourtant le chant ne cessa pas, le rythme n'en changea pas. On eût dit que les ténèbres n'avaient aucun effet sur lui. Brusquement m'apparut dans la profondeur du passage

la clarté bleue d'une torche de Mul, et puis une autre, et une autre encore et, à ma grande stupeur, il me sembla que tous ces feux étaient accrochés au plafond du tunnel.

C'étaient les Porteurs de Gur - bien loin maintenant de la Chambre de Gur - et je suivis des yeux, avec une sorte d'admiration craintive, la longue procession des humanoïdes qui arrivaient deux par deux, au plafond. Ils s'immobilisèrent au-dessus de moi.

— Salutations, Tarl Cabot, dit une voix, près du sol. Je ne l'avais même pas vu arriver tant cette marche au plafond m'avait sidéré.

Je lus la marque de sa tunique.

— Mul-Al-Ka! m'écriai-je.

Il vint près du disque et me serra fortement la main.

—

Al-Ka tout court, me dit-il. J'ai décidé que je ne suis plus un Mul..

— Eh bien donc, Al-Ka!

Il leva le bras pour me désigner les créatures au plafond.

—

Ils ont aussi décidé d'être libres.

Une voix ténue et pourtant ferme, donnant l'impression a la fois d'un vieillard et d'un enfant, se fit entendre audessus de ma tête.

— Il y a quinze mille ans que nous attendions cet instant. Une autre voix s'éleva :

— Dites-nous que faire.

Je vis que tous ces êtres, au-dessus de moi, que j'avais connus comme les Porteurs de Gur, mais qui ne voulaient plus être des Muls, avaient gardé leurs outres de cuir doré.

— Ce n'est pas Gur qu'ils apportent, m'apprit Al-Ka. C'est de l'eau et des champignons.

— Bien. Mais dites-leur que cette guerre n'est pas la leur, que c'est celle des Prêtres-Rois et qu'ils peuvent retourner dans la sécurité de leurs cases.

—

Le Nid est en train de mourir, dit une voix d'en haut, et nous avons pris la résolution de mourir libres.

Al-Ka me regardait à la clarté des torches.

— Ils ont décidé, confirma-t-il.

—

Très bien.

— Je les admire, parce qu'ils voient à mille mètres dans le noir à la lueur d'une seule torche, qu'ils

peuvent vivre d'une seule poignée de champignons et d'une gorgée d'eau par jour, et qu'ils sont courageux et fiers, me déclara Al-Ka.

—

Alors, je les admire aussi.

J

'examinai Al-Ka.

— Où est Mul-Ba-Ta?

C'était la première fois que je voyais l'un sans l'autre.

—

Il est allé aux Chambres de Pâture et aux Champignonnières.

—

Tout seul ?

— Bien sûr. Nous faisons deux fois plus de choses de cette façon.

— J'espère le voir bientôt, dis-je.

—

Je pense que ça va être le cas, car les lumières ont été éteintes.

Les Prêtres-Rois n'ont pas besoin de lumière, mais les humains sont diminués quand elle leur manque.

— Alors c'est à cause des Muls qu'ils ont éteint?

— Oui, les Muls se soulèvent, dit Al-Ka d'un ton calme.

—

Ils auront besoin de clarté.

—

Il y a dans le Nid des humains qui sont instruits de ces choses. Les lumières reviendront dès que l'on aura fabriqué

le matériel et remis le réseau sous tension.

Sa placidité m'ahurissait. Après tout, ni Al-Ka ni les autres humains du Nid, à l'exception des Porteurs de Gur, n'avaient jamais connu les ténèbres.

—

Où alliez-vous ? s'enquit Al-Ka.

— Au Vivarium, pour chercher une Mul femelle.

—

Bonne idée. Peut-être qu'un jour j'irai moi aussi me chercher une femelle de Mul.

Ce fut donc une curieuse procession qui suivit mon disque, maintenant piloté par Al-Ka, en direction du Vivarium.

Sous le dôme, muni d'une torche de Mul, je montai les rampes jusqu'au quatrième niveau, remarquant au passage que les cases étaient vides. Mais je soupçonnais qu'il devait en rester une bien fermée.

Je ne m'étais pas trompé et, bien que l'on eût tenté de brûler la paroi, j'y trouvai Vika de Treve.

Elle était tassée dans un coin, dans le noir, loin de la porte, mais je la distinguai à travers la paroi grâce à la lueur de la torche.

Elle tenait les mains devant ses yeux, mais elle s'efforçait de voir entre ses doigts.

Même tondue, elle était d'une incroyable beauté, malgré

sa frayeur, sous la courte tunique de plastique.

Je pris la clé suspendue à mon cou et ouvris le lourd mécanisme de fermeture.

Je relevai vivement le panneau.

— ... Maître ? fit-elle.

—

Oui, répondis-je.

Un petit cri de joie lui échappa.

Elle était debout à présent, clignant les yeux pour me voir derrière la torche, ébauchant un sourire.

Pourtant elle continuait d'avoir peur et n'osait bizarrement pas approcher de la porte maintenant ouverte. C'était moi qu'elle regardait.

Ses yeux trahissaient le doute où elle était plongée. Qu'allais-je lui faire ? Pourquoi étais-je revenu ?

Et ses terreurs augmentèrent quand elle observa les créatures - sans doute hideuses à ses yeux - qui

s'accrochaient comme des araignées au-dedans de la voûte du Vivarium, avec leurs torches en « main ».

; Qui sont-ils ? souffla-t-elle.

; Des hommes inhabituels, répondis-je.

Elle examinait les petits torsos arrondis et les longs membres terminés par des coussinets de chair.

Des centaines de paires d'yeux immenses et ronds la regardaient fixement.

Elle eut un frisson.

Puis elle porta les yeux sur moi.

Elle n'osa pas me poser de question, mais elle s'agenouilla, docile, comme le voulait sa situation, et inclina la tête.

Je songeai que Vika avait quand même appris quelques

petites choses pendant son séjour dans la case.

Avant que sa tête se soit abaissée, j'avais vu dans ses prunelles l'espérance silencieuse de l'esclave sans droits, sans défense, que son maître, son propriétaire, celui qui tient la chaîne, aurait le bon plaisir de se montrer indulgent. Devais-je la faire sortir de ce lieu?

Je vis ses épaules trembler tandis qu'elle attendait ma décision quant à son sort.

Je n'avais plus envie qu'elle reste enfermée maintenant que je connaissais tout de la situation dans le Nid. Je me disais qu'elle serait plus en sûreté parmi les troupes de Misk. En outre, les Employés du Vivarium étaient partis, les autres cases étaient vides, aussi mourrait-elle très vite de faim. Je ne tenais pas à devoir revenir régulièrement au Vivarium pour la nourrir, et je me disais que, le cas échéant, je trouverais bien un endroit où l'enfermer à proximité du quartier général de Misk. Si je n'avais pas d'autre choix, je pourrais toujours l'enchaîner dans ma propre case.

Les épaules courbées de Vika frissonnaient, mais elle n'osait pas relever la tête pour lire ma réponse dans mon regard.

J'aurais aimé lui faire confiance, mais je savais que c'était impossible.

— Je suis revenu te chercher, Vika de Treve... Esclave, dis-je avec dureté, pour te tirer d'ici.

Le regard radieux, les lèvres frémissantes, elle releva les yeux sur moi.

— Merci, Maître, dit-elle avec humilité.

Des larmes lui perlaient au bord des cils.

— Appelle-moi Cabot, comme tu le faisais avant, dis-je. Sur Gor, la possession totale de diverses

femmes ne m'avait pas embarrassé plus que ça, mais je n'avais jamais beaucoup aimé que l'on m'appelle «Maître ».

Il me suffisait de l'être.

Les femmes qui m'avaient appartenu, Sana, Talena, Lara, d'autres dont je n'ai pas parlé, Esclaves de Passion louées à l'heure dans les Tavernes à Paga de Ko-ro-ba et d'Ar, Esclaves de Plaisir que l'on m'offrait en gage d'hospitalité pour une nuit à passer sous le toit d'un ami, toutes avaient bien su que j'étais le maître, et c'était suffisant.

D'autre part, je ne m'étais jamais trop opposé à ce titre parce que je n'étais pas sur Gor depuis longtemps quand il m'était apparu que le terme « Maître » peut donner un plaisir indescriptible à une fille quand il lui monte aux lèvres - pour le moment aux lèvres d'une esclave - quand elle sait qu'il exprime la vérité. Qu'il en soit de même ou non pour les filles de la Terre, je l'ignore.

—

Très bien, Cabot, mon Maître, dit Vika.

Elle avait dans les yeux des larmes de soulagement et de gratitude, mais aussi d'autres qui exprimaient une émotion différente, infiniment tendre et vulnérable, que je ne me sentais pas capable de deviner.

Elle gardait la pose de l'Esclave de Plaisir, mais elle avait inconsciemment retourné les paumes vers moi, et son corps ne reposait plus sur ses talons. On aurait dit qu'elle me suppliait de lui tendre les bras. Mais, sous mon regard sévère, elle reprit la position classique, tête basse, le regard fixé sur la semelle de plastique de mes sandales.

Tout son corps tremblait de désir.

Mais c'était une esclave, elle ne pouvait rien dire.

—

Relève la tête, Esclave, lui dis-je.

Elle obéit.

Je souris.

—

Embrasse-moi, Esclave !

Elle se jeta dans mes bras avec un cri de joie.

—

Je t'aime, Maître ! s'écria-t-elle. Je t'aime, Cabot, mon Maître !

Je savais fort bien qu'elle ne disait pas la vérité, mais je ne lui fis pas de reproches.

Je n'avais plus le courage de me montrer cruel envers Vika de Treve, quoi qu'elle fût.

Au bout de quelques minutes, je lui dis d'un ton grave:

— Nous n'avons pas beaucoup de temps pour cela. Elle rit et s'écarta de moi.

Je pivotai et sortis, suivi à deux pas de Vika, comme sa condition l'exigeait.

On descendit la rampe jusqu'au disque de transport. AlKa examina la femme attentivement.

—

Elle est en très bonne santé, conclut-il. Mais ses jambes n'ont pas l'air trop solides, ajouta-t-il en regardant les adorables cuisses, les mollets et les chevilles de mon esclave.

—

Moi, je n'y vois pas d'objection, fis-je.

— Moi non plus, répondit-il. Après tout, vous pourrez toujours la faire courir à droite et à gauche, ce qui les lui fortifiera.

— C'est vrai, acquiesçais-je.

; Je crois qu'un jour je me trouverai aussi une femelle Mul, déclara-t-il. Mais avec les jambes plus fortes.

; Bonne idée, acquiesçai-je.

Al-Ka nous emmena hors du Vivarium, puis dans la direction du logement de Misk; les Porteurs de Gur nous accompagnaient, toujours au plafond.

Je tenais Vika entre mes bras.

—

Savais-tu que je reviendrais te chercher? lui demandai-je. Elle frissonna et tourna la tête vers le tunnel noir.

; Je savais seulement que tu ferais ce que tu voulais. Elle me regarda.

—

Une pauvre fille esclave peut-elle de nouveau recevoir ordre de t'embrasser? fit-elle à voix basse.

—

Je te l'ordonne, répondis-je, et sa bouche ardente chercha la mienne.

Plus tard dans l'après-midi, Mul-Ba-Ta, devenu simplement Ba-Ta, fit son apparition, à la tête de longues colonnes d'anciens Muls. Ils venaient des Chambres de Pâture et des Champignonnières et, comme les Porteurs de Gur, ils chantaient en marchant.

Certains portaient sur le dos des grands sacs emplis de spores choisies, d'autres étaient chargés d'énormes paniers de champignons frais, suspendus à des perches qu'ils tenaient, à deux. Et ceux des Chambres de Pâture poussaient devant eux, à l'aide d'aiguillons, des arthropodes gris, le bétail des Prêtres-Rois; d'autres encore apportaient des paquets de plantes Sim à grandes feuilles, dont se nourriraient les animaux.

— Nous aurons bientôt installé les lampes, annonça Ba-Ta. Il suffit de transformer les Chambres de Pâture.

— Nous avons assez de champignons pour tenir jusqu'à la plantation des spores que voilà, et jusqu'à ce que nous ayons cueilli la prochaine récolte, dit un des Cultivateurs.

— Nous avons brûlé ce que nous ne pouvions pas emporter, dit un autre.

Misk observait la scène avec étonnement, pendant que tous ces hommes se présentaient à moi avant de passer plus loin.

— Nous vous sommes reconnaissants de votre aide, mais vous devez obéir aux Prêtres-Rois, dit-il.

— Non, nous n'obéissons plus aux Prêtres-Rois, déclara l'un d'eux.

— Mais nous accepterons les ordres de Tarl Cabot de Ko-roba, fit un autre.

— Je pense que vous feriez bien de vous tenir à l'écart de cette guerre entre les Prêtres-Rois, dis-je.

— Votre guerre est aussi la nôtre, insista Ba-Ta.

— Oui, ajouta l'un des Pâtres, qui tenait son aiguillon comme s'il s'agissait d'un javelot.

Un des Cultivateurs leva les yeux sur Misk.

— Nous sommes nés dans ce Nid, dit-il. Il est autant à nous qu'à vous.

Les antennes de Misk s'incurvèrent.

— Je crois qu'il dit vrai, ajoutai-je.

— Oui, acquiesça Misk, c'est pourquoi j'ai courbé mes antennes. Je pense aussi qu'il dit la vérité.

Ainsi les anciens Muls, devenus des hommes, vinrent se ranger aux côtés du Prêtre-Roi Misk et de ses minces troupes, apportant du même coup les ressources essentielles du Nid.

J'imaginais que le sort de la bataille, étant donné les réserves d'aliments dont devaient disposer les forces de Sarm, dépendrait en fin de compte de la puissance de feu des tubes d'argent, dont bien peu étaient de notre côté, mais je n'en pensais pas moins que les talents et le courage des anciens Muls

joueraient un certain rôle dans les farouches combats que verrait ce Nid secret au-dessous des sombres Sardar.

Comme l'avait prédit Al-Ka, les ampoules à énergie du Nid, sauf celles qu'avait détruites le feu des tubes d'argent, se rallumèrent.

D'anciens mécaniciens Muls, formés par les PrêtresRois, avaient construit un groupe électrogène auxiliaire pour alimenter le réseau principal.

Quand les lumières clignotèrent, puis irradièrent leur pleine clarté, les humains du camp de Misk poussèrent des acclamations, sauf les Porteurs de Gur, pour lesquels les ampoules n'avaient pas grande importance.

Intrigué par la solidité des cases de plastique que j'avais vues dans le Vivarium, j'en parlai à Misk. Tous les deux, aidés d'autres Prêtres-Rois et d'humains, nous fîmes blinder de plastique une flottille de disques de transport qui seraient d'une grande efficacité, une fois armés de tubes d'argent, et qui, même sans armement, pourraient servir de véhicules de reconnaissance ou de moyen de locomotion, avec une certaine sécurité. Les terribles décharges des tubes abîmeraient et froisseraient le plastique, mais ne le perforeraient pas à moins d'une très longue exposition au feu. Un simple chalumeau marquait à peine ce matériau résistant.

Dans la troisième semaine de la guerre, avec l'appui des disques blindés, nous commençâmes à porter le combat parmi les forces de Sarm, pourtant bien plus nombreuses. Notre service de renseignement était très supérieur au leur et les réseaux de conduits de ventilation permettaient aux hommes agiles des Champignonnières et aux extraordinaires Porteurs de Gur de se rendre à peu près partout où ils le voulaient dans le Nid. De plus, tous les anciens Muls qui luttaient à nos côtés s'étaient emparés de tuniques sans odeur, ce qui leur fournissait un excellent camouflage dans le Nid. Par exemple, il arriva plusieurs fois que, revenant d'un raid et ramenant parfois un tube d'argent pris à un compagnon de Sarm tué au combat, je passai inaperçu de Misk, quoique me tenant à quelques pas à peine de lui.

À leur grand embarras, mais pour leur propre sûreté, les Prêtres-Rois du parti de Misk portaient, peinte sur le devant du thorax, l'initiale qui correspondait dans l'alphabet goréen à la première lettre de « Misk». Quelques-uns avaient protesté

au début, mais après un certain nombre d'accidents évités de justesse - certains des humanoïdes sur lesquels ils fondaient involontairement étant armés de tubes - leur attitude changea et ils furent tous impatients de voir leurs lettres de désignation clairement peintes, et rafraîchies de temps à autre. Cela mettait mal à l'aise les Prêtres-Rois de passer, sans le savoir, à quelques pas d'un individu agile, peut-être cache dans un conduit de ventilation et armé d'un chalumeau, et qui pouvait leur griller les antennes à sa guise; ou encore de se trouver soudain entourés d'un cordon de bergers silencieux qui, au premier signal, pouvaient leur planter dans le corps une douzaine d'aiguillons.

Unis, les humains et les Prêtres-Rois constituaient un groupe de défense remarquablement efficace. Les données qui échappaient aux antennes étaient captées par les yeux des humains, et une odeur trop subtile était facilement recueillie par le Prêtre-Roi du groupe. En combattant ensemble, ils en venaient à se respecter réciproquement, à

compter les uns sur les autres, à devenir, si incroyable que cela puisse paraître, des amis. Une fois où

un Prêtre-Roi du parti de Misk avait été tué, les humains qui avaient combattu près de lui en pleurèrent. Une autre fois, un Prêtre-Roi brava le feu d'une douzaine de tubes pour sauver un des Porteurs de Gur blessé.

À mon avis, la plus lourde erreur de Sarm dans cette Guerre du Nid fut de maltraiter les Muls.

Dès qu'il devint évident que les Muls des Chambres de Pâture et des Champignonnières ainsi que les Porteurs de Gui venaient à Misk, Sarm en conclut, sans raison valable, qu'il devait considérer tous les Muls du Nid comme des ennemis. En conséquence, il fit exterminer

systématiquement tous ceux qui se trouvèrent à portée de ses tubes d'argent, ce qui en poussa beaucoup, qui l'auraient volontiers aidé, à passer dans le camp de Misk.

Cela nous apportait d'innombrables talents et capacités. De plus, les nouveaux venus nous informaient que les réserves alimentaires de Sarm étaient moins importantes que nous ne l'avions supposé. Encore ces réserves n'étaient-elles que des conserves de champignons de Muls. Selon la rumeur, les seuls Muls que Sarm n'avait pas ordonné de tuer à vue étaient les Implantés, des créatures comme Parp, qui m'avait accueilli à mon entrée dans le repaire des PrêtresRois. Une des idées les plus merveilleuses qui nous donna un avantage certain vint de Misk, qui m'informa d'une chose dont je n'avais encore que vaguement entendu parler: la maîtrise qu'avaient les Prêtres-Rois sur les phénomènes de la gravité.

— Ne serait-ce pas parfois pratique que nos disques blindés puissent voler? me demanda-t-il.

Je crus qu'il plaisantait, mais je répondis quand même:

—

Oui, ce serait même très utile.

—

Eh bien, nous allons les faire voler, affirma-t-il.

—

Comment ça? m'étonnai-je.

— Vous avez certainement remarqué la légèreté étrange des disques de transport proportionnellement à leurs dimensions

? me demanda-t-il.

— Oui.

— Ils sont construits en partie d'un métal résistant à la gravité.

Je dois avouer que je me mis à rire.

Misk m'examina avec surprise.

—

Pourquoi enroulez-vous vos antennes ? s'informa-t-il.

—

Parce qu'il n'existe tout simplement pas de métal résistant à la gravité, répondis-je.

—

Mais alors, les disques ?

Je cessai de rire.

Oui, songeai-je, les disques...

Je regardai Misk.

—

La réaction à la gravité est une caractéristique des objets matériels au même titre que leurs dimensions et leurs formes.

—

Non.

— Par conséquent, poursuivis-je, il ne peut pas exister un métal résistant à la gravité.

; Et pourtant nous avons les disques, me rappela-t-il. Je me dis qu'il était vraiment obstiné.

— D'accord, il y a ces engins.

— Sur votre ancien monde, reprit-il, la gravité reste un phénomène aussi peu étudié que l'étaient en un temps l'électricité et le magnétisme, et cependant, vous avez à

présent une certaine connaissance de ces choses... et nous autres, Prêtres-Rois, nous avons maîtrisé dans une certaine mesure la gravité.

—

Mais la gravité est très différente.

—

Exact, et c'est probablement pour cela que vous ne la connaissez pas. Vos propres travaux dans ce domaine en sont encore aux calculs mathématiques, pas encore à l'étape de l'utilisation contrôlée.

—
La gravité est incontrôlable, m'obstinai-je. Ses principes sont différents ; tout ce que l'on peut faire, c'est en tenir compte.
—

Et qu'est-ce que la gravité ?

Je réfléchis un moment.

—
Je l'ignore, avouai-je.

Moi, je le sais. Allons, au travail ! conclut-il.

Dans la quatrième semaine de la guerre, nous disposions d'un véhicule équipé et blindé. Bien sûr, il était assez primitif, sinon que les principes selon lesquels il fonctionnait dépassaient de loin tout ce dont on savait se servir sur la Terre à cette époque, dont la science, je le comprends à présent, restait péniblement rudimentaire. Notre engin n'était qu'un disque de transport dont le dessous avait été revêtu de plastique et dont le dessus était un dôme de la même matière. Il y avait des commandes sur l'avant et des meurtrières dans les flancs, pour y passer les tubes d'argent.

Il n'y avait ni hélices, ni brûleurs, ni turbines, et j'ai du mal à décrire ou à expliquer le mode de propulsion, sinon qu'il utilise les forces de la gravité contre elle-même de telle façon que la quantité - si je peux recourir à un terme aussi inepte d'Ur gravitationnel, l'appellation goréenne de la gravitation primitive, reste constante, grâce à une redistribution adéquate. Je ne crois pas que force, charge, ou toute autre expression qui vient à l'esprit traduise exactement Ur, aussi est-il préférable de conserver ce mot. Peut-être pourrait-on dire que l'Ur est ce qui justifie les équations gravitationnelles de Misk.

Plus brièvement, la propulsion et la direction combinées du disque fonctionnaient grâce à la concentration des sondes de gravitation sur les objets matériels et à l'utilisation de leur puissance gravitationnelle tout en éliminant l'attraction des autres objets. Je n'aurais jamais cru que cela pouvait marcher, mais il est difficile d'opposer la théorie de la physique de mon vieux monde au fait que Misk avait réussi. D'ailleurs, c'est grâce au contrôle de la gravité que les Prêtres-Rois avaient, bien longtemps auparavant, amené leur propre monde dans notre Système Solaire, exploit mécanique qui, autrement, aurait été impossible, sauf peut-être en vidant l'océan de Thassa pour en extraire les noyaux d'hydrogène.

Le vol du disque est incroyablement souple et l'on a l'impression que c'est le monde, et non l'engin, qui se déplace. Au décollage, on croirait que c'est le sol qui s'éloigne

; quand on avance, on dirait que c'est l'horizon qui se précipite au-devant de l'appareil ; si l'on passe en marche arrière, c'est l'horizon qui semble reculer. Sensation assez troublante au début.

Et, naturellement et ironiquement, le premier disque volant fut un engin de guerre. L'équipage était composé de moi-même, secondé d'Al-Ka et Ba-Ta. Misk le pilotait à

l'occasion, mais il s'y trouvait à l'étroit, et les Prêtres-Rois sont très mal à l'aise quand ils ne peuvent pas rester debout. Nous pensions détenir désormais l'arme décisive dans le conflit. Le feu des tubes pourrait endommager et, avec le temps, détruire notre « vaisseau », mais la cage de plastique assurait une solide protection à l'équipage qui pouvait, avec une certaine assurance, démolir tout ce qui l'approchait. En conséquence, Misk - et je fus d'accord avec lui estima que le moment était venu de lancer un ultimatum aux troupes de Sarm pour éviter, si possible, d'employer notre véhicule au combat. Nous ne tenions pas à anéantir l'ennemi par surprise, s'il était possible de remporter la victoire sans répandre le sang.

Nous y réfléchissions quand, sans le moindre avertissement, un des murs du logement de Misk parut soudain se brouiller et se soulever, puis se réduisit d'un coup en une poussière si fine qu'elle fut aspirée par le conduit de ventilation.

Misk me saisit et, avec la rapidité propre aux Prêtres-Rois, bondit à travers la pièce, envoyant promener au passage ma case ; puis il releva la trappe de fermeture et fonça dans le couloir en dessous, sans me lâcher.

J'avais la tête à l'envers, mais je percevais à distance des appels, des cris, les plaintes des mourants, les bruits indéfinissables des déchirés, des mutilés, des écrasés. Misk se cramponnait à la paroi sous la trappe, me serrant contre son thorax.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Rupture de gravité, me dit-il. C'est interdit; même aux Prêtres-Rois.

Tout son corps tremblait d'horreur.

— Sarm pourrait détruire le Nid, et même toute la planète, ajouta-t-il.

Nous écoutions les cris, les hurlements. Nous n'entendions pas crouler les bâtisses, ni tomber les débris. Seulement des sons humains, dont la quantité et la qualité

terrifiantes nous donnaient une idée des destructions en cours.

29

ANESTHÉSIE

— Sarm est en train de démolir le lien d'Ur, dit Misk.

—

Soulevez-moi ! m'écriai-je.

— Vous allez vous faire tuer.

—

Vite !

Misk obéit, et je franchis la trappe pour contempler un spectacle navrant. Le compartiment de Misk avait disparu, il ne restait plus que des traces de poussière là où s'étaient dressés les murs. À travers la pierre d'un tunnel voisin, je voyais l'étage inférieur du Nid. Je courus sur ce qu'il restait de sol et me penchai au-dessus du trou découpé dans la roche pour examiner le dessous. Au-dessus du niveau planaient dix vaisseaux, peut-être du même type que ceux utilisés pour la surveillance en surface, et chacun d'eux était armé d'une sorte de cône.

Je ne voyais aucun faisceau sortir de ces armes, mais partout où elles pointaient, les objets matériels paraissaient frémir, puis trembler, puis disparaître dans un brouillard de poussière. Des nuages de particules restaient suspendus dans l'air gris sous la lumière des ampoules. Les cônes découpaient méthodiquement des tranches géométriques dans le complexe. Ça et là, quand un humain ou un PrêtreRoi fonçait à découvert, le cône le plus proche se braquait sur lui et, comme les bâtiments, il était réduit en poussière. Je me précipitai vers l'atelier où nous avions laissé notre disque transformé en engin de guerre.

Sur le chemin, je me trouvais devant un fossé, découpé

avec précision dans la roche même du Nid. Il mesurait près de trente-cinq pieds de large et quarante de profondeur. Je poussai un cri de rage, mais je savais ce que j'avais à

faire, et je revins sur mes pas pour mesurer des yeux la crevasse. Gor est un peu moins volumineuse que la Terre et, en conséquence, la gravité y est moindre. Sinon, ce que j'envisageais aurait dépassé les capacités humaines. Même ainsi, je n'étais pas certain de réussir le saut, mais je devais essayer.

Je pris un long élan et, d'un bond étonnant, parvins à

franchir la brèche; je repris aussitôt ma course vers l'atelier de Misk.

Je passai devant un groupe d'humains tassés contre les restes d'un mur coupé à deux pieds du sol sur une longueur de cent pieds.

Un homme, à qui un bras manquait, gémissait, couché

sur le sol. Le membre avait été littéralement détruit par les rayons invisibles des vaisseaux.

— Mes doigts ! criait-il. Que j'ai mal aux doigts !

Une fille, agenouillée près de lui, s'efforçait d'étancher le sang avec un chiffon. C'était Vika! Je me précipitai près d'elle.

— Vite, Cabot ! me dit-elle. Je dois lui faire un garrot !

Je saisis le moignon de l'homme et, en serrant les chairs, parvins à ralentir l'écoulement du sang. Vika ôta le chiffon puis, à l'aide d'une petite barre d'acier tombée du mur, elle s'exécuta rapidement et appliqua le tourniquet sur l'extrémité du bras. La fille de médecin travaillait vite et bien. Je me relevai.

—

Il faut que je me sauve, dis-je.

—
Je peux venir? demanda-t-elle.

— On a besoin de toi ici.

— Je sais, tu as raison.

Elle leva la main, en guise de salut. Elle ne me demanda pas où j'allais.

—
Prends bien soin de toi, dit-elle.

—
Compte sur moi, répondis-je.

Le blessé gémit, et elle se retourna vers lui.

Était-ce bien Vika de Treve ?

Je filai à l'atelier, ouvris la porte à deux battants, embarquai sur le disque, refermai le panneau et, en un instant, j'eus l'impression que le sol tombait sous mes pieds et que les portes se précipitaient sur moi.

En moins de quelques ahns, j'avais conduit le véhicule jusqu'au vaste complexe du Nid où les dix vaisseaux de Sarm poursuivaient systématiquement leur oeuvre de destruction, avec autant de calme que pour peindre des lignes sur un mur ou tondre une pelouse.

J'ignorais tout de leur armement, et je n'avais moi-même que l'unique tube d'argent du bord, une arme bien moins puissante que les disrupteurs gravitationnels des autres. En outre, je me rendais compte que mon blindage de plastique ne tiendrait pas plus que du papier de soie contre les cônes de Sarm, qui désintégraient toute matière et l'éparpillaient. J'arrivai dans l'espace grand ouvert et le fond du complexe de bâtiments se déroba sous moi. Je volais près des ampoules à énergie, au sommet de la coupole. Aucun des vaisseaux ne semblait avoir remarqué ma présence.

Je plaçai le vaisseau de tête dans mon viseur et me laissai descendre sur lui, aussi près que possible, pour augmenter l'efficacité de mon tube. Je n'étais plus qu'à deux cents mètres quand j'ouvris le feu, l'attaquant par l'arrière pour éviter le rayon dévastateur de son cône.

À ma plus grande joie, je vis le métal noircir et éclater comme une boîte de conserve trop gonflée, tandis que je m'engouffrai par-dessous pour remonter rapidement vers le ventre de l'ennemi suivant que je cinglai d'une langue de feu. Le premier se mit à tourner follement, puis piqua vers le sol. Je souhaitais que Sarm se soit trouvé dans le vaisseau de commandement déjà abattu. Le deuxième monta en chandelle jusqu'au plafond où il se fracassa pour retomber en une pluie de débris.

Les huit autres cessèrent brusquement leur travail de démolition, et parurent indécis. Je me demandai s'ils communiquaient les uns avec les autres. C'était probable. Mais ils ne s'étaient pas attendus à

rencontrer une opposition quelconque. Ils ne m'avaient peut-être pas encore vu. Je piquai une nouvelle fois, et un troisième véhicule se brisa comme un jouet sous mon tir. Je remontai, précédé de la flamme de mon tube qui frappa un quatrième vaisseau en plein milieu, l'expédiant à cent mètres de mon point de passage, en flammes. Les six qui restaient intacts se regroupèrent, leurs cônes de destruction braqués dans toutes les directions, mais je les survolais.

Maintenant, si je piquais de nouveau, il me serait impossible de leur dissimuler ma position, ils sauraient que je me trouverais au-dessous d'eux à un moment ou à un autre, et l'un d'eux au moins me tiendrait sous son arme. Déjà deux vaisseaux faisaient mouvement, l'un se plaçant au-dessous de l'escadrille, l'autre au-dessus. Dans un instant, je n'aurais plus un seul angle d'attaque qui ne signifiât la mort pour moi.

Le plafond de la coupole bondit vers le haut et je me retrouvai en plein milieu de mes adversaires, encadré de quatre côtés, sous l'un d'eux, survolant le sixième.

Je voyais les appareils de recherche dans le nez des engins, qui sondaient les alentours.

Mais je demeurais introuvable.

À cette faible distance, je pouvais distinguer les capots supérieurs des vaisseaux, et il y avait assez d'oxygène sous le dôme pour permettre l'observation à vue, mais aucun des Prêtres-Rois ne se montrait. Ils se concentraient sur leurs instruments et devaient se poser des questions, ne me découvrant pas.

Les deux hypothèses les plus logiques qui leur viendraient à l'esprit seraient d'abord que je m'étais enfui, et ensuite que je nichais parmi eux. Je souris malgré moi en me disant que la seconde ne s'imposerait sûrement pas à un Prêtre-Roi, car elle était très improbable, et eux beaucoup trop rationnels.

Aucun de nous ne bougea durant une demi-ahn goréenne, puis durant toute une ahn. Je souris encore. J'étais certain de pouvoir attendre plus longtemps qu'un Prêtre-Roi.

Brusquement, l'engin qui planait sous moi parut frissonner, puis il se brouilla et disparut.

Mon coeur fit un bond.

Un tir venu du sol !

J'imaginai Misk avec ses outils parmi tous les instruments de son atelier, ou expédiant un Prêtre-Roi rendu furieux dans quelque arsenal secret renfermant une arme interdite à laquelle Misk n'aurait jamais eu recours si Sarm n'avait pas créé un atroce précédent!

Presque aussitôt, les cinq vaisseaux encore intacts se mirent en ligne et foncèrent vers l'un des tunnels qui menaient hors du complexe d'habitation.

Le premier se transforma en un nuage de poussière alors qu'il était proche de la sortie, mais les quatre autres, suivis de mon disque volant, traversèrent le voile poudreux, et nous nous trouvâmes tous engagés dans le tunnel, en direction du domaine de Sarm.

Ils étaient maintenant quatre, en fuite devant moi. Je notai avec plaisir que le tunnel était trop étroit pour leur permettre de virer.

Férocelement déterminé, je pressai la détente du tube. Il y eut un terrible jaillissement de flammes, puis j'entendis et vis voler des morceaux d'acier et de tubes contre mon blindage. Certains fragments avaient une telle vélocité qu'ils entaillèrent mon plastique si résistant et que mon engin décrivit des embardées, mais il se fraya un passage à travers cette forêt de débris et continua sa course.

Désormais, les trois fuyards étaient loin devant moi et je dus ouvrir en grand la soupape de vitesse, pour tenter de les rattraper.

Ils faisaient précisément irruption sous un autre dôme immense quand je les rejoignis et ouvris le feu sur le dernier, mais mon tir parut moins efficace ; la charge de mon tube devait être à peu près épuisée. Néanmoins, le vaisseau ainsi atteint se mit à décrire des lacets hasardeux, tout un flanc noirci et fripé après mon attaque. Puis il parut reprendre son contrôle et fit demi-tour comme un rat pris au piège, pour me faire face. Dans un instant, je me trouverais dans la ligne de mire du cône. Je grimpai au-dessus du vaisseau, et le gratifiai au passage d'une nouvelle giclée, malheureusement encore plus faible que la précédente. Je tentais de me maintenir au-dessus de lui, hors du champ de son arme. Je me rendis vaguement compte que les deux autres viraient aussi, pour se mettre en position de m'abattre.

À cet instant, je vis le capot de l'engin abîmé — mais toujours menaçant — se soulever, et la tête d'un Prêtre-Roi en émerger. Sans doute quelque instrument de repérage avait-il été endommagé. Ses antennes firent un tour d'horizon, puis se braquèrent sur moi au moment même où

je pressais la détente. La tête dorée se transforma en vapeur et le corps retomba par le panneau. Mon tube d'argent était peut-être en partie déchargé, mais c'était toujours une arme redoutable contre un ennemi à découvert. Telle une guêpe en colère, je fonçai au-dessus du panneau par lequel je déversai un jet de feu, qui emplit l'intérieur de flammes. Le vaisseau dériva comme un ballon, puis explosa alors que je descendais presque jusqu'au sol. Ma vitesse n'était pas suffisante car mon capot de plastique parut s'envoler sous le souffle de l'explosion, laissant derrière lui un flot de particules. Maintenant en plein vent, exposé, je devais consacrer toute mon attention à reprendre le contrôle de mon disque. Le tube restait intact dans sa meurtrière mais, avec la réduction de sa puissance, il ne constituait plus une menace pour les vaisseaux de Sarm. À quelques mètres de la surface, je repris le contrôle et, donnant toute la vitesse, je plongeai parmi un ensemble de bâtiments, puis m'immobilisai à quelques pieds au-dessus d'une avenue, entre les bâtisses.

Le vaisseau de Sarm passa comme un faucon, puis se

mit à décrire des cercles. Si mon tube avait encore eu son efficacité, j'aurais pu abattre cet ennemi sans difficulté. À ma gauche, un bâtiment se volatilisa.

Je n'avais pas beaucoup de solutions, aussi remontai-je vers le ventre de l'adversaire.

Il virait et faisait des lacets, mais je restais collé à lui, trop près pour qu'il puisse utiliser son arme.

Le vent de la vitesse menaçait de m'arracher de mon siège. C'est alors que l'inattendu intervint.

L'autre vaisseau de Sarm s'attaquait lentement, délibérément, à son compagnon.

Je n'en croyais pas mes yeux, mais il n'y avait pas à s'y méprendre. Le cône se braquait posément contre l'allier. Le vaisseau qui me dominait parut frémir, tenter de virer et de fuir, puis, sentant que c'était inutile, il exécuta la manoeuvre inverse et s'efforça de braquer à son tour son arme contre son comparse.

Je piquai vers le sol un instant à peine avant que le vaisseau explose silencieusement au-dessus de moi, en un gros nuage de poussière métallique qui scintillait sous la lumière des ampoules à énergie.

Sous le couvert des débris qui pleuvaient de toutes parts, je fonçai parmi les rues de la zone d'habitation, puis remontai derrière le dernier vaisseau ennemi. Cette fois, mon disque répondait mollement et ne réagissait plus bien aux commandes. Je fus consterné de voir l'ennemi se tourner lentement vers moi et le cône de rupture s'élever pour me capter dans son champ. J'avais l'impression de flotter sans défense, dans l'attente de la destruction. Je ne pouvais pas échapper au faisceau grand-angulaire du cône. Je pesai de tout mon poids sur les commandes, mais sans obtenir de réaction. Je flottais encore au-dessus de l'ennemi, mais il s'inclinait et me maintenait dans son champ de tir. Puis, sans avertissement, l'arrière de mon disque disparut et l'avant plongea soudain. Tandis que la moitié du disque devenait poudre impalpable, et que l'autre moitié piquait vers les bâtisses, je saisis le tube d'argent et sautai vers le bas, sur le dos du vaisseau ennemi.

Je rampai jusqu'au panneau et tirai sur l'anneau.

Il était bouclé !

L'engin commença à s'incliner de côté. Les pilotes avaient probablement entendu des débris heurter leur coque et ils inclinaient le vaisseau pour les faire glisser, mais peut-être savaient-ils que je m'étais accroché à leur coque. Je collai le tube contre les gonds du panneau, et pressai la détente.

Le vaisseau s'inclina davantage.

Le tube était presque en fin de charge mais, à bout pourtant, l'intensité du faisceau fit fondre le métal. J'arrachai le panneau de ses gonds, mais il m'échappa pour pendre par son loquet, et je me trouvai soudain suspendu, une main accrochée au bord de l'ouverture, l'autre cramponnée au tube d'argent, tandis que l'engin restait sur le flanc. Alors, avant qu'il ait pu se redresser, je jetai le tube à l'intérieur et m'y glissai à mon tour. Le vaisseau était à présent sur le dos, et j'étais debout sur son plafond, puis il se remit d'aplomb et je récupérai mon tube. L'intérieur était sombre, puisque conçu pour les seuls Prêtres-Rois, mais le panneau à demi arraché laissait pénétrer un peu de clarté.

Une porte s'ouvrit à l'avant et un Prêtre-Roi s'avança, intrigué, surpris que le panneau ne soit pas fermé.

Je pressai la détente et le tube lâcha une brève flamme, puis resta inerte ; heureusement, le corps doré du Prêtre-Roi noircit et, presque coupé en deux, se heurta à la paroi avant de tomber à mes pieds.

Un autre vint à son tour, et je pressai la détente, mais sans résultat.

Dans la pénombre, je vis ses antennes s'incurver.

Je lui jetai le tube inutile qui rebondit contre son thorax. Les mâchoires massives s'ouvrirent et se refermèrent. Les lames cornées jaillirent de ses membres antérieurs. Je saisis mon épée que je n'avais jamais cessé de porter, et poussant le cri de guerre de Ko-ro-ba, je fonçai mais, en même temps, je me précipitai au sol sous les lames et portai un coup de tranchant aux pattes postérieures de la créature. Ses glandes émirent l'odeur de la peur et il tomba de côté, tout en cherchant à me saisir de ses autres membres.

Son abdomen pendait maintenant sur le plancher, mais

il se traînait vers moi, mandibules claquantes, en prenant appui sur les pattes avant.

Je bondis entre les deux lames cornées et lui fendis à

moitié la tête, d'un coup de glaive.

Il se mit à trembler.

Je reculai.

Ainsi, voilà comment on peut tuer un Prêtre-Roi, songeais-je, il faut parvenir à trancher d'un coup mortel le réseau ganglionnaire. Mais cela me parut vite improbable, puisque le principal dispositif sensoriel, les antennes, se situe dans cette région.

Puis, comme si j'étais son Mul favori, la créature tendit ses antennes dans ma direction. Le geste avait quelque chose de pitoyable. Voulait-il que je les lui peigne? Était-il encore conscient? Ou fou de douleur?

Je ne comprenais pas. Le Prêtre-Roi fit alors ce qu'il souhaitait: d'un coup de sa tête dorée, il abattit ses antennes sur ma lame, les tranchant d'un coup; puis, se refermant sur sa propre douleur, abandonnant le monde extérieur dont il n'était plus maître, il glissa sur le pont d'acier du vaisseau. Il était mort.

Je découvris ensuite que l'engin n'avait eu pour équipage que deux Prêtres-Rois, probablement l'un aux commandes et l'autre à l'armement. Maintenant sans pilote, il planait à l'endroit où l'avait arrêté le Prêtre-Roi avant de venir voir ce que devenait son compagnon.

Il faisait sombre, sauf près du panneau.

Toutefois, en tâtonnant, je gagnai le poste de pilotage. Là, à mon grand plaisir, je pus m'emparer de deux tubes d'argent pleinement chargés.

En tâtonnant, je trouvai un endroit dénudé au plafond et je tirai une fois dessus, utilisant un tube pour ménager une ouverture par laquelle me parvint de la lumière.

Je me mis alors à étudier le dispositif des commandes. Il y avait de nombreux cadrans à odeurs, des disjoncteurs, des boutons, des aiguilles, et tout cela n'avait guère de sens pour moi. Néanmoins, en procédant par analogie avec les commandes de mon propre disque, je parvins à trouver la sphère de direction permettant de choisir n'importe quelle orientation à partir d'un point quelconque, puis les cadrans d'altitude et de vitesse. Une fois, je heurtai brutalement le vaisseau contre la paroi rocheuse, et

je vis éclater une ampoule, à travers mon hublot de fortune; je finis néanmoins par réussir à poser l'engin au sol sans autre dommage. Je décidai d'abandonner le bord. Même si j'avais eu la capacité de ramener le vaisseau, Misk l'aurait probablement abattu à vue avec son propre désintégrateur. Mieux valait pour moi trouver quelque conduit de ventilation qui me ramènerait dans nos propres lignes.

Je me hissai par le panneau, puis me laissai glisser à

terre. Les bâtiments de l'agglomération étaient déserts. Les fenêtres aveugles. Le silence total.

Je crus cependant percevoir un bruit et je tendis l'oreille, mais en vain.

Il m'était pourtant difficile de chasser l'impression que l'on me suivait.

Et soudain, j'entendis une voix mécanique :

— Vous êtes mon prisonnier, Tarl Cabot.

Je pivotai, le tube d'argent prêt à cracher.

Une odeur insolite me parvint aux narines avant que j'aie pu presser la détente. Non loin de moi, je vis Sarm, et derrière lui, cette créature, Parp, celui dont les yeux ressemblaient à des disques de cuivre étincelant.

Mon doigt n'avait pas la force d'agir sur le tube.

— Il est complètement anesthésié, fit la voix de Parp. Je m'écroulai à leurs pieds.

PLAN DE SARM

; Vous êtes maintenant implanté.

Les mots venaient de loin, d'une direction incertaine ; je tentai de bouger, sans y parvenir.

Lorsque j'ouvris les yeux, je vis les deux disques flamboyants de Parp, toujours sinistre et rondouillard Derrière lui, une batterie d'ampoules me brûlait les prunelles. Un peu sur le côté se tenait un Prêtre-Roi brunâtre, très mince, anguleux, visiblement très vieux, mais dont les antennes avaient gardé toute leur vivacité.

Des bandes d'acier me maintenaient les bras, les jambes, la taille et la gorge sur une planche étroite, montée sur roues, un brancard.

—

Puis-je vous présenter le Prêtre-Roi Kusk? fit Parp en me désignant la haute silhouette.

Ainsi c'était le grand biologiste du Nid, celui qui avait «

créé » Al-Ka et Ba-Ta.

Tournant la tête à grand-peine, je jetai un coup d'oeil sur la pièce. C'était une sorte de salle d'opération, bourrée d'instruments, avec des râteliers de pinces et de scalpels. Dans un angle se dressait une grosse machine en forme de tambour, avec une porte à joint étanche, qui devait être un stérilisateur.

—

Je suis Tarl Cabot de Ko-ro-ba, dis-je d'une voix affaiblie, comme pour me persuader moi-même de mon identité.

—

Plus maintenant, rectifia Parp. Vous avez l'honneur d'être, comme moi, une créature des Prêtres-Rois.

—

Vous êtes implanté, m'affirma le tradémetteur du Prêtre Roi Kusk.

Je fus pris d'une terrible nausée.

Tout en n'éprouvant aucune douleur, ni le moindre inconfort physique, je comprenais que ces êtres avaient installé dans mes tissus cervicaux une de ces grilles dorées qui obéissaient à la Chambre de Surveillance. Je me rappelais l'homme d'Ar que j'avais rencontré si longtemps auparavant sur la route déserte de Ko-ro-ba, qui avait tenté

de lutter contre ses commandements et dont le cerveau avait brûlé, lui conférant enfin la liberté dans

la mort.

J'étais horrifié de ce que l'on m'avait fait subir et je me demandais ce que seraient mes sensations, ou même si je me rendrais compte du moment précis où je serais manipulé par les Prêtres-Rois. Mais ce que je craignais le plus, c'était d'être utilisé pour causer du tort à Misk et à ses amis. On pouvait m'envoyer parmi eux pour les espionner, pour déjouer leurs plans, peut-être même pour le tuer ainsi qu'Al-Ka, Ba-Ta et tous les autres chefs. Ma carcasse en tremblait de désespoir, et j'enrageais de voir ricaner ce Parp de malheur. J'avais envie de serrer son gros cou entre mes mains.

— Qui m'a fait cela? demandai-je.

—

Moi, répondit Parp. Ce n'est pas aussi difficile que vous pourriez le croire, et j'ai exécuté l'opération de nombreuses fois déjà.

— Il est membre de la Caste des Médecins, intervint Kusk, et il est plus adroit de ses mains que n'importe quel Prêtre-Roi ne l'est de ses membres.

—

De quelle ville ? m'informai-je.

Parp m'examina.

—

De Treve, me dit-il.

Je refermai les yeux.

Il me semblait que tant que j'étais encore maître de moi-même, je devais me suicider. Sinon, je deviendrais une arme entre les pattes de Sarm, pour massacrer ceux que j'aimais. L'idée du suicide m'a toujours effrayé, parce que j'apprécie la vie et qu'il me semble que chacun doit chérir les brefs moments de son existence, qu'ils soient faits de peines, de douleurs ou, à plus forte raison, de joies. Mais dans ces circonstances, je pensais qu'il y avait des choses plus précieuses que la vie, et que s'il n'en avait pas été ainsi, la vie même aurait perdu de sa valeur.

Kusk, qui connaissait sans doute la psychologie des humains, se tourna vers Parp.

— Il ne doit pas avoir la possibilité de mettre fin à ses jours avant que la résille de contrôle soit sous tension, prévint-il.

— Bien sûr, convint Parp.

J'eus le coeur saisi.

Parp se mit à pousser le brancard roulant.

; Vous qui êtes un homme, tuez-moi ! lui dis-je.

Il se contenta de rire.

Hors de la salle, il tira de sa sacoche une petite boîte de cuir dans laquelle il prit une lame minuscule et aiguë avec laquelle il me gratta le bras.

— Espèce de sleen ! l'insultai-je.

Et je perdis connaissance.

Ma prison était un disque de caoutchouc, de un pied d'épaisseur, de dix de diamètre. Au centre, profondément enfoncé pour que je ne puisse pas me cogner le crâne dessus, il y avait un anneau de fer. De là partait une lourde chaîne attachée à l'épais collier de métal que je portais au cou. En outre, j'avais des fers aux chevilles, et les mains prises derrière le dos dans des menottes d'acier.

Le disque même se trouvait dans le quartier général de Sarm. Je crois que ce dernier en tirait un vif plaisir. Il venait de temps à autre se pencher sur moi, pour se vanter du succès de sa tactique et de sa stratégie.

Je remarquai que la lame cornée que je lui avais tranchée dans la Chambre de la Mère avait maintenant repoussé.

Il la brandit au-dessus de moi, plus fraîche et dorée que le reste de son corps.

— Encore une supériorité des Prêtres-Rois sur les humains, me dit-il en enroulant ses antennes.

Je lui accordai ce point, par mon silence. J'étais stupéfait des capacités de ces ennemis dorés contre lesquels de simples hommes osaient se soulever.

Quelle part de vérité y avait-il dans ce que me raconta Sarm, durant cette période? Je l'ignorais, mais j'apprenais pas mal de choses lorsque les Prêtres-Rois et les quelques Muls Implantés qui étaient leurs serviteurs venaient lui rendre compte des activités. Il restait normalement un tradémetteur branché en permanence dans le poste de commandement, aussi n'avais-je aucune difficulté à suivre ce qui se racontait. Cet appareil était à l'usage de créatures semblables à Parp, qui passaient une bonne partie de leur temps au quartier général.

Pendant des jours, je restai agenouillé ou couché sur mon disque, torturé d'impuissance, pendant que les combats faisaient rage alentour.

Toutefois, pour des raisons que j'ignorais, Sarm n'avait pas encore activé la résille pour m'assujettir à sa volonté. Le sale individu qu'était Parp passait beaucoup de temps dans le voisinage, fumant sa courte pipe qu'il rallumait sans cesse avec le petit objet d'argent que j'avais d'abord pris pour une arme.

Pour la guerre, on n'avait plus recours à la modification de la gravité. Il se révélait que Misk, se méfiant de Sarm dès le début, disposait également de cette arme. Sarm, apeuré

devant les désastres qui pouvaient en résulter, s'abstenait donc désormais d'user de ces moyens.

J'appris qu'il y avait de nouveaux véhicules volants dans le Nid, des vaisseaux construits par les hommes de Misk, et des disques à présent blindés, par ceux de Sarm. Plus un seul vaisseau de surveillance ne se trouvait à l'intérieur du Nid. En outre, les forces s'équilibraient et la guerre dans les airs, loin d'être décisive comme Misk et moi l'avions espéré, aboutissait à la même impasse que les combats au sol. Peu après l'échec de son attaque gravitationnelle, Sarm avait fait répandre dans la partie du Nid occupée par Misk et ses troupes divers organismes vecteurs de maladies, dont beaucoup n'avaient plus évolué en liberté depuis des siècles. D'autre part, si virulents qu'aient été ces assaillants invisibles, l'extrême hygiène des Prêtres-Rois et des Muls, et l'emploi de puissants bactéricides avaient dissipé cette autre menace.

Mais le moyen le plus sauvage et le moins naturel de tous, au moins dans la pensée d'un Prêtre-Roi, était d'avoir laissé sortir de leurs tunnels les Scarabées Dorés. Ces créatures, au nombre de deux cents ou plus, furent lâchées puis, à partir de disques de transport couverts, pilotés sans risques par des Prêtres-Rois grâce à un système d'oxygénation interne, chassées en direction des quartiers du Nid encore sous le contrôle de Misk et de ses forces. La sécrétion qui s'accumule sur les crinières des Scarabées, et dont l'odeur m'avait étouffé dans le tunnel étroit, semble avoir un effet intense de coercition incompréhensible pour un homme - sur les très sensibles antennes des Prêtres-Rois, les attirant, comme hypnotisés, vers les mandibules de la Bête, qui n'a plus qu'à plonger ses tubes d'aspiration dans leur corps pour en absorber tous les fluides.

Les Prêtres-Rois partisans de Misk commencèrent à

quitter leurs postes pour apparaître dans les rues, le corps penché en avant, les antennes pointées vers les émanations des Scarabées. Ils ne disaient rien, ils n'expliquaient rien à

leurs alliés humains qui, absolument ahuris, les voyaient déposer leurs armes et s'approcher des Bêtes.

Ensuite, il semble qu'une femme courageuse, une ancienne Mul non identifiée, ait compris la situation et, s'emparant d'un aiguillon que tenait un des Prêtres ébahis, ait foncé droit contre les Scarabées, les combattant farouchement de ce javelot improvisé, et parvenant ainsi à

les repousser. Bientôt, d'autres s'étaient joints à elle et avaient renvoyé les lourdes masses dans la direction d'où

elles étaient venues.

Dès le lendemain, un des propres éclaireurs de Sarm jeta son arme et, selon la formule des Prêtres-Rois, succomba aux Plaisirs du Scarabée Doré.

Maintenant, les Bêtes se promenaient librement dans le Nid, constituant une menace surtout envers les forces de Sarm, car les Prêtres-Rois de Misk ne se hasardaient plus au-dehors sans se faire accompagner par un humain pour les protéger en cas de mauvaise rencontre.

Et naturellement, par la suite, les Bêtes dérivèrent vers les parties du Nid occupées par les troupes de Sarm, car elles n'y rencontraient pas d'humains qui hurlaient en leur donnant des coups d'aiguillon.

Le péril grandit au point que tous les Muls Implantés, y compris Parp, furent envoyés dans les rues

pour protéger les Prêtres-Rois de Sarm.

Chose étrange pour les humains, ni Misk ni Sarm ne leur permettaient de tuer les Scarabées, car les Prêtres-Rois, pour une raison que j'exposerai plus tard, se trouvent normalement incapables de tuer ou de faire massacrer ces dangereuses créatures aux élytres soudés.

Sarm dut donc demander l'aide des humains. Il fit diffuser dans tout le Nid qu'il accordait l'amnistie générale à

tous les anciens Muls et qu'il leur offrait une nouvelle chance de devenir les esclaves des Prêtres-Rois. À cette généreuse proposition, devinant qu'elle ne suffisait pas en soi, il ajoutait la promesse d'un baril de sel et de deux femmes pour chacun des hommes - quand la victoire lui aurait fourni des Muls femelles à distribuer. Aux femmes, il offrait de l'or, des bijoux, des pierres précieuses, des soieries, l'autorisation de laisser pousser leurs cheveux, et des esclaves mâles - qui seraient également fournis par la défaite de Misk. Dans un ordre d'idées plus pratique, il rappelait que ses forces restaient beaucoup plus importantes que celles de Misk, tant par le nombre des Prêtres-Rois que par la puissance de feu, qu'il remporterait de toute façon la victoire, et qu'à ce moment mieux vaudrait être de son côté.

Moi qui n'aurais jamais abandonné Misk et la liberté

pour rejoindre les troupes de Sarm, je devais quand même admettre qu'il finirait sans doute par gagner et que ses propositions pouvaient être tentantes pour quelques anciens Muls, notamment ceux qui avaient occupé des emplois importants dans le Nid avant la guerre.

Je n'aurais pas dû être surpris, et pourtant je le fus, quand il se révéla que la première à désertir les forces de Misk était la traîtresse Vika de Treve.

Je l'appris un matin quand je m'éveillai soudain dans mes chaînes sous la cruelle morsure d'une lanière de cuir.

— Réveille-toi, Esclave ! cria une voix.

Avec un rugissement de fureur, je me mis à genoux, tirant sur le collier qui me maintenait en place. Et le fouet me frappait sans cesse, manié par une main de femme gantée.

Puis je l'entendis rire et je sus qui me torturait.

Bien que ses traits fussent cachés dans les plis d'un voile de soie et qu'elle portât les Robes de Dissimulation, je ne pouvais pas me tromper à sa voix, à ses yeux, à son port. La femme au fouet, la femme vêtue de ces belles soieries, avec ses sandales et ses gants violets, c'était Vika de Treve. Elle fit glisser le voile, rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

Elle me frappa de nouveau.

— Maintenant, c'est moi la Maîtresse ! me lança-t-elle. Je la regardai fermement.

—

J'avais raison, dis-je. J'espérais pourtant m'être trompé.

— Que veux-tu dire ?

; Que tu ne mérites rien d'autre que d'être esclave.

;

Son visage se convulsa de colère et elle me frappa encore, cette fois au visage. La peau ouverte, je goûtai mon propre sang.

—

Ne le blessez pas encore sérieusement, intervint Sarm qui se tenait sur le côté de la scène.

—

Il est mon esclave ! cria-t-elle.

Les antennes du Prêtre-Roi s'incurvèrent.

—

Il ne vous sera livré qu'après ma victoire, lui rappela-t-il. En attendant, j'ai besoin de lui.

Vika lui jeta un regard impatient, presque méprisant, puis haussa les épaules.

—

Très bien. Je peux attendre.

Elle ricana à mon adresse.

—

Tu me paieras ce que tu m'as fait subir, déclara-t-elle. Oui, tu le paieras. Et comme moi seule, Vika de Treve, je sais faire payer un homme !

J'étais quand même satisfait qu'il ait fallu un Prêtre-Roi pour m'enchaîner aux pieds de Vika, de ne pas m'être moi-même mis au cou, dans l'espoir d'obtenir ses faveurs, un collier d'esclave.

Elle pivota dans un envol de robes et quitta la pièce. Sarm approcha fièrement.

— Vous voyez, Mul, comme les Prêtres-Rois savent user des instincts des hommes contre eux-mêmes.

—

Oui, je vois.

Bien que j'eusse le corps meurtri des coups de fouet, je souffrais surtout en pensant à Vika, ce qui peut

paraître surprenant, mais l'idée que j'avais toujours su qui et ce qu'elle était, et que pourtant j'avais toujours espéré au fond du coeur que j'étais dans l'erreur, m'était une torture de plus.

Sarm alla à grandes enjambées se placer devant un tableau serti dans le mur. Il manoeuvra un bouton.

—
J'active votre résille de contrôle, m'annonça-t-il. Je me raidis dans mes fers.

—
Les tests préliminaires sont simples et pourraient vous intéresser, ajouta-t-il.

Parp était entré et se tenait près de moi, tirant sur sa courte pipe. Je le vis couper le contact de son tradémetteur. Sarm fit tourner un cadran.

—
Fermez les yeux, me murmura Parp.

Je n'éprouvai aucune douleur. Sarm m'examinait attentivement.

— Fermez les yeux, répéta Parp, avec une intensité accrue. Je ne sais pourquoi, mais je lui obéis.

—
Rouvrez-les, dit Parp.

J'obéis.

— Baissez la tête, fit-il.

Je m'inclinai.

—
Maintenant, tournez la tête dans le sens des aiguilles d'une montre... et maintenant en sens inverse.

Tout à fait mystifié, je suivis ses instructions.

— Vous avez perdu connaissance, m'informa Parp. À
présent, vous n'êtes plus sous contrôle.

Je regardai autour de moi. Sarm avait arrêté la machine.

—
Que vous rappelez-vous ? s'enquit Parp.

— Rien.

—

Nous vérifierons les données sensorielles plus tard, décida Sarm.

—

Les premières réactions semblent prometteuses, assura Parp, élevant soudain la voix.

—

Oui, acquiesça Sarm. Vous avez fait un excellent travail. Sur quoi, il fit demi-tour et sortit.

Je regardai Parp qui souriait en tirant des bouffées de sa pipe.

— Vous ne m'avez pas implanté, lui dis-je.

—

Bien sûr que non.

— Et Kusk, alors ?

—

Il est aussi des nôtres.

— Mais pourquoi ?

—

Vous avez sauvé la vie de ses enfants.

— Mais il n'a pas de sexe et donc pas d'enfants !

—

Si. Al-Ka et Ba-Ta. Croyez-vous qu'un Prêtre-Roi soit incapable d'amour ?

Mon emprisonnement sur le disque de caoutchouc me paraissait maintenant plus supportable.

Parp avait été envoyé dans les rues pour éloigner les Scarabées s'ils venaient trop près de l'un des Prêtres-Rois. Par les conversations échangées dans le poste de commandement, j'appris que peu des humains qui combattaient aux côtés de Misk avaient répondu aux offres de Sarm. Cependant, quelques-uns, comme Vika de Treve, avaient déserté pour passer dans le camp qui leur paraissait devoir remporter la victoire. Mais ce n'était jamais qu'une poignée d'hommes et de femmes.

Un jour, Sarm fit descendre des Salles d'en haut tous les humains qui y logeaient; c'étaient surtout des Esclaves de Chambre. Naturellement, celles-ci, ahuries et terrifiées, ne serviraient pas à grand-chose,

mais il les offrait aux hommes des forces de Misk pour les inciter à désertre. Comme la beauté de ces filles était bien connue dans le Nid, leur présence pouvait avoir une certaine efficacité pour ses desseins. Pourtant, à ma grande surprise et à ma grande joie, une demi-douzaine d'hommes seulement vinrent chercher ces récompenses tant convoitées. Tandis que la guerre continuait, j'étais de plus en plus impressionné par le courage et la loyauté des hommes qui étaient prêts à mourir pour Misk, pour une des causes les plus insolites qui aient jamais réclamé la fidélité du genre humain.

Vika venait me tourmenter tous les jours, mais il ne lui était plus permis de me fouetter.

Sans doute sa haine envers moi était-elle motivée d'une façon ou d'une autre, mais je restais étonné de son intensité

et de sa profondeur.

Par la suite, elle se chargea de me nourrir et elle prenait plaisir à me jeter des morceaux de champignons et à me regarder laper l'eau dans le bassin qu'elle posait sur le disque.

Sarm, qui se tenait en général dans la salle, semblait aussi s'amuser beaucoup de la façon dont Vika me traitait, et il enroulait ses antennes quand elle m'insultait, me défiait, ou me frappait parfois de son petit poing. Il semblait s'être pris d'une certaine tendresse pour cette nouvelle femelle Mul, et il lui arrivait de se faire peigner et soigner par elle devant moi, tâche qui paraissait la mettre en joie.

— Quelle pitoyable chose tu peux être ! me disait-elle. Comme le Prêtre-Roi est doré, fort, brave et beau!

Et Sarm lui tendait ses antennes pour qu'elle en brosse délicatement les cils.

Je ne sais pourquoi ces soins de Vika m'irritaient, et je ne devais pas le dissimuler suffisamment, car Sarm lui demandait ce genre de service en ma présence de plus en plus souvent, et je remarquais avec une fureur grandissante qu'elle en paraissait toujours enchantée.

Une fois, je lui lançai:

—

Mul domestique !

—

Silence, Esclave ! répliqua-t-elle d'un ton hautain. Elle me regarda et émit un petit rire.

—

Pour ta peine, tu ne mangeras pas ce soir !

Malgré ses mauvais traitements, je me surprénais à

vouloir la saisir entre mes bras, pour lui renverser la tête et lui prendre les lèvres comme si j'étais encore son maître. Mais je chassais au plus vite ces pensées.

Cependant, peu à peu, contre toute probabilité, la Guerre du Nid commençait à tourner contre Sarm. L'événement le plus remarquable fut la reddition à Misk d'une délégation de Prêtres-Rois de Sarm, conduite par Kusk en personne, et leur engagement pour sa cause. Ce transfert de loyauté résultait apparemment de longues discussions entre les Prêtres-Rois qui avaient d'abord suivi Sarm parce qu'il était le Premier Né, mais avaient en de nombreuses circonstances protesté contre sa façon de faire la guerre, et notamment contre ses mauvais traitements envers les Muls, contre l'emploi des engins destructeurs de la gravité, ses tentatives pour répandre les maladies dans le Nid et, pour finir, contre son horrible recours aux Scarabées Dorés, stratagème absolument odieux aux yeux des Prêtres-Rois. Kusk et sa délégation passèrent à Misk alors que la lutte était encore indécise et que Sarm avait toutes les chances de la gagner. Ce n'était pas par intérêt personnel qu'ils s'étaient joints à une cause qui paraissait déjà perdue, mais pour le respect de certains principes.

Peu après, d'autres Prêtres-Rois, ébranlés par la décision de Misk, commencèrent à parler de mettre fin au conflit. De plus en plus désespéré, Sarm rassembla ses forces et arma six douzaines de disques de transport pour effectuer une percée en territoire ennemi. Misk s'attendait à

l'attaque, et les disques, bloqués par des barricades, furent détruits sous le feu intense venu des toits. Seuls quatre disques rentrèrent chez Sarm.

Il était clairement passé à une position défensive, car je l'entendis donner ordre de bloquer les tunnels qui menaient à son propre domaine. Je perçus même une fois le sifflement des tubes d'argent à quelques centaines de mètres de ma prison. Je me débattis en vain contre mes chaînes dans mon désir de participer au combat si proche.

Puis vint une accalmie, et je crus comprendre que les forces de Misk avaient été repoussées.

Mes rations de champignons avaient été réduites des deux tiers depuis ma capture. Je remarquai que certains Prêtres-Rois étaient à présent moins dorés, avec des traces de brun sur le thorax et l'abdomen, signes que je savais dus à la soif.

C'était maintenant que se faisait sentir l'absence des approvisionnements emportés ou détruits par les Cultivateurs et les Pâtres.

Pour finir, Sarm m'expliqua nettement pourquoi j'étais resté en vie, pourquoi je n'étais pas mort depuis longtemps.

—

On prétend qu'il y a la Confiance du Nid entre Misk et vous, me révéla-t-il. Nous allons bien savoir si c'est la vérité.

—

Que voulez-vous dire ?

— Si la Confiance du Nid règne entre vous, Misk sera prêt à mourir pour vous.

— Je ne comprends pas.

—

Sa vie en échange de la vôtre, fit Sarm.

— Jamais ! criai-je.

—

Non ! intervint Vika, qui était restée un peu à l'écart. Il est à moi !

—

Ne crains rien, petite Mul, lui répondit Sarm. Nous aurons la vie de Misk et tu garderas ton esclave.

—

Sarm est un traître, lui dis-je.

— Sarm est un Prêtre-Roi, déclara-t-il.

LA VENGEANCE DE SARM

Le lieu de rendez-vous avait été choisi.

C'était l'une des places aménagées dans la zone encore sous le contrôle de Sarm.

Misk devait y venir seul, nous rencontrer, Sarm et moi. Personne ne devait être armé. Misk se rendrait à Sarm, et moi, en théorie, j'aurais la liberté.

Mais je savais bien que Sarm ne respecterait pas ces conventions, qu'il avait l'intention de supprimer Misk; ce qui éliminerait l'opposition, pensait-il. Ensuite, il me laisserait esclave, pour Vika, ou plutôt il me tuerait aussi, même si sa Mul domestique devait renoncer à sa vengeance.

Quand je fus détaché de mes fers, Sarm m'informa que

le petit boîtier dont il était muni commandait ma résille, et qu'au premier signe d'insubordination il augmenterait simplement la tension... ce qui me ferait - littéralement bouillir la cervelle. Je lui répondis que j'avais bien compris.

Quelle aurait été sa réaction s'il avait appris que Parp et Kusk ne m'avaient pas posé l'implant?

Malgré ce qui était convenu pour les armes, Sarm portait sur le dos, accroché au cordon de son tradémetteur, un tube d'argent.

À ma grande surprise, Vika de Treve exigea d'accompagner son maître doré. Sans doute craignait-elle qu'il ne me tue, la privant ainsi de la vengeance qu'elle nourrissait depuis si longtemps. Il finit par consentir à ce qu'elle vienne avec nous. « Je désire tant voir le triomphe de mon maître ! » supplia-t-elle, et l'argument parut agir sur Sarm. Vika fit donc partie de notre groupe.

Je devais marcher à une douzaine de pas en avant de

Sarm, qui gardait une de ses pinces à proximité du bouton qui servait - croyait-il - à activer la résille de mon cerveau. Vika était à son côté.

Je vis enfin à l'autre bout de la place la silhouette de Misk qui avançait posément.

J'éprouvais un sentiment de profonde amitié pour le géant doré, en songeant que, Prêtre-Roi, il n'hésitait pas à

donner sa vie en échange de la mienne, simplement parce que nous avions «entrelacé nos antennes» une fois, simplement parce que nous étions amis, simplement parce qu'il régnait entre nous la Confiance du Nid.

Il s'immobilisa. Nous nous arrê tâmes aussi.

Puis la marche reprit, lente, des deux côtés, sur les dalles de la place.

Alors que Misk était encore hors de portée du tube de Sarm, mais assez près pour m'entendre, je

courus vers lui, les bras levés, en criant:

—

Partez ! C'est un piège ! Partez !

Misk se figea.

J'entendis l'appareil de Sarm:

— Pour cela, vous allez mourir, Mul ! siffla-t-il.

Je me retournai et vis qu'il se convulsait de rage. Deux de ses pinces faisaient tourner le bouton de commande.

— Crève, Mul ! lança-t-il.

Mais je restai devant lui, impassible.

Il fallut un bref instant à Sarm pour se rendre compte qu'il avait été dupé. Il jeta violemment la petite boîte qui se brisa sur la pierre du sol.

J'étais prêt à recevoir le feu de son tube d'argent qu'il avait ramené devant lui et braqué sur ma poitrine.

—

Très bien, fit-il. Que ce soit par le tube !

Je me tendis en l'attente de la flamme rapide qui détacherait ma chair de mes os.

Il pressa la détente et j'entendis un faible déclic, mais l'arme ne tira pas. Sarm pressa de nouveau la détente.

«Il ne fonctionne pas ! » me parvint la pensée de Sarm, par son appareil. Il tremblait de toute sa carcasse, n'y comprenant rien.

—

Non, s'écria Vika, je l'ai déchargé ce matin même !

La fille accourut près de moi dans le tourbillon de ses soieries colorées et, de sous ses Robes de Dissimulation, tira mon épée. Agenouillée près de moi, tête basse, elle me la mit dans la main.

— Cabot, mon Maître ! dit-elle.

Je pris le glaive.

— Relève-toi, Vika de Treve, lui enjoignis-je. Tu es maintenant une femme libre.

—
Je ne comprends pas, émit le tradémetteur de Sarm.

—
Je suis venue pour assister au triomphe de mon Maître !

s'écria Vika de Treve, la voix vibrant d'émotion.

Je la repoussai doucement de côté.

— Je ne comprends pas, répéta Sarm.

— C'est pourquoi tu as perdu la partie ! jetai-je.

Sarm me lança le tube d'argent à la tête. J'esquivai le choc et entendis l'instrument ricocher sur une centaine de mètres de dalles sonores.

Puis, à ma grande stupeur, Sarm pivota et, bien que je ne fusse qu'un humain, il prit la fuite.

Vika se jeta dans mes bras en pleurant.

Misk vint nous rejoindre en un instant.

La Guerre était finie.

Sarm avait disparu, et on le présumait mort. L'opposition à Misk se dissipa entièrement car elle n'avait tenu qu'autour de la forte personnalité de Sarm et de sa qualité de Premier Né.

Les Prêtres-Rois qui l'avaient suivi croyaient dans l'ensemble obéir aux lois du Nid, mais, avec la disparition de Sarm, Misk, en qualité de dernier survivant des Cinq, devenait le Premier par la naissance et c'était à lui que l'on devait hommage.

Les Muls qui avaient déserté pour se joindre aux forces de Sarm posaient un problème plus grave. J'eus plaisir à

constater que le nombre de ces transfuges était seulement de soixante-quinze à quatre-vingts, dont deux tiers d'hommes et un tiers de femmes. Il n'y avait parmi eux ni un Porteur de Gur, ni un Cultivateur, ni un Pâtre.

Al-Ka et Ba-Ta vinrent avec deux prisonnières, des filles effrayées, maussades, mais jolies, vêtues de tuniques courtes sans manches. Elles étaient attachées l'une à l'autre par une chaîne fixée à leurs cous par des cadenas. Des bracelets d'esclave leur maintenaient les mains derrière le dos.

; Elles avaient déserté, dit Al-Ka.

; -À présent, où sont votre or, vos bijoux, vos soieries ?

leur demanda Ba-Ta, tandis qu'elles attendaient, à genoux.

Elles baissèrent les yeux.

; Est-ce qu'on les tue immédiatement? s'enquit Al-Ka. Les filles s'entre-regardèrent, tremblantes de peur. J'examinai attentivement mes deux amis.

Ils m'adressèrent un clin d'oeil, que je leur rendis. Je devinais leur plan. Je voyais bien qu'ils n'avaient nullement l'intention de faire du mal aux jolies créatures tombées entre leurs mains.

— Si vous voulez... répondis-je.

Elles se mirent à supplier.

—

Ne nous tuez pas ! pria l'une d'elles en relevant la tête, tandis que l'autre se prosternait aux pieds de Ba-Ta. Al-Ka les regardait.

— Celle-ci a les jambes solides, déclara-t-il.

—

Et cette autre me paraît en bonne santé, dit Ba-Ta.

—

Désires-tu vivre ? demanda Al-Ka.

— Oui, répondit la fille.

—

Très bien. Tu vivras... comme mon esclave.

— ... Maître ! dit-elle.

—

Et toi ? demanda Ba-Ta à l'autre, d'un ton sévère. Sans lever la tête, elle répondit :

—

Je suis votre esclave... Maître.

Alors, à ma grande surprise, Al-Ka et Ba-Ta tirèrent de leurs sacoches des colliers dorés, trop visiblement préparés d'avance. Il y eut deux forts déclics et les cous des prisonnières furent encerclés. Un des colliers portait le caractère gravé Al-Ka et l'autre Ba-Ta.

Alors Al-Ka ôta la chaîne qui unissait les Muls femelles et il partit dans une direction, Ba-Ta dans une autre. Il semblait que les deux anciens Muls ne fussent plus aussi inséparables. Chacun partit, suivi de son esclave menottée.

— Et moi ? Quel va être mon sort ? fit Vika en riant.

—

Tu es libre, lui rappelai-je.

— Mais mon sort?

Je ris à mon tour.

— Le même que pour les autres, dis-je en l'enlevant dans mes bras, et je l'emportai hors de la salle dans le flot de ses Robes de Dissimulation.

Depuis cinq jours, Misk et moi réfléchissions à la façon d'organiser le Nid, après cette guerre. Le plus simple était de rétablir les services indispensables pour que Prêtres-Rois et humains continuent de vivre. Le plus difficile était le moyen politique qui permettrait aux deux espèces si différentes de cohabiter dans la prospérité. Misk était tout prêt à accorder la parole aux humains dans la gestion du Nid et même - je ne l'aurais pas cru - à autoriser à regagner leurs cités ceux qui ne voudraient pas rester.

Nous nous penchions sur ces questions quand soudain

tout le sol du local où nous étions parut onduler, puis se brisa. En même temps, deux parois se fracassaient et retombaient en débris. Misk se plaça au-dessus de moi et, grâce à sa force prodigieuse, se redressa, tandis que les pierres rebondissaient sur son dos.

Tout le Nid frémissait.

—

C'est un tremblement de terre ! m'écriai-je.

— Sarm n'est pas mort, dit Misk.

Tout couvert de poussière blanche, il regardait les ruines, l'air incrédule. Au loin nous entendions le dôme d'un quartier qui se craquelait et commençait à faire pleuvoir d'énormes morceaux sur les bâtiments.

—

Il est en train de démolir le Nid, reprit Misk. Il s'efforce de briser toute la planète.

—

Où est-il? demandai-je.

Au Centre d'Énergie, répondit Misk.

J'enjambai les débris, sortis et sautai sur le premier disque que je trouvais. Malgré tous les décombres, et grâce au coussin de gaz, l'engin m'emportait en une course cahotante. En quelques instants, malgré les dommages subis par le disque, malgré ma vision gênée par la poussière, j'arrivai au Centre d'Énergie. Je descendis et me précipitai contre une des portes. Elle était bouclée. Mais il ne me fallut guère de temps pour trouver à proximité un conduit de ventilation et en arracher la grille. Moins d'une minute plus tard, j'envoyai promener d'un coup de pied une autre grille et sautai à

l'intérieur du grand dôme. Je ne vis pas Sarm. Comme j'étais incapable de réparer seul les dommages qu'il avait pu causer, j'allai déverrouiller les portes de la vaste salle. Ainsi Misk et ses spécialistes pourraient-ils entrer, le cas échéant. Je venais à peine de rabattre les verrous qu'une décharge de tube d'argent vint écorcher le vantail au-dessus de ma tête. Je levai les yeux. Sarm était sur la mince passerelle en spirale plaquée à la surface du dôme. Une deuxième décharge creusa un trou dans le marbre fondu à deux mètres de mes pieds. En zigzag, je courus me plaquer à la surface intérieure du dôme, où Sarm ne pourrait pas m'atteindre de sa position supérieure.

Mais il escalada la spirale et je l'aperçus tout en haut, silhouette dorée sur l'étroite passerelle horizontale. Il tira dans ma direction et me manqua, perçant un trou dans l'épaisseur du dôme; mais au prochain tir, il pourrait m'atteindre, aussi dus-je changer de position. Il parut alors se désintéresser de moi, probablement pour éviter de décharger son arme avant d'avoir accompli sa besogne essentielle. Il se mit ensuite à tirer méthodiquement sur les tableaux de commande, détruisant section après section. Des flammes jaillissaient des panneaux, tout le Nid semblait bouger, la planète même se convulsait. Il visa ensuite la source même d'énergie, qui se mit à gronder et à expédier des gerbes de feu violet presque jusqu'au trou ouvert par Sarm. D'un côté, sans trop y faire attention sur le moment, j'aperçus une silhouette bombée, un des Scarabées qui, perdu et terrifié, avait pénétré dans le Centre d'Énergie par le tunnel, puis par la porte que j'avais ouverte à l'intention de Misk et de ses Prêtres-Rois. Que faisaient-ils donc ? Je présentai qu'ils rencontraient pas mal d'obstacles sur leur chemin, après ces destructions massives.

Il fallait à tout prix que j'arrête Sarm, mais comment faire? il avait un tube et je n'avais que mon épée.

Il continuait de viser les instruments. J'espérais que son arme allait enfin se vider.

Je quittai mon abri pour courir à l'étroit chemin qui montait contre la face du globe, où le feu bouillonnant se contenait à grand-peine, dans les sifflements et les éruptions de matière qui s'écrasaient contre les parois épaisses. Je montais rapidement et, bientôt, Sarm m'apparut clairement au sommet même du dôme d'où il m'avait une fois montré la grandeur des travaux des Prêtres-Rois et expliqué

les modifications du réseau ganglionnaire qui avaient permis à son peuple d'acquérir une telle puissance. Il ne s'était pas encore aperçu de mon approche, ne me croyant probablement pas assez fou pour escalader la passerelle si découverte à son tir.

Il pivota brusquement et me vit; il parut surpris, mais le tube se braqua dans ma direction et je me lançai en roulant sur les marches métalliques qui bouillaient derrière moi sous son feu. Puis la

courbe de la coupole fut de nouveau entre lui et moi. Son arme tira de nouveau, découpant le sommet du dôme près de lui et allant frapper plus bas que moi. Deux fois encore, il me visa, et deux fois de plus, je me propulsai sur la passerelle, en m'efforçant de maintenir entre lui et moi les deux faces du globe. Puis il se remit à la destruction des tableaux d'instruments. Je repris mon ascension. Je vis avec joie la flamme de son tube crachoter et s'éteindre. Enfin l'arme était déchargée.

Qu'allait faire Sarm à présent?

De sa position au sommet qui avait été idéale pour la démolition du matériel, il ne pouvait plus rien.

Ne regrettait-il pas d'avoir dépensé une part de sa charge à me tirer dessus? Pour continuer son oeuvre de destruction, il lui fallait maintenant descendre et s'attaquer directement aux tableaux, peut-être de l'autre côté de la salle. Mais il devrait passer devant moi, et j'étais bien résolu à l'arrêter si possible.

Je remontai lentement les marches en évitant les parties entamées par son tir.

Sarm ne paraissait nullement pressé. On aurait dit qu'il se contentait de m'attendre.

Je le vis jeter son tube d'argent par une des déchirures qu'il avait ouvertes dans le dôme, et l'arme disparut dans la masse violette en ébullition.

Enfin je me trouvai à moins de douze mètres de lui.

Il avait suivi mon approche, et ses antennes se braquèrent vers moi tandis qu'il se redressait de toute sa taille.

— Je savais que vous viendriez, dit-il.

Un nuage de poussière flotta entre nous, me le cachant momentanément.

— Je détruis la planète, poursuivit-il. Elle n'a plus d'utilité. Elle abritait le Nid des Prêtres-Rois, mais il n'y a plus de Prêtres-Rois... Il ne reste que moi, Sarm.

— Il y a encore beaucoup de Prêtres-Rois dans le Nid, répliquai-je.

— Non. Il n'y a plus qu'un seul Prêtre-Roi, Sarm, le Premier Né... celui qui n'a pas trahi le Nid, le préféré de la Mère, celui qui a conservé et honoré les vérités antiques de son peuple. Sa silhouette parut trembloter sur la passerelle et on eût dit que ses antennes flottaient au vent.

Des pierres continuaient de tomber du plafond de la salle pour rebondir à la surface endommagée du globe bleu.

— Vous avez détruit le Nid, reprit Sarm en me regardant sauvagement.

Je ne répondis pas, je ne tirai pas l'épée.

—

Mais à présent, c'est moi qui vais vous détruire, annonça-t-il.

Ma lame sortit du fourreau.

Sarm tendit l'avant-bras vers la rambarde de la passerelle et, avec la force incroyable des Prêtres-Rois, en arracha dans une torsion une longueur de six mètres à peu près. Il tenait ce morceau d'acier aussi aisément qu'il eût fait d'une simple badine.

Entre ses mains, c'était une arme terrible avec laquelle il pouvait me jeter à deux cents pieds, de l'autre côté de la salle, avant que je sois assez près de lui pour frapper. Je reculai et il avança d'un pas.

—

Plutôt primitif, reconnut-il en regardant sa barre d'acier, puis, en reportant sur moi ses yeux, les antennes courbées : Mais on ne peut plus approprié.

Je ne pouvais pas battre en retraite car il était beaucoup plus rapide que moi, et je n'aurais pas même fait demi-tour qu'il serait sur moi.

Impossible d'esquiver sur le côté, car j'aurais simplement glissé sur la surface lisse du globe comme une des pierres du dôme, pour m'écraser parmi les décombres. Devant moi, c'était Sarm avec sa barre. S'il me manquait d'entrée, j'arriverais peut-être à m'approcher suffisamment pour lui porter un coup, mais il ne paraissait pas qu'il pût me manquer.

Après tout, autant mourir là qu'ailleurs.

Dans l'ampleur de la catastrophe causée par Sarm, le monde de Gor devait trembler, la lointaine Thassa devait soulever ses flots en raz de marée et les Montagnes de Thentis devaient crouler... J'imaginai la panique dans les cités de Gor, les navires en détresse sur les océans, les galopades éperdues des animaux effrayés... et, seul entre les humains, je me trouvais au point de départ du cataclysme, seul je voyais devant moi le responsable de la destruction d'un monde, le démolisseur doré de toute une planète.

— Frappez, dis-je, qu'on en finisse !

Il leva sa barre et je sentis toute l'intensité meurtrière de son être.

Un peu penché, le glaive en main, j'attendais.

Mais Sarm ne frappa pas.

À mon vif étonnement, la barre s'abaissa et Sarm me parut figé dans une attitude d'attention extrême. Ses antennes raidies frémissaient et chacun de ses cils sensoriels se dressait, s'étirait. Ses membres semblaient soudain sans force.

—

Tuez-le, dit-il. Tuez-le !

J'eus l'idée qu'il s'encourageait ainsi à en finir avec moi, mais il n'en était rien.

Et moi aussi, je sentis la présence et me retournai.

Plus bas que moi, accroché de ses six petites pattes aux degrés de l'escalier, grimpait le Scarabée Doré que j'avais aperçu en bas.

Les mèches de sa crinière étaient soulevées comme des antennes et se mouvaient lentement, telles des plantes sousmarines dans les courants d'eau froide. L'odeur soporifique qui en émanait m'ébranlait bien que je fusse en plein air, au sommet du grand globe.

La barre d'acier glissa des pinces de Sarm et tomba loin dans les débris, à grand bruit.

—

Tuez-le, Cabot, dit le tradémetteur de Sarm. Tuez-le, Cabot, s'il vous plaît.

Le Prêtre-Roi était paralysé.

— Vous êtes un humain, vous pouvez le tuer. Tuez-le, Cabot, je vous prie...

Je m'écartai et me plantai sur le globe, cramponné d'une main à la rambarde.

—

Cela ne se fait pas, répondis-je à Sarm. C'est un grand crime que de tuer un Scarabée Doré.

Lentement la grosse Bête me dépassa en me frôlant, les touffes de ses petites antennes tendues vers Sarm, ses longues mandibules creuses déjà ouvertes.

—

Cabot, fit l'appareil.

—

C'est ainsi que les hommes utilisent les instincts des Prêtres-Rois contre eux-mêmes, dis-je.

— Cabot... Cabot... Cabot...

Et, à ma grande stupeur, quand le Scarabée approcha

du Prêtre-Roi, celui-ci s'affaissa sur ses pattes comme s'il se fût agenouillé, et plongea soudain sa tête et ses antennes dans la crinière ondulante de la Bête.

Je vis les mâchoires se refermer comme des pinces et crever le thorax de Sarm.

De la poussière tomba encore entre moi et le couple enlacé dans l'étreinte de la mort.

Des pierres s'abattirent du dôme pour rebondir sur le sol, au-dessous de moi.

Le globe et la passerelle me donnèrent l'impression de se soulever dans un vaste tremblement, mais les deux créatures nouées ensemble au-dessus de moi ne s'en aperçurent pas. Les antennes de Sarm restaient plongées dans la crinière du Scarabée, il la caressait de ses pinces, il prenait même des mèches entre ses mâchoires pour en lécher les sécrétions.

— Le plaisir, émettait l'appareil de Sarm, le plaisir, le plaisir...

Impossible de ne pas entendre l'atroce bruit de succion des mandibules de la Bête.

Maintenant, je savais pourquoi les Scarabées Dorés avaient droit de cité dans le Nid, pourquoi les Prêtres-Rois se refusaient à les tuer, même au prix de leur propre vie. Je me demandais si quelques gouttes de cette sécrétion des Scarabées étaient une récompense suffisante pour un Prêtre-Roi qui avait consacré des millénaires à l'ascétisme de la science, si elles apportaient un terme acceptable à ces longues vies passées dans la dévotion au Nid, à ses lois, au devoir, à l'exercice du pouvoir.

Je savais que les Prêtres-Rois ne connaissaient que peu de joies, et j'imaginai maintenant que la mort était sans doute pour eux la plus grande.

Un instant, en un suprême effort de volonté, Sarm arracha sa tête de la crinière et me regarda fixement.

— Cabot, dit le tradémetteur.

—

Mourez, Prêtre-Roi, dis-je doucement.

Le dernier message de Sarm fut :

—

le plaisir.

Puis, dans un spasme ultime, le corps de Sarm se libéra des mâchoires de la Bête et se redressa de toute sa taille, peut-être vingt pieds de haut.

Il se tint ainsi au sommet du vaste dôme bleu sous lequel brûlait en sifflant la source d'énergie des Prêtres-Rois. Puis il tomba de la passerelle, glissa sur la surface du globe incandescent et s'écrasa dans les décombres.

Le Scarabée léthargique et enflé se retourna lentement vers moi.

D'un seul coup de ma lame, je lui ouvris la tête.

Je poussai du pied le corps arrondi qui dégringola à son tour pour rejoindre celui de Sarm.

Je restai là, en haut du globe, et contemplai les ruines du Nid.

Loin au-dessous de moi, derrière les portes, je distinguais des silhouettes de Prêtres-Rois, dont Misk.

Je rassemblai mes esprits et redescendis le long de la passerelle.

32

À LA SURFACE

—

C'est la fin, dit Misk, la fin.

Il réglait frénétiquement les commandes d'un tableau'

principal, les antennes raidies de concentration tandis qu'il se penchait sur un cadran d'odeurs au-dessus d'un boîtier. D'autres Prêtres-Rois travaillaient à ses côtés.

Je regardai le corps de Sarm, doré, disloqué parmi les décombres, à demi couvert de la poussière qui flottait comme une brume dans la vaste salle.

J'entendis une femme qui s'étouffait près de moi, et je passai le bras autour des épaules de Vika de Treve.

—

Il nous a fallu longtemps pour parvenir jusqu'à vous, me dit Misk. Et maintenant, il est trop tard.

— La planète? m'enquis-je.

— Le Nid... le Monde.

La masse bouillonnante à l'intérieur du globe attaqua maintenant les parois mêmes avec des craquements et des sifflements, et des ruisselets d'un fluide épais filtraient par des fêlures.

Partout des gouttelettes de la même matière se condensaient à l'extérieur du globe.

; Il faut quitter ce lieu, le globe va éclater, déclara Misk. Il désignait le cadran d'odeurs qui, bien entendu, ne me communiquait rien de particulier.

— Partez, émit son appareil.

Je soulevai Vika et l'emmenai hors de la salle frémissante, accompagné des Prêtres-Rois et des humains venus avec Misk.

Je me retournai juste à temps pour le voir bondir du tableau jusqu'au corps de Sarm, parmi les débris. Un bruit déchirant s'éleva et tout un côté du globe s'ouvrit, déversant dans la salle une avalanche du fluide en fusion.

Et Misk continuait de tirailler sur le corps de Sarm, au milieu des pierres et des gravats.

Le flot semblable à une lave bouillonnante coulait vers le Prêtre-Roi.

— Dépêchez-vous ! lui criai-je.

Mais il n'y fit pas attention, tendu pour soulever un gros bloc de pierre tombé sur une patte arrière de Sarm.

Je repoussai Vika et, sautant par-dessus les obstacles, je rejoignis Misk.

—

Venez ! lui criai-je en le frappant sur le thorax. Venez vite !

— Non.

— Il est mort ! Laissez-le !

—

C'est un Prêtre-Roi.

Misk et moi, ensemble, tandis que la lave bleue se rapprochait, réussîmes à écarter la lourde pierre. Misk ramassa avec précaution la carcasse brisée de Sarm et nous nous hâtâmes vers la sortie, tandis que le flot dévorant recouvrait l'endroit où nous étions encore un instant plus tôt.

Misk portant Sarm, moi-même, les autres Prêtres-Rois et les humains, parmi lesquels Vika, nous éloignâmes du Centre d'Énergie, pour regagner le quartier situé au coeur du territoire de Sarm.

— Pourquoi? demandai-je à Misk.

— Parce que c'est un Prêtre-Roi.

—

C'était un traître, il a trahi le Nid et il vous aurait tué

par trahison, et pour comble, il a détruit et le Nid et le Monde.

— Mais il était Prêtre-Roi, répéta Misk en effleurant de ses antennes le corps torturé de Sarm. Il était aussi le Premier Né. Et il était le bien-aimé de la Mère.

Une énorme explosion se fit entendre derrière nous. Le globe avait fini par éclater et le vaste dôme qui l'abritait était fracassé du même coup.

Le tunnel même où nous marchions se souleva et se cabra sous nos pas.

On arriva à l'ouverture que Misk, ses compagnons et les humains avaient ménagée dans les éboulements, et on se retrouva dans un des quartiers principaux.

Il y faisait froid et tous les humains, moi compris, frissonnaient sous leurs minces tuniques de plastique.

Regardez ! lança Vika en pointant un doigt.

Tous, nous levâmes la tête et vîmes, loin au-dessus de nous, le ciel bleu de Gor. Une vaste déchirure, sur les flancs de laquelle des roches continuaient de rouler, s'était ouverte dans le plafond du Nid, écartant les couches supérieures du sol extérieur.

Des humains pleuraient d'émerveillement parce que c'était la première fois qu'ils voyaient le ciel.

Les Prêtres-Rois abritaient leurs antennes des radiations solaires.

Je compris soudain combien les hommes leur étaient nécessaires, combien ils avaient besoin de nous.

Les Prêtres-Rois étaient incapables de supporter le soleil

! Je levai les yeux.

Et je sus alors pour la première fois ce que devaient être les douleurs, la gloire et la souffrance finale du Vol Nuptial. La Mère avait dit que ses ailes étaient comme des pluies d'or

— Que c'est beau! s'écria Vika.

Oui, très beau, dis-je.

Je la pris par les épaules pendant qu'elle pleurait, le visage levé vers le ciel lointain.

À cet instant, à quelques pieds au-dessus des bâtiments du quartier, apparut un des vaisseaux de Misk, que pilotait Al-Ka, accompagné de sa femme.

Il atterrit près de nous.

Un petit moment après arriva un autre engin qui se posa près du premier. Ba-Ta avait aussi sa femme avec lui.

— Le temps est venu de choisir où nous allons mourir, déclara Misk.

Naturellement, les Prêtres-Rois ne voulaient pas quitter le Nid et, à ma grande surprise, la plupart des humains, dont un grand nombre étaient nés dans le Nid ou le considéraient maintenant comme leur patrie, tinrent à rester où ils étaient. Cependant d'autres embarquèrent sur les vaisseaux pour se faire emporter dans les montagnes, par l'ouverture sur le ciel.

Nous avons fait de nombreux voyages, dit Al-Ka, de même que les autres vaisseaux, car le Nid s'est ouvert sur l'extérieur

en

une

douzaine

d'endroits.

— Où choisis-tu de mourir? demandai-je à Vika de Treve.

—

Auprès de toi, répondit-elle simplement.

Al-Ka et Ba-Ta, comme je m'y attendais, remirent leurs vaisseaux à d'autres pilotes, car ils préféraient rester dans le Nid. Et leurs femmes - j'en fus sidéré - décidèrent de rester avec les hommes qui leur avaient attaché des colliers dorés au cou.

J'aperçus Kusk, à une certaine distance. Al-Ka et Ba-Ta, suivis de leurs femmes, se dirigèrent vers lui. Ils se rencontrèrent à une centaine de mètres de l'endroit où je me tenais et je vis le Prêtre-Roi leur poser ses avant-bras sur les épaules. Ils attendaient l'écroulement définitif du Nid.

— Il n'y a aucune sécurité là-haut, dit Misk.

—

Pas plus qu'ici, répondis-je.

— Exact, convint-il.

Nous entendions des explosions lointaines, assourdies, suivies de bruyantes cascades de roches.

—

Tout le Nid est en cours de destruction, commenta Misk. Je voyais des larmes dans les yeux des humains.

— N'y a-t-il rien à faire ? demandai-je.

—

Rien, répondit-il.

Vika leva les yeux vers moi.

—

Où choisis-tu de mourir, Cabot? s'enquit-elle.

Je vis que le dernier vaisseau se préparait à prendre son essor par la grande ouverture dans le plafond

du quartier. J'aurais aimé revoir une fois encore la face du monde, le ciel bleu, les champs verdoyants au-delà des Sardar sombres, mais je déclarai :

Je choisis de rester ici avec Misk, mon ami.

Très bien. Dans ce cas, je reste aussi, dit Vika en appuyant sa tête sur mon épaule.

— Vous avez dit quelque chose qui ne se traduit pas, fit remarquer Misk, les antennes braquées vers moi.

Je regardai ses énormes yeux dorés dont l'un portait encore la cicatrice blanchâtre de son combat contre Sarm dans la Chambre de la Mère.

J'étais dans l'incapacité de lui expliquer mes sentiments envers lui, car sa langue ne contenait pas l'expression appropriée.

— J'ai dit que je choisissais de rester ici avec vous, lui répétais-je, et quelque chose qui équivalait à la Confiance du Nid règne entre nous.

— Je vois.

Il m'effleura de ses antennes.

De la main droite, je pressai un peu la pince qui reposait sur mon épaule gauche.

Ensemble, nous vîmes le vaisseau décoller rapidement comme une petite étoile blanche, puis disparaître dans le bleu du ciel.

Kusk, Al-Ka, Ba-Ta et les femmes vinrent à notre rencontre parmi les débris.

Nous nous tenions sur les dalles mouvantes. Haut dans la muraille arrondie en voûte, quelques ampoules brûlaient encore; puis elles éclatèrent en projetant des étincelles qui s'éteignirent avant d'avoir touché le sol. Quelques tonnes de pierres croulèrent de l'ouverture, défonçant les toits des bâtiments et s'écrasant dans les rues. Une épaisse poussière nous enveloppa tous, et je resserrai les voiles de Vika autour de son visage. Misk avait le corps tout recouvert de poussière et j'en sentais moi-même dans mes yeux, ma gorge et mes cheveux.

Je souris intérieurement car Misk se mettait déjà à

l'oeuvre avec ses crochets. Le monde pouvait crouler autour de lui, il n'oubliait pas pour autant ses soins corporels.

Il est regrettable que le Centre d'Énergie auxiliaire soit si loin d'être terminé, me dit Al-Ka.

Misk interrompit son nettoyage et Kusk abaissa également le regard sur Al-Ka.

—

Quel centre auxiliaire ? fis-je.

—

Le centre des Muls, que nous préparions depuis cinq cents ans en vue de la révolte contre les Prêtres-Rois.

—

Oui, confirma Ba-Ta, construit par des ingénieurs Mul formés par les Prêtres-Rois, à l'aide de pièces volées durant des siècles et cachées dans une partie abandonnée de l'Ancien Nid.

— Je ne savais pas cela, dit Misk.

— Les Prêtres-Rois sous-estiment souvent les Muls.

— Je suis fier de mes fils, déclara Kusk.

—

Nous ne sommes pas des ingénieurs, protesta Al-Ka.

- Non, mais vous êtes des humains, dit Kusk.

— D'ailleurs, reprit Ba-Ta, il n'y avait que quelques Muls au courant du complot. Nous n'en avons nous-mêmes été

informés qu'après la venue dans notre camp, pour la guerre, de quelques techniciens.

— Où sont-ils en ce moment? demandai-je.

— Au travail, dit Al-Ka.

Je le pris par les épaules.

— Y a-t-il une chance pour que le centre soit en état de fonctionner ?

— Non.

—

Alors, pourquoi travaillent-ils ?

— C'est humain, dit Ba-Ta.

— Sottise, fit observer Misk.

— Mais sottise humaine, répliqua Ba-Ta.

—

Oui, sottise, rêva Misk, les antennes légèrement enroulées. (Mais il en effleura les épaules de Ba-Ta pour lui montrer que ce n'était pas une méchanceté.)

—

Que manque-t-il? m'enquis-je.

— N'étant pas ingénieur, je l'ignore, dit Al-Ka. Mais cela touche à la force Ur.

— Voilà un secret que les Prêtres-Rois ont bien gardé, déclara Ba-Ta.

Misk souleva ses antennes, l'air réfléchi.

— Il y a le désintégrateur d'Ur que j'ai construit pendant la Guerre, nous communiqua son tradémetteur.

Kusk et lui se touchèrent brièvement les antennes, puis se séparèrent.

— Il est possible de réajuster les éléments du désintégrateur, dit-il. Mais il est peu probable que nous parvenions à

refermer de façon satisfaisante la boucle d'énergie.

— Pourquoi pas ? demandai-je.

— D'une part, dit Misk, l'usine construite par les Muls doit être inefficace à la base ; d'autre part, si elle a été construite avec des éléments volés durant des siècles, il serait sans doute impossible d'obtenir un ensemble satisfaisant avec les pièces du désintégrateur.

— Oui, dit Kusk, les antennes lamentablement inclinées, les chances ne sont pas du tout de notre côté.

Une grosse roche tomba du toit et vint rebondir, telle une gigantesque balle de caoutchouc, tout près de notre groupe.

Vika poussa un cri et se serra plus étroitement contre moi.

Misk et Kusk commençaient à m'exaspérer.

—

Y a-t-il la moindre chance? demandai-je à Misk.

— Peut-être... mais je n'ai pas vu leur usine.

—

Mais il est probable qu'il n'y ait pas la moindre chance, intervint Kusk.

— À peine l'ombre d'une possibilité, convint Misk.

—

C'est bien ce que je pense, confirma Kusk.

Je saisis Misk, arrêtant ses soins corporels.

—

S'il y a la moindre possibilité, vous devez essayer! lançai-je. Il abaissa les yeux sur moi, ses antennes traduisant sa surprise.

—

Je suis un Prêtre-Roi, déclara-t-il, et la probabilité est si faible qu'un Prêtre-Roi, c'est-à-dire un être rationnel, ne voudrait pas passer à l'action dans ces conditions.

—

Mais il le faut!

Une autre roche tomba et rebondit à une centaine de mètres.

—

Je désire mourir dans la dignité, reprit Misk, se remettant à peigner ses cils. Il ne convient nullement qu'un Prêtre-Roi s'affole comme un humain... à gratter de droite et de gauche alors qu'il n'y a plus de succès possible.

— Eh bien, si ce n'est pas pour vous-même, dis-je, faites-le pour les humains - ceux du Nid et ceux du dehors - qui n'ont d'espoir qu'en vous !

Il cessa ses occupations.

—

Le souhaitez-vous, Tarl Cabot? s'enquit-il.

—

Oui.

Et Kusk se tourna vers Al-Ka et Ba-Ta.

— Le souhaitez-vous également ?

— Oui, répondirent les deux anciens Muls.

À cet instant, à travers le nuage de poussière soulevé

par les chutes de pierres, je distinguai le dos bombé d'un Scarabée Doré, peut-être à une cinquantaine de mètres. Presque ensemble, Misk et Kusk soulevèrent leurs antennes et se mirent à frissonner.

; Nous avons de la chance, dit le tradémetteur de Kusk.

; Oui, acquiesça Misk, maintenant, nous n'aurons pas la peine d'aller au-devant de l'un des Scarabées.

—

Vous ne devez pas céder à ces Bêtes ! protestai-je.

Les antennes des deux Prêtres-Rois s'étaient tendues vers le monstre dont la crinière commençait à se soulever. Je crus soudain sentir cette odeur anesthésiante.

Je tirai l'épée, mais Misk me prit le poignet, m'empêchant de me précipiter pour tuer la Bête.

—

Non ! dit-il.

Le Scarabée s'approcha, ses mèches ondulant au-dessus de son dos.

— Vous devez résister au Scarabée Doré ! pressai-je Misk.

—

Je vais mourir, ne me refusez pas ce plaisir.

Kusk fit un pas dans la direction de la Bête.

—

Il faut lui résister jusqu'au bout! m'écriai-je.

— C'est la fin, dit Misk. Et j'ai bien essayé. Mais je suis fatigué à présent. Pardonnez-moi, Tarl Cabot.

— Est-ce ainsi que notre père désire mourir? demanda Al-Ka à Kusk.

--Vous ne pouvez pas comprendre ce que signifie le Scarabée Doré pour les Prêtres-Rois, mes enfants.

— Moi, je crois le comprendre, mais vous devez résister!

l'adjurai-je.

— Voulez-vous donc que nous mourions en nous livrant à

une entreprise inutile, fit Misk, comme des fous, pour nous priver des ultimes Plaisirs du Scarabée

Doré ?

— Oui !

—

Ce n'est pas dans la manière des Prêtres-Rois.

—

Eh bien, que cela change ! hurlai-je.

Misk se redressa, les antennes follement agitées, toutes les fibres de son corps entrant en vibration.

Il restait planté à trembler dans la poussière. Il examinait les humains qui l'entouraient et le gros dôme doré

de la Bête qui se rapprochait, tour à tour.

—

Chassez-le ! émit l'appareil de Misk.

Avec un cri de joie, je me lançai contre le Scarabée, rejoint par Vika, Al-Ka et Ba-Ta, et, tous à la fois, en poussant, en décochant des coups de pied, en évitant les mandibules tubulaires, en lui jetant des cailloux, nous forçâmes la Bête à se retirer.

Nous revînmes près de Misk et de Kusk, dont les antennes se touchaient.

— Conduisez-nous à l'usine des Muls, dit Misk.

—

Je vais vous montrer le chemin, s'empressa Al-Ka.

Misk se tourna de nouveau vers moi.

— Je vous souhaite bonne chance, Tarl Cabot, Homme, dit-il.

— Attendez, dis-je, je vous accompagne.

— Vous ne pouvez nullement nous aider, déclina-t-il. Regagnez la surface, tenez-vous debout dans le vent, et regardez une fois encore le ciel et le soleil.

Je levai les mains et Misk m'effleura les paumes de ses antennes.

— Je vous souhaite bonne chance, Misk, Prêtre-Roi, dis-je. Il pivota et s'éloigna rapidement, suivi de Kusk et des autres.

Nous restions seuls, Vika et moi, dans le quartier d'habitation en ruine. Il sembla que, soudain, tout ce

qui subsistait encore de toit se fracassait et restait un instant suspendu au-dessus de nos têtes.

J'enlevai Vika dans mes bras et quittai les lieux en courant.

J'arrivai à une vitesse folle à l'entrée d'un tunnel. Je me retournai. Le plafond descendait avec une lenteur incroyable, les pierres flottant presque comme des flocons de neige. Je sentais en moi une forte réduction de la gravité de la planète et me demandais dans combien de temps elle allait éclater pour n'être plus qu'une ceinture de poussière au sein du système et finir par descendre en spirale pour se perdre dans les gaz incandescents du Soleil.

Vika s'était évanouie dans mes bras.

Je fonçai dans le tunnel, sans la moindre idée de ce que je faisais, sans savoir où j'allais.

Et je me retrouvai, tout d'un coup dans le premier Ensemble du Nid, celui où je m'étais éveillé il y avait longtemps déjà.

Comme dans un rêve, mes pieds ne touchaient le sol que tous les trente à quarante mètres, et je m'engageai sur la rampe ascendante qui menait à l'ascenseur.

Seul le puits béait devant moi.

La porte était brisée et il y avait des gravats dans le conduit. Il n'y avait plus de câbles et la cabine reposait à une cinquantaine de pieds au-dessous de moi, le toit défoncé. Nous étions bel et bien pris au piège dans le Nid. C'est alors que je remarquai, à quelque cinquante mètres de lit, une porte semblable, quoiqu'un peu plus petite.

D'un bond je m'y ruai et tirai sur le levier. Le battant s'ouvrit et j'entrai, trouvant une pile de disques élévateurs disposée à l'intérieur. Je poussai en place le premier d'entre eux.

La porte se referma et l'engin partit rapidement vers le haut.

Quand la porte se rouvrit, j'étais une nouvelle fois dans la Salle du Trône des Prêtres-Rois dont le dôme élevé s'était brisé. Des fragments en gisaient sur les dalles.

J'avais découvert le moyen d'ascension qu'avait utilisé

au début Parp, l'ancien médecin de Treve, mon hôte pendant la première heure que j'avais passée dans le domaine. Je me rappelais que Parp et Kusk s'étaient refusés à m'implanter et qu'ils avaient fait partie de la résistance contre Sarm. Je savais maintenant qu'à mon arrivée, quand il m'avait parlé, il était sous le contrôle de la résille, que ses paroles et ses actes lui avaient été dictés de la Chambre de Surveillance. Mais celle-ci était démolie et, de toute façon, aucun PrêtreRoi n'aurait consenti à remettre la résille sous commande. Parp était devenu lui aussi son propre maître.

Vika restait sans connaissance dans mes bras. J'avais disposé ses robes de façon à lui protéger les yeux, le nez et la bouche contre la poussière.

J'allai devant le trône des Prêtres-Rois.

— Salutations, Cabot ! dit une voix.

Je levai les yeux. C'était Parp avec sa courte pipe, tranquillement installé sur l'énorme siège.

—

Il ne faut pas rester ici ! lui lançai-je en jetant un coup d'oeil inquiet sur les restes du dôme.

— Il n'y a nulle part où aller, dit-il sans l'ombre d'un ressentiment en tirant sur sa pipe. (Une bouffée de fumée sortit du fourneau, mais le petit nuage, au lieu de dériver lentement, parut se dissoudre instantanément.) J'aurais pourtant bien aimé fumer une dernière bonne fois, regretta-t-il cependant. Il baissa les yeux sur moi, l'air indulgent, et en un ou deux pas flotta en bas des marches et vint se placer près de moi. Il souleva les voiles que j'avais rabattus sur le visage de Vika.

—

Elle est très belle, dit-il. Elle ressemble beaucoup à sa mère.

—

Oui, répondis-je.

—

J'aurais souhaité mieux la connaître, reprit Parp en souriant. Mais j'étais un père indigne d'une telle fille.

—

Vous êtes un homme très bon et courageux.

— Je suis petit, laid et faible, protesta-t-il, et il n'est que justice qu'une telle fille me méprise.

—

Je crois qu'elle ne vous mépriserait plus, à présent. Il sourit en ramenant le voile sur la figure de Vika.

— Ne lui dites pas que je l'ai vue, reprit-il. Qu'elle oublie son imbécile de père.

Comme un petit ballon, il s'éleva en flottant et, d'un mouvement tournant, se rassit sur le trône. Il frappa des mains sur les accoudoirs et manqua de peu s'envoler audessus du siège.

— Pourquoi êtes-vous revenu ici ? m'enquis-je.

—

Pour m'installer encore une fois sur le trône des Prêtres-Rois, m'expliqua-t-il en gloussant.

—

Mais pourquoi ?

— Peut-être par vanité, peut-être à cause de mes souvenirs. (Il rit de nouveau et me fixa de ses yeux pétillants :) Mais aussi, j'aime croire que c'est le siège le plus confortable des Sardar !

Je ris à mon tour.

Je levai la tête.

—

Vous êtes originaire de la Terre, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

—

Cela fait longtemps, longtemps. Je n'ai jamais pu me faire à cette habitude de s'asseoir au sol. J'avais les genoux trop raides.

— Vous étiez anglais ?

—

Oui.

— Et on vous a amené ici à la suite d'un Voyage d'Acquisition ?

— Bien sûr.

Parp baissa un regard contrarié sur sa pipe. Elle s'était éteinte. Il prit du tabac dans sa sacoche de ceinture.

—

Cela fait combien de temps? m'enquis-je.

Il entreprit de bourrer son petit fourneau. Ce n'était pas facile, avec la modification intervenue dans la gravité.

— Êtes-vous informé de ces choses? fit-il, sans me regarder.

— J'ai entendu parler des Sérums de Stabilisation.

Il releva la tête, maintenant du pouce le tabac dans sa pipe.

—

Trois siècles, déclara-t-il.

Il s'efforçait de mettre davantage de tabac dans sa pipe, mais les brins tendaient à flotter à quelques millimètres audessus du fourneau. Il finit par les tasser suffisamment pour les faire tenir en place et il

alluma son brûle-gueule avec le briquet d'argent.

—

Où avez-vous pu trouver une pipe et du tabac ? lui demandai-je, car c'étaient des articles inconnus sur Gor.

—

Comme vous l'imaginez sans peine, j'en ai pris l'habitude sur la Terre, et comme j'y suis retourné plusieurs fois en qualité d'agent des Prêtres-Rois, j'ai eu la chance de m'en procurer. Par ailleurs, au cours des dernières années, j'ai cultivé mon propre tabac dans le Nid, sous des lampes. Le sol bougea sous mes pieds et je dus changer de position. Le trône s'inclina, puis reprit sa place.

Parp paraissait plus soucieux de sa pipe qui tirait mal que du monde qui s'écroulait autour de lui.

Finalement, la pipe s'alluma convenablement.

— Saviez-vous que c'était Vika, la Mul femelle, qui a chassé

les Scarabées Dorés quand Sarm les a lâchés contre les forces de Misk ?

— Non, répondis-je, je l'ignorais.

—

Une belle et courageuse fille.

—

Ça, je le sais. C'est une femme fort noble et ravissante. Parp sembla heureux de me l'entendre dire.

— Oui, fit-il, je le crois. (Et il ajouta d'un ton que je crus attristé:) Et sa mère était ainsi.

Vika bougea entre mes bras.

—

Vite ! fit Parp, soudain effrayé. Emmenez-la hors de la salle avant qu'elle reprenne connaissance. Il ne faut pas qu'elle me voie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle me méprise et que je ne pourrais pas supporter son dédain.

— Je ne crois pas.

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! pria-t-il.

— Montrez-moi le chemin

Parp vida promptement sa pipe contre le bras du trône. Les cendres et le tabac non brûlé restèrent suspendus dans l'air, comme une fumée, puis s'écartèrent. Parp remit la pipe dans sa sacoche. Il flotta jusque sur les dalles, puis il partit, ses sandales ne touchant le sol que tous les vingt mètres.

— Suivez-moi ! me cria-t-il.

Toujours chargé de Vika, je suivis le corps bondissant de Parp, dont la robe ondulait lentement autour de lui.

Par un tunnel, nous arrivâmes bientôt à une porte d'acier. Parp agit sur un levier et le panneau remonta dans le mur.

Au-dehors, je vis les deux larls, qui se tournèrent vers la porte. Ils n'étaient plus enchaînés.

Les yeux de Parp s'écarruillèrent d'horreur.

— Je croyais qu'ils seraient partis. De l'intérieur, je les avais détachés pour qu'ils ne meurent pas dans les chaînes. Il manoeuvra le levier et le panneau redescendit lentement, mais un des larls, en grondant sourdement, se précipita vers nous, réussissant à passer la moitié du corps et sa longue patte armée de griffes au-dessous. Nous fîmes un bond en arrière, et la patte tenta de nous agripper. La porte frappa l'animal sur le dos et, effrayé, il se redressa, repoussant le panneau, le tordant dans ses glissières. Le larl recula mais, présent, la porte, malgré les efforts de Parp, refusait de descendre.

— Vous avez été bon pour eux, dis-je.

— J'ai été un idiot, toujours aussi idiot !

— Vous ne pouviez pas savoir.

La main de Vika se porta sur ses robes, et je la sentis se débattre pour se remettre debout.

Je la posai au sol et Parp se détourna, se cachant la figure dans son vêtement.

Je me tenais près de la porte, l'épée en main, pour en interdire l'entrée aux larls.

Vika était maintenant debout, un peu en retrait. Au premier coup d'oeil, elle avait saisi la situation: la porte coincée et les deux larls en liberté de l'autre côté. Puis elle aperçut la silhouette de Parp et laissa échapper un petit soupir; elle regarda de nouveau les larls, puis le vieil homme. Du coin de je la vis tendre une main en avant en s'approchant de Parp. Après avoir repoussé le pan de vêtement derrière lequel il cachait son visage, elle lui caressa la joue

— Père ! fit-elle en sanglotant.

— Ma fille, dit-il en la prenant dans ses bras.

— Je t'aime, père, dit-elle.

Alors Parp se mit à sangloter, la tête contre l'épaule de sa fille.

Un larl poussa le rugissement de la faim, celui qui précède l'attaque.

Je connaissais bien ce cri.

— Écartez-vous ! fit Parp.

Je m'exécutai. Parp était encadré dans la porte, tenant à

la main ce petit cylindre d'argent avec lequel je l'avais vu allumer sa pipe si souvent.

Il retourna l'instrument et le pointa sur la poitrine du larl le plus proche. Il l'actionna soudain et un jet de feu sortit du cylindre, rejetant Parp à cinq pieds en arrière. Le larl se cabra brutalement, battant l'air de ses pattes, les crocs à nu, sa fourrure neigeuse noircie à l'endroit du coeur, puis il tournoya et retomba de l'autre côté du seuil.

Parp jeta le petit tube.

Il me regarda.

— Pouvez-vous transpercer le coeur d'un larl? me demandat-il. À l'épée, ce serait un exploit extraordinaire, songeai-je.

— Peut-être, avec de la chance, répondis-je.

Le second larl, enragé, rugit et s'accroupit pour bondir.

— Bien ! dit Parp, sans hésiter. Suivez-moi !

Vika hurla et moi je lui criai de revenir, mais il fonça pour se jeter dans la gueule du larl surpris, qui le souleva du sol et se mit à le secouer sauvagement. J'étais déjà sur l'animal et je lui plongeai ma lame entre les côtes, en plein coeur.

Le corps de Parp, à demi déchiré, cou et membres rompus, retomba des mâchoires de l'animal.

Vika se précipita en pleurant.

Je retirai mon épée et la replongeai dans le coeur du larl jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

J'allai près de Vika.

Agenouillée contre le cadavre de son père, elle me dit:

— Il avait si peur des larls.

— J'ai connu bien des hommes courageux, lui assurai-je, mais aucun qui fût plus brave que Parp de Treve.

Elle baissa la tête sur le corps dont le sang teinta ses robes.

— Nous allons ensevelir le corps sous les pierres, dis-je. Ensuite, je nous couperai des vêtements

dans la peau du larl. Nous avons une longue route devant nous, et il fera froid.

Elle leva ses yeux pleins de larmes sur moi pour me donner son accord.

HORS DES SARDAR

Vika et moi, vêtus de tuniques découpées dans la peau du larl blanc que j'avais tué, prîmes la direction de la grande porte noire ménagée dans la palissade entourant les Sardar. Ce fut un voyage étrange mais rapide, au cours duquel nous franchissions d'un saut les gouffres et paraissions presque nager dans l'air froid, tandis que je songeais que Misk, les Prêtres-Rois et les humains qui s'occupaient des machines dans le Nid échouaient probablement dans leurs efforts pour gagner la bataille dont dépendait la sauvegarde d'un monde. Ainsi, ce serait le triomphe de Sarm, le Premier Né, et le monde que j'aimais serait dispersé en grains minuscules qui iraient se fondre dans le bûcher ultime du Soleil.

Alors qu'il m'avait fallu quatre jours pour parvenir au repaire des Prêtres-Rois dans les Sardar, ce fut le matin du deuxième jour qu'avec Vika je vis les ruines de la grande porte écroulée et de la palissade, symbolisée par quelques piliers de bois restés debout.

La rapidité de notre retour était due en partie au fait que nous descendions, mais surtout à la diminution de la gravité

qui me permettait, avec Vika dans les bras, de me déplacer à

une allure dangereuse en temps normal sur la piste sinueuse. À plusieurs reprises, j'avais même pu sauter d'un lacet du chemin à un autre, en flottant sur plus de cent pieds, soit l'équivalent de cinq pasangs de piste. Il m'arrivait même d'abandonner la route sinueuse pour bondir d'une falaise à une autre. Il était tard dans la matinée du second jour quand nous vîmes les restes de la porte; la réduction de gravité était au maximum.

— C'est la fin, Cabot, me dit Vika.

— Oui, je le crois aussi.

Nous étions sur la piste caillouteuse, tenant difficilement sur nos pieds. Nous voyions de vastes foules, portant les robes aux couleurs des castes de tout Gor, rassemblées de l'autre côté de la palissade et regardant avec frayeur dans la direction des Sardar. Il devait y avoir dans cette affluence des gens de presque toutes les cités de Gor; devant, en lignes qui s'étiraient hors de vue dans toutes les directions, je voyais les robes blanches des Initiés. D'où j'étais, je sentais même les fumées de leurs innombrables sacrifices, la chair de bosk carbonisée, l'encens, j'entendais leurs litanies implorantes, je les voyais se prosterner sans cesse, tandis qu'ils cherchaient à attirer sur leur monde l'indulgence des Prêtres-Rois. Je repris Vika dans mes bras et, mi-marchant, miflottant, je me dirigeai vers la porte béante. Une clameur s'éleva à notre vue, suivie d'un profond silence, et tous les yeux se fixèrent sur nous.

Il me sembla soudain que Vika se faisait plus lourde et je pensai que j'étais fatigué.

Je descendais la piste avec Vika et, en flottant vers le fond d'un petit fossé entre la piste et la porte, mes sandales heurtèrent si durement la roche que j'en éprouvai des picotements dans les jambes. J'avais dû mal calculer la distance.

L'autre côté du fossé n'était qu'à une trentaine de pieds et il aurait dû me suffire d'un saut suivi d'un

pas pour m'y poser, mais mon bond ne m'emporta qu'à quatre mètres et mon pied, en se posant, délogea un galet qui partit en rebondissant et que j'entendis frapper le fond. Je sautai une deuxième fois, en y mettant un peu de force, et sortis enfin du fossé pour redescendre à une dizaine de pieds de la porte. Quelque chose paraissait parler en mon coeur, mais je n'osais pas l'écouter.

Puis je regardai, au-delà des ruines de la palissade, la porte écroulée, la fumée des feux de sacrifice, celle des encensoirs qui se balançaient. Elle ne se dissolvait plus, elle ne se dissipait plus. Elle montait à présent en minces filets vers le ciel.

Je laissai échapper un cri de joie.

— Qu'y a-t-il, Cabot? demanda Vika.

— Misk a gagné ! m'écriai-je. Nous avons gagné !

Tout en la gardant dans mes bras, je fonçai à longues enjambées vers la porte.

Dès que j'y parvins, je déposai enfin Vika au sol. Devant moi, la foule béait d'étonnement.

Je savais que jamais dans l'histoire on n'avait vu un seul homme revenir des Monts Sardar.

Les Initiés, par centaines, se tenaient agenouillés face aux hauteurs, vers les Prêtres-Rois. Je voyais leurs crânes rasés, leurs visages troublés, la peur dans leurs yeux, leurs corps tremblants sous les robes de leur caste.

Peut-être s'attendaient-ils à me voir mourir de la Mort par le Feu, juste sous leurs yeux.

Derrière les Initiés, debout, comme il convenait aux hommes des autres castes, se tenaient les hommes de cent cités, réunis ici pour prier les dieux des Sardar. J'imaginai sans peine les teneurs et les événements qui avaient amené

tous ces hommes, normalement divisés par la guerre entre leurs villes, à se réunir à l'ombre des Sardar... les tremblements de terre, les raz de marée, les ouragans, les troubles atmosphériques et l'incroyable diminution de la pesanteur, la quasi-disparition du lien qui maintenait leurs pieds au sol.

J'examinai les visages effarés des Initiés. Je me demandai si leurs crânes rasés n'étaient pas la survivance lointaine, ancestrale, de l'hygiène pratiquée dans le Nid. J'étais heureux de constater que les autres personnes, contrairement aux Initiés, ne s'humiliaient pas dans la poussière. Il y avait là des hommes d'Ar, de Thentis, de Tharna, reconnaissables aux deux cordons jaunes passés à

leurs ceinturons; de Port Kar ; de Tor, de Cos, de Tyros ; peut-être de Treve, la Cité de Vika ? Il y en avait même de Ko-ro-ba, la Cité anéantie; et ces êtres appartenaient à toutes les castes, même aux inférieures, comme les Paysans, les Selliers, les Tisserands, les Chevriers, les Poètes et les Marchands, mais aucun d'eux ne s'avilissait comme les Initiés. Bizarre, songeais-je. Les Initiés se prétendent les plus proches des Prêtres-Rois, ils se disent même faits à leur image, et pourtant je savais bien qu'un Prêtre-Roi était incapable de s'abaisser à ce niveau. Il me semblait que malgré tous leurs efforts pour ressembler à leurs dieux, les Initiés se comportaient comme des esclaves.

L'un d'eux se tenait cependant debout.

J'en fus satisfait.

Venez-vous de la part des Prêtres-Rois ? demanda-t-il. C'était un homme de haute taille, un peu corpulent, aux traits doux et sans relief, mais il avait la voix très grave et devait faire grande impression dans les temples des Initiés, où l'acoustique était calculée pour tirer le maximum d'effet d'un tel timbre. Il avait les yeux rusés, alertes. Ce n'était sûrement pas un imbécile. Il portait à la main gauche un anneau épais orné d'une pierre où était gravé l'insigne d'Ar. C'était le Grand Initié d'Ar, nommé pour remplacer son prédécesseur que j'avais vu périr de la Mort par le Feu, des années auparavant.

Je viens du pays des Prêtres-Rois, dis-je en élevant de mon mieux la voix pour me faire entendre loin.

Je ne tenais pas à avoir un entretien personnel avec cet individu qui, plus tard, pourrait rapporter mes dires à sa propre façon.

Je vis son regard se porter furtivement sur la fumée d'un des feux de sacrifice.

Elle montait maintenant en une légère spirale vers le ciel bleu de Gor.

Il savait !

Il savait aussi bien que moi que le champ de gravité de la planète était en train de se reformer.

Je voudrais parler ! criai-je.

Attendez, répondit-il, ô heureux messenger des PrêtresRois. Je restai silencieux en attendant de comprendre ses intentions.

Il fit un geste de sa main droite et on lui amena un beau bosk blanc, aux poils longs et désordonnés, aux cornes bien polies, qui avait été enduit d'huile, et qui arborait une guirlande de verroterie multicolore.

Le Grand Initié d'Ar tira de sa poche un petit couteau et coupa une mèche de poils de l'animal, puis la jeta dans le feu. Il fit signe à un subordonné, qui ouvrit la gorge de l'animal avec un glaive. Un troisième compère recueillit le sang jaillissant dans une bassine dorée.

Pendant que j'attendais, en m'impatiant, deux autres Initiés découpèrent une cuisse de la bête sacrifiée et la jetèrent au feu.

Tout le reste a été vain ! cria l'Initié en se balançant et en levant les mains.

Puis il se mit à marmonner très rapidement des prières en goréen archaïque, langue utilisée par les Initiés pour communiquer entre eux et débiter le rituel. À la suite de cette longue litanie, coupée des fréquents répons des Initiés regroupés autour de lui, il s'écria:

— Ô Prêtres-Rois ! Que ce dernier sacrifice détourne de nous votre colère ! Puisse-t-il plaire à vos narines et, puissiezvous, maintenant, consentir à écouter nos prières ! Il vous est offert par Om, le Chef de tous les Grands Initiés de Gor!

—

Non ! clamèrent une quantité d'autres Initiés, les Grands de diverses autres cités.

Je savais que le Grand Initié d'Ar, suivant la politique de ceux qui l'avaient précédé, désirait l'hégémonie sur tous les autres – qu'il prétendait d'ailleurs déjà détenir – mais que les autres Grands la lui refusaient bien entendu, se considérant comme les premiers dans leurs villes respectives. Je prévoyais que, faute d'une victoire militaire d'Ar sur les autres cités, ou faute de l'introduction d'une réforme à

grande échelle de la politique sur la planète, les prétentions du Grand Initié d'Ar resteraient toujours controversées.

— Ce sacrifice vient de nous tous ! cria l'un des Initiés.

— Oui ! Oui ! hurlèrent une quantité d'autres.

—

Regardez ! cria le Grand Initié d'Ar.

Il désignait la fumée qui montait maintenant en une spirale à peu près normale. Il sauta sur place pour démontrer ce qu'il affirmait.

—

Mon sacrifice a plu aux narines des Prêtres-Rois! hurlat-il.

—

Notre sacrifice ! rectifièrent les autres, jubilant quant au résultat.

La multitude assemblée là fit alors entendre une clameur de joie en comprenant que leur monde retrouvait l'ordre antérieur. Les cris de remerciement et de gratitude envers les Prêtres-Rois montaient de toutes parts.

— Voyez ! reprit le Grand Initié d'Ar. (Il pointait le doigt vers la fumée qui, avec le vent changeant, s'inclinait à présent vers les Sardar.) Les Prêtres-Rois aspirent la fumée de mon sacrifice !

— De notre sacrifice ! insistèrent les autres.

Je souriais tout seul. J'imaginai sans peine les antennes des Prêtres-Rois frémissant d'horreur à la seule pensée de cette fumée de graisse brûlée.

Alors, à l'embarras soudain du Grand Initié, le vent tourna et la fumée partit en direction de la foule.

Peut-être les Prêtres-Rois expirent-ils la fumée à

présent, songai-je avec ironie. Mais le Grand Initié était mieux instruit que moi en matière d'interprétation des signes.

—

Vous voyez bien ! Voilà que les Prêtres-Rois renvoient le souffle de mon sacrifice sur vous tous comme une bénédiction, pour le laisser aller dans tout Gor en témoignage de leur indulgence et de leur sagesse ! débita-t-il rapidement.

Cris de soulagement et de gratitude envers les Prêtres-Rois, dans toute la foule. J'avais espéré pouvoir profiter de cette occasion bénie, avant que les hommes de Gor se rendent compte du retour à

la gravité et aux conditions normales, pour leur commander de cesser leurs habitudes guerrières et de s'attacher à

rechercher la paix et la fraternité, mais elle m'avait été

soufflée par le Grand Initié d'Ar, à son propre avantage. Maintenant que la foule se réjouissait et commençait à

se disperser, je comprenais que je n'avais plus d'importance, je n'étais qu'un signe de plus de la pitié des Prêtres-Rois, un simple personnage qui était revenu des Sardar... peu importait qui.

Et à cet instant, je constatai, en outre, que j'étais entouré d'Initiés.

Leur Code leur interdisait de tuer, mais je savais qu'ils recouraient à des hommes d'autres castes pour ce genre de besoin.

Je fis face au Grand Initié d'Ar.

— Qui êtes-vous, Étranger ? me demanda-t-il.

À ce propos, il n'existe en goréen qu'un seul mot pour exprimer « étranger » et « ennemi ».

—

Je ne suis personne, répondis-je.

Je n'allais pas lui révéler mon nom, ma caste, ma cité.

—
C'est bien, dit-il.

Ses frères se pressaient de plus en plus autour de moi.

— Il n'est pas vraiment venu des Sardar, dit l'un d'eux. Je le regardai avec surprise.

— Non, reprit un autre. Je l'ai vu. Il est sorti de la foule et a contourné la palissade pour revenir vers nous. Il était terrorisé. Il ne venait pas des montagnes.

—
Comprenez-vous ? me demanda le Grand Initié.

—
Parfaitement.

— Mais ce n'est pas vrai ! s'emporta Vika. Nous étions dans les Sardar. Nous avons vu les Prêtres-Rois !

— Elle blasphème ! déclara l'un des Initiés.

Je fis signe à Vika de se taire.

Je me sentais soudain très triste, en me demandant quel allait être le sort des humains du Nid s'ils cherchaient à

remonter à la surface et à regagner leurs cités. Peut-être pourraient-ils revenir, s'ils se taisaient, mais pas dans leurs villes, car les Initiés locaux se rappelleraient sûrement qu'ils étaient partis pour les Sardar et y avaient peut-être pénétré. Ce que je connaissais maintenant, ce que d'autres aussi connaissaient, ne changeait rien sur le monde de Gor. Les Initiés avaient leur propre mode de vie, leurs antiques traditions, leur confort, le prestige de leur caste, qu'ils prétendaient suprême, leur enseignement, leurs livres sacrés, leurs rites, leur rôle culturel. Qu'est-ce que cela changerait qu'ils sachent à présent la vérité ? Pouvais-je espérer qu'au moins en majorité ils allaient brûler leurs robes, abandonner toute prétention à des connaissances et à

des pouvoirs secrets, pour ramasser la houe du Paysan ou les aiguilles du Couturier, pour accorder leur énergie à des tâches humbles mais honnêtes ?

— C'est un imposteur ! avança un Initié.

— Il faut qu'il meure ! dit un autre.

J'espérais que ceux des humains qui avaient quitté le Nid n'allaient pas être pourchassés par les Initiés, puis brûlés ou empalés comme hérétiques et blasphémateurs. Ou encore les considérerait-on comme des fanatiques, des idiots errants, tout simplement ? Qui croirait quelques vagabonds inconnus contre les affirmations de la puissante Caste des Initiés ? Et si quelqu'un croyait en leurs paroles, oserait-on

l'avouer ?

Apparemment, les Initiés avaient gagné la partie.

À mon sens, la plupart de ceux qui avaient quitté les Sardar finiraient par tenter de se faire admettre en des villes nouvelles où ils mèneraient des vies neuves, tout comme s'ils ne détenaient pas le secret des Sardar.

Je restais stupéfait de la grandeur et de la petitesse des hommes.

Et puis, pris de honte, je me rendis compte que j'avais moi-même manqué de peu trahir mes semblables. J'avais eu l'idée de profiter du moment opportun pour prétendre venir de la part des Prêtres-Rois et encourager l'homme à vivre comme je le souhaitais moi, par respect pour lui-même et les autres, pour se montrer bon et digne de son héritage d'être intelligent. Pourtant, à quoi bon tout cela si ça ne venait pas du coeur de l'homme lui-même, mais seulement de sa peur des Prêtres-Rois et de son désir de leur plaire ? Non, je n'allais pas tenter de réformer l'homme, de déclarer que mes souhaits étaient ceux des Prêtres-Rois. Si l'homme s'élève il faut que ce soit de lui-même.

Au fond, j'étais reconnaissant de l'intervention du Grand Initié d'Ar.

Il fit un geste en direction de ceux qui se pressaient autour de moi.

— Reculez ! leur dit-il, et ils obéirent.

Devinant qu'il voulait me parler seul à seul, je priai Vika de s'écarter, ce qu'elle fit aussitôt.

Soudain, je ne voyais plus en lui un ennemi et je sentais qu'il ne me considérait pas non plus comme une menace.

—

Connaissez-vous les Sardar? lui demandai-je.

— Assez, répondit-il.

— Alors pourquoi ?

—

Vous auriez du mal à comprendre.

La cuisse du bosk, sifflant et crépitant sur le feu du sacrifice, répandait sa fumée.

—

Parlez, lui dis-je.

— Pour la plupart, tout se passe comme vous le pensez, et ce sont des membres de ma Caste, simples et croyants, mais il y en a d'autres qui soupçonnent la vérité et en sont tourmentés, ou qui, la

soupçonnant, voudraient... Mais moi, Om, Grand Initié d'Ar, et certains autres Grands Initiés, nous ne sommes pas comme eux.

— En quoi êtes-vous différents ?

— Moi-même... et quelques autres... nous attendons l'homme. (Il me regarda.) Il n'est pas encore prêt. À quoi ?

— À croire en lui-même, répondit Om, ce qui était incroyable. Il me sourit.

— Moi et d'autres, nous nous efforçons de maintenir ouverte cette brèche, pour qu'il la voie et la comble... et quelques-uns l'ont fait... mais pas beaucoup.

— Quelle est cette brèche ?

— Nous ne parlons pas au coeur de l'homme, mais seulement à sa peur. Nous ne parlons ni d'amour, ni de courage, ni de loyauté, ni de noblesse, mais bien des pratiques religieuses, de leur respect, et des châtiments édictés par les Prêtres-Rois. Si nous disions la vérité, il serait d'autant plus difficile à l'homme de se dépasser. C'est ainsi qu'à l'insu de la plupart des membres de ma Caste nous existons pour être un jour chassés et, de cette manière, indiquer à l'homme la voie de la grandeur.

Je le regardai longuement en me demandant s'il me disait la vérité. Jamais un Initié ne m'avait avoué chose plus insolite.

La plupart d'entre eux semblent uniquement préoccupés des rites et cérémonies, avec toute l'arrogance et le pédantisme archaïque de leur espèce.

Je fus pris d'un bref tremblement, peut-être à cause du vent froid qui descendait des Sardar.

— Et c'est pour cette raison que je reste un Initié, ajouta-t-il.

— Il y a des Prêtres-Rois, finis-je par déclarer.

—

Je sais, mais qu'ont-ils à faire avec ce qui est le plus important pour l'homme ?

Je réfléchis.

— Sans doute... bien peu de chose.

—

Allez en paix, me dit l'Initié en s'écartant.

Je tendis la main vers Vika, qui vint me rejoindre.

Le Grand Initié d'Ar se retourna vers ceux qui l'entouraient. Il éleva la voix :

— Je n'ai vu personne sortir des Sardar.

Les autres nous regardaient.

—

Nous non plus, confirmèrent plusieurs voix.

Ils nous firent place, et c'est entre leurs rangs que nous franchîmes par la porte en ruine la palissade qui, naguère encore, entourait les Sardar.

34

LES HOMMES DE KO-RO-BA

— Mon père ! m'écriai-je. Mon père !

Je me précipitai dans les bras de Matthew Cabot qui, en larmes, me serra contre sa poitrine comme s'il ne devait jamais plus me lâcher.

Une fois de plus, je revoyais ce visage fort et ridé, cette mâchoire carrée, cette crinière fauve et sauvage, si semblable à la mienne, ce corps mince, entraîné, ces yeux gris, pour le moment baignés de larmes.

Je reçus un coup inattendu dans le dos et faillis en avoir le souffle coupé, et je me retournai en partie pour voir le gigantesque et brusque Tarl l'Aîné, mon ancien Maître d'Armes, qui me prit aux épaules dans ses mains fortes comme les serres d'un tarn.

On me tirailla par la manche, je baissai les yeux et faillis m'éborgner sur un rouleau de parchemin que portait la petite silhouette en bleu, à mon côté.

—

Torm ! m'écriai-je.

Mais les cheveux clairs et les yeux pâles du petit homme étaient cachés dans la large manche de sa robe bleue, et il s'appuyait à moi en pleurant sans la moindre gêne.

—

Tu vas tacher ton rouleau, dis-je.

Sans relever la tête, sans perdre un sanglot, il fit passer le parchemin sous son autre bras.

Je le soulevai du sol pour le faire virevolter et sa tête se découvrit, et Torm de la Caste des Scribes cria de plaisir, cheveux et robe au vent, sans lâcher le parchemin. Puis il se mit à éternuer et je le reposai au sol.

— Où est Talena? demandai-je à mon père.

Vika - ce fut à peine si je le remarquai - recula en m'entendant poser cette question.

Aussitôt ma joie mourut, car le visage de mon père se fit grave.

— Où est-elle? insistai-je.

— Nous ne le savons pas, répondit Tarl l'Aîné, car mon père n'osait me le dire.

Toutefois, il me prit par les épaules.

— Mon fils, les gens de Ko-ro-ba ont été dispersés et nous n'avions pas le droit de nous réunir, et il ne reste rien de la ville.

—

Mais je vous vois ici, trois hommes de Ko-ro-ba.

— Nous nous sommes rencontrés là, expliqua Tarl l'Aîné, et, comme cela paraissait être la fin du monde, nous avons décidé d'être ensemble une dernière fois - en dépit de la volonté des Prêtres-Rois - en hommes de Ko-ro-ba.

Je regardai le petit scribe qui avait fini d'éternuer et s'essuyait le nez à sa manche.

— Même toi, Torm ?

— Bien sûr. Après tout, un Prêtre-Roi n'est jamais qu'un Prêtre-Roi.

Il se frotta pensivement le nez.

— Naturellement, ce n'est pas peu dire.

Il leva les yeux vers moi.

— Oui, je me crois courageux.

Il s'adressa à Tarl l'Aîné.

—

Il ne faudra pas le dire aux autres membres de la Caste des Scribes.

Je souris intérieurement. Comme Torm délimitait bien les limites de la Caste et celles des vertus !

— Je raconterai à tout le monde que tu es le plus brave de tous les Scribes, dit gentiment Tarl l'Aîné.

—

Eh bien, peut-être que, présenté ainsi, ce renseignement ne sera pas nuisible.

Je demandai à mon père :

—
Penses-tu que Talena soit ici ?

— J'en doute, avança-t-il.

Je savais combien il était dangereux pour une femme de voyager seule sur Gor.

—

Pardonne-moi, Vika, dis-je, puis je la présentai aux trois hommes en expliquant de mon mieux ce qui nous était arrivé

dans les Sardar.

Mon père, Tarl l'Aîné et Torm écoutaient ébahis mon compte rendu des vérités relatives aux Sardar.

Quand j'eus terminé, je les examinai pour voir s'ils me croyaient.

—

Oui, je te crois, dit mon père.

—

Moi aussi, fit Tarl l'Aîné.

—

Pour ma part, dit Torm, songeur, car il n'était pas séant qu'un membre de sa Caste exprimât trop vite son opinion sur quoi que ce fût, cela ne contredit aucun des textes que j'ai étudiés.

J'éclatai de rire et repris le petit homme par sa robe pour le faire tourner.

— Me crois-tu? demandai-je.

Je lui fis faire encore deux tours.

—

Oui ! Je te crois ! Je te crois !

Je le reposai à terre.

— En es-tu certain? insistai-je.

Je tendis les mains et il sauta en arrière.

—

Simple scepticisme, fit-il. Après tout, cela n'est écrit nulle part, ce sont seulement des paroles.

Cette fois, ce fut Tarl l'Aîné qui le prit par le collet et le maintint en l'air à un pied du sol.

— Je le crois ! cria Torm. Je le crois !

Une fois redescendu, Torm s'approcha de moi et leva la main pour me toucher l'épaule.

— Je t'ai cru dès le début, avoua-t-il.

— Je le sais.

Je lui ébouriffai les cheveux. Après tout, il était Scribe et devait se conformer aux attitudes de sa caste.

— Je pense cependant, reprit mon père, qu'il ne serait pas très sage de trop parler de ces questions.

Nous étions tous d'accord sur ce point.

— Je suis désolé que Ko-ro-ba ait été détruite, dis-je à mon père.

Il rit.

— Ko-ro-ba n'a pas été détruite, affirma-t-il.

J'étais intrigué, puisque j'avais moi-même contemplé la vallée d'où la Cité avait disparu.

Mon père fouilla dans un sac de cuir suspendu à son épaule et dit :

—

Voici Ko-ro-ba.

Et il me montra la petite et plate Pierre du Foyer de la Cité.

—

Ko-ro-ba ne peut pas être détruite puisque sa Pierre du Foyer existe toujours !

Mon père avait pris la pierre avant la destruction de la ville. Il la portait sur lui depuis des années.

Je la pris entre mes mains et je la baisai car c'était la Pierre symbolique de la ville à laquelle j'avais voué mon épée, où j'avais chevauché un tarn pour la première fois, où j'avais trouvé de nouveaux amis, où j'avais revu mon père après plus de vingt ans, où j'avais conduit Talena, mon amour, ma Libre Compagne, la fille de Marlenus, ancien Ubar d'Ar.

—

Et voici aussi Ko-ro-ba, fis-je en désignant le fier géant Tarl et le petit scribe, Torm.

—

Oui, c'est aussi Ko-ro-ba, dans le coeur de ses hommes aussi bien que dans les particules de la Pierre.

Et les quatre hommes de Ko-ro-ba que nous étions se serrèrent les mains avec émotion.

—

D'après ce que tu nous as raconté, dit mon père, je crois comprendre qu'à nouveau les pierres peuvent former des murs, que deux hommes de Ko-ro-ba peuvent de nouveau marcher côte à côte.

—

Oui, c'est la vérité.

Les trois hommes s'entre-regardèrent.

—

Bien, dit mon père, nous avons donc une ville à reconstruire.

— Comment retrouverons-nous les autres de Ko-ro-ba ?

demandai-je.

— Le bruit se répandra, assura mon père, et ils viendront par deux et par trois, de tous les coins de Gor, enchantant, chacun d'eux apportant une pierre à ajouter aux murs et aux tours cylindriques de la Cité.

—

Je suis heureux, fis-je.

Je sentis la main de Vika sur mon bras.

—

Je sais ce que tu dois faire, Cabot. Et c'est aussi ce que je veux que tu fasses.

Je regardai la fille de Treve. Elle savait que je devais chercher Talena, consacrer ma vie entière s'il le fallait à

retrouver celle que j'avais choisie pour Libre Compagne. Je la pris dans mes bras, et elle se mit à sangloter.

—

Il faut donc que je perde tout, dit-elle. Tout.

—

Veux-tu que je reste avec toi? lui demandai-je. Elle secoua la tête pour chasser ses larmes.

— Non. Va retrouver celle que tu aimes.

—

Que vas-tu devenir?

—

Il n'y a plus rien pour moi. Rien.

— Tu pourrais aller à Ko-ro-ba. Mon père et Tarl, le Maître d'Armes, sont deux des meilleures lames de Gor.

— Non, car dans ta ville je ne penserais qu'à toi, et si tu revenais avec ton amour, que deviendrais-je?

Elle tremblait d'émotion.

—

Tu me crois donc si forte, Cabot?

— J'ai des amis à Ar. Kazrak lui-même, l'Administrateur de la Cité. Tu t'y feras un foyer.

— Je vais rentrer à Treve. J'y poursuivrai les travaux de médecin. J'ai pas mal de connaissances dans ce domaine et j'en acquerrai d'autres.

—

A Treve, tu risques d'être condamnée à mort par les Initiés.

Elle releva la tête.

— Va à Ar, insistai-je. Tu y seras en sûreté. Et je pense que la Cité te sera plus favorable que Treve.

—

Oui, Cabot, tu as raison. Il me serait maintenant difficile de vivre à Treve.

J'étais satisfait qu'elle consente à se rendre à Ar où, bien que femme, elle apprendrait la médecine près des maîtres nommés par Kazrak, où elle pourrait se faire une vie loin de la guerrière et voleuse Treve, où elle travaillerait comme il convenait pour la fille d'un père habile et courageux, où elle oublierait sans doute un simple Guerrier de Ko-ro-ba.

— C'est seulement parce que je t'aime tant, Cabot, que je ne lutte pas davantage pour te garder.

—

Je sais, lui dis-je en lui pressant la tête contre mon épaule.

Elle laissa échapper un rire.

—

Si seulement je t'aimais un petit peu moins, dit-elle, c'est moi qui retrouverais Talena d'Ar pour lui planter une dague dans le coeur !

Je l'embrassai.

— Peut-être un jour rencontrerai-je moi aussi un Libre Compagnon comme toi, reprit-elle.

— Bien peu seraient dignes de Vika de Treve.

Elle fondit en larmes, se raccrochant à moi, mais je la poussai doucement dans les bras de mon père.

—

Je ferai en sorte qu'elle arrive saine et sauve à Ar, me promit-il.

— Cabot ! s'écria-t-elle alors, en se précipitant contre moi, les yeux pleins de larmes.

Je la tins un moment, la caressant et l'embrassant, lui essuyant les yeux.

Elle se redressa.

— Je te souhaite bonne chance, Cabot.

— Et je te souhaite bonne chance, Vika, ma fille de Treve. Elle sourit en se détournant, mon père la prit tendrement par les épaules et l'entraîna.

Bien que je fusse un Guerrier, les larmes m'étaient également venues aux yeux.

— Elle est très belle, dit Tarl l'Aîné.

—

Oui, très belle.

Je me passai le revers de la main sur les paupières.

— Mais tu es un Guerrier.

— Oui, c'est mon sort.

— Jusqu'à ce que tu ramènes Talena, tes compagnons seront le péril et l'acier.

C'est un vieux dicton de la Caste des Guerriers.

Je tirai mon glaive pour l'examiner.

Tarl l'Aîné aussi étudia le fil de l'épée et je vis qu'il m'approuvait.

— Tu la portais à Ar, dit-il.

—

Oui, la même.

—

Le péril et l'acier.

— Je sais que ce qui m'attend est un travail de Guerrier. Je rengainai mon arme.

C'était une route solitaire qui s'ouvrait devant moi et je souhaitais l'attaquer le plus rapidement possible. Je chargeai Torm et Tarl de mes adieux à mon père, craignant de faiblir et de m'attarder si je le revoyais.

Ainsi souhaitai-je tout le bien à mes amis.

Notre amitié s'était rétablie comme par le passé dès que nous nous étions revus.

—

Où vas-tu ? Que comptes-tu faire ? s'enquit Tarl. — Je n'en sais rien, répondis-je avec franchise.

— Il me semble, intervint Torm, que tu devrais venir avec nous à Ko-ro-ba, pour attendre. Possible que Talena y revienne d'elle-même.

Tarl l'Aîné sourit.

—

C'est une possibilité, insista Torm.

Oui, songeais-je, une possibilité, mais pas une probabilité. Il y avait peu de chances qu'une femme de la beauté de Talena puisse passer par les cités de Gor, à travers champs et sur les routes désertes, pour arriver à Ko-ro-ba sans dommages.

Peut-être en ce moment même était-elle sous la menace de bêtes sauvages, ou d'hommes plus sauvages encore.

Peut-être ma Libre Compagne gisait-elle déjà, enchaînée, dans un des chariots bleu et jaune réservés aux esclaves, ou servait-elle le Paga dans quelque taverne, ou était-elle l'ornement porteur de clochettes des Jardins de Plaisir d'un Guerrier. Et peut-être était-elle en ce moment même sur l'estrade pour la vente aux enchères dans la Rue des Marques, à Ar.

— Je repasserai de temps à autre par Ko-ro-ba, pour voir si elle est revenue.

—
Peut-être a-t-elle essayé de rejoindre son père Marlenus dans les Voltaï, suggéra Tarl.

C'était possible, car Marlenus, depuis sa destitution du trône d'Ar, vivait en Ubar hors la loi dans les Voltaï. Il aurait été naturel que sa fille cherche à le rejoindre.

— S'il en est ainsi et que l'on sache que Ko-ro-ba se reconstruit, Marlenus l'y fera reconduire.

—

Exact, convint Tarl.

— Peut-être qu'elle vit à Ar, avança Torm.

—

Dans ce cas, et si Kazrak le sait, il nous la rendra, déclarai-je.

— Veux-tu que je t'accompagne? me proposa Tarl l'Aîné.

- Je songeai que son épée serait certainement utile, mais son premier devoir était envers sa propre cité.

—

Non, dis-je.

—

Eh bien, cela ne laisse que nous deux, dit Torm en posant son parchemin sur l'épaule, comme une lance.

— Non, lui répondis-je, tu pars avec Tarl.

— Tu n'as pas idée de ce que je pourrais t'être utile, protesta Torm.

Il avait raison. Je n'en avais pas la moindre idée.

— Je regrette, dis-je.

—

Il faudra étudier et classer bien des documents quand la Cité sera reconstruite, fit observer Tarl l'Aîné. Naturellement, je pourrais faire ce travail moi-même...

Torm en fut secoué d'horreur.

— Jamais ! s'écria-t-il.

Tarl l'Aîné émit un rire rugissant et prit le petit scribe sous son bras.

— Je te souhaite bonne chance, me dit-il.

— Et je te souhaite bonne chance, répondis-je en retour. Il pivota et s'en alla, portant Torm sous le bras, tandis que le petit scribe le frappait avec son rouleau, sans aucun effet. Je reportai le regard vers les Sardar.

Une fois de plus, j'étais seul.

Presque personne sur Gor n'aurait cru à mon histoire. Et aussi bien peu de gens de la Terre, mon vieux monde. Peut-être cela valait-il mieux ainsi. Si je n'avais pas vécu ces événements, si je n'avais pas su de première main de quoi je parlais, me demandais-je, est-ce que moi, Tarl Cabot en personne, j'accepterais un tel récit? Et je réponds franchement : Non. Alors pourquoi me donner le mal d'écrire tout cela? Je n'en sais rien, si ce n'est que je pensais que cela valait la peine d'être relaté, que l'on croie ou non au récit.

Maintenant, je n'ai plus grand-chose à dire.

Je restai encore quelques jours à proximité des Sardar dans le campement d'hommes que j'avais connus à Tharna plusieurs mois auparavant. Je regrettais qu'il n'y eût pas parmi eux le magnifique Kron aux cheveux jaunes, de la Caste des Forgerons, qui avait été mon ami.

Ces hommes étaient venus pour le marché d'automne, la Foire de Sen'Var, qui avait commencé au début de la baisse de la gravité. J'acceptai leur hospitalité qui me permettrait de rencontrer les délégations de diverses cités venues également pour la foire.

Je questionnais tous ces gens, méthodiquement, avec insistance, au sujet de Talena d'Ar, dans l'espoir de recueillir quelque indice pour me mener à elle, même si ce n'était, dans la mémoire incertaine de quelque ivrogne, que le souvenir d'une beauté aperçue dans une taverne encombrée de Cos ou de Port Kar. Malgré mes efforts, je ne trouvai rien qui pût me donner une idée de son sort.

Comme je l'ai dit, mon récit touche à sa fin, mais il reste un dernier incident que je dois mentionner.

35

LA NUIT DU PRÊTRE-ROI

C'est arrivé tard, dans la nuit dernière.

Je m'étais joint à un groupe d'hommes d'Ar dont j'avais connu certains pendant le siège de la ville, plus de sept ans auparavant.

Nous avons quitté la Foire de Sen'Var et longions les bords de la Chaîne des Sardar avant de traverser le Vosk en direction d'Ar.

Nous avons monté le camp, toujours en vue des hauteurs rocheuses des Sardar.

C'était une nuit de vent et de froid, les trois lunes de Gor étaient pleines et les herbes argentées des

prairies ondulaient aux rafales du vent glacé. Il restait un gel épais de la veille. Une belle et sauvage nuit d'automne.

— Par les Prêtres-Rois ! s'écria un des hommes en pointant le doigt vers une crête. Qu'est-ce que cela ?

Nous nous levâmes tous d'un bond, l'épée tirée, pour voir ce qu'il nous désignait.

A deux cents pieds environ au-dessus du campement, vers les Sardar, une silhouette étrange se découpait contre la clarté blanche des lunes.

Tous laissèrent fuser des soupirs de stupeur et d'horreur, sauf moi-même. Les hommes s'armaient.

— Fonçons dessus et tuons-le ! criaient-ils.

Je remis mon glaive au fourreau.

La silhouette bien découpée était celle d'un Prêtre-Roi.

— Attendez-moi ici ! criai-je, puis je partis au pas de course pour escalader la hauteur sur laquelle il se tenait. Les deux grands yeux lumineux s'abaissèrent sur moi. Les antennes, fouettées de vent, se braquèrent. Contre le disque de l'oeil gauche, je distinguais la cicatrice blanchâtre qu'avait laissée la lame cornée de Sarm.

— Misk! m'écriai-je en me précipitant vers lui, les mains levées pour recevoir les antennes qu'il y plaça doucement.

— Salutations, Tarl Cabot, prononça le tradémetteur.

— Vous avez sauvé notre monde, dis-je.

— Il est vide pour les Prêtres-Rois, répondit-il.

Je le regardais sans bien comprendre.

— Je suis venu vous voir une dernière fois, reprit-il, parce que la Confiance du Nid règne entre nous.

— Oui.

— Vous êtes mon ami, dit-il.

Mon coeur bondit.

— Oui, l'expression est maintenant aussi bien la nôtre que la vôtre, et ceux qui vous ressemblent nous en ont appris la signification.

— J'en suis heureux.

Misk m'exposa alors la situation dans le Nid. Il faudrait longtemps pour rétablir les pouvoirs du Nid

détruit, pour que la Salle de Surveillance fonctionne de nouveau, avant que soient réparés les énormes dommages, mais hommes et Prêtres-Rois travaillaient maintenant côte à côte.

Les vaisseaux qui avaient fui les Sardar étaient à

présent rentrés car, comme je l'avais craint, ils avaient été

plutôt mal accueillis dans les cités de Gor et par les Initiés, et on ne les avait pas acceptés. On avait même considéré que les vaisseaux étaient des engins interdits aux humains par les Prêtres-Rois, et leurs passagers avaient, en plusieurs cas, été attaqués au nom de ces mêmes Prêtres-Rois qui les avaient libérés. Pour finir, ceux des humains qui avaient désiré rester à la surface avaient atterri ailleurs, loin de leurs cités d'origine, et s'étaient dispersés en vagabonds le long des routes et dans des localités inconnues de la planète. D'autres avaient regagné le Nid pour travailler à sa reconstruction. J'appris aussi que le corps de Sarm avait été brûlé dans la Chambre de la Mère selon la tradition des Prêtres-Rois, car il avait été le Premier Né et bien-aimé de la Mère.

Misk ne paraissait pas avoir de rancune envers lui.

J'en étais étonné, mais je me rendis compte que je n'avais plus de griefs, moi non plus. Ç'avait été un grand ennemi, un grand Prêtre-Roi, et il avait vécu conformément à

ses convictions.

— C'était le plus grand des Prêtres-Rois, dit Misk.

—

Non, Sarm n'était pas le plus grand.

Misk me regarda, intrigué.

—

La Mère n'était pas un Prêtre-Roi... elle était simplement la Mère.

—

Je sais. Ce n'est pas d'elle que je parlais.

— Oui, en fait, c'est peut-être Kusk le plus grand.

—

Je ne parle pas de Kusk.

Il restait aussi étonné qu'avant.

; Je ne comprendrai jamais les humains, soupira-t-il. Je me mis à rire.

Je suis persuadé que Misk ne songeait pas un instant

que ce fût lui que je jugeais comme le plus grand des PrêtresRois. Mais c'était la vérité.

Il était l'une des créatures les plus admirables que j'eusse rencontrées, intelligent, courageux, loyal, désintéressé et dévoué.

— Et le jeune mâle? m'enquis-je. A-t-il péri?

— Non. Il est en sûreté.

Cela me fit plaisir. J'étais sans doute heureux qu'il n'y ait pas eu de nouvelles morts, de nouveaux désastres.

— Avez-vous fait tuer les Scarabées Dorés par les humains ?

demandai-je.

Misk se redressa.

— Bien sûr que non !

— Mais ils tueront d'autres Prêtres-Rois.

— Qui suis-je pour décider de la façon dont un Prêtre-Roi doit vivre ou mourir?

Je restai silencieux.

— Je regrette seulement de n'avoir jamais appris où se trouve le dernier oeuf, reprit Misk, mais ce secret est mort avec la Mère. Et maintenant, il faudra que la race même des Prêtres-Rois s'éteigne.

Je levai les yeux sur lui.

—

La Mère m'a parlé. Elle allait me dire où était l'oeuf, mais elle n'a pas pu.

Misk se figea soudain en une attitude d'extrême attention, les antennes dressées, chacun de ses cils en éveil.

— Et qu'avez-vous appris ? s'enquit-il.

—

Elle m'a seulement dit d'aller aux Peuples des Chariots, répondis-je.

Il parut pensif.

— Alors il doit être chez les Peuples des Chariots... ou ils doivent savoir où il se trouve.

— Maintenant, toute parcelle de vie doit être éteinte dans l'oeuf, objectai-je.

Misk me considéra avec incrédulité.

— C'est un oeuf de Prêtres-Rois, dit-il.

Puis ses antennes s'inclinèrent, exprimant le découragement.

— Il est vrai qu'il a pu être détruit.

— C'est probable, avec le temps écoulé.

—

Sans doute...

— Mais vous n'en êtes pas convaincu ?

— Non, pas du tout.

— Vous pourriez charger des Implantés de se renseigner.

— Il n'y a plus d'Implantés. Nous les avons tous rappelés et nous les débarrassons de la résille. Ils peuvent regagner leurs villes ou rester dans le Nid, à leur choix.

— Ainsi, vous abandonnez volontairement ce remarquable instrument de domination?

—

Oui.

— Mais pourquoi ?

— Parce que c'est mal d'imposer des implants à des êtres doués de raison.

— Oui, je le pense aussi.

— La Salle de Surveillance ne sera pas en mesure de fonctionner avant un temps indéterminé... et même ainsi nous ne pourrions observer que les événements se passant à

ciel ouvert.

—

Peut-être arriverez-vous à mettre au point un système de sondage en profondeur, suggèrai-je, un instrument qui percerait les murs, les sols, les plafonds.

—

Nous y travaillons.

Je me mis à rire.

Les antennes de Misk s'enroulèrent.

— Si vous retrouvez tous vos pouvoirs, dis-je, qu'en ferez-vous ? Voudrez-vous encore imposer votre loi dans les affaires humaines ?

— Sans nul doute.

Je restai silencieux.

—

Nous devons bien nous protéger, ainsi que les humains qui vivent parmi nous, expliqua-t-il.

Je jetai un coup d'oeil vers le campement où les hommes regroupés scrutaient la colline.

—

Et pour l'oeuf ? me demanda Misk.

— Expliquez-vous.

— Je ne peux pas partir moi-même, dit-il. On a besoin de moi dans le Nid et, de toute façon, mes antennes ne peuvent pas supporter le soleil - quelques heures tout au plus - et si j'approchais d'un humain, il aurait peur de moi et essaierait probablement de me tuer.

— Dans ce cas, il vous faut trouver un humain.

Il baissa les yeux sur moi.

— Vous, par exemple, Tarl Cabot?

—

Les affaires des Prêtres-Rois ne sont pas les miennes. Misk jeta un coup d'oeil circulaire et leva ses antennes vers les lunes, puis les braqua sur l'herbe mouvante. Puis il se fixa sur le lointain feu de camp. Il frissonnait un peu dans le vent froid.

— Elles sont belles, nos lunes, n'est-ce pas ? fis-je.

—

Oui, je le pense aussi.

—

Vous m'avez parlé une fois d'éléments de hasard, lui rappelai-je. Est-ce que... constater que les lunes sont belles... est-ce là un élément de hasard chez l'homme ?

—
Je pense que cela fait partie de l'homme.

—
Vous parliez de machines, en un temps.

— Quoi que j'aie pu dire, les mots ne sauraient diminuer les hommes ou les Prêtres-Rois - qu'importe ce que nous sommes - si nous avons la faculté de prendre des décisions, de sentir la beauté, de rechercher la justice et d'espérer pour nos peuples?

J'avais des espoirs pour ma race et je devinais que Misk en avait pour la sienne, mais cette dernière était moribonde. Ils périraient tous, les uns après les autres, soit d'accident, soit des Plaisirs du Scarabée Doré. Quant à mon espèce, elle subsisterait sur Gor - au moins pour un temps - en raison de ce que Misk et les autres Prêtres-Rois avaient fait pour conserver ce monde.

—
Vos affaires sont vos affaires, murmurai-je, plutôt pour moi-même, et non les miennes.

— Bien sûr, convint-il.

Si je tentais de venir en aide à Misk, à quoi cela aboutirait-il en fin de compte ? Ne serait-ce pas remettre mon peuple à la merci du peuple de Sarm et des Prêtres-Rois qui avaient épousé sa cause, ou cela protégerait-il mon espèce jusqu'à ce qu'elle ait appris à vivre en paix avec elle-même, jusqu'à la maturité de l'humanité, jusqu'à ce que les humains et les Prêtres-Rois puissent ensemble s'adresser à un monde commun, et à la galaxie dans laquelle il évoluait ?

— Votre monde se meurt, dis-je à Misk.

—
Tout l'univers mourra.

Sans doute parlait-il des irrégularités de l'entropie qui paraissent régir la réalité telle que nous la connaissons, la déperdition de l'énergie et sa transformation en poussière dans la nuit stellaire.

— Il deviendra froid et noir, reprit-il.

Je le regardai.

—
Mais pour finir, poursuivit-il, la vie est aussi réelle que la mort, et il y aura un retour des rythmes ultimes et une nouvelle explosion projettera les particules primitives, et la roue fera un tour de plus, et puis un jour dans des ères qui dépassent tout calcul, même des Prêtres-Rois, il y aura peut-être un autre Nid, une autre Terre, une nouvelle Gor, et un Misk et un Tarl Cabot qui échangeront d'étranges

paroles au sommet d'une colline battue par le vent.

Ses antennes s'inclinèrent vers moi.

—

Peut-être, poursuivit-il, avons-nous déjà été ici, sur cette colline, ensemble, sans que nous le sachions, un nombre de fois déjà incalculable.

Le vent me paraissait soudain très rapide et froid.

— Et qu'avons-nous fait? demandai-je.

—

Je ne sais pas ce que nous avons fait, mais je crois que maintenant je serais prêt à faire ce que je devrais, chaque fois, à chaque tour de la roue. Je choisirais de vivre de façon à être prêt à revivre la même vie un millier de fois, même à

jamais. Je choisirais de vivre de façon à pouvoir regarder hardiment mon passé sans le moindre regret, pendant l'éternité.

Les pensées qu'il exprimait m'horrifiaient.

Il paraissait très exalté. Puis il ramena les yeux sur moi.

— Mais je dis bien des sottises. Veuillez me pardonner, Tarl Cabot.

— Il est difficile de vous comprendre.

Je voyais un guerrier qui escaladait la hauteur, son javelot en main.

— Tout va bien ? cria-t-il.

— Oui ! lançai-je en réponse.

— Écartez-vous, que je puisse bien viser ! hurla-t-il.

— Ne le frappez pas ! criai-je. Il n'y a aucun danger !

Les antennes de Misk s'inclinèrent.

—

Je vous souhaite bonne chance, Tarl Cabot.

— Les affaires des Prêtres-Rois ne sont pas les miennes, insistai-je. Pas du tout !

— Je sais, répondit-il, et il m'effleura de ses antennes, très doucement.

—
Je vous souhaite bonne chance, Prêtre-Roi, dis-je.

Je pivotai brusquement et me précipitai vers le bas de la colline, en aveugle. Je ne m'arrêtai qu'auprès du guerrier. Deux ou trois autres hommes en armes l'avaient rejoint, ainsi qu'un Initié de rang peu important.

Nous regardions tous la haute silhouette sur la colline, découpée contre le clair des lunes, immobile comme seuls savent le rester des Prêtres-Rois.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda un homme.

—

On dirait un insecte gigantesque, émit l'Initié. Je souris intérieurement.

— Oui, cela ressemble bien à un gigantesque insecte.

—

Que les Prêtres-Rois nous protègent! murmura l'Initié. Un des hommes levait le bras, armé d'un javelot, mais je le retins.

— Non, ne lui faites pas de mal.

— Mais qu'est-ce que c'est? s'enquit un des autres.

Comment aurais-je pu lui dire qu'il contemplait avec incrédulité et horreur un des fantastiques habitants des sombres Sardar, un des fabuleux monarques de son propre monde, un des Dieux de Gor, un Prêtre-Roi ?

— Je peux le transpercer d'un coup, assura l'homme au javelot.

— Il ne représente aucun danger, répondis-je.

— Tuons-le quand même, demanda l'Initié, inquiet.

— Non ! fis-je sèchement.

Je levai le bras en adieu à Misk et, à la grande stupeur des autres, Misk leva une patte de devant, puis tourna le dos et s'en alla.

Nous restâmes un long moment dans le vent, à

contempler la colline sur le fond d'étoiles et de clair de lunes.

— Il est parti, dit enfin l'un des hommes.

— Oui, dis-je.

— Les Prêtres-Rois en soient remerciés, fit l'Initié. J'éclatai de rire et les autres me regardèrent comme si j'étais devenu subitement fou.

Je m'adressai à l'homme au javelot, qui était en outre le chef de notre petit groupe.

— Où se trouve le pays des Peuples des Chariots ? lui demandai-je.



John NORMAN

GOR

4 - LES NOMADES DE GOR



LES NOMADES DE GOR

Traduit de l'américain par Bruno Martin

Traduction révisée

Titre original: Nomads of Gor

© John Norman, 1969

Pour la traduction française: © Éditions J'ai lu, 1993

LES PLAINES DE TURIA

Courez ! cria la femme. Sauvez-vous donc !

Je vis un instant ses yeux emplis de frayeur au-dessus de son voile, puis elle fila rapidement devant moi.

C'était une paysanne aux pieds nus, et son vêtement n'était guère que toile à sac. Elle portait un panier d'osier contenant des vulos, des pigeons domestiques élevés pour leur chair et leurs oeufs.

Son homme, une pioche au bout du bras, n'était pas loin derrière elle. Il avait sur l'épaule un gros sac, sans doute bourré de tout ce qu'il avait pu sauver de sa hutte.

Il m'évita en décrivant un vaste crochet.

Attention, m'avertit-il, je porte une Pierre du Foyer!

Je reculai sans toucher à mon arme. Bien que je fusse de la Caste des Guerriers et lui de celle des Paysans, bien que je fusse armé et qu'il n'eût qu'un outil grossier, je n'allais pas lui disputer le passage. On ne se met pas en travers du chemin de quiconque porte sa Pierre du Foyer.

Voyant que je ne lui voulais aucun mal, il s'immobilisa et leva, sous son haillon de manche, un bras maigre qu'il pointa derrière lui.

Ils arrivent ! dit-il. Fuyez, sot que vous êtes, hâtez-vous vers les portes de Turia!

Turia, avec ses hautes murailles et ses neuf portes, était la cité

goréenne au centre des immenses prairies auxquelles prétendaient les Peuples des Chariots.

Elle n'était jamais encore tombée.

Handicapé par le poids de son sac, le paysan se retourna et poursuivit sa marche, jetant parfois un coup d'oeil terrifié pardessus son épaule. Je le vis disparaître, ainsi que sa femme, derrière l'herbe haute et brune de l'hiver.

Au loin, d'un côté comme de l'autre, je voyais d'autres humains courir, chargés de fardeaux, chassant devant eux des animaux à l'aide de leurs bâtons. Ils s'enfuyaient.

Et même, non loin de moi, dans un bruit de tonnerre, défila un lourd troupeau de kailiauks à la courte trompe, des ruminants de la plaine, de couleur fauve, sauvages, épais, les flancs rayés de barres rouges et brunes, leurs larges têtes hérissées de trois cornes; ils n'avaient pas tenu leur terrain en

formant leur cercle habituel, les femelles et les petits au centre, protégés par les cornes de la périphérie. Eux aussi avaient fui. Plus loin, j'aperçus un couple de sleens de la prairie, plus petits que les sleens de la forêt, mais aussi mauvais et tout à fait imprévisibles, mesurant dans les deux mètres de long, des mammifères velus à six pattes qui avançaient d'une allure ondulante en tournant de part et d'autre leurs têtes vipérines, humant sans cesse le vent. Derrière eux, je distinguai un tumit, un grand oiseau incapable de voler, dont le bec crochu, long comme l'avant-bras, n'indiquait que trop clairement la façon de se nourrir. Je levai mon bouclier et empoignai mon javelot, mais il n'obliqua pas dans ma direction. Il passa sans même me remarquer. Et, à ma grande surprise, je vis même un larl noir, comme on en trouve le plus souvent dans les régions montagneuses. Devant quoi, me demandai-je, peut bien fuir un félin comme le larl noir? Et de quelle distance venait-il ainsi ? Peut-être bien des Monts Ta-Thassa, situés dans cet hémisphère sud de Gor, près de la mer de Thassa, de l'autre côté de laquelle il n'y a, selon les légendes, pas de rivage. Les Peuples des Chariots revendiquaient les prairies du sud de Gor, de l'étréclante Thassa et des Monts Ta-Thassa jusqu'aux premières hauteurs des Voltaï, qui se dressent sur la terre goréenne comme l'épine dorsale de la planète. Au nord, ils avaient même des prétentions sur les rives broussailleuses du Cartius, large affluent au cours rapide qui se jette dans l'incomparable Vosk. Le sol entre le Cartius et le Vosk avait, en un temps, fait partie de l'Empire d'Ar, mais Marlenus lui-même, l'Ubar des Ubars, quand il était le maître d'Ar la Glorieuse, n'avait jamais fait voler ses tarniers au sud du Cartius.

Au cours des mois écoulés, j'avais voyagé à pied et traversé

l'équateur, vivant de la chasse et, à l'occasion, prenant du service dans une caravane de marchands allant d'un hémisphère à l'autre. J'avais quitté le voisinage des Monts Sardar au mois de Sen'Var, qui est un mois d'hiver dans l'hémisphère nord, et cela faisait plusieurs mois que j'avançais vers le sud. J'étais maintenant arrivé, à

l'automne de cet hémisphère, dans ce que certains appellent les Plaines de Turia et d'autres la Terre des Peuples des Chariots ; il semble qu'en fonction de l'équilibre de la masse des continents et de celle des eaux sur Gor, il n'y ait que des variations d'ordre modéré

entre les saisons, que ce soit au nord ou au sud. En d'autres termes, chaque saison se ressemble.

Dans le silence, je restai quelques minutes à observer les animaux et les humains qui se hâtaient en direction de Turia, invisible derrière l'horizon brunâtre. J'avais du mal à comprendre leur terreur.

Au-dessus de moi, un cerf-volant goréen sauvage, tout en lançant un cri aigu, s'éloignait, solitaire, de la région, qui ne paraissait pourtant pas différente de bien d'autres de ces vastes prairies du Sud.

Je regardai au loin dans la direction d'où étaient venus tous ces êtres en fuite, hommes effrayés, animaux affolés. Là, à quelques pasangs de distance, montaient dans l'air des colonnes de fumée : les champs étaient en feu. Cependant la prairie même était respectée, seuls les champs des paysans, des hommes qui cultivaient le sol, étaient incendiés. L'herbe que paissaient les troupeaux de bosks était épargnée.

Et loin aussi s'élevait la poussière soulevée par les sabots d'innombrables animaux, non pas de ceux qui fuyaient, mais des propres troupeaux des Peuples des Chariots qui approchaient. Ceux-ci ne font rien pousser, et ne fabriquent rien. Ce sont des pasteurs, mais aussi des tueurs, dit-on. Ils ne mangent rien qui soit sorti du sol. Ils vivent de la viande et du lait des bosks. Ils comptent parmi les plus fières

populations de Gor, considérant les habitants des villes comme de la vermine abritée dans des trous, des lâches qui se cachent derrière des murailles, des êtres lamentables qui ont peur de vivre à ciel ouvert et n'osent pas leur disputer les plaines balayées de vent de leur empire.

Les bosks, indispensables à la vie des Peuples des Chariots, sont des créatures ressemblant aux boeufs. Des animaux énormes, avec une grosse bosse sur le cou et des poils longs et emmêlés. Ils ont la tête large, de minuscules yeux rouges, aussi mauvais caractère que les sleens, et deux longues cornes incurvées vers l'avant, terminées par de dangereuses pointes.

Les bosks fournissent non seulement leur lait et leur chair aux Tribus Nomades, mais ce sont aussi leurs peaux qui les habillent et recouvrent les chariots d'habitation. Le cuir de la bosse sert pour les boucliers, les tendons fournissent des liens, les os et les cornes sont façonnés en une quantité d'instruments, aiguilles, cuillers, flacons et pointes d'armes. Des sabots, on extrait de la colle. Les graisses servent à défendre du froid les corps humains. Même les bouses sont utilisées, après séchage, comme combustible. Les Peuples des Chariots appellent le bosk leur Mère et le révèrent. L'homme qui en tue un sans motif est étranglé avec des lanières ou étouffé dans la peau de l'animal mort. Si, pour une raison quelconque, un homme tue une femelle portant des petits, il est lié immobilisé au sol sur le passage du troupeau qui lui écrase le corps.

Maintenant, les hommes et les animaux en fuite paraissaient moins nombreux, plus éparpillés ; seuls restaient le vent, les feux au loin et le rouleau de poussière qui dérivait dans le ciel. Et alors je sentis sous mes pieds le tremblement de la terre. J'eus l'impression que mes cheveux se dressaient sur ma nuque et les poils sur mes bras. C'étaient les sabots des troupeaux qui ébranlaient ainsi le sol. Ils approchaient.

Leurs éclaireurs seraient bientôt en vue.

J'accrochai mon casque et mon épée au fourreau à mon épaule gauche ; mon bouclier était à mon bras gauche, et je tenais de la main droite mon javelot de guerre.

Je me mis en marche vers le nuage de poussière sur la terre frémissante.

RENCONTRE AVEC LES PEUPLES DES CHARIOTS

Tout en avançant, je me demandais pourquoi j'agissais ainsi, pourquoi moi, Tarl Cabot, originaire de la Terre, et plus tard Guerrier de la Cité de Ko-ro-ba - les Tours du Matin -, j'étais venu en ces lieux.

Durant ces longues années écoulées depuis mon arrivée sur Gor, l'Anti-Terre, j'avais vu bien des choses, j'avais connu l'amour, couru l'aventure et les dangers, découvert des merveilles, mais, ce jour-là, je me demandais si jamais je m'étais montré aussi déraisonnable, sot, illogique.

Quelques années auparavant, entre deux à cinq ans plus tôt, deux hommes issus des cités ceintes de hauts murs de Gor avaient entrepris - au nom des Prêtres-Rois et à la suite d'intrigues qui duraient depuis des siècles - un long voyage entouré de secret, porteurs d'un objet qui leur avait été confié par les Prêtres-Rois pour être remis au peuple le plus libre, le plus farouche et le plus isolé de la planète... un objet dont la sauvegarde devait être confiée à ces êtres indomptables.

Les deux hommes qui l'avaient emporté, protégeant le secret selon les recommandations des Prêtres-Rois, avaient bravé maints périls, unis comme deux frères. Mais plus tard, peu après avoir accompli leur mission, ils s'étaient entre-tués lors d'une bataille opposant leurs deux villes, et c'est ainsi que le secret s'était perdu pour les hommes, sinon pour quelques-uns des Gens des Chariots. Ce n'était que dans les Monts Sardar que j'avais appris la nature de leur mission et de l'objet qu'ils avaient ainsi transporté. À présent, je pensais être le seul des humains de Gor - à l'exception possible de quelques personnes des Chariots - à détenir ces secrets, à être informé du voyage de ces deux hommes dans les Plaines de Turia... et, très franchement, même si je le voyais, je n'étais pas certain de reconnaître l'objet de ma quête.

Parviendrais-je, moi, Tarl Cabot, humain et mortel, à le trouver et - comme le souhaitaient maintenant les Prêtres-Rois - à le rapporter dans les Sardar, dans les palais cachés, afin qu'il remplisse son rôle unique, irremplaçable, dans la destinée du monde barbare de Gor, l'Anti-Terre ?

Je l'ignorais.

Quel était donc cet objet?

On pouvait lui attribuer des propriétés diverses, il était l'enjeu de violentes et mystérieuses intrigues, l'origine de vastes conflits sous les Sardar, conflits inconnus des humains de Gor; l'espoir précieux et caché d'une race incroyablement ancienne et étrange ; un simple germe ; un peu de tissu vivant; la possibilité latente de la renaissance d'un peuple, la semence des dieux - un oeuf, l'unique et dernier oeuf des Prêtres-Rois.

Mais pourquoi moi ?

Pourquoi pas les Prêtres-Rois, leurs vaisseaux et leur puissance, leurs armes terribles, leurs engins fantastiques ?

Parce qu'ils ne supportent pas le soleil.

Ils ne ressemblent pas aux hommes et ces derniers, en les voyant, en auraient peur.

Les hommes refuseraient de croire que c'étaient les PrêtresRois. Les hommes concevaient les Prêtres-Rois à leur propre image. L'objet - l'oeuf - risquait d'être détruit avant de leur être remis. Peut-être même n'existait-il déjà plus ?

Seul le fait que ce fût un oeuf de Prêtre-Roi me permettait de croire, d'espérer que, d'une façon ou d'une autre, cette mystérieuse sphère - cet ovoïde plutôt -, si elle existait encore, avait conservé sa vie immobile, latente.

Et si je le trouvais en effet... pourquoi ne le détruirais-je pas moi-même, anéantissant du même coup la race des Prêtres-Rois, faisant don de ce monde à ma propre espèce, aux hommes, pour en faire ce qu'il leur plairait, sans être dominés par les lois et décrets d'êtres qui limitaient tellement leur évolution et leur technologie ?

J'avais une fois parlé de tout cela à un Prêtre-Roi, et il m'avait répondu :

—

L'homme est un larl pour l'homme; si nous le laissions faire, il en serait également un pour les Prêtres-Rois.

— Mais l'homme doit être libre, avais-je rétorqué.

—

La liberté sans la raison est un suicide, avait déclaré le PrêtreRoi. L'homme n'est pas encore rationnel. Toutefois, je ne détruirais pas l'oeuf - non parce qu'il contenait de la vie, mais parce qu'il avait de l'importance pour mon ami, Misk, dont j'ai déjà parlé par ailleurs; la plus grande partie de la vie de cette courageuse créature avait été consacrée à rêver d'une vie différente pour les Prêtres-Rois, d'une souche neuve, d'un nouveau début, prêt qu'il était à abandonner sa place dans un monde vieilli pour préparer la demeure d'un nouveau; en d'autres termes, pour avoir un enfant, car Misk est Prêtre-Roi - donc ni mâle ni femelle -, mais quand même capable d'amour.

Je me rappelais une nuit de vent dans l'ombre des Sardar, où

nous avions parlé de choses étranges; c'est là que je l'avais quitté

pour redescendre la colline et demander au chef du groupe auquel je m'étais joint le chemin du pays des Peuples des Chariots. J'avais fini par le trouver.

Le nuage de poussière se rapprochait, le sol paraissait de plus en plus ébranlé.

Je continuai de marcher.

Peut-être que, si je réussissais, je sauverais ainsi ma propre race en conservant celle des Prêtres-Rois, qui protégerait les humains d'une probable extinction si on permettait aux miens une croissance et des progrès techniques trop rapides, sans aucun contrôle; peut-être avec le temps l'homme deviendrait-il raisonnable et, une fois la raison, l'amour et la tolérance établis en lui, pourrait-il, de concert avec les

Prêtres-Rois, porter ses efforts vers les étoiles.

Mais je savais bien qu'avant tout je m'étais chargé de cette mission par amitié pour Misk.

Les conséquences de mes actes, si je parvenais à mes fins, étaient trop complexes et inquiétantes pour que j'y réfléchisse, tant il restait de facteurs obscurs.

Si cela tournait mal, je n'aurais d'autre excuse que d'avoir entrepris ces recherches par amitié pour lui et ses courageux semblables - en un temps mes ennemis tellement haïs -, que j'avais appris à connaître et à estimer.

Je me répétais qu'il n'y avait aucune honte à échouer dans cette tâche. Elle était digne d'un homme de la Caste des Guerriers, d'un soldat de la grande Cité de Ko-ro-ba.

Tal, pourrais-je dire en manière de salutation, je suis Tarl Cabot de Ko-ro-ba ; je n'ai ni preuves ni lettres de créance; je viens de chez les Prêtres-Rois; j'aimerais récupérer l'objet que vous gardez pour eux; ils voudraient le récupérer à présent; je vous remercie; adieu.

Je me mis à rire.

Je ne dirais rien, ou presque.

Les Peuples des Chariots ne détenaient peut-être plus l'objet. Et il existait quatre Peuples des Chariots : les Paravacis, les Kataüs, les Kassars, et les terribles Tuchuks.

Comment savoir auquel d'entre eux l'objet avait été remis ?

Ils avaient pu le cacher et l'oublier.

Ou c'était devenu un objet saint, incompris mais révééré... et ce serait un sacrilège que d'y penser, un blasphème que de le mentionner, une mort lente et cruelle rien que d'y poser le regard. Et quand bien même je parviendrais à m'en emparer, comment pourrais-je l'emporter?

Je n'avais pas de tarn, le farouche oiseau de selle de Gor; je n'avais pas même un monstrueux tharlarion, monture de choc de la cavalerie dans certaines cités.

J'étais à pied, sur les plaines australes et sans arbres de Gor —

les Plainnes de Turia, la Terre des Peuples des Chariots. On disait que ces derniers massacraient les étrangers. En goréen, on emploie le même mot pour désigner l'étranger et l'ennemi.

Je me présenterais ouvertement.

Si je m'aventurais trop près des campements et des troupeaux, je savais que ma présence serait flairée et que je serais tué par les sleens domestiqués, les sentinelles des Gens des Chariots, qui ne les lâchaient hors de leurs cages qu'à la nuit tombée.

Ces sleens des prairies se déplacent, rapides et silencieux, attaquant sans provocation, du simple fait de se trouver sur le territoire qu'ils considèrent comme leur. Ils n'obéissent qu'à la voix de leurs

maîtres et, quand ces derniers meurent, on tue leurs animaux pour les manger.

Pas question de guetter les Gens des Chariots pendant la nuit. Je savais qu'ils parlaient un dialecte goréen, et j'espérais être en mesure de les comprendre et de me faire entendre.

Si je n'y parvenais pas, il faudrait que je meure d'une mort digne d'un Guerrier de Ko-ro-ba. J'espérais donc que l'on m'accorderait de mourir en combattant.

Les Peuples des Chariots, entre tous ceux de Gor, sont les seuls à avoir une caste de tortionnaires, instruits avec autant de soin que des scribes ou des médecins dans l'art de faire durer la vie. Certains de ces spécialistes ont acquis fortune et renommée en diverses cités de Gor pour les services qu'ils rendent aux Initiés et aux Ubars, ainsi qu'à d'autres encore, dans l'art de l'interrogatoire et de la persuasion.

Pour une raison que j'ignore, ils portent tous une cagoule et l'on dit qu'ils ne l'ôtent que si la sentence est la mort. Voilà

pourquoi seuls les condamnés à la peine capitale ont jamais vu ce qui se cache sous la cagoule.

J'étais étonné de la distance qui me séparait des troupeaux, car j'avais clairement distingué les nuages de poussière et senti le sol trembler sous mes pieds, ce qui indiquait le déplacement de nombreux animaux. Pourtant, je n'avais pas encore atteint mon but. J'entendais cependant, porté par le vent, le beuglement des bosks. La poussière faisait maintenant l'effet d'un crépuscule. Je passai devant des champs et des cabanes de paysans brûlant encore, devant des greniers encore fumants, des pigeoniers à

vulos, les murs écroulés des enclos destinés aux petits verrs domestiques à longs poils, moins agressifs et volumineux que les verrs sauvages de la Chaîne des Voltaï...

Et puis, soudain, contre l'horizon, une ligne hérissée, tortueuse, roulant comme des eaux en furie, parut s'élever de la prairie, vivante, vaste, en un arc immense allant d'un bout à l'autre du ciel; c'étaient les troupeaux des Peuples des Chariots avançant en demi-cercle, une muraille de sabots, de fourrures et de cornes, une inondation solide se mouvant dans les herbes, dans ma direction.

Je vis alors le premier des éclaireurs, qui arrivait vers moi à

une allure rapide, mais sans hâte excessive. Je distinguais sur le fond de ciel le trait mince de la lance qu'il portait en travers des épaules.

Il avait un petit bouclier de cuir, rond, luisant de laque noire; il était coiffé d'un casque de fer conique, bordé de fourrure, et un rideau de chaînettes colorées accrochées à la visière lui protégeait le visage, ne laissant que deux ouvertures pour les yeux. Il était vêtu d'une veste matelassée par-dessus un justaucorps de cuir. La veste avait de la fourrure au col et aux poignets. Ses bottes de peau en étaient également ornées. Son large ceinturon était fermé par cinq boucles. Les mailles des chaînettes m'empêchaient de distinguer ses traits. Je remarquai aussi, autour de son cou, une écharpe de peau très souple qui, lorsque le rideau de mailles du casque était relevé, pouvait se mettre devant la bouche et le nez pour les protéger du vent et de la poussière.

Il se tenait droit sur sa selle. Sa lance restait en bandoulière sur son dos, mais il tenait en main l'arc de corne court mais puissant des Peuples des Chariots; un carquois laqué et rectangulaire contenant une quarantaine de flèches pendait à la selle, où étaient également suspendus, d'un côté un rouleau de corde en lanières de bosk tressées et, de l'autre, une longue bola munie de trois plombs comme celles que l'on emploie pour chasser l'homme et le tumit; dans le côté droit du pommeau même, ce qui indiquait que le cavalier était droitier, il y avait les sept étuis des quasi légendaires quivas, les redoutables couteaux de la prairie. On disait que, chez ces gens-là, les jouvenceaux apprenaient à manier l'arc, le quiva et la lance avant même que leurs parents consentent à leur donner un nom, car les noms sont choses précieuses pour les Peuples des Chariots, comme chez les Goréens en général, et il ne faut pas les gaspiller pour des êtres qui ont de fortes chances de mourir: ceux qui ne savent pas se servir des armes de la chasse et de la guerre. Tant que le jeunot n'est pas maître à l'arc, au quiva et à la lance, il est simplement le premier, ou le deuxième, et ainsi de suite, de tel ou tel père.

Ces peuples guerroient entre eux mais, tous les dix ans, il y a une période pendant laquelle ils se rassemblent; je tombais justement à une de ces époques. Dans leur langage, cela s'appelle l'Année des Présages, bien que ce soit plutôt une saison qu'une année, à cheval sur deux de leurs années, car ils calculent le temps de Saison des Neiges à Saison des Neiges. Incidemment, les Turiens le calculent d'un solstice d'été à l'autre. Par ailleurs, la plupart des Goréens comptent l'année à partir de l'équinoxe de printemps, la faisant commencer, comme dans la nature, par le printemps. L'Année des Présages — ou la saison — dure plusieurs mois et comporte trois phases : le Passage de Turia qui a lieu à l'automne, l'Hivernage qui se passe au nord de Turia et au sud du Cartius, et le Retour à Turia au printemps ou, comme l'appellent les Gens des Chariots, à la Saison de la Petite Herbe. L'Année des Présages se termine alors près de Turia, où les présages sont énoncés pendant plusieurs jours par des centaines d'haruspices, qui lisent surtout dans le sang des bosks et dans le foie des verrs, pour savoir si les temps seront favorables au choix d'un Ubar San, d'un Ubar Unique, d'un Grand Ubar, d'un Ubar de tous les Chariots, d'un Ubar de toutes les Tribus, capable de les mener comme un seul et même peuple.

J'étais informé que les présages étaient défavorables depuis plus de cent ans. Je soupçonnais que la cause en était dans les hostilités et les querelles des peuples entre eux. Quand un peuple refuse l'union, quand il est satisfait de son autonomie, quand il entretient ses vieilles rancunes et glorifie ses raids vengeurs, quand il considère tous les autres comme inférieurs, il y a peu de chances que s'organise une confédération, une Union de tous les Chariots, comme ils disent entre eux, et, dans de telles conditions, il n'était pas surprenant que « les présages aient tendance à être défavorables ». Les haruspices savaient tout cela, ainsi que d'autres choses plus importantes et graves. Bien sûr, ce n'aurait pas été à

l'avantage de Turia ou des cités plus éloignées, ou même de celles du nord de Gor, que ces peuples farouches mais divisés du sud se réunissent sous une même bannière et dirigent leurs troupeaux vers le nord, loin de leurs plaines desséchées, vers les riches vallées de l'est du Cartius, peut-être même jusqu'à celles du Vosk. Il n'y aurait plus d'abri sûr si tous les Peuples des Chariots se mettaient en route et prenaient le même chemin.

On racontait qu'un millier d'années auparavant ils avaient porté la dévastation jusqu'aux murs d'Ar et de Ko-ro-ba. Le cavalier m'avait vu et se dirigeait droit vers moi.

J'en distinguai aussi, à plusieurs centaines de mètres, trois autres qui approchaient. L'un d'eux

décrivait un arc de cercle pour me prendre à revers.

La monture de ces peuples, inconnue dans l'hémisphère nord, est le kaiila, un animal aussi beau que terrifiant. C'est une créature altière, carnivore, à la robe soyeuse, au long cou, à l'allure aisée. Il est vivipare et mammifère, sans nul doute, bien que les petits ne têtent pas. Ils naissent farouches et sauvages et, d'instinct, dès qu'ils se dressent sur leurs pattes, se mettent à chasser. La mère, en sentant proche la venue de ses petits, a aussi l'instinct de les mettre bas dans une région giboyeuse. J'imagine que, pour les kaiilas domestiques, on jetait au nouveau-né un verr ligoté ou un prisonnier. Le kaiila, une fois sa faim apaisée, ne touche plus à la nourriture avant plusieurs jours.

L'animal est d'une agilité remarquable et manoeuvre bien mieux que le lourd, lent et haut tharlarion. Il lui faut, naturellement, moins de nourriture qu'au tarn. Un kaiila, qui mesure en moyenne une vingtaine de paumes au garrot, peut parcourir jusqu'à six cents pasangs en une journée. (Le pasang, unité de mesure terrestre de Gor, est long d'environ onze cents mètres.)

Le kaiila a deux grands yeux, un de chaque côté de la tête, mais ils sont dotés d'une paupière triple, sans doute par adaptation au milieu, où les furieuses tempêtes de vent et de sable sont fréquentes ; la troisième paupière, translucide, permet à l'animal de se mouvoir à sa guise dans des conditions où les autres bêtes de la prairie tournent le dos au vent ou, comme le sleen, s'enfouissent dans le sol. Dans de telles conditions, le kaiila est des plus dangereux et, comme s'il le savait, c'est souvent par ce genre de temps qu'il part chasser.

Désormais, le cavalier retenait sa monture.

Il restait sur place, à attendre les autres.

J'entendais le pas amorti des pattes d'un kaiila sur ma droite, dans l'herbe.

C'est là que s'était arrêté le deuxième homme. Il était vêtu à

peu près comme l'autre, sinon qu'il n'y avait pas de mailles suspendues à son casque et que son écharpe lui enveloppait la figure. Son bouclier et son arc étaient laqués de jaune. Il avait également une mince lance en travers du dos. Il était noir. Un Kataii, songeai-je.

Le troisième cavalier choisit aussi sa place, tirant brusquement les rênes, si bien que sa monture se cabra et renâcla avant de se tenir immobile, le cou tendu vers moi. Je distinguais la longue langue triangulaire de la bête, derrière ses quatre rangées de crocs. Le cavalier portait lui aussi son écharpe contre le vent. Son bouclier était rouge. Le Peuple du Sang, les Kassars.

Je me tournai, et ne fus pas surpris de voir le quatrième, posté

comme une statue derrière moi. Le kaiila se déplace à une vitesse folle. Ce quatrième cavalier portait un capuchon et une cape de fourrure blanche. Le capuchon ne dissimulait pas la forme conique du casque qu'il recouvrait. Le cuir de son justaucorps était noir. Et dorées les boucles de son ceinturon. Il y avait un crochet au fer de sa lance, pour démonter l'adversaire.

Leurs kaiilas étaient de la même teinte que l'herbe brunâtre, sauf celui de l'homme qui s'était placé face à moi, qui était d'un noir de jais, satiné, comme le bouclier.

Au cou du quatrième cavalier pendait un collier de pierres précieuses large comme la main. Je le jugeais ostentatoire. En fait, je devais apprendre par la suite que l'on porte cet ornement pour inciter l'envie et se faire des ennemis; le but poursuivi est d'encourager l'attaque, afin que le propriétaire puisse démontrer son habileté aux armes sans se donner le mal de provoquer autrement ses ennemis. Toutefois, cette ceinture de pierreries passée au cou m'indiquait - même si je me trompais sur son rôle que son possesseur était un Paravaci, le Peuple Riche, le plus riche des Peuples des Chariots.

— Tal ! criai-je, en levant la main, la paume tournée vers l'intérieur, selon la coutume de Gor.

Comme un seul homme, les quatre cavaliers s'armèrent de leurs lances.

; Je suis Tarl Cabot, repris-je. Je viens en paix !

;

Je vis les kaiilas se tendre, presque comme des larls, les flancs frémissants, leurs grands yeux fixés sur moi. Leurs longues oreilles étaient couchées sur leurs têtes. L'un d'eux dardait sa langue triangulaire.

— Parlez-vous le goréen? lançai-je.

Les lances s'abaissèrent simultanément. Ces armes ne sont pas faites pour appuyer le coup. On les tient de la main droite, sans effort, elles sont souples et légères, faites pour porter plusieurs attaques et non pas pour l'effet de choc des lances du Haut Moyen Âge en Europe. Inutile d'ajouter qu'elles sont presque aussi maniables qu'un sabre. Elles sont teintes en noir, coupées sur de jeunes arbres Tems. Leur flexibilité est telle que l'on peut presque leur faire former un cercle complet sans les briser. Une lanière de peau de bosk enroulée deux fois autour du poignet permet de maintenir l'arme pendant le combat au corps à corps. Il est rare que l'on s'en serve comme arme de jet.

— Je viens en paix ! criai-je de nouveau.

L'homme placé derrière moi répondit, en goréen, mais avec un accent prononcé. « Je suis Tolnus des Paravacis. » Puis il rejeta son capuchon en arrière, ses longs cheveux noirs flottant sur la fourrure blanche de son col. Je restai figé à la vue de son visage. À ma gauche, un appel :

— Je suis Conrad des Kassars.

Il releva les mailles qui lui dissimulaient le visage, et éclata de rire. Étaient-ils d'une race de la Terre? me demandai-je. Étaient-ils des hommes ?

À ma droite, un rire énorme.

— Je suis Hakimba des Kataiis, rugit le cavalier après avoir écarté son écharpe d'une main.

Et son visage, bien que noir, portait des marques comme les autres.

Maintenant, celui qui était droit devant moi écartait les chaînes colorées de son casque, pour se

dévoiler. Un visage blanc, mais épais et enduit de graisse ; ses yeux légèrement bridés trahissaient des origines mêlées.

Quatre hommes me faisaient face, tous des guerriers des peuples des Chariots.

Chacun d'eux portait sur le visage des cicatrices peintes de couleurs vives, en forme de chevrons. Leur coloration et leur épaisseur me rappelaient les marques hideuses de la face des mandrills; mais ces défigurations étaient visiblement volontaires, et non raciales.

Elles n'étaient pas le fruit du lent travail des gènes, mais indiquaient la gloire et la position, la fierté et l'arrogance de leurs porteurs. Elles avaient été infligées aux chairs avec des aiguilles, des couteaux, des pigments et des excréments de bosks, durant de longs jours et de longues nuits. Des hommes étaient morts d'avoir subi ces traitements.

Celui qui me faisait face portait sept de ces cicatrices tribales, la plus haute étant rouge, la suivante jaune, la troisième bleue, la quatrième noire, puis deux jaunes et encore une noire. Tous ces hommes étaient marqués, mais de façon différente pour chacun. Ces terrifiantes blessures, probablement destinées à effrayer les ennemis possibles, m'avaient donné un instant la fantastique idée que, dans ces Plaines de Turia, j'avais affaire non pas à des hommes, mais à une espèce d'êtres d'un autre monde, importés jadis par les Prêtres-Rois dans un but quelconque, puis renvoyés à

la sauvagerie ou simplement oubliés. Mais c'étaient bien des humains et je me rappelais à présent ce que l'on murmurait autrefois dans les tavernes d'Ar, à propos de ces marques affreuses qui constituaient un code que les Paravacis, les Kassars, les Kataiis et les Tuchuks déchiffraient aussi facilement que l'on peut lire une annonce dans une vitrine ou une phrase dans un livre. Sur le moment, une seule des cicatrices m'était intelligible, la rouge toute gonflée qui était la Cicatrice du Courage. C'est la première en haut de la figure et, sans celle-là, on n'avait droit à aucune autre. Les Peuples des Chariots placent le courage au-dessus de toutes les autres vertus ou qualités. Chacun de ceux que je voyais la portait. Le cavalier devant moi leva son bouclier laqué et sa lance mince et noire.

— Entends mon nom ! cria-t-il. Je suis Kamchak des Tuchuks !

Dès qu'il eut terminé, chacun m'ayant dit son nom, les quatre kaiilas foncèrent en avant, couinant de fureur; chaque cavalier était couché sur l'encolure de sa bête, la lance à la main droite, cherchant à m'atteindre le premier.

LE JEU DE LA LANCE

J'aurais pu tuer l'un d'eux, le Tuchuk, d'un jet de mon lourd javelot goréen ; mais les trois autres m'auraient ensuite harcelé

ensemble avec leurs lances. J'aurais pu quand même me plaquer au sol, comme les chasseurs de larls, une fois mon arme lancée, en me couvrant de mon bouclier, mais les pattes griffues des autres kaiilas m'auraient piétiné pendant que leurs maîtres m'auraient transpercé

à leur guise.

C'est pourquoi, en misant sur le respect qu'ont les Peuples des Chariots pour le courage, je ne fis aucun mouvement de défense et, le coeur battant la chamade, le sang circulant à une vitesse folle, mais le visage impassible, sans l'ombre d'un frémissement, je restai fermement planté sur place.

Ma seule expression était le mépris.

Au dernier moment, alors que les pointes des lances n'étaient qu'à une main de moi, les kaiilas enragés, tonnant, soufflant et grinçant, brisèrent leur élan sur une traction de rênes, s'accrochant au sol de toutes leurs griffes. Pas un cavalier ne fut déséquilibré, encore moins désarçonné. Chez ces gens, les enfants montent les kaiilas avant même de savoir marcher.

— Anineee ! s'écria le guerrier des Kataiis.

Tous les quatre firent exécuter une volte à leurs animaux et, ayant ainsi reculé de quelques mètres, m'examinèrent.

Je n'avais pas bronché.

— Je m'appelle Tarl Cabot, et je viens en paix! répétei-je. Ils échangèrent des regards puis, sur un geste du lourd Tuchuk, s'écartèrent encore un peu de moi.

Je ne pouvais certes pas distinguer ce qu'ils se disaient, mais il était clair qu'ils discutaient.

Je m'appuyai sur mon javelot et laissai échapper un bâillement, les yeux tournés vers les troupeaux de bosks.

Je savais que si je bougeais, manifestais ma crainte ou tentais de fuir, je serais tué instantanément. J'aurais pu combattre. Peut-être même être le vainqueur? Mais les probabilités étaient minces. Même si j'en avais abattu deux, les deux autres se seraient repliés et m'auraient jeté au sol avec leurs flèches ou leurs bolas. Mais il importait encore plus que je ne me présente pas à ces gens en ennemi. Comme je le leur avais dit, je venais en paix.

Pour finir, le Tuchuk se sépara des trois autres et ramena sa monture à une dizaine de mètres de moi.

—

Tu es un étranger, dit-il.

—
Je viens en paix chez les Peuples des Chariots, répondis-je.

— Tu ne portes pas d'insignes sur ton bouclier. Tu es un hors-la-loi. Je ne répondis pas. J'avais le droit de porter les armes de la Cité de Ko-ro-ba, les Tours du Matin, mais je ne les arborais pas. Une fois, il y avait longtemps, Ko-ro-ba et Ar avaient repoussé

l'invasion des Peuples des Chariots et ce souvenir, encore évoqué

dans les chansons de campement, aurait irrité ces fiers et farouches guerriers.

—
Quelle est ta cité ? me demanda-t-il.

À une telle question, un Guerrier de Ko-ro-ba ne pouvait que réagir.

—
Je suis de Ko-ro-ba, dis-je. Tu en as sûrement entendu parler. Les traits du Tuchuk se contractèrent. Puis il sourit.

— J'ai entendu chanter sur Ko-ro-ba, reconnut-il.

Je restai silencieux.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Un Korobain ! cria-t-il.

Ils s'agitèrent sur leurs montures, échangeant des paroles avec impatience.

—
Nous vous avons repoussés, repris-je.

— Qu'est-ce que tu viens faire chez les Peuples des Chariots ?

s'enquit le Tuchuk.

Je pris un temps de réflexion. Que lui dire ? Pour cet aspect de la situation, je devais prendre mon temps.

—
Tu vois qu'il n'y a d'insignes ni sur mon bouclier ni sur ma tunique, fis-je.

Il hocha la tête.

— Il faut que tu sois fou pour t'enfuir chez les Peuples des Chariots. Maintenant, je l'avais amené à me prendre vraiment pour un hors-la-loi, un fugitif.

Il rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Il se frappa sur la cuisse.

—

Un Korobain! Et il vient se réfugier chez nos Peuples!

Des larmes de joie lui coulaient au coin des yeux.

—

Tu es un imbécile ! lâcha-t-il.

—

Combattons, proposai-je.

En colère, le Tuchuk tira les rênes de son kaiila, le faisant cabrer et gronder en battant des pattes.

—

Je le ferais volontiers, sleen de Korobain ! cracha-t-il. Prie donc les Prêtres-Rois que ce ne soit pas moi qui hérite de la lance !

Je ne comprenais plus.

Il fit pivoter son kaiila et, en un bond ou deux, se retrouva parmi ses congénères.

Le Kassar s'approcha ensuite de moi.

— Korobain, dit-il, n'as-tu pas eu peur de nos lances ?

—

Si, répondis-je.

—

Mais tu ne l'as pas montré.

Je haussai les épaules.

— Et pourtant tu m'avoues que tu as eu peur.

L'étonnement se lisait sur son visage.

Je détournai les yeux.

—
Pour moi, c'est signe de courage, poursuivit-il.

Nous nous mîmes à nous examiner réciproquement, comme
pour nous jauger. Puis il reprit:

— Bien que tu sois un habitant des cités - une vermine des murailles -, je pense que tu n'es pas sans valeur... et alors je prie pour que la lance me revienne.

Il fit demi-tour pour rejoindre ses compagnons.

Ils discutèrent encore un moment, puis le guerrier des Kataiis vint à son tour près de moi, un homme souple, fort, fier, dans les yeux duquel je pouvais lire qu'il n'avait jamais vidé les étriers ni tourné le dos à un ennemi.

Sa main reposait légèrement sur son arc à la corde bien tendue. Mais il n'y avait pas placé de flèche.

— Où sont tes hommes ? me demanda-t-il.

— Je suis seul.

Le guerrier se dressa sur ses étriers, la main au-dessus des yeux.

—
Pourquoi viens-tu nous espionner ? s'enquit-il.

—
Je ne suis pas un espion.

— Tu es payé par les Turiens, affirma-t-il.

—
Non, répondis-je.

— Tu es un étranger.

— Je viens en paix.

—
As-tu entendu dire que les Peuples des Chariots massacrent les étrangers ?

— Oui, je l'ai entendu dire.

— C'est la vérité, dit-il simplement, et il retourna près des autres. Le dernier à m'approcher fut le

guerrier des Paravacis, avec son capuchon et sa cape de fourrure blanche, et le large collier de pierreries étincelant à son cou.

Il désigna du doigt son bijou.

—

Il est beau, n'est-ce pas ? fit-il.

— Oui.

— Il m'achètera dix bosks, vingt chariots couverts de tissu d'or, cent filles esclaves de Turia.

Je détournai les yeux.

—

N'as-tu pas envie de ces pierres, de ces richesses ? insista-t-il.

—

Non.

La colère crispa ses traits.

— Tu peux les avoir, dit-il.

— Que faut-il faire ? demandai-je.

—

Me tuer ! lança-t-il en riant.

Je le regardai avec fermeté.

—

Elles sont probablement fausses, affirmai-je, des gouttes d'ambre, des perles de sorp de Vosk, de l'écaille polie de palourde de Tamber, de la verroterie colorée et taillée à Ar pour le commerce avec les peuples ignorants du Sud.

Cette fois, le visage du Paravaci se convulsa sous ses terribles cicatrices.

—

Assure-toi donc de la valeur de ces pierres ! cria-t-il. Je cueillis le collier dans la poussière, de la pointe de mon javelot, pour l'examiner au soleil. Il était suspendu là comme une ceinture de lumière, étincelant de mille feux plus riches que les rêves de cent marchands.

— Elles sont merveilleuses, reconnus-je, en lui tendant le collier au bout de mon fer.

Furieux, il l'enroula au pommeau de sa selle.

—

Mais j'appartiens à la Caste des Guerriers d'une grande cité, repris-je, et nous ne souillons pas nos armes pour les bijoux de quiconque, pas même pour ces pierres-ci.

Il en resta bouche bée.

—

Tu oses venir me tenter, poursuivis-je en feignant la colère, comme si j'étais de la Caste des Assassins, ou un simple voleur armé d'une dague dans la nuit.

Je fronçai les sourcils.

—

Prends garde, l'avertis-je, que je ne tienne tes paroles pour des injures !

Le Paravaci, sous son capuchon et sa cape, avec son collier accroché au pommeau, se tenait tout raide, immobile, figé dans sa fureur. Puis, brusquement, il se dressa sur ses étriers et leva les bras au ciel.

—

Esprit du Ciel! invoqua-t-il. Fais que la lance vienne à moi... à moi !

Il exécuta une volte rapide et partit rejoindre le groupe. Ils me regardaient tous.

Je vis le Tuchuk prendre sa longue lance et la planter dans le sol, la pointe en l'air. Puis, lentement, les cavaliers se mirent à

tourner autour de l'arme, la surveillant, la main droite prête à la saisir dès qu'elle pencherait d'un côté.

Le vent paraissait se lever.

À leur manière, je savais que c'était un honneur qu'ils me rendaient, qu'ils avaient marqué du respect pour mon maintien face à la charge, que maintenant ils attendaient de voir lequel me gagnerait à leur petit jeu, quelles armes feraient couler mon sang, quel kaiila me piétinerait sous ses pattes griffues.

Je regardais la lance qui tremblait au rythme du sol ébranlé, je pouvais voir l'intensité des yeux qui la fixaient. Elle ne tarderait plus à tomber.

Les troupeaux étaient à présent bien visibles, chaque bête distincte, et se mouvaient dans la poussière qu'ils soulevaient, tandis que le soleil déjà déclinant enflammait la pointe de leurs cornes. Çà et là des gardiens allaient et venaient, montés sur leurs gracieux kaiilas.

La lance n'était pas encore tombée.

Bientôt les animaux tourneraient sur eux-mêmes, se réuniraient en groupes pour rester sur place à paître jusqu'au matin. Bien sûr, les chariots suivraient les troupeaux. Ces derniers formaient l'avant-garde, la protection avancée des premiers, que l'on dit aussi innombrables que les bêtes. Naturellement, c'est là une erreur, car les Ubars connaissent très bien chacun de leurs chariots ainsi que le nombre des animaux marqués. Les beuglements semblaient maintenant descendre du ciel, comme le tonnerre, ou venir de l'horizon, comme le fracas des vagues sur une côte rocheuse. Et c'était bien une mer de bétail qui s'approchait lentement. L'odeur que dégageaient les bêtes me parvenait aussi, musquée, forte, mêlée à celles de l'urine, de la sueur, des excréments d'un million de têtes au moins. Je comprenais clairement l'importance des bosks pour ces Peuples Errants.

— Ho ! Entendis-je.

Je pivotai juste à temps pour voir la lance tomber, mais à peine avait-elle bougé qu'elle était fermement au poing du guerrier tatoué, du Tuchuk.

L'ISSUE DU JEU DE LA LANCE

Le Tuchuk brandit la lance en signe de triomphe, tout en enroulant la lanière autour de son poignet et en plantant les molettes de ses éperons dans les flancs soyeux de sa monture. L'animal fonça vers moi, son maître se pencha en avant et s'inclina un peu, la lance à peine abaissée. C'était la charge.

L'arme au bois flexible s'attaqua au bouclier goréen à sept épaisseurs, arrachant une étincelle à la bordure de cuivre. L'homme avait visé ma tête.

Je n'avais pas lancé mon javelot. Je ne souhaitais nullement tuer le Tuchuk.

Malgré la rapidité et la violence de sa charge, le kaiila ne l'emmena que quatre pas derrière moi. Le Tuchuk m'avait à peine dépassé que sa monture virait, la bride sur le cou, cette fois pour une nouvelle charge qui m'abattrait, me livrant du même coup aux mâchoires avides de l'animal.

Je donnai des coups de pointe pour tenter d'écarter la gueule de la bête qui hurlait. Le kaiila se heurtait à mon fer, reculait, puis revenait et, pendant tout ce temps, le Tuchuk essayait de m'atteindre de sa propre lance. Quatre fois sa pointe me toucha, faisant couler le sang, mais il n'avait plus le poids de l'animal pour appuyer ses coups. Il tirait à bout de bras et la pointe ne faisait que m'effleurer. Mais la bête saisit mon bouclier entre les dents et le souleva, m'entraînant avec. Je retombai dans l'herbe, et vis le kaiila mordre le bouclier en grondant. Puis, après l'avoir secoué, il le rejeta loin derrière lui.

Je m'ébrouai.

Le casque accroché à mon épaule était tombé, mais fourreau et épée étaient restés en place. Je repris mon javelot goréen. J'étais comme une proie sur l'herbe, le souffle court, le corps en sang.

Le Tuchuk rit en rejetant la tête en arrière.

Je me préparai à lancer le javelot.

Rendu prudent, l'animal se mit à tourner autour de moi, comme un ennemi humain, ou presque. Il se déplaçait avec délicatesse, faisait des feintes, puis se repliait pour m'inviter à tenter un jet.

Je devais apprendre plus tard que les kaiilas sont entraînés à

éviter les javelots lancés. On les habitue en utilisant d'abord des bâtons sans pointe, puis on passe aux armes réelles. Tant que le kaiila n'est pas suffisamment entraîné à cet art, il ne lui est pas permis de se reproduire. Ceux qui sont incapables d'apprendre périssent sous le javelot. J'étais néanmoins certain de pouvoir tuer la monture à courte distance. Si vif que soit le kaiila, je me croyais plus rapide encore. C'est avec cette même arme que les Goréens chassent l'homme et le larl. Toutefois, je ne voulais tuer ni la bête ni son maître.

À la stupéfaction du Tuchuk et des autres qui regardaient; je jetai mon javelot à terre.

Le Tuchuk en resta figé, comme les autres. Puis il frappa de sa lance son petit bouclier brillant, en hommage à mon geste. Je le vis tirer un des quivas de son étui et détacher la longue bola trois fois

lestée du côté de sa selle.

Lentement, en entonnant un chant guerrier guttural, il se mit à

faire tourner la bola. Elle se compose de trois longues lanières de cuir — d'un mètre cinquante chacune —, au bout desquelles se trouve un petit sac de peau contenant, cousue à l'intérieur, une lourde boule de métal. Elle a probablement été inventée pour chasser le tumit, ce grand oiseau carnivore de la plaine incapable de voler, mais aussi pour servir à la guerre. Lancées bas, les lanières, avec leur envergure de trois mètres environ, sont presque impossibles à éviter. Elles frappent donc la victime et, dès qu'il y a contact, les boules s'enroulent autour des jambes de l'ennemi, en serrant les lanières. Il arrive que des jambes se brisent sous le choc. Et il est souvent difficile de se désentortiller des cordelettes aux enchevêtrements complexes. Lancée haut, la bola peut plaquer les bras d'un homme à ses flancs; à la gorge, elle l'étrangle; à la tête - un difficile exploit -, les boules tournoyantes peuvent écraser le crâne. On entortille donc l'adversaire dans la bola, puis on saute à bas de sa monture et on lui tranche la gorge avec le quiva.

Je n'avais encore jamais eu affaire à cette arme, et je n'avais guère idée de la façon de m'y opposer.

Le Tuchuk la maniait bien. Les trois boules tournaient comme une hélice et il avait cessé de chanter, les rênes tenues de la main gauche, la lame du quiva entre les dents, la bola au bout de son bras droit qui lui imprimait le mouvement. Il poussa soudain un cri et éperonna le kaiila pour charger.

Il veut me tuer, songeai-je. Il est sous les yeux de guerriers des autres peuples. Il serait plus sûr de son coup s'il visait bas. Mais il serait beaucoup plus élégant de chercher le cou ou la tête. Jusqu'à

quel point était-il vaniteux ? Jusqu'où allait son adresse ?

Il devait être à la fois adroit et vaniteux ; c'était un Tuchuk. C'est vers ma tête qu'arrivait la bola tournoyante, presque invisible tant son mouvement était rapide. Au lieu de me baisser ou de me jeter au sol, je reçus les lanières sur la lame du court glaive de Ko-ro-ba, dont le fil tranche un morceau de soie qu'on laisse tomber dessus. Deux des lanières tendues furent coupées, et la troisième ainsi que les trois poids allèrent tomber dans l'herbe. En même temps, le Tuchuk, qui ne se rendait guère compte de ce qui était arrivé, sauta à bas de son kaiila, le quiva en main, pour se trouver, à

sa vive surprise, devant un guerrier bien campé sur ses jambes, l'épée en main.

Le quiva se retourna dans sa main, si vite que je ne le compris qu'en voyant son bras ramené en arrière, la main tenant la lame, prête à lancer.

Le couteau arriva vers moi avec une vitesse incroyable, car nous n'étions séparés que de quelques pas. Impossible de l'éviter, mais possible de le détourner, ce que fit mon bon acier dans un bruit métallique.

Le Tuchuk en resta frappé de stupeur, planté dans l'herbe de la plaine au-dessus de laquelle flottait la poussière.

J'entendis les trois autres Hommes des Chariots, le Kataii, le Kassar et le Pavaraci, qui frappaient avec leurs lances sur leurs boucliers.

— Bien joué ! lança le Kassar.

Le Tuchuk ôta son casque pour le jeter dans l'herbe. Il ouvrit sa veste et son justaucorps de cuir, dénudant sa poitrine.

Il regarda autour de lui les troupeaux de bosks encore éloignés, puis leva la tête pour contempler le ciel une dernière fois. Son kaiila était à quelques mètres de lui, s'agitant un peu, comme intrigué, les rênes molles sur son encolure.

Le Tuchuk tourna alors les yeux vers moi. Il sourit. Il n'attendait aucun secours de ses camarades, qui ne lui en auraient d'ailleurs pas accordé. J'examinai son lourd visage, les farouches cicatrices qui lui conféraient une certaine noblesse, ses yeux noirs et bridés. Toujours souriant, il me dit :

— Oui, bien joué !

Je m'avançai et lui posai sur le coeur la pointe de mon glaive goréen.

Il ne broncha pas.

; Je suis Tarl Cabot, dis-je, et je viens en paix.

Je remis ma lame au fourreau.

Un instant, il parut frappé par la foudre. Il écarquillait les yeux, l'air incrédule, et soudain il rejeta la tête en arrière et se mit à

rire aux larmes. Il se plia en deux, se tapant des poings sur les genoux. Puis il se redressa et s'essuya le visage d'un revers de la main.

Je haussai les épaules.

Soudain, le Tuchuk se baissa jusqu'au sol et ramassa une poignée d'herbe et de terre, cette terre où paissent les bosks, cette terre qui est le pays des Tuchuks, et il me la tendit. Et je la pris. Le guerrier sourit de nouveau et posa ses mains sur la mienne, si bien que nous serrions ensemble la terre et l'herbe.

— Oui, dit le guerrier, viens en paix sur la Terre des Peuples des Chariots.

LE PRISONNIER

Je suivis le guerrier kamchak jusqu'au camp des Tuchuks. Nous manquâmes de peu être écrasés par six cavaliers montant des kaiilas endiablés et qui, pour l'amour du sport, faisaient follement la course parmi les chariots encombrés et serrés les uns contre les autres. J'entendais le meuglement des bosks laitiers. Ça et là, des enfants couraient entre les roues, jouant avec une balle de cuir et un quiva ; le jeu consistait à cueillir au bout de la lame la balle lancée. Les femmes tuchuks, sans voile, vêtues de leurs longues robes de peau, leurs grands cheveux tressés, s'affairaient autour des marmites suspendues à des trépieds faits dans le bois de l'arbre Tem, dressés au-dessus des feux de bouse séchée. Les femmes n'étaient pas tatouées et n'avaient pas de cicatrices faciales mais, tout comme les bosks qui portent un anneau dans les naseaux, chacune d'elles en portait un passé dans une narine. Celui de l'animal est épais, et en or ; celui des femmes, en or également, est fin et minuscule, assez semblable aux alliances des gens de mon vieux monde. J'entendis un haruspice qui chantait quelque part. En échange d'un morceau de viande, il lisait dans le vent et l'herbe ; contre une coupe de vin, dans les étoiles et le vol des oiseaux ; pour un solide dîner, il lisait dans le foie d'un sleen ou d'un esclave. L'avenir et ses présages fascinent les Peuples des Chariots et, bien qu'à les entendre parler ils n'ajoutent pas foi à ces sornettes, ils leur accordent en réalité beaucoup d'attention. Kamchak me dit qu'une fois une armée de mille chariots avait changé de route parce qu'un essaim de rennels, des insectes du désert ressemblant à des crabes, et venimeux de surcroît, n'avaient pas défendu leur nid, écrasé par la roue du chariot de tête. Une autre fois, plus de cent ans auparavant, un Ubar, ayant perdu l'éperon de sa botte droite, avait fait demi-tour pour cette seule raison, devant les portes mêmes de la puissante Cité d'Ar.

Près du feu, je vis un Tuchuk accroupi, les mains sur les hanches, qui dansait et battait du pied tout seul, ivre de lait fermenté, et qui faisait cette gymnastique, selon ce que me dit Kamchak, pour plaire au Ciel.

A notre passage entre les chariots, je reculai d'un bond quand un sleen fauve de la prairie se précipita contre les barreaux de sa cage, en s'efforçant de m'atteindre de ses six pattes munies de longues griffes. Il y en avait quatre autres dans la même cage, plutôt petite, qui grondaient en s'enroulant les uns aux autres, nerveusement, comme des serpents en colère. Relâchés à la tombée de la nuit, ils surveillent les troupeaux, à la fois bergers et sentinelles. On les utilise aussi quand un esclave s'évade, car le sleen est un chasseur efficace, infatigable, méchant, capable de suivre une odeur vieille de plusieurs jours sur des centaines de pasangs, jusqu'à retrouver sa proie -même un mois plus tard - et la mettre en pièces.

Je fus surpris par un bruit de clochettes d'esclave et aperçus une fille, nue sous ses clochettes et son collier, qui se faufilait entre les chariots, porteuse d'un fardeau.

Kamchak gloussa en remarquant mon étonnement de voir dehors une esclave dans cette tenue rudimentaire.

Elle avait aux poignets et aux chevilles d'épais anneaux fermés à clé, auxquels étaient suspendues les clochettes. Elle portait le collier turien plutôt que le collier d'esclave habituel. Celui de Turia est circulaire et assez large pour qu'on y glisse la main, alors que celui de Gor est généralement très ajusté. L'un et l'autre ont leur fermoir sur la nuque, le turien une serrure et non un cadenas.

--C'est une Turienne ? demandai-je.

— Naturellement.

—
Dans les villes, seules les Esclaves de Plaisir portent des clochettes... et encore uniquement pour la danse.

—
Son maître ne lui fait pas confiance, dit Kamchak.

Cette simple réponse me fit comprendre la situation de la fille. Elle n'avait pas de vêtements pour n'avoir pas la possibilité d'y dissimuler une arme, et le son des clochettes accompagnait chacun de ses pas et mouvements, permettant de savoir à tout instant où

elle était.

—
La nuit, poursuivit Kamchak, elle est enchaînée sous le chariot. La fille avait à présent disparu.

— Les Turiennes ont de la fierté, m'expliqua Kamchak, c'est pourquoi elles font d'excellentes esclaves.

Cela ne me surprenait pas. En général, le maître goréen aime les filles vives qui luttent contre le collier et le fouet, qui résistent durant des mois pour finir par s'avouer dominées, et n'ont plus qu'une crainte, celle d'être revendues à quelqu'un d'autre.

— Avec le temps, conclut Kamchak, elle suppliera qu'on lui donne les haillons qui conviennent à son état.

Je me dis qu'il avait raison. Il vient un moment où toute fille s'agenouille devant son maître et le prie de lui accorder d'être un peu vêtue, ne fût-ce que Kajir.

Kajira est l'appellation la plus courante des femmes esclaves. Une autre est Sa-Fora, ce qui signifie Fille de Chaîne. Chez les Peuples des Chariots, être vêtue Kajir signifie pour la fille porter quatre articles, deux rouges, deux noirs. Un cordon rouge, le Curla, est noué à la taille. La Chatka, une longue et étroite bande de cuir, s'accroche à cette ceinture sur le devant, pour revenir se fixer parderrière, entre les jambes. À cela s'ajoute le Kalmak, sorte de veste de peau, courte et ouverte ; et, pour finir, le Koora, assorti au Curla, s'enroule à la tête pour maintenir les cheveux en arrière, car les filles esclaves, chez les Gens des Chariots, n'ont pas le droit de porter des tresses ni de se coiffer autrement. Pour l'homme esclave, ou Kajirus – et il y en a peu chez les Peuples –, être vêtu Kajir signifie porter le Kes, une tunique courte et sans manches en cuir noir. En me dirigeant avec Kamchak vers son chariot, j'aperçus plusieurs filles vêtues Kajir, toutes magnifiques. Elles avaient la démarche insolente des filles qui se savent possédées, que les hommes ont jugées assez belles et désirables pour leur passer le collier. Je remarquai que les femmes austères des Peuples des Chariots les contemplaient avec envie et dédain; il leur arrivait même de leur donner des coups de bâton

lorsqu'elles s'aventuraient trop près des marmites pour y dérober un morceau de viande.

— Je le dirai à ton maître, cria l'une d'elles.

La fille se moqua d'elle et, rejetant en arrière ses cheveux châains noués dans le Koora, s'enfuit entre les chariots Kamchak et moi nous mêmes à rire.

La fille devait savoir que tout ce qu'elle avait à craindre de son maître serait de cesser de lui plaire.

Les milliers de chariots aux couleurs éclatantes offrent un spectacle magnifique. Tous sont presque carrés, aux dimensions d'une pièce spacieuse. Chacun d'eux est tiré par deux paires de bosks. Les deux essieux du véhicule sont en bois de Tem dont la flexibilité, jointe à la nature plate du pays, permet d'avoir des chariots aussi larges.

Le corps même du chariot, à deux mètres au-dessus du sol, est constitué de planches de Tem laquées en noir. À l'intérieur est fixé

une sorte de bâti de tente arrondie, couvert de peaux de bosks tendues, puis peintes et vernies. Des dessins fantastiques les recouvrent, et c'est la rivalité entre les propriétaires des chariots à

qui aura le plus beau. Autour de cette tente centrale existe un chemin circulaire, un peu comme un pont de navire. Les flancs de la caisse sont percés de meurtrières, car l'arc court des Peuples des Plaines est pratique non seulement à dos de kaiila, mais aussi dans cet espace restreint.

Une des caractéristiques les plus frappantes de ces véhicules, ce sont leurs roues énormes. Celles de derrière atteignent trois mètres de diamètre, celles de devant étant un peu plus petites, environ deux mètres cinquante, comme pour les chariots de l'ancien Far West sur la Terre. Les rênes ou guides sont au nombre de huit, soit deux par tête de bétail de trait. Cependant, en temps normal, les chariots sont formés en longues colonnes et seul le premier est guidé, les autres bêtes suivant tout simplement le train au bout d'une longe passée dans l'anneau de leurs narines. Il arrive aussi qu'une femme ou qu'un simple gamin dirige l'attelage de tête en marchant à côté, avec un aiguillon.

L'intérieur des chariots, bien clos, protégé contre la poussière soulevée à leur passage, est souvent décoré de riches tapis et tapisseries, bourré de coffres de soieries et de butin prélevé sur les caravanes. L'éclairage est fourni par des lampes à huile de tharlarion qui répandent une lumière dorée. Au centre du chariot se trouve un petit récipient à feu, peu profond, en cuivre. Ce foyer, où

l'on ne cuisine guère, a pour rôle essentiel de chauffer le chariot d'habitation.

Soudain je perçus le choc des pattes d'un kaiila sur l'herbe entre les chariots, en même temps qu'un renâchement farouche. Je fis un bond en arrière pour éviter les griffes de l'animal enragé qui se cabrait.

« Au large, idiot ! » lança une voix féminine, et, à ma grande stupeur, je vis sur la selle de la bête une jeune fille d'une étonnante beauté, vive et coléreuse, qui serrait la bride de sa monture. Elle ne ressemblait pas aux autres femmes que j'avais vues devant les chariots, pour la plupart des femmes maigres, à l'air sévère, aux cheveux tressés, penchées sur les marmites.

Celle-ci portait une courte jupe de cuir, fendue du côté droit pour lui permettre d'enfourcher le kaiila

; son corsage de peau souple n'avait pas de manches et une cape cramoisie était fixée sur ses épaules. Ses cheveux noirs étaient rejetés en arrière, et maintenus par un bandeau de tissu écarlate. Comme les autres femmes des chariots, elle n'avait pas de voile et elle portait aussi le minuscule anneau d'or à la narine, qui proclamait la race à laquelle elle appartenait.

Elle avait le teint brun clair et les yeux d'un noir étincelant.

—

Qui est cet imbécile ? demanda-t-elle à Kamchak.

—

Ce n'en est pas un, répondit-il. C'est Tarl Cabot, un guerrier qui a tenu dans sa main avec moi l'herbe et la terre.

—

C'est un étranger ! On devrait le tuer !

Kamchak lui sourit.

—

Il a tenu avec moi l'herbe et la terre, répéta-t-il.

La fille renifla d'un air méprisant, planta ses éperons dans les flancs du kaiila et repartit au galop.

Kamchak éclata de rire.

—

C'est Hereena, une fille du Premier Chariot, me dit-il.

—

Parle-moi d'elle, fis-je.

— Qu'y a-t-il à en dire ?

—

Qu'est-ce que ça signifie : être du Premier Chariot ? m'enquis-je. Il rit de nouveau.

—

Tu ne sais vraiment pas grand-chose de nos peuples, releva-t-il.

— C'est la vérité, avouai-je.

— Être du Premier Chariot, cela veut dire que l'on est de la maisonnée de Kutaituchik.

Je répétais lentement ce nom en m'efforçant de le prononcer comme Kamchak. Il se décompose en quatre syllabes, ainsi séparées

: Ku-taï-tu-chik.

— Il est donc l'Ubar des Tuchuks ? fis-je.

Cette fois, il se contenta de sourire de mon ignorance.

— Son chariot est le Premier Chariot, et c'est Kutaituchik qui siège sur la couverture grise.

— La couverture grise ?

— La couverture qui est le trône des Ubars des Tuchuks.

Ainsi appris-je pour la première fois le nom du chef de cette sauvage peuplade.

— On ne tardera pas à te mener en présence de Kutaichik, reprit Kamchak. Je dois moi-même y aller souvent.

Cette formule me fit comprendre que Kamchak avait une certaine importance parmi les Tuchuks.

— La maisonnée de Kutaituchik compte cent chariots, poursuivit-il. Être dans n'importe lequel des cent, c'est être du Premier Chariot.

— Je vois. Et j'imagine que la fille - celle qui montait le kaiila - doit être celle de Kutaituchik, Ubar des Tuchuks ?

— Non, répondit Kamchak. Elle ne lui est pas apparentée, contrairement à la plupart des personnes du Premier Chariot.

— Elle m'a paru en effet très différente des autres femmes tuchuks, soulignai-je.

Sa figure aux cicatrices colorées se plissa de malice.

— Naturellement, fit-il. Elle a été élevée en vue de devenir un prix de valeur dans les jeux de la Guerre d'Amour.

— Je ne comprends pas.

—

As-tu jamais vu les Plaines des Mille Poteaux ? me demanda-t-il.

—

Non.

J'allais insister pour que Kamchak me donne d'autres explications quand nous entendîmes soudain un cri et le couinement d'un kaiila, quelque part parmi les chariots. Ensuite s'éleva un concert de cris de femmes et d'appels d'hommes, ainsi que de glapissements d'enfants. Puis le battement d'un tambour résonna, et deux sons s'échappèrent d'une trompe en corne de bosk. Kamchak saisit immédiatement la signification du tambour et de la trompe.

— On vient d'amener un prisonnier au camp, m'annonça-t-il. 6

LE CHARIOT DE KUTAITUCHIK

Kamchak se faufilait vivement entre les chariots vers l'endroit où on avait sonné la trompe, et je le suivais de près. Beaucoup d'autres accouraient également, et nous étions bousculés par des guerriers en armes, coulés de cicatrices, farouches; par des gamins aux visages intacts, portant des aiguillons à bosks, des enfants sauvages, à demi vêtus. Et même par des beautés turiennes esclaves, vêtues Kajir. Il y avait aussi dans la foule celle qui n'avait droit qu'aux clochettes et au collier, et qui manquait crouler sous son lourd fardeau de tranches de bosk séché longues comme des poutres. Tout le monde se pressait pour voir ce qui arrivait chez les Tuchuks.

On finit par déboucher sur une sorte de rue herbeuse ouverte entre les véhicules, une avenue dans cette cité des Hariggas, ou Chariots à Bosks.

Une foule de Tuchuks et d'esclaves s'était massée de part et d'autre. On y voyait des diseurs de bonne aventure et des haruspices, des chanteurs et des musiciens, et quelques petits colporteurs et marchands de diverses cités, car les Tuchuks qui convoient leurs marchandises leur permettent de temps à autre d'approcher des chariots. J'apprendrais plus tard que chacun d'eux était marqué à l'avant-bras d'un signe en forme de cornes de bosk, qui leur assurait en certaines saisons libre passage par les plaines des Peuples. La difficulté était, bien sûr, de recevoir cette marque pour la première fois. Si, dans le cas d'un chanteur, sa chanson est rejetée, ou pour un marchand sa pacotille, il est immédiatement tué. Il s'agit en partie d'un signe honteux, car elle rend ceux qui approchent des chariots semblables à des esclaves.

Maintenant, dans la large allée herbeuse, je voyais arriver vers nous deux cavaliers sur leurs kaiilas. Une lance était fixée entre eux, aux étriers de leurs selles. Étant donné la hauteur des montures, l'arme devait se trouver à un mètre cinquante du sol environ. Entre les deux aniaux courait une fille qui se débattait désespérément, le cou attaché à la lance par des lanières, les poignets liés derrière le dos.

Je fus frappé de stupeur, car cette fille n'était pas habillée comme une Goréenne, pas comme une fille de n'importe quelle cité

de l'Anti-Terre, ni comme une paysanne des champs de Sa-Tarna ou des vignobles qui produisent les raisins Ta, pas même comme une femme des sauvages Peuples des Chariots.

Kamchak s'avança au centre de l'avenue et leva la main. Les cavaliers arrêtaient aussitôt leurs montures. J'en restai ébahi. La fille, les genoux pliés, le corps secoué de frissons, cherchait à reprendre haleine. Sans la lance qui la maintenait, elle se serait écroulée. Elle tirait encore faiblement sur les liens de ses poignets. Elle avait les yeux vitreux et à peine la force de jeter un regard autour d'elle. Ses vêtements étaient couverts de poussière, ses cheveux pendaient, emmêlés. Son corps ruisselait de transpiration. On l'avait déchaussée et ses chaussures pendaient à son cou par un lacet. Elle avait les pieds en sang. Des restes de bas de nylon s'accrochaient autour de ses chevilles. Sa courte robe s'était déchirée au passage à travers la broussaille.

Kamchak paraissait, lui aussi, surpris à la vue de cette fille, car il n'en avait jamais vu de pareillement attifée. Du fait de sa robe courte, il la prenait naturellement pour une esclave. Il était peut-être intrigué parce qu'elle n'avait pas le collier traditionnel au cou. Cependant elle portait un épais et haut collier de

cuir, qui avait l'air cousu directement sur son cou.

Kamchak alla jusqu'à elle et lui prit la tête entre ses mains. Elle releva les yeux et, à la vue de ce terrible visage avec ses cicatrices de couleur, elle se mit à hurler comme une démente et se débattit de nouveau dans ses liens. Mais la lance la maintint sur place. Elle continua de s'agiter en gémissant. Il était clair qu'elle n'en croyait pas ses yeux, qu'elle ne comprenait plus rien, qu'elle pensait être devenue folle.

Je remarquai qu'elle avait les yeux et les cheveux d'un brun foncé.

Il me vint à l'esprit que cette particularité ferait peut-être baisser son prix.

Sa robe-chemisier jaune était simple, avec d'étroites rayures orangées. Le tissu devait être de l'oxford, un tissu serré à l'origine. Les manches longues avaient des revers, et le col du vêtement ressemblait assez à celui d'une chemise d'homme.

Mais, évidemment, tout cela était maintenant en bien piteux état, déchiré et souillé.

Elle n'était cependant pas désagréable à regarder, mince, les chevilles fines, le corps souple. Sur le marché goréen elle aurait rapporté un bon prix.

Elle poussa un petit cri quand Kamchak lui arracha ses chaussures du cou.

Il me les lança.

Elles étaient orange, en cuir finement travaillé, ornées d'une boucle. Elles avaient un talon d'environ trois centimètres. Il y avait aussi des inscriptions à l'intérieur, mais l'écriture comme les mots restaient mystérieux pour des Goréens. C'était de l'anglais. La fille s'efforçait de parler.

— Je m'appelle Élisabeth Cardwell, dit-elle. Je suis citoyenne américaine. J'habite la ville de New York.

Kamchak adressait des regards intrigués aux cavaliers, qui les lui rendaient. L'un d'eux lui dit en goréen:

— C'est une barbare. Elle ne connaît pas le goréen.

Mon rôle, tel que je le concevais, était de me taire.

— Vous êtes tous fous ! hurla la fille en se débattant de nouveau dans ses liens. Complètement fous !

Les Tuchuks et les autres s'entre-regardaient, ahuris. Je ne prenais toujours pas la parole.

J'étais sidéré qu'une femme, apparemment une Terrienne, parlant anglais, eût été amenée chez les Tuchuks ce moment - alors que j'étais parmi eux dans l'espoir de découvrir et de restituer aux Prêtres-Rois ce que j'imaginai être un ovoïde doré, le dernier oeuf, l'ultime espoir de leur race. La fille avait-elle été transportée sur ce monde par les Prêtres-Rois ? Était-elle la victime de quelque récent Voyage d'Acquisition ? Cependant, j'avais cru comprendre qu'ils avaient été abandonnés depuis la guerre souterraine entre les Prêtres-Rois. Auraient-ils recommencé ? Cette fille ne devait pas être

depuis longtemps sur Gor, tout au plus depuis quelques heures. Mais si l'on avait repris les Voyages d'Acquisition, pourquoi ? Ou avait-elle réellement été enlevée par les Prêtres-Rois ? y avait-il d'autres pouvoirs - d'Autres - qui en fussent capables ? Cette femme avait-elle été envoyée chez les Tuchuks à cette période - peut-être lâchée seule dans les plaines - où les éclaireurs ne pouvaient manquer de la remarquer - dans un but précis - et, dans ce cas, lequel ? et à quelles fins ? Ou bien encore sa venue était-elle consécutive à quelque coïncidence, à quelque fantastique accident?

Je ne sais pourquoi, mais je ne pensais pas que cette dernière hypothèse fût la bonne. La fille renversa soudain la tête et se mit à

hurler vraiment comme une démente :

— J'ai tout perdu! Je suis folle ! Je suis devenue folle !

Le spectacle m'était devenu insoutenable. Elle était trop pitoyable. En dépit de ma résolution, je me mis à lui parler:

— Non, lui dis-je, vous n'êtes pas folle.

Ses yeux se tournèrent vers moi ; elle n'en croyait pas ses oreilles.

Les Tuchuks et tous les autres se tournèrent vers moi comme un seul homme.

Je m'adressai à Kamchak en goréen :

— Je comprends ce qu'elle dit.

Un des cavaliers me désigna du bras en criant à la foule, d'un ton surexcité :

— Il parle la même langue qu'elle !

Une onde de plaisir parcourut la foule.

Il me vint alors à l'idée qu'elle avait peut-être été envoyée chez les Tuchuks dans ce seul but, repérer parmi les milliers d'habitants des Chariots le seul homme qui pût la comprendre, converser avec elle, ce qui l'identifierait et le marquerait.

— Excellent, fit Kamchak en me souriant.

— Je vous en prie, secourez-moi ! cria la jeune femme.

Kamchak m'ordonna:

— Dis-lui de se taire !

J'obéis. Elle me lança un coup d'oeil ahuri, mais resta silencieuse.

Je m'aperçus que j'étais devenu interprète.

Kamchak, l'air curieux, tripotait maintenant le tissu de la robe. Puis il la lui arracha d'un geste vif.

Elle laissa échapper une plainte.

— Taisez-vous, lui dis-je.

Je savais ce qui allait se passer maintenant, comme ce serait arrivé dans n'importe quelle cité, sur n'importe quelle route, piste ou sentier de Gor. C'était une femelle, captive, et il fallait naturellement qu'elle se soumette à une appréciation de sa valeur; en outre, il fallait que l'on s'assure qu'elle n'était pas armée; souvent les femmes libres dissimulent une dague ou une épingle empoisonnées sous leurs vêtements.

Des murmures intéressés montèrent de la foule quand furent ainsi révélés les sous-vêtements inhabituels qu'avait cachés la robe.

— Je vous en prie, geignit-elle en se tournant vers moi.

— Taisez-vous, l'avertis-je.

Kamchak la dépouilla alors de tout ce qui lui restait, même des débris de bas de nylon entortillés à ses chevilles.

Cette fois, la foule fit résonner un murmure d'approbation. Même certaines des beautés turiennes réduites en esclavage se surprirent à s'exclamer.

J'en conclus qu'Élisabeth Cardwell atteindrait certainement un prix élevé aux enchères.

Elle restait figée, maintenue par la lance assujettie à son cou, les mains liées derrière le dos. En dehors de ces liens, elle n'avait plus sur elle que l'épais collier de cuir cousu autour de son cou. Kamchak rassembla les diverses pièces de vêtement tombées dans l'herbe autour d'elle. Il en fit une boule qu'il jeta à la première femme venue.

— Brûle ça, dit-il.

La prisonnière regardait sans pouvoir intervenir la créature qui emportait ses vêtements, tout ce qui lui restait de son ancien monde, vers un feu de cuisine allumé à quelques mètres de là, près d'un chariot.

La foule s'était écartée pour lui ouvrir la route et la pauvre fille vit ses effets jetés dans les flammes.

—

Non! Non! Non! hurla-t-elle.

Et elle tenta encore une fois de se libérer.

— Dis-lui qu'elle doit à tout prix apprendre le goréen, me dit Kamchak, sinon, elle sera massacrée.

Je traduisis à l'intention de la Terrienne.

Elle secoua farouchement la tête.

—

Dites-lui que je m'appelle Élisabeth Cardwell, me pria-t-elle. Je ne sais pas où je suis... je suis citoyenne américaine... ma maison est à New York... reconduisez-moi chez moi... je vous paierai... n'importe quel prix !

— Vous ne possédez plus rien, lui répondis-je, ce qui la fit rougir. En outre, nous ne disposons pas des moyens nécessaires pour vous renvoyer chez vous.

— Pourquoi ? s'enquit-elle.

Ma voix se fit insistante :

— N'avez-vous pas remarqué la différence du champ de gravité de ce lieu ? N'avez-vous pas observé la légère modification de l'apparence du Soleil ?

— Ce n'est pas vrai ! protesta-t-elle.

—

Ceci n'est plus la Terre, lui expliquai-je. Vous êtes sur Gor... une autre Terre, peut-être... mais pas la vôtre. Je la regardais fixement. Il fallait qu'elle comprenne.

—

Vous êtes sur une autre planète.

Elle ferma les yeux en gémissant.

—

Je le sais, fit-elle. Je sais... mais comment... comment... comment ?

— Je ne connais pas la réponse à votre question.

Je me gardai bien d'ajouter que j'étais surtout très curieux de savoir - pour des raisons personnelles - ce qui lui était arrivé. Kamchak paraissait s'impatienter.

—

Que dit-elle ? me demanda-t-il.

— Elle est mal à l'aise, naturellement, déclarai-je. Elle désire retourner dans sa cité.

—

Et laquelle est-ce ?

— Elle s'appelle New York.

—

Je n'en ai jamais entendu parler, avoua Kamchak.

—

C'est très loin, dis-je.

— Comment se fait-il que tu parles sa langue ?

—

J'ai vécu en un temps dans les pays où on la parle, répliquai-je.

—

Y a-t-il de l'herbe pour les bosks, dans son pays ?

—

Oui, mais c'est très loin.

—

Plus loin même que Thentis ? s'enquit-il.

— Oui.

— Plus loin même que les îles de Cos et de Tyros? insista-t-il.

—

Oui.

Kamchak laissa fuser un sifflement.

—

Alors là, c'est loin, reconnut-il.

Je souris.

— Trop loin pour y conduire les bosks.

Il me sourit à son tour.

Un des guerriers à dos de kaiila prit la parole :

— Elle n'était avec personne. Nous avons cherché. Elle était toute seule.

Kamchak eut un mouvement du menton vers moi, puis vers la jeune femme.

—
Étiez-vous seule? demandai-je.

Elle acquiesça faiblement.

—
Elle dit qu'elle était seule, répétai-je à Kamchak.

— Comment est-elle arrivée jusqu'ici? fit-il.

Je traduisis la question. La fille me regarda, puis ferma les yeux et secoua la tête.

—
Je n'en sais rien, souffla-t-elle.

Je fis part de sa réponse à Kamchak.

— C'est bien étrange, conclut-il. Mais nous reprendrons
l'interrogatoire plus tard.

Il fit signe à un garçon qui portait une outre de vin de Ka-la-na sur l'épaule. Il la prit et en ôta le bouchon d'un coup de dents. Ensuite, tenant lui-même le récipient sur son épaule, il renversa d'une main la tête d'Élisabeth Cardwell en arrière et, de l'autre, lui inséra entre les lèvres le bec cornu de l'outre. Il souleva la peau, et la fille, étouffant à demi, avala du vin. Le liquide rouge lui coula au coin des lèvres, puis sur le corps.

Lorsque Kamchak jugea qu'elle avait assez bu, il retira l'embouchure, la referma, et rendit l'outre au garçon. Étourdie, épuisée, couverte de sueur, le visage et les jambes gris de poussière, du vin répandu sur le corps, Élisabeth Cardwell, les poignets attachés derrière le dos, la gorge nouée à la lance, restait, captive, devant Kamchak des Tuchuks.

Il fallait qu'il ait pitié, qu'il soit bon.

—
Elle doit apprendre le goréen, me dit-il. Enseignelui : « La Kajira ».

—
Il faut que vous appreniez le goréen, dis-je à la jeune
femme.

Elle voulut protester, mais je ne le lui permis pas.

— Répétez: «La Kajira », lui dis-je.

Elle me regardait sans comprendre. Mais elle répéta :

—

La Kajira.

—

Encore ! ordonnai-je.

—

La Kajira, énonça-t-elle distinctement. La Kajira.

Élisabeth Cardwell avait appris ses premiers mots du goréen.

—

Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit-elle.

—

Cela veut dire : « Je suis une esclave ».

—

Non! Non! Non! s'écria-t-elle.

Kamchak adressa un signe de tête aux deux cavaliers sur leurs kaiilas.

—

Conduisez-la au chariot de Kutaituchik.

Ils virèrent simultanément, entraînant la fille entre eux, quittèrent l'avenue d'herbe et disparurent entre les chariots. Kamchak et moi nous regardâmes.

—

As-tu remarqué le collier qu'elle porte ? fis-je.

Il n'avait pas paru s'intéresser beaucoup à cet objet insolite.

—

Bien sûr, dit-il néanmoins.

Pour ma part, je n'en avais encore jamais vu de pareil, répondis-je.

C'est un collier de courrier, m'expliqua Kamchak. Dans le cuir, cousu à l'intérieur, il y a un message.

Mon expression d'ahurissement dut l'amuser, car il éclata de rire.

Viens, fit-il. Allons au chariot de Kutaituchik.

LA KAJIRA

Le chariot de Kutaituchik, Ubar des Tuchuks, était campé au sommet aplati d'une éminence herbeuse, le point plus élevé de la plaine.

Auprès du véhicule, une haute perche fichée en terre portait l'emblème tuchuk, fait de quatre cornes de bosks.

Les cent bosks de son attelage - alors que les autres n'en comptaient que quatre -, dégagés de leurs jougs, se tenaient alentour, énormes, rouges de pelage. Leurs cornes étaient polies et leur poil luisant, grâce à la brosse et aux huiles. Les anneaux d'or de leurs narines étaient sertis de pierres précieuses et des pendentifs de joaillerie se balançaient à leurs cornes.

Le chariot lui-même était non seulement le plus grand de tous, mais il dépassait de beaucoup les dimensions concevables. Il s'agissait d'une vaste plate-forme montée sur plusieurs trains de roues, bien que sur les côtés il y en eût déjà une douzaine de part et d'autre, de la même taille que celles des autres voitures. Elles servaient aux déplacements, mais n'auraient pu suffire à supporter ce palais fantastique de bois et de peaux.

Les peaux qui formaient le dôme étaient d'un millier de nuances et le trou à fumée, au sommet, devait bien être à trente mètres au-dessus du plancher. Je devinais sans mal les richesses, le butin et le mobilier dont devait resplendir l'intérieur de cette étonnante demeure.

Toutefois, je n'y pénétrai pas car l'Ubar tenait sa cour à l'extérieur, sur la butte recouverte d'herbe. Une vaste estrade d'apparat était établie à quelques centimètres seulement au-dessus du sol. Elle était entièrement recouverte de tapis épais, empilés par endroits les uns sur les autres.

Il y avait de nombreux Tuchuks et d'autres gens qui se pressaient autour de l'estrade sur laquelle se tenait Kutaituchik entouré de plusieurs hommes que, d'après leurs vêtements et leur position, je jugeai de haute importance.

Kutaituchik lui-même se tenait assis en tailleur.

Autour de lui s'étagaient des marchandises variées, surtout des vases en métal précieux, des colliers et des pierreries. Il y avait là de la soie de Tyros, de l'argent de Thentis et de Tharna, des tapisseries d'Ar, des vins de Cos, des dattes de Tor. Et, en outre, deux filles blondes aux yeux bleus, nues, enchaînées ; peut-être en avait-on fait cadeau à l'Ubar, ou étaient-elles les filles d'ennemis. Elles pouvaient être originaires de n'importe quelle cité; elles étaient belles toutes les deux, l'une assise, les genoux remontés sous le menton, les mains autour des chevilles, l'autre indolente, allongée sur le flanc, le torse soulevé sur un coude. Chacune portait la Sirik, une chaîne que beaucoup de maîtres de Gor affectionnaient pour leurs esclaves. Elle se compose d'un collier sur le modèle turien, un cercle de métal assez large auquel s'attache une chaîne brillante. Quand la femme se tient debout, la chaîne pend jusqu'au plancher; elle a vingt-cinq ou trente centimètres de plus qu'il n'en faut du cou aux chevilles. Sur cette chaîne, à la hauteur où descendent les poignets en position normale, sont fixés une paire de bracelets d'esclave et, au bout inférieur, une paire d'anneaux de chevilles qui, une fois refermés, soulèvent du sol un tronçon de la chaîne. La Sirik est infiniment gracieuse, conçue pour rehausser la beauté de celle qui la porte.

Kamchak et moi nous étions arrêtés au bord de l'estrade où

des esclaves turiens, des hommes de Kes, nous déchaussèrent et nous lavèrent les pieds.

Nous montâmes sur l'estrade pour approcher de la personnalité assise, apparemment somnolente.

Malgré la magnificence des marchandises entassées, Kutaituchik lui-même n'était assis que sur une « couverture grise », une peau de bosk de cette teinte. C'était certainement ce que Kamchak m'avait dit être le trône de l'Ubar des Tuchuks. L'Ubar leva la tête pour nous regarder de ses yeux ensommeillés. Il avait le crâne rasé, sauf un noeud de cheveux noirs à l'arrière. Un homme au large dos, aux jambes courtes, au teint jaune-brun. Bien qu'il fût nu jusqu'à la ceinture, il avait sur les épaules une magnifique peau de bosk roux, bordée de pierres chatoyantes, et au cou une chaîne ornée de dents de sleen, qui soutenait un médaillon frappé des quatre cornes de bosks. Il avait des bottes fourrées, une large culotte de peau, et une ceinture de flanelle rouge dans laquelle était passé un quiva. Un fouet à bosks, roulé près de lui, devait symboliser son pouvoir. Kutaituchik plongea négligemment la main dans une petite boîte dorée proche de son genou droit et en tira un chapelet de feuilles de kanda roulées.

Les racines de cette plante, qui pousse surtout dans les régions désertiques de Gor, sont hautement toxiques, et pourtant ses feuilles roulées sont relativement inoffensives. De nombreux Goréens du Sud — région où elle abonde -les mâchent ou les sucent.

Sans nous quitter des yeux, il cala un morceau de kanda dans sa joue gauche et commença à le mastiquer très lentement. Il ne dit rien, Kamchak non plus. Simplement, on s'assit près de lui, les jambes croisées. Je me rendais bien compte que nous n'étions que trois dans cette position. J'étais soulagé de ne pas avoir eu à me prosterner en cette auguste présence. Un ancien guerrier comme lui se passait de cérémonie. Il avait dû exceller dans le maniement de toutes les armes et connaître bien des combats dont il était sorti vainqueur.

Et pourtant j'éprouvais une certaine tristesse en le regardant car je sentais que les longues chevauchées, la chasse et la guerre n'étaient plus pour lui. Maintenant, la feuille de kanda mâchée ressortait de sa bouche, centimètre par centimètre. Son regard était vitreux.

Nous attendîmes, Kamchak et moi, puis, quand l'Ubar en eut fini avec sa chique, il tendit la main droite, et un homme, pas un Tuchuk, vêtu des robes vertes de la Caste des Médecins, lui mit dans la paume un gobelet en corne de bosk, qui contenait un liquide jaune. Visiblement énervé, sans masquer son dégoût, Kutaituchik le vida puis le rejeta loin de lui.

Il se secoua et porta les yeux sur Kamchak.

— Comment vont les bosks ? s'enquit-il en souriant.

— Aussi bien que possible.

— Est-ce que les quivas sont bien aiguisés ?

— On s'efforce de les maintenir ainsi.

—

Il importe que les essieux des chariots soient toujours bien graissés, fit observer l'Ubar.

—

Oui, je le pense aussi, acquiesça Kamchak.

Kutaituchik se pencha soudain en avant pour échanger une poignée de main avec Kamchak. Ils riaient tous les deux. Puis Kutaituchik redressa le buste et frappa deux fois dans ses mains.

—

Que l'on amène la femme esclave, dit-il.

Je me retournai et vis un homme d'armes vigoureux s'approcher de l'estrade, portant dans ses bras une fille enveloppée dans une fourrure de l'arctique rouge.

J'entendis un petit bruit de chaînes.

L'homme d'armes reposa Élisabeth Cardwell devant Kutaituchik et nous, puis écarta les pans de la fourrure. On avait lavé et peigné Élisabeth. Elle était mince et attirante. Le guerrier lui fit prendre place devant nous.

Je remarquai qu'elle avait toujours l'épais collier de cuir cousu autour du cou.

Bien qu'elle ne le sût pas, Élisabeth Cardwell était à présent agenouillée devant nous dans la position de l'Esclave de Plaisir. Elle jetait autour d'elle des coups d'oeil effarouchés, puis elle baissa la tête. Hormis le collier de cuir, elle était harnachée de la Sirik, comme les autres filles sur l'estrade.

Kamchak me fit signe.

- Parlez, dis-je à la jeune femme.

Elle releva la tête et, tremblant un peu dans ses chaînes, elle dit d'une voix presque imperceptible :

— La Kajira.

Puis elle inclina de nouveau la tête.

Kutaituchik parut satisfait.

— C'est tout ce qu'elle sait de goréen, lui expliqua Kamchak.

— Pour le moment, cela suffira, dit l'Ubar.

Il s'adressa à l'homme d'armes :

— Lui a-t-on donné à manger?

L'homme fit un signe affirmatif.

— C'est bien, approuva Kutaituchik. L'esclave aura besoin de toutes ses forces.

L'interrogatoire d'Élisabeth dura des heures, avec moi comme interprète, naturellement.

À ma grande surprise, c'était Kamchak plutôt que l'Ubar qui posait les questions, détaillées, nombreuses, complexes. Il revenait souvent sur une même interrogation, reliant subtilement les réponses qu'il recevait en un réseau savant. Je m'émerveillais de son habileté. Si la fille avait marqué la moindre hésitation, en s'efforçant de se rappeler quelque chose ou de regrouper les fils d'un mensonge, il s'en serait immédiatement aperçu.

Pendant ce temps, la nuit était venue et s'était avancée, aussi avait-on apporté des torches. Il n'était pas permis à la jeune femme de bouger, elle devait conserver sa posture d'Esclave de Plaisir, les genoux joints, le dos droit, la tête haute, la chaîne de la Sirik pendant du collier turien pour se lover sur la peau de larl où elle était agenouillée.

Il va sans dire que la traduction n'était pas chose facile, mais je faisais mon possible pour communiquer ce que la malheureuse me débitait rapidement, essayant de me renseigner au mieux. Bien que cela présentât des risques, je tentai de traduire au plus juste, laissant Miss Cardwell parler à sa guise, même lorsque ses paroles devaient paraître fantastiques aux Tuchuks, car il s'agissait dans l'ensemble d'un monde qui leur était inconnu... un monde où il y avait non pas des cités autonomes, non pas des castes ni de l'artisanat, mais bien des ensembles industriels compliqués; non pas des disques d'échange monétaire, mais des systèmes étonnants de change et de crédit, un monde où on ignorait le tarn et le tharlarion, mais où l'on voyait des avions, des autobus et des camions, un monde où la parole de chacun n'était pas transportée à

dos de kaiila par un cavalier solitaire, mais allait vivement d'un point de la Terre à l'autre par l'intermédiaire d'une lune artificielle. À mon grand soulagement, Kutaituchik et Kamchak réservaient leur opinion sur ces questions ; j'étais heureux de constater qu'ils ne prenaient pas la fille pour une démente. J'avais craint qu'elle ne les impatientait avec tout ce qui devait leur paraître insensé dans ses réponses, et qu'ils ne la fassent fouetter ou empaler immédiatement.

Je l'ignorais alors, mais Kutaituchik et Kamchak avaient quelques raisons de soupçonner que la jeune femme disait la vérité. Bien sûr, ce qui les intéressait le plus - et moi aussi -c'était comment et pourquoi cette personne se trouvait errer sur les Plaines de Turia - la Terre des Peuples des Chariots - mais ni eux ni moi n'obûnmes ce renseignement.

Nous finîmes par nous convaincre que la femme elle-même l'ignorait.

Kamchak et Kutaituchik cessèrent enfin de la questionner et ils se remirent à l'aise pour l'examiner.

— Ne bougez pas du tout, lui dis-je.

Elle obéit. Elle était vraiment très belle.

Kamchak me fit un signe.

— Vous pouvez baisser la tête, dis-je à Élisabeth.

Elle se laissa tomber en avant sur la peau de larl, les épaules secouées de sanglots.

D'après ce que j'avais appris, je ne voyais aucune raison particulière d'avoir choisi - parmi toutes les femmes la Terre - cette Élisabeth pour lui faire porter le collier de message. Jusqu'à présent ce dernier n'avait pas été ouvert. Peut-être parce qu'elle faisait l'affaire et était bien sûr jolie, ce qui la transformait en une messagère qui devait plaire aux Tuchuks et les bien disposer quant au message proprement dit.

Miss Cardwell n'était pas différente des milliers de jolies filles qui travaillaient dans les grandes villes de la Terre, celles qui vivaient à plusieurs dans leurs appartements, qui travaillaient dans des bureaux et des boutiques, en peinant pour gagner leur vie parmi les richesses et les plaisirs qu'elles ne pouvaient pas s'offrir. À mon sens, son sort aurait pu être celui de n'importe laquelle d'entre elles. Elle se rappelait s'être levée, douchée, habillée, avoir avalé à la hâte son petit-déjeuner, pris l'ascenseur, puis le métro; elle était arrivée à son bureau dans une des agences de publicité de Madison Avenue. Elle était émue parce qu'il était question de la nommer secrétaire adjointe du directeur de la section artistique. Elle se rappelait avoir utilisé son bâton de rouge à lèvres, ajusté

l'ourlet de sa simple robe, puis, bloc sténo en main, être entrée chez le directeur.

Il y avait avec lui un homme étrange, de haute taille, aux larges épaules, aux longues mains, le visage grisâtre, les yeux comme une surface de verre. Il portait un complet sombre en beau tissu, bien coupé, dans lequel il semblait pourtant ne pas être parfaitement à l'aise. C'était lui qui lui avait parlé, plutôt que le directeur du service, qu'elle connaissait déjà. Il ne lui avait pas permis de s'asseoir près du bureau.

Il lui avait demandé de rester debout et de se tenir droite. Il avait pris un air méprisant en la regardant. Sentant la colère monter en elle, elle n'en avait pas moins obéi, se dressant avec insolence devant lui. Il lui avait examiné les chevilles, puis les mollets et, rougissante, elle s'était rendu compte que sa simple robe jaune dissimulait mal ses cuisses, son ventre plat, sa silhouette agréable.

« Levez la tête », avait-il dit, et elle avait encore obéi, le menton en l'air, la tête fièrement campée sur son cou aristocratique. Il avait alors reculé.

Elle lui avait fait face, les yeux flamboyants.

; Ne parlez pas, avait-il ordonné.

;

Sous l'effet de la colère ses doigts, crispés sur le bloc et le crayon, avaient blanchi.

Il avait désigné le fond de la pièce.

—

Marchez jusque-là, avait-il indiqué, puis revenez.

—

Je refuse !

— Immédiatement.

Les larmes aux yeux, Élisabeth avait regardé le directeur, mais elle avait soudain vu en lui un homme mou, transpirant, un rien du tout. Il avait vivement hoché la tête.

—
Je vous en prie, Miss Cardwell, faites ce qu'il veut.

—
Immédiatement ! avait répété l'homme.

En le regardant, elle avait brusquement eu l'étrange impression que cet homme avait déjà évalué et apprécié bien des femmes pour une raison ou pour une autre.

Cela l'avait rendue folle de rage.

C'était pour elle un défi qu'elle allait relever. Elle lui montrerait ce qu'était une femme - tout en se permettant pour le moment d'être aussi insolente et féminine que possible -, elle lui ferait voir, en marchant, combien elle le dédaignait.

Elle avait rejeté la tête en arrière. «Très bien! » avait-il dit. Et elle s'était rendue au fond de la pièce, avait pivoté, et était revenue face à l'homme, l'oeil moqueur, le sourire méprisant. Le directeur en avait poussé un soupir de saisissement. Elle n'avait pas quitté des yeux l'homme étrange.

— Ça vous suffit ? avait-elle demandé d'un ton acide mais calme.

—
Oui, avait été la simple réponse.

Elle se souvenait de s'être alors tournée pour gagner la porte, et d'une odeur particulière, pénétrante, qui semblait lui envelopper le visage et la tête.

Elle avait repris connaissance dans les Plaines de Gor. Elle était encore vêtue exactement comme le matin même pour se rendre au travail, mais elle avait découvert qu'un épais et haut collier de cuir avait été cousu autour de son cou. Elle avait lancé des appels, puis erré. Après quelques heures d'une marche épuisante dans les hautes herbes, alors qu'elle était terrifiée et commençait à souffrir de la faim, elle avait aperçu deux cavaliers juchés sur des bêtes inconnues, très rapides. Ils s'étaient approchés avec prudence, en décrivant un large cercle, comme pour s'assurer que l'herbe ne dissimulait pas d'ennemis.

— Je suis Élisabeth Cardwell ! avait-elle crié. J'habite la ville de New York. Où suis-je?

Elle avait alors vu leurs visages et avait hurlé.

Position ! lança Kamchak.

Je dis sèchement à la fille :

—

Remplacez-vous comme vous étiez avant!

Atterrée, elle reprit l'attitude de l'Esclave de Plaisir.

— Le collier est d'origine turienne, déclara Kamchak.

Kutaituchik approuva de la tête.

C'était un élément nouveau pour moi, et j'en fus satisfait parce que cela devait probablement apporter une réponse au moins partielle au mystère dans lequel je nageais : il s'éclaircirait en partie dans la Cité de Turia.

Mais comment Élisabeth, de la Terre, pouvait-elle bien porter un collier de message turien ?

Kamchak tira son quiva de sa ceinture et s'approcha de la jeune femme. Elle se pencha en arrière, lui lançant un regard affolé. Kamchak glissa la lame entre le cou de la fille et le collier et exerça une pression, le collier paraissant tomber de l'acier même. La peau de la fille, sous le collier, avait rougi et la transpiration l'avait un peu crevassée.

Kamchak regagna sa place et se rassit, après avoir posé le collier devant lui.

Kutaituchik et moi l'observâmes tandis qu'il ouvrait l'étui de cuir, en pressant les deux bords en arrière. Il en tira un mince papier plié, du papier fabriqué avec de la fibre de rence, une haute plante très feuillue qui pousse surtout dans le delta du Vosk. Sans doute cela n'avait-il pas de signification en soi, mais je songeai naturellement à Port Kar, la cité mauvaise et répugnante qui prétendait à la suzeraineté sur tout le delta, prélevant des tributs excessifs sur les planteurs de rence pour faire le commerce du papier, leur prenant leurs fils pour ramer sur les galères, et leurs filles pour en faire des Esclaves de Plaisir dans les tavernes. Je m'étais attendu à un message rédigé sur du papier épais et glacé

d'Ar, ou sur vélin, voire sur parchemin.

Kamchak tendit le feuillet à l'Ubar qui le regarda, apparemment sans comprendre. Toujours silencieux, il le rendit à

Kamchak qui l'examina avec soin puis, à ma grande surprise, le tint sur le côté, puis à l'envers. Pour finir, avec un grognement, il me le remit.

Amusé, je compris que ni l'un ni l'autre de ces Tuchuks ne savait lire.

—

Lis, dit Kutaituchik.

Je pris le papier de rence en souriant, y jetai un coup d'oeil, et mon sourire s'effaça. Bien sûr, j'étais en mesure de lire l'écriture goréenne qui va de droite à gauche et de gauche à droite, en alternance, d'une ligne à l'autre. Elle était parfaitement claire, tracée à l'encre noire et probablement avec une pointe de roseau. Une fois encore cela me suggérait le delta du Vosk.

—

Qu'est-ce que ça dit ? s'enquit l'Ubar.

Il n'y avait guère que trois lignes. Je les lus à haute voix.

—

Trouvez l'homme à qui cette fille peut parler. Il s'appelle Tarl Cabot.

Tuez-le.

— Et qui a signé ce message? s'enquit l'Ubar.

J'hésitais à lire la signature.

— Alors ? s'impatienta Kutaituchik.

— C'est signé... les Prêtres-Rois de Gor, dis-je.

L'Ubar sourit.

— Tu lis bien le goréen, reconnut-il.

Je compris alors que les deux hommes savaient lire, bien que, sans doute, la plupart des Tuchuks en fussent capables. Ils venaient donc de me tester.

Kamchak sourit à l'Ubar, son visage couturé se plissant de plaisir.

— Il a tenu l'herbe et la terre avec moi, déclara-t-il.

— Ah ! Je l'ignorais, dit Kutaituchik.

J'avais l'esprit en effervescence. À présent, je voyais pourquoi il fallait que ce soit une fille parlant l'anglais qui apporte le collier; elle était le moyen de me découvrir parmi les milliers d'hommes qui entouraient les chariots et, par conséquent, de me condamner. Mais je ne saisisais pas pourquoi les Prêtres-Rois voulaient ma mort. Ne travaillais-je pas pour eux, en un sens ? N'était-ce pas en leur nom que j'étais venu parmi les Peuples des Chariots à la recherche de la sphère, dorée sans doute, qui constituait leur dernier oeuf, l'espoir suprême de leur race ?

Et voilà qu'ils souhaitaient ma mort.

Cela me semblait impossible.

Je me préparai à défendre ma peau, à la vendre le plus cher possible sur l'estrade de Kutaituchik, car qui donc aurait osé

désobéir à un ordre des Prêtres-Rois ? Je me levai, tirant mon glaive du fourreau.

Un ou deux des hommes d'armes tirèrent aussitôt leur quiva de leur ceinture.

Un petit sourire passa sur le visage de l'Ubar.

— Range ton épée et assieds-toi, me dit-il.

Ahuri, je m'exécutai.

— Il est évident que ce message ne vient pas des Prêtres-Rois, déclara Kamchak.

— Comment le sais-tu? m'enquis-je.

Son visage se plissa de nouveau et il balança le buste en se frappant les cuisses. Il riait.

— Crois-tu que si les Prêtres-Rois voulaient ta mort ils demanderaient à d'autres de te tuer?

Il désigna du doigt le collier de cuir sur le tapis.

—

Crois-tu que les Prêtres-Rois utiliseraient un collier de message turien ?

Son doigt pointa Elisabeth Cardwell.

—

Crois-tu que les Prêtres-Rois auraient besoin d'une fille pour te découvrir?

Il renversa la tête et s'esclaffa. Kutaituchik lui-même souriait.

—

Non, reprit Kamchak, les Prêtres-Rois n'ont pas besoin des Tuchuks pour leurs exécutions !

Ce que disait Kamchak paraissait très sensé. Pourtant il était étrange que quelqu'un ait osé invoquer en vain le nom des Prêtres-Rois. Qui l'aurait fait? D'autre part, comment savoir si le message ne provenait pas vraiment des Prêtres-Rois ? Je connaissais - alors que Kutaituchik et Kamchak l'ignoraient - la Guerre du Nid qui s'était récemment déroulée sous les Monts Sardar. Je savais que les installations techniques avaient été démolies... alors qui pouvait donc dire à quels moyens primitifs les Prêtres-Rois eux-mêmes se trouvaient peut-être réduits à présent ? Cependant, j'avais tendance à penser, comme Kamchak, que le message n'émanait pas d'eux. La Guerre du Nid était terminée depuis des mois et les Prêtres-Rois avaient certainement remis en état au moins une partie de leurs installations de surveillance et de contrôle. En outre, mon ami Misk, avec qui je partageais la Confiance du Nid, restait le plus haut né

des Prêtres-Rois et jouissait de la plus haute autorité. Il n'aurait sûrement pas désiré que l'on me tue. Et, pour finir, n'étais-je pas en ce moment même à leur service?

Mais alors de qui provenait ce message ? Qui oserait ? Et qui, en dehors des Prêtres-Rois, était informé de ma présence chez les Peuples des Chariots ? Pourtant, quelqu'un... ou quelque chose ?... devait être renseigné...

D'Autres que les Prêtres-Rois. Des êtres qui ne voulaient pas que j'aboutisse, et qui disposaient des moyens appropriés pour cueillir des humains sur la Terre, donc des êtres à la technologie avancée... en guerre secrète contre les Prêtres-Rois... d'Autres qui peut-être convoitaient ce monde, et aussi la Terre, ainsi que notre soleil et ses planètes, qui avaient sans doute attendu que s'écroule la puissance des Prêtres-Rois... ou qui avaient mis au point un champ de force qui les protégeait à l'insu des hommes... cela remontait peut-être même aux temps révolus avant qu'un animal intelligent, au pouce opposable, ait appris à faire un feu à l'entrée de sa caverne

? Mais c'étaient là des hypothèses trop fantastiques et je les écartai de ma pensée.

Il restait cependant un mystère que j'étais bien résolu éclaircir. Possible que la réponse se trouvât à Turia...

En attendant, je continuerais ma mission, bien entendu. Je chercherais l'oeuf et je le rapporterais dans les Sardar, à mon ami Misk. J'avais d'ailleurs raison - la suite le révéla - de penser qu'il y avait un lien entre ce mystère et ma mission.

— Que ferais-tu si tu croyais que le message vient vraiment des Prêtres-Rois? demandai-je à Kamchak.

— Rien, me répondit-il avec gravité.

— Tu mettrais en danger les troupeaux, les chariots, les gens?

m'enquis-je.

Kamchak savait aussi bien que moi combien il était périlleux de désobéir à la volonté des Prêtres-Rois. Leur vengeance allait jusqu'à détruire des cités entières. Ils avaient même le pouvoir d'anéantir des planètes.

— Oui, dit Kamchak.

— Pourquoi ?

Il me considéra en souriant.

— Parce que nous avons tenu ensemble l'herbe et la terre. Nous nous retournâmes alors tous les trois vers Élisabeth Cardwell.

En ce qui concernait l'interrogatoire, elle avait fourni tout ce que l'on pouvait attendre d'elle. Elle devait s'en douter car elle paraissait terriblement effrayée. Sa peur se lisait dans ses yeux, se devinait au tremblement de ses lèvres. Elle n'avait maintenant plus aucun rôle important. Et soudain, brisée,

elle abaissa le front sur la fourrure de l'ar.

—

Je vous en prie, dit-elle, ne me tuez pas.

Je traduisis au bénéfice des deux Tuchuks.

Kutaituchik lui posa une question.

—

Es-tu prête à satisfaire de bon gré les fantaisies des Tuchuks ?

Je traduisis ses paroles.

Élisabeth, horrifiée, releva la tête. Elle la secoua farouchement.

— Non, je vous en prie, non !

—

Qu'on l'empale ! dit Kutaituchik.

Deux guerriers se précipitèrent pour prendre la fille sous les bras et la soulever de l'estrade.

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire ? cria-t-elle.

—

Ils ont l'intention de vous empaler, dis-je.

Elle se mit à hurler des supplications.

J'avais la main à la garde de mon glaive, mais Kamchak posa la sienne dessus également.

Il se tourna vers l'Ubar.

—

Elle paraît être bien disposée, fit-il.

Une nouvelle fois l'Ubar lui posa directement la question. Les deux hommes la laissèrent s'agenouiller.

—

Oui, dit-elle d'une voix pitoyable, oui.

Nous l'examinions tous les trois.

—
Oui, répéta-t-elle en pleurant, je suis prête à satisfaire de bon gré les fantaisies des Tuchuks.

Je traduisis pour Kutaituchik et Kamchak.

—
Demande-lui si elle supplie que l'on fasse d'elle une esclave, me dit l'Ubar.

Une fois encore, je fis l'interprète.

— Oui, geignit Élisabeth, oui... je supplie que l'on fasse de moi une esclave.

— Je lui accorde la réalisation de son désir, déclara alors l'Ubar. Puis il ordonna à un guerrier :

—
Qu'on nous apporte de la viande !

L'homme bondit et revint en quelques instants, porteur d'un grand morceau de viande de bosk rôtie.

L'Ubar fit signe qu'on lui amène la fille. On la plaça juste devant lui.

Il prit la viande en main, la tendit à Kamchak qui y mordit, puis la tendit à son tour à la jeune femme.

—
Mangez, lui dis-je.

Elle prit la viande à deux mains et, baissant la tête, elle se mit à
manger.

Élisabeth Cardwell, esclave, avait accepté de la viande des mains de Kamchak des Tuchuks.

Désormais, elle lui appartenait.

—
La Kajira! émit-elle en se couvrant le visage de ses mains entravées, pour cacher ses larmes. La
Kajira. La Kajira!

L'HIVERNAGE

Si j'avais eu l'espoir d'une réponse rapide aux énigmes qui me concernaient, ou de terminer rapidement ma quête de l'oeuf des Prêtres-Rois, j'aurais été déçu, car des mois s'écoulèrent sans que j'apprenne quoi que ce soit de nouveau sur l'un ou l'autre point. J'avais pensé pouvoir me rendre à Turia, pour tâcher de comprendre cette affaire du collier de cuir avec son message, mais cela ne devait pas arriver, du moins pas avant le printemps.

— C'est l'Année des Présages, avait dit Kamchak.

Les troupeaux contourneraient Turia car c'était la partie de l'année appelée le Passage de Turia, où les Peuplades se rassemblent et prennent la route de leurs pâturages d'hiver. La deuxième partie de l'Année des Présages est l'Hivernage, qui a lieu loin au nord de Turia, et lors de laquelle on se rapproche de l'équateur par le sud. La troisième et dernière partie de l'Année des Présages est le printemps, ou Saison de la Petite Herbe comme l'appellent les Nomades. C'est au printemps qu'on lit les présages relatifs à l'élection possible de l'Ubar San, l'Ubar Unique, qui deviendra l'Ubar de tous les Chariots et de tous les Peuples. Je réussis cependant, du dos d'un kaiila que j'avais appris à

monter, à avoir un aperçu de la lointaine Turia aux murailles élevées, la ville aux neuf portes.

La resplendissante cité, blanche et étincelante, semblait s'élever au-dessus de la plaine.

— Patience, Tarl Cabot, me dit Kamchak qui chevauchait près de moi. Au printemps viendront les jeux de la uerre d'Amour et j'irai alors à Turia; si tu le désires toujours, tu pourras m'accompagner.

— D'accord, acquiesçai-je.

J'attendrais donc. À la réflexion, c'était la meilleure solution. Le message du collier, si fort qu'il m'intriguât, n'avait qu'une importance secondaire. Mon intérêt premier était de rester avec les Chariots et non de gagner la lointaine Turia.

Je me demandais ce qu'était cette Guerre d'Amour qui déroulait dans les Plaines des Mille Poteaux. Mais, avec le temps, je finirais bien par l'apprendre.

Nous rejoignîmes les troupeaux.

Il n'y avait pas eu d'Ubar San depuis plus de cent ans. Il ne semblait pas non plus que l'on dût en choisir un au prochain printemps. J'avais déjà compris que c'était la trêve implicite de l'Année des Présages qui empêchait ces tribus sauvages et guerrières de se jeter les unes sur les autres. Naturellement, en ma qualité de Korobain, avec mon affection envers les cités de Gor, notamment celles du nord, Ko-ro-ba, Ar, Thentis, et Tharna, je n'étais nullement contrarié qu'il ne dût pas y avoir d'Ubar San. D'ailleurs les Peuplades n'y tenaient guère non plus : les Tuchuks, comme les autres, sont avant tout indépendants. On interprète quand même les présages tous les dix ans.

Je considérais au début l'Année des Présages comme une institution assez inutile, mais je m'aperçus ensuite de ses aspects positifs: elle rassemble périodiquement les Peuples des Chariots et, outre l'avantage à retirer de ces réunions, ils se livrent au commerce des bosks ainsi qu'à des échanges

aussi bien de femmes libres que d'esclaves. Les troupeaux de bosks se trouvent rajeunis, et je crois que l'on peut dire que le sang des Peuplades en est également renouvelé. Mais le plus important c'est que cette institution permet aux Peuples de s'unir en période de crise ou de menace. Il semble bien que ceux qui ont créé, il y a plus de mille ans, l'Année des Présages aient été des hommes sages.

Je me demandais toutefois pourquoi Kamchak irait à Turia au printemps.

J'avais l'impression qu'il jouait un rôle important dans les déplacements des chariots.

J'avais appris aussi, à ma grande surprise, qu'il y avait de temps à autre des échanges commerciaux avec Turia. Cela m'avait incité à croire que je ne tarderais pas à approcher de la cité, mais, comme je l'ai dit, cet espoir fut déçu.

Bien qu'ennemis des Turiens, les Nomades ont besoin des marchandises de la cité, plus particulièrement des métaux et des tissus qu'ils apprécient hautement. Quant aux Turiens, ils recherchent beaucoup la corne et la peau de bosk. Ils reçoivent des Peuples des Chariots d'autres marchandises, pillées sur les ennemis vaincus ou volées aux caravanes, ainsi que des femmes, même si les guerriers des Peuplades ont coutume de conserver à leur propre usage les plus jolies d'entre elles.

L'hiver s'abattit sur les troupeaux quelques jours avant la date prévue, en chutes de neige terribles et en vents incessants qui avaient parcouru parfois deux mille cinq cents pasangs à travers la steppe. L'herbe brune et cassante était recouverte de neige et l'on dut diviser les troupeaux en un millier de petits groupes ayant chacun ses propres gardiens, qui se répandirent dans les prairies. Les animaux mouraient souvent, faute d'une nourriture convenable, et les femmes se lamentaient comme si le feu avait pris aux chariots, ou que les Turiens avaient fait un raid contre eux. Par milliers, les hommes des Tribus, libres aussi bien qu'esclaves, devaient creuser la neige pour trouver une poignée d'herbe à

l'intention de leurs bêtes. Il fallait abandonner des véhicules, faute de temps pour dresser les jeunes bosks à les traîner, et il était indispensable de maintenir les troupeaux en mouvement par n'importe quel moyen.

Enfin, dix-sept jours après les premières chutes de neige, les troupeaux parvinrent à leurs pâturages d'hiver loin au nord de Turia, en approchant de l'équateur par le sud. La neige avait fait place à une couche de gel superficielle qui fondait sous le soleil de l'après-midi, et l'herbe était vivace et riche. Plus au nord encore, à

une centaine pasangs, la neige disparut et les gens se remirent à

danser et chanter autour de leurs Feux de bouse.

— Les bosks sont en sûreté, avait dit Kamchak.

J'avais vu des hommes sauter à bas de leurs kaiilas et, enouillés, des larmes aux yeux, embrasser l'herbe verte vitale. « Les bosks sont en sûreté ! » avaient-ils répété, et les femmes avaient repris en chœur, de chariot en chariot : « Les bosks sont en sûreté !

»

Cette année, peut-être à cause de l'Année des Présages, les Peuplades ne poussèrent pas plus au nord que ne le nécessitait la santé des troupeaux. Elles ne franchirent même pas le Cartius comme il leur arrive souvent, forçant bosks et kaiilas à nager, faisant flotter les chariots. Cette année-là, il n'eût probablement pas été propice de risquer une guerre avec d'autres peuples, notamment ceux des cités comme Ar, dont les guerriers montaient les tarns qui, du ciel, auraient pu ravager bêtes et véhicules.

L'Hivernage n'était pas déplaisant bien qu'il fût plutôt froid la nuit, et parfois aussi le jour. Les membres des Peuplades, et même leurs esclaves, portaient des peaux de bosks ou d'autres fourrures. Tous étaient munis de bottes et de pantalons fourrés, et coiffés de bonnets à oreillettes qui se nouaient sous le menton. Il n'y avait plus, pour distinguer les femmes libres des filles esclaves, que la chevelure, car elle devait pendre naturellement chez ces dernières. Les hommes esclaves, eux, étaient entravés d'une chaîne aux chevilles.

Monté sur un kaiila, couché sur l'encolure la lance noire en main, je fonçais vers une perche plantée dans le sol, au sommet de laquelle était placé un tospit séché, petite baie jaunâtre qui ressemble à une pêche, mais n'est pas plus grosse qu'une prune, que l'on trouve sur des buissons dans les vallées plus sèches du Cartius occidental. Ces fruits sont amers, mais comestibles.

— Bien joué ! cria Kamchak lorsqu'il vit le tospit qui, sans être fendu, s'était empalé sur la moitié de ma lance pour n'être arrêté

qu'à mon poignet passé dans la lanière de maintien.

Un tel coup nous valait deux points.

J'entendis le cri de joie d'Élisabeth quand elle sauta en l'air en frappant dans ses mains d'un geste rendu maladroit par ses épaisses fourrures. Elle avait accroché à son cou un sac plein de tospits. Je la regardai en souriant. Elle avait le visage enjoué, rougi d'excitation.

- Tospit ! réclama Conrad des Kassars, le Peuple du Sang, et la fille se hâta d'aller poser un fruit sur la perche.

Un tonnerre de pattes sur l'herbe usée et Conrad, avec sa lance rouge, cueillit proprement le fruit, l'ayant seulement percé de sa pointe, après avoir arrêté son coup au dernier moment.

— Bien joué ! lui lançai-je.

Mon essai avait été bien dirigé mais un peu lourdement appuyé. En guerre, un tel coup aurait pu me priver de ma lance qui serait restée plantée dans le corps de l'ennemi. Je reconnus sans hésiter que son exploit valait trois points.

Kamchak courut à son tour et, comme Conrad, cueillit joliment le fruit, sa lance pénétrant même encore moins loin. Cela faisait aussi trois points.

Le partenaire de Conrad exécuta à son tour le parcours.

Il y eut des cris déçus car la pointe de l'arme fendit le tospit, le projetant loin de la perche. Il ne marqua qu'un seul point. Élisabeth poussa de nouvelles exclamations joyeuses car elle était du chariot de Tarl Cabot et Kamchak.

Le cavalier qui avait un peu raté son essai fit soudain pivoter son kaiila vers elle, et elle se mit à genoux, comprenant qu'elle n'aurait pas dû exprimer sa satisfaction. Elle inclinait la tête sur l'herbe. Je me contractai mais Kamchak me retint en riant. Le kaiila était maintenant au dessus d'elle, immobilisé. Le guerrier, de la pointe de sa lance tachée du jus de la baie, coupa la lanière qui retenait le bonnet de la fille sur sa tête, puis le déposa sur le sol. ensuite, avec délicatesse, du bout de la pointe, il lui releva le menton pour qu'elle le regarde.

— Pardonne-moi, Maître, dit Élisabeth.

Les esclaves, sur Gor, disent maître à tous les hommes libres, bien qu'elles n'appartiennent qu'à un seul.

J'étais heureux de constater les progrès qu'elle avait accomplis dans la connaissance de la langue en quelques mois. Bien sûr, Kamchak avait loué les services de trois esclaves turiennes pour l'exercer. Elles s'étaient bien acquittées de leur tâche, promenant la jeune femme aux poignets liés parmi les chariots pour lui indiquer les mots correspondant aux objets, la cinglant de leurs cravaches quand elle se trompait. Élisabeth avait vite appris. Elle avait assez intelligente pour cela.

Les premières semaines lui avaient été particulièrement pénibles. Il n'est pas facile de changer une jolie et brillante secrétaire d'un bureau parfaitement tenu de Madison Avenue en esclave d'un guerrier tuchuk.

Après l'interrogatoire, Kamchak l'avait relativement bien traitée. Il l'avait emportée dans ses bras, roulée dans la peau de l'arl rouge.

Cette nuit-là, il avait enchaîné Élisabeth à l'intérieur de son chariot et non sous la roue. Puis il l'avait recouverte, tout en larmes, de la fourrure soyeuse.

Il m'avait regardé, étonné des réactions assez inhabituelles de la jeune femme. Il ne se rendait bien sûr pas compte de la difficulté

pour elle d'accepter soudain de se trouver réduite en esclavage, et surtout dans cette peuplade de nomades.

Toutefois, il trouvait ce comportement répréhensible, et une fois il s'était relevé pour lui décocher un coup de pied en lui disant de cesser de pleurnicher. Elle ne comprenait pas encore le goréen, mais le ton et le geste avaient suffi. Elle avait cessé de geindre, tout en continuant de trembler et de laisser de temps à autre échapper un sanglot. J'avais vu Kamchak décrocher un fouet de la paroi et s'approcher d'elle, mais il l'avait remis en place sans la frapper. J'en étais étonné. Et satisfait qu'il ne l'ait pas touchée, car je serais intervenu. Je m'efforçai d'expliquer à Kamchak que le vieux monde de la fille ne l'avait nullement préparée à son état présent, car l'esclavage sur la Terre se pratique de façon subtile, invisible, de sorte même que certaines personnes pensent qu'il n'existe pas. Kamchak n'avait rien dit, mais il s'était levé pour prendre un gobelet dans un coffre et l'avait empli d'un liquide ambré dans lequel il avait versé une poudre bleu foncé. Il avait alors soulevé la tête d'Élisabeth, du bras gauche, et l'avait fait boire, de la main droite. La peur se lisait dans ses yeux, mais elle avait bu. Une ou deux fois dans la nuit, elle avait crié en tirant sur sa chaîne, mais nous avons constaté qu'elle ne s'était pas réveillée. Je pensais que, le lendemain, Kamchak ferait venir le Maître des Fers pour marquer celle

qu'il appelait sa petite barbare. La marque des Tuchuks n'est pas la même que celle utilisée dans les autres cités qui, pour les filles, est l'initiale de l'expression « Kajira »

en lettre cursive; chez les Tuchuks, il s'agit de quatre cornes de bosks reliées en une forme de H un peu fantaisiste, haute de moins de trois centimètres, contre les quatre ou cinq de la marque traditionnelle. J'imaginais aussi qu'il lui ferait passer dans la narine un petit anneau d'or comme en portent toutes les Tuchuks, libres ou esclaves. Après quoi viendraient sans doute le collier traditionnel et le vêtement Kajir.

Au matin, en m'éveillant, j'avais vu Élisabeth assise, les yeux rouges, contre la paroi du chariot, enveloppée de sa peau de larr rouge.

Elle m'avait regardé.

— J'ai faim, avait-elle dit.

Mon coeur avait fait un bond. Cette fille était plus forte que je ne l'avais cru. J'en fus satisfait. Si elle était restée, incapable de soutenir le combat pour la vie parmi les Tuchuks, ils auraient fort bien pu la donner à dévorer aux kailas et aux sleens. Mais, à

présent, je savais qu'elle était bien décidée à continuer de vivre.

- Kamchak des Tuchuks est votre maître, lui dis-je. Il mangera le premier. Après, s'il le veut bien, il vous nourrira,

- Très bien, avait-elle répondu.

Lorsque Kamchak sortit de sous ses fourrures, Élisabeth eut un geste de recul involontaire et se heurta à une perche de soutien de la tente, qui la bloqua.

Kamchak me regarda.

— Comment va ma petite barbare, ce matin?

— Elle a faim.

— Parfait.

Il l'examinait. Elle était, bien entendu, fort différente de tout ce qu'il avait possédé jusqu'alors. C'était sa première barbare. Il ne savait trop qu'en faire. Les autres filles qu'il connaissait considéraient l'esclavage comme une condition normale. Et, sur Gor, être une esclave est tout un art, qui exige une éducation particulière: cuisine, façon de marcher, soins de beauté, entretien des effets du Maître, chant et danse. Bien sûr, Élisabeth Cardwell ignorait tout cela. Dans la pensée d'un Tuchuk, elle ne pouvait être qu'une petite barbare. Une bien jolie barbare...

Kamchak claqua des doigts et lui désigna le tapis. Éliabeth s'agenouilla devant lui, serrant la fourrure autour de son corps, et abaissa la tête sur les pieds du Tuchuk. Elle était son esclave. À ma grande surprise, sans m'en donner la raison, Kamchak ne la fit pas vêtir Kajir, ce qui eut le don d'irriter les autres filles esclaves du camp. De plus, il ne la fit pas marquer, ne lui infligea pas l'anneau dans la

narine et, stupeur, il ne lui passa pas le collier turien. Bien sûr, il ne l'autorisa pas à se coiffer en tresses ou de toute autre manière. Ses cheveux devaient pendre naturellement. Cela seul suffisait à la désigner comme esclave dans le monde des Chariots.

Il lui permit pour se vêtir de couper et coudre elle-même une robe sans manches dans la peau de l'arl rouge. Elle n'était pas très adroite en couture et cela l'amusait de l'entendre pester dans un coin du chariot, se piquant sans cesse les doigts avec l'aiguille d'os, en faisant des points irréguliers ou mal placés.

Elle acheva quand même son ouvrage et Kamchak lui ôta sa chaîne pour qu'elle puisse essayer sa création.

Ce n'était pas étonnant, mais j'en fus amusé: la robe lui descendit assez loin au-dessous des genoux, et même à une dizaine de centimètres à peine au-dessus des chevilles. Kamchak y jeta un coup d'oeil puis, avec un quiva, raccourcit la fourrure considérablement, jusqu'à ce qu'elle soit encore moins longue que ne l'avait été la charmante robe jaune dans laquelle Élisabeth était arrivée.

—

Je l'avais pourtant faite à la longueur des robes de cuir des femmes tuchuks, avait-elle osé protester.

Je traduisis.

—

Mais tu es une esclave, avait répondu Kamchak.

J'avais encore traduit.

Elle avait baissé la tête, accablée.

Elle avait les jambes minces et bien galbées. Kamchak, en homme, désirait les voir. De plus, il était le maître, elle lui appartenait, il faisait la loi. J'avoue que, dans ces circonstances, je n'étais pas contrarié par son attitude. Cela ne me gênait pas le moins du monde de voir évoluer la belle Miss Cardwell autour du chariot...

Kamchak la fit aller et venir plusieurs fois, lui reprochant assez durement sa façon de se tenir. Mais, à notre surprise commune, il ne l'enchaîna pas et lui dit qu'elle pouvait se promener seule parmi les véhicules, à la condition de rentrer avant la tombée de la nuit et le lâcher des sleens de garde. Elle avait souri et s'était hâtée de sortir du chariot. J'étais heureux de la voir si libre.

—

Tu l'aimes bien? demandai-je.

Il sourit.

—

Ce n'est qu'une petite barbare.

Puis il me regarda.

C'est Aphris de Turia que je veux, dit-il.

Je me demandais qui elle pouvait bien être.

Dans l'ensemble, il me semblait que Kamchak traitait tôt bien sa petite esclave barbare, pour un Tuchuk qu'il était. Ce qui ne signifiait pas qu'elle ne travaillait pas dur et qu'elle ne se faisait pas secouer de temps à autre.

Une fois, néanmoins, elle avait été chargée de rapporter à son maître un sac rempli de bouses pour le feu et était rentrée en le tirant derrière elle, à moitié vide. « C'est tout que j'ai pu trouver », avait-elle affirmé. Sans autre forme de procès, il lui avait fourré la tête dans le sac avant d'en resserrer le cordon. Elle dut attendre le lendemain matin pour être libérée. Jamais plus elle n'a rapporté un sac à moitié vide au chariot de Kamchak.

Le Kassar, sur son kaiila, la pointe de sa lance sous le menton de la jeune femme agenouillée devant lui, éclata soudain de rire et releva son arme.

Je laissai échapper un soupir de soulagement. Il poussa sa monture près de Kamchak.

— Combien veux-tu pour ta petite esclave barbare ? demanda-t-il.

— Elle n'est pas à vendre.

— Es-tu prêt à la risquer au jeu ? insista le cavalier.

C'était Albrecht des Kassars et il jouait au tospit avec Conrad contre Kamchak et moi.

Je me sentis mal à l'aise.

Les yeux de Kamchak étincelaient. C'était un Tuchuk.

—

Quelles conditions proposes-tu ? s'enquit-il.

— La tienne contre les deux que voilà, dit-il en désignant deux filles qui lui appartenaient et se tenaient debout sur la gauche, dans leurs fourrures.

C'étaient deux Turiennes et non deux barbares. Jolies toutes les deux et sans nul doute fort versées dans l'art de satisfaire les fantaisies des guerriers.

Conrad, en entendant la proposition, ricana de dérision.

—

Si! s'écria Albrecht. Je parle sérieusement !

— Conclu! lança Kamchak.

Quelques enfants, quelques hommes, quelques filles esclaves nous regardaient. Dès que Kamchak eut accepté la gageure, les gosses et les filles se précipitèrent vers les véhicules en hurlant avec délices :

— Un pari ! Un pari !

Bientôt, je fus effaré de constater qu'une quantité de Tuchuks des deux sexes, accompagnés d'esclaves mâles et femelles, se rassemblèrent autour de la piste d'herbe usée. Bientôt, tout le monde sut quels étaient les enjeux du match. Il y avait là aussi des Kassars, un Paravaci ou deux, et même un Kataii. J'entendais les paris fuser autour de moi. Les Tuchuks, comme les Goréens en général, sont plutôt joueurs. Il arrive qu'un Tuchuk parie tout son troupeau de bosks sur une seule course de kaiilas. Les jolies esclaves changent de mains par dizaines rien que selon la direction que prendra un oiseau ou le nombre de pépins dans un tospit. Les deux filles d'Albrecht se tenaient à part, les yeux brillants, s'efforçant de dissimuler leurs sourires de plaisir. Des femmes, dans la foule, les regardaient avec envie. C'est un grand honneur que d'être l'enjeu d'un pari. J'étais stupéfait de voir qu'Élisabeth Cardwell paraissait elle aussi plutôt satisfaite de l'affaire, et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi. Elle vint près de moi et leva la tête, puis se haussa sur la pointe des pieds pour s'accrocher à mon étrier.

— Vous allez gagner, me dit-elle.

J'aurais aimé avoir autant de confiance.

J'étais le second de Kamchak, tout comme Albrecht l'était de Conrad.

Il y a de l'honneur à être le premier cavalier, mais les points sont comptés de la même façon quel que soit le concurrent. En général, le premier cavalier est aussi le plus expert, comme on doit s'y attendre.

Durant l'heure qui suivit, je me félicitai d'avoir consacré du temps durant les mois écoulés au maniement des armes tuchuks, aussi bien pour la chasse que pour la guerre. Kamchak avait été un excellent instructeur et m'avait fait pratiquer l'exercice à la lance, au quiva et à la bola. J'avais aussi appris l'usage de la corde et de l'arc. Malgré ses faibles dimensions, l'arc, bien que moins puissant et de moindre portée que le grand modèle de Gor ou que l'arbalète, n'en a pas moins, à courte distance, une force étonnante et permet de tirer rapidement les flèches en succession, de la selle même où se tient le guerrier. Ce qui me plaisait le plus, je crois, c'était le couteau, le quiva. Long d'une trentaine de centimètres, il est à

double tranchant et effilé comme une dague. Je pense que j'étais devenu assez adroit avec cette arme. À plus de dix mètres, je touchais un tospit lancé en l'air; à trente, je le plantais dans une cible faite de peaux superposées, d'environ dix centimètres de diamètre, fixée à un poteau.

Kamchak avait été satisfait de mes progrès.

Moi aussi, naturellement.

Toutefois ces talents nouvellement acquis allaient, dans les compétitions présentes, être mis à rude épreuve.

À mesure que le jour avançait, les points s'accumulaient, et chaque équipe menait tour à tour.

Dans la foule, juchée sur un kaiila, je remarquai la fille Hereena du Premier Chariot, que j'avais aperçue le jour de mon arrivée chez les Tuchuks. C'était une femme fort excitante, vive, fière, avec son petit anneau d'or dans la narine, son teint basané et ses yeux noirs étincelants. L'ornement du nez ne déparait nullement son insolente beauté. Elle, comme quelques autres de son genre, avait été encouragée dès l'enfance à satisfaire toutes ses fantaisies contrairement à la plupart des femmes tuchuks - de façon à être une récompense de haute valeur dans les jeux de la Guerre d'Amour, m'avait expliqué Kamchak. Les guerriers turiens prisait particulièrement ce genre de femmes, les filles fantasques des Chariots. Un jeune homme blond, aux yeux bleus, sans cicatrices, heurta l'étrier de Hereena sous la poussée de la foule. Elle le frappa à deux reprises, de sa cravache de cuir, brutalement, sauvagement. Je vis le sang lui couler du cou sur l'épaule.

— Esclave! cracha-t-elle.

Il releva les yeux avec colère.

— Je ne suis pas un esclave, déclara-t-il. Je suis un Tuchuk.

— Esclave de Turia!

Elle lâcha un rire de mépris.

— Je parierais que tu portes le Kes sous les fourrures !

— Je suis un Tuchuk, répéta-t-il en détournant les yeux, Kamchak m'avait parlé de ce jeune homme. Parmi les Gens des Chariots, il n'était rien. Il faisait les travaux qu'il pouvait, s'occupant des bosks contre un morceau de viande puisé dans quelque marmite. Il s'appelait Harold, ce qui n'est pas un nom tuchuk, ni d'aucune Peuplade des Chariots, bien qu'il ressemble à certains noms de Kassars. C'était un patronyme anglais, mais ils n'étaient pas inconnus sur Gor, transmis depuis plus d'un millier d'années par des ancêtres importés par les Prêtres-Rois de Gor, à l'époque moyenâgeuse de la Terre. Je savais que les Voyages d'Acquisition remontaient encore plus loin dans le temps. Je m'étais assuré, en parlant avec lui, que ce garçon était bien goréen, de même que ses parents et ses ancêtres. Son problème, peut-être la raison pour laquelle il n'avait pas encore obtenu même la Cicatrice du Courage, c'est qu'il était tombé entre les mains d'un parti de Turiens alors qu'il était encore enfant et avait passé quelques années dans la ville; devenu adolescent, il s'était évadé de la cité, en courant de grands risques, pour rejoindre sa tribu. Ses parents et alliés avaient été tués lors du raid au cours duquel il avait été capturé, si bien qu'il n'avait plus personne pour se charger de lui. Par bonheur, un Gardien du Temps s'était souvenu de sa famille, aussi ne l'avait-on pas tué et lui avait-on permis de rester avec les Tuchuks. Il n'avait pas de chariot ni de bosks à lui. Il ne possédait même pas un kaiila. Il s'était muni d'armes de rebut avec lesquelles il s'était entraîné tout seul. Mais aucun de ceux qui partaient en campagne contre les caravanes ou les cités ne consentait à l'accepter, même pour voler quelques bosks. Il leur avait pourtant démontré son adresse aux armes, mais ils riaient de lui. «Tu n'as même pas de kaiila, tu ne portes même pas la Cicatrice du Courage ! » lui disaient-ils. Sans doute ne la porterait-il jamais et resterait-il objet de railleries et de mépris. Je savais, par exemple, que

Hereena avait insisté pour que, bien qu'il fût libre, on le force à porter le Kes, un vêtement de femme. Ce qui était un sujet de plaisanteries infinies chez les Tuchuks. Je chassai de mon esprit toute pensée concernant Hereena ou le jeune homme.

Albrecht se redressait sur la selle, d'où il détachait la bola.

— Ôtez vos fourrures! ordonna-t-il à ses deux filles.

Elles le firent immédiatement et, malgré le froid qui pinçait en dépit du soleil, elles apparurent en tenue Kajir. Elles allaient courir pour nous.

Kamchak galopa le long de la foule pour aller s'entretenir avec un guerrier dont le chariot suivait le nôtre dans l'ordre de route des Tuchuks. C'était à lui que Kamchak avait loué les filles qui avaient enseigné le goréen à Élisabeth Cardwell, à coups de cravache. Je perçus l'éclair d'une pièce de monnaie, et l'une des femmes du guerrier, une jolie Turienne du nom de Tuka, commença d'ôter ses fourrures.

Elle courrait pour l'un des Kassars, sans doute Conrad. Je savais qu'elle détestait Élisabeth, qui le lui rendait bien. Tuka s'était montrée très cruelle dans son rôle d'enseignante. Élisabeth, les poignets liés, n'avait pas pu résister et, eût-elle essayé, toutes les compagnes de Tuka, les filles de son chariot, se seraient jetées sur elle à grand renfort de cravaches. Il est vrai que Tuka avait des raisons d'envier et de détester la jeune esclave américaine. Elisabeth, du moins jusqu'à présent, avait échappé à la marque, à

l'anneau nasal et au collier. Elle était visiblement une sorte de favorite dans le véhicule de Kamchak. De plus, elle y était la seule femme. Cela même - tout en signifiant beaucoup plus de travail constituait une distinction enviable. Enfin, et ce n'était pas le moindre grief, Élisabeth avait reçu pour se vêtir une peau de larl, alors que Tuka allait et venait comme les autres, en tenue Kajir. Je craignais que Tuka ne coure pas bien et qu'elle se laisse facilement vaincre, ce qui nous ferait perdre la partie. Mais je me rendis vite compte que j'avais tort: si Kamchak et son maître n'étaient pas convaincus qu'elle avait couru de son mieux, cela tournerait mal pour elle. Elle aurait contribué à la victoire d'un Kassar sur un Tuchuk. Et, dans la nuit, un des membres en cagoule du Clan des Tortionnaires viendrait la chercher à son chariot et l'emmènerait, de telle sorte qu'on ne la reverrait jamais. Elle courrait bien, peu importe sa haine à l'égard d'Élisabeth, C'est pour sa vie qu'elle allait courir.

Kamchak vint nous rejoindre. Il pointa sa lance sur Élisabeth.

— Ôte tes fourrures, lui dit-il.

Elle obéit et se tint devant nous, avec sa courte robe de larl, parmi les autres filles.

Le soleil était encore brillant malgré l'heure tardive, L'air était glacé. Un peu de vent faisait onduler l'herbe.

Une lance noire était plantée dans la prairie, à quatre cents mètres environ. Un cavalier se tenait à côté pour en indiquer l'emplacement. Personne n'imaginait qu'une des filles arriverait jusqu'à la lance. Mais, si tel était le cas, le cavalier la déclarerait à

l'abri. Dans la course, l'essentiel était la vitesse et l'habileté avec lesquelles elle s'accomplissait. Les filles des Tuchuks, Élisabeth et Tuka, allaient courir pour les Kassars, et les deux filles kassars pour Kamchak et moi-même; naturellement chacune des esclaves ferait de son mieux pour son maître, en s'efforçant d'échapper à son concurrent.

Le temps pour ces épreuves est calculé sur les battements de coeur d'un kaiila immobile. L'animal était déjà là. Près de lui, sur le sol, était posé un long fouet à bosks, disposé en cercle d'un diamètre de deux mètres cinquante. La fille prend le départ de ce cercle. Le rôle du cavalier est de la capturer et de la ramener le plus vite possible au point de départ.

Déjà un Tuchuk grisonnant avait posé la main à plat sur le flanc soyeux du kaiila immobile.

Kamchak fit un geste et Tuka, les pieds nus, l'air effrayé, entra dans le cercle.

Conrad dégagea sa bola du crochet de sa selle. Il tenait entre les dents une lanière de peau de bosk d'à peu près un mètre de long. La selle du kaiila, comme celle du tarn, façonnée de façon à

laisser assez de place en travers sur le devant pour qu'une captive puisse y être attachée, grâce à des anneaux fixés des deux côtés, dans lesquels peut passer une corde ou une courroie. Néanmoins, je savais que dans ce jeu on ne perdait pas de temps à cela; en quelques battements de coeur du kaiila, la fille aurait les poignets et les chevilles liés ensemble et serait posée en rond sur le pommeau.

- Cours, dit Conrad d'un ton calme.

Tuka quitta le cercle en vitesse. La foule se mit à lui crier des encouragements. Conrad la surveillait, lanière aux dents, bola en main. Elle aurait droit à une avance de quinze battements de coeur de kaiila ; elle serait à peu près à mi-chemin de la lance. L'arbitre comptait à voix haute.

À dix, Conrad commença de faire tourner lentement la bola. Elle n'atteindrait pas sa pleine vitesse en tournoyant avant qu'il soit au galop, presque sur sa proie.

À quinze, sans émettre un bruit, pour éviter d'avertir la fille, Conrad éperonna sa bête, la bola sifflant dans l'air. La foule tendit le cou.

L'arbitre avait recommencé à compter, à partir de un, le second compte devant donner le temps du cavalier.

La fille était rapide, ce qui nous ferait gagner du temps, serait-ce qu'un battement supplémentaire. Elle avait dû compter aussi de son côté car, un instant après le départ de Conrad, elle jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule et le vit approcher. Elle dut alors compter intérieurement trois battements encore, puis elle se mit à

décrire des crochets à droite et à gauche, empêchant ainsi le cavalier de l'atteindre rapidement.

—

Elle court bien, commenta Kamchak.

C'était la vérité, mais, en une fraction de seconde, je vis l'éclair de la bola et de ses trois mètres

d'envergure filer vers les chevilles de la fille. Je la vis tomber.

À peine dix battements encore et Conrad avait ficelé Tuka qui se débattait pourtant, l'avait déposée sur le pommeau et revenait au grand galop, la jetant, mains liées aux chevilles, dans le cercle formé par le fouet.

—

Trente, annonça l'arbitre.

Conrad arborait un large sourire.

Tuka se tortillait de son mieux, luttant contre le lien. Si elle se libérait une main ou un pied, ou même si elle desserrait la lanière, Conrad serait disqualifié.

Au bout d'un moment, l'arbitre commanda :

—

Stop ! et Tuka obéit.

Puis il inspecta le lien.

—

La fille est bien liée, annonça-t-il.

Prise de terreur, Tuka leva les yeux vers Kamchak monté sur son kaiila.

— Tu as bien couru, lui dit-il.

Elle ferma les yeux, manquant de peu s'évanouir de soulagement.

Elle resterait en vie.

Un guerrier tuchuk trancha le lien avec son quiva, et Tuka, trop heureuse de sortir indemne du cercle, se leva d'un bond et se précipita auprès de son maître. En quelques secondes, haletante, couverte de sueur, elle s'en veloppa de ses fourrures.

La concurrente suivante, une petite Kassar, s'avança dans le cercle et Kamchak décrocha sa bola. J'eus l'impression qu'elle courait de façon remarquable, mais Kamchak, avec sa suprême habileté, la prit au piège sans difficulté. À mon grand désarroi, alors qu'il revenait au galop vers le cercle, la fille, courageuse, réussit à

planter ses dents dans le cou du kaiila qui se cabra en renâclant et en sifflant, puis tenta de mordre la fille. Lorsque Kamchak parvint à

lui faire lâcher prise et eut repoussé la tête du kaiila qui l'avait mordue deux fois à la jambe, et qu'il

revint enfin dans le cercle, trente-cinq battements s'étaient écoulés.

Il avait perdu.

Lorsqu'elle fut libérée, malgré sa jambe qui saignait, la fille rayonnait de plaisir.

- Bien joué, dit son maître Albrecht, qui ajouta en riant: pour une esclave turienne.

La femme baissa les yeux, souriant également.

Elle était courageuse. Je l'admirais. Il était aisé de voir qu'elle était attachée à Albrecht le Kassar d'une autre manière que par une longueur de chaîne.

Sur un geste de Kamchak, Élisabeth Cardwell entra dans le cercle formé par le fouet.

Maintenant, elle était effrayée. Elle avait - tout comme moi pensé que Kamchak serait vainqueur contre Conrad. Auquel cas, même si je devais être battu par Albrecht, ce qui était probable, nous aurions été à égalité de points. A présent, si je perdais aussi, elle deviendrait l'esclave de Kassar.

Albrecht était épanoui, tandis qu'il balançait la bola comme un pendule, au ras de l'étrier.

Il la regarda.

- Cours, dit-il.

Elisabeth Cardwell, pieds nus, avec sa robe de l'ar, fila vers la lance noire, au loin.

Elle avait sans doute observé les courses de Tuka et de la fille kassar, pour s'instruire, mais elle n'avait aucune expérience de ce sport cruel des Hommes des Chariots. Elle n'avait pas appris à

compter le temps sur les battements de coeur d'un kaiila, sous la coupe d'un maître. Certaines des filles sont, si incroyable que cela paraisse, fortement entraînées à éviter la bola et ont ainsi une grande valeur pour leurs maîtres, qui parient sur elles. J'avais entendu dire qu'une des plus expertes était une esclave turienne d'un Kassar, appelée Dina. Elle avait couru en compétition plus de deux cents fois. Elle arrivait presque toujours à retarder considérablement son retour au cercle ; et l'on disait qu'elle avait réalisé l'exploit fantastique de parvenir une quarantaine de fois à

atteindre la lance.

À quinze, Albrecht, dont la bola tournoyait maintenant, fonça à la poursuite d'Élisabeth. Et quand elle se retourna pour voir si le cavalier avait quitté le voisinage du cercle, il était déjà sur elle. Elle poussa un cri quand la bola s'enroula à ses jambes et la jeta au sol. En guère plus de cinq ou six battements, me sembla-t-il, la jeune femme, poignets liés aux chevilles, se retrouva sur l'herbe aux pieds de l'arbitre,

— Vingt-cinq! annonça celui-ci.

Des acclamations montèrent de la foule qui, bien que majoritairement composée de Tuchuks, appréciait les performances remarquables.

Tout en pleurant, Élisabeth se secouait et tirait en vain sur la lanière.

L'arbitre en inspecta les noeuds.

— Elle est bien prise, déclara-t-il.

Élisabeth se mit à gémir.

— Réjouis-toi, petite barbare, lui dit Albrecht. Ce soir, vêtue des Soies du Plaisir, tu accompliras la Danse de la Chaîne pour les guerriers kassars.

Elle détourna la tête en frissonnant. Un cri de douleur lui échappa.

— Tais-toi, ordonna Kamchak.

Elle obéit et, contenant ses larmes, resta immobile en attendant d'être libérée.

Je coupai les liens.

— J'ai essayé, fit-elle en me regardant, les yeux humides, j'ai pourtant essayé.

— Il y a des filles qui ont couru cent fois contre la bola, Certaines y sont entraînées, lui expliquai-je.

— Acceptes-tu ta défaite? demanda Conrad à Kamchak,

— Non. Il faut que mon second fasse sa part.

— Il n'est même pas des Peuples des Chariots.

— Il courra quand même, rétorqua Kamchak.

— Il ne fera pas mieux que vingt-cinq, avança Conrad.

Kamchak haussa les épaules. Je savais bien que vingt-cinq était un temps remarquable. De plus, la proie avait une femme totalement ignorante de ce genre de course et Albrecht un fin cavalier bien exercé à la bola.

- Dans le cercle, dit Albrecht à l'autre esclave kassar. C'était une beauté. Elle entra vivement dans le fouet, la tête haute, le souffle profond.

Elle avait l'air intelligent.

Les cheveux noirs.

Je remarquai qu'elle avait les chevilles un peu plus épaisses qu'on ne le juge désirable chez une esclave. Je devinai qu'elles lui avaient soutenu vigoureusement le corps plus d'une fois pour bondir et décrire des crochets.

Je regrettai de ne l'avoir pas vue courir précédemment, la plupart ont un certain rythme dans leurs mouvements d'évasion, dans leurs parcours, et, quand on l'a observé, on peut prévoir certaines

dérobades, bien que ne soit pas facile. Pour le moment, elle respirait profondément, régulièrement. Je l'avais vue s'échauffer un peu à l'écart, pour se dégourdir les jambes et activer sa circulation sanguine.

Je devinai que ce n'était pas la première fois qu'elle courrait la bola.

- Si tu gagnes pour nous, lui promit Albrecht, souriant du haut de sa selle, tu recevras ce soir un bracelet d'argent et cinq mètres de soie écarlate.

- Je vais gagner pour toi, Maître, répondit-elle.

Je trouvai cela un rien arrogant de la part d'une esclave. Albrecht se tourna vers moi.

- Cette fille n'a jamais encore été attrapée en moins trente-deux battements, m'informa-t-il.

Je vis un éclair passer dans les yeux de Kamchak, mais restait dans l'ensemble impassible.

— C'est un temps excellent, dus-je reconnaître.

La fille laissa échapper un rire.

Puis, à ma surprise, elle me regarda audacieusement, bien qu'elle portât le collier turien, l'anneau dans la narine, bien qu'elle ne fût qu'une esclave marquée et vêtue Kajir.

— Je parie que je parviendrai à la lance, dit-elle.

Cela m'irrita. De plus, j'étais conscient qu'en dépit de sa condition d'esclave, et moi d'homme libre, elle ne m'avait pas appelé maître, selon la coutume. Cette omission ne m'offusquait certes pas, mais j'étais sensible à l'affront qu'elle impliquait. Cette femme me paraissait bien insolente et méprisante.

—

Je parie que non, répondis-je.

—

Ton enjeu! me lança-t-elle en défi.

— Le tien? demandai-je.

Elle rit.

— Si je gagne, tu me donneras ta bola et je l'offrirai A mon maître.

— D'accord. Et si c'est moi qui gagne ?

—

Tu ne gagneras pas.

— Et si c'était le cas ?

— Alors, je te donnerai un anneau d'or et une coupe en argent.

— Comment se fait-il qu'une esclave soit aussi riche ?

Elle releva le menton sans daigner me répondre.

—

Je lui ai donné pas mal de choses, dit Albrecht.

Je comprenais à présent que cette fille n'était pas l'esclave typique et qu'il devait y avoir de bonnes raisons pour qu'elle possède de tels objets.

— Je ne veux ni de ton anneau ni de ta coupe, dis-je

—

Alors, que peux-tu bien vouloir ? s'enquit-elle.

—

Si je gagne, j'exigerai comme récompense un baiser d'une fille insolente.

—

Sleen de Tuchuk! s'écria-t-elle, furieuse.

Conrad et Albrecht éclatèrent de rire. Albrecht dit à la fille.

— Je l'autorise.

—

Très bien, espèce de tharlarion, jeta la fille, ta bola... contre un baiser!

Elle avait les épaules tremblantes de rage.

— Je vais te montrer comment court une Kassar.

—

Tu as une haute idée de ta personne, fis-je remarquer. Tu n'es pas une Kassar... tu n'es que l'esclave turienne d'un Kassar. Elle serra les poings.

Dans sa colère, elle regarda Albrecht et Conrad et leur cria :

- Je vais courir comme je n'ai encore jamais couru!

Cela m'ôta pas mal d'assurance. Je me rappelais qu'Albrecht avait dit qu'elle n'avait jamais été prise en moins de trente-deux battements. Elle avait donc dû échapper à la bola plusieurs fois.

- Je crois comprendre que cette fille a déjà couru assez souvent, disje d'un ton détaché à Albrecht.

- Oui, c'est vrai.

Il ajouta:

- Tu en as peut-être entendu parler. C'est Dina de Turia. Conrad et Albrecht se mirent à pouffer en se tapant sur les cuisses. Kamchak riait aussi, au point que des larmes coulaient sur sa figure couturée. Il pointa l'index vers Conrad: « Rusé Kassar!» et il rit de plus belle. C'était une plaisanterie, et je me devais de sourire. On appelle couramment les Tuchuks « les Rusés ». Toutefois, si l'intermède était plaisant pour les Gens des Chariots, et même pour Kamchak, je n'appréciais nullement son aspect humoristique. C'était peut-être une bonne blague, mais je n'étais pas d'humeur à m'en réjouir. Comme Conrad avait été astucieux en feignant de se moquer d'Albrecht quand celui-ci avait parié deux filles contre une ! Nous ignorions que l'une d'elles serait cette Dina de Turia qui, bien sûr, n'allait pas courir devant l'habile Kamchak, mais bien devant son ami maladroit, Tarl Cabot, qui n'était pas des Peuples, et qui était nouveau venu au kaiila et à la bola! C'était peut-être même avec cette idée en tête que Conrad et Albrecht avaient rendu visite au camp des Tuchuks. Oui, sans nul doute !

Qu'avaient-ils à y perdre? rien. Le mieux que nous aurions pu espérer, c'était le match nul, si Kamchak avait battu Conrad. Mais ce n'était pas le cas; la fine jeune femme de Turia, qui avait réussi à

mordre le kaiila au cou, en avait fait son affaire, tout en risquant sa vie. Albrecht et Conrad étaient venus dans un seul but : dominer un Tuchuk et, par la même occasion, ramasser une ou deux filles. Dans notre cas, Élisabeth Cardwell était la seule que nous avions sous la main.

Même la Turienne, Dina, probablement la plus forte de tous les Chariots à ce sport, riait, elle aussi, accrochée à l'étrier d'Albrecht, les yeux levés sur lui. Je remarquai qu'il avait poussé

son kaiila dans le cercle où se tenait la fille.

Ses pieds ne touchaient pas terre et elle se pressait la joue contre sa botte fourrée.

— Cours, dis-je.

Elle poussa un cri de colère, comme Albrecht, et Kamchak pouffa.

— Cours, petite idiote ! lui lança Conrad.

La fille lâcha l'étrier et tomba. Elle était en déséquilibre, mais elle se reprit et fila. En la surprenant ainsi, j'avais gagné dix à

quinze mètres.

Je pris le lien à ma ceinture et le serrai entre les dents, Je commençai à balancer la bola.

À ma grande surprise, alors que je ne la quittais pas des yeux tout en faisant tourner les poids, elle

cessa de courir en ligne droite alors qu'elle n'était qu'à une cinquantaine de mètres du cercle, pour se mettre à effectuer des crochets, toujours en direction de la lance. J'étais intrigué. Elle n'avait sûrement pas fait une erreur de compte, pas Dina de Turia! Tandis que l'arbitre comptait à voix haute, j'observai sa façon d'agir : deux foulées à gauche, puis une longue à droite pour compenser, mais toujours vers la lance. Deux à

gauche, puis une à droite... deux à gauche, puis une à droite.

— Quinze! cria l'arbitre, et mon kaiila bondit hors de la limite tracée par le fouet à bosks.

Je galopais à toute vitesse, car je ne pouvais me permettre de perdre un seul battement. Même si je faisais jeu égal avec Albrecht, Élisabeth appartiendrait quand même aux Kassars, car Conrad avait nettement gagné contre Kamchak. Comme je pouvais calculer à peu près la course de Dina, deux à gauche, une à droite, je fis donner toute sa puissance au kaiila vers ce qui me parut être le point de rencontre de Dina avec le cuir de la bola. Je restais étonné

de la simplicité de sa tactique. Je me demandais comment elle avait réussi à ne jamais se faire prendre en moins de trente-deux battements, et comment elle avait atteint la lance quarante fois. Encore un battement et je lancerais la bola lorsqu'elle virerait à

gauche.

Puis je me rappelai l'intelligence évidente dans ses yeux , son assurance, les trente-deux battements, les quarante victoires. Elle devait avoir plus de subtilité, un meilleur sens du temps. Je lâchai la bola, risquant le tout pour le tout, non pas rendezvous attendu de deux à gauche, mais à droite, où elle partait pour la première fois, brisant ainsi sa séquence. Je perçus son cri de surprise quand les boules lestées lui enroulèrent les lanières autour des cuisses, des mollets et des chevilles, l'enserrant aussi étroitement que de la cordelette. Presque sans ralentir, je dépassai la fille, fis volter ma monture et revins sur elle au grand galop. Je vis un instant la stupeur sur son beau visage. Elle avait tendu les bras d'instinct pour garder l'équilibre, les poids continuaient de tourner de plus en plus court autour de ses chevilles. Dans une fraction de seconde, elle s'écroulerait. Alors, au passage, je la saisis par les cheveux et la jetai en travers de ma selle. Elle avait à peine commencé à comprendre ce qui lui arrivait qu'elle était ma prisonnière, toujours au galop du kaiila, ficelée autour du pommeau de la selle. Je n'avais même pas pris le temps de sauter à terre. Un ou deux battements avant que le kaiila bondisse dans le cercle, je terminais les noeuds. Je la jetai sur l'herbe aux pieds de l'arbitre. Lui-même et la foule semblaient privés de parole.

— Le temps ! cria Kamchak.

L'arbitre restait sidéré, comme s'il ne croyait pas à ce qu'il venait de voir. Il leva sa main du flanc du kaiila mobile.

— Le temps ! répéta Kamchak.

L'arbitre le regarda.

— Dix-sept, murmura-t-il.

La foule restait silencieuse, puis soudain, comme un coup de tonnerre inattendu, elle se mit à hurler et à acclamer.

Kamchak frappait sur les épaules de Conrad et d'Albrecht, dépités.

Je baissai les yeux sur Dina de Turia. Elle me dévisagea d'un air rageur et se mit à se tortiller dans l'herbe tiraillant en tous sens sur la lanière.

L'arbitre la laissa se démener ainsi durant quelque ihns - une trentaine de secondes -, puis il inspecta le lien, Il se releva, souriant.

— La fille est bien attachée, annonça-t-il.

La foule fit une nouvelle ovation. C'étaient en majorité des Tuchuks, et ils étaient hautement satisfaits de ce qu'ils avaient vu, mais je constatai que même les Kassars, les rares Paravacis et les quelques Kataiis qui s'étaient peu à peu joints aux autres ne se retenaient nullement d'applaudir. La foule était en folie. Élisabeth Cardwell n'arrêtait pas de sautiller en battant des mains.

Je regardai de nouveau Dina, étendue à mes pieds, ne se débattant plus.

Je lui déroulai la bola des jambes.

D'un coup de quiva, je tranchai le lien, pour lui permettre de se relever.

Elle se tenait face à moi, dans sa tenue Kajir, les poignets encore liés derrière le dos.

Je rattachai la bola à ma selle.

— Il semble bien que je conserve ma bola, lui dis-je.

Elle tenta de se libérer les mains, mais elle ne le pouvait pas, bien entendu.

Impuissante, elle attendit.

Je pris alors Dina de Turia dans mes bras et, à loisir et il faut bien l'avouer avec une certaine satisfaction -, je prélevai ma récompense. Comme elle m'avait contrarié, je lui donnai le baiser d'un maître à une esclave. Mais je fis preuve de patience, car cela ne me suffisait pas. Je ne m'estimai payé que lorsqu'en dépit d'ellemême son corps s'abandonna soudain entre mes bras, un aveu involontaire que j'avais bien gagné.

- Maître, dit-elle, les yeux vitreux, trop faible pour lutter contre le lien de ses poignets.

Avec une joyeuse tape sur les fesses, je la renvoyai vers Albrecht qui, irrité, du fer de sa lance coupa la lanière. Kamchak et Conrad riaient ensemble. Comme beaucoup d'autres dans la foule. J'eus toutefois la surprise de constater qu'Élisabeth Cardwell semblait furieuse. Elle avait rendossé sa fourrure. Quand je la regardai, elle détourna la avec colère.

Je me demandai ce qui lui prenait.

Ne l'avais-je pas sauvée?

Est-ce que les points réunis par Kamchak et moi n'étaient pas égaux à ceux additionnés de Conrad et d'Albrecht ?

N'était-elle pas en sûreté, et l'épreuve terminée ?

- Match nul, dit Kamchak, les paris sont annulés. Il n'y a pas de gagnant.

- D'accord, dit Conrad.

- Non, dit Albrecht.

On se tourna tous vers lui.

— Lance et tospit, proposa-t-il.

— Le match est terminé, dis-je.

Mais il n'y a pas de vainqueur, protesta Albrecht.

— C'est exact, fit Kamchak.

— Il faut un gagnant, insista Albrecht.

— J'ai assez chevauché pour aujourd'hui, dit Kamchak.

— Moi aussi, reconnut Conrad. Retournons à nos charriots. Albrecht pointa sa lance sur moi et me déclara:

— Je te lance un défi. Lance et tospit.

— Nous en avons fini avec tout ça, dis-je.

— Le poteau vivant ! s'écria Albrecht.

Kamchak en eut le souffle coupé.

Plusieurs voix dans la foule crièrent:

— Le poteau vivant !

Je regardai Kamchak. Je lus dans ses yeux qu'il fallait accepter le défi. En cette circonstance, je devais me conduire en Tuchuk. En dehors des combats armés, la lance et le tospit avec le poteau vivant est le plus dangereux des sports parmi les Peuples des Chariots.

Pour cette épreuve, il faut se servir de sa propre esclave. C'est pour l'essentiel la même chose que de cueillir le tospit du bout de la lance sur une perche, sauf que c'est une fille qui tient le fruit dans la bouche, et qu'on la tue si elle bouge ou tente de quelque manière d'esquiver le fer de lance.

Inutile d'ajouter que bien des filles ont été blessées dans ce sport cruel.

— Je ne veux pas y participer pour lui, se récria Élisabeth Cardwell.

— Tu iras, Esclave ! gronda Kamchak.

Elle prit position de profil, le tospit tenu délicatement entre les dents.

J'ignore pourquoi, mais elle ne paraissait pas effrayée, plutôt terriblement en colère. Elle aurait dû trembler de terreur mais, au contraire, elle semblait indignée.

Toutefois, elle resta ferme comme un roc et, quand je passai devant elle au galop, le fruit était au bout de ma lance. La fille qui avait mordu le cou du kaiila et avait elle même été

mordue à la jambe représentait Albrecht.

Avec une aisance dédaigneuse, il lui enleva le tospit des lèvres sans bavure.

— Trois points chacun, annonça l'arbitre.

— C'est terminé, dis-je à Albrecht. Encore match nul et pas de vainqueur.

Il resta sur la selle de sa monture.

— Il faut qu'il y en ait un ! s'écria-t-il. Face à la lance !

— Je refuse, dis-je.

— Alors je réclame la victoire et la femme ! lança-t-il.

— Elle sera à lui si vous refusez de jouer, m'expliqua l'arbitre. Autant jouer, puisqu'il le fallait.

Elisabeth, impassible, se plaça face à moi, à une cinquantaine de mètres.

C'est bien le plus difficile des exercices à la lance. Le coup doit être porté avec une extrême délicatesse, la lance reposant tout juste dans la main, la lanière n'étant pas mise en place, pour permettre à

la hampe de glisser en arrière. Quand on la dégage, c'est vers la gauche et, espère-t-on, sans dommage pour la fille. Bien exécuté, c'est un coup admirable. Maladroitement porté, la fille est blessée, parfois tuée.

Elisabeth ne manifestait toujours pas de peur, avait toujours l'air exaspéré. Elle serrait même les poings.

J'espérais bien ne pas la toucher. Quand elle s'était tenue de côté, j'avais choisi de passer à gauche, si bien qu'en cas de raté la lance aurait complètement manqué le fruit. Mais cette fois, de face, il me fallait viser le centre du tospit, c'était la seule façon de procéder.

L'allure du kaiïla était rapide mais régulière.

Une clameur s'éleva de la foule quand je dépassai Élisabeth, le fruit à l'extrême pointe de la lance.

Les guerriers frappaient de leurs propres lances leurs boucliers laqués. Des hommes hurlaient. Les filles esclaves jetaient des cris de ravissement.

Je me retournai, m'attendant à voir l'Américaine chanceler, s'évanouir, peut-être, mais non !

Le Kassar Albrecht, en colère, abaissa son arme et partit vers sa perche vivante.

L'instant d'après, le tospit était au bout de son fer. L'esclave était parfaitement immobile et souriante. Albrecht eut droit à la même ovation que moi.

Puis le silence s'établit, car l'arbitre se précipitait sur la lance d'Albrecht, exigeait de la voir.

Le Kassar, intrigué, la lui remit.

— Il y a du sang sur l'arme, déclara l'arbitre.

— Je ne l'ai pas touchée ! cria Albrecht.

— Je n'ai pas été touchée ! cria la fille.

Mais l'arbitre exhiba le fer de l'arme. Il y avait à la pointe une tache minuscule, et il y avait aussi du sang sur la peau jaunâtre du fruit.

—

Ouvre la bouche, Esclave ! ordonna-t-il.

Elle fit un signe de refus.

—

Ouvre, dit Albrecht.

Elle obéit, et l'arbitre, lui écartant brutalement les mâchoires, examina l'intérieur de sa bouche. Elle saignait. Mais elle avait avalé

son sang plutôt que de montrer qu'elle était blessée.

Cette fille était vraiment courageuse.

J'éprouvai un choc en me rendant compte que cette belle fille et Dina de Turia nous appartenaient maintenant, à Kamchak et à

moi.

Toutes les deux - sous les regards furibonds d'Élisabeth Cardwell - vinrent s'agenouiller devant

Kamchak et moi, tête baissée, mains levées, poignets en croix. En gloussant de plaisir, Kamchak sauta à bas de son kaiila et vivement, avec des liens de fibre, il leur enserra les poignets. Il passa ensuite une lanière de cuir au cou de chacune et noua les extrémités libres au pommeau de sa selle. Les deux femmes s'agenouillèrent alors près des pattes du kaiila. Je vis que Dina de Turia me regardait. Dans ses yeux embués de larmes, je lus le timide aveu qu'elle me considérait comme son maître:

— Je ne vois pas quel besoin nous avons de ces esclaves, dit Élisabeth.

—

Tais-toi, sinon je te fais marquer toi aussi! la menaça Kamchak. Je ne sais pourquoi, c'était moi qu'Élisabeth fixait de son regard furieux. Elle avait rejeté la tête en arrière, son petit nez en l'air, ses cheveux bruns battant ses épaules.

Alors, je ne sais pas non plus pourquoi, je pris de la fibre et lui liai les poignets devant le corps, je lui passai une lanière au cou et l'attachai à ma selle.

C'était sans doute ma manière de lui rappeler - au cas où elle l'aurait oublié - qu'elle était également une esclave.

—

Cette nuit, Petite Barbare, lui dit Kamchak en clignant de l'oeil tu dormiras enchaînée sous le chariot.

Elle étouffa un cri de rage.

Et on partit, Kamchak et moi, sur nos kailas, pour gagner notre véhicule, tenant les filles en laisse.

- La Saison de la Petite Herbe est proche, déclara Kamchak. Demain les troupeaux feront route vers Turia.

J'acquiesçai. L'Hivernage était terminé. Ce serait la troisième phase de l'Année des Présages, le Retour à Turia. J'espérais enfin apprendre les réponses aux énigmes qui me hantaient. Le mystère du collier de message. Les autres énigmes qui s'y rattachaient. Peut-être trouver enfin un indice sur le sort du sphéroïde doré qui était –

ou avait été - le dernier oeuf des Prêtres-Rois.

- Je t'emmènerai à Turia, me déclara Kamchak.

- Avec plaisir, lui répondis-je.

L'Hivernage avait été agréable, mais il touchait à son terme. Les bosks et les chariots repartaient vers le sud avec la venue du printemps, et je les accompagnerais.

APHRIS DE TURIA

Nul doute que moi-même, avec ma vieille tunique rouge de guerrier, et Kamchak, vêtu du cuir noir des Tuchuks, ayons paru un peu déplacés au banquet de Saphrar, marchand à Turia.

Cela m'avait un peu surpris que nous deux, qui étions en quelque sorte les ambassadeurs des Peuples des Chariots, soyons reçus dans la maison de Saphrar plutôt qu'au palais de Phanius Turmus, Administrateur de Turia. L'explication de Kamchak était malgré tout relativement satisfaisante. Il y avait deux raisons, l'une officielle, l'autre réelle. L'officielle, proclamée par Phanius Turmus, l'Administrateur, prétendait que les « gens des Chariots » ne méritaient pas d'être reçus au palais ; mais la vraie, que bien peu de personnes avouaient, c'était que le pouvoir réel de Turia appartenait à la Caste des Marchands, dont Saphrar était le chef. C'est le cas dans beaucoup de cités. Toutefois, l'Administrateur serait informé. Sa présence était attestée par son plénipotentiaire Kamras, de la Caste des Guerriers, un capitaine que l'on disait le Champion de Turia.

Je portai à ma bouche de la cervelle de vulo épicée, avec la pointe d'une fourchette dorée, ustensile qui, à ma connaissance, n'était utilisé qu'à Turia. Je bus une bonne gorgée du brûlant Paga, l'avalant le plus vite possible. Je n'appréciais guère les vins sirupeux de Turia, aromatisés et sucrés au point que l'on aurait pu laisser son empreinte digitale à la surface.

Il est bon de noter, pour ceux qui l'ignorent, que la Caste des Marchands n'est pas considérée comme l'une des cinq Hautes Castes traditionnelles de Gor - les Initiés, les scribes, les Médecins, les Constructeurs et les Guerriers. Le plus souvent, et c'est probablement regrettable, seuls les membres de ces cinq castes occupent des postes dans les Hauts Conseils des cités. Toutefois, comme on s'en doute, l'or des marchands exerce une influence non négligeable lorsqu'il s'agit de crédits à affecter aux divers projets des Conseils. On dit sur Gor: « L'or n'a pas de caste. » Les marchands affectionnent ce dicton. Il arrive même qu'en secret, entre eux, ils se considèrent comme la Plus Haute Caste de ce monde. Ce sont eux qui organisent les tres grandes foires annuelles à proximité des Monts Sardar, alors qu'elles sont placées théoriquement sous la direction d'un comité d'Initiés.

Le marchand Saphrar me dit :

— Ceci est du foie braisé d'un poisson ailé cosien à quatre arêtes. On ne trouve ce poisson que dans les eaux de Cos. Il arrive que l'on en pêche une variété plus grosse en d'autres eaux, mais le minuscule poisson bleu est le plus estimé, et son foie constitue le fin du fin.

— Comment parvenez-vous à nous servir des foies de poisson ailé

ici, à Turia ?

— J'ai à Port Kar une galère de guerre que j'envoie à Cos deux fois par an pour m'en rapporter, expliqua Saphrar. Ce dernier était un petit homme gras et rose, aux jambes et aux bras courts. Il avait les yeux vifs et une petite bouche ronde aux lèvres rouges. Il remuait parfois rapidement ses doigts boudinés, dont les ongles manucurés étaient vernis d'écarlate et taillés en arrondi. Il avait le crâne rasé

comme beaucoup de marchands, ses sourcils étaient épilés, et on lui avait inséré quatre gouttes d'or

au-dessus de chaque oeil. Quand il riait, il découvrait ses deux canines supérieures, également dorées et prolement remplies de poison. Les marchands sont rarement entraînés aux armes. Il avait eu une oreille fendue, sans doute à la suite de quelque accident. Je savais que l'on faisait généralement de telles blessures aux oreilles, des voleurs. Un récidiviste se voit couper la main droite. À la troisième fois, on lui coupe la main gauche et les deux pieds. À ce propos, il n'y a que peu de voleurs sur Gor. J'ai entendu dire qu'il existe une Caste des Voleurs, à Port Kar, un groupe fort, qui protège naturellement ses membres des indignités telles que la fente de l'oreille. Dans le cas de Saphrar, comme il était de la Caste de Marchands, cette marque ne pouvait être qu'une coïncidence, qui devait cependant l'embarrasser parfois. En tout cas, c'était un hôte attentif. Il ne m'aurait pas déplu de le connaître mieux.

Et comment se fait-il qu'un marchand de Turia ait un vaisseau de guerre à Port Kar? lui demandai-je.

Il s'adossa aux coussins jaunes, derrière la table chargée de vins, de fruits, de plats dorés remplis de mets délicats.

J'ignorais que Port Kar était en bons termes avec l'une des cités de l'intérieur, ajoutai-je.

Elle ne l'est pas.

Alors quoi ? m'enquis-je.

Il haussa les épaules.

L'or n'a pas de caste, dit-il.

Je goûtai le foie de poisson ailé. Puis j'avalai une gorgée de Paga par-dessus.

Saphrar fit la grimace.

Peut-être aimeriez-vous un morceau de rôti de bosk me proposa-t-il.

Je replaçai l'ustensile doré au râtelier proche de moi et repoussai le plat étincelant sur lequel étaient posées plusieurs choses prétendument comestibles, habilement disposées par un esclave pour ressembler à un bouquet de fleurs sauvages poussant entre les rochers.

Oui, pourquoi pas, répondis-je.

Saphrar fit connaître mon désir au Maître de Cérémonie, qui en fut scandalisé, mais n'en expédia pas moins deux jeunes esclaves aux cuisines pour rapporter une tranche de bosk.

Je regardai en coin Kamchak qui, une assiette portée sa bouche, en léchait consciencieusement le fond et les bords. Quant à Saphrar, les yeux fermés, il grignotait une minuscule chose encore frémissante empalée sur un bâtonnet coloré. Je me retournai pour observer un cracheur de feu qui exécutait son tour sur les mélopées des musiciens.

« Ne vois pas d'objection à ce que l'on nous reçoive dans la maison du marchand Saphrar, m'avait averti Kamchak, car ce sont ces gens-là qui détiennent le pouvoir à Turia. »

Puis je regardai un instant Kamras le plénipotentiaire. C'était un homme fort, aux gros poignets, aux cheveux longs et noirs. Il se tenait en guerrier, bien qu'il portât des robes de soie. Il avait en travers de la figure deux longues cicatrices, peut-être des blessures de quiva, à en juger par leur finesse. On racontait qu'il devait être un grand guerrier pour qu'on le nomme Champion de Turia. Il ne nous avait pas parlé et n'avait pas même paru noter notre présence au banquet.

« De plus, m'avait dit Kamchak en me plantant son coude dans les côtes, la nourriture et les distractions sont bien plus intéressantes chez Saphrar qu'au palais de Phanius Turmus. »

Je me disais néanmoins que je préférais de beaucoup un simple morceau de viande de bosk.

Je me demandais comment l'estomac de Kamchak pouvait supporter les délicieuses horreurs dont il l'emplissait avec un tel entrain. Il ne pouvait certainement pas les supporter ! Un banquet turien dure en général une bonne partie de la nuit et peut compter jusqu'à cent cinquante plats différents. Y survivre serait bien sûr impossible sans le détestable bassin doré et le bâtonnet emplumé

oint d'huiles odorantes qui permettent au dîneur incommodé de se soulager et de revenir tout frais à la fête. Je n'avais pas eu à utiliser le récipient, m'étant contenté, par politesse, de ne manger qu'une minuscule bouchée de chaque mets.

Sans nul doute devais-je passer pour un barbare au yeux des Turiens.

Il n'était par contre pas impossible que j'aie bu trop de Paga. Dans l'après-midi, Kamchak et moi, avec quatre kaiilas de somme, étions entrés par la première des neuf portes de la ville. Les animaux de charge portaient des caisses de vaisselle précieuse, des gemmes, des vases d'argent, des bijoux, des miroirs, des anneaux, des peignes et des pièces d'or frappées des armes d'une douzaine de cités. Nous apportions tout cela en offrande aux Turiens, geste plutôt insolent de la part des Peuples des Chariots, qui montraient ainsi leur mépris pour ces babioles en en faisant don aux Turiens. Évidemment, les ambassades turiennes aux Chariots, quand il en venait, s'efforçaient d'égaler ou de surpasser ces présents. Kamchak m'avait confié en secret que certains des objets que nous apportions avaient déjà été échangés des uns aux autres une dizaine de fois. Cependant, Kamchak avait refusé de remettre une certaine petite boîte plate aux serviteurs de Phanius Turmus qui nous avaient accueillis à la première porte. Il avait insisté pour la porter lui-même et, pour le moment, elle reposait sur son siège, contre son genou droit.

J'étais très content d'entrer dans Turia, car toute nouvelle cité

me passionne.

Je m'aperçus que Turia était à la hauteur de mon attente. Elle était riche. Les boutiques regorgeaient des choses les plus rares, les plus surprenantes. Je respirai des parfums ignorés. Plus d'une fois nous rencontrâmes des musiciens qui dansaient en file indienne au milieu de la rue, jouant de la flûte et du tambour, sans doute en route vers quelque fête. J'étais enchanté de revoir — bien que souvent dans le luxe des soieries — la diversité de couleurs des castes d'une ville goréenne type, d'entendre de nouveau les appels des colporteurs que je connaissais si bien, marchands de gâteaux, de légumes, de vin. Nous n'attirions pas autant l'attention que je l'aurais cru, bien que nous fussions théoriquement pour eux de sanglants ennemis, et je compris qu'au moins chaque printemps des visiteurs devaient quitter leurs chariots pour venir dans la cité. J'imagine que les citoyens menaient leur vie sans trop penser aux Peuplades des Chariots. La ville n'était jamais tombée et n'avait pas été assiégée depuis plus d'un siècle. Le citoyen moyen ne s'inquiétait des Nomades qu'une fois hors des murs. Et là, je reconnais qu'il n'avait pas tort de se faire du souci.

Une de mes déceptions fut qu'à travers les rues un crieur nous précédait pour enjoindre aux femmes de la cité — même aux esclaves — de se cacher. C'est ainsi que malheureusement, à part une ou deux paires d'yeux nous examinant au-dessus d'un voile, nous ne rencontrâmes pas une des fameuses beautés de Turia entre la porte des hauts murs et la Maison de Saphrar.

J'en fis la remarque à Kamchak qui éclata de rire. Il avait raison, naturellement. Dans les Chariots, vêtues d'un peu de corde et de cuir, marquées, portant l'anneau nasal et le collier turien, on trouvait beaucoup de belles de Turia. En fait, à la grande contrariété

d'Élisabeth Cardwell, qui passait ses nuits sous le chariot depuis quelques semaines, il y en avait deux chez nous : Dina, que j'avais saisie à la bola, et sa compagne, la belle fille qui avait mordu le cou du kaiila de Kamchak et essayé cacher la blessure que lui avait causée la lance d'Albrecht. Elle s'appelait Tenchika, altération tuchuk de son nom turien, Tendite, et elle se donnait du mal pour bien servir Kamchak, mais il était évident qu'elle souffrait d'être séparée du Kassar Albrecht. Chose étonnante, celui-ci avait tenté à

deux reprises de la racheter, mais Kamchak en demandait un prix trop élevé. Par ailleurs, Dina me servait habilement, avec dévouement. Une fois, Albrecht, qui envisageait un match à la bola, avait voulu la racheter aussi, comme Tenchika, mais j'avais décliné

son offre.

La tête contre ma botte, Dina m'avait demandé ce soir là:

— Est-ce que cela veut dire que le Maître de Dina est satisfait d'elle ?

—

Oui, avais-je répondu.

— J'en suis heureuse.

Élisabeth Cardwell avait souligné

—

Elle a les chevilles grasses.

— Pas grasses, avais-je répondu... mais fortes, solides!

— Si vous aimez les chevilles grasses... avait répliqué Élisabeth en pivotant, révélant peut-être par hasard la finesse délicieuse de ses propres pieds, avant de sortir du chariot.

Je me rappelai brusquement être attablé au banquet de Saphrar.

J'examinai les tables du festin, disposées en un rectangle ouvert à un bout, ce qui en permettait l'accès aux esclaves et facilitait le service et, bien sûr, donnait la place aux comédiens de se produire entre les tables. D'un côté, un petit feu brûlait devant un autel dressé aux Prêtres-Rois. Au début du repas, le Maître de Cérémonie avait répandu sur ce feu quelques pincées de farine, un peu de sel coloré, quelques gouttes de vin. «Ta-Sardar Gor », avait-il dit, et la phrase avait été répétée par tous les assistants de la pièce.

« Aux Prêtres-Rois de Gor. » C'était la libation générale du festin. Le seul qui n'eût pas participé à la cérémonie, c'était Kamchak, qui pensait qu'aux yeux du Ciel une telle libation n'était pas convenable. J'y avais pris personnellement part par respect pour les Prêtres-Rois, et plus particulièrement pour Misk.

Un Turien, assis à quelques places de moi, s'en aperçut.

—

Je vois que vous n'avez pas été élevé dans les Chariots, me dit-il.

— Non, répondis-je.

—

C'est Tarl Cabot, de Ko-ro-ba, signala Saphrar.

—

Comment connaissez-vous mon nom? demandai-je.

- On entend parler de ces choses-là, répondit-il.

J'allais le questionner à ce sujet, mais il s'était déjà tourné vers un de ses voisins avec lequel il discutait. J'oubliai l'incident. S'il n'y avait pas eu de femmes à voir pendant notre trajet dans les rues de Turia, Saphrar le marchand avait décidé d'y remédier. Il y avait aux tables plusieurs femmes libres, et d'autres, des esclaves, pour servir. Les femmes libres - dévergondées, selon l'avis de Kamchak - avaient baissé leurs voiles et rejeté en arrière les capuchons de leurs Robes de Dissimulation, prenant plaisir à la fête et mangeant avec le même appétit que les hommes. Leur beauté et l'éclat de leurs

prunelles, leurs rires et leur conversation - pour moi du moins - amélioreraient consirablement la soirée. Beaucoup d'entre elles avaient la langue déliée, des filles spirituelles tout à fait charmantes sans inhibitions. Je trouvais cependant inhabituel qu'elles paraissent en public sans voile, notamment alors que Kamchak et moi étions présents. Les femmes en servage qui s'occupaient de nous portaient quatre anneaux dorés à chaque cheville et autant à chaque poignet, qui tintaient à tous leurs mouvements, ajoutant leurs sons à ceux des clochettes d'esclaves pendues à leurs colliers turiens. Elles avaient également les oreilles percées et d'autres minuscules clochettes en guise de pendants. Leur seul vêtement était la camisk. J'ignore l'origine du nom de ce morceau de tissu passé par la tête à la façon d'un poncho descendant un peu au-dessus des genoux, et serré d'une cordelière ou d'une chaînette à la taille.

Nous avons eu droit à des exhibitions de jongleurs, de cracheurs de feu et d'acrobates. Il y avait eu un magicien qui avait particulièrement plu à Kamchak, et un homme qui, le fouet en main, avait fait danser un sleen. J'attrapai des bribes de la conversation entre Kamchak et Saphrar où il était question de lieux de rendez-vous pour des échanges de marchandises. Plus tard, plus ivre de Paga ue je n'aurais dû, je les entendis discuter de détails qui ne pouvaient avoir trait qu'aux jeux de la Guerre d'Amour dont on m'avait déjà parlé. Il y était question d'heures, d'armes et d'arbitres. Puis j'entendis une phrase:

—
Si tu veux qu'elle y participe, tu dois livrer la sphère dorée. J'eus l'impression de m'éveiller d'un coup. Toute trace d'ivresse disparue, je me mis à trembler, mais je me cramponnai à la table et je crois n'avoir en rien trahi mon intérêt soudain.

—
Je peux m'arranger pour la faire participer aux jeux, mais il faut que j'y gagne quelque chose, dit Saphrar.

—
Comment peux-tu la faire sélectionner? s'enquit Kamchak.

—
Mon or peut y pourvoir et faire en sorte qu'elle soit mal défendue.

Du coin de l'oeil j'observai que les yeux noirs de Kamchak étincelaient.

Puis le Maître de Cérémonie lança un appel qui mit fin à toute conversation et à la musique. Les acrobates se dispersèrent.

—
La Dame Aphris de Turia, annonça l'homme.

Comme tout le monde, je portai les yeux sur un large escalier en marbre au fond à gauche de la vaste salle du banquet. Sur les marches, lentement, en robe de soie blanche brodée d'or - les couleurs des

marchands -, descendait comme une reine la fille appelée Aphris de Turia.

Ses sandales, comme ses gants, étaient d'or.

Son visage était invisible sous le voile de soie tressé de fils dorés, de même que ses cheveux cachés sous les replis des Robes de Dissimulation des femmes libres.

Aphris de Turia était donc de la Caste des Marchands, puisqu'elle en portait les couleurs.

Je me rappelai que Kamchak m'avait parlé d'elle une ou deux fois.

Quand elle approcha, j'entendis de nouveau Saphrar :

— Regarde ma pupille, dit-il en désignant la silhouette blanche.

- La femme la plus riche de tout Turia, fit Kamchak.

- Quand elle atteindra sa majorité, oui.

Je compris donc que, jusqu'à cette date, sa fortune était entre les mains de l'habile Saphrar.

Kamchak me le confirma par la suite. Saphrar n'était nullement apparenté à la jeune personne, mais il avait été désigné

par les autres marchands, sur qui il exerçait une grande influence, comme tuteur après la mort du père lors d'un raid de Paravacis contre une caravane, plusieurs années auparavant. Le père d'Aphris, Tethrar Turia, avait été le plus riche marchand de la ville, elle-même une des cités les plus riches de Gor. Comme il n'y avait pas d'héritier de sexe masculin, la fortune consirable de Tethrar revenait à sa fille, qui en aurait la pleine jouissance à sa majorité, qu'elle atteindrait ce printemps-là.

La fille, consciente des regards posés sur elle, s'immobilisa sur une des marches et contempla l'assemblée d'un air hautain. Je sentis qu'elle nous avait aussitôt repérés, Kamchak et moi, étrangers à

cette table. Un rien dans son attitude montrait qu'elle était amusée. J'entendis Saphrar murmurer à Kamchak, dont les yeux brillants ne quittaient pas la silhouette blanc et or.

— Ne vaut-elle pas la sphère dorée ?

— Difficile d'en juger, répondit Kamchak.

— J'ai entendu ce qu'en disent ses esclaves, insista aphrar. On dit qu'elle est merveilleuse.

Kamchak eut un haussement d'épaules tuchuk. Je l'avais vu faire plusieurs fois ce geste en discutant de la possibilité de revendre la petite Tenchika à Albrecht.

— La sphère n'a pas en réalité grande valeur, reprit Saphrar. Elle n'est pas vraiment en or, elle en a seulement l'apparence.

— Les Tuchuks y tiennent cependant beaucoup.

— Je ne la désire qu'en tant que curiosité.

— Il faut que j'y réfléchisse, fit Kamchak sans quitter des yeux Aphris de Turia.

— Je sais où elle est, assura Saphrar, les lèvres retroussées et découvrant ses canines d'or. Je pourrais envoyer des hommes la chercher.

Tout en feignant de ne rien entendre, je prêtais maintenant l'attention la plus vive à leur entretien. De toute façon, tous les regards restaient fixés sur la mince fille voilée que l'on disait si belle. Elle m'intéressait d'ailleurs aussi. Elle descendit les trois dernières marches et, en s'arrêtant ici et là pour un salut gracieux, elle commença à se rapprocher du haut bout de la table. Sur un signe du Maître de Cérémonie, les musiciens reprirent leurs instruments et les acrobates leurs sauts périlleux et autres tours.

— Elle est dans le chariot de Kutaituchik, révéla Saphrar Je pourrais engager des tarniers mercenaires du Nord, mais je préférerais éviter la guerre.

Kamchak continuait d'observer Aphris.

Mon coeur battait rapidement. Je savais donc, si Saphrar ne se trompait pas, que la sphère dorée - le dernier oeuf des Prêtres-Rois, sans nul doute - reposait dans le chariot de l'Ubar des Tuchuks. Je remarquai à peine, tandis qu'Aphris se dirigeait vers la tête de table, qu'elle ne parlait pas aux autres femmes présentes, bien que leurs robes fussent des preuves de richesse et de situation. Elle semblait même ne pas avoir conscience de leur existence. Toutefois, elle adressait un petit signe à certains des hommes, et leur disait même quelques mots. Je songeai qu'il lui déplaisait peut-être de voir des femmes libres sans le voile. Bien sûr, elle n'avait pas abaissé le sien. Je distinguais maintenant au-dessus deux yeux d'un noir profond, en forme d'amande. Le peu que je voyais de sa peau était net, sain. Elle n'était pas aussi claire que celle de Miss Cardwell, mais elle l'était plus que celle de Hereena du Premier Chariot.

— La sphère dorée contre Aphris de Turia, murmura Saphrar à

Kamchak.

Kamchak se tourna vers le marchand et sourit de tout son visage couturé, en se penchant sur la face ronde et rose.

- Les Tuchuks sont attachés à la sphère dorée, dit-il.

— Très bien. Dans ce cas tu n'auras pas la femme - j'y veillerai - et j'aurai quand même la sphère... tâche de le comprendre.

Kamchak s'était retourné vers Aphris.

Elle venait vers nous, entre les tables. Saphrar se dressa s'inclina très bas devant elle.

— Honorée Aphris de Turia, que j'aime comme ma propre fille, la salua-t-il.

Elle pencha la tête vers lui :

— Honoré Saphrar, fit-elle.

Saphrar fit signe à deux esclaves qui apportèrent des coussins et une natte de soie qu'elles installèrent entre Saphrar et Kamchak. Aphris hocha la tête dans la direction du Maître de cérémonie, qui congédia les acrobates. Les musiciens se mirent à jouer de douces mélodies. Les invités recommencèrent à manger et reprirent leurs conversations.

Aphris regardait autour d'elle.

Elle releva la tête et je distinguai la jolie ligne de son nez contre le voile de soie. Elle renifla par deux fois. Puis le frappa à deux reprises dans ses petites mains gantées. Le Maître de Cérémonie se précipita près d'elle.

— Cela sent la bouse de bosk, dit-elle.

L'homme parut ahuri, puis horrifié ; enfin il reprit ses esprits et s'inclina en ouvrant les paumes. Son sourire mendiait une excuse.

— Je suis désolé, Dame Aphris, dit-il, mais dans les cironstances... Elle jeta un coup d'oeil circulaire et parut alors voir Kamchak.

— Ah ! fit-elle. Je vois... un Tuchuk... naturellement.

Kamchak, bien qu'assis en tailleur, parut rebondir sur ses coussins, tapa de la main sur la table, faisant tressauter tous les plats de part et d'autre. Il s'esclaffait. Il rugissait de rire.

— Superbe ! s'écria-t-il.

—

Dame Aphris, je vous en prie, veuillez vous joindre à nous, haleta Saphrar.

Aphris, satisfaite d'elle-même, prit place entre le marchand et Kamchak, agenouillée sur les talons dans la position de la femme libre de Gor.

Elle se tenait le dos très droit et la tête haute. Elle se tourna vers Kamchak.

— Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés, dit-elle.

— Oui, il y a deux ans, répondit le Tuchuk. Au même endroit et à la même heure... tu te souviendras que c'est alors que tu m'as qualifié

de sleen de Tuchuk.

— Je crois en effet me le rappeler, fit-elle comme si elle devait faire un gros effort de mémoire.

—

Je t'avais apporté un collier de cinq rangs de diamants, précisa Kamchak, car j'avais entendu dire que

tu étais fort belle.

—

Ah oui, dit-elle. Oui... j'en ai même fait cadeau à une de mes esclaves.

Dans sa joie, Kamchak frappa de nouveau sur la table.

—

C'est alors que tu as détourné la tête en m'appelant sleen de Tuchuk.

—

Oui-oui, acquiesça-t-elle en riant.

—

Et c'est alors, reprit Kamchak sans cesser de rire, que je me suis promis de faire de toi mon esclave.

Aphris cessa de rire.

Saphrar restait coi.

Plus un bruit autour des tables.

Kamras, le Champion de Turia, se dressa et s'adressa à

Saphrar:

—

Permettez-moi d'aller chercher des armes.

Kamchak, pour le moment, avalait du Paga et se comportait comme s'il n'eût pas entendu Kamras.

—

Non-non-non ! se récria Saphrar. Le Tuchuk et son ami sont mes invités et les ambassadeurs des Peuples des Chariots... il ne doit rien leur arriver de déplaisant !

Aphris de Turia laissa fuser un rire amusé et Kamras, confus, se rassit.

— Que l'on apporte des parfums ! cria-t-elle au Maître de Cérémonie, qui fit avancer aussitôt l'esclave à la camisk qui portait le minuscule plateau de parfums exotiques.

Elle prit deux ou trois des petits flacons, se les passa sous le nez, puis en répandit le contenu sur la table et les coussins. Cette façon d'agir enchantait les Turiens, qui riaient tous à présent. Kamchak avait encore un sourire aux lèvres, mais il ne riait plus.

— Rien que pour cela, dit-il, tu passeras ta première nuit dans le sac à fumier.

De nouveau un rire joyeux d'Aphris, auquel se joignirent tous les invités.

Kamras serrait les poings sous la table.

— Qui êtes-vous? demanda Aphris en se tournant vers moi. J'eus un certain plaisir à constater qu'elle au moins ignorait mon nom.

— Je suis Tarl Cabot... de la Cité de Ko-ro-ba, dis-je.

— C'est loin au nord, releva-t-elle. Plus loin encore qu'Ar.

— Oui.

— Comment se fait-il qu'un Korobain voyage dans le chariot puant d'un sleen de Tuchuk? s'enquit-elle.

— Le chariot n'a rien de puant et Kamchak des Tuchuks est mon ami.

— Naturellement, vous êtes banni, un hors-la-loi, fit-elle. Je haussai les épaules.

Elle rit.

Puis elle se tourna vers Saphrar.

— Peut-être ces barbares aimeraient-ils qu'on les distraie, suggéra-t-elle. J'étais intrigué, puisque depuis le début du banquet nous avons eu droit à toutes les distractions : jongleurs, acrobates, cracheurs de feu, magicien, dresseur de sleens. Saphrar baissait les yeux. Il était en colère.

— Peut-être, fit-il.

Je pensais qu'il était encore irrité du refus de Kamchak d'abandonner la sphère, ou d'en organiser le transfert. Je ne saisisais pas très bien les motivations de Kamchak en l'occurrence... sauf, bien entendu, s'il était informé de la nature de l'objet, auquel cas, naturellement, il le saurait sans prix. Je croyais cependant qu'il n'en connaissait pas la valeur réelle, étant donné

qu'il avait discuté de l'affaire avec un certain sérieux. Il l'appréciait cependant davantage que l'offre de Saphrar, même que la possession d'Aphris de Turia.

Celle-ci se tourna vers moi. Elle désigna du geste les femmes de Turia et leurs compagnons.

—

Est-ce que les femmes turiennes ne sont pas délicieuses ? me demanda-t-elle.

—

Certes, répondis-je, car toutes l'étaient, sous un angle ou un autre.

Elle rit, sans que je comprenne pourquoi.

—

Dans ma cité, repris-je, les femmes libres ne se montreraient pas dévoilées devant des étrangers.

Elle éclata à nouveau de rire et s'adressa à Kamchak :

—

Qu'en pense notre morceau de bouse colorée ?

Il haussa encore les épaules.

—

Il est bien connu que les femmes de Turia sont parfaitement éhontées.

— Ce n'est pas vrai ! lança Aphris, vexée, les yeux flamboyant audessus de son voile.

—

Je les vois pourtant, rétorqua Kamchak, avec le sourire, en tendant les mains à droite et à gauche.

—

Ce n'est pas vrai, insista-t-elle.

Kamchak parut surpris.

Alors, à mon grand étonnement, la fille frappa sèchement dans ses mains et les femmes assises autour des tables se levèrent et, toutes ensemble, des deux côtés, allèrent se planter devant nous entre les tables. Les musiciens firent retentir leurs tambours et leurs flûtes et la première des femmes, d'un gracieux mouvement, fit tourbillonner ses robes, puis les jeta par-dessus les têtes des dîneurs, qui crièrent de joie. Elle resta face à nous, belle, genoux fléchis, respirant profondément, les bras levés au-dessus de la tête, prête à danser. Chacune de ces femmes que j'avais crues libres fit de même, et il n'y eut plus devant nous que des esclaves en collier, vêtues des soies rouges transparentes de Gor. Elles se mirent à

danser au son d'une musique endiablée.

Cette fois, Kamchak était en colère.

— Croyais-tu vraiment qu'il serait permis à un Tuchuk de voir à

découvert le visage d'une femme libre de Turia ? lui demanda-t-elle d'un ton insolent.

Il avait les poings crispés, car les Tuchuks n'aiment guère qu'on les tourne en ridicule.

Kamras s'étouffait de rire et Saphrar lui-même gloussait parmi ses coussins jaunes.

Cela dépassait les bornes de la simple plaisanterie, surtout de la part de Turiens aux dépens d'un Tuchuk. Toutefois, Kamchak ne dit rien.

Il prit son gobelet de Paga et le vida, tout en regardant filles évoluer au rythme des tambours et des flûtes.

— Ne sont-elles pas adorables ? l'aiguillonna Aphris au bout d'un moment.

— Nous avons dans nos chariots une quantité de filles qui les valent bien, répondit-il.

—

Oh ? fit Aphris sur un ton interrogatif.

—

Oui, des Turiennes... des esclaves... dont tu feras un jour partie.

— Et tu te rends certainement compte que si tu n'étais pas ambassadeur des Peuples des Chariots, je commanderais cette fois que l'on te supprime ? répondit-elle.

Kamchak donna libre cours à son rire.

— C'est une chose que d'ordonner la mort d'un Tuchuk, mais c'est une autre affaire que de le tuer.

— Je suis sûre que cela pourrait s'arranger, releva--elle.

— Je prendrai beaucoup de plaisir à te posséder.

Elle rit à son tour.

— Tu es un sot, dit-elle.

Puis elle ajouta d'un ton désagréable:

— Mais fais attention, car si tu cesses de m'amuser tu ne quitteras pas cette table vivant !

Kamchak avalait encore du Paga qui lui dégoulinait au coin des lèvres.

Aphris se tourna vers Saphrar.

— Nos invités seraient sans doute heureux de voir les autres, avança-t-elle.

Je me demandai ce qu'elle voulait dire.

— Je vous en prie, Aphris, pas d'histoires, pas d'ennuis, supplia-t-il en secouant sa grosse tête en sueur.

— Holà! s'écria la jeune femme.

Le Maître de Cérémonie s'approcha en évitant les danseuses entre les tables.

— Les autres ! commanda Aphris... pour le plaisir de nos invités !

L'homme jeta un coup d'oeil prudent à Saphrar qui, vaincu, inclina la tête.

Le Maître de Cérémonie frappa alors deux fois dans ses mains, sur quoi les danseuses quittèrent la salle en courant; il frappa à

nouveau deux fois, attendit un instant, puis deux fois de plus. Je perçus les tintements de clochettes d'esclaves accrochées aux anneaux de chevilles, aux bracelets, aux colliers.

D'autres filles arrivèrent rapidement, d'une petite pièce située au fond et à droite.

Je crispai la main sur mon gobelet. Aphris de Turia était vraiment téméraire. Je me demandai si Kamchak n'allait pas se lever et déclencher les hostilités sur les lieux mêmes.

Les filles qui se tenaient maintenant devant nous, nu-pieds, vêtues de soieries d'esclaves, avec les clochettes et le collier, étaient originaires des Peuplades des Chariots, mais esclaves des Turiens. Elles étaient reconnaissables malgré leur accoutrement. Celle qui les menait, surprise à la vue de Kamchak, s'agenouilla de honte devant lui, ce qui provoqua la fureur du Maître de Cérémonie ; toutes les autres firent de même.

On remit au Maître de Cérémonie un fouet à esclaves et il se planta, menaçant, au-dessus de la première fille. Il leva la main, mais le coup ne tomba pas car, poussant un cri de douleur, il recula en chancelant, la garde d'un quiva contre la face interne de l'avantbras, la pointe de la lame dépassant de l'autre côté. Je n'avais moi-même pas vu Kamchak lancer le couteau. À

présent, à ma grande satisfaction, il tenait un autre quiva en équilibre sur le bout des doigts. Plusieurs hommes s'étaient levés, y compris Kamras, mais ils hésitèrent en voyant Kamchak ainsi armé. J'étais debout, moi aussi.

— Les armes ne sont pas autorisées lors d'un banquet, déclara Kamras.

— Ah? fit Kamchak en s'inclinant devant lui, je ne le savais pas.

- Asseyons-nous et divertissons-nous, recommanda Saphrar. Si le Tuchuk ne veut pas voir ces filles, renvoyons-les.

— J'ai envie de les voir, moi, déclara Aphris, bien qu'elle fut à

portée immédiate du quiva de Kamchak.

Ce dernier éclata de rire en la regardant. Puis, à mon grand soulagement, comme à celui de pas mal d'autres, il glissa le couteau dans sa ceinture et se rassit.

— Dansez ! commanda Aphris.

La fille, tremblant devant elle, ne bougea pas.

— Dansez ! cria très fort Aphris en se dressant.

— Que dois-je faire ? demanda d'un ton implorant la fille agenouillée à Kamchak.

Elle ressemblait assez à Hereena et devait être de la même nature, élevée et entraînée de façon analogue. Comme Hereena, elle portait le petit anneau à la narine. Kamchak prit un ton très amical :

— Tu es esclave, danse pour tes maîtres.

Elle lui adressa un regard de gratitude puis, avec les autres, se releva et, aux mélodies barbares de la musique, exécuta les sauvages danses d'amour des Kassars, des Paravacis, des Kataiis et des Tuchuks.

C'était magnifique.

Celle qui menait la danse, celle qui avait parlé à Kamchak, était une incontrôlable Tuchuk, étonnante de vivacité, de déhanchement.

Je compris alors pourquoi les hommes de Turia étaient tellement avides des femmes des Chariots.

Au milieu de la Danse de la Femme Tuchuk Esclave, Kamchak se tourna vers Aphris qui regardait le spectacle, les yeux brillants, aussi intéressée que moi.

—

Quand tu seras mon esclave, lui confia-t-il, je veillerai à ce que l'on t'enseigne cette danse.

Furieuse, la jeune femme se raidit de tout son corps, mais elle feignit de ne pas avoir entendu.

Kamchak attendit la fin des danses puis, une fois les filles renvoyées, il se leva.

—

Nous devons nous retirer, annonça-t-il.

J'acquiesçai de la tête et me mis debout assez difficilement, prêt à regagner le chariot.

—

Qu'y a-t-il dans cette boîte ? s'enquit Aphris en voyant Kamchak ramasser l'étui noir resté près de son genou durant toute la soirée. Aphris, typiquement féminine, était sincèrement curieuse de l'apprendre.

Kamchak haussa les épaules.

Je me rappelai qu'il lui avait apporté deux ans auparavant un collier de cinq rangs de diamants qu'elle prétendait avoir donné à

une de ses esclaves. C'était à ce moment qu'elle l'avait qualifié de sleen de Tuchuk pour avoir osé lui offrir un présent.

Mais elle était clairement intriguée par la boîte. D'ailleurs, j'avais remarqué qu'elle y portait les yeux

à plusieurs reprises, de manière furtive.

—

Ce n'est rien, une babiole, répondit Kamchak.

— Mais c'est destiné à quelqu'un ? insista-t-elle.

— J'avais pensé te le donner, répondit-il.

—

Ah ?

Sa curiosité s'avivait encore.

- Mais cela ne te plairait pas.

- Qu'en sais-tu ? demanda-t-elle d'un ton assez détaché. Je ne l'ai pas vu.

- Je le remporte.

- Si tu veux.

— Mais tu peux l'avoir si tu le désires.

- Est-ce autre chose qu'un simple collier de diamants ?

Aphris n'était pas idiote. Elle savait que les Nomades qui pillaient les caravanes par centaines possédaient de temps à autre des richesses et des objets fabuleux, même pour Gor.

— Oui, c'est autre chose qu'un collier de diamants, dit Kamchak.

- Ah ! souffla-t-elle.

Je la soupçonnai alors de n'avoir nullement donné les cinq rangs de diamants à une esclave. Sans nul doute reposaient-ils en ce moment même dans un de ses coffrets à bijoux.

— Mais ça ne te plairait pas, répéta Kamchak d'un ton méditatif.

— Peut-être que si, émit-elle.

— Non, j'en suis certain.

— C'est pour moi que tu l'avais apporté, n'est-ce pas ?

Il haussa les épaules, puis baissa les yeux sur la boîte qu'il tenait toujours.

—

Oui, je l'avais apporté à ton intention.

La boîte avait à peu près les dimensions voulues pour y disposer un collier, peut-être sur du velours noir.

— Je le désire, dit Aphris de Turia.

— Vraiment? Tu le veux?

—

Oui, donne-le-moi !

— Très bien, mais il faut que je te demande de me permettre de te le passer moi-même.

Kamras, le Champion de Turia, se leva à demi.

— Insolent sleen de Tuchuk! gronda-t-il.

— D'accord, reprit Aphris. Tu peux me le passer toi même. Alors Kamchak s'inclina sur Aphris, agenouillée, le dos raide, la tête haute, devant la table basse. Il passa derrière elle et elle releva délicatement le menton. Elle avait les yeux brillants de curiosité. Je voyais son souffle rapide sous la soie souple de son voile blanc et or.

—

Maintenant, dit-elle.

Kamchak ouvrit la boîte.

En entendant le déclic léger d'ouverture de l'écrit, Aphris eut beaucoup de mal à éviter de regarder la surprise, mais elle y parvint. Elle conserva son regard lointain, se contentant de lever un peu plus le menton.

—

Maintenant ! répéta-t-elle, tremblant d'impatience.

Ce qui arriva ensuite eut lieu très rapidement. Kamchak prit en effet dans l'écrit un objet destiné à orner le cou d'une femme. Mais c'était un anneau de métal rond, un collier turien, un collier d'asservissement. La lourde serrure derrière la nuque se referma bruyamment et la gorge d'Aphris de Turia fut encerclée du fer de l'esclave ! Au même instant, Kamchak la mit debout par surprise et la tourna vers lui, puis il arracha des deux mains le voile qui lui couvrait le visage ! Ensuite, avant que les Turiens, stupéfaits, aient pu intervenir, il vola audacieusement un baiser sur les lèvres de la jeune femme qui n'en revenait pas. Puis il la repoussa, la faisant basculer sur la table, d'où elle retomba sur le plancher où les esclaves tuchuks avaient dansé un moment auparavant pour son bon plaisir. Le quiva, apparu comme par magie dans la main du Tuchuk, retint sur place ceux qui auraient pu avoir envie de venger l'affront subi par une fille de leur cité. Je me tenais près de Kamchak, prêt à le défendre au péril de ma vie, tout en restant aussi ébahi que les autres de ce qui venait de se passer.

Aphris s'était à présent relevée et tirait sur le collier. Elle y avait passé ses petites mains gantées et faisait des efforts comme si elle se fût crue capable de le briser.

Kamchak la regardait.

—

Sous tes robes de soie et d'or, lui dit-il, j'ai respiré l'odeur d'un corps d'esclave.

— Sleen! Sleen! Sleen de Tuchuk ! s'écria-t-elle.

—

Remettez votre voile ! lui ordonna Saphrar.

116

— Ôte-lui ce collier immédiatement! commanda Kams, représentant plénipotentiaire de l'Administrateur de Turia.

Kamchak sourit.

— Il semble que j'en aie oublié la clé, déclara-t-il.

— Que l'on fasse venir un membre de la Caste des étallurgistes !

cria Saphrar.

Des exclamations jaillissaient de partout: «À mort le sleen de Tuchuk!», « Qu'on le torture !», « De l'huile de tharlarion bouillante ! », « Des plantes-sangsues ! », « Le pal! », Les tenailles rougies au feu! »

Mais Kamchak n'en était nullement ému. Et personne ne se précipita sur lui, car dans sa main de Tuchuk brillait le quiva.

—

Tuez-le ! hurla Aphris. Tuez-le !

—

Remettez donc votre voile, insista Saphrar. N'avez-vous donc plus de honte ?

La fille s'efforça de redresser les plis du voile, mais elle ne put que le maintenir devant son visage car Kamchak avait arraché les épingles qui le fixaient normalement.

Ses yeux farouches étaient remplis de larmes de rage. Lui, un Tuchuk, il l'avait vue sans voile !

J'étais satisfait - mais jamais je ne l'aurais avoué - de la hardiesse de Kamchak, car ce visage était de ceux pour lesquels un homme courrait de grands risques, même la mort dans les caves de torture de

Turia. Un visage d'une beauté absolue, malgré la fureur, beaucoup plus beau que celui de n'importe laquelle des belles esclaves qui nous avaient servis ou qui avaient dansé.

Vous n'oubliez bien sûr pas, rappela poliment Kamchak aux Turiens en rage, que je suis l'ambassadeur des Peuples des Chariots et que j'ai droit à toutes les courtoisies de la part de votre cité.

Empalons-le ! clamèrent plusieurs voix.

C'est une plaisanterie ! lança Saphrar. Une plaisanterie tuchuk !

— Tuez-le ! vociféra Aphris.

Mais personne n'osait braver le quiva.

Allons, ma douce Aphris, ronronna Saphrar, il faut vous calmer... bientôt quelqu'un de la Caste des Métallurgistes va venir vous délivrer... et tout ira bien... Regagnez vos appartements.

— Non ! protesta Aphris. Le Tuchuk doit mourir!

Ce n'est pas possible, ma chère, haleta Saphrar.

— Je te défie ! lança Kamras, en crachant sur le plancher, aux pieds bottés de Kamchak.

Un instant, je vis étinceler les prunelles du Tuchuk et je crus qu'il allait instantanément relever le défi du Champion mais, au contraire, il sourit en haussant les épaules.

Pourquoi devrais-je combattre ? fit-il.

Cela ne ressemblait certes pas à Kamchak.

— Tu es un lâche ! l'insulta Kamras.

Je me demandai si Kamras connaissait la signification exacte du terme qu'il osait appliquer ainsi à un homme qui arborait la Cicatrice du Courage des Peuples des Chariots.

Mais, à ma grande stupeur, Kamchak continua de sourire.

Pourquoi combattrais-je? répéta-t-il.

— Que veux-tu dire ? demanda Kamras.

— Qu'ai-je à y gagner? répliqua Kamchak.

—

Aphris de Turia! s'écria la fille.

Des cris d'horreur ou de protestation s'élevèrent de l'assistance.

—

Oui ! reprit la jeune femme. Si tu acceptes de te battre contre Kamras, Champion de Turia, moi - Aphris de Turia - je me tiendrai au poteau dans la Guerre d'Amour !

Kamchak l'examina.

—

Je combattrai, dit-il.

Le silence s'établit dans la salle.

Un peu en retrait, Saphrar ferma les yeux en hochant la tête.

—

Rusé Tuchuk, l'entendis-je murmurer.

Oui, me répétai-je, rusé Tuchuk. En bafouant la fierté d'Aphris, de Kamras et des autres Turiens offensés, il avait amené la fille à se rendre d'elle-même au poteau de la Guerre d'Amour. Voilà une chose qu'il n'aurait pas achetée du marchand Saphrar en échange de la sphère dorée. Il avait très habilement mené son affaire. Toutefois, j'imaginai que Saphrar, en sa qualité de tuteur d'Aphris, ne permettrait pas que cela se passe ainsi.

— Non, ma chère, dit-il à la jeune femme, vous ne pouvez espérer obtenir réparation de l'atroce affront que vous avez subi... Il ne faut même pas penser aux jeux... vous allez oublier cette déplaisante soirée... tâchez de ne pas penser à ce que l'on pourra dire de vous... ni à ce qu'a fait le Tuchuk... et oubliez qu'il s'en tirera sans être châtié.

— Jamais ! s'écria-t-elle. J'irai aux jeux, je vous le dis ! J'irai ! J'irai !

— Non, s'opposa Saphrar. Je ne vous le permettrai pas. Mieux vaut que les gens se moquent d'Aphris... et peut être oublieront-ils eux aussi dans quelques années.

— J'exige qu'on me permette d'y aller! protesta-t-elle.

Puis elle changea de ton:

— Je vous en prie, Saphrar, permettez-le-moi !

— Dans quelques jours, vous atteindrez votre majorité, dit Saphrar, et vous toucherez votre fortune. Alors vous pourrez faire ce que vous voudrez.

— Mais les jeux seront terminés ! fit-elle.

— Oui, c'est vrai, opina Saphrar, l'air réfléchi.

— Je la défendrai, déclara Kamras. Je ne perdrai pas !

— Il est exact que vous n'avez jamais perdu, concéda Saphrar, hésitant.

— Autorisez-la ! crièrent plusieurs personnes.

— Si vous ne m'y autorisez pas, se plaignit Aphris, mon honneur sera entaché à jamais.

Il me vint soudain à l'esprit que, selon le droit goréen, les possessions et titres, les fonds et les biens de tout individu réduit en esclavage sont automatiquement considérés comme transférés au parent de sexe masculin le plus proche... ou à la parente la plus proche, s'il n'y a pas d'homme dans la famille... ou encore à la cité... ou, le cas échéant, au tuteur. Donc, si, par malchance, Aphris de Turia devait échoir à Kamchak et par conséquent devenir esclave, ses importantes richesses seraient immédiatement remises à

Saphrar, marchand de Turia. En outre, pour éviter les complications juridiques et libérer les fonds pour des placements ou autres transactions, le transfert est irréversible, au sens que l'esclave, si jamais elle retrouvait plus tard sa liberté, ne conserverait plus aucun droit sur ses propres biens.

— Très bien, accepta Saphrar, les yeux baissés, comme s'il se décidait à contrecœur. Je permettrai à ma pupille, Dame Aphris de Turia, d'aller au poteau de la Guerre d'Amour.

La foule fit entendre une clameur de satisfaction, sure à

présent que ce sleen de Tuchuk serait dûment châtié de ses actions audacieuses contre la fille la plus riche de Turia.

— Je vous remercie, mon tuteur, dit Aphris.

Puis, avec un dernier et méchant regard adressé à Kamchak, elle rejeta la tête en arrière et, dans le tourbillon de sa robe blanche brodée d'or, elle s'éloigna d'une démarche royale, entre les tables.

— À la voir ainsi marcher, fit remarquer Kamchak d'une voix qui portait, on ne la soupçonnerait jamais de porter le collier de l'esclave !

Aphris pivota soudain pour lui faire face, le poing droit serré, la main gauche maintenant son voile sur son visage, les yeux flamboyants.

— Je voulais seulement dire, Petite Aphris, que tu portes bien ton collier, insista Kamchak.

La fille poussa un cri de rage impuissante et s'en alla, trébuchant et se retenant à la rampe de l'escalier. Puis elle se mit à

monter quatre à quatre, en pleurs, son voile retombé, les deux mains cramponnées au collier. Elle disparut en lançant une dernière imprécation.

- N'ayez aucune crainte, Saphrar de Turia, affirma Kamras. Je le tuerai, ce sleen de Tuchuk... et je ferai durer le plaisir. 10

LA GUERRE D'AMOUR

Ce fut tôt dans la matinée que, plusieurs jours après le banquet de Saphrar, Kamchak et moi, et quelques centaines d'autres Gens des Chariots, arrivâmes aux Plaines des Milles Poteaux, à quelques pasangs de distance de l'altière Turia.

Des arbitres et des artisans venus d'Ar, à des centaines de pasangs de là, de l'autre côté du Cartius, étaient déjà autour des poteaux, pour les inspecter et préparer le terrain aux alentours. Ces hommes, comme tous les ans, avaient reçu sauf-conduit à travers les plaines du Sud pour l'événement. Néanmoins le voyage n'était pas sans périls, mais ils en avaient été largement récompensés par les trésors de Turia aussi bien que par ceux des Peuples des Chariots. Certains des arbitres, maintenant riches, avaient plusieurs fois officié pendant les jeux. Le salaire des artisans qui les accompagnaient était suffisant pour leur permettre de vivre un an dans la splendide Cité d'Ar.

Nous allions lentement, au pas de nos kaiilas, en quatre longues files — les Tuchuks, les Kassars, les Kataiis, les Paravacis

—, environ deux cents guerriers de chaque peuplade. Kamchak chevauchait près de la tête de colonne des Tuchuks. Le porteur d'enseigne, tenant bien haut sur une lance un écusson de bois sculpté représentant les quatre cornes de bosks, allait à notre côté. En tête de file, Kutaituchik, sur un énorme kaiila, se laissait aller aux mouvements de l'animal, les yeux clos, dodelinant de la tête, le corps balancé. Une cordelette de kanda à demi mâchée lui pendait des lèvres.

Près de lui se trouvaient trois hommes, fiers comme des Ubars. Je pensais qu'il s'agissait des chefs respectifs des Kassars, des Kataiis et des Paravacis. Je voyais aussi, étonnamment près de leur tête de colonne respective, les trois autres hommes que j'avais rencontrés à mon arrivée chez les Peuples: Conrad des Kassars, Hakimba des Kataiis et Tolnus des Paravacis. Tout comme Kamchak, ils chevauchaient à proximité de leur porte-enseigne. L'emblème des Kassars est une bola écarlate à trois poids, suspendue à une lance. Ils marquent leurs esclaves et leur bétail de la représentation symbolique de la bola, trois cercles dont les centres sont joints par des lignes. Tenchika et Dina étaient ainsi marquées. Kamchak avait décidé de ne pas leur imposer la sienne, comme il l'aurait fait pour les bosks ; il pensait, fort justement, que cela leur aurait ôté la valeur. Je crois qu'il était en outre content d'avoir dans son chariot des filles portant la marque des Kassars, c'était un peu une preuve de la supériorité des Tuchuks. Tout comme les quelques bosks de son troupeau qui montraient aussi la marque de la bola. L'emblème des Kataiis est un arc jaune en travers d'une lance noire; leur marque est un arc tourné à gauche. Les Paravacis arborent une vaste bannière de pierres précieuses enfilées sur des fils d'or, qui représente la tête et les cornes d'un bosk; elle est d'une valeur incalculable. Pour les Paravacis, la marque est la représentation symbolique d'une tête de bosk, un demi-cercle posé sur un triangle isocèle renversé.

Élisabeth Cardwell, pieds nus, mais vêtue de sa peau de larl, marchait à hauteur de l'étrier de Kamchak. Ni Tenchika ni Dina ne nous accompagnaient. La veille, dans l'après-midi, contre le prix incroyable de quarante pièces d'or, quatre quivas et une selle de kaiila, Kamchak avait vendu Tenchika à Albrecht. C'était l'un des prix les plus élevés payés pour une esclave parmi les Gens des Chariots, je ne pouvais m'empêcher de penser que la petite Tenchika avait terriblement manqué à Albrecht. Et le prix avait été

encore plus intolérable du fait de l'amusement de Kamchak aux dépens de l'acheteur, car il avait pouffé en se frappant les cuisses, de voir qu'un guerrier comme Albrecht avait pu s'éprendre à ce point d'une femme... à plus forte raison d'une esclave! Albrecht, tout en lui liant les poignets et en lui passant le licol, avait giflé la pauvre fille à deux ou trois reprises, la traitant de bonne à rien. Maintenant, elle bondissait en riant près de son kaiila, des larmes de joie dans les yeux. Tout en courant près de l'étrier, elle tentait par instants d'appuyer sa tête contre la botte de son maître, Quant à Dina, bien qu'elle fût esclave, je l'avais posée devant moi sur ma selle et l'avais emmenée loin des charriots, jusqu'à ce que je distingue les hautes et claires murailles de Turia. Alors je l'avais déposée sur l'herbe, Elle avait levé les yeux, intriguée.

—

Pourquoi m'as-tu amenée ici ? avait-elle demandé.

J'avais tendu le bras.

— Voilà Turia, ta ville, avais-je répondu.

Elle avait levé les yeux.

—

Est-ce ton désir que je me mette à courir vers la cité?

Elle faisait allusion au jeu cruel des jeunes hommes des Tribus qui conduisent parfois leurs esclaves turiennes jusqu'en vue des murs de la ville puis, s'armant de la bola et préparant la lanière, leur ordonnent de se sauver.

—

Non, lui avais-je dit. Je t'ai conduite jusqu'ici pour te rendre ta liberté.

Elle s'était mise à trembler.

Elle avait baissé la tête.

—

Je suis à toi... tellement à toi, avait-elle murmuré en contemplant l'herbe. Ne sois pas cruel.

— Sûrement pas. Je te répète que je t'ai amenée ici pour te libérer. Elle m'avait regardé en secouant la tête.

— C'est mon désir, avais-je insisté.

— Mais pourquoi ?

— Je le veux.

— Ne t'ai-je pas plu?

— Tu m'as beaucoup plu. Pourquoi ne me vends-tu pas ?

- Je n'en ai pas envie.

- Mais tu vendrais bien un bosk ou un kaiila, avait-elle répliqué.

- Bien sûr.

- Alors, pourquoi pas Dina?

- Parce que je ne le souhaite pas.

- J'ai de la valeur, avait-elle déclaré.

C'était exprimé sans emphase, comme une simple vérité.

- Plus de valeur que tu ne le penses.

- Je ne comprends pas.

J'avais fouillé dans la bourse de ma ceinture et lui avais donné

une pièce d'or.

— Prends ceci et va à Turia... retrouve ta famille et vis dans la liberté.

Elle fut soudain secouée de sanglots et tomba à genoux près des pattes du kaiila, tenant la pièce dans la main gauche.

— Si c'est une plaisanterie de Tuchuk, avait-elle gémi, tue-moi vite. J'avais sauté à bas de ma monture, m'étais agenouillé près d'elle et avais pressé sa tête au creux de mon épaule.

— Non, Dina de Turia, ce n'est pas une plaisanterie. Tu es libre. Elle m'avait regardé de ses yeux pleins de larmes.

— On ne libère jamais les filles de Turia - jamais !

Je l'avais secouée et embrassée.

— Mais toi, Dina de Turia, tu es libre.

Je l'avais secouée de plus belle.

— Veux-tu que je galope jusqu'aux murs pour te jeter par-dessus ?

avais-je demandé.

Elle s'était mise à rire à travers ses larmes.

— Non, non!

Je l'avais remise debout, et elle m'avait soudain embrassé.

- Tarl Cabot ! Tarl Cabot ! s'était-elle écriée.

Instantanément, nous nous rendîmes compte tous les deux qu'elle avait crié mon nom comme l'aurait fait une femme libre. Et libre, elle l'était, en effet, femme de Turia.

Et, reprise par les larmes :

— Oh, Tarl Cabot...

Ensuite, elle m'avait examiné d'un air très tendre.

— Quand même, garde-moi encore un peu auprès de toi, avait-elle dit.

— Tu es libre.

— Mais j'aimerais te servir.

J'avais souri.

— Il n'y a pas de place, avais-je répondu.

— Oh, Tarl Cabot, me gronda-t-elle, il y a toutes les Plaines de Turia.

— La Terre des Peuples des Chariots, veux-tu dire.

Elle avait ri.

— Non. Les Plaines de Turia.

— Petite insolente !

Mais elle m'embrassa et je la déposai dans les herbes printanières de la prairie.

Quand je l'avais relevée, j'avais remarqué au loin un peu de poussière qui s'écartait d'une porte de la ville pour venir vers nous. Sans doute deux ou trois guerriers montés sur de hauts tharlarions.

La jeune femme ne les avait pas encore vus. Elle semblait très heureuse, ce qui, naturellement, m'emplissait de satisfaction. Soudain, ses yeux s'étaient voilés et ses traits, convulsés de détresse. Elle avait porté les mains à son visage, se couvrant la bouche.

— Oh ! gémit-elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui avais-je demandé.

— Je ne peux pas aller à Turia, avait-elle répondu.

— Pourquoi pas ?

— Je n'ai pas de voile ! se lamenta-t-elle.

J'avais poussé une exclamation exaspérée, l'avais embrassée, fait virer par les épaules et, d'une tape – appliquée en un endroit peu convenable pour une femme libre , je l'avais envoyée vers Turia.

Le petit nuage de poussière se rapprochait.

J'avais sauté sur la selle et agité la main vers la fille, qui avait un peu couru, puis s'était retournée. Elle répondit à mon geste. Elle pleurait.

Une flèche était passée en sifflant au-dessus de ma tête. J'avais laissé échapper un rire puis avais fait voler le ila et foncé, laissant loin derrière moi les pesants tharlarions.

Ils décrivirent un cercle et revinrent en arrière pour couvrir une fille libre, bien qu'encore vêtue Kajir, serrant dans son poing une pièce d'or et agitant la main en direction de l'ennemi enfui, tout en riant et pleurant.

Quand j'étais rentré au chariot, les premières paroles Kamchak avaient été :

— J'espère que tu en as tiré un bon prix.

J'avais souri.

— Es-tu satisfait? m'avait-il demandé.

Je me rappelais les Plaines de Turia.

— Oui, avais-je répondu, je suis parfaitement satisfait. Élisabeth Cardwell, qui s'occupait du feu dans le véhile, avait été stupéfaite de me voir revenir sans Dina, mais n'avait pas osé me demander ce que j'en avais fait. Maintenant, elle me fixait de ses yeux incrédules.

— Vous l'avez... vendue? me demanda-t-elle, ahurie. ndue ?

— Vous trouviez qu'elle avait les chevilles grasses, lui rappelai-je. Élisabeth me considérait d'un air horrifié.

— Mais c'était un être... une personne humaine...

— Non! protesta Kamchak en lui secouant la tête. Un animal ! Une esclave !

Puis il ajouta, en lui ébranlant une nouvelle fois le crâne:

— Tout comme toi !

Elle le regardait avec effarement.

— Je crois bien... commença Kamchak, que je vais te vendre, toi aussi.

Elle eut soudain une expression de terreur. Elle me jeta un coup d'oeil farouche et suppliant.

Les mots de Kamchak m'avaient contrarié, moi aussi.

Je crois que c'est à ce moment que, peut-être pour la première fois depuis qu'elle vivait chez les Tuchuks, elle comprenait pleinement sa situation - car, dans l'ensemble, Kamchak avait été

bon pour elle: il ne lui avait pas passé l'anneau dans la narine, il ne l'avait pas vêtu Kajir, il n'avait pas marqué sa cuisse des quatre cornes de bosks, et elle n'avait même pas le collier turien. À présent, Élisabeth, de nouveau atterrée et malade, saisisait bien qu'au bon vouloir de Kamchak elle serait vendue ou échangée avec la même indifférence qu'une selle ou un sleen de chasse. Elle avait vu revendre Tenchika.

Elle présumait que la disparition de Dina s'expliquait de la même manière. Elle me regardait de ses yeux incrédules, en secouant la tête. Pour ma part, j'estimais qu'il valait mieux ne pas lui révéler que j'avais libéré Dina. Quel bien lui apporterait cette nouvelle? Elle n'en sentirait que davantage la cruauté de son servage, ou peut-être entretiendrait-elle le fol espoir que son maître Kamchak pourrait un jour lui accorder aussi ce magnifique don de la liberté. Je souris à cette idée. Kamchak ! Libérer une esclave! En outre, même si Élisabeth m'avait appartenu, je n'aurais pas pu en faire une femme libre... Quel en aurait été le résultat ? Si elle approchait de Turia, elle deviendrait l'esclave du premier homme de patrouille qui la ligoterait et l'encapuchonnerait; si elle tentait de rester avec les Chariots, quelque jeune guerrier, la voyant sans défense et étrangère aux Tribus, l'enchaînerait avant la tombée de la nuit. Je savais maintenant - si Saphrar était bien renseigné - que la sphère dorée, certainement l'oeuf des Prêtres-Rois, se trouvait dans le chariot de Kutaituchik. Il fallait que je m'efforce de le prendre pour le remporter dans les Sardar. Ça pouvait me coûter la vie, j'en étais conscient. Oui, il valait décidément mieux qu'Élisabeth croie que j'avais simplement vendu la jolie Dina de Turia. Mieux valait qu'elle se voie bien dans la peau d'une fille barbare, esclave dans le chariot de Kamchak.

— Oui, reprit-il, je pense que je vais la vendre.

Élisabeth se mit à trembler de peur et se prosterna aux pieds du Tuchuk.

— Je t'en prie, Maître, murmura-t-elle, ne me vends pas, Maître.

— Combien estimes-tu que j'en tirerais ? demanda-t-il.

— Ce n'est qu'une barbare, répondis-je, ne tenant nullement à ce qu'il la vende.

— Peut-être qu'en l'entraînant... médita-t-il.

— Cela augmenterait considérablement son prix, dus-je reconnaître. Je savais également qu'une bonne formation durerait des mois, bien qu'avec une fille intelligente on arrive des résultats étonnants en quelques semaines seulement.

— Aimerais-tu apprendre? demanda-t-il à la fille. Aimerais-tu apprendre à porter des soieries et des clochettes, à parler, à te tenir, à marcher, à danser... assez bien pour que les hommes aient un désir fou de te posséder et de te maîtriser ?

Elle ne répondit pas mais eut un grand frisson.

— Je doute qu'elle soit capable d'apprendre, fit Kamchak. Élisabeth resta muette, tête basse.

— Tu n'es qu'une petite barbare, émit Kamchak d'un ton excédé. Puis il m'adressa un clin d'oeil.

— Mais c'est quand même une jolie petite barbare, pas vrai ? me demanda-t-il.

— Oui, sans l'ombre d'un doute.

Je vis les yeux de Miss Cardwell se fermer et ses épaules frémir de honte. Puis elle se cacha le visage entre les mains.

Je suivis Kamchak à l'extérieur. Une fois sorti, à ma grande surprise, il me fit face et dit :

— Tu as été idiot de libérer Dina de Turia.

— Comment le sais-tu?

— Je t'ai vu la charger sur ton kaiila et partir vers Turia, déclara-t-il. Tu ne l'avais même pas attachée pour qu'elle coure auprès du kaiila. Il sourit.

— Et je sais que tu l'aimais bien, que tu ne voulais la mettre en jeu... Et, ajouta-t-il en désignant du menton ma poche de ceinture, ta bourse n'est pas plus lourde maintenant qu'à ton départ. Je ne pus me retenir de rire.

Kamchak pointa l'index sur la sacoche.

—

Tu devrais avoir là-dedans quarante pièces d'or au moins, dit-il. C'est ce que coûte une femme comme elle - peut-être davantage, parce qu'elle est habile aux jeu de la bola.

Il gloussa.

—

Une fille comme Dina de Turia vaut plus qu'un kaiila. Et, de plus, c'est une beauté.

Il pouffa.

— Albrecht est sot, mais Tarl Cabot l'est encore plus!

—

Possible, fis-je.

—

Tout homme qui se laisse aller à tenir à une esclave est un sot, affirma-t-il.

— Peut-être qu'un jour Kamchak des Tuchuks lui même s'attachera à une esclave.

Sur quoi il renversa la tête en rugissant, puis se plia en avant en se tapant sur les genoux.

—

Alors, poursuivis-je d'un ton ferme, il saura peut être quelle impression ça fait.

Cette fois, il perdit tout contrôle et se prit à rire comme un véritable dément. Il en chancelait; il se mit à frapper de la paume sur la roue du véhicule pendant une minute ou deux. Puis ses éclats de rire devinrent spasmodiques, il dut se forcer à avaler un peu d'air sous ses côtes secouées. J'aurais presque voulu qu'il s'étouffe sur place !

— Demain, lui dis-je, tu combats dans les Plaines des Mille Poteaux.

—

Oui, c'est pourquoi, ce soir, je me saoulerai.

—

Tu ferais mieux de t'accorder une bonne nuit de sommeil !

—

Sans doute, mais je suis un Tuchuk... alors je vais me saouler.

— Très bien. Dans ce cas, je ferai la même chose.

Alors on cracha pour voir lequel paierait la bouteille Paga. En partant de côté, et en tournant vivement tête, il me battit de quarante bons centimètres. À la lumière de cet exploit, ma tentative paraissait enfantine. Je ne connaissais pas le coup du balancement de la tête. Bien entendu, le rusé Tuchuk m'avait laissé cracher le premier.

Et ce matin nous étions arrivés dans les Plaines des Mille Poteaux.

Bien qu'il eût passé la nuit, bouteille de Paga en main, à

piétiner dans le chariot en chantant des grivoiseries Tuchuks devant une Élisabeth à demi morte de peur, il paraissait de belle humeur, regardant de tous côtés, sifflotant, tapotant parfois de la main sa selle, sur un rythme particulier. Je ne voulais pas l'expliquer à Miss Cardwell, mais c'était le rythme des tambours pour la Danse de la Chaîne. Je crus comprendre que Kamchak pensait à Aphris de Turia et - ce qui me paraissait dangereux - comptait ses gains avant de les avoir touchés.

J'ignore s'il y a ou non un millier de poteaux sur les plaines qui portent ce nom, mais j'imagine qu'il y en a au moins ce nombre. Les poteaux, dont le sommet est aplati, mesurent à peu près deux mètres de haut et une vingtaine de centimètres d'épaisseur, et sont plantés en eux longues lignes, les uns en face des autres. Les deux files sont séparées par un espace de quinze mètres et, dans chacune, les poteaux sont plantés à une dizaine de mètres les uns des autres. L'allée ainsi formée s'étend sur plus de quatre

pasangs. Une des lignes est plus proche de la cité, l'autre, des prairies. Je notai que les poteaux avaient été récemment peints de couleurs vives, mais que le motif ainsi créé était différent pour chacun, et que les ornements variaient à l'infini, au gré des artisans. L'ensemble, coloré, joyeux, mettait du baume au coeur. Il régnait une atmosphère de fête foraine. J'avais de la peine à me rappeler qu'entre ces deux files de poteaux des hommes n'allaient pas tarder à combattre et à mourir.

Je remarquai que des ouvriers fixaient encore de petits anneaux d'attache aux poteaux, à l'aide de boulons, entre un mètre cinquante et un mètre soixante-cinq au-dessus du sol, au long de l'avenue ainsi aménagée. Un des hommes ferma une paire de ces menottes, puis les rouvrit avec petite clé qu'il accrocha ensuite à un petit piton proche du sommet du poteau.

J'entendais des musiciens, sortis de bonne heure de Turia, jouer un air allègre derrière l'alignement de Turia, à une cinquantaine de mètres de distance.

Des cercles désherbés d'environ soixante-quinze mètres de diamètre, ménagés entre chaque paire de poteaux, avaient été

sablés et ratissés.

De petits marchands de Turia allaient et venaient hardiment parmi les Peuples des Chariots, pour vendre des gâteaux, du vin, de la viande, et même des chaînes et des colliers.

Kamchak regarda le soleil qui était maintenant monté à un quart environ du ciel.

— Les Turiens sont toujours en retard, me dit-il.

Du haut de mon kaiila, je distinguais à présent de la poussière soulevée vers Turia.

— Ils arrivent, annonçai-je.

Parmi les Tuchuks, une fois descendu de ma selle, je vis le jeune Harold, celui que Hereena du Premier Chariot avait si rudement insulté au moment du pari avec Conrad et Albrecht. Mais je ne vis pas la fille en question. Le jeune homme, bien qu'il ne portât pas de cicatrice, me faisait l'effet d'un beau et fort garçon. Comme je l'ai déjà dit, je crois, il avait les cheveux blonds et les yeux bleus, ce qui, pour n'être pas inconnu chez les Tuchuks, n'en est pas moins rare. Il avait des armes. Naturellement, il ne pouvait pas participer à ces compétitions, pour des questions de protocole. Seuls les guerriers renommés peuvent s'y engager. À dire vrai, sans la Cicatrice du Courage, personne n'oserait même s'y présenter. D'ailleurs, sans cette cicatrice, on ne peut, chez les Tuchuks, ni courtiser une femme libre, ni avoir un chariot, ni posséder plus de cinq bosks et trois kailas. C'est ainsi que la Cicatrice du Courage a une importance non seulement guerrière, mais aussi sociale et économique.

— Tu as raison, me dit Kamchak en se dressant sur ses étriers. D'abord les guerriers.

Ceux de Turia, montés sur de longues colonnes de tharlarions, approchaient dans la plaine. Le soleil du matin se réfléchissait sur leurs casques, leurs longues lances, les ornements métalliques de leurs boucliers ovales, différents des boucliers ronds de la plupart des cités de Gor. J'entendais battre deux tambours qui rythmaient la marche des tharlarions. Près de ces derniers marchaient également d'autres hommes d'armes et même de simples citoyens de Turia, avec des vendeurs et des musiciens

qui venaient assister aux jeux. Sur les hautes murailles de la ville même, je distinguais des pavillons et oriflammes. Elles étaient encombrées par la foule et je suppose que nombre de ces gens utilisaient les longues-vues de la Caste des Constructeurs pour suivre les événements qui allaient se dérouler.

Les guerriers de Turia s'organisèrent à deux cents mètres environ des poteaux et s'alignèrent sur une profondeur de quatre ou cinq rangs en un front faisant toute longueur de l'allée. Alors, ils firent halte. Dès que l'ordre fut établi parmi les lourds tharlarions, une lance ornée d'une flamme s'abaissa et les tambours donnèrent soudain un signal. Aussitôt, les lances des rangées s'abaissèrent et les centaines de tharlarions, sifflant et grognant, leurs cavaliers hurlant, foncèrent dans notre direction.

— Trahison ! m'écriai-je.

Je ne connaissais rien de vivant sur Gor qui pût résister à

l'impact d'une charge de tharlarions.

Élisabeth Cardwell hurla, se cachant le visage dans les mains. À ma grande stupéfaction, les guerriers des Chariots ne paraissaient guère prêter attention à l'avalanche animale qui se précipitait sur eux. Certains marchandaient avec les vendeurs, d'autres parlaient entre eux.

Je pivotai sur mon kaiila, cherchant des yeux Élisabeth qui, à

un pas, serait tuée avant même que les tharlarions aient franchi les lignes de poteaux. Elle restait face aux monstres qui chargeaient, comme si elle avait été rivée au sol, le visage entre les mains. Je me penchai sur la selle, prêt à éperonner ma monture pour la lancer en avant et cueillir la jeune femme, puis nous enfuir au plus vite.

—

Allons, fit Kamchak.

Je me redressai et vis que les lignes de tharlarions, au milieu des clameurs et des piétinements, s'étaient arrêtées net à une quinzaine de mètres en arrière de la file des poteaux de Turia.

— Une plaisanterie turienne, m'expliqua Kamchak. Ils aiment les jeux autant que nous et ne souhaitent nullement les faire annuler. Je rougis. Les genoux d'Élisabeth parurent soudain se dérober, mais elle revint quand même vers nous en chancelant.

Kamchak me sourit.

— Une bien jolie petite barbare, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

—

Oui, répondis-je en détournant les yeux, un peu embarrassé. Kamchak éclata de rire.

Élisabeth nous regardait avec étonnement.

J'entendis un cri lancé par les Turiens :

—
Les filles !

Et cette clameur fut reprise par de nombreuses voix. Des rires tonnaient partout et les lances frappaient les boucliers. En un instant, dans le tonnerre des galops des kaïilas entre les deux lignes de poteaux, dans un envol de sable, apparurent un grand nombre de cavalières, leurs cheveux noirs tourbillonnant derrière elles, qui freinèrent leurs montures en les faisant cabrer entre les poteaux, puis sautèrent dans le sable, abandonnant les kaïilas aux mains de gens des Chariots.

Les nombreuses filles sauvages des Chariots étaient merveilleuses, mais je dus m'avouer que la plus remarquable était la fière et belle Hereena. Follement impatientes, elles riaient entre elles, les yeux brillants. Quelques-unes crachaient vers les Turiens en leur montrant le poing, et ils répondaient par des cris et des rires.

Hereena repéra parmi les guerriers le jeune Harold et le convoqua près d'elle d'un doigt impératif.

Il approcha.

- Prends les rênes de mon kaïila, Esclave ! lui dit-elle avec insolence.

En colère, il n'en obéit pas moins et, sous les rires des nombreux Tuchuks présents, se retira avec l'animal.

Alors les filles se mêlèrent aux guerriers. Il y avait de cent à cent cinquante femmes de chacune des quatre peuplades des Chariots.

— Ah! fit Kamchak en voyant les lignes de tharlarions s'ouvrir sur une quarantaine de mètres pour livrer passage aux palanquins clos des demoiselles de Turia, portés par des esclaves enchaînés, parmi lesquels se trouvaient sans nul doute des hommes des Tribus. Maintenant l'intérêt paraissait manifeste chez les guerriers nomades qui se dressaient sur leurs étriers pour mieux voir les palanquins qui, disait-on, renfermaient chacun une perle de grande beauté, digne récompense des sauvages compétitions de la Guerre d'Amour.

La Guerre d'Amour est une institution très ancienne chez les Turiens et les Nomades, plus ancienne même, selon les Gardiens du Temps, que l'Année des Présages elle-même. Naturellement, les jeux de la Guerre d'Amour se célèbrent tous les printemps entre la Cité et les Plainnes, alors que l'Année des Présages ne revient que tous les dix ans. Ces jeux ne donnent pas lieu au rassemblement général des Peuples des Chariots, car normalement les troupeaux et les femmes libres des Tribus ne se rencontrent pas à ce moment. Seules des délégations de guerriers - environ deux cents par Tribu - sont envoyées au printemps dans les Plainnes des Mille Poteaux. Les jeux se justifient du point de vue des Turiens parce qu'ils constituent une excellente démonstration de la valeur et du courage des guerriers de la cité, ce qui incite au moins les Nomades, souvent trop audacieux, à se méfier de l'acier turien. Mais je crois que la véritable explication en est qu'en secret le guerrier de la cité aime bien se heurter à l'ennemi nomade et ainsi lui prendre des femmes notamment lorsqu'il s'agit de petites bêtes étonnantes comme Hereena du Premier Chariot -, aussi sauvages et indomptées qu'elles sont belles. On peut aussi ajouter que les combattants turiens jugent qu'ils n'ont pas assez d'occasions de se

mesurer avec les Nomades, qui sont des ennemis vifs et insaisissables, qui frappent avec la plus grande rapidité et se replient en emportant marchandises et captives presque avant que l'on ait compris la situation.

Je me demandais combien des fières beautés de Turia, en larmes, serviraient la nuit prochaine les maîtres barbares, et combien des farouches filles des Chariots, comme Hereena, se retrouveraient couvertes de soieries et de chaînes derrière les murs de la cité de Turia.

Un à un, les palanquins des dames de Turia étaient déposés au sol et un esclave plaçait devant chacun une natte soyeuse pour que l'occupante évite de souiller ses sandales ou ses chaussons. Les filles nomades, en observant ce luxe, plaisantaient entre elles.

Une à une, vêtues de soies resplendissantes, toutes sous des Robes de Dissimulation, le visage voilé, les dames de Turia sortaient de leurs palanquins en manifestant par leur attitude leur dégoût pour le bruit et les clameurs qui les entouraient. À présent, les arbitres, munis de listes, circulaient parmi les Nomades et les Turiens.

Ne pouvait participer aux jeux n'importe quelle fille ou n'importe quel guerrier. Seules les plus belles étaient susceptibles d'être choisies, et seules les plus belles d'entre celles-ci l'étaient effectivement.

Une fille pouvait fort bien se proposer, comme l'avait fait Aphris, mais rien ne prouvait qu'elle serait admise car les critères sont très stricts et appliqués objectivement. Je le répète, seules les plus belles d'entre les belles ont une chance de participer. J'entendis un juge annoncer:

— Premier Poteau! Aphris de Turia!

— Ha! hurla Kamchak en me tapant dans le dos, manquant de peu m'expédier à terre.

J'étais ébahi. Il fallait que cette fille soit vraiment belle pour avoir droit au Premier Poteau. Si cela ne signifiait pas qu'elle fût la plus belle de toutes les Turiennes, en tout cas elle était la plus remarquable parmi celles insrites pour la compétition de cette année.

Toujours en blanc et or, Aphris s'avança, l'air dédaigneux, sur les tapis posés devant ses pieds, sous la direction d'un arbitre, jusqu'au premier poteau du côté des Nomades. Bien entendu, les filles des Chariots se tiendraient du côté opposé. Ainsi celles de Turia pourraient voir leur ville et leurs combattants, les autres, les plaines et leurs guerriers.

Kamchak m'avait en outre indiqué que cela plaçait la fille plus loin des siens si bien que, pour intervenir, Turien ou Nomade devrait franchir l'espace entre les poteaux, ce qui attirerait immanquablement l'attention des juges.

Maintenant ces derniers annonçaient des noms et les filles des deux partis venaient se présenter.

Je vis que Hereena n'était qu'au troisième poteau, bien qu'à

mon avis elle ne fût pas moins belle que les deux filles kassars placées devant elle.

Kamchak m'expliqua qu'elle avait deux dents du fond un peu écartées, du côté droit.

— Ah bon ! fis-je, estomaqué.

Je remarquai avec plaisir qu'elle était furieuse qu'on ne lui ait attribué que la troisième place.

— Moi, Hereena, du Premier Chariot, je suis supérieure à ces deux kaiilas femelles des Kassars ! criait-elle.

Mais le juge était déjà quatre poteaux plus loin.

À ce propos, le choix des filles est effectué par les arbitres de leur cité ou de leur peuplade, à Turia par les membres de la Caste des Médecins qui ont servi dans les grandes Maisons d'Esclaves d'Ar, et dans les Chariots, par les Maîtres de Chariots d'Esclaves, qui achètent, vendent et louent des filles, constituant ainsi pour les guerriers et les esclavagistes une sorte de marché de la chair féminine. Ces chariots publics fournissent aussi du Paga. Je ne connais rien d'autre qui y ressemble dans tout Gor. Kamchak et moi avons rendu visite à un de ces établissements roulants la nuit précédente, et j'avais dû payer cinq tarnets de bronze pour la bouteille. J'avais entraîné Kamchak hors du lieu avant qu'il se mette à crier des enchères pour une petite bonne femme de Port Kar qui lui avait tapé dans l'oeil.

J'examinai les alignements de poteaux. Les filles nomades se tenaient fièrement devant leurs poteaux, certaines de la victoire de leurs champions, sûres de rentrer chez elles. Celles de la Cité de Turia affectaient l'indifférence.

J'imaginai cependant que leur coeur devait battre rapidement sous ce pseudo-détachement. Cela ne pouvait pas être un jour comme les autres, pour elles.

Même voilées et couvertes de leurs robes, on les devinait très belles. Je savais que beaucoup d'entre elles portaient au-dessous la honteuse camisk turienne, et c'était peut-être la seule fois que le vêtement détesté toucherait leurs corps, car si leurs guerriers perdaient la partie, il ne leur serait pas permis de quitter le poteau avec les robes qui les couvraient. Elles ne seraient pas emmenées comme des femmes libres.

Je souris intérieurement en me demandant si la hautaine Aphris, si droite devant son poteau, portait sous sa robe blanc et or la camisk de l'esclave. Je ne le pensais pas. Elle était beaucoup trop fière, trop assurée.

Kamchak manoeuvrait son kaiila à travers la foule en direction du Premier Poteau.

Je le suivis.

Il se pencha sur sa selle.

—

Bonjour, petite Aphris, dit-il d'un ton enjoué.

Elle se raidit et ne tourna même pas la tête pour le garder.

—

Es-tu prêt à mourir, Sleen? demanda-t-elle.

—

Non, répondit Kamchak.

J'entendis la jeune femme rire doucement sous son voile de soie blanche.

— Je constate que tu ne portes plus ton collier, observa Kamchak. Elle releva le menton sans daigner répondre.

— J'en ai un autre, lui affirma-t-il.

Elle pivota vers lui, les poings crispés. Si ses beaux yeux en amande avaient été des armes, il aurait été foudroyé sur sa selle.

—

Quelle joie ce me sera, lança-t-elle, que de te voir à genoux dans le sable, pour supplier Kamras de Turia de t'achever!

--Cette nuit, petite Aphris, répliqua Kamchak, comme je te l'ai promis, cette première nuit, tu la passeras dans le sac à fumier.

—

Sleen! Sleen! Sleen ! cria-t-elle.

Kamchak lâcha son rire rugissant, puis il fit pivoter sa monture.

— Les femmes sont-elles aux poteaux? s'enquit un juge.

Tout au long des deux files, les arbitres répondirent en confirmation:

—

Elles sont aux poteaux.

— Qu'on les attache ! commanda le Premier Juge, qui se tenait sur une plate-forme à l'extrémité des poteaux, du côté des Tribus des Chariots cette année.

À la demande d'un des arbitres, Aphris de Turia, en colère, ôta ses gants de peau de verr blanche doublée de soie et les glissa dans un pli profond de ses robes.

— Les anneaux d'attache, lui rappela l'arbitre.

—

Ce n'est pas nécessaire, répondit Aphris. Je resterai immobile ici jusqu'à ce que ce sleen ait été tué.

— Placez de vous-même vos poignets dans les anneaux insista l'arbitre, sinon, on le fera à votre place.

Absolument furieuse, la fille n'en leva pas moins les bras pour passer les mains dans les anneaux, un de chaque côte du poteau. L'homme les referma d'un geste précis et passa au poteau suivant. Aphris, sans en avoir l'air, remuait les mains dans les anneaux pour tâcher de les en faire glisser. Mais, bien sur, elle ne le pouvait pas. Je crus la voir trembler, rien qu'un instant, en se rendant compte qu'elle était bien prise, puis elle resta tranquille en regardant autour d'elle, comme plongée dans l'ennui le plus profond. La clé des menottes était accrochée à cinq centimètres environ au-dessus sa tête.

— Les femmes sont-elles attachées ? cria le Premier Juge, sur l'estrade.

— Elles le sont, répondirent à tour de rôle les arbitres, le long des lignes.

Hereena se tenait de façon insolente devant son poteau, mais, bien entendu, ses poignets bruns étaient pris dans l'acier.

— Que l'on organise les combats ! cria le Juge. Et les autres arbitres répétèrent cet ordre.

Tout au long des files, je vis les guerriers turiens et ceux des Tribus se presser dans l'avenue ménagée entre les poteaux. Comme toujours, les filles des Nomades ne portaient pas de voile. Les guerriers turiens passaient devant elles pour les examiner, reculant quand l'une d'elles crachait ou décochait un coup de pied. Les filles se moquaient d'eux et les maudissaient, genre de compliments qui étaient acceptés avec bonne humeur et auxquels il était répondu par des observations précises sur les défauts réels ou imaginaires des femmes.

À la demande de tout guerrier nomade, un arbitre ôtait les épingles du voile des Turiennes et repoussait le capuchon des Robes de Dissimulation, pour révéler leur visage.

Cette partie des jeux était des plus humiliantes pour les Turiennes, mais elles en comprenaient la nécessité ; peu d'hommes, surtout chez les barbares, tiennent à se battre pour une femme dont ils n'ont même pas vu les traits.

— J'aimerais jeter un coup d'oeil à celle-ci, dit Kamchak en désignant du pouce Aphris de Turia.

— Certainement, répondit l'arbitre le plus proche.

— Espèce de sleen, ne te rappelles-tu pas le visage d'Aphris de Turia? siffla-t-elle.

— Mon souvenir en est très vague. Il y a tellement d'autres visages, fit Kamchak.

L'arbitre écarta le voile blanc et or, puis repoussa doucement le capuchon, découvrant une longue et belle chevelure noire. Aphris était une femme d'une beauté incroyable.

Elle secoua ses cheveux de son mieux, attachée qu'elle était.

— Peut-être ta mémoire est-elle rafraîchie, à présent? demanda-telle d'un ton acide.

— Cela reste vague, marmonna Kamchak, en hésitant. Je crois que j'avais en tête une figure d'esclave... il me semble bien qu'il y avait un collier...

— Sale tharlarion ! Sale sleen ! cracha-t-elle.

— Qu'en penses-tu ? me demanda-t-il.

— Merveilleusement belle, répondis-je.

— Il y en a probablement plusieurs qui sont mieux qu'elle dans le lot, dit-il. Allons les voir.

Il partit, et je le suivis.

J'aperçus soudain les traits d'Aphris convulsés de rage tandis qu'elle s'efforçait de se libérer.

— Reviens ici ! cria-t-elle. Sleen ! Sleen répugnant ! reviens ! Reviens

!

Je percevais le bruit des anneaux et celui des coups de pied qu'elle donnait au poteau.

— Tenez-vous tranquille, l'avertit l'arbitre, sinon vous devrez avaler un sédatif.

— Sale sleen! hurla-t-elle encore.

Mais déjà plusieurs autres guerriers nomades étaient en train d'examiner le visage dévoilé d'Aphris de Turia

— Ne vas-tu pas combattre pour elle ? m'enquis-je.

—

Bien sûr que si, dit Kamchak.

Toutefois, il tint à ce que nous inspections toutes les autres beautés de Turia.

Pour finir, il retourna devant Aphris.

—

Un assortiment lamentable, cette année, fit-il.

—

Bats-toi, pour moi ! cria-t-elle.

—

Je ne sais même pas si je vais combattre pour qui que ce soit, releva-t-il. Ce ne sont toutes que des sleens ou des kaiilas.

—

Tu dois te battre ! Tu dois te battre pour moi !

—

Est-ce que tu m'en pries ? s'enquit-il.

Elle tremblait de fureur.

—

Oui, je te le demande.

—

Très bien. Je vais combattre pour toi.

Il me parut alors qu'Aphris se détendait un peu contre son poteau, soulagée Puis elle regarda Kamchak avec un air joyeux.

—

Tu mourras dépecé à mes pieds, déclara-t-elle.

Kamchak haussa les épaules, sans nier cette possibilité. Puis il s'adressa à l'arbitre:

—

Est-ce qu'il y a, en dehors de moi, quelqu'un qui veuille combattre pour elle ?

—

Non, répondit l'homme.

Lorsque plus d'un homme désire combattre pour une certaine femme, les Turiens choisissent en fonction du rang et des exploits, les Nomades selon les cicatrices et l'expérience. En bref, chacun à

leur manière, ce sont en quelque sorte l'ancienneté et l'habileté qui décident, entre deux guerriers ou plus, chez les Turiens comme chez les Nomades, de celui qui occupera l'arène. Il arrive que des hommes se livrent un duel pour cet honneur, mais cette coutume est mal perçue des deux côtés parce que indigne, surtout en présence des ennemis traditionnels.

— Il faut vraiment qu'elle soit ordinaire, souligna Kamchak, examinant de nouveau et de près Aphris.

— Non, protesta l'arbitre, c'est parce que c'est Kamras, Champion de Turia, qui la défend.

— Oh, non ! s'écria Kamchak, feignant le désespoir et frappant le front du poing.

— Si, c'est bien lui.

— Tu dois te le rappeler ? fit Aphris en riant.

— J'avais bu beaucoup de Paga, ce soir-là, avoua Kamak.

— Vous n'êtes pas obligé de le rencontrer si vous n'y tenez pas, intervint l'arbitre.

Je me dis qu'il était très humain que les deux hommes sussent à qui ils auraient affaire avant de pénétrer dans le cercle de sable. Ce serait certainement fort déplaisant de se trouver tout à coup devant un splendide combattant, aussi fameux que Kamras de Turia, par exemple.

— Rencontre-le ! cria Aphris.

— Si personne ne le combat, expliqua l'arbitre, la fille Kassar lui appartiendra par forfait.

Je voyais bien que la beauté kassar, au poteau en face Aphris, était en détresse, et cela se comprenait. Il semblait qu'elle dût partir pour Turia sans que même un peu de sable ait été piétiné en sa faveur.

— Combats-le, Tuchuk ! cria-t-elle.

— Où sont tes Kassars ? s'enquit Kamchak.

Je pensai que la question était bien posée. J'avais bien aperçu Conrad, mais il avait choisi une fille turienne six ou sept poteaux plus loin. Albrecht n'était pas même inscrit aux jeux. J'imaginai qu'il était resté près de sa Tenchika.

— Ils se battent ailleurs ! lança-t-elle. Je t'en prie, Tuchuk !

Elle commençait à pleurer.

— Mais tu n'es qu'une Kassar, souligna Kamchak.

— Je t'en supplie !

— De plus, il se pourrait que tu aies bonne allure, parée de soieries, émit-il.

— Regarde cette fille turienne, dit encore la Kassar. N'est-elle pas belle ? Ne la désires-tu pas ?

Kamchak jaugea Aphris du regard.

—

Sans doute n'est-elle pas pire que le reste.

— Combats pour moi ! insista Aphris.

— D'accord, se décida Kamchak.

La fille kassar s'adossa à son poteau, tremblant de soulagement.

—

Tu es idiot, dit Kamras de Turia.

Je sursautai, ne m'étant pas rendu compte qu'il était si près de nous. Je le regardai. C'était vraiment un guerrier impressionnant. Il paraissait vigoureux et agile. Ses long cheveux noirs étaient noués derrière son crâne. Il portait aux poignets de larges bracelets en cuir de bosk. Il avait un casque et un bouclier ovale, et sa main droite tenait un javelot. Derrière son épaule pendait le fourreau d'une courte épée.

Kamchak leva les yeux. Non qu'il fût particulièrement petit, mais Kamras était très grand.

— Par le Ciel, tu fais un fameux gaillard! dit le Tuchuk en émettant un sifflement admiratif.

— Commençons, proposa Kamras.

Sur quoi un juge demanda de libérer l'espace entre les poteaux respectifs d'Aphris et de la jolie fille kassar. Deux hommes, que je jugeai originaires d'Ar, vinrent avec des râteaux lisser l'arène circulaire, car elle avait été piétinée pendant l'inspection des femmes.

Malheureusement pour Kamchak, c'était l'année où le choix de l'arme de combat appartenait aux Turiens. Mais, par bonheur, le guerrier des Tribus pouvait se retirer de l'épreuve tant que son nom n'était pas inscrit sur les listes. En conséquence, si Kamras choisissait une arme avec laquelle le Tuchuk ne serait pas familier, il pourrait sans disgrâce refuser le combat, abandonnant du même coup, par forfait, une simple fille Kassar, ce qui, j'en étais sûr, ne gênerait guère le philosophe Kamchak.

— Ah oui, les armes, disait précisément le Tuchuk. Que prend-on ?

La lance, le fouet et une bola à lames... ou peut-être le quiva ?

— L'épée, dit Kamras.

Cette décision me plongea dans le désespoir. De tout le temps que j'avais passé avec les Chariots, je n'avais pas même aperçu un seul des courts glaives goréens, arme si courante et terrible chez les guerriers des cités. Les guerriers nomades ne s'en servent pas, sans doute parce qu'elle ne serait pas des plus efficaces à dos de kaiila; à

propos, le sabre de cavalerie, qui serait d'un maniement plus facile aux hommes montés, est presque inconnu sur Gor; il est avantageusement remplacé par la lance des nomades et les sept quivas, ou couteaux de selle, qui sont avant tout des armes de jet. En l'occurrence, Kamras avait suggéré l'épée pour la rencontre et, certes, le pauvre Kamchak ne devait pas y être expert; il aurait préféré le fouet ou la bola. Mais les combattants de Turia accordent généralement la préférence au bouclier avec la dague, à la hache et au bouclier, à la dague doublée du fouet, à la hache et au filet, ou à

deux dagues, avec la réserve que, s'il est fait usage du quiva, il ne doit pas être lancé. Toutefois, Kamras paraissait inflexible.

- L'épée, répéta-t-il.

— Mais je ne suis qu'un pauvre Tuchuk, se lamenta Kamchak. Kamras rit.

— L'épée, insista-t-il.

Je songeais que l'intransigeance de Kamras quant à l'arme était cruelle et honteuse.

— Mais comment un pauvre Tuchuk comme moi connaîtrait-il quoi que ce soit à l'épée ?

— Dans ce cas, abandonne, fit Kamras d'un ton hautain, et j'emmènerai l'esclave kassar à Turia.

La fille poussa un gémissement.

Kamras eut un sourire méprisant.

— Tu sais, je suis le Champion de Turia et je ne désire pas spécialement salir ma lame avec le sang d'un urt.

L'urt est un rongeur goréen à cornes, répugnant; il y en a de très gros, atteignant la taille du loup ou du poney, mais la plupart sont assez petits pour tenir dans la paume d'une main.

— Eh bien, je ne voudrais pas non plus que cela se produise, convint Kamchak.

Cette fois, la Kassar hurla de détresse.

— Bats-toi, dégoûtant Tuchuk! s'écria Aphris de Turia en se débattant contre les anneaux.

— Ne vous troublez pas, douce Aphris, dit Kamras. Permettez-lui de partir d'ici comme un vantard et un lâche. Qu'il vive dans sa honte, et votre vengeance n'en sera que plus savoureuse. Mais la charmante Aphris n'était pas convaincue.

— Je veux qu'il meure, découpé en tout petits morceaux, de la mort d'un millier de coupures ! glapit-elle.

— Abandonne, conseillai-je à Kamchak.

— Tu crois que je devrais ?

— Oui, c'est mon avis.

Kamras s'était tourné vers Aphris.

—

Si tel est vraiment votre désir, je lui permettrai de choisir des armes qui nous conviennent à tous les deux.

— Mon désir, c'est qu'il périsse ! glapit-elle.

Kamras haussa les épaules.

— Très bien. Je vais le tuer.

Il se retourna vers Kamchak.

— C'est bon, Tuchuk, je te permets de choisir les armes, à condition que nous soyons d'accord.

—

Mais peut-être ne vais-je pas combattre, fit prudemment Kamchak.

Kamras serra les poings.

— Comme tu voudras.

—

Seulement, il se peut aussi que je veuille me battre, médita Kamchak.

Aphris s'étranglait de rage et la fille kassar de désespoir.

— Je vais combattre, annonça Kamchak.

Les deux femmes poussèrent des cris de joie.

Le juge inscrivit alors le nom de Kamchak des Tuchuks sur ses listes.

— Quelle arme choisissez-vous? s'enquit l'arbitre. N'oubliez pas que l'arme ou les armes doivent être conjointement choisies et acceptées.

Kamchak paraissait perdu dans ses pensées, puis il leva vivement la tête.

— Je me suis toujours demandé quel effet cela me ferait de tenir une épée, déclara-t-il.

Le juge faillit en lâcher sa liste.

— Je choisis l'épée, décida Kamchak.

La Kassar se lamenta.

Ahuri, Kamras regardait Aphris de Turia. Elle-même en restait sans parole.

— Il est dément, émit Kamras.

— Retire-toi ! insistai-je instamment auprès de Kamchak.

— Il est maintenant trop tard! trancha le juge.

— Il est maintenant trop tard, répéta Kamchak d'un ton innocent. Je geignis intérieurement car, au cours des derniers mois, j'en étais venu à respecter et à aimer mon rusé chuk.

On apporta les deux épées, deux courts glaives goréens, forgés à Ar.

Kamchak saisit la sienne comme il eût fait d'un levier pour soulever un chariot embourbé.

Kamras et moi fîmes la grimace.

Puis Kamras, et c'était à son honneur, dit à Kamchak:

— Refuse le combat.

Je comprenais ses sentiments, car c'était un soldat et non un boucher.

— Les mille coupures ! cria la douce Aphris de Turia. Une pièce d'or à Kamras pour chaque entaille! offrit-elle.

Kamchak passait le pouce sur le fil de l'arme. J'y vis soudain perler une goutte de sang brillant. Il leva les yeux.

—

Ça coupe, dit-il.

—

Oui, acquiesçai-je, exaspéré.

Je m'adressai au juge :

—

Est-ce que je peux combattre à sa place?

— Ce n'est pas autorisé.

— Mais c'est quand même une bonne idée, remercia Kamchak. Je le saisis aux épaules.

— Kamras n'a nullement envie de te tuer, dis-je. Il leur suffit de te faire honte. Retire-toi donc.

Ses yeux étincelèrent soudain.

— Aimerais-tu me voir dans la honte ? fit-il.

Je le fixai des yeux :

— Cela vaut mieux que la mort, ami.

— Non, répondit-il, et ses yeux avaient l'éclat de l'acier. Plutôt la mort que la honte.

Je reculai. C'était un Tuchuk. Je regretterais amèrement mon ami, paillard, buveur, bruyant, dansant, Kamchak des Tuchuks. Au dernier instant, je criai à Kamchak:

— Alors, au nom des Prêtres-Rois, tiens au moins l'épée comme ceci! en m'efforçant de lui montrer la prise la plus simple sur la poignée du glaive, qui permet de ne pas la lâcher tout en conservant une certaine souplesse du poignet. Mais quand je m'écartai, il tenait l'épée comme une scie angulaire

goréenne. Même Kamras ferma les yeux un instant, comme pour fuir cette vision. Je commençais seulement à comprendre que Kamras n'avait eu d'autre désir que de faire abandonner le terrain au Tuchuk, corrigé et humilié. Il n'avait guère plus envie de le tuer que de massacrer quelque paysan ou ouvrier.

— Que le combat commence ! lança l'arbitre.

Je m'éloignai de Kamchak, tandis que Kamras s'en approchait avec prudence, par habitude et entraînement.

Le Tuchuk examinait le tranchant de sa lame, la faisant tourner, apparemment ravi des jeux de la lumière solaire sur le métal brillant.

— Attention ! lui criai-je.

Kamchak pivota pour voir ce que je lui voulais et, à sa grande chance, à ce moment précis, le soleil se réfléchit sur la lame, et fut projeté en plein dans les yeux de Kamras, qui leva soudain le bras, clignant des paupières et secouant la tête, momentanément aveuglé.

— Tourne et frappe ! Tout de suite ! hurlai-je.

— Quoi ? fit Kamchak.

— Attention ! répétai-je, car Kamras s'était remis en garde et recommençait son approche.

Naturellement, Kamras avait le soleil dans le dos et en usait pour protéger sa progression, aussi naturellement que le fait un tarn.

Ç'avait été un coup de veine pour le Tuchuk que ce reflet de lumière, juste à cet instant.

Cela lui avait probablement sauvé la vie.

Kamras se fendit et il sembla que Kamchak relevait sa lame à

l'ultime fraction de seconde et perdait l'équilibre; en fait, il chancelait à présent sur un pied. Je ne remarquai pas que le coup de pointe, en fait, avait été élégamment paré. Et Kamras se mit à

pourchasser Kamchak dans le cercle de sable. Le Tuchuk paraissait continuellement manquer de peu tomber à la renverse, et chercher à

reprendre l'équilibre. Pendant cette poursuite, plutôt comique, Kamras avait tenté de frapper une douzaine de fois, mais à chaque coup, c'était stupéfiant, le combattant déséquilibré, tenant à présent son arme comme un pilon de pharmacien, avait réussi je ne sais comment à esquiver ou parer.

— Tuez-le! hurla Aphris de Turia.

J'eus la tentation de me cacher les yeux.

La fille kassar gémissait.

Et puis, comme s'il était fatigué, Kamchak, haletant, s'assit sur le sable. Il tenait l'épée devant son visage, se bouchant apparemment la vue. Il pivotait sur le derrière en se poussant avec les talons de ses bottes, faisant toujours face à Kamras, de quelque direction que celui-ci attaquât. À chaque instant, le Turien frappait, et je croyais Kamchak mort mais, c'était incompréhensible, à la toute dernière fraction d'instant, me causant un infime tressautement au coeur, la lame du Tuchuk faisait dévier l'acier du Turien de côté, sans danger. Ce fut à ce moment que je réalisai que, depuis trois ou quatre minutes, Kamchak avait été l'objet des assauts de plus en plus furieux du Champion de Turia et restait encore sans la moindre estafilade.

Puis Kamchak se remit debout, d'un air las.

— Meurs, Tuchuk! s'écria Kamras, maintenant enrage, en se précipitant sur son adversaire.

Durant plus d'une minute, alors que je retenais mon souffle, alors que le silence régnait alentour, j'observa Kamchak debout, lourdement planté dans ses bottes, la tête presque enfoncée dans les épaules, le corps bougeant à peine, sauf pour de vifs mouvements du poignet et des retournements de la main.

Kamras, épuisé, ayant à peine la force de lever le bras, recula à pas mal assurés.

Une fois encore, avec précision, le soleil se réfléchit sur la lame de Kamchak et le frappa aux yeux.

Pris de terreur, Kamras clignait des paupières et secouait la tête, battant maladroitement l'air en tous sens avec son épée. Alors seulement, pied à pied, Kamchak avança vers son adversaire. Je vis le sang - les premières gouttes - jaillit de la joue du Turien, puis de son bras gauche, puis d'une cuisse, et d'une oreille.

— Tuez-le ! Tuez-le ! hurlait Aphris.

Maintenant, presque comme un homme ivre, Kamras se battait pour sa vie, et le Tuchuk, tel un ours, ne bougeant guère que le bras et le poignet, le suivait pas à pas, traînant les pieds dans le sable, le touchant sans cesse en un point ou un autre.

— Massacrez-le ! s'époumonait Aphris.

Pendant sans doute plus d'un quart d'heure, patiemment, sans la moindre hâte, Kamchak des Tuchuks suivit Kamras de Turia, le touchant de plus en plus souvent, laissant chaque fois une nouvelle tache de sang sur le corps ou la tunique du Turien. Puis, à ma grande stupeur, et à celle de la foule rassemblée pour assister au combat, je vis Kamras, le Champion de Turia, affaibli par les pertes de sang tomber à genoux devant Kamchak des Tuchuks. Néanmoins, il tenta encore de lever son arme, mais le Tuchuk la maintint dans le sable, du bout de sa botte, et Kamras leva des yeux ahuris sur le visage couturé et indéchiffrable du Tuchuk. De son épée, Kamchak menaçait la gorge du Turien. Il lui dit:

— Durant six années, avant de recevoir mes cicatrices, j'ai été

mercenaire aux Gardes d'Ar, afin de connaître les tours et les défenses de cette cité au bénéfice de mon peuple. Pendant ce temps, je suis devenu Première Épée des Gardes d'Ar.

Kamras se laissa retomber dans le sable aux pieds de Kamchak, incapable même de demander grâce. Kamchak ne le tua pas.

Il lança d'un geste précis son glaive dans le sable, où l'arme s'enfonça jusqu'à la garde.

Puis il me regarda en souriant.

— Une arme intéressante, dit-il, mais je préfère la lance et le quiva. Une clameur énorme nous enveloppa de toutes parts, accompagnée par le bruit des lances frappant en rythme les boucliers de cuir. Je me précipitai pour prendre le Tuchuk dans mes bras, et le serrer très fort, tout en riant. Son sourire lui fendait la figure d'une oreille à l'autre et la sueur brillait dans les sillons de ses cicatrices.

Ensuite, il fit demi-tour et s'approcha du poteau auquel étaient fixés les poignets d'une Aphris de Turia qui restait médusée, à le regarder, l'horreur la privant de parole.

CLOCHETTES ET COLLIERS

Kamchak examinait Aphris de Turia.

— Pourquoi une esclave se déguise-t-elle sous les robes d'une femme libre ? demanda-t-il.

— S'il te plaît, Tuchuk, non, je t'en prie, dit-elle.

Et en un court instant, la belle Aphris, à son poteau, fut entièrement révélée aux yeux de son maître.

La tête rejetée en arrière, elle gémissait, les poignets toujours pris dans les anneaux de métal.

Comme je le soupçonnais, elle n'avait pas daigné mettre la honteuse camisk sous ses robes blanc et or.

La fille kassar, en face d'elle, avait maintenant été libérée par un arbitre et elle s'approcha d'Aphris encore prisonnière.

— Bien joué, Tuchuk! fit-elle en saluant Kamchak.

Il haussa les épaules.

Alors la femme cracha au visage de la ravissante Aphris et lui lança d'un ton véhément:

— Esclave ! Femme esclave!

Puis elle se détourna et partit à grands pas à la recherche des guerriers kassars.

Kamchak s'esclaffa.

— Punis-la! exigea Aphris.

Soudain, Kamchak gifla Aphris. Elle en eut la tête rejetée de côté et un filet de sang apparut au coin de ses lèvres. Elle le regarda d'un air tout à coup effrayé. C'était probablement la première fois qu'on la frappait. Kamchak n'y avait pas mis de force, mais c'était assez sec pour servir de leçon.

Tu subiras toutes les injures que voudra bien t'adresser n'importe quelle personne libre des Peuples des Charriots, dit-il.

— Je vois que tu sais comment traiter les esclaves, leva une voix. Je me retournai et vis, à quelques pas seulement, le palanquin ouvert, orné de coussins et de bijoux, de Saphrar, membre de la Caste des Marchands, porté sur les épaules de quelques esclaves. Aphris rougit de la tête aux pieds, enveloppée d'un coup dans le voile écarlate et transparent de sa honte.

La face ronde et rose de Saphrar rayonnait de plaisir, bien que j'eusse cru que c'était pour lui une journée tragique. Sa minuscule bouche aux lèvres rouges s'élargissait d'une satisfaction bienveillante. Je distinguai la pointe des deux canines d'or. Tirant brutalement sur les anneaux de ses poignets, Aphris tentait de se précipiter vers lui, oublieuse des richesses de son corps dévoilées même aux

esclaves porteurs de la chaise. Pour eux, naturellement, elle n'était maintenant ni plus ni moins que leur égale, sinon peut-être que sa chair ne servirait pas à porter les brancards du palanquin, à charrier des fardeaux ou à creuser la terre, mais se verrait imposer ses propres tâches, plus légères et plus faciles, et sans doute plus agréables à son maître que les leurs.

- Saphrar ! s'écria-t-elle. Saphrar!

Il la regarda puis tira d'une sacoche posée devant lui un petit monocle aux bords découpés comme des pétales de fleur, monté

sur une tige d'argent à laquelle s'enroulent des feuilles, d'argent également. À travers cet objet, il l'examina plus attentivement.

— Aphris ! s'écria-t-il, feignant l'horreur, mais souriant pourtant.

- Saphrar, implora-t-elle, libérez-moi.

— Quelle malchance! se lamenta le marchand, dont je voyais toujours les canines dorées.

Kamchak, qui m'avait passé le bras sur les épaules, gloussait de plaisir.

— Il y a une surprise qui attend Aphris de Turia, prévint-il. Elle tourna la tête vers Kamchak.

— Je suis la femme la plus riche de Turia, dit-elle. Dis moi ton prix. Kamchak la regarda.

— Penses-tu que cinq pièces d'or seraient un prix trop élevé ?

s'enquit-il.

J'en restai ébahi.

Aphris faillit s'étouffer.

— Sleen! fit-elle, dans les larmes.

Alors elle se retourna vers Saphrar.

— Achetez-moi ! exigea-t-elle. S'il le faut, employez-y tous mes biens ! Libérez-moi!

— Mais, Aphris, ronronna Saphrar, vos fonds m'ont été confiés et les donner - ainsi que tous vos biens et possessions - en échange d'une seule esclave serait une décision des plus maladroites et absurdes de ma part. Ce serait même me montrer irresponsable. Elle écarquilla les yeux, effarée.

— Il est - ou plutôt il était - vrai que vous étiez la femme la plus riche de Turia, expliqua-t-il, mais il ne vous appartient pas de gérer votre fortune - c'est à moi que cela incombe - du moins jusqu'à ce que vous ayez atteint votre majorité... dans quelques jours, je crois.

— Je ne veux pas être esclave, même une seule journée !

— Dois-je comprendre, demanda-t-il, en haussant les gouttes d'or qui lui tenaient lieu de sourcils, que vous seriez prête - à votre majorité - à remettre toutes vos richesses à un Tuchuk, rien que pour obtenir votre liberté?

— Bien sûr! fit-elle en pleurant.

— Qu'il est heureux alors que la loi interdise une transaction de cet ordre, fit-il remarquer.

— Je ne vous comprends pas.

Kamchak me pinça l'épaule et se frotta le nez.

- Vous êtes certainement informée qu'une esclave ne peut rien posséder, pas plus qu'un kalila, qu'un tharlarion ou qu'un sleen, déclara Saphrar.

— Mais je suis la femme la plus riche de Turia!

Saphrar s'allongea un peu plus sur ses coussins. Son petit visage était luisant. Il pinça les lèvres et se mit ensuite à sourire. Il pointa la tête en avant et débita très rapidement :

— Vous êtes une esclave ! et il gloussa.

Aphris renversa la tête pour hurler.

— Vous n'avez même pas de nom, lança méchamment le petit marchand.

C'était la vérité. Nul doute que Kamchak continuerait à la nommer Aphris, mais ce ne serait plus son nom, seulement celui que son maître voudrait bien lui donner. Aux yeux de la loi goréenne l'esclave, n'étant pas une personne, ne peut donc pas avoir de nom en propre, pas plus qu'un animal. D'ailleurs, et malheureusement pour le droit goréen, les esclaves sont des animaux, entièrement à la disposition de leurs maîtres qui peuvent en faire tout ce qu'ils désirent.

— Je pense que je l'appellerai Aphris de Turia! Rugit Kamchak.

— Délivrez-moi, Saphrar, demanda pitoyablement la fille, délivrezmoi. Le marchand éclata de rire.

— Sleen! lui cria-t-elle. Sleen puant !

— Attention à vos paroles à l'adresse de l'homme le plus riche de Turia, l'avertit-il.

Aphris, en larmes, se débattait pour s'arracher de son poteau.

— Vous comprenez, bien entendu, poursuivit Saphrar, que du moment que vous voilà devenue esclave, toutes vos richesses et tous vos biens, vos robes et vos bijoux, vos fonds et vos propriétés, vos terres, votre bétail, tout est à moi.

Cette fois, Aphris avait perdu toute retenue. Elle sanglotait. Puis elle leva vers lui des yeux mouillés de larmes.

— Je vous en prie, noble Saphrar, je vous supplie de me libérer. S'il vous plaît ! S'il vous plaît!

Saphrar sourit, puis il se tourna vers Kamchak.

— Tuchuk, à combien avais-tu fixé son prix, il y a un moment ?

— Je l'ai diminué. Je te la laisse pour un taret de bronze. Saphrar sourit.

— Trop élevé pour moi, dit-il.

Aphris poussa un cri de désespoir.

De nouveau le marchand porta à son oeil le petit verre à

travers lequel il l'avait regardée, pour l'examiner encore avec une certaine attention. Puis il haussa les épaules et fit signe à ses esclaves de tourner le palanquin dans la direction de la ville.

—

Saphrar ! appela-t-elle une dernière fois.

—

Je ne parle pas aux esclaves, déclara-t-il, et sa chaise s'éloigna vers les murailles de Turia.

Aphris la suivait du regard, abasourdie, les yeux rougis, les joues tachées de larmes.

— C'est sans importance, lui dit Kamchak d'un ton consolant. Même si Saphrar avait été un homme d'honneur, tu ne serais pas libre.

Les yeux écarquillés et vides, elle avait tourné la tête vers lui.

— Non, reprit Kamchak en la prenant par les cheveux pour la secouer amicalement, je ne t'aurais pas vendue pour tout l'or de Turia.

—

Mais pourquoi ? murmura-t-elle.

—

Te souviens-tu d'un soir, il y a deux ans, où tu as méprisé mon présent et m'as traité de sleen ? demanda t-il.

Elle fit un signe affirmatif, le regard effrayé.

—

C'est précisément ce soir-là que je me suis juré de faire de toi mon esclave.

Elle baissa la tête.

—

Et c'est pour cette même raison, poursuivit le Tuchuk, que je ne te revendrais pas pour tout l'or de Turia.

Ses yeux rougis se relevèrent.

— C'est cette nuit-là, petite Aphris, reprit-il, que j'ai décidé que j'avais envie de toi - et que je te posséderais - comme esclave. Elle frissonna.

Le rire de Kamchak le Tuchuk fut tonitruant.

Il avait longtemps attendu l'instant où il rirait ainsi, attendu longtemps pour voir sa belle ennemie attachée cette façon, humiliée, en son pouvoir, esclave.

Puis il prit la clé accrochée au-dessus de la chevelure d'Aphris et ouvrit les menottes. Il conduisit alors la demoiselle turienne, qui n'offrait plus de résistance, tant elle restait abasourdie, jusqu'à son kaiila.

Là, près des pattes de la bête, il la fit s'agenouiller.

— Tu t'appelles Aphris de Turia, la baptisa-t-il.

— Je m'appelle Aphris de Turia, dit-elle en acceptant le nom qu'il lui donnait.

— Soumets-toi.

Tremblante, Aphris abaissa la tête et tendit les bras, les poignets en croix. Kamchak les lui lia rapidement avec une lanière. Elle releva la tête.

— Vas-tu m'attacher en travers de la selle ? demanda-elle.

— Non, rien ne presse, répondit Kamchak.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

Kamchak lui avait déjà passé un licol dont il enroula l'extrémité libre plusieurs fois autour du pommeau de sa selle.

— Tu courras à côté, l'informa-t-il.

Elle lui jeta un coup d'oeil incrédule.

Élisabeth Cardwell, sans liens, avait déjà pris position de l'autre côté du kaiila, près de l'étrier de droite. Et puis, Kamchak, ses deux femmes et moi-même quittâmes les Plaines des Mille Poteaux pour regagner les chariots des Tuchuks.

Nous entendions derrière nous les bruits des combats et les clameurs des spectateurs.

Quelque deux heures plus tard, nous étions arrivés au camp des Tuchuks et nous nous faufilions entre les véhicules, les marmites du repas et les enfants qui jouaient. Des filles esclaves sautillaient autour de nous, en se moquant de la prisonnière de Kamchak avec son licol. Des femmes libres négligeaient leurs chaudrons et leurs louches pour examiner d'un oeil mauvais cette Turienne supplémentaire que l'on amenait au campement.

—

Elle était au Premier Poteau! cria Kamchak aux filles moqueuses. Et vous, auquel étiez-vous ?

Puis il fit soudain volter sa monture vers elles et elle s'égaillèrent en piaillant et en riant, comme un vol d'oiseaux, mais pour revenir aussitôt. Le sourire de Kamchak lui fendait littéralement la figure.

— Premier Poteau! lança-t-il à un guerrier en désignant du pouce la pauvre Aphris qui butait et haletait.

L'homme éclata de rire.

—

C'est la vérité ! rugit Kamchak en frappant du plat de la main le flanc de son kaiila.

Certes, on pouvait douter à la vue de la malheureuse fille en laisse derrière Kamchak qu'elle eût été «Premier Poteau ». Elle était hors d'haleine, elle trébuchait ; son corps luisait de transpiration; elle avait les jambes grises de poussière ; ses pieds et ses chevilles saignaient; elle avait les mollets marqués des égratignures et des morsures de rennells. Lorsque Kamchak arriva à son chariot , la pauvre fille épuisée se laissa tomber dans l'herbe, tout le corps durement tiraillé après cette course éprouvante. Sans doute Aphris de Turia n'avait-elle jamais rien fait de plus fatigant de toute sa vie que d'entrer dans son bain parfumé et d'en sortir. Par ailleurs, j'avais la satisfaction de constater qu'Élisabeth Cardwell courait bien, le souffle régulier, ne montrant guère de signes de fatigue. Bien sûr, depuis qu'elle vivait avec les Nomades, elle avait pris l'habitude de ce genre d'exercice. J'en étais venu à avoir une certaine admiration pour elle. La vie au grand air et le travail lui avaient visiblement fait du bien. Elle était en forme, vive, légère. Je me demandai, combien de jeunes femmes de son bureau de New York auraient pu trotter comme elle à la hauteur de l'étrier d'un guerrier tuchuk.

Kamchak mit pied à terre, un rien essoufflé.

— Allons, allons ! cria-t-il avec enjouement, en mettant à genoux la pauvre Aphris. Il y a du travail à faire, Fillette !

La longe au cou, les poignets liés, elle le regardait. Il y avait une lueur d'ahurissement dans ses prunelles.

— Il faut aller panser les bosks, lui expliqua-t-il, et leur polir les cornes et les sabots... il faut aller chercher le fourrage et ramasser le fumier... il faut nettoyer le charriot et graisser les essieux... et il faut encore aller chercher de l'eau à la rivière à quatre pasangs d'ici ainsi que de la viande pour la battre et la cuire pour le souper... dépêchetoï... dépêche-toi... paresseuse !

Puis il renversa le buste en lâchant son grand rire et en se tapant les cuisses.

Élisabeth ôta la longue du cou et les liens des poignets de la fille.

— Venez, lui dit-elle, je vous montrerai.

Aphris se releva, encore chancelante, encore abrutie. Elle porta les yeux sur Élisabeth qu'elle parut voir pour la première fois.

— Votre accent, fit lentement Aphris. Vous êtes une barbare. Elle le disait avec une sorte d'horreur.

— Tu remarqueras, intervint Kamchak, qu'elle porte une peau de larl... qu'elle n'a pas de collier, pas d'anneau dans la narine, et pas même de marque.

Puis il ajouta :

— ... contrairement à ce qui va t'arriver.

Aphris se mit à trembler, le suppliant du regard.

— Ne t'étonnes-tu pas, petite Aphris, poursuivit-il, et ne te demandes-tu pas pourquoi la barbare - bien qu'esclave - n'est pas vêtue Kajir, et n'a ni anneau, ni marque, ni collier?

— Pourquoi ? fit Aphris, à nouveau prise de peur.

— Pour qu'il y en ait une plus haut placée que toi dans le chariot, déclara Kamchak.

J'avais moi-même été fort surpris que le Tuchuk ait traité

Élisabeth Cardwell différemment de toutes les autres femmes esclaves de la tribu.

—

Parce que, reprit-il, entre autres tâches, tu t'acquitteras envers elle, la barbare, des devoirs d'une esclave.

Cela mit le feu aux poudres. La demoiselle se redressa soudain, indignée, et s'écria :

—

Pas moi... pas Aphris de Turia!

—

Si, toi.

—

Esclave au service d'une barbare !

—
Oui.

—
Jamais !

—
Si! rugit Kamchak en s'esclaffant de nouveau. Aphris de Turia sera dans mon chariot l'esclave servante d'une barbare!

Elle crispait les poings.

—
Et je veillerai à ce que la nouvelle en parvienne à la bonne Cité
de Turia, dit encore Kamchak.

Cette fois, plié en deux, c'était à coups de poing qu'il se frappait les genoux, tant il s'amusait.

La fille frémissait de fureur devant lui.

—
Je vous en prie, venez, lui dit Élisabeth en tentant de la prendre par le bras.

Aphris lui fit lâcher prise d'un air arrogant, ne voulant pas subir le contact de cette main. Néanmoins, le nez en l'air, elle daigna suivre Élisabeth.

—
Si elle ne travaille pas bien, cria le Tuchuk à Elisabeth, tu peux la battre !

Aphris se retourna vers lui, les poings fermés.

— Tu apprendras qui est le maître ici. Petite Aphris lui cria-t-il encore.

Elle releva un peu plus le menton.

—
Les Tuchuks sont-ils si pauvres qu'ils n'aient pas de quoi vêtir une malheureuse esclave ? s'enquit-elle.

—
J'ai de nombreux diamants dans le chariot, répondit le guerrier, et tu peux les porter si tu veux... mais tu n'auras rien d'autre à te mettre jusqu'à ce que moi je veuille.

Elle pivota, en rage, et partit à la suite d'Élisabeth. On s'en alla alors, Kamchak et moi, pour passer dans des chariots d'esclaves publiques acheter une bouteille de Paga que l'on vida tout en se promenant.

Cette année, les Peuplades Nomades avaient fait merveille aux jeux de la Guerre d'Amour - nouvelle qui nous fut communiquée alors que nous achetions la bouteille et environ soixante-dix pour cent des dames turiennes avaient été détachées des poteaux pour être emmenées comme esclaves. Je savais que, certaines années, le pourcentage était inverse. Cela rendait la compétition plus âpre. Nous apprîmes aussi que Hereena, du Premier Chariot, avait été

gagnée par un officier turien qui représentait la Maison de Saphrar des Marchands, auquel il l'avait offerte contre un certain prix. Je crus comprendre qu'elle serait une danseuse de plus dans son corps de ballet.

— Un peu de parfum et de soie, cela fera du bien à cette gamine, commenta Kamchak.

C'était étrange de songer à elle, si sauvage et insolente, hautaine sur le dos de son kaiila, maintenant transformée en esclave parfumée enveloppée de soie chez les Turiens.

— Elle a besoin de tâter du fouet et de l'acier, la petite garce, murmura Kamchak entre deux gorgées de Paga qui manquèrent de peu vider le flacon.

Je me disais que c'était quand même dommage pour Hereena, mais j'imaginai qu'il y avait au moins un garçon dans les Chariots, le jeune Harold qui ne portait pas encore la Cicatrice du Courage et qu'elle avait si souvent malmené, qui devait être content, après tous ses mépris et insultes, de la savoir désormais bien enfermée avec bracelets et clochettes derrière les hautes murailles d'un des Jardins de Plaisir de Turia.

Nous avons effectué un tour complet et nous nous trouvions devant le véhicule du marchand de filles.

Nous décidâmes d'un pari à qui paierait la deuxième bouteille de Paga.

— Le vol des oiseaux? me proposa Kamchak.

— D'accord, mais à moi de choisir en premier.

— Très bien.

Je savais, naturellement, que nous arrivions au printemps, et que dans cet hémisphère la plupart des oiseaux, s'ils étaient migrateurs, se dirigeaient au sud.

— Sud, dis-je.

— Nord, contra-t-il.

Nous attendîmes une minute environ, et je vis plusieurs oiseaux - des mouettes de rivière - qui volaient vers le nord.

— Ce sont des mouettes du Vosk, m'apprit Kamchak, Au printemps, elles vont au nord.

Je pris quelques piécettes dans ma bourse pour le Paga,

— Les premières migrations au sud des cerfs-volants de prairie ont déjà eu lieu, m'expliqua-t-il. Les migrations du hurlit des forêts et du gim cornu ne viennent que plus tard dans le printemps. Nous sommes à l'époque du vol des mouettes du Vosk.

— Ah, bon, fis-je.

Tout en beuglant des chants tuchuks, on réussit à regagner le chariot.

Élisabeth avait fait rôtir la viande, mais elle était beaucoup trop cuite.

— La viande est trop cuite, observa Kamchak.

— Ils sont tous les deux saouls à mort, constata Aphris de Turia. Je la regardai. Toutes les deux étaient belles.

— Non, rectifiai-je, nous sommes dans un merveilleux état d'ébriété.

Penché en avant, les yeux mi-clos, Kamchak examinait les filles en détail.

Je clignai les paupières à plusieurs reprises.

— Quelque chose qui ne va pas ? demanda Élisabeth.

Je remarquai qu'elle avait une large marque rouge a la joue, que ses cheveux étaient un peu décoiffés et que son autre joue, la gauche, était labourée par cinq griffes.

— Non, répondis-je.

Aphris de Turia paraissait encore plus mal en point. Elle avait sûrement perdu plus d'une poignée de cheveux. Son bras gauche portait des empreintes de dents et, si je me trompais pas, elle avait l'oeil droit au beurre noir.

— La viande est trop cuite, grommela Kamchak.

Le maître ne s'intéresse pas aux querelles des esclaves, c'est audessous de sa condition. Naturellement, il ne serait pas content qu'une de ses femmes soit mutilée, aveugle ou défigurée.

—

S'est-on occupé des bosks ? s'enquit-il.

— Oui, répondit Élisabeth d'un ton ferme.

Kamchak porta les yeux sur Aphris.

—

S'est-on occupé des bosks ? répéta-t-il.

Elle leva soudain des yeux brillants de larmes. Elle jeta regard coléreux à Élisabeth.

— Oui, on s'est occupé d'eux, répondit-elle.

— Bien, bien, fit Kamchak.

Puis il pointa un doigt sur la viande.

— Elle est trop cuite.

—

Vous êtes arrivés des heures en retard, lui fit observer Élisabeth.

— Oui, des heures, répéta Aphris.

— Elle est trop cuite, dit Kamchak.

— Je vais en rôtir d'autre, proposa Élisabeth en se levant. Elle s'y mit. Aphris se contenta de renifler.

Une fois la viande prête, Kamchak mangea son content but aussi tout un flacon de lait de bosk. J'en fis autant bien que le lait, au moins pour moi, ne fût guère bon ménage avec le Paga de l'après-midi. Comme il lui arrivait souvent, Kamchak était assis sur un objet qui ressemblait à de la pierre grise, de forme cubique, mais aux angles légèrement arrondis. La première fois que j'avais vu ça parmi le bazar dans un coin du chariot - de lourds coffres et de grosses coupes remplies de bijoux - j'avais pensé qu'il s'agissait en effet d'un morceau de roche. Une fois qu'il fouillait parmi ses affaires, il l'avait expédié d'un coup de pied dans ma direction pour que je l'observe et j'avais eu la surprise de le voir rebondir sur le tapis. Intéressant comme c'était léger. Avec une consistance et un grain de cuir. Cela me rappelait certains éboulements de rocs que j'avais aperçus dans des parties abandonnées des habitations des Prêtres-Rois, loin sous les Sardar. Ou n'aurait pas remarqué l'objet au milieu de ces rocs.

— Qu'est-ce que tu en penses ? m'avait demandé Kamchak.

— Intéressant, avais-je fait.

— Oui, c'est ce que je me suis dit.

Il avait tendu les deux mains et je lui avais renvoyé la chose.

— Il y a un certain temps que je l'ai. Ce sont deux voyageurs qui me l'ont donné.

— Ah?

Quand il eut fini de manger son rôti et vidé son flacon de lait, il secoua la tête et se frotta le nez.

Il lança un coup d'oeil à Miss Cardwell.

- Tenchika et Dina sont parties, lui dit-il. Tu peux de nouveau coucher dans le chariot.

Elle lui adressa un regard chargé de gratitude. Je crus comprendre que le sol était plutôt dur sous le véhicule.

— Merci, dit-elle.

— Je croyais qu'il était ton maître, observa Aphris.

— Maître, ajouta Élisabeth avec un coup d'oeil farouche à Aphris. Je commençais à comprendre qu'il y avait des difficultés dans un chariot quand il s'y trouvait plus d'une femme. Pourtant Tenchika et Dina ne s'étaient guère prises de querelle. Peut-être parce que Tenchika avait le coeur ailleurs, dans le véhicule d'Albrecht.

— Et qui donc étaient cette Tenchika et cette Dina, s'il m'est permis de le demander ? reprit Aphris.

— Des esclaves, des filles turiennes, dit Kamchak.

— Elles ont été vendues, ajouta Élisabeth.

— Ah oui ? fit Aphris. J'imagine que je n'aurai pas la bonne fortune d'être vendue ?

— Elle rapporterait sûrement un prix élevé, dit Élisabeth d'un ton où perçait l'espoir.

— Sûrement plus élevé qu'une barbare, rétorqua Aphris.

— Ne t'inquiète pas, petite Aphris, lui dit Kamchak, quand j'en aurai assez de toi - et si je le veux bien - je te ferai monter sur le piédestal des enchères dans le chariot des filles publiques.

— J'attendrai ce jour avec impatience.

— D'un autre côté, remarqua Kamchak, il se pourrait que je te donne à dévorer aux kaiilas.

Sur quoi la demoiselle de Turia se mit à trembler un peu et baissa les yeux.

— Je doute que tu me sois très utile, poursuivit le Tuchuk, et il faut bien que les kaiilas mangent.

Aphris releva la tête avec colère.

Élisabeth battit des mains en riant.

— Quant à toi, petite barbare, fit-il en regardant durement l'Américaine, tu es si stupide que tu n'es même pas fichue de danser

!

À son tour, Élisabeth baissa la tête, rabrouée elle aussi, honteuse. Kamchak disait la vérité.

La voix d'Aphris se fit basse et timide :

— Moi non plus, je ne sais pas.

— Comment? hurla Kamchak.

—

Non, je n'ai jamais appris.

— Viande à kaiilas !

—

Désolée, mais je n'avais jamais envisagé de devenir esclave un jour, protesta-t-elle.

— Tu aurais quand même dû apprendre, répliqua Kamchak, visiblement très déçu.

— Ridicule, dit Aphris.

— Ça va me coûter de l'argent, s'obstina-t-il, mais tu apprendras. Je te ferai donner des leçons.

Aphris renifla en se détournant.

Élisabeth avait les yeux fixés sur moi. Mais ce fut à Kamchak qu'elle s'adressa, lui demandant à ma grande surprise :

— Est-ce que je pourrais aussi apprendre?

— Pourquoi ? fit-il.

Elle baissa les yeux, rougissante.

— Ce n'est qu'une barbare... releva Aphris... toute en genoux et en coudes... elle n'y arrivera jamais.

— Ha-ha! ricana Kamchak. La Petite Barbare ne tient pas à

n'occuper que la deuxième place dans le chariot

Il secoua un peu la tête d'Élisabeth, d'un geste affectueux.

— Tu es prête à combattre pour garder ta place ! Parfait!

— Elle peut bien rester la première si elle veut, dit Aphris d'un ton méprisant. Je m'échapperai dès que l'occasion se présentera, pour rentrer à Turia.

—

Attention aux sleens de garde, l'avertit Kamchak.

Elle blêmit.

—

Si tu cherches à quitter les chariots la nuit, ils te sentiront et ma jolie petite esclave sera mise en petits morceaux.

—

C'est la pure vérité, confirmai-je.

— Je m'évaderai quand même, insista-t-elle.

—

Mais pas cette nuit ! fit Kamchak en s'esclaffant.

—

Non, pas cette nuit, répondit-elle d'un ton acide.

Elle se mit à regarder le chariot autour d'elle, l'air dédaigneux. Son regard s'attacha un instant à la selle de kaiila qui faisait partie du prix que Kamchak avait touché pour la vente de Tenchika. Dans leurs étuis, sur la selle, étaient plantés les sept quivas. Aphris fit de nouveau face au Tuchuk.

— Cette esclave, dit-elle en désignant Élisabeth, n'a pas du tout voulu me donner à manger.

— C'est Kamchak qui doit manger le premier, Esclave, répliqua Élisabeth.

— Eh bien, il a mangé maintenant.

Kamchak prit un morceau de viande qui restait de ce qu'avait préparé Miss Cardwell et le tendit à Aphris.

— Tiens, mange, mais n'y touche pas avec les doigts.

Elle lui lança un coup d'oeil enragé, puis elle sourit.

— Certainement, acquiesça-t-elle, et la fière Aphris de Turia, agenouillée, se pencha pour manger dans la main de son seigneur. Le rire du Tuchuk se coupa net quand elle lui planta sauvagement les dents dans la paume.

— Aïe ! beugla-t-il en se levant d'un bond pour porter sa main à ses lèvres et sucer le sang qui coulait.

Élisabeth et moi nous étions également redressés. Aphris avait couru à la selle aux sept quivas. Elle en empoigna un et se mit en garde, la lame pointée vers nous. Elle s'inclinait en avant, dans sa fureur.

Kamchak se rassit sans cesser de se sucer la main. Nous nous rassîmes aussi, Élisabeth et moi.

— Sleen! cria la fille. J'ai un couteau!

Le Tuchuk ne lui prêtait aucune attention; il examinait sa main. Après s'être rendu compte que la blessure n'avait rien d'inquiétant, il ramassa le morceau de viande qu'il avait lâché et le lança à

Élisabeth, qui se mit à manger en silence. Il montra ensuite du doigt les restes de viande trop cuite, pour lui indiquer qu'elle pouvait également les manger.

— J'ai un couteau! répéta Aphris, menaçante.

Kamchak se curait les dents du bout de l'ongle.

— Apporte du vin, commanda-t-il à Élisabeth qui, la bouche pleine, alla prendre une gourde en peau et un gobelet qu'elle emplit. Lorsque Kamchak eut bu, il se tourna vers Aphris et lui déclara :

— Pour ce que tu as fait, il est d'usage d'appeler un membre du Clan des Tortionnaires.

— Je me tuerai avant, s'écria Aphris en posant sur son coeur la pointe du quiva.

Le Tuchuk haussa les épaules.

Elle ne se tua pas.

— Non! C'est toi que je tuerai !

— C'est beaucoup mieux, beaucoup mieux, approuva Kamchak.

— J'ai un couteau! s'exclama-t-elle encore.

— Ça se voit, dit-il.

Il se leva alors et marcha lourdement jusqu'à une paroi du véhicule d'ou il décrocha un fouet à esclaves.

Il pivota face à Aphris.

—

Sleen ! fit-elle en pleurant.

Elle leva sa main armée du couteau pour se précipiter en avant et le planter dans la poitrine de Kamchak, mais la mèche du fouet partit avant elle et je la vis s'enrouler quatre fois autour du poignet et de l'avant-bras de la fille qui poussa un cri de douleur. Kamchak avait fait un pas de côté et, d'un coup sec du poignet, lui fit perdre l'équilibre. Elle tomba et il la traîna brutalement sur le tapis, au bout de son fouet. Il lui posa alors un pied sur le bras et lui retira le couteau de la main. Il le passa dans sa ceinture.

—

Tue-moi! geignit la fille. Je refuse d'être ton esclave I Mais Kamchak l'avait déjà relevée, puis il la repoussa à

l'endroit où elle s'était tenue avant. Étourdie de douleur, tenant son bras droit marqué de quatre bandes écarlates, elle le regardait. Kamchak prit alors le quiva à sa ceinture et le lança à travers la pièce

contre une des perches de support de la tente de peaux, où il s'enfonça de cinq centimètres, au ras du cou d'Aphris.

—

Prends le quiva, lui commanda Kamchak. Elle tremblait de frayeur.

—

Prends-le !

Elle obéit.

—

Maintenant, remets-le à sa place.

Elle le fit, toujours tremblante.

—

Et maintenant, approche et mange, dit Kamchak.

Aphris de Turia, vaincue, vint s'agenouiller devant lui et prit délicatement des dents la viande qu'il avait dans la main.

—

Demain, dit-il, tu auras la permission - quand j'aurai terminé

mon repas - de te nourrir toi-même.

Peut-être maladroite, Élisabeth Cardwell choisit cet instant pour dire :

—

Vous êtes cruel.

Étonné, il la regarda.

— Je suis bon, déclara-t-il.

—

Comment ça? demandai-je.

— Je l'autorise à vivre.

— Je crois que tu as gagné ce soir, dis-je, mais je t'avertis que la fille de Turia n'a pas fini de penser à un quiva planté dans le coeur d'un guerrier tuchuk.

— Bien sûr, avoua-t-il en souriant, tout en nourrissant Aphris, elle est magnifique.

La demoiselle l'examinait, ahurie.

— Pour une esclave turienne, ajouta-t-il.

Il lui donna encore une bouchée de viande.

Demain, petite Aphris, je te donnerai de quoi t'habiller. Elle lui adressa un regard reconnaissant.

—

Des clochettes et un collier, poursuivit-il.

Les larmes vinrent aux yeux d'Aphris.

— Puis-je te faire confiance? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle.

— Des clochettes et un collier, reprit-il, mais j'y enroulerai des rangs de diamants... pour que tous ceux qui seront amenés à te voir sachent que ton maître a largement les moyens de te fournir tout ce que tu n'as pas.

— Je te hais ! siffla-t-elle.

— Parfait, parfait.

Quand elle eut fini de manger et qu'Élisabeth lui eut servi un gobelet d'eau prise dans le seau de peau pendu à l'entrée, Aphris tendit les poignets à Kamchak.

Celui-ci parut intrigué.

— Tu vas certainement me mettre les bracelets et la chaîne des esclaves cette nuit?

— Mais il est encore tôt, fit observer Kamchak.

Les yeux de la fille trahirent un instant de crainte, mais elle reprit son air résolu:

— Tu as fait de moi ton esclave, mais je reste Aphris de Turia. Tuchuk, tu peux tuer Aphris de Turia si tu en envie, mais sache qu'elle ne servira jamais à ton plaisir.. jamais.

— Eh bien, tu sais, j'ai pas mal bu, ce soir.

— Jamais, répéta-t-elle.

—

Je remarque que tu ne m'as jamais appelé Maître

—
Je n'accorde à aucun homme le titre de maître.

—
Je suis fatigué, dit-il en bâillant. J'ai eu une rude journée. Aphris frissonnait de rage, les poignets toujours tendus.

—
J'aimerais me retirer, dit-elle.

—
Alors je devrais peut-être te faire apporter des draps de soie écarlate et des fourrures de l'arl des montagnes, sourit Kamchak.

— Comme tu veux.

Il lui tapa sur l'épaule.

—
Ce soir, je ne t'enchaînerai pas et je ne te mettrai pas, les bracelets.

Elle était évidemment surprise. Je vis ses yeux se porter furtivement sur la selle aux sept quivas.

—
Comme tu voudras, Kamchak, dit-elle, méfiante.

—
Ne te souviens-tu pas du banquet de Saphrar ? lui demanda-t-il.

—
Bien sûr que je m'en souviens, affirma-t-elle, de plus en plus inquiète.

—
As-tu oublié l'épisode des petits flacons de parfum et l'odeur de bouse de bosk... avec quelle noblesse et quelle grandeur tu as tenté de dissiper de la salle du banquet cette odeur des plus déplaisantes, des plus répugnantes ?

—
Je me le rappelle, énonça-t-elle très lentement.

— Et te rappelles-tu ce que je t'ai dit... ce que je t'ai promis à ce moment ?

—

Non ! Non ! s'écria-t-elle en se relevant d'un bond, mais Kamchak avait déjà sauté sur elle, l'avait ramassée et jetée sur son épaule.

Elle se trémoussait et se débattait sur ce perchoir, battant des pieds et lui frappant le dos de ses deux petits poings.

—

Sleen ! Sleen ! Sleen ! cria-t-elle.

Je suivis Kamchak sur les barreaux de l'échelle du chariot et, les yeux clignotant toujours sous l'effet du Paga, je remplis mon rôle avec beaucoup de sérieux, tenant ouvert le grand sac à fumier, près de la roue arrière gauche du véhicule.

— Non, Maître ! répétait la fille en pleurnichant.

— Tu ne donnes à personne le titre de Maître, lui rappela sévèrement Kamchak.

Et je vis alors la charmante Aphris de Turia jetée la tête la première dans la vaste poche de cuir, toute hurlante et crachante, se démenant des bras et des jambes.

— Maître ! Maître ! Maître ! implorait-elle.

À moitié endormi, je voyais les parois du sac se gonfler d'un côté ou de l'autre à chacun de ses mouvements affolés.

Kamchak boucla alors la lanière de fermeture de la poche et se redressa avec une lassitude apparente.

— Je suis fatigué, déclara-t-il. J'ai vraiment eu une journée difficile et épuisante.

Je le suivis dans le chariot où, très vite, on s'endormit profondément tous les deux.

LE QUIVA

Pendant les quelques jours qui suivirent, je m'aventurai dans les parages de l'énorme chariot de Kutaituchik, l'Ubar des Tuchuks. Plus d'une fois, les gardes m'ordonnèrent de m'éloigner. Je savais que dans ce véhicule, si Saphrar avait dit la vérité, se trouvait la sphère dorée, certainement l'oeuf des Prêtres-Rois, qu'il tenait semblait-il tant à posséder.

Je me rendais bien compte qu'il me faudrait d'une manière ou d'une autre accéder à l'intérieur pour trouver et récupérer la sphère, puis tenter de la rapporter dans les Sardar. J'aurais donné cher pour posséder un tarn. Même sur mon kaiila, j'avais la certitude que nombre de cavaliers, tenant à la mode tuchuk plusieurs montures de rechange à la longe, pourraient facilement me rattraper. Et ma piste serait sans doute suivie par des sleens de chasse bien dressés. La prairie s'étendait sur des centaines de pasangs dans toutes les directions. Peu d'endroits où se cacher.

Il m'était, bien entendu, possible d'informer de ma mission Kutaituchik et Kamchak, pour voir ce qu'ils décideraient... mais je savais que Kamchak avait affirmé à Saphrar de Turia que les Tuchuks tenaient beaucoup à la sphère... et je n'avais aucun espoir de les persuader de s'en défaire... et je n'avais certes pas de richesses comparables à celles de Saphrar pour la leur acheter... et d'ailleurs les efforts de Saphrar pour acquérir honnêtement la sphère avaient échoué.

J'hésitais toutefois à m'attaquer comme un voleur au véhicule de Kutaituchik, car les Tuchuks, à leur manière bourrue, m'avaient bien accueilli, et j'en étais venu à avoir de l'amitié pour quelquesuns d'entre eux, notamment mon railleur et rusé Kamchak dont je partageais le domicile sur roues. Il me paraissait malhonnête de trahir leur hospitalité en essayant de dérober un objet auquel ils attachaient évidemment une grande valeur. Je me demandais d'ailleurs si un seul d'entre eux soupçonnait seulement la signification réelle de cette sphère qui renfermait — j'en étais sûr —

le dernier espoir de la race des Prêtres-Rois.

À Turia, je n'avais malheureusement rien découvert se rapportant au mystère du collier de message... ou à l'apparition de Miss Cardwell dans les plaines australes de Gor. Est-ce que Saphrar n'était pas la clé des énigmes qui se posaient à moi? Comment se faisait-il qu'un simple marchand fût informé de l'existence de la sphère ? Pourquoi était-il prêt à échanger une fortune contre un objet qui, apparemment, n'était qu'une curiosité? Il y avait là

quelque chose qui ne s'accordait pas avec l'esprit mercantile, qui dépassait même la manie du collectionneur invétéré. Et cependant Saphrar n'était pas un imbécile, quoi qu'il fût d'autre. Lui-même —

ou ceux qui l'employaient — avait au moins une vague idée de la nature de la sphère. Peut-être même savait-il ce qu'elle était. Si tel était le cas, et c'était vraisemblable, je me rendais compte qu'il fallait que je m'empare de l'oeuf le plus rapidement possible pour tenter de l'emporter au plus vite dans les Sardar. Il n'y avait pas de temps à perdre. Mais comment m'y prendre?

Je décidai que le meilleur moment pour voler l'oeuf viendrait durant les jours de la Lecture des Présages. Alors Kutaituchik et tous les hommes importants de la tribu, parmi lesquels Kamchak, seraient à l'extérieur, dans les collines autour de la Vallée des Présages où, sur des centaines d'autels

fumants, les haruspices des quatre Peuplades pratiqueraient leur science obscure, recueillant les présages, s'efforçant de découvrir s'ils étaient ou non favorables à

l'élection de l'Ubar San, qui serait alors l'Ubar de tous les Chariots. S'il en était choisi un, j'espérais pour les Peuples des Chariots que ce ne serait pas Kutaituchik. Il avait pu être en son temps un grand guerrier, un homme habile, mais à présent, gras et somnolent, il n'éprouvai guère d'intérêt qu'envers le contenu de sa boîte à kanda. Toutefois, s'il devenait Ubar San, ce serait à l'avantage des cités de Gor, car Kutaituchik ne mènerait sûrement pas les Peuplades vers le nord, ni même devant les portes de Turia. Toutefois, me disais-je, il n'y aurait pas d'élection il n'y avait plus d'Ubar San depuis cent ans ou plus - car les Tribus, farouchement indépendantes, n'en voulaient pas.

Je remarquai - ce n'était pas la première fois - une silhouette masquée qui me suivait, un être portant la cagoule du Clan des Tortionnaires. Sans doute excitaï-je sa curiosité, moi, un étranger, ni marchand ni chanteur, qui vivais cependant dans le camp. Quand je le regardais, il se détournait. Peut-être imaginai-je seulement qu'il me suivait. Il me vint une fois l'idée d'aller lui poser la question, mais il avait disparu.

Je revins vers le chariot de Kamchak. J'attendais le soir avec une certaine impatience.

La petite bonne femme de Port Kar que nous avions vue dans le chariot d'esclaves en achetant du Paga avant les jeux de la Guerre d'Amour devait ce soir même exécuter la Danse de la Chaîne. Je me rappelai que le Tuchuk, si je n'étais pas intervenu, aurait même pu acheter cette fille. Elle avait certainement retenu son attention et, il faut bien l'avouer, la mienne aussi.

On avait déjà élevé auprès du chariot d'esclaves une enceinte de rideaux de peau. En échange d'un prix d'entrée, le propriétaire accueillerait les visiteurs. Ces mesures m'irritaient dans un certain sens car, à l'ordinaire, la Danse de la Chaîne comme celle du Fouet, celle de l'Amour de la Fille qui vient de recevoir le Collier, la Danse de la Marque, et toutes les autres se font à ciel ouvert, le soir, à la lumière des feux, pour la plus grande joie de tous ceux qui ont envie d'y assister. Et avec l'accumulation des biens volés aux caravanes, rares sont les soirées, au printemps, où l'on ne puisse assister à l'une ou même à plusieurs de ces danses. Je songeai que la gamine de Port Kar devait être splendide à observer. Kamchak, qui n'était pas homme à séparer facilement d'un ternet, avait dû obtenir des renseignements particuliers à ce sujet. Je décidai que je ne parierais pas avec lui à qui paierait les entrées.

Quand j'arrivai au chariot, je constatai que les bosks étaient déjà pansés, bien qu'il fût encore tôt, et qu'il y avait une bouilloire sur un feu à l'extérieur. Je notai égaement que le sac à fumier était tout à fait rempli.

J'escaladai les marches et entrai.

Les deux jeunes femmes étaient là, et Aphris, à genoux derrière Élisabeth, lui peignait les cheveux.

Si je me souvenais bien, Kamchak avait recommandé mille coups de peigne par jour.

La peau de l'arl que portait Élisabeth avait récemment été
brossée.

Il semblait que les deux filles s'étaient lavées à la rivière, à

quatre pasangs de distance, profitant de ce qu'elles allaient chercher de l'eau.

Elles semblaient toutes les deux assez excitées. Peut-être Kamchak leur permettrait-il de sortir ?

Aphris portait des clochettes au cou, aux poignets, aux chevilles. Je les entendais tinter pendant qu'elle coiffait Élisabeth. En dehors du collier, des bracelets et des anneaux de chevilles, auxquels étaient enroulés ou suspendus des rangs de diamants, elle était nue.

— Salutations, Maître, dirent-elles d'une seule voix.

— Ouille ! lâcha Élisabeth quand le peigne d'Aphris s'accrocha à un noeud de cheveux.

--Salutations, répondis-je. Où est Kamchak?

— Il va venir, dit Aphris.

Élisabeth tourna un peu la tête.

— C'est moi qui lui parlerai, déclara-t-elle. Je suis Première Fille. Le peigne s'accrocha de nouveau et Élisabeth cria.

— Tu n'es qu'une barbare, dit Aphris d'un ton doux.

— Coiffe-moi, Esclave, répliqua Élisabeth.

— Volontiers... Esclave, fit Aphris en poursuivant sa besogne.

— Je constate que vous êtes toutes les deux de bonne humeur, relevai-je.

Et en réalité, elles l'étaient. Malgré leurs petites prises de bec, elles paraissaient heureuses.

— Le Maître nous emmène ce soir voir la Danse de la Chaîne, par une fille de Port Kar, m'annonça Aphris.

Je fus surpris.

— Je ferais peut-être mieux de ne pas y aller, dit Élisabeth. J'aurais trop de peine pour la pauvre créature.

— Tu peux toujours rester dans le chariot, lui suggéra Aphris.

— Si vous la voyez, je ne crois pas que vous éprouverez de peine pour elle, dis-je.

Je n'avais vraiment pas envie d'expliquer à Élisabeth que personne n'éprouve jamais de pitié envers une fille de Port Kar. Elles sont en général superbes, félines, méchantes, hors du commun. Et leurs danses sont renommées dans toutes les cités de Gor.

Je me demandais vaguement pourquoi Kamchak emmenait les

deux femmes, car le propriétaire du chariot de plaisir exigerait sûrement qu'il paie leurs entrées.

— Holà! cria Kamchak en sautant dans le véhicule. De la viande !

Élisabeth et Aphris bondirent pour aller s'occuper de la marmite à l'extérieur.

Il s'accroupit alors sur le tapis, non loin de la grille de bronze qui faisait office de réchaud.

Il me scruta d'un air malin et, à mon grand étonnement, tira de sa sacoche un tospit, ce fruit jaune pâle, amer, qui ressemble un peu à une pêche mais a la grosseur d'une prune. Il me le jeta.

— Pair ou impair? me demanda-t-il.

J'avais bien décidé de ne plus parier avec lui, mais c'était une occasion de prendre ma revanche. En général, quand on devine le nombre des graines dans un tospit, les deux parieurs choisissent un nombre impair. La plupart du temps les graines sont en nombre impair. D'autre part, la variété rare du tospit à longue tige en a en général un nombre pair. Extérieurement, il est impossible de distinguer un fruit de l'autre. Je remarquai que, peut-être par accident, celui que m'avait jeté Kamchak avait eu la queue arrachée. Je présumai donc qu'il s'agissait de l'espèce rare à longue queue.

— Pair, dis-je.

Il me regarda d'un air peiné.

— Les tospits ont presque toujours un nombre impair de graines, m'avertit-il.

— Pair, répétai-je.

— Très bien. Mange-le et tu verras.

— Pourquoi le manger?

Après tout, le fruit était très amer. Et pourquoi Kamchak ne le mangeait-il pas lui-même? C'était lui qui avait proposé de parier.

— Je suis un Tuchuk, j'aurai peut-être la tentation d'avalier les pépins.

— Alors, coupons-le, proposai-je.

— On risque de manquer une graine, de cette façon.

— On pourrait peut-être écraser les tranches ?

— Mais ce serait se donner beaucoup de mal et cela pourrait tacher le tapis.

— Eh bien, écrasons-le dans un bol, avançai-je.

— Seulement il faudra le laver ensuite.

— Oui, c'est vrai.

— Compte tenu de tout cela, je pense que tu devrais le manger.

— Tu as sans doute raison, dis-je.

Je mordis dans le fruit avec résignation. Pour de l'amertume, c'était de l'amertume.

— En outre, reprit Kamchak, je n'aime pas beaucoup les tospits.

— Ça ne m'étonne pas.

— Ils sont très amers.

— Je m'en rends bien compte, dis-je.

J'achevai de mâcher et, bien entendu, il y avait sept pépins.

— La plupart des tospits ont leurs graines en nombre impair, m'informa-t-il.

— Je le sais.

— Alors pourquoi avoir choisi pair?

— Je me suis figuré que tu avais trouvé un tospit à longue queue.

— Mais on n'en trouve jamais avant la fin de l'été.

— Ah? fis-je.

— Comme tu es le perdant, remarqua-t-il, je pense qu'il n'est que justice que tu paies les entrées au spectacle.

— Bon, d'accord.

— Les esclaves nous accompagneront, ajouta-t-il.

— Mais naturellement.

Je tirai de ma bourse quelques pièces que Kamchak glissa dans un pli de sa ceinture de tissu. Pendant qu'il se livrait à cette occupation, je lançai un coup d'oeil insistant aux coupes emplies de bijoux et aux coffres bourrés de tarnets d'or, dans le coin du chariot.

— Voici les esclaves, annonça Kamchak.

Elles entrèrent, porteuses de la marmite qu'elles disposèrent sur la grille de bronze au-dessus du réchaud intérieur.

— Va donc! Demande-lui, souffla Élisabeth, Esclave !

Aphris semblait embarrassée et effrayée.

— La viande! commanda Kamchak.

On mangea tous ensemble car il ne restait guère de temps pour respecter le protocole. Quand on eut fini, Élisabeth donna un coup de coude à Aphris.

— Demande-lui, dit-elle.

Aphris baissa la tête et fit un signe négatif.

Élisabeth regarda Kamchak.

— Une de tes esclaves voudrait te demander quelque chose, dit-elle.

— Laquelle des deux ?

— Aphris, dit fermement Élisabeth.

— Non, dit Aphris, non, Maître.

— Donne-lui du vin de Ka-la-na, ordonna Élisabeth.

Aphris se leva et apporta non pas une gourde de peau, mais un flacon du vin réputé de Ka-la-na, que l'on produit dans les vignobles autour de la Grande Cité d'Ar. Elle apporta en plus une grande chope noire bordée de rouge, en provenance de l'île de Cos.

— Puis-je te servir? demanda-t-elle.

Les yeux de Kamchak brillèrent.

— Oui, dit-il.

Elle versa le vin et remit le flacon en place. Kamchak lui avait très attentivement examiné les mains. Elle avait brisé le cachet de la bouteille avant de la déboucher. La chope était posée le fond en l'air quand elle l'avait choisi. Si elle avait empoisonné le vin, elle s'y était certes prise de façon remarquablement adroite.

Elle s'agenouilla ensuite devant lui dans la position de l'Esclave de Plaisir et, la tête entre ses bras tendus, lui présenta la chope.

Il le prit, le renifla, y trempa prudemment les lèvres. Puis il renversa la tête et avala tout d'un coup.

— Hahah! fit-il quand il eut terminé.

Aphris sursauta.

— Eh bien, fit Kamchak, qu'est-ce qu'une Turienne désire demander à son maître ?

— Rien, répondit-elle.

—

Si tu ne le lui demandes pas, c'est moi qui m'en chargerai, intervint Élisabeth.

— Parle, Esclave ! cria Kamchak, et Aphris pâlit et secoua la tête.

— Elle a trouvé aujourd'hui une chose que quelqu'un avait jetée, dit Élisabeth.

—

Apporte-moi ça! ordonna Kamchak.

Intimidée, Aphris se releva et se rendit près de la fine couverture qui lui servait de couche aux pieds du Tuchuk. Il y avait, à l'intérieur, un morceau de tissu d'un jaune passé qu'elle avait plié très serré.

Elle l'apporta à Kamchak et le lui tendit.

Il le prit et le déplia d'un coup sec. C'était une camisk usée et tachée, qui avait certainement été portée par une des demoiselles de Turia conquises pendant la Guerre d'Amour.

Aphris était prosternée, tremblante, la tête sur le tapis. Quand elle la releva, elle avait les larmes aux yeux. Elle dit très doucement :

—

Aphris de Turia, la fille esclave, supplie son maître de lui permettre de se vêtir.

—

Aphris de Turia qui supplie qu'on lui permette de porter la camisk ! répéta Kamchak en riant.

Elle fit un bref signe affirmatif, et attendit.

—

Approche, petite Aphris, dit Kamchak.

Elle s'avança.

Il posa les mains sur les rangs de diamants suspendus à son cou.

—

Que préfères-tu porter, les diamants ou la camisk ? demandat-il.

—

Je vous en prie, Maître, la camisk.

Kamchak lui arracha les diamants du cou et les jeta de côté. Puis il tira de sa sacoche la clé du collier et des anneaux aux clochettes et, une à une, ouvrit les serrures. Elle n'en croyait pas ses yeux.

— Tu faisais beaucoup de bruit, dit-il d'un ton sévère.

Élisabeth frappa dans ses mains, de plaisir, et se mit à examiner la camisk.

—

La fille esclave éprouve de la reconnaissance envers son maître, dit Aphris, toujours en larmes.

—

Et ce n'est que justice, approuva Kamchak.

Alors, enchantée, Aphris, avec l'aide d'Élisabeth, enfila la camisk. Avec ses yeux sombres en amande et ses longs cheveux noirs, la camisk jaune lui allait merveilleusement.

— Viens ici ! commanda Kamchak, et Aphris accourut à lui, à petits pas pressés.

— Je vais te montrer comment on porte la camisk, dit il, prenant le cordon et l'ajustant en deux ou trois mouvements et secousses qui faillirent couper le souffle à la Turienne.

Il serra ensuite la cordelière autour de sa taille.

— Et voilà! conclut-il.

Je fus obligé de convenir qu'Aphris de Turia était des plus attirantes, ainsi vêtue.

Puis, à ma grande surprise, elle esquissa quelques pas et vint pivoter deux fois devant Kamchak.

— Ne suis-je pas jolie, Maître? s'enquit-elle.

—

Si, reconnut le Tuchuk en hochant la tête.

Elle rit de plaisir, aussi fière de ce vêtement usé qu'elle l'avait été de ses robes blanc et or auparavant.

— Pour une esclave turienne, ajouta Kamchak.

— Bien sûr, convint-elle en riant, pour une esclave turienne !

— Nous serons en retard au spectacle si nous ne nous pressons pas, émit Élisabeth.

— Je croyais que tu restais dans le chariot? s'étonna Aphris.

—

Non, j'ai changé d'avis, répondit Élisabeth.

Kamchak fouillait dans tout son bazar et finit par revenir avec deux paires d'entraves poignets-chevilles.

— Pourquoi cela ? demanda Aphris.

—

Pour que vous n'oubliiez pas que vous êtes des esclaves, grommela-t-il. Allons, venez.

Avec mon argent, honnêtement gagné au jeu, bien entendu, il paya nos entrées et nous pénétrâmes dans l'enceinte de rideaux. Plusieurs hommes et quelques-unes de leurs femmes étaient déjà là. Je vis même parmi eux quelques Kassars et Paravacis, et un Kataii ; on n'en rencontre que rarement dans les campements des autres tribus. Les plus nombreux étaient naturellement les Tuchuks, assis en tailleur, formant des cercles autour d'un grand feu allumé

au centre de l'enceinte. Ils semblaient d'humeur joyeuse et riaient en agitant les mains tout en se racontant leurs exploits récents - plutôt nombreux, car c'était la saison la plus active des raids contre les caravanes. J'eus le plaisir de constater que ce n'était pas un feu de bouses de bosks, mais bien de bois, planches et poutres, mais mon plaisir s'amointrit quand je m'aperçus qu'il s'agissait des restes d'un chariot de marchand.

D'un côté, derrière un espace libre, se tenait un groupe de neuf musiciens. Ils ne jouaient pas encore, mais l'un d'eux martelait distraitement un rythme sur un tambourin; deux autres accordaient leurs instruments à cordes en les portant près de leurs oreilles. Il y avait d'autres instruments, à cordes et à bec, ainsi que des cymbales et d'autres objets que je ne connaissais pas. À propos des musiciens, il est à noter que, sur Gor, on ne les réduit jamais en esclavage; bien sûr, on peut les exiler, les torturer, même les tuer. On dit, et c'est peut-être vrai, que celui qui fait de la musique doit, comme le tarn et la mouette de Vosk, vivre libre.

D'un autre côté se dressait le chariot d'esclaves. Les bosks avaient été emmenés ailleurs. Le véhicule était ouvert à quiconque avait envie de s'offrir une bouteille de Paga.

— Il fait soif, me dit Kamchak.

— J'offre le Paga, annonçai-je immédiatement.

Quand je revins avec la bouteille, je dus contourner -et même piétiner - une ou deux fois des Tuchuks. L'un d'eux eut la politesse de me dire : « Pardonnez-moi d'être assis là où vous marchez. » À la manière tuchuk, je l'assurai que je n'étais pas offensé et, en nage, parvins enfin près de Kamchak. Il avait placé Aphris à sa droite et Élisabeth: à sa gauche. J'arrachai le bouchon avec les dents et tendis le flacon à Kamchak, devant Élisabeth, comme l'exigeait la coutume. Il manquait un tiers du liquide quand Élisabeth, l'air étourdi rien que de l'avoir respiré, me rendit la bouteille. J'entendis deux claquements et constatai que Kamchak avait mis une entrave à Aphris. Elle se composait d'un anneau pour le poignet et d'un autre pour la cheville, réunis par vingt centimètres de chaîne. Pour les filles qui se servent de préférence de la main droite, c'est de ce côté qu'on la boucle. Quand la fille s'agenouille en n'importe quelle position de la femme goréenne, libre ou non, ce n'est pas inconfortable. Malgré ce lien, Aphris, avec sa camisk jaune et ses cheveux flottant dans le dos, regardait tout autour d'elle avec intérêt. Je remarquai que plusieurs Tuchuks l'examinaient avec une

admiration évidente. Bien entendu, sur Gor, les femmes esclaves ont l'habitude qu'on les dévisage ouvertement. Elles s'y attendent et cela leur plaît. Je m'apercevais avec une certaine ironie qu'Aphris ne faisait pas exception.

Élisabeth Cardwell se tenait également la tête haute, agenouillée, le dos très droit, visiblement consciente qu'elle avait sa part de regards intéressés.

Je songeai qu'Aphris était depuis plusieurs jours dans notre chariot et que, cependant, Kamchak n'avait pas encore fait venir le Maître des Fers. Elle n'était donc pas marquée et n'avait pas d'anneau à la narine. Cela me paraissait insolite. En outre, au bout d'un jour ou deux, il n'avait plus malmené la fille, bien qu'il l'eût corrigée sévèrement une fois qu'elle avait laissé tomber une coupe. De plus, il l'autorisait déjà à porter la camisk. Je souris intérieurement tout en avalant une bonne rasade de Paga. «Rusé

Tuchuk, pas vrai ? » songeai-je.

De son côté, Aphris, bien que les quivas fussent restés à sa portée, semblait, après quelques nuits de sommeil aux pieds de Kamchak, avoir renoncé au projet de lui en planter un dans le coeur. Bien sûr, elle aurait été malavisée de le faire, car, même si elle avait réussi son coup, la mort affreuse qu'elle aurait subie ensuite aux mains des Tortionnaires lui aurait fait regretter son geste. Par ailleurs, elle avait simplement pu avoir peur que Kamchak ne la surprenne en pleine action. Après tout, avec un collier et des anneaux chargés de clochettes, il est plutôt difficile d'approcher sans bruit de qui que ce soit. Et, si elle avait été

surprise ainsi, elle pouvait craindre d'être replongée dans le sac à

fumier toujours prêt contre la roue arrière gauche du véhicule. Apparemment, elle ne tenait pas à renouveler l'expérience... pas plus qu'Élisabeth, d'ailleurs.

Je me rappelais bien le jour qui avait suivi la première nuit d'esclavage d'Aphris chez Kamchak. Nous avions dormi tard et, après un petit-déjeuner tardif, servi lentement par Élisabeth, nous nous étions souvenus d'Aphris et étions donc sortis pour lui ouvrir le bout de son sac de couchage. Elle s'en était dégagée à quatre pattes et à reculons et, bien qu'il fût encore tôt pour cela, avait supplié qu'on la laisse aller chercher de l'eau pour les bosks, afin de se laver de la tête aux pieds. Il semblait donc évident que la jolie fille de Turia s'efforcerait de ne plus jamais passer la nuit dans ces conditions. « Où veux-tu dormir cette nuit, Esclave ? » lui avait demandé Kamchak. « À tes pieds, si mon Maître le permet », avait-elle répondu avec une sincérité évidente. Kamchak avait ri. « Lève-toi donc, paresseuse, les bosks ont besoin d'eau ! »

C'était avec gratitude qu'elle avait pris les seaux de peau pour aller à la rivière.

J'entendis un bruit de chaîne et levai les yeux. Kamchak me passa l'autre entrave.

— Enchaîne la barbare, dit-il.

J'en fus surpris, et Élisabeth également.

Pourquoi Kamchak me chargeait-il de cette besogne ?

Elle était à lui, pas à moi. C'est une marque implicite de propriété que de passer la chaîne à une esclave. Il est extrêmement rare que le maître ne s'en acquitte pas en personne.

Élisabeth, toujours à genoux, s'était soudain raidie, le souffle court.

Je tendis la main et lui pris le poignet droit que je tirai derrière son dos. Puis je lui saisis la cheville gauche et la soulevai un peu pour y passer l'anneau ouvert. Je le refermai avec un lourd déclic. Son regard timide, effrayé, croisa le mien.

Je glissai la clé dans ma sacoche et reportai mon attention sur la foule. Kamchak tenait maintenant Aphris dans son bras droit.

— Dans peu de temps, lui disait-il, tu verras ce que peut faire une vraie femme.

— Elle ne sera jamais qu'une esclave, tout comme moi, lui répondait-elle.

Je fis de nouveau face à Élisabeth. Son visage trahissait une incroyable timidité.

— Qu'est-ce que ça signifie, s'enquit-elle, que ce soit vous qui m'ayez enchaînée?

— Rien.

Elle baissa les yeux et, sans les relever, déclara :

— Il l'aime.

— Aphris l'esclave? fis-je en ricanant.

— Serai-je vendue? demanda-t-elle.

Je ne voyais pas de raison de cacher la vérité.

— C'est possible, dis-je.

Cette fois, ses yeux se mouillèrent.

— Tarl Cabot, murmura-t-elle, s'il doit me vendre, achetez-moi. Je la regardai, n'en croyant pas mes oreilles.

— Et pourquoi ?

Elle inclina la tête en avant, sans répondre.

Kamchak passa le bras devant Élisabeth pour me reprendre la bouteille de Paga. Puis il se mit à lutter contre Aphris, lui repoussant la tête en arrière, lui pinçant le nez, lui enfonçant le goulot dans la bouche. Elle se débattait, riait, secouait négativement la tête. Puis elle dut bien reprendre haleine, et une grande rasade de Paga lui coula dans la gorge, et elle s'étouffa puis se mit à tousser. Je doutais qu'elle eût jamais goûté boisson plus forte que les vins sirupeux de Turia. Maintenant, Kamchak lui tapait dans le dos.

— Pourquoi? répétais-je à Élisabeth.

Mais, de sa main droite libre, elle avait ôté la bouteille de Paga des mains de Kamchak et, à sa grande stupeur, elle avala, sans se rendre compte des conséquences probables, cinq grandes gorgées de vin. Puis je récupérai le flacon. Elle écarquilla soudain les yeux et se mit à cligner les paupières. Elle exhala lentement de l'air, mais c'était plutôt comme du feu, et elle subit une réaction à retardement, une toux saccadée, pénible, spasmodique, au point que, de peur de la voir suffoquer, je me mis à lui taper dans le dos. Enfin, pliée en deux, cherchant son souffle, elle parut reprendre ses esprits. Je la tenais par les épaules, mais elle fit brusquement tourner le buste entre mes mains et, comme j'étais assis en tailleur, se jeta à plat dos sur mes genoux, le poignet droit entraînant la cheville gauche. Elle s'étirait de son mieux, sans pudeur. J'en étais sidéré. Elle me regarda.

— Parce que je suis mieux que Dina et Tenchika, dit-elle.

— Mais pas mieux qu'Aphris! lança cette dernière.

— Si, contra Élisabeth, mieux qu'Aphris.

Redresse-toi, petite femelle de sleen, dit Kamchak, amusé, sinon, pour sauver mon honneur, je devrai te faire empaler. Élisabeth gardait les yeux sur moi.

— Elle est ivre, dis-je à Kamchak.

— Il y a peut-être des hommes qui aimeraient une barbare, médita Élisabeth.

Je la remis à genoux, de force.

— Personne ne m'achètera! se lamenta-t-elle.

Immédiatement, trois ou quatre Tuchuks arrivèrent et firent des offres. Je craignais, si les enchères montaient assez haut, que Kamchak ne se sépare de Miss Cardwell, sur-le-champ.

Vends-la, lui conseilla Aphris.

La paix, Esclave ! dit Élisabeth.

Kamchak fit retentir son rire rugissant.

Le Paga avait apparemment eu des effets rapides et puissants sur Miss Cardwell. Elle avait du mal à rester à genoux et, pour finir, je la laissai s'appuyer contre mon épaule droite, où elle enfonça le menton.

—
Tu sais, me dit Kamchak, la Petite Barbare porte bien ta chaîne.

— Tu dis des bêtises.

—
J'ai pourtant remarqué que, lors des jeux, quand tu as cru que les hommes de Turia nous chargeaient à la lance, tu étais tout prêt à

sauver cette bonne femme.

—
Je ne voulais pas que l'on endommage ton bien.

— Elle te plaît, m'annonça-t-il.

— Ridicule !

— Ridicule, répéta Élisabeth, d'un ton somnolent.

—
Vends-la-lui, recommanda Aphris en laissant échapper un hoquet.

— Tout ce que tu voudrais, c'est devenir la Première Fille, lui déclara Élisabeth.

—
Moi, je la donnerais aussi pour rien, reprit Aphris, ce n'est qu'une barbare.

Élisabeth écarta la tête de mon épaule pour me regarder. Elle me parla en anglais :

— Je m'appelle Miss Élisabeth Cardwell, monsieur Cabot. Voudriez-vous m'acheter?

—
Non, répondis-je, en anglais également.

—
C'est bien ce que je pensais, fit-elle, toujours dans cette langue, et elle reposa la tête sur mon épaule.

— N'as-tu pas observé ses mouvements et sa respiration quand tu as refermé l'acier sur elle ? s'enquit Kamchak.

Je n'y avais pas prêté attention.

— Je n'ai rien remarqué, répondis-je.

— Pourquoi crois-tu que je t'aie laissé l'enchaîner ?

— Je n'en sais rien.

—

Pour voir, affirma-t-il. Et c'est bien comme je pensais... ton acier l'enflamme.

— Bêtises ! répliquai-je.

— Bêtises, confirma Élisabeth.

— Veux-tu l'acheter ? me demanda Kamchak, tout à trac.

— Non.

— Non, répéta Élisabeth.

La dernière des choses dont j'eusse besoin dans la dangereuse mission qui m'attendait, c'était de m'encombrer d'une esclave.

—

Est-ce que le spectacle va bientôt commencer ? demanda Élisabeth à Kamchak.

— Oui, répondit-il.

—

Je ne sais pas si je devrais y assister, murmura Miss Cardwell.

— Autorise-la à rentrer au chariot, suggéra Aphris.

— Je crois bien que je pourrais rentrer sur un seul pied, émit Élisabeth.

Je doutais personnellement qu'elle en fût capable, surtout dans son état présent.

— Tu le pourrais sans doute, dit Aphris, tu as les jambes musclées... Ce n'était pas le terme que j'aurais employé pour décrire les jambes de Miss Cardwell; toutefois, elle savait bien courir. Elle leva le menton de mon épaule.

— Esclave ! fit-elle.

— Barbare ! rétorqua Aphris.

—

Libère-la, me dit Kamchak.

Je fouillai dans ma sacoche pour y prendre la clé de l'entrave.

—

Non, je reste, décida Élisabeth.

—

Si le Maître le permet, intervint Aphris.

—

Oui, fit méchamment Élisabeth, si le Maître le permet.

— D'accord, dit Kamchak.

— Merci, Maître, énonça poliment Élisabeth, qui posa de nouveau la tête sur mon épaule.

— Tu devrais l'acheter! insista Kamchak.

—

Non.

— Je te ferai un bon prix.

« Oui, me dis-je, un bon prix, et comment ! »

— Non, répétai-je.

— Très bien.

À ce moment apparut sur les marches du chariot d'esclaves une silhouette féminine vêtue de noir. J'entendis Kamchak dire à

Aphris de se tenir tranquille, et il donna un coup de coude dans les côtes d'Élisabeth pour la réveiller.

— Regardez, pauvres tripoteuses de chaudrons, leur enjoignit-il, et peut-être apprendrez-vous enfin quelque chose.

Le silence s'établit dans l'assistance. Je remarquai dans un coin un membre encapuchonné du Clan des Tortionnaires. Je fus certain que c'était lui qui me suivait souvent parmi les chariots du camp. Toutefois je l'oubliai aussitôt pour me concentrer sur le spectacle qui allait commencer. Aphris observait l'arène d'un air intense, les lèvres entrouvertes. Les yeux de Kamchak étincelaient. Même Élisabeth, qui avait retiré sa tête de mon épaule, se redressait sur les genoux pour mieux voir.

La silhouette enveloppée de lourds voiles noirs descendit lentement du chariot. Une fois sur le sol, elle s'immobilisa et resta ainsi toute droite, un long moment. Puis la musique se fit entendre, d'abord les tambourins, sur un rythme qui évoquait les battements de coeur d'un être en fuite.

Au son de la musique, en des attitudes magnifiques, la silhouette noire semblait courir de droite et de gauche, évitant par instants des objets invisibles, ou levant les bras, comme si elle s'enfuyait parmi les foules d'une cité en flammes... toute seule, mais parvenant à évoquer autour d'elle des centaines de présences. Maintenant, à peine distincte à l'arrière-plan, apparaissait l'ombre d'un guerrier en cape rouge. Lui aussi s'approchait, sans même avoir l'air de bouger, et il semblait que, partout où la femme courait, se dressait le guerrier. Finalement, il lui mit la main sur l'épaule, et elle rejeta la tête en arrière et leva les bras. Tout son corps exprimait le malheur et le désespoir. Il fit virer la silhouette face à lui et, des deux mains, la débarrassa de son capuchon et de son voile.

L'assistance poussa un cri de plaisir.

Le visage de la fille était figé dans l'expression stylisée d'une lamentation terrifiée. Je l'avais déjà vue, naturellement, et Kamchak aussi, mais c'était quand même frappant de la revoir ainsi à la clarté

du feu... avec ses longs cheveux d'un noir soyeux, ses sombres yeux, le hâle de sa peau.

Elle paraissait supplier le guerrier, mais il ne bougeait pas. Elle donnait l'impression de se tordre d'angoisse et de tenter d'échapper à son étreinte, mais sans y parvenir.

Puis il ôta ses mains des épaules de la femme et, aux clameurs de la foule, elle se laissa choir à ses pieds pour l'accomplissement de la cérémonie de soumission, à genoux, la tête basse, les bras levés et tendus, les poignets en croix.

Le guerrier se détourna alors et étendit une main.

Dans l'ombre, quelqu'un lui envoya la chaîne enroulée et le collier.

Il fit signe à la femme de se relever, ce qu'elle fit, pour se tenir devant lui, tête toujours basse.

Il la lui redressa puis ferma le collier à son cou dans un déclic entendu de toute l'assistance - c'était un collier turien. La chaîne qui y était attachée était beaucoup plus longue que celle de la Sirik, et atteignait une demi-douzaine de mètres.

Alors, toujours au son de la musique, la fille se tordit, se retourna et s'éloigna de lui, qui laissait filer la chaîne, jusqu'à ce qu'elle soit à six mètres de lui, en bout de course. Elle ne bougea plus durant un moment, accroupie, les mains sur la chaîne. Je constatai qu'Aphris et Élisabeth étaient fascinées. Kamchak lui-même ne détachait pas les yeux de la femme. La musique avait cessé.

Puis, avec une soudaineté qui faillit me faire lever et qui arracha une clameur à l'assistance, la musique reprit mais, cette fois, c'était un cri barbare de rébellion et de fureur, et la fille de Port Kar s'était transformée en un larl qui mordait sa chaîne. Elle s'était débarrassée de ses robes noires pour se tenir toute révélée à travers les plis ondoyants des Soieries de Plaisir. La danse trahissait maintenant la frénésie et la haine d'une fureur qui allait jusqu'à

découvrir les dents et gronder. Elle virait à l'intérieur du collier, dont la largeur le permettait. Elle tournait autour du guerrier comme une planète captive de son soleil rouge, à bout de chaîne. Mais il la raccourcissait d'un tour de main à chaque révolution. Parfois il la laissait prendre de nouveau du champ, mais jamais la pleine longueur de l'attache, qui diminuait sans cesse.

La danse se décompose en plusieurs phases, selon l'orbite permise à la prisonnière par la chaîne. Certaines sont très lentes, à

mouvements presque imperceptibles, sinon ceux de la tête ou des mains; d'autres gestes sont rapides, comme un défi; les uns gracieux et implorants ; certains majestueux, d'autres simples; de la fierté, de la peine ; mais chaque fois la danseuse se rapproche du guerrier. À

la fin, celui-ci passa la main dans le collier et attira la fille épuisée vers ses lèvres, la soumettant à son baiser, et alors elle l'enserra de ses bras, obéissante, la tête contre sa poitrine. Il la souleva comme une plume et l'emporta hors du cercle éclairé.

Kamchak, moi et les autres jetions des pièces d'or dans le sable, autour du feu.

— Elle était belle ! s'écria Aphris de Turia.

—

Je n'aurais jamais cru qu'une femme pût l'être à ce point !

confirma Élisabeth, les yeux brillants

—

Vraiment merveilleuse, déclarai-je.

—

Et moi qui n'ai que de misérables bonnes femmes touchant tout juste à la cuisine! renchérit Kamchak.

Nous nous étions levés, le Tuchuk et moi. Aphris appuya soudain la tête contre la cuisse de Kamchak et, les yeux baissés, murmura:

—

Cette nuit, fais de moi ton esclave.

Il lui saisit les cheveux et lui leva la tête pour qu'elle le regarde. Elle avait les lèvres entrouvertes.

—

Cela fait des jours que tu es mon esclave, dit-il.

— Cette nuit, Maître ! Cette nuit, je t'en prie.

Avec un rugissement de triomphe, il la souleva de terre et la jeta, tout entravée qu'elle était, en travers de son épaule, puis se tourna face à Élisabeth et moi. Il leva la main droite en un geste généreux.

— Pour cette nuit, cria-t-il, la Petite Barbare est à toi ! Puis il fit demi-tour pour disparaître en chantant derrière les rideaux. J'éclatai de rire.

Élisabeth Cardwell l'avait regardé agir, les yeux écarquillés. Puis elle me fit front.

—

Il peut faire une chose pareille, n'est-ce pas ?

— Naturellement.

—

Naturellement, fit-elle, engourdie. Pourquoi pas ?

Tout à coup, elle tira sur l'entrave, mais ne put se lever et manqua de peu retomber durement. Elle se mit à frapper du poing contre le sol poussiéreux.

—

Je ne veux pas être esclave ! s'écria-t-elle. Je ne veux pas être esclave !

— Je suis désolé, fis-je.

Quand elle me fixa des yeux, j'y vis des larmes.

— Il n'en a pas le droit ! protesta-t-elle.

— Il en a le droit.

— Bien sûr, geignit-elle en baissant la tête. C'est comme un livre... une chaise... un animal. Elle est à vous ! Prenez-la ! Gardez-la jusqu'à demain ! Vous me la rendrez au matin... quand vous en aurez assez d'elle !

Elle riait et sanglotait à la fois.

— Je croyais que vous souhaitiez que je vous achète, lui fis-je remarquer.

J'estimais devoir plaisanter un peu avec elle.

— Ne comprenez-vous pas ? fit-elle. Il m'aurait tout aussi bien prêtée à n'importe qui - pas seulement à vous, mais à n'importe qui, n'importe comment !

—

C'est exact.

— À n'importe qui ! N'importe qui !

Elle pleurait.

— Ne vous mettez pas dans cet état, lui conseillai-je.

Elle secoua la tête, les cheveux tournoyant, puis elle me sourit à travers ses larmes.

— Il semble bien, Maître... dit-elle, il semble bien que, pour le moment, je vous appartienne.

— Ça m'en a tout l'air.

— Allez-vous m'emporter au chariot sur votre épaule, demanda-t-elle d'un ton plus léger, comme Aphris de Turia ?

— Veuillez m'excuser.

Je me baissai et la libérai de ses entraves.

Elle se mit debout, face à moi.

— Que comptez-vous faire de moi ? demanda-t-elle. (Elle sourit)... Maître ?

Je souris à mon tour.

— Rien. N'ayez pas peur.

— Oh? fit-elle en haussant le sourcil, l'air sceptique. Suis-je vraiment si laide ?

— Vous n'êtes nullement laide.

— Mais vous ne me désirez pas ?

— Non.

Elle me regarda hardiment, la tête rejetée en arrière.

— Pourquoi ? s'enquit-elle.

Que pouvais-je bien lui dire ? Elle était charmante, mais dans une situation pitoyable. J'étais ému en y pensant. Cette petite secrétaire, si loin de ses crayons, de sa machine à écrire, de son agenda et de ses blocs sténo - si loin de son propre monde -, tellement vulnérable, à la merci de Kamchak et, pour au moins cette nuit, à la mienne, si tel était mon bon plaisir.

— Vous n'êtes qu'une petite barbare, lui dis-je.

Je ne pouvais m'empêcher de voir en elle la jeune femme effrayée, en robe jaune, prise dans des jeux de guerres et d'intrigues qui dépassaient son entendement - le mien aussi d'ailleurs, dans une large mesure. Il fallait la protéger, l'abriter, la traiter avec bonté, la rassurer. Je ne parvenais pas à l'imaginer dans mes bras - avec ses lèvres ignorantes et timides sur les miennes - car elle était et resterait seulement la malheureuse Élisabeth Cardwell, innocente victime d'un voyage inexplicable et injustement réduite en un esclavage qui lui faisait honte. Elle était de la Terre et ne savait pas quel incendie ses paroles auraient pu éveiller au coeur d'un guerrier de Gor... pas plus qu'elle ne se comprenait elle-même, ni la position où, esclave, elle se trouvait par rapport à l'homme libre auquel elle appartenait pour le moment. Je ne pouvais tout de même pas lui dire que tout autre guerrier,

devant le regard qu'elle m'avait adressé, l'aurait aussitôt entraînée sans défense entre les hautes roues du chariot d'esclaves publiques. Elle était douce et naïve, mais elle ne comprenait pas, sotté à sa manière - une fille de la Terre, pas sur la Terre, pas une femme de Gor sur son propre monde barbare. Elle serait toujours de la Terre, la fille jolie et brillante avec son bloc à la main, comme beaucoup d'autres de la Terre qui, faute d'être des hommes, n'osent cependant pas être des femmes.

— Cependant, avouai-je en lui donnant une petite tape sur la tête, vous êtes une bien jolie petite barbare.

Elle me regarda un long moment dans les yeux, puis se détourna en pleurant. Je la pris dans mes bras pour la consoler, mais elle me repoussa, et se sauva de l'enceinte en courant. Perplexe, je la suivis des yeux.

Puis, avec un haussement d'épaules, je sortis à mon tour en me disant que cela ne me ferait pas de mal de me promener quelques heures parmi les chariots avant de regagner le nôtre.

Je songeais à Kamchak. J'éprouvais de la joie pour lui. Jamais encore je ne l'avais vu si heureux. Mais l'idée d'Élisabeth m'embarrassait, car il me semblait qu'elle avait eu une bien étrange conduite ce soir. J'imaginais que, dans l'ensemble, elle était affolée à

l'idée que bientôt ce ne serait plus elle la Première Fille du chariot, et même qu'elle ne tarderait guère à être vendue. Certes, après avoir vu comment se comportait Kamchak avec son Aphris, ces deux hypothèses n'avaient rien d'impossible. Élisabeth avait des raisons d'avoir peur. Je pourrais, bien sûr, encourager Kamchak à la vendre à un bon maître, mais le Tuchuk, accommodant à l'occasion, aurait une idée bien arrêtée du prix qu'il voudrait tirer d'elle. Bien sûr, si j'arrivais à trouver la somme demandée, je pourrais l'acheter moi-même et lui chercher un bon maître. Je pensais que peut-être Conrad des Kassars lui conviendrait. Mais il avait récemment gagné

une Turienne aux jeux. En outre, tout le monde n'aurait pas envie d'une esclave barbare, non éduquée à son rôle, car il faudra de toute façon, la nourrir... et, en ce printemps, il suffisait de traverser le campement pour se rendre compte que ce n'étaient pas les filles qui manquaient... et c'étaient des goréennes... ce qu'Élisabeth ne serait jamais.

Sans trop savoir pourquoi, j'achetai bêtement une autre bouteille de Paga. Peut-être pour avoir de la compagnie pendant ma promenade solitaire ?

Je l'avais vidée au quart quand, en longeant un chariot, je vis passer vivement une ombre sur les planches laquées. D'instinct je bougeai la tête, et un quiva s'enfonça de six ou sept bons centimètres dans le flanc du véhicule. Je jetai la bouteille et pivotai vivement pour distinguer à une quinzaine de mètres, entre deux chariots, la silhouette de l'homme à la cagoule, celui du Clan des Tortionnaires qui m'avait suivi. Il vira et s'enfuit. J'empoignai mon épée et partis à sa poursuite, d'une allure mal assurée, et, en une ou deux secondes, je trouvai ma voie barrée par un groupe de kaiilas à

l'attache. Quand je fus parvenu à éviter leurs corps agités et à me glisser sous la corde qui les retenait, mon agresseur avait disparu. Je n'eus droit qu'aux reproches du propriétaire des kaiilas. Une de ces mauvaises bêtes tenta même de me mordre et déchira le haut de ma manche.

Je retournai près du chariot et arrachai des planches le quiva. Le propriétaire du véhicule était à

présent près de moi, porteur d'une torche. L'air peu satisfait, il examinait l'entaille faite dans le bois.

— Un lancer maladroit, remarqua-t-il, d'un ton qui me parut maussade.

— Peut-être, reconnus-je.

— Mais, dans ces circonstances, reprit-il en me regardant, ça vaut sans doute mieux.

— Oui, c'est bien mon avis.

Je retrouvai mon flacon de Paga dans lequel il restait encore un peu de liquide. J'essuyai le goulot et tendis la bouteille à l'homme. Il but la moitié du contenu, puis me repassa le reste, que je vidai.

— Pas mauvais, ce Paga, dit-il.

— Je le trouve même plutôt bon.

— Puis-je voir ce qu'iva ?

— Bien sûr.

—

Intéressant, observa-t-il.

—

Quoi ?

— Le quiva.

— Qu'a-t-il de particulier ?

— Il vient des Paravacis, déclara-t-il.

L'ATTAQUE

Le lendemain matin, à mon grand effarement, Élisabeth Cardwell resta introuvable.

Kamchak en était hors de lui. Aphris, connaissant bien les habitudes de Gor et les colères des Tuchuks, était terrorisée et ne disait presque rien.

— Ne fais pas lâcher les sleens de chasse, priai-je Kamchak.

— Je les tiendrai en laisse, répondit-il sombrement.

Ce fut avec beaucoup d'appréhension que j'examinai les deux sleens souples sur leurs six pattes, retenus par des chaînes. Kamchak leur faisait flairer la couverture de reps dans laquelle dormait Élisabeth. Leurs oreilles se couchaient le long de leurs têtes triangulaires ; leurs corps de serpents tremblaient ; leurs griffes sortaient, se rétractaient, puis ressortaient ; ils levaient la tête et effectuaient un mouvement tournant, puis ils abaissaient leurs museaux au sol. Ils commençaient leurs miaulements, devenant plus agités. Je savais qu'ils suivraient d'abord la piste jusqu'à

l'enceinte de peaux où nous avions assisté à la danse.

— Elle a dû se cacher parmi les chariots, la nuit dernière, émit Kamchak.

— Je vois, fis-je,... les sleens des troupeaux.

Ils auraient mis la fille en pièces dans la prairie, à la clarté des trois lunes de Gor.

— Elle ne doit pas être loin, dit Kamchak.

Il se hissa sur la selle de son kaiila, un sleen de chasse sautillant et frémissant de chaque côté, leurs chaînes fixées au pommeau de sa selle.

— Que vas-tu faire? demandai-je.

— Lui couper les pieds, le nez, les oreilles, lui crever un oeil et la laisser vivre comme elle pourra autour des chariots.

Avant que j'aie pu discuter avec le Tuchuk en colère, les sleens parurent soudain devenir fous, se cabrant sur leurs pattes de derrière, griffant l'air, tirant sur les chaînes. Kamchak réussit tout juste à les contenir.

— Ha! s'écria le Tuchuk.

Je vis alors Élisabeth Cardwell qui venait vers le chariot, portant deux seaux d'eau accrochés au joug posé sur ses épaules. Un peu d'eau se répandait hors des seaux.

Aphris poussa une exclamation de joie et, à mon vif étonnement, courut jusqu'à Élisabeth pour l'embrasser et l'aider à

porter sa charge.

— Où étais-tu passée ? lui demanda Kamchak.

Élisabeth leva un regard franc et innocent.

— J'étais allée chercher de l'eau, répondit-elle.

Les sleens s'efforçaient de l'atteindre, aussi avait-elle reculé

contre le véhicule en les observant d'un air méfiant.

— Ce sont de méchantes bêtes, fit-elle.

Kamchak éclata de son rire tonitruant. Élisabeth ne m'avait pas même accordé un regard.

Puis le Tuchuk se calma et dit à la jeune femme ;

— Entre dans le chariot. Prends des bracelets d'esclave et un fouet, puis reviens te placer contre la roue.

Elle leva les yeux vers lui, sans paraître éprouver moindre peur.

— Pourquoi ?

Kamchak mit pied à terre.

— Tu as mis beaucoup trop de temps pour aller chercher l'eau. Élisabeth et Aphris entrèrent dans le véhicule.

— Elle a été bien avisée de revenir, dit Kamchak.

J'étais d'accord, mais je préférais ne pas le lui avouer

— Il semble bien qu'elle ait été chercher de l'eau, lui fis-je remarquer.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas ?

— Elle me fait de la peine.

— As-tu pris du plaisir avec elle, hier ?

— Je ne l'ai pas revue après qu'elle a quitté l'enceinte de la danse, déclarai-je.

—

Si je l'avais su avant, j'aurais lâché les sleens la nuit dernière.

— Alors, heureusement pour elle que tu ne l'aies pas su.

—
C'est bien vrai, convint-il. Pourquoi ne t'es-tu pas servi d'elle ?

—
Ce n'est qu'une jeune fille.

— C'est une femme, une vraie femme.

Je haussai les épaules.

Élisabeth était revenue avec le fouet et les bracelets, qu'elle tendit à Kamchak. Puis elle alla se planter près de la roue arrière gauche du chariot. Kamchak lui lia les poignets en l'air, autour de la jante et d'un rayon. Elle était face au flanc du véhicule.

— On ne s'évade pas des Chariots, lui dit-il.

— Je sais, répondit-elle, la tête haute.

— Tu m'as menti en disant que tu étais allée chercher de l'eau.

— J'avais peur.

— Sais-tu qui a peur de dire la vérité ?

— Non.

--Une esclave.

Il lui arracha du corps la fourrure de l'ar, et je crus comprendre qu'elle ne porterait plus ce vêtement.

Elle tenait le coup, bien raide, la joue droite pressée contre la bordure de cuir de la roue. Des larmes filtraient entre ses paupières closes, mais elle était splendide et ne poussait pas de cris. Elle n'avait toujours pas émis un son quand Kamchak, satisfait, la libéra, mais lui attacha les poignets devant le corps. Elle restait à

trembler, tête basse. Puis il saisit les poignets emprisonnés dans les menottes et les lui leva d'une main au-dessus de la tête. Elle resta ainsi, les genoux un peu fléchis.

— Tu crois que ce n'est qu'une jeune fille, dit-il. Je ne répondis pas.

— Tu es un idiot, Tarl Cabot.

Je ne réagis pas.

Kamchak tenait toujours le fouet, roulé dans sa main droite.

— Esclave, prononça-t-il.

Élisabeth le regarda.

— Souhaites-tu servir des hommes ? demanda-t-il.

Elle fit des signes négatifs, non, non, non, et laissa retomber sa tête.

— Regarde, me dit Kamchak.

Et, avant que j'aie saisi son intention, il avait soumis Miss Cardwell à ce que les esclavagistes appellent la Caresse du Fouet. Dans l'idéal, cela doit se faire, comme Kamchak l'avait fait, à l'improviste, pour surprendre la fille. Cette fois, Élisabeth laissa échapper un cri et détourna les yeux. Stupéfait, j'observai la réaction involontaire et subite au contact. La Caresse du Fouet sert couramment pour forcer une fille à se trahir.

— C'est bien une femme, déclara Kamchak. N'as-tu pas vu son sang secret ?... qu'elle est prête, impatiente... qu'elle est une belle prise pour l'acier d'un maître... que c'est une femelle et... une esclave ?

— Non, non ! protesta Élisabeth Cardwell.

Mais Kamchak la tirait par les bracelets vers une cage à sleens inoccupée, montée sur des roues basses, à proximité du chariot. Il la poussa à l'intérieur, puis referma la porte à clé.

Elle n'avait pas la place de se tenir debout dans la cage, aussi était-elle à genoux, ses mains enchaînées crispées sur les barreaux.

— Ce n'est pas vrai ! hurla-t-elle.

Kamchak se moqua d'elle.

— Esclave femelle ! lança-t-il.

Elle se cacha le visage dans les mains en pleurant. Elle savait aussi bien que nous qu'elle s'était trahie - que son sang avait bondi en elle - et ce souvenir tournait en dérision l'excès même de ses dénégations, qu'elle avait admis à nos yeux et aux siens propres, peut-être pour la première fois, la splendeur indéniable de sa nature et sa signification.

Sa réaction avait été celle de la femme absolue.

— Ce n'est pas vrai ! répéta-t-elle en un murmure, sanglotant comme elle ne l'avait pas fait sous les coups cinglants du fouet. Ce n'est pas vrai !

Kamchak me regarda.

—

Ce soir, déclara-t-il, je ferai venir le Maître des Fers.

— N'en fais rien, dis-je.

—
Si, je le ferai.

— Pourquoi ?

Il eut un sombre sourire.

— Elle a mis beaucoup trop de temps pour aller chercher l'eau. Je restai silencieux. Pour un Tuchuk, il n'était pas sans bonté. Le châtiment d'une esclave est souvent terrible, et aboutit parfois à

la mort. Il ne ferait pas autre chose à Élisabeth que ce qui s'appliquait couramment aux esclaves femelles dans les Chariots, même à celles qui n'avaient jamais osé répliquer ou désobéir le moins du monde. Dans une certaine mesure, Élisabeth avait de la chance. Comme aurait dit Kamchak, il l'autorisait à vivre. Je ne pensais pas qu'elle serait jamais reprise de la tentation de s'enfuir. Je vis Aphris se glisser jusqu'à la cage pour apporter à

Élisabeth un gobelet d'eau. Aphris pleurait aussi.

S'il s'en aperçut, Kamchak ne fit rien pour l'en empêcher.

— Viens, me dit-il. Il y a un nouveau kaiila que je voudrais voir, près du chariot de Yachi, du Clan des Travailleurs du Cuir. Une journée bien remplie pour Kamchak.

Il n'acheta pas le kaiila en question, bien que ce fût une bête magnifique. À un certain moment, il s'enveloppa le bras gauche d'une épaisse fourrure et d'une robe de cuir, et frappa soudain du poing droit le museau de l'animal. Celui-ci n'avait pas riposté assez vite à son goût et Kamchak n'avait récolté que quatre égratignures minimales sur le cuir entourant son bras, quand il sauta en arrière. Le kaiila, luttant contre sa chaîne, cherchait à le mordre.

— Un animal aussi lent peut coûter la vie à son maître, dans un combat, déclara Kamchak.

C'était probablement exact. Dans la bataille, cavalier et kaiila combattent comme un seul et même animal, l'un avec les dents, l'autre avec la lance.

Ensuite, Kamchak rendit visite à un autre chariot où il discuta le croisement d'une de ses vaches avec le taureau du propriétaire, contre une autre faveur. Affaire conclue. En un troisième lieu, il discuta du prix d'un jeu de quivas forgés à Ar et, ayant obtenu le rabais qu'il désirait, ordonna qu'on lui apporte les quivas et une selle neuve dès le lendemain matin.

On déjeuna de viande de bosk arrosée de Paga, puis il se rendit au chariot de Kutaituchik où il échangea des plaisanteries avec la somnolente silhouette reposant sur la « couverture grise », au sujet de la santé des bosks, de l'aiguisage des quivas, de l'importance de bien graisser les essieux des véhicules et d'autres questions d'ordre courant. À proximité du chariot de Kutaituchik, il s'entretint aussi avec des hauts personnages tuchuks. Après quoi il passa chez le Maître des Fers et je fus furieux qu'il lui demande effectivement de venir chez lui le soir même.

— Je ne peux pas l'entretenir indéfiniment dans une cage à sleens, me dit-il. Il y a des travaux à faire dans le chariot.

Puis, à mon grand plaisir, Kamchak emprunta sans difficulté

deux kailas à un guerrier que je n'avais encore jamais vu et m'emmena à la Vallée des Présages.

En arrivant au sommet d'une faible hauteur, on découvrait un grand nombre de tentes disposées en cercle autour d'une vaste zone herbeuse. Sur l'espace dégagé, d'environ deux cents mètres de diamètre, s'élevaient par centaines des petits autels de pierre. Au centre du terrain se dressait une plate-forme de pierre circulaire. Dessus reposait un énorme autel à quatre côtés, auquel on accédait par quatre escaliers. Devant les quatre côtés je vis les emblèmes respectifs des Tuchuks, des Kassars, des Katais et des Paravacis. Je n'avais fait aucune allusion au quiva paravaci qui m'avait manqué

de si peu dans la nuit, trop préoccupé que j'avais été d'abord par la disparition de Miss Cardwell, puis à suivre Kamchak dans ses démarches. Je résolus de lui en parler à un moment quelconque mais pas ce soir, car j'étais convaincu que la soirée ne serait guère agréable dans le chariot, sinon peut-être pour Kamchak lui-même qui paraissait satisfait de ses accords avec l'éleveur et de l'affaire qu'il avait réalisée en achetant la selle et les quivas. En bordure du cercle, il y avait quantité d'animaux entravés et, près d'eux, de nombreux haruspices. Je supposai qu'il y en avait autant que d'autels. Parmi les bêtes, je notai des verrs, quelques tarsks domestiques aux défenses recouvertes d'un matelassage ; des cages de vulos ; quelques sleens, quelques kailas et même des bosks; près des haruspices paravacis, je remarquai des esclaves masculins enchaînés, au cas où il conviendrait de les immoler. Kamchak m'avait expliqué que les Tuchuks, les Kassars et les Katais s'abstenaient de sacrifier des esclaves parce que l'on croyait que leurs coeurs et leurs foies n'étaient pas des moyens sûrs de notation des présages, ce qui était une bonne chose pour eux !

Comme me l'avait fait remarquer Kamchak, qui donc aurait pu faire confiance à un esclave turien en Kes dans une affaire aussi importante que l'élection d'un Ubar San ? Cette logique me semblait bonne et je suis convaincu que les esclaves étaient du même avis. A ce propos, les animaux sacrifiés sont généralement mangés ensuite, si bien que la Lecture des Présages, loin d'être un gaspillage de bêtes, est en réalité un temps de fête et d'abondance pour les Peuples des Chariots, qui y voient l'occasion de s'amuser en festoyant... sauf s'il en résulte l'élection d'un Ubar San. Pour le moment, la Lecture des Présages n'avait pas commencé. Les haruspices n'étaient pas à leurs autels. Cependant, il y brûlait de petits feux de bouse sèche dans lesquels on avait jeté

des bâtonnets d'encens.

On mit pied à terre et, de l'extérieur du cercle, on observa les quatre haruspices principaux des Peuplades qui s'approchaient du grand autel central. Derrière eux, quatre autres, un par Tribu, portaient une grande cage de bois contenant une dizaine de vulos blancs, des sortes de pigeons domestiques. Ils la déposèrent sur la pierre d'autel. Je constatai alors que chacun des grands prêtres portait sur l'épaule un sac de toile blanche, un peu comme les sacs à

semer des paysans.

—

C'est le premier Présage, m'expliqua Kamchak, celui qui permet de voir si les Présages sont propices à la Lecture des Présages.

—
Ah? fis-je.

Ensuite les quatre haruspices entonnèrent une invocation, puis jetèrent soudain une poignée de graines aux pigeons dans la cage aux barreaux de bois.

Même de l'endroit où je me tenais je vis que les oiseaux picoraient les graines avec un entrain de bon augure.

Les officiants se tournèrent alors chacun vers son acolyte et crièrent à toute l'assistance :

— C'est propice !

Une clameur de joie s'éleva de la foule.

—

Cette partie des Présages marche toujours bien, me déclara Kamchak.

— Pourquoi donc ?

— Je ne sais pas. (Il m'examina.) Peut-être, avança-t-il, parce que l'on fait jeûner les vulos durant trois jours avant la Lecture des Présages.

— Possible, dus-je reconnaître.

—

Pour ma part, reprit-il, j'ai envie d'une bouteille de Paga.

—

Moi aussi.

—

Qui va la payer ? s'enquit-il.

Je me refusai à répondre.

— On pourrait parier, proposa-t-il.

— Bon. Je vais la payer, dis-je.

Je voyais maintenant les autres augures des Tribus qui se répandaient avec leurs animaux parmi les autels. La lecture des Présages dure plusieurs jours et voit consommer des centaines de bêtes. On en tient le compte, jour près jour. J'entendis, alors que nous allions nous éloigner, un haruspice qui criait qu'il avait trouvé

un foie favorable. Un autre se précipita près de lui. Une querelle s'engagea. Je songeai que l'interprétation des signes devait être un travail délicat, exigeant des connaissances poussées ainsi que le jugement le plus fin. Alors que nous retournions vers nos kaiilas, deux autres prêtres annonèrent qu'ils avaient trouvé des foies nettement défavorables. Des clercs, munis de rouleaux de parchemin, circulaient sur l'aire dégagée, notant sans doute le nom des officiants, leur tribu, et leurs conclusions. Les quatre grands augures étaient restés autour de l'autel central vers lequel on menait lentement un bosk blanc.

Le soir venait quand nous arrivâmes au chariot public pour acheter notre Paga.

Au passage, nous vîmes une fille de Cos qui avait été capturée à des centaines de pasangs de distance, lors d'un raid contre une caravane à destination d'Ar. Elle était liée sur une roue de chariot posée à plat, le dos sur le moyeu. Elle était nue. Sa cuisse brûlée portait la marque bien nette et toute fraîche des quatre cornes de bosks. Elle pleurait. Le Maître des Fers lui plaça le collier turien. Il se pencha sur ses outils, choisit un petit anneau d'or ouvert, une fine aiguille et une paire de pinces. Je détournai les yeux. J'entendis le cri de la malheureuse.

— Est-ce que les Korobains ne marquent pas leurs esclaves et ne leur passent pas le collier? me demanda Kamchak.

— Si, ils le font, avouai-je.

Je ne pouvais me débarrasser de la vision de cette femme de Cos sur la roue. Ce soir ou un autre, ce serait le tour d'Élisabeth Cardwell. Je recrachai une gorgée de Paga. Je pris la résolution de protéger la jeune fille d'une façon ou d'une autre, de lui éviter le sort cruel que lui réservait Kamchak.

—

Tu ne parles pas beaucoup, observa Kamchak, intrigué, en me reprenant la bouteille des mains

—

Le Maître des Fers va-t-il prier à ton chariot? m'enquis-je. Il me regarda.

— Oui, répondit-il simplement.

— N'éprouves-tu aucun sentiment envers la barbare ? insistai-je. Il n'avait jamais pu prononcer correctement le nom d'Élisabeth Cardwell, qu'il jugeait barbare. Comme la plupart des Goréens, il avait du mal en particulier avec le «w », que l'on ne rencontre sur Gor que dans des vocables d'origine évidemment extérieure. D'ailleurs, après les premiers jours, je m'étais refusé à parler anglais avec la jeune femme pour qu'elle apprenne au plus vite le goréen. Elle le parlait assez bien, mais elle ne savait, bien entendu, pas l'écrire ni le lire.

Kamchak continuait à m'observer. Il se mit à rire en me tapant sur l'épaule.

—

Ce n'est jamais qu'une esclave, gloussa-t-il.

— Tu n'as aucun sentiment pour elle? répétai-je.

Il se redressa, reprenant son sérieux.

—

Si, j'aime bien la Petite Barbare.

— Alors, pourquoi ?

— Elle s'est enfuie.

Je ne le niai pas.

— Il faut qu'elle apprenne.

Je restai silencieux.

— De plus, ajouta-t-il, le chariot commence à être encombré et il faut bien la préparer pour la vente.

Je repris le flacon de Paga et en bus une grande rasade.

— Tu ne veux toujours pas l'acheter? me demanda-t-il.

Je songeai au véhicule de Kutaituchik et à la sphère dorée. La Lecture des Présages avait maintenant commencé. Il fallait que je tente - cette même nuit, ou dans un proche avenir - de m'en emparer pour la remporter, si possible, dans les Sardar. J'allais donc répondre par la négative, quand me revint l'image de la fille de Cos attachée sur la roue, en larmes. Je me demandais si je pourrais payer le prix qu'allait exiger le Tuchuk. Je relevai les yeux. Kamchak leva soudain la main, en alerte, pour me faire signe de me taire.

Je remarquai aussitôt l'attitude des autres Tuchuks dans le chariot public. Ils s'étaient brusquement immobilisés.

Et j'entendis, à mon tour, l'appel lointain d'une trompe en corne de bosk, puis d'une autre.

Kamchak se dressa d'un bond.

— On attaque notre campement ! s'écria-t-il.

LES TARNIERS

Au-dehors, quand nous sautâmes à bas des marches, l'ombre s'emplissait d'hommes qui se hâtaient - certains munis de torches et de kaiilas qui galopaient, déjà montés. Les lanternes de guerre, vertes, bleues et jaunes, brûlaient déjà sur des perches dans les ténèbres, marquant les points de ralliement des Orlus - les Centaines - et des Oralus - les Milliers. Tout guerrier chez les Peuples des Chariots, ce qui signifie tout homme valide, fait partie d'un Or - ou Dizaine ; toute Dizaine appartient à un Orlu - ou Centaine ; tout Orlu fait partie d'un Oralu - ou Millier. Ceux qui ne connaissent pas les Tribus Nomades, ou qui n'en ont vu que les raids rapides, pensent parfois qu'elles manquent d'organisation, qu'elles constituent de folles hordes de sauvages guerriers, mais ce n'est pas le cas. Tout homme sait la position qu'il occupe dans la Dizaine, celle de cette dernière dans la Centaine et celle de la Centaine dans le Millier. Dans la journée, les mouvements rapides de ces unités capables de manoeuvrer individuellement sont commandés au son des trompes en cornes de bosks et à la disposition des emblèmes ; la nuit, ce sont les trompes et les lanternes sur les hautes perches qui leur signalent les déplacements à opérer.

Nous enfourchâmes les kaiilas qui nous avaient amenés et fonçâmes de notre mieux à travers la foule vers notre chariot. Au son des trompes, les femmes couvrent les feux et préparent les armes des hommes, apportant les arcs et les flèches, ainsi que les lances. Les quivas restent en permanence dans leurs étuis de selle. On attelle les bosks et on enchaîne les esclaves qui, sinon, pourraient profiter du désordre pour s'enfuir.

Puis les femmes grimpent sur le haut des chariots et surveillent les lanternes de guerre au loin, capables de les interpréter aussi bien que les hommes. Cela leur permet de voir quand les véhicules doivent se déplacer et dans quelle direction. J'entendis un enfant protester à grands cris, furieux de se voir jeter à l'intérieur d'un chariot.

En peu de temps, Kamchak et moi fûmes devant notre éhicule. Aphris avait eu la bonne idée d'atteler les bosks Kamchak écrasa sous ses bottes le feu qui brûlait près des marches.

— Que se passe-t-il ? cria-t-elle.

Kamchak l'attrapa par le bras sans ménagement et la poussa, trébuchante, vers la cage à sleens où Élisabeth, agenouillée, effrayée, se cramponnait aux barreaux. Kamchak ouvrit la porte et poussa Aphris à l'intérieur. C'était une esclave; il fallait la mettre hors d'état de nuire, qu'elle ne puisse pas saisir une arme pour se battre, ou mettre le feu aux chariots.

—

S'il te plaît ! pria-t-elle, les bras tendus entre les barreaux. Mais Kamchak avait déjà verrouillé la porte.

—

Maître ! cria-t-elle encore.

Il valait mieux qu'elle fût ainsi enfermée qu'enchaînée dans le véhicule ou à la roue. Les Turiens,

quand ils font un raid, incendient les voitures.

Kamchak me passa une lance, un arc et un carquois contenant quarante flèches. Le kaiila que je montais portait déjà à sa selle les quivas, la corde et la bola. Le Tuchuk sauta directement du plancher sur le dos de sa monture et fonça dans la direction des appels de trompes. « Maître! » entendis-je encore Aphris supplier. En moins de quelques ihs goréennes, nous étions à la limite de parage des troupeaux. Là, sur un front de plusieurs pasangs de long, les Milliers étaient presque rassemblés en formation et les rangs de cavaliers, où ne se remarquaient que de rares brèches, attendaient, la lance en main, les yeux fixés sur les lanternes. À ma grande stupeur, Kamchak galopait devant, sans se joindre à une Dizaine ou à une Centaine quelconque. Il se dirigeait droit vers le centre de la ligne, où déjà attendaient quelques chefs. Il conféra brièvement avec eux, puis je le vis lever le bras gauche. Des lanternes rouges de guerre montèrent en haut de plusieurs perches, et j'eus la surprise de constater que des allées paraissaient s'ouvrir dans la masse des bosks étroitement serrés, les gardiens et les sleens repoussant le bétail pour ménager entre les flancs hirsutes de longs passages à travers la prairie. Ensuite, s'alignant sur les lanternes, se formant en colonnes avec une rapidité et une précision incroyables, les lignes de guerrier se coulèrent comme des rivières entre les berges d'animaux.

J'étais botte à botte avec Kamchak et, en un instant, nous avons traversé le troupeau pour ressortir sur la plaine de l'autre côté. À la clarté des lunes goréennes, nous vîmes des bosks massacrés par centaines et, à quelque deux cents mètres, battant en retraite, environ un millier de combattants montés sur des tharlarions.

Soudain, au lieu de se lancer à leur poursuite, Kamchak fit faire halte à son kaiila et, derrière lui, les autres cavaliers s'arrêtèrent sur place. Une lanterne jaune était à mi-hauteur d'une perche, entre les deux rouges.

—

Poursuivons-les ! m'écriai-je.

—

Attendez! commanda-t-il. Nous sommes des idiots! Des imbéciles !

Je tirai les rênes pour immobiliser mon kaiila rétif.

—

Écoutez ! ordonna Kamchak, l'air inquiet.

Du lointain nous arriva le bruit de tonnerre des ailes puissantes puis, dans les trois lunes de Gor, nous vîmes, à ma grande frayeur, des tarniers passer au-dessus de nous en direction du campement. Ils étaient peut-être huit cents ou mille. Je percevais les battements du tambour des tarniers qui dirigeait le vol de la formation.

—

Que nous sommes bêtes ! cria encore Kamchak en faisant voler sa monture.

L'instant d'après, nous foncions à travers les rangs des hommes en direction du campement. Après notre passage, les guerriers qui nous avaient ouvert une voie firent eux aussi demitour, les derniers prenant ainsi la tête de la colonne pour se lancer à

notre suite.

—

Chacun à son chariot, et au combat ! commanda Kamchak.

Je vis deux lanternes jaunes et une rouge sur la perche élevée. J'étais sidéré par l'apparition de tarniers au-dessus des plaines du Sud. Les corps de tarns les plus proches se trouvaient, à ma connaissance, dans la distante Ar.

La grande Cité d'Ar n'était certainement pas en guerre contre les Tuchuks des prairies.

Il devait s'agir de mercenaires !

Kamchak ne se dirigea pas vers son propre chariot mais, suivi d'une centaine d'hommes, emballa son kaiila vers l'éminence où se dressait l'emblème aux quatre cornes de bosks, devant l'énorme véhicule de Kutaituchik, Ubar des Tuchuks.

Parmi les chariots, les tarniers n'auraient trouvé que des esclaves, des femmes et des enfants, mais pas un seul des véhicules n'avait été brûlé ou pillé.

J'entendis de nouveau au-dessus de moi le tonnerre des ailes froissant l'air et je vis les tarniers, comme un nuage noir, filer dans le ciel, accompagnés des roulements du tambour et des cris aigus des tarns.

Quelques flèches tirées par les cavaliers qui nous suivaient décrivirent une faible courbe dans leur direction pour retomber parmi les véhicules.

Les peaux de bosks cousues et peintes qui avaient couvert l'armature en forme de dôme du vaste chariot de Kutaituchik pendaient, fendues et déchiquetées, aux montants de l'armature. Là

où elles n'étaient pas déchirées, elles étaient percées de quantité de trous, comme si on les avait frappées à coups de couteau. Quinze à vingt gardes gisaient morts, frappés pour la plupart par des flèches. Plusieurs étaient étendus sur l'estrade devant le chariot. Un des corps, à lui seul, était percé de six flèches. Kamchak sauta à bas de son kaiila et, prenant une torche à l'un des râteliers de fer, escalada les marches d'un bond et entra dans le véhicule.

Je le suivis, puis me figeai, stupéfait par ce que je voyais. Des milliers de flèches - littéralement - avaient percé la couverture de la demeure. On ne pouvait faire un pas sans en briser une. Près du centre du plancher siégeait Kutaituchik, sur la couverture grise, quinze à vingt flèches plantées dans le corps. La boîte à kanda était près de son genou droit. Je jetai un coup d'oeil circulaire. Son chariot avait été pillé, et c'était bien le seul, à ma connaissance. Kamchak s'était approché du cadavre de Kutaituchik et s'était assis en tailleur devant lui, la tête entre les mains.

Je ne le dérangeai pas.

Quelques autres nous avaient suivis à l'intérieur, mais ils restaient en retrait.

J'entendis murmurer tristement Kamchak.

— Les bosks se portent aussi bien que possible, disait-il. Les quivas... je veillerai à ce qu'ils soient toujours bien aiguisés. Je m'occuperai du graissage des essieux.

Puis il inclina encore plus la tête et se mit à sangloter, en balançant le torse.

En dehors de ses pleurs, je n'entendais que les crachotements de la torche qui éclairait la « tente ». Ça et là, parmi les tapis en désordre et les flèches plantées dans le bois laqué, je voyais des coffres renversés, des bijoux répandus, des robes et des tapisseries déchirées. Mais pas la sphère dorée. Si elle s'était trouvée là

auparavant, elle n'y était plus à présent.

Pour finir, Kamchak se releva.

Il me regarda, les yeux encore pleins de larmes.

— Ça a été un grand guerrier autrefois, dit-il.

Je hochai la tête.

Kamchak promena son regard autour de lui, puis ramassa une des flèches et la brisa.

—

Ce sont les Turiens qui sont responsables de ceci, déclara-t-il.

—

Saphrar? avançai-je.

—

Certainement, répondit-il. Qui d'autre que Saphrar de Turia aurait les moyens d'engager des tarniers... ou d'organiser la diversion qui a entraîné des imbéciles auprès des troupeaux ?

Je restai silencieux.

— Il y avait une sphère dorée, reprit Kamchak. C'était ça qu'il voulait.

Je ne dis toujours rien.

—

La même chose que toi, Tarl Cabot, ajouta Kamchak.

J'en fus ébahi.

—
Sinon, pourquoi serais-tu venu chez les Peuples des Chariots ?

Que lui répondre ?

—

Oui, avouai-je, c'est la vérité... je la veux pour les Prêtres-Rois. Elle a de l'importance pour eux.

—

Elle est sans valeur, contra Kamchak.

—

Pas pour les Prêtres-Rois, affirmai-je.

Il secoua la tête.

—

Non, Tarl Cabot. La sphère dorée n'a aucune valeur.

Le Tuchuk promena autour de lui un regard très triste, puis il se remit à contempler la silhouette assise et voutée de Kutaituchik. Soudain, les larmes lui jaillirent des yeux et il serra les poings.

—

C'était un grand homme ! s'écria-t-il. En son temps, c'était un grand homme !

Je fis un signe d'acquiescement. Bien entendu, je ne connaissais Kutaituchik que comme l'énorme et somnolente masse d'un homme assis, jambes croisées, sur une peau grise de bosk, le regard noyé

dans un rêve.

Puis Kamchak hurla de fureur, ramassa la boîte dorée à kanda et la lança loin de lui.

—

Il va falloir maintenant un nouvel Ubar aux Tuchuks, dis-je à voix basse.

Il pivota pour me faire face.

— Non, dit-il.

—

Kutaituchik est mort.

Son regard resta calme.

—

Kutaituchik n'était pas l'Ubar des Tuchuks, dit-il.

—

Je ne comprends plus.

—

On l'appelait Ubar des Tuchuks, mais il n'était pas Ubar, insista-t-il.

—

Comment est-ce possible ?

—

Nous autres, Tuchuks, ne sommes pas si bêtes que les Turiens aimeraient le croire. C'était en prévision d'une nuit comme celle-ci que Kutaituchik attendait dans le chariot de l'Ubar.

Je secouai la tête, incrédule.

—

Il voulait qu'il en soit ainsi, poursuivit Kamchak. Il ne voulait rien d'autre.

Il passa sa manche sur ses yeux.

— Il disait qu'il n'était plus bon à rien d'autre qu'a ceci... qu'à ceci... et rien d'autre.

C'était une stratégie remarquable.

Ainsi le véritable Ubar des Tuchuks n'a pas été tué, relevai-je.

— Non, fit Kamchak.

—

Qui est au courant de la véritable identité de l'Ubar ? m'enquisje.

—

Les guerriers le savent, affirma-t-il. Les guerriers.

— Et qui est l'Ubar des Tuchuks ?

—

C'est moi, répondit-il.

15

HAROLD

Turia était désormais comme assiégée, bien qu'à eux seuls les Tuchuks aient été incapables d'investir la cité. Les autres Peuplades des Chariots estimaient que le massacre de Kutaituchik et le pillage de son véhicule étaient essentiellement du ressort du peuple aux quatre cornes de bosks. À leur avis, cela ne concernait nullement les Kassars, Kataiis ou Paravacis. Il y en avait néanmoins eu plusieurs qui avaient voulu combattre, mais les têtes froides des Paravacis les avaient convaincus que c'était un conflit entre Turia et les Tuchuks, et non entre Turia et l'ensemble des Peuples des Chariots. D'ailleurs, des ambassadeurs avaient été envoyés à dos de tarn chez les Kassars, Kataiis et Paravacis pour les assurer de l'absence de toute intention hostile de Turia envers leurs tribus, et ces ambassadeurs avaient apporté de riches présents.

Cependant, les escadrons des Tuchuks parvenaient à

maintenir un blocus assez efficace des voies terrestres d'accès à la ville. À quatre reprises, des masses de tharlarions avaient effectué

des sorties, mais chaque fois les Centaines s'étaient repliées devant cette cavalerie lourde, pour l'envelopper ensuite du rapide galop des kailas, et les Turiens avaient été promptement abattus par les flèches des Tuchuks, décochées de très près, presque à portée de lance, et à cadence rapide, jusqu'à ce que les ennemis fussent anéantis.

Plusieurs fois également, des formations de tharlarions avaient essayé de protéger les caravanes au départ de Turia, ou celles qu'il était prévu d'y recevoir, mais, en dépit de cet appui, les Tuchuks décidés harassaient à chaque passage les caravanes et les forçaient à

tourner bride, quand ils ne les laissaient pas, homme après homme, bête après bête, à l'état de cadavres éparpillés sur des pasangs de prairie.

Les ennemis les plus craints des Tuchuks étaient les tarniers de Turia, qui pouvaient, sans aucun risque, les arroser de flèches et de javelots depuis leurs montures, mais même cette puissance terrifiante n'avait pas le pouvoir de chasser les Nomades des plaines environnantes. Sur le terrain, les Tuchuks combattaient les tarniers en fractionnant leurs Centaines en Dizaines, et en ne leur offrant plus que des objectifs mouvants, rapides : il est difficile d'atteindre un cavalier ou un animal à distance, quand on est à dos de tarn, quand l'homme est averti et prêt à esquiver le projectile et, bien entendu, si le tarnier se rapprochait trop, lui-même et sa monture s'exposaient alors aux ripostes des Tuchuks dont l'arc court prenait à ce moment toute son efficacité.

Naturellement, les arcs des tarniers sont d'autant plus efficaces contre une infanterie massée ou des groupes de lourds tharlarions. En outre, et ce n'était pas sans importance, les tarniers mercenaires de Turia devaient accomplir la pénible tâche d'assurer le ravitaillement de la cité, surtout en vivres et en bois de flèches qu'ils allaient souvent chercher jusque dans les lointaines vallées du Cartius oriental. Je présume que, les mercenaires étant des tarniers c'est-à-dire une race d'hommes fiers et entêtés -, ils faisaient payer cher aux Turiens les approvisionnements qu'ils transportaient, l'indignité de la tâche étant un peu compensée par le poids des tarnets d'or. La ville ne connaissait pas de difficultés en ce qui concernait l'eau, car elle disposait de puits recouverts de carrelage et profonds de plusieurs

centaines de mètres. Des bassins de siège, prévus pour de telles circonstances, emplissaient les neiges de l'hiver et les pluies du printemps.

Sur son kaiila, Kamchak restait souvent plongé dans sa fureur en regardant les lointains murs blancs de Turia. Il ne pouvait s'opposer au ravitaillement aérien de la cité. Il n'avait ni les machines de siège, ni les spécialistes des villes du Nord. Il n'était qu'un Nomade, toujours un peu inquiet devant les murailles.

—

Je me demande, dis-je, pourquoi les tarniers ne frappent pas les chariots de leurs flèches enflammées... pourquoi ils ne s'attaquent pas aux bosks en les massacrant de haut, ce qui vous forcerait à vous replier pour protéger le bétail.

Cela me paraissait relever de la stratégie la plus élémentaire. Après tout, il n'y avait nulle part dans la prairie d'abri pour les voitures ou les bêtes, et les tarniers pouvaient les atteindre n'importe où dans un rayon de plusieurs centaines de pasangs.

— Ce sont des mercenaires, grommela Kamchak.

—

Je ne vois pas ce que tu veux dire.

—

Nous les avons payés pour qu'ils n'incendient pas les chariots et ne tuent pas les bosks, me répondit-il.

—

Alors ils touchent des deux côtés ?

—

Naturellement ! fit-il d'un ton irrité.

Pour quelque raison inconnue, cela me mit en colère. J'étais satisfait que les voitures et le bétail soient en sûreté pour le moment mais, sans doute à cause du fait que j'étais moi-même un tarnier, il me semblait indécent que des guerriers montés sur ces oiseaux accordent indifféremment leurs services à l'un ou l'autre parti, contre un peu d'or.

—

Cependant, reprit Kamchak, je crois que, pour finir, Saphrar paiera le prix qu'ils exigeront, et qu'alors les chariots flamberont et les bosks mourront...

Il grinça des dents.

— Il n'en est pas encore arrivé là parce que nous ne lui avons encore fait aucun mal... et que notre

présence ne le gêne pas.

J'acquiesçai.

— Nous allons nous replier, décida-t-il.

Il se tourna vers un subordonné.

—

Que l'on rassemble les chariots et que l'on fasse tourner les bosks dans l'autre direction.

—

Tu abandonnes? demandai-je.

Ses yeux lancèrent un éclair. Puis il sourit.

—

Naturellement, fit-il.

Je haussai les épaules.

Pour ma part, il faudrait bien que je trouve un moyen de pénétrer dans Turia, puisque la sphère dorée s'y trouvait désormais. M'en emparer, retourner dans les Sardar. N'était-ce pas dans ce but précis que j'avais rejoint les Tribus des Plaines ? Je me maudissais d'avoir tardé si longtemps - jusqu'au temps de la Lecture des Présages -car j'avais ainsi perdu l'occasion de voler la sphère dans le chariot de Kutaituchik. Maintenant, à mon grand désarroi, elle était sans doute dans la Maison de Saphrar, une forteresse de marchand derrière les hautes murailles de la ville. Je n'informai pas Kamchak de mes intentions, car j'avais la certitude qu'il aurait soulevé des objections - et à juste titre - à une expédition aussi folle, et m'aurait peut-être même empêché de quitter le camp.

Je ne connaissais pas la ville. Je ne voyais pas encore comment m'y introduire. Aurais-je seulement une chance de me tirer libre et vivant d'une tâche aussi ardue ?

Autour des véhicules, on s'affaira fort dans l'après-midi, en vue d'un déplacement. Les troupeaux avaient déjà entamé le parcours vers l'ouest, en direction de Thassa - la mer lointaine -, pour s'éloigner de Turia. On soignait les attelages, on vérifiait les harnais et les chariots, on découpait la viande en tranches minces qui seraient accrochées aux flancs des voitures pour sécher au soleil et au vent. Le lendemain matin, les longues files de véhicules suivraient les troupeaux. En attendant, la Lecture des Présages se poursuivait, et les haruspices tuchuks y participaient quand même. Ils resteraient en arrière jusqu'aux conclusions définitives. Un Maître des Sleens de chasse m'avait dit que, comme prévu, la plupart des Présages étaient contre le choix d'un Ubar San. À mon avis, le conflit entre les Tuchuks et les Turiens avait fort bien pu exercer une certaine influence sur les augures. On ne pouvait guère reprocher aux Kassars, aux Kataiis et aux Paravacis de ne nullement désirer se laisser mener au combat contre Turia par un Tuchuk... ni même conclure une entente quelconque avec cette tribu. Les Paravacis étaient particulièrement attachés à l'indépendance de leur peuple.

Kamchak était, depuis la mort de Kutaituchik, d'une vilaine humeur. Maintenant, il était rare qu'il boive, plaisante ou rie. Ses constantes propositions de paris et de courses me manquaient. Il était rongé par sa haine des Turiens. Il se montrait spécialement mauvais envers Aphris. Elle était turienne. Quand il rentra ce soirlà, il alla à grands pas coléreux devant la cage à sleens où il avait enfermé ses deux esclaves avant le semblant d'attaque. Il en ouvrit la porte et commanda à la dame de Turia d'en sortir, lui intimant l'ordre de se tenir debout devant lui, tête basse. Puis, sans mot dire, à la consternation de la auvre fille, il lui arracha vivement sa camisk jaune et lui passa les bracelets d'esclave aux poignets.

— Je devrais te fouetter, dit-il.

La jeune femme tremblait.

—

Mais pourquoi, Maître ? s'enquit-elle.

— Parce que tu es turienne.

Il la saisit brutalement par le bras pour la repousser dans la cage. Il en referma la porte à clé.

— Maître ? pria Aphris.

—

Silence, Esclave ! répondit-il.

Elle n'osa plus parler.

— Vous attendrez toutes les deux le Maître des Fers, gronda-t-il, puis il tourna les talons et monta dans le chariot.

Mais le Maître des Fers ne vint ni ce soir-là, ni le lendemain, ni le surlendemain. En cette période de guerre, il y avait des affaires à

régler plus importantes que de marquer des femmes et de leur passer le collier.

—

Qu'il reste avec sa Centaine, décréta Kamchak. Elles ne se sauveront pas... qu'elles attendent dans leur cage de sleens femelles... sans savoir quel jour le fer viendra les brûler !

Peut-être à cause de sa soudaine haine envers Aphris, il ne semblait nullement pressé de libérer les filles.

— Qu'elles sortent en rampant et en suppliant qu'on les marque !

Élisabeth refusait de croiser mon regard et de me parler.

— Allez-vous-en ! Laissez-moi ! criait-elle quand j'approchais. Une fois par jour, à l'heure où l'on nourrissait les sleens, Kamchak jetait aux filles un morceau de viande et emplissait d'eau le récipient qui restait dans la cage. Je lui faisais des reproches en privé, mais il était inflexible. Il allait voir Aphris, puis revenait s'asseoir pendant des heures sans rien dire, les yeux fixés sur la paroi du chariot. Les travaux domestiques étaient confiés à Tuka et à une autre femme que Kamchak avait engagées à cette fin. Quand les véhicules se déplaçaient, Tuka marchait à côté de la cage, tirée par un seul bosk, qu'elle devait guider avec un aiguillon. Je la grondai sévèrement un jour où je la vis piquer cruellement Élisabeth avec son instrument à travers les barreaux. Elle ne le fit plus jamais en ma présence. Elle paraissait laisser Aphris tranquille, peut-être parce qu'elle était de Turia, peut-être parce qu'elle n'avait aucun grief contre elle.

—
Alors, où est-elle maintenant, ta belle fourrure de larl, Esclave ? se moquait Tuka en menaçant Élisabeth de son aiguillon. Tu seras bien jolie, avec un anneau dans le nez, tu l'aimeras, ton collier ! Et attends de sentir le fer rouge, Esclave ! Tout comme Tuka !

Kamchak ne faisait jamais d'observations à Tuka, mais je l'obligeais à se taire chaque fois que j'étais à portée Élisabeth encaissait toutes les insultes comme si elle ne les avait pas entendues. Mais parfois, dans la nuit, je percevais ses sanglots.

Je dus chercher longtemps parmi les véhicules avant de découvrir, assis sous l'un d'eux, enveloppé d'une vieille peau de bosk, avec ses armes dans des étuis de cuir à portée de la main, le jeune Harold qu'avait tellement insulté Hereena, la fille du Premier Chariot qui était devenue prisonnière de Turia lors des jeux de la Guerre d'Amour.

Il mâchonnait un morceau de viande de bosk.

Je m'assis près de lui sans rien dire. Il me regarda avec méfiance, mais resta lui aussi silencieux. Au bout d'un temps, je lui demandai :

— Comment vont les bosks ?

— Aussi bien que possible dans ces circonstances.

— Est-ce que les quivas sont bien aiguisés ?

— On s'efforce de les maintenir ainsi.

— Il importe que les essieux des chariots soient toujours bien graissés, poursuivis-je.

—
Oui, je le pense aussi.

Il me tendit un morceau de viande que j'entrepris de mastiquer.

— Tu es Tarl Cabot, le Korobain, dit-il.

—
Oui, et toi, tu es Harold, le Tuchuk.

Il leva les yeux et me sourit.

— Oui, je suis Harold... le Tuchuk.

—
Je vais à Turia, l'informai-je.

—
C'est intéressant. Moi aussi, je vais à Turia.

—
Pour une affaire importante ? demandai-je.

— Non.

— Alors que comptes-tu y faire ?

—
Chercher une fille.

—
Ah oui ?

—
Et toi, que veux-tu faire à Turia ?

— Rien d'important.

— Une femme ? suggéra-t-il.

—
Non. Une sphère dorée.

— Je sais. On l'a dérobée dans le chariot de Kutaituchik. (Il me lança un coup d'oeil.) On dit qu'elle est sans valeur.

— Possible. Mais je crois que j'irai quand même la chercher dans Turia. Si par hasard je la vois, je la prendrai et je la rapporterai.

—
Où crois-tu que se trouve la sphère ?

— Je m'attends à la découvrir quelque part dans la Maison de Saphrar, un marchand de la ville.

— C'est intéressant, dit Harold, car je pensais moi-même tenter ma chance à la Chaîne, dans les Jardins de Plaisir d'un marchand turien qui se nomme Saphrar.

— Vraiment intéressant. C'est peut-être le même ?

—

Possible, en effet, reconnut Harold. Est-ce un petit bonhomme assez gras avec deux dents jaunes ?

— Oui.

— Ce sont des dents à poison, m'expliqua-t-il. Une mode turienne... mais elles sont très dangereuses, pleines de venin d'ost.

—

Alors, j'essaierai de ne pas me laisser mordre.

— Ce serait une bonne idée.

On resta ainsi encore un moment sans parler. Il y avait un feu à proximité, mais ce n'était pas son feu. Le chariot, au-dessus de lui, n'était pas le sien. Il n'avait pas de kaiila l'attache. Harold ne possédait guère que ses quelques vêtements, sa peau de bosk, ses armes et son peu de viande.

— Tu te feras tuer à Turia, dit-il en avalant la dernière bouchée et s'essuyant la bouche sur sa manche droite.

— C'est une possibilité.

— Tu ne sais même pas comment t'introduire dans la cité.

— Exact.

— Moi, je peux entrer dans Turia quand je veux. Je connais un moyen.

— Peut-être pourrais-je t'accompagner ? suggérai-je.

— Peut-être, fit-il en frottant avec soin son quiva sur sa manche gauche.

—

Quand te rends-tu à Turia ? demandai-je.

— Ce soir.

Je le regardai en face.

— Pourquoi n'es-tu pas parti avant ? Il sourit.

— Kamchak m'avait dit de t'attendre.

16

JE TROUVE LA SPHÈRE DORÉE

Ce ne fut pas un chemin agréable que Harold le Tuchuk me montra pour aller à Turia. Néanmoins, je le suivis.

—

Sais-tu nager ? me demanda-t-il.

— Oui, répondis-je. (Puis je m'enquis :) Comment se fait-il que toi-même, un Tuchuk, tu nages ?

Je savais que très peu d'entre eux en étaient capables, bien que certains eussent appris dans les eaux du Cartius.

— J'ai appris à Turia, aux bains publics, où j'étais autrefois esclave. On disait que seuls les bains d'Ar dépassaient ceux de Turia pour leur luxe, le nombre des piscines, la température, les parfums et les huiles.

—

On vidait et on nettoyait les bains toutes les nuits, reprit-il, et j'étais un des nombreux esclaves chargés de ce travail. Je n'avais que six ans quand on m'a emmené à Turia et je n'ai pas pu m'échapper de la cité avant l'âge de dix-sept ans. (Il sourit.) Je n'avais coûté à

mon maître que onze tarnets de bronze, aussi ai-je des raisons de penser qu'il n'avait pas à se plaindre de son placement

—

Les filles qui s'occupent des bains dans la journée sont-elles aussi belles qu'on le dit ? m'enquis-je.

Elles sont presque aussi renommées que celles d'Ar

— Peut-être. Mais je ne les ai jamais vues... pendant le jour, nous étions enchaînés, moi et les autres esclaves mâles, dans une chambre obscure, pour dormir et conserver nos forces pour le travail de nuit. (Puis il ajouta :) Quelquefois, pour la punir, on jetait au milieu de nous une des filles mais nous n'avions aucun moyen de deviner si elle était belle ou non.

— Comment as-tu réussi à t'enfuir ?

— La nuit, pour nettoyer les piscines, on nous ôtait nos chaînes afin d'éviter qu'elles rouillent... et

alors nous n'étions plus attachés les uns aux autres que par une corde au cou... je n'ai été mis à la corde qu'à l'âge de quatorze ans, quand mon maître a dû le juger souhaitable... jusque-là, j'avais eu la liberté de m'ébattre un peu dans l'eau avant que l'on vide les bassins... et je faisais parfois des courses pour le Maître des Bains... c'est durant ces années que j'ai appris à nager, et aussi que je me suis familiarisé avec les rues de Turia. Une nuit de ma dix-septième année, je me suis trouvé en bout de cordée; j'ai rongé la fibre et je me suis enfui. Je me suis caché en descendant par la corde d'un puits et en restant dans l'eau. L'eau bougeait au fond du puits et j'ai découvert une fissure où je me suis glissé, pour ressortir dans un bassin peu profond, celui qui alimentait le puits. J'ai de nouveau nagé en profondeur et, cette fois, j'ai refait surface dans un tunnel de roche par lequel coulait un ruisseau souterrain. Heureusement, il y avait la plupart du temps quelques centimètres d'air entre le niveau de l'eau et le plafond du tunnel - qui était très long - et je l'ai suivi.

— Et jusqu'où ?

— Jusqu'ici, déclara Harold en me désignant une coupure entre deux roches d'à peu près quarante centimètres de large au maximum, par laquelle de l'eau provenant de quelque source s'échappait pour venir se jeter dans la petite rivière à quatre pasangs du camp, où Aphris et Élisabeth étaient souvent venues puiser l'eau des bosks.

Sans un mot de plus, Harold, un quiva entre les dents, corde et grappin à la ceinture, se faufila dans la crevasse et disparut. Je le suivis, armé d'un quiva et de mon glaive.

Je ne tiens pas tellement à me rappeler ce trajet. Je suis bon nageur, mais j'avais l'impression de lutter contre les eaux depuis des heures... ce qui était d'ailleurs le cas. Enfin, en un point du tunnel, Harold disparut sous la surface et je le suivis. On émergea, haletants, dans le petit bassin alimenté par le cours d'eau souterrain. Harold plongea de nouveau et je fis de même. Après un temps qui me parut plus long, on ressortit la tête, cette fois au fond du puits carrelé. Il devait faire dans les cinq mètres de diamètre. À

une trentaine de centimètres au-dessus de la surface était suspendu un énorme et lourd tonneau de métal, pour le moment incliné. Une fois plein, il devait contenir des centaines de litres de liquide. Du récipient montaient deux cordes, l'une fine, pour commander le remplissage, l'autre grosse, pour le tenir suspendu. Cette dernière avait, je le signale, une armature constituée par une chaîne, la fibre n'ayant d'autre but que de protéger le métal car elle était enduite d'une colle imperméable extraite de la peau, des os et des sabots de bosks, fournie par les Peuples des Chariots. Il fallait néanmoins remplacer cette corde tous les deux ans. J'estimai que l'ouverture du puits était à deux cent cinquante ou trois cents mètres au-dessus de nos têtes.

J'entendis dans le noir la voix d'Harold, qui sonnait creux en se réverbérant sur les parois.

— On inspecte régulièrement le carrelage, dit-il, c'est pourquoi il y a plusieurs noeuds au long de la corde.

Je poussai un soupir de soulagement. C'est une chose que de se laisser descendre le long d'un câble, et une tout autre d'y grimper, même avec la gravité moindre de Gor... surtout sur une telle longueur.

Les « noeuds » étaient en réalité des anneaux de fibre tressés avec le câble et enduits de colle, si bien qu'ils paraissaient en faire partie. Il y en avait un environ tous les trois mètres. C'était quand même

une sacrée escalade, malgré ces quelques points de repos. Ce qui m'inquiétais encore plus, c'était la perspective de redescendre par ici avec la sphère pour recommencer à nager sous l'eau jusqu'à

notre point de départ. Je ne voyais pas très bien non plus - en admettant que Harold réussisse à conclure son affaire parmi les fougères et les fleurs des Jardins de Plalsir de Saphrar - comment il s'y prendrait pour emmener sa prise vivante au long de cette route tortueuse, difficile, incertaine.

Par curiosité, je lui posai la question, après une petite centaine de mètres de grimpée.

— Pour nous enfuir, me dit-il, nous volerons deux tarns qui nous emporteront.

— Je suis heureux de voir que tu as un plan.

— Naturellement. Je suis un Tuchuk.

— As-tu déjà monté un tarn? lui demandai-je.

— Non, dit-il en continuant de se hisser au-dessus de moi.

—

Alors comment espères-tu faire ?

— Tu es tarnier, toi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Très bien. Tu me montreras.

—

On dit que les tarns savent qui est tarnier et qui ne l'est pas, et qu'ils tuent ceux qui ne le sont pas.

— Alors, il faudra que je le trompe.

— Comment feras-tu ?

—

Ce sera facile. Je suis un Tuchuk.

J'envisageai de me laisser redescendre et de rejoindre les chariots pour boire une bouteille de Paga. Demain serait certainement tout aussi propice à mon entreprise. Cependant, cela ne me disait rien de devoir refaire tout ce parcours aquatique et souterrain.

—

Ça mérite la Cicatrice du Courage, tu ne trouves pas ? s'enquit Harold.

— Quoi donc ?

—
Voler une femme dans la Maison de Saphrar et rentrer sur le dos d'un tarn volé aussi.

—
Sans le moindre doute, grommelai-je.

Je me surpris à me demander si les Tuchuks avaient une Cicatrice de l'Idiotie. Dans ce cas, j'y aurais présenté comme candidat le jeune homme qui me précédait sur la corde.

Je ne pouvais toutefois m'empêcher de l'admirer.

Pour accomplir le fol exploit qu'il envisageait, il fallait être un héros ou un dément.

D'un autre côté, mes chances de réussite et de survie n'étaient pas bien meilleures : n'étais-je pas étranger à la ville, et présent uniquement pour dérober un objet - l'oeuf des Prêtres-Rois probablement mieux gardé à l'heure actuelle que la Pierre du Foyer de la cité... Je conclus que nous nous présenterions tous les deux ensemble pour recevoir la Cicatrice de l'Idiotie. Les Tuchuks choisiraient.

Ce fut avec soulagement que je passai enfin les bras sur la barre transversale du treuil et me hissai hors du puits. Harold était déjà en train de surveiller les environs. Les puits turiens n'ont pas de margelle, seulement un rebord plat de cinq centimètres de haut. Je rejoignis le jeune homme. Nous étions dans une cour fermée de murs d'environ cinq mètres de haut, le long desquels courait un chemin de ronde. Les murs protègent les puits mais, étant donné le grand nombre de ces derniers dans la cité, ils constituent autant de périmètres de défense si une partie ou une autre de la ville tombe aux mains de l'ennemi. Une arche en deux éléments permettait l'accès à la cour. Pour le moment, les deux pièces de bois étaient en place. Il nous suffisait donc de sortir de la cour pour nous trouver dans une des rues de Turia. Je ne m'étais pas attendu à entrer si facilement... enfin, façon de parler !

— Il y a plus de cinq ans que je n'étais venu ici, me dit Harold.

— La Maison de Saphrar est-elle loin? demandai-je.

— Assez loin. Mais il fait sombre dans les rues.

— Bon. Allons-y.

Par cette soirée de printemps, je me sentais gelé dans mes vêtements mouillés. Harold ne paraissait nullement incommodé. J'avais toujours été irrité par le fait que les Tuchuks ne semblent jamais accorder d'attention à ces détails. J'étais heureux que les rues soient dans le noir et que le chemin soit long.

— La nuit cachera en partie l'humidité de nos frusques, dis-je... et peut-être même seront-elles à peu près sèches quand nous arriverons.

— Bien sûr. C'était prévu...

—
Oh!

— De plus, j'aimerais assez passer par les bains, déclara Harold.

— Ne sont-ils pas fermés à cette heure ? demandai-je.

— Non, pas avant la vingtième heure.

Cela correspondait au minuit de la journée goréenne.

—
Pourquoi veux-tu t'arrêter aux bains ?

— Je n'y suis jamais allé comme client et je me suis souvent demandé - comme toi-même, apparemment - si les filles des bains de Turia sont aussi ravissantes qu'on le raconte.

— Tout ça est bien beau, mais je pense qu'il vaudrait mieux filer droit sur la Maison de Saphrar.

— Si tu veux. Après tout, j'aurai le temps de visiter les bains quand nous nous serons emparés de la cité.

—
Emparés de la cité ?

— Naturellement, dit-il.

— Écoute, lui remontrai-je, les bosks sont déjà en route, et les chariots partiront demain matin. Le siège est levé. Kamchak abandonne la lutte.

Harold me regarda en souriant.

— Ah oui ? fit-il.

— Mais si tu veux, lui proposai-je, je t'offrirai l'entrée aux bains.

— On pourrait toujours faire un pari, suggéra-t-il.

— Non, refusai-je avec fermeté. Laisse-moi payer.

— Comme tu voudras...

Je me dis qu'il vaudrait encore mieux n'arriver que plus tard à

la Maison de Saphrar, plutôt qu'avant la vingtième heure. Comme il fallait passer le temps en attendant, autant aller aux bains de Turia qu'ailleurs.

Bras dessus, bras dessous, nous franchîmes avec Harold l'arche dans le mur de la cour.

Nous avions à peine posé les pieds sur le pavé de la rue que nous entendîmes un vif froissement métallique. Surpris, les yeux levés, nous vîmes descendre sur nous un filet d'acier.

Aussitôt nous parvint le bruit de plusieurs hommes qui sautaient dans la rue et les cordons de serrage du filet -du modèle souvent utilisé pour piéger les sleens - commencèrent à se tendre. Harold et moi ne pouvions bouger ni bras ni jambes. Capturés dans les mailles, nous restâmes comme deux idiots jusqu'au moment où

un garde nous fit tomber. On roula sans défense à ses pieds.

—
Deux poissons du puits, dit une voix.

— Ce qui bien sûr veut dire qu'il y en a d'autres qui le connaissent.

—
On va doubler la garde, déclara une troisième voix.

— Qu'est-ce qu'on en fait? s'enquit un autre.

— On va les conduire à la Maison de Saphrar, décida le premier qui avait parlé.

Je me tortillai de mon mieux.

— Est-ce que cela aussi faisait partie de ton plan, Harold? m'enquisje. Il sourit en pressant sur les mailles pour en apprécier la résistance.

— Non, admit-il.

Je tâtai à mon tour le filet. Les épais fils métalliques tenaient bon.

Harold et moi avons été placés dans une cangue turienne, une barre métallique avec un collier à chaque extrémité derrière chacun desquels des anneaux mainchtenaient les mains des prisonniers sur la nuque.

Nous étions agenouillés devant une estrade couverte de tapis et de coussins, où Saphrar de Turia se tenait allongé. Le marchand portait des Robes de Plaisir, blanc et or, et ses sandales mêmes étaient de cuir blanc avec des lacets d'or. Les ongles de ses doigts et de ses orteils étaient vernis en carmin. Ses petites mains grasses se frottaient de plaisir tandis qu'il nous examinait. Les gouttes d'or au dessus de ses yeux montaient et descendaient alternativement. Il souriait, découvrant les pointes de ses dents d'or que j'avais remarquées lors du banquet. Près de lui, de part et d'autre, des guerriers étaient assis en tailleur. Celui de droite portait une robe, comme s'il venait de sortir du bain. Il avait sur la tête la cagoule des membres du Clan des Tortionnaires. Il jouait avec un quiva d'origine paravaci. Je le reconnaissais, à sa carrure et à sa façon de se tenir. C'était lui qui m'avait lancé le quiva, parmi les chariots, lui qui m'aurait assassiné, sans une ombre fugace sur un panneau laqué. L'autre guerrier, à la

gauche de Saphrar, était vêtu du cuir des tarniers, mais avait aussi une ceinture ornée de pierreries et, pendu au cou, un grand tarnet d'Ar usé, enrichi de diamants. Près de lui reposaient sur l'estrade son javelot, son casque et son bouclier.

—
Je suis heureux que vous ayez eu l'idée de nous rendre visite, Tarl Cabot de Ko-ro-ba, dit Saphrar. Nous nous attendions à votre tentative, mais nous ne savions pas que le Puits du Passage vous était connu.

Je sentis dans la barre de métal de la cangue la réaction de Harold. Apparemment, en s'enfuyant des années auparavant, il était tombé par hasard sur un moyen d'entrée et de sortie qui n'était pas ignoré de certains citoyens de Turia. Je me rappelai que les Turiens, grands amateurs de bains, étaient presque tous bons nageurs.

La robe que portait l'homme au quiva paravaci prenait maintenant toute sa signification.

— Notre ami à la cagoule, dit Saphrar en désignant son côté

droit, vous a précédés ce soir dans le Puits du Passage. Comme nous étions en relation avec lui et l'avions informé de l'existence de ce puits, nous avons également jugé bon de placer une garde à proximité... et heureusement, semble-t-il.

—
Qui est ce traître aux Peuples des Chariots? demanda Harold. L'homme à la cagoule se raidit brusquement.

—
Bien sûr, reprit Harold. Je vois, maintenant... c'est évidemment un Paravaci.

La main de l'homme blanchit sur le manche de son quiva et je craignis qu'il ne se lève d'un bond pour planter le couteau jusqu'à la garde dans la poitrine du jeune homme.

—
Je me suis souvent demandé d'où les Paravacis tiraient toutes leurs richesses, reprit Harold.

Poussant un cri de rage, l'homme à la cagoule se dressa d'un bond, le quiva brandi.

— S'il vous plaît, intervint Saphrar en levant sa main grasse, pas de mauvais sentiments entre amis.

Toujours tremblant de fureur, l'autre se rassit.

Le second, un homme mince et fort, avec une cicatrice à la pommette gauche, ne dit rien. Ses yeux sombres et intelligents nous examinaient comme un guerrier regarde ses ennemis.

—
Je voudrais bien vous présenter notre ami à la cagoule, expliqua Saphrar, mais j'ignore même son nom et je n'ai jamais vu son visage... je sais seulement qu'il occupe un rang élevé chez les Paravacis et qu'il m'a, en conséquence, été fort utile.

— Moi, je le connais un peu, déclarai-je. Il me suivait à travers le campement des Tuchuks... et il a tenté de me tuer.

—
J'espère que nous aurons davantage de chance, dit Saphrar. Je ne répondis pas.

—
Es-tu vraiment du Clan des Tortionnaires? demanda Harold à l'encapuchonné.

— Tu le sauras bientôt, répondit celui-ci.

—
Penses-tu pouvoir me faire crier pour réclamer merci? insista le jeune homme.

—
Si je le veux, fit l'autre.

— Ferais-tu un pari ? proposa Harold.

L'homme se pencha en avant et cracha:

—
Sleen de Tuchuk !

— Puis-je vous présenter Ha-Keel de Port Kar, chef des tarniers mercenaires ? intervint Saphrar.

— Saphrar est-il informé que vous avez touché de l'or. des Tuchuks ? demandai-je.

— Naturellement, répondit Ha-Keel.

— Vous croyez peut-être, dit Saphrar en gloussant, que j'y verrais des objections... et que vous arriveriez ainsi à semer la discorde parmi vos ennemis. Mais, Tarl Cabot, sachez que je suis marchand, que je comprends les hommes et que je connais la puissance de l'or... Je ne m'oppose pas plus au fait que Ha-Keel traite avec les Tuchuks que je ne vois d'objection à ce que l'eau gèle et que le feu brûle... et à ce que personne ne quitte vivant la Piscine Jaune de Turia.

Je ne relevai pas, mais jetai un coup d'oeil à Harold et le vis soudain pâlir.

— Comment se fait-il, poursuivis-je, que Ha-Keel de Port Kar porte au cou un tarnet de la Cité d'Ar?

— J'étais d'Ar en un temps, répondit le guerrier à la cicatrice. Je me souviens même de vous, bien que votre nom fût alors Tarl de Bristol, au siège d'Ar.

— Cela fait bien longtemps, dis-je.

— Votre escrime contre le Maître des Assassins, Pa-Kur, était magnifique.

J'inclinai la tête à ce compliment.

--Vous pourriez vous demander, reprit-il, comment il se trouve que moi, tarnier d'Ar, je sois au service des marchands et des traîtres des plaines du Sud.

— Cela m'attriste qu'une épée autrefois levée pour la défense d'Ar ne soit plus commandée que par l'appel de l'or.

— Vous voyez à mon cou un tarnet d'or de la glorieuse Ar, dit-il. J'ai tranché une gorge pour ce pendentif, afin d'acheter des soieries et des parfums pour une femme. Mais elle s'est enfuie avec un autre. Pourchassé, je me suis sauvé aussi. Je les ai suivis et j'ai tué

l'autre en combattant. C'est à lui que je dois cette cicatrice. J'ai vendu la femme comme esclave. Je ne pouvais pas rentrer dans Ar la Glorieuse. (Il tripotait le disque.) Il arrive qu'il me paraisse lourd à porter.

Saphrar prit la parole :

—

Ha-Keel, en toute sagesse, s'est rendu dans la Cité de Port Kar dont l'hospitalité pour les proscrits comme lui est bien connue. C'est là que nous avons fait connaissance.

— Ha! s'écria Ha-Keel. Ce petit urt essayait de me barboter ma bourse !

—

Ainsi, vous n'avez pas toujours été marchand ? demandai-je à

Saphrar.

—

Entre amis, répondit-il, peut-être pouvons-nous parler franchement, surtout que ce qui va se dire ne sera jamais répété. Vous voyez, je sais que je peux vous faire confiance.

—

Et pourquoi donc? m'enquis-je.

—
Parce que vous allez mourir.

—
Je vois.

— J'étais en un temps parfumeur à Tyros, reprit Saphrar. Mais un jour j'ai quitté la boutique - par inadvertance, semble-t-il - avec quelques livres de nectar de talender cachées dans une vessie sous ma tunique... et pour cette raison on m'a entaillé l'oreille et exilé de la cité. J'ai fini par gagner Port Kar, où j'ai vivoté pendant un temps des détritrus qui flottaient sur les canaux et d'autres choses que je trouvais.

— Alors pourquoi vous revoit-on en riche marchand ? demandai-je.

— Un homme m'a contacté. Un homme de haute taille - plutôt terrible, en fait -, avec un visage gris comme la pierre et des yeux comme du verre.

Je me rappelai aussitôt la description que m'avait fournie Élisabeth de l'homme qui l'avait examinée pour voir si elle était apte à porter le collier de message... sur la Terre !

— Je n'ai jamais vu cet homme, intervint Ha-Keel. Je le regrette. Saphrar frissonna.

— Autant que vous ne le connaissiez pas !

—
Et votre destin a changé après cette rencontre ? avançai-je.

— Du tout au tout. En réalité, c'est lui qui a organisé mon existence et m'a envoyé à Turia il y a quelque années.

— Quelle est votre cité?

Il sourit.

— Port Kar... je pense.

C'était ce que je désirais savoir. Bien qu'élevé à Tyros et riche à

Turia, Saphrar le marchand se considérait comme sujet de Port Kar. Je songeai qu'une ville pareille pouvait facilement souiller l'âme d'un homme.

—
Cela explique donc, dis-je, que tout en résidant à Turia vous puissiez posséder une galère à Port Kar!

Évidemment.

—

Le message venait de vous.

—

On a cousu le collier sur la fille dans cette maison même, dit-il, bien que la pauvre créature ait été sous anesthésie à l'époque et ignorante de l'honneur qui lui était conféré. (Il sourit.) En un sens, c'était du gaspillage... cela ne m'aurait nullement contrarié de la garder comme esclave dans mes Jardins de Plaisir. (Il haussa les épaules et ouvrit les paumes.) Mais il n'a rien voulu savoir... il fallait que ce soit elle !

—

Qui ça, « il » ? m'enquis-je.

— L'homme gris, celui qui a amené la fille, droguée, à dos de tarn.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il a toujours refusé de me le dire.

— Et comment l'appeliez-vous ?

— Maître, répondit Saphrar. Il payait bien, ajouta-t-il.

— Petit esclave gras! commenta Harold.

Saphrar ne s'en offensa pas, mais s'affaira à redresser les plis de sa robe, en souriant.

—

Il payait même très bien, ajouta-t-il.

— Pourquoi ne vous a-t-il pas permis de garder la jeune fille comme esclave? demandai-je.

— Elle parlait une langue barbare, dit-il, tout comme vous, sembler-il. Le plan prévoyait apparemment que le message soit lu et que les Tuchuks se servent ensuite de la fille pour vous découvrir, après quoi ils vous auraient tué. Mais ils n'en ont rien fait.

— Non, confirmai-je.

— Cela n'a plus d'importance... maintenant, dit Saphrar. Je me demandais quel genre de mort il me préparait.

— Expliquez-moi donc comment vous, qui ne m'aviez jamais vu, m'avez reconnu et appelé par mon nom, lors du banquet.

— L'homme gris m'avait fait une bonne description de vous, répondit-il. De plus, j'avais la certitude que personne d'autre parmi les Tuchuks ne pouvait avoir des cheveux comme les vôtres. Je me hérissai un peu. Sans raison valable, cela m'irrite parfois que des ennemis ou des inconnus parlent de ma chevelure. Cela remonte probablement à mon enfance où mes cheveux d'un roux lamentablement flamboyant faisaient de moi la cible d'innombrables plaisanteries, d'où des répliques acerbes, puis des controverses animées et enfin le règlement de comptes à poings nus. Même dans cette Maison de Saphrar, je me rappelai avec une satisfaction certaine que j'avais réussi à faire tourner la plupart de ces différends à mon avantage. Ma tante avait coutume de m'inspecter les articulations des mains tous les soirs et, quand j'avais des écorchures - ce qui n'était pas rare -, je filais au lit avec honneur sans doute, mais aussi sans dîner.

— Ça m'a amusé à l'époque, fit le marchand en souriant, de prononcer votre nom - pour voir votre réaction - pour vous donner, si j'ose dire, de quoi réfléchir.

— Tuons-le ! proposa le Paravaci.

— Personne ne t'a adressé la parole, Esclave! le rabroua Harold.

— Laissez-moi au moins celui-ci, pria le Paravaci en désignant Harold de la pointe de son quiva.

— Nous verrons, dit Saphrar.

Puis le petit marchand se leva et frappa deux fois dans ses mains. D'un côté, par une porte dissimulée sous une tenture, deux hommes d'armes entrèrent, aussitôt suivis de deux autres. Les deux premiers portaient un plateau drapé de pourpre. Sur le plateau, niché dans les replis de la pourpre, je vis l'objet de mes recherches qui m'avaient emmené si loin! -, ce pour quoi j'avais risqué et, semblait-il, perdu la vie: la sphère dorée.

C'était très visiblement un oeuf. Son grand axe devait mesurer dans les quarante à quarante-cinq centimètres. À son point le plus large, il était épais d'une trentaine de centimètres.

—

C'est de la cruauté que de le lui montrer, émit Ha-Keel.

— Mais il est venu de si loin, et a pris tant de risques ! répondit le marchand d'un ton doux et sûr. Il a certainement droit au moins à

un aperçu de notre précieux trésor.

— Il a coûté la vie à Kutaituchik, relevai-je.

— Ainsi qu'à beaucoup d'autres, fit Saphrar, et peut-être causera-t-il encore des morts par la suite.

— Savez-vous ce que c'est? demandai-je.

— Non, mais je sais que c'est important pour les Prêtres-Rois. (Le marchand se dressa pour aller poser le doigt sur l'oeuf.) Mais pourquoi? Je n'en ai pas la moindre idée... ce n'est pas vraiment de l'or.

— Cela ressemble à un oeuf, avança Ha-Keel.

— Possible, fit Saphrar. Mais que diable les Prêtres-Rois pourraient-ils bien trouver dans une chose pareille?

— Qui sait? fit Ha-Keel.

—

C'est bien ça que vous étiez venu chercher à Turia, n'est-ce pas ? me demanda le marchand.

— Tout juste, répondis-je.

— Vous voyez comme c'était facile !

Il rit.

— Oui, très facile.

Ha-Keel tira son épée.

—

Laissez-moi le tuer comme il sied à un guerrier, dit-il.

— Non ! protesta le Paravaci. Donnez-le-moi comme l'autre !

— Non, refusa fermement Saphrar. Ils sont tous les deux à moi !

Ha-Keel repoussa avec colère son glaive au fourreau. Il avait voulu pour moi une mort rapide et honorable. Il était clair qu'il n'appréciait guère les petits jeux auxquels devaient penser le Paravaci et Saphrar. Ha-Keel était peut-être devenu un assassin et un voleur, mais il était d'Ar... et c'était un tarnier.

—

Vous vous êtes procuré cet objet pour le remettre à l'homme gris? m'enquis-je.

—

Oui.

—

Et il le restituera aux Prêtres-Rois ? fis-je d'un ton innocent.

— J'ignore ce qu'il en fera. Du moment que je touche mon or - et cet or fera peut-être de moi l'homme le plus riche de tout Gor -, je m'en fiche.

—

Si l'oeuf est endommagé, les Prêtres-Rois pourraient se mettre en colère, suggérai-je.

—

Autant que je sache, cet homme est lui-même un Prêtre-Roi. Autrement, comment aurait-il osé écrire en leur nom le message qui était dans le collier?

Je savais, bien sûr, que l'homme n'était nullement un Prêtre-Roi. Mais à présent je voyais bien que Saphrar ne connaissait rien de lui, ni qui il était, ni pour qui il travaillait. J'étais certain que c'était bien l'homme qui avait amené Élisabeth Cardwell sur ce monde. Celui qui l'avait examinée à New York et avait conclu qu'elle jouerait un rôle dans son jeu dangereux. Il disposait donc de moyens technologiques avancés, au moins au niveau des vols interplanétaires. J'ignorais évidemment si cette technologie était sienne, ou celle de sa race, ou si elle lui était fournie par d'autres des inconnus, des êtres invisibles pour le moment - qui avaient leurs propres intérêts à défendre par ces intrigues entre deux mondes... ou peut-être davantage. Il se pouvait qu'il ne fût qu'un agent - et c'était même probable -, mais pour qui, et pour quoi ?

Quelque chose qui serait un défi, même pour les Prêtres-Rois... mais aussi qui les craignait, sinon ce monde ou la Terre auraient déjà été

frappés. Quelque chose qui voulait la mort des Prêtres-Rois... pour que l'un ou l'autre des deux mondes, ou peut-être même tout notre Système Solaire, soit libéré de leur domination.

— Comment l'homme gris pouvait-il savoir où se trouvait la sphère dorée? demandai-je.

— Il a dit une fois qu'on le lui avait indiqué...

—

Qui ça ?

—

Je ne sais pas.

—

Vous ne savez rien de plus ?

— Non, déclara Saphrar.

Je réfléchissais. Les Autres devaient comprendre ou deviner dans une certaine mesure la politique, les besoins et les directives des lointains habitants des Monts Sardar... ils ne devaient pas être ignorants des affaires des Prêtres-Rois, surtout plus à présent, depuis la récente guerre après laquelle tant d'humains étaient sortis des Sardar et erraient maintenant en liberté... peut-être tournés en dérision et méprisés à cause des contes qu'ils colportaient... C'était peut-être d'eux, ou d'espions ou de traîtres à l'intérieur même du Nid, que les Autres avaient appris l'affaire... et j'avais la certitude que ces Autres ne s'étaient pas moqués des histoires racontées par les vagabonds échappés.

Probablement étaient-ils informés de la destruction de la majeure partie du matériel de surveillance et de la diminution des moyens technologiques des Prêtres-Rois - au moins pour un temps et surtout ils savaient que la Guerre du Nid avait eu lieu pour des questions dynastiques. Puisqu'il y avait eu des rebelles - ceux qui désiraient une nouvelle génération -, la semence de cette génération devait exister à l'époque. Cependant, dans une Demeure de PrêtresRois, il n'existe qu'une seule génitrice, la Mère, et elle était morte peu avant la Guerre. Aussi les Autres avaient-ils bien pu déduire qu'il y avait encore un oeuf caché - ou plusieurs -, qu'il fallait maintenant récupérer pour faire démarrer la nouvelle génération. Et ils avaient aussi pu apprendre que j'avais été pendant le conflit le lieutenant de Misk, le Cinquième-Né, le Chef des Rebelles, que j'étais parti pour les plaines du Sud où erraient les Peuples des Chariots. Il ne fallait pas beaucoup d'intelligence pour comprendre que j'étais à la recherche de l'oeuf - ou des oeufs.

S'ils avaient raisonné ainsi, leur stratégie devait donc être tout d'abord de s'arranger pour que je ne trouve pas l'oeuf, et ensuite de s'en emparer eux-mêmes. Naturellement, le premier objectif serait atteint si l'on me tuait. L'histoire du collier de cuir y avait visé

astucieusement, mais elle avait échoué à cause de la finesse des Tuchuks. Alors, on avait tenté de m'abattre avec un quiva. Encore un coup manqué. Mais je ne devais pas oublier que j'étais entre les mains de Saphrar! Le deuxième objectif, s'emparer de l'oeuf, était à

peu près atteint. On l'avait volé dans le chariot de Kutaituchik, donc il ne restait qu'à le remettre à l'homme gris qui à son tour, le donnerait aux Autres, quels qu'ils fussent. Il y avait évidemment des années que Saphrar vivait à Turia, ce qui me donnait à penser que les Autres avaient pu être informés des déplacements des deux hommes qui avaient transporté l'oeuf des Monts Sardar aux Plaines de Turia.

Peut-être avaient-ils cette fois frappé plus ouvertement et rapidement - en employant des tarniers -, de peur que je ne trouve l'oeuf le premier et que je ne le rapporte dans les Sardar. L'attentat contre ma vie avait eu lieu une nuit, et le raid contre le chariot de Kutaituchik la nuit suivante. Saphrar avait également su que la sphère dorée se trouvait chez les Tuchuks. Je m'étonnais qu'il eût possédé ce renseignement. Comment se l'était-il procuré? Les Tuchuks ne font pas de bons espions parce que, malgré leur sauvagerie et leur cruauté, ils sont dans l'ensemble d'une loyauté

absolue; et bien peu de personnes ont accès au chariot de l'Ubar des Tuchuks. J'étais vraiment intrigué. D'autre part, les Tuchuks eux-mêmes n'avaient pas eu conscience de la valeur réelle de la sphère. Kamchak lui-même m'avait affirmé qu'elle n'en avait aucune. Pauvres Tuchuks ! Mais à présent, également pauvre Cabot! Quoi qu'il en fût - je n'avais aucune certitude -, d'Autres que les PrêtresRois étaient maintenant entrés dans les intrigues politiques de Gor, et les Autres étaient informés de l'existence de l'oeuf et le convoitaient... et il semblait bien qu'ils allaient l'avoir Avec le temps, les Prêtres-Rois - ce qu'il en restait - mourraient. Leurs armes et leurs machines rouilleraient et tomberaient en poussière dans les Sardar.

Et puis un jour, tels les pirates de Port Kar à bord de leurs longues galères, sans s'annoncer, à l'improviste, les Autres traverseraient les océans de l'espace pour poser leurs vaisseaux sur les côtes et les sables de Gor.

— Aimeriez-vous combattre pour votre vie ? me demanda Saphrar.

— Bien sûr !

— Parfait. Vous allez pouvoir le faire dans la Piscine Jaune de Turia.

LA PISCINE JAUNE DE TURIA

Harold et moi, débarrassés de la cangue, mais les poignets liés derrière le dos, étions au bord de la Piscine Jaune. On ne m'avait pas rendu mon épée, mais le quiva que j'avais amené était maintenant passé dans ma ceinture.

C'est une piscine intérieure - dans une vaste salle de la Maison de Saphrar - avec une coupole de quelque vingt-cinq mètres de haut. Le bassin lui-même, autour duquel court une bordure de marbre de deux mètres cinquante de large, est de forme à peu près circulaire, d'une vingtaine de mètres de diamètre.

La salle est fort plaisante. Elle est décorée de nombreux ornements floraux exotiques. Dans des niches poussent des plantes vertes, des fleurs et des lianes. C'est d'un luxe un peu écrasant. La pièce avait été tellement chauffée qu'elle paraissait pleine de vapeur, sans doute pour fournir aux plantes le climat qui leur convenait.

La lumière venait de derrière un plafond bleu translucide, et probablement était-elle fournie par des ampoules à énergie. Il fallait vraiment que Saphrar soit riche pour s'offrir ce genre d'éclairage. Peu de Goréens peuvent se le permettre. D'ailleurs, en général, les Goréens préfèrent les flammes, lampes et torches, plus vivantes. Il y avait déjà trois ou quatre minutes que j'étais là quand je m'aperçus que la vapeur montait de l'eau. Celle ci paraissait calme. Je me demandais ce qui m'attendait dans ce bassin. En tout cas, j'aurais le quiva. Je remarquai qu'à notre entrée la surface de l'eau avait frémi, et que, maintenant, elle était de nouveau immobile. Quelque chose avait senti notre présence, s'était agité au fond, puis restait en attente. Le mouvement même avait été insolite: on eût dit que la piscine même s'était soulevée, avait ondulé, puis était retombée.

Bien que nos mains fussent liées, Harold et moi étions tout de même maintenus chacun par deux hommes d'armes. Quatre autres, avec des arbalètes, nous avaient accompagnés.

— De quelle nature est la bête de la piscine ? demandai-je.

— Vous verrez bien, fit Saphrar en riant.

Un animal aquatique, évidemment. Probablement un tharlarion de mer, ou plusieurs. Quelquefois les petits tharlarions de mer, qui ne sont que dents et queue, sont plus à craindre que leurs frères plus grands, dont certains peuvent saisir une galère dans la gueule et la briser comme une brindille desséchée. Il pouvait aussi s'agir d'une tortue du Vosk. Certaines sont gigantesques, presque impossibles à tuer, obstinées, carnivores. Pourtant, si ç'avait été un tharlarion ou une tortue, il leur aurait fallu remonter en surface pour respirer. Or plus rien ne bougeait. En conséquence, il devait forcément s'agir d'une bête aquatique, capable de trouver son oxygène dans l'eau même. De toute façon, je ne tarderais pas à être fixé.

—

Je ne tiens pas à assister à ça, dit Ha-Keel. Aussi, avec votre permission, vais-je me retirer.

Saphrar parut peiné, mais juste ce qu'exigeait la courtoisie. Il leva sa petite main molle aux ongles

carminés et répondit:

—

Mais certainement, mon cher Ha-Keel, retirez-vous si vous le désirez.

Le guerrier fit un bref signe de tête et sortit de la salle.

— Vais-je être jeté à l'eau avec les mains liées? demandai-je.

—

Sûrement pas, dit Saphrar, ce ne serait pas loyal.

—

Je suis heureux de constater que vous avez certaines manières.

—

Ce sont des affaires d'importance pour moi, répondit-il. Son visage avait à peu près la même expression que je lui avais vue le soir du banquet, quand il se préparait à gober la petite chose frétilante empalée sur le bâtonnet de couleur.

J'entendis le Paravaci ricaner sous sa cagoule.

—

Que l'on apporte le bouclier de bois ! commanda Saphrar. Deux des hommes d'armes quittèrent la pièce.

J'examinai le bassin. Il était d'un beau jaune qui étincelait comme s'il y eût flotté des pierres précieuses. Le liquide semblait mêlé de rubans et de filaments, et parsemé de petites boules de diverses couleurs. Je me rendis alors compte que les émissions de vapeur n'étaient pas continues, qu'elles suivaient un rythme régulier. Je remarquai en outre que la surface, en léchant le marbre qui l'enfermait, se soulevait légèrement, puis s'abaissait une fois la vapeur déchargée.

Mes observations s'interrompirent au retour des deux hommes d'armes qui portaient une sorte de barrière en bois d'environ un mètre trente de haut sur quatre mètres de long, et qu'ils placèrent entre moi-même et mes gardiens, ainsi que devant Saphrar, le Paravaci et les arbachlétriers. Harold et ses gardiens n'étaient pas non plus derrière la barricade, qui, comme la salle, était décorée de motifs floraux exotiques.

— À quoi sert cet écran? demandai-je.

— Au cas où vous auriez la tentation de nous lancer votre quiva, répondit Saphrar.

Cela me paraissait idiot, mais je ne le dis pas. Je n'étais tout de même pas assez bête pour lancer à mes ennemis la seule arme qui me sauverait peut-être la vie dans la Piscine Jaune de Turia. Je me

retournai de mon mieux pour me remettre à l'étude du bassin. Rien n'était encore remonté en surface pour respirer, et j'étais maintenant certain qu'il s'agissait bien d'une créature aquatique. J'espérais qu'il n'y en aurait qu'une. Les grands animaux se meuvent moins vite que les petits, en général. S'il y avait là un banc de perches goréennes, par exemple, j'aurais beau les tuer par douzaines, je mourrais à demi dévoré en quelques minutes.

— Envoie-moi le premier dans la piscine! lança Harold à Saphrar.

— Ridicule ! Mais ne t'impatiente pas... ton tour viendra. Était-ce mon imagination? Il me semblait que le jaune de la piscine était plus riche, que les teintes fluides que j'avais distinguées avaient pris une nouvelle gamme d'éclats. Certains filaments roulaient sous la surface et les boules colorées paraissaient animées de pulsations. Le rythme des émissions de vapeur s'accélérait et j'y percevais la présence de quelque gaz ou émanation subtile, que je n'avais pas remarquée au début, mais qui allait croissant.

—
Qu'on le détache ! commanda Saphrar.

Pendant que deux hommes me maintenaient, un autre me libéra les poignets. Trois des arbalétriers se tenaient prêts, leurs armes braquées sur mon dos.

—
Si je réussis à tuer le monstre du bassin ou à lui échapper, disje d'un ton détaché, je crois comprendre que je serai alors libre.

— Ce ne sera que justice.

— Bien, dis-je.

Le Paravaci encapuchonné renversa la tête et se mit à rire bruyamment. Les arbalétriers souriaient.

—
Évidemment, reprit Saphrar, personne n'a encore jamais réussi à faire l'un ou l'autre.

— Je vois !

J'examinais à présent la surface de la piscine. L'apparence en était étonnante. On eût dit que le centre de la surface était plus bas que les bords qui donnaient l'impression de s'élever le plus possible vers nos pieds. Je crus à une illusion d'optique. Les teintes et couleurs étaient devenues fantastiques, on eût dit que des mains prenaient à poignées des bijoux pour les rejeter dans le liquide lumineux. Les mouvements des filaments s'affolaient et les sphères devenaient phosphorescentes dans leurs pulsations. La vapeur et les gaz se dégageaient plus rapidement dans l'air humide. Le bassin lui-même paraissait respirer.

—

Entrez dans la piscine ! me commanda Saphrar.

Les pieds devant, le quiva en main, je sautai dans le liquide jaune.

Je fus surpris de constater que, près du bord, le bassin n'avait guère de profondeur. Le fluide ne me montait qu'aux genoux. J'avançai de quelques pas. La profondeur augmentait vers le centre. À un tiers de la distance, j'en avais jusqu'à la ceinture. Je cherchai autour de moi ce qui allait bien pouvoir m'attaquer. Il était difficile de regarder en profondeur à cause de l'éclat jaune de la surface, troublée par mon passage.

Il ne s'élevait cependant plus ni vapeur ni gaz. Le liquide était immobile.

Les filaments ne s'approchaient pas de moi et restaient immobiles, eux aussi. Quelques-uns, blanchâtres et luminescents, semblaient m'entourer d'un cercle un peu en dessous de la surface, à quelque trois mètres de mon corps. Je fis un pas vers ce cercle, et les boules, sans doute dérangées par mon mouvement, se dispersèrent en s'écartant lentement. Le jaune du liquide, bien qu'encore vif, n'était plus aussi animé et éclatant.

J'attendais l'attaque du monstre.

Je restai ainsi, immergé jusqu'à la taille, pendant deux ou trois minutes.

Puis, en colère, songeant que le bassin était peut-être inhabité

et que l'on se payait ma tête, je criai à Saphrar :

—

Quand vais-je le rencontrer, ce monstre ?

Saphrar rit derrière la barrière de bois et répondit :

—

C'est déjà fait.

—

Vous mentez !

—

Non, protesta-t-il avec amusement. Vous avez fait sa connaissance.

—

Quel est donc cet animal ?

— Le bassin lui-même ! cria-t-il.

— Le liquide ? demandai-je.

— Oui, répondit Saphrar d'une voix joyeuse. Il est vivant !

LES JARDINS DE PLAISIR

À l'instant même où Saphrar me renseignait ainsi, un grand jet de vapeur et de gaz sembla exploser dans le fluide qui m'entourait, comme si le monstre dans lequel je me trouvais, maintenant que sa proie était en sa possession, eût enfin osé respirer. En même temps, je sentis que le liquide s'épaississait, prenait une consistance gélatineuse. Je poussai un cri d'horreur et m'efforçai de virer pour regagner le bord du bassin qui servait de cage à cette chose dans laquelle j'étais, mais le fluide, resserrant son étreinte, était devenu comme une boue grasse et chaude et, quand je n'eus plus de liquide que jusqu'à mi-cuisse, il résista comme un ciment humide et jaune, m'empêchant d'avancer. Je sentis des picotements dans les jambes, de petites piqûres, et je devinais que des éléments corrosifs s'attaquaient déjà à mon épiderme.

J'entendis Saphrar souligner :

— Il faut quelquefois des heures avant que la digestion soit complète.

Sauvagement, avec mon quiva dérisoire, je me mis à trancher et à piquer dans l'épaisse et humide matière qui m'enveloppait les jambes. La lame s'y enfonçait jusqu'à la garde, laissant sa marque, mais celle-ci se refermait dès que je retirais l'arme.

— Il y a des hommes, poursuivait Saphrar, ceux qui ne luttent pas, qui vivent jusqu'à trois heures... ce qui suffit dans certains cas pour qu'ils voient apparaître leurs propres os.

J'aperçus une des lianes ornementales de la salle pendre à

proximité. Mon cœur fit un bond. Si seulement je parvenais à la saisir ! Je rassemblai toutes mes forces pour me diriger vers la liane... deux centimètres... puis deux autres..., les doigts tendus, les bras et le dos douloureux, encore deux centimètres et j'allais l'atteindre... quand, à ma grande horreur, alors qu'avec une atroce souffrance je croyais enfin l'empoigner, la liane frissonna et s'éleva juste hors de portée. Je repris mon pénible effort et la chose recommença son manège. Je hurlais de rage. J'allais tenter un nouvel essai quand je vis un esclave, que j'avais à peine remarqué auparavant, qui m'observait, les mains posées sur des leviers implantés dans un panneau de la paroi incurvée. Prisonnier de ce magma qui continuait à se coaguler, à se resserrer, je rejetai la tête en arrière, pris de désespoir. C'était lui, bien entendu, qui commandait les mouvements de la liane, reliée par des fils à ces leviers.

— Oui, Tarl Cabot, haleta Saphrar tout en gloussant de rire, pourtant, dans une heure, quand vous serez devenu fou de peur et de douleur, vous tenterez encore et encore de vous raccrocher à une liane, tout en sachant très bien que vous ne réussirez pas, mais en espérant encore y parvenir. Mais ce sera vain ! (Cette fois, il ne contrôlait plus son hilarité.) J'en ai même vu qui tentaient de saisir une liane à deux mètres au-dessus de leur tête !

Les deux dents d'or du marchand, comme des crochets de serpent, se découvrirent quand, renversant la tête, il se mit à hurler de joie, battant de ses petites mains grasses le bois de l'écran. Le quiva s'était retourné dans ma main et mon bras s'arma pour que je puisse emmener avec moi dans la mort ce tortionnaire de Saphrar.

— Attention ! s'écria le Paravaci, et le marchand cessa soudain de rire pour m'examiner avec inquiétude.

Si je ramenais le bras en avant, il aurait le temps de se baisser derrière le bouclier.

Maintenant, il avait posé le menton sur le bord et me surveillait; il s'esclaffait de nouveau.

— Il y en a eu beaucoup qui se sont déjà servis du quiva, en pareilles circonstances, dit-il, mais c'était en général pour se le plonger dans le coeur.

Je regardai la lame.

— Tarl Cabot ne se tuera pas lui-même, dis-je.

— Je ne le pensais pas, en effet, c'est pourquoi j'ai permis qu'on vous laisse ce couteau.

Et encore son rire frénétique.

— Espèce de sale gros urt! l'insulta Harold qui se débattait à la fois contre ses liens et ses deux gardiens.

— Patience, patience! mon jeune ami, gloussa Saphrar. Votre tour va venir !

Je restais aussi immobile que possible. J'avais froid aux pieds et aux jambes, et pourtant j'y sentais en même temps des brûlures... probablement que les acides du bassin étaient à l'oeuvre. Apparemment, le liquide n'était épais, gélatineux, caoutchouteux, qu'au voisinage de mon corps. Je le voyais faire des rides en léchant le bord de la piscine de marbre. Il était même plus bas à la périphérie, à présent, un peu plus élevé autour de moi, comme s'il pouvait monter le long de mon corps et, en quelques heures, peut-être m'engloutir. Mais, sans nul doute, je serais alors à demi digéré, et il ne resterait de moi que des fluides et des protéines pour nourrir la substance de mon agresseur... la Piscine Jaune de Turia. Je me dirigeai alors avec ce qu'il me restait de forces, non plus vers le bord, mais bien vers le centre du bassin, vers la partie la plus profonde. À ma grande satisfaction, je m'aperçus que je pouvais me déplacer - avec peine ! - dans ce sens. Le bassin était satisfait que je m'y plonge plus profondément, peut-être même le désirait-il, pour avaler au plus vite son repas.

— Qu'est-ce qu'il fait ? cria le Paravaci.

— Il est fou! déclara Saphrar.

À chaque centimètre que je gagnais vers le milieu du bassin, le mouvement me devenait plus aisé. Soudain, je ne sentis plus le ciment humide et jaune sur mes membres et je réussis à faire deux ou trois pas normaux. Cependant le liquide me montait à présent jusqu'aux aisselles. Une des boules lumineuses flottait tout près de moi. Je la vis changer de teinte au fur et à mesure qu'elle remontait vers la surface. Elle était visiblement photosensible. Je lui portai un coup du tranchant de mon quiva et elle se retira rapidement en roulant dans le fluide. Tout le bassin se mit à

bouillonner et à s'éclairer. Puis le calme se rétablit. Pourtant, je savais à présent que ce fluide, comme toutes les formes de vie, avait une certaine irritabilité, un point sensible. Des sphères blanches m'entouraient maintenant, mais sans venir à portée de mon quiva. Je traversai le centre du bassin à la

nage Dès que je l'eus franchi, je sentis le liquide s'épaissir de nouveau. Quand je n'en eus plus que jusqu'à la ceinture, vers le bord opposé, je me trouvai une nouvelle fois empêché d'avancer. Je refis la même tentative à deux reprises dans des directions différentes, avec exactement le même résultat. Les boules lumineuses me suivaient, puis se plaçaient autour de moi. Et au centre de la piscine, je nageais librement. Sous moi, vaguement, à quelques dizaines de centimètres de profondeur, je distinguais un ensemble de filaments onduleux et de sphères pris dans une gelée d'un jaune foncé, entourés d'une sorte de sac transparent.

Le couteau entre les dents, je plongeai vers la partie la plus profonde de la Piscine Jaune de Turia, où luisait la substance centrale de cette chose animée où je me trouvais.

Presque aussitôt, le fluide se gélifia pour m'isoler de la masse luisant tout au fond, mais, petit à petit, y prenant appui, je me frayai un chemin, de plus en plus profondément. Finalement, je plongeai littéralement les mains dans la masse animée. Mes poumons manquaient d'air. Mais je creusais toujours, les mains et les ongles en sang, et, alors que j'allais perdre connaissance, que les ténèbres m'enveloppaient déjà, je sentis un tissu membraneux et globulaire reculer spasmodiquement sous mon toucher. La tête en bas, enlisé dans le fluide gélatineux, j'ôtai le quiva de ma bouche et, à deux mains, appuyai ma lame contre cette membrane mouvante, qui se tortillait. Il me parut que le globe de matière commençait à

s'éloigner en glissant dans le fluide, mais je le poursuivis, une main accrochée à la membrane déchirée tandis que je frappais de l'autre à

coups redoublés. J'étais maintenant entouré de filaments et de boules qui tentaient de me repousser, mais je frappais toujours, et je pénétrai sous la membrane, dans cet être secret; subitement, le fluide se retira d'autour de mon corps pour s'introduire dans la chambre membraneuse où il recommença à se solidifier pour me repousser. Je tins bon tant que je le pus, mais, les poumons en feu, je dus me laisser repousser vers la partie plus liquide en surface. À

présent, au-dessous de moi, tout prenait rapidement consistance, comme un plancher qui se fût soulevé par le milieu en retirant son pourtour. Soudain, ma tête émergea et je respirai. J'étais debout sur la surface durcie de la Piscine Jaune de Turia et je voyais le fluide des côtés s'absorber dans la masse sous mes pieds, pour se solidifier presque instantanément. J'avais l'impression de me tenir sur une énorme coquille arrondie dans laquelle était enfermée la masse globulaire. Mon couteau n'en aurait pas égratigné la surface.

« Tuez-le ! » entendis-je crier Saphrar, et je perçus le sifflement d'un carreau d'arbalète qui alla se fracasser sur la paroi incurvée, derrière moi. Debout sur cette espèce de roc, je sautai facilement et agrippai une des lianes, le long de laquelle je me hissai rapidement vers le plafond bleu et cristallin. Un sifflement, et un deuxième trait traversa le plafond. Un des arbalétriers avait pris pied sur le fond à sec du bassin et se tenait presque sous moi, l'arbalète pointée. Je savais que je n'éviterais pas son projectile. Mais j'entendis tout à

coup un cri d'agonie. En bas, une fois de plus, luisaient les fluides jaunes de la Piscine, qui entouraient le garde, car la chose – peut-être par thermotropisme – s'était de nouveau liquéfiée et tourbillonnait autour de lui. Les filaments et les boules avaient repris leur danse. Le carreau alla traverser un autre coin du plafond bleu. Je perçus le hurlement épouvantable du malheureux homme d'armes. Je brisai

d'un coup de poing la surface bleutée et me hissai de l'autre côté en m'accrochant à la grille quadrillée qui portait de nombreuses ampoules à énergie.

Il me sembla entendre au loin Saphrar qui appelait à l'aide d'autres gardes.

Je me déplaçai sur le quadrillage de fer jusqu'à un point que j'estimai être au-dessus de l'endroit où nous étions à l'origine, Harold et moi, au bord du bassin. Là, le quiva en main, poussant le cri de guerre de Ko-ro-ba, je bondis les pieds en avant, défonçant le plafond bleu, et tombai au milieu de mes ennemis stupéfaits. Les arbalétriers manoeuvraient leurs moulinets pour réarmer leurs engins. Le quiva avait percé le coeur de deux d'entre eux avant même qu'ils se soient rendu compte de ma présence parmi eux. Un autre encore s'écroula. Harold, les mains liées derrière le dos, se précipita contre deux hommes qui, en hurlant, furent projetés dans la Piscine Jaune. Saphrar poussa un cri affolé et s'enfuit en toute hâte.

Les deux derniers gardes, sans arbalètes, tirèrent ensemble leurs épées. Derrière eux, le quiva en équilibre au bout des doigts, se tenait le Paravaci à la cagoule.

Je me protégeai de son quiva en fonçant sur les deux gardes, mais, avant même que je les atteigne, mon couteau, lancé d'en bas, avait frappé celui de gauche. Je passai à sa droite et, avant qu'il s'effondre, empoignai l'épée de sa main sans force.

— À terre ! cria Harold, et je me laissai tomber à plat ventre, n'ayant qu'un aperçu furtif du quiva du Paravaci qui me filait au-dessus de la tête. Je roulai sur le dos pour parer l'attaque du second garde en pointant mon glaive. Quatre fois il frappa, et quatre fois je parai les coups. Je m'étais remis debout. Il recula devant ma lame, pivota et tomba dans le liquide luisant et vivant du bassin.

Je virai pour affronter le Paravaci, mais, démuni d'arme, il tourna les talons et s'enfuit hors de la salle en lâchant un juron. J'ôtai mon quiva de la poitrine du premier garde et l'essuyai à

sa tunique.

Je m'approchai de Harold et, d'un mouvement sec, tranchai la corde qui lui liait les poignets.

— Pas mal, pour un Korobain, reconnut-il.

Un bruit de pas précipités se rapprochait de nous, mêlé de cliquetis d'armes et des cris enragés de Saphrar de Turia.

— Vite ! criai-je.

On longea en courant le bord du bassin jusqu'à une masse de lianes qui pendaient du plafond. Nous nous hissâmes jusqu'à

franchir le plafond bleu, en cherchant une voie de retraite. Il fallait bien qu'il y ait une issue, puisque le plafond avait été d'une seule pièce et que l'on avait dû prévoir un accès pour réparer et changer les ampoules. On eut vite fait de découvrir la sortie: un simple panneau carré de soixante centimètres de côté, à peine suffisant pour que les esclaves chargés de l'entretien puissent s'y glisser. Il était bouclé, mais deux coups de pied suffirent à faire céder le loquet. Nous sortîmes sur un balcon étroit, sans rambarde. J'avais l'épée du garde et mon quiva, mais Harold n'avait que son couteau.

Il avait rapidement grimpé le flanc du dôme extérieur et regardait autour de lui.

— Les voilà! cria-t-il.

— Quoi ? demandai-je. Des tarns ? Des kaiilas ?

— Non ! Les Jardins de Plaisir de Saphrar !

Sur quoi il disparut de l'autre côté du dôme.

— Reviens ! l'appelai-je.

Mais il avait déjà filé.

En colère, je contournai le dôme pour éviter de me montrer en contre-jour, au cas où il y aurait eu des archers à portée de tir. À cent cinquante mètres de moi, à peu près, par-delà plusieurs petits toits et d'autres dômes, mais toujours à l'intérieur du vaste périmètre que constituait la Malson de Saphrar, je distinguai les hautes murailles de ce qui était certainement des Jardins de Plaisir. J'apercevais, çà et là, à l'intérieur, les cimes d'arbres fleuris, gracieux.

Je voyais aussi Harold bondir de toit en toit, à la clarté des trois lunes.

Furieux, je le suivis.

Si j'avais pu lui mettre la main sur le râble en cet instant, je crois bien que j'aurais tordu le cou d'un Tuchuk.

Je le vis ensuite sauter sur la crête de la muraille et, sans un regard autour de lui, s'y engager en courant, puis sauter sur le tronc doucement bercé d'un des arbres à fleurs et descendre rapidement dans l'ombre des jardins.

Après quelques instants, je pris le même chemin.

HAROLD TROUVE UNE FILLE

Je n'eus aucun mal à rejoindre Harold. En fait, en descendant du tronc segmenté de l'arbre à fleurs, je manquai de peu lui atterrir sur la tête. Il s'était adossé là pour se reposer et reprendre haleine.

—
J'ai un nouveau plan, m'annonça-t-il.

— Bonne nouvelle, vraiment, soufflai-je. Est-ce qu'il comporte quelque stratagème pour nous échapper d'ici ?

—
Je n'en suis pas encore là, avoua-t-il.

Je m'appuyai à l'arbre, le souffle court, moi aussi.

—
N'aurait-il pas mieux valu gagner tout de suite les rues? lui demandai-je.

— Ils vont fouiller toutes les rues... immédiatement... tous les gardes et tous les hommes d'armes de la cité. (Il prit deux ou trois profondes inspirations.) Il ne leur viendra jamais à l'idée de mettre leur nez dans les Jardins de Plaisir, affirma-t-il. Seuls des imbéciles essaieraient de s'y cacher.

Je fermai un instant les yeux. J'étais tout prêt à reconnaître qu'il avait raison, au moins sur ce point.

—
J'espère que tu te rends compte, lui signalai-je, que les Jardins de Plaisir d'un homme aussi riche que Saphra de Turia doivent abriter une grande quantité de femmes esclaves - auxquelles on ne saurait demander de toutes tenir leurs langues -, dont quelquesunes remarquerons sans doute quelque chose d'anormal dans le fait que deux guerriers se promènent parmi les buissons et les fougères.

—
Exact, mais je ne compte pas rester ici jusqu'à demain matin. Il ramassa un brin d'une herbe violette - une des couleurs choisies pour ces jardins - et se mit à le mâchonner.

—
Je pense qu'une ou deux heures suffiront... peut-être moins encore.

—
Suffiront pour quoi ?

— Pour que l'on demande aux tarniers de venir participer aux recherches, dit-il. Leurs mouvements seront certainement commandés et coordonnés des appartements de Saphrar - et ainsi, quelques tarns et leurs cavaliers, même s'il ne s'agit que de messagers ou d'agents de liaison, seront certainement à notre portée.

Je perçus soudain que le plan de Harold offrait des possibilités réelles. Sans nul doute des tarniers montés viendraient de temps à

autre chez Saphrar pendant la nuit.

—

C'est intelligent, fis-je.

—

Bien sûr. Je suis un Tuchuk.

—

Mais il me semblait t'avoir entendu dire que ton plan ne comportait pas encore de moyen d'évasion?

—

À ce moment-là, non. Mais j'en ai trouvé un pendant que nous nous reposions.

—

Eh bien, j'en suis fort aise.

—

Il me vient toujours des idées. Je suis un Tuchuk.

—

Et que nous suggères-tu de faire en attendant?

—

Continuons de nous reposer un peu.

—

Très bien.

On resta donc adossés à l'arbre à fleurs dans la Maison de Saphrar, grand marchand de Turia. Je regardais les grappes de gracieuses corolles qui pendaient aux branches incurvées. Ces grappes sont cultivées de façon à donner des bouquets complets en eux-mêmes, par le mélange de leurs couleurs et des nuances intermédiaires. Il y avait en outre des arbres Ka-la-na, ou vignes jaunes de Gor, et un Tur

au large tronc autour duquel s'enroulait un parasite, sous forme de lianes aux feuilles écarlates, ovales et cintrées, d'un effet charmant. J'avais entendu raconter qu'un de ces arbres Turs avait été découvert dans la prairie, près d'une source, sans doute planté là longtemps auparavant par quelque voyageur. C'était de lui que la ville de Turia tenait son nom. Entre les arbres poussaient quantité de plantes et de buissons, presque tous en fleurs, et parfois fantastiques. Entre les buissons et les arbres serpentaient des allées ombreuses. J'entendais couler l'eau de petites chutes et de fontaines. De là où j'étais, je voyais deux ravissants bassins où flottaient des corolles ressemblant aux lotus. L'un d'eux était assez grand pour y nager. Je supposai que l'autre était garni de petits poissons étincelants provenant des mers et lacs de Gor.

Puis je remarquai des lueurs qui se reflétaient sur le haut des murailles et contre certains bâtiments élevés des alentours. J'entendis en outre des bruits de course, des chocs d'armes. Des gens criaient. Puis les bruits et la lumière s'effacèrent.

— Je suis reposé, m'annonça Harold.

—

Bien.

— Maintenant, dit-il en promenant le regard autour de lui, il faut que je me procure une femme.

—

Une femme ! m'écriai-je, un peu trop fort.

—

Chut ! me fit-il.

— Est-ce qu'on n'a pas assez d'ennuis comme ça ?

—

Pourquoi penses-tu que je sois venu à Turia?

—

Pour trouver une fille ?

— Certainement, et je n'ai pas du tout l'intention de repartir sans. Je serrai les dents.

—

Eh bien, je suis sûr qu'il y en a des tas dans le secteur.

—

Sans nul doute.

Il se releva, exactement comme un homme qui va se remettre au travail après une pause.

Je me mis debout également.

Il n'avait pas de corde de fibre, pas de capuchon d'esclave, pas de tarn. Pourtant ce manque de matériel ne paraissait nullement l'embarrasser et il n'avait pas l'air de trouver cela d'un intérêt suffisant pour en parler.

—

Il me faudra peut-être un petit moment avant d'en trouver une à ma convenance, dit-il d'un ton d'excuse.

—

Ce n'est pas grave. Prends ton temps, lui conseilal-je amicalement.

Je le suivis alors par une des allées de pierres lisses qui sinuaient entre les troncs et les buissons, et contournai le bassin d'eau bleue le plus proche. Les trois lunes s'y reflétaient. C'était très beau, au milieu des feuilles vertes et des fleurs blanches flottant à la surface.

Les fleurs et la végétation massées dans les jardins de Saphrar emplissaient l'air de leurs parfums entêtants et doux à la fois. Les jets d'eau et les bassins étaient également parfumés.

Harold quitta le pavage et avança d'un pas précautionneux pour éviter de piétiner un parterre de talenders, une délicate fleur jaune associée, dans l'esprit des Goréens, à l'amour et à la beauté. Il traversa une pelouse d'herbe bleu et jaunâtre, pour arriver aux bâtiments adossés à un des murs du jardin.

Là, il nous fallut monter quelques larges marches de marbre et suivre une véranda à colonnes pour nous trouver dans une salle faiblement éclairée par des lampes, parsemée de tapis et de coussins, et décorée, çà et là, d'écrans blancs réticulés et gravés. Sept ou huit filles, portant les Soieries de Plaisir, dormaient dans cette pièce, éparpillées, lovées sur des coussins. Harold les examina, mais ne parut pas satisfait. Je le regardai avec étonnement car j'aurais cru que n'importe laquelle serait pour lui une prise magnifique... en admettant que nous puissions la transporter impunément jusqu'aux chariots des Tuchuks. Une pauvre fille dormait nue sur les plaques de carrelage près de la fontaine. Elle avait au cou un épais collier de métal auquel était fixée une lourde chaîne de fer, dont l'autre extrémité était passée dans un grand anneau pris dans le sol. Sans doute était-elle punie. Je craignis aussitôt que Harold ne choisisse précisément celle-là. À mon grand soulagement, il ne lui accorda qu'un bref coup d'oeil.

Bientôt, Harold quitta la salle centrale pour suivre un long couloir avec un tapis et quelques lampes. Il entra dans plusieurs chambres qui donnaient sur ce passage et, après en avoir, j'imagine, inspecté le contenu, en ressortit pour reprendre son périple. Nous dûmes explorer d'autres couloirs et d'autres chambres. Pour finir, on se retrouva dans la salle centrale et on repartit en sens inverse. Nous dûmes recommencer ce manège quatre fois. Je n'avais pas compté, mais nous avons dû passer devant sept à huit cents femmes et, parmi toutes ces richesses de Saphrar, Harold n'avait pas encore trouvé chaussure à son pied. De temps à autre, une fille endormie se retournait dans son sommeil, ou étendait

le bras, et mon coeur faisait un bond, mais par bonheur, aucune ne s'éveilla.

On arriva enfin dans une pièce de bonnes dimensions, bien que moins grande que la salle principale, où étaient étendues dixsept beautés, toutes vêtues de soie. La seule lumière venait d'une lampe à huile de tharlarion qui pendait du plafond. Il y avait un vaste tapis rouge plus ou moins recouvert de coussins aux couleurs variées, surtout jaunes et orangés. Il n'y avait pas ici de fontaine mais, contre une des parois, se trouvait une table basse chargée de fruits et de boissons. Harold passa les femmes en revue, puis alla se verser un verre de vin de Ka-la-na. Il choisit ensuite un fruit rouge et juteux de larma qu'il mordit avec entrain, mais en faisant beaucoup de bruit à cause de l'écorce craquante. Bien qu'une ou deux filles se fussent là encore un peu agitées, heureusement pas une ne s'éveilla.

Harold, tout en continuant de manger son fruit, s'était mis à

fouiller dans un coffre de bois, à un bout de la table. Il en tira quatre foulards de soie, après en avoir écarté d'autres qui ne lui plaisaient pas.

Il se redressa alors pour s'approcher d'une des belles endormies sur le tapis.

— J'aime assez celle-ci, dit-il, en mordant dans le fruit et en recrachant les pépins tout autour de lui.

Elle portait des soieries jaunes, et, sous ses longs cheveux noirs, j'aperçus à son cou un collier turien argenté. Elle avait les genoux repliés et la tête sur l'avant-bras gauche. Elle avait une peau hâlée, assez semblable à celle de la fille de Port Kar que j'avais vue. Je me penchai sur elle. C'était une beauté, et la soie translucide, seul vêtement qui lui fût permis, ne dissimulait rien de ses charmes. Puis, quand elle bougea un peu la tête, j'eus la surprise de voir à sa narine le minuscule anneau d'or des femmes tuchuks.

—

C'est elle, déclara Harold.

Bien entendu! C'était Hereena, du Premier Chariot. Harold jeta dans un coin les restes de la coque de son larma et tira de sa ceinture une des écharpes.

Il décocha ensuite un petit coup de pied à la femme, sans brutalité, juste assez fort pour l'éveiller.

— Debout, Fille esclave ! dit-il.

Hereena, tête basse, se leva péniblement; Harold était déjà

passé derrière elle, lui ramenant les poignets dans le dos et les attachant avec l'écharpe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

--Tu te fais enlever, l'informa Harold.

Elle releva brusquement la tête et pivota pour lui faire face et tenter de se libérer. Quand elle vit de qui il s'agissait, ses yeux s'écarquillèrent et sa bouche s'ouvrit.

—
C'est bien moi, dit-il, Harold le Tuchuk.

— Non! protesta-t-elle. Pas toi !

— Si, moi.

Il la retourna pour vérifier le noeud du foulard; il tenait solidement. Il la laissa alors revenir face à lui.

—
Comment es-tu entré ici ? lui demanda-t-elle.

--Je passais dans le coin par hasard.

Elle cherchait à se dégager les mains. Puis elle se rendit compte qu'elle n'y parviendrait pas, qu'elle avait été attachée par un guerrier. Alors elle se comporta comme si elle n'eût pas été sa prisonnière. Elle rejeta les épaules en arrière et lui lança un regard noir.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

— Je vole une esclave.

—
Qui ça ?

—
Oh, voyons ! fit Harold.

— Pas moi !

— Bien sûr que si.

— Mais je suis Hereena, du Premier Chariot! se récria-t-elle. Je craignais que la voix de la fille n'éveillât les autres, mais elles semblaient toujours endormies.

—
Tu n'es qu'une petite esclave turienne qui amuse ma fantaisie, déclara le jeune homme.

— Non!

Alors Harold lui ouvrit la bouche, des deux mains.

—

Voyons donc, me dit-il.

Je regardai. Il y avait en effet un petit écart entre deux de ses molaires à la mâchoire supérieure droite.

Elle tenta de parler. Mais peut-être valait-il mieux qu'elle en fût incapable pour le moment.

—

Facile de comprendre qu'elle n'ait pas été choisie pour le Premier Poteau, constata Harold.

Hereena se débattait furieusement, mais ne pouvait rien dire, car les mains du jeune Tuchuk lui tenaient toujours les mâchoires écartées.

—

J'ai vu des kaiilas avec de meilleures dents, dit-il.

Elle émit un bruit coléreux. J'avais peur qu'elle se fasse éclater un vaisseau sanguin. Puis Harold la lâcha vivement, échappant de peu à ce qui aurait été une morsure des plus sauvages.

—

Sleen ! cracha-t-elle.

—

D'autre part, reprit Harold, tout bien considéré... ce n'est pas une petite fille trop déplaisante.

—

Sleen ! Sleen ! continua-t-elle de cracher.

—

J'aurai bien du plaisir à te posséder, dit Harold en lui tapant la tête.

Il s'adressa à moi :

—

N'est-ce pas... qu'en définitive... c'est une assez jolie petite bonne femme ?

Je ne pus m'empêcher de dévisager Hereena, furieuse, avec son collier et sa robe de soie voltigeante.

— Oui, très jolie.

— Ne te tourmente pas, petite esclave, lui promit Harold. Tu seras bientôt en mesure de me servir... et je ferai en sorte que ce soit magnifiquement.

Déraisonnable comme un petit animal terrifié et méchant, Hereena continuait de se débattre.

Harold attendait avec patience, sans tenter d'intervenir. Pour finir, frémissante de fureur, elle s'approcha pour lui présenter le dos et lui tendit ses poignets.

— La plaisanterie a assez duré, dit-elle. Détache-moi.

— Non.

— Libère-moi ! commanda-t-elle.

—

Non.

Elle pivota de nouveau, des larmes de colère aux yeux.

— Non, répéta-t-il.

Elle se redressa.

—

Je ne partirai jamais avec toi, gronda-t-elle. Jamais! Jamais !

Jamais !

— Tu m'intéresses, fit Harold. Comment comptes-tu m'empêcher de t'emmener?

— J'ai un plan.

— Bien sûr, puisque tu es une Tuchuk. (Il l'examina, les paupières mi-closes.) Et quel est ce plan?

— Il est très simple.

— Évidemment. Bien que tuchuk, tu es aussi femelle !

Elle haussa un sourcil d'un air sceptique.

— Les plans les plus simples sont souvent les meilleurs, dit-elle.

—

À l'occasion, oui, reconnut Harold. Eh bien, quel est-il ?

— Je vais tout simplement hurler.

Harold prit le temps de réfléchir.

—

C'est en effet un plan excellent, convint-il.

—

Alors, libère-moi, proposa Hereena, et je vous laisserai dix ihns d'avance pour sauver vos vies.

Cela me parut plutôt court. L'ihn goréenne, ou la seconde, est à

peine plus longue que celle de la Terre. De tous les points de vue, on ne pouvait pas dire que Hereena se montrât très généreuse.

—

Je n'ai pas l'intention de me sauver ainsi, lui fit observer Harold.

Elle haussa les épaules.

—

Très bien, fit-elle.

—

Je crois que tu comptes bien mettre ton plan à exécution, constata Harold.

—

Oui.

—

Eh bien, vas-y.

Elle l'examina un instant, puis renversa la tête et inspira profondément l'air, la bouche ouverte, prête à pousser un sauvage hurlement.

Mon coeur faillit s'arrêter, mais Harold, juste avant que le cri ait commencé, lui fourra un des foulards dans la bouche, roulé en boule, et le lui poussa entre les dents. Le hurlement escompté ne fut qu'un bruit étouffé, comme un soupir.

—

Moi aussi, j'ai un plan, révéla Harold. Un contre-plan.

Il prit une des deux écharpes qui lui restaient et la lui noua derrière la nuque, lui recouvrant la bouche pour maintenir le premier foulard.

— Mon plan, reprit Harold, que j'ai maintenant commencé à

exécuter, est nettement supérieur au tien.

Hereena émettait des sons étouffés. Elle le regardait farouchement et s'agitait furieusement de tout le corps.

— Oui, nettement supérieur, confirma Harold.

J'étais forcé de le reconnaître. À moins de deux mètres d'elle, j'entendais à peine les petits bruits qu'elle pouvait faire. Harold la souleva alors du sol et - j'en fis la grimace - la laissa retomber. Après tout, c'était une esclave. Sous le choc, elle laissa échapper une sorte de «vouf». Il lui croisa alors les chevilles et les lia solidement avec la dernière écharpe.

Dans sa fureur chagrine, elle le fusillait du regard pardessus l'étoffe colorée.

Il la ramassa et se la jeta sur l'épaule. Je devais avouer qu'il avait bien joué son coup.

Peu après, Harold - tenant Hereena qui s'agitait toujours - et moi regagnâmes la salle principale pour retourner dans les jardins jusqu'à l'arbre fleuri qui nous avait servi à y pénétrer. 20

LE DONJON

— Maintenant, déclara Harold, les gardes ont probablement fini de chercher sur les toits, aussi devrait-il être aisé de prendre cette voie jusqu'à notre point d'arrivée.

—

Et où allons-nous ?

—

Là où les tarns se trouvent, répondit-il.

— C'est-à-dire sans doute sur la plate-forme la plus élevée du plus haut bâtiment de la Maison de Saphrar.

—

Ce serait donc le donjon, avança Harold.

J'étais d'accord avec lui. Dans les demeures privées des Goréens, le donjon est le plus souvent une tour ronde en pierre, bâtie pour la défense et renfermant des vivres et de l'eau. Il est difficile de l'incendier de l'extérieur, et sa forme cylindrique comme celle de la plupart des tours sur Gor - fait rebondir sans dommage pour l'édifice bon nombre de projectiles de catapultes. Grimper à l'arbre fleuri avec Hereena, qui se débattait comme une jeune larve, n'était pas facile. Je me hissai le premier et Harold me tendit la fille. Puis il monta plus haut et je la lui passai. Et ainsi de suite. De temps à autre, et cela me contrariait, nous nous accrochions dans les branches tombantes de l'arbre, chacune chargée de son riche bouquet, splendeur que je n'étais nullement d'humeur à apprécier. Nous atteignîmes quand même avec Hereena la cime de l'arbre.

—

Peut-être aimerais-tu redescendre pour prendre une autre fille... pour toi ? me proposa Harold en soufflant.

— Non, répondis-je.

— Comme tu veux, fit-il.

Bien que le mur fût à près d'un mètre de la branche où je me tenais, je parvins, en me balançant, à acquérir un élan suffisant pour me raccrocher des deux mains à la crête de pierre. Une de mes mains glissa cependant et je restai suspendu ainsi, les pieds frottant la pierre, à une quinzaine de mètres au-dessus du sol. Ce fut un moment peu agréable, mais je finis par me raccrocher et à me rétablir.

—

Fais attention ! m'avertit Harold, à retardement.

J'allais répliquer quand je perçus un cri d'horreur étouffé. Harold avait expédié Hereena vers moi, dans l'espace entre l'arbre et le mur. Je réussis à la saisir au vol. Couverte à présent d'une sueur froide, elle tremblait de terreur. Perché sur la crête, retenant la jeune femme d'une main pour l'empêcher de tomber, je regardai Harold qui prenait à son tour de l'élan au bout de la branche. Je le vis avec une certaine satisfaction tomber vers le bas, lui aussi, mais nos mains se joignirent au dernier instant et je le tirai jusqu'à moi.

Fais attention ! lui conseillai-je, en m'efforçant de ne pas trahir mon plaisir à lui rendre la pareille.

Tu as tout à fait raison, haleta-t-il, comme je te le disais il y a un instant.

J'eus envie de le précipiter à bas du mur. Mais cela ne m'aurait pas simplifié la tâche.

Allez, viens, me dit-il enfin, chargeant Hereena sur son épaule comme un quartier de bosk et s'avancant sur le sommet du mur. On arriva, pour mon grand plaisir, à un toit plat et d'accès facile. Harold y déposa Hereena dans un angle et s'assit en tailleur pendant une bonne minute, respirant profondément. J'étais moi aussi essoufflé.

Et dans les ténèbres nous parvint le froissement d'ailes d'un tarn. Un de ces monstrueux oiseaux passa au-dessus de nous. Un court instant après, nous l'entendîmes battre plus rapidement pour se poser quelque part. On se releva. Harold ramassa Hereena et nous avançâmes prudemment de toit en toit, jusqu'au moment où

on vit le donjon, dressé comme un cylindre sombre devant la plus petite des trois lunes de Gor. Il s'élevait vingt-cinq mètres au-dessus de n'importe quelle autre construction dans la Maison de Saphrar mais, à présent, une passerelle mobile faite de cordes et de planchettes se balançait entre une porte ouverte au flanc de la tour et un perron à quelques mètres au-dessous de nous. Ce pont suspendu donnait accès au donjon à partir de la base du bâtiment sur le toit duquel nous étions. À vrai dire, c'était même la seule voie d'accès - sauf à dos de tarn -, car les donjons de Gor n'ont pas de portes au niveau du sol. Les vingt premiers mètres de tour semblaient être de pierre épaisse, pour empêcher d'y pénétrer de force, ainsi que pour prévenir l'emploi des béliers de siège. Le donjon en lui-même atteignait une hauteur d'une cinquantaine de mètres, pour un diamètre de quinze à seize. Il était percé de nombreuses meurtrières à l'usage des archers. Le toit, qui aurait pu être garni de piques aiguës et de filets contre les tarns, était pour le moment dégagé, afin de permettre aux tarniers de s'y poser directement.

De l'endroit où nous nous étions tapis, nous entendions de temps à autre quelqu'un franchir la passerelle. Puis des appels nous parvenaient. Parfois un tarn prenait pied sur la tour ou en décollait. Lorsque nous eûmes la certitude qu'il y avait au moins deux tarns sur le donjon, je sautai de notre toit pour tomber sur la passerelle de corde qui se mit à se balancer sous mon poids. Je faillis perdre l'équilibre. Presque aussitôt un avertissement partit du bâtiment :

— En voilà un !

— Vite ! criai-je à Harold.

Il me lança Hereena que j'attrapai au vol, sur le pont instable. Je vis brièvement ses yeux effrayés et perçus comme une plainte étouffée. Puis Harold fut près de moi, cramponné à la corde qui tenait lieu de rampe.

Un garde armé d'une arbalète s'encadrait dans la lumière de la porte qui donnait accès à la passerelle. Il y avait un carreau dans la glissière de l'arme qu'il épaulait. Le bras de Harold s'abaissa vivement devant moi et l'homme resta soudain figé, puis ses genoux cédèrent lentement sous lui et il tomba sur les dalles du perron, le manche d'un quiva saillant de sa poitrine, son arbalète sonnante sur la pierre.

— Passe devant ! commandai-je à Harold en lui tendant la fille. J'entendais d'autres hommes qui arrivaient au pas de course. Puis, sidéré, j'aperçus deux autres arbalétriers, sur un toit voisin, cette fois.

— Je les vois ! s'écria l'un d'eux.

Harold escaladait la passerelle en vitesse, Hereena dans les bras. Il disparut à l'intérieur du donjon.

Deux soldats munis d'épées sortirent alors du bâtiment, sautant par-dessus le corps de l'arbalétrier, et foncèrent sur le pont léger, dans ma direction. J'engageai le combat, en abattant un et blessant l'autre. Un carreau d'arbalète fracassa soudain les barreaux transversaux à mes pieds, à une dizaine de centimètres de l'endroit où je me tenais.

Je reculai rapidement sur la passerelle et un autre projectile me siffla à l'oreille, arrachant des étincelles à la pierre du donjon derrière moi. Maintenant, plusieurs gardes accouraient. J'avais dix à douze secondes avant que l'arbalète soit de nouveau armée et chargée. Je virai et entrepris de hacher les cordes qui reliaient le pont suspendu au bâtiment inférieur. Dans la tour, j'entendis une voix étonnée demander à Harold qui il était.

— N'est-ce pas évident ? tonitrua Harold en réponse. Tu vois bien que j'ai la fille !

— Quelle fille ? s'enquit le garde.

— Une femme des Jardins de Plaisir de Saphrar, espèce d'idiot !

répliqua Harold.

Mais pourquoi amènes-tu une fille comme ça ici ?

— Tu es vraiment bouché, hein ? lança le jeune homme. Tiens... prends-la !

— Très bien, répondit le garde.

J'entendis alors un claquement sec, celui d'un poing cognant sur une partie osseuse.

La passerelle se remit à se balancer en s'affaissant sur les cordes quand plusieurs hommes jaillis du bâtiment du bas se précipitèrent dessus, à ma poursuite. Puis une clameur horrifiée s'éleva quand j'eus tranché une des cordes et que les planches du pont s'inclinèrent d'un coup du même côté, jetant au sol plusieurs soldats, assommés pour le compte. Je bondis à l'intérieur du donjon et refermai le battant. Au même instant, un carreau d'arbalète le frappa, fendant le bois. La pointe saillait de quinze centimètres de mon côté. Je mis alors en position les deux épars de fermeture. La porte était désormais bloquée, au cas où d'autres gardes s'efforceraient de l'atteindre à l'aide d'échelles.

Il y avait un soldat évanoui dans la pièce, mais pas trace de Harold ni de Hereena. Je grimpai alors par une échelle de bois jusqu'au niveau supérieur, qui était désert. Encore un étage, puis un autre, et un autre. Cette fois, j'étais dans la pièce située sous le toit même de la tour. J'y trouvai enfin Harold, assis sur le barreau le plus bas de l'échelle, le souffle court, et Hereena qui se tortillait à

ses pieds.

— Tu m'as fait attendre, haleta le jeune homme.

—

Allons-y, dis-je, avant que les tarns s'envolent pour nous laisser isolés ici.

—

C'est bien ce que j'ai prévu, fit-il, mais ne devrais-tu pas d'abord m'enseigner comment diriger le tarn ?

J'entendis Hereena gémir de peur et elle se débattit de plus belle pour se débarrasser des écharpes qui la ligotaient.

—

Normalement, il faut des années pour faire un tarnier bien entraîné, lui appris-je.

—

Je sais ce qu'il faut, répondit-il, mais tu peux peut-être m'enseigner les bases en moins de temps que ça ?

—

Viens sur le toit ! lançai-je.

Je le précédai sur l'échelle, et repoussai la trappe d'accès. Il y avait là cinq tarns. Un garde s'approchait déjà de la trappe. L'autre désentravait les tarns un à un, un peu à l'écart.

Encore debout sur l'échelle, j'étais prêt à croiser le fer avec le garde, quand la tête de Harold se montra par l'ouverture, derrière moi.

— Ne te bats pas, cria-t-il au soldat. C'est Tarl Cabot de Ko-ro-ba, imbécile !

—
Et qui est Tarl Cabot? demanda le garde, ahuri.

—
C'est moi, répondis-je, ne trouvant rien de mieux à dire.

—
Et voici la fille, émit Harold. Vite, prends-la! L'homme rengaina son épée.

— Que se passe-t-il donc en bas ? s'enquit-il. Qui êtes-vous?

—
Ne pose pas de questions ! ordonna Harold. Tiens, prends la fille !

Le garde haussa les épaules et, au moment où il prenait Hereena des bras de Harold, je fis la grimace, car ce dernier l'abattit d'un coup de poing à fracasser un crâne de bosk. Harold saisit de nouveau la fille, puis repoussa le corps du soldat par la trappe. L'autre, sur le toit sombre, s'occupait des entraves des tarns. Il en avait déjà détaché deux et les chassait avec un aiguillon.

—
Toi, là-bas ! cria Harold. Détaches-en un de plus !

—
Très bien, répondit l'homme.

Il piqua encore un grand oiseau qui prit son vol. Puis le garde traversa le toit en courant.

— Où est allé Kuruus ? demanda-t-il.

—
Il est descendu, répondit Harold.

—
Qui es-tu ? Que se passe-t-il donc ?

—
Je suis Harold, des Tuchuks, dit le jeune homme.

— Que viens-tu faire ici?

Est-ce toi, Ho-bar? lui demanda Harold. (C'est un nom courant à Ar, d'où proviennent beaucoup de mercenaires.)

—

Je ne connais pas de Ho-bar, dit l'homme. Est-il de Turia ?

—

J'espérais trouver Ho-bar, mais peut-être que tu pourras le remplacer.

—

Je veux bien essayer.

— Tiens, dit Harold, prends cette fille.

Hereena secoua violemment la tête à l'adresse du garde, élevant des protestations incompréhensibles à travers ses bâillons.

—

Que dois-je en faire? s'enquit l'homme.

—

Simplement la tenir.

—

D'accord.

Je fermai les yeux et ce fut fini en une seconde. Une fois de plus, Harold avait repris Hereena sur son épaule et s'approchait maintenant courageusement des tarns.

Il en restait deux, de beaux spécimens, énormes, méchants, en alerte.

Harold laissa choir Hereena sur le toit et marcha à grands pas jusqu'au premier tarn. Je refermai les yeux quand il frappa impérieusement l'oiseau sur le bec.

—

Je suis Harold des Tuchuks, déclara-t-il. Je suis un tarnier exercé... j'ai monté plus d'un millier de tarns... j'ai passé plus de temps sur leur selle que la plupart des hommes n'en passent sur leurs pieds... j'ai été conçu à dos de tarn... je suis né à dos de tarn... je mange des tarns ! Crains-moi, car je suis Harold des Tuchuks !

L'oiseau, si on peut lui prêter de ces émotions, le regardait de côté, l'air ahuri. Je m'attendais à chaque instant à le voir saisir Harold dans son bec, le couper en deux et manger les morceaux. Mais l'animal

semblait plus qu'ahuri, absolument sidéré. Harold se tourna vers moi.

—

Comment monte-t-on un tarn ? me demanda-t-il.

— Mets-toi en selle, répondis-je.

— Oui !

Il se hissa, manquant un échelon et passant le pied à travers l'échelle de corde accrochée à la selle. Je réussis alors à lui donner un coup de main et m'assurai qu'il bouclait bien la ceinture de sécurité. Le plus vite possible, je lui expliquai le système de guidage, l'anneau principal de la selle et les six courroies. Quand je lui passai Hereena, la pauvre femme frissonnait et gémissait de terreur, animée de tressaillements spasmodiques. Elle, la fille des plaines, elle qui connaissait si bien les féroces kaiilas, elle qui était fière, courageuse, audacieuse, elle se montrait cependant comme bien d'autres femmes - littéralement terrorisée par le tarn. J'éprouvai une pitié sincère envers elle. Quant à Harold, il avait l'air très content de la voir dans cet état de frayeur absolue. Les anneaux d'esclave à la selle des tarns sont semblables à ceux des kaiilas et Harold, en un clin d'oeil, avec les longues lanières passées dans les anneaux, hissa la fille sur le dos, devant lui. Puis, sans plus attendre, avec un grand cri, il tira sur la rêne numéro un. L'oiseau ne bougea pas, mais j'eus l'impression qu'il tournait la tête pour adresser à son cavalier un regard sceptique et chargé de reproche... ce qui n'était, certes, qu'une illusion.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonna Harold.

— Il est encore entravé, répondis-je.

Je me baissai et dénouai le lien. Les ailes de l'énorme oiseau se mirent immédiatement à battre et il décolla vers le ciel. « Aiiiie ! »

entendis-je crier Harold, et je n'avais pas de mal à imaginer ce qui se passait dans son estomac.

En toute hâte, je défis l'entrave de l'autre oiseau et l'enfourchai, puis bouclai la ceinture de sécurité. Je tirai enfin sur la courroie numéro un et, voyant que la « monture » de Harold décrivait des cercles devant une des lunes, je filai le rejoindre.

— Lâche les rênes! lui criai-je. Ton oiseau suivra le mien!

— Très bien ! répondit-il d'un ton joyeux.

En un instant nous filions, bien au-dessus de la Cité de Turia. Je décrivis un long arc de cercle, repérai les lumières et les torches de la Maison de Saphrar, puis guidai mon oiseau vers la prairie, en direction des chariots des Tuchuks.

J'étais heureux que nous soyons sortis indemnes de chez Saphrar, mais il faudrait bien que je revienne dans la cité pour récupérer la sphère dorée dans le coffre du marchand.

Je devrais m'arranger pour mettre la main dessus avant que l'homme qui était en affaires avec

Saphrar — l'homme gris aux yeux qui ressemblaient à du verre — soit venu la prendre... pour la détruire ou l'emporter ailleurs.

Pendant que nous survolions la prairie, je me demandais pourquoi Kamchak éloignait les chariots et les bosks de la cité... pourquoi il levait si tôt le siège.

Et, à l'aube, nous vîmes au-dessous de nous les chariots et les bosks. Des feux étaient déjà allumés et il y avait beaucoup d'activité

dans le camp des Tuchuks : cuisine, vérification des véhicules, rassemblement et attelage des bosks de trait.

Je savais que c'était le matin où les véhicules allaient s'éloigner de Turia, en direction de la mer lointaine, Thassa. Au risque de recevoir des flèches, je piquai, suivi de Harold, pour me poser parmi les chariots.

KAMCHAK ENTRE DANS TURIA

Il y avait maintenant quatre jours que j'étais dans la Cité de Turia, y étant revenu à pied, déguisé en colporteur. J'avais laissé le tarn dans la tribu. J'avais dépensé jusqu'à ma dernière pièce pour acheter deux poignées de minuscules pierres, sans valeur ou presque, pour la plupart; cependant, leur présence dans ma sacoche me donnait un prétexte pour me trouver en ville.

Comme on me l'avait dit, j'avais trouvé Kamchak au chariot de Kutaituchik, lequel, traîné au sommet de l'éminence jusqu'à

l'emblème aux quatre cornes de bosk, avait été empli de tout le bois disponible et d'herbe sèche. Le tout avait ensuite été inondé d'huiles odorantes et, à l'aube de la retraite, Kamchak avait lui-même lancé

la torche allumée au milieu du véhicule. Quelque part, à l'intérieur, assis, les armes à portée de ses mains, il y avait Kutaituchik, l'ami de Kamchak, que l'on avait appelé l'Ubar des Tuchuks. La fumée du bûcher devait être facilement visible des murailles lointaines de Turia.

Kamchak n'avait rien dit; il était resté sur son kaiila, le visage assombri par ses résolutions. Il était terrible à voir, et moi, son ami, je n'avais pas osé lui adresser la parole. Je n'étais pas passé par le chariot où il me logeait, mais m'étais immédiatement rendu à celui de Kutaituchik où l'on m'avait indiqué que je le trouverais. Plusieurs Centaines de Tuchuks, en rangs sur leurs kaiilas, la lance noire à l'étrier, s'étaient rassemblés autour de l'éminence. C'est avec colère qu'ils regardaient brûler le chariot.

Je m'étonnai que des hommes tels que Kamchak et ces autres guerriers aient si facilement levé le siège de Turia.

Finalement, quand le véhicule eut brûlé et que le vent, passant entre les poutres noircies, dispersa les cendres sur la verte prairie, Kamchak leva la main droite.

— Que l'on emporte l'emblème ! cria-t-il.

Je remarquai alors un chariot spécial, avec un attelage d'une douzaine de bosks qui le tirait vers la hauteur, et sur lequel serait posé l'emblème, une fois déplanté. Cela ne prit que quelques minutes et le véhicule redescendit avec son fardeau, laissant sur l'éminence les bois brûlés et les noirs débris de la demeure mobile de Kutaituchik exposés aux vents et à la pluie, aux neiges à venir, et ensuite à l'herbe verte de la prairie.

— Faites tourner les chariots ! commanda Kamchak.

Les longues files se formèrent, et la marche vers le sud commença.

Loin en avant des véhicules, je voyais avancer les troupeaux de bosks et la poussière que soulevaient leurs sabots noircissait l'horizon.

Kamchak se dressa sur ses étriers.

— Les Tuchuks s'éloignent de Turia! cria-t-il.

Rang après rang, les guerriers amers, coléreux, mais silencieux, firent faire demi-tour à leurs kailas et s'en allèrent lentement rejoindre leurs chariots, laissant seuls les Centaines chargées d'assurer les flancs-gardes et l'arrière-garde.

Kamchak mena sa monture sur la petite colline et l'immobilisa en bordure de la zone brûlée où s'était dressé le véhicule de Kutaituchik. Il y resta un certain temps, puis redescendit dans la plaine.

À ma vue, il s'arrêta.

— Je suis heureux de constater que tu es encore en vie, me dit-il. J'inclinai la tête. J'avais le coeur plein de gratitude envers ce sévère et farouche guerrier, bien qu'il se fut conduit depuis quelques jours d'une façon dure, insolite, à demi ivre de haine envers Turia. Je ne savais pas si je retrouverais jamais le Kamchak que j'avais connu. Je craignais qu'une part de son être - peut-être celle que je préférais - ne fût morte, la nuit du raid, quand il avait pénétré dans le chariot de Kutaituchik.

Debout près de son étrier, je levai les yeux.

— Est-ce que tu vas partir ainsi ? demandai-je. Cela te suffit-il ?

Il me regarda, le visage sans expression.

— Les Tuchuks s'éloignent de Turia, déclara-t-il.

Puis il s'en alla, me laissant planté au pied de la hauteur. Surpris dans une certaine mesure, je n'éprouvai, dans la matinée, après le repli des chariots, aucune difficulté à entrer dans la ville. Avant de quitter les Tuchuks, je les avais accompagnés, le temps d'acheter mon déguisement de colporteur et la livre de cailloux qui le complétait. J'achetai tout ça à l'homme à qui Kamchak avait, en des temps plus heureux, acheté une selle neuve et un jeu de quivas. Il y avait des tas de choses chez ce Tuchuk, et j'avais cru comprendre qu'il était lui-même un peu marchand. Je repartis ensuite dans l'autre sens, et gagnai les alentours de la cité. Je passai la nuit dans la prairie puis, le deuxième jour après la retraite, je pénétrai dans Turia à la huitième heure. Mes cheveux étaient dissimulés par le capuchon d'un long vêtement de reps qui me descendait aux chevilles. Il était d'un blanc douteux où

couraient quelques fils d'or, ce qui convenait, à mon avis, à un petit marchand insignifiant. Bien cachés sous cette cape, j'avais mon épée et mon quiva.

Je ne fus pour ainsi dire pas questionné par les gardes de la porte, car Turia est une sorte d'oasis commerçante dans les plaines et, dans le cours d'une année, c'est par centaines qu'y viennent les caravanes, par milliers les commerçants, à pied ou dans un chariot tiré par un tharlarion. J'eus néanmoins un certain étonnement à

constater qu'au lendemain du siège les portes étaient largement ouvertes. Des paysans y passaient pour retourner dans leurs champs, et des centaines de citadins allaient prendre l'air, certains se rendant jusqu'à l'emplacement de l'ancien campement tuchuk, à

la recherche de souvenirs. Au passage, j'examinai les hautes doubles portes en me demandant combien de temps il fallait pour les fermer.

En traînant dans la ville, un oeil à demi clos, je regardais le sol comme si j'espérais y découvrir quelque pièce de monnaie. Je me dirigeais l'air de rien vers la propriété de Saphrar. La foule me bousculait et je fus deux fois renversé par des officiers de la garde de Phanius Turmus, l'Administrateur de Turia, devenu maintenant, avec la guerre, l'Ubar de la Cité.

De temps à autre, j'avais la vague impression d'être suivi. Toutefois, je rejetai cette possibilité car, en regardant autour de moi, je ne voyais personne de suspect. La seule créature que j'aperçus à

deux reprises était une mince fille vêtue des Robes de Dissimulation et portant le voile, un panier au bras, qui, à la deuxième rencontre, passa sans m'accorder d'attention. Je poussai un soupir de soulagement. C'est une affaire à vous mettre les nerfs à rude épreuve que de s'aventurer dans une cité ennemie, en sachant que d'être découvert signifierait la torture ou au mieux la mort immédiate et se retrouver empalé au coucher du soleil sur la plus haute muraille, en guise d'avertissement pour quiconque aurait la tentation d'entrer ainsi en ennemi dans une cité goréenne. J'arrivai à la ceinture de terrain aplani et dégagé d'une trentaine de mètres de large qui isole de toutes les autres constructions environnantes l'ensemble entouré de murs constituant la Maison de Saphrar de Turia. J'appris bien tôt, à ma grande colère, que l'on ne pouvait approcher de la haute muraille à

moins de dix longueurs de javelot.

— Fous le camp, toi ! me lança un garde juché sur la crête du mur et armé d'une arbalète. Pas de vagabonds par ici !

— Mais, Maître ! répondis-je, j'ai des pierres et des bijoux à montrer au noble Saphrar !

— Alors, va à la première porte et explique ton affaire, me répondit-il. Je trouvai une assez petite porte, renforcée de lourds barreaux, et je demandai l'autorisation d'entrer pour montrer ma marchandise à Saphrar. J'espérais que l'on me mènerait à lui, et qu'en le menaçant de mort je me ferais remettre la sphère dorée et donner un tarn pour m'enfuir.

À ma vive contrariété, on ne me fit pas entrer, mais un domestique accompagné de deux gardes vint examiner à l'extérieur mon lamentable stock de cailloux colorés. Il ne lui fallut qu'un instant pour reconnaître la pacotille, qu'il jeta, avec une exclamation de dégoût, dans la poussière du dehors. Les deux guerriers, tandis que je feignais la peur et la douleur, me martelaient du pommeau de leurs armes.

—
Fous le camp, idiot ! grognaient-ils.

Je partis en boitillant à la recherche de mes cailloux, puis m'agenouillai pour les ramasser tout en geignant et en poussant des sanglots assez bien imités.

J'entendais rire les gardes.

Je venais tout juste de ramasser la dernière pierre et de la fourrer dans ma sacoche, et j'allais me relever, quand je vis se camper sous mes yeux une paire de sandales épaisses et hautes, presque des bottes. Les pieds d'un guerrier.

—
Pitié, Maître, implorai-je.

—
Pourquoi portes-tu une épée sous ta robe ? me demanda-t-il. Je reconnus la voix. C'était celle de Kamras, le Champion de Turia que Kamchak avait si bien battu aux jeux de la Guerre d'Amour.

Je plongeai en avant, le plaquant aux jambes et le projetant dans la poussière, puis je me relevai et me mis à détalier, mon capuchon voletant derrière moi.

Je l'entendis crier :

— Arrêtez cet homme ! Arrêtez-le ! Je le connais ! C'est Tarl Cabot de Ko-ro-ba ! Arrêtez-le !

Je trébuchai sur mon long vêtement de marchand et je repartis à toutes jambes, en poussant des jurons. Un carreau d'arbalète frappa un mur de brique à ma droite, en arrachant une poignée de maçonnerie et de plâtras.

Je fonçai dans une rue étroite. J'entendis deux ou trois hommes qui couraient à ma poursuite, dont Kamras certainement. Puis j'entendis un cri de femme, suivi d'un hurlement d'homme et de jurons. Je jetai un coup d'oeil en arrière. La fille que j'avais remarquée, un panier au bras, était maladroitement tombée devant les gardes. Elle leur criait sa colère et agitait son panier cassé. Ils la repoussèrent brutalement de côté et reprirent leur course. Mais j'avais déjà tourné le coin et avais sauté sur une fenêtre, d'où je me hissai à celle du dessus, grimpai de nouveau et, après un rétablissement, constatai que j'étais sur le toit d'une boutique. J'entendis deux guerriers passer, puis six autres hommes qui couraient dans la rue. Enfin le calme revint.

Je restai aplati sous le soleil brûlant, osant à peine respirer. Je comptai cinq ahns, ou minutes goréennes. Puis je décidai que mieux valait m'éloigner par les toits dans la direction opposée pour me trouver quelque abri où je pourrais attendre la tombée de la nuit, et alors tenter de sortir de la ville. J'aurais la possibilité de rattraper les chariots qui se déplaçaient lentement, je me ferais remettre le tarn que j'avais abandonné, puis je reviendrais dans la Maison de Saphrar sur le dos de l'oiseau. Bien sûr, dans très peu de temps, il deviendrait très dangereux de chercher à quitter la cité. On allait avertir les gardes des portes de renforcer la surveillance. S'il m'avait été facile d'entrer, sortir serait autrement difficile. Et comment me cacher à l'intérieur jusqu'à ce que la surveillance se relâche, sans doute pas avant trois ou quatre jours ? Tous les hommes d'armes de Turia essaieraient de découvrir Tarl Cabot qui, malheureusement, n'était que trop reconnaissable.

À ce moment, j'entendis quelqu'un qui passait dans la rue en sifflant une chanson. Je l'avais déjà entendue. Je réalisai que c'était chez les Tuchuks. Un air tuchuk, un chant de chariot, que fredonnaient parfois les filles qui maniaient les aiguillons à bosks. Je suivis la mélodie un instant, puis en sifflai quelques mesures, et la personne d'en bas se joignit à moi et nous finîmes la chanson ensemble.

Curieux, je passai la tête au-dessus du muret de bordure du toit. Il n'y avait dans la rue qu'une femme, qui levait les yeux vers mon perchoir. Elle portait le voile et les Robes de Dissimulation. C'était elle

que j'avais déjà vue, quand je me croyais suivi. C'était elle qui avait, par inadvertance, ralenti mes poursuivants. Elle portait un panier à provisions abîmé.

— Comme espion, tu es lamentable, Tarl Cabot, dit-elle.

Dina de Turia! m'étonnai-je.

Je passai quatre jours dans les chambres au-dessus de la boutique de Dina. Je me teignis les cheveux en noir et échangeai ma tenue de marchand contre la tunique jaune et brun des Boulangers, caste à laquelle avaient appartenu son père et ses deux frères. En bas, les écrans de bois qui avaient autrefois séparé la boutique de la rue étaient fracassés, le comptoir était brisé et les fours en ruine, leurs voûtes écrasées. Les portes de fer avaient été

arrachées de leurs gonds, et même les deux meules supérieures des moulins à farine avaient été jetées au sol, où elles s'étaient brisées. En un temps, me raconta Dina, la boutique de son père avait été la plus renommée des boulangeries de Turia, qui appartiennent pour la plupart à Saphrar - dont les intérêts se portent sur toutes les activités -, bien qu'elles soient tenues, comme l'exige la tradition goréenne, par des membres de la Caste des Boulangers. Son père avait refusé de vendre le fonds à Saphrar et de travailler pour lui. Peu après, sept ou huit brutes armées de matraques et de barres de fer avaient attaqué la boutique, pour en détruire tout le matériel. En tentant de se défendre, son père et ses deux frères aînés avaient été

battus à mort. Sa mère était morte de chagrin peu après. Dina avait vécu un temps des économies de la famille, mais avait fini par les coudre dans la doublure de ses robes pour prendre place dans une caravane qui se rendait à Ar, et qui était tombée dans une embuscade tendue par les Kassars. Ceux-ci avaient, naturellement, réduit Dina en esclavage.

—

N'aimerais-tu pas engager des hommes pour rouvrir la boutique ? lui demandai-je.

— Je n'ai pas d'argent.

— Et j'en ai bien peu, dis-je en prenant ma sacoche que je renversai, faisant un faible tas étincelant mais sans grande valeur sur la petite table de la pièce centrale.

Elle éclata de rire et éparpilla les cailloux du bout des doigts.

— J'ai appris pas mal de choses sur les pierres dans les chariots d'Albrecht et de Kamchak... et je peux te dire que tu en as là à peine pour un tarnet d'argent.

—

Mais j'ai payé un tarnet d'or! protestai-je.

—

À un Tuchuk...

—
Oui, dus-je avouer.

— Cher Tarl Cabot, doux et cher Tarl Cabot ! (Elle me regarda alors, les yeux attristés.) De toute façon, même si j'avais la somme nécessaire pour rouvrir le magasin... cela voudrait seulement dire que les hommes de Saphrar reviendraient.

Je restai silencieux. Elle avait sûrement raison.

— Y en a-t-il assez pour payer le voyage d'Ar? demandai-je.

—
Non. Mais je préfère rester à Turia... c'est ma cite natale.

—
De quoi vis-tu ?

— Je fais les courses pour les femmes riches, je vais leur chercher de la pâtisserie, des tartes, des gâteaux... des emplettes dont elles préfèrent ne pas charger leurs esclaves.

Je laissai échapper un rire.

En réponse à ses questions, je lui expliquai les raisons de ma présence dans la cité... voler à Saphrar un objet de valeur qu'il avait lui-même volé aux Tuchuks. Cela parut lui faire plaisir comme, j'imagine, lui aurait plu tout tort causé au marchand turien auquel elle vouait une haine sans bornes.

—
Est-ce vraiment tout ce que tu possèdes ? S'enquit elle en désignant les cailloux.

—
Oui.

—
Pauvre Guerrier, dit-elle, ses yeux souriant au-dessus du voile. Tu n'as même pas de quoi t'offrir les services d'une esclave bien stylée.

—
Exact.

Elle émit un rire puis, d'un geste gracieux, elle abaissa son voile et secoua la tête pour libérer ses cheveux. Elle me tendit les mains.

—

Je ne suis qu'une pauvre femme libre, dit-elle, mais ne pourrais-je pas faire l'affaire ?

Je lui pris les mains et l'attirai dans mes bras.

—
Tu es très belle, Dina, lui assurai-je.

Je passai donc quatre jours avec la jeune femme, et chaque jour, une fois à midi, une fois le soir, nous nous promenions de façon à passer derrière une ou plusieurs des portes de la cité pour voir si la vigilance des gardes se relâchait. À mon grand désarroi, ils continuaient d'interpeller toute personne ou véhicule qui sortait, demandant des preuves d'identité et les raisons du voyage. Quand il y avait le moindre doute, l'individu interpellé était retenu pour interrogatoire par un officier de la garde. Je remarquai aussi - c'était irritant - que les gens et voitures qui entraient n'attiraient même pas un regard. Dina et moi passions d'ailleurs inaperçus, car j'avais maintenant les cheveux noirs, je portais la tunique des Boulangers, et j'étais accompagné d'une femme.

Plusieurs fois, les crieurs publics passèrent par les rues en annonçant que j'étais toujours en liberté et en donnant mon signalement.

Une fois, deux gardes vinrent perquisitionner dans la boutique, comme on le faisait probablement dans toutes les autres maisons de la cité. Pendant que ces indésirables visiteurs procédaient à leurs recherches, je m'étais échappé par une fenêtre de derrière donnant sur une autre maison, et j'avais grimpé sur le toit, pour redescendre une fois qu'ils furent partis.

Déjà, au début, dans le chariot de Kamchak, j'avais été très attaché à Dina, et je pense que c'était réciproque. C'était une belle fille, vive, intelligente, chaleureuse et courageuse. Je l'admirais et j'avais peur pour elle. Je savais - bien que nous n'en parlions jamais

- qu'elle risquait volontairement sa vie pour me protéger dans sa cité natale. Je serais même peut-être mort le premier soir, si elle ne m'avait pas reconnu, suivi, et courageusement aidé. En pensant à

elle, je me rendais compte de la bêtise des Goréens en matière de castes. Celle des Boulangers n'est pas considérée comme haute, on n'y cherche pas la noblesse, par exemple; et pourtant son père et ses frères, écrasés sous le nombre, n'en avaient pas moins lutté pour défendre leur petite boutique ; et cette fille sans armes, seule et sans amis, me venait en aide, m'accueillant chez elle, mettant à ma disposition sa connaissance de la cité et le peu qu'elle avait de ressources.

Quand elle sortait pour les emplettes de ses clientes, généralement le matin de bonne heure et en fin d'après-midi, je restais dans les chambres du dessus. Je réfléchissais longuement à

l'oeuf des Prêtres-Rois et à la Maison de Saphrar. Le moment venu quand j'estimerais que je le pourrais -, je quitterais la cité pour rejoindre les chariots, prendre le tarn et tenter de m'emparer de l'oeuf. Je ne mettais cependant pas trop d'espoir dans une entreprise aussi désespérée. Je vivais dans la peur constante que l'homme gris aux yeux comme du verre n'arrive à Turia à dos de tarn et n'emporte avant moi la sphère dorée... pour laquelle il avait déjà été

couru tant de risques, pour laquelle plus d'un homme était mort, semblait-il.

Parfois, en nous promenant dans la ville, nous montions sur les hautes murailles pour contempler les plaines. Personne n'objectait à ces promenades, tant que l'on ne cherchait pas à sortir. D'ailleurs, le chemin de ronde, large de dix mètres, est une des promenades favorites des Turiens, avec la vue sur l'immensité des plaines. Ce sont surtout des couples qui s'y rendent. Bien entendu, en période de danger ou de siège, l'endroit n'est accessible qu'aux soldats et aux civils participant à la défense.

—
Tu sembles avoir des ennuis, Tarl Cabot, remarqua Dina tandis que nous contemplions la plaine.

—
C'est bien vrai, ma Dina.

— Tu crains que l'objet que tu convoites n'ait été emporté avant que tu mettes la main dessus ?

— Oui, exactement.

—
Tu as envie de quitter la cité ce soir ?

—
Je crois que ce serait peut-être plus prudent.

Elle savait aussi bien que moi que les gardes continuaient d'interroger ceux qui partaient de Turia, mais elle avait aussi conscience que chaque journée, chaque heure pendant laquelle je m'attardais tournait contre moi.

— J'espère que tu réussiras.

Je la pris par la taille.

—
Regarde, dis-je, voici un chariot de marchand sans escorte... il doit être possible de s'aventurer dans les plaines, à présent.

- Les Tuchuks sont partis, releva-t-elle. (Puis elle ajouta:) Tu vas me manquer, Tarl Cabot.

— Et tu me manqueras aussi, Dina.

Nous n'étions nullement pressés de quitter le parapet. C'était peu avant la dixième heure, soit midi de la journée goréenne. Nous étions sur le mur, non loin de l'entrée principale de Turia par où j'étais arrivé quatre jours auparavant, le lendemain du départ des Tuchuks en direction des pâturages des Monts TaThassa, derrière lesquels s'étendait la vaste mer scintillante. J'examinais le chariot du marchand, vaste, lourd, et large, les planches des flancs peintes en bandes blanches et or, et sa bâche de toile imperméable blanc et or également. Il était traîné non par des tharlarions de trait, comme la

plupart des véhicules commerciaux, mais par quatre bosks bruns, ce qui était moins courant.

— Comment vas-tu t'échapper? me demanda-t-elle.

— Avec une corde, puis à pied.

Elle se pencha sur le parapet, regardant avec un certain scepticisme le sol trente mètres plus bas.

—

Cela prendra du temps, fit-elle, et après le coucher du soleil les patrouilles sont nombreuses. Elles s'éclairent avec des torches. (Elle leva les yeux sur moi.) Et tu seras à pied. Tu sais qu'il y a des sleens de chasse à Turia?

—

Oui, j'en suis informé.

—

Il est regrettable que tu ne disposes pas d'un rapide kaiila, sinon tu pourrais en plein jour foncer entre les gardes et gagner la prairie.

— Même si je parvenais à voler un kaiila ou un tharlarion, il resterait les tarniers...

—

Oui, c'est juste.

Les tarniers n'auraient aucun mal à repérer un cavalier dans la plaine largement ouverte aux abords de la cité. Il était à peu près sûr qu'ils prendraient leur vol dès que l'alarme aurait été donnée, même s'il fallait aller les chercher aux bains, dans les tavernes à

Paga, dans les salles de jeu où depuis peu - depuis la levée du siège

- ils dépensaient allégrement l'or de leur solde, pour la plus grande joie des Turiens. Dans quelques jours, quand ils auraient fini de se distraire, je songeais que Ha-Keel pèserait son or, rassemblerait ses hommes et quitterait la ville par la voie des airs. Naturellement, je n'avais pas l'intention de m'attarder plusieurs jours encore... ou d'attendre que HaKeel ait réglé ses comptes avec Saphrar et se soit retiré.

Le lourd chariot marchand approchait maintenant de la grande porte et les gardes lui firent signe d'entrer.

Je reportai les yeux plus loin dans la prairie, vers la direction prise par la tribu des Tuchuks. Ils étaient maintenant en route depuis cinq jours. Il m'avait semblé étrange que l'obstiné, l'implacable Kamchak ait si vite mis fin à ses assauts contre la cité... non que j'aie pensé un seul instant qu'il aurait pu la prendre, même en prolongeant ses efforts. En fait, j'admirais sa sagesse d'avoir su se replier, dans une situation où il n'avait rien à gagner et beaucoup à

perdre, compte tenu de la vulnérabilité des chariots et des bosks aux attaques des tarniers. Il avait fait ce qu'il fallait. Mais quelle épreuve cela avait-il dû être pour lui - lui personnellement, Kamchak d'ordonner aux véhicules de rebrousser chemin sans avoir vengé Kutaituchik, en laissant derrière lui un Saphrar triomphant. J'aurais plutôt cru que Kamchak serait resté sous les murs de Turia, kailla sellé, flèches en main, jusqu'à ce que les vents et les neiges aient chassé finalement les Tuchuks, avec tout leur matériel, loin des hautes murailles de la cité aux neuf portes, la forteresse à ce jour inviolée.

Le fil de mes pensées se rompit. Il y avait une altercation en bas, les grondements d'un garde mécontent et les protestations du conducteur du chariot marchand. Je me penchai et, amusé, bien que navré pour le conducteur affolé, je constatai que la roue arrière droite du pesant véhicule avait glissé de son essieu et que la masse, certainement énorme, s'inclinait mollement. Puis le bout de l'axe toucha le sol et s'enfonça profondément dans la poussière. Le conducteur avait immédiatement sauté à terre et gesticulait comme un dément en examinant sa roue.

Plusieurs gardes et un certain nombre de passants s'étaient rassemblés pour prendre plaisir à la mine déconfite du charretier. Mais l'officier du poste, hors de lui, ordonna à quelques hommes de prêter main-forte au malheureux qui s'était glissé sous le plancher de son chariot et s'efforçait de le soulever à lui tout seul. Même à

plusieurs, la tâche était au-dessus de leurs moyens, et il semblait bien que l'on dût aller faire chercher des leviers.

Je reportai les yeux sur la prairie, après cet instant de distraction. Dina continuait à suivre la scène, qui la faisait rire, tant le conducteur paraissait malheureux, s'humiliant et sautillant, et faisant des gestes inutiles devant l'officier en colère. Puis je perçus à peine - une traînée de poussière au loin, dans le ciel de la prairie. Tous ceux, gardes et flâneurs, qui se trouvaient comme nous sur la promenade des remparts, regardaient le chariot en détresse. Je baissai de nouveau le regard. Je vis que le conducteur était un jeune homme bien bâti. Il avait les cheveux blonds. Il me rappelait quelqu'un.

Je pivotai soudain et crispai les mains sur le parapet. La traînée de poussière était plus visible. Elle approchait en direction de la porte principale de Turia.

Je saisis Dina de Turia dans mes bras.

—

Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle.

Je lui murmurai rapidement :

— Rentre chez toi et enferme-toi. Ne sors pas dans la rue !

— Je ne comprends pas... qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ne pose pas de questions. Fais ce que je te dis ! Rentre, boucle tes portes, ne quitte pas ta maison !

—

Mais, Tarl Cabot...

—

Vite ! dis-je.

— Tu me fais mal aux bras !

— Obéis !

Elle regarda soudain par-dessus le parapet. Elle vit à son tour la poussière. Elle porta la main à sa bouche. Ses yeux s'écrouillèrent.

— Tu n'y peux rien, lui dis-je. Cours !

Je l'embrassai sauvagement, la fis virer et la poussa sur plusieurs mètres sur la rampe descendante. Elle trébuchait, se retourna et lança :

— Et toi ?

— Sauve-toi ! lui ordonnai-je.

Dina descendit la rampe, en bordure du haut mur de Turia. Sous ma tunique de boulanger, coincés sous mon bras gauche et dissimulés en grande partie par un mantelet brun porté sur l'épaule, pendaient mon épée et le quiva. Alors, sans me presser, j'ôtai le manteau et y enveloppai les armes.

Je jetai un nouveau coup d'oeil par-dessus le parapet.

La poussière s'était rapprochée. Au bout d'un instant, je distinguai les kaïllas et les éclats de lumière sur les fers de lance. À

en juger par l'épaisseur de la poussière, par sa rapidité d'approche, les cavaliers, peut-être plusieurs Centaines, la première vague, arrivaient en une étroite colonne, au grand galop. La colonne mince, sans doute ordonnée selon l'espacement courant chez les Tuchuks une Centaine, puis la place d'une Centaine laissée libre, puis une autre Centaine et ainsi de suite -, a pour but de rendre plus étroit le front de poussière que les vides laissent se dissiper un peu, en permettant aux Centaines qui viennent derrière de suivre sans trop de gêne. Je voyais maintenant la première Centaine, à cinq de front, puis l'espace vide, puis la deuxième Centaine. Ils arrivaient à

grande vitesse. Le soleil accrochait ses reflets aux pointes des lances.

Doucement, me refusant à me précipiter, je descendis la muraille et m'approchai du chariot endommagé, de la porte ouverte, des gardes. Certainement, d'un instant à l'autre, quelqu'un allait donner l'alerte, du haut du mur.

À la grille, l'officier continuait d'invectiver le jeune homme blond. Celui-ci avait les yeux bleus, comme je m'en doutais, car je l'avais reconnu d'en haut.

— Cela va te coûter cher ! criait l'officier. Espèce d'idiot congénital !

— Oh, pardon, Maître ! geignait Harold le Tuchuk.

— Comment t'appelles-tu ? demanda l'officier.

À cet instant une vaste clameur d'horreur s'éleva de la muraille.

— Les Tuchuks !

Les gardes regardèrent en tous sens, stupéfaits. Et deux personnes en haut du mur pointèrent le bras vers la prairie et crièrent clairement :

— Les Tuchuks ! Fermez les portes !

Alarmé, l'officier leva la tête, puis il commanda aux hommes postés sur la plate-forme du treuil :

—

Fermez les portes !

—

Je crois que vous allez vous apercevoir que mon chariot les en empêchera, dit Harold, aimablement.

Comprenant soudain le stratagème, l'homme poussa un cri de rage tout en tirant son épée mais, avant qu'il ait pu lever le bras, le jeune homme avait bondi et lui avait planté un quiva dans le coeur.

—

Je m'appelle Harold des Tuchuks ! s'écria-t-il.

Sur les murs, le bruit et les allées et venues se multipliaient; des gardes se précipitaient vers le chariot accidenté. Ceux qui maniaient le treuil faisaient de leur mieux pour fermer les lourds battants. Harold avait retiré son couteau de la poitrine de l'officier. Deux soldats foncèrent sur lui, l'épée haute, et je sautai devant lui pour les engager, battant le premier et blessant le second.

—

Bien joué, Boulanger! me lança-t-il.

Je serrai les dents pour recevoir l'attaque d'un troisième soldat. J'entendais maintenant le piétinement des kailas, peut-être à moins d'un pasang de distance. Les vantaux s'étaient rabattus, mais restaient coincés par le lourd véhicule qui les entrouvrait. Les bosks de l'attelage, affolés par les hommes qui couraient, les cris et les froissements d'armes autour d'eux, s'étaient mis à beugler sauvagement, tout en agitant la tête et en battant la poussière de leurs sabots.

Mon adversaire turien reçut mon fer sous le coeur et je dégageai le glaive juste à temps pour faire front à deux autres attaquants.

J'entendis la voix de Harold derrière moi:

—
J'imagine que pendant la cuisson du pain il n'y a guère autre chose à faire que d'améliorer son escrime !

J'aurais pu répliquer, mais je n'en avais pas le loisir.

— J'avais un ami, poursuivit Harold, dont le nom était Tarl Cabot. Mais il les aurait déjà tués tous les deux, lui.

Je détournai de justesse une pointe qui m'arrivait au coeur.

—

Et même depuis un bon moment ! ajouta Harold.

L'homme qui était à gauche s'avavançait pour me prendre de flanc tandis que l'autre continuait de me faire Iron. C'est ce qu'ils auraient dû faire dès le début. Je reculai et m'adossai au chariot, tout en m'efforçant de parer leurs coups.

—

Il y a une certaine ressemblance entre toi et mon ami Tarl Cabot, continua Harold, sauf qu'en escrime tu lui es nettement inférieur. De plus, il appartenait à la Caste des Guerriers et n'aurait pas voulu qu'on le voie sur son bûcher funéraire sous le vêtement d'une caste ordinaire comme celle des Boulangers. En outre, il avait les cheveux presque rouges - comme un larl au soleil - alors que les tiens sont plutôt ordinaires, et, si je puis dire, d'un noir plutôt banal. Je réussis à glisser ma lame entre les côtes d'un de mes adversaires et esquivai de justesse le coup de pointe de l'autre. En un instant, un nouvel assaillant prit la place de celui que j'avais abattu.

— Tu ferais pas mal de parer à droite, observa le jeune Harold. Je pivotai juste à temps pour détourner la lame d'un troisième homme.

— Je n'aurais pas eu besoin d'avertir ainsi Tarl Cabot ! se moqua Harold.

Des gens s'enfuyaient à présent, en poussant des cris. Les grandes barres d'alerte de la cité sonnaient maintenant sous les coups de marteau.

— Je me demande parfois ce qu'est devenu mon vieux Tarl Cabot, fit pensivement Harold.

—

Idiot de Tuchuk ! maugréai-je.

Je vis soudain sur le visage de mes adversaires la colère faire place à la peur. Ils virèrent pour s'éloigner en courant de la porte.

— Je crois qu'il serait bon maintenant de nous réfugier sous la voiture, dit Harold.

Je vis alors son corps filer en plongeant sous cet abri ; je me jetai au sol et m'y laissai rouler.

Presque aussitôt retentit un cri sauvage, le cri de guerre des Tuchuks, et les cinq premiers kaiilas de la colonne bondirent de l'extérieur sur la couverture du chariot où ils trouvèrent un terrain ferme sur ce que j'avais pris pour de la toile imperméable et qui était en réalité de la toile, oui, mais fermement tendue sur une charge de terre et de pierres, ce qui expliquait le poids incroyable du véhicule; puis ils sautèrent, deux d'un côté, deux de l'autre, le cinquième cavalier allant retomber dans la poussière en avant de l'attelage de bosks. L'instant d'après, cinq autres avaient passé de la même manière, puis cinq encore. Parfois les bêtes poussaient leur appel aigu quand elles se trouvaient coincées les unes contre les autres, et bientôt une. Centaine fut passée, puis une deuxième, et les cavaliers, bouclier laqué au bras gauche, la lance pointée dans la main droite, se répandirent dans la cité. Chacune des Centaines suivait sa direction propre, empruntant des rues différentes, et à

certains endroits les hommes quittaient leurs montures pour grimper se poster sur les toits avec leurs arcs courts. Je sentais déjà

la fumée.

Il y avait avec nous sous le véhicule trois Turiens terrifiés, des civils, un marchand de vin, un potier et une fille. Le marchand de vin et le potier regardaient entre les roues les cavaliers qui galopaient à travers les rues, dans un bruit de tonnerre. Harold, à

quatre pattes, fixait des yeux la fille agenouillée, figée de frayeur.

—
Je suis Harold des Tuchuks, lui dit-il.

Il ôta adroitement les épingles de son voile, et elle s'en aperçut à peine, tellement elle avait peur.

—
Je ne suis pas si mauvais garçon, poursuivit-il. Aimerais-tu être mon esclave ?

Elle réussit à esquisser un signe de refus.

—
Ah, bon, fit Harold en remettant les épingles en place. C'est probablement tout aussi bien. J'ai déjà une esclave... et deux femmes dans un chariot - si j'en avais un ! ça créerait sans doute des difficultés.

La fille ébaucha un geste affirmatif.

—
Quand tu sortiras d'ici, lui dit-il, il se peut que tu sois arrêtée par les Tuchuks - de méchants bonshommes - qui voudraient mettre ton joli petit cou dans un collier... tu comprends ?

Elle hocha la tête.

— Alors, tu n'auras qu'à leur dire que tu es déjà l'esclave de Harold le Tuchuk. Compris ?

Nouveau signe d'acquiescement.

— Ce sera malhonnête de ta part, reprit-il, mais les temps sont durs. Elle avait les larmes aux yeux.

— Allons, rentre chez toi et enferme-toi dans la cave. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur. Les cavaliers continuaient d'affluer dans la ville.

—

Pas encore, lui dit-il. Tu ne peux pas partir.

Elle acquiesça de la tête. Il ôta de nouveau les épingles de son voile et la prit dans ses bras, pour passer le temps plus agréablement.

J'étais assis en tailleur, l'épée en travers des genoux, et j'observais les pattes des kaiilas qui défilaient. J'entendis un sifflement de carreaux d'arbalètes et un cavalier avec sa monture tomba du toit du chariot, en roulant de côté, se faisant piétiner par les autres. Puis j'entendis le claquement des petits arcs de corne des Tuchuks. Quelque part de l'autre côté du véhicule, je perçus le sourd grognement d'un tharlarion et le cri d'un kaiila, puis le choc des lances et des boucliers. Une femme, dévoilée, les cheveux en désordre, réussit à se frayer un passage et se précipita entre deux bâtisses. Les barres d'alerte résonnaient à présent dans toute la ville. Des hurlements s'élevaient à quelque cent mètres de là. À ma gauche, le toit d'une maison était en proie à l'incendie et les étincelles, emportées par le vent, allaient retomber sur les bâtiments voisins. Une douzaine de Tuchuks, à pied, étaient à présent au treuil pour ouvrir les vantaux au maximum. Après quoi, ceux du dehors, hurlant et agitant leurs lances, entrèrent par rangs de vingt, soit une Centaine tous les cinq rangs. Il y avait de la fumée à une bonne dizaine d'endroits le long de la grande avenue qui partait de la porte. Déjà un Tuchuk avait ficelé à sa selle onze ou douze coupes d'argent. Un autre traînait une femme hurlante par les cheveux, à la hauteur de son étrier. Et les Tuchuks continuaient de s'entasser dans la cité. Le mur d'une construction de la longue avenue s'écroula. L'air résonnait du choc des armes, du sifflement des carreaux d'arbalètes, de celui, plus léger, des flèches tuchuks. De l'autre côté de l'avenue, une nouvelle façade s'effondra. Deux guerriers turiens en sautèrent, pour se faire massacrer à la lance par des Tuchuks qui n'avaient pas hésité à lancer leurs kaiilas dans les flammes.

Puis, dans l'espace dégagé autour de la porte, sur son kaiila, la lance au poing droit, je vis Kamchak des Tuchuks faire des signes aux hommes à sa droite et à sa gauche, ainsi que sur les toits. Le fer de sa lance était rouge. Le filet métallique qui pendait de son casque était rejeté en arrière, découvrant son visage et ses yeux terribles à

voir. Il était entouré d'officiers, les commandants des Milliers, montés et armés comme lui. Il tourna son kaiila face à la ville, le fit cabrer et, levant son bouclier du bras gauche, sa lance du droit, il s'écria:

— Il me faut le sang de Saphrar de Turia!

LA FÊTE DE KAMCHAK

C'était, bien entendu, une ruse des Tuchuks.

On feint de dresser sérieusement le siège autour d'une ville, on y consacre des jours, voire des semaines, puis, apparemment, on le lève et on se retire, pour un déplacement de quelques jours avec tous les bagages, chariots et bosks... pour quatre jours dans le cas présent... alors, une fois les véhicules et le bétail assez loin des dangers, on revient en une seule nuit, rapidement, sous le couvert des ténèbres, et l'on emporte la cité par surprise.

Ça avait bien marché.

Une grande partie de Turia était la proie des flammes. Quelques Centaines, auxquelles cette tâche avait été confiée, avaient déjà pris possession de nombreux puits, greniers et bâtiments publics, y compris le palais de Phanius Turmus. L'Ubar et son Premier Officier Kamras avaient été capturés presque immédiatement, chacun par une Centaine qui avait son objectif particulier. La plus grande partie du Haut Conseil était maintenant dans les chaînes des Tuchuks. La cité était à peu près sans gouvernement, bien que, par-ci, par-là, de courageux citoyens aient rassemblé des gardes et hommes d'armes résolus et bloqué des rues, ménageant ainsi des poches de résistance aux envahisseurs. Cependant, l'ensemble fortifié de Saphrar n'était pas tombé, protégé

par ses nombreux gardes et ses hautes murailles, pas plus que la tour qui abritait les tarns et les combattants de Ha-Keel, le mercenaire de Port Kar.

Kamchak avait établi ses quartiers dans le palais de Phanius Turmus resté intact, excepté les tapisseries déchirées et les mosaïques murales endommagées. C'est de là qu'il dirigeait les opérations d'occupation de Turia.

Une fois les Tuchuks maîtres de la ville, Harold avait insisté

pour raccompagner la jeune femme qu'il avait rencontrée sous le chariot, ainsi que le marchand de vin et le potier. Je m'étais joint à

eux, ne m'arrêtant que le temps de me débarrasser du haut de ma tunique de boulanger et de me rincer les cheveux de leur teinture noire, à une fontaine publique. Je ne désirais nullement me faire abattre d'une flèche tuchuk, comme un simple Turien. Je savais que bon nombre de Tuchuks connaissaient bien ma tignasse peut-être trop rouge et, en la voyant, s'abstiendraient de tirer sur son propriétaire. Pour une fois, la teinte de mes cheveux me servirait à

quelque chose, heureuse circonstance.

Quand je relevai la tête, sous la fontaine, Harold prit un air stupéfait et s'écria :

— Mais tu es Tarl Cabot !

— Oui, répondis-je.

Une fois la fille, le marchand de vin et le potier réfugiés dans l'abri précaire de leurs domiciles, on repartit vers la Maison de Saphrar où, après examen des lieux, je me rendis compte qu'il n'y avait rien

à faire dans l'immédiat. Elle était cernée par plus de deux Milliers. L'assaut n'avait pas encore été tenté. Nul doute qu'il n'y eût déjà derrière les portes un entassement de rocs et de pierres de construction. Je sentais l'huile bouillante de tharlarion sur les murs, prête à être enflammée avant d'être déversée sur ceux qui tenteraient soit de saper le mur, soit d'y appliquer des échelles. Il y avait de temps à autre des échanges de flèches et de carreaux d'arbalètes. Une chose me tracassait. Le mur d'enceinte maintenait les archers tuchuks à trop grande distance du toit du donjon où les tarns pouvaient donc se poser sans trop de risques et d'où ils pouvaient repartir. S'il le voulait, Saphrar pourrait s'en fuir à dos de tarn. Pour le moment, privé de communication avec l'extérieur, il n'avait probablement aucun moyen d'évaluer la gravité du péril. Il conservait certainement à l'intérieur largement assez de vivres et d'eau pour soutenir un siège prolongé. Il me semblait qu'il pourrait à tout instant s'envoler en sûreté, mais qu'il ne l'avait pas encore décidé.

Pour le moment, j'avais envie de me rendre sans tarder au palais où Kamchak avait établi son quartier général, pour me mettre à sa disposition, mais Harold insistait pour que nous fassions d'abord le tour de la ville afin d'examiner les poches de résistance de l'ennemi.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

— Parce que nous sommes importants, dit-il.

— Ah?

La nuit était enfin venue et nous allions par les rues de Turia, parfois entre des maisons en feu.

Nous arrivâmes devant une construction cernée de hautes murailles et entreprîmes d'en faire le tour.

J'entendais par instants des appels venant de l'intérieur. Et, en un endroit, me parvinrent des plaintes de femmes.

— Quel est ce lieu? m'enquis-je.

— Le palais de Phanius Turmus.

— J'entends pleurer des femmes.

— Des Turiennes prises par les Tuchuks, m'expliqua Harold. (Il ajouta:) Une grande partie du plus riche butin se trouve derrière ces murs.

Je fus étonné quand, à l'entrée du palais de Phanius Turmus, les quatre gardes tuchuks frappèrent par trois fois de leurs lances sur leurs boucliers de cuir. La lance frappe le bouclier une fois pour un chef de Dizaine, deux pour celui d'une Centaine, trois pour celui d'un Millier.

— Passez, Commandants, dit le chef du détachement, et les hommes s'écartèrent.

Naturellement, dès que nous fûmes entrés, je demandai à

Harold le sens de ce salut. Je m'étais attendu à une sommation puis, si tout allait bien, à pénétrer dans le bâtiment par la vertu de quelque stratagème inventé par Harold sous l'inspiration du moment.

— Cela signifie, commença Harold en jetant un regard circulaire sur la cour, que tu as maintenant le grade de Commandant d'un Millier.

— Je ne comprends pas.

— C'est un cadeau de Kamchak. Je lui ai suggéré que ce serait bien, étant donné tes efforts à la porte, efforts maladroits, mais pourtant courageux.

— Merci bien, lui dis-je.

— Naturellement, j'ai recommandé que l'on me décerne le même grade, puisqu'en définitive c'est moi qui ai réellement permis l'entrée des forces.

— Naturellement, convins-je.

— Bien entendu, on ne t'a pas donné un Millier à commander, précisa-t-il.

— Néanmoins le rang est en soi plutôt avantageux, relevai-je.

— Exact.

Et c'était la vérité, car le grade le plus élevé immédiatement au-dessous de l'Ubar est, chez les Tribus Nomades, celui de Commandant d'un Millier.

—

Pourquoi ne me l'avais-tu pas dit? m'enquis-je.

—

Ça ne me semblait pas important.

Je serrai les poings avec l'envie mal contenue de lui coller un direct sur le nez.

— Toutefois, ce genre d'honneur doit impressionner les Korobains davantage que les Tuchuks, émit-il.

Entre-temps, nous étions arrivés dans un angle des murs de la cour où s'entassaient très haut des métaux précieux, assiettes, tasses, coupes remplies de pierreries, bracelets et colliers, caisses de pièces de monnaie et lingots d'argent et d'or portant chacun son poids en lettres gravées. En effet, le palais des Administrateurs est aussi la Monnaie de la cité, où sont frappées une à une les pièces, avec un marteau, sur une forme spéciale. À ce propos, les pièces goréennes ne sont pas prévues pour que l'on en fasse des rouleaux et, en conséquence, à cause de la profondeur possible dans les reliefs et des libertés accordées à l'artiste, la pièce de Gor est presque toujours plus belle que les monnaies de la Terre, frappées en série. Certaines pièces goréennes sont percées pour que l'on puisse les suspendre à un cordon, celles de Tharna, par exemple. Mais la plupart ne le sont pas.

Un peu plus loin contre le mur, il y avait des tas de tissus, surtout de la soie; je constatai qu'il s'agissait de Robes de Dissimulation. Plus loin étaient déposés de nombreuses armes, des selles et des

harnais. Et, plus loin encore, des tapis et tapisseries en grande quantité, déjà roulés pour leur transport hors de la ville.

— En ta qualité de commandant, me dit Harold, tu peux prendre tout ce que tu veux là-dedans.

Je fis un signe d'acquiescement.

Nous étions maintenant dans une cour intérieure entre le palais et le mur interne de la première cour.

Contre une muraille s'étirait une longue file de femmes turiennes, dévêtues, agenouillées, liées les unes aux autres de diverses manières, par des courroies ou par des chaînes. Elles avaient toutes les mains attachées, une fille les tenant devant elle, et la suivante derrière le dos, en alternance C'étaient elles que j'avais entendues, de l'extérieur. Certaines sanglotaient; d'autres se lamentaient, mais la plupart restaient silencieuses, abasourdies, les yeux rivés au sol. Deux Tuchuks les surveillaient. L'un d'eux était armé d'un fouet et, de temps à autre, quand l'une d'elles geignait trop fort, il la faisait taire d'un coup cinglant.

— Tu es Commandant d'un Millier, me dit Harold. Si l'une de ces femmes te plaît, dis-le au garde, et il te la réservera.

— Non. Allons directement voir Kamchak.

A ce moment, il y eut un incident à la grille de la cour intérieure. Deux Tuchuks, dont l'un riait malgré son épaule ensanglantée, traînaient une femme habillée, mais sans son voile, qui résistait farouchement.

C'était Dina de Turia.

Le Tuchuk rieur l'amena devant nous.

— Une beauté, Commandant, fit-il. (Il désigna son épaule.) Merveilleuse ! Et elle sait se défendre !

Dina cessa soudain de se débattre, de décocher des coups de pied et de griffes. Elle releva le menton et me regarda, ahurie, le souffle court.

—

Ne la mets pas à la chaîne, dis-je. Ne lui ôte pas ses vêtements et ne l'attache pas. Laisse-la se voiler si elle le préfère. Il faut la traiter en femme libre, sous tous les rapports. Ramène-la chez elle et, tant que nous resterons dans la cité, vous la protégerez tous les deux.

Les deux hommes en restèrent stupéfaits, mais la discipline tuchuk est inflexible.

—

Oui, Commandant ! répondirent-ils, en lâchant la prisonnière. Nous la protégerons.

Dina m'adressa un regard chargé de gratitude.

—
Tu seras en sûreté, lui affirmai-je.

—
Mais ma cité est en flammes, se plaignit-elle.

—
J'en suis désolé.

Je me détournai d'elle rapidement pour entrer dans le palais de Phanius Turmus.

Je savais qu'aussi longtemps que les Tuchuks resteraient à

Turia, aucune femme ne serait plus en sûreté que la ravissante Dina, qui n'était que de la Caste des Boulangers.

J'escaladai rapidement le perron, suivi de Harold, et nous nous trouvâmes bientôt dans le hall de marbre de l'édifice. Il servait d'écurie à des kailas.

Sur les indications des Tuchuks, nous nous rendîmes dans la salle du trône de Phanius Turmus où, à ma grande surprise, se déroulait un banquet. À une extrémité de la pièce, sur le trône de l'Ubar, siégeait le dur Kamchak des Tuchuks, une robe violette jetée sur son vêtement de cuir noir, son bouclier et sa lance appuyés au siège, sur le bras droit duquel reposait un quiva. À des tables basses, sans doute prises dans les diverses pièces du palais, étaient assis de nombreux chefs tuchuks, et même des hommes sans grade. Avec eux, maintenant délivrées du collier, se trouvaient des filles tuchuks exubérantes, vêtues de robes de femmes libres. Tout ce monde riait et buvait. Seul Kamchak avait l'air solennel. Près de lui, aux places d'honneur, autour d'une table basse et longue, au-dessus des coupes de sel jaune et rouge, étaient rassemblés nombre d'hommes importants de Turia. À la droite de Kamchak, je remarquai un individu lourd, enflé, triste, qui ne pouvait être que Phanius Turmus en personne. Derrière eux se tenaient des gardes tuchuks, le quiva dans la main droite. Je remarquai également la présence de Kamras, le Champion de Turia. Tous ces gens avaient revêtu leurs plus belles robes, leurs cheveux étaient parfumés et huilés. Comme le savaient bien tous ces « invités », un simple geste de Kamchak et ils auraient la gorge tranchée.

Kamchak leur dit :

— Mangez !

On avait disposé devant eux de grands plats d'or remplis de mets de choix préparés par les cuisines de l'Ubar, de hauts gobelets pleins de vins turiens. Ils avaient à leur portée de petits bols d'épices et de sucre avec des cuillers pour remuer leurs mélanges. Les musiciens présents faisaient de leur mieux, dans ces circonstances particulières, pour assurer la distraction des convives. De temps à autre, une des serveuses se faisait prendre par la cheville ou le bras et entraîner, malgré ses cris, parmi les coussins semés dans la salle, au grand amusement des hommes et femmes tuchuks.

— Mangez ! commanda Kamchak.

Les Turiens captifs, dociles, commencèrent leur repas.

— Soyez les bienvenus, Commandants, nous dit Kamchak en se tournant vers nous et en nous invitant du geste à nous asseoir.

— Je ne m'attendais pas à te voir à Turia, dis-je.

— Les Turiens non plus, fit remarquer Harold en passant le bras par-dessus l'épaule d'un Haut Conseiller pour s'emparer d'une côte de verre laquée.

Mais Kamchak jetait des coups d'oeil navrés sur le tapis étalé

devant le trône et maintenant taché des breuvages répandus, parsemé des restes de la fête. Il paraissait à peine se rendre compte de ce qui se passait. Bien que la nuit eût dû être pour lui triomphale, il n'avait pas l'air content.

—

L'Ubar des Tuchuks n'a pas l'air heureux, dis-je.

Il se tourna de nouveau vers moi.

—

La cité est en flammes, ajoutai-je.

—

Qu'elle brûle, répondit-il.

—

Elle est à toi.

—

Je ne veux pas de Turia.

—

Alors que désires-tu ?

—

Seulement le sang de Saphrar.

—

Tout ça rien que pour venger Kutaituchik ?

—
Pour venger Kutaituchik, je serais prêt à brûler un millier de cités.

—
Pourquoi cela ?

—
C'était mon père, dit-il en détournant les yeux.

Pendant le repas, de temps à autre, des messagers à dos de kaiila venaient des différents quartiers de la ville, et même des lointains chariots, pour s'approcher de Kamchak, lui parler bas, et repartir aussitôt.

On apporta de nouveaux plats et plus de vin, et même les hommes importants de Turia durent boire abondamment; certains se mirent à marmonner en pleurant tandis que les autres «

convives», aux accents barbares de la musique, devenaient de plus en plus gais et bruyants. À un moment, trois filles tuchuks en soieries tourbillonnantes vinrent dans la pièce en traînant une malheureuse Turienne toute nue. Les furies s'étaient armées de cravaches, elles avaient trouvé une longueur de corde avec laquelle elles avaient d'abord lié les poignets de la Turienne dans le dos, et elles lui avaient enroulé le reste trois ou quatre fois autour de la taille, bouclant le tout par un noeud bien serré.

—
C'était notre maîtresse ! s'écria une des femmes tuchuks en cinglant sa prisonnière d'un coup de baguette.

Toutes les Tuchuks attablées frappèrent dans leurs mains pour exprimer leur satisfaction. Ensuite, deux ou trois autres groupes de femmes tuchuks arrivèrent, bousculant celles qui, peu avant, les possédaient encore comme esclaves. Les captives transformées en servantes durent laver les pieds et peigner les cheveux de leurs nouvelles patronnes. Plus tard, elles durent danser pour le plaisir des hommes.

Puis l'une des femmes tuchuks désigna son ex-maîtresse du doigt et cria:

— Combien m'offre-t-on de cette esclave ?

Et un des guerriers jeta un chiffre, puis un autre, et un autre encore, mais le tout exprimé en piécettes de bronze.

La vente aux enchères devint générale et une belle Turienne se vit jeter, en pleurs, dans les bras d'un Tuchuk vêtu de cuir, pour sept tarnets de bronze seulement. La fête battait son plein quand un messenger affolé se précipita vers Kamchak. des Tuchuks l'écouta, le visage impassible, puis se dressa.

Il engloba du geste les hommes de Turia prisonniers et déclara:

— Emmenez-les, faites-leur porter le Kes et enchaînez-les... puis mettez-les au travail.

Les gardes tuchuks arrachèrent des tables Phanius Turmus, Kamras et les autres. Maintenant, les dîneurs observaient tous Kamchak.

— La fête est finie, annonça-t-il.

Les invités, aussi bien que les captifs aux mains de leurs nouveaux maîtres, disparurent de la salle.

Kamchak se tenait debout devant le trône de Phanius Turmus, la robe violette de l'Ubar rejetée sur une épaule. Il contemplait les tables renversées, les coupes répandues, les restes du banquet. Il ne restait plus dans la vaste pièce que lui, Harold et moi.

— Que se passe-t-il? lui demandai-je.

—

Les chariots et les bosks sont soumis à une attaque, nous déclara-t-il.

—

Par qui ? demanda Harold.

—

Les Paravacis, répondit Kamchak.

LA BATAILLE POUR LES CHARIOTS

Kamchak avait fait suivre ses colonnes d'assaut de plus d'une vingtaine de véhicules contenant pour la plupart des approvisionnements. Dans l'un d'eux, dont la bâche avait été

retirée, se trouvaient les deux tarns que Harold et moi avions volés sur le toit du donjon de Saphrar. On les avait amenés à notre intention, dans l'idée qu'ils pourraient nous servir pendant le combat dans la ville, ou pour transporter des vivres ou des hommes. Il faut savoir qu'un tarn arrive aisément à traîner dans les airs une cordée de sept à dix hommes.

Harold et moi, sur nos kaiilas, foncions vers ces chariots. Derrière nous s'entendait le tonnerre de deux Milliers qui poursuivaient leur course vers le campement principal, à plusieurs ahns de là. Harold et moi devions prendre chacun un tarn pour aller chercher de l'aide, lui chez les Kassars, et moi chez les Kataiis. Je n'avais que peu d'espoir de voir l'une ou l'autre de ces peuplades se porter au secours des Tuchuks. À la suite de quoi, Harold et moi devions rejoindre nos Milliers respectifs et faire de notre mieux pour la défense des chariots et des bosks. En attendant, Kamchak rassemblerait ses forces éparses dans la ville, pour se préparer à

battre en retraite, laissant Kutaituchik invengé, et galoper ensuite pour attaquer les Paravacis.

J'avais eu la surprise d'apprendre que les Ubars des Kassars, des Kataiis et des Paravacis étaient respectivement Conrad, Hakimba et Tolnus, ces trois hommes dont j'avais fait la connaissance en même temps que celle de Kamchak à mon arrivée dans les Plaines de Turia. Ce que j'avais pris pour un groupe de quatre éclaireurs était en réalité la réunion des Ubars des Peuples des Chariots. J'aurais dû savoir que quatre guerriers de quatre tribus différentes n'auraient jamais chevauché ensemble. En outre, les Kassars, les Kataiis et les Paravacis ne révèlent pas plus facilement l'identité de leurs véritables Ubars que les Tuchuks. Chacun des Peuples Nomades a un faux Ubar pour protéger le vrai d'un possible assassinat. Mais Kamchak m'avait affirmé que Conrad, Hakimba et Tolnus étaient bel et bien des Ubars. Je faillis être percé de flèches quand je me posai avec mon tarn au milieu des noirs Kataiis, mais ma veste noire marquée des quatre cornes de bosks, emblème des courriers tuchuks, eut l'effet attendu et l'on me conduisit à l'estrade de l'Ubar. Je fus autorisé à parler directement à Hakimba quand j'eus fait comprendre à mon escorte que je connaissais le véritable grand chef et que c'était à lui que je voulais avoir affaire.

Comme je m'y attendais, les yeux bruns et le visage couturé de cicatrices d'Hakimba ne manifestèrent que peu d'intérêt pour mon exposé sur la situation.

Peu lui importait apparemment que les Paravacis s'attaquent aux troupeaux et aux véhicules des Tuchuks quand la plupart de ces derniers étaient occupés à Turia. En revanche, il n'approuvait pas que le raid ait eu lieu durant l'Année des Présages, qui est une époque de trêve générale entre les Tribus. Je sentis toutefois qu'il était mécontent quand je mentionnai la complicité probable des Paravacis avec les Turiens, puisqu'ils avaient mené leur attaque alors même que c'était l'Année des Présages - au moment le plus favorable pour obliger les Tuchuks à abandonner Turia. En résumé, même si Hakimba n'approuvait pas l'action des Paravacis et était furieux qu'ils se soient ligués avec des Turiens, il n'était malgré tout pas assez intéressé pour mêler ses guerriers à une lutte qui ne le concernait qu'indirectement.

— Nous avons nos propres chariots, me dit-il finale ment. Ce ne sont ceux ni des Tuchuks, ni des Kassars, ni des Paravacis. Si ces derniers nous attaquent, nous combattons. Mais pas avant. Hakimba était intraitable et c'est le coeur lourd que j'enfourchai une nouvelle fois mon tarn.

De ma selle, je lui dis encore:

— Il paraît que les Paravacis tuent les bosks.

Il releva les yeux.

— Tuent les bosks ? répéta-t-il, l'air sceptique.

— Oui, et ils coupent les anneaux de narine dans le but de les revendre à Turia, quand les Tuchuks l'auront évacuée.

— C'est très mal de tuer les bosks, reconnut-il.

— Nous aideras-tu? demandai-je.

—

Nous avons nos propres chariots. Nous protégerons nos chariots.

— Et que feras-tu si une autre année les Paravacis se retournent contre les Kataiis... et tuent leurs bosks ?

Il répondit d'une voix lente:

— Les Paravacis voudraient être le seul Peuple... et posséder toute l'herbe de la prairie... et tous les bosks.

— Ne veux-tu pas combattre ?

—

Si les Paravacis nous attaquent, alors nous combattons. (Il releva la tête.) Nous avons nos propres chariots... et nous les garderons.

Je tirai la rêne «un» et fis décoller le tarn, filant dans le ciel de la plaine pour rejoindre mon Millier en route vers les chariots des Tuchuks.

Durant mon vol, je passai au-dessus de la Vallée des Présages, où les haruspices continuaient leurs oeuvres autour des autels fumants. J'eus un rire amer.

En quelques ehns je rejoignis mon Millier. Je confiai le tarn à

cinq hommes, qui le garderaient jusqu'à ce que son chariot arrive. Au bout d'une ahn environ, un Harold sombre et furieux fit descendre son tarn entre les deux groupes, son Millier et le mien. Il ne lui fallut qu'un instant pour laisser son oiseau à la garde de cinq guerriers et pour sauter à dos de

kaiila. J'avais remarqué avec plaisir qu'il gouvernait assez bien l'oiseau à présent. Il avait dû

consacrer quelques jours, depuis notre évasion du donjon de Saphrar, à se Familiariser avec les courroies de selle, les rênes et les habitudes et réactions de cette étrange monture. Mais il n'en manifestait aucune joie en galopant près de moi, et il parlait même avec amertume.

Sa propre mission chez les Kassars avait été aussi infructueuse que la mienne chez les Kataiis. Pour les mêmes raisons à peu près, Conrad ne tenait pas à engager ses troupes pour la défense des troupeaux tuchuks. En fait, tout en chevauchant, nous nous étonnions que Kamchak nous ait même choisis pour cette mission perdue d'avance et dénuée de sens, étant donné la nature des Peuples Nomades.

Nos kaiilas étaient à bout de forces quand nous parvînmes aux chariots et aux troupeaux tuchuks. Nous n'étions que deux mille. Des centaines de véhicules étaient en proie aux flammes, et c'était parmi eux que se déroulaient les combats. Des milliers de bosks gisaient dans l'herbe, la gorge tranchée, la chair pourrissant déjà, les anneaux dorés des naseaux coupés ou arrachés.

Nos hommes poussaient des hurlements de rage.

Harold fonça avec son Millier, pour attaquer les Paravacis partout où il s'en trouvait. Je savais qu'en quinze à vingt ehns ses forces se seraient fondues, dispersées parmi les chariots, et pourtant il fallait attaquer les ennemis, aussi bien là que dans la prairie. Je fonçai avec mon Millier en bordure des troupeaux jusqu'au moment où nous tombâmes sur cent à deux cents Paravacis qui se livraient à

l'affreuse besogne de massacrer les bosks. Ces deux cents hommes à

pied, donnant du quiva et de la hache mais surpris par notre charge, furent écrasés en une ehn. Mais on aperçut alors au sommet d'une colline des milliers de guerriers paravacis assemblés, probablement au cas où des renforts nous arriveraient. Déjà ils enfourchaient leurs kaiilas bien reposés. Nous entendions les trompes qui commandaient l'ordonnance de leurs Centaines, nous distinguions les reflets que le soleil accrochait à leurs armes. Je levai le bras, lançai un cri et menai l'assaut mon Millier, espérant atteindre l'ennemi avant qu'il ait pris son ordre de bataille et déclenché la charge à son tour. Mes mille braves, fatigués de chevaucher, leurs kaiilas épuisés, virèrent sans un murmure, sans une protestation et, me suivant, foncèrent sur le noyau des forces adverses.

En un instant, ce ne fut plus qu'une mêlée d'hommes en colère

— les Centaines encore désordonnées des Paravacis se trouvaient attaquées, de front et de côté par mes Tuchuks qui poussaient leur cri de guerre. Je ne voulais pas demeurer sur la légère hauteur assez longtemps pour que les ailes droite et gauche des Paravacis — qui se formaient rapidement — se rabattent pour nous envelopper; aussi, en moins de quatre ehns, tandis que leur centre était enfoncé, surpris et désorganisé, notre trompe en corne de bosk sonna la retraite. Mes hommes se replièrent comme un jusqu'auprès des troupeaux... à peine un instant avant que les flancs droit et gauche de l'ennemi eussent refermé leur pince. Ces éléments restèrent donc face à face à jurer, tandis que nous reculions parmi les bosks qui nous serviraient de protection. Nous ne nous en éloignerions pas trop pour éviter que des petits groupes d'agresseurs ne puissent s'approcher impunément du bétail. S'ils envoyaient des archers pour abattre les bêtes à distance, nous serions en mesure de riposter ou, au choix, de charger à travers le bétail pour disperser les tireurs. Au milieu des bosks, j'ordonnai à mes

hommes de se reposer. Mais les Paravacis n'envoyèrent en avant ni groupes réduits ni formations d'archers. Ils se rassemblèrent en nombre et, piétinant les cadavres de leurs camarades tombés, s'approchèrent lentement du troupeau pour s'avancer entre les animaux, les massacrant au passage, dans l'espoir de nous voir riposter.

Une fois de plus notre trompe sonna et, cette fois, mon Millier, poussant des cris, entreprit de piquer les bosks du bout des lances, pour les affoler et les retourner contre les Paravacis. Des milliers de bêtes étaient déjà tournées vers l'ennemi menaçant et se mettaient en marche quand les Paravacis se rendirent soudain compte de ce qui se passait. Les bosks accéléraient l'allure en beuglant et en soufflant. Les trompes ennemies sonnèrent follement. Nos bosks se mirent à courir, leurs terribles cornes oscillant au rythme de leur allure ; la terre se mit à trembler, mes guerriers crièrent plus fort et piquèrent de plus belle les bêtes, suivant eux-mêmes le flot mouvant. Les Paravacis, poussant des clameurs horribles, tentèrent de s'arrêter et de faire virer leurs kaiilas, mais les rangs plus en arrière continuaient de les presser vers l'avant et ils tournoyaient devant nous, en pagaille, s'efforçant de comprendre les appels de leurs propres trompes, quand le troupeau, cornes baissées, lancé à toute vitesse, les heurta et les culbuta.

C'était la vengeance des bosks, et ces animaux effrayés et rendus féroces démolissaient les lignes d'ennemis, éventrant et piétinant sans distinction kaiilas et Paravacis. Ceux qui le purent tournèrent bride et s'enfuirent désespérément.

Au bout d'un moment, me maintenant en selle malgré les bonds de ma monture au-dessus des cadavres de bosks, de kaiilas et de guerriers, je commandai de ramener les bêtes et de reformer le troupeau à proximité des chariots. Les Paravacis, maintenant en déroute, pouvaient facilement distancer les bosks, et je ne voulais pas que notre bétail soit dispersé sur toute la prairie quand l'ennemi reprendrait courage et reviendrait à l'attaque.

Quand les Paravacis se furent enfin reformés, mes Tuchuks avaient fait virer de nouveau les bêtes, leur avaient fait prendre un trot raisonnable et les avaient ramenées dans le périmètre prévu autour des véhicules.

La nuit allait bientôt tomber, et j'étais certain que les Paravacis, qui avaient sur nous un gros avantage numérique - peut-être de dix à vingt contre un -, attendraient le matin pour en faire usage. Alors que, dans l'ensemble, la bataille devait finir par tourner en leur faveur, ils auraient été sots de courir des risques inutiles dans l'obscurité.

Cependant, au matin, ils éviteraient probablement de s'attaquer au troupeau, chercheraient une voie dégagée pour lancer l'attaque, et passeraient peut-être parmi les chariots pour nous acculer à notre propre troupeau.

Le soir, je retrouvai Harold dont les hommes avaient combattu sur place, entre les voitures. Il avait balayé les Paravacis en divers points, mais il en restait encore, parmi les chariots. Après consultation, nous envoyâmes un messenger à Kamchak, resté à

Turia, pour le mettre au courant de la situation et l'informer que nous avions peu d'espoir de tenir le choc.

— Ça ne changera pas grand-chose, me dit Harold. Si le cavalier réussit à passer, il lui faudra sept ahrs pour arriver à Turia, et, même si Kamchak revient avec toutes ses forces dès qu'il aura vu le messager, il faudra encore huit ans de plus avant que son avantgarde parvienne ici... et ce sera alors trop tard. Harold disait la vérité et il n'y avait aucun intérêt à en discuter davantage. Je fis un signe d'acquiescement.

Nous parlâmes tous les deux à nos hommes en leur expliquant que tous ceux qui le voulaient pouvaient s'éloigner des chariots pour rejoindre le gros des forces à Turia. Pas un seul de nos deux Milliers ne partit.

On organisa un système de sentinelles, puis on dormit comme on put, à ciel ouvert, les kaiilas sellés et entravés à portée de la main.

Le matin, avant l'aube, on déjeuna tous de viande de bosk séchée, n'ayant pour toute boisson que la rosée de l'herbe des prairies.

Peu après l'aube, nous vîmes les Milliers des Paravacis qui se formaient à l'écart du troupeau, prêts à attaquer les chariots par le nord, pour passer à travers le campement, massacrant tous les êtres vivants qu'ils rencontreraient, à l'exception des femmes, libres ou esclaves. Ces dernières, toutes nues et liées en groupes, seraient poussées devant les cavaliers pour leur servir de boucliers contre nos flèches et nos lances. Je pris avec Harold la décision de nous rendre en terrain dégagé, en avant des véhicules, pour faire front aux ennemis, puis, quand ils nous chargeraient, de nous abriter derrière les chariots pour en faire un rempart qui briserait leur attaque et permettrait peut-être à nos archers, à courte distance, de leur causer de lourdes pertes. Bien sûr, ce ne serait qu'une affaire de temps pour que notre barricade soit forcée ou contournée, peut-être à cinq pasangs de distance, dans un secteur non défendu. La bataille commença à la septième heure goréenne et, comme prévu, dès que le centre des Paravacis fut lancé contre nous, la majeure partie de nos hommes pivotèrent pour se réfugier parmi les voitures, les autres se chargeant de les pousser les unes contre les autres. Une fois nos guerriers derrière ce rempart précaire, ils mirent pied à terre pour occuper des positions affectées à l'avance, sous les chariots et derrière leurs flancs percés de meurtrières pour les archers.

Sous le choc de leur charge, les Paravacis manquèrent de peu renverser les véhicules et passer derrière, mais nous les avions solidement attachés et ils tinrent bon. C'était comme un flot de kaiilas et de cavaliers qui venait, tout hérissé d'armes, se briser et s'entasser contre la barricade, les rangs de l'arrière pressant ceux de l'avant. Quelques-uns des Paravacis passèrent même sur les corps de leurs camarades tombés, qui se débattaient, pour sauter de l'autre côté des chariots où ils furent victimes des archers, arrachés de leurs selles et égorgés par les quivas des femmes libres tuchuks. Des milliers de flèches tirées à moins de quatre mètres pleuvaient sur les Paravacis pris au piège, mais qui, pourtant, maintenaient leur poussée, piétinant leurs frères.

Alors, à court de flèches, nous les reçûmes à la lance, piquant de notre mieux pour les démonter.

À un pasang de nous, de nouvelles forces ennemies se rassemblaient au sommet d'une petite butte.

Le son de leurs trompes nous fut un soulagement, car elles annonçaient la retraite de la première vague d'assaillants. Sanglants, en sueur, haletants, nous vîmes les Paravacis survivants se replier jusque derrière les nouvelles lignes qui prenaient position sur la légère crête.

Je donnai rapidement mes ordres, et les hommes, malgré leur épuisement, se hâtèrent de traîner les cadavres des kailas et des ennemis loin des chariots, pour que cette mer de morts et de mourants entassés ne puisse pas servir aux autres de rampe d'accès au sommet de nos véhicules.

À peine avions-nous déblayé le terrain devant la barricade que les trompes sonnaient de nouveau et qu'une deuxième vague de kailas et de lanciers se précipitait vers nous. Quatre fois ils nous chargèrent et ils furent quatre fois repoussés.

Un grand nombre de mes hommes et de ceux de Harold avaient été massacrés, et seuls quelques survivants n'avaient pas été

blessés. J'estimai qu'à peine un quart de nos guerriers avaient survécu à la défense des chariots et des troupes.

Une fois de plus, nous fîmes savoir que tous ceux qui désiraient se retirer en avaient la possibilité.

Là encore, personne ne bougea.

— Regardez ! cria un archer en désignant la crête. L'ennemi se reformait, les emblèmes des Centaines et des Milliers prenaient position.

— C'est le gros des forces ennemies, dit Harold. Cette fois, c'est la fin.

Je regardai à droite et à gauche ce qu'il restait de ma troupe, des blessés, et des hommes à bout de souffle, dont beaucoup s'étaient allongés sur le sol ou sur la barricade pour un instant de répit. Les femmes libres, et même des esclaves, allaient et venaient, apportant de l'eau et soignant les blessures le cas échéant. Je me tenais avec Harold sur une planche mise en travers des parois latérales du chariot central, dont l'armature de bâche avait été démolie. Nous observions au loin les mouvements des cavaliers, les déplacements de leurs porte-drapeaux.

—

Nous avons fait du bon travail, émit Harold.

—

Oui, je le pense aussi.

Nous entendîmes alors les cornes de bosk donner des instructions aux Milliers paravacis.

— Je te souhaite bonne chance, me dit Harold.

Je me tournai pour lui sourire.

—

Je te souhaite bonne chance, lui répondis-je.

De nouveau les trompes sonnèrent et les Paravacis, déployés en un vaste croissant débordant

largement notre front, se mirent à

avancer lentement sur nous, prenant de plus en plus de vitesse à

chaque foulée.

Harold et moi, ainsi que ce qu'il nous restait d'hommes valides, observions les guerriers ennemis. Nous les vîmes rabattre leurs filets de protection sur leurs visages, nous vîmes leurs lances s'abaisser. Le piétinement des kailas nous parvenait maintenant, s'intensifiant, s'accéléralant. De temps en temps, une des montures couinait son cri aigu, et nous entendions même le froissement des harnais, le bruit métallique des armes entrechoquées.

—

Écoute ! lança Harold.

Je tendis l'oreille, mais sans percevoir autre chose que le tonnerre de la charge des Paravacis, maintenant bien lancée. Puis, loin sur la droite et sur la gauche, je crus entendre un son de trompes en cornes de bosks.

—

Des trompes ! s'écria Harold.

— Quelle importance ? fis-je.

Je me demandais combien de Paravacis il pouvait bien y avoir. J'observai les guerriers qui accouraient, la lance pointée, à leur vitesse maximale.

—

Regarde ! me lança Harold en balayant l'horizon de la main. J'avais le coeur lourd. Et soudain, montant au-dessus des plis du sol, comme une marée noire, je vis, sur leurs kailas emballés, ce qui devait être des milliers et des milliers de combattants. Je dégainai mon épée, sans doute pour la dernière fois...

—

Mais regarde ! hurla Harold.

— Je vois, et alors ! Qu'est-ce que ça fait ?

—

Regarde !

Il se mit à sauter sur place.

Je regardai plus attentivement, je compris, et mon coeur cessa de battre un instant. Puis je poussai un

cri de joie. À ma gauche, parmi les Milliers qui galopaient, je reconnus l'emblème de l'Arc Jaune, et à ma droite, en avant des autres Milliers, l'enseigne de la Bola à Trois Poids.

—

Les Kataiis ! clamait Harold en me serrant dans ses bras. Les Kassars !

Je restai abasourdi sur notre étroite passerelle et vis les deux grands coins des Kataiis et des Kassars se refermer en pince sur les Paravacis pris au piège, les attaquer de flanc, et briser leurs rangs sous l'impact de la charge. Le ciel même parut s'assombrir un instant, quand des milliers et des milliers de flèches se mirent à

tomber en pluie noire parmi les Paravacis désespérés.

—

On pourrait les aider, observa Harold.

—

Oui ! répondis-je avec enthousiasme.

—

Les Korobains sont un peu lents à penser à ces choses ! me lança-t-il.

Je me tournai vers les hommes.

—

Ouvrez la barricade ! À vos kailas !

En un instant, les liens entre les chariots furent tranchés par les quivas et nos centaines de guerriers, ce qu'il restait de nos deux Milliers, foncèrent sur les ennemis, comme s'ils étaient frais et dispos, en poussant leur farouche cri de guerre.

Ce ne fut que tard dans l'après-midi que je rencontrai Hakimba des Kataiis et Conrad des Kassars. C'était sur le champ de bataille, et nous nous embrassâmes comme des frères d'armes.

— Nous avons nos propres chariots, dit Hakimba, mais nous appartenons quand même aux Peuples des Chariots.

—

C'est pareil pour nous, dit Conrad.

— Je ne regrette qu'une chose, avançai-je, c'est d'avoir fait appel à

Kamchak, et qu'il ait retiré ses troupes de Turia pour revenir ici.

—
Non, répliqua Hakimba. Nous lui avons également envoyé des messagers avant de quitter notre camp. Kamchak était informé de nos mouvements bien avant toi.

— Et des nôtres aussi, intervint Conrad, car nous avons jugé bon de le tenir au courant de la situation.

—
Pour un Kataii et un Kassar, vous n'êtes pas de mauvais bougres, dit Harold. (Puis il ajouta:) Attention à ne pas vous en aller avec nos bosks ou nos femmes.

—
Les Paravacis ont laissé leur campement sans trop de surveillance, pour amener ici toutes leurs forces, dit Hakimba. J'éclatai de rire.

— Oui, reprit Conrad, la plupart des bosks des Paravacis sont à

présent dans les troupes des Kataiis et des Kassars.

— Partagés de manière équitable, j'espère, s'enquit Hakimba.

—
Oui, je pense, déclara Conrad. Sinon, nous pourrions toujours arranger les choses en faisant quelques raids sur les bosks !

—
C'est vrai, reconnut Hakimba, un sourire plissant ses cicatrices jaunes et rouges, sur son visage noir et maigre.

—
Quand les Paravacis - ceux qui nous ont échappé - rentreront à

leurs chariots, ils auront une bonne surprise, s'amusa Conrad.

—
Ah? fis-je.

— Nous avons brûlé la plupart des véhicules... tous ceux que nous avons pu, expliqua Hakimba.

— Et leurs biens, et leurs femmes? demanda Harold

— Ce qui nous plaisait... dans les biens et les femmes, dit Conrad, nous l'avons emporté... ce qui ne nous plaisait pas parmi les biens nous l'avons brûlé... quant aux femmes, nous les avons laissées nues et en larmes.

— Cela annonce la guerre entre les Peuples des Chariots pendant de nombreuses années, avançai-je.

— Non, contra Conrad. Les Paravacis désireront récupérer leurs bosks et leurs femmes... et peut-être le pourront-ils... s'ils en paient le prix.

— C'est sage, fit Harold.

— Je ne crois pas qu'ils recommenceront à massacrer des bosks ni à s'allier aux Turiens, conclut Hakimba.

Il avait sans doute raison. Harold et moi envoyâmes un courrier à Kamchak pour l'informer de la victoire. Plus tard, dans quelques heures, un Millier de Kataiis et un Millier de Kassars partiraient pour Turia et l'assisteraient dans son entreprise. Le lendemain matin, nos quelques guerriers survivants, aidés des quelques Tuchuks restés près des chariots, déplacèrent ceux-ci et les troupeaux à bonne distance du champ de bataille. Déjà les bosks s'agitaient, gênés par l'odeur de la mort, et l'herbe frémissait au passage des urts et autres charognards de la prairie, attirés par les cadavres. Nous ignorions si, après un déplacement de quelques pasangs, nous resterions là ou si nous irions vers les prairies en deçà des Monts Ta-Thassa, ou encore si nous retournerions vers Turia. Harold et moi pensions tous les deux que c'était à Kamchak de décider. Les forces kataiis et kassars bivouaquaient à part, à

quelques pasangs du campement tuchuk, et retourneraient le lendemain vers leurs chariots. Les deux tribus avaient échangé des cavaliers qui leur serviraient d'agents de liaison. Il y avait aussi des sentinelles pour chacun des trois camps. Question d'habitude. Malgré la bonne entente qui régnait pour le moment, les Nomades, adeptes des raids à l'improviste, restaient méfiants les uns envers les autres.

J'étais personnellement impatient de regagner Turia. Harold ne demandait d'ailleurs pas mieux que de rester sur les lieux en attendant qu'on envoie de la ville un autre Commandant de Millier pour le relever.

Je décidai que je partirais le lendemain matin.

Je retrouvai le soir le chariot de Kamchak. Il avait été pillé, mais non brûlé.

Pas trace d'Aphris ni d'Élisabeth, ni à l'intérieur du véhicule ni dans la cage à sleens brisée où je les avais vues pour la dernière fois. Une femme tuchuk m'informa qu'elles n'étaient pas dans la cage quand les Paravacis avaient attaqué, mais qu'Aphris était dans le chariot et que la « barbare » avait été envoyée dans un autre dont elle ignorait la position. Selon cette femme, Aphris était tombée entre les mains des Paravacis, mais elle ignorait le sort d'Élisabeth. Je crus naturellement comprendre qu'Élisabeth avait été envoyée dans un autre véhicule parce que Kamchak l'avait vendue à un autre homme. Je me demandais qui était son nouveau maître et j'espérais qu'elle se montrerait docile et agréable. D'autre part, il se pouvait que les Paravacis l'aient prise, comme Aphris. J'éprouvai de la tristesse et de l'amertume en inspectant l'intérieur du chariot de Kamchak. Les peaux avaient été arrachées de l'armature et les tapis, ou déchirés ou emportés. La selle neuve avait été lardée de coups de couteau et on en avait ôté les quivas. Le plancher et les parois étaient endommagés. Bien entendu, tout ce qui avait eu une certaine valeur avait été enlevé. Il restait cependant quelques objets auxquels je

m'étais accoutumé: une louche de bronze dont Aphris et Élisabeth se servaient pour la cuisine, une boîte de métal qui avait contenu du sucre jaune de Turia, maintenant répandu au sol, et le gros objet, apparemment en cuir, sur lequel Kamchak s'asseyait parfois et qu'il m'avait une fois expédié d'un coup de pied pour que je puisse l'examiner. Il tenait à cette curiosité et serait peut-être heureux que les Paravacis ne s'en soient pas encombrés.

Je m'interrogeais sur le sort d'Aphris de Turia. Je savais, que Kamchak ne tenait pas beaucoup à cette esclave el qu'il ne s'en tourmenterait pas. Mais moi, je m'intéressais à elle et voulais espérer que sa beauté l'avait sauvée, ne fût-ce qu'à titre d'esclave dans un chariot paravaci. Quant à Miss Élisabeth Cardwell, de New York, son destin m'inquiétait. Toutefois, à bout de forces, je m'allongeai sur les planches dénudées du véhicule et tombai dans un profond sommeil.

LE CHARIOT D'UN COMMANDANT

Turia était désormais en grande partie contrôlée par les Tuchuks. Elle brûlait depuis des jours.

Le lendemain de la Bataille des Chariots, j'avais pris un kaiila bien reposé et fait route pour la ville. Quelques ahns après avoir quitté le camp, je rencontrai les voitures transportant nos tarns, à

Harold et à moi, accompagnés de leurs gardes. Je laissai donc mon kaiila aux Tuchuks et enfourchai mon oiseau qui, en moins d'une ahn, m'amena à faible distance des hautes murailles de la cité, encore couronnées de fumée.

La Maison de Saphrar tenait bon ainsi que la tour fortifiée par les tarniers de Ha-Keel. Il restait encore quelques îlots de résistance organisée, et des petits groupes de Turiens tentaient parfois des attaques contre les envahisseurs: Kamchak et moi nous attendions à

ce que Saphrar s'enfuie d'un moment à l'autre à dos de tarn, car il devait bien savoir à présent que le raid des Paravacis contre les troupeaux et les chariots tuchuks n'avait pas forcé Kamchak à se replier. Au contraire, il avait reçu des renforts de Kataiis et de Kassars, ce qui devait horrifier Saphrar. La seule raison qui pût expliquer encore sa présence, c'est qu'il devait attendre à Turia l'arrivée par tarn de l'homme gris avec lequel il avait sans doute organisé le vol de la sphère dorée. Je n'oubliais nullement que, si nous entrions chez lui par la force et le menacions directement, il pourrait toujours s'enfuir dans une sécurité relative, au dernier moment, en abandonnant ses gardes, ses serviteurs et ses esclaves à

la merci des sauvages Tuchuks.

Kamchak étant en contact permanent, grâce à ses cavaliers, avec les chariots des Tuchuks; je ne lui parlai ni du pillage de sa demeure roulante ni du sort d'Aphris. Je jugeai aussi qu'il valait mieux ne pas mentionner Élisabeth car il me semblait évident qu'il l'avait vendue. Toute question aurait paru indiscrete au Tuchuk. Je m'efforcerais d'apprendre d'une autre manière qui était son nouveau maître. D'ailleurs, elle avait aussi bien pu être enlevée par les Paravacis.

Toutefois, je lui demandai pourquoi, étant donné le peu de chances qu'il y avait de voir les Kataiis et les Kassars venir en aide aux Tuchuks, il n'avait pas abandonné Turia et ramené le gros de ses troupes au campement.

— C'était un pari avec moi-même, répondit-il.

— Pari dangereux !

— Possible, mais je crois bien connaître les Kataiis et les Kassars.

— L'enjeu était élevé.

— Plus encore que tu ne crois.

— Je ne comprends pas.

— Rien n'est encore fini.

Il n'en dit pas plus.

Le lendemain de mon arrivée en ville, Harold vint me rejoindre au palais de Phanius Turmus à dos de tarn, ayant été

relevé, conformément à sa demande, du commandement des chariots et des troupeaux.

De jour comme de nuit, dormant où nous pouvions, parfois sur les tapis du palais, parfois sur les pierres des rues près des feux de bivouac, nous nous acquitions, Harold et moi, de missions diverses, prenant part aux combats, établissant la liaison entre les chefs de détachements, ou vérifiant les avant-postes. Dans l'ensemble, l'organisation des troupes de Kamchak visait à pousser les Turiens vers deux des portes laissées ouvertes et sans défenseurs, pour permettre la fuite aux civils et aux soldats qui en auraient envie. De divers endroits sur les murailles, on pouvait voir le flot des réfugiés quittant la ville incendiée. Ils emportaient avec eux autant de vivres et de biens que possible. C'était la fin du printemps et le climat de la prairie était supportable, mais les lourdes pluies intermittentes accentuaient encore la misère de ceux qui fuyaient vers d'autres cités. Les réfugiés pouvaient trouver sur leur route de petits points d'eau. De plus, Kamchak, à mon grand plaisir - à ma grande surprise aussi -, avait fait chasser par ses hommes des troupeaux de verrs et quelques bosks turiens dans la direction des fuyards.

Je l'interrogeai à ce sujet, car d'après ce que j'avais cru comprendre, la guerre, pour les Tuchuks, était totale, ne laissant pas un être vivant dans son sillage, tuant même les animaux domestiques et empoisonnant les puits. On racontait que diverses cités incendiées par les Nomades plus de cent ans auparavant restaient à l'état de ruines derrière leurs murailles défoncées, habitées seulement des vents et parfois d'un sleen à la recherche d'urts.

—

Les Peuples des Chariots ont besoin de Turia, me dit simplement Kamchak.

J'étais sidéré. Pourtant, cela me paraissait bien fondé, car Turia était la principale voie des échanges entre les Nomades et les autres cités de Gor, la porte par laquelle arrivaient les produits manufacturés pour se répandre dans les vastes herbages où

couraient les kaillas et paissaient les bosks. Sans Turia, les Nomades se sentiraient encore plus pauvres et déshérités.

—

En outre, reprit Kamchak, il faut un ennemi aux Peuples des Chariots.

— Je ne te suis plus ?

— Faute d'ennemi, ils ne seront jamais unis... et s'ils ne s'unissent pas, ils tomberont un jour.

— Est-ce l'un des éléments du « pari » dont tu me parlais ?

— Peut-être.

Il en faudrait plus pour me convaincre, car il me semblait que Turia aurait survécu même en ayant souffert de plus grands dommages. Une seule porte ouverte n'aurait permis qu'à quelques centaines de personnes de s'enfuir au lieu de milliers, par exemple.

— Et c'est tout ? fis-je. C'est la seule raison pour laquelle tant de gens de Turia continuent de vivre hors de la cité ?

Il me regarda, le visage impassible.

— Vous avez sûrement des devoirs qui vous appellent ailleurs, Commandant? me demanda-t-il.

J'inclinai sèchement la tête et quittai la pièce, après ce renvoi. Il y avait longtemps que j'avais appris qu'il ne fallait pas insister avec un Tuchuk quand il n'était pas enclin à répondre. Mais en partant je restai étonné de sa relative indulgence. Il éprouvait une haine cruelle pour Turia et ses habitants et, pourtant - compte tenu des pratiques habituelles des Nomades qui n'étaient certes pas très clémentes envers les ennemis sans défense -, il traitait les citoyens non armés avec une générosité exceptionnelle, leur laissant la vie sauve et la liberté, même s'ils devaient pour ça s'exiler. Bien entendu, l'exception portait sur les belles femmes que l'on considérait, selon la coutume goréenne, comme partie du butin. Je passais mon peu de temps libre aux alentours de la propriété de Saphrar. Les constructions qui l'entouraient devaient être fortifiées par les Tuchuks, et des barricades de pierre et de bois avaient été dressées entre les bâtiments, pour encercler complètement la demeure du marchand. J'avais entraîné une centaine de Tuchuks à manier l'arbalète, car nous en avions maintenant un bon nombre. Chacun des tireurs disposait de cinq arbalètes et de quatre esclaves turiens pour remonter les moulinets et charger les carreaux. Je disposai ces spécialistes sur les toits entourant le domaine de Saphrar, le plus près possible des murs. L'arbalète, bien que son tir soit beaucoup plus lent que celui de l'arc, a une portée beaucoup plus grande. Comme prévu, maintenant que nous étions munis de ces armes, les allées et venues des tarns devenaient plus hasardeuses. Et de fait, à ma grande joie, mes arbalétriers débutants abattirent dès le premier jour quatre tarns qui tentaient de pénétrer dans le périmètre. Bien entendu, plusieurs autres passèrent sans dommages. Si nous avions pu pénétrer sur le terrain, ou même avancer jusqu'aux murs extérieurs, nous aurions réussi à bloquer à peu près toutes les allées et venues aériennes. Je craignais, évidemment, que ce perfectionnement de notre armement ne précipite le départ de Saphrar, mais il n'en fut rien, peut-être parce que le marchand ne fut informé de notre objectif qu'en voyant tomber sur son territoire des tarns agonisants. Harold et moi mâchonnions de la viande de bosk rôtie au feu allumé à même le sol de marbre du palais de Phanius Turmus. Non loin de là, nos kaiilas entravés étaient allongés, tenant entre leurs pattes des verrs abattus et les dévorant.

— La plupart des gens ont maintenant quitté la ville, me dit Harold.

—
C'est une bonne chose, répondis-je.

—
Kamchak refermera bientôt les portes, reprit-il, et alors nous nous attaquerons à la forteresse de

Saphrar et au perchoir à tarns de Ha-Keel.

Je fis un signe affirmatif. Maintenant que la cité était à peu près privée de défenseurs et fermée contre l'extérieur, Kamchak pourrait concentrer ses forces contre Saphrar et Ha-Keel. Nous estimions que ce dernier disposait encore de près d'un millier de tarniers ainsi que de nombreux gardes turiens. De son côté, Saphrar devait avoir plus de mille combattants dans ses murs, et un nombre égal de serviteurs et d'esclaves qui pourraient lui être utiles, soit pour renforcer les portes, soit pour rehausser les murs, soit pour charger et alimenter les arbalètes. Quant aux femmes - certaines d'entre elles du moins -, elles serviraient au repos des guerriers. Lorsque j'eus fini de manger, je m'étendis sur le sol, un coussin sous la tête, et contemplai le plafond. Je voyais sur la coupole des traînées de fumée provenant de nos feux.

- Vas-tu passer la nuit ici? s'enquit Harold.

—

Oui, je pense.

—

Mais les Chariots nous ont envoyé aujourd'hui un millier de bosks, dit-il.

Je tournai la tête pour le regarder. Je savais bien que Kamchak avait fait venir depuis quelques jours des centaines de bosks qui paissaient à proximité de Turia, pour le ravitaillement de ses troupes.

— Quel rapport avec l'endroit où je dors ? demandai-je. Tu comptes peut-être dormir sur le dos d'un bosk... parce que tu es un Tuchuk ou quelque chose comme ça ?

J'étais content de lui clouer le bec, pour une fois.

Mais il n'en parut nullement troublé. Je laissai échapper un soupir.

Il me renseigna d'un ton altier:

—

Un Tuchuk peut, s'il le désire, reposer confortablement même sur les cornes d'un bosk, mais il n'y a sans doute qu'un Korobain pour s'allonger sur un sol de marbre alors qu'il pourrait tout aussi bien se prélasser sur une fourrure de larl dans le chariot d'un commandant.

—

Je ne comprends pas, fis-je.

— Je suppose que non, en effet.

—

Désolé!

— Tu ne comprends toujours pas?

—

Non, avouai-je.

—

Pauvre Korobain, murmura-t-il.

Puis il se leva, essuya son quiva sur sa manche gauche et le passa ensuite à sa ceinture.

—

Où vas-tu? lui demandai-je.

—

Dans mon chariot. Il est arrivé avec les bosks ainsi que plus de deux cents autres véhicules aujourd'hui... y compris le tien. Je me soulevai sur un coude.

—

Je n'ai pas de chariot, déclarai-je.

—

Mais bien sûr que si. Et moi aussi.

Je me contentai de le fixer des yeux, me demandant si c'était encore une de ses fameuses plaisanteries.

— Je parle sérieusement. La nuit où toi et moi sommes partis pour Turia, Kamchak a ordonné que l'on prépare un chariot pour chacun de nous... en récompense.

Je me rappelais cette fameuse nuit - la longue nage à contrecourant, le puits, notre capture, la Piscine Jaune de Turia, les Jardins de Plaisir, les tarns... et notre évasion.

—

À l'époque, bien sûr; poursuivit Harold, nos voitures n'étaient pas peintes en rouge, ni bourrées de butin et de richesses, car nous n'étions pas encore des commandants.

— Mais pour nous récompenser de quoi? m'enquis-je.

—

De notre courage.

—

C'est tout ?

— Et de quoi d'autre ? demanda-t-il.

— De la réussite, dis-je. Tu as réussi. Tu as fait ce que tu avais décidé. Moi pas. J'ai échoué. Je n'ai pas pu m'emparer de la sphère dorée.

—

Mais la sphère dorée est sans valeur, me rappela Harold. C'est Kamchak qui l'a dit.

— Il n'en connaît pas la valeur, répliquai-je.

Il haussa les épaules.

—

Peut-être.

— Alors, tu vois, je n'ai pas réussi.

— Mais si, tu as réussi, insista-t-il.

—

Comment ça?

—

Pour un Tuchuk, m'expliqua-t-il, la réussite, c'est le courage... c'est ça qui est important... le courage en soi... même si tout le reste échoue... c'est cela, la réussite.

—

Je vois, fis-je.

—

Il y a ici quelque chose dont tu ne te rends pas compte, reprit Harold.

— Quoi donc ?

Il attendit un instant.

—

Qu'en pénétrant dans Turia... et en nous en échappant comme nous l'avons fait... en amenant deux tarns au campement... nous... toi et moi... nous avons mérité la Cicatrice du Courage. Je restai d'abord silencieux. Puis je le regardai.

—
Mais tu ne portes pas la cicatrice.

— Ça aurait été plutôt difficile pour un type portant la Cicatrice du Courage de s'approcher des portes de Turia, pas vrai ?

— Oui, c'est vrai.

J'éclatai de rire.

—
Quand j'aurai le temps, poursuivit-il, je ferai venir un homme du Clan des Scarificateurs et me ferai placer la cicatrice. Ça me rendra encore plus beau.

Je souris.

— Tu veux peut-être que je lui demande de s'occuper aussi de toi ?

me proposa-t-il.

—
Non.

—
On remarquerait peut-être moins tes cheveux...

— Non, merci.

—
Très bien. On sait parfaitement que tu es un Korobain et non pas un Tuchuk. (Puis il ajouta d'un ton sérieux :) Mais tu portes la Cicatrice du Courage pour ce que tu as fait... tous ceux qui méritent cette cicatrice ne la montrent pas forcément.

Je restai silencieux.

—
Bon, reprit Harold, je suis fatigué... je retourne à mon chariot... il y a là une petite esclave que j'ai hâte de mettre au travail.

—
J'ignorais que j'avais aussi un chariot, dis-je.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, en voyant que tu avais apparemment passé la nuit après la

bataille confortablement installé dans la voiture pillée de Kamchak - je t'ai cherché toute la nuit, mais sans te trouver. (Il ajouta :) Tu seras heureux d'apprendre que ton propre chariot, tout comme le mien, a été épargné par les Paravacis.

Je ris.

—

C'est curieux, dis-je, mais j'ignorais tout de cette histoire de chariots.

— Tu aurais été depuis longtemps informé si tu ne t'étais pas précipité à Turia aussitôt après notre retour...alors que les véhicules allaient vers les Monts Ta-Thassa. Tu ne t'es même pas arrêté au chariot de Kamchak, ce jour-là. Sinon Aphris, ou quelqu'un d'autre, t'aurait renseigné.

— Celle de la cage à sleens ?

—

Elle n'était pas dans la cage le matin où nous sommes revenus de Turia avec les tarns.

— Oh ! Je suis heureux de l'apprendre.

—

Pas plus que la petite barbare.

— Qu'est-elle devenue, celle-là ?

— Kamchak l'a donnée à un guerrier.

—

Ah ? (Je n'étais pas heureux de l'apprendre.) Pourquoi ne m'astu pas parlé du chariot plus tôt ?

— Ça ne me semblait pas important.

Je fronçai les sourcils.

— Cependant, reprit-il, je conçois que les Korobains se laissent impressionner par ce genre de choses... posséder des chariots et d'autres richesses.

Je souris.

—

Harold le Tuchuk, je suis fatigué.

— Tu ne vas pas dans ton chariot ce soir ?

— Je ne crois pas.

— Comme tu voudras... Mais je l'ai fait bien garnir de Paga, de vin de Ka-la-na d'Ar et d'autres choses.

À Turia, bien que nous ayons disposé d'une grande partie des richesses de la ville, il n'y avait guère de Paga ni de vin de Ka-la-na. Comme je l'ai déjà dit, les Turiens préfèrent en général des vins épais, sirupeux. Pour ma part, sur-le butin, j'avais pris cent dix bouteilles de Paga et quarante de vin de Ka-la-na en provenance de Tyros, de Cos et d'Ar, mais je les avais distribuées à mes arbalétriers, ne gardant qu'une unique bouteille de Paga que j'avais consommée avec Harold deux nuits auparavant. Je décidai que je pourrais aussi bien passer la nuit dans mon chariot. Il y avait eu la nuit du Paga. Cette fois, ce serait la nuit du Ka-la-na. J'étais heureux de savoir que j'en trouverais dans mon véhicule.

Je souris à Harold.

- Merci, dis-je simplement.

—

Ce n'est que justice, fit-il en allant près de son kaiila qu'il détacha. (Puis il sauta en selle.) Sans moi, lança t-il, tu n'arriveras pas à trouver ton chariot... et moi je ne m'attarde pas davantage !

— Attends ! criai-je.

Son kaiila bondit hors de la pièce puis fonça dans un couloir qui menait au-dehors.

En marmonnant, je pris les rênes de mon propre kaiila, me mis en selle et partis à la poursuite de Harold, ne souhaitant nullement errer dans la nuit parmi les chariots, devant la porte de la ville, en frappant à chacun d'eux jusqu'à ce que j'aie trouvé le mien. Les gardes n'eurent même pas le temps de me saluer au passage. À quelques mètres hors les murs du palais, je freinai ma monture brusquement. Harold était là, tout tranquille, un air de reproche sur le visage.

—

Une telle hâte n'est pas de mise chez un Commandant de Millier, fit-il remarquer.

—

Tu as raison.

On repartit à une allure plus digne vers la grande porte de la cité.

—

Je craignais de ne pas trouver mon chariot sans ton aide, lui dis-je.

—

Mais c'est un chariot de commandant, fit-il, étonné. N'importe qui aurait pu te le désigner.

— Je ne le pensais pas.

—
Je n'en suis pas surpris. Tu n'es qu'un Korobain.

— Mais il y a longtemps, répondis-je, nous vous avons repoussés.

— Je n'étais pas là à l'époque.

—
C'est vrai, reconnus-je.

On fit un bout de route.

—
Si je ne craignais pas de te vexer, dis-je, nous réglerions tout cela en faisant la course jusqu'à la grande porte.

—
Attention! Derrière toi ! cria-t-il.

Je fis volter le kaiila en tirant mon épée du fourreau. Je regardai partout avec affolement, sous les portes, sur les toits, à travers les fenêtres.

—
Quoi ? lui lançai-je.

—
Là! hurla-t-il. Sur la droite!

Je me tournai sur la droite, sans rien voir d'autre qu'un mur de brique.

—
Qu'y a-t-il? demandai-je.

—
Un simple mur de brique ! cria-t-il, triomphant.

Je me retournai vers lui.

— J'ai accepté le pari ! me jeta-t-il en éperonnant son kaiila en direction de la porte de la ville.

Le temps de faire une volte et de le prendre en chasse, il avait déjà un quart de pasang d'avance dans la rue, soulevant au passage gravats et poussière. Je le rattrapai au niveau de la porte et on fonça côte à côte vers l'extérieur, avant de retrouver une allure décente pour notre grade.

On s'avança un peu entre les chariots, puis il tendit le bras:

— Voici le tien. Le mien n'est pas loin.

C'était un grand véhicule avec un attelage de huit bosks noirs. Deux Tuchuks montaient la garde à côté. En terre, était fichée une haute perche portant l'emblème des quatre cornes de bosks. La perche était peinte en rouge, la couleur des Commandants de Millier. Sous la porte, je voyais qu'il y avait de la lumière à

l'intérieur du chariot.

—

Je te souhaite bonne chance, me dit Harold.

— Et je te souhaite bonne chance moi aussi, répondis-je. Les deux gardes nous saluèrent en frappant trois fois de leurs lances sur leurs boucliers.

Nous répondîmes en levant la main droite, paume tournée vers l'intérieur.

— Il faut reconnaître que ton kaiila est rapide, me dit Harold.

—

C'est le cavalier qui fait la course.

—

C'est le cas. Je t'ai à peine battu.

—

Je croyais que c'était moi qui avais gagné, fis-je.

— Oh?

— Oui. Qu'est-ce qui te fait croire que je n'ai pas gagné?

— Eh bien, je ne sais pas... mais ce serait invraisemblable, non?

— Oui, j'imagine.

— En fait, je ne sais pas qui a gagné, avoua-t-il.

— Moi non plus. Peut-être match nul, suggérai-je.

— Peut-être... même si ça semble incroyable. (Il me regarda.) Aimerais-tu parier sur les pépins d'un tospit ? Pair ou impair ?

proposa-t-il.

— Non...

—

Très bien !

Il sourit et m'adressa un salut de la main.

— À demain.

Je lui rendis son salut.

—

À demain.

Je le suivis des yeux quand il partit en direction de sa maison sur roues, en sifflotant un chant tuchuk. Je songeais que la belle et fière Hereena devait l'attendre, probablement avec le collier au cou et enchaînée à l'anneau d'esclave.

Je savais que le lendemain l'assaut commencerait contre la Maison de Saphrar et la tour de Ha-Keel. Demain, l'un de nous mourrait peut-être, et peut-être les deux.

Je remarquai que les bosks paraissaient bien soignés, que leur pelage était peigné avec conscience et que les cornes, comme les sabots, étaient hautement polis.

Fatigué, je tendis les rênes du kaiila à l'un des gardes et escaladai les marches du véhicule.

ON ME SERT DU VIN

J'entrai, puis m'immobilisai, surpris.

À l'intérieur, une fille, qui se tenait derrière le minuscule foyer central, debout sur le tapis épais, près de la lampe suspendue à

l'huile de tharlarion, se retourna soudain face à moi, ramenant de son mieux autour de son corps un riche tissu soyeux de couleur jaune. Le bandeau rouge du Koora lui entourait les cheveux. Une chaîne fixée à sa cheville droite courait sur le tapis.

Elle se mit la main devant le visage.

Je ne dis rien, abasourdi, en me retrouvant ainsi face à

Élisabeth Cardwell.

— Vous êtes vivant! dit-elle, puis elle se mit à trembler. Il faut vous enfuir ! s'écria-t-elle.

— Pourquoi ?

—

Il va vous trouver! fit-elle en pleurant. Allez-vous-en!

Elle ne retirait toujours pas la main placée devant son visage.

—

Qui ça « il » ? demandai-je, sans comprendre.

— Mon maître ! dit-elle dans un sanglot. Je vous en prie, partez !

— Mais qui est-il? insistai-je.

—

Celui qui possède ce chariot ! Je ne l'ai pas encore vu!

Je crus que j'allais être pris de tremblements, mais je me maîtrisai, sans trahir mon émotion. Harold m'avait bien dit que Kamchak avait donné Élisabeth Caldwell à un guerrier. Il n'avait pas dit lequel. Maintenant, je le savais.

— Est-ce que votre maître vous a souvent rendu visite ? m'enquis-je.

— Jamais encore, répondit-elle, mais il est en ville... et il se peut qu'il vienne ici ce soir !

— Je n'ai pas peur de lui.

Elle se détourna, entraînant sa chaîne. Elle resserra encore le tissu jaune autour d'elle. Elle abaissa alors la main, tournée vers le fond du chariot.

— Quel nom est inscrit sur votre collier ?

— Ils me l'ont montré, dit-elle, mais... je ne sais pas lire la langue !

Elle disait la vérité, bien sûr. Elle parlait le goréen mais ne le lisait pas. D'ailleurs, nombre de Tuchuks étaient dans le même cas, et la gravure sur les colliers de leurs esclaves était le plus souvent un symbole que l'on reconnaissait comme leur appartenant. Même ceux qui étaient capables de lire, ou qui le prétendaient, faisaient apposer leur emblème aussi bien que leur nom sur le collier, afin que tout le monde sache à qui appartenait telle ou telle esclave. Le symbole de Kamchak était quatre cornes de bosks et deux quivas. Je contournai le réchaud pour m'approcher de la fille.

— Ne me regardez pas ! s'écria-t-elle en se courbant pour tenir son visage hors du cercle de lumière, puis en se le couvrant, des deux mains cette fois.

Je tendis le bras et fis un peu tourner le collier. Une chaîne y était également fixée. J'en conclus qu'elle portait la Sirik, la chaîne pendant du collier pour rejoindre celle qui entravait les chevilles. Elle refusait de me faire face. Sur le collier turien étaient gravées les quatre cornes de bosks ainsi que le symbole de la Cité de Ko-ro-ba que Kamchak avait dû m'attribuer, songeai-je. Il y avait également une inscription en goréen : « J'appartiens à Tarl Cabot. » Je remis le collier en place et m'écartai, retournant à l'autre bout du chariot pour m'y appuyer car je voulais réfléchir.

J'entendis cliqueter la chaîne quand elle pivota.

—

Qu'est-ce qu'il y a dessus ? me demanda-t-elle d'un ton implorant.

Je ne répondis pas.

—

A qui est ce chariot ? supplia-t-elle encore.

Je me retournai et elle se cacha de nouveau le visage d'une main en retenant la draperie jaune de l'autre. Je voyais maintenant les bracelets d'esclave qui lui encerclaient les poignets, également reliés à la chaîne du collier qui descendait ensuite jusqu'à celle des anneaux des chevilles. Une autre chaîne, celle que j'avais vue en premier lieu, rattachait la Sirik même à l'anneau fixe de la paroi. Par-dessus la main qui lui dissimulait le bas du visage, je voyais ses yeux effrayés.

— A qui est ce chariot ? me supplia-t-elle de lui dire.

— C'est le mien, répondis-je.

Elle écarquilla les yeux, soudain figée.

— Non, protesta-t-elle, c'est la demeure d'un commandant... de celui qui commande un Millier.

—
C'est moi. Je suis commandant.

Elle secoua la tête.

—
Le collier? demanda-t-elle.

—
Il dit que vous appartenez à Tarl Cabot.

À VOUS ?

Oui.

—
Votre esclave?

—
Oui.

Elle ne dit rien mais resta plantée à me dévisager, tenant toujours son chiffon d'une main et gardant l'autre devant la figure.

— Vous êtes à moi, dis-je.

Les larmes brillèrent dans ses yeux et elle se laissa tomber à genoux, incapable de rester debout.

Je m'agenouillai près d'elle.

— C'est fini, à présent, Élisabeth, c'est fini. On ne vous fera plus de mal. Vous n'êtes plus esclave. Vous êtes libre, Élisabeth. Je lui pris doucement les poignets pour lui découvrir la figure. Elle tenta de tourner la tête.

— Je vous en prie, ne me regardez pas, Tarl !

À sa narine, comme je le soupçonnais, brillait le minuscule anneau d'or des femmes tuchuks.

— Ne me regardez pas, s'il vous plaît.

Je tenais son joli visage entre mes paumes, je voyais ses cheveux foncés et doux, son front, ses yeux tendres, pleins de larmes, sa merveilleuse bouche frémissante et, dans sa narine, ravissant et délicat, le petit anneau.

— En fait, c'est vraiment très beau à voir, lui affirmai-je. Elle sanglota en pressant la tête contre mon épaule.

— Ils m'ont attachée sur une roue, dit-elle.

De la main droite, je serrai encore plus sa tête contre moi.

— Je suis marquée. Je suis marquée !

— Mais c'est bien fini, Élisabeth. Vous êtes libre.

Elle leva son visage mouillé de larmes vers moi.

— Je vous aime, Tarl Cabot, dit-elle.

— Non, vous ne m'aimez pas, dis-je doucement.

Elle s'appuya de nouveau à moi.

—

Mais vous ne voulez pas de moi, dit-elle. Vous n'avez jamais voulu.

Je ne répondis pas.

—

Et maintenant, dit-elle, le ton amer, Kamchak m'a donnée à

vous. Il est cruel, cruel, cruel.

— Il faut pourtant qu'il ait pensé du bien de vous pour vous avoir donnée à son ami.

Elle s'écarta un peu, intriguée.

— Est-ce possible ? demanda-t-elle. Il m'a fouettée... ou plutôt, il m'a... touchée avec la lanière.

Elle avait baissé les yeux.

— On vous a battue parce que vous vous étiez sauvée, lui dis-je. Normalement, il arrive bien pis aux filles qui font ça : on les mute ou on les jette aux sleens ou aux kailas. Et s'il vous a touchée avec le fouet - la Caresse du Maître -, c'était juste pour me prouver - et peut-être à vous aussi - que vous êtes une femme.

— Il m'a fait honte. Je n'ai pas pu m'empêcher de bouger ainsi... je n'y peux rien si je suis une femme.

— Mais tout est fini maintenant! répétais-je.

Elle continuait de regarder fixement le tapis.

— Les Tuchuks, repris-je, considèrent que les oreilles percées sont une coutume barbare... que les Turiens infligent à leurs filles esclaves.

Elle releva la tête et l'anneau d'or scintilla à la lueur du feu.

— Avez-vous les oreilles percées? lui demandai-je.

— Non, fit-elle, mais beaucoup de mes amies... de la Terre... qui possédaient de belles boucles s'étaient fait percer les lobes !

— Est-ce que cela vous paraissait abominable ?

— Non, dit-elle en souriant enfin.

— Ce le serait pour les Tuchuks. Ils n'infligent même pas cela à

leurs esclaves turiennes. Et toute fille tuchuk a grand-peur que cela lui arrive, si elle tombe entre les mains de Turiens.

Élisabeth rit à travers ses larmes.

—

On peut vous ôter cet anneau, expliquai-je. Avec les instruments appropriés, on peut l'ouvrir et le faire glisser... sans qu'il en reste de marque visible.

— Vous êtes très bon, Tarl Cabot.

— J'imagine qu'il vaudrait mieux ne pas vous le dire, soulignai-je, mais, en réalité, cet anneau est très attirant.

Elle releva la tête et sourit avec un rien d'effronterie.

— Vraiment ? fit-elle.

—

Oui, tout à fait.

Elle s'assit sur les talons, ramenant le tissu de soie plus étroitement sur ses épaules, puis me regarda en souriant.

—

Suis-je esclave ou libre ? me demanda-t-elle.

—

Libre.

Elle rit.

— Je ne crois pas que vous désiriez me libérer, dit-elle. Vous me laissez enchaînée... comme une esclave !

Je ris à mon tour.

— Je suis désolé ! m'écriai-je.

Élisabeth portait effectivement toujours la Sirik.

—

Où est la clé? demandai-je.

— Au-dessus de la porte. (Elle ajouta d'un ton un peu sec:) Juste hors de portée de ma main.

Je me redressai pour aller la chercher.

— Je suis heureuse, dit-elle.

Je décrochai la petite clé.

— Ne vous retournez pas ! m'avertit-elle.

J'obéis.

—

Pourquoi ? demandai-je.

Je percevais un léger froissement de chaînes.

J'entendis sa voix derrière moi, un peu rauque.

— Oserez-vous libérer cette fille? s'enquit-elle.

Je pivotai soudain et, à ma grande stupeur, vis qu'Élisabeth Cardwell s'était dressée et se tenait fièrement, en défi, en colère, devant moi, comme si elle eût été une fille à qui on venait tout juste de passer le collier, ramenée une ahn auparavant, liée en travers de la selle d'un kaiila, à la suite d'un raid.

J'en eus le souffle coupé.

— Oui, dit-elle, je vais me montrer, mais sachez que je vous combattrai à mort !

Avec une grâce insolente, le chiffon jaune bougea le long de son corps et tomba à ses pieds. Elle se tenait face à moi, avec une colère feinte, pleine de charme et de beauté. Elle portait la Sirik et était naturellement vêtue Kajir, avec la cordelière rouge à la taille, la mince bande de cuir noir entre les cuisses, la courte veste de cuir noir sans manches ouverte et le Koora, le bandeau rouge, qui ramenait

ses cheveux bruns en arrière. Je constatai qu'elle avait à la cuisse gauche la petite marque des quatre cornes de bosks. J'avais du mal à croire que la splendide créature qui se tenait enchaînée devant moi fût celle que Kamchak et moi-même appelions la Petite Barbare, celle en qui je n'avais su voir qu'une jeune fille de la Terre, une jolie petite secrétaire, une entre les milliers qui travaillaient dans les grands bureaux terriens. Mais ce que j'avais devant les yeux ne me parlait pas des bâtiments de verre rectangulaires et des pollutions de la Terre, de ses foules pressées et irritées, de ses esclaves courant au-devant du fouet de leurs horloges pointeuses, rampant et léchant des bottes pour un peu d'argent, une situation, un titre, se disputant l'admiration imbécile des masses pour lesquelles un vrai Goréen n'aurait eu que mépris. Ce que je voyais m'évoquait le beuglement des bosks et l'odeur de la terre foulée, le bruit des chariots en route, les sifflements du vent, les cris des filles armées d'aiguillons qui guidaient les bêtes, l'odeur des feux sous le ciel. Je songeai à Kamchak, sur son kaiila, qui ressemblait sans doute à ce qu'avait été Kutaituchik avant lui, aux rythmes prenants de la neige et de l'herbe, au rassemblement du bétail. Et devant moi se dressait une fille, apparemment une captive, qui aurait pu être de Turia, ou d'Ar, ou de Cos, ou de Thentis, qui portait ses chaînes avec fierté. En bref, c'était une esclave de Tuchuk que j'admirais ainsi.

—
Alors, fit Miss Cardwell, rompant le charme sous lequel elle m'avait tenu, je croyais que vous alliez me débarrasser de mes chaînes ?

—
Oui-oui, fis-je, et je trébuchai en m'approchant d'elle. Serrure après serrure, en tâtonnant maladroitement, je lui ôtai toutes ses chaînes et les jetai sur le plancher, au-dessous de l'anneau fixe de la paroi.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit-elle avec légèreté. Je dois être devenue une véritable esclave de Tuchuk.

—
Vous êtes libre, affirmai-je.

—
Je tâcherai de m'en souvenir, convint-elle.

— Je vous en prie !

— Est-ce que je vous mets mal à l'aise ? s'enquit-elle.

— Oui.

Elle avait ramassé le morceau de soie jaune et, avec une ou deux épingles, butin sans doute rapporté de Turia, elle se le drapa élégamment sur le corps.

J'envisageai de la violer.

Ce n'était pas à faire, bien entendu.

— Avez-vous mangé? me demanda-t-elle.

— Oui.

— Il reste un peu de bosk rôti. Froid. Ce serait contraignant de le faire réchauffer, donc je n'en ferai rien. Je ne suis plus une esclave, vous savez.

Je commençai à regretter d'avoir décidé de la libérer . Elle avait les yeux brillants.

— Vous en avez mis, du temps, pour arriver au chariot, fit-elle remarquer.

— J'étais occupé.

— À combattre et tout ça, j'imagine ?

— J'imagine, en effet.

— Pourquoi êtes-vous venu ce soir?

Je n'appréciais guère le ton qu'elle avait adopté.

— Pour boire du vin.

— Oh!

J'allai au coffre rangé contre la paroi et y pris parmi plusieurs autres un flacon de vin de Ka-la-na.

— Nous allons célébrer votre liberté, lui dis-je en lui servant une petite coupe.

Elle l'accepta en souriant, attendant que je remplisse la mienne. Je la regardai dans les yeux.

— À une femme libre, qui a su se montrer forte et courageuse, à

Élisabeth Cardwell, aussi libre que belle, dis-je.

Nos coupes se heurtèrent légèrement.

— Je vous remercie, Tarl Cabot.

Je vidai ma coupe.

— Nous devons évidemment prévoir quelques aménagements dans le chariot, dit-elle en jetant un coup d'oeil circulaire, les lèvres pincées. Il va falloir établir une séparation d'une manière ou d'une autre. Je ne crois pas qu'il serait convenable de partager le chariot d'un homme qui n'est pas mon maître.

J'étais intrigué.

— Je suis certain que nous trouverons bien un moyen, murmurai-je. Je remplis ma coupe. Élisabeth avait à peine trempé les lèvres dans la sienne. J'avalai une gorgée de Ka-la-na en songeant que c'était plutôt un soir pour le Paga.

— Une sorte de cloison, dit-elle.

— Buvez donc, fis-je en poussant sa coupe en direction de ses lèvres.

Elle absorba distraitemment un peu de liquide.

— Ce vin n'est pas si mauvais.

— Il est merveilleux ! répliquai-je.

— Je pense qu'une paroi de planches épaisses serait l'idéal, estima-t-elle.

— Vous pourriez toujours porter des Robes de Dissimulation et conserver sur vous un quiva dégainé, avançai-je.

—

C'est vrai...

Elle me regardait par-dessus sa coupe en sirotant le liquide.

— On dit que tout homme qui rend sa liberté à une esclave est un sot, rappela-t-elle, les yeux malicieux.

— C'est sans doute vrai.

— Vous êtes gentil, Tarl Cabot.

Je la trouvais très belle. Une fois de plus, il me vint l'idée de la prendre de force, mais à présent qu'elle était libre et non plus une simple esclave je me dis que ce ne serait pas bien. Je mesurai néanmoins, dans cette hypothèse, la distance qui nous séparait et conclus que, d'un seul bond, d'un seul mouvement, j'arriverais à la renverser sur le tapis, avec un peu de chance.

— À quoi pensez-vous ? s'enquit-elle.

— À rien que je souhaite vous expliquer.

— Tiens ? fit-elle, les yeux fixés sur sa coupe, le sourire aux lèvres.

— Buvez encore du vin, l'invitai-je.

—

Oh, voyons !

— Il est vraiment excellent.

— Vous cherchez à me saouler.

— L'idée m'en est venue, en effet, avouai-je.

Elle émit un rire.

— Une fois que je serai ivre, que comptez-vous faire de moi ?

— Je pense que je vous fourrerai dans le sac a fumier

— Pas très original, fit-elle.

— Alors, que me suggérez-vous ?

—

Je suis dans votre chariot, dit-elle en reniflant. Je suis seule, absolument sans défense, entièrement à votre merci.

— S'il vous plaît! lançai-je.

—

Si vous le vouliez, me signala-t-elle, vous pourriez en un instant me remettre aux fers... refaire de moi une esclave... et je serais de nouveau votre bien, vous pourriez faire de moi tout ce que vous voulez.

— Ce n'est pas une mauvaise idée.

—

Se peut-il qu'un Commandant d'un Millier de Tuchuks ne sache que faire d'une fille comme moi?

Je tendis la main, prêt à la prendre dans mes bras, mais sa coupe de vin se plaça adroitement devant moi.

—

S'il vous plaît, monsieur Cabot, fit-elle.

Je reculai, pris de colère.

— Par les Prêtres-Rois ! m'écriai-je. Vous avez l'art de chercher la difficulté !

Elle rit, les yeux pétillants.

—

Je suis libre.

— Je le sais parfaitement ! fis-je d'un ton sec.

Elle se contenta de rire de nouveau.

— Vous parliez de dispositions à prendre, poursuivis-je. Il y en a, effectivement. Libre ou non, vous êtes la femme dans mon chariot. Je m'attends à manger, à ce que le chariot soit propre, les essieux graissés et les bosks soignés.

— N'ayez crainte, quand je préparerai mes repas, j'en ferai assez pour deux.

— Ravi de l'entendre, marmonnai-je.

— De plus, je n'aimerais pas vivre dans un chariot mal tenu, dont les essieux ne seraient pas graissés et les bosks mal soignés.

—

D'accord, je vous crois.

— Mais je pense que vous devriez prendre votre part de ces corvées.

— Je suis Commandant d'un Millier.

—

Qu'est-ce que ça change ?

— Beaucoup de choses ! criai-je.

— Pas la peine d'élever la voix.

Mes yeux se portèrent sur les chaînes sous l'anneau.

—

Bien entendu, reprit-elle, on pourrait considérer ça comme une sorte de partage des travaux.

—

Bien.

—

D'autre part, vous pourriez louer les services d'une esclave pour ce genre de corvées.

—

Très bien, dis-je en la fixant des yeux, j'engagerai une esclave.

—

Mais on ne peut pas faire confiance aux esclaves. Je poussai un cri de rage et manquai renverser ma coupe.

Vous avez failli perdre du vin, souligna-t-elle.

Je songeai que l'institution de la liberté pour les femmes était bien une erreur, comme l'estimaient les Goréens. Élisabeth m'accorda un clin d'oeil complice.

Je m'occuperai du chariot, dit-elle.

Bon ! bon !

Je m'assis près du réchaud et me perdis dans la contemplation du plancher. Élisabeth s'agenouilla à quelques pas de moi et but un peu de vin.

Elle, reprit d'un ton sérieux.

J'ai entendu dire par une esclave - nommée Hereena - qu'il y aura de grands combats demain. Je levai la tête.

Oui, il me semble aussi.

Si c'est bien le cas, vous y prendrez part? demanda-t-elle.

Oui, je pense.

Pourquoi êtes-vous venu au chariot ce soir?

Pour boire du vin. Je vous l'ai déjà dit.

Elle baissa les yeux.

Nous restâmes silencieux un moment tous les deux, puis elle déclara :

—

Je suis heureuse que ce soit votre chariot.

Je la regardai en souriant, puis baissai de nouveau la tête, perdu dans mes pensées.

Je me demandais ce que deviendrait Miss Cardwell. Je me forçai à me rappeler que ce n'était pas une Goréenne, mais une fille de la Terre. Ni Turienne ni Tuchuk. Elle était incapable de lire la langue. Pour quiconque la rencontrerait, elle ne serait qu'une belle barbare, bonne par la naissance et par le sang pour le collier d'un maître. Elle serait vulnérable, sans défense aucune. À dire vrai, même la femme de Gor, une fois hors de sa cité, faute d'un défenseur, si elle échappe aux dangers du pays sauvage, n'évite pas longtemps les fers, les chaînes et le collier. Même les paysans ramassent ces femmes esseulées pour les faire travailler aux champs en attendant de les vendre au premier trafiquant d'esclaves qui se présente. Miss Cardwell aurait besoin d'un défenseur, d'un protecteur. Et pourtant, le lendemain même, je courrais le risque de mourir sur les murs de la Maison de Saphrar. Et alors, quel serait le sort de la jeune femme ? En outre, je me rappelais ma mission, je savais qu'un guerrier ne peut s'encombrer d'une femme, et notamment d'une femme libre. Ses compagnons sont le péril et l'acier. J'étais attristé. Je me disais qu'il aurait mieux valu que Kamchak ne me donne pas cette fille.

La voix d'Élisabeth interrompit le cours de mes réflexions.

—

Je suis étonnée que Kamchak ne m'ait pas vendue, dit-elle.

— Il aurait peut-être dû.

Elle sourit.

— Peut-être, reconnut-elle. (Elle but une gorgée de vin.) Tarl Cabot... fit-elle.

—

Oui ?

—

Pourquoi Kamchak ne m'a-t-il pas vendue ?

—

Je ne sais pas.

— Pourquoi m'a-t-il donnée à vous ?

— Je me le demande aussi.

Et c'était vrai, pourquoi Kamchak me l'avait-il donnée ? Bien des choses m'intriguaient. Je pensais à Gor, à Kamchak, et aux mœurs des Tuchuks, si différentes de celles de notre planète d'origine, à Miss Cardwell et à moi.

Je me demandais aussi pourquoi Kamchak avait fait passer l'anneau à la narine de cette fille, l'avait fait marquer, lui avait fait mettre le collier et l'avait fait habiller Kajir... Était-ce vraiment parce qu'elle avait excité sa colère en se sauvant du chariot... ou pour une tout autre raison... et pourquoi l'avait-il soumise si cruellement, en ma présence, à la Caresse du Fouet? J'avais cru qu'il avait des sentiments pour elle. Et il me la donnait, alors qu'il y avait d'autres commandants. Il m'avait dit qu'il tenait à elle. Et j'étais sûr de son amitié. Pourquoi avait-il agi ainsi ? Pour moi ? Ou aussi pour elle ?

Et dans ce cas, pourquoi? Pour quel motif ?...

Élisabeth avait maintenant vidé sa coupe. Elle s'était levée, avait rincé le récipient et l'avait rangé. Maintenant, agenouillée au fond du chariot, elle avait dénoué le Koora et secoué ses cheveux. Elle se regardait dans le miroir, tournant la tête d'un côté et de l'autre. Ça m'amusait. Elle cherchait sous quel angle l'anneau de narine était le plus joli. Puis elle entreprit de se peigner, à genoux, le buste bien droit, comme une fille de Gor. Kamchak ne lui avait jamais permis de se couper les cheveux. Maintenant qu'elle était libre, j'imaginai qu'elle les raccourcirait bientôt. Je le regretterais. J'ai toujours considéré que la longueur de la chevelure était une des beautés de la femme.

Je l'observai. Elle avait mis le peigne de côté et rattaché le Koora enserrant ses cheveux. De nouveau, elle examinait son image dans le miroir de bronze.

Je crus soudain avoir compris Kamchak ! Il avait, en vérité, vraiment aimé cette fille !

—

Élisabeth, dis-je.

—

Oui, fit-elle en reposant le miroir.

—

Je crois savoir pourquoi Kamchak vous a donnée à moi... indépendamment du fait qu'il a dû penser que j'aurais l'usage d'une jolie fille dans mon chariot.

Elle sourit.

— Je lui en suis reconnaissante, dit-elle.

— Vraiment ?

Elle reprit le miroir et s'étudia.

— Bien sûr, précisa-t-elle, qui d'autre aurait été assez bête pour me libérer?

— Bien sûr, fis-je en écho.

Puis je restai silencieux.

Elle abandonna une nouvelle fois le miroir.

— Pourquoi pensez-vous qu'il a agi ainsi? s'enquit-elle, curieuse, à présent.

— Sur Gor, expliquai-je, on dit que seule la femme qui a été totalement esclave est capable d'apprécier une totale liberté.

— Je ne suis pas sûre de comprendre...

— Je pense que ça n'a rien à voir avec le fait que telle ou telle femme soit esclave ou libre, ni avec la simplicité de la chaîne, du collier ou de la marque.

—

Alors, quoi ?

—

Ça signifie que seule la femme qui s'est totalement livrée... qui peut s'abandonner entièrement... se perdre au contact d'un homme... est capable d'être véritablement une femme et, étant ce qu'elle est, se trouve libre de ce fait même.

Elle sourit.

—

Je ne suis pas d'accord avec cette théorie. Je suis libre en ce moment même.

— Je ne vous parle pas de chaînes ni de colliers.

— C'est une théorie stupide.

Je baissai les yeux.

—

Probablement.

— Je ne respecterais guère une femme capable de s'abandonner totalement à un homme.

— C'est bien ce que je me disais, convins-je.

— Les femmes sont des personnes... au moins autant que les hommes... et elles sont leurs égales.

— Je crois que nous parlons de choses différentes.

— Possible.

— Sur notre monde, repris-je, on parle beaucoup des personnes... et bien peu des hommes et des femmes... et on inculque aux hommes qu'ils ne doivent pas être des hommes et aux femmes qu'elles ne doivent pas être des femmes.

—

Ridicule ! protesta-t-elle. Ça n'a absolument aucun sens !

—

Je ne parle pas des mots utilisés, ni de la façon de parler de ces choses qu'ont les hommes de la Terre, mais bien de ce qui n'est jamais dit... mais qui reste peut-être implicite sous ce qui se dit et s'enseigne.

Un instant de pause et je poursuivis :

—

Mais si les lois de la nature et du sang humain étaient plus fondamentales, plus primitives et essentielles que les conventions et les enseignements de la société... si ces vieux secrets et ces vérités si c'en sont bien - avaient été cachés ou oubliés, ou soumis aux exigences d'une société conçue sous la forme d'unités de travail interchangeables, affectées chacune à un rôle fonctionnel, technique, d'où le sexe est éliminé ?

—

Oh, voyons ! s'écria-t-elle.

—

Que croyez-vous qu'en serait le résultat ?

—

Je n'en sais vraiment rien.

—

Notre Terre, avançai-je.

—

Les femmes ne désirent nullement se soumettre aux hommes, être dominées, brutalisées.

— Nous parlons décidément de choses différentes.

—

Peut-être, reconnu-elle.

— Il n'existe pas de femme plus libre, plus élevée, plus belle que la Libre Compagne Goréenne. Faites-en la comparaison avec l'épouse moyenne sur la Terre.

—

Les femmes tuchuks ont un triste sort, dit-elle.

— Dans les villes, peu d'entre elles seraient considérées comme de Libres Compagnes.

—

Je n'ai jamais rencontré de femme qui ait été une Libre Compagne, fit remarquer Élisabeth.

Je restai silencieux, attristé, car j'en avais connu une.

— Peut-être avez-vous raison, dis-je après réflexion, mais chez tous les mammifères il semble qu'il soit dans la nature du mâle de posséder et dans celle de la femelle d'être possédée.

—

Je n'ai pas l'habitude de penser à moi-même comme à un mammifère, souligna Élisabeth en souriant.

— Et comment vous voyez-vous donc... biologiquement parlant?

demandai-je.

—

Évidemment... si vous voulez voir les choses sous cet angle, fit-elle en souriant toujours. Je frappai sur le plancher du chariot et Élisabeth sursauta.

—

C'est justement l'angle approprié ! déclarai-je.

— N'importe quoi ! lâcha-t-elle.

— Les Goréens reconnaissent que c'est là une vérité difficile à avaler par les femmes, qu'elles la rejettent, qu'elles la craignent, qu'elles la combattent.

— Parce que ce n'en est pas une.

—

Vous croyez que je veux dire qu'une femme n'est rien - ce n'est pas exact : je dis qu'elle est merveilleuse, mais qu'elle ne devient vraiment elle-même et magnifique qu'une fois entièrement livrée à

l'amour.

—

C'est faux ! lança Élisabeth.

—

C'est pourquoi, continuai-je, sur ce monde barbare, la femme qui ne sait pas se livrer est, à l'occasion, tout simplement conquise. Elle rejeta la tête en arrière et partit d'un grand rire.

—

Oui, la reddition est obtenue... souvent par un maître qui ne se satisferait pas de moins que ça.

—

Et qu'arrive-t-il à ces femmes, par la suite ?

—

Il se peut qu'elles portent ou non les chaînes, mais elles sont complètes... ce sont des femelles.

—

Pas un homme - pas même vous, cher Tarl Cabot -ne pourrait m'amener à une telle bassesse.

—

Selon les mythes de Gor, la femme aspire à cette identité - à

devenir elle-même en étant à lui - ne fût-ce que pour l'instant paradoxal où elle est esclave et, ainsi, libre.

—

Tout cela est d'une bêtise...

—

On dit aussi que la femme souhaite que cela lui arrive, mais qu'elle ne le sait pas.

—

Et ça, c'est le comble de l'idiotie !

—

Pourquoi donc vous êtes-vous présentée à moi, un peu plus tôt, en fille esclave... si vous ne désiriez pas à ce moment en être une

?

— C'était une plaisanterie ! Une simple plaisanterie... fit-elle en riant un peu.

— Possible.

Elle baissa les yeux, embarrassée.

— Et c'est donc pour ça que, à mon avis, Kamchak vous a donnée à moi.

Elle releva la tête, surprise.

— Pourquoi ? insista-t-elle.

—

Pour que vous appreniez dans mes bras la signification du collier d'esclave, pour que vous découvriez ce que c'est que d'être une femme.

Ses yeux s'agrandirent d'incrédulité.

— Vous voyez, il pensait du bien de vous. Il aimait vraiment bien sa Petite Barbare.

Je me levai et lançai ma coupe contre le coffre à vin, où elle se fracassa.

Je pivotai.

Elle se dressa d'un bond.

—

Où allez-vous ?

—

Au chariot des esclaves publiques.

—

Mais pourquoi ?

Je la regardai franchement.

—

J'ai besoin d'une femme.

Elle me rendit mon regard.

—
Je suis une femme, Tarl Cabot.

Je ne répondis pas.

—
Ne suis-je pas aussi belle que les filles publiques ? s'enquit-elle.

—
Si, largement.

—
Alors pourquoi ne restez-vous pas avec moi ?

—
Je crois que la bataille sera rude, demain.

— Je peux vous plaire autant que n'importe quelle fille du chariot d'esclaves.

—
Vous êtes libre.

— Je vous donnerai davantage qu'elles.

— Je vous en prie, Élisabeth, ne dites pas des choses pareilles. Elle se redressa.

— J'imagine que vous avez vu d'autres filles, sur les marchés d'esclaves, se trahir, comme moi, au contact du fouet ?

Je ne dis rien. J'en avais effectivement vu.

—
Vous avez remarqué mes mouvements, me defia t-elle. Est-ce que ça n'aurait pas fait grimper mon prix d'une douzaine de pièces d'or ?

— Si, certainement.

Je m'approchai et la pris doucement par la taille pour la regarder dans les yeux.

—
Je vous aime, Tarl Cabot, murmura-t-elle. Ne me quittez pas.

—
Ne m'aimez pas. Vous connaissez trop peu ma vie et ce que j'ai à faire.

— Peu m'importe, dit-elle en posant la tête sur mon épaule.

— Je dois m'en aller, ne serait-ce que parce que vous tenez à moi. Je serais cruel de rester.

—

Prenez-moi, Tarl Cabot, sinon comme une femme libre, au moins comme une esclave.

—

Ma belle Élisabeth, je ne peux vous avoir ni comme l'une ni comme l'autre.

— Je serai à vous, comme l'une ou comme l'autre! s'emporta-t-elle.

— Non, répondis-je gentiment. Non.

Elle recula soudain, furieuse, et me gifla méchamment à
plusieurs reprises.

— Non, insistai-je.

Elle me frappa de nouveau. J'avais les joues en feu.

— Je vous déteste ! Je vous hais ! cracha-t-elle.

—

Non, fis-je encore.

—

Vous connaissez les codes, n'est-ce pas ? lança-t-elle, me défiant. Les Codes du Guerrier de Gor?

— Ne faites pas ça, lui conseillai-je.

Elle me gifla une fois de plus et j'en eus la tête ébranlée.

— Je vous hais ! siffla-t-elle.

Et puis, comme je m'y attendais, elle s'agenouilla d'un coup, malgré sa colère, tête baissée, bras étendus, poignets croisés, se soumettant comme une femelle de Gor.

— Maintenant, reprit-elle en levant des yeux luisants de rage, vous êtes forcé soit de me tuer, soit de me mettre en esclavage.

— Vous êtes libre ! affirmai-je d'un ton sévère.

— Alors, tuez-moi ! dit-elle.

— Je ne pourrais pas.

— Passez-moi le collier.

— Je n'en ai pas envie.

— Alors reconnaissez que vous êtes traître aux Codes !

— Allez chercher le collier, répondis-je.

Elle bondit et me tendit l'objet, s'agenouillant de nouveau devant moi.

Je lui enfermai le cou dans le cercle d'acier et elle me lançait toujours de méchants regards.

Je bouclai le fermoir.

Elle allait se relever.

Je pressai de la main sur son épaule pour l'en empêcher.

— Je ne vous permets pas de vous lever, Esclave. Elle avait le corps secoué de rage. Puis elle dit :

— Bien sûr, Maître ; je regrette, Maître.

J'ôtai les deux épingles de son morceau de tissu jaune qui glissa, la révélant vêtue Kajir.

Elle se raidit de colère.

— Je tiens à voir mon esclave, déclarai-je.

— Peut-être souhaitez-vous que votre esclave se débarrasse de ses autres effets ? fit-elle d'un ton acide.

— Non.

Elle eut un geste insolent du menton.

— Je vais le faire moi-même, dis-je.

Elle poussa un soupir.

Tandis qu'elle était agenouillée dans la position de l'Esclave de Plaisir, je lui ôtai le Koora, libérant ses cheveux, puis le Kalmak de cuir, et ensuite le Curla et la Chatka.

—

Si vous tenez à être esclave, soyez-le, prononçai je

Elle ne releva pas la tête, mais elle crispa ses petits poings. J'allai m'asseoir en tailleur près du réchaud et l'examinai un moment.

— Approchez, Esclave, et à genoux! commandai-je.

Cette fois, elle me regarda avec une fière colère, puis elle dit:

—

Oui, Maître.

Et elle obéit.

Miss Élisabeth Cardwell était à genoux devant moi et n'avait pour toute parure que le collier d'esclave.

—

Qu'êtes-vous ? demandai-je.

— Une esclave, répondit-elle, amère, sans lever les yeux.

—

Servez-moi du vin.

Elle s'exécuta et revint prendre sa posture, me présentant le hanap noir bordé de rouge, celui du maître, comme le faisait Aphris pour Kamchak. Je bus.

Je reposai le récipient et contemplai la fille.

—

Pourquoi vous conduire ainsi, Élisabeth? fis-je.

Elle garda la tête basse, boudeuse.

— Je suis Vella, déclara-t-elle. Une esclave goréenne.

— Élisabeth... commençai-je.

—

Vella! répliqua-t-elle vivement.

—

Vella, d'accord.

Nos regards se croisèrent longuement. Puis elle sourit et baissa les yeux.

Je ris.

— Il me semble que je ne réussirai pas à me rendre au chariot public, ce soir, dis-je.

Elle leva un regard timide.

—

On dirait bien, Maître.

— Vous êtes une sorcière, Vella.

Elle haussa les épaules. Puis elle s'étira avec insouciance, avec une grâce féline, portant les mains à sa nuque pour ramener ses cheveux en avant. Elle garda la pause un certain temps.

—

Pensez-vous que les filles publiques soient aussi belles que Vella ? m'interrogea-t-elle.

— Non, sans doute pas.

— Ou aussi désirables ?

—

Non plus. Nulle fille n'est aussi désirable que Vella.

Alors, le dos arqué, un demi-sourire aux lèvres, elle s'étira encore plus, langoureuse, puis, d'un mouvement de tête, rejeta ses cheveux en arrière, ferma les yeux, puis les rouvrit lentement.

—

On dirait que Vella souhaite plaire à son maître, observai-je.

— Non. Vella déteste son maître. (Ses yeux feignaient la haine.) Il a humilié Vella. Il l'a mise nue et lui a passé un collier d'esclave !

— Naturellement.

— Mais peut-être sera-t-elle obligée de lui faire plaisir. Après tout, ce n'est qu'une esclave.

J'éclatai de rire.

—

On dit, reprit-elle, que Vella, qu'elle le sache ou non, aspire à

être une esclave... l'esclave absolue d'un homme... ne serait-ce que pour une heure.

Je me frappai le genou, tant elle m'amusait ainsi.

—

C'est une idée stupide, dis-je.

Elle haussa les épaules.

— Peut-être Vella n'en sait-elle rien.

—

Peut-être Vella va-t-elle l'apprendre.

—

Peut-être, fit-elle en souriant.

—

Fille Esclave, êtes-vous prête à donner du plaisir à un maître ?

— Ai-je le choix?

— Non.

—

Alors, admettons que je suis prête, fit-elle d'une voix résignée. Je me remis à rire.

Élisabeth me regardait en souriant. Puis, brusquement, par jeu, elle posa la tête sur le tapis, devant moi, et je l'entendis murmurer :

—

Vella ne demande qu'à trembler et à obéir.

Je me levai et, tout sourires, la mis debout également Elle aussi riait à présent, les yeux brillant., se tenant tout près de moi. Je sentais son souffle sur mon visage.

— Je crois que maintenant je vais faire quelque chose de vous, disje. Elle rit à nouveau, l'air résigné, baissant la tête

— Et quel sera le sort de votre belle esclave civilisée ?

— Le sac à fumier, répondis-je.

— Non ! s'écria-t-elle, soudain effrayée. Non !

Elle me faisait rire encore davantage.

— Tout sauf ça, supplia-t-elle, n'importe quoi !

— N'importe quoi?

Elle me sourit avec un regard franc.

— Oui, n'importe quoi !

— Très bien, Vella. Je vais vous accorder une seule et unique chance... si vous me faites bien plaisir, ce misérable sort ne sera pas le vôtre... du moins pas cette nuit.

— Vella vous plaira bien.

— Parfait. Plaisez-moi.

Je me rappelais précisément comme elle s'était amusée de moi, et je songeai qu'il serait peut-être utile de rendre à la jeune Américaine un peu de la monnaie de sa pièce.

Elle me regardait, étonnée.

Puis elle sourit.

— Je vais vous montrer que je connais bien la signification de mon collier, Maître.

Et soudain, elle m'embrassa. Un baiser profond, humide, riche, trop vite terminé.

— Et voilà ! s'écria-t-elle. Le baiser d'une esclave de Tuchuk ! (Puis elle éclata de rire et se détourna, regardant par-dessus son épaule.) Vous voyez, je sais faire ça à la perfection.

Je ne dis rien.

Elle était tournée de l'autre côté.

— Toutefois, ajouta-t-elle avec malice, je crois qu'un seul suffira à mon maître.

J'étais un rien en colère et plutôt excité.

—

Les filles du chariot public savent aussi comment embrasser, affirmai-je.

— Ah?

Elle se retourna.

—

Ce ne sont pas de petites secrétaires qui font semblant d'être des esclaves.

Ses prunelles lancèrent des flammes.

—

Goûtez donc à ceci! fit-elle en s'approchant et, cette fois, tenant ma tête dans ses petites mains, elle attarda ses lèvres tièdes sur les miennes, nos souffles mêlés, en un contact savant.

Mes mains encerclaient presque sa taille

Quand elle recula, je commentai:

—

Pas mal.

— Pas mal ! se récria-t-elle.

Alors elle se mit à me donner des baisers de plus en plus fermes, avec détermination, tour à tour avec subtilité, impatience, puis froideur, et elle inclina la tête, vaincue.

Du bout d'un doigt, je lui relevai le menton. Il y avait de nouveau de la colère dans ses yeux.

—

Sans doute aurais-je dû vous dire, commençai-je, qu'une femme n'embrasse bien qu'une fois pleinement excitée, au bout d'une demi-heure au moins, quand elle est sans défense, prête à céder à tout.

Elle me tourna le dos, furieuse.

Puis elle pivota en s'esclaffant.

—

Vous êtes un animal, Tarl Cabot! cria-t-elle.

— Et vous aussi, un beau petit animal avec collier.

— Je vous aime, Tarl Cabot.

—

Pare-toi des Soies du Plaisir, Petit Animal, dis-je, et viens dans mes bras.

La chaleur du défi rayonnait dans ses yeux. Elle paraissait baigner dans l'excitation.

— Bien que je sois de la Terre, dit-elle, essayez de vous servir de moi comme d'une esclave.

— Si tu le désires.

— Je vais vous prouver qu'on ne peut pas conquérir une femme.

— Tu me tentes.

—

Je vous aime mais, malgré ça, vous serez incapable de me conquérir parce que je ne me permettrai me laisser conquérir... même si je vous aime!

—

Si vous m'aimiez, dis-je en reprenant le «vous » peut-être n'aurais-je nulle envie de vous conquérir.

—

Mais Kamchak, cet homme généreux, m'a donnée à vous, n'est-ce pas ? Pour que vous m'appreniez, en tant qu'esclave, à être femelle ?

— C'est ce que je crois.

— Et à son avis, peut-être aussi au vôtre, ne serait-ce pas mon propre intérêt ?

—

Possible, je n'en sais vraiment rien. Ce sont là des affaires compliquées.

— Eh bien, je vais vous prouver que vous vous trompez tous les deux ! dit-elle en riant.

— Bien. Nous allons voir.

— Mais il faut me promettre d'essayer de me traiter vraiment en esclave... même si ce n'est que pour un temps.

— D'accord.

Elle m'annonça :

— L'enjeu sera ma liberté contre...

— Oui? demandai-je.

—

Contre la vôtre !

Elle pouffait.

— Je ne comprends pas.

— Pendant une semaine, poursuivit-elle, dans le secret de notre chariot, où personne ne peut nous voir... vous serez mon esclave... vous porterez un collier et vous me servirez et vous ferez tout ce que je voudrai.

— Vos conditions ne me plaisent guère.

— Vous trouvez pourtant normal que les hommes possèdent des femmes esclaves. Pourquoi verriez-vous des objections à être un esclave appartenant à une femme ?

— Je vois...

Elle eut un sourire malicieux.

— Je crois que ce serait assez agréable de posséder un esclave mâle. (Elle rit.) Cela vous apprendra la signification du collier, Tarl Cabot.

— Ne vendez pas la peau de l'ours... commençai-je.

— On parie ? demanda-t-elle.

Je la contemplai. Tout son être semblait s'animer en ce défi. Ses yeux, sa position, le son de sa voix ! Le petit anneau de narine scintillait à la flamme du réchaud. Je voyais le point de sa cuisse où, à peine quelques jours plus tôt, le fer rouge avait pressé si cruellement, y imprimant la minuscule marque des quatre cornes de bosks. Le dur collier turien brillait à son cou, soulignant par contraste l'incroyable douceur de sa beauté, sa vulnérabilité. Il y avait mon nom sur le collier, qui la proclamait mon esclave si je le souhaitais ainsi. Et pourtant, elle me bravait, me lançait l'éternel défi de la femme indomptée. L'amener à l'abandon total, ne lui laisser d'autre choix que de capituler dans les bras de celui qui la tient prisonnière.

Selon les Goréens, c'est une sorte de guerre dans laquelle la femme ne peut respecter que l'homme qui a su la conduire à la défaite la plus absolue.

Mais je ne voyais pas grand-chose dans les yeux de Miss Cardwell qui affirmât la plausibilité de l'interprétation goréenne. Elle me semblait bien partie pour gagner, pour s'amuser peut-être, mais pour gagner et exiger ensuite de moi quelque chose qui la vengerait des jours et des mois durant lesquels cette fille fière et indépendante n'avait plus été qu'une esclave. Ne m'avait-elle pas dit qu'elle m'apprendrait ce que voulait dire le collier ? Si elle réussissait, je ne doutais pas qu'elle mît sa menace à exécution.

— Alors, Maître ? me défia-t-elle.

Je regardai fixement cette tortionnaire de petite sorcière. Je ne désirais nullement devenir esclave. Je résolus que, si l'un de nous devait l'être, ce serait elle, la ravissante Miss Cardwell, qui porterait le collier.

— Alors, Maître ? répéta-t-elle.

— C'est un pari, Fille Esclave, acceptai-je en souriant. Avec un rire de bonheur, elle pivota et, sur la pointes des pieds, baissa la lumière des lampes à huile de tharlarion. Puis elle se pencha pour chercher parmi les richesses du chariot de jaunes Soeries de Plaisir.

Pour finir, elle se dressa devant moi dans toute sa beauté.

— Êtes-vous prêt à devenir mon esclave ? fit-elle.

— Tant que vous n'avez pas gagné, c'est vous qui portez le collier. Elle inclina la tête avec une humilité feinte.

— Oui, Maître, dit-elle, puis elle braqua de nouveau sur moi ses yeux pleins de malice.

Je lui fis signe d'approcher. Elle obéit.

Je lui indiquai de venir dans mes bras. Elle obéit. Dans mes bras, elle leva les yeux sur mon visage.

— Vous êtes bien certain que vous êtes prêt à l'esclavage ?

s'enquit-elle.

— Taisez-vous, dis-je d'un ton adouci.

— J'aurai plaisir à vous posséder, souffla-t-elle. J'ai toujours eu très envie de posséder un bel esclave.

— Taisez-vous, murmurai-je.

— Oui, Maître.

Mes mains écartèrent les Soies de Plaisir et les rejetèrent.

— Oh, voyons, Maître ! se récria-t-elle.

— À présent, je vais goûter le baiser de mon esclave, dis-je.

— Oui, Maître.

— Et, cette fois, un peu plus de passion.

— Oui, Maître.

Obéissante, elle m'embrassa en feignant la passion. La main passée dans son collier, je la retournai et la couchai sur le dos, les épaules pressées dans l'épais tapis. Un sourire rusé passait sur ses traits.

Je pris l'anneau de sa narine entre le pouce et l'index et tirai légèrement dessus.

— Aïe ! cria-t-elle, les larmes lui venant aux yeux. Ce n'est pas une façon de traiter une dame ! protesta-t-elle.

— Vous n'êtes qu'une esclave, lui rappelai-je.

— C'est vrai, reconnut-elle avec chagrin en détournant la tête. J'étais un peu irrité.

Elle me regarda et émit un rire amusé.

Je me mis à baiser sa gorge et son corps, les mains passées sous ses reins, la ployant et la pressant

tour à tour contre moi. Elle adopta un ton fort grave pour me dire :

— Les Goréens prétendent que toute femme, qu'elle le sache ou non, aspire à être esclave - l'esclave absolue d'un homme -, ne serait-ce qu'une heure.

— Taisez-vous, je vous en prie.

— Toute femme ! Toute femme ! répéta-t-elle avec emphase. Je la regardai.

— Vous êtes une femme, fis-je remarquer.

Elle rit.

— Je me trouve nue entre les bras d'un homme et ornée d'un collier d'esclave. Je pense que personne ne pourrait douter que je suis une femme !

— Et pas grand-chose de plus pour le moment, soulignai-je.

— Vous vous donnez pourtant beaucoup de mal pour me persuader que vous me possédez... mais vous n'y parviendrez pas. Elle me regarda un moment avec colère, puis elle sourit.

— Les Goréens disent qu'avec le collier la femme ne peut être qu'une femme, reprit-elle avec une fausse amertume, et avec le plus grand sérieux.

— La théorie dont vous avez parlé, grommelai-je, et selon laquelle les femmes souhaitent l'esclavage, ne fût-ce que pour une heure, est sans nul doute erronée.

Elle s'agita dans le collier et plaça la tête de côté, les cheveux répandus sur le tapis.

—

Peut-être Vella ne sait-elle pas, dit-elle, toujours sur le même ton.

—

Peut-être Vella apprendra-t-elle.

—

Peut-être.

Puis je refermai assez méchamment la main cheville.

— Oh ! cria-t-elle.

Elle s'efforçait de bouger la jambe, mais ne le pouvais pas. Je la lui tordis alors pour dévoiler ce que voulait mon plaisir, les courbes merveilleuses de son mollet.

Elle essayait toujours de se dégager, sans y parvenir. Elle ne bougerait la jambe que si je le voulais bien.

—
S'il vous plaît, Tarl ? implora-t-elle.

—
Vous allez être à moi.

—
S'il vous plaît, laissez-moi partir.

Je ne la maintenais pas cruellement mais, en femme, elle se savait impuissante à se dégager.

—
Je vous en prie, laissez-moi... répéta-t-elle.

Je souris intérieurement.

—
Silence, Esclave !

Élisabeth Cardwell soupira.

Je souris, ouvertement cette fois.

— Et alors? Vous êtes plus fort que moi. Cela ne prouve rien! fit-elle avec mépris.

Je me mis ensuite à lui embrasser le pied, puis l'intérieur de la cheville, au-dessous de la malléole, et elle eut un bref tremblement.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle.

Mais je me contentai de l'embrasser, la maintenant toujours, mes lèvres passant sur l'arrière de la jambe, à la hauteur de la cheville, à l'endroit où se boucle un anneau d'esclave.

—
Un homme, un vrai, ne se conduirait pas ainsi ! lança-t-elle soudain. Non! Un vrai homme est doux, bon, tendre, respectueux en tout temps, gentil et attentif ! Voilà ce qu'est un homme !

Je m'amusais de ses techniques de défense, tellement classiques, typiques de la femme moderne, malheureuse, civilisée, et désespérément effrayée de se montrer vraiment femme dans les bras d'un homme. Elle se faisait d'elle une image qui ne correspondait nullement à la réalité de sa nature.

— Vous êtes une femelle, dis-je d'un ton détaché. Je n'accepte pas votre conception de l'homme.

Elle émit un bruit coléreux.

— Discutez, lui suggérai-je, expliquez... citez des noms. Elle gémit.

— Il me paraît bien étrange, poursuivis-je, que l'homme emballé par tout son sang, qui voit sa femelle et veut la posséder, vous fasse l'effet de ne pas être un homme vrai.

Elle poussa un cri.

Puis, comme je m'y attendais, elle se mit à pleurer, des larmes certainement sincères. Certes, bien des hommes de la Terre, dressés, domestiqués, se seraient laissé influencer, auraient reculé devant cette arme puissante, auraient battu en retraite avec un sentiment de culpabilité, selon le désir de la femelle. Mais, cette nuit, les pleurs de la petite sorcière ne lui apporteraient pas de sursis. Je lui souris.

Elle m'examinait horrifiée, les yeux mouillés.

Elle se débattit furieusement, sans pouvoir se libérer. Quand elle eut cessé de lutter, je commençai, la mordillant et l'embrassant, à remonter le long de son mollet jusqu'aux délices du creux sensible derrière le genou.

— Je vous en prie, fit-elle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je m'aperçois que j'ai envie de vous céder, murmura-t-elle.

— N'ayez pas peur, lui dis-je.

— Non... vous ne comprenez pas.

Elle m'intriguait.

— Je veux vous céder... en esclave !

— Ainsi en sera-t-il.

— Non ! Non ! protesta-t-elle.

— Vous allez me céder comme une esclave à son maître.

— Non!

Je continuai de l'embrasser, de la caresser.

— Arrêtez, je vous en prie, implora-t-elle.

— Pourquoi?

— Vous êtes en train de faire de moi une esclave.

— Et j'irai jusqu'au bout. Au fait, peut-être les Goréens ont-ils raison

?

— Non! s'écria-t-elle. Non!

—

C'est sans doute ce que vous souhaitez, céder totalement comme une esclave.

— Jamais! répliqua-t-elle, furieuse. Laissez-moi !

— Pas avant d'avoir fait de vous mon esclave.

—

Mais je ne veux pas être esclave!

Pourtant, lorsque j'eus effleuré ses splendeurs les plus intimes, elle ne parvint plus à se dominer et se tordit sous moi, éprouvant les sentiments d'une esclave, car telle était bien en ce moment la belle Élisabeth Cardwell, mienne, sans défense, femelle et esclave. Maintenant, ses lèvres, ses bras, son corps n'appartenaient plus qu'à une fille énamourée, et recherchaient mon propre être, reconnaissant sans réserve, sans honte, et sans espoir, dans l'abandon parfait, que j'étais son maître.

J'en étais stupéfait, car même l'effleurement du fouet et sa réaction instinctive à la Caresse du Maître n'avaient pas paru renfermer de telles promesses.

Elle laissa échapper soudain une exclamation et se trouva entièrement mienne.

Alors elle osa à peine bouger.

— Tu es marquée, esclave, lui chuchotai-je.

—

Je ne suis pas une esclave, je ne suis pas une esclave, fit-elle dans un murmure chargé d'intensité.

Je sentais ses ongles enfoncés dans mes bras. Dans son baiser, j'avais goûté le sang et m'étais aperçu qu'elle m'avait mordu les lèvres. À présent, elle restait la tête renversée, les yeux clos, la bouche entrouverte.

— Je ne suis pas une esclave, répéta-t-elle.

— Tu le seras bientôt.

— Je vous en prie, Tarl, ne faites pas de moi votre esclave.

— Tu sens bien que c'est possible, n'est-ce pas ?

—

Je ne veux pas l'être.

— N'avons-nous pas fait un pari?

Elle essaya de rire.

--Oublions notre pari. S'il vous plaît, Tarl. C'était une bêtise. Oublions-le.

— Te reconnais-tu comme mon esclave ?

—

Jamais ! cracha-t-elle.

— Dans ce cas, ma belle, le pari tient toujours !

Elle tenta de m'échapper. Et soudain, comme sidérée, elle ne bougea plus du tout.

Elle me regardait fixement.

— Ça va bientôt commencer, lui dis-je.

— Je le sens, je le sens...

Elle restait immobile, mais ses ongles s'enfonçaient plus profondément dans mes bras.

— Est-ce que ça va aller plus loin ? demanda-t-elle.

—

Bientôt.

—

J'ai peur.

— Il ne faut pas.

— Je me sens possédée.

— Tu l'es.

— Non... non...

— N'aie pas peur, insistai-je.

— Il faut me laisser, me lâcher ! Je vous en prie !

— On dit sur Gor qu'une femme qui porte un collier ne peut être que femme.

La colère revenait dans ses yeux.

—
Et toi, ma ravissante Élisabeth, tu as un collier.

Elle détourna la tête pour me cacher ses larmes.

Elle restait immobile. Et, brusquement, ses mains se crispèrent, ses ongles devinrent cruels, et bien qu'elle eût les lèvres entrouvertes elle serrait les dents. Je lus de la surprise dans ses yeux, ses épaules se soulevèrent un peu du tapis, et je sentis ce qui commençait en elle, son souffle et son sang qui voulaient se fondre avec les miens. L'instant était venu; aussi, les yeux dans les yeux, lui dis-je d'un ton sauvage et méprisant, selon les Rites de Soumission de Gor:

— Esclave !

Ses yeux trahirent l'horreur et elle protesta :

— Non ! se cabrant sous moi avec l'envie de lutter, a la fois impuissante et farouche, déchaînée, avec l'envie de me tuer si elle l'avait pu.

Je savais que nous en arriverions là et je la laissai se débattre, mordre, griffer, crier, puis je la fis taire sous le Baiser du Maître et j'acceptai la reddition qu'elle ne pouvait éviter.

— Une esclave, fit-elle en pleurant, une esclave... je ne suis qu'une esclave!

Plus d'une ahn après, elle était encore dans mes bras, sur le tapis, et ses yeux étaient remplis de larmes.

— Je sais maintenant ce que veut dire être l'esclave d'un Maître, dit-elle. Je restai silencieux.

— Et, bien que je sois esclave, poursuivit-elle, je me sens libre pour la première fois de ma vie.

— Pour la première fois de ta vie, tu es une femme.

— J'aime être une femme, je suis heureuse d'être une femme, Tarl Cabot, heureuse !

— N'oublie tout de même pas que tu n'es qu'une esclave.

Elle sourit en tripotant son collier.

— Je suis la femme de Tarl Cabot.

— Mon esclave, rectifiai-je.

— Oui, ton esclave, avoua-t-elle.

Je souris.

— Tu ne me battras pas trop souvent, Maître ? reprit-elle.

— Nous verrons.

— Je me donnerai du mal pour te plaire.

— Ravi de l'entendre.

Allongée sur le dos, elle examinait le haut du chariot, les peaux tendues, les ombres qu'y projetait la lueur du foyer.

— Je suis libre, dit-elle encore.

Je la fixai des yeux.

Elle se roula et se redressa sur les coudes.

—

C'est curieux, je suis une fille esclave, mais je suis libre, libre !

— Il faut que je dorme, fis-je en me retournant.

Elle m'embrassa sur l'épaule.

—

Je te remercie, Tarl Cabot, de m'avoir libérée.

Je virai vers elle, la pris aux épaules et la plaquai contre le tapis. Elle rit.

— Assez de tes bêtises sur ta liberté. N'oublie pas que tu es mon esclave.

Je pris entre le pouce et l'index l'anneau de sa narine.

— Oh ! fit-elle.

Je lui soulevai la tête par l'anneau et les larmes lui montèrent aux yeux.

— Ce n'est sûrement pas ainsi que l'on manifeste son respect envers une dame, protesta-t-elle.

Je tordis un peu l'anneau et les larmes jaillirent.

— Il est vrai que je ne suis qu'une esclave, reconnut-elle.

—

Souviens-t'en, dis-je d'un ton grondeur.

— Oui-oui, Maître.

— Tu ne me parais pas très sincère.

—

Mais je le suis !

Elle rit encore.

— Je crois que je te jetterai aux kaiilas demain matin, la menaçai-je.

— Mais alors, où trouveras-tu une autre esclave aussi délicieuse que moi ?

— Insolente !

— Oh, s'il te plaît ! s'écria-t-elle, et je tirai doucement sur le collier.

—

N'oublie pas que tu as le cou cerclé d'acier !

— Ton collier, à toi !

Je lui donnai une tape sur la jambe.

—

Et que tu portes à la cuisse la marque des quatre cornes de bosks.

— Je t'appartiens, comme un bosk !

Je la repoussai sur le tapis. Un éclat espiègle passa dans ses yeux.

— Je suis libre, affirma-t-elle.

— Il semble que tu n'aies pas bien appris la leçon du collier ?

Son rire sonna joyeusement. Puis elle leva les bras pour me prendre par le cou et posa ses lèvres sur les miennes, avec tendresse, délicatement.

— L'esclave que voici a, au contraire, bien appris la leçon du collier, affirma-t-elle.

Je ris à mon tour.

Elle me donna encore un baiser.

— Vella de Gor aime son maître, déclara-t-elle.

— Et Miss Élisabeth Cardwell ? m'enquis-je.

— Cette jolie petite esclave ? fit-elle avec mépris.

— Oui, la secrétaire.

— Comme on a pu te le raconter, murmura la fille, Miss Élisabeth Cardwell, la vilaine petite barbare,

a été forcée de céder son corps, comme une esclave, à son maître.

— Je l'avais entendu dire.

— C'était une bête cruelle.

— Et qu'est-elle devenue ?

— La petite esclave est maintenant follement amoureuse de son maître, affirma-t-elle avec dédain.

—

Comment s'appelle-t-il ?

— Comme celui qui a obtenu la reddition de la fière Vella de Gor.

—

Son nom ?

—

Tarl Cabot.

—

C'est un heureux gaillard, pour posséder deux femmes pareilles.

—

Elles sont jalouses l'une de l'autre, avoua-t-elle.

—

Tiens donc ?

—

Oui. Chacune d'elles s'efforce de plaire davantage au maître, pour être la favorite.

Je l'embrassai.

—

Qu'elles essaient donc de lui plaire.

— C'est un maître très cruel, dit-elle d'un ton de reproche.

— Certainement, répondis-je.

On s'embrassa et on se caressa. De temps à autre, dans la nuit, Vella de Gor et Miss Élisabeth Cardwell demandaient et obtenaient l'autorisation de donner du plaisir à leur maître. Cependant, il n'arrivait pas à choisir entre les deux.

En s'endormant enfin vers le matin, il se promit qu'il les garderait toutes les deux esclaves pendant quelques jours, simplement pour leur donner une leçon. Et de plus, se souvenait-il, seul un sot libère une fille esclave.

26

L'OEUF DES PRÊTRES-ROIS

Dans l'humidité et les ténèbres qui précèdent l'aube, les forces de Kamchak, réunies dans les rues de Turia aux alentours de l'enceinte de Saphrar, attendaient en silence, ombres denses sur les pierres plus claires. Ça et là, à la clarté faiblissante d'une des lunes, une arme jetait un reflet froid. Un homme toussa. Des froissements de cuir. Je percevais le bruit d'un quiva que l'on aiguise, la courte vibration d'une corde tendue sur un arc.

Kamchak, Harold et moi nous tenions avec quelques autres sur le toit d'une bâtisse en face des murs de Saphrar.

Derrière ceux-ci, nous entendions parfois l'appel d'une sentinelle et la réponse d'une autre.

Kamchak s'appuyait des deux mains à la murette de bordure du toit.

Il y avait plus d'une heure que j'avais quitté mon chariot, éveillé par un des gardes. À mon départ, Élisabeth s'était également éveillée. Nous ne nous étions rien dit; je l'avais serrée dans mes bras en l'embrassant et j'étais parti.

En route, j'avais rencontré Harold, et nous avions déjeuné

d'une tranche de bosk séché, arrosée d'un peu d'eau, devant un des véhicules de vivres au service d'une Centaine. En tant que commandants, nous pouvions manger où nous voulions.

On avait amené à proximité de notre position les deux tarns que nous avions enlevés quelques jours auparavant, pensant qu'ils pourraient être utiles, au moins pour communiquer d'un secteur à

l'autre. Bien entendu, il y avait aussi dans la ville des centaines de kaiilas, bien que le gros de la cavalerie soit resté hors les murs pour attendre éventuellement ceux qui tenteraient de s'enfuir. Harold mastiquait encore du bosk qu'il avait glissé dans sa ceinture, coupant les morceaux avec son quiva.

—

C'est presque le matin, marmonna-t-il sans cesser de mâcher sa viande.

J'acquiesçai de la tête.

Je remarquai que Kamchak s'était penché en avant pour scruter la forteresse ennemie. Il paraissait bossu, ainsi courbé, avec ses larges épaules et son cou enfoncé. Il n'avait pour ainsi dire pas bougé

depuis un quart d'ahn. Il attendait l'aube.

Quand je l'avais quittée, bien qu'elle n'eût rien dit, j'avais vu qu'Élisabeth était effrayée. Je me rappelais son regard, et ses lèvres tremblant sous les miennes. J'avais détaché ses mains jointes derrière la nuque et l'avais laissée. Je me demandais si je la reverrais.

— Mon conseil personnel, me dit Harold, serait d'envoyer d'abord les tarns par-dessus les murs pour les arroser de milliers de flèches puis, lors d'une deuxième vague, de lâcher des dizaines de cordées de guerriers sur les toits des bâtiments principaux, pour s'en emparer et incendier les autres.

—

Seulement nous n'avons pas une cavalerie de tarns, fis-je observer.

— Voilà qui enlève tout intérêt à mon conseil, admit Harold tout en mastiquant.

Je fermai un instant les yeux, puis examinai de nouveau les sombres édifices de l'autre côté de la rue.

—

Il n'y a pas de conseil parfait, conclut Harold.

Je me tournai vers le chef de Centaine que j'avais chargé des hommes entraînés à l'arbalète.

— Est-ce que des tarns sont entrés ou sortis la nuit dernière?

m'enquis-je.

— Non, me répondit-il.

—

En êtes-vous certain ?

— C'était le clair de lunes, et nous n'avoir, absolument rien vu passer. Mais, selon mon compte, il y avait déjà trois ou quatre tarns dans l'enceinte.

— Ne les laissez pas s'échapper, lui recommandai je.

— Nous essaierons.

Maintenant, à l'est, comme sur la Terre, le ciel s'éclaircissait. J'avais l'impression que ma respiration était lente et profonde. Kamchak n'avait toujours pas bougé.

Dans la rue, les hommes s'agitaient et vérifiaient leur armement.

— Voilà un tarn! s'écria un homme sur le toit.

Très haut dans le ciel, à peine plus gros qu'un point, un tarn fonçait vers l'enceinte, venant de la tour où je pensais que s'était cantonné Ha-Keel.

— Préparez-vous à tirer! commandai-je.

— Non, laissez-le entrer, dit Kamchak.

Les arbalétriers obéirent et le tarn, presque au centre de l'enceinte, le plus loin possible de nos positions d'encerclement, se laissa soudain tomber, les ailes haut pointées, pour ne les rouvrir qu'au dernier instant en se posant au sommet du donjon, hors de portée des arbalètes.

— Saphrar pourrait s'enfuir, signalai-je.

— Non, Saphrar ne peut nullement s'échapper, me répondit Kamchak.

Je gardai le silence.

— Son sang me revient, dit encore Kamchak.

— Qui est le cavalier? demandai-je.

--Le mercenaire Ha-Keel, répondit Kamchak. Il vient marchander avec Saphrar, mais je suis en mesure d'offrir davantage que ce qu'on lui proposera... car je dispose de tout l'or de Turia et, avant la tombée de la nuit, j'aurai vaincu l'armée privée de Saphrar lui-même.

— Fais attention, l'avertis-je. Les tarniers de Ha-Keel pourraient encore faire pencher la balance contre toi.

Kamchak ne me répondit pas.

Harold m'expliqua:

—

Les mille tarniers de Ha-Keel sont repartis avant l'aube pour Port Kar. Ils ont abandonné la tour qu'ils occupaient.

— Alors Saphrar reste seul ?

—

Plus seul qu'il ne le croit.

—

Que veux-tu dire ?

— Tu verras.

L'orient s'éclairait de plus en plus et je distinguais à présent le visage des hommes au-dessous de moi, dont les uns portaient des échelles normales et d'autres des cordes munies de grappins. J'eus l'impression qu'un assaut de grande envergure aurait lieu contre l'enceinte dans moins d'une ahn.

La Maison de Saphrar était littéralement encerclée, par des milliers de guerriers.

Nous aurions un avantage numérique de l'ordre de vingt contre un. La bataille serait rude, mais il n'y avait guère de doute sur son issue, dès le début... surtout que les tarniers de Ha-Keel avaient quitté la ville, les sacoches de leurs oiseaux gonflées d'or turien.

Kamchak reprit la parole :

—

Il y a longtemps que j'attends le sang de Saphrar de Turia, dit-il. Il leva la main, et un homme monta sur le muret de bordure pour souffler longuement dans une trompe en corne de bosk. Je croyais que c'était le signal de l'attaque générale mais, en bas, pas un homme ne bougea.

Au contraire, à ma grande stupeur, une porte de l'enceinte de la Maison de Saphrar s'ouvrit, et des hommes d'armes en sortirent, portant chacun un sac de toile. Ils défilèrent devant nous, dans la rue, sous les regards méprisants des Nomades, allant l'un après l'autre jusqu'à une longue table où étaient disposées de nombreuses balances, pour recevoir chacun quatre pierres d'or environ trois de nos kilogrammes - qu'ils glissaient dans leur sac avant de filer dans le passage ménagé par les guerriers. On les escorterait hors de la ville. Trois kilos d'or, c'est une fortune. J'en étais renversé. J'en tremblais. Des centaines et des centaines d'hommes durent défiler ainsi devant nous.

— Je... je n'y comprends rien, balbutiai-je à Kamchak.

Sans se retourner, il me répondit :

— Que ce soit l'or qui cause la mort de Saphrar !

Je saisis alors toute la profondeur de la haine de Kamchak. Homme après homme, kilo d'or après kilo d'or, Saphrar mourait, ses murs et ses défenses s'effritaient, s'anéantissaient. Son or n'avait pas pu lui acheter le cœur des hommes. Et Kamchak achetait pièce par pièce la peau de Saphrar.

Une ou deux fois, j'entendis tinter des épées derrière les murs où d'autres, peut-être loyaux envers leur maître ou fidèles à leur code, s'efforçaient d'empêcher leurs camarades de s'enfuir. Toutefois, au nombre de ceux qui continuaient de sortir, j'estimai que les guerriers restés fidèles étaient rares. D'ailleurs, parmi ceux qui auraient combattu, le découragement devait régner, car le danger croissait à chaque seconde, aussi se hâtaient-ils de suivre les déserteurs. Je vis même des esclaves quitter l'enceinte, et eux aussi reçurent quatre pierres de métal précieux, ce qui était une insulte de plus à ceux qui s'étaient laissé acheter par les Tuchuks. Le visage de Kamchak restait impassible.

Enfin, peut-être une aune après le lever du jour, il ne sortit plus personne des murs de Saphrar dont les portes restèrent ouvertes. Kamchak descendit alors du toit pour enfourcher son kaïla. Il gagna au pas de sa bête l'entrée principale de la Maison. Harold et moi l'accompagnions à pied, suivis de quelques guerriers. À la droite de Kamchak marchait un Maître des Sleens qui tenait par des chaînes deux de ces mauvaises créatures.

Au pommeau de la selle de Kamchak pendaient plusieurs sacs d'or, de quatre pierres chacun. Et derrière lui venaient, au milieu des guerriers, quelques esclaves turiens enchaînés et vêtus de Kes,

parmi lesquels Kamras, le Champion de Turia, et Phanius Turmus, l'Ubar de la cité, tous porteurs de grands bassins remplis de sacs d'or.

Une fois la porte franchie, je constatai que les lieux semblaient déserts, les murs sans un défenseur. La cour ménagée entre les murailles et les premiers édifices était également vide. Çà et là

traînaient des ordures, des morceaux de caisses, des flèches brisées, des chiffons.

Kamchak fit halte pour examiner de ses yeux sombres et farouches toutes les constructions, surtout les toits et les fenêtres. Il dirigea alors lentement son kaiila vers le portail principal. J'aperçus deux guerriers qui semblaient le garder.

Derrière eux, j'eus la surprise de voir une silhouette mouvante en blanc et or: Saphrar de Turia. Puis il recula, tenant dans ses bras un objet volumineux enveloppé d'étoffe violette.

Les deux gardes se préparaient à défendre l'entrée. Kamchak arrêta son kaiila.

Derrière moi, j'entendais des centaines d'échelles et de grappins qui frappaient les murs et, me retournant, je vis des centaines d'hommes qui escaladaient les murailles ou entraient par les portes ouvertes. Toute la cour se couvrait de combattants des Tuchuks et des autres tribus. Puis, sur les murs et dans l'enceinte, ils se figèrent tous.

Sur son kaiila, Kamchak se présenta:

—

Kamchak des Tuchuks, dont le père Kutaituchik a été assassiné

par Saphrar de Turia, rend visite à Saphrar de Turia.

—

Frappez-le, de vos javelots! hurla Saphrar dans l'ombre du portail.

Les deux gardes hésitaient.

—

Transmettez à Saphrar de Turia les salutations de Kamchak des Tuchuks, dit Kamchak d'un ton calme.

Un des défenseurs se tourna, très raide.

—

Kamchak des Tuchuks présente ses salutations à Saphrar de Turia, dit-il.

— Tuez-le! hurla le marchand. Tuez-le !

En silence, douze archers tuchuks vinrent se disposer devant le kaiila de Kamchak, leurs flèches

pointées vers le coeur des deux gardes.

Kamchak détacha de sa selle deux sacs d'or qu'il lança à l'un, puis à l'autre.

— Combattez ! commanda Saphrar.

Les deux hommes d'armes quittèrent la porte, ramassèrent leurs sacs et s'enfuirent à travers les rangs des Tuchuks.

— Sleens ! leur hurla Saphrar, puis il pivota pour s'enfoncer dans le bâtiment.

Sans se presser, Kamchak fit monter les marches du perron à son kaiila et pénétra ainsi dans la grande salle de la Maison de Saphrar.

Il jeta un coup d'oeil circulaire puis, suivi de Harold et de moi, de l'homme aux sleens et des esclaves portant l'or, ainsi que des archers et d'autres guerriers, il mena sa monture par le vaste escalier de marbre, à la poursuite du marchand terrifié. De temps à autre, nous rencontrions des gardes de la Maison, mais chaque fois que Saphrar se réfugiait derrière eux, Kamchak leur jetait de l'or et ils disparaissaient, et le marchand, haletant, soufflant, tenant toujours le gros objet à pleins bras, s'enfuyait de nouveau sur ses courtes jambes. Il verrouillait les portes derrière lui, mais on les forçait l'une après l'autre. On le suivait dans toutes les pièces ; on traversa ainsi la salle du banquet où il nous avait invités il y avait bien longtemps. Cuisines, galeries, couloirs se succédaient, puis ce furent ses appartements privés avec toutes les robes et sandales du propriétaire, la plupart blanc et or, mais aussi d'autres en grand nombre, de toutes les couleurs et nuances. La poursuite parut alors prendre fin car Saphrar avait disparu. Mais Kamchak n'en manifesta ni irritation ni contrariété.

Il descendit de sa selle, ramassa une robe de repos sur la vaste plate-forme de sommeil de la chambre et la passa sous les narines des deux sleens.

— Cherche ! dit-il.

Les deux bêtes aspirèrent longuement l'odeur du vêtement, puis se mirent à trembler et leurs griffes se contractèrent et se rétractèrent convulsivement. Elles levèrent la tête en la balançant d'un côté à l'autre. Simultanément elles pivotèrent, entraînant leur maître au bout des chaînes vers ce qui paraissait être un mur solide, contre lequel elles se dressèrent sur leurs pattes de derrière, y appuyant les quatre autres en grondant, en sifflant, en gémissant. Le mur fut abattu en quelques instants, révélant les couloirs sombres aménagés derrière. Kamchak n'avait pas voulu prendre le temps de chercher le bouton ou le levier qui commandait l'ouverture du panneau.

— Apportez des lampes et des torches ! commanda-t-il.

Il remit alors son kaiila à un subordonné et, à pied, portant une torche et un quiva, il entreprit de fouiller le passage secret, les deux sleens à son côté, suivi de Harold et moi, ainsi que de ses hommes porteurs de torches, et même des esclaves chargés d'or. Guidés par les sleens, il ne nous fut pas difficile de suivre la piste de Saphrar malgré les nombreuses bifurcations du couloir. Il y faisait assez sombre, mais aux embranchements des autres passages brûlaient de petites lampes à huile de tharlarion. Ou Saphrar était lui-même muni d'une lampe, ou alors il connaissait ce dédale par coeur.

À un endroit, Kamchak s'arrêta pour demander que l'on apporte des planches. Le sol du couloir s'était escamoté sur trois ou quatre mètres de long et sur toute la largeur, sous l'action d'un bouton dissimulé. Harold jeta un petit caillou dans l'ouverture béante et il s'écoula environ dix ihs avant que nous l'entendions frapper la surface de l'eau, loin en bas.

L'attente n'avait pas d'effet apparent sur Kamchak, qui s'accroupit et resta comme un roc devant le trou, regardant de l'autre côté, jusqu'à ce que les planches aient été posées. Il fut alors le premier, avec les sleens, à traverser.

Une autre fois, il nous donna l'ordre de rester en arrière et de lui faire passer une lance avec laquelle il tira un fil métallique tendu dans le couloir. Quatre javelots à tête de bronze jaillirent d'ouvertures rondes et leurs pointes allèrent se ficher dans les trous symétriques de la paroi opposée. Kamchak en brisa les hampes à

coups de botte et nous passâmes entre les tronçons.

On se trouva enfin dans une vaste salle d'audience, au plafond en coupole, au sol couvert d'épais tapis, aux murs ornés de tapisseries. Je reconnus immédiatement la pièce où on nous avait amenés prisonniers, Harold et moi, devant Saphrar.

Il y avait là quatre personnes.

Assis à la place d'honneur, les jambes croisées, calme, parmi les coussins et sur la propre estrade du marchand, nous vîmes le maigre Ha-Keel, couvert de cicatrices, maintenant mercenaire de Port Kar, chef des tarniers. Il appliquait un peu d'huile sur la lame de son épée.

Sur le plancher, au pied de l'estrade, Saphrar de Turia, affolé, étreignant son objet enveloppé de tissu violet, se tenait en compagnie du Paravaci toujours porteur de la cagoule du Clan des Tortionnaires, celui qui avait tenté de m'assassiner, celui qui accompagnait le marchand quand on nous avait conduits à la Piscine Jaune de Turia.

J'entendis le cri de joie poussé par Harold à la vue de cet individu, qui se tourna vers nous, un quiva en main. Il dut blêmir sous son masque à la vue de Harold des Tuchuks. Je devinai qu'il se mettait à trembler.

Le quatrième était un jeune homme aux cheveux et aux yeux foncés, un simple homme d'armes qui ne devait pas avoir plus de vingt ans. Il portait la tunique écarlate du guerrier. Il était armé du court glaive et se maintenait entre nous et les autres.

Kamchak le regarda avec un rien d'amusement, me sembla-t-il.

— Ne t'en mêle pas, Petit, dit-il d'une voix posée. C'est une affaire d'hommes, ici.

—

En arrière, Tuchuk ! cria le jeune homme, l'épée en garde. Kamchak réclama du geste un sac d'or et Phanius Turmus, poussé en avant, présenta son récipient de bronze où Kamchak prit un sac qu'il jeta vers le guerrier.

Le jeune homme ne bougea pas, mais se prépara à recevoir l'assaut des Tuchuks.

Kamchak jeta à ses pieds un deuxième sac d'or, puis un troisième.

—

Je suis un Guerrier ! déclara fièrement le jeune homme.

Kamchak fit signe à ses archers qui s'avancèrent, leurs arcs tendus dans la direction du soldat.

Le Tuchuk lui jeta alors, l'un après l'autre, une douzaine de sacs d'or.

— Garde ton or, sleen de Tuchuk! Je suis un Guerrier et je connais mes Codes !

—

Comme tu voudras, fit le Tuchuk en levant la main pour commander le tir des archers.

—

Non ! m'écriai-je.

Mais au même instant, en poussant le cri de guerre de Turia, le jeune homme se précipita, l'épée en avant, vers Kamchak, et les douze flèches parties simultanément le frappèrent douze fois, le faisant pivoter sur place. Pourtant il essayait encore de se traîner vers Kamchak puis, flèche sur flèche le perçant, il s'abattit aux pieds du Tuchuk.

À mô'n grand étonnement, je vis qu'aucune des flèches ne l'avait atteint à la poitrine, à la tête ou à l'abdomen, et qu'elles étaient toutes plantées dans ses bras et ses jambes.

Ce n'était pas un hasard.

Kamchak retourna le jeune homme, du bout de sa botte.

—

Sois un Tuchuk, dit-il.

—

Jamais, gémit le jeune homme, les dents serrées contre la douleur. Jamais, sleen de Tuchuk, jamais !

Kamchak se tourna vers certains de ses hommes.

—

Que l'on panse ses blessures, dit-il. Et qu'il vive. Quand il sera en mesure de monter, habituez-le à la selle du kaiila, au maniement du quiva, de l'arc et de la lance. Vêtez-le du cuir des Tuchuks. Nous avons besoin de tels hommes, nous autres des Chariots.

Je pus voir la stupeur dans les yeux du jeune gars quand il regarda Kamchak. Puis on l'emporta.

—

Dans quelque temps, dit Kamchak, ce garçon sera Commandant d'un Millier.

Kamchak releva alors la tête et se tourna vers les trois autres, Ha-Keel, assis tranquillement, avec son épée, Saphrar, frénétique, et le grand Paravaci au quiva.

—

Le Paravaci est à moi ! réclama Harold.

L'homme à la cagoule se tourna avec colère vers lui, mais n'avança pas et ne lança pas son couteau.

Harold bondit en avant.

— Combattons ! s'écria-t-il.

Sur un geste de Kamchak, Harold recula, furieux, le quiva en main.

Les deux sleens grondaient en tirant sur leurs chaînes, si impatients que les poils fauves de leurs mâchoires se couvraient de bave. Leurs yeux étincelaient. Leurs griffes s'accrochaient dans le tapis.

—

N'approchez pas, s'écria Saphrar, ou je détruis la sphère dorée !

Il arracha le tissu qui enveloppait l'objet et le leva ensuite audessus de sa tête. Mon coeur cessa de battre un instant. Je touchai de la main la manche de cuir de Kamchak.

—

Il ne faut pas, dis-je, il ne faut pas.

— Pourquoi pas ? demanda-t-il. Elle est sans valeur.

— Reculez ! hurla Saphrar.

— Tu ne comprends pas ! criai-je à Kamchak.

Je vis étinceler les yeux de Saphrar.

— Écoutez le Korobain ! Il sait, lui ! Il sait !

—

Est-ce que ça change vraiment quoi que ce soit, me demanda Kamchak, qu'il casse ou non la sphère ?

— Oui ! Il n'y a rien qui ait plus de valeur sur tout Gor... cela vaut peut-être toute la planète !

— Écoutez-le ! clama Saphrar. Si vous approchez, je détruis cette chose !

—

Il ne faut pas ! suppliai-je Kamchak.

—

Pourquoi ? répéta-t-il.

Je restai silencieux, ne sachant comment exprimer ce qui devait être dit.

Kamchak se tourna vers Saphrar.

— Qu'est-ce que tu tiens ainsi ?

— La sphère dorée !

—

Mais que renferme-t-elle ? insista Kamchak.

—

Je ne sais pas, répondit Saphrar, mais je sais qu'il existe des hommes qui paieraient la moitié de toutes les richesses de Gor pour cet objet...

— Eh bien, moi, je n'en donnerais pas une pièce de bronze.

— Écoute le Korobain ! persévéra Saphrar.

— Il ne faut pas la détruire, déclarai-je.

— Pourquoi ? fit Kamchak.

— Parce que... commençai-je... parce que c'est la dernière semence des Prêtres-Rois... un oeuf... un enfant... l'espoir des Prêtres-Rois, pour eux tous... pour tout, le monde entier, l'univers... Les hommes murmuraient, surpris, tout autour de moi. Les yeux de Saphrar lui sortaient de la tête. Ha-Keel releva soudain la tête, oublieux de son épée et de son huile. Le Paravaci se tourna vers Saphrar.

— Je ne crois pas, fit Kamchak. Je crois plutôt qu'elle est sans valeur.

—

Non, s'il te plaît, Kamchak.

—

C'est pour la sphère dorée, n'est-ce pas, que tu es venu parmi les Peuples des Chariots? me demanda-t-il.

— Oui, en effet.

Je me rappelais notre conversation dans le chariot de Kutaituchik.

Les hommes s'agitaient, assez énervés.

—

Tu l'aurais volée ?

— Oui, je l'aurais volée.

— Comme l'a fait Saphrar ?

—

Je n'aurais pas assassiné Kutaituchik.

—

Pourquoi l'aurais-tu volée ?

—

Pour la rapporter dans les Sardar.

— Pas pour la garder ? Faire ta fortune ?

—

Non, sûrement pas.

—

Je te crois, dit Kamchak en me regardant. Nous savions qu'un jour quelqu'un viendrait des Sardar.. Nous ignorions que ce serait toi.

—

Je l'ignorais aussi.

Kamchak se tourna vers le marchand.

— As-tu l'intention d'acheter ta vie contre la sphère dorée ?

—

S'il le faut, oui !

—

Mais je n'en veux pas. C'est toi que je veux.

Saphrar devint livide et porta de nouveau la sphère au-dessus de sa tête.

Je fus soulagé de voir que Kamchak ne donnait pas ordre de tirer à ses archers. Il leur fit alors signe, ainsi qu'aux autres, de se reculer, à l'exception de Harold, de moi et du Maître des Sleens.

—

C'est mieux ainsi, soupira Saphrar.

—

Rengainez vos armes ! commanda le Paravaci.

Nous obéîmes.

— Recule avec tous les hommes, s'écria Saphrar, sinon, je fracasse la sphère!

Lentement, Kamchak, Harold, le gardien traînant les sleens et moi reculâmes. Les animaux rageaient dans leurs colliers, rendus fous parce qu'on les éloignait de leur proie, le marchand Saphrar. Le Paravaci fit face à Ha-Keel qui avait remis son épée au fourreau et se levait. Celui-ci s'étira et cligna une fois les paupières.

— Tu as un tarn, lui dit le Paravaci. Emmène-moi. Je peux te donner la moitié des richesses des Paravacis! Des bosks et de l'or et des femmes et des chariots.

— J'imagine que tout ce que tu possèdes ne vaut pas la sphère dorée, répondit Ha-Keel... et elle appartient à Saphrar de Turia.

— Tu ne peux pas me laisser ici ! protesta le Paravaci.

—

Quelqu'un paie mes services plus cher que toi, fit Ha-Keel en bâillant.

Le Paravaci avait les yeux blancs dans les trous de sa cagoule et il tourna farouchement la tête pour considérer les Tuchuks entassés à l'autre bout de la salle.

—

Alors elle sera à moi ! s'écria-t-il en fonçant vers Saphrar pour tenter de s'emparer de la sphère dorée.

—

C'est la mienne ! La mienne ! hurla Saphrar, refusant de lâcher la sphère.

Ha-Keel suivait la scène avec intérêt.

Je me serais précipité, mais la main de Kamchak se posa sur mon bras pour me retenir.

— Il ne faut pas que la sphère dorée soit endommagée ! m'écriai-je. Le Paravaci était beaucoup plus vigoureux que Saphrar, aussi eut-il bientôt mis les mains sur la sphère pour l'arracher de celles du petit bonhomme. Saphrar hurlait comme un dément, puis il mordit l'avant-bras du Paravaci, enfonçant ses canines d'or dans la chair de l'homme encapuchonné. Le Paravaci poussa un cri de terreur indicible, frissonna et, à ma grande horreur, la sphère dorée qu'il avait réussi à reprendre à Saphrar fut projetée quatre mètres plus loin, sur le sol, où elle se fracassa.

Je laissai échapper une exclamation de détresse et me précipitai en avant. Les larmes me jaillirent des yeux. Je ne pus retenir un gémissement en m'agenouillant auprès des débris de l'oeuf. C'en était fait de tous mes espoirs, il était cassé, c'était fini !

J'avais échoué dans ma mission ! Les Prêtres-Rois allaient disparaître ! Ce monde, et peut-être mon second, ma chère Terre, allait tomber aux mains des mystérieux Autres, quoi qu'ils fussent. C'était fini, parti, mort, mort, le désespoir, la mort.

Je percevais à peine les plaintes du Paravaci qui se tordait et se retournait sur les tapis, se tenant le bras, tandis que sa chair virait à

l'orange sous l'effet du venin d'ost. Il eut un dernier soubresaut et mourut.

Kamchak alla jusqu'à lui et lui arracha sa cagoule. Je vis le visage convulsé, où se lisait encore son agonie. Déjà ce n'était plus que papier coloré qui se tordait, comme brûlé par l'intérieur. On y voyait des gouttes de sang et de sueur.

J'entendis Harold dire :

— C'est Tolnus.

— Naturellement, fit Kamchak. Il fallait bien que ce soit l'Ubar des Paravacis... Qui d'autre aurait envoyé des cavaliers contre les chariots tuchuks, qui d'autre aurait pu promettre à un tarnier mercenaire la moitié des bosks et de l'or et des femmes et des chariots des Paravacis ?

La conversation ne me touchait qu'à demi. Je me souvenais de Tolnus, car il avait été l'un des quatre Ubars de tribus que j'avais rencontrés en arrivant dans les Plaines de Turia, sur la Terre des Peuples des Chariots.

Kamchak se pencha sur le mort et, écartant ses vêtements, lui arracha du cou l'incalculable collier de pierres précieuses qu'il portait.

Il le jeta à l'un de ses hommes.

— Donnez ça aux Paravacis, qu'ils puissent racheter quelques bosks et quelques femmes aux Kataiis et aux Kassars.

Je n'entendais que lointainement, tant le chagrin me rongait, tandis que je restais à genoux dans la Maison de Saphrar, devant les débris de la sphère dorée.

Je me rendis compte que Kamchak et Harold s'étaient approchés de moi.

Je pleurais, sans honte.

Ce n'était pas seulement que j'avais échoué, que je m'étais battu pour un objet maintenant détruit, anéanti... pas seulement que la guerre des Prêtres-Rois où j'avais joué un certain rôle se révélait à

présent vaine, sans signification... que mon ami Misk allait voir sa vie réduite à rien, ses projets envolés... même pas que ce monde, et peut-être aussi la Terre, allait tomber entre les mains des mystérieux Autres... mais c'était aussi à cause de ce qui s'était trouvé dans l'oeuf. L'innocente victime d'intrigues qui duraient depuis des siècles et qui créeraient peut-être un conflit entre des mondes était maintenant morte... elle n'avait pas mérité ça... L'enfant, si l'on peut dire, des Prêtres-Rois aurait pu remplacer la Mère, morte à présent.

Les sanglots me secouaient mais je n'y prêtais pas attention. J'entendis vaguement quelqu'un dire :

— Saphrar et Ha-Keel se sont enfuis.

Près de moi, Kamchak ordonna avec calme :

— Lâchez les sleens. Qu'ils cherchent.

Je perçus le bruit des chaînes que l'on débouclait, et les deux sleens qui bondissaient hors de la pièce.

Je n'aurais guère aimé être à la place de Saphrar de Turia

—

Sois fort, Guerrier de Ko-ro-ba, me dit doucement Kamchak.

—

Tu ne comprends pas, mon ami, sanglotai-je, tu ne comprends pas.

Les Tuchuks vêtus de cuir nous entouraient. Le Maître des Sleens se tenait à quelques pas, les chaînes en main. Plus loin étaient les esclaves avec leurs bassins pleins d'or.

Je pris conscience d'une odeur violente de pourriture, qui s'échappait des débris épars autour de moi.

—

Ça pue, dit Harold en me mettant la main sous les yeux.

Je vis que son pouce et son index étaient tachés d'or. Je regardais sa main, sans comprendre.

—

C'est de la peinture, dit-il.

— De la peinture? fis-je.

Il se releva et alla près des restes de la coquille. Il en tira le corps d'un tharlarion qui n'était pas né, humide, plissé, pourri, mort depuis des mois ou des années.

—

Je te l'avais bien dit, fit la voix adoucie de Kamchak, que cet oeuf était sans valeur.

Chancelant, je parvins à me remettre debout et contemplai les restes de l'oeuf. Je me baissai pour ramasser un morceau de coquille. Je le frottai et la teinte dorée s'appliqua sur le bout de mes doigts.

— Ce n'est pas l'oeuf des Prêtres-Rois, reprit Kamchak. Crois-tu vraiment que nous aurions laissé savoir à des ennemis où se trouvait pareille chose ?

Des larmes encore plein les yeux, je le regardai.

Soudain, très loin, un cri étrange s'éleva, aigu, tremblant, suivi des hurlements perçants des sleens déçus.

— C'est fini, dit Kamchak. Fini.

Il se tourna dans la direction d'où était venu le cri. Sans hâte, il traversa les tapis en direction du son. Il s'arrêta un instant devant le corps tordu et hideux de Tolnus des Paravacis.

— C'est vraiment dommage, commenta-t-il. J'aurais préféré le lier à un poteau sur le passage des bosks.

Puis, sans un mot de plus, il sortit de la salle et nous le suivîmes tous, nous dirigeant vers les hurlements lointains des sleens.

On arriva tous ensemble au bord de la Piscine Jaune de Turia. Sur la bordure de marbre, sifflant et frémissant de fureur, les deux sleens de chasse gardaient les yeux braqués sur la forme pathétique de Saphrar qui bavait, gémissait et sanglotait, s'efforçant de se raccrocher quelque part pour se hisser hors du bassin, battant l'air pour attraper l'une des lianes décoratives qui descendaient du plafond, mais à plus d'une demi-douzaine de mètres au-dessus de sa tête.

Il tentait de se déplacer dans la substance vivante du bassin, mais ne parvenait pas à changer de place. Ses mains grasses aux ongles écarlates semblaient soudain s'être transformées en de maigres serres. Couvert de sueur, il était entouré de boules blanches et lumineuses qui flottaient autour de lui sous la surface, peut-être pour repérer sa position en fonction des ondes de pression du liquide. Les gouttes d'or qu'il arborait en guise de sourcils tombèrent sans même qu'il s'en aperçoive dans le fluide qui s'épaississait autour de lui. Sous la surface, on pouvait voir que des morceaux de ses robes avaient été dévorés et que sa peau blanchissait tandis que les sucs du bassin s'introduisaient dans son corps, pour y puiser protéines et autres aliments et les digérer. Saphrar fit un pas vers le centre, et le bassin lui permit ce mouvement. Le liquide lui montait maintenant au niveau de la poitrine.

— Baissez les lianes ! suppliait Saphrar.

Personne ne bougeait.

Il rejeta la tête en arrière et se mit à hurler de douleur. Il se mit à se gratter et à s'écorcher le corps comme un dément. Puis, des larmes plein les yeux, il tendit les deux mains vers Kamchak.

— S'il te plaît ! implora-t-il.

—

Souviens-toi de Kutaituchik, dit Kamchak.

Un cri d'agonie... Je distinguai sous la surface jaune et luisante plusieurs filaments qui s'enroulaient à ses jambes et commençaient à l'entraîner plus profondément.

Alors Saphrar, le marchand de Turia, lutta, frappant sur la matière solidifiée à sa proximité, pour s'efforcer de ne pas être entraîné au fond. Ses yeux étaient exorbités d'angoisse, sa petite bouche ronde, aux canines d'or maintenant vidées de venin, évoquait un cri d'agonie, mais il n'en sortait pas un son.

—

L'oeuf était celui d'un tharlarion, absolument sans valeur, l'informa Kamchak.

Le fluide atteignait maintenant le menton de Saphrar qui renversait la tête pour garder la bouche et le nez au-dessus du fluide.

—

Souviens-toi de Kutaituchik, répéta Kamchak, et les filaments enroulés aux jambes du marchand l'entraînèrent lentement sous la surface.

Quelques bulles remontèrent. Puis la main toujours tendue, comme pour saisir une liane, disparut à son tour sous le fluide jaunâtre.

Nous restâmes là, silencieux, jusqu'à ce que remontent presque en surface des os menus et blancs, repoussés peu à peu comme par des vagues vers le bord du bassin où, en temps normal, des serveurs devaient les ramasser pour les jeter.

— Que l'on apporte une torche ! dit Kamchak.

Il contemplait le fluide étincelant et vivant de la Piscine Jaune de Turia.

—

C'est Saphrar de Turia, me dit-il, qui a le premier fait connaître les délices des feuilles de kanda à mon père. (Il ajouta :) Il l'a donc tué deux fois.

On apporta la torche et le bassin parut dégager sa vapeur plus rapidement; les fluides se mirent à tourbillonner en s'éloignant du bord où nous nous tenions. Les diverses nuances de jaunes en surface clignotaient, et les sphères immergées tournoyaient et se balançaient, filant dans un sens, puis dans une autre.

Kamchak se saisit de la torche et, d'un ample geste, la lança au centre de la mare.

Comme sous l'effet d'une explosion, des flammes jaillirent du bassin. Kamchak, moi et les autres dûmes reculer en nous protégeant des bras le visage et les yeux. Le bassin se mit à siffler, gronder, bouillonner et à se répandre en fragments enflammés jusque sur les murs. Les lianes elles-mêmes prenaient feu. Puis le fluide tenta de s'assécher pour se caparaçonner sous sa forme de coquille durcie mais, de l'intérieur, le feu fit éclater la coque, et de nouveau ce fut un étang d'huile enflammée où flottaient, épars, des morceaux de coquille.

Le tout brûla pendant plus d'une heure, après quoi la piscine, maintenant noircie, dont le marbre avait fondu par endroits, se trouva vide à part quelques débris, taches de carbone et de graisse, gouttes d'or fondu (peut-être les sourcils de Saphrar ?), et deux canines d'or qui avaient naguère contenu le venin d'ost.

—

Kutaituchik est vengé, déclara Kamchak avant de tourner le dos au bassin.

Hors du repaire de Saphrar, où tout était à présent la proie du feu, on enfourcha les kaiilas pour regagner les chariots hors les murs.

Un homme s'approcha de Kamchak.

—

Le tarnier s'est échappé, annonça-t-il. Comme tu l'avais commandé, nous n'avons pas tiré sur lui, puisque le marchand Saphrar de Turia n'était pas avec lui.

Kamchak approuva de la tête.

—

Je n'ai aucune querelle avec Ha-Keel, fit-il. (Puis il se tourna vers moi.) Toi, cependant, maintenant qu'il connaît l'enjeu réel de cette partie... Il se pourrait que tu le rencontres de nouveau. Il ne tire l'épée qu'au nom de l'or, mais je pense que, Saphrar étant mort, ceux qui l'employaient auront besoin de nouveaux agents pour leurs besognes... et qu'ils seront prêts à payer le prix fort pour une épée comme celle de Ha-Keel. (Il me sourit, pour la première fois depuis la mort de son père.) On dit que le glaive de Ha-Keel est à

peine moins rapide et habile que celui de Pa-Kur, le Maître des Assassins.

—

Pa-Kur est mort au siège d'Ar, dis-je.

—

A-t-on retrouvé son corps ?

— Non.

Kamchak sourit de nouveau.

— Tarl Cabot, je crois que tu ne feras jamais un vrai Tuchuk.

— Pourquoi ?

— Tu es trop naïf, trop confiant.

— Il y a longtemps que j'ai cessé d'en attendre davantage d'un Korobain, intervint Harold.

Je souris à mon tour.

—

Pa-Kur, dis-je, vaincu en combat singulier sur le toit élevé du Cylindre de Justice d'Ar, a fait demi-tour et, pour éviter d'être capturé, s'est jeté par-dessus bord. Je ne pense pas qu'il était capable de voler dans les airs.

—

A-t-on retrouvé son cadavre ? insista Kamchak.

—

Non. Mais quelle importance ?

—

Cela en aurait pour un Tuchuk, dit Kamchak.

— Vous autres Tuchuks êtes décidément des gens bien méfiants, fis-je remarquer.

—

Qu'est-ce que son corps a pu devenir ? s'enquit Harold, qui apparemment parlait sérieusement.

—

J'imagine que la foule furieuse l'a déchiqueté en bas... ou qu'il a été perdu parmi les autres morts. Il a pu lui arriver bien des choses.

—

Il semble donc qu'il soit mort, convint Kamchak.

—

Certainement, dis-je. Espérons-le... pour toi !

On chevaucha un moment sans parler mais, pour la première fois depuis des semaines, Kamchak sifflotait. Il s'adressa à Harold:

— Je pense que, dans quelques jours, nous pourrons aller à la chasse aux tumits.

—

Ça me ferait très plaisir.

— Peut-être te joindras-tu à nous? me demanda Kamchak.

— Il va probablement falloir que je quitte bientôt les Chariots, dis-je, car j'ai échoué dans la mission que m'avaient confiée les PrêtresRois.

— De quelle mission s'agissait-il? me demanda-t-il d'un ton innocent.

—

Retrouver le dernier de leurs oeufs, dis-je avec une pointe d'irritation, et le ramener dans les Sardar.

—

Pourquoi les Prêtres-Rois ne se chargent-ils pas eux-mêmes de leurs propres affaires ? s'enquit Harold.

— Ils ne supportent pas le soleil. Ils ne sont pas comme nous... et si les hommes les voyaient, ils risqueraient d'en avoir peur et d'essayer de les tuer... et l'oeuf pourrait être détruit.

—

Il faudra que tu me parles un peu des Prêtres-Rois, un de ces jours, dit Harold.

—

Quand tu voudras.

— Je pensais bien que tu pouvais être celui-là, fit Kamchak.

—

Qui donc ?

—

Celui dont les deux hommes qui ont apporté la sphère m'avaient dit qu'il viendrait peut-être un jour la réclamer.

—

Ces deux hommes sont morts, lui appris-je. Leurs cités se sont fait la guerre et, dans la bataille, ils se

sont entre-tués.

—

Ils semblaient être de bons guerriers, dit Kamchak. Je regrette ce qui leur est arrivé.

—

Quand sont-ils venus aux Chariots ? demandai-je.

—

Il n'y a pas plus de deux ans.

—

Ils t'ont donné l'oeuf?

—

Oui, pour le garder à l'intention des Prêtres-Rois.

C'était sage de leur part, car les Peuples des Chariots sont parmi les plus lointains et les plus farouches des Goréens, vivant en liberté à des centaines de pasangs de toutes les cités, à l'exception de Turia.

— Sais-tu ce qu'est devenu l'oeuf?

— Bien entendu, répondit Kamchak.

Je commençai à trembler sur ma selle. Les rênes glissèrent un peu entre mes doigts et la bête frémit. J'arrêtai ma monture.

— Ne me dis pas où il est, fis-je. Sinon, je me sentirai obligé de tenter de m'en emparer pour le remporter dans les Sardar.

— Mais n'es-tu pas l'envoyé des Prêtres-Rois qui doit réclamer l'oeuf? demanda Kamchak.

— Si, bien sûr.

— Alors pourquoi chercherais-tu à le voler?

— Je n'ai aucun moyen de prouver que je viens de la part des Prêtres-Rois. Pourquoi me croirais-tu ?

— Je t'ai observé avec soin, Tarl Cabot de la Cité de Ko-ro-ba, dit Kamchak des Tuchuks. Une fois, tu m'as laissé la vie et nous avons tenu ensemble l'herbe et la terre, et depuis ce temps, que tu aies été

banni ou criminel, j'étais prêt à mourir pour toi, mais je ne pouvais malgré tout pas encore te remettre l'oeuf. Puis tu t'es introduit en ville avec Harold et j'ai alors su que tu étais prêt à donner ta vie pour aller récupérer l'oeuf malgré des difficultés insurmontables. Quelqu'un qui n'aurait travaillé

que pour l'or n'aurait jamais tenté

pareille aventure. C'est ce qui m'a convaincu que tu étais probablement celui qu'avaient choisi les Prêtres-Rois pour venir reprendre l'oeuf.

— Et c'est pourquoi tu m'as laissé partir pour Turia... tout en sachant que la sphère dorée était sans valeur?

— Oui, c'est exactement pour ça.

— Et pourquoi, ensuite, ne m'as-tu pas remis l'oeuf? Il sourit.

— Il ne me fallait plus qu'une seule chose, Tarl Cabot.

— Laquelle?

— Savoir que c'était bien pour les Prêtres-Rois et non pour toi-même que tu voulais l'oeuf. (Il me toucha le bras.) Voilà pourquoi je voulais que la sphère dorée soit brisée. J'aurais agi moi-même dans ce but, s'il n'en avait pas été autrement, pour voir ta réaction, pour voir si cette perte te rendrait furieux, ou si tu serais bouleversé

de chagrin pour les Prêtres-Rois. (Son sourire était presque tendre.) J'ai su alors que tu y tenais sincèrement, et au nom des Prêtres-Rois... que tu étais vraiment venu pour reprendre l'oeuf et le leur porter... et non le conserver pour toi-même.

Je le regardais, abasourdi.

— Pardonne-moi si je suis cruel, reprit-il. Je suis un Tuchuk... et, en dépit de toute l'amitié que j'éprouve pour toi, il fallait que je sois sûr de moi.

— Tu n'as pas à t'excuser, répondis-je. À ta place, je crois que j'aurais agi comme toi.

On échangea une poignée de main.

— Où est l'oeuf? demandai-je.

— À ton avis ?

— Je ne sais pas. En d'autres circonstances, je me serais attendu à le trouver dans le chariot de Kutaituchik – le chariot de l'Ubar des Tuchuks.

— J'approuve ta façon de penser mais, comme tu en es informé, Kutaituchik n'était pas l'Ubar.

Je le regardai fixement.

— Tu veux dire...

— Je suis l'Ubar des Tuchuks.

— Mais alors...

— Oui, l'oeuf est dans mon chariot depuis deux ans.

— Mais j'y ai vécu des mois!

— Et tu ne l'as pas vu ?

— Non. Il faut qu'il soit merveilleusement bien caché.

— De quoi a-t-il l'air, cet oeuf?

Je restai immobile sur mon kaiila.

— Je... je n'en sais rien, dis-je.

— Tu croyais peut-être qu'il était sphérique et doré?

—

Oui, exactement.

— C'est précisément pour cette raison que nous autres, Tuchuks, avons peint un oeuf de tharlarion et l'avons placé dans le chariot de Kutaituchik, en laissant tout le monde en être informé.

Je restai coi.

—

Je crois pourtant que tu l'as souvent vu, reprit-il. Il est bien en vue dans ma voiture. Et même les Paravacis qui y ont fait un raid ne l'ont pas jugé assez intéressant pour l'emporter.

—

Cette chose! m'écriai-je.

—

Oui, la curiosité... l'objet gris semblable à du cuir... cette chose. J'en secouai la tête d'incrédulité.

Je me souvenais de Kamchak, assis sur cette sorte de gros dé

aux angles arrondis, d'un gris granuleux. Il le bougeait du pied... il me l'avait même expédié ainsi une fois d'un bout du chariot à

l'autre pour que je l'examine.

—

Parfois, la meilleure façon de cacher un objet est de le laisser bien en vue... on croit en général que ce

qui a de la valeur est caché, aussi est-il naturel de penser que ce qui ne l'est pas ne vaut donc rien, dit-il.

—

Mais... (Ma voix tremblait.)... tu le faisais rouler, tu le jetais contre la paroi du chariot... une fois même, tu me l'as expédié d'un coup de pied pour que je l'examine. Même pire ! Tu osais t'asseoir dessus !

Je ne parvenais pas à y croire.

Il gloussa.

—

J'espère que les Prêtres-Rois ne s'en offenseront pas et comprendront que ces petites comédies... assez bien jouées, à mon avis... étaient une partie importante de ma façon de tromper les ennemis possibles.

Je souris en pensant à la joie de Misk quand il recevrait l'oeuf.

—

Ils ne s'en offenseront pas, assurai-je.

— Ne crains pas que l'oeuf en ait souffert, car pour l'abîmer il m'aurait fallu un quiva ou une hache.

— Rusé Tuchuk!

Kamchak et Harold éclatèrent de rire.

— J'espère qu'après tout ce temps l'oeuf est encore vivant, dis-je. Kamchak haussa les épaules.

— Nous l'avons surveillé, nous avons fait de notre mieux.

— Moi et les Prêtres-Rois, nous t'en sommes reconnaissants.

— Et je suis heureux d'avoir rendu service aux Prêtres-Rois... mais rappelle-toi que nous ne révérons que le Ciel.

— Et le courage et d'autres choses, ajouta Harold.

Je ris avec Kamchak.

— Possible, reprit l'Ubar, mais je serai ravi d'en être débarrassé, d'autant que nous arrivons bientôt à la saison la plus favorable pour la chasse aux tumits à la bola. Harold m'adressa un clin d'oeil et dit:

— Au fait, Ubar, combien as-tu payé pour Aphris de Turia ?

Kamchak lui lança un sale regard, comme un coup de quiva dans le coeur.

— Tu as trouvé Aphris ? m'écriai-je.

— Albrecht des Kassars l'a recueillie pendant son raid dans le camp paravaci, lâcha négligemment Harold.

— Formidable! m'écriai-je.

— Ce n'est qu'une esclave sans importance, grommela Kamchak.

— Combien aurais-tu donné pour qu'elle revienne ? s'enquit Harold, de son air le plus naïf.

— Presque rien, car elle n'a pour ainsi dire aucune valeur, répondit Kamchak.

Je pris la parole.

— Moi, je suis heureux qu'elle soit vivante et en bonne santé... et si je comprends bien tu as été en mesure de la racheter à Albrecht sans difficulté ?

Harold se mit la main sur la bouche en se détournant, pour ricaner, et la tête de Kamchak s'enfonça rageusement dans ses épaules.

— Combien as-tu payé? demandai-je.

— Les Tuchuks sont durs en affaires, affirma Harold, en nous regardant avec assurance.

— Ce sera bientôt le temps de chasser les tumits, grogna Kamchak en regardant les chariots derrière les murs.

Je me rappelais bien quel prix Kamchak avait exigé pour restituer à Albrecht des Kassars sa petite chérie Tenchika, et comme il s'était esclaffé parce que le Kassar s'était visiblement laissé aller à un sentiment envers une simple esclave, une Turienne qui plus est !

Harold poursuivait son raisonnement :

— À mon avis, un Tuchuk aussi avisé que Kamchak, notre Ubar lui-même, n'aurait pas payé plus d'une poignée de piécettes de bronze pour une fille de cette espèce.

— C'est plutôt du côté de Cartius que les tumits courent le mieux à cette époque de l'année, dit Kamchak.

— Je suis heureux que la douce Aphris te soit revenue, dis-je. Elle t'aimait bien, tu sais.

Kamchak haussa les épaules.

Harold nous confia:

— J'ai entendu dire qu'elle ne fait rien d'autre que de chanter autour des bosks et dans le chariot, toute la journée... moi, une fille qui ferait autant de bruit, je la battrais ferme.

— Je crois que je vais me faire fabriquer une nouvelle bola... pour la chasse, soliloqua Kamchak.

— Bien sûr, il est très beau..., souligna Harold.

Kamchak grommela une menace.

— En tout cas, continua le jeune homme, je sais qu'il aurait fait honneur aux Tuchuks, en la circonstance... il aurait imposé un dur marchandage à un pauvre Kassar.

J'intervins :

— L'essentiel, c'est qu'Aphris soit de retour saine et sauve. On chevaucha en silence un moment, puis je demandai:

— Par pure curiosité, combien as-tu payé pour elle ?

Le visage de Kamchak noircit de rage. Il regarda Harold, qui souriait d'un air interrogateur, puis moi, qui étais sincèrement curieux de savoir. Les mains de Kamchak blanchissaient en se crispant sur les rênes.

—

Dix mille barres d'or, lâcha-t-il.

J'arrêtai mon kaiila pour le dévisager, stupéfait que j'étais. Harold, plié de rire, tapait sur le pommeau de sa selle, Il hurlait de plaisir.

Si les yeux de l'Ubar avaient été des jets de flammes, le blond Tuchuk aurait grillé sur sa selle.

—

Bien, bien, fis-je, avec un soupçon d'allégresse regrettable dans la voix.

Maintenant, c'était moi que les yeux de Kamchak auraient incendié.

Puis un amusement teinté d'humour se fit jour sur le visage couturé du Tuchuk, qui finit par sourire.

—

Oui, Tarl Cabot, il a fallu que j'attende cet âge! Avant, je ne savais pas que j'étais un imbécile.

— Néanmoins, reprit Harold, ne penses-tu pas, Cabot, que dans l'ensemble - bien que peu sage en certains domaines - il fait un excellent Ubar?

—

Dans l'ensemble - bien que peu sage en certains domaines c'est un excellent Ubar, approuvai-je. Kamchak nous lança encore des regards noirs, baissa la tête en se grattant l'oreille, puis la releva et, soudain, tous les trois, nous fûmes pris d'un fou rire qui nous arracha des larmes.

— Tu aurais pu mentionner, dit Harold à Kamchak, que cet or était l'or de Turia!

—

Oui, c'est vrai, dit l'Ubar, c'est vrai, c'était de l'or turien ! (Il se frappa la cuisse du poing.) De l'or turien !

— On pourrait soutenir que cela fait une fichue différence, déclara Harold.

— Oui ! s'écria Kamchak.

— En ce qui me concerne, je ne dirais pas ça! lança le jeune homme. Kamchak se redressa sur sa selle et réfléchit. Puis il gloussa et avoua :

—

Moi non plus.

De nouveau notre rire retentit. Puis nous lançâmes nos kaiilas à vive allure, impatients de parvenir aux chariots où nous attendaient trois filles désirables et merveilleuses, des filles à nous, Hereena qui avait été du Premier Chariot, maintenant esclave de Harold; Aphris de Turia, aux yeux en amande, délicieuse, naguère encore la plus riche et la plus belle des jeunes femmes de Turia, devenue la simple esclave de Kamchak, Ubar des Tuchuks; et la mince, ravissante Élisabeth Cardwell, avec ses cheveux bruns et ses yeux sombres, fière fille de la Terre auparavant, devenue la belle esclave sans défense d'un guerrier de Ko-ro-ba; une fille à la narine de laquelle était passé le minuscule et provocant anneau d'or des femmes tuchuks, dont la cuisse portait la marque des quatre cornes de bosks, dont le cou s'ornait d'un collier d'acier à mon nom. Cette fille dont la soumission absolue dans le ravissement nous avait sidérés l'un et l'autre, aussi bien moi qui commandais qu'elle qui m'obéissait, à moi qui la prenais sans qu'elle ait d'autre choix que de céder sans réserve et sans condition.

Quand elle avait quitté mes bras, elle s'était étendue sur le tapis pour pleurer.

—

Je n'ai rien d'autre à donner, s'était-elle lamentée. Plus rien d'autre !

— C'est plus que suffisant, avais-je répondu.

Et cette fois c'était de joie qu'elle avait pleuré, pressant sa tête contre mon flanc.

—

Mon Maître est-il content de moi ?

—

Oui. Oui, Vella, ma Kajira. Je suis content. Plus que content, même.

Je sautai à bas de mon kaiila et courus vers le chariot, et la femme qui m'y attendait, pleurant de joie, se précipita dans mes bras, et je la soulevai de terre pour l'embrasser. Nos lèvres s'unirent un instant.

— Tu es en sûreté ! Tu n'es pas blessé ! fit-elle, dans les larmes.

— Oui. Je suis sain et sauf, et toi aussi... et le monde lui-même ne risque plus rien !

À l'époque, j'étais persuadé de lui dire la vérité.

LA PIERRE DU FOYER DE TURIA

Je voyais bien que la meilleure saison pour la chasse aux tumits, ces grands oiseaux dépourvus d'ailes, carnivores, grands coureurs des plaines du Sud, approchait, car Kamchak, Harold et d'autres paraissaient fort impatients. Maintenant qu'il avait vengé

Kutaituchik, Kamchak se désintéressait de Turia, bien qu'il souhaitât que la cité fût restaurée, sans doute pour conserver aux Peuples des Chariots un débouché commercial utile pour les échanges et pour l'écoulement de leurs peaux et de leurs cornes. Le dernier jour avant que les Nomades s'en aillent loin des murailles de Turia aux neuf portes, Kamchak réunit sa cour dans le palais de Phanius Turmus. L'Ubar de Turia et Kamras le Champion étaient tous les deux vêtus du Kes et enchaînés à la porte pour laver les pieds des arrivants.

Turia avait été une cité riche et, bien qu'il eût été donné

beaucoup d'or aux tarniers de Ha-Keel et aux défenseurs de la Maison de Saphrar — sans oublier le rachat de la belle Aphris —, ce n'était que peu en comparaison de la totalité des richesses, même sans tenir compte de ce qu'avaient pu emporter les civils que l'on avait laissés sortir de la ville en flammes. À vrai dire, les seuls trésors secrets de Saphrar, entassés dans de vastes magasins souterrains, auraient suffi à enrichir tous les Tuchuks et peut-être aussi tous les Katais et les Kassars, à les faire figurer parmi les hommes les plus riches dans toutes les cités de Gor. Je me rappelais que Turia n'était jamais tombée depuis sa fondation, peut-être des milliers d'années plus tôt.

Cependant, Kamchak avait décidé de laisser une partie de ces richesses — un tiers environ — à la cité, pour aider à sa reconstruction.

En tant que Tuchuk, il lui était impossible de se montrer aussi généreux en ce qui concernait les femmes. Les cinq mille plus belles filles de la cité, marquées, avaient été distribuées aux guerriers les plus valeureux. Il était permis aux autres de rester dans les murs ou de courir leur chance à l'extérieur. Bien entendu, ces belles filles réparties entre les Tribus comprenaient aussi bien des femmes libres que des esclaves. Les plus magnifiques étaient celles des Jardins de Plaisir de Saphrar. Les filles tuchuks et d'autres nomades qui étaient esclaves avaient été libérées.

Kamchak siégeait donc sur le trône de Phanius Turmus, la robe violette d'Ubar négligemment rejetée sur l'épaule. Il n'était pas sombre ni sévère, mais s'acquittait de sa tâche avec humour, jetant de temps à autre un peu de viande à son kaiila, attaché derrière le trône. Il y avait autour de lui quantité de marchandises et de richesses, ainsi que quelques filles de Turia parmi les plus belles, agenouillées. Elles faisaient partie du butin. Elles ne portaient rien d'autre que la Sirik. Mais, contre le genou droit de Kamchak, il y avait Aphris de Turia, à genoux, vêtue Kajir.

L'entouraient également ses commandants et quelques chefs de Centaines, beaucoup d'entre eux accompagnés de leurs femmes. Près de moi se tenait Élisabeth, vêtue comme les femmes des chariots et non pas Kajir, bien qu'elle portât le collier. Harold était avec la farouche Hereena, peut-être la seule fille des Nomades à

n'être pas libre ce jour-là. Elle resterait esclave aussi longtemps qu'il plairait à Harold.

Les personnalités de Turia étaient amenées une à une devant le trône, vêtues du Kes et enchaînées. À chacune, Kamchak disait :

— Vos biens et vos femmes m'appartiennent. Qui est le Maître de Turia?

— Kamchak des Tuchuks, répondaient-ils, et on les remmenait dehors.

À certains, il demandait:

— Turia est-elle tombée ?

Et, la tête basse, ils répondaient:

— Elle est tombée.

On lui amena enfin Phanius Turmus et Kamras que l'on jeta à genoux.

Kamchak désigna du geste tout ce qui l'entourait et leur demanda:

— À qui appartiennent les richesses de Turia ?

— À Kamchak des Tuchuks, dirent-ils.

Kamchak empoigna sans méchanceté les cheveux d'Aphris de Turia et lui fit relever la tête.

— À qui sont les femmes de Turia ? fit-il.

— ... Maître, dit Aphris.

— À Kamchak des Tuchuks, dirent les deux hommes.

— Qui est l'Ubar de Turia ? fit-il en riant.

— Kamchak des Tuchuks.

— Que l'on apporte la Pierre du Foyer de la cité ! commanda-t-il, et on lui apporta la vieille pierre ovale où était gravée l'initiale de la ville.

Il la souleva au-dessus de sa tête et lut la terreur dans les yeux des hommes agenouillés.

Mais il ne jeta pas la pierre sur le sol. Il se leva et alla la remettre entre les mains enchaînées de Phanius Turmus en lui disant:

— Turia vit, Ubar.

Des larmes vinrent aux yeux de Phanius tandis qu'il pressait la pierre sur son coeur.

— Demain, nous regagnerons nos chariots, déclara Kamchak.

— Vous épargnez Turia, Maître ? s'enquit Aphris, étonnée, car elle connaissait sa haine envers la cité.

— Oui, Turia vivra, répondit-il.

Aphris le regardait, désorientée.

J'étais moi-même surpris, mais je n'avais rien à dire. J'avais cru que Kamchak allait détruire la pierre, brisant du même coup le coeur des habitants, ne laissant dans leurs esprits que ruines. Jamais je n'aurais pensé qu'il leur restituerait la Pierre du Foyer, qui était l'âme même de la population.

Un acte étrange, de la part d'un conquérant tuchuk

Était-ce seulement que Kamchak était persuadé, comme il l'avait une fois affirmé, qu'il était nécessaire aux Nomades d'avoir un ennemi en puissance ? Ou avait il une raison plus particulière et profonde ?

Il y eut soudain du bruit à l'entrée et trois hommes firent irruption dans la salle, suivis de plusieurs autres.

Le premier était Conrad des Kassars et il avait avec lui Hakimba des Kataiis, et un troisième que je ne connaissais pas, mais qui était un Paravaci. Derrière eux, ils étaient quelques autres, parmi lesquels Albrecht des Kassars et derrière lui, j'en fus étonné, vêtue d'une courte robe de cuir et sans collier, Tenchika, qui tenait à

la main droite un baluchon.

Conrad, Hakimba et le Paravaci avancèrent devant le trône mais, en tant qu'Ubars de leurs Peuples, ils ne plièrent pas le genou. Conrad prit la parole :

—

Les Présages sont relevés.

—

Ils ont été bien lus, dit Hakimba.

— Pour la première fois depuis plus de cent ans, annonça le Paravaci, il y a un Ubar San, un Ubar Unique, Maître de tous les Chariots et de tous les Peuples!

Kamchak se leva, rejeta la robe violette de l'Ubar turien, et resta planté dans ses vêtements de cuir noir.

Comme un seul homme, les trois Ubars le saluèrent en levant les bras.

— Kamchak! crièrent-ils. Ubar San !

Ce ne fut qu'une clameur dans toute la salle, à laquelle je me joignis :

—
Kamchak, Ubar San !

Kamchak étendit les mains vers la foule, qui resta silencieuse.

— Chacun de vous, dit-il, les Kassars - les Kataiis - les Paravacis vous avez vos propres bosks et vos propres chariots - et vous vivez ainsi - mais en temps de guerre - quand il y en a qui souhaitent nous diviser - quand il y en a qui veulent nous combattre et menacent nos chariots et nos bosks et nos femmes - et nos plaines et notre terre - alors faisons la guerre côte à côte - et rien ni personne ne se dressera plus contre les Peuples des Chariots - il se peut que nous vivions nos vies distinctes, mais nous sommes tous attachés aux Chariots et ce qui nous divise est moindre que ce qui nous unit

- nous savons tous qu'il est mal de massacrer des bosks et qu'il est bien d'avoir fierté et courage pour défendre nos chariots et nos femmes - nous savons qu'il est bon d'être forts et libres - et c'est tous ensemble que nous serons forts et libres. Faisons-en le serment. Les trois hommes s'approchèrent de Kamchak et tous les quatre se tinrent par les mains.

—
C'est un serment, déclarèrent-ils.

Puis ils reculèrent.

—
Vive Kamchak, l'Ubar San ! s'écrièrent-ils.

— Vive Kamchak ! Kamchak Ubar San ! reprit la foule.

La grande salle ne se vida que tard dans l'après-midi.

Enfin il ne resta plus que quelques commandants et chefs de Centaines, Kamchak, Aphris, Harold et moi, Hereena et Élisabeth. Peu avant, Albrecht et Tenchika avaient été présents, ainsi que Dina de Turia et les deux gardes tuchuks qui l'avaient protégée pendant la chute de la ville.

Tenchika s'était approchée de Dina.

—
Tu ne portes plus de collier, avait constaté Dina.

Tenchika avait timidement baissé les yeux.

— Je suis libre, avait-elle dit.

— Reviendras-tu à Turia ?
—

Non, avait répondu Tenchika en souriant. Je resterai avec Albrecht... avec les Peuples des Chariots.

Albrecht bavardait dans un coin avec Conrad.

— Tiens, avait dit Tenchika en poussant son petit balluchon dans les mains de Dina. C'est à toi... ça te revient.. tu l'as bien gagné. Dina, curieuse, avait ouvert le paquet et découvert les coupes et les anneaux et les pièces d'or qu'Albrecht lui avait donnés pour les victoires qu'elle avait remportée dans les courses à la bola.

— Prends, avait insisté Tenchika.

— Le sait-il ? s'était enquis Dina.

— Bien sûr.

— Il est bon.

— Je l'aime, avait dit Tenchika.

Elle avait embrassé Dina et s'était éloignée rapidement. J'étais allé rejoindre Dina de Turia. J'avais regardé les objets qu'elle tenait.

— Il faut que tu aies rudement bien couru, avais-je fait observer. Elle avait ri.

— J'ai ici plus qu'assez pour embaucher de la main-d'oeuvre, ditelle. Je vais rouvrir la boutique de mon père et de mes frères.

— Si tu veux, avais-je proposé, je te donnerai cent fois cela.

— Non, avait-elle répliqué en souriant, car ceci est à moi. Elle avait abaissé un instant son voile pour m'embrasser.

— Adieu, Tarl Cabot. Je te souhaite bonne chance.

— Et je te souhaite bonne chance, noble Dina de Turia.

Elle avait pouffé.

— Idiot de guerrier ! Je ne suis que la fille d'un boulanger, m'avaitelle grondé.

—

C'était un homme noble et vaillant.

—

Je te remercie.

— Et sa fille est aussi une femme noble et vaillante... et belle. Je ne l'avais laissée remettre son voile en place qu'après l'avoir encore embrassée tendrement, pour la dernière fois.

Elle avait rattaché son voile, avait porté le bout des doigts à ses lèvres puis les avait pressés contre les miennes, avant de virevolter et de s'enfuir.

Élisabeth avait observé la scène, mais elle n'avait manifesté ni jalousie ni colère.

— Elle est belle, me dit-elle.

—

Oui, vraiment. (Je regardai alors Élisabeth.) Toi aussi, tu es belle.

—

Je sais, fit-elle en levant la tête et en souriant.

—

Petite prétentieuse !

—

Une fille goréenne n'a pas besoin de se dire ordinaire quand elle se sait belle.

—

Exact, reconnus-je. Mais d'où peut te venir l'idée que tu sois belle ?

—

Mon maître me l'a dit, fit-elle en reniflant. Et mon maître ne ment pas, n'est-ce pas ?

— Pas souvent, et surtout pas pour des choses d'une telle importance.

—

Et j'ai vu comment les hommes me regardent, reprit-elle, et je sais que je rapporterai un bon prix.

Je dus paraître scandalisé.

—

C'est la vérité, affirma-t-elle, je vaudrais beaucoup de pièces d'or.

—

C'est vrai.

—

Donc, je suis belle.

—
Encore exact.

— Tu ne vas pas me vendre, n'est-ce pas ?

— Pas dans l'immédiat. Nous verrons si tu continues de me plaire.

—

Oh, Tarl!

—

Maître, la repris-je.

— Maître, répéta-t-elle.

--Eh bien? demandai-je.

— Je m'efforcerai de continuer à te plaire.

— Fais en sorte de t'en souvenir.

—

Je t'aime, lâcha-t-elle soudain. Je t'aime, Tarl Cabot, Maître. Elle me passa les bras autour du cou pour m'embrasser.

Je la tins contre moi, savourant la chaleur de ses lèvres, le goût de sa langue sur la mienne.

— Ton esclave, murmura-t-elle. Maître... ton esclave tout jamais. Il était difficile de croire que cette merveilleuse beauté, avec son collier, eût été une simple fille de la Terre, que cette stupéfiante fille goréenne eût été Miss Élisabeth Cardwell, secrétaire à New York.

Il ne restait maintenant dans la salle du trône que Kamchak et Aphris, Harold et Hereena, et Élisabeth et moi-même.

Kamchak me jeta un coup d'oeil et me dit:

— Eh bien, mon pari a tourné à mon avantage.

Je me rappelais que nous en avions parlé.

— Tu as couru un risque en n'abandonnant pas Turia pour courir à

la défense des bosks et des chariots tuchuks... tu avais parié que les autres, les Kataiis et les Kassars, viendraient à ton secours. Je secouai la tête.

— C'était dangereux.

— Peut-être pas tant que ça, car je connais les Kataiis et les Kassars... peut-être mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes.

— Tu m'as cependant dit qu'il y avait plus que ça en jeu, rappelai-je, que ce n'était pas encore fini.

— Maintenant, c'est fait.

— Quelle est la dernière partie de ton pari ?

— Que les Kataiis et les Kassars - et avec le temps les Paravacis également - verraient comme il est possible de nous dresser les uns contre les autres et de nous détruire un par un - et admettraient ainsi la nécessité d'unir nos emblèmes, de réunir tous les Milliers sous un commandement unique.

— Autrement dit, qu'ils reconnaîtraient la nécessité d'un Ubar San ?

— Oui, c'était ça mon pari... que j'arriverais à leur faire comprendre la valeur d'un Ubar San.

— Salut à toi, Kamchak, Ubar San !

— Salut, Kamchak, Ubar San ! reprit Harold

Kamchak sourit et baissa la tête.

— Il sera bientôt temps de chasser le tumit, dit-il.

Il s'apprêtait à sortir pour regagner son chariot quand Aphris se leva lestement pour l'accompagner.

Mais Kamchak pivota et la regarda. Elle l'interrogeait des yeux. Difficile de déchiffrer son expression. Elle alla tout près de lui.

Avec une douceur inattendue, Kamchak lui prit les bras et l'attira à lui, puis l'embrassa très tendrement.

— Maître ? interrogea-t-elle.

Les mains de Kamchak s'étaient portées à la petite serrure du collier d'acier d'Aphris. Il tourna la clé, ouvrit le collier et le jeta de côté.

Aphris ne disait rien, mais elle tremblait en secouant un peu la tête. Elle porta la main à son cou, sans y croire.

— Tu es libre, dit le Tuchuk.

Elle le regarda avec un certain ahurissement.

— N'aie pas peur, ajouta-t-il, on te donnera des richesses. (Il sourit.) Tu seras de nouveau la femme la plus riche de Turia.

Elle restait incapable de réagir.

La fille et tous les autres restaient sidérés. Nous savions tous les difficultés et les dangers qu'il avait encourus pour obtenir cette femme; nous étions tous informés du prix qu'il avait volontiers payé, tout récemment, pour que, tombée entre les mains d'un autre, elle lui soit restituée.

Nous ne comprenions pas ce qu'il faisait.

Kamchak pivota brusquement pour s'approcher de son kaiila attaché derrière le trône. Il mit le pied à l'étrier et s'enleva avec aisance. Puis, sans presser l'animal, il sortit de la salle du trône. Nous le suivîmes tous, à l'exception d'Aphris, qui restait figée de stupeur, près du siège de l'Ubar, encore vêtue Kajir, mais sans collier, libre maintenant. Elle avait placé ses doigts sur ses lèvres. Elle semblait hébétée, elle hochait la tête.

Je marchais derrière le kaiila de Kamchak, à côté d'Harold. Hereena et Élisabeth nous suivaient à deux pas de distance, comme il se doit.

— Pourquoi a-t-il ainsi épargné Turia? demandai-je.

— Sa mère était turienne, me répondit Harold.

Je m'immobilisai.

— Tu l'ignoris ? fit-il.

— Oui, je l'ignoris.

—

Ce fut après sa mort que Kutaituchik se mit à goûter les rouleaux de feuilles de kanda.

— Je ne savais pas tout ça.

Kamchak était maintenant assez loin devant nous. Harold me regarda.

—

Oui, reprit-il, c'était une fille de Turia prise comme esclave par Kutaituchik, mais il l'aimait et il l'avait libérée. Elle est restée avec lui, avec les Chariots, jusqu'à sa mort... l'Ubara des Tuchuks. Devant la porte principale du palais de Phanius Turmus, Kamchak, en selle, nous attendait. Nos animaux nous attendaient là

aussi, et nous les enfourchâmes. Hereena et Élisabeth couraient à la hauteur de nos étriers.

On s'engagea dans la longue avenue qui menait à la grande porte de la cité.

Le visage de Kamchak était indéchiffrable.

— Attendez ! cria quelqu'un.

En nous retournant, nous vîmes Aphris qui courait après nous, les pieds nus.

Elle fit halte près de l'étrier de Kamchak et resta plantée, la tête baissée.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit Kamchak d'un ton sévère. Elle ne répondit pas, ne leva pas les yeux.

Kamchak éperonna sa monture et repartit, suivi de nous tous. Comme Hereena et Élisabeth, Aphris courait à hauteur d'étriers. Kamchak tira la bride et la petite procession s'arrêta une nouvelle fois. Aphris ne bougeait pas.

— Tu es libre, lui dit Kamchak.

Sans lever la tête, elle fit un signe négatif.

—

Non, dit-elle, je suis à Kamchak des Tuchuks.

Elle appuya timidement la tête à la botte fourrée de l'Ubar.

—

Je ne te comprends pas, lui dit Kamchak.

Elle leva alors la tête, et elle avait les larmes aux yeux.

—

S'il te plaît, Maître, dit-elle.

—

Pourquoi ? s'enquit Kamchak.

Elle sourit.

—

J'ai pris goût à l'odeur des bosks.

Kamchak sourit à son tour. Il lui tendit la main.

—

Monte avec moi, Aphris de Turia, lui dit-il.

Elle lui prit la main et il l'enleva sur sa selle, devant lui, où elle s'assit en travers, la tête plaquée contre l'épaule droite du cavalier, secouée de sanglots.

Brusquement, la voix dure, mais avec émotion, Kamchak des Tuchuks déclara:

Cette femme s'appelle Aphris, sachez-le, et elle est l'Ubara des Tuchuks, elle est l'Ubara Sana... l'Ubara Sana de mon coeur !

Nous les laissâmes partir devant et les suivîmes à une centaine de mètres de distance, vers la grande porte de Turia, pour quitter maintenant la cité, et sa Pierre du Foyer, et sa population, pour retourner vers les Chariots, vers la terre à. découvert, balayée de vent, par-delà les hautes murailles de Turia, tombée une fois, dans les plaines australes de Gor.

NOUS QUITTONS LES PEUPLES DES CHARIOTS

Tuka, la fille esclave, ne fut pas très bien traitée, aux mains d'Élisabeth Cardwell.

Au campement des Tuchuks, Élisabeth m'avait supplié de ne pas la libérer avant une heure encore.

— Pourquoi? m'étais-je enquis.

— Parce que les maîtres n'aiment guère s'interposer dans les querelles entre esclaves.

Je haussai les épaules. Il me faudrait au moins une heure pour me préparer au voyage vers les Sardar, l'oeuf des Prêtres-Rois bien installé dans le paquetage de selle de mon tarn.

Plusieurs personnes étaient rassemblées près du chariot de Kamchak, parmi lesquelles le maître de Tuka et cette dernière ellemême. Je me rappelais la cruauté qu'elle avait manifestée envers Élisabeth durant les longs mois qu'elle avait passés chez les Tuchuks, et comme elle l'avait tourmentée pendant que l'Américaine restait sans défense dans la cage à sleens, se moquant d'elle et lui donnant des coups de son aiguillon à bosks. Peut-être Tuka devina-t-elle ce qu'Élisabeth avait en tête car, à

peine l'eut-elle vue, elle pivota pour s'éloigner rapidement du chariot.

Elle n'avait pas parcouru cinquante mètres que nous entendîmes un couinement d'effroi Tuka fut jetée au sol d'un placage aux jambes que n'aurait pas désavoué un professionnel de football américain. Peu après se déroula dans la poussière une vigoureuse bagarre, où l'on se roulait par terre, en mordant, en giflant, en griffant. De temps à autre nous parvenait le bruit bien reconnaissable d'un petit poing, lancé avec une force considérable, qui frappait des rondeurs aux tissus peu résistants. Cela ne dura qu'un moment et bientôt on entendit Tuka qui implorait son pardon en hurlant. Si je me souviens bien, à cet instant, Élisabeth était agenouillée sur la Turienne et, la tenant solidement par les cheveux, lui cognait la tête contre le sol avec une violence croissante. Les cuirs tuchuks d'Élisabeth avaient été arrachés de son corps, mais son adversaire, vêtue Kajir, avait souffert de plus grands dommages. À dire vrai, quand Élisabeth cessa le combat, Tuka n'avait plus que son Koora, le bandeau rouge qui retient les cheveux, et ce bandeau lui liait à présent les poignets derrière le dos. Élisabeth passa alors une mince lanière dans l'anneau de narine de Tuka et la traîna jusqu'au ruisseau, où elle avait des chances de trouver une baguette. Quand elle eut découvert l'instrument approprié, de la bonne longueur, de la souplesse voulue, elle attacha la lanière à la racine découverte d'un petit buisson, fort résistante, et administra à sa prisonnière une correction consciencieuse. Après quoi, elle dénoua la lanière et laissa la fille avec cet ornement inattendu pendant au nez, les poignets toujours liés derrière le dos, partir en courant vers le chariot de son maître, mais elle la suivit d'un bout à l'autre du trajet, comme un sleen de chasse, la cinglant de sa badine de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Pour finir, haletante, saignant par endroits, avec des bleus sur le corps, à demi nue, mais triomphante, Élisabeth Cardwell revint près de moi, où elle s'agenouilla en esclave humble et soumise. Quand elle eut un peu repris haleine, je lui ôtai son collier et la libérai.

Je l'installai sur la selle du tarn en lui disant de se cramponner au pommeau. Quand je serai moi aussi

monté, je l'attacherais à la selle avec de la fibre et je bouclerais autour de ma taille la large bande de sécurité, généralement violette, qui fait immanquablement partie du harnachement.

Élisabeth ne semblait pas apeurée sur l'oiseau. J'eus plaisir à

constater qu'il y avait pour elle des vêtements de rechange dans le paquetage. Je voyais bien qu'elle en avait besoin... au moins d'un. Kamchak était là avec son Aphris, et Harold avec Hereena, toujours son esclave. Elle se tenait à genoux près de lui, et à un moment, quand elle osa effleurer sa cuisse de sa joue droite, il la repoussa d'une bourrade amicale.

—

Comment vont les bosks? demandai-je à Kamchak.

— Aussi bien qu'on peut l'espérer, répondit-il.

Je me tournai vers Harold :

—

Les quivas sont-ils bien aiguisés ?

—

On s'efforce de les maintenir ainsi.

Je revins à Kamchak.

— Il importe que les essieux des chariots soient toujours bien graissés, dis-je.

— Oui, je le pense aussi.

Je serrai les mains des deux hommes.

— Je te souhaite bonne chance, Tarl Cabot, dit Kamchak.

— Et je te souhaite bonne chance, Kamchak des Tuchuks.

— Tu n'es pas un si mauvais bougre, pour un Korobain ! me lança Harold.

— Tu n'es pas trop mal non plus... reconnus-je, pour un Tuchuk!

— Je te souhaite bonne chance, dit-il.

— Et je te souhaite bonne chance.

J'escaladai vivement la courte échelle jusqu'à la selle du tarn et en rattachai le bout. Je pris alors une cordelette de fibre que je passai plusieurs fois autour de la taille de Miss Cardwell et plusieurs fois aussi autour du pommeau.

Harold et Kamchak me regardaient, les yeux un peu humides. Maintenant, le visage de Harold le Tuchuk s'ornait du chevron écarlate de la Cicatrice du Courage.

—

N'oublie jamais que nous avons tenu ensemble l'herbe et la terre, me dit Kamchak.

— Jamais je ne l'oublierai.

— Et pendant que tu n'oublies pas, intervint Harold, tu pourras aussi te rappeler que nous avons gagné ensemble la Cicatrice du Courage à Turia.

—

Je n'oublierai pas ça non plus.

— Entre ton arrivée et ton départ de chez nous, Peuples des Chariots, fit remarquer Kamchak, il s'est écoulé une partie de deux de nos années.

Je le fixai des yeux, ne comprenant pas trop où il voulait en venir. C'était bien sûr le cas, mais...

Harold me fournit l'explication en souriant:

— Il y a eu deux années... l'Année de la Venue de Tarl Cabot aux Chariots, et l'Année où Tarl Cabot a été Commandant d'un Millier. J'en avais le souffle coupé. C'étaient là des noms d'Années que conserveraient les Gardiens du Temps, dont le souvenir se perpétuerait parmi les noms de milliers d'autres années.

— Mais, protestai-je, il s'est passé des événements bien plus importants pendant ces années... le Siègne de Turia, la Prise de la Cité, l'Élection de l'Ubar San !

— Nous préférons nous souvenir de Tarl Cabot, dit Kamchak. Je restai silencieux.

Kamchak reprit :

— Si jamais, Tarl Cabot, tu avais besoin des Tuchuks, ou des Kataiis, ou des Kassars - ou même des Paravacis - tu n'aurais qu'à le faire savoir... et nous accourrions. Nous viendrons à tes côtés, même dans les cités de la Terre.

— Tu connais donc la Terre? fis-je.

Je me rappelai ce que j'avais pris pour du scepticisme chez Kamchak et Kutaituchik lorsqu'ils m'avaient questionné, ainsi qu'Élisabeth Cardwell, à ce sujet.

Kamchak sourit.

— Nous autres, Tuchuks, savons beaucoup de choses... plus que nous ne le disons. (Son sourire s'élargit.) Le bonheur te vienne, Tarl Cabot, Commandant d'un Millier de Tuchuks et Guerrier de Kobra!

Je levai la main en salut et tirai sur la rêne numéro un. Les vastes ailes du tarn battirent et les Tuchuks reculèrent devant le nuage de poussière ainsi soulevé. Puis les ailes trouvèrent leur appui sur le vent et, en un instant, nous vîmes les chariots se rapetisser au dessous de nous, disposés en carrés sur des pasangs, et le ruban de la rivière et la Vallée des Présages et les tours lointaines de Turia.

Élisabeth pleurait et je la serrai dans mes bras pour la consoler et la protéger des bouffées de vent. Je constatai avec irritation que l'air piquant avait également rendu mes yeux humides



John NORMAN

Le Gor

5 - L'ASSASSIN DE GOR



John NORMAN

L'Assassin de Gor

Gor – 5

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR DANIEL LEMOINE

Titre original : Assassin of Gor

1969

Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).
Bonne lecture

Scan par Capitaine Cosmos

Gor

Le tarnier de Gor
Le banni de Gor
Les prêtres-rois de Gor
Les nomades de Gor
Les assassins de Gor
Les pirates de Gor
Les esclaves de Gor
Les chasseurs de Gor
Les maraudeurs de Gor
Les tribus de Gor
La captive de Gor
Les monstres de Gor
Les explorateurs de Gor
Le champion de Gor
Le forban de Gor
Guardsman of Gor
Savages of Gor
Players of Gor

1. KUURUS

Accroupi au sommet d'une faible colline, les deux mains sur la hampe de son javelot, les yeux fixés sur le fond de la petite vallée, Kuurus, membre de la Caste des Assassins, attendait. Le moment n'était pas encore venu.

Au loin, se dressaient les murs blancs et les tours de Ko-ro-ba, que l'on reconstruisait. Ko-ro-ba est un mot d'ancien goréen signifiant : ville de marché, mais rares étaient ceux qui connaissaient ce sens archaïque. Kuurus regarda la ville. Les Prêtres-Rois l'avaient détruite, mais on la reconstruisait. Cela n'intéressait guère Kuurus. Il appartenait à la Caste des Assassins. Il avait rendez-vous à cet endroit. Au début de la huitième heure goréenne, le soleil illumina les murs blancs qui brillèrent de tout leur éclat parmi les vertes collines. Les Tours du Matin, se dit Kuurus, les Tours du Matin.

L'Assassin changea de position et reporta son attention sur la vallée où les officiants étaient presque prêts.

Les troncs avaient été préparés et disposés avec soin. Il y en avait des centaines, polis et taillés, principalement des troncs de Ka-la-na, arbre à vin de Gor au parfum doux. Ils étaient disposés les uns au-dessus des autres suivant la technique traditionnelle, espacés afin de permettre à l'air de s'engouffrer entre eux, formant une pyramide à étages solide et tronquée.

Sous le regard attentif de Kuurus, deux hommes vêtus du Rouge des Guerriers placèrent le dernier tronc.

Puis les femmes libres voilées et vêtues de Robes de Dissimulation, chargées de jarres et de boîtes métalliques, arrivèrent. Malgré la distance, Kuurus sentit les huiles parfumées, les onguents et les épices que les femmes, escaladant lentement la pyramide et s'y déplaçant, y répandirent ou versèrent sur le bois.

Au-delà du bûcher, en direction de la ville, Kuurus vit arriver la procession. Il fut étonné car, à en juger par les couleurs des vêtements de ceux qui la composaient, elle réunissait des membres de nombreuses castes, peut-être même de toutes les castes de la cité ; néanmoins, il n'y vit pas le Blanc de la Caste des Initiés. Cela surprit Kuurus car, en de telles occasions, les Initiés jouent en général un rôle de premier plan.

Il n'ignorait pas que les habitants de Ko-ro-ba avaient été dispersés aux quatre coins de Gor lorsque les Prêtres-Rois avaient détruit leur cité et qu'ils étaient revenus, lorsque les Prêtres-Rois le leur avaient permis, dans l'intention de la reconstruire, chacun apportant une pierre afin de l'ajouter aux murs. On racontait, à cette époque troublée, que la Pierre du Foyer n'avait pas disparu, et cela était vrai. Et Kuurus lui-même, membre de la Caste des Assassins, savait qu'une cité ne peut pas mourir aussi longtemps que sa Pierre du Foyer existe. Kuurus, qui ne tenait pas les hommes en haute estime, ne pouvait cependant pas mépriser des hommes tels que ceux-ci, les hommes de Ko-ro-ba.

La procession ne psalmodiait ni ne chantait car l'heure n'était pas à de telles manifestations ; on n'y voyait pas de branches de Ka-la-na, on n'entendait ni le sistre ni le tambour sous le soleil matinal. En de telles occasions, les Goréens ne chantent ni ne parlent. Ils se taisent car, dans ces moments-là, les mots n'ont aucun sens, ils avilissent et insultent ; dans ces moments-là, seuls le silence, les souvenirs et le feu conviennent aux Goréens.

Quatre Guerriers, portant sur leurs épaules un bâti de javelots entrecroisés et liés les uns aux autres sur lequel le corps enveloppé dans le cuir écarlate du tarnier reposait, conduisaient

la procession.

Impassible, Kuurus regarda les quatre Guerriers déposer leur fardeau écarlate au sommet de l'énorme bûcher odorant et imprégné d'huile.

Détournant les yeux, les Guerriers retirèrent le cuir écarlate afin d'exposer le corps à la caresse du vent et du soleil.

Kuurus nota qu'il s'agissait d'un homme imposant, vêtu du cuir des Guerriers. Il remarqua que sa chevelure était inhabituelle.

La procession et ceux qui étaient arrivés un peu plus tôt près du bûcher funéraire reculèrent alors d'une cinquantaine de mètres environ, car le bois imprégné d'huile prendrait feu rapidement et brûlerait furieusement. Trois hommes, néanmoins, restèrent près du bûcher : l'un d'eux portait les Robes Brunes de l'Administrateur de la Cité, les robes les plus humbles, et un long manteau à capuche ; l'autre était vêtu du Bleu de la Caste des Scribes, c'était un homme de petite taille, presque un nain, voûté par la douleur et la tristesse ; le dernier était un homme très puissant, aux larges épaules, barbu et à la longue chevelure blonde, un Guerrier ; pourtant le Guerrier lui-même paraissait terriblement ému.

Sous le regard de Kuurus, la torche fut allumée et le Guerrier la jeta, avec un sanglot, sur le monticule de bois imprégné d'huile. Le bois s'embrasa soudainement avec une violence telle que les trois hommes reculèrent en titubant, l'avant-bras protégeant les yeux.

Kuurus se pencha, arracha un brin d'herbe et le mâchonna sans quitter le bûcher des yeux. Sur son visage, malgré le soleil, on pouvait voir le reflet des flammes. Des gouttes de sueur apparurent sur son front. Il cligna des yeux en raison de la chaleur.

Les hommes et les femmes de Ko-ro-ba restèrent debout en cercle autour du bûcher, sans parler et sans bouger, pendant plus de deux ahns. Au bout d'environ une demi-ahn, le bûcher, qui dégageait toujours une chaleur et une lumière terrifiantes, s'était effondré dans un rugissement, formant un gros tas de bois imbibé d'huile et brûlant furieusement. Enfin, lorsque le bois ne brûla plus que par endroits, lorsqu'il ne resta plus du bûcher que des cendres et des braises, les membres d'une douzaine de castes, portant chacun une jarre de vin frais, approchèrent et versèrent le vin sur le feu afin de l'éteindre. D'autres cherchèrent parmi les cendres les restes du Guerrier. Ils rassemblèrent quelques morceaux d'os et un peu de cendre grisâtre dans une pièce de tissu blanc qu'ils mirent dans une urne de verre rouge et jaune. Kuurus savait que cette urne était décorée, probablement depuis que l'homme appartenait à la Caste des Guerriers, de scènes de chasse et de guerre. On donna l'urne à l'homme vêtu des robes d'Administrateur de la Cité qui l'accepta et prit lentement, à pied, la direction de Ko-ro-ba, suivi par le puissant Guerrier blond et par le petit Scribe. Les cendres, de l'avis de Kuurus, du fait même que le corps avait été enveloppé dans le cuir écarlate des tamiers, seraient éparpillées à dos de tarn, peut-être au-dessus de la lointaine Thassa, la mer.

Kuurus se leva et s'étira. Il ramassa sa courte épée dans son fourreau, son casque et son bouclier. Il se jeta le tout sur l'épaule gauche. Puis il ramassa son javelot et resta immobile, se découpant sur le ciel au sommet de la colline, vêtu de sa tunique noire.

Ceux qui avaient assisté à la cérémonie étaient repartis lentement vers la cité. Il ne restait plus qu'un homme près des cendres fumantes. Il portait une robe noire ornée d'une bande blanche devant et derrière. Kuurus comprit que cet homme, qui portait le noir, mais pas le Noir intégral de l'Assassin, était chargé de négocier avec lui. Kuurus eut un sourire amer. Il se moquait de la bande blanche. Leur tunique, se dit-il, est aussi noire que la mienne.

Quand l'homme qui se tenait près des cendres fumantes se tourna vers lui, Kuurus descendit de la colline. Le moment était venu. Il sourit intérieurement.

L'homme ne le salua pas et Kuurus ne leva pas la main, paume tournée vers l'intérieur, en

disant : « Tal ! »

L'homme était étrange, de l'avis de Kuurus. Sa tête était totalement dépourvue de cheveux, ses sourcils eux-mêmes étaient rasés. Peut-être s'agit-il d'un Initié quelconque, se dit Kuurus.

Sans un mot, l'homme produisit vingt pièces d'or, disques au tarn d'Ar, pesant le double du poids, et les donna à Kuurus qui les glissa dans les poches de sa ceinture. Les Assassins, contrairement à la plupart des castes, n'ont pas de bourse.

Kuurus regarda avec curiosité les restes du bûcher. Seuls quelques petits morceaux de bois que le vin frais n'avait pas touchés brûlaient encore ici et là ; quelques troncs, cependant, fumaient toujours et d'autres paraissaient avoir conservé, en eux, le rouge du feu ; mais tous étaient simplement consumés, morts, maculés d'huile, couverts de traînées humides laissées par le vin.

— Justice doit être faite, dit l'homme.

Kuurus ne répondit pas et se contenta de le regarder. Souvent, mais pas toujours, ils parlaient de justice. Ils aiment parler de justice, se dit-il. Et de droit. Cela les met à l'aise et les rassure. Il n'y a pas de justice, se dit Kuurus. Il n'y a que l'or et l'acier.

— Qui dois-je tuer ? demanda-t-il.

— Je l'ignore, répondit l'homme.

Kuurus le regarda avec colère. Pourtant, les poches de sa ceinture contenaient bien vingt disques d'or au tarn pesant le double du poids. Son interlocuteur n'avait probablement pas tout dit.

— Nous ne possédons qu'un seul indice, reprit l'homme en lui donnant un carré de tissu verdâtre.

Kuurus examina le carré de tissu.

— Il appartient à une faction, dit-il. Il me fait penser aux courses de tarns d'Ar.

— C'est exact, répondit l'homme.

Pendant les courses d'Ar, ceux qui sont favorables à une faction ou à une autre portent de tels carrés de tissu. Il y a plusieurs factions qui contrôlent les courses et s'opposent les unes aux autres : les Verts, les Rouges, les Or, les Jaunes, les Argent.

— J'irai à Ar, déclara Kuurus.

— Si tu réussis, dit l'homme, reviens et tu recevras cent pièces d'or.

Kuurus le regarda fixement.

— Si tu mens, affirma-t-il, tu mourras.

— C'est vrai, confirma l'homme.

— Qui était, demanda Kuurus, celui qui a été tué ? Qui faut-il que je venge ?

— Un Guerrier, répondit l'homme.

— Son nom, insista Kuurus.

— Tari Cabot, répondit l'homme.

2. AR

Kuurus, membre de la Caste des Assassins, entra dans Ar par la Grande Porte.

Les sentinelles ne l'arrêtèrent pas car il portait au front la marque de la dague noire.

Il y avait de nombreuses années que l'on n'avait pas vu la tunique noire des Assassins dans les murs d'Ar, en fait depuis le siège de cette cité en l'an 10110 de sa fondation, à l'époque de l'Ubar Marlenus, de Pa-Kur, Maître Assassin, et du Guerrier Korobain que les chants appelaient Tari de Bristol.

Pendant de nombreuses années, le Noir des Assassins avait été interdit dans l'enceinte de la ville. Pa-Kur, Maître Assassin, avait pris la tête d'une coalition de cités vassales et avait attaqué Ar l'Impériale à l'époque où sa Pierre du Foyer avait disparu et son Ubar était contraint de s'enfuir. La ville était tombée et Pa-Kur, bien qu'issu des Basses Castes, avait eu la prétention de revêtir le manteau impérial de Marlenus, avait osé poser les yeux sur le trône de l'Empire et passer autour de son cou le médaillon d'or de l'Ubar, acte que les traditions de l'Anti-Terre interdisent à des hommes tels que lui. L'armée de Pa-Kur avait été vaincue par une coalition de villes libres dirigée par Ko-ro-ba et Thentis et commandée par Matthew Cabot de Ko-ro-ba, père de Tari de Bristol, et par Kazrak de Port Kar, frère d'armes de ce Guerrier. Tari de Bristol lui-même, au sommet battu par le vent du Cylindre de Justice d'Ar, avait vaincu Pa-Kur, Maître Assassin. Depuis cette époque, on n'avait pas vu le Noir des Assassins dans les rues d'Ar la Glorieuse.

Néanmoins, personne ne se mettrait en travers du chemin de Kuurus car il portait au front, minuscule et fine, la marque de la dague noire.

Tout membre de la Caste des Assassins ayant reçu son argent et accepté sa tâche appose cette marque sur son front, afin de pouvoir entrer dans toutes les cités sans que personne tente d'entraver son action.

Rares sont ceux qui, ayant fait le mal ou bien s'étant fait des ennemis riches et puissants, ne tremblent pas lorsqu'ils apprennent qu'un Assassin portant la marque de la dague noire vient d'arriver.

Kuurus s'arrêta entre les grands vantaux et regarda autour de lui.

Une femme chargée d'un panier fit un pas de côté, les yeux fixés sur lui, peu désireuse de le toucher, et serra son enfant contre elle.

Un paysan s'écarta afin que l'ombre de l'Assassin ne tombe pas sur la sienne.

Kuurus montra un fruit posé sur le plateau d'un chariot à roues de bois tiré par un petit tharlarion à cornes.

Le colporteur lui mit le fruit dans la main, puis s'éloigna en hâte sans rencontrer ses yeux.

Appuyée contre le mur de brique d'une tour proche de la porte, une jeune esclave mince, aux chevilles fines, le regardait. Ses yeux exprimaient la peur. C'était probablement la première fois qu'elle voyait un membre de la Caste des Assassins. Ses cheveux étaient noirs et tombaient jusqu'au creux de ses reins ; elle avait les yeux noirs ; elle portait la robe d'esclave courte et dépourvue de manches, très répandue dans les cités septentrionales de Gor ; la robe était jaune et fendue jusqu'à la corde qui tenait lieu de ceinture ; elle avait au cou un collier assorti, émail jaune sur acier.

Ayant mordu dans le fruit dont le jus lui coulait sur le menton, Kuurus examina la fille. Elle aurait manifestement voulu s'enfuir, mais son regard la cloua sur place. Il cracha

quelques graines dans la poussière de la rue. Lorsqu'il eut terminé, il envoya le cœur du fruit à ses pieds et elle le regarda avec horreur. Lorsqu'elle leva les yeux, terrifiée, elle sentit qu'une main se posait sur son bras gauche.

Il la fit pivoter et la poussa devant lui dans une rue latérale.

L'Assassin conduisit la fille dans une taverne proche de la Grande Porte, endroit bon marché et très animé, sale et malodorant, fréquenté par les étrangers et les petits Marchands. Assis autour de tables basses, les consommateurs levèrent la tête. Il y avait trois Musiciens dans un coin. Ils cessèrent de jouer. Les esclaves vêtues de Soieries de Plaisir se retournèrent et s'immobilisèrent, leur cruche de Paga délicatement posée sur l'avant-bras. Les clochettes qu'elles portaient à la cheville gauche elles-mêmes ne tintaient pas. Pas un bol de Paga ne fut levé, pas une main ne bougea. Les hommes regardèrent fixement l'Assassin qui les dévisagea un par un. Les hommes pâlirent sous ce regard. Quelques-uns s'enfuirent, pas très sûrs d'eux-mêmes, de peur que la marque de la dague noire que portait le nouveau venu ne leur soit destinée.

L'Assassin se tourna vers l'homme au tablier noir, un homme gras et sale vêtu d'une tunique blanc et or tachée de sueur et de Paga.

— Collier ! fit l'Assassin.

L'homme lui tendit une des nombreuses clés suspendues derrière lui à des crochets fixés au mur.

— Sept, dit-il en lançant la clé à l'Assassin.

L'Assassin s'empara de la clé et, prenant la fille par le bras, la poussa vers un mur sombre situé dans un coin de la salle particulièrement bas de plafond. Elle marcha avec raideur, comme inconsciente. Ses yeux exprimaient la frayeur.

Deux autres filles étaient attachées à cet endroit, agenouillées ; elles s'écartèrent dans un tintement de chaînes.

Il força la fille brune à s'agenouiller près du collier numéro sept, le lui passa au cou et fit tourner la clé dans la serrure. Il lui donnait environ un mètre de chaîne fixée à un anneau scellé dans la pierre. Puis il la regarda. Elle leva les yeux, effrayée, et rencontra son regard. Le jaune de sa robe semblait plus sombre dans l'obscurité. De l'endroit où elle était agenouillée, elle pouvait voir les lampes à huile de tharlarion de la grande salle de la taverne, les hommes, les filles vêtues de soie qui, dans un instant, au tintement de leurs clochettes, passeraient entre eux en leur servant du Paga. Au milieu des tables, sous une grosse lampe centrale, se trouvait un carré légèrement en contrebas et plein de sable, réservé aux combats des hommes ou aux danses des filles. Au-delà de cette aire sablonneuse et des nombreuses tables, se dressait un mur d'environ six mètres de haut, divisé en quatre niveaux, chacun contenant sept petites alcôves, pourvues de rideaux, à l'intérieur desquelles on accédait par une entrée ronde d'environ soixante-dix centimètres de diamètre. Sept échelles étroites d'un peu plus d'une vingtaine de centimètres de large permettaient d'accéder aux alcôves.

Elle regarda Kuurus gagner les tables et s'asseoir en tailleur près de l'une d'elles, une table proche du mur de gauche afin qu'il n'y ait pas d'autre table entre lui et le mur.

Les consommateurs de cette table et des tables voisines se levèrent en silence et s'éloignèrent.

Kuurus avait appuyé son javelot contre le mur puis s'était débarrassé de son bouclier, de son casque et de son épée suspendue à son épaule gauche. Il avait posé sa lame à sa droite sur la table basse, mais sans la sortir du fourreau.

Sur un geste du propriétaire, l'homme sale vêtu d'une tunique blanc et or, une esclave, dans le tintement des clochettes qu'elle portait à la cheville gauche, se dirigea vers l'Assassin,

posa un bol devant lui et l'emplit en tremblant avec la cruche qu'elle tenait sur l'avant-bras. Puis, ayant jeté un regard furtif à la fille enchaînée dans un coin de la salle, l'esclave s'éloigna en hâte.

Kuurus prit le bol de Paga à deux mains puis baissa la tête, examinant et humant le liquide. Ensuite, d'un air maussade, il le porta à ses lèvres et but.

Ayant reposé le bol, il s'essuya les lèvres avec l'avant-bras et regarda les Musiciens.

— Jouez ! lança-t-il.

Les trois Musiciens se penchèrent sur leurs instruments et bientôt les bruits ordinaires d'une taverne : conversations, musique barbare, ruissellement du Paga que l'on verse, tintement des bols, léger carillon des clochettes fixées aux chevilles des esclaves, reprirent leurs droits.

Il s'était à peine écoulé un quart d'ahn et les consommateurs avaient oublié, comme cela arrive fréquemment, qu'un homme en noir était assis dans la même taverne qu'eux, un homme vêtu de la tunique noire de la Caste des Assassins et qui buvait en silence. Il leur suffisait de savoir que celui qui buvait en leur compagnie ne portait pas au front la marque de la dague noire pour eux, que ce n'était pas eux qu'il poursuivait.

Kuurus but, les yeux fixés sur eux, le visage impassible.

Soudain, un personnage minuscule franchit la porte de la taverne, trébucha et tomba dans l'escalier, cria. Il se releva d'un bond, semblable à un petit animal tassé sur lui-même, car il avait une grosse tête et des cheveux bruns en désordre. Il avait un œil plus grand que l'autre. Debout, même en se redressant, il ne dépassait pas la ceinture d'un individu de taille moyenne.

— Ne faites pas de mal à Hup ! cria-t-il. Ne faites pas de mal à Hup !

— C'est Hup le Fou, dit quelqu'un.

La petite créature difforme, avec sa grosse tête, se dirigea en boitant et en sautillant comme un urt à la patte cassée vers le comptoir derrière lequel se tenait l'homme à la tunique crasseuse, lequel essuyait un bol.

— Cache Hup ! s'écria la créature. Cache Hup ! Je t'en prie, cache Hup !

— Fiche-moi le camp, Hup le Fou ! répliqua l'homme en le frappant du dos de la main.

— Non ! hurla Hup. Ils veulent tuer Hup !

— Ar la Glorieuse n'a que faire des mendiants, grogna un des consommateurs.

Les haillons de Hup avaient peut-être autrefois été un costume de la Caste des Potiers, mais rien n'était moins sûr. On aurait dit que ses mains avaient été brisées. Il avait manifestement une jambe plus courte que l'autre. Hup tordit ses petites mains difformes en regardant autour de lui. Il voulut se cacher derrière un groupe de consommateurs mais ceux-ci le jetèrent dans le carré plein de sable, au milieu de la taverne. Comme un animal aux abois, il voulut se glisser sous une table basse mais il ne réussit qu'à renverser du Paga car les hommes le tirèrent de dessous la table et le rouèrent de coups de poing. Gémissant et hurlant, il courut de-ci, de-là. Puis, malgré les protestations de colère du propriétaire, il escalada péniblement le comptoir et se réfugia derrière.

Tous les consommateurs, à l'exception de Kuurus, éclatèrent de rire.

Puis, un instant plus tard, quatre hommes, quatre individus vigoureux et armés, une bande de soie bleue et jaune cousue en diagonale sur leurs vêtements, franchirent le seuil et pénétrèrent dans la salle.

— Où est Hup le Fou ? demanda au propriétaire le chef, un large type auquel il manquait des dents et affublé, de surcroît, d'une cicatrice en travers de l'œil droit.

— Il faut que je le cherche, répondit l'homme avec un clin d'œil au brèche-dent qui grimaça

un sourire.

— Non, reprit le propriétaire en inspectant avec le plus grand soin l'arrière du comptoir, Hup le Fou ne semble pas être là.

— Il nous faudra donc chercher ailleurs, répondit le chef en s'efforçant de paraître déçu.

— On dirait, fit le propriétaire. (Puis, après une pause cruelle, il s'écria soudain :) Non ! Attendez ! J'ai vu quelque chose !

Et, se baissant derrière le comptoir, il se saisit de la petite masse animale qu'était Hup le Fou, qui hurlait de terreur, et le jeta dans les bras du brèche-dent qui se mit à rire.

— Eh bien, s'exclama celui-ci, le voilà ! C'est bien Hup le Fou !

— Pitié, Maîtres ! gémit Hup en tentant de lui échapper.

Les trois autres mercenaires, qui avaient peut-être appartenu autrefois à la Caste des Guerriers, regardèrent en riant le petit paquet de chair larmoyante se débattre dans l'espoir de se libérer.

Nombreux étaient ceux que l'infortune du petit fou mettait en joie.

Il est vrai que Hup était réellement laid car, malgré sa petite taille, il était gros, presque obèse et, sous sa tunique sale, peut-être celle des Potiers, on devinait une sorte d'excroissance grotesque. Il avait une jambe plus courte que l'autre ; il avait la tête trop grosse par rapport au corps et le côté gauche était enflé ; un œil était plus grand que l'autre. Ses petits pieds semblaient pris de frénésie et frappaient l'homme qui le tenait.

— Avez-vous véritablement l'intention de le tuer ? demanda un consommateur.

— Cette fois, il mourra ! répondit l'homme qui tenait Hup. Il a osé prononcer le nom de Portus et lui demander une pièce.

En général, les Goréens ne sont pas favorables à la mendicité, et certains la considèrent même comme une injure, une injure vis-à-vis d'eux-mêmes et de leur Cité. Lorsque la charité s'avère nécessaire, comme lorsqu'un homme est incapable de travailler ou qu'une femme se retrouve seule, la caste prend généralement les choses en main mais c'est parfois le clan, système partiellement distinct des castes et reposant sur les liens du sang jusqu'au cinquième degré. Celui qui se trouve, de fait, dépourvu de caste et de clan, comme c'était peut-être le cas du petit fou nommé Hup, risque fort de vivre misérablement et même brièvement. En outre, les Goréens sont très chatouilleux sur les noms, et ceux qui ont le droit de les prononcer. Certains, notamment dans les Basses Castes, vont même jusqu'à s'attribuer un nom d'emprunt et cachent leur véritable nom de peur qu'un ennemi ne s'en empare et ne s'en serve pour leur jeter un mauvais sort. De même, les esclaves ne s'adressent généralement pas aux hommes libres en les appelant par leur nom. Kuurus supposa que Portus, personnage manifestement important, avait été une fois de trop importuné par le petit fou et avait décidé de se débarrasser de lui.

L'homme qui s'était saisi de Hup, qui n'avait pas cessé de sangloter, le tenait d'une main et le frappait de l'autre ; puis il le lança à un de ses acolytes qui l'imita. La foule des consommateurs manifesta bruyamment sa joie tandis que le petit corps, semblable à celui d'un animal, était roué de coups et jeté de-ci, de-là, parfois précipité contre un mur ou sur les tables. Enfin, ensanglanté et presque incapable de gémir, Hup se tassa sur lui-même en une petite boule tremblante, la tête entre les jambes, les mains serrées autour des chevilles. Les quatre hommes, l'ayant précipité dans le carré plein de sable et encerclé, le bourraient de coups de pied.

Puis l'homme édenté saisit Hup par les cheveux et lui tira la tête en arrière afin d'exposer la gorge. Il avait à la main une lame courte, épaisse et courbe, le poignard d'Ar, que l'on utilise dans son fourreau au cours du sport qui porte son nom. Mais maintenant la lame n'était pas

dans son fourreau.

Les yeux du minuscule Hup étaient hermétiquement fermés, son corps frémissait comme celui d'un urt prisonnier des dents d'un sleen.

— Faites ça sur le sable ! cria le propriétaire de la taverne.

Le brèche-dent rit et regarda la foule, les yeux brillants, constatant que les consommateurs attendaient avec impatience qu'il porte le premier coup.

Mais son rire mourut dans sa gorge lorsque son regard croisa celui de Kuurus, membre de la Caste des Assassins.

De la main gauche, Kuurus poussa son bol de Paga sur le côté.

Hup ouvrit les yeux, stupéfait de n'avoir pas encore senti le mouvement ample et cruel de l'acier.

Son regard rencontra celui de Kuurus, assis en tailleur au pied du mur, dans l'obscurité, le visage impassible.

— Tu mendies ? demanda Kuurus.

— Oui, Maître, répondit Hup.

— As-tu fait une bonne journée ? s'enquit Kuurus.

Hup fixait sur lui un regard effrayé.

— Oui, Maître, dit-il. Oui !

— Alors, tu as de l'argent, reprit Kuurus qui se leva et se passa sur l'épaule le boudrier de sa courte épée.

Frénétiquement, Hup enfouit une petite main courte et noueuse dans sa bourse et jeta une pièce, un disque de cuivre au tarn, à Kuurus qui s'en saisit et le glissa dans une poche de sa ceinture.

— Ne te mêle pas de cela ! le prévint l'homme au poignard courbe.

— Nous sommes quatre ! menaça un autre en portant la main à son épée.

— J'ai accepté l'argent, répondit Kuurus.

Les consommateurs et les serveuses s'éloignèrent des tables.

— Nous sommes des Guerriers ! souligna un autre.

Une pièce d'or, tintant sur le bois de la table, tomba juste devant l'Assassin.

Tous les regards se tournèrent vers un homme corpulent, vêtu d'une robe de soie jaune et bleue.

— Je m'appelle Portus, déclara-t-il. Ne te mêle pas de cela, Assassin.

Kuurus ramassa la pièce, la tripota puis regarda Portus et la reposa.

— J'ai déjà accepté l'argent, lâcha-t-il.

Portus en eut le souffle coupé.

Les quatre Guerriers se dressèrent. Cinq lames jaillirent des fourreaux dans le même bruit. Hup quitta, à quatre pattes et sans cesser de gémir, le carré plein de sable.

Le premier Guerrier se jeta sur l'Assassin, mais dans l'obscurité du coin retiré de la salle où il se tenait, dans la faible lumière des lampes à huile de tharlarion, on ne vit pas distinctement ce qui se passa. Personne n'entendit le choc de l'acier mais tout le monde vit le corps de l'homme édenté s'abattre en tournoyant sur une table. La silhouette sombre de l'Assassin parut se mouvoir comme une ombre rapide dans la salle ; les trois Guerriers se jetèrent sur lui sans parvenir à l'atteindre et un autre homme, sans même qu'on ait vu briller l'acier, tomba à genoux et s'abattit sur le sable du carré ; les deux autres frappèrent également, mais leurs lames ne rencontrèrent même pas celle de l'Assassin qui ne paraissait pas daigner croiser le fer avec eux ; sans un bruit, une expression de surprise sur le visage, un troisième homme tournoya sous l'impact de la lame de l'Assassin, fit deux pas et tomba ; le

quatrième se fendit mais ne toucha pas l'ombre qui parut se jeter sur le côté, et le quatrième homme n'était pas encore tombé que l'ombre avait remis son épée au fourreau. Alors l'Assassin ramassa la pièce d'or et examina le visage stupéfait, couvert de sueur, de Portus. Ensuite, il lança la pièce à Hup le Fou.

— Un cadeau pour Hup le Fou, dit l'Assassin, de la part de Portus, qui est généreux.

Hup s'empara de la pièce d'or et sortit précipitamment de la salle, semblable à un urt franchissant en courant la porte ouverte d'un piège.

Kuurus regagna sa table et reprit sa place. Il reposa son épée à sa droite. Il leva son bol de Paga et but.

Kuurus n'avait pas terminé son bol de Paga qu'il perçut une présence à ses côtés. Il posa la main droite sur le pommeau de sa courte épée.

C'était Portus, corpulent, ventru, vêtu de soie jaune et bleue. Il s'approcha avec prudence, les mains ouvertes et éloignées du corps, avec un sourire engageant.

Il s'assit, le souffle court, en face de Kuurus, et posa délibérément les mains sur ses genoux.

Kuurus ne dit rien et le dévisagea.

L'homme sourit, mais Kuurus ne sourit pas.

— Bienvenue, Tueur, dit l'homme, donnant à l'Assassin un titre qui était, pour ceux de sa caste, une marque de respect.

Kuurus ne bougea pas.

— Je vois que tu portes au front, reprit l'homme, la marque de la dague noire.

Kuurus l'examina, chair molle sous la robe de soie jaune et bleue. Il remarqua que le vêtement faisait un pli sur l'avant-bras droit de l'homme.

La courte épée jaillit de son fourreau.

— Je dois me protéger, dit l'homme avec un sourire d'excuse tandis que la lame de Kuurus glissait sous la manche et coupait la soie, exposant un fourreau fixé à l'avant-bras.

Sans quitter l'homme des yeux, Kuurus coupa les liens qui fixaient le fourreau à l'avant-bras de Portus puis, d'un bref mouvement de sa lame, envoya le fourreau et la dague qu'il contenait à quelque distance.

— À mon avis, reprit l'homme, il est bon que ceux qui portent la tunique noire soient de nouveau des nôtres.

Kuurus acquiesça, admettant ce jugement.

— Apporte du Paga ! cria impérieusement le gros homme, avec impatience, à une fille qui se hâta de lui obéir. (Puis il se tourna à nouveau vers Kuurus avec un sourire engageant.) Ar vit une période difficile, dit Portus, depuis la déposition de Kazrak de Port Kar, Administrateur de la Cité, et l'assassinat d'Om, le Grand Initié.

Kuurus avait entendu parler de ces événements. Kazrak, Administrateur de la Cité pendant plusieurs années, avait finalement été déposé, dans une large mesure en raison de l'agitation de certaines factions d'Initiés et de Marchands opposées à l'Administrateur. Kazrak s'était aliéné la Caste des Initiés, notamment, en levant des impôts sur les immenses richesses qu'ils possédaient en ville, et en soutenant les arrêts des tribunaux administratifs contre ceux des tribunaux des Initiés. Les Initiés, par l'interprétation des sacrifices et grâce à leurs parchemins, avaient amené de nombreux habitants d'Ar, surtout parmi les Basses Castes, à croire que Kazrak ne jouirait plus longtemps de la faveur des Prêtres-Rois. Après l'assassinat d'Om, qui était relativement en bons termes avec l'Administrateur, le nouveau Grand Initié, Complicius Serenus, en interprétant les présages du bosk blanc sacrifié à la Fête des Moissons, avait découvert, apparemment avec horreur, qu'ils étaient défavorables à Kazrak.

D'autres Initiés voulurent eux aussi examiner ces présages, résultant de l'état du foie de l'animal, mais Complicius Serenus, apparemment pris de panique, avait jeté le foie au feu, probablement afin de détruire immédiatement les puissances du Mal. Puis il s'était effondré en larmes sur l'autel du sacrifice car tout le monde savait qu'il était l'ami de l'Administrateur. C'est à cette époque que l'on commença à murmurer, surtout parmi les Basses Castes, que Kazrak avait perdu la confiance de la cité. Sa situation était d'autant moins solide à cause des mesures visant à réduire certains monopoles, importants aux yeux de certaines factions de Marchands et concernant notamment la fabrication des briques ainsi que la distribution du sel et de l'huile de tharlarion. En outre, il avait réglementé les jeux et les concours de sorte que ceux-ci se soldaient rarement par la mort d'un combattant, même parmi les esclaves. On prétendit que les habitants d'Ar auraient toutes les difficultés du monde à rester courageux et braves s'ils perdaient l'habitude du sang, du danger et de la mort. Et du fait que Kazrak, ce qui peut paraître surprenant, était originaire de Port Kar, ville qui n'était en bons termes ni avec Ar ni avec les autres cités de Gor d'ailleurs, une telle réglementation avait activement participé à la défense d'Ar à l'époque des troubles causés par Pa-Kur, Maître Assassin ; dans l'histoire, telle qu'on la racontait dans les rues, les hommes d'Ar avaient repoussé seuls l'envahisseur ; Kazrak, en conséquence, rappelait à tous qu'Ar la Glorieuse avait eu besoin de l'aide d'autres cités et d'autres hommes.

Bien que le Conseil de la Cité ne soit élu que par les hommes des Hautes Castes, il est rare que l'on ne tienne pas compte de l'or des Marchands et des désirs de la populace au moment du choix. En conséquence, Kazrak de Port Kar, administrateur d'Ar pendant de nombreuses années, avait été déposé et banni à la suite d'un vote ; on lui avait publiquement refusé le pain, le sel et le feu, comme cela était arrivé à Malernus, autrefois Ubar d'Ar, de nombreuses années auparavant. Il y avait plusieurs mois que Kazrak, quelques partisans loyaux et la belle Sana de Thentis, son épouse, avaient quitté la ville. On ignorait où ils étaient allés mais on croyait qu'ils avaient l'intention de fonder une colonie sur une île de Thassa, très au nord de Cos et Tyros. Le nouvel Administrateur d'Ar s'appelait Minus Thentius Hinrabijs. C'était un individu sans intérêt, mais il appartenait à la famille des Hinrabijs, très en vue parmi les Constructeurs car elle possédait la majorité des fours où presque toutes les briques d'Ar étaient fabriquées.

— Ar vit des temps difficiles, reprit Portus, depuis le départ de Kazrak.

Kuurus ne répondit pas.

— Les lois ne sont plus respectées, poursuivit-il. Lorsqu'on sort la nuit, même sur les ponts, il faut être accompagné. Il est préférable de ne pas se promener parmi les cylindres sans torche et sans acier après la tombée du jour.

— Les Guerriers ne surveillent donc plus les rues ? demanda Kuurus.

— Certains le font, répondit Portus. Mais ils ne sont pas assez nombreux. Beaucoup sont engagés dans de lointaines querelles frontalières, notamment autour de Cartius. En outre, on accorde maintenant des escortes gratuites aux caravanes de Marchands.

— Il doit tout de même y avoir de nombreux Guerriers en ville, releva Kuurus.

— Oui, acquiesça Portus, mais ils n'agissent guère... Ils sont bien payés, deux fois plus qu'auparavant, mais ils passent les matinées à s'entraîner au maniement des armes, les après-midi et les soirées dans les tavernes, les salles de jeu ou les bains.

— Peut-on louer des épées ? s'enquit Kuurus.

— Oui, répondit Portus, les riches Marchands et les grandes Maisons, ceux de la Rue des Monnaies et ceux de la Rue des Marques, engagent des hommes de main. (Il sourit.) En outre, poursuivit-il, certains Marchands arment et entraînent des patrouilles de mercenaires

qu'ils louent à prix d'or aux citoyens de ces rues et de ces cylindres.

Kuurus leva son bol de Paga et but.

— En quoi cela me concerne-t-il ? demanda-t-il.

— Pour qui portes-tu sur le front la marque de la dague noire ? demanda Portus à voix basse.

Kuurus ne répondit pas.

— Je pourrais peut-être te dire où le trouver, proposa Portus.

— Je le trouverai, lui affirma Kuurus.

— Naturellement, assura Portus, naturellement.

Le gros homme assis en tailleur en face de l'Assassin se mit à suer, tripota la soie bleue et jaune, humide qui lui couvrait les genoux puis, d'une main tremblante et nerveuse, porta son bol de Paga à ses lèvres ; un peu de liquide lui coula sur le menton.

— Je n'avais aucune mauvaise intention, souligna-il.

— Tu es vivant, répliqua Kuurus.

— Puis-je te demander, Tueur, si tu viens commettre le premier meurtre – ou le second ?

— Le second, lâcha Kuurus.

— Ah, fit Portus.

— Je chasse, dit Kuurus.

— Naturellement, souffla Portus.

— Je viens en vengeur, précisa Kuurus.

Portus sourit.

— C'est ce que je voulais dire, reprit-il, en disant qu'il est bon que ceux qui portent la tunique noire soient de nouveau des nôtres : la justice s'exercera, l'ordre sera restauré, le droit sera soutenu.

Kuurus posa sur lui un regard dur.

— Il n'y a que l'or et l'acier, lâcha-t-il.

— Naturellement, reconnut hâtivement Portus. Tu as parfaitement raison.

— Pourquoi es-tu venu parler avec moi ?

— J'aimerais louer une épée telle que la tienne, répondit Portus.

— Je chasse, lui rappela Kuurus.

— La ville est immense, fit remarquer Portus. Il te faudra peut-être longtemps pour découvrir celui que tu cherches.

Les yeux de Kuurus brillèrent.

Portus se pencha vers lui.

— Et pendant ce temps, expliqua-t-il, tu pourrais gagner des sommes considérables. J'ai du travail pour un homme tel que toi. Et, le plus souvent, tu serais libre et tu pourrais chasser à ta guise. Chacun de nous pourrait y trouver son intérêt.

— Qui es-tu ? s'enquit Kuurus.

— Je m'appelle Portus, répondit-il, je suis le Maître de la Maison de Portus.

Kuurus avait entendu parler de la Maison de Portas, c'était une des plus grandes Maisons d'Esclaves de la Rue des Marques. Il avait naturellement compris, grâce à la robe bleue et jaune de son interlocuteur, qu'il s'agissait d'un Marchand d'Esclaves.

— De quoi as-tu donc peur ? demanda Kuurus.

— Il y a une Maison plus importante que la mienne et que toutes les autres dans la Rue des Marques, dit-il.

— Tu crains cette Maison ? demanda Kuurus.

— Ceux de cette Maison jouissent de la faveur de l'Administrateur et de celle du Grand

Initié, expliqua Portas.

— Que veux-tu dire ? s'enquit Kuurus.

— L'or de cette Maison pèse lourd dans les assemblées de la cité.

— L'Administrateur et le Grand Initié, demanda Kuurus, doivent leur trône à l'or de cette Maison ?

Portas eut un rire amer.

— Sans l'or de cette Maison, comment l'Administrateur et le Grand Initié auraient-ils pu organiser les courses et les jeux grâce auxquels ils se sont gagné la faveur des Basses Castes ?

— Mais les Basses Castes n'élisent ni l'Administrateur ni le Grand Initié, fit remarquer Kuurus. L'Administrateur est nommé par le Grand Conseil de la Cité et le Grand Initié par le Grand Conseil des Initiés de la Cité.

— Ces Conseils, fit haineusement Portas, savent interpréter les braillements des Basses Castes sur les gradins. (Il se fit sarcastique et ajouta :) Et nombreux sont les membres des Grands Conseils de la Cité qui, s'ils étaient forcés de choisir entre l'acier du poignard courbe et l'or susceptible d'alourdir leur bourse, choisiraient l'or de préférence à l'acier. (Portas adressa un clin d'œil à Kuurus.) Il n'y a que l'or et l'acier, conclut-il.

Kuurus ne sourit pas.

Portas porta hâtivement son bol de Paga à la bouche et but à nouveau, son regard évitant celui de l'Assassin assis en face de lui.

— Où cette Maison se procure-t-elle des richesses capables de surpasser celles de toutes les factions d'Ar ?

— C'est une Maison riche, répondit Portus en regardant autour de lui. C'est une Maison riche.

— Riche à ce point ? s'enquit Kuurus.

— J'ignore d'où vient cet or – tout cet or... confia Portus. Ma Maison elle-même ne pourrait pas organiser plus de deux jours de jeux – nous y engloutirions la totalité de notre fortune.

— En quoi cette Maison t'intéresse-t-elle ? demanda Kuurus.

— Elle veut devenir la seule Maison d'Esclaves d'Ar, souffla Portus.

Kuurus sourit.

— Ma Maison, reprit Portus, existe depuis vingt générations. Il y a un demi-millénaire que nous élevons, capturons, formons, échangeons et vendons des esclaves. La Maison de Portus est connue dans tout Gor. (Portus baissa la tête.) Six Maisons de la Rue des Marques ont déjà été achetées ou fermées.

— Il n'y a jamais eu de monopole de l'esclavage à Ar, fit remarquer Kuurus.

— C'est cependant le souhait de la Maison dont je parle, répondit Portus. Cela ne te choque-t-il pas ? N'es-tu pas scandalisé ? Ne comprends-tu pas ce que cela signifierait en termes de marchandise et de prix ? Aujourd'hui déjà, certaines Maisons éprouvent des difficultés à acquérir des esclaves de première qualité et, lorsque nous y parvenons, on vend moins cher que nous. Rares sont ceux qui vont acheter leurs esclaves dans les petites Maisons, cette année.

— Comment la Maison dont tu parles, demanda Kuurus, peut-elle vendre continuellement moins cher ? Possède-t-elle de si nombreux esclaves qu'elle peut se permettre de faire un bénéfice moindre sur chacun ?

— J'y ai longuement réfléchi, répondit Portus, et ce n'est pas une explication suffisante. C'est un domaine que je connais bien, je sais ce que coûtent l'information, l'organisation, l'élaboration des projets, l'acquisition, le transport et la sécurité, le logement, la nourriture et le dressage des animaux, les gardiens, le coût des ventes aux enchères, les taxes sur les

ventes, la livraison dans les cités éloignées – et le personnel de la Maison dont je parle est nombreux, qualifié et très bien payé – et il bénéficie d'avantages sans équivalents dans la ville, aussi bien en nature qu'en salaire. Ils ont des bains intérieurs qui pourraient rivaliser avec les piscines des Bains Capaciens. (Portus, incrédule, hocha la tête.) Non, dit-il, leur or ne provient pas uniquement des bénéfices réalisés sur la marchandise. (Du bout du doigt, Portus étala une tache de Paga sur la table basse.) J'ai cru pendant un temps, poursuivit-il, qu'ils avaient décidé de vendre à perte, jusqu'à ce que toutes les autres Maisons soient obligées de fermer, pour ensuite compenser largement leurs pertes en faisant leurs propres prix – mais, en tenant compte des sommes dépensées dans le financement des courses et des jeux organisés en l'honneur des hommes qui sont devenus Administrateur et Grand Initié, j'ai compris que cela n'était pas possible. Je suis convaincu que la Maison dont je parle ne tire pas tout son or des bénéfices réalisés sur la marchandise.

Kuurus ne répondit pas.

— Un autre élément étrange m'échappe à propos de cette Maison, reprit Portus.

— Lequel ? s'enquit Kuurus.

— Le nombre de femmes barbares qu'ils mettent en vente, répondit Portus.

— Il y a toujours eu des femmes barbares sur Gor, lui opposa Kuurus.

— Pas en de telles quantités, grommela Portus. (Il regarda Kuurus.) As-tu une idée de ce qu'il en coûte pour acquérir une barbare capturée au-delà des Cités – des distances que cela représente ? Normalement, on ne peut en faire venir qu'une à la fois, à dos de tarn. Il faudrait un an à une caravane de chariots pour aller au-delà des Cités et revenir.

— Cent tarniers bien organisés, répondit Kuurus, pourraient attaquer les villages barbares, s'emparer d'une centaine de Biles et revenir en vingt jours.

— C'est vrai, reconnut Portus, mais en général on organise de tels raids sur certaines villes – aller au-delà des Cités représente de grandes distances, et les barbares ne se vendent pas cher.

Kuurus haussa les épaules.

— En outre, reprit Portus, ce ne sont pas des barbares ordinaires.

Kuurus leva la tête.

— Rares sont celles qui parlent quelques mots de goréen, expliqua-t-il. Et elles ont un comportement étrange. Elles supplient, pleurent et gémissent. On jurerait qu'elles n'ont jamais vu de collier ou de chaîne d'esclave. Elles sont belles mais elles sont stupides. Elles ne comprennent que le fouet. (Portus baissa les yeux d'un air dégoûté.) On va même aux ventes par curiosité car ou bien elles restent là, debout, immobiles, ou bien elles hurlent, résistent et crient dans leur langue barbare. (Portus leva la tête.) Mais le fouet leur enseigne comment il faut se tenir sur l'estrade et, ensuite, elles se présentent comme il faut – et certaines se vendent assez cher, bien qu'il s'agisse de barbares.

— Je présume, dit Kuurus, que tu voudrais louer mon épée afin de te protéger, dans une certaine mesure, des hommes et des projets de la Maison dont tu parles ?

— C'est vrai, admit Portus, quand l'or est impuissant, seul l'acier peut s'opposer à l'acier.

— Selon toi, la Maison dont tu parles est la plus grande et la plus puissante de la Rue des Marques ?

— Oui, répondit Portus.

— Comment s'appelle cette Maison ? demanda Kuurus.

— La Maison de Cernus, répondit Portus.

— Je vais louer mon épée, annonça Kuurus.

— Bravo ! s'écria Portus, les mains sur la table, bravo.

— À la Maison de Cernus, précisa l'Assassin.

Les yeux de Portus s'agrandirent et son corps se mit à trembler. Il se leva péniblement, chancelant, et recula en trébuchant, secouant la tête, puis il fit demi-tour, buta contre une table basse et quitta la taverne en courant.

Ayant terminé son bol, Kuurus se leva à son tour et gagna le coin sombre et bas de plafond. Il regarda dans les yeux la Bile en costume d'esclave jaune qui y était agenouillée. Puis il fit tourner sa clé dans la serrure du collier numéro sept et la libéra. L'ayant fait se lever, il la poussa devant lui jusqu'au comptoir derrière lequel se tenait l'homme vêtu d'une tunique blanche et or particulièrement sale. Kuurus lui lança la clé.

— Prends le vingt-sept ! dit l'homme en tendant à Kuurus un morceau de soie – la Soie du Plaisir – enveloppant une chaîne d'esclave.

Kuurus se jeta la soie et la chaîne sur l'épaule puis fit signe à la fille de le précéder et elle obéit avec raideur, traversa la pièce entre les tables et s'arrêta au pied d'une étroite échelle appuyée contre le côté droit du haut mur dans lequel se trouvaient les alcôves. Sans un mot, mais toujours aussi raide, elle gravit l'échelle, suivit la passerelle, s'arrêta devant l'alcôve portant l'équivalent goréen de vingt-sept et entra, suivie de Kuurus qui tira les rideaux derrière eux.

L'alcôve aux murs courbes ne faisait qu'un mètre vingt de haut et un peu plus d'un mètre cinquante de large. Elle n'était éclairée que par une petite lampe posée dans une niche du mur. Elle était tapissée de soie rouge, le sol était couvert des fourrures de l'amour et de coussins, les fourrures faisant plus de quinze centimètres d'épaisseur.

Dans l'alcôve, la conduite de la fille se transforma soudainement ; elle s'allongea sur le dos et leva un genou. Elle regarda son partenaire avec effronterie.

— Je n'étais jamais venue dans ce genre d'endroit, dit-elle.

Kuurus jeta la soie et la chaîne dans un coin de l'alcôve et lui adressa un sourire ironique.

— Maintenant je comprends, reprit-elle, pourquoi les femmes libres n'entrent jamais dans les tavernes.

— Mais tu n'es qu'une esclave, lui fit remarquer Kuurus.

— C'est vrai, reconnut-elle tristement en tournant la tête.

Kuurus lui ôta ses vêtements d'esclave.

La jeune femme se redressa, les yeux brillants, serrant ses chevilles entre ses mains.

— Alors, voilà à quoi ressemblent ces endroits, dit-elle en regardant autour d'elle.

— Est-ce que cela te plaît ? demanda Kuurus.

— Eh bien, répondit-elle, faussement sérieuse, les yeux baissés, une femme peut s'y sentir... plutôt bien.

— Exactement, reconnut Kuurus. Si je comprends bien, il faudra que je te conduise souvent ici.

— Cela pourrait être agréable, répondit-elle, Maître.

Il toucha le collier qu'elle portait au cou, émail jaune sur l'acier. On pouvait y lire : « J'appartiens à la maison de Cernus. »

— J'aimerais, dit-il, te retirer ce collier.

— Malheureusement, répliqua-t-elle, la clé est dans la Maison de Cernus.

— Tu joues un jeu dangereux, Élisabeth, souligna Kuurus.

— Tu ferais mieux de m'appeler Vella, releva-t-elle, car c'est ainsi qu'on m'appelle dans la Maison de Cernus.

Il la prit dans ses bras et elle l'embrassa.

— Tu m'as manqué, dit-elle, Tari Cabot.

— Tu m’as manqué également, répondis-je.

Je l’embrassai.

— Nous devons parler de notre tâche, grommelai-je, de nos projets, de nos objectifs et des moyens de parvenir à nos fins.

— Les affaires des Prêtres-Rois et le reste, résuma-t-elle, tout cela est certainement moins important que nos activités actuelles.

Je grognai une protestation mais elle ne voulut rien entendre, et soudain, parce que je la serrais dans mes bras, je me mis à rire et la pressai contre moi ; elle rit aussi et souffla :

— Je t’aime, Tari Cabot.

— Kuurus, relevai-je à mon tour, Kuurus, membre de la Caste des Assassins.

— Oui, dit-elle, Kuurus – et la pauvre Vella de la Maison de Cernus, ramassée dans la rue et conduite ici, qui ne peut que servir le plaisir d’un homme qui n’est même pas son maître – cruel Kuurus !

Nous nous embrassâmes, nous caressâmes, nous aimâmes et, un peu plus tard, les yeux brillants, elle souffla :

— Ah, Kuurus, tu sais ce que veulent les femmes.

— Tais-toi, répliqua Kuurus, Esclave !

— Oui, Maître, répondit-elle.

Je tendis le bras et glissai sous elle le morceau de Soie de Plaisir afin qu’il soit froissé et porte les traces de la sueur.

— Le Maître est malin, remarqua-t-elle avec un sourire.

— Tais-toi, Esclave ! commandai-je, et elle obéit car, pendant plus d’une ahn, elle s’acquitta de ses devoirs dans un silence exquis, rompu seulement par nos respirations, ses exclamations étouffées et ses gémissements.

3. LE JEU

Lorsque je jugeai sage de me séparer de Vella, je lui remis sa robe jaune, refermai l'agrafe à son épaule, gauche, et criai :

— Va-t'en, Esclave !

Ensuite, je frappai dans mes mains et elle poussa un hurlement, comme si je l'avais frappée elle, puis, marmonnant des mots sans suite et sanglotant, elle sortit de l'alcôve en hâte, maladroitement, manquant de tomber, descendit l'étroite échelle et sortit en pleurant de la taverne, pour le plus grand plaisir et la plus grande joie des consommateurs.

Quelques instants plus tard, je fis mon apparition, descendis l'échelle, me dirigeai vers le propriétaire de l'établissement, jetai le morceau de Soie de Plaisir souillé et la chaîne sur le comptoir. Je le regardai fixement mais il ne réclama pas son dû et détourna les yeux ; en conséquence, je quittai la taverne et gagnai la rue.

Il faisait encore clair ; c'était le début de la soirée.

Je ne craignais pas qu'on me reconnaisse. J'avais teint mes cheveux en noir. Il y avait plusieurs années que je n'étais venu à Ar. Je portais le costume de la Caste des Assassins.

Je regardai autour de moi.

Ar m'a toujours impressionné car c'est la cité la plus grande, la plus peuplée et la plus luxueuse des territoires connus de Gor. Ses remparts, ses innombrables cylindres, ses spires et ses tours, ses lumières, ses feux d'alarme, ses hauts ponts, les lampes et les lanternes des ponts, sont incroyablement émouvants et fantastiques, surtout vus des ponts les plus élevés ou du toit des cylindres les plus hauts. Mais peut-être la cité est-elle plus merveilleuse encore lorsqu'on la découvre des airs, à dos de tarn. Je me souvins de la nuit où, de nombreuses années plus tôt, j'avais franchi pour la première fois les remparts d'Ar, pendant la fête des Plantations de Sa-Tarna, et avais plongé à dos de tarn sur la Pierre du Foyer de la plus grande cité de Gor, Ar la Glorieuse. Je m'efforçai de chasser ces pensées de mon esprit mais je ne pus leur échapper complètement, car il s'y cachait le souvenir d'une jeune femme, Talena, fille de l'Ubar des Ubars, Marlenus, qui, de ; nombreuses années auparavant, avait été la Libre Compagne d'un simple Guerrier de Ko-ro-ba, lequel lui avait été arraché par la volonté des Prêtres-Rois qui l'avaient renvoyé sur Terre où il était resté jusqu'au moment où il avait dû, à nouveau, jouer son rôle dans les jeux cruels de Gor. Lorsque la Cité de Ko-ro-ba avait été détruite par les Prêtres-Rois et sa population disséminée, les Korobains se voyant refuser le droit d'aller par deux, la jeune femme avait disparu. Le Guerrier de Ko-ro-ba ne l'avait jamais retrouvée. Il ne savait même pas si elle était vivante ou morte.

Les passants auraient certainement été stupéfaits s'ils avaient vu, debout dans l'ombre, un Assassin qui pleurait.

« Jeu ! Jeu ! » entendis-je.

Je secouai aussitôt la tête, chassant les souvenirs d'Ar et de la jeune femme autrefois connue, toujours aimée.

Le mot était, en fait : « Kaissa », qui, en goréen, signifie : « Jeu ». C'est un terme générique mais, employé sans qualificatif, il ne se rapporte qu'à un seul jeu. L'homme qui venait de crier portait une robe à carreaux rouges et jaunes et le plateau comportant des carreaux semblables, dix dans un sens et dix dans l'autre, c'est-à-dire, en tout, cent carreaux, était pendu sur son dos ; suspendu à son épaule gauche, comme le Guerrier porte son épée, se

balançait un sac de cuir contenant les pièces, vingt pour chaque camp, rouges et jaunes, symbolisant les Lanciers, les Tarniers, les Cavaliers au Grand Tharlarion et ainsi de suite. Le but du jeu est la capture de la Pierre du Foyer de l'adversaire. La marche et la capture des pièces fonctionnent sur le même principe que dans les échecs. Je suis persuadé que les similitudes entre ce jeu et les échecs ne sont pas le fruit du hasard. De nombreux individus, appartenant à diverses périodes et cultures de la Terre, ont été amenés, de temps en temps, sur Gor, l'Anti-Terre. Ils y ont certainement apporté leurs coutumes, leur savoir, leurs habitudes et leurs jeux, et il est probable que ceux-ci ont subi d'importantes modifications. Je suppose que les échecs, tels qu'on les pratique sur Terre, étant donné leur histoire fascinante et leur développement, descendent du même ancêtre que le jeu goréen, tous deux provenant d'un jeu depuis longtemps disparu, peut-être le jeu de dames des Egyptiens ou un jeu primitif de l'Inde. Puisque je dois en parler, il faut préciser que le Jeu, car il n'existe pas, en goréen, d'autre mot pour le désigner, est extrêmement populaire sur Gor et il n'est pas rare que les enfants en possèdent les pièces parmi leurs jouets ; les clubs et les compétitions sont nombreux au sein des castes et des cylindres ; on note les parties importantes afin de pouvoir les étudier ; la liste des tournois, des compétitions et des vainqueurs est conservée au Cylindre des Archives ; dans la plupart des bibliothèques il existe une section contenant une quantité incroyable de rouleaux consacrés à la technique, la tactique et la stratégie du Jeu. Presque tous les Goréens civilisés, quelle que soit leur caste, jouent. Il est assez fréquent que des enfants de douze ou quatorze ans jouent avec une profondeur et une complexité, une subtilité et un éclat qui feraient pâlir de jalousie les maîtres d'échecs de la Terre.

Mais l'homme qui avait crié n'était ni un amateur ni un passionné. C'était un homme probablement respecté par toutes les castes d'Ar ; le moindre galopin errant dans les rues d'Ar aussi bien que l'Ubar lui-même le reconnaissaient ; c'était un Joueur, un professionnel ; il gagnait sa vie grâce au Jeu.

Les Joueurs ne constituent ni une caste ni un clan, mais ils ont tendance à former un groupe distinct et indépendant. Les hommes qui le composent viennent de diverses castes et n'ont souvent pas grand-chose en commun en dehors du Jeu, mais cela suffit amplement. Ce sont, en général, des hommes doués d'un sens extraordinaire du Jeu mais ce sont surtout des hommes que le Jeu enivre, des hommes prisonniers des liqueurs abstraites et subtiles de la variation, de la stratégie et de la victoire, des hommes qui vivent pour le Jeu, qui le désirent et ont besoin de lui comme d'autres convoitent l'or, le pouvoir, les femmes, ou bien d'autres, encore, les rouleaux narcotiques et toxiques de kanda.

Il existe des compétitions entre les Joueurs ; les associations d'amateurs, et parfois les villes elles-mêmes, les dotent de prix en espèces ; ces prix permettent parfois au vainqueur de s'enrichir, mais presque tous les Joueurs gagnent misérablement leur vie en vendant leur marchandise – une partie avec un maître – dans la rue. La cote est généralement de quarante contre un, un disque de cuivre au tarn contre une pièce de quarante, parfois même une pièce de quatre-vingts et, parfois, l'amateur opposé au maître pose d'autres conditions : la possibilité d'effectuer trois mouvements consécutifs au moment de son choix, ou bien exige que le maître joue sans ses deux Tarniers ou sans ses deux Cavaliers au Grand Tharlarion. En outre, s'il est sage et ne veut pas rebuter ses adversaires, le maître doit perdre une partie de temps en temps, ce qui lui revient très cher ; et il lui faut perdre avec subtilité, de sorte que l'amateur soit persuadé d'avoir gagné. À Ko-ro-ba, j'ai connu un Guerrier balourd et aux grands yeux larmoyants qui se vantait d'avoir battu Quintus de Tor dans une taverne de Thentis. Ceux qui vivent du Jeu n'ont pas la partie belle car le client est roi, et les gens n'acceptent de jouer que si les conditions leur conviennent. Lorsque Centius de Cos était à

Ko-ro-ba, j'aurais pu jouer contre lui, sur le pont proche du Cylindre des Guerriers, pour deux pièces de cuivre. Il me parut triste de pouvoir, alors que j'ignore pratiquement tout des subtilités du Jeu, acheter pour une somme aussi modique le privilège de faire une partie avec un tel maître. À mon sens, on devrait payer un disque d'or au tarn pour être autorisé à seulement regarder un tel maître jouer, mais telle n'est pas la réalité économique du Jeu.

Bien qu'ils jouissent du respect et même, dans une certaine mesure, de l'adulation de la majorité des Goréens, les Joueurs vivent pauvrement. Dans la Rue des Monnaies, il leur est souvent difficile d'emprunter de l'argent. Les aubergistes ne les aiment pas et n'acceptent de les loger que s'ils paient d'avance. La nuit, il n'est pas rare que le maître dorme, enroulé dans ses robes, sur le plancher d'une taverne où, pour un morceau de viande de tarsk, un pot de Paga et une soirée de parties gratuites avec les clients, on lui aura permis de s'installer. Nombreux sont les Joueurs qui rêvent d'être choisis pour les compétitions au cours desquelles les cités s'opposent, lors des quatre Foires annuelles des Sardar, car le vainqueur de chaque année gagne assez pour vivre, et vivre bien, pendant de nombreuses années, années qu'il consacrerait, naturellement, à approfondir sa connaissance du Jeu. Les Joueurs peuvent également gagner un peu d'argent en annotant les parties inscrites sur de grands tableaux, près du Cylindre Central, en préparant ou en éditant des rouleaux relatifs au Jeu et en communiquant leurs connaissances à ceux qui désirent s'améliorer. Mais, l'un dans l'autre, les Joueurs vivent très pauvrement.

En outre, il existe entre eux une compétition extrêmement dure dont l'enjeu est une place dans certaines rues ou sur certains ponts. Les meilleurs emplacements sont, naturellement, les hauts ponts – les Ponts Supérieurs – proches des cylindres des riches, les tavernes les plus chères et ainsi de suite. Ces emplacements, ou territoires, sont attribués en fonction de compétitions entre les Joueurs eux-mêmes. À Ar, le haut pont proche du Cylindre Central, où se trouvent le palais de l'Ubar et la salle de réunion du Grand Conseil de la Cité, était tenu depuis quatre ans par Scormus d'Ar, jeune Joueur brillant et fougueux.

— Jeu ! répondit une voix, et un individu gras, appartenant à la Caste des Négociants en Vins, le souffle court et les yeux brillants, vêtu d'une tunique blanche ornée de feuilles de tissu vert au col et sur les manches, sortit d'un couloir.

Sans un mot, le Joueur s'assit en tailleur au bord de la rue et posa le plateau devant lui. Le Négociant en Vins prit place en face de lui.

— Dispose les pièces, dit le Joueur.

Surpris, je regardai plus attentivement tandis que le Négociant en Vins s'emparait du sac contenant les pièces et, de ses doigts courts, les disposait.

Le Joueur était un homme âgé, phénomène extrêmement rare sur Gor où les Sérums de Stabilisation ont été découverts il y a des siècles par la Caste des Médecins de Ko-ro-ba et Ar, puis transmis aux Médecins des autres cités à l'occasion des Foires des Sardar. Curieusement, sur Gor, l'âge était – et est toujours – considéré par la Caste des Médecins comme une maladie et non comme un phénomène naturel. Le fait qu'il s'agisse d'une maladie universelle n'a pas convaincu la caste de renoncer à chercher le moyen de la combattre. En conséquence, pendant des siècles, les recherches ont été concentrées sur cet objectif. De nombreuses maladies, qui se sont probablement développées il y a des siècles sur Gor, ont été pratiquement négligées du fait qu'elles étaient moins dangereuses et moins universelles que le vieillissement. En conséquence, ceux qui étaient sensibles à de nombreuses maladies moururent, et ceux qui l'étaient moins survécurent et se reproduisirent. On suppose que les épidémies du Moyen Âge de la Terre ont eu, à peu de chose près, le même résultat. Quoi qu'il en soit, la maladie est pratiquement inconnue sur Gor, à l'exception de la terrifiante Dar-

Kosis – la « Sainte Maladie » ou « Affliction Sacrée » – sur laquelle il est pratiquement impossible d'entreprendre des recherches sans s'aliéner la Caste des Initiés qui y voit une manifestation du mécontentement des Prêtres-Rois. Le fait que la maladie frappe ceux qui observent les règles édictées par la caste et qui assistent régulièrement à ses nombreuses cérémonies aussi bien que ceux qui ne le font pas est rarement expliqué ; néanmoins, lorsqu'on insiste, les Initiés mettent en cause la bonne foi des fidèles ou la volonté impénétrable des Prêtres-Rois. Je crois également que le succès des Goréens dans la lutte contre le vieillissement est partiellement dû au fait que, dans de nombreux domaines, la technologie est sévèrement limitée sur cette planète. Les Prêtres-Rois n'ont aucunement l'intention de laisser les hommes devenir assez puissants pour leur disputer la domination de la planète. Ils croient – et peut-être ont-ils raison – que l'homme est un animal agressif qui, s'il en avait le pouvoir, ne se priverait pas de menacer les Prêtres-Rois eux-mêmes et chercherait peut-être à les exterminer. Quoi qu'il en soit, les Prêtres-Rois avaient sévèrement limité les possibilités des hommes sur cette planète, et ce dans de nombreux domaines, notamment l'armement, les communications et les transports. En revanche, l'intelligence que les hommes auraient pu appliquer à des recherches destructrices fut canalisée, presque par nécessité, en direction d'autres domaines, surtout la médecine, bien qu'on eût aussi accompli des progrès considérables dans la production de machines à traduire, l'éclairage et l'architecture. Les Sérums de Stabilisation, auxquels tous les êtres humains ont droit, qu'ils soient civilisés ou barbares, amis ou ennemis, consistent en une série d'injections qui ont, aussi incroyable que cela puisse paraître, le pouvoir de transformer progressivement certaines structures génétiques, ce qui entraîne le remplacement infini des cellules sans altération de leurs caractéristiques. En outre, cette transformation génétique est généralement transmissible. Par exemple, bien que j'aie reçu une série d'injections à mon arrivée sur Gor, les Médecins m'ont confié que, dans mon cas, elles n'étaient peut-être pas nécessaires du fait que j'étais né de parents qui, bien qu'originaires de la Terre, avaient vécu sur Gor et reçu les injections. Mais les êtres humains ne réagissent pas tous semblablement aux Sérums de Stabilisation et les Sérums sont plus efficaces dans certains cas que dans d'autres. Chez certains individus, les effets se font sentir indéfiniment, chez certains autres, ils diminuent après quelques centaines d'années, chez d'autres encore, ils restent complètement inefficaces ; enfin, chez d'autres, ils accélèrent la dégénérescence au lieu de la stabiliser. Cette situation, néanmoins, est relativement rare et peu de Goréens renoncent à bénéficier des avantages procurés par les Sérums si le besoin s'en fait sentir. Le Joueur, comme je l'ai mentionné, était plutôt âgé, pas extrêmement âgé, mais assez âgé. Son visage était pâle et ridé, il avait les cheveux blancs. Il était rasé de près.

Ce qui m'étonna le plus chez cet homme ne fut pas le fait qu'il était plus âgé que ceux que l'on rencontre habituellement dans les cités de Gor, mais le fait qu'il était manifestement aveugle. Ses yeux n'étaient pas beaux à voir car ils semblaient dépourvus d'iris et de pupille ; on aurait dit de simples morceaux de verre ovoïdes couverts de cicatrices irrégulières et en relief. Les orbites elles-mêmes étaient bordées de tissus blancs. Je compris alors comment on lui avait retiré la vue. On lui avait appliqué un fer rouge sur chaque œil, il y avait probablement longtemps. Il avait, au milieu du front, une grande brûlure représentant la première lettre du mot goréen signifiant : esclave, en majuscule. Mais je savais qu'il ne s'agissait pas d'un esclave car ceux-ci n'ont pas le droit de jouer. Cela constituerait une insulte aux hommes libres et une insulte au Jeu. En outre, aucun homme libre n'accepterait de se faire battre par un esclave. Je présentai, en raison de l'état de ses yeux et de la marque qu'il portait au front, que le Joueur avait autrefois offensé un Marchand d'Esclaves,

probablement un notable de la cité.

— Les pièces sont disposées, annonça le Négociant en Vins, les doigts tremblants.

— Tes conditions ? demanda le Joueur.

— Je joue le premier, dit le Négociant en Vins.

C'était, naturellement, un avantage qui permettait au Négociant en Vins de choisir son ouverture, une ouverture à laquelle il avait peut-être consacré plusieurs années d'étude. En outre, du fait qu'il jouait le premier, il lui faudrait moins de temps pour sortir ses pièces et les placer au centre du jeu afin de contrôler les cases capitales, les carrefours du jeu. De plus, jouant le premier, il aurait probablement pendant plusieurs coups l'initiative de l'agression, peut-être même jusqu'à la fin. Lorsqu'ils jouent entre eux, entre adversaires de force égale, les Joueurs cherchent fréquemment le match nul lorsqu'ils ne jouent pas le premier.

— Très bien, fit le Joueur.

— En plus, dit le Négociant en Vins, je demande la possibilité de jouer trois fois de suite lorsque cela me paraîtra opportun et tu devras te passer de l'Ubar et de l'Ubara ou bien du Premier Tarnier.

Il y avait alors quatre ou cinq badauds autour d'eux, moi compris, qui les regardaient. Il y avait un Constructeur, deux Bourreliers, un Boulanger et un Gardien de Tarns qui portait sur l'épaule un carré de tissu vert indiquant qu'il était favorable aux Verts. En fait, comme il n'y avait pas de course à Ar ce jour-là et qu'il portait tout de même le carré de tissu, il est probable qu'il travaillait aux Perchoirs des Verts.

Personne ne parut hostile à ma présence, néanmoins personne ne s'approcha de moi. Dans la perspective d'une partie, les Goréens ont tendance à oublier les distances, les civilités et l'émoi d'instants plus tempérés. Et un murmure d'irritation s'éleva parmi les spectateurs lorsque le Négociant en Vins annonça ses conditions.

— Très bien, répéta le Joueur, regardant placidement le jeu sans le voir.

— En ce qui concerne le pari, déclara le Négociant en Vins, ce sera quatre-vingts contre un.

À ces mots, un grondement de colère s'éleva parmi les spectateurs.

— Quatre-vingts contre un, répéta fermement, triomphalement même, le Négociant en Vins.

— Très bien, répondit le Joueur.

— Le Tarnier de l'Ubar au Sept du Médecin, annonça le Négociant en Vins.

— L'Ouverture Centienne, releva un des Bourreliers.

Le Boulanger tourna la tête et, s'adressant à un groupe d'hommes rassemblés dans la rue, cria :

— La Centienne !

Les hommes approchèrent sans hâte. Je supposai qu'ils avaient envie de voir quelle serait la réponse du Joueur au quatorzième mouvement des jaunes, mouvement à propos duquel les autorités se querellaient vigoureusement, certaines préférant l'Initié de l'Ubar à la Troisième du Scribe, d'autres le retrait du Lancier de l'Ubara pour protéger la Deuxième de l'Ubar.

Je constatai avec surprise que le Joueur choisit le retrait du Lancier pour couvrir la Deuxième de l'Ubar, ce qui me parut particulièrement défensif et lui coûtait forcément la possibilité d'une contre-attaque dangereuse mais prometteuse culminant, si tout allait bien, à l'installation de son Second Tarnier sur la Cinquième de l'Initié de son adversaire. Lorsqu'il fit ce mouvement, je vis deux ou trois spectateurs se regarder avec dégoût, se faire un clin d'œil puis s'en aller. Le Négociant en Vins, pour sa part, ne parut rien remarquer et répondit par l'attaque classique, avançant son Second Lancier à la Cinquième de 1 Initié. Le visage du

Joueur paraissait calme. J'étais moi-même terriblement déçu. Il me sembla pratiquement évident, à ce moment-là, que le Joueur s'était décidé pour ce mouvement réputé plus faible dans le but de réduire ses chances de gagner la partie, néanmoins ce mouvement pouvait se défendre du fait que certaines autorités le préféraient. À Ko-ro-ba, j'avais vu une douzaine de fois Centius de Cos jouer son ouverture, et il n'avait jamais reculé le Lancier de son Ubara à ce moment-là. Devant l'agitation du Négociant en Vins et la placidité impassible, stoïque, du Joueur, je ressentis de la tristesse car je compris, comme plusieurs autres spectateurs, que cette partie, malgré la somme qu'il en coûterait au Joueur, serait gagnée par le Négociant en Vins. Il faut bien comprendre que le Négociant en Vins n'était pas un joueur médiocre. Il était même très bon et n'aurait pas démérité face aux Goréens doués, pour qui le Jeu est une seconde nature, mais il n'aurait, en aucun cas, pu faire un Joueur.

Je continuai de regarder, mais sans plaisir. Plusieurs fois, je remarquai que le Joueur se décidait pour des mouvements subtilement inefficaces, sains en apparence mais laissant des faiblesses susceptibles d'être exploitées, trois ou quatre tours plus tard, d'une manière tout à fait décisive. Par la suite, le Joueur parut se reprendre et le Négociant en Vins se mit à suer, se frotta les doigts les uns contre les autres, se prit la tête entre les mains, fixa intensément le jeu comme s'il voulait le transpercer de son regard.

Incidemment, le fait que le Joueur était aveugle et se souvenait néanmoins de tous les mouvements et de toutes les complexités du jeu ne semblait pas étonner les spectateurs. Les Goréens jouent souvent sans plateau et sans pièces, mais préfèrent cependant en disposer car cela leur évite de garder continuellement en mémoire la position et les mouvements des pièces. J'ai moi-même vu, sur Terre, des Maîtres d'Echecs jouer vingt parties simultanément et les yeux bandés. Cependant, moi qui suis originaire de la Terre, tout en admettant que ce que je regardais n'était pas aussi stupéfiant qu'il y paraissait, je n'en étais pas moins impressionné. Le Négociant en Vins, pour sa part, ne s'intéressait qu'à la partie elle-même.

À un moment donné, alors que le Négociant en Vins se trouvait dans une position difficile, je remarquai, avec quelques autres, que sa main glissa jusqu'au jeu et déplaça son Second Lancier de la Quatrième du Médecin à la Quatrième du Constructeur, ce qui lui ouvrait une ligne.

Un des Bourreliers s'écria avec colère :

— Fais attention ! Il a mis son Second Lancier sur la Quatrième du Constructeur !

— Ce n'est pas vrai ! glapit le Négociant en Vins.

Le Joueur parut décontenancé.

Tous les yeux se tournèrent vers lui. Le Joueur baissa la tête, reconstruisant manifestement la partie de mémoire, bien qu'ils eussent joué une quarantaine de coups, puis il sourit :

— Son Second Lancier devrait se trouver à la Quatrième du Constructeur.

— Tu vois ! s'écria joyeusement le Négociant en Vins.

Vexé, le Bourrelier tourna les talons et s'en alla.

Personne ne parla plus. De temps en temps, des gens s'arrêtaient et regardaient mais, comprenant ce qui se passait, ils ne restaient pas. Le plus souvent, néanmoins, sept ou huit personnes, moi-même compris, regardaient.

Finalement, la partie approcha de son terme ; dans quatre ou cinq coups, la Pierre du Foyer du Joueur serait perdue. Le Négociant en Vins avait pris son option de trois tours consécutifs en fin de partie, et en avait profité pour construire une attaque dévastatrice. Le Joueur était dans une situation telle que, à mon avis, ni Centius de Cos, ni Quintus de Tor, ni même le champion de la cité, Scormus d'Ar, n'auraient pu mieux faire. Comme d'autres spectateurs,

j'étais mécontent.

Je pris la parole. Le Joueur, naturellement, pouvait seulement entendre ma voix.

— Un disque d'or au tarn, dis-je, et faisant le double du poids, aux rouges si les rouges gagnent.

Les spectateurs retinrent leur souffle. Le Négociant en Vins parut stupéfait. Le Joueur leva sur moi son regard aveugle.

Je sortis de ma ceinture un disque d'or au tarn pesant le double du poids et le tendis au Joueur qui s'en saisit, le soupesa puis le porta à sa bouche et le mordit avant de me le rendre.

— C'est bien de l'or, dit-il. Ne te moque pas de moi.

— Un tarn double, répétais-je, aux rouges si les rouges gagnent.

Je savais qu'un Joueur ne gagne pas une telle somme dans toute une année.

Le Joueur tourna la tête vers moi, levant ses yeux morts comme s'ils pouvaient voir. Tous les muscles de ce visage ridé semblaient tendus, comme s'il cherchait à percevoir ce qui se trouvait derrière l'obscurité qui constituait son univers, sauf en ce qui concernait le souvenir des mouvements des pièces sur un plateau à damiers. Il tendit la main au-dessus du jeu ; je la pris et la serrai avec fermeté. Un instant, je lui tins la main et il tint la mienne ; je pris conscience de son étreinte et souris car je compris alors que, bien qu'il fût aveugle, marqué au fer rouge et âgé, c'était tout de même un homme. Il me lâcha la main et se redressa, assis en tailleur, le dos aussi droit que celui d'un Ubar, un sourire se jouant sur ses lèvres. Les yeux aveugles parurent luire.

— Le Second Tarnier, dit-il, à la Neuvième du Constructeur de l'Ubar.

La foule laissa échapper une exclamation de stupéfaction. Le Négociant en Vins lui-même poussa un cri.

Il est fou, me dis-je. Ce mouvement était absolument sans rapport avec la partie. C'était un coup au hasard, dépourvu de sens. L'attaque à laquelle il était soumis était une des plus dévastatrices qu'il soit possible de monter. Sa Pierre du Foyer tomberait dans quatre coups. Il lui fallait défendre sous peine de perdre !

D'une main tremblante, le Négociant en Vins poussa son Second Lancier sur la gauche, capturant le Premier Lancier du Joueur, qui n'était pas protégé.

Je gémis intérieurement.

— Le Cavalier au Grand Tharlarion de l'Ubar, dit le Joueur, à la Huitième du Médecin de l'Ubar.

Je fermai les yeux. C'était à nouveau un coup dépourvu de sens. La foule fixait le jeu, tremblante, stupéfaite, sans voix. Cet homme n'était-il donc pas un Joueur ?

Implacablement, le Négociant en Vins avança une nouvelle fois son Second Lancier, capturant le Cavalier au Grand Tharlarion de l'Ubar.

— Le Scribe de l'Ubar à la Sixième du Scribe de l'Ubara, dit le Joueur.

Dans d'autres circonstances, je serais parti à ce moment-là mais, du fait que j'avais mis en jeu une pièce d'or, il me faudrait rester jusqu'à la fin qui, maigre consolation, ne tarderait plus.

Le Négociant en Vins lui-même parut ébranlé.

— Veux-tu reprendre ton dernier mouvement ? demanda-t-il, faisant une concession rare parmi les joueurs et surprenante de sa part étant donné ce que j'avais pu deviner de son caractère. Je me dis que ce n'était peut-être pas un mauvais bougre bien que la victoire eût peut-être trop d'importance pour lui.

— Le Scribe de l'Ubar à la Sixième du Scribe de l'Ubara, répéta le Joueur.

D'un geste raide, le Négociant en Vins déplaça la pièce.

— Mon Premier Tarnier, dit-il ensuite, capture le Scribe de l'Ubara.

La capture de la Pierre du Foyer du Joueur aurait lieu au tour suivant.

— Veux-tu reprendre ton dernier mouvement ? demanda le Joueur en regardant le jeu sans le voir mais avec un sourire.

Il eut, à cet instant, un air de grandeur digne du geste magnanime d'un Ubar victorieux.

Le Négociant en Vins le regarda avec stupéfaction.

— Non, répondit-il, pas du tout.

Le Joueur haussa les épaules.

— Je capture ta Pierre du Foyer au tour suivant, insista le Négociant en Vins.

— Tu n'auras pas de tour suivant, affirma le Joueur.

Les spectateurs retinrent leur souffle et examinèrent le jeu.

— Aiii ! m'écriai-je, bien que cette exclamation ne convînt guère aux vêtements noirs que je portais, et, un instant plus tard, le Gardien de Tarns et le Bourrelier crièrent à leur tour, tapèrent des pieds dans la poussière et se frappèrent l'épaule gauche du poing droit.

Puis d'autres spectateurs exprimèrent leur joie à grands cris. Je tirai mon épée de son fourreau et en frappai mon bouclier. Puis le Négociant en Vins rugit de plaisir et se donna de grandes clagues sur les cuisses tant la subtilité du coup le mettait en joie, bien qu'il en fut la victime.

— Magnifique ! s'écria-t-il, les larmes aux yeux, prenant le Joueur par les épaules et le secouant.

Puis le Négociant en Vins, aussi fièrement que s'il s'était agi du sien, annonça le mouvement du Joueur :

— Le Scribe de l'Ubara prend la Pierre du Foyer.

La foule hurla de plaisir, émerveillée par le coup et son apparente simplicité ; l'attaque n'avait pas tant été montée que révélée par des mouvements apparemment dépourvus de sens dont l'unique objectif avait été de dégager le terrain en prévision de l'attaque décisive portée, contre toute attente, par le Scribe de l'Ubara, pièce qui compte parmi les moins fortes mais qui, combinée à, disons, un Tarnier et un Cavalier au Grand Tharlarion, peut être aussi dévastatrice que l'Ubar lui-même. Personne, pas même le Négociant en Vins, n'avait soupçonné cette attaque. Le Négociant en Vins mit le disque de cuivre au tarn que le Joueur avait gagné dans la main de celui-ci qui le glissa dans sa bourse. Je lui mis alors entre les mains le disque d'or au tarn, pesant le double du poids, et l'homme le serra entre ses mains, sourit et se leva. Le Négociant en Vins ramassa les pièces et les rangea dans le sac de cuir qu'il suspendit à l'épaule du Joueur. Puis il lui tendit le plateau.

— Merci pour la partie, dit le Négociant en Vins.

Le Joueur tendit la main et toucha le visage du Négociant en Vins, comme pour en conserver le souvenir.

— Merci pour la partie, répondit-il.

— Je te souhaite tout le bien, dit le Négociant en Vins.

— Je te souhaite tout le bien, dit le Joueur.

Le Négociant en Vins s'en alla. Tandis qu'il s'éloignait, quelques spectateurs, le Bourrelier et le Gardien de Tarns qui portait la marque des Verts, commentèrent la partie.

— En fait, c'était très simple, expliquait le Bourrelier, évident, même.

Je souris et remarquai que le Joueur souriait également.

— Tu es Marchand ? demanda le Joueur.

— Non, répondis-je.

— Alors, comment se fait-il, demanda-t-il, que tu possèdes de telles richesses ?

— Cela ne signifie rien, dis-je. Puis-je Raccompagner chez toi ?

— Tu appartiens certainement à une Haute Caste, reprit le Joueur, puisque tu possèdes de l'or.

— Puis-je t'accompagner chez toi ? insistai-je.

S'éloignant du Bourrelier, le Gardien de Tarns se dirigea vers nous. C'était un homme de petite taille, au visage carré et aux cheveux courts. Je remarquai le morceau de tissu vert qu'il portait à l'épaule. Il me sourit.

— Bien joué, dit-il, Tueur !

Puis, sans cesser de sourire, il s'éloigna.

Je me tournai à nouveau vers le Joueur mais, debout dans la rue, il paraissait maintenant seul bien que je fusse auprès de lui.

— Oui, dis-je, c'est exact.

Il me mit la pièce d'or dans la main et s'éloigna en trébuchant, tendant la main vers le mur afin de se guider.

— Attends ! criai-je. Tu l'as gagnée ! Elle est à toi !

Je me lançai à sa poursuite.

— Non ! cria-t-il, cherchant aveuglément à me frapper, à me repousser.

Je reculai. Il s'immobilisa, le souffle court, aveugle, le corps tendu en avant, furieux.

— Ton or est rouge, dit-il. Ton or est rouge !

Puis il fit demi-tour et partit à tâtons.

Immobile au milieu de la rue, je le regardai s'en aller, serrant entre mes doigts la pièce que j'avais voulu lui donner.

4. CERNUS

— Oppose-moi ton meilleur homme d'armes, dis-je, et permets-moi de le tuer.

Cernus d'Ar, Maître de la Maison de Cernus, m'examina ; son large visage resta impassible, ses yeux semblables à des pierres grises ne révélèrent rien. Ses grosses mains reposaient sur les accoudoirs de la chaise curule sculptée montée sur un socle de pierre d'environ trente centimètres de haut et trois mètres au carré, sur laquelle il était assis. Vingt anneaux d'esclave étaient scellés dans la base de l'estrade.

Cernus d'Ar portait une robe noire et rude, probablement en laine de hurt à deux pattes, marsupial domestique que l'on élève en immenses troupeaux dans les environs de plusieurs cités septentrionales de Gor. Le hurt, élevé dans de gigantesques fermes, gardé par des sleens domestiques et tondu par des esclaves, remplace sa laine quatre fois par an. J'avais entendu dire que la Maison de Cernus avait des intérêts dans les fermes proches de la ville. Le noir du vêtement de Cernus n'était rehaussé que par trois bandes de soie cousues sur la longueur de sa manche gauche : deux bandes bleues entourant une bande jaune.

Lorsque j'eus parlé, quelques hommes d'armes, inquiets, remuèrent d'un air incertain. D'autres portèrent la main à leurs armes.

— Je suis le meilleur homme d'armes de la Maison de Cernus, affirma Cernus.

Je me trouvais dans la salle d'honneur de la Maison de Cernus. C'était une grande pièce d'environ quinze mètres au carré et le plafond se trouvait à une dizaine de mètres au-dessus du sol. Scellés dans le mur qui se trouvait à ma gauche, comme à la base de l'estrade de pierre, se trouvaient des anneaux d'esclave, une douzaine environ. La salle était dépourvue des ampoules à énergie de la Caste des Constructeurs. Il y avait aux murs d'autres anneaux destinés aux torches, mais il n'y avait pas de torches. La salle était éclairée, chichement, par la lumière du jour qui y pénétrait par plusieurs étroites fenêtres munies de barreaux et s'ouvrant tout en haut des épais murs de pierre. Cette pièce, dans une certaine mesure, me faisait penser à une prison et, dans un sens, c'en était effectivement une car elle se trouvait dans la Maison de Cernus, le plus gros trafiquant d'esclaves d'Ar.

Au cou, suspendu à une chaîne d'or, Cernus portait un médaillon orné de la marque de la Maison de Cernus : un tarn maintenant des chaînes d'esclave entre ses serres. Derrière Cernus, au mur, se trouvait une grande tapisserie richement tissée de rouge et de jaune, représentant également la marque.

— Je suis venu, dis-je, afin de louer mon épée à la Maison de Cernus.

— Je t'attendais, répondit Cernus.

Je ne manifestai aucun signe de surprise.

— Je me suis laissé dire, reprit Cernus, qui se référait manifestement aux rapports qui lui avaient été transmis, que Portus, de la Maison de Portus, a tenté en vain de louer ton épée.

— C'est vrai, répondis-je.

Cernus sourit.

— Autrement, ajouta-t-il, tu ne serais certainement pas venu ici – car, dans cette Maison, nous sommes innocents.

C'était une allusion à la marque que je portais au front.

Après avoir regardé la partie, j'avais passé la nuit dans une auberge, avais effacé la marque puis, au matin, l'avais à nouveau dessinée sur mon front. Après un morceau de bosk froid, un

peu d'eau et une poignée de pois, j'avais gagné la Maison de Cernus.

La septième heure goréenne n'était pas encore commencée mais le Marchand d'Esclaves était déjà levé et supervisait ses affaires lorsqu'on me conduisit à lui. À sa droite, se tenait un Scribe, individu maigre et triste, aux yeux profonds, avec ses tablettes et son stylet. C'était Caprus d'Ar, Chef Comptable de la Maison de Cernus. Il habitait là et sortait rarement. C'est auprès de cet homme que Vella avait été placée, son enregistrement et les papiers concernant sa vente ayant été régularisés. Dans la Maison de Cernus, après lui avoir retiré ses vêtements, ses menottes, sa laisse et son collier, on avait confronté ses empreintes digitales à celles des papiers. Les Médecins de la Maison de Cernus l'avaient ensuite soigneusement examinée. Puis, une fois acceptée, il lui avait fallu s'agenouiller tandis que les employés signaient le reçu et endossaient les documents, en conservant un jeu, en donnant un au vendeur puis en envoyant un troisième au Cylindre des Archives. Puis elle s'était soumise à la Maison de Cernus, s'agenouillant devant un employé, la tête baissée, les bras tendus en avant et les poignets croisés. On lui avait ensuite mis un collier avant de la confier à Caprus qui l'avait fait peigner et laver, car l'odeur des cellules était sur elle, lui avait fourni deux tenues puis lui avait expliqué quelle serait sa tâche. On disait que Caprus était favorable aux Prêtres-Rois. Il avait été très facile, semblait-il, d'introduire Vella dans la Maison de Cernus. Pourtant, je craignais pour sa sécurité. C'était un jeu dangereux.

— Puis-je te demander, s'enquit Cernus, pour qui tu portes au front la marque de la dague noire ?

J'étais prêt à parler de ces choses, assez longuement, avec Cernus, car il était important, bien que dangereux, qu'il comprenne bien le but de ma mission. Le moment était venu de révéler certaines choses afin que la rumeur se répande dans les rues d'Ar.

— Je viens pour venger Tari Cabot de Ko-ro-ba, déclarai-je.

Les hommes d'armes laissèrent échapper des exclamations de stupeur. Je souris intérieurement. J'étais persuadé que, dans moins d'une ahn, l'histoire serait dans toutes les tavernes d'Ar, dans tous les cylindres et sur tous les ponts.

— Dans notre cité, précisa Cernus, Tari Cabot est connu sous le nom de Tari de Bristol.

— Oui, dis-je.

— J'ai entendu chanter ses exploits, souligna Cernus.

Je regardai attentivement le Marchand d'Esclaves. Il semblait troublé, déconcerté.

Deux de ses hommes sortirent précipitamment de la salle. Je les entendis crier dans les couloirs de la maison.

— Cette nouvelle m'attriste, reprit enfin Cernus. (Puis il me regarda.) Rares seront les habitants d'Ar, conclut-il, qui ne te souhaiteront pas de réussir.

— Qui a pu tuer Tari de Bristol ? s'écria un homme d'armes sans réfléchir que Cernus ne l'avait pas autorisé à prendre la parole.

— Un couteau sur le pont supérieur, répondis-je, non loin du Cylindre des Guerriers – à la vingtième ahn – dans l'obscurité et les ombres des lanternes.

Les hommes d'armes s'entre-regardèrent.

— Cela ne pouvait se passer qu'ainsi, dit enfin l'un d'eux.

Je me souvins avec amertume du pont faiblement éclairé, proche du Cylindre des Guerriers – et d'une certaine heure, une certaine nuit – car c'est sur ce pont qu'un jeune homme de la Caste des Guerriers s'était engagé moins d'un quart d'ahn avant que je ne suive le même chemin. Son crime, s'il en avait commis un, avait été d'avoir eu à peu près ma taille et des cheveux qui, dans l'ombre, la semi-obscurité des lanternes et les trois lunes de Gor, pouvaient paraître semblables aux miens aux yeux d'un quelconque observateur. Tari l'Aîné

et moi-même avions trouvé le cadavre et, près de lui, accroché au grillage d'une lanterne, un morceau de tissu vert arraché sans doute à l'épaule d'un homme en fuite. Tari l'Aîné avait retourné le cadavre, nous l'avions examiné, puis nous nous étions regardés.

— Ce couteau, avait dit Tari l'Aîné, t'était destiné.

— Le connais-tu ? avais-je demandé.

— Non, avait-il répondu. Je constate seulement que c'était un Guerrier de Thentis, notre alliée, un Guerrier pauvre.

Nous remarquâmes qu'on ne lui avait pas coupé sa bourse. Le tueur n'avait voulu que sa vie.

Tari l'Aîné avait saisi le couteau par le manche et l'avait retiré. C'était un couteau de jet caractéristique d'Ar, beaucoup plus petit que le quiva du sud et effilé d'un seul côté. C'était une arme conçue pour tuer. Souillée de sang et de fluides corporels, il y avait une tache blanche à l'extrémité de la lame, résidu visqueux d'une pellicule de pâte de kanda, que la chaleur du sang avait fait fondre, dont on avait enduit le bout de la lame. Sur la garde de l'arme, on pouvait lire : « Je l'ai cherché, je l'ai trouvé. » C'était un couteau de tueur.

— La Caste des Assassins ? avais-je demandé.

— Probablement pas, avait répondu Tari l'Aîné, car les Assassins sont en général trop fiers pour avoir recours au poison.

Puis, sans un mot, Tari l'Aîné avait jeté le cadavre sur ses épaules. J'avais pris le morceau de tissu vert accroché au grillage. Nous avons transporté le corps, sans heureusement rencontrer personne à cette heure tardive, dans les appartements de mon père, Matthew Cabot, Administrateur de la Cité. Tari l'Aîné, mon père et moi-même discutâmes longtemps. Nous étions persuadés que cette tentative de meurtre dirigée contre moi, car il semblait bien que ce fût le cas, était liée aux Sardar, aux Prêtres-Rois et aux Autres, ennemis des Prêtres-Rois, qui convoitaient ce monde des Prêtres-Rois et des Hommes et qui, sournoisement et cruellement, combattaient dans l'espoir de se l'approprier bien que, jusqu'ici, craignant les pouvoirs des Prêtres-Rois ou ne comprenant pas que la Guerre du Nid, plus d'un an auparavant, les avait considérablement affaiblis, ils n'avaient pas osé attaquer ouvertement. En conséquence, attendant notre heure, nous laissâmes la cité croire que Tari Cabot avait été assassiné. C'est pourquoi, dans la salle de la Maison de Cernus, mes pensées se firent amères. J'étais effectivement venu assouvir une vengeance. Mais je ne connaissais même pas le nom de la victime. C'était un tarnier de Thentis. Il était venu à Ko-ro-ba, cité alliée de la sienne, et y avait trouvé la mort sans raison apparente en dehors du fait qu'il avait eu le malheur de me ressembler.

— Pourquoi, demanda Cernus, interrompant ma rêverie, les Guerriers de Ko-ro-ba ne sont-ils pas venus à Ar afin d'y découvrir le meurtrier ?

— Ce n'était pas un acte de guerre, répondis-je. En outre, ajoutai-je, comme Kazrak de Port Kar n'est plus Administrateur d'Ar, il est probable que les Guerriers de Ko-ro-ba ne seraient pas les bienvenus dans les murs d'Ar.

— C'est vrai, fit remarquer un homme d'armes.

— Connais-tu le nom de celui que tu recherches ? demanda Cernus.

— Je n'ai que ceci, répondis-je en sortant de ma ceinture le morceau de tissu vert et froissé.

— C'est un insigne de faction, dit Cernus. Il y en a des milliers à Ar.

— Je ne possède rien d'autre, fis-je.

— Cette Maison elle-même, reprit Cernus, est alliée aux Verts, tout comme d'autres Maisons et divers établissements de la cité sont associés à d'autres factions.

— Je sais, dis-je, que la Maison de Cernus est alliée aux Verts.

— Je comprends maintenant, souligna Cernus, pourquoi tu tiens tant à louer ton épée à la Maison de Cernus.

— Oui, fis-je, car, pour autant que je le sache, celui que je cherche pourrait très bien appartenir à cette Maison.

— C'est cependant peu probable, affirma Cernus, car ceux qui soutiennent les Verts se comptent par milliers et appartiennent à toutes les castes de Gor. L'Administrateur d'Ar lui-même et le Grand Initié sont favorables aux Verts.

Je haussai les épaules.

— Mais sois le bienvenu dans cette Maison, reprit Cernus. Comme tu le sais certainement, Ar vit une époque difficile ; une bonne épée est un bon investissement et, par les temps qui courent, l'acier est parfois plus utile que l'or.

— Je suis à ton service, dis-je.

— On va te montrer tes quartiers, dit Cernus en faisant signe à un homme d'armes.

Je fis demi-tour et suivis l'homme d'armes.

— À propos, fit Cernus, Tueur.

Je lui fis face.

— J'ai appris que tu as tué quatre Guerriers de la Maison de Portus dans la taverne de Spindius.

Je ne répondis pas.

— Quatre pièces d'or, des tarns doubles, seront envoyées chez toi.

J'inclinai la tête.

— En outre, reprit Cernus, on m'a rapporté que tu t'es approprié une de mes esclaves, dans la rue.

Légèrement crispé, je laissai tomber la main sur le pommeau de ma courte épée.

— Quel était son numéro ? demanda Cernus à Caprus qui se tenait près de lui.

— 74673, répondit le Scribe.

J'avais prévu qu'il serait fait mention de Vella car il était peu probable que Cernus ne fût pas au courant de notre rencontre. En réalité, je lui avais demandé de se plaindre et de s'indigner de ce qui lui était théoriquement arrivé, à son retour à la Maison de Cernus. En conséquence, je constatai sans surprise que le Scribe connaissait parfaitement son numéro. En outre, il le connaissait certainement de toute manière, car son rôle, au sein de son personnel, consistait principalement à faire des courses en ville du fait que Caprus, disait-on, n'aimait guère sortir. Je souhaitais pouvoir collaborer étroitement avec Vella dans la Maison de Cernus. Je comptais sur le sens de l'humour malsain dont font souvent preuve les marchands d'Esclaves.

— Y es-tu opposé ? demandai-je.

Cernus sourit.

— Nos Médecins ont certifié, répondit-il, que ce n'est qu'une Esclave de Soie Rouge.

— Je ne peux pas croire, fis-je, que vous laisseriez une Esclave de Soie Blanche sortir seule dans les rues d'Ar.

Cernus eut un rire étouffé.

— Effectivement, dit-il. Le risque est trop important, il atteint parfois dix pièces d'or. (Puis il se détendit.) 74673 ! appela-t-il.

— La fille ! cria le Scribe.

Élisabeth Cardwell, Vella, fut poussée dans la salle par une porte latérale derrière laquelle elle avait été cachée. Elle était vêtue comme lorsque je l'avais rencontrée près de la Grande Porte d'Ar, nu-pieds, avec une courte robe jaune, les cheveux défaits et le collier jaune. Elle

courut rapidement jusqu'à l'estrade de pierre et s'immobilisa devant la chaise curule de Cernus où elle s'agenouilla dans la position de l'Esclave de Plaisir, la tête baissée. Je fus amusé car elle avait couru, comme on enseigne parfois aux jeunes esclaves à le faire, à petits pas rapides, les jambes presque droites, les pieds quittant à peine le sol, le dos droit, la tête tournée sur la gauche, les bras le long du corps, les paumes tournées à quarante-cinq degrés, davantage un pas de danse qu'une véritable course. Élisabeth, je ne l'ignorais pas, devait détester cela. Je me la rappelai telle qu'elle était dans les Plaines de Turia, le Pays des Peuples des Chariots. Peu de jeunes femmes avaient son souffle et son énergie, sa puissance et sa vitalité ; celles qui étaient capables de courir aussi bien qu'elle à l'étrier d'un Guerrier étaient rares. Comme elle devait trouver choquante l'idée que se faisait un Marchand d'Esclaves de la hâte élégante d'une esclave !

— Lève la tête, Esclave ! ordonna Cernus.

Elle obéit et je compris qu'elle n'avait sans doute jamais vu le Maître de la Maison de Cernus. Son visage était pâle.

— Depuis combien de temps es-tu chez nous ? demanda Cernus.

— Neuf jours, Maître.

— Te plais-tu ici ?

— Oh, oui ! fit-elle, Maître.

— Sais-tu comment je punis les menteuses ?

Élisabeth, tremblante, posa le front sur le sol et croisa les poignets sous elle, s'agenouillant, comme on dit, sous le fouet. Un homme d'armes regarda Cernus pour voir s'il voulait qu'elle soit attachée à un des anneaux de la plate-forme.

Cernus fit non de la tête.

— Lève la tête, Petite Esclave, dit-il.

Élisabeth obéit.

— Déshabille-toi ! ordonna-t-il.

Sans un mot, Élisabeth se leva et détacha son agrafe d'épaule.

— Tu es très jolie, Petite Esclave, remarqua Cernus.

— Merci, Maître, répondit-elle.

— Comment t'appelles-tu ?

— 74673.

— Non, fit Cernus, comment aimes-tu que l'on t'appelle ?

— Vella, répondit-elle, si le Maître le veut bien.

— C'est un joli nom, releva-t-il.

Elle baissa la tête.

— Je vois, reprit Cernus, que tu portes la marque des quatre cornes de bosk.

— Oui, Maître.

— Kassar, fit-il, n'est-ce pas ?

— Non, Maître, répondit-elle, Tuchuk.

— Mais où est l'anneau ? demanda-t-il.

Les femmes Tuchuks, qu'elles soient esclaves ou libres, portent à la narine un petit anneau d'or, mince et fin, assez semblable aux alliances de la Terre. Les bosks pesants, qui constituent le moyen de subsistance des Peuples des Chariots, auxquels appartiennent les Kassars et les Tuchuks, portent également un anneau mais, naturellement, dans leur cas, il est beaucoup plus gros et lourd.

— Mon maître précédent, expliqua-t-elle, Clark de la Maison de Clark, à Thentis, l'a retiré.

— C'est un imbécile, déclara Cernus. Cet anneau est merveilleux. Il trahit la barbare et

promet des plaisirs si sauvages et violents que c'est à peine si le citadin peut les concevoir.

Élisabeth ne répondit pas.

— J'ai possédé une Tuchuk, autrefois, reprit Cernus, une fille sauvage des chariots qui me plaisait bien, mais, le jour où elle a essayé de me tuer, je l'ai étranglée avec la chaîne de la Maison de Cernus.

Il toucha la chaîne et le médaillon qu'il portait au cou.

— Je ne suis pas vraiment Tuchuk, dit Élisabeth. Je viens des lies du nord de Cos, j'ai été capturée par les pirates de Port Kar, vendue à un tarnier, transportée et vendue à nouveau à Turia ; ensuite, on m'a cédée aux Tuchuks contre vingt peaux de bosk. C'est là que l'on m'a marquée et mis l'anneau.

— Comment as-tu abouti à Thentis ? demanda Cernus.

— Les Kassars ont attaqué les chariots des Tuchuks, répondit-elle. J'ai été enlevée et vendue aux Turiens. (Elle parlait d'une voix unie.) Plus tard, on m'a vendue à Tor, reprit-elle, très au nord de Turia. Un an plus tard, dans un chariot d'esclaves, je suis arrivée à la Foire de Se'Var, près des Sardar, où j'ai été vendue à la Maison de Clark ; c'est là que, avec beaucoup d'autres, j'ai eu la chance d'être achetée par la Maison de Cernus et conduite à Ar la Glorieuse.

Cernus s'adossa à nouveau, apparemment satisfait.

— Mais sans anneau, fit-il remarquer, personne ne prendra au sérieux la marque des quatre cornes de bosk. (Il sourit.) Ton authenticité, ma chère, en souffrira.

— Je suis désolée, fit Élisabeth en baissant la tête.

— Je vais demander au forgeron de remplacer cet anneau, décida-t-il.

— Comme le maître veut, dit-elle.

— Cela ne sera pas douloureux, la deuxième fois, souligna Cernus.

Élisabeth ne répondit pas.

Cernus se tourna vers Caprus qui se tenait près de lui.

— A-t-elle reçu une éducation ? demanda-t-il.

— Non, répondit Caprus. Elle est Soie Rouge mais elle ne sait pratiquement rien.

— Esclave ! fit Cernus.

— Oui, Maître.

— Tiens-toi droite, mets les mains sur la nuque et rejette la tête en arrière.

Élisabeth obéit.

— Tourne lentement ! ordonna Cernus.

Après avoir accompli un tour, elle s'immobilisa devant lui comme il le lui avait commandé.

Cernus se tourna vers Caprus.

— A-t-elle été touchée par le cuir ? s'enquit-il.

— Flaminus, notre Médecin, a fait lui-même cette expérience, répondit-il. Elle a été magnifique.

— Excellent, déclara Cernus. Tu peux baisser les bras, ajouta-t-il à l'intention de la jeune femme.

Elle obéit et resta là, debout devant lui, les yeux baissés.

— Qu'elle soit complètement instruite ! conclut-il.

— Complètement ? s'étonna Caprus.

— Oui, répondit Cernus. Complètement.

Élisabeth le regarda avec stupéfaction.

Je n'avais pas prévu cela et Élisabeth non plus. Toutefois, nous n'y pouvions rien changer. Complète et précise, l'instruction prendrait des mois. D'un autre côté, elle se déroulerait

probablement dans la Maison de Cernus. En outre, cette instruction, bien qu'étalée sur plusieurs mois, n'occupe que cinq heures goréennes par jour afin que les jeunes femmes puissent se reposer, assimiler leurs leçons et se détendre dans les piscines et les jardins. Pendant ce temps, du fait qu'Élisabeth appartenait théoriquement au personnel de Caprus, il lui serait certainement possible de s'occuper de nos affaires, car c'était dans ce but que nous nous étions introduits dans la Maison de Cernus.

— N'es-tu pas reconnaissante ? s'enquit Cernus, surpris.

Élisabeth tomba à genoux, les yeux baissés.

— Je suis indigne d'un tel honneur, Maître, dit-elle.

Puis Cernus tendit le bras vers moi, indiquant à la jeune femme de regarder dans cette direction.

Élisabeth obéit et brusquement, magnifiquement, se posa le bras sur la bouche et cria, comme si elle venait de me découvrir et de me reconnaître avec horreur. Elle fut merveilleuse.

— C'est lui ! s'écria-t-elle, frissonnante.

— Qui ? s'enquit innocemment Cernus.

Je me dis alors que mes prévisions, basées sur le sens de l'humour malsain dont font souvent preuve les Marchands d'Esclaves, n'allaient pas tarder à se réaliser.

Élisabeth avait posé le front sur les dalles du sol.

— Je vous en prie, Maître, pleura-t-elle. C'est lui, l'Assassin qui m'a obligée à l'accompagner dans la taverne de Spindius ! Protégez-moi, Maître ! Je vous en prie, Maître ! Protégez-moi, Maître !

— Est-ce l'esclave, demanda sévèrement Cernus, que tu as contrainte à t'accompagner dans la taverne de Spindius ?

— Je crois que c'est elle, reconnus-je.

— Sale bête ! gémit Élisabeth.

— Tu n'es qu'une pauvre petite esclave, fit Cernus. S'est-il montré cruel ?

— Oui, s'écria-t-elle, les yeux brillants. Oui !

Il me fallait reconnaître qu'Élisabeth jouait parfaitement la comédie. C'était une jeune femme extrêmement intelligente et douée, et belle en plus. J'espérai que son numéro ne serait pas trop convaincant car je risquerais de finir dans un baquet d'huile de tharlarion portée à ébullition.

— Veux-tu que je le punisse ? demanda Cernus avec douceur.

Élisabeth lui décerna un regard de gratitude infinie, ses grands yeux pleins de larmes, les lèvres frémissantes.

— Oui ! gémit-elle. Je vous en prie. Maître, punissez-le ! Punissez-le !

— Très bien, fit Cernus. Pour le punir, je vais lui attribuer une fille non instruite.

— Maître ? fit-elle.

Cernus se tourna vers Caprus.

— Lorsqu'elle ne suivra pas l'instruction, 74673 habitera le logement de l'Assassin.

Caprus nota cette décision sur ses tablettes.

— Non ! hurla Élisabeth. Je vous en supplie, Maître ! Non ! Non !

— Peut-être, dit Cernus, si ton instruction progresse rapidement et favorablement, seras-tu autorisée, après quelques mois, à habiter ailleurs.

Élisabeth s'effondra en larmes devant l'estrade de pierre.

— Que cela t'incite à te montrer attentive et diligente, Petite Esclave, conclut Cernus.

Je rejetai la tête en arrière et ris ; Cernus fit de même, martelant les bras de sa chaise

curule, puis les hommes d'armes, à leur tour, éclatèrent de rire. Je fis alors demi-tour et suivis celui qui devait me montrer mon logement.

5. DANS LA MAISON DE CERNUS

Assise sur les talons dans mon logement, dans la position traditionnelle des femmes goréennes, Élisabeth riait joyeusement et se donnait des claques sur les genoux tant elle était contente.

Moi aussi, j'étais content.

— Tout a formidablement bien marché ! s'exclama-t-elle. Et cette pauvre Vella qui doit partager le logement de l'Assassin ! Pauvre, pauvre Vella !

— Ne ris pas si fort ! dis-je avec un sourire tout en faisant le tour de la pièce.

J'avais fermé la lourde porte de bois et mis les deux barres en place. Lorsqu'elle n'était pas barrée de la sorte, il était possible de l'ouvrir de l'extérieur si le levier de la serrure était glissé dans le trou. Autrement, il fallait l'enfoncer. Je pris note de ne pas oublier de glisser le levier dans le trou avant de sortir. L'inconvénient d'une telle porte, naturellement, est que n'importe qui peut entrer et fouiller la pièce ou attendre à l'intérieur lorsque le levier de la serrure est à l'extérieur. Dans de telles pièces, on range les objets de valeur dans un lourd coffre, bardé de fer et scellé au mur, qu'il est possible de fermer à clé. Néanmoins, sur Gor, presque toutes les portes donnant accès aux chambres ou bien à un ensemble de chambres comportent une serrure, généralement de fabrication artisanale et très décorée, fixée au centre de la porte et commandant un long pêne.

Curieusement, bien que de fabrication artisanale, la plupart de ces serrures sont à tiges, la fermeture étant réalisée au moyen de plusieurs lourdes tiges qui viennent se loger dans la gâche ; lorsque l'on introduit la clé, les tiges, qui sont toutes de longueur différente, se soulèvent de sorte que, lorsqu'on tourne la clé, le pêne peut se déplacer, ce qui entraîne l'ouverture de la porte. On rencontre parfois d'autres formes de serrures, la plus répandue étant la serrure à disques, dans laquelle ce sont des disques, et non des tiges, qui assurent la fermeture.

La petite serrure des colliers d'esclave, incidemment, peut être de différents types, mais elles sont presque toutes à tiges ou à disques. Les colliers des femmes comportent généralement six tiges ou six disques, un, dit-on, pour chaque lettre du mot goréen qui signifie femme esclave : Kajira ; l'homme esclave, ou Kajirus, porte rarement un collier à serrure ; on se contente en général de lui passer une bande de fer au cou et de la fixer à coups de marteau ; il travaille souvent enchaîné, généralement avec d'autres esclaves ; dans certaines cités, y compris Ar, on ne voit pratiquement jamais d'esclaves mâles sans chaînes ; incidemment, les esclaves mâles sont beaucoup moins nombreux que les esclaves femelles ; une femelle capturée est presque invariablement assujettie au collier ; un mâle capturé est presque invariablement passé au fil de l'épée ; en outre, la raison d'être des raids, expéditions soigneusement préparées, organisées et réalisées, est presque toujours l'acquisition de femelles ; on s'attaque généralement à un cylindre, on obstrue ses ponts, on pénètre dans ses logements que l'on saccage, à la recherche d'or et de femmes ; les hommes sont massacrés et les femmes dépouillées de leurs vêtements ; celles qui ne sont pas au goût du Marchand d'Esclaves sont tuées ; celles qui ne sont pas dans ce cas sont chargées du butin et conduites sur le toit, avec le fouet et l'aiguillon, puis attachées aux selles des tams ou entassées dans des nacelles hermétiquement fermées, suspendues sous les grands oiseaux ; parfois, moins d'un quart d'ahn plus tard, avant que des renforts appropriés aient pu arriver, les Marchands

d'Esclaves s'enfuient avec butin et prisonnières, laissant derrière eux un cylindre en feu ; les Marchands d'Esclaves peuvent frapper n'importe quelle cité, mais ils préfèrent s'attaquer à celles qui n'ont pas domestiqué le tarn et dépendent du lourd tharlarion.

Sur Gor, bien que presque toutes les serrures soient métalliques, les serrures de bois ne sont pas complètement inconnues. La variété la plus répandue est constituée de deux ensembles de broches correspondantes, le premier étant fixé sur une clé de bois en forme de spatule et l'autre, mobile, se logeant dans une barre qu'il immobilise. On introduit la clé sous la barre et on la soulève, ce qui a pour effet de lever les broches mobiles et de libérer la barre. Néanmoins, comme on peut le supposer, ce type de serrure n'est pas sûr car il est possible de soulever les broches une par une en introduisant de petits morceaux de bois dans les trous, un par un, jusqu'à ce que la barre soit libre.

Il existe un autre type de serrure, peut-être encore moins sûr, constitué d'une barre munie d'un cran, que l'on ouvre en glissant un bâton dans un trou ; ce bâton s'insère dans le cran et on le pousse ensuite à droite ou à gauche en fonction du sens d'ouverture de la porte. Ce type de « clé » étant très lourd, on le porte généralement sur l'épaule et il est possible de s'en servir comme d'une arme.

Les cadenas, cela vaut la peine d'être mentionné, sont très répandus sur Gor. En outre, les serrures à combinaisons n'y sont pas inconnues mais elles sont rares. Le type le plus fréquent est constitué d'un ensemble d'anneaux où sont gravées des lettres et dissimulant le système de fermeture. Lorsque les lettres sont correctement alignées, il est possible d'ouvrir.

Les appartements des riches, les entrepôts des Marchands, les trésors des cités et ainsi de suite sont fermés par des serrures à poignard ou des serrures à poison ; les serrures à poignard, lorsqu'on tente de les ouvrir, projettent une lame, ou plusieurs, avec beaucoup de puissance, parfois derrière l'intrus. Mais les serrures à poignard sont rarement efficaces lorsque l'individu sait s'y prendre. La serrure à poison est beaucoup plus dangereuse parce que les trous par lesquels les minces aiguilles, généralement enduites de pâte de racine de kanda, sortent, sont extrêmement petits, presque invisibles, dissimulés dans les creux et les arabesques des serrures goréennes, généralement très décorées. La serrure à fosse est également dangereuse et difficile à déceler à cause des nombreuses rainures naturelles des carreaux goréens que l'on trouve dans les couloirs des cylindres ; lorsqu'on tente de les forcer, une trappe s'ouvre sous l'intrus qui tombe dans une fosse au fond de laquelle se trouvent, en général, des poignards fixés verticalement mais, parfois, des osts, des sleens affamés ou des tharlarions d'eau ; de temps en temps, cependant, la fosse n'est qu'un piège et l'intrus capturé peut ensuite être interrogé et torturé tout à loisir.

Enfin, il est bon d'ajouter que le Serrurier, membre de la Caste des Métallurgistes, commet un délit puni de mort lorsqu'il fait, sans autorisation, le double d'une clé ou en conserve un exemplaire pour lui-même ou quelqu'un d'autre. Toutefois, dans la Maison de Cernus, la porte de ma chambre n'avait pas de serrure. Les barres, naturellement, permettaient de fermer correctement la porte, mais seulement lorsqu'il y avait quelqu'un dans la pièce. Le fait que mon logement fût dépourvu de clé n'était certainement pas dû au hasard.

Je décidai qu'il valait mieux ne pas demander que l'on installe une serrure. Une telle requête aurait pu paraître déplacée ou trahir un goût du secret qui n'était pas de mise dans une Maison où, c'est du moins ce qu'on croyait, j'avais accepté de l'or en échange de mon acier. On aurait pu en déduire que je n'étais pas ce que je prétendais être. En outre, j'étais persuadé que la serrure serait installée, car Cernus y veillerait, par un de ses employés, de sorte qu'il connaîtrait la nature de la serrure et disposerait, malgré l'interdiction, d'un double de la clé.

Je n'étais cependant pas complètement désarmé car, à l'examen, je découvris que la porte comportait, outre le trou autorisant le passage du levier permettant de faire jouer le loquet, un autre petit trou, juste au-dessous de la deuxième barre, probablement percé par un occupant antérieur.

— Cela permet, dis-je à Élisabeth en montrant le petit trou, le nœud complexe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Regarde, fis-je.

Je me levai et fouillai la pièce. Il y avait plusieurs coffres, dont le lourd meuble cerclé de fer avec sa serrure. Il y avait également un large bahut contre un mur, plein d'assiettes, de tasses, de bouteilles de Paga et de vin de Ka-la-na.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-elle.

— Un morceau de ficelle ou de corde, peu importe, répondis-je.

Nous fouillâmes systématiquement les coffres et, presque aussitôt, Élisabeth trouva cinq paires de lacets de sandale.

— Est-ce que cela conviendra ? demanda-t-elle.

— Parfaitement, répondis-je en en prenant une paire.

Elle s'agenouilla et me regarda tandis que, ayant choisi un lacet, je m'asseyais en tailleur par terre et le coupais en deux, dans le sens de la longueur, sur le fil de mon épée. J'obtins une longue lanière de peau de bosk. Puis je passai la lanière autour de la barre et glissai les deux extrémités dans le petit trou de sorte qu'elles pendent à l'extérieur. Ensuite, j'ouvris la porte.

— Maintenant, dis-je, suppose que j'attache solidement les deux extrémités de la lanière.

Élisabeth regarda un instant les lanières.

— Ainsi, dit-elle, tu immobiliseras la barre et il sera impossible de la soulever avec le levier.

Je souris. Élisabeth était vive, toujours. En attachant les deux extrémités, la corde étant passée autour de la barre et le nœud trop gros pour passer par le trou, j'immobilisais la barre.

— Mais, fit-elle remarquer, on peut défaire le nœud et entrer.

— Naturellement, répondis-je en la fixant dans les yeux.

Elle me regarda un instant, troublée. Puis, soudain, un sourire éclaira son visage et elle battit des mains.

— Oui ! s'écria-t-elle. Formidable !

Je n'ai pas connu de jeune femme plus vive qu'Élisabeth. Originnaire de la Terre, elle n'avait jamais entendu parler de ces ruses et pourtant, au premier indice, elle avait deviné ce qu'il était possible de faire.

— Regarde bien, dis-je.

Je saisis les deux extrémités de la lanière et les attachai en un nœud qui dut lui paraître horriblement compliqué.

— En fait, expliquai-je sans cesser d'entrelacer les deux extrémités de la lanière suivant une structure de plus en plus complexe, ce n'est qu'un nœud à cinquante-sept boucles. Il est néanmoins de mon invention, bien que je n'aie jamais pensé que j'en aurais besoin. Cette ruse m'a été enseignée, il y a de nombreuses années, par Andréas de Tor, membre de la Caste des Poètes, car les portes de Tor sont, en général, semblables à celle-ci. Son nœud comportait soixante-deux boucles et celui de son père soixante et onze ; un de ses frères utilisait un nœud à cent quatre boucles, ce qu'Andréas, je m'en souviens, trouvait un peu prétentieux.

— Pourtant, c'est toujours le même à la base, remarqua Élisabeth.

— Oui, répondis-je, mais chacun a son propre nœud, aussi distinct qu'une signature, et chaque nœud a son secret. Lui seul peut le réaliser et, ce qui est plus important, lui seul sait

comment le défaire à condition, naturellement, qu'on ne l'ait pas touché.

— Pourtant, n'importe qui pourrait le défaire.

— Certainement, reconnus-je. Le problème est de reconstruire le nœud après l'avoir défait.

— Le propriétaire du logement, en déduisit Élisabeth, rentrant et dé faisant le nœud, peut dire immédiatement s'il s'agit ou non de son nœud.

— Exact, fis-je.

— Il peut ainsi savoir, conclut Élisabeth, si on est entré dans son logement en son absence.

— Oui, dis-je. Parfois, ajoutai-je, un intrus pénètre dans le logement pendant qu'un complice, resté à l'extérieur, tente de reconstituer le nœud afin que celui qui est caché à l'intérieur puisse surprendre l'occupant à son retour mais, en général, ce stratagème ne fonctionne pas parce qu'il est extrêmement difficile de reconstituer le nœud.

Élisabeth ne quitta pas mes mains des yeux tandis que, essayant de retrouver les complexités de mon nœud, je manipulais les lanières de peau de bosk.

Enfin, avec soupir, je me détendis.

— C'est un véritable nœud gordien, fit-elle remarquer.

— Il est tout à fait possible, dis-je, que le nœud gordien ait été un tel nœud.

— Alexandre, fit-elle avec un sourire, l'a coupé d'un coup d'épée.

— Et, ce faisant, conclus-je, a appris au monde entier que la pièce, ou l'endroit en question, avait été violée.

Je défis le nœud, sortis les deux lanières du trou, fermai la porte et remis la barre en place.

Je me tournai vers Élisabeth :

— Je vais t'apprendre le nœud, dis-je.

— Bon, fit-elle, absolument pas intimidée par la complexité de la tâche. (Puis elle leva les yeux vers moi :) Je devrais aussi avoir mon nœud personnel, ajouta-t-elle.

— Nous pouvons certainement, répondis-je avec appréhension, utiliser le même nœud.

Apprendre un nœud n'a, après tout, rien de drôle.

— Si je dois apprendre ton nœud, insista-t-elle, pourquoi n'apprendrais-tu pas le mien ?

— Élisabeth, fis-je.

— Vella, corrigea-t-elle.

— Vella, repris-je, malgré tout ce que tu as subi sur ce monde, tu restes, par certains côtés, une femme de la Terre.

— En fait, répondit-elle, il me semble simplement que ce serait juste. (Puis elle eut un sourire narquois.) Mon nœud sera tout aussi complexe que le tien, ajouta-t-elle.

— Je n'en doute pas, fis-je avec découragement.

— Ce sera tout à fait amusant d'inventer un nœud, reprit-elle, mais il faudra qu'il soit féminin et reflète ma personnalité.

Je grognai.

Elle me mit les bras autour du cou et me regarda dans les yeux.

— Peut-être, dit-elle, lorsque Vella aura été instruite, le Maître trouvera-t-il Vella plus séduisante.

— Peut-être, reconnus-je.

Elle m'embrassa légèrement sur le nez.

— Tu ne sais même pas danser, lui rappelai-je.

Soudain elle recula, rejeta la tête en arrière, lança une jambe sur le côté et leva les bras. Puis, les yeux fermés, sans bouger sauf le talon du pied droit, qui battait la mesure, elle fredonna un chant d'esclaves tuchuk ; sur la seconde mesure, elle posa les mains sur les hanches et ouvrit les yeux, me regardant ; sur la troisième mesure, son corps se mit à bouger

et, suivant la mélodie, son corps se balançait de droite à gauche et elle approcha de moi ; quand je tendis le bras vers elle, elle recula et dansa, les mains à hauteur de la tête, faisant claquer ses doigts au rythme de la mélodie.

Puis elle s'immobilisa.

— C'est tout ce que je sais, reconnut-elle.

Je poussai un cri de rage.

Elle vint jusqu'à moi et me passa une nouvelle fois les bras autour du cou.

— Pauvre Maître, fit-elle, Vella ne sait même pas danser.

— Néanmoins, répondis-je, Vella a des dispositions.

— Le Maître est gentil, dit-elle. (Elle m'embrassa, une nouvelle fois, légèrement, sur le nez.) Le Maître ne peut pas tout avoir, conclut-elle.

— C'est un sentiment, répliquai-je, qui satisferait peu de maîtres goréens.

Elle rit.

— Cela pourrait être pire, fit-elle remarquer. Je pourrais être une esclave de Soie Blanche.

Je me saisis d'elle, la portai jusqu'au large lit de pierre couvert de fourrures et la posai dessus.

— J'ai entendu dire, fit-elle avec un sourire, que seules les Libres Compagnes ont droit aux honneurs du lit.

— Exact ! m'écriai-je, l'enroulant dans les fourrures et jetant le tout par terre au pied du lit, sous l'anneau destiné à l'esclave.

Avec une révérence, je déroulai les fourrures, découvrant Élisabeth qui cria et s'enfuit à quatre pattes, mais ma main s'abattit sur l'agrafe de son épaule gauche et elle fit soudain demi-tour, essayant de s'asseoir, les pieds empêtrés dans son vêtement que je jetai au loin avant de la reprendre dans mes bras.

— Si je te plais, demanda-t-elle, m'achèteras-tu ?

— Peut-être, répondis-je. Je ne sais pas.

— Je crois, reprit-elle, que j'aimerais bien que tu sois mon maître.

— Oh ! fis-je.

— Alors, conclut-elle, je vais essayer de te plaire pour que tu m'achètes.

— Tu n'es pas ici dans la tente rouge.

Elle rit. C'était une allusion à certaines pratiques relatives au commerce d'esclaves de Soie Rouge à l'occasion de ventes privées organisées à l'intention de clients importants. À certaines périodes de l'année, on dresse de telles tentes dans la cour de la Maison du Marchand d'Esclaves ; dans chacune d'elles, nue, enchaînée à un anneau par la cheville gauche, sur des fourrures, se trouve une très belle fille de Soie Rouge ; les acheteurs, généralement accompagnés d'un membre de la Caste des Médecins, en présence d'un employé du Marchand d'Esclaves, examinent les diverses filles ; lorsqu'ils manifestent un intérêt particulier pour l'une d'elles, le Médecin et l'employé du Marchand se retirent ; si, par la suite, la fille n'est pas vendue ou, tout au moins, ne fait pas l'objet d'une sérieuse option, elle est sévèrement battue ou même soumise à l'aiguillon pendant une heure entière ; si, après deux ou trois essais, la fille n'est pas vendue, on lui donne une instruction supplémentaire ; si, après cela, elle n'est toujours pas vendue, on l'enferme en général dans les cages de fer, avec les filles de valeur inférieure, et elle est vendue à prix réduit sur un marché secondaire, ou même dans une cité de moindre importance. La plupart des filles, néanmoins, même les spécimens de premier choix, ne connaissent jamais la tente ; en général, le Marchand en tire un meilleur prix lorsque de nombreux acheteurs s'affrontent dans la chaleur d'une vente aux enchères.

— Très bien, Soie Rouge, dis-je, montre ce que tu sais faire !

— Oui, Maître, fit-elle, soumise.

Et, pendant toute une heure, elle m'en fit la démonstration, et superbement. Je me rendis compte que, si j'avais été un acheteur, j'aurais pris une sérieuse option sur la petite femme experte et sensuelle qui frémissait dans mes bras, tirant le meilleur parti de sa vivacité et de sa beauté pour me plaire. J'en oubliai parfois qu'elle était Élisabeth Cardwell, originaire de la Terre, lorsqu'elle s'oublia elle-même dans nos plaisirs, les mains serrées autour du collier, et non une esclave goréenne éduquée pour le seul plaisir du Maître.

Quelques mois plus tôt, Élisabeth et moi, l'œuf des Prêtres-Rois dans les fontes de la selle de notre tarn, avions quitté les Plaines de Turia, le Pays des Peuples des Chariots, en direction du nord. À proximité des Monts Sardar, j'avais tranquillement posé le tarn sur le disque de métal gris, d'une quinzaine de mètres de diamètre, du vaisseau, environ deux mille mètres au-dessus de la surface de Gor. Le vaisseau ne se déplaçait pas, il restait immobile au soleil, malgré le vent violent, comme s'il était attaché à un poteau ou un quai invisible. Semblables à des nappes de brouillard, brillants dans la lumière dorée du soleil, des nuages dérivaien. Très loin, en bas, sur la droite, je vis, au travers des nuages, les pentes noires et couvertes de neige des Sardar.

Sur le vaisseau, grand et mince, semblable à la lame d'un couteau d'or, les pattes délicatement tendues devant le corps, ses antennes dorées frémissant dans le vent, se tenait, dans toute l'immobilité incroyablement en alerte de sa race, un Prêtre-Roi.

Je sautai vivement de mon tarn et m'immobilisai sur le vaisseau, dans la lumière radieuse du soleil filtrée par les nuages.

Le Prêtre-Roi fit un pas dans ma direction, sur ses quatre membres postérieurs réservés à la locomotion, et s'arrêta, comme s'il n'osait pas avancer davantage.

Je ne bougeai ni ne parlai.

Nous nous regardâmes.

J'examinai sa tête gigantesque, semblable à une sphère d'or, surmontée d'antennes frémissant au vent, hérissées de poils sensoriels luisants. Si Miss Cardwell eut peur, attachée à la selle du tarn, par mesure de sécurité, elle ne cria ni ne parla ; elle resta silencieuse.

Mon cœur battait très fort, mais je ne bougeai pas. Ma respiration était profonde, mon cœur plein de joie.

Les crochets destinés au nettoyage des antennes, situés au niveau de la troisième articulation des membres supérieurs du Prêtre-Roi, se levèrent délicatement et se tendirent vers moi.

Je regardai l'énorme tête dorée et ses deux grands yeux ronds, à facettes, et la lumière parut étinceler sur leur surface composée. Une cicatrice blanchâtre et irrégulière barrait l'œil gauche.

Enfin, je pris la parole.

— Ne reste pas trop longtemps au soleil, Misk, dis-je.

Luttant contre le vent, s'efforçant de tendre ses antennes dans ma direction, il fit un pas vers moi sur la surface métallique du disque. Puis il s'immobilisa, cinq mètres de corps doré, en équilibre sur ses quatre postérieurs, membres munis de quatre articulations destinés à la locomotion, les deux antérieurs, membres à quatre articulations destinés à la préhension, munis chacun de quatre minuscules et délicats crochets préhensiles, tendus délicatement, avec vigilance, devant lui, dans l'attitude caractéristique des Prêtres-Rois. Autour du tube reliant la tête au thorax, était passée une chaîne à laquelle était suspendu le traducteur rond et compact.

— Ne reste pas trop longtemps au soleil, répétais-je.

— As-tu trouvé l'œuf ? demanda Misk.

Son énorme mâchoire, qui s'ouvrait et se fermait latéralement, n'avait, naturellement, pas bougé. Ce fut plutôt un ensemble d'odeurs, sécrétées par ses glandes destinées à la communication, perçues par le traducteur et transformées en mots goréens reproduits ensuite mécaniquement, sans émotion aucune.

— Oui, Misk, répondis-je. J'ai trouvé l'œuf. Je l'ai. Il est dans les fontes de la selle de mon tarn.

L'énorme créature donna un instant l'impression de vaciller, comme si elle allait tomber ; puis, comme par un effort de volonté qui se propagea lentement dans tout son corps, elle se redressa.

Je ne dis rien.

Délicatement, lentement, la gigantesque créature vint vers moi – seuls ses quatre membres inférieurs parurent bouger – puis s'immobilisa. Je levai les mains au-dessus de la tête et, délicatement, dans la brume luisante, sous le soleil, son être lisse et doré brillant de tous ses feux, il baissa lentement le corps et la tête puis, du bout de ses antennes hérissées de poils sensibles et dorés, caressa les paumes de mes mains.

J'avais les larmes aux yeux.

Les antennes frémirent sur ma peau. La grande lame d'or qu'était son corps parut trembler un instant. Une nouvelle fois, les crochets destinés au nettoyage des antennes et situés au niveau de la troisième articulation des membres supérieurs sortirent délicatement, se tendirent tendrement vers moi. Les grands yeux à facettes, dont les Prêtres-Rois se servent si peu, étaient radieux ; ils luisaient comme des diamants.

— Merci, dit Misk.

En compagnie d'Élisabeth, j'avais séjourné dans le Nid des Prêtres-Rois, ce complexe incroyable situé sous les Sardar, pendant quelques semaines.

C'était avec une joie sans partage que Misk avait reçu l'œuf et l'avait confié à des collaborateurs zélés chargés de le mettre en lieu sûr et de l'amener à maturité. Je suis persuadé que les Médecins et les Savants du Nid ne se sont jamais montrés plus diligents et soigneux qu'avec cet œuf, et sans doute à juste titre car il représentait l'avenir de leur espèce.

— Quelles nouvelles de Ko-ro-ba et de Talena ? avais-je demandé à Misk alors que nous étions encore sur le vaisseau, avant même que nous eussions regagné le Nid.

Il me fallait connaître le sort de ma Cité et de celle qui avait été ma Libre Compagne, que j'avais perdue de nombreuses années plus tôt.

Élisabeth se tut tandis que je posais ces questions.

— Comme tu dois t'en douter, répondit Misk, on reconstruit ta Cité. Les habitants de Ko-ro-ba sont revenus des quatre coins de Gor, chantant et apportant tous une pierre pour ajouter à ses murs. Au fil des mois, tandis que tu travaillais pour nous au Pays des Peuples des Chariots, des milliers et des milliers de Korobains ont regagné leur ville. Les Constructeurs et les autres, tous ceux qui le pouvaient, ont entrepris de reconstruire ses murs et ses tours. Ko-ro-ba existe de nouveau.

Je savais que seuls les hommes libres étaient autorisés à reconstruire la cité. Il y avait certainement de nombreux esclaves à Ko-ro-ba, mais on leur permettait seulement d'assister ceux qui érigeaient les murs et les tours. Pas une seule pierre ne pouvait être mise en place, dans une tour ou dans un mur, par un individu ne jouissant pas de sa liberté. À ma connaissance, la seule cité de Gor qui fut construite par des esclaves, sous le fouet des maîtres, est Port Kar, dans le delta du Vosk.

— Et Talena ? m'enquis-je.

Les antennes de Misk s'abaissèrent légèrement.

— Que lui est-il arrivé ? m'écriai-je.

— Elle n'est pas parmi ceux qui ont regagné la cité, répondit le traducteur de Misk. Je le regardai.

— Je suis désolé, dit Misk.

Je baissai la tête. Il y avait huit ans, peut-être plus, que je ne l'avais vue.

— Est-elle en esclavage ? demandai-je. A-t-elle été tuée ?

— On l'ignore, répondit Misk. On ne sait rien d'elle.

Mes épaules s'affaissèrent.

— Je suis désolé, fit à nouveau le traducteur de Misk.

Je lui tournai le dos.

Je remarquai qu'Élisabeth s'était éloignée pendant notre conversation.

Misk avait rapidement ramené le vaisseau aux Sardar.

Élisabeth avait découvert le Nid avec stupeur et émerveillement mais, après quelques jours, malgré son immensité majestueuse, je compris qu'elle avait envie de regagner la surface, l'air libre, le soleil.

J'avais personnellement beaucoup de choses à discuter avec Misk et d'autres amis du Nid, notamment Kusk, le Prêtre-Roi, ainsi que Al-Ka et Ba-Ta, qui étaient humains, et dont je me souvenais avec joie. Je remarquai que les jeunes femmes qui avaient autrefois été leurs esclaves, ennemies capturées, ne portaient plus le collier d'or et étaient devenues leurs Libres Compagnes. En réalité, il n'y avait pratiquement plus d'esclaves humains dans le Nid, à l'exception des hommes et des femmes qui nous avaient trahis pendant la Guerre du Nid, de ceux que l'on avait réduits à cette condition en raison de leurs délits et de ceux qui avaient pénétré dans les Sardar dans l'intention de s'approprier les richesses des Prêtres-Rois.

Un Prêtre-Roi nommé Serus, que je n'avais pas rencontré pendant la Guerre du Nid du fait qu'il appartenait aux cohortes de Sarm, avait inventé un appareil intéressant, destiné au contrôle des esclaves et valant la peine d'être mentionné. Il est constitué de quatre anneaux métalliques, munis de plaques qui se font face, et que l'on passe aux poignets et aux chevilles de l'esclave. Ces anneaux, qui ressemblent un peu à des bracelets, lui permettent une totale liberté de mouvement. Lorsqu'il les porte, naturellement, le collier et la marque ne sont plus nécessaires. Mais, à partir d'un tableau de commande central étroitement gardé, et grâce à des émetteurs individuels appartenant aux propriétaires, il est possible d'envoyer un signal qui colle les plaques des bracelets les unes contre les autres, immobilisant ainsi l'esclave, même à distance. Il existe des signaux individuels et des signaux généraux permettant d'immobiliser un esclave donné, où qu'il se trouve, ou bien tous les esclaves du Nid.

— Si Sarm avait disposé d'un tel appareil, m'expliqua Serus, l'issue de la Guerre du Nid aurait été différente.

Je le reconnus. Du fait que ni Élisabeth ni moi n'appartenions au Nid, Serus voulut nous faire porter son appareil mais Misk, naturellement, ne voulut rien entendre.

En outre, dans le Nid, je rencontrais le mâle, qui n'avait pas de nom, pas plus que la Mère des Prêtres-Rois n'en avait. On considère qu'ils sont au-dessus des noms, au même titre que les hommes ne pensent pas devoir donner un nom à l'univers. C'était, me sembla-t-il, un magnifique spécimen, mais très grave et silencieux.

— Je suis heureux, dis-je à Misk, que le Nid ait un Père et, bientôt, une Mère.

Misk me regarda.

— Le Nid n'a jamais de Père, dit-il.

J'essayai d'en savoir plus mais Misk resta évasif et je compris qu'il ne voulait pas m'en dire davantage ; en conséquence, comme c'était ce qu'il souhaitait, je n'insistai pas.

Curieusement, Élisabeth apprit à lire le goréen dans le Nid, et ce en moins d'une ahn. Ayant entendu dire qu'elle ne savait pas le lire, Kusk proposa de le lui enseigner. Élisabeth accepta mais fut stupéfaite, lorsqu'on l'installa sur une longue table, de la taille, en fait, d'un Prêtre-Roi, et qu'on lui emprisonna la tête entre deux appareils courbes et complexes assez semblables aux deux moitiés d'un bol. Sa tête fut maintenue exactement en place par deux étriers. De plus, afin qu'elle n'ait pas peur et ne tente pas de s'échapper, elle fut attachée à la table par plusieurs bandes métalliques ainsi que par des anneaux aux chevilles, aux jambes, aux poignets et aux bras.

— Nous avons constaté après la Guerre du Nid, expliqua Kusk, que de nombreux esclaves ne savaient pas lire, ce qui n'était pas surprenant puisqu'ils étaient nés dans le Nid et que l'on n'avait généralement pas jugé utile de le leur enseigner. Mais, une fois libres, beaucoup voulurent apprendre. En conséquence, nous avons mis au point cet appareil, ce qui ne fut pas très difficile du fait que le cerveau humain est plutôt simple, capable de reconnaître et d'ordonner les lettres, sous toutes leurs formes, et les mots. Les structures neurales qui permettent à l'être humain de lire résultent naturellement de certains types d'alignement synaptique que nous produisons ici en évitant le long processus de la formation des habitudes.

— Lorsqu'il s'agit d'un Prêtre-Roi, dis-je, on utilise huit fils, un par cerveau.

— Nous n'avons plus besoin de fils, répondit Kusk, même dans le cas des Prêtres-Rois. Nous les utilisons surtout par tradition, mais les humains du Nid ont suggéré certaines améliorations, nous laissant, naturellement, le soin de les mettre au point. (Kusk tendit une antenne vers moi.) Il me semble, dit-il, que les humains sont rarement satisfaits.

— Libérez-moi, intervint Élisabeth, s'il vous plaît.

Kusk tourna un bouton. Élisabeth répéta : « S'il vous plaît », puis sembla éprouver des difficultés à garder les yeux ouverts, ferma les yeux, et s'endormit.

Ensuite, pendant environ une ahn, je discutai plusieurs points avec Kusk, notamment relatifs au degré de remise en état des dispositifs de surveillance du Nid, l'importance croissante du rôle des humains et les difficultés que présentait la mise en place d'un système social susceptible de satisfaire deux espèces aussi radicalement différentes.

L'appareil emprisonnant la tête d'Élisabeth émit un signal sonore et un signal sous forme d'odeur. Kusk leva les antennes, se dirigea rapidement vers l'appareil et coupa le contact. Il ouvrit les pièces métalliques courbes et libéra la jeune femme des anneaux qui la maintenaient encore.

Elle ouvrit les yeux.

— Comment te sens-tu ? demandai-je.

— Je me suis endormie, répondit-elle, s'asseyant et se frottant les yeux, passant les jambes au-dessus du bord de la table. Je m'excuse, je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Cela ne fait rien, affirmai-je.

— Maintenant, je suis réveillée, dit-elle. Pouvons-nous commencer ?

— Nous avons terminé, intervint Kusk, son traducteur prononçant les mots sur un ton uni.

Dans le crochet préhensile de la patte droite, il tenait une feuille de plastique sur laquelle étaient écrits l'alphabet goréen et quelques paragraphes en goréen, dans différents types d'écriture, imprimerie et cursive.

— Lis, dit Kusk.

— Mais c'est du goréen, fit Élisabeth. Je ne sais pas lire le goréen.

Elle fixa la page, déroutée.

— Quelle est cette lettre ? demandai-je en montrant une.

Son visage prit une expression de surprise, puis de crainte.

— C'est Al-Ka, répondit-elle, la première lettre de l'alphabet goréen.

— Lis cette phrase, suggérai-je.

— Je ne sais pas lire, répliqua-t-elle.

— Prononce les mots.

— Je ne sais pas lire, répéta-t-elle.

— Essaie, fis-je.

Lentement, hésitante, elle prononça les sons, disant ce qui lui venait à l'esprit.

— Le Premier Né de la Mère fut Sarm... (Elle me regarda.) Mais ce ne sont que des bruits.

— Que signifient-ils ? demandai-je.

— Le Premier Né de la Mère fut Sarm ! s'écria-t-elle soudain, le souffle coupé.

— Elle est très intelligente, constata Kusk. L'adaptation prend parfois un quart d'ahn, c'est le temps qu'il leur faut pour comprendre que les sons qu'ils associent spontanément aux signes sont, en fait, les mots de leur langue. Bientôt, elle reconnaîtra aisément les mots, et les lettres ne lui apparaîtront plus comme des signes associés arbitrairement à des sons. Elle lira de mieux en mieux. Dans quelques jours, elle lira le goréen aussi bien que tous les Goréens ; la suite n'est qu'une question d'intérêt et d'aptitudes.

— Lorsque je regarde les lettres, s'écria Élisabeth avec enthousiasme, je sais à quels sons elles correspondent. Je le sais !

— Naturellement, fit Kusk, mais l'heure du quatrième repas est proche et, en ce qui me concerne, un peu de champignon et d'eau ne me feraient pas de mal.

Nous laissâmes Élisabeth dans la pièce et allâmes manger. Elle paraissait trop absorbée pour nous accompagner et lisait inlassablement la feuille de plastique. Ce soir-là, ayant sauté le quatrième repas, elle rentra tard aux quartiers que je partageais avec Misk, les bras chargés de rouleaux de plastique qu'elle avait réussi à emprunter aux humains du Nid. Je lui avais gardé un peu de champignon qu'elle mangea, assise dans un coin, en déroulant avidement un rouleau. J'eus bien du mal à l'empêcher de lire à haute voix. Néanmoins, elle nous interrompit fréquemment, s'exclamant :

— Écoute ceci !

Puis elle lisait un passage qui lui paraissait particulièrement évocateur.

— Certains Prêtres-Rois, expliqua Kusk, ne voulaient pas que les humains apprennent à lire.

— Je comprends pourquoi, soupirai-je.

Mais, plus le temps passait, plus nous avions envie de quitter le Nid.

À la fin de notre séjour, je m'entretins squirent avec Misk des difficultés relatives à l'obtention de l'œuf des Prêtres-Rois, l'informant notamment que les Autres avaient également voulu s'emparer de l'œuf et avaient failli réussir, ces Autres qui disposaient d'une technologie capable de les conduire sur la Terre, de capturer les humains et de se servir d'eux comme l'avaient autrefois fait les Prêtres-Rois.

— Oui, dit Misk. Nous sommes en guerre.

Je me laissai aller en arrière.

— Mais cette guerre dure depuis vingt mille ans, reprit-il.

— Et, malgré tout ce temps, demandai-je, vous n'êtes pas parvenus à la gagner ?

— Contrairement aux humains, répondit Misk, les Prêtres-Rois ne sont pas belliqueux. Il nous suffit d'assurer la sécurité de notre territoire. En outre, ceux que tu appelles les Autres

n'ont plus de monde. Il est mort avec leur soleil. Ils habitent un ensemble de Vaisseaux-Maîtres dont chacun est pratiquement une planète artificielle en lui-même. Aussi longtemps que ces vaisseaux restent au-delà du cinquième anneau, celui de la planète que les Terriens appellent Jupiter, l'Hersius des Goréens, d'après le héros légendaire d'Ar, nous ne combattons pas.

J'acquiesçai. Je savais que la Terre et Gor partageaient le troisième anneau.

— Ne vaudrait-il pas mieux chasser les Autres du système ? demandai-je.

— Nous les en avons chassés onze fois, répondit Misk. Mais ils sont toujours revenus.

— Je vois, fis-je.

— Ils n'approcheront pas de nous, dit Misk.

— Allez-vous tenter de les chasser à nouveau ? demandai-je.

— J'en doute, répondit Misk. De telles expéditions sont extrêmement longues et dangereuses ; en outre, elles sont extrêmement difficiles à réaliser. Leurs Vaisseaux disposent de détecteurs aussi sensibles que les nôtres ; ils se dispersent ; ils ont des armes, primitives sans doute ; mais efficaces à cent mille pasangs.

Je ne répondis pas.

— Depuis des milliers d'années, à l'exception de petits vaisseaux de reconnaissance, généralement pilotés par des individus désireux de prouver leur courage afin de devenir Chefs, ils n'ont pas franchi le cinquième anneau. Ils semblent maintenant prendre de l'assurance.

— Les Autres, dis-je, pourraient certainement conquérir la Terre.

— Nous ne le leur avons pas permis, répondit Misk.

J'acquiesçai de nouveau.

— Je m'en doutais, fis-je.

— Elle se trouve en deçà du cinquième anneau, fit-il remarquer.

Je le regardai avec surprise. Amusé, il abaissa ses antennes.

— En outre, reprit-il, les humains ne nous déplaisent pas.

Je ris.

— Néanmoins, ajouta Misk, les Autres ne sont pas inintéressants et nous avons autorisé certains d'entre eux, capturés avec leurs vaisseaux de reconnaissance, à vivre sur cette planète, comme nous l'avons fait pour les humains.

Cela me stupéfia.

— Dans l'ensemble, ils n'habitent pas les mêmes régions que les humains, précisa Misk. En outre, nous les contraignons à respecter les lois des Prêtres-Rois en ce qui concerne les armes et la technologie ; c'est à cette condition qu'il leur est permis de vivre.

— Vous limitez leur niveau de technologie tout comme celui des humains ? demandai-je.

— Certainement, fit Misk.

— Mais les Autres des Vaisseaux-Maîtres, dis-je, restent dangereux.

— Extrêmement dangereux, reconnut Misk. (Il baissa ses antennes.) Les humains et les Autres se ressemblent beaucoup, affirma-t-il. Ils sont tributaires de la vue ; ils peuvent respirer la même atmosphère ; leurs systèmes circulatoires sont similaires ; ce sont des vertébrés ; leurs appendices préhensiles sont à peu près semblables ; en outre, ajouta Misk avec un frémissement des antennes, ils sont belliqueux, ont l'esprit de compétition, sont égoïstes, rusés, possessifs et cruels.

— Merci bien, fis-je, Misk.

L'abdomen de Misk fut secoué de tremblements, ses antennes frémirent et s'enroulèrent.

— De rien. Tari Cabot, fit-il.

— Et tous les Prêtres-Rois, répondis-je, n'ont pas la chance de s'appeler Misk, tu sais.

— Je considère néanmoins, répliqua Misk, que l'être humain est supérieur à ceux que tu appelles les Autres.

— Pourquoi cela ? m'enquis-je.

— En général, il n'aime guère tuer, répondit Misk, en outre, même si cela n'est pas fréquent, il est capable de loyauté, de communion avec ses semblables, et d'amour.

— Les Autres n'en sont certainement pas dépourvus, fis-je.

— Peu d'indices nous permettent de l'affirmer, expliqua Misk, bien qu'ils fassent preuve d'une certaine Loyauté au Vaisseau, car leur mode d'existence artificiel exige de la discipline et le sens des responsabilités. Nous avons remarqué que, parmi les Autres installés sur Gor, il s'est produit, en l'absence du Vaisseau, une dégénérescence des rôles sociaux qui les conduisait à l'anarchie jusqu'à l'avènement d'une autorité reposant sur la force et la crainte. (Misk le regarda.) Dans les Vaisseaux, reprit-il, il n'est pas interdit de tuer, sauf pendant une bataille ou bien lorsque cela pourrait entraver le bon fonctionnement du Vaisseau.

— Peut-être, suggérai-je, est-ce là un système permettant de contrôler la population dans un environnement limité.

— Sans doute, répondit Misk, mais le plus intéressant, aux yeux des Prêtres-Rois, est que les Autres, qui sont probablement une espèce rationnelle et civilisée, aient choisi ce système primitif de contrôle de la population.

— Je me demande pourquoi, fis-je.

— C'est le choix qu'ils ont fait, souligna Misk.

Je baissai la tête, perdu dans mes pensées.

— Peut-être, suggérai-je à nouveau, trouvent-ils que cela encourage les arts martiaux, le courage et ce qui s'y rapporte.

— C'est plutôt, affirma Misk, qu'ils aiment tuer.

Nous restâmes quelques instants silencieux.

— Je suppose, dis-je, que les Autres sont beaucoup plus nombreux que les Prêtres-Rois.

— Au moins mille fois plus nombreux, estima Misk. Pourtant, nous les tenons en respect depuis vingt mille ans, parce que nous sommes plus forts.

— Mais, fis-je remarquer, vous êtes beaucoup moins puissants depuis la Guerre du Nid.

— C'est vrai, reconnut Misk, mais nous reconstruisons. Je crois que le danger n'est ni immédiat ni important, à condition que l'ennemi n'apprenne pas que nous sommes affaiblis. (Ses antennes se déplacèrent lentement, comme des mains cherchant à saisir des pensées.) Néanmoins, certains indices permettent de supposer qu'ils soupçonnent quelque chose.

— Lesquels ?

— Les vaisseaux de reconnaissance sont de plus en plus nombreux, répondit Misk. En outre, conformément à leurs projets, des humains ont été transportés sur cette planète.

— Ils ont fait preuve d'audace lorsqu'ils ont tenté de s'approprier l'œuf des Prêtres-Rois, rappelai-je.

— Mais ils se sont servis d'agents, souligna Misk.

— C'est vrai, reconnus-je.

— Ils ont certainement été informés de la Guerre du Nid, répondit Misk, par l'intermédiaire des humains qui ont été autorisés à quitter le Nid après la Guerre. (Ses antennes frémirent légèrement.) Mais il est probable que ceux que tu appelles les Autres, soupçonneux comme ils le sont, un peu comme les hommes, pensent qu'il s'agit d'une fausse information destinée à les faire tomber dans un piège. Nous avons de la chance que les Autres soient aussi civilisés qu'ils le sont. S'il s'agissait de simples barbares, Gor et la Terre leur appartiendraient déjà.

— Peut-être se sont-ils emparés de certains de ces humains, dis-je, et les ont-ils interrogés ; il leur a sans doute été possible de déterminer s'ils disaient la vérité grâce aux drogues et aux tortures.

— Les drogues et les tortures, fit remarquer Misk, ne révèlent que ce que l'individu interrogé considère comme la vérité, pas nécessairement la vérité elle-même. Et nous supposons que les Autres croient que nous ne laissons tomber entre leurs mains que les humains dont le cerveau a été amené à croire certaines choses, toujours dans l'intention de les faire tomber dans un piège.

Je secouai la tête.

— L'ironie de la chose, reprit Misk, c'est que nous serions actuellement incapables de repousser une attaque généralisée et de protéger la Terre, mais les Autres ne le croient pas.

— Telle, fis-je, est la chance des Prêtres-Rois.

— Et celle des humains, ajouta Misk.

— Exact, reconnus-je.

— Mais les Autres, reprit Misk, ne restent pas inactifs. (Il me regarda.) Les mouvements des vaisseaux de reconnaissance semblent coordonnés depuis la surface. Il est possible que ceux des Vaisseaux soient entrés en contact avec ceux qui vivent sur la planète et obéissent à nos lois. En outre, au cours de ces cinq dernières années, et pour la première fois, les Autres ont établi des contacts diplomatiques avec les humains. (Les antennes de Misk se tendirent soudain dans ma direction.) Ils ont apparemment l'intention, dit-il, d'acquérir de l'influence dans les villes, de gagner les humains à leur cause, de les armer et de les pousser à faire la guerre aux Prêtres-Rois.

Cela me stupéfia.

— Pourquoi ne pousseraient-ils pas les humains à se battre à leur place ? souligna Misk. Les humains, qui sont relativement nombreux sur Gor, sont intelligents, capables d'apprendre, et ont tendance à se montrer belliqueux.

— Mais ils ne feraient que se servir d'eux, dis-je.

— Naturellement, répondit Misk. Par la suite, ils ne serviraient plus que d'esclaves et de nourriture.

— De nourriture ? m'écriai-je.

— Les Autres, indiqua Misk, contrairement aux Prêtres-Rois, sont carnivores.

— Mais les humains sont des créatures rationnelles, relevai-je.

— Dans les Vaisseaux, expliqua Misk, on élève les humains et d'autres créatures organiques pour leur viande.

Je ne répondis pas.

— Les Autres, poursuivit Misk, considèrent les humains, ainsi que la plupart des créatures, comme de la nourriture et des outils.

— Il faut les arrêter ! déclarai-je.

— S'ils parviennent, avec le temps, à tourner un assez grand nombre d'hommes contre nous et à les armer, même de façon primitive, notre monde est perdu.

— Où en sont-ils de leur projet ? m'enquis-je.

— Pour autant que nous le sachions, grâce à nos agents, au début.

— Connaissez-vous, demandai-je, les points de contact à partir desquels ils espèrent étendre leur influence au sein des cités ?

— Nous ne sommes certains que d'un seul, répondit Misk. Et nous ne voulons pas le détruire immédiatement. Cela montrerait que nous sommes informés du projet. En outre, des créatures rationnelles innocentes pourraient y perdre la vie. De plus, si nous le

détruisions, du fait que c'est un élément du réseau, nous nous priverions d'informations dignes de foi concernant leur degré de dispersion et de pénétration.

— Il vous faut un espion, Misk.

— Je savais, releva Misk, qu'il ne fallait pas aborder ce sujet avec toi.

— Quel est le point de contact que vous connaissez ? demandai-je.

— Rentre à Ko-ro-ba, dit Misk. Installe-toi dans cette cité et sois heureux. Emmène la fille.

Laisse à d'autres le soin de s'occuper des noirceurs de la guerre.

— Vous ne me laisserez pas prendre moi-même ma décision ? relevai-je.

— Nous ne te demandons rien, Tari Cabot, déclara Misk. (Puis il posa ses antennes sur mes épaules, tendrement.) Tu seras en danger, même à Ko-ro-ba, ajouta-t-il, car les Autres savent certainement que c'est grâce à toi que les Prêtres-Rois ont pu retrouver leur œuf. Peut-être croient-ils que tu travailles toujours, ou que tu travailles peut-être, pour les Prêtres-Rois et, de ce fait, ils chercheront à te tuer. Regagne ta cité, Tari Cabot, sois aussi heureux que possible, mais reste prudent.

— Face à la menace des Autres, dis-je, comment peut-on jouir du bonheur et de la paix ?

— Je t'en ai trop dit, regretta Misk. Je m'en excuse.

Je fis demi-tour et constatai avec surprise qu'Élisabeth était entrée dans la pièce. J'ignorais depuis combien de temps elle écoutait.

— Salut, fis-je avec un sourire.

Élisabeth ne sourit pas. Elle paraissait effrayée.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

— À quel propos ? demandai-je d'un air innocent.

— Il y a longtemps qu'elle est ici, intervint Misk. Ai-je eu tort de parler devant elle ?

Je regardai Élisabeth.

— Non, répondis-je, tu n'as pas eu tort.

— Merci, Tari, dit la jeune femme.

— Tu disais être certain d'un point de contact ? rappelai-je à Misk.

— Oui, un seul.

— Lequel ?

Le regard de Misk alla d'Élisabeth à moi. Puis les mots sortirent du traducteur, à intervalles réguliers, dépourvus d'expression.

— C'est une importante Maison spécialisée dans le trafic d'esclaves, dis-je, vieille de plusieurs générations.

Les antennes de Misk acquiescèrent d'un mouvement bref.

— Nous avons un agent dans cette Maison, reprit Misk, un Scribe, le chef comptable ; il s'appelle Caprus.

— Il lui est certainement possible de découvrir ce que vous voulez savoir, dis-je.

— Non, répondit Misk. En tant que Scribe et Comptable, il n'est pas libre de ses mouvements.

— Alors, dis-je, il vous faut un autre agent dans cette Maison.

— Rentre à Ko-ro-ba, Tari Cabot, fit Misk.

— Je me suis engagé dans cette partie, affirmai-je.

Misk me regarda ; ses grands yeux à facettes brillaient.

— Tu en as déjà trop fait, dit-il.

— Personne, déclarai-je, n'en aura assez fait aussi longtemps que les Autres n'auront pas été repoussés.

Soudain, Misk posa ses antennes tremblantes sur mes épaules.

— Je veux en être, déclara Élisabeth.

— Il n'en est pas question, déclarai-je. Je vais te conduire à Ko-ro-ba et tu y resteras !

— Certainement pas ! s'écria-t-elle.

Je la regardai fixement, osant à peine en croire mes oreilles.

— Certainement pas ! répéta-t-elle.

— Je vais te conduire à Ko-ro-ba, déclarai-je, et tu y resteras ! Un point c'est tout !

— Non ! cria-t-elle. Je refuse !

— Tu n'iras pas à Ar ! fis-je avec colère. N'en parlons plus.

— Je suis née sur Terre, dit-elle. La Terre doit sa liberté aux Prêtres-Rois. Je leur en suis

reconnaissante. En outre, je suis libre, je peux faire exactement tout ce qui me plaît et je le ferai !

— Tais-toi ! ordonnai-je.

— Je ne suis pas ton esclave ! affirma-t-elle.

Je reculai d'un pas.

— Je suis désolé, dis-je, je suis désolé, Élisabeth. Je suis désolé. (Je secouai la tête. Je voulus la prendre dans mes bras mais elle recula avec colère.) C'est trop dangereux, dis-je, trop dangereux.

— Pas plus pour moi que pour toi, déclara-t-elle, et peut-être même moins. (Elle regarda Misk et se dirigea vers lui.) Envoyez-moi là-bas ! dit-elle.

Misk posa sur elle ses yeux lumineux, ses antennes s'abaissèrent vers elle.

— Autrefois, raconta Misk, j'ai eu une jeune humaine qui te ressemblait, il y a bien longtemps, lorsque les humains du Nid étaient encore esclaves. (Misk posa ses antennes sur ses épaules.) Un jour, elle m'a sauvé la vie. Sarm, mon ennemi, l'a fait tuer. (Puis Misk se redressa.) C'est trop dangereux, conclut-il.

— Croyez-vous, demanda Élisabeth, s'adressant à Misk et à moi, que les femmes ne peuvent pas être braves ? Les honneurs du danger seraient-ils l'exclusivité des hommes ? Les femmes n'ont-elles pas le droit de faire de grandes choses pour leurs semblables, des choses importantes et belles ? Tout ce qui est grand et lourd de conséquences ne serait-il réservé qu'aux seuls hommes ? (Élisabeth, les larmes aux yeux, s'éloigna, puis pivota sur elle-même et nous fit face.) Moi aussi, je suis un être humain ! déclara-t-elle.

Misk la regarda un long moment, les antennes tendues vers elle.

— Nous allons nous arranger, dit-il enfin, pour que tu sois esclave dans la Maison de Cernus, en tant qu'employée des services de Caprus. Lorsque les documents seront prêts, nous t'enverrons dans la Maison de Clark, à Thentis, d'où tu gagneras Ar par caravane de tarns ; tu feras alors l'objet d'une vente privée et tu seras achetée par les agents de la Maison de Cernus, sur les instructions de Caprus.

— Alors ? fit Élisabeth, rayonnante, les mains sur les hanches, en me regardant.

— Je la suivrai, dis-je. Je me ferai passer pour un tarnier mercenaire et tenterai de me faire engager par la Maison de Cernus.

— Vous êtes des êtres humains, déclara Misk, des êtres humains pleins de noblesse.

Puis il avait posé ses antennes sur nous, une sur mon épaule gauche, l'autre sur l'épaule droite d'Élisabeth.

Toutefois, avant d'entreprendre notre dangereux voyage, Misk nous conseilla de regagner Ko-ro-ba, de nous reposer quelques jours en paix et de nous prouver mutuellement notre affection.

Mon retour fut émouvant car c'est à la Pierre du Foyer de cette cité goréenne qu'appartenait mon épée ; c'est en son sein que j'avais appris le maniement des armes et à

parler le goréen ; à l'abri de ses murs que j'avais rencontré mon père après de longues années de séparation ; j'y avais deux amis très chers : Tari l'Aîné, maître d'armes, et le petit Torm à l'esprit vif, membre de la Caste des Scribes ; et c'est à partir de cette cité que, de nombreuses années plus tôt, à dos de tarn, j'avais entrepris une action qui avait fait trembler l'Empire d'Ar et coûté à Marlenus d'Ar, Ubar des Ubars, son trône ; et, également, c'est dans cette cité que, à dos de tarn, j'avais amené, non comme une esclave vaincue mais comme une jeune femme belle, libre et joyeuse, Talena, fille de Marlenus, Ubar des Ubars ; je l'y avais conduite parce que je l'aimais, afin que nous puissions boire ensemble le vin qui ferait d'elle ma Libre Compagne.

Je pleurai.

Après avoir franchi les remparts partiellement reconstruits, accompagné par Élisabeth, je m'engageai parmi les cylindres dont la reconstruction suivait elle aussi son cours. Nous fûmes aussitôt entourés de Guerriers à dos de tarn, les sentinelles ; je levai la main, faisant le signe de la ville, et tirai la quatrième rêne, posant l'animal.

J'étais de retour chez moi.

Je pus bientôt serrer mon père et mes amis dans mes bras.

Nos yeux nous apprirent, malgré la joie de nos retrouvailles, que nous ignorions où se trouvait Talena, autrefois Compagne, bien qu'elle fût la fille d'un Ubar, d'un simple Guerrier de Ko-ro-ba.

Je conserve un bon souvenir de notre séjour à Ko-ro-ba, malgré quelques problèmes.

Peut-être est-il préférable de dire : malgré Élisabeth.

Non seulement Élisabeth prit position sur de nombreux problèmes politiques, économiques et sociaux qui ne sont généralement pas considérés comme l'apanage du beau sexe, mais elle refusa catégoriquement de porter les lourdes Robes de Dissimulation dont se couvrent traditionnellement les femmes libres. Elle ne portait que la courte robe de cuir des Tuchuks et, lorsqu'elle se promenait sur les ponts, les cheveux au vent, elle attirait les regards, non seulement, naturellement, ceux des hommes, mais aussi ceux des femmes, qu'elles soient esclaves ou libres.

Un jour, une esclave la bouscula sur un pont et la frappa, croyant avoir affaire à une autre esclave, mais Élisabeth, d'un coup de poing bien appliqué, la jeta à terre, puis réussit à l'empoigner par la cheville pour l'empêcher de tomber dans le vide.

— Esclave ! cria la fille.

Élisabeth la frappa alors une nouvelle fois et faillit à nouveau la faire tomber du pont. Puis, tandis qu'elles se crêpaient le chignon et se donnaient des coups de pied, l'esclave s'immobilisa soudain, terrifiée, car Élisabeth ne portait pas de bande d'acier brillant au cou.

— Où est ton collier ? bredouilla-t-elle.

— Quel collier ? demanda Élisabeth sans cesser de lui tirer les cheveux.

— Le collier, répéta la fille, hébétée.

— Je suis libre, répliqua Élisabeth.

Soudain, la fille gémit et tomba, tremblante, à genoux aux pieds d'Élisabeth, s'offrant au fouet.

— Pardonne-moi, Maîtresse, geignit-elle, pardonne-moi !

L'esclave qui frappe une personne libre est généralement empalé après avoir été interminablement torturé.

— Relève-toi, fit Élisabeth avec irritation en forçant la pauvre fille à se redresser.

Elles s'immobilisèrent et s'observèrent.

— Après tout, fit Élisabeth, pourquoi seules les esclaves pourraient-elles être à l'aise et

libres de leurs mouvements ?

— N'es-tu pas esclave ? demanda un spectateur, un Guerrier, en la regardant attentivement. Élisabeth le gifla vigoureusement, et il recula.

— Non ! déclara-t-elle.

Stupéfait, il resta là, se frottant la joue. Des badauds, parmi lesquels se trouvaient plusieurs femmes libres, s'étaient arrêtés.

— Si tu es libre, dit l'une d'elles, tu devrais avoir honte de te promener sur les ponts dans cet accoutrement !

— Eh bien ! répliqua Élisabeth, si tu aimes sortir enveloppée dans des couvertures, c'est ton affaire !

— Dévergondée ! cria la jeune femme.

— Tu as probablement de vilaines jambes ! lança Élisabeth.

— Certainement pas ! rétorqua l'autre.

— Ne t'étouffe pas avec ton voile ! conseilla Élisabeth.

— Je suis belle ! cria la femme libre.

— J'en doute ! répliqua Élisabeth.

— Je le suis ! répéta l'autre.

— Eh bien, fit Élisabeth, de quoi as-tu honte ?

Puis Élisabeth se jeta sur elle et, à la stupéfaction horrifiée de l'autre, sur ce pont public, lui découvrit le visage. La jeune femme hurla mais personne ne lui vint en aide et Élisabeth la fit tourner sur elle-même, déroulant les nombreuses couches des Robes de Dissimulation si bien que la jeune femme se trouva bientôt, au milieu d'un tas de soie, de brocart, de satin et de mousseline, uniquement vêtue d'une courte tunique orange, élégante, semblable à celles que les femmes libres portent parfois dans l'intimité de leurs appartements.

Immobile, la jeune femme se tordait les mains et gémissait. La jeune esclave s'était éloignée et semblait sur le point de sauter dans le vide tant elle avait peur.

Élisabeth examina la jeune femme.

— Eh bien, fit-elle, tu es plutôt jolie, après tout.

La jeune femme cessa de gémir.

— Vraiment ? demanda-t-elle.

— Disons vingt pièces d'or, déclara Élisabeth.

— Je suis prêt à en donner vingt-trois, intervint le spectateur qu'Élisabeth avait giflé.

Furieuse, la jeune femme pivota sur elle-même et le gifla à son tour. Ce n'était vraiment pas son jour.

— Qu'est-ce que tu en dis ? demanda Élisabeth à la jeune esclave.

— Oh, je ne sais pas, répondit celle-ci, je ne suis qu'une pauvre fille de Tyros.

— C'est ce qui fait ton malheur, déclara Élisabeth. Comment t'appelles-tu ?

— Rena, répondit-elle, si la Maltresse le veut bien.

— Cela fera l'affaire, déclara Élisabeth. Alors, qu'est-ce que tu en dis ?

— Rena ? demanda la Bile.

— Oui, répliqua Élisabeth. Serais-tu stupide, Esclave ?

La jeune femme sourit.

— Disons vingt pièces d'or, fit-elle.

Élisabeth et les autres examinèrent la jeune femme libre.

— Oui, conclut Élisabeth, je crois que tu as raison, Rena. (Puis elle se tourna vers la jeune femme libre.) Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle.

La jeune femme rougit.

— Relia, répondit-elle. (Puis elle regarda l'esclave.) Tu crois vraiment que je vaudrais une aussi grosse somme, Rena ?

— Oui, Maîtresse, répondit la jeune esclave.

— Oui, Relia, corrigea Élisabeth.

La jeune esclave parut un instant effrayée.

— Oui, Relia, répéta-t-elle.

Ravie, Relia se mit à rire.

— Je suppose, dit Élisabeth, qu'une femme libre de haut rang, telle que toi, ne boit pas de vin de Ka-la-na ?

— Bien sûr que si ! répliqua Relia.

— Eh bien, reprit Élisabeth en se tournant vers moi, car, aussi médusé que les autres spectateurs, j'avais assisté à la scène, nous allons boire. (Elle me regarda.) Toi, là, fit-elle, une pièce pour le vin de Ka-la-na !

Stupéfait, je fouillai dans ma bourse et lui donnai une pièce, un Tarsk d'argent.

Élisabeth prit Relia et Rena par le bras.

— Allons, déclara-t-elle, acheter une bouteille de vin.

— Attendez, dis-je, je vous accompagne.

— Certainement pas ! déclara-t-elle en précipitant, d'un coup de pied, les Robes de Dissimulation de Relia dans le vide. Nous n'avons pas besoin de toi.

Puis, bras dessus bras dessous, les trois jeunes femmes s'éloignèrent.

— De quoi allez-vous donc parler ? demandai-je sur un ton plaintif.

— Des hommes ! répliqua Élisabeth sans s'arrêter, les deux autres jeunes femmes riant à ses côtés.

J'ignore si la présence permanente d'Élisabeth à Ko-ro-ba aurait provoqué une révolution parmi les femmes libres de la ville. Elle fut manifestement le sujet d'interventions scandalisées dans des cercles aussi augustes que le Grand Conseil de la Cité. Mon père lui-même, Administrateur de la Cité, ne semblait guère l'apprécier.

Mais, avant qu'une telle révolution ait pu être menée à bien, Al-Ka, venant du Nid, arriva en ville. En raison de sa mission, il s'était laissé pousser les cheveux. Je faillis ne pas le reconnaître car, en général, les humains du Nid, aussi bien les hommes que les femmes, bien que cela ne soit plus obligatoire, sont complètement rasés, conformément aux traditions sanitaires du Nid. Sa chevelure lui causait de nombreux soucis et il lui fallut la laver plusieurs fois pendant la journée qu'il passa avec nous. Les faux documents d'esclave, comprenant le récit complet de sa capture et de ses échanges, y compris les endossements et les copies des factures, amusèrent beaucoup Élisabeth. Certaines informations telles que les certificats médicaux, les mensurations et les marques d'identification avaient été rassemblées dans le Nid, puis transférées plus tard sur les documents. Dans mon logement, Al-Ka prit ses empreintes digitales et les ajouta aux documents. Je constatai avec satisfaction que sa qualité de lettrée était mentionnée. Sans cela, naturellement, Caprus n'aurait pas pu demander qu'elle fasse partie de son personnel. Je l'embrassai longuement, un matin, puis, en compagnie d'Al-Ka, cachée dans un chariot semblable à celui d'un colporteur, elle quitta la ville.

— Sois prudente, avais-je dit.

— Nous nous reverrons à Ar, avait-elle répondu en m'embrassant.

Puis elle s'était allongée sur un grand morceau de grosse toile dans lequel nous l'avions enroulée avant de la porter, ainsi dissimulée, dans le chariot.

Une fois sorti de la ville, le chariot s'arrêterait à l'abri d'un bouquet d'arbres. Al-Ka

libérerait alors Élisabeth et s'occuperait du chariot. Il installerait une barre centrale sur la longueur et la fixerait. Puis il remplacerait la bâche de grosse toile blanche et or par une bâche de soie bleue et jaune. Pendant ce temps, Élisabeth aurait fait du feu et brûlé ses vêtements. Al-Ka lui donnerait alors un collier qu'elle se passerait au cou. Elle monterait ensuite dans le chariot où, grâce à deux anneaux passés aux chevilles et trente centimètres de chaîne passés autour de la barre centrale, elle serait attachée. Puis, détendu, Al-Ka ferait sortir le chariot du bouquet d'arbres et Élisabeth serait en route pour Thentis où elle serait livrée à la Maison de Clark, simple esclave nue et enchaînée, peut-être plus jolie que la moyenne mais se fondant à la masse de celles qui pénètrent chaque jour dans une Maison aussi grosse et importante, la plus grosse de Thentis, une des plus célèbres de Gor.

Thentis se trouvait à un jour de tarn, mais nous savions qu'en chariot le voyage durerait probablement la quasi-totalité des vingt-trois jours d'un mois goréen. Incidemment, les calendriers de la plupart des cités comptent douze mois de vingt-cinq jours. Chaque mois, qui comprend cinq semaines de cinq jours, est séparé du suivant par une période de cinq jours, que l'on appelle la Main Transitoire. Il y a une exception à cette règle : le dernier mois de l'année est séparé du premier mois de l'année, qui débute avec l'équinoxe de printemps, non seulement par une Main Transitoire mais aussi par une autre période de cinq jours, que l'on nomme la Main Patiente, pendant laquelle on peint les seuils en blanc, on mange peu, on boit peu, on ne chante ni ne s'amuse dans la cité ; pendant cette période, les Goréens sortent aussi peu que possible ; les Initiés, curieusement, ne tirent pas le meilleur parti de la Main Patiente en ce qui concerne leurs cérémonies et leurs sermons, ce qui permet de supposer que cette période n'a aucune signification religieuse ; peut-être, dans une certaine mesure, porte-t-on alors le deuil de l'année défunte ; comme les Goréens vivent beaucoup dehors, sur les ponts et dans les rues, ils sont plus proches de la nature que les humains de la Terre ; mais lorsque arrive l'équinoxe de printemps, jours du nouvel an dans presque toutes les cités, la fête bat son plein ; on peint les seuils en vert et les chants, les jeux, les concours, les réunions entre amis, les festins se prolongent pendant les dix premiers jours du premier mois, c'est-à-dire deux fois plus longtemps que la Main Patiente. Les noms des mois, malheureusement, diffèrent suivant les cités, mais les cités civilisées ont quatre mois, associés aux équinoxes, aux solstices et aux grandes Foires des Sardar, en commun ; ce sont En'Kara, ou En'Kara-Lar-Torvis, En'Var ou En'Var-Lar-Torvis, Se'Kara ou Se'Kara-Lar-Torvis, et Se'Var ou Se'Var-Lar-Torvis. Élisabeth et moi étions arrivés à Ko-ro-ba dans le courant du second mois et elle était partie pendant la Seconde Main Transitoire, celle qui suit le second mois. Nous pensions qu'elle serait certainement arrivée à la Maison de Clark avant la Troisième Main Transitoire, qui précède le mois d'En'Var. Si tout se passait bien, nous espérions qu'elle serait à Ar, et peut-être dans la Maison de Cernus, à la fin d'En'Var. Il est clair que, si les esclaves étaient transportées par chariot, ce programme ne serait pas rempli ; mais nous savions que a Maison de Clark transportait la marchandise de choix, catégorie à laquelle Élisabeth appartenait certainement, par caravanes de tarns jusqu'aux marchés d'Ar, les esclaves étant généralement par groupes de six dans les nacelles, ces caravanes comprenant jusqu'à cent tarns et leur escorte.

J'avais décidé d'attendre la Quatrième Main Transitoire, celle qui suit En'Var, pour gagner Ar à dos de tarn et me faire passer pour un tarnier mercenaire désireux de travailler pour la Maison de Cernus, mais le Guerrier de Thentis, qui me ressemblait, ayant été tué au début d'En'Var, je décidai de me rendre à Ar déguisé en Assassin et monté sur un grand tharlarion car les Assassins, en général, ne sont pas des tarniers. En outre, il semblait préférable de faire croire à ceux d'Ar que Tari Cabot était mort. De plus, il me fallait effectivement assouvir une

vengeance car le sang du Guerrier de Thentis qui avait trouvé la mort sur un pont de Ko-ro-ba exigeait la justice de l'épée. Ce n'était pas simplement que Thentis était l'alliée de Ko-ro-ba, mais également que le Guerrier avait, semblait-il, été tué à ma place, qu'on avait pris sa vie au lieu de la mienne et qu'il me fallait donc le venger.

— Je crois que, maintenant, j'ai compris, dit Élisabeth qui, à genoux devant l'anneau réservé à l'esclave, autour duquel elle avait passé le lien, avait appris à reproduire mon nœud.

— Bien, dis-je.

Il m'avait fallu quelque temps pour maîtriser le nœud qu'elle avait inventé et qui, j'étais bien obligé de le reconnaître, était ingénieux. J'examinai son nœud, que j'avais reproduit autour de la poignée d'un coffre.

C'est peut-être étonnant, mais je crois qu'il n'est pas difficile de distinguer un nœud de femme d'un nœud d'homme ; en outre, bien que les indices soient extrêmement subtils, le nœud d'Élisabeth, dans une certaine mesure, reflétait sa personnalité. Il était intelligent, complexe, plutôt élégant et, ici et là, dans ses courbes et ses boucles, j'irai jusqu'à dire espiègle. Ces nœuds, bien que sans importance, me rappelèrent une fois de plus les différences sexuelles et individuelles qui séparent les êtres humains, différences qui s'expriment de mille manières rarement perçues, telles que la façon dont on plie un morceau de tissu, dont on forme une lettre, dont on se souvient d'une douleur, dont on tourne une phrase. Dans tout cela, me semblait-il, nous nous exprimons tous différemment.

— Tu devrais vérifier mon nœud, dit Élisabeth.

Je pris sa place, elle prit la mienne et chacun entreprit de défaire attentivement, un mouvement à la fois, le nœud de l'autre.

Le nœud d'Élisabeth comportait cinquante-cinq boucles. Le mien cinquante-sept.

Elle avait menacé d'inventer un nœud à plus de cinquante-cinq boucles, mais elle s'était rendue à mes raisons lorsque j'avais menacé de la battre.

— C'est absolument parfait, dis-je.

À la réflexion, il me semblait utile qu'Élisabeth ait son propre nœud, en dehors du fait qu'elle avait pris plaisir à l'inventer. Par exemple, il pouvait lui arriver d'avoir son propre compartiment ou son propre coffre et le nœud lui serait alors très utile. Elle aurait pu se servir du mien, naturellement, même dans ces cas, mais, ayant constaté à quel point son nœud était différent du mien, j'étais persuadé qu'elle trouvait plus satisfaisant, plus agréable, d'utiliser le sien du fait qu'il était plus féminin, plus personnel. En outre, comme s'étant soumise à la Maison de Cernus, elle était, en regard de la loi, une esclave, la moindre petite chose qu'elle possédait ou était capable de faire représentait sans doute à ses yeux un bien précieux. Je savais que certains esclaves étaient extrêmement attachés à des objets tels qu'une assiette ou une tasse qu'ils considéraient, peut-être parce qu'ils s'en servaient souvent, comme leur propriété. De plus, le fait qu'elle ait son propre nœud pouvait se révéler utile, même dans les circonstances présentes. Par exemple, passant devant la porte et y voyant son nœud, je saurais qu'elle n'est pas dans la pièce. Cela peut paraître bien terre-à-terre, mais des choses aussi terre-à-terre se révèlent parfois extrêmement importantes. Tout bien considéré et bien que cela fût une complication supplémentaire, il me semblait bon qu'Élisabeth, finalement, eût son propre nœud. De plus, et c'est peut-être ce qui importe au premier chef, elle l'avait voulu.

— Chaque femme, avait-elle affirmé d'un air dégagé, devrait avoir son nœud. En outre, si tu as un nœud, il faut que j'en aie un aussi.

Confronté à une telle logique, produit des contaminations de la Terre, je ne pus que capituler, malgré les complications.

— Eh bien, Kuurus, dit-elle sans quitter son coin, il semble que tu aies reproduit correctement mon nœud, bien qu'un peu maladroitement.

— L'important, dis-je, c'est qu'il soit correct.

Elle haussa les épaules.

— Sans doute, fit-elle.

— Ta propre reproduction de mon nœud, dis-je, un peu contrarié, si je devais émettre une critique, est un peu trop coquette à mon goût.

— Mes nœuds ne sont pas coquets, déclara Élisabeth.

Ce que tu prends pour de la coquetterie n'est que du soin, simplement du soin sans la moindre fioriture.

— Ah ! fis-je.

— Si mes nœuds sont plus soignés que les tiens, dit-elle, je n'y peux rien.

— Tu sembles aimer les nœuds, remarquai-je.

Elle haussa les épaules.

— Veux-tu que je t'en montre d'autres ?

— Des nœuds-signature ?

— Non, répondis-je, des nœuds goréens ordinaires sans la moindre fioriture.

— Oui, fit-elle, ravie.

— Apporte-moi une paire de lacets, dis-je.

Elle obéit, s'agenouilla devant moi tandis que je m'asseyais en tailleur, puis je pris un lacet.

— Voici un nœud, expliquai-je en lui faisant signe de tendre la main, qui sert à attacher une nacelle aux crochets de certaines selles de tarn.

Je lui montrai ensuite, avec sa coopération, plusieurs nœuds bien connus parmi lesquels le nœud d'ancre de Karian, le nœud à barre, le double nœud à barre, la boucle du Constructeur et le nœud plat du Constructeur.

— Maintenant, croise les poignets, demandai-je.

Elle obéit.

— Alors, tu trouves que tes nœuds sont plus soignés que les miens ? fis-je.

— Oui, répondit-elle, mais tu n'es qu'un homme.

Je lui passai un lacet autour des poignets, fis un deuxième tour puis un double nœud plat avec une torsion après le premier.

— Eh bien, fit-elle en essayant de se libérer, ça n'a pas traîné !

Je ne le lui dis pas, naturellement, mais on enseigne ce nœud aux Guerriers et presque tous sont capables de le réaliser en moins de trois ihns.

— À ta place, dis-je, je ne me débattrais pas.

— Ah ! fit-elle, s'immobilisant, embarrassée.

— Tu le serrerais, expliquai-je.

— Très intéressant, releva-t-elle en examinant ses poignets. Comment s'appelle-t-il ?

— C'est un Nœud de Capture, répondis-je.

— Ah ! répéta-t-elle.

— On s'en sert pour attacher les esclaves et les prisonniers, expliquai-je.

— Je vois.

Je pris le deuxième lacet, le lui passai autour des chevilles et les attachai.

— Tari ! s'écria-t-elle.

— Kuurus, rappelai-je.

Elle s'immobilisa.

— Tu t'es moqué de moi, constata-t-elle.

— Il existe un nœud beaucoup plus sûr, dis-je en lui déliant les poignets.

Puis je la retournai sur le ventre, lui croisai les poignets dans le dos et, utilisant le même nœud avec un tour supplémentaire, je les lui attachai de nouveau.

Elle s'assit péniblement.

— Oui, admit-elle, je conçois que cette méthode soit plus efficace.

— Et, poursuivis-je, il y a plus efficace encore.

Je la portai au pied du lit, la posai par terre puis lui passai au cou le collier dont la lourde chaîne était fixée à l'anneau scellé dans le mur.

— Oui, reconnut Élisabeth, je suis d'accord. (Elle me regarda.) Maintenant, s'il te plaît, détache-moi.

— Il faudra que j'y réfléchisse, répondis-je.

— Je t'en prie, supplia-t-elle, se tortillant un peu.

— Lorsque tu es revenue ici, demandai-je, et que tu as raconté au Maître Gardien ce qu'il t'était théoriquement arrivé, comme je te l'avais expliqué, que s'est-il passé ?

Élisabeth sourit.

— J'ai reçu quelques bonnes claques, répondit-elle. Cela faisait-il partie de ton plan ?

— Non, mais je ne suis pas surpris.

— Eh bien, tant mieux, fit-elle. J'aurais été déçue que tu le sois. (Elle me regarda.) Maintenant, enchaîna-t-elle, s'il te plaît, détache-moi.

— Je n'ai pas encore réfléchi, répondis-je.

— Je t'en prie, implora-t-elle, Maître.

— Maintenant, affirmai-je, j'y réfléchis plus sérieusement.

— Bien.

— Alors, tu crois que tes nœuds sont plus soignés que les miens ? m'enquis-je.

— Ce n'est que la simple vérité, répondit-elle. Maintenant, détache-moi, ajouta-t-elle.

— Peut-être demain matin, dis-je.

Elle se débattit furieusement.

— À ta place, je ne me tortillerais pas, lui rappelai-je.

— Oh ! s'écria-t-elle, impuissante. Oh ! Oh ! (Puis elle s'immobilisa et me foudroya du regard.) D'accord, dit-elle, d'accord, tes nœuds sont très soignés. Maître.

— Davantage que les tiens ? m'enquis-je.

Son regard lança des éclairs.

— Naturellement, répondit-elle. Peut-on comparer le nœud d'une pauvre fille, esclave de surcroît, à celui d'un homme libre et appartenant, en plus, à la Caste des Guerriers ?

— Alors, tu reconnais que mes nœuds sont supérieurs aux tiens ?

— Oh, oui, s'écria-t-elle, oui, Maître !

— Bon, dis-je satisfait, je vais te détacher.

— Tari Cabot, fit-elle en riant, tu es un sale animal !

— Kuurus, corrigeai-je.

— Kuurus, Kuurus ! répéta-t-elle.

Je me penchais sur Élisabeth dans l'intention de la détacher lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Nous échangeâmes un bref regard.

On frappa à nouveau.

— Qui est là ? criai-je.

— Ho-Tu, le Maître Gardien, répondit-on.

La lourde porte de bois étouffa la voix.

J'embrassai rapidement Élisabeth, lui descendis sa robe jusqu'à la ceinture puis la

retournai, la couchant sur le flanc au pied du lit, le dos à la porte. À demi nue, le dos, les poignets et les chevilles liés, attachée à l'anneau par la lourde chaîne et le collier, elle s'immobilisa. Relevant les genoux contre la poitrine si bien qu'ils lui touchaient presque le menton, elle paraissait aussi mal en point et désespérée que possible. Satisfait, je gagnai la porte et ouvris.

Ho-Tu était un petit homme corpulent, aux larges épaules et torse nu. Il avait des yeux vifs et noirs, le crâne rasé et une longue moustache encadrait sa bouche. Il portait au cou un bijou grossier composé d'une chaîne d'acier à laquelle était suspendue une médaille, également en acier, portant le sceau de la Maison de Cernus. Il avait une large ceinture de cuir à quatre boucles. À cette ceinture pendait le fourreau d'un couteau courbe immobilisé dans sa gaine par une lanière de cuir passée autour de la garde. Il avait également, fixé à la ceinture, un sifflet qui sert à donner des signaux, à appeler les esclaves et ainsi de suite. De l'autre côté, pendait un aiguillon à esclave, assez semblable à l'aiguillon à tarn sauf qu'il est conçu pour être utilisé sur des êtres humains et non sur des tarns. Tout comme l'aiguillon à tarn, cet appareil avait été réalisé conjointement par la Caste des Médecins et la Caste des Constructeurs, les premiers ayant apporté leur connaissance des mécanismes de la douleur et des terminaisons nerveuses des êtres humains, les seconds ayant appliqué les principes et les techniques mis au point dans la fabrication des ampoules à énergie. Contrairement à l'aiguillon à tarn, qui ne comporte qu'un interrupteur marche-arrêt, l'aiguillon à esclave est équipé d'un modulateur permettant de varier l'intensité de sorte que le coup peut être soit particulièrement désagréable, soit immédiatement mortel. L'aiguillon à esclave, inconnu dans la majorité des cités goréennes, n'est jamais utilisé, sauf par les Marchands d'Esclaves, peut-être parce que son emploi revient cher ; l'aiguillon à tarn, quant à lui, est un appareil simple. Les deux aiguillons, incidemment, projettent une gerbe d'étincelles jaunes qui, associée à la douleur, joue certainement un rôle dans l'aversion que l'aiguillon inspire aux hommes et aux tarns.

Ho-Tu jeta un coup d'œil dans la pièce, vit Élisabeth et sourit, un sourire de Marchand d'Esclaves.

— Je constate que tu sais traiter les esclaves, releva-t-il.

Je haussai les épaules.

— Si tu n'en es pas satisfait, reprit-il, envoie-la aux cages de fer, nous la rendrons docile.

— Je dresse moi-même mes esclaves, répondis-je.

— Naturellement, fit Ho-Tu, baissant la tête. (Puis il me regarda.) Mais, avec ta permission, insista-t-il, nous sommes des professionnels.

— Je ne l'oublierai pas, assurai-je.

— En un quart d'ahn, affirma Ho-Tu en caressant l'aiguillon qu'il portait à la ceinture, je peux m'arranger pour qu'elle te mange dans la main.

Je ris et fis claquer mes doigts. Élisabeth se mit péniblement à genoux, rejeta la tête en arrière, fit tourner le collier autour de son cou, puis nous fit face. Elle leva des yeux fixes et vides vers moi.

— Maître, fit-elle d'une voix presque inaudible, fais manger Vella, s'il te plaît.

Ho-Tu siffla.

— Qu'est-ce qui t'amène ici ? demandai-je à Ho-Tu.

Au même instant, une barre frappée suivant un rythme prédéterminé, dans les profondeurs de la maison, résonna, et l'appel fut repris par d'autres barres dans toute la Maison de Cernus. J'avais constaté que de tels signaux divisaient la journée. Les Marchands d'Esclaves sont des gens organisés.

Ho-Tu sourit.

— Cernus, dit-il, souhaite que tu sois présent à sa table.

6. A LA TABLE DE CERNUS

Je regardai les deux hommes, esclaves portant collier, qui s'affrontaient sur le sable. Tous deux étaient torse nu. Ils avaient les cheveux attachés sur la nuque avec une bande de tissu. Chacun était armé d'un couteau courbe dans son fourreau. Les bords des fourreaux étaient recouverts d'une pâte bleue.

— Ces hommes sont les champions des esclaves avec le couteau courbe, dit Cernus.

C'est à peine s'il quitta des yeux les pièces de la partie qui l'opposait à Caprus, membre de la Caste des Scribes, Chef Comptable de la Maison.

J'entendis le claquement d'un fouet et un ordre :

— Combattez !

Les deux esclaves s'approchèrent l'un de l'autre.

Je regardai les pièces. Cernus n'avait guère fait attention à moi car il était absorbé par le jeu. Je n'avais pas vu le début de la partie. À en juger par la position des pièces, ils devaient en être à la deuxième moitié de la partie. Cernus avait la situation en main. Je supposai que c'était un joueur plein d'expérience.

Une ligne bleue apparut sur la poitrine d'un des esclaves qui combattaient entre les tables, sur un carré de sable d'environ quatre mètres de côté. La ligne lui valut un point. Les deux hommes regagnèrent leur coin et s'accroupirent en attendant l'ordre de combattre de nouveau.

Sans y avoir été invité, je m'étais assis à la table de Cernus. Personne ne s'y était opposé, du moins explicitement, mais je sentis que cela ne plaisait pas à tout le monde. On s'attendait, me sembla-t-il, à me voir prendre place à une des longues tables latérales, peut-être même sous les bols de sel rouges et jaunes qui divisaient ces tables. On considérait, naturellement, que la table de Cernus était au-dessus des bols. Ho-Tu prit place à ma gauche.

Les hommes d'armes et les convives poussèrent un cri lorsque le second esclave, celui qui avait marqué le premier point, traça une longue ligne bleue sur l'intérieur du bras de son adversaire.

— Point ! cria l'homme d'armes, celui qui avait le fouet, et les deux esclaves regagnèrent leur coin où ils s'accroupirent à nouveau, essoufflés.

Le combattant marqué dut prendre le couteau courbe dans la main gauche. Un murmure s'éleva autour des tables, tandis que les hommes de la Maison de Cernus révisaient rapidement leurs paris.

Cernus annonça :

— Je capture la Pierre du Foyer.

Je me tournai. Caprus, vaincu, s'appuya contre le dossier de son siège, les yeux fixés sur les pièces. Cernus disposa à nouveau les pièces en vue d'une nouvelle partie.

— Tu aurais pu être Joueur, releva Caprus.

Cernus rit, flatté, puis retourna le jeu.

— Prends les jaunes, proposa-t-il.

Caprus haussa les épaules et poussa le Lancier de l'Ubar à la Quatrième de l'Ubar.

Cernus me lança un regard avide.

— Joues-tu ? demanda-t-il.

— Non, répondis-je.

Il reporta son attention sur le jeu. Il poussa le Lancier de l'Initié de l'Ubara à la Quatrième du Lancier de l'Initié de l'Ubara. La Défense Torienne.

Une clameur s'éleva et je regardai à nouveau le carré de sable où l'esclave qui tenait le couteau courbe dans la main gauche avait plongé et tracé une ligne bleue sur la poitrine de son adversaire.

— Un point chacun ! annonça l'homme d'armes.

La nourriture était bonne à la table de Cernus mais elle était simple, presque sévère, à l'image du Maître de la Maison. Je mangeai de la viande de tarsk, du pain jaune avec du miel, des pois goréens et un gobelet de vin de Ka-la-na dilué, de l'eau avec du vin. Je remarquai, mais ne lui en parlai pas, que Ho-Tu ne buvait que de l'eau et ne mangeait, avec une cuiller de corne, que de la bouillie de céréales additionnée de lait de bosk.

Quinze anneaux d'esclave étaient scellés dans le mur qui se trouvait à ma droite. À chacun d'eux, sur des fourrures, une fille à la poitrine nue, portant à la taille une mince ceinture pourpre retenant un long rectangle de soie rouge, était enchaînée par la cheville gauche. Elles portaient au cou des colliers d'émail rouge. Leurs lèvres et leurs paupières étaient maquillées. Leurs cheveux étaient saupoudrés d'une substance rouge et brillante. Je compris que, dans la Maison de Cernus, le plaisir et le divertissement des hommes succédaient au repas. Les jeux, les sports, les paris et les chansons sont alors autorisés. Après le départ de Cernus, on apporte du vin de Ka-la-na et du Paga.

— Il est mort ! s'écria l'homme d'armes au fouet.

Je constatai que le second esclave, qui était probablement le plus fort, s'était glissé derrière le premier et, lui maintenant la tête en arrière d'un bras puissant, avait passé la lame gainée de son couteau courbe sur la gorge de son adversaire.

L'autre, qui avait une large ligne bleue sur la gorge, resta apparemment sans réaction et tomba à genoux. Deux hommes d'armes se jetèrent sur lui et lui mirent les fers. Sans raison apparente, l'homme au fouet s'empara du couteau courbe de l'esclave, le sortit de son fourreau et le passa sur la poitrine du vaincu, où il laissa une marque sanglante. La blessure n'était pas grave. Cela me parut injustifié. On emmena ensuite le vaincu. Le vainqueur, pour sa part, tourna sur lui-même en levant les bras. On l'applaudit puis on le fit asseoir au bout de la table qui se trouvait à ma gauche, devant une assiette pleine de viande sur laquelle il se jeta littéralement, mangeant avec les mains, les yeux exorbités, rendu presque fou par la nourriture, pour la plus grande joie des spectateurs. Je supposai que le régime alimentaire des esclaves mâles laissait à désirer.

Après le combat, les Musiciens entrèrent et s'installèrent dans le coin gauche de la pièce. Il y avait un joueur de czehar, deux joueurs de kalila, quatre flûtistes et deux joueurs de tambour kaska.

Des esclaves en tunique blanche, portant un collier d'émail blanc, servaient à table. Il s'agissait probablement de jeunes élèves, sans doute, pour certaines d'entre elles, des filles de Soie Blanche, connaissant les règles et les techniques du service.

L'une d'elles, chargée d'une grande cruche de vin de Ka-la-na dilué, s'arrêta derrière nous après avoir gravi les deux marches de l'estrade de bois supportant nos tables. Elle se pencha maladroitement sur mon épaule gauche, crispée.

— Du vin, Maître ? demanda-t-elle.

— Sleen ! siffla Ho-Tu. Comment oses-tu, à la table de ton maître, servir un étranger en premier ?

— Pardonne Lena, dit-elle, les larmes aux yeux.

— Ta place est dans les cages de fer ! menaça Ho-Tu.

— Il me fait peur, pleurnicha-t-elle. Il appartient à la Caste Noire.

— Sers-lui du vin, ordonna-t-il, ou bien on te déshabillera et on te jettera dans une cage pleine d'hommes !

La jeune femme fit demi-tour et s'éloigna puis revint, gravissant lentement les marches, presque timidement, les yeux baissés. Puis elle se pencha, fléchissant légèrement les genoux, gracieuse, et me parla, dans un souffle, à l'oreille :

— Du vin, Maître ?

C'était une invitation. On aurait dit qu'elle n'offrait pas du vin, mais elle-même. Dans les grandes Maisons, où il y a de nombreuses esclaves, l'hôte, s'il veut se montrer courtois, offre une de ses femmes à l'invité pour la durée de la soirée. Toutes les jeunes femmes susceptibles de lui plaire, à un moment ou à un autre, viennent proposer du vin à l'invité. Il accepte le vin et celle qu'il choisit.

Je regardai la jeune femme. Nos regards se rencontrèrent. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes.

— Du vin, Maître ? répéta-t-elle.

— Oui, répondis-je, volontiers.

Elle emplit ma coupe de vin dilué, baissa la tête puis, avec un sourire timide, recula gracieusement jusqu'aux marches, fit demi-tour et s'éloigna en hâte.

— Naturellement, fit remarquer Ho-Tu, tu ne peux pas l'avoir ce soir car elle est Soie Blanche.

— Je comprends, dis-je.

Les Musiciens jouaient. J'ai toujours aimé les mélodies de Gor, bien qu'elles soient, dans l'ensemble, plutôt sauvages et barbares. Je savais qu'Élisabeth les aimait également. Je souris intérieurement. Pauvre Élisabeth, me dis-je. Elle aurait faim toute la nuit et, au matin, il lui faudrait aller au réfectoire des esclaves où elle ne recevrait qu'une bouillie de céréales et de légumes avec un peu d'eau. Avant de quitter ma chambre à la suite de Ho-Tu, je m'étais retourné et lui avais envoyé un baiser. Agenouillée dans son coin, pieds et poings liés, attachée à l'anneau par le collier et la chaîne, elle ne tenait plus de colère tandis que j'allais allègrement partager le repas du maître. Elle serait sûrement de fort méchante humeur au matin, heure à laquelle je regagnerai probablement mon logement. Il n'est pas agréable de passer la nuit attaché. En réalité, ce mode de punition, quoique sévère, est fréquent sur Gor. Il est rare que l'on attache les esclaves pendant la journée car il y a alors beaucoup à faire. Je réfléchis que je pourrais échapper à ces difficultés en refusant de détacher Élisabeth aussi longtemps qu'elle n'aurait pas donné sa parole, qu'elle prend en général au sérieux, de se montrer polie et réservée.

Mais, à tort ou à raison, Élisabeth fut provisoirement chassée de mes pensées car j'entendis, derrière une porte latérale, un tintement de clochettes et vis, avec satisfaction, sept jeunes femmes entrer dans la salle, de la démarche aux courts pas rapides des esclaves, bras contre le corps, paumes en avant, tête tournée vers la gauche, yeux baissés. Elles s'agenouillèrent entre les tables, devant les hommes, dans la position des Esclaves de Plaisir.

— Je capture la Pierre du Foyer, annonça Cernus en poussant son Premier Tarnier à la Première du Constructeur de l'Ubara où Caprus, à ce tournant de la partie, avait essayé de protéger sa Pierre du Foyer. La Pierre du Foyer, incidemment, n'est pas véritablement une pièce du fait qu'elle ne peut pas prendre, mais elle peut se déplacer d'une case à la fois ; en outre, il est bon de signaler qu'elle n'est pas sur le plateau au début de la partie ; on doit l'y mettre avant le septième coup, ou bien à ce moment-là, et cette opération est considérée comme un tour.

Cernus se leva et s'étira, laissant Caprus ranger les pièces.

— Que l'on serve du Paga et du vin de Ka-la-na, dit-il, parmi les applaudissements, avant de quitter la table et de disparaître par la porte latérale que l'on avait fait franchir un peu plus tôt à l'esclave enchaîné.

Peu après, portant le plateau et les pièces, Caprus sortit à son tour, mais par une porte différente de celle qu'avaient utilisée l'esclave, ses gardiens et Cernus.

Les jeunes femmes en tunique blanche servirent alors les boissons fortes de Gor et les festivités commencèrent. Les Musiciens se mirent à jouer et les jeunes femmes vêtues des Soieries de Plaisir, les mains au-dessus de la tête, se levèrent lentement au rythme de la mélodie, leur corps réagissant à la musique comme à la caresse d'un homme.

— Ces filles ne sont pas encore au point, dit Ho-Tu, leur instruction a débuté il y a seulement quatre mois. Il est nécessaire qu'elles passent à la pratique de temps en temps, qu'elles entendent et voient comment les hommes réagissent. C'est ainsi qu'on apprend ce qui fait réellement plaisir aux hommes. En fin de compte, selon moi, ce sont les hommes qui apprennent à danser aux femmes.

Pour ma part, j'aurais été moins sévère que Ho-Tu, dont le jugement était peut-être exagérément négatif, mais il était vrai qu'il y avait une différence entre ces jeunes femmes et des danseuses expérimentées. Une véritable danseuse, qui a en général des dispositions et des années d'expérience, est un spectacle extraordinaire car elle semble chaque fois différente, subtile et imprévisible. Toutes, curieusement, ne sont pas merveilleusement belles mais, lorsqu'elles dansent, elles le paraissent. Je suppose que cela est, dans une large mesure, lié à la faculté de sentir le public, de jouer et de dialoguer avec lui, de l'agacer et de le ravir, de lui faire croire qu'il sera déçu, que le spectacle n'en vaut pas la peine puis, soudain, par contraste, de l'émerveiller, de le stupéfier, de le rendre fou de désir. Il arrive que de telles danseuses, lorsqu'elles ont terminé, ramassent dans le sable des douzaines de pièces d'or qu'elles cachent dans la soie de leurs vêtements et apportent ensuite à leur maître.

Soudain, les jeunes femmes s'immobilisèrent, les Musiciens cessèrent de jouer ; les convives eux-mêmes cessèrent de parler et de rire. Un long hurlement incroyablement sauvage et horrible s'éleva et, quoiqu'il vint des profondeurs de la maison, il parut faire frémir les murs de la salle où nous nous trouvions.

— Jouez ! ordonna Ho-Tu aux Musiciens.

Aussitôt, la musique recommença et les jeunes femmes se remirent à danser, mais sans entrain car elles étaient effrayées.

Quelques hommes rirent. L'esclave vainqueur du combat, assis loin du sel, avait pâli.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je à Ho-Tu.

— Le vaincu, répondit Ho-Tu avant de se mettre une imposante cuillerée de bouillie dans la bouche.

— Que lui est-il arrivé ? demandai-je à nouveau.

— On l'a donné à la Bête, dit-il.

— Quelle bête ? m'enquis-je.

— Je ne sais pas, répondit Ho-Tu, je ne l'ai jamais vue.

7. LE VAISSEAU

Je distinguai le disque noir qui se déplaçait rapidement, mais à faible altitude, parmi les nuages nocturnes, sous les trois lunes de Gor.

En compagnie de Cernus, de Ho-Tu et d'autres, je me trouvais dans l'obscurité solitaire d'un promontoire isolé des Voltaï, à quelques pasangs au nord-est d'Ar. On ne pouvait accéder au promontoire qu'à dos de tarn. Il n'y avait ni feu ni lumière. Nous étions peut-être une douzaine.

Environ une ahn après que le terrifiant hurlement eut retenti dans la salle, Ho-Tu s'était levé et m'avait fait signe de le suivre. J'avais obéi et, par un long escalier en spirale, nous avions gagné le toit de la Maison de Cernus.

Sur le toit, nous attendaient Cernus et d'autres. Il y avait des tarniers et des employés de la Maison. Il y avait également huit tarns, dont cinq avec une nacelle.

Cernus m'avait regardé.

— Nous n'avons pas abordé la question de ton salaire, avait-il fait remarquer.

— Ce n'est pas nécessaire, avais-je répondu, tout le monde sait que la Maison de Cernus est généreuse.

Cernus avait souri.

— Tu me plais, Tueur, avait-il dit, car tu ne marchandes pas et restes silencieux ; tu réfléchis, puis tu frappes.

Je n'avais pas répondu.

— Je suis pareil, avait repris Cernus. (Il avait hoché la tête.) Tu as eu raison de t'asseoir à ma table.

— Qui pourrait m'en empêcher ? avais-je répondu.

Cernus avait ri.

— Mais pas à ma place, avait-il souligné.

— Tu es le Maître de la Maison, avais-je relevé.

— Tu verras, avait repris Cernus, que la Maison de Cernus est généreuse, plus généreuse que tu ne le crois. Tu vas nous accompagner, cette nuit, et tu comprendras à quel point ma Maison est puissante. Tu te rendras compte que tu as été sage de me louer ton épée.

— Que vas-tu me montrer ? avais-je demandé.

— Sers-moi bien, avait dit Cernus, et un jour viendra où je te ferai Ubar d'une Cité.

Je l'avais regardé avec stupéfaction.

— Ha ! avait ri Cernus, ainsi il est possible d'ébranler l'impassibilité d'un Assassin ! Oui, Ubar d'une Cité, et tu pourras choisir laquelle, à l'exception d'Ar sur le trône de laquelle moi, Cernus, je prendrai place.

Je n'avais pas répondu.

— Tu me crois fou, avait-il repris. Naturellement. À ta place, je le croirais aussi. Mais sache que je ne suis pas fou.

— Je ne te crois pas fou, avais-je affirmé.

— Bien, avait conclu Cernus en me montrant une nacelle.

J'avais sauté dans la nacelle que je partageai avec deux hommes d'armes.

Cernus et Ho-Tu avaient pris place dans une autre nacelle. La nacelle est parfois équipée de guides permettant de contrôler le tarn. Si elle est pourvue de guides, le tarn est rarement

sellé ; il ne porte que le harnais supportant la nacelle. Si la nacelle est seulement transportée et s'il est impossible de guider l'animal depuis l'intérieur, alors le tarn est sellé et conduit par un tarnier. La nacelle de Cemus et la mienne étaient équipées de guides semblables à celles de la selle, l'anneau principal de la nacelle correspondant à l'anneau principal de la selle, et six rênes de cuir reliées aux six anneaux du cou. Les trois autres nacelles, cependant, n'étaient pas pourvues de guides et ces animaux, sellés, étaient conduits par des tarniers. Les nacelles, incidemment, dans lesquelles je n'étais jamais entré auparavant, diffèrent par leur taille et leur forme en fonction de l'usage auquel elles sont destinées. Certaines, par exemple, ne sont que des plates-formes destinées au transport de planches ou de matériaux similaires ; d'autres, longues, cylindriques et tapissées de peau de verr, servent au transport des liquides ; les matériaux lourds, naturellement, sont transportés par chariots ; le type de nacelle le plus fréquent, celui dans lequel j'avais pris place, est la nacelle de transport ordinaire, cube à fond plat faisant environ un mètre cinquante de profondeur, un mètre cinquante de large et presque deux mètres de long. Sur un geste de Cernus, les oiseaux avaient pris l'air ; les lourds patins de cuir de ma nacelle avaient glissé quelques dizaines de centimètres sur le toit du cylindre, puis elle était tombée vertigineusement, aussitôt retenue par les cordes, se balançant un instant tandis que le tarn prenait la mesure de son poids, puis glissant sans heurt à la suite de l'oiseau qui, ayant assuré son équilibre, abattait sans effort l'air de ses ailes puissantes.

En général, lorsque le temps le permet, on voit nettement les spires d'Ar depuis les premières chaînes des Voltaï, ou Montagnes Rouges, la chaîne la plus élevée de Gor, plus haute que celle de Thentis et les Sardar eux-mêmes. Au terme d'environ une ahn de vol, suivant le tarnier de tête nous nous étions posés un par un, tandis que les autres décrivaient des cercles, sur un promontoire rocheux situé au flanc d'une pente abrupte, apparemment semblable aux douzaines de promontoires similaires que nous avons dépassés, sauf que ce promontoire, en raison d'un surplomb de la pente, était peut-être mieux protégé que les autres. Tarns et nacelles furent cachés sous le surplomb où nous prîmes également place. Personne ne parla. Nous restâmes immobiles dans la nuit et le froid pendant plus de deux ahns. Puis un homme d'armes s'écria :

— Le voilà !

Le disque noir approcha, plus lentement, comme s'il cherchait son chemin. Il plongea parmi les pics et, avançant prudemment au milieu des rochers, se dirigea vers notre promontoire.

— Je me demande, souffla un homme d'armes, ce qui oblige les Prêtres-Rois à agir secrètement.

— Il ne faut pas poser de telles questions, répondit son voisin. Ils ont certainement leurs raisons.

Cela me stupéfia.

Le vaisseau s'immobilisa à une centaine de mètres du promontoire, plus de cinq cents mètres au-dessus du fond du précipice.

Ho-Tu regardait le vaisseau avec émerveillement.

— Je l'ai vu, dit-il, cent fois, pourtant il me paraît chaque fois plus étrange. C'est un bateau. Mais il ne flotte pas sur l'eau. Il flotte dans le ciel. Comment cela est-il possible ?

— Grâce au pouvoir des Prêtres-Rois, murmura un homme d'armes.

Cernus sortit de sous son manteau une petite boîte pourvue d'un bouton sur lequel il appuya. La boîte émit deux éclairs rouges, puis verts, puis rouges à nouveau. Un instant plus tard, le vaisseau émit un signal semblable mais se terminant par deux éclairs verts.

La nervosité s'empara des hommes.

Le vaisseau se dirigea alors vers le promontoire, se déplaçant à peu près aussi vite qu'un homme peut marcher. Puis il s'immobilisa quelques centimètres au-dessus du promontoire, ne touchant pas la roche. Le vaisseau avait la forme d'un disque, comme les vaisseaux des Prêtres-Rois, mais il avait des hublots alors que ceux des Prêtres-Rois en sont dépourvus. Il faisait environ dix mètres de diamètre et deux mètres cinquante de hauteur. Il n'y avait pas le moindre indice de décharge d'énergie.

Cernus me regarda.

— Parler de ce que tu vois, dit-il, signifie naturellement la mort.

Un panneau du vaisseau noir glissa et une tête d'homme apparut.

J'ignore ce que je m'attendais à découvrir, mais je fus soulagé. Ma main, moite de sueur, serrait la poignée de mon épée.

— J'espère que le voyage s'est bien passé, dit Cernus en remettant sa boîte dans son manteau.

L'homme, uniquement vêtu d'une combinaison noire et de sandales, sauta à terre. Il avait les cheveux bruns et coupés court ; son visage était intelligent mais dur. Il avait, sur la pommette droite, la marque de la Caste des Voleurs de Port Kar ; cette marque est un signe de reconnaissance.

— Regarde, dit l'homme à Cernus.

Il montra, au flanc du vaisseau, un cercle de métal fondu.

— Un patrouilleur, expliqua-t-il.

— Vous avez eu de la chance, dit Cernus.

L'homme rit.

— As-tu apporté les appareils ? demanda Cernus.

— Oui, répondit l'homme.

La scène ne paraissait pas étonner les hommes présents sur le promontoire. Je supposai qu'ils avaient souvent vu ce vaisseau, ou d'autres en tout point semblables, et ne comprenaient rien à ce qui se passait. En réalité, j'étais prêt à parier que seul Cernus connaissait la nature et la mission du vaisseau, et peut-être même incomplètement. Quant à moi, du fait que je m'étais longuement entretenu avec Misk, j'étais probablement beaucoup mieux informé que tous les hommes présents sur le promontoire, à l'exception, naturellement, de Cernus.

— Qu'en dis-tu ? demanda Cernus, se tournant vers moi, satisfait.

— La Maison de Cernus est, en vérité, très puissante, dis-je. Beaucoup plus que je ne le croyais.

Cernus rit.

L'homme en combinaison noire, apparemment pressé de s'en aller, avait regagné l'intérieur du vaisseau. J'aperçus quatre ou cinq individus vêtus comme lui à l'intérieur, tous humains. Ils semblaient inquiets, nerveux.

Presque aussitôt, le premier homme, celui qui portait la marque des Voleurs, réapparut à l'entrée du vaisseau et, se baissant, tendit une petite boîte, manifestement très lourde, à Cernus qui, en dépit du fait qu'il était le Maître de la Maison de Cernus en personne, s'en saisit.

Cernus, portant la petite boîte, regagna sa nacelle. Il fit signe à Ho-Tu d'y entrer et le Maître Gardien obéit. Puis, prenant la boîte des mains de Cernus, il la posa précautionneusement dans la nacelle. Ensuite, Cernus monta à son tour dans la nacelle.

— Déchargez la cargaison ! ordonna-t-il, s'adressant à un homme d'armes.

Ensuite, tirant la première rêne de l'anneau de la nacelle, Cernus fit décoller son tarn. L'oiseau quitta l'abri du surplomb, prit position sur le bord du promontoire puis, bondissant en battant des ailes, entra dans son élément.

Je regardai la nacelle contenant Cernus et Ho-Tu disparaître en direction d'Àr. Je me dis que l'essentiel de la cargaison, quoi que ce fût, était déjà déchargé, qu'il se trouvait dans une petite boîte très lourde et qu'il était en route pour la Maison de Cernus.

— Dépêchons ! cria l'homme à la marque.

Les employés de la Maison de Cernus, y compris les tarniers, s'alignèrent devant le panneau et reçurent des marchandises diverses qu'ils chargèrent dans les nacelles. Pour ma part, je ne participai pas au déchargement. Toutefois, j'observai attentivement. Je constatai avec surprise que certaines caisses portaient des inscriptions en diverses langues terrestres. Je reconnus du français, de l'anglais, de l'allemand, des caractères probablement arabes, tandis que certaines caisses portaient des signes chinois ou japonais. Je supposai, néanmoins, que le contenu des caisses ne provenait pas entièrement de la Terre. Je supposai que certaines caisses contenaient des marchandises provenant des Vaisseaux des Autres après avoir transité par la Terre dans des appareils pilotés par des hommes. D'autres marchandises, toutefois, provenaient manifestement de la Terre. Il y avait, par exemple, un fusil à lunette extrêmement puissant. Posséder une telle arme constituait naturellement, sur Gor, un crime puni de mort car cela transgressait les lois sur les armes édictées par les Prêtres-Rois.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda un homme d'armes.

— C'est une arbalète, expliqua l'homme à la marque, qui tire un minuscule carreau de plomb.

L'autre lui jeta un regard sceptique.

— Où sont l'arc et la corde ? demanda-t-il.

— Dans le carreau, répondit l'homme avec impatience. Dans une poudre. Une étincelle touche le carreau, la poudre explose et jaillit, poussant le carreau devant elle, dans ce tube.

— Ah ! fit l'homme d'armes.

L'homme à la cicatrice rit, puis se retourna et prit la caisse que lui tendait un de ses compagnons resté dans le vaisseau.

— C'est certainement une arme interdite, fit remarquer l'homme d'armes.

— Pas aux Prêtres-Rois, répliqua l'autre.

L'homme d'armes haussa les épaules, prit le fusil-arbalète pour lui, et la crosse ressemblait effectivement à celle d'une arbalète – puis la mit dans une nacelle.

— Ah ! s'écria un tarnier lorsque l'homme du vaisseau lui tendit le premier d'un grand nombre de lingots d'or.

Je souris intérieurement. C'était là une marchandise que les hommes pouvaient comprendre. Il y avait beaucoup d'or, peut-être quarante lingots, qui furent répartis dans les quatre nacelles restées sur le promontoire. Je supposai que cet or provenait de la Terre. C'était manifestement cet or qui avait permis à la Maison de Cernus de prendre une telle importance au sein de la Cité et lui fournissait des moyens de vendre moins cher que les autres Marchands lorsqu'elle en avait envie.

— Combien y a-t-il d'esclaves ? demanda un homme d'armes.

— Dix, répondit l'homme à la marque.

Sous mes yeux, on sortit dix tubes cylindriques, apparemment en plastique transparent, du vaisseau. Ils étaient marqués et fermés mais, en deux endroits, il y avait des valves dans lesquelles, supposai-je, en vol, on introduisait deux tubes, un pour l'oxygène et un gaz destiné à endormir l'occupant, un autre pour évacuer l'oxyde de carbone. Les valves étaient ouvertes,

ce qui permettait à un filet d'air de circuler dans le cylindre. Chaque cylindre contenait une magnifique jeune femme nue et inconsciente. Toutes portaient à la cheville gauche un bracelet d'identification en acier. Il s'agissait probablement de jeunes femmes capturées sur Terre dans l'intention d'en faire des esclaves sur Gor.

On ouvrit les cylindres à l'aide d'un levier, puis on en sortit les jeunes femmes en les tirant par les cheveux et on les allongea à même la roche. Ensuite, on remit les cylindres dans le vaisseau. Une jeune femme bougea faiblement, peut-être sensible à la différence de température.

L'homme à la marque sortit une nouvelle fois du vaisseau, armé d'une seringue. Il injecta une petite quantité de liquide à chaque jeune femme, enfonçant l'aiguille dans le dos, entre la hanche gauche et la colonne vertébrale, plongeant chaque fois l'aiguille dans une petite fiole qu'il tenait dans la main gauche.

La jeune femme qui avait bougé roula sur elle-même, secouant la tête de droite à gauche, comme sous l'effet de la fièvre, puis ses gestes se firent gourds et elle s'immobilisa, inconsciente.

— Maintenant, affirma l'homme à la marque, elles vont dormir pendant plus d'une ahn.

Un homme d'armes se mit à rire.

— Quand elles s'éveilleront, dit-il, elles seront dans les cages de fer des esclaves !

Plusieurs autres rirent également.

L'homme à la marque regagna alors le vaisseau et le panneau reprit sa place. On n'avait échangé ni facture ni reçu. J'en déduisis qu'aucun document de ce genre, habituel dans les échanges légaux, n'était désirable ou nécessaire. Je supposai que la garantie de ces hommes était leur vie.

On avait retourné les jeunes femmes sur le ventre et deux tarniers, armés de courtes cordes, leur attachèrent les chevilles et leur lièrent les mains derrière le dos. Puis, comme les nacelles dans lesquelles elles seraient transportées n'avaient pas de couvercle, on les installa par deux, tête-bêche. On attachait le cou de l'une aux chevilles de l'autre. On agit ainsi, lorsqu'on transporte des esclaves dans des nacelles ouvertes, afin d'éviter qu'ils ne puissent se mettre debout et se jeter dans le vide. Cette précaution, toutefois, du fait que les jeunes femmes étaient droguées, paraissait inutile. D'un autre côté, ces hommes étaient des Marchands d'Esclaves et ne prenaient pas de risques avec la marchandise. Je supposai qu'une jeune femme pouvait s'éveiller, dans le courant d'air glacé, et tenter de se jeter dans le vide. J'avais appris qu'Élisabeth avait quitté la Maison de Clark dans une nacelle fermée. Cette technique est plus répandue. On avait mis trois filles dans le sens de la longueur et une dans la largeur, à chaque extrémité. On leur avait attaché les poignets dans le dos en passant une boucle au travers de l'osier tressé afin de les maintenir en place. On leur avait attaché les chevilles au centre de la nacelle. Une longue bande de cuir enroulée plusieurs fois autour du cou de chaque femme et attachée sur la face extérieure de l'osier tressé constituait une précaution supplémentaire et indépendante. Même si une jeune femme parvenait, ce qui est parfaitement improbable du fait que les nœuds importants se trouvent à l'extérieur, à se libérer, la lanière de cuir qui lui enserre le cou l'empêcherait de se lever. Les Marchands d'Esclaves de Gor, cela vaut la peine d'être souligné, perdent rarement leurs prisonniers. Une jeune femme réduite en esclavage sur Gor n'a pratiquement aucune chance de s'évader. Elle est véritablement esclave et le restera probablement à moins que, comme cela se produit parfois, elle donne de si nombreuses satisfactions à son maître que, peut-être à tort, il consente à la libérer. J'eus pitié des jeunes femmes de la Terre. La vie ne leur serait pas facile. Je me souvins qu'Élisabeth Cardwell était originaire de la Terre. Peut-être, autrefois, avait-

elle été amenée sur Gor dans le vaisseau noir d'un Marchand d'Esclaves.

Je me retournai et regardai le disque noir qui avait quitté en silence le promontoire rocheux et s'éloignait horizontalement parmi les pics des Voltaï.

— Nous regagnons la Maison de Cernus ! dit un homme d'armes.

En silence, nous montâmes dans nos nacelles ou sur nos tarns.

Un instant plus tard, les tarns quittèrent le promontoire et, au loin, j'aperçus les lumières d'Ar.

8. LE PETIT DÉJEUNER

Élisabeth était, naturellement, furieuse, engourdie et courbatue lorsque je la libérai, à la huitième heure goréenne, au moment où je regagnai la chambre qui m'avait été affectée. Elle se trouvait, naturellement, à l'endroit même où je l'avais laissée, mais elle était parvenue à s'allonger, sur le flanc, sur les pierres et à dormir une ou deux ahns au cours de la nuit.

— Il ne m'a pas semblé indiqué, fis-je d'un air narquois, de faire preuve d'une sollicitude particulière en présence de Ho-Tu, le Maître Gardien.

— Tu as eu sans doute raison, grogna-t-elle, remontant sa robe, attachant son agrafe d'épaule puis, avec une grimace, se frottant les poignets et les chevilles.

— À l'avenir, releva-t-elle, je te recommande, lorsque tu voudras impressionner quelqu'un, de te contenter de quelques coups de fouet.

— C'est une idée, reconnus-je.

Elle me regarda avec sévérité.

— Mes nœuds sont beaucoup plus soignés que les tiens, dit-elle.

Je ris et la pris dans mes bras.

— Petite garce ! fis-je.

— C'est vrai ! s'écria-t-elle en essayant de se dégager.

Je l'embrassai.

— Oui, dis-je, c'est vrai – tes nœuds sont beaucoup plus soignés que les miens.

Elle leva les yeux vers moi et sourit, un peu radoucie.

— Mais, fit-elle, soudain, à nouveau irritée, tu n'étais pas obligé de claquer des doigts. Te manger dans la main, vraiment !

— C'était vraiment un trait de génie, soulignai-je. Cela semble avoir impressionné Ho-Tu.

— Ce fut le cas, pas vrai ? fit Élisabeth.

— Oui, répondis-je avec conviction.

— Essaie quand nous serons seuls, conseilla Élisabeth. Je te couperai la main d'un coup de dents !

— Hah ! m'écriai-je, et Élisabeth recula d'un bond. Tu sembles avoir besoin de passer une autre nuit attachée à l'anneau, affirmai-je.

— Si tu oses ! s'écria-t-elle.

Je lui saisis les poignets et elle me donna des coups de pied, m'atteignant avec force sous le genou. Je passai derrière elle et l'immobilisai. Elle se débattit furieusement, donnant encore des coups de pied, essayant de me frapper de ses petits poings. Je riaais. Incidemment, j'avais mal au genou.

Elle s'immobilisa mais elle était furieuse. Je tripotai l'agrafe de sa robe d'esclave.

— Ne te débats pas, Esclave ! lui intimai-je.

— Sais-tu quelle heure il est ? demanda-t-elle.

— Non, reconnus-je.

— Si tu avais écouté les barres, dit-elle, tu le saurais.

— Quelle heure est-il ? m'enquis-je.

— Il est plus de huit heures, répondit-elle.

— Et alors ? demandai-je.

— Eh bien, fit-elle, je n'ai rien mangé depuis hier matin et si je ne suis pas au quartier des

esclaves à la sonnerie qui suit la huitième heure je manquerai le petit déjeuner. Contrairement à toi, je ne peux pas aller aux cuisines et demander cinq œufs de vulo !

Je ris.

— Mais j'avais l'intention de t'apprendre un peu la discipline, lui rappelai-je.

Elle résista, remontant sa robe car j'en avais détaché l'agrafe avec les dents.

— Cela peut attendre, affirma-t-elle, que j'aie pris mon petit déjeuner.

— Je crois que tu ne fais que te venger, déclarai-je. Elle rit.

— Après le petit déjeuner, promit-elle en m'envoyant un baiser, exactement comme j'avais fait la veille, tu pourras m'apprendre la discipline.

Puis elle fit demi-tour et s'enfuit dans le couloir.

Je rejetai les fourrures au milieu de la pièce et à l'assis au bord de la couche de pierre.

Ce fut une Élisabeth Cardwell ragaillardie et rassasiée qui regagna mon logement en fredonnant joyeusement.

— Tu ne t'es pas trop ennuyé ? demanda-t-elle.

— Il me semble, dis-je, que tu ne t'es guère dépêchée.

— Ce matin, répondit-elle, la bouillie était tout simplement extraordinaire.

Je fermai la porte et mis les deux barres en place.

— Maintenant, enchaîna-t-elle, on dirait que j'ai quelques problèmes.

— Aucun doute là-dessus, reconnus-je.

— Je me suis renseignée, expliqua-t-elle, mais personne n'a pu me dire exactement quand commencerait mon instruction.

— Ah, fis-je.

— Apparemment, il y aura également d'autres filles.

— C'est probable, estimai-je. Je suppose qu'il ne serait pas rentable d'éduquer une fille à la fois.

Je ne mentionnai pas les jeunes femmes que j'avais vues au cours de la nuit. Je supposai que, du fait qu'elles ne parlaient pas goréen, on ne leur dispenserait pas d'éducation. Je savais que les filles de la Terre étaient généralement vendues comme barbares incultes à bas prix. D'un autre côté, il n'était pas impossible que les jeunes femmes amenées pendant la nuit soient éduquées en même temps qu'Élisabeth ou, tout au moins, certaines, et qu'on leur enseigne le goréen en même temps. Le fait que l'éducation d'Élisabeth fut retardée indiquait que ce serait peut-être le cas.

— Ce soir, annonça Élisabeth, après la seizième heure, je dois me présenter au forgeron des cages de fer.

— Alors, dis-je, la petite esclave Tuchuk va à nouveau porter un anneau ?

— Cela te plaisait-il ? demanda Élisabeth.

— Beaucoup, affirmai-je.

— Il avait aussi fini par me plaire, reconnut-elle, au bout d'un certain temps.

— Cette fois, dis-je, la pose sera certainement moins douloureuse.

— Oui, fit-elle, je suppose. (Elle s'agenouilla avec autant d'aisance et de naturel qu'une Goréenne.) Qu'as-tu appris, pendant cette nuit, sur la Maison de Cernus ? demanda-t-elle.

— Je vais te le dire, répondis-je en m'asseyant en tailleur devant elle.

— En ce qui me concerne, glissa-t-elle avec à-propos, je n'ai pas appris grand-chose. (Elle me regarda.) Je n'étais pas vraiment libre de mes mouvements.

— Pas vraiment, reconnus-je. Mais, poursuivis-je, j'en ai appris assez pour deux.

Puis je racontai en détail à Élisabeth ce que j'avais vu pendant la nuit. Cela eut pour effet de l'intriguer mais elle eut peur lorsque je parlai de la bête et fut triste lorsque je mentionnai les

jeunes femmes de la Terre que la Maison de Cernus avait l'intention de vendre comme esclaves.

— Que vas-tu faire maintenant ? demanda-t-elle.

— Essayer d'en apprendre davantage, répondis-je. Est-ce que tu connais bien la Maison ?

— J'en connais très bien certaines parties, répondit-elle. En outre, Caprus peut me donner un passe qui me permettra d'entrer pratiquement partout.

— Mais certains endroits sont interdits.

— Oui, dit-elle.

— Je suppose, dis-je, que je ferais bien d'explorer un peu.

— Visite d'abord les zones autorisées, conseilla-t-elle. Je présume que de nombreux endroits te sont ouverts alors qu'ils ne me le sont pas. D'un autre côté, j'ai accès aux documents des bureaux de Caprus, ce qui n'est pas ton cas. Je suis persuadée que Ho-Tu se fera un plaisir de te guider. Ainsi, tu te familiariseras avec la Maison et tu te feras, du même coup, une idée précise des zones interdites.

— Je réfléchis un instant.

— Oui, acquiesçai-je, c'est un bon plan. Il est simple, naturel, rusé et a des chances de réussir.

— Après un bon petit déjeuner, fit Élisabeth, je suis plutôt futée.

— C'est vrai, reconnus-je. Mais tu n'es pas plus mauvaise avant le petit déjeuner.

— Mais après, insista-t-elle, je suis extraordinaire.

— Le petit déjeuner est passé, déclarai-je.

— Eh bien, dit-elle avec un sourire, je crois que tu vas maintenant pouvoir constater à quel point je suis extraordinaire après.

Elle se pencha vers moi, souriante, ses doigts effleurèrent mon épaule.

— Mais moi je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner, lui rappelai-je.

— Ah ! fit-elle.

— Montre-moi où les personnes importantes prennent leurs repas, demandai-je.

— Tu ne penses qu'à manger, releva-t-elle.

— Il m'arrive aussi de penser à autre chose, répliquai-je.

— C'est vrai, reconnut-elle.

Élisabeth me conduisit dans une pièce proche de la cuisine du troisième étage du cylindre. Il y avait là quelques hommes, surtout des hommes d'armes mais également des employés, un Métallurgiste, deux Boulangers et deux Scribes. Les tables étaient petites et isolées. Je m'assis et Élisabeth s'agenouilla à ma gauche, légèrement en retrait.

Elle leva la tête et renifla. Je fis de même, en croyant à peine mon nez. Elle me regarda et je la regardai.

Une esclave en tunique et colliers blancs s'agenouilla devant la table.

— Quel est ce parfum ? demandai-je.

— Celui du vin noir des Montagnes de Thentis, répondit-elle.

J'avais entendu parler du vin noir mais je n'en avais jamais bu. On en boit à Thentis, mais j'ignorais qu'il y en eût dans les autres cités.

— Apportes-en deux bols ! ordonnai-je.

— Deux ? demanda la fille.

— L'esclave, dis-je en montrant Élisabeth, va d'abord goûter.

— Bien sûr, Maître, dit la fille.

— Apporte aussi du pain grillé, poursuivis-je, du miel, des œufs de vulvo, de la viande de tarsk grillée et des larmas toriens.

La jeune femme acquiesça, se leva avec grâce, recula de deux pas, les yeux baissés, puis fit demi-tour et se dirigea vers la cuisine.

— J'ai entendu dire, fis-je à l'intention d'Élisabeth, que le vin noir se boit chaud.

— Incroyable, sourit-elle.

Peu après, on nous apporta deux bols fumants qu'on posa sur la table.

Immobile, je les regardai fixement et Élisabeth fit de même.

Puis je pris un des lourds bols de céramique. Comme personne ne nous regardait, nous trinquâmes sans bruit avant de porter les bols à nos lèvres.

C'était très fort et amer, mais c'était chaud et il s'agissait manifestement de café.

Je partageai mon petit déjeuner avec Élisabeth qui m'informa qu'il était meilleur que la bouillie du réfectoire des esclaves, bien que celle-ci fût extraordinaire.

— J'envie les hommes libres, releva Élisabeth. La prochaine fois, tu seras l'esclave et je serai l'Assassin.

— En fait, expliquai-je à Élisabeth, c'est extrêmement rare. Thentis ne vend pratiquement pas de vin noir. Il y a quelques années, à Ar, j'ai entendu dire qu'une tasse de vin noir valait une pièce d'argent. À Thentis même, on ne boit le vin noir que dans les Hautes Castes.

— Peut-être vient-il de la Terre, suggéra Élisabeth.

— Il est probable que le plant vient, à l'origine, de la Terre, dis-je, tout comme d'autres plantes, les vers à soie et le reste, mais je suis persuadé que le vaisseau que j'ai vu cette nuit ne transportait rien d'aussi commun que les grains nécessaires à la fabrication du vin noir.

— Tu as probablement raison, estima Élisabeth en avalant, les yeux fermés, une nouvelle gorgée.

Je fus un instant troublé mais cela passa lorsque je me souvins que le Guerrier tué à ma place près du Cylindre des Guerriers de Ko-ro-ba était originaire de Thentis.

— Il est très bon, fit remarquer Élisabeth.

Après le petit déjeuner, nous regagnâmes mon logement où je défis mon nœud, avec lequel j'avais fermé la porte. Nous entrâmes, je fermai la porte et mis les barres en place, puis je détachai ma ceinture.

Élisabeth avait ramassé les fourrures que j'avais jetées au milieu de la pièce et elle les étendit au pied du lit. Comme si elle était fatiguée, elle s'allongea dessus, me regarda et bâilla.

— Quand dois-tu te présenter à Caprus ? demandai-je.

— Il est dans notre camp, dit-elle. Je n'ai pas d'horaire précis et je peux sortir quand j'en ai envie. Néanmoins, il faut que j'aille le voir de temps en temps.

— A-t-il d'autres employés ? demandai-je.

— Il dirige plusieurs Scribes, répondit-elle, mais leur bureau est ailleurs. Il y a également d'autres Biles mais Caprus est libéral et nous faisons à peu près ce que nous voulons. (Elle me regarda.) Si je ne me présente pas régulièrement, il supposera que je suis retenue.

— Je vois, fis-je.

— Tu n'as pas dormi de la nuit, rappela-t-elle, tu dois être fatigué.

— Oui, concédai-je en m'allongeant sur les fourrures.

— Pauvre maître, fit-elle en me caressant le cou.

Je roulai sur moi-même et la pris dans mes bras mais elle tourna la tête, apparemment décidée à ne pas me laisser l'embrasser. Elle riait.

— Qui fait les nœuds les plus soignés ? demanda-t-elle.

— Toi, toi, toi, grommelai-je, toi, toi.

— Très bien, fit-elle, tu peux m'embrasser.

C'est ce que je fis en grognant tandis qu'elle riait. Une ahn plus tard, néanmoins, je me

vengeai.

— Me mangeras-tu dans la main ? demandai-je.

— Oui, oui ! s'écria-t-elle.

— Même lorsque nous serons seuls ? m'enquis-je.

— Oh, oui, oui, oui ! s'écria-t-elle.

— Es-tu prête à me supplier ? demandai-je.

— Oui, fit-elle. Oui !

— Supplie ! ordonnai-je.

— Vella supplie son maître de la laisser manger dans sa main ! s'écria-t-elle. Vella supplie son maître de la laisser manger dans sa main !

Je ris.

— Animal ! fit-elle en riant elle aussi.

Nous nous embrassâmes un bon moment.

— Tu as toujours su me faire manger dans ta main, Tari Cabot, dit-elle, sale animal !

Je l'embrassai à nouveau.

— Mais mes nœuds, poursuivit-elle, sont néanmoins plus soignés.

— C'est vrai, reconnus-je.

Elle rit encore.

— Rien ne vaut du café et une jolie petite femme après le petit déjeuner, affirmai-je.

— Je t'ai dit, fit-elle, que je suis extraordinaire après le petit déjeuner.

— Tu avais raison, reconnus-je, tu avais raison.

Après l'avoir embrassée, je me retournai et m'endormis. Élisabeth mit de l'ordre dans la pièce, puis partit pour le bureau de Caprus aux environs de la douzième heure. Elle fit son nœud à l'extérieur de la porte. À l'intérieur, nous avions coupé la lanière que nous avions attachée avec un nœud simple de sorte que, lorsque nous le souhaitions, nous pouvions quitter le logement sans couper à nouveau la lanière. Je dormis longtemps et elle entra plus d'une fois dans la pièce. Enfin, aux environs de la dix-septième heure, elle revint, mit les barres en place et s'allongea près de moi, posant la tête sur mon épaule.

Je constatai que sa narine portait le petit anneau d'or des femmes Tuchuks.

9. JE VISITE LA MAISON DE CERNUS

Ho-Tu, comme l'avait prévu Élisabeth, était tout prêt à me faire visiter la Maison de Cernus.

Il était fier de sa taille et de la complexité de son fonctionnement, qui étaient effectivement impressionnantes. C'était, naturellement, la plus importante et la plus opulente Maison d'Ar. La Maison de Cernus existait depuis plus de trente générations. On y élevait et on y vendait des esclaves depuis vingt-cinq générations. Les lignes de descendance de la Maison de Cernus, tout comme celles de la Maison de Portus et de quelques autres grandes Maisons, étaient connues dans tout Gor. Un spécialiste peut déceler au premier coup d'œil que certaines filles appartiennent à certaines variétés spécifiques de certaines Maisons. Les objectifs essentiels du programme de sélection sont, naturellement, la beauté et la sensibilité. D'un autre côté, du fait que les esclaves sont très nombreux sur Gor, on ne prend la peine de favoriser que la reproduction d'une minorité ; on encourage, en fait, la reproduction d'une proportion plus importante, mais moins systématiquement, comme, par exemple, lorsqu'on accouple un mâle appartenant à une Maison, moyennant finance, à une femelle d'une autre Maison. Généralement, dans ce cas, l'accouplement étant supervisé, les deux esclaves portent une cagoule afin qu'ils ne puissent découvrir avec qui on les force à s'accoupler, de peur que, pendant leur moment d'union, leur humiliation commune, ils ne se plaisent et tombent amoureux l'un de l'autre. La majorité des esclaves, cependant, dépassant de très loin le groupe des esclaves produits par les Maisons, est constituée d'individus libres à l'origine et réduits en esclavage, destin assez fréquent sur ce monde cruel et belliqueux, surtout pour les femmes. Les raids sont une activité importante et, de temps en temps, une cité est envahie. Incidemment, la chute d'une cité déplaît aux Marchands d'Esclaves car le marché est parfois saturé pendant plusieurs mois, en raison de l'afflux de nouveaux esclaves, qui sont parfois des milliers. Les Marchands d'Esclaves, à propos, se livrent à la spéculation et aux manipulations, essayant d'anticiper l'évolution de la mode ou de la contrôler. Je présumai que la Maison de Cernus tentait de créer un besoin de jeunes barbares dans la clientèle, surtout celle des Jardins de Plaisirs des riches – et elle semblait en mesure d'en mettre beaucoup plus sur le marché que les Maisons concurrentes. L'inconvénient majeur de ce plan, naturellement, était que les jeunes barbares sont généralement ignorantes et incultes. D'un autre côté, il était certainement possible de les éduquer et j'étais persuadé que Cernus avait en tête de réaliser une telle expérience avec Élisabeth.

La Maison de Cernus, qui est un grand cylindre comportant de nombreux étages, dispose de tous les aménagements nécessaires aux grandes Maisons d'Esclaves. La seule différence entre ces aménagements et ceux d'autres Maisons était la taille, le nombre d'employés et la générosité des salaires. J'ai déjà parlé des bains de la Maison de Cernus, qui pouvaient rivaliser avec certaines piscines des gigantesques Bains Capaciens, les plus beaux de Gor. Moins impressionnants, mais beaucoup plus essentiels au fonctionnement de la Maison, il y avait des cuisines, des laveries, des dépôts de vivres et des entrepôts, des services médicaux qui prodiguaient également des soins dentaires ; de nombreuses chambres réservées aux employés, qui habitent tous la maison, une bibliothèque, des archives, des échoppes de Forgeron, de Boulanger, de Coiffeur, de Blanchisseur, de Teinturier, de Tisserand, de Bourrelleur, des salles pleines de robes et de bijoux, des Perchoirs à tams logés aux flancs du

cylindre et s'ouvrant par d'immenses portails, ses salles d'exercices pour les esclaves, les hommes d'armes et ceux qui voulaient s'initier au commerce des esclaves, ses salles de jeu destinées aux employés, ses réfectoires, et, naturellement, au plus profond du cylindre, ses cages de fer, ses cellules et ses cachots. Il y avait également une salle où les esclaves étaient marqués et recevaient leur collier. Les livraisons, qu'il s'agisse de nourriture, de matériel ou d'esclaves, étaient fréquentes ; on recevait souvent jusqu'à cent esclaves par jour ; il y a, en général, mais cela est naturellement variable, entre quatre et six mille esclaves dans la Maison. L'immense majorité, naturellement, est simplement détenue dans les cages en attendant d'être vendue ; certains lots sont vendus en gros à des Marchands de cités éloignées venus s'approvisionner, car la marchandise, à Ar, est abondante et bon marché. Ar est la capitale du trafic d'esclaves. Bien que la Maison de Cernus dispose de salles d'exposition et de vente, qu'on y organise des présentations et des ventes privées dans l'intention d'intéresser d'éventuels clients, la plupart des esclaves de la Maison de Cernus sont vendues dans une des cinq salles des ventes publiques autorisées et taxées par l'Administrateur d'Ar. La salle des ventes principale, la Curuléenne, est réservée à la marchandise de choix. Les jeunes femmes sélectionnées pour l'estrade principale de la Curuléenne jouissent d'un grand prestige, et elles luttent âprement pour avoir cet honneur. Etre vendue sur l'estrade principale de la Curuléenne apporte la garantie d'un maître riche ainsi que d'une existence luxueuse et agréable, bien qu'il ne s'agisse, naturellement, que d'une existence d'esclave. Dans presque tous les grands marchés, il y a des Musiciens près de l'estrade et on laisse à la jeune fille le temps de se présenter à son avantage. Aux estrades mineures des autres salles des ventes, et même aux estrades mineures de la Curuléenne, la vente se déroule avec une rapidité telle que les jeunes femmes n'ont guère le temps d'intéresser ou d'impressionner les acheteurs, ce qui fait qu'une belle fille elle-même, honteuse et indignée, est parfois vendue un prix moyen à un acheteur moyen qui ne se servira d'elle, comme on dit, que pour la bouilloire et le matelas. Ce type de situation se produit lorsque l'offre est importante comme, par exemple, lorsqu'une cité est tombée. Dans ce cas, nues, enchaînées par le cou en une longue file de jeunes femmes, séparées les unes des autres par environ trois mètres, s'étant vu refuser la dignité du collier et n'étant attachées que par une boucle de la chaîne commune fixée par un cadenas, on leur fait gravir les marches d'une estrade mineure, les offres jaillissent tandis qu'on retourne un sablier d'une ehn, on les adjuge à celui qui a fait, pendant ce temps, l'offre la plus importante, puis on leur fait descendre les marches et on passe à la file suivante.

— Voici notre plus belle salle des ventes privée, annonça Ho-Tu.

Je regardai une des salles des ventes de la Maison de Cernus. Il n'y avait qu'une centaine de places assises. Les gradins étaient en marbre. La salle elle-même était tendue de tissu pourpre. L'estrade, curieusement, conformément à la tradition, était ronde et en bois. Le dessus était saupoudré, toujours conformément aux conventions de la tradition goréenne, de sciure de bois. Les esclaves, incidemment, sont toujours vendues nu-pieds. On dit qu'il est bon qu'elles sentent le bois et la sciure sous leurs pieds.

Je regardai l'estrade avec une certaine tristesse. Je savais que, dans de tels endroits, on organisait parfois des ventes privées, discrètement, à l'intention d'une clientèle favorisée souvent composée de Marchands d'Esclaves. Lors de telles ventes privées, le plus souvent secrètes, les Marchands d'Esclaves goréens se débarrassent souvent de femmes de Haute Caste sans laisser de trace, parfois de femmes d'Ar, de femmes qui avaient vécu orgueilleusement et luxueusement à moins d'un pasang de l'estrade de bois sur laquelle on les expose, horrifiées, à la convoitise des acheteurs. Qui sait quelles femmes, fraîchement marquées, encagoulées et chargées de fer, enchaînées dans un chariot, entrent à Ar et en

sortent ?

Je suivis Ho-Tu dans un couloir et nous nous arrêtâmes brièvement pour regarder dans une grande pièce. Deux jeunes femmes en robe jaune et portant un collier jaune, tout comme Élisabeth, étaient agenouillées face à face. L'une d'elles dictait le contenu d'un document qu'elle tenait à la main, l'autre copiait rapidement. Je supposai, étant donné la rapidité avec laquelle elle écrivait, qu'elle utilisait un genre de sténo. Il y avait également des hommes libres dans la pièce, probablement des Scribes, bien qu'ils fussent torse nu, qui imprimaient, suivant un procédé à base de soie, de grandes feuilles de papier encollé. L'un d'eux examinait une feuille et je constatai qu'il s'agissait d'une liste de prix qui serait affichée sur les murs des bâtiments publics ou sur les tableaux proches du marché. Elle annonçait une vente. D'autres affiches, suspendues à des fils, se rapportaient aux jeux et aux courses de tarns. Ces divers événements avaient en commun la participation de la Maison de Cernus qui organisait la vente ou finançait les jeux et les courses.

— Voilà qui devrait t'intéresser, dit Ho-Tu en s'engageant dans un couloir latéral.

Au fond, il y avait une porte gardée par deux sentinelles. Elles reconnurent immédiatement Ho-Tu, naturellement, et ouvrirent la porte. Je constatai avec stupéfaction que, environ un mètre derrière cette porte, se trouvait une deuxième porte. Celle-ci comportait un judas dont le panneau glissa. Une femme nous regarda, reconnut Ho-Tu et hocha la tête. Elle fit glisser deux barres métalliques et nous pénétrâmes dans un autre couloir. Dans ce couloir, nous croisâmes une autre femme. Toutes deux, curieusement, portaient d'élégantes robes blanches et leurs cheveux étaient attachés sur la nuque avec des bandes de soie blanche. Elles ne portaient pas de collier.

— Est-ce que ce sont des esclaves ? demandai-je à Ho-Tu.

— Naturellement, répondit-il.

Nous rencontrâmes une autre femme. Nous n'avions pas encore vu un seul homme dans le couloir.

Ho-Tu s'engagea dans un autre couloir latéral et, stupéfait, je me trouvai devant un immense rectangle de verre d'environ quatre mètres de haut sur cinq mètres de large ; il y avait, dans le couloir, une douzaine de panneaux semblables.

Derrière, je découvris ce qui semblait être un Jardin de Plaisirs éclairé par des ampoules à énergie fixées au plafond. Le plafond lui-même était très haut. Il y avait diverses nuances d'herbe, quelques piscines isolées, de petits arbres, de nombreuses fontaines et des chemins sinueux. On entendait la musique d'un luth. Puis je reculai en voyant deux jolies jeunes femmes vêtues de blanc, les cheveux attachés avec des bandes de soie blanche, approcher sur un chemin ; elles étaient très jeunes, peut-être moins de dix-huit ans.

— Ne crains rien, dit Ho-Tu. Elles ne peuvent pas te voir.

J'examinai le verre qui nous séparait d'elles. Les deux jeunes femmes passèrent près de la vitre et l'une d'elles, posant les mains sur la nuque, examina gravement son reflet dans le miroir et redressa la bande de soie qui retenait ses cheveux.

— De leur côté, précisa Ho-Tu, c'est un miroir.

Je manifestai mon admiration bien que, originaire de la Terre, le principe de ces choses me fût familier.

— C'est une invention des Constructeurs, expliqua Ho-Tu. Elle est très répandue chez les Marchands d'Esclaves où on souhaite souvent regarder sans être vu.

— Peuvent-elles nous entendre ? soufflai-je.

— Non, répondit Ho-Tu.

Une jeune femme rit, poussa l'autre puis s'enfuit, poursuivie par la première qui riait

également.

Je jetai un bref regard à Ho-Tu.

— Il y a un système de transmission des bruits, précisa-t-il. Nous pouvons les entendre, mais, elles, elles ne peuvent pas nous entendre.

Je regardai les deux jeunes femmes qui s'éloignaient en courant. Plus loin, il y en avait d'autres. Deux d'entre elles jouaient à la balle.

Ces jeunes femmes avaient, me sembla-t-il, quelque chose d'étrange, malgré leur beauté. Elles paraissaient, en quelque sorte, simples, presque enfantines.

— Est-ce que ce sont des esclaves ? demandai-je à Ho-Tu.

— Naturellement, répondit Ho-Tu. (Puis il ajouta :) Mais elles ne le savent pas.

— Je ne comprends pas, dis-je.

Je découvris alors celle qui jouait du luth. Elle était jolie, tout comme les autres. Elle se promenait au bord d'une piscine. Je vis alors que les autres étaient allongées au bord de la piscine, trempaient leurs doigts dans l'eau, faisaient des cercles dans l'eau.

— Ce sont des esclaves exotiques, déclara Ho-Tu.

Cette expression s'appliquait aux esclaves sortant du commun. Les esclaves exotiques sont, en général, très rares.

— Dans quel sens ? demandai-je.

Je ne m'étais jamais intéressé aux esclaves exotiques, tout comme je ne m'intéressais guère aux races de chiens et de poissons rouges que certains éleveurs terrestres considèrent comme des réussites triomphales. En général, on élève les esclaves exotiques en raison d'une malformation que l'on trouve divertissante. Mais l'objectif est parfois plus subtil et sinistre.

On peut, par exemple, élever une femme dont la salive est empoisonnée ; introduite dans le Jardin des Plaisirs d'un ennemi, cette femme est souvent plus dangereuse que le couteau d'un Assassin.

Ho-Tu suivit peut-être le cours de mes pensées car il se mit à rire :

— Non, non, dit-il. Ce sont des filles ordinaires, bien qu'elles soient particulièrement belles.

— Alors, en quoi sont-elles exotiques ? demandai-je.

Ho-Tu me regarda avec un mauvais sourire.

— Elles ignorent tout des hommes, répondit-il.

— Tu veux dire qu'elles sont Soie Blanche ? m'enquis-je.

Il rit.

— Je veux dire qu'elles vivent dans ce jardin depuis qu'elles sont nées. Elles n'ont jamais vu d'homme. Elles ne savent pas qu'il en existe.

Je compris alors pourquoi je n'avais rencontré que des femmes.

Je regardai à nouveau les belles jeunes filles qui jouaient et se promenaient près de la piscine.

— Elles sont élevées dans l'ignorance complète, précisa Ho-Tu. Elles ne savent même pas qu'elles sont des femmes.

J'écoutai la musique du luth. J'étais troublé.

— Leur existence est très agréable et très facile, expliqua Ho-Tu. Leur unique devoir est de s'amuser.

— Et ensuite ? demandai-je.

— Elles valent très cher, exposa Ho-Tu. Parfois, l'agent d'un Ubar victorieux en achète une pour le festin de victoire des officiers de sa garde personnelle. (Ho-Tu me regarda.) Cette nuit-là, on ajoute un somnifère dans la nourriture de la fille qu'il a achetée, puis on la fait sortir du jardin. On s'arrange pour qu'elle reste inconsciente. On la ramène à la vie au plus

fort du festin de victoire de l'Ubar, en général complètement nue dans une cage pleine d'esclaves mâles, au beau milieu des convives.

Une fois de plus, je regardai les jeunes femmes.

— Assez souvent, poursuivit Ho-Tu, elles deviennent folles et on les tue au matin.

— Et si ce n'est pas le cas ?

— En général, répondit Ho-Tu, elles recherchent l'amitié d'une esclave qui leur rappelle les femmes du jardin et leur explique ce qu'elles sont, qu'elles sont femmes, qu'elles sont esclaves, qu'il leur faut porter un collier et servir les hommes.

— Y a-t-il autre chose dans la Maison de Cernus ? demandai-je en faisant demi-tour.

— Naturellement, fit Ho-Tu en s'éloignant.

Une jeune femme me regarda, tandis que je partais, et sourit. Je ne répondis pas à son sourire.

10. SUR LE CHEMIN DES CAGES

Nous eûmes bientôt franchi les deux portes, la première étant fermée derrière nous par une femme en robe blanche, l'autre par les deux sentinelles.

Dans le couloir, nous dépassâmes quatre esclaves nues qui, armées d'éponges, de serpillières et de seaux, lavaient les carreaux du sol. Un esclave portant au cou un lourd collier de fer et tenant un fouet dans la main droite les surveillait.

— Voici encore une pièce intéressante, dit Ho-Tu en ouvrant une porte et me faisant entrer. Elle est parfois gardée, mais elle est vide pour le moment.

Je me trouvai à nouveau devant un large panneau vitré mais, cette fois-là, il n'y en avait qu'un.

— Oui, confirma Ho-Tu, de l'autre côté, c'est un miroir.

De notre côté de la vitre, se trouvait un treillage métallique dont les ouvertures faisaient environ quinze centimètres de long sur cinq de large. Je supposai qu'il était là au cas où on aurait brisé le miroir de l'intérieur. Dans la pièce, qui était vide, je vis une penderie ouverte, quelques coffres remplis de soieries, un immense divan recouvert de soie, de magnifiques couvertures et des coussins, une baignoire encastrée sur l'un des côtés. Cela faisait penser aux appartements privés d'une dame de Haute Caste mais il s'agissait, naturellement, d'une cellule.

— Cette pièce sert aux captures spéciales, expliqua Ho-Tu. Parfois, ajouta-t-il, Cernus s'amuse avec les femmes qui y sont détenues, il leur fait croire qu'elles seront bien traitées si elles le servent bien. (Ho-Tu rit.) Lorsqu'elles lui ont cédé, il les envoie aux cages de fer.

— Et si elles ne cèdent pas ? demandai-je.

— Alors, il les étrangle avec la chaîne qui porte le sceau de la Maison de Cernus.

Je regardai la pièce.

— Cernus, ajouta Ho-Tu, n'aime pas perdre.

— Je comprends, fis-je.

— Lorsqu'il prend une femme, précisa Ho-Tu, Cernus lui passe toujours sa chaîne au cou.

Je le regardai.

— Cela la rend docile et coopérative, expliqua Ho-Tu.

— Je m'en doute, dis-je.

— La Maison de Cernus ne semble pas te plaire beaucoup, fit observer Ho-Tu.

— Te plaî-t-elle, demandai-je, à toi, Ho-Tu ?

Il me regarda avec surprise.

— Je suis bien payé, répondit-il. (Puis il haussa les épaules.) Tu as visité pratiquement toute la Maison, reprit-il, à l'exception des salles d'éducation, des cages de fer et des salles de marquage.

— Où sont les jeunes femmes que le vaisseau noir a livrées la nuit dernière dans les Voltaï ?

— En cellule, répondit-il. Suis-moi.

Dans l'escalier, tandis que nous gagnions les parties basses du cylindre dont, incidemment, plusieurs étages sont situés sous le niveau du sol, nous passâmes devant le bureau de Caprus. Élisabeth se trouvait dans l'entrée, les bras chargés de rouleaux.

Lorsqu'elle me vit, elle tomba à genoux et baissa la tête sans pour autant lâcher les

rouleaux.

— Je vois que ton éducation n’a pas encore commencé, dis-je sévèrement.

Elle ne répondit pas.

— Son éducation, intervint Ho-Tu, commencera bientôt.

— Qu’attend-on ? demandai-je.

— C’est une idée de Cernus, expliqua Ho-Tu. Il veut essayer d’éduquer quelques esclaves barbares. Elle fera partie du premier groupe.

— Les Biles qui sont arrivées la nuit dernière ? demandai-je.

— Deux seulement dans ce groupe, précisa Ho-Tu. Les huit autres seront divisées en deux groupes et éduquées séparément.

— J’ai entendu dire, Bs-je remarquer, qu’il n’est pas facile, d’éduquer les barbares.

— Nous pensons, répondit Ho-Tu, que cela est possible – il reste, naturellement, à le prouver.

— Mais il est probable qu’elles ne se vendront pas cher, relevai-je.

— Qui sait ce qui se passera d’ici En’Var ? supputa Ho-Tu, ou même d’ici En’Kara ?

— Si cette expérience se révélait fructueuse, estimai-je, il me semble que la Maison de Cernus n’aurait aucune difficulté à se procurer de telles Biles.

Ho-Tu sourit.

— Naturellement, convint-il.

— Vous en avez déjà beaucoup ? m’enquis-je.

— Oui, répondit Ho-Tu. Et on nous en apporte d’autres à chaque rendez-vous.

Élisabeth leva la tête, apparemment étonnée, comme si elle ne comprenait pas de quoi nous parlions, puis baissa à nouveau les yeux.

— Quand allez-vous commencer l’éducation ? demandai-je.

— Quand les deux filles qui doivent faire partie du premier groupe en auront assez des cellules, du gruau et des cages de fer.

— Les Biles qui reçoivent une éducation ne mangent-elles donc pas le gruau ? demandai-je.

— Les Biles qui reçoivent une éducation, expliqua Ho-Tu, ont droit aux meilleures céréales. Elles dorment sur des nattes et, plus tard, sur leurs fourrures. Elles sont rarement enchaînées. On leur permet de temps en temps de quitter la maison, sous bonne escorte, afin que le spectacle d’Ar les stimule et les rende joyeuses.

— As-tu entendu, petite Vella ? demandai-je.

— Oui, Maître, fit-elle sans lever la tête.

— En outre, reprit Ho-Tu, après quelques semaines, on leur permet de manger autre chose que de la bouillie de céréales.

Élisabeth releva joyeusement la tête.

— On peut même dire, ajouta-t-il, qu’elles sont bien nourries.

Élisabeth sourit.

— Afin, naturellement, conclut-il en la regardant, qu’elles se vendent plus cher.

Élisabeth baissa la tête.

C’est alors que sonna la quinzième heure. Élisabeth me regarda.

— Tu peux disposer, dis-je.

Elle se leva d’un bond et regagna la pièce où travaillait Caprus qui, à ce moment, était en train de fermer le plateau du bureau devant lequel il se tenait. Elle remit les rouleaux dans les logements du meuble. Caprus tira le rideau de bois qu’il ferma à clé puis, après l’avoir salué, Élisabeth passa en courant devant nous et disparut dans le couloir.

— À cette vitesse, fit remarquer Ho-Tu, elle n’arrivera pas la dernière au réfectoire.

Je regardai Ho-Tu et souris.

Il leva sa tête rasée et son regard noir rencontra le mien. Il resta quelques instants immobile, puis eut un sourire crispé.

— Tu es bizarre pour un Assassin, releva-t-il.

— Est-ce que nous allons aux cellules ? demandai-je.

— La quinzième ahn a sonné, rappela Ho-Tu. Allons à table. Lorsque nous aurons mangé, je te conduirai aux cellules.

Ici et là, dans le couloir, des esclaves couraient, dans Tune ou l'autre direction, vers leur réfectoire. Il y avait également des employés, on entendait le claquement de portes que l'on fermait à clé.

— Très bien, dis-je, allons manger.

Il y eut diverses compétitions, ce soir-là, dans le carré de sable. Il y eut un combat au couteau gainé, un combat au fouet et un combat au gant hérissé de pointes. Une jeune esclave, qui avait renversé du vin, fut déshabillée, attachée à l'anneau et fouettée. Plus tard, les Musiciens jouèrent et une fille que je n'avais jamais vue, originaire, me dit-on, de Cos, dansa la Danse du Collier, et ce, honorablement. Cernus, fidèle à son habitude, joua avec Caprus et resta même après qu'il eut servi le Paga et le vin de Ka-la-na purs, cette fois-ci.

— Comment se fait-il, demandai-je à Ho-Tu, avec qui j'avais fait plus ample connaissance pendant la journée, que les autres mangent de la viande, du miel et du pain alors que tu te contentes d'une bouillie de céréales ?

Ho-Tu repoussa son bol.

— C'est sans importance, fit-il.

La cuiller de corne se brisa entre ses mains et il en jeta furieusement les morceaux dans le bol.

— Je m'excuse, dis-je.

Il me jeta un regard incertain. Ses yeux noirs brillaient.

— C'est sans importance, répéta-t-il.

Je hochai la tête.

— Je vais te conduire aux cellules, reprit-il.

Je montrai la porte par laquelle, la veille au soir, étaient sortis l'esclave enchaîné et Cernus lui-même. J'avais constaté avec satisfaction, ce soir-là, que personne, pas même les esclaves vaincus dans les combats, n'en avait franchi le seuil. Je remarquai que le vainqueur de la veille mangeait encore au pied de la table. On lui avait retiré son collier. Je supposai qu'il avait été libéré. Il portait un fouet à la ceinture et, glissé dessous, un couteau courbe dans son fourreau, maintenu en place par une lanière de cuir passée autour de la garde, comme c'était le cas pour celui de Ho-Tu.

— La chose que tu appelles la Bête, dis-je, se trouve derrière cette porte ?

Ho-Tu me regarda, les paupières plissées.

— Oui, fit-il.

— J'aimerais la voir, fis-je.

Ho-Tu pâlit. Puis il sourit.

— Dans tes prières, déclara-t-il, demande aux Prêtres-Rois de ne jamais la voir.

— Tu ignores tout d'elle ? demandai-je.

— Cernus, répondit-il, et quelques autres peuvent poser les yeux sur elle – eux seuls. (Il me regarda attentivement.) Ne sois pas curieux, Tueur, conseilla-t-il, car, en général, ceux qui voient la Bête voient leur mort.

— Je présume, avançai-je, que sa cage est solide.

Ho-Tu sourit.

— Je l'espère, dit-il.

— Lui donne-t-on souvent à manger ? demandai-je.

— Elle peut manger plusieurs fois par jour, répondit Ho-Tu, mais elle peut également rester longtemps sans nourriture. Normalement, nous lui donnons un esclave tous les dix jours.

— Un esclave vivant ? m'enquis-je.

— Elle aime tuer elle-même, indiqua Ho-Tu.

— Du moment que sa cage est solide, relevai-je, il n'y a pas de danger.

— La crainte de la Bête fait régner l'ordre dans la Maison de Cernus, affirma Ho-Tu.

— Je n'en doute pas, admis-je.

— Viens, conclut Ho-Tu, je vais te montrer les cellules.

11. DEUX JEUNES FEMMES

Après avoir franchi plusieurs portes métalliques pourvues de judas et descendu un escalier en spirale s'enfonçant toujours plus profondément sous terre, je perçus enfin la puanteur caractéristique des cages.

Le cylindre dispose de plusieurs types de zones de détention qui vont du luxe de la cellule que Ho-Tu m'avait montrée plus tôt, dans laquelle Cernus enfermait les captures spéciales, aux cages de fer. Certaines étaient simplement constituées d'un alignement de cellules raisonnablement propres, parfois avec une fenêtre, une cuvette de w.-c. et une natte pour dormir. D'autres étaient plus élaborées : un lourd grillage au motif complexe remplaçait les barreaux, il y avait des tentures de soie rouge aux murs, des fourrures par terre et, parfois, une lampe à huile de tharlarion dans un trou du plafond. Mais les cages, dont il existe divers types, ne disposaient pas de tels luxes. Incidemment, l'expression « les Cages de Fer » s'applique à tous les lieux de détention souterrains de la maison d'un Marchand d'Esclaves, non seulement les cages, mais aussi les oubliettes, les cylindres d'acier, les chaînes fixées aux murs et le reste ; elle définit une zone plutôt que la nature d'une des formes de détention qu'on y trouve. On parle parfois de « cellules » mais, dans ce cas, il s'agit le plus souvent d'un genre de cube de ciment d'environ un mètre de côté et pourvu d'une porte métallique qu'il est possible de lever ou d'abaisser ; on trouve également le même type de cellule, mais uniquement constitué de barreaux, dans les maisons des Marchands d'Esclaves ; ces petites cellules peuvent être utilisées séparément, pour le transport des esclaves notamment, mais il est également possible de les assembler et de les poser les unes sur les autres, généralement en les fixant à un mur, ce qui permet de gagner de la place.

Ho-Tu me montra le chemin, allant d'une passerelle à l'autre, au-dessus des alignements de cages. Dans ces cages, derrière les barreaux, des esclaves mâles, nus et portant au cou de lourds colliers métalliques, nous regardèrent, les yeux vides.

— Fais attention de ne pas tomber, conseilla Ho-Tu.

Je supposai que l'origine de l'expression « les Cages de Fer » reposait dans ce type d'équipement. Sur toutes les cages au-dessus desquelles je passai, je vis une mince plaque métallique couverte de chiffres. Certains chiffres faisaient référence aux occupants, mais d'autres étaient des codes destinés aux gardiens et indiquaient le régime alimentaire, les précautions particulières, la date d'acquisition et la destination probable. Certains chiffres avaient été effacés et d'autres gravés sur les plaques métalliques que l'on changeait de temps à autre. Les cages semblaient humides et, bien que nous fussions sous terre, chaudes en raison de l'accumulation des corps. Il n'y avait, pour tout sanitaire, qu'un grillage métallique soutenu par deux barreaux, à même le plancher de la cage, et donnant sur une dalle de ciment, située un mètre cinquante plus bas, que les esclaves ne lavaient qu'une fois par jour. Il y avait un récipient contenant de l'eau d'un côté de la cage et un guichet à nourriture de l'autre, tous deux approvisionnés au moyen de tubes donnant sur les passerelles. Les cages des femmes étaient mélangées à celles des hommes, probablement du simple fait qu'elles s'étaient trouvées vides à un moment donné. Tout comme les hommes, les femmes étaient nues et portaient un collier ; leur collier, cependant, n'était pas le collier à serrure ordinaire mais, du fait qu'elles séjournaient dans les cages de fer, une mince bande métallique numérotée.

Je remarquai que les femmes avaient tendance à rester au milieu de la cage. La nourriture et l'eau étaient séparées des barreaux de la cage voisine, éventuellement occupée par un homme, par un épais grillage métallique semblable à celui du sol et rivé aux barreaux. Je supposai que, de temps en temps, une fille venait trop près de la séparation et se faisait attraper mais, en raison des barreaux, on ne pouvait pas lui faire grand-chose. L'accouplement des esclaves est sérieusement supervisé. Je remarquai une ou deux jeunes femmes allongées sur le grillage du sol, la tête près de la paroi qui les séparait d'un homme, les cheveux cruellement attachés aux barreaux. Elles s'étaient montrées imprudentes.

Je ne tentai pas de compter les cages au-dessus desquelles je passai, et nous traversâmes deux étages semblablement aménagés. Nous nous arrê tâmes au quatrième étage souterrain où l'on m'apprit qu'il y en avait, au-dessous, encore trois, exactement semblables à ceux que nous venions de traverser. Le quatrième étage, bien que pourvu de nombreux aménagements destinés à la détention, sert au marquage, à la répartition, à l'interrogatoire et à l'examen des esclaves ; on peut y accéder directement, grâce à une rampe en spirale et un tunnel, sans traverser la zone des cages de fer. C'est à cet étage que se trouvent les cuisines, l'infirmerie et le matériel nécessaire aux forgerons ; c'est également là que se trouvait le bureau de Ho-Tu ; en outre, en découvrant des anneaux et des chaînes, des tables en pierre, des rangées d'instruments destinés à provoquer la douleur, des fers et des brasiers à haute température dans des vasques métalliques perforées, je supposai que c'est à cet étage qu'on torturait les esclaves récalcitrants.

— Je vais te montrer les femmes qu'on nous a livrées dans les Voltaï, annonça Ho-Tu.

Je le suivis dans une grande salle défendue par une lourde porte métallique.

Un feu brûlait dans une vasque, à peu près au milieu de la salle. La pièce semblait en désordre, il y avait des morceaux de chaîne ici et là. Deux forgerons s'y trouvaient. Un gardien parlait avec eux. Un homme vêtu du vert de la Caste des Médecins, debout dans un coin, prenait des notes sur un morceau de papier. Il était grand et rasé de près. Je remarquai une rangée de fers à marquer, constatai que plusieurs d'entre eux chauffaient dans le feu. Il y avait également une enclume sur un large socle de bois. Contre le mur du fond, il y avait trente cellules, cinq rangées de six, empilées les unes au-dessus des autres, auxquelles on accédait par des escaliers métalliques et des passerelles. Il y en avait jusqu'au plafond. Il y avait d'autres cages dans la salle, mais elles étaient vides. Des anneaux étaient scellés dans un mur. Une chaîne terminée par une paire de bracelets métalliques et reliée à un treuil pendait du plafond. Contre un mur, je remarquai des fouets de poids et de cuirs différents.

Le Médecin leva la tête.

— Bonjour, Ho-Tu, dit-il.

— Bonjour, Flaminius, répondit Ho-Tu. Puis-je te présenter Kuurus, membre de la Caste Noire mais également du personnel de notre Maison ?

Flaminius hocha sèchement la tête et je fis de même.

Puis le Médecin regarda Ho-Tu.

— C'est un bon lot, affirma-t-il.

— Ce n'est pas étonnant, répondit Ho-Tu, elles ont été sélectionnées avec le plus grand soin.

Je compris alors que les Marchands d'Esclaves goréens ne capturent pas n'importe quelle jeune femme, mais qu'ils prévoient probablement leur acquisition avec la diligence et le soin qu'ils apportent à l'organisation de leurs raids sur Gor. Il est probable qu'on les a étudiées et surveillées pendant des mois sans qu'elles le sachent, qu'on a enregistré leurs habitudes, leurs déplacements et leur emploi du temps avant de les capturer à un endroit et un moment

déterminés à l'avance. Je supposai qu'elles devaient satisfaire à de nombreux critères. Je présumai qu'elles étaient débordantes d'énergie et de vitalité. Je savais qu'elles étaient belles. Toutes étaient certainement intelligentes car les Goréens, contrairement aux hommes de la Terre, aiment les femmes à l'esprit vif et alerte. Et elles étaient en cage.

— Allons les voir, proposa Ho-Tu en prenant une petite torche métallique à mèche de paille enduite de goudron qu'il plongeait dans le feu.

En compagnie du Médecin et du gardien, je gravis à sa suite l'étroit escalier métallique.

Une jeune femme blonde, qui portait un anneau de fer à la cheville gauche, s'accroupit près des barreaux de la porte et tendit les bras à l'extérieur.

— Meine Herren ! s'écria-t-elle.

Le gardien, avec le gros bâton qu'il tenait à la main, frappa violemment les barreaux juste devant son visage ; elle poussa un cri, recula d'un bond et s'immobilisa au fond de la cage.

— Les deux suivantes, dit Flaminius en montrant deux cages séparées de la précédente par une cage vide, refusent de manger.

Ho-Tu tendit la torche devant une cage, puis devant l'autre. Les deux jeunes femmes étaient orientales – Japonaises à mon avis.

— Qu'on fasse manger celle-ci ! ordonna Ho-Tu en montrant la cage de gauche.

On fit sortir la jeune femme et on lui attachait les mains derrière le dos. On appela un forgeron qui apporta un bol de bouillie allongée d'eau et soigneusement mélangée de sorte qu'il soit possible de la boire. On donne aux esclaves divers types de bouillie. Celle des cages de fer, néanmoins, est aussi infâme et inodore qu'il est possible de l'imaginer, et ce délibérément. On fit s'agenouiller la jeune femme, puis le gardien lui tira la tête en arrière et lui pinça le nez tandis que le forgeron lui ouvrait la bouche avec le pouce et l'index avant d'y verser la moitié du bol de bouillie diluée, en répandant sur son menton et son corps. La jeune femme tenta de retenir sa respiration mais, lorsqu'il lui fallut reprendre son souffle, elle fut bien obligée d'avaler la mixture ; le forgeron répéta deux fois l'opération et la jeune femme, vaincue, avala le liquide épais qu'il lui versa dans la bouche, suffoquant à chaque gorgée.

— Remettez-la dans la cage ! ordonna Ho-Tu.

— Vous ne la détachez donc pas ? demandai-je.

— Non, répliqua Ho-Tu, ainsi, elle ne pourra pas se forcer à vomir la nourriture.

L'autre jeune femme avait regardé ce qui venait de se passer. Ho-Tu, du pied, poussa une écuelle dans sa direction. Elle la porta à ses lèvres et, tremblante, se mit à manger.

La dernière fille de la rangée était sans doute grecque. Elle était très belle. Assise, le menton sur les genoux, elle nous regardait.

Nous nous dirigeâmes vers le troisième niveau.

— Elles semblent tout à fait calmes, observai-je.

— Nous leur accordons, dit Flaminius, daignant donner quelques explications, cinq ahns de réactions diverses à partir du moment où les effets de l'injection de forbicaïne cessent. Le plus souvent, cela se manifeste sous forme de larmes hystériques, de menaces, de demandes d'explications, de hurlements, etc. Elles seront également autorisées à exprimer leur désespoir pendant certaines périodes fixées à l'avance, plus tard.

— Il est nécessaire, ajouta Ho-Tu, qu'elles puissent pleurer et hurler de temps en temps.

— Pour le moment, dis-je, elles sont apparemment en période de silence.

— Oui, répondit Ho-Tu, jusqu'à la cinquième sonnerie, demain matin.

— Mais qu'arrive-t-il si elles ne se taisent pas ? demandai-je.

— On les fouette, répondit Ho-Tu.

— Il a suffi de lever le fouet, précisa le gardien. Elles ne parlent pas notre langue mais elles

ne sont pas folles. Elles comprennent.

— Pendant les examens, expliqua Ho-Tu, après l'enregistrement des empreintes digitales, chaque fille reçoit cinq coups de fouet qui lui font comprendre ce que cela signifie. Par la suite, il suffit en général d'approcher la main du fouet pour être aussitôt obéi.

— J'imagine, dis-je, qu'elles ne comprennent pas ce qui leur arrive.

— Naturellement, répondit Flaminius. Pour le moment, il est probable que certaines d'entre elles se croient devenues folles.

— Y en a-t-il beaucoup, demandai-je, qui perdent effectivement l'esprit ?

— Curieusement, répondit Flaminius, non.

— Pourquoi ? m'enquis-je.

— Cela tient probablement à la sélection des jeunes femmes qui sont en général fortes, intelligentes et imaginatives. L'imagination est importante car il leur faut être en mesure d'appréhender l'énormité de ce qui vient de leur arriver.

— Comment parvenez-vous à les convaincre qu'elles ne sont pas folles ? demandai-je.

Flaminius rit.

— Nous leur expliquons ce qui leur est arrivé. Elles sont intelligentes, elles ont de l'imagination, elles ont le plus souvent déjà envisagé cette éventualité, sans toutefois la prendre au sérieux mais, au bout d'un certain temps, elles acceptent la réalité.

— Comment le leur expliquez-vous ? demandai-je. Elles ne parlent pas goréen.

— Il n'y a pas une fille, expliqua Flaminius, dont au moins un membre de notre personnel ne parle pas la langue.

Je le regardai avec stupéfaction.

— Tu ne pensais certainement pas, exposa Flaminius, que nous ignorons tout du monde d'origine de ces esclaves. Il y a des habitants de leur planète dans notre Maison et des habitants de notre monde sur leur planète.

Je ne répondis pas.

— J'ai moi-même visité leur monde, reprit Flaminius, et je parle une de ses langues.

Je le regardai.

— On l'appelle anglais, dit-il.

— Ah ! fis-je.

Nous nous étions arrêtés devant les deux premières cages du troisième niveau. Elles contenaient deux jeunes Noires, toutes deux très belles. La première était prostrée et silencieuse, accroupie au fond de la cage ; l'autre était allongée sur le sol et pleurait doucement. Nous poursuivîmes notre chemin et nous nous arrê tâmes devant la troisième cage de la partie gauche du niveau.

— Pourquoi cette fille a-t-elle les mains attachées à l'extérieur des barreaux ? demanda Ho-Tu.

— Le gardien, répondit Flaminius, la trouve jolie. Il voulait pouvoir la regarder en face.

Approchant sa torche, Ho-Tu obligea la jeune femme à lever la tête. Elle le regarda fixement, les yeux vides. Elle était très belle. Italienne à mon avis.

Il la lâcha.

— Effectivement, reconnut-il, elle est magnifique.

Nous gagnâmes ensuite le quatrième niveau.

Lorsque Ho-Tu approcha sa torche de la troisième cage en partant du bout, celle qui se trouvait au-dessus de celle de la jeune Italienne, la jeune femme qui l'occupait s'enfuit au fond, en larmes, se tassant contre la paroi et la griffant. Son dos portait des marques de fouet. Elle était petite et avait les cheveux noirs. À mon avis, elle était belge ou française.

— Celle-ci, expliqua Flaminius, est en état de choc. Cela peut être très grave. Nous l'avons fouettée afin de la rendre sensible, qu'elle reprenne ses esprits grâce à la douleur, que la douleur lui fasse reprendre conscience.

Je regardai dans la cage. La jeune femme était terrifiée et avait certainement mal, mais elle n'était manifestement pas en état de choc.

— Parfois, reprit Flaminius, il n'est pas aisé de prévenir le choc. En fait, il arrive que c'est le fouet qui plonge les filles en état de choc. On a ensuite recours aux sédatifs et aux drogues. Ce lot, toutefois, est excellent.

— As-tu préparé les documents les concernant ? s'enquit Ho-Tu.

— Oui, répondit Flaminius.

— Combien sont encore Soie Blanche ? demanda-t-il.

— Six, répondit Flaminius.

— Autant que cela ? s'étonna Ho-Tu.

— Oui, confirma Flaminius.

— Bon, fit le Maître Gardien. (Puis il se tourna vers moi.) Les deux dernières filles, reprit-il en tendant le menton vers les deux dernières cages du quatrième niveau, t'intéresseront tout particulièrement.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Elles seront éduquées en même temps que cette Vella qui est attachée à ton compartiment.

Nous nous arrê tâmes devant les deux dernières cages. Flaminius se tourna vers nous.

— Je peux communiquer avec elles, affirma-t-il.

Ho-Tu approcha sa torche des cages.

— Esclaves, dit Flaminius en anglais.

Les deux jeunes femmes le regardèrent avec stupéfaction.

— Vous parlez anglais, dit l'une d'elles, lentement, les yeux fixés sur lui, ébahie.

L'autre approcha des barreaux et passa le bras à l'extérieur.

— Au secours ! s'écria-t-elle. Au secours !

Puis la première s'agenouilla également près des barreaux et passa les bras au travers.

— Je vous en prie ! sanglota-t-elle, je vous en prie, je vous en prie !

Flaminius n'approcha pas, accueillant leurs supplications avec impassibilité.

Elles restèrent à genoux, les mains serrées autour des barreaux, le visage couvert de larmes.

— Je vous en prie, murmurait celle de gauche, je vous en prie.

— Vous êtes des esclaves, reprit Flaminius à nouveau en anglais.

Elles firent non de la tête. Je remarquai qu'elles étaient brunes, comme Élisabeth. Je supposai qu'on avait décidé de les éduquer ensemble afin qu'elles forment un groupe cohérent. La jeune femme de gauche avait les cheveux courts ; les Marchands d'Esclaves, très probablement, ne lui permettraient pas de conserver ce type de coiffure ; son visage était délicat, fragile, plutôt mince et réfléchi ; son corps était mince ; je presumai que ses nouveaux maîtres lui feraient prendre du poids ; elle avait les yeux gris ; son visage mince arborait des taches de rousseur. L'autre était légèrement plus grande mais on ne pouvait en être sûr ; son corps était plus épanoui que celui de la première, mais pas sensiblement ; elle avait de belles épaules élégantes, son ventre était plat, ses hanches larges, douces et arrondies ; elle avait les cheveux aux épaules ; ses yeux, comme ceux d'Élisabeth, étaient marron ; si on les vendait séparément, la seconde, à mon avis, rapporterait davantage que la première. Toutefois, elles étaient toutes deux extrêmement séduisantes.

Flaminius se tourna vers Ho-Tu et nous.

— Je viens de leur dire, expliqua-t-il en goréen, qu'elles sont esclaves.

La jeune femme de gauche, la plus mince, déclara :

— Je ne suis pas esclave.

Flaminius se tourna à nouveau vers nous.

— Elle vient de nier qu'elle est esclave, précisa-t-il.

Le gardien rit avec nous.

Les yeux de la jeune femme s'emplirent de larmes.

— Je vous en prie ! fit-elle.

— Vous êtes fous ! s'écria la seconde jeune femme. Vous êtes complètement fous !

— Comment t'appelles-tu ? demanda Flaminius à la première.

— Virginia, répondit-elle, Virginia Kent.

— Où sommes-nous ? demanda la seconde. J'exige d'être libérée 1 J'exige des explications !

Faites-nous sortir immédiatement ! Et vite, c'est votre intérêt !

Flaminius ne fit pas attention à la deuxième jeune femme.

— Mange ta bouillie, Virginia, fit-il, sur un ton rassurant, à l'autre.

— Qu'allez-vous nous faire ? demanda la première.

— Mange, dit Flaminius avec gentillesse.

— Faites-nous sortir ! cria la seconde en secouant les barreaux. Faites-nous sortir !

Virginia Kent ramassa l'écuelle de bouillie, la porta à ses lèvres, en absorba un peu.

— Faites-nous sortir ! cria la seconde.

— Maintenant, bois ! dit Flaminius.

Virginia prit l'écuelle d'eau, but une gorgée. L'écuelle était bosselée et rouillée.

— Faites-nous sortir ! cria une fois de plus la seconde.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Flaminius avec beaucoup de douceur.

— Vous êtes fou ! hurla la jeune femme. Faites-nous sortir !

Elle secoua les barreaux.

— Comment t'appelles-tu ? répéta Flaminius.

— Phyllis Robertson, répondit-elle de mauvaise grâce.

— Mange ta bouillie, Phyllis, dit Flaminius. Cela te fera du bien.

— Faites-moi sortir ! cria-t-elle.

Flaminius fit signe au gardien qui frappa les barreaux avec son bâton juste devant le visage de Phyllis Robertson ; celle-ci hurla et se réfugia au fond de la cage où elle s'immobilisa, accroupie, les larmes aux yeux.

— Mange ton gruau, insista Flaminius.

— Non, fit-elle, non !

— Phyllis se souvient-elle du fouet ? demanda Flaminius.

La peur agrandit les yeux de la jeune femme.

— Oui, souffla-t-elle.

— Alors, dis-le, demanda Flaminius.

Je murmurai, en goréen, à Ho-Tu, comme si je ne comprenais pas ce qui se passait :

— Que fait-il ?

Ho-Tu haussa les épaules.

— Il leur apprend qu'elles sont esclaves, répondit-il.

— Je me souviens du fouet, dit Phyllis d'une voix sourde.

— Phyllis se souvient du fouet, corrigea Flaminius.

— Je ne suis pas une enfant ! s'écria-t-elle.

— Tu es une esclave, affirma Flaminius.

— Non, cria-t-elle. Non !

— Je vois, annonça tristement Flaminius, qu'il va être nécessaire de te battre.

— Phyllis se souvient du fouet, capitula-t-elle.

— Excellent, dit Flaminius. Phyllis va être sage. Phyllis va manger son gruau. Phyllis va boire son eau.

Elle lui jeta un regard empli de haine.

Flaminius affronta son regard et vainquit. Elle baissa la tête et se tourna légèrement.

— Phyllis va être sage, répéta-t-elle, Phyllis va manger son gruau. Phyllis va boire son eau.

— Excellent, commenta Flaminius.

La jeune femme porta d'abord l'écuelle de gruau à ses lèvres, puis l'écuelle d'eau, goûtant le gruau et avalant une gorgée d'eau.

Elle nous regarda, les larmes aux yeux.

— Qu'allez-vous nous faire ? demanda la première jeune femme.

— Comme vous l'avez sans doute deviné du fait que la pesanteur est différente, expliqua Flaminius, vous n'êtes plus sur Terre. (Il les observa tranquillement.) Vous êtes sur l'Anti-Terre, ajouta-t-il, cette planète s'appelle Gor.

— Un tel endroit n'existe pas ! s'écria Phyllis.

Flaminius sourit.

— Tu en as entendu parler ? demanda-t-il.

— Il n'existe que dans les livres ! cria Phyllis. C'est une invention !

— Nous sommes sur Gor ! affirma Flaminius.

Phyllis retint son souffle et recula.

— Comme beaucoup d'autres, demanda-t-il, tu as entendu parler de l'Anti-Terre ?

— Cela n'existe que dans les romans, répéta-t-elle.

Flaminius rit.

— J'ai lu des livres sur Gor, intervint Virginia. Ils m'ont semblé tout à fait réels.

Flaminius sourit.

— Tu as connu ce monde par les livres de Tari Cabot.

— Ce ne sont que des romans, maintint Phyllis d'une voix sourde.

— Il n'y aura plus de romans, leur apprit Flaminius.

Virginia le regarda, les yeux dilatés.

— Tari Cabot, poursuivit-il, a été tué à Ko-ro-ba. (Flaminius me montra.) Voici Kuurus, qui a accepté de l'or pour le venger.

— Il est vêtu de noir, releva Virginia.

— Naturellement, fit Flaminius.

— Vous êtes complètement fous ! s'écria Phyllis.

— Il appartient à la Caste des Assassins, précisa Flaminius.

Phyllis hurla et se prit la tête entre les mains.

— Nous sommes sur Gor, souffla Virginia, Gor !

— Pourquoi sommes-nous ici ? demanda Phyllis.

— De tous temps, expliqua Flaminius, même sur votre planète, les forts ont volé les femmes des faibles et les ont réduites en esclavage.

— Nous ne sommes pas des esclaves, fit Virginia d'une voix sourde.

— Vous êtes les femelles des faibles, affirma Flaminius, les habitants de la Terre. (Il les regarda intensément.) Nous sommes les plus forts, déclara-t-il. Nous sommes puissants. Nous avons des vaisseaux capables de voyager dans l'espace. Nous allons conquérir la Terre.

Elle nous appartient. Lorsque nous le souhaitons, nous amenons des Terriens sur Gor et nous en faisons des esclaves ; c'est ce qui vous est arrivé. La Terre est une planète d'esclaves. Vous êtes tous des esclaves-nés. Il faut absolument que vous compreniez que vous, vous êtes des esclaves-nés, que vous êtes des êtres inférieurs, que les habitants de Gor ont le droit de vous réduire en esclavage.

— Nous ne sommes pas des esclaves ! affirma Phyllis.

— Virginia, s'enquit Flaminius, n'ai-je pas raison ? N'est-il pas vrai que les femmes des faibles, des vaincus, lorsqu'on leur permet de vivre, deviennent les esclaves des vainqueurs et ne servent qu'aux plaisirs de leurs maîtres victorieux ?

— J'enseigne l'histoire antique et classique, répondit Virginia dans un souffle. Il est vrai que cela était fréquent autrefois.

— Cela ne semble-t-il pas naturel ? insista Flaminius.

— Je vous en prie, murmura-t-elle, laissez-nous partir.

— Tu es désemparée, releva Flaminius, parce que tu te croyais supérieure. Tu te trouves maintenant dans la situation de la femelle d'un faible que le fort a réduite en esclavage. (Il rit.) Quelle impression cela fait-il, demanda-t-il, de comprendre soudain qu'on est née esclave ?

— Je vous en prie, fit Virginia.

— Ne la torturez pas ! s'écria Phyllis.

Flaminius se tourna vers Phyllis.

— Comment s'appelle le bracelet que tu portes à la cheville ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas ! lança Phyllis.

— C'est un bracelet d'esclave, déclara Flaminius.

Puis il se tourna vers Virginia, approcha le visage des barreaux et s'adressa confidentiellement à elle.

— Tu es intelligente, dit-il. Tu connais deux langues antiques de la Terre. Tu es cultivée. Tu as étudié l'histoire de ta planète. Tu as fréquenté de grandes universités. Peut-être même es-tu brillante.

Virginia le regardait avec désespoir.

— As-tu bien regardé, poursuivit Flaminius, les hommes de cette planète ? À ton avis, ressemblent-ils à ceux de la Terre ? (Il montra le gardien, grand gaillard puissant au visage dur.) À ton avis, ressemble-t-il à un homme de la Terre ?

— Non, souffla-t-elle.

— Que te suggère ta féminité à la vue des hommes de cette planète ? demanda Flaminius.

— Ce sont des hommes, répondit-elle dans un souffle.

— Différents de ceux de la Terre ? s'enquit Flaminius.

— Oui, murmura Virginia, différents.

— Ce sont de vrais hommes, n'est-ce pas ? suggéra Flaminius.

— Oui, fit-elle, les yeux baissés, confuse, ce sont de vrais hommes.

Je constatai avec intérêt que Virginia Kent, en tant que femme, avait apparemment une conscience aiguë des différences existant entre les hommes de Gor et ceux de la Terre. J'étais persuadé que ces différences existaient mais je n'en déduisais pas, comme Flaminius semblait le souhaiter, que la population terrestre était, pour autant, inférieure. En tout état de cause, les mâles de Gor avaient certainement appartenu, à un moment donné, à la même population que ceux de la Terre. À mon sens, les différences étaient essentiellement culturelles et non physiques ou psychologiques. Je considère, naturellement, que la population de Gor est en général plus puissante physiquement et plus vive intellectuellement

mais elle est, dans ces domaines, provisoirement supérieure, non intrinsèquement ; par exemple, les Goréens vivent beaucoup dehors et célèbrent la beauté d'un corps sain et séduisant ; en outre, les Goréens proviennent de populations intelligentes et saines, car ce sont de tels individus que les Prêtres-Rois ont amenés sur cette planète au fil des générations, lors des Voyages d'Acquisition, supprimés, à ma connaissance, depuis la Guerre du Nid. Les différences principales, auxquelles Virginia, à mon avis, était sensible, étaient subtiles et psychologiques. En raison de son éducation, le mâle de la Terre est plus timide, plus indécis, plus réservé que celui de Gor ; il est sujet, en raison des contraintes sociales, à des sentiments de culpabilité et d'anxiété qui sembleraient tout aussi injustifiés à un mâle de Gor que si un Terrien, par exemple, se sentait coupable pour avoir adressé la parole à la sœur de son beau-père. De plus, à tort ou à raison, la culture goréenne est déterminée et dominée par les hommes, de sorte que, dans une telle culture, les hommes ne regardent pas les femmes comme le font ceux qui appartiennent à une culture orientée vers la consommation, dominée par les femmes et dont l'éthos repose sur des valeurs essentiellement féminines ; en conséquence, à leur arrivée sur Gor, les femmes sentent tout naturellement qu'on les regarde différemment et il n'est pas interdit de supposer que leurs instincts refoulés et primitifs réagissent à ce regard.

— En présence d'un homme tel que celui-ci, dit Flaminus en montrant le gardien, comment te sens-tu ?

— Femme, souffla-t-elle, les yeux baissés et la tête tournée.

Flaminus passa le bras au travers des barreaux puis lui caressa doucement le menton et le cou. Elle ne se retourna pas. Son corps était crispé mais elle ne bougea pas. Sa joue était appuyée contre les barreaux.

— Tu portes, reprit Flaminus, un anneau métallique à la cheville gauche.

La jeune femme tenta de bouger la tête mais en fut empêchée. Une larme coula sur sa joue, puis sur le barreau.

— Comment l'appelle-t-on ? demanda Flaminus.

— C'est un anneau d'esclave, répondit-elle sans le regarder.

Il la força à se tourner vers lui. Ses yeux pleins de larmes rencontrèrent ceux du Médecin. Elle soutint son regard sans pouvoir bouger.

— Jolie petite esclave, dit-il.

— Oui, souffla-t-elle.

— Oui qui ? demanda-t-il avec douceur.

— Oui, répéta-t-elle... Maître.

Puis elle cria, se dégagea et se réfugia au fond de la cage où, à genoux, elle se cacha le visage dans les mains et pleura.

Flaminus rit.

— Salauds ! hurla la seconde jeune femme, salauds !

Soudain, Flaminus passa le bras dans la cage, la saisit par les poignets et l'attira brutalement contre les barreaux, l'immobilisant dans cette position.

— Je vous en prie, sanglota-t-elle.

— À partir du moment où on t'a anesthésiée et mis une cagoule, déclara Flaminus, ton existence n'a plus qu'un unique objectif : servir les plaisirs des hommes.

— Je vous en prie, sanglota-t-elle, je vous en prie.

— Les menottes ! ordonna Flaminus, en goréen, au gardien qui lui en tendit une paire.

Flaminus en referma une sur le poignet droit de la jeune femme puis, lui ayant passé les bras au travers des barreaux, les lui replia, glissa la chaîne des menottes autour d'un barreau,

au-dessus de la barre horizontale située dans la partie supérieure de la porte, et referma le second bracelet sur son poignet gauche, toujours à l'extérieur de la porte, de sorte que ses mains étaient immobilisées à l'extérieur, ce qui la maintenait douloureusement contre les barreaux.

— Je vous en prie, sanglota-t-elle, je vous en prie.

— Il serait amusant de te dresser, fit remarquer Flaminius.

— Libérez-moi, je vous en prie, supplia-t-elle.

— Mais nous avons d'autres projets en ce qui te concerne, jolie esclave.

La jeune femme le regarda, les yeux pleins de larmes.

— Tu vas recevoir une éducation d'esclave, poursuivit Flaminius, tu vas apprendre à t'agenouiller, à te tenir debout, à marcher, à danser, à chanter, à servir les mille plaisirs des hommes. (Il rit.) Et quand tu sauras tout ça, on te fera monter sur l'estrade et on te vendra.

La jeune femme poussa un cri déchirant, la tête appuyée contre les barreaux.

Flaminius regarda Virginia dans les yeux.

— Tu recevras également, affirma-t-il, une éducation d'esclave.

Elle avait les yeux rouges.

— Es-tu disposée à apprendre ? demanda Flaminius.

— Nous devons nous plier à votre volonté, répondit Virginia. Nous sommes esclaves.

— Es-tu disposée à apprendre ? demanda Flaminius à Phyllis.

— Qu'arrivera-t-il si je refuse ? s'enquit-elle.

— Tu mourras, répliqua Flaminius.

La jeune femme ferma les yeux.

— Es-tu disposée à apprendre ? répéta Flaminius.

— Oui, souffla-t-elle. Je le suis.

— Bien, fit Flaminius. (Puis il passa le bras dans la cage, la prit par les cheveux qu'il lui tordit.) Me supplies-tu de te faire donner une éducation d'esclave ? s'enquit-il.

— Oui, dit-elle, oui !

— Oui qui ? demanda le Médecin.

— Oui, sanglota-t-elle... Maître !

Flaminius se redressa et se tourna vers nous. Il était redevenu un Médecin froid et compétent. Il s'adressa rapidement, en goréen, à Ho-Tu.

— Ce sont des Biles intéressantes, dit-il. Elles se ressemblent sur certains points mais elles sont pourtant différentes. Le résultat de l'expérience que je viens de mener à bien est plus que satisfaisant, il est vraiment encourageant.

— L'éducation leur sera-t-elle profitable ? demanda Ho-Tu.

— Il est encore impossible de le dire, répondit Flaminius, mais je pense qu'elles réussiront, chacune à sa manière. Je ne crois pas qu'il sera nécessaire de les droguer et je suis persuadé que le fouet et l'aiguillon, utilisés à bon escient, suffiront. Mon pronostic est, dans l'ensemble, extrêmement favorable. De l'excellente marchandise, quelques risques, mais toutes les chances d'atteindre un statut élevé. En résumé, elles me semblent dignes d'être améliorées et devraient constituer un investissement profitable.

— Néanmoins, fit remarquer Ho-Tu, ce sont des barbares.

— C'est exact, répondit Flaminius, et il est probable qu'elles le resteront toujours – mais cette caractéristique éveillera sans doute la convoitise de certains acheteurs.

— C'est ce qu'espère Cernus, fit Ho-Tu.

Flaminius sourit.

— Les espoirs de Cernus sont rarement déçus, affirma-t-il.

Ho-Tu fit une grimace.

— C'est exact, reconnu-il.

— S'il existe un marché pour de telles filles, reprit Flaminus, notre Maison fera d'excellentes affaires.

Ho-Tu se donna une claque sur les cuisses.

— Cernus s'arrangera pour qu'il y ait un marché.

— Je n'en doute pas, renchérit Flaminus.

Je regardai les jeunes femmes enfermées dans les cages.

Virginia, les joues couvertes de larmes, était agenouillée près des barreaux et nous regardait. Phyllis, les bras attachés à l'extérieur de la cage, serrée contre les barreaux, nous regarda elle aussi un instant, puis détourna la tête.

— Je te promets, affirma Flaminus à Ho-Tu, que, une fois éduquées, ces deux filles seront capables de procurer à leur maître les délices les plus exquis.

Heureusement, les jeunes femmes ne comprenaient pas le goréen. J'étais persuadé que Flaminus disait vrai. Les Marchands d'Esclaves de Gor connaissent leur affaire. Les deux jeunes femmes deviendraient des esclaves exceptionnelles.

Puis, à la suite de Ho-Tu, nous longeâmes la passerelle métallique, descendîmes l'escalier et, passant entre les rangées de fers à marquer et la vasque perforée où brillait le feu, sortîmes de la pièce. Au moment de franchir le seuil, j'entendis les sanglots d'une jeune femme. Naturellement, je ne cherchai pas à savoir qui c'était.

12. LE PAYSAN

Le cri de douleur strident du tarn couvrit le grondement de la foule frénétique.

— Bleu ! Bleu ! cria mon voisin qui portait un rectangle de tissu bleu sur l'épaule gauche et tenait à la main deux tablettes de faïence bleue.

Le tarn, sans cesser de pousser des cris, une aile cassée, culbuta par-dessus le bord du grand anneau suspendu au-dessus du filet de la piste, tomba tandis que son cavalier coupait les sangles de sécurité et sautait afin de ne pas être coincé sous l'oiseau et tué lorsque celui-ci se débattait dans le filet.

L'autre oiseau, qui avait poussé le premier contre le bord de l'anneau, passa maladroitement, tournoya puis, sous l'action cruelle des rênes, réagissant à l'éclair jaune de l'aiguillon, reprit son équilibre et fila vers l'anneau suivant.

— Rouge ! Rouge ! Rouge ! s'écria-t-on autour de moi.

Les sept tarns restants se mirent sur une file, franchirent l'anneau à toute vitesse puis tournèrent en vol en direction du suivant. Le tarn de tête était un oiseau brun dont le cavalier était vêtu de soie rouge ; sa petite selle et les rênes étaient de cuir rouge.

On n'en était qu'au troisième tour d'une course qui en comportait dix et, déjà, deux tarns étaient tombés dans le filet. Adroitement, les préposés au filet s'approchèrent d'eux en suivant les passerelles latérales, armés de cordes avec lesquelles ils attacheraient le bec et les serres courbes, dangereuses, de l'oiseau. L'un d'eux avait apparemment une aile cassée car les hommes, après l'avoir attaché, lui tranchèrent rapidement la gorge ; le sang coula sur le filet, le tachant, puis tomba par terre où il se répandit en une mare brun rouge, sur le sable. Le cavalier récupéra sa selle et ses rênes sur le corps encore frémissant de l'oiseau puis les jeta, deux mètres plus bas, sur le sable. L'autre oiseau n'était apparemment qu'assommé et on le roula jusqu'au bord du filet où on le chargea sur une toile tendue sur une armature de bois montée sur roues et tirée par deux tharlarions à cornes, avant de l'attacher avec de larges bandes de toile.

— Or ! Or ! cria-t-on devant moi.

Les oiseaux avaient déjà franchi les douze anneaux de la piste et approchaient à nouveau. Le tarn des Jaunes était en tête, suivi par celui des Rouges, celui des Bleus, celui des Or, celui des Orange, celui des Verts et celui des Argent.

Dans la foule, les cris aigus des femmes libres se confondaient à ceux des esclaves, l'intensité de l'instant aplanissant les différences. Pendant la course, les vendeurs de sucreries, de bonbons, de Kal-da, de pâtisseries et de Paga, debout dans les allées avec leur marchandise, se taisaient et regardaient. Nombre d'entre eux, naturellement, avaient des intérêts dans la course car ils cachaient certainement sur eux ou dans leur plateau les petites tablettes de faïence achetées aux Preneurs de Paris, et susceptibles de rapporter plusieurs fois leur valeur initiale si leur favori se classait dans les quatre premiers.

Les oiseaux passèrent une nouvelle fois devant nous.

— Oh, Prêtres-Rois ! s'écria un de mes voisins, un Bourrelier, que les ailes du Rouge soient rapides !

La foule tout entière semblait debout, même les spectateurs des gradins de marbre sous leurs tentures de soie pourpre. Je me levai également afin de voir. Les places réservées à l'Administrateur, au Grand Initié et aux membres du Grand Conseil de la Cité se trouvaient

près des perchoirs de l'arrivée, neuf pour cette course. Il s'agissait, pratiquement, de portiques plus larges que les gradins ordinaires et recouverts de dais rouges sur lesquels étaient installées, à différents niveaux, des chaises curules. Flanqué de deux gardiens, drapé dans le Rouge des Guerriers, je vis le trône de l'Administrateur sur lequel, penché vers la piste, se tenait un membre de la famille des Hinrabiens, qui régnait sur Ar. Non loin de lui, hautain, comme indifférent, sur un trône de marbre blanc mais également flanqué de deux gardes, se trouvait le Grand Initié. Devant lui, étaient assis deux rangées d'Initiés qui psalmodiaient des louanges aux Prêtres-Rois sans regarder la course.

Une bannière verte était suspendue au mur devant les trônes de l'Administrateur et du Grand Initié, ce qui indiquait qu'ils soutenaient les Verts.

Les Guerriers chargés de la protection de l'Administration et du Grand Initié, incidemment, étaient des Taurentiens, membres de la garde du palais, corps d'élite composé d'hommes d'épée et d'archers soigneusement sélectionnés, spécialement entraînés et ne dépendant pas de l'autorité militaire de la cité. Leur chef, ou Capitaine, s'appelait Saphronicus ; c'était un mercenaire originaire de Iyros. Il se tenait derrière le trône, enveloppé dans un manteau écarlate ; c'était un homme mince et de grande taille, aux longs bras et au visage étroit, dont la tête bougeait continuellement, examinant attentivement la foule.

Il y avait d'autres tribunes d'honneur, près des stands, toutes recouvertes de dais et occupées par les nombreuses familles influentes de la cité ; je remarquai que quelques tribunes avaient été attribuées aux Marchands ; je n'y étais pas opposé car j'ai toujours tenu les Marchands en plus haute estime que de nombreux membres de ma caste, mais cela me surprit ; à l'époque de Marlenus, lorsque celui-ci était Ubar d'Ar, son ami Mintar lui-même, commerçant brillant et sans scrupule, membre de la Caste des Marchands, n'aurait pas bénéficié d'une aussi bonne place.

De l'autre côté de la piste, un arbitre donna un coup de gong, indiquant qu'un oiseau avait manqué un anneau, et on hissa un disque d'argent au sommet d'un mât. Des spectateurs exprimèrent leur déception, d'autres leur joie. Le cavalier faisait tourner l'oiseau, s'efforçant de le contrôler et de le ramener vers l'anneau. Pendant ce temps, les autres l'avaient franchi à toute vitesse.

Non loin de moi, un vendeur de bonbons jeta avec colère quatre tablettes de faïence argentée.

Le Jaune était en tête, suivi par le Rouge. Le Vert était troisième.

— Vert ! Vert ! cria une femme, non loin de moi, le voile en bataille, les poings serrés.

L'Administrateur se pencha davantage sur son trône. On disait qu'il jouait gros.

Sur le mur bas d'environ deux mètres de haut sur dix mètres de large qui divisait la piste, il n'y avait plus que trois grosses têtes de tarn au sommet de leurs mâts, ce qui signifiait qu'il ne restait plus que trois tours.

Un peu plus tard, avec un cri de victoire, le cavalier des Jaunes posa son oiseau sur le premier perchoir, talonné par le Rouge et le Vert. Les autres, successivement, l'Or, le Bleu, l'Orange et l'Argent se posèrent. Deux perchoirs restèrent vides.

Me tournant vers la tribune de l'Administrateur, je vis l'Hinrabien se détourner d'un air dégoûté et dicter quelque chose au Scribe assis en tailleur près du trône, une liasse de papiers à la main. Le Grand Initié s'était levé et tenait à la main un gobelet qu'un autre Initié lui avait donné, probablement de la glace pilée et aromatisée car il faisait chaud.

La foule se mit à aller et venir car rien ne monopolisait plus son attention. La plupart partaient à la recherche des Preneurs de Paris, dont certains allaient et venaient dans les tribunes tandis que d'autres se tenaient au pied des stands, sur la piste elle-même, presque

sous le filet et les anneaux. Les vendeurs de bonbons et de pâtisseries vantaient leur marchandise. J'entendis une esclave demander des sucreries à son maître. Des femmes libres, ici et là, passaient avec élégance de petits morceaux de sucrerie sous leur voile. D'autres allaient même jusqu'à soulever légèrement leur voile afin de boire les glaces parfumées. Des femmes de Basse Caste buvaient directement au travers de leur voile, taché de jaune et de rouge.

Le gong de l'arbitre résonna deux fois, ce qui indiqua que la course suivante commencerait dans dix ehns.

On se précipita vers les Preneurs de Paris.

Presque tous les spectateurs portaient une indication de la faction qu'ils soutenaient. C'était, le plus souvent, un petit carré de tissu cousu sur l'épaule gauche ; les femmes des Hautes Castes portaient, en général, un morceau de soie élégamment décoré ; les femmes des Basses Castes n'avaient, d'ordinaire, qu'un morceau de tissu assez grossier fabriqué à partir de la plante Rep, et teint ; quelques esclaves, sur l'ordre de leur maître, portaient une tunique de la couleur de la faction qu'il soutenait ; d'autres avaient passé un ruban de couleur dans leurs cheveux ou leur collier.

— Les courses étaient meilleures au temps de Marlenus, fit remarquer mon voisin en se penchant vers moi.

Je haussai les épaules. Il n'était pas étonnant qu'il m'eût parlé. Avant de sortir de la Maison de Cernus, j'avais quitté mes vêtements noirs et effacé la marque de la dague que je portais au front. J'avais revêtu une tunique usagée du Rouge des Guerriers. Je pouvais ainsi plus aisément me déplacer dans la ville. Personne ne me remarquerait ou n'aurait peur de moi. On n'hésiterait pas à me parler.

— Mais, ajouta mon voisin d'une voix maussade, que peut-on espérer avec un Hinrabien sur le trône de l'Ubar ?

— Sur le trône de l'Administrateur, rectifiai-je sans me tourner vers lui.

— Ar n'appartient qu'à un seul, reprit l'homme. À Marlenus, qui était Ubar d'Ar, l'Ubar des Ubars.

— Je ne parlerais pas ainsi, relevai-je. Cela risquerait de ne pas plaire à tout le monde.

L'homme eut un rire étouffé et se tut.

Marlenus, qui avait été Ubar d'Ar de nombreuses années plus tôt, avait fondé l'Empire d'Ar et avait étendu l'hégémonie d'Ar la Glorieuse sur plusieurs cités du nord. Il avait perdu son trône lorsque j'avais volé la Pierre du Foyer de la Cité. Plus tard, j'avais participé à la libération d'Ar lorsqu'elle avait été envahie par les hordes de Pa-Kur, Maître Assassin, qui souhaitait devenir Ubar de la Cité, héritier de son sceau et poser sur ses épaules le manteau pourpre de l'Empire. Marlenus, du fait qu'il avait perdu la Pierre du Foyer et que son ambition déplaisait aux habitants d'Ar, s'était vu refuser publiquement le pain, le sel et le feu, puis avait été chassé de la cité avec interdiction d'y revenir sous peine de mort. Il s'était réfugié dans les Voltaï, d'où il pouvait voir, avec une poignée de partisans loyaux, les spires d'Ar la Glorieuse où il avait autrefois régné en Ubar. Je savais que de nombreux habitants d'Ar n'avaient pas souhaité l'exil de Marlenus, notamment les Basses Castes qu'il avait toujours défendues. Kazrak, qui avait été Administrateur de la Cité après lui pendant plusieurs années, avait été populaire, mais l'intérêt qu'il prit, lorsqu'il eut abandonné le Rouge du Guerrier pour le Brun de l'Administrateur, aux nombreux problèmes politiques et économiques, tous extrêmement complexes, tels que la réforme des tribunaux et des lois ou la réglementation du commerce, n'avait pas soulevé l'enthousiasme des citoyens d'Ar, notamment de ceux qui se souvenaient avec nostalgie des victoires et des splendeurs du

règne de Marlenus, ce larl d'homme, ce Guerrier magnifique, orgueilleux et égoïste, puissant, rusé, rêvant pourtant d'un pays uni et sûr, même si cela devait être à la pointe des épées d'Ar. Je me souvenais de Marlenus. Il était tel, que, lorsqu'il se dressait devant ses hommes, mille épées jaillissaient des fourreaux et brillaient au soleil, mille gorges criaient son nom, mille soldats se mettaient en marche ou mille tarns prenaient leur essor. Il était nécessaire de le chasser. Un tel homme ne supportait pas de ne pas être le premier.

Le gong de l'arbitre résonna trois fois et les tarns firent leur apparition. La foule poussa un cri d'enthousiasme. On fit les derniers paris. On arrangea les coussins.

Huit tarns participaient à cette course et, la tête couverte d'une cagoule, ils firent leur entrée sur des plates-formes basses, dépourvues de côtés, montées sur roues et tirées par des tharlarions à cornes. Les chariots étaient aux couleurs des factions. Le cavalier, vêtu de la soie de sa faction, se tenait près de son oiseau.

Les tarns étaient, naturellement, des tarns de course, animal sur certains points très différent du tarn ordinaire de Gor, ou tarn de guerre. Les différences résident non seulement dans le dressage, qui est effectivement autre, mais également dans la taille, la puissance, la constitution et les tendances de l'oiseau. Certaines races de tarns sont élevées principalement pour leur puissance et servent au transport de marchandises au moyen de nacelles. En général, ces oiseaux sont moins rapides et moins féroces que les tarns de guerre ou les tarns de course. On réserve à la guerre les races qui allient la puissance à la rapidité, mais ces oiseaux doivent également faire preuve de souplesse, de vivacité, de réflexes et posséder des instincts belliqueux. Les tarns de guerre, dont les serres sont chaussées d'acier, sont des animaux extrêmement dangereux, beaucoup plus que les autres tarns qu'on ne peut cependant pas considérer comme complètement domestiqués. Le tarn de course, pour sa part, est un oiseau extrêmement léger ; deux hommes suffisent à le soulever, son bec lui-même est plus mince que celui du tarn de guerre ; ses ailes sont généralement plus larges et plus courtes que celles des autres tarns, ce qui lui permet de décoller plus rapidement et autorise, en vol, des changements de direction plus abrupts ; ils ne peuvent porter des poids importants et leurs cavaliers, en conséquence, sont des hommes de petite taille, venant généralement des Basses Castes, combatifs et agressifs. On n'utilise pas les tarns de course pour la guerre parce qu'ils ne sont ni assez lourds ni assez puissants ; opposé, en vol, à un tarn de guerre, le tarn de course serait déchiqueté en un instant ; en outre, bien qu'extraordinaires dans leur spécialité, les tarns de course n'ont pas la résistance des tarns de guerre ; leurs courtes ailes les abandonneraient au bout d'environ cinquante pasangs ; sur une faible distance, naturellement, le tarn de course est supérieur au tarn de guerre.

On retira les cagoules des tarns et les oiseaux, avec un battement d'ailes, sautèrent sur leurs perchoirs numérotés et tirés au sort. La possession du perchoir intérieur est considérée, naturellement, comme un avantage. Je remarquai que le Vert occupait le perchoir intérieur. Cela attirerait probablement l'argent sur les Verts car, bien que chacun soutienne une faction, les hommes parient sur l'oiseau qui a les meilleures chances de gagner. Des perchoirs qui servent au départ de la course, incidemment, sont également ceux qui servent à l'arrivée. Le perchoir du gagnant, ou le premier perchoir, est celui qui se trouve du côté des tribunes, non celui qui se dresse près du mur central, le perchoir intérieur, qui est le premier seulement au début de la course, plus désirable au début, moins désirable à la fin.

Je remarquai que deux tarns n'appartenaient pas à des factions mais à des propriétaires privés indépendants de la corporation des factions ; leurs cavaliers, de même, n'étaient pas des cavaliers de faction ; le cavalier, incidemment, est tout aussi important que l'oiseau car un cavalier expérimenté parvient souvent à amener un oiseau débutant au premier perchoir

tandis qu'un oiseau déjà formé, mal ou timidement monté, a de fortes chances d'être distancé.

— Bonbons ! pleurnicha une petite voix un peu au-dessous de moi. Bonbons !

Je regardai dans cette direction et découvris, quatre rangées plus bas, Hup le Fou, pathétique, bossu, difforme, boitillant et sautant de-ci, de-là, dans l'allée, sa grosse tête se balançant de droite à gauche sur son petit corps gras, la langue sortant de temps en temps, incontrôlable, de la bouche. Ses mains noueuses tenaient un plateau de bonbons retenu autour de son cou par une bande de tissu.

— Bonbons ! criait-il d'une voix plaintive, bonbons !

Presque tout le monde se détournait à son approche.

Les femmes libres rabattaient leur capuche sur le visage. Des hommes, furieux, faisaient signe au petit fou de s'en aller de peur qu'il ne gâche le plaisir de leur épouse. Je remarquai, néanmoins, qu'une jeune esclave d'une quinzaine d'années, avec une pièce que lui avait donnée son maître, acheta un petit bonbon au pauvre Hup. J'aurais pu en acheter moi-même, mais je ne voulais pas qu'il me reconnaisse, supposant que son esprit simple devait conserver le souvenir de notre première rencontre, à la taverne de Spindius, où je lui avais sauvé la vie.

— Bonbons ! criait-il, bonbons !

Je supposais que Hup, qui devait passer le plus clair de son temps à mendier, profitait des courses pour vendre des bonbons, ce qui l'aidait sans doute à survivre. Je me demandais s'il s'était servi du disque d'or au tarn, appartenant à Portus, que je lui avais donné, pour acheter une patente de colporteur.

— Je crois que je vais acheter un bonbon, dit mon voisin.

Je me levai et tournai le dos, quittant ma place afin que Hup ne puisse me voir s'il approchait. Sans regarder à droite ou à gauche, je m'éloignai.

— Bonbon ! cria mon voisin.

— Oui, Maître, répondit Hup en se dirigeant vers lui.

Je trouvai une place quelques mètres plus loin et, un instant plus tard, vis Hup se diriger vers une autre allée.

— À quelle faction appartiens-tu ? me demanda mon nouveau voisin, un Métallurgiste.

— Je soutiens les Verts, répondis-je, disant la première chose qui me vint à l'esprit.

— Moi, je suis pour les Or, déclara-t-il.

Il avait un morceau de tissu or sur l'épaule gauche.

Le gong de l'arbitre résonna, la foule se mit à crier et tout le monde se leva tandis que, dans un battement d'ailes, au moment où la corde blanche fut brutalement retirée de devant eux, les tarns prirent leur envol.

Le Vert, qui occupait le perchoir intérieur, partit en tête.

La piste fait un pasang de long. En unités terrestres, les deux longueurs de la piste mesurent environ cinq cents mètres chacune, tandis que les virages font environ une cinquantaine de mètres. La piste elle-même, naturellement, ressemble un peu à un rectangle aérien aux extrémités arrondies. Le parcours est matérialisé par douze anneaux suspendus par des chaînes à des tours ; six « anneaux » sont rectangulaires, six sont ronds ; il y a trois « anneaux » rectangulaires par longueur ; les anneaux ronds, plus petits, se trouvent aux coins du mur de séparation, l'un d'eux occupant la largeur de ce mur. Ainsi, lorsqu'ils quittent leurs perchoirs, au début de la course, les tarns franchissent trois « anneaux » rectangulaires, parviennent au premier virage où ils négocient trois anneaux ronds, dont deux se trouvent aux coins ; puis ils rencontrent trois nouveaux « anneaux » rectangulaires et abordent le deuxième virage où il leur faut franchir encore trois anneaux ronds, deux aux coins et un au

centre ; il faut beaucoup d'adresse pour participer à une telle course, surtout dans les virages et le franchissement des petits anneaux ronds. Quatre tarns parfaitement maîtrisés volant un dessus, un dessous et un de chaque côté passeraient tout juste dans un anneau rond ; l'un des objectifs de la course est de guider le tarn de telle sorte qu'il passe au centre de l'anneau, contraignant ses poursuivants à heurter les bords ou bien à manquer complètement l'anneau ; je suis persuadé que ce type de compétition ne serait pas réalisable si les tarns aux ailes courtes n'étaient pas aussi extraordinairement agiles.

La course était brève, cinq pasangs seulement, et un oiseau indépendant gagna, ce qui mécontenta le public, sauf ceux qui avaient pris le risque de parier sur cet oiseau.

Mon voisin faisait manifestement partie de ces élus de la chance car il sautait sur place en poussant des cris de joie. Puis, trébuchant et bousculant les spectateurs, qui ne partageaient guère sa satisfaction, il se dirigea vers les tables des Preneurs de Paris.

Je remarquai que Minus Tentius Hinrabijs avait décidé de s'en aller. Il quitta la tribune, manifestement irrité, encadré de ses gardes avec à leur tête Saphronicus, Capitaine de la Garde, et accompagné du reste de sa suite. Je constatai avec surprise que son départ passait pratiquement inaperçu.

D'autres courses étaient prévues, mais le soleil était maintenant caché derrière le Cylindre Central et je décidai de m'en aller.

En chemin, je passai près de quelques esclaves enchaînées, à genoux sur la pierre d'un gradin. Il s'agissait sans aucun doute de jeunes élèves dont l'éducation était manifestement avancée. On les avait autorisées à assister aux courses afin de les distraire et de les stimuler de sorte qu'elles reprendraient le travail avec une ardeur nouvelle. Elles avaient l'air de s'amuser, quelques-unes faisaient des paris, l'enjeu étant les perles de verroterie et les bijoux des boîtes à maquillage allouées à chacune d'entre elles et qu'elles conservaient en général dans leur cellule. Elles étaient enchaînées par des menottes. Il y avait un gardien à chaque extrémité de la file. Les esclaves portaient de légers manteaux à capuche un peu plus courts que leur déjà bien courtes livrées d'esclaves. Ces vêtements avaient de larges manches et s'attachaient avec une lanière sous le menton. Ils les protégeaient, dans une certaine mesure, du soleil, mais davantage encore des regards des curieux. À en juger par les bandes des capuches et des manteaux, certaines étaient Soie Blanche tandis que d'autres étaient Soie Rouge. Les jeunes Soie Blanche, naturellement, portaient une ceinture de chasteté. Les jeunes femmes n'appartenaient ni à la Maison de Cernus ni à la Maison de Portus, mais à une Maison moins importante de la Rue des Marques.

Le gong de l'arbitre résonna deux fois, indiquant que la course suivante allait commencer dans dix ehns.

Je quittai ma place et me dirigeai vers la sortie. Quelques spectateurs me jetèrent des regards de reproche à peine dissimulé, et même de mépris. L'amateur de courses d'Ar reste généralement jusqu'à la dernière course et même, parfois, plus tard, à commenter la tactique de tel ou tel cavalier dans telle ou telle course. Je ne portais même pas de carré de faction.

J'avais l'intention de passer aux Bains Capaciens, de dîner dans une taverne, puis de regagner la Maison de Cernus. Il y avait, à la Piscine des Fleurs Bleues, une jeune Nela avec laquelle j'aimais me mesurer. À mon retour, Élisabeth aurait dîné, m'attendrait dans la chambre qui m'était attribuée, me raconterait sa journée et je lui raconterai la majeure partie de la mienne. Lorsqu'il lui serait possible, quand son éducation aurait fait des progrès, de quitter plus souvent la maison, je me ferai une joie de la conduire aux courses ou aux bains, mais peut-être pas à la Piscine des Fleurs Bleues.

Il y avait alors vingt jours que les jeunes femmes avaient été amenées des Voltaï. Pourtant,

l'éducation d'Élisabeth et des deux autres, Virginia et Phyllis, n'était commencée que depuis cinq jours. Cela était la conséquence de certaines décisions de Flaminius et de Ho-Tu concernant Virginia et Phyllis. J'étais là le soir où, interrogées par Flaminius, elles avaient accepté de recevoir une éducation d'esclave. J'avais supposé que les cours commenceraient immédiatement, mais cela n'avait pas été le cas.

Alors que les autres jeunes Terriennes avaient été enfermées dans des cages de fer ordinaires, Phyllis et Virginia avaient passé quinze jours dans les minuscules cellules de ciment munies seulement de portes à barreaux de métal et conçues de telle sorte que l'occupant ne peut jamais s'étendre complètement ; au bout d'un certain temps, cela provoque de nombreuses douleurs ; et Phyllis, sur les instructions de Flaminius, fut, en outre, attachée aux barreaux, comme elle l'avait été le premier soir, plusieurs ahns par jour ; on la faisait manger à la cuiller et boire au goulot d'une gourde métallique glissée entre ses lèvres. Finalement, Phyllis elle-même en était venue à demander continuellement au gardien, sans le moindre résultat car celui-ci ne parlait pas anglais, s'il était vrai qu'elles allaient recevoir une éducation. Cette question, posée avec insistance et dans une langue étrangère, ne reçut pas de réponse. Le garde, respectueux des instructions, ne leur adressa pas la parole, pas même en goréen. Dans toute la mesure du possible, il les ignora. On les nourrit comme des animaux, ce que, étant esclaves, elles étaient aux yeux des Goréens. Flaminius ne leur rendit pas visite. Pendant des jours et des jours, elles restèrent dans leur cellule, courbates et pitoyables, seules, négligées, apparemment oubliées. Elles se mirent à guetter le bruit du verrou de la porte. Enfin, Flaminius vint les voir, leur apprit qu'elles ne recevraient pas d'éducation, puis s'en alla. Toutes deux éclatèrent en sanglots hystériques. Le lendemain, Flaminius revint mais uniquement, sembla-t-il, pour reprendre des documents oubliés la veille. Désespérées, hystériques, elles le supplièrent de les faire sortir des cellules et de recevoir une éducation. Flaminius, apparemment ému par leurs supplications, leur dit qu'il allait parler à Cernus, Maître de la Maison, et à Ho-Tu, Maître Gardien. Il ne revint que dans la soirée du lendemain et apprit aux jeunes femmes en larmes que Cernus, dans sa magnanimité, avait accepté de leur donner une éducation ; toutefois elles ne devaient pas ignorer que, au cas où leurs progrès ne seraient pas satisfaisants, elles regagneraient sans délai les cages de fer. Elles le remercièrent en sanglotant d'être intervenu en leur faveur et Flaminius accepta leurs remerciements.

Comme Élisabeth devait appartenir au même groupe, elle fut convoquée le jour de la libération de Phyllis et de Virginia. Je l'accompagnai. Lorsqu'on eut ouvert les petites portes métalliques, au-dessus desquelles se tenait un gardien armé d'un fouet, Virginia et Phyllis sortirent en rampant sur la passerelle de fer. Elles étaient incapables de se lever. Avec une paire de menottes, le gardien attacha Phyllis par le poignet à la rampe puis, passant à Virginia, lui attacha les mains derrière le dos ; il porta alors Virginia en bas et la força à s'agenouiller devant Flaminius et Ho-Tu. Il regagna ensuite la passerelle, libéra Phyllis pour lui attacher aussitôt les mains derrière le dos, puis la porta également en bas et la posa près de Virginia. Il les força à toucher du front les pierres du sol.

— Le fer est-il prêt ? demanda Ho-Tu au gardien.

L'homme acquiesça en silence.

Sur un signe de Ho-Tu, le gardien se saisit de Virginia, la plaça sur le chevalet et abaissa le levier qui l'immobilisa. Elle ne dit rien ; immobile, les mains attachées dans le dos, elle regarda le fer, observant l'élégant caractère rougi à blanc à l'extrémité du fer ; elle hurla, incapable de se contrôler, lorsque le fer la marqua, avec vigueur et fermeté, pendant environ trois ihns ; elle sanglotait désespérément tandis que le gardien manœuvrait le levier, la

libérant. Il la prit dans ses bras et la posa sur les pierres, devant Flaminius et Ho-Tu. Les yeux de Phyllis exprimaient la terreur mais elle ne protesta pas lorsque le gardien s'empara d'elle et l'immobilisa à son tour sur le chevalet.

— Nous marquons à la main, m'expliqua Ho-Tu. Les marques des machines sont trop uniformes. Les Biles marquées à la main plaisent davantage. En outre, il est préférable que les esclaves soient marquées par un homme ; cela les rend plus dociles. Le chevalet, néanmoins, est un instrument très utile ; on obtient, grâce à lui, une marque extrêmement nette. (Il montra le gardien.) Strius, ajouta-t-il, est un des meilleurs fers d'Ar. Ses marques sont presque toujours exactes et nettes.

Phyllis Robertson rejeta la tête en arrière et hurla désespérément puis, à son tour, se mit à sangloter, tremblante, lorsque le gardien, Strius, la libéra puis la porta auprès de Virginia.

Les deux jeunes femmes pleuraient.

Flaminius, avec douceur, leur étendit les jambes et les leur massa. Je suis certain que, dans la douleur du marquage, elles sentirent à peine les douleurs consécutives au massage qui avait pour but de rétablir la circulation dans leurs membres courbatus.

Une femme vint vers nous dans un tintement de clochettes d'esclave.

Je tournai la tête et fus ébahi. Une femme d'une extraordinaire beauté, vêtue des Soieries de Plaisir, nous regardait. Son attitude avait quelque chose de subtilement dur et méprisant. Elle portait un collier jaune, celui de la Maison de Cernus, et sa robe était jaune. Les clochettes d'esclave, une double rangée, étaient Bxées à sa cheville gauche. Elle avait un sifflet au cou, suspendu à une chaîne. Dans la main droite, elle tenait un aiguillon attaché au poignet par une lanière. Elle avait la peau très pâle mais les cheveux et les yeux extrêmement noirs ; ses lèvres, cependant, étaient très rouges ; suivre les mouvements de son corps magnifique était une véritable torture ; elle me regarda avec un demi-sourire, remarquant le noir de ma tunique, la marque de la dague ; elle avait les lèvres pleines et magnifiquement galbées, probablement en raison de son ascendance ; j'étais certain que cette femme aux cheveux noirs, cruellement belle, provenait de l'élevage d'Esclaves de Passion de la Maison. J'avais rarement vu une sensualité aussi exacerbée chez une femme.

— Je m'appelle Sura, dit-elle en me regardant, j'enseigne aux filles à donner du plaisir aux hommes.

— Ce sont ces trois-là, rit Ho-Tu en montrant les deux jeunes femmes marquées et Élisabeth.

Flaminius se leva, abandonnant les deux jeunes femmes couchées, en larmes, sur les pierres.

— À genoux ! ordonna Sura en goréen.

— À genoux ! traduisit Flaminius.

Les deux jeunes femmes nouvellement marquées, les larmes aux yeux, se mirent péniblement à genoux.

Sura les examina, puis se tourna vers Élisabeth.

— Déshabille-toi ! ordonna-t-elle.

Élisabeth obéit, détachant l'agrafe de l'épaule gauche de sa robe.

— Rejoins-les ! dit Sura, et Élisabeth s'agenouilla entre Virginia et Phyllis.

— Mettez-lui les menottes ! ajouta Sura, et le gardien lui attacha les mains dans le dos, comme il l'avait fait pour les deux autres.

— Tu es la Première Fille ? demanda Sura à Élisabeth.

— Oui, répondit Élisabeth.

Du bout du doigt, Sura alluma l'aiguillon. Elle tourna le sélecteur. L'extrémité se mit à

briller, jaune clair.

— Oui, Maîtresse, dit Élisabeth.

— Tu es une barbare ? demanda Sura.

— Oui, Maltresse, répondit Élisabeth.

— Ce sont toutes des barbares, précisa Ho-Tu.

Sura pivota sur elle-même et le regarda d'un air dégoûté.

— Comment Cernus veut-il que je m'y prenne pour éduquer des barbares ? demanda-t-elle.

Ho-Tu haussa les épaules.

— Fais de ton mieux, intervint Flaminius. Elles sont intelligentes. Elles promettent beaucoup.

— Tu n'y connais rien ! affirma Sura.

Flaminius, mécontent, baissa la tête.

Sura se dirigea vers les jeunes femmes, força Virginia à lever la tête, la regarda dans les yeux, puis recula.

— Elle a le visage trop étroit, déclara-t-elle, et couvert de taches ; en outre, elle est mince, trop mince.

Ho-Tu haussa les épaules.

Sura examina Élisabeth.

— Celle-ci, reprit-elle, était Tuchuk. Elle ne sait rien en dehors des bosks et du nettoyage du cuir.

Élisabeth, sagement, s'abstint de répondre.

— Quant à celle-là, poursuivit Sura en examinant Phyllis, elle a un corps d'esclave, mais comment se tient-elle ? Je connais les barbares. Elles ne savent même pas se tenir droit. Elles ne savent même pas marcher.

— Fais de ton mieux, réitéra Flaminius.

— C'est impossible ! affirma Sura en nous rejoignant. On n'en tirera rien. Vendez-les à bas prix. Elles sont bonnes pour la bouilloire, un point c'est tout.

Sura fit tourner le sélecteur de l'aiguillon, qu'elle éteignit.

— Sura... commença Flaminius.

— La bouilloire ! jeta-t-elle.

Ho-Tu secoua la tête.

— Sura a raison, dit-il d'une voix trop conciliante, elles ne sont bonnes que pour la bouilloire.

— Mais... protesta Flaminius.

— La bouilloire ! insista Ho-Tu.

Sura eut un rire victorieux.

— Personne ne peut tirer quoi que ce soit des barbares, expliqua Ho-Tu à Flaminius. Pas même Sura.

Un frémissement du dos de Sura m'apprit qu'elle avait entendu les paroles de Ho-Tu, sans prendre garde au ton.

Ho-Tu fit une grimace à l'intention de Flaminius. Un sourire éclaira le visage du Médecin.

— Tu as raison, dit-il, personne ne peut tirer quoi que ce soit des barbares. Personne ne pourra leur apprendre quoi que ce soit sauf, peut-être, Tethrite de la Maison de Portus.

— Je l'avais oubliée, reconnut Ho-Tu.

— Tethrite est une tharlarionne ignare ! déclara Sura avec colère.

— C'est la meilleure éducatrice d'Ar, affirma Ho-Tu.

— C'est moi, Sura, la meilleure éducatrice d'Ar ! répliqua la jeune femme d'une voix

mauvaise.

— Naturellement, concéda Ho-Tu.

— En outre, dit Flaminius à Ho-Tu, Tethrite de la Maison de Portus elle-même n'en tirerait sans doute rien.

Sura examina plus attentivement les jeunes femmes. Elle força Virginia à lever la tête.

— N'aie pas peur, petit oiseau, dit-elle tendrement en goréen.

Sura lâcha Virginia et la jeune femme garda la tête levée.

— Peut-être, reprit Sura, certains hommes aiment-ils les visages fins et couverts de taches rousses. Et le gris de ses yeux est très joli.

Sura examina Élisabeth.

— C'est probablement toi la plus bête, fit-elle remarquer.

— Certainement pas, répliqua Élisabeth d'une voix aigre, Maîtresse.

— Bien, murmura Sura pour elle-même, bien. Quant à toi, reprit-elle en s'adressant à Phyllis, toi qui as un corps d'Esclave de Passion, qu'allons-nous faire de toi ?

Sura leva son aiguillon, qui n'était pas allumé, et le passa sur le flanc gauche de Phyllis. Le métal était froid. Instinctivement, malgré les douleurs consécutives au marquage et aux courbatures, Phyllis poussa un petit cri et s'éloigna du métal froid. Sura nota les mouvements de ses épaules et de son ventre. Elle se releva, l'aiguillon se balançant à son poignet droit.

Elle montra Virginia et Phyllis.

— Voulez-vous que j'éduque des esclaves sans collier ? demanda-t-elle.

Ho-Tu sourit.

— Appelle le forgeron, dit-il au gardien. Des colliers plats.

Le gardien libéra alors les deux jeunes femmes ainsi qu'Élisabeth.

Flaminius fit signe aux deux jeunes femmes qu'elles pouvaient essayer de se lever et de faire quelques pas.

Maladroitement, péniblement, elles gagnèrent en trébuchant l'extrémité de la salle, puis s'appuyèrent contre le mur et le suivirent pas à pas. Élisabeth, qui était également libre, les rejoignit et essaya de les aider. Toutefois, elle ne leur adressa pas la parole. Pour autant qu'elles le sachent, elle ne parlait que goréen.

Lorsque le forgeron arriva, il prit, sur une étagère spéciale, deux étroites tiges de fer d'environ un centimètre de large sur une trentaine de centimètres de long.

On fit signe aux jeunes femmes d'approcher de l'enclume. Virginia puis Phyllis posèrent tour à tour la tête sur l'enclume, le cou reposant au milieu, la tête sur le côté, puis le forgeron, adroitement, avec son lourd marteau et dans le tintement du métal, donna au collier la forme de leur cou. Les deux extrémités du collier étaient séparées par environ un demi-centimètre, exactement face à face ; on les réunit par un cadenas. Virginia et Phyllis s'éloignèrent de l'enclume, le cou cerclé de fer, esclaves portant le collier.

— Si vous faites des progrès, dit Flaminius aux jeunes femmes, on vous donnera un joli collier. (Il montra le collier jaune d'Élisabeth.) Il aura même un fermoir, ajouta-t-il.

Virginia le regarda fixement.

— Un joli collier te ferait plaisir, n'est-ce pas ? demanda Flaminius.

— Oui, Maître, répondit Virginia d'une voix lasse.

— À toi aussi, Phyllis ? demanda Flaminius.

— Oui, Maître, répondit-elle dans un souffle.

— Je déciderai moi-même du moment où elles auront droit au collier à fermoir, intervint Sura.

— Naturellement, répondit Flaminius en reculant d'un pas, les yeux baissés.

— À genoux ! ordonna Sura en montrant le sol devant ses pieds.

Cette fois, Virginia et Phyllis n'eurent pas besoin de traduction. Elles s'agenouillèrent, comme Élisabeth, devant Sura.

Celle-ci se tourna vers Ho-Tu.

— La Tuchuk vit avec l'Assassin, dit-elle. Je ne m'y oppose pas. Conduis les autres aux cellules des Soie Rouge.

— Elles sont Soie Blanche, précisa Ho-Tu.

Sura rit.

— Très bien, dit-elle. Alors, aux cellules des Soie Blanche. Nourris-les bien. Tu les as presque estropiées. On ne peut rien apprendre à une barbare estropiée ; me suis-je bien fait comprendre ?

— Tu réussiras magnifiquement, affirma Flaminius avec chaleur.

Sura le regarda avec froideur et le Médecin baissa la tête.

— Pendant les premières semaines, ajouta-t-elle, j'aurai également besoin de quelqu'un qui parle leur langue. En outre, en dehors des cours, il faudra qu'elles apprennent rapidement le goréen.

— Je t'enverrai quelqu'un qui parle leur langue, promit Flaminius. Je vais également leur faire enseigner le goréen.

— Maintenant, traduis, dit Sura en se tournant vers les trois jeunes femmes agenouillées.

Puis elle leur parla en phrases courtes, s'arrêtant pour laisser à Flaminius le temps de traduire.

— Je m'appelle Sura, dit-elle. Je vais vous éduquer. Pendant les cours, vous êtes mes esclaves. Vous ferez ce que je souhaite. Vous travaillerez. Vous travaillerez et vous apprendrez. Je vous dispenserai mon enseignement. Vous travaillerez et vous apprendrez.

Puis elle les regarda attentivement.

— Craignez-moi, conclut-elle.

Flaminius traduisit également cela.

Puis, sans un mot, elle alluma l'aiguillon et tourna le sélecteur. L'extrémité se mit à briller. Et, soudain, elle frappa les trois jeunes femmes agenouillées. La charge devait être élevée, à en juger par le déluge d'étincelles d'un jaune aveuglant et les hurlements de douleur des trois jeunes femmes. Sura frappa sans relâche et les jeunes femmes, à demi inconscientes, rendues pratiquement folles par la douleur, paraissaient incapables de bouger. Elles ne pouvaient que hurler et pleurer. Élisabeth elle-même, qui était agile et courageuse, semblait complètement paralysée. Puis Sura tourna à nouveau le sélecteur et éteignit l'aiguillon. Couchées sur les pierres, les jeunes femmes la regardèrent avec terreur, même Élisabeth, tremblantes et les yeux dilatés. Je lus dans leurs yeux, même dans ceux d'Élisabeth, que l'aiguillon les terrifiait.

— Craignez-moi, répéta Sura d'une voix douce. (Flaminius traduisit. Puis elle se tourna vers Flaminius.) Qu'elles soient chez moi à la sixième ahn, ajouta-t-elle avant de tourner les talons et de s'en aller dans un tintement de clochettes.

Je quittai les gradins du stade et descendis la longue rampe inclinée, un niveau après l'autre. Rares étaient ceux qui quittaient les courses, mais je croisai quelques retardataires montant la rampe, qui avaient été retenus, peut-être, ou bien s'étaient vus obligés de ne fermer leur boutique qu'en fin de journée. Dans un coin un groupe de jeunes gens, des Tisserands d'après leurs vêtements, jouaient avec des phalanges de venin arquées à l'encre, les agitant dans un petit gobelet de cuir puis les jetant sur la pierre. Au niveau du sol, sous les tribunes, il y avait beaucoup plus d'agitation. On découvrait, sous une arcade, un alignement de cabanes où l'on pouvait acheter divers produits, généralement bon marché et de mauvaise

qualité. On y trouvait de petites tapisseries grossières, des amulettes et des talismans, des cordes nouées pour la prière, des papiers contenant des prières aux Prêtres-Rois, que l'on pouvait porter sur soi, d'innombrables bijoux de verre et de métal bon marché, des colliers de perles provenant du sorp de Vosk, des broches d'acier poli, des épingles à tête sculptée, taillées dans les cornes du kailauk trident, des dents de sleen pour porter chance, des robes de tissu Rep, des voiles et des tuniques de toutes les castes et de toutes les couleurs, des couteaux bon marché, des ceintures et des bourses, des flacons de parfum prétendument rares, de petites statues de terre cuite représentant le stade et des tarns de course. Je vis également une cabane spécialisée dans la sandale bon marché et grossièrement assemblée ; d'après le vendeur, Menicius de Port Kar, qui avait gagné, pour les Jaunes, une course à laquelle j'avais assisté, portait les mêmes. Il prétendait qu'il avait remporté plus de six mille victoires et était, à Ar et dans d'autres cités du nord, extrêmement populaire ; on le disait vénal et dissolu, ruel et mesquin dans sa vie privée mais, lorsqu'il prenait place sur la selle d'un tam, rares étaient ceux qui ne frémissaient pas de plaisir ; on disait que personne ne pouvait monter comme Menicius de Port Kar. Je remarquai que les sandales se vendaient bien.

Je fus abordé deux fois par des individus désireux de vendre de petits rouleaux de papiers contenant des informations sur les courses à venir, les tarns qui y participeraient, leurs cavaliers, leurs temps lors de courses précédentes et ainsi de suite ; je supposai qu'il s'agissait de celles que tout le monde pouvait lire sur les tableaux d'affichage, d'où elles provenaient certainement ; toutefois, ces individus prétendaient toujours disposer d'informations que les tableaux d'affichage ne communiquaient pas. Je savais que, si de telles informations existaient réellement, ces individus n'en étaient certainement pas au courant.

— Je me sens seule, dit une jeune esclave agenouillée devant une baraque, levant les mains vers moi.

Je la regardai ; c'était une jeune femme agréable, en Soeries de Plaisir pas très nettes. Elle était attachée et son maître, qui la louait au quart d'ahn, avait noué l'extrémité de la laisse à son poignet droit.

— Sers-toi d'elle, proposa-t-il, elle se sent seule, la pauvre ; un seul disque de cuivre au tam. Je fis demi-tour et, me frayant un chemin dans la foule, m'éloignai.

Tandis que je franchissais le porche principal du stade, me dirigeant vers la grande rue sur laquelle il donnait, la Rue des Tarns parce qu'elle longe le stade, une voix dit derrière moi :

— Vous n'êtes sans doute pas amateur de courses ?

C'était la voix de l'homme assis près de moi avant que je ne change de place pour éviter le petit Hup, et qui avait dit du mal de l'Hinrabien occupant le trône d'Ar avant d'acheter quelques sucreries au fou.

Je constatai maintenant avec surprise que cette voix me semblait familière.

Je me retournai.

Devant moi, rasé de près mais avec un visage massif et hautain dissimulé sous une capuche de paysan, son corps gigantesque et puissant revêtu des vêtements de tissu Rep grossier de ce qui est considéré comme la plus basse caste d'Ar, se tenait un homme que je ne pouvais manquer de reconnaître, bien que je n'eusse pas posé les yeux sur lui depuis de nombreuses années, bien que sa longue barbe eût disparu, bien qu'il fût vêtu comme un paysan. Il tenait à la main droite un lourd bâton de paysan, très long et très épais.

Il me sourit et s'éloigna.

Je tendis le bras et voulus le suivre, mais je trébuchai contre Hup le Fou qui en renversa son plateau de bonbons.

— Oh, oh, oh ! s'écria-t-il, désespéré.

Furieux, j'essayai de le contourner mais il y avait des spectateurs entre moi et l'homme aux vêtements de paysan, et il disparut. Je tentai de le rejoindre mais ne pus le retrouver dans la foule.

Hup, mécontent, trottinait derrière moi, tirant sur ma tunique.

— Paie ! pleurnichait-il, paie !

Je le regardai et ne décelai dans ses grands yeux innocents et inégaux pas le moindre indice qu'il me reconnût. Son esprit simple était incapable de se souvenir de l'homme qui lui avait sauvé la vie. Irrité, je lui donnai une pièce d'argent, beaucoup plus que le prix des bonbons renversés, et m'éloignai à grands pas.

— Merci, Maître, pleurnicha le fou en dansant d'un pied sur l'autre. Merci, Maître.

Je réfléchissais intensément. Pour quelle raison, me demandai-je, est-il à Ar ?

Je quittai le stade en hâte, confus, dérouté, respirant profondément, sauvagement.

Je n'avais pas pu me tromper sur l'homme vêtu en paysan, avec son grand bâton.

J'avais rencontré Marlenus d'Ar.

— Je ne vois pas comment cela a pu se produire, disait Nela, penchée sur moi.

J'étais paresseusement allongé à plat ventre sur une grande serviette à larges rayures, à peu près de la taille d'une couverture, et ses mains fortes faisaient consciencieusement pénétrer les huiles du bain dans ma peau.

— Plus que tout autre, poursuivit-elle, la Bile de Tentius Hinrabijs devrait être à l'abri de ce genre de désagrément.

Je grognai, assez peu intéressé.

Nela, comme presque tout le monde aux Bains, n'avait envie de parler que de la disparition stupéfiante, et l'enlèvement présumé, de Claudia Tentia Hinrabijs, Bile orgueilleuse et capricieuse de l'Administrateur de la Cité. Elle semblait s'être évaporée dans le Cylindre Central, dans les étages réservés à l'Administrateur, à sa famille et à ses proches, au nez et à la barbe des gardes Taurentiens. Saphronicus, Capitaine des gardes Taurentiens, était, disait-on, et cela se comprend, fou de frustration et de rage. Il organisait des battues dans la ville et la campagne environnante, et contrôlait toutes les informations susceptibles de l'éclairer sur cette disparition. L'Administrateur, son épouse et la majeure partie de la famille régnante s'étaient retirés dans leurs appartements, outragés et désespérés. La nouvelle courait dans toute la cité, des centaines de rumeurs incontrôlées circulaient dans les rues, les impasses et sur les ponts d'Ar la Glorieuse. Sur le toit du Cylindre des Initiés, Complicius Serenus, Grand Initié, fit des prières et des sacrifices pour le prompt retour de la jeune fille puis, cela ayant échoué, pour qu'on la retrouve morte afin que ne lui soit pas imposé le déshonneur de l'esclave.

— Pas si fort, murmurai-je à l'intention de Nela.

— Oui, Maître, répondit-elle.

À mon avis, il était tout à fait possible que Claudia Hinrabijs eût été enlevée, mais il me semblait que son absence pouvait avoir d'autres causes. L'institution de la capture est universelle, à ma connaissance, sur Gor ; toutes les cités la pratiquent pourvu que les femmes capturées soient celles de l'ennemi, qu'il s'agisse de femmes libres ou d'esclaves ; la première mission du jeune tarnier est souvent la capture d'une femme, libre de préférence, dans une cité ennemie, ce qui dispense ses sœurs de le servir ; en fait, ses sœurs l'encouragent à capturer rapidement une fille à l'ennemi car leur tâche devient, du même coup, plus légère ; lorsque le jeune tarnier revient, une fille nue attachée en travers de la selle, ses sœurs l'accueillent avec des cris de joie et préparent avec enthousiasme la Fête du Collier.

Mais j'étais persuadé que l'orgueilleuse Claudia Hinrabijs, de la famille des Hinrabijs, ne danserait pas, vêtue des Soies de Plaisir, à la Fête du Collier. On la rendrait moyennant rançon. Ce qui m'étonnait surtout était le fait qu'elle eût été enlevée. C'est une chose de capturer une fille sur un pont puis de s'enfuir à tire-d'aile, c'en est une autre d'enlever la fille de l'Administrateur dans ses appartements. Les Taurentiens sont des Guerriers adroits, méfiants et vifs, de sorte que les femmes de la famille des Hinrabijs étaient certainement, à mon avis, les mieux protégées de la cité.

— Il est probable que demain matin, dit Nela, on demandera une rançon.

— Sans doute, grognai-je.

Bien que le bain et le massage m'eussent engourdi, j'étais davantage préoccupé par

Marlenus d'Ar, que j'avais rencontré aux courses dans le courant de l'après-midi. Il n'ignorait certainement pas qu'il courait un grand danger en franchissant les remparts d'Ar. Si on le reconnaissait, on le tuerait. Je me demandais ce qui l'avait amené à Ar.

Je ne croyais pas que sa présence à Ar eût un rapport quelconque avec l'enlèvement de la fille d'Hinrabijs parce qu'elle avait disparu à peu près à l'heure où je l'avais rencontré. En outre, enlever la fille d'Hinrabijs, si cela constituait un acte spectaculaire, ne rapprochait en rien Marlenus du trône d'Ar et ne mettait pas la cité en difficulté. Si Marlenus avait voulu s'attaquer aux Hinrabiens, il est probable qu'il aurait posé son tarn sur le Cylindre Central et se serait frayé un chemin, au fil de l'épée, jusqu'au trône de l'Administrateur. J'étais certain que Marlenus n'était pas responsable de la disparition de Claudia Hinrabijs. Je me demandais néanmoins ce qui l'amenait en ville.

— À ton avis, demanda Nela, quel sera le montant de la rançon ?

— Je ne sais pas, reconnus-je. Peut-être les fours à briques des Hinrabiens.

Nela rit.

Ses mains se crispèrent sur ma colonne vertébrale et je perçus ses pensées.

— Ce serait amusant, dit-elle, si celui qui l'a enlevée lui mettait un collier et en faisait une esclave.

Je me retournai, regardai Nela et souris.

— Excuse-moi, Maître, fit-elle en baissant la tête.

Nela était une jeune femme solide, un peu petite.

Elle s'était enroulé une serviette autour du corps. Elle avait les yeux bleus. C'était une excellente nageuse, puissante et énergique. Ses cheveux blonds étaient coupés très court afin de ne pas souffrir de l'eau ; néanmoins, lorsqu'elles nagent ces jeunes femmes enroulent souvent une longue bande de cuir verni autour de leur tête, un peu comme un turban. Sous la serviette, Nela ne portait rien ; au cou, à la place du collier, comme les autres jeunes femmes des Bains, elle portait une chaîne avec une plaque. Sur la plaque on pouvait lire : « Je m'appelle Nela. J'appartiens aux Bains Capaciens. Piscine des Fleurs Bleues. Je coûte un tarsk. »

Nela était chère, mais il existe des piscines où les filles coûtent un disque d'argent. Le tarsk est une pièce d'argent qui vaut quarante disques de cuivre au tarn. Toutes les jeunes femmes de la Piscine des Fleurs Bleues coûtent le même prix, excepté les apprenties qui ne valent que dix ou quinze disques de cuivre au tarn. Les immenses Bains Capaciens comprennent des dizaines de piscines. Dans les plus grandes, les jeunes femmes ne valent qu'un disque de cuivre au tarn. L'homme libre a le droit de faire ce qu'il veut de la fille, aussi longtemps qu'il le désire, mais seulement jusqu'à l'heure de fermeture de la piscine.

Lorsque j'avais rencontré Nela, quelques jours plus tôt, elle s'amusait seule dans la piscine. Je ne lui jetai qu'un regard puis plongeai, nageai jusqu'à elle, la pris par la cheville et l'attirai sous l'eau, l'embrassai, la tournai et la retournai. Ses lèvres et ses réactions me plurent de sorte que, lorsque nous émergeâmes, riant, à la surface, je lui demandai combien elle coûtait.

— Un tarsk, répondit-elle sans cesser de rire, puis elle fit demi-tour, mais il faudra d'abord m'attraper.

Je connaissais ce jeu propre aux filles des bains, comme si, simples esclaves, elles osaient véritablement fuir leur poursuivant, et je ris ; elle, voyant que j'avais compris, rit également. En général, la jeune femme feint de fuir à la nage mais est rattrapée et capturée. Je savais que peu d'hommes sont capables d'approcher, dans l'eau, une fille des bains, si elle ne le souhaite pas. Elles passent le plus clair de leur temps dans cet élément et y sont, comme on dit, plus à l'aise que le poisson chantant de Cos.

— Ecoute, dis-je en montrant l'autre extrémité de la piscine à environ cent cinquante mètres, si tu peux arriver là-bas avant que je t'aie attrapée, tu seras libre pour toute la journée.

Elle me regarda, étonnée, sans cesser de bouger les bras et les jambes.

— Je paierai le tarsk, précisai-je, mais je ne me servirai pas de toi et tu n'auras pas à me servir.

Elle regarda le bord de la piscine où un homme de petite taille, vêtu d'une tunique de tissu éponge, allait et venait, une boîte métallique pourvue d'une fente accrochée à l'épaule.

— Le Maître est-il sérieux ? s'enquit-elle.

— Oui, répondis-je.

— Tu ne peux pas m'attraper si je ne le veux pas, affirma-t-elle.

— Eh bien, dis-je, tu seras libre pour toute la journée.

— D'accord, accepta-t-elle.

— Pars ! dis-je.

Elle me regarda, rit puis, sur le dos, se dirigea gracieusement vers l'extrémité opposée de la piscine. Elle s'arrêta, constatant que je ne la suivais pas. Je remarquai qu'elle ne s'était pas pressée. Je savais que, si elle le désirait, elle pouvait nager comme un lézard d'eau sur le point de frapper. Mais elle préférait jouer avec moi, me provoquer en restant juste un peu trop loin, pour que je ne puisse pas l'atteindre. Elle s'étonnait que je ne me sois pas encore lancé à sa poursuite.

Elle avait parcouru à peu près la moitié de la distance lorsqu'elle se redressa dans l'eau et regarda ce que je faisais.

C'est à ce moment-là que je partis.

Je suppose, en raison de l'exclamation que laissa échapper un client qui nous regardait, qu'elle se remit à nager au moment où je me lançai à sa poursuite. Apparemment, d'après ce que j'appris plus tard, elle nagea tranquillement sur le dos jusqu'au moment où elle se rendit compte que je gagnais du terrain. Puis elle se retourna et fila avec facilité vers le bord, se retournant de temps en temps. Environ dix ihs plus tard, toutefois, constatant que j'approchais toujours, elle accéléra la cadence. Mais je gagnais toujours du terrain. Je nageai comme jamais, fendant l'eau. Je me dis, tandis que l'eau rugissait à mes oreilles, que je serais incapable de faire le moindre mouvement le lendemain ; à chaque inspiration, j'avais l'impression que mes poumons allaient éclater. C'est alors que, se retournant une fois de plus et constatant que je me rapprochais régulièrement, peu désireuse de perdre l'occasion d'un jour de liberté, avec élégance et une puissance consécutive à un long entraînement, elle accéléra une nouvelle fois la cadence. Pourtant, je gagnais encore du terrain. Elle nageait alors aussi rapidement que possible, déterminée, furie de beauté dans l'eau. Pourtant je ne relâchai pas ma pression, gagnant du terrain, les muscles soudain revigorés par la chaleur de la lutte. Elle n'était plus qu'à quelques brasses de moi, nageant désespérément, et le bord se trouvait encore à plusieurs mètres. J'accélérerais encore. Je compris alors que je la rattraperai. Soudain, comprenant cela à son tour, elle se mua en animal terrifié et déchaîné. Elle poussa un cri de désespoir. Elle jeta ses dernières ressources dans une fuite éperdue ; mais la beauté de la cadence, cette cadence puissante et régulière, avait disparu ; ses mouvements devinrent heurtés ; elle déplaçait trop d'eau ; elle manqua une respiration, mais cela ne l'empêcha pas de fuir éperdument, battant follement des pieds, essayant de s'échapper. Puis mes mains se refermèrent sur sa taille ; elle poussa un cri de rage et essaya de se dégager. Je la retournai et passai la main dans la chaîne qu'elle portait au cou, restant toutefois derrière elle. Elle tenta de tendre les mains vers moi mais elle ne put retirer ma main de la chaîne. Puis, lentement,

victorieux, la main passée dans la chaîne, je la tirai sur le dos, impuissante, jusqu'au bord de la piscine.

Dans un endroit isolé, parmi les hautes herbes et les fougères, à l'abri des regards, j'avais sorti Nela de l'eau puis l'avais allongée sur une grande serviette orange près de laquelle j'avais laissé mes vêtements et ma bourse.

— Tu ne seras pas libre aujourd'hui, dis-je.

J'aimais toucher son corps mouillé. Elle avait les larmes aux yeux.

— Ce sera un tarsk d'argent pour celle-là, fit une voix derrière moi.

Je fis signe à l'homme de prendre une pièce dans ma bourse et il obéit. J'entendis la pièce tomber dans la boîte métallique, puis l'homme s'éloigna.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

— Nela, répondit-elle, si cela convient au Maître.

— Cela me convient, répondis-je.

Je la pris dans mes bras, posai mes lèvres sur les siennes tandis qu'elle me passait les bras autour du cou.

Après nous être embrassés, nous nous baignâmes, puis nous recommençâmes. Ensuite, Nela me fit le premier massage, avec des huiles épaisses, grattant la poussière et la sueur avec un mince strigile de bronze flexible ; puis elle me fit le second massage, vigoureux et stimulant, avec une serviette rugueuse ; enfin, elle me fit le troisième massage, avec des huiles douces et parfumées qu'elle fit longuement pénétrer dans la peau. Ensuite, nous restâmes longtemps allongés côte à côte, regardant le dôme bleuâtre et translucide de la Piscine des Fleurs Bleues. Comme je l'ai déjà mentionné, les Bains Capaciens comportent de nombreuses piscines qui diffèrent par leur forme, leur taille, leur décor, la température et le parfum de l'eau. La Piscine des Fleurs Bleues était fraîche et agréable. En outre, il y flottait un parfum de Veminium, fleur sauvage bleuâtre que l'on trouve sur les pentes inférieures de la Chaîne de Thentis ; les murs, les colonnes, le fond de la piscine lui-même, étaient décorés de représentations de Veminium et on trouvait également la plante elle-même dans la salle. Bien que la piscine et le chemin qui en faisait le tour fussent en marbre, le reste était couvert d'herbe, de fougères et de toutes sortes de fleurs. Il y avait beaucoup de recoins et de clairières, certains à plus de quarante mètres de la piscine, où il était possible de se reposer. J'avais entendu dire que la Piscine des Tropiques comptait parmi les plus belles des Bains Capaciens, de même que la Piscine des Forêts Septentrionales ; on venait même d'ouvrir la Piscine de la Splendeur des Hinrabiens ; quant à moi, néanmoins, un bras autour de Nela qui se serrait contre moi, la Piscine des Fleurs Bleues me convenait parfaitement.

— Je t'aime bien, dit-elle.

Je l'embrassai, puis me tournai à nouveau vers le plafond.

Je me souvins d'Harold, que j'avais rencontré chez les Tuchuks. Les piscines étaient magnifiques et pourtant je savais que, quelque part, enchaînés dans l'obscurité, se trouvaient des esclaves chargés de les nettoyer chaque nuit ; il y avait, naturellement, les Esclaves des Bains d'Ar, dont Nela faisait partie, et que l'on considérait comme les plus belles de Gor. Harold, dans son enfance, avait été esclave aux Bains de Turia avant de parvenir à s'échapper. Il m'avait raconté qu'on jette parfois les jeunes esclaves désobéissantes aux hommes enchaînés dans le noir. Je serrai Nela un peu plus étroitement contre moi et elle me regarda, étonnée.

Nela était esclave depuis l'âge de quatorze ans. Curieusement, elle était née à Ar. Elle y vivait seule avec son père qui jouait aux courses. À sa mort, afin de rembourser ses dettes, personne n'ayant manifesté le désir de les payer, sa fille, conformément à la loi goréenne,

était devenue propriété de l'Etat ; elle fut ensuite, en accord avec la réglementation, vendue aux enchères publiques ; le produit de sa vente fut ensuite, toujours selon les prescriptions de la loi, réparti aussi équitablement que possible entre les divers créanciers. Elle avait d'abord été vendue huit tarsks d'argent au patron des cuisines publiques d'un cylindre, ancien créancier de son père, qui avait dans l'idée de faire du bénéfice grâce à elle ; elle avait travaillé un an à la cuisine, dormant sur la paille et enchaînée pendant la nuit, puis, lorsque son corps prit plus nettement les formes de la féminité, son maître lui passa les menottes et la conduisit aux Bains Capaciens où, à force de marchandage, il en obtint quatre pièces d'or et un tarsk d'argent ; elle avait débuté comme fille à un tarn de cuivre dans une des immenses piscines cimentées et était devenue, quatre ans plus tard, fille à une pièce d'argent à la Piscine des Fleurs Bleues.

Il y avait plusieurs jours que je connaissais Nela tandis que, allongé sur une grande serviette rayée, je la laissai faire pénétrer dans ma peau les dernières huiles du bain.

— J'espère, dit Nela, appuyant légèrement plus fort que nécessaire, que Claudia Tentia Hinrabia deviendra esclave.

Je levai la tête, me dressai sur les coudes et la regardai.

— Es-tu sérieuse ? demandai-je.

— Oui, répondit Nela avec amertume, qu'elle soit marquée et qu'on lui mette un collier ! Qu'on la force à plaire aux hommes.

— Pourquoi la hais-tu ? demandai-je.

— Elle est libre, dit Nela, bien née et riche. Il faut que de telles femmes éprouvent la caresse du fer, qu'elles gémissent sous le fouet.

— Tu devrais avoir pitié d'elle, lui remontrai-je.

Nela rejeta la tête en arrière et rit.

— C'est probablement une jeune fille innocente, insistai-je.

— Un jour, elle a fait couper le nez et les oreilles d'une de ses servantes parce qu'elle avait fait tomber un miroir, affirma Nela.

— Comment le sais-tu ? demandai-je.

La jeune fille rit.

— Aux Bains Capaciens, m'apprit-elle, on entend parler de tout ce qui se passe à Ar. (Puis elle me regarda avec amertume.) J'espère qu'elle deviendra esclave, ajouta-t-elle, j'espère qu'on la vendra à Port Kar.

J'en déduisais que Nela haïssait vraiment beaucoup Claudia Tentia Hinrabia.

— Les Hinrabiens sont-ils populaires à Ar ? m'enquis-je.

Nela cessa ses massages.

— Ne réponds que si tu le désires, ajoutai-je.

— Non, répondit-elle. (Je sentis qu'elle regardait tout autour d'elle.) Ils ne le sont pas.

— Et Kazrak ? demandai-je.

— C'était un bon Administrateur, répondit-elle. Mais il a disparu.

Elle se remit à me masser le dos. L'huile sentait bon. Je perçus la chaleur de ses mains.

— Lorsque j'étais petite, reprit-elle, et que j'étais libre, j'ai vu, un jour, Marlenus d'Ar.

— Ah ? fis-je.

— C'était, poursuivit-elle, l'Ubar des Ubars.

L'admiration perçait dans sa voix.

— Peut-être, dis-je, Marlenus reviendra-t-il.

— Ne dis pas cela, souffla-t-elle, des hommes ont été empalés pour moins que cela.

— Je me suis laissé dire qu'il est dans les Voltaï, fis-je.

— Minus Tentius Hinrabijs, dit-elle, a envoyé une dizaine de fois, dans les Voltaï, une troupe de cent Guerriers chargés de le tuer, mais ils ne l'ont jamais trouvé.

— Pourquoi veut-il le tuer ? demandai-je.

— Ils ont peur de lui, répondit-elle. Ils ont peur qu'il ne revienne à Ar.

— C'est impossible, dis-je.

— En ce moment, fit-elle, tout est possible.

— Aimerais-tu qu'il revienne ? demandai-je.

— C'était, répondit la jeune femme d'une voix empreinte de fierté, l'Ubar des Ubars. (Ses mains étaient assurées et je perçus son enthousiasme.)

Lorsqu'on lui a publiquement refusé le pain, le sel et le feu sur le toit du Cylindre Central et qu'on lui a interdit l'accès d'Ar sous peine de mort, sais-tu ce qu'il a dit ?

— Non, répondis-je, je l'ignore.

— Il a dit : « Je reviendrai. » Voilà.

— Tu ne crois certainement pas cela, relevai-je.

— Je pourrais te répéter ce que j'ai entendu, reprit-elle, mais il est préférable que tu ne saches rien.

— Comme tu veux, fis-je.

Sa voix me parvint à nouveau, toujours empreinte d'admiration.

— Il a dit : « Je reviendrai. » C'est cela, répéta-t-elle.

— Aimerais-tu qu'il monte de nouveau sur le trône ? m'enquis-je.

Elle rit.

— Je suis née à Ar, dit-elle. C'était Marlenus. C'était l'Ubar des Ubars !

Je roulai sur moi-même, pris Nela par les poignets, l'attirai à moi et l'embrassai. Je ne voyais pas la moindre raison de lui dire que, l'après-midi même, au stade, j'avais rencontré Marlenus d'Ar.

En sortant des Bains, je rencontrai par hasard le Gardien de Tarns que j'avais brièvement aperçu en regardant, non loin de la taverne de Spindius, la partie qui avait opposé le Joueur au Négociant en Vins. Il était petit, mince et ses cheveux bruns étaient coupés court. Son visage était plutôt lourd, carré, trop large comparativement à son corps. Il portait sur l'épaule gauche un carré de tissu vert indiquant qu'il soutenait les Verts.

— Je vois, dit-il, que tu portes le Rouge des Guerriers de préférence au Noir des Assassins.

Je ne répondis pas.

— Je sais, poursuivit-il, que les déguisements sont utiles lorsqu'on chasse. (Il me sourit.) Ton geste m'a plu lorsque tu as donné un double tarn au Joueur.

— Il ne l'a pas accepté, répondis-je. C'était, à ses yeux, de l'or rouge.

— C'était le cas, fit remarquer le Gardien de Tarns, c'était le cas.

— Il a autant de valeur que l'or jaune, dis-je.

— C'est vrai, répondit le Gardien de Tarns, c'est ce qu'il ne faut pas oublier.

Je fis mine de m'éloigner.

— Si tu as l'intention de boire quelque chose dans le quartier, dit-il, puis-je t'accompagner ?

— Naturellement, répondis-je.

— Je connais une bonne taverne, reprit-il, favorable aux Verts. C'est là que les partisans de cette faction mangent et boivent après les courses.

— D'accord, fis-je. J'ai faim et je boirais bien quelque chose. Je te suis.

La taverne, comme les Bains Capaciens, était assez loin du stade. Elle s'appelait, ce qui n'avait rien de surprenant, le Tarn Vert et le propriétaire, homme avenant, chauve et rougeaud, se nommait Klimus. Les Esclaves de Plaisir y étaient vêtues de robes de soie verte,

les murs et les plateaux des tables étaient verts, les rideaux des alcôves eux-mêmes étaient verts. Aux murs, ici et là, étaient suspendus des listes et des classements, à l'encre noire sur des planches étroites ; il y avait également des souvenirs, des anneaux de selle, un harnais, dont une étiquette indiquait l'origine ; il y avait également des dessins représentant les tarns ou les cavaliers qui avaient apporté la victoire aux Verts.

Ce soir-là, toutefois, il n'y avait pas beaucoup d'ambiance car la journée n'avait guère été favorable aux Verts. Et, au lieu de parler des courses, les clients discutaient de la disparition de la fille de l'Administrateur, tentant de déterminer ses déplacements, se demandant comment il avait été possible de l'enlever, si elle avait effectivement été enlevée, au nez et à la barbe d'une douzaine de gardes Taurentiens. Apparemment, on n'avait vu aucun tarn dans les environs du Cylindre Central à ce moment-là et, selon les factionnaires, aucun étranger n'y avait pénétré. C'était un mystère qui ne manquerait pas de faire marcher toutes les langues d'Ar.

Le Gardien de Tarns, que les clients de la taverne appelaient Mip, commanda la nourriture : steak de bosk et pain jaune, pois et olives toriennes, deux Suis grillés et croquants, fendus en deux et emplis de fromage de bosk fondu. Je commandai le Paga et on emplit plusieurs fois nos gobelets. Mip était volubile et un peu coquet si on voulait bien considérer sa caste et ses cheveux courts, car le cuir marron de ses vêtements était orné de rayures vertes et sa casquette de Gardien de Tarns d'une aigrette verte ; tous les Gardiens de Tarns, incidemment, ont les cheveux courts, comme la majorité des Métallurgistes ; le travail est souvent dur dans les Perchoirs et pendant l'entraînement des tarns.

Mip, pour une raison inconnue, semblait apprécier ma compagnie et il parla beaucoup, pendant cette soirée, tandis que nous buvions, de l'entraînement des tarns et des cavaliers, des espoirs des Verts et des autres factions, de certains cavaliers et de certains oiseaux. Mip était manifestement un excellent spécialiste des courses.

Lorsque nous eûmes mangé et bu, me donnant une claque sur l'épaule, Mip m'invita à visiter le Perchoir où il travaillait, un des plus grands des Verts.

Je l'accompagnai volontiers car je n'avais jamais visité de Perchoir de faction.

Nous parcourûmes les rues obscures d'Ar et, bien que cela fût peut-être dangereux, personne ne nous approcha ; néanmoins, ceux qui nous croisèrent le firent avec circonspection, ayant porté la main à leurs armes. Je suppose que mon costume de Guerrier et l'épée que je portais au côté firent réfléchir ceux qui auraient voulu essayer de couper ma bourse, leur indiquant qu'ils ne seraient pas accueillis avec indulgence. Rares sont les individus qui se risquent à attaquer un Guerrier goréen.

Les Perchoirs, six en tout, se trouvaient dans un haut cylindre abritant les bureaux et les dortoirs des gens liés professionnellement aux Verts. Leurs archives, leurs entrepôts et leurs trésors se trouvent dans ce cylindre, bien qu'il ne soit qu'un des quatre qu'ils possèdent dans la cité. Le Perchoir où Mip travaillait était le plus grand et je constatai avec satisfaction qu'il en avait la responsabilité, et qu'il avait, de ce fait, bien d'autres employés sous ses ordres. Le Perchoir était une salle immense située au sommet du cylindre et occupant l'espace de quatre étages normaux. Les perchoirs eux-mêmes étaient, en fait, de gigantesques échafaudages de bois mesurant quatre étages de haut et courant le long des murs circulaires du cylindre. De nombreux perchoirs étaient vides mais il y avait plus de cent oiseaux dans la pièce ; ils étaient tous enchaînés mais je savais qu'on les sortait tout au moins une fois tous les deux jours ; parfois, lorsque la salle est vide et que les portails, qui donnent sur le toit, sont fermés, on laisse les oiseaux voler en liberté à l'intérieur ; l'eau leur est fournie au moyen de tubes débouchant dans des abreuvoirs fixés à des plates-formes triangulaires proches des perchoirs

mais il y a également, au centre de la salle, par terre, une citerne qui est utilisée lorsque les oiseaux sont en liberté. La nourriture des tarns, de la viande car tel est leur régime alimentaire, est fixée à des crochets qu'on monte, grâce à un système de chaînes et de poulies, jusqu'aux perchoirs ; il faut préciser que, lorsque les oiseaux sont en liberté, on ne laisse jamais de viande sur les crochets ou par terre ; les tarns de course coûtent cher et le Gardien de Tarns ne souhaite pas qu'ils s'entre-tuent pour une cuisse de verr.

En entrant dans la salle, Mip décrocha un aiguillon à tarn suspendu au-dessus d'une petite table sur laquelle se trouvaient une lampe et quelques feuilles de papier. Puis il en décrocha un second qu'il me tendit. Je le pris. Rares sont ceux qui se risquent dans un Perchoir sans aiguillon. En fait, il faut être inconscient pour le faire. Mip, répondant aux signes de ses subordonnés, fit sa tournée d'inspection. Avec une agilité consécutive à de longues années de travail au milieu des perchoirs, il parcourut les poutres, situées parfois plus de dix mètres au-dessus du sol, examinant quelques oiseaux ; peut-être parce que j'étais légèrement ivre, je le suivis ; nous atteignîmes enfin un des quatre grands portails ronds qui donnent sur l'extérieur. Je pouvais voir la longue poutre qui, partant du portail, surplombe la rue. Les lumières d'Ar étaient magnifiques. Je montai sur la poutre. Le toit n'était qu'à quelque trois mètres au-dessus. Je remarquai qu'il était possible, pour un individu suffisamment hardi ou inconscient, de sauter du toit sur la poutre et de pénétrer dans le Perchoir. La grandeur nocturne d'Ar m'a toujours stupéfié, les ponts, les lampes, les lanternes, les signaux, les fenêtres éclairées de milliers de cylindres. Je fis un pas sur la poutre. Mip se tenait derrière moi, dans l'ombre, pourtant il se trouvait également sur la poutre. Je regardai le sol et secouai la tête. La rue semblait serpenter, tout en bas. Mip s'approcha.

Je me retournai et lui souris. Il recula.

— Ne reste pas ici, dit-il, c'est dangereux.

Je levai la tête et découvris les trois lunes de Gor, la grosse et les deux petites dont une avait été baptisée : la Lune de la Prison, pour des raisons que j'ignorais.

Je revins sur mes pas, puis repris pied sur les poutres épaisses de l'échafaudage qui supportait les oiseaux.

Mip caressait le bec d'un oiseau, un vieil oiseau me sembla-t-il. Il était brun roux ; sa crête était plate ; son bec jaune pâle était veiné de blanc.

— Je te présente Ubar Vert, dit-il en caressant le cou de l'oiseau.

J'avais entendu parler de lui. Il était célèbre à Ar une douzaine d'années plus tôt. Il avait gagné plus de mille courses. Son tarnier, homme de très grande valeur dans la tradition des Verts, s'appelait Melipolus de Cos.

— Connais-tu les tarns ? demanda Mip.

Je réfléchis un instant. Certains Assassins sont, en fait, d'excellents tarniers.

— Oui, répondis-je, je les connais.

— Je suis ivre, reprit Mip sans cesser de caresser le bec de l'oiseau – celui-ci avança la tête.

Je me demandai pourquoi cet oiseau, comme cela se pratique couramment lorsqu'ils vieillissent, n'avait pas été abattu. Peut-être l'avait-on épargné par affection, car il arrive que des factions agissent ainsi. D'un autre côté, les dirigeants des factions ne font pas de sentiment et un tarn qui ne rapporte rien, comme un esclave inutile, est en général vendu ou détruit.

— C'est, dis-je, une bien belle nuit.

Mip me sourit.

— Bon ! se décida-t-il.

Il suivit une poutre et s'arrêta près de deux selles de course avec leur harnais, puis m'en

lança une et m'indiqua un tarn brun et vif perché un peu plus loin. Le harnais de course, comme le harnais ordinaire, comporte deux anneaux : l'anneau du cou et l'anneau principal de la selle, ainsi que six rênes. La différence principale réside dans la tension des rênes entre les deux anneaux ; la selle de course, en revanche, n'est qu'une bande de cuir comparée à la selle ordinaire qui est plus grosse et comporte des fontes, des fourreaux pour les armes ainsi que des anneaux d'esclave. Je sellai l'oiseau puis, avec quelques difficultés car il perçut de l'hésitation dans mes gestes, lui passai le harnais. Imitant Mip, je basculai le levier de fermeture, retirai la chaîne et l'entrave de l'oiseau, puis me mis en selle.

Mip montait Ubar Vert ; il avait fière allure sur sa selle usagée ; il montait court.

Nous attachâmes les sangles de sécurité.

Les selles de course sont équipées de deux petites sangles, contrairement aux selles ordinaires qui n'en comportent qu'une grosse ; les deux sangles s'enroulent autour du cavalier et sont fixées à la selle de sorte que chacune reproduise la fonction de l'autre ; en théorie, bien que de petites sangles puissent rompre plus aisément que les grosses, il y a très peu de risques pour que les deux cassent exactement au même moment ; en outre, l'effort est également réparti sur les deux sangles, ce qui réduit les possibilités de rupture ; les deux petites sangles permettent, naturellement, de gagner un peu de poids ; en outre, il serait assez difficile de fixer une grosse sangle à une petite selle ; de plus, naturellement, comme les courses se déroulent le plus souvent au-dessus d'un filet, le danger est beaucoup moins grand que pendant un vol ordinaire ; les sangles sont surtout destinées à maintenir le cavalier sur sa selle et non à le protéger d'une chute.

— Ne tente pas de diriger le tarn avant d'être dehors, conseilla Mip. Il faut d'abord que tu t'habitues au harnais. (Il sourit :) Ces tarns ne sont pas des oiseaux de guerre.

Mip parut à peine effleurer la première rêne et son oiseau bondit de son perchoir puis, dans un battement d'ailes, gagna le perchoir extérieur et s'y immobilisa, tournant rapidement sa tête aux yeux brillants et rusés de droite à gauche. Mon oiseau, avec une brusquerie qui me stupéfia, rejoignit le premier.

Nous restâmes quelques instants sur le perchoir extérieur. J'étais plein d'entrain, comme toujours lorsque je suis à dos de tarn. Mip semblait également plein d'énergie et d'enthousiasme.

Je regardai les cylindres, les lumières et les ponts. C'était un soir d'été frais et vivifiant. Les étoiles étaient claires et brillantes ; les lunes, splendides et argentées, tranchaient sur le noir intense de la nuit goréenne.

Mip lança son tarn parmi les cylindres et je le suivis.

Lorsque je voulus me servir du harnais, bien que je fusse conscient du danger, je tirai trop fort et la brusquerie avec laquelle l'oiseau vira me projeta contre les sangles de sécurité ; les petites ailes larges et rapides du tarn de course lui permettent des changements de direction et des virages qu'un oiseau plus gros, plus lourd et aux ailes plus longues est incapable de réaliser. Une légère pression sur la deuxième rêne lança l'oiseau dans un vertigineux virage à droite qui me permit de rejoindre Mip.

Les lumières d'Ar et les lanternes des ponts défilèrent sous moi, les toits des cylindres se découpant sur l'obscurité des rues.

Puis Mip fit tourner son oiseau qui parut glisser dans l'air, laissant les cylindres sur sa droite, et le posa sur le rail surplombant le dernier rang de gradins du Stade des Tarns d'Ar où, l'après-midi même, j'avais regardé les courses.

Le stade était vide. Les spectateurs étaient partis. Les longues rangées courbes de gradins blancs luisaient sous les trois lunes de Gor. Il y avait, dans les rangées, des papiers gras que

l'on retirerait avant les courses du lendemain. Le long filet qui se trouvait sous les anneaux avait été retiré, roulé et rangé, avec ses mâts, près du mur central. Les grosses têtes de tarn en bois peint servant à indiquer le nombre de tours restant à courir se dressaient, solitaires, au sommet de leurs poteaux. La clarté des lunes blanchissait le sable ainsi que le large mur central. Je regardai Mip. Assis sur son tarn, il demeurait silencieux.

— Reste ici, dit-il enfin.

Je restai au sommet des gradins, fixant l'immense enceinte blanche et vide.

Mip et son tarn, Ubar Vert, semblèrent se muer en mouvement noir sur le blanc du sable et des gradins, poursuivis par leur ombre qui parut se briser géométriquement sur les gradins.

L'oiseau se posa sur le premier perchoir.

Ils restèrent un instant immobiles. Le gong de l'arbitre, suspendu par une chaîne à un poteau fiché dans le mur central, resta silencieux.

Soudain, dans un claquement d'ailes que j'entendis nettement bien que je fusse à plus de deux cents mètres, le tarn jaillit de son perchoir, Mip couché sur son dos, et fila vers le premier « anneau », premier des trois grands rectangles métalliques précédant les anneaux ronds fixés aux extrémités du mur central. Stupéfait, je vis l'oiseau franchir à toute vitesse les trois premiers « anneaux », virer et passer le premier anneau rond puis, dans le même mouvement, sans cesser de tourner, passer le deuxième et le troisième anneau rond ; ensuite, les ailes battant à une vitesse incroyable, le bec tendu, Mip couché sur son dos, il franchit à toute vitesse les trois « anneaux » rectangulaires de la ligne droite opposée, battit des ailes à l'extrémité du mur central, négociant les trois anneaux ronds sur son élan, puis se posa, ailes fouettant l'air et pattes tendues, sur le dernier perchoir de la rangée, celui du vainqueur.

Mip et l'oiseau y restèrent quelques instants, puis l'oiseau s'éleva et se dirigea vers moi. Un moment plus tard, Mip se posait près de moi.

Il resta quelques instants immobile, les yeux fixés sur le stade. Puis il fit décoller son oiseau et je le suivis. Quelques ehns plus tard nous avions regagné le perchoir extérieur du cylindre.

Nous ramenâmes les tarns à leurs perchoirs puis les entravâmes. Nous leur retirâmes leurs selles et leurs harnais que nous posâmes sur les poutres.

Lorsque nous eûmes terminé, je montai à nouveau sur le perchoir extérieur, cette poutre surplombant la rue. J'avais envie de respirer une fois de plus l'air pur, de me pénétrer de la beauté de la nuit.

Mip se tenait derrière moi, et je gagnai l'extrémité du perchoir.

— Cette promenade m'a fait grand plaisir, dis-je, Mip.

— J'en suis heureux, répondit Mip.

Je ne me retournai pas.

— Je voudrais te poser une question, repris-je, mais ne réponds pas si tu ne le souhaites pas.

— Très bien, acquiesça Mip.

— Tu sais que je chasse, dis-je.

— Les membres de la Caste Noire chassent souvent, fit remarquer Mip.

— Sais-tu si un sympathisant des Verts s'est rendu à Ko-ro-ba en En'Var ?

— Oui, répondit Mip.

Je me tournai vers lui.

— Un seul, à ma connaissance, reprit-il.

— De qui s'agit-il ? demandai-je.

— Je suis allé à Ko-ro-ba en En'Var, répondit Mip.

Je vis que Mip tenait à la main une petite dague, un couteau de jet fabriqué à Ar ; il était plus petit que le quiva méridional ; il n'était aiguisé que d'un côté.

— C'est un joli couteau, remarquai-je.

— Tous les Gardiens de Tarns ont un couteau, dit Mip en passant la main sur la lame.

— Cet après-midi, dis-je, aux courses, j'ai vu un cavalier couper les sangles de sécurité afin de ne pas se trouver coincé sous son oiseau.

— Il avait probablement le même couteau, fit Mip.

Il le tenait alors par l'extrémité de la lame. La brise se leva, me caressa, fraîche et vivifiante dans la nuit d'été.

— Sais-tu te servir de ce couteau ? m'enquis-je.

— Oui, répondit Mip. Je crois. Je peux toucher l'œil d'un tarn à trente pas.

— Tu es très adroit, relevai-je.

— Connais-tu ce type de couteau ? demanda Mip.

— Pas très bien, reconnus-je.

J'étais apparemment détendu mais tous les nerfs de mon corps étaient tendus et prêts. Je savais qu'il pourrait lancer son couteau avant qu'il ne me soit possible de l'atteindre, avant même que je n'aie eu le temps de tirer l'épée que je portais au côté. J'avais une conscience aiguë de la hauteur à laquelle je me trouvais, de la rue, tout en bas. Deux hommes s'appelèrent dans la rue. Leurs voix me parvinrent, affaiblies.

— Veux-tu examiner ce couteau ? proposa Mip.

— Oui, dis-je.

Je me crispai.

Mip me lança le couteau, le dissimulant dans sa main, mais le manche en avant. Je l'attrapai. Mon cœur avait presque cessé de battre.

J'examinai le couteau, son équilibre, la garde, la lame aiguisée.

— Ne reste pas sur ce perchoir, rappela Mip. C'est dangereux.

Je parcourus en sens inverse l'étroite poutre. Quelques ehns plus tard, j'avais quitté le cylindre et regagnais la Maison de Cernus.

Une fois arrivé à la Maison de Cernus, je franchis la lourde porte donnant dans la grande salle où se trouvait l'autre porte, celle permettant d'accéder à la cellule luxueuse où Cernus avait l'habitude de détenir les captures spéciales et que Ho-Tu m'avait fait visiter plus tôt. Je constatai avec surprise que quatre sentinelles gardaient la porte.

Lorsque je regagnai notre chambre, Élisabeth, enveloppée dans une couverture de tissu Rep rouge, dormait sur une natte sous l'anneau d'esclave. On lui avait passé autour du cou le collier dont la lourde chaîne était fixée à l'anneau scellé dans le mur. Dans la Maison de Cernus, il est de règle que tous les esclaves, sauf ceux qui ont des tâches domestiques à accomplir, soient attachés à la dix-huitième sonnerie. Afin d'assurer l'application de cette mesure, des gardiens font une ronde peu avant cette sonnerie. Lorsque je me trouvais dans la pièce, toutefois, comme c'était en général le cas à cette heure-là, on ne l'attachait pas, ma présence étant considérée comme une garantie suffisante. Ces soirs-là, nous barricadions la porte et dormions dans les bras l'un de l'autre.

J'entrai dans la chambre, fermai la porte et mis les barres en place.

Élisabeth, dans un tintement de chaînes, s'assit et se frotta les yeux.

Elle portait la courte robe des Soies de Plaisir, rouge du fait qu'elle était Soie Rouge et en cours d'éducation. Virginia et Phyllis, dans leurs cellules, portaient certainement des robes semblables, mais blanches.

Élisabeth avait également changé de collier. Elle portait un collier recouvert d'émail rouge. Virginia et Phyllis, en revanche, selon Élisabeth, portaient toujours le collier de métal brut que le forgeron leur avait cadénassé au cou.

Je montai la flamme de la lampe et remarquai que le plancher de la chambre avait été lavé à l'éponge et à la serpillière, que les coffres et le bahut avaient été époussetés et rangés, que des fourrures propres étaient pliées sur le lit de pierre. J'avais insisté pour que la pièce soit d'une propreté exemplaire. Je n'étais pas vraiment opposé au fait qu'un morceau de soie traîne par terre de temps en temps, mais je prenais plaisir à regarder la jolie Élisabeth Cardwell, esclave de la Maison de Cernus, s'occuper de mon intérieur. J'adorais voir Élisabeth récurer et faire le ménage, un foulard sur la tête, mener à bien ces petites tâches domestiques. Elle eut la témérité de suggérer qu'il serait juste de partager ces tâches mais, lorsque je l'avais menacée du fouet et de l'anneau, elle avait compris, non sans récriminer, qu'il lui fallait se conformer à mes désirs. Curieusement, le soir où elle avait appris qu'il lui faudrait se charger de ces tâches, et seule, elle s'était montrée plus soumise, plus coopérative et plus passionnée que de coutume. Les femmes, à mon sens, même les femmes fières, belles et intelligentes comme Élisabeth Cardwell, souhaitent en secret que leurs hommes soient forts et qu'ils le prouvent de temps en temps, qu'ils les traitent en simples femelles et les contraignent à faire exactement ce qu'ils souhaitent.

Je libérerai Élisabeth.

Elle renifla d'un air soupçonneux.

— Tu es encore allé aux bains, déclara-t-elle.

— C'est vrai, dis-je.

— À la Piscine des Fleurs Bleues ? s'enquit-elle.

— Oui, répondis-je.

— Les filles y sont jolies ? demanda-t-elle.

— Pas aussi jolies que toi, répondis-je.

— Tu es une gentille bête, fit-elle. (Puis elle leva les yeux vers moi.) M’emmèneras-tu à la Piscine des Fleurs Bleues, un jour ?

— Il y a beaucoup de jolies piscines aux Capaciens, éludai-je.

— Mais tu m’emmèneras à la Piscine des Fleurs Bleues, n’est-ce pas ? demanda-t-elle.

— Peut-être, fis-je.

— Sale bête ! fit-elle en m’embrassant. (Puis elle s’agenouilla sur la natte et je m’assis en tailleur, face à elle.) Pendant que tu prenais du bon temps à la Piscine des Fleurs Bleues, reprit-elle, je me suis entretenue avec Caprus.

Je dressai aussitôt l’oreille. Le Grand Scribe anguleux et sévère ne nous avait pas encore transmis la moindre information.

— Il m’a dit, poursuivit-elle, qu’il était parvenu à soudoyer les esclaves des appartements de Cernus, et qu’il lui serait possible d’y entrer à certains moments. Les documents que tu recherches ne se trouvent naturellement pas dans le bureau de Caprus.

— Ce sera extrêmement dangereux, fis-je remarquer.

— Selon lui, cela peut prendre du temps, dit-elle. Il a découvert de nombreux documents, ainsi que des cartes, mais il lui faudra sans doute des mois pour les recopier. Il ne peut pas s’absenter trop souvent de son travail.

— Les cartes sont-elles en clair ? demandai-je. Les documents sont-ils en goréen ?

— D’après lui, oui, répondit-elle.

— Voilà qui est intéressant, fis-je.

Je ne dis rien à Élisabeth, mais j’avais supposé que l’orientation des cartes reposerait sur une clé et que les documents seraient rédigés en code.

— Le plus difficile, reprit Élisabeth, sera de faire parvenir les documents aux Sardar.

— Cela ne devrait pas présenter de difficulté, estimai-je, car je peux sortir quand je veux et il te sera possible de sortir toi aussi, dans le cadre de tes activités dans le service de Caprus, après tes cours.

— Je ne pensais pas que cela serait aussi facile, releva-t-elle.

— Moi non plus, assurai-je.

Élisabeth et moi avons été introduits dans la Maison de Cernus parce que Caprus, selon les rapports, ne pouvait se procurer les documents qui, logiquement, devaient se trouver dans la maison. Nous pensions que ma qualité de mercenaire de la Maison et le fait qu’Élisabeth y fût esclave nous permettraient de localiser les documents en question et de nous en emparer. Cela se passait avant l’assassinat du Guerrier de Thentis qui, du fait qu’il me ressemblait, m’avait fourni une raison indépendante de me rendre à Ar déguisé en Assassin.

— Tout de même, soulignai-je, cela me paraît être une très longue attente – des mois.

— Oui, reconnut-elle, effectivement.

— Pendant ce temps, poursuivis-je, il est probable que les Autres élargiront leur champ d’action, établiront de nouvelles bases, de nouveaux relais, constitueront des dépôts d’armes.

Elle hocha la tête.

— Le mieux, présumai-je, serait sans doute d’envoyer les documents dans les Sardar à mesure que Caprus nous les transmettra. Nous pourrions arranger cela lorsqu’il y en aura assez. Je peux me déplacer comme je veux. Je peux demander à Tari l’Aîné de venir à Ar et de porter nos messages aux montagnes des Prêtres-Rois. Il connaît Al-Ka qui t’a conduite à Thentis et livrée à la Maison de Clark.

— Malheureusement, précisa Élisabeth, Caprus ne transmettra les documents que lorsqu’il

aura terminé.

— Pourquoi ? demandai-je avec colère.

— Il craint qu'il n'y ait une fuite lorsqu'ils quitteront la Maison. Il craint également que les Autres n'aient des espions dans les Sardar qui, s'ils découvrent que des informations ont été transmises depuis la Maison de Cernus, feront une enquête et nous démasqueront probablement.

— Cela ne me semble guère fondé, relevai-je.

— Mais ce n'est pas l'avis de Caprus.

Je haussai les épaules.

— Nous devons donc nous en tenir aux décisions de Caprus.

— Nous n'avons pas le choix, souligna-t-elle.

— Lorsqu'il aura réuni tous les documents, dis-je, je suppose que nous partirons ensemble pour les Sardar.

Elle rit.

— Caprus ne voudra certainement pas rester en arrière. En fait, je suis persuadée qu'il transportera lui-même les documents.

Je souris.

— Je présume que Caprus a raison de ne faire confiance à personne.

— Il joue un jeu dangereux, Tari.

J'acquiesçai.

— En conséquence, conclut-elle, il nous faut attendre.

— En outre, appuyai-je, j'aimerais trouver celui qui a tué le Guerrier de Thentis, sur le pont de Ko-ro-ba, près du Cylindre des Guerriers.

— Tu ne sais même pas qui c'est, dit-elle. (Puis, comme je la regardai sévèrement, elle baissa la tête.) Je m'excuse, fit-elle. (Elle leva les yeux.) C'est seulement que j'ai peur pour toi.

Je pris tendrement ses mains dans les miennes.

— Je sais, dis-je.

— Cette nuit, fit-elle, serre-moi fort. J'ai peur.

Je la pris dans mes bras et l'embrassai. Elle posa la tête sur mon épaule.

Aux environs de la troisième sonnerie, incapable de dormir, je me levai et enfilai ma tunique d'Assassin. L'apparition de Marlenus d'Ar me tracassait. Je savais que l'ancien Ubar, qui était resté, pour ses partisans, de nombreuses années après l'époque de sa gloire, l'Ubar des Ubars, n'était pas venu à Ar pour assister aux courses. En outre, aux Bains, Nela, qui entendait certainement beaucoup de choses, était restée évasive à propos de l'Ubar. Cela laissait supposer qu'il se préparait quelque chose dont j'ignorais tout. Je ne savais pas, par exemple, que plusieurs expéditions s'étaient rendues dans les Voltaï en vue de débusquer et de tuer Marlenus, expéditions qui avaient toutes échoué. Je presumai que les détenteurs actuels du pouvoir avaient de bonnes raisons de tenter aussi désespérément de localiser et de tuer l'ancien Ubar.

Perdu dans mes pensées, je quittai la chambre et errai dans les couloirs de la Maison de Cernus. Je croisai quelques sentinelles mais aucune ne me posa de questions. J'étais libre d'aller et venir à ma guise dans la maison.

J'étais mécontent et frustré du fait que Caprus eût refusé de transmettre les documents avant d'avoir terminé de les copier, mais je pouvais comprendre son raisonnement, ses craintes ; et, d'un autre côté, le fait qu'il eût localisé les documents que nous souhaitions et les copiait me satisfaisait pleinement car il signifiait que notre tâche se résumerait, dans

quelques mois, à convoier Caprus et les documents aux Sardar. À mon avis, cette partie du plan ne présentait aucune difficulté. Je pourrais acheter un tarn avec une nacelle et, en cinq jours, accompagné de Caprus et d'Élisabeth, gagner les Sardar et y retrouver Misk, Kusk, Al-Ka, Ba-Ta et mes autres amis. Je me demandai pourquoi les documents que Caprus avait entrepris de copier n'étaient pas codés. Je supposai que les Autres jugeaient qu'ils ne risquaient rien sous la garde de Cernus. Tout en marchant, j'entendis le cri sauvage, le hurlement terrifiant d'un animal apparemment gros et féroce ; je supposai qu'il s'agissait de la Bête que Ho-Tu et les autres semblaient craindre ; comme moi, ils semblaient aussi tout ignorer d'elle ; lorsque j'entendis son cri, un frisson involontaire me parcourut le dos ; les poils de ma nuque et de mes avant-bras se hérissèrent ; puis le silence se fit et je poursuivis ma promenade. Je n'en avais pas peur mais, comme Ho-Tu, j'étais heureux de la savoir enfermée dans une cage ; je n'aurais pas aimé la rencontrer dans les couloirs déserts de la maison.

Je me rendis compte que, sans y prêter attention, j'avais suivi le couloir conduisant à la lourde porte donnant sur la grande salle à côté de laquelle se trouvait la cellule réservée aux Captures Spéciales, que Ho-Tu m'avait fait visiter plus tôt. Les quatre sentinelles se tenaient toujours devant la porte. Près de cette porte, j'eus la surprise de rencontrer Cernus, Maître de la Maison de Cernus, en personne. Il portait sa longue robe de laine rude et noire, celle qui avait trois bandes de soie, une jaune entourée de deux bleues, sur la manche gauche. À son cou, était suspendu le sceau de la Maison de Cernus, un tarn maintenant des chaînes d'esclave dans ses serres. Ses yeux gris m'examinèrent. Mais ses grosses lèvres esquissèrent un sourire.

— Tu veilles tard, Tueur, dit-il.

— Je ne pouvais pas dormir, répondis-je.

— Je me suis laissé dire que les membres de la Caste Noire ont le sommeil profond, fit-il remarquer.

— C'est quelque chose que j'ai mangé, avançai-je.

— Naturellement, fit Cernus. Ta chasse est-elle terminée ?

— Je n'ai pas encore découvert l'assassin, répondis-je.

— Ah, lâcha Cernus.

— Et j'ai bu du mauvais Paga, précisai-je.

Cernus rit.

— Tu tombes à pic. Je voudrais te montrer quelque chose.

— Quoi ? m'enquis-je.

— La chute de la Maison de Portus, répondit-il.

Je savais que la Maison de Portus était la dernière grande rivale de la Maison de Cernus et qu'elle lui disputait le contrôle d'Ar en ce qui concernait le trafic d'esclaves. À elles deux, elles monopolisaient soixante pour cent de la chair qui se vendait, s'échangeait et s'achetait dans la cité. Plusieurs Maisons moins importantes avaient fermé ; d'autres Maisons, de taille réduite, se disputaient âprement les quarante pour cent restants.

— Suis-moi ! commanda Cernus en franchissant la porte que les sentinelles avaient ouverte à son intention.

Nous entrâmes dans le couloir conduisant au grand miroir sans tain protégé par un grillage. Je ne savais guère quel sens donner à la réponse de Cernus.

Pour la seconde fois, par la vitre qui, de l'autre côté, était un miroir, je découvris le luxueux compartiment avec sa penderie, ses coffres pleins de soieries, son divan recouvert de soie, de couvertures et de coussins, et sa baignoire encastrée.

Mais cette fois, dans cette vaste pièce aux riches tentures qu'éclairaient des lampes protégées par des grilles ouvragées, se trouvait une prisonnière.

C'était une jeune femme dont l'extraordinaire beauté avait quelque chose de cruel. Elle marchait de long en large, furieuse, comme un jeune larron en cage. On lui avait pris la capuche des magnifiques Robes de Dissimulation qu'elle portait, ainsi que le voile. Étant donné la splendeur de ses vêtements, elle devait résider sur les plus hauts ponts et toutes les femmes d'Ar devaient être jalouses d'elle.

— Contemple la chute de la Maison de Portus, dit Cernus.

Je regardai dans la pièce. La jeune femme avait des cheveux noirs, longs et ondulés, qui n'avaient jamais été coupés, des yeux noirs et brillants, les pommettes hautes.

Ses minces poignets étaient enfermés dans des bracelets de métal brut. Les deux anneaux étaient reliés par une chaîne brillante d'environ un mètre de long. Cela n'entravait pratiquement pas ses mouvements.

— Je veux, dit Cernus, qu'elle connaisse la caresse de l'acier sur ses poignets, qu'elle sente le poids de la chaîne.

La jeune fille rejeta la tête en arrière, regardant fixement le plafond, puis leva la chaîne au-dessus de sa tête. Sanglotant de fureur, elle baissa violemment les bras, frappant inlassablement la chaîne contre les coffres et le divan. Puis, se ramassant sur elle-même, d'une main puis de l'autre, elle tenta de faire glisser l'anneau d'acier sur l'autre main. Elle courut même jusqu'à la baignoire où elle s'enduisit les poignets d'huile, mais elle ne put se débarrasser des bracelets. Puis, en larmes, elle regagna le centre de la pièce et frappa à nouveau, inlassablement, la chaîne sur le divan. Enfin, toujours enchaînée, elle tomba à genoux près du divan et le frappa des poings, sans relâche.

Je perçus un mouvement près de nous. Je me retournai et vis une esclave vêtue d'une tunique de cuisine rouge tachée de graisse et portant un plateau de fruits ainsi qu'une carafe de vin. Un gardien la suivait.

L'esclave frappa timidement à la porte de la cellule.

La jeune femme se leva d'un bond, essuya avec une serviette l'huile qu'elle s'était passée sur les poignets, rejeta ses cheveux en arrière puis s'immobilisa fièrement au milieu de la pièce.

— Entrez ! dit-elle.

Le gardien ouvrit la porte et l'esclave entra avec déférence, les yeux baissés, puis posa son plateau de fruits et de vin sur une petite table proche du divan. Ensuite, sans lever les yeux, elle recula.

— Attends, Esclave ! ordonna la jeune femme.

L'esclave tomba à genoux, baissant la tête.

— Où est ton maître ? demanda la jeune fille enchaînée.

— Je ne sais pas, Maîtresse, répondit l'esclave.

— À qui appartiens-tu ? demanda la jeune fille enchaînée.

— Je n'ai pas le droit de le dire. Maîtresse, gémit l'esclave.

La jeune fille enchaînée se jeta sur elle et la prit par le collier ; l'esclave se mit alors à pleurnicher puis à sangloter, essayant de se dégager et de tourner la tête. La jeune fille enchaînée, à demi accroupie, examina attentivement le collier et rit puis, dédaigneusement, sans lâcher le collier, jeta l'esclave sur le côté où celle-ci s'immobilisa, terrifiée, n'osant pas se lever. La jeune fille enchaînée la gratifia d'un violent coup de pied au flanc.

— Tu peux disposer, Esclave ! cracha-t-elle.

L'esclave se leva d'un bond et franchit en courant la porte que le gardien referma à clé.

derrière elle.

Cernus fit signe à l'esclave de ne pas s'en aller. Aussitôt, sans un mot, l'esclave s'agenouilla dans le couloir. Elle avait les larmes aux yeux.

Cernus me demanda de regarder à nouveau l'intérieur de la pièce.

La prisonnière semblait de meilleure humeur. Ses mouvements avaient retrouvé leur dignité hautaine. Elle regarda le plateau de fruits et de vin, rit, choisit un fruit dans lequel elle mordit en souriant.

— Je sais ce que je vais faire d'elle, annonça Cernus, les yeux fixés sur la prisonnière. J'avais l'intention de la jeter aux esclaves mâles avant qu'elle ne quitte la Maison, mais je ne le ferai pas. Cet après-midi, après sa capture, des esclaves sans collier l'ont lavée et parfumée. Je l'ai regardée et elle m'intéresse. En conséquence, je m'en servirai moi-même avant qu'elle ne quitte la Maison, mais elle ne saura pas qui se sert d'elle car, lorsque je lui rendrai visite, elle portera une cagoule d'esclave.

— Qu'as-tu l'intention de faire d'elle ensuite ? demandai-je.

— Elle a de très beaux cheveux, n'est-ce pas ? demanda Cernus.

— Oui, répondis-je, effectivement.

— Je présume qu'elle en est très fière, supputa-t-il.

— Probablement, dis-je.

— Je vais la faire raser, déclara Cernus. Ensuite, enchaînée et encagoulée, je l'enverrai dans une autre cité, Tor, peut-être, où elle sera vendue aux enchères publiques.

— Peut-être pourrait-elle être vendue en privé ? dis-je.

— Non, répondit Cernus, la vente doit être publique.

— En quoi cela concerne-t-il la Maison de Portus ? demandai-je.

Cernus se mit à rire.

— Tueur, fit-il, tu ne ferais pas un bon Joueur.

Je haussai les épaules.

— La fille, expliqua-t-il, reviendra à Ar. J'y veillerai si nécessaire.

— Je ne comprends pas, dis-je.

Cernus fit signe à l'esclave d'approcher, et elle obéit aussitôt.

— Regarde son collier, indiqua Cernus.

Je lus le collier à haute voix :

— J'appartiens à la Maison de Portus.

— Elle reviendra à Ar, affirma Cernus. Et elle provoquera la chute de la Maison de Portus.

Je le regardai.

— Il s'agit, naturellement, reprit-il, de Claudia Tentia Hinrabria.

15. PORTUS DANS LA MAISON DE CERNUS

Je regardais Phyllis Robertson exécuter la Danse de la Ceinture sur des fourrures d'amour étendues entre les tables, devant les Guerriers de Cernus et ses employés. Près de moi, Ho-Tu mangeait sa bouillie de céréales avec une cuiller de corne. La musique était sauvage, une mélodie du delta du Vosk. La Danse de la Ceinture a été inventée et popularisée par les danseuses de Port Kar. Cernus, fidèle à son habitude, jouait avec Caprus et n'avait d'yeux que pour les pièces.

Au fil des semaines et des mois, j'étais devenu de plus en plus inquiet et impatient. Plus d'une fois, j'avais personnellement rendu visite à Caprus, quoique cela ne fût peut-être pas prudent, pour lui demander de travailler plus vite ou de me permettre de transmettre une partie des documents aux Sardar. Il avait toujours refusé. Ces retards m'avaient rendu amer, mécontent et nerveux, mais je n'avais rien pu faire. Il refusa de m'indiquer où se trouvaient les documents et les cartes et, de toute manière, tenter de les voler et de les emporter ne semblait pas constituer une solution raisonnable ; en outre, si je les volais, les Autres ne manqueraient pas d'en être avertis par Cernus et mettraient probablement en place des plans de remplacement. Je me répétais inlassablement, au fil des mois, que Capras avait la confiance des Prêtres-Rois, que Misk lui-même m'avait fait son éloge. Il me fallait faire confiance à Caprus. Je lui ferais confiance. Pourtant, je ne pouvais empêcher la colère de bouillonner en moi.

Ho-Tu tendit sa cuillère en direction de Phyllis.

— Elle n'est pas mauvaise, dit-il.

La Danse de la Ceinture exige la présence d'un Guerrier. Phyllis se tordait à ses pieds sur les fourrures, comme s'il lui donnait des coups de fouet. Une ceinture de soie blanche était nouée à sa taille ; sous cette ceinture était glissée une étroite bande de soie blanche d'environ soixante centimètres de long. Au cou, elle portait un collier d'émail blanc, ajusté et élégant, un collier à serrure. Elle ne portait plus d'anneau métallique à la cheville gauche.

— Excellent ! fit Ho-Tu en posant sa cuiller.

Phyllis Robertson s'allongea sur le dos, puis sur le flanc, roula sur elle-même, replia les jambes, se cacha la figure derrière les mains comme pour éviter les coups, son visage se muant en masque de douleur et de terreur.

La musique se fit plus sauvage.

La danse doit son nom au fait que la tête de la danseuse ne doit jamais dépasser la ceinture du Guerrier, mais seuls les puristes se préoccupent de ces subtilités ; partout, toutefois, il est impératif que la fille ne se lève jamais.

La musique devint un gémissement de soumission et la jeune femme, à genoux, la tête baissée, les mains sur la cheville du Guerrier, la sandale de celui-ci perdue dans l'obscurité de ses cheveux défaits, posa les lèvres sur son pied.

— Sura fait du bon travail, souligna Ho-Tu.

Je le reconnus.

Dans la seconde partie de la danse, la jeune femme sait qu'elle appartient au Guerrier et cherche à lui plaire, mais il est difficile de l'émouvoir et ses efforts, au rythme de la musique, se font de plus en plus frénétiques et désespérés.

Une jeune femme en tunique blanche, gracieuse, portant un lourd pichet de vin de Ka-la-na

dilué, approcha de notre table par-derrière, avec élégance, presque timidement, gravissant les marches en baissant la tête. Elle se pencha vers moi, les genoux légèrement fléchis, avec grâce. Sa voix, à mon oreille, fut un murmure, une invitation. Je la regardai. Ses yeux magnifiques, profonds et gris, rencontrèrent les miens. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes.

— Du vin. Maître ? proposa Virginia Kent.

— Oui, répondis-je, volontiers.

Virginia me servit, baissa la tête puis descendit l'escalier à reculons, fit demi-tour et s'éloigna en hâte.

— Elle est Soie Blanche, naturellement, précisa Ho-Tu.

— Je sais, fis-je.

Une autre jeune femme se présenta, mais vêtue d'une tunique rouge.

— Du vin, Maître ? proposa Élisabeth Cardwell.

— Recommence ! ordonna Ho-Tu d'une voix sèche.

Déconcertée, Élisabeth recula, puis approcha à nouveau. Elle ne put satisfaire Ho-Tu qu'à la troisième tentative, lorsque ses yeux, ses lèvres, la position de son corps et les mots qu'elle murmura parurent corrects.

— Elle est idiote, grogna Ho-Tu.

Élisabeth, furieuse, descendit les marches à reculons et s'enfuit en courant.

Je regardai Virginia Kent qui passait entre les tables vêtue de sa courte tunique d'esclave, le pichet sur le bras gauche, gracieusement tenu de la main gauche. Elle avait les cheveux un peu plus longs que lors de son arrivée à la Maison de Cernus. Elle se déplaçait avec une élégance insolente et ses mouvements enflammaient mon sang. Ses chevilles étaient minces, magnifiques. La gauche, comme c'était également le cas de Phyllis, ne portait plus d'anneau métallique, anneau d'identification. Au cou, toutefois, comme Phyllis, elle avait un collier à serrure, ajusté et élégant, recouvert d'émail blanc. Les deux jeunes femmes, marquées et portant collier, étaient devenues de véritables esclaves.

La Danse de la Ceinture atteignait son point culminant et je me tournai à nouveau vers Phyllis Robertson.

— Capture de la Pierre du Foyer, annonça Cernus à Caprus qui écarta les bras en signe d'impuissance, acceptant la défaite.

Dans la lumière des torches, Phyllis Robertson était à genoux ; le Guerrier, près d'elle, la tenait sous les reins. Elle tendit la tête en arrière, de plus en plus loin, tandis que ses mains glissaient sur les bras du Guerrier, comme pour le repousser puis l'attirer à elle, et sa tête toucha la fourrure, son corps n'étant plus qu'une arche douloureuse et impuissante entre les mains de son partenaire, puis, la tête toujours dans la même position, elle parut se débattre, son corps se tendit et elle se retrouva allongée, soutenue uniquement par les mains de son partenaire, ne touchant plus le sol que par la tête et les talons. Il y eut un coup de cymbales et les deux danseurs s'immobilisèrent. Puis, après un instant de silence, dans la lumière des torches, l'orchestre lança le dernier accord, soutenu par un coup de cymbales assourdissant, et le Guerrier la posa sur les fourrures, les lèvres de la jeune femme, qui lui passa les bras autour du cou, cherchant avec impatience celles de son partenaire. Puis les deux danseurs se séparèrent et l'homme recula. Phyllis se leva et s'immobilisa sur les fourrures, en sueur, essoufflée, la tête baissée.

Je remarquai que Sura se tenait un peu à l'écart, derrière les tables. Elle ne pouvait naturellement pas dîner avec les employés puisqu'elle était esclave. J'ignorais depuis combien de temps elle était là.

Cernus avait suivi la fin de la danse, sa partie étant terminée. Il regarda Ho-Tu qui lui adressa un signe d'assentiment.

— Qu'on lui donne une pâtisserie, dit Cernus.

Un homme lança un gâteau à Phyllis qui l'attrapa. Elle resta un instant immobile, le gâteau à la main, les yeux soudain pleins de larmes, puis elle pivota sur elle-même et s'enfiit.

Ho-Tu se tourna vers Sura.

— Elle fait des progrès, la complimenta-t-il.

Sura leva la tête.

— Demain, dit-elle seulement, nous travaillerons encore cette danse.

Puis elle tourna les talons et sortit.

Je bus une gorgée du vin de Ka-la-na dilué qu'on m'avait servi.

Au cours des mois précédents, j'avais occupé le temps de diverses manières. Pendant la saison des courses, j'y avais souvent assisté et, ensuite, j'avais souvent rencontré Mip, le Gardien de Tarns, avec qui j'avais souvent dîné. Nous avions plusieurs fois sorti des tarns de course du Perchoir. Il m'avait même montré, la nuit, alors que le Stade des Tarns était vide, des trucs de courses, dont il paraissait connaître quantité, probablement parce qu'il était associé depuis longtemps aux Verts. J'appris des choses telles que l'entraînement des oiseaux, les trajectoires propices au franchissement des anneaux, les techniques permettant d'éviter les adversaires ou de les bloquer en les contraignant à heurter l'anneau ou à le manquer ; les courses étaient parfois, souvent même, aussi dangereuses et cruelles que les jeux du Stade des Lames où les hommes combattaient des animaux ou se battaient entre eux, souvent jusqu'à la mort. Parfois, au moment de franchir les anneaux, afin de se frayer un chemin, les cavaliers se servaient de l'aiguillon ou bien tentaient de couper les sangles de sécurité de l'adversaire ; plus d'un cavalier avait trouvé la mort, jeté contre un anneau, en cherchant à se frayer un chemin. En outre, j'étais allé de temps en temps aux Bains Capaciens, après les courses, voir si Nela était libre. J'appréciais beaucoup la petite nageuse vigoureuse et je crois qu'il en allait de même pour elle. De plus, elle savait apparemment tout ce qui se passait à Ar. La saison des jeux du Stade des Lames se termina à la fin de Se'Kara, un mois après la saison des courses. Je n'allai aux jeux qu'une seule fois et constatai que je ne m'y intéressais guère. Au crédit des habitants d'Ar, il faut souligner que les courses sont davantage suivies.

Je n'ai guère envie de m'étendre sur la nature des jeux, sauf en ce qui concerne quelques détails d'intérêt général. À mon avis, ils se résument à peu de spectacle et beaucoup de sang. Il s'agit de combats singuliers ou de combats en équipe. En général, les Guerriers ne participent pas à ces combats, qui opposent des membres des Basses Castes, des esclaves ou des criminels condamnés. Certains d'entre eux, toutefois, ont une expérience approfondie des armes qu'ils utilisent et sont aussi adroits que des Guerriers. Le public aime que s'opposent divers types d'armes ou des techniques de combat différentes. Le bouclier rond et le glaive sont les armes les plus répandues mais, sur une période de trois ou quatre jours, on peut voir pratiquement toutes les armes utilisées sur Gor. Le filet et le trident, semblables à ceux des Jeux de la Rome antique, sont également très répandus. En général, les plus adroits, avec ces armes, sont des individus originaires des rivages ou des Iles de Thassa, la mer, où elles sont probablement apparues. Il arrive que les hommes combattent avec des casques de fer – les casques aveugles – conçus de telle sorte qu'ils les empêchent de voir leur adversaire. Parfois, les hommes combattent à mains nues jusqu'à la mort, ou bien avec des gants hérissés de pointes métalliques. Parfois, on contraint de jeunes filles esclaves à affronter d'autres jeunes filles esclaves, souvent en leur fixant des griffes métalliques au bout des doigts, ou bien

plusieurs jeunes femmes, diversement armées, sont opposées à un seul homme ou à un petit nombre d'hommes. Les survivantes deviennent, naturellement, la propriété de celui qu'elles ont combattu ; les hommes qui perdent sont, évidemment, tués. Les animaux sont également très prisés au Stade des Lames, et les combats opposant divers animaux, affamés et rendus fous de douleur à coups de fouet et de fer rouge, sont fréquents ; les combats opposent soit des animaux de la même espèce, soit des animaux d'espèces différentes ; il arrive que les animaux soient opposés à des hommes diversement armés ou à des Biles esclaves également armées ; parfois, pour la plus grande joie du public, on livre des esclaves ou des criminels aux animaux. La préparation des esclaves et des criminels à ces combats, ainsi que l'acquisition et le dressage des animaux, constituent une activité importante à Ar, où il existe des centres de formation destinés aux hommes et des enclos où l'on enseigne aux animaux, capturés au cours d'expéditions aux quatre coins de Gor puis transportés à Ar, à tuer dans l'ambiance artificielle du Stade des Lames. De temps en temps, comme cela s'était produit, cette année-là, au début de Se'Kara, on remplit l'arène d'eau et on met en scène un combat, les eaux grouillant, pour l'occasion, de toutes sortes d'animaux aquatiques particulièrement féroces tels que le tharlarion de mer, la tortue du Vosk ou le requin goréen à neuf nageoires, celui-ci étant transporté en container par voie fluviale jusqu'au cours supérieur du Vosk, puis par chariot dans les étendues arides entourant Ar.

Les jeux et les courses sont populaires à Ar mais, comme je l'ai indiqué, le citoyen moyen suit les courses de plus près. Il n'est pas inutile de mentionner qu'il n'existe pas de faction concernant les jeux. En outre, on s'en doute, les fidèles des jeux ne vont pas souvent aux courses et on ne voit pas souvent les fidèles des courses aux jeux. Les adeptes de ces deux spectacles, quoique peut-être égaux en nombre, ne sont pas les mêmes. Le jour où j'assistai aux jeux, j'eus la chance, pour m'exprimer ainsi, de voir Murmillius.

C'était un homme extrêmement puissant qui maniait l'épée avec une adresse et une efficacité véritablement extraordinaires. Murmillius combattait toujours seul, jamais en équipe et, en plus de cent quinze combats, combattant parfois trois ou quatre fois dans le même après-midi, n'avait jamais été vaincu. On ignorait s'il avait été esclave mais, si cela avait été le cas, il aurait été en mesure de gagner dix fois sa liberté ; inlassablement, même après avoir gagné sa liberté s'il avait effectivement été esclave, il retournait sur le sable de l'arène, l'acier à la main ; je supposai que l'or de la victoire ou les applaudissements et les hurlements de la foule poussaient Murmillius à revenir, casqué sous le soleil, sur le sable blanc. Pourtant, Murmillius était une énigme et on ne savait pratiquement rien de lui. Sa conduite paraissait étrange à ceux qui venaient l'admirer. En premier lieu, il ne tuait jamais son adversaire, quoique celui-ci fût rarement en état de combattre à nouveau ; l'après-midi où je le vis, le public réclama la mort de son adversaire vaincu qui gisait, ensanglanté, sur le sable, le suppliant de l'épargner ; Murmillius avait levé son épée comme pour le tuer, le public avait hurlé, puis Murmillius, rejetant la tête en arrière, s'était mis à rire, avait glissé brutalement l'épée dans son fourreau puis avait quitté l'arène ; le public, stupéfait, avait donné libre cours à sa fureur mais, lorsque Murmillius, s'arrêtant près de la porte métallique, s'était tourné vers lui, il s'était levé en criant son nom, l'acclamant frénétiquement, car il l'avait dompté ; il n'avait pas tenu compte de la volonté de la multitude massée dans l'immense stade et celle-ci, malgré cet affront, le portait aux nues et l'adorait ; puis il pivota sur lui-même et disparut dans l'obscurité des caves situées sous le stade ; on ne connaissait même pas le visage de Murmillius car jamais, même lorsque le public hurlait à en perdre haleine, il ne retirait le gros casque orné d'une crête de métal courbe qui dissimulait ses traits ; Murmillius, au moins jusqu'au jour où il tomberait lui-même, ensanglanté, sur le

sable blanc, tenait les adeptes des jeux, et peut-être la cité elle-même, dans la paume de sa main droite gantée, au bout de son épée.

Claudia Tentia Hinrabia, bien qu'elle eût quitté la maison de Cernus depuis plusieurs mois, était restée plus de deux mois dans la cellule réservée aux Captures Spéciales. Pendant cette période, on lui avait plusieurs fois rasé la tête. En général, il lui était permis de porter de luxueuses Robes de Dissimulation, mais sans capuche ni voile. Les bracelets de métal et la chaîne, pendant cette période, sauf lorsqu'on l'habillait et la baignait, ne lui étaient pas retirés. Et, dans ces moments-là, avant de lui retirer les bracelets et la chaîne, on lui passait un anneau métallique à la cheville gauche de sorte que son corps soit continuellement soumis au fer des esclaves ; elle portait cet anneau même dans son bain ; on ne le lui retirait qu'après lui avoir remis les bracelets et la chaîne. Tous les soirs, cinq jolies esclaves aux cheveux longs et sans collier pénétraient dans sa cellule, la baignaient, la parfumaient, la préparaient à l'amour. Ces jeunes femmes, suivant les instructions de Cernus, se montraient extrêmement respectueuses mais plaisantaient continuellement aux dépens de la prisonnière, se moquant de sa tête rasée, riant et plaisantant à ce propos entre elles. Quatre fois, Claudia Tentia Hinrabia avait tenté de tuer une d'entre elles, mais les autres n'avaient pas eu de difficulté à l'en empêcher, et la jeune femme avait dû se laisser baigner et parfumer. Lorsqu'elles avaient terminé, les jeunes esclaves rangeaient ses vêtements dans un placard fermé à clé puis lui mettaient sur la tête une cagoule d'esclave qu'elles fermaient à clé ; ainsi, nue, parfumée, portant une cagoule et enchaînée, Claudia Hinrabia devait attendre celui pour qui on l'avait préparée. Après deux mois d'un tel traitement, Cernus, peut-être parce qu'il s'était lassé de son corps ou bien parce qu'elle lui semblait prête, au plus fort de sa haine et de ses tourments, l'envoya à Tor où, selon les renseignements que je pus obtenir, elle fut marquée et vendue aux enchères publiques pendant la Neuvième Main Transitoire, celle qui précède le solstice d'hiver. On croyait qu'elle reviendrait à Ar quelques mois plus tard. Sa vente n'avait rien eu de clandestin et il était probable qu'elle parviendrait à convaincre son maître, en fin de compte, qu'elle appartenait à une grande famille d'Ar et pouvait lui rapporter une rançon considérable. Si elle ne réussissait pas à le convaincre, un agent de Cernus, se prétendant convaincu de son identité, offrirait de l'acheter très cher et la conduirait en hâte à Ar. Il serait naturellement préférable que son maître, qui ignorait tout de la machination, s'en charge lui-même.

Il me sembla, pendant toute cette période, que le temps passait avec une lenteur incroyable. Ar se trouve dans l'hémisphère Nord de Gor ; elle est dans les basses latitudes tempérées ; les interminables pluies froides de l'hiver, les journées sombres, la neige qui se transformait en boue noire dans les rues, me déprimaient. Le temps que nous perdions me rendait chaque jour plus furieux. Je m'entretins à nouveau avec Caprus mais, irrité, il resta sur ses positions et refusa de me voir.

Parfois, pour passer le temps, j'allais assister aux cours des jeunes femmes.

La salle où Sura dispensait son enseignement se trouvait à côté de son compartiment, lequel aurait pu passer pour la chambre d'une femme libre si la lourde porte ne s'était pas fermée uniquement de l'extérieur de sorte qu'il devenait une cellule après la dix-huitième sonnerie.

La salle avait un plancher de lattes fixées en diagonale sur des poutres pour en accroître la résistance ; elle comportait un carré de sable de trois mètres cinquante de côté, encastré dans le plancher ; des placards de vêtements, de produits de beauté et d'entraves, car les jeunes femmes devaient apprendre à porter les chaînes avec grâce, occupaient un mur ; certaines danses sont exécutées avec des chaînes. Dans un coin, il y avait des nattes destinées aux

Musiciens qui assistaient presque systématiquement aux cours car les exercices eux-mêmes, soigneusement choisis et fréquemment répétés, sont exécutés en musique ; contre un mur, il y avait plusieurs barres, servant également aux exercices, assez semblables à celles que l'on trouve dans les salles de danse, sauf qu'il y avait quatre barres parallèles fixées au mur et utilisées pour divers exercices. Près des placards de vêtements, par terre, se trouvaient des nattes pliées et des fourrures d'amour. Un mur entier, celui de gauche lorsqu'on entrait, était occupé par un miroir. Ce miroir, comme de juste, était un miroir sans tain. Divers membres de la Maison pouvaient assister aux cours, sans être vus, derrière le miroir. Je le fis quelquefois mais d'autres fois, seul ou avec des compagnons, j'entrais dans la salle et m'asseyais dans un coin. Sura encourageait les hommes à venir car elle voulait que les jeunes femmes sentent leur présence et leurs réactions. Et, quoique je ne me sois pas risqué à le dire à Élisabeth, elle était bien meilleure en présence de quelques hommes que lorsqu'elle ne se savait pas observée.

Plusieurs hommes, outre moi-même, venaient assez fréquemment assister aux cours. Durant les deux derniers mois, en particulier, je remarquai deux jeunes Guerriers, gardiens récemment engagés par la Maison. Ils s'appelaient Relius et Ho-Sorl. Ils semblaient sympathiques et compétents, un peu supérieurs à la moyenne des recrues de Cemus, le Marchand d'Esclaves. Je supposai qu'ils avaient succombé à l'or car les Marchands d'Esclaves paient bien. Le personnel, incidemment, avait été renforcé pendant le dernier mois, principalement en raison de l'augmentation du stock d'esclaves mais aussi, peut-être, en prévision du printemps, qui est la saison la plus active pour la Rue des Marques car, après l'hiver, les raids sont plus fréquents et les acheteurs ont envie de fêter la nouvelle année, qui commence à l'équinoxe vernal, en ajoutant une ou deux filles à leur domesticité. Toutefois, la période la plus propice au commerce des esclaves est la Cinquième Main Transitoire, à la fin de l'été, que l'on appelle également la Fête de l'Amour. Je me souvins d'une fille que j'avais connue autrefois, Sana, qui avait été vendue à Ar durant cette période puis était devenue la compagne de Kazrak, ancien Administrateur d'Ar. Je savais que Cernus avait l'intention de mettre Élisabeth et les deux autres jeunes femmes en vente à cette période. Acheter une Bile pendant cette fête est censé porter chance, les prix ont donc tendance à être élevés. Toutefois, j'espérais, arrivée cette époque, avoir quitté la Maison depuis longtemps en compagnie d'Élisabeth et de Caprus.

L'éducation d'une esclave, comme le dressage d'un animal, est en général une tâche difficile exigeant de la patience, du temps, de la perspicacité et de la sévérité. Sura possédait en abondance ces nombreuses qualités. Très souvent, surtout au début, Élisabeth regagna ma chambre, et Virginia et Phyllis leur cellule, en larmes, la peau irritée par l'aiguillon, découragées, convaincues qu'elles ne parviendraient jamais à satisfaire aux exigences de leur intraitable maltresse. Puis elles faisaient quelques progrès et étaient récompensées par une parole gentille qu'elles ne pouvaient s'empêcher d'accueillir avec joie. Les techniques utilisées étaient relativement simples, tout comme celle qui avait été employée avec Virginia et Phyllis dans les cages, et les jeunes femmes comprenaient objectivement, rationnellement, la structure des méthodes appliquées ; néanmoins, frustrées et furieuses, elles ne pouvaient s'empêcher, sur le moment, de réagir conformément à ce qu'on attendait d'elles.

— Je crains l'aiguillon, me dit un soir Élisabeth. J'en ai peur. Je sais que c'est idiot mais j'ai peur. Je ferais tout ce que Sura m'ordonne de faire pourvu qu'elle ne me donne pas de l'aiguillon. Je la hais. Je sais ce qu'ils font. Mais je ne peux m'en défendre. J'ai désespérément envie de la satisfaire.

— Il n'est pas irrationnel de craindre l'aiguillon, assurai-je.

J'avais, autrefois, reçu une décharge d'aiguillon à tam et j'étais parfaitement en mesure d'apprécier l'intensité de la douleur ; en outre, le déluge d'étincelles jaunes, bien que peut-être inoffensif en lui-même, était, associé à la douleur, terrifiant.

— On me dresse comme un animal, conclut Élisabeth en posant la tête sur mon épaule.

Je la serrai contre moi. Ce qu'elle disait était, dans une large mesure, vrai, car on la conditionnait à certaines réactions par un système de punitions et de récompenses. En fait, on contraignait parfois les jeunes femmes à se mesurer les unes aux autres, de petits bonbons constituant le prix, et, bien que cela leur fit horreur rétrospectivement, chacune luttait âprement pour surpasser les autres et recevoir la petite sucrerie des mains de Sura. Parfois, Sura demandait aux hommes présents de décider qui devait être récompensée afin que les filles apprennent ce qui plaisait aux hommes.

Le conditionnement était subtil autant que grossier car il ne se limitait pas à la combinaison d'un système de punitions et de récompenses ; on inculquait également aux jeunes femmes une image et une conception d'elles-mêmes. Cela commença, sous une forme rudimentaire, dans les deux premières semaines de leur éducation. Pendant la première semaine, curieusement, les élèves ne faisaient que rester à genoux, dans la position de l'Esclave de Plaisir, pendant plusieurs ahns par jour, devant un grand miroir. Pendant cette période, elles ne portaient que leur collier et, dans le cas de Phyllis et de Virginia, l'anneau qu'elles avaient à la cheville gauche. Le but de cet exercice, c'est du moins ce qu'Élisabeth et moi supposions, était d'accoutumer les jeunes femmes à se considérer comme des esclaves. Pendant la seconde semaine, agenouillées de la même manière, elles avaient dû répéter la phrase rituelle suivante : « Je suis une esclave. Je suis une esclave. Je suis une esclave. » Virginia et Phyllis, par la force des choses, le faisaient en anglais et Élisabeth en goréen. Au cours de la troisième semaine, l'enseignement devint un peu plus subtil ; Flaminus rendit visite aux jeunes femmes pendant les cours et leur exposa, d'abord en anglais puis, par la suite, en goréen, certains points d'histoire, les droits naturels, les catégories d'êtres humains et les relations entre les sexes. L'objectif de ces discours était, naturellement, de les convaincre que ce qui leur était arrivé était conforme à certaines lois de la compétition entre les espèces, des conflits et de la domination, de l'ordre justifié de la nature. Elles étaient les femmes d'hommes inférieurs qui s'étaient montrés incapables de les protéger ; on pouvait vaincre de tels hommes lorsqu'on le souhaitait ; leurs femmes appartenaient à ceux qui pouvaient s'en emparer, aux vainqueurs ; en conséquence, elles étaient esclaves par nature ; ce type d'asservissement avait toujours existé et existerait toujours ; il était juste et bon ; en tant qu'esclaves par nature, elles devaient consacrer toute leur énergie et toute leur intelligence à procurer du plaisir à leurs maîtres ; il y apparaissait également une forte dose de supériorité masculine et une conception goréenne très répandue, justifiée par de nombreux arguments, selon laquelle les femmes sont, par nature, des esclaves, méritent leur sort et ne sont pleinement satisfaites, heureuses, que lorsqu'on les considère comme telles. Flaminus, pendant quelque temps, accepta et encouragea les contre-arguments, patiemment, comme s'il attendait le moment où l'esprit simple des jeunes femmes leur permettrait de comprendre le bien-fondé de ce qu'il disait. Phyllis, d'après Élisabeth, se montra particulièrement agressive, lorsqu'elle en eut l'occasion, vis-à-vis de Flaminus. Phyllis, semblait-il, avait été, sur Terre, une féministe ardente et convaincue, ce qui amusait beaucoup Élisabeth. En fait, elle haïssait et jalousait les hommes. Virginia, pour sa part, était timide et craignait les hommes. Il va sans dire qu'elles posaient toutes deux à Sura des problèmes différents, auxquels on se trouve rarement confronté avec les jeunes Goréennes.

Parfois, au cours de ces semaines, en regagnant la chambre, Élisabeth racontait, avec

amusement, les échanges subtils qui opposaient Flaminius et Phyllis. À son avis, et sans doute à juste titre, leurs deux conceptions étaient un mélange subtil de vérité et de demi-vérités ; Phyllis semblait considérer les hommes et les femmes comme les éléments pratiquement asexués d'un ensemble neutre, tandis que Flaminius soutenait que les femmes, en réalité, appartenaient tout juste à l'espèce humaine. Je suppose que tous deux, et j'en suis certain en ce qui concerne Flaminius, avaient conscience des erreurs et des exagérations de la théorie qu'ils défendaient, mais ils ne s'intéressaient ni l'un ni l'autre à la vérité ; seules la victoire et leurs certitudes leur importaient. De toute manière, Flaminius prenait généralement le meilleur dans ces discussions grâce à une argumentation extrêmement complexe et subtile, citant des recherches prétendument objectives effectuées par la Caste des Médecins, des statistiques, des résultats d'expériences, n'importe quoi, ce qui me satisfaisait mais mettait Élisabeth en fureur. Phyllis ne s'avouait jamais vaincue mais en était souvent réduite aux larmes et à une incohérence bredouillante. Flaminius, naturellement, possédait l'expérience et la compétence nécessaires, si bien qu'il lui était aisé de prendre et d'emmêler Phyllis dans ses Blets tissés de logique et de faits prétendument établis. Pendant ce temps, Virginia restait le plus souvent silencieuse mais il lui arrivait d'apporter un fait, un précédent ou un cas, à l'appui de la position de Flaminius, ce qui mettait Phyllis en colère. Élisabeth décida, sagement, de ne pas discuter avec Flaminius. Elle avait ses idées et ses convictions propres. Elle avait appris, sur Gor, que les femmes sont merveilleuses mais qu'elles ne sont pas des hommes et qu'elles n'ont pas intérêt à en être ; qu'elles sont ce qu'elles sont ; que ce sont des créatures magnifiques et indépendantes ; que les deux sexes sont nécessaires à l'intégrité de la race humaine ; et qu'ils sont tous deux splendides.

Au terme d'environ deux semaines de discussions, qui m'apparurent, sur le moment, de toute manière, comme une perte de temps, Virginia Kent, qui avait peur des hommes, en était venue à considérer avec sérieux, sinon à accepter, les théories de Flaminius, Phyllis à les combattre et à les rejeter, les considérant comme d'infâmes perversions, et Élisabeth à y voir un enchevêtrement à la fois amusant et ridicule de sophismes, de vérité, d'absurdités et de propagande. Au cours de la troisième semaine, on enseigna aux jeunes femmes les réponses stéréotypées aux questions que posait Flaminius, que cela leur plaise ou non. Ces questions, auxquelles il fallait donner des réponses simples, mémorisées, sur-le-champ, leur furent inlassablement posées jusqu'à ce que Phyllis elle-même y réponde sans réfléchir. Certaines questions, faisant référence à leur nature, étaient :

Q : Qu'es-tu ?

R : Je suis une esclave.

Q : Qu'est-ce qu'une esclave ?

R : Une femme achetée.

Q : Pourquoi es-tu marquée ?

R : Pour que l'on sache que j'ai été achetée.

Q : Quel est le plus grand désir d'une esclave ?

R : Plaire aux hommes.

Q : Qu'es-tu ?

R : Je suis une esclave.

Q : Quel est ton plus grand désir ?

R : Plaire aux hommes.

Il existe, après celles-ci, tout un ensemble de questions et de réponses, dont certaines sont beaucoup plus précises, appelant des réponses à des questions relatives à l'histoire et à la psychologie.

L'aspect réellement sinistre de cette partie de l'éducation des jeunes femmes devint évident à mes yeux, ainsi qu'à ceux d'Élisabeth, à la fin d'une semaine entière passée devant le miroir à se regarder dans leur condition d'esclaves et à répéter, à voix basse, ces questions et ces réponses, comme pour les contraindre à s'en persuader elles-mêmes ; comme si, Flaminius parti, elles devaient se poser ces questions à elles-mêmes et y répondre avec un automatisme quasi hypnotique ; cela fut probablement plus facile pour Élisabeth car elle savait qu'elle jouait un rôle et que, tôt ou tard, elle serait libre, mais Élisabeth elle-même, plus d'une fois, s'éveilla dans un cri au milieu de la nuit, se serrant contre moi, gémissant :

— Non, non, non...

La sixième semaine s'écoula, comme presque toutes les précédentes, devant le miroir, et les jeunes femmes durent répéter :

— Je suis une esclave et cela me plaît. Je suis une esclave et cela me plaît.

Finalement, après cette répétition cruelle et presque interminable, basée sur des principes psychologiques simples et destinés à persuader les jeunes femmes qu'elles étaient des Esclaves de Plaisir, commença une série d'exercices qui seraient répétés, à certaines heures de la journée, pendant plusieurs mois. Pendant les semaines et les mois qui suivirent, on ne revint pas sur les leçons de Flaminius, sauf de temps en temps, presque en manière de jeu, Sura demandant à une jeune femme, tout en brandissant l'aiguillon :

— Quel est ton plus grand désir ?

Honteuse et stupéfaite, la jeune femme constatait qu'elle répondait, terrifiée :

— Plaire aux hommes !

Puis Sura disait :

— Alors, retiens ce que je t'enseigne !

Et la jeune femme, par peur de l'aiguillon, répondait :

— Oui, Maltresse !

Pendant leurs heures de liberté, l'éducation ne durant que cinq ahns par jour, Phyllis et Virginia, surtout au début, apprirent le goréen. Élisabeth, pour sa part, travailla dans les services de Caprus. Par la suite, lorsqu'elles surent parler goréen, on permit aux jeunes femmes de se rendre aux bains de la Maison, ce qui leur plut, puis on les autorisa à se promener à leur convenance dans la maison, à condition qu'elles soient enfermées dans leur cellule à la dix-huitième sonnerie. Leur nourriture changea également avec les progrès de leur éducation et la perspective de mets variés, savoureux, ainsi que, parfois, d'un petit bol de vin de Ka-la-na au souper les poussait à s'appliquer. En outre, elles mangeaient toutes la même chose, ce qui les encourageait à atteindre un niveau donné car la nourriture restait la même jusqu'au moment où elles étaient toutes parvenues au stade en question. À la fin de la douzième semaine, elles mangeaient bien et, à la fin de la quinzième, très bien, en général des aliments pauvres en calories, nourrissants et comportant une bonne quantité de protéines, leur régime alimentaire étant supervisé avec autant de soin que celui des tarns de course ou des sleens de chasse ; seule Élisabeth avait, pour ainsi dire, une chambre personnelle, avec une porte qu'il était possible de fermer, non de simples barreaux, et les jeunes femmes se réunissaient dans la chambre, lorsque cela était possible, si elles voulaient s'isoler. Durant ces réunions, autant que possible, elles parlaient goréen ; Élisabeth leur fut très utile sur ce plan ; elle les laissa ignorer qu'elle parlait anglais ; souvent, dans ces moments-là, je quittais la pièce, mais il m'arrivait de rester. Élisabeth les engagea, dans une certaine mesure, à ne pas avoir peur de moi, leur faisant croire qu'elle m'avait si bien servi qu'elle s'était, jusqu'à un certain point, fait aimer de moi. Je crois qu'elle ne comprenait pas à quel point cela était vrai.

Au début, lors de leurs déplacements dans la maison, les jeunes femmes n'étaient autorisées à porter que le costume traditionnel des cours : un rectangle de soie d'une trentaine de centimètres de long passé dans une ceinture de même matière nouée autour de la taille ; Virginia et Phyllis refusèrent de quitter leur cellule ainsi vêtues jusqu'au moment où Élisabeth, pareillement habillée, les y força ; Phyllis pleurait de rage à l'idée d'être vue dans cette tenue, Virginia était terrifiée ; mais, sur l'ordre d'Élisabeth, qui parlait avec autorité, elles la suivirent, effrayées mais la tête haute et les épaules droites, bientôt émerveillées par la maison dont elles ne connaissaient que les cages de fer, la salle de cours et leur cellule ; cette journée avait été agréable ; elles s'étaient senties femmes et Élisabeth leur avait montré que cela était autorisé.

— Ces hommes sont des Marchands d'Esclaves, leur avait-elle confié. Ils ont vu beaucoup de femmes.

Plus tard, au terme de la dix-huitième semaine de cours, on leur avait donné une courte robe de soie dépourvue de manches et attachée par une agrafe sur l'épaule gauche. Virginia et Phyllis eurent une robe blanche, Élisabeth une robe rouge. C'est également à cette époque que Virginia et Phyllis avaient reçu leur collier à serrure, couvert d'émail blanc, et qu'on leur avait retiré les anneaux d'identification qu'elles portaient à la cheville gauche. Élisabeth, au début des cours, avait simplement troqué son collier jaune contre un rouge. Elle avait déjà droit au collier à serrure.

À la vingtième semaine, les jeunes femmes étaient capables de tenir une conversation en goréen et s'amélioraient continuellement. Élisabeth, naturellement, parlait parfaitement la langue. L'accent d'Élisabeth était curieux car il était, en fait, tuchuk ; les deux autres jeunes femmes avaient l'accent d'Ar. Je remarquai toutefois que Sura avait demandé avec insistance aux jeunes femmes de ne pas trop travailler leur accent car leur qualité de barbares devait rester perceptible ; en outre, elle encouragea Virginia et Phyllis à traîner sur certains sons car cela était censé rendre les esclaves plus séduisantes ; toutefois, Sura, qui ne traînait pas elle-même sur ces sons, n'insista guère sans expliquer pourquoi ; en conséquence, Élisabeth, Phyllis et Virginia, n'y étant pas contraintes, n'adoptèrent pas cette affectation. J'appris, d'ailleurs, par Ho-Tu, que cela ne se faisait plus guère ; peut-être, dans le cas contraire, Sura aurait-elle été plus ferme.

Un jour que nous étions dans la chambre en compagnie d'Élisabeth et de Phyllis, Virginia me demanda timidement si je connaissais le nom du garde blond aux yeux bleus qui venait de temps en temps assister aux cours.

— Il s'appelle Relius, répondis-je.

— Ah, fit-elle en baissant les yeux.

— Son compagnon, ajoutai-je, s'appelle Ho-Sorl.

— L'affreux ? s'écria Phyllis. Celui qui a les cheveux noirs et une cicatrice sur la joue ?

— Je ne le trouve pas affreux, contrai-je, mais il s'agit bien de lui. Il a effectivement les cheveux noirs et une cicatrice sur la joue.

— Je le connais, dit Phyllis. Il ne me quitte pas des yeux. Je le déteste !

— Il me semble, intervint Élisabeth, que, ce matin, tu dansais pour lui.

— Ce n'est pas vrai ! trancha Phyllis.

— Et hier, reprit Élisabeth en riant, se laissant aller en arrière et battant des mains, quand Sura lui a demandé d'approcher afin qu'une de nous puisse lui donner le Premier Baiser de l'Esclave Captive, tu as été la première debout.

— Je n'ai pratiquement jamais vu quelqu'un se lever aussi vite, renchérit Virginia.

— Peut-être t'achètera-t-il, suggéra Élisabeth.

- Non ! cria Phyllis.
- Crois-tu que nous serons vendues à la Curuléenne ? me demanda Virginia.
- C'est apparemment l'intention de Cernus, répondis-je.
- Je me demande, fit Virginia, si un homme tel que Relius m'achèterait.
- Peut-être, dit Élisabeth.

— J'en doute, intervint Phyllis, tu es trop maigre et tu as des taches de rousseur.

— Je ne suis pas laide, se défendit Virginia. Et tout le monde ne peut pas avoir un corps comme le tien.

Phyllis leva bien haut la tête, méprisante.

— J'avais peur des hommes, poursuivit Virginia, les yeux baissés. Mais maintenant j'ai envie de les connaître. Je ne savais pas quoi faire, comment m'y prendre avec eux. Mais maintenant je suis esclave et on me l'a enseigné. On m'a montré comment s'y prendre. Je n'ai plus tellement peur des hommes. (Elle regarda Phyllis.) J'ai envie d'un homme, déclara-t-elle.

— Esclave ! railla Phyllis.

— N'as-tu pas envie d'un homme, toi ? demanda Virginia, les larmes aux yeux.

— Je n'aurai aucune relation avec les hommes ! affirma Phyllis.

— Ne crois pas cela, Esclave de Plaisir, intervint Élisabeth, surtout pas.

Phyllis lui lança un regard assassin.

— Je me demande ce que l'on ressent dans les bras d'un homme, rêva Virginia.

— Dans les bras de Relius, par exemple ? insinua Élisabeth.

— Oui, avoua Virginia.

Phyllis se mit à rire.

Virginia baissa la tête.

— C'est vrai que je suis laide, dit-elle, je n'ai pas la moindre chance d'être vendue à la Curuléenne.

— Tu es une esclave ! persifla Phyllis. Rien qu'une esclave ! Virginia, la petite esclave !

— Je suis une esclave, reconnut Virginia. (Puis elle ajouta :) Et toi aussi.

— Je ne suis pas une esclave ! protesta Phyllis.

— Jolie petite esclave, railla Virginia en la montrant du doigt.

— Ne me dis jamais cela ! cria Phyllis en se levant d'un bond.

— Jolie petite esclave ! répéta Virginia.

Phyllis se jeta sur elle et, un instant plus tard, les deux jeunes femmes roulaient l'une sur l'autre, s'égratignant sur les pierres et hurlant.

— Sépare-les ! cria Élisabeth. Sépare-les !

Je répondis avec le plus grand calme :

— Les hommes libres ne se mêlent pas des querelles d'esclaves.

Les deux jeunes femmes cessèrent de se battre. Phyllis se leva, le souffle court. Virginia se redressa à son tour et recula. Elle remit de l'ordre dans sa chevelure noire. Les deux jeunes femmes me regardèrent.

— Merci, dit Virginia.

— Il est temps de regagner vos cellules, Esclaves, dis-je.

Virginia sourit, Phyllis, sans un mot, tourna les talons et gagna la porte, mais elle s'arrêta, se retourna, les yeux fixés sur moi, attendant Virginia.

Virginia me regarda.

— Tu es un homme, dit-elle. Le Maître trouve-t-il que Virginia est laide ?

— Non, répondis-je. Virginia n'est pas laide. Virginia est jolie.

Elle avait les larmes aux yeux.

— À ton avis, demanda-t-elle encore, un homme tel que Relius pourrait-il désirer une esclave telle que Virginia ?

— Sans aucun doute, répliquai-je sur un ton faussement impatient, si Virginia n'était pas Soie Blanche, il y a longtemps que Relius l'aurait réclamée.

Elle me regarda avec gratitude.

Cela constitue, incidemment, un des avantages des Maisons d'Esclaves : tout membre du personnel, garde ou employé, peut réclamer et, en général, obtenir, n'importe quelle esclave de Soie Rouge à sa convenance. Élisabeth n'avait pas souffert de cette situation parce que tout le monde savait que j'en avais la jouissance exclusive aussi longtemps que je resterais attaché à la Maison.

— Et, ajoutai-je d'une voix forte en regardant Phyllis, si Phyllis n'était pas Soie Blanche, elle aurait été fréquemment réclamée par le nommé Ho-Sorl.

Phyllis me lança un regard furieux puis tourna les talons et sortit. Sa démarche était magnifique, souple malgré la colère.

— Phyllis, repris-je sans baisser le ton, a bien profité de l'enseignement de Sura, sa Maîtresse.

Phyllis laissa échapper un cri puis s'engagea dans le couloir, les poings serrés. Ensuite, elle pivota sur elle-même avec une exclamation de colère et s'enfuit en larmes.

Élisabeth battit des mains en riant.

Je regardai sévèrement Virginia, qui n'avait pas quitté la pièce.

— Regagne ta cellule, Esclave ! ordonnai-je.

Virginia, avec un sourire, baissa la tête.

— Oui, Maître, dit-elle.

Puis elle fit demi-tour et sortit. Sa démarche était également magnifique.

— On ne croirait jamais, fit remarquer Élisabeth, qu'elle a enseigné l'histoire antique et classique dans une université.

— Non, répondis-je, effectivement.

— Sur Terre, reprit Élisabeth, je ne crois pas qu'une femme oserait marcher de la sorte.

— C'est vrai, opinai-je.

L'éducation des esclaves se poursuivit. Elle en arriva, après une période entièrement consacrée aux exercices, à des éléments tels que l'attitude, la démarche, la manière de s'agenouiller, de s'allonger, de manger, de boire. La grâce et la beauté, suivant Sura, et je ne mettrai pas en doute sa compétence dans ce domaine, sont avant tout une question d'expression du corps aussi bien que du visage. Je suivis, au fil des semaines, la transformation des jeunes femmes, même chez Élisabeth. Ce qu'on leur enseignait me paraissait parfois un peu bête mais, dans le même temps, je n'avais pas la moindre raison de m'y opposer.

Un des exercices dont je me souviens, par exemple, est celui où l'esclave fait manger au maître une grappe qu'elle tient entre les dents. On peut, à cette occasion, si l'on veut, lui attacher les mains derrière le dos. Elle a une jambe repliée sous elle et l'autre tendue en arrière, orteils pointés, et elle amène délicatement la grappe jusqu'à la bouche du maître. Élisabeth et moi avions l'habitude de rire de bon cœur grâce à cet exercice, mais il devait être efficace car je dépassais rarement la troisième grappe.

— Regarde, m'avait dit un jour Élisabeth, afin de me distraire, dans le secret de notre chambre, voici la douzième manière d'entrer dans une pièce.

J'avais regardé. Ce n'était pas désagréable. Mais je crois que je préférais la dixième : le dos

contre le côté de la porte, les paumes sur le chambranle, la tête levée, les lèvres légèrement ouvertes, les yeux fixés à droite et brillant juste ce qu'il faut.

— Combien de manières y a-t-il, m'enquis-je, assis en tailleur sur la couche de pierre, d'entrer dans une pièce ?

— Cela dépend des cités, répondit Élisabeth. Ar est la meilleure, c'est ici qu'il y en a le plus : cent quatre.

Je sifflai.

— Que dirais-tu, demandai-je, d'entrer normalement ?

Elle me regarda.

— Ah, fit-elle, cent cinq manières !

Une part importante de l'éducation d'une esclave, seul un naïf tel que moi pouvait s'en étonner, portait sur les questions domestiques. Par exemple, une Esclave de Plaisir, si elle est éduquée dans une bonne Maison, doit également maîtriser les tâches généralement confiées aux Esclaves de Tour. En conséquence, elle doit savoir couper et coudre des vêtements, laver les habits, nettoyer divers types de matériaux et de surfaces, confectionner une quantité inimaginable de plats différents allant du repas frugal du Guerrier à des spécialités tellement exotiques qu'elles en deviennent pratiquement immangeables. Élisabeth rapportait fréquemment le fruit de ses efforts dans notre chambre et nombreux furent les soirs où j'aurais préféré le menu simple de la table de Cernus, ou même la bouillie de Ho-Tu. Je me souviens d'un plat composé de langues d'anguilles saupoudrées d'aphrodisiaques parfumés qui restèrent sans effet sur moi du fait que je passai la majeure partie de la nuit, pour la grande consternation d'Élisabeth, avec d'insupportables crampes d'estomac. Je constatai toutefois avec satisfaction qu'Élisabeth apprenait de nombreuses choses qui, de mon point de vue, étaient beaucoup plus nécessaires à une esclave, notamment de nombreuses danses, des douzaines de chansons et une incroyable quantité de caresses et de baisers différents. Les diverses techniques de son répertoire, qui la rendait théoriquement capable de procurer des plaisirs délectables à n'importe qui, de l'Ubar au Paysan, sont beaucoup trop complexes et élaborées pour qu'il me soit possible de les exposer ici. Toutefois, je ne crois pas en avoir oublié une seule. Je trouvai qu'Élisabeth avait été bien inspirée de demander à Sura de lui enseigner la danse qu'elle avait commencé d'exécuter, sans pouvoir la terminer, lorsque nous étions arrivés à la Maison de Cernus, celle qu'accompagnait un chant tuchuk. Sura, qui semblait tout savoir, enseigna la danse et le chant aux trois jeunes femmes. Pour faire bonne mesure, elle leur enseigna également une autre danse, que l'on appelle parfois la Danse de l'Esclave Tuchuk, que j'avais vue lors d'un banquet, à Turia.

— Sachez que vous êtes belles, leur avait dit un jour Sura. Ensuite, je vous apprendrai à danser.

En ce qui me concerne, pendant ces mois, mes obligations ne furent guère prenantes et se résumèrent à accompagner Cernus, qui sortait rarement, en tant que membre de sa garde personnelle ; Cernus se déplaçait en ville dans un palanquin porté par huit serviteurs. Le palanquin était fermé et, derrière les rideaux de soie bleue et jaune, se trouvaient des volets métalliques.

Le jour où Phyllis Robertson exécuta, dans la grande salle de la Maison de Cernus, à la lumière des torches, pendant le souper, la Danse de la Ceinture, était le dernier jour de la Onzième Main Transitoire, environ un mois avant le jour de Tan goréen, qui tombe le jour de l'équinoxe vernal, le premier jour d'En'Kara. L'éducation des jeunes femmes avait, au fil des mois, progressé de manière satisfaisante et serait terminée, pour l'essentiel, à la fin de la Douzième Main Transitoire. Toute autre Maison les aurait mises en vente au début d'En'Kara

mais j'avais entendu dire que Cernus les réservait pour la Fête de l'Amour, qui occupe les cinq jours de la Cinquième Main Transitoire, à la fin de l'été. Il avait diverses raisons de retarder cette vente. La première était que les prix montent pendant la Fête de l'Amour. Mais, surtout, il avait fait courir en ville des rumeurs vantant les qualités des esclaves barbares éduquées par ses soins ; plusieurs d'entre elles suivaient déjà des cours, notamment celles qui étaient arrivées sur Gor en compagnie de Phyllis et de Virginia, mais également d'autres, arrivées plus tôt et qu'il n'avait pas vendues, ainsi que les nombreuses jeunes femmes livrées ensuite à l'occasion des voyages du vaisseau noir dans les Voltaï ; j'avais parfois accompagné Cernus au rendez-vous, mais pas toujours ; à ma connaissance, le vaisseau noir des trafiquants d'esclaves était venu sept fois depuis la nuit où je l'avais vu pour la première fois ; en gros, plus de cent cinquante jeunes barbares suivaient des cours, dans la Maison de Cernus, sous la tutelle de nombreuses Esclaves de Passion ; j'en déduisis que les rapports de Sura et de Ho-Tu concernant le comportement du premier groupe, celui d'Élisabeth, de Virginia et de Phyllis, avaient été extrêmement favorables. Le report de la vente à la Fête de l'Amour permettrait, naturellement, de parfaire l'éducation d'un grand nombre de jeunes barbares. En outre, comme l'espérait sans doute Cernus, ce report laisserait aux rumeurs qu'il faisait courir le temps de grossir, de stimuler l'imagination des acheteurs potentiels et d'enflammer leur curiosité. Je présume qu'il avait raison car, en général, à Ar, les prix baissent sensiblement pendant les deux premiers mois de l'année, comme si les habitants gardaient leur or en prévision de la Fête de l'Amour.

Le soir où Phyllis exécuta la Danse de la Ceinture, il se produisit un incident digne d'être mentionné.

Il était tard mais Cernus était toujours là et jouait avec Caprus, le Scribe.

À un moment donné, il leva la tête et parut écouter. Au-dessus de nous, dehors, nous entendîmes un puissant battement d'ailes semblable à celui d'un vol de tarniers. Il sourit, puis revint à sa partie. Plus tard nous entendîmes des pas dans la rue et des cliquetis d'armes. Cernus écouta, puis revint une nouvelle fois à sa partie. Quelques minutes plus tard, nous entendîmes des cris et un bruit de course. À nouveau, Cernus écouta, sourit, puis se remit à examiner les pièces.

J'avais envie de savoir ce qui se passait mais je ne quittai pas la table. J'avais pris l'habitude de dîner près de Ho-Tu, d'arriver avec lui et de partir avec lui, et Ho-Tu n'était pas prêt à partir. Il avait mangé sa bouillie mais, immobile, il écoutait la jeune esclave qui, assise sur des fourrures entre les tables, jouait du kalika. Quelques hommes d'armes et employés avaient quitté les tables et s'étaient retirés. Les filles enchaînées au mur elles-mêmes, après le spectacle de la soirée, avaient été détachées et reconduites à leur cellule. Phyllis, Virginia et Élisabeth étaient parties depuis longtemps. Ho-Tu aimait la musique du kalika, instrument à six cordes comportant une caisse de résonance hémisphérique et un long manche. Je savais que Sura en jouait. On en avait enseigné les rudiments à Élisabeth, Virginia et Phyllis, de même que ceux de la lyre, mais on n'avait pas essayé d'en faire des spécialistes ; en outre, elles n'en avaient pas le temps. Si leur maître, par la suite, après leur achat, souhaitait que ses esclaves possèdent de telles aptitudes spéciales, il lui serait loisible de payer leur apprentissage ; les jeunes femmes étaient, à mon sens, trop occupées pour avoir le temps de se consacrer à la musique. La jeune esclave assise sur les fourrures, car on peut jouer du kalika assis ou debout, était penchée sur son instrument, ses longs cheveux tombant sur le manche, perdue dans sa musique, une mélodie lente et douce, plutôt triste. Deux ans plus tôt, j'avais entendu des bateliers du Cartius, affluent du Bosk, au sud-ouest d'Ar, la chanter. Ho-Tu avait les yeux fermés. Il avait posé sa cuiller de corne près de son bol vide. La jeune

femme se mit à fredonner la mélodie et Ho-Tu, très bas mais assez fort pour que je puisse l'entendre, l'accompagna.

La porte de la salle s'ouvrit brutalement et deux hommes d'armes entrèrent, suivis par deux autres. Les deux premiers encadraient un gros homme dont la panse frémissait sous sa robe, les yeux exorbités, qui tendit les bras vers Cernus. Bien qu'il fût vêtu d'une robe de Métallurgiste, sans capuche toutefois, il n'appartenait pas à cette caste.

— Portus ! souffla Ho-Tu.

Je l'avais, évidemment, reconnu.

— Solidarité de Caste ! cria Portus qui échappa à ses gardiens, trébucha et tomba à genoux au pied de l'estrade supportant la table de Cernus.

Cernus ne leva pas les yeux.

— Solidarité de Caste ! hurla Portus.

Les Marchands d'Esclaves, incidemment, appartiennent à la Caste des Marchands quoique, en raison de la marchandise qu'ils vendent et de leurs traditions, ils aient des robes distinctes. Toutefois, si l'un d'entre eux doit faire appel à la Solidarité de Caste, il choisira de préférence un Marchand d'Esclaves, non un Marchand ordinaire. De nombreux Marchands d'Esclaves estiment qu'ils appartiennent à une caste distincte. Ce n'est cependant pas le cas aux termes de la loi goréenne. Le Goréen moyen voit en eux des Marchands d'Esclaves mais, si on lui demande de préciser, il les classera sans hésitation dans la catégorie des Marchands. De nombreuses castes, incidemment, ont des subdivisions. Les Avocats, par exemple, les Erudits, les Archivistes, les Professeurs, les Clercs, les Historiens et les Comptables sont tous des Scribes.

— Solidarité de Caste ! supplia Portus, à genoux devant la table de Cernus.

La jeune joueuse de kalika s'enfuit silencieusement entre les tables.

— Laisse-nous jouer ! ordonna Caprus à Portus.

Il me parut incroyable que Portus fût venu se réfugier chez Cernus car les deux Maisons n'étaient pas en bons termes. Entrer dans la maison de son ennemi en lui demandant d'appliquer la Solidarité de Caste devait être son dernier recours face à une terrifiante succession d'événements.

— On m'a pris tous mes biens ! cria Portus. Tu n'as rien à craindre. Je n'ai plus d'hommes d'armes ! Je n'ai plus d'or ! Je n'ai plus que les vêtements que je porte. Des tarniers ! Des soldats ! Des passants ! Armés de torches et de cordes ! J'ai failli y perdre la vie ! L'Etat a confisqué ma Maison. Je ne suis plus rien ! Je ne suis plus rien !

Cernus réfléchissait, le menton dans les mains, les yeux fixés sur les pièces.

— Solidarité de Caste ! gémit Portus. Solidarité de Caste, je t'en supplie. Je t'en supplie !

Cernus bougea la main comme pour déplacer son Ubar, mais se ravisa. Caprus se pencha sur les pièces, attentif.

— Toi seul es en mesure de me protéger ! s'écria Portus. Je te laisse le monopole d'Ar ! Je veux seulement la vie sauve ! Solidarité de Caste ! Solidarité de Caste !

Cernus sourit à Caprus puis, contre toute attente, comme pour le narguer, mit son second Tarnier à la Deuxième du Scribe et de l'Ubara.

Caprus examina un instant les pièces puis, avec un rire nerveux, coucha son Ubar, admettant sa défaite.

Cernus, tandis que Caprus installait à nouveau les pièces, se tourna vers Portus.

— J'étais ton ennemi, dit Portus. Mais je ne suis plus rien. Seulement un Frère de Caste, plus rien. Je te supplie de m'accorder la Solidarité de Caste.

Caprus leva la tête, regarda Portus et demanda :

— De quel crime es-tu accusé ?

Portus se tordit les mains, agitant convulsivement la tête.

— Je l'ignore ! s'écria-t-il, je l'ignore ! (Puis, pitoyable, Portus tendit les mains vers Cernus, Maître de la Maison de Cernus.) Solidarité de Caste ! gémit-il.

— Enchaînez-le ! ordonna Cernus, et conduisez-le au cylindre de Minus Tentius Hinrabijs.

Portus le suppliait encore d'avoir pitié tandis que deux hommes d'armes le traînaient, suivis par les deux autres.

Cernus se leva dans l'intention de se retirer. Il me regarda et sourit.

— À la fin d'En'Var, déclara-t-il, Tueur, je serai Ubar d'Ar.

Puis il s'en alla.

Je regardai Ho-Tu qui me rendit mon regard. Nous étions aussi stupéfaits l'un que l'autre.

Moins d'un mois après la chute de la Maison de Portus, Cernus était devenu le maître incontesté du trafic d'esclaves à Ar. Il avait acheté à l'Etat, pour un prix relativement modique, les biens meubles et immeubles de la Maison de Portus. Les employés de la Maison de Portus, Marchands d'Esclaves et mercenaires au même titre que ceux de la Maison de Cernus, avaient été licenciés ; certains quittèrent la ville, d'autres acceptèrent l'or de nouveaux maîtres, d'autres encore louèrent leur épée à la Maison de Cernus.

J'avais cru que le prix des esclaves monterait à Ar, mais Cernus ne le permit pas et continua de vendre moins cher que les petites Maisons afin de maintenir les prix au niveau qu'il souhaitait. Les habitants d'Ar, qui, depuis le départ de Kazrak, connaissaient bien les monopoles et en avaient subi les conséquences désastreuses, surtout en ce qui concernait le sel et l'huile de tharlarion, voyaient là un effet de sa générosité.

En outre, en raison des services rendus à l'Etat, en particulier le financement des Jeux, Cernus reçut, avec le soutien de Saphronicus, Capitaine des Taurentiens, le Rouge des Guerriers, ce qui lui permit d'entrer dans les Hautes Castes. Naturellement, il n'abandonna ni la Maison de Cernus ni les diverses entreprises qu'il contrôlait à Ar et ailleurs. Je suppose que ce changement de caste ne plut guère à l'Administrateur, mais il n'eut pas le courage de s'opposer au désir des Taurentiens en particulier et de la Cité en général. Le Grand Conseil adopta cette mesure sans l'ombre d'une protestation. Le fait d'appartenir à la Caste des Guerriers ne changea guère Cernus, naturellement, mais une bande de soie rouge s'ajouta aux bandes bleues et jaunes qui ornaient sa manche gauche. Je savais que Cernus s'entraînait depuis de nombreuses années au maniement des armes. En fait, on disait qu'il était, et je n'avais pas la moindre raison d'en douter, la première épée de la Maison. Il avait manifestement loué les services de Maîtres d'Armes chargés de l'entraîner et je crois qu'il avait depuis longtemps l'intention de devenir membre de la Caste des Guerriers. Il va sans dire que, étant devenu Guerrier et appartenant, de ce fait, à une Haute Caste, il pouvait se faire élire au Grand Conseil de la Cité et même occuper le trône, que ce soit celui de l'Administrateur ou celui de l'Ubar. Cernus célébra son investiture en finançant les premières courses de la saison, celles qui débutent en En'Kara.

L'hiver m'avait paru long et dur. Je crois que, comme la majorité des habitants d'Ar, je me suis réjoui de la venue d'En'Kara. L'éducation des jeunes femmes avait pris fin pendant la Douzième Main Transitoire. Il ne leur restait plus qu'à repasser leurs leçons, bien manger et dormir afin d'être en pleine forme à l'époque de leur vente, à la fin de l'été, pendant la Cinquième Main Transitoire, à la Fête de l'Amour. Le premier jour de la Main Patiente, cinq jours avant la fin de l'année, les portails d'Ar, y compris ceux de la Maison de Cernus, avaient été peints en blanc et, dans de nombreuses maisons des Basses Castes, scellés à la résine pour n'être ouverts à nouveau que le premier jour d'En'Kara. Sur presque toutes les portes, y compris celles de la Maison de Cernus, on avait cloué des branches de Brak, arbuste dont les feuilles, lorsqu'on les mâche, constituent un purgatif. On croit que la résine et les branches de Brak empêchent le malheur d'entrer dans les maisons. Pendant la Main Patiente, les rues sont désertes et, dans les maisons, on jeûne, on ne parle guère et on ne chante pas. Les rations, dans la Maison de Cernus, furent réduites de moitié pendant cette période. On ne servit ni Paga ni vin de Ka-la-na. Les esclaves des cages de fer ne mangèrent pratiquement

rien. Puis, à l'aube du premier jour d'En'Kara, au nom de la Cité, l'Administrateur d'Ar, ou bien l'Ubar s'il y en a un, souhaite la bienvenue au soleil en ce premier jour de la nouvelle année. Les grands gongs placés près des remparts de la cité résonnèrent alors pendant plus d'une ahn dans un vacarme assourdissant, toutes les portes s'ouvrirent et les habitants envahirent rues et ponts, vêtus de leurs plus beaux atours, chantant et riant. On peignit alors les portes en vert, on lava la résine et on fit traditionnellement brûler les branches de Brak sur le seuil. Ce jour-là, la cité n'est plus que processions, concours de chant, tournois de jeux, déclamations de poèmes, compétitions et expositions. Lorsqu'il devient nécessaire d'allumer les lanternes des ponts, les gens rentrent chez eux avec de petites lampes, puis consacrent la nuit aux festins et à l'amour. Ce jour-là, les esclaves de la Maison de Cernus eux-mêmes eurent droit à un gâteau et à du Paga coupé d'eau. Ce fut également en ce jour que Cernus de la Maison de Cernus, devant le Grand Conseil et l'Administrateur, reçut le Rouge des Guerriers des mains de Saphronicus, Capitaine des Taurentiens.

Le lendemain, les courses financées par la Maison de Cernus commencèrent.

Le premier jour d'En'Kara, tout le monde oublie l'année écoulée, mais trois personnes se trouvaient dans l'incapacité de l'oublier : Portus, enchaîné dans les cachots du Cylindre Central, Claudia Tentia Hinrabia, libre mais marquée par l'humiliation de l'esclavage et qui n'oserait peut-être plus jamais sortir sur les Ponts Supérieurs ; et Tari Cabot qui semblait aussi loin de son objectif que le jour de son arrivée dans la Maison de Cernus.

Pendant la Main Patiente, j'avais rendu visite à Caprus et, furieux, avais exigé qu'il me remette les documents dont il disposait afin que nous puissions fuir dans le courant d'En'Kara. Mais il avait affirmé que Cernus venait de recevoir une quantité importante de documents et de cartes qui étaient peut-être d'un intérêt capital et que les Prêtres-Rois seraient sans doute fort mécontents de ne pas en posséder des copies ; en outre, il me rappela qu'aucun document ne quitterait la Maison s'ils ne la quittaient pas tous, lui-même disparaissant en même temps. J'étais furieux mais je ne pouvais apparemment rien faire. En rage, je lui tournai le dos et m'en allai.

Les courses et les jeux débutèrent dans l'agitation et l'enthousiasme. Murmillius réapparut et, plus brillant que jamais, le deuxième jour d'En'Kara, maniant superbement l'épée, vainquit deux adversaires, les blessant inlassablement jusqu'à ce que le public lui-même considère qu'il était inutile de les tuer ; à ce moment-là, Murmillius remit son épée au fourreau, tourna les talons, abandonnant, debout sur le sable, deux hommes ensanglantés qui s'effondrèrent un instant plus tard tant ils avaient perdu de sang. Le premier jour des courses revint aux Jaunes, grâce à Menicius de Port Kar qui, prétendant avoir remporté plus de six mille victoires, était peut-être le cavalier le plus célèbre depuis Melipolus de Cos, qui était une légende à l'époque où il courait encore et avait remporté, disait-on, plus de huit mille victoires. Les Verts prirent la deuxième place en remportant trois courses. Les Jaunes en avaient remporté sept, Menicius s'en adjugeant cinq.

Je me souviens bien de cette journée.

Les jeunes femmes eurent, comme moi, toutes les raisons de s'en souvenir. Ce jour-là, elles furent, pour la première fois depuis le début de leur éducation, autorisées à sortir. Normalement, dans la deuxième moitié de l'éducation, on permet aux jeunes femmes de se promener en ville car le spectacle des rues les détend et les stimule, mais tel n'avait pas été le cas en ce qui concernait Élisabeth, Virginia et Phyllis. Selon Ho-Tu, à qui j'avais demandé pourquoi, il y avait là deux raisons principales : en premier lieu, leurs cours étaient particulièrement denses et intensifs, en second lieu, la perspective de sortir de la maison, qui séduisait surtout Virginia et Phyllis, lesquelles ne connaissaient de Gor que la Maison de

Cernus, incitait les jeunes femmes à se montrer d'autant plus studieuses. En outre, comme le fit remarquer Ho-Tu, elles ne seraient pas vendues avant la fin de l'été de sorte qu'elles auraient tout le temps de visiter Ar, ces promenades étant judicieusement mêlées à un programme de révision et d'entraînement, assorti d'un régime alimentaire strict et de repos qui les amèneraient au meilleur de leur vitalité, de leur vivacité et de leur enthousiasme au moment où elles monteraient sur l'estrade. Dans ce type d'entreprise, selon Ho-Tu, le temps est un élément capital. Une jeune femme blasée, fatiguée ou nerveuse ne donne pas les résultats d'une esclave dont les appétits, stimulés, sont à leur apogée.

Quoi qu'il en soit, indépendamment de ce raisonnement, ou des stratagèmes des Marchands d'Esclaves, Élisabeth, Virginia et Phyllis furent autorisées à assister au premier jour des courses, sous bonne garde, naturellement.

Nous nous réunîmes dans le compartiment de Sura où Ho-Tu me donna une bourse de pièces d'argent et de cuivre destinées à couvrir les dépenses de la journée, car j'étais responsable de l'expédition du fait que je n'avais pas l'intention de laisser quelqu'un d'autre accompagner Élisabeth. Les trois jeunes femmes portaient une courte robe sans manches, attachée sur l'épaule gauche par une agrafe. Celle d'Élisabeth était rouge, celles de Virginia et de Phyllis étaient blanches. On leur donna également un manteau légèrement plus court que la robe et pourvu d'une capuche. Celui d'Élisabeth était rouge à rayures blanches, ceux de Virginia et Phyllis étaient blancs à rayures rouges. Avant de les laisser partir, Sura posa des ceintures de chasteté à Virginia et Phyllis, ce qui ne leur plut guère. Les deux gardiens qui se présentèrent, munis de menottes et d'une laisse – une chaîne brillante – étaient Relius et Ho-Sorl. Virginia, en voyant Relius, se contenta de baisser la tête ; Phyllis, en voyant Ho-Sorl, devint rouge de colère.

— Je t'en prie, dit-elle à Sura, pas lui !

— Tais-toi, Esclave ! répliqua Sura.

— Approche, Esclave ! ordonna Ho-Sorl à Phyllis.

Elle lui jeta un regard furieux, puis obéit.

Relius, qui s'était approché de Virginia, posa ses grosses mains sur ses hanches. Elle ne leva pas la tête.

— Elle porte une ceinture de chasteté, dit Sura.

Relius hocha la tête.

— Et je garde la clé, ajouta Sura.

— Naturellement, fit Relius.

Virginia ne leva pas la tête.

— Celle-ci également, remarqua Ho-Sorl, légèrement irrité.

— Naturellement ! s'écria Phyllis avec fureur. Qu'est-ce que tu croyais ?

— Je garde également la clé de sa ceinture, déclara Sura.

— Confie-moi la clé, proposa Ho-Sorl.

Phyllis blêmit. Sura rit.

— Non, dit-elle, je la garde.

— Menottes ! cria soudain Ho-Sorl, et Phyllis mit les mains dans le dos, rejeta la tête en arrière et la tourna, réaction automatique de l'esclave éduquée.

Ho-Sorl rit.

Les yeux de Phyllis s'emplirent de larmes. Sa réaction immédiate, inconsciente, avait été celle d'un animal dressé. Avant qu'elle n'ait pu se reprendre, Ho-Sorl lui avait passé les menottes.

— Laisse ! dit-il ensuite, et le regardant avec colère, elle leva le menton.

Il attacha la chaîne au collier.

Pendant ce temps, Virginia avait tourné le dos à Relius, lui avait tendu les poignets et il lui avait passé les menottes ; puis, elle s'était retournée, sans lever la tête.

— Laisse, dit-il d'une voix posée.

Elle leva la tête, tendant gracieusement le menton. Il y eut un claquement métallique et Relius, homme d'armes de la Maison de Cernus, passa la laisse à Virginia Kent, esclave.

— Veux-tu lui passer les menottes et la laisse ? me demanda Sura en montrant Élisabeth.

— Oui, répondis-je, naturellement.

Elle me les donna. Élisabeth me lança des regards assassins tandis que je lui passais les menottes et la laisse. Puis nous sortîmes tous ensemble de la Maison de Cernus.

Dehors, lorsque nous eûmes franchi le premier coin de rue, je détachai Élisabeth.

— Pourquoi fais-tu cela ? s'enquit Ho-Sorl.

— Elle sera plus à l'aise, expliquai-je, en outre, elle n'est que Soie Rouge.

— Il n'a probablement pas peur d'elle, déclara Phyllis.

— Je ne comprends pas, dit Ho-Sorl.

— Tu peux me retirer les menottes, affirma Phyllis. Je ne vais pas t'attaquer.

Phyllis tourna sur elle-même et tendit ses poignets entravés à Ho-Sorl, levant la tête d'un air mécontent.

— Eh bien, fit Ho-Sorl, je n'aimerais pas être attaqué.

Phyllis tapa du pied.

Relius regardait Virginia ; du bout des doigts, il lui leva le menton et, pour la première fois, ses grands yeux gris et timides rencontrèrent son regard.

— Si je te retire tes menottes, dit Relius, tu ne tenteras pas de t'échapper, n'est-ce pas ?

— Non, répondit-elle à voix basse, Maître.

Il lui retira aussitôt ses menottes.

— Merci, dit-elle, Maître.

Relius la regarda dans les yeux et elle baissa la tête.

— Jolie petite esclave, fit-il.

Sans lever les yeux, elle sourit.

— Beau Maître, souffla-t-elle.

Je fus ébahi. Cela me parut particulièrement hardi, connaissant la timidité de Virginia Kent.

Relius rit et se mit en marche, tirant si brusquement sur la chaîne que Virginia faillit tomber ; elle trébucha et le rattrapa, puis se reprit et le suivit, baissant la tête, à deux pas, mais il tira de nouveau sur la laisse et la raccourcit de sorte qu'elle puisse marcher à côté de lui, nu-pieds, magnifique et, je crois, heureuse.

Ho-Sorl dit à Phyllis :

— Je vais te retirer les menottes afin que tu puisses m'attaquer si tu le souhaites. Cela pourrait être divertissant.

Phyllis fut débarrassée des menottes. Elle se frotta les poignets et tira sur la laisse.

— Je crois que je vais lui arracher sa ceinture de chasteté, commenta Ho-Sorl.

Phyllis s'immobilisa. Elle fixa sur Ho-Sorl un regard furieux.

— Tu veux peut-être que je promette que je ne tenterai pas de fuir ? s'enquit-elle.

— Cela n'est pas nécessaire, affirma Ho-Sorl. Tu ne t'enfuiras pas.

Il se mit en marche derrière Relius.

— Oh ! s'écria Phyllis qui faillit tomber.

Puis, mécontente, elle marcha au côté de Ho-Sorl. Mais il s'arrêta, se retourna et la regarda

fixement. Sans un mot, se mordant la lèvre, elle recula de deux pas et, furieuse, en laisse, le suivit.

— Nous allons être en retard aux courses, fit remarquer Élisabeth.

Je tendis le bras et nous suivîmes les hommes d'armes accompagnés de leurs captives.

Après notre arrivée, Relius et Ho-Sorl détachèrent les laisses et, bien que perdues parmi des milliers de spectateurs, Virginia et Phyllis furent libres. Virginia parut plutôt reconnaissante et s'agenouilla tout près de Relius qui s'assit sur le gradin ; un instant plus tard, il lui passa le bras autour des épaules et, ainsi enlacés, ils regardèrent les courses, ou parurent les regarder car je les surpris souvent les yeux dans les yeux. Ho-Sorl, après quelques courses, donna une pièce à Phyllis et lui ordonna d'aller acheter un peu de pain de Sa-Tarna et de miel. Son visage prit une expression rusée et, après avoir murmuré :

— Oui, Maître.

Elle disparut. Je regardai Ho-Sorl.

— Elle va tenter de s'échapper, dis-je.

Le jeune Guerrier brun et balafre me regarda puis sourit.

— Naturellement, dit-il.

— Si elle s'enfuit, repris-je, Cernus te fera probablement empaler.

— Certainement, reconnut Ho-Sorl. Mais elle ne s'échappera pas.

Feignant de ne pas être particulièrement attentifs mais ne quittant pas Phyllis des yeux, nous la vîmes dépasser deux marchands de pain et de miel. Il me sourit.

— Tu vois, fit-il.

— Oui, répondis-je, je vois.

Phyllis, après avoir jeté un regard circulaire, s'engagea en courant dans une rampe obscure.

Ho-Sorl se leva prestement et se lança à sa poursuite. J'attendis un moment, puis me levai à mon tour.

— Attends-moi ici ! ordonnai-je à Élisabeth.

— Empêche-le de la frapper, dit Élisabeth.

— C'est une captive, rappelai-je.

— Je t'en prie, plaida-t-elle.

— Ecoute, expliquai-je, Cernus serait pour le moins très contrarié si elle venait à être tuée ou défigurée. Le pire que Ho-Sorl puisse faire, c'est lui donner une bonne fessée.

— On dirait qu'elle n'a pas compris, fit Élisabeth.

— Et cela, conclus-je, lui fera certainement le plus grand bien.

Je laissai alors Élisabeth, Relius et Virginia pour me lancer à la poursuite de Phyllis et d'Ho-Sorl, me frayant un chemin dans la foule compacte. Le gong de l'arbitre résonna trois fois, annonçant la course suivante.

Je n'avais pas parcouru plus d'une cinquantaine de mètres lorsque j'entendis un hurlement de terreur, un hurlement de femme, provenant de la rampe obscure où Phyllis s'était engagée. Je jouai des coudes, écartant les spectateurs, renversai le plateau d'un marchand ambulant puis m'engageai en courant dans le passage. Je perçus alors des cris de colère et les bruits sourds d'un échange de coups.

Je descendis la rampe au pas de course, trois tournants et je parvins à saisir au collet puis à jeter quelques mètres plus bas, sur le palier suivant, un individu qui s'app préparait à attaquer Ho-Sorl par derrière. Ho-Sorl, pendant ce temps, brandit un autre homme au-dessus de sa tête et le jeta plus bas. À droite et à gauche, gisaient des hommes meurtris, inconscients. Phyllis, les yeux fixes, les vêtements à demi déchirés, révélant la ceinture de chasteté, tremblait près de la rambarde de la rampe, agenouillée et frissonnante, le poignet gauche

attaché par des menottes à la rambarde, respirant spasmodiquement. L'individu dont Ho-Sorl s'était débarrassé roula sur quelques mètres, heurta le mur au niveau d'un tournant, se releva péniblement puis sortit un couteau. Ho-Sorl avança aussitôt sur lui et l'individu cria, abaissa sa lame et s'enfuit.

Ho-Sorl se dirigea vers Phyllis. Les menottes qui l'attachaient à la rambarde étaient les siennes. J'en déduisis qu'il était arrivé au moment où les individus s'étaient emparés de Phyllis, les avait chassés, l'avait attachée pour l'empêcher de s'enfuir puis s'était retourné pour affronter les individus regroupés pour l'attaquer.

Il posa un regard furieux sur Phyllis qui ne leva pas la tête, fixant les pierres de la rampe, sur lesquelles elle était agenouillée.

— Alors, fit Ho-Sorl, la jolie petite esclave voulait s'enfuir ?

Phyllis avala sa salive, et ne répondit pas.

— Où la petite esclave croyait-elle pouvoir aller ? s'enquit Ho-Sorl.

— Je ne sais pas, répondit-elle d'une voix sourde.

— Les jolies petites esclaves sont stupides, n'est-ce pas ? dit Ho-Sorl.

— Je ne sais pas, répéta-t-elle, je ne sais pas.

— Il n'y a nulle part où aller, déclara Ho-Sorl.

Phyllis leva alors les yeux vers lui, comprenant, me sembla-t-il, que sa condition était réellement sans espoir.

— Oui, fit-elle d'une voix sourde, il n'y a nulle part où aller.

Ho-Sorl ne la battit pas. Il ouvrit la menotte qui l'attachait à la rambarde de la rampe, puis celle qui lui enserrait le poignet, et accrocha l'objet à sa ceinture ; ensuite, il l'aida à se relever. Il alla chercher le manteau à capuche qui lui avait été arraché puis l'aida à remettre de l'ordre dans sa robe déchirée. Lorsqu'elle fut prête à regagner les gradins, elle lui tourna le dos et lui tendit les poignets. Mais il ne lui passa ni les menottes ni la chaîne. Il chercha la pièce qu'il lui avait donnée en lui demandant d'acheter du pain et du miel et qu'elle avait laissée tomber lorsque les individus l'avaient attaquée. Elle le regarda avec stupéfaction lorsqu'il lui rendit la pièce.

— Achète du pain et du miel ! ordonna-t-il. (Puis il se tourna vers moi :) Nous avons manqué la sixième course.

Puis, côte à côte, nous fîmes demi-tour et regagnâmes nos places. Quelques instants plus tard, Phyllis nous rejoignit avec le pain et le miel de Ho-Sorl, ainsi que deux disques de cuivre au tarn de monnaie. Il se concentra sur le spectacle. Peut-être remarqua-t-il que Phyllis s'agenouillait sur le gradin inférieur et sanglotait, la tête baissée, le visage dans les mains. Virginia et Élisabeth s'agenouillèrent près d'elle, une de chaque côté, et la prirent par les épaules.

— Je regrette seulement, me confia Ho-Sorl, de n'avoir jamais vu Melipolus de Cos.

Les courses se succédèrent et, finalement, les trois coups de gong de l'arbitre annoncèrent la onzième course, la dernière.

— Que penses-tu des Acier ? demanda Relius en se penchant vers moi.

Les Acier étaient une nouvelle faction d'Ar, reconnaissable à un morceau de tissu bleu gris. En réalité, les Acier n'avaient jamais couru à Ar. J'avais néanmoins entendu dire que le premier tarn des Acier courrait ce jour-là, dans la course qui n'allait pas tarder à commencer. Je savais en outre que les Acier avaient loué un Perchoir et engagé des cavaliers en Se'Var. On ignorait qui était derrière les Acier. L'origine de l'or qui leur permettait d'exister était inconnue, de même que la quantité dont ils disposaient. Il faut savoir que la création d'une faction nécessite un investissement important. Il y a souvent des tentatives qui se révèlent,

en général, infructueuses. Si la nouvelle faction ne gagne pas une part importante des courses dans le courant des deux premières années suivant sa création, le règlement du Stade des Tarns d'Ar cesse de l'autoriser à participer aux courses. En outre, lancer une nouvelle faction dans la compétition coûte cher, et le capital investi court des risques considérables. Non seulement il faut acheter ou louer des Perchoirs, acquérir des tarns, engager des cavaliers, des Gardiens de Tarns et le personnel nécessaire à l'administration de la faction, mais, en outre, la nouvelle faction doit payer très cher le droit de participer aux courses pendant les deux années probatoires. Incidemment, les factions établies doivent payer la même somme lorsqu'elles ont fait une mauvaise saison ; en outre, une série de mauvaises saisons signifie, même pour une faction établie, la remise en cause, définitive ou pour dix ans, de son droit de participer aux courses. De plus, l'apparition d'une nouvelle faction constitue une menace pour les anciennes car toute victoire de la nouvelle équivaut à une défaite pour les autres. Toutes les factions ont intérêt à ce que le nombre total de factions soit réduit de sorte que les cavaliers d'une ancienne faction, s'ils sont incapables de remporter une course donnée, tentent souvent d'empêcher ceux de la nouvelle faction de courir. De plus, les factions établies refusent communément d'engager les cavaliers qui ont couru pour de nouvelles factions, mais cette règle n'est que très rarement appliquée lorsqu'il s'agit d'excellents cavaliers.

— Que penses-tu des Acier ? répéta Relius.

— Je ne sais pas, répondis-je. J'en ignore tout.

Quelque chose, dans sa voix, me troubla. En outre, Ho-Sorl me regarda bizarrement. Ni l'un ni l'autre, incidemment, ne semblaient prendre ombrage du fait que je portais le Noir des Assassins. Ce jour-là, naturellement, comme presque à chaque fois que je quittais la Maison, je portais le Rouge des Guerriers. Ils n'avaient pas exactement cherché à se lier d'amitié avec moi, mais ils n'avaient rien fait pour m'éviter ; et, où que j'aille, il m'arrivait souvent de les rencontrer.

— Ça, c'est un oiseau ! s'écria Ho-Sorl lorsque les plates-formes basses et équipées de roues apparurent sur la piste.

Quelques spectateurs poussèrent des cris de stupéfaction.

Je regardai la piste et restai sans voix. Je me figeai sur le gradin. J'eus le souffle coupé.

Dans les stands, stupéfiant le public, inquiétant les autres oiseaux que tiraient les tharlarions à cornes, résonna soudain le cri de défi, aigu et puissant, d'un tarn sans cagoule, un tarn géant, noir, le cri sauvage d'un des plus beaux et des plus féroces prédateurs de Gor, qui avait dû retentir parmi les escarpements acérés des Montagnes de Thentis, propices aux vols de tarns, ou même parmi les pics rouges des Voltaï elles-mêmes, ou peut-être au cours d'un combat aérien qui ne se termine qu'à la mort d'un des deux tarniers.

— Ce n'est même pas un tarn de course ! dit un spectateur proche de moi.

Je me levai, stupéfait, les yeux fixés sur les plates-formes qui conduisaient les oiseaux aux perchoirs.

— Je me suis laissé dire, déclara Relius, que l'oiseau est originaire de Ko-ro-ba.

Je restai immobile, silencieux, les membres en coton. Derrière moi, Virginia et Phyllis poussèrent des cris de douleur. Je me retournai et constatai que Ho-Sorl les avait saisies par les cheveux et leur rejetait cruellement la tête en arrière.

— Les esclaves, ordonna-t-il, ne parleront pas de ce qu'elles ont vu aujourd'hui !

— Non, Maître, s'écria Virginia.

— Non, non ! gémit Phyllis. (Ho-Sorl lui tordit violemment les cheveux.) Non, Maître ! cria Phyllis. Non, Maître, Phyllis ne dira rien !

Je pivotai sur ma gauche et suivis le gradin jusqu'à un escalier étroit, conduisant aux parties inférieures des stands, que j'empruntai.

Relius me rattrapa.

— Prends ceci ! dit-il.

Il me mit quelque chose dans la main, un objet qui ressemblait à un morceau de cuir plié. C'est à peine si je m'en rendis compte. Il ne me suivit pas et je descendis, seul. Je m'arrêtai près du parapet du premier gradin.

J'étais alors à une quarantaine de mètres des oiseaux. Je m'immobilisai.

Puis, comme s'ils m'avaient cherché parmi cette multitude, ce tourbillon de visages et de vêtements, de bruits et de cris, les yeux brillants du tarn s'arrêtèrent soudain sur moi. Les yeux noirs, rusés, ronds et étincelants ne me quittèrent pas. La crête de l'oiseau parut se dresser, tous les muscles de son corps puissant semblèrent frémir. Les immenses ailes noires, larges et puissantes, s'étendirent et battirent l'air, soulevant un nuage de poussière et de sable, déséquilibrant le petit Gardien de Tarns masqué qui se tenait sur la plateforme. Puis le tarn rejeta la tête en arrière et poussa une nouvelle fois son cri sauvage, étrange, féroce, cruel, un cri capable de terrifier un larl mais qui ne me fit pas peur. Les serres du tarn étaient chaussées d'acier. C'était, naturellement, un tarn de guerre.

Je regardai le morceau de cuir que j'avais à la main. Je le dépliai et passai la cagoule, dissimulant mes traits. Je sautai par-dessus le parapet et me dirigeai vers l'oiseau.

— Bonjour, Mip, fis-je en rejoignant le petit Gardien de Tarns sur la plate-forme.

— Tu t'appelles Gladius de Cos, dit-il.

J'acquiesçai.

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? demandai-je.

— Tu cours pour les Acier, déclara-t-il.

Je levai le bras et touchai le bec courbe du puissant oiseau. Puis je le retins et posai la joue sur sa surface rugueuse. Le tarn, ce prédateur, baissa doucement la tête et je posai le front sous son œil rond, brillant, puis, sous la cagoule de cuir, je pleurai.

— Je t'ai attendu, Ubar des Cieux, dis-je. Je t'ai attendu.

J'eus vaguement conscience des bruits qui m'entouraient, des mots tendus, brefs, des cavaliers montant en selle.

Mip me tira de ma rêverie.

— N'oublie pas ce que je t'ai enseigné, dit-il, les soirs où nous avons volé ensemble au Stade des Tarns.

— Je n'oublierai pas, affirmai-je.

— En selle ! lança Mip.

Je pris place sur le tarn et, lorsque Mip eut retiré l'entrave de sa patte droite, lui fis gagner le perchoir de départ.

— Kajuralia ! cria la jeune esclave, en me jetant un panier de farine de Sa-Tarna à la tête, avant de faire demi-tour et de s'enfuir.

— Kajuralia ! criai-je en riant tandis que, riant également, elle s'éloignait.

Au même moment, un déluge d'eau chaude s'abattit sur moi. Trempé, furieux, je levai la tête.

Une jeune femme, une esclave, penchée à une fenêtre, m'envoya un baiser.

— Kajuralia ! cria-t-elle, puis elle se mit à rire.

Je lui montrai le poing et la tête disparut.

Un Constructeur, dont la robe était couverte de taches de fruits, me dépassa en hâte.

— Il ne fait pas bon être dehors, dit-il, le jour de Kajuralia.

Trois hommes, des esclaves domestiques, portant sur la tête des couronnes parfumées de branches de Brak tressées, approchèrent d'une démarche incertaine. Ils se passaient une bouteille de Paga, dansaient, se soutenaient l'un l'autre, à peine capables de marcher. L'un d'eux me regarda – et je devinai, à l'expression de ses yeux, qu'il devait voir au moins trois Tari Cabot – puis me proposa une gorgée de Paga, que j'acceptai.

— Kajuralia ! éructa-t-il, vacillant dangereusement mais sauvé par un de ses compagnons qui, heureusement, penchait au même moment dans la direction inverse.

Je leur donnai une pièce d'argent en leur recommandant d'acheter quelques bouteilles supplémentaires.

— Kajuralia ! ajoutai-je avant de tourner les talons tandis qu'ils tombaient les uns sur les autres.

À ce moment, une jeune esclave blonde passa en courant près des trois ivrognes et, trébuchants, les yeux vitreux, s'empêtrant les uns dans les autres, ils se lancèrent à sa poursuite. Elle fit demi-tour, les narguant, s'éloigna un peu, s'immobilisa puis, alors qu'ils étaient sur le point de la rejoindre, leur échappa de nouveau. Mais un autre mâle, caché derrière elle, se jeta sur elle par surprise et la prit par la taille. Elle se mit à hurler feignant d'avoir peur. Mais on découvrit un instant plus tard, ce qui contraria tout le monde sauf la jeune esclave, qu'elle portait une ceinture de chasteté.

— Kajuralia ! cria-t-elle en riant avant de se dégager et de s'enfuir.

J'esquivai un fruit qui s'écrasa contre le mur d'un cylindre tout proche.

Le mur lui-même était couvert d'inscriptions et de dessins où les maîtres du quartier n'avaient pas le beau rôle.

Un pot vola en éclats dans une rue adjacente, quelqu'un poussa un cri furieux, des jeunes femmes éclatèrent de rire.

Je résolus qu'il était préférable de regagner la Maison de Cernus.

Je pris une autre rue. Je tombai inopinément sur un groupe d'une quinzaine ou d'une vingtaine de jeunes femmes qui, poussant des cris aigus et riant, m'entourèrent aussitôt. Je me demandai pourquoi les maîtres ne mettaient pas de clochettes à leurs esclaves le jour de Kajuralia, au moins, ainsi, on les aurait entendues approcher. Comme la rue était silencieuse au moment où j'y étais entré, je compris qu'elles m'avaient tendu un piège. Il était même probable qu'elles avaient des espionnes et des éclaireuses. Elles se pressèrent autour de moi, joyeuses, et me saisirent les bras.

— Prisonnier ! Prisonnier ! crièrent-elles.

On me passa une corde autour du cou, et on la serra, trop à mon goût.

Une jeune femme aux cheveux noirs, portant, naturellement, un collier, aux longues jambes et vêtue d'une courte robe, en tenait l'extrémité.

— Salut ! fit-elle, Guerrier. (Elle secoua la corde d'un air menaçant.) Tu es maintenant l'esclave des filles de la Rue des Pots ! affirma-t-elle.

Cinq ou six cordes supplémentaires s'enroulèrent autour de moi et furent étroitement serrées. Deux jeunes femmes que je n'avais pas vues allèrent même jusqu'à me passer deux cordes aux chevilles. Il suffisait de tirer dessus pour me faire tomber si je tentais de fuir ou de me défendre.

— Qu'allons-nous faire de ce prisonnier ? demanda la fille aux cheveux noirs à ses camarades.

Les suggestions ne manquèrent pas :

— Déshabillons-le !

— Marquons-le !

— Fouettons-le !

— Mettons-lui un collier !

— Ecoutez... tentai-je de dire.

Mais elles s'étaient mises en route, m'entraînant.

Lorsque nous nous arrê tâmes, je fus poussé sans ménagement dans une grande pièce où étaient suspendus de nombreux paniers et harnais, apparemment l'entrepôt d'un cylindre sans importance. Le centre de la pièce avait été dégagé et des couvertures de tissu Rep avaient été étendues sur de la paille. Contre un mur, se tenaient deux hommes, pieds et poings liés. Le premier était un Guerrier, le second un jeune Gardien de Tarns très séduisant.

— Kajuralia ! fit ironiquement le Guerrier.

— Kajuralia ! répondis-je.

La jeune femme aux cheveux noirs fit les cent pas devant moi, les mains sur les hanches. Puis elle s'approcha des deux autres et revint à moi.

— La chasse a été bonne ! déclara-t-elle.

Ses compagnes rirent et crièrent. Quelques-unes sautèrent sur place, d'autres battirent des mains.

— Maintenant, Esclaves, annonça la fille aux cheveux noirs, vous allez nous servir !

On nous détacha en prenant soin de nous laisser deux cordes au cou et une à chaque cheville, chacune étant confiée à une fille.

On nous donna des tasses de fer-blanc pleines de vin de Ka-la-na dilué que les jeunes femmes avaient sans doute volé.

— Lorsqu'ils nous auront servi du vin, annonça la fille, nous nous servirons des esclaves pour notre plaisir !

Avant de nous laisser servir le vin, on nous passa au cou des guirlandes de fleurs de talender tressées.

Puis nous servîmes les filles, demandant à chacune :

— Du vin, Maltresse ?

Ce à quoi elles répondaient avec rire :

— Oui, volontiers !

— Donne-moi du vin, Esclave ! ordonna la jeune femme aux cheveux noirs et aux longues jambes.

Elle était magnifique dans sa courte robe.

— Oui, Maîtresse, fis-je, aussi humblement que possible.

Je lui tendis la petite tasse de fer-blanc.

— À genoux ! ordonna-t-elle. Et sers-moi comme une Esclave de Plaisir !

Les autres jeunes femmes retinrent leur souffle. Les deux hommes laissèrent échapper une exclamation de colère.

— Certainement pas, déclarai-je.

Les deux cordes resserrèrent leur étreinte autour de mon cou. Soudain, les deux filles chargées des cordes de mes chevilles tirèrent et je tombai lourdement sur le ventre, renversant le vin sur les pierres.

— Maladroit ! persifla la fille aux longues jambes.

Les autres rirent.

— Donnez-lui encore du vin ! ordonna la fille aux longues jambes.

On me mit une autre tasse de fer-blanc dans les mains. Leur petit jeu ne m’amusait plus. La fille aux longues jambes, probablement une esclave misérable tout au long de l’année, paraissait décidée à m’humilier, vraisemblablement pour se venger de son maître que je représentais.

— Sers-moi du vin ! ordonna-t-elle sèchement.

— Kajuralia ! fis-je avec humilité.

Elle rit et les autres filles également. Je repérai une pièce adjacente à l’entrepôt où je vis des caisses et beaucoup de poussière.

Puis le silence se fit.

Je baissai la tête, à genoux, et tendis la petite tasse de fer-blanc à la fille.

Les autres parurent retenir leur souffle.

Avec un rire, la fille aux longues jambes tendit la main vers la tasse. Je lui saisis les poignets et me levai d’un bond, lui faisant perdre l’équilibre, puis, sans la lâcher, pivotai sur moi-même, la projetant dans les cordes ce qui empêcha ses camarades de tirer dessus. Puis, tandis que les jeunes femmes poussaient des cris aigus et que la fille aux longues jambes hurlait de rage, je la pris dans mes bras et courus vers la petite pièce où je la posai par terre, fis demi-tour, fermai la porte et la verrouillai. Les autres jeunes femmes crièrent furieusement et tambourinèrent à la porte pendant un moment, puis elles se mirent à pousser des hurlements stridents et des cris de terreur comme si des Marchands d’Esclaves venaient de les attaquer. Je regardai la pièce. Au sommet d’un mur, il y avait une étroite fenêtre munie de barreaux. La fille enfermée avec moi ne pourrait pas s’échapper. Je me débarrassai des cordes, les enroulai soigneusement et les posai par terre. L’oreille collée à la porte, j’écoutai. Environ cinq ehns plus tard, je n’entendais plus que des sanglots, expression de l’impuissance des Biles enchaînées.

J’ouvris la porte et constatai sans surprise que le Guerrier et le Gardien de Tarnsf empêchant les Biles de s’échapper et s’étant libérés, en profitant du tumulte et de la confusion, au moment où je m’étais saisi de la fille aux longues jambes, avaient, probablement une par une, sous le regard désespéré des autres, ayant certainement passé les menottes à celles qui tentaient de s’interposer, attaché les filles de la Rue des Pots. Une longue corde, ou plusieurs cordes attachées les unes aux autres, courait derrière les filles agenouillées, leur immobilisant les poignets ; une autre corde, ou plusieurs cordes attachées les unes aux autres, les reliait par le cou suivant le principe de la chaîne d’esclaves. La fille aux longues jambes, que je poussai dans la pièce, regarda la misérable troupe.

Elle se mit à sangloter.

Plusieurs filles avaient les larmes aux yeux.

— Kajuralia ! fit joyeusement le Guerrier en se relevant après avoir vérifié le nœud immobilisant la fille qu'il venait d'attacher.

— Kajuralia ! répondis-je avec un signe de la main. (Je pris la fille aux cheveux noirs par le bras et la poussai vers la file de jeunes femmes attachées.) Contemple les filles de la Rue des Pots ! dis-je.

Elle ne répondit pas et tenta de se dégager. Je la laissai gagner le centre de la pièce où elle s'immobilisa et me fit face, les larmes aux yeux, près des couvertures de tissu Rep étendues sur la paille.

Puis elle baissa la tête, vaincue.

— Je vais te servir du vin, dit-elle, Maître.

— Non, fis-je.

Elle me regarda avec stupéfaction. Puis elle hocha la tête et porta la main à l'agrafe de son épaule gauche.

— Non, fis-je d'une voix douce.

Elle me regarda sans comprendre.

— C'est moi, dis-je, qui vais te servir du vin.

Incrédule, elle me regarda remplir une tasse de fer-blanc de vin de Ka-la-na dilué, puis la lui tendre.

Sa main tremblait lorsqu'elle prit la tasse. Elle la porta à ses lèvres sans me quitter des yeux.

— Bois, dis-je.

Elle but.

Puis je pris la tasse, la jetai dans un coin de la pièce et pris dans mes bras cette magnifique créature aux longues jambes et aux cheveux noirs, provocante avec sa courte robe, puis l'embrassai, bien et longtemps.

Puis, couchée sous moi, sur les couvertures étendues sur la paille, elle m'embrassa désespérément.

— Ne me laisse pas partir ! supplia-t-elle.

— Je n'en ai pas l'intention, répondis-je en tendant la main vers l'agrafe de son épaule gauche.

Deux filles attachées murmurèrent au Guerrier et au Gardien de Tarns :

— Ne me laisse pas partir, Maître.

Ils les détachèrent et, plus tard, les attachèrent de nouveau.

En compagnie du Guerrier et du Gardien de Tarns, je passai la majeure partie de la journée avec les filles de la Rue des Pots. Après en avoir fini avec elle, j'avais attaché les poignets et les chevilles de la fille aux longues jambes puis l'avais laissée dans un coin. Tandis que nous nous préparions à partir, elle me supplia de me servir une nouvelle fois d'elle et j'y consentis.

Cette fois, lorsque j'eus terminé, je ne l'attachai pas, je l'aidai à se relever et lui posai les mains sur les bras, juste au-dessus des coudes. Cette fois, je ne l'attacherais pas afin qu'elle puisse libérer ses compagnes.

Le Guerrier et le Gardien de Tarns suivaient la file de jeunes femmes attachées, levaient la tête de chacune et prélevaient un ultime tribut en disant : « Kajuralia ! », avant de passer à la suivante.

J'embrassai une dernière fois la fille aux longues jambes.

— Kajuralia, dis-je avec douceur.

Puis je fis demi-tour et, en compagnie du Guerrier et du Gardien de Tarns, bras dessus bras dessous, avec nos guirlandes de talender qui avaient été plusieurs fois remplacées, je quittai

la Rue des Pots.

— Kajuralia ! crièrent les jeunes femmes.

— Kajuralia ! répondîmes-nous.

— Kajuralia ! me cria la fille aux longues jambes. Kajuralia, Guerrier !

— Kajuralia ! répondis-je, satisfait de ma journée.

Le Kajuralia, Congé des Esclaves ou Fête des Esclaves, a lieu une fois Tan dans presque toutes les cités civilisées du nord de Gor. La seule exception est, à ma connaissance, Port Kar, dans le delta du Vosk. La date du Kajuralia, toutefois, diffère. Dans de nombreuses cités, il a lieu le dernier jour de la Douzième Main Transitoire, jour précédant le début de la Main Patiente ; à Ar, toutefois, ainsi que dans quelques autres cités, il est fixé au dernier jour du cinquième mois, veille de la Fête de l'Amour.

L'été avait été étrange et fertile en événements, extraordinaire sous de nombreux aspects. Au fil des semaines, Ar devint de plus en plus dangereuse et l'anarchie s'installa. Des bandes armées rôdaient dans les rues et sur les ponts sans que les Guerriers les en empêchent, sans qu'on les contraigne à réparer les dépravations qu'elles commettaient ; en outre, curieusement, lorsqu'on les capturait et les jugeait au Cylindre Central ou au Cylindre de Justice, on les libérait sous un prétexte ou sous un autre, généralement grâce à des artifices judiciaires ou en raison d'une prétendue absence de preuves. Mais, tandis que l'anarchie s'installait – et elle devint telle que personne ne se risquait plus à sortir sans armes – l'enthousiasme pour les courses et les jeux se fit plus frénétique ; dans les rues ou sur les ponts, ceux qui ne portaient pas d'insigne de faction, pour eux-mêmes ou pour un ami, se firent rares, même les jours où le Stade des Tarns était vide. Les gens ne semblaient plus se préoccuper que des courses et des jeux. Même lorsque des ruffians mettaient à sac le logement de leur voisin, s'ils n'en souffraient pas eux-mêmes, ils ne s'en souciaient pas et se rendaient en hâte à leur spectacle favori, craignant seulement d'arriver en retard.

Trois factions se disputaient la domination des courses : les Verts, les Jaunes et les Acier, la nouvelle faction. La progression et la montée en flèche de la faction des Acier dataient du premier jour des courses, lorsque, dans la onzième course, monté sur un grand tarn noir, Gladius de Cos avait établi leur réputation grâce à sa victoire, inattendue mais brillante, face à des adversaires extrêmement forts. Le grand oiseau qu'il montait n'était pas un tarn de course mais sa taille, sa rapidité, sa sûreté, son incroyable puissance et sa férocité en faisaient un adversaire terrifiant dans les guerres des anneaux suspendus ; en réalité, il n'avait jamais été vaincu ; presque tous les tarns des Acier, comme lui, n'étaient pas des tarns de course mais des tarns de guerre montés par des tarniers inconnus, individus mystérieux qu'on supposait originaires de cités lointaines ; le fait qu'une nouvelle faction non seulement résiste aux factions établies mais, en plus, menace dangereusement leur suprématie constituait un spectacle capable d'enflammer l'imagination des hommes et des femmes d'Ar ; des milliers de supporters, pour une raison ou pour une autre, las de leur faction, friands de nouveauté ou désireux de jouer un rôle dans la grande bataille des courses, portèrent sur leurs vêtements un carré de tissu bleu-gris, insigne des Acier.

En ce qui me concerne, le visage dissimulé sous une cagoule de cuir et vêtu de soie bleu-gris, j'avais très souvent monté le grand tam noir des Acier. Tout le monde connaissait le nom de Gladius de Cos, mais rares étaient ceux qui n'ignoraient pas son identité réelle. Je courais pour les Acier parce que mon tarn était là et que Mip, que j'avais appris à connaître et à aimer, le voulait. Je savais que je m'étais engagé dans une partie dangereuse, mais j'avais accepté de jouer sans comprendre véritablement l'enjeu et les objectifs de ce que je faisais. Relius et Ho-Sorl m'assistèrent souvent. J'en déduisis que ce n'était pas le hasard qui les

avait amenés à la Maison de Cernus. Après chaque course, Mip analysait en profondeur ma manière de monter et faisait des suggestions ; avant chaque course, il me communiquait ce qu'il savait des habitudes des cavaliers et des oiseaux que j'allais affronter, ce qui constituait invariablement une grande quantité de renseignements ; il m'apprit à déceler par moi-même les faiblesses des autres cavaliers, certaines particularités exploitables du vol des oiseaux qu'ils montaient ; un cavalier, notamment, avait tendance à prendre le troisième anneau du coin en manœuvrant la troisième rêne, ce qui lui permettait de boucher le passage sans ralentir avant de franchir l'anneau ; un oiseau, petit tarn rougeâtre et rapide qui courait pour les Bleus au moins deux fois tous les dix jours, avait l'habitude d'étendre les ailes, afin de freiner, un peu trop tôt, avant d'arriver au perchoir, ce qui permettait, si on le suivait de près, de s'emparer du perchoir qu'il visait et non du suivant, comme cela aurait dû se produire normalement.

La renommée de Murmillius, héros des jeux cruels du Stade des Lames, égalait et dépassait même celle de Gladius de Cos. Depuis le début d'En'Kara, il avait combattu plus de cent vingt fois et cent vingt adversaires avaient succombé sous ses coups, adversaires que, fidèle à son habitude, il n'avait jamais tués quelle que fût la volonté du public. Quelques hommes comptant parmi les meilleurs combattants d'Ar, même des Guerriers de Haute Caste, désireux d'être celui qui prendrait le meilleur sur le mystérieux Murmillius avaient pris le risque de l'affronter dans l'arène, mais il semblait combattre tous ces nobles courageux avec beaucoup plus de hargne que ses adversaires ordinaires, se jouant d'eux puis, apparemment lorsqu'il en avait envie, blessant le bras qui tenait l'épée, parfois si cruellement qu'ils avaient tous les risques de rester infirmes à vie. Il combattait les criminels et les hommes des Basses Castes qui luttait pour l'or ou la liberté avec la courtoisie rude qui prévaut entre frères d'armes. Le public, chaque fois qu'il combattait, ne se tenait plus de joie, frémissait aux tintements de l'acier et je crois que l'homme le plus adulé d'Ar était le mystérieux Murmillius, superbe et magnanime, dont on ignorait jusqu'à la cité d'origine.

Pendant ce temps, les manigances de Cernus, Maître de la Maison de Cernus, se développèrent au fil des jours et des événements du printemps et de l'été. Un jour, dans une taverne, j'entendis un homme, en qui je reconnus un gardien des cages de fer quoiqu'il fût vêtu d'une tunique de Bourrelier, affirmer que la Cité ne devait pas être administrée par un Constructeur mais par un Guerrier pour que l'ordre fût rétabli.

- Mais quel Guerrier ? demanda un de ses voisins, un Orfèvre.
- Cernus de la Maison de Cernus, déclara le gardien déguisé, est un Guerrier.
- C'est un Marchand d'Esclaves, dit un autre.
- Il connaît l'économie et les besoins d'Ar, reprit le gardien, aussi bien qu'un Marchand ; néanmoins il appartient à la Caste des Guerriers.
- Il a financé les jeux, fit remarquer un Eleveur de Tharlarions.
- Il serait plus compétent qu'un Hinrabien, fit un autre individu.
- La Maison de Cernus, dit un troisième, un Meunier, a payé une douzaine de fois mon entrée aux courses.

Il faisait allusion aux sceaux datés, portant la marque de la Maison de Cernus, dont on distribuait un millier devant la Maison du Marchand d'Esclaves chaque fois qu'il y avait des courses. Certaines personnes passaient la nuit devant la porte afin de retirer leur sceau à l'aube, car les premiers arrivés étaient les premiers servis.

— J'affirme, déclara le gardien déguisé, qu'Ar se porterait mieux si Cernus montait sur le trône !

Je constatai avec stupéfaction que ses voisins, manifestement des citoyens ordinaires,

acquiesçaient.

— Oui, reconnut l'Orfèvre, il faudrait à Ar un Administrateur tel que Cernus.

— Ou un Ubar tel que Cernus, insista le gardien.

L'Orfèvre haussa les épaules.

— Oui, admit-il, ou un Ubar tel que Cernus.

— Ar est en guerre contre elle-même, intervint un Scribe qui n'avait encore rien dit. Dans ces conditions, c'est peut-être un Ubar qu'il nous faut.

— J'affirme, reprit le gardien, que Cernus doit être Ubar de notre Cité !

Ses voisins émirent des grognements d'approbation.

— Apporte du Paga ! cria le gardien déguisé en faisant signe à une esclave chargée d'une grande cruche de Paga et lui ordonnant de remplir les gobelets.

Je savais que l'argent que le gardien dépensait ainsi sans compter provenait des bureaux de Caprus car Élisabeth me l'avait rapporté. Je tournai les talons et m'en allai au moment où les clients, sous l'impulsion du gardien, portaient un toast à Cernus, Maître de la Maison de Cernus.

— Que Cernus de la Maison de Cernus, crièrent-ils, devienne Ubar d'Ar !

Un homme se leva en même temps que moi et sortit de la taverne.

Dehors, je m'arrêtai, me retournai et regardai Ho-Tu.

— Je croyais que tu ne buvais pas de Paga, dis-je.

— Je n'en bois pas, répliqua-t-il.

— Alors, comment se fait-il que tu sois dans une taverne ? demandai-je.

— J'ai vu Falarius sortir, déguisé en Bourrelier, expliqua-t-il. Cela a éveillé ma curiosité.

— Il semble obéir aux ordres de Cernus, fis-je.

— Oui, dit Ho-Tu.

— Les as-tu entendus, m'enquis-je, parler de Maître Cernus comme d'un Ubar possible ?

Ho-Tu me jeta un bref regard.

— Cernus, dit-il, ne devrait pas être Ubar.

Je haussai les épaules.

Ho-Tu tourna les talons et s'éloigna en hâte.

Tandis que les hommes de Cernus faisaient sa publicité dans les tavernes, dans les rues, sur les places de marché, sur les rampes et dans les gradins des jeux et des courses, l'or et l'acier de Cernus travaillaient apparemment ailleurs. Ses prêts aux Hinrabiens, famille riche mais incapable de porter à elle seule le fardeau incessant du financement des jeux et des courses, se firent plus rares, puis cessèrent. Puis, à contrecœur, prétendant qu'il avait besoin d'argent, Cernus demanda le remboursement de dettes mineures mais néanmoins importantes. À mesure que les Hinrabiens remboursaient en puisant dans leur fortune personnelle, il exigea des sommes de plus en plus importantes. En outre, les jeux et les courses qu'il avait financés au nom des Hinrabiens disparurent, et ceux qu'ils avaient financés en commun cessèrent de porter le nom de l'Administrateur. Seul le nom de Cernus, mécène et bienfaiteur, apparut sur les affiches et les tableaux. Puis, comme par hasard, le Grand Initié rendit publics des présages défavorables à la dynastie des Hinrabiens. Deux membres du Grand Conseil, qui avaient déploré l'influence croissante des Marchands dans la politique d'Ar, allusion voilée à Cernus, furent assassinés, le premier d'un coup de couteau, le second pendu à un pont proche de son domicile. Première épée des forces armées d'Ar, Maximus Hegesius Quintilius, deuxième homme du régime derrière Minus Tentius Hinrabiens, fut démis de ses fonctions. Quelque temps auparavant, il avait exprimé des réserves concernant l'accession de Cernus à la Caste des Guerriers. Il fut remplacé par un

membre de la garde taurentienne, Seremides de Tyros, nommé, par Saphronicus de Tyros, Capitaine des Taurentiens. Peu après, Maximus Hegesius Quintilius succomba à la morsure empoisonnée d'une esclave de son Jardin de Plaisirs, laquelle fut étranglée par les Taurentiens furieux auxquels elle avait été confiée, avant même d'avoir pu être présentée aux Scribes du Tribunal ; personne n'ignorait que les Taurentiens admiraient beaucoup Maximus Hegesius Quintilius, et que sa disparition les avait aussi profondément affectés que les Guerriers ordinaires d'Ar. J'avais brièvement rencontré Maximus Hegesius Quintilius quelques années plus tôt, en l'an 10110 de la fondation d'Ar, alors qu'il était capitaine, à l'époque de Pa-Kur et de ses hordes. Il m'avait fait l'effet d'un bon soldat. Sa disparition m'attrista. On lui fit des funérailles militaires ; ses cendres furent éparpillées, à dos de tarn, sur le champ de bataille où, quelques années plus tôt, avec le grade de Général, il avait conduit les armées d'Ar à la victoire.

Les exigences de Cernus, relativement au remboursement de l'argent que les Hinrabiens lui devaient, se firent de plus en plus insistantes et précises. Prétendant qu'il en avait besoin, il se montra bientôt implacable. Dans leur ensemble, les citoyens d'Ar trouvaient regrettable que la chance des Hinrabiens eût tourné ainsi. Par conséquent, comme il fallait s'y attendre, un mois plus tard, on parla de malversations et une commission d'experts-comptables fut nommée, officiellement pour laver de tout soupçon le nom des Hinrabiens, sur la proposition d'un membre du Grand Conseil, un Médecin que j'avais parfois rencontré chez Cernus. Les Scribes du Cylindre Central examinèrent les livres de comptes et découvrirent avec horreur de nombreuses incohérences, notamment des sommes versées à certains membres de la famille des Hinrabiens en rétribution de services qu'ils ne semblaient pas avoir rendus ; en outre, une somme considérable avait été débloquée en vue de construire des places fortes et des Perchoirs destinés à la cavalerie aérienne d'Ar, ses tarniers ; les militaires attendaient patiemment ces bâtiments et apprirent avec indignation que les crédits avaient effectivement été débloqués, mais avaient apparemment disparu ; on établit que les sociétés auxquelles les versements avaient été effectués étaient fictives. En outre, à la même époque, les Preneurs de Paris du Stade des Tarns firent savoir que l'Administrateur leur devait beaucoup d'argent et, pour ne pas être en reste, réclamèrent eux aussi leur dû.

Il ne paraissait plus douteux que Minus Tentius Hinrabiens serait obligé de rendre les Robes Brunes de sa charge. Il s'y résigna à la fin du printemps, le seizième jour du troisième mois, ce mois que l'on appelle Camerius à Ar et Selnar à Ko-ro-ba. La veille du jour où il démissionna, dans le foie d'un bosk sacrifié, le Grand Initié avait trouvé la confirmation de ce que tout le monde présumait : les présages étaient extrêmement défavorables à la dynastie des Hinrabiens.

Le Grand Conseil, Minus Tentius Hinrabiens lui ayant promis de quitter la cité, ne le condamna pas officiellement à l'exil. Accompagné de sa famille et de ses gens, il quitta la ville le dix-septième jour de Camerius. À la fin du mois, confrontés à la colère populaire, les autres Hinrabiens liquidèrent leurs biens à perte et quittèrent Ar, rejoignant Minus Tentius Hinrabiens à quelques pasangs de la ville. Puis, tous ensemble, accompagnés par une escorte armée, les Hinrabiens prirent en caravane la direction de Tor, des messagers les ayant assurés que cette cité était prête à les accueillir. Malheureusement, la caravane fut attaquée, à moins de deux cents pasangs de la Grande Porte d'Ar, par une puissante bande armée d'origine inconnue. Curieusement, avec peut-être une exception, tous les Hinrabiens avaient été égorgés, même les femmes ; cela était étrange car les femmes d'une caravane capturée, étant considérées comme partie intégrante du butin, sont presque toujours réduites en esclavage ; le corps que l'on ne retrouva pas parmi les cadavres éparpillés dans la plaine et les restes

calcinés des chariots était, naturellement, celui de Claudia Tentia Hinrabia.

Le vingtième jour de Camerius, les énormes gongs suspendus aux remparts de la cité annoncèrent le couronnement d'un Ubar. Cernus avait été investi Ubar d'Ar : les Taurentiens avaient levé leur épée pour le saluer et les membres du Grand Conseil s'étaient levés, dans la Salle du Conseil, pour l'applaudir. Il y eut des processions sur les ponts ; on organisa des tournois de Jeu ; poètes et historiens célébrèrent ce jour, tous plus éloquemment les uns que les autres ; mais, surtout, la journée fut déclarée fériée et on organisa des jeux et des courses qui durèrent dix jours, débordant même sur la Troisième Main Transitoire.

Naturellement, je ne voyais pas là uniquement l'œuvre de Cernus. Son couronnement dévoilait, à mon avis, une partie du plan des Autres ; la possession du trône d'Ar par un des leurs faisait de la cité une base tout à fait propice à la réalisation de leurs projets, surtout en ce qui concernait la propagande et le recrutement de nouveaux partisans ; comme l'avait fait remarquer Misk, l'être humain, s'il dispose d'une arme puissante, peut être très dangereux, même pour un Prêtre-Roi.

Toutefois, au cours de cet étrange été, un élément me fournit de bonnes raisons d'être optimiste. Élisabeth, Phyllis et Virginia seraient arrachées à la Maison et conduites en sécurité. Caprus, qui s'était montré plus coopératif et, apparemment, un peu plus hardi peu après le couronnement de Cernus, peut-être parce que Cernus était plus souvent absent, m'avait appris qu'il était entré en contact avec un agent des Prêtres-Rois. Les jeunes femmes, bien que les documents ne m'eussent pas encore été communiqués, seraient sauvées.

Son plan était simple mais ingénieux. Il s'agissait de faire acheter les jeunes femmes par un agent des Prêtres-Rois, pendant la Fête de l'Amour qui commencerait le lendemain, un agent qui serait en mesure de renchérir sur tous les prix proposés. Elles quitteraient la Maison aussi naturellement et logiquement qu'Élisabeth y avait été introduite. Il était vrai qu'Élisabeth n'était plus d'aucune utilité, et ce depuis longtemps ; Caprus avait localisé les documents importants et les copiait ; ma présence, en revanche, était toujours nécessaire puisque je devais faire sortir Caprus et les documents de la Maison. Élisabeth ne voulait évidemment pas partir sans moi, mais elle fut obligée d'admettre que le plan était bon ; s'il était possible de lui faire quitter la Maison, ma tâche et celle de Caprus seraient facilitées d'autant ; en outre, elle souhaitait, naturellement, que Virginia et Phyllis puissent bénéficier en même temps qu'elle de cette chance de recouvrer leur liberté, chance qui ne se représenterait probablement pas ; de plus, elle était prête à reconnaître qu'il serait probablement compliqué et malaisé pour moi d'organiser tout à la fois l'évasion des documents, de Caprus, d'elle, de moi et des deux jeunes femmes.

Tout bien considéré, le plan de Caprus paraissait non seulement approprié, mais, somme toute, idéal. Virginia et Phyllis ne furent évidemment mises au courant ni par Élisabeth ni par moi. Il était préférable que le plan reste secret. Leur comportement serait certainement plus naturel si elles demeuraient dans l'ignorance. Il fallait leur laisser croire qu'elles seraient vendues sur l'estrade. Elles auraient plus tard la bonne surprise de constater qu'elles allaient, en fait, vers la sécurité et la liberté. Je ris intérieurement. En outre, Caprus m'avait assuré que son travail avançait et que les documents seraient prêts au début de Se'Kara, ce qui me réjouit ; j'en déduisis que, du fait que Cernus passait le plus clair de son temps au Cylindre Central depuis qu'il était Ubar, Caprus avait plus fréquemment l'occasion de travailler. Se'Kara était loin, bien sûr. Toutefois, c'était mieux que rien. Je me souvins qu'il avait fixé d'autres dates qu'il n'avait pas respectées. Néanmoins, j'étais satisfait. Élisabeth, Virginia et Phyllis seraient sauvées. Et Caprus semblait de bonne humeur ; c'était peut-être un signe présageant la fin de ma mission. À cette pensée, je compris à quel point Caprus était

courageux et me rendis compte que j'avais eu trop peu de respect pour sa bravoure et son travail. Il avait pris beaucoup de risques, peut-être davantage que moi. J'eus honte. Ce n'était qu'un Scribe et ce qu'il faisait exigeait beaucoup de courage, probablement plus que n'en possédaient de nombreux Guerriers.

Je me rendis compte que je sifflotais. Les choses s'arrangeaient. Je regrettais seulement de ne pas avoir découvert l'assassin du Guerrier de Thentis.

De temps en temps, bien qu'il fût Ubar d'Ar, Cernus venait dîner chez lui, comme il le faisait tous les jours auparavant, et jouait avec Caprus, se concentrant entièrement sur les mouvements des pièces jaunes et rouges disposées sur les cases jaunes et rouges du plateau.

C'était le soir de Kajuralia.

Les rires fusaient dans la grande salle de la Maison de Cernus et, bien qu'on fût encore au début de la soirée, le Paga et le vin de Ka-la-na purs coulaient à flots.

Ho-Tu posa brutalement sa cuillère de corne, avec une grimace, puis me jeta un regard ironique.

Sa bouillie était si salée qu'il n'était pas possible de la manger ; il fixa d'un air dégoûté la purée de céréales et de sel.

— Kajuralia, Maître, dit Élisabeth Cardwell à Ho-Tu, avec un sourire sucré, en passant près de lui, chargée d'une cruche de vin de Ka-la-na.

Ho-Tu lui saisit le poignet.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Maître ? s'enquit Élisabeth d'un air innocent.

— Si je pensais que c'est toi, gronda Ho-Tu, qui as salé mon porridge, tu passerais la nuit assise sur un aiguillon !

— Je n'oserais jamais faire une chose pareille, protesta Élisabeth en ouvrant de grands yeux.

Ho-Tu grogna. Puis il eut un mauvais sourire.

— Kajuralia, Petite Esclave, fit-il.

Élisabeth sourit.

— Kajuralia, Maître, répondit-elle.

Puis elle fit vivement demi-tour, sans cesser de sourire, et reprit ses occupations.

— Visage-Grêlé ! cria Relius, à boire !

Virginia Kent, portant une cruche de vin de Ka-la-na, se dirigea avec légèreté vers Relius, Homme d'Armes de la Maison de Cernus.

— Autorise Lana à te servir, proposa une autre fille, vêtue de soie rouge, en se penchant sur lui, les lèvres entrouvertes.

Relius tendit son gobelet mais, avant que la jeune femme n'ait pu verser le vin, elle parut perdre l'équilibre et tomber de l'estrade, Virginia Kent ayant violemment tiré sur l'arrière de sa robe. Lana atterrit, avec un bruit sourd, sur les pierres du sol, renversant le vin.

— Relius surveille Virginia, déclara la jeune esclave terrienne à Lana.

Lana se releva péniblement après avoir posé sa cruche de vin sur les pierres mouillées et rouges. Les deux jeunes femmes s'immobilisèrent face à face.

— Je porte la laisse de Relius, affirma Virginia, et ses menottes !

Lana se tourna vers Relius.

— Passe ta laisse à Lana, proposa-t-elle. Lana est Soie Rouge. (Elle tendit ses poignets à Relius.) Passe tes menottes à Lana. Elle est Soie Rouge. Elle te servira mieux qu'une pauvre petite esclave Soie Blanche.

— Non ! cria Virginia.

Lana se retourna et la regarda avec mépris.

— De quel droit, demanda-t-elle, portes-tu la laisse d'un homme tel que Relius ?

— Il a décidé de me surveiller ! répliqua Virginia.

Lana se tourna à nouveau vers Relius.

— Surveille Lana, offrit-elle.

À ce moment-là, Virginia Kent posa elle aussi sa cruche de vin, prit Lana par une épaule, la fit pivoter et lui donna un violent coup de poing sous l'œil gauche. Les convives de la table et des tables voisines, hommes et femmes, regardèrent d'un air satisfait les deux jeunes femmes rouler par terre en se mordant et se griffant, Soie Blanche dessus, puis Soie Rouge, puis Soie Blanche à nouveau. Enfin, sous les acclamations des spectateurs, Virginia Kent prit le dessus et, assise sur son adversaire, la bourra de coups de poing jusqu'à ce que Lana, levant les bras et poussant des cris stridents, la supplia de cesser.

— Qui porte la laisse de Relius ? demanda Virginia.

— Ginia ! cria Lana.

— Et qui porte ses menottes ?

— Ginia !

— Qui Relius surveille-t-il ?

— Ginia ! Ginia ! sanglota Lana en essayant de se protéger le visage. Ginia !

Puis Virginia Kent, le souffle court, se releva.

Lana se redressa péniblement et s'immobilisa à un mètre d'elle, les larmes aux yeux.

— Tu seras vendue demain ! déclara-t-elle. Alors, Relius en surveillera une autre ! (Puis elle se tourna vers Relius.) J'espère que Lana portera la laisse de Relius, dit-elle.

Puis, comme Virginia Kent se jetait sur elle en hurlant, Lana pivota sur elle-même et s'enfuit en courant.

— Se décidera-t-on enfin à me servir ? fit Relius sur un ton las, comme si l'incident ne l'intéressait pas.

Virginia remit de l'ordre dans ses vêtements, ramassa la cruche de vin de Ka-la-na et, avec un sourire timide, se dirigea vers lui.

Il tendit son gobelet mais soudain, contre toute attente, elle recula la cruche.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-il.

— Kajuralia ! fit-elle en riant.

— Refuses-tu de me servir ? s'enquit Relius avec colère.

Stupéfait, je vis Virginia Kent poser sa cruche.

— Je vais te servir, dit-elle.

Puis elle lui passa les bras autour du cou et posa soudain, pour la plus grande joie des spectateurs, ses lèvres sur celles de Relius.

— Kajuralia, souffla-t-elle.

— Kajuralia, grommela-t-il, refermant les bras sur elle et l'attirant contre lui.

Quand il la laissa se dégager, elle avait les larmes aux yeux.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Visage-Grêlé ? demanda-t-il.

— Demain, dit-elle, je serai vendue.

— Peut-être tomberas-tu sur un bon maître, Petite Esclave, lui remontra Relius.

La jeune femme posa la tête sur son épaule et se mit à pleurer.

— Je ne veux pas que Virginia soit vendue, sanglota-t-elle, sauf si c'est Relius qui l'achète.

— Tu souhaites réellement être mon esclave, Visage-Grêlé ? demanda Relius.

— Oui, sanglota Virginia, oui.

— Je n'ai pas les moyens de t'acheter, dit Relius en lui caressant les cheveux.

Je me détournai.

Près du carré de sable, des esclaves, danseuses en Soieries de Plaisir, étaient assises sur les talons et battaient joyeusement des mains. Dans le carré, un homme d'armes complètement ivre exécutait une danse de marins, le mouvement de ses jambes évoquant à la perfection le tangage et le roulis d'un bateau, ses mains suggérant qu'il grimpait à la corde, puis qu'il la halait, enfin qu'il la nouait. Je savais qu'il venait de Port Kar. C'était un individu peu recommandable mais il y avait des larmes d'ivrogne dans ses yeux tandis qu'il sautait de-ci, de-là, mimant le travail de l'équipage d'une galère rapide. On dit que ceux qui ont vu Thassa souhaitent ne jamais la quitter, que ceux qui l'ont quittée ne sont jamais pleinement heureux. Un peu plus tard, un autre homme d'armes bondit dans le carré de sable et exécuta la danse des chasseurs de larl, bientôt rejoint par deux autres qui, en file indienne, mimèrent l'approche, la confrontation, la mort.

Celui qui avait exécuté la danse de marins avait quitté le carré de sable et, contre un mur, dans l'ombre, sans se faire remarquer, dansait seul, dansait pour lui-même, en souvenir de Thassa la Luisante et des rapides vaisseaux noirs – les Tarns de la Mer comme on disait – de Port Kar.

— Sers-moi à boire ! cria Ho-Sorl à Phyllis Robertson bien qu'elle fut de l'autre côté de la salle et qu'il y eût plusieurs jeunes femmes non loin de lui.

Cela n'avait toutefois rien de surprenant car Ho-Sorl exigeait invariablement que l'orgueilleuse Phyllis, qui prétendait le détester, le serve à table, service qu'elle se voyait contrainte en fin de compte, de mauvaise grâce et la tête haute, de lui rendre, qu'il s'agisse de lui servir du vin ou de lui offrir une grappe de raisin délicatement serrée entre les dents.

Caprus annonça, apparemment très satisfait :

— Je vais capturer la Pierre du Foyer dans trois tours !

Cernus eut un sourire ironique et donna une claque sur l'épaule du Scribe.

— Kajuralia, fit-il en riant, Kajuralia !

— Kajuralia, grommela Caprus, plutôt déprimé, en avançant une pièce essentielle, mais sans entrain.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Ho-Sorl.

— Du lait de bosk, répliqua Phyllis. Cela te fera du bien.

Ho-Sorl poussa un cri de colère.

— Kajuralia ! lança Phyllis.

Puis elle fit demi-tour et s'éloigna d'une démarche si provocante qu'elle aurait choqué Sura elle-même.

Ho-Sorl bondit par-dessus la table, renversant le lait et la rattrapa à quatre pas de l'estrade. Il la jeta sur son épaule sans se soucier des coups de poing dont elle lui bourrait le dos, et la porta jusqu'à Ho-Tu.

— Je paierai la différence, déclara Ho-Sorl, entre son prix de Soie Blanche et son prix de Soie Rouge.

Phyllis poussa un cri de terreur, se tortillant sur son épaule, le martelant de ses coups de poing.

Ho-Tu feignit de considérer sérieusement le problème.

— N'as-tu pas envie de devenir Soie Rouge ? demanda-t-il à Phyllis qui, étant donné sa position, ne pouvait pas le voir.

— Non, non, non, non ! cria-t-elle.

— De toute manière, elle sera probablement Soie Rouge demain soir, fit remarquer Ho-Sorl, à juste titre.

— Non, non ! cria Phyllis.

— Et où ferais-tu cela ? s'enquit Ho-Tu.

— Le carré de sable fera l'affaire, répondit Ho-Sorl.

Phyllis poussa un gémissement désespéré.

— Ne voudrais-tu pas que Ho-Sorl te fasse Soie Rouge ? demanda Ho-Tu à Phyllis.

— Je le déteste ! hurla-t-elle. Je le hais ! Je le hais ! Je le hais !

— Je parie, dit Ho-Sorl, que je peux la faire hurler de plaisir en moins d'un quart d'une ahn.

— C'est un pari intéressant, reconnut Ho-Tu.

Cela me parut, néanmoins, un peu court.

Phyllis implora sa pitié.

— Pose-la sur le sable ! décida Ho-Tu.

Ho-Sorl porta Phyllis Robertson jusqu'au carré de sable et la jeta à ses pieds. Puis il s'immobilisa au-dessus d'elle, les mains sur les hanches. Elle ne pouvait rouler ni à droite ni à gauche. Elle était allongée sur le dos entre ses sandales, un genou légèrement levé, comme si elle allait s'enfuir, puis elle se dressa sur les coudes, terrifiée, les yeux fixés sur lui. Il riait ; elle hurla et tenta de lui échapper mais il la prit par les cheveux, s'accroupit et, sans tenir compte de ses larmes, la contraignit à se recoucher sur le sable.

Il tendit la main vers l'agrafe de son épaule gauche et elle frémit puis tourna la tête.

Mais, au lieu de détacher l'agrafe, il la prit sous les bras, la souleva puis la laissa retomber sur les fesses dans le sable où elle resta immobile, ébahie, les yeux levés vers lui.

— Kajuralia ! fit Ho-Sorl en riant avant de faire demi-tour et, parmi les rires, de regagner sa place.

Ho-Tu riait également, peut-être plus fort que les autres, en donnant des coups de poing sur la table. Cernus lui-même leva la tête et sourit.

Phyllis s'était péniblement relevée, très rouge de confusion, et, instable sur ses jambes tremblantes, tentait d'épousseter le sable qu'elle avait dans les cheveux, sur les jambes et dans ses vêtements.

— Ne regrette rien, dit une esclave de Soie Rouge en passant près d'elle chargée d'une cruche de vin de Ka-la-na.

Phyllis lui fit une grimace.

— Pauvre petite esclave de Soie Blanche, fit une autre esclave de Soie Rouge avant de s'éloigner entre les tables.

Phyllis serra les poings et laissa échapper une exclamation rageuse.

Ho-Sorl l'examina.

— Tu es plutôt grasse, remarqua-t-il.

Je ne pouvais pas être d'accord avec lui sur ce point.

— Je suis heureuse d'être vendue ! cria Phyllis. Ainsi, je ne te verrai plus ! Espèce de... tarsk noir et balafré ! (Elle avait les larmes aux yeux.) Je te hais ! hurla-t-elle, je te hais !

— Vous êtes cruels ! s'écria Virginia Kent, debout derrière Ho-Tu.

Le silence se fit dans la salle.

Puis, avec colère, Virginia Kent ramassa le bol de bouillie de Ho-Tu et, le retournant, le lui renversa sur la tête.

— Kajuralia ! fit-elle.

Relius, dont le visage exprimait l'horreur, faillit se lever d'un bond.

Ho-Tu resta immobile, le bol sur la tête la bouillie lui coulant sur le visage.

Il y eut un long moment de silence.

Soudain, je sentis qu'on me versait une grande quantité de liquide, du vin probablement, au moins une demi-cruche, sur la tête. Je clignai des yeux et suffoquai.

— Kajuralia, Maître ! fit Élisabeth Cardwell en s'éloignant avec dignité.

Ho-Tu rit si fort que ses yeux s'emplirent de larmes. Il ôta le bol posé sur son crâne chauve et s'essuya le visage avec l'avant-bras. Puis il donna à nouveau des coups de poing sur la table. Puis tous les convives, stupéfaits par l'audace de l'esclave qui avait ainsi osé se moquer d'un membre de la Caste Noire, éclatèrent d'un rire tonitruant, et les esclaves elles-mêmes ne s'en privèrent pas. Elles n'avaient certainement jamais osé espérer que Kajuralia leur apporterait une telle joie. Je réussis à ne pas perdre contenance et tentai de froncer les sourcils de manière convaincante, me retrouvant en butte à l'hilarité générale. Je constatai que Cernus lui-même avait levé la tête et riait à gorge déployée. Je n'avais jamais vu le Maître de la Maison de Cernus rire d'aussi bon cœur. Puis, horrifié, je vis Élisabeth, le dos bien droit et la démarche assurée, se diriger vers Cernus puis, lentement, tandis qu'il ouvrait la bouche sans vraiment comprendre ce qui arrivait, lui verser le reste de la cruche de vin de Ka-la-na sur la tête.

— Kajuralia ! fit Élisabeth avant de s'éloigner.

Avec soulagement, je vis Ho-Tu se dresser et lever les deux bras en criant :

— Kajuralia, Ubar !

Puis tout le monde – même les esclaves qui servaient – se dressa, leva les bras et, sans cesser de rire, acclama Cernus :

— Kajuralia, Ubar !

Et, malgré que les mots eussent bien du mal à franchir mes lèvres, je criai également :

— Kajuralia, Ubar !

Le visage de Cernus se détendit et il s'appuya contre le dossier de sa chaise. Puis, avec soulagement, je le vis sourire et, quelques instants plus tard, rire.

Alors, les esclaves furent prises de folie, lancèrent les objets, en déversant, lorsque cela était possible, des liquides sur la tête des hommes d'armes et des employés qui, bondissant, se saisirent d'elles à la première occasion, les embrassèrent, les serrèrent dans leurs bras, les firent crier de plaisir. Et plus d'une se retrouva sur les fourrures de l'amour étendues sous les anneaux. Un tumulte assourdissant emplit la grande salle de la Maison de Cernus. Je finis par mettre la main sur Élisabeth Cardwell, bien qu'elle fût adroite et eût tenté de m'échapper, et, l'ayant prise dans mes bras, la portai à l'écart. Elle me regarda.

— Tu as bien fait, dis-je.

— Ça n'est pas passé loin, fit-elle remarquer.

— Trop près à mon goût, reconnus-je.

— Tu m'as capturée, dit-elle.

Je l'embrassai.

— Demain soir, dis-je, tu seras libre.

— Je suis heureuse, fit-elle.

— Est-ce que, demandai-je, c'est toi qui as salé la bouillie de Ho-Tu ?

— Peut-être, reconnut-elle.

— Ce soir, dis-je, ce sera notre dernière nuit dans notre chambre.

Elle rit.

— C'était la nuit dernière, releva-t-elle. Ce soir, je dois aller aux Cellules de Transit, où les filles qui seront vendues demain devront passer la nuit.

Je grognai.

— Il sera ainsi plus facile de les rassembler, demain matin, fit-elle remarquer.

— Sans doute, accordai-je.

— Entre la dixième et la quatorzième ahn, indiqua-t-elle, on pourra venir nous voir, nues,

dans nos cages.

— Ah ? fis-je.

— Il est parfois difficile de se faire une idée lorsqu'on est en haut des gradins, expliqua-t-elle.

Derrière nous, comme dans un autre monde, retentissaient les rires et les cris stridents des hommes et des femmes qui fêtaient le Kajuralia.

— Est-ce que tu as peur ? demandai-je.

— Non, répondit-elle. Je suis impatiente.

— Pourquoi donc ? m'enquis-je.

— Ce doit être très excitant, répondit-elle, les lumières, la sciure de bois, être si complètement nue, les enchères des hommes.

— Tu es un peu folle, fis-je remarquer.

— Toute jeune femme, affirma-t-elle, devrait être vendue au moins une fois au cours de sa vie.

— Tu es complètement folle ! dis-je en l'embrassant de nouveau.

— Je me demande combien on paiera pour moi, fit-elle d'une voix rêveuse.

— Probablement deux disques de cuivre au tarn, estimai-je.

— J'espère que je vais être achetée par un maître séduisant, me confia-t-elle.

Furieux, je lui coupai la parole en l'embrassant.

La voix de Ho-Tu résonna dans la salle :

— La dix-huitième sonnerie est passée, cria-t-il, les esclaves doivent regagner leurs cellules !

Les hommes et les femmes manifestèrent bruyamment leur déception.

Je ne cessai pas d'embrasser Élisabeth.

— Les esclaves doivent regagner leurs cellules, murmura-t-elle. (Lorsque je la lâchai, elle leva les yeux vers moi et, s'étant dressée sur la pointe des pieds, m'embrassa sur le nez.) Peut-être, dit-elle, nous verrons-nous demain soir.

J'en doutais mais c'était possible. Je supposai que l'agent des Prêtres-Rois qui achèterait les jeunes femmes les conduirait immédiatement dans les Sardar ou bien à Ko-ro-ba. Mais il attendrait peut-être un peu et je pourrais peut-être savoir où elle se trouvait, puis lui rendre visite avant son départ. Lorsque Caprus et moi-même aurions rempli notre mission, je pourrais la rejoindre provisoirement, peut-être à Ko-ro-ba, avant qu'elle ne reparte pour la Terre ; je présumais, naturellement, qu'elle aurait envie de regagner sa planète d'origine. Gor est rude et cruelle. Aucune jeune femme accoutumée à la civilisation et à la courtoisie de la Terre n'aurait envie de rester dans un monde aussi barbare, un monde magnifique, sans doute, mais terrifiant et dangereux, un monde où la femme a rarement l'occasion d'être autre chose qu'une femme, un monde où la Libre Compagne elle-même dort sur une couche au pied de laquelle se trouve un anneau d'esclave.

Elle m'embrassa une dernière fois puis s'en alla en courant. Elle passerait la nuit dans les Cellules de Transit et, au matin, avec des centaines d'autres, elle gagnerait les cages de fer de la Curuléenne.

— Esclaves, cria de nouveau Ho-Tu, dans vos cellules !

Il s'adressait à Virginia Kent et Lana qui s'étaient attardées auprès de Relius, lequel terminait son gobelet de vin.

— Toi, petite Soie Blanche, reprit Ho-Tu, qui manies si bien le bol de porridge, file aux Cellules de Transit ! Il faut que tu dormes. Tu dois monter sur l'estrade demain. Il faut que tu fasses honneur à la Maison de Cernus.

Virginia luttait contre les larmes.

— Oui, Maître, dit-elle.

Lana rit et s'approcha de Relius, le prit par le bras et regarda Virginia.

— Demain, Soie Blanche, fit-elle, tu seras vendue, mais Lana n'aura pas quitté la Maison de Cernus. (Elle regarda Relius, se blottit contre lui, l'embrassa dans le cou.) Si Lana est autorisée à sortir demain, dit-elle, Lana veut porter la laisse de Relius.

Virginia resta immobile, les poings serrés, luttant contre les larmes.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Ho-Tu à la jeune Soie Rouge.

— Lana, répondit-elle, si cela plaît au Maître.

— Lana, reprit Ho-Tu, tu sortiras effectivement demain.

— Merci, Maître, dit Lana en regardant Relius.

— Maintenant, Lana, ajouta Ho-Tu, file aux Cellules de Transit.

Elle pivota vivement sur elle-même.

— Aux Cellules de Transit ! s'écria-t-elle.

— Oui, répondit Ho-Tu. Tu seras vendue demain, pendant la Fête de l'Amour.

— Non ! cria-t-elle. Non !

Virginia se mit à rire et battit joyeusement des mains.

— Non ! cria à nouveau Lana.

— File aux Cellules de Transit, Esclave ! ordonna Ho-Tu.

Il posa la main sur l'aiguillon qu'il portait à la ceinture.

Les yeux de la jeune femme s'emplirent de terreur. Elle jeta un regard désespéré à Relius puis, lorsque Ho-Tu décrocha son aiguillon, s'enfuit en courant.

Virginia tomba à genoux devant Ho-Tu, dans la position de l'Esclave de Plaisir, et baissa la tête.

— Merci, Maître, dit-elle.

— Tu es une brave petite, dit-il. Et tu es très dangereuse avec un bol de porridge.

Elle baissa davantage la tête.

— Dépêche-toi, Esclave ! ordonna Ho-Tu. File aux Cellules de Transit.

Virginia Kent, qui avait enseigné l'histoire antique et classique dans une université de la Terre, se leva d'un bond et, nu-pieds, simple esclave, sortit en courant, se hâtant de gagner les Cellules de Transit d'où, au matin, avec d'autres, elle serait envoyée à la Curuléenne où, avec Élisabeth et Phyllis, elle monterait sur l'estrade pour être vendue, le prix de sa chair venant grossir le trésor de la Maison de Cernus.

Ho-Tu la regarda partir et sourit.

— Brave petite, grommela-t-il.

— Mais très dangereuse avec un bol de porridge, lui rappelai-je.

— Oui, fit-il, effectivement.

Je regardai la salle. Il ne restait plus que des hommes d'armes et des employés de la Maison. J'en déduisis que je ferais aussi bien de regagner ma chambre. Élisabeth allait me manquer.

Soudain, deux hommes d'armes entrèrent dans la salle, poussant une femme devant eux.

Ho-Tu leva la tête et blêmit. Sa main glissa vers le couteau courbe qu'il portait à la ceinture.

La femme se dirigea en trébuchant vers la table de Cernus devant laquelle elle s'immobilisa. Elle portait à la taille une lanière rouge dans laquelle avait été glissé un rectangle de soie rouge ; ses cheveux étaient défaits ; elle avait les poignets attachés dans le dos ; elle portait toujours ses clochettes à la cheville gauche mais ses magnifiques vêtements lui avaient été retirés ; l'aiguillon ne se balançait plus à son poignet.

— Kajuralia, Sura ! lui dit Cernus.

— Kajuralia, Maître, répondit-elle avec amertume.

Ho-Tu prit la parole.

— Laisse-la regagner son compartiment, dit-il, Sura nous a bien servis. C'est la meilleure éducatrice d'Ar.

— Nous allons lui rappeler, déclara Cernus, qu'elle n'est qu'une esclave.

— Je te supplie d'être magnanime ! s'écria Ho-Tu.

— Je ne le veux point ! répliqua Cernus. Que le jeu commence !

Les hommes se rassemblèrent entre les tables et bientôt les dés, phalanges de verr marquées à l'encre, tintèrent dans un gobelet métallique. Sura s'agenouilla devant la table de Cernus, la tête baissée. Un homme d'armes fixa une laisse à son collier. L'attache de la laisse était une petite boucle métallique. L'homme d'armes enroula la boucle autour du collier d'acier recouvert d'émail rouge. Derrière elle, les hommes poussaient des exclamations en regardant les dés rouler sur les pierres du sol. Je compris alors, dans une certaine mesure, ce qui se passait. Ce n'était qu'un renversement de situation caractéristique de Kajuralia, mais c'était peut-être plus ; de nombreux hommes d'armes et employés étaient jaloux de la position que Sura occupait dans la Maison, bien qu'elle fût esclave, et lui reprochaient son orgueil ; peut-être Cernus lui-même avait-il le sentiment qu'elle se croyait trop importante ; il parut satisfait de la voir humiliée, utilisée comme une esclave de Soie Rouge ordinaire.

— Je vais m'en servir le premier ! s'écria un homme.

Puis il y eut d'autres cris et la partie de dés se poursuivit. Je compris alors que la belle et orgueilleuse Sura servirait tous les hommes, dans l'ordre des points.

Je me tournai vers Ho-Tu. Je constatai avec stupéfaction que ses yeux noirs et féroces étaient pleins de larmes. Sa main n'avait pas quitté la poignée de son couteau courbe.

Je regardai Sura. Elle était agenouillée sur les pierres, les épaules basses, la tête baissée, les cheveux pendants, uniquement vêtue d'un rectangle de soie rouge, les poignets attachés dans le dos. Ses épaules étaient secouées et je compris avec stupéfaction qu'elle pleurait.

Je me dirigeai alors vers le centre de la salle et sans un mot, sans tenir compte des regards courroucés des joueurs qui voyaient mon intrusion d'un mauvais œil, pris le gobelet métallique contenant les dés à celui qui le tenait.

Mécontent mais n'osant pas résister, il me céda.

Je regardai les visages, secouai le gobelet et jetai les dés, tous quatre, à mes pieds.

Je ne fis pas un bon score. Plusieurs hommes eurent un sourire de soulagement. Mais mon épée jaillit de son fourreau et, retournant chaque dé du bout de la lame, je fis apparaître la face portant le plus grand nombre.

Les hommes me fixèrent avec colère. Quelques-uns grognèrent des injures. Comme ils étaient à genoux, du fait qu'ils jouaient, ils levèrent vers moi des yeux pleins de fureur.

— Je vais me servir d'elle, déclarai-je. Et personne d'autre ne l'aura.

— Non ! cria un homme d'armes en se levant d'un bond.

Je le regardai et il recula, fit demi-tour puis sortit.

— J'attends ceux qui veulent me la disputer, dis-je calmement.

Furieux, les hommes se levèrent, puis se dispersèrent en marmonnant.

Je me tournai vers Cernus. Il sourit et leva une main magnanime.

— Si personne ne te la dispute, déclara-t-il, elle est à toi. (Il rit, puis adressa un sourire ironique à Sura.) Kajuralia, Esclave, fit-il.

— Kajuralia, Maître, souffla Sura.

Je parlai à Sura d'une voix dure.

— Conduis-moi chez toi, Esclave !

Elle se leva péniblement, la laisse attachée à son collier se balança. Je ne pris pas la laisse et elle passa devant moi, les larmes aux yeux, se dirigeant vers la sortie, le tintement des clochettes rythmant ses pas. Mais elle ne marchait pas comme une Esclave de Plaisir. Elle marchait avec raideur, la tête basse, vaincue. J'entendis le rire de Cernus.

— J'ai entendu dire, persifla-t-il, que le Tueur sait comment s'y prendre avec les esclaves !

Sura s'immobilisa, rejeta la tête en arrière sans pourtant se tourner vers lui, puis franchit le seuil en hâte.

— Tueur ! entendis-je alors.

Je me tournai vers Ho-Tu. Sa main reposait toujours sur le pommeau de son couteau courbe.

— Ce n'est pas une esclave ordinaire, dit-il.

— Eh bien, fis-je, j'espère qu'elle me procurera des plaisirs extraordinaires.

Puis je tournai les talons et sortis.

Sura me précéda dans les couloirs de la Maison de Cernus, puis nous traversâmes la salle de cours et entrâmes dans son compartiment où nous nous immobilisâmes. Je pris la clé attachée à son collier et lui retirai les menottes. Je les jetai, avec la clé, dans un coin de la pièce ; puis je détachai la laisse et l'envoyai rejoindre les menottes et la clé.

Elle resta immobile, se frottant les poignets. Ils portaient des marques rouges. Il n'était pas utile de serrer autant les menottes. Elle posa sur moi un regard chargé de haine. Je me retournai et regardai la pièce. Il y avait plusieurs placards probablement pleins de soieries, de produits de beauté, de bijoux ; il y avait aussi de magnifiques fourrures sur lesquelles je supposai qu'elle dormait ; dans un coin, se trouvait un kalika au long manche et à la caisse de résonance hémisphérique ; je savais qu'elle en jouait ; un peu plus loin, un aiguillon était pendu au mur.

Je la regardai. Elle n'avait pas bougé mais elle ne se frottait plus les poignets. Ils étaient toujours cerclés de rouge. Ses cheveux noirs étaient magnifiques, longs et défaits, tombant sur ses épaules ; ses yeux étaient noirs, profonds et beaux ; son corps, conformément au désir des Marchands d'Esclaves, était extraordinairement épanoui ; les traits de son visage et la courbe de ses lèvres reflétaient, à mes yeux, car j'étais devenu plus perspicace au fil des mois, les éléments distinctifs de l'élevage de la Maison de Cernus.

Je me détournai à nouveau, me demandant s'il y avait du vin de Ka-la-na ou du Paga, bien qu'il n'y eût probablement pas de ce dernier, caché quelque part. Je fouillai un placard, puis un autre. Elle n'avait toujours pas bougé.

Je m'arrêtai devant un autre placard.

— S'il te platt, n'ouvre pas celui-ci, dit-elle.

— Il n'y a pas de raison, répondis-je, et persuadé que le vin s'y trouvait, j'ouvris les portes.

— Je t'en prie ! cria-t-elle.

Ce doit être ici, me dis-je. Je fouillai le placard mais n'y trouvai que des colliers emmêlés, des soieries. Sura n'en manquait pas, j'étais bien obligé de le reconnaître. Si tout cela lui avait appartenu, toutes les femmes libres d'Ar auraient été jalouses d'elle.

— Cesse de fouiller ! cria-t-elle.

— Tais-toi, Esclave ! fis-je sans lever la tête, puis, tout au fond du placard, presque décolorée, déchirée, ne mesurant pas plus de trente centimètres et très légère, je trouvai une petite poupée usée et en haillons, vêtue de Robes de Dissimulation passées, semblable à celles qui font la joie des petites filles sur les ponts et dans les couloirs des cylindres, qu'elles habillent et auxquelles elles chantent des berceuses.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, amusé, en montrant la poupée à Sura.

Avec un cri de rage, l'Esclave de Plaisir se jeta vers le mur, décrocha l'aiguillon et l'alluma. Le sélecteur tourna jusqu'à l'extrémité de la zone rouge, ce qui en fit une arme capable de tuer. Presque aussitôt, l'extrémité de l'aiguillon devint incandescente. Il devint même impossible de la regarder.

— Meurs ! hurla-t-elle en se jetant sur moi, frappant avec l'aiguillon.

Je laissai tomber la poupée, pivotai sur moi-même, parvins à lui saisir le poignet tandis qu'elle frappait avec l'aiguillon brûlant. Elle poussa un cri de déception tout en sanglotant. Ma main se referma sur son poignet et elle hurla de douleur. L'aiguillon tomba par terre et roula. Je la projetai de l'autre côté de la pièce et ramassai l'aiguillon ; il s'était immobilisé et, brûlant, s'enfonçait doucement dans la pierre. Je ramenai le sélecteur sur la charge minimale, puis l'éteignis.

Ayant passé la lanière de l'aiguillon autour de mon poignet, je ramassai la poupée. Puis je me dirigeai vers Sura qui recula jusqu'au mur, ferma les yeux et tourna la tête.

— Tiens ! dis-je en lui tendant la poupée.

Elle s'en empara.

— Excuse-moi, dis-je.

Elle me regarda, immobile, serrant la poupée contre elle.

Je m'éloignai et remis l'aiguillon au mur où il lui serait possible de le reprendre si elle le souhaitait.

— Excuse-moi, Sura, repris-je. (Je la regardai.) Je cherchais du vin de Ka-la-na.

Elle me fixa avec stupéfaction.

— Dans le dernier placard, souffla-t-elle.

J'allai jusqu'au placard, l'ouvris, y trouvai une bouteille et quelques gobelets.

— Rares sont les esclaves, fis-je remarquer, qui ont du vin de Ka-la-na dans leur compartiment.

— Je vais te servir, souffla-t-elle.

— N'est-ce pas Kajuralia ? demandai-je.

— Si, fit-elle, Maître.

— Alors, dis-je, si Sura le permet, c'est moi qui vais la servir.

Elle me fixa avec ébahissement puis, sans lâcher la poupée, avança une main tremblante et prit le gobelet que je lui tendais. Elle renversa du vin, je lui pris la main et l'aidai à porter le gobelet à ses lèvres.

Elle but, comme l'avait fait la jeune fille aux cheveux noirs qui commandait la troupe de la Rue des Pots.

Puis, lorsqu'elle posa son gobelet, je pris alors le mien, de sorte que ce fut elle qui avait bu la première.

— Kajuralia, dis-je.

— Kajuralia, répéta-t-elle, Maître...

— Kuurus, corrigeai-je.

— Kajuralia, souffla-t-elle, Kuurus.

Je fis demi-tour et gagnai le centre de la pièce où je m'assis en tailleur. J'avais, naturellement, emporté la bouteille.

Elle posa son gobelet près de moi puis se dirigea vers le placard où j'avais trouvé la poupée.

— Comment se fait-il, demandai-je, que tu as une poupée ?

Elle ne répondit pas, remit la poupée dans le placard, tout au fond, sous des soieries et des bijoux.

— Ne réponds pas si tu le souhaites, repris-je.

Elle revint s'agenouiller devant moi. Elle porta à nouveau le gobelet à ses lèvres et but. Puis elle me regarda.

— Ma mère me l'a donnée, dit-elle.

— J'ignorais que les Esclaves de Plaisir ont une mère, fis-je.

Je regrettai aussitôt mes paroles car elle ne sourit pas.

— J'avais cinq ans lorsqu'on l'a vendue, poursuivit-elle. C'est tout ce qu'il me reste d'elle.

— Excuse-moi, dis-je.

Elle baissa la tête.

— Je n'ai jamais connu mon père, reprit-elle, mais je suppose que c'était un bel esclave. Ma mère ne savait pratiquement rien de lui car ils portaient tous les deux des cagoules lorsqu'on les a accouplés.

— Je vois, fis-je.

Elle porta une nouvelle fois le gobelet à ses lèvres.

— Ho-Tu, dis-je, t'aime.

Elle me regarda.

— Oui, répondit-elle simplement.

— Es-tu souvent humiliée à Kajuralia ? demandai-je.

— Lorsque Cernus y pense, répondit-elle. Puis-je m'habiller ?

— Bien sûr, fis-je.

Elle se dirigea vers un placard et sortit une longue robe de soie rouge qu'elle passa. Elle attacha les lacets du cou, fermant le haut col.

— Merci, dit-elle.

Je remplis son gobelet.

— Une fois, il y a longtemps, j'ai été accouplée le jour de Kajuralia.

— Sais-tu avec qui ? demandai-je.

— Non, répondit-elle. Je portais aussi une cagoule. (Elle frémit.) Il venait de la rue, poursuivit-elle. Je me souviens de lui. Un corps minuscule et enflé. De petites mains maladroites. Il gémissait et ricanait. Les spectateurs riaient très fort. C'était certainement très amusant.

— Et l'enfant ? m'enquis-je.

— Je l'ai mis au monde, répondit-elle, mais je portais là encore une cagoule et je ne l'ai pas vu. Connaissant son père, c'était certainement un monstre.

Elle frissonna.

— Peut-être pas, fis-je remarquer.

Elle eut un sourire triste.

— Ho-Tu te rend-il souvent visite ? demandai-je.

— Oui, je lui joue du kalika. Il aime la musique.

— Tu es Soie Rouge, dis-je.

— Il y a longtemps, raconta-t-elle, Ho-Tu a été mutilé. Et on l'a forcé à boire de l'acide.

— Je l'ignorais, dis-je.

— Il était esclave autrefois, continua Sura, mais il a gagné sa liberté en combattant au couteau courbe. Il était très dévoué au père de Cernus. Lorsque le père de Cernus a été empoisonné et que Cernus, qui n'avait alors guère de pouvoir, a passé autour de son cou le sceau de la Maison, Ho-Tu a protesté. C'est pour cette raison qu'on l'a mutilé et contraint à boire de l'acide. Pourtant, il n'a pas quitté la Maison.

— Pourquoi est-il resté ? demandai-je.

— Peut-être, dit-elle, parce que c'est ici que Sura est esclave.

— J'en suis persuadé, fis-je.

Elle baissa les yeux et sourit.

Je regardai autour de moi.

— Je n'ai guère envie de regagner tout de suite mon compartiment, dis-je. En outre, je pense que tout le monde serait très surpris si je m'en allais maintenant.

— Je vais servir ton plaisir, dit-elle.

— Est-ce que tu aimes Ho-Tu ? demandai-je.

Elle me regarda d'un air pensif.

— Oui, répondit-elle.

— Alors, dis-je, faisons autre chose.

Elle rit.

— Ta chambre, fis-je remarquer, ne semble guère offrir d'alternative.

Elle se laissa aller en arrière et sourit.

— Seulement Sura, reconnut-elle.

Jetant un nouveau regard circulaire, je vis le kalika dans un coin.

— Veux-tu que je joue pour toi ? demanda Sura.

— Que voudrais-tu faire ? m'enquis-je.

— Moi ? fit-elle, amusée.

— Oui, répondis-je, toi... Sura.

— Kuurus est-il sérieux ? demanda-t-elle d'un air sceptique.

— Oui, affirmai-je, Kuurus est sérieux.

— Je sais ce qui me plairait, dit-elle, mais c'est très bête.

— Eh bien, fis-je, après tout, c'est Kajuralia.

Troublée, elle me regarda fixement.

— Non, dit-elle, c'est trop absurde.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je. Tu veux que je marche sur les mains ou quoi ? Je t'avertis que je ne suis pas très doué.

— Non, répondit-elle. (Puis elle me regarda très timidement.) Voudrais-tu, demanda-t-elle, m'enseigner les règles du Jeu ?

Je restai sans voix.

Elle baissa aussitôt la tête.

— Je sais, reprit-elle. Je m'excuse. Je suis une femme. Je suis une esclave.

— As-tu un plateau et des pièces ? demandai-je.

Elle releva la tête, joyeuse.

— Vas-tu m'apprendre ? demanda-t-elle, ravie.

— As-tu un plateau et des pièces ? répétai-je.

— Non, répondit-elle tristement.

— As-tu du papier ? demandai-je. Une plume, de l'encre ?

— J'ai de la soie, dit-elle, du rouge et des bouteilles de produits de beauté.

Nous eûmes bientôt étendu un grand morceau de soie par terre, entre nous, et, trempant le doigt dans un pot de rouge, je dessinai des cases. Je mis un point au milieu de celles qui auraient normalement dû être rouges et rien dans celles qui auraient normalement dû être jaunes. Puis nous trouvâmes de petits flacons, des broches et des perles qui nous servirent de pièces. En moins d'une heure, nous disposions d'un plateau et de pièces, j'avais expliqué à Sura la disposition des pièces et leurs mouvements, puis lui avais exposé quelques techniques élémentaires ; pendant la deuxième ahn, elle se servit adroitement de ses pièces,

agissant toujours avec une idée en tête ; ses coups furent rarement les meilleurs mais ils étaient toujours intelligents ; je lui montrai quelques coups, les expliquant, et elle s'écriait souvent :

— Je vois !

Il n'était jamais nécessaire de répéter la leçon.

— Il est rare, fis-je remarquer, que les femmes s'intéressent au Jeu.

— C'est pourtant magnifique ! s'écria-t-elle.

Nous jouâmes encore une ahn et ses coups devinrent plus précis, plus subtils, plus dangereux. Je ne cherchais plus à améliorer sa technique et tentais plutôt de protéger ma Pierre du Foyer.

— Es-tu sûre que tu n'as jamais joué ? demandai-je.

Elle me regarda, parfaitement ravie.

— Est-ce que je m'en tire bien ? demanda-t-elle.

— Oui, grognai-je.

Puis je me mis à l'admirer. En outre, j'étais persuadé qu'elle n'avait jamais joué. Je me rendis compte que je me trouvais confronté à une personne douée d'une aptitude remarquable pour le Jeu. Ses coups étaient bruts, manquaient de poli, mais j'eus l'impression d'être en présence d'une personne pour qui le Jeu avait dû être créé.

Ses yeux étincelaient.

— Capture de la Pierre du Foyer ! s'écria-t-elle.

— Je présume que tu n'as pas envie de jouer du kalika, dis-je.

— Non ! Non ! s'écria-t-elle. Le Jeu ! Le Jeu !

— Tu n'es qu'une femme, lui rappelai-je.

— S'il te plaît, Kuurus, fit-elle, jouons, jouons !

À contrecœur, je remis les pièces en place.

Elle avait les jaunes.

Je constatai avec stupéfaction qu'elle développait l'ouverture Centienne, inventée de nombreuses années plus tôt par Centius de Cos, une des ouvertures les plus dangereuses, qui pose aux rouges des problèmes de déploiement presque insolubles, surtout en ce qui concerne le Scribe et l'Ubar.

— Es-tu certaine que tu n'as jamais joué ? demandai-je une fois de plus.

— Oui, répondit-elle, examinant les pièces comme un enfant confronté à un jouet nouveau, un jouet extraordinaire, mystérieux et passionnant.

Au quatorzième coup des rouges, ma couleur, je la regardai.

— À ton avis, que faut-il que je fasse maintenant ?

Je remarquai que ses magnifiques sourcils étaient froncés, ce qui indiquait qu'elle réfléchissait.

— Selon certaines autorités, expliquai-je, il faut, à ce stade, mettre l'Initié de l'Ubar à la Troisième du Scribe, d'autres recommandent le retrait du Lancier de l'Ubara afin de protéger la Deuxième de l'Ubar.

Elle examina attentivement les pièces pendant quelques ihns.

— L'Initié de l'Ubar à la Troisième du Scribe est préférable, conclut-elle.

— Je suis d'accord, dis-je.

Je plaçai l'Initié de mon Ubar – un flacon de parfum – à la Troisième du Scribe.

— Oui, fit-elle, c'est bien meilleur.

C'était effectivement le meilleur coup, mais cela ne m'avança guère.

Six coups plus tard, comme je l'avais craint, Sura plaça son Ubar – un petit pot de rouge – à

la Cinquième de l'Ubar.

— Maintenant, déclara-t-elle, il te sera difficile de sortir le Scribe de l'Ubar. (Elle fronça les sourcils.) Oui, fit-elle, très difficile.

— Je sais, grognai-je, je sais.

— À ce stade, expliqua-t-elle, la meilleure solution serait de tenter de te dégager en procédant à quelques échanges, n'est-ce pas ?

Je lui lançai un regard furieux.

— Oui, fis-je, certainement.

Elle rit.

Je ris également.

— Tu es extraordinaire ! m'écriai-je. (Je jouais souvent et étais considéré comme un joueur honorable ; pourtant, j'étais acculé par mon adversaire séduisante et enthousiaste.) Tu es tout simplement incroyable, dis-je.

— J'ai toujours eu envie de jouer, me confia-t-elle. J'avais l'impression que je réussirais.

— Tu es magnifique, reconnus-je.

Je savais, naturellement, que c'était une jeune femme extrêmement intelligente et compétente. Je m'en étais rendu compte dès notre première rencontre. En outre, même sans la connaître, j'aurais deviné que c'était une femme remarquable car on disait qu'elle était la meilleure éducatrice d'Ar et cet honneur, quoique douteux, n'aurait pu lui échoir sans talents considérables, en particulier une intelligence hors du commun. Néanmoins, l'intelligence ne suffisait pas à expliquer sa réussite au Jeu ; je perçus en elle des dons extraordinaires.

— Ne fais pas cela, dit-elle, ou bien tu perdras ta Pierre du Foyer en sept.

J'examinai les pièces.

— Oui, reconnus-je, tu as raison.

— Le mieux, reprit-elle, serait de mettre le Premier Tarnier à la Première de l'Ubar.

J'examinai à nouveau le jeu.

— Oui, fis-je, tu as raison.

— Mais alors, reprit-elle, je mettrai le Scribe de l'Ubara à la Troisième de l'Initié de l'Ubar.

Je couchai mon Ubar, vaincu.

Ravie, elle battit des mains.

— Voudrais-tu jouer du kalika ? demandai-je, plein d'espoir.

— Oh, Kuurus ! s'écria-t-elle.

— Très bien, fis-je en remettant les pièces en place.

Tout en disposant les pièces, je crus bon de changer de sujet dans l'espoir de l'intéresser à une activité moins austère, convenant davantage à une femme.

— Tu as dit, commençai-je, que Ho-Tu vient souvent.

— Oui, répondit-elle en levant la tête. Il est très gentil.

Je me représentais Ho-Tu, puissant, trapu, avec son couteau courbe et son aiguillon.

— Il a gagné sa liberté en combattant au couteau courbe, lui rappelai-je.

— Mais c'était à l'époque du père de Cernus, précisa-t-elle. Les couteaux courbes restaient dans les gaines.

— Les combats auxquels j'ai assisté, fis-je remarquer, se sont tous déroulés ainsi.

— Seulement depuis l'arrivée de la Bête, expliquât-elle, les yeux baissés. Les couteaux restent dans leur fourreau afin que le vaincu survive et soit dévoré par la Bête.

— De quel genre de bête s'agit-il ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Je l'avais entendue rugir et je savais que ce n'était ni un sleen ni un larl. Le rugissement ne

me disait rien.

— J'ai vu les restes de son repas, dit-elle en frissonnant. Il ne reste pas grand-chose. Les os eux-mêmes sont brisés afin de pouvoir sucer la moelle.

— Ne livre-t-on à la Bête que les vaincus des combats au couteau courbe ? m'enquis-je.

— Non, répondit-elle. Tous ceux qui déplaisent à Cernus peuvent être livrés à la Bête. Il arrive même que ce soit un gardien mais, le plus souvent, c'est un esclave. En général, c'est un esclave mâle des cages de fer. Mais, parfois, c'est une femme que Ton blesse et qu'on livre à la Bête.

Je me souvins qu'on avait légèrement coupé l'esclave qui avait perdu le combat au couteau courbe avant de le livrer à la Bête.

— Pourquoi le blesse-t-on ? demandai-je.

— Je ne sais pas, répondit-elle. (Puis elle regarda à nouveau le damier, carré de soie marqué au rouge.) Mais oublions la Bête, dit-elle. (Elle sourit, les yeux fixés sur la soie, les flacons et les perles.) Le Jeu est tellement beau ! s'écria-t-elle.

— Ho-Tu, fis-je observer, quitte rarement la Maison.

— L'année dernière, répondit Sura, il n'est resté longtemps absent qu'une fois.

— Quand ?

— En En'Var, dit-elle. Il est parti en voyage d'affaires.

— Quel genre d'affaires ? m'enquis-je.

— Acheter des esclaves, répondit-elle.

— Où est-il allé ? demandai-je.

— À Ko-ro-ba, fit-elle.

Je me crispai.

Elle leva les yeux.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Kuurus ? demanda-t-elle.

Puis, soudain, ses yeux se dilatèrent et elle tendit les bras.

— Ho-Tu ! hurla-t-elle. Non !

Je bondis par-dessus le carré de soie marqué au rouge, éparpillant les flacons et les perles qui étaient les pièces de notre jeu, jetai Sura par terre et me couchai sur elle afin de la protéger. Au même instant, un poignard se ficha dans un des placards qui se trouvaient derrière nous et je roulai sur moi-même, ramenant mes jambes sous moi, tentant de tirer mon épée tandis que Ho-Tu, son couteau courbe à la main, bondissait, dirigeant la lame vers ma gorge ; j'interposai la main gauche entre le couteau et ma gorge, ressentis un éclair chaud de douleur au bras, vis le sang jaillir, mais j'avais alors saisi le poignet de Ho-Tu, essayant de repousser le couteau et lui, à deux mains, pesant de tout son poids, les pieds glissant sur le sol, marchant sur le carré de soie, tenta à nouveau d'atteindre ma gorge.

— Arrête ! cria Sura. Ho-Tu, arrête !

Je résistai puis, sachant qu'il pesait de tout son poids sur le couteau, je cessai toute résistance, renonçant à exercer une pression contraire, et roulai sur moi-même. Ho-Tu tomba lourdement, je me dégageai, roulai encore sur moi-même, tirai mon épée puis me relevai, chassant du pied le couteau courbe resté à terre.

Il se redressa, sur son visage un masque de haine, regarda autour de lui, vit l'aiguillon, courut jusqu'à lui et le décrocha brutalement.

Je ne le poursuivis pas. Je ne voulais pas le tuer.

Il se retourna et, presque dans le même mouvement, son doigt alluma l'aiguillon et fit tourner le sélecteur jusqu'à la puissance maximale. Puis, ramassé sur lui-même, l'aiguillon aveuglant à la main, il se dirigea vers moi d'un air menaçant.

Sura s'interposa.

— Ne lui fais pas de mal ! dit-elle.

— Ecarte-toi ! ordonna Ho-Tu.

— Non ! cria Sura.

Il positionna le sélecteur sur une puissance moyenne puis, furieux, dirigea l'aiguillon vers elle. Il y eut une intense éruption d'étincelles en forme d'aiguilles, Sura hurla sous la douleur puis tomba sur le flanc, en larmes, gémissant sur les pierres du sol.

Pendant un instant, Ho-Tu parut complètement désarmé, puis il se tourna de nouveau vers moi. Le sélecteur tourna de nouveau et l'aiguillon devint luisant comme des braises.

Pendant ce temps, j'avais remis mon épée au fourreau, reculé jusqu'au placard et arraché le poignard qui s'y était fiché. C'était un couteau de jet, court, bien équilibré, aiguisé d'un seul côté.

Il se retourna dans ma main.

Avec un cri de rage, Ho-Tu lança l'aiguillon dans ma direction. Il passa à gauche de ma tête, heurta le mur dans un déluge d'étincelles et s'immobilisa, brûlant, sur les pierres.

— Lance ! ordonna Ho-Tu.

J'examinai le couteau, puis l'homme.

— C'est avec un couteau semblable à celui-ci, dis-je, que tu as tué le Guerrier de Thentis sur un pont de Ko-ro-ba, en En'Var, près du Cylindre des Guerriers.

Ho-Tu parut stupéfait.

— Tu l'as frappé par-derrière, poursuivis-je, le coup d'un lâche.

— Je n'ai tué personne, dit Ho-Tu. Tu es fou.

Une fureur froide s'empara de moi.

— Fais demi-tour ! ordonnai-je. Tourne-moi le dos.

Crispé, Ho-Tu obéit.

Je le laissai quelques instants dans cette position. Suraf éprouvée, encore sous le choc de la douleur provoquée par l'aiguillon, était à quatre pattes.

— Ne le tue pas, souffla-t-elle.

— Quand frappera-t-il, Ho-Tu ? demandai-je.

Il ne répondit pas.

— Et où ? poursuivis-je. Où ?

— Je t'en prie, s'écria Sura, ne le tue pas !

— Lance ! fit Ho-Tu.

Sura s'interposa et s'immobilisa dans le dos de Ho-Tu.

— Tue d'abord Sura ! hurla-t-elle.

— Écarte-toi ! ordonna Ho-Tu sans se retourner, les poings serrés. Écarte-toi, Esclave !

— Non ! cria Sura. Non !

— Ne crains rien, dis-je, je ne te frapperai pas dans le dos.

Ho-Tu se retourna, écarta Sura du bras.

— Ramasse ton couteau courbe ! lui intimai-je.

Ho-Tu, sans me quitter des yeux, s'exécuta.

— Ne vous battez pas ! hurla Sura.

Je me mis en défense, serrant le manche du couteau dans la main.

Nous nous observâmes, tournant l'un autour de l'autre.

— Arrêtez ! cria Sura. (Puis elle courut jusqu'à l'aiguillon et s'en empara ; il était toujours incandescent, étincelant ; on ne pouvait le regarder sans avoir mal aux yeux.) L'aiguillon, dit-elle, est à sa puissance maximale. Jetez vos armes !

Elle avait les yeux fermés et sanglotait. Serrant l'aiguillon dans ses deux mains, elle le dirigea vers sa gorge.

— Arrête ! criai-je.

Ho-Tu jeta son couteau courbe, courut vers Sura et lui arracha l'aiguillon. Il ramena le sélecteur sur la charge minimale, puis l'éteignit et le jeta dans un coin. Les larmes aux yeux, il prit Sura dans ses bras. Puis il se tourna vers moi.

— Tue-moi ! dit-il.

Je n'avais pas l'intention de tuer un homme désarmé.

— Mais, reprit Ho-Tu, je n'ai tué personne... Ni à Ko-ro-ba ni ailleurs.

— Tue-nous tous deux, dit Sura, serrée contre Ho-Tu malgré sa petite taille et sa laideur, mais il est innocent.

— Il a tué, déclarai-je.

— Ce n'est pas moi, affirma Ho-Tu. Je ne suis pas celui que tu cherches.

— C'est bien toi ! dis-je.

— Non, ce n'est pas moi ! répliqua-t-il.

— Il y a un instant, déclarai-je, tu as essayé de me tuer.

— Oui, reconnut Ho-Tu. C'est vrai. Et je suis prêt à recommencer.

— Pauvre fou, fit Sura entre deux sanglots, embrassant Ho-Tu. Tu es prêt à tuer pour une simple esclave ?

— Je t'aime, s'écria Ho-Tu, je t'aime !

— Moi aussi, dit-elle, je t'aime, Ho-Tu.

Il resta parfaitement immobile, comme ébahi. Il parut complètement désespéré. Ses

maines se mirent à trembler. Je vis des larmes dans ses yeux noirs.

— Tu aimes, fit-il, Ho-Tu qui est moins qu'un homme ?

— Je t'aime, dit Sura, depuis de nombreuses années.

Il la regarda, osant à peine bouger.

— C'est vrai, reprit-elle.

— Je ne suis même pas un homme, fit-il.

— Chez toi, Ho-Tu, dit-elle, j'ai trouvé le cœur d'un larl et la douceur des fleurs. Tu m'as apporté la gentillesse, la tendresse et la force, tu m'as aimée. (Elle leva les yeux vers lui.) Il n'y a sur Gor, ajouta-t-elle, aucun homme plus viril que toi.

— Je n'ai tué personne, lui dit-il.

— Je sais, répondit Sura. Tu en serais incapable.

— Mais à l'idée qu'il était avec toi, sanglota le Maître Gardien, j'ai eu envie de tuer... de tuer.

— Il ne m'a pas touchée, dit Sura. Ne comprends-tu pas ? Il voulait me protéger, il m'a conduite ici et m'a détachée.

— Est-ce vrai ? s'enquit Ho-Tu.

Je ne répondis pas.

— Tueur, dit Ho-Tu, pardonne-moi.

— Il porte une tunique noire, dit Sura, et j'ignore qui il est, mais il n'est pas de la Caste Noire.

— Ne parlons pas de cela, dis-je avec gravité.

Ho-Tu me regarda.

— Sache, déclara-t-il, qui que tu sois, que je n'ai tué personne.

— Je crois que je vais regagner ma chambre, dis-je, jugeant qu'il était temps de partir.

— J'ai voulu te faire du mal, regretta Ho-Tu sans me quitter des yeux.

— Mais, intervint Sura, c'est moi que tu as fait souffrir, Ho-Tu.

La douleur transparaissait encore dans sa voix, ses nerfs conservaient le souvenir de l'aiguillon.

— Pardonne-moi, sanglota Ho-Tu, pardonne-moi !

Elle rit.

— Un Maître Gardien demandant à une esclave de lui pardonner parce qu'il lui a infligé l'aiguillon !

Ho-Tu regarda le carré de soie, les flacons et les perles en désordre.

— Que faisiez-vous ? s'enquit-il.

— Il m'enseignait le Jeu, répondit-elle.

Ho-Tu eut un sourire ironique.

— Cela t'a-t-il plu ? demanda-t-il.

— Non, Ho-Tu, fit Sura en riant. C'est trop difficile.

— Je jouerai avec toi, si tu veux, proposa-t-il.

— Non, Ho-Tu, dit-elle, je n'en ai pas envie.

Puis elle se dégagea, alla chercher le kalika dans un coin de la pièce. Souriante, elle regagna le centre de la pièce et s'assit en tailleur, car c'est en général ainsi que l'on joue, puis se pencha sur l'instrument. Ses doigts effleurèrent les six cordes, une note à la fois, puis produisirent une mélodie des caravanes de Tor, un chant d'amour.

Ils ne me virent pas quitter le compartiment.

Je trouvai Flaminius, le Médecin, dans ses quartiers et, bien que ivre, il eut la gentillesse de soigner l'entaille que Ho-Tu m'avait faite au bras avec son couteau courbe. La blessure n'était

pas grave.

— Les jeux de Kajuralia sont parfois dangereux, fit remarquer Flaminius, en bandant la blessure, avant d'attacher le pansement avec de petites agrafes métalliques.

— C'est vrai, reconnus-je.

Même dans le logement du Médecin, nous entendions, dans toute la Maison, les rires et les exclamations des esclaves ivres dans leurs cellules, des gardiens ivres qui se poursuivaient dans les couloirs en se jouant des tours.

— C'est la sixième blessure due au couteau courbe que je panse aujourd'hui, indiqua Flaminius.

— Ah ? fis-je.

— Je suppose, reprit Flaminius, que ton adversaire est mort.

— Non, répondis-je.

— Ah ? s'étonna Flaminius.

— J'ai été blessé, expliquai-je, dans le compartiment de Sura.

— Eh bien ! s'écria Flaminius. Quelle femme ! (Puis il me regarda avec un sourire ironique.) Je présume que Sura a retiré quelque enseignement de cette soirée.

Je me souvins que je lui avais enseigné les règles du Jeu.

— Oui, dis-je, ce soir, Sura a beaucoup appris.

Flaminius eut un rire ravi.

— C'est une esclave arrogante, déclara-t-il. J'aimerais bien lui mettre la main dessus, mais Ho-Tu ne le permettrait pas. Ho-Tu est follement jaloux pour elle, pourtant ce n'est qu'une esclave. À propos, Ho-Tu te cherchait, ce soir.

— Je le sais, répondis-je.

— Méfie-toi de Ho-Tu, glissa Flaminius.

— Je ne crois pas que Ho-Tu tentera de nuire à Kuurus, membre de la Caste Noire, déclarai-je en me levant.

Flaminius me regarda avec une stupéfaction d'ivrogne. Puis il se leva aussi, vêtu d'une ample robe d'intérieur verte, et ouvrit un placard d'où il sortit une grande bouteille de Paga. Il la déboucha et, ce qui me surprit, emplit deux coupes. Il prit une gorgée de vin, la garda un instant dans la bouche puis l'avalait d'un coup et poussa un soupir de satisfaction.

— D'après ce que j'ai vu et entendu, dis-je, tu es apparemment un bon Médecin.

Il me tendit la deuxième coupe, bien que j'eusse revêtu la tunique noire.

— Pendant la quatrième et la cinquième année du règne de Marlenus, dit-il en me regardant dans les yeux, j'ai été le plus grand Médecin d'Ar.

Je bus une gorgée.

— Ensuite, fis-je, tu as découvert le Paga.

— Non, répondit-il.

— Une femme ? m'enquis-je.

— Non, répondit Flaminius avec un sourire. Non. (Il prit une nouvelle gorgée de Paga.) J'ai cru découvrir, expliqua-t-il, un vaccin contre la Dar-Kosis.

— La Dar-Kosis est incurable, dis-je.

— Autrefois, reprit-il, il y a des siècles, les membres de ma caste prétendaient qu'elle était incurable. D'autres refusèrent de le croire et poursuivirent leurs recherches. Le résultat fut les Sérums de Stabilisation.

La Dar-Kosis, « Sainte Maladie » ou « Affliction sacrée », fait des ravages sur Gor. Ceux qui en sont atteints, que l'on appelle, en général, simplement les Affligés, ne sont pas autorisés à jouer un rôle dans la société. Ils errent dans la campagne, vêtus de haillons jaunes et agitant

une sorte de crécelle pour avertir les passants de ne pas rester dans leur chemin ; certains d'entre eux acceptent de vivre dans des Puits de Dar-Kosis – il en existe plusieurs dans les environs d'Ar – où on leur donne à manger et à boire et où ils sont, naturellement, isolés ; la maladie est extrêmement contagieuse. Ceux qui contractent la maladie sont, vis-à-vis de la loi, considérés comme morts.

— On croit, rappelai-je, que la Dar-Kosis est sacrée aux yeux des Prêtres-Rois et que ceux qui en sont affligés sont consacrés aux Prêtres-Rois.

— C'est ce que prétendent les Initiés, répondit Flaminius avec amertume. La maladie, la souffrance et la mort n'ont rien de sacré.

Il but une autre gorgée de vin.

— La Dar-Kosis, repris-je, est considérée comme l'instrument des Prêtres-Rois qui en frappent ceux qui leur déplaisent.

— Encore un mythe des Initiés, fit ironiquement Flaminius.

— Mais comment le sais-tu ? m'enquis-je.

— Peu m'importe, répondit-il, si cela est vrai ou non. Je suis Médecin.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Pendant de nombreuses années, commença Flaminius, cela se déroula avant 10110, année de Pa-Kur et de ses hordes, avec quelques amis, j'ai travaillé secrètement dans le Cylindre des Médecins. Nous consacrons les ahns de la journée pendant lesquelles il nous était possible de travailler à l'étude, à la recherche et à l'expérimentation. Malheureusement, en dépit de l'or et à cause de lui, un Médecin de second ordre que nous avions renvoyé en raison de son incompetence mit le Grand Initié au courant de nos travaux. Le Cylindre des Initiés exigea que le Grand Conseil de la Caste des Médecins mette un terme à notre entreprise, nous ordonnant non seulement d'interrompre nos travaux mais également de détruire les résultats que nous avons obtenus. Je suis heureux de pouvoir dire que les Médecins nous ont défendus. La Caste des Médecins, tout comme celle des Scribes, n'est pas en bons termes avec la Caste des Initiés. Le Cylindre des Initiés porta donc l'affaire devant le Grand Conseil de la Cité mais, suivant la recommandation de Marlenus, qui était alors Ubar, celui-là nous autorisa à poursuivre nos recherches. (Flaminius rit.) Je me souviens de l'entrevue entre Marlenus et le Grand Initié. Marlenus lui dit que, ou bien les Prêtres-Rois approuvaient nos travaux, ou bien ils ne les approuvaient pas ; s'ils les approuvaient, il fallait qu'ils se poursuivent ; s'ils ne les approuvaient pas, en tant que Maîtres de Gor, ils étaient assez puissants pour y mettre un terme eux-mêmes.

Je ris. Flaminius me regarda avec curiosité.

— Les membres de la Caste Noire, fit-il remarquer, rient rarement.

— Que s'est-il passé ensuite ? demandai-je.

Flaminius but à nouveau, puis me regarda avec amertume.

— Avant même la Main Transitoire suivante, reprit-il, des hommes armés pénétrèrent dans le Cylindre des Médecins ; l'étage où nous travaillions fut incendié ; le cylindre lui-même fut gravement endommagé ; notre travail, nos dossiers, les animaux que nous utilisions, tout fut détruit ; plusieurs membres de mon équipe furent massacrés, d'autres furent chassés. (Il ouvrit sa robe. Je vis que son torse était couvert de cicatrices.) J'ai été brûlé, expliqua-t-il, en essayant de sauver ce qui pouvait l'être, mais on m'a battu et les rouleaux ont été détruits.

Il referma sa robe.

— Je suis désolé, dis-je.

Il me regarda. Il était ivre et peut-être qu'il souhaitait me parler à moi, membre de la Caste Noire. Il avait les larmes aux yeux.

— J'avais, poursuivit-il, avant l'incendie, obtenu une lignée d'urts résistant au microbe de la Dar-Kosis ; la culture de leur sang m'avait permis d'obtenir un sérum que j'avais injecté à d'autres animaux que nous n'étions pas parvenus, ensuite, à contaminer. Ce n'était qu'une tentative, un début, mais j'espérais... J'en espérais beaucoup.

— Les individus qui ont attaqué le Cylindre, demandai-je, qui étaient-ils ?

— Probablement des hommes de main des Initiés, répondit Flaminius.

Les Initiés, incidemment, en raison du code de leur caste, n'ont pas le droit de porter les armes ; en outre, il ne leur est pas permis de tuer ; c'est pourquoi ils engagent des hommes de main dans ce but.

— Les individus n'ont-ils pas été capturés ? demandai-je.

— Ils se sont pratiquement tous échappés, répondit Flaminius. Nous en avons arrêté deux. Conformément aux lois de la Cité, ils ont été conduits au tribunal du Grand Initié pour leur premier interrogatoire. (Flaminius eut un sourire amer.) Mais ils ont réussi à s'échapper, eux aussi, conclut-il.

— As-tu essayé de reprendre tes travaux ? demandai-je.

— Tout avait disparu, dit Flaminius, les dossiers, les appareils, les animaux ; plusieurs membres de mon équipe avaient été massacrés ; ceux qui s'en étaient tirés, dans leur majorité, ne souhaitaient pas recommencer. (Il but une nouvelle gorgée de Paga.) En outre, ajouta-t-il, si nous avions repris nos travaux, les hommes des Initiés n'auraient pas hésité à revenir avec des torches et de l'acier.

— Alors, qu'as-tu fait ? demandai-je.

Flaminius rit.

— J'ai compris à quel point Flaminius avait été fou, répondit-il. Une nuit, je suis retourné dans notre laboratoire. Au milieu des appareils détruits, devant les murs brûlés, je me suis mis à rire. Je me suis rendu compte que je ne pourrais vaincre les Initiés, qu'ils l'emporteraient en fin de compte.

— Je ne suis pas d'accord, dis-je.

— La superstition, déclara-t-il, présentée comme une vérité, l'emportera toujours sur la vérité, décrite comme une superstition ridicule.

— Je ne le crois pas, insistai-je.

— Et j'ai ri, poursuivit Flaminius, en comprenant que ce sont la convoitise, le plaisir, le pouvoir et l'or qui mènent les hommes et que, moi qui, tout au long de ma vie, avais tenté sans résultat de vaincre une maladie, j'étais un imbécile.

— Tu n'es pas un imbécile ! affirmai-je.

— Je n'en suis plus un, précisa-t-il. J'ai quitté le Cylindre des Médecins et suis entré le lendemain même au service de Cernus. Il y a des années que je travaille ici. Je suis heureux. Je suis bien payé. J'ai de l'or, un peu de pouvoir et toutes les Biles que je désire. Que pourrais-je souhaiter de plus ?

— Flaminius ! m'écriai-je.

Il me regarda, ébahi. Puis il rit et secoua la tête.

— Non, reprit-il. J'ai appris à mépriser les hommes. C'est pourquoi cette Maison me convient. (Il posa sur moi un regard vague et chargé de haine.) Je méprise les hommes ! déclara-t-il. (Puis il se mit à rire.) C'est pourquoi je bois en ta compagnie.

Je fis un bref signe de tête et tournai les talons.

— Ma petite histoire n'est pas tout à fait terminée, reprit Flaminius.

Il me tendit la bouteille.

— Comment cela ? demandai-je.

— Pendant les jeux d'En'Kara, poursuivit-il, j'ai vu le Grand Initié, Complicius Serenus, au Stade des Tarns.

— Et alors ? fis-je.

— Il n'en sait encore rien, dit Flaminius, mais il sera bientôt au courant, cette année peut-être.

— Au courant de quoi ? m'enquis-je.

Flaminius se mit à rire et se versa une autre coupe de Paga.

— Il a la Dar-Kosis, dit-il.

J'errai dans la Maison. Il était plus de minuit mais, ici et là, je percevais encore le tumulte des réjouissances de Kajuralia, qui durent souvent jusqu'à l'aube.

Mes pas, tandis que je réfléchissais, me ramenèrent dans la grande salle où nous avions dîné en présence de Cernus. Curieux, j'ouvris la porte par laquelle on avait fait sortir l'esclave destiné à la Bête. Je découvris un long escalier que je gravis. Je parvins sur un palier où débouchait un long couloir. Au bout du couloir, se tenaient deux sentinelles. Les deux hommes se levèrent d'un bond en me voyant. Ils n'étaient pas ivres. Ils étaient apparemment parfaitement sobres, reposés et vigilants.

— Kajuralia ! dis-je.

Ils tirèrent leurs armes.

— N'approche pas, dirent-ils, Tueur !

— Très bien, dis-je.

Je regardai la porte massive qui se trouvait derrière eux. Elle n'était pas fermée de ce côté, ce que je trouvai intéressant. À mon avis, elle aurait dû être soigneusement verrouillée de peur que la Bête ne s'échappe. Toutefois, il était possible de la fermer au moyen de deux barres de bois venant se loger dans des crochets métalliques.

Soudain, un rugissement féroce s'éleva derrière la porte.

— J'ai été blessé, expliquai-je, pendant un combat au couteau courbe.

Je relevai la manche de ma tunique, révélant le pansement. Le sang l'avait traversé.

— Va-t'en ! cria un des deux hommes.

— Je vais vous montrer, repris-je en défaisant le pansement, exposant la blessure.

Soudain, un rugissement sauvage s'éleva derrière la porte, d'une intensité presque démente, et je crus entendre des griffes crisser sur les pierres du sol.

— Va-t'en ! cria l'autre sentinelle. Va-t'en !

— Mais ce n'est pas grave, dis-je, la pinçant légèrement, faisant jaillir un peu de sang qui coula sur mon avant-bras.

Horrifié, j'entendis quelque chose tripoter le verrou, de l'autre côté de la porte. Il parut s'ouvrir puis, soudain, furieusement, fut remis en place et fermé ; ensuite, j'entendis le grincement d'une barre qu'on fit glisser dans son logement. Je compris alors que la porte avait été fermée de l'intérieur et qu'il était donc possible de l'ouvrir de l'intérieur.

Il y eut un autre rugissement sauvage, un grondement inquiétant, presque dément, et le verrou, de l'autre côté, fut violemment ouvert ; les deux sentinelles, avec une exclamation terrifiée, précipitèrent les barres dans leurs logements, immobilisant la porte, ce qui la tira vers l'extérieur et la ferma hermétiquement. Les deux sentinelles s'appuyèrent contre le vantail. Derrière, retentit un rugissement enragé et frustré, sauvage et terrifiant ; des griffes lacérèrent le bois ; la lourde porte, comme frappée avec force, vint heurter les barres.

— Va-t'en ! hurla la première sentinelle. Va-t'en !

— Très bien, fis-je.

Puis je tournai les talons et m'éloignai.

J'entendis encore les jurons des sentinelles et les coups de boutoir de la Bête contre la porte. Puis, lorsque je fus assez loin, je remis le pansement en place, baissai la manche de ma tunique et me retournai. La chose tapie derrière la porte s'était tue, elle avait cessé de frapper le bois ; d'où je me tenais, j'entendis le bruit du verrou intérieur que l'on remit en place. Puis, une ou deux minutes plus tard, les sentinelles retirèrent les barres. Ce qui se trouvait à l'intérieur était apparemment calmé.

J'errai encore dans la Maison, rencontrant de temps en temps des hommes d'armes ivres qui criaient invariablement « Kajuralia ! » et à qui je répondais par le même mot.

Une idée me trottait inlassablement dans la tête sans que je puisse déterminer exactement pourquoi. Elle semblait sans rapport avec le reste. C'était Cernus me disant, devant la Cellule des Captures Spéciales :

— Tueur, tu ne ferais pas un bon Joueur.

Cette remarque me tracassait sans répit.

Mais, tout en allant de salle en salle, il me semblait que, dans l'ensemble, les choses ne se présentaient pas trop mal, même si je regrettais le temps perdu, apparemment à bon escient, dans la Maison de Cernus. Le lendemain, Élisabeth, Virginia et Phyllis seraient libres. Et Caprus, du fait que Cernus passait le plus clair de son temps au Cylindre Central où il remplissait les devoirs de sa charge d'Ubar, pouvait consacrer davantage de temps à son travail. Il espérait terminer en Se'Var. Caprus, me dis-je, est un homme de bien. Caprus. Les Prêtres-Rois lui font confiance. Il avait organisé lui-même l'achat des jeunes femmes par un agent des Prêtres-Rois. Caprus sortait rarement de la Maison. Brave Caprus. Tueur, tu ne ferais pas un bon Joueur. Brave Caprus.

J'entrai brusquement dans la cuisine où l'on préparait les repas servis dans la grande salle. Quelques esclaves, stupéfaites, se levèrent d'un bond, attachées par la cheville à leur anneau ; mais la plupart dormaient, ivres ; deux autres, trop ivres même pour prêter attention à moi, étaient assises contre un mur, attachées par la cheville à un anneau, une bouteille de vin de Ka-la-na à portée de la main, les cheveux sur le visage.

— Où est le Paga ? demandai-je à une esclave.

Je constatai avec stupéfaction, lorsqu'elle sortit de l'ombre, qu'elle n'avait pas de nez.

— Ici, Maître, répondit-elle en tendant le bras vers un panier de bouteilles qui se trouvait sous une table.

J'allai jusqu'au panier et pris une bouteille, une grande.

Je regardai autour de moi.

La cuisine sentait la nourriture et le vin renversé. Des mètres de saucisses étaient suspendus à des crochets ; il y avait de nombreuses boîtes de farine, de sucre et de sel ; les condiments se trouvaient dans de plus petites boîtes. Deux grandes jarres de vin occupaient un coin de la pièce. Il y avait de nombreuses armoires fermées le long des murs, ainsi que des pompes et des éviers. Des boîtes et des paniers de fruits secs y étaient entreposés. Les fours à pain occupaient un mur, non loin de la cheminée, avec sa broche et sa crémaillère ; le feu était presque éteint mais, ici et là, il y avait quelques braises rougeoyantes ; en dehors de cela, la pièce n'était éclairée que par une petite lampe à huile de tharlaron pendue au plafond, près de l'endroit où les esclaves étaient enchaînées, probablement pour faciliter la tâche du gardien de nuit qui faisait sa ronde toutes les deux ahns ; les autres lampes étaient éteintes.

Je pris une autre bouteille de Paga et la donnai à la fille qui m'avait indiqué où elles se trouvaient.

— Merci, Maître, dit-elle avec un sourire avant de retourner auprès de son anneau.

Elle poussa du coude ses voisines de droite et de gauche.

— Du Paga, souffla-t-elle.

— Kajuralia, dis-je.

— Kajuralia, répondit-elle.

Puis la même pensée me revint à l'esprit.

— Tueur, tu ne ferais pas un bon Joueur. Tueur, tu ne ferais pas un bon Joueur.

Préoccupé, la bouteille de Paga à la main, je regagnai le couloir, allai jusqu'à l'escalier, puis descendis dans les étages inférieurs du cylindre et, finalement, dans les caves.

Je descendis de plus en plus bas, sans que jamais la réflexion de Cernus ne quitte mes pensées.

« Tueur, tu ne ferais pas un bon Joueur. »

La peur et la colère me donnèrent soudain envie de vomir. Une idée à laquelle je n'avais pas pensé auparavant parut me griffer cruellement l'arrière du cerveau, comme la Bête avait griffé la porte, invisible, au bout du couloir.

« Tueur, tu ne ferais pas un bon Joueur. »

La bouteille à la main, je dépassai des gardiens et m'engageai sur les étroites passerelles métalliques surplombant les cages pleines d'esclaves ivres, endormis, assis, hébétés, au milieu de leur cage, chantant à mi-voix, essayant d'atteindre encore une fois l'abreuvoir plein de Paga coupé d'eau. Une jeune femme, visiblement ivre, tendait les bras au travers des barreaux qui séparaient la cage qu'elle partageait avec d'autres femelles et la cage voisine, pleine de mâles.

— Touchez-moi, suppliait-elle, touchez-moi.

Mais les hommes, ivres, dormaient comme des souches.

Je traversai l'étage où se déroulaient les interrogatoires, l'étage des cellules, puis descendis encore, traversant d'autres étages de cages de fer. Lorsque je rencontrais un gardien, je lui faisais signe avec la bouteille et criais :

— Kajuralia !

Et la pensée ne quittait pas mon esprit.

« Tueur, tu ne ferais pas un bon Joueur. »

Et j'avais l'impression d'être poussé par la peur noire qui ne disait pas son nom mais dont je percevais nettement la présence.

Ayant descendu la dernière spirale de marches métalliques, je parvins au dernier sous-sol du cylindre.

— Qui va là ? cria un gardien ébahi.

— C'est Kuurus, membre de la Caste Noire, répondis-je. Suivant les instructions de Cernus, j'apporte du Paga aux prisonniers à l'occasion de Kajuralia.

— Mais il n'y a qu'un seul prisonnier ici, fit-il, troublé.

— Eh bien, il en restera davantage pour nous ! lançai-je.

Il sourit, tendit la main et je sortis le bouchon de la bouteille avec les dents. C'était une très grande bouteille et je la lui tendis.

— J'ai passé Kajuralia, grommela-t-il entre les lampées, tout seul ici, sans Paga... On ne m'a même pas envoyé une femme !

J'en déduisis que le gardien était censé rester sobre et que, par conséquent, ce qu'il surveillait avait de la valeur ; je déduisis également de sa contrariété qu'il en ignorait la valeur. Il était naturellement possible qu'on l'ait oublié, que l'on ne se soit pas souvenu de lui dans le feu des réjouissances de Kajuralia.

Puis le gardien s'assit, peu désireux de rester debout plus longtemps.

— C'est du bon Paga, déclara-t-il.

Il but deux ou trois lampées supplémentaires, puis posa la bouteille et la couva des yeux.

Je m'éloignai et visitai. Il y avait plusieurs couloirs bordés de petites cellules à portes métalliques pourvues d'un judas. Les couloirs étaient humides. Par endroits, il y avait les flaques d'eau par terre. Ils étaient obscurs, éclairés seulement par une petite lampe à huile de tharlarion tous les trente mètres environ. Je pris une torche que j'allumai à la lampe située près de l'escalier métallique.

Le gardien but une autre lampée de Paga puis s'immobilisa, la bouteille entre les jambes.

Je visitai un ou deux couloirs. Les cellules étaient fermées à clé mais, en ouvrant le judas et en tenant la torche derrière moi, je distinguais l'intérieur. Elles semblaient toutes pleines de caisses ; il s'agissait de caisses du type de celles que le vaisseau noir avait déchargées dans les Voltaï. J'en déduisis que la majorité des cellules de l'étage devait contenir ce type de marchandise, mais j'ignorais de quoi il s'agissait. Toutes les cellules étaient fermées à clé.

Le gardien, qui était resté au pied de l'escalier, cria :

— Le prisonnier est dans le neuvième couloir !

Je le rejoignis, évitant un urt mouillé et soyeux, aux yeux étincelants, qui courait au pied d'un mur.

— Merci bien, dis-je au gardien.

Je tendis la main vers la bouteille mais il prit le temps de boire une lampée supplémentaire, puis deux autres, avant de me la céder.

— Je vais la rapporter, affirmai-je.

— Il y a beaucoup trop de Paga pour un seul prisonnier, grommela-t-il d'une voix pâteuse.

— C'est vrai, convins-je. Je te laisserai la bouteille.

Il ferma les yeux et s'appuya contre le mur.

— Cellule quarante, marmonna-t-il.

— Où est la clé ? demandai-je. Toutes les autres cellules étaient fermées à clé.

— Près de la porte, répondit-il.

— Les autres clés, fis-je remarquer, ne sont pas près des portes.

— Les autres clés, éructa-t-il, sont ailleurs. Je ne sais pas où.

— Merci bien, fis-je.

Je m'engageai dans le couloir numéro neuf. Bientôt, dans la lumière vacillante de ma torche, je lus le nombre quarante sur une petite plaque métallique fixée au-dessus d'une porte.

J'ouvris le judas. Comme les autres, il faisait environ quinze centimètres de long sur trois centimètres de haut. On pouvait tout juste y glisser un doigt. À l'intérieur, je distinguai vaguement une forme sombre, couchée, enchaînée.

La clé se trouvait dans une boîte, à environ un mètre sur la gauche du trou de la serrure et à environ un mètre vingt du judas ; il s'agissait d'une petite boîte trapue et solide, scellée dans le mur ; elle s'ouvrait et se fermait au moyen d'une petite vis à tête ronde qu'il faut tourner plusieurs fois avant de faire pivoter la petite porte métallique. Je tournai la vis et ouvris la boîte, puis je pris la clé. J'introduisis la clé dans la serrure et tirai la porte. Levant ma torche, j'entrai.

Surpris par la lumière, un urt s'enfuit et disparut dans une fissure du mur. Je l'avais dérangé tandis qu'il mangeait des restes de bouillie sèche dans une écuelle proche du pied du prisonnier.

La cellule sentait la paille humide, les excréments des urts et ceux de l'homme.

La silhouette couchée, celle d'un homme de petite taille, nu, aux cheveux blancs, nauséabond, squelettique, hagard, couvert de plaies, s'éveilla, cria de douleur puis gémit. Il se

mit péniblement à genoux, plissant les paupières dans la lueur de la torche, essayant de protéger ses yeux avec des mains, en forme de serres et entravées par des menottes, contre la lumière brutale, cruelle et douloureuse de la flamme.

— Qui es-tu ? souffla-t-il.

Je constatai qu'en fait il n'était pas âgé, bien que ses cheveux fussent blancs. Une de ses oreilles avait été partiellement arrachée. Ses cheveux blancs étaient longs et jaunâtres.

— Je m'appelle Kuurus, répondis-je sans quitter la lueur de la torche.

Chaque membre et le cou étaient enfermés dans un anneau distinct, reliés chacun au mur par une chaîne différente, fixée à un anneau séparé ; chacune des chaînes aurait suffi à elle seule pour immobiliser un homme ; j'en déduisis que le prisonnier était vraiment un cas particulier ; je notai, en outre, que les chaînes lui permettaient de se déplacer, mais très peu, juste assez pour qu'il puisse se nourrir, se gratter et se défendre, dans une certaine mesure, contre les urts ; je supposai qu'il était nécessaire que le prisonnier reste en vie, du moins provisoirement. En réalité, il me parut probable qu'il vivait dans ces atroces conditions depuis longtemps.

Je me levai, repérai un anneau et y glissai la torche. Ce faisant, je vis plusieurs urts disparaître dans les fissures du mur.

Je retournai auprès du prisonnier.

— Tu appartiens à la Caste Noire, murmura-t-il. Ils vont enfin se débarrasser de moi.

— Peut-être pas, dis-je.

— Va-t-on me torturer à nouveau ? demanda-t-il craintivement.

— Je ne sais pas, répondis-je.

— Tue-moi, souffla-t-il.

— Non, fis-je.

Il gémit.

Je regardai le petit corps tremblant, squelettique, les cheveux clairsemés, les plaies, l'oreille mutilée ; furieux, je me levai et me mis en quête de cailloux que j'introduisis dans les trous d'où sortaient les urts.

Incrédule, le prisonnier, dont les yeux profondément enfoncés s'étaient accoutumés à la lumière de la torche, me regarda.

Je retournai auprès de lui ; sous les fers de ses chevilles, de ses poignets et de son cou, il y avait des cicatrices, comme des bandes blanches, ombres pâles du métal sombre ; il avait fallu des mois pour que se forment de telles marques, remplaçant les plaies terrifiantes qui avaient dû être infligées au début.

— Pourquoi es-tu venu ? demanda-t-il.

— C'est Kajuralia, répondis-je simplement.

Je lui tendis la bouteille.

— Kajuralia ? fit-il.

— Oui, confirmai-je.

Il laissa échapper un rire faible et rauque.

— J'avais raison, dit-il, j'avais raison.

— Je ne comprends pas, fis-je.

Il porta la bouteille à ses lèvres. Il n'avait presque plus de dents : presque toutes avaient pourri et, apparemment, cassé, ou bien il les avait cassées et jetées lui-même.

Je lui arrachai la bouteille. Je ne voulais pas qu'il succombe à l'abus de Paga. J'ignorais comment son organisme le supporterait après des mois de torture, d'isolement, de peur, de mauvaise nourriture, d'humidité, sans parler des urts.

— J’avais raison, répéta-t-il en hochant la tête.

— À quel sujet ? demandai-je.

— Kajuralia était bien aujourd’hui, répondit-il.

Puis il me montra, derrière lui, sur le mur, un grand nombre de minuscules traits tracés régulièrement dans la pierre, peut-être avec un caillou ou avec le bord de l’écuelle de fer-blanc. Il montra le dernier trait :

— Voilà Kajuralia, dit-il.

— Ah, fis-je, les yeux fixés sur son calendrier grossier – il y avait de nombreux traits.

— Un jour comme les autres, ajouta-t-il avec un rire.

Je l’autorisai à boire une nouvelle gorgée de Paga.

— Parfois, reprit-il, je ne suis pas certain d’avoir fait un trait sur le mur, puis j’oublie ; parfois, j’ai peur d’en avoir fait deux.

— Tu ne t’es pas trompé, affirmai-je sans quitter des yeux les traits soigneusement tracés, méthodiquement alignés, les mois, les semaines de cinq jours, les Mains Transitoires.

Je comptai les rangées. Puis, montrant le premier trait, je dis :

— C’est le premier jour d’En’Kara précédant celui de cette année.

La bouche édentée se tordit en un sourire, les yeux profondément enfoncés brillèrent de joie.

— Oui, dit-il, le premier jour d’En’Kara 10118, il y a plus d’un an.

— Je n’étais pas encore arrivé dans la Maison de Cernus, dis-je d’une voix tremblante.

Je lui fis boire un peu de Paga.

— Ton calendrier est juste, repris-je, il est digne d’un Scribe.

— Je suis Scribe, dit l’homme.

Il glissa la main sous son corps et me tendit un lambeau de tissu bleu et humide, dernier vestige de sa robe.

— Je sais, dis-je.

— Je m’appelle Caprus, fit-il.

— Je sais, répétai-je.

Un rire retentit derrière moi et je pivotai sur moi-même. Sur le seuil, entouré de quatre hommes armés d’arbalètes, se tenait Cernus, Maître de la Maison de Cernus. Près de lui, se trouvait également le gardien à qui j’avais fait boire du Paga. Derrière, j’aperçus le mince Scribe que, pendant tous ces mois, j’avais pris pour Caprus. Il arborait un sourire ironique.

Les hommes entrèrent dans la cellule.

— Ne tire pas ton épée, prévint Cernus.

Je souris. Il aurait fallu que je sois fou. Les quatre arbalétriers levèrent leurs armes. À cette distance, les carreaux me traverseraient le corps et s’écraieraient contre les pierres.

Le gardien à qui j’avais donné du Paga s’approcha de Caprus et lui arracha la bouteille. Puis, d’un air dégoûté, il en essuya le goulot sur la manche de sa tunique.

— Tu devais me rapporter la bouteille, me dit-il, pas vrai ?

— Elle est à toi, répondis-je. Tu l’as bien gagnée.

Il se mit à rire puis but.

— Tueur, fit Cernus d’une voix moqueuse, tu ne ferais pas un bon Joueur.

— Effectivement, répondis-je.

— Enchaînez-le ! ordonna Cernus.

Un gardien, après avoir posé son arbalète dans le couloir, apporta de lourdes menottes métalliques. On m’immobilisa les mains dans le dos. Les épais anneaux métalliques se refermèrent sur mes poignets.

— Caprus, reprit Cernus, les yeux fixés sur la misérable silhouette allongée au pied du mur, puis-je te présenter Tari Cabot de Ko-ro-ba ?

Je jouai la stupéfaction.

— Tari Cabot, fis-je, a été assassiné à Ko-ro-ba.

— Non, répliqua Cernus, un Guerrier de Thentis nommé Sandros a été assassiné à Ko-ro-ba.

Je le regardai.

— Sandros croyait qu'il serait ton Assassin, reprit Cernus. Il a cru qu'on l'envoyait à Ko-ro-ba dans ce but. En fait, c'est pour mourir par le poignard d'un tueur à gages qu'on l'y a envoyé. Sa ressemblance avec un Guerrier de Ko-ro-ba, Tari Cabot peut-être, indiquerait clairement, dans l'obscurité de la nuit, que le poignard était destiné à ce Guerrier et un indice fort à propos laissé près de lui, un morceau de tissu vert, conduirait à Ar et, probablement, à la Maison de Cernus.

Je restai sans voix.

— Sandros était un imbécile, poursuivit Cernus. On l'a envoyé à Ko-ro-ba pour qu'il y soit assassiné afin de t'attirer dans cette Maison où, en réalité, tu es mon prisonnier depuis plus d'un an.

— Ce n'est pas sans raison que tu me voulais ici ? dis-je.

— Ne plaisantons pas, Tari Cabot, déclara Cernus. Nous savions que les Prêtres-Rois soupçonneraient notre Maison, et nous nous y attendions ; la ruse simple, et profitable, consistant à vendre des jeunes femmes originaires de la Terre ne manquerait pas d'éveiller leur curiosité. Pour mener l'enquête, il leur faudrait des hommes. Et ils souhaiteraient certainement, si possible, là confier à un homme tel que Tari Cabot.

— Tu joues bien, relevai-je.

Cernus sourit.

— Et, afin de nous assurer que ce serait bien Tari Cabot, que nous connaissons et avec qui, pour ainsi dire, nous avons un vieux compte à régler, l'affaire de l'œuf des Prêtres-Rois, nous avons envoyé Sandros de Thentis à Ko-ro-ba où, pauvre imbécile, il serait assassiné à ta place afin de t'attirer ici.

— Tu es un Joueur brillant, commentai-je.

Cernus rit.

— Nous nous sommes donc arrangés pour que tu pénètres dans notre Maison, agent et espion fidèle aux Prêtres-Rois, qui croiraient ainsi agir secrètement contre nous. Ainsi, tandis que, au fil des mois, nous mettions notre plan en œuvre, tu n'as rien fait, patient et coopératif, dupe et trompé, nous garantissant que les Prêtres-Rois n'enverraient personne d'autre.

Cernus rejeta la tête en arrière et rit à gorge déployée.

— Tu parles de « nous » et de « notre plan » tout le temps, relevai-je. Qui est ce « nous » que tu mets en avant ?

Cernus me jeta un regard mauvais.

— Ne te moque pas de moi, dit-il. Guerrier. (Il me dévisagea puis sourit.) Je suis au service de ceux qui ne sont pas Prêtres-Rois.

Je hochai la tête.

— C'est la guerre, Tari Cabot, reprit-il. Et il n'y aura pas de quartier. Ni maintenant, ni plus tard.

Je hochai à nouveau la tête, reconnaissant le bien-fondé de ses paroles. J'avais combattu. J'avais perdu.

— Vas-tu me tuer ? demandai-je.

— Je te réserve un sort plaisant, répondit Cernus, auquel je pense depuis des mois.

— Lequel ? m'enquis-je.

— Mais avant, reprit Cernus, il nous faut penser à la petite esclave.

Je me crispai.

— Selon Sura, elle a extrêmement bien profité des cours, ce qui signifie qu'elle est en mesure de procurer les plaisirs les plus exquis à son maître.

Je tirai sur les menottes.

— Je crois savoir qu'elle s'attend à être achetée, ainsi que deux autres barbares, par un agent des Prêtres-Rois chargé de les conduire en lieu sûr et de leur rendre la liberté.

Je le regardai avec fureur.

— Je présume, reprit Cernus, qu'elle a l'intention de faire une brillante démonstration.

J'aurais voulu briser l'acier qui m'emprisonnait les poignets et le prendre à la gorge.

— Cela devrait valoir le déplacement, poursuivit Cernus. Je vais donc m'assurer de ta présence au spectacle.

Je bouillais de rage.

— Que t'arrive-t-il ? s'enquit Cernus, inquiet. Tu ne veux pas voir comment la petite esclave se comportera sur l'estrade ? J'espère que, comme les autres, elle rapportera beaucoup d'or à la Maison de Cernus, afin que nous puissions financer nos projets. (Il rit.) Elle se rendra compte ensuite, conclut-il, qu'elle a été réellement vendue.

— Sleen ! criai-je.

Je me jetai sur Cernus mais deux gardiens me retinrent, me forcèrent à reculer et m'immobilisèrent.

— Tari Cabot, tu ne feras jamais un bon Joueur, déclara Cernus.

— Sleen ! Sleen ! criai-je.

— Kajuralia, fit Cernus avec un sourire.

Puis il tourna les talons et sortit.

Je regardai fixement la porte. Je tentai de libérer mes poignets. Deux des gardiens se mirent à rire.

— Kajuralia, répondis-je avec amertume, Kajuralia.

La vente d'Élisabeth Cardwell, de Virginia Kent et de Phyllis Robertson, ainsi que celle des autres barbares éduquées par Cernus, n'eut pas lieu le premier soir de la Fête de l'Amour, bien qu'elles eussent été conduites dans les cages de la Curuléenne au matin du premier jour. La Fête de l'Amour, incidemment, comme je l'ai peut-être déjà mentionné, se déroule pendant la Cinquième Main Transitoire, laquelle tombe à la fin de l'été. En même temps, se déroulent des réjouissances, des courses et des jeux. Cernus, conscient du tempérament et de la curiosité des foules, avait décidé de ne pas dévoiler immédiatement ses délicieuses surprises, une centaine, dont la beauté présumée et l'adresse, renforcées par l'aura mystérieuse de leur origine barbare, avaient fait pendant des mois l'objet de rumeurs impatientes et de rêveries passionnantes. Nombreuses furent les esclaves goréennes qui, furieuses, furent contraintes de monter sur l'estrade au début de la Fête de l'Amour, devant des acheteurs impatients, avant que l'or ne se mette à couler à flots, pour être vendues moins cher qu'elles n'étaient en droit de l'espérer dans des conditions normales. Du point de vue de la vente des esclaves, le point culminant de la Fête de l'Amour est le soir du quatrième jour. Le cinquième jour, se déroulent des courses et des jeux d'une ampleur particulière que les Goréens considèrent comme la conclusion logique des vacances. Ces jeux comptent parmi les plus fastueux et les plus suivis. C'est le quatrième soir de la Fête de l'Amour que Cernus avait décidé de présenter Élisabeth Cardwell, Virginia Kent, Phyllis Robertson ainsi que les autres jeunes femmes enlevées sur Terre aux acheteurs venus non seulement d'Ar, mais aussi de toutes les cités des régions connues et civilisées de Gor.

Le quatrième jour de la Fête de l'Amour était arrivé. Un capuchon d'esclave bouclé sous le menton, une chaîne au cou, les poignets enchaînés derrière le dos, je trébuchai, derrière un chariot tiré par un tharlarion, à l'arrière duquel la chaîne que je portais au cou avait été fixée, dans les rues d'Ar. Il y avait huit hommes d'armes dans le chariot. Derrière moi, me frappant de temps en temps avec le manche de leur javelot, marchaient deux autres hommes d'armes. Sur le siège du chariot, se tenaient le cocher et le Scribe que j'avais pris pour Caprus mais qui s'appelait, en réalité, Philemon de Tyros, lie située quelques centaines de pasangs à l'ouest de Port Kar. Dans la Maison, toutefois, tout le monde le connaissait sous le nom de Caprus car c'est ainsi que Cernus l'avait présenté au personnel et aux hommes d'armes. Il avait appartenu au personnel de Caprus, agent des Prêtres-Rois, jusqu'à la disparition de celui-ci qui avait sans doute déplu à Cernus ; Philemon de Tyros avait ensuite pris la place de Caprus et assumé ses responsabilités.

J'étais nu-pieds et peu habitué à marcher ainsi dans les rues d'Ar. Comme je portais un capuchon d'esclave, il m'était d'autant plus difficile de me diriger. J'étais particulièrement gêné par les larges pierres plates disposées en travers des rues, assez basses pour que les chariots puissent passer par-dessus et assez étroites pour laisser aux roues des chariots la place de passer, mais extrêmement dangereuses pour un individu enchaîné, aveuglé et n'ayant pas l'usage de ses mains, tiré par un chariot de surcroît. Ces plaques, que l'on trouve dans les rues pourvues de trottoirs, servent à traverser sans se mouiller lorsqu'il a beaucoup plu.

De temps en temps, alors que je ne m'y attendais pas, je recevais une pierre ou un coup de lanière, j'entendais une injure ou une exclamation moqueuse.

J'avais chaud sous le capuchon constitué de plusieurs couches de cuir épais, étouffant, attaché sous le menton et autour du cou ; en outre, ce capuchon, comme presque tous les capuchons d'esclave, était conçu pour réduire le prisonnier au silence ; je ne pouvais me débarrasser du gros tampon de cuir introduit dans ma bouche et, en raison des liens qui le maintenaient en place, il m'était impossible de le faire bouger.

Je pris un nouveau coup de lanière sur les mollets.

— Esclave ! cria-t-on.

La voix était féminine, peut-être celle d'une esclave elle-même.

À Ar, comme dans le reste de Gor, un esclave condamné à la torture ou au pal doit supporter tous les tourments que quiconque aurait envie de lui faire subir.

Dans la situation où je me trouvais, enchaîné et encapuchonné, n'importe qui pouvait me frapper en toute impunité, même les esclaves.

Ceux qui m'injuriaient, me donnaient des coups de lanière ou me jetaient des pierres n'avaient aucune raison de ne pas me considérer comme un esclave. J'étais nu-pieds, je ne portais qu'une courte tunique de laine dépourvue de manches ; sur la poitrine et dans le dos, cousue sur la tunique, je portais une grande lettre d'imprimerie, la première lettre du mot goréen : « Kajirus », qui signifie esclave mâle.

Je tombai plusieurs fois mais le chariot ne s'arrêta pas ; je parvins chaque fois à me relever mais je fus parfois tiré sur plusieurs mètres, presque étranglé, avant de pouvoir me relever. Par deux fois, des enfants me firent tomber, par deux fois également un homme d'armes me frappa avec la hampe de son javelot. Il riait.

Je savais qu'on me conduisait à la Curuléenne.

Je supposai qu'Élisabeth Cardwell était heureuse et enthousiaste à ce moment même.

J'eus un rire amer et silencieux.

— Esclave ! cria-t-on avant de me donner un coup de lanière. Puis on me frappa encore par deux fois. « Esclave ! Esclave ! »

Lorsque les jeunes femmes arrivent à la Curuléenne, une étiquette attachée à leur collier indique le numéro de leur lot. Élisabeth, Virginia et Phyllis seraient dans le même lot. Les papiers de presque toutes les jeunes femmes, y compris ceux d'Élisabeth, de Virginia et de Phyllis, avaient été transmis plusieurs jours plus tôt aux services de la Curuléenne où on en avait vérifié l'authenticité avant de mettre à jour certains endos. Les papiers portent le numéro du lot et on prend les empreintes digitales des jeunes femmes que l'on confronte à celles des papiers. Certaines esclaves, que les Maisons ont pris, à la dernière minute, la décision de vendre, arrivent à la Curuléenne avec, fixé au collier, un petit cylindre de cuir contenant leurs papiers ; dans ce cas, c'est à ce moment-là que le personnel de la Curuléenne leur attribue un numéro de lot. Lana, que Ho-Tu, qui disposait d'un pouvoir considérable au sein de la Maison de Cernus, avait décidé de vendre à la Fête de l'Amour, arriva dans ces conditions à la Curuléenne. Virginia, grâce à Ho-Tu, ne craignait plus que Lana porte la laisse de son cher Relius. Lorsque les services de la Curuléenne ont constaté que les papiers des jeunes femmes sont en ordre, on tamponne les étiquettes de leur collier.

Je butai à nouveau contre une large pierre plate, tombai, fus tiré par la chaîne qui me déchira la nuque, me relevai péniblement ; atténué, le rire des hommes d'armes me parvint au travers des nombreuses couches de cuir du capuchon.

Les jeunes femmes sont nues et portent des menottes lorsqu'on les conduit à la Curuléenne ; on les enchaîne dans des chariots ; on les mène jusqu'à un lourd portail muni de barreaux, situé sur l'arrière du bâtiment, qu'on leur fait franchir ; on leur passe les menottes pour qu'elles ne puissent pas s'enfuir ; l'absence de vêtements évite simplement de

rapporter d'innombrables robes à la Maison ; lorsque les jeunes femmes arrivent à la Curuléenne, il est probable que leur robe a déjà été lavée et séchée, prête à être attribuée à une autre esclave.

— Voilà la Curuléenne, annonça Philemon de Tyros. Les mots parurent venir de loin, étouffés par le capuchon.

Le chariot s'arrêta et la lourde chaîne tira sur mon collier.

C'était le quatrième soir de la Fête de l'Amour, le point culminant de la fête en ce qui concernait la vente des esclaves ; ce soir-là, Cernus allait faire monter ses beautés barbares sur l'estrade ; le lendemain, se dérouleraient les courses et les jeux, heures sauvages, étourdissantes au Stade des Tarns et au Stade des Lames, qui conduiraient la Fête de l'Amour à sa conclusion frénétique ; Cernus m'avait appris que je mourrais le lendemain, au Stade des Lames.

J'entendis deux rires féminins, je sentis qu'on me saisissait les chevilles puis qu'on me poussait dans le dos et, surpris, je tombai lourdement ; je me cognai l'épaule contre l'arrière du chariot, le pied botté d'un Guerrier me repoussa et je tombai à genoux sur les pierres ; lorsque je voulus me lever, un Guerrier me posa la main sur l'épaule pour m'en empêcher. Puis un autre Guerrier, à deux mains, m'obligea à poser la tête sur la sandale d'une des deux jeunes femmes ; j'entendis un rire ; puis on me releva brutalement la tête avant de l'abaisser jusqu'à la sandale de l'autre jeune femme ; j'entendis un autre rire.

— Vous avez bien ri, dit Philemon. Maintenant, filez, Esclaves !

Les deux jeunes femmes s'enfuirent en riant.

Je pris conscience de la foule qui m'entourait. Je n'en étais pas le centre mais de nombreux hommes et quelques femmes allaient et venaient autour de moi, se rendant probablement à la Curuléenne ; il y avait beaucoup d'agitation, quelques cris, de nombreuses conversations. Il est probable que tous ces gens se dirigeaient vers les guichets, car il faut payer pour entrer à la Curuléenne ; le prix de l'entrée, bien que minime, contribue au financement du marché, l'essentiel de celui-ci provenant des commissions perçues sur les ventes réalisées dans son enceinte ; ce droit d'entrée est également destiné, à mon avis, à décourager les curieux et les indigents, mais, dans ce domaine, il n'est pas très efficace.

On détacha la chaîne de l'arrière du chariot. Lorsque cela fut fait, on me fit lever puis, trébuchant entre les gardiens, on me conduisit derrière le bâtiment dans lequel nous entrâmes par une petite porte privée. À l'intérieur, on me retira le capuchon ; lorsqu'on retira le gros tampon de cuir amer de ma bouche, je vomis contre un mur ; les gardiens rirent et me frappèrent ; les lampes, bien que la lumière fût faible, me parurent aveuglantes et environnées de cercles colorés ; sous le capuchon étouffant, j'étais dans le noir et j'avais chaud ; l'air confiné et humide de la Curuléenne me parut frais et agréable. Je tirai inutilement sur les anneaux métalliques de mes poignets ; la pointe d'une courte épée me toucha le dos.

— Par ici, dit Philemon.

Nous nous engageâmes dans un long couloir légèrement en pente. J'avais vu la Curuléenne de l'extérieur, mais je n'y étais jamais entré. De l'extérieur, c'est plusieurs rangées de disques entourées d'un portique soutenu par de minces colonnes élancées ; les couleurs dominantes sont le jaune et le bleu, couleurs traditionnelles des Marchands d'Esclaves goréens ; de belles mosaïques ornent les murs extérieurs ainsi que le sol du portique ; elles représentent des scènes, des légendes et des événements relatifs, comme on doit s'y attendre, au commerce du Marchand d'Esclaves et à sa marchandise ; il y a, notamment, des scènes de traque et de capture, d'asservissement, d'éducation, de danse, de soumission et ainsi de suite. Une

mosaïque particulièrement remarquable décrit un raid de la phase initiale au retour victorieux des Marchands d'Esclaves d'Ar, qui rentrent à dos de tarns avec leurs magnifiques victimes ; une autre dépeint l'enregistrement et l'éducation des prises puis la présentation sur l'estrade de la Curuléenne ; une autre raconte l'histoire légendaire de jeunes femmes qui eurent la chance d'être vendues à des maîtres d'Ar dans les bras desquels elles firent l'expérience de l'extase. Une autre série de mosaïques montre des jeunes femmes de diverses cités à genoux devant un Guerrier d'Ar.

Les hommes d'Ar, comme ceux de toutes les cités goréennes, se considèrent comme les meilleurs et les plus beaux de Gor, et sont convaincus que les femmes des autres cités sont tout juste dignes de leur servir d'esclaves. Je suppose que les Marchands d'Esclaves, qui sont souvent des hommes intelligents et habitués aux voyages, venus parfois de cités lointaines, trouvent ces mosaïques amusantes ; je suis certain qu'ils ont vu les mêmes dans leur cité d'origine, à ceci près que c'est sans doute une fille d'Ar qui est agenouillée, terrifiée et obéissante, devant un Guerrier de chez eux. Il n'est pas certain que tous les habitants d'Ar eux-mêmes prennent ces mosaïques au sérieux ; mais, à la réflexion, j'ai cru remarquer que ceux-là mêmes qui s'en moquent n'ont pas la même attitude vis-à-vis des femmes d'Ar et de celles des autres cités, les considérant presque automatiquement, surtout s'il s'agit d'une cité hostile, comme des esclaves potentielles ; sur Gor, comme l'or et les armes, les femmes font, en général, partie du butin. En outre, les jours de vente, des esclaves sont exposées devant la Curuléenne, soit dans des cages suspendues au plafond du portique, soit dans des cages alignées contre le mur intérieur du portique ; toutefois, ces cages sont différentes des cages d'exposition qui se trouvent à l'intérieur ; ce sont seulement, pour ainsi dire, des attractions, de la publicité destinée à attirer les clients ; néanmoins, comme les autres, les jeunes femmes ainsi exposées sont à vendre.

Derrière Philemon et entouré de gardiens, l'un d'eux tenant ma lourde laisse, je franchis la solide porte munie de barreaux située à l'arrière de la Curuléenne et qui sert aux livraisons ; quelques jours plus tôt, Élisabeth, Virginia et Phyllis avaient franchi cette porte. Nous dépassâmes des rangées de tables et des pièces réservées aux examens médicaux ; il y avait également des installations permettant de laver les prisonnières ; ici et là, je vis le bureau d'un responsable du marché ; dans certaines pièces, se trouvaient des soieries, des produits de beauté, des flacons de parfums, des chaînes. À la Curuléenne, les ventes sont soigneusement organisées et les lots sont préparés et présentés avec le plus grand soin, en tenant compte de la variété et de l'attention des acheteurs ; il est rare, par exemple, que deux lots consécutifs montent sur l'estrade avec des soieries semblables, néanmoins, étant donné sa peau et la couleur de ses cheveux, chaque jeune femme doit porter des vêtements qui l'avantagent ; de même, il faut que les bijoux soient adaptés et différents ; en outre, naturellement, la marchandise elle-même doit être variée ; il est rare, par exemple, que des jeunes femmes du même type ou de la même couleur de cheveux se succèdent sur l'estrade. Les produits de beauté et leur emploi posent d'autres problèmes. Le commerce des femmes, comme celui de toute marchandise, est parfois un travail difficile et prenant, exigeant du jugement, de l'expérience et de l'imagination.

Je ne croisai aucune esclave en traversant les salles intérieures de la Curuléenne ; en général, avant la vente, les jeunes femmes sont enfermées dans des cellules éclairées par des ampoules à énergie et situées en sous-sol ; bientôt, cependant, je passai devant les cages d'exposition, qui sont accessibles au public ; ces cages étaient vides ; elles servent, de la dixième à la quatorzième ahn, à l'exposition de la marchandise qui sera mise en vente le soir ; le public peut pénétrer librement dans la salle d'exposition avant la vente mais, après la

quatorzième ahn, on ferme la Curuléenne afin de préparer la vente du soir ; après cette ahn, il faut payer pour entrer dans le marché ; les cellules elles-mêmes, et les allées qui les séparent, sont recouvertes d'épais tapis ; les barreaux sont assez espacés : dans les cellules, il y a des coussins et des soieries ; sur chaque cellule sont indiqués le numéro du lot et la date de vente ; les jeunes femmes sont exposées nues dans les cellules ; en outre, elles doivent se présenter exactement telles qu'elles sont, sans aucun maquillage ; les parfums, toutefois, sont autorisés ; on leur enlève jusqu'au collier de peur qu'il ne dissimule une cicatrice ou un défaut ; la jeune femme est simplement lavée, brossée, peignée et parfumée avant d'entrer dans la cage où, suivant la volonté de l'acheteur potentiel, elle peut être examinée ; elle doit également, si on le lui demande, marcher, prendre des poses et exposer les qualités de sa beauté afin que l'acheteur puisse se rendre compte et faire des comparaisons ; comme me l'avait dit un jour Élisabeth, il est parfois difficile de juger depuis les derniers gradins ; sur l'estrade, la jeune femme est sous les ordres du commissaire-priseur ; en outre, sur l'estrade, elle est généralement maquillée ; si l'acheteur ne se souvient pas qu'une femme particulièrement éblouissante sur l'estrade l'était beaucoup moins dans la cage d'exposition, ce n'est pas la Maison qui est responsable, mais lui-même ; je suppose que, dans le feu des enchères, en raison de la présentation impeccable de la marchandise des Marchands d'Esclaves, on oublie souvent les décisions prudentes et réfléchies que l'on a prises devant les cages d'exposition.

Je supposai qu'Élisabeth, Virginia et Phyllis se trouvaient alors dans les cellules du sous-sol, qu'elles mangeaient peut-être, deux ou trois ahns avant la vente ; plus tard, elles seraient transférées, avec d'autres, dans le couloir des cellules de préparation, lequel conduit à l'estrade ; elles seraient alors habillées et maquillées ; toutes les cellules communiquent : lorsque la vente débute, les lots passent d'une cellule à l'autre jusqu'à la dernière, qui donne directement sur l'estrade ; à mesure que les lots avancent, on fait venir d'autres lots du sous-sol, on les prépare et on les fait passer d'une cellule à l'autre comme les lots précédents.

Dans la salle d'exposition, des citoyens d'Ar allaient et venaient, conversaient avec leurs amis avant de rejoindre leur place ; certaines places, les meilleures, sont numérotées mais les autres, la majorité, appartiennent au premier arrivé ; je supposai que les citoyens qui se promenaient ainsi avaient réservé leur place.

Sous la surveillance de Philemon et des gardiens, je sortis de la salle d'exposition et pénétrai dans l'amphithéâtre ; l'ensemble de la salle était éclairé par des ampoules à énergie ; par la suite, seule l'estrade serait illuminée ; les gradins s'élevaient tout autour de l'estrade, laissant toutefois un passage derrière celle-ci ; on pouvait sortir de l'amphithéâtre à plusieurs niveaux ; certaines parties particulièrement favorisées des gradins étaient séparées du reste ; il s'agissait de places réservées aux clients importants de la Curuléenne, souvent de gros Marchands d'Esclaves originaires de cités lointaines ; le bleu et jaune des Marchands d'Esclaves était partout dans l'amphithéâtre, en motifs complexes et magnifiques, mais la couleur dominante était un rouge riche et intense ; l'estrade elle-même, au centre de l'amphithéâtre, était ronde et faisait environ deux mètres de haut sur six mètres de diamètre ; elle était manifestement très lourde car elle était constituée de poutres massives fixées les unes aux autres par des chevilles de bois ; elle était en bois tout simple et brut ; l'escalier aux grandes marches massives, dépourvu de rampe, qui y conduisait, était luisant et concave, poli, déformé et usé par les pieds nus des innombrables jeunes femmes qui l'avaient gravi ; le dessus de l'estrade était également lisse et légèrement concave ; on y avait répandu, conformément à la tradition, de la sciure de bois ; suivant la coutume goréenne, la jeune femme qui monte sur l'estrade, même si elle porte les soieries les plus luxueuses, doit sentir

la sciure de bois sous ses pieds.

— Par ici ! intima Philemon.

Philemon me conduisit à la loge de Cernus, la plus grande et la plus imposante de l'amphithéâtre, complètement isolée des autres loges et des gradins par des cloisons de bois ; sur un piédestal de marbre se dressait un fauteuil lui aussi de marbre, assez semblable à un trône, devant lequel il me fallut m'agenouiller. On fixa ensuite ma chaîne à un anneau scellé dans le socle du fauteuil.

J'avais constaté que de nombreuses places non réservées étaient déjà occupées par des citoyens qui étaient probablement, en même temps, des acheteurs potentiels. Cela était étonnant car il était encore tôt ; je supposai que le public serait particulièrement nombreux, même pour un quatrième soir de la Fête de l'Amour ; personne n'avait fait attention à moi tandis qu'on me conduisait à la loge de Cernus ; il était Ubar ; sur Gor, le vainqueur oblige souvent son ennemi à assister à la vente de ses femmes avant de le vendre lui-même ou de le faire tuer.

Philemon posa sur moi son regard sournois. Ses lèvres minces esquissèrent un sourire sarcastique.

— Cernus n'arrivera qu'au début de la vente, dit-il. Il nous faut attendre.

Je ne répondis pas.

— Remettez-lui le capuchon ! ordonna-t-il.

Je résistai mais on me fourra une nouvelle fois le tampon de cuir amer dans la bouche puis on me posa le lourd capuchon avec ses nombreuses couches de cuir, sur la tête, avant de le fermer. Encapuchonné, les menottes aux poignets, enchaîné au fauteuil de mon ennemi, je restai à genoux pendant environ deux ahns. Pendant ce temps, je perçus du bruit, du mouvement, l'arrivée du public. Je me demandai si Élisabeth, Virginia et Phyllis se trouvaient déjà dans les cellules de préparation ; j'en doutais car elles seraient probablement vendues tard et ne se prépareraient pas avant que la vente n'ait débuté ; les dernières touches de leur maquillage ne seraient certainement posées que quelques minutes avant qu'elles ne montent sur l'estrade. J'étais furieux et triste, furieux en raison du tour qu'avaient pris les événements, triste pour Élisabeth et les autres jeunes femmes ; pour Élisabeth, surtout, mon cœur saignait, car ses espoirs seraient cruellement déçus ; elle ne comprendrait peut-être qu'on ne la conduisait pas en lieu sûr, que nous avions été pris au piège et qu'on s'était servi de nous, qu'au moment où elle se trouverait, terrifiée, confrontée à un maître qui ne verrait en elle qu'une esclave de plus.

Il y eut un mouvement près de moi et je compris que Cernus était arrivé.

Quelques instants plus tard, j'entendis sa voix.

— Retirez-lui le capuchon.

On m'enleva le capuchon, je secouai la tête et les cheveux, respirai profondément.

Cernus, assis dans son fauteuil, me sourit. Derrière moi, se tenait un homme armé d'une pince et d'un couteau courbe.

— Si tu parles pendant la vente, me prévint Cernus, je te fais couper la langue.

Sans répondre, je me tournai vers l'estrade.

Cernus sourit puis se tourna vers Philemon et s'entretint avec lui.

Pour autant que cela me fût possible en raison des cloisons de bois de la loge de Cernus, j'examinai l'intérieur de l'amphithéâtre. Il était plein à craquer de toutes les couleurs des castes de Gor. Les allées et les passages eux-mêmes avaient été envahis par la foule. Il y avait surtout des hommes, et quelques femmes libres. Il était impossible de distinguer les conversations car elles formaient un murmure indistinct, grave et atténué. Le murmure,

toutefois, exprimait une tension consécutive, je suppose, à l'impatience. J'ignore quelle était, théoriquement, la capacité de l'amphithéâtre ; à mon avis, elle devait se situer aux environs de six mille places ; en comptant le public entassé sur les gradins et debout dans les allées, il devait bien y avoir deux fois plus de spectateurs ; il faisait chaud ; les visages étaient luisants de sueur.

Les Musiciens entrèrent par une porte située sous l'estrade et s'installèrent tout autour, assis en tailleur par terre. Ceux qui avaient des instruments à cordes les accordèrent ; il y avait un joueur de czechar, chef de la formation, quelques joueurs de kalika, quelques flûtistes, des petits tambours kaska et d'autres. Tous préparèrent la soirée, répétant les mélodies et les accords, indifférents au public.

D'autres spectateurs s'entassèrent encore dans l'amphithéâtre. Des esclaves, montés sur des passerelles, ouvrirent les bouches d'aération du plafond, qui est en forme de dôme, et du sommet des murs, je respirai l'air frais ; dehors, j'aperçus les étoiles du ciel goréen ; je ne vis aucune lune.

— La vente va commencer, dit Cernus, sur le ton de la conversation, en se tournant vers moi.

Je ne daignai pas répondre.

Il ricana.

Il y avait de nombreux marchands ambulants. Le plus difficile, pour eux, était de passer parmi les spectateurs. Toutefois, étant donné le nombre de ceux-ci, ils n'avaient aucun mal à écouler leur marchandise ; ils disparaissaient alors derrière une porte et revenaient avec de nouveaux produits.

Parmi les spectateurs, surtout des hommes, il y avait, comme je l'ai peut-être mentionné, quelques femmes, une sur dix ou quinze environ ; beaucoup d'entre elles étaient manifestement riches et de Haute Caste ; certaines d'entre elles avaient probablement l'intention d'acheter une servante ; les esclaves de cuisine, comme on dit, sont achetées sur les petits marchés ; elles feraient des offres par l'intermédiaire d'un homme ; d'autres femmes étaient peut-être simplement curieuses de la beauté des jeunes esclaves originaires d'autres cités, se demandant si elle égalait la leur ; peut-être aimaient-elles, tout simplement, l'ambiance passionnée et colorée de la vente, tremblantes au spectacle de leurs consœurs vendues nues ; peut-être quelques-unes imaginaient-elles qu'elles montaient elles-mêmes sur l'estrade, effrontées et magnifiques, aguichant les hommes, les poussant à faire des offres de plus en plus élevées, jeunes femmes merveilleuses, esclaves vendues aux enchères.

Puis le public se tut, les Musiciens firent également silence, puis les ampoules à énergie de l'amphithéâtre faiblirent, s'éteignirent et d'autres illuminèrent soudainement l'estrade pour la plus grande joie du public qui manifesta son plaisir par un vacarme assourdissant.

L'estrade, dans la lumière, semblait nue et massive. Elle était vide.

Je me demandai ce que les jeunes femmes verraient à partir de l'estrade. Je distinguais, dans la demi-obscurité, les visages de mes voisins et, au fil des minutes, parvins à voir de plus en plus loin. Les jeunes femmes auraient naturellement une conscience aiguë du public, de ses humeurs, de ses réactions, car cela est nécessaire si l'on veut le stimuler, le tenter, le manipuler afin d'augmenter la fréquence et la qualité des offres. Dès le début, Sura avait enseigné à Élisabeth, Phyllis et Virginia, devant des hommes, qu'elles pouvaient se servir des réactions des mâles pour progresser plus rapidement dans l'art des esclaves. Un jour, Élisabeth m'avait dit que, selon Sura, au bout d'un certain temps, elles pourraient distinguer les visages depuis l'estrade. Il était apparemment important d'être en mesure de voir les yeux des hommes, la position de leur corps, les mouvements de leurs épaules.

Il y eut un claquement de fouet, fort et bref ; la foule se leva, la vente commençait.

Une jeune femme, affolée, uniquement vêtue d'une courte tunique de tissu gris, paraissant fuir, entra en courant sur l'estrade, les larmes aux yeux, puis en fit le tour, les mains tendues vers le public ; les Musiciens s'étaient mis à jouer ; elle courut de-ci, de-là, jouant le rôle de l'esclave terrifiée qui cherche à fuir. Un instant plus tard, derrière elle, entra un homme de haute taille, vêtu d'une courte tunique jaune et bleue, le commissaire-priseur, et armé d'un aiguillon très fin, presque une baguette ; en le voyant, la jeune femme voulut fuir mais, comme elle n'avait pas où aller, elle tomba à genoux, en larmes, au centre de l'estrade où, lorsqu'on lui eut arraché son vêtement, elle se releva d'un bond en riant, tendant les bras vers le public, vers ses cris de joie et d'encouragement.

Bref et compétent, le commissaire-priseur présenta la jeune femme, la caressant adroitement avec le mince aiguillon, tout en enregistrant les premières offres.

— Voici Verbina, cria-t-il, qui a si peur des hommes qu'elle est prête à fuir au risque d'être tuée ou torturée ! Soie Blanche et jamais possédée auparavant, elle est cependant prête pour la chaîne d'un maître capable de se servir d'elle comme elle le mérite !

Le public rugit de plaisir, sensible au style du commissaire-priseur. La première offre fut de quatre pièces d'or, ce qui était beaucoup et augurait bien de la soirée. Cela était manifestement dû au fait que la Curuléenne refuse de prendre la responsabilité de vendre les jeunes femmes qui ne sont pas réellement séduisantes. Les prix varient dans des proportions considérables en fonction de la caste, l'abondance du type et des fluctuations du marché. À la Curuléenne, il est rare qu'une jeune femme soit vendue moins de deux pièces d'or. Verbina fut rapidement adjugée à un jeune Guerrier pour sept pièces d'or. Un très bon prix, dans les conditions normales du marché, car une femme véritablement belle et de Haute Caste vaut environ trente pièces d'or, quoique certaines se fussent vendues jusqu'à quarante et cinquante pièces d'or ; en ce qui concerne les femmes de Basse Caste, les prix sont à peu près de moitié moindres.

Le lot suivant était intéressant car il se composait de deux jeunes femmes vêtues de peaux de panthère des forêts, originaires des forêts septentrionales de Gor et enchaînées lune à l'autre par le cou. Un esclave armé d'un fouet les contraignit à gravir l'escalier et à s'agenouiller au centre de l'estrade. Les forêts septentrionales, domaine des bandits et d'animaux extraordinaires, situées au nord et à l'est de Ko-ro-ba, ma Cité, sont magnifiques, profondes et couvrent des milliers de pasangs carrés. Les esclaves qui échappent à leur maître et les femmes libres qui n'acceptent pas le mariage arrangé par leurs parents ou rejettent la culture de Gor se réfugient parfois dans ces forêts où elles vivent en bandes, construisant des abris, chassant pour se nourrir et haïssant les hommes ; ces bandes de femmes, qui sont souvent d'excellents archers, s'opposent parfois aux bandes de hors-la-loi qui habitent également les forêts ; il arrive que des Marchands d'Esclaves téméraires pénètrent dans les forêts afin de capturer ces jeunes femmes, mais il est rare qu'ils en reviennent ; parfois, les Marchands d'Esclaves se contentent de rencontrer les hors-la-loi à la lisière de la forêt afin de leur acheter leurs captives ; curieusement, à la lisière de la forêt, les Marchands d'Esclaves de Port Kar contactent les bandes de femmes et leur achètent les hommes qu'elles ont capturés afin d'en faire des galériens ; il n'est pas rare que le Guerrier qui est entré dans la forêt soit capturé par sa proie, réduit en esclavage puis, lorsque les jeunes femmes en ont assez de lui, vendu, généralement en échange de pointes de flèche ou de bijoux, aux Marchands de Port Kar qui l'enchaîneront au banc de nage d'une galère.

Pour la plus grande joie du public, il fallut trois esclaves pour dévêtir les beautés de la forêt qui mordaient et griffaient. La paire fut finalement vendue à un collectionneur pour dix

pièces d'or ; je présume que son Jardin de Plaisirs est particulièrement bien surveillé car, dans le cas contraire, il risque de s'éveiller avec un couteau sur la gorge et l'exigence d'un tam pour peut-être, finalement, vêtu de haillons, se retrouver enchaîné au banc de nage d'une galère.

Le troisième lot fut une jeune femme de Haute Caste, originaire de Cos, présentée vêtue de Robes de Dissimulation qui lui furent lentement retirées une à une. Elle était belle et avait été libre ; elle n'était pas éduquée ; elle appartenait à la Caste des Scribes et avait été capturée par les pirates de Port Kar. Elle ne tenta pas d'émouvoir les acheteurs, elle resta immobile, la tête baissée, sur l'estrade, jusqu'à ce qu'on ait terminé de la dévêtir. Ses gestes étaient raides. Le public fut mécontent. On n'en offrit que deux pièces d'or. Alors, s'emparant du fouet d'un esclave, le commissaire-priseur s'approcha de la jeune femme désespérée ; sans avertissement, il lui administra la caresse du Marchand d'Esclaves, la Caresse du Fouet, et sa réaction fut immédiate, sauvage, totalement incontrôlable. Elle lui jeta un regard horrifié. Le public hurla de joie. Soudain, elle se jeta sur le commissaire-priseur en poussant des cris hystériques mais il lui passa les menottes et, en larmes, elle tomba à genoux. Elle fut finalement vendue à vingt-cinq pièces d'or.

— Les ventes marchent bien, fit remarquer Cernus.

À nouveau, je refusai de répondre.

Par la suite, je reconnus des jeunes femmes de la Maison de Cernus. Je reconnus Lana qui fut vendue quatre pièces d'or. Les lots se succédèrent et les enchères, dans l'ensemble, augmentèrent. En général, on réserve la meilleure marchandise pour la fin de la soirée, et de nombreux acheteurs attendaient. Je présentai qu'ils attendaient surtout les cent barbares promises par Cernus, jeunes femmes enlevées sur Terre afin d'en faire des Esclaves de Plaisir goréennes.

De temps à autre, dans le courant de la soirée, le commissaire-priseur avait fait quelques remarques désobligeantes à propos des barbares, les comparant aux jeunes femmes qui montaient sur l'estrade, et ainsi de suite. Ces remarques avaient déplu au public et Cernus avait souri. Je suppose que le commissaire-priseur avait reçu des instructions de la Maison de Cernus. Le commissaire-priseur jouait le scepticisme et le cynisme.

En ce qui me concerne, malgré la situation dans laquelle je me trouvais, la beauté, le spectacle et les danses des jeunes femmes qui se succédèrent sur l'estrade m'émerveillèrent ; comme les femmes sont belles, comme elles sont extraordinaires, comme elles sont tentantes, magnifiques, merveilleuses, douloureusement désirables, comme elles sont belles et merveilleuses !

Enfin, très tard, le commissaire-priseur annonça sur un ton légèrement ironique qu'il allait présenter la première barbare et rappela au public qu'il ne fallait rien en attendre.

Les spectateurs, mécontents, crièrent :

— La barbare ! La barbare !

Je fus stupéfait lorsque la jeune femme entra. C'était probablement la moins belle de toutes ; je savais qu'elle comptait parmi les plus intelligentes et, également, parmi les plus sensuelles. C'était une jeune femme à l'esprit extrêmement vif, énergique, quoique pas très belle. Pourtant, lorsqu'on la poussa sur l'estrade, raide, vêtue d'une couverture sombre et usée, elle parut terne, stupide. Elle semblait incapable de fixer son regard et, de temps en temps, comme par inadvertance, tirait la langue. Elle se gratta, regarda autour d'elle, apparemment stupide et maussade. Le public fut ébahi car on aurait à peine osé présenter une telle jeune femme sur la plus petite estrade du marché le plus minable. Pour ma part, j'étais stupéfait car j'avais déjà vu la jeune femme et la connaissais un peu ; elle n'était pas

ainsi ; le public, naturellement, l'ignorait. Le commissaire-priseur, comme désarmé, fit de son mieux pour mettre la jeune femme en valeur mais les spectateurs se mirent à crier et à siffler ; lorsque le commissaire-priseur lui eut retiré sa couverture, avec élégance, comme on prendrait le manteau luxueux d'une dame de qualité, elle se voûta de telle sorte que son dos parut constitué de pièces dépareillées ; le public manifesta bruyamment sa colère. Le commissaire-priseur, qui feignit de perdre son calme, répondit sur un ton acerbe aux critiques des spectateurs des premiers rangs, puis fut à son tour sifflé et hué. La jeune femme paraissait ne rien comprendre. Puis, lorsqu'on l'eut poussée avec l'aiguillon, elle cria d'une voix nasale qui n'était pas la sienne, dans un goréen hésitant et apparemment appris par cœur :

— Achetez-moi, Maîtres !

Le public éclata de rire. Le commissaire-priseur semblait hors de lui. Ensuite, subtilement, ou bien feignant la subtilité, il lui administra la Caresse du Fouet, mais c'est à peine si elle s'en rendit compte. Je compris alors ce qui se passait, peut-être à retardement, car je savais que la jeune femme, Soie Rouge avant les vaisseaux noirs, était extrêmement sensuelle et avait servi, dans la grande salle de la Maison de Cernus, le plaisir des Guerriers et des hommes d'armes ; elle savait qu'on lui administrerait la Caresse et y était préparée ; peut-être même, de ce fait, avait-elle été anesthésiée. Le public la hua, exigea qu'on la fasse descendre et elle le regarda avec effarement, comme une femelle de bosk, sans comprendre et sans chercher à comprendre. Je ne pouvais qu'admirer la ruse de Cernus. Le lot suivant serait certainement le plus beau et serait tellement extraordinaire, comparativement à cette jeune femme, que les hommes oublieraient les beautés qui l'avaient précédée ; après cette jeune femme, actrice stupéfiante, la jeune femme la plus quelconque paraîtrait extraordinairement séduisante ; et une jeune femme véritablement belle ferait l'effet d'une déesse.

— Que m'offre-t-on de cette esclave ? cria le commissaire-priseur.

Des quolibets et des cris lui répondirent.

Pourtant, comme il insistait, il y eut quelques offres dérisoires, peut-être d'hommes désireux d'acquérir une esclave de cuisine pour presque rien ; je constatai sans étonnement que, chaque fois qu'une offre était faite, un individu vêtu en Métallurgiste et appartenant à la garde de la Maison de Cernus faisait légèrement monter les enchères ; finalement, elle lui fut adjugée pour dix-sept disques de cuivre au tarn. Je savais que plus tard, peut-être dans une autre cité, elle serait présentée à son avantage et vendue un bon prix.

Le commissaire-priseur, apparemment désespéré, poussa violemment la jeune femme dans l'escalier puis, furieux, lui renvoya sa couverture d'un coup de pied.

Puis il se tourna vers le public.

— Je vous l'avais dit ! cria-t-il. Les barbares ne valent rien !

Le commissaire-priseur s'entretint avec un responsable du marché qui tenait la liste des lots, confirmait les offres et enregistrerait les ventes avec les acheteurs ou leurs agents, au pied de l'estrade. Le commissaire-priseur semblait dégoûté lorsqu'il regagna le centre de l'estrade.

— Pardonnez-moi, Frères et Sœurs de ma Cité, Ar la Glorieuse, dit-il, mais il me faut vous présenter d'autres barbares.

Le public, dans son immense majorité, tapa des pieds. Certains spectateurs allèrent même jusqu'à donner des coups de poing contre les cloisons de la loge de Cernus. Mais Cernus se contenta de sourire. On injuria le commissaire-priseur, qui se tenait sur l'estrade, et les plus braves, anonymes dans la foule, conspuèrent la Maison de Cernus.

— Regarde attentivement, me dit Cernus.

Une nouvelle fois, je ne daignai pas répondre au Marchand d'Esclaves devenu Ubar d'Ar.

Soudain, les lumières s'éteignirent, plongeant l'amphithéâtre prêt à craquer dans le noir. Il y eut des exclamations de surprise et des hurlements de femmes. Puis, un peu plus tard, l'estrade, et elle seule, fut brillamment illuminée. Le public manifesta sa joie.

On aurait dit que la vente commençait vraiment.

Au pied de l'estrade, dans l'obscurité, non loin de l'escalier, quelqu'un jeta une chaîne près du commissaire-priseur, puis deux autres. Il les ramassa, resta un instant immobile, les maintenant tendues, puis recula. Il rencontra une résistance. En bas dans l'obscurité, trois violents claquements de fouet retentirent.

Puis, fièrement, vêtues de manteaux noirs et la tête couverte d'une capuche, trois jeunes femmes gravirent l'escalier et montèrent sur l'estrade, le dos droit, la tête haute, les traits dissimulés par leur capuche. Elles avaient des menottes auxquelles étaient fixées les chaînes ; la chaîne de la première, probablement Élisabeth, était légèrement plus courte que celles des deux jeunes femmes qui l'entouraient, légèrement en retrait, sans doute Virginia et Phyllis. Leurs manteaux ressemblaient à des ponchos à capuche, sauf que les bras sortaient par des fentes. Les manteaux, amples et élégants, leur cachaient les chevilles. Elles étaient, naturellement, nu-pieds. Elles s'immobilisèrent près du centre de l'estrade, le commissaire-priseur tenant les laisses.

— Voici trois barbares ! cria le commissaire-priseur, une Soie Rouge et deux Soie Blanche, toutes de la Maison de Cernus et dont nous espérons que vous serez satisfaits !

— Sont-elles éduquées ? demanda quelqu'un.

— On nous certifie qu'elles le sont, répondit le commissaire-priseur.

Puis il fit monter les trois esclaves armés de fouets sur l'estrade et leur confia les laisses des jeunes femmes.

Sur un signe du commissaire-priseur, les esclaves leur firent effectuer un tour d'estrade puis les ramenèrent en son centre luisant et légèrement concave.

— Que m'offre-t-on ? cria le commissaire-priseur.

Personne ne répondit.

— Allons, allons. Frères et Sœurs d'Ar la Glorieuse, citoyens et acheteurs d'Ar la Glorieuse, amis d'Ar, combien m'offre-t-on pour ces trois barbares ?

Quelqu'un offrit trois pièces d'or, probablement dans l'unique intention de lancer les enchères.

— J'ai entendu trois ! cria le commissaire-priseur. Ai-je entendu quatre ?

Tout en posant la question, il s'était approché d'une jeune femme et avait découvert son visage. C'était Virginia. Elle levait la tête et avait une expression hautaine. Elle était magnifiquement maquillée en Esclave de Plaisir. Ses cheveux brillants lui tombaient sur les épaules. Ses lèvres étaient peintes en rouge.

— Huit pièces d'or ! cria quelqu'un.

— Qui dira dix ? demanda le commissaire-priseur.

— Dix ! cria-t-on.

Le commissaire-priseur découvrit le visage de la seconde jeune femme, Phyllis.

Elle semblait habitée d'une fureur glacée. Le public retint son souffle. Le maquillage augmentait et intensifiait le côté spectaculaire de sa beauté naturelle, mais avec une rudesse insolente et délibérée qui fit bouillir le sang des hommes.

— Vingt pièces d'or ! cria quelqu'un.

— Vingt-cinq ! cria-t-on dans un autre coin de la salle.

Phyllis leva la tête et détourna les yeux, ne daignant pas regarder le public, son visage n'exprimant que le mépris.

— Qui dira trente ? demanda le commissaire-priseur.

— Quarante ! cria quelqu'un.

Le commissaire-priseur rit et s'approcha de la troisième jeune femme.

Cernus se pencha vers moi.

— Je me demande ce qu'elle pensera, dit-il, quand elle se rendra compte qu'elle a été réellement vendue.

— Donne-moi mon épée ! fis-je, et battons-nous !

Cernus rit puis se tourna à nouveau vers l'estrade.

Alors que le commissaire-priseur allait rabattre la capuche de la troisième jeune femme, celle-ci, bien qu'elle eût les poignets enchaînés, s'enfuit en direction de l'escalier ; la chaîne se tendit et, alors qu'elle atteignait la troisième marche, elle fut arrêtée et tomba, moitié sur les marches, moitié sur l'estrade. L'esclave chargé de sa chaîne la tira alors cruellement, d'abord sur le ventre, puis sur le dos, jusqu'au centre de l'estrade. Ensuite, l'esclave posa le pied sur la chaîne, tout près des menottes, l'immobilisant. Le commissaire-priseur lui posa le pied sur le ventre pour l'empêcher de se débattre.

— Faut-il jeter un coup d'œil sur celle-ci ? demanda le commissaire-priseur.

Le public manifesta son impatience.

J'étais furieux. Je savais que cela n'était qu'un spectacle dont tous les détails avaient été soigneusement chorégraphiés et répétés dans la Maison de Cernus.

Cernus ricanait.

Le public hurla son impatience de découvrir la rebelle.

Le commissaire-priseur glissa la main sous la capuche et, prenant la jeune femme par les cheveux, l'obligea à s'agenouiller devant les acheteurs. Puis il rabattit la capuche.

Les lumières de l'estrade firent étinceler le petit anneau d'or qu'Élisabeth Cardwell avait à la narine.

Le public retint son souffle.

Comme elle était extraordinaire, magnifique !

Elle paraissait mince et sauvage, aussi vigoureuse et dangereuse que la femelle du larl. Elle avait sa place parmi les plus belles femmes de Gor.

Elle était maquillée en esclave.

Le silence se fit.

C'était, ce silence stupéfait, en quelque sorte un hommage que le public rendait à la magnifique captive.

Une offre rompit le silence.

— Cent pièces d'or ! cria un Marchand d'Esclaves qui portait le blason de Tor et se tenait à quelques mètres de la loge de Cernus.

— Cent vingt ! cria un autre, sans passion, simplement, un autre Marchand d'Esclaves qui portait à l'épaule gauche le blason de Tyros.

Les trois jeunes femmes étaient assez proches l'une de l'autre, Élisabeth au milieu et légèrement devant, les deux autres de chaque côté d'elle et un peu en retrait ; puis on leur fit une nouvelle fois exécuter un tour d'estrade.

Les enchères montèrent jusqu'à cent quarante pièces d'or. Puis les trois jeunes femmes furent réparties sur l'estrade, Élisabeth devant et au milieu, Virginia et Phyllis sur les côtés. On détacha les chaînes fixées à leurs menottes et les trois esclaves armés de fouets se retirèrent. Ensuite, avec sa clé, le commissaire-priseur ouvrit l'anneau de leur poignet gauche.

Il retira le manteau de Virginia qui apparut vêtue d'une courte robe jaune et sans manches,

fendue jusqu'à la ceinture.

Il y eut des cris d'approbation.

Ensuite, il retira le manteau de Phyllis, qui était vêtue comme Virginia.

Le public manifesta son enthousiasme.

Enfin, il se dirigea vers Élisabeth et lui retira son manteau.

Le public hurla de joie.

Élisabeth portait la courte robe de cuir des Tuchuks, simple, rugueuse, sans manches, la courte jupe fendue jusqu'à la ceinture, à gauche, ce qui permettait de monter le kaila, monture des Peuples des Chariots.

— Deux cents pièces d'or ! cria un Marchand de Cos.

— Deux cent quinze ! renchérit un officier de cavalerie d'Ar.

On demanda à nouveau aux jeunes femmes de faire le tour de l'estrade et elles obéirent, orgueilleuses, irritées, comme si elles voulaient manifester leur mépris à la populace déchaînée. Lorsqu'elles eurent terminé, Virginia se tenait au milieu, Phyllis à sa gauche et légèrement en retrait, Élisabeth à sa droite et légèrement en retrait. Les trois esclaves armés de fouets revinrent à nouveau sur l'estrade. Les enchères étaient alors montées à deux cent quarante. Quelques cris de protestation s'élevèrent, peut-être de la part de clients pas assez riches, car les jeunes femmes n'étaient pas de Haute Caste.

Le commissaire-priseur fit alors signe à l'esclave qui se tenait derrière Virginia. Il lui passa le poignet gauche derrière le dos et referma l'anneau dessus, lui attachant ainsi les deux mains dans le dos. Ensuite, tirant sur les épaulettes de la robe, il la dénuda jusqu'à la ceinture. Cela plut au public. Quelqu'un offrit deux cent cinquante pièces d'or. Le commissaire-priseur fit signe aux esclaves et les jeunes femmes changèrent de position de sorte que Phyllis occupa le devant de l'estrade. Comme Virginia, elle fut attachée et dénudée. On offrit alors deux cent soixante-quinze pièces d'or. Puis les jeunes femmes changèrent une nouvelle fois de position et Élisabeth s'immobilisa au milieu de l'estrade.

— Apparemment, dit le commissaire-priseur, celle-ci était Tuchuk.

Le public exprima son approbation. Les Tuchuks, qui appartiennent aux Peuples des Chariots, dont le territoire se trouve au sud, sont, aux yeux des habitants du nord de Gor, des gens mystérieux et étranges ; pour les habitants du sud, ils ne sont que des ennemis efficaces, féroces et craints.

— Pouvez-vous deviner, demanda le commissaire-priseur, laquelle des trois est Soie Rouge ?

Le public rit tumultueusement.

— Il est probable, cria le commissaire-priseur, que son maître Tuchuk s'est beaucoup servi d'elle !

Le public rit.

À ce moment-là, sauvagement, Élisabeth cracha au visage du commissaire-priseur.

Le public hurla de joie mais le commissaire-priseur ne parut nullement amusé. Furieux, il fit signe à l'esclave, qui prit position derrière la jeune femme, puis il lui attacha lui-même les mains derrière le dos.

— Tu plaisais aux bergers ignorants, dit-il, voyons maintenant si tu plais aux citoyens d'Ar !

Tout en prononçant ces paroles, il la dénuda jusqu'à la ceinture.

Élisabeth était belle. La position de ses poignets, naturellement, comme c'était le cas pour les autres jeunes femmes, n'était pas due au hasard. Elle est destinée à mettre leurs charmes en valeur.

Je me rendis compte que j'avais envie de la prendre dans mes bras et d'embrasser ses

lèvres peintes en rouge. Je suppose que ma réaction n'était pas différente de celle des autres spectateurs.

— Trois cents pièces d'or ! cria un notable d'Ar.

Le public manifesta qu'il approuvait l'offre.

— Trois cent cinq ! renchérit le Marchand d'Esclaves de Tor.

— Trois cent dix ! annonça le Marchand d'Esclaves qui portait à l'épaule l'emblème de Tyros.

Le commissaire-priseur regarda le public.

— Samos, demanda-t-il, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, est-il des nôtres ce soir ?

Tous les yeux se tournèrent vers une loge proche de l'estrade.

À l'intérieur, une silhouette indolente était affalée dans un fauteuil de marbre ; son indolence, cependant, était celle de l'animal repu. À l'épaule gauche, il portait les cordes nouées de Port Kar ; son vêtement était simple, sombre et tissé serré ; la capuche était rabattue en arrière, révélant une grosse tête aux courts cheveux blancs ; le visage était rougi par le vent et le sel ; il était plissé et ridé, craquelé comme du cuir ; en lui, je perçus le pouvoir, l'expérience, l'intelligence et la cruauté ; il avait deux petits anneaux d'or aux oreilles ; il me fit penser à un Carnivore peu enclin, pour le moment, à chasser ou à tuer.

— Ici, dit-il.

Il n'avait encore fait aucune offre.

— Sans doute Samos de Port Karf Premier Marchand d'Esclaves de la Capitale Maritime de Gor, Port Kar la Noble, daignera-t-il s'intéresser à ces indignes jeunes femmes.

Le silence se fit.

— Montre-moi les femmes, dit Samos.

Le public rugit de joie.

Le commissaire-priseur s'inclina devant Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

Presque aussitôt, les esclaves armés de fouets devêtirent complètement les trois magnifiques barbares de la Maison de Cemus devant les acheteurs d'Ar.

Le public se leva, hurlant et tapant des pieds, et, s'il y eut des offres, le vacarme était tel que personne ne les entendit.

— Retire les menottes.

Cela fut fait et les esclaves armés de fouets se retirèrent, emportant les menottes qui avaient immobilisé les gracieuses plantes qui faisaient l'orgueil de l'estrade d'Ar.

Le public hurla, rugit, tapa des pieds.

Les jeunes femmes restèrent immobiles dans la lumière, affrontant le public du regard, nues et fières ; sous les cris et les hurlements frénétiques, elles comprirent qu'elles étaient belles et qu'elles plaisaient. Comme elles étaient merveilleuses et féminines, les trois esclaves, à ce moment-là !

On cria une douzaine d'offres qui se perdirent dans les acclamations du public. J'entendis une offre de quatre cents pièces d'or. Finalement, le public se tut.

Le commissaire-priseur se tourna à nouveau vers la loge de Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

— Le Noble Samos consent-il à manifester son intérêt ? demanda-t-il.

— Fais-les danser, dit Samos.

Le commissaire-priseur s'inclina une nouvelle fois devant lui. Le public hurla de plaisir.

— Faut-il apporter les soieries de Plaisir ? demanda-t-il.

— Non, répondit Samos.

La foule manifesta sa joie.

Les Musiciens prirent leurs instruments et, toutes ensemble, comme trois esclaves, femmes qui deviendraient la propriété des hommes, les jeunes femmes dansèrent.

Dans le public, des hommes poussèrent des exclamations de plaisir ; j'entendis même des femmes, stupéfaites de constater que leur sexe pouvait être aussi magnifique ; les yeux de quelques femmes brillaient d'admiration et d'enthousiasme mal dissimulés ; je mesurai la rapidité de leur respiration aux mouvements de leur voile ; les yeux de quelques autres exprimaient la terreur et, reculant, elles regardaient autour d'elles, ayant soudain peur des hommes qui les entouraient ; un voile se déchira, une jeune femme cria et, me retournant, je vis un Guerrier l'embrasser violemment sur les lèvres ; finalement, elle accepta son baiser ; le public devint fou ; ici et là, des femmes hurlèrent au milieu de groupes d'hommes ; une jeune femme essaya de s'enfuir mais fut traînée par la cheville jusqu'au pied des gradins ; une autre déchira elle-même son voile, prit la tête de son voisin entre ses mains, l'embrassa sur les lèvres et, un instant plus tard, se retrouva couchée par terre dans ses bras, les robes déchirées, pleurant, hurlant de plaisir.

Les jeunes femmes exécutèrent quatre danses parmi les hurlements et les rugissements du public, puis s'immobilisèrent soudain, splendides, animales, aguichantes.

Ensuite, reprenant leur souffle, couvertes de sueur, elles regagnèrent l'estrade et le commissaire-priseur s'avança.

Les offres jaillirent d'elles-mêmes.

— Cinq cents pièces d'or ! cria le notable d'Ar.

— Cinq cent vingt ! renchérit le Marchand d'Esclaves de Tor.

— Cinq cent trente ! cria quelqu'un d'autre.

— Cinq cent trente-cinq ! proposa le Marchand d'Esclaves de Tyros.

Le commissaire-priseur se tourna vers la loge de Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

— Le Noble Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, Porte et Maltresse de la Mer, souhaite-t-il manifester de l'intérêt pour ces indignes jeunes femmes ? Ne réchaufferaient-elles pas le cœur des marins au retour d'un long voyage ?

Le public rit.

— N'aimeraient-ils pas que de telles esclaves leur servent le Paga ? N'aimeraient-ils pas qu'elles dansent pour eux ? Les rencontrer dans l'alcôve d'une taverne, impatientes et les lèvres ouvertes, soulagerait leurs yeux irrités par le soleil et le sel de Thassa la Luisante.

Le public rit à nouveau. Mais Samos ne dit rien. Son visage resta impassible.

— Ne sont-elles pas dignes d'être offertes à l'Ubar de Port Kar, Porte et Maîtresse de Thassa la Luisante ?

Le public se tut.

Intérieurement, je bouillais de rage mais j'étais également en proie à l'horreur car je ne pouvais supporter, même dans mon imagination, que les jeunes femmes puissent être vendues à un marchand de Port Kar. Aucune esclave ne s'est jamais échappée de Port Kar, protégée d'un côté par les interminables marais du delta du Vosk, de l'autre par les puissantes marées du Golfe de Tamber et, au-delà, par les étendues immenses, bleues, luisantes et dangereuses de Thassa. On dit que les chaînes des esclaves sont plus lourdes à Port Kar. Dans aucune cité de Gor l'esclavage n'est plus abject, plus total qu'à Port Kar la Sordide, Port Kar la Malsaine. Je ne voulais pas admettre, même en pensée, qu'un tel sort pourrait frapper les jeunes femmes sans défense qui se tenaient sur l'estrade d'Ar, des années de servitude misérable et sans espoir, à faire les quatre volontés de maîtres qui comptent parmi les plus cruels de Gor, à n'exister que pour procurer du plaisir à des individus qui ne verraient jamais

en elles que des esclaves.

— Je n'ai pas l'intention d'enchérir, déclara Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

Le commissaire-priseur sourit et s'inclina.

— Cinq cent quarante pièces d'or ! cria le notable d'Ar.

Le public applaudit. Puis le silence se fit.

— On me propose cinq cent quarante pièces d'or pour ces barbares au sang chaud ! cria le commissaire-priseur, cinq cent quarante pièces d'or seulement pour ce magnifique lot de femelles, en excellente santé et magnifiquement éduquées pour vous tenter, vous tourmenter, vous rendre fous de plaisir ! Va-t-on m'offrir davantage ? Allons, Frères et Sœurs d'Ar, quand l'occasion d'acquérir d'aussi splendides créatures pour une poignée de pièces d'or se représentera-t-elle ?

Le public rit.

— Cinq cent quarante-cinq ! grogna le Marchand d'Esclaves de Tyros.

Le public accueillit l'offre avec joie mais, ensuite, il se tut.

Le commissaire-priseur regarda les visages ; personne ne renchérit.

Il tendit la main ouverte, la paume en haut, vers le public. S'il fermait la main, cela signifiait qu'il acceptait l'offre.

Le silence se fit.

Soudain, horrifié, je vis Élisabeth gagner le devant de l'estrade.

Elle s'immobilisa, les mains sur les hanches, la tête haute.

— Les hommes d'Ar sont avares ! déclara-t-elle.

Le public rit et elle rit également.

— Oui, reprit-elle, avares ! (Elle rit encore. Puis elle se tourna vers Virginia.) Voici, poursuivit-elle, insinuante, une jeune femme mince, souple, vive, Soie Blanche, intelligente, impatiente d'être caressée par un homme, qui, pour l'homme qui lui plaira, sera aussi abjecte et servile qu'on peut le souhaiter. Imaginez-la, nobles habitants d'Ar, enchaînée à votre anneau ! Elle vaut à elle seule cinq cents pièces d'or !

Le public hurla son approbation et le commissaire-priseur baissa le bras puis recula, peut-être aussi surpris que les spectateurs.

— Et celle-ci, reprit Élisabeth en se dirigeant vers Phyllis. Qu'en pensez-vous ?

Phyllis lui jeta un regard ébahi.

— Mets les mains sur la nuque. Esclave, ordonna Élisabeth, et tourne-toi vers les acheteurs d'Ar !

Stupéfaite, Phyllis obéit.

— Or, Maîtres, railla Élisabeth, ne voudriez-vous pas que celle-ci porte votre collier ?

Il y eut des cris d'approbation.

— Mais je vous préviens, reprit Élisabeth, elle déteste les hommes !

Le public rit.

Phyllis la regarda avec colère.

— Ne baisse pas les bras, Esclave ! cria Élisabeth.

Phyllis s'immobilisa, la tête en arrière, les reins cambrés. Elle avait les larmes aux yeux.

— Elle croit qu'aucun homme ne peut la dompter, poursuivit Élisabeth. Elle croit qu'aucun homme ne peut véritablement faire d'elle une esclave !

Il y eut des exclamations incrédules et des rires.

— Elle a peut-être raison ! cria Élisabeth. Il est certain qu'à Ar personne ne pourrait la faire hurler de plaisir !

Il y eut quelques manifestations de colère dans le public, mais également beaucoup de rires.

— N'êtes-vous pas prêts à payer cinq cents pièces d'or, continua-t-elle, pour l'attacher à votre laisse et la conduire chez vous afin de lui apprendre ce que valent les hommes d'Ar, s'ils valent quelque chose, avant de l'envoyer aux cuisines, laver les marmites jusqu'à ce qu'elle vous supplie de la laisser dormir enchaînée au pied de votre couche ?

Le public manifesta bruyamment sa joie et son plaisir.

Phyllis pleurait.

— Baisse les bras, Esclave ! ordonna Élisabeth.

Phyllis obéit, recula et s'immobilisa près de Virginia.

Puis Élisabeth gagna le devant de l'estrade.

— Et moi ? demanda-t-elle. Aimeriez-vous me passer les menottes ?

Le public hurla et tapa des pieds, les hommes se levèrent, crièrent, se frappèrent l'épaule gauche avec le poing droit, l'applaudissement goréen.

— Je crois, cria Élisabeth en riant, que je ne suis pas trop mal !

Il y eut des cris d'assentiment.

Elle tendit le bras vers un bel homme souriant, un Bourrelier.

— N'aimerais-tu pas me posséder ? demanda-t-elle.

Il se donna de grandes claques sur les genoux.

— Sûr ! cria-t-il.

— Et toi ? dit Élisabeth en montrant un Marchand richement vêtu du cinquième rang. Aimerais-tu que je me soumette à toi ?

— Certainement ! répondit-il.

— Y a-t-il un homme, dans cette salle, qui n'ait pas envie de me prendre dans ses bras ?

Un « Non ! » assourdissant fit trembler l'amphithéâtre.

— Qui a envie de moi ?

— Moi ! hurlèrent des milliers de voix.

— Mais, gémit Élisabeth, je ne suis qu'une pauvre esclave sans maître. (Elle tendit les poignets vers la foule, comme si elle avait des menottes.) Qui m'achètera ? gémit-elle.

Le tonnerre d'offres fut assourdissant.

Élisabeth rejoignit les deux autres jeunes femmes, les prit par le bras et, ensemble, elles gagnèrent le devant de l'estrade.

— Qui nous achètera ? répéta Élisabeth.

— Huit cents pièces d'or ! cria quelqu'un.

— Huit cent cinquante ! cria un autre acheteur.

Puis on proposa neuf cents et ce qui était incroyable, mille puis la somme stupéfiante de mille quatre cents pièces d'or.

Le commissaire-priseur fit signe aux Musiciens et une fois de plus, parmi les hurlements du public, tandis qu'il tendait la main ouverte, acceptant les offres, les jeunes femmes exécutèrent les derniers moments de la danse de l'esclave nouvellement achetée et qui danse sa joie à l'idée qu'elle va bientôt être dans les bras de son maître. Lorsqu'elles eurent terminé, les jeunes femmes s'agenouillèrent dans une attitude de soumission, assises sur les talons, les bras tendus, la tête baissée, les poignets croisés ; Élisabeth faisait face au public, Virginia et Phyllis étaient agenouillées perpendiculairement à elle, à droite et à gauche ; elles formaient une fleur soumise et vulnérable d'esclaves.

Le commissaire-priseur attendit que les acclamations du public aient enfin cessé. La dernière offre se montait à la somme stupéfiante de mille cinq cents pièces d'or. À ma

connaissance, jamais trois jeunes femmes ne s'étaient vendues à un tel prix à la Curuléenne. Ce mus avait manifestement fait un bon investissement.

Le commissaire-priseur cria à la foule qui s'était tue :

— Je vais fermer la main !

— Ne ferme pas ta main ! intervint Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

Le commissaire-priseur se tourna avec déférence vers le Marchand de Port Kar la Sordide et la Malsaine, Maîtresse et Fléau de Thassa la Luisante.

— Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, Maîtresse et Port de Thassa, daigne maintenant manifester son intérêt ?

— Effectivement, répondit Samos d'une voix unie.

— Quelle est l'offre ? s'enquit le commissaire-priseur.

— C'est une offre, répondit l'homme, de Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar. Je propose trois mille pièces d'or pour les trois esclaves actuellement sur l'estrade.

Le public retint son souffle d'un bout à l'autre de l'amphithéâtre.

Le commissaire-priseur recula, stupéfait. Les jeunes femmes elles-mêmes levèrent la tête, ébahies, rompant la discipline de la fleur soumise. Puis, avec un sourire, Élisabeth baissa à nouveau la tête et les deux autres l'imitèrent. J'avais envie de vomir. Élisabeth croyait certainement que Samos était l'agent des Prêtres-Rois chargé de les acheter, de les conduire en lieu sûr et de leur rendre la liberté.

Cernus ricanait.

Le commissaire-priseur ferma la main, comme pour saisir une poignée de pièces d'or.

— Les femmes sont vendues ! annonça-t-il.

Le public manifesta sa joie, son ravissement.

Les jeunes femmes s'étaient levées ; des esclaves leur passèrent les menottes auxquelles ils fixèrent des chaînes, se préparant à faire descendre la marchandise vendue de l'estrade.

— Des barbares ! cria le public. D'autres barbares !

— Bientôt ! cria le commissaire-priseur. Bientôt ! Nous allons présenter de nombreux lots de barbares ! Ne soyez pas déçus ! Il y en a d'autres ! Il y a beaucoup de barbares à vendre, des lots extraordinaires, superbes et magnifiquement éduquées !

Le public frémit d'impatience.

Élisabeth et les deux autres jeunes femmes avaient été attachées. L'épreuve de la vente étant terminée, Virginia et Phyllis pleuraient. Élisabeth, en revanche, paraissait parfaitement détendue et satisfaite. Lorsqu'elles eurent fait demi-tour et que les esclaves armés de fouets les conduisirent vers l'escalier, Cernus s'adressa aux gardiens qui se tenaient derrière moi.

— Faites lever le fou, dit-il. Il faut qu'elle le voie !

Je luttai mais cela n'empêcha pas les deux hommes de me soulever.

— Contemple un ennemi de Cernus ! cria Philemon.

Les jeunes femmes se retournèrent et Élisabeth, examinant attentivement la foule, me vit, vêtu des haillons d'un esclave, les poignets attachés derrière le dos, prisonnier impuissant de Cernus, Marchand d'Esclaves, Ubar d'Ar.

Ses yeux s'agrandirent. Elle resta immobile, comme frappée par la foudre. Elle mit ses mains enchaînées devant la bouche. Incrédule, elle secoua la tête. Puis, au moyen de la chaîne et des menottes, on l'obligea rudement à faire demi-tour. Elle regarda alors par-dessus son épaule, les yeux agrandis par l'horreur. Puis, luttant contre la chaîne et les menottes, elle descendit l'escalier en trébuchant. C'est à ce moment-là qu'elle comprit qu'elle avait été réellement vendue. Elle cria désespérément, un long gémissement de douleur et d'impuissance. J'entendis le claquement d'un fouet, puis les hurlements et les sanglots

hystériques d'une esclave. Ensuite, on l'emmena, les claquements du fouet et ses cris s'éloignèrent, puis je n'entendis plus rien.

— Avant de la livrer à Samos, disait Cernus, je crois que je vais la faire conduire à la Maison et me servir d'elle. Elle m'a séduit ce soir. Comme elle est Soie Rouge, Samos n'y verra pas d'inconvénient.

Je ne répondis pas.

— Emmenez-le ! ordonna Cernus.

Aussitôt, deux gardiens me firent sortir de l'amphithéâtre.

Les lumières s'éteignirent un instant, puis s'allumèrent à nouveau.

J'entendis les cris du public.

Le commissaire-priseur demanda les premières offres. Je compris qu'un nouveau lot d'esclaves à vendre venait de monter sur l'estrade, pour le plaisir des acheteurs d'Ar.

— Cette nuit, cria Cernus en levant sa coupe, nous allons nous réjouir et nous amuser !

Jamais je n'avais vu le Marchand d'Esclaves, généralement impassible, aussi transporté de joie que pendant la nuit qui suivit la vente à la Curuléenne. Le festin se prolongea très tard dans la grande salle de la Maison de Cernus, le vin et le Paga coulèrent à flots. Les esclaves enchaînés au mur et destinées au plaisir des Guerriers s'accrochaient, ivres et extatiques, à ceux qui se servaient d'elles. Les hommes d'armes, un gobelet à la main, vacillaient. Les guerriers de Cernus chantaient. Des jeunes femmes nues servirent des tarsks rôtis sur de longues broches. Des esclaves en cours d'éducation, nues également, servaient le vin. Les Musiciens, ivres et déchaînés, jouaient inlassablement.

Encapuchonné, enchaîné, nu jusqu'à la ceinture, j'avais été pourchassé d'une pièce à l'autre et battu à coups de bâton.

Sans capuchon maintenant, mais toujours enchaîné, et sanglant, je m'agenouillai devant le piédestal de Cernus.

Non loin de moi, misérable, prostrée, enchaînée comme moi au piédestal de notre maître, était agenouillée Élisabeth Cardwell, uniquement vêtue de la chaîne de Cernus, avec son médaillon orné du tarn maintenant des chaînes d'esclave entre ses serres, qu'elle portait au cou.

Je constatai, consterné, que Relius et Ho-Sorl étaient également enchaînés dans un coin. Près d'eux, à genoux, les poignets et les chevilles attachés par de minces cordelettes de soie, se trouvait Sura, la tête baissée, les cheveux touchant le sol.

La poupée qu'elle aimait tant, qui lui venait de sa mère et qu'elle gardait si jalousement dans son compartiment qu'elle avait essayé de me tuer avec un aiguillon, gisait sur le sol devant elle, déchiquetée, détruite.

— Qu'ont-ils fait ? demandai-je à Cernus.

— Ils t'auraient libéré, répondit Cernus en riant. Nous avons appréhendé les hommes après un dur combat, tandis qu'ils tentaient de se frayer un chemin jusqu'à toi pendant que tu étais enfermé. La femme a essayé de corrompre tes gardiens avec du Paga et des bijoux.

Je secouai la tête. Je ne comprenais pas pourquoi Relius et Ho-Sorl avaient embrassé ma cause et pourquoi Sura, bien qu'elle eût de l'affection pour moi, avait risqué sa vie, qui était maintenant perdue. Je n'avais rien fait pour mériter de tels amis, une telle loyauté. Je compris, dans la situation désespérée où je me trouvais, que j'avais trahi non seulement Élisabeth, les autres jeunes femmes et les Prêtres-Rois, mais aussi des alliés inconnus dont faisaient peut-être partie Relius, Ho-Sorl, Sura et d'autres. La fureur, la rage et le désespoir m'étouffèrent. Je regardai Élisabeth qui, la chaîne de Cernus au cou, contemplait fixement, presque en état de choc, le sol.

Je les avais tous trahis.

— Faites entrer Portus ! ordonna Cernus.

Le Marchand d'Esclaves, qui avait été le principal concurrent de la Maison de Cernus, fut amené, sans doute directement des cachots du Cylindre Central d'Ar, sur l'ordre de son Ubar, Cernus, autrefois de la Caste des Marchands mais appartenant maintenant à la Caste des Guerriers.

Portus, terriblement amaigri, la peau flasque et pendante, fut conduit, entravé et nu jusqu'à

la ceinture, dans le carré de sable.

On lui retira ses menottes et on mit un couteau courbe dans sa main tremblante.

— Je t'en prie, ô puissant Cernus, gémit-il, prends pitié !

L'esclave que j'avais vu gagner un combat bondit dans le carré et se dirigea vers Portus.

— Je t'en prie, Cernus ! s'écria Portus alors qu'une longue ligne sanglante apparaissait sur sa poitrine. Je t'en prie ! Je t'en prie ! Frère de Caste ! cria-t-il tandis que l'esclave, vif, impatient, riait et le frappait en toute impunité.

Puis Portus tenta de résister mais, affaibli, incompetent, maladroit, il trébucha, de plus en plus souvent blessé sans que, pour autant, aucune coupure fut mortelle. Finalement, couvert de sang, tremblant, gémissant, incapable de bouger, il tomba aux pieds de l'esclave ricanant.

— Qu'on le livre à la Bête ! ordonna Cernus.

Portus, malgré ses protestations, fut emporté, laissant une traînée sanglante sur les dalles de la salle.

— Qu'on fasse entrer l'Hinrabienne ! cria Cernus.

Je fus ébahi. Les Hinrabiens étaient tombés dans une embuscade, quelques mois plus tôt, peu après avoir quitté Ar pour Tor, la Cité du Désert. On supposait que toute la famille avait été massacrée. Le seul corps que l'on n'avait pas retrouvé était celui de Claudia Tentia Hinrabia, qui avait été la victime malheureuse des machinations de Cernus, lequel s'était servi d'elle pour précipiter la chute de la Maison de Portus.

J'entendis, très loin, un cri de terreur, celui de Portus, puis un rugissement sauvage.

Tout le monde frémit.

— La Bête a mangé ! annonça Cernus en ricanant.

Puis il but et un peu de vin coula sur son menton.

On fit entrer une esclave, une jeune femme mince, vêtue de Soies de Plaisir jaunes, aux courts cheveux noirs, aux yeux sombres et aux pommettes hautes.

Elle courut timidement et s'agenouilla devant le piédestal.

Je retins mon souffle car c'était Claudia Tentia Hinrabia, fille gâtée d'un Ubar d'Ar devenue une esclave dépourvue de tout droit, semblable à des milliers d'autres à Ar la Glorieuse.

Elle regarda autour d'elle avec étonnement. Elle n'était sans doute jamais entrée dans cette salle.

— Esclave, tu t'appelles bien Claudia, n'est-ce pas ? demanda Cernus.

— Oui, Maître, répondit-elle.

— Sais-tu dans quelle cité tu te trouves ? demanda Cernus.

— Non, Maître, répondit-elle. Je portais une cagoule lorsqu'on m'a conduite ici.

— Par quels hommes ? s'enquit Cernus.

— Je ne sais pas, Maître, souffla la jeune femme.

— On dit que tu prétends que tu es Claudia Tentia Hinrabia, dit Cernus.

La jeune femme leva brusquement la tête.

— C'est vrai ! s'écria-t-elle. C'est vrai, Maître !

— Je sais, fit Cernus.

Elle le regarda avec horreur.

— Dans quelle Cité sommes-nous ? demanda-t-elle.

— À Ar, répondit Cernus.

— Ar ? souffla-t-elle.

— Oui, confirma Cernus, Ar la Glorieuse.

Ses yeux s'emplirent d'espoir. Je crus qu'elle allait se lever. Puis ses yeux s'emplirent de larmes.

— Ar ! s'écria-t-elle. Oh ! libère-moi ! Libère-moi ! (Elle tendit les mains vers Cernus.) Je suis d'Ar ! Je suis d'Ar ! Je suis Claudia Tentia Hinrabia d'Ar ! Libère-moi, Maître !

— Sais-tu qui je suis ? s'enquit Cernus.

— Non, Maître, répondit-elle.

— Je suis Cernus, dit-il, Ubar d'Ar.

Elle le regarda avec stupéfaction.

— Noble Cernus, souffla-t-elle, si tu es mon Maître, libère-moi, libère-moi !

— Pourquoi ? fit Cernus.

— Je suis Claudia Tentia Hinrabia, dit-elle, d'Ar.

— Tu es une esclave, répliqua Cernus.

Elle le regarda avec horreur.

— Je t'en prie, Ubar, sanglota-t-elle. Je t'en prie, Noble Cernus, Ubar de Ma Cité, libère-moi !

— Ton père me devait de l'argent, déclara Cernus, tu resteras mon esclave.

— Je t'en prie ! sanglota-t-elle.

— Tu es seule, dit Cernus. Ta famille n'est plus. Personne ne peut te protéger. Tu resteras mon esclave.

Elle se cacha le visage dans les mains et pleura.

— Je ne connais que le désespoir, gémit-elle, depuis que les hommes de la Maison de Portus m'ont enlevée et réduite en esclavage.

Cernus rit.

La jeune femme le regarda sans comprendre.

— Comment les hommes de Portus ont-ils pu entrer dans le Cylindre Central et t'enlever ? s'enquit-il.

— Je l'ignore, reconnut-elle.

— Ce sont les Taurentiens de la garde du palais eux-mêmes qui t'ont mis une cagoule et emportée.

Elle retint son souffle.

— J'ai soudoyé Saphronicus, leur Capitaine, expliqua Cernus.

Elle secoua faiblement la tête.

— Mais, la Maison de Portus... fit-elle. J'ai vu le collier d'une esclave...

Cernus rit.

Il descendit du piédestal et s'immobilisa près d'elle.

— Lève-toi, Esclave ! ordonna-t-il.

L'Hinrabienne obéit.

Elle le fixa avec terreur. Il ouvrit sa robe et la lui arracha.

Puis il retira la lourde chaîne et son sceau du cou d'Élisabeth Cardwell et la passa à celui de la jeune Hinrabienne.

— Non ! Non ! s'écria-t-elle, se prenant la tête entre les mains et tombant à genoux aux pieds de Cernus.

Il rit.

Elle leva vers lui des yeux pleins d'horreur.

— C'était toi ! souffla-t-elle. C'était toi !

— Naturellement, fit Cernus.

Puis il lui retira la chaîne et la mit autour de son propre cou. Ensuite, il regagna sa place.

Les spectateurs éclatèrent de rire.

— Qu'on lui attache solidement les bras et les poignets ! ordonna Cernus à un homme

d'armes.

Celui-ci obéit. La jeune Hinrabienne, horrifiée, resta sans réaction.

— Nous avons une autre surprise pour toi, ma chère Claudia, annonça Cernus.

Elle le regarda sans comprendre.

— Va chercher l'esclave de cuisine ! ordonna Cernus à un de ses hommes.

Celui-ci, avec un mauvais sourire, sortit en hâte.

— Claudia Tentia Hinrabia, expliqua Cernus en se servant un nouveau gobelet de vin de Ka-la-na, était une maîtresse extrêmement stricte et exigeante. On raconte qu'elle a fait couper le nez et les oreilles d'une pauvre fille qui avait fait tomber un miroir, puis qu'elle l'a vendue.

Les auditeurs manifestèrent leur désapprobation.

Deux hommes d'armes contraignirent Claudia à s'agenouiller, solidement liée. Son visage blêmit.

— J'ai fouillé toutes les cuisines d'Ar jusqu'au jour où j'ai retrouvé cette fille, reprit Cernus.

Je me souvins que j'avais vu l'esclave mutilée. J'eus l'impression qu'il y avait des mois alors qu'il n'y avait, en fait, que quelques jours.

— Et je l'ai achetée, conclut Cernus.

Des cris de joie retentirent.

Claudia Tentia Hinrabia, maintenue à genoux par ses deux gardes, attachée, semblait abattue, horrifiée, incapable de réagir.

Une jeune femme entra dans la salle suivie par l'homme qui était allé la chercher. C'était celle que j'avais vue quelques jours plus tôt, le soir de ma capture, et à qui j'avais donné une bouteille de Paga. On lui avait coupé le nez et les oreilles. Sans cela, elle aurait été belle.

Lorsque la jeune femme entra dans la salle, les gardiens de Claudia la tournèrent vers elle.

Ebahie, la jeune femme s'immobilisa. Claudia la regarda, les yeux dilatés par l'horreur.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda Cernus avec douceur.

— Melanie, répondit-elle sans quitter l'Hinrabienne des yeux, surprise, stupéfaite de retrouver sa maîtresse dans de telles circonstances.

— Melanie, reprit Cernus, connais-tu cette esclave ?

— C'est Claudia Tentia Hinrabia, souffla la jeune femme.

— Te souviens-tu d'elle ? demanda Cernus.

— Oui, répondit-elle. C'était ma maîtresse.

— Qu'on lui donne un couteau courbe ! ordonna Cernus à ses hommes.

On mit un couteau courbe dans la main de la jeune femme défigurée.

Elle regarda l'arme puis l'Hinrabienne qui secouait doucement la tête, les yeux pleins de larmes.

— Je t'en supplie, Melanie, souffla Claudia, ne me fais pas de mal.

La jeune femme ne répondit pas. Son regard allait du couteau courbe à l'Hinrabienne attachée.

— Tu peux, dit Cernus, couper le nez et les oreilles de cette esclave.

— Je t'en supplie, Melanie ! cria Claudia. Ne me fais pas de mal ! Ne me fais pas de mal !

La jeune femme Ht un pas vers elle.

— Tu m'aimais, souffla Claudia. Tu m'aimais !

— Je te hais, dit la jeune femme.

Elle prit les cheveux de Claudia dans la main gauche et approcha la lame acérée de son visage. L'Hinrabienne éclata en sanglots, hystérique, implorant sa pitié.

Mais l'esclave des cuisines ne toucha pas le visage de l'Hinrabienne. À la stupéfaction générale, elle baissa le bras.

— Coupe-lui le nez et les oreilles ! ordonna Cernus.

La jeune femme regarda l'Hinrabienne désespérée.

— Ne crains rien, dit-elle, je ne ferai pas de mal à une pauvre esclave.

La jeune femme jeta le couteau courbe qui glissa sur le dallage.

Claudia Tentia Hinrabia s'effondra en pleurant aux pieds de ses gardiens.

Cernus se leva sur son piédestal.

Quelqu'un demanda :

— Etait-elle de Haute Caste ?

— Mon père était tailleur, dit Melanie.

Cernus était furieux.

— Emmenez-les ! ordonna-t-il. Dans dix jours, ensanglantez-les, attachez-les dos à dos et livrez-les à la Bête !

On passa les menottes à Melanie qui, accompagnée de son ancienne maîtresse en larmes et désespérée, Claudia Tentia Hinrabia, fut conduite dehors.

Cernus, mécontent, s'assit.

— Ne soyez pas déçus, grinça-t-il, les réjouissances ne sont pas terminées !

Il y eut quelques grognements incertains autour de la table, quelques tentatives de restaurer l'enthousiasme.

— Noble fille ! criai-je à l'intention de Melanie au moment où elle allait sortir.

Elle se retourna et sourit puis, avec Claudia et leur gardien, disparut.

Un des Guerriers de Cernus me frappa sur la bouche.

Je ris.

— Comme je suis Ubar d'Ar, commença Cernus, et membre de la Caste des Guerriers...

Quelques hommes s'agitèrent à une table mais Cernus les regarda et le silence se fit.

— ... je tiens, poursuivit-il, à me conduire équitablement et propose, par conséquent, que nous jouions ta liberté.

Je le regardai avec surprise.

— Va chercher le plateau et les pièces, dit Cernus. (Philemon sortit. Cernus me regarda avec un mauvais sourire.) Si mes souvenirs sont bons, tu as dit que tu ne savais pas jouer.

J'acquiesçai.

— D'un autre côté, reprit-il, je ne te crois pas.

— Je sais jouer, reconnus-je.

Cernus ricana.

— Veux-tu jouer ta liberté ?

— Bien sûr, répondis-je.

— Je suis très fort, tu sais, dit Cernus.

Je ne répondis pas. J'avais constaté, au fil des mois passés dans la Maison, que Cernus était véritablement un excellent joueur. Il ne serait pas facile de le battre.

— Mais, reprit Cernus, comme il est probable que tu es beaucoup moins fort que moi, je crois qu'il serait juste de t'adjoindre un champion susceptible de jouer à ta place et de te donner la victoire.

— Je jouerai seul, dis-je.

— Je crois que cela ne serait pas juste, affirma Cernus.

— Je vois, fis-je.

Je compris alors que Cernus allait désigner mon champion. La partie ne serait qu'une mascarade dépourvue de sens.

— Peut-être une esclave connaissant à peine la marche des pièces, proposai-je, pourrait-elle

jouer pour moi – si cela ne constitue pas pour toi un adversaire trop dangereux ?

Cernus me regarda d'un air surpris. Puis il sourit.

— Peut-être, fit-il.

Sura leva la tête.

— Oseras-tu affronter une simple esclave, poursuivisse, qui ne connaît les règles que depuis un jour ou deux et n'a joué en tout qu'une ahn ?

— De qui veux-tu parler ? s'enquit Cernus.

— De moi, Maître, dit humblement Sura.

Puis elle baissa la tête.

Je retins mon souffle.

— Les femmes ne jouent pas, déclara Cernus d'une voix irritée. Les esclaves ne jouent pas !

Sura ne répondit pas.

Cernus se leva et se dirigea vers Sura. Il ramassa les restes déchirés de sa poupée et s'acharna dessus. Le tissu usé ne résista pas. Il piétina rageusement les morceaux.

Sura se mit à pleurer et ses larmes tombèrent sur le dallage. Ses épaules étaient secouées de sanglots.

— As-tu osé apprendre le Jeu, Esclave ? s'enquit Cernus.

— Pardonne-moi, Maître, fit Sura sans lever la tête.

Cernus se tourna vers moi.

— Choisis un champion plus digne de confiance, dit-il.

Je haussai les épaules.

— Je choisis Sura, déclarai-je.

Cernus ignorait certainement qu'elle possédait des aptitudes naturelles absolument hors du commun. Dès le début, son jeu avait été l'égal de celui des Joueurs. Ses capacités, brutes et brillantes, étaient tout simplement phénoménales ; elles comptaient paimi les dons exceptionnels que l'on découvre quelquefois, avec délices et effarement, et j'avais éprouvé les deux.

— Je choisis Sura, répétais-je.

Les hommes rirent.

À ce moment, sans raison apparente, Cernus frappa Sura avec le dos de la main, la faisant basculer.

Un homme d'armes murmura à son voisin :

— Où est Ho-Tu ?

J'aurais bien voulu le savoir.

L'autre répondit :

— Ho-Tu est à Tor. Il est allé chercher des esclaves.

Le premier se mit à rire.

Je me dis qu'il valait peut-être mieux que Cernus, probablement à dessein, ait éloigné Ho-Tu. À mon avis, Ho-Tu ne serait certainement pas resté les bras croisés tandis que Sura, qu'il aimait, était ainsi maltraitée, même par le Maître de la Maison de Cernus. Le couteau courbe à la main à douze lames contre une, Ho-Tu se serait probablement jeté sur Cernus. J'étais, somme toute, comme je l'ai laissé entendre, assez satisfait de l'absence de Ho-Tu. Au moins, lui ne mourrait pas. S'il permettait à Sura de vivre, je supposai que Ho-Tu vivrait aussi, ne serait-ce que pour rester auprès d'elle, la protéger de son mieux.

— Je ne jouerai pas avec une femme, railla Cernus en s'éloignant de Sura.

Elle me regarda, désespérée, désespérée. Je lui souris. Mais j'avais le cœur gros. Mon dernier espoir s'était envolé.

Cernus avait regagné sa place. Philemon avait apporté le plateau et les pièces.

— Cela ne fait rien, reprit Cernus, car j'ai déjà choisi ton champion.

— Je vois, fis-je. Qui est-ce ?

Cernus partit d'un rire tonitruant.

— Hup le Fou ! cria-t-il.

Tout le monde éclata de rire, les convives donnèrent des coups de poing sur la table tant ils appréciaient la plaisanterie.

À ce moment, deux hommes entrèrent par la porte principale, suivis par des gardiens. Le premier avait une certaine dignité, bien qu'il tendit les bras devant lui. Il portait une robe de Joueur. L'autre se roulait sur le dallage, sautait, bondissait, faisait des glissades pour la plus grande joie des convives. Les esclaves elles-mêmes applaudirent en poussant des cris de plaisir.

Hup recula, lorgnant les esclaves, puis tomba à la renverse car un Guerrier lui fit un croche-pied. Il se releva d'un bond puis se mit à sauter sur place en couinant comme un urt mécontent. Les jeunes femmes rirent et les hommes firent de même.

Je constatai avec stupéfaction que le compagnon de Hup était le Joueur aveugle que j'avais rencontré, le jour de mon arrivée, près de la taverne proche de la Grande Porte d'Ar, qui avait brillamment battu le Négociant en Vins au cours de ce qui avait été, jusqu'à un certain point, une partie inégale et frauduleuse que le Joueur avait l'intention de laisser son adversaire gagner, celui qui, en apprenant que je portais le Noir des Assassins, avait refusé, malgré sa pauvreté, la pièce d'or qu'il avait si justement et si merveilleusement gagnée. Je trouvais étrange qu'un tel homme pût avoir été trouvé en compagnie de Hup, un pauvre fou, Hup dont la tête bulbeuse et difforme atteignait à peine la ceinture d'un homme normal, Hup aux jambes torses et au corps enflé, aux mains brisées et noueuses, Hup le Fou.

Sura regarda Hup avec une expression horrifiée, comme si elle le haïssait. Elle parut frémir de dégoût. Je me demandai pourquoi elle réagissait ainsi.

— Qualius le Joueur, cria Cernus, tu es une nouvelle fois dans la Maison de Cernus, qui est maintenant Ubar d'Ar !

— Je suis honoré, répondit le Joueur.

— Aimerais-tu jouer avec moi ? s'enquit Cernus.

— Non, répondit sèchement le Joueur. Je t'ai battu autrefois.

— C'était une erreur, pas vrai ? fit plaisamment Cernus.

— Certainement, répondit Qualius. Pour avoir été meilleur que toi, j'ai été rendu aveugle et marqué dans ta chambre de torture.

— Ainsi, en fin de compte, fit Cernus sur le ton de la plaisanterie, je t'ai battu.

— Effectivement, répondit Qualius, Ubar.

Cernus rit.

— Comment se fait-il, s'enquit-il ensuite, que mes hommes, chargés de ramener Hup, t'ont trouvé en sa compagnie ?

— Je partage le logement du fou, expliqua Qualius. Beaucoup de portes restent closes pour un Joueur destitué.

Cernus rit.

— Les Joueurs et les fous, dit-il, se ressemblent beaucoup.

— C'est vrai, reconnut Qualius.

Nous nous tournâmes vers Hup. Il se faufilait entre les tables. Il but le contenu d'un gobelet et esquiva de justesse le coup de poing amusé que lui adressa le propriétaire du gobelet. Hup s'enfuit en toute hâte, puis s'accroupit et fit des grimaces à l'homme qui se mit à

rire. Puis, feignant d'agir en tapinois, Hup retourna vers la table et se glissa dessous. Soudain, sa tête apparut de l'autre côté, puis disparut. Il se cacha à nouveau sous la table, sa main sortit puis se retira et il entreprit de manger son butin : une épluchure de larma volée dans une assiette à déchets. Il souriait et parlait tout seul en mâchonnant l'épluchure.

— Contemple ton champion ! s'écria Cernus.

Je ne pris pas la peine de répondre à la dérision.

— Pourquoi ne pas me tuer et en finir ? demandai-je.

— Ne ferais-tu pas confiance à ton champion ? s'enquit Cernus.

Puis il rejeta la tête en arrière et rit. Les convives rirent également. Hup lui-même, les larmes aux yeux, assis sur le dallage, se donnait des claques sur les genoux et riait avec les autres. Quand les autres se turent, il les imita et regarda autour de lui, gloussant et poussant de petits cris.

— Comme tu as un champion, poursuivit Cernus, il me semble juste que j'en aie également un.

Je le regardai avec surprise.

— Contemple le champion, dit Cernus, qui va jouer pour moi !

Il tendit majestueusement le bras vers la porte. Tout le monde se retourna.

Il y eut des cris de stupéfaction.

Un jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, aux yeux perçants et aux traits extraordinairement beaux, franchit le seuil d'un air contrarié ; il portait une robe de Joueur, mais son vêtement était luxueux car les carrés étaient de soie rouge et jaune ; le sac qu'il portait sur l'épaule était en magnifique cuir de verr ; les lacets de ses sandales étaient des fils d'or ; curieusement, ce jeune homme qui ressemblait à un dieu dans sa splendeur était boiteux et traînait la jambe gauche sur le dallage ; j'avais vu peu de visages aussi beaux, aussi séduisants, pourtant le sien exprimait l'irritation, le mépris ; son visage trahissait un esprit aussi brillant qu'une lame goréenne.

Il s'immobilisa devant la table de Cernus et, bien que Cernus fût Ubar de la Cité, se contenta de lever la main, la paume vers l'intérieur, en un salut goréen ordinaire.

— Tal, dit-il.

— Tal, répondit Cernus, apparemment intimidé par le jeune homme.

— Pourquoi m'a-t-on conduit ici ? demanda le jeune Joueur.

J'examinai son visage. Il avait quelque chose de légèrement familier. J'eus presque l'impression de l'avoir déjà vu. Il me sembla que je connaissais son visage alors que cela n'était pas possible.

Par hasard, je tournai la tête vers Sura et demeurai stupéfait. Elle regardait fixement le jeune homme. On aurait dit que, comme moi, elle le reconnaissait.

— On t'a conduit ici pour jouer, dit Cernus.

— Je ne comprends pas, fit le jeune homme.

— Tu seras mon champion, expliqua Cernus.

Le jeune homme le regarda avec curiosité.

— Si tu gagnes, poursuivit Cernus, tu recevras cent pièces d'or.

— Je vais gagner, affirma le jeune homme.

Le ton de sa voix n'exprimait pas la témérité, simplement, peut-être, l'impatience.

Il regarda autour de lui et vit Qualius, le Joueur aveugle.

— La partie sera intéressante, fit-il remarquer.

— Qualius d'Ar, précisa Cernus, ne sera pas ton adversaire.

— Ah ? fit le jeune homme.

Hup se roulait par terre dans un coin de la salle, allant du mur à une table puis de la table au mur.

Le jeune homme le regarda avec dégoût.

— Ce sera lui, dit Cernus en montrant le fou, ton adversaire.

La colère déforma les traits du jeune homme.

— Je ne jouerai pas, déclara-t-il.

Il pivota sur lui-même dans un froissement de robe mais se trouva confronté à deux gardiens armés de javelots.

— Ubar ! cria-t-il.

— Tu vas jouer contre Hup le Fou, railla Cernus.

— Tu m’offenses et tu offenses le Jeu, dit le jeune homme. Je ne jouerai pas !

Hup chantonait dans son coin, se balançant d’avant en arrière.

— Si tu ne joues pas, menaça Cernus, tu ne quitteras pas cette maison vivant !

Le jeune homme tremblait de colère.

— Qu’est-ce que cela signifie ? s’enquit-il.

— Je donne à ce prisonnier la possibilité de vivre, expliqua Cernus en me montrant. Si son champion gagne, il vivra ; si son champion perd, il mourra.

— Je n’ai jamais perdu, affirma le jeune homme. Jamais.

— Je sais, souligna Cernus.

Le jeune homme me regarda.

— Son sang, dit-il à Cernus, souillera tes mains, pas les miennes.

Cernus rit.

— Vas-tu jouer ?

— Je vais jouer, capitula le jeune homme.

Cernus se détendit et sourit.

— Mais autorise Qualius à jouer pour lui, insista le jeune homme.

Qualius, qui connaissait apparemment la voix du jeune homme, dit :

— Tu n’as rien à craindre, Ubar, je ne suis pas aussi fort que lui.

Je me demandai qui était le jeune homme pour que Qualius, qui était un Joueur émérite, se considère comme inférieur à lui.

Je regardai à nouveau Sura et fus à nouveau frappé par l’intensité, l’émerveillement avec lequel elle fixait le jeune homme incroyablement beau et boiteux qui se tenait devant nous. Je me concentrai, essayant de comprendre quelque chose qui semblait tout proche, fugace, incroyablement proche mais insaisissable.

— Non, déclara Cernus. Tu joueras contre le Fou.

— Qu’on en finisse avec cette mascarade ! lança le jeune homme. En outre, je ne veux pas que le récit de cette farce sorte de cette maison.

Cernus eut un sourire ironique.

Philemon montra le jeu. Le jeune homme prit la place de Cernus qui la lui céda impatiemment. Il retourna brusquement le jeu, prenant les rouges. Philemon le retourna à son tour afin qu’il ait les jaunes et, par conséquent, joue le premier, ce qui lui permettrait de choisir l’ouverture.

Le jeune homme le regarda d’un air dégoûté mais ne protesta pas.

— Viens ici, Fou ! cria Cernus à Hup.

Hup, apparemment surpris, se leva d’un bond, fit un saut périlleux, se dirigea en boitillant vers une table où, ayant posé le menton sur le plateau, il essaya de mordre dans un morceau de pain qui se trouvait là.

Tout le monde rit à l'exception de Relius, d'Ho-Sorl, du jeune homme, de moi-même et de Sura. Sura n'avait pas quitté le jeune homme des yeux. Elle pleurait. J'essayai d'identifier le jeune homme, de reconnaître ses traits.

— Daigneras-tu, dit Cernus au jeune homme, dire ton nom au prisonnier ?

Le beau jeune homme, sans quitter la chaise de Cernus, me regarda.

— Je m'appelle Scormus d'Ar, dit-il.

Je fermai les yeux et fus tout secoué de rire car je me rendis compte à quel point on s'était moqué de moi. Et les autres, les amis de Cernus, rirent si fort que les murs de la salle tremblèrent.

Mon champion était Hup, un fou, celui de Cernus était Scormus d'Ar, Joueur brillant, ardent, courageux, Scormus, jeune Joueur phénoménal, champion d'Ar, dont les Ponts Supérieurs étaient le domaine, maître non seulement des Joueurs d'Ar mais probablement aussi de tous les Joueurs de Gor ; il avait remporté quatre fois la coupe annuelle des Foires des Sardar ; il avait gagné tous les tournois auxquels il avait participé ; il n'y avait pas, sur Gor, un seul Joueur qui ne le considérât comme son maître ; dans toutes les cités de Gor, on s'arrachait les notes de ses parties ; sa stratégie reposait sur une subtilité innée et dévastatrice, une profondeur et un éclat qui avaient fait de lui, malgré son jeune âge, une véritable légende dans les cruelles cités de Gor ; il n'était pas étonnant que Cernus lui-même fût intimidé devant ce jeune homme impérieux.

— C'est lui ! s'écria soudain Sura.

Au même moment, je compris avec une soudaineté et une puissance telles que la salle me parut un instant plongée dans l'obscurité et que j'en eus le souffle coupé.

Contrarié, Scormus leva la tête et regarda Sura, toujours agenouillée, attachée, sur le dallage.

— Ton esclave est-elle folle ? demanda-t-il à Cernus.

— Oui, Esclave Stupide, c'est bien Scormus d'Ar, dit Cernus à Sura. Maintenant, tais-toi !

Elle avait les yeux pleins de larmes. Elle baissa la tête et pleura, tremblante d'émotion.

Je tremblais également.

Et il me sembla que Cernus avait fait un mauvais calcul.

Hup s'approcha maladroitement de Sura et posa, sa grosse tête bulbeuse contre la sienne. Les convives se mirent à rire. Sura ne recula pas devant le personnage effrayant et grotesque qui se tenait près d'elle. Puis, à la surprise générale, le nain difforme et laid embrassa tendrement – très tendrement – Sura sur le front. Elle avait les yeux pleins de larmes. Ses épaules tremblaient. Elle sourit à travers ses larmes et baissa la tête.

— Que se passe-t-il ? cria Cernus.

Hup poussa un cri sauvage, fit un saut périlleux en arrière et se lança, glapissant comme un urt, à la poursuite d'une esclave nue, une de celles qui servaient le Paga. Elle cria et s'enfuit : Hup s'immobilisa, tourna plusieurs fois sur lui-même, très rapidement, au milieu de la salle puis, pris de vertige, tomba sur les fesses et se mit à pleurer.

Scormus d'Ar prit la parole.

— Jouons !

— Joue, Fou, ordonna Cernus à Hup.

Le petit fou approcha de la table.

— Joue ! Joue ! Joue ! geignit-il. Hup joue !

Il avança une pièce.

— Ce n'est pas à toi de jouer ! s'emporta Cernus. Les jaunes jouent d'abord.

Mécontent, furieux et méprisant, Scormus avança un Tarnier.

Hup prit une pièce rouge et l'examina très attentivement.

— Beau, beau bois, gloussa-t-il.

— Le fou connaît-il la marche des pièces ? s'enquit ironiquement Scormus.

Quelques rires fusèrent parmi les convives, mais Cernus ne riait pas.

— Beau ! Beau ! chantonnait Hup.

Puis il la posa à l'envers à l'intersection de quatre cases.

— Non, intervint Philemon avec irritation, sur la couleur, comme cela !

Hup concentra alors son attention sur un coin de la table où se trouvait un gâteau sucré auquel il jeta des regards avides.

Je constatai avec satisfaction que Scormus d'Ar, après avoir regardé le jeu, posait sur Hup un regard hostile. Puis il haussa les épaules, secoua la tête et avança une autre pièce.

— À toi, dit Philemon.

Sans regarder le jeu, Hup poussa une pièce, le Scribe de l'Ubar je crois, du bout d'un doigt enflé.

— Hup a faim, pleurnicha-t-il.

Un homme d'armes de Cernus lui lança le gâteau qui lui faisait manifestement envie et Hup, avec un glapissement de joie, s'assit sur l'estrade, posant le menton sur les genoux, et se le fourra dans la bouche.

Je regardai Sura. Ses yeux étincelaient. Elle me vit et me sourit au travers de ses larmes. Je répondis à son sourire. Elle regarda les restes de la poupée, gisant sur le dallage, puis rejeta la tête en arrière et rit. Bien qu'attachée, elle rejeta la tête en arrière et rit.

Elle avait un fils. Son nom, naturellement, était Scormus d'Ar ; il avait été conçu de nombreuses années plus tôt pendant les débordements de Kajuralia et son père s'appelait Hup. Je reconnaissais nettement le jeune homme bien que je ne l'eusse jamais rencontré. Ses traits étaient ceux de Sura, bien qu'ils fussent empreints d'une lourdeur typiquement masculine, et trahissaient son appartenance aux lignées de la Maison de Cernus. Cernus lui-même n'avait rien vu ; les convives non plus ; la claudication était sans doute un legs de son père difforme ; mais le jeune homme était beau et il était brillant ; c'était l'extraordinaire Scormus, jeune Maître Joueur d'Ar.

Je regardai Sura avec des larmes dans les yeux car j'étais heureux pour elle.

Hup l'avait embrassée. Il savait. Était-il, dans ces conditions, aussi fou qu'il feignait de l'être ? Et Scormus d'Ar, Maître Joueur brillant, brillant de naissance, était leur fils. J'avais pressenti les extraordinaires dispositions de Sura, sa compréhension intuitive, stupéfiante, du Jeu ; et je me posai des questions sur Hup qui avait pu engendrer un jeune homme aussi brillant que Scormus d'Ar ; peut-être que Hup, le Fou, n'était pas étranger au Jeu. Je regardai Qualius d'Ar, le Joueur aveugle ; il souriait.

Après que Hup eut avancé sa deuxième pièce, Scormus examina longtemps le jeu, puis Hup qui dévorait son gâteau.

Cernus parut impatient. Philemon suggéra deux ou trois répliques liées à la position des pièces.

— C'est impossible, dit Scormus, davantage pour lui-même que pour les autres.

Puis il haussa les épaules et avança une troisième pièce.

Hup n'avait pas terminé son gâteau.

— À toi ! cria Cernus.

Hup se leva d'un bond et, des miettes sur les lèvres, s'empara d'une pièce jaune qu'il poussa de côté.

— Non ! dit Cernus. Tu as les rouges.

Obéissant, Hup se mit à déplacer les pièces rouges d'un bout à l'autre du plateau.

— Une par une ! hurla Cernus.

Hup se tassa sur lui-même puis, levant timidement la tête à la hauteur du plateau, poussa une pièce et s'enfuit en courant.

— Il fait n'importe quoi, dit Philemon à Scormus.

Scormus regardait le jeu.

— Peut-être, émit-il.

Philemon eut un ricanement ironique.

Scormus joua sa quatrième pièce.

Hup, qui s'était réfugié près d'un mur, fut rappelé et laissa tomber une pièce sur une case avant de s'enfuir à nouveau en toute hâte.

— Il fait n'importe quoi, répéta Philemon. Sors tes Tarniers. Quand il mettra sa Pierre du Foyer, tu la lui prendras en cinq coups.

Scormus d'Ar regarda Philemon. Ses yeux brillaient de colère.

— Prétends-tu apprendre à Scormus d'Ar comment il faut jouer ? s'enquit-il.

— Non, se récria Philemon.

— Alors, tais-toi ! ordonna Scormus.

J'eus l'impression que Philemon allait répliquer, mais il y renonça et fixa le jeu d'un air contrarié.

— Regarde bien, dit Scormus en avançant une autre pièce.

Hup, fredonnant un air de sa composition, revint à la table, fit un saut périlleux, se hissa sur l'estrade où, ayant saisi une pièce dans sa petite main noueuse, il l'avança d'une case.

— Je te donnerai deux cents pièces d'or si tu le bats en dix coups, déclara Cernus.

— Mon Ubar plaisante, dit Scormus d'Ar, les yeux fixés sur le jeu.

— Je ne comprends pas, Ht Cernus.

— J'aurais dû savoir que mon Ubar ne s'abaisserait pas à la mascarade qu'il prétendait avoir mise en scène, reprit Scormus sans lever les yeux. (Il sourit.) Il est rare que l'on puisse ainsi tromper Scormus d'Ar. Tu mérites des félicitations, Ubar. Dans mille ans, Ar n'aura pas oublié cette plaisanterie.

— Je ne comprends pas, répéta Ce mus.

— Tu as certainement reconnu, poursuivit Scormus en levant les yeux vers lui, la défense du Scribe de l'Ubar, dans la Variation des deux Lanciers, telle qu'elle a été mise au point par Miles de Cos et jouée pour la première fois au tournoi de Tor pendant la Deuxième Main Transitoire de la Troisième Année de l'Administration d'Heraklites.

Cemus et Philemon restèrent sans voix. Le silence se fit.

— Mon adversaire, conclut Scormus d'Ar, est assurément un Maître.

Je criai de joie ainsi que Sura, Relius et Ho-Sorl.

— C'est impossible ! fit Cernus.

Assis au pied de l'estrade, Hup battit des paupières.

Scormus d'Ar examina attentivement le jeu.

— Mon ami Hup, intervint Qualius, le Joueur aveugle, pourrait jouer contre les Prêtres-Rois.

— Bats-le ! ordonna Cernus.

— Tais-toi ! répondit Scormus. Je joue.

Il y eut peu de bruit dans la salle, en dehors des quelques exclamations de Hup, tandis que la partie continuait. Scormus étudiait le jeu puis avançait une pièce. Hup revenait de l'endroit où il se trouvait, se roulant par terre, faisant des glissades, reniflant, gloussant, jetait un coup

d'œil sur le jeu, poussait un cri, puis déplaçait une pièce. Ensuite, immobile, la tête entre les mains, Scormus examinait à nouveau le jeu.

Enfin, moins d'une demi-heure plus tard, Scormus se leva. Son visage était indéchiffrable. Il exprimait l'irritation mais aussi la stupéfaction et le respect. Crispé, à la surprise générale, il tendit la main à Hup.

— Que fais-tu ? demanda Cernus.

— Je te remercie de cette partie, dit Scormus.

Les deux hommes, le jeune et séduisant Scormus d'Ar et le petit nain difforme se serrèrent la main.

— Je ne comprends pas, dit Cernus.

— Tu as abandonné la Variation des deux Lanciers au seizième coup et tu as eu raison, dit Scormus à Hup sans prêter attention à l'Ubar. Je n'ai compris que trop tard sa position dans ton plan, la feinte de la combinaison qui couvrait le passage à la Variation Hogar de la Centième, et l'attaque de la ligne du Scribe de l'Ubara. C'était brillant.

Hup inclina la tête.

— Je ne comprends pas, répéta Cernus.

— J'ai perdu, dit Scormus.

Cernus regarda le jeu. Il suait. Ses mains tremblaient.

— C'est impossible ! s'écria-t-il. Tu es en position de force !

Scormus coucha son Ubar, abandonnant la partie.

Cernus s'empara de la pièce et la redressa.

— La partie n'est pas terminée ! cria-t-il. (Il saisit Scormus par la robe.) Aurais-tu trahi ton Ubar ? hurla-t-il.

— Non, Ubar, fit Scormus avec étonnement.

Cernus le lâcha. L'Ubar tremblait de fureur. Il examina le jeu. Philemon fit de même. Hup regardait ailleurs en se grattant le nez.

— Joue ! ordonna Cernus. Tu es en position de force !

Scormus le considéra avec étonnement.

— Il y a capture de la Pierre du Foyer en vingt-deux, expliqua-t-il.

— C'est impossible, souffla Cernus, tremblant, les yeux rivés sur les petites pièces de bois, leur position, les carreaux rouges et jaunes.

— Avec ta permission, Ubar, dit Scormus d'Ar, je vais me retirer.

— Va-t'en ! cria Cernus sans quitter le plateau des yeux.

— Peut-être jouerons-nous encore, dit Scormus à Hup en s'inclinant légèrement devant lui.

Hup dansa sur un pied, tournant sur lui-même.

Ensuite, Scormus se tourna vers Qualius, le Joueur aveugle.

— Je m'en vais, dit-il. Je te souhaite tout le bien, Qualius d'Ar.

— Je te souhaite tout le bien, Scormus d'Ar, répondit Qualius, radieux.

Scormus se tourna vers Hup et le regarda. Le petit homme était assis au bord de l'estrade et balançait les pieds. Lorsqu'il vit que Scormus le regardait, toutefois, il se leva et se redressa autant que possible avec sa jambe torse et sa bosse ; il lutta pour se tenir droit et cela dut lui faire mal.

— Je te souhaite tout le bien, Petit Maître, dit Scormus.

Hup fut incapable de répondre. Il resta immobile au pied de l'estrade, se tenant aussi droit que possible, les larmes aux yeux.

— Je vais jouer à ta place et gagner ! hurla Cernus.

— Que vas-tu faire ? demanda Scormus, décontenancé.

Cernus déplaça une pièce avec brusquerie.

— Le Tarnier de l’Ubar à la Quatrième du Scribe de l’Ubara !

Avant de sortir, personne n’osant l’en empêcher, Scormus s’arrêta devant Sura qui baissa la tête car elle avait honte de se présenter ainsi devant lui. Il la regarda un moment, parut réfléchir, puis se tourna à nouveau vers Cernus.

— C’est une belle esclave, commenta-t-il.

Cernus, les yeux rivés au plateau, ne répondit pas.

Scormus sortit en boitant.

Hup s’approcha une nouvelle fois de Sura et l’embrassa sur le front.

— Petit Fou ! cria Cernus. J’ai mis le Tarnier de l’Ubar à la Quatrième du Scribe de l’Ubara !

Que vas-tu faire maintenant ?

Hup regarda la table et, presque sans un regard sur le jeu, prit une pièce et la posa sur une case.

— Le Tarnier de l’Ubar à la Sixième du Tarnier de l’Ubara, fit Cernus, décontenancé.

— À quoi cela sert-il ? demanda Philemon.

— Cela ne sert à rien, dit Cernus. C’est un fou, rien qu’un fou.

Je comptai les coups, j’en comptai onze et, au onzième, Cernus poussa un cri de fureur et fit rageusement tomber le plateau, éparpillant les pièces. Hup, apparemment étonné, allait et venait dans la salle, se grattant le nez et chantonnant à mi-voix. Il tenait dans sa main un petit morceau de bois jaune : la Pierre du Foyer de Cernus.

Je poussai un cri de joie ; Relius, Ho-Sorl et Sura y firent écho.

— Maintenant, je suis libre, rappelai-je à Cernus.

Il me regarda avec fureur.

— Tu seras libre demain, hurla-t-il, tu mourras au Stade des Lames !

Je rejetai la tête en arrière et ris. J’aurais pu mourir immédiatement, mais la vengeance était douce. Je savais, naturellement, que Cernus ne me libérerait pas, mais j’avais pris plaisir au retournement de la situation, à son humiliation, à le voir contraint d’admettre publiquement qu’il n’était pas fidèle à sa parole.

Relius et Ho-Sorl riaient aussi tandis que, enchaînés, on les faisait sortir.

Cernus regarda Élisabeth enchaînée au pied de l’estrade. Il ne se connaissait plus.

— Conduisez-la aux enclos de Samos de Port Kar ! hurla-t-il.

Les gardiens bondirent sur elle et l’attachèrent brutalement.

Je ne pouvais m’arrêter de rire, malgré les coups, et je riais encore lorsque, enchaîné, on me fit sortir de la grande salle de Cernus, Noble Ubar d’Ar.

21. LE STADE DES LAMES

Dehors, comme étouffé, j'entendais le rugissement de la foule entassée sur les gradins du Stade des Lames.

— Murmillius a encore gagné, dit Vancius de la Maison de Cernus en me posant un casque aveugle sur la tête.

Vancius, membre de la garde de Cernus, tourna la clé dans la serrure qui fixait le casque sur ma tête.

Sous le lourd casque métallique, je ne voyais rien.

— Ce sera amusant, poursuivit-il, de te regarder trébucher sur le sable, l'épée à la main, frappant ici et là sans voir tes adversaires. Cela plaira au public. Cela fera un entracte comique entre les combats sérieux et les batailles d'animaux. Cela permettra également aux spectateurs de se détendre, d'acheter des gâteaux, de se soulager et ainsi de suite.

Je ne répondis pas.

— Le célèbre Tari Cabot, reprit Vancius, maître escrimeur de Gor, préfère certainement mourir l'épée à la main.

— Retire-moi mes menottes, dis-je, et, avec ou sans épée, permets-moi de te répondre comme le ferait un Guerrier !

— On te retirera tes menottes, affirma Vancius, dans l'arène.

— Et si je refuse de combattre ? m'enquis-je.

— Les fouets et le fer rouge t'y encourageront, répliqua-t-il.

— Peut-être pas, fis-je.

— Alors ceci t'encouragera peut-être, dit-il en riant : tes adversaires seront les meilleurs Taurentiens.

— Avec des casques aveugles ? m'enquis-je. Il rit.

— En apparence seulement, expliqua-t-il, à cause du public. En fait, leurs casques auront des trous. Eux te verront, mais toi tu ne les verras pas.

— Effectivement, dis-je, ce sera très amusant.

— Effectivement, répéta Vancius en riant.

— Cernus sera certainement là pour apprécier le spectacle, dis-je.

— Non, répondit-il.

— Pourquoi donc ? demandai-je.

— Aujourd'hui, il est aux courses, dans la loge de l'Ubar, expliqua Vancius. Les Courses étant plus populaires que les Jeux, il est juste que Cernus les préside.

— Naturellement, reconnus-je. (Je souris sous mon casque.) Cernus, dis-je, bien que très favorable aux Verts, doit être très ennuyé de voir les Jaunes prendre l'ascendant sur eux.

— Tout le monde croit que Cernus est favorable aux Verts, releva Vancius.

— Je ne comprends pas.

— En réalité, expliqua Vancius, il soutient les Jaunes.

— Comment cela est-il possible ? demandai-je.

— Idiot ! fit Vancius. Le fait même que Cernus soit en apparence du côté des Verts influence des milliers de citoyens ; cela même, combiné aux fréquentes victoires des Verts, suffit à attirer de nombreux paris sur eux. Mais si tu étudiais les courses sur une longue période tu te rendrais compte que non seulement les Jaunes en ont gagné davantage, mais

aussi qu'ils ont remporté celles qui rapportaient le plus.

Je tirai involontairement sur mes menottes.

Vancius rit.

— En pariant secrètement sur les Jaunes, qui lui sont dévoués, expliqua Vancius, Cernus, par l'intermédiaire d'agents, a accumulé une immense fortune aux courses. (Vancius rit à nouveau.) Menicius de Port Kar, le plus grand tarnier des courses, monte pour Cernus.

— Cernus est adroit, reconnu-je. Mais qu'arriverait-il si les fidèles des courses apprenaient qu'il soutient en réalité les Jaunes ?

— Cela n'arrivera pas, affirma Vancius.

— Les Acier, dis-je, talonnent les Jaunes.

— Ils ne gagneront pas la grande course, déclara Vancius, la Course de l'Ubar.

La Course de l'Ubar est la dernière de la saison, et la plus importante.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Menicius de Port Kar court pour les Jaunes, répondit Vancius.

— Tu l'admires beaucoup, relevai-je.

— J'admire beaucoup l'ost marqué ! souligna Vancius.

Je souris. L'ost marqué est une variété d'ost, petit reptile goréen généralement orange vif. Il est extrêmement venimeux. L'ost marqué est généralement jaunâtre et a des anneaux noirs.

— Menicius a reçu l'ordre de gagner la course, reprit Vancius, et il le fera, même s'il lui faut tuer pour y parvenir.

Je ne répondis pas immédiatement. Puis, curieux, je demandai :

— Et Gladius de Cos ?

— On lui a conseillé de ne pas courir, répondit Vancius.

— Et s'il court tout de même ?

— Il mourra, déclara Vancius.

— Qui est Gladius de Cos ? demandai-je.

— Je l'ignore, répondit Vancius.

Je souris sous mon casque. Ce secret, au moins, avait été bien gardé.

— Nous avons fait répandre, dans les tavernes d'Ar, le bruit que Gladius de Cos mourrait s'il se risquait à monter. Je crois qu'on ne le verra pas au Stade des Tarns.

Cela me mit en colère. Si je ne prenais pas ma selle dans l'après-midi, rares seraient les citoyens d'Ar qui ne croiraient pas que j'aie succombé à la peur.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit Vancius.

— Rien, fis-je.

Affaibli, le tumulte du public nous parvint à nouveau.

— Encore Murmillius ! s'écria Vancius. Quel homme ! C'est son cinquième adversaire de l'après-midi.

— Que sont devenues les jeunes femmes vendues à la Curuléenne ? m'enquis-je. Celles qui ont été achetées très cher ?

— En ce moment, dit Vancius, elles sont probablement en route vers les Plaisirs de Port Kar.

Au loin, j'entendis une trompette.

— Il n'y en a plus pour longtemps, fit Vancius.

Il y eut du remue-ménage non loin de moi, une voix de femme, puis une autre.

— Vous ne pouvez pas entrer ! cria le gardien.

— Il faut que je voie Vancius, dit une voix féminine.

— Qui est-ce ? s'enquit Vancius troublé, irrité.

La voix m'avait semblé familière, comme si je l'avais déjà entendue.

— Vancius, mon bien-aimé !

— Qui es-tu ? demanda Vancius.

Je ne voyais rien à cause du casque. Je tirai sur les menottes.

Je perçus un léger glissement de pieds nus.

— Vancius ! s'écria une jeune femme.

Je ne reconnus pas la voix.

Puis, sans erreur possible, j'entendis la jeune femme courir vers Vancius qui, surpris, troublé mais pas mécontent, la reçut dans ses bras. J'entendis nettement leur conversation, sa question, ses protestations d'amour, mêlées à leurs baisers. Je supposai qu'il s'agissait d'une esclave, lesquelles sont souvent très passionnées, qui l'avait suivi et avait désespérément envie, bien que le moment fût mal choisi, de se donner à lui.

— Vancius, prends-moi ! entendis-je.

— Oui, oui, s'empressa-t-il.

Puis il y eut un bruit sourd, comme si on venait de frapper quelqu'un violemment par derrière.

— Maintenant, Vancius, entendis-je, tu es à moi !

De mes mains entravées, je tentai de me débarrasser du casque. Je tirai sur la lourde chaîne qui m'immobilisait sur la table de pierre où j'étais assis.

— Qui est là ? soufflai-je.

J'entendis à nouveau la voix de la jeune femme.

— Emporte ce cher Vancius, dit-elle, attache-lui les poignets et les chevilles, puis mets-lui un capuchon d'esclave muni d'un bâillon. Plus tard, je l'obligerai peut-être à servir mon plaisir.

— Qui est là ? demandai-je.

— Et l'autre gardien ? s'enquit une autre voix féminine.

— Attache-le également, répondit la première jeune femme.

— Pourrais-je l'avoir ?

— Oui, répondit la première. Attache-le avec Vancius.

Des mains d'homme tripotèrent mon casque.

— Qui est là ? demandai-je.

La clé tourna dans la serrure et l'air me caressa le visage lorsqu'on souleva le casque.

— Ho-Tu ! m'écriai-je.

— Moins fort ! me mit-il en garde. Cernus a posté des hommes aux alentours.

— On m'a dit que tu étais allé acheter des esclaves à Tor, m'étonnai-je.

— L'époque ne s'y prête guère, sourit-il.

— Tu n'y es pas allé ? demandai-je.

— Bien sûr que non, répondit Ho-Tu.

— Que fais-tu ici ? m'enquis-je.

Ho-Tu sourit.

— Ta vie est en danger, repris-je.

— Nous sommes tous en danger, souligna Ho-Tu, en grand danger.

Je regardai derrière lui. La jeune femme aux longues jambes et aux cheveux noirs me fixait, les mains sur les hanches.

— C'est toi ! fit-elle.

— Et c'est toi ! répliquai-je.

C'était la meneuse des jeunes femmes de la Rue des Pots. Deux autres jeunes femmes se tenaient derrière elle.

— Que fais-tu ici ? demandai-je.

— C'est aujourd'hui, répondit-elle, qu'Ar sera libre ou asservie.

— Je ne comprends pas, déclarai-je.

La trompette retentit pour la seconde fois.

— Il n'y a pas de temps à perdre, intervint Ho-Tu. Apportez l'autre casque !

Une jeune femme donna un autre casque à Ho-Tu. Il paraissait identique au précédent. Puis je vis qu'il comportait des trous.

— C'est ce type de casque, expliqua Ho-Tu, que tes adversaires – les meilleurs Taurentiens – porteront.

Il me le passa.

— Je le préfère, fis-je avec un sourire, au précédent.

Une jeune femme avait trouvé la clé de la chaîne qui m'immobilisait sur la table de pierre. Elle ouvrit le cadenas. Une autre avait découvert sur Vancius, alors encapuchonné et attaché, la clé de mes menottes. Elle la donna à Ho-Tu. Ho-Tu portait l'uniforme des gardes de la Maison de Cernus. Il s'empara du casque de Vancius et le mit. Il détacha la ceinture de son épée et me l'attacha à la taille. Il tira l'épée. Je souris. C'était la mienne, celle que j'avais depuis si longtemps et que j'avais portée au siège d'Ar.

— Merci, dis-je, Ho-Tu.

Je remis la lame au fourreau.

Il boucla à sa taille la ceinture et l'épée de Vancius.

Il sourit.

La trompette retentit une troisième fois, annonçant la reprise des combats.

— Ils t'attendent, dit Ho-Tu, Guerrier !

— Ne ferme pas le casque tout de suite, dit la meneuse de la Rue des Pots.

— On l'attend, protesta Ho-Tu.

— Qu'on l'attende ! répliqua-t-elle.

Elle souleva le casque et m'embrassa.

— Dépêchez ! fit Ho-Tu.

Je lui rendis son baiser.

— Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

— Phais, répondit-elle.

— C'est un joli nom, relevai-je.

Elle sourit.

— Vraiment beau, soulignai-je.

— Si tu le souhaites, dit-elle, repasse par la Rue des Pots.

— Si j'y retourne, répondis-je, je me ferai accompagner par une armée !

Elle sourit.

— Cela nous plairait, affirma-t-elle.

— Dépêchons ! intervint Ho-Tu. Dépêchons !

Il me remit le casque, Phais le ferma et glissa la clé dans ma ceinture.

Le public manifestait bruyamment son impatience.

Un fouet claqua. C'était Ho-Tu.

— Dépêchons ! Dépêchons ! répéta-t-il.

Alors, tendant devant moi mes mains entravées, trébuchant et me cognant délibérément aux murs, mais souriant, je sortis. Ho-Tu me suivit, faisant sauvagement claquer son fouet,

criant :

— Dépêche-toi, Esclave Paresseux, dépêche-toi !

Des hommes rirent dans le tunnel.

À l'entrée du Stade des Lames, le reflet du soleil sur le sable blanc m'aveugla un instant. Ho-Tu ouvrit mes menottes avec la clé prise à Vancius.

— Dépêche-toi ! cria un responsable du Stade.

Je ne me tournai pas dans sa direction de peur qu'il ne remarque que mon casque comportait des trous. C'était un des esclaves qui, vêtus de noir et armés d'un crochet de métal, sortent les morts, hommes ou bêtes, de l'arène.

La trompette annonçant le début du combat retentit de nouveau.

Le public sifflait et criait frénétiquement.

Ho-Tu me poussa avec le fouet, le faisant claquer de temps en temps. Je feignis de me laisser conduire devant la loge de l'Ubar. L'Ubar, naturellement, n'était pas là mais son représentant était Philemon, membre de la Caste des Scribes. On poussa d'autres hommes, apparemment de misérables épaves coiffées de casques aveugles, vers la loge. Je ne les regardai pas attentivement. Je savais qu'il s'agissait de Taurentiens. Je savais que leurs casques leur permettaient de voir.

Un ou deux, jouant leur rôle, pleurnichaient misérablement. Un autre tomba à genoux et implora la pitié du public, qui l'injuria.

Finalement, on nous aligna face à face devant la loge de l'Ubar.

— Levez vos épées ! cria quelqu'un.

Soumis, nous tirâmes nos lames. Le public partit d'un immense éclat de rire.

— Saluez ! ordonna-t-on.

Le public rugit à nouveau de rire. Tout se passait comme si nous étions des combattants aguerris et non de pauvres fous criminels dont la présence était censée amuser le public des jeux cruels d'Ar.

Le salut était très ancien et je suis persuadé qu'il a été introduit sur Gor il y a des siècles peut-être par des familiers des jeux de l'arène qui les ont apportés à Ar, des hommes probablement venus d'autres temps et d'autres lieux. Je me souvins que les Voyages d'Acquisition, supervisés par les Prêtres-Rois, existaient depuis des temps immémoriaux.

Salut Cernus, Ubar d'Ar !

Ceux qui vont mourir te saluent !

Quatre trompettes retentirent et nous nous préparâmes au combat.

Je regardai mon adversaire qui tournait sur lui-même comme s'il ne pouvait voir, trébuchait, poussé dans ma direction par un esclave muni d'un fouet.

Non loin de là, armé d'un fer rouge, un autre criait des ordres à d'autres combattants. Je savais qu'ils ne se blessaient pas même s'ils se battaient entre eux. Au cours de ces combats, les protagonistes réellement aveugles, sans s'en rendre compte, échangent souvent les adversaires ; parfois, plusieurs se lancent en même temps dans la mêlée sanglante.

— Il est juste devant toi ! cria l'esclave à celui qui se dirigeait vers moi.

L'homme agita sauvagement son épée dans toutes les directions. Pour rire, je fis également quelques mouvements désordonnés et le public fut ravi. Je remarquai toutefois que mon adversaire se dirigeait lentement, mais sans erreur possible, vers moi. Il criait comme s'il était furieux et terrifié. Je ne pouvais qu'admirer son jeu. Cela ne durerait qu'autant que je le voudrais. Je ne suis guère digne d'éloges. Il y a des gens plus cultivés que moi, plus intelligents et plus subtils, des gens que je respecte en raison de leurs nombreux talents. Moi, Tari Cabot, je suis un homme simple, aux facultés limitées, et nombreux sont ceux qui font

mieux que moi. Rares sont les choses que je sais faire mieux que les autres. En tant qu'homme, je ne suis presque rien, rien ne me distingue. Pourtant, je crois que je possède un talent, quoiqu'il soit sans importance et sans valeur, un don vis-à-vis duquel j'ai des sentiments mêlés, un don qui est à la fois un bienfait et une malédiction, qui m'a fait éprouver des sentiments d'horreur et de culpabilité, auquel néanmoins je dois la vie et celle des gens que j'aime. J'ai un don duquel j'ai hésité à me servir, un don qui m'a fait peur, que j'ai voulu rejeter sans y parvenir. Le Chanteur doit chanter ; celui qui sait tisser les magnifiques tapisseries d'Ar ou de Tor doit tisser ; le Médecin doit guérir ; le Marchand doit acheter ou vendre ; et le Guerrier doit combattre.

L'acier toucha le mien, je parai le coup et détournai aisément la lame.

Le Taurentien recula ; je perçus son étonnement.

Je soupesai l'épée que Ho-Tu m'avait apportée, l'épée que je portais au siège d'Arf de nombreuses années plus tôt, que j'avais emportée à Tharna, dans le Nid même des Prêtres-Rois, dans les immenses plaines méridionales de Gor et que, quelques mois plus tôt, j'avais apportée à Ar la Glorieuse.

Puis le Taurentien frappa de nouveau et, de nouveau, je détournai sa lame.

Alors il recula, stupéfait, et se mit en garde.

Le public cria, décontenancé, incrédule, puis furieux.

Je ris. Le tintement cristallin de l'acier résonnait encore à mes oreilles.

Le plaisir pénétra mon corps tout entier. Une sorte d'exaltation semblable à celle que donne le vin de Kala-na prit possession de tous les muscles et de tous les vaisseaux de mon corps. La culpabilité s'était évanouie. J'avais entendu le tintement de l'acier. Le Médecin doit soigner ; le Constructeur doit construire ; le Marchand doit acheter et vendre.

— Je m'appelle Tari Cabot, dis-je. Sache-le. Et sache également que j'ai compris que tu vois. Sache également que je vois. Sors de l'arène immédiatement, sinon je te tuerai !

Avec un cri de rage, il se jeta sur moi et son cri mourut dans sa gorge. Il s'abattit, stupéfait, dans sa mort et dans son sang, en travers sur le sable.

Je me dirigeai vers le suivant et le forçai à faire demi-tour.

— Je ne plaisante pas, dis-je. Tu es un Taurentien. Je suis Tari Cabot. Je suis ton ennemi. Quitte l'arène ou bien tu y mourras !

Il m'attaqua et les vibrations de l'acier, le cercle étincelant qui est l'enclume du Guerrier, me firent rire.

Il cria et tomba, se tordant sur le sable, le griffant.

— Il voit ! cria un Taurentien.

Le public, stupéfait, se tut. Puis, pressentant la machination, il manifesta bruyamment sa désapprobation.

Les Taurentiens et les esclaves, un par paire, se tournèrent vers moi. Deux esclaves s'enfuirent. J'en déduisis qu'ils ne voulaient pas se mêler à une querelle de Guerriers.

— Quittez l'arène, dis-je aux Taurentiens. On meurt, ici !

— Tous ensemble ! cria leur chef. À l'attaque !

Il mourut le premier puisqu'il m'atteignit le premier.

Un instant plus tard, je fus entouré de Taurentiens qui comptaient parmi les meilleurs de la garde.

Le public hurla de fureur en constatant qu'ils étaient si nombreux pour un seul. Les fidèles des Jeux d'Ar avaient été trompés. Ils n'appréciaient pas d'assister à un règlement de comptes privé dans lequel était impliquée une personnalité importante, probablement l'Ubar lui-même. La tromperie leur déplaisait au plus haut point ; en outre, l'inégalité du combat

provoquait leur fureur.

Mon univers était réduit, étincelant, mouvementé, uniquement constitué de tintements et d'éclairs rapides, devant, sur le côté, puis devant à nouveau. Je me déplaçai rapidement, attirant un Guerrier dans mon sillage, et le plus vif mourait le premier ; je me retournais et pivotais sur moi-même, acceptant l'attaque ou la refusant, toujours vers l'homme isolé ; indistinctement, comme si cela se trouvait très loin, j'entendais les hurlements de Philemon dans la loge de l'Ubar, les cris des Taurentiens ; pendant un instant de répit, je vis un Taurentien tuer un citoyen qui tentait de sauter dans l'arène afin de me venir en aide ; les autres Taurentiens, armés de javelots, retenaient le public déchaîné.

— Tuez-le ! Tuez-le ! hurlait Philemon.

Un autre Taurentien tomba.

Un esclave me donna un coup de fouet tandis que je combattais, et je me tournai vers lui. Il jeta son fouet sur le sable et s'enfuit en courant, hurlant de terreur. Un autre, menaçant, se dirigea vers moi avec un fer rouge.

— Va-t'en ! grondai-je.

Il regarda autour de lui, laissa tomber son morceau de fer et s'enfuit. Les autres esclaves le suivirent.

Il restait six Taurentiens qui se déployèrent en tirailleurs, trois hommes en avant et, entre eux, trois hommes en retrait. Cela permet aux hommes de réserve de disposer d'une base de progression solide ou bien, si la première ligne se retire, de la remplacer sans être gênés. Cela autorise un maximum de mobilité et, du point de vue de la tactique des patrouilles, rappelle le Carré Torien ; l'espace permet, naturellement, aux hommes de manipuler aisément leur épée, que ce soit pour l'attaque ou la défense ; dans ce cas, je supposai que l'homme du milieu allait m'engager, restant sur la défensive, tandis que les deux autres tenteraient de frapper ; si l'un d'eux tombait, il serait évidemment aussitôt remplacé par un homme de réserve.

Lentement, l'épée levée, les Taurentiens se dirigèrent vers moi. Je reculai, enjambant les cadavres. Il est difficile de briser une telle formation. Je feignis de trébucher et l'homme du milieu, se croyant avantage, bondit sur moi.

— Attends ! cria le chef du rang de réserve.

Mais, à ce moment-là, mon agresseur était déjà mort.

Je fis comme si ma lame était coincée entre ses côtes.

Un autre Taurentien, instinctivement mais mal inspiré, se jeta sur moi et mourut.

Les quatre Taurentiens restants tentèrent de conserver la formation. Reculant, je restai aussi près que possible, me maintenant toutefois hors d'atteinte, dans l'espoir de pousser un autre Guerrier à attaquer prématurément. Mais ils restèrent ensemble. En tant que Guerrier, bien que cela ne fut pas à mon avantage, je trouvai cela satisfaisant.

Il est difficile de conserver une formation serrée en terrain accidenté. En réalité, le Carré Torien, que j'ai mentionné, fréquent dans les infanteries goréennes, avec son immense mobilité et ses possibilités de regroupement, avait depuis longtemps supplanté la phalange de cités telles qu'Ar ou bien, au sud, Turia.

La Phalange Goréenne, comme son homologue terrestre, se compose de lignes de lanciers, armés de javelots de longueurs différentes, formant un mur de pointes ; elle attaque au pas de course, de préférence en descente, telle une avalanche de soldats, pratiquement invincible sur son terrain et dans d'excellentes conditions ; le Carré Torien avait eu raison de la phalange en combattant sur un terrain où une telle formation se disloquait en avançant. L'invention et le perfectionnement du Carré Torien, ainsi que les vaines tentatives destinées

à améliorer l'efficacité de la phalange, précédèrent l'utilisation du tharlarion et du tarn qui transformèrent radicalement la stratégie. Pourtant, malgré le tharlarion et le tarn, les infanteries f'oréennes utilisent toujours le Carré Torien ; la phalange, dont l'impact est presque aussi puissant que celui d'une ligne de tharlarions, est tombée en désuétude, sauf dans une tactique défensive archaïque que l'on appelle le Mur, où l'infanterie reste immobile, attendant héroïquement, lorsqu'il est impossible de fuir, la charge des tharlarions. Il me parut évident que mes adversaires allaient tenter de m'attaquer en groupe ; j'étais parvenu à en attirer deux et ils étaient morts ; je ne pensais pas que l'un d'eux prendrait le risque de se ruer seul sur moi. Je reculai parmi les cadavres des Taurentiens. Irrégulièrement, avec difficulté, la formation me suivit sans me quitter des yeux. Puis elle chargea mais, comme je m'y attendais, parmi les cadavres. Je bondis sur le côté. Celui qui se trouvait à l'extrémité trébucha en se tournant vers moi, je lui passai le côté de la lame sous le casque et me retrouvai derrière eux. Tentant de ne pas rompre la formation, ils pivotèrent. L'un d'eux plongea vers moi mais trébucha sur le corps d'un de ses camarades et celui qui le suivait tomba sur lui ; au lieu d'attaquer les hommes à terre, que mon geste n'aurait pas surpris, je frappai le troisième, celui qui était encore debout, et l'abattis. Les deux autres, qui s'étaient péniblement relevés, reculèrent en traînant les pieds.

Le plus âgé dit à son compagnon :

— Recule !

Ils n'avaient plus envie de se battre. Ils n'étaient plus aussi confiants dans leur supériorité que quelques instants plus tôt.

Les deux hommes rompirent.

Le public hurlait de joie, satisfait du spectacle auquel il avait assisté.

Fuis il cria de colère. Des Taurentiens, deux cents environ, entrèrent dans l'arène, pointant leurs armes.

C'est donc ainsi que je vais mourir, me dis-je.

Le chef des hommes que j'avais attaqués se mit à rire.

— Comment te sens-tu, demanda-t-il, toi qui vas mourir ?

Le rire mourut dans sa gorge car un lourd javelot goréen lui transperça la poitrine.

Je pivotai et découvris à mon côté, l'épée à la main, coiffé du lourd casque des combattants de l'arène, avec son petit bouclier rond et l'armure qui lui couvrait le bras et l'épaule, Murmillius.

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Chargez ! hurla le chef des nouveaux Taurentiens, ceux qui venaient de pénétrer dans l'arène.

La foule se pressa contre les javelots des Taurentiens des gradins qui, debout au sommet du mur entourant l'arène, la tenaient résolument en respect.

Les Taurentiens se jetèrent sur nous et, le magnifique et gigantesque Murmillius à mes côtés, je combattis.

L'acier rencontra l'acier et nous nous mimes dos à dos, donnant des coups de taille et d'estoc. Les ennemis tombèrent sous nos lames impitoyables.

Puis un troisième homme vêtu en combattant de l'arène prit place à nos côtés.

— Ho-Sorl ! m'écriai-je.

— Tu as pris ton temps, commenta Murmillius, parant un coup et tuant un ennemi.

Ho-Sorl rit, se fendant d'un côté et de l'autre, repoussant un Taurentien.

— Cernus voulait que je porte aussi un casque aveugle, expliqua-t-il, mais Ho-Tu, bien qu'appartenant à sa Maison, ne l'entendait pas ainsi.

Un autre homme prit place à nos côtés et nous fûmes quatre.

— Relius ! m'exclamai-je.

— J'étais également destiné aux réjouissances du casque aveugle, dit-il. Heureusement, moi aussi j'ai rencontré Ho-Tu.

— Et, grogna Murmillius en repoussant une attaque, aussi les filles de la Rue des Pots, je parie.

— Puisque tu le sais, admit Relius en enfonçant sa lame entre les côtes d'un Taurentien.

Murmillius, dans une poussée magnifique, comme lassé de l'attaque de son adversaire, le tua.

— Elles sont plutôt agréables, fit-il remarquer.

— Peut-être pourrions-nous leur faire cadeau des Taurentiens qui resteront, proposa Ho-Sorl.

Je détournai une lame destinée à ma poitrine et quelques Taurentiens concentrèrent leur attaque sur moi.

— Excellente idée, approuva Murmillius.

— S'il en reste, précisa Ho-Sorl.

D'autres Taurentiens approchèrent.

Je remarquai que les Taurentiens, l'un après l'autre, tombaient sur le sable.

Ho-Tu, le couteau courbe couvert de sang, un bouclier au bras gauche, nous rejoignit.

Je détournai une lame destinée à son cœur.

— À mon avis, releva Murmillius, une épée serait plus utile que ton petit poignard.

Ho-Tu tira sa lame et se mit au travail.

— Tuez-les ! hurla Philemon.

D'autres Taurentiens, une centaine environ, sautèrent sur le sable et chargèrent.

Nous nous frayâmes un chemin entre les corps épuisés, ensanglantés, qui nous entouraient, nous dirigeant vers nos nouveaux ennemis stupéfaits.

Relius cria à Ho-Sorl :

— J'en ai tué dix-sept !

— Il y a longtemps que j'en ai perdu le compte, répliqua Ho-Sorl.

Relius eut un rire exaspéré et en ajouta un autre à sa liste.

— Il doit bien y en avoir deux ou trois cents, estima Ho-Sorl, le souille court.

Heureusement, seuls quelques Taurentiens pouvaient approcher en même temps.

— Sleen vantard ! cria Relius. (Puis il annonça :) Dix-neuf !

— Silence ! Gardez votre souffle ! rugit Murmillius, et, lui obéissant, nous combattîmes en silence, sauf en ce qui concernait les cris des hommes, notre respiration, le tintement des lames qui s'entrechoquaient.

— Ils sont trop nombreux ! criai-je.

Murmillius ne répondit pas. Il combattait.

Pendant un instant de répit, je me tournai vers lui.

Je ne pouvais voir les traits du magnifique combattant qui se tenait près de moi.

— Qui es-tu ? demandai-je.

— Je suis Murmillius, répondit-il en riant.

— Pourquoi Murmillius combat-il aux côtés de Tari Cabot ? m'enquis-je.

— Il est aussi vrai de dire, répondit-il, que Tari Cabot combat aux côtés de Murmillius.

— Je ne comprends pas, fis-je.

— Murmillius, déclara-t-il fièrement, est en guerre.

— Moi aussi, dis-je, je suis en guerre.

Les Taurentiens se lancèrent une nouvelle fois à l'attaque et nous les repoussâmes.

— Mais, ajoutai-je, ma guerre n'est pas celle de Murmillius.

— Tu participes à des guerres, affirma Murmillius, dont tu ignores tout.

— À quelle guerre participes-tu ? demandai-je.

— À la mienne ! répliqua Murmillius, contrant un adversaire et l'abattant avec insolence.

Puis je constatai avec étonnement qu'un Guerrier ordinaire, pas un Taurentien car son casque n'était pas orné de Bis d'or, son bouclier de fils d'argent et qu'il ne portait pas la Pourpre de la Garde de l'Ubar, se joignait à nous.

Je ne lui posai pas de question mais acceptai avec reconnaissance sa présence à nos côtés.

D'autres Taurentiens, encore une centaine peut-être, bondirent dans l'arène.

Je vis qu'on se battait, sur les gradins, entre citoyens et contre les Taurentiens. Ailleurs des Guerriers armés, soldats ordinaires, s'attaquaient aux Taurentiens vêtus de pourpre.

Puis les Taurentiens des gradins furent incapables de contenir la foule ; des milliers de spectateurs sautèrent dans l'arène tandis que d'autres submergeaient la loge de l'Ubar. Hup courait en criant sur les gradins ; des hommes, écartant leur manteau, découvrirent des lames et se jetèrent sur les Taurentiens.

Philemon, livide, les yeux dilatés, fit demi-tour et entra en toute hâte dans le passage privé qui permet d'accéder à la loge de l'Ubar. Sept ou huit Taurentiens le suivirent.

— Le peuple se soulève ! s'écria Ho-Sorl.

— Maintenant, dit Murmillius en me regardant, tu ne diras plus qu'ils sont trop nombreux !

Les survivants des Taurentiens qui nous avaient attaqués se dispersèrent et s'enfuirent vers les sorties. Le public, des milliers de personnes, envahit l'arène en hurlant. Parmi elles, il y avait des douzaines d'hommes, appartenant à toutes les castes et portant au bras gauche un brassard de soie pourpre.

Murmillius recula ainsi que moi-même, Relius, Ho-Sorl et Ho-Tu. Nous nous arrê tâmes au milieu des cadavres et nous nous regardâmes.

Il ne fit pas un geste.

Je donnai à Ho-Tu la clé de mon casque, que Phaïs avait glissée dans ma ceinture. Ho-Tu me retira le casque.

L'air me fit du bien. La foule nous entoura. Je ne comprenais pas ce que les gens disaient.

— Maintenant, puis-je voir le visage de Murmillius ? demandai-je.

— Plus tard, répondit Murmillius en me regardant.

— Dans ta guerre, m'enquis-je, quelle est la prochaine étape ?

— La tienne, répliqua-t-il. Tari Cabot, Guerrier de Ko-ro-ba !

Je le regardai sans comprendre.

Il tendit le bras vers le sommet des gradins. Un tarn marron, dont un homme tenait les rênes, y était posé.

— Gladius de Cos ne court-il pas, cet après-midi, au Stade des Tarns ? fit-il.

— Tu le connais ? m'écriai-je.

— Dépêche-toi ! ordonna Murmillius. Il faut que les Acier remportent la victoire !

— Et toi ? demandai-je.

Murmillius, d'un geste large, montra la foule.

— Par les rues, répondit-il, nous allons marcher sur le Stade des Tarns.

Je courus vers le mur puis, saisissant le pan d'un manteau que me tendit un homme portant un brassard pourpre, me hissai sur les gradins. Puis je courus vers le sommet. J'y rejoignis un autre homme portant le brassard de soie pourpre indiquant qu'il appartenait au parti impérial. Il tenait les rênes d'une selle ordinaire. Je regardai l'arène et y reconnus,

malgré la distance, Murmillius, Ho-Sorl, Relius et Ho-Tu au milieu d'une foule innombrable. Murmillius leva sa lame dans ma direction. C'était le salut au Guerrier. Un Guerrier, me dis-je, qui appartient à la Caste des Guerriers. Je lui rendis son salut.

— Dépêche-toi ! dit l'homme qui tenait les rênes du tarn.

Je saisis les rênes et bondis en selle. Je tirai la première rêne et le tarn quitta le Stade des Lames, filant parmi les cylindres d'Ar. Je laissais derrière moi les hommes avec qui j'avais combattu, du sable souillé et ce que nous avions entrepris ensemble.

22. LE STADE DES TARNS

Je fis atterrir le tarn derrière les gradins, dans l'enclos réservé aux Acier.

J'entendis le gong annonçant le début d'une course.

Lorsque mon oiseau, dans un battement d'ailes, toucha le sable de l'enclos, quatre hommes armés d'arbalètes se précipitèrent vers moi.

— Ne tirez pas ! criai-je. J'appartiens aux Acier !

Tous portaient à l'épaule gauche le carré de tissu gris-bleu de leur faction.

J'étais sous la menace de leurs armes.

— Qui es-tu ? cria l'un d'eux.

— Gladius de Cos ! répliquai-je.

— C'est possible, dit un autre, car il a la même taille et la même carrure.

Ils n'abaissèrent cependant pas leurs armes.

— Le tarn me reconnaîtra, assurai-je.

Je mis pied à terre et courus vers le perchoir du grand tarn noir.

Je m'arrêtai à mi-chemin. Près d'un autre perchoir, gisait un tarn mort, un petit tarn de course, la gorge tranchée. Près de lui, un homme, pansant ses blessures, était allongé, son tarnier. Il gémissait. Je le connaissais. Il s'appelait Callius.

— Que s'est-il passé ? demandai-je.

— Les Jaunes nous ont rendu une petite visite, répondit tristement un homme. Ils ont tué ce tarn et gravement blessé son cavalier. Nous les avons repoussés.

Un de ses compagnons agita son arbalète d'un air menaçant :

— Si tu n'es pas Gladius de Cos, répondit-il, tu mourras !

— Ne crains rien, répondis-je d'une voix sourde en me dirigeant vers le perchoir du grand tarn noir, le tarn majestueux de Ko-ro-ba, mon Ubar des Cieux.

Tandis que nous approchions, nous entendîmes un sauvage cri de tarn, manifestation de haine et de défi. Nous nous arrê tâmes.

Je découvris, autour de lui, éparpillés au pied de son perchoir, plus de cinq hommes, ou du moins ce qu'il en restait.

— Des Jaunes, commenta un des arbalétriers, qui ont essayé de tuer l'oiseau.

— C'est un tarn de guerre, rappela un autre.

Il y avait du sang sur le bec de l'oiseau ; ses yeux ronds et noirs brillaient, féroces.

— Méfie-toi, m'avertit un des hommes, même si tu es Gladius de Cos ; le tarn a goûté le sang !

Je constatai que les serres ferrées de l'oiseau elles-mêmes étaient couvertes de sang.

Nous fixant avec hostilité, il tenait dans ses serres le corps d'un Jaune. Puis, sans nous quitter des yeux, il baissa la tête et, ayant saisi un bras dans son bec, l'arracha.

— N'approche pas ! s'écria un des hommes.

Je m'arrêtai. Il ne faut pas déranger un tarn pendant qu'il mange.

Le gong de l'arbitre retentit trois fois, indiquant aux tarns qu'il fallait gagner les perchoirs de départ. Le public applaudit.

— De quelle course s'agit-il ? demandai-je, craignant soudain qu'il ne soit trop tard.

— La huitième, répondit un des hommes, celle qui précède la Course de l'Ubar.

— Callius aurait dû courir, relevai-je.

Mais Callius était blessé et son tarn était mort.

— Nous avons une course de retard au début de la huitième, indiqua un des hommes.

Mon cœur se serra. Callius étant blessé et les tarns se trouvant sur les perchoirs de départ, les Acier n'auraient pas de représentant dans cette course. Il ne serait possible de conduire mon tarn aux perchoirs qu'avant la neuvième course, celle de l'Ubar, et même cela n'était pas certain. Par conséquent, même s'ils remportaient la Course de l'Ubar, les Acier ne seraient pas les vainqueurs de la journée.

— Les Acier sont fichus, soupirai-je.

— Mais quelqu'un court pour les Acier, dit un arbalétrier.

Je le regardai sans comprendre.

— Mip, précisa-t-il.

— Le petit Gardien de Tarns ? m'enquis-je d'un air sceptique.

— Oui, répondit l'homme.

— Mais sur quel oiseau ? demandai-je.

— Le sien, dit l'homme, Ubar Vert.

Je fus ébahi.

— Mais c'est un vieil oiseau, soulignai-je. Il ne court plus depuis des années. (Je les regardai.) Et Mip, poursuivisse, bien que parfaitement au courant des courses, n'est qu'un Gardien de Tarns.

Un des deux hommes me regarda en souriant.

Un autre leva son arbalète à la hauteur de ma poitrine.

— C'est peut-être un espion des Jaunes, émit-il.

— Peut-être, admit le chef des arbalétriers.

— Comment pouvons-nous être sûrs que c'est bien Gladius de Cos ? demanda un autre.

Je souris à mon tour.

— Le tarn me reconnaîtra, affirmai-je de nouveau.

— Le tarn a goûté le sang, rappela le chef. Il a tué. Il mange. Si tu approches, il te tuera aussi.

— Nous n'avons pas de temps à perdre ! décidai-je.

— Attends ! cria le chef des arbalétriers.

Je me dirigeai vers le grand tarn noir. Il était au pied de son perchoir. Il était enchaîné par une patte.

La chaîne faisait environ sept mètres de long. J'avancai lentement, tendant les mains ouvertes, sans rien dire. Il me regarda.

— L'oiseau ne le connaît pas, dit l'homme qui avait suggéré que je pouvais être un espion des Jaunes.

— Tais-toi ! fit le chef.

— C'est un fou, souffla un autre homme.

— Un fou, reconnut le chef, ou bien Gladius de Cos.

Le tarn, puissant et sauvage oiseau de selle de Gor est un animal féroce, un prédateur monstrueux des immenses étendues bleues du ciel de ce monde rude ; dans le meilleur des cas, il est à moitié domestiqué ; les tarniers eux-mêmes s'en approchent rarement sans armes et sans aiguillons ; on considère qu'il est parfaitement déraisonnable d'approcher un tarn qui mange ; instinctivement, comme de nombreux prédateurs, le tarn défend sa proie jusqu'à la mort ; des Gardiens de Tarns, malgré leurs aiguillons et leurs filets, se font tuer en essayant de changer ou de corriger cette mauvaise habitude ; le majestueux Carnivore ailé de Gor, le tarn, n'aime pas partager, sauf, peut-être, lorsque, repu, il porte les restes de son repas dans

les nids des montagnes de Thentis ou des Voltaï où il introduit la viande dans le gosier de ses petits, de la taille d'un poney, au plumage blanc.

— N'approche pas ! cria le chef.

J'avancai jusqu'à la limite de la portée de la chaîne du tarn.

Je parlai d'une voix douce.

— Mon Ubar des Cieux, dis-je, tu me connais.

Je fis encore quelques pas, les mains tendues, sans hâte.

L'oiseau me regarda. Il serrait le corps d'un Jaune dans son bec.

— Reviens ! cria un arbalétrier.

Je constatai avec satisfaction que c'était celui qui m'avait pris pour un espion des Jaunes. Malgré tout, il appréhendait ce qui allait peut-être se passer.

— Il nous faut courir, Ubar des Cieux, dis-je en approchant de l'oiseau.

Je pris le corps de l'homme qu'il serrait dans son bec et le posai par terre.

L'oiseau n'essaya pas de frapper.

Les hommes, émerveillés, retenaient leur souffle.

— Tu as bien combattu, dis-je à l'oiseau. (Je caressai son bec couvert de sang.) Et je suis heureux de voir que tu es en vie.

Il me toucha tendrement du bec.

— Préparez la plate-forme, dis-je calmement, pour la course suivante.

— Oui, répondit le chef. Oui, Gladius de Cos !

Ses trois compagnons, posant leurs arbalètes, coururent préparer la plate-forme.

Je me retournai vers l'homme et il me lança un masque de cuir, celui que portait Gladius de Cos, celui qui avait, à l'occasion de nombreuses courses pendant cet été extraordinaire, dissimulé ses traits.

— Mip, reprit l'homme, m'a dit que cela était pour toi.

— Je te remercie, dis-je en mettant le masque.

J'entendis le gong de l'arbitre, un puissant battement d'ailes et les acclamations du public.

— La huitième course est commencée, annonça le chef des arbalétriers.

Je donnai une claque affectueuse sur le bec de l'oiseau.

— À bientôt, dis-je, Ubar des Cieux !

Je m'éloignai de l'oiseau, traversai l'enclos des Acier, gravis l'escalier se trouvant à l'intérieur du mur bas qui le séparait du large chemin conduisant aux perchoirs de départ ; je sautai par-dessus un mur et me dirigeai vers le mur central séparant les deux côtés de la piste. Je gravis un nouvel escalier et me retrouvai, comme d'autres, sur le mur central d'où il était possible de regarder la course. Le chef des arbalétriers m'avait accompagné.

J'entendis les exclamations de surprise des spectateurs près desquels je passai.

— C'est Gladius de Cos !

— Oui, c'est bien lui !

— J'ai cru qu'il renoncerait à venir !

— Non, idiot, pas Gladius de Cos !

— Les assassins guettent !

— Fuis, tamier, fuis !

— Fuis, Gladius de Cos !

— Taisez-vous ! ordonna mon compagnon avec une conviction telle que nos voisins se turent.

Les oiseaux, neuf environ, les ailes claquant comme des fouets, le bec tendu, les cavaliers couchés sur leur selle, passèrent en un éclair quelques mètres au-dessus de nous. Les

spectateurs installés sur le mur reculèrent.

J'aperçus Ubar Vert, monté par Mip, dans un tourbillon d'ailes.

Six têtes de tarn fixées sur des mâts, aux extrémités du mur central, indiquaient le nombre de tours restants.

À soixante-dix ou quatre-vingts mètres, se trouvait la loge de l'Ubar et, sur le trône de l'Ubar, Cernus, Maître de la Maison de Cernus, vêtu de la pourpre de l'Ubar.

Il se désintéressa un instant de la course tandis qu'un messenger, un individu que j'avais vu un instant plus tôt sur Te mur central, s'approchait de lui et lui parlait à l'oreille.

Soudain, je le vis se tourner vers le mur central.

Masqué, immobile, je le fixai.

Il se retourna alors avec brusquerie vers l'homme et lui donna un ordre.

Une nouvelle fois, le passage tumultueux des tarns fut marqué par le claquement des ailes, les cris des cavaliers, les éclairs des aiguillons, les tourbillons de l'air mis en mouvement par leur passage.

Cette fois, à la hauteur de l'anneau central, Menicius de Port Kar fit faire un écart à son tarn et poussa un adversaire contre le bord de l'anneau. Je l'avais souvent vu utiliser cette technique. Mip suivait Menicius et, au moment où Menicius avait fait un écart, Mip avait profité de l'ouverture qui s'était, de ce fait, présentée, pour, semblable à une lame, plonger vers le centre de l'anneau. L'oiseau qui avait heurté l'anneau tomba, étourdi, dans le Blet. Le lourd anneau oscillait sur ses chaînes. Menicius ramena sauvagement son oiseau vers le centre de la piste, furieux, comprenant que Mip avait attendu le moment où il perdrait provisoirement le contrôle du centre.

Le public, sans tenir compte des couleurs qu'ils défendaient, les acclama.

Le tarn des Rouges, oiseau aux grandes ailes, que son cavalier, un petit homme barbu portant au cou un porte-bonheur en os, rendait fou à force de coups d'aiguillon, était en tête. Il était suivi par deux tarns marron dont les cavaliers portaient la chemise de soie des Bleus et des Argent. Ensuite, venait Ubar Vert, avec qui Mip ne faisait qu'un, montant court, presque couché sur la selle, contrôlant parfaitement l'oiseau. J'admirais l'oiseau. Je savais qu'il était âgé, que ses forces déclinaient et qu'il ne courait plus depuis de nombreuses années. Ses plumes n'avaient plus le brillant ardent de celles des jeunes tarns ; son bec n'était pas jaune vif, comme celui des autres oiseaux, mais blanchâtre ; mais ses yeux, sauvages, noirs, féroces, étaient ceux d'un tarn indomptable ; ils luisaient d'orgueil et de fureur ; il était décidé à ne pas se laisser battre.

Je craignis que l'effort n'endommage son cœur affaibli mais pourtant redoutable et vaillant.

— Attention ! cria mon compagnon.

Je pivotai sur moi-même et saisis le poignet d'un homme prêt à plonger sa dague dans mon dos. Je lui brisai la nuque et le jetai dans le sable, au pied du mur central.

C'était l'individu qui avait rapporté ma présence à Cernus, celui à qui Cernus avait donné un ordre.

Je me retournai et regardai la loge de l'Ubar. Saphronicus, Capitaine des Taurentiens, se tenait près de lui.

La main de Saphronicus reposait sur le pommeau de son épée. Les mains de Cernus, blanches, serraient les bras du trône de l'Ubar.

Je reportai mon attention sur la course.

Mon compagnon, au lieu de regarder la course, appuya son dos contre le mien, l'arbalète prête.

Les tarns, semblables à un torrent d'ailes et de serres, passèrent une nouvelle fois.

Le tarn aux grandes ailes avait cédé et le cavalier des Bleus, petit homme rusé, très expérimenté mais trop impatient, prit la tête. Je connaissais son oiseau. Il avait agi trop tôt.

Je souris.

Mip, monté sur Ubar Vert, passa le tarn aux grandes ailes. Le cavalier des Argent était en deuxième position. Il avait lâché les rênes de son oiseau. Il restait deux têtes de tarn au sommet des mâts. J'ignorais quelle était la puissance de l'oiseau. Toutefois, après avoir franchi facilement le premier anneau de l'extrémité, le cavalier ayant soudain tiré sur les rênes, il dévia de sa trajectoire.

Mip en profita et se retrouva derrière le cavalier des Bleus.

Menicius de Port Kar, qui montait pour les Jaunes, tirant furieusement sur les rênes de son oiseau, l'aiguillon projetant des déluges d'étincelles sur le sable, son tarn hurlant, dépassa, dans un battement d'ailes, l'oiseau des Argent qui tentait de se remettre en ligne.

Le Bleu, en tête, bloqua habilement Mip à chaque anneau. Je remarquai que l'oiseau des Bleus s'épuisait. Toutefois, il lui était toujours possible de gagner en bloquant son adversaire. Menicius de Port Kar avait perdu du temps en dépassant le tarn des Argent.

Inlassablement, Mip tenta de passer au-dessus de l'oiseau des Bleus puis, faisant une nouvelle fois monter Ubar Vert, il plongea soudain sur la gauche, exécutant la dangereuse passe des serres. L'oiseau des Bleus plongea à son tour et les serres auraient pu déchiqueter Mip, mais celui-ci avait magnifiquement estimé la distance. Le cavalier des Bleus jura et les supporteurs des Acier se levèrent en hurlant.

— Regarde ! dit mon compagnon.

Il tendit le bras vers un petit mur, construit lui-même sur le mur central, non loin des mâts soutenant les têtes de tarn, à une centaine de mètres de nous.

Je poussai une exclamation de rage.

Puis je vis un Taurentien lever son arbalète et se préparer à tirer sur Mip au moment où il franchirait le troisième anneau de l'extrémité opposée. Le Taurentien, la crosse de l'arbalète contre l'épaule, attendait.

— Ne crains rien, assura mon compagnon.

Il épaula son arme. Mip franchissait l'anneau central lorsque le lourd câble gainé de cuir de l'arbalète se détendit, projetant le carreau avec un sifflement.

Je suivis des yeux la trajectoire rapide du carreau, semblable à une aiguille noire, et le vis s'enfoncer dans le dos du Taurentien qui se crispa, parut grandir de quelques centimètres, l'empennage métallique du carreau formant un triangle noir sur le pourpre de son vêtement, puis tomba.

Mip franchit le troisième anneau et poursuivit son chemin.

— Excellent coup ! commentai-je.

L'arbalétrier haussa les épaules et tendit à nouveau le câble de son arme.

Il ne restait plus qu'une tête de tarn sur les mâts.

L'arbalétrier mit un nouveau carreau dans son arme et, debout, surveilla la foule.

Le public hurla.

Mip tenait la tête.

Puis les Jaunes se dressèrent sur les gradins.

Menicius de Port Kar, monté sur son tarn jeune, rapide et courageux, gagnait rapidement du terrain.

Mip lâcha les rênes. Il ne se servait pas de l'aiguillon. Il cria pour encourager Ubar Vert :

— Vole, vieux Guerrier !

Ubar Vert défendit alors sa position, ses ailes battant sur le rythme effréné des tarns de

course, chaque mouvement paraissant augmenter sa vitesse et son avance. Puis, consterné, je vis ses ailes perdre le rythme, l'oiseau poussa un cri de douleur et parut vouloir tourner sur lui-même. Mip tenta de le contrôler.

Menicius de Port Kar le dépassa et, en même temps, fit un mouvement du bras droit ; Mip perdit aussitôt le contrôle des rênes et se griffa spasmodiquement le dos, comme pour s'emparer de quelque chose. Les deux sangles de sécurité de la selle de course empêchèrent Mip de basculer en arrière, puis il s'affaissa, penché sur le côté.

Je saisis le bras de l'arbalétrier.

Le tarn des Bleus, puis celui des Argent et celui des Rouges dépassèrent le tarn tournoyant et son cavalier.

L'arbalétrier leva son arme.

— Menicius ne verra pas la fin de cette course, dit-il sombrement.

— Il m'appartient ! intervins-je.

Soudain, dans un puissant battement d'ailes et Earmi les cris des cavaliers, Ubar Vert se redressa et, urlant de rage et de douleur, fonça vers les anneaux, Mip affaissé sur la selle.

Puis l'oiseau, qui, dans sa jeunesse, avait gagné plus de huit mille courses, se lança sur la piste sauvage et familière du Stade des Tarns.

— Regarde ! m'écriai-je. Mip est vivant.

Mip s'était accroché au cou de l'oiseau, le corps parallèle à la selle, se tenant à l'oiseau, la tête appuyée contre lui, lui parlant à voix basse.

Il m'est difficile de raconter ce qui arriva ensuite.

Le public cria, les tarns hurlèrent et Ubar Vert, monté par Mip, vola, les yeux étincelants, retrouvant pour ses derniers instants la vigueur et la combativité de sa jeunesse, comme un oiseau sorti des rêves des vieillards, tel que ceux-ci l'avaient connu, autrefois, dans leur jeunesse. Ubar Vert vola. Il vola. Et j'eus l'impression de regarder un jeune oiseau en pleine possession de sa puissance, au mieux de sa forme et de sa fierté, de sa clairvoyance et de sa rapidité, de sa fureur et de son énergie. Ce fut Ubar Vert tel qu'on m'en avait parlé, Ubar Vert des légendes, Ubar Vert tel que dans les histoires ceux qui l'avaient connu racontaient, Ubar Vert, le plus grand tarn de course, couvert de récompenses, victorieux, triomphant.

Lorsque l'oiseau se posa sur le perchoir de la victoire, le public ne fit pas un bruit. Les milliers de spectateurs restèrent silencieux.

Stupéfait, privé in extremis de la victoire, Menicius de Port Kar arriva deuxième.

Puis tout le monde, sauf, peut-être, les proches du Noble Ubar de la Cité, se mit à crier et à applaudir en se frappant l'épaule gauche avec le poing.

L'oiseau resta sur le perchoir et Mip se redressa péniblement sur sa selle.

L'oiseau leva la tête, radieux, magnifique, et poussa le cri de victoire des tarns.

Puis il tomba et s'immobilisa sur le sable.

En compagnie de l'arbalétrier et d'autres spectateurs, je courus vers le perchoir.

Avec mon épée, je coupai les sangles qui immobilisaient Mip et le dégageai.

J'arrachai le petit couteau planté dans son dos. C'était un poignard de tueur sur la garde duquel je lus : « Je l'ai cherché, je l'ai trouvé. »

Je pris Mip dans mes bras. Il ouvrit les yeux.

— Le tarn ? demanda-t-il.

— Ubar Vert est mort, répondis-je.

Mip ferma les yeux et des larmes gonflèrent ses paupières.

Il tendit le bras vers l'oiseau et je le portai près de l'animal inanimé. Il passa les bras autour du cou de l'oiseau mort, posant la tête contre le bec cruel et blanchâtre, puis pleura. Nous

restâmes en arrière.

Un peu plus tard, l'arbalétrier s'adressa à Mip.

— C'était une belle victoire, dit-il.

Mais Mip pleurait en répétant :

— Ubar Vert, Ubar Vert.

— Allez chercher un Médecin ! cria un spectateur.

L'arbalétrier fit non de la tête.

Mip avait expiré près de l'oiseau qu'il avait conduit à la victoire.

— Il a bien couru, dis-je. On n'aurait pas cru qu'il n'était qu'un simple Gardien de Tarns.

— Il y a longtemps, commença l'arbalétrier, il avait un cavalier de tarns de course. Pendant une course, en voulant dépasser un concurrent, il calcula mal la distance et heurta si violemment la partie supérieure du premier anneau de la ligne droite qu'il fut arraché de sa selle. Blessé, il tomba dans la trajectoire des autres tarns, fut déchiqueté, rebondit sur la partie inférieure de l'anneau, puis dans le filet. Il courut encore une ou deux fois lorsqu'il fut rétabli, mais pas davantage. Son rythme et son coup d'œil n'étaient plus sûrs. Il avait peur des anneaux et des oiseaux. Il avait perdu son assurance, son adresse, son courage. Il avait peur, peur à en mourir, et cela se comprenait. Il renonça à la course.

— Mip ? demandai-je.

— Oui, répondit l'arbalétrier. Il faudrait que tu comprennes, reprit-il, qu'il lui a fallu énormément de courage pour faire ce qu'il a réalisé aujourd'hui.

— Il a bien couru, répétai-je.

— Je le regardais, intervint un supporter des Acier qui se trouvait là. Il n'avait pas peur. Il a monté sans peur, avec assurance, adresse et courage.

— Et fierté, ajouta un autre spectateur.

— Oui, aussi, dit le premier.

— Je me souviens de lui, dit un troisième homme, autrefois. C'était Mip d'avant. Il a monté comme autrefois. C'est sa plus belle course.

Un murmure d'approbation courut parmi les spectateurs.

— C'était alors un cavalier connu ? m'enquis-je.

Les hommes me regardèrent.

— C'était le plus grand cavalier, répondit l'arbalétrier, les yeux fixés sur la petite silhouette immobile de Mip qui tenait toujours le tarn par le cou, le plus grand cavalier.

— Tu ne le connaissais donc pas ? me demanda un spectateur.

— C'était Mip, répondis-je. Pour moi, il n'était que Mip.

— Alors, intervint l'arbalétrier, apprends son véritable nom.

Je regardai l'arbalétrier.

— Il s'appelait Melipolus de Cos, termina-t-il.

Je restai sans voix car Melipolus de Cos était effectivement une légende à Ar et dans une centaine de cités ferventes de courses.

— Melipolus de Cos, répéta l'arbalétrier.

— Ubar Vert et lui sont morts en remportant la victoire, dit un spectateur.

L'arbalétrier lui jeta un regard dur.

— Je ne me souviens, déclara-t-il, que du perchoir de la victoire, de Mip levant les bras, du cri de victoire du tarn.

— Moi aussi, souligna le spectateur.

Le gong de l'arbitre retentit deux fois, signalant la préparation de la dernière course, celle de l'Ubar.

Je ramassai le petit couteau qui, lancé par Menicius de Port Kar, avait tué Mip. Je le glissai dans ma ceinture.

Les plates-formes sur lesquelles se tenaient les tarns de la neuvième course se dirigeaient vers les perchoirs de départ.

Les garçons de piste se précipitèrent vers eux.

Je pris Mip dans mes bras et le confiai à un fidèle des Acier. On chargea le cadavre d'Ubar Vert sur une plate-forme et on l'emporta.

Le public s'agitait dans les stands. Les spectateurs des gradins semblaient impatients. Des hommes couraient de-ci, de-là, serrant les tablettes de faïence justifiant leurs paris dans leurs mains. Les vendeurs proposaient leur marchandise. Des enfants couraient. Le ciel était bleu avec quelques nuages. Le soleil brillait. La journée se prêtait aux courses.

Sur le grand tableau du mur central, sur lequel on affichait les résultats et les cotes des concurrents de la course suivante, les noms d'Ubar Vert et de son cavalier, Melipolus de Cos, apparurent à la place du vainqueur. Je supposai que cela n'était pas arrivé depuis de nombreuses années.

Menicius de Port Kar, naturellement, monterait pour les Jaunes dans la Course de l'Ubar. Il disposerait de la plus belle monture de leur Perchoir, Carreau, baptisé ainsi à cause du projectile de l'arbalète, oiseau puissant, très rapide, roux, qui avait une aile partiellement décolorée parce que, disait-on, le cavalier des Argent lui avait, autrefois, lancé une bouteille d'acide. À mon avis, c'était un bon oiseau. Je le respectais. Mais j'étais pratiquement certain qu'Ubar des Cieux, dont le nom fut affiché sur le tableau, le dominerait.

Les Jaunes et les Acier étaient à égalité. La Course de l'Ubar désignerait le vainqueur de la journée, de la Fête de l'Amour et, en résumé, de la saison.

Je regardai la loge de l'Ubar, puis celle du Grand Initié, Complicius Serenus. Les deux loges portaient les couleurs des Verts. Je me demandai si Cernus savait ce qui s'était passé au Stade des Lames. Au même moment, des hommes étaient en marche dans les rues.

J'allai jusqu'à l'estrade du tableau d'affichage. Il n'y avait pas de nom près de celui d'Ubar des Cieux.

— Ajoutez, dis-je aux préposés, le nom de Gladius de Cos.

— Il est ici ! s'écria l'un d'eux.

Les autres se hâtèrent d'inscrire le nom, lettre par lettre. Le public hurla de joie. Les Preneurs de Paris conférèrent, quelques-uns approchèrent du tableau. Les cotes changèrent.

Le gong de l'arbitre retentit trois fois, signalant que les oiseaux devaient gagner les perchoirs.

Sous le soleil, je me dirigeai vers les perchoirs.

Menicius de Port Kar se tenait sur la plate-forme où, portant cagoule, frémissant d'impatience, se tenait Carreau, merveilleux tarn roux, prince des Perchoirs des Jaunes.

Devant Menicius de Port Kar et tout autour de la plate-forme, se tenaient des Taurentiens.

Je m'approchai mais ne tentai pas de franchir leur barrage.

Menicius de Port Kar, blême, se mit en selle.

— Gladius de Cos, lui criai-je, aimerait s'entretenir avec Menicius de Port Kar après la course !

Il ne répondit pas.

— Eloigne-toi ! ordonna le chef des Taurentiens.

— Menicius de Port Kar, repris-je, était à Ko-ro-ba l'année dernière, en En'Var !

Les poings de Menicius de Port Kar blanchirent sur les rênes.

Je tirai le poignard de ma ceinture, le pris par la lame.

— Il se souvient du Guerrier de Thentis, fis-je remarquer.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire ! gronda Menicius.

— Peut-être ne se souvient-il pas de lui, supputai-je, car il me semble qu'il n'a véritablement vu que son dos.

— Chassez-le ! cria Menicius.

— Il était facile de laisser un morceau de tissu vert sur le pont la veille ou bien une ahn avant. Menicius de Port Kar sait se servir d'un poignard. Il a probablement frappé depuis le dos d'un tarn de course, un petit tarn rapide, maniable, capable de se faufiler entre les ponts.

— Tu es fou ! hurla Menicius de Port Kar. Tuez-le !

— Le premier qui bouge, avertit l'arbalétrier qui se tenait derrière moi, prendra un carreau d'arbalète !

Les Taurentiens ne bougèrent pas.

On retira la cagoule de Carreau, tarn des Jaunes. Sa crête rougeâtre se dressa et il secoua la tête, lissant ses plumes. Puis il leva le bec vers le soleil et poussa son cri.

Une fois débarrassé de sa cagoule, il sauta sur son perchoir, le premier, celui de l'intérieur. Il s'y immobilisa, le bec tendu, battant des ailes.

Mon tarn se tenait, sans cagoule, sur la plate-forme, devant le quatrième perchoir.

Le public cria, comme il le faisait toujours, lorsque apparaissaient sa tête monstrueuse, son bec acéré, sa crête noire et mobile, ses yeux ronds, noirs et luisants.

Un garçon de piste des Acier ouvrit l'anneau qui emprisonnait la patte droite de l'oiseau et s'éloigna d'un bond. Les serres chaussées d'acier du tarn de guerre griffèrent un instant les épaisses planches de la plate-forme sur laquelle il se tenait, y creusant des sillons. Puis l'oiseau rejeta la tête en arrière, ouvrit les ailes et, les yeux brillants, comme s'il se trouvait sur les pentes escarpées des montagnes de Thentis ou des Voltai, poussa le cri de défi du Tarn de Montagne, strident, sauvage, provocant, perçant. Je reste persuadé que rares furent les spectateurs qui, pendant un instant, malgré le soleil de l'été, ne frissonnèrent pas, craignant soudain d'être en danger, se considérant brusquement comme des intrus, des promeneurs égarés s'étant aventurés accidentellement, sans y prendre garde, dans le domaine de ce majestueux Carnivore, le tarn noir, mon Ubar des Cieux.

— En selle ! dit l'arbalétrier.

J'obéis. Mip allait me manquer, son sourire, son conseil, son ultime indication, ses paroles encourageantes, sa dernière tape sur mon étrier. Mais je me souvins seulement alors de son dernier geste tandis qu'il mourait sur la selle d'Ubar Vert : il avait levé les bras en signe de victoire.

Je regardai Menicius de Port Kar. Il détourna les yeux. Il se pencha sur le cou de Carreau.

Je constatai qu'on lui avait donné un nouveau poignard, un poignard à tarn comme ceux qu'utilisent les cavaliers. Dans la main droite, il tenait un aiguillon. Surpris, je remarquai, enroulé sur le côté de la selle, en quatre boucles, un fouet à lames, arme très répandue à Port Kar et constituée d'un fouet sur les cinquante derniers centimètres duquel sont fixées, par groupes de quatre, vingt lames minces et étroites ; l'extrémité du fouet à lames n'est pas toujours la même ; certaines ont une lame à double tranchant de douze ou quinze centimètres de long ; d'autres ont un poids qui étourdit la victime et permet de la découper tout à loisir ; le fouet à lames de Menicius était équipé d'une lame à double tranchant capable de couper une gorge à trois mètres.

Des Taurentiens firent le tour des concurrents en leur transmettant des messages. Certains cavaliers protestèrent et leur tendirent le poing.

— Il ne faudrait pas, dit l'arbalétrier, que nous perdions cette course.

Je vis un Taurentien apporter une boîte enveloppée dans un morceau de soie à Menicius de Port Kar qui la glissa dans sa ceinture.

— Regarde ! dis-je à mon compagnon en lui montrant des Taurentiens armés d'arbalètes qui se mêlaient au public.

— Contente-toi de courir, répondit-il. Les nôtres sont également sur les gradins.

Sur mon ordre, dans un battement d'ailes, mon tarn gagna le quatrième perchoir de départ.

Menicius de Port Kar n'était plus ni blême ni effrayé. Son visage mince avait retrouvé son calme ; son sourire avait quelque chose de cruel ainsi que son regard. Il se tourna vers moi et rit.

J'attendis le gong de l'arbitre. On tendit la corde blanche de départ devant nous.

Je constatai avec étonnement qu'on avait remplacé le rembourrage des anneaux par des arêtes en forme de lame qui ne servent en général pas pour les courses, et que l'on utilise pour des démonstrations, des acrobaties en fait, au cours desquelles le tarnier semble défier la mort à chaque anneau.

Le public, toutes factions confondues, manifesta sa désapprobation.

Les cavaliers, à l'exception de Menicius de Port Kar et de moi-même, se regardèrent avec inquiétude et étonnement.

— Apporte-moi, dis-je à l'arbalétrier qui se tenait au pied du perchoir, la bola des Tuchuks, la corde de kaiila et le quiva qui se trouvent dans les affaires de Gladius de Cos, dans l'enclos des Acier.

Il rit.

— Je me demandais, fit-il remarquer, quand tu comprendrais que tu pars pour la guerre.

Sous mon masque, je lui souris.

Un garçon de piste des Acier me lança un paquet. Je ris.

— Nous les avons apportés, dit l'arbalétrier.

Un autre homme, cavalier des Acier qui avait remporté une course dans le courant de l'après-midi, vint en courant jusqu'au pied du perchoir.

— Il y a des tamiers, annonça-t-il, des Taurentiens en uniforme, à l'extérieur du stade.

Je m'y attendais. Il s'agissait sans doute de ceux qui avaient attaqué la caravane des Hinrabiens.

— Apportez-moi, dis-je, le petit arc de corne des Tuchuks, les flèches de guerre à pointe dentelée du Peuple des Chariots.

— Nous avons également prévu cela, souligna l'arbalétrier.

— Comment se fait-il, demandai-je, que tout cela soit prêt ?

— Mip, expliqua-t-il, savait que ta course serait dure.

Un garçon de piste, après les avoir sortis de son manteau, me lança le petit arc rapide des Tuchuks et l'étroit carquois rectangulaire avec ses quarante flèches.

Sans me presser, je tendis l'arc. Il est petit, composé de deux courbes, mesure environ un mètre de long et est constitué de couches de corne de bosk renforcées avec du métal et du cuir ; il est cerclé de métal en sept points, y compris la poignée, métal acheté à Turia en petits rouleaux ; le cuir est appliqué en diagonale par bandes de cinq centimètres, sauf sur la poignée où il est fixé horizontalement ; sa portée est plus réduite que celle de l'arc ordinaire ou de l'arbalète mais, en combat rapproché, du fait qu'on peut tirer rapidement, c'est une arme dévastatrice ; sa petite taille, comme dans le cas de l'arbalète, le rend très maniable sur la selle et permet de passer sans la moindre difficulté de gauche à droite, ou même en arrière, avantage dont sont dépourvus les arcs ordinaires, plus puissants mais moins maniables ; mais, comme Tare ordinaire et contrairement à l'arbalète, qui est longue et difficile à bander,

sa puissance de tir est, quantitativement, considérable ; un guerrier Tuchuk peut, dans un combat acharné, sur la selle de son kaiila, tirer quarante flèches, qui atteignent leur but, en moins d'une demi-ehn.

Curieusement, les tarniers n'utilisent pas l'arc tuchuk ; peut-être parce que le kaiila est pratiquement inconnu au-dessus de l'équateur et que les techniques de combat à dos de kaiila ne sont pas parvenues jusqu'à eux ; peut-être est-ce à cause de la tradition, qui pèse lourdement sur la vie goréenne et même sur les questions militaires ; à titre d'exemple, on n'abandonna la phalange qu'après avoir tenté pendant plus d'un siècle de l'améliorer et de la conserver ; peut-être est-ce tout simplement parce que les tarniers considèrent que la portée de l'arc prime sur la manœuvrabilité. Toutefois, à mon avis, la véritable raison est que, les tarniers n'ayant jamais appris à respecter le petit arc, ils ont tendance à le mépriser, le considérant comme une arme indigne de la main d'un Guerrier, trop faible et inefficace pour mériter l'approbation d'un véritable combattant goréen. Je me souviens que les tarniers des Acier, l'ayant vu parmi les affaires de Gladius de Cos, m'avaient plaisanté à son sujet, demandant si c'était un jouet ou un arc d'enfant ; ces hommes n'avaient jamais rencontré des Tuchuks à dos de kaiila, et c'était d'ailleurs aussi bien. Il me semblait que le combat à dos de tarn et le combat à dos de kaiila avaient beaucoup de points communs ; je croyais que le petit arc, bien qu'il n'eût pas fait ses preuves à dos de tarn, pouvait être aussi digne des cieux goréens que des plaines poussiéreuses du sud ; en outre, pendant de nombreux vols d'entraînement, j'avais appris à mon tarn à répondre au son de ma voix, ce qui me laissait les mains libres pour utiliser mes armes. En général, les tarns ne répondent qu'à un seul ordre : « Tabuk ! » qui signifie en gros : « Chasse et Tue ! » ; en outre, j'aurais aimé pouvoir utiliser la lance tuchuk à dos de tarn. En général, le tarnier dispose, attachée à la selle, d'une lance goréenne, arme terrifiante mais destinée au jet et plus adaptée à l'infanterie. Les tarniers, naturellement, avaient été équipés sur le modèle des forces terrestres ; je pensais depuis longtemps qu'il était possible d'augmenter l'efficacité des tarniers Goréens en modifiant légèrement leur armement et leurs techniques de combat ; toutefois, je n'avais jamais commandé une escadrille de tarniers et mes idées étaient pratiquement dépourvues d'intérêt, même pour les tarniers de ma Cité, Ko-ro-ba.

L'arc de corne tuchuk était tendu, le carquois fixé à la selle avec la corde et la bola. J'avais mon épée ; j'avais le poignard arraché du dos de Mip ; enfin, glissé dans ma ceinture, j'avais le quiva à double tranchant, poignard de selle tuchuk.

Le gong de l'arbitre retentit et la corde blanche tendue devant les tarns fut rabattue d'un seul mouvement.

Les tarns, à l'exception du mien, bondirent en hurlant, dans un puissant battement d'ailes, et filèrent vers le premier anneau.

— Attends ! avais-je crié au puissant animal que je montais.

Impatient, les yeux brillants, il n'avait pas quitté le perchoir.

Ceux qui se tenaient au pied de mon perchoir poussèrent des exclamations consternées. Un grondement de surprise et d'effarement s'éleva sur les gradins.

Je me tournai vers la loge de Cernus, Ubar d'Ar, et, levant le bras, le saluai ironiquement.

Les mains crispées sur les bras du trône, il me regardait fixement, pétrifié.

— Pars ! cria l'arbalétrier.

— Pars ! crièrent les Acier.

Les autres oiseaux, neuf en tout, arrivaient déjà au premier virage.

Je regardai les mâts surmontés de vingt têtes de tarn, ce qui indiquait que la course comportait vingt tours de piste. La Course de l'Ubar est la plus longue et la plus âprement

disputée. Le vainqueur reçoit mille doubles pièces d'or au tarn.

— Pars ! crièrent les spectateurs.

Je ris, puis me penchai sur le cou du tarn noir.

— Volons, dis-je, Ubar des Cieux !

Avec un cri et dans un claquement d'ailes, le tarn de guerre de Ko-ro-ba décolla. Je me penchai sur le cou de l'animal, le vent fouettait mon masque et mes vêtements. Les gradins, semblables à des lignes horizontales et colorées, défilèrent à toute vitesse. J'exultais.

Je voulais que les tams de devant s'éloignent les uns des autres afin de pouvoir les dépasser un par un. J'étais certain que Cernus avait ordonné aux cavaliers de ne pas gagner ; un tarn seul pouvait difficilement bloquer un anneau, mais deux pouvaient y parvenir ; en outre, en ne prenant pas la tête immédiatement, ce que j'aurais probablement pu faire, je retardais l'entrée en scène des tarniers ennemis qui n'interviendraient probablement qu'au cas où la victoire risquerait d'échapper à Menicius ; enfin, je voulais rester aussi longtemps que possible derrière Menicius de Port Kar ; comme il avait un poignard, je ne voulais pas qu'il me suive.

Peu avant la fin du premier tour, je dépassai le premier oiseau, un tarn indépendant dont le cavalier, pris au dépourvu, me jeta un regard affolé au moment où, ombre montée sur une ombre, je filai au-dessus de lui.

Le public cria.

Cela avertit le cavalier du huitième oiseau, un Or qui, couché sur sa selle, se retourna et vit, franchissant les anneaux à toute vitesse, les yeux étincelants, battant des ailes, le grand tarn noir.

À la stupéfaction du public, mais plus à la mienne, il fit tourner son oiseau, un tarn au plumage multicolore des jungles tropicales du Cartius, afin de me barrer le passage. L'oiseau, magnifique, féroce, les serres tendues et battant des ailes, restait pratiquement immobile devant l'anneau, nous faisant face.

Mon tarn le heurta tel un sabre hurlant d'éclair noir, puis franchit l'anneau.

Je ne me retournai pas.

Le public resta sans voix.

Le septième oiseau était monté par un cavalier indépendant, tarnier expérimenté qui, ordres de Cernus ou pas, n'avait pas l'intention de retourner son tarn contre moi, se gâchant ainsi la possibilité de remporter la course.

Anneau après anneau, il parvint à nous bloquer.

J'admirai son adresse et tentai, pendant les tours suivants, de comprendre son système tout comme, manifestement, il cherchait à deviner le mien. Mon oiseau était plus rapide. Nous dépassâmes le tarn des Argent et un autre oiseau indépendant. Il était alors cinquième et j'étais sixième. Devant nous, volaient le Bleu, le Rouge, le Vert et Menicius de Port Kar, montant pour les Jaunes. Un hurlement de terreur retentit derrière moi lorsqu'un concurrent en poussa un autre contre le bord tranchant d'un anneau. Fouetté par le vent, je frémis car, à cette vitesse, le bord acéré de l'anneau pouvait très bien couper un homme ou un tarn en deux.

Je regardai les têtes de tarn fixées au sommet des mâts et constatai avec effarement qu'il n'en restait plus que neuf.

J'aurais pu dépasser en force le coureur indépendant qui me précédait mais, du fait que les anneaux étaient tranchants, cela aurait comporté de grands risques pour nous et pour nos tarns. Je suis certain que, tout comme moi, il n'avait envie de tuer ni son oiseau ni son adversaire. C'est une chose de pousser un tarn contre un anneau rembourré, c'en est une

autre de le projeter contre les immenses lames qu'étaient devenus les anneaux.

Tout en le suivant, je compris que, comme beaucoup d'autres, il avait regardé attentivement les courses de Gladius de Cos, de même que Gladius de Cos avait étudié les courses des autres. Pourtant, malheureusement, bien qu'expérimenté, il n'avait guère couru au Stade des Tarns du fait qu'il était originaire de la lointaine Cité de Tor. Je ne l'avais jamais vu courir et Mip ne m'avait pas parlé de lui. S'il avait étudié les courses de Gladius de Cos, son système de blocage était probablement basé sur la technique que j'utilisais pour dépasser. Par conséquent, bien que cela fût contraire à mon instinct, bien que cela fût véritablement douloureux, alors que j'avais envie de faire passer le tam en haut à droite, je le fis plonger en bas à gauche. Mais il me contra une fois de plus et je franchis l'anneau derrière lui. Je suis persuadé qu'il ne raisonnait pas consciemment, mais son anticipation, presque instinctive, basée sur l'étude de mes courses et de nombreuses années d'expérience, l'avait amené à prévoir jusqu'aux altérations de mon système. Je savais que Mip possédait ce don et je ne supposai pas que d'autres cavaliers adroits et expérimentés en fussent dépourvus. Je regrettais d'avoir renoncé à prendre la tête au début de la course. Menicius, monté sur Carreau, augmentait son avance à chaque tour.

Puis je me souvins d'une conversation que j'avais eue avec Mip à ce propos ; ce souvenir me fit l'effet d'un éclair de métal chauffé au blanc.

— Et si l'adversaire, par hasard ou parce qu'il est habile, devine ton système jusque dans ses variations ? avais-je demandé en manière de plaisanterie.

Nous étions dans la taverne des Verts. Il avait posé son gobelet de Paga, avait ri puis avait tendu les mains :

— Alors, avait-il dit, tu dois renoncer à tout système.

Sa réponse m'avait fait rire.

Mais il m'avait regardé avec gravité.

— C'est vrai, avait-il insisté.

Puis il avait souri à nouveau.

Il y a quatre mâts à chaque extrémité du mur central. Ces mâts indiquent le nombre de tours. Au début de la course, chaque groupe supportait vingt têtes de tarn, cinq sur chaque mât. Maintenant, dans chaque groupe, deux mâts étaient vides. À chaque extrémité, il ne restait plus que cinq têtes sur un mât et quatre sur un autre. Il y avait encore neuf tours à couvrir. Je décidai de tenter de passer, même si je n'en avais pas envie, à l'endroit où le chiffre goréen neuf apparaît sur les marqueurs.

J'entendis un juron en dépassant le cavalier stupéfait qui parut soudain décontenancé et regarda autour de lui. Son tarn perdit le rythme. L'oiseau qui le suivait le heurta, j'entendis les cris furieux des tarns et des hommes.

Lorsqu'il ne resta plus que sept têtes sur les mâts, je rattrapai le tarn des Bleus qui occupait la quatrième place.

Son oiseau était plus rapide que celui du concurrent de Tor, mais le cavalier ne le valait pas. Je le dépassai en bas à gauche après avoir feinté en haut à droite. En essayant de me bloquer dans une mauvaise position, il faillit heurter le sommet acéré de l'anneau ; surpris, l'oiseau dévia de sa trajectoire, et il lui fallut virer pour regagner la piste.

Les hurlements du public étaient assourdissants mais complètement incompréhensibles ; la perception de cette clameur constituait, comme je l'avais fréquemment constaté, un phénomène fascinant, son amplitude variant dans des proportions considérables en fonction de ma vitesse et de ma position, surtout, ce qui n'a rien de surprenant, dans les virages.

Je perçus unsifflement et me couchai sur la selle. Je n'avais rien vu mais je reconnus le

bruit d'un carreau d'arbalète. Il y eut encore deux sifflements.

— Allez ! criai-je, Ubardes Cieux !

L'oiseau, sans se préoccuper des projectiles, accéléra.

Du coin de l'œil, je vis une cinquantaine de tarniers perchés au sommet des gradins. Immobiles, ils attendaient.

— Allez ! criai-je. Allez ! (L'oiseau parut se jeter en avant.) Allez, Ubar des Cieux ! hurlai-je.

Puis, horrifié, je vis que les cavaliers des Verts et des Rouges avaient fait tourner leurs oiseaux et m'empêchaient de franchir l'anneau central.

Le public, furieux, hurlait. Je ne m'en rendis pas compte sur le moment, mais le fait que le cavalier des Verts eût agi de la sorte mettait clairement en évidence les préférences de l'Ubar. Alors qu'il était censé soutenir les Verts, il leur avait apparemment donné, comme aux autres, l'ordre de ne pas me laisser gagner. Pendant ce temps, Menicius, sur Carreau, augmentait toujours son avance.

Mon tarn heurta les deux autres et aussitôt les aiguillons étincelèrent, les serres griffèrent, les oiseaux hurlèrent et mordirent, si bien que nous nous trouvâmes dans une sphère de fureur d'ailes qui tournoya devant l'anneau. Puis un autre oiseau nous heurta, celui des Bleus, je crois, celui du Torien ensuite et, enfin, un troisième.

La monture des Verts tomba, saignant à la gorge, incontrôlable, en hurlant. Le cavalier des Rouges se dégagea et reprit la course. Comme Menicius de Port Kar et deux autres concurrents, il avait couru la huitième. C'était le petit homme barbu et torse nu ; il portait au cou un talisman en os.

L'oiseau des Argent nous dépassa.

Les serres de mon tarn étaient accrochées à celles d'un oiseau indépendant ; son cavalier me frappa avec l'aiguillon et la douleur m'aveugla ; pendant un bref instant, j'eus uniquement conscience du déluge aveuglant des minces aiguilles jaunes ; son tarn tenta de me mordre mais j'écartai son bec d'un coup d'aiguillon, jurant à en perdre haleine ; nous nous retournâmes et, maintenus en selle par les sangles de sécurité, nous nous battîmes, utilisant les aiguillons comme des épées, dans un tourbillon d'étincelles jaunes ; c'est ainsi que nous franchîmes l'anneau et nous séparâmes ; mon oiseau aurait voulu rester pour tuer mais je l'en empêchai.

— Allez ! Ubar des Cieux ! criai-je. Allez !

Il y avait trois oiseaux devant nous : le Rouge, l'Argent et le Jaune.

L'oiseau au plumage coloré, qui avait tenté, au début, de m'empêcher de franchir un anneau, était dans le filet, vivant mais terrifié.

Un cri s'éleva derrière moi puis le gong de l'arbitre, indiquant qu'on avait manqué un anneau, retentit. J'accélérai.

Un carreau passa en sifflant.

— Allez ! criai-je. Allez !

Ubar des Cieux franchit les anneaux comme un éclair noir.

Il y avait encore cinq têtes au sommet des mâts lorsqu'il rejoignit puis dépassa l'oiseau des Argent. Au tour suivant, il dépassa celui des Rouges. Le cavalier frappait impitoyablement l'animal, de son aiguillon, son talisman d'os flottait derrière lui. Je le rejoignis puis me portai à sa hauteur ; ses yeux exprimaient la démence et la fureur. Il tenta, au moment où nous franchîmes l'anneau, de nous pousser contre le bord tranchant mais il était trop tard et il n'y parvint pas.

Je hurlai de joie. Il n'y avait plus qu'un tarn devant nous : celui de Menicius de Port Kar.

— Maintenant, dis-je, volons, Ubar des Cieux !

L'oiseau poussa un grand cri et ses ailes se mirent à battre l'air avec une fureur victorieuse.

Couché sur le cou de l'oiseau, je regardai, devant moi, grossir la silhouette penchée de Menicius de Port Kar, monté sur Carreau. Il restait quatre têtes au sommet des mâts.

Je ris.

Le grand tarn noir accéléra.

— La victoire est à nous ! criai-je.

Il vola plus vite encore.

Soudain, j'entendis des cris, de tumultueux battements d'ailes, et des tarniers nous encerclèrent, nous suivirent, se ruèrent sur nous.

J'eus l'impression que les protestations furieuses du public allaient déchirer la voûte bleue du ciel.

Je saisis l'arc tuchuk et me trouvai aussitôt au milieu d'une mêlée comprenant une douzaine de tarniers tandis que d'autres tentaient d'approcher. Ubar des Cieux poussa soudain un cri terrifiant qui fit se dresser mes poils sur la nuque et les bras ; ce n'était pas simplement le cri de défi de sa race ; c'était un hurlement de joie, d'horrible impatience, exprimant l'amour des tarns pour le sang et la guerre. Déchirant de ses serres chaussées de métal, poussant des cris, déchiquetant de son bec, Ubar des Cieux, les yeux étincelants de plaisir, se jeta dans un combat inégal qui le stimula car ce Carnivore majestueux se sentait de taille à vaincre.

Le petit arc rapide et cruel tira inlassablement ses flèches dentelées, vingt en une demi-heure, les tarniers tentèrent de me frapper avec leurs épées, lancèrent leurs lourds javelots tandis qu'Ubar des Cieux déchirait et éventrait, son bec et ses serres chaussées de métal semblables à des instruments de carnage impitoyables ; le sang jaillit sur le côté de mon cou au moment où un javelot à pointe de bronze fila devant mon visage puis, horrifié, je vis le bec de mon tarn se refermer sur le bras qui venait de le lancer et l'arracher du corps disloqué qu'il avait désarçonné, les sangles de sécurité de la selle n'ayant pas résisté.

Les tarniers, groupés, se gênant les uns les autres, étaient faciles à tuer avec l'arc tuchuk. Enfin, avec des cris de frayeur, ils prirent la fuite.

— La course ! criai-je. La course !

Je ne saurai jamais pourquoi le tarn renonça au carnage, se fraya un chemin parmi les oiseaux en perdition, et se dirigea droit sur les anneaux.

Menicius de Port Kar avait beaucoup d'avance, mais mon tarn, silencieux en dehors du battement de ses grandes ailes, les yeux brillants, le bec couvert de sang, se lança à sa poursuite.

Pendant la bataille, quatre concurrents nous avaient dépassés, les autres étant restés derrière, soit qu'ils avaient abandonné, soit qu'il leur eût été impossible de franchir les anneaux parmi les tarns en déroute. Le gong de l'arbitre retentit deux fois, indiquant que deux d'entre eux avaient manqué un anneau.

Nous dépassâmes rapidement un tarn, un oiseau indépendant.

L'Argent, le Rouge et le Bleu étaient toujours devant moi, ainsi que le Jaune, celui de Menicius de Port Kar.

Il n'y avait plus que deux têtes au sommet des mâts.

Un nouveau carreau fila rapidement devant moi, ligne de lumière indistincte, douce.

Parvenu aux anneaux du centre de la ligne droite, je tombai à nouveau sur les tarniers regroupés. L'arc tuchuk tira inlassablement et, à nouveau, les tarniers reçurent le baiser fulgurant de l'acier dentelé. Puis je tirai ma dernière flèche.

Un cri de joie s'éleva derrière moi et le chef des tarniers fit signe à ses hommes de franchir

le mur central et de m'attendre de l'autre côté.

Entre les anneaux, je dépassai l'Argent, puis le Bleu.

Je remarquai que le Rouge gagnait rapidement sur Menicius qui le bloquait à chaque anneau. L'os porte-bonheur du cavalier barbu des Rouges flottait derrière lui. J'avais vu les yeux déments de l'homme, son acharnement à aiguillonner sa monture ; il avait manifestement, Ubar ou pas Ubar, l'intention de gagner la course. Je souris.

Puis, soudain, une douzaine de tarniers s'interposèrent entre l'anneau et moi. Ubar des Cieux n'hésita pas : il se jeta sur eux, les déchiquetant du bec, et passa ; quatre d'entre eux se lancèrent à notre poursuite mais furent pris dans la grande boucle de la corde tuchuk, jurant et essayant de la couper, tandis que les tarns, constatant avec stupéfaction qu'ils n'étaient plus libres de leurs mouvements, rompaient la formation ; tarns et hommes, cherchant à se débarrasser de la grosse corde de cuir de bosk, tombèrent dans le filet ; les autres traversèrent le mur central afin de m'attendre une fois de plus de l'autre côté.

Il n'y avait plus qu'une tête de tarn au sommet du mât lorsque je parvins à nouveau à l'anneau central.

La bola des Tuchuks tournoyait déjà dans le vrombissement du cuir et du plomb.

Le tarn fonça et deux tarniers se mirent à hurler en essayant d'éviter les lanières lestées qui tournaient autour d'eux ; la bola des Tuchuks peut fracasser un crâne, la lanière de cuir peut étrangler.

Un tarnier armé d'une épée se jeta sur nous mais je le repoussai avec la gerbe d'étincelles jaunes de l'aiguillon ; son tarn vira et je projetai une nouvelle gerbe d'étincelles sur un oiseau qui plongeait sur moi, serres ouvertes ; l'aiguillon l'atteignit en un éclair aveuglant et il vira à son tour ; puis je tirai mon épée, parai deux fois puis plongeai ma lame dans la poitrine d'un cinquième tarnier ; le sixième, le chef des tarniers, s'enfuit en jurant.

La dernière tête avait disparu au sommet du mât.

— Ubar des Cieux, criai-je, vole ! Vole comme tu n'as jamais volé !

En un éclair, nous franchîmes les anneaux de l'extrémité et je vis, devant moi, que le Jaune et le Rouge approchaient des anneaux de la ligne droite. Telle une flèche noire, un torrent noir, Ubar des Cieux se lança à leur poursuite. Je crois que, sur tout Gor, aucun tarn ne le valait.

— Har-ta, criai-je. Plus vite ! Har-ta ! Plus vite !

Puis, un peu avant le dernier anneau de la ligne droite, Ubar des Cieux, plongeant vers le centre de l'anneau, se fraya un chemin entre le Rouge stupéfait et Menicius qui avait environ quatre mètres d'avance. Une haine sauvage transforma les traits de Menicius et, avec brusquerie, il sortit quelque chose de sa ceinture. Le Rouge, jurant, tenta de nous contraindre à monter pour nous pousser contre le bord tranchant ; à la vitesse où nous volions, nous aurions pu être coupés en deux ; mon tarn parvint à éviter le bord et, sans chercher à combattre, poursuivit la course ; au dernier moment, je vis Menicius balancer le bras et, instinctivement, m'aplatis contre le cou de mon tarn ; il y eut un tintement de verre brisé et le cavalier barbu poussa un cri horrible tout en se lacérant le torse et le visage avec les ongles ; son tarn, surpris, vira, montant et déviant sur la gauche, incontrôlable, l'épaule de l'homme toucha l'arête, les sangles de sécurité cédèrent et, hurlant, sanglant, gémissant, il tomba dans le filet.

J'entendis un claquement terrifiant et deux profondes lignes sanglantes apparurent sur mon bras ; je levai mon épée et, lorsque le fouet à lames frappa pour la seconde fois, je le coupai ; Menicius, avec un juron, me jeta le manche du fouet, qui passa au-dessus de ma tête ; nous franchîmes le premier anneau du dernier groupe ; il avait son poignard à la main

mais soudain, es yeux dilatés, il vit que j'étais prêt à lancer mon quiva.

— Non ! hurla-t-il en faisant basculer son tarn pour se protéger.

Mon tarn heurta le sien et nous franchîmes ensemble le deuxième anneau du dernier groupe ; selle contre selle, nous nous battîmes ; je tenais son poignet et il tenait le mien ; il poussa un cri de douleur et Tâcha son poignard ; le gong de l'arbitre retentit ; nous avions manqué le dernier anneau ; je glissai le quiva dans ma ceinture.

— Menicius de Port Kar a-t-il oublié la course ? demandai-je.

Je dirigeai mon tarn sur le dernier anneau. Avec un juron, il tira brutalement sur les rênes et Carreau, ce bel oiseau, réagit aussitôt si bien qu'Ubar des Cieux et lui franchirent en même temps le dernier anneau ; dans un puissant claquement d'ailes, Ubar des Cieux se posa sur le perchoir du vainqueur, le saisit entre ses serres chaussées de métal, rejeta la tête en arrière et poussa un cri de victoire. Je levai les bras.

Carreau, automatiquement, s'était posé sur le deuxième perchoir un instant après nous.

Les hurlements du public étaient assourdissants.

Menicius détacha maladroitement les sangles de sa selle, sauta à terre et se dirigea, les bras tendus, vers la loge de l'Ubar.

Quatre arbalétriers qui s'y trouvaient, sur un signe de Saphronicus, tirèrent. Menicius, frappé par quatre carreaux d'acier, tournoya et s'abattit sur la table. Un des quatre arbalétriers s'effondra, transpercé par une flèche tirée des gradins. Cernus, vêtu de l'ample robe de l'Ubar, se leva d'un bond et ordonna aux Taurentiens de l'entourer. Au loin, retentit un chant à la gloire d'Ar ; dans les gradins, des voix le reprirent. Des spectateurs se levèrent tout en chantant.

— Arrêtez ! cria Cernus. Arrêtez !

Mais le chant s'amplifia.

Il exprimait la colère, le triomphe et l'orgueil, l'orgueil que leur Cité, Ar la Glorieuse, inspirait à ses citoyens. Quelqu'un arracha les tentures vertes qui ornaient les loges de l'Ubar et du Grand Initié. Complicius Serenus, mal assuré sur ses jambes, se retira. Un autre citoyen, sans se préoccuper des arbalètes des Taurentiens, jeta une bannière jaune dans la loge de l'Ubar ; on en lança une autre dans celle du Grand Initié.

Cemus ne Bt pas tirer sur les citoyens qui se conduisirent ainsi.

Fou de rage, il se tenait dans la loge de l'Ubar.

— Arrêtez ! hurla-t-il. Arrêtez de chanter !

Mais personne n'obéit, le chant s'enfla à mesure que de nouveaux spectateurs le reprenaient et, bientôt, le public tout entier chantait.

L'un après l'autre, les tarns rescapés de la course se posèrent sur les perchoirs, mais personne n'y Bt attention.

Il n'y avait plus que le chant, repris par des milliers de voix, et le public debout sur les gradins.

Puis les portes de la piste s'ouvrirent brusquement et des milliers de citoyens, venus du Stade des Lames, envahirent le Stade des Tarns, sous la conduite de Murmillius, héros du Stade des Lames, casqué, puissant, l'épée à la main, magnifique.

Bien que je ne fusse pas d'Ar et que je n'eusse pas quitté la selle de mon tarn noir, je repris également le chant, ce chant d'Ar la Glorieuse.

Cernus, écumant de rage, me regardait.

Je quittai le masque, révélant mes traits.

Il poussa un cri de terreur et recula en trébuchant. Saphronicus lui-même, Capitaine des Taurentiens, parut ébahi, incrédule, désarmé.

Puis, suivi par des milliers de Bdèles, Murmillius se dirigea vers la loge de l'Ubar. Lorsqu'il se fut arrêté devant, les arbalétriers le mirent en joue.

Il retira alors son casque, ce casque qui dissimulait ses traits depuis des mois.

Cernus se cacha le visage dans les mains. Avec un cri de terreur, il jeta la robe de l'Ubar et s'enfuit.

Les arbalétriers, eux, jetèrent leurs armes.

Saphronicus, Capitaine des Taurentiens, retira son manteau pourpre et son casque puis descendit l'escalier de la loge. Ensuite, il s'agenouilla aux pieds de l'homme qui se tenait devant et posa son épée sur le sable.

L'homme monta alors dans la loge de l'Ubar et posa son casque sur un bras du trône. On plaça la robe de l'Ubar sur ses épaules. Il s'assit sur le trône, l'épée sur les genoux.

Mes voisins avaient les larmes aux yeux et mes yeux n'étaient pas plus secs que les leurs.

Un enfant demanda à son père :

— Papa, qui est-ce ?

— C'est Marlenus, répondit son père. Il est rentré chez lui, il est Ubar d'Ar.

Puis des milliers de spectateurs se mirent à chanter. Je mis pied à terre et me dirigeai vers le corps de Menicius, percé de quatre carreaux. Je sortis le poignard de ma ceinture et le jetai, la lame en bas, dans le sable, près du cadavre. On pouvait lire, sur la garde : « Je l'ai cherché, je l'ai trouvé. »

Je regagnai mon tarn. Mon épée était glissée dans son fourreau et mon quiva sous ma ceinture.

J'avais affaire dans la Maison de Cernus, ancien Ubar d'Ar.

J'attendis dans la grande salle de Cernus, dans son propre fauteuil. Devant moi, sur la table, j'avais posé mon épée.

Je n'avais eu aucun mal à arriver avant lui. J'étais venu à dos de tarn. Mon regard n'avait autorisé personne à me barrer le passage et, en fait, les salles de la Maison étaient pratiquement vides. Apparemment, ce qui était arrivé au Stade des Lames avait atteint la Maison avant de gagner le Stade des Tarns, qui en était plus éloigné.

J'avais erré dans les salles, désertes, vides, apercevant parfois une esclave qui se cachait aussitôt ou un homme d'armes furtif, emballant ses affaires, se préparant à partir. Je vis de nombreux prisonniers, esclaves mâles et femelles, enchaînés aux murs ou enfermés dans les cages.

J'avais trouvé Sura dans son compartiment.

Elle gisait sur la paille des esclaves mais avait mis des vêtements de femme libre. Naturellement, elle avait toujours son collier. Ses yeux étaient fermés ; elle était extrêmement pâle.

Je me précipitai vers elle et la pris dans mes bras.

Elle ouvrit faiblement les yeux et ne parut pas me reconnaître.

Je poussai un cri de colère.

— C'était un beau garçon, dit-elle. C'est un beau garçon.

Je l'allongeai et déchirai des vêtements pour lui bander les poignets.

— Je vais appeler un Médecin, lui soufflai-je à l'oreille.

Flaminius, même ivre, était sans doute toujours là.

— Non, fit-elle en me prenant la main.

— Pourquoi as-tu fait cela ? m'écriai-je avec colère.

Elle me regarda, légèrement surprise.

— Kuurus, dit-elle, me donnant le seul nom qu'elle me connût. C'est toi, Kuurus ?

— Oui, dis-je. Oui.

— Je ne voulais pas rester esclave plus longtemps, souffla-t-elle.

Je pleurais.

— Dis à Ho-Tu, murmura-t-elle, que je l'aime.

Je me levai d'un bond et courus à la porte.

J'arrêtai une esclave qui passait en courant.

— Va chercher Flaminius ! ordonnai-je. Qu'il apporte du sang ! Sura doit vivre.

L'esclave partit en hâte.

Je retournai auprès de Sura. Elle avait refermé les yeux. Elle était pâle. Son cœur était pratiquement inaudible.

Les objets avec lesquels nous avions joué, carré de soie, petites bouteilles et flacons de parfum, étaient éparpillés dans la chambre.

Sura ouvrit une dernière fois les yeux, me regarda et sourit.

— C'est un beau garçon, n'est-ce pas, Kuurus ? fit-elle.

— Oui, répondis-je, un joli garçon.

— Un beau garçon, répéta-t-elle, les yeux tendrement réprobateurs.

— Oui, fis-je. Oui.

Puis Sura ferma les yeux. Elle souriait.

Flaminius entra quelques instants plus tard. Il avait les instruments de son art et une bouteille de fluide.

Son souffle sentait le Paga mais son regard était vif. Il s'immobilisa brusquement sur le seuil, saisi par l'angoisse.

— Dépêche-toi ! criai-je.

Il posa ses instruments.

— Dépêche-toi ! le pressai-je.

— Ne vois-tu pas, dit-il, qu'elle est morte ?

Flaminius, les yeux pleins de larmes, s'agenouilla, à côté de moi, près de Sura. Il sanglota et se cacha le visage dans les mains.

Je m'étais levé.

J'attendais dans la grande salle de Cernus. Elle était vide. Je regardai les tables, le dallage, les anneaux scellés au mur, le carré de sable. J'avais pris place dans le fauteuil de Cernus ; j'avais tiré mon épée, puis l'avais posée devant moi.

J'entendais des cris, dehors, mais étouffés en raison de l'épaisseur des murs. De temps en temps, je reconnaissais un passage du chant à la gloire d'Ar.

Il faisait sombre et frais dans la salle. Il n'y avait pas un bruit. J'attendis. J'étais patient. Il viendrait.

La porte s'ouvrit brutalement et cinq hommes entrèrent : Cernus, les yeux fous, apparemment désespéré, Philemon, membre de la Caste des Scribes, le chef des cinquante tarniers qui m'avaient attaqué et deux gardes Taurentiens.

Lorsque les hommes entrèrent, je me levai dans l'obscurité, posant la pointe de mon épée sur la table, et, les mains sur la poignée, les regardai.

— Je suis venu te voir, Cernus, dis-je.

— Tuez-le ! cria Cernus au chef des tarniers, un Taurentien, lui aussi, et aux deux gardes.

Le chef des tarniers me regarda haineusement et tira son épée, mais il la jeta violemment sur le dallage.

Cernus poussa un cri de rage.

Les deux autres Taurentiens, tour à tour, tirèrent et jetèrent leur épée sur le dallage.

— Sleens ! hurla Cernus. Sleens !

Les trois Taurentiens firent demi-tour et s'enfuirent.

— Revenez ! cria Cernus.

Philemon, membre de la Caste des Scribes, les yeux dilatés par la peur, regarda les gardes puis, à son tour, s'enfuit.

— Reviens ! hurla Cernus. Reviens !

Puis il me fit face.

Je le fixai sans un mot. Mon visage devait être terrifiant.

— Qui es-tu ? demanda Cernus.

Je compris à ce moment-là que je ne devais plus ressembler à Tari Cabot, car Cernus devait se douter que je viendrais, mais à quelqu'un d'autre. On aurait dit qu'il n'avait jamais vu le visage qui, impassible, le fixait.

— Je m'appelle Kuurus, répondis-je.

En revenant du compartiment de Sura, j'étais passé dans ma chambre. J'avais une fois de plus revêtu le Noir des Assassins. Une fois de plus, j'avais apposé sur mon front la marque de la dague noire.

— Le Tueur ? s'enquit Cernus d'une voix faible.

Je ne répondis pas.

— Tu t'appelles Tari Cabot ! cria-t-il. Tari Cabot de Ko-ro-ba !

— Je m'appelle Kuurus, répliquai-je.

— Tu portes au front la marque de la dague noire, souffla Cernus.

— C'est pour toi, déclarai-je.

— Non ! s'écria-t-il.

— Si, Cernus, dis-je, c'est pour toi que je porte la marque de la dague noire.

— Je suis innocent ! s'écria-t-il.

Je ne répondis pas.

— C'est Menicius, reprit-il. C'est lui qui a tué le Guerrier de Thentis. Pas moi !

— J'ai accepté l'or, dis-je.

J'avais le temps de mentionner Sura.

— C'est Menicius ! sanglota-t-il.

— C'est toi qui as donné l'ordre, soulignai-je.

— Je te donnerai de l'or ! cria-t-il.

— Tu n'as plus rien, Cernus, dis-je. Tu as tout perdu.

— Ne me frappe pas, supplia-t-il. Ne me frappe pas !

— Mais, fis-je en riant, tu es la première lame de la Maison de Cernus. Tu appartiens même, à ce qu'on dit, à la Caste des Guerriers.

— Ne me frappe pas, pleurnicha-t-il.

— Défends-toi ! dis-je.

— Non ! fit-il. Non, non, non.

— Noble et fier Cernus, persiflai-je.

— Non, répéta-t-il. Non, non, non.

— Très bien, dis-je. Jette tes armes et rends-toi. Je vais m'assurer que tu arriveras sain et sauf à la cour de l'Ubar où justice te sera rendue.

— Oui, pleurnicha Cernus, oui.

Humblement, maladroitement, il glissa la main sous sa robe et sortit une dague. Je le regardais attentivement. Soudain, il cria :

— Meurs !

Puis lança la dague.

Je m'y attendais et m'étais écarté. La dague atteignit le dossier du fauteuil devant lequel je me tenais, transperça le bois et s'enfonça jusqu'à la garde.

— Excellent ! commentai-je.

Il était immobile, l'épée à la main, les yeux brillants.

Je poussai un cri de joie et sautai par-dessus la table.

Un instant plus tard, nos lames s'entrechoquèrent dans le tintement rapide de l'acier luisant.

C'était un excellent escrimeur, rapide, adroit et puissant.

— Excellent ! commentai-je à nouveau.

Nous nous déplaçâmes dans la salle, par-dessus les tables, derrière elles, dans le carré de sable.

Cernus, en reculant, sur la défensive, trébucha contre l'estrade et, aussitôt, je posai ma lame sur sa gorge.

— Alors, dis-je, que préfères-tu, mon épée ou le pal de la justice d'Ar ?

— Ton épée, répondit-il.

Je reculai, le laissant se relever. Le combat reprit.

Alors, je le touchai à l'épaule gauche. Je reculai. Il se débarrassa de sa robe, ne conservant que sa tunique serrée à la ceinture ; son épaule gauche était couverte de sang.

— Rends-toi ! dis-je.

— Meurs ! hurla-t-il en se ruant sur moi.

C'était une attaque superbe mais je résistai et le touchai deux fois de plus : au flanc gauche et à la poitrine.

Cernus recula, le regard fixe. Il toussa et cracha du sang.

Je ne le poursuivis pas.

Il me regarda, le souffle court. Il se passa un avant-bras ensanglanté sur le front.

— Sura est morte, dis-je.

Il me regarda avec stupéfaction.

— Je ne l'ai pas tuée, suffoqua-t-il.

— Si, tu l'as tuée, affirmai-je.

— Non ! cria-t-il.

— Il y a de nombreuses manières de tuer, relevai-je.

Il me fixa, hagard, ensanglanté.

Je changeai de place. Il regarda par-dessus son épaule, vit la porte du couloir conduisant à l'escalier et au passage menant au compartiment de la Bête. Une exaltation sauvage déforma ses traits. Il se mit en garde comme pour résister à mon assaut. Puis, soudain, il pivota et courut vers la porte.

Je le laissai y parvenir, l'ouvrir, gravir péniblement l'escalier.

Au sommet de l'escalier, alors que j'étais au pied, il se retourna.

— Elle va me protéger ! cria-t-il. Tu es idiot, Tari Cabot !

Il me lança son épée. Je m'écartai et elle me manqua. Puis il fit demi-tour et s'engagea dans le passage.

Je gravis lentement l'escalier.

Parvenu au sommet, je constatai que la porte de la pièce était ouverte. Comme je l'avais prévu, il n'y avait pas de gardiens.

Des traînées de sang, sur le dallage, témoignaient du passage de Cernus.

« Tu ne feras jamais un bon Joueur, Cernus », me dis-je.

Un hurlement horrible s'éleva, suivi d'un rugissement terrifiant, puis de bruits étranges, humains, de grognements et de bruits de mastication.

Lorsque j'entrai dans la pièce, l'épée levée, la Bête était partie.

Je traversai la pièce en courant. Elle donnait sur une autre pièce, plus grande, qui comportait un immense portail ouvert, donnant, lui, sur l'extérieur. Il y flottait une odeur de tarn mêlée à une autre que je ne reconnus pas mais qui était manifestement animale. À l'extérieur, scellé dans le mur de la maison de Cernus, se trouvait un perchoir. Au loin, montée sur un grand tarn, j'aperçus une chose de grande taille, tassée sur elle-même et ébouriffée.

Je me retournai et regardai la pièce. J'y découvris le fusil apporté de la Terre. Il y avait, le long des murs, des appareils complexes rappelant ceux que j'avais vus dans le Nid il y a déjà longtemps ; tableaux compliqués, fils, disques ; je remarquai que les instruments de contrôle correspondaient à un organisme fondé sur la perception visuelle ; des aiguilles oscillaient sur des cadrans ; un cône clignotait sur une console ; je sortis un cône semblable de son logement ; l'ayant porté à l'oreille, je perçus une succession de signaux plus ou moins aigus ; ils se succédèrent de plus en plus vite et l'intensité augmenta ; puis ils cessèrent brusquement ; il y eut un silence ; ensuite, j'entendis un son qu'aucun gosier humain n'aurait

pu prononcer, mais articulé, répété inlassablement.

Je posai le cône. Le son ne cessa pas.

Ho-Tu, le couteau courbe à la main, entra.

— Cernus ? s'enquit-il.

Je montrai le reste d'un corps déchiqueté qui gisait dans un coin de la pièce, parmi les ordures et les morceaux d'os.

— Qu'aurais-tu fait de plus ? demandai-je.

Ho-Tu me regarda.

— Sura, repris-je, m'a demandé de te dire qu'elle t'aimait.

Ho-Tu hocha la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Je suis heureux, dit-il.

Puis il s'en alla.

Sur les restes d'un corps gisant parmi les os, je vis la chaîne et la médaille de Cernus, tachées de sang, or frappé du tarn maintenant des chaînes d'esclave dans les serres.

Je la dégageai et la jetai sur la console horizontale, près du cône clignotant, non loin de l'autre cône qui répétait sa requête.

Je regardai autour de moi. Une lourde odeur animale flottait dans la pièce. J'examinai le lit à sangles sur lequel avait apparemment dormi la Chose, éprouvai sa résistance, notai sa taille. Je regardai des petites boîtes provenant du vaisseau noir. Je vis des boîtes de disques métalliques, peut-être des mémoires ou des dossiers. Je presumai que le contenu de la pièce pourrait servir aux Prêtres-Rois. J'espérais qu'ils en tireraient des enseignements.

Je regagnai la console et ramassai le cône qui transmettait la voix ; le cône comportait un bouton sur lequel j'appuyai ; la voix se tut aussitôt.

Je parlai dans le cône. Je parlai en goréen. J'ignorais à qui je m'adressais. J'étais certain que ma communication, comme les autres, serait enregistrée et conservée. Tôt ou tard, on en comprendrait le sens.

— Cernus est mort, dis-je. La Bête est partie. Il n'y aura pas de réponse.

J'appuyai à nouveau sur le bouton. Le cône resta silencieux.

Je sortis de la pièce, fermant soigneusement la porte afin que personne ne puisse entrer.

En traversant une nouvelle fois la grande salle, je rencontrai Flaminius.

— Ho-Tu, fit-il.

Je le suivis dans le compartiment de Sura.

Ho-Tu s'était tranché la gorge avec son couteau courbe et gisait sur le cadavre de Sura. Je remarquai qu'il lui avait retiré le collier de la Maison de Cernus.

Flaminius paraissait désespéré. Nous échangeâmes un long regard. Puis Flaminius baissa la tête.

— Tu dois vivre, dis-je.

— Non, fit-il.

— Tu as du travail, repris-je. Ar a un nouvel Ubar. Tu dois reprendre tes travaux, tes recherches.

— La vie est peu de chose, dit-il.

— Et la mort ?

Il me regarda.

— La mort n'est rien, répondit-il.

— Si la mort n'est rien, poursuivis-je, alors, le peu qu'est la vie doit être beaucoup, en fait.

Il détourna les yeux.

— Tu es un Guerrier, dit-il, tu as tes guerres, tes batailles.

— Toi aussi, fis-je remarquer, Médecin.

Nos regards se rencontrèrent.

— La Dar-Kosis, poursuivis-je, n'est pas encore vaincue.

Il détourna les yeux.

— Tu dois reprendre tes travaux, insistai-je. Les hommes ont besoin de toi.

Il eut un rire amer.

— Le peu que possèdent les hommes, repris-je, mérite ton amour.

— Qui suis-je pour m'occuper des autres ? demanda-t-il.

— Tu es Flaminius, répliquai-je, qui, autrefois, aimait les hommes et a décidé de porter la robe verte des Médecins.

— Autrefois, lâcha-t-il, les yeux baissés, je connaissais Flaminius.

— Moi, affirmai-je, je le connais toujours !

Il me regarda dans les yeux. Des larmes coulaient sur ses joues.

— J'aimais Sura, avoua-t-il.

— Comme Ho-Tu, dis-je, et moi, à ma manière.

— Je ne mourrai pas, décida Flaminius, je travaillerai.

Je regagnai mon logement. Dehors, retentissait le chant à la gloire d'Ar. J'effaçai la marque de la dague noire que je portais au front.

Dans le Cylindre Central d'Ar, celui du palais et de la cour de l'Ubar, dans la pièce qui m'avait été attribuée, je passai une tunique de Guerrier.

Elle était neuve et propre, rouge vif, repassée avec un fer rond chauffé sur le feu. Je bouclai ma ceinture et mon fourreau à ma taille. Ils étaient neufs, noirs et luisants, incrustés de cuivre. Mais ce fut la même épée, le bel acier familial que je portais déjà au siège d'Ar, de nombreuses années plus tôt, que je glissai dans le fourreau. Assis au bord du lit de pierre, je me penchai et attachai mes sandales. Hup était assis en tailleur sur un coffre, de l'autre côté de la pièce, le menton dans les mains. La chambre était ensoleillée.

— Je suis l'agent des Prêtres-Rois à Ar, dit Hup. Je te surveille depuis ton arrivée.

— Tu appartiens également au parti de Marlenus, fis-je remarquer.

— C'est mon Ubar, déclara Hup. Participer à son retour au pouvoir a été un honneur.

— Je me demande si les Prêtres-Rois seront satisfaits du tour qu'ont pris les événements.

— Ce sont des réalistes, souligna Hup.

— Avec Marlenus sur le trône, fis-je remarquer, Ar sera dangereuse.

Hup sourit.

— Ar est toujours dangereuse. (Il se gratta l'oreille.) De toute manière, Marlenus est préférable à Cernus, conclut-il.

— C'est vrai, reconnus-je en riant.

— Le retour de Marlenus a pris des années, enchaîna Hup. De nombreux éléments étaient essentiels. À l'époque de Kazrak, il n'y avait pas grand-chose à faire. Kazrak, bien que sans imagination et, pire, originaire d'une autre ville, n'en était pas moins un homme estimable, honnête, intelligent et courageux, soucieux du bien de la Cité.

— Et Marlenus ? demandai-je.

— Malgré ses défauts, déclara Hup, il est Ar elle-même.

Je pensai à Marlenus, magnifique, vif, brillant, sûr de lui, entêté, vaniteux, orgueilleux, escrimeur exceptionnel, tarnier doué d'un sens inné du pouvoir, qui resterait toujours, pour les habitants d'Ar, l'Ubar des Ubars. Je savais que des hommes étaient prêts à quitter la Pierre du Foyer de leur Cité pour le suivre dans la disgrâce et l'exil, préférant la fuite dans les montagnes à la sécurité de la citoyenneté de leur Cité, demandant seulement l'autorisation de rester à ses côtés, de lever leur épée en criant son nom, et je savais que certains l'avaient fait. Marlenus était à la fois dieu et démon, il attirait les loyautés les plus sublimes et les inimitiés les plus acharnées. Rares sont les hommes pour lesquels on est prêt à mourir mais Marlenus, soldat arrogant et Guerrier impitoyable, était de ceux-là. Je savais que Marlenus ne se contentait jamais de la deuxième place. Il était revenu à Ar.

— Après le départ de Kazrak et la nomination de Minus Tentius Hinrabius au poste d'Administrateur, poursuivit Hup, le retour de Marlenus devint possible. (Il se frotta le nez et me regarda. L'œil gauche était grand et vert. Le droit était normal mais, contrairement à l'autre, il était bleu.) À cette époque, nous avions déjà un réseau d'agents dans la cité, libres et esclaves. Tu en as peut-être rencontré quelques-uns.

— Phaïs, dis-je, et les esclaves de la Rue des Pots en faisaient partie ?

— Oui, répondit Hup, et elles nous ont été très utiles. Les esclaves, contrairement aux femmes libres, peuvent aller partout, collecter les informations, porter les messages. Rares

sont ceux qui soupçonnent une esclave de faire un travail important. Si on l'arrête, il est rare qu'elle risque plus que quelques coups de fouet en servant au plaisir de ceux qui l'ont arrêtée. Un jour, Vancius a maltraité Phaïs. Je crois que Marlenus va lui en faire cadeau.

— Pauvre Vancius, glissai-je.

— Il est probable qu'on donnera quelques esclaves aux filles de la Rue des Pots, estima Hup.

Je ne les enviais pas.

— La quasi-totalité de nos informations, reprit Hup, provenait des esclaves des Bains, en particulier des Capaciens. Rares sont les secrets qu'on ignore aux Bains. Ces jeunes femmes nous ont été extrêmement utiles elles aussi, tant en ce qui concerne la collecte des informations que pour l'organisation des contacts. C'est par leur intermédiaire qu'ont été transmis les plans du soulèvement destiné à ramener Marlenus au pouvoir.

— La jeune Nela, m'enquis-je, de la Piscine des Fleurs Bleues, était-elle un agent de Marlenus ?

— Elle était leur chef, me révéla Hup.

— J'en suis heureux, dis-je.

— Toutes les jeunes femmes des Bains ont été affranchies, indiqua Hup.

— C'est bien, approuvai-je. J'en suis très heureux. (Je le regardai.) Mais que deviennent celles qui ne travaillaient pas pour Marlenus ? demandai-je.

Hup parut surpris.

— Elles portent toujours la chaîne et le collier, répondit-il, et restent esclaves aux Bains.

— Sous le déguisement de Murmillius, calculai-je, tandis que les choses empiraient dans la Cité, au milieu de la corruption et du crime, Marlenus a rassemblé ses fidèles.

— Il a apporté aux habitants d'Ar une idée à laquelle ils pouvaient s'identifier, un héros, mystérieux et invulnérable, capable d'impressionner leur imagination. Il a gagné l'amour de la Cité.

— Et les Acier, continuai-je, la nouvelle faction, avait un rôle à jouer dans l'affaiblissement de l'influence de Cernus et, plus tard, lorsqu'il fut Ubar, dans sa chute.

— Naturellement, reconnut Hup. Avec les Acier, nous souhaitions disposer d'une faction capable, comme Murmillius au Stade des Lames, d'impressionner l'imagination des citoyens et de gagner la confiance de milliers d'hommes. C'était une faction nouvelle, indépendante, indifférente aux fidélités et à la politique des factions établies. En outre, elle constituait le moyen de battre les Jaunes. Comme nous l'avions prévu, lorsque les Acier constituèrent véritablement un danger pour les Jaunes – la faction secrète de Cernus – son intérêt et son allégeance apparurent au grand jour. La Course de l'Ubar montra à l'évidence qu'il trahissait les Verts et soutenait les Jaunes pour des raisons purement mercantiles. Cette allégeance secrète, considérée comme une trahison perfide par le public des courses, aurait suffi en elle-même à soulever le peuple contre lui. Le public du Stade des Tarns découvrit la faction à laquelle il appartenait en réalité et cela le mit en fureur, surtout les fidèles des Verts et des Acier. Puis Marlenus, sous le déguisement de Murmillius, pénétra dans le Stade des Tarns, à la tête de milliers de citoyens. Les hommes s'étaient soulevés contre Cernus au Stade des Lames et au Stade des Tarns car ils avaient pu constater, dans les deux cas, la perfidie et la cruauté de l'homme qu'ils avaient mis sur le trône de l'Ubar. Cela, ajouté à la mauvaise réputation du gouvernement et à l'insécurité, au souvenir de la Grandeur d'Ar lorsque Marlenus exerçait la charge suprême, de la Splendeur d'Ar lorsqu'elle était crainte, magnifique et Glorieuse parmi les Cités de Gor tout cela joua en notre faveur.

— En faveur de Marlenus, relevai-je.

— C'est la même chose, répondit Hup. Marlenus et Àr ne font qu'un. (Il me regarda.) Marlenus, ajouta-t-il, est la Cité. Il est Ar elle-même.

Je ne répondis.

Je me souvins de la fille de Marlenus, Talena.

On n'avait pas davantage de nouvelles d'elle à Ar qu'à Ko-ro-ba ou dans le Nid des Prêtres-Rois.

Hup sauta par terre.

— Viens, dit-il, allons à la cour de l'Ubar.

Je le regardai.

— L'Ubar, dis-je, peut se passer de moi. Je dois quitter Ar bientôt.

Je ne souhaitais pas partager la gloire de Marlenus ou bénéficier de récompenses qu'il pourrait, dans sa générosité, m'accorder.

J'étais triste.

Marlenus avait fait preuve de gentillesse. La veille au soir, un garde avait frappé à ma porte.

— Je t'amène une fille, avait-il dit, qui va attacher tes sandales et te servir du vin.

Je l'avais renvoyé sans même regarder la fille. Le soleil qui entrait à flots dans la pièce, le rouge de ma tunique, le fourreau neuf aux incrustations de cuivre, tout cela me semblait sans intérêt. J'avais envie d'être seul.

La cause des Prêtres-Rois avait progressé ; Marlenus avait repris possession du trône d'Ar. Mais, par ailleurs, je n'avais guère de raison de me réjouir.

— Je t'en prie, dit Hup. Accompagne-moi à la cour de mon Ubar.

Je le regardai et souris.

— Très bien, Petit Ami, acceptai-je.

Nous commençâmes un long périple dans le Cylindre Central d'Ar, presque une ville en soi. Nous suivîmes des rampes en colimaçon, des escaliers, larges, conduisant toujours plus haut ; nous passâmes dans des corridors au sol de marbre par les étroites fenêtres desquels, trop petites pour qu'un corps puisse y entrer mais assez larges pour qu'on puisse y tirer à l'arbalète, nous découvrions le ciel bleu du matin ; j'entendis, ici et là, le gong proclamant la joie de la population ; puis nous nous dirigeâmes vers le cœur du Cylindre, traversant des salles aux épais tapis, éclairées par des ampoules à énergie, rares dans les logements des citoyens, émettant une douce lumière ; de nombreuses portes comportaient une serrure, une grosse serrure centrale si répandue dans les cités du nord ; d'autres étaient seulement fermées par un nœud, car il s'agissait probablement de compartiments occupés par de simples employés ou même, dans de nombreux cas, par des esclaves.

Dans les couloirs, nous rencontrâmes de nombreux individus qui nous saluèrent à la manière goréenne, levant la main droite, la paume tournée vers la poitrine, en disant : « Tal ! » Nous répondîmes à leur salut.

Il n'y avait plus de Taurentiens dans le Cylindre Central. La Garde Taurentienne avait été dissoute et ses membres chassés. La veille, on leur avait retiré leur manteau pourpre et leur casque devant la Grande Porte ; on avait brisé leurs épées et des Guerriers les avaient conduits, au son d'une musique ironique, à un pasang de la ville où ils leur avaient ordonné de partir. Saphronicus, leur Capitaine, et d'autres officiers supérieurs, y compris Seremides de Tyros, qui avait remplacé Maximus Hegesius Quintilius à la tête des armées d'Ar, étaient enchaînés dans les cellules du Cylindre Central. La Garde du Palais était composée de Guerriers ayant appartenu au parti de Marlenus. Leur casque et leur manteau n'étaient pas différents de ceux des soldats de l'armée régulière. Selon Hup, un roulement serait instauré afin que tout le monde puisse avoir l'honneur de servir l'Ubar, et aussi sans doute, très

probablement, afin qu'aucune faction ne puisse, à la longue, prendre le contrôle de la Garde ; la solde des gardes, incidemment, fut considérablement réduite, peut-être pour, grâce à cet artifice, mettre l'accent sur l'honneur attaché à cette charge et dans l'intention de réduire la différence entre la Garde et le reste de l'armée, dont elle était devenue l'émanation.

Presque tous les occupants du Cylindre Central étaient des citoyens de Basse Caste vaquant à leurs occupations, à l'exception de nombreux Scribes. Je vis deux Médecins. De temps en temps, je croisai une esclave. À Ar, l'esclave d'Etat porte une courte robe grise et un collier assorti. En dehors de la couleur, elle est identique à une robe d'esclave ordinaire. En général, elle porte à la cheville gauche un anneau de métal gris auquel sont fixées cinq clochettes. Autrefois, à Ar, à Ko-ro-ba et dans de nombreuses cités, ces esclaves portaient une robe blanche avec des rayures en diagonale dont la couleur différait d'une ville à l'autre ; le style avait évolué au fil des années ; de toute manière, dans un cas comme dans l'autre, la robe était fendue jusqu'à la ceinture et dépourvue de manches, ces questions, comme la coupe des robes et le style des tuniques, sont soumises aux caprices de la mode. Je souris. Un des premiers actes de Marlenus, la veille au soir, pendant le festin de la victoire, avait été, sous les acclamations de ses fidèles ivres, de décider que les robes des esclaves d'Etat seraient désormais moins longues de deux horts, approximativement un centimètre et demi ; j'étais persuadé que les propriétaires privés avaient déjà adopté cette mesure ; en fait, les jeunes femmes que je croisai dans les couloirs l'avaient déjà adoptée. Incidemment, l'esclave d'Etat d'Ar a, en général, les cheveux courts et le visage dégagé ; l'esclave ordinaire, pour sa part, a le plus souvent les cheveux longs et dénoués.

— Philemon a-t-il été capturé ? demandai-je à Hup tandis que nous suivions un couloir.

Il rit.

— Oui, répondit-il. Il a tenté de se réfugier dans les appartements privés de Cernus.

— D'après lui, dis-je, il y allait souvent afin de copier des documents.

Hup rit à nouveau.

— En fait, il ne connaissait pas les appartements de Cernus aussi bien qu'il le prétendait.

Je regardai Hup.

Il me sourit.

— En essayant d'y entrer, il a déclenché le mécanisme d'une serrure à fosse et il est tombé dans le trou. Nous l'en avons tiré.

Je ris.

— Enchaîné, il est en route pour les Sardar, avec le matériel récupéré dans la chambre de la Bête et qui provient des vaisseaux noirs. Les Prêtres-Rois l'interrogeront et il dira probablement ce qu'il sait. J'espère que le matériel leur sera utile, probablement plus utile que Philemon lui-même.

— L'étrange arbalète est-elle également partie pour les Sardar ? demandai-je, faisant référence au fusil.

— Oui, répondit Hup.

— Que fera-t-on de Philemon, dans le Nid, lorsqu'il aura parlé ?

— Je ne sais pas, dit Hup. Peut-être deviendra-t-il esclave.

Nous suivions un couloir avec tapis, mais moins luxueux que d'autres. Les portes n'étaient fermées qu'au moyen de nœuds. Il s'agissait probablement de compartiments d'esclaves ne contenant, dans le meilleur des cas, qu'une paille, une cuvette et un petit coffre pour ranger une robe de rechange et quelques objets simples tels qu'un gobelet et une assiette.

Je regardai les nœuds en passant.

Nous entrâmes bientôt dans une immense salle voûtée, éclairée par des ampoules à

énergie, et dans laquelle, sur une estrade à laquelle on accédait par quelques marches, se trouvait le trône de marbre de l'Ubar d'Ar. Les Guerriers levèrent leur épée pour me saluer. Je les saluai de la main. Toutes les castes étaient représentées dans la salle. Sur le trône lui-même, vêtu de la robe pourpre de l'Ubar, royal, magnifique, se tenait Marlenus, Ubar d'Ar, Ubar des Ubars. Autour de lui, vêtus avec simplicité, se tenaient les Guerriers qui, en 10110, l'avaient suivi dans les Voltai, avaient partagé son exil et participaient aujourd'hui à sa restauration. Je remarquai qu'il n'y avait pas d'Initié. J'en conclus que leur influence diminuait à Ar, du moins à la cour de l'Ubar. Marlenus leva la main.

— Tal ! dit-il.

— Tal ! dis-je, Marlenus d'Ar.

Puis je m'immobilisai auprès de Hup et attendis la suite des événements.

Marlenus remit de nombreuses récompenses à ses fidèles partisans. Beaucoup furent nommés à des postes importants.

Je me souviens plus clairement de certaines scènes. Saphronicus, ancien Capitaine des Taurentiens, ses officiers supérieurs et Seremides de Tyros, qui avait remplacé Maximus Hegesius Quintilius à la tête de l'armée d'Ar, enchaînés, furent introduits. À genoux devant l'Ubar, ils implorèrent sa pitié mais ne furent pas entendus. Il les envoya à Port Kar où ils seraient vendus comme galériens.

Je vis Flaminius se présenter devant le trône de Marlenus. L'Ubar lui pardonna son action au sein de la Maison de Cernus et il lui demanda la permission de rester. Celle-ci lui fut accordée. Il avait l'intention de reprendre ses travaux.

À un moment donné, parmi les cris de joie des hommes de l'Ubar, on fit entrer deux ou trois cents jeunes femmes dans la salle. Elles portaient la courte robe grise des esclaves d'Etat, serrée à la taille par une ceinture grise ; au cou, elles avaient un collier de métal gris ; elles étaient nu-pieds ; à la cheville gauche, elles avaient un anneau de métal gris auquel étaient fixées cinq clochettes. Leurs cheveux étaient courts et coiffés en rond. Elles étaient enchaînées les unes aux autres par le collier, un mètre cinquante de chaîne les séparant Tune de l'autre.

— Voici les plus belles esclaves de la Maison de Cernus ! annonça Marlenus en montrant, d'un geste large, les jeunes femmes.

Les partisans de Marlenus applaudirent.

— Choisissez ! dit-il.

Il y eut des cris de joie, des hurlements, des protestations, des exclamations et les rires tandis que les hommes mettaient la main sur la fille de leurs rêves. Lorsqu'ils eurent choisi, on détacha les chaînes qui les attachaient les unes aux autres puis on donna au nouveau propriétaire la clé du collier, des menottes et de l'anneau de cheville. Des Scribes endossèrent et mirent à jour les papiers d'enregistrement afin que la propriété des jeunes femmes soit légalement concédée par l'Etat aux citoyens.

Le silence se fit dans la salle lorsqu'on fit entrer une jeune femme. Comme les autres, elle portait la courte robe des esclaves d'Etat. Comme les autres, elle avait les mains attachées derrière le dos. On n'entendit que le tintement de ses clochettes lorsque, tremblante, elle approcha. Elle marchait entre deux Guerriers. Chacun d'eux tenait une laisse d'un mètre cinquante, fixée au collier. Une fois parvenue devant le trône de l'Ubar, elle s'agenouilla et baissa la tête. Les Guerriers s'immobilisèrent à ses côtés.

— Esclave ! dit Marlenus.

La jeune femme leva la tête.

— Maître ? fit-elle.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

— Claudia Tentia Hinrabria, répondit-elle dans un souffle.

— Tu es la dernière Hinrabienne ? demanda Marlenus.

— Oui, Maître, dit-elle sans oser lever la tête et regarder le visage terrible de Marlenus, son Ubar.

— Lorsqu'il était Administrateur de la Cité, reprit Marlenus, ton père, sournoisement ou ouvertement, a souvent tenté de me faire tuer. Il a envoyé dans les Voltaï des assassins, des espions, des tarniers chargés de massacrer mes hommes et moi-même.

Tremblante, la jeune femme ne répondit pas.

— C'était mon ennemi, déclara Marlenus.

— Oui, Maître, murmura-t-elle.

— Tu es sa fille, conclut-il.

— Oui, Maître, répéta la jeune femme.

Elle tremblait dans ses chaînes. Les Guerriers semblaient très puissants et très grands à ses côtés. Puis, soudain, elle posa le front sur le dallage.

— Choisisons-nous la torture ou le pal sur la place publique ? demanda Marlenus.

Elle frémit.

— Eh bien ? fit Marlenus.

— Ce que souhaite le Maître, souffla-t-elle.

— Peut-être, poursuivit Marlenus, serait-il plus distrayant de faire de toi une Esclave de Plaisir dans mon Jardin de Plaisirs ?

La jeune femme n'osait pas lever la tête.

— Ce que souhaite le Maître, répéta-t-elle.

— Ou bien devrais-je t'affranchir ? s'enquit Marlenus.

Ebahie, elle leva la tête.

— Afin de t'enfermer dans un compartiment du Cylindre Central et de t'y garder prisonnière, femme de haute naissance susceptible d'être accouplée, par la suite, lorsque l'intérêt politique d'Ar l'exigera ?

Elle avait les larmes aux yeux.

— Ainsi, ajouta-t-il, une Hinrabienne servira enfin les intérêts d'Ar.

— Ainsi, souffla la jeune femme, je serais plus esclave qu'une esclave.

— Je t'affranchis, décida Marlenus, mais je t'affranchis afin que tu sois libre d'aller où tu veux et de faire ce que tu souhaites.

Elle le regarda, les yeux dilatés, complètement désespérée.

— L'Etat te versera une pension, ajouta Marlenus, correspondant au train de vie d'une dame de Haute Caste.

— Ubar ! s'écria-t-elle. Ubar !

Puis il s'adressa à ses gardiens.

— Veillez à ce qu'elle soit en tout point traitée comme la fille de l'ancien Administrateur d'Ar.

On fit sortir Claudia qui pleurait.

Ensuite, les affaires se succédèrent. Je me souviens que se posa le problème d'une centaine d'esclaves exotiques découvertes dans la Maison de Cernus, les jeunes femmes en robe blanche qui ignoraient tout de l'existence des hommes.

— L'esclavage leur est inconnu, dit Marlenus. Il est inutile qu'elles l'apprennent maintenant.

Les jeunes femmes seraient traitées avec gentillesse et on leur ferait connaître Gor avec autant de douceur que le permettrait la rudesse de la société, après les avoir affranchies et confiées à des foyers sans esclaves.

On m'avait remis les mille doubles tarns du prix de la Course de l'Ubar. Je rencontrai brièvement Flaminius dans la salle. Je lui donnai huit cents doubles tarns afin qu'il puisse reprendre ses travaux.

— Gagne tes batailles, dis-je, Médecin.

— Je te remercie, répondit-il, Guerrier.

— Beaucoup de Médecins travailleront-ils avec toi ? demandai-je, me souvenant du danger que représentait l'hostilité des Initiés.

— Quelques-uns, répondit Flaminius. Huit, déjà, spécialistes compétents et connus, m'ont assuré de leur aide. (Il me regarda.) Et cette femme, poursuivit-il, qui les a encouragés. Une femme de la Caste des Médecins, originaire de Treve.

— S'appelle-t-elle Vika ? demandai-je.

— Oui, répondit-il. La connais-tu ?

— Je l'ai rencontrée, dis-je, sans plus.

— Elle jouit de la considération des Médecins d'Ar, affirma-t-il.

— Tu te rendras compte, l'assurai-je, qu'elle est tout à fait digne de travailler à tes côtés.

Nous nous serrâmes les mains.

Sur les deux cents doubles tarns d'or restants, j'en consacrai cent quatre-vingt-dix-neuf à l'affranchissement de Melanie, l'esclave des cuisines de Cernus, et à son installation. Avec cet argent, le prix de la liberté étant négligeable, il lui serait possible, puisqu'elle appartenait à la Caste des Tailleurs, d'ouvrir une boutique, d'acheter du tissu et d'engager des employés.

Je mis le double tarn restant dans la main de Qualius, le Joueur aveugle, qui se trouvait là du fait que, comme Hup, il faisait partie des fidèles de Marlenus.

— Tu es Tari Cabot ? demanda-t-il.

— Oui, répondis-je, mais j'étais Kuurus et je te donne ce double tarn parce que tu as vaincu un Négociant en Vins, il y a longtemps, près de la Grande Porte. Tu n'as pas accepté mon or, croyant que c'était celui d'un Assassin.

Qualius sourit et prit la pièce d'or.

— Je sais que l'or de Tari Cabot, dit-il, n'est pas l'or d'un Assassin. J'accepte ton or, et en suis honoré.

— Tu l'as gagné, affirmai-je.

Dans la salle, je rencontrai brièvement Nela, que j'avais connue aux Bains, et plusieurs autres jeunes femmes. Je l'embrassai. Elle était heureuse d'être libre. Je rencontrai Phaïs et ses compagnes de la Rue des Pots. Elles avaient également été affranchies. En outre, elles avaient réclamé et obtenu plusieurs hommes d'armes de la Maison de Cernus, y compris Vancius. Je n'enviais pas ces hommes. Lorsqu'elles en auraient assez d'eux, elles pourraient les vendre à leur convenance.

Il ne me restait plus qu'à quitter la salle.

— Ne pars pas maintenant, dit Hup.

— À quoi bon rester, Petit Ami ? dis-je.

Je tournai les talons et pris la direction de la chambre qui m'était réservée. Dans une ahn, monté sur le tarn noir, je quitterai Ar. Je n'avais plus rien à y faire.

J'avais le cœur lourd en suivant seul les couloirs du Cylindre Central.

Je n'avais pas entièrement réussi.

Je passai d'un couloir à l'autre, suivant le chemin que j'avais pris pour me rendre dans la

grande salle.

Je passai devant d'innombrables portes, certaines fermées par de grosses serrures décorées, d'autres par de simples nœuds.

Dans une ahn, j'aurai quitté la ville.

Je m'immobilisai soudain, les yeux fixés sur une étroite porte de bois donnant probablement sur un minuscule compartiment d'esclave.

Stupéfait, désespéré, je tremblais.

J'examinai attentivement le nœud fermant l'humble vantail.

Je tombai à genoux devant la porte. Les doigts gourds, je caressai le nœud.

C'était un nœud compliqué, féminin, complexe, avec des boucles espiègles ici et là.

Je ne pouvais respirer. Pendant un bref instant, j'eus l'impression que le monde s'effondrait sous moi.

C'était un beau nœud.

Je le caressai et, tremblant, respirant à peine, soigneusement, je défis, comptant les tours et les boucles, les torsions subtiles de la lanière. Je n'en avais défait qu'un morceau quand je me levai d'un bond, avec un cri, et courus comme un fou dans le couloir en direction de la grande salle de l'Ubar. Des esclaves me regardèrent comme si j'avais perdu la raison. Des hommes s'écartèrent. Il y eut des cris. Mais je courus à perdre haleine et ne m'arrêtai que dans la grande salle.

Deux jeunes femmes en robe grise se tenaient devant le trône.

Je m'immobilisai.

Hup me prit la main et m'empêcha de bouger.

On libérait les jeunes femmes de leurs chaînes avant de les donner à des Guerriers.

Elles étaient belles, avec leurs courtes robes grises, leurs cheveux soigneusement brossés, leurs colliers gris et l'anneau assorti, auquel étaient fixées des clochettes, qu'elles portaient à la cheville gauche.

La première était mince et fragile, avec de grands yeux gris ; l'autre avait les yeux et les cheveux noirs, un corps d'Esclave de Passion.

Les deux guerriers qui vinrent les réclamer étaient Relius et Ho-Sorl.

Stupéfait, je regardai Hup.

Il me sourit.

— Naturellement, fit-il, les Prêtres-Rois et leurs amis ne sont pas aussi bêtes qu'on pense.

— Mais, m'écriai-je, Samos de Port Kar a acheté les jeunes femmes !

— Naturellement, répondit Hup. Samos de Port Kar est un agent des Prêtres-Rois, leur agent de Port Kar.

Je restai sans voix.

— Nous savions depuis des mois que Cernus tenterait de vendre les jeunes femmes à la Curuléenne, pendant la Fête de l'Amour, parmi d'autres barbares, expliqua Hup. Par conséquent, afin que Vella et ses compagnes, du fait qu'elles faisaient partie du même lot, ne tombent pas en de mauvaises mains, il fut décidé de les acheter.

— Philemon, rappelai-je, m'avait promis que Vella serait achetée par un agent des Prêtres-Rois.

— Il ne croyait pas si bien dire, sourit Hup.

— Où est Élisabeth ? demandai-je.

— Élisabeth ? fit Hup.

— Vella, rectifiai-je.

— Elle n'est pas ici, répondit Hup.

J'avais l'intention de le questionner mais, au même moment, Relius s'immobilisa devant Virginia. Elle baissait la tête mais, de la main, il l'obligea à la lever. Ses grands yeux profonds rencontrèrent les siens ; ses lèvres étaient légèrement ouvertes.

Il baissa doucement la tête et l'embrassa. Elle appuya la tête contre son épaule.

Il lui retira son collier.

— Non ! fit-elle. Non, je t'en prie ! (Elle le regarda, soudain effrayée.) Non ! s'écria-t-elle. Garde-moi ! Garde-moi !

— Consentirais-tu, demanda Relius, à devenir la Compagne d'un Guerrier ?

— Compagne ? fit-elle.

Relius hocha la tête. Il la serrait tendrement. Elle le regarda, incapable de comprendre ses paroles.

— Relius espère, reprit-il, que Virginia, femme libre, a de l'affection pour un simple Guerrier, qui l'aime beaucoup, et qu'elle accepte qu'il devienne son Compagnon.

Elle resta sans voix. Des larmes brillaient dans ses yeux. Elle riait et pleurait à la fois.

— Bois avec moi la coupe de la Libre Compagnie, dit Relius avec gravité.

— Oui, Maître, dit Virginia. Oui.

— Relius, corrigea-t-il.

— Je t'aime ! s'écria-t-elle. Je t'aime, Relius !

— Qu'on apporte le vin de la Libre Compagnie ! ordonna Marlenus.

On apporta le vin. Relius et Virginia, les yeux dans les yeux, burent.

Il la souleva dans les bras et l'emporta. Elle pleurait de joie contre sa poitrine.

Il y eut de nombreuses acclamations.

Phyllis, les yeux pleins de larmes car elle était heureuse pour Virginia, se tourna vers Ho-Sorl afin qu'il lui retire le collier qui faisait d'elle une esclave.

— Je t'aime, Ho-Sorl, dit-elle. Et j'accepte que tu sois mon Compagnon !

Le visage radieux, elle attendit qu'il ouvre le collier.

— Compagnon ? fit Ho-Sorl.

— Bien sûr, dit-elle, Compagnon, animal !

Elle lui fit face. Ho-Sorl parut surpris.

— Tu n'as tout de même pas l'intention de me prendre pour esclave ? s'écria-t-elle.

— C'était bien mon intention, reconnut Ho-Sorl.

— Animal ! cria-t-elle. Sale bête !

— Souhaites-tu posséder cette esclave ? s'enquit Marienus.

— Elle peut se soumettre à qui elle veut, répondit Ho-Sorl d'un air las.

— Très bien, fille, déclara Marlenus, choisis ton maître...

— Ubar ! cria-t-elle.

— Sinon, tu retourneras aux cages de fer.

Phyllis le regarda.

— Choisis ! ordonna Marlenus.

Furieuse, Phyllis regarda autour d'elle. Puis elle s'agenouilla devant Ho-Sorl, la tête baissée et les poignets croisés.

J'ai rarement vu une femme aussi furieuse.

— Alors ? fit Ho-Sorl.

— L'esclave Phyllis se soumet au Guerrier Ho-Sorl ! cria-t-elle.

— D'Ar, ajouta-t-il.

— L'esclave Phyllis se soumet au Guerrier Ho-Sorl d'Ar ! répéta Phyllis.

Ho-Sorl ne répondit pas.

Phyllis le regarda avec colère.

— Me supplies-tu de te prendre comme esclave ? demanda Ho-Sorl.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

— Oui, fit-elle, je te supplie de me prendre comme esclave.

— J'ai attendu longtemps cet instant, releva Ho-Sorl.

Elle sourit au travers de ses larmes.

— Moi aussi, dit-elle. Le jour où je t'ai rencontré, j'ai eu envie de m'agenouiller devant toi et de te demander de me prendre comme esclave.

Il y eut des acclamations.

— Je t'aime, Ho-Sorl, dit-elle.

— Naturellement ! fit Ho-Sorl.

— Quoi ? cria-t-elle.

Il referma les menottes sur ses poignets.

Elle regarda attentivement ses poignets cerclés d'acier.

Elle les examina d'un air incrédule. Puis elle leva les yeux sur Ho-Sorl.

— Animal ! cria-t-elle.

Elle se leva d'un bond et voulut le frapper, bien qu'elle eût les poignets enchaînés, mais il se baissa, la prit dans les bras et la jeta sur son épaule. Elle se débattit furieusement et lui bourra le dos de coups de poing.

— Je te hais ! hurla-t-elle. Je te hais, animal ! Espèce d'animal !

Parmi les rires, Ho-Sorl sortit avec son prix, la jolie esclave turbulente nommée Phyllis Robertson. Je présumais que Ho-Sorl, qui était un homme exigeant, serait un maître difficile à satisfaire. Marlenus avait fait porter du vin, des chaînes et des soieries translucides dans le logement du Guerrier.

J'allai prendre position devant le trône. Et Marlenus, Ubar d'Ar, me regarda.

— Tu viens, dit-il, recevoir tes honneurs, tes gloires et tes récompenses ?

Je ne répondis pas mais ne bougeai pas davantage.

— Ar te doit beaucoup, reconnut-il. Moi, Marlenus, son Ubar, je te dois également beaucoup.

J'acquiesçai.

— Je vois mal ce qui pourrait récompenser Gladius de Cos pour l'immense service rendu à ma cause.

Je ne répondis pas.

— Ou les immenses services rendus par Tari de Ko-ro-ba, que les chansons appellent Tari de Bristol.

Il était vrai que Marlenus me devait beaucoup, mais je ne souhaitais pas grand-chose.

— En conséquence, reprit Marlenus, prépare-toi à recevoir ton dû.

Debout devant le trône, je regardai Marlenus, Ubar d'Ar, Ubar des Ubars, dans les yeux.

Les yeux féroces de son visage puissant me rendirent mon regard.

Je constatai, stupéfait, qu'on lui apportait du pain, du sel et une petite torche allumée.

Les spectateurs poussèrent des exclamations d'effarement.

Je n'en croyais pas mes yeux.

Marlenus prit le pain et le cassa entre ses grosses mains.

— Nous te refusons le pain, déclara-t-il en posant les morceaux sur le plateau.

Il y eut des cris de stupéfaction.

Marlenus prit le sel, le tendit vers moi puis le reposa.

— Nous te refusons le sel, dit-il.

— Non ! crièrent cent voix. Non !

Puis, sans me quitter des yeux, Marlenus prit la petite torche. Une courte flamme jaune vif brillait à l'extrémité. Il la plongea dans le sel, ce qui l'éteignit.

— Nous te refusons le feu, conclut-il.

Le silence se fit.

— Conformément à la volonté de l'Ubar, ajouta-t-il, tu dois quitter la Cité avant le coucher du soleil. Si tu reviens, tu seras condamné à la torture et au pal.

Les spectateurs n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

— Où est Vella ? demandai-je.

— Va-t'en ! ordonna Marlenus.

Ma main était sur la poignée de mon épée. Je ne la tirai pas mais mon geste avait déjà fait jaillir cent lames de leur fourreau.

Je fis demi-tour, la salle semblait tourbillonner autour de moi, obscure et étrangère, puis, sans même savoir comment, je sortis.

Furieux, j'errai dans les couloirs, rongé par la haine noire, mon cœur battant à tout rompre.

Pourquoi m'avait-il fait cela ? Était-ce là ma récompense ? Et qu'était devenue Élisabeth ? Et s'il l'avait trouvée si séduisante qu'il avait décidé de la garder dans le Jardin de Plaisirs de l'Ubar afin que, vêtue de soie, elle serve son plaisir, attendant parfois plus d'une année qu'il la remarque ou la touche ? Les hommes tels que Marlenus prennent ce qui leur plaît et le conservent, fût-ce à la pointe de l'épée. Avait-il posé les yeux sur elle et, usant de sa prérogative d'Ubar, ordonné de l'attacher à son anneau ? Mais cela était-il honorable ? La haine pour l'Ubar d'Ar, que j'avais aidé à reprendre son trône, bouillait en moi, volcanique, brûlante et noire. Je serrais convulsivement la poignée de mon épée.

J'ouvris violemment la porte de ma chambre.

La jeune femme se retourna d'un bloc. Elle portait la courte robe des esclaves d'Etat, un collier gris, un mince anneau métallique avec cinq clochettes à la cheville. Les clochettes tintèrent lorsqu'elle se retourna. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Je pris Élisabeth Cardwell dans mes bras. Je ne voulais plus la lâcher. Nous pleurâmes, nos larmes se mêlèrent dans ses cheveux et sur nos joues, nous nous embrassâmes, nous nous touchâmes. Elle portait à une narine le mince anneau d'or des Tuchuks.

— Tari, je t'aime, dit-elle.

— Je t'aime ! m'écriai-je. Je t'aime, Élisabeth !

Hup, le petit fou, était entré sans se faire voir. Il avait en main des papiers. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Au bout d'un moment, il prit la parole.

— Dans une heure, dit-il, le soleil sera couché.

Sans lâcher Élisabeth, je le regardai.

— Remercie Marlenus, Ubar d'Ar, de ma part, demandai-je.

Hup acquiesça.

— Hier soir, dit-il, Marlenus te l'a envoyée afin qu'elle attache tes sandales et te serve du vin, mais tu n'as même pas voulu la voir.

Élisabeth rit et appuya la joue contre mon épaule.

— On m'a refusé le pain, le sel et le feu, dis-je à Élisabeth.

Elle hocha la tête.

— Oui, fit-elle. (Elle me regarda avec surprise.) Hup m'a appris hier qu'il en serait ainsi.

Je regardai Hup.

— Mais pourquoi m'a-t-on fait cela ? demandai-je. Cela semble indigne de la main d'un

Ubar.

— As-tu oublié ? demanda-t-il, la loi de la Pierre du Foyer ?

Je retins mon souffle.

— Le bannissement est certainement préférable à la torture et au pal.

— Je ne comprends pas, intervint Élisabeth.

— En 10110, il y a plus de neuf ans, un tarnier de Ko-ro-ba a volé la Pierre du Foyer de la Cité.

— C'était moi, expliquai-je à Élisabeth.

Elle frémit car elle savait comment sont punis de tels actes.

— En tant qu'Ubar, dit Hup, Marlenus ne pouvait pas se permettre de transgresser la loi de la Pierre du Foyer.

— Mais il n'a pas donné la moindre explication, protestai-je.

— Un Ubar ne rend pas de comptes, déclara Hup.

— Nous avons combattu ensemble, insistai-je, dos à dos. Je l'ai aidé à reprendre son trône. J'ai été le Compagnon de sa fille.

— Je peux dire, parce que je le connais et bien que cela puisse me coûter la vie, affirma Hup, que Marlenus est triste. Il est très triste. Mais il est Ubar. Il est Ubar. Plus qu'il n'est homme, plus qu'il n'est Marlenus, il est Ubar de ma Cité, Ar.

Je le regardai.

— Trahirais-tu la Pierre du Foyer de Ko-ro-ba ? s'enquit Hup.

Je saisis la poignée de mon épée.

Hup sourit.

— Alors, reprit-il, ne crois pas que Marlenus, quels que soient le prix, sa tristesse, ses rêves, trahirait celle d'Ar.

— Je comprends, fis-je.

— Si l'Ubar ne respecte pas la loi de la Pierre du Foyer, qui le fera ?

— Personne, répondis-je. Il est difficile d'être Ubar.

— Le soleil se couche dans moins d'une ahn, rappela Hup.

Je serrai Élisabeth contre moi.

— J'ai les documents, dit Hup. Ils sont en règle. L'esclave t'appartient.

Élisabeth regarda Hup. Il était Goréen. À ses yeux, elle n'était qu'une esclave.

Pour moi, elle était tout.

— Ecris sur les documents, dis-je, qu'en ce premier jour de la restauration de Marlenus l'esclave Vella a été affranchie par son maître, Tari Cabot de Ko-ro-ba.

Il me donna la clé du collier et de l'anneau qu'Élisabeth portait à la cheville. Je lui retirai l'acier qui faisait d'elle une esclave.

— Je vais classer les documents au Cylindre des Archives, dit Hup.

Je pris Vella de Gor, Élisabeth Cardwell de la Terre, femme libre, dans mes bras.

Ensemble, nous gravîmes l'escalier conduisant au toit du Cylindre Central et regardâmes les tours de la cité, les nuages brillants, le ciel bleu, les hauteurs pourpres des Voltaï, au loin.

Les fontes de ma selle étaient pleines. Mais moi seul pouvais seller mon oiseau.

Je hissai Élisabeth sur la selle et l'attachai au haut pommeau.

Hup était immobile sur le toit du cylindre, le vent ébouriffant ses cheveux, les yeux, de tailles et de couleurs différentes, fixés sur nous.

Puis Relius et Virginia, suivis par Ho-Sorl et par Phyllis, arrivèrent sur le toit.

Virginia avait revêtu les magnifiques Robes de Dissimulation multicolores des femmes libres. Mais, fière de sa beauté et de son bonheur, elle les avait coupées si bien qu'elles

n'étaient guère plus longues qu'une robe d'esclave ; un léger voile orange et transparent tenait ses cheveux et lui couvrait la gorge. Elle portait les Robes de Dissimulation de telle sorte qu'elles soulignaient sa beauté au lieu de la cacher.

Sur ce monde rude, elle avait fait l'apprentissage de sa personnalité et de sa beauté, elle était aussi fière de son corps que les esclaves les plus effrontées, et ne voulait pas le priver du vent et du soleil. Ses vêtements faisaient penser à une esclave mais insistaient cependant, presque avec insolence, sur la réserve, la fierté et la dignité de la femme libre. La combinaison était extraordinaire, douloureusement séduisante, si provocante et incroyablement excitante qu'il ne serait pas étonnant que les femmes libres d'Ar, rebelles, fières de leur corps, l'adoptent, enfin décidées à renoncer à des siècles de restriction, d'isolement et de séquestration, enfin décidées à assumer leur individualité de femmes, sensuelles comme des esclaves mais également riches d'elles-mêmes, intelligentes, hardies, belles et libres. Je me dis que les raids en vue de se procurer des esclaves à Ar seraient plus fréquents.

Élisabeth se joignit à moi pour saluer Relius et sa Libre Compagne, Virginia Kent.

Phyllis, un peu en retrait à la gauche de Ho-Sorl, nous regarda, les larmes aux yeux.

— Salut, Esclave ! dit Élisabeth.

Phyllis sourit.

— Salut, Maltresse ! répondit-elle.

Ho-Sorl autorisa Phyllis à le prendre par le bras et elle le fit, se serrant contre lui, posant la joue contre sa manche.

Elle portait les soies de la danse. Sa robe était rouge vif.

Je la regardai hardiment car un Guerrier ne doit pas détourner son regard de la beauté d'une femme, surtout lorsqu'il s'agit d'une esclave.

— Tu as une jolie esclave, dis-je, Ho-Sorl.

— Elle fera l'affaire, répliqua Ho-Sorl.

— Ton maître est un animal, Esclave, déclara Virginia.

— Je sais, fit Phyllis avec un sourire, Maltresse.

Elle prit le tissu de la manche de Ho-Sorl entre les dents et tira doucement.

— Je vous souhaite tout le bien, dit Ho-Sorl.

— Nous vous souhaitons également tout le bien, répondit Élisabeth.

— Je vous souhaite tout le bien, dit Hup en levant la main.

— Je te souhaite tout le bien, répétais-je.

Je tirai sur la première rêne et le tarn, battant des ailes, décolla avec majesté. Nous fîmes le tour du cylindre.

— Regarde ! s'écria Élisabeth.

Je baissai la tête et constatai qu'une autre silhouette était arrivée sur le toit du Cylindre Central d'Ar, une silhouette géante vêtue de la pourpre de l'Ubar.

Marlenus nous dit adieu de la main.

Je levai la main pour le saluer, puis dirigeai le tarn vers l'enceinte d'Ar.

Le soleil se couchait derrière la Grande Porte d'Ar lorsque l'oiseau dépassa les murailles et laissa la Cité derrière lui.

Gor

L'assassin de Gor



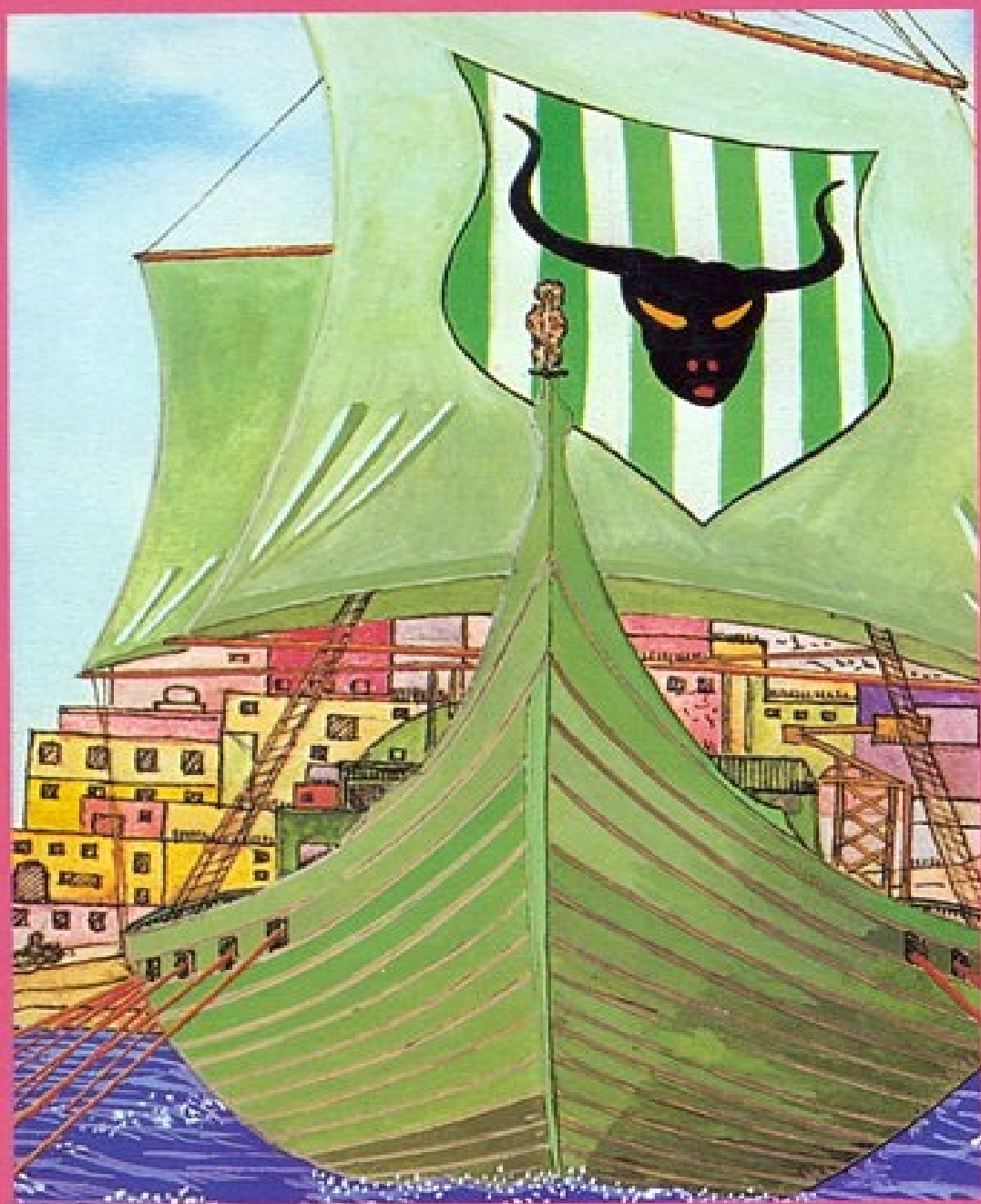
Au cœur de la Cité-Etat d'Ar la glorieuse, la Maison de l'esclavagiste Cernus prospère si vite et si bien qu'elle a fini par attirer l'attention des prêtres-rois de Gor. Ces entités divines qui président à la destinée de la planète suspectent qu'un ennemi autrement plus dangereux se cache derrière les agissements de Cernus. A peine revenu de son long voyage dans les terres du Sud, Tart le Guerrier est renvoyé vers Ar. Grimé, vêtu de la tenue noire de la caste des Assassins, il retrouve la cité dont il a volé la Pierre de Foyer, bien des années plus tôt. Ce n'est que lorsqu'il se retrouve dans la gueule du loup qu'il apprend qu'à Ko-ro-ba, sa ville d'adoption, un homme qui lui ressemblait trait pour trait a été abattu...

LES PIRATES

Actual Entertainment Production

JOHN NORMAN

Les Pirates de Gor



opla

JOHN NORMAN

Les Pirates de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

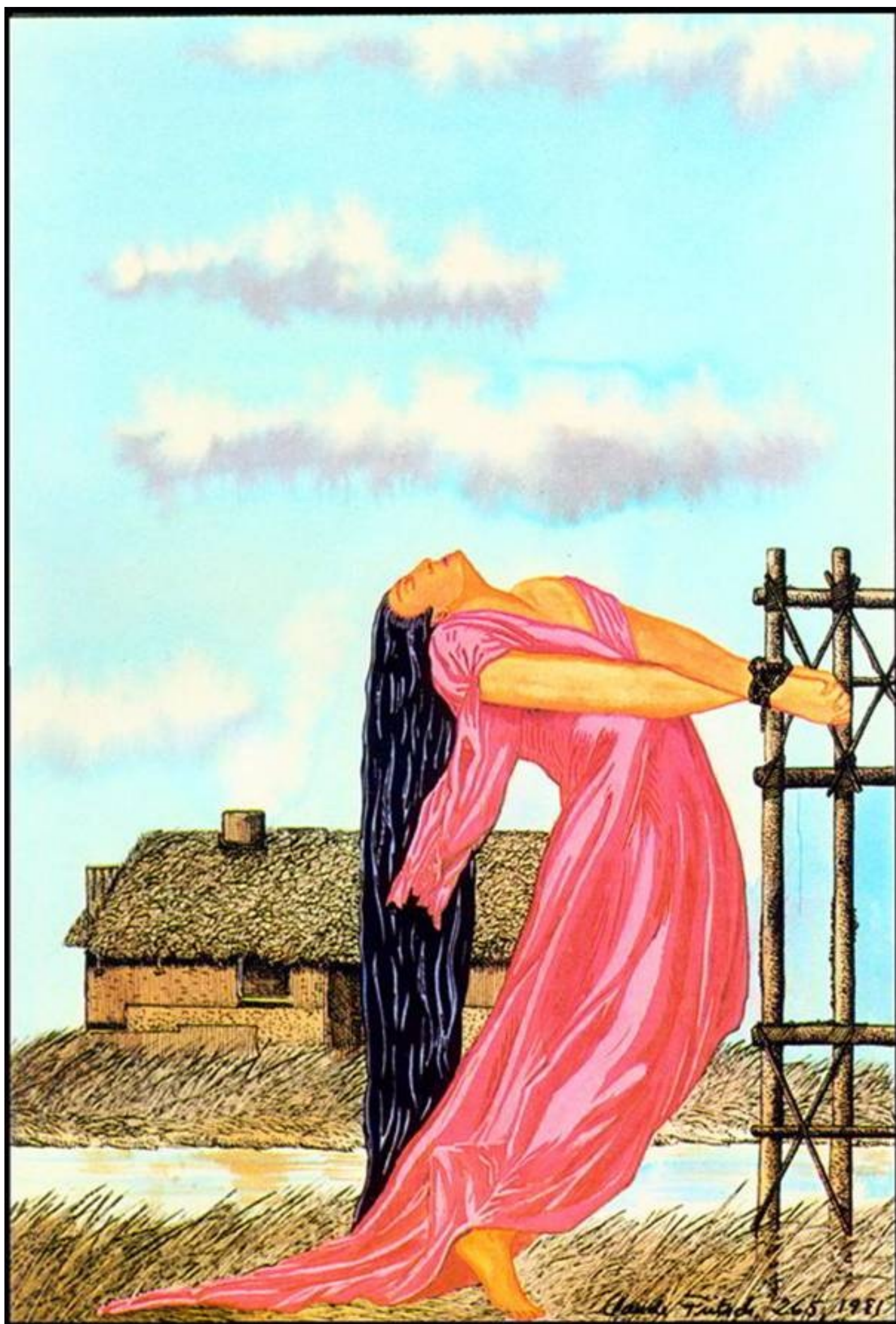
Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : Raiders of Gor

Traduction : Daniel Lemoine

© 1971 John Norman

© 1981 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française



John Norman ou les phantasmes de John Frederick Lange

Lorsque « Tarnsman of Gor » parut au mois de décembre 1966, dans la prestigieuse série de science-fiction et d'aventures fantastiques de Ballantine (plus tard, le cycle de Gor devait trouver un nouvel éditeur avec Donald Wollheim et DAW-Books), rien ne semblait vouloir indiquer que ce livre serait le premier d'une longue série que les uns couvrent maintenant de sarcasmes, les autres de roses rouges comme le sang. En fait, les premiers livres de la série étaient passionnants, même s'ils n'arrivaient pas à faire oublier les grands chefs-d'œuvre de la « Fantasy » comme, par exemple, le cycle d'Atlan de Jane Gaskell ou l'épopée magique de Deryni de Katherine Kurtz. Par la suite, au fil des aventures de Tarl Cabot puis de Jason Marshall, l'intérêt de ces romans, où le machisme le plus conventionnel s'opposait (ou se mariait) au masochisme féminin le plus débridé, commença de s'émousser sans que le succès de ces aventures rocambolesques ne se démentît pour autant.

Je n'ai jamais caché ma préférence, même dans le domaine de l'heroic-fantasy, de la sword and sorcery et de la science-fantasy pour des auteurs plus nuancés : C.J. Cherryh, Tanith Lee, Katherine Kurtz, Stephen R. Donaldson, James Branch Cabell, Evangeline Walton, Lord Dunsany, Thomas Burnett Swann, John Morressy, etc...

Cela dit, je crois qu'il faut reconnaître que les sept ou huit premiers volumes de la saga de Gor étaient assez réussis dans le domaine bien spécifique de la science-fiction d'aventure. Mais plus les romans devenaient épais, plus ils s'enfonçaient dans les délires sado-masochistes de l'auteur.

La programmation de cette œuvre, qui compte, à l'instant où j'écris ces lignes, quinze volumes, le seizième devant paraître au mois de novembre 1981, me pose un problème psychologique. Mais sans vouloir entrer dans les détails, je dirai, de façon honteusement pragmatique, mais sans ambages, que je continuerai de publier les volumes de la série de Gor tant que mes lecteurs me le demanderont. « *No comment !* » comme disent les diplomates !

Un mot sur l'auteur : John Frederick Lange, qui signe John Norman, est professeur d'université. Il est né en 1931. Les mauvaises langues, mais pas seulement elles, disent qu'il aime projeter ses phantasmes les plus maladifs dans son œuvre littéraire et qu'il n'hésite pas à peindre dans certains livres des femmes de son (proche) entourage (universitaire).

Bien des auteurs et critiques féminins (aux Etats-Unis et ailleurs) mais également des écrivains du sexe que se plaît à magnifier Norman par opposition à l'autre dont le seul bonheur semble être la soumission inconditionnelle au mâle, ont exprimé leur indignation et leur mépris devant cette œuvre solipsiste et phallocratique qui fait de tous les (vrais) hommes des maîtres et de toutes les (vraies) femmes des esclaves.

Pour conclure, une simple citation du dernier volume de Norman paru aux États-Unis, ROGUE OF GOR (un joli palindrome !) :

« Les femmes de la terre sont sevrées d'hommes véritables. Je ne puis te décrire (...) la

frustration et la misère qu'elles ressentent. Les hommes de la Terre ne sont pas des hommes dignes de ce nom. Peut-être l'ont-ils été, il y a bien longtemps de cela, dans une époque qui appartient maintenant à l'histoire.

(...)

» Les femelles, » dit-elle, « sont la propriété naturelle d'hommes semblables à ceux de Gor, et non d'hommes à l'image de ceux de la Terre. (...) »

Qu'ajouter à cela ?

Sinon un conseil : « Femmes qui me lisez, prenez un billet pour GOR ! » (?)

Daniel Walther, juin 1981.

LA MARQUE SANGLANTE

JE sentais la mer, Thassa la Luisante qui, selon les mythes, n'a qu'un seul rivage.

Passant la main par-dessus le bord de ma barque de roseau, je pris un peu d'eau dans la paume et y trempai le bout de la langue. Thassa ne pouvait plus être loin.

Je pris la pagaie triangulaire, en bois de Tem, et propulsai ma petite embarcation, légère et mince, juste assez grande pour un seul passager. Elle était en roseaux du Vosk, longs, flexibles et creux, attachés avec des lianes des marais.

Sur ma droite, environ un mètre sous l'eau, j'aperçus soudain l'éclair jaune et mobile du ventre écailleux d'un tharlarion des marais qui se retournait au moment de frapper, probablement la carpe du Vosk ou la tortue des marais. Aussitôt après, l'eau parut étinceler d'une multitude d'aiguilles dorées, dans le sillage du tharlarion des marais, à n'en pas douter sa horde de charognards, minuscules tharlarions d'eau d'environ vingt centimètres de long, tout en dents et en queue.

Un oiseau aux grandes ailes membraneuses et couvertes d'écailles s'éleva au-dessus des roseaux, sur ma gauche, poussant son cri et filant vers le ciel bleu, dans un battement d'ailes. Un instant plus tard, il plongea à nouveau vers le sol et disparut dans les roseaux, les tiges vacillantes chargées de spores, les gousses gonflées de graines des diverses plantes des marais côtiers de Gor. Une seule créature ose ainsi, dans les marais, se découper sur le ciel : l'ul de proie, le tharlarion volant.

Il était difficile de voir à plus d'un mètre devant soi ; parfois, je ne voyais pas même au-delà de la proue levée de ma petite embarcation, qui se frayait un chemin parmi les roseaux et les nombreux rences.

C'était le quatrième jour de la Sixième Main Transitoire, peu avant l'équinoxe d'automne qui, dans le calendrier goréen, marque le début de Se'Kara. Dans le calendrier de Ko-ro-ba qui, comme presque toutes les cités, compte les années suivant la Liste des Administrateurs, ce serait la onzième année de l'administration de mon père, Matthew Cabot. Dans le calendrier d'Ar, pour ceux que cela intéresserait, c'était la première année de la restauration de Marlenus, Ubar des Ubars ; toutefois, afin de mettre un peu d'ordre dans la chronologie goréenne, on admettait en général que c'était l'an 10119 Constata Ar, c'est-à-dire de la fondation d'Ar.

Mes armes se trouvaient dans la barque, avec une gourde d'eau ainsi qu'une boîte de fer-blanc contenant du pain et de la viande de bosk séchée. J'avais la courte épée goréenne dans son fourreau, mon bouclier, mon casque et, enveloppé dans du cuir, un grand arc goréen en bois de Ka-la-na souple, la vigne jaune de Gor, renforcé à chaque extrémité de corne de bosk comportant des entailles, avec sa corde de chanvre entrelacé de soie, ainsi qu'un assortiment de flèches courtes et longues rangées en un

rouleau. En général, les Guerriers goréens n'aiment guère l'arc quel qu'il soit, mais ils sont obligés de le respecter. Celui que j'avais, le grand arc donc, est aussi haut qu'un homme de grande taille ; son dos, la partie la plus éloignée de l'archer, est plat ; son ventre, qui fait face à l'archer, est rond ; il fait environ quatre centimètres de large et deux centimètres et demi d'épaisseur au centre ; il est extrêmement puissant et il faut être très fort pour le tendre et le bander ; incidemment, nombreux sont ceux, même parmi les Guerriers, qui sont incapables même de le tendre ; on peut tirer neuf flèches avant que la première regagne le sol ; de près, elles peuvent transpercer de part en part une poutre de dix centimètres d'épaisseur ; à deux cents mètres, elles peuvent clouer un homme à un mur ; à quatre cents mètres, elles peuvent tuer un gros bosk en pleine course ; on peut tirer dix-neuf flèches en une ehn goréenne, laquelle équivaut à quatre-vingts secondes terrestres ; et on considère qu'un archer adroit, mais pas exceptionnel, doit être capable de placer ces dix-neuf flèches dans une cible de la taille d'un homme, à deux cent cinquante mètres, chaque impact constituant une blessure mortelle. Néanmoins, cette arme a de graves inconvénients et, en général, sur Gor, on lui préfère l'arbalète, inférieure en précision, en portée et en puissance de feu, avec son gros câble et ses plaques d'acier. On ne peut utiliser le grand arc correctement que debout ou bien, au moins, à genoux, ce qui expose l'archer ; il est difficile d'utiliser le grand arc lorsqu'on est en selle ; il n'est pas pratique de près, comme lorsqu'on se défend ou que le combat se déroule à l'intérieur d'un bâtiment ; et il est impossible de le tenir prêt, chargé comme une arme à feu, contrairement à l'arbalète ; l'arbalète est l'arme de l'assassin *par excellence*^[1] ; en outre, il n'est pas inutile de préciser que, malgré le temps nécessaire au chargement de l'arbalète, un homme faible, disposant par exemple d'un crochet ou d'une manivelle, peut aisément y parvenir ; par conséquent, pour un individu capable de tendre et bander le grand arc, un nombre infini d'individus sont capables de bander l'arbalète ; enfin, de près, l'arbalète nécessite beaucoup moins d'adresse que le grand arc.

Je souris.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi on considère communément que l'arbalète est plus efficace que le grand arc, en dépit du fait qu'elle lui est inférieure en précision, en portée et en puissance de feu. Bien manœuvré, le grand arc est une arme beaucoup plus dévastatrice que sa rivale, l'arbalète ; mais rares sont ceux qui ont la force de s'en servir correctement ; j'étais fier de mon adresse dans le maniement de cette arme.

Je pagayais tranquillement, à genoux sur les roseaux de mon étroite embarcation.

C'est une arme de Paysan, me répétais-je ; et je souris à nouveau. Tarl l'Aîné, mon maître d'armes, m'en avait donné cette définition, de nombreuses années plus tôt, à Ko-ro-ba, ma Cité, les Tours du Matin. Je regardais l'arc long, lourd, enveloppé dans du cuir, en bois souple de Ka-la-na, posé au fond de ma barque de roseau.

Je ris.

Le grand arc était effectivement une arme de paysan ; ceux-ci le fabriquent et l'utilisent, parfois avec beaucoup d'efficacité. Ce fait lui-même, à savoir que le grand arc est une arme de paysan, pousse de nombreux Goréens, surtout ceux qui ne savent pas s'en servir, à le mépriser. Les guerriers goréens, généralement recrutés dans les villes, sont Guerriers par le sang et par la caste ; en outre, ils sont de Haute Caste ; les Paysans, isolés dans leurs champs et leurs villages, appartiennent aux Basses Castes, et même à la plus basse de celles-ci ; en réalité, les habitants des villes considèrent les paysans comme des brutes ignobles, ignares et superstitieuses, vénales et vicieuses, des culs-terreux, des animaux fousseurs, des bêtes mal intentionnées, des individus au mieux rusés et lâches ; pourtant je savais que, sur le sol de terre battue de tous les cônes de paille qui abritent les paysans et leurs familles, près du trou réservé au feu, se trouvait une Pierre du Foyer ; les Paysans, bien que mal considérés par la majorité des Goréens, se nomment eux-mêmes fièrement : Le Bœuf sur lequel repose la Pierre du Foyer, et je crois qu'ils ont raison.

Il est rare, incidemment, que les paysans servent dans les forces armées d'une cité ; cela explique également pourquoi leur arme, le grand arc, est moins répandu dans les villes et parmi les Guerriers qu'il ne le mériterait.

À mon sens, le Goréen est souvent, mais pas toujours, lié par des accidents historiques ou des traditions culturelles qui sont souvent, par la suite, rationalisés afin de paraître plausibles. Par exemple, j'ai entendu dire que les Paysans utilisent le grand arc du simple fait qu'ils seraient incapables de fabriquer des arbalètes, comme s'il leur était impossible d'échanger leurs marchandises ou de vendre leurs animaux en vue de se procurer des arbalètes, si tel était leur désir. En outre, le lourd javelot ou la lance à pointe de bronze et la courte épée à double tranchant sont traditionnellement considérés comme les seules armes véritablement dignes du combattant goréen, du moins de celui qui est effectivement un véritable combattant ; et, tout aussi traditionnellement, les archers, qui massacrent de loin, sans combattre leur ennemi au corps à corps, par l'entremise de leurs traits rapides et presque invisibles, simples éclats de bois, semble-t-il, sont considérés comme plutôt méprisables et se trouvent presque à la frontière du monde des combattants ; dans les épopées goréennes, incidemment, le mauvais, lorsqu'il n'appartient pas à une caste inférieure et méprisable, est souvent un archer ; j'ai entendu des Guerriers affirmer qu'ils préféreraient être empoisonnés par une femme plutôt que tués par une flèche.

Quant à moi, peut-être parce que je n'avais pas grandi sur Gor, mais sur Terre, je n'étais pas, heureusement, à mon avis, victime de tels préjugés ; je pouvais utiliser le grand arc sans, pour ainsi dire, fausse honte ou remords de conscience, sans blessure d'amour-propre ; je savais que le grand arc était une arme magnifique ; par conséquent, je la fis mienne.

J'entendis le cri d'un oiseau, une cinquantaine de mètres sur ma gauche ; on aurait dit un gaut des marais, petit oiseau aquatique à corne et pattes palmées, pourvu d'un large bec et de grandes ailes. Les filles des marais, enfants des Renciers, le chassent parfois à l'aide d'un bâton qu'elles utilisent comme un javelot.

Dans certaines cités, Port Kar notamment, le grand arc est presque inconnu. De même, il n'est guère répandu à Ar, la plus grande ville de la Gor civilisée. Il est assez connu à Thentis, dans les Montagnes de Thentis, et à Ko-ro-ba, ma Cité, les Tours du Matin. Les cités divergent sur ce point. Mais, en général, l'arc est peu répandu. Les petits arcs droits, naturellement moins puissants que le grand arc sont, en revanche, assez communs, sur Gor, et on les utilise souvent pour chasser le petit gibier, tel que le qualae à la crinière broussailleuse et aux pattes à trois doigts, le tabuk à une corne ou bien encore les esclaves fugitifs.

J'entendis un autre oiseau, un autre gaut des marais, à une quarantaine de mètres, mais sur ma droite, cette fois-ci.

L'après-midi était bien avancé ; c'était, à mon avis, la quatorzième ahn goréenne. Des nuages d'insectes dérivait ici et là parmi les roseaux, mais ils ne m'avaient pas gêné ; la belle saison était presque terminée et les insectes susceptibles de rendre l'existence désagréable se reproduisaient, et se concentraient, dans les zones où l'on trouvait de nombreux lacs d'eau douce et immobile. Pourtant, je vis une grosse mouche zarlit, sans danger, violette, mesurant environ soixante centimètres de long, avec ses quatre ailes transparentes, d'à peu près un mètre d'envergure, qui bourdonna à la surface de l'eau puis s'éleva et, sur ses pattes en forme de pagaie, sautilla avec élégance sur l'eau. D'un côté de ma pagaie, je chassai une sangsue qui s'était accrochée au flanc de ma petite barque de roseau.

Grâce aux péniches, sur quatre cents pasangs, j'avais descendu le Vosk mais, à l'endroit où le puissant Vosk se sépare et se divise en centaines de canaux dont les hauts-fonds changent continuellement de place, se perd dans les immenses marécages côtiers de son delta, se dirigeant vers Thassa la Luisante, la mer, j'avais abandonné les péniches et acheté, aux Renciers de la bordure orientale du delta, des provisions et la petite embarcation de roseau que je propulsais parmi les roseaux et les joncs, les rences sauvages.

Je remarquai qu'un morceau de ce tissu blanc, assez grossier, fabriqué à partir de la plante Rep, était attaché à la tige d'un de ces rences, juste sous la touffe d'étamines et les étroits pétales.

J'approchai afin d'examiner le morceau de tissu.

Je regardai autour de moi et restai quelques instants silencieux, immobile. Puis je dépassai la plante, écartant les autres rences.

J'entendis de nouveau le cri du gaut des marais, mais derrière moi.

Personne n'avait voulu me guider dans le delta du Vosk. Les mariniers du Vosk ne veulent pas engager leurs larges péniches à fond plat dans le delta. Les canaux du Vosk, évidemment, changent d'une saison à l'autre et, le plus souvent, le delta n'est qu'un marais dépourvu de piste, littéralement des centaines de pasangs carrés de territoire sauvage. En de nombreux endroits, il n'y a pas assez d'eau pour que les grandes péniches à fond plat puissent y accéder et, surtout, il faudrait leur ouvrir un passage, mètre après mètre, dans les bouquets de roseaux et de joncs, ainsi que dans l'enchevêtrement des lianes des marais. Pourtant, la raison essentielle qui m'avait empêché de trouver un guide, même parmi les Renciers de la bordure orientale, était que le delta se trouvait théoriquement sous la domination de Port Kar, construite en son sein, à une centaine de pasangs de la bordure nord-ouest, sur la rive du Golfe de Tamber, baie peu profonde au-delà de laquelle s'étend Thassa la Luisante, la mer.

Port Kar, ville surpeuplée, nauséabonde, malsaine, est parfois appelée : le Tarn de la Mer. En goréen, son nom est synonyme de cruauté et de piraterie. Les flottes de navires-tarns de Port Kar sont le fléau de Thassa, magnifiques galères à voile latine qui rançonnent le trafic de marchandises et d'esclaves depuis les Monts Ta-Thassa, dans l'hémisphère sud de Gor, jusqu'aux lacs gelés du Nord ; et, vers l'ouest, au-delà des terrasses de l'île de Cos et de Tyros la rocheuse, avec ses labyrinthes de cavernes où vit le vart.

Je savais qu'à Port Kar habitait un certain Samos, Marchand d'Esclaves et agent des Prêtres-Rois.

J'étais dans le delta du Vosk et je faisais route vers Port Kar, seule cité goréenne à aimer les étrangers, quoique seuls les exilés, les meurtriers, les hors-la-loi, les voleurs et les hommes de main se soucient de gagner son obscurité et ses canaux.

Je me souvins de Samos, affalé dans son fauteuil de marbre, à la Curuléenne d'Ar, apparemment indolent, mais indolent comme pourrait l'être un oiseau de proie rassasié. Sur l'épaule gauche, conformément à la tradition de sa Cité, il portait les cordes nouées de Port Kar ; son vêtement était simple, de couleur sombre et tissé serré ; la capuche avait été rejetée en arrière, révélant sa grosse tête large, ses cheveux blancs et courts ; son visage était rouge en raison du vent et du soleil, et profondément marqué et ridé, craquelé comme du cuir ; aux oreilles, il portait deux petits anneaux d'or ; j'avais perçu en lui le pouvoir, l'expérience, l'intelligence et la cruauté ; j'avais senti en lui la présence du carnivore, provisoirement peu enclin à chasser et à tuer. Je n'avais guère envie de le rencontrer. Pourtant, des gens en qui j'avais confiance disaient qu'il avait bien servi les Prêtres-Rois.

Je n'étais pas particulièrement surpris d'avoir trouvé un morceau de tissu de la plante Rep attaché à un rence, car le delta est habité. L'homme ne l'a pas complètement abandonné aux tharlarions, aux uls et aux sangsues. Il y a, ici et là, presque invisibles, des communautés furtives de Renciers qui tirent leur subsistance du delta, théoriquement sous la suzeraineté de Port Kar. Le morceau de tissu que j'avais découvert était probablement un signe de piste destiné aux Renciers.

On tire du rence une sorte de papier. La plante elle-même possède une longue racine d'une dizaine de centimètres d'épaisseur qui croît, horizontalement, sous la surface de l'eau ; de petites racines, qui prennent naissance sur cette racine principale, plongent jusqu'au fond et plusieurs « tiges », jusqu'à douze, s'élèvent au-dessus d'elle, parfois jusqu'à quatre ou cinq mètres ; elles comportent un seul épi protubérant.

Cette plante sert de matière première à la fabrication de papier de rence, mais elle a également de nombreux autres usages. La racine, lourde et fibreuse, sert à la fabrication d'outils et d'ustensiles qu'il

est possible de tailler dedans ; en outre, séchée, elle constitue un bon combustible ; avec la tige, les Renciers fabriquent des bateaux de rence, des voiles, des nattes, des cordes et une sorte de tissu rugueux ; en outre, la sève est comestible et constitue, avec le poisson, l'essentiel du régime alimentaire des Renciers ; on peut manger la sève crue ou cuite ; des hommes, perdus dans les marais et ignorant que la sève est comestible, sont morts de faim au milieu d'une réserve pratiquement inépuisable de nourriture. De temps en temps, on utilise également la sève pour calfater les embarcations, mais l'usage de la filasse et de la résine, recouvertes de goudron, est plus répandu.

Pour faire le papier de rence, on coupe la tige en minces bandes ; les bandes proches de la partie centrale de la plante sont particulièrement appréciées ; une couche de bandes est placée longitudinalement, puis une couche de bandes plus courtes est ensuite posée perpendiculairement à la première ; on fait ensuite tremper ces deux surfaces dans l'eau, ce qui libère des fibres une sorte de colle qui les fixe les unes aux autres ; on obtient ainsi une feuille rectangulaire ; ces feuilles sont ensuite battues et séchées au soleil ; puis on les polit, généralement avec un coquillage ou un morceau de corne de kailiauk ; parfois, on utilise même le côté d'une dent de tharlarion. Ensuite, les feuilles sont attachées les unes aux autres, ce qui forme des rouleaux ; il y a généralement vingt feuilles par rouleau. Le plus beau papier se trouve ordinairement sur l'extérieur du rouleau, non pour tromper le client sur la qualité du rouleau mais parce que le papier le plus durable doit se trouver sur l'extérieur, car c'est lui qui subira le plus mauvais traitement et sera plus exposé à l'usure. Il y a divers grains de papier de rence, huit en tout. Les Renciers vendent leur production aux bordures occidentale et orientale du delta. Parfois, les marchands de rence, sur d'étroites embarcations propulsées par des esclaves, entrent dans les marais pour y négocier des transactions, partant généralement de la bordure occidentale, proche du Golfe de Tamber. Incidemment, on n'écrit pas, sur Gor, uniquement sur du papier de rence. Le papier de lin, dont Ar produit de grandes quantités, est très utilisé ; en outre, le vélin et le parchemin, fabriqués dans de nombreuses cités, sont également fréquents.

Je remarquai alors, attaché à une tige de rence, un autre morceau de tissu blanc, plus grand que le premier. Je supposai qu'il s'agissait d'un autre signe de piste. Je poursuivis mon chemin. Les cris des gauts des marais, une sorte de sifflement chevrotant, semblaient plus fréquents et un peu plus proches. Je regardai derrière moi et sur les côtés. Pourtant, ce qui n'avait rien d'étonnant en raison des roseaux, des joncs et des rences, je ne vis pas les oiseaux.

Il y avait alors seize jours que je me trouvais dans le delta, dérivant et pagayant en direction de Thassa. Je goûtai une nouvelle fois l'eau et son goût de sel me parut plus fort encore. En outre, l'odeur puissante et propre de Thassa était nettement perceptible.

Heureux, je continuai d'avancer. Il ne restait plus beaucoup d'eau dans ma gourde, et il ne me restait plus que celle-là. Le bosk séché de ma boîte métallique et le pain, du pain jaune de Sa-Tarna, rassis, étaient presque terminés.

Je m'arrêtai court car, attachée à un rence, devant moi, se trouvait une bande de tissu rouge.

Je compris alors que les deux morceaux de tissu que j'avais rencontrés précédemment n'étaient pas des signes de piste, mais des signes indiquant une frontière, des avertissements. J'avais pénétré dans une région du delta où je n'étais pas bienvenu, dans un territoire appartenant à une petite communauté, de Renciers, à n'en pas douter.

Les Renciers, malgré la valeur de leur production, la valeur des objets qu'ils se procurent en échange, malgré la protection des marais, les rences et le poisson qui leur fournissent amplement de quoi se nourrir, n'ont pas la vie facile. Non seulement ils craignent le requin des marais et l'anguille carnivore, qui fréquentent le delta inférieur, sans parler des diverses espèces de tharlarions d'eau, particulièrement agressifs, et du monstrueux ul de proie, au cri strident, mais ils doivent également se méfier, par-dessus tout, des hommes et, surtout, des hommes de Port Kar.

Comme je l'ai dit, Port Kar prétend à la suzeraineté du delta. Par conséquent, il arrive que des

bandes d'individus armés, au service de l'un des Ubars rivaux de Port Kar, pénétrèrent dans le delta en vue, comme ils disent, de faire la collecte des impôts. Le tribut exigé, lorsqu'ils découvrent une petite communauté, est généralement exagéré et comporte souvent tous les objets de valeur qu'il est possible de s'approprier ; en général, on exige de grosses quantités de papier de rence, en vue de le vendre, des jeunes hommes, en vue de les faire ramer sur les galères de commerce, et des jeunes femmes qui deviendront Esclaves de Plaisir dans les tavernes de Port Kar.

J'examinai la bande rouge attachée à la tige de rence. Le tissu était couleur de sang ; j'avais peu de doute sur ce qu'il signifiait. Il ne fallait pas que j'aille plus loin.

Je poussai ma petite embarcation parmi les roseaux, dépassai le signe. Il me fallait gagner Port Kar.

Les cris des gauts des marais me suivirent.

LE CRI DES GAUTS DES MARAIS

JE vis la jeune femme, devant moi, par un espace entre les roseaux, une cinquantaine de mètres plus loin.

Presque au même moment, elle leva la tête, stupéfaite.

Elle se tenait sur une petite embarcation de rence, pas plus grande que ma barque de roseau, environ deux mètres cinquante de long sur soixante centimètres de large ; les tiges, comme dans le cas de mon embarcation, étaient attachées avec des lianes des marais ; comme la mienne, sa barque avait la proue et la poupe légèrement courbes.

Elle avait à la main le bâton courbe qui sert à chasser le gaut des marais. Il ne s'agit pas d'un boomerang, ustensile qui ne serait pas pratique parmi les joncs et les roseaux mais, naturellement, il flotte de sorte qu'il est possible de le récupérer et de l'utiliser aussi longtemps qu'on veut. Certaines jeunes femmes sont extrêmement adroites avec cette arme légère. Elle assomme l'oiseau qui est ensuite sorti de l'eau et attaché, vivant, dans l'embarcation. Plus tard, sur les îles de rence, l'oiseau est tué et cuit.

Je propulsai mon embarcation en direction de la sienne, mais lentement. Puis, la laissant dériver, je posai ma pagaie de bois de Tem en travers, laissant les mains dessus, et la regardai.

Les cris des gauts des marais nous entouraient. Je constatai que la chasse avait été bonne. Quatre oiseaux étaient attachés à l'arrière de sa barque.

Elle me dévisagea, mais ne parut pas particulièrement effrayée.

Elle avait le regard clair ; ses cheveux étaient blond foncé et ses yeux bleus ; ses jambes étaient un peu courtes et ses chevilles un peu épaisses ; ses épaules étaient peut-être un peu trop larges, mais jolies. Elle portait une courte robe, sans manches, de tissu de rence jaunâtre ; ses épaules étaient bien dégagées, ce qui augmentait sa liberté de mouvement ; sa courte robe était retenue en haut des cuisses par une ceinture afin de ne pas la gêner pendant sa chasse. Ses cheveux étaient attachés sur la nuque avec une bande de tissu violet, du tissu de Rep teint. Je compris qu'elle appartenait à une communauté qui était en contact, dans une certaine mesure, directement ou indirectement, avec des Goréens civilisés. Le rep est une matière blanchâtre, fibreuse, provenant des graines contenues dans les gousses d'un petit arbuste rougeâtre cultivé industriellement dans plusieurs régions, surtout sous Ar et au-dessus de l'équateur ; le rep, tissu bon marché, est tissé en usine dans diverses cités ; il est possible de le teindre et, comme il est bon marché et solide, il est très répandu, surtout dans les classes inférieures. La jeune femme était manifestement la fille d'un rencier, partie à la chasse au gaut. Je supposai que l'île de rence, sur laquelle de telles communautés habitaient, se trouvait à proximité. Je supposai également que les

signaux d'avertissement avaient été mis en place par sa communauté.

Elle se tenait bien droite dans la légère embarcation de rence qui oscillait légèrement, bougeant presque imperceptiblement, inconsciemment le corps, afin de conserver l'équilibre. Personnellement, il m'était difficile de rester debout dans une barque de roseau.

Elle ne leva pas son bâton, elle ne tenta pas de fuir, elle se contenta de me regarder, immobile. Elle n'avait pas de pagaie mais, plantée dans la vase, près d'elle, se dressait une longue gaffe avec laquelle elle propulsait son embarcation.

« Ne crains rien, » lui dis-je.

Elle ne répondit pas.

« Je ne te ferai pas de mal, » repris-je.

— « N'as-tu pas vu les signaux d'avertissement ? » s'enquit-elle, « les marques blanches et la marque sanglante ? »

— « Je ne te veux pas de mal, » repris-je, « et pas davantage à ton peuple. » Je souris. « Il ne me faut, de vos marais, que la largeur de ma barque, » expliquai-je, « et seulement le temps nécessaire à mon passage. » C'était la paraphrase d'un dicton très répandu sur Gor, que les voyageurs récitaient à ceux dont ils traversaient le territoire : Il ne me faut que l'envergure des ailes de mon tarn, que l'épaisseur de mon tharlarion, que la largeur de mes épaules, et seulement pour le temps nécessaire à mon passage.

En goréen, incidemment, le même mot signifie à la fois ennemi et étranger.

— « Es-tu de Port Kar ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Quelle est ta Cité d'origine ? » s'enquit-elle.

Il n'y avait pas de signe distinctif sur mes vêtements, ni sur mon casque, ni sur mon bouclier. Le Rouge des Guerriers, que je portais, était décoloré par le soleil et taché par le sel des marais.

« Tu es un hors-la-loi ! » déclara-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Où vas-tu ? » demanda-t-elle à nouveau.

— « À Port Kar, » répondis-je.

— « Emparez-vous de lui ! » cria-t-elle.

Aussitôt, des cris s'élevèrent de tous côtés et, écartant les roseaux et les joncs, des dizaines de barques de rence attaché avec des lianes des marais, apparurent, chacune d'entre elles étant propulsée par un homme tandis qu'un autre se tenait à la proue, armé d'un javelot des marais à deux ou trois pointes.

Il n'aurait servi à rien de dégainer mon épée ou de me saisir d'une arme. Séparés de moi par quelques mètres d'eau, mes ennemis ne risquaient rien et pouvaient me tuer sans la moindre difficulté, projetant sur moi leurs javelots à deux ou trois pointes.

La jeune femme posa les mains sur les hanches, rejeta la tête en arrière et rit de plaisir.

On me prit mes armes. On me retira mes vêtements. On me jeta à plat ventre au fond de ma barque. On me croisa les poignets dans le dos et on les attacha aussitôt avec une liane des marais ; puis on me croisa les chevilles et on les attacha aussi, solidement, avec une liane des marais.

La jeune femme sauta légèrement sur mon embarcation et s'immobilisa, un pied de chaque côté de mon corps. On lui tendit la gaffe avec laquelle elle propulsait sa propre embarcation, laquelle fut attachée à une de celles qui étaient sorties des roseaux et des joncs. À l'aide de la gaffe, elle entreprit de pousser ma barque dans les joncs, les autres embarcations nous accompagnant, à nos côtés ou derrière nous.

Puis, à un moment donné, la jeune femme arrêta la barque, et les autres firent de même. Elle, ainsi que deux autres hommes, rejetèrent la tête en arrière et poussèrent une sorte de sifflement chevrotant, le

cri du gaut des marais. Tout autour de nous, des cris semblables leur répondirent, certains n'étant qu'à quelques mètres de nous. Bientôt, d'autres barques de rence, aux extrémités courbes, nous rejoignirent.

Les Renciers, je le constatai, communiquaient au moyen de ces signaux, lesquels ressemblaient au cri des gauts des marais.

HO-HAK

Les îles de rence, sur lesquelles les communautés de Renciers habitent, sont plutôt petites et font rarement plus de soixante mètres sur soixante-quinze mètres. Elles sont entièrement constituées de tiges de rence tressées et flottent dans les marais. Généralement, elles font environ trois mètres d'épaisseur, dont un mètre se trouve au-dessus de la surface de l'eau ; comme les tiges de rence se brisent et pourrissent, sous l'île, on tresse d'autres couches, formées de nattes épaisses, que l'on pose à la surface. Ainsi, sur une période de plusieurs mois, une couche donnée de rence, après avoir été la couche supérieure, sera progressivement submergée, descendant de plus en plus bas, jusqu'au moment où elle deviendra la couche inférieure et, comme les couches précédentes, se mettra à pourrir et à se désagréger. Afin d'empêcher l'île de dériver, il y a en général plusieurs attaches de lianes des marais, fixées aux grosses racines de rence des environs. Il est dangereux d'entrer dans l'eau pour fixer les attaches à cause des prédateurs qui fréquentent les marais, mais les hommes accomplissent cette tâche en groupe, l'un d'eux fixant l'attache tandis que les autres, comme lui sous la surface, le protègent avec le javelot des marais ou bien frappent sur des morceaux de métal ou des barres de bois afin de chasser ou, au moins de déconcerter et de dérouter, les visiteurs trop curieux et indésirables tels que le gros tharlarion des marais, monstre qui fait parfois neuf mètres de long, ou le grand requin des marais, à neuf nageoires, sans oublier, bien entendu, les petits tharlarions d'eau, tout en dents et en queue, qui se jettent sur tout ce qui bouge.

Lorsqu'on veut déplacer l'île, on se contente de couper les attaches et la communauté se divise en deux groupes : ceux qui manœuvrent les longues gaffes et ceux qui, dans de petites embarcations de rence, dégagent le chemin. Presque tous ceux qui manœuvrent les gaffes se rassemblent au bord de l'île mais il y a, sur l'île elle-même, quatre profonds puits rectangulaires dans lesquels on peut également plonger de longues gaffes et qui constituent des points d'appui supplémentaires. Ces puits centraux, qui sont en fait des trous dans l'île elle-même, lui permettent de se déplacer, bien que lentement lorsqu'ils sont utilisés seuls, sans que les habitants s'exposent sur les bords, où ils constitueraient une cible facile pour les projectiles de leurs ennemis. En cas de danger, les habitants se rassemblent derrière une palissade de rence tressé qui entoure la zone où se trouvent les puits ; dans ce cas, on abat les petites huttes de rence pour empêcher l'ennemi de se cacher derrière, puis on entrepose la nourriture et les réserves d'eau, qui proviennent en général de la bordure orientale du delta, où il y a de l'eau douce, derrière la palissade ; cet enclos rond constitue alors, au centre de l'île, une place forte plus ou moins défendable, surtout contre les javelots des autres communautés de Renciers. En revanche, il n'est pas très efficace contre l'attaque de Guerriers bien organisés et bien armés, tels que ceux de Port Kar, et

ceux contre qui il pourrait se révéler effectivement utile, les autres communautés de Renciers, passent rarement à l'attaque. J'avais entendu dire que les communautés de Renciers ne s'étaient pas battues entre elles depuis plus de cinquante ans ; les communautés de Renciers vivent en général à l'écart les unes des autres et ont assez à faire avec les « collecteurs d'impôt » de Port Kar pour éprouver le besoin d'ennuyer leurs voisines. Incidemment, lorsque l'île est en état de siège, des plongeurs sortent par les puits et tentent de dégager le chemin que l'île empruntera dans sa fuite ; ces plongeurs, naturellement, sont souvent victimes des prédateurs aquatiques ou bien des javelots des ennemis postés à la surface. Parfois, l'île est complètement abandonnée, la population y mettant le feu et s'enfuyant dans les marais, sur des barques de rence. Ensuite, lorsque les habitants considèrent qu'ils sont hors de danger, on réunit plusieurs embarcations, formant ainsi une plate-forme sur laquelle on tisse des tiges de rence, qui constitueront le début d'une nouvelle île.

« Ainsi, » dit Ho-Hak en me dévisageant, « tu vas à Port Kar ? »

Il était assis sur la coquille géante d'un sorp du Vosk, comme sur un trône que, pour ces gens, elle devait être.

J'étais à genoux devant lui, nu et attaché. Deux cordes de liane des marais, en plus de mes autres liens, m'avaient été passées au cou et deux hommes, debout à mes côtés, en tenaient les extrémités. On ne m'avait délié les chevilles que pour me conduire, parmi les hurlements des femmes, des hommes et des enfants, devant le trône de Ho-Hak. Puis on m'avait fait agenouiller et on m'avait à nouveau lié les chevilles.

— « Oui, » répondis-je. « J'avais l'intention de me rendre à Port Kar. »

— « Nous n'aimons guère les gens qui se rendent à Port Kar, » déclara Ho-Hak.

Ho-Hak portait au cou un lourd collier de fer duquel pendait un morceau de chaîne. J'en déduisis que les Renciers ne disposaient pas des outils avec lesquels il aurait été possible de le retirer. Ho-Hak devait le porter depuis de nombreuses années. Il s'agissait manifestement d'un esclave, probablement échappé des galères de Port Kar, qui s'était enfui dans les marais et avait été recueilli par les Renciers. Au fil des années, il avait acquis une position d'autorité.

— « Je ne suis pas de Port Kar, » dis-je.

— « Quelle est ta Cité d'origine ? » demanda-t-il.

Je ne répondis pas.

« Pourquoi te rends-tu à Port Kar ? » s'enquit Ho-Hak.

Je ne répondis pas davantage. Il m'était impossible de dévoiler mon identité, à savoir que je m'appelais Tarl Cabot, et ma mission, à savoir que j'étais au service des Prêtres-Rois. Je venais des Sardar et je savais seulement qu'il me fallait gagner Port Kar et entrer en contact avec Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, Fléau de Thassa, et qui jouissait, disait-on, de la confiance des Prêtres-Rois.

« Tu es un hors-la-loi ! » affirma Ho-Hak, comme l'avait fait la jeune femme, un peu plus tôt.

Je haussai les épaules.

Il était vrai que mon bouclier et mes vêtements, que l'on m'avait retirés, ne portaient aucun insigne.

Ho-Hak regarda ma tunique de Guerrier, mon casque et mon bouclier, mon épée dans son fourreau et l'arc en bois de Ka-la-na souple, enveloppé dans du cuir, avec le rouleau de flèches longues et courtes. Ces objets étaient posés entre nous.

L'oreille droite de Ho-Hak bougea. Ses oreilles étaient étranges, très grandes, avec des lobes extrêmement longs que des pendentifs lourds et compacts tiraient encore vers le bas. Il avait été esclave, manifestement et, manifestement, à en juger par le collier, les grosses mains et le large dos, avait ramé sur les galères, mais c'était un esclave exceptionnel, un exotique d'élevage, que les Marchands d'Esclaves ne destinaient certainement pas au banc des galères.

Les Marchands d'Esclaves produisent divers types d'« exotiques », qu'il faut distinguer des variétés

plus répandues d'Esclaves de Passion et d'Esclaves de Combat. On élève des exotiques pour toutes sortes de raisons et quelques-unes d'entre elles, malheureusement, se limitent à la création de spécimens bizarres et rares. Ho-Hak pouvait très bien être l'un d'eux.

— « Tu es un exotique, » lui dis-je.

Ho-Hak tendit les oreilles dans ma direction, mais il ne parut pas vexé. Il avait les cheveux bruns et les yeux marron ; ses longs cheveux étaient attachés sur la nuque avec un morceau de tissu de rence. Il portait une tunique de tissu de rence, dépourvue de manches, comme presque tous les Renciers.

— « Oui, » répondit Ho-Hak. « J'appartenais à un collectionneur. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Je lui ai tordu le cou et je me suis enfui, » expliqua Ho-Hak. « Plus tard, j'ai été capturé et envoyé aux galères. »

— « Et tu t'es à nouveau échappé, » dis-je.

— « Pour ce faire, » précisa Ho-Hak, les yeux fixés sur ses grosses mains, lourdes et puissantes, « j'ai tué six hommes. »

— « Ensuite, » poursuivis-je, « tu es venu dans les marais. »

— « Oui, » répondit-il. « Ensuite, je suis venu dans les marais. »

Il me regarda, les oreilles légèrement tendues vers moi.

« Et j'ai apporté dans les marais, » reprit-il, « le souvenir de douze ans de galères et la haine de tout ce qui touche à Port Kar. »

Plusieurs Renciers étaient rassemblés autour de nous, les hommes avec leurs javelots des marais. Tout près de moi, se tenait la jeune femme blonde qui avait constitué l'élément essentiel de ma capture, jouant le rôle de l'appât, du leurre par lequel j'avais été attiré. Elle se tenait fièrement près de moi, droite, les épaules dégagées, le menton haut, comme le fait une femme libre près d'un esclave misérable, nu et agenouillé. Je sentais sa cuisse contre ma joue. Les quatre oiseaux qu'elle avait pris dans les marais étaient suspendus à son épaule ; on leur avait tordu le cou et ils étaient attachés les uns aux autres, deux devant et deux derrière. Il y avait également d'autres femmes et, ici et là, parmi les adultes, on voyait des enfants.

— « Ou bien il est de Port Kar, » affirma-t-elle, « ou bien il avait l'intention d'être de Port Kar car il n'avait manifestement pas d'autre raison d'aller à Port Kar. »

Ho-Hak resta un long moment silencieux. Il avait une grosse tête et un visage massif, impassible.

J'entendis le cri strident d'un tarsk domestique qui courait non loin de là, ses pattes glissant sur le rence tressé de l'île comme sur une natte. Un enfant le poursuivait en criant.

Des gauts des marais domestiques pépiaient. Ils vivaient en liberté sur l'île, la quittant pour se nourrir, puis y revenant plus tard. Il est impossible de domestiquer le gaut sauvage, même lorsqu'on le capture tout petit ; en revanche, il arrive que l'on rapporte sur l'île des œufs pris dans les nids flottants des gauts ; curieusement, on interdit aux petits de voir un gaut adulte pendant une semaine, de sorte que l'île de rence devient leur foyer et qu'ils ne craignent pas les êtres humains ; ils vont et viennent librement dans les marais, volent et se nourrissent, mais ils reviennent invariablement, et fréquemment, sur l'île de rence, leur foyer ; toutefois, lorsque l'île de rence, pour une raison ou une autre, est détruite, ils retournent à l'état sauvage ; on peut ajouter que, domestiqués, il leur arrive souvent de revenir quand on les siffle et qu'il est possible de les prendre dans les mains.

Plusieurs individus manifestement importants se tenaient autour de nous et j'appris, finalement, qu'il s'agissait des chefs des îles de rence du voisinage. Une île de rence abrite généralement entre cinquante et soixante personnes. Les hommes de plusieurs îles avaient participé à ma capture. En général, comme je l'ai peut-être déjà mentionné, ces communautés sont isolées, mais l'équinoxe d'automne était proche et Se'Kara allait bientôt commencer. Pour les Renciers, le premier jour de Se'Kara, jour de l'équinoxe d'automne, est jour de fête. À cette époque, la récolte des rences est

terminée et des stocks importants de papier de rence, les rouleaux empilés les uns sur les autres comme du bois de chauffage et recouverts de nattes de rence, sont prêts.

Entre Se’Kara et le solstice d’hiver, qui marque le premier jour de Se’Var, le rence sera vendu ou échangé, les habitants le transportant à la bordure du delta ou bien étant contactés par des marchands de rence qui pénètrent dans les marais, sur de longues et étroites péniches propulsées par des esclaves, afin d’obtenir de meilleurs prix.

Le premier jour de Se’Var est également une fête qu’il est utile de mentionner, mais limitée à chaque île individuellement. Une fois la production de l’année vendue, les îles n’ont aucune raison de rester les unes auprès des autres ; elles évitent même de se rassembler car elles constitueraient alors une cible tentante pour les « collecteurs d’impôt » de Port Kar. En réalité, je me rendis compte qu’il leur était très dangereux de rester les unes auprès des autres, même en Se’Kara. Les stocks de papier de rence qui se trouvent alors sur les îles sont, en eux-mêmes, un trésor, quoique, manifestement, un trésor encombrant.

Mais j’avais l’impression que la situation était exceptionnelle, car il y avait bien cinq ou six chefs d’île, autour de Ho-Hak. Il est rare qu’un tel nombre d’îles se rassemble, même à l’occasion de la fête de Se’Kara. En général, elles ne sont que deux ou trois. À cette occasion, on boit de la bière de rence, à base de graines écrasées et de sève de rence que l’on fait macérer, bouillir puis fermenter ; on chante ; on organise des jeux ; on fait des concours et on se courtise car les jeunes gens des îles ont rarement l’occasion de rencontrer ceux des autres communautés. Pourquoi les îles de rence étaient-elles aussi nombreuses, dans cette région, bien que le début de Se’Kara fût proche ? La capture d’un voyageur du delta ne justifiait certainement pas un tel rassemblement et les îles devaient déjà être ensemble avant mon arrivée.

— « C’est un espion ! » déclara un homme qui se tenait près de Ho-Hak. Cet homme était grand et, apparemment, puissant. Il avait un javelot des marais. Sur le front, il portait un bandeau de perles de sorp du Vosk.

Je me demandai ce qu’il y avait à espionner sur les îles de rence.

Ho-Hak ne répondit pas. Assis sur la coquille de sorp du Vosk, il regardait les armes, les miennes, posées devant lui.

Je tirai sur les lianes des marais qui m’immobilisaient.

— « Ne bouge pas, Esclave ! » ordonna la jeune femme, qui se tenait près de moi.

Aussitôt, les deux boucles de liane des marais qui m’entouraient le cou se tendirent, avec vigueur, tirant dans deux directions opposées.

La jeune femme me prit par les cheveux et me bascula la tête en arrière.

« Il est de Port Kar, » déclara-t-elle en me tirant les cheveux. « Ou bien il avait l’intention d’être de Port Kar ! » Elle regarda Ho-Hak avec fureur, comme si elle voulait qu’il prenne la parole.

Ho-Hak ne répondit pas et ne parut pas faire attention à la jeune femme.

Furieuse, elle me lâcha les cheveux, repoussant brutalement ma tête.

Ho-Hak paraissait fasciné par l’arc en bois de Ka-la-na souple, enveloppé dans le cuir.

Les femmes des Renciers, lorsqu’elles sont dans leurs marais, ne se voilent pas, contrairement à l’immense majorité des Goréennes, surtout dans les villes. En outre, elles sont parfaitement capables de récolter le rence, de le préparer, de chasser pour se nourrir et, dans l’ensemble, de survivre seules, si elles le souhaitent. Rares sont les activités des communautés de Renciers qu’elles ne sont pas en mesure de réaliser aussi bien que les hommes. Leur intelligence et leur adresse manuelle sont extrêmement utiles aux communautés. Par conséquent, elles n’hésitent guère à parler et à s’exprimer.

Ho-Hak tendit la main et sortit l’arc de bois de Ka-la-na jaune et souple de son enveloppe de cuir. Le rouleau des flèches, courtes et longues, se défit sur la couche tressée qui constituait la surface de l’île de rence.

Quelques hommes retinrent leur souffle. J’en déduisis qu’ils avaient vu des arcs droits, mais jamais

de grand arc.

Ho-Hak se leva. Certains hommes étaient plus petits que l'arc lui-même.

Il donna l'arc à la jeune femme blonde, aux yeux bleus, qui avait été l'instrument de ma capture.

« Tends-le ! » dit-il.

Furieuse, elle se débarrassa des gauts des marais et s'empara de l'arc.

Elle prit l'arc dans la main gauche et coinça l'extrémité inférieure contre l'intérieur de son pied gauche, puis saisit la corde renforcée de soie dans la main droite. Elle tenta de toutes ses forces d'y parvenir.

Finalement, furieuse, elle rendit l'arc à Ho-Hak.

Ho-Hak me regarda, ses grandes oreilles s'inclinant légèrement vers moi.

« C'est un arc de Paysan, n'est-ce pas ? » demanda-t-il. « On l'appelle le grand arc, ou l'arc long. »

— « Exact, » répondis-je.

— « Il y a bien longtemps, » reprit-il, « dans un village, sur les premières pentes des Montagnes de Thentis, j'ai entendu une chanson qui parlait de cet arc. »

Je ne répondis pas.

Il donna l'arc à son voisin, l'homme qui portait au front un bandeau de perles de sorp du Vosk.

« Tends-le ! » dit-il.

L'individu confia son javelot des marais à son compagnon puis se tourna vers l'arc. Il le prit avec assurance. Puis son assurance disparut. Son visage devint rouge, puis les veines saillirent sur son front et il poussa un cri de rage avant de rendre l'arc à Ho-Hak.

Ho-Hak l'examina puis coinça l'extrémité contre l'intérieur de son pied gauche, saisissant l'arc dans la main gauche et la corde dans la main droite.

Les spectateurs laissèrent échapper un cri de stupeur lorsqu'il tendit l'arc.

Je l'admirais. Il était fort, très fort, car il avait tendu l'arc sans à-coups ; même si sa force provenait des galères, c'était tout de même de la force, et une force splendide.

— « Bravo ! » dis-je.

Puis Ho-Hak prit, parmi les flèches, le brassard de cuir qu'il fixa à son avant-bras gauche, afin que la corde ne déchire pas la chair, puis le doigtier, lui aussi de cuir, dans lequel il glissa l'index et le majeur de la main droite, afin que la corde ne pénètre pas jusqu'à l'os dans les doigts. Ensuite il prit, parmi les flèches éparpillées sur le cuir, une flèche longue et, sous mes yeux admiratifs, banda l'arc jusqu'à la pointe du projectile.

Il leva l'arc, pointant la flèche vers le ciel, suivant un angle d'environ cinquante degrés.

Puis la corde claqua, dans un sifflement bref, et la flèche partit.

Les spectateurs manifestèrent bruyamment leur admiration et leur stupéfaction, car ils n'auraient pas cru une telle chose possible.

La flèche parut disparaître, comme si elle s'était enfoncée dans les nuages, et elle tomba tellement loin que personne ne la vit.

Le silence se fit.

Ho-Hak détendit l'arc.

— « C'est avec cet arme, » dit-il, « que les Paysans défendent leur propriété. »

Il regarda successivement tous les visages. Puis il posa l'arc, près des flèches, sur l'enveloppe de cuir étendue sur la couche de rence tressé qui constituait la surface de l'île.

Ho-Hak me regarda.

« Sais-tu te servir de cet arc ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Surveillez-le bien ! » ordonna Ho-Hak.

Les pointes de deux javelots des marais se posèrent contre mon dos.

— « Il ne risque pas de s'échapper ! » affirma la jeune femme en glissant les doigts sous les deux lianes qui m'enserraient le cou. Je sentis ses phalanges sur le côté de mon cou. Elle tira sur les cordes. Elle m'irritait. Elle agissait comme si elle m'avait capturé seule.

— « Es-tu Paysan ? » s'enquit Ho-Hak.

— « Non, » répondis-je. « Je suis Guerrier. »

— « Pourtant, » dit un des hommes qui tenaient mes cordes, « c'est un arc de paysan. »

— « Je ne suis pas Paysan, » affirmai-je.

Ho-Hak se tourna vers l'homme qui portait un bandeau de perles de sorp du Vosk.

— « Avec un tel arc, » lui dit-il, « nous pourrions vivre libres, dans les marais, sans craindre ceux de Port Kar. »

— « C'est une arme de paysan, » répondit l'homme au bandeau, lui qui n'avait pas été capable de tendre l'arc.

— « Et alors ? » demanda Ho-Hak.

— « Je suis, » déclara l'homme, « Rencier. Je ne suis pas Paysan. »

— « Moi non plus ! » s'écria la jeune femme.

Les autres manifestèrent leur approbation.

— « En outre, » intervint un autre homme, « nous n'avons pas le métal nécessaire à la fabrication des pointes de flèche, ni le bois pour faire les flèches, et il n'y a pas de Ka-la-na, dans les marais. Et nous n'avons pas de corde assez résistante pour bander un tel arc. »

— « Et nous n'avons pas de cuir, » ajouta un autre.

— « Nous pourrions tuer des tharlarions, » fit remarquer Ho-Hak, « et, ainsi, nous procurer du cuir. Et nous pourrions peut-être façonner les dents du requin des marais de sorte qu'elles puissent servir de pointes de flèche. »

— « Nous n'avons ni Ka-la-na, ni corde, ni bois de flèches, » insista un autre.

— « Nous pourrions nous en procurer, » affirma Ho-Hak. « Il y a des paysans, aux bordures du delta, surtout à l'est. »

L'homme au bandeau, qui n'avait pas pu tendre l'arc, rit.

— « Toi, Ho-Hak, » dit-il, « tu n'es pas né parmi les rences. »

— « Non, » répondit Ho-Hak. « C'est vrai. »

— « Mais nous, nous ne sommes pas dans le même cas, » reprit l'homme. « Nous sommes Renciers. »

Il y eut un murmure d'approbation, des grognements et quelques mouvements divers.

« Nous ne sommes pas Paysans, » reprit l'homme au bandeau. « Nous sommes Renciers. »

Les spectateurs manifestèrent vigoureusement leur assentiment, il y eut des murmures et des cris d'approbation.

Ho-Hak reprit place sur sa grosse coquille de sorp du Vosk, coquille qui lui servait de trône dans son domaine, une île de rence dans le delta du Vosk.

— « Qu'allez-vous faire de moi ? » demandai-je.

— « Torturons-le pendant la fête, » suggéra l'individu au bandeau de perles de sorp du Vosk.

Les oreilles de Ho-Hak se collèrent aux côtés de sa tête. Il regarda froidement l'individu.

— « Nous ne sommes pas de Port Kar ! » affirma-t-il.

L'homme au bandeau haussa les épaules et regarda autour de lui. Il constata que sa proposition ne soulevait guère d'enthousiasme. Cela, naturellement, lui déplut. Il haussa à nouveau les épaules et fixa la surface tressée de l'île.

— « Alors, » m'enquis-je, « quel sera mon sort ? »

— « Nous ne t'avons pas demandé de venir, » déclara Ho-Hak. « Nous ne t'avons pas invité à franchir la marque sanglante. »

— « Rendez-moi mes affaires, » proposai-je. « Je m'en irai et ne vous ennuierez plus. »

Ho-Hak sourit.

La jeune femme qui se tenait près de moi rit, tout comme l'homme au bandeau, qui avait été incapable de tendre l'arc. D'autres rirent également.

— « En général, » déclara Ho-Hak, « nous donnons le choix à ceux de Port Kar que nous capturons. »

— « Quel est ce choix ? » m'enquis-je.

— « Naturellement, nous allons t'attacher et te jeter aux tharlarions des marais, » dit Ho-Hak.

Je pâlis.

« Le choix, » reprit Ho-Hak, « est simple. » Il me dévisagea. « Ou bien nous te jetons vivant aux tharlarions des marais, ou bien, si tu le souhaites, nous te tuons avant. »

Je tentai désespérément de détendre les lianes des marais, en vain. Les Renciers, impassibles, me regardèrent. Je luttais contre les lianes pendant environ une ehn. Puis je renonçai. Les lianes étaient serrées. Je savais qu'elles avaient été solidement attachées. J'étais entre leurs mains. La jeune femme qui se tenait près de moi rit, tout comme l'homme au bandeau et plusieurs autres.

« On ne retrouve jamais le corps, » affirma Ho-Hak.

Je le regardai.

« Jamais, » souligna-t-il.

Je luttais à nouveau contre mes liens mais, une nouvelle fois, en vain.

— « Pourquoi bénéficierait-il d'une mort aussi douce ? » demanda la jeune femme. « Il est de Port Kar, ou bien il allait appartenir à cette cité. »

— « C'est exact, » renchérit l'individu au bandeau, qui avait été incapable de tendre l'arc. « Torturons-le à l'occasion de la fête. »

— « Non ! » s'écria la jeune femme. Elle me regarda avec rage. « Gardons-le, plutôt, et faisons de lui un esclave misérable. »

Ho-Hak la regarda.

« N'est-ce pas là une vengeance plus douce ? » siffla-t-elle. « Que, dépourvu de tout droit, il serve de bête de somme aux Renciers ? »

— « Jetons-le plutôt aux tharlarions, » insista l'homme au bandeau, « ainsi, nous serons débarrassés de lui. »

— « Je suis convaincue, » affirma la jeune femme blonde, « qu'il vaut mieux l'humilier, et Port Kar, par la même occasion. Qu'il travaille et soit battu le jour, qu'il soit attaché la nuit. Si nous le faisons travailler continuellement, si nous le battons et l'enchaînons, il comprendra à quel point nous haïssons Port Kar et ses habitants. »

— « Pourquoi, » demandai-je à la jeune femme blonde, « hais-tu tellement les habitants de Port Kar ? »

— « Tais-toi, Esclave ! » cria-t-elle. Puis, ayant passé les doigts entre les cordes et mon cou, elle fit pivoter sa main. Je ne pouvais plus ni avaler ma salive ni respirer. Les visages qui m'entouraient devinrent noirs. Je m'efforçai de ne pas perdre conscience.

Puis elle retira sa main.

Je repris péniblement mon souffle. Je vomis sur la natte. Il y eut des cris de dégoût et de mépris. Les pointes des javelots des marais, dans mon dos, se firent plus insistantes.

— « À mon avis, » persista l'homme au bandeau, « il faut le jeter aux tharlarions d'eau. »

— « Non », fis-je, désespéré, « non ! »

Ho-Hak me dévisagea. Il paraissait surpris.

J'étais également stupéfait. J'eus l'impression de n'avoir pas prononcé ces paroles.

Je me mis à suer. J'avais peur.

Ho-Hak me regarda avec curiosité. Ses grandes oreilles se tendirent vers moi d'un air inquisiteur.

Je ne voulais pas mourir.

Je secouai la tête, cherchant à voir clairement, cherchant mon souffle, puis le regardai dans les yeux.

— « Tu appartiens à la Caste des Guerriers, » souigna Ho-Hak.

— « Oui, » dis-je. « Oui, je sais. »

Je me rendis compte que je désirais désespérément le respect de cet homme calme et puissant, autrefois esclave, assis en face de moi sur le trône, cette coquille de sorp géant du Vosk.

— « Les dents du tharlarion, » dit-il, « sont acérées, Guerrier. »

— « Je sais, » répondis-je.

— « Si tu le souhaites, » reprit-il, « nous te tuerons avant. »

— « Je ne veux pas mourir, » dis-je.

Je baissai la tête, brûlant de honte. J'eus, à ce moment, l'impression que je venais de me déconsidérer à mes propres yeux, de trahir mes Codes, de déshonorer ma Cité, Ko-ro-ba, de souiller la lame que je portais. Il me fut impossible de regarder Ho-Hak dans les yeux. À ses yeux et aux miens, je n'étais plus qu'un esclave.

— « Tu me déçois, » constata Ho-Hak. « Je croyais que tu étais Guerrier. »

Il me fut impossible de répondre.

« Je comprends maintenant, » reprit Ho-Hak, « que tu es effectivement de Port Kar. »

J'avais tellement honte qu'il me fut impossible de lever la tête. J'eus l'impression que je ne pourrais plus jamais porter la tête haute.

« Supplies-tu d'être réduit en esclavage ? » demanda Ho-Hak. La question était cruelle, mais juste.

Je dévisageai Ho-Hak, les larmes aux yeux. Son large visage n'exprimait que le mépris.

Je baissai la tête.

— « Oui, » répondis-je, « je supplie d'être réduit en esclavage. »

Les spectateurs rirent avec bruit et, parmi ces explosions de joie, j'entendis le rire de l'homme au bandeau de perles de sorp du Vosk ainsi que, plus cruel encore, celui de la jeune femme qui se tenait près de moi, la cuisse contre ma joue.

— « Esclave ! » déclara Ho-Hak.

— « Oui, » dis-je, « ...Maître. » Ce mot fut amer. Mais l'esclave goréen dit Maître aux hommes libres et Maîtresse aux femmes libres bien qu'il n'ait, en général, qu'un seul propriétaire.

Il y eut un nouvel éclat de rire.

— « Maintenant, » reprit Ho-Hak, « nous allons peut-être te jeter tout de même aux tharlarions. »

Je baissai la tête.

Il y eut une nouvelle tempête de rires.

Il me sembla, à ce moment-là, que je ne me souciais guère d'être livré aux tharlarions. J'eus l'impression d'avoir perdu un bien plus précieux que la vie. Comment pourrais-je jamais me regarder en face, ou bien regarder les autres en face ? J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable.

J'avais envie de vomir. J'avais honte. Ils pouvaient effectivement me jeter aux tharlarions. Selon la coutume goréenne, l'esclave est un animal et on peut disposer de lui comme d'un animal, suivant les caprices du maître, lorsqu'il le désire. Mais j'avais envie de vomir, j'avais honte et, en réalité, je ne m'en souciais pas. J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable.

« Qui veut un esclave ? » demanda Ho-Hak.

— « Donne-le-moi, Ho-Hak ! » lança une voix. C'était la voix claire et forte de la jeune femme qui se tenait près de moi.

Il y eut un immense éclat de rire et le ricanement méprisant de l'homme au bandeau de perles de sorp du Vosk fut plus fort que les autres.

Bizarrement, je me sentais minuscule près de la jeune femme, j'avais l'impression de n'être qu'un simple objet. Comme elle se tenait droite, comme son corps dressé, splendide, exprimait la vigueur et la liberté ! Et comme l'animal, l'esclave, attaché, nu, à ses pieds, était misérable et pitoyable !

— « Il est à toi, » déclara Ho-Hak.

Je brûlais de honte.

— « Apportez de la pâte de rence ! » cria la jeune femme. « Déliez-lui les chevilles ! Retirez les cordes qu'il a au cou ! »

Une femme quitta les rangs des spectateurs avec de la pâte de rence et deux hommes détachèrent les lianes qui m'emprisonnaient les chevilles et le cou. Mes poignets restèrent attachés derrière mon dos.

La femme approcha, portant de la pâte de rence sur ses mains jointes. Grillée sur des pierres plates, cette pâte donne une sorte de gâteau, que l'on saupoudre en général de graines de rence.

« Ouvre la bouche, Esclave ! » ordonna la jeune femme.

J'obéis et, pour la plus grande joie des spectateurs, elle me mit de la pâte dans la bouche.

« Mange, » dit-elle. « Avale ! »

Péniblement, prêt à vomir, j'obéis.

« Ta Maîtresse t'a fait manger, » déclara-t-elle.

— « Ma Maîtresse m'a fait manger, » dis-je.

— « Comment t'appelles-tu, Esclave ? » demanda-t-elle.

— « Tarl, » répondis-je.

Elle me frappa sauvagement sur la bouche, et ma tête fut projetée sur le côté.

— « Les esclaves n'ont pas de nom, » déclara-t-elle.

— « Je n'ai pas de nom, » dis-je.

Elle passa derrière moi.

— « Tes épaules sont larges, » remarqua-t-elle. « Tu es fort, mais stupide. » Elle rit. « Je te baptise : Bosk, » déclara-t-elle.

Le bosk est un gros ruminant placide, à cornes, des plaines de Gor. Les Peuples des Chariots en possèdent d'immenses troupeaux, sous l'équateur goréen, mais on en élève également dans les fermes du Nord et les paysans en possèdent souvent quelques-uns.

— « Je m'appelle Bosk, » dis-je.

Les rires retentirent à nouveau.

— « Mon Bosk, » conclut-elle en riant.

— « J'aurais cru, » intervint l'homme au bandeau de perles, « que tu aurais préféré avoir un homme pour esclave, un homme fier et qui ne craint pas la mort. »

La jeune femme plongea les mains dans mes cheveux et bascula ma tête en arrière. Puis elle me cracha au visage.

— « Lâche et esclave ! » siffla-t-elle.

Je baissai la tête. Elle avait raison. J'avais eu peur de la mort. J'avais choisi la servitude. Je n'étais pas véritablement un homme. Je m'étais déconsidéré.

— « Tu ne mérites que d'être l'esclave d'une femme, » déclara Ho-Hak.

— « Sais-tu ce que je vais faire de toi ? » demanda la jeune femme.

— « Non, » répondis-je.

Elle rit.

— « Dans deux jours, » dit-elle, « pendant la fête, je vais organiser un concours réservé aux jeunes femmes, et tu en seras le prix. »

Cela déclencha une tornade de rire et des hurlements de joie.

Je baissai la tête et les épaules puis, attaché, frémis de honte.

La jeune femme tourna les talons.

« Suis-moi, Esclave ! » dit-elle impérieusement.

Je me levai péniblement et, sous les quolibets des Renciers, suivis en trébuchant la jeune femme, elle qui me possédait, ma Maîtresse.

LA HUTTE

AGENOUILLE à l'avant de la barque de la jeune femme, tandis que, debout à l'arrière, elle propulsait son embarcation à la gaffe, je coupais des rences. La saison de la récolte était terminée, mais on en coupe de petites quantités, pendant l'hiver et l'automne, que l'on conserve, sur des radeaux de rence couverts, jusqu'au printemps. Ces provisions de rence ne servent pas à la fabrication du papier mais au tressage de nattes, que l'on ajoute à celles qui constituent la surface des îles, et fournissent de la sève, dont les Renciers se nourrissent.

« Coupe à cet endroit ! » ordonna la jeune femme en dirigeant la barque vers un bouquet de rences.

On saisit la tige de la plante de la main gauche et, avec un petit couteau à lame courbe, on coupe en diagonale, de haut en bas.

Nous tirions un petit radeau de rence qui était déjà bien chargé.

Nous coupons des plantes depuis le matin. On était en fin d'après-midi.

Je coupai une nouvelle fois, fis tomber la tête duveteuse et fleurie dans l'eau, puis jetai la tige sur le radeau, avec les autres.

Je percevais les mouvements de la barque lorsque la jeune femme changeait de position pour la maintenir en équilibre et en place.

Je coupai d'autres tiges.

Elle n'avait pas jugé nécessaire de donner des vêtements à son esclave.

Autour de mon cou, elle avait enroulé et attaché un morceau de liane des marais.

Je savais qu'elle se tenait, pieds nus, derrière moi, vêtue de sa courte tunique, brun-jaune, de tissu de rence, sans manches, ce qui lui donnait une meilleure liberté de mouvement. Elle portait un bracelet d'or. Ses cheveux étaient attachés sur la nuque avec une bande de tissu de Rep rouge. Elle avait, comme le font les jeunes femmes dans les barques de rence, attaché sa jupe en haut des cuisses, ce qui facilitait ses mouvements et le maniement de la gaffe. J'étais terriblement conscient de sa présence. Ses chevilles, plutôt épaisses, me semblaient fortes et jolies, et ses jambes me paraissaient solides et fines. Ses hanches étaient douces, son ventre semblait fait pour la caresse d'un homme, et ses seins, pleins et magnifiques, inaccessibles, tendaient le rude tissu de rence de sa tunique avec une douceur insolente comme si, têtus, ils voulaient affirmer qu'ils ne voulaient pas rester cachés.

« Esclave ! » cria-t-elle, « tu oses poser les yeux sur ta Maîtresse ? »

Je me détournai.

J'avais faim. Au matin, avant l'aube, elle m'avait mis dans la bouche une poignée de pâte de rence. À midi, dans les marais, sous le soleil brûlant du zénith, elle avait pris une autre poignée de pâte de

rence dans le sac qu'elle portait à la ceinture, puis me l'avait mise dans la bouche, me refusant une nouvelle fois la dignité de me nourrir moi-même. Bien que l'après-midi fût presque terminé et que j'eusse faim, je ne voulais pas lui demander qu'elle me fasse encore manger la pâte contenue dans son sac.

Je coupai une nouvelle tige de rence, retirai la tête duveteuse et fleurie, puis jetai la tige sur le radeau.

« Là-bas, » dit-elle, poussant la barque vers un autre endroit.

Elle n'avait guère pris la peine de me cacher sa beauté. En réalité, elle en profitait pour me tourmenter et m'humilier, s'en servait, comme d'une arme, pour augmenter mon désespoir.

Au matin, avant l'aube, elle m'avait mis le collier.

J'avais passé la nuit dehors, à quelques dizaines de centimètres de sa petite hutte, sur l'île de rence, les poignets attachés aux chevilles, le cou lié à une gaffe profondément enfoncée dans le rence de l'île.

Avant l'aube, elle m'avait éveillé d'un coup de pied.

« Debout, Esclave ! » avait-elle dit.

Puis, aussi naturellement qu'on détache un animal, sûre d'elle, elle m'avait libéré.

« Suis-moi, Esclave ! » avait-elle ordonné.

Au bord de l'île de rence, à l'endroit où sa barque, comme d'autres ainsi que plusieurs radeaux, était tirée sur la rive, elle s'était arrêtée et tournée vers moi. Elle m'avait regardé dans les yeux.

« À genoux ! » avait-elle ordonné de nouveau.

J'avais obéi et, ayant sorti une poignée de pâte de rence de son sac, elle m'avait fait manger.

« Debout ! » avait-elle dit.

J'avais obéi.

« Dans les cités, » avait-elle repris, « les esclaves portent un collier, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » avais-je répondu.

Puis elle avait pris un morceau de liane des marais sur le radeau de rence.

Ensuite, me regardant dans les yeux, souriante, tout près de moi, elle avait passé les bras autour de mon cou et, avec insolence, y avait enroulé plusieurs fois la liane, l'attachant devant.

— « Maintenant, » avait-elle déclaré, « tu as un collier d'esclave. »

— « Oui, » avais-je répondu, « j'ai un collier. »

— « Répète, » avait-elle poursuivi, les bras toujours autour de mon cou : « Je suis ton esclave et je porte ton collier. »

J'avais serré les poings. Elle se tenait à quelques centimètres de moi, les bras autour de mon cou, m'affrontant du regard.

— « Je suis ton esclave et je porte ton collier, » avais-je prononcé.

— « Maîtresse, » avait-elle insisté.

— « Maîtresse, » avais-je répété.

Elle avait souri.

— « Je vois, » avait-elle repris, provocante, « que tu me trouves jolie. » C'était vrai.

Puis, soudain, elle me frappa sauvagement. Je ne pus retenir un cri de douleur.

« Ne me touche jamais, Esclave ! » avait-elle crié. « Je suis une femme libre. » Puis elle avait lancé d'une voix sifflante : « Embrasse-moi les pieds, Esclave ! »

Désespéré, à genoux, j'avais obéi. Elle avait ri.

« Maintenant, mets la barque de rence à l'eau ! » avait-elle ordonné. « Et attache à l'arrière un radeau pour le rence coupé, Esclave. Il faut que nous coupions le rence, aujourd'hui, et presse-toi, Esclave, presse-toi ! »

Je coupai une autre tige de rence, puis, après en avoir séparé la tête duveteuse, la jetai sur le radeau

de rence. Puis une autre et une autre encore.

Le soleil, bien que l'après-midi fût presque terminé, était encore chaud ; il y avait de l'humidité, dans le delta du Vosk, mes mains me faisaient mal et étaient couvertes d'ampoules.

« Si tu ne m'obéis pas en tout, et immédiatement, » avait déclaré la jeune femme, « je demanderai aux hommes de t'attacher et de te jeter aux tharlarions. Et on ne s'enfuit pas, dans les marais. Les hommes, armés de javelots des marais, te retrouveraient. Tu es mon esclave. »

« Là-bas, » indiqua-t-elle. « Coupe ! »

Elle dirigea l'embarcation vers un nouveau bouquet de rence et j'obéis.

Elle avait raison, lorsqu'elle avait dit cela. Nu et sans armes, seul dans le delta, sans aide, sans nourriture, il m'était impossible de fuir. Les hommes des îles de rence, par centaines, lancés à ma poursuite, ne tarderaient pas à me retrouver, si les tharlarions ne se chargeaient pas de moi avant.

Mais, surtout, le désespoir habitait mon cœur. J'avais une image de moi-même, une image orgueilleuse, et la perte de cette image me désespérait. J'avais vécu sur un mensonge puis, à mes yeux et à ceux des autres, avais été découvert. J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. J'avais compris ce que j'étais, en réalité et, dans mon cœur indigne, cela me dégoûtait tellement qu'il ne m'importait plus guère de vivre ou de mourir. J'acceptais même avec indifférence mon existence future d'esclave abject, exploité sur une île de rence, souffre-douleur des jeunes filles et des enfants, en but à la cruauté et aux quolibets des hommes. Je méritais manifestement un tel traitement. Comment aurais-je pu à nouveau regarder les hommes libres en face quand, dans mon cœur, je ne pouvais plus me regarder moi-même ?

Il faisait très chaud et la liane des marais, autour de mon cou, brûlait. La peau était rouge, dessous, moite à cause de la sueur et de la poussière. Je glissai un doigt sous le collier afin de l'écarter un peu.

« Ne touche pas le collier ! » intervint-elle.

Je retirai ma main.

« Coupe ici ! » ordonna-t-elle et, à nouveau, je coupai le rence pour ma Maîtresse.

« Il fait très chaud, » fit-elle remarquer.

Je me retournai.

Elle avait desserré la ceinture qui retenait sa tunique et la rattachait, serrant moins. Par une étroite fente, entre les bords de la tunique, je découvris sa perfection.

Elle rit.

« Coupe, Esclave ! »

Je me remis au travail.

« Tu es joli, avec ton collier, » fit-elle remarquer.

Je ne me retournai pas. C'était le genre de remarque qu'on adressait aux femmes réduites en esclavage, aux pauvres filles ordinaires contraintes à la servitude. Le couteau trancha une tige, puis je coupai la tête duveteuse et fleurie avant de jeter la tige, avec les autres, sur le radeau.

« Si tu retires ton collier, » prévint-elle, « tu seras détruit. »

Je ne répondis pas.

« As-tu entendu ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Maîtresse, » insista-t-elle.

— « Oui, » dis-je. « J'ai entendu, Maîtresse. »

— « Bien, » fit-elle, « Joli Petit Esclave. »

Le couteau trancha une autre tige, puis je coupai la tête duveteuse et fleurie avant de jeter la tige dans le radeau.

« Joli Petit Esclave, » répéta-t-elle.

Je tremblais de fureur.

— « S'il te plaît, » dis-je, « ne me parle pas. »

— « Je te parlerai si j'en ai envie ! » répliqua-t-elle, « Joli Petit Esclave. »

La fureur fit frémir le couteau que je tenais à la main. L'humiliation me faisait trembler, ainsi que la dégradation que ses paroles m'imposaient. J'envisageai de bondir et de me saisir d'elle.

« Coupe le rence, Joli Petit Esclave ! »

Je me retournai, tremblant de rage, de honte, et me remis à trancher les tiges.

J'entendis son rire.

Tige après tige et pile après pile, le temps s'écoula au rythme de mon travail.

Le soleil était bas et les insectes volaient parmi les joncs. L'eau luisait dans le crépuscule, formant de petits cercles étincelants autour des tiges de rence.

Nous restâmes longtemps silencieux.

« Puis-je parler ? » demandai-je.

— « Oui, » m'accorda-t-elle.

— « Comment se fait-il, » m'enquis-je, « que d'aussi nombreuses îles de rence soient actuellement rassemblées ? » Cette question me tracassait.

— « La fête de Se'Kara est proche, » répondit-elle.

En fait, je savais que la fête des îles de rence commencerait le lendemain.

— « Mais pourquoi y en a-t-il autant ? » insistai-je. « C'est certainement exceptionnel. »

— « Tu es bien curieux, Esclave, » releva-t-elle. « La curiosité ne sied pas toujours aux esclaves. »

Je ne répondis pas.

« Ho-Hak, » reprit-elle, « a demandé aux îles du voisinage de se réunir en Conseil. »

— « Combien y en a-t-il ? » m'enquis-je.

— « Cinq, » répondit-elle, « dans cette région. Naturellement, il y en a d'autres, dans le delta. »

— « Quel est le but de ce Conseil ? » demandai-je.

Elle ne craignait pas de me parler. Je n'étais qu'un esclave prisonnier des marais.

— « Il a l'intention de réaliser l'unité des Renciers, » répondit-elle avec un soupçon de scepticisme amusé.

— « Pour promouvoir les échanges ? » demandai-je.

— « Dans un sens, » répondit-elle. « Il serait peut-être bon de fabriquer le même papier, de récolter en commun et même, en cas de nécessité, de partager les récoltes et, naturellement, nous obtiendrions peut-être de meilleurs prix que lorsque nous traitons isolément avec les marchands de rence. »

— « Les habitants de Port Kar, » fis-je remarquer, « n'apprécieront certainement pas cette initiative. »

Elle rit.

— « Probablement pas, » admit-elle.

— « Peut-être, » suggérai-je, « l'unité des îles leur permettra-t-elle de résister plus efficacement aux fonctionnaires de Port Kar. »

— « Les fonctionnaires ? » fit-elle. « Ah, oui, les collecteurs d'impôt, au nom des divers Ubars qui jouissent ou ne jouissent pas d'un pouvoir, au sein de la Cité. »

— « Et cela ne permettrait-il pas de résister également, » ajoutai-je, « aux Marchands d'Esclaves de Port Kar ? »

— « Peut-être, » fit-elle. Sa voix était amère. « La différence entre les collecteurs d'impôt et les Marchands d'Esclaves n'est pas toujours très claire. »

— « Dans certains cas, » suggérai-je, « les îles de rence auraient certainement intérêt à agir conjointement. »

— « Nous, Renciers, » déclara-t-elle, « sommes des gens indépendants. Nous avons chacun notre île. »

— « Tu ne crois pas, » relevai-je, « que le projet de Ho-Hak aboutira. »

— « Effectivement, » acquiesça-t-elle. « Je ne le crois pas. »

Elle avait alors tourné l'avant de la barque vers l'île de rence, qui se trouvait à un ou deux pasangs de là et, tandis que je coupais encore des tiges de-ci, de-là, elle propulsa l'embarcation dans cette direction.

— « Puis-je parler ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Tu portes au bras droit, » dis-je, « un bracelet d'or. Comment se fait-il que tu portes un tel bracelet alors que tu habites une île de rence ? »

— « Tu ne dois plus parler ! » ordonna-t-elle sur un ton irrité.

Je me tus.

« Entre ! » dit-elle en montrant le petit trou rond qui permettait de pénétrer dans sa hutte de rence.

Je fus surpris. Je croyais qu'elle allait m'attacher, comme la nuit précédente, puis me lier à une gaffe enfoncée dans le rence de l'île, derrière la hutte.

Nous avions ramené la barque de rence, ainsi que le radeau, jusqu'à la rive de l'île, sur laquelle nous les avions hissés. Ensuite, faisant de nombreux voyages, j'avais transporté le rence dans un endroit couvert, où on l'entreposait.

« Entre ! » répéta-t-elle.

Je me mis à quatre pattes et, baissant la tête, me glissai dans le petit trou, dont les bords de rence tressé me griffèrent les épaules.

Elle me suivit à l'intérieur. La hutte faisait deux mètres cinquante de long sur un mètre cinquante de large. Le toit n'était pas distinct des murs et sa courbe ne se trouvait pas à plus d'un mètre vingt au-dessus de la surface de l'île de rence. En général, on n'utilise la hutte de rence que pour dormir. Elle frotta l'un contre l'autre, au-dessus d'un bol de cuivre, un morceau d'acier et un silex, les étincelles tombant sur des pétales de rence séchés. Une petite flamme apparut et elle y glissa un morceau de tige de rence, comme une allumette. Le morceau de tige s'enflamma et elle alluma une minuscule lampe à huile de tharlarion, posée dans un autre bol de cuivre, peu profond. Elle poussa la lampe dans un coin.

Ses rares objets personnels se trouvaient dans la hutte. Il y avait un ballot de vêtements et une petite boîte d'objets divers. Il y avait deux bâtons de chasse, contre le mur, près de l'endroit où sa natte de rence tressé était roulée. Il y avait un autre bol, deux ou trois tasses et trois gourdes. Un pilon et une louche, façonnés dans une racine de rence, se trouvaient dans le bol. Le couteau à rence, avec lequel j'avais coupé les tiges, était resté dans la barque. Il y avait également, dans un coin, des rouleaux de lianes des marais.

« Demain, ce sera jour de fête, » dit-elle.

Elle me regarda. Dans la lumière de la minuscule lampe, je voyais le profil de son visage, ses cheveux et le côté gauche de son corps.

Elle passa les mains derrière la tête et défit la mince bande de tissu de Rep pourpre.

Nous étions agenouillés face à face, à quelques centimètres l'un de l'autre.

« Si tu me touches, tu mourras ! » prévint-elle. Puis elle rit.

Elle dénoua le morceau de tissu puis secoua sa chevelure. Les cheveux se répandirent sur ses épaules.

« Je vais te mettre en jeu, pendant la fête, » déclara-t-elle. « Tu seras un prix destiné aux jeunes femmes... Joli Petit Esclave. »

Je serrai les poings.

« Tourne-toi ! » fit-elle sèchement.

J'obéis et elle rit encore.

« Croise les poignets ! » ordonna-t-elle.

Je fis ce qu'elle demandait et elle m'attacha les poignets, solidement, avec un morceau de liane des marais.

« Voilà, Joli Petit Esclave, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Retourne-toi ! »

Je me tournai vers elle.

« Eh bien, » fit-elle, « tu es vraiment un très, très joli petit esclave. La fille qui te gagnera, pendant la fête, aura bien de la chance. »

Je ne répondis pas.

« Le petit esclave a-t-il faim ? » demanda-t-elle avec sollicitude.

Je refusai de répondre.

Elle rit et sortit de son sac deux poignées de pâte de rence qu'elle me fourra dans la bouche. Puis elle grignota une galette de rence, les yeux fixés sur moi, puis un peu de poisson séché qu'elle sortit de son sac. Ensuite, elle prit une grande gorgée d'eau au goulot d'une gourde jaune et courbe puis, l'ayant portée brutalement à ma bouche, me fit boire, avant de la retirer puis de me la présenter à nouveau, en riant, afin que je puisse étancher ma soif. Lorsque j'eus terminé, elle reboucha la gourde et la remit dans un coin.

« Il est temps de dormir, » déclara-t-elle. « Il faut que le joli petit esclave dorme car, demain, il sera très occupé. Il aura beaucoup à faire. »

D'un geste, elle m'indiqua que je devais me coucher sur le flanc gauche, face à elle.

Ensuite, avec un autre morceau de liane des marais, elle m'attacha les chevilles.

Elle déroula sa natte.

Elle me regarda et rit.

Puis, devant moi, elle détacha sa tunique et l'ouvrit. Sa beauté, qui était vraiment réelle, n'était pratiquement plus cachée.

Elle me regarda à nouveau puis, avec stupéfaction, je la vis, avec des gestes coulés, insolents, passer la tunique par-dessus sa tête.

Elle s'assit sur la natte et me dévisagea.

Elle s'était déshabillée devant moi aussi naturellement que si j'avais été un animal.

« Je vois, » dit-elle, « qu'il faut te punir. »

Involontairement, instinctivement, je tentai de m'écarter mais, du fait que j'étais attaché, cela me fut impossible.

Elle me frappa sauvagement, quatre fois.

Intérieurement, je hurlai de douleur.

Puis, s'étant assise sur la natte, m'ayant oublié, elle entreprit de réparer un petit sac de rence tressé qui était suspendu dans un coin. Elle utilisait de minces bandes de rence qu'elle cassait et coupait avec les dents avant de les tresser. Elle travaillait avec soin et sérieux.

J'avais été un Guerrier de Ko-ro-ba.

Puis, sur une île de rence du delta du Vosk, j'avais appris que j'étais, au fond, ignoble et lâche, indigne et peureux, que je n'étais qu'un couard.

J'avais été un Guerrier de Ko-ro-ba.

J'étais devenu l'esclave d'une femme.

« Puis-je parler ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle sans lever la tête.

— « La Maîtresse, » dis-je, « ne m'a pas fait l'honneur de me dire son nom. M'est-il donc interdit de connaître le nom de ma Maîtresse ? »

— « Telima, » fit-elle en terminant la tâche qu'elle avait commencée. Elle suspendit à nouveau le sac dans un coin puis rangea les bandes de rence non utilisées au pied de sa natte. Ensuite, s'étant agenouillée sur la natte, elle se pencha sur la petite lampe posée par terre, dans son bol de cuivre. Avant

de souffler la flamme, elle dit :

« Je m'appelle Telima. Ta Maîtresse s'appelle Telima. »

Puis elle souffla la flamme.

Nous restâmes longtemps étendus dans le noir.

Puis j'entendis qu'elle roulait dans ma direction. Je sentis qu'elle était allongée près de moi et, appuyée sur les coudes, me regardait.

Ses cheveux m'effleurèrent.

Puis, sa main se posa sur mon ventre.

« Dors-tu, Joli Petit Esclave ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Puis je criai, involontairement.

— « Je ne ferai pas de mal à mon joli petit esclave, » dit-elle.

— « Je t'en prie, » suppliai-je, « ne me parle pas. »

— « Tais-toi ! » ordonna-t-elle, « Joli Petit Esclave. »

Puis elle me toucha à nouveau.

« Ah, ah, » fit-elle, « il me semble que l'esclave trouve sa Maîtresse jolie. »

— « Oui, » répondis-je.

— « Ah, ah, » ironisa-t-elle, « il me semble que l'esclave n'a pas encore compris la leçon. »

— « Je t'en prie, » suppliai-je, « ne me frappe pas encore. »

— « Peut-être, » fît-elle, « faut-il punir à nouveau l'esclave. »

— « Je t'en prie, » répétais-je, « ne me frappe pas encore. »

— « Me trouves-tu réellement jolie ? » s'enquit-elle. Elle avait glissé un doigt sous mon collier de liane des marais et me caressait machinalement le cou.

— « Oui, » soufflai-je, « oui. »

— « Ignorerais-tu, » reprit-elle avec froideur et insolence, « que je suis une femme libre ? »

Je ne répondis pas.

« Oserais-tu prétendre à ta Maîtresse, Esclave ? » s'enquit-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Je suis un esclave, » dis-je, « rien qu'un esclave. »

— « C'est vrai, » reconnut-elle, « tu n'es qu'un esclave. »

Puis, soudain, m'ayant pris la tête entre les mains, elle m'embrassa sauvagement sur les lèvres.

Je tentai de me dégager, mais je n'y parvins pas.

Puis elle leva la tête et, dans le noir, je perçus ses gestes et ses lèvres, à quelques centimètres des miennes.

Des vagues antagonistes de désespoir et de désir déferlèrent sur moi. Elle m'avait passé une liane des marais au cou, puis elle l'avait attachée, ce collier symbolisant ma servitude. Elle avait mis les bras autour de mon cou, à l'aube, sur la rive de l'île de rence. Elle m'avait battu. Je lui avais obéi, j'avais coupé le rence pour elle, elle m'avait nourri comme un animal. Elle s'était servie de sa beauté pour me torturer, me tourmenter, me tenter, avec une cruauté d'autant plus subtile que son attitude avait été indifférente et naturelle. Je me rendis compte qu'elle me faisait peur et que j'avais désespérément envie d'elle, bien qu'elle me fût infiniment supérieure. J'avais peur qu'elle me blesse, bien sûr, mais les blessures que je craignais le plus étaient celles de son insolence et de son mépris, lesquelles étaient plus humiliantes que les liens et les coups. Et j'avais envie d'elle, car elle était belle et vigoureuse, séduisante, ravissante. J'étais attaché. Je ne portais, en dehors de mes liens, qu'un collier de liane des marais. Elle avait sa vivacité, sa liberté et un bracelet d'or.

Mais je craignais surtout, aussi incroyable que cela puisse paraître, qu'elle me refuse la moindre gentillesse, même un mot ou un geste, si je commettais l'erreur de la demander. Seul et réduit en esclavage, je me rendis compte que j'avais désespérément besoin d'un signe, même presque imperceptible, susceptible de me montrer que j'étais un homme, un être humain, un geste qui pourrait indiquer que j'étais, dans une certaine mesure, digne de respect et de compassion. Je crois que si cette femme orgueilleuse, devant qui je n'étais plus rien, ma Maîtresse, avait pris la peine de me dire un simple mot gentil, j'aurais pleuré de joie et l'aurais, par la suite, servie de mon plein gré.

Mais je craignais, en quémendant humblement sa gentillesse, qu'elle me refuse, dans ce domaine comme elle l'avait fait dans les autres, toute dignité humaine. Et, mêlé à tout ceci, en rendant la douleur insupportable, était tapi mon désir, l'appel de mon sang qu'elle avait, délibérément, embrasé.

Je sentis, dans l'obscurité, que ses lèvres étaient à quelques centimètres des miennes.

Elle n'avait pas daigné bouger.

Horrifié, je sentis mes lèvres se lever, timidement, craintivement, vers celles de ma belle Maîtresse puis, dans l'obscurité, les toucher.

« Esclave, » dit-elle avec mépris.

Je laissai tomber la tête sur le rence tressé qui formait le plancher de la hutte.

— « Oui, » soupirai-je, « je suis un esclave. »

— « L'esclave de qui ? » s'enquit-elle.

— « Celui de Telima, » répondis-je. « Je suis ton esclave. »

Elle rit.

— « Demain, » déclara-t-elle, « tu seras l'enjeu d'un concours réservé aux jeunes femmes. »

Je ne répondis pas.

« Dis : « Je suis content. ». Allez ! » ordonna-t-elle.

— « Je t'en prie, » suppliai-je.

— « Dis-le, » insista-t-elle.

— « Je suis content, » soufflai-je.

— « Maintenant, » reprit-elle, « dis : « Je suis un joli petit esclave. ». Allez ! »

Mes poignets et mes chevilles tendirent les lianes des marais.

Elle rit.

« Ne te débats pas, » dit-elle. « En outre, c'est inutile, » ajouta-t-elle. « Telima fait de bons nœuds. »

C'était vrai.

« Dis-le ! » ordonna-t-elle.

— « Je ne peux pas, » gémis-je.

— « Dis-le ! » insista-t-elle.

— « Je... Je suis un joli petit esclave, » soufflai-je.

Je rejetai la tête en arrière et poussai un cri de désespoir.

J'entendis son rire profond. Dans l'obscurité, je voyais les contours de sa tête, je sentais la caresse de ses cheveux sur mon épaule. Ses lèvres étaient toujours à quelques centimètres des miennes.

— « Maintenant, tu vas connaître le destin des jolis petits esclaves, » affirma-t-elle.

Soudain, m'ayant pris par les cheveux, elle pressa ses lèvres sur les miennes et, horrifié, je constatai que mes lèvres répondaient aux siennes, mais je fus incapable de résister à leur assaut, sa tête repoussa la mienne, ses dents s'enfoncèrent dans mes lèvres et je sentis le goût du sang, de mon propre sang, dans ma bouche, puis, possessive et insolente, forçant son passage, sa langue pénétra dans ma bouche, écartant la mienne ; ensuite, environ une ehn plus tard, ayant retiré sa langue, elle me mordit en diagonale sur la bouche et les lèvres afin que, le lendemain matin, lorsque je serais mis en jeu pendant la fête, mon visage porte la marque des dents de ma Maîtresse, laquelle démontrerait qu'elle m'avait conquis.

J'étais brisé.

J'avais reçu le Baiser de la Maîtresse à l'Esclave Mâle.

« Tu exécuteras les mouvements que je t'indiquerai, » déclara-t-elle.

Dans le noir, brisé, attaché, les lèvres enflées, ses paroles me firent horreur.

Puis elle me monta et je servis son plaisir.

LA FÊTE

« JE crois que je vais te gagner ! » déclara une mince jeune femme aux cheveux noirs qui, après m'avoir saisi le menton, repoussa ma tête en arrière afin de mieux contempler mon visage. Elle avait les yeux noirs, elle était élancée et vigoureuse. Ses jambes étaient magnifiques, mises en valeur par sa tunique incroyablement courte.

« C'est moi qui vais le gagner ! » affirma une autre, une grande jeune femme blonde, aux yeux gris, qui avait à la main une boucle de liane des marais.

Une autre jeune femme, brune, plutôt petite, portant un filet plié sur l'épaule gauche, dit :

« Non, il sera à moi ! »

« Non, à moi ! » s'écria une autre.

« À moi ! » intervinrent d'autres.

Elles s'assemblèrent autour de moi, m'examinèrent, tournèrent autour de moi, me dévisagèrent comme on fait avec un animal ou un esclave.

« Les dents ! » commanda la première jeune femme, la fille brune et mince.

J'ouvris la bouche afin qu'elle puisse examiner mes dents. D'autres regardèrent également.

Puis elle tâta mes muscles, mes cuisses et me donna quelques claques sur les flancs.

« Robuste, » estima une jeune femme.

— « Oui, » admit une autre, « mais il a beaucoup servi ! »

Elles rirent. Elles faisaient référence à ma bouche. Le côté droit était noir, coupé et enflé. Elle portait, en diagonale, la marque des dents de Telima.

— « Oui, » opina la première jeune femme, « il a beaucoup servi. »

— « Mais il est encore utilisable, » releva une autre en riant.

— « Oui, » reconnut la première jeune femme, « il est encore utilisable. » Elle recula et me considéra. « Oui, » dit-elle aux autres, « finalement, c'est un bon esclave, un excellent esclave ! »

Elles rirent.

Puis la jeune femme mince s'approcha de moi.

J'étais debout, attaché, le dos à une gaffe. La gaffe, profondément enfoncée dans le rence de l'île, se dressait dans une clairière proche du rivage. J'avais les poignets attachés derrière la gaffe avec un morceau de liane des marais. Mes chevilles étaient également attachées à la gaffe. Deux autres boucles de liane des marais m'entouraient le cou et la taille. Sur ma tête, ma Maîtresse, Telima, avait posé une couronne de fleurs de rence tressées.

La jeune femme mince, debout devant moi, suivit du doigt, paresseusement, la courbe de mon

épaule gauche. Puis, du bout du doigt, elle traça la première lettre du mot goréen Kajir qui signifie : esclave mâle.

Elle me regarda.

« Aimerais-tu être mon esclave ? » demanda-t-elle. « Aimerais-tu me servir ? »

Je ne répondis pas.

« Je pourrais même être gentille avec toi, » ajouta-t-elle.

Je détournai la tête.

Elle rit.

Puis les autres jeunes femmes approchèrent également, se moquant de moi, me demandant si je ne préférerais pas les servir, elles.

« Écartez-vous ! » cria une voix d'homme. C'était Ho-Hak.

« L'heure du concours est arrivée ! » cria une autre voix, et je reconnus celle de Telima, ma Maîtresse.

Elle portait son bracelet d'or et ses cheveux étaient attachés avec la bande de tissu pourpre. Elle était vêtue d'une courte tunique. Elle était extrêmement satisfaite d'elle-même, ce jour-là, et d'une beauté extraordinaire. Elle marchait, la tête haute, comme si le monde lui appartenait. Elle avait, à la main, un bâton de jet.

« Allons, pressons ! » lança Ho-Hak en montrant le bord de l'île de rence.

J'aurais voulu que Ho-Hak se tournât vers moi, me regardât dans les yeux. Je le respectais, j'aurais voulu qu'il me regardât, qu'il daignât reconnaître que j'existais.

Mais il ne me regarda pas, ne me remarqua pas et, suivi par Telima et les autres jeunes femmes, se dirigea vers le bord de l'île de rence.

Je restai seul, attaché à la gaffe.

Telima m'avait éveillé à l'aube, puis m'avait détaché afin que je puisse participer aux préparatifs de la fête.

En début de matinée, les autres îles de rence, quatre en tout, qui étaient amarrées dans les environs, furent poussées vers la nôtre de sorte que, reliées par des radeaux de rence plats, qui jouaient le rôle de ponts, et attachées les unes aux autres, elles ne formaient plus, pratiquement, qu'une seule grande île.

J'avais participé à la mise en place des ponts et j'avais tiré sur le rivage les barques de rence des Renciers venus d'îles lointaines. J'avais également transporté les lourdes marmites de bière de rence, fournies par les diverses îles, jusqu'à l'endroit où aurait lieu le festin, ainsi que des chapelets de gourdes d'eau, des brochettes de poisson, des gauts embrochés, des tarsks tués et des paniers de sève de rence.

Puis, vers la huitième heure goréenne, Telima m'avait ordonné d'aller près de la gaffe, où elle m'avait attaché puis posé sur la tête la guirlande de fleurs de rence.

J'étais resté attaché toute la matinée, subissant l'examen, les regards, les coups et les humiliations des passants.

Vers la dixième heure, le midi goréen, les Renciers mangèrent quelques galettes de rence parsemées de graines, burent de l'eau et grignotèrent du poisson. Le grand festin aurait lieu le soir.

Un peu plus tard, un petit garçon s'était arrêté devant moi et m'avait regardé, un morceau de galette de rence à la main.

« As-tu faim ? » avait-il demandé.

— « Oui, » avais-je répondu.

Il leva le morceau de galette de rence vers moi, afin que je puisse mordre dedans et manger.

« Merci, » dis-je.

Mais il était resté là, à me regarder. Puis sa mère se précipita vers lui, lui donna une claque et, avec force cris, l'entraîna.

Les Renciers occupèrent diversement la matinée. Les hommes tinrent conseil avec Ho-Hak et il y eut des discussions, des disputes, des cris même. Les femmes mariées s'occupèrent de la préparation du festin. Les jeunes gens et les jeunes filles formèrent deux lignes opposées et s'invectivèrent joyeusement. Et, de temps en temps, l'un d'eux, garçon ou fille, courait jusqu'à la ligne opposée et touchait quelqu'un avant de rejoindre sa base en riant. On se lançait des objets et on s'injurait, par jeu, d'une ligne à l'autre. Les enfants jouaient tous ensemble, les garçons avec des filets et des javelots de roseau, les filles avec des poupées de rence et les adolescents organisant des concours de bâton de jet.

Après la réunion du Conseil, l'homme au bandeau de perles vint me regarder. C'était celui qui avait été incapable de tendre l'arc.

Il portait, sur l'épaule gauche, une grande écharpe de soie blanche et cela me parut étrange.

Il ne m'adressa pas la parole, mais il rit et poursuivit son chemin. Je détournai la tête, brûlant de honte.

La douzième heure goréenne avait sonné, midi était largement dépassé.

Les jeunes femmes qui allaient essayer de me gagner m'avaient examiné.

Ho-Hak, accompagné de Telima, les avait conduites sur les lieux des compétitions.

L'essentiel de celles-ci se déroulait dans les marais. De l'endroit où j'étais attaché, par-dessus les huttes de rence, j'en suivis vaguement le déroulement. Il y eut beaucoup de rires et de cris, d'applaudissements et d'acclamations. Il y eut des courses de barques de rence, des concours de précision dans le maniement de la petite embarcation, des compétitions au filet et au bâton de jet. Ce fut véritablement la fête.

Finalement, après environ une heure, le groupe comprenant les jeunes femmes, les spectateurs et les arbitres tourna ses barques vers l'île, puis accosta et les embarcations furent amarrées à la rive de rence tressé.

Ensuite, le groupe tout entier se dirigea vers ma gaffe, à l'exception de Ho-Hak, qui se dirigea vers un groupe d'hommes qui taillaient des racines de rence en discutant, de l'autre côté de l'île.

Les jeunes femmes, qui étaient une quarantaine ou une cinquantaine, s'assemblèrent autour de moi, puis se regardèrent en riant et en gloussant.

Je les regardai, plein de désespoir.

« Tu as été gagné ! » annonça Telima.

Les jeunes femmes s'observèrent sans rien dire, mais riant et se poussant du coude.

Impuissant, je tirai sur les lianes des marais.

« Qui t'a gagné ? » demanda Telima.

Les jeunes femmes ricanèrent.

Puis, la jeune femme brune, aux jambes longues et minces, provocantes, vint tout près de moi.

« Il est possible, » souffla-t-elle, « que tu sois mon esclave. »

— « Suis-je ton esclave ? » demandai-je.

— « Tu es peut-être à moi, » me glissa à l'oreille la grande fille blonde aux yeux gris. Elle posa sur mon bras une boucle de liane des marais.

— « De qui suis-je l'esclave ? » m'écriai-je.

Les jeunes femmes se pressèrent autour de moi, me touchèrent, me caressèrent comme le ferait une Maîtresse, me murmurèrent à l'oreille que je leur appartenais peut-être, que je devais les servir.

« De qui suis-je l'esclave ? » m'écriai-je, désespéré.

— « Tu le sauras, » déclara Telima, « pendant le festin, quand la fête battra son plein ! »

Les jeunes femmes, et les hommes qui se tenaient derrière elles, rirent.

Je restai sans réaction tandis que Telima me détachait.

« Ne retire pas la guirlande de fleurs ! » dit-elle.

Puis je restai immobile près de la gaffe, seulement vêtu du collier de liane des marais qu'elle m'avait passé au cou et de la guirlande de fleurs de rence.

— « Que dois-je faire ? » demandai-je.

— « Va aider les femmes à préparer le festin ! » ordonna-t-elle.

Toutes riaient lorsque je m'éloignai.

« Attends ! » cria-t-elle.

Je m'arrêtai.

« Pendant le festin, » déclara-t-elle, « tu nous serviras, naturellement. » Elle rit. « Et, comme tu ignores laquelle d'entre nous est ta Maîtresse, tu nous serviras toutes comme si tu nous appartenais. Et tu nous serviras bien. Si celle qui est ta Maîtresse n'est pas entièrement satisfaite, tu seras certainement très sévèrement puni ! »

Il y eut d'autres éclats de rire.

« Maintenant, va, » conclut-elle, « et aide les femmes à préparer le repas ! »

Je me tournai vers elle.

— « Qui, » suppliai-je, « est ma Maîtresse ? »

— « Tu le sauras pendant le festin ! » répliqua-t-elle avec colère. « Au plus fort de la fête. Maintenant, va aider les femmes à préparer le festin... Esclave ! »

Je fis demi-tour et, sous les rires, allai aider les femmes.

La nuit était très avancée et la fête était presque terminée.

Des torches, morceaux de lianes des marais imprégnés d'huile et enroulés autour des pointes de javelots fichés dans le rence tressé de l'île, éclairaient la nuit des marais.

Les hommes étaient assis en cercle, les jambes croisées, et les femmes, agenouillées suivant la coutume goréenne, avaient pris place à l'intérieur du cercle. Il y avait quelques enfants, à la périphérie du cercle, mais la majorité d'entre eux étaient endormis sur le rence. On avait beaucoup parlé et chanté. Je compris que les Renciers, lorsqu'ils n'habitaient pas la même île, se rencontraient rarement.

Avant le festin, j'avais aidé les femmes, vidant le poisson et préparant les gauts des marais, puis j'avais tourné les broches, où rôtissaient les tarsks, au-dessus de feux de racines de rence séchées, brûlant dans des récipients métalliques montés sur des structures surélevées dont les pieds reposaient également sur des plaques métalliques.

Pendant presque tout le festin, j'avais servi, notamment les jeunes femmes qui avaient concouru pour me gagner et dont une, j'ignorais laquelle, m'avait effectivement gagné.

J'avais porté des bols de poisson séché coupé en petits morceaux, des plateaux chargés de tarsks rôtis et de gauts rôtis, des galettes de rence et de la bouillie, des gourdes, qu'il fallait remplir souvent, de bière de rence.

Puis, parmi les applaudissements des Renciers, Telima se dirigea vers moi.

« Au poteau ! » dit-elle.

J'avais vu le poteau. Il n'était guère différent de celui auquel j'avais été attaché un peu plus tôt. Il y avait une clairière circulaire, entre les convives, d'environ douze mètres de diamètre, autour de laquelle étaient formés les cercles. Le poteau, dépourvu d'écorce, mince, profondément enfoncé dans le rence de l'île, se dressait exactement au centre de la clairière, entouré par les cercles des Renciers.

Je me dirigeai vers le poteau et m'immobilisai près de lui.

Elle me saisit les mains et, avec un morceau de liane des marais, les attacha derrière le poteau. Puis, comme elle l'avait fait au matin, elle m'y attacha également les pieds et ensuite, également comme elle l'avait fait au matin, elle m'entoura la taille et le cou. Puis, jetant la guirlande de fleurs de rence que je portais, elle la remplaça par une guirlande fraîche.

Tandis qu'elle m'attachait ainsi, les Renciers chantaient en claquant des mains.

Elle recula et rit.

Je vis, dans la foule, Ho-Hak qui frappait dans ses mains et chantait, comme les autres, y compris l'homme au bandeau en perles de sorp du Vosk, celui qui avait été incapable de tendre l'arc.

Puis, soudain, la foule se tut.

Le silence se fit.

Alors, s'éleva un battement de tambour qui devint de plus en plus puissant, un homme frappant avec deux bâtons sur une racine de rence évidée et, aussi soudainement que le chant et les battements de mains, le tambour se tut.

Ensuite, stupéfait, je vis les jeunes femmes, poussant des cris aigus et riant, celles qui protestaient étant poussées et tirées, se lever et pénétrer dans la clairière.

Les jeunes gens manifestèrent bruyamment leur joie.

Une ou deux jeunes filles, rieuses, tentèrent de s'échapper, mais les jeunes hommes les rattrapèrent et les poussèrent dans la clairière.

Puis les jeunes femmes, vigoureuses, les yeux brillants, respirant profondément, leurs bras nus ornés de bracelets de perles ou de cuivre martelé à l'occasion de la fête, s'immobilisèrent au milieu de la clairière.

Les jeunes gens crièrent et battirent des mains.

Je constatai que de nombreux jeunes garçons, beaux, au visage volontaire, ne pouvaient quitter Telima des yeux.

Je remarquai qu'elle était la seule à porter un bracelet d'or.

Elle ne faisait guère attention aux jeunes gens.

Les communautés de Renciers vivent en général isolées. Les jeunes se rencontrent rarement, sauf au sein d'une même communauté. Je me souvins des deux lignes de jeunes garçons et de jeunes filles qui s'étaient invectivées, en riant et en criant, dans la matinée.

Puis, l'homme au tambour en racine de rence évidée se mit à jouer et d'autres musiciens se joignirent à lui : une flûte de roseau, des petits morceaux de métal enfilés sur un fil de fer, et un bâton creusé d'encoches sur lequel on frotte une cuiller façonnée dans une racine de rence.

Ce fut Telima qui commença de marteler le rence tressé qui constituait la surface de l'île avec le talon droit, les bras levés au-dessus de la tête et les yeux fermés.

Puis les autres jeunes femmes l'imitèrent de sorte que, bientôt, la plus timide elle-même suivit le périmètre du cercle en tapant des pieds. Les danses des Rencières sont, à ma connaissance, uniques sur Gor. Elles sont parfois un peu sauvages mais elles comportent également, paradoxalement peut-être, des aspects statiques, stylisés, des mouvements qui évoquent le jet du filet, la manœuvre de la gaffe, le tressage du rence ou la chasse au gaut. Mais, tandis que je regardais, parmi les cris des jeunes gens, la danse devint moins stylisée, plus universellement féminine, de cette féminité commune à la maîtresse de maison alcoolique d'une banlieue urbaine de la Terre et à l'esclave couverte de bijoux de Port Kar, ne fut plus que la danse de femmes qui ont envie d'hommes et vont avoir des hommes. Stupéfait, je constatai que les jeunes femmes les plus timides elles-mêmes, celles qu'il avait fallu pousser dans le cercle et même celles qui avaient tenté de s'enfuir, tournoyaient follement, les mains tendues vers les trois lunes de Gor.

La solitude est souvent cruelle, sur les îles de rence, et la fête n'a lieu qu'une fois l'an.

Les invectives des jeunes gens, pendant la matinée, et l'exhibition des jeunes femmes, le soir, car, en fait, dans les mouvements de la danse, toutes les femmes sont pratiquement mises à nu, jouent probablement un rôle crucial dans la vie des Renciers, rôle comparable aux rendez-vous et à la cour de l'environnement plus civilisé de ma Terre natale.

L'entrée des jeunes femmes dans le cercle marque la fin de l'enfance.

Soudain, devant moi, les mains au-dessus de la tête, se dressa la mince jeune femme brune, celle qui

avait de longues jambes merveilleusement belles, vêtue d'une courte tunique de rence ; ses chevilles étaient tellement proches l'une de l'autre qu'elles auraient pu être enchaînées ; puis elle posa les poignets l'un contre l'autre, paumes vers l'extérieur, au-dessus de la tête, comme si elle portait des menottes d'esclave.

Puis elle jeta :

« Esclave ! » avant de me cracher au visage et de pivoter sur elle-même, s'éloignant.

Je me demandai si elle était devenue ma nouvelle Maîtresse.

Puis une autre jeune femme, la grande jeune femme blonde à la boucle de liane des marais, se dressa devant moi, avec des mouvements douloureusement lents, comme si la musique n'altérait que de temps en temps sa respiration et les battements de son cœur.

« Je suis peut-être, » fit-elle, « ta Maîtresse. »

Puis, comme l'autre, elle me cracha au visage et s'éloigna, avec élégance, enveloppée dans la flamme de la musique.

L'une après l'autre, les jeunes femmes dansèrent devant moi et autour de moi, feignant de s'offrir à moi, riant de leur pouvoir, puis me crachèrent au visage avant de s'éloigner.

Les Renciers riaient et criaient, acclamaient les jeunes femmes.

Mais, pour l'essentiel, on m'ignora, tout comme le poteau auquel j'étais attaché.

Le plus souvent, bien qu'elles eussent pris le temps de m'humilier, les jeunes femmes dansèrent leur beauté à l'intention des jeunes hommes du cercle, afin de se faire désirer, afin de séduire.

Un peu plus tard, une jeune femme quitta le cercle, la tête rejetée en arrière, la respiration profonde et, à peine avait-elle franchi le cercle de renciers qu'un jeune homme la suivit puis la rejoignit un peu plus loin. Pendant environ une éhn, ils restèrent face à face, immobiles dans l'obscurité, puis, avec douceur, la jeune femme ne protestant pas, il étendit son filet sur elle et l'attira plus loin. Ensemble, ils disparurent dans le noir, traversant un pont de radeaux conduisant à une île éloignée du feu, de la foule, du bruit et de la danse.

Ensuite, quelques éhns plus tard, une autre jeune femme quitta le cercle, fut rejointe par un jeune homme qui l'enveloppa dans son filet et l'entraîna, prix consentant, dans le secret de sa hutte.

La danse devint plus frénétique.

Les jeunes femmes tournoyaient follement, les spectateurs battaient des mains, la musique devenait plus sauvage, plus barbare, plus endiablée.

Et, soudain, Telima dansa devant moi.

Je laissai échapper un cri tant sa beauté me stupéfiait.

J'eus l'impression de n'avoir jamais vu de femme aussi belle et, devant moi, simple esclave, elle dansa avec insolence et mépris. Elle levait les bras au-dessus de la tête et, tout en dansant, souriait et me regardait fixement. Ce soir-là, sa beauté me blessa plus douloureusement, plus cruellement, que les poignards d'un Tortionnaire. Elle dansait le mépris et les sarcasmes que je lui inspirais. Elle fit naître en moi des agonies de désir mais, dans ses yeux, je lus que je n'étais pour elle qu'un objet d'amusement et de mépris.

Puis elle me libéra.

« Va dans la hutte ! » ordonna-t-elle.

Je restai, immobile, près du poteau.

Nous étions pris dans des torrents de musique barbare, les cris et les applaudissements, les tourbillons, les bonds, les contorsions des jeunes femmes dont le corps brûlait de la passion de la danse.

« Oui, » déclara-t-elle, « tu m'appartiens. »

Elle me cracha au visage.

« Va dans la hutte ! » répéta-t-elle.

Je m'éloignai, en trébuchant, du poteau, me frayant un chemin dans la foule des danseuses, dans le

cercle des spectateurs déchaînés qui criaient et battaient des mains, puis me dirigeai vers la hutte de Telima.

Je m'arrêtai devant, dans l'obscurité.

J'essuyai sa salive, sur mon visage.

Puis, m'étant mis à quatre pattes, baissant la tête, j'entrai dans la hutte.

Dehors, retentissaient les acclamations et les applaudissements, les cris des jeunes femmes qui dansaient sous les trois lunes de Gor.

Je m'assis dans le noir, la tête entre les mains.

Je restai longtemps assis dans l'obscurité.

Puis Telima entra, avec l'assurance de la propriétaire de la hutte, comme si je n'étais pas là.

« Allume la lampe ! » ordonna-t-elle.

J'obéis, maladroit dans le noir, frottant l'acier contre le silex, et les étincelles touchèrent les pétales de rence contenus dans le petit bol. Dans cette minuscule flamme, j'introduisis un morceau de tige de rence provenant d'un paquet de celles-ci, puis j'allumai la minuscule lampe à huile de tharlarion posée dans son bol de cuivre. Je remis le morceau de tige de rence, comme j'avais vu Telima le faire, dans le petit bol de pétales où, comme les pétales enflammés, il ne tarda pas à s'éteindre. La flamme vacillante de la lampe à huile de tharlarion éclaira l'intérieur de la hutte d'une lumière jaunâtre.

Telima mangeait une galette de rence. Elle avait la bouche à moitié pleine. Elle me regardait.

« Ce soir, » dit-elle, « je ne t'attacherai pas. »

Serrant la demi-galette de rence entre les dents, elle déroula sa natte puis, comme elle l'avait fait la veille au soir, détacha sa tunique et la retira. Puis elle la jeta dans un coin de la hutte, sur sa gauche, près de ses pieds. Assise sur la natte, elle mangea le reste de sa galette de rence. Puis elle s'essuya la bouche avec l'avant-bras et se frotta les mains l'une contre l'autre pour se débarrasser des miettes.

Ensuite, elle détacha ses cheveux et les secoua.

Puis elle s'allongea sur la natte, face à moi, appuyée sur le coude droit. Son genou gauche était levé. Elle me regarda.

« Sers mon plaisir ! » ordonna-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle me regarda avec stupéfaction.

Au même moment, dehors, retentit le cri sauvage, strident, terrifié, d'une jeune femme, et la musique s'arrêta soudain. Puis j'entendis des cris, des hurlements de terreur, des pas précipités, le tintement des armes.

« Les Marchands d'Esclaves ! » hurlait-on. « Les Marchands d'Esclaves ! »

LES MARCHANDS D'ESCLAVES

J'ÉTAIS sorti de la hutte.

Ma réaction avait été instantanée, comme celle d'un Guerrier entraîné, et m'avait pris de court.

La jeune femme me suivit presque immédiatement.

Dans la nuit, je vis des torches qui se déplaçaient à la périphérie de l'île.

Un enfant passa devant moi en courant. Le cercle de la danse était vide. Solitaire, le poteau dépourvu d'écorce se dressait au milieu du cercle. Une femme hurlait parmi les reliefs du festin. Les torches des marais brûlaient aussi tranquillement que de coutume. Il y avait des cris. J'entendis le claquement des armes sur les boucliers. Deux hommes, des Renciers, nous dépassèrent en courant. J'entendis le craquement d'un javelot des marais contre le métal. Un homme, un Rencier, se dirigea vers nous à reculons, en titubant comme un ivrogne. Puis il pivota sur lui-même et je vis, au milieu de sa poitrine, l'empennage d'un carreau d'arbalète. Il s'abattit presque à nos pieds, les doigts crispés sur l'empennage, les genoux remontés jusqu'au menton. Plus loin, un enfant pleurait.

Dans la lumière vacillante des torches, derrière elles, dans les marais, j'aperçus les proues courbes de plusieurs péniches des marais, de celles que les esclaves propulsent à la rame.

Telima se couvrit le visage avec les mains, les yeux fous, et poussa un puissant hurlement de terreur.

Ma main se referma sur son poignet droit, le serrant comme une menotte d'esclave. Je l'entraînai, mal assurée sur ses jambes et hurlante, vers l'autre côté de l'île, vers l'obscurité.

Mais des Renciers se précipitaient dans notre direction, hommes, femmes et enfants qui, les mains tendues, trébuchaient et tombaient. Derrière eux, nous entendîmes les cris des hommes et vîmes les mouvements des javelots.

Nous courûmes avec eux vers une autre partie de l'île.

Puis, devant nous, dans le noir, retentit une trompette et nous nous arrê tâmes, indécis. Soudain, une pluie de carreaux d'arbalète s'abattit sur nous. Il y eut des hurlements. Un homme, sur notre gauche, cria et s'écroula.

Nous fîmes demi-tour et courûmes à nouveau, trébuchant dans l'obscurité faiblement éclairée par les torches, sur les nattes de rence tressé qui constituaient la surface de l'île.

Derrière nous, retentissaient les trompettes et le choc des javelots sur les boucliers, les cris des combattants.

Puis, devant nous, une femme s'immobilisa en hurlant, le bras tendu :

« Ils ont des filets ! » s'écria-t-elle.

On nous poussait vers les filets.

Je m'arrêtai et serrai Telima contre moi. Nous fûmes bousculés par des Renciers en pleine course qui se jetaient dans les filets.

« Arrêtez ! » criai-je. « Arrêtez ! Il y a des filets ! Des filets ! »

Mais presque tous nos compagnons, désarmés, fuyant les trompettes et le choc des javelots contre les boucliers, se jetèrent follement sur les filets qui, tenus par des esclaves, se dressèrent soudain devant eux. Il ne s'agissait pas de petits filets destinés à la capture d'individus, mais de grands filets, semblables à un mur, qui coupaient la retraite. Ici et là, entre les mailles, des lances écartaient ceux qui auraient voulu les déchirer. Puis le grand filet, tenu par des esclaves, se mit à avancer.

À l'autre extrémité de l'île, le même cri terrifié retentit :

« Des filets ! Des filets ! »

Puis, tandis que nous nous bousculions et courions, ici et là, parmi nous, se trouvèrent des hommes de Port Kar, des Guerriers, certains avec le casque, le bouclier, l'épée et le javelot, d'autres avec un bâton et un poignard, d'autres avec un fouet et un lasso, d'autres encore avec un filet, tous avec de la corde. Parmi eux, circulaient des esclaves munis de torches afin qu'ils puissent voir ce qu'ils faisaient.

Je vis le Rencier au bandeau en perles de sorp du Vosk, celui qui avait été incapable de tendre l'arc. Il portait la grande écharpe de soie blanche en travers du torse, attachée sur la hanche droite. Près de lui, se tenait un Guerrier de Port Kar, grand et barbu, portant un casque orné, sur les tempes, des deux filets d'or des officiers. Le Rencier tendait le bras ici et là, donnant des instructions, d'une voix puissante, aux Guerriers de Port Kar. Le grand officier barbu, l'épée tirée, se tenait, silencieux, près de lui.

« C'est Henrak ! » s'écria Telima. « C'est Henrak ! »

C'était la première fois que j'entendais le nom de l'homme au bandeau.

Près de nous, un homme s'effondra, le cou presque complètement traversé par un javelot.

Henrak serrait, dans sa main, une bourse, peut-être pleine d'or.

Le bras autour des épaules de Telima, je m'éloignai, l'entraînant, et nous nous perdîmes parmi les renciers hurlants, les hommes et les femmes qui couraient.

Certains Renciers, armés de leur petit bouclier de rence tressé, résistaient, mais leurs javelots des marais ne pouvaient rien contre les épées d'acier et les lourdes lances goréennes. Lorsqu'ils résistaient, ils étaient taillés en pièces. La plupart d'entre eux, pris de panique, certains qu'ils ne pouvaient pas résister à des Guerriers entraînés, fuyaient comme des animaux, poussant des cris de terreur, devant les chasseurs de Port Kar.

Une jeune femme trébucha, puis fut traînée par les cheveux vers une des étroites péniches. Elle avait les poignets attachés dans le dos. C'était celle qui, le matin, avait un filet sur l'épaule, une de celles qui s'étaient moquées de moi, lorsque j'étais attaché au poteau, une de celles qui avait dansé le mépris que je lui inspirais. Elle était déjà nue.

Je reculai encore, parmi les renciers qui couraient et se bousculaient, tramant à nouveau Telima par le poignet. Elle hurlait et courait en trébuchant.

Je constatai que les filets, des deux côtés de l'île, avaient avancé, les lances passées entre les mailles poussant les renciers terrifiés devant eux.

Nous courûmes une nouvelle fois vers le centre de l'île.

Une jeune femme hurla. C'était la grande jeune femme blonde, aux yeux gris, celle qui, le matin, avait une boucle de liane des marais qu'elle m'avait posée sur le bras, celle qui avait dansé avec une lenteur douloureuse, pendant la fête, qui, comme les autres, m'avait manifesté son mépris en me crachant au visage.

Elle se débattit, prisonnière de deux lasso de cuir enroulés autour de sa taille et tenus par des Guerriers. Un autre Guerrier approcha, derrière elle et, en quatre coups de fouet sauvages, lacéra sa tunique de rence de sorte que la jeune femme tomba à genoux sur le rence tressé qui constituait la surface de l'île, hurlant de douleur, suppliant les hommes de l'attacher. On la jeta à plat ventre puis un

Guerrier lui attacha les poignets tandis que l'autre lui liait les chevilles.

Une jeune femme nous heurta en hurlant. C'était la jeune femme brune et mince, élancée, aux jambes merveilleusement belles. Je me souvenais bien d'elle. Elle avait dansé devant moi, les chevilles toutes proches l'une de l'autre, comme si elles avaient été enchaînées, les mains au-dessus de la tête, paumes vers l'extérieur, comme si elle avait eu des menottes d'esclave, puis elle m'avait jeté : « Esclave ! », avant de me cracher au visage et de s'éloigner. C'était, à mon avis, après Telima, la plus insolente et la plus désirable. Elle tournoya follement, poussant des hurlements, et disparut dans l'obscurité. Sa tunique de rence était déchirée sur l'épaule.

Le bras autour de Telima, je regardai d'un côté et de l'autre, cherchant une issue.

Tout autour de nous, les hommes criaient, les femmes hurlaient, les enfants couraient en pleurant et partout, semblait-il, étaient les hommes de Port Kar et leurs esclaves qui tenaient les torches, lesquelles brillaient comme des yeux de prédateur dans la nuit des marais. Un petit garçon nous dépassa en courant. C'était celui qui m'avait donné un morceau de galette de rence, le matin, tandis que j'étais attaché au poteau, celui que sa mère avait puni pour cette raison.

J'entendis des cris, des hurlements et, entraînant Telima par la main, me dirigeai vers eux.

Là, dans la lumière des torches des marais, je vis Ho-Hak, pleurant de rage, hurlant, faisant follement tournoyer une gaffe autour de lui. De nombreux guerriers de Port Kar étaient étendus autour de lui, la tête brisée ou la poitrine enfoncée. À la limite du cercle décrit par sa gaffe, se tenaient une quinzaine de Guerriers de Port Kar, l'épée tirée, la lumière des torches des marais se réfléchissant sur les lames, l'encerclant, l'immobilisant à la pointe de leurs armes. Il n'aurait pas été plus prisonnier entre les mâchoires du requin des marais au long corps pourvu de neuf nageoires.

« Quel combattant ! » s'écria un des Guerriers de Port Kar.

Ho-Hak, en sueur, le souffle court, précipité, ses grandes oreilles collées contre la tête, son collier métallique de galérien, auquel était suspendu un morceau de chaîne, au cou, serrant la gaffe entre les mains, se tenait, les jambes largement écartées, sur le rence, en garde.

« Tharlarions ! » cria-t-il aux Guerriers de Port Kar.

Ils se moquèrent de lui.

Puis deux filets, ronds, aux mailles solides et lestés, s'abattirent sur lui.

Les Guerriers de Port Kar se jetèrent alors sur lui et l'assommèrent en le frappant avec les pommeaux de leurs épées et les manches de leurs lances.

Telima hurla et je l'entraînai.

Nous courûmes à nouveau parmi les torches et les hommes.

Nous arrivâmes sur la rive de l'île. Dans les marais, à quelques mètres de nous, des barques de rence brûlaient sur l'eau. Il n'y avait personne sur la rive de l'île. Dans l'eau, prisonnier des mâchoires d'un tharlarion des marais, un rencier hurlait.

« Il y en a deux ! » entendis-je.

Nous nous retournâmes. Quatre Guerriers, armés de filets et de lances, couraient vers nous.

Nous prîmes à nouveau la direction de la lumière, des torches, du centre de l'île, des hurlements des femmes et des hommes.

Près du poteau auquel j'avais été attaché, à quelques mètres du cercle de la danse, de nombreux renciers, hommes et femmes, nus, gisaient, pieds et poings liés. Ensuite, on les conduirait aux péniches. De temps en temps, un Guerrier augmentait le butin, traînant sa prise ou bien la jetant sans ménagement parmi les autres. Deux Guerriers, l'épée à la main, gardaient ces renciers. Un Scribe, debout derrière une écritoire, enregistrait les captures de chaque Guerrier. Parmi celles-ci, se trouvait la grande jeune femme aux yeux gris. Elle pleurait et tirait sur ses liens. Elle me regarda.

« Au secours ! » criait-elle. « Au secours ! »

J'entraînai Telima.

« Je ne veux pas être esclave, » répétait-elle, « je ne veux pas être esclave. »

Je jetai la tête de côté au moment où la torche d'un esclave des Guerriers de Port Kar siffla à mes oreilles.

Nous fûmes bousculés par un rencier ensanglanté qui s'éloigna en titubant.

Une jeune femme hurla.

Puis je vis, dans la lumière des torches, agile comme le tabuk, courant désespérément, la jeune femme brune et mince, celle qui avait des jambes merveilleusement belles. Un Guerrier de Port Kar la poursuivait. Je vis le filet dense et lesté tourbillonner, puis je la vis tomber, prisonnière. Elle hurla, roulant sur elle-même, luttant contre le filet. Puis le Guerrier la jeta à plat ventre, lui attacha rapidement les poignets et les chevilles. Avec son couteau, il coupa sa tunique de rence et, sans même prendre la peine de la débarrasser du filet, la jeta sur son épaule ; ensuite, il prit la direction d'une péniche à haute proue qui se trouvait dans l'ombre, au bord de l'île. Il ne voulait pas risquer de perdre une telle prise.

Je supposai que la jeune femme ne tarderait pas à danser à nouveau, sans doute avec les chevilles délicieusement jointes et les mains levées, paumes vers l'extérieur, au-dessus de la tête. Mais, alors, ses chevilles seraient véritablement enchaînées et elle porterait effectivement des menottes ; elle serait véritablement enchaînée ; elle aurait des anneaux aux chevilles et aux poignets ; et elle ne terminerait probablement pas sa danse en crachant au visage de son Maître, avant de pivoter sur elle-même et de s'éloigner. Elle serait certainement presque morte de terreur à l'idée que sa danse pourrait lui déplaire.

« Là ! » cria Henrak, l'écharpe blanche lui barrant le torse, en tendant le bras vers nous. « Prenez la fille, je la veux ! »

Telima le regarda avec terreur, secouant la tête.

Un Guerrier se jeta sur nous.

Quelques renciers, dans leur fuite, nous bousculèrent et nous séparèrent. Telima pivota sur elle-même et courut vers l'obscurité. Je trébuchai, tombai, puis me relevai. Je regardai désespérément autour de moi. Je l'avais perdue. Puis quelque chose, probablement un bâton ou le manche d'un javelot, me frappa à la tête et je tombai sur le rence tressé qui constituait la surface de l'île. Je me mis à quatre pattes et secouai la tête. Je saignais. Un Guerrier de Port Kar, dans la lumière de la torche d'un esclave, attachait une jeune femme, non loin de moi. Ce n'était pas Telima. D'autres hommes passèrent en courant. Puis un enfant. Puis un autre Guerrier de Port Kar, suivi d'un esclave avec une torche. Sur ma droite, un homme fut soudain pris dans un filet, cria, mais deux Guerriers se jetèrent sur lui, le rouèrent de coups et entreprirent de l'attacher.

Je courus dans la direction où Telima avait disparu.

J'entendis un hurlement.

Soudain, devant moi, dans l'obscurité, se dressa un Guerrier de Port Kar. Il voulut me frapper avec son épée à double tranchant. S'il avait su que j'étais un Guerrier moi aussi, il ne se serait pas servi aussi maladroitement de sa lame. Je lui saisis le poignet et le brisai. Il hurla de douleur. Je m'emparai de son épée. Un autre combattant voulut me frapper avec son javelot. De la main gauche, je le lui arrachai tandis que, de la main droite, je faisais décrire un arc rapide, oblique, de haut en bas, à ma lame. Celle-ci lui trancha la gorge et je me retrouvai en garde. Il tomba sur le rence tressé, perdit son casque, baignant dans son sang. C'était un coup élémentaire, un des premiers que l'on enseigne au Guerrier.

L'esclave qui tenait la torche me regarda, puis recula et s'enfuit.

Soudain, je sentis qu'il y avait un filet au-dessus de ma tête. Je m'accroupis et, levant l'épée au-dessus de ma tête en lui faisant décrire un grand cercle, le détournai avant qu'il ait pu s'abattre sur moi. Un homme jura. Puis il se jeta sur moi, le poignard levé. Ma lame avait partiellement coupé le filet, mais elle était prise dedans. Je lui pris le poignet dans la main gauche et, de la droite, bien que mon épée fût prise dans le filet, lui passai ma lame à travers le corps. Un javelot, projeté dans ma direction, s'emmêla dans le filet où mon épée était déjà prise. J'abandonnai aussitôt l'arme. L'homme qui avait

jeté le javelot n'avait pas encore tiré son épée de son fourreau que j'étais déjà sur lui. Je lui brisai la nuque.

Je fis demi-tour et courus à nouveau vers l'obscurité, vers l'endroit où Telima avait disparu et où j'avais entendu un hurlement de femme.

« Libère-moi ! » entendis-je.

Dans le noir, je découvris une jeune femme nue, pieds et poings liés.

« Libère-moi ! » cria-t-elle. « Libère-moi ! »

Je l'assis. Ce n'était pas Telima. Malgré ses larmes, je la rejetai sur le rence tressé.

Puis, sur ma gauche, à une vingtaine de mètres, j'aperçus une torche isolée.

Je courus dans cette direction.

C'était Telima.

Elle était à plat ventre. On lui avait déjà solidement attaché les poignets dans le dos. Un Guerrier était accroupi près de ses chevilles. En quelques gestes rapides, il les lui lia.

Je me saisis de lui, le fis pivoter sur lui-même et lui écrasai le visage d'un coup de poing. Crachant ses dents, le visage en bouillie, il tenta de tirer son épée. Je le levai, à bout de bras, au-dessus de la tête, et le jetai, hurlant, dans la gueule béante d'un tharlarion des marais, lesquels étaient nombreux, à ce moment, près des rives de l'île. Ils avaient abondamment festoyé, pendant cette nuit, et ce n'était pas terminé.

L'esclave qui portait la torche s'enfuit en hurlant.

Telima s'était tournée sur le côté et me regardait.

« Je ne veux pas être esclave, » dit-elle en pleurant.

Dans quelques instants, les guerriers seraient sur nous.

Je la pris dans mes bras.

« Je ne veux pas être esclave, » répéta-t-elle, « je ne veux pas être esclave. »

— « Tais-toi ! » ordonnai-je.

Je regardai autour de moi. Pour le moment, nous étions seuls. Puis, sur ma gauche, la nuit s'embrasa. Une des îles de rence du groupe s'était enflammée.

D'un côté, il y avait le marais, avec ses requins et ses tharlarions.

Ici et là, sur l'eau, à l'écart de l'île en flammes, j'aperçus les formes noires des barques de rence qui, avant l'assaut, avaient été mises à l'eau et brûlées pour empêcher les habitants des îles de s'échapper.

De l'autre côté, il y avait la lumière des torches, les cris des hommes, les Marchands d'Esclaves de Port Kar.

Au loin, j'aperçus, sur un des ponts de radeaux servant au transport du rence, un de ceux que j'avais contribué à mettre en place le matin même, des renciers, hommes et femmes, nus, que l'on poussait, sous la menace des lances, vers notre île. On leur avait attaché les poignets dans le dos et on leur avait passé une corde au cou.

Puis une autre île prit feu, au loin, sur la droite.

Dans la zone éclairée, des cris et des bruits de course précipitée retentirent. Les guerriers arrivaient.

Les radeaux, les ponts, me dis-je. Les radeaux.

Portant Telima dans mes bras, je gagnai la périphérie de l'île sans rencontrer personne. Cette zone avait été nettoyée plus tôt, grâce au filet tendu par des esclaves. Il n'y avait pas de renciers et, probablement pour cette raison, pas de guerriers de Port Kar ; en revanche, plusieurs torches se dirigèrent vers l'endroit où nous nous trouvions un instant plus tôt ; puis les torches se séparèrent, la moitié prenant à gauche et l'autre à droite, la direction que nous avions choisie.

Quelqu'un cria et je reconnus la voix de Henrak :

« Prenez la fille ! Je veux la fille ! »

J'arrivai près d'un radeau faisant pont à l'installation duquel j'avais participé, peu après l'aube. Je

posai Telima au milieu du radeau. Puis j'entrepris d'arracher les cordes de rence qui le fixaient à des piquets enfoncés dans le rence de l'île.

Les torches venaient vers nous, de la droite, suivant la rive de l'île.

Il y avait huit cordes, quatre de chaque côté. J'en avais arraché six lorsque j'entendis un cri :

« Arrête ! »

L'île voisine brûlait de plus en plus rapidement et de plus en plus furieusement, dans la nuit, de sorte que toute la zone ne tarderait pas à être illuminée.

L'homme qui avait crié était seul, il s'agissait probablement d'un gardien patrouillant dans une zone théoriquement vide.

Sa lance se ficha près de moi, transperçant le rence du radeau. Puis il se jeta sur moi, l'épée levée. Sa propre lance, que je venais à peine d'arracher, lui passa au travers du corps.

Je pivotai sur moi-même. Personne, apparemment, ne nous avait vus.

Je glissai, ma jambe s'enfonça dans l'eau et, soudain, un petit tharlarion d'eau s'en saisit, arrachant un morceau de chair avant de s'éloigner en battant de la queue. Je retirai aussitôt ma jambe, mais l'eau parut jaunir, car d'innombrables petits tharlarions d'eau s'étaient rassemblés près de la rive et j'entendis, derrière eux, le grognement rauque d'un gros tharlarion des marais, monstres qui font parfois neuf mètres de long et peuvent peser plus lourd que cent hommes. Derrière eux, attendait certainement le requin des marais goréens, à neuf nageoires, presque semblable à une anguille.

J'arrachai les deux dernières cordes puis déchirai du rence, au bord de l'île, que j'empilai sur le radeau, recouvrant ainsi Telima.

Les torches étaient plus proches.

Ayant encore empilé du rence sur le radeau, je l'éloignai, d'un coup de pied, des îles auxquelles il avait été fixé. Je me glissai sous le rence empilé sur le radeau, près de la jeune femme. Je lui posai fermement la main sur la bouche afin qu'elle soit dans l'incapacité de crier. Elle se débattit un peu, tira sur les liens qui l'immobilisaient. Ses yeux, effrayés, me regardaient fixement, au-dessus de ma main.

Les torches passèrent.

Tranquillement, le radeau s'éloigna des îles.

JE ME METS EN CHASSE

PERDU au milieu des roseaux et des joncs, dans l'obscurité des marais, à une centaine de mètres des îles de rence, dont deux brûlaient, je regardai, une couronne de fleurs de rence ensanglantées sur la tête, en compagnie de Telima attachée, les mouvements des torches, j'écoutai les cris des hommes, les hurlements des femmes et les appels des enfants.

Les hommes de Port Kar avaient mis le feu aux deux îles, en commençant par les rives, afin d'en chasser tous ceux qui auraient pu s'y cacher, soit en creusant des abris dans le rence, soit en trouvant refuge dans les puits centraux, vers le pont conduisant à l'île centrale, sur laquelle se trouvaient le poteau, près duquel s'était déroulée la danse, et la hutte de Telima. Par conséquent, ceux qui avaient réussi à se cacher devaient choisir entre le feu, le marais ou le filet des Marchands d'Esclaves. Nous vîmes plusieurs personnes s'élancer sur les ponts, en hurlant, sous les fouets des Guerriers de Port Kar, qui les poussèrent vers les torches. Puis on coupa les amarres des deux îles embrasées qui partirent à la dérive dans les marais.

Plus tard, environ une ahn avant l'aube, les deux autres îles reliées à l'île centrale furent également incendiées et les fugitifs livrés aux filets et aux cordes des hommes de Port Kar. Ensuite, on coupa également les amarres de ces deux îles qui partirent, à leur tour, à la dérive dans les marais.

Lorsque la lame grise de l'aube toucha les eaux des marais, les hommes de Port Kar avaient terminé leur travail.

Les esclaves, ayant éteint leurs torches, chargeaient les étroites péniches à haute proue, en équilibre sur de longues planches qui reliaient les embarcations au rence tressé de l'île. Certains portaient des rouleaux de papier de rence, d'autres le butin humain du raid. J'en conclus que le papier de rence avait été pris sur les quatre îles avant qu'on les incendie. Manifestement, on en chargeait tellement que la totalité ne pouvait pas provenir de l'île centrale. Le papier de rence était entreposé à l'avant, en piles, comme du bois de chauffage, afin qu'il ne soit pas endommagé. Les esclaves, comme du poisson, furent jetés entre les bancs des rameurs et à l'arrière, au pied du château arrière, les uns sur les autres. Il y avait six bateaux. On attacha une belle fille à la proue de chaque bateau afin que tout le monde puisse constater, lors de leur retour à Port Kar, que le raid avait réussi. Je constatai sans surprise que la jeune fille mince et brune, aux jambes merveilleusement belles, était attachée à la proue du vaisseau amiral de la petite flotte de péniches. Je supposai que, si Telima avait été prise, cette place lui serait revenue. Les proues du second et du troisième bateau s'ornaient de mes deux autres tortionnaires : la jeune femme blonde aux yeux gris et la fille brune qui avait un filet sur l'épaule.

Tandis que les péniches, sous l'effet du chargement, s'enfonçaient dans l'eau, je regardai Telima.

Elle était assise près de moi, attachée, mon bras passé autour des épaules. Elle regardait fixement les péniches, au loin. Ses yeux paraissaient inexpressifs, vides. Elle m'appartenait.

Au centre de l'île, près du poteau, se tenait une foule de prisonniers pitoyables, serrés les uns contre les autres. Les deux grands filets, attachés l'un à l'autre, étaient enroulés deux fois autour du groupe, immobilisant les prisonniers. Nombre d'entre eux, les doigts passés dans les mailles, regardaient l'extérieur. Des gardes, armés de lances, se tenaient autour du filet, donnant un coup de temps en temps afin de faire taire les captifs. À l'intérieur du filet, il y avait des hommes, des femmes et des enfants. D'autres gardes, armés d'arbalètes, se tenaient un peu à l'écart. Non loin du filet, se tenait Henrak, qui portait toujours son écharpe blanche en travers du torse et serrait toujours, dans sa main, une bourse probablement remplie d'or. Il s'entretenait avec l'officier barbu dont le casque portait deux filets d'or, sur les tempes. À l'intérieur du filet, les Renciers étaient habillés. Il s'agissait des derniers prisonniers capturés. Il y en avait environ une centaine. On les fit sortir un par un du filet, les esclaves resserrant celui-ci aussitôt après, puis on les déshabilla avant de leur attacher les poignets et les chevilles. Ensuite, les esclaves responsables du chargement des péniches s'emparèrent des nouveaux esclaves et les portèrent sur les péniches, les ajoutant à ceux qui s'y trouvaient déjà.

L'île était couverte de détritits et de débris : reliefs du festin, ruines de huttes détruites, boîtes brisées, sacs de rence déchirés, javelots des marais cassés, gourdes, morceaux de lianes des marais, tiges de rence, cadavres.

Deux gauts sauvages atterrirent sur l'île, loin des hommes et de leurs prisonniers, puis entreprirent de picorer, dans les ruines d'une hutte de rence, probablement des graines ou des morceaux de galette de rence.

Un petit tarsk domestique, grognant et reniflant, trottinait sur les nattes de rence tressé qui constituaient la surface de l'île. Un guerrier, qui portait un casque conique, appela l'animal. Il lui gratta l'arrière des oreilles puis le jeta dans le marais. Il y eut un mouvement rapide, dans l'eau, et il disparut.

Je vis un ul, tharlaron ailé qui, très haut, solitaire, volait vers l'est.

Puis, enfin, les derniers esclaves furent attachés et chargés sur les péniches. Les esclaves des hommes de Port Kar séparèrent alors les filets, les roulèrent, les plièrent, puis les rangèrent sur les péniches. Ensuite, ils tirèrent les planches et prirent place sur les bancs de nage où, sans la moindre protestation, ils se laissèrent enchaîner un par un. Les derniers à monter à bord furent Henrak, son écharpe blanche lui barrant la poitrine, et l'officier barbu, dont le casque était orné, sur les tempes, de deux filets d'or. Je supposai que Henrak deviendrait un homme riche, à Port Kar. Les Marchands d'Esclaves de Port Kar, qui ne manquent pas d'une certaine sagesse, asservissent rarement les individus tels que Henrak, qui les ont bien servis. S'ils le faisaient, ils auraient du mal à trouver des Henrak, dans les marais.

La péniche des marais à haute proue comporte deux ancres : une à l'avant et une à l'arrière. Bientôt, tirées chacune par deux guerriers, les ancres à trois branches, assez semblables à des grappins, sortirent, dégoulinantes, de la vase des marais. Ces ancres-grappins, incidemment, sont beaucoup plus légères que celles des galères longues ou des vaisseaux ronds.

L'officier, debout sur le pont arrière du vaisseau amiral, leva le bras. Sur les péniches des marais, il n'y a pas de tambour et les rameurs suivent les indications du Maître de Nage. Il est assis un peu au-dessus des rameurs, mais plus bas que le plancher du château arrière. Comme il fait face aux rameurs, il regarde la proue du bateau tandis que ceux-ci, naturellement, font face à la poupe.

L'officier, près de qui se tenait Henrak, baissa le bras.

Le Maître de Nage cria un ordre et les rames, dans un bruit de frottement, glissèrent hors des tolets. Elles s'immobilisèrent en position, parallèles à l'eau, le soleil matinal illuminant leurs faces supérieures. Je remarquai qu'elles n'étaient qu'à une trentaine de centimètres au-dessus de l'eau, tellement la péniche était chargée. Puis, lorsque le Maître de Nage cria à nouveau, elles plongèrent toutes ensemble

dans l'eau ; ensuite, lorsqu'il cria à nouveau, les rames glissèrent lentement dans l'eau, puis pivotèrent et se levèrent, entraînant derrière elles un filet d'eau semblable à une chaîne argentée.

La péniche, profondément enfoncée dans l'eau, s'éloigna de l'île. Puis, parvenue à une cinquantaine de mètres de celle-ci, elle tourna lentement sur elle-même, tournant le dos à l'île, en direction de Port Kar. J'entendis le Maître de Nage crier à intervalles réguliers, sans presser ses hommes, chaque cri moins puissant que le précédent. Puis la seconde péniche s'éloigna, tourna sur elle-même et suivit la première. Les autres suivirent tour à tour.

Je me mis debout sur le radeau de tiges de rence et regardai les péniches. À mes pieds, à demi recouverte par les tiges de rence qui nous avaient dissimulés, gisait Telima. Je portai la main à ma tête et retirai la guirlande de fleurs de rence qu'on y avait placée à l'occasion de la fête. Elle était tachée de sang, en raison du coup que j'avais reçu pendant le raid. Je regardai Telima, qui détourna la tête, puis je jetai la guirlande de fleurs de rence ensanglantées dans le marais.

J'étais debout sur l'île. Je regardais autour de moi. À l'aide de quelques tiges, attachées en fagot, j'étais parvenu à regagner l'île. Pour rien au monde, je n'aurais plongé le bras dans l'eau, surtout dans cette zone, bien qu'elle parût plus dégagée. J'avais attaché le radeau à la rive de l'île. Telima était toujours couchée dessus.

Je gravis la rive courbe de l'île et m'immobilisai à l'endroit le plus élevé.

Tout était silencieux.

Une troupe de gauts sauvages s'envolèrent, décrivirent un cercle puis, ayant constaté que je ne leur voulais pas de mal, revinrent sur l'île, mais de l'autre côté.

Je regardai le poteau auquel j'avais été attaché, les reliefs du festin, les huttes en ruine, les ordures et les objets brisés, éparpillés un peu partout, les cadavres.

Je retournai au radeau, pris Telima dans mes bras, la portai au centre de l'île où, près du poteau, je la posai sur le rence tressé.

Je me penchai sur elle et elle tenta de s'éloigner, mais je la retournai et la détachai.

« Affranchis-moi, » dis-je.

Mal assurée sur ses jambes, elle se leva et, les doigts gourds, défit les nœuds du collier de liane des marais que je portais au cou.

— « Tu es libre, » souffla-t-elle.

Je lui tournai le dos. Il restait certainement à manger, sur l'île, ne serait-ce que de la sève de rence. J'espérais qu'il y aurait de l'eau.

J'aperçus les restes d'une tunique arrachée à un rencier, probablement avant de l'emmener. Je la ramassai et, avec la ceinture, l'attachai autour de ma taille.

J'étais resté le dos au soleil afin de pouvoir suivre, grâce aux ombres projetées sur le rence tressé, les mouvements de la jeune femme. Par conséquent, je la vis ramasser un javelot des marais dont la hampe ne faisait plus qu'un mètre mais dont les trois pointes étaient intactes.

Je me retournai et la regardai.

Elle fut surprise. Puis, ayant levé le javelot des marais, elle s'accroupit, menaçante. Elle tourna autour de moi. Je restai tranquillement debout, tournant, lorsque cela était nécessaire, afin de lui faire face. J'avais jugé la distance et savais ce qu'elle tenterait probablement de faire. Puis, avec un cri de rage, elle frappa, mais je lui arrachai le javelot, la désarmant, et le jetai au loin.

Elle recula, la main devant la bouche.

« Ne tente pas de me tuer une nouvelle fois, » dis-je.

Elle secoua la tête.

Je la regardai.

« J'ai eu l'impression, » repris-je, « la nuit dernière, que l'esclavage te faisait très peur. »

Je lui fis signe d'approcher.

C'était seulement lorsque je l'avais détachée que j'avais remarqué, sur sa cuisse gauche, une minuscule marque, imprimée au fer rouge dans sa chair, il y avait bien longtemps, une petite lettre en écriture cursive, l'initiale de Kajira, mot qui, en goréen, signifie : femme esclave. Auparavant, dans la petite hutte éclairée, elle s'était toujours arrangée pour me cacher ce côté ; pendant la journée, sa tunique dissimulait la marque ; pendant la nuit, dans l'obscurité et le tumulte, je ne l'avais pas remarquée ; sur le¹ radeau, elle avait été cachée sous les tiges de rence dont je l'avais recouverte.

Elle s'était approchée de moi, comme je le lui avais demandé, et s'était arrêtée ; à l'endroit où elle se trouvait, j'aurais pu, si je l'avais voulu, me saisir d'elle.

« Tu as été esclave, » affirmai-je.

Elle tomba à genoux, le visage dans les mains, et pleura.

« Mais je présume, » repris-je, « que tu es parvenue à t'échapper. »

Elle acquiesça, en larmes.

— « Sur des poutres attachées les unes aux autres, » expliqua-t-elle, « qui m'ont permis de quitter les canaux et de pénétrer dans les marais. »

On disait qu'aucune esclave ne s'était jamais échappée de Port Kar mais ce dicton, comme beaucoup d'autres, était sans doute exagéré. Néanmoins, l'évasion d'une esclave, ou d'un esclave, doit être extrêmement rare car Port Kar et ses canaux sont protégés d'un côté par le Golfe de Tamber et Thassa la Luisante, et de l'autre par les marais interminables, peuplés de requins et de tharlarions. Si Telima n'avait pas appartenu à une communauté de Renciers, elle aurait probablement péri dans les marais. Je savais que Ho-Hak s'était également échappé de Port Kar. Il y en avait certainement d'autres.

— « Tu dois être très courageuse, » relevai-je.

Elle leva ses yeux, rougis par les larmes, vers moi.

« Et ton maître, » poursuivis-je, « tu devais beaucoup le haïr. »

Ses yeux lancèrent des éclairs.

« Quel était ton nom d'esclave ? » demandai-je. « Quel nom aimait-il te donner ? »

Elle baissa les yeux, secouant la tête. Elle refusait de répondre.

« Il t'appelait : Jolie Petite Esclave, » affirmai-je.

Elle leva la tête, les yeux rougis par les larmes, et gémit. Puis elle fixa à nouveau le rence, les épaules secouées par les sanglots.

— « Oui, » fit-elle, « oui. »

Je la quittai et allai voir plus loin. Je me dirigeai vers les ruines de la hutte. Bien que la hutte elle-même eût été détruite, je retrouvai l'essentiel de son contenu. Je découvris, avec une intense satisfaction, une gourde d'eau à moitié pleine. Je pris également le sac de nourriture, celui qu'elle portait habituellement à la ceinture. Avant de m'éloigner, je remarquai, parmi le rence brisé et les objets divers, les deux bâtons de jet ainsi que la tunique de tissu de rence qu'elle avait quittée, la veille au soir, avant de m'ordonner de servir son plaisir, au moment où nous avons entendu crier : « Les Marchands d'Esclaves ! ». Je la ramassai et l'emportai, avec le reste, près du poteau où, à genoux, elle pleurait toujours.

Je jetai la tunique de tissu de rence devant elle.

Elle la regarda, incrédule. Puis elle me fixa, stupéfaite.

« Habille-toi, » dis-je.

— « Je ne suis pas ton esclave ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle enfila le vêtement, serrant maladroitement la ceinture. Je lui tendis la gourde d'eau et elle but.

Je vidai le sac de nourriture : un peu de pâte de rence sèche, datant de l'avant-veille, quelques morceaux de poisson séché, une part de galette de rence.

Nous partageâmes la nourriture.

Elle ne parla pas. Elle resta à genoux devant moi, qui étais assis les jambes croisées.

— « Resteras-tu avec moi ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Iras-tu à Port Kar ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Mais pourquoi ? » s'enquit-elle. « Je ne crois pas que tu sois de Port Kar. »

— « J'ai affaire là-bas, » dis-je.

— « Puis-je te demander ton nom ? »

— « Je m'appelle Bosk, » répliquai-je.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Je n'avais pas de raison de lui dire que je m'appelais Tarl Cabot. Mon nom n'était pas inconnu, dans certaines cités de Gor. Il était préférable que peu de gens sachent que Tarl Cabot se rendait à Port Kar.

J'avais l'intention de construire un radeau avec le rence de l'île et des lianes des marais. Il restait des gaffes, sur l'île. Ensuite, je prendrais le chemin de Port Kar. La jeune femme s'en sortirait. Elle était intelligente, courageuse, vigoureuse, belle, et elle avait vécu longtemps dans les marais. Comme moi, elle construirait un radeau et prendrait une gaffe, puis elle s'enfoncerait dans le delta, où une autre communauté de Renciers l'accepterait certainement.

Je n'avais pas terminé le peu de nourriture que nous avions partagée que Telima s'était levée et explorait l'île. Je mastiquai le dernier morceau de poisson.

Elle prit un cadavre par le bras et le traîna vers la rive.

Je me levai, m'essuyant les doigts sur le morceau de tunique que je portais, puis me dirigeai vers elle.

« Que fais-tu ? » demandai-je.

— « Nous appartenons au Marais, » répondit-elle avec raideur. « Les Renciers sont nés du Marais, ils doivent retourner au Marais. »

J'acquiesçai.

Elle fit basculer le cadavre dans l'eau. Je vis, sous la surface, un gros tharlarion se diriger vers lui.

Je l'aidai dans sa tâche. Bien souvent nous dûmes aller jusqu'à la rive.

Puis, enfin, retournant un morceau de natte déchiquetée qui avait constitué le flanc d'une hutte, je découvris un autre cadavre, celui d'un enfant.

Je tombai à genoux près de lui et pleurai.

Telima se tenait près de moi.

« C'est le dernier, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Il s'appelait Eechius, » reprit-elle.

Elle tendit la main vers lui, dans l'intention de le prendre dans ses bras. J'écartai son bras.

« C'est un Rencier, » déclara-t-elle. « Il est né du Marais et il doit retourner au Marais. »

Je pris moi-même l'enfant dans mes bras et me dirigeai vers la rive de l'île de rence.

Je regardai vers l'ouest, direction prise par les péniches lourdement chargées des Marchands d'Esclaves de Port Kar.

J'embrassai l'enfant.

« Le connaissais-tu ? » demanda Telima.

Je jetai le corps dans le marais.

— « Oui, » répondis-je. « Il a été bon pour moi. »

C'était le petit garçon qui m'avait donné un morceau de galette de rence tandis que j'étais attaché au poteau, celui que sa mère avait puni pour cette raison.

Je me tournai vers Telima.

« Apporte-moi mes armes ! » dis-je.

Elle me regarda.

« Il faudra longtemps, n'est-ce pas, » expliquai-je, « à des péniches aussi lourdement chargées, pour atteindre Port Kar ? »

— « Oui, » fit-elle, étonnée, « c'est vrai. »

— « Apporte-moi mes armes ! » répétai-je.

— « Il y a plus de cent Guerriers, » fit-elle d'une voix soudain mal assurée.

— « Et, parmi mes armes, » précisai-je, « apporte-moi le grand arc et ses flèches. »

Elle poussa une exclamation de joie et s'éloigna en courant.

Je me tournai à nouveau vers l'ouest, direction prise par les péniches, et regardai le marais, où le silence avait repris ses droits.

Puis j'entrepris de ramasser du rence, arrachant, à la surface de l'île, de longues tiges, avec lesquelles on peut construire une embarcation.

CE QUI ARRIVA DANS LES MARAIS

J'AVAIS ramassé des tiges de rence et Telima, adroitement, avec des lianes des marais, de ses mains vigoureuses, avait construit une barque.

Pendant qu'elle s'y employait, j'avais examiné mes armes.

Elle les avait dissimulées dans le rence, loin de sa hutte, puis avait tressé du rence par-dessus. Elles avaient été à l'abri.

J'avais retrouvé mon épée, cette lame à double tranchant d'acier goréen trempé, que j'avais portée au siège d'Ar, il y avait bien des années, ainsi que son fourreau ; et le bouclier rond, en cuir de bosk renforcé de cercles de cuivre, avec ses deux poignées fixées par des rivets de fer ; et le casque simple, dépourvu d'insigne, sans cimier, de fer courbe, avec son ouverture en forme de Y, dont l'intérieur était garni de cuir. J'avais même retrouvé, tachée par le sel des marais, la tunique de Guerrier qui m'avait été prise dans les marais eux-mêmes, avant qu'on me conduise, pieds et poings liés, devant Ho-Hak.

Et il y avait, également, le grand arc de bois de Ka-la-na jaune et souple, renforcé, à chaque extrémité, de corne de bosk portant des entailles, avec sa corde de chanvre entrelacé de soie et le rouleau de flèches longues et courtes.

Je comptai les flèches. Il y en avait soixante-dix, cinquante longues et vingt courtes. La flèche goréenne longue mesure environ un mètre, la flèche courte fait environ quatre-vingts centimètres. Toutes deux ont une pointe métallique et trois demi-plumes à l'empennage, en général des plumes de mouette du Vosk. Parmi les flèches, se trouvaient le doigtier de cuir, avec ses deux ouvertures destinées à l'index et au majeur de la main droite, et le brassard de cuir protégeant l'avant-bras gauche des blessures que pourrait éventuellement occasionner la corde.

J'avais demandé à Telima de construire une barque solide, plus large que d'ordinaire, plus stable. Je n'étais pas Rencier et, dans toute la mesure du possible, j'avais l'intention de tirer debout ; en réalité, il est difficile de bander l'arc correctement lorsqu'on n'est pas debout ; ce n'est pas le petit arc droit que l'on utilise pour chasser le petit gibier, le tabuk ou les esclaves.

L'embarcation me plut et, seulement quelques ahns après avoir quitté notre cachette, dans les marais, et regagné l'île, Telima, à la gaffe, nous fit quitter la rive, dirigeant notre embarcation dans le sillage des étroites péniches des Marchands d'Esclaves de Port Kar.

Les flèches se trouvaient devant moi, étalées sur leur enveloppe de cuir posée sur les tiges de rence de notre embarcation.

J'avais, à la main, le grand arc. Je ne l'avais pas encore tendu.

Le Maître de Nage de la sixième péniche était manifestement en colère. Il lui avait fallu cesser de diriger les rameurs.

Les péniches, alignées devant lui, avaient ralenti puis s'étaient immobilisées, les rames à demi rentrées, dans l'expectative.

Les petites barques de rence elles-mêmes ont parfois des difficultés à se frayer un chemin dans l'enchevêtrement de roseaux et de joncs du delta.

Une lourde barque de bois, appartenant au bateau amiral, s'était portée à l'avant. Deux esclaves, debout à l'arrière, propulsaient à la gaffe l'embarcation à fond plat. À l'avant, se tenaient deux autres esclaves armés de gaffe légères à l'extrémité desquelles était fixée une lame. Ils débroussaillaient un chenal pour les péniches. Ce chenal doit être assez large pour autoriser la manœuvre des rames.

La sixième péniche commença à dériver doucement dans le sens du vent, décrivant lentement un demi-cercle, comme un doigt tournant sur l'eau.

Le Maître de Nage poussa une exclamation de rage et se tourna vers l'homme de barre, qui tenait le gouvernail.

L'homme de barre était immobile près du gouvernail. Il avait retiré son casque car il faisait chaud, à midi, dans le delta. Des insectes tournoyaient autour de sa tête, se prenaient dans ses cheveux, sans qu'il se donnât la peine de les chasser.

Le Maître de Nage, furieux, gravit rapidement l'escalier du château arrière, prit l'homme de barre par les épaules, le secoua, puis vit ses yeux.

Il lâcha l'homme qui s'effondra.

Le Maître de Nage poussa un cri de terreur et appela les Guerriers, qui se rassemblèrent sur le château arrière.

La flèche du grand arc de bois jaune de Ka-la-na souple avait traversé la tête de l'homme puis était retombée, une centaine de mètres plus loin, disparaissant dans le marais.

À mon avis, à ce moment-là, les hommes de Port Kar n'avaient pas encore deviné la nature de l'arme qui avait tué leur homme de barre.

Ils savaient seulement qu'il était vivant quelques instants plus tôt, puis qu'il était mort et que sa tête portait deux blessures inexplicables ; profondes, opposées, cercles dépourvus de centre, constituant toutes deux la pointe écarlate d'un triangle de sang.

Hésitants, tenaillés par la peur, ils regardèrent autour d'eux.

Le marais était silencieux. Ils n'entendirent, au loin, que le cri strident du gaut des marais.

En silence, rapidement, avec la vigueur et l'adresse de ceux de sa race, Telima, profitant avec sûreté de toutes les brèches ouvertes dans la végétation des marais, sans jamais le moindre faux mouvement, conduisit bientôt notre petite embarcation dans le voisinage des péniches, ralenties non seulement par leur poids, mais également par les obstacles naturels des marais. Avec émerveillement, je la regardais diriger notre petite barque, se déplaçant continuellement, restant toujours à l'abri des hautes touffes de roseaux et de joncs. Parfois, nous nous trouvions à quelques mètres des péniches. J'entendais le craquement des rames dans les tolets, les appels du Maître de Nage, les conversations des Guerriers au repos, les gémissements des esclaves attachés, bientôt réduits au silence par le fouet et les coups.

Telima contourna adroitement un grand enchevêtrement flottant de lianes des marais qui se balançait, suivant les mouvements de l'eau.

Nous dépassâmes la cinquième péniche, puis la quatrième et la troisième. J'entendis des appels, repris d'une péniche à l'autre, la confusion.

Bientôt, cachés derrière les roseaux et les joncs, nous arrivâmes à la hauteur de la première étroite péniche à haute proue. C'était leur bateau amiral. Les Guerriers, grimpés sur les bancs de nage, au milieu du bâtiment, à l'arrière et jusque sur le château arrière, regardaient la ligne de péniches, essayant

de deviner la cause des cris et de la confusion. Quelques esclaves, enchaînés à leurs bancs, tentaient de se lever afin de voir ce qu'il se passait. Sur le petit pont avant de la péniche, sous la haute proue courbe, se tenaient l'officier et Henrak, qui regardaient vers l'arrière. L'officier, furieux, s'adressait, d'une voix forte, au Maître de Nage, qui était monté sur le pont arrière et, les mains sur le rebord, regardait les autres péniches. Sur la haute proue courbe, à laquelle était attachée, nue, la jeune femme mince et brune, se tenait une vigie qui, elle aussi, la main au-dessus des yeux, regardait vers l'arrière. Sous la proue, dans la barque, les esclaves cessèrent de couper les joncs et les lianes des marais qui empêchaient les péniches d'avancer.

J'étais debout dans notre petite embarcation, caché par les roseaux et les joncs. J'avais les jambes écartées, mes talons étaient alignés avec la cible ; mes pieds et mon corps étaient perpendiculaires à la ligne de la cible ; ma tête était tournée franchement à gauche ; je bandai l'arc jusqu'à la pointe de la flèche, de sorte que les trois demi-plumes de mouette du Vosk se trouvent tout contre ma joue ; je respirai profondément et retins mon souffle, les yeux fixés au-delà de la pointe de la flèche ; il ne doit pas y avoir le moindre mouvement ; puis je lâchai la corde.

Le trait, à cette distance, lui traversa complètement le corps puis disparut, au loin, parmi les roseaux et les joncs.

L'homme ne poussa pas un cri, mais la jeune femme attachée près de lui se mit à hurler.

Le corps tomba bruyamment à l'eau.

Les esclaves debout dans la barque, armés de leurs gaffes, poussèrent des cris de terreur. J'entendis un bruit d'eau, de l'autre côté de la péniche, le rugissement d'un tharlarion des marais qui émergea soudain. L'homme n'avait pas crié. Il était certainement mort avant d'avoir atteint l'eau. La jeune femme attachée à la proue, toutefois, stupéfaite, hystérique, voyant l'agitation des tharlarions d'eau qui, sous elle, s'approprièrent chacun une part de ce festin imprévu, hurlait sans discontinuer. Les esclaves de la barque, frappant avec leurs gaffes armées de lames dans l'espoir d'éloigner les tharlarions, se mirent également à crier. Des appels retentirent un peu partout. L'officier, grand et barbu, dont le casque portait, sur les tempes, deux filets d'or, suivi par Henrak, qui avait toujours son écharpe blanche en travers du torse, courut à la lisse. Telima, adroitement, s'éloigna parmi les roseaux, tournant silencieusement notre petite embarcation vers la dernière péniche. Tandis que nous nous glissions en silence parmi la végétation du marais, nous entendîmes les cris angoissés des hommes et les hurlements de la jeune femme attachée, que l'on fit taire d'un coup de fouet.

« Coupez ! Coupez ! Coupez ! » cria l'officier aux esclaves de la barque et, aussitôt, presque avec frénésie, ils entreprirent de hacher les lianes des marais avec leurs gaffes équipées de lames.

Pendant tout l'après-midi et toute la soirée, tel un sleen en chasse, en compagnie de Telima, je tournai tranquillement autour des péniches et, de temps en temps, lorsque l'envie m'en prenait, je lâchais un trait meurtrier du grand arc.

Je frappai d'abord les hommes de barre et, bientôt, personne n'osa plus monter sur le château arrière.

Puis des Guerriers prirent place dans la barque afin d'aider les esclaves à couper les lianes et les joncs, à dégager un chenal, mais ces Guerriers, à découvert, constituaient des proies faciles pour les oiseaux du grand arc. On envoya alors d'autres esclaves dans la barque en leur ordonnant de couper et de couper encore.

Et, une fois le chemin dégagé, lorsqu'un Maître de Nage osait prendre sa place et donner la cadence aux rameurs, un trait à pointe métallique lui traversait le cœur.

Ensuite, personne n'osa plus prendre la place du Maître de Nage.

Lorsque la nuit tomba sur les marais, les hommes de Port Kar allumèrent des torches sur les flancs des péniches.

Mais, grâce à la lumière de ces torches, le grand arc remporta encore de nombreuses victoires.

Alors on éteignit les torches et, dans le noir, terrorisés, les hommes de Port Kar attendirent.

Nous avions frappé de tous côtés, à des moments différents. Et Telima avait souvent imité le cri du gaut des marais. Les hommes de Port Kar savaient, contrairement à moi, que les habitants du marais communiquaient grâce à ce signal. Le fait, tout à fait satisfaisant de mon point de vue, que Telima savait si bien imiter cet appel que les oiseaux eux-mêmes lui répondaient souvent, était certainement beaucoup moins satisfaisant du point de vue des hommes de Port Kar. Dans le noir, regardant sans voir, il leur était impossible de distinguer un gaut des marais d'un ennemi. Ils devaient se croire encerclés par une troupe de Renciers passés maîtres dans le maniement du grand arc. Ils avaient compris qu'il s'agissait du grand arc lorsque j'avais frappé le second homme de barre, le clouant au gouvernail.

De temps en temps, ils répondaient à mon tir et des carreaux d'arbalète tombaient dans le marais, tout autour de nous, mais sans nous toucher. En général, ils tombaient très loin de notre position réelle car, dès que j'avais tiré, Telima gagnait un nouveau point stratégique d'où, une fois prêt, je pouvais choisir une nouvelle cible et lâcher un autre trait ailé. Parfois, les mouvements d'un tharlarion ou un envol de gauts des marais, sans le moindre lien avec nous, étaient à l'origine d'une pluie de carreaux qui se perdaient, en sifflant, dans le marais.

Dans le noir, nous terminâmes les galettes de rence dont nous nous étions munis sur l'île et bûmes de l'eau.

« Combien de flèches te reste-t-il ? » demanda-t-elle.

— « Dix, » répondis-je.

— « Ce n'est pas assez, » fit-elle remarquer.

— « C'est exact, » dis-je, « mais nous avons l'avantage de la nuit. »

J'avais coupé une liane des marais et avais fabriqué une sorte de lasso.

— « Que vas-tu faire ? » demanda-t-elle.

— « Conduis-moi près de la quatrième péniche, » dis-je.

Selon nos estimations, il y avait environ cent Guerriers, sur l'ensemble des péniches, guère plus en tout cas. En comptant les morts et ceux que nous avons vu se déplacer furtivement, levant rarement la tête au-dessus du bordé, il devait rester environ une cinquantaine d'hommes répartis sur les six péniches.

Silencieusement, Telima poussa notre petite embarcation vers la quatrième péniche.

Presque tous les guerriers, avions-nous remarqué, étaient rassemblés sur la première et la dernière péniches.

Les péniches, pendant l'après-midi, avaient été disposées en formation serrée, l'étrave de l'une touchant la poupe de la précédente, et y étant attachée par des filins. Cela réduisait les risques d'abordage d'une péniche isolée et permettait aux guerriers de défendre l'ensemble. Ils ignoraient combien de Renciers se cachaient dans le marais. Cette disposition augmentait la mobilité de leurs forces car les guerriers pourraient sauter du pont avant d'une péniche sur le château arrière de la précédente, par exemple. Si l'abordage se produisait au centre de la ligne, les agresseurs seraient attaqués sur les flancs par des guerriers venus des péniches voisines. Cette disposition transformait les péniches, précédemment isolées, en un fort long et étroit, aux parois de bois.

Cette technique de défense supposait que les agresseurs, probablement la population masculine d'une ou deux communautés de Renciers, entre soixante-dix et quatre-vingts hommes, en tout, attaqueraient la première ou la dernière péniches, de sorte qu'ils ne combattraient que sur un seul front et ne risqueraient pas d'être pris à revers. Il était tout à fait improbable que l'on amène, dans la barque, des Guerriers chargés d'attaquer les Renciers par-derrière ; en outre, même dans ce cas, les nombreuses embarcations des Renciers, agglutinés autour des péniches, les auraient certainement neutralisés et détruits.

Dans ces conditions, par conséquent, il était parfaitement naturel que l'officier, dont le casque portait, sur les tempes, deux filets d'or, ait concentré ses hommes aux deux extrémités de la ligne de péniches.

Nous étions alors près de la coque de la quatrième péniche et nous y étions venus aussi silencieusement qu'une fleur de rence flottant sur l'eau.

Comme je ne disposais pas d'une troupe nombreuse, il me parut juste de laisser les hommes de Port Kar combattre à ma place.

Debout contre la coque, tout près, dans ma petite embarcation de rence qui se balançait, je fis claquer la langue, petit bruit qui ne signifiait rien en lui-même mais qui, de ce fait, dans le noir, serait surprenant, terrifiant même parce que incompréhensible.

J'entendis une respiration précipitée qui m'indiqua la position d'un homme.

Grâce à mon lasso de liane des marais, je le fis basculer par-dessus bord, le précipitant dans le marais, puis le maintins sous l'eau jusqu'au moment où je sentis qu'un tharlarion s'était emparé de lui, l'emportant.

Les esclaves enchaînés aux bancs poussèrent des cris de terreur.

Les Guerriers se précipitèrent, venant des deux côtés à la fois, vers l'endroit d'où provenaient les cris des esclaves.

Dans le noir, ils se rencontrèrent, criant, brandissant leurs armes.

Deux hommes, ayant fait un faux pas en sautant d'une péniche à l'autre, tombèrent dans le marais avec des hurlements.

D'autres cris retentirent.

Quelqu'un réclama une torche.

Telima nous écarta de la coque de la quatrième péniche.

Je ramassai l'arc et mis en place, sur la corde, une des dix flèches restantes.

Lorsque la torche fut allumée, j'envoyai une flèche dans le cœur de l'homme qui la tenait et celui-ci, comme sous l'effet d'un coup de poing, tournoya sur lui-même et tomba par-dessus bord, de l'autre côté de la péniche. Un autre homme, bousculé par ses camarades, cria et tomba également par-dessus bord. Il y eut d'autres hurlements.

On demanda à nouveau des torches, mais aucune ne s'alluma.

Puis j'entendis le tintement aveugle, déchaîné, des épées.

Puis quelqu'un cria :

« Ils sont à bord ! Ils ont abordé ! Combattez ! »

Telima s'était arrêtée à une trentaine de mètres des péniches et je me tenais prêt à tirer au cas où on aurait apporté une autre torche.

Cela ne se produisit pas.

Des hommes coururent dans l'allée séparant les bancs des rameurs.

J'entendis de nouveaux cris de douleur, les hurlements terrifiés des esclaves qui tentaient de se cacher sous leurs bancs.

Un nouveau corps tomba à l'eau.

Quelqu'un, d'une voix puissante, peut-être un officier, ordonna à de nouveaux guerriers d'aller à l'arrière et de repousser les agresseurs.

Du côté opposé, une autre voix ordonna aux hommes d'aller à l'avant, commandant aux guerriers d'attaquer le flanc des agresseurs.

Je demandai à Telima d'approcher à nouveau et, ayant posé mon arc, pris mon épée d'acier. Lorsque nous fûmes contre la coque de la quatrième péniche, je frappai par-dessus le bordé, plongeant ma lame dans un des corps mouvants, puis la retirant.

Il y eut à nouveau des cris et le tintement de l'acier.

Inlassablement, sur la troisième et la quatrième péniches, nous fîmes cela, retournant chaque fois dans le marais et attendant, l'arc prêt.

Lorsque je jugeai que, sur les péniches, les cris, les jurons et les tintements de l'acier suffisaient, je dis à Telima :

« Maintenant, il est temps de dormir. »

Elle me regarda avec stupéfaction mais, obéissant, éloigna la barque de rence.

Je détendis le grand arc.

Lorsque la barque de rence fut cachée, à une centaine de mètres des péniches, parmi les roseaux et les joncs, je lui demandai d'amarrer notre embarcation. Elle planta la gaffe dans la vase du marais et y attacha la barque, avec un morceau de liane des marais.

Dans le noir, je devinai qu'elle s'était agenouillée sur le rence de notre embarcation.

— « Comment peux-tu dormir dans un moment pareil ? » demanda-t-elle.

Nous écoutâmes les cris et les appels, le tintement des armes, les hurlements, qui nous parvenaient au-dessus des eaux tranquilles du marais.

— « Il est temps de dormir, » répétais-je. Puis j'ajoutai : « Approche ! »

Elle hésita, puis obéit. Je pris un morceau de liane des marais et lui attachai les poignets dans le dos puis, avec un autre morceau de liane, je lui liai les chevilles. Ensuite, je l'allongeai dans la longueur de la barque, la tête contre la proue courbe de l'embarcation. Avec un dernier morceau de liane, en double et formant une boucle autour de son cou, attachée ensuite à la proue courbe, je l'immobilisai.

Comme elle était intelligente et fière, elle comprit la raison de ces précautions, ne posa pas de question, ne protesta pas. Elle était attachée, immobilisée et réduite au silence.

Quant à moi, j'étais plein d'amertume.

Moi, Tarl Cabot, comme je me haïssais, je ne respectais plus les êtres humains et je ne leur faisais plus confiance. J'avais agi ainsi, pendant cette journée, en souvenir d'un enfant qui avait été bon avec moi, mais qui n'existait plus. Je savais que j'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. Je savais que j'étais un lâche. J'avais trahi mes Codes. J'avais goûté à l'humiliation et à la dégradation et j'en étais seul responsable car je n'avais été trahi que par moi-même. Je ne pouvais plus me voir tel que j'avais été. J'étais un enfant et je venais de comprendre ce qu'est la nature humaine, je venais de découvrir, en moi, une bête écœurante, capable de lâcheté, d'indulgence vis-à-vis de soi-même, d'égoïsme et de cruauté. Je n'étais plus digne du Rouge des Guerriers, je n'étais plus digne de servir la Pierre du Foyer de ma Cité Ko-ro-ba, les Tours du Matin ; il me sembla, à cet instant, qu'il n'y avait que les vents et les puissances, les mouvements des corps, la pluie qui tombe, l'agitation des bacilles, les battements des cœurs et l'arrêt de ces battements. Je me sentais seul.

Puis, malgré les cris et les appels, je m'endormis. Ma dernière pensée, avant la douce obscurité du sommeil, fut le souvenir que j'avais préféré l'humiliation de l'esclavage à la liberté d'une mort honorable, et que j'étais seul.

Je m'éveillai, transi de froid, dans l'aube des marais, tandis que le vent murmurait parmi les joncs clairsemés, avec les appels des gauts des marais qui filaient entre les roseaux. Au loin, retentit le rugissement d'un gros tharlarion. Dans le ciel, battant de leurs grandes ailes membraneuses et couvertes d'écailles, se dirigeant vers l'est, deux uls passèrent en poussant des cris aigus. Je restai quelques instants immobile sur le rence, regardant fixement le grand ciel gris et vide.

Puis je me mis péniblement à genoux.

Telima n'avait pas bougé, naturellement, puisque je l'avais attachée la veille au soir.

Je la déliai et, sans un mot, péniblement, elle s'étira et se frotta les poignets ainsi que les chevilles. Je lui donnai la moitié de la nourriture et de l'eau qui nous restaient, puis nous mangeâmes en silence.

Elle essuya les miettes de galette de rence qu'elle avait autour de la bouche avec le dos de sa main

gauche.

« Il ne te reste que neuf flèches, » constata-t-elle.

— « Je crois que cela n’a plus guère d’importance, » répondis-je.

Elle me regarda avec étonnement.

« Allons près des péniches, » dis-je.

Elle détacha la barque de rence de la gaffe qui lui avait servi d’amarre et, lentement, arracha la gaffe de la vase des marais.

Elle nous conduisit près des péniches. Elles semblaient abandonnées dans la lumière grise du matin. Restant toujours à l’abri des bouquets de roseaux et de joncs, elle fit le tour des six péniches attachées les unes aux autres.

Nous attendîmes environ une ahn, puis je lui dis d’aller près de la sixième péniche.

Je tendis à nouveau le grand arc et glissai les neuf flèches dans ma ceinture. Ma courte épée, que j’avais portée au siège d’Ar, était dans son fourreau, sur mon épaule gauche.

Nous approchâmes très lentement, dérivant presque, du haut étambot sculpté de la sixième péniche.

Nous restâmes là pendant plusieurs ehns. Puis, en silence, je fis signe à Telima de frotter la gaffe contre le flanc de la péniche, en touchant à peine les planches.

Elle obéit.

Il n’y eut pas la moindre réaction.

Ensuite, je pris mon casque, dépourvu d’insigne et de cimier, parmi les objets posés sur le radeau de rence et le levai au-dessus du bordé de la péniche.

Il ne se passa rien. Je n’entendis rien.

Je demandai à Telima de nous éloigner de la péniche et la regardai pendant quelques ehns, debout, le grand arc partiellement bandé, une flèche sur la corde.

Je lui fis alors signe, en silence, de se diriger vers la proue de la sixième péniche. Une jeune femme, nue et pitoyable, était attachée à la proue mais, compte tenu de sa position, elle ne pouvait ni se retourner ni nous voir. Je crois qu’elle ne se rendit pas compte que nous étions là.

Je posai l’arc sur le rence de la barque et retirai les flèches glissées dans ma ceinture.

Je ne pris pas mon bouclier car, pour grimper, il m’aurait encombré.

Je dissimulai néanmoins mes traits sous le casque courbe, à l’ouverture en forme de Y, du Guerrier goréen.

Puis, lentement, sans le moindre bruit, je me hissai jusqu’à la lisse et, lorsque mes yeux furent au-dessus, examinai l’intérieur. Caché par l’arrière de la cinquième péniche, j’escaladai la proue de la sixième et me hissai à bord. Je regardai autour de moi. J’en étais le maître.

« Pas un mot ! » dis-je à la jeune femme attachée à la proue.

Elle faillit crier, terrifiée, et tenta de se retourner afin de voir qui se tenait derrière elle, mais elle en fut incapable, du fait qu’elle était attachée.

Elle ne dit rien.

Les esclaves, enchaînés à leurs bancs, hagards, les yeux dilatés, me regardèrent.

« Pas un mot ! » leur dis-je.

Il n’y eut qu’un tintement de chaînes.

Les esclaves des îles de rence, entassés comme du poisson entre les bancs des rameurs, pieds et poings liés, faisaient face à l’arrière du bateau.

« Qui est là ? » demanda l’un d’entre eux.

— « Tais-toi ! » répliquai-je.

Je me penchai par-dessus la lisse, regardai Telima puis lui fis signe de me passer mon bouclier et, malgré la difficulté, elle obéit.

Je regardai à nouveau autour de moi. Puis je posai le bouclier contre le bordé et tendis le bras vers le

grand arc et ses neuf flèches.

Telima me les donna.

Ensuite, je lui fis signe de monter à bord et, ayant solidement attaché l'embarcation à un taquet situé juste à l'arrière de la proue, elle me rejoignit.

Elle s'immobilisa près de moi, sur le pont de la sixième péniche.

« Leur barque a disparu, » remarqua-t-elle.

Je ne répondis pas. J'avais déjà constaté la disparition de la barque. Pour quelle autre raison serais-je venu aussi tôt près des péniches.

Je détendis le grand arc et le donnai, avec ses neuf flèches, à Telima.

Je ramassai mon bouclier.

— « Suis-moi ! » ordonnai-je.

Je savais qu'elle ne pouvait pas tendre l'arc. Je savais également que, même si l'arme avait été tendue, elle aurait été incapable de le bander plus qu'à moitié, mais je savais aussi que, même bandé au quart de sa puissance, à cette distance, la flèche pourrait pénétrer dans mon dos. Par conséquent, je détendis l'arc avant de le lui confier.

Je la regardai, impassiblement et longtemps, mais elle ne baissa pas la tête, soutint sans crainte mon regard.

Je fis demi-tour.

Il n'y avait aucun Guerrier de Port Kar sur la sixième péniche mais, lorsque je passai du pont avant de la sixième péniche au château arrière de la cinquième, je découvris quelques cadavres. Quelques-uns avaient encore les flèches du grand arc. Mais, manifestement, beaucoup avaient succombé à des blessures infligées par l'épée ou la lance. En outre, de nombreux autres avaient été jetés par-dessus bord dans l'obscurité et la confusion.

Je montrai les cadavres de ceux qui avaient été tués par les flèches.

« Récupère les flèches ! » ordonnai-je à Telima.

J'avais utilisé des flèches à pointe simple, qu'il est possible de retirer de la blessure. La pointe simple entraîne une plus grande pénétration. Si j'avais utilisé des flèches à pointe large, ou bien les flèches dentelées des Tuchuks, il aurait fallu, pour les retirer, les enfoncer complètement dans la blessure et les sortir, ensuite, de l'autre côté, les plumes en dernier. Grâce à cette méthode, il est rare qu'on perde la pointe dans le corps.

Telima, une par une, tandis que nous passions près de ceux qui avaient succombé aux traits du grand arc, arracha les flèches et les ajouta à celles qu'elle portait déjà.

Ainsi, armé de mon bouclier et de mon épée, le casque sur la tête, suivi de Telima, une jeune Rencièr, qui portait le grand arc et ses flèches, dont beaucoup étaient ensanglantées du fait qu'elles avaient été arrachées aux cadavres des hommes de Port Kar, je passai d'une péniche à l'autre.

Il ne restait pas un seul Guerrier de Port Kar vivant.

Les survivants s'étaient manifestement enfuis avec la barque. Dans le noir, probablement, ils s'étaient précipités sur elle et, parmi les cris et le combat aveugle, ou bien ensuite, dans le silence terrifiant qui constituait peut-être le prélude d'un nouvel assaut, avaient sauté par-dessus bord et, manœuvrant désespérément la gaffe, s'étaient enfuis. Il était également possible qu'ils se soient rendu compte, finalement, que les agresseurs n'étaient plus parmi eux ou bien que, s'ils y avaient été, ils n'y étaient plus, mais n'aient pas souhaité rester prisonniers des marais, où ils auraient succombé à la soif ou aux traits du grand arc jaune. Je presumai que la barque ne pouvait contenir beaucoup d'hommes, huit ou dix au grand maximum. Je ne voulais pas savoir comment ceux de Port Kar avaient décidé qui prendrait la fuite dans cette embarcation. J'étais certain que ceux qui avaient trouvé la mort sur les péniches s'étaient vu, par leur nature même, refuser une place.

Nous étions alors sur le pont avant de la première péniche.

« Ils sont tous morts, » dit Telima d'une voix presque brisée. « Ils sont tous morts. »

— « Retourne au pont arrière ! » ordonnai-je.

Elle obéit, portant le grand arc et les flèches.

Debout sur le pont avant, je regardai le marais.

Au-dessus de moi, le dos à la proue courbe de la péniche, était attachée la jeune femme mince et brune, dont je me souvenais si bien, celle qui avait des jambes magnifiques. Elle était tout contre la proue, les poignets cruellement attachés derrière celle-ci, également maintenue en place par des liens passés autour de ses chevilles, de sa taille et de son cou. Je me souvins que j'étais ainsi attaché au poteau lorsqu'elle avait dansé, méprisante, devant moi.

« Je vous en prie, » supplia-t-elle, essayant de tourner la tête, « dites-moi qui vous êtes. »

Je ne répondis pas. Je fis demi-tour, quittai le pont avant et suivis l'allée située entre les bancs des rameurs. Elle m'entendit partir. Les esclaves ne bougèrent pas lorsque je passai entre eux.

Je gravis les marches du château arrière.

Puis je regardai Telima dans les yeux.

Elle me rendit mon regard, le visage joyeux.

« Merci, Guerrier, » souffla-t-elle.

— « Apporte-moi une corde ! » ordonnai-je.

Elle me regarda.

Je montrai un rouleau de corde posé contre le plat-bord, sous le château arrière, sur ma gauche.

Elle posa le grand arc et ses flèches sur le château arrière. Elle m'apporta le rouleau de corde.

J'en coupai trois morceaux.

« Tourne-toi et croise les poignets ! » ordonnai-je.

Avec le premier morceau de corde, je lui attachai les poignets dans le dos ; ensuite, je la pris dans mes bras et la portai sur la seconde marche de l'escalier conduisant au château arrière, deux marches plus bas que celle qui supportait le siège du Maître de Nage ; ensuite, je lui attachai les chevilles avec le deuxième morceau de corde ; avec le troisième morceau, je confectionnai une laisse que je lui passai au cou puis attachai à une cheville d'amarrage située à bâbord de la péniche, à environ cinq mètres de la poupe.

Puis je m'assis en tailleur sur le château arrière. Je comptai les flèches. J'en avais vingt-cinq. Beaucoup de guerriers frappés par les flèches étaient tombés à l'eau ; d'autres avaient été jetés par-dessus bord par leurs camarades. En tout, sur vingt-cinq flèches, il y avait dix-huit flèches courtes tandis que les sept autres étaient des flèches longues. Je posai l'arc près de moi et mis les flèches sur les planches du château arrière.

Ensuite je me levai et gagnai, passant d'une péniche à l'autre, la sixième péniche.

Comme précédemment, les esclaves enchaînés à leurs bancs, tournés vers l'arrière de chaque péniche, ne bougèrent pas lorsque je passai parmi eux.

« Donne-moi de l'eau, » souffla un rencier.

Je poursuivis mon chemin sans répondre.

En passant d'une péniche à l'autre, je côtoyai, à chaque proue, attachée au-dessus de ma tête, liée, une jeune femme nue. À la proue de la deuxième péniche, un peu plus d'un mètre au-dessus du château arrière de la première, c'était la grande jeune femme blonde, aux yeux gris, qui m'avait posé un morceau de liane des marais contre le bras, celle-là même qui avait dansé devant moi avec une lenteur insupportable. À la troisième proue, c'était la jeune femme brune, plutôt petite, qui avait un filet sur l'épaule. Je me souvins qu'elle avait, comme les autres, dansé devant moi et que, comme les autres, elle m'avait craché au visage.

Attachées comme elles étaient aux proues courbes des péniches, ces captives ne pouvaient voir que le ciel des marais. Elles ne pouvaient qu'entendre mes pas, lorsque je passai près d'elles, et, peut-être, le

discret frottement de ma lame goréenne, dans son fourreau.

En revenant, passant d'une péniche à l'autre, je marchai également parmi les renciers attachés, entassés comme du poisson entre les bancs des rameurs.

Je portais le lourd casque goréen, qui dissimulait mes traits. Personne ne reconnut le Guerrier qui passa parmi les prisonniers. Mon casque ne portait pas d'insigne. Il était dépourvu de cimier.

Personne ne parla. Il n'y eut pas même un tintement de chaînes. Je n'entendis que le bruit de mes pas, les bruits matinaux du marais et les frottements de ma lame dans son fourreau.

Une fois arrivé sur le château arrière de la sixième péniche, je me retournai et regardai les autres péniches.

Elles m'appartenaient.

Quelque part, un enfant se mit à pleurer.

Je gagnai le pont avant de la sixième péniche, détachai l'amarre de la barque de rence, puis enjambai la lisse et me laissai glisser dans l'embarcation. Je dégageai la gaffe, enfoncée dans la vase, près d'elle, puis, debout sur le petit bateau large et solide, construit par Telima avec les tiges de rence que j'avais ramassées, je pris la direction de la première péniche.

Les esclaves, ceux qui étaient enchaînés aux bancs et ceux qui étaient entassés parmi eux, restèrent silencieux.

J'attachai la barque de rence à la première péniche, grâce à une cheville d'amarrage située à tribord, juste à l'arrière de la proue.

Ensuite, je montai à bord et regagnai le château arrière ; là, je m'assis sur le siège du Maître de Nage.

Telima, attachée, pieds et poings liés, agenouillée sur la deuxième marche de l'escalier conduisant au château arrière, me regarda.

« Je déteste les Renciers, » affirmai-je.

— « Est-ce pour cette raison, » demanda-t-elle, « que tu les as arrachés aux hommes de Port Kar ? »

Je la regardai avec colère.

— « Il y avait un enfant, » expliquai-je, « qui a été bon avec moi. »

— « Tu as fait tout cela, » s'étonna-t-elle, « parce qu'un enfant a été bon avec toi ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Pourtant, » reprit-elle, « maintenant, tu es cruel avec un enfant attaché, qui a faim ou soif. »

Elle avait raison. J'entendais des pleurs d'enfant. Je constatai qu'ils venaient de la seconde péniche.

Avec brusquerie, je quittai le siège du Maître de Nage.

— « Je vous possède tous, » affirmai-je, « et les esclaves enchaînés aux bancs également. Si je veux, je peux vous conduire à Port Kar, tous autant que vous êtes, et vous vendre. Je suis seul, mais armé et fort, alors que vous êtes nombreux, mais enchaînés et attachés. Je suis le maître, ici ! »

— « L'enfant, » dit-elle, « est attaché. Il a mal. Il a probablement faim et soif. »

Je pivotai sur moi-même et me dirigeai vers la seconde péniche. Je trouvai l'enfant, un garçon d'environ cinq ans, blond, comme beaucoup de Renciers, avec des yeux bleus. Je coupai ses liens et le pris dans mes bras.

J'identifiai sa mère et coupai aussi ses liens, lui ordonnant de faire manger l'enfant et de lui donner de l'eau.

Elle obéit et, ensuite, je leur dis d'aller sur le château arrière de la première péniche puis leur ordonnai de s'immobiliser sur le pont des rameurs, au pied de l'escalier conduisant au château arrière, sur ma gauche, près du plat-bord, où il me serait possible de les surveiller, où ils ne pourraient pas tenter de libérer d'autres renciers sans se faire remarquer.

Je repris ma place sur le siège du Maître de Nage.

« Merci, » dit Telima.

Je ne pris pas la peine de répondre.

Dans mon cœur, il y avait de la haine vis-à-vis des Renciers, car ils avaient fait de moi un esclave. En outre, ils avaient été mes professeurs, m'avaient montré à moi-même tel que je ne voulais pas me connaître. Cela m'avait coûté l'idée abstraite que je prenais pour la réalité ; ils m'avaient arraché l'image complaisante, l'illusion, précieuse et chère, le reflet injustifié de suppositions et de désirs, jamais examinés, que je prenais pour la réalité de ma personnalité. Ils m'avaient arraché à moi-même. J'avais supplié de devenir esclave. J'avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. Dans les marais du delta du Vosk, j'avais perdu Tarl Cabot. J'avais appris que j'étais, au fond du cœur, de Port Kar.

Je sortis la lame goréenne de son fourreau et, assis sur le siège du Maître de Nage, la posai sur mes genoux.

« Ici, je suis Ubar, » déclarai-je.

— « Oui, » reconnut Telima, « ici, tu es Ubar. »

Je regardai l'esclave de tribord, celui du premier banc, qui était Premier Rameur.

Assis sur le siège du Maître de Nage, je faisais face à la proue de la péniche tandis que lui, assis sur un banc de nage, regardait la poupe et le siège du Maître de Nage, qui était devenu mon trône d'Ubar, dans ce petit pays de bois, perdu au milieu des marais du delta du Vosk.

Nous nous dévisageâmes.

Ses deux chevilles étaient enchaînées à une poutre fixée au pont de la péniche, dans le sens de la longueur ; la chaîne reliant les deux anneaux passait au travers de la poutre elle-même, dans un trou rond percé dans cette poutre et renforcé par un tube métallique ; les esclaves des bancs situés derrière lui étaient enchaînés suivant le même principe. Naturellement, à bâbord, les esclaves étaient enchaînés suivant la même technique.

L'homme était nu-pieds et vêtu de haillons. Ses cheveux étaient sales et emmêlés ; ils avaient été coupés à la base du cou. Au cou, il portait un collier métallique.

« Maître ? » demanda-t-il.

Je le regardai pendant quelques instants. Puis je dis :

— « Depuis combien de temps es-tu esclave ? »

Il parut surpris.

— « Six ans, » répondit-il.

— « Que faisais-tu, avant ? » m'enquis-je.

— « J'étais pêcheur d'anguilles, » répondit-il.

— « Dans quelle Cité ? »

— « L'île de Cos, » dit-il.

Je regardai un autre homme.

— « À quelle caste appartiens-tu ? » demandai-je.

— « À celle des Paysans, » répondit-il fièrement. C'était un homme de grande taille, aux épaules larges, aux cheveux blonds et broussailleux ; ses cheveux étaient également coupés à la base du cou ; il portait également un collier métallique.

— « Appartiens-tu à une Cité ? » demandai-je.

— « J'étais propriétaire de ma ferme, » répondit-il fièrement.

— « Une Pierre du Foyer ? » demandai-je.

— « La mienne, » répondit-il, « dans ma hutte. »

— « Près de quelle Cité, » m'enquis-je, « se trouvait ta propriété ? »

— « Près d'Ar, » répondit-il.

— « Je connais Ar, » dis-je.

Je regardai le marais. Puis je me tournai à nouveau vers le pêcheur d'anguilles qui était Premier

Rameur.

« Étais-tu bon pêcheur ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il.

Je regardai à nouveau le géant aux cheveux blonds, qui appartenait à la Caste des Paysans.

— « Où se trouve la clé de vos chaînes ? » demandai-je.

— « Elle est, » répondit-il, « dans le bras du siège du Maître de Nage. »

J'examinai le bras du siège et découvris une pièce de bois coulissante que je manœuvrai. La cavité ainsi découverte contenait quelques haillons, de la corde et, suspendue à un crochet, une lourde clé métallique.

Je pris la clé puis libérai le pêcheur d'anguilles et le paysan.

— « Vous êtes des hommes libres, » déclarai-je.

Ils restèrent longtemps, assis, à me regarder.

« Vous êtes des hommes libres, » répétais-je. « Vous n'êtes plus esclaves. »

Soudain, avec un grand rire, le géant blond, le paysan, se leva d'un bond. Il se frappa la poitrine.

— « Je m'appelle Thurnock ! » s'écria-t-il. « J'appartiens à la Caste des Paysans. »

— « Je présume, » dis-je, « que tu es un maître du grand arc. »

— « Thurnock, » répondit-il, « sait bander le grand arc. »

— « Je m'en doutais, » fis-je.

L'autre homme se leva tranquillement et s'éloigna du banc.

— « Je m'appelle Clitus, » déclara-t-il. « Je suis Pêcheur. Je sais guider les bateaux sur les étoiles. Je sais manier le filet et le trident. »

— « Vous êtes libres, » dis-je.

— « Je suis ton homme ! » s'écria le géant.

— « Moi aussi, » déclara le pêcheur. « Moi aussi, je suis ton homme. »

— « Cherchez, parmi les renciers, » dis-je, « celui qui se nomme Ho-Hak. »

— « Très bien, » répondirent-ils.

— « Et conduisez-le devant moi, » ajoutai-je.

— « Très bien, » répondirent-ils.

Je voulais qu'on me courtise.

Telima, agenouillée au-dessous de moi, une laisse autour du cou, attachée à une cheville d'amarrage, me regarda.

« Comment mon Ubar va-t-il se distraire avec ses captifs ? » demanda-t-elle.

— « Je vais vous vendre à Port Kar, » dis-je.

— « Naturellement, » fit-elle avec un sourire. « Tu peux faire ce que tu veux de nous. »

Je la regardai avec fureur.

Je pointai la lame de ma courte épée sur sa gorge. Elle garda la tête haute. Elle ne recula pas.

« Ai-je tellement déplu à mon Ubar ? » demanda-t-elle.

Je remis brutalement la lame dans son fourreau.

Je la pris par les bras et la soulevai. Je la regardai dans les yeux.

— « Je pourrais te tuer, » déclarai-je. « Je te hais ! »

Comment aurais-je pu lui dire que c'était à cause d'elle que j'avais été détruit, dans les marais ? Je fus soudain en proie à une fureur aveugle. C'était elle qui m'avait montré mon ignominie et ma lâcheté, qui avait détruit l'image, la jetant dans la vase du marais, cette image que j'avais, inconsidérément, pendant de nombreuses années, considérée comme la substance et la réalité de ma personnalité. J'avais été vidé ; j'étais devenu un vide qui s'emplissait, peu à peu, des liquides noirs de la rancœur et de l'humiliation, de l'amertume, du dégoût de soi-même, de la haine de soi-même.

« Tu m'as détruit ! » sifflai-je avant de la jeter au pied de l'escalier conduisant au château arrière. La

femme et l'enfant crièrent. Telima roula sur elle-même puis fut brutalement arrêtée, le souffle presque coupé, par la laisse qu'elle avait au cou. Elle resta quelques instants immobile au pied des marches. Puis elle se remit péniblement à genoux. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Elle me regarda. Elle secoua la tête.

— « Tu n'as pas été détruit, » dit-elle, « mon Ubar. »

Furieux, je repris ma place sur le siège du Maître de Nage.

« Si quelqu'un a été détruit, » reprit-elle, « c'est probablement moi. »

— « Ne parle pas sans réfléchir ! » ordonnai-je, furieux. « Tais-toi ! »

Elle baissa la tête.

— « Je suis aux ordres de mon Ubar, » fit-elle.

J'avais honte de l'avoir traitée avec brutalité, mais je ne voulais pas le montrer. Je savais, dans mon cœur, que je m'étais moi-même trahi, que je n'avais pas été à la hauteur des Codes du Guerrier, que j'avais déshonoré ma Pierre du Foyer et la lame que je portais. J'étais seul coupable. Elle n'y était pour rien. Mais j'avais besoin de faire porter à d'autres le poids de ma trahison et de ma lâcheté. Et, manifestement, son mépris avait été plus nettement exprimé que celui des autres. En outre, elle s'était montrée très cruelle et m'avait soumis à la servitude la plus abjecte. Sur ma bouche, à présent noire et enflée, elle avait posé le Baiser de la Maîtresse.

Je la chassai de mes pensées.

Thurnock, le Paysan, et Clitus, le Pêcheur, apparurent, traînant entre eux Ho-Hak, pieds et poings liés, qui portait au cou un lourd collier d'esclave duquel pendait un morceau de chaîne.

Ils le firent s'agenouiller devant moi, sur le pont des rameurs.

Je quittai mon casque.

« J'étais sûr que c'était toi, » dit-il.

Je ne répondis pas.

« Il y avait plus de cent Guerriers, » ajouta Ho-Hak.

— « Tu as bien combattu, Ho-Hak, » dis-je, « sur l'île de rence, armé seulement d'une gaffe. »

— « Pas assez bien, » répondit-il amèrement. Il me regarda. Ses grandes oreilles se tendirent légèrement vers moi. « Etais-tu seul ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je. Je tendis le menton vers Telima qui, la tête baissée, était agenouillée au pied des marches.

— « Tu as bien agi, femme, » dit Ho-Hak.

Elle leva la tête, les yeux pleins de larmes. Puis elle lui sourit.

« Comment se fait-il, » s'enquit Ho-Hak, « que celle qui t'a aidé soit attachée et agenouillée à tes pieds ? »

— « Je ne lui fais pas confiance, » répondis-je, « pas plus qu'à vous tous. »

— « Que vas-tu faire de nous ? » demanda Ho-Hak.

— « As-tu peur que je te jette, attaché, aux tharlarions du marais ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit Ho-Hak.

— « Tu es brave, » dis-je. J'admirai son calme et sa puissance, bien qu'il fût attaché, nu, devant moi, à ma merci.

Ho-Hak me regarda.

— « Ce n'est pas, » dit-il, « que je sois exceptionnellement brave. C'est plutôt que je suis sûr que tu ne me jetteras pas aux tharlarions. »

— « Pourquoi en es-tu sûr ? » demandai-je.

— « Celui qui peut combattre cent Guerriers, » déclara-t-il, « avec une jeune femme pour tout soutien, n'agirait pas ainsi. »

— « Je vais vous vendre à Port Kar, tous autant que vous êtes ! » criai-je.

— « Peut-être, » fit Ho-Hak, « mais je ne le crois pas. »

— « Mais je vous ai conquis, toi et ton peuple, » dis-je, « ainsi que tous ces esclaves, afin de me venger de vous, qui avez fait de moi un esclave, et de m'enrichir en vous vendant à Port Kar ! »

— « Je suis convaincu que cela n'est pas vrai, » affirma Ho-Hak.

— « Il l'a fait pour Eechius, » intervint Telima.

— « Eechius a été tué sur l'île, » dit Ho-Hak.

— « Eechius lui a donné un morceau de galette de rence, lorsqu'il était attaché au poteau, » expliqua Telima. « C'est pour lui qu'il a fait tout cela. »

Ho-Hak me considéra. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Je te suis reconnaissant, Guerrier, » dit-il.

Je ne compris pas pourquoi il était ému de la sorte.

— « Emmenez-le ! » ordonnai-je à Thurnock et Clitus qui entraînèrent Ho-Hak et le reconduisirent sur la seconde péniche, parmi les esclaves attachés.

J'étais furieux.

Ho-Hak n'avait pas imploré ma pitié. Il n'avait pas cédé. Il s'était montré dix fois meilleur que moi.

Je haïssais les Renciers, et tous les hommes sauf, peut-être, les deux qui me servaient.

Ho-Hak était un esclave d'élevage, un exotique humilié et difforme, il avait ramé dans l'obscurité nauséabonde des cales des navires marchands de Port Kar et pourtant, devant moi, il s'était montré dix fois plus brave que moi.

Je le haïssais et je haïssais les Renciers.

Je regardai les esclaves enchaînés à leurs bancs. Ils étaient tous, malgré leurs haillons, leurs cheveux coupés et leurs chaînes, bien qu'ils fussent battus et affamés, plus braves que moi.

Je n'étais plus digne de l'amour de deux femmes que j'avais connues : Telenia qui avait inconsidérément consenti à devenir la Libre Compagne d'un individu qui s'était révélé ignoble et lâche, et Vella, Elisabeth Cardwell, originaire de la Terre, qui avait malencontreusement accordé son amour à un homme qui ne méritait que son mépris et son ironie. En outre, je n'étais plus digne de l'estime de mon père, Matthew Cabot, Administrateur de Ko-ro-ba, et de celle de mon maître d'armes, Tarl l'Aîné, ou de celle de mon ami, Torm, le petit Scribe. Je ne pourrais jamais plus regarder en face ceux que j'avais connus : Kron de Tharna, Andréas de Tor, Kamchak des Tuchuks, Relius et Ho-Sorl d'Ar, aucun d'eux. Tous allaient me mépriser.

Je regardai Telima.

« Que vas-tu faire de nous, mon Ubar ? » demanda-t-elle.

Se moquait-elle de moi ?

— « Vous m'avez montré, » dis-je, « que je suis de Port Kar. »

— « Peut-être, mon Ubar, as-tu mal compris ? »

— « Tais-toi ! » ordonnai-je.

Elle baissa la tête.

— « Si quelqu'un, ici, est de Port Kar, » souffla-t-elle, « c'est Telima. »

Piqué au vif par son ironie, je bondis sur elle et la frappai du dos de la main, rejetant sa tête sur le côté.

Je fus honteux, désespéré, mais rien n'aurait pu me convaincre de le montrer.

Je regagnai ma place.

Son visage était taché de sang à l'endroit où ses dents avaient coupé ses lèvres.

Elle baissa à nouveau la tête.

« S'il y a quelqu'un, » répéta-t-elle dans un souffle, « c'est bien Telima. »

— « Tais-toi ! » criai-je.

Elle leva la tête.

— « Telima, » murmura-t-elle, « est à la disposition de son Ubar. »

Je me tournai vers Thurnock et Clitus.

— « Je vais à Port Kar, » dis-je.

Thurnock croisa les bras sur sa poitrine massive et acquiesça. Clitus donna également son assentiment.

« Vous êtes libres, » leur fis-je remarquer. « Rien ne vous oblige à m’accompagner. »

— « Je te suivrais, » déclara Thurnock, « jusqu’à dans les Cités de Poussière ! »

— « Moi aussi ! » affirma Clitus.

Thurnock avait les yeux bleus et Clitus les yeux verts. Thurnock était immense, avec des bras aussi gros que les rames des grandes galères ; Clitus était plus mince, mais il était Premier Rameur ; il devait être beaucoup plus fort qu’il ne le paraissait.

— « Construisez un radeau, » dis-je, « assez grand pour transporter de l’eau, de la nourriture, plus de deux hommes et ce que nous trouverons nécessaire d’emporter. »

Ils se mirent au travail.

Assis, seul, sur le siège du Maître de Nage, je me pris la tête entre les mains.

J’étais Ubar, sur les péniches, mais le trône était amer. Je l’aurais donné sans regret pour Tarl Cabot, le mythe, le rêve qui m’avait été arraché.

Lorsque je me redressai, j’étais dur et cruel.

J’étais seul, mais j’avais mon bras, sa puissance et la lame goréenne.

Là, dans ce pays de bois perdu au milieu des marais du delta, j’étais Ubar.

Je connaissais, alors que je l’avais ignorée jusque-là, la nature humaine. Dans la douleur, j’avais fait l’expérience de ce qui était caché en moi. Et je compris à quel point j’avais été stupide d’épouser des codes, d’avoir placé des idéaux au-dessus de moi.

Que pouvait-il y avoir au-dessus de l’acier d’une lame ?

L’honneur n’était-il pas un trompe-l’œil, la loyauté et le courage des duperies, des illusions à l’usage des ignorants, un rêve de fou ?

Le sage n’était-il pas celui qui observe attentivement et prend ce qu’il peut, quand il le peut ?

De tels fantômes ne pouvaient constituer les motivations du sage.

Il n’y avait que l’or, le pouvoir, le corps des femmes et l’acier des armes.

J’étais fort.

J’étais certainement capable de me faire une place dans une cité telle que Port Kar.

« Le radeau est prêt, » annonça Thurnock, le corps luisant de sueur, en s’essuyant le front de son avant-bras massif.

— « Nous avons trouvé de l’eau et de la nourriture, » ajouta Clitus, « ainsi que des armes et de l’or. »

— « Bien, » fis-je.

— « Il y a beaucoup de papier de rence, » reprit Thurnock. « Veux-tu que nous en chargions un peu à bord ? »

— « Non, » répondis-je. « Je ne veux pas de papier de rence. »

— « Et les esclaves ? » s’enquit Thurnock.

Je regardai la proue de la première péniche, à laquelle était attachée la mince jeune femme brune, celle qui avait des jambes magnifiques. Ensuite, je regardai la deuxième proue, puis la troisième, auxquelles étaient attachées la grande jeune femme blonde aux yeux gris, celle qui avait un morceau de liane des marais, et l’autre jeune femme brune, celle qui avait un filet sur l’épaule. Elles avaient dansé devant moi avec insolence et mépris. Elles m’avaient craché au visage alors que j’étais attaché et sans défense, puis elles avaient pivoté sur elles-mêmes et s’étaient éloignées en riant.

Je ris à mon tour.

Elles s'étaient condamnées elles-mêmes aux chaînes et à la marque des esclaves.

Thurnock et Clitus me regardaient.

— « Amenez les jeunes femmes de la deuxième et de la troisième proues, » dis-je.

Un large sourire éclaira le visage de Thurnock.

— « Ce sont des beautés, » dit-il, secouant sa grosse tête surmontée d'une chevelure blonde et broussailleuse, coupée à la base du cou. « Des beautés. »

Ils allèrent chercher les esclaves.

Je me retournai, suivis lentement l'allée située entre les bancs des rameurs, puis gravis l'escalier conduisant au pont avant de la péniche.

La jeune femme, attachée contre la proue courbe, le dos à celle-ci, m'entendit, mais elle ne pouvait me voir. Ma tête, alors que je me tenais sur le pont avant, se trouvait à une trentaine de centimètres au-dessous de ses chevilles liées. Ses poignets avaient été cruellement attachés de l'autre côté de la proue.

« Qui est là ? » demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Je vous en prie, » fit-elle. « Qui est là ? »

— « Tais-toi ! » dis-je, « Esclave ! »

Elle laissa échapper un cri de crainte.

D'un mouvement rapide de la lame goréenne, je coupai la corde qui lui entravait les chevilles.

Puis, debout sur la lisse du pont avant, la main gauche sur la proue, je coupai la corde passée autour de son cou, puis celle qui enserrait sa taille. Ensuite, ayant remis mon épée au fourreau, je la fis glisser, sans lui avoir délié les poignets, le long de la proue, jusqu'au moment où ses pieds eurent pris contact avec la lisse sur laquelle, près d'elle, je me tenais.

Je la fis pivoter sur elle-même.

Elle me vit : la bouche enflée, les yeux, et poussa un hurlement désespéré.

« Oui, » fis-je, « c'est moi. »

Ensuite, cruellement, je pris sa tête dans les mains et appuyai mes lèvres sur les siennes.

Je n'ai jamais vu une femme en proie à une telle terreur.

Son malheur me fit rire.

Puis, méprisant, je dégainai mon épée. J'en posai la pointe sous son menton, l'obligeant à lever la tête. Peu de temps auparavant, tandis que j'étais attaché au poteau, elle m'avait levé la tête afin d'examiner de plus près les traits d'un esclave.

« Tu es très belle, n'est-ce pas ? » commentai-je.

Ses yeux exprimaient la terreur.

Je fis descendre la pointe jusqu'à sa gorge et elle détourna la tête, fermant les yeux. Pendant quelques instants, j'appuyai légèrement la pointe de mon épée sur sa gorge délicate, puis j'abaissai la lame et coupai la corde qui lui attachait les poignets à la proue.

Elle tomba à quatre pattes sur le pont avant.

Je bondis et atterris devant elle.

Elle se redressa péniblement, à demi accroupie, à demi folle de terreur, courbatue du fait qu'elle était restée longtemps attachée à la proue.

De la pointe de mon épée, je montrai le pont.

Elle secoua la tête, pivota sur elle-même, courut à la lisse et s'y accrocha, regardant par-dessus.

Un énorme tharlarion, ayant vu son reflet dans l'eau, bondit hors du marais en faisant claquer ses mâchoires, puis retomba dans l'eau. Deux ou trois autres tharlarions allaient et venaient sous elle.

Elle rejeta la tête en arrière et hurla.

Elle se tourna vers moi, secouant la tête.

Le bout de ma lame montrait inexorablement le pont.

« Je t'en prie, » gémit-elle.

La lame ne bougea pas.

Elle vint s'immobiliser devant moi puis tomba à genoux, s'asseyant sur les talons. Elle baissa la tête et tendit les bras, les poignets croisés, dans l'attitude soumise de la femelle goréenne. Je ne l'attachai pas immédiatement et tournai autour d'elle, l'examinant comme une prise. Jusque-là, je ne m'étais pas véritablement rendu compte à quel point elle était belle et désirable. Enfin, après avoir constaté que je ne m'étais pas trompé sur la qualité, je m'emparai du morceau de corde qui avait attaché ses chevilles à la proue et lui attachai les poignets.

Elle leva la tête et me regarda, ses yeux, suppliants, cherchant les miens.

Je lui crachai au visage et elle baissa la tête puis se mit à sangloter.

Je pivotai sur moi-même, descendis du pont avant et me dirigeai, parmi les esclaves, vers les marches conduisant au château arrière.

La jeune femme me suivit sans y avoir été invitée.

Lorsque je me retournai, je constatai qu'elle essuyait mon crachat sur son visage. Elle baissa ses mains liées et s'immobilisa sur les planches, la tête basse.

Je pris à nouveau place sur le siège du Maître de Nage.

La grande jeune femme aux yeux gris et la petite jeune femme brune, celle qui avait un filet, étaient agenouillées devant le siège, sur le pont des rameurs.

Ma jeune femme s'agenouilla près d'elles, la tête basse.

J'examinai les deux jeunes femmes, la blonde et la brune, puis regardai Thurnock et Clitus.

« Vous plaisent-elles ? » demandai-je.

— « Des beautés, » dit Thurnock. « Des beautés. »

Les jeunes femmes frémirent.

— « Oui, » fit Clitus, « bien qu'elles viennent d'une île de rence, elles se vendraient certainement très cher. »

— « Je vous en prie, » souffla la jeune femme blonde.

Je regardai Thurnock et Clitus.

— « Elles sont à vous, » déclarai-je.

— « Ah ! » s'écria Thurnock. Puis il saisit un morceau de corde. « Soumets-toi ! » tonna-t-il, s'adressant à la grande jeune femme blonde qui, terrifiée, bondissant presque, baissa la tête et tendit les bras, les poignets croisés. Aussitôt, avec des nœuds de paysan, Thurnock les attacha. Clitus se baissa avec souplesse et ramassa un morceau de corde. Il se tourna vers la jeune femme brune, dont les yeux exprimaient la haine.

— « Soumets-toi, » fit-il d'une voix calme.

Elle obéit de mauvaise grâce. Puis, stupéfaite, elle leva les yeux vers lui, les poignets attachés, ayant perçu la puissance de ses mains. Je souris intérieurement. J'avais déjà vu cette expression dans le regard de jeunes femmes. Clitus, à mon avis, n'aurait pas de difficultés avec la petite jeune femme brune.

— « Qu'est-ce que les Maîtres vont faire de nous ? » demanda la jeune femme mince, levant la tête.

— « Vous serez esclaves à Port Kar, » répondis-je.

— « Non ! Non ! » s'écria la jeune femme mince.

La jeune femme blonde se mit à hurler et l'autre à sangloter, posant le front sur le pont.

— « Le radeau est-il prêt ? » demandai-je.

— « Oui, » tonna Thurnock, « il l'est ! »

— « Nous l'avons amarré près de la barque de rence, » précisa Clitus, « à tribord, un peu en arrière de la proue de cette péniche. »

Je ramassai le long rouleau de corde dans lequel, plus tôt, j'avais coupé les trois morceaux qui

m'avaient servi à attacher Telima. J'en passai une extrémité au cou de la jeune femme mince.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Midice, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « Ce nom ne me déplaît pas, » dis-je. « Il me conviendra. »

Je trouvais ce nom plutôt joli. Il se prononçait en trois syllabes, l'accent portant sur la première.

Puis Thurnock prit la corde, dont j'avais attaché une extrémité au cou de Midice et, sans la couper, fit une boucle qu'il passa au cou de la grande jeune femme blonde aux yeux gris, avant de tendre l'extrémité libre à Clitus, qui fit signe à la petite jeune femme brune de prendre sa place dans la chaîne d'esclaves.

— « Comment t'appelles-tu ? » rugit Thurnock, s'adressant à la jeune femme blonde, qui recula.

— « Thura, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « Thura ! » s'écria-t-il en se tapant sur les cuisses. « Je m'appelle Thurnock. »

Cette coïncidence ne parut pas impressionner favorablement la jeune femme.

« J'appartiens à la Caste des Paysans, » ajouta Thurnock.

Elle le regarda avec horreur.

— « Seulement à la Caste des Paysans ? » souffla-t-elle.

— « Le Paysan, » s'écria Thurnock d'une voix tonitruante qui porta très loin, dans le marais, « est le Bœuf sur lequel repose la Pierre du Foyer ! »

— « Mais, j'appartiens à la Caste des Renciers, » gémit-elle.

On considère, en général, que la Caste des Renciers est supérieure à celle des Paysans.

— « Non, » rugit Thurnock, « tu n'es qu'une esclave ! »

La jeune femme fondit en larmes, désespérée, et tira sur les liens de ses poignets.

Clitus avait déjà attaché la jeune femme brune à la chaîne, lui ayant passé une boucle au cou, le reste de la corde traînant sur le pont, derrière elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » lui demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air craintif.

— « Ula, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « Je me fiche de ton nom ! » répliqua-t-il.

Elle baissa la tête.

Je me tournai vers la femme et l'enfant, que j'avais libérés plus tôt et qui se tenaient près du plat-bord.

Telima, la corde au cou, pieds et poings liés au pied de l'escalier du château arrière, s'adressa à moi :

— « Si j'ai bien compris, » dit-elle, « tu vas nous conduire à Port Kar et nous vendre comme esclaves ? »

— « Tais-toi ! » ordonnai-je.

— « Si ce n'est pas le cas, » poursuivit-elle, « je présume que tu vas couler les péniches dans le marais afin que nous soyons tous dévorés par les tharlarions ? »

Je la regardai avec irritation.

Elle me sourit.

« C'est ce que tu ferais, » conclut-elle, « si tu étais de Port Kar. »

— « Tais-toi ! » répétai-je.

— « Très bien, » fit-elle, « mon Ubar. »

Je me tournai à nouveau vers la femme et l'enfant.

— « Après notre départ, » dis-je, « libère les tiens. Dis à Ho-Hak que j'ai pris quelques femmes. C'est peu de chose en comparaison de ce qu'il m'a fait. »

— « Un Ubar, » fit remarquer Telima, « ne rend pas de comptes et ne donne pas d'explications. »

Je la pris par les bras, la soulevai et la maintins ainsi.

Elle ne parut pas effrayée.

« Cette fois, » fit-elle, « tu vas peut-être me jeter en haut de l'escalier ? »

— « On dit, » commenta Clitus, « que les filles des Renciers ont la bouche aussi grande que le delta lui-même. »

— « On a raison, » répliqua Telima.

Je la remis à genoux.

Je me tournai vers la femme et l'enfant.

— « Je vais également libérer les esclaves des bancs, » déclarai-je.

— « De tels esclaves sont dangereux ! » s'écria la femme, les regardant avec frayeur.

— « Tous les hommes sont dangereux, » fis-je.

Je pris la clé des chaînes des esclaves. Je la lançai à l'un d'eux.

« Après notre départ et pas avant, » dis-je, « libère-toi et libère tes camarades, sur toutes les péniches. »

Ebahi, il serra la clé, osant à peine croire qu'elle était entre ses mains, la regardant fixement.

— « Oui, » souffla-t-il.

Les esclaves, comme un seul homme, me regardèrent.

— « Il est probable, » repris-je, « que les Renciers vous aideront à survivre dans les marais, si vous le souhaitez. Dans le cas contraire, ils vous guideront vers la liberté, loin de Port Kar. »

Les esclaves ne répondirent pas.

Je m'éloignai, dans l'intention de partir.

« Mon Ubar, » entendis-je.

Je me retournai et regardai Telima.

« Suis-je ton esclave ? » demanda-t-elle.

— « Je t'ai dit sur l'île, » répondis-je, « que non. »

— « Alors, pourquoi ne me détaches-tu pas ? » demanda-t-elle.

Furieux, j'allai près d'elle, glissai ma lame goréenne entre son cou et la boucle et coupai la laisse. Puis je tranchai les cordes qui lui immobilisaient les poignets et les chevilles. Elle se leva et s'étira.

Son geste me rendit fou de désir.

Ensuite elle bâilla, secoua la tête et se frotta les poignets.

« Je ne suis pas un homme, » dit-elle, « mais je suppose qu'un homme peut trouver Midice assez jolie. »

Midice, attachée en tête de la chaîne, leva la tête.

« Mais, » reprit Telima, « Telima n'est-elle pas plus belle que Midice ? »

Midice, à ma grande surprise, frémit de colère et, bien qu'elle fût attachée et eût la corde au cou, se tourna vers Telima. Je supposai qu'elle se considérait comme la plus belle fille des îles de rence.

— « J'étais à la première proue, » déclara-t-elle.

— « Si j'avais été capturée, » affirma Telima, « c'est certainement moi qui aurais été à la première proue. »

— « Non ! » cria Midice.

— « Mais je n'ai pas été assez stupide pour me laisser prendre au filet, » ajouta Telima.

La fureur rendit Midice muette.

— « Lorsque je t'ai retrouvée, » fis-je remarquer à Telima, « tu étais à plat ventre, pieds et poings liés. »

Midice rejeta la tête en arrière et rit.

— « Quoi qu'il en soit, » déclara Telima, « je suis manifestement, dans tous les domaines, supérieure à Midice. »

Midice montra ses poignets attachés à Telima.

— « Regarde ! » cria-t-elle. « C'est Midice qu'il a choisie comme esclave. Pas toi. Cela montre laquelle d'entre nous est la plus belle. »

Telima regarda Midice avec irritation.

— « Tu es trop grasse, » dis-je à Telima.

Midice rit.

— « Quand j'étais ta Maîtresse, » fit Telima d'un air dégagé, « tu ne me trouvais pas trop grasse. »

— « Maintenant, » fis-je, « c'est mon avis. »

Midice rit à nouveau.

— « Il y a longtemps que je sais, » répliqua Telima avec insouciance, « qu'il ne faut jamais croire les hommes. »

— « Aussi grande que le delta lui-même, » commenta Clitus.

Telima entreprit d'examiner les trois jeunes femmes.

— « Oui, » fit-elle, « c'est un butin convenable. » Elle s'arrêta devant Midice, qui se trouvait en tête de la chaîne. Midice se tint très droite, dédaigneuse, tandis qu'elle l'examinait. Puis Telima, sous le regard horrifié de Midice, lui tâta le bras, éprouva la fermeté de ses flancs et de ses cuisses. « Celle-ci est un peu maigre, » conclut-elle.

— « Maître ! » s'écria Midice, s'adressant à moi.

— « Ouvre la bouche, Esclave ! » ordonna Telima.

Les larmes aux yeux, Midice obéit et Telima l'examina, le plus naturellement du monde, lui tournant la tête d'un côté et de l'autre.

— « Maître ! » protesta Midice, s'adressant à moi.

— « Une esclave, » expliquai-je, « doit se plier à tous les désirs des personnes libres. »

Telima recula, dévisagea Midice.

— « Oui, Midice, » fit-elle, « tout bien considéré, je crois que tu feras une excellente esclave. »

Midice fondit en larmes, tirant sur les liens de ses poignets.

— « Partons ! » décidai-je.

Je fis demi-tour. Thurnock avait déjà placé mon casque, mon bouclier, ainsi que le grand arc et les flèches, sur le radeau.

— « Attends ! » lança Telima.

Je me tournai vers elle.

Avec stupéfaction, je la vis quitter sa tunique de rence puis se placer derrière la dernière jeune femme de la chaîne, la petite Ula.

Elle secoua la tête et ses cheveux se répandirent sur ses épaules.

« Je suis la quatrième captive, » déclara-t-elle.

— « Non, » répondis-je, « certainement pas. »

Elle me regarda avec irritation.

— « Tu vas bien à Port Kar, n'est-ce pas ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Cela tombe bien, » déclara-t-elle, « moi aussi, je vais à Port Kar. »

— « Non, » répondis-je, « il n'en est pas question. »

— « Ajoute-moi à la chaîne, » fit-elle. « Je suis la quatrième captive. »

— « Non, » dis-je, « certainement pas. »

Elle me regarda à nouveau d'un air irrité.

— « Très bien ! » fit-elle. Alors, furieuse mais d'un air dégagé, elle se dirigea vers moi puis, lentement, sans tenir compte de ma colère, s'agenouilla devant moi, assise sur les talons, la tête baissée, les bras tendus et les poignets croisés.

— « Tu es stupide, » déclarai-je.

Elle leva la tête et sourit.

— « Tu peux me laisser ici, si tu le souhaites, » dit-elle.

— « Ce n'est pas dans les Codes, » répondis-je.

— « Je croyais, » fit-elle, « que tu ne respectais plus les Codes ? »

— « Je devrais peut-être te tuer, » sifflai-je.

— « Si tu étais de Port Kar, » dit-elle, « c'est ce que tu ferais. »

— « Ou bien, » poursuivis-je, « je pourrais te prendre et t'apprendre la signification du collier. »

— « Oui, » sourit-elle, « sans doute. »

— « Je ne veux pas de toi, » dis-je.

— « Dans ce cas, tue-moi ! » fit-elle.

Je la pris par les bras et la fis se lever.

— « Je devrais te prendre, » dis-je, « et te briser. »

— « Oui, » répondit-elle, « je suppose que tu le pourrais, si tu le souhaitais. »

Je la jetai par terre, loin de moi.

Elle me regarda avec colère, les larmes aux yeux.

« Je suis la quatrième captive ! » siffla-t-elle.

— « Prends place dans la chaîne, » ordonnai-je, « Esclave ! »

— « Oui, » répondit-elle, « ... Maître. »

Fièrement, bien droite, elle s'immobilisa derrière la petite brune, Ula, puis, les poignets liés, la corde au cou, elle fut ajoutée à la chaîne en qualité de quatrième captive.

Je regardai mon ancienne Maîtresse, nue, attachée à ma chaîne.

Je me rendis compte que je n'étais pas mécontent de la posséder. Il y avait de douces vengeance que je devais satisfaire et qu'il lui faudrait subir. Je ne lui avais pas demandé de devenir mon esclave. Mais, pour une raison inconnue, elle avait fait sa soumission. Toute la haine que je nourrissais à son égard bouillonna en moi, les mauvais traitements qu'elle m'avait fait subir, la dégradation et les humiliations auxquelles elle m'avait soumis. Je veillerais à ce qu'elle assume toutes les conséquences de sa soumission. Je regrettais seulement de ne l'avoir pas déshabillée et battue moi-même, de ne pas avoir fait d'elle une esclave pitoyable au moment même où nous avions pris pied sur les péniches.

Elle ne parut pas particulièrement troublée par la situation désagréable qui était la sienne.

— « Pourquoi ne la laisses-tu pas ici ? » demanda Midice.

— « Tais-toi, Esclave ! » lança Telima.

— « Toi aussi, tu es esclave ! » répliqua Midice. Puis elle me regarda. Elle respira profondément, ses yeux étaient pleins de larmes. « Laisse-la ici, » supplia-t-elle, « Je... Je te servirai mieux. »

Thurnock partit d'un grand éclat de rire. La grande jeune femme blonde, aux yeux gris, et la petite brune retinrent leur souffle.

— « Nous verrons, » laissa entendre Telima.

— « Qu'as-tu l'intention de faire d'elle ? » me demanda Midice.

— « Tu es stupide, n'est-ce pas ? » fit Telima à son adresse.

Midice manifesta bruyamment sa colère.

— « Je le servirai mieux ! » s'écria-t-elle.

— « Nous verrons, » répéta Telima.

— « Il nous faudra quelqu'un, » intervint Clitus, « pour faire la cuisine, les courses et le ménage. »

Telima lui jeta un regard noir.

— « Oui, » répondis-je, « c'est exact. »

— « Telima, » fit Telima, « n'est pas une servante. »

— « Esclave de Cuisine, » déclarai-je.

Elle renifla.

— « À mon avis, » intervint Thurnock avec un large sourire, « ce serait plutôt : la cuisine et la natte. »

Il lui manquait une dent, en haut et à droite.

Je pris Telima par le menton et la dévisageai.

— « Oui, » fis-je, « la cuisine et la natte. »

— « Comme veut le Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « Je crois, » fis-je, « que je vais te baptiser : Jolie Petite Esclave. »

Bizarrement, cela ne parut ni lui déplaire ni l'inquiéter.

— « Belle Esclave conviendrait mieux, » dit-elle.

— « Tu es une jeune femme étrange, » dis-je, « Telima. »

Elle haussa les épaules.

« Crois-tu que la vie sera facile, avec moi ? » demandai-je.

Elle me regarda avec franchise.

— « Non, » répondit-elle.

— « Je croyais que tu ne voulais pas revoir Port Kar, » dis-je.

— « Je te suivrais, » répondit-elle, « même à Port Kar. »

Je ne compris pas.

— « Méfie-toi de moi, » dis-je.

Elle me regarda, mais ne parut pas effrayée.

« Je suis de Port Kar, » affirmai-je.

Elle ne baissa pas les yeux.

— « Ne sommes-nous pas tous deux, » dit-elle, « de Port Kar ? »

Je me souvins de la cruauté de sa conduite vis-à-vis de moi.

— « Oui, » répondis-je. « Je suppose. »

— « Alors, Maître, » conclut-elle, « rentrons chez nous. »

PORT KAR

JE regardais la danseuse qui tournoyait dans le carré de sable, entre les tables, sous le fouet du maître, dans une taverne de Port Kar.

« Ton Paga, » dit la jeune esclave nue qui me servait, menottes aux poignets. « Il est chaud, comme tu le souhaitais. »

Je le pris sans même la regarder et vidai le gobelet.

Elle s'agenouilla près de la table basse, derrière laquelle j'étais assis en tailleur.

— « Encore, » fis-je en tendant le gobelet, sans daigner lui accorder un regard.

— « Oui, Maître, » dit-elle en se levant avant de prendre le gobelet.

J'aime le Paga chaud, il fait effet plus rapidement.

La danse que la jeune femme présentait, sur le sable, s'appelle : la Danse du Fouet.

Elle portait un léger boléro ainsi qu'une ceinture faite de chaînes et de bijoux, à laquelle étaient suspendues des gouttelettes de métal étincelant. Elle avait des anneaux aux chevilles ainsi que des menottes d'esclave, également décorés de pendentifs en forme de gouttelettes étincelantes ; au cou, elle portait un collier assorti.

Elle dansait sous des lanternes de bateau suspendues au plafond de la taverne, qui se trouvait près des docks voisins du Grand Arsenal.

J'entendais les claquements du fouet et ses cris.

On dit que les danseuses de Port Kar sont les meilleures de Gor. Elles sont très recherchées dans de nombreuses cités de la planète. Elles sont esclaves jusqu'au bout des ongles, vicieuses, déloyales, rusées, séduisantes, sensuelles, dangereuses, désirables, terriblement désirables.

« Ton Paga, » dit la fille qui me servait.

Je le pris, à nouveau sans la regarder.

— « Va-t'en, Esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » fit-elle avant de s'éloigner dans un tintement de chaîne.

Je bus du Paga.

Ainsi, j'étais à Port Kar.

Quatre jours plus tôt, dans l'après-midi, après deux jours dans les marais, nous avons atteint les canaux de la cité.

Nous étions arrivés à l'entrée d'un canal bordant le delta.

Nous avons constaté que le canal était barré par de lourdes portes constituées d'épais barreaux métalliques, à demi submergées.

Telima avaient regardé les portes avec frayeur.

« Quand j'ai fui Port Kar, » avait-elle dit, « ces portes n'existaient pas. »

— « Aurais-tu pu fuir, » avais-je demandé, « s'il y avait eu des portes comme celles-ci ? »

— « Non, » avait-elle soufflé d'une voix blanche, « je n'aurais pas pu. »

Les portes s'étaient refermées derrière nous.

Nos esclaves qui, en larmes, manœuvraient les gaffes, avaient engagé le radeau dans le canal.

Tandis que nous passions sous les fenêtres bordant le canal, des hommes, de temps en temps, nous proposèrent des prix.

Je ne leur en voulus pas. Elles étaient belles. Et elles manœuvraient bien la gaffe, comme seules les filles du marais savent le faire. Nous pouvions nous réjouir de notre prise.

Midice, Thura, Ula, Telima.

Elles n'avaient plus la corde au cou mais nous avions enroulé cinq fois, autour de la gorge de chacune, un morceau de corde symbolisant, provisoirement, le collier d'esclave. En dehors de cela elles n'étaient pas, lorsque nous arrivâmes en ville, attachées, sauf par une longue corde enroulée à la cheville droite de chacune et les reliant l'une à l'autre. Telima était déjà marquée, mais les cuisses de Midice, de Thura et d'Ula n'avaient pas connu le fer.

Je regardais la danseuse de Port Kar.

Le lendemain, nous pourrions marquer les jeunes femmes et acheter des colliers.

Il y eut un peu de vacarme lorsqu'un individu puissant, au visage féroce, aux yeux rapprochés, laid et ayant perdu une oreille, suivi de vingt marins assoiffés, entra dans la taverne.

« Du Paga ! Du Paga ! » crièrent-ils, renversant les tables qui leur convenaient, chassant ceux qui les occupaient, puis les redressant et s'asseyant autour, tapant dessus et criant.

En hâte, des esclaves allèrent les servir.

« C'est Surbus, » dit mon voisin à son compagnon.

L'individu au visage féroce, barbu, aux yeux rapprochés, qui avait perdu une oreille et semblait être le chef des hommes, s'empara d'une esclave, lui tordant le bras, puis l'entraîna vers une alcôve. Je crus qu'il s'agissait de la jeune femme qui m'avait servi, mais je n'en étais pas certain.

Une autre jeune femme courut vers lui, lui apportant un gobelet de Paga. Il prit le gobelet d'une main, l'engloutit d'un trait et emporta la jeune femme dont il s'était emparé, et qui hurlait, vers une alcôve. La danseuse s'était immobilisée sur le sable, terrifiée. D'autres individus, les compagnons de Surbus, s'emparèrent des esclaves sur lesquelles ils purent mettre la main, ainsi que sur les bouteilles de Paga qu'ils trouvèrent, et entraînèrent leur butin vers les alcôves, en chassant parfois ceux qui les occupaient. Toutefois, la majorité resta aux tables, donnant des coups de poing dessus et exigeant à boire.

Je connaissais le nom de Surbus. Il était célèbre parmi les capitaines pirates de Port Kar, Fléau de Thassa la Luisante.

J'avalai une nouvelle gorgée de Paga brûlant.

C'était véritablement un pirate, un chasseur et un marchand d'esclaves, un meurtrier, un individu cruel et sans honneur, ignoble, vraiment chez lui à Port Kar. Je n'éprouvais pour lui que du dégoût.

Puis, je me souvins de mon ignominie à moi, de ma cruauté, de ma lâcheté.

J'étais également chez moi, à Port Kar.

J'avais appris que, sous la peau des hommes, battaient des cœurs de sleens et de tharlarions, que leur moralité et leurs idéaux n'étaient que des manteaux destinés à cacher leurs griffes et leurs dents. Pour la première fois, je compris la convoitise et l'égoïsme. Il y a davantage d'honnêteté à Port Kar, me dis-je, que dans toutes les Cités de Gor. En leur sein, les hommes ironisent pour cacher les griffes de leur cœur sous la prétention de leurs paroles. Là, dans cette Cité, et uniquement en son sein, les hommes ne s'avalisent pas à feindre et bavarder. Ils connaissent, et admettent, les vérités noires de la nature

humaine, ils savent qu'il n'existe, au bout du compte, que l'or, le pouvoir, le corps des femmes et l'acier des armes. Ils ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Ils se conduisent tels qu'ils sont, avec cruauté, sans pitié, comme des hommes, méprisants, prenant ce qu'ils désirent lorsqu'ils en ont envie. Et c'est à cette Cité que j'appartenais, moi qui avais perdu mon honneur, qui avais préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable.

Je bus encore une gorgée de Paga.

Un hurlement retentit et une jeune femme sortit précipitamment, ensanglantée, de l'alcôve où Surbus l'avait entraînée, puis courut entre les tables, tandis qu'il la poursuivait en titubant comme un ivrogne.

« Protégez-moi ! » cria-t-elle, s'adressant à l'ensemble des consommateurs. Mais ceux-ci se mirent à rire et tentèrent de s'emparer d'elle.

Elle se précipita vers ma table et tomba à genoux devant moi. Je constatai alors que c'était bien celle qui m'avait servi.

« Je t'en prie, » dit-elle, les lèvres fendues, « protège-moi. »

Elle tendit ses poignets enchaînés.

— « Non, » répondis-je.

Puis Surbus se jeta sur elle, la prit par les cheveux et la tira en arrière.

Il me regarda d'un air méprisant.

Je bus une nouvelle gorgée de Paga. Cela ne me regardait pas.

Je vis les yeux pleins de larmes de la jeune femme, ses mains tendues, puis, hurlant de douleur, elle fut entraînée, par les cheveux, vers l'alcôve.

Des hommes rirent.

Je retournai à mon Paga.

« Tu as bien fait, » dit mon voisin, un individu mal rasé. « C'était Surbus. »

— « Une des plus fines lames de Port Kar, » ajouta son compagnon.

— « Ah ? » fis-je.

Port Kar, Port Kar la Sordide, la Malsaine, Fléau de Thassa la Luisante, Tarn de la Mer, est une masse immense et composite de propriétés, dont chacune est pratiquement une forteresse en elle-même, divisée et traversée par des centaines de canaux. Elle est, en fait, entourée de remparts, bien qu'elle ne possède pas de remparts au sens propre du terme. Les bâtiments qui donnent sur l'extérieur, soit sur le delta, soit sur le Golfe de Tamber, possèdent un mur extérieur dépourvu de fenêtres et faisant plus d'un mètre d'épaisseur ; en outre ils sont surmontés, au niveau du toit, de parapets crénelés. Les canaux donnant sur le delta ou le Golfe de Tamber avaient, récemment, été barrés au moyen de lourdes portes constituées de barreaux métalliques, à demi submergées. Nous étions entrés dans la ville par une de ces portes. À Port Kar, incidemment, il n'y a pas de tours telles que celles des autres cités septentrionales de Gor. Les habitants de Port Kar n'ont pas le goût des tours. C'est la seule cité de Gor qui n'ait pas été construite par des hommes libres, mais par des esclaves soumis au fouet du maître. En général, sur Gor, les esclaves n'ont pas le droit de construire, cette activité étant considérée comme un privilège d'homme libre.

Politiquement, Port Kar est un véritable chaos ; elle est gouvernée par plusieurs Ubars antagonistes qui ont chacun leurs partisans, qui cherchent tous à opprimer, à gouverner et à lever des impôts en fonction du pouvoir qu'ils détiennent. Théoriquement soumise à ces Ubars mais, dans les faits, pratiquement indépendante, il existe une oligarchie de princes du commerce, de Capitaines, comme ils se nomment eux-mêmes, qui, dans le cadre d'un Conseil, financent et dirigent le Grand Arsenal, construisant et louant vaisseaux et matériel, contrôlant la flotte du grain, la flotte de l'huile, la flotte des esclaves et les autres.

Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, agent présumé des Prêtres-Rois, était, je ne

l'ignorais pas, membre du Conseil. J'étais censé entrer en contact avec lui. Je ne pouvais plus le faire, naturellement.

Il existe même, à Port Kar, une Caste des Voleurs, la seule de tout Gor, qui, sur les canaux inférieurs et à la périphérie de la ville, est extrêmement puissante, car elle n'hésite ni devant le chantage ni devant la violence. On reconnaît ses membres à la cicatrice du Voleur, qui constitue la marque de leur caste, minuscule marque au fer rouge, à trois branches, sous l'œil gauche, légèrement en arrière, sur la pommette.

On pourrait croire que Port Kar, divisée comme elle l'est, dépositaire des trônes de l'anarchie, constitue une proie facile pour l'impérialisme ou les représailles décidées en commun des autres cités, mais cela n'est pas vrai. Lorsqu'ils sont menacés de l'extérieur, les hommes de Port Kar savent, désespérément et avec la méchanceté de l'urt acculé, très bien se défendre. En outre, naturellement, il est pratiquement impossible de faire traverser le delta du Vosk à des groupes importants d'hommes armés ou bien, compte tenu de la nature des marais, de les ravitailler et de les entretenir pendant toute la durée d'un siège.

Le delta lui-même est le meilleur rempart de Port Kar.

La terre ferme la plus proche, en dehors des bancs de sable que l'on trouve parfois dans les marais, permettant d'accéder à Port Kar, se trouve à une centaine de pasangs au nord. Je supposai que cette région aurait pu, théoriquement, être utilisée comme base de départ ; on aurait pu y rassembler les provisions et les embarcations de l'armée d'invasion, mais les perspectives militaires d'une telle tentative n'étaient guère prometteuses. Elle se trouvait à des centaines de pasangs de toute cité goréenne, à l'exception, naturellement, de Port Kar. C'était un territoire exposé. Il était possible de l'attaquer au moyen de troupes débarquées à l'ouest par les flottes de Port Kar, à travers le marais lui-même, grâce aux péniches de Port Kar, ou bien par l'est et le nord, suivant le point de débarquement des forces de Port Kar. En outre, il était possible de l'attaquer par air grâce aux cavaleries de tarniers mercenaires de Port Kar, qui en entretenait plusieurs. Je connaissais un de ces capitaines mercenaires, Ha-Keel, meurtrier, originaire d'Ar, que j'avais rencontré à Thuria, dans la Maison de Saphrar, un Marchand. Ha-Keel commandait mille hommes, tous tarniers. Et, même si une armée d'invasion réussissait à pénétrer dans les marais, il n'était pas certain qu'elle parviendrait à atteindre les murs de Port Kar. Elle avait de bonnes chances d'être détruite dans les marais. Et, si elle parvenait jusqu'aux murs, rien ne permettait d'affirmer qu'elle serait efficace. Il était extrêmement facile, compte tenu des péniches et des cavaleries de tarns de Port Kar, de couper les lignes de ravitaillement d'une telle force.

Je bus encore du Paga.

Les nouveaux clients de la taverne faisaient la fête mais l'ordre avait été, dans une certaine mesure, rétabli. Deux lanternes de vaisseau avaient été brisées. Il y avait des morceaux de verre ainsi que du Paga, par terre, et une table avait été cassée. Mais les Musiciens s'étaient remis à jouer et, dans le carré de sable, la jeune femme dansait de nouveau. Mais elle avait renoncé à la Danse du Fouet. Des esclaves nues, aux poignets enchaînés, couraient ici et là. Le propriétaire, en sueur, portant un tablier, basculant une grande bouteille de Paga sur son support, remplissait les gobelets destinés aux consommateurs. De temps à autre, dans les alcôves, retentissait un cri qui provoquait les rires des clients. J'entendis le claquement d'un fouet et les hurlements d'une jeune femme.

Je me demandai si, depuis que les canaux étaient barrés, les esclaves s'échappaient encore de Port Kar.

La terre ferme la plus proche se trouvait à une centaine de pasangs au nord, mais c'était une région exposée et, ici et là, au bord du delta, se dressaient les avant-postes de Port Kar qui servaient de base aux chasseurs d'esclaves et aux sleens dressés chargés de surveiller les abords du marais.

Le sleen, mammifère à six pattes, vicieux, aux grands yeux et au corps sinueux, comparable à un lézard couvert de fourrure, est un chasseur infatigable. Il peut flairer une piste vieille de plusieurs jours,

la suivre sur des centaines de pasangs puis, une fois lâché, pour distraire les chasseurs, réduire sa victime en bouillie.

J'étais persuadé que les esclaves ne pouvaient guère s'évader par le nord.

Cela laissait le delta, ses marais interminables, la soif et les tharlarions qui les infestaient.

On dresse les sleens à suivre la piste des esclaves fugitifs et à les détruire.

En général, leurs sens sont très aiguisés.

Je me souvins que les Tuchuks du sud se servaient également des sleens pour traquer les esclaves et, également, pour protéger leurs troupeaux.

J'étais un peu ivre et mes pensées devenaient incohérentes.

La mer, me dis-je, la mer.

Ne pouvait-on attaquer Port Kar par la mer ?

La musique des Musiciens se mit à battre dans mon sang, lancinante.

Je regardai les filles qui servaient le Paga.

« Du Paga ! » criai-je et une fille, d'une démarche légère, vint me servir.

Mais seules Cos et Tyros possédaient des flottes comparables à celle de Port Kar.

Il y avait les îles du Nord, naturellement, et elles étaient nombreuses, mais petites, formant un archipel, en forme de cimeterre, qui s'étendait au nord-ouest de Cos, laquelle se trouvait à environ quatre cents pasangs à l'ouest de Port Kar. Mais ces îles n'étaient pas unies et, en réalité, n'avaient souvent, pour tout gouvernement, qu'un Conseil de village. Elles ne possédaient, en général, qu'une flottille de vaisseaux légers.

La danseuse, dans le carré de sable, exécutait la Danse de la Ceinture. Je l'avais déjà vue, à Ar, dans la Maison de Cernus, un Marchand d'Esclaves.

Seules Cos et Tyros possédaient des flottes comparables à celle de Port Kar. Et, presque par tradition, elles ne se souciaient guère d'opposer leurs flottes à la sienne. Manifestement, les deux camps considéraient qu'il y avait trop de risques ; manifestement, les deux camps se satisfaisaient de la situation, stable et profitable, de guerre larvée, assortie d'échanges et de contrebande, qui caractérisait depuis très longtemps leurs relations. Les raids, impliquant quelques dizaines de vaisseaux, n'étaient pas rares, soit contre les navires de commerce de Port Kar, soit sur les côtes de Cos ou de Tyros, mais aucune action d'envergure, impliquant les centaines de galères de ces redoutables puissances maritimes qu'étaient les deux Ubarats insulaires et Port Kar, n'avait été entreprise depuis un siècle.

Non, me dis-je, Port Kar ne risque pas une attaque par mer.

Puis je ris car j'envisageais la chute de Port Kar alors que c'était ma Cité.

« Du Paga ! » criai-je.

Des tarniers, avec leurs flèches enflammées, pourraient se révéler gênants, mais ils ne semblaient pas en mesure de la mettre gravement en difficulté, à moins qu'ils soient des milliers et des milliers et Ar elle-même, Ar la Glorieuse, ne disposait pas de la cavalerie aérienne nécessaire. Et comment, même dans ces conditions, Port Kar pourrait-elle tomber puisqu'elle se compose d'une masse de propriétés, véritables forteresses qu'il est possible de défendre pièce à pièce, chacune étant séparée des autres par les innombrables canaux qui sillonnent la ville ?

Non, me dis-je, on peut tenir cent ans dans Port Kar.

Et, même si elle tombait, les habitants pouvaient prendre la mer et, lorsqu'ils le jugeraient opportun, revenir puis ordonner aux esclaves de construire, dans le delta, une cité nommée Port Kar.

Sur Gor, me dis-je, et peut-être sur toutes les planètes, il y aura toujours un Port Kar.

La danseuse me semblait séduisante et belle. Les filles de Port Kar, me dis-je, sont les plus désirables de Gor.

Des tarniers, me dis-je, des tarniers.

Sur ma droite, une table avait été renversée et deux hommes de l'équipage de Surbus se querellaient

et en venaient aux poings. D'autres demandaient qu'on apporte des fouets à lames.

Je me souvins, avec attendrissement, de mon tarn, le monstre noir, Ubar des Cieux.

Je tendis la main et on remplit une nouvelle fois mon gobelet.

Et je me souvins également, avec amertume, d'Elisabeth Cardwell, Vella de Gor, qui m'avait tant aidé dans la mission que j'avais remplie, à Ar, pour le compte des Prêtres-Rois. Tandis que nous regagnions les Sardar, j'avais longuement réfléchi à sa sécurité. Je ne pouvais certainement pas l'autoriser, alors que je l'aimais, ce qui ne m'était à présent plus possible puisque je n'étais plus digne d'être aimé, à rester plus longtemps exposée aux dangers de Gor. Les Autres, qui n'étaient pas des Prêtres-Rois et leur disputaient ce monde, ainsi que la Terre, la connaissaient certainement déjà. Sa vie serait certainement menacée. Elle avait pris de grands risques, en ma compagnie et, inconsidérément, je l'avais laissée faire. Enfin, à notre arrivée dans les Sardar, je lui avais annoncé que je demanderais à Misk, le Prêtre-Roi, de la renvoyer sur Terre.

« Non ! » s'était-elle écriée.

— « Ma décision est prise, » avais-je déclaré. « Tu retourneras sur Terre, pour ton bien, dans l'intérêt de ta sécurité et de ton bien-être. Et tu n'auras plus à redouter les périls de cette planète. »

— « Mais c'est ma planète ! » s'était-elle écrié. « C'est la mienne autant que la tienne. Je l'aime et tu ne peux pas m'en chasser. »

— « Tu seras renvoyée sur Terre ! » avais-je confirmé.

— « Mais, je t'aime ! » avait-elle souligné.

— « Je suis désolé, » avais-je répondu. « Il ne m'est pas facile de faire ce que je dois faire. » J'avais les larmes aux yeux. « Il faut que tu m'oublies, » avais-je poursuivi, « et il faut que tu oublies cette planète. »

— « Tu ne veux pas de moi ! » s'était-elle écriée à nouveau.

— « Ce n'est pas vrai ! » avais-je affirmé. « Je t'aime. »

— « Tu n'as pas le droit, » avait-elle soutenu, « de me chasser de cette planète. C'est la mienne autant que la tienne ! »

Il lui serait certainement difficile de quitter cette planète magnifique, claire et verte, mais périlleuse, pour les villes de la Terre, de respirer son air, d'habiter un cube, d'être bousculée par ses foules indifférentes, de retrouver sa grisaille mercantile, son insensibilité et son ennui, mais cela valait mieux. Anonyme, elle y serait à l'abri, ferait peut-être un bon mariage et habiterait peut-être une grande maison confortable, aurait peut-être du personnel et des machines.

« Tu ne m'enlèveras pas cette planète ! » avait-elle déclaré fermement.

— « Ma décision est prise, » avais-je répété.

— « Tu n'as pas le droit, » avait-elle insisté, « de prendre cette décision à ma place ! »

— « Je l'ai fait ! » avais-je répliqué. « Je m'excuse. »

Elle m'avait dévisagé.

« C'est fait, » avais-je répété. « Demain, tu retourneras sur Terre. Tu n'as plus rien à faire ici. »

J'avais voulu l'embrasser mais elle avait déjà fait demi-tour et, sans un mot, était partie.

Mes pensées revinrent au grand oiseau de selle, le tarn de guerre, Ubar des Cieux.

Il avait tué des hommes qui avaient tenté de le monter.

Pourtant, cette nuit-là, il avait laissé Elisabeth Cardwell, qui n'était pourtant qu'une jeune femme, le seller, puis il l'avait emportée loin des Sardar.

Il était revenu, seul, quatre jours plus tard.

Furieux, j'avais chassé l'oiseau.

En cherchant à la protéger, je l'avais perdue.

Et Telenà qui, bien des années plus tôt, avait été ma Libre Compagne, je l'avais également perdue.

J'avais aimé deux femmes, et je les avais perdues.

Stupidement, affalé sur la table, je pleurai.

Je bus encore du Paga et fus pris de vertige.

Port Kar, apparemment, régnait sur Thassa.

Ses marins pouvaient certainement tenir tête à tous ceux qui auraient eu l'intention se s'attaquer à eux.

C'était sans doute les meilleurs de Gor.

La fureur m'envahit soudain, sous l'effet de l'alcool, en constatant que les habitants de Port Kar, malgré leur dépravation, formaient un superbe peuple de marins.

Mais, bientôt, je ris, car j'aurais dû en être fier. Car n'étais-je pas, moi-même, de Port Kar ?

Ne pouvions-nous pas faire ce qui nous plaisait, prendre ce qui nous faisait envie, comme nous avions attaché et réduit en esclavage les filles de renciers qui avaient attiré notre attention ?

Je ris, car j'avais envisagé la chute de Port Kar alors que c'était ma Cité.

Les deux marins ivres se battaient furieusement au fouet à lames. Ils combattaient dans le carré de sable, au milieu des tables. La danseuse vêtue d'un léger boléro et d'une ceinture faite de chaînes et de bijoux, à laquelle étaient suspendues des gouttelettes de métal étincelant, ainsi que les Musiciens, s'étaient éloignés. Les consommateurs pariaient.

Le fouet à lames est une arme délicate, que l'on peut manœuvrer avec élégance et raffinement ; il n'existe, à ma connaissance, qu'à Port Kar.

Au milieu des cris, sous les lanternes de bateau, je vis un morceau de chair jaillir de la joue d'un marin. La danseuse, les yeux brillant de plaisir, les poings serrés, encourageait un des combattants.

Mais les hommes étaient ivres, trébuchaient, et leur agitation désordonnée déplaisait à de nombreux consommateurs, qui trouvaient déplorable un maniement aussi maladroit d'une arme aussi subtile.

Puis, un des deux combattants tomba à quatre pattes, vomissant du sang.

« Tue-le ! » hurla la danseuse. « Tue-le ! »

Mais l'autre, ivre et ensanglanté, recula en titubant, tourna sur lui-même et tomba, inconscient, ce qui provoqua, dans la salle, un immense éclat de rire.

« Tue-le ! » hurla la danseuse au boléro et à la ceinture faite de chaînes et de bijoux, à l'intention de l'homme inconscient. « Tue-le ! »

Mais l'autre homme, ensanglanté lui aussi, secouant la tête, avait quitté, à quatre pattes, le carré de sable et, quelques mètres plus loin, s'était effondré entre les tables, aussi inconscient que le premier.

« Tue-le ! » hurla la danseuse, s'adressant au premier homme. « Tue-le ! »

Puis elle poussa un cri de douleur, rejetant la tête en arrière, au moment où les cinq queues d'un fouet goréen s'abattirent sur son dos.

« Danse, Esclave ! » ordonna le propriétaire, son maître.

Terrifiée, elle regagna le carré de sable dans un tintement de chaînes, de bijoux et de gouttelettes métalliques, puis s'y immobilisa, les larmes aux yeux, les genoux fléchis, les bras au-dessus de la tête.

« Jouez ! » cria le propriétaire à l'intention des Musiciens. Il fit une nouvelle fois claquer son fouet.

Ils se mirent à jouer et, une fois de plus, la jeune femme se remit à danser.

Je la regardai et regardai, également, les visages assemblés dans cette pièce surpeuplée, bruyante et mal éclairée, pleine d'hommes qui riaient et buvaient. Tous ces visages avaient quelque chose de bestial.

Et moi, tel que j'étais devenu, j'étais assis parmi eux, aux mêmes tables.

Je riais avec eux.

« Du Paga ! » criai-je.

Puis je pleurai, car j'avais aimé deux femmes et les avais perdues.

Et, tandis que je regardais, sur le carré de sable d'une taverne de Port Kar, sous des lanternes de bateau, les mouvements du corps d'une esclave, la lumière se reflétant sur ses chaînes, ses rubis et ses gouttelettes métalliques, la colère s'empara lentement de moi.

Puis elle fut entre les tables, balançant son corps luisant et sensuel.

Je me promis de ne plus jamais perdre une femme.

La femme, pensai-je, est, comme on dit, une esclave-née.

Puis elle fut devant ma table.

« Maître, » souffla-t-elle.

Nos regards se rencontrèrent.

Elle portait un collier. J'étais libre. Ses vêtements n'étaient qu'un ornement. Au côté, j'avais une épée d'acier.

Au moment où nos regards se rencontrèrent je compris que, bien que femme, elle aurait aimé, si elle en avait eu le pouvoir, réduire les hommes en esclavage mais, au même moment, elle avait lu, dans mes yeux, que les hommes étaient les plus forts, qu'ils détenaient le pouvoir et que, si quelqu'un devait être réduit en esclavage, ce serait elle.

— « Va-t'en, » dis-je, la libérant de l'emprise de ma volonté.

Elle pivota sur elle-même, furieuse, effrayée, et se dirigea vers une autre table.

Je la suivis des yeux. Voilà, me dis-je, une vraie femme.

Je la regardai bouger, remarquai l'éclat des ornements qu'elle portait, en écoutai le tintement.

Je l'observai, vicieuse, séduisante, souple, désirable, terriblement désirable, possédée.

Elle était aguichante, cette fille à collier, et belle, mais je ris car ces choses n'étaient pas à elle, mais à son maître qui, quelques instants plus tôt, l'avait fouettée, car elle n'était qu'une fille assujettie à la servitude, possédée par un homme, dans tous les sens du terme.

Je ris.

Les hommes de Port Kar, me dis-je, savent comment il faut traiter les femmes.

Les hommes de Port Kar, me dis-je, savent garder les femmes.

Ils en font des esclaves, et seulement des esclaves.

Elles ne valent pas mieux.

J'avais aimé deux femmes et je les avais perdues.

Je me promis de ne jamais en perdre une autre.

Je me levai, vacillant sous l'effet de l'alcool, et renversai la table d'un coup de pied.

Je ne me souviens pas aussi nettement qu'il le faudrait de ce qui arriva pendant cette nuit, mais je n'ai pas tout oublié.

« Je suis de Port Kar ! » criai-je.

Je me souviens que j'étais incroyablement ivre, furieux, désespéré et plein de haine.

Je jetai un tarsk d'argent, provenant de ce que nous avions pris sur les péniches des Marchands d'Esclaves, au propriétaire de la taverne qui me tendit, en échange, une énorme bouteille de Paga, de celles que l'on met sur le support, puis je sortis en titubant et suivis l'étroit passage parallèle au canal, me dirigeant vers le logement où se trouvaient mes hommes, Thurnock et Clitus, ainsi que nos esclaves.

Je frappai violemment à la porte.

« Du Paga ! » criai-je. « J'apporte du Paga ! »

Thurnock retira la barre qui bloquait la porte et ouvrit.

— « Du Paga ! » cria-t-il, heureux, en découvrant la grande bouteille.

Midice, stupéfaite, leva la tête, à l'endroit où, à genoux, elle polissait les anneaux de cuir de mon bouclier. Elle portait, au cou, cinq boucles de corde qui symbolisaient sa servitude. Je lui avais donné une courte tunique de soie, plus courte encore que la tunique de rence qu'elle portait lorsqu'elle avait dansé devant moi, tandis que j'étais attaché au poteau, et qui lui avait été enlevée par les chasseurs d'esclaves, après sa capture.

— « Bravo, Capitaine ! » lança Clitus sans quitter l'endroit où, assis, il travaillait sur son filet, renforçant les nœuds un à un. Il sourit en montrant la bouteille. « Un peu de Paga ne me ferait pas de

mal, » reconnut-il. Il avait acheté le filet dans le courant de la matinée, ainsi que le trident, armes traditionnelles des pêcheurs de la côte ouest et des îles situées au large. À genoux près de lui, préparant son fil, cinq boucles de corde autour du cou, se tenait Ula, petite et brune. Elle portait également une courte tunique de soie.

Thura, la grande jeune femme blonde, aux yeux gris, était à genoux près d'un tas de copeaux de bois. Thurnock, bien que nous fussions à Port Kar, s'était procuré un morceau de bois de Ka-la-na et confectionnait un grand arc. Je savais qu'il s'était également procuré des morceaux de corne de bosk, du cuir, du chanvre et de la soie. Dans deux ou trois jours, à mon avis, il aurait également son arc. Il avait déjà commandé des pointes de flèche à un forgeron ; et, suivant ses instructions, dans l'après-midi, Thura avait abattu une mouette du Vosk afin que les traits qu'il allait fabriquer, soit avec du bois de Ka-la-na, soit avec celui du Tem, soit correctement empennés. Apparemment, elle avait passé la majeure partie de l'après-midi et de la soirée à le regarder fabriquer son arc. À mon arrivée, elle baissa la tête et dit :

« Bonsoir, Capitaine de mon Maître. »

Elle avait, comme les autres, cinq boucles de corde au cou et une courte tunique de soie. Je constatai que Thurnock lui avait mis une fleur dans les cheveux, un talender. Agenouillée, elle le regarda et il lui caressa rudement les cheveux, où des copeaux restèrent accrochés. Avec un sourire, elle baissa la tête.

— « Où est l'Esclave de Cuisine ? » criai-je.

— « Ici, Maître, » dit Telima, d'une voix mauvaise, entrant dans la pièce et tombant à genoux devant moi.

Au cou, elle portait cinq boucles de corde qui faisaient d'elle une esclave.

Elle seule ne portait pas de soie, car elle n'était qu'Esclave de Cuisine. Sa tunique de tissu rep était déjà tachée de graisse, du fait qu'elle faisait la cuisine. Ses cheveux n'étaient pas peignés, ses genoux et son visage étaient couverts de poussière. Son visage était fatigué, taché et rouge en raison de la chaleur dégagée par les feux de la cuisine. Ses mains étaient couvertes d'ampoules, parce qu'elle avait fait le ménage, et brûlées, parce qu'elle avait fait la cuisine, rouges parce qu'elle avait fait la vaisselle. Je tirai un grand plaisir du spectacle de la fière Telima, qui avait été ma Maîtresse, en Esclave de Cuisine.

« Maître ? » fit-elle.

— « Prépare un festin, » ordonnai-je, « Esclave ! »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Thurnock, » repris-je, « attache les esclaves. »

— « Oui, Capitaine ! » rugit-il.

Midice se leva, timidement. Elle mit les mains devant sa bouche.

— « Que vas-tu faire, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Nous allons, » criai-je, « vous faire marquer et vous acheter des colliers ! »

Les trois jeunes femmes se regardèrent avec inquiétude.

Déjà, Thurnock les avait attachées l'une à l'autre par le poignet droit.

Avant de sortir, nous débouchâmes la grande bouteille de Paga puis Thurnock, Clitus et moi trinquâmes et vidâmes un gobelet de feu brûlant. Puis nous forçâmes les jeunes femmes, qui s'étranglèrent et suffoquèrent, à vider également un gobelet, qu'elles s'efforcèrent d'ingurgiter de leur mieux. Je me souviens de Midice, debout, vêtue de sa tunique de soie, le poignet attaché, toussant, la bouche pleine de Paga, me regardant avec terreur.

« Ensuite, » criai-je, « nous reviendrons et nous festoierons ! »

Nous trinquâmes et bûmes à nouveau. Ensuite, tirant Midice, qui occupait la tête de la chaîne d'esclaves, par l'extrémité libre de la corde, je franchis le seuil en titubant, descendis l'escalier puis, accompagné par les autres, me mis en quête d'un forgeron.

Je ne conserve, de cette nuit, que des souvenirs confus, mais nous finîmes par trouver un forgeron,

fîmes marquer les jeunes femmes et achetâmes des colliers, des colliers à serrure, que nous fîmes convenablement graver. Le collier d'Ula portait : JE SUIS LA PROPRIÉTÉ DE CLITUS ; Thurnock avait fait graver sur le collier de son esclave : THURA, ESCLAVE DE THURNOCK ; j'avais fait graver deux colliers un pour Midice et un pour Telima ; on y lisait simplement : J'APPARTIENS À BOSK.

Je me souviens de Midice, qui venait d'être marquée, me tournant le dos, appuyée contre moi tandis que, debout derrière elle, tout près, tenant le collier, je le lui passai au cou puis, avec fermeté, le verrouillai.

Tandis que nous étions ainsi, je l'embrassai dans le cou.

Elle se tourna vers moi, les yeux pleins de larmes, touchant la bande d'acier brillant.

Elle avait été marquée et elle avait sans doute encore mal à la cuisse, à l'endroit où le fer rouge avait été appliqué. Elle savait alors qu'elle n'était qu'un animal, une esclave, et qu'elle avait, par conséquent, été marquée.

En outre, elle portait au cou le symbole élégant de sa servitude.

Elle avait les yeux pleins de larmes, lorsqu'elle tendit les bras vers moi et je la pris dans mes bras, la soulevai, puis fis demi-tour et l'emportai vers notre logement. Tandis que je marchais, suivi de Thurnock, qui portait Thura, et de Clitus, qui portait Ula, laquelle pleurait dans ses bras, Midice posa la tête sur mon épaule gauche et je sentis ses larmes au travers de ma tunique.

« Il me semble, » dis-je, « Midice, que je t'ai gagnée. »

— « Oui, » dit-elle. « Tu m'as gagnée. Je suis ton esclave. »

Je rejetai la tête en arrière et ris.

Elle s'était moquée de moi, tandis que j'étais attaché au poteau. Mais elle était devenue mon esclave.

Elle pleurait.

Cette nuit-là, les jeunes femmes dans nos bras, nous festoyâmes, vidant de nombreux gobelets de Paga.

Clitus, dès notre retour, était sorti, puis revenu avec quatre Musiciens aux yeux vagues, car ils avaient été arrachés à leurs nattes après la vingtième heure mais, séduits par le tintement de deux tarsks d'argent, prêts à jouer jusqu'à l'aube, si nécessaire. Ils furent bientôt ivres et, bien que cela n'eût pas amélioré leur musique, je constatai avec satisfaction qu'ils n'hésitèrent pas à se joindre aux festivités, à partager notre festin. Clitus avait également apporté deux bouteilles de vin de Ka-la-na, des anguilles, du fromage de verr et un sac d'olives rouges des plantations de Tyros.

Nous applaudîmes son retour.

Telima avait préparé un tarsk rôti, farci de suls et de piments de Tor.

Il y avait beaucoup de pain de Sa-Tarna, jaune, en grosses tranches rondes.

Nous fûmes servis par l'Esclave de Cuisine, Telima. Elle servit du Paga aux hommes et du vin de Ka-la-na aux femmes. Elle rompit le pain, coupa le fromage, prépara les anguilles et découpa le tarsk. Elle se précipita de l'un à l'autre, ayant à peine terminé de servir l'un qu'un autre l'appelait déjà, les Musiciens également. Les jeunes femmes la commandaient également. Elle n'était qu'Esclave de Cuisine et elles lui étaient, par conséquent, supérieures. En outre, je compris que, sur les îles, en raison de sa beauté, de son adresse et de son arrogance, Telima n'était guère populaire, de sorte que les autres n'étaient pas fâchées qu'elle soit devenue leur esclave, au même titre que celle de leurs maîtres.

J'étais assis en tailleur près d'une table basse, engloutissant du Paga, tandis que Midice, que je tenais par les épaules, agenouillée près de moi, m'embrassait.

Une fois, tandis que Telima me servait, je la pris par le poignet. Elle me regarda.

« Comment se fait-il, » demandai-je, « qu'une Esclave de Cuisine possède un bracelet en or ? »

Midice leva la tête et m'embrassa dans le cou.

— « Donne le bracelet à Midice, » fit-elle d'une voix câline.

Les yeux de Telima s'emplirent de larmes.

— « Plus tard, peut-être, » répondis-je à Midice, « si je suis content de toi. »

Elle m'embrassa.

— « Tu seras content de moi, Maître, » affirma-t-elle. Puis elle jeta un regard méprisant à Telima.

« Sers-moi du vin, » ajouta-t-elle, « Esclave ! »

Midice m'embrassa de nouveau, longuement, tenant ma tête entre ses mains, tandis que Telima, les yeux pleins de larmes, remplissait son gobelet.

De l'autre côté de la table, Ula, levant timidement les yeux, offrait ses lèvres à Clitus. Il ne les refusa pas, ils s'embrassèrent et se caressèrent. Puis Thurnock prit Thura dans ses bras et posa ses lèvres sur les siennes. Prisonnière de ses bras puissants, elle se débattit, poussa un cri apparemment désespéré puis lui céda et, quelques instants plus tard, ses lèvres cherchèrent avidement les siennes.

« Maître, » dit Midice, me regardant, les yeux brillants.

— « Te souviens-tu, » fis-je sur le ton de la plaisanterie, « comme tu m'as fait souffrir, il y a quelques jours, alors que j'étais attaché au poteau ? »

— « Maître ? » dit-elle, soudain intimidée.

— « As-tu oublié, » insistai-je, « comme tu as dansé devant moi ? »

Elle recula.

— « Je t'en prie, Maître, » souffla-t-elle, terrifiée.

Je me tournai vers les Musiciens.

— « Connaissez-vous, » demandai-je, « la Danse d'Amour de l'Esclave au Collier Neuf ? »

— « Celle de Port Kar ? » s'enquit le chef du groupe.

— « Oui, » répondis-je.

— « Naturellement, » fit-il.

Je n'avais pas seulement acheté les marques et les colliers chez le forgeron.

— « Debout ! » tonna Thurnock, s'adressant à Thura et, terrifiée, elle se leva d'un bond, les pieds disparaissant dans une pile de vêtements.

Sur un geste de Clitus, Ula se leva également d'un bond.

Je passai les menottes à Midice, puis lui entravai les chevilles. Je lui arrachai ensuite sa tunique de soie. Elle me regarda avec terreur.

Je la fis lever et m'immobilisai devant elle.

— « Jouez ! » ordonnai-je aux Musiciens.

La Danse d'Amour de l'Esclave au Collier Neuf comporte de nombreuses variations, suivant les cités de Gor, mais le thème général est que la jeune femme danse sa joie de savoir qu'elle sera bientôt couchée entre les bras d'un maître puissant.

Les Musiciens se mirent à jouer et, tandis que Clitus et Thurnock frappaient dans leurs mains, Ula et Thura dansèrent devant eux.

« Danse ! » ordonnai-je à Midice.

Terrifiée, la jeune femme mince, aux jambes magnifiques, les larmes aux yeux, leva les bras.

Midice dansa donc à nouveau, les chevilles délicieusement réunies et les mains dos à dos au-dessus de la tête, les paumes vers l'extérieur. Mais, cette fois, ses chevilles étaient véritablement entravées et ses poignets véritablement enchaînés ; elle avait les anneaux, reliés par une chaîne, du maître goréen, aux poignets et aux chevilles ; et j'étais convaincu qu'elle ne terminerait pas sa danse en me crachant au visage avant de pivoter sur elle-même et de s'éloigner.

Elle tremblait.

« Trouve-moi séduisante, » supplia-t-elle.

— « Ne la fais pas souffrir ainsi, » me dit Telima.

— « Toi, retourne à la cuisine, » ordonnai-je, « Esclave ! »

Telima tourna les talons et, vêtue de sa tunique de rep tachée, sortit de la pièce, comme je le lui avais ordonné.

La musique se fit plus sauvage.

« Où sont, maintenant, » demandai-je à Midice, « ton insolence et ton mépris ? »

— « Sois bon ! » s'écria-t-elle, « sois bon avec Midice. »

La musique devint encore plus sauvage.

Puis Ula, soudain, devant Clitus, arracha la soie qu'elle portait et dansa, les bras tendus vers lui.

Il se leva d'un bond, la prit dans ses bras et l'emporta dans une pièce voisine.

Je ris.

Puis, avec stupéfaction, je vis Thura, bien qu'elle fût fille de Rencier, se dévoiler pareillement devant l'immense Thurnock, bien qu'il ne fût que Paysan, et, avec un grand rire, il la souleva et l'emporta.

« Est-ce que je danse pour ma vie ? » demanda Midice d'une voix pitoyable.

Je tirai ma lame goréenne.

— « Oui, » répondis-je. « Exactement ! »

Et elle dansa magnifiquement, toutes les fibres de son corps superbe tendues dans l'espoir de me plaire, ses yeux cherchant continuellement à lire dans les miens le sort que je lui réservais. Enfin, épuisée, elle se laissa tomber à mes pieds et posa la tête sur mes sandales.

— « Trouve-moi séduisante, » supplia-t-elle, « trouve-moi séduisante, mon Maître. »

J'avais eu ma revanche.

Je remis ma lame au fourreau.

— « Allume la lampe d'amour, » dis-je.

Elle me regarda avec reconnaissance mais lut, dans mes yeux, qu'elle n'avait pas encore gagné.

Tremblante, elle frotta maladroitement l'acier contre le silex afin d'enflammer la mousse contenue dans un bol puis, une fois cette opération réalisée, alluma la lampe avec un copeau de bois de Ka-la-na.

Je jetai moi-même les fourrures d'amour dans un coin, près de l'anneau d'esclave.

Les Musiciens, ayant reçu chacun un tarsk d'argent, sortirent discrètement.

Une ahn plus tard, un peu plus d'une ahn avant l'aube, il n'y avait pratiquement plus d'huile dans la lampe d'amour.

Midice était allongée contre moi, dans mes bras. Elle me regarda et murmura :

« Midice s'est-elle bien conduite ? Le Maître est-il satisfait de Midice ? »

— « Oui, » répondis-je avec lassitude, regardant fixement le plafond. « Je suis satisfait de Midice. »

Je me sentais vide.

Nous restâmes longtemps silencieux.

Puis elle dit :

— « Tu es très satisfait de Midice, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondis-je, « je suis très satisfait. »

— « Midice est Première Fille, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondis-je, « Midice est Première Fille. »

Midice me regarda et murmura :

— « Telima n'est qu'une Esclave de Cuisine. Pourquoi aurait-elle un bracelet en or ? »

Je la dévisageai. Puis je me levai avec lassitude. J'enfilai ma tunique puis regardai Midice qui, couchée, les jambes pliées, ne me quittait pas des yeux. La lueur de la lampe se reflétait sur son collier.

Je bouclai le ceinturon et le boudrier de ma lame goréenne dans son fourreau.

Je gagnai la cuisine.

Telima était assise au pied du mur, les genoux contre la poitrine, la tête baissée. Elle leva la tête et me regarda. C'est à peine si je la voyais, dans la lueur des braises du feu, qui n'était plus qu'un réseau

plat de taches rouges et noires.

Je retirai le bracelet en or qu'elle portait au bras.

Ses yeux s'emplirent de larmes, mais elle ne protesta pas.

Je retirai la corde qu'elle portait au cou et sortis son collier de mon sac.

Je le lui montrai.

Dans la faible lumière, elle lut :

« J'appartiens à Bosk. »

— « J'ignorais que tu savais lire, » dis-je. Midice, Thura et Ula étaient, comme c'est souvent le cas des filles de Renciers, illettrées.

Telima baissa la tête.

Je lui mis le collier.

Elle me regarda.

— « Il y a longtemps que je n'ai pas porté un collier d'acier, » commenta-t-elle.

Je me demandai comment, pendant son évasion ou bien après, sur les îles, elle avait retiré son premier collier. Je me souvins que Ho-Hak portait toujours le lourd collier des galériens. Les Renciers ne possédaient pas les outils grâce auxquels il aurait été possible de le retirer. Telima, qui était avisée, avait sans doute trouvé et volé la clé de son collier. Le collier de Ho-Hak était rivé autour de son cou.

— « Telima, » dis-je, pensant à Ho-Hak, « pourquoi Ho-Hak était-il tellement ému lorsque nous avons parlé du petit Eechius ? »

Elle ne répondit pas.

« Il le connaissait, naturellement, » dis-je, « puisqu'il habitait l'île. »

— « C'était son père, » dit Telima.

— « Ah, » fis-je.

Je regardai le bracelet en or que j'avais à la main. Je le posai par terre puis, avec les menottes que j'avais retirées à Midice, après la danse, j'attachai Telima à l'anneau d'esclave scellé dans le plancher. Je lui passai une menotte au poignet droit, glissai la chaîne dans l'anneau, puis lui passai l'autre menotte au poignet gauche. Ensuite, je ramassai le bracelet en or et l'examinai.

« Rares, » dis-je, « sont les filles de Renciers qui possèdent un bracelet en or. »

Telima ne répondit pas.

« Repose-toi, » dis-je, « Esclave de Cuisine, car demain, tu auras sans doute beaucoup de travail. »

À la porte de la cuisine, je me tournai à nouveau vers elle. Nous nous regardâmes longtemps, en silence. Puis elle demanda :

— « Le Maître est-il satisfait ? »

Je ne répondis pas.

Dans l'autre pièce, je lançai le bracelet en or à Midice qui l'attrapa et se le passa au bras avec un cri de joie, levant le bras, montrant le bracelet.

« Ne m'enchaîne pas, » fit-elle sur un ton enjôleur.

Mais, avec la chaîne dont j'avais libéré ses chevilles, après la danse, je l'attachai. Je fixai un anneau à l'anneau d'esclave près duquel je m'étais servi d'elle et l'autre à sa cheville gauche.

— « Dors, Midice, » dis-je, la couvrant avec les fourrures d'amour.

— « Maître ? » fit-elle.

— « Repose-toi, » dis-je. « Dors. »

— « Es-tu satisfait de moi ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Je suis satisfait. » Puis je lui caressai les cheveux, écartant les mèches qui lui tombaient sur le front. « Maintenant, dors, » répétais-je, « dors, jolie Midice. »

Elle se lova dans les fourrures d'amour.

Je sortis et descendis l'escalier.

Je me retrouvai seul dans le noir. Il restait environ une aune avant l'aube. Je pris l'étroit chemin qui suivait le canal. Puis, soudain, tombant à quatre pattes, je vomis dans les eaux noires. J'entendis, sous moi, les clapotis provoqués par un des urts géants des canaux. Je vomis à nouveau, puis me redressai et secouai la tête. J'avais bu trop de Paga.

Je sentais la mer, mais je ne l'avais pas encore vue.

Les bâtiments bordant le canal étaient obscurs mais, ici et là, près d'une fenêtre, brûlait une torche. Je regardai les briques, les pierres, scrutai les ombres et les formes qui jouaient sur les murs des constructions de Port Kar.

Les cris aigus de deux urts géants se battant dans l'eau, parmi les ordures, retentirent au loin.

Ma promenade me ramena à la taverne où j'avais commencé la nuit.

J'étais seul et désespéré. J'avais froid. Il n'y avait rien qui vaille la peine, ni à Port Kar, ni sur tous les mondes de tous les soleils.

Je poussai les portes de la taverne.

Les Musiciens et la danseuse étaient partis, probablement depuis longtemps.

Il n'y avait plus beaucoup de clients et ceux qui restaient semblaient incapables de bouger. Quelques-uns étaient couchés entre les tables, la tunique couverte de Paga. D'autres, enveloppés dans leur manteau de marin, étaient appuyés contre les murs. Deux ou trois étaient encore assis, immobiles, à leur table, regardant fixement un gobelet de Paga à moitié vide. Les filles, à l'exception de celles qui servaient encore, derrière les rideaux des alcôves, devaient être enchaînées pour la nuit, probablement dans une pièce attenante à la cuisine. Le propriétaire, lorsque j'entrai, leva la tête ; derrière le comptoir se trouvait une grande bouteille de Paga sur son support.

Je lui donnai un disque de cuivre au tarn et il bascula la bouteille.

J'emportai mon gobelet de Paga à une table derrière laquelle je m'assis en tailleur.

Je ne voulais pas boire. Je voulais seulement être seul. Je ne voulais même pas réfléchir. Je voulais simplement être seul.

Dans une alcôve, une fille pleurait.

Cela m'irrita. Je ne voulais pas être dérangé. Je me pris la tête entre les mains et posai les coudes sur la table.

Je détestais Port Kar et tout ce qui s'y rapportait. Et je me détestais, car j'appartenais à Port Kar. C'est ce que j'avais compris pendant cette nuit. Jamais je ne pourrais oublier cette nuit. Tout ce que contenait Port Kar était pourri et dérisoire. Il n'y avait rien de bon, en son sein.

Le rideau d'une alcôve fut brutalement ouvert. Surbus, Capitaine de Port Kar, apparut sur le seuil conique. Je le regardai avec dégoût, car je le méprisais. Comme il était laid avec sa barbe sauvage, ses yeux rapprochés et son visage sans oreille du côté droit ! J'avais également entendu parler de lui. Je savais que c'était un pirate ; et je savais que c'était un chasseur d'esclaves, un meurtrier et un voleur ; je savais qu'il était cruel, sans honneur, ignoble, réellement de Port Kar, et en le regardant, sa laideur et sa corruption ne m'inspirèrent que du dégoût.

Il portait, dans les bras, une esclave nue et attachée. C'était celle qui m'avait servi, au début de la nuit, avant l'arrivée de Surbus et de ses pirates. Je n'avais guère fait attention à elle. Elle était maigre et pas particulièrement jolie. Elle était blonde et, si mes souvenirs étaient exacts, avait les yeux bleus. Ce n'était pas une esclave de valeur. Je ne l'avais guère regardée. Je me souvins qu'elle m'avait supplié de la protéger et que, naturellement, j'avais refusé.

Surbus jeta la fille sur son épaule et se dirigea vers le comptoir.

« Je ne suis pas satisfait d'elle, » déclara-t-il.

— « Je m'excuse, Noble Surbus, » répondit le propriétaire, « je vais la faire battre. »

— « Je ne suis pas satisfait d'elle ! » cria Surbus.

— « Veux-tu qu'elle soit détruite ? » demanda le patron.

— « Oui, » déclara Surbus, « détruite ! »

— « Elle vaut, » dit le patron, « cinq tarsks d'argent. »

De sa bourse, Surbus sortit cinq tarsks d'argent qu'il posa un à un sur le comptoir.

— « Je t'en donnerai six, » dis-je au propriétaire.

Surbus prit un air menaçant.

— « Je l'ai vendue cinq, » déclara le propriétaire, « à ce Noble Capitaine. Ne te mêle pas de cela, Étranger, cet homme est Surbus. »

Surbus rejeta la tête en arrière et rit.

— « Oui, » dit-il, « je suis Surbus ! »

— « Je m'appelle Bosk, » répondis-je, « Bosk du Marais. »

Surbus me dévisagea, puis se mit à rire. Il s'éloigna du comptoir, fit glisser la fille de son épaule dans ses bras. Je vis qu'elle était consciente et qu'elle avait les yeux rouges à force de pleurer. Mais elle paraissait engourdie, complètement désespérée.

« Que vas-tu faire d'elle ? » demandai-je.

— « Je vais la jeter aux urts, » répondit Surbus.

— « Je t'en prie, » gémit la jeune femme, « je t'en prie, Surbus ! »

— « Aux urts ! » répéta Surbus avec un rire, la regardant d'un air méprisant.

Elle ferma les yeux.

Les urts géants, au pelage soyeux et aux yeux étincelants, qui se nourrissent des ordures que l'on jette dans les canaux, ne dédaignent pas les corps, vivants ou morts, que l'on précipite dans leur domaine.

« Aux urts ! » ricana Surbus.

Je dévisageai Surbus le chasseur d'esclaves, le pirate, le voleur, le meurtrier. Il n'y avait absolument rien de bon en lui. Il ne m'inspirait que de la haine et un dégoût innommable, incontrôlable.

— « Non, » fis-je.

Il me regarda avec stupéfaction.

« Non, » répétai-je en tirant ma lame de son fourreau.

— « Elle est à moi, » déclara-t-il.

— « Surbus, » intervint le propriétaire, « détruit souvent les filles qui ne l'ont pas satisfait. »

Je les regardai.

— « Elle m'appartient, » dit Surbus.

— « C'est vrai ! » dit précipitamment le patron. « Tu as assisté à la vente. C'est son esclave, il peut en faire ce qu'il veut, il a payé le prix. »

— « Elle m'appartient, » répéta Surbus. « De quel droit t'interposes-tu ? »

— « Du droit qu'ont les habitants de Port Kar, » déclarai-je, « de faire ce qui leur plaît. »

Surbus se débarrassa de la jeune femme et, dans un mouvement rapide et précis, dégaina sa lame.

— « Tu es stupide, Étranger, » dit le propriétaire. « Surbus compte parmi les meilleures lames de Port Kar. »

Notre affrontement fut bref.

Puis, avec un cri de haine et d'exaltation, la lame parallèle au sol afin qu'elle ne reste pas coincée entre les côtes de sa cible, je lui passai mon épée à travers le corps. D'un coup de pied, je l'éloignai de ma lame et retirai l'acier sanglant.

Le propriétaire me regardait, les yeux dilatés.

« Qui es-tu ? » demanda-t-il.

— « Bosk, » répondis-je, « Bosk du Marais. »

Plusieurs clients, dérangés par le tintement de l'acier, s'étaient éveillés.

La stupéfaction les cloua sur place.

Je fis décrire un demi-cercle à ma lame, prêt à les affronter. Aucun d'eux ne tenta de s'attaquer à moi.

Je déchirai un morceau de la tunique de Surbus et y essayai ma lame.

Il était couché sur le dos, du sang lui coulait de la bouche, le devant de sa tunique était cramoisi et il respirait avec difficulté.

Je le regardai. J'avais appartenu à la Caste des Guerriers. Je compris qu'il ne vivrait plus très longtemps.

Je n'avais pas le moindre regret. Il n'y avait rien de bon, en lui.

J'allai près de l'esclave et coupai les cordes qui lui entravaient les chevilles et les poignets. Les chaînes qu'elle portait, lorsqu'elle m'avait servi du Paga et quand elle avait demandé ma protection, lui avaient été retirées, probablement dans l'alcôve, après mon départ, afin qu'elle soit en mesure de s'acquitter vis-à-vis de Surbus, Capitaine de Port Kar, des devoirs d'une esclave. Il s'agissait d'entraves à longue chaîne, réservées aux esclaves chargées du service.

Je regardai autour de moi. Le propriétaire se tenait derrière le comptoir. Aucun consommateur ne s'était levé, bien qu'ils appartenissent presque tous à l'équipage de Surbus.

Je me tournai vers lui.

Il me regardait et sa main, faiblement, se leva. Ses yeux exprimaient une intense douleur. Il crachait du sang. Il semblait vouloir parler mais n'en avait plus la force.

Je détournai les yeux.

Je rengainai ma lame.

J'étais heureux que Surbus soit mourant. Il n'y avait rien de bon, en lui.

Je me tournai vers l'esclave. Elle n'était pas belle. Elle était maigre, avait le visage mince et les épaules étroites. Ses yeux bleus étaient pâles. Ses cheveux étaient fins et raides. C'était une pauvre esclave.

Surpris, je la vis s'agenouiller près de Surbus et lui soutenir la tête. Il me regardait. Il tenta une nouvelle fois de parler.

« S'il te plaît, » dit la jeune femme en me regardant elle aussi, sans lâcher la tête du mourant.

Je les fixais sans comprendre. Il n'y avait rien de bon, en lui. Elle était peut-être folle. Ne comprenait-elle pas qu'il l'aurait jetée, attachée, aux urts du canal ?

Il leva la main, plus faiblement encore, la tendant vers moi. Ses yeux exprimaient une douleur indicible. Ses lèvres bougèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

La jeune femme, qui ne m'avait pas quitté des yeux, dit :

« S'il te plaît, je ne suis pas assez forte. »

— « Que veut-il ? » demandai-je avec brusquerie. C'était un pirate, un chasseur d'esclaves, un meurtrier, un voleur. Il n'y avait rien de bon, en lui, absolument rien, et il ne m'inspirait que du dégoût.

— « Il veut voir la mer, » répondit-elle.

Je ne dis rien.

« S'il te plaît, » insista-t-elle, « je ne suis pas assez forte. »

Je me penchai, passai le bas du mourant autour de mon cou, le soulevai et, avec l'aide de la jeune femme, traversai la cuisine de la taverne et gravis l'étroit escalier conduisant sur le toit du bâtiment.

Une fois arrivés, nous nous assîmes près du bord et, soutenant Surbus, attendîmes. Il faisait froid et humide. L'aube était proche.

Puis le jour se leva et, au-dessus des constructions de Port Kar, derrière elles et au-delà du Golfe de Tamber, boueux et peu profond, dans lequel se jette le Vosk, je vis, pour la première fois, Thassa la Luisante, la mer.

La main droite de Surbus glissa sur sa poitrine et me toucha. Il hocha la tête. Son regard ne me parut ni triste ni désespéré. Ses lèvres bougèrent, mais il cracha du sang, toussa, se raidit puis, sa tête ayant

roulé sur le côté, il ne fut plus qu'un poids inerte, dans nos bras.

Nous l'allongeâmes sur le toit.

« Qu'a-t-il dit ? » demandai-je.

La jeune femme me sourit.

— « Merci, » répondit-elle. « Il a dit : « Merci. ». C'est tout. »

Je me levai, péniblement, et regardai la mer, Thassa la Luisante.

— « Elle est très belle, » dis-je.

— « Oui, » fit la jeune femme, « oui. »

— « Les hommes de Port Kar aiment-ils la mer ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « ils l'aiment. »

Je regardai la fille.

— « Que vas-tu faire, maintenant ? » demandai-je. « Où iras-tu ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. Elle baissa la tête. « Je vais m'en aller. »

Je tendis le bras et lui caressai légèrement la joue.

— « Ne t'en va pas, » dis-je. « Viens avec moi. »

Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Merci, » souffla-t-elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Luma, » répondit-elle.

Suivi de Luma, l'esclave, je quittai le toit et descendis l'escalier étroit.

Dans la cuisine, nous rencontrâmes le propriétaire.

— « Surbus est mort, » dis-je. Je savais que le corps serait précipité dans le canal.

Puis je montrai le collier de Luma.

« La clé, » fis-je.

Le propriétaire alla chercher la clé puis ouvrit le collier que la jeune femme portait au cou.

Du bout des doigts, elle toucha son cou qui, peut-être pour la première fois depuis de nombreuses années, était nu.

J'en achèterais un autre, le moment venu, sur lequel je ferais graver mon nom.

Nous sortîmes de la cuisine.

Dans la grande salle de la taverne, nous nous arrêtâmes.

Je repoussai la jeune femme derrière moi.

Debout, armés, entre soixante et quatre-vingts hommes nous attendaient. Il s'agissait de marins de Port Kar. Je reconnus certains d'entre eux. Ils étaient venus avec Surbus, la veille au soir. Ils faisaient partie de ses équipages.

Je dégainai ma lame.

L'un d'eux s'avança, un individu de grande taille, mince, jeune, mais dont le visage portait les marques de Thassa. Il avait les yeux gris et de grosses mains puissantes.

« Je m'appelle Tab, » dit-il. « J'étais le second de Surbus. »

Je ne répondis pas. Je me tenais sur mes gardes.

« Lui as-tu fait voir la mer ? » demanda Tab.

— « Oui, » répondis-je.

— « Alors, » déclara Tab, « nous sommes tes hommes. »

LE CONSEIL DES CAPITAINES

JE siégeais au Conseil des Capitaines de Port Kar. C'était la fin de la Première Main Transitoire, celle qui suit En'Kara, celle de l'équinoxe de printemps. L'équinoxe de printemps, à Port Kar comme dans presque toutes les cités goréennes, marque le début de la nouvelle année. Selon la chronologie d'Ar, on était entré dans l'année 10120. Il y avait sept mois goréens que j'étais à Port Kar.

Je siégeais à la place de Surbus et personne n'avait protesté. Ses hommes étaient devenus les miens.

Par conséquent, moi, Tarl Cabot, autrefois Guerrier de Ko-ro-ba, les Tours du Matin, je siégeais au Conseil des Capitaines, princes marchands et pirates, oligarchie de Port Kar la Perfide, Fléau de Thassa la Luisante.

Ce Conseil, en fait, assurait la stabilité et l'administration de Port Kar.

Il était, théoriquement, sous l'autorité de cinq Ubars qui se refusaient mutuellement toute légitimité : Chung, Eteocles, Nigel, Sullius Maximus et Henrius Sevarius, qui prétendait être le cinquième de sa dynastie.

Les Ubars étaient représentés au Conseil, auquel ils appartenaient du fait qu'ils étaient Capitaines, par cinq trônes vides qui se dressaient devant les demi-cercles de chaises curules où siégeaient les Capitaines. Près de chaque trône vide, se trouvait une chaise où prenait place un Scribe qui participait aux débats du Conseil au nom de son Ubar. Les Ubars ne venaient jamais en personne et se montraient rarement car ils craignaient les assassinats.

Un Scribe, assis derrière une grande table située devant les trônes des Ubars, lisait le compte rendu de la séance précédente.

En général, le Conseil se compose d'environ cent ou cent vingt Capitaines, parfois un peu plus, parfois un peu moins.

Pour être admis au Conseil, il faut posséder au moins cinq vaisseaux. Surbus n'était pas un Capitaine particulièrement important, mais il possédait une flotte de sept vaisseaux qui, naturellement, m'appartenait maintenant. Les cinq vaisseaux, nécessaires à l'admission au Conseil, peuvent être soit des navires ronds, pourvus de grandes cales destinées à la marchandise, soit des navires longs, navires-béliers, navires de guerre. Ces deux types de vaisseaux sont essentiellement propulsés à la rame, mais les navires ronds sont équipés d'un gréement plus lourd et permanent qui leur permet de déployer davantage de toile, du fait qu'ils ont deux mâts. Le navire rond n'est, naturellement, pas rond, mais il est cependant beaucoup plus large, par rapport à sa longueur, le rapport étant, approximativement, de un à six alors que, dans le cas des galères de guerre, il est de un à huit.

Il faut préciser que les vaisseaux doivent être au moins de classe moyenne. Dans le cas des navires

ronds, cela signifie qu'ils doivent être capables, en unités terrestres, de transporter approximativement entre cent et cent cinquante tonnes dans leurs cales. Pour calculer ce chiffre, je me suis basé sur le Poids, unité de mesure goréenne dépendant de la Pierre, laquelle pèse environ deux kilogrammes terrestres. Un Poids est égal à dix Pierres. Un navire rond de classe moyenne doit être capable de transporter entre cinq mille et sept mille cinq cents Poids goréens. Le Poids et la Pierre, incidemment, sont identiques dans toutes les cités de Gor, conformément à la Loi des Marchands, la seule réglementation commune à toutes les cités. La « Pierre officielle », qui est, en réalité, un cylindre métallique, est déposée près des Sardar. Quatre fois l'an, au cours des quatre foires qui se déroulent chaque année au pied des Sardar, on la sort, afin que les Marchands puissent vérifier le poids de la Pierre qu'ils utilisent. La Pierre de Port Kar, confrontée régulièrement à la Pierre officielle des Sardar, se trouvait dans un bâtiment fortifié du Grand Arsenal, complexe administré par des agents du Conseil des Capitaines.

La classe moyenne, en ce qui concerne les vaisseaux de guerre, n'est pas déterminée par la capacité de transport, mais par la longueur et la largeur de la coque ; le navire long, ou navire de guerre de classe moyenne fait entre quatre-vingts et cent vingt pieds goréens de long et entre dix et quinze pieds goréens de large. Le pied goréen, curieusement, est presque identique au pied terrestre. Il est probable que ces deux unités de mesure ont un lien avec la longueur du pied du mâle adulte. Le pied goréen est, selon moi, un peu plus long que le pied terrestre ; compte tenu du fait qu'il se compose de dix horts de trois centimètres et demi chacun, le pied goréen mesure, en gros, trente-cinq centimètres. Toutefois, il me semble préférable, en règle générale, d'exprimer les dimensions en mètres. Néanmoins, dans ce cas précis, il me semble utile d'exprimer les dimensions des navires en pieds goréens car, dans la transformation, l'harmonie des proportions ne serait pas respectée. Comme dans le cas de la Pierre officielle, il existe, dans les Sardar, une barre métallique qui détermine le Pied du Marchand, ou Pied Goréen, comme je l'ai appelé. Le Pied du Marchand de Port Kar, comme sa Pierre, se trouve au Grand Arsenal, dans le même bâtiment que la Pierre.

Comme les hommes de Surbus s'étaient déclarés miens, j'avais hérité non seulement de ses navires, mais également de sa demeure, de ses placements, de ses trésors, de son matériel et de ses esclaves. Sa demeure était un palais fortifié. Il se dressait à la limite orientale de Port Kar et tournait le dos au Marais ; il s'ouvrait, au moyen d'un énorme portail muni de barreaux, sur les canaux de la ville ; dans la cour, étaient amarrés les sept navires ; lorsqu'il leur fallait gagner Thassa, on ouvrait l'énorme portail et on gagnait la mer, à la rame, par les canaux.

C'était une véritable place forte, protégée d'un côté par les marais et de l'autre par des murailles, le portail et les canaux.

Lorsque j'étais arrivé à Port Kar en compagnie de Clitus, de Thurnock et de nos esclaves, nous nous étions installés à proximité de cette demeure. En réalité, la taverne la plus proche était celle où j'avais rencontré Surbus et croisé le fer avec lui.

Le Scribe, d'une voix monotone, lisait le compte rendu de la séance précédente.

Je regardai, autour de moi, les demi-cercles de chaises curules et les cinq trônes. Bien que le Conseil soit composé de cent à cent vingt Capitaines, il était rare que plus de soixante-dix ou quatre-vingts d'entre eux assistent aux séances, soit en personne, soit par procuration. Nombre d'entre eux étaient en mer et d'autres préféraient occuper leur temps autrement.

Sur une chaise, à une quinzaine de mètres de moi, plus bas et plus proche des trônes des Ubars, était assis un officier que je reconnus. C'était celui qui avait attaqué les îles de rence, celui dont le casque portait deux filets d'or. Je n'avais pas rencontré, à Port Kar, Henrak, qui avait trahi les Renciers. J'ignorais s'il avait ou non péri dans les marais.

Je souris, intérieurement, en regardant la silhouette barbue, austère de l'officier, dont les longs cheveux étaient attachés sur la nuque avec un lacet écarlate.

Il s'appelait Lysias.

Il n'était Capitaine que depuis quatre mois, car il venait d'acheter le cinquième navire indispensable.

Il était assez connu, à Port Kar, du fait qu'il avait perdu, dans les marais, six péniches chargées d'esclaves et la majeure partie de ses hommes. On racontait qu'ils avaient été attaqués par plus de mille Renciers, probablement soutenus par cinq cents mercenaires, guerriers entraînés, et qu'ils avaient bien failli y perdre la vie. J'étais prêt à lui accorder cette partie du récit. Mais, malgré la supériorité numérique incontestable de ses agresseurs, certains riaient dans son dos, car il était parti en grand équipage et devait s'estimer heureux de ne pas avoir perdu la vie, du fait qu'il n'était rentré qu'avec une méchante barque et seulement une poignée d'hommes.

Son casque avait toujours ses deux filets d'or mais il avait, en plus, une crête en poils de sleen, ornement réservé uniquement aux Capitaines.

Son cinquième navire lui avait été offert par l'Ubar Henrius Sevarius qui prétendait être le cinquième de sa dynastie. On disait qu'Henrius Sevarius n'était qu'un enfant et que son Ubarat était administré par son régent, Claudius, originaire de Tyros. On racontait que Lysias était client de la Maison de Sevarius depuis cinq ans, période correspondant à la régence de Claudius, qui avait pris le pouvoir après l'assassinat d'Henrius Sevarius IV.

De nombreux Capitaines, incidemment, étaient clients d'un Ubar ou d'un autre.

En ce qui me concerne, je n'avais pas l'intention de devenir le client d'un des Ubars de Port Kar. Je ne pensais pas avoir besoin de leur puissance et ne souhaitais pas leur offrir mes services.

Je remarquai que Lysias me regardait.

Son visage prit une expression soucieuse.

Peut-être m'avait-il vu, cette nuit-là, parmi les Renciers de l'île, mais il ne parvenait pas à m'identifier formellement car je siégeais au Conseil des Capitaines de Port Kar.

Il détourna les yeux.

Je n'avais vu Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, qu'une fois, au Conseil des Capitaines. C'était, disait-on, un agent des Prêtres-Rois. À l'origine, j'étais venu à Port Kar dans l'intention de prendre contact avec lui mais j'avais, naturellement, décidé de ne pas le faire.

Il ne m'avait jamais vu, bien que moi je l'aie vu, à la Curuléenne d'Ar, un peu moins d'un an auparavant.

Je m'étais bien débrouillé, depuis sept mois que j'étais à Port Kar.

J'en avais terminé avec le service des Prêtres-Rois. D'autres livreraient leurs combats et risqueraient leur vie pour eux. Mes combats m'appartiendraient et je ne prendrais de risques que dans mon propre intérêt.

Pour la première fois de ma vie, j'étais riche.

Je découvris que je ne méprisais ni le pouvoir ni la fortune.

Quoi d'autre pourrait motiver l'homme intelligent, en dehors du corps de ses femmes, de celles dont il décidait de faire ses femmes et qui le distrayaient ?

À cette époque, je n'avais guère de raisons de me respecter mais j'avais appris, à ma manière, à aimer la mer, ce qui n'est pas rare chez les habitants de Port Kar.

Je l'avais vue, pour la première fois, à l'aube, du toit de la taverne, tenant dans mes bras un homme qui se mourait d'un coup d'épée que je lui avais porté.

Je l'avais trouvée belle, à cet instant, et cela ne s'était pas démenti.

Lorsque Tab, jeune homme mince, aux yeux gris, qui avait été le second de Surbus, m'avait demandé ce que je voulais qu'il fasse, je l'avais regardé puis avais répondu :

« Apprends-moi la Mer. »

J'avais hissé mon drapeau sur Port Kar, car la Cité n'a pas de drapeau unique. Il y a les cinq drapeaux des Ubars et chaque Capitaine a le sien. Le mien représentait une tête de bosk noire sur un

fond de lignes verticales vertes et blanches. Les barres vertes symbolisaient le marais et, ainsi, ce drapeau devint celui de Bosk, un Capitaine venu du Marais.

J'avais découvert avec satisfaction que Luma, que j'avais arrachée à Surbus, appartenait à la Caste des Scribes. Elle était originaire de Tor.

Comme elle appartenait à la Caste des Scribes, elle savait, naturellement, lire et écrire.

« Sais-tu tenir les comptes ? » lui avais-je demandé.

— « Oui, Maître, » avait-elle répondu.

Je l'avais nommée chef comptable de ma Maison.

Tous les soirs, dans ma grande salle, devant le fauteuil du Maître, elle s'agenouillait, avec ses tablettes, et faisait le compte rendu des affaires de la journée, exposant la progression des divers investissements et placements, ajoutant souvent des suggestions et des recommandations concernant la suite des opérations.

Je constatai que cette jeune femme maigre et dépourvue de charme était parfaitement à l'aise dans le domaine des transactions financières complexes d'une grande Maison.

C'était une esclave de grande valeur.

Elle augmenta beaucoup ma fortune.

Je ne lui autorisai, naturellement, qu'un vêtement très simple, mais je permis qu'il soit opaque et du Bleu des Scribes. Il n'avait pas de manches et descendait juste au-dessus du genou. Son collier, toutefois, afin qu'elle ne devienne pas prétentieuse, était en acier. J'y avais fait graver : J'APPARTIENS À BOSK.

Certains hommes libres de la Maison, surtout les Scribes, n'aimaient pas voir une jeune femme occuper un poste aussi important. Par conséquent, j'avais demandé à Luma, lorsqu'elle écouterait leurs rapports ou leur donnerait ses instructions, de s'agenouiller devant eux, humblement, comme doit le faire une esclave. Cela satisfît certains d'entre eux, mais d'autres ne renoncèrent pas à leur réprobation. Tous, à mon avis, craignaient que son style habile et son esprit vif ne découvrent de légères erreurs dans leurs colonnes de chiffres et leurs livres de comptes et, en fait, il semblait bien qu'il y en eût. Je crois qu'ils la craignaient en raison de la perfection de son travail et parce que le Capitaine, Bosk du Marais, la soutenait de toute son autorité.

Midice possédait une centaine de Soieries de Plaisir, des bagues et des perles qu'elle pouvait porter par-dessus son collier incrusté de pierreries.

J'avais découvert que la jeune femme mince et brune, aux jambes magnifiques, était une excellente esclave.

Un jour, je l'avais surprise à regarder Tab et je l'avais battue. Je n'avais pas tué mon second. J'avais trop besoin de lui.

Thurnock et Clitus semblaient satisfaits de Thura et d'Ula, qui portaient des soies coûteuses et des colliers eux aussi incrustés de pierreries. Ils avaient eu raison de devenir mes hommes. Cette décision leur avait permis de beaucoup progresser.

En ce qui concernait Telima, je la laissai à la cuisine, avec les autres Esclaves de Cuisine, et je demandai au Maître de Cuisine de lui confier les tâches les plus simples et les plus désagréables ; je lui demandai également de la faire travailler dur. Toutefois, je spécifiai qu'elle devrait être affectée chaque soir à ma table et me servir ma nourriture, afin que j'aie chaque soir le plaisir de constater que mon ancienne Maîtresse, fatiguée par les tâches de la journée, sale et décoiffée, vêtue d'une tunique de tissu de Rep courte, misérable et tachée, me servait comme une Esclave de Cuisine quelconque. Après le repas, elle se rendait à mon appartement où, à quatre pattes, avec une brosse et un seau, elle nettoyait jusqu'au moment où l'Esclave au Fouet, chargé de la surveiller, était satisfait. Puis elle retournait à la cuisine et faisait le travail laissé à son intention, après quoi, on l'enchaînait pour la nuit.

En général, le soir, je dînais avec Thurnock et Clitus, accompagnés de leurs esclaves, et Midice.

Parfois, Tab se joignait à nous.

Les Capitaines, ordinairement, ne mangent pas avec leurs hommes.

Je m'intéressai à nouveau au déroulement du Conseil des Capitaines de Port Kar.

Un marin, prétendument échappé de Cos, parlait de la préparation d'une immense flotte destinée à attaquer Port Kar, flotte qui serait augmentée des forces de Tyros.

Ce récit n'était guère intéressant. Cos et Tyros, lorsqu'elles ne s'affrontaient pas, menaçaient toujours de réunir leurs forces dans l'intention de détruire Port Kar. C'était une rumeur persistante, habituelle et banale. Mais, depuis plus de cent ans, les flottes unies de Cos et de Tyros ne s'étaient pas attaquées à Port Kar et, lors de leur dernière tentative, elles avaient été éparpillées et chassées par la tempête. Comme je l'ai mentionné, la guerre opposant Cos et Tyros à Port Kar se limitait, depuis de nombreuses années, à des engagements de faible envergure qui n'impliquaient jamais plus d'une dizaine de galères, d'un côté comme de l'autre. Toutes les parties étaient apparemment parvenues à une sorte d'accord, accord qui avait presque reçu la sanction de la tradition et aux termes duquel elles étaient presque perpétuellement en guerre sans jamais s'engager dans des opérations d'envergure. Le risque d'engager une flotte était manifestement considéré, par tous, comme trop important. En outre, les raids, entrecoupés de contrebande et de commerce, profitaient apparemment à tout le monde. À Cos et à Tyros aussi, couraient certainement des bruits concernant la préparation d'une flotte destinée à les attaquer. Le marin, dépité, fut congédié par un vote du Conseil.

Puis nous en vîmes à des sujets plus importants : le besoin de nouveaux docks couverts dans l'arsenal, dans lesquels il serait possible de radoubier des galères supplémentaires, destinées à la flotte du grain car, sans cela, jamais il ne serait possible de préparer les cent navires qui devraient prendre la route du Nord avant la Sixième Main Transitoire.

Il est peut-être utile de préciser, brièvement, la puissance de Port Kar, tout en faisant remarquer que les forces de Cos et de Tyros, les deux autres Ubarats importants de la Thassa connue, sont tout à fait comparables.

Les chiffres suivants s'appliquent aux navires des classes moyenne et supérieure.

Les cinq Ubars de Port Kar, Chung, Eteocles, Nigel, Sullius Maximus et Henrius Sevarius, contrôlent, entre eux, environ quatre cents navires. Les cent vingt Capitaines du Conseil des Capitaines de Port Kar possèdent environ mille navires qui leur sont personnellement attachés. En outre, ils contrôlent mille navires supplémentaires, en tant qu'administrateurs, par l'entremise du Conseil, notamment la flotte du grain, la flotte de l'huile, la flotte des esclaves et d'autres, ainsi que de nombreux vaisseaux de patrouille, d'escorte et de guerre, environ six cents et que l'on désigne communément comme appartenant à l'Arsenal. À ces navires, viennent s'ajouter environ deux mille cinq cents unités appartenant aux mille cinq cents ou mille six cents capitaines mineurs de la Cité, lesquels ne sont pas assez riches pour siéger au Conseil des Capitaines. Le total des chiffres que j'ai mentionnés se monte à environ cinq mille cinq cents vaisseaux, sous toute réserve du fait que les chiffres cités ci-dessus sont eux-mêmes des approximations. Comme je l'ai mentionné plus haut, les flottes de Cos et de Tyros sont, individuellement, à peu près comparables. Toutefois, il est vrai que tous ces vaisseaux ne sont pas des navires de guerre. Selon moi, il y a environ deux mille navires longs, les navires-béliers, les navires de guerre, appelés aussi navires-tarns. Toutefois, bien qu'ils n'aient pas d'éperon et qu'ils soient beaucoup plus lents et moins maniables que les navires longs, les navires ronds peuvent jouer un rôle dans une bataille navale car on peut installer, sur leur pont ainsi que sur leurs châteaux avant et arrière, des balistes, des catapultes et des onagres à chaînes, sans parler des archers, l'ensemble pouvant produire un tir de barrage extrêmement décourageant et meurtrier, principalement composé de javelots, de poix bouillante, de grosses pierres et de carreaux d'arbalète. Incidemment, le vaisseau qui va à la bataille baisse toujours son mât et range la voile dans la cale. On recouvre souvent les bordés et les ponts de peaux mouillées.

On vota la mise en route de douze nouveaux docks couverts dans l'enceinte de l'arsenal, afin que le programme de réparation de la flotte du grain puisse être mené à bien dans les délais. Le vote fut unanime.

Le sujet de discussion suivant fut le règlement d'une querelle opposant les fabricants de voiles aux fabricants de cordes de l'arsenal concernant la Procession de la Mer, fête annuelle qui a lieu le premier jour de En'Kara, le nouvel an goréen. Il y avait eu une émeute, cette année-là, les deux confréries revendiquant le droit de marcher en tête. Il fut décidé qu'elles marcheraient de front. Je souris intérieurement. Je me dis qu'il y aurait certainement une nouvelle émeute l'année suivante.

Les rumeurs rapportées par le marin, concernant les préparatifs de guerre de Cos et de Tyros, me vinrent une nouvelle fois à l'esprit, mais je les chassai.

La question suivante concernait la demande présentée par les fabricants de poulies, qui désiraient toucher le même salaire horaire que les fabricants de rames. Je votai en faveur de cette mesure, mais elle ne fut pas adoptée.

Près de moi, un Capitaine ironisa :

« Donne aux fabricants de poulies le même salaire qu'aux fabricants de rames, et les scieurs voudront être payés comme des Charpentiers, et les Charpentiers comme des Architectes. »

Incidemment, tous les ouvriers qualifiés de l'arsenal sont des hommes libres. Les habitants de Port Kar autorisent les esclaves à construire leurs immeubles, mais ils ne leur permettent pas de construire leurs bateaux. Le salaire d'un fabricant de voiles, par exemple, est de quatre disques de cuivre au tarn par jour, celui d'un Architecte naval, engagé par le Conseil des Capitaines, peut aller jusqu'à un disque d'or au tarn par jour. La journée de travail dure en moyenne dix ahns, soit environ douze heures terrestre. Toutefois, à l'arsenal, la journée de travail d'un homme libre est rarement surchargée. Les Goréens libres n'aiment pas se dépêcher. En général, on s'arrête deux ahns pour déjeuner et une ahn avant la fin de la journée afin de boire un peu de Paga et de discuter. Il y a parfois des licenciements, mais rarement car le travail est abondant. Les organisations, comme celle des fabricants de voiles, qui sont presque des corporations, mais pas des castes, perçoivent des cotisations, lesquelles servent à plusieurs usages, tels que l'aide aux blessés ou à leur famille, les prêts, le paiement des membres au chômage et des pensions. Ces organisations ont, parfois, joué le rôle de syndicats. Je présumais que les fabricants de voiles, en menaçant de désertir l'arsenal, finiraient par obtenir l'augmentation de salaire qu'ils réclamaient. La répression brutale des organisations n'a jamais été dans les habitudes de l'Arsenal. Le Conseil des Capitaines respecte ceux qui construisent et équipent les navires. En outre, les salaires sont tellement bas que l'organisation peut rarement se permettre une grève ; en général, l'Arsenal peut faire preuve de patience et décider de construire un navire dans un mois plutôt qu'immédiatement, alors qu'on ne peut guère décider de ne manger que dans un mois, ou bien de ne pas manger pendant un mois. Mais, surtout, les ouvriers de l'arsenal sont satisfaits d'y travailler et ne sont pas heureux lorsqu'ils ne travaillent pas. Bien qu'il leur arrive de menacer de quitter l'arsenal, rares sont ceux qui seraient prêts à passer à l'acte. Construire de magnifiques navires est, pour eux, un véritable plaisir.

Enfin, il n'est pas inutile de mentionner que la société goréenne, dans l'ensemble, est, dans une large mesure, prisonnière de la tradition et que la sagesse des ancêtres est rarement remise en question ; dans de telles sociétés, les individus ont, en général, un statut qui les satisfait et une place où ils se sentent à l'aise ; par conséquent, ils sont moins exposés aux confusions sociales inhérentes aux sociétés qui encouragent la mobilité et ont remplacé le prestige et la considération liés à la tradition par des valeurs matérielles. Une société dans laquelle tout le monde est censé gagner et se trouve placé dans des conditions où la majorité ne peut qu'échouer paraîtrait incompréhensible, irrationnelle à la majorité des Goréens. Je suppose que cela paraîtra étrange, mais les ouvriers de l'arsenal, aussi longtemps qu'ils gagnent assez pour vivre correctement, s'intéressent davantage à leur travail, à l'exercice de leur métier,

qu'à l'amélioration continue de leur statut économique. Cela ne signifie pas qu'ils refuseraient de devenir riches ; cela montre seulement, en fait, qu'il ne leur est jamais venu à l'idée, et c'est le cas de la majorité des Goréens, de faire de la recherche de la fortune leur unique raison de vivre ; comme ils sont ignorants, semble-t-il, ils s'intéressent davantage, comme la plupart des Goréens, à d'autres choses telles que, comme je l'ai fait remarquer plus haut, la réalisation de magnifiques navires. Je ne prends pas parti, je me contente de rapporter les faits tels qu'ils sont. Je dois ajouter, naturellement, que ces faiblesses, ou ces vertus, des ouvriers de l'arsenal sont, traditionnellement, vues d'un bon œil par le Conseil des Capitaines ; sans elles, l'Arsenal ne pourrait être aussi efficace et économique qu'il l'est. Encore une fois, je ne prends pas parti, je rapporte les faits tels qu'ils sont. En réalité, je n'ai pas d'opinion très définie.

Pourquoi, me demandai-je, Cos et Tyros envisageraient-elles de lancer leurs flottes contre Port Kar ? Qu'y avait-il de changé ? Mais je me souvins alors qu'il n'y avait rien de changé. Ce n'était qu'une rumeur, une de celles qui couraient, apparemment, au moins une fois l'an à Port Kar. Il était probable que des rumeurs comparables étaient également soumises à l'examen des Conseils de Cos et de Tyros. Je me souvins que le rapport du marin avait été rejeté.

Puis Tersites, Architecte naval fou et à demi aveugle, un rouleau de plans et de calculs à la main, insista pour se présenter devant le Conseil.

Sur un ordre du Scribe assis derrière la longue table située devant les trônes des Ubars, deux hommes firent sortir Tersites de force.

Au cours d'une réunion précédente, on lui avait permis de présenter ses plans au Conseil, mais ils étaient tellement fantastiques que personne ne les avait pris au sérieux. Il avait osé proposer de redessiner le navire-tarn standard. Il voulait allonger la quille, ajouter un mât de misaine, installer de grandes rames manœuvrées par plusieurs hommes, alors qu'il y avait en général un homme par rame ; il voulait également placer l'éperon au-dessus de la ligne de flottaison.

J'aurais été curieux d'entendre les arguments avancés par Tersites à l'appui de ces recommandations mais, lorsqu'il était devenu évident que ses propositions étaient terriblement révolutionnaires et, je présume, absurdes, il avait été contraint, sous les huées, de quitter la salle du Conseil.

Je me souvins que les membres hurlaient :

« Les rameurs ne pourraient pas rester assis pour manœuvrer une telle rame. Veux-tu qu'ils rament debout ? »

« Une telle rame serait trop grosse pour qu'un homme puisse la tenir. »

« Deux mâts et leurs voiles ne pourraient pas être retirés rapidement, avant la bataille. »

« Le navire sera moins rapide, si l'on allonge la quille. »

« Si plusieurs hommes manœuvrent la même rame, certains d'entre eux ne travailleront pas. »

« À quoi sert un éperon s'il n'est pas sous la ligne de flottaison ? »

On avait permis, ce jour-là, à Tersites d'exposer ses idées au Conseil parce que, bien qu'on le crût fou, il avait été un Architecte habile. En réalité, les galères de Port Kar, celles de la classe moyenne et de la classe supérieure, étaient équipées de lames latérales, qui étaient l'invention de Tersites. Il s'agit d'énormes quartiers de lune, en acier, fixés, devant les rames, à la coque du navire. Une stratégie très répandue, indépendamment de l'éperonnage, est la destruction des rames ; le navire, qui a soudainement rentré ses rames, passe le long de la coque de l'autre, dont les rames sont toujours sorties, les coupant et les brisant. La galère touchée est comme un oiseau aux ailes cassées et à la merci de l'éperon de l'autre navire qui revient, dans la musique des flûtes et le martèlement des tambours, puis éperonne au milieu de la coque. On a remarqué que les récentes galères de Cos et de Tyros, ainsi que celles d'autres puissances maritimes, sont également équipées de lames latérales.

On peut ajouter qu'il avait également, bien qu'il n'en eût pas parlé lors de son intervention devant les membres du Conseil, proposé de remplacer les deux gouvernails latéraux des navires-tarns par un

gouvernail unique fixé à la poupe des bâtiments, et qu'il s'était fait le champion de la voile carrée, de préférence à la belle voile latine des vaisseaux qui sillonnent Thassa. Peut-être cette dernière proposition était-elle celle qui avait le plus déplu aux Capitaines de Port Kar. La voile latine, triangulaire, sur sa vergue inclinée, est incroyablement belle.

Cinq ans plus tôt, Tersites avait été chassé de l'Arsenal. Il avait présenté ses idées à Cos et à Tyros mais, là aussi, il avait été reçu par des sarcasmes. Il était revenu à Port Kar sans un sou et sans espoir de réintégrer l'Arsenal. On disait qu'il se nourrissait des détritiques des canaux. Il dépensait dans les tavernes la petite pension que lui versaient les Architectes navals, auxquels il avait appartenu. Je chassai Tersites de mon esprit.

Depuis mon arrivée à Port Kar, j'avais fait cinq voyages. Quatre d'entre eux étaient de nature commerciale. Aucune querelle ne m'opposait aux autres Capitaines. Comme le bosk, je ne cherchais pas les ennuis mais, également comme le bosk, je ne me déroba pas lorsqu'ils se présentaient. Mes quatre voyages commerciaux avaient eu pour but les îles franches, ou Iles Libres, de Thassa, ports libres administrés par les Marchands. Il y avait plusieurs îles de ce type. Trois d'entre elles, que je touchais souvent, au cours de mes voyages, s'appelaient Teletus, Tabor, qui portait le nom du tambour parce qu'elle lui ressemblait, au sud, et Scagnar, au nord, parmi les îles septentrionales. Il y avait également Farnacium, Hulneth et Asperiche. Au sud, je ne suis pas allé à Anango ou à Ianda et, au Nord, je n'ai jamais vu Hunjer ou Skjern, à l'ouest de Torvaldsland. Ces îles, ainsi que les quelques ports libres de la côte, au nord et au sud de l'équateur goréen, tels que Lydius, Helmutsport, Schendi et Bazi favorisent le commerce entre Cos, Tyros et le continent, ainsi que ses villes : Ko-ro-ba, Thentis, Tor, Ar, Thuria et beaucoup d'autres.

Pendant ces voyages, je transportais des cargaisons variées. Toutefois, pendant cette période, je n'achetai pas de cargaison de valeur. Par conséquent, je ne transportais pas, au cours de ces premiers voyages, de grandes quantités de métaux précieux ou de bijoux ; je ne transportais ni tapis, ni médicaments, ni soieries, ni onguents, ni parfums, ni esclaves de valeur, ni épices, ni boîtes de sels de table colorés. Au cours de ces premiers voyages, je me contentais d'outils, de pierres, de poissons et de fruits séchés, de rouleaux de tissu de Rep, de bois de Tem, de Tur et de Ka-la-na, de cornes et de peaux. Toutefois, il m'arriva de transporter une cargaison d'esclaves enchaînés ainsi qu'une cale pleine de fourrures de sleens marins des mers septentrionales. Cette dernière cargaison fut la plus précieuse qu'il me fut donné de transporter au cours de ces premiers voyages. Je réalisais un bénéfice considérable sur la vente de ces cargaisons. Par deux fois, nous avons été repérés par les pirates de Tyros, dans leurs navires verts qui se confondaient avec la mer, mais ils n'avaient pas décidé de nous attaquer. Nous en conclûmes que, ayant vu à quel point nous étions bas sur l'eau, ils avaient supposé que notre cargaison était sans valeur et s'en étaient allés, espérant sans doute trouver mieux. Il est inutile de prendre des risques, à moins d'être complètement désespéré, pour une cargaison de grumes ou de pierres.

L'essentiel de mes hommes se composait de pirates et de coupe-jarrets. Manifestement, nombre d'entre eux n'avaient pas l'intention de se lancer dans le commerce honnête. Ils préféraient, de loin, attendre en mer les galères chargées d'esclaves de Tyros ou bien les navires pleins de trésors de Cos. Mais je tuai, en une douzaine de coups, deux d'entre eux, qui voulaient devenir capitaines à ma place et les autres, ayant réfléchi, décidèrent de confiner leur mécontentement à leurs beuveries et à leurs réunions. Tous ceux qui ne souhaitaient plus travailler pour moi reçurent l'autorisation de partir. Je demandai à Luma de les licencier en leur octroyant une demi-Pierre d'or. Bizarrement, rares furent ceux qui quittèrent mes navires. Je crois qu'ils n'avaient pas envie d'abandonner la piraterie, toutefois je suis persuadé qu'ils étaient fiers de servir un homme dont on disait, après l'incident de la taverne, qu'il était une des plus fines lames de Port Kar.

« Quand voguerons-nous contre les vaisseaux de Cos et de Tyros ? » me demanda Tab.

— « Cos et Tyros, » répondis-je, « ne nous ont rien fait. »

— « Cela ne durera pas, » affirma-t-il.

— « Alors, » dis-je, « nous voguerons contre eux. »

À terre, mes équipages étaient bruyants et tapageurs mais, sur les navires, aussi étrange que cela puisse paraître, les hommes étaient sérieux et disciplinés.

Je m'efforçai d'être juste avec eux.

À terre, je ne les voyais pas beaucoup, car je préférais me tenir à l'écart.

Mais, naturellement, je les payais bien et, dans l'enceinte de ma demeure, connaissant les hommes, je veillais à leur procurer quelques-unes des plus belles esclaves de Port Kar.

J'avais acheté, quarante pièces d'or, la jeune danseuse de la taverne. Je l'avais baptisée Sandra, comme une jeune femme que j'ai connue sur Terre. Je lui avais mis mon collier et, après m'être servi d'elle, l'avais donnée à mes hommes afin qu'elle satisfasse leurs sens.

Mon cinquième voyage fut le plus passionnant car il se déroula sur une galère légère et rapide.

J'avais voulu voir Cos et Tyros.

Les deux îles se trouvaient à quatre cents pasangs à l'ouest de Port Kar, Tyros étant située une centaine de pasangs au sud de Cos. Tyros est une île accidentée et montagneuse. Elle doit sa célébrité à ses cavernes de varts et, en fait, sur cette île, le vart dressé, créature ressemblant à une chauve-souris, de la taille d'un chien, est une arme. Cos est également une île montagneuse, plus montagneuse même que Tyros mais comporte, à l'ouest, des plaines côtières. Cos a de nombreuses terrasses sur lesquelles on cultive la vigne Ta. Une nuit, non loin de ses rivages, j'entendis le chant d'amour du poisson volant cosien, minuscule et magnifique. C'est un petit poisson très délicat ; il a, sur l'épine dorsale, trois ou quatre petits dards empoisonnés. On dit que c'est un poisson volant parce qu'il est capable, grâce à ses nageoires pectorales, de bondir hors de l'eau, sur de courtes distances, en général lorsqu'il fuit le petit tharlarion de mer, lequel est insensible au venin des dards. On l'appelle également : le poisson chanteur, parce que, à la saison des amours, le mâle et la femelle sortent la tête de l'eau pour émettre une sorte de sifflement. Leur foie est considéré comme un mets délicat. Je me souvins que j'en avais mangé, sans y prêter attention, pendant un banquet, à Thuria, chez un nommé Saphrar, qui avait appartenu à la Caste des Marchands. Saphrar était un parfumeur originaire de Tyros mais, ayant été exilé pour vol, il avait gagné Port Kar puis, de là, Thuria.

Appuyé à la lisse de la galère, j'avais écouté, sous le clair de lune, les sifflements des petits poissons amoureux.

Ils semblaient minuscules et innocents.

« Les lunes sont pleines, » avait dit Tab.

— « Oui, » avais-je répondu. « Levez les ancres ! »

En silence, les rames touchant à peine l'eau, nous nous étions éloignés de Cos, qui disparut dans le clair de lune.

Pendant que je faisais mes cinq voyages, mes six autres navires étaient engagés dans des opérations commerciales semblables à celles que je réalisais. Je regagnais rarement Port Kar sans que Luma m'apprenne que ma fortune avait encore augmenté pendant mon absence. Je n'avais fait, à cette époque, que les cinq voyages dont j'ai parlé. Pendant les deux mois précédents, je n'avais guère quitté ma demeure, me consacrant aux affaires, à la direction et à l'organisation des voyages des autres. Toutefois, je savais que je voguerais à nouveau sur Thassa. On dit qu'il est impossible de l'oublier.

J'avais un peu bousculé les pratiques en usage à Port Kar. Sur les quatre navires ronds que je possédais, les rameurs étaient des hommes libres et non des esclaves. Incidemment, le navire de guerre, le navire long, n'a jamais été, à ma connaissance, que ce soit à Port Kar, à Cos, à Tyros ou ailleurs, propulsé par des esclaves ; le maniement des rames des navires de guerre goréens est toujours confié à des hommes libres. J'affranchis les galériens qui en valaient la peine et beaucoup d'entre eux voulurent rester sur mes navires et devenir mes hommes. Ceux que je ne souhaitais pas, pour une raison ou une

autre, affranchir, je les vendis à d'autres Capitaines ou bien les échangeai contre des galériens dignes d'être affranchis, lesquels acceptèrent de travailler pour moi, une fois affranchis. Les places vides de mes bancs furent facilement comblées. J'achetais un homme fort sur le quai du Marché aux Esclaves puis, sans faire de phrases, l'affranchissais. Presque toujours, l'homme me suivait jusqu'à ma demeure et me demandait de l'engager. Non seulement ces hommes manœuvraient les rames avec une plus grande efficacité, mais je me rendis compte que, si l'occasion leur en était donnée, ils étaient prêts à apprendre le maniement des armes ; par conséquent, j'engageai des Maîtres d'Armes. C'est ainsi que les navires ronds de Bosk, le Capitaine venu du Marais, avec leurs équipages d'hommes libres, devinrent des navires dangereux et respectés. Les Marchands de Port Kar me demandèrent de transporter leurs marchandises. Je préférais, toutefois, acheter et vendre mes propres cargaisons. D'autres Capitaines essayèrent également de mettre des équipages d'hommes libres sur quelques-uns de leurs navires.

Je reportai une nouvelle fois mon attention sur les débats du Conseil des Capitaines.

On discutait une motion concernant l'obtention de nouvelles coupes, dans les forêts du Nord, afin de procurer du bois supplémentaire à l'Arsenal. Port Kar possédait déjà plusieurs coupes dans les forêts du Nord. L'ouverture d'une nouvelle coupe donne lieu à une cérémonie, avec proclamation et sonneries de trompettes. Ces coupes sont délimitées par des bornes et entourées de fossés destinés à empêcher le bétail et les rouliers non autorisés d'entrer. Des gardiens surveillent les arbres, empêchant les coupes illégales ainsi que l'entrée des troupeaux et, chaque année, des inspecteurs comptabilisent et examinent les arbres. Les gardiens, incidemment, sont également responsables de l'exploitation et de l'amélioration de la forêt. Ils s'occupent de l'éclaircissage, de l'émondage et de l'entretien du fossé. Ils sont également chargés de plier et de façonner un certain nombre de jeunes arbres afin qu'ils poussent suivant une forme déterminée, et qui servent en général à l'armature des navires, ainsi qu'à la proue et à la poupe. Les arbres situés à l'extérieur de la coupe et appartenant à Port Kar portent le sceau de l'Arsenal. L'emplacement de ces arbres est noté dans un livre laissé à la disposition du Conseil des Capitaines. Les coupes sont, en général, situées au bord des rivières afin de faciliter le transport des troncs jusqu'à la mer. On achète également des arbres aux Peuples de la Forêt, qui les abattent en hiver, lorsqu'il est possible de les transporter jusqu'à la mer sur des traîneaux. S'il neige peu, le prix du bois a tendance à monter. Port Kar, incidemment, dépend du bois venu du Nord. L'armature des galères, les poutres, les champs, les montants et la coque elle-même sont en Tur ; on utilise le Ka-la-na pour les cabestans et les têtes de mâts, le Tem pour les gouvernails et les rames, et les arbres à aiguilles, les conifères, pour les mâts, les espars, les cabines et les ponts.

La motion concernant la nouvelle coupe fut adoptée. Je m'abstins de voter car je n'étais pas convaincu de la nécessité de cette nouvelle coupe. Je présumais qu'elle l'était, mais je n'en étais pas sûr ; par conséquent, je m'abstins.

Mais, pourquoi Cos et Tyros attaqueraient-elles Port Kar ? Mais ce n'était qu'une rumeur, me répétais-je avec force, qu'une rumeur sans fondement. J'étais furieux. Une nouvelle fois, je me contraignis à chasser cette pensée.

J'avais alors les moyens d'acheter deux nouveaux navires. Ce serait deux gros navires ronds aux cales profondes et à grandes voiles. J'avais déjà, dans une large mesure, recruté les équipages. Je projetais de les envoyer à Ianda et à Torvaldsland. Ils seraient escortés par une galère de classe moyenne. Ils me procureraient, j'en étais convaincu, de nouvelles richesses.

Je pris le mot que me tendit le jeune garçon qui s'immobilisa soudain près de ma chaise. Il avait les cheveux longs et portait une tunique de soie rouge et jaune. Je le connaissais car c'était un des pages du Conseil.

Le mot, plié, était fermé par un disque de cire fondue. La cire ne portait aucun sceau.

J'ouvris la missive.

Le message était simple. On y lisait, en lettres d'imprimerie : JE DÉSIRE TE PARLER. Il était signé,

également en lettres d'imprimerie : SAMOS.

Je froissai le morceau de papier.

« Qui t'a donné ce message ? » demandai-je au jeune garçon.

— « Un homme, » répondit-il, « que je ne connais pas. »

Je vis Lysias, avec son casque aux deux filets d'or, surmonté de sa crête de Capitaine, en poils de spleen, posé sur le bras de sa chaise curule. Il me regardait avec curiosité.

J'ignorais si le message provenait effectivement de Samos.

Si c'était le cas, il savait probablement que Tarl Cabot était à Port Kar. Mais, comment l'avait-il appris ? Et comment avait-il compris que Bosk, combattant et marchand, était l'homme qui avait été un Guerrier de Ko-ro-ba, les Tours du Matin.

Il voulait probablement me voir, afin de me demander de me remettre au service des Prêtres-Rois.

Mais je ne servais plus les Prêtres-Rois. Je ne servais plus que moi-même.

J'étais furieux.

J'ignorerais le message.

Au même moment, un homme entra précipitamment dans la Salle du Conseil des Capitaines.

Ses yeux exprimaient le désarroi.

C'était Henrak, le Rencier à l'écharpe blanche, qui avait trahi les siens.

« L'arsenal ! » cria-t-il. « L'arsenal brûle ! »

LA CRÊTE EN POILS DE SLEEN

LES Capitaines se levèrent d'un bond, en poussant des cris. Des chaises furent renversées et dévalèrent les gradins de la Salle du Conseil. Le Scribe assis derrière la grande table située devant les trônes des Ubars se leva et se mit à crier. Des feuilles de papier se répandirent sur le sol. Les hommes se précipitèrent vers l'immense double-porte donnant sur le hall qui conduisait à la place pavée située devant la Salle du Conseil. Les pages vêtus de soie rouge et blanche couraient de-ci, de-là. L'encre s'était renversée sur la grande table.

Puis je vis que Lysias, dont le casque était orné d'une crête en poils de sleen, n'avait pas quitté sa chaise.

Puis, je constatai que le Scribe qui se tenait normalement près du bras droit du trône inoccupé d'Henrius Sevarius, le cinquième, avait disparu.

Dehors, au loin, au-delà de la grande porte, qui avait été ouverte, retentissaient des cris de panique et le fracas des armes.

Puis je vis Lysias, dont les cheveux étaient attachés sur la nuque par un lacet écarlate, se lever.

Il mit son casque.

Il dégaina son arme.

Mon acier jaillit également de son fourreau.

Mais Lysias, l'arme pointée, recula puis fit demi-tour, se mit à courir et sortit de la Salle du Conseil par une porte latérale.

Je regardai autour de moi.

Un petit incendie s'était déclaré dans un coin, une lampe ayant été renversée au moment où tout le monde s'était précipité vers la porte.

Il y avait des chaises renversées et des meubles brisés. Le plancher était couvert de papiers.

Le Scribe de la table centrale, celle qui se trouvait devant les trônes des Ubars, semblait pétrifié.

D'autres Scribes le rejoignirent et s'immobilisèrent près de lui, se regardant les uns les autres. Dans un coin, le dos au mur, se tenaient plusieurs jeunes pages.

Puis, titubant, couvert de sang, un carreau d'arbalète planté au milieu de l'insigne de sa tunique de velours, un Capitaine entra en chancelant et tomba, s'accrochant au bras d'une chaise curule. Puis, derrière lui, par groupes de quatre ou cinq, poussant des cris, blessés, brandissant des armes parfois couvertes de sang, se ruèrent les Capitaines qui en furent capables.

J'allai prendre position devant les trônes.

Je montrai le petit incendie qui s'était déclaré, dans un coin, à l'endroit où la petite lampe s'était

renversée.

« Éteignez ça ! » ordonnai-je à deux pages effrayés.

Je rengainai mon épée.

Les deux pages obéirent immédiatement.

« Prends le Livre du Conseil et garde-le ! » dis-je au Scribe qui se tenait derrière la table.

— « Oui, Capitaine, » répondit-il en s'en emparant.

Puis, renversant l'encre, éparpillant les papiers sur le sol, je soulevai la grande table au-dessus de ma tête.

Il y eut des cris de stupéfaction.

Je fis demi-tour et, portant la grande table, me dirigeai vers la double-porte donnant sur le hall.

Des Capitaines, le dos à la salle, combattaient et tombaient, battant en retraite.

C'étaient les derniers Capitaines.

Je lançai la grande table, au-dessus de leurs têtes, par la porte ouverte.

Elle tomba de tout son énorme poids sur les hommes, armés de boucliers et d'épée, qui faisaient reculer les Capitaines, les écrasant dans un concert de cris d'horreur.

Je vis les yeux écarquillés de terreur, dans les fentes de leurs casques, des hommes coincés sous ses énormes madriers.

« Apportez des chaises curules ! » ordonnai-je aux Capitaines.

Bien qu'il y eût de nombreux blessés, bien qu'ils fussent à peine capables de tenir debout, ils allèrent vivement chercher des chaises qu'ils jetèrent par la porte ouverte.

Des carreaux d'arbalète touchèrent les chaises, fendant les pieds et les dossiers.

« D'autres tables ! » criai-je.

Des hommes, des Scribes et des pages, arrivèrent, quatre à six par table, ajoutant celles-ci à notre barricade.

De l'extérieur, des hommes tentèrent d'escalader la barricade et de l'enfoncer.

Au sommet, ils trouvèrent Bosk et sa lame ko-robaine d'acier trempé.

Quatre hommes reculèrent en titubant, roulèrent sur les tables et les chaises.

Des carreaux d'arbalète me sifflèrent aux oreilles.

Je ris et sautai d'un bond au pied de la barricade, les assaillants n'essayant plus de l'escalader.

« Pouvez-vous tenir cette porte ? » demandai-je aux Capitaines, aux Scribes et aux pages qui se trouvaient là.

— « Oui ! » répondirent-ils.

Je montrai la porte latérale que Lysias et, très probablement, le Scribe d'Henrius Sevarius, avaient empruntée pour quitter la salle. Quelques pages, incidemment, et certains Scribes, s'étaient également enfuis par cette porte.

« Barrez cette porte ! » dis-je à quatre Capitaines.

Ils se précipitèrent aussitôt vers la porte, demandant à quelques Scribes et à quelques pages de les aider.

Quant à moi, accompagné de deux Capitaines, je gagnai le fond de la salle, où se trouvait un escalier en spirale qui permettait de gagner le toit de la Salle du Conseil.

Nous arrivâmes bientôt sur le toit incliné, à l'abri des tourelles et du parapet décoratif qui le bordait.

De là, sous le soleil de l'après-midi finissant, nous découvrîmes la fumée qui s'élevait au-dessus des quais et de l'arsenal.

« Il n'y a aucun navire de Cos ou de Tyros, dans le port, » releva un des Capitaines qui se tenaient près de moi.

Je l'avais remarqué.

Je montrai les quais.

— « Ces quais, » demandai-je, « sont-ils ceux de Chung et d'Eteocles ? »

— « Oui, » répondit un Capitaine.

— « Et ceux-ci, » repris-je, montrant d'autres quais, situés plus au sud, « ne sont-ils pas ceux de Nigel et de Sullius Maximus ? »

Nous voyions des navires en flammes.

— « Oui, » répondit l'autre Capitaine.

— « Manifestement, on se bat, là-bas, » fit remarquer le premier Capitaine.

— « Et sur tous les quais, » précisa le second.

— « Il semble, » dis-je, « que les établissements d'Henrius Sevarius, protecteur du Capitaine Lysias, ne sont pas touchés. »

— « Effectivement, » fit le premier Capitaine, les dents serrées.

En bas, dans les rues, nous entendîmes des trompettes. Des hommes criaient.

Nous aperçûmes des drapeaux portant l'insigne de la Maison de Sevarius.

Les hommes tentaient d'obtenir le soutien des passants.

« Henrius Sevarius, » criaient-ils, « Ubar de Port Kar ! »

« Sevarius se proclame Ubar, » dit le premier Capitaine.

— « Ou bien Claudius, son régent, » rectifia le second.

Un autre Capitaine nous rejoignit.

— « Tout est calme, en bas, » annonça-t-il.

— « Regardez ! » dis-je en tendant le bras vers les canaux qui séparaient les bâtiments. Lentement, sans bruit, leurs rames plongeant rythmiquement dans l'eau, venant de directions différentes, des navires-tarns se dirigeaient vers la Salle du Conseil.

— « Et là ! » s'écria un Capitaine en tendant le bras vers la rue.

Des arbalétriers fuyaient, en file indienne, contre le mur des immeubles. Des hommes d'armes se joignirent à eux.

— « Apparemment, » souligna un des Capitaines qui se tenaient autour de moi, « Henrius Sevarius n'est pas encore Ubar de Port Kar. »

De l'autre côté de la place, sur un canal, un navire-bélier de taille moyenne tentait de s'amarrer entre deux jetées pavées. Son mât et sa longue vergue étaient attachés au pont. Sa voile se trouvait probablement dans la cale. Telles sont les galères lorsqu'elles traversent la ville ou bien se préparent à la bataille. Sur une ligne allant de la proue du navire au château arrière, protégeant les archers et les lanciers, un drapeau flottait au vent. Il était blanc, avec des lignes vertes et, sur ce fond, se détachait, en noir, une tête de bosk.

Malgré la distance, je vis l'immense Thurnock, armé de son arc jaune, suivi de Clitus, avec son filet et son trident, et de Tab, suivi de ses hommes, bondir de la proue du navire sur les pavés de la place, puis courir sur les grands carrés de couleur, en perspective, vers la Salle du Conseil des Capitaines.

— « Faites une estimation, » dis-je, « des dégâts causés à l'arsenal. »

— « Apparemment, » répondit un Capitaine, « ce sont les hangars à bois et les cales sèches. »

— « Les entrepôts de poix et de rames également, » dit un autre.

— « Oui, » fit le premier, « effectivement. »

— « Il n'y a pas beaucoup de vent, » fit remarquer le troisième.

J'étais assez satisfait. J'étais persuadé que les ouvriers de l'arsenal, qui étaient presque deux mille, pourraient, si l'occasion leur en était donnée, contrôler l'incendie. On a toujours eu peur du feu, à l'arsenal. Par conséquent, de nombreux entrepôts, ainsi que les magasins et les fonderies, sont en pierre, avec des toits d'ardoise ou de métal. Les constructions en bois, tels que les nombreux hangars et entrepôts, sont séparés les uns des autres. Il y a, à l'intérieur de l'arsenal, de nombreux endroits où on trouve de l'eau en abondance. Presque tous ces bassins près desquels, dans des caisses peintes en rouge,

sont entreposés d'innombrables sacs de cuir, sont expressément destinés à la lutte contre l'incendie. D'autres bassins sont tellement grands qu'une galère peut y tenir ; ces grands bassins font partie du système de canaux de l'arsenal, grâce auquel il est possible de transporter les matériaux lourds ; le réseau de canaux de l'arsenal s'ouvre, en deux endroits, sur les canaux de la Cité et, en deux autres endroits, sur le Golfe de Tamber, au-delà duquel s'étend Thassa la Luisante. Ces quatre endroits sont défendus par des portails à barreaux. Les grands bassins, que je viens de mentionner, sont de deux types : les premiers, dépourvus de toit, servent au stockage, sous l'eau, et à la maturation du bois de Tur ; les seconds, couverts, servent au gréement et à la charpente supérieure des navires ainsi qu'aux réparations qui ne nécessitent pas le recours à des cales sèches couvertes.

J'eus l'impression qu'il y avait déjà moins de fumée dans le quartier de l'arsenal.

Les quais de Chung, d'Eteocles, de Nigel et de Sullius Maximus, à en juger par les brasiers qui s'étaient étendus, en bordure de mer, à l'ouest et au sud, n'étaient pas dans le même cas.

Je présimai que l'incendie de l'arsenal n'avait été, en fait, qu'une diversion. Il avait certainement eu pour objectif d'attirer les Capitaines de Port Kar dans l'embuscade préparée à leur intention devant la Salle du Conseil. Henrius Sevarius n'avait certainement pas eu l'intention d'endommager gravement l'arsenal. Une fois devenu Ubar de Port Kar, il aurait constitué un élément fondamental de sa fortune, en fait l'essentiel de celle-ci.

En compagnie des trois Capitaines, debout sur le toit en pente de la Salle du Conseil, je regardai les navires brûler près des quais.

— « Je vais à l'arsenal, » décidai-je. Je me tournai vers un des Capitaines : « Demande aux Scribes d'enquêter et d'évaluer l'étendue des dégâts, où qu'ils soient. Demande également aux Capitaines de prendre le contrôle militaire de la Cité. Il faut doubler les patrouilles et étendre leur rayon d'action de cinquante pasangs. »

— « Mais, Cos et Tyros ont certainement... » commença un des Capitaines.

— « Il faut doubler les patrouilles et étendre leur rayon d'action de cinquante pasangs ! » répétai-je.

— « Ce sera fait, » répondit-il.

Je me tournai vers un autre Capitaine.

— « Ce soir, » dis-je, « le Conseil doit se réunir une nouvelle fois. »

— « Je ne peux pas... » protesta-t-il.

— « À la vingtième heure, » ajoutai-je.

— « Je vais envoyer en ville des pages munis de torches, » dit-il.

Je regardai la ville, l'arsenal, les quais en feu.

— « Et exigez la présence de quatre Capitaines nommés Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, » déclarai-je.

— « Les Ubars ! » s'écria un Capitaine.

— « Les Capitaines, » martelai-je. « Envoyez-leur un seul page, avec sa torche. Exigez leur présence en tant que Capitaines. »

— « Mais ce sont les Ubars, » souffla l'homme.

Je tendis le bras vers les quais en flammes.

— « S'ils ne veulent pas venir, » précisai-je, « dites-leur qu'ils ne seront plus Capitaines aux yeux du Conseil. »

Les Capitaines me regardèrent.

« Maintenant, » ajoutai-je, « c'est le Conseil qui gouverne Port Kar ! »

Les Capitaines se regardèrent et hochèrent la tête.

— « C'est vrai, » dit l'un d'entre eux.

Le pouvoir des Capitaines n'avait guère été entamé. Le coup de force destiné à les détruire, vif comme la lame de l'assassin, avait échoué. S'étant réfugiée dans la Salle du Conseil et s'y étant

barricadée, la majorité avait survécu. D'autres, par chance, n'assistaient pas à la réunion. En outre, les navires des Capitaines étaient généralement amarrés dans la cour intérieure de leur demeure, à l'abri de murs épais. Et ceux qui étaient amarrés aux quais n'avaient, apparemment, pas ou peu souffert. L'incendie n'avait frappé que les quais des Ubars.

Je regardai le port puis, au-delà des eaux boueuses du Golfe de Tamber, l'immensité brillante de Thassa.

Périodiquement, presque tous les navires de Port Kar étaient en mer. C'était le cas de cinq des miens. Deux étaient en ville, pour cause de ravitaillement. Les navires des Capitaines, à leur retour, garantiraient leur pouvoir, les équipages étant à la disposition des Capitaines. Toutefois, les Ubars avaient certainement de nombreux navires en mer, mais les prétendants à l'Ubarat de Port Kar laissent généralement dans la Cité un pourcentage plus important de leur flotte que le ferait un Capitaine ordinaire. Selon moi, la puissance des quatre Ubars : Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, avait été, approximativement, diminuée de moitié. Si c'était le cas, ils devaient contrôler, en tout, environ cent cinquante navires, dont la moitié était en mer. J'étais convaincu que les Ubars ne s'uniraient pas. En outre, si nécessaire, le Conseil des Capitaines pourrait intercepter et saisir leurs navires, lorsqu'ils rentreraient au port. Il y avait longtemps que je pensais que cinq Ubars à Port Kar, et l'anarchie latente qui résultait de cette division du pouvoir, étaient politiquement intolérables, en raison de leurs rivalités en extorsions, impôts et décrets mais, surtout, je pensais que cela allait à l'encontre de mes intérêts. J'avais l'intention, à Port Kar, d'accumuler l'argent et le pouvoir. Comme mes projets prenaient de l'ampleur, je n'avais pas l'intention de pâtir du fait que je n'étais le client d'aucun Ubar. Je ne souhaitais pas payer la protection d'un puissant. Je préférais me défendre seul. Par conséquent, je souhaitais que le Conseil dispose de pouvoirs plus étendus. Il me sembla, à ce moment-là, compte tenu de l'échec du coup de force d'Henrius Sevarius et la diminution de la puissance des autres Ubars, que le moment était bien choisi. Je présentai que le Conseil, composé de Capitaines qui se trouvaient confrontés aux mêmes problèmes que moi, constituerait une structure politique au sein de laquelle mes ambitions et mes projets pourraient prospérer. Théoriquement soumis à lui, il me serait possible, en toute indépendance, d'augmenter à ma guise la puissance de ma Maison, la Maison de Bosk de Port Kar.

En ce qui me concernait, je soutiendrais le Conseil.

J'étais persuadé que je bénéficierai de l'appui d'hommes semblables à moi-même, soucieux de leurs intérêts, ainsi que de celui des imbéciles, inévitables mais utiles, qui abondaient à Port Kar comme ailleurs et espéraient que leur Cité serait gouvernée dans un souci de justice et d'efficacité. Apparemment, les intérêts des imbéciles et ceux des hommes intelligents, pour une fois, convergeaient.

Je me tournai vers les Capitaines.

— « Je vous verrai à la vingtième heure ! » déclarai-je.

Congédiés, ils s'en allèrent.

Resté seul sur le toit, je regardai les incendies. Un homme tel que moi, me dis-je, devrait pouvoir s'élever dans une telle Cité, Port Kar la Perfide, Port Kar la Malsaine.

Puis je quittai le toit et pris le chemin de l'arsenal, afin de me rendre compte par moi-même de l'étendue des dégâts.

La dix-neuvième heure avait sonné.

Au-dessus de nous, dans la Salle du Conseil des Capitaines, des bruits de pas résonnaient sur le plancher de bois.

Tous les Capitaines de Port Kar étaient venus à la réunion, à l'exception de ceux qui étaient étroitement liés à la Maison d'Henrius Sevarius.

On disait même que les quatre Ubars, Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus avaient pris place, ou prendraient bientôt place, sur leurs trônes.

L'homme attaché au chevalet poussa un hurlement de douleur.

C'était un de ceux qui avaient été capturés.

« Nous avons l'estimation des dégâts causés aux quais de Chung, » m'informa un Scribe en me donnant un document. Je savais que les quais de Chung brûlaient encore et que l'incendie avait gagné, au nord, les quais libres situés au sud de l'arsenal. L'estimation, par conséquent, serait incomplète.

Je regardai le Scribe.

« Nous te communiquerons de nouvelles estimations dès qu'elles seront arrivées, » ajouta-t-il.

J'acquiesçai et il s'éloigna.

Les incendies étaient pratiquement éteints, dans les propriétés d'Eteocles, de Nigel et de Sullius Maximus, quoiqu'un des entrepôts de ce dernier, qui contenait de l'huile de tharlarion, fût toujours en flammes. L'odeur et la fumée qui s'en dégageaient pesaient sur la ville. Compte tenu de ce que je savais, Chung avait été plus durement touché que les autres et avait perdu une trentaine de navires. Apparemment, la puissance des Ubars n'avait peut-être pas été divisée par deux, mais elle avait été considérablement réduite. Les dégâts causés à l'arsenal, que j'avais vus de mes propres yeux et à propos desquels j'avais lu les estimations des Scribes, n'étaient pas particulièrement graves. Ils se résumaient à la destruction d'un entrepôt couvert, contenant du bois de Ka-la-na, et à la destruction partielle d'un autre ; en outre, un petit entrepôt où l'on stockait la poix, avait également brûlé ; deux cales sèches avaient été détruites et l'atelier des fabricants de rames, proche de l'entrepôt contenant les rames, avait été endommagé ; l'entrepôt lui-même, par chance, avait échappé à l'incendie.

Certains de ceux qui avaient allumé ces incendies avaient été appréhendés et, dans la lumière des torches, hurlaient, attachés aux chevalets, dans la cave de la Salle du Conseil des Capitaines. La plupart d'entre eux, toutefois, des arbalétriers ayant couvert leur retraite, s'étaient réfugiés dans la demeure fortifiée d'Henrius Sevarius.

Les deux esclaves qui se trouvaient près de moi se penchèrent sur le treuil du chevalet. Il y eut un craquement de bois puis le cliquetis de la roue dentée qui avança de quelques crans, et un hurlement horrible.

« Les patrouilles ont-elles été doublées ? » demandai-je à un Capitaine qui se trouvait auprès de moi.

— « Oui, » répondit-il, « et leur rayon d'action a été augmenté de cinquante pasangs. »

L'homme attaché au chevalet hurla de nouveau.

— « Quelle est la situation militaire ? » demandai-je à un autre Capitaine.

— « Les hommes d'Henrius Sevarius, » répondit-il, « se sont réfugiés dans sa demeure. Ses navires et ses quais sont bien défendus. Les hommes des Capitaines montent la garde. D'autres sont restés en réserve. Si les forces de Sevarius tentent une sortie, nous leur opposerons notre acier. »

— « Et la ville ? » m'enquis-je.

— « Elle ne s'est pas ralliée à Sevarius, » répondit le Capitaine. « Dans les rues, on crie : « Le pouvoir au Conseil ! ». C'est cela. »

— « Excellent, » commentai-je.

Un Scribe s'immobilisa près de moi.

— « Un envoyé de la Maison de Sevarius demande l'autorisation de parler devant le Conseil, » annonça-t-il.

— « S'agit-il d'un Capitaine ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit le Scribe. « C'est Lysias. »

Je souris.

— « Très bien, » dis-je. « Envoie un page et un homme avec une torche, ainsi qu'une escorte, afin qu'il ne se fasse pas assassiner dans les rues. »

Le Scribe eut un sourire ironique.

— « Oui, Capitaine, » fit-il.

Un Capitaine, qui se tenait près de moi, secoua la tête.

— « Mais, Sevarius est un Ubar, » fit-il remarquer.

— « Le Conseil, » déclarai-je, « examinera ses demandes. »

Le Capitaine me regarda et sourit :

— « Bien, » fit-il, « bien. »

Je fis signe aux esclaves chargés du treuil de serrer un peu plus le lourd engrenage de bois. Une nouvelle fois, il y eut un grincement et le cliquetis de la roue denté. L'homme attaché au chevalet rejeta violemment la tête en arrière, ne hurlant plus qu'avec les yeux. Encore un cran et les articulations des bras et des jambes se déboîteraient.

— « Qu'as-tu appris ? » demandai-je au Scribe qui, muni d'une tablette et d'un stylet, se tenait près du chevalet.

— « Rien de nouveau, » répondit-il. « Ils ont été engagés par Henrius Sevarius, soit pour massacrer les Capitaines, soit pour incendier l'arsenal et les quais. » Le Scribe me regarda. « Ce soir, » ajouta-t-il, « Sevarius devait être Ubar de Port Kar et chacun d'eux aurait reçu une Pierre d'or. »

— « Cos et Tyros ? » m'enquis-je.

Le Scribe parut étonné.

— « Ils n'ont pas mentionné Cos et Tyros, » déclara-t-il.

Cela me contraria car j'avais le sentiment que le coup de force n'était pas seulement l'œuvre d'un des Ubars de Port Kar. Je n'aurais pas été surpris d'apprendre, pendant la journée ou la soirée, que les flottes de Cos et de Tyros arrivaient. Est-il possible, me demandai-je, que Cos et Tyros ne soient pas impliquées dans ce coup de force ?

— « Que sais-tu de Cos et de Tyros ? » demandai-je à l'épave attachée sur le chevalet. C'était un des arbalétriers qui avaient tiré sur les Capitaines au moment où ils sortaient de la Salle du Conseil. Il avait les yeux exorbités ; une grosse veine battait sur son front ; ses mains et ses pieds étaient blancs ; ses poignets et ses chevilles saignaient ; son corps était couvert d'une sueur grasse ; il baignait dans ses excréments.

— « Sevarius, » souffla-t-il, « Sevarius. »

— « Cos et Tyros n'ont-elles pas l'intention d'attaquer ? » demandai-je.

— « Oui, oui ! » s'écria-t-il. « Oui ! »

— « Et, » repris-je, « Ar, Ko-ro-ba, Treve, Thentis, Thuria, Tharna, Tor ? »

— « Oui, oui, oui, » gémit-il.

— « Et, » insistai-je, « Teletus, Tabor, Scagnar ? »

— « Oui ! Oui ! » cria-t-il.

— « Et, » poursuivis-je, « Farnacium, Hulneth, Asperiche ? Et Anango, Ianda, Hunjer, Skjern, Torvaldsland ? Et Lydius, Helmutsport, Schendi et Bazi ? »

— « Oui ! » cria-t-il. « Elles vont toutes attaquer ! »

— « Et Port Kar ? » criai-je.

— « Oui ! » hurla-t-il. « Port Kar aussi ! Port Kar aussi ! »

Dégoûté, je fis signe aux esclaves de libérer le prisonnier.

Dans un grincement de cordes et de chaînes, l'engrenage se débloqua et l'homme attaché sur le chevalet se mit à parler sans retenue, à protester, à rire.

Lorsque les esclaves le détachèrent, il avait perdu connaissance.

« Il ne pouvait plus rien nous apprendre, » fit une voix, près de moi. On aurait dit qu'un larl venait de parler.

Je me tournai.

Devant moi, le visage impassible, se tenait un homme bien connu à Port Kar.

— « Tu n'étais pas à la réunion du Conseil, cet après-midi, » fis-je remarquer.

— « Non, » répondit-il.

Semblable à un fauve à demi assoupi, il me regarda.

C'était un homme imposant. À l'épaule gauche, il portait les deux cordes de Port Kar. On ne les porte, en général, qu'en dehors de la Cité. Son vêtement était en tissu épais et comportait une capuche qu'il avait rejetée en arrière. Son visage était large, lourd et très ridé ; comme celui de nombreux habitants de Port Kar, il portait les marques de Thassa, il était brûlé par le vent et le sel ; ses yeux étaient gris ; il avait les cheveux blancs et courts ; il portait, aux oreilles, deux petits anneaux d'or.

Un larl changé en homme, conservant néanmoins les instincts du fauve, son courage et son intelligence, aurait, à mon avis, beaucoup ressemblé à Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

— « Salut, Noble Samos, » dis-je.

— « Salut, » répondit-il.

Il me sembla, à cet instant, que cet homme ne pouvait pas être au service des Prêtres-Rois. J'eus le sentiment, avec un frisson que je ne trahis pas, qu'il ne pouvait servir que les Autres, qui n'étaient pas des Prêtres-Rois, ces Autres qui habitaient de lointains mondes d'acier et qui, secrètement mais avec cruauté, combattaient dans l'espoir de s'approprier Gor et la Terre.

Samos regarda autour de lui, s'arrêtant brièvement sur les chevalets auxquels de nombreux prisonniers étaient encore attachés.

La lumière des torches produisait des ombres inquiétantes.

« Cos et Tyros sont-elles impliquées ? » demanda-t-il.

— « Ces hommes sont prêts à avouer n'importe quoi, » répondis-je sèchement.

— « Mais rien ne semble vrai, » fit-il.

— « Exactement, » dis-je.

— « Je soupçonne Cos et Tyros, » fit-il, impassible, en me dévisageant.

— « Moi aussi, » dis-je.

— « Mais ces hommes de main, » reprit-il, « ne savent rien. »

— « Apparemment, » fis-je.

— « Révélerais-tu tes plans à de tels individus ? » demanda Samos.

— « Non, » répondis-je.

Il hocha la tête puis s'éloigna, mais il se ravisa et parla sans se retourner.

— « Tu es celui qui se fait appeler Bosk, n'est-ce pas ? »

— « C'est exact, » répondis-je.

— « La détermination dont tu as fait preuve, cet après-midi, est digne d'éloges, » dit-il. « Le Conseil te doit beaucoup. »

Je ne répondis pas.

Puis il se retourna.

« Sais-tu qui préside le Conseil ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « C'est moi, » déclara Samos de Port Kar.

Je ne dis rien.

Puis Samos s'adressa au Scribe qui se tenait près du chevalet. Il montra les autres chevalets.

« Enfermez ces hommes et enchaînez-les ! » ordonna-t-il. « Il nous faudra peut-être les interroger à nouveau demain. »

— « Qu'as-tu l'intention de faire d'eux, ensuite ? » demandai-je.

— « Nos navires ronds, » répondit Samos, « ont besoin de rameurs. »

J'acquiesçai.

Par conséquent, ils deviendraient esclaves.

— « Noble Samos, » dis-je.

— « Oui ? » dit-il.

Je me souvins du message que j'avais reçu au moment où Henrak était entré précipitamment dans la Salle du Conseil, en criant que l'arsenal était en flammes. J'avais fourré le message dans la bourse que je portais à la ceinture.

— « Pendant l'après-midi, » demandai-je, « le Noble Samos m'a-t-il fait parvenir un message indiquant qu'il souhaitait me rencontrer ? »

Samos me regarda.

— « Non, » répondit-il.

Je baissai la tête.

Puis Samos, qui présidait le Conseil des Capitaines de Port Kar, s'en alla.

— « Samos, » m'apprit un des Scribes, « est arrivé à Port Kar cette nuit même, à la dix-huitième heure, venant de Scagnar. »

— « Je vois, » dis-je.

Qui, me demandai-je, dans ces conditions, est l'auteur de ce message ? Il y avait, apparemment, à Port Kar, des gens qui me connaissaient.

La vingtième heure était proche.

Lysias, Capitaine, client d'Henrius Sevarius, s'adressait au Conseil. Il se tenait devant les trônes des Ubars et même devant la grande table, dont le plateau portait des entailles dues aux coups d'épée et des trous aux bords déchiquetés du fait que, dans l'après-midi, des carreaux d'arbalète l'avaient transpercé.

La Salle du Conseil, ce soir-là, était sous la protection des hommes des Capitaines, qui patrouillaient également sur les toits et le long des berges des canaux, sur un pasang, dans toutes les directions.

La salle était éclairée par des torches et de nombreuses bougies posées sur des tables installées entre les chaises curules.

Tout en parlant, Lysias marchait de long en large devant la table, son manteau virevoltant derrière lui et le casque, orné d'une crête en poils de spleen, dans le creux du bras.

« Par conséquent, » conclut Lysias, « je suis chargé de prononcer votre amnistie, au nom de l'Ubar de Port Kar, Henrius Sevarius. »

— « Henrius Sevarius le Capitaine, » dit Samos, au nom du Conseil, sans quitter sa chaise curule, « conviendrait mieux. »

Lysias baissa la tête.

« Toutefois, » poursuivit Samos sur un ton mesuré, « Henrius Sevarius le Capitaine constatera peut-être que le Conseil n'est pas aussi enclin à la clémence qu'il l'est lui-même. »

Inquiet, Lysias releva la tête.

— « Il est plus puissant que vous tous ! » cria-t-il. Puis il se tourna vers les Ubars qui, entourés de gardes, avaient pris place sur leurs trônes. « Et même que vous ! » ajouta-t-il.

Je regardai les Ubars, Chung, trapu et brillant, Eteocles, au visage mince et rusé, Nigel, grand, aux cheveux longs, semblable à un seigneur de Torvaldsland, Sullius Maximus qui, disait-on, écrivait de la poésie et s'intéressait de très près aux propriétés des divers poisons.

— « Combien de navires possède-t-il ? » s'enquit Samos.

— « Cent deux ! » répondit fièrement Lysias.

— « Les Capitaines du Conseil, » fit sèchement Samos, « disposent d'un millier de navires. En outre, le Conseil est responsable de l'utilisation des navires de la Cité, ce qui représente approximativement un autre millier de vaisseaux, et sans compter les navires de guerre de l'Arsenal, ce qui fait six cents de plus... »

Lysias, mécontent, s'immobilisa devant Samos, le casque dans le creux du bras, son manteau tombant jusqu'à terre.

« Le Conseil commande, » conclut Samos, « environ deux mille six cents navires. »

— « Il y a beaucoup d'autres navires ! » cria Lysias.

— « Peut-être, » demanda Samos, « veux-tu parler de ceux de Chung, d'Eteocles, de Nigel et de Sullius Maximus ? »

Un rire désagréable retentit dans la Salle du Conseil.

— « Non ! » cria Lysias. « Je veux parler de ceux des petits capitaines, qui sont plus de deux mille cinq cents. »

— « Dans les rues, » dit Samos, « on crie : « Le pouvoir au Conseil ! ». Le sais-tu ? »

— « Proclamez Henrius Sevarius Ubar, » dit Lysias d'une voix sourde, « vous serez épargnés et amnistiés. »

— « C'est là ta proposition ? » s'enquit Samos.

— « Oui, » répondit Lysias.

— « Maintenant écoute, » reprit Samos, « la proposition du Conseil : Henrius Sevarius et son régent, Claudius, doivent déposer les armes et renoncer à leurs navires, à leurs hommes, à leurs entrepôts, à leurs propriétés, à leurs biens puis se présenter, nus et enchaînés comme des esclaves, devant le Conseil afin que celui-ci puisse les juger. »

Lysias, rigide de fureur, la main sur le pommeau de son épée, resta immobile, silencieux, devant Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

« Peut-être, » poursuivit Samos, « les épargnera-t-on, afin qu'ils puissent ramer sur les bancs d'un navire rond de la Cité. »

Les membres du Conseil manifestèrent bruyamment leur approbation et leur fureur, le poing levé.

Lysias regarda autour de lui.

— « Je réclame l'immunité de l'ambassadeur ! » cria-t-il.

— « Accordée, » répliqua Samos. Puis il se tourna vers un page. « Conduis le Capitaine Lysias jusqu'à la demeure d'Henrius Sevarius ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Noble Samos, » répondit le jeune garçon.

Lysias, sur ses gardes, le manteau virevoltant autour de lui, suivit le jeune garçon et s'en alla.

Samos se leva devant sa chaise curule.

« Est-il vrai, » demanda-t-il, « que, aux yeux du Conseil, Henrius Sevarius n'est plus ni Ubar ni Capitaine de Port Kar ? »

— « C'est vrai ! » crièrent les Capitaines. « C'est vrai ! »

Personne, à mon avis, ne cria plus fort que les Ubars assis sur leurs trônes.

Quand le tumulte eut cessé, Samos se tourna vers les trônes des quatre Ubars.

Ils le regardaient avec inquiétude.

— « Glorieux Capitaines, » dit Samos.

— « Ubars ! » cria Sullius Maximus.

— « Ubars, » répéta Samos, baissant la tête, avec un sourire.

Les quatre hommes : Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, se carrèrent sur leurs trônes.

« Sachez, Ubars, » dit-il, « que Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, demande au Conseil de prendre en main le gouvernement de Port Kar, se chargeant des pleins pouvoirs, en matière de police, de réglementation, de taxation, de droit, afférents à cette charge. »

— « Non ! » s'écrièrent les Ubars, se levant d'un bond.

— « Ce sera la guerre civile ! » cria Eteocles.

— « Le pouvoir au Conseil, » déclara Samos, baissant la tête.

— « Le pouvoir au Conseil ! » crièrent les Capitaines.

Les pages, les Scribes et les petits capitaines, rassemblés au fond de la salle et sur les côtés, crièrent également :

— « Le pouvoir au Conseil ! »

Immobile sur ma chaise curule, je souris.

— « En outre, » poursuivit Samos, « je demande que le Conseil prononce la dissolution de tous les liens unissant clients et protecteurs et n'autorise leur reconstitution que sur la base du consentement mutuel et aux termes d'un contrat accepté par les deux parties, dont un exemplaire sera remis au Conseil. »

Sullius Maximus leva le poing en direction de Samos.

— « Tu ne nous déposséderas pas de notre pouvoir ! » cria-t-il.

— « De plus, » continua Samos, « il faut que le Conseil décrète que tous ceux qui n'appliqueront pas ses résolutions ou agiront contre lui s'exposeront à des poursuites de sa part. »

Les membres de l'assemblée applaudirent à tout rompre.

Chung, s'enveloppant dignement dans son manteau, suivi de ses gardes du corps, quitta la Salle du Conseil.

Puis Nigel, dédaigneux et d'un pas mesuré, son casque sous le bras, s'en alla également.

« Je demande maintenant au Scribe, » dit Samos, « de procéder à l'appel des Capitaines. »

— « Antisthenes ! » cria le Scribe.

— « Antisthenes accepte les propositions, » annonça un homme du troisième rang, assis à quelques mètres de moi.

Furieux, avec un cri de rage, Eteocles, le manteau tournoyant, la main sur le pommeau de son épée, se dirigea vers la table. Il dégaina son épée et l'abattit sur les papiers du Scribe, les clouant à la table.

— « Voici le pouvoir qui soumet Port Kar ! » cria-t-il.

Lentement, Samos dégaina son arme et la posa sur ses genoux.

Presque tous les Capitaines du Conseil dégainèrent leur arme et, comme Samos, la posèrent sur leurs genoux.

Je sortis également mon arme et me levai, les yeux fixés sur Eteocles.

Il me regarda puis, avec un cri de fureur, reprit sa lame, la remit brutalement dans son fourreau, et partit à grands pas.

Je repris ma place.

Je constatai que, sans un mot, presque impassible, Sullius Maximus s'était levé. Un homme, debout derrière lui, l'aida à mettre son manteau, ajustant l'agrafe d'or suivant son goût. Un autre homme tenait son casque.

Sullius Maximus s'arrêta devant la table du Scribe et regarda les membres du Conseil.

— « J'écirai un poème, » dit-il, « relatant la chute des Ubars. »

Puis il sourit et s'en alla.

Je me dis que c'était le plus dangereux des Ubars.

Je rengainai ma lame.

— « Bejar ! » cria le Scribe.

— « Bejar accepte les propositions de Samos, » dit un Capitaine à la peau mate et aux longs cheveux raides, qui était placé au deuxième rang, légèrement sur ma droite.

— « Bosk ! » cria le Scribe.

— « Bosk, » dis-je, « s'abstient. »

Samos, et de nombreux autres, me jetèrent un bref regard.

— « Abstention, » enregistra le Scribe.

Je n'avais aucune raison, pour le moment, de cautionner le programme de Samos et du Conseil. Il me semblait indubitable que les propositions seraient adoptées. En outre, j'étais persuadé qu'elles

serviraient mes intérêts. Mais, en m'abstenant, je ne dévoilais ni mes intentions ni mes allégeances. Il me sembla que l'abstention augmenterait ma liberté de manœuvre. En outre, me dis-je, il est encore trop tôt pour deviner sur quelles chaises curules se poseront les tarns du pouvoir.

Comme je l'avais prévu, les propositions soumises au Conseil par Samos furent adoptées avec une majorité écrasante. Il y eut quelques abstentions et quelques refus, peut-être de la part de ceux qui craignaient le pouvoir des Ubars mais, dans l'ensemble, la décision fut claire : les pouvoirs dévolus aux Ubars leur furent retirés et le Conseil des Capitaines devint l'autorité souveraine de Port Kar.

La réunion du Conseil se prolongea pendant une bonne partie de la nuit et de nombreuses questions furent abordées. Le jour n'était pas levé qu'on érigeait déjà des murs autour de la demeure fortifiée d'Henrius Sevarius, tandis que des navires de l'arsenal bloquaient ses quais et que de nombreuses patrouilles étaient chargées de surveiller les résidences et possessions des quatre autres Ubars. Plusieurs commissions furent constituées, en général présidées par des Scribes, mais soumises à l'autorité du Conseil, et chargées de mener à bien diverses études, notamment sur les problèmes militaires et commerciaux, concernant la Cité. Une de ces études concernait le recensement des navires et des Capitaines, grands et petits, ses résultats restant la propriété du Conseil. D'autres, dont les résultats resteraient également confidentiels, avaient pour objet la défense de la Cité ainsi que ses réserves de bois, de grain, de sel, de pierre et d'huile de tharlarion. On envisagea également, sans rien décider cette nuit-là, les problèmes de fiscalité, l'unification et la révision des codes des cinq Ubars, la constitution de tribunaux du Conseil, destinés à remplacer ceux des Ubars, et l'engagement d'un nombre respectable d'hommes d'armes qui seraient placés directement sous l'autorité du Conseil, en fait, d'une Garde du Conseil. Un tel corps, il faut le préciser, disposant de peu d'hommes et de pouvoirs limités, existait déjà à l'arsenal. La Garde de l'Arsenal serait probablement rattachée à la Garde du Conseil, nouvellement constituée, si celle-ci voyait le jour. Il est vrai, naturellement, que le Conseil contrôlait déjà de nombreux navires et équipages, mais il ne faut pas oublier que ces forces étaient de nature maritime ; le Conseil avait déjà une marine ; les événements de l'après-midi avaient montré qu'il lui fallait également disposer d'une infanterie permanente, fidèle et capable d'intervenir rapidement. On ne pourrait peut-être pas toujours compter sur le ralliement de Capitaines prêts à défendre le Conseil, comme cela s'était produit dans l'après-midi. En outre, si le Conseil voulait véritablement gouverner Port Kar, comme il en avait manifesté l'intention, il lui fallait absolument disposer d'une force militaire au sein même de la Cité.

Il se produisit, pendant cette réunion du Conseil, un incident qui mérite d'être relaté.

C'était peu avant le lever du jour et la lumière grise de l'aube de Port Kar entraînait par les fenêtres hautes et étroites de la Salle du Conseil des Capitaines. J'avais sorti le message qui m'avait prétendument été envoyé par Samos dans le courant de l'après-midi et que celui-ci avait nié m'avoir fait parvenir. Presque sans le vouloir, je l'avais brûlé à la flamme minuscule d'une bougie qui se trouvait sur une table proche de moi et n'était plus qu'une flaque de cire fondue et claire, puis, avec la paume de la main, j'avais étouffé la petite flamme. Le jour était levé.

« Je suis persuadé, » disait Samos, « que Cos et Tyros sont impliquées dans le coup de force tenté par la Maison de Sevarius. »

Je n'aurais pas été surpris que cela fût vrai.

Des grognements d'assentiment accueillirent ses paroles. Apparemment, ils avaient également des soupçons. Il ne semblait pas crédible que Sevarius ait bougé sans être assuré, dans une certaine mesure, du soutien des forces de Cos et de Tyros.

« En ce qui me concerne, » poursuivit Samos, « je suis las de la guerre contre Cos et Tyros. »

Les Capitaines se regardèrent.

« Maintenant que le Conseil règne sur Port Kar, » dit Samos, les poings crispés sur les bras de sa chaise curule, « ne serait-il pas possible de faire la paix ? »

Ces paroles me surprirent.

Je vis un ou deux Capitaines lever la tête, qu'ils avaient posée sur le bras de leur chaise curule.

Un autre Capitaine, dit :

— « Il y a toujours eu la guerre entre Port Kar et Cos et Tyros. »

Ces remarques m'étonnaient, de la part de Samos. J'étais curieux de connaître ses motivations, ses plans.

— « Comme vous le savez, » reprit Samos d'une voix unie, « Port Kar n'est pas la cité de Gor la plus aimée, la plus respectée et la plus honorée. »

Cette déclaration provoqua un immense éclat de rire.

« N'avons-nous pas été mal compris ? » demanda-t-il.

Un murmure d'amusement ironique accueillit cette question. Je souris intérieurement. Les Cités de Gor, me dis-je, comprennent très bien Port Kar.

« Considérez notre commerce, » poursuivit-il. « Ne serait-il pas plus important si les autres Cités de Gor nous savaient pacifiques ? »

Il y eut un éclat de rire tonitruant et les hommes martelèrent les bras de leurs chaises curules. Dans la salle, tout le monde était réveillé. Les pages et les Scribes eux-mêmes riaient et se donnaient des coups de coude.

Quand le silence se fit, il fut brusquement, inopinément, rompu par la voix de Bejar, le Capitaine à la peau mate et aux longs cheveux raides. Il dit simplement, répondant à la question de Samos :

— « C'est vrai. »

Puis, un grand silence s'abattit sur la salle. Il me sembla que tous les Capitaines, sans exception, retenaient leur souffle pour écouter les paroles de Samos.

— « Je propose, » dit Samos, « que le Conseil prenne contact avec Cos et Tyros en leur offrant la paix. »

— « Non ! » crièrent les Capitaines assemblés. « Non ! »

Quand le tumulte eut cessé, Samos ajouta, d'une voix douce :

— « Évidemment, notre offre sera rejetée. »

Les Capitaines se regardèrent quelques instants sans comprendre, puis ils sourirent et, enfin, rirent franchement.

Je souris intérieurement. Samos était extrêmement rusé. Cette magnanimité de façade servirait effectivement les intérêts de l'Ubarat maritime. En outre, on pourrait croire que Port Kar n'était plus comme avant, que la prise du pouvoir par le Conseil l'avait transformée. Et, y avait-il geste plus symbolique que cette mission de paix auprès de Cos et de Tyros, ses ennemies héréditaires ? Si la responsabilité de la poursuite du conflit leur revenait nettement, leurs alliées envisageraient peut-être de réduire ou de supprimer le soutien qu'elles leur apportaient, et iraient peut-être même jusqu'à en faire bénéficier Port Kar. En outre, il ne fallait pas oublier les ports et les cités qui n'avaient pas pris parti. Il serait sans doute possible de les dissuader de devenir les alliés de Cos et de Tyros, peut-être même de les convaincre d'offrir leurs services à Port Kar. Quoi qu'il en soit, dans une telle éventualité, les navires de Port Kar seraient sans doute, du jour au lendemain, les bienvenus dans des ports qui leur étaient, jusque-là, interdits. Et qui sait combien de navires de commerce feraient route vers Port Kar si elle se faisait une réputation de justice et d'honnêteté ? L'idée de Samos, selon laquelle un tel geste, de la part de Port Kar, entraînerait un développement de son commerce, me parut excellente.

— « Et si l'offre de paix était acceptée ? » demandai-je à Samos.

Les Capitaines me regardèrent avec stupéfaction. Quelques-uns rirent. Mais la majorité se tourna vers Samos.

— « Cela me semble improbable, » répondit Samos avec un sourire.

La plupart des Capitaines, à ce moment-là, rirent.

— « Mais, » insistai-je, « si cela se produisait ? »

Samos ricana, puis ses yeux gris et clairs rencontrèrent les miens, mais sans émotion. Il me fut impossible de lire son cœur. Puis il sourit et écarta les bras.

— « Eh bien, » fit-il, « elle serait acceptée. »

— « Et, » demandai-je, « serons-nous fidèles à cette acceptation ? La paix s'installera-t-elle entre Port Kar et Cos et Tyros ? »

— « Il sera toujours possible, » répondit Samos avec un sourire, « de discuter de ce problème au cours d'une prochaine réunion du Conseil. »

Cette déclaration déclencha encore les rires.

« Le moment est propice, » poursuivit Samos, « à ces propositions de paix. D'abord, le Conseil vient de prendre le pouvoir. Ensuite, mes espions m'ont appris que les Ubars de Cos et de Tyros doivent se rencontrer cette semaine, à Cos. »

Un murmure de colère courut parmi les Capitaines. Le voyage de l'Ubar de Tyros à Cos ne présageait rien de bon pour Port Kar. Plus que jamais, il semblait possible, ou probable, qu'il y eût une conspiration des deux Ubarats insulaires contre Port Kar. Quelle autre raison les Ubars auraient-ils eu de se rencontrer ? Ordinairement, ils ne s'appréciaient pas davantage qu'ils appréciaient Port Kar.

— « Eh bien, » déclara un Capitaine, « ils doivent projeter de lancer leurs flottes contre nous ! »

— « Peut-être, » dit Samos, « les membres d'une mission de paix en apprendraient-ils davantage ? »

Les Capitaines grognèrent leur assentiment.

— « Et tes espions, » dis-je, « qui semblent si bien informés ? S'il leur est possible de connaître les déplacements de l'Ubar de Tyros, il doit être difficile de leur cacher le rassemblement de deux flottes aussi puissantes que celles de Cos et de Tyros. »

La main de Samos glissa instinctivement vers le pommeau de son épée, mais il la referma lentement et posa le poing sur le bras de sa chaise curule.

— « Tu parles vite, » dit-il, « bien que tu appartiennes depuis peu au Conseil des Capitaines. »

— « Plus vite que tu ne daignes répondre, apparemment, Noble Samos ! » répliquai-je.

Je me demandais quels intérêts Samos pouvait bien avoir à Cos et à Tyros.

Samos parla avec lenteur. Je compris qu'il n'avait pas envie de parler.

— « Les flottes de Cos et de Tyros ne sont pas encore réunies, » dit-il.

Je poussai un soupir de soulagement. Plusieurs Capitaines retinrent leur souffle.

« Non, elles ne sont pas encore réunies, » répéta Samos en secouant la tête.

S'il était au courant, me dis-je, pourquoi n'a-t-il pas parlé plus tôt ?

— « Peut-être, » demandai-je, « Samos nous proposera-t-il de renoncer à nos patrouilles sur Thassa ? »

Samos se tourna vers moi ; son regard fut aussi glacé que l'acier goréen.

— « Non, » dit-il, « je ne ferai pas une telle proposition. »

— « Excellent ! » fis-je.

Les Capitaines se regardèrent.

— « Pas de violence dans le Conseil ! » intervint le Scribe assis derrière la table qui se trouvait devant les trônes vides des cinq Ubars.

— « Je suis moins attaché à la piraterie, » dis-je, « que nombre de mes collègues. Du fait que ma prospérité repose sur le commerce, la paix avec Cos et Tyros servirait mes intérêts. Il ne me semble pas impossible que ces deux puissances soient lasses de la guerre, comme le prétend Samos. Si cela est vrai, elles accepteront peut-être une paix honorable. Une telle paix, si j'ai bien compris, ouvrirait les ports de Cos, de Tyros, et de leurs alliées, ainsi que d'autres, à mes navires et, naturellement, aux vôtres. La paix, Capitaines, pourrait bien se révéler profitable. » Je me tournai vers Samos. « Et si l'on propose la paix à Cos et Tyros, » dis-je, « je souhaite que ce soit sans arrière-pensée. »

Samos me lança un regard bizarre.

— « Ce sera le cas, » affirma-t-il.

Les Capitaines s'entretenaient à voix basse. J'étais stupéfait.

« Bosk, » reprit Samos, « s'est fait l'avocat de la paix. Il faut tenir compte de ce qu'il a dit. Rares sont ceux d'entre nous qui ne préfèrent pas l'or au sang. »

Il y eut quelques rires.

« Si la paix était signée, » demanda Samos avec assurance, « qui refuserait de la respecter ? »

Je regardai les Capitaines un par un. Je constatai avec surprise qu'aucun d'entre eux n'envisageait de rompre la paix, si elle se faisait.

Il me sembla alors que, pour la première fois, une possibilité de paix entre les trois grands Ubarats maritimes venait de voir le jour.

Puis, soudain, j'eus confiance en Samos.

Je fus ébahi, mais il me semblait que l'assemblée était prête à respecter la paix, au cas où elle se ferait.

La guerre durait depuis tellement longtemps !

Personne ne rit.

Je restai immobile sur mon imposante chaise curule, celle d'un Capitaine de Port Kar.

Je regardai Samos, cherchant à le comprendre. C'était un homme étrange, un larl. Je ne pouvais pas le percer à jour.

« Naturellement, » dit Samos, « notre offre de paix sera rejetée. »

Les Capitaines se regardèrent en ricanant. Je compris que j'étais revenu à Port Kar.

« Il faudra que l'un de nous porte notre offre de paix à Cos, » poursuivit Samos, « où il lui sera possible de rencontrer les deux Ubars. »

Je n'écoutais plus qu'à moitié, maintenant.

« Il faut, » continua Samos, « que ce soit un Capitaine et qu'il soit membre de notre Conseil, afin que l'authenticité de la proposition soit évidente. »

Sur ce point, j'étais d'accord avec lui.

« En outre, » dit Samos, « il faut qu'il se soit montré capable d'agir et se soit attiré la reconnaissance du Conseil. »

Du bout de l'ongle, je grattai la cire, cassant les morceaux de papier noirci qui avaient été le message que j'avais brûlé à la flamme de la bougie. La cire était devenue jaune et dure. Le jour était complètement levé et j'étais fatigué. La salle baignait dans une lumière grise.

« Et, » continua Samos, « il faut qu'il sache parler et qu'il soit digne de représenter le Conseil. »

Je me demandai si Samos était également fatigué. À mon avis, il parlait pour ne rien dire.

« En outre, » reprit Samos, « il serait préférable qu'il ne soit pas connu à Cos et à Tyros, qu'il ne se soit pas opposé à elles et n'ait pas fait couler leur sang sur Thassa la Luisante. »

Soudain, je fus complètement réveillé, et inquiet. Puis je souris. Samos n'était pas un imbécile. Il présidait le Conseil des Capitaines. Il m'avait remarqué et voulait se débarrasser de moi.

« Et cet homme, » conclut Samos, « c'est Bosk... Lui qui vient du Marais. Il faut qu'il porte le message de paix du Conseil à Cos et Tyros. Il faut que ce soit lui. »

Seul le silence lui répondit.

Ce silence me fit plaisir. Je ne compris qu'à ce moment-là que je jouissais de la considération du Conseil des Capitaines.

Antisthenes, qui venait en tête de la liste alphabétique des Capitaines, prit la parole :

— « À mon avis, il ne faudrait pas que ce soit un Capitaine, » dit-il. « Envoyer un Capitaine équivaut à le condamner au banc de nage des navires ronds de Cos et de Tyros. »

Un murmure d'approbation s'éleva.

« En outre, » reprit Antisthenes, « il vaudrait mieux ne pas envoyer un émissaire portant les deux cordes de Port Kar. Des marchands, originaires d'autres cités, des voyageurs et des capitaines eux aussi originaires d'autres cités, que nous connaissons, seraient heureux, moyennant rétribution, de se charger de cette mission. »

— « Exactement, » renchérirent plusieurs voix.

Puis les Capitaines se tournèrent vers moi.

Je souris.

— « Je suis, naturellement, très honoré, » commençai-je, « du fait que le Noble Samos ait pensé à moi, qu'il soit prêt à me nommer, alors que je suis sans doute le Capitaine le plus humble de cette assemblée, à un poste d'une telle importance, qu'il veuille me confier la mission de porter les propositions de paix de Port Kart à ses ennemies héréditaires : Cos et Tyros. »

Les Capitaines se regardèrent en ricanant.

— « Donc, tu refuses ? » conclut Samos.

— « Toutefois il me semble, » poursuivis-je, « qu'un honneur aussi insigne et un rôle aussi important devraient revenir à une personnalité plus auguste que moi et, en réalité, au plus respectable d'entre nous, afin qu'il puisse négocier d'égal à égal avec les puissants Ubars de Cos et de Tyros. »

— « Proposes-tu quelqu'un ? » demanda le Scribe de la table centrale.

— « Samos, » dis-je.

Des rires fusèrent dans la salle.

— « Je te remercie de ta proposition, » dit Samos, « mais il me semble imprudent, en ces temps difficiles, que le Président du Conseil des Capitaines parte chercher la paix à l'étranger alors que la guerre menace chez nous. »

— « Il a raison, » dit Bejar.

— « Alors, tu refuses ? » demandai-je à Samos.

— « Oui, » répondit-il, « je refuse. »

— « N'envoyons pas un Capitaine, » intervint Antisthenes. « Envoyons quelqu'un d'Ar ou de Thentis en lui demandant d'être notre porte-parole. »

— « Antisthenes est sage, » soulignai-je, « et comprend bien les risques que comporte une telle mission, mais les paroles que Samos a adressées au Conseil me semblent sensées et vraies, surtout l'idée que cette mission doit être confiée à un Capitaine, car c'est le seul moyen de démontrer le sérieux de nos intentions, sinon à Cos et à Tyros, du moins à leurs alliées, aux Ports et aux Cités indépendants des îles et des côtes de Thassa la Luisante, et également aux communautés installées à l'intérieur, avec lesquelles nous pourrions également commercer davantage. »

— « Mais, » releva Bejar, « qui partira ? »

Il y eut des rires.

Une fois le silence rétabli, je dis :

— « Moi, Bosk, je pourrais y aller. »

Les Capitaines se regardèrent.

— « N'as-tu pas refusé ? » demanda Samos.

— « Non, » répliquai-je avec un sourire, « j'ai seulement fait remarquer qu'une aussi lourde tâche devrait revenir à une personnalité plus digne de cet honneur que je ne le suis. »

— « Ne pars pas, » dit Antisthenes.

— « Quel est ton prix ? » s'enquit Samos.

— « Une galère, » répondis-je, « un navire-bélier de classe supérieure. »

Je ne possédais aucun navire de ce type.

— « Tu l'auras, » décida Samos.

— « ...si tu reviens, » marmonna un Capitaine sur un ton sinistre.

— « Ne pars pas, » répéta Antisthenes.

— « Il bénéficiera, naturellement, » déclara Samos, « de l'immunité diplomatique. »

Les Capitaines ne réagirent pas.

Je souris.

— « Ne pars pas, Capitaine Bosk, » insista Antisthenes.

J'avais déjà un plan. Si tel n'avait pas été le cas, je ne me serais pas porté volontaire. L'éventualité de la paix me séduisait, du fait que j'étais Marchand. S'il était possible de convaincre Cos et Tyros de faire la paix, et si cette paix persistait, ma fortune augmenterait dans des proportions considérables. Cos et Tyros, en elles-mêmes, représentent des marchés importants, sans parler de leurs alliées et des ports ou des cités qui sont liés à Cos et Tyros ou bien leur sont favorables. En outre, même si j'échouais dans ma mission, je serais plus riche d'une galère, un navire-bélier de classe supérieure, l'arme maritime la plus redoutable de Thassa la Luisante. Il y avait des risques, naturellement, mais je les avais pris en considération. Je ne partirai pas sans avoir pris mes précautions.

— « Et, » dis-je, « j'exige une escorte de cinq navires-béliers de l'Arsenal, de classe moyenne ou supérieure, dont je choisirai moi-même les capitaines et les équipages. »

— « Ces navires, » demanda Samos, « rejoindront-ils l'Arsenal une fois ta mission accomplie ? »

— « Naturellement, » répondis-je.

— « Tu les auras ! » décida Samos.

Nous nous regardâmes. Je me demandai si Samos croyait qu'il se débarrasserait aussi facilement de moi, qui représentais une menace pour lui, Président du Conseil, au sein du Conseil des Capitaines de Port Kar. Oui, me dis-je, il le croit. Je souris intérieurement. Personnellement, j'étais convaincu qu'il se trompait.

— « Ne pars pas, Capitaine Bosk, » répéta une fois de plus, Antisthenes.

Je me levai.

— « Capitaine Antisthenes, » dis-je, « ta sollicitude me touche. »

Je secouai la tête et m'étirai. Puis je me tournai vers les Capitaines des gradins. « Continuez sans moi, » dis-je. « Je regagne ma demeure. La nuit a été longue et je manque de sommeil. »

Je ramassai mon manteau et mon casque, orné d'une crête en poils de sleen, puis quittai la salle.

Dehors, je retrouvai Thurnock, Clitus et nombre de mes hommes.

JE PÊCHE DANS LE CANAL

IL était tard, deux jours après le coup de force manqué d'Henrius Sevarius.

J'attendais que mes navires, et ceux de l'arsenal, soient prêts à prendre la mer à destination de Cos.

Du fait que j'étais Capitaine, je sortais souvent en ville, accompagné de Thurnock, de Clitus et de quelques hommes.

Jusqu'à la constitution de la Garde du Conseil, les Capitaines et leurs hommes seraient responsables du maintien de l'ordre dans la Cité.

Avant même la fin de la session extraordinaire du Conseil, la nuit du coup de force manqué, les esclaves, sous les ordres des hommes de l'arsenal, avaient entrepris de construire des murs autour des diverses propriétés d'Henrius Sevarius. En outre, des navires de l'arsenal bloquèrent l'accès à ses quais.

Posté au sommet d'un de ces murs, qui se dressait à une centaine de mètres de la haute muraille aveugle d'une des demeures d'Henrius Sevarius, son palais disait-on, en compagnie de Thurnock, de Clitus et d'autres, dans la clarté des trois lunes de Gor, je vis une porte dérobée s'ouvrir. À la base du mur, qui s'étendait sur une vingtaine de mètres, il y avait une étendue pavée qui donnait directement sur le canal, lequel faisait environ vingt-cinq mètres de large ; nous avions fermé le canal, aux endroits où il permettait d'accéder à la mer et à la Cité, par des portes munies de barreaux. Dans la clarté des trois lunes de Gor, nous vîmes cinq hommes franchir le seuil de la petite porte métallique. Ils transportaient quelque chose dans un grand sac fermé.

Lentement, ils se dirigèrent vers le bord du canal.

« Arrêtez, homme d'Henrius Sevarius ! » criai-je. « Arrêtez, traîtres ! »

« Plus vite ! » cria l'un d'entre eux. Je reconnus sa voix et sa silhouette. C'était Lysias, ami du régent Claudius et client de l'Ubar Henrius Sevarius. Un autre homme, inquiet, leva la tête. C'était Henrak, l'homme qui avait trahi les Renciers.

« Vite ! » lançai-je à mes hommes.

Suivi de Clitus, de Thurnock et des autres, je bondis par-dessus le mur et courus vers le bord du canal.

Les hommes avançaient rapidement afin de jeter le sac dans les eaux noires.

Thurnock s'arrêta, le temps de bander son grand arc. Un homme, touché par une flèche, tournoya sur les pavés, cassant le trait dans sa chute.

Les autres, qui étaient arrivés au bord du canal, précipitèrent le sac dans l'eau.

Un carreau d'arbalète passa, en sifflant, entre Clitus et moi.

Les quatre hommes restant firent demi-tour et partirent en courant vers la porte.

Avant qu'ils aient pu l'atteindre, le grand arc de Thurnock avait encore frappé deux fois.

Seuls Lysias et Henrak parvinrent à franchir le seuil.

Un des hommes touchés par Thurnock était étendu sur les pavés, à une quinzaine de mètres de la porte ; l'autre était recroquevillé dans l'ombre, tout près de l'embrasure.

« Un couteau ! » lançai-je.

On m'en donna un.

« Ne fais pas cela, Capitaine ! » cria Thurnock.

Déjà, je pouvais voir les museaux luisants et mouillés, les grands yeux brillants comme du cuir poli, des urts qui se dirigeaient, dans les eaux noires, vers le sac.

Je plongeai dans l'eau glacée, le couteau entre les dents.

Le sac, plein d'eau, coulait lorsque je l'atteignis. Je l'ouvris avec mon couteau et saisis par le bras le corps attaché qui se trouvait à l'intérieur.

Une flèche plongea dans l'eau, près de moi, et j'entendis le glapissement strident d'un urt des canaux, aux pattes palmées. Il y eut des clapotis, des bruits de morsure et de déchirure, dans l'eau, lorsque les autres urts attaquèrent leur congénère blessé.

Ayant remis le couteau entre mes dents et sorti le prisonnier du sac, je lui levai la tête au-dessus de l'eau. Il était bâillonné et je vis ses yeux terrifiés, quelques centimètres au-dessus de l'eau fangeuse. C'était un jeune garçon de seize ou dix-sept ans.

Je le tirai jusqu'à la rive du canal et un de mes hommes, à plat ventre, tendit les bras et le prit sous les aisselles.

Puis je vis, au-dessus de ma tête, l'éclair du filet de Clitus et entendis le glapissement étonné et contrarié d'un autre urt, puis Clitus plongea à plusieurs reprises son trident dans l'eau noire.

Une de mes jambes fut prise dans la mâchoire d'un urt, comme entre une triple bande d'acier, et je fus entraîné sous l'eau. J'enfonçai les pouces dans ses oreilles et l'obligeai à lâcher prise. La gueule se tendait vers moi, cherchant à atteindre ma gorge. Je lâchai l'animal, qui ferma les mâchoires, puis je le frappai à la tête, me glissai derrière lui, le bras gauche enfermant sa large poitrine couverte de fourrure. Je pris le couteau que j'avais entre les dents et, parfois hors de l'eau, parfois dessous, tournant à grand bruit sur moi-même, le frappai une douzaine de fois.

« Il est mort ! » cria Clitus.

Je le lâchai et l'éloignai d'un coup de pied.

Il disparut sous l'eau, entraîné par d'autres urts.

Puis je sentis, derrière moi, le filet étendu de Clitus, jetai le bras en arrière et passai les doigts entre les mailles. Ensanglanté et suffocant, tremblant de froid, on me sortit de l'eau. Un instant plus tard, frissonnant, soutenu par deux hommes d'armes, je fus conduit au pied du mur d'enceinte. Là, à la chaleur d'un feu de veille, je quittai mes vêtements et pris le manteau que me tendit Thurnock. Quelqu'un me donna une gourde de Paga et j'en bus une longue gorgée.

Soudain, je me mis à rire.

« Pourquoi ris-tu ? » demanda un homme d'armes.

— « Je suis heureux d'être en vie, » répondis-je.

Les hommes rirent, eux-aussi. Thurnock me donna une claque sur l'épaule.

— « Nous aussi, Capitaine, nous sommes heureux ! » lança-t-il.

— « Et ta jambe ? » demanda un homme d'armes.

— « Ce n'est rien, » répondis-je.

Je bus une autre gorgée de Paga.

J'avais constaté que je pouvais me servir de cette jambe. Elle avait été lacérée, mais les longues entailles aux bords déchiquetés n'étaient pas profondes. Le Médecin de ma demeure me soignerait.

« Où est le poisson que nous avons pris dans le canal ? » m'enquis-je.

— « Suis-moi, » répondit un homme d'armes avec un sourire ironique.

Accompagné des autres, je le suivis vers un autre feu de veille qui brûlait une cinquantaine de mètres plus loin.

Là, recroquevillé au pied du mur, nu, enveloppé dans le manteau d'un homme d'armes, près du feu, se trouvait le jeune garçon. On lui avait retiré le bâillon et on l'avait détaché. Il nous regarda. Il avait les cheveux blonds et les yeux bleus. Il avait peur.

« Qui es-tu ? » demanda Thurnock.

Le jeune garçon, effrayé, baissa la tête.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda Clitus.

Le jeune garçon ne répondit pas.

— « Il mérite des coups de bâton ! » déclara Thumock.

Le jeune homme le regarda avec fierté et colère.

« Ah ! » fit Thurnock.

Le jeune homme se tourna vers moi.

— « Ces hommes sont-ils les tiens ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Quel est ton nom ? » demanda-t-il.

— « Bosk, » répondis-je.

— « Celui du Conseil des Capitaines ? »

— « Oui, » répondis-je.

Pendant un bref instant, j'eus l'impression de voir une lueur de crainte dans ses yeux bleus.

« Qui es-tu ? » demandai-je.

Il baissa la tête.

— « Je ne suis qu'un esclave, » répondit-il.

— « Montre-moi tes mains ! » ordonnai-je.

Il obéit de mauvaise grâce. Elles étaient douces et lisses.

« Est-il marqué ? » demandai-je à un des hommes d'armes qui s'étaient occupés de lui.

— « Non, » répondit-il.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

À nouveau, il baissa la tête.

« Comme nous t'avons sorti du canal, » repris-je, « nous allons t'appeler : Poisson. » Puis j'ajoutai :

« Et, comme tu es un esclave, tu seras marqué, tu porteras un collier et tu serviras dans ma demeure. »

Il me regarda avec colère.

Je fis signe à un homme d'armes de le prendre dans ses bras et de l'emporter, ce qu'il fit.

Puis je congédiai tous les hommes qui se tenaient autour de moi, à l'exception de Thurnock et de Clitus.

Ce jeune garçon, me dis-je, me sera peut-être utile. S'il tombait entre les mains du Conseil, il serait probablement torturé et empalé, peut-être condamné à ramer sur un banc des navires ronds de l'Arsenal. Dans ma demeure, son identité resterait secrète. Plus tard, je trouverais peut-être un moyen de l'utiliser. Manifestement, il ne servait à rien de le livrer au Conseil.

« Qui est-ce ? » demanda Thurnock, regardant le jeune garçon, enveloppé dans le manteau d'un homme d'armes, que l'on emportait dans la nuit.

— « C'est Henrius Sevarius, » dis-je, « évidemment. »

COMMENT BOSK DEVINT PIRATE

« **Q**UE l'on peigne mes navires en vert ! » avais-je ordonné.

C'était pendant la Cinquième Main Transitoire, environ quatre mois après le coup de force manqué d'Henrius Sevarius.

À cette époque, la Cinquième Main Transitoire, on craignait terriblement, sur Thassa, le drapeau de Bosk le pirate.

Je vais raconter comment cela est arrivé.

Environ quatre mois plus tôt, sur mon navire-bélier le plus rapide, accompagné de mes deux autres navires-béliers et escorté par cinq navires-béliers de l'Arsenal, de classe supérieure, j'étais entré dans le vaste port, ceint de murs, de Telnus, capitale de l'Ubarat de Cos. Il y a quatre grandes villes, sur Cos, et Telnus est la plus importante. Les autres s'appellent Selnar, Temos et Jad.

Je gagnai le rivage dans une barque que je renvoyai ensuite sur ma galère.

Je me présenterais seul devant les trônes des Ubars de Cos et de Tyros.

C'était ce que je souhaitais et cela faisait partie de mon plan.

Je me souviens de mon entrevue avec les Ubars, dans l'immense salle du trône de Cos.

J'exposai de mon mieux, aux Ubars de Cos et de Tyros, les propositions du Conseil des Capitaines de Port Kar, me faisant l'avocat de l'entente et de l'accroissement du commerce entre les deux Ubarats et la Cité perfide du delta du Vosk, Port Kar.

Tandis que je parlais, l'Ubar de Cos, Lurius de Jad, et l'Ubar de Tyros, Chenbar de Kasra, le Sleen de la Mer, en visite officielle chez Lurius, restèrent immobiles et silencieux sur leurs trônes. Ils ne posèrent aucune question. Ils se contentèrent de me regarder. Kasra est la capitale de Tyros ; il n'y a qu'une seule autre grande ville : Tentium.

Sur le côté, voilée de soie, vêtue des robes somptueuses du Costume de Dissimulation et couverte de bijoux, était assise Vivina, fille de Chenbar. Sa présence à Cos n'était pas une coïncidence. Elle avait été conduite à Cos afin que Lurius puisse la voir et, s'il la trouvait jolie, en faire sa compagne. Son corps ferait le lien entre les deux Ubarats insulaires. Son voile était diaphane et je pus constater qu'elle était très belle, bien qu'elle fût également très jeune. Puis je regardai Lurius de Jad, Ubar de Cos, corpulent et tassé sur lui-même qui, tel un gros sac de viande, étalait sa graisse entre les deux bras de son trône.

Telles sont, me dis-je, les affaires d'un État. Chenbar de Kasra, Ubar de Tyros, en revanche, était un homme mince, aux grands yeux et aux mains nerveuses. J'étais convaincu qu'il était extrêmement intelligent et rompu au maniement des armes. Tyros, me dis-je, a un Ubar efficace et dangereux.

Lurius et Chenbar écoutèrent mon discours avec la plus grande patience.

Lorsque j'eus terminé, Chenbar, après avoir adressé un regard à Lurius, se leva et ordonna :

« Qu'on saisisse ses navires ! »

— « Je crois que vous ne tarderez pas à constater, » dis-je, « que mes navires ont déjà quitté le port de Telnus. »

Lurius se leva d'un bond, la bedaine frémissante. Il me montra le poing.

— « Tharlarion ! » cria-t-il. « Tharlarion de Port Kar ! »

— « Je présume, » fis-je avec un sourire, « que nos offres de paix sont rejetées ? »

Lurius cracha.

— « Effectivement, » dit Chenbar, qui avait repris place sur son trône.

— « Eh bien, je vais prendre congé, » dis-je.

— « Je ne crois pas, » fit Chenbar avec un sourire.

— « Enchaînez-le ! » glapit Lurius.

Je les regardai.

— « Je demande, » déclarai-je, « l'immunité diplomatique. »

— « Elle t'est refusée ! » hurla Lurius, dont le lourd visage bouffi était écarlate.

Je tendis les bras, sur les côtés, et des menottes fixées à l'extrémité de chaînes se refermèrent sur mes poignets.

— « Nous vous avons proposé la paix, » rappelai-je.

— « Nous l'avons refusée ! » hurla Lurius.

J'entendis le rire de la jeune fille, Vivina, que la scène semblait amuser. D'autres courtisans rirent également.

Lurius, le souffle court, se carra à nouveau sur son trône.

« Qu'on l'envoie rejoindre les autres esclaves, » ordonna Lurius, « et qu'on le vende sur le quai du Marché aux Esclaves ! »

La jeune fille rit de plus belle.

« Lorsque tu seras enchaîné au banc de nage d'un navire rond, » persifla Lurius, « tu te trouveras sans doute, Joli Capitaine de Port Kar, moins brave et moins malin qu'aujourd'hui ! »

— « Nous verrons, » dis-je, « Ubar. »

On tira sur les chaînes et je me retournai, prêt à quitter la salle du trône.

— « Attends ! » entendis-je. C'était la voix de Chenbar.

Je me tournai à nouveau vers les Ubars.

Le plafond de la salle était très haut, au-dessus de ma tête. Mes pieds reposaient sur de grandes dalles.

« Puis-je te présenter, » demanda Chenbar en montrant la jeune fille voilée qui était assise auprès de lui, « Dame Vivina ? »

— « Je ne veux pas être présentée à un tarsk de Port Kar ! » siffla la jeune fille.

— « Allons, ma chère, n'oublions pas la politesse, » fit Chenbar avec un sourire.

Elle se leva et, sa petite main gantée dans celle de Chenbar, descendit les marches du piédestal sur lequel se dressaient les trônes de Lurius et de Chenbar, puis elle s'immobilisa devant moi.

« Puis-je te présenter, Capitaine, » reprit Chenbar, « Dame Vivina ? »

Elle baissa la tête, puis la releva.

— « C'est un honneur, » dis-je.

— « Tharlarion ! » lança-t-elle.

La jeune fille fit demi-tour et fut reconduite, toujours par Chenbar qui n'avait pas lâché sa petite main gantée, à sa place.

Lorsqu'elle fut assise, je repris la parole :

— « Votre extraordinaire beauté, Gente Dame, » dis-je, « que, pardonnez-moi, votre voile ne cache

guère, est manifestement digne de l'Ubar de Cos... »

Lurius ricana. La jeune fille s'autorisa un très bref sourire.

« Ou bien, » ajoutai-je, « d'un collier à Port Kar. »

Lurius se leva d'un bond, les poings serrés. La jeune fille, les yeux étincelants, écarlate sous son voile de soie blanche, se leva également. Elle me montra du doigt.

— « Tuez-le ! » cria-t-elle.

Derrière moi, deux épées jaillirent de leurs fourreaux.

Mais Chenbar riait. Il fit signe aux soldats de rengainer leurs armes. Lurius, furieux, reprit place sur son trône. La jeune fille, folle de rage, s'assit également.

— « Tu serais probablement beaucoup plus belle, » dis-je, « sans ces vêtements ! »

— « Tue-le ! » siffla-t-elle.

— « Non, » fit Chenbar avec un sourire.

— « Je voulais seulement dire, » repris-je, « que ta beauté me rappelle celle des esclaves nues et enchaînées qui servent dans les tavernes de Port Kar. Nombre d'entre elles sont extrêmement belles. »

— « Tue-le ! Tue-le ! » supplia-t-elle.

— « Non, non, » fit Chenbar avec un sourire.

— « Ne me parle pas comme à une esclave ! » jeta la jeune fille.

— « N'en es-tu pas une ? » demandai-je.

— « Quelle impudence ! » hurla-t-elle.

Je tendis le menton vers Lurius, répandu sur le trône de l'Ubar de Cos.

— « Je possède des femmes, » dis-je, « qui sont plus libres que toi. »

— « Tharlarion ! » hurla-t-elle. « Je vais être Ubara ! »

— « Je te souhaite d'être heureuse, Gente Dame, » fis-je, baissant la tête.

Elle était dans une fureur telle qu'elle ne put répondre.

« Ici, » repris-je, « tu seras Ubara. Dans ma demeure, tu serais Esclave de Cuisine. »

— « Tue-le ! » glapit-elle.

— « Tais-toi ! » ordonna Chenbar.

La jeune fille obéit.

« Dame Vivina, comme tu le sais sans doute, est promise à Lurius, Ubar de Cos, » déclara Chenbar.

— « J'ignorais, » répondis-je, « que cette promesse avait été faite. »

— « Ce matin, » dit Chenbar, « j'ai donné ma parole. »

Lurius ricana.

La jeune fille me regardait d'un air furieux.

Les spectateurs, poliment, se frappèrent l'épaule gauche avec le poing droit, manière goréenne d'applaudir, que les Guerriers n'observent pas puisque, dans ce cas, ils entrechoquent leurs armes.

Chenbar sourit et leva la main, faisant taire les applaudissements.

« Cette union, » déclara Chenbar, « va lier nos deux Ubarats. Après la cérémonie, nos deux flottes se réuniront et se rendront en visite officielle à Port Kar. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Actuellement, nous préparons nos flottes, » dit Chenbar.

— « Quand le rassemblement aura-t-il lieu ? » demandai-je.

— « Aux environs de la Sixième Main Transitoire, » répondit-il.

— « Tu n'es pas avare d'informations, » fis-je remarquer.

— « Eh bien, » répliqua Chenbar, « nous sommes entre amis. »

— « Et esclaves ! » ajouta la jeune fille en me regardant.

— « Et esclaves, » répétai-je en la regardant dans les yeux.

Ses yeux, au-dessus du voile, étincelaient.

« Avez-vous passé un accord, » demandai-je, « avec Henrius Sevarius, Ubar de Port Kar ? »
Chenbar sourit.

— « Nous nous sommes entendus avec son régent, Claudius, » répondit-il.

— « Et Henrius Sevarius lui-même ? » demandai-je.

— « Ce n'est qu'un enfant, » déclara Chenbar.

— « Mais, qu'en est-il de lui ? » insistai-je.

— « C'est un enfant, » répondit Chenbar. « Il n'a aucun pouvoir. »

— « Qui ses hommes suivent-ils ? »

— « Claudius, » affirma Chenbar.

— « Je vois, » fis-je.

— « N'oublie pas le nom de Claudius, Capitaine, » dit Chenbar, « car il sera Ubar de Port Kar. »

— « Comme agent de Cos et de Tyros, » soulignai-je.

— « Assurément, » dit Chenbar avec un rire.

— « Vous ignorez peut-être, » fis-je remarquer, « que Claudius et les diverses forces d'Henrius Sevarius n'ont plus beaucoup d'autorité à Port Kar. »

— « Nos informations sont meilleures que tu sembles le supposer, » fit Chenbar avec un sourire.

« Sois assuré, » ajouta-t-il, « que nous ne laisserons pas Claudius dans cette situation. »

— « Tu sembles, » relevai-je, « très au fait de ce qui se dit et se fait à Port Kar. »

— « Oui, » répondit Chenbar. « Peut-être aimerais-tu connaître notre principal agent de liaison qui, le moment venu, conduira nos flottes dans le port de Port Kar ? »

— « Oui, » répondis-je, « effectivement. »

Un homme sortit d'un groupe de dignitaires vêtus de robes, qui se tenaient près des trônes des Ubars. Il s'était, jusque-là, tenu dans l'ombre.

Il avait de longs cheveux bruns, attachés sur la nuque avec un lacet écarlate.

Il portait, dans le creux du bras, un casque orné d'une crête en poils de spleen, insigne des Capitaines de Port Kar. En outre, son casque portait deux filets d'or sur les tempes. Un long manteau virevoltait derrière lui.

Je m'attendais à voir Samos.

— « Je m'appelle Lysias, » dit-il. « Tu te souviens de moi, Bosk ? »

Je souris intérieurement. Accompagné d'une poignée d'hommes, il avait réussi à quitter la demeure d'Henrius Sevarius. Cela était arrivé le lendemain du jour où j'avais sorti le jeune homme du canal. Par la suite, les patrouilles avaient été renforcées. Personne ne s'échapperait plus.

— « Oui, » répondis-je, « peut-être plus que tu ne penses. »

— « Que veux-tu dire ? » demanda-t-il.

— « N'es-tu pas celui qui, dans le delta du Vosk, a succombé à une armée innombrable de Renciers, puis a dû abandonner ses péniches, son trésor de papier de rence et ses esclaves ? »

— « Cet homme est dangereux, » dit Lysias à Chenbar. « Je vous conseille de le faire tuer ! »

— « Non, non, » répondit Chenbar, « nous allons le vendre, cela nous rapportera. »

La jeune fille, Dame Vivina, rejeta la tête en arrière et rit joyeusement.

— « Il est dangereux ! » répéta Lysias.

Chenbar me regarda.

— « L'argent que nous rapportera ta vente, » dit-il, « sera consacré à la préparation de nos flottes. Cela ne représentera pas grand-chose mais, ainsi, tu auras l'impression de ne pas avoir été tenu à l'écart, et d'avoir apporté ta contribution, si petite soit-elle, à la victoire de Cos et de Tyros. »

Je ne répondis pas.

« En outre, » reprit Chenbar, « je suis persuadé que tu ne seras pas le dernier Capitaine de Port Kar à manœuvrer la rame sur les navires ronds de Cos et de Tyros. »

— « Apparemment, » dis-je, « j'ai beaucoup à faire. Puis-je me retirer ? »

— « Une chose encore, » fit Chenbar.

— « Laquelle ? » m'enquis-je.

— « Tu as oublié, » dit-il, « de dire au revoir à Dame Vivina. »

Je regardai Chenbar.

« Il est probable, » reprit-il, « que tu ne la reverras pas. »

Je me tournai vers elle.

— « Je ne fréquente pas le pont de nage des navires ronds ! » déclara-t-elle.

Des rires fusèrent.

— « As-tu déjà visité la cale d'un navire rond ? » m'enquis-je.

— « Non, bien sûr ! »

En général, les dames de haute naissance occupent des cabines situées dans le château arrière des galères.

— « Peut-être, » dis-je, « en auras-tu un jour l'occasion. »

— « Que veux-tu dire ? » demanda-t-elle.

— « C'est une plaisanterie, » dit Chendar.

— « Quand, » demandai-je, « Gente Dame, boiras-tu le vin qui fera de toi la Libre Compagne de Lurius, Noble Ubar de Cos ? »

— « Je rentrerai d'abord à Tyros, » répondit-elle, « où je me préparerai. Ensuite, avec des navires chargés de trésors, nous reviendrons à Telnus où je prendrai le bras de Lurius et boirai avec lui le vin de la Libre Compagnie. »

— « Puis-je te souhaiter, Gente Dame, un voyage sans encombre et agréable, ainsi que beaucoup de bonheur ? »

Elle hocha la tête et sourit.

« Tu as parlé de navires chargés de trésors, » rappelai-je.

— « Naturellement, » répondit-elle.

— « Il semble donc, » poursuivis-je, « que ton corps ne suffise pas au Noble Lurius ? »

— « Tarsk ! » cracha-t-elle.

Chenbar rit.

— « Emmenez-le ! » cria Lurius, penché en avant, les poings crispés sur les accoudoirs de son trône.

On tira sur les chaînes de mes poignets.

— « Adieu, Gente Dame, » dis-je.

— « Adieu, Esclave ! » répliqua-t-elle.

On me fit pivoter sur moi-même et on me tira, sans ménagements, hors de la salle du trône de Cos.

Quand, le lendemain matin, enchaîné et sous bonne garde, on me fit sortir du palais de Lurius de Jad, Ubar de Cos, les rues étaient pratiquement désertes. Il avait plu, pendant la nuit et, ici et là, il y avait des flaques d'eau sur les pavés des rues. Des volets de bois, qui portaient encore les marques noires dues à la pluie, fermaient les boutiques. Il y avait peu de fenêtres éclairées. Je me souviens que je vis, accroupie au pied du mur d'un bâtiment proche de la poterne du palais de Lurius, une silhouette vêtue d'une étoffe grossière, qui avait commis l'erreur d'arriver trop tôt pour vendre des légumes, des suls et des tur-pah, devant le palais. Elle paraissait dormir et ne nous vit probablement pas. C'était un homme imposant, vêtu de la tunique grossière des paysans. Près de lui, appuyé, contre le mur, enveloppé dans du cuir afin de le protéger de l'humidité, se trouvait un arc jaune, le grand arc des Paysans. Ses cheveux étaient blonds et broussilleux. Je souris en passant devant lui.

Sur le quai du Marché aux Esclaves je fus, sans cérémonie, attaché avec les autres esclaves.

À la huitième heure, plusieurs capitaines de navires ronds étaient arrivés et marchandaient, avec le Maître des Esclaves, le prix des rameurs. Le Maître des Esclaves, à mon avis, vendait sa marchandise

trop chère, si l'on considère que nous n'étions que du bétail destiné aux bancs des navires ronds. N'ayant aucune intention de recevoir des coups, je m'abstins de le lui faire remarquer. En outre, il avait certainement reçu l'ordre de vendre au meilleur prix. Apparemment, Cos préparait sa flotte et son trésor devait faire face à de grosses dépenses. Le moindre disque de cuivre au tarn, me dis-je, dans une telle situation, compte nettement plus qu'en temps ordinaire. Je fus un peu irrité lorsqu'on me palpa, me tâta, lorsqu'on me demanda de montrer mes dents mais, en toute honnêteté, ces humiliations n'étaient pas plus désagréables que celles que durent subir mes compagnons de chaîne. En outre je n'étais pas, si l'on considère que je me trouvais sur le point d'être vendu aux galères, de trop mauvaise humeur.

Dans un coin, appuyé contre un gros poteau qui soutenait une partie de la structure du quai du Marché aux Esclaves, un pêcheur était assis en tailleur. Attentif, il réparait un filet étendu sur ses genoux. Près de lui, était posé un trident. Il avait de longs cheveux noirs et les yeux gris.

« Voyons si tu serres fort, » dit un capitaine. « Je ne veux, sur mes navires, que des esclaves vigoureux. »

Il tendit la main.

Quelques instants plus tard, il implorait ma pitié.

— « Arrête, Esclave ! » cria le Maître des Esclaves en me donnant un coup de manche de fouet.

Je lâchai la main du capitaine, car je n'avais pas l'intention de l'écraser.

Chancelant, presque plié en deux, il me regarda avec incrédulité, la main cachée sous son aisselle gauche.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je avec sollicitude.

Il partit, en titubant, examiner d'autres esclaves.

— « Si tu recommences, » déclara le Maître des Esclaves, « je te trancherai la gorge ! »

— « Je crois, » répliquai-je, « que cela ne plairait guère à Chenbar et Lurius. »

— « Peut-être, » fit le Maître des Esclaves en ricanant.

— « Combien vaut cet esclave ? » demanda un capitaine, un homme de haute taille, à la petite barbe extrêmement soignée.

— « Cinquante tasks d'argent, » répondit le Maître des Esclaves.

— « C'est trop cher, » dit le capitaine.

J'étais d'accord avec lui, mais il ne me parut pas prudent d'intervenir.

— « C'est le prix, » déclara le Maître des Esclaves.

— « Très bien ! » répondit le capitaine, faisant signe au Scribe qui se tenait près de lui, une bourse pleine de pièces en bandoulière, de payer le Maître des Esclaves.

— « Puis-je demander, » m'enquis-je, « comment s'appellent mon Maître et son navire ? »

— « Je m'appelle Tenrik, » répondit-il, « Tenrik de Temos. Ton navire sera le *Rena* de Temos. »

— « Et quand partirons-nous ? » demandai-je.

Il rit.

— « Esclave, » fit-il, « tu poses des questions de passager ! »

Je souris.

« Avec la marée du soir, » déclara-t-il.

Je baissai la tête.

— « Merci, Maître, » soufflai-je.

Tenrik, suivi du Scribe, fit demi-tour et s'en alla. Je remarquai que le pêcheur avait terminé la réparation de son filet et se préparait également à partir. Il plia soigneusement le filet et le jeta sur son épaule gauche. Puis il ramassa son trident de la main droite et, sans un regard en arrière, quitta le quai du Marché aux Esclaves.

Le Maître des Esclaves recompta les cinquante tarsks d'argent.

Je secouai la tête.

« Trop cher, » fis-je.

Il haussa les épaules et ricana.

— « Du moment que la marchandise se vend, » déclara-t-il.

— « Oui, » fis-je, « je suppose que tu as raison. »

Je ne fus pas déçu lorsqu'on me conduisit sur le *Rena*. C'était bien un navire rond. Je notai avec satisfaction sa largeur et la profondeur de sa quille. C'était un navire lent.

Je ne fis guère attention aux croûtes de pain, aux oignons et aux pois que l'on nous fit manger, je n'avais pas l'intention d'en manger longtemps.

« Ramer sur ce navire n'est pas tâche facile, tu verras, » déclara le Maître de Nage en attachant mes chevilles enchaînées à un gros anneau.

— « Le sort de l'esclave est misérable, » répliquai-je.

— « En outre, » ajouta-t-il avec un rire, « je ne suis pas un maître facile, tu verras. »

— « Le sort de l'esclave est vraiment misérable, » pleurnichai-je.

Il tourna la clé dans la serrure, sans cesser de rire, puis pivota sur lui-même et gagna sa place, face à nous, à l'arrière du pont de nage.

Devant lui, comme c'était un grand navire, était assis le keleustes, homme puissant, chargé de marquer la cadence, aux poignets entourés de cuir. Il marquerait la cadence en frappant, avec des maillets dont l'extrémité était enveloppée dans des bandes de cuir, sur un énorme tambour à dessus de cuivre.

« Sortez les rames ! » cria le Maître de Nage.

Comme les autres, je fis glisser ma rame dans le tolet.

Au-dessus de nous, sur le pont supérieur, retentirent les cris des marins qui larguaient les amarres et poussaient le navire à l'écart du quai avec les longues gaffes traditionnelles. On ne déroulerait les voiles attachées aux vergues que lorsque le navire aurait quitté le port.

J'entendis le craquement des grands gouvernails latéraux et perçus le mouvement doux et vivant des planches calfatées du navire.

Nous avions quitté la rive.

Les yeux du navire, peints de chaque côté de la proue, étaient tournés vers l'entrée du port de Telnus. Les navires de Gor, quels que soient leur classe ou leur type, ont toujours des yeux, soit sur la tête surmontant la proue, comme dans les navires-tarns, soit, dans le cas du *Rena* et des navires ronds en général, des deux côtés de la proue. On les peint toujours juste avant de lancer le navire. Les yeux symbolisent la croyance des marins goréens, suivant laquelle les navires sont des êtres vivants. Par conséquent, on leur donne des yeux afin qu'ils puissent se diriger.

« Préparez vos rames ! » cria le Maître de Nage.

Les rames s'immobilisèrent à l'horizontale.

« Ramez ! » cria le Maître de Nage.

Le keleustes frappa le grand tambour de cuivre avec son maillet enveloppé de cuir.

Toutes ensemble, les rames plongèrent dans l'eau, s'y enfoncèrent, la repoussèrent. Les pieds bien calés sur le repose-pieds, je tirai ma rame.

Lentement, semblable à un oiseau doux et gras, lourd et stable, le navire se dirigea vers l'ouverture flanquée de deux tours qui permet d'accéder au port, ceint de murs, de Telnus, capitale de l'île de Cos et siège de son Ubar.

Nous étions en mer depuis deux jours.

Comme les autres, je mangeais, à même la gamelle, une de nos quatre rations quotidiennes de pain, d'oignons et de pois. Une outre d'eau circulait.

Les rames étaient rentrées.

Nous n'avions pas ramé autant que nous aurions dû. Nous avions eu, pendant deux jours, un vent qui n'était tombé que la veille au soir.

Le *Rena* de Temos, comme presque tous les navires ronds, avait deux mâts inamovibles, contrairement aux galères de guerre, qui sont équipées d'un mât escamotable. Le grand mât se dressait un peu en avant du milieu du navire, tandis que le mât de misaine se trouvait un peu à l'arrière de la proue du navire. Tous deux supportaient des voiles latines, la vergue de la voile de misaine étant à peu près deux fois moins longue que celle de la grand-voile. Nous avions été vite, si l'on considère qu'il s'agissait d'un navire de transport, mais le vent était tombé.

Ce matin-là, nous avions ramé pendant plusieurs ahns.

Il était environ une ahn de l'après-midi.

« Je crois savoir, » dit le Maître de Nage, campé devant moi, « que tu étais Capitaine, à Port Kar. »

— « Je suis Capitaine, » répliquai-je.

— « Mais à Port Kar, » insista-t-il.

— « Oui, » répondis-je, « je suis Capitaine à Port Kar. »

— « Mais nous ne sommes pas à Port Kar, » fit-il remarquer.

Je le regardai.

— « Port Kar, » répondis-je, « est là où son pouvoir d'exerce. »

Il me dévisagea.

« Je constate, » dis-je « que le vent est tombé. »

Il blêmit.

« Oui, » ajoutai-je.

Au même moment, le guetteur juché dans la nacelle située au sommet du grand mât se mit à crier :

« Deux navires à bâbord ! »

« Sortez les rames ! » cria le Maître de Nage, qui regagna sa place en courant.

Je posai ma gamelle de pain, d'oignons et de pois, la glissant sous le banc. Je pourrais en avoir besoin plus tard.

Je fis glisser ma rame dans le tolet et me tins prêt.

J'entendis, sur le pont, des pas précipités et des cris.

Le Capitaine Tenrik cria au marin chargé du gouvernail :

« Barre à tribord ! »

Le gros navire se pencha sur tribord.

Mais un autre cri s'éleva, en provenance du grand mât :

« Deux autres navires par tribord ! »

« En avant toute ! » cria Tenrik. « Hissez toute la toile ! Cadence maximum ! »

Aussitôt que le *Rena* eut repris sa direction d'origine, le Maître de Nage cria :

« Ramez ! »

Puis les maillets du keleustes s'abattirent, avec violence, sur le tambour de cuivre.

Deux marins venus du pont supérieur s'emparèrent de fouets pendus derrière le Maître de Nage.

Je souris.

Avec ou sans coups, les rameurs ne pouvaient soutenir qu'une cadence donnée. Et elle ne suffirait pas.

Un autre cri retentit dans la nacelle fixée au sommet du mât.

« Deux navires à l'arrière ! »

Les lourds maillets de cuir du keleustes martelèrent inlassablement le tambour recouvert de cuivre.

Environ une demi-ahn plus tard, Tenrik appela la vigie.

L'homme avait une lorgnette semblable à celle des Constructeurs.

« Distingues-tu leur drapeau ? » cria-t-il.

— « Il est blanc, » répondit la vigie, « avec des bandes vertes. Il y a, sur ce fond, une tête de bosk. »

Un esclave, enchaîné devant moi, se retourna et demanda dans un souffle :

« Comment t'appelles-tu, Capitaine ? »

— « Bosk, » répondis-je en tirant la rame.

— « Aiii ! » cria-t-il.

« Rame ! » hurla le Maître de Nage.

Les deux marins armés de fouets prirent rapidement position entre les bancs, mais ceux qui y étaient enchaînés ramèrent sans faiblir.

« Ils gagnent du terrain ! » cria un marin, sur le pont supérieur.

« Plus vite ! » ordonna un autre.

Mais le keleustes battait déjà la cadence maximum. Et, manifestement, cette cadence ne pourrait être soutenue longtemps.

Environ un quart d'ahn plus tard, j'entendis ce que j'attendais.

« Deux autres navires ! » cria la vigie.

— « Où ? » demanda Tenrik.

— « Droit devant ! » répondit la vigie. « Droit devant ! »

« Barre à tribord ! » ordonna Tenrik.

« Levez les rames ! » cria le Maître de Nage. « Rames de bâbord ! Ramez ! »

Nous levâmes nos rames, puis seules celles de bâbord entrèrent dans l'eau et furent tirées. En quelques coups de rame, le lourd *Rena* avait tourné d'environ huit unités du compas goréen.

« Toutes les rames ! » cria le Maître de Nage. « Ramez ! »

« Que devons-nous faire ? » demanda l'esclave qui se trouvait devant moi.

— « Ramer, » répliquai-je.

« Silence ! » cria un des marins avant de nous frapper avec son fouet.

Puis, stupidement, ils entreprirent de flageller les dos luisants de sueur des esclaves. Deux d'entre eux lâchèrent leur rame et les rames libres cassèrent le rythme des autres.

Le Maître de Nage se précipita entre les bancs et arracha les fouets aux marins, leur ordonnant de regagner le pont supérieur.

C'était un bon Maître de Nage.

Puis il cria :

« Levez les rames ! Prêts ! Ramez ! »

Nous retrouvâmes la cadence et le *Rena* repartit.

« Plus vite ! » cria un marin à l'intention des rameurs.

Le Maître de Nage regarda ses hommes. C'est à peine s'ils parvenaient à tenir la cadence.

« Diminue la cadence de cinq unités, » dit le Maître de Nage au keleustes.

« Imbécile ! » entendis-je.

Puis, un officier descendit précipitamment les marches conduisant au pont des rameurs, frappa le Maître de Nage qui tomba de son siège.

« Cadence maximum ! » hurla-t-il à l'intention du keleustes.

Le rythme de la cadence maximum s'éleva à nouveau.

L'officier, avec un cri de rage, pivota sur lui-même et regagna le pont supérieur.

Cadence maximum.

Mais, moins d'un ehn plus tard, des hommes cédèrent et les rames s'entrechoquèrent. Néanmoins, obéissant aux ordres, le keleustes battait la cadence maximum.

Puis, les battements du tambour cessèrent de correspondre aux mouvements des rames. Les hommes, de plus en plus nombreux, étaient incapables de suivre la cadence du keleustes et n'avaient pas de guide correspondant à un rythme qu'ils pouvaient soutenir.

Le Maître de Nage, le visage ensanglanté, se releva péniblement.

« Levez les rames ! » cria-t-il. Puis, d'une voix lasse, il s'adressa au keleustes. « Dix unités de moins que la cadence maximum. »

Nous suivîmes cette cadence et le *Rena* reprit sa route.

« Plus vite ! » cria l'officier, depuis le pont supérieur. « Plus vite ! »

— « Ce n'est pas un navire-tarn ! » répondit le Maître de Nage.

— « Tu mourras ! » hurla l'officier. « Tu mourras ! »

Tandis que le keleustes maintenait la cadence, le Maître de Nage, tremblant, la bouche ensanglantée, vint entre les bancs. Il s'arrêta près de moi. Il me regarda.

« Ici, c'est moi qui commande, » dis-je.

— « Je sais, » répondit-il.

À ce moment, l'officier descendit à nouveau l'escalier conduisant au pont de nage. Il avait les yeux fixes. Il avait dégainé son épée.

« Où est, » demanda-t-il, « le Capitaine de Port Kar ? »

— « Je suis ici, » répondis-je.

— « Tu es celui qu'on appelle Bosk ? » s'enquit-il.

— « Oui, » fis-je.

— « Je vais te tuer ! » déclara-t-il.

— « À ta place, » dis-je, « je ne ferais pas cela. »

Sa main hésita.

« S'il m'arrivait quelque chose, » repris-je, « je crois que mes hommes ne seraient pas très contents. »

Sa main tomba.

« Détache-moi ! » ordonnai-je.

— « Où est la clé ? » demanda-t-il au Maître de Nage.

Une fois détaché, je quittai mon banc. Les autres esclaves, stupéfaits, conservèrent néanmoins la cadence.

— « Ceux qui sont avec moi, » dis-je, « je les libérerai. »

Les esclaves m'acclamèrent.

« Ici, c'est moi qui commande, » poursuivis-je. « Vous allez exécuter mes ordres. »

Une nouvelle acclamation salua ces paroles.

Je tendis la main et l'officier y déposa son épée, le pommeau en premier.

Je lui fis signe de prendre ma rame.

Furieux, il obéit.

« Ils vont briser nos rames ! » cria quelqu'un, sur le pont supérieur.

« Rentrez les rames ! » cria, instinctivement, le Maître de Nage.

Les rames glissèrent à l'intérieur.

« Sortez les rames ! » ordonnai-je.

Les rames glissèrent aussitôt à l'extérieur et soudain, sur tribord, s'éleva un grand fracas, puis les esclaves hurlèrent et les planches furent durement rabotées tandis que les rames cassaient et se fendaient, le tumulte, terrible et assourdissant, résonnant dans la cale. Des rames furent arrachées des tolets, d'autres cassèrent ou furent à demi brisées, la partie intérieure étant projetée, en arc de cercle, vers l'avant, heurtant les esclaves, s'écrasant contre l'intérieur de la coque. Quelques hommes, les côtes ou un bras cassés, poussèrent des cris de douleur. Pendant un instant horrible, le navire pencha dangereusement sur tribord et nous embarquâmes de l'eau par les tolets, mais l'autre navire, avec sa lame en demi-lune, passa et le *Rena* se redressa, tanguant désespérément, durement touché.

De mon point de vue, la bataille était terminée.

Je me tournai vers l'officier.

« Prends la clé, » ordonnai-je, « et libère les esclaves ! »

Sur le pont supérieur, le Capitaine Tenrik ordonnait à ses hommes de prendre les armes afin de repousser les agresseurs.

L'officier, obéissant, entreprit de libérer les esclaves.

Je me tournai vers le Maître de Nage.

« Tu es un bon Maître de Nage, » dis-je. « Mais, maintenant, il faut soigner les blessés. »

Il se tourna vers les hommes qui avaient été touchés par les rames.

Je tendis le bras sous mon banc. Là, cabossée, à moitié renversée, flottant sur un centimètre d'eau qui ne s'était pas encore écoulée dans la cale, se trouvait ma gamelle de pain, d'oignons et de pois.

Je m'assis sur mon banc et mangeai.

De temps en temps, levant la tête, je regardais par le trou du tolet. Le *Rena* était encerclé par huit navires et deux lourdes galères de l'Arsenal prenaient place contre ses flancs. On n'avait pas échangé un seul projectile.

Puis, sur le pont supérieur, le Capitaine Tenrik cria à ses hommes de ne pas résister.

Un instant plus tard, quelqu'un monta sur le *Rena*, puis deux autres marins le suivirent, enfin d'autres abordèrent.

Je posai ma gamelle, qui était vide. Puis, l'épée de l'officier à la main, je gravis l'escalier.

« Capitaine ! » cria Thurnock.

Près de lui, souriants, se tenaient Clitus et Tab.

Il y eut des acclamations sur les navires de Port Kar assemblés. Je levai ma lame, répondant à leur salut.

Je me tournai vers le Capitaine Tenrik.

« Merci, » dis-je, « Capitaine. »

Il hocha la tête.

« Tu m'as fait l'impression » repris-je, « d'un excellent capitaine. »

Il me regarda avec étonnement.

« Et ton équipage semble compétent, » poursuivisse, « et le navire est un bon navire. »

— « Que vas-tu faire de nous ? » demanda-t-il.

— « Il faudra, » répondis-je, « réparer le *Rena*. Tu trouveras probablement, à Cos ou à Tyros, tout ce qui est nécessaire à le remettre en état. »

— « Nous sommes libres ? » s'enquit-il, incrédule.

— « Ce serait bien mal récompenser l'hospitalité d'un capitaine, » expliquai-je, « que d'être assez rustre pour refuser de lui rendre son navire. »

— « Merci, » répondit-il, « Bosk, Capitaine de Port Kar. »

— « Les esclaves, naturellement, » repris-je, « sont libres. Nous les emmenons. Ton équipage, à la voile ou à la rame, se débrouillera certainement. »

— « Nous n'aurons pas de problèmes, » affirma-t-il.

— « Conduisez les anciens esclaves, qu'ils soient ou non blessés, sur nos navires. Dans moins d'une ahn, je veux que nous fassions route vers Port Kar. »

Clitus donna des ordres à mes marins.

« Capitaine ! » appela une voix.

Je me retournai et découvris, près de moi, le Maître de Nage.

— « Tu es digne, » dis-je, « de commander les rameurs d'un navire-bélier. »

— « J'étais ton ennemi, » fit-il remarquer.

— « Si tu le souhaites, » répondis-je, « sers-moi. »

— « J'accepte, » dit-il, « avec joie. »

Je me tournai vers Thurnock et Tab.

— « J'ai apporté la paix à Cos et Tyros, » dis-je, « et je n'ai obtenu, en récompense, que les chaînes du galérien. »

— « Quand, » demanda Tab, « attaquerons-nous les navires de Cos et de Tyros ? »

Je ris.

« Maintenant, » reprit-il, « Cos et Tyros t'ont porté préjudice. »

— « Oui, » répondis-je. « Effectivement, et nous pouvons les attaquer. »

Des acclamations retentirent autour de nous car les marins trouvaient que les navires de Bosk avaient trop longtemps abandonné la mer à ceux de Cos et de Tyros.

— « Le Bosk, » dit Thurnock en riant, « est en colère. »

— « Exactement, » répliquai-je.

— « Que Cos et Tyros prennent garde ! » tonna Thurnock.

— « Oui, » dis-je, me tournant vers le capitaine, « qu'elles prennent garde. »

Le capitaine hocha sèchement la tête.

— « Qu'allons-nous faire, maintenant, Capitaine ? » demanda Clitus.

— « Rentrer à Port Kar, » répondis-je. « Si mes souvenirs sont exacts, une galère de classe supérieure m'y attend, en rétribution de ma mission à Cos. »

— « C'est vrai, » dit Thurnock.

— « Et ensuite, lorsque nous aurons regagné Port Kar ? » s'enquit Tab.

Je le regardai sans ciller.

— « Ensuite, » répondis-je, « je ferai peindre mes navires en vert. »

Le vert est, sur Thassa, la couleur des pirates. Coques, voiles, rames vertes, et même les cordages. Dans le soleil qui se reflète sur l'eau, le vert est la couleur la plus difficile à distinguer, sur Thassa la Luisante. Un navire vert, sous le soleil, est pratiquement invisible.

— « Cela sera fait ! » s'écria Tab.

De nouvelles acclamations retentirent autour de nous.

Constatant que je tenais toujours l'épée de l'officier, je la jetai sur le pont des rameurs, où elle se planta à ses pieds.

— « Ton épée, » fis-je.

Puis, bondissant par-dessus la lisse du *Rena*, je gagnai le pont de la lourde galère de l'Arsenal.

Mes hommes me suivirent, puis retirèrent les grappins qui reliaient nos navires au *Rena*.

C'est ainsi que les navires de Bosk, Capitaine de Port Kar, furent peints en vert.

Un mois plus tard, équipés et préparés, les navires-béliers de Bosk, une galère légère, deux de classe moyenne et une de classe supérieure, frappèrent pour la première fois sur Thassa.

À la fin du mois suivant, le drapeau de Bosk, hissé sur un navire ou bien sur un autre, était connu de Ianda à Torvaldsland, du delta du Vosk aux salles du trône de Cos et de Tyros.

Ma richesse augmenta dans des proportions considérables et le nombre de navires de ma flotte, grâce aux unités capturées, devint tellement important qu'il fût bientôt impossible de tous les amarrer dans l'enceinte de ma demeure. Avec l'or acquis au fil de l'épée, j'achetai des quais et plusieurs entrepôts à la lisière occidentale de Port Kar. Néanmoins, la place me manquait et, afin de pallier cette difficulté, je vendis de nombreux navires ronds, ainsi que les navires longs de mauvaise qualité.

Mes navires ronds, dans toute la mesure du possible, furent réservés au commerce, généralement suivant les instructions de Luma, l'esclave que j'avais nommée chef comptable ; quant aux navires longs, je les envoyais contre Cos et Tyros, généralement par groupes de deux ou trois ; je commandais personnellement une flotte de cinq navires-béliers et sillonnais la mer en quête de gros gibier.

Mais je n'avais pas oublié la flotte chargée de trésors qui, partant de Tyros, prendrait la route de Cos

avec des métaux précieux et des bijoux destinés à ses coffres, ainsi qu'une jolie jeune fille, Vivina, chargée d'égayer la couche de l'Ubar.

Je plaçai des espions à Cos, à Tyros et dans de nombreux autres ports.

Je crois que je connaissais les déplacements, les cargaisons et les horaires des navires des deux Ubarats insulaires, ainsi que ceux de leurs alliés, aussi bien, sinon mieux, que la majorité des membres de leur Grand Conseil.

Par conséquent, il n'était pas surprenant que moi, Bosk, venu du Marais, en cette Cinquième Main Transitoire de l'an 10120, depuis la Fondation d'Ar, quatre mois après le coup de force manqué d'Henrius Sevarius, je me tienne sur le château arrière de mon navire amiral, le *Dorna*, à la tête de ma flotte, dix-huit navires qui m'appartenaient et douze empruntés à l'Arsenal, sur Thassa la Luisante, à un endroit donné, à un moment donné.

« Flotte à bâbord ! » cria la vigie.

Je me tournai vers Tab.

« Retirez le mât, » dis-je, « de son logement. Attachez-le, avec sa vergue, sur le pont. Pliez la voile. Nous allons à la bataille ! »

COMMENT BOSK DIRIGEA LES OPÉRATIONS SUR THASSA

IL faut comprendre que le navire lui-même est une arme.

Le *Dorna*, navire-tarn, est représentatif de sa catégorie. Par conséquent, je vais le décrire brièvement. Toutefois il faut préciser, en passant, que divers types de navires-béliers sillonnent Thassa et que beaucoup, par leurs dimensions, leur ligne, leur gréement et la disposition des rames, sont très différents. La différence essentielle, à mon avis, réside dans le nombre de rangs de rames : un, deux ou trois. Le *Dorna*, comme presque tous les navires-tarns, n'a qu'un seul rang de rames ; pourtant, la puissance de ses rames n'est pas inférieure à celle d'une trirème ; j'expliquerai bientôt pourquoi.

Le *Dorna*, comme presque tous les navires-tarns, est un vaisseau long et étroit, à faible tirant d'eau. Il est bordé à franc-bord et les planches de la coque sont fixées avec des clous de bronze et de fer ; par endroits, on utilise également des chevilles de bois ; les planches, suivant leur place, font entre cinq et quinze centimètres d'épaisseur ; en outre, afin de le renforcer en cas d'éperonnage, des préceintes de dix centimètres d'épaisseur sont fixées longitudinalement sur ses flancs. Il dispose d'un seul mât, amovible, avec sa longue vergue. La voile est latine. Sa longueur, cent vingt-huit pieds goréens, et sa largeur, seize pieds goréens, en font un navire de classe supérieure. Son franc-bord, entre la ligne de flottaison et le pont, mesure cinq pieds goréens. Il est long, bas sur l'eau et rapide.

Il a une quille droite ce qui permet, compte tenu de son faible tirant d'eau, de l'échouer, la nuit, lorsqu'on le souhaite. Souvent, les marins goréens, le soir, échouent leur navire, organisent un tour de garde, dressent le camp puis reprennent la mer au matin.

L'éperon du *Dorna*, massive projection en forme de bec de tarn, gainé de métal, se trouve juste sous la ligne de flottaison. À l'arrière de l'éperon, afin qu'il ne pénètre pas trop profondément dans le navire ennemi, y restant coincé, se trouve, en forme de crête de tarn dressée, le bouclier. Le navire lui-même est construit de telle sorte que la puissance combinée de la quille, de l'étrave et de l'armature se trouve concentrée sur le bélier, ou éperon. Ce type de navire constitue donc, par lui-même, une arme véritable.

À ce propos, il faut aussi que j'explique que l'on emploie indifféremment le terme de navire-tarn si l'on se réfère à la forme et navire-bélier si l'on se réfère à l'usage mais qu'il s'agit, en fait, purement et simplement du même navire.

La proue du *Dorna* est concave, rejoignant, en pente douce, l'éperon. Sa poupe décrit un demi-cercle presque complet. Deux rames, ou gouvernails latéraux, le dirigent. La poupe elle-même est haute et évasée ; elle est sculptée en forme de plumes ; toutefois, dans la réalité, les plumes de la queue d'un

tarn seraient parallèles à l'axe, et non perpendiculaire ; la proue du navire, dans sa conception, doit tenir compte de l'éperon et du bouclier, toutefois, elle prend la forme d'une tête de tarn.

Les navires-tarns sont peints de couleurs diverses ; le *Dorna*, naturellement, était vert.

Outre le château avant et le château arrière, le *Dorna* avait deux tourelles mobiles d'environ six mètres de haut. Il avait également, montés sur des socles pivotants, rembourrés avec du cuir, deux catapultes légères, deux onagres à chaîne et huit balistes. Il était également équipé de lames latérales. Ces lames, dont j'ai déjà parlé, sont fixées de chaque côté de la coque, à l'arrière de la proue et devant les rames. Elles ressemblent à des demi-lunes d'acier et sont rivées à l'armature du navire. Elles ont été inventées par Tersites de Port Kar. Toutefois, on en trouve sur tous les navires-tarns récents, quelle que soit leur origine.

Bien que la coque du *Dorna* fasse seize pieds goréens de large, le pont fait vingt et un pieds en raison du pont de nage, qui supporte les tolets ; la superstructure du pont de nage est légèrement plus haute que le pont lui-même et plus large d'environ deux pieds et demi goréens, de chaque côté ; elle est soutenue par des prolongements des poutres de l'armature ; le pont de nage est situé légèrement sur l'avant ; l'extension de la structure du pont de nage permet non seulement de disposer de davantage d'espace, mais également, en raison des rames utilisées, d'obtenir un meilleur bras de levier.

La taille et le poids des rames paraîtront sans doute surprenants mais, en fait, ce sont des leviers magnifiques et extrêmement efficaces. Les rames sont disposées par groupes de trois et il y a trois hommes sur le même banc. Ces bancs ne sont pas perpendiculaires à la coque, mais situés en oblique par rapport à elle, le dos au château avant du navire. Par conséquent, l'extrémité située sur l'intérieur se trouve plus à l'arrière que l'extrémité située sur l'extérieur. Grâce à cette disposition, toutes les rames d'un groupe peuvent être parallèles. Parfois, les trois rames ont la même longueur mais, souvent, ce n'est pas le cas. Sur le *Dorna*, les rames n'avaient pas toutes la même longueur ; comme sur de nombreux navires-tarns, la différence de longueur entre les rames était d'environ un pied et demi ; la rame intérieure était la plus longue ; la rame extérieure était la plus courte. En général, les rames pèsent une Pierre par pied, c'est-à-dire approximativement deux kilos par pied. En général, sur un navire-tarn, la longueur des rames est comprise entre vingt-sept et trente pieds goréens. Une rame goréenne de trente pieds, celle qui se trouve sur l'intérieur, pèse approximativement trente Pierres, soit environ soixante kilos. La longueur et le poids de ces rames rendraient leur manœuvre malaisée si elles n'étaient pas, à l'extrémité située sur l'intérieur, lestées au plomb. Par conséquent, n'étant pas obligé de compenser leur poids, les rameurs ne sont responsables que de leur maniement. Cette disposition : un homme par rame, les rames par groupes de trois et montées sur un pont de nage qui autorise des mouvements amples et élégants, est considérée comme très efficace dans les marines goréennes. Elle est presque universelle en ce qui concerne les navires-béliers. En outre, le pont de nage est découvert, contrairement aux cales de nage des navires ronds. Cela permet de disposer de combattants supplémentaires : les rameurs, lorsque cela s'avère nécessaire. Ceux-ci, incidemment, tandis qu'ils rament, sont protégés par un bâti renforcé fixé sur la structure du pont de nage. Tous les deux bancs, derrière ce bâti, est posté un archer. Tous les tolets d'un groupe sont à environ trente centimètres l'un de l'autre et les groupes eux-mêmes, d'un centre à l'autre, sont distants d'environ un mètre cinquante. Le *Dorna* comportait vingt groupes de trois de chaque côté et employait, par conséquent, cent vingt rameurs.

À partir de là, on peut peut-être deviner pourquoi la puissance de nage d'un navire-bélier à un seul rang de rames est souvent comparable, ou supérieure, à celle d'un navire à deux ou trois rangs de rames. Les problèmes essentiels ont trait au nombre et à la taille des rames qu'il est possible d'utiliser, en regard de la taille nécessaire à leur installation. L'utilisation du pont de nage débordant, qui permet la manœuvre de grandes rames, et l'installation de plusieurs rameurs sur le même banc, chaque rameur ayant sa rame, qui autorise un gain de place considérable, ne doivent pas être négligées. Si nous prenons l'exemple d'un navire à trois rangs de rames, comportant cent vingt rameurs en trois bancs de vingt de

chaque côté, je crois qu'il est évident qu'il s'agirait d'un navire beaucoup plus grand et beaucoup plus lourd que le type à un seul rang, avec trois hommes par banc, qui comporterait également cent vingt rameurs. Par conséquent, il serait également plus lent. En outre, cet exemple ne tient pas compte du fait que le pont de nage débordant permet d'utiliser des rames plus grandes. Naturellement, un grand nombre de facteurs entrent en ligne de compte et on pourrait imaginer un navire à trois rangs de rames sur le modèle des navires à un rang, avec trois hommes et trois rames par banc, et ainsi de suite, mais, sans tenir compte des problèmes de taille, nous pouvons nous contenter de faire remarquer, sans commentaire supplémentaire, que les navires de combat qui sillonnent Thassa sont presque tous de ce type. Les autres modèles, bien qu'ils existent, ne semblent pas, pour le moment du moins, en mesure d'inquiéter les navires bas, rapides, à un seul rang de rameurs. En ce qui concerne l'éperonnage, je suppose qu'un navire plus lourd porterait un coup plus puissant, mais cela est contestable du fait que le navire le plus léger se déplacerait probablement plus rapidement. En outre, naturellement, on a davantage de risques de se faire éperonner par un navire léger que par un navire lourd parce que le premier est généralement plus rapide et plus maniable. Les navires à plusieurs rangs de rameurs ont, en outre, d'autres inconvénients : les rameurs occupent de la place qui pourrait être dévolue aux marchandises ; de nombreux rameurs, sinon tous, se trouvent dans la cale et, par conséquent, ne peuvent participer au combat aussi aisément que si cela n'était pas le cas ; de plus, en cas d'éperonnage ou de naufrage, il est beaucoup plus dangereux de se trouver dans la cale. De toute manière, quelles que soient les raisons ou les justifications, le navire-tarn à un seul rang, catégorie à laquelle appartenait le *Dorna*, est le plus répandu.

J'avais, à ma disposition, trente navires-tarns, dix-huit qui m'appartenaient et douze qui m'avaient été prêtés par l'Arsenal. La flotte transportant le trésor, avec son escorte, se composait de soixante-dix navires ; il y avait quarante navires-béliers et trente navires ronds. En ce qui concernait les navires-béliers, vingt-cinq étaient de classe supérieure et quinze de classe moyenne. En ce qui concernait mes navires-béliers, vingt étaient de classe supérieure et dix de classe moyenne. Aucune des deux flottes ne comportait de galères légères.

J'avais pris le parti de ne jamais éperonner les navires ronds et j'avais pu constater que cette habitude était bien connue. J'en avais même fait répandre le bruit, sur les Marchés aux Esclaves, par des hommes à moi qui s'y rendaient sous prétexte d'examiner la marchandise. Manifestement d'une cale à l'autre, au fil des mois, le bruit que Bosk ne coulait jamais un navire rond et que, lorsqu'il en prenait un, il libérait les esclaves, avait fait son chemin. Je crois que, sans cela, les actions que j'avais menées contre les navires ronds, au cours des mois précédents, n'auraient pas été aussi victorieuses. En outre, j'avais fait courir le bruit que je n'aimais pas découvrir, après avoir capturé un navire rond, des esclaves maltraités ou tués. Par conséquent, ainsi, je recrutais des alliés tacites dans les cales des navires ronds. Les esclaves, désireux que leur navire soit capturé par un de mes vaisseaux, étaient peu enclins à ramer de toutes leurs forces et leurs maîtres, sachant très bien que le navire pouvait être pris, hésitaient à torturer ou à tuer les rameurs. Il ne restait plus, dans ces conditions, que deux solutions aux capitaines de Cos et de Tyros : embaucher des rameurs libres ou bien renforcer leurs escortes de navires-béliers. C'est cette seconde solution, plutôt onéreuse, que les hommes de Cos et de Tyros choisissaient, presque invariablement. De toute manière, quelles que soient les circonstances, la flotte transportant le trésor aurait eu une escorte importante, ce qui était effectivement le cas.

Le prix des marchandises, incidemment, transportées sur les navires de Cos, de Tyros et de leurs alliées, en raison du coût de l'escorte supplémentaire, avait considérablement augmenté. Par conséquent, leurs marchandises devenaient de moins en moins compétitives sur les marchés de Thassa, ce qui mécontentait leurs négociants. En outre, les tarifs des assurances relatives à ces cargaisons, même lorsqu'elles étaient escortées, avaient également fait un bond.

En raison de mon attitude vis-à-vis des navires ronds, j'étais persuadé que Cos et Tyros ne

chercheraient pas à s'attaquer directement à ma flotte. Par conséquent, le rapport qui, dans des conditions normales, aurait été insupportable puisqu'il était de soixante-dix contre trente, se réduisait, à mon avis, à quarante, ou bien cinquante au pire, contre trente. Toutefois, à mon sens, il n'était pas sage d'engager une bataille dans de telles conditions. Je n'avais pas la moindre intention de le faire, à moins d'être opposé à une force égale en nombre ou bien, de préférence, inférieure. L'élément déterminant, de mon point de vue, n'était pas tant le nombre de navires engagés que le nombre de navires dont on pouvait disposer à un moment donné, à un endroit donné.

Par conséquent, je mis mon plan en application.

Avec douze navires, je me dirigeai vers la flotte du trésor par le sud-est.

Bien que les mâts et les vergues eussent été attachés sur le pont et que les voiles eussent été serrées dans la cale, je demandai aux flûtistes et aux joueurs de tambours, qui ne sont pas rares sur les navires-béliers qui sillonnent Thassa, de jouer un air martial.

Ensuite, courageusement, la musique filant à la surface de l'eau, les rames à la moitié de la cadence maximum, nous nous dirigeâmes, sur les eaux luisantes, vers la grande flotte.

Comme les navires-béliers de l'ennemi n'avaient pas encore baissé leur mât, ils ne tarderaient pas à nous voir.

Depuis le château arrière du *Dorna*, je vis, grâce à la longue lunette des Constructeurs, au loin, que les navires-béliers de l'ennemi, un par un, baissaient leur mât. En outre, j'entendis leurs trompettes de guerre qui, portant d'un navire à l'autre, permettaient de diriger les mouvements de la flotte. Des drapeaux, reprenant probablement le message des trompettes, furent hissés au sommet des châteaux arrière. Je ne pouvais pas encore distinguer les ponts, mais j'étais certain qu'une activité fébrile y régnait. Les archers tendaient leurs armes ; on sortait casques, armes et boucliers des cales. On attisait les feux afin de chauffer les pierres et la poix ; on déliait des faisceaux de javelines près des balistes et des petites catapultes. On étendait des peaux mouillées sur le pont, les pavois et les bordés ; on tirait des seaux d'eau de mer, destinés à la lutte contre les incendies, que l'on disposait ici et là sur le navire. En dix ehns, les ponts des navires de la flotte du trésor seraient vides, à l'exception du matériel de guerre, et les ouvertures seraient obturées. Naturellement, les mêmes préparatifs se déroulaient sur mes navires.

« Un quart du maximum ! » criai-je au Maître de Nage, qui se trouvait en dessous de moi.

Je ne voulais pas approcher trop rapidement de la flotte.

La flotte du trésor n'aurait aucun moyen de savoir que je connaissais sa taille et sa composition.

De leur point de vue, la puissance de la force que je venais de rencontrer devait m'étonner.

J'écoutai, pendant un moment, les airs guerriers que jouaient mes flûtistes et mes tambours.

Puis, lorsque les navires du périmètre de la flotte du trésor se dirigèrent sur nous, je fis signe aux musiciens de s'arrêter.

Lorsqu'ils eurent obéi, j'entendis les flûtes et les tambours des navires ennemis.

Je demandai au Maître de Nage d'immobiliser les rames.

Je voulais faire croire que je ne savais pas si je devais attaquer, comme si j'étais hésitant et étonné.

Je fis signe à mon propre trompette de transmettre l'ordre d'immobiliser les rames. Un drapeau, hissé au sommet du château arrière, répéta le message.

Par-dessus la musique assourdie provenant des navires lointains, qui approchaient, j'entendis les trompettes de guerre de l'ennemi et, grâce à la lunette des Constructeurs, examinai ses pavillons. Je ne connaissais pas avec précision les codes utilisés par la flotte du trésor, toutefois, j'étais convaincu que notre hésitation était signalée à toute la flotte ; puis j'entendis d'autres trompettes et vis les navires ronds s'écarter tandis que d'autres navires-tarns se glissaient entre eux, se dirigeant sur nous.

Je fermai la lunette télescopique des Constructeurs et ris.

« Excellent ! » m'écriai-je.

Thurnock, près de moi, qui avait une dent en moins en haut et à droite, ricana.

« Timoniers, demi-tour ! » lançai-je. « Maître de Nage, demi-cadence ! »

Je ne pris pas la peine, conformément au plan, de signaler cette manœuvre aux autres navires. Je voulais faire croire que nous faisions demi-tour en catastrophe, que nous prenions la fuite. Je voulais faire croire que les autres navires n'avaient plus qu'à décider au vu de nos manœuvres, comme si la peur et la confusion s'étaient installées, de sorte que nous n'avions pas pris le temps de les avertir. J'entendis à nouveau les trompettes. Certaines appartenaient à la flotte ennemie. D'autres, notes brèves, interrogations, demandes d'explications, provenaient de mes navires. Ils étaient bien commandés. J'écoutai les flûtes et les tambours des navires-béliers de la flotte du trésor. Une javeline, dont la pointe était enduite de goudron enflammé, tomba dans l'eau, à une centaine de mètres de nous.

Je tirai à nouveau la lunette des Constructeurs.

Je comptai une vingtaine de navires qui, dans une vaste courbe destinée à nous encercler, venaient sur nous.

Le *Dorna* avait fait demi-tour et, à demi-cadence, faisait route vers le sud-est, fuyant ses poursuivants. Mes onze autres navires, dans un désordre intentionnel, prenaient le même chemin que moi.

J'ordonnai au trompette et au marin chargé des drapeaux de leur signaler alors l'ordre officiel de fuite.

Ces douze navires, incidemment, étaient les plus rapides. Il paraissait probable, étant donné notre avance, que nous pourrions rester devant nos poursuivants, si nous le souhaitions, ou bien indéfiniment ou bien, s'ils étaient plus rapides, ce dont je doutais, pendant plusieurs ahns.

Nous avançons alors à demi-cadence.

Je voulais que les autres aient envie de nous poursuivre.

Je réussis.

Une autre javeline à la pointe enduite de goudron enflammé tomba dans l'eau, cette fois à une cinquantaine de mètres de notre château arrière.

Un quart d'ahn plus tard, je comptai trente navires-béliers lancés à notre poursuite. S'il y en avait d'autres, je ne les vis pas. La flotte du trésor, quant à elle, avait mis en panne.

Une javeline lancée par le navire de tête décrivit une courbe élégante, laissant derrière elle une traînée de fumée, puis tomba à l'eau une quinzaine de mètres sur ma droite, à la hauteur de notre château arrière.

Je souris.

« Trois quart de cadence ! » commandai-je au Maître de Nage.

Mes navires, comme sous l'emprise de la panique, ne fuyaient pas en formation mais s'éparpillaient, apparemment, sur Thassa. Chacun d'eux avait un ou deux poursuivants. Mon navire, qu'ils avaient sans doute identifié comme le vaisseau amiral, du fait qu'il conduisait la formation d'origine, s'honorait de cinq poursuivants. Au bout de deux ahns, augmentant parfois la cadence et, parfois, la diminuant, suivant que nous souhaitions éviter d'être effectivement rattrapés ou bien que nous voulions encourager nos poursuivants, nous les avons dispersés en une longue file éparse, les espaces entre les navires donnant une idée de leur vitesse respective.

À ce moment-là, naturellement, le reste de ma flotte, dix-huit navires-béliers, avait attaqué, par le nord-ouest, la flotte du trésor, qui n'était plus protégée que par dix navires-béliers.

Le fait que l'on nous ait poursuivis avec un tel acharnement m'étonnait un peu, mais pas beaucoup.

J'avais hissé le pavillon de Bosk du Marais, carrément, certain que cette provocation les encouragerait à se lancer promptement et impétueusement, à ma poursuite. Manifestement, à Cos et à Tyros, ma tête valait un bon prix. Seuls me surprenaient l'acharnement et la longueur de la poursuite. Je n'avais pas compris à quel point je comptais pour les hommes des deux Ubarats insulaires. Je ricanai. Apparemment, j'avais davantage d'importance, à leurs yeux, que je ne l'avais cru.

À la douzième ahn, le commandant du premier navire lancé à notre poursuite comprit soit qu'il était tombé dans un piège, soit qu'il avait peu de chances de rattraper nos navires.

« Levez les rames ! » ordonnai-je.

Je regardai le navire-tarn s'immobiliser puis, les rames de bâbord étant entrées en action, faire demi-tour.

« Comment sont les hommes ? » demandai-je au Maître de Nage.

C'était le Maître de Nage du *Rena* de Temos.

— « Ils sont encore pleins de force, » répondit-il. « Tu n'as jamais demandé la cadence maximum. »

— « Qu'ils se reposent, » dis-je.

Sur le navire qui s'était lancé à notre poursuite, la trompette et les drapeaux entrèrent en action. Les navires qui se trouvaient derrière lui amorcèrent leur demi-tour. Les navires situés sur ses flancs, qui avaient peut-être vu les drapeaux hissés sur ses châteaux avant et arrière, abandonnèrent également la poursuite. D'autres étaient trop loin pour les distinguer, éparpillés sur Thassa.

Dès que j'eus constaté que notre poursuivant s'en retournait, je donnai des ordres :

« Demi-tour ! » lançai-je. « Et cadence maximum ! »

Les rameurs poussèrent des cris de joie.

J'étais convaincu que le *Dorna* était plus rapide que son poursuivant.

Celui-ci s'éloignait, probablement à demi-cadence.

À mon avis, il n'aurait pas le temps de faire un nouveau demi-tour.

Nous ne tirâmes aucun projectile et ne donnâmes aucun avertissement.

L'éperon armé d'acier du *Dorna* s'enfonça dans son château arrière, une trentaine de centimètres sous la ligne de flottaison.

« En arrière ! » cria le Maître de Nage et le *Dorna*, frémissant sous l'impact, recula.

« Timoniers, passez à tribord ! » criai-je. « Rameurs, cadence maximum ! »

La poupe du navire ennemi était déjà sous l'eau lorsque nous le dépassâmes.

Des carreaux d'arbalète se fichèrent dans le bâti renforcé qui protégeait mes rameurs.

Il n'y eut pas d'autres projectiles.

Nous entendîmes des hurlements, des avertissements.

Il y avait encore quatre navires devant nous. Le plus proche ne se trouvait qu'à une centaine de mètres de celui que nous venions de couler.

Le fracas du choc et les cris des hommes avaient porté, sur l'eau.

Le navire qui nous précédait tenta de faire demi-tour mais il n'avait pas parcouru quatre unités du compas goréen que notre éperon frappait le côté du château arrière, déchirant la coque puis se dégageant tandis que les navires se heurtaient, puis le *Dorna* s'éloigna, libre, et se dirigea vers la poupe du navire suivant.

Les trompettes sonnèrent frénétiquement, derrière nous, dans l'espoir d'avertir le navire qui nous précédait.

Il voulut également faire demi-tour et nous le prîmes par le travers, l'éperon faisant éclater les planches épaisses sans la moindre difficulté puis, arrêté par le bouclier en forme de crête de tarn, s'immobilisa et recula, se libérant avant de se diriger, comme une flèche, vers les deux navires suivants.

Mais les deux navires qui nous précédaient avaient pris conscience du danger et, compte tenu de la distance qui nous séparait d'eux, leurs capitaines n'avaient pas la moindre intention de prendre le risque d'un demi-tour. Ils fuyaient à la cadence maximum.

« Demi-cadence ! » dis-je au Maître de Nage.

Le Maître de Nage sourit, puis prit position au centre du pont des rameurs.

Tandis que la cadence diminuait, je pointai la lunette des Constructeurs et examinai l'horizon.

Je ne distinguai pas beaucoup de navires, mais presque tous ceux que je vis étaient verts, les miens.

J'aperçus également les épaves de deux navires-tarns ennemis. J'espérais, naturellement, que mes navires avaient réussi à attirer leurs poursuivants plus loin. S'ils parvenaient à entraîner leurs chasseurs à l'écart, le rapport de force, au moment de l'engagement décisif, serait en ma faveur. J'étais prêt à renoncer à un navire s'il pouvait détourner deux ou trois vaisseaux ennemis de la bataille, au cas où il y aurait bataille. Et, naturellement, dès qu'ils auraient fait demi-tour, ces navires seraient vulnérables, puisque les miens étaient manifestement plus rapides. Sur les douze navires engagés dans cette opération de diversion, cinq étaient mes plus rapides et sept comptaient parmi les plus rapides de l'Arsenal.

Puis, je tournai ma lunette vers le navire qui fuyait devant moi. Comme je m'y attendais, il avait pris une avance confortable puisque je ne progressais qu'à la moitié de la cadence maximum. À mon avis, quatre ou cinq ehns plus tard, il considérerait que son avance lui permettait de faire demi-tour et de nous attaquer de front. Il supposerait, naturellement, que nous progressions à la cadence maximum, du fait que nous le poursuivions. Cette fois-là, debout au milieu des rameurs, mon Maître de Nage avait ponctué lui-même la cadence.

Quand je vis le navire-tarn qui me précédait lever ses rames et amorcer son demi-tour, son capitaine ayant manifestement jugé que son avance et sa vitesse le lui permettaient, je criai au Maître de Nage :

« Maintenant ! »

Aussitôt, debout au milieu du pont des rameurs, il se mit à scander la cadence maximum.

« Ramez ! Ramez ! Ramez ! »

Le *Dorna*, le château arrière bas sur l'eau, l'éperon presque dressé, bondit, magnifique, impatient et agressif comme un sleen qu'on vient de libérer.

Nous prîmes le quatrième navire par le travers, comme le troisième.

Avec brusquerie, le *Dorna* se dégagea.

Puis, un instant plus tard, nous étions lancés à la poursuite du dernier navire. Il ne manifestait pas l'intention de faire demi-tour. Il avait beaucoup d'avance sur nous.

« Cadence maximum ! » lança le Maître de Nage à son keleustes, revenant se poster près de moi, sur le château arrière.

— « Pouvons-nous le rattraper ? » demandai-je.

— « Prête-moi ta lunette, » dit-il.

J'obéis.

— « Connais-tu ce navire ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-il.

Il l'examina pendant plus d'une ehn, étudiant la montée et la descente des rames, l'envergure de leur coup.

Puis il déclara :

« Oui, nous le pouvons. »

Il me rendit ma lunette.

Puis il descendit l'escalier conduisant au pont et prit place sur son siège.

« Trois quarts de cadence ! » lança-t-il au keleustes.

Je ne posai pas de question. Je savais que c'était un bon Maître de Nage.

De temps en temps, je regardais le navire qui s'éloignait de plus en plus.

Au bout d'environ une ahn et demie, lorsque je levai à nouveau ma lunette, je constatai qu'il n'était guère plus loin que la fois précédente. Mes hommes ramaient toujours vigoureusement aux trois quarts de la cadence maximum.

Le Maître de Nage me rejoignit à nouveau sur le château arrière. Cette fois, il ne me demanda pas la lunette.

« Il a cent trente-deux rames, » dit-il, « mais il est plus lourd et sa ligne n'est pas aussi belle que

celle du *Dorna*. »

— « Apparemment, » dis-je, « il lui a fallu réduire la cadence. »

— « Il est aux trois quarts, maintenant, » répondit-il, « comme nous. On ne peut pas soutenir longtemps la cadence maximum. Et, à trois quarts, nous pouvons le rattraper. »

— « Merci, » dis-je, « Maître de Nage. »

Il regagna son siège.

Manifestement, l'ennemi ne tarderait pas à constater qu'il ne pouvait pas nous distancer. Par conséquent, tôt ou tard, il ferait demi-tour et nous attaquerait de front.

« Un quart du maximum ! » criai-je au Maître de Nage. Puis, quatre ehns plus tard, j'ajoutai : « Levez les rames ! »

J'avais vu que l'ennemi se préparait à faire demi-tour.

Les deux navires-tarns, le *Dorna* et l'autre, se faisaient face, immobiles, à l'exception des mouvements que leur imprimait Thassa.

Une centaine de mètres les séparait.

Comme les armes principales du navire-bélier sont l'éperon et les lames latérales, c'est de face qu'il est le plus dangereux. Par conséquent, dans une telle situation, lorsqu'il n'y a que deux navires en pleine mer, les deux bâtiments, en général, décrivent de larges cercles par tribord, se poursuivant comme des sleens en colère, échangeant des projectiles, guettant l'occasion d'utiliser l'éperon et les lames latérales. J'étais persuadé que le *Dorna*, légèrement moins lourd, plus effilé et pourvu d'une quille plus courte, réagirait plus rapidement aux gouvernails et que, tôt ou tard, lorsque les cercles se resserreraient, il lui serait possible de faire demi-tour et de frapper son adversaire à l'arrière ou par le travers.

Manifestement, le commandant de l'autre navire était parvenu à la même conclusion. Il avait tenté d'éviter l'affrontement. Mais il n'avait plus le choix.

Il fit ce que j'attendais.

Ses rames plongèrent à la cadence maximum et son lourd navire, la crête de l'éperon fendant l'eau devant la proue concave, le bec de tarn juste au-dessous de la ligne de flottaison, fondit sur nous.

Je ris. J'avais trompé l'autre navire. Le *Dorna*, et son Maître de Nage, avaient fait leurs preuves.

« Timoniers, » lançai-je, « quatre unités à tribord ! »

— « Oui, Capitaine ! » répondirent-ils.

« Maître de Nage, » repris-je, « nous avons rendez-vous avec la flotte du trésor de Cos et de Tyros ! »

Il me sourit.

— « Oui, Capitaine ! » répondit-il. Puis il se tourna vers le keleustes. « Cadence maximum ! »

L'éperon de l'autre navire ne nous trouva pas. Lorsqu'il plongea dans Thassa, nous avions quitté, avec la vivacité du sleen, sa ligne, nous filions, à une centaine de mètres par bâbord, et nous laissâmes bientôt le navire derrière nous. Il ne prit même pas la peine de nous lancer des projectiles.

Je riais.

Je le vis prendre la direction de Cos.

Je l'avais écarté de la bataille, au cas où il y aurait bataille.

« Timoniers, » lançais-je, « faites route sur la flotte du trésor de Cos et de Tyros ! »

— « Oui, Capitaine ! » répondirent-ils.

« Demi-cadence ! » dis-je au Maître de Nage.

— « Oui, Capitaine ! » répondit-il.

Les choses s'étaient déroulées suivant mes prévisions, en ce qui concernait la flotte du trésor. Sur les quarante navires-tarns de son escorte, trente étaient tombés dans le piège et avaient poursuivi mes navires, qui les avaient entraînés loin des endroits critiques. J'avais, personnellement, endommagé ou

détruit quatre navires, et j'avais écarté le cinquième du théâtre des opérations. À mesure que mes onze navires regagnaient, un à un, la flotte du trésor, les équipages racontèrent des événements similaires. Plusieurs navires ennemis, toutefois, s'étant détournés de la poursuite, avaient pu se regrouper, très loin, et cette flotte d'une dizaine de navires constituait cependant une menace possible. Elle n'avait pas encore rejoint la flotte du trésor. Les autres avaient été endommagés, détruits ou chassés. En ce qui concernait la flotte du trésor elle-même, tandis que la plus grande partie de son escorte se lançait à la poursuite de mes navires chargés de l'opération de diversion, les dix-huit autres vaisseaux de ma flotte avaient fondu soudainement, silencieusement, sur les dix navires-tarns qui la protégeaient encore. Utilisant, presque systématiquement, la tactique du triangle, deux navires attaquant le troisième de deux directions différentes, de sorte que la victime ne peut en affronter qu'un seul à la fois, ma flotte avait détruit en peu de temps, moins d'une ahn, sept des dix navires-tarns restés avec la flotte du trésor. Deux avaient pu s'échapper et le dernier était resté bloqué au milieu des navires ronds. Quelques navires ronds avaient eu le bon sens de s'écarter mais, sur les trente que comptait la flotte à l'origine, vingt-deux étaient encerclés par nos navires. Et un autre y fut conduit par un de mes navires-béliers qui l'avait rencontré en rejoignant la flotte.

Je n'étais guère pressé d'attaquer les navires ronds capturés. Ils m'appartenaient.

Les sept navires ronds qui avaient pris la fuite m'intéressaient davantage.

Par conséquent, dès qu'un nombre suffisant de navires eut rejoint la flotte, j'organisai la poursuite des navires ronds manquants. Je communiquai avec mes navires par l'entremise de la trompette et des drapeaux, les messages étant transmis de l'un à l'autre, jusqu'aux plus éloignés. J'envoyai dix navires en formation de chasse, espérant prendre au piège quelques-uns des sept navires ronds manquants. Cinq de mes navires prirent la direction de Cos, car il me semblait très probable, sinon raisonnable, que la majorité des navires ronds ait pris la fuite dans cette direction. J'envoyai les cinq autres navires dans la direction opposée. Si, après deux jours, les recherches de ces navires se révélaient infructueuses, ils avaient ordre de regagner directement Port Kar. Cela laissait, après le retour des onze navires chargés de la diversion, vingt navires aux côtés de la flotte du trésor, plus qu'il n'en fallait pour neutraliser les navires-tarns ennemis susceptibles de revenir.

J'ordonnai la remise en place du mât du *Dorna*. Quand le mât, la voile ayant été fixée à la vergue, eut été glissé dans son logement, puis attaché à l'avant, à l'arrière et par le travers, je montai moi-même dans la nacelle, muni de la lunette des Constructeurs.

J'examinai mes vingt-trois navires ronds et ne fus pas mécontent.

Les navires ronds, comme les navires-béliers, sont très différents les uns des autres. Mais, comme je l'ai peut-être déjà mentionné, ils ont presque tous deux mâts permanents et, comme sur les navires-tarns les voiles sont latines. Bien qu'ils disposent de rames, généralement manœuvrées par des esclaves, ils se rapprochent davantage du voilier que les navires-béliers. Ils sont tout à fait capables de naviguer par vent de travers, profitant au maximum de leurs voiles latines, particulièrement adaptées à ce type de navigation. Le navire-bélier, en revanche, a des difficultés par vent de travers, malgré sa voile latine, en raison de sa longueur, de sa finesse et de son faible tirant d'eau. Par vent de travers, il arrive souvent que les rames ou le pont de nage du côté opposé touchent l'eau, ce qui a pour effet de le ralentir dans des proportions considérables et parfois de briser les rames. En outre, il tient moins bien la mer que le navire rond, du fait qu'il est plus bas sur l'eau, de sorte que le pont est souvent balayé par les lames, et qu'il a un rapport longueur-largeur plus élevé, ce qui le rend plus fragile qu'un navire rond, par gros temps. Dans la construction des navires, comme dans de nombreux domaines, il faut faire des choix. L'essentiel, dans le cas d'un navire-tarn, n'est pas sa voile ou son comportement dans de mauvaises conditions. C'est sa vitesse et son aptitude à détruire d'autres navires. Ce n'est pas une barque mais un canoë de course ; ce n'est pas un bâton, c'est une épée. Mais quand vient la mauvaise saison, il reste le plus souvent au port alors que le navire rond peut encore effectuer des sorties.

Debout dans la nacelle qui oscillait au sommet du mât, la lunette des Constructeurs rivée à l'œil, je souris.

Enfermée parmi les vingt-trois navires ronds, se trouvait une longue galère mauve, battant le pavillon mauve de Cos. C'était un navire magnifique. Et son pavillon était bordé d'or, le pavillon de l'amiral, qui faisait de ce vaisseau le navire amiral de la flotte du trésor.

Je refermai la lunette des Constructeurs et, au moyen d'une étroite échelle de corde fixée au sommet du mât et à une cheville d'amarrage proche du logement du mât, tout en bas, descendis.

« Thurnock, » dis-je, « fais hisser les pavillons de la division et de l'acquisition. »

— « Oui, Capitaine ! » répondit-il.

Les hommes, rassemblés sur le pont du *Dorna*, manifestèrent bruyamment leur joie.

J'étais convaincu que les navires ronds offriraient peu de résistance, et c'est ce qui arriva. Il y avait diverses raisons à cela. Ils étaient proches les uns des autres et ne pouvaient manœuvrer. Ils étaient plus lents que les navires-béliers et, quelles que soient les conditions, ne pouvaient leur résister. Et les rameurs, des esclaves, savaient parfaitement qu'ils étaient encerclés par la flotte de Bosk du Marais.

Mes hommes se lancèrent donc à l'abordage des navires ronds, pratiquement sans rencontrer la moindre résistance.

Les équipages libres des navires ronds étaient, naturellement, beaucoup moins nombreux que mes hommes. Les navires ronds, malgré les cent ou, parfois, deux cent cinquante esclaves enchaînés dans les cales, ont rarement, sauf lorsqu'ils vont à la bataille, un équipage supérieur à vingt ou vingt-cinq hommes. En outre, le plus souvent, ces hommes ne sont que des marins et leurs officiers, non des combattants. Le *Dorna*, en revanche, avait un équipage de deux cent quinze hommes qui connaissaient presque tous le maniement des armes.

Une ahn plus tard, je posai le pied sur la planche reliant la lisse du *Dorna* à celle du navire amiral de la flotte du trésor. Mes hommes avaient déjà soumis l'équipage du bâtiment.

Je fus accueilli par une haute silhouette barbue, vêtue d'un manteau mauve.

« Je m'appelle Rencius Ho-Bar, » dit l'homme, « de Telnus, Amiral de la flotte du trésor de Cos et de Tyros. »

« Enchaînez-le ! » ordonnai-je à mes hommes.

Il me dévisagea avec fureur.

Je me tournai vers Clitus, qui avait déjà visité le navire.

« As-tu l'inventaire général de la cargaison ? » m'enquis-je.

Il me tendit un registre à reliure d'or, scellé à la cire et portant le cachet de l'Ubar de Tyros, Chenbar.

Un peu plus loin, mes hommes passaient des menottes aux poignets et aux chevilles de l'amiral.

Je brisai le sceau de cire et ouvris l'inventaire de la cargaison.

Il était des plus satisfaisants.

De temps en temps, tandis que j'examinais l'inventaire, des acclamations s'élevaient, sur l'un ou l'autre navire rond, à mesure que les esclaves étaient libérés. Les marins libres, naturellement, y compris les officiers, furent enchaînés. Sur les bancs des galères, il n'y a pas de distinction entre les hommes et les officiers.

« Amiral ! » me dit l'amiral de la flotte du trésor.

Je me tournai vers le pavillon mauve, bordé d'or, le pavillon de l'amiral, suspendu à une drisse tendue entre la cheville d'amarrage avant droite et le sommet du château avant.

« Descendez ce pavillon, » dis-je, « et remplacez-le par celui de Bosk du Marais ! »

— « Oui, Capitaine ! » répondit Thurnock.

— « Amiral ! » protesta l'amiral de la flotte du trésor, avec insistance.

— « Emmenez-le ! » ordonnai-je à mes hommes.

On l'entraîna hors de ma vue.

Je fermai le registre.

« Si ces chiffres sont exacts, » dis-je à Clitus, « ce qui est certainement le cas, nous sommes, avec les Capitaines de Port Kar, en possession d'un trésor immense. »

Il rit.

— « Il y a manifestement assez, » dit-il, « pour faire de nous les hommes les plus riches de la planète, ou presque. »

— « Le plus sage, » dis-je, « serait que ces trésors servent à augmenter la flotte de l'arsenal de Port Kar. »

— « Mais, » fit-il, « l'Arsenal demande-t-il tellement ? »

Je ris.

— « La part de l'Arsenal, » expliquai-je, « est de dix-huit trentièmes. » Ma flotte comportait dix-huit navires de l'Arsenal.

Je m'étais réservé, en accord avec le Conseil, douze trentièmes du butin, esclaves compris.

« Capitaine, » fit une voix.

— « Oui ? » répondis-je.

Un marin se dirigea vers moi.

— « Dame Vivina, » annonça-t-il, « demande à t'être présentée. »

— « Très bien, » répliquai-je, « dis-lui que je l'autorise à se présenter à moi. »

— « Oui, Capitaine ! » répondit-il.

J'ouvris à nouveau l'inventaire de la cargaison.

Lorsque je levai la tête, je constatai que Dame Vivina se tenait devant moi depuis un moment.

En me découvrant, elle eut un mouvement de recul.

Je souris.

Elle avait mis la main devant son voile. Ses yeux se dilatèrent. Elle portait un Costume de Dissimulation, des robes froufrouantes et magnifiques, de tissus mauves et dorés, des brocarts et des soies. Son voile était mauve et bordé d'or.

Puis elle retrouva son calme et se présenta, comme le fait une dame de haute naissance.

« Je m'appelle Vivina, » dit-elle, « de Karsa, Cité de Tyros. »

J'acquiesçai.

— « Appelle-moi Bosk, » répliquai-je. « Je suis Capitaine à Port Kar. »

Derrière la jeune femme, vêtues de robes presque aussi belles que la sienne, se tenaient deux autres jeunes filles de haute naissance.

— « Je présume, » dit-elle, « que je suis ta prisonnière ? »

Je ne répondis pas.

« Bien entendu, » reprit-elle, « tu recevras un châtiment exemplaire pour ce que tu viens de faire ! »

Je souris.

« Comme tu le sais, » poursuivit-elle, « je dois devenir la Libre Compagne de Lurius, Ubar de Cos. Par conséquent, ma rançon sera élevée. »

Je montrai les deux jeunes femmes qui se tenaient derrière Vivina.

— « Combien sont-elles ? » demandai-je à Clitus.

— « Quarante, » répondit-il.

— « Elles n'apparaissent pas, » fis-je remarquer, « sur l'inventaire de la cargaison. »

Clitus ricana.

Les jeunes femmes se regardèrent avec inquiétude.

— « Mes demoiselles de compagnie, » déclara Vivina, « seront également sujettes à rançon. Mais leur rançon, bien entendu, ne sera pas aussi élevée que la mienne. »

Je la dévisageai.

— « Qu'est-ce qui te permet de supposer, » demandai-je, « que tu seras rendue contre rançon ? »

Stupéfaite, elle me regarda fixement.

« Retire ton voile ! » ordonnai-je.

— « Jamais ! » hurla-t-elle. « Jamais ! »

— « Très bien, » répliquai-je. Puis je me plongeai à nouveau dans l'inventaire de la cargaison.

— « Que vas-tu faire de nous ? » demanda-t-elle.

Je me tournai vers Clitus.

— « Dame Vivina, » déclarai-je, « ornera, naturellement, la proue de ce navire, le navire amiral de la flotte du trésor. »

— « Non ! » hurla-t-elle.

— « Oui, Capitaine ! » répondit Clitus.

Déjà, deux hommes lui tenaient les bras.

— « Emparez-vous de ses dames de compagnie, » ajoutai-je, « et attachez-les, toutes, aux proues de nos navires, les vingt plus belles sur nos navires-tarns, qui sont actuellement avec la flotte, la plus belle à la proue du *Dorna*, et les vingt autres à la proue de vingt navires capturés. »

— « Oui, Capitaine ! » répondit Clitus.

Les hommes se saisirent des jeunes femmes qui se tenaient derrière Vivina et celles-ci poussèrent des cris de frayeur.

Je me plongeai une nouvelle fois dans l'inventaire de la cargaison.

— « Capitaine, » dit Dame Vivina.

— « Oui ? » répondis-je, levant la tête et la dévisageant.

— « Je... » dit-elle. « Je vais retirer mon voile. »

— « Cela ne sera pas nécessaire, » affirmai-je.

Je tendis l'inventaire de la cargaison à Clitus, approchai de la jeune fille et retirai les épingles qui retenaient son voile, découvrant son visage.

— « Animal ! » cria-t-elle.

Je fis signe aux marins de retirer les voiles des deux jeunes femmes qui se tenaient derrière elle.

Elles pleuraient.

Elles étaient toutes très belles.

J'examinai le visage de Vivina, qui était remarquablement beau.

« Attache-la à la proue ! » ordonnai-je à Clitus.

Je me détournai, reprenant le registre de l'inventaire de la cargaison à Clitus et m'y plongeant une fois de plus. On emmena les deux autres jeunes femmes. Pendant ce temps, on déshabillait Vivina avant de l'attacher à la proue.

Une ahn plus tard, nous étions prêts à reprendre la direction de Port Kar. J'envoyai quérir Rencius Ho-Bar, de Telnus, enchaîné.

« Je vais rendre un navire rond à Cos, » déclarai-je. « Tu seras enchaîné aux bancs avec quelques marins capturés. En outre, je te donnerai dix hommes libres, six marins, deux timoniers, un maître de nage et un keleustes choisis parmi les prisonniers. Les trésors du navire seront, naturellement, transférés sur un autre bâtiment et emportés à Port Kar, car ils font partie du butin. En revanche, ton navire sera correctement approvisionné et je suis convaincu que vous rallierez le port de Telnus en cinq jours. »

— « Tu es généreux, » dit l'amiral avec un air lugubre.

— « Je présume, » poursuivis-je, « qu'à ton retour à Telnus, si tu décides de t'y rendre, tu feras un compte rendu raisonnablement complet et exact de ce qui vient de se passer ici ? »

— « Manifestement, » répondit l'amiral, « on me le demandera. »

— « Afin que tes informations soient aussi exactes que possible, sache que, jusqu'à maintenant, sept

navires m'ont échappé. Toutefois, je crois que je parviendrai à en récupérer quelques-uns. En ce qui concerne les navires-tarns, j'en ai capturé un, ton navire amiral et, selon le rapport de mes capitaines, dix-huit ou vingt ont été coulés ou gravement endommagés. Cela signifie qu'il reste, sur Thassa, entre dix et douze navires appartenant à la flotte. »

À ce moment-là, au sommet du mât de misaine d'un navire rond tout proche, où j'avais posté une vigie, retentit un cri :

« Douze voiles ! Douze voiles par le travers ! »

« Ah, » fis-je, « douze navires, en fait. »

— « Ils vont combattre, » affirma l'amiral. « Tu n'as pas encore gagné. »

— « Il est probable qu'ils vont baisser leur mât, » admis-je. « Mais je ne crois pas qu'ils vont combattre. »

Il me regarda, les poings serrés malgré ses menottes.

« Thurnock, » dis-je, « ordonne à dix-sept navires d'aller à la rencontre de nos amis. Deux de nos navires resteront de l'autre côté de la flotte du trésor. Le *Dorna*, pour le moment, restera ici. Les dix-sept navires ne doivent pas engager la bataille aussi longtemps que le *Dorna* ne les aura pas rejoints et, quelles que soient les circonstances, si la bataille s'engage, mes navires ne doivent en aucun cas s'éloigner de plus de quatre pasangs de la flotte. »

— « Oui, Capitaine ! » tonna Thurnock qui fit demi-tour et, passant sur la planche, gagna le pont du *Dorna* puis se dirigea vers le râtelier des drapeaux, protégé et situé sous le château avant.

Bientôt, les drapeaux flottèrent sur les drisses.

Mes navires se préparaient à la bataille. Dix-sept d'entre eux contournèrent la flotte ou bien firent demi-tour afin d'affronter les agresseurs. Les rameurs du *Dorna* se tenaient prêts, au cas où je viendrais à bord. D'autres, armés de haches, se tenaient prêts à couper les câbles qui attachaient le *Dorna* au navire amiral.

« Ils baissent leur mât ! » cria la vigie.

Un quart d'ahn plus tard, mes navires étaient en ordre de bataille. La flotte ennemie, les douze navires, se trouvait, selon la vigie, qui disposait d'une lunette des Constructeurs, à environ quatre pasangs.

Lorsqu'ils seraient à deux pasangs, je regagnerai le *Dorna*.

Je fis détacher les jambes de l'amiral et, ensemble, depuis le château avant de son navire, nous regardâmes les vaisseaux qui venaient sur nous.

« Crois-tu, » demandai-je, « qu'ils viendront à moins de deux pasangs ? »

— « Ils vont combattre ! » répondit-il.

Dame Vivina, sur le point d'être attachée à la proue, se tenait près de nous, sous la surveillance d'un marin, et regardait également les navires.

Puis l'amiral poussa un cri de rage et Vivina, la main sur la poitrine, les yeux emplis d'horreur, laissa échapper :

« Non, non ! »

Les douze navires avaient fait demi-tour et pris la direction de Cos.

— « Emmène l'amiral ! » dis-je à Thurnock.

L'amiral fut emmené.

Je me tournai vers Dame Vivina. Nos regards se rencontrèrent.

« Qu'on l'attache à la proue ! » ordonnai-je.

COMMENT BOSK RENTRA, TRIOMPHANT, A PORT KAR

LE retour à Port Kar fut effectivement triomphal.

Je portais le mauve de l'Amiral de la Flotte, bordé d'or aux manches et aux lisières, ainsi qu'un manteau assorti et un large chapeau à aigrette dorée.

Je portais, au côté, une épée ornée de pierreries, ayant renoncé à celle que je portais depuis très longtemps et avec laquelle j'avais servi les Prêtres-Rois. Peu après mon arrivée à Port Kar, j'avais mis cette épée de côté et en avais acheté d'autres. Il me semblait que je n'avais plus le droit de porter cette épée. Elle avait trop de valeur, et son acier était trop chargé de souvenirs. Elle me rappelait une autre vie, celle d'un imbécile, à laquelle, ayant acquis la sagesse, j'avais renoncé. En outre, et surtout, avec son pommeau tout simple et sa lame dépourvue de gravures, elle ne convenait pas à ma position, celle de notable d'un des premiers ports de Gor. J'étais Bosk, individu simple mais avisé, venu du Marais, qui avait étonné Port Kar, ébloui et secoué les Cités de Gor grâce à sa ruse et à sa lame, puis grâce à sa fortune et à son pouvoir.

Mes dix navires lancés à la poursuite des sept navires ronds manquants avaient réussi à en ramener cinq, dont quatre, sans le moindre discernement, se dirigeaient droit sur Telnus, principal port de Cos. Le monde, me dis-je, est peuplé d'imbéciles. Il y a les imbéciles et il y a les sages et, pour la première fois, peut-être, je pouvais me compter parmi les derniers.

Je me tenais à la proue du grand navire mauve qui avait été le vaisseau amiral de la flotte du trésor. Sur les toits et aux fenêtres des immeubles, une foule nombreuse m'acclamait et, levant le bras, je répondais à ses applaudissements. Les navires, en une file majestueuse, alignés derrière moi, le *Dorna* en premier, suivi des navires-tarns puis des navires ronds, à la rame, traversaient lentement la ville, par l'itinéraire triomphal que constituait le Grand Canal, passant même devant la Salle du Conseil des Capitaines.

On avait jeté des fleurs dans le canal et il en tombait sur les navires, jetées par les spectateurs sur notre passage.

Les applaudissements et les acclamations étaient assourdissants.

J'avais ordonné que, sur ma part du trésor, chaque employé de l'arsenal recevrait une pièce d'or et chaque citoyen un tarsk d'argent.

Je levai la tête vers les spectateurs, souris et fis signe de la main.

Près de moi, joyau de mon butin, exposée à la foule, à ses huées et à ses quolibets, attachée à la

proue par les pieds et poings liés et par le cou et la taille, comme une esclave ordinaire, se trouvait Dame Vivina, qui aurait dû devenir Ubara de Cos.

Rares sont ceux, me dis-je, qui ont connu un tel triomphe.

Et, aussi mesquin que cela puisse paraître, j'avais hâte de retrouver Midice, mon esclave préférée, afin qu'elle admire ma nouvelle tenue et mes trésors. J'étais en mesure de lui offrir des parures et des bijoux à rendre une Ubara jalouse. J'imaginais sans difficulté ses yeux pleins d'admiration, lorsqu'elle prendrait conscience de la puissance de son Maître, sa joie, l'ardeur qu'elle mettrait, désormais, à me servir.

J'étais très content.

Comme il est facile, me dis-je, de devenir véritablement un homme, puissant et impitoyable, égoïste et avide. Il suffit de chasser les hésitations et les entraves que s'imposent les faibles et les imbéciles, et desquelles eux-mêmes et leur destin sont prisonniers. À Port Kar, pour la première fois, j'avais trouvé la liberté.

Je saluai la foule. Des fleurs tombaient tout autour de moi. Je regardai la jeune fille attachée à la proue, mon butin. J'acceptais les acclamations de la foule en délire.

J'étais Bosk, je pouvais agir à ma guise, je pouvais prendre ce qui me faisait envie.

Je riais.

Port Kar avait-elle déjà connu un tel triomphe ?

Je ramenaïs cinquante-huit navires : le vaisseau amiral, à la proue duquel était attachée Vivina, le *Dorna* et les vingt-neuf autres navires de ma flotte et, comme butin, chargés de richesses qui auraient pu constituer la rançon de villes entières, vingt-sept des trente navires ronds qui constituaient la flotte du trésor de Cos et de Tyros. Et, attachées à la proue des quarante premiers navires qui, le *Dorna* en tête, suivaient le vaisseau amiral, se trouvaient quarante beautés de haute naissance, qui auraient dû devenir les demoiselles de compagnie de l'Ubara de Cos mais n'étaient plus, comme elle, que des esclaves promises au fer rouge et au collier.

Je saluai de la main la foule en délire.

« Voici Port Kar, » dis-je à Vivina.

Elle ne répondit pas.

La foule déchaînée riait, hurlait, jetait des fleurs, et le vaisseau amiral, dont les rames frappaient régulièrement l'eau, avançait majestueusement, la crête de son éperon écartant les fleurs qui flottaient sur l'eau du canal, entre les immeubles.

Je me tenais très droit, sous le déluge de fleurs, et saluai la foule de la main.

« Si je te plaçais dans une taverne, » dis-je, « il est probable que des milliers d'entre eux feraient la queue à la porte, dans l'espoir d'être servis par une esclave qui aurait dû devenir Ubara de Cos. »

— « Tue-moi plutôt ! » lança-t-elle.

Sans lui répondre, je fis signe à la foule.

« Mes demoiselles de compagnie ? » demanda-t-elle, au bout d'un moment.

— « Esclaves, » répondis-je.

— « Moi ? » demanda-t-elle.

— « Esclave, » répétai-je.

Elle ferma les yeux.

Pendant les cinq jours qu'il nous avait fallu pour revenir du théâtre de notre exploit à Port Kar, en raison de la lenteur des navires ronds, Vivina et ses demoiselles de compagnie n'étaient pas restées attachées aux proues des navires. Je les y avais fait mettre en signe de victoire puis, à nouveau, pour notre entrée à Port Kar.

Je me souvins que, ce soir-là, très tard, à la lumière des torches, j'avais fait détacher Vivina, puis me l'étais fait amener.

Je l'avais reçue dans la cabine de l'amiral qui était, naturellement, sur le vaisseau amiral de la flotte du trésor.

« Si mes souvenirs sont exacts, » avais-je dit, assis au bureau de l'amiral, le nez dans ses papiers, « tu as dit, dans la salle du trône de l'Ubar de Cos, que tu ne fréquentais pas les ponts de nage des navires ronds ? »

Elle m'avait regardé. Ceux de mes hommes qui étaient présents avaient ri. En général, les dames de haut rang voyagent dans les cabines du château arrière des navires ronds ou des navires-béliers. Une cabine luxueuse de ce navire, le navire amiral, lui avait, naturellement, été attribuée.

« Je t'ai demandé, il me semble, » avais-je insisté, « si tu avais jamais visité la cale d'un navire rond ? »

Elle ne répondit pas.

« Tu as répondu que ce n'était pas le cas, si je me souviens bien, » avais-je poursuivi, « puis je t'ai fait remarquer que tu en aurais peut-être, un jour, l'occasion. »

— « Non ! » s'était-elle écriée. « Je t'en prie, non ! »

Ensuite, je m'étais tourné vers mes hommes.

— « Conduisez cette dame, » leur avais-je ordonné, « sur le plus gros navire rond, celui dont les rameurs sont des officiers captifs de la flotte du trésor, et enchaînez-la, avec les autres trésors, dans la cale ! »

— « Je t'en prie, » avait-elle supplié, « je t'en prie ! »

— « Je suis certain que cela te conviendra parfaitement, » avais-je affirmé.

Elle s'était redressée de toute sa taille.

— « J'en suis convaincue, » avait-elle répliqué.

— « Tu peux conduire Dame Vivina à ses appartements, » avais-je dit au marin responsable d'elle.

— « Allons, jeune fille ! » l'avait-il conviée.

Fière comme une Ubara, elle avait pivoté sur elle-même et l'avait suivi.

Mais, avant de sortir de la cabine, sur le seuil, elle s'était retournée.

— « Seules les esclaves, si je comprends bien, » avait-elle relevé, « sont enchaînées dans la cale des navires ronds ? »

— « Oui, » avais-je confirmé.

Furieuse, elle avait fait demi-tour et suivi le marin.

Et, tandis que je traversais Port Kar en triomphateur, je la regardais.

Je constatai qu'elle avait à nouveau ouvert les yeux.

Attachée à la proue, elle passait lentement sous les hommes, les femmes et les enfants juchés sur les toits, qui ne se privaient pas de la huer et de se moquer d'elle.

Je ramassai deux talenders tombés sur mon épaule et les glissai sous la corde qui lui emprisonnait le cou.

Ce geste plut à la foule, qui manifesta tumultueusement sa joie.

« Non, » supplia-t-elle, « pas de talenders. »

— « Si, » répliquai-je, « des talenders ! »

Le talender est, dans l'esprit des Goréens, associé à la beauté et à la passion. Les Libres Compagnes, à l'occasion de la fête de la Libre Compagnie, portent souvent une guirlande de talenders. Parfois, les esclaves soumises mais timides, se mettent des talenders dans les cheveux afin que le maître comprenne qu'elles se sont données à lui, qu'elles sont devenues Esclaves d'Amour. Glisser des talenders sous la corde entourant le cou d'une fille attachée à une proue n'était, bien entendu, qu'une raillerie, indiquant qu'elle deviendrait probablement Esclave de Plaisir.

— « Que vas-tu faire de moi ? » s'enquit-elle.

— « Lorsque les trésors auront été vérifiés, contrôlés et évalués, ce qui devrait prendre quatre ou

cinq semaines, » expliquai-je, « tes demoiselles de compagnie et toi-même, enchaînées comme des esclaves, seront exposées, ainsi que l'inventaire du trésor et des échantillons, devant le Conseil des Capitaines. »

— « Nous faisons partie du butin ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Apparemment, Capitaine, » fit-elle remarquer d'une voix glacée, « tu as encore un bon mois de triomphe devant toi. »

— « Oui, » répondis-je en saluant la foule. « C'est vrai. »

— « Que feras-tu de nous, lorsque nous aurons été exposées devant le Conseil des Capitaines ? » s'enquit-elle.

— « Il te faudra attendre pour le savoir, » déclarai-je.

— « Je vois, » fit-elle.

Puis elle tourna la tête.

De nouvelles fleurs tombèrent, des acclamations retentirent, on hua et on injuria la jeune fille prisonnière.

Port Kar a-t-elle jamais vu un tel triomphe ? me demandai-je ; puis je répondis : Jamais, probablement, et je souris, car je savais que ce n'était que le commencement. L'apothéose aurait lieu quatre ou cinq semaines plus tard, lors des présentations officielles devant le Conseil, où je recevrais les plus hautes distinctions, en tant que digne Capitaine de Port Kar.

« Vive Port Kar ! » criai-je à la foule.

« Vive Port Kar ! » crièrent les spectateurs, « et vive Bosk, Amiral de Port Kar ! »

« Vive Bosk ! » crièrent mes gens. « Vive Bosk, Amiral de Port Kar ! »

Il y avait cinq semaines que j'étais rentré à Port Kar en triomphateur.

L'après-midi même, les présentations officielles et les comptes de la victoire et du butin s'étaient déroulés dans la Salle du Conseil des Capitaines.

Je me levai et tendis mon gobelet de Paga, répondant au salut de mes gens.

Les gobelets s'entrechoquèrent et nous bûmes.

Les distractions, les fêtes, les banquets et les honneurs se succédaient depuis cinq semaines. La valeur des trésors capturés dépassait les estimations les plus folles, les calculs les plus extravagants de nos Scribes les plus cupides. Et, pendant l'après-midi, j'en avais vécu l'apothéose, dans la Salle du Conseil des Capitaines, où avaient été officiellement présentés les inventaires du butin et de la victoire, où j'avais reçu les éloges du Conseil pour mes actes, ainsi que l'accolade la plus convoitée, celle d'un digne Capitaine de Port Kar.

De nombreuses heures plus tard, au festin organisé en mon honneur, je portais encore au cou le large ruban écarlate, avec son médaillon en or, frappé d'un navire-tarn à voile latine et des initiales, en cursive goréenne, du Conseil des Capitaines de Port Kar, en demi-cercle dans la partie inférieure.

Je bus à nouveau du Paga.

J'étais effectivement un Capitaine digne de Port Kar.

Je souris intérieurement. Tandis qu'on vidait une par une les cales des navires ronds, évaluant et enregistrant leur contenu, des centaines d'hommes, dont l'immense majorité m'était inconnue, avaient proposé de devenir mes clients. On m'avait proposé des dizaines d'affaires commerciales ou financières. D'innombrables individus s'étaient présentés chez moi dans l'espoir de me vendre des plans, des propositions ou des idées. Mes gardes avaient même chassé Tersites, l'Architecte naval fou et à demi aveugle qui tenait absolument à transformer les navires-tarns, comme s'il était possible d'améliorer des navires aussi beaux, rapides et efficaces.

En outre, tandis que je me lançais dans la piraterie, la position politique et militaire du Conseil, au sein de la Cité, s'était renforcée. En premier lieu, la Garde du Conseil, dotée d'un uniforme distinct,

avait été constituée et tenait lieu, en fait, de police de la Cité. La Garde de l'Arsenal, toutefois, peut-être en raison de la tradition, resta un corps distinct, uniquement responsable de l'arsenal et compétent dans son enceinte. En second lieu, les quatre Ubars : Chung, Eteocles, Nigel et Sullius Maximus, dont les pouvoirs avaient été considérablement réduits à la suite du coup de force manqué d'Henrius Sevarius, avaient apparemment accepté la suprématie du Conseil. De toute manière, pour la première fois depuis de nombreuses années, il n'y avait qu'un seul pouvoir souverain à Port Kar : le Conseil. Par conséquent, ses décisions, et ses décisions seules, avaient force de loi. Une unification identique s'était, naturellement, imposée aux inspections et aux impôts, aux amendes et à la réglementation, aux codes et aux tribunaux. Pour la première fois, depuis de nombreuses années, on pouvait être sûr que la loi serait la même sur les deux rives d'un canal donné. Un peu plus tôt, les forces d'Henrius Sevarius, commandées par Claudius, originaire de Tyros, avaient été chassées, par les forces du Conseil, de toutes leurs places fortes, à l'exception d'une seule, une immense forteresse dont les murailles se dressaient dans le Golfe de Tamber lui-même et qui abritait les douze navires dont il pouvait encore disposer. Il était probablement possible de prendre cette forteresse d'assaut, mais les pertes auraient été énormes. Par conséquent le Conseil, l'ayant entourée d'une double rangée de murailles, sur terre, et ayant mis en place un blocus maritime, grâce aux navires de l'Arsenal, choisit d'attendre. Le temps pendant lequel la forteresse pourrait tenir dépendait de l'importance de sa réserve d'eau douce, de la quantité de poisson qui pourrait pénétrer dans son port intérieur et de la quantité de farine entreposée dans ses tours. Le Conseil, le plus souvent, ne tenait pas compte de la forteresse de Sevarius. C'était, en fait, la prison de ceux qui se trouvaient à l'intérieur. Le Conseil croyait, naturellement, qu'Henrius Sevarius lui-même, le jeune garçon qui était le véritable Ubar, s'y trouvait également.

Je levai la tête. Le jeune esclave, Poisson, était sorti de la cuisine, tenant au-dessus de la tête un grand plat d'argent sur lequel se trouvait un tarsk rôti, fumant et croustillant, luisant dans la lumière des torches, un larma dans la gueule, farci aux sues et aux tur-pah.

Les hommes crièrent, lui ordonnant de venir à leur table.

C'était près de la dernière forteresse d'Henrius Sevarius qu'étaient sortis Lysias, Henrak et les autres, chargés du sac qu'ils avaient jeté dans le canal, sac duquel j'avais fait sortir le jeune garçon.

Poisson posa le tarsk rôti devant les hommes. Il était en sueur. Il ne portait qu'une simple tunique de rep. Il avait, au cou, un collier plat. Je l'avais fait marquer au fer rouge.

Les hommes le renvoyèrent, afin qu'il aille chercher un autre tarsk rôti sur la broche qu'il avait tournée, lentement, pendant tout l'après-midi. Il s'éloigna en hâte.

Il n'avait pas accepté facilement sa condition d'esclave. Le Maître de Cuisine avait dû le battre souvent.

Un jour, alors qu'il était esclave chez moi depuis trois semaines, la porte de ma salle d'audience s'était ouverte avec fracas et il était entré inopinément, le souffle court, le Maître de Cuisine armé d'un gros bâton sur ses talons.

« Pardonne-moi ! » s'était écrié le Maître de Cuisine.

— « Capitaine ! » avait lancé le jeune garçon d'une voix impérieuse.

Le Maître de Cuisine, furieux, l'avait empoigné par les cheveux et avait levé le bras, prêt à le frapper.

Je lui avais fait signe de s'abstenir.

Le Maître de Cuisine, contrarié, s'était reculé.

— « Que veux-tu ? » avais-je demandé au jeune garçon.

— « Te voir, Capitaine, » avait-il répondu.

— « Maître, » avait rectifié le Maître de Cuisine.

— « Capitaine, » avait insisté le jeune garçon.

— « Normalement, » avais-je fait remarquer au jeune garçon, « l'Esclave de Cuisine qui souhaite

s'entretenir avec son Maître passe par le Maître de Cuisine. »

— « Je sais, » avait répondu le jeune garçon.

— « Pourquoi ne l'as-tu pas fait, alors ? » avais-je relevé.

— « Je l'ai fait, » avait répliqué le jeune garçon d'un air de défi, « de nombreuses fois ! »

— « Et, » intervint le Maître de Cuisine, « j'ai refusé. »

— « Quelle est sa requête ? » avais-je demandé au Maître de Cuisine.

— « Il n'a pas voulu me le dire, » avait souligné celui-ci.

— « Comment, dans ces conditions, » avais-je fait remarquer au jeune garçon, « le Maître de Cuisine aurait-il pu juger si l'audience était ou non nécessaire ? »

Le jeune garçon baissa la tête.

— « Je voulais te parler seul à seul, » avait-il lâché.

Je n'y étais pas opposé mais, bien entendu, en tant que Maître de la Maison, il me fallait tenir compte des prérogatives du Maître de Cuisine qui, dans son domaine, est l'émanation de mon autorité.

— « Si tu parles, » avais-je donc déclaré, « ce sera devant Tellius. »

Le jeune garçon, les poings serrés, fixa le sol. Puis, n'y tenant plus, il avait levé la tête et soufflé :

— « Je voudrais apprendre les armes. »

Je fus stupéfait. Tellius lui-même, le Maître de Cuisine, en resta sans voix.

« Je voudrais apprendre les armes, » avait répété le jeune garçon, avec plus d'assurance.

— « Les esclaves n'apprennent pas les armes, » avais-je souligné.

— « Tes hommes, » dit-il, « Thurnock, Clitus et d'autres, ont promis de m'apprendre, si tu leur en donnes la permission. »

Il baissa la tête.

L'absurdité de cette idée provoqua les sarcasmes du Maître de Cuisine.

— « Tu ferais mieux, » avait-il lancé, « d'apprendre le travail de la cuisine ! »

— « Travaillerait-il mal, à la cuisine ? » m'étais-je enquis.

— « Oui ! » avait répondu le Maître de Cuisine. « Il est paresseux. Il est lent et stupide. Il faut le battre souvent. »

Le jeune garçon, furieux, avait relevé la tête.

— « Je ne suis pas stupide ! » déclara-t-il.

Je le regardai d'un air absent, comme si je ne l'avais pas reconnu.

— « Comment t'appelles-tu ? » avais-je demandé.

Il m'avait dévisagé. Puis il répondit :

— « Poisson. »

Je laissai croire que son nom venait de me revenir.

— « Oui, » fis-je, « Poisson. Ce nom te plaît-il ? » avais-je relevé.

— « Non, » répondit-il.

— « Comment aimerais-tu t'appeler, » demandai-je, « si tu avais le choix ? »

— « Henrius, » répliqua-t-il.

Le Maître de Cuisine avait ri.

— « C'est un nom bien pompeux pour un Esclave de Cuisine, » fis-je remarquer.

Le jeune garçon se redressa de toute sa taille.

Je savais que Thurnock, Clitus et d'autres avaient de l'affection pour le jeune garçon. J'avais entendu dire qu'il s'échappait souvent de la cuisine pour regarder les navires, dans le port intérieur, ou bien les hommes à l'entraînement. Le Maître de Cuisine avait eu fort à faire, avec lui, je n'en doutais pas un instant. Tellius avait, et méritait, toute ma sympathie.

Je dévisageai le jeune garçon, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, francs et suppliants.

C'était un jeune homme mince, aux membres longs, qui serait peut-être capable de manier une lame,

avec de l'entraînement.

Seules deux personnes, en dehors de moi, connaissaient sa véritable identité. Je savais qui il était, de même que Thurnock et Clitus. Le jeune garçon, pour sa part, ignorait que nous savions. En réalité, du fait que sa tête était mise à prix par le Conseil, il avait de bonnes raisons de dissimuler sa véritable identité. Pourtant, dans un sens, il n'avait pas d'autre identité véritable que Poisson, jeune esclave, car il avait été réduit en esclavage et l'esclave n'a d'autre identité que celle que son maître veut bien lui donner. Aux yeux de la loi goréenne, l'esclave est un animal ; il n'a aucun droit ; son nom, mais sa vie également, dépendent de son maître ; celui-ci peut s'en débarrasser ou le détruire à tout moment, s'il le souhaite.

« L'esclave nommé Poisson, » avais-je dit au Maître de Cuisine, « s'est présenté à moi sans y avoir été invité et, à mon avis, ne s'est pas montré assez respectueux vis-à-vis du Maître de Cuisine. »

Le jeune garçon, luttant contre les larmes, ne me quittait pas des yeux.

« Par conséquent, » avais-je repris, « il sera battu. »

Le jeune garçon, les poings serrés, baissa la tête.

« Et, à partir de demain, » avais-je poursuivi, « si son travail, à la cuisine, donne entière satisfaction, et à cette seule condition, il aura le droit d'apprendre les armes une ahn par jour. »

— « Capitaine ! » s'écria le jeune garçon.

— « Et cette ahn de travail, » avais-je ajouté, « devra être récupérée le soir. »

— « Bien, Capitaine ! » entérina le Maître de Cuisine.

— « Je vais travailler, Tellius, » avait promis le jeune garçon. « Je vais travailler mieux que tous les autres ! »

— « Très bien, jeune homme, » releva Tellius, « nous verrons. »

Le jeune garçon s'était tourné vers moi.

— « Merci, » dit-il, « Capitaine. »

— « Maître, » rectifia Tellius.

— « Ne pourrais-je pas, » demanda le jeune garçon, « t'appeler : Capitaine ? »

— « Si tu le souhaites, » répondis-je.

— « Merci, » dit-il, « Capitaine. »

— « Tu peux disposer, Esclave, » déclarai-je.

— « Oui, Capitaine ! » répondit-il. Puis il avait fait demi-tour et s'était éloigné, suivi par le Maître de Cuisine.

— « Esclave ! » avais-je crié.

Le jeune garçon pivota sur lui-même.

« Si tu es adroit aux armes, » dis-je, « je changerai peut-être ton nom. »

— « Merci, Capitaine, » répondit-il.

— « Nous pourrions peut-être t'appeler Publius, » suggérai-je, « ou bien Tellius. »

— « Épargnez-moi cela, Capitaine ! » s'écria Tellius.

— « Ou encore, » repris-je, « Henrius. »

— « Merci, Capitaine, » dit le jeune garçon.

— « Mais, » ajoutai-je, « pour porter un tel nom, qui est prestigieux, il faudrait être très adroit aux armes. »

— « Je le serai ! » s'écria-t-il. « Je le serai ! »

Puis le jeune garçon se retourna et sortit en courant joyeusement.

Le Maître de Cuisine m'avait regardé avec un sourire ironique.

— « Je n'ai jamais vu, » déclara-t-il, « un esclave aussi pressé d'être battu ! »

— « Moi non plus, » reconnus-je.

Revenu au festin de ma victoire, je bus à nouveau du Paga. J'ai eu, me dis-je, en autorisant le jeune

garçon à apprendre les armes, un moment de faiblesse. Je n'avais pas l'intention de me laisser aller à d'autres moments identiques.

Je regardai le jeune garçon qui apportait un autre tarsk rôti.

Non, me dis-je, je n'aurais jamais dû être aussi indulgent avec un esclave.

Je ne m'autoriserais plus de tels moments de faiblesse.

Je tripotai le large ruban écarlate et le médaillon qui y était suspendu, lequel était frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines de Port Kar.

J'étais Bosk, Pirate, Amiral de Port Kar, probablement un des hommes les plus riches et les plus puissants de Gor.

Non, je ne me laisserais plus aller à de tels moments de faiblesse.

Je tendis mon gobelet d'argent incrusté de rubis à Telima qui, debout près de mon fauteuil imposant comme un trône, le remplit. Je ne la regardai pas.

Je regardai la table où Thurnock, avec son esclave, Thura, et Clitus avec son esclave, Ula, buvaient et riaient. Thurnock et Clitus étaient bons, mais ils étaient stupides. Ils étaient faibles. Je me souvins qu'ils s'étaient pris d'affection pour le jeune garçon, Poisson, et qu'ils l'avaient aidé à apprendre les armes. De tels hommes étaient faibles. Ils n'avaient pas l'étoffe d'un Capitaine.

Je me carrai dans mon grand fauteuil, un gobelet de Paga à la main, regardant la pièce.

Elle était pleine de tables et mes gens festoyaient.

Dans un coin, des Musiciens jouaient.

Il y avait, devant ma grande table, un espace dégagé où, de temps en temps, pendant la soirée, des attractions avaient été présentées, des choses simples qu'il m'était même arrivé de trouver distrayantes : des cracheurs de feu, des avaleurs de sabres, des jongleurs et des acrobates, des magiciens et des esclaves qui, montés sur les épaules les uns des autres, se battaient avec des vessies de tarsk gonflées et fixées au bout d'un bâton.

« Buvons ! » criai-je.

Une nouvelle fois, on leva les gobelets et on trinqua.

Je regardai la longue table et, tout au bout, à droite, seule sur un long banc, se tenait Luma, mon esclave et chef comptable. Pauvre Luma, me dis-je, maigre et sans charme, avec sa tunique de Scribe et son collier. Comme elle n'était pas à sa place, dans une taverne ! Pourtant, elle savait tenir les comptes et diriger les affaires d'une grande Maison et, grâce à elle, ma fortune avait beaucoup augmenté. Je lui devais tellement que, ce soir-là, je lui avais permis de prendre place à la grande table. Aucun homme libre, naturellement, n'accepta de s'asseoir près d'elle. En outre, soucieux de ne vexer ni mes autres Scribes ni mes gens, je lui avais fait mettre les menottes et passer au cou une chaîne dont l'extrémité était fixée à la lourde table. Et c'est ainsi que Luma, elle qui était peut-être le deuxième personnage de la Maison, après son maître, avec nous et, pourtant, enchaînée, seule et à l'écart, prit part au festin célébrant ma victoire.

« Du Paga ! » réclamai-je, tendant mon gobelet.

Telima me versa du Paga.

« Voici un Chanteur ! » lança un de mes hommes.

Cela m'irrita, mais je ne m'occupais guère de la sélection des attractions qu'on me présentait.

« C'est un excellent Chanteur, » dit Telima, derrière moi.

Son intervention m'irrita, elle aussi.

— « Va chercher des grappes de raisin Ta à la cuisine ! » ordonnai-je.

— « Je t'en prie, mon Ubar, » dit-elle, « permets-moi de rester. »

— « Je ne suis pas ton Ubar, » répliquai-je, « je suis ton Maître ! »

— « Je t'en prie, Maître, » pleurnicha-t-elle, « autorise Telima à rester. »

— « Très bien, » fis-je.

Le silence se fit.

L'homme avait eu les yeux crevés, par Sullius Maximus, disait-on, qui croyait que la cécité améliore la qualité des chants d'un Chanteur. Sullius Maximus, qui se piquait de poésie, était un homme de grande culture et son opinion, sur de telles questions, était extrêmement respectée. Quoi qu'il en soit, quelle que soit la vérité, le Chanteur, dans son obscurité, était seul avec ses chansons. Il n'avait plus qu'elles.

Je le regardai.

Il portait les robes de sa caste, celle des Poètes, et on ignorait de quelle Cité il venait. Beaucoup de Chanteurs vont d'un endroit à l'autre, échangeant leurs chansons contre du vin et de l'amour. J'avais connu, de nombreuses années auparavant, un Chanteur qui s'appelait Andréas de Tor.

Nous entendions le grésillement des torches, puis le Chanteur caressa sa lyre.

Je chante le siège d'Ar,

Ar la Luisante.

Je chante les javelots et les murs d'Ar,

Ar la Glorieuse.

Les longues années du siège de la Cité,

Le siège d'Ar.

Les spires et les tours

D'Ar l'indomptable,

Je chante.

Je n'avais pas envie d'écouter sa chanson. Je regardais fixement mon gobelet de Paga. Le Chanteur continua.

Je chante Talena aux cheveux noirs,

La fureur de Marlenus,

Ubar d'Ar,

D'Ar la Glorieuse.

Je ne voulais pas écouter sa chanson. Je constatai avec colère que les autres étaient captivés, qu'ils concentraient toute leur attention sur ces fadaises, les bruits sortis de la bouche d'un aveugle.

Et je chante celui

Dont la chevelure était celle d'un larl au soleil,

Qui est venu aux murs d'Ar,

Ar la Glorieuse,

Lui qui s'appelait Tarl de Bristol.

Je jetai un coup d'œil à Telima, qui se tenait près de mon grand fauteuil. Ses yeux étaient mouillés, elle buvait la chanson. Ce n'est qu'une fille de rencier, me dis-je. Elle n'avait probablement jamais écouté un Chanteur. J'eus envie de la renvoyer à la cuisine mais ne le fis pas. Elle avait posé la main sur mon épaule. Je ne montrai pas que je m'en étais aperçu.

Et, tandis que les torches se consumaient sur leurs supports scellés aux murs, le Chanteur continua, évoquant Pa-Kur, Maître Assassin, chef des hordes qui se jetèrent sur Ar après le vol de sa Pierre du Foyer ; il évoqua également les drapeaux et les casques noirs, les étendards levés, le soleil se réfléchissant sur les pointes dressées des lances, les tours d'assaut et les actes de bravoure, les catapultes

de bois de Ka-la-na et de Tem, le tonnerre des tharlarions de guerre, le grondement rythmé des tambours, le mugissement des trompettes, le fracas des armes, les cris des hommes ; et il évoqua, aussi, l'amour des hommes pour leur ville et, stupidement, ignorant tout des hommes, il célébra leur bravoure, leur loyauté et leur courage ; et il évoqua les duels ; ces duels qui se déroulèrent sur les murs mêmes d'Ar et à la Grande Porte ; et les duels à mort des tarniers au-dessus des spires d'Ar ; et un autre duel, qui eut lieu au sommet du Cylindre de Justice d'Ar, opposant Pa-Kur à celui qui, dans la chanson, s'appelait Tarl de Bristol.

« Pourquoi mon Ubar pleure-t-il ? » demanda Telima.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonnai-je. D'un geste brusque, j'écartai sa main, posée sur mon épaule.

Elle retira vivement la main, comme si elle venait de se rendre compte qu'elle était là.

Le Chanteur avait terminé.

« Chanteur ! » criai-je, « ce Tarl de Bristol existe-t-il vraiment ? »

Le Chanteur, surpris, se tourna vers moi.

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « Peut-être n'existe-t-il que dans la chanson. »

Je ris.

Je tendis mon gobelet à Telima qui, une fois de plus, le remplit de Paga.

Je me levai, tendis mon gobelet et mes gens m'imitèrent.

— « Il y a l'or et l'acier ! » criai-je.

— « L'or et l'acier ! » crièrent mes gens.

Nous bûmes.

— « Et les chansons ! » ajouta le Chanteur aveugle.

Le silence se fit.

Je regardai le Chanteur.

— « Oui, » fis-je, levant mon gobelet dans sa direction, « et les chansons. »

Mes gens poussèrent des cris de joie et nous bûmes à nouveau.

Après avoir repris ma place, je dis aux esclaves :

« Soignez bien le Chanteur ! » Puis je me tournai vers Luma, esclave et chef comptable de ma Maison, entravée et enchaînée à la table, et ajoutai, à son intention : « Demain, avant d'être renvoyé, le Chanteur recevra dix pièces d'or. »

— « Oui, Maître, » répondit la jeune femme.

— « Merci, Capitaine ! » s'écria le Chanteur.

Mes gens célébrèrent bruyamment ma générosité, beaucoup d'entre eux se frappant l'épaule gauche avec le poing droit, manière goréenne d'applaudir.

Deux esclaves aidèrent le Chanteur à descendre de la chaise haute où il s'était installé, puis le conduisirent à une table située à l'autre extrémité de la salle.

Je bus encore du Paga.

J'étais furieux.

Tarl de Bristol n'existait que dans les chansons. Aucun homme vivant ne lui ressemblait. Il n'y avait, en fin de compte, que l'or et l'acier, et peut-être le corps des femmes et peut-être, à la rigueur, les chansons, ces sons dépourvus de sens qui sortent parfois de la bouche des aveugles.

J'étais redevenu Bosk du Marais, Pirate, Amiral de Port Kar.

Je tripotai le médaillon d'or frappé d'un navire-tarn à voile latine et des initiales du Conseil des Capitaines de Port Kar, en demi-cercle dans la partie inférieure.

« Sandra ! » criai-je. « Qu'on aille chercher Sandra ! »

Les convives acclamèrent cette décision.

Je regardai autour de moi. C'était un véritable festin de victoire. Toutefois, j'étais furieux que Midice ne soit pas auprès de moi. Elle s'était sentie mal et avait demandé à rester dans mon

appartement, permission que je lui avais accordée. Tab était également absent.

Il y eut un tintement de clochettes et Sandra, danseuse de Port Kar que j'avais découverte dans la taverne, puis achetée, principalement pour mes hommes, s'immobilisa devant moi, son Maître.

Je la regardai d'un air amusé.

Comme elle voulait me plaire !

Elle voulait devenir Première Fille, mais je l'avais laissée aux hommes. Midice, magnifique, brune, mince et aux jambes magnifiques, était la Première Fille de ma Maison, mon esclave préférée. Et Tab était mon Premier Capitaine.

Toutefois, Sandra n'était pas inintéressante.

Elle avait les pommettes hautes, des yeux noirs et étincelants, des cheveux de jais coiffés en haut chignon. Elle était enveloppée dans un large manteau de soie jaune, opaque et luisante. Au moment où elle s'était approchée, j'avais entendu le tintement des clochettes fixées à ses poignets, ses chevilles et son collier.

Un peu de concurrence, me dis-je, ne ferait pas de mal à Midice.

Par conséquent, je souris à Sandra.

Elle me regarda, le désir de plaire et le plaisir éclairant son visage.

« Tu peux danser, Esclave ! » dis-je.

Ce serait la Danse des Six Cordes.

Elle se débarrassa de son manteau de soie et se laissa tomber à genoux devant la grande table et le fauteuil, entre les autres tables, la tête baissée. Elle portait cinq morceaux de métal : son collier et des anneaux aux poignets et aux chevilles. Des clochettes d'esclave étaient fixées au collier et aux anneaux. Elle leva la tête et me regarda. Les Musiciens se mirent à jouer. Six hommes, munis chacun d'un morceau de corde, se dirigèrent vers elle. Les six cordes furent attachées respectivement à ses poignets, à ses chevilles et autour de sa taille ; puis, chacun tenant l'autre extrémité de la corde, les six hommes s'immobilisèrent près d'elle, trois de chaque côté. Elle était ainsi encerclée, chaque homme tenant l'extrémité d'une des cordes qui l'entravaient.

Je regardai Thura. Je me souvins que, sur l'île de rence, elle avait été capturée grâce à des boucles semblables à celles qui enserraient la taille de Sandra. Thura regardait attentivement.

C'était, d'ailleurs, le cas de tous les convives.

Puis, somptueusement, semblable à une chatte, comme une femme qui s'éveille, Sandra tendit les bras.

Il y eut un éclat de rire.

On aurait dit qu'elle ignorait qu'elle était attachée.

Lorsqu'elle voulut ramener les bras le long du corps, cela lui fut impossible pendant un très bref instant et elle fronça les sourcils, contrariée, étonnée, puis fut autorisée à bouger comme elle le souhaitait.

Je ris.

Elle était superbe.

Puis, toujours agenouillée, elle leva la main, la tête rejetée en arrière, avec insolence, vers sa chevelure, afin d'en retirer une des épingles travaillées, dont la tête était sculptée dans une corne de kailiauk, qui la retenaient.

À nouveau, la corde, celle de son poignet droit, arrêta sa main, pendant un bref instant, à quelques centimètres de ses cheveux.

Elle fronça les sourcils. Il y eut des rires.

Bientôt, tantôt sans entrave, tantôt empêchée d'agir immédiatement, elle eut retiré toutes les épingles. Ses cheveux étaient beaux, souples, longs et noirs. Du fait qu'elle était à genoux, ils lui tombaient sur les chevilles.

Puis, à deux mains, elle leva sa chevelure au-dessus de la tête puis, soudain, les hommes ayant tiré sur les cordes de ses poignets, la chevelure retomba, libre et souple, sur son dos.

Furieuse, désespérée, elle tenta une nouvelle fois de lever ses cheveux au-dessus de la tête, mais les cordes, lui écartant les bras, l'en empêchèrent. Elle lutta. Les cordes l'obligeaient à garder les cheveux défaits.

Puis, comme prise de panique et de fureur, comme si elle venait de comprendre qu'elle était prisonnière, elle se leva d'un bond et tenta, au rythme de la musique, d'échapper aux cordes.

Les danseuses de Port Kar, me dis-je, sont les plus belles de Gor.

Sombre et dorée, luisante, poussant des cris, tapant du pied, elle dansa, sa beauté entravée transcendant la lumière des torches et le tintement des clochettes.

Elle pivota, tournoya, bondit et parut, par instants, presque libre mais, toujours, les cordes cruelles lui rappelaient sa condition de prisonnière. Parfois, elle se jetait sur un des hommes, mais les autres ne la laissaient pas aller jusqu'à lui, car elle n'était qu'une belle esclave prisonnière d'un réseau de cordes. Elle se contorsionna, cria, tenta de se débarrasser des cordes, mais elle n'y parvint pas.

Finalement, petit à petit, tandis qu'augmentaient sa crainte et sa terreur, les hommes, un poing après l'autre, tendirent les cordes qui la retenaient prisonnière puis, soudain, rapidement, l'attachèrent et la levèrent au-dessus de leurs têtes, esclave captive, présentant son corps arqué et attaché aux convives.

Il y eut un tonnerre d'acclamations et nombreux furent ceux qui se frappèrent l'épaule avec le poing. Elle avait été véritablement superbe.

Puis les hommes la portèrent jusqu'à ma table et me la présentèrent.

« Une esclave ! » dit l'un d'eux.

— « Oui, » s'écria la danseuse, « une esclave ! »

Après un dernier accord, la musique se tut.

Les applaudissements et les cris étaient assourdissants.

J'étais parfaitement satisfait.

— « Détachez-la ! » ordonnai-je aux hommes.

Ils obéirent et, rapidement, souple comme une chatte, elle se dirigea vers mon fauteuil et s'agenouilla à mes pieds. Elle leva les yeux, le visage couvert de sueur, le souffle court, les yeux étincelants.

« Ton interprétation n'était pas dépourvue d'intérêt, » dis-je.

Elle posa la joue sur mon genou.

« Du vin de Ka-la-na ! » criai-je.

On apporta une coupe. Puis je la pris par les cheveux, lui tirai la tête en arrière et lui versai le vin dans la bouche, en répandant un peu sur son visage et son corps.

Elle me regarda, la bouche luisante de vin.

— « T'ai-je plu ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ne me rends pas à tes hommes, » supplia-t-elle. « Garde Sandra pour toi. »

— « Nous verrons, » répondis-je.

— « Sandra a très envie de plaire au Maître, » reprit-elle.

Petite maligne, me dis-je.

« Tu ne t'es servi qu'une fois de Sandra, » poursuivit-elle sur un ton boudeur. « Ce n'est pas juste. » Elle leva les yeux. « Sandra est meilleure que Midice, » ajouta-t-elle.

— « Midice, » fis-je remarquer, « est très bonne. »

— « Sandra est meilleure, » insista-t-elle d'une voix enjôleuse. « Essaie Sandra et tu verras. »

— « Peut-être, » dis-je.

Je lui caressai rudement les cheveux et l'autorisai à rester à genoux près du bras de mon fauteuil.

D'autres esclaves qui, entre les tables, faisaient le service, lui jetèrent des regards envieux et haineux. Comme une chatte satisfaite, elle s'agenouilla près de mon fauteuil.

« L'or, Capitaine ! » annonça un des gardes de mon trésor.

J'avais préparé une surprise à l'intention de mes gens, en cette nuit de festin et de victoire.

Il monta, péniblement, sur l'estrade qui supportait ma table et mon fauteuil, un lourd sac de cuir plein de disques d'or au tarn, pesant le double du poids, frappés aux armes de Cos, de Tyros, d'Ar, de Port Kar et même de la lointaine Thentis ou de la Cité isolée de Turia, tout au Sud. Il posa le sac près de mon grand fauteuil. Rares furent ceux qui remarquèrent sa présence, à l'exception de ceux qui se trouvaient près de moi.

« Allez chercher l'esclave de Tyros ! » criai-je.

Des rires s'élevèrent.

Je tendis mon gobelet, mais personne ne le remplit de Paga. Furieux, je regardai autour de moi.

J'appelai une esclave qui passait.

« Où est l'esclave Telima ? » demandai-je.

— « Elle était là il y a un instant, » répondit la fille.

— « Elle est allée aux cuisines, » précisa une autre.

Je ne lui avais pas donné la permission de partir.

— « Je vais te servir du Paga, » intervint Sandra.

— « Non ! » répliquai-je, éloignant mon gobelet. Puis je me tournai vers une des esclaves. « Que Telima soit battue, » ajoutai-je, « et envoyée ici. Je veux être servi ! »

— « Oui, Maître, » dit la jeune femme qui s'éloigna en courant.

Sandra baissa la tête, furieuse, boudeuse.

— « Renonce à cette attitude, » dis-je, « sinon, je te ferai battre, toi aussi. »

— « C'est seulement, Maître, » répondit-elle, « que j'ai envie de te servir. »

Je ris. C'était vraiment une petite maligne.

— « Du Paga ? » m'enquis-je.

Elle me regarda, les yeux soudain plus brillants, les lèvres légèrement ouvertes.

— « Non, » répondit-elle, « du vin. »

— « Je vois, » fis-je.

Il y eut un tintement de chaînes et, sous les acclamations des convives, Dame Vivina fut conduite devant moi.

Il y eut un mouvement, près de moi, et je constatai que Telima avait repris sa place. Ses yeux étaient pleins de larmes. Le bâton du Maître de Cuisine lui avait probablement laissé quatre ou cinq marques sur le dos. Sa mince tunique de rep ne pouvait guère la protéger des coups de bâton. Je lui tendis mon gobelet et elle le remplit de Paga.

Je dévisageai Dame Vivina.

Tous les regards étaient tournés vers elle. Les esclaves elles-mêmes avaient quitté les coins sombres de la salle et s'étaient rassemblées derrière les tables afin de la regarder. Je remarquai Poisson, le jeune esclave.

Je regardai la jeune fille. C'était le joyau de mon butin.

Pendant l'après-midi, je l'avais présentée, en compagnie de ses demoiselles d'honneur, toutes chargées de chaînes d'esclave, au même titre que des échantillons des trésors de la flotte du trésor, ainsi que les comptes s'y rapportant, au Conseil des Capitaines de Port Kar. Elles étaient magnifiques, dans leurs chaînes d'esclave en argent, les poignets attachés dans le dos avec des menottes en or, agenouillées comme des Esclaves de Plaisir parmi les bijoux, l'or, les soieries et les tonnelets d'épices. Celle qui devait devenir Ubara de Cos n'était plus que butin à Port Kar.

« Bonsoir, Dame Vivina, » dis-je.

— « Est-ce là le nom que tu as décidé de me donner ? » demanda-t-elle.

En fin d'après-midi, en revenant du Conseil, je l'avais fait marquer au fer rouge et lui avais fait mettre un collier.

Debout devant moi, outre la marque et le collier, elle n'avait que des menottes d'esclave.

Elle était très belle.

— « Retire-lui les menottes, » dis-je à l'homme qui l'avait conduite devant moi.

Il obéit.

« Détache-lui les cheveux, » ajoutai-je.

Il obéit ; ses cheveux se répandirent sur ses épaules et mes hommes poussèrent des cris de joie.

« À genoux ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

« Tu t'appelles Vina, » déclarai-je.

Elle baissa la tête, acceptant le nom que je venais de lui donner. Puis elle se redressa.

— « Je félicite le Maître, » dit-elle. « Ce nom convient parfaitement à une esclave. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Vina, » répondit-elle.

— « Quelle est ta qualité ? » m'enquis-je.

— « Esclave, » répondit-elle.

— « Quelles sont tes attributions, Esclave ? » demandai-je.

— « Le Maître ne me l'a pas encore dit, » répondit-elle.

Je la regardai. J'avais également fait marquer ses demoiselles de compagnie, après la réunion du Conseil des Capitaines. Elles étaient enchaînées dans ma demeure. Je n'avais pas encore décidé ce que je ferais d'elles. Peut-être les répartirais-je parmi mes officiers ou les donnerais-je à mes hommes. Elles pourraient servir d'enjeu ou bien je pourrais en donner une en récompense à ceux qui me serviraient bien, incitant ainsi les autres à se montrer plus zélés encore. J'avais également envisagé d'ouvrir une taverne, au centre de la Cité, la plus somptueuse de Port Kar, que je pourrais appeler : *La Taverne des Quarante Demoiselles*. Rares seraient, à Port Kar, ceux qui n'auraient pas envie de la fréquenter et d'être servis par des beautés de haute naissance, originaires de Tyros.

Mais je revins à Vina, qui avait été Dame Vivina, promise à l'Ubar de Cos, et n'était plus qu'une esclave de la Maison de Bosk, de Port Kar.

— « Quels vêtements faut-il acheter à ton intention ? » demandai-je.

Elle me regarda.

« Sera-ce la tunique d'une servante ? » fis-je.

Elle ne répondit pas.

« Ou bien, » poursuivis-je, « dois-je faire apporter les clochettes, les soieries et les parfums de l'Esclave de Plaisir ? »

Elle sourit.

— « Je présume, » fit-elle d'une voix glacée, « que je deviendrai Esclave de Plaisir ? »

Du sac posé près de mon fauteuil, celui qui était plein d'or, je tirai un petit morceau de tissu roulé en boule. Je le lançai à la jeune fille.

Elle l'attrapa et le regarda.

« Non ! » cria-t-elle.

— « Habille-toi ! » ordonnai-je.

— « Non ! Non ! » hurla-t-elle, furieuse, se levant d'un bond.

Elle pivota sur elle-même et voulut s'enfuir mais mes hommes l'en empêchèrent. Elle se retourna, le morceau de tissu à la main.

« Non ! » criait-elle. « Non ! »

— « Habille-toi ! » répétais-je.

Furieuse, elle enfila le vêtement.

Les convives rirent à perdre haleine.

Dame Vivina se tenait devant moi, vêtue d'une tunique d'Esclave de Cuisine.

« À Cos, » repris-je, « tu aurais été Ubara. Dans ma demeure, tu seras Esclave de Cuisine. »

Furieuse, rouge de honte, les poings serrés, vêtue de la courte tunique des Esclaves de Cuisine,

Dame Vivina se tenait devant nous.

Tous les convives riaient à gorge déployée.

« Maître de Cuisine ! » criai-je.

— « Me voici, Capitaine, » répondit Tellius, qui se tenait derrière les tables.

— « Approche ! » criai-je.

Il vint devant ma table.

« Voici, » dis-je en montrant la jeune fille, « une nouvelle esclave pour les cuisines. »

Il rit et l'examina, tournant autour d'elle, le bâton à la main.

— « Elle est très belle, » fit-il remarquer.

— « Fais-la travailler sans relâche, » dis-je.

— « J'y veillerai, » promit-il.

Dame Vivina me regarda avec colère.

— « Poisson ! » criai-je. « Où est l'esclave nommé Poisson ? »

— « Ici, » répondit-il.

Puis il s'avança, venant de derrière les tables où, avec les autres esclaves, depuis quelque temps, il regardait la scène.

Je montrai la jeune fille.

— « Cette esclave te plaît-elle ? » demandai-je.

Il me regarda sans comprendre.

— « Oui, » répondit-il.

— « Bien, » fis-je. Puis je me tournai vers la jeune fille. « Tu plais à l'esclave nommé Poisson, » déclarai-je. « Par conséquent, il pourra se servir de toi. »

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! Non ! »

— « Tu pourras, » dis-je au jeune homme, « te servir d'elle. »

— « Non ! » hurla la jeune fille. « Non, non, non, non ! »

Elle tomba à genoux devant moi, en larmes, les bras tendus.

« Ce n'est qu'un esclave, » pleurnicha-t-elle. « Je devais être Ubara. Ubara. »

— « Tu devras le servir ! » déclarai-je.

Elle se cacha le visage dans les mains et, tassée sur elle-même, pleura.

Tous les convives riaient. Je regardai autour de moi, tout à fait satisfait. Parmi tous ceux que je regardai, seule Luma ne riait pas. Ses yeux étaient pleins de larmes. Cela m'irrita. Demain, me dis-je, je la ferai battre.

Sandra, près de moi, riait joyeusement. Je la caressai avec rudesse. Elle se mit à embrasser mon bras et, de la main droite, je la repoussai. Mais, un instant plus tard, elle posa la joue sur mon bras gauche.

Le jeune garçon, Poisson, regardait la jeune fille, Vina, non sans compassion. Ils étaient tous deux très jeunes. Il avait environ dix-sept ans et elle, approximativement quinze ou seize. Puis il tendit le bras, la fit lever et la tourna face à lui.

— « Je m'appelle Poisson, » dit-il.

— « Tu n'es qu'un jeune esclave ! » s'écria-t-elle.

Elle refusait de le regarder.

Il glissa les doigts sous le collier, qu'il souleva légèrement afin d'obliger la jeune fille à lever la tête.

- « Comment t'appelles-tu ? » s'enquit-il.
- « Dame Vivina de Kasra ! » s'écria-t-elle.
- « Non, » répliqua-t-il. « Tu n'es qu'une esclave. »
- « Non ! » fit-elle, secouant vigoureusement la tête.
- « Si, » insista-t-il, « et je suis également un esclave. »

Puis, à la surprise générale, lui ayant pris la tête entre ses mains, il l'embrassa tendrement sur les lèvres.

Elle le regarda fixement, les yeux pleins de larmes.

Élevée, comme elle l'avait été, dans les appartements réservés aux femmes de haute naissance, dans le palais de Tyros, à Kasra, c'était sans doute la première fois que les lèvres d'un homme touchaient les siennes. Elle s'attendait certainement à recevoir ce premier baiser vêtue des soies d'amour tourbillonnantes de la Libre Compagnie, sous des lampes d'amour en or, près de la couche de l'Ubar de Cos ; mais elle ne reçut pas ce baiser dans le palais de marbre blanc de l'Ubar de Cos ; elle ne le reçut pas comme une Ubara des lèvres d'un Ubar ; elle reçut ce baiser à Port Kar, dans le repaire de ses ennemis, dans la lueur barbare des torches, devant la table de son maître ; et elle ne portait pas les soieries de la Libre Compagnie et de l'Ubara, mais la tunique courte, misérable, d'une Esclave de Cuisine et un collier qui faisait d'elle une esclave ; et les lèvres qui touchèrent les siennes étaient celles d'un esclave.

À la surprise générale, elle n'avait pas résisté au baiser du jeune garçon.

Il lui prit les bras.

« Je suis un esclave, » déclara-t-il.

Avec stupéfaction, nous la vîmes, abandonnée de tous, misérable et seule, lever les lèvres vers lui, très timidement, afin qu'il puisse, s'il le souhaitait, les baiser à nouveau.

Il l'embrassa une nouvelle fois, tendrement.

— « Moi aussi, je suis une esclave, » dit-elle. « Je m'appelle Vina. »

— « Tu es digne, » affirma-t-il, lui tenant la tête entre ses mains, « d'être Ubara. »

— « Et toi, » souffla-t-elle, « Ubar. »

— « Je suis persuadé, » intervins-je, « que tu préféreras les bras de Poisson, bien qu'il ne puisse t'offrir qu'une paille d'esclave, à ceux du gros Lurius, bien que la couche de l'Ubar soit couverte de fourrures opulentes. »

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

Puis je m'adressai au Maître de Cuisine.

« Le soir, » ordonnai-je, « enchaîne-les ensemble. »

— « Une seule couverture ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

La jeune fille, en larmes, s'effondra mais Poisson, très tendrement, la prit dans ses bras et l'emporta. Je ris.

Et tout le monde riait.

Quelle bonne plaisanterie d'avoir réduit en esclavage la jeune fille qui devait devenir Ubara de Cos, de l'avoir affectée aux cuisines, de l'avoir donnée à un simple esclave. On ne tarderait pas à raconter cette histoire dans tous les ports de Thassa, dans toutes les cités de Gor. Cos et Tyros, ennemies de ma Cité, Port Kar, perdraient la face. Comme la défaite des ennemis est délicieuse ! Comme le pouvoir, le succès et le triomphe sont glorieux !

Je plongeai maladroitement la main dans le sac de pièces d'or posé près de mon fauteuil et en sortis des poignées que je lançai dans la salle. Je me levai et jetai un déluge de disques d'or au tarn frappés à Ar, à Tyros, à Cos, à Thentis, à Thuria et à Port Kar. Les hommes se mirent frénétiquement à quatre pattes, riant et s'arrachant les pièces. Chacune d'entre elles faisait le double du poids.

« Du Paga ! » criai-je. Puis je tendis mon gobelet à Telima qui le remplit.

Je regrettais seulement que Midice et Tab ne soient pas venus partager mon triomphe.

Vacillant, je me tenais à la table. Je renversai du Paga.

« Du Paga ! » criai-je. Et Telima remplit mon gobelet. Je bus à nouveau. Puis une nouvelle fois, déchaîné, poussant des cris, hurlant, je lançai des pièces aux quatre coins de la salle, riant au spectacle des hommes qui se battaient et bondissaient pour s'en emparer.

Je bus et continuai de lancer des pièces.

Il y avait des rires et des cris de joie.

« Vive Bosk ! » cria quelqu'un. « Vive Bosk, Amiral de Port Kar ! »

Je jetais frénétiquement des pièces. Je buvais sans discontinuer.

— « Oui ! » hurlai-je. « Vive Bosk ! »

— « Vive Bosk ! » hurlèrent les convives. « Vive Bosk, Amiral de Port Kar ! »

— « Oui ! » criai-je. « Vive Bosk ! Vive Bosk, Amiral de Port Kar ! Vive Bosk, Amiral de Port Kar ! »

Un cri de terreur retentit, sur ma droite, et je me tournai, fixant, à travers les brumes de l'alcool, l'extrémité de la table. Luma, enchaînée à la table, menottes aux poignets, me regardait. Son visage exprimait l'horreur.

— « Ton visage, » s'écria-t-elle, « ton visage ! »

Je la regardai sans comprendre.

Le silence se fit soudain.

« Non, » fit-elle soudain, secouant la tête, « c'est fini maintenant. »

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « Ton visage, » répondit-elle.

— « Qu'a-t-il ? » insistai-je.

— « Ce n'est rien, » répondit-elle en baissant la tête.

— « Qu'a-t-il ? » hurlai-je.

— « Pendant un instant, » répondit-elle, « j'ai cru que c'était le visage de Surbus. »

Je poussai un cri de rage, saisis la grande table et la jetai, renversant les plats et le Paga, au pied de l'estrade. Sandra poussa un cri aigu et s'enfuit en courant, les bras tendus devant elle, dans un tintement incongru de clochettes. Luma, attachée à la table par le cou, fut jetée au pied de l'estrade, roula sur la table et tomba sur les carreaux de la salle. Les esclaves s'enfuirent en hurlant.

Enragé, je saisis le sac d'or, ce qu'il en restait, et le lançai dans la salle, où il déversa une pluie d'or avant de s'écraser sur les carreaux.

Puis, furieux, je fis demi-tour et, trébuchant, quittai la salle.

« Amiral ! » cria quelqu'un, derrière moi. « Amiral ! »

Je serrai le médaillon, frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines, que je portais au cou.

Trébuchant, pleurant de rage, je pris péniblement la direction de mes appartements.

Derrière moi, je ne laissais que consternation.

Furieux, je me hâtai, tombant et me cognant aux murs.

Puis j'ouvris brusquement les portes de mes appartements.

Midice et Tab se séparèrent vivement.

Je poussai un hurlement de rage, pivotai sur moi-même, martelant le mur avec mes poings puis, me débarrassant de mon manteau, me tournai vers eux, le visage inondé de larmes, tout en dégainant ma lame.

« Pour toi, Midice, » déclarai-je, « ce sera la torture et le pal ! »

— « Non ! » s'écria Tab. « C'est ma faute. Je me suis imposé à elle. »

— « Non ! Non ! » cria Midice. « C'est ma faute. Ma faute ! »

— « La torture et le pal ! » répétai-je. Puis je me tournai vers Tab. « Tu étais un bon capitaine, Tab, » dis-je, « par conséquent, je ne te livrerai pas aux Tortionnaires. » J'agitai ma lame. « Défends-toi ! »

Tab haussa les épaules. Il ne dégaina pas son arme.

— « Je sais que tu peux me tuer, » dit-il.

— « Défends-toi ! » hurlai-je.

— « Très bien, » céda Tab. Et sa lame sortit de son fourreau.

Midice se jeta à genoux entre nous, en larmes.

— « Non ! » cria-t-elle. « Tue Midice ! »

— « Je vais te tuer lentement, sous ses yeux, » dis-je, « ensuite, je la livrerai aux Tortionnaires. »

— « Tue Midice, » sanglotait la jeune femme. « Mais laisse-le partir. Laisse-le partir. »

— « Pourquoi m'as-tu fait cela ? » criai-je, le visage couvert de larmes. « Pourquoi ? Pourquoi ? »

— « Je l'aime, » sanglota-t-elle. « Je l'aime. »

Je ris.

— « Tu ne peux pas aimer, » répliquai-je, « tu es Midice. Tu es mesquine, cruelle, égoïste et vaine. Tu ne peux pas aimer. »

— « Mais je l'aime, » souffla-t-elle, « je l'aime. »

— « Ne m'aimes-tu pas ? » demandai-je d'une voix suppliante.

— « Non, » souffla-t-elle, les larmes aux yeux. « Non. »

— « Mais je t'ai beaucoup donné, » sanglotai-je. « Ne t'ai-je pas donné beaucoup de plaisir ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Tu m'as beaucoup donné. »

— « Et ne t'ai-je pas, » criai-je, « donné du plaisir ? »

— « Oui, » dit-elle, « c'est vrai. »

— « Alors, pourquoi ? » hurlai-je.

— « Je ne t'aime pas, » fit-elle.

— « Tu m'aimes ! » glapis-je.

— « Non, » répondit-elle. « Je ne t'aime pas et je ne t'ai jamais aimé. »

Je pleurai.

Je rengainai ma lame.

— « Prends-la, » dis-je à Tab. « Elle est à toi. »

— « Je l'aime, » dit-il.

— « Emmène-la ! » hurlai-je. « Quitte mon service ! Va-t'en ! »

— « Midice, » fit Tab d'une voix rauque.

Elle courut à lui et il passa un bras autour d'elle. Puis ils firent demi-tour et sortirent, lui tenant toujours son épée nue à la main.

Je fis lentement le tour de la pièce puis m'assis au bord de la couche de pierre, sur les fourrures, et me pris la tête entre les mains.

J'ignore combien de temps je restai ainsi.

Au bout d'un moment, j'entendis un petit bruit sur le seuil de la pièce.

Je levai la tête.

Telima était sur le seuil.

Je la regardai.

« Viens-tu laver les carreaux ? » demandai-je sévèrement.

Elle sourit.

— « Je l'ai fait plus tôt, » expliqua-t-elle, « afin de pouvoir faire le service, pendant le festin. »

— « Le Maître de Cuisine sait-il que tu es ici ? » m'enquis-je.

Elle secoua la tête.

— « Non, » répondit-elle.

— « Tu seras battue ! » déclarai-je.

Je constatai qu'elle portait à nouveau, au bras gauche, le bracelet en or dont je me souvenais, celui que je lui avais pris pour le donner à Midice.

« Tu as le bracelet, » remarquai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « D'où vient-il ? » m'enquis-je.

— « De Midice, » répondit-elle.

— « Tu l'as volé ! » déclarai-je.

— « Non, » répliqua-t-elle.

Je la regardai dans les yeux.

« Midice me l'a rendu, » expliqua-t-elle.

— « Quand ? » demandai-je.

— « Il y a plus d'un mois, » répondit Telima.

— « Elle s'est montrée gentille avec une Esclave de Cuisine, » dis-je.

Telima sourit, les larmes aux yeux.

— « Oui, » fit-elle.

— « Je ne l'ai pas vu sur toi, » relevai-je.

— « Je l'ai caché dans ma paillasse, » expliqua Telima.

Je regardai Telima. Elle se tenait sur le seuil, plutôt timidement. Elle était nu-pieds. Elle portait une courte tunique, tachée et misérable. Un simple collier de métal brut lui enserrait le cou. Mais elle avait, au bras gauche, un bracelet en or.

— « Pourquoi portes-tu le bracelet d'or ? » m'enquis-je.

— « C'est tout ce que j'ai, » répondit-elle.

— « Pourquoi viens-tu ici à pareille heure ? » demandai-je.

— « Midice, » dit-elle.

Je gémis, me pris la tête entre les mains et pleurai.

Telima, timidement, approcha.

« Elle avait de l'affection pour toi, » dit-elle.

Je secouai la tête.

« Ce n'est pas sa faute si elle ne t'aime pas, » souffla Telima.

— « Retourne aux cuisines, » sanglotai-je. « Va-t'en, sinon je vais te tuer ! »

Telima s'agenouilla à un mètre de moi. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Va-t'en, » répétais-je, « sinon je vais te tuer ! »

Elle ne bougea pas et resta à genoux, les yeux pleins de larmes. Elle secoua la tête.

— « Non, » dit-elle. « Tu ne le feras pas. Tu ne pourrais pas. »

— « Je suis Bosk ! » criai-je en me levant.

— « Oui, » admit-elle, « tu es Bosk. » Elle sourit. « C'est moi qui t'ai donné ce nom. »

— « C'est toi, » dis-je, « qui m'as détruit ! »

— « Si quelqu'un a été détruit, » fit-elle, « ce n'est pas toi, c'est moi. »

— « Tu m'as détruit, » sanglotai-je.

— « Tu n'as pas été détruit, mon Ubar, » dit-elle.

— « Tu m'as détruit ! » criai-je. « Et, maintenant, je vais te détruire ! »

Je me levai d'un bond, tirai mon épée et me dressai au-dessus d'elle, la lame levée et prête à frapper. Sans bouger, les yeux pleins de larmes, elle me regarda.

De rage, je jetai mon épée qui heurta le mur de la pièce, à cinq mètres de là, puis retomba avec

fracas sur le sol, et je glissai à genoux, en larmes, la tête entre les mains.

« Midice, » sanglotai-je, « Midice. »

Un jour, j'avais juré que, ayant perdu deux femmes, je n'en perdrais pas d'autre. Et Midice était partie. Je lui avais offert les soieries les plus somptueuses, les bijoux les plus précieux. J'étais devenu célèbre. J'étais devenu puissant et riche. J'étais au sommet des honneurs. Mais elle était partie. Cela n'avait servi à rien. Rien n'y avait fait. Elle était partie, s'était enfuie dans la nuit, ne m'appartenait plus. Elle en avait préféré un autre à moi. Je l'avais perdue. Je l'avais perdue.

« Midice, » sanglotai-je, « Midice. »

Puis je me levai, restai quelques instants immobile, secouai la tête, puis je m'essuyai les yeux avec la manche de ma tunique, me dirigeai vers le pied de ma couche de pierre et m'assis par terre, la tête baissée.

— « C'est dur, » dit Telima, « d'aimer sans être aimé. »

— « Je sais, » fis-je.

Puis je la regardai. Sa chevelure était peignée.

« Tu es coiffée, » relevai-je.

Elle sourit.

— « Aux cuisines, » expliqua-t-elle, « une des filles a un peigne édenté, une peigne qu'Ula a jeté. »

— « Elle te permet de l'utiliser ? » m'étonnai-je.

— « J'ai beaucoup travaillé pour elle afin de pouvoir l'utiliser, un soir, lorsque j'en aurais envie, » expliqua-t-elle.

— « La nouvelle jeune fille, » dis-je, « celle que j'ai donnée à Poisson, aura peut-être envie de se servir du peigne. »

Telima sourit.

— « Dans ce cas, » fit-elle, « il faudra qu'elle travaille. »

Je souris à mon tour.

— « Approche, » dis-je.

Elle se leva et vint s'agenouiller devant moi.

Je tendis les bras et pris sa tête entre mes mains.

« Mon orgueilleuse Telima, » dis-je, « mon ancienne Maîtresse. »

Je la regardai, nu-pieds et à genoux devant moi, mon collier d'acier au cou, vêtue d'une tunique misérable, mince et tachée.

— « Mon Ubar, » souffla-t-elle.

— « Maître, » rectifiai-je.

— « Maître, » répéta-t-elle.

Je lui retirai son bracelet d'or et l'examinai.

— « Comment oses-tu, Esclave, » demandai-je, « porter ceci en ma présence ? »

Elle me regarda avec stupéfaction.

— « Je voulais te plaire, » souffla-t-elle.

Je jetai le bracelet.

— « Esclave de Cuisine ! » lui lançai-je.

Elle baissa la tête et une larme coula sur sa joue.

« Tu voulais t'attirer mes faveurs, » dis-je, « en venant ici à pareille heure. »

Elle leva la tête.

— « Non, » fit-elle.

— « Mais ta ruse, » repris-je, « n'a pas marché. »

Elle fit : « Non. », de la tête.

Je glissai les doigts sous son collier, la contraignant à me regarder dans les yeux.

« Tu mérites bien ton collier, » déclarai-je.

Ses yeux étincelèrent comme ceux de la Telima d'autrefois.

— « Toi aussi, » répliqua-t-elle, « tu portes un collier ! »

J'arrachai le large ruban écarlate que je portais au cou, auquel était suspendu un médaillon frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines. Je le jetai au loin.

— « Esclave arrogante ! » criai-je.

Elle ne répondit pas.

« Tu es venue me tourmenter alors que j'ai de la peine, » repris-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Non ! »

Je me levai et l'envoyai sur les carreaux de la chambre.

— « Tu veux être Première Fille ! » l'accusai-je.

Elle se leva, les yeux baissés.

— « Ce n'est pas pour cette raison que je suis venue, » dit-elle.

— « Tu veux être Première Fille ! » hurlai-je. « Tu veux être Première Fille ! »

Elle releva brusquement la tête, furieuse.

— « Oui, » répliqua-t-elle sur le même ton, « je veux être Première Fille ! »

Je ris, satisfait qu'elle eût elle-même reconnu sa culpabilité.

— « Tu n'es qu'une Esclave de Cuisine, » persiflai-je. « Première Fille ! Je vais te renvoyer aux cuisines et te faire battre, Esclave de Cuisine ! »

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

— « Qui sera Première Fille ? » demanda-t-elle.

— « Sandra, probablement, » répondis-je.

— « Elle est très belle, » reconnut Telima.

— « Peut-être, » fis-je, « l'as-tu vue danser ? »

— « Oui, » répondit Telima. « Elle est très belle. »

— « Danses-tu aussi bien ? » m'enquis-je.

Elle sourit.

— « Non, » répondit-elle.

— « Sandra, » dis-je, « semble désireuse de me plaire. »

Telima me regarda.

— « Moi aussi, » souffla-t-elle, « je désire te plaire. »

Je ris car un tel comportement ne convenait pas du tout à l'orgueilleuse Telima.

— « Tu n'hésites pas à recourir, » fis-je remarquer, « aux ruses les plus viles des esclaves. »

Elle baissa la tête.

« Les cuisines sont-elles tellement désagréables ? » m'enquis-je.

Elle me regarda avec colère. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Tu es parfois détestable, » dit-elle.

Je détournai la tête.

— « Tu peux retourner aux cuisines, » dis-je.

Je l'entendis qui faisait demi-tour et se dirigeait vers la porte.

« Attends ! » criai-je en me retournant. Et, sur le seuil, elle se retourna également.

Puis, les mots que je prononçai ne vinrent pas de moi, mais d'un être plus profond que celui dont j'avais conscience. Pas une fois, depuis le jour où je m'étais agenouillé, pieds et poings liés, devant Ho-Hak, de tels mots, involontaires et désespérés, étaient sortis de ma bouche.

« Je suis malheureux, » dis-je, « et je suis seul. »

Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Moi aussi, » dit-elle, « je suis seule. »

Nous nous approchâmes l'un de l'autre, nous nous tendîmes les mains, nos mains se touchèrent, je pris ses mains dans les miennes. Puis, désespérés, nous sanglotâmes dans les bras l'un de l'autre.

— « Je t'aime ! » m'écriai-je.

Et elle répondit :

— « Je t'aime, mon Ubar. Il y a tellement longtemps que je t'aime. »

CE QU'IL ARRIVA, UNE NUIT, A PORT KAR

JE serrais dans mes bras une jeune fille douce, aimante et sans collier.

« Mon Ubar, » souffla Telima.

— « Maître, » rectifiai-je en l'embrassant.

Elle recula, contrariée.

— « Ne préfères-tu pas être mon Ubar que mon Maître ? » demanda-t-elle.

Je la regardai.

— « Si, » dis-je. « Bien sûr. »

— « Tu es les deux, » affirma-t-elle en m'embrassant.

— « Ubara, » soufflai-je.

— « Oui, » dit-elle. « Je suis ton Ubara... Et ton esclave. »

— « Tu n'as pas de collier, » fis-je remarquer.

— « Le Maître l'a retiré, » dit-elle, « afin de pouvoir plus aisément embrasser ma gorge. »

— « Oh, » fis-je.

— « Oh ! » s'écria-t-elle.

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « Rien, » répondit-elle en riant.

Je touchai, sur son dos, les cinq marques laissées par le bâton du Maître de Cuisine.

« Il y a quelques heures, » dit-elle, « j'ai déplu à mon Maître et j'ai été battue. »

— « Je m'excuse, » fis-je.

Elle rit.

— « Comme tu es stupide, parfois, mon Ubar ! Je suis partie sans demander la permission et, naturellement, j'ai été battue. » Elle me regarda et rit. « J'ai souvent mérité d'être battue, » reconnut-elle, « mais je ne l'ai pas toujours été. »

Telima était Goréenne jusqu'au tréfonds d'elle-même. En ce qui me concernait, je resterais toujours, partiellement du moins, originaire de la Terre. Je la serrai dans mes bras. Je ne pourrais jamais, me dis-je, envoyer cette jeune femme sur Terre. Dans ce désert surpeuplé d'hypocrisie et de violence hystérique, insensée, elle se fanerait, se desséchait, comme une plante rare et belle des marais que l'on aurait arrachée pour la planter dans un sol rocailleux.

« Es-tu encore triste, mon Ubar ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je en l'embrassant. « Non. »

Elle me regarda, tendrement. Puis elle me caressa légèrement la joue.

— « Ne sois pas triste, » dit-elle.

Je regardai autour de moi et retrouvai le bracelet en or. Je le glissai à son bras.

Elle se dressa d'un bond, sur les fourrures de la couche, et leva le bras gauche.

« Je suis une Ubara ! » s'écria-t-elle.

— « En général, » fis-je remarquer, « les Ubaras ne portent pas seulement un bracelet en or. »

— « Sur la couche de l'Ubar ? » s'enquit Telima.

— « Eh bien, » fis-je, « je dois reconnaître que je l'ignore. »

— « Moi aussi, » fit Telima. Elle me regarda d'un air rusé. « Je poserai la question à la nouvelle esclave des cuisines, » déclara-t-elle.

— « Tu vas voir ! » criai-je, tendant le bras vers sa cheville.

Elle recula vivement puis s'immobilisa, majestueuse, sur les fourrures.

— « Comment oses-tu traiter ton Ubara de la sorte, Esclave ? » s'enquit-elle.

— « Esclave ? » m'écriai-je.

— « Oui, » insista-t-elle, « Esclave ! »

Je cherchai le collier que je lui avais retiré.

« Non, non ! » s'écria-t-elle, en riant, perdant presque l'équilibre.

Puis je retrouvai le collier.

« Tu ne pourras pas me le mettre ! » cria-t-elle.

Elle s'enfuit, rieuse, et je me lançai à sa poursuite. Elle courut de-ci, de-là, m'évita, sans cesser de rire, mais je parvins à la bloquer dans un coin de la pièce, les bras immobilisés entre le mur et son corps, puis refermai le collier sur son cou. Je la pris dans mes bras, la portai à la couche et la jetai sur les fourrures.

Elle tira sur le collier, les yeux fixés sur moi, comme si elle était furieuse.

Je lui immobilisai les poignets.

« Tu ne pourras jamais me dompter ! » siffla-t-elle.

Je l'embrassai.

— « Eh bien, » dis-je, « toi, tu pourras peut-être me dompter. »

Je l'embrassai à nouveau.

— « Oh, » fit-elle, les yeux levés vers moi, « je vais peut-être finir par te céder. »

Je ris.

Mais, comme si mon rire l'avait rendue furieuse, elle se débattit vigoureusement.

« Cela ne m'empêchera pas, » siffla-t-elle entre ses dents serrées, « de résister de toutes mes forces ! »

Je ris à nouveau, elle rit et je la laissai se débattre jusqu'à l'épuisement puis, des lèvres, des mains, des dents et de la langue, je la caressai jusqu'à ce que son corps, aimé dans sa solitude et sa passion, se livre au mien dans une extase commune. Et, au moment où elle allait se livrer, je lui retirai le collier d'esclave, afin que son consentement, le jeu ayant pris fin, soit celui d'une femme libre, magnifique dans le don, impatient, vigoureux et joyeux, d'elle-même.

« Je t'aime, » dit-elle.

— « Je t'aime également, » dis-je. « Je t'aime, ma Telima. »

— « Mais parfois, » ajouta-t-elle, « il faut que tu m'aimes comme une esclave. »

— « Les femmes ! » m'écriai-je avec exaspération.

— « Toutes les femmes, » expliqua-t-elle, « veulent être aimées tantôt comme une Ubara, tantôt comme une esclave. »

— « Ah ? » fis-je.

Nous restâmes longtemps dans les bras l'un de l'autre.

— « Mon Ubar ? » fit-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Pourquoi, pendant le festin, tandis que le Chanteur chantait, » demanda-t-elle, « pleurais-tu ? »

— « Sans raison, » répondis-je.

Allongés l'un près de l'autre, nous regardions le plafond.

— « Il y a très longtemps, » dit-elle, « quand j'étais petite fille, j'ai entendu parler de Tarl de Bristol. »

— « Dans le marais ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « il arrive qu'un Chanteur visite les îles de rence. Mais, lorsque j'étais esclave à Port Kar, j'ai également entendu chanter les exploits de Tarl de Bristol, dans la maison de mon maître. »

Telima ne m'avait jamais beaucoup parlé de ses années d'esclavage, à Port Kar. Je savais qu'elle haïssait son maître et qu'elle s'était échappée. Et, comme je l'avais deviné, cette période l'avait profondément marquée. Dans le marais, j'avais eu la malchance de faire les frais de ses haines et de ses frustrations rentrées. Ses blessures étaient profondes et, ayant été maltraitée par un homme, elle avait conçu le désir d'en maltraiter un à son tour, et cruellement, afin que ses souffrances rendent plus douce sa vengeance imaginaire. Telima était une femme étrange. Je me demandai, une fois de plus, d'où lui venait le bracelet en or. Puis je me souvins, et cela me troubla à nouveau, qu'elle avait su lire l'inscription que j'avais fait graver sur son collier, il y avait bien longtemps.

Mais je ne dis rien de cela car elle me parlait d'une voix rêveuse, évoquant ses souvenirs.

« Lorsque j'étais petite, sur l'île de rence, » dit-elle, « et, plus tard, la nuit, alors que j'étais esclave, dans ma cage de la maison de mon maître, je ne pouvais dormir et alors je rêvais aux chansons et aux héros. »

Je lui pris la main.

« Et parfois, » poursuivit-elle, « souvent même, je rêvais à Tarl de Bristol. »

Je ne répondis pas.

« Crois-tu qu'il existe ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Ne pourrait-il pas exister ? » demanda-t-elle. Elle s'était retournée à plat ventre et me regardait. J'étais sur le dos et regardais le plafond.

— « Dans les chansons, » répondis-je. « Il ne peut exister que dans les chansons. »

Elle rit.

— « Il n'y a pas de héros ? » demanda-t-elle.

— « Non, » déclarai-je, « il n'y a pas de héros. »

Elle ne répondit pas.

« Il n'y a que des êtres humains, » repris-je.

Longtemps, je regardai le plafond en silence.

« Les êtres humains, » poursuivis-je, « sont faibles. Ils sont parfois cruels. Ils sont égoïstes, cupides, vains et mesquins. Ils sont parfois méchants et bien des choses, en eux, sont laides et ne méritent que le mépris. » Je me tournai vers elle. « Tous les hommes, » déclarai-je, « succombent à la corruption. Les héros n'existent pas. Tarl de Bristol n'existe pas. »

Elle me sourit.

— « Il n'y a que l'or et l'acier, » dit-elle.

— « Et le corps des femmes, » ajoutai-je.

— « Et les chansons, » fit-elle.

— « Oui, » admis-je, « et les chansons. »

Elle posa la tête sur mon épaule.

Faiblement, au loin, retentit un gong.

Bien qu'il fût tôt, la maison était pleine de bruits. Des hommes criaient dans les couloirs.

Je m'assis sur la couche et enfilai rapidement ma tunique.

Des pas précipités, dans le couloir, approchaient.

« Ma lame ! » dis-je à Telima.

Elle se leva d'un bond et ramassa l'épée, qui gisait près du mur, à l'endroit où je l'avais jetée quelques heures plus tôt, lorsque j'avais voulu la tuer.

Je glissai la lame dans le fourreau et enroulai la ceinture-baudrier autour.

Les pas étaient tout proches et on frappa à ma porte.

« Capitaine ! » cria-t-on.

— « Entre ! » répondis-je.

Thurnock ouvrit brutalement la porte. Il s'immobilisa dans la pièce, les cheveux en bataille, les yeux exorbités, une torche à la main.

— « Des navires de patrouille sont rentrés, » dit-il. « Les flottes réunies de Cos et de Tyros ne sont qu'à quelques heures d'ici ! »

— « Prépare mes navires ! » ordonnai-je.

— « Nous n'avons pas le temps, » dit-il. « Et les Capitaines fuient. Tous ceux qui le peuvent quittent Port Kar. »

Je le regardai.

« Fuis, Capitaine, » reprit-il. « Fuis ! »

— « Tu peux partir, » dis-je, « Thurnock. »

Il me regarda sans comprendre puis fit demi-tour et s'éloigna en trébuchant dans le couloir. Au loin, une fille poussa un cri de terreur.

Je m'habillai complètement et mis mon épée en bandoulière sur l'épaule gauche.

— « Prends tes navires et les hommes qui te restent, » dit Telima. « Emplis tes navires de trésors et fuis, mon Ubar. »

Je la regardai. Comme elle était belle !

« Laisse Port Kar mourir ! » cria-t-elle.

Je ramassai le large ruban écarlate, avec son médaillon frappé d'un navire-tarn et des initiales du Conseil des Capitaines.

Je le mis dans ma bourse.

« Laisse Port Kar brûler, » insista Telima. « Laisse Port Kar mourir ! »

— « Tu es très belle, mon amour, » dis-je.

— « Laisse Port Kar mourir ! » cria-t-elle.

— « C'est ma Cité, » répondis-je. « Je dois la défendre. »

Elle pleurait lorsque je sortis de la pièce.

Curieusement, je ne pensais à rien tout en me dirigeant vers la grande salle où s'était déroulé le festin. Je marchais comme un automate, sans savoir ce que je faisais.

Je savais ce que je voulais faire, mais je ne savais pas pourquoi je voulais le faire.

Dans la grande salle, j'eus la surprise de trouver mes officiers et mes hommes rassemblés.

Ils étaient tous là.

Je regardai les visages : l'immense Thurnock, qui s'était calmé, Clitus, rapide et puissant, le Maître de Nage rusé, les autres. Beaucoup étaient des bandits, des pirates, des assassins. Je me demandai ce qu'ils faisaient dans cette salle.

Une porte latérale s'ouvrit et Tab entra, son épée en bandoulière sur l'épaule gauche.

« Excuse-moi, Capitaine, » dit-il, « j'étais sur mon navire. »

Nous nous regardâmes sans rancune. Puis je souris.

— « J'ai de la chance, » dis-je, « d'avoir un second aussi diligent. »

— « Capitaine ! » fit-il en s'inclinant légèrement.

— « Thurnock, » repris-je, « n'ai-je pas donné l'ordre de préparer mes navires ? »

Thurnock sourit, découvrant ses dents, dont une manquait, en haut et à droite.

— « C'est en train ! » répondit-il.

Que pouvait-on leur dire ? Si les flottes réunies de Cos et de Tyros étaient effectivement presque sur nous, nous ne pouvions que fuir, ou bien combattre. Dans les deux cas, nous n'étions pas prêts. Même si la fortune que j'avais rapportée de la flotte du trésor avait été utilisée immédiatement, nous n'aurions pas pu, en une période aussi brève, mettre sur pied une flotte comparable à celle qui s'abattait sur nous.

— « À ton avis, » demandai-je à Tab, « quelle est l'importance des flottes de Cos et de Tyros ? »

Il n'hésita pas.

— « Quatre mille navires, » dit-il.

— « Des navires-tarns ? »

— « Tous, » répondit-il.

Son estimation correspondait parfaitement aux rapports de mes espions. La flotte se composerait, selon mes informations, de quatre mille deux cents navires, deux mille cinq cents appartenant à Cos et mille sept cents fournis par Tyros. Sur ces quatre mille deux cents, mille cinq cents étaient des galères de classe supérieure, deux mille des galères de classe moyenne et sept cents des galères légères. Un filet d'une centaine de pasangs de large se refermait sur Port Kar.

Apparemment, seule la date du départ de la flotte avait échappé à mes espions. Je ris, toutefois, car je ne pouvais pas le leur reprocher. Ce type d'information reste généralement secret. En outre, il est possible de préparer et de lancer les navires très rapidement, si le matériel et les équipages sont disponibles. Suivant en cela le Conseil, j'avais apparemment fait une mauvaise estimation des dommages causés par la capture de la flotte du trésor aux plans de guerre de Cos et de Tyros. Nous avions pensé que la flotte ne prendrait pas le départ avant le printemps. En outre, on était en Se'Kara, c'est-à-dire qu'il était tard pour lancer des navires-tarns. L'essentiel de la navigation, sauf en ce qui concerne les navires ronds, se déroule au printemps et en été. En Se'Kara, surtout à la fin du mois, Thassa est parfois mauvaise.

Nous avons été pris par surprise. Il était dangereux de nous attaquer à ce moment-là. Dans ce coup d'audace, je ne voyais pas la main de Lurius, Ubar de Cos, mais celle de Chenbar de Karsa, Ubar de Tyros, le Sleen de la Mer.

Je l'admirais. C'était un bon capitaine.

— « Qu'allons-nous faire ? » demanda un de mes capitaines.

— « Que proposes-tu ? » demandai-je avec un sourire.

Il me regarda avec stupéfaction.

— « Il n'y a qu'une seule chose à faire, » répondit-il, « préparer nos navires, y charger nos trésors et nos esclaves, puis fuir. Nous sommes puissants et nous pourrions nous emparer d'une île, une des îles du Nord. Tu pourras y être Ubar et nous serons tes hommes. »

— « De nombreux Capitaines, » renchérit un autre, « sont déjà partis pour les îles du Nord. »

— « Et d'autres, » ajouta un troisième, « pour les ports au sud. »

— « Thassa est immense, » dit un autre officier. « Il y a beaucoup d'îles, beaucoup de ports. »

— « Et Port Kar ? » demandai-je.

— « Elle n'a pas de Pierre du Foyer, » dit l'un d'eux.

Je souris. C'était vrai. Port Kar, seule de toutes les cités de Gor, n'avait pas de Pierre du Foyer. J'ignorais si ses habitants ne l'aimaient pas parce qu'elle n'avait pas de Pierre du Foyer ou bien si elle n'avait pas de Pierre du Foyer parce qu'ils ne l'aimaient pas.

L'officier avait proposé, aussi clairement que possible, d'abandonner la cité aux flammes et au pillage des marins de Cos et de Tyros.

Port Kar n'avait pas de Pierre du Foyer.

— « Combien d'entre vous, » demandai-je, « pensent que Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer ? »

Les hommes se regardèrent, troublés. Tous savaient, naturellement, qu'elle n'avait pas de Pierre du Foyer.

Le silence se fit.

Puis, au bout d'un moment, Tab déclara :

— « À mon avis, elle devrait en avoir une. »

— « Mais, » dis-je, « elle n'en a pas encore. »

— « Non, » répondit Tab.

— « Je me demande, » dit un officier, « quel effet cela ferait d'habiter une Cité possédant une Pierre du Foyer. »

— « Comment une Cité peut-elle s'en procurer une ? » demandai-je.

— « Les habitants décident d'en avoir une, » répondit Tab.

— « Oui, » répondis-je, « c'est ainsi qu'une Cité se procure une Pierre du Foyer. »

Les hommes se regardèrent.

« Allez chercher Poisson, le jeune esclave ! »

Les hommes se regardèrent sans comprendre, mais on alla chercher le jeune garçon.

J'étais certain que les esclaves ne s'étaient pas enfuis. Ils n'auraient pas pu. L'alarme avait été donnée pendant la nuit et, la nuit, dans une maison goréenne, les esclaves sont généralement enfermés ; dans ma Maison, pour plus de sûreté, je faisais enchaîner les esclaves ; Midice elle-même, après s'être serrée contre moi sur les fourrures d'amour, lorsque j'en avais terminé avec elle, était toujours enchaînée par la cheville droite à l'anneau d'esclave scellé dans la partie inférieure de la couche. Poisson était enchaîné dans la cuisine, en compagnie de Vina.

Le jeune garçon, blême, inquiet, fut poussé dans la pièce.

« Sors, » lui dis-je, « ramasse une pierre et rapporte-la. »

Il me regarda.

« Dépêche ! » le pressai-je.

Il pivota sur lui-même et sortit en courant.

En silence, nous attendîmes son retour. Il rapporta une pierre un peu plus grosse que mon poing. C'était une pierre ordinaire, pas très grosse, grise et lourde, granuleuse.

Je la pris.

« Un couteau ! » dis-je.

On m'en tendit un.

Je gravai, sur la pierre, en majuscules goréennes, les initiales de Port Kar.

Puis, la pierre à la main, je tendis le bras.

Je montrai la pierre aux hommes.

« Qu'est-ce que je tiens, dans ma main ? » demandai-je.

Tab répondit, d'une voix tranquille :

— « La Pierre du Foyer de Port Kar. »

— « Maintenant, » dis-je, me tournant vers l'homme selon lequel il ne nous restait plus qu'à fuir, « devons-nous fuir ? »

Il regarda la pierre d'un air indécis.

— « Je n'ai jamais eu de Pierre du Foyer, » dit-il.

— « Devons-nous fuir ? » répétai-je.

— « Non, » répondit-il, « pas si nous avons une Pierre du Foyer ! »

Je levai la pierre.

— « Avons-nous une Pierre du Foyer ? » demandai-je aux hommes.

— « Je reconnais que c'est ma Pierre du Foyer, » déclara Poisson, le jeune esclave.

Les hommes ne rirent pas. Ce n'était qu'un jeune garçon, un esclave, mais il avait été le premier à accepter cette Pierre du Foyer, et il avait parlé comme un Ubar.

— « Moi aussi ! » cria Thurnock d'une voix tonitruante.

— « Moi aussi ! » dit Clitus.

— « Moi aussi ! » s'écria Tab.

— « Moi aussi ! » crièrent les hommes rassemblés dans la salle. Et, soudain, des cris de joie retentirent et plus de cent lames jaillirent de leurs fourreaux afin de saluer la Pierre du Foyer de Port Kar. De vieux marins pleuraient en brandissant leur arme. Il y avait une telle joie, dans cette salle, que je n'en avais jamais vue autant. Et il y avait de la ferveur, un sentiment de victoire, de la profondeur, des cris, le fracas des armes, et des larmes, dans cet instant d'amour.

Je criai à Thurnock :

— « Détache les esclaves ! Qu'ils se répandent en ville : sur les quais, dans les tavernes, à l'arsenal, sur les places et les marchés, partout ! Dis-leur d'annoncer la bonne nouvelle ! Dis-leur d'annoncer que Port Kar a une Pierre du Foyer ! »

Des hommes partirent en hâte afin d'exécuter mes ordres.

« Officiers, » criai-je, « à vos navires ! Mettez-vous en ligne devant le port, quatre pasangs à l'ouest des quais de Sevarius. »

« Thurnock et Clitus, » criai-je, « restez ici ! »

— « Non ! » crièrent-ils.

— « Restez ! » ordonnai-je.

Ils me regardèrent avec consternation.

Je ne pouvais pas les envoyer à la mort. J'étais convaincu que Port Kar ne serait pas en mesure de réunir assez de navires pour repousser les flottes conjuguées de Cos et de Tyros.

Je leur tournai le dos et, avec la pierre, sortis.

Devant la demeure, sur la large promenade qui bordait la façade, au bord du port intérieur qui donnait sur le canal, j'ordonnai qu'on prépare une barque rapide à la proue en forme de tharlarion.

De l'endroit où je me trouvais, à l'intérieur de ma demeure, j'entendais des gens crier que Port Kar possédait une Pierre du Foyer et je voyais des torches, le long des canaux, sur les étroits passages qui les bordent.

« Ubar, » dit une voix, derrière moi. Je me retournai et pris Telima dans mes bras.

« Pourquoi refuses-tu de fuir ? » supplia-t-elle, les yeux pleins de larmes.

— « Écoute, » répondis-je. « Entends-tu ? Comprends-tu ce qu'ils crient ? »

— « Ils crient que Port Kar a une Pierre du Foyer, » répondit-elle, « mais Port Kar n'en a pas. Tout le monde le sait. »

— « Si les habitants veulent que Port Kar ait une Pierre du Foyer, » déclarai-je, « alors elle en aura une. »

— « Fuis, » pleura-t-elle.

Je l'embrassai et bondis dans la barque, qui s'était arrêtée au bord de la promenade.

À la gaffe, les hommes l'en éloignèrent.

« À la Salle du Conseil des Capitaines ! » leur dis-je.

La tête de tharlarion de la barque se tourna vers le canal.

Je me retournai et, de la main, fis au revoir à Telima. Elle se tenait près de l'entrée de ma demeure, vêtue en Esclave de Cuisine, sous les torches. Elle leva la main.

Puis je m'assis dans la barque.

Je remarquai que Poisson, le jeune esclave, manœuvrait une gaffe.

« Ce qui nous attend maintenant, » dis-je, « est un travail d'homme. »

Il rentra la gaffe.

— « Je suis un homme, » affirma-t-il, « Capitaine. »

Je constatai que Vina se tenait près de Telima.

Mais Poisson ne se retourna pas.

La barque suivit les canaux de Port Kar en direction de la Salle du Conseil des Capitaines.

Il y avait des torches partout et toutes les fenêtres étaient éclairées.

Autour de nous, dans toute la ville, retentissait le cri, semblable à une étincelle qui enflammait le cœur des hommes :

« Port Kar a une Pierre du Foyer ! »

Un homme se tenait sur le chemin bordant le canal, un paquet sur le dos, attaché à une lance.

« Est-ce vrai, Amiral ? » cria-t-il. « Est-ce vrai ? »

— « Si tu le veux, » répliquai-je, « ce sera vrai ! »

Il me regarda d'un air indécis, puis la barque glissa sur le canal, le dépassant.

Jetant un coup d'œil derrière moi, je constatai qu'il avait jeté son paquet, ne conservant que la lance, et nous suivait à pied.

« Port Kar a une Pierre du Foyer ! » criait-il.

D'autres s'arrêtèrent et lui emboîtèrent le pas.

Les canaux que nous suivions étaient encombrés, surtout de petites barques à la proue en forme de tête de tharlarion, chargées de marchandises, qui allaient dans tous les sens. Tous ceux qui le pouvaient, apparemment, fuyaient Port Kar.

J'avais entendu dire que, sur de grands navires, des centaines d'habitants avaient déjà pris la mer et que, sur les quais, une foule innombrable était prête à payer des sommes exorbitantes pour quitter Port Kar. De nombreux capitaines, me dis-je, vont faire fortune cette nuit.

« Laissez passer l'Amiral ! » cria l'homme qui se tenait à la proue de la barque. « Laissez passer l'Amiral ! »

Des visages empreints de terreur se montrèrent aux fenêtres. Des hommes couraient sur les étroits passages bordant les canaux. Je vis les yeux brillants des urts, le nez et la tête fendant les eaux éclairées par les torches, silencieusement, leurs oreilles pointues, soyeuses, collées sur la tête.

« Laissez passer l'Amiral ! » cria l'homme qui se tenait à la proue de la barque.

Nos rames heurtèrent celles d'une autre embarcation, puis nous nous éloignâmes.

Des enfants pleuraient. Une femme hurla. Des hommes criaient. Partout, des silhouettes noires, un paquet sur le dos, suivaient furtivement les canaux. Presque tous les bateaux que nous dépassâmes étaient pleins de marchandises et de passagers terrifiés.

Presque tous ceux que nous dépassâmes demandèrent :

« Est-il vrai, Amiral, que Port Kar a une Pierre du Foyer ? »

Et je répondis, comme au premier qui m'avait posé la question :

— « Si vous le voulez, ce sera vrai ! »

Le timonier d'une barque fit demi-tour.

Des deux côtés du canal, de longues files de torches nous suivaient et des barques, à leur tour, nous suivirent.

« Où allez-vous ? » demanda un homme penché à une fenêtre, à la foule qui passait sous lui.

— « À la Salle du Conseil des Capitaines ! » répondit un des hommes qui suivaient le canal. « On dit que Port Kar a maintenant une Pierre du Foyer ! »

Puis, derrière moi, des hommes crièrent :

« Port Kar a une Pierre du Foyer ! Port Kar a une Pierre du Foyer ! »

Ce cri fut repris par des milliers de voix et, partout, je vis des hommes interrompre leur fuite, des barques faire demi-tour et d'autres hommes sortir des immeubles et envahir les promenades bordant les

canaux. Les paquets furent abandonnés, les armes furent dégainées et, derrière nous, par milliers, les habitants de Port Kar nous suivirent jusqu'à la grande place devant la Salle du Conseil des Capitaines.

L'homme qui se tenait à la proue de ma barque n'avait pas encore amarré celle-ci aux bittes de la place que j'avais déjà bondi sur le quai et me dirigeais, à grands pas, mon manteau virevoltant autour de moi, sur les grands pavés de l'immense place, vers le portail de la Salle du Conseil des Capitaines.

Deux membres de la Garde du Conseil, qui se tenaient sous les deux grosses torches éclairant l'entrée de la salle, se mirent au garde-à-vous, leur lance frappant le sol.

Je les dépassai et pénétrai dans la salle.

Des bougies brûlaient sur plusieurs tables. Des feuilles de papier tramaient par terre. Il y avait peu de Scribes et de pages. Sur les quatre-vingts ou cent vingt Capitaines qui assistaient ordinairement aux délibérations du Conseil, seuls trente ou quarante étaient présents.

Et, au moment où j'entrai, deux ou trois quittèrent la salle.

Le Scribe, hagard, assis derrière la grande table sur laquelle se trouvait le grand Livre du Conseil, me regarda.

Je jetai un coup d'œil circulaire.

Les Capitaines étaient assis, silencieux. Samos était là. Il tenait sa tête aux cheveux blancs, courts, entre ses mains, et ses coudes reposaient sur ses genoux.

Deux autres Capitaines se levèrent et quittèrent la salle.

L'un d'entre eux s'arrêta près de Samos et dit :

« Prépare tes navires, il est encore temps de fuir. »

Samos, d'un geste, l'écarta.

Je m'assis à ma place.

« Je demande, » dis-je au Scribe, comme s'il s'agissait d'une séance ordinaire, « à prendre la parole devant le Conseil. »

Le Scribe fut stupéfait.

Les Capitaines levèrent la tête.

— « Parle, » dit le Scribe.

— « Combien d'entre vous, » demandai-je aux Capitaines, « sont prêts à assurer la défense de la Cité ? »

Bejar, aux cheveux longs et raides, était là.

— « Ne plaisante pas, » dit-il, « Capitaine ! » Sa voix exprimait l'irritation. « Presque tous les Capitaines ont déjà fui. Tout comme des centaines de petits capitaines. Navires ronds et navires longs quittent le port. Tous ceux qui en ont la possibilité fuient. La ville est livrée à la panique. Aucun navire n'est en état de combattre. »

— « Les gens, » renchérit Antisthenes, « fuient. Ils ne combattront pas. Ils sont vraiment de Port Kar. »

— « Qui sait ce qui appartient véritablement à Port Kar ? » demandai-je à Antisthenes.

Samos leva la tête et me regarda.

— « Les gens fuient, » affirma Bejar.

— « Écoutez ! » criai-je. « Écoutez ! Ils sont dehors. »

Les membres du Conseil levèrent la tête. Malgré les murs épais et les hautes fenêtres étroites de la Salle du Conseil des Capitaines, ils entendirent les cris tonitruants de la foule.

Bejar tira son épée de son fourreau :

— « Ils veulent nous tuer ! » s'écria-t-il.

Samos leva la main.

— « Non, » dit-il. « Écoutez ! »

— « Que crient-ils ? » demanda un Capitaine.

Un page entra précipitamment dans la salle.

— « La foule, » cria-t-il, « s'est rassemblée sur la place ! Avec des torches ! Il y a des milliers de personnes ! »

— « Que crie-t-elle ? » demanda Bejar.

— « Elle crie, » dit le jeune garçon essoufflé, vêtu de soie et de velours, « elle crie : « Port Kar a une Pierre du Foyer ! ». Oui, elle crie cela. »

— « Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer, » déclara Antisthenes.

— « Elle en a une ! » répondis-je.

Les Capitaines me regardèrent.

Samos se renversa sur son siège et poussa un rire tonitruant, martelant les bras de sa chaise curule.

Puis les autres Capitaines, à leur tour, éclatèrent de rire.

— « Port Kar a une Pierre du Foyer ! » cria Samos en riant.

— « Je l'ai vue, » affirma une voix, près de moi.

Je fus stupéfait. Je me retournai et constatai, avec étonnement, que Poisson, le jeune esclave, se tenait près de moi. Les esclaves n'ont pas le droit de pénétrer dans la Salle du Conseil des Capitaines. Il m'y avait suivi, passant près des gardes à la faveur de l'obscurité.

— « Qu'on s'empare de l'esclave et qu'on le batte ! » cria le Scribe.

Samos, d'un geste, le fit taire.

— « Qui es-tu ? » demanda Samos.

— « Un esclave, » répondit le jeune garçon. « Je m'appelle Poisson. »

Les hommes rirent.

« Mais, » ajouta le jeune garçon, « j'ai vu la Pierre du Foyer de Port Kar. »

— « Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer, jeune homme, » déclara Samos.

Alors, de sous mes vêtements, je sortis lentement l'objet que j'y avais caché. Personne ne dit mot. Tous les regards se fixèrent sur moi. Je déroulai lentement la soie.

— « Voici la Pierre du Foyer de Port Kar, » dit le jeune garçon à Samos.

Les hommes restèrent silencieux.

Puis Samos dit :

— « Port Kar n'a pas de Pierre du Foyer. »

— « Capitaines, » dis-je, « suivez-moi sur le perron de la Salle du Conseil. »

Ils me suivirent et je sortis de la Salle du Conseil puis m'immobilisai au sommet des grandes marches de marbre qui y conduisaient.

« C'est Bosk ! » cria la foule. « C'est Bosk, l'Amiral ! »

Je regardai les milliers de visages, les centaines de torches.

J'aperçus les canaux, au loin, au-dessus des têtes de la foule massée jusqu'aux eaux bordant la place. Et, sur ces eaux, se pressaient des centaines de bateaux pleins d'hommes munis de torches, dont les flammes se reflétaient sur les murs des immeubles et dans l'eau.

Je ne dis rien. Je regardai longtemps la foule.

Puis, soudain, je levai le bras, brandissant, au-dessus de ma tête, la Pierre.

« Je l'ai vue ! » cria un homme, les yeux pleins de larmes. « J'ai vu la Pierre du Foyer de Port Kar ! »

« La Pierre du Foyer de Port Kar ! » crièrent des milliers de voix. « La Pierre ! »

Il y eut des acclamations assourdissantes, des hurlements, des cris, on brandit les torches et les armes. Des hommes pleuraient. Des femmes aussi. Des pères soulevèrent leurs enfants afin qu'ils puissent voir la Pierre.

Je crois que les cris de joie qui s'élevèrent sur la place ont dû porter jusqu'aux trois lunes de Gor.

— « Je vois, » dit Samos, qui se tenait près de moi, d'une voix étouffée par le vacarme de la foule,

« que Port Kar a effectivement une Pierre du Foyer. »

— « Tu n’as pas fui, » dis-je, « d’autres n’ont pas fui et le peuple n’a pas fui. »

Il me regarda, troublé.

« Je crois, » déclarai-je, « que Port Kart a toujours eu une Pierre du Foyer. Mais on vient seulement de la retrouver. »

Nous regardâmes la foule immense qui jubilait et pleurait.

Samos sourit.

— « Il me semble, » dit-il, « Capitaine, que tu as raison. »

Près de moi, les yeux pleins de larmes, se tenait le jeune esclave, Poisson. Les hommes qui formaient la foule avaient également les yeux pleins de larmes.

Il y eut de nombreux cris de joie et d’allégresse.

« Oui, Capitaine, » dit Samos. « Il me semble que tu as raison. »

COMMENT BOSK CONDUISIT LES AFFAIRES DE PORT KAR SUR THASSA

JE me tenais dans la nacelle instable fixée au sommet du mât du *Dorna*, la lunette des Constructeurs à la main.

C'était un spectacle magnifique, ces immenses lignes de navires, au loin, qui s'étendaient d'un bout à l'autre de l'horizon, les voiles semblables à des drapeaux jaunes et mauves, par milliers, sous le soleil de la neuvième heure goréenne, une ahn avant midi, bien qu'elles vinssent pour nous attaquer.

Port Kar avait rassemblé tous les navires disponibles.

Compte tenu de la hâte de notre formation et de la mise au point des plans de bataille, je ne connaissais même pas avec précision le nombre de navires engagés dans les diverses opérations. Toutefois, je crois pouvoir affirmer que nous disposions, au moment de la bataille, d'un peu plus de deux mille cinq cents navires, dont plus de mille quatre cents étaient des navires ronds, contre les flottes réunies de Cos et de Tyros, lesquelles réunissaient quatre mille deux cents unités, toutes des navires-tarns, et qui approchaient par l'ouest. Nous avions pratiquement tous les navires de guerre disponibles de l'Arsenal, soit approximativement cinq cents, de différentes classes. L'arsenal en contenait un aussi grand nombre parce que la saison était très avancée. Comme je l'ai peut-être déjà signalé, sur Gor, on navigue principalement au printemps et en été, surtout les navires-tarns, qui tiennent mal la mer par gros temps. Seuls les navires ronds effectuent encore des sorties en automne, et les différentes flottes du commerce n'étaient donc pas disponibles. Incidemment, elles risquaient peu d'être attaquées sans leur escorte habituelle, le mauvais temps étant le même pour les navires-tarns adverses ! Nous avions quand même récupéré soixante navires ronds qui, pour des raisons diverses, se trouvaient à ce moment-là dans l'arsenal.

En outre, notre flotte comprenait mille cinq cents navires fournis par des capitaines privés, petits capitaines de Port Kar, qui étaient en grande majorité des navires ronds, trois cents seulement d'entre eux étant des navires de guerre. De plus, nous avions quatre cent cinquante navires fournis par les Capitaines du Conseil qui n'avaient pas fui avant la présentation de la Pierre du Foyer. Sur ces quatre cent cinquante navires, trois cents environ, heureusement, étaient des navires-tarns. Mes navires personnels étaient comptés dans ceux des Capitaines du Conseil. Enfin, j'acceptai avec joie, mais également avec étonnement, les trente-cinq navires proposés par deux des Ubars de Port Kar, vingt de la part de Chung, trapu et brillant, et quinze de la part de Nigel, grand et aux cheveux longs, semblable à un seigneur de guerre de Torvaldsland. C'étaient les seuls navires qu'il leur restait après les incendies

d'En'Kara. Eteocles et Sullius Maximus n'avaient fourni aucun navire à la flotte, tout comme, naturellement, Claudius, régent d'Henrius Sevarius.

Sans la découverte, pour ainsi dire, de la Pierre du Foyer de Port Kar, nous n'aurions sans doute pas pu opposer plus de six cents navires aux flottes de Cos et de Tyros.

Je refermai la lunette des Constructeurs et regagnai, par l'étroite échelle de corde, le pont du *Dorna*.

Au moment de poser le pied sur le pont, je constatai que Poisson, le jeune esclave, se tenait près du mât.

« Je t'ai ordonné, » criai-je, « de rester à terre ! »

— « Tu me battras après, » répliqua-t-il, « Capitaine. »

— « Qu'on lui donne une épée ! » dis-je.

— « Merci, Capitaine ! » s'écria le jeune garçon.

À grands pas, je me dirigeai vers le château arrière du *Dorna*.

« Salut, Maître de Nage, » dis-je.

— « Salut, Capitaine ! » répondit-il.

Je gravis les marches, traversai le pont des timoniers et gagnai le pont du capitaine.

J'examinai la situation.

Derrière, sur une même ligne, à une centaine de mètres les uns des autres, se trouvaient quatre navires-tarns de Port Kar, suivis de quatre autres et de quatre autres et de quatre encore. Par conséquent, le *Dorna* conduisait une formation relativement serrée de seize navires-tarns. C'était une des cinquante forces d'intervention comparables, dont l'ensemble représentait huit cents navires. La flotte ennemie, afin de bloquer la sortie de Port Kar, s'était très largement déployée. Ses navires étaient très espacés et sur quatre lignes seulement. Nos groupes de seize navires, disposés de telle façon qu'ils pouvaient se soutenir et non se gêner, pourraient aisément couper ces lignes. Nous avions l'intention de les couper en cinquante endroits. Aussitôt après avoir coupé les lignes ennemies, nos navires se diviseraient en groupes de deux et attaqueraient, dans la mesure du possible, par l'arrière, mais toujours conjointement. Chaque paire choisirait un navire et, tandis que celui-ci manœuvrerait pour attaquer le premier, le second frapperait. Le reste, l'immense majorité de la flotte, resterait, provisoirement du moins, à l'écart, exclue des combats. Encore une fois, le problème ne résidait pas tant dans le nombre absolu de navires que dans la concentration d'un nombre supérieur aux endroits stratégiques. Leurs lignes ayant été coupées en cinquante endroits, car quelques navires-tarns éloignés les uns des autres ne peuvent résister à une formation serrée de seize navires-tarns, j'espérais que de nombreuses unités feraient demi-tour afin de faire face aux agresseurs, qui se trouveraient alors derrière eux. Chacune de mes cinquante formations de navires-tarns serait suivie, environ une demi-heure plus tard, par un groupe de deux navires-tarns qui, je l'espérais, parviendraient à prendre les navires de Cos et de Tyros, qui viendraient de faire demi-tour, à revers. Je n'avais pas oublié que le *Dorna*, dans des conditions similaires, s'était montré particulièrement efficace. Les paires d'origine, provenant des cinquante groupes de seize navires-tarns, après avoir coupé les lignes et combattu, franchiraient une nouvelle fois, si possible, ces lignes, revenant vers Port Kar, et utiliseraient la même tactique. Toutefois j'étais persuadé que, dans de nombreux cas, nous ne parviendrions pas à couper les lignes par deux fois. Les navires de Cos et de Tyros auraient, à ce moment-là, resserré leur formation. Après le premier passage, je comptais sur une bataille généralisée, sauf si les groupes de deux navires pouvaient continuer de combattre en commun. La désignation de groupes de deux, incidemment, et mon refus de combattre isolément, si possible, même devant un adversaire en nombre égal, constituaient apparemment une nouveauté, dans la guerre maritime goréenne, bien que le principe de la paire, sur une base plus informelle, fût aussi ancien que la tactique du triangle, utilisée, on s'en souvient peut-être, par ceux de mes navires qui avaient attaqué le reste de l'escorte de la flotte du trésor. J'avais également mis au point un système de signaux grâce auxquels mes navires, ceux de la force d'intervention et les autres, pourraient, si les paires se trouvaient

séparées, changer de partenaire, conservant ainsi la possibilité d'attaquer par deux les navires isolés même si les paires d'origine se trouvaient séparées.

Les deux premières vagues d'assaut se composaient, par conséquent, de cinquante forces d'intervention de seize navires-tarns suivies, une demi-ahn plus tard, de cinquante paires de navires-tarns. Cela signifie que la première vague comprenait huit cents navires et la seconde cent.

Cela me laissait environ deux cent trente-cinq navires-tarns et un grand nombre, mille quatre cent dix, navires ronds.

Je fis signe aux seize navires-tarns qui me suivaient de continuer leur route. Ils s'éloignèrent, signalant qu'ils avaient reçu mon message. Le *Dorna* s'écarta.

J'aurais préféré les accompagner mais, en tant que commandant en chef, cela m'était impossible.

La troisième vague, qui partirait une ahn après la seconde, serait une longue ligne constituée de mille quatre cents navires ronds. J'espérais que, au moment où elle arriverait au cœur de la bataille, les flottes de Cos et de Tyros auraient réduit l'étendue de leurs lignes et se seraient concentrées. Par conséquent, les mille quatre cents navires ronds seraient peut-être en mesure de les déborder, de les encercler puis d'attaquer sur les flancs, les prenant sous un déluge de javelines enflammées, de pierres brûlantes, de poix bouillante et de carreaux d'arbalète qui pouvait se révéler extrêmement dévastateur. En outre, lorsque les navires de Cos et de Tyros se tourneraient contre ces navires ronds, ils risquaient d'avoir une surprise. Les rames étaient confiées à des citoyens de Port Kar ou bien à des esclaves armés et non enchaînés, impatients de combattre pour leur liberté et la Pierre du Foyer d'une Cité. Seuls les esclaves originaires de Cos, de Tyros ou de leurs alliées avaient été laissés à terre, enchaînés dans les entrepôts de Port Kar. En outre, indépendamment du fait que les cales étaient pleines d'hommes non enchaînés et armés, ces navires ronds regorgeaient d'hommes armés et vigoureux, citoyens de Port Kar qui tenaient à participer à la bataille. Ces équipages étaient munis de grappins et chaque navire rond disposait de deux planches à clous, au moins. Il s'agit, en fait, de planches de débarquement d'environ un mètre cinquante de large, dont une extrémité est fixée au navire rond et dont on bascule l'autre, munie de gros clous, sur le pont du navire ennemi. Les navires ronds étant plus hauts sur l'eau que les navires-tarns, il est possible d'utiliser cette technique. En général, évidemment, c'est le navire rond, avec son équipage peu nombreux d'hommes libres, qui s'efforce d'éviter l'abordage. Mais j'étais convaincu que les navires-tarns qui tenteraient de les aborder seraient envahis par des hordes d'hommes armés et se trouveraient, par conséquent, contre toute attente, eux-mêmes abordés. Nous avions entassé, sur ces navires ronds, beaucoup plus d'hommes armés que n'en contient ordinairement un navire-tarn de classe supérieure. La stratégie la plus répandue, en ce qui concerne les navires ronds, consiste à casser leurs rames du fait que, en général, on ne tient pas à les couler, puisqu'ils font partie du butin. Cette stratégie, toutefois, compte tenu des circonstances, jouerait en notre faveur. Et, si les navires-tarns de Cos et de Tyros utilisaient leur éperon, nous espérions que, avant qu'ils n'aient pu le dégager, les grappins et les planches à clous entreraient en action. En outre, naturellement, les nombreux archers, ainsi que les responsables des onagres, des balistes et des catapultes tireraient sans relâche une pluie de projectiles qui serait d'autant plus dévastatrice que la distance serait réduite. J'espérais que mes navires ronds, avec leurs nombreux équipages d'hommes libres, leurs esclaves comptant sur un affranchissement possible, leur artillerie et leurs possibilités d'abordage pourraient résister aux navires-tarns de classe supérieure. En fait, plutôt qu'un combat naval, ils tenteraient de s'approcher de l'ennemi puis, grâce aux grappins et aux planches à clous, de l'aborder et de réaliser une bataille terrestre sur mer.

Ma quatrième vague se composait de cinquante navires-tarns, qui avaient reçu l'ordre de ne pas baisser leur mât et partirait une ahn après les navires ronds. Comme ils suivraient les navires ronds, le mât dressé, je supposais qu'on les prendrait pour des navires ronds, car les navires-tarns baissent toujours leur mât avant la bataille. Par conséquent, j'espérais que les navires de Cos et de Tyros, voyant les voiles, prendraient leurs nouveaux ennemis pour des navires ronds à un mât, car il en existe

quelques-uns, et qu'ils jugeraient mal leur vitesse ou bien se jetteraient imprudemment sur eux, découvrant trop tard qu'ils se dirigeaient tout droit sur des navires-tarns rapides, maniables et dangereux. Ensuite, une fois libres de le faire, ces navires soutiendraient les navires ronds, détruisant les navires-tarns qui, inconscients du danger, pourraient tenter de les aborder.

Ma cinquième vague, qui partirait une demi-ahn après la quatrième, se composait de deux escadres de quarante navires-tarns chacune, la première attaquant par le nord et la seconde par le sud. Je n'avais pas assez de navires pour que ce mouvement de tenaille soit réellement dévastateur mais, dans l'agitation de la bataille, alors qu'on n'a pas une vision parfaitement claire de la position et du nombre d'ennemis, de telles attaques de flanc ont parfois un effet psychologique surprenant. L'Amiral de Cos et de Tyros, Chenbar, probablement, ne pourrait pas connaître l'importance et la disposition de nos unités. En réalité, le matin même de la bataille, nous n'avions pas nous-mêmes une idée parfaitement précise de nos plans et ignorions jusqu'au nombre exact de navires dont nous pourrions disposer. J'espérais que Chenbar supposerait que les navires qui avaient fui Port Kar avaient fait demi-tour et s'étaient joints à la bataille, ou bien qu'il croirait, avant d'avoir pu se faire une idée précise de l'importance de nos attaques de flanc, qu'il avait gravement sous-estimé nos forces. Cette attaque de flanc, bien entendu, arrivait aussi tard parce qu'elle était impossible à réaliser aussi longtemps que la flotte de Cos et de Tyros ne se serait pas concentrée afin de contrer nos premiers mouvements. Nous espérions que la crainte provoquée par cette attaque par les flancs pousserait de nombreux capitaines, et peut-être Chenbar lui-même, à faire demi-tour, ce qui rendrait leurs navires plus vulnérables.

La seconde vague passa devant nous, chaque paire suivant la force d'intervention qui lui avait été assignée.

Le *Dorna* resta immobile, les rames à l'intérieur, se balançant sur les vagues.

Je tenais en réserve cent cinq navires-tarns qui viendraient prendre position près du *Dorna* en même temps que la cinquième vague.

« Dois-je baisser le mât ? » demanda un officier.

— « Non, » répondis-je.

Je voulais pouvoir m'installer au sommet afin d'observer le déroulement de la bataille.

C'était l'automne et un vent glacé soufflait en rafales sur la mer. Des nuages roulaient dans le ciel. Au nord, l'obscurité faisait comme une ligne sombre sur l'horizon. Il avait gelé au matin.

« Serrez la voile ! » dis-je à un officier.

Il donna des ordres aux marins.

Bientôt, des marins s'engagèrent sur la longue vergue inclinée et, aidés par d'autres qui, sur le pont, tiraient sur les cordes, attachèrent la grande voile triangulaire.

J'étudiai la surface de la mer.

« Que faisons-nous, maintenant ? » demanda un officier.

— « Nous attendons, » répondis-je.

— « Et toi, » s'enquit-il, « que vas-tu faire ? »

— « Je vais aller dormir, » répliquai-je. « Réveille-moi dans une demi-ahn. »

Après avoir un peu dormi, je me sentais beaucoup mieux.

À mon réveil, on me servit du pain et du fromage dans ma cabine.

Je montai sur le pont.

Le vent était très froid, le *Dorna* tanguait violemment et les vagues battaient sa coque. L'ancre avant et l'ancre arrière étaient descendues.

On me donna mon manteau d'Amiral et je le jetai sur mon épaule, la gauche, celle à laquelle je portais déjà la lunette des Constructeurs. Puis je glissai quelques bandes de tarsk séché dans ma ceinture. Je fis descendre l'homme de vigie afin de le remplacer dans la nacelle. Dans la nacelle, je

m'enveloppai dans mon manteau d'Amiral, mordis dans un morceau de tarsk séché, autant contre le froid que pour satisfaire ma faim, puis je sortis la lunette des Constructeurs.

Je regardai où en était la bataille.

Le tarsk séché est, généralement, salé. En général, au sommet du mât, il y a une gourde d'eau à l'intention de la vigie. Je débouchai la gourde et bus un peu d'eau. Elle était recouverte d'une pellicule de glace. Des morceaux de glace fondirent dans ma bouche.

La ligne noire, au nord, semblait plus épaisse.

Je me tournai à nouveau vers la bataille.

La longue ligne de navires ronds de Port Kar passa, louvoyant, pratiquement sans avoir recours aux rames, les petites voiles de tempête, triangulaires, claquant au vent. Les galères à grément latin, qu'il s'agisse de navires ronds ou de navires-béliers, ne peuvent augmenter ou diminuer la surface de toile ; ce ne sont pas des navires à voile carrée ; par conséquent, ils ont plusieurs voiles adaptées aux diverses conditions atmosphériques ; on descend la vergue le long du mât et on change la voile ; les trois types de voile utilisés sont tous latins et se distinguent par la taille ; il y a une grande voile de beau temps, utilisée par vents faibles ; une voile plus petite pour les fortes brises en poupe et une voile plus petite encore qui sert pendant les tempêtes. C'était avec cette voile, bien que cela soit inhabituel, que les navires ronds louvoyaient ; s'ils avaient utilisé une voile plus grande, compte tenu de la violence du vent, ils auraient penché dangereusement, embarquant probablement de l'eau par les tolets situés sous le vent.

Je souris au passage des navires. Les ponts étaient presque déserts. Mais je savais que, dans les châteaux avant et arrière, dans les tourelles, sur le pont de nage et dans les cales, des centaines d'hommes étaient cachés.

Je repris mes observations, dirigeant la lunette des Constructeurs vers l'ouest.

Les navires de la première vague avaient atteint les lignes de la flotte de Cos et de Tyros.

Il faisait froid dans la nacelle.

Derrière eux, éparpillées sur les eaux glacées de Thassa, les paires de la seconde vague progressaient, glissant rapidement, les rames luisantes d'eau, vers les longues lignes de voiles jaunes et mauves que l'on apercevait au loin, jaunes pour Tyros, mauves pour Cos.

Je me demandai combien d'hommes allaient mourir.

Je m'enveloppai plus étroitement dans mon manteau d'Amiral.

Je me demandai qui j'étais et je me dis que je l'ignorais. Je savais seulement que j'avais froid, que j'étais seul et que, au loin, des hommes combattaient.

Je me demandai si mon plan était bon et je me dis que je l'ignorais également. Il y avait des milliers de facteurs impossibles à prévoir et susceptibles de transformer radicalement la situation.

Je savais que Chenbar était un capitaine brillant, pourtant, malgré cela, il ne devait pas avoir entièrement compris nos plans, nos positions et nos paris car nous ignorions nous-mêmes, quelques heures plus tôt, ce dont nous disposerions et comment nous l'utiliserions.

Je ne croyais pas pouvoir gagner la bataille.

J'eus l'impression d'avoir agi stupidement en ne fuyant pas Port Kar lorsque cela était encore possible. Manifestement, de nombreux Capitaines appartenant au Conseil, ainsi que d'autres, l'avaient fait, après avoir enfermé leurs esclaves enchaînés et leurs trésors dans les cales de leurs navires. Pourquoi avais-je décidé de ne pas fuir ? Pourquoi les autres avaient-ils fait de même ? Tous les hommes étaient-ils des imbéciles ? Maintenant, des hommes allaient mourir. Qu'y a-t-il qui vaille une vie humaine ? L'humiliation la plus abjecte n'est-elle pas préférable à sa perte ? Ne vaut-il pas mieux accepter la condition d'esclave, se prosterner devant un maître pour conserver la vie, plutôt que risquer la mort ? Je me souvins que moi aussi, dans le marais du delta du Vosk, j'avais supplié et je m'étais prosterné afin de conserver la vie ; pourtant, malgré ma lâcheté d'alors, enveloppé dans un manteau

d'Amiral, je regardais maintenant les lignes de navires ennemis se rejoindre, les hommes courir au-devant de leur destin et de leur destruction, ou bien de victoires, obéissant à mes instructions alors que j'ignorais pratiquement tout de la vie, de la guerre et du destin.

Il y avait certainement des hommes plus dignes que moi de prendre la responsabilité de ces paroles qui envoyaient les hommes au combat, pour vivre ou mourir. Que penseraient-ils de moi lorsqu'ils tomberaient dans les eaux glacées de Thassa ou s'abattraient, percés par la lame d'une épée, la bouche pleine du sang de leur mort ? Chanteraient-ils mes louanges, à cet instant ? Et ne porterais-je pas le poids de ces morts du fait que mes paroles, celles d'un fou ignorant, les auront précipités dans l'eau ou jetés sur les lames ?

J'aurais dû leur dire de fuir. Au lieu de cela, je leur avais donné une Pierre du Foyer.

« Amiral ! » cria quelqu'un, sur le pont. « Regarde ! » C'était un marin muni, lui aussi, d'une lunette et juché sur la haute proue du *Dorna*. « Le *Venna*, » reprit-il, « est passé ! »

Je dirigeai la lunette vers l'ouest. Au loin, je distinguai le *Venna*, un de mes navires-tarns. Il s'était frayé un chemin dans les lignes de navires ennemis et faisait demi-tour pour frapper à nouveau. Il était en compagnie du *Tela*, son navire jumeau. Un navire-tarn ennemi était couché sur l'eau et un autre s'enfonçait dans les vagues par l'arrière. Des débris flottaient sur l'eau.

Le *Venna* était commandé par l'incomparable Tab.

Les marins rassemblés sur le pont de mon navire poussèrent des cris de joie.

Bravo, me dis-je, bravo.

Les navires ennemis proches de l'endroit où ma force d'intervention avait frappé faisaient demi-tour afin d'affronter leurs adversaires.

Mais, derrière eux, basse sur l'eau, les mâts baissés, arriva la seconde vague de mon attaque.

Les navires de Cos et de Tyros se rapprochèrent les uns des autres, serrant leur formation afin de concentrer davantage de navires à des endroits donnés. Tandis qu'ils renforçaient leurs lignes, je distinguai les limites de la flotte, ce qui n'avait pas été possible plus tôt.

Derrière les navires de la seconde vague, formant une longue ligne qui s'étendait, sur Thassa, d'un horizon à l'autre, ses voiles de tempête battues par le vent, venait la troisième vague, celle des navires ronds.

Je jetai un coup d'œil derrière moi.

Derrière le *Dorna*, sans se hâter, à demi-cadence, avançaient cinquante navires-tarns, le mât levé, la voile attachée à la longue vergue oblique. Dans le tumulte de la bataille, j'étais convaincu qu'on les prendrait, au début et peut-être jusqu'au moment où il serait trop tard, pour une seconde vague de navires ronds.

Juste après cette quatrième vague, son attaque devant se produire une demi-heure après celle de la quatrième vague, viendrait la cinquième vague composée de deux groupes de quarante navires-tarns qui, venus du nord et du sud, prendraient la flotte ennemie dans une tenaille.

Et, dès le début de ce mouvement de tenaille, le reste de ma flotte, les réserves, cent cinq navires-tarns, viendrait prendre position près du *Dorna*.

Ces réserves seraient accompagnées de dix gros navires ronds appartenant à l'Arsenal. Les officiers supérieurs eux-mêmes ignoraient ce que contenaient leurs cales.

Tous les éléments dont j'avais tenu compte étaient en action.

Je jetai un coup d'œil en direction du nord. Puis j'ouvris la lunette et examinai la surface de l'eau. Je refermai la lunette. Au-dessus de l'eau, au nord, se dressaient de gros nuages noirs. Au-dessus, filaient de petits nuages blancs, semblables à des tabuks cherchant à échapper aux mâchoires d'un larl à la crinière noire.

La saison était très avancée.

Je n'avais pas tenu compte de Thassa, de sa violence et de sa versatilité.

Il faisait froid, dans la nacelle, et je pris un autre morceau de tarsk séché. L'eau avait gelé dans la gourde, la faisant éclater.

J'ouvris une fois de plus la lunette des Constructeurs et la dirigeai vers l'ouest.

Il y avait plus de trois ahns que j'étais dans la nacelle fixée au sommet du mât du *Dorna*, fouetté par le vent, les doigts gourds, serrant la lunette des Constructeurs, observant la bataille.

J'avais vu ma première vague percer, en plusieurs dizaines d'endroits, les longues lignes de Cos et de Tyros, puis j'avais vu les navires de l'immense flotte leur faire face, s'offrant aux minces vaisseaux de la seconde vague qui en avaient détruit beaucoup plus, compte tenu de leur taille et de leur poids, que je n'avais osé l'espérer. Puis, tandis que les lignes de Cos et de Tyros se concentraient afin de repousser mes forces d'intervention, mes lignes de navires ronds avaient encerclé la flotte ennemie. Des centaines de navires s'étaient jetés sur ces intrus peu maniables mais beaucoup se rendirent compte, trop tard, qu'ils n'avaient pas affaire à des navires ronds ordinaires mais à de véritables forteresses flottantes, grouillantes d'hommes armés et impatients de combattre. Puis, les navires de la flotte avaient une nouvelle fois changé de direction afin d'attaquer ce qu'ils prirent pour une nouvelle vague de navires ronds, s'offrant ainsi aux éperons et aux lames latérales de bâtiments aussi rapides et destructeurs qu'eux-mêmes. J'étais fier de mes hommes et de leurs navires. Ils se battaient avec courage. Je n'avais pas non plus le sentiment que mon sens de la stratégie était négligeable. Pourtant, dans ma nacelle, il me semblait que, avec le temps, le poids et le nombre de navires se feraient sentir. Je n'avais qu'un peu plus de deux mille cinq cents navires, avec une trop grande proportion de navires ronds, à opposer à une flotte composée uniquement de navires de guerre, forte de quatre mille deux cents unités.

De nombreux navires brûlaient dans l'après-midi sombre et venteux. Étincelles et flammes passaient d'un navire à l'autre. Par endroits, les navires étaient pressés les uns contre les autres, par dizaines, formant des îles de bois qui partaient à la dérive.

La mer devenait mauvaise et le noir, au nord, avait envahi la moitié du ciel, dressé comme un animal de proie prêt à fondre sur sa victime.

La cinquième vague était en retard.

Le *Dorna* tirait sur ses ancres. Nous les avions levées, afin qu'il puisse prendre le vent, puis nous les avions descendues à nouveau mais il tanguait et roulait, montait et descendait avec les vagues. Son armature grinçait, j'entendais le craquement des boulons, des plaques métalliques et des chaînes qui, par endroits, renforçaient son ossature.

La cinquième vague était divisée en deux groupes : le groupe venant du nord était commandé par Nigel et se composait de ses quinze navires, renforcés par vingt-cinq appartenant à l'Arsenal ; le groupe venant du sud était commandé par Chung et se composait de ses vingt navires, renforcés par vingt autres appartenant à l'Arsenal. Tous ces navires étaient des navires-tarns.

Mais la cinquième vague n'arrivait pas.

Se dirigeant vers le *Dorna* par l'est, la réserve, composée de cent cinq navires-tarns et de dix gros navires ronds appartenant à l'Arsenal, dont les officiers supérieurs eux-mêmes ignoraient le contenu, arriva.

Je me demandai si j'avais eu raison de faire confiance à Nigel et à Chung.

Le navire du commandant de la réserve s'arrêta à portée de voix du *Dorna*.

Grâce à la lunette, je constatai qu'Antisthenes, le Capitaine qui était toujours le premier appelé sur la liste du Conseil, se tenait sur le château arrière.

Les autres navires prirent position sur quatre lignes derrière le bâtiment du commandant.

Parmi eux, lourds, battus par le vent, leur voile de tempête roulée sous la vergue, venaient les dix navires ronds appartenant à l'Arsenal. Malgré leur taille et leur poids, ils tanguaient et roulaient sur les hautes vagues de Thassa, en cette fin de Se'Kara.

Je tournai à nouveau la lunette vers l'ouest, vers la fumée qui s'élevait au loin.

Je constatai que les navires-tarns de Cos et de Tyros évitaient, dans la mesure du possible, de s'attaquer à nos navires ronds et concentraient leurs efforts sur mes navires-tarns, profitant de l'avantage du nombre. Les navires ronds, lents, soumis à l'action du vent, étaient laissés à l'écart.

Je souris. Chenbar était un excellent Amiral. Il avait décidé de mener un combat avec lequel il était familier. Il s'attaquait à mes navires-tarns, profitant de l'avantage du nombre, laissant les navires ronds pour plus tard, lorsqu'il serait possible de fondre sur eux à quatre ou cinq contre un. Les navires ronds, naturellement, étaient trop lents pour apporter aux navires-tarns l'aide dont ils allaient sans doute avoir bientôt besoin.

Je repliai la lunette et me soufflai sur les doigts. Il faisait très froid et il me semblait que l'issue de la bataille était écrite sur ce grand jeu qui s'étendait d'un horizon à l'autre, supportant les hommes et les navires en flammes qui constituaient les pièces.

Le vent soufflait avec violence.

Puis, sur le pont, des cris et des acclamations retentirent. L'homme juché au sommet de la proue, la lunette des Constructeurs en bandoulière, debout, des cordes attachées aux chevilles pour lui éviter une chute fatale, agitait son bonnet. Les rameurs criaient et agitaient eux aussi leurs bonnets.

J'ouvris la lunette des Constructeurs. Au nord et au sud, fendait les eaux glacées de Thassa, les mâts baissés, arrivaient les navires de la cinquième vague.

Je souris.

Chung, faisant route au nord, avait été obligé de naviguer contre le vent. Nigel, pour qui la guerre maritime n'avait pas de secret, avait retenu ses navires afin que les deux mâchoires de la tenaille se referment simultanément, comme si elles obéissaient à une seule et même volonté.

Je laissai tomber la lunette des Constructeurs, en bandoulière sur mon épaule, contre mon flanc. Je mis dans ma bouche le reste du tarsk séché et, tout en mâchant, descendis l'échelle de corde fixée au pont, au pied du mât.

Je sautai sur le pont du *Dorna* et fis signe à Antisthenes qui se tenait sur le château arrière du navire commandant la flotte de réserve, à une centaine de mètres de moi. Il hissa un drapeau à la drisse fixée au sommet de la tourelle de l'étrave.

Je montai sur le château arrière de mon navire.

Parmi les cris de stupéfaction de mes hommes et de ceux des autres navires, on démonta les planches couvrant le pont des dix navires ronds et on les jeta par-dessus bord.

Le tarn est un oiseau terrestre, souvent originaire de régions montagneuses, bien qu'il y ait, dans les jungles, des tarns au plumage multicolore. Les tarns installés dans les cales des navires ronds portaient tous une cagoule. Sous la caresse glacée du vent, ils levèrent la tête, battirent des ailes et tirèrent sur les chaînes qui les attachaient à l'armature du navire.

On débarrassa l'un d'eux de sa cagoule et des liens qui lui fermaient le bec.

Il poussa un cri qui glaça les vents froids de Thassa eux-mêmes.

Les hommes frémirent de peur.

Il est extrêmement difficile de faire voler le tarn au-dessus de l'eau.

Je n'étais pas certain qu'il serait possible de les contrôler au-dessus de la mer.

En général, même avec un aiguillon à tarn, il est impossible de les contraindre à perdre la terre de vue.

Je défis la bandoulière de ma lunette et tendis celle-ci à un marin.

« Qu'on descende une chaloupe ! » dis-je à un officier.

— « Avec cette mer ? »

— « Vite ! » criai-je.

On mit une chaloupe à l'eau. À une des rames, comme si c'était sa place, se tenait Poisson, le jeune esclave. Le Maître se Nage prit le gouvernail de la chaloupe.

Nous accostâmes le navire rond le plus proche par son côté sous le vent.

Bientôt, je pris pied sur le pont du navire rond.

« Es-tu Terence, » demandai-je, « Capitaine des mercenaires de Treve ? »

L'homme acquiesça.

Treve est un repaire de brigands situé parmi les pentes escarpées des Voltaï où rôdent les larls. Rares sont ceux qui savent exactement où se trouve cette Cité. Autrefois, les tamiers de Treve avaient tenu tête aux cavaleries de tarns d'Ar. Les habitants de Treve ne cultivent pas mais, à l'automne, pillent les récoltes des autres. Ils vivent de rapines et de pillage. On dit que les hommes de Treve comptent parmi les plus orgueilleux et les plus impitoyables de Gor. Ils aiment par-dessus tout le danger et les femmes libres, qu'ils volent dans les cités civilisées et emportent dans leur repaire des montagnes, où ils en font des esclaves. On dit qu'il n'est possible d'atteindre la Cité qu'à dos de tarn. J'avais connu une jeune femme originaire de Treve. Elle s'appelait Vika.

« Il y a, dans ces dix navires ronds, » dis-je, « cent tarns avec leurs tarniers. »

— « Oui, » répondit-il. « Et il y a, avec chaque tarn, une corde à nœuds et cinq marins de Port Kar. »

Je regardai la cale ouverte du navire rond. Le tarn, débarrassé de sa cagoule, leva son bec cruel, courbe, en forme de cimenterre. Ses yeux étincelaient. C'était, apparemment, un bel oiseau. J'aurais préféré Ubar des Cieux. C'était un tarn brun-roux, couleur assez répandue chez ces grands oiseaux. Le mien était noir ; c'était un tarn géant, brillant, aux grandes serres chaussées d'acier, un oiseau fait pour la vitesse et la guerre, un oiseau qui avait été, à sa manière primitive et sauvage, mon ami. Je l'avais chassé des Sardar.

« Je recevrai cent Pierres d'or en échange de mes tarns et de mes hommes, » dit Terence de Treve.

— « Tu les auras, » répondis-je.

— « Je les veux maintenant, » déclara le Capitaine de Treve.

Furieux, je sortis ma lame et la pointai sur sa gorge.

— « Ma promesse est d'acier ! » dis-je.

Terence sourit.

— « Les hommes de Treve, » fit-il, « comprennent ce type de promesse. »

Je baissai ma lame.

— « Seul de tous les tarniers de Port Kar, » repris-je, « et seul de tous les Capitaines, tu as accepté les risques de cette entreprise : l'utilisation des tarns en mer. »

Un autre Capitaine de Port Kar aurait pu, à mon avis, accepter de prendre un tel risque mais, accompagné de son millier d'hommes, il avait quitté la Cité quelques semaines plus tôt. Je veux parler de Ha-Keel, mince et couvert de cicatrices, qui porte au cou, suspendu à une chaîne en or, un disque d'or au tarn, incrusté de diamants, originaire d'Ar. Il avait tué pour se le procurer, afin d'acheter des soieries et des parfums à une femme qui avait fui avec un autre homme ; Ha-Keel les avait poursuivis, avait tué l'homme en combat singulier et vendu la femme comme esclave. Il lui avait été impossible de rentrer à Ar. J'avais appris que ses forces avaient été engagées par Tor, qui voulait faire cesser les incursions de tarniers venus du désert. Ha-Keel et ses hommes se vendaient au plus offrant. Je savais que, grâce à des intermédiaires, il avait servi les Autres, les ennemis des Prêtres-Rois, qui voulaient s'approprier ce monde. J'avais rencontré Ha-Keel à Turia, chez Saphrar, un Marchand.

— « Je recevrai les cent Pierres d'or, » insista Terence, « quelle que soit l'issue de ton plan. »

— « Bien entendu, » dis-je. Puis je le dévisageai. « Cent Pierres, » repris-je, « bien que cela représente un salaire élevé, est une petite somme compte tenu des risques que tu vas affronter. J'ai du mal à croire que tu t'engages seulement pour cent Pierres d'or. Et je sais que la Pierre du Foyer de Port Kar n'est pas la tienne. »

— « Nous sommes de Treve, » souligna Terence.

— « Donne-moi un aiguillon à tarn, » fis-je.

Il m'en tendit un.

Je me débarrassai de mon manteau d'Amiral. Quelqu'un me tendit une écharpe, que j'acceptai.

Il tombait de la neige fondue.

Le tarn déteste perdre la terre de vue. Même soumis à l'aiguillon, il se révolte. Ces tarns portaient une cagoule. Alors qu'instinctivement ils ont tendance à ne pas perdre la terre de vue, j'ignorais quelle serait leur réaction si on leur retirait leur cagoule en mer, où la terre est invisible. Peut-être refuseraient-ils de quitter le navire. Peut-être deviendraient-ils fous de rage et de peur. Je savais que certains tarns avaient tué ceux qui avaient essayé de les faire voler au-dessus de Thassa. Mais j'espérais que les tarns, se trouvant soudain en pleine mer, s'adaptent à cette situation nouvelle. J'espérais que, dans leur étrange intelligence animale, c'était l'éloignement progressif de la terre et non le fait de ne plus la voir qui poussait leurs instincts à la révolte.

En fait, je ne tarderais pas à le savoir.

Je sautai sur la selle du tarn sans cagoule. Il poussa un cri tandis que je fixais la large ceinture de sécurité violette. La poignée de l'aiguillon à tarn venait s'appuyer à mon poignet droit. J'enroulai l'écharpe autour de ma tête.

« Si je peux contrôler l'oiseau, » dis-je, « suivez-moi et exécutez mes instructions. »

— « Laisse-moi essayer d'abord, » dit Terence de Treve.

Je souris. Pourquoi celui qui avait été tarnier de Ko-ro-ba, les Tours du Matin, laisserait-il un habitant de Treve, Cité traditionnellement hostile, se mettre en selle avant lui ? Je n'avais, naturellement, pas l'intention de lui dire cela.

— « Non ! » répondis-je.

Une paire de menottes d'esclave et une corde étaient accrochées au pommeau de la selle. Je les glissai dans ma ceinture.

Je fis un signe et on ouvrit l'anneau métallique qui attachait le tarn à une des poutres de l'armature du navire.

Je tirai sur la première rêne.

Le tarn, dans un battement d'ailes, sortit de la cale. Il s'immobilisa sur le pont, ouvrant et fermant les ailes, regardant autour de lui, puis poussa un cri. Les autres tarns, dans la cale, une dizaine, s'agitèrent et tirèrent sur leurs chaînes.

La neige fondue, glacée, me fouettait le visage.

Je tirai à nouveau sur la première rêne et, dans un battement d'ailes, l'oiseau gagna la longue vergue inclinée du mât de misaine du navire rond.

Il levait très haut la tête et tous les nerfs de son corps semblaient tendus, mais surpris. Il regarda autour de lui.

Je ne pressai pas l'oiseau.

Je caressai son cou et lui parlai, doucement, sur un ton rassurant.

Je tirai sur la première rêne. L'oiseau ne bougea pas. Ses serres étaient crispées sur la vergue inclinée.

Je ne me servis pas de l'aiguillon.

J'attendis un peu, le caressant, lui parlant.

Puis, soudain, je poussai un cri et tirai brusquement sur la première rêne de sorte que, par entraînement et par instinct, l'oiseau se jeta dans le vent chargé de neige fondue et monta dans le ciel plein de nuages menaçants.

J'étais à nouveau à dos de tarn !

L'oiseau monta jusqu'au moment où je lâchai la première rêne, puis décrivit des cercles. Puis, brusquement, je me rendis compte que l'oiseau frémissait d'enthousiasme et de plaisir. Ses mouvements étaient aussi rapides et sûrs que s'il avait été au-dessus des pentes familières des Voltaï ou des canaux de

Port Kar.

Je vérifiai ses réactions aux rênes. Elles étaient immédiates et impatientes.

Déjà, au-dessous de moi, on débarrassait les tarns de leurs cagoules et des liens qui leur attachaient le bec. Les tarniers se mettaient en selle. Je vis les tarns bondir sur le pont des navires ronds, je vis la fixation des cordes à nœuds aux selles et les marins d'élite, experts à l'épée, cinq par corde, se mettre en position. Et, outre les marins, chaque tarnier, attaché sur sa selle, disposait d'une lanterne de navire, protégée et abritée, allumée, et, dans des sacs de cuir, attachés les uns aux autres et jetés en travers de la selle, de nombreuses bouteilles de terre cuite, bouchées avec des chiffons. Ces bouteilles étaient pleines d'huile de tharlarion et les chiffons qui les fermaient étaient imbibés de la même substance.

Bientôt, derrière moi, volèrent une centaine de tarniers et, sous chacun d'eux, accrochés à une corde à nœuds, cinq marins d'élite.

Je constatai que ma cinquième vague, les deux groupes de quarante navires, sous le commandement de Nigel et de Chung, avait attaqué les flancs de la grande flotte.

À ce moment-là, avant que l'ennemi ait pu se faire une idée précise de son importance, alors qu'il ne se préoccupait plus que de ces attaques de flanc inattendues, je filai au-dessus des flottes antagonistes à la tête de mes tarniers qui transportaient les marins d'élite.

Dans le désordre de la bataille, navires-tarns tentant de s'éperonner et navires ronds essayant de rejoindre les navires-tarns ennemis, je vis, protégé par dix navires-tarns de chaque côté ainsi que par dix devant et dix derrière, le vaisseau amiral de Cos et de Tyros. C'était un grand navire jaune, couleur de Tyros, propulsé par plus de deux cents rameurs.

C'était le navire de Chenbar.

Il contenait, outre les rameurs, qui étaient tous libres, des combattants, une centaine d'archers et une autre centaine d'hommes, artilleurs, personnel auxiliaire et officiers.

Je tirai sur la quatrième rêne.

Presque aussitôt, le navire fut le centre d'un immense battement d'ailes car les tarns descendirent.

Mon tarn se posa sur le château arrière et je mis aussitôt pied à terre.

Je sortis mon épée de son fourreau.

Stupéfait, Chenbar, Ubar de Tyros, Sleen de la Mer, dégaina sa lame.

J'arrachai l'écharpe qui me couvrait le visage.

« Toi ! » s'écria-t-il.

— « Bosk, » répliquai-je, « Capitaine de Port Kar ! »

Nos lames se heurtèrent.

Derrière nous retentissaient des cris, des hurlements et le bruit sourd d'hommes prenant pied sur le pont, après avoir lâché leur corde, le fracas des armes. Des carreaux d'arbalète sifflaient.

Un groupe d'oiseaux ralentissait au-dessus du pont, les hommes y sautaient, puis un autre groupe le remplaçait. Puis, ayant déposé leurs combattants, les tarniers filaient vers le ciel menaçant, plein de neige fondue, allumaient leurs chiffons huileux, un par un, dans leurs bouteilles d'huile de tharlarion, et les jetaient sur le pont des navires de Tyros. Je ne pensais pas que ces bombes d'huile enflammée feraient beaucoup de dégâts, mais je comptais sur la conjonction de trois éléments : l'effet psychologique d'une telle attaque, la peur provoquée par les flottes lancées sur les flancs, dont on ne connaissait pas encore avec précision l'importance, puis, dans la confusion et, je l'espérais, la terreur, la perte inattendue du commandant en chef.

Je glissai sur le pont couvert de neige fondue du château arrière et parai la lame de Chenbar, qui filait vers ma gorge.

Je me relevai d'un bond et le combat reprit.

Puis chacun de nous saisit, de sa main libre, le poignet armé de l'autre.

Je le poussai contre la poupe et il se cogna la tête. J'entendis quelqu'un, derrière moi, mais un de

mes hommes s'occupa de lui. Des lames tintaient, derrière moi. Je craignais, un instant, d'avoir cassé la colonne vertébrale de Chenbar. Je lâchai le poignet armé de l'Amiral de Tyros et le frappai, du poing gauche, à l'estomac. Tandis qu'il s'effondrait, je libérai ma main armée et, sans lâcher mon épée, lui donnai un violent coup de poing à la mâchoire. Je pivotai sur moi-même. Mes hommes repoussaient ceux qui tentaient de monter sur le château arrière. Chenbar, assommé, était tombé à genoux. Je sortis les menottes d'esclave de ma ceinture et les refermai sur les poignets de Chenbar. Puis je le traînai jusqu'aux serres du tarn. Avec la corde, sortie de ma ceinture, j'attachai les menottes à la patte droite de l'oiseau.

Maladroitement, Chenbar tenta de se lever mais mon pied, posé sur son cou, l'en empêcha.

Je regardai autour de moi.

Mes hommes poussaient les défenseurs du navire vers le pavois et les faisaient basculer dans l'eau glacée. Les défenseurs n'étaient pas préparés à une telle attaque. Ils avaient été surpris et la résistance avait été faible. En outre, j'avais une bonne centaine de lames de plus.

Les défenseurs nageaient vers les autres navires de Tyros, qui faisaient demi-tour dans l'intention de nous aborder.

Un déluge de carreaux d'arbalète s'abattit sur le pont du vaisseau amiral.

« Poussez les hommes de Tyros près des bordés ! » criai-je.

Puis une voix, sur un autre navire, cria :

« Cessez le tir ! »

Puis les premiers tarns regagnèrent le vaisseau amiral, ayant lâché leurs bombes d'huile enflammée. Cinq hommes saisirent chaque corde et furent emportés.

« Incendiez le navire ! » criai-je à mes hommes.

Ils allèrent mettre le feu aux cales.

D'autres tarns revinrent et d'autres hommes, parfois six ou sept sur la même corde, furent emportés.

De la fumée sortit entre les planches du pont.

Un navire de Cos heurta le flanc du nôtre.

Mes hommes repoussèrent les agresseurs puis, avec des rames, éloignèrent l'autre navire.

Un autre navire nous toucha, cassant les rames.

Une nouvelle fois, les hommes repoussèrent les agresseurs.

« Regardez ! » cria quelqu'un.

Les hommes poussèrent des cris de joie. Le navire battait le pavillon de Bosk, avec ses bandes vertes sur fond blanc.

« Tab ! » crièrent-ils. « Tab ! »

C'était le *Venna* qui venait nous libérer.

J'aperçus, brièvement, Tab, en sueur malgré le froid, la tunique déchirée, l'épée à la main, sur le château arrière du *Venna*.

Puis, de l'autre côté, apparut le *Tela*, navire jumeau du *Venna*. Ses lourdes préceintes, destinées à protéger la coque, étaient marquées et, par endroits, cassées.

Les hommes bondirent sur les deux navires.

Je fis signe aux tarniers, venus chercher les hommes, de s'éloigner.

Au loin, des navires brûlaient.

Puis, des flammes jaillirent entre les planches du pont du vaisseau amiral.

Les soldats de Tyros encore à bord du navire se jetèrent à l'eau et, à la nage, se dirigèrent vers leurs navires. J'en vis, à une centaine de mètres de moi, accrochés aux préceintes et même aux rames.

Je restais seul, en compagnie de Chenbar, sur le château arrière du vaisseau amiral.

Je me mis en selle.

Un carreau d'arbalète tomba derrière moi, se fichant dans le pont en flammes.

Chenbar secoua la tête, se leva d'un bond, les menottes aux poignets.

« Combattez ! » hurla-t-il, s'adressant à ses navires. « Combattez ! »

Je tirai sur la première rêne et le tarn, contre le vent, s'envola, emportant Chenbar de Kasra, Ubar de Tyros, le Sleen de la Mer, prisonnier de menottes d'esclave, qui se balançait au-dessous de nous, impuissant, dans le vent et les tourbillons de neige fondue, prisonnier de Bosk, Capitaine de Port Kar et Amiral de sa flotte.

COMMENT BOSK RENTRA CHEZ LUI

QUAND nous touchâmes le pont glacé, battu par le vent, du *Dorna*, mes rameurs se levèrent et m'acclamèrent en agitant leurs bonnets.

« Conduisez ce prisonnier dans la cale, » ordonnai-je, « et enchaînez-le ! Le Conseil décidera ce qu'il faut faire de lui. »

De nouvelles acclamations retentirent.

Chenbar s'immobilisa un instant devant moi, les poings serrés, les yeux pleins de fureur, puis fut entraîné vers la cale par deux marins.

— « Je suppose, » dit le Maître de Nage, « que, vêtu des haillons des esclaves, il ramera bientôt sur un navire rond de l'Arsenal. »

« Amiral ! » cria la vigie. « Les flottes de Cos et de Tyros font demi-tour ! Elles fuient ! »

L'émotion me faisait trembler. J'étais sans voix. Les hommes, autour de moi, poussaient des cris de joie.

Puis je lançai :

« Qu'on rappelle nos navires ! »

Les hommes signalèrent à des unités de réserve qu'il leur fallait aller chercher nos navires encore engagés dans la bataille.

Le *Dorna* tirait violemment sur ses ancrs, comme un sleen pris au piège. Comme tous les navires-tarns, c'était un bâtiment étroit et de faible tirant d'eau. Me tournant vers les navires ronds, je constatai qu'ils étaient également malmenés. À mon avis, le *Dorna* ne résisterait pas longtemps sur une telle mer, à moins qu'il ne trouve son salut dans la fuite.

« Levez les ancrs ! » ordonnai-je. « Hissez la voile de tempête ! »

Les hommes obéirent en hâte et, tandis qu'ils exécutaient les ordres, je signalai aux navires de la flotte de réserve, qui devaient aller convoyer les unités engagées, de prendre le chemin du retour pendant qu'il en était encore temps. Il n'était pas question, après cette victoire, de poursuivre les flottes de Cos et de Tyros.

Je me tenais sur le pont gelé, battu par le vent, du *Dorna*, le dos au vent. On me tendit mon manteau d'Amiral, que mes hommes avaient rapporté en revenant du navire rond, et je le mis sur mes épaules. On apporta également une cruche de Paga chaud.

« Le gobelet de la victoire ! » lança le Maître de Nage.

J'eus un sourire désabusé. Je ne me sentais pas victorieux. J'avais froid. J'étais en vie. J'avalai le Paga chaud.

On avait abaissé la vergue et on y fixait la petite voile triangulaire. On leva les ancres, et la vergue, grâce à un système de cordes et de poulies, monta vers le sommet du mât. Pendant ce temps, sous la direction du Maître de Nage, les rames de tribord entrèrent en action, amenant l'arrière du navire sous le vent. Le vent prit le navire par le travers et le fit pencher dangereusement. Des vagues glacées balayèrent le pont, puis l'eau s'écoula. Les deux timoniers, arc-boutés sur leurs gouvernails, firent tourner le navire. Puis l'arrière fut sous le vent et le Maître de Nage donna la cadence, faisant avancer le navire en attendant que la voile prenne le vent. Lorsque cela se produisit, on eut l'impression qu'un poing frappait la voile, le mât grinça et la proue, pendant un terrible instant, plongea dans l'eau glacée puis se leva vers le ciel.

« Ramez ! » cria le Maître de Nage. « Ramez ! Ramez ! »

Le tambour de cuivre du keleustes rythma la cadence maximum.

Le petite voile de tempête, gonflée par le vent et la neige fondue, tirait violemment sur la vergue et les cordes. Le *Dorna* fila à toute vitesse, fendait les vagues qui se dressaient, immenses, sur ses flancs.

Il s'en sortirait.

J'ignorais si la victoire que nous avions remportée, car nous avions apparemment remporté une victoire, était ou non décisive, mais je savais que le vingt-cinq de Se'Kara, car c'est ce jour-là que la bataille eut lieu, ne serait pas oublié de si tôt, à Port Kar, Cité autrefois qualifiée de perfide et malsaine, mais qui s'était donné une Pierre du Foyer, Cité qu'on avait appelée : Fléau de Thassa la Luisante mais qui méritait sans doute le nom que certains citoyens lui donnaient parfois : Joyau de Thassa la Luisante. Je me demandai combien d'hommes prétendraient qu'ils avaient combattu, en ce vingt-cinq de Se'Kara, sur Thassa. Je souris. Ce jour deviendrait probablement férié, à Port Kar. Et ceux qui avaient participé aux combats resteraient, à jamais, camarades et frères. Je suis Anglais. Et je me souvins d'une autre victoire, à une autre époque, sur une planète lointaine. Je me dis que, plus tard, en ce jour férié, les hommes montreront sans doute leurs cicatrices aux esclaves et aux enfants émerveillés et diront :

« J'ai été blessé en Se'Kara. »

Cette bataille serait-elle célébrée dans des chansons, comme l'avait été l'autre ? Pas en Angleterre, bien sûr. Mais, sur Gor, certainement. Pourtant, me dis-je, les chants mentent. Et ceux qui sont morts, en cette journée, ne chantaient pas. Toutefois, me dis-je, s'ils avaient vécu, n'auraient-ils pas chanté ? Et je répondis : Oui. Et ainsi, me demandai-je, ne pourrions-nous pas chanter pour eux, et pour nous également, et ne pourrait-il pas y avoir, bien que cela soit difficile à envisager, une part de vérité dans les chansons ?

Je retournai auprès du tarn que j'avais posé sur le pont du *Dorna*. Je quittai mon manteau d'Amiral et le jetai sur l'oiseau qui frissonnait dans le froid. Près de lui, se tenait Poisson, le jeune esclave.

Je le regardai dans les yeux et constatai, avec surprise, qu'il avait compris ce qu'il me fallait faire.

« Je vais avec toi, » déclara-t-il.

Je savais que les navires d'Eteocles et de Sullius Maximus n'avaient pas été intégrés à notre flotte. Je savais également que le blocus de la dernière place forte de Sevarius avait été levé afin que les navires, qui appartenaient à l'Arsenal, puissent participer à la bataille. Je savais qu'il y avait eu échange d'informations entre Claudius, régent d'Henrius Sevarius, et Cos et Tyros. En outre, je n'étais pas prêt à croire qu'il n'y avait pas eu également échange d'informations entre Eteocles et Sullius Maximus et Cos et Tyros. Les deux actions avaient très probablement été coordonnées. La Salle du Conseil elle-même était peut-être déjà livrée à l'incendie. Les deux Ubars et Claudius, régent d'Henrius Sevarius, devaient avoir pris le pouvoir, constituant un triumvirat, à Port Kar. Leur pouvoir, bien entendu, ne durerait pas. Port Kar n'avait pas perdu la bataille. Lorsque le vent serait tombé, dans quelques heures ou bien dans un ou deux jours, la flotte ferait demi-tour et rentrerait à Port Kar. Mais je savais que, dans l'intervalle, confiants mais ignorant tout de l'issue de la bataille, les deux Ubars et Claudius tenteraient de débarrasser la Cité de ceux qui s'opposaient à eux.

Je me demandai si ma demeure tenait toujours.

J'avais fait apporter de la viande au tarn, de gros morceaux de tarsk, cuisses et épaules, que j'avais jetés devant lui, sur le pont glacé. Il mangeait avidement. J'avais fait désosser la viande. Avec du bosk, je ne l'aurais pas fait, mais les os du tarsk sont plus fins et se fendent aisément. Puis je lui fis apporter de l'eau, dans un panier de cuir, et brisai la couche de glace qui la recouvrait. Il but.

« Je vais avec toi, » répéta le jeune garçon.

Il avait glissé, dans la ceinture de sa tunique, l'épée que j'avais demandé à un officier de lui donner, avant la bataille.

Je secouai la tête.

— « Tu n'es qu'un enfant, » dis-je.

— « Non, » répliqua-t-il, « je suis un homme ! »

Je lui souris.

— « Pourquoi veux-tu m'accompagner dans ma demeure ? » m'enquis-je.

— « Il le faut, » répondit-il.

— « La jeune Vina a-t-elle tant d'importance, à tes yeux ? » demandai-je.

Il me regarda, rougit, puis baissa la tête. Il tapa du pied sur le pont.

— « Ce n'est qu'une esclave ! » dit-il.

— « Bien sûr, » fis-je.

— « Et, » ajouta-t-il d'un air de défi, « un homme ne se préoccupe pas d'une simple esclave ! »

— « Évidemment, » reconnus-je.

— « Même si elle n'existait pas, » reprit-il, « je t'accompagnerais. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Tu es mon Capitaine, » répondit-il, surpris.

— « Reste ici, » lui dis-je, avec gentillesse.

Il tira l'épée que je lui avais fait donner.

— « Mets-moi à l'épreuve ! » s'écria-t-il.

— « On ne joue pas, » dis-je, « avec les outils des hommes. »

— « Défends-toi ! » cria-t-il.

Ma lame jaillit de son fourreau et je parai son attaque. Elle était venue beaucoup plus rapidement que je ne l'avais escompté.

Les hommes s'assemblèrent autour de nous.

« On va s'amuser ! » prévint l'un d'entre eux.

Ma lame fila vers le jeune homme et il para le coup. Je fus impressionné, car j'avais eu l'intention de le toucher.

Puis, nous déplaçant sur le pont en pente, dans la neige fondue, nous croisâmes le fer. Une ou deux ehns plus tard, je remis ma lame dans son fourreau.

— « J'aurais pu te tuer quatre fois, » déclarai-je.

Il lâcha son épée et me regarda d'un air abattu.

« Mais, » repris-je, « tu as bien profité des leçons. J'ai connu des Guerriers moins rapides que toi. »

Il sourit. Plusieurs marins se frappèrent l'épaule gauche avec le poing droit.

Ils aimaient beaucoup le jeune garçon nommé Poisson. Sans cela, me dis-je, comment aurait-il pu prendre la gaffe de ma barque lorsque, par le canal, je me suis rendu à la Salle du Conseil des Capitaines, comment aurait-il pu monter à bord du *Dorna*, comment aurait-il pu manœuvrer une rame dans la chaloupe qui m'a conduit au navire rond ? J'avais, moi aussi, de l'affection pour le jeune garçon. Je voyais en lui, malgré son collier, sa marque et sa tunique d'Esclave de Cuisine, contrairement à beaucoup d'autres, un jeune Ubar.

« Tu n'es pas obligé de m'accompagner, » dis-je. « Tu es trop jeune pour mourir. »

— « À quel âge, » s'enquit-il, « un homme est-il prêt à mourir ? »

— « Pour aller où je vais, » répondis-je, « et faire ce que je dois faire, il faut être fou. »

Il sourit. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Oui, » dit-il, « Capitaine. »

— « Il faut être fou ! » répétai-je.

— « Tout homme a le droit, » répondit le jeune garçon, « n'est-ce pas, d'agir comme un fou, s'il le souhaite ? »

— « Oui, » dis-je, « tout homme a ce droit. »

— « Alors, » reprit-il, « Capitaine, l'oiseau s'étant reposé, partons ! »

— « Qu'on apporte une couverture de laine au jeune fou ! » ordonnai-je. « Et qu'on lui donne un ceinturon ainsi qu'un fourreau ! »

— « Oui, Capitaine ! » cria un marin.

— « Crois-tu que tu pourras t'accrocher pendant plusieurs ahns à une corde à nœuds ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il, « Capitaine ! »

Quelques instants plus tard, le tarn ouvrit ses ailes et, saisi par le vent, fut projeté devant le *Dorna* puis, décrivant des cercles vertigineux, prit de l'altitude dans le vent et la neige fondue. Le jeune garçon, les pieds sur un nœud et les mains serrant la corde, se balançait au-dessous de moi. Tout en bas, le *Dorna* montait et descendait sur les vagues et, plus loin, les navires de la flotte, navires ronds et navires-tarns, voile de tempête hissée et rames en action, fuyaient devant la tempête.

Je ne vis pas les navires de Cos et de Tyros.

Terence de Treve, Capitaine des tarniers mercenaires, avait refusé de regagner Port Kar avant le retour de la flotte. Les environs de Port Kar devaient grouiller de tarniers, mercenaires également, engagés par les Ubars rebelles et Claudius, régent d'Henrius Sevarius.

« Les hommes de Treve sont braves, » avait-il dit, « mais ils ne sont pas fous ! »

L'oiseau était malmené par la tempête, mais il était fort. J'ignorais l'étendue de la tempête, mais j'espérais que le front ne se trouvait qu'à quelques pasangs. L'oiseau ne pouvait se diriger droit sur Port Kar, en raison du vent, mais nous parvînmes à suivre une oblique, nous éloignant de la flotte. De temps en temps, fatigué, les ailes mouillées, glacé, couvert de neige fondue, l'oiseau tombait vertigineusement mais il parvenait toujours à se redresser et poursuivait son chemin, poussé par le vent, volant à peine.

Poisson, le jeune garçon, glacé, engourdi, les cheveux et les vêtements couverts de neige fondue, s'accrochait à la corde qui se balançait sous l'oiseau.

Une fois, l'oiseau descendit tellement bas que les pieds du jeune garçon et le bout de la corde traînèrent dans les eaux déchaînées, puis l'oiseau, réagissant aux violentes pressions que j'exerçai sur la première rêne, reprit de l'altitude, sans toutefois parvenir à s'élever à plus de quelques mètres au-dessus des vagues noires et rugissantes de la mer démontée.

Puis, la neige fondue se mua en pluie violente, et la pluie en vent cruel, puis il ne resta plus qu'une brise froide, à la limite de la tempête.

Et, au-dessous de nous, Thassa fut illuminée par le soleil froid de Se'Kara. Nous étions sortis de la tempête. Au loin, j'aperçus des plages rocheuses, de l'herbe, des buissons et, au-delà, des forêts de Tur et de Ka-la-na.

Nous fîmes descendre l'oiseau frissonnant parmi les arbres. Poisson sauta à terre, je laissai l'oiseau planer un instant, puis se poser. Je lui retirai sa selle et il s'ébroua. Ensuite, je le couvris avec mon manteau d'Amiral. Nous fîmes du feu, afin de sécher nos vêtements et nous réchauffer.

« Nous gagnerons Port Kar à la nuit, » dis-je au jeune garçon.

— « Bien sûr, » répondit-il.

En compagnie de Poisson, je me tenais dans la grande salle obscure de ma demeure où, la veille au soir, nous avions célébré ma victoire.

L'immense salle, haute de plafond, n'était éclairée que par un brasero dont les braises rouges luisaient dans leur panier métallique.

Nos pas résonnaient sur le dallage de la grande salle.

Nous avons laissé le tarn au bord du port intérieur de la cour.

Nous n'avions rencontré aucun tarnier, au-dessus de la Cité.

La Cité elle-même était pratiquement dans le noir.

Nous avons survolé la Cité, ne découvrant que des immeubles obscurs et le reflet des trois lunes de Gor dans les canaux.

Puis nous avons gagné ma demeure et nous nous tenions côte à côte dans la grande salle obscure et apparemment déserte.

Nos lames étaient dégainées, celle d'un Amiral de la flotte et celle d'un esclave.

Nous regardâmes autour de nous.

Nous n'avions rencontré personne dans les couloirs, dans les pièces où nous étions entrés, sur le chemin de la grande salle.

Nous perçûmes un bruit étouffé venant d'un coin obscur.

Agenouillées dos à dos, les poignets attachés à un anneau d'esclave, se trouvaient deux jeunes femmes. Leurs yeux, au-dessus des bâillons, exprimaient la terreur. Elles secouèrent la tête.

Elles portaient les vêtements misérables des Esclaves de Cuisine.

Il s'agissait de Vina et de Telima.

Poisson voulut se précipiter vers elles, mais je l'en empêchai.

Sans un mot, je lui fis signe de prendre position près de l'entrée de la grande pièce, où il serait dissimulé.

D'une démarche irritée, je me dirigeai vers les jeunes femmes. Je ne les détachai pas. Elles s'étaient laissé prendre et servaient d'appât. Vina était très jeune, mais Telima, elle, aurait dû se méfier. Pourtant elle aussi, la fière Telima, était agenouillée près de l'anneau, les poignets attachés dans le dos, efficacement bâillonnée, femme jeune et belle, attachée pourtant à l'anneau d'esclave, aussi impuissante que la jeune fille.

Je lui caressai rudement la tête.

« Idiote ! » dis-je.

Elle tenta de me dire que des hommes allaient nous attaquer.

« Les filles des Renciers, » déclarai-je, « ont, dit-on, la bouche aussi grande que le delta lui-même ! »

Elle ne put produire que de petits bruits mécontents et futiles.

J'examinai le bâillon. D'épaisses bandes de cuir étaient attachées sur sa bouche, retenant le lourd tampon, probablement de tissu rep, qui se trouvait à l'intérieur. Un tel bâillon n'avait rien d'agréable. Il avait été correctement posé.

« Enfin, » dis-je, « quelqu'un a trouvé moyen de réduire les filles de Renciers au silence ! »

Les yeux de Telima s'emplirent de larmes. Elle se tortilla futilement, en proie à la peur et à la fureur.

Je lui caressai la tête d'un air condescendant.

Elle me lança un regard chargé de rage et d'exaspération.

Je tournai le dos aux jeunes femmes, mais ne m'éloignai pas d'elles.

Je dis, d'une voix forte :

« Maintenant, libérons ces filles ! »

Au même instant, dans le couloir, j'entendis un coup de sifflet, un bruit de course précipitée. Plusieurs hommes arrivaient. Certains étaient munis de torches.

« Tous sur lui ! » cria Lysias, qui portait son casque orné d'une crête en poils de sleen, insigne des Capitaines de Port Kar. Toutefois, Lysias ne s'approcha pas de moi.

Plusieurs hommes se jetèrent sur moi, certains avec des torches.

Quarante hommes, peut-être, se précipitèrent dans la salle.

Je les affrontai, me déplaçant rapidement, changeant continuellement de position, les attirant à ma poursuite, puis les repoussant l'un après l'autre. Je restai, autant que possible, près des jeunes femmes de sorte que les hommes tournent le dos à l'entrée.

Je voyais, contrairement à eux, une ombre qui se déplaçait rapidement, derrière eux, changeant continuellement de position, parmi les ombres mouvantes des hommes et des torches, profitant de la confusion, mais restant toujours à l'arrière, comme dépourvue de substance, mais armée d'une lame. Puis l'ombre mit un casque et il devint presque impossible de la distinguer des autres. Ceux qui tombaient devant cette ombre le faisaient sans s'en rendre compte et sans bruit car la lame leur perçait la gorge aussi subrepticement qu'un murmure dans l'obscurité.

Quant à moi, j'abattis neuf Guerriers.

Puis de nouveaux cris retentirent et de nouvelles torches apparurent.

La salle était maintenant brillamment éclairée et les grosses poutres du plafond elles-mêmes étaient visibles.

Comme il avait été découvert, Poisson combattit à mon côté, de sorte que nous puissions nous protéger mutuellement.

« Tu vois, Esclave, » lui dis-je, « tu aurais dû rester avec la flotte. »

— « Tais-toi ! » répliqua-t-il. Puis il ajouta : « ... Maître. »

Je ris.

Le jeune garçon, d'un coup rapide comme l'éclair, enfonça dix centimètres d'acier dans un corps et se remit en garde avant même que son adversaire ait compris ce qu'il lui arrivait.

Dans un combat tel que celui que nous menions, il ne faut pas appuyer les coups car il est nécessaire de libérer rapidement sa lame.

— « Tu as bien profité de tes leçons, » dis-je, « Esclave. »

— « Merci, Maître, » répondit-il.

Il abattit un autre homme.

J'en abattis deux, sur ma droite.

D'autres hommes arrivaient par le couloir.

Puis, de l'autre côté, par la porte des cuisines, d'autres hommes entrèrent, armés de torches et d'épées.

Nous sommes perdus, me dis-je. Perdus.

Soudain, furieux, je constatai que ces hommes étaient conduits par Samos.

« Ainsi, » criai-je, « je ne m'étais pas trompé, tu étais bien ligué avec les ennemis de Port Kar ! »

Mais, avec stupéfaction, je le vis abattre un de nos adversaires.

Certains de ses compagnons étaient des hommes que j'avais chargés de garder ma demeure. Je ne connaissais pas les autres.

« Fuyez ! » cria Lysias dans le fracas des armes.

Ses hommes reculèrent et, avec l'aide de ceux qui étaient venus à notre secours, nous les poursuivîmes, les contraignant à combattre, jusqu'à la porte de la grande salle haute de plafond.

Une fois là, nous nous arrêtaâmes et fermâmes les portes, mettant les barres en place.

Avec l'aide de Samos, je fis glisser la dernière barre dans son logement métallique.

Il était en sueur, la manche de sa tunique était déchirée. Il avait une tache sanglante sur le côté gauche du visage et ses cheveux blancs et courts, ainsi que son oreille étaient tachés de sang.

« La flotte ? » demanda-t-il.

— « Nous sommes victorieux, » répondis-je.

— « Bien, » fit-il. Il rengaina son épée. « Nous défendons le donjon proche du mur donnant sur le delta, » ajouta-t-il. « Suis-moi ! »

Il s'arrêta près des jeunes femmes attachées.

« Ainsi, vous êtes là ! » fit-il. Il se tourna vers moi. « Elles se sont enfuies dans l'espoir de te retrouver. »

— « Elles ont réussi, » dis-je.

Je coupai la corde qui, enserrant leurs poignets, les attachait à l'anneau d'esclave. Elles se levèrent péniblement. Bien qu'elles ne fussent plus prisonnières de l'anneau, elles avaient toujours les poignets attachés dans le dos. Elles étaient toujours bâillonnées. Vina courut vers Poisson, les yeux pleins de larmes, et posa la tête sur son épaule gauche. Il la prit dans ses bras.

Timidement, Telima se dirigea vers moi, puis elle leva la tête, les yeux éclairés d'un sourire, et posa la tête sur mon épaule droite. Je la serrai contre moi.

— « Ainsi, » disait Poisson à Vina, « tu t'es enfuie du donjon ? »

Elle le regarda avec étonnement.

Il la prit par les épaules, la fit pivoter et la poussa devant lui dans le couloir conduisant aux cuisines. Puis, d'un geste rapide, il la frappa vigoureusement du plat de l'épée. Elle fila devant lui.

— « Apparemment, » dis-je à Telima, « tu es également sortie en cachette du donjon ? »

Elle recula prudemment.

« Souhaites-tu me dire quelque chose, fille de Rencier ? » m'enquis-je.

— « Umm-ummph, » protesta Telima en secouant la tête.

Je fis un pas vers elle.

Elle secoua la tête. Son regard disait : Si-jamais-tu-oses...

Je fis un nouveau pas vers elle.

Telima, faisant fi de sa dignité, pivota sur elle-même et fila vers le couloir, mais elle n'avait pas fait dix mètres qu'elle avait été frappée deux fois du plat de mon épée.

Vingt mètres plus loin, elle s'arrêta, se retourna et me regarda. Elle se redressa de toute sa taille, pleine de fureur et d'orgueil.

Je fis encore un pas dans sa direction et, pivotant vivement sur elle-même, elle s'enfuit.

Je supposai que la dignité de Telima ne supporterait pas un nouveau coup du plat de l'épée.

Je ris.

— « Il faut savoir s'y prendre avec les femmes, » déclara Poisson avec gravité.

— « Oui, » répondis-je sur le même ton.

— « Il faut leur montrer qui est le Maître, » ajouta-t-il.

— « Exactement ! » fis-je.

Les hommes rassemblés autour de nous rirent et, compagnons d'armes, nous traversâmes le couloir, les cuisines et les salles, nous dirigeant vers le donjon.

Le lendemain après-midi, je me tenais, en compagnie de Samos, derrière le parapet du donjon. Au-dessus de nous, entre des poutres, était tendu un fil destiné à empêcher les tarns de se poser. Un peu plus loin, se dressaient de lourds mantelets, montés sur des poteaux, sous lesquels nous pourrions nous abriter au cas où des tarniers tireraient des carreaux d'arbalète.

Mon grand arc en bois de Ka-la-na jaune, aux extrémités renforcées de corne de bosk, à la corde de chanvre entrelacé de soie, était là. Grâce à lui, nous avions pu maintenir les assaillants à distance. Il ne restait que quelques flèches.

Nos hommes étaient à l'intérieur. Nous étions fatigués. Nous n'avions guère dormi.

Il ne restait plus que Samos et moi pour monter la garde.

Avant mon retour, avec ses hommes et les miens, Samos avait repoussé onze assauts conjugués des tarniers et de l'infanterie. Depuis mon retour, nous en avions repoussé quatre. Il ne nous restait plus que trente-cinq hommes, dix-huit qui avaient accompagné Samos dans ma demeure et dix-sept des miens.

« Pourquoi es-tu venu défendre ma demeure et mon donjon ? » demandai-je à Samos.

— « L'ignores-tu vraiment ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Cela n'a plus d'importance, » dit-il, « maintenant. »

— « Sans toi et tes hommes, » soulignai-je, « ma demeure serait tombée depuis longtemps. »

Samos haussa les épaules.

Nous regardâmes par-dessus le parapet. Le donjon est proche de la muraille donnant sur le delta. Du haut des remparts, nous découvrions le marais ainsi que le delta immense et magnifique du Vosk, que j'avais traversé, il y avait bien longtemps.

Nos hommes, épuisés, se reposaient à l'intérieur du donjon. Les quelques minutes de sommeil qu'ils pouvaient s'accorder étaient précieuses. Tout comme Samos et moi-même, ils étaient presque complètement épuisés. L'attente, puis le combat ; puis l'attente encore, et le combat, se succédaient depuis trop longtemps.

À l'intérieur, se trouvaient également quatre jeunes femmes : Vina, Telima et Luma, le chef comptable de ma Maison, qui avait refusé de fuir, ainsi que Sandra, la danseuse, qui n'avait pas osé quitter ma demeure. Les autres, hommes ou femmes, libres ou esclaves, avaient fui. Thurnock et Thura, Clitus et Ula qui, à mon sens, auraient dû rester, s'étaient enfuis. Je ne le leur reprochais pas, même au plus profond de mon cœur. Ils avaient agi sagement. Il aurait fallu être fou pour rester. En fin de compte, me dis-je, c'est moi qui suis un imbécile, pas eux. Pourtant, à ce moment-là, je n'aurais pas voulu être ailleurs qu'à l'endroit où j'étais, au sommet de mon donjon, dans la demeure qui, à Port Kar, m'appartenait.

C'est pourquoi je montais la garde en compagnie de Samos.

Je le regardai. Je ne comprenais pas le Marchand d'Esclaves. Pourquoi était-il venu défendre ma demeure ? Était-il tellement irrationnel, tellement fou, méprisait-il tellement la valeur de sa vie ?

Il n'avait pas sa place ici.

Cette demeure était à moi, à moi !

— « Tu es fatigué, » dit Samos. « Descends. Je vais monter la garde. »

J'acquiesçai. Je n'avais plus de raison de me méfier de Samos, et je n'en avais plus le temps. Il avait souillé son épée pour moi. Sa vie, comme la mienne, avait été exposée au parapet de mon donjon. Je ne voulais plus savoir s'il servait les Ubars, Claudius, régent d'Henrius Sevarius, les Ubarats de Cos et de Tyros, les Autres, les Prêtres-Rois ou bien lui-même. Je ne voulais plus rien savoir. J'étais revenu. J'étais très fatigué.

J'ouvris la trappe et descendis, par l'échelle, dans la pièce située sous le sommet du donjon. Il y avait là assez d'eau et de nourriture pour tenir une bonne semaine. Mais je ne croyais pas que nous tiendrions aussi longtemps. D'autres assauts auraient sans doute lieu, avant la nuit et, tôt ou tard, nous serions débordés.

Je regardai autour de moi. Les hommes dormaient. Le plancher était sale et parsemé de débris. Les hommes n'étaient pas rasés. Il y en avait, les hommes de Samos, que je ne connaissais pas, mais d'autres, les miens, avaient su susciter mon affection. Il y avait même des esclaves, qui avaient combattu avec des gaffes et des masses. D'autres étaient des hommes que j'avais affranchis et à qui j'avais enseigné le maniement des armes. D'autres étaient des marins et deux autres étaient des mercenaires qui avaient refusé de quitter mon service. Poisson dormait, Vina blottie dans ses bras. Il s'est bien battu, me dis-je.

« Maître, » entendis-je.

Dans un coin de la pièce, se tenait Sandra, la danseuse. Elle était réellement magnifique. Curieusement, elle était vêtue des Soieries de Plaisir, et maquillée.

Je me dirigeai vers elle. Agenouillée devant un miroir de bronze, elle se peignait les paupières.

Elle leva sur moi des yeux pleins de terreur.

« Quand ils viendront, » demanda-t-elle, « ils ne tueront pas Sandra, n'est-ce pas ? »

— « Je ne le crois pas, » répondis-je. « Je crois qu'ils la trouveront belle et l'épargneront. »

Le soulagement la fit frissonner, puis elle se tourna à nouveau vers son miroir, examinant attentivement son visage.

Doucement, je la fis lever et la regardai dans les yeux.

— « Je t'en prie, ne défais pas mon maquillage, » supplia-t-elle.

Je souris.

— « Ne crains rien, » dis-je. « Ils te trouveront très belle. »

Je l'embrassai dans le cou, sous l'oreille, puis descendis à l'étage inférieur.

Elle me regarda partir.

À cet étage, assise contre le mur, les genoux contre la poitrine, je trouvai Luma.

J'allai jusqu'à elle et m'immobilisai devant elle.

Elle se leva et me caressa légèrement la joue. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Je suis prêt à t'affranchir, » dis-je, « mais je crois qu'ils tueront les femmes libres, s'ils en trouvent. »

Je touchai son collier.

« Avec lui, » repris-je, « tu auras peut-être la vie sauve. »

Elle fondit en larmes et posa la tête sur mon épaule. Je la serrai dans mes bras.

« Ma brave Luma, » dis-je. « Ma brave et gentille Luma. »

Je l'embrassai puis, la repoussant doucement, descendis à l'étage inférieur.

Telima y soignait deux blessés.

Une couverture était étendue au pied du mur. Je m'assis dessus et me pris la tête entre les mains.

La jeune femme m'y rejoignit et, à la manière des femmes goréennes, s'agenouilla, assise sur les talons.

« Je présume, » dit-elle, « que la flotte va rentrer dans quelques heures et que nous serons sauvés ? »

Elle savait certainement aussi bien que moi que la flotte avait été poussée vers le sud et qu'elle ne pourrait pas regagner Port Kar avant deux ou trois jours, au mieux.

— « Oui, » dis-je, « dans quelques heures, la flotte reviendra et nous serons sauvés. »

Elle posa la main sur ma tête, puis son visage fut tout près du mien.

« Ne pleure pas ! » ordonnai-je.

Je la serrai contre moi.

— « Je t'ai fait tellement de mal ! » dit-elle.

— « Non, » répondis-je, « non. »

— « Tout est tellement étrange, » fit-elle.

— « Qu'est-ce qui est étrange ? » demandai-je.

— « Que Samos soit ici, » répondit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

Elle me regarda.

— « Parce que, » expliqua-t-elle, « c'était mon Maître. »

Je fus ébahi.

« J'ai été capturée à l'âge de sept ans, au cours d'un raid, » dit-elle, « et Samos m'a achetée au Marché aux Esclaves. Pendant de nombreuses années, il s'est occupé de moi, s'est intéressé à moi. J'ai été bien traitée ; on m'a enseigné des choses qu'on enseigne rarement aux esclaves. Je sais lire, vois-

tu. »

Je me souvins que j'avais constaté avec surprise que, bien qu'elle ne fût qu'une fille de Rencier, elle savait lire.

« Et, quand j'ai su lire, » reprit-elle, « on m'a enseigné beaucoup d'autres choses. Même la Seconde Connaissance. »

Cela était, en général, réservé aux Hautes Castes de Gor.

« J'ai été élevée dans cette Maison, » poursuivit-elle, « avec amour et Samos était presque un père pour moi. J'avais le droit de parler aux Scribes, aux Chanteurs, aux Marchands et aux voyageurs. D'autres esclaves, qui étaient également très libres, mais pas autant que moi, devinrent mes amies. Nous pouvions nous promener en ville, mais des gardiens nous accompagnaient afin de nous protéger. »

— « Qu'est-il arrivé ensuite ? » demandai-je.

Sa voix devint dure.

— « On m'avait dit que ma vie serait transformée le jour de mon dix-septième anniversaire. » Elle sourit. « Je croyais que j'allais être affranchie ou bien que Samos m'adopterait. »

— « Qu'est-il arrivé ? » m'enquis-je.

— « Ce matin-là, à l'aube, » raconta-t-elle, « le Maître des Esclaves est venu me chercher. On m'a conduite aux cages de fer. Là, comme une fille qu'on vient de capturer sur les îles de rences, on m'a déshabillée. On a fait chauffer un fer. J'ai été marquée. On m'a posé la tête sur une enclume et, à coups de marteau, on m'a fixé au cou un simple collier métallique. Puis on m'a attaché les poignets à des anneaux scellés dans le mur, et on m'a fouettée. Ensuite, lorsqu'on me libéra, le Maître des Esclaves et ses hommes se servirent de moi. Puis on m'enchaîna et on m'enferma dans une cage, avec d'autres filles. Ces filles, dont certaines étaient originaires des îles de rences, me battaient souvent car elles savaient à quel point j'avais été libre d'aller et de venir dans la maison et elles savaient également, ce qui était vrai, que je me croyais très supérieure à elles, filles ordinaires, simple marchandise. Je crus qu'il y avait une grave erreur. Pendant des jours, malgré les coups des autres filles, je suppliai le Maître des Esclaves, les gardes, de me conduire devant Samos. Enfin, à genoux, avec un simple collier, rouée de coups et enchaînée, nue, je fus jetée devant lui. »

— « Que dit-il ? » demandai-je.

— « Il dit, » répondit-elle, « il dit : « Faites sortir cette esclave ! ». Ce fut tout. »

Je baissai les yeux mais la serrai contre moi.

« On m'a enseigné les devoirs d'une esclave, au sein de la Maison de Samos, » reprit-elle, « et j'ai donné satisfaction. Mes anciennes amies refusèrent de m'adresser la parole. Les gardes qui m'avaient protégée pouvaient, s'ils en avaient envie, me prendre dans leurs bras et me battre si je ne les servais pas bien. »

— « Samos lui-même s'est-il servi de toi ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. Puis elle poursuivit : « On me confiait les tâches les plus désagréables. Souvent, je n'avais pas le droit de m'habiller. Souvent, j'étais battue et on se servait cruellement de moi. Au soir, je n'étais pas seulement enchaînée, mais aussi enfermée dans une cage minuscule, où je pouvais à peine bouger. » Elle me regarda, les yeux pleins de colère. « En moi, » reprit-elle, « la haine grandit : contre Port Kar, contre Samos et les hommes, et contre les esclaves, dont j'étais. Je ne vivais que pour ma haine et l'espoir que je pourrais un jour m'échapper puis me venger. »

— « Tu t'es échappée, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle. « En faisant le ménage chez le Maître des Esclaves, je trouvai la clé de mon collier. »

— « Tu ne portais donc plus un simple collier métallique ? » relevai-je.

— « Dès le début, après mon dix-septième anniversaire, » expliqua Telima, « j'ai reçu une éducation d'Esclave de Plaisir. Un an plus tard, la Maîtresse des Esclaves a annoncé que j'étais devenue

parfaitement compétente dans ce domaine. À cette époque, un forgeron retira mon collier, qui fut remplacé par un collier pourvu d'une serrure à six tiges. »

Sur Gor, le collier des esclaves comporte, en général, une serrure à six tiges ou six disques. Le mot qui, en goréen, signifie : femme esclave, comporte, incidemment, six lettres. Il s'agit de Kajira. Les colliers des esclaves mâles, quant à eux, ne sont que des cercles d'acier rivés directement au marteau sur l'enclume.

— « Il semble bizarre, » fis-je remarquer, « que le Maître des Esclaves ait laissé la clé à un endroit où l'esclave en question risquait de la trouver. »

Elle haussa les épaules.

— « En outre, » reprit-elle, « il y avait, à côté, un bracelet en or. » Elle me regarda. « Je l'ai pris, » dit-elle. « Je me suis dit que l'or me serait utile, ne serait-ce que pour obtenir des gardes qu'ils me laissent passer. » Elle baissa la tête. « Mais, » poursuivit-elle, « je quittai la maison sans difficulté. Je leur dis que j'allais faire une course et ils me laissèrent partir. Naturellement, j'avais déjà fait des courses en ville. Dehors, je retirai le collier afin de pouvoir me déplacer dans la cité sans être obligée de répondre à des questions. Je trouvai des poutres, de la corde, une gaffe, construisis un radeau et, par un des canaux qui conduisent au delta, lesquels n'étaient pas barrés à l'époque, je parvins à m'échapper. J'avais vécu mon enfance dans le marais, je n'en avais donc pas peur. J'ai été recueillie par les hommes de Ho-Hak qui m'acceptèrent dans leur communauté. Ils me permirent même de conserver le bracelet en or. »

Je regardais fixement le mur opposé.

— « Hais-tu toujours Samos ? » demandai-je.

— « Je le croyais, » répondit-elle. « Mais depuis qu'il est ici et qu'il nous aide, je ne le hais plus. Tout cela est très étrange. »

J'étais fatigué et j'avais besoin de dormir. J'étais heureux que Telima m'ait raconté cette partie de sa vie, que j'ignorais. J'avais le sentiment que je ne pouvais pas tout comprendre, à ce moment-là, et qu'elle-même ne comprenait pas tout, mais j'étais très fatigué.

— « Tu sais, » dis-je, « le donjon va être pris d'assaut et nous serons tous massacrés, les hommes tout au moins. »

— « La flotte viendra, » fit-elle.

— « Oui, » dis-je. « Mais si elle ne vient pas ? »

— « Elle viendra, » affirma-t-elle avec confiance.

— « Où est le collier que je t'ai enlevé la nuit de la fête de la victoire ? » demandai-je.

Elle me regarda sans comprendre.

— « Je l'ai apporté, » répondit-elle. Elle sourit. « Je ne savais pas si tu souhaitais que je sois esclave ou libre. »

— « Des hommes armés vont venir, » dis-je. « Où est le collier ? »

Elle me regarda.

— « Dois-je le mettre ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. Je ne voulais pas qu'elle soit tuée, lorsque les assaillants entreraient. S'ils la prenaient pour une femme libre, et la mienne de surcroît, ils ne tarderaient certainement pas à la tuer : à la torturer et à l'empaler.

Elle retrouva le collier.

« Mets-le ! » ordonnai-je.

— « Y a-t-il tellement peu d'espoir ? » demanda-t-elle.

— « Mets-le, » répétai-je. « Mets-le ! »

— « Non, » répondit-elle. « Si tu meurs, je veux mourir à tes côtés, comme si j'étais ta femme. »

Port Kar ne reconnaît pas la Libre Compagnie, mais il y avait des femmes libres, dans la Cité, dont

on savait qu'elles étaient la femme d'un homme.

— « Es-tu ma femme ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, » dis-je, « obéis-moi. »

Elle sourit.

— « Si je dois porter un collier, » déclara-t-elle, « que ce soit de la main de mon Ubar. »

Je lui passai le collier au cou et l'embrassai. Sous sa tunique, était cachée une petite dague.

— « Combattrais-tu avec ceci ? » demandai-je, la lui prenant.

— « Je ne veux pas vivre sans toi ! » s'écria-t-elle. Je jetai la dague dans un coin. Elle pleurait dans mes bras.

— « Non, » dis-je. « La vie compte plus que tout le reste. La vie compte plus que tout le reste. La vie. »

Elle pleurait dans mes bras.

Épuisé, je m'endormis.

« Ils arrivent ! » cria quelqu'un.

Je secouai la tête, me levai d'un bond.

« Mon Ubar ! » cria Telima. « J'ai apporté ceci au donjon. »

Elle me tendit l'épée que je portais lors de mon arrivée à Port Kar.

Je la regardai.

Je posai mon épée d'Amiral.

— « Merci, » dis-je.

Nos lèvres s'effleurèrent, puis je la repoussai et courus à l'échelle. Je glissai la lame dans le fourreau et gravis les échelons. Au-dessus de moi, retentissaient les cris et les bruits de pas des hommes.

Je gravis l'échelle.

Au côté, je portais l'épée avec laquelle j'étais arrivé à Port Kar, celle que je portais depuis de nombreuses années, au siège d'Ar, à Tharna, dans le Nid des Prêtres-Rois, dans les Plaines des Peuples des Chariots, dans les rues d'Ar, lorsque j'avais feint de servir Cernus, Maître de la Maison de Cemus, le plus grand Marchand d'Esclaves d'Ar. Elle n'avait ni le pommeau orné de pierres précieuses ni la lame décorée de mon épée d'Amiral, mais elle me suffisait. Telima l'avait trouvée dans mes affaires et apportée au donjon, afin qu'elle m'y attende. Curieusement, elle avait pressenti que je reviendrais dans ma demeure. Tout en gravissant l'échelle, j'étais heureux de porter, au côté, ma vieille lame, l'acier familial, chargé de souvenirs appartenant à une autre vie, à un autre temps, alors que j'étais Tarl Cabot.

S'il faut mourir, n'est-il pas préférable de mourir avec une telle lame à la main ?

Nous combattions au sommet du donjon.

Les quatre dernières flèches du grand arc avaient été tirées et quatre hommes, qui étaient montés sur le mur donnant sur le delta, afin de couvrir les assaillants, étaient tombés.

Debout sur les mantelets, armés de lances et d'épées, nous repoussâmes les hommes qui, suspendus à des cordes fixées à des tarns, se laissaient tomber au sommet du donjon.

Des grappins, attachés à l'extrémité de cordes à nœuds, passèrent par-dessus le parapet, griffèrent la pierre et se coincèrent dans les fissures. Les échelles d'assaut, constituées d'un axe central supportant des barreaux, heurtèrent les murailles du donjon. Nous entendîmes la trompette, les bruits de pas précipités et d'escalade, le fracas des armes, les cris des hommes.

Puis des têtes casquées, aux yeux fous dans l'ouverture en forme de Y des casques, apparurent aux créneaux, ainsi que des mains gantées et des pieds bottés, puis les ennemis franchirent le mur.

Je bondis au pied du mantelet, sur lequel je me tenais, et me précipitai vers le mur.

J'entendis le tintement de l'acier de Samos et, derrière moi, les cris des hommes.

J'aperçus Poisson, le jeune garçon, courant, tenant à deux mains une lance au-dessus de sa tête, puis j'entendis un cri horrible, long et plaintif, suivi de la chute brutale d'un corps sur le dallage, tout en bas.

« Empêchez-les de monter ! » criai-je à mes hommes.

Ils se précipitèrent aux créneaux.

À l'intérieur, nous combattîmes ceux qui avaient escaladé le mur.

Un assaillant descendit l'échelle conduisant au niveau inférieur.

Puis il poussa un cri, lâcha les barreaux et tomba.

La tête de Telima apparut dans l'ouverture. Elle avait, entre les dents, la dague que j'avais vue. Dans la main droite, ensanglantée, elle tenait l'épée d'Amiral que j'avais abandonnée.

« Redescends ! » lui criai-je.

Luma et Vina montaient derrière elle. Elles ramassèrent des pierres, sur le sommet du donjon, coururent aux créneaux et les précipitèrent sur les assaillants.

Telima, déchaînée, tenant l'épée à deux mains, frappa, par-derrière, un homme au cou, et il tomba. Puis un assaillant la désarma. Il leva sa lame, prêt à frapper, mais mon épée s'enfonça sous son omoplate gauche et il pivota sur lui-même avant d'avoir pu faire usage de son arme.

Un homme, debout sur le parapet, tomba en hurlant, frappé par une pierre aussi grosse que sa tête, jetée par les petites mains de Luma. Vina, munie d'un bouclier presque trop lourd pour elle, tentait de couvrir Poisson, tandis qu'il combattait. Je le vis abattre un homme, puis chercher un nouvel adversaire.

Je jetai un homme que je venais de frapper, avant même qu'il soit mort, par-dessus le parapet, sur un autre, qui gravissait une échelle d'assaut à laquelle il s'accrocha désespérément, de sorte qu'il l'entraîna, suivant un grand arc, dans sa chute. Un de mes anciens esclaves, armé d'une hampe de lance, fit basculer un autre assaillant.

Samos plongea sa lame dans l'ouverture en forme de Y d'un casque, détourna un javelot lancé dans sa direction, puis affronta l'acier d'un autre homme.

La trompette de la retraite sonna et nous tuâmes six hommes tandis qu'ils tentaient de s'enfuir.

Le souffle court, couverts de sang, nous nous regardâmes.

« L'attaque suivante, » dit Samos d'une voix indifférente, « sera la dernière. »

Samos était vivant, tout comme moi, Poisson, les trois jeunes femmes et, outre Sandra, la danseuse, qui était restée à l'intérieur, cinq hommes, trois compagnons de Samos et deux de mes fidèles, un simple mercenaire et un ancien esclave.

Je regardai le delta.

Derrière les murs, à l'intérieur de la demeure, retentissaient les ordres, le cliquetis des armes. Cette fois-ci, nous n'attendrions pas longtemps.

J'allai auprès de Samos.

« Je te souhaite tout le bien, » dis-je.

Il tourna vers moi son lourd visage carré qui semblait toujours, à mes yeux, celui d'un prédateur. Puis il se détourna.

— « Moi aussi, » dit-il, « je te souhaite tout le bien, Guerrier. »

Il parut embarrassé de m'avoir adressé ces paroles. Je me demandai pourquoi il m'avait appelé : Guerrier.

Je pris Telima dans mes bras.

— « Quand ils reviendront, » dis-je, « cache-toi à l'intérieur. Si tu combats, tu seras certainement massacrée. Quand ils te trouveront, soumets-toi. Ils t'épargneront peut-être. » Puis je me tournai vers Luma et Vina. « Vous aussi, » poursuivis-je. « Ne vous mêlez pas des affaires des hommes. »

Vina regarda le jeune homme, Poisson.

Il hocha la tête.

— « Oui, » dit-il. « Descends. »

— « Moi, » déclara Telima, « je trouve qu'on manque d'air, en bas. »

— « Moi aussi, » dit Luma avec un sourire.

— « Oui, » renchérit Vina avec fermeté. « On manque d'air, en bas ! »

— « Très bien, » dis-je. « Par conséquent, il faudra vous attacher au pied des échelles avant l'assaut suivant. »

— « Je crois, » intervint Samos, qui regardait par-dessus le parapet, « que nous n'en aurons pas le temps. »

Les trompettes signalant un nouvel assaut retentirent. Nous entendîmes un bruit de course précipitée, sur le dallage, au pied du donjon.

— « Descendez ! » criai-je aux jeunes femmes.

Elles ne bougèrent pas, bien campées sur leurs jambes, dans leurs vêtements d'esclaves, obstinées et rebelles.

— « Nous reconnaissons que nous sommes tes esclaves ! » hurla Telima. « Si nous ne te convenons pas, bats-nous ou tue-nous ! »

Un carreau d'arbalète passa au-dessus de nous.

— « Descends ! » cria Poisson à Vina.

— « Si je ne te conviens pas, » répliqua-t-elle, « bats-moi ou tue-moi ! »

Il lui donna un rapide baiser puis retourna auprès des créneaux.

Les jeunes femmes ramassèrent des pierres et des épées, puis prirent position près de nous.

— « Au revoir, mon Ubar, » dit Telima.

— « Adieu, Ubara, » répondis-je.

Avec des hurlements terrifiants, des centaines d'hommes se rassemblèrent au pied du donjon. Les échelles d'assaut furent à nouveau dressées contre les murs. À nouveau, des grappins passèrent au-dessus du parapet. Et, de l'autre côté du donjon, sur le mur donnant sur le delta, se tenaient des arbalétriers qui, ne craignant plus rien du fait que nous n'avions plus de flèches, couvraient les assaillants.

Nous entendîmes les hommes approcher, de l'autre côté du mur, le tintement des épées et des lances contre le mur vertical du donjon.

Le chef des arbalétriers, debout sur les créneaux du mur donnant sur le marais, dirigeait ses hommes.

Les assaillants approchaient régulièrement.

Puis, avec stupéfaction, je vis un trait de lumière jaillir du delta, derrière le mur, et le chef des arbalétriers tourner sur lui-même, comme frappé par une masse d'armes, puis tomber, inerte, au pied du mur.

« Tu me fais mal ! » s'écria Telima.

Je lui serrais le bras.

Je me levai d'un bond.

« Ne bouge pas ! » m'avertit Samos.

Soudain, plus de cent grappins passèrent par-dessus le mur donnant sur le delta, se coincèrent dans les fissures et les cordes se tendirent sous le poids des hommes. Un arbalétrier se tourna vers le delta et fut projeté en arrière, tentant de porter les mains à sa tête. Fichée au milieu de son front, la pointe arrêtée par le métal de la partie postérieure de son casque, se dressait la hampe d'une flèche qui ne pouvait provenir que d'un grand arc de Paysan.

Les arbalétriers s'enfuirent.

Les assaillants approchaient toujours.

Puis, des centaines d'hommes franchirent le mur donnant sur le delta.

« Les Renciers ! » criai-je.

Mais tous ces hommes avaient, sur le dos, un grand arc de Paysan. Dans un ordre parfait, ils se mirent en ligne en deçà du parapet du mur bordant le delta. Dans un même mouvement, leurs flèches se fixèrent à la corde, dans un même mouvement, les arcs se tendirent puis Ho-Hak, debout sur le mur, abaissa le bras avec un cri et, en une pluie oblique, un déluge de traits aux plumes de mouette fila vers le donjon. Sur le mur, près de Ho-Hak, se tenaient Thurnock, le Paysan, avec son arc, et Clitus avec son filet et son trident. Une clameur assourdissante s'éleva des échelles d'assaut, les hommes hurlèrent de terreur devant la mort, puis les échelles glissèrent et tombèrent, précipitant des corps sur ceux qui, massés au pied, attendaient leur tour de monter. Inlassablement, la longue ligne postée au sommet du mur envoya un déluge de flèches en bois de Tem à pointe métallique sur les assaillants rassemblés au pied du donjon. Et quand ils s'éparpillèrent et s'enfuirent, chaque archer choisit une cible et rares furent ceux qui purent s'abriter ailleurs que sur le côté du donjon situé à l'opposé des archers. Puis, les archers coururent sur les murs latéraux, bondirent sur les toits, afin que toute la circonférence du donjon soit dans la ligne de tir de leurs projectiles et les jeunes femmes, avec l'aide des hommes, jetèrent des pierres sur ceux qui tentaient de se cacher derrière le donjon, de sorte qu'ils s'éparpillèrent à nouveau et s'enfuirent en direction de la demeure. Pendant un bref instant, j'aperçus Lysias, livide, les yeux exorbités, avec son casque orné d'une crête en poils de sleen et, à ses côtés, son bandeau de perles de sorp du Vosk sur le front, Henrak, le Rencier qui avait trahi les siens pour l'or de Port Kar. Puis, derrière eux, dans un somptueux manteau blanc en fourrure de sleen marin tacheté, l'épée à la main, jetant des regards désespérés autour de lui, courait un homme que personne ne connaissait.

« C'est Claudius ! » s'écria le jeune garçon, Poisson, qui se tenait près moi. « C'est Claudius ! »

Ainsi, me dis-je, voici donc Claudius, régent d'Henrius Sevarius qui avait, manifestement, tenté de le tuer.

Les poings serrés du jeune garçon reposaient sur le parapet.

Puis les trois hommes, suivis de quelques autres, entrèrent dans ma demeure.

Sur le mur, Thurnock agita son grand arc au-dessus de sa tête.

« Capitaine ! » cria-t-il.

Clitus leva également la main.

Je levai également la main, répondant à leur salut.

Et je fis signe, également, à Ho-Hak, le Rencier. J'avais constaté l'adresse de ses hommes avec le grand arc. J'étais convaincu que, ayant compris la puissance du grand arc dans le marais, lorsque je les avais arrachés aux chasseurs d'esclaves des péniches, ils s'en étaient procurés et les avaient adoptés, comme les Paysans. À mon avis, les Renciers ne seraient plus à la merci des habitants de Port Kar. Avec leurs armes et leur courage, ils seraient, peut-être pour la première fois, des hommes véritablement libres, car ils seraient en mesure de défendre leur liberté ; ceux qui n'en sont pas capables ne sont pas véritablement libres, ils ont de la chance.

« Regarde ! » s'écria Samos.

Du sommet du donjon, on découvrait le canal et les portes donnant sur la mer, au-delà du port intérieur de ma demeure.

Des hommes quittaient ma demeure en courant mais, surtout, sur le canal, les rames luisantes, le mât baissé, deux navires-tarns approchaient.

— « C'est le *Venna* ! » criai-je. « Et le *Tela* ! »

Debout à la proue du *Venna*, un bouclier au bras, casqué, la lance à la main, se tenait Tab.

Il avait dû laisser dériver les navires, supprimant jusqu'à la voile de tempête, prenant le risque de détruire le *Venna* et le *Tela* sur la mer démontée, afin de ne pas être poussé loin de Port Kar, puis, lorsque la tempête s'était calmée, ils avaient dû faire demi-tour et prendre à toute vitesse la direction du port. Le reste de la flotte se trouvait certainement encore à plus de cent pasangs au sud.

— « C'est un marin véritablement digne de Port Kar, » déclara Samos.

— « Aimes-tu cette Cité ? » demandai-je.

Samos répondit :

— « C'est là que se trouve ma Pierre du Foyer. »

Je souris.

Les deux navires, le *Venna* et le *Tela*, entrèrent dans le port intérieur puis firent demi-tour, leurs archers tirant sur les hommes qui couraient sur les quais dans l'espoir d'atteindre les portes.

D'autres tombèrent à genoux et jetèrent leurs armes. Ils seraient enchaînés et réduits en esclavage.

Je pris Telima dans mes bras. Elle pleurait et riait en même temps.

Puis je saisis la corde d'un grappin accroché à un créneau et descendis contre le mur extérieur du donjon. Poisson et Samos me suivirent aussitôt.

Avec d'autres cordes, les hommes entreprirent de faire descendre les jeunes femmes, avant de les suivre.

Au pied du donjon, nous retrouvâmes Thurnock, Clitus et Ho-Hak.

Nous nous étreignîmes.

« Tu as bien retenu la leçon du grand arc, » dis-je à Ho-Hak.

— « Ta leçon était bonne, Guerrier, » répondit Ho-Hak.

Thurnock et Clitus, accompagnés de Thura et d'Ula, étaient allés demander de l'aide aux Renciers, ennemis traditionnels des habitants de Port Kar. Et les Renciers, bizarrement, avaient accepté de risquer leur vie pour moi.

Je me rendis compte que j'ignorais vraiment tout des hommes.

— « Merci, » dis-je à Ho-Hak.

— « Ce n'est rien, » répondit-il, « Guerrier. »

C'est dans de tels riens, me dis-je, que résident notre humanité et notre sens.

— « Il en reste trois à l'intérieur, » nous avertit un marin.

Accompagné de Samos, de Poisson, de Thurnock, de Clitus, de Ho-Hak et d'autres, j'entrai dans la demeure.

Dans la grande salle, entourés d'archers, se tenaient trois hommes : Lysias, Claudius et Henrak.

« Salut, Tab ! » dis-je, lui faisant signe en entrant dans la salle.

— « Salut, Capitaine ! » répondit-il.

Les trois jeunes femmes : Telima, Vina et Luma avaient été descendues du donjon et se tenaient derrière nous.

Lysias, en me voyant, se jeta sur moi. Je contrai son attaque. L'affrontement fut violent. Puis il tomba à mes pieds, son casque roulant sur le sol, du sang sur la crête en poils de sleen qui faisait de lui un Capitaine.

« Je suis riche, » dit Claudius, « je peux acheter ma liberté. »

— « Le Conseil des Capitaines de Port Kar, » déclara Samos, « a des comptes à te demander. »

— « J'ai la priorité ! » affirma une voix.

Nous nous tournâmes vers Poisson, qui avait l'épée à la main.

— « Toi ! » s'écria Claudius. « Toi ! »

Samos regarda attentivement le jeune garçon. Puis il se tourna vers Claudius.

— « Tu parais troublé, » dit-il, « à la vue de ce jeune esclave ? »

Je me souvins que la tête du jeune Ubar, Henrius Sevarius, était mise à prix.

Bien qu'il fût marqué, malgré son collier, bien qu'il fût vêtu des haillons misérables d'un esclave, il ressemblait à un jeune Ubar. Ce n'était plus un jeune garçon. Il avait aimé et il avait combattu. C'était un homme.

Claudius, avec un cri de rage, son manteau de fourrure de sleen tacheté tournoyant derrière lui,

fondit sur le jeune homme, l'épée levée, frappant sans relâche.

Le jeune homme résista sans chercher à frapper.

— « Oui, » dit-il, « je ne suis pas mauvais à l'épée. Maintenant, combattons ! »

Claudius se débarrassa de son manteau et, prudemment, s'approcha du jeune homme.

Claudius était un excellent escrimeur mais, quelques instants plus tard, Poisson recula et essuya son épée sur le manteau abandonné. Claudius vacilla, au centre de la grande salle, puis tomba en avant et s'abattit sur les dalles.

« Remarquable, » dit Samos. « Claudius est mort, tué par un simple esclave. »

Le jeune homme, Poisson, sourit.

« Celui-ci, » dit Ho-Hak, montrant Henrak, « est un Rencier et m'appartient. »

Henrak, livide, le regarda.

Ho-Hak soutint son regard.

« Eechius est mort sur l'île de rence, » déclara-t-il. « Eechius était mon fils. »

— « Ne me touche pas ! » s'écria Henrak.

Il voulut fuir, mais c'était impossible.

Ho-Hak, solennel et puissant, se débarrassa de ses armes. Il portait toujours, au cou, son lourd collier de galérien duquel pendait un morceau de chaîne aux maillons épais. Ses grandes oreilles étaient collées à son crâne.

— « Il a un poignard ! » cria Luma.

Ho-Hak s'avança avec prudence sur Henrak, qui tenait le poignard levé.

Quand Henrak frappa, Ho-Hak lui prit le poignet. Lentement, la grosse main de Ho-Hak, aux muscles durcis par de nombreuses années de galère, serra le poignet d'Henrak et le poignard tomba, rebondissant sur les dalles.

Puis Ho-Hak souleva Henrak au-dessus de sa tête et, malgré ses cris et ses mouvements brusques, l'emporta dehors.

Lentement, Ho-Hak gravit l'étroit escalier conduisant au sommet du mur donnant sur le delta, puis s'immobilisa tout en haut, sur un créneau. Se découpant sur le ciel, il tint un long moment Henrak au-dessus de sa tête, puis il le précipita dans le marais.

Au pied du mur, il y avait certainement des tharlarions.

La nuit était très avancée.

Nous avons mangé et bu grâce aux provisions du *Venna* et du *Tela*.

Nous étions servis par Telima et Vina, toujours vêtues en Esclaves de Cuisine. Le jeune homme, Poisson, était assis à nos côtés et se faisait servir. Midice, Thura et Ula, bien que sans collier, nous servaient également. Après nous avoir servis, les jeunes femmes prirent place à nos côtés et mangèrent avec nous.

Midice évitait mon regard. Elle était très belle. Elle se mit à genoux près de Tab.

« Je ne pensais pas, » disait Tab, « que je pourrais m'intéresser à une femme libre. » Il tenait Midice par les épaules.

— « Dans la propriété d'un Paysan, » dit Thurnock, sur la défensive, comme s'il devait se justifier d'avoir affranchi Thura, « on peut faire travailler une femme libre beaucoup plus qu'une esclave. » Il donna un coup de poing sur la table. Thura avait des talenders dans les cheveux.

— « En ce qui me concerne, » déclara Clitus, la bouche pleine, « je ne suis qu'un pauvre Pêcheur, et je n'ai pas les moyens d'avoir une esclave. »

Ula rit et posa la tête sur son épaule, lui serrant le bras.

— « Eh bien, » fit Samos, qui mordait dans une aile de vulo, « je suis heureux de constater qu'il y a encore des esclaves à Port Kar. »

Telima et Vina, qui portaient un collier, baissèrent la tête et sourirent.

— « Où est l'esclave Sandra ? » demandai-je à Thurnock.

— « Elle était cachée dans la salle du trésor du donjon, » répondit-il.

— « Cela lui convient parfaitement, » fit ironiquement Telima.

— « Ne soyons pas mauvaise langue, » relevai-je. « Alors, qu'as-tu fait ? » m'enquis-je.

— « Nous avons fermé la porte de l'extérieur, » répondit Thurnock. « Elle hurlait et y donnait des coups de poing, mais elle ne se sauvera pas ! »

— « Très bien, » approuvai-je.

Je la laisserais deux jours, sans eau ni nourriture, parmi l'or et les bijoux.

— « Quand tu la libéreras, » dit Telima, « pourquoi ne la vendrais-tu pas ? »

Telima était Goréenne.

— « Voudrais-tu que je la vende ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Telima.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Animal ! » répliqua Telima avec un sourire.

— « Dans mes bras, » expliquai-je, « elle s'est révélée une véritable esclave. »

— « Dans tes bras, » dit Telima, baissant la tête, « je serai plus esclave que Sandra ne pourra jamais l'être. »

— « Je devrais peut-être, » fis-je, « vous mettre à l'épreuve. »

— « Très bien, » admit Telima. « Mets-nous à l'épreuve. Je gagnerai ! »

Je ris et Telima me regarda sans comprendre. Je tendis le bras et l'attirai contre moi. Elle était totalement Goréenne. La regardant dans les yeux, je dis :

— « Dans deux jours, lorsqu'elle sortira de la salle du trésor, j'affranchirai Sandra et lui donnerai de l'or, afin qu'elle puisse aller où elle aura envie de se rendre. »

Telima parut stupéfaite.

« Mais, » ajoutai-je, « je n'affranchirai pas Telima. »

Ses yeux exprimaient l'étonnement. Elle se débattit dans mes bras.

« Telima, » repris-je, « restera mon esclave. »

Elle rit, me tendit ses lèvres et nous échangeâmes un long baiser.

« Mon ancienne Maîtresse, » conclus-je, « embrasse bien. »

— « Ton esclave, » dit Telima, « est heureuse que son Maître ne la trouve pas désagréable. »

— « N'est-il pas temps que les esclaves regagnent les cuisines ? » demanda Poisson.

— « Si, » répondis-je. Puis je m'adressai à Poisson et Vina. « Retournez aux cuisines, Esclaves, » dis-je, « et je ne veux pas vous voir avant l'aube ! »

Poisson prit Vina par le bras et s'en alla.

À l'entrée du couloir conduisant aux cuisines, il s'arrêta et, tandis qu'elle riait en l'embrassant, il l'enleva dans ses bras, elle qui avait été Dame Vivina, qui aurait dû être Ubara de Cos, mais n'était plus qu'une esclave vêtue d'une tunique misérable, avant de l'emporter dans le couloir. Et j'étais persuadé que Dame Vivina aurait trouvé la couche de l'Ubar de Cos moins délectable que la couverture et la natte de Poisson, garçon de cuisine dans la Maison de Bosk, Capitaine de Port Kar.

— « Je vois, » dit Ho-Hak à Telima, « que tu portes toujours ton bracelet en or. »

— « Oui, » répondit Telima.

— « C'est grâce à lui que je devais t'identifier, » reprit-il, « lorsque tu t'es enfuie dans le marais. »

Telima le regarda sans comprendre.

Samos posa son gobelet de Paga.

— « À ton avis, » demanda-t-il à Tab, « que va-t-il se passer, maintenant, en ville ? »

Tab regarda la table.

— « Eteocles et Sullius Maximus, » dit-il, « ont déjà fui avec leurs navires et leurs hommes. La dernière place forte d’Henrius Sevarius est abandonnée. La Salle du Conseil, bien que partiellement brûlée, n’est pas détruite. La Cité, apparemment, n’a pas souffert. La flotte reviendra certainement dans quatre ou cinq jours. »

— « Alors, » dit Samos, « la Pierre du Foyer de Port Kar ne risque rien. » Il leva son gobelet. Nous bûmes à son toast.

— « Si mon Capitaine le permet, » reprit Tab, « il est tard et je voudrais me retirer. »

— « Va, » fis-je.

Il inclina la tête et s’en alla, suivi de Midice.

— « Il ne serait pas prudent, » dit Ho-Hak, « que les Renciers restent à Port Kar. Nous allons partir à la faveur de la nuit. »

— « Je vous remercie, toi et ton peuple, » dis-je.

— « Les îles de rence, » répondit-il, « maintenant unies, t’appartiennent. »

— « Je te remercie, » dis-je, « Ho-Hak. »

— « Nous ne pourrons jamais te rembourser, » reprit-il, « car tu nous as arrachés aux hommes de Port Kar et apporté le grand arc. »

— « Je suis déjà largement remboursé, » dis-je.

— « En ce cas, » déclara Ho-Hak, « nous ne nous devons plus rien. »

— « C’est exact, » fis-je.

— « Eh bien, » dit Ho-Hak, me tendant les mains, « soyons amis. »

Nous nous serrâmes les mains.

« Dans le marais, » dit-il, « tu as des amis. »

— « J’en suis heureux, » lui assurai-je.

Ho-Hak fit demi-tour et je regardai son large dos d’ancien galérien franchir le seuil. Dehors, il rassembla ses hommes. Ils allaient regagner leurs barques de rence, amarrées au pied du mur donnant sur le delta.

— « Avec ta permission, Capitaine, » dit Thurnock, regardant brièvement Thura, « il est tard. »

J’acquiesçai et levai la main. Thurnock et Clitus, accompagnés de Thura et d’Ula, se levèrent.

— « Bonne nuit, » dis-je, « amis. »

— « Bonne nuit, » répondirent-ils.

Il ne restait plus, dans la grande salle, que Samos, Telima et moi.

— « Le matin est presque là, » dit Samos.

— « Le jour se lèvera dans moins d’une ahn, » répondis-je.

— « Prenons des manteaux, » décida-t-il, « et allons au sommet du donjon. »

Nous trouvâmes des manteaux, moi celui d’Amiral, puis nous suivîmes Samos, dans la cour dallée située derrière la grande salle, puis jusqu’au sommet du donjon.

Depuis le sommet, nous aperçûmes, ici et là, les hommes de Tab, ceux du *Venna* et du *Tela*, qui montaient la garde. La grande porte du port intérieur était fermée. Les Renciers, un par un, franchissaient le mur donnant sur le delta.

Ho-Hak fut le dernier à passer et nous lui fîmes signe de la main. Il répondit à notre salut, puis disparut.

Le marais luisait sous les trois lunes.

Telima se tourna vers Samos.

« Ainsi, » dit-elle, « on m’a laissée quitter ta maison. »

— « Oui, » répondit Samos, « et on t’a laissée prendre le bracelet en or afin que Ho-Hak puisse t’identifier, dans le marais. »

— « Ils n’ont mis que quelques heures à me retrouver, » dit-elle.

— « Ils t’attendaient, » rappela Samos.

— « Je ne comprends pas, » avoua Telima.

— « Je t’ai achetée alors que tu étais petite fille, » expliqua Samos, « avec ces idées en tête et dans ce but. »

— « Tu m’as élevée comme ta fille, » dit-elle, « puis, lorsque j’ai eu dix-sept ans... »

— « Oui, » reprit Samos, « tu as été cruellement maltraitée, puis on t’a laissée t’enfuir. »

— « Mais pourquoi ? » s’écria-t-elle. « Pourquoi ? »

— « Samos, » demandai-je, « le message que j’ai reçu, au Conseil, il y a des mois, venait-il véritablement de toi ? »

— « Oui, » répondit Samos.

— « Mais tu l’as nié ! » m’écriai-je.

— « Nous ne pouvions guère parler des affaires des Prêtres-Rois dans les caves de la Salle du Conseil, » me remontra Samos.

— « Les Prêtres-Rois ? » souffla Telima.

Je souris.

— « Oui, » fis-je. « Évidemment. » Je le regardai. « Mais, lorsque le message m’a été remis, tu n’étais pas en ville. »

— « Exact, » répondit Samos. « J’espérais, grâce à cette ruse, pouvoir nier plus aisément toute connexion entre moi et le message, si cela s’avérait nécessaire. »

— « Par la suite, tu n’as jamais essayé d’entrer en contact avec moi, » fis-je remarquer.

— « Tu n’étais pas prêt, » répondit Samos. « Et Port Kar avait besoin de toi. »

— « Tu sers les Prêtres-Rois, » fis-je.

— « Oui, » répondit Samos.

— « Et c’est pour cette raison, pour me protéger, moi qui les ai bien servis, que tu es venu dans ma demeure ? »

— « Oui, » répondit Samos, « mais aussi parce que tu as beaucoup fait pour ma Cité, Port Kar. C’est grâce à toi qu’elle a, désormais, une Pierre du Foyer. »

— « Cela a-t-il tellement d’importance, pour toi ? » demandai-je. Samos était un larl, prédateur cruel et insensible, un chasseur, un tueur.

— « Bien sûr, » répondit-il.

Nous regardâmes au loin. Les petites embarcations des Renciers disparaissaient dans le marais de rence, sous les trois lunes de Gor.

Samos se tourna vers moi.

« Mets-toi à nouveau au service des Prêtres-Rois, » dit-il.

Je baissai les yeux.

— « C’est impossible, » dis-je. « Je n’en suis pas digne. »

— « Tous les hommes, » reprit Samos, « et toutes les femmes, ont en eux des éléments méprisables, des choses cruelles et lâches, des chose avides, vicieuses, égoïstes, des choses laides que nous cachons aux autres et, le plus souvent, à nous-mêmes. »

Nous le regardâmes.

Non sans tendresse, Samos posa une main sur l’épaule de Telima et l’autre sur la mienne.

« L’être humain, » poursuivit-il, « est un mélange de cruauté et de noblesse, de haine et d’amour, de ressentiment et de respect, d’envie et d’admiration. Il renferme, au plus profond de lui, beaucoup de bassesse et beaucoup de dignité. Ce sont là d’antiques vérités, mais rares sont ceux qui les comprennent véritablement. »

Je regardai le marais.

— « Ce n’est pas par accident, » dis-je, « que j’ai été intercepté dans le marais. »

— « Non, » répondit Samos.

— « Ho-Hak est-il au service des Prêtres-Rois ? » demandai-je.

— « Il l'ignore, » dit Samos. « Mais, il y a bien longtemps, alors qu'il venait de s'enfuir des galères et était pourchassé, je l'ai caché dans ma demeure. Plus tard, je l'ai aidé à gagner le marais. De temps en temps, il m'a prêté son concours. »

— « Qu'as-tu dit à Ho-Hak ? » m'enquis-je.

— « Que je savais qu'un homme de Port Kar traverserait bientôt le marais. »

— « Rien d'autre ? » demandai-je.

— « Seulement, » répondit-il, « que Telima devrait servir d'appât. »

— « Les Renciers haïssent les habitants de Port Kar, » fis-je remarquer.

— « Oui, » fit Samos.

— « Ils auraient pu me tuer, » ajoutai-je.

— « J'en ai pris le risque, » dit Samos.

— « Tu es généreux avec la vie des autres, » relevai-je.

— « Des mondes sont en jeu, » répliqua-t-il, « Capitaine. »

J'acquiesçai.

— « Misk, » repris-je, « le Prêtre-Roi, est-il au courant de ceci ? »

— « Non, » répondit Samos. « Il ne l'aurait certainement pas permis. Mais, malgré toute leur sagesse, les Prêtres-Rois connaissent mal les hommes. » Samos contemplait également le marais. « Il y a aussi des hommes qui, coordonnant leur action avec celle des Prêtres-Rois, combattent les Autres. »

— « Qui sont les Autres ? » demanda Telima.

— « Ne m'interromps pas, Esclave ! » ordonna Samos.

Telima se figea.

« Un jour, » reprit-il, « je te parlerai de tout cela. »

Samos avait parlé avec gentillesse, mais c'était un Marchand d'Esclaves.

« Nous pensions, » expliqua Samos, « que ton humanité s'affirmerait, que, confronté à une mort ignoble, inutile, dans le marais, tu supplierais tes bourreaux de t'épargner. »

Mon cœur saignait.

— « C'est ce que j'ai fait, » dis-je.

— « Tu as choisi, » reprit-il, « comme disent les Guerriers, l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. »

Mes yeux étaient pleins de larmes.

— « J'ai déshonoré mon épée, ma Cité. J'ai trahi mes Codes ! » m'écriai-je.

— « Tu as découvert ton humanité, » affirma Samos.

— « J'ai trahi mes Codes, » répétai-je.

— « C'est dans de tels instants, » dit Samos, « que toute la vérité et toute la réalité ne sont pas contenues dans les codes. »

Je le regardai.

« Nous savions que, si tu n'étais pas tué, tu serais réduit en esclavage. Par conséquent, pendant de longues années, nous avons attisé les haines et les frustrations d'une personne qui n'attendrait plus que l'occasion d'apprendre à un Guerrier, à un homme se rendant à Port Kar, la cruauté, l'humiliation et les misères de l'esclavage le plus abject. »

Telima baissa la tête.

— « Tu m'as bien préparée à ce rôle, Samos, » souffla-t-elle.

Je secouai la tête.

— « Non, » dis-je, « Samos, je ne puis servir à nouveau les Prêtres-Rois. Le travail était trop bien fait. J'ai été détruit. Je ne suis plus tel que j'étais. »

Telima posa la tête sur mon épaule. Il faisait froid au sommet du donjon.

— « Crois-tu, » demanda Samos à Telima, « que cet homme est détruit ? Qu'il n'est plus tel qu'il était ? »

— « Non, » répondit la jeune femme. « Mon Ubar n'est pas détruit. Il est resté lui-même. »

Je la serrai contre moi, heureux qu'elle eût parlé ainsi.

— « J'ai commis des actes cruels et méprisables, » dis-je à Samos.

— « Tout le monde est dans ce cas. »

— « C'est moi, » souffla Telima, « qui ne suis plus telle que j'étais. C'est moi qui ai été détruite. »

Samos la regarda avec tendresse.

— « Tu l'as suivi jusqu'à Port Kar, » dit-il.

— « Je l'aime, » affirma-t-elle.

Je la serrai contre moi.

— « Vous n'avez été détruits ni l'un ni l'autre, » affirma Samos. Il sourit. « Vous êtes tous deux intacts. Et humains. »

— « Très humains, » fis-je. « Trop humains. »

— « Dans la lutte contre les Autres, » déclara Samos, « on n'est jamais trop humain. »

Cette affirmation me troubla.

« Désormais, vous vous connaissez mieux qu'auparavant et, de ce fait, il vous sera plus aisé de connaître vos semblables, leurs pouvoirs et leurs faiblesses. »

— « Le jour est presque levé, » fit Telima.

— « Il y avait un dernier obstacle, » reprit Samos, « pourtant vous n'avez pas encore véritablement compris lequel. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » m'enquis-je.

— « Votre orgueil, » répondit-il. Il sourit. « Lorsque vous avez perdu l'idée que vous vous faisiez de vous-mêmes, lorsque vous avez pris conscience de votre humanité, vous avez renoncé à vos mythes, à vos chansons, vous n'avez plus accepté que la viande des animaux, comme si des individus aussi grandioses que vous ne pouvaient être que Prêtres-Rois ou bêtes féroces. Votre orgueil exigeait soit la perfection du mythe, soit la perfection de son contraire le plus abject. Si vous n'étiez pas au sommet, il vous fallait être tout en bas ; si vous n'étiez pas les meilleurs, il vous fallait être les pires ; si le mythe n'existait plus, plus rien n'existait. » Samos baissa la voix. « Il y a quelque chose, » conclut-il « entre les rêves des poètes et les morsures, les reniflements des bêtes féroces. »

— « Quoi ? » demandai-je.

— « L'homme, » répliqua-t-il.

Je regardai à nouveau le paysage, du côté opposé au marais, contemplant Port Kar. Je vis le *Venna* et le *Tela*, dans le port intérieur de ma demeure, la porte donnant sur le canal, les toits des bâtiments.

Il faisait presque jour.

— « Pourquoi m'a-t-on attiré à Port Kar ? » m'enquis-je.

— « Pour que tu te prépares à la tâche, » répondit Samos.

— « Quelle tâche ? » demandai-je.

— « Puisque tu n'es plus au service des Prêtres-Rois, » répondit Samos, « il est inutile d'en parler. »

— « Quelle tâche ? » insistai-je.

— « Il faut construire un navire, » dit Samos. « Un navire différent des autres. »

Je le regardai.

« Un navire capable de franchir la limite du monde, » expliqua-t-il.

C'était une expression, tirée de la Première Connaissance, désignant une ligne imaginaire, située à une centaine de pasangs à l'ouest de Cos et de Tyros, que les navires goréens ne dépassaient pas ou bien d'au-delà de laquelle ils ne revenaient jamais.

Samos, bien entendu, connaissait aussi bien que moi les limites de la Première Connaissance. Il savait, tout comme moi, que Gor est une sphère. J'ignorais pourquoi les hommes ne dépassaient jamais cette région située à l'ouest de Cos et de Tyros. Telima, naturellement, du fait qu'elle avait été instruite de la Seconde Connaissance dans la Maison de Samos, savait également que la « limite du monde » n'était qu'une expression imagée aux yeux du Goréen cultivé. Pourtant, dans un sens, le monde des Goréens finissait là, tout comme, dans un sens, il se terminait à la Chaîne des Monts Voltaï, à l'est. Telles étaient les frontières occidentale et orientale de la Gor connue. À l'extrême nord et à l'extrême sud il n'y avait, aussi loin qu'on aille, que du vent et de la neige, sur d'immenses étendues glacées.

— « Qui construirait un tel navire ? » demandai-je.

— « Tersites, » répondit Samos.

— « Mais il est fou ! » m'écriai-je.

— « C'est un génie ! » répliqua Samos.

— « Je ne suis plus au service des Prêtres-Rois, » dis-je.

— « Très bien, » dit Samos. Il nous tourna le dos et s'éloigna. « Je te souhaite tout le bien, » fit-il par-dessus son épaule.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondis-je.

Bien que Telima eut un manteau, j'ouvris mon grand manteau d'Amiral et le refermai sur elle, afin que nous puissions en partager la chaleur. Puis, du sommet du donjon, au-delà de la Cité, nous regardâmes l'aube, derrière l'étendue boueuse du Golfe de Tamber, toucher tendrement les eaux glacées de Thassa la Luisante.

FIN

Bibliographie de John Norman

- Tarnsman of Gor, Le Tarnier de Gor (CLA-OPTA, Aventures Fantastiques N° 14, première partie), 1966, Ballantine
- Outlaw of Gor, Le Banni de Gor, AF N° 14, seconde partie, 1967, Ballantine
- Priest-Kings of Gor, Les Prêtres-Rois de Gor, AF N° 20, première partie, Ballantine
- Nomads of Gor, Les Nomades de Gor, AF N° 20, seconde partie, 1969, Ballantine
- Assassin of Gor, Les Assassins de Gor, AF N° 21, 1970, Ballantine
- Raiders of Gor, Les Pirates de Gor, AF N° 22, 1971, Ballantine
- Captive of Gor, 1972, Ballantine
- Hunters of Gor, 1974, DAW-Books
- Marauders of Gor, 1975, DAW
- Tribesmen of Gor, 1976, DAW
- Slave Girl of Gor, 1977, DAW
- Beasts of Gor, 1978, DAW
- Explorers of Gor, 1979, DAW
- Fighting Slave of Gor, 1980, DAW
- Rogue of Gor, 1981, DAW
- Guardsman of Gor, à paraître en novembre 1981, DAW

John NORMAN a également écrit d'autres livres indépendants du cycle de GOR :

- Ghost Dance, DAW
- Time Slave, DAW
- Imaginative Sex, DAW, ce dernier volume n'étant pas de la fiction mais une étude sur la sexualité masculine et féminine qui révèle une nouvelle voie vers la libération des sens. (C'est du moins ce que promet l'éditeur !)

D. W.

4eme de couverture

De toutes les cités de Gor, aucune n'est aussi détestée que Port-Kar. C'est la ville de toutes les turpitudes, de toutes les dépravations, le repaire des parias, des traîtres et des assassins. Détestée et crainte, bien sûr. C'est à Port-Kar que prospèrent les équipages pirates les plus sanguinaires de la planète, et partout sur la grande mer de Thassa, on redoute leurs galères de combat, qui rançonnent, pillent et razzient depuis la nuit des temps.

C'est pourtant là que se rend Tarl Cabot, l'homme de la Terre devenu un farouche guerrier goréen. Seul, secrètement, par la dangereuse route des marécages. Nul ne connaît ses intentions. D'ailleurs, peut-être les ignore-t-il lui-même. Voir Port-Kar et mourir ? Encore faut-il y parvenir vivant...

[\[1\]](#) En français dans le texte (N.d.T.).

JOHN NORMAN

Les Esclaves de Gor



opta

JOHN NORMAN

Les Esclaves de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

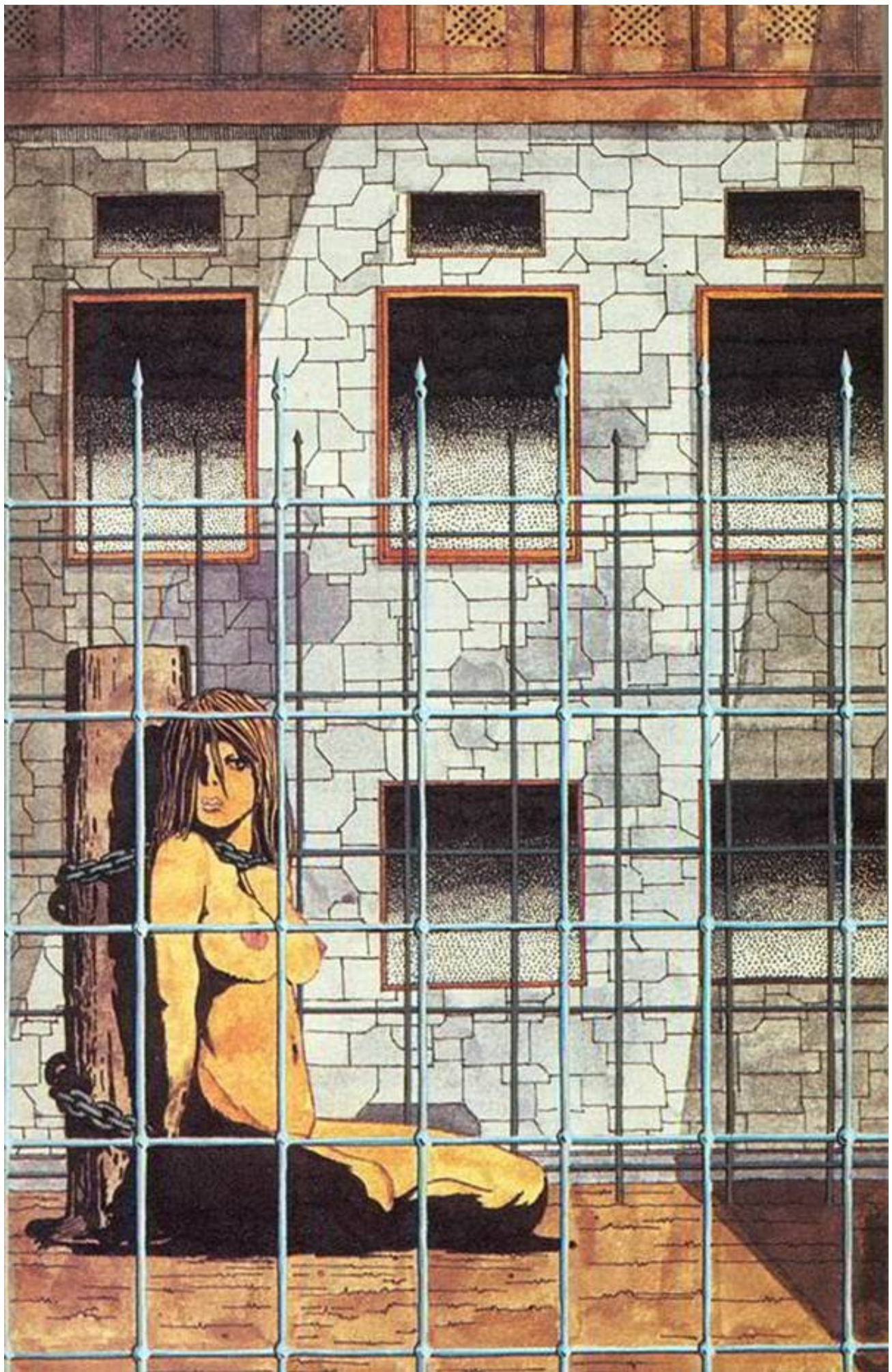
Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : Captive of Gor

Traduction : Daniel Lemoine

© 1972 - John Norman

© 1982 - Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'éditeur.



POUR OU CONTRE LE FANTASTIQUE HEROÏQUE ?

UNE QUESTION SANS RÉPONSE

La vogue est, c'est vrai, à l'« *heroic fantasy* » et à ses dérivés.

Aux États-Unis, bien sûr, mais également dans certains pays européens comme, par exemple, l'Allemagne Fédérale, où diverses maisons d'édition publient les ouvrages de C.J. Cherryh ou d'Edgar Rice Burroughs, de Tanith Lee ou de John Norman, d'Alan Burt Akers (alias Kenneth Bulmer) ou de Katherine Kurtz...

Chez nous, avec traditionnellement une guerre de retard, les esprits petits et grands commencent à s'échauffer ; les exégètes à s'affronter.

Réactionnaire, pas réactionnaire ?

Bidon, pas bidon ?

Œuvre d'art ou lecture pour débiles ?

Le problème, une fois de plus, est mal posé !

Pendant que les plumes s'affûtent dans les cénacles, les auteurs de langue anglaise, spécialisés dans l'H.F., continuent d'écrire, de publier, de jouir de la faveur du public. Et comme toutes les formes de littérature, celle-ci, l'épopée fantastique, produit un nombre considérable de navets pour quelques chefs-d'œuvre ou tout simplement pour un pourcentage raisonnable de bons livres.

Laissez-moi briser une lance pour les Éditions OPTA, qui n'ont pas attendu la grande vogue de l'H.F. pour en publier : Fritz Leiber, avec son cycle des Epées, Michael Moorcock avec Elric le Nécromancien, Ursula Le Guin avec les enchantements de Terremer et, plus récemment, C.J. Cherryh, Tanith Lee, Ansen Dibell...

Cela dit, et bien que je sois pour une politique d'ouverture, il reste vrai que la saga de Gor, de John Norman, une des plus prisées parmi nos adhérents et lecteurs, n'est rien de plus qu'un roman-fleuve d'aventures extra-terrestres. Sa philosophie sommaire, qui peut agacer certains palais plus délicats, fait les délices d'un nombre croissant d'amateurs d'évasion. Et l'évasion, il faut bien l'admettre, Gor la fournit amplement. Les lettres enthousiastes qui nous parviennent en sont la preuve. Certains lecteurs vont jusqu'à me supplier de ne pas interrompre la série qui compte actuellement un nombre assez prodigieux d'épisodes, puisque le dernier volume paru à ce jour chez DAW-Books porte le N° 17 !

Alors que les fans de Gor se rassurent ! Je fais ici le serment devant les Prêtres-Rois de publier intégralement leur saga. Si Dieu me prête autant de vie et d'énergie qu'il en a prêtée à John Norman !

D. Walther, Juin 1982.

LA MARQUE

LE récit suivant est écrit sur l'ordre de mon Maître, Bosk de Port Kar, le célèbre Marchand qui, à mon avis, a autrefois appartenu à la Caste des Guerriers.

Je m'appelais Elinor Brinton. J'étais riche et indépendante.

Il y a beaucoup de choses que je ne comprends pas. Je laisse à d'autres le soin de dégager la signification de ce récit.

D'après mes renseignements, mon histoire n'est ni aussi exceptionnelle ni aussi étrange qu'elle peut le paraître. Conformément aux critères de la Terre, j'étais considérée comme extrêmement belle. Sur cette planète, je suis une fille à quinze pièces d'or, plus jolie que beaucoup, mais dépassée, sur ce plan, par beaucoup d'autres, dont je ne puis qu'envier la stupéfiante beauté. J'ai été achetée pour servir dans les cuisines de la Demeure de Bosk. Les Marchands, d'après ce que j'ai pu apprendre, tiennent les itinéraires du trafic d'esclaves entre cette planète et la Terre. Les femmes, entre autres denrées, sont acquises et conduites sur les Marchés de ce monde étrange. Celles qui sont belles et désirables ont des raisons d'avoir peur.

Apparemment, ils sont libres d'agir comme bon leur semble.

Pourtant, il me semble qu'il y a des destins moins enviables que celui qui consiste à être conduite sur cette planète, même en tant que butin destiné aux hommes.

Mon Maître m'a ordonné de ne pas décrire cette planète en détail. J'ignore pourquoi il en est ainsi, mais je ne le ferai pas. Il m'a ordonné de narrer principalement ce qui m'est arrivé. Et il m'a demandé de coucher sur le papier mes pensées et, surtout, mes émotions. C'est ce que je souhaite faire. En fait, même si je ne le souhaitais pas, il me faudrait obéir.

Il suffit, donc, que je parle brièvement de mes origines et de ma situation.

J'ai fait des études coûteuses, sinon de bonnes études. J'ai supporté une longue succession d'années solitaires dans plusieurs écoles privées et, plus tard, dans une des meilleures universités pour jeunes filles du nord-est des États-Unis. Aujourd'hui, ces années me paraissent étrangement vides, sinon dérisoires. Il m'était aisé d'obtenir de bonnes notes. Mon intelligence, il me semble, était bonne mais, même lorsque mon travail me paraissait mauvais, il était bien noté comme, en fait, celui de mes condisciples. Nos parents étaient riches et l'université recevait souvent des dons substantiels, lorsque nous obtenions nos diplômes. En outre, je n'avais jamais trouvé difficile de plaire aux hommes, et de nombreux professeurs étaient de sexe masculin. En fait, ils semblaient soucieux de me plaire. Je n'échouai que dans une seule matière : le français. Mon professeur, dans ce cas, était une femme. Le Doyen de l'Université, conformément à son habitude en de telles circonstances, refusa d'accepter la note. Je passai un bref oral avec un autre professeur et la note devint A. La femme quitta l'université au printemps. J'en fus désolée, mais elle aurait dû se méfier.

Du fait que j'étais riche, il ne m'était pas difficile d'avoir des amis. J'étais extrêmement populaire. Mais je ne me souviens de personne à qui j'aurais pu parler, me confier. J'aimais passer les vacances en Europe.

J'avais les moyens d'être bien habillée et je ne m'en privais pas. Mes cheveux étaient toujours comme je voulais qu'ils soient, même lorsqu'ils semblaient, trompeusement, dans un désordre charmant. Un morceau de ruban, la couleur d'un accessoire, la quantité appropriée de rouge à lèvres coûteux, les coutures d'une jupe, la qualité du cuir d'une ceinture d'importation et des chaussures assorties, tout comptait. Lorsque je demandais un délai pour un devoir que j'aurais dû avoir déjà rendu, je portais des mocassins éraflés, un blue-jeans, un sweat-shirt et un ruban dans les cheveux. Dans ces occasions, j'étais toujours un peu d'encre, provenant du ruban de la machine à écrire, sur mes joues et mes doigts.

J'obtenais toujours le délai supplémentaire qui m'était nécessaire. Bien entendu, je ne tapais pas moi-même à la machine.

Néanmoins, en général, je faisais moi-même mes devoirs. Cela me faisait plaisir. Je les préférais à ceux que je pouvais acheter. Un professeur, qui m'avait accordé un délai supplémentaire pendant l'après-midi, ne me reconnut pas, le soir, alors qu'il était assis deux rangs derrière moi, lors d'un concert de musique de chambre donné au Lincoln Center. Il me regarda d'un air interrogateur et, à un moment donné, pendant l'entracte, parut sur le point de m'aborder. Je lui adressai un regard glacial et il tourna le dos, rouge de confusion. J'étais en noir, j'avais un chignon, des perles et des gants blancs. Il n'osa pas me regarder à nouveau.

J'ignore à quel moment j'ai été remarquée. Cela peut être dans une rue de New York, sur un trottoir de Londres, dans un café de Paris. Cela peut être tandis que je prenais un bain de soleil sur la Côte d'Azur. Cela peut être sur le campus de mon université. Quelque part. Sans le savoir, j'ai été remarquée en vue d'être acquise.

Riche et belle, j'étais très orgueilleuse. Je savais que je valais mieux que les autres et ne craignais pas de prouver, à ma manière, que cela était vrai. Bizarrement, au lieu de s'en montrer contrariés, la plupart des gens, quels que soient leurs sentiments personnels, étaient impressionnés par moi et me craignaient. Ils acceptaient la valeur personnelle que j'affichais, laquelle était considérable. Ils essayaient de me plaire. Je m'amusais avec eux, boudeuse, feignant d'être en colère ou contrariée, puis souriais pour leur indiquer que je les avais pardonnés. Ils semblaient reconnaissants, radieux. Comme je les méprisais ! Comme je me servais d'eux ! Ils m'ennuyaient. J'étais riche, heureuse et belle. Ils n'étaient rien.

Mon père avait fait fortune dans l'immobilier, à Chicago. Il ne se souciait que de ses affaires, du moins à ma connaissance. Je ne me souviens pas qu'il m'ait jamais embrassée. En outre, je ne l'ai jamais vu toucher ma mère, ou bien celle-ci le toucher, en ma présence. Elle appartenait à une riche famille de Chicago, propriétaire de nombreux terrains en bordure du lac. Je ne crois pas que mon père se souciait beaucoup de l'argent qu'il gagnait, sinon en ceci qu'il en gagnait davantage que la majorité des gens, mais qu'il existait toujours des individus, quelques-uns, plus riches que lui. C'était un homme morose et obstiné. Je me souviens de ma mère, recevant chez nous. Je me souviens que mon père avait dit, un jour, qu'elle était son meilleur investissement. Dans sa pensée, ce n'était pas un compliment. Je me souviens qu'elle était belle. Elle empoisonna un caniche qui m'avait été offert. Il avait déchiré une de ses pantoufles. J'avais sept ans, à l'époque, et j'ai beaucoup pleuré. Il avait de l'affection pour moi. Lorsque j'ai obtenu mon diplôme, ni mon père ni ma mère n'ont assisté à la cérémonie. Si mes souvenirs sont exacts, j'ai alors pleuré pour la deuxième fois de ma vie. Lui avait un rendez-vous d'affaires et ma mère, à New York, où elle habitait, recevait des amis à dîner. Néanmoins, elle envoya une carte, et une montre luxueuse, que je donnai à une camarade.

Cet été-là, bien qu'il n'eût pas cinquante ans, mon père mourut d'une crise cardiaque. À ma connaissance, ma mère habite toujours New York, dans un grand appartement de Park

Avenue. Au terme du règlement des biens immobiliers, ma mère reçut l'essentiel, mais je reçus quant à moi trois quarts de million de dollars, principalement en actions et en titres, une fortune qui fluctuait, parfois considérablement, avec le marché, mais était fondamentalement saine. Je ne me souciais pas de savoir si, un jour donné, ma fortune était légèrement supérieure à un demi-million de dollars ou à trois quarts de million.

Après avoir obtenu mon diplôme, je m'installai dans un appartement en terrasse de Park Avenue. Je ne voyais jamais ma mère. Après avoir quitté l'université, je ne m'intéressai à rien de spécial. Je fumais trop, tout en détestant cela. Je buvais pas mal. Je ne me droguais pas, parce que je trouvais cela stupide.

Mon père avait de nombreuses relations d'affaires, à New York, et ma mère avait fait la connaissance de personnages influents. Je me décidai à téléphoner à ma mère, quelques semaines après avoir obtenu mon diplôme, pensant qu'il serait peut-être intéressant de poser pour les photographes. Cette activité me paraissait séduisante et je me disais que je rencontrerais peut-être des gens intéressants et amusants. Quelques jours plus tard, deux agences m'invitèrent à des entrevues qui ne furent, comme je l'avais prévu, que de simples formalités. Il y a, manifestement, de nombreuses jeunes femmes assez belles pour poser. La beauté, en elle-même, dans une population de dizaines de millions d'individus, n'est pas rare. Par conséquent, surtout en ce qui concerne les jeunes femmes inexpérimentées, on suppose que des critères distincts de la beauté, du charme et de l'élégance conditionnent les chances de réussite, dans un domaine où la compétition est si acharnée. Tel fut mon cas. Je crois, bien entendu, que j'aurais pu réussir aussi bien par moi-même. Mais ce n'était pas la peine.

Ma carrière me plut, mais elle ne dura guère plus de quelques semaines. J'aime les vêtements et sais les mettre en valeur. J'aime poser, bien que ce soit parfois douloureux et fatigant. Les photographes et les dessinateurs étaient intelligents et pleins de vivacité bien que, parfois, abrupts. Il s'agissait de professionnels. Un jour, l'un d'entre eux me traita de salope. Je ris. Mes contrats étaient nombreux.

Mon contrat le plus lucratif consistait à poser pour plusieurs modèles de maillots de bain appartenant à la nouvelle collection d'une maison connue dont le nom, toutefois, est sans importance dans le cadre de ce récit.

Je ne l'honorai pas.

Je reçus la convocation un lundi après-midi et devais me présenter au studio le mercredi matin. Je n'avais rien à faire, le mardi. La veille au soir, j'avais congédié ma femme de chambre et mon cuisinier noirs jusqu'au mercredi. Je voulais l'appartement pour moi toute seule, rester seule, lire et écouter des disques.

Le mardi matin, je dormis tard.

Je fus éveillée par le soleil passant entre les rideaux. Je m'étirai. C'était une journée chaude et paresseuse. Il était près de midi. Je dors nue, entre des draps de satin blanc. Je tendis la main vers le cendrier posé sur la table de nuit, près du lit, et allumai une cigarette. La pièce n'avait rien d'exceptionnel. Un jouet en peluche, un koala à la fourrure soyeuse, se trouvait près du pied du lit. Des livres étaient sur les tables. L'abat-jour de la lampe était légèrement de travers, comme la veille au soir. Le réveil, dont je n'avais pas remonté la sonnerie, était sur la coiffeuse. La cigarette avait mauvais goût, mais elle m'avait fait envie. Je m'allongeai sur les draps, m'étirai une nouvelle fois, puis sortis les jambes du lit et enfilai mes pantoufles. Je mis un peignoir de soie. J'écrasai la cigarette dans le cendrier puis gagnai la salle de bains dans l'intention de prendre une douche.

Je m'attachai les cheveux, quittai le peignoir, tirai la porte de la douche et y pénétrai. Bientôt, je me livrai aux délices de l'eau chaude. C'était une bonne journée, chaude et

paresseuse. Je restai ainsi pendant quelques minutes, la tête en arrière, les yeux fermés, laissant l'eau chaude couler sur mon corps. Puis je pris le savon et entrepris de me savonner le corps.

Tandis que mes doigts étendaient du savon sur ma cuisse gauche, je fus soudain stupéfaite. Il y avait, là, quelque chose que je n'avais jamais touché.

Je me penchai sur la gauche, la jambe gauche tendue bien droit.

Soudain, tout devint presque noir. J'eus le souffle coupé. Je fus horrifiée.

Je n'avais pas eu mal.

Mais, je n'avais pas cela, la veille au soir !

J'avais une marque sur la cuisse. Elle se trouvait en haut de la cuisse. La marque elle-même faisait environ quatre centimètres de haut. C'était une marque élégante, cursive. En elle-même, elle était jolie. Je compris qu'elle ne pouvait être la conséquence d'une blessure naturelle. Elle était, à sa manière, parfaite, plutôt profonde et nette. C'était une marque infligée délibérément et avec précision.

Je cherchai mon souffle et m'appuyai contre le mur pour ne pas tomber. Abasourdie, je me rinçai et fermai le robinet de la douche. Je sortis de la salle de bains, toujours mouillée, marchai pieds nus, sur la moquette, jusqu'au miroir en pied fixé à un des murs de la chambre. J'eus à nouveau le souffle coupé et, une nouvelle fois, la pièce parut tourner autour de moi. Sur le miroir, bien que je ne l'aie pas vue plus tôt, il y avait une autre marque. Elle avait été tracée, au rouge à lèvres, sur la surface du miroir. Elle faisait plus de trente centimètres de haut, mais elle était semblable à celle que portait ma cuisse. C'était la même marque élégante et cursive.

Incrédule, je me regardai dans le miroir. Je touchai à nouveau la marque que je portais à la cuisse. Puis je regardai à nouveau la marque tracée au rouge à lèvres sur le miroir. Je me contemplai.

J'ignorais tout de ces pratiques, mais il était impossible de se méprendre sur la marque élégante, profonde, dont s'ornait ma cuisse.

Tout devint noir, je m'effondrai sur la moquette, devant le miroir. Je perdis connaissance.

J'avais été marquée au fer rouge.

LE COLLIER

J'IGNORE combien de temps je suis restée, inconsciente, sur l'épaisse moquette, devant le miroir. Cela dura peut-être plus d'une heure, à en juger par la position du soleil passant au travers des rideaux.

Je me mis enfin à quatre pattes sur la moquette et me regardai dans le miroir.

Je hurlai.

Je devenais folle !

Je me pris la tête entre les mains et secouai la tête.

Je passai les doigts sous le cercle métallique qui m'enserrait la gorge, essayant de l'arracher. On me l'avait passé au cou pendant que j'étais inconsciente !

Autour de mon cou, bien ajusté, se trouvait un cercle d'acier élégant et luisant.

Reprenant mes esprits, je passai simplement les mains derrière le cou, dans l'intention de manœuvrer la fermeture et de quitter le collier. Mes doigts explorèrent. Je ne trouvais pas la fermeture. Je le tournai lentement, prudemment, car il était plutôt ajusté. Je l'examinai dans le miroir. Il n'y avait ni fermeture ni crochet. Il n'y avait qu'une petite serrure compacte et une fente adaptée à une clé minuscule. Il avait été refermé, à clé, autour de mon cou ! Des lettres étaient gravées dans l'acier, mais je ne pus les lire. Je ne connaissais pas cette écriture !

Une nouvelle fois, la chambre devint noire, et tournoya, mais je luttai désespérément pour ne pas perdre à nouveau connaissance.

Quelqu'un était entré dans la chambre et avait placé le cercle métallique autour de mon cou. Cette personne était peut-être encore là.

La tête pendante, les cheveux touchant la moquette, à quatre pattes, je secouai la tête. Je griffai les poils de la moquette. Il ne fallait pas que je perde connaissance. Il fallait que je garde mes esprits.

Je regardai autour de moi.

Mon cœur faillit s'arrêter. La chambre était vide.

Je rampai vers le téléphone, posé sur la table de nuit, près du lit. Je décrochai avec une extrême précaution, afin de ne pas faire le moindre bruit. Il n'y eut pas de tonalité. Le fil était coupé. Les larmes me vinrent aux yeux.

Il y avait un autre téléphone, au salon, mais il se trouvait de l'autre côté de la porte. J'avais peur d'ouvrir la porte. Je jetai un coup d'œil en direction de la salle de bains. Cette pièce me faisait également peur. J'ignorais ce qu'il pouvait y avoir, à l'intérieur.

J'avais un petit revolver. Je ne m'en étais jamais servi. Je n'y pensai qu'à cet instant-là. Je me levai d'un bond et courus jusqu'au grand placard qui occupait tout un mur de la pièce. Je plongeai la main sous les écharpes et la lingerie d'un tiroir, touchai la crosse. Je poussai un cri de joie. Puis, j'examinai l'arme, incrédule. Je ne pus ni sangloter ni gémir. Il m'était tout simplement impossible de comprendre ce qui s'était produit. L'arme n'était plus qu'un morceau de métal pratiquement informe. On aurait dit, pratiquement, un morceau de

chocolat fondu. Je la laissai tomber sur les soieries. Je me redressai, abasourdie, et me regardai dans le miroir. J'étais sans défense. Mais ma terreur n'était pas simplement de la terreur.

Je sentis que ce qui m'arrivait ne pouvait en aucun cas s'expliquer dans le cadre du monde que je connaissais. J'eus peur.

Je courus jusqu'aux longs rideaux de la grande fenêtre de ma chambre, et les ouvris brutalement.

Je regardai la ville.

Elle baignait dans les fumées grises de la pollution, que le soleil dorait. Je découvris des milliers de fenêtres, dont certaines réfléchissaient le soleil, dans la brume dorée et irréelle.

Je découvris les hautes murailles de brique, d'acier, de béton et de verre.

C'était mon univers.

Je restai quelques instants immobile, baignant dans le soleil qui passait au travers des vitres épaisses et sales.

C'était mon univers !

Mais je restai, nue, derrière la vitre, la gorge emprisonnée dans un cercle d'acier que je ne pouvais retirer. Ma cuisse portait une marque.

« Non ! » m'écriai-je. « Non ! »

Je tournai le dos à la fenêtre et, silencieusement, me dirigeai vers la porte du salon, qui était légèrement entrouverte.

Je rassemblai tout mon courage et la poussai un peu plus. Je faillis m'évanouir de soulagement. La pièce était vide. Tout était comme je l'avais laissé.

Je courus jusqu'à la cuisine, que je voyais depuis le salon, et ouvris un tiroir. J'en sortis un couteau à découper. Je me retournai brusquement, serrant le couteau, mais il n'y avait personne.

Le couteau à la main, je me sentis moins démunie. Je regagnai le salon, puis la table du téléphone. Je jurai en constatant que le fil avait été coupé.

Je fis le tour de l'appartement. Les portes étaient fermées à clé. Les pièces étaient vides, tout comme le patio et la terrasse.

Mon cœur battait à tout rompre. Mais je débordais de joie. Je courus m'habiller, dans l'intention de sortir et de prévenir la police.

Au moment où j'atteignais le placard, des coups violents et impérieux furent frappés à la porte.

Je pivotai sur moi-même, serrant le couteau.

On frappa à nouveau, avec davantage d'insistance.

« Ouvrez ! » ordonna une voix. « Police ! »

Je faillis m'évanouir de soulagement. Je courus jusqu'à la porte, sans cependant déposer le couteau.

Devant la porte, je m'immobilisai, serrant le couteau, terrifiée.

Je n'avais pas appelé la police. Il était peu probable qu'on ait entendu mes cris. Je n'avais pas tenté de prévenir quelqu'un, après avoir constaté que les téléphones étaient inutilisables. J'avais seulement cherché à fuir.

Par conséquent, ceux qui se trouvaient derrière la porte n'appartenaient certainement pas à la police.

On frappa une nouvelle fois.

Je fus prise de vertige.

Puis les coups se firent plus violents encore.

« Ouvrez ! » entendis-je. « Ouvrez ! Police ! »

Je me forçai au calme.

— « Un instant ! » criai-je, d'une voix aussi posée que possible. « J'ouvrirai dans un instant. Je suis en train de m'habiller. »

Les coups cessèrent.

— « Très bien, » répondit une voix. « Dépêchez-vous ! »

— « Oui ! » criai-je d'une voix douce, mais le corps couvert de sueur. « Un petit moment ! »

Je regagnai la chambre en courant et regardai désespérément autour de moi. Je sortis quelques draps d'un placard et les nouai fiévreusement bout à bout. Je courus sur la terrasse. J'eus le vertige, en regardant par-dessus le parapet. Mais, cinq mètres plus bas, il y avait un petit balcon, semblable aux centaines de balcons identiques des murs de l'immeuble. Il donnait sur l'appartement de l'étage inférieur. Au soleil, l'air me piquant les yeux, parmi les particules de suie et de cendres, j'attachai solidement l'extrémité de ma corde de draps à la petite balustrade métallique surmontant le parapet qui entourait la terrasse et le patio. L'autre extrémité touchait le sol du balcon inférieur. Si je n'avais pas été terrifiée, je n'aurais jamais eu le courage de faire ce que je projetais.

On frappait à nouveau à la porte. Je perçus l'impatience des coups.

Je regagnai la chambre, dans l'intention de passer quelque chose mais, au moment où j'entrai dans la pièce, j'entendis une épaule d'homme heurter violemment la lourde porte.

J'avais constaté, dans le patio, que je ne pourrais pas conserver le couteau, en descendant par la corde de draps, car j'aurais besoin de mes deux mains. Peut-être aurais-je dû le prendre entre les dents, mais ma panique était telle que je n'y songeai même pas. J'étais dans la salle de bains lorsque j'entendis la porte craquer, au niveau des gonds et de la serrure. Éperdue, je glissai le couteau sous l'oreiller de mon lit et regagnai le patio en courant. Sans regarder en bas, terrifiée, je saisis la corde de draps et, respirant à peine, l'estomac noué, une main après l'autre, entamai la descente. J'avais dépassé le parapet lorsque j'entendis la porte céder, puis des hommes se ruer dans l'appartement. Dès que j'aurais atteint le balcon inférieur, qui n'était plus qu'à deux mètres, je serais sauvée. Je pourrais attirer l'attention des occupants de l'appartement ou bien, si nécessaire, avec une chaise, un meuble, un outil quelconque, casser la vitre et entrer.

Au-dessus, dans mon appartement, retentit un cri de colère.

J'entendis les bruits de la rue, tout en bas. Je n'osai pas baisser la tête.

Puis, mes pieds touchèrent le dallage du balcon inférieur.

J'étais sauvée !

Quelque chose de doux, de plié et de blanc glissa au-dessus de ma tête, devant mes yeux. Cela me fut enfoncé dans la bouche. Un autre morceau de tissu plié glissa également au-dessus de ma tête. Il fut solidement noué sur ma nuque.

Je voulus crier, mais cela me fut impossible.

« Nous l'avons ! » annonça une voix.

LES LIENS DE SOIE

JE bougeai convulsivement, secouant la tête. C'était un cauchemar.

« Non, non, » murmurai-je, agitée, désireuse de m'éveiller. « Non, non. »

J'eus l'impression que j'étais empêchée de bouger. Cela me contraria. Me mit en fureur.

Puis, tout d'un coup, je fus éveillée. Je hurlai, mais il n'y eut aucun bruit.

Je voulus m'asseoir, mais je faillis être étranglée et retombai. Je me débattis désespérément.

« Elle est réveillée, » annonça une voix.

Deux hommes, masqués, se tenaient au pied du lit, face à moi. Deux autres parlaient, dans le salon.

Les deux hommes qui se tenaient au pied du lit firent demi-tour et quittèrent la pièce, rejoignant ceux qui se trouvaient au salon.

Je me débattis furieusement.

Mes chevilles étaient attachées avec de minces liens de soie. Mes poignets étaient également attachés, mais dans le dos. Une boucle de cordelette de soie, dont l'extrémité était attachée à la tête du lit, m'avait été passée au cou.

Je me voyais, dans le miroir. La marque étrange, tracée au rouge à lèvres, était toujours sur la surface du miroir.

Je voulus encore crier, mais je ne le pus pas. Mes yeux, que je voyais dans le miroir, étaient exorbités, au-dessus du bâillon.

Je me débattis encore mais, quelques instants plus tard, entendant que les hommes revenaient, je cessai. Dans l'encadrement de la porte ouverte, je vis le dos de deux hommes en uniformes de policiers. Je ne vis pas leurs visages. Les deux hommes masqués entrèrent à nouveau dans la chambre.

Ils me regardèrent.

Je voulus les supplier, mais je ne pus produire le moindre son.

Je remontai les jambes et me tournai sur le flanc, afin de me couvrir du mieux possible.

Un des deux hommes me toucha.

L'autre émit un son bref, abrupt. Le premier homme s'éloigna. Le son était un mot, manifestement une négation. Je ne connaissais pas la langue.

Les hommes n'avaient pas pillé l'appartement. Les tableaux étaient toujours aux murs, les tapis d'Orient sur le sol. Ils n'avaient touché à rien.

Je vis l'homme qui s'était éloigné, et était apparemment un subalterne, retirer un objet, qui faisait penser à un stylo à plume, d'un étui de cuir sorti de sa poche. Il le déboucha et je fus stupéfaite. C'était une seringue.

Je secouai désespérément la tête. Non !

Il m'enfonça l'aiguille dans le flanc droit, entre la taille et la hanche.

Cela fit mal. Cependant, je ne ressentis aucun effet désagréable.

Je le regardai remettre la seringue dans son étui, puis l'étui dans la poche de sa veste.

L'autre homme, qui était plus imposant, regarda sa montre. Il s'adressa, en anglais cette fois, à son compagnon, celui qui avait utilisé la seringue. Il avait un accent nettement perceptible, mais je ne pus en déterminer l'origine.

« Nous reviendrons après minuit, » dit-il. « Ce sera plus facile. Avec une circulation moins chargée, il nous faudra cinq heures, pour gagner le Point P. Et j'ai quelques problèmes à régler, ce soir. »

— « Très bien, » répondit l'autre. « Nous serons prêts. »

Il n'y eut pas la moindre trace d'accent, dans la réponse de l'autre homme. Je fus convaincue que l'anglais était sa langue maternelle. Peut-être ne comprenait-il pas parfaitement bien la langue de l'autre homme. Mais lorsque l'autre s'était adressé à lui sèchement, dans cette langue inconnue, il avait obéi, et sans délai. J'en déduisis qu'il craignait l'homme imposant.

Les contours de la chambre s'obscurcirent légèrement.

L'homme imposant passa derrière moi et me prit le pouls.

Puis il me lâcha.

La chambre parut s'assombrir et la chaleur se faire plus intense. Je m'efforçai de garder les yeux ouverts.

L'homme imposant sortit de la chambre. Son compagnon s'attarda. Il s'arrêta près de la table de nuit, prit une de mes cigarettes et, avec une de mes allumettes minces et délicates, importées de Paris, l'alluma.

Il jeta l'allumette dans le cendrier. Il me toucha à nouveau, intimement cette fois, mais je ne pus crier. Petit à petit, je perdais connaissance. Penché sur moi, il me souffla la fumée au visage. Je tirai faiblement sur mes liens, luttant pour ne pas perdre connaissance.

J'entendis la voix de l'homme imposant, venant du seuil me sembla-t-il, mais elle paraissait venir de très loin.

L'autre homme s'éloigna en hâte.

L'homme imposant entra dans la chambre et je tournai faiblement la tête vers lui. Je vis les deux hommes en uniformes de policiers quitter l'appartement, suivis de l'homme qui avait utilisé la seringue qui, au moment de sortir, retira son masque. Mais je ne vis pas son visage.

L'homme imposant me dominait de toute sa hauteur. Je levai les yeux, faiblement, vers lui. J'étais déjà presque inconsciente.

Il parla d'une voix froide :

« Nous reviendrons après minuit, » annonça-t-il.

Je luttai, faiblement, pour parler, tentant de vaincre le bâillon, la drogue. J'avais envie de dormir.

« Aimerais-tu savoir, » s'enquit-il, « ce qu'il adviendra de toi ? »

J'acquiesçai.

« La curiosité, » déclara-t-il, « ne sied pas, à une Kajira. »

Je ne compris pas.

« Elle pourrait justifier que l'on te batte, » ajouta-t-il.

Je ne compris pas davantage.

« Disons simplement, » reprit-il, « que nous reviendrons après minuit. » Derrière le trou de son masque, je vis ses lèvres esquisser un sourire inquiétant. Ses yeux semblaient également sourire. Puis, il conclut : « Tu seras alors une nouvelle fois droguée. Et, ensuite, tu seras emballée en vue du transport. »

Il sortit de la chambre.

Je tirai sur les liens qui m'immobilisaient, puis perdis connaissance.

Je m'éveillai sur le lit, toujours attachée.

Il faisait noir. Par la porte ouverte qui donnait sur le patio et la terrasse, j'entendais le bruit de la circulation nocturne de la ville. Comme les rideaux étaient ouverts, je voyais des dizaines de milliers de rectangles lumineux, les fenêtres, dont beaucoup étaient toujours éclairées. Le lit était trempé de sueur. Je n'avais pas la moindre idée de l'heure. Je savais seulement qu'il faisait nuit. Je me retournai, afin de regarder le réveil posé sur la coiffeuse, mais il avait été retourné.

Je tirai furieusement sur mes liens. Il fallait que je me libère !

Mais, après quelques précieuses minutes de lutte futile, je me retrouvai aussi solidement attachée que dans le courant de l'après-midi.

Puis, soudain, mon corps se couvrit à nouveau de sueur.

Le couteau !

Avant que les hommes aient pénétré dans l'appartement, je l'avais glissé sous l'oreiller.

Je roulai sur le flanc et, attachée, soulevai l'oreiller avec mon front et mon nez. Je faillis m'évanouir de soulagement. Le couteau se trouvait toujours à l'endroit où je l'avais laissé. Sur le drap de satin, je poussai péniblement le couteau, avec la bouche et l'arrière de la tête, en direction de mes mains liées. Ce fut une tâche douloureuse et frustrante mais, centimètre par centimètre, je parvins à le faire descendre. À un moment donné, il tomba par terre et, intérieurement, je poussai un cri de désespoir. À demi étranglée par la boucle passée autour de mon cou, je me glissai partiellement hors du lit et cherchai le couteau avec les pieds. Mes chevilles avaient été croisées et solidement attachées. Il me fut extrêmement difficile de ramasser le couteau. Il tomba une fois, deux fois. Je maudis la boucle qui m'attachait à la tête du lit. Je pleurai. En bas, dans la rue, retentit la sirène d'une voiture de pompiers ; j'entendais également le bourdonnement nocturne de la ville. Je luttai, bâillonnée et attachée, silencieusement, douloureusement. Finalement, je parvins à amener le couteau contre le lit. Avec les pieds et le corps, je réussis à le glisser sous moi. Puis mes mains attachées se refermèrent sur le manche. Mais je ne pouvais atteindre les liens. J'avais le couteau, mais il ne me servait à rien. Puis, fiévreusement, poussant intérieurement un cri de joie, je posai la pointe sur le lit lui-même et maintins le couteau en place avec mon corps. Ensuite, j'entrepris de couper mes liens en les frottant contre la lame. Le couteau, dont le manche était appuyé contre mon dos couvert de sueur, glissa quatre fois mais ; chaque fois, je le redressai et me remis à l'ouvrage. Enfin, mes poignets furent libres. Je m'emparai du couteau, coupai la cordelette qui m'enserrait la gorge, puis les liens de mes chevilles.

Je quittai le lit d'un bond et courus à la coiffeuse. Mon cœur se serra. Il était déjà minuit et demi !

Mon cœur battait à tout rompre.

J'abaissai le bâillon qui me couvrait le bas du visage, arrachai la boule de tissu souillé qui m'avait été enfoncée dans la bouche. Puis, soudain, je me sentis mal, tombai à quatre pattes et vomis sur la moquette. Je secouai la tête. Avec le couteau, je coupai le bâillon, qui était tombé sur mes épaules.

Je secouai à nouveau la tête.

Il était alors minuit trente-cinq.

Je courus au placard. Je m'emparai des premiers vêtements qui se présentèrent : un pantalon pattes d'éléphant, en cuir, et un boléro noir.

Je les serrai contre moi, le souffle court. Je me tournai vers l'autre côté de la chambre.

Mon cœur faillit s'arrêter. Là, dans l'ombre, dans la chambre faiblement éclairée par les lumières de la ville, se tenait une jeune femme. Elle était nue. Elle tenait quelque chose devant elle. Un cercle d'acier lui enserrait le cou. Elle avait une marque sur la cuisse.

« Non ! » hurla-t-elle en même temps que moi.

Je hoquetai, j'avais le vertige. Le cœur soulevé, je tournai le dos à mon reflet, que me présentait le miroir en pied, de l'autre côté de la chambre.

J'enfilai le pantalon et mis le boléro. Je trouvai une paire de sandales.

Il était minuit trente-sept.

Je courus à nouveau jusqu'au placard et en sortis une petite valise. Je la posai par terre, la remplis de vêtements et la fermai brutalement.

Je pris mon sac à main et courus, avec la valise, au salon. Je fis pivoter un petit tableau et tripotai les commandes d'ouverture du coffre mural. En général, je gardais chez moi quinze mille dollars et des bijoux. Je plongeai la main dans le coffre, fourrai pêle-mêle l'argent et les bijoux dans mon sac à main.

Terrifiée, je regardai la porte défoncée.

La pendule murale indiquait minuit quarante.

J'avais peur de franchir la porte. Je me souvins du couteau. Je courus dans la chambre, m'en emparai et le glissai dans mon sac à main. Puis, effrayée, je gagnai le patio et la terrasse. La corde de draps, dont je m'étais servie pour quitter l'appartement, avait été retirée. Je retournai dans la chambre. Ils étaient en tas dans un coin, séparés, comme du linge sale.

Je me tournai une fois de plus vers le miroir. Je m'immobilisai. Je boutonnai le col du boléro noir, afin de cacher le cercle d'acier que je portais au cou. Je regardai une fois de plus la marque, tracée au rouge à lèvres sur le miroir. Ramassant mon sac à main et ma petite valise, je franchis rapidement la porte défoncée. Je m'arrêtai devant le petit ascenseur privé du palier.

Je retournai dans l'appartement et pris ma montre. Il était minuit quarante-deux. Avec une clé sortie de mon sac, j'ouvris l'ascenseur et gagnai le palier inférieur, où il y avait plusieurs ascenseurs communs. J'appuyai sur tous les boutons.

Je surveillai les cadrans situés au-dessus des portes des ascenseurs. Deux d'entre eux montaient déjà, le premier se trouvant au septième étage et le second au neuvième. Je ne pouvais pas les avoir appelés !

Je gémis.

Je pivotai sur moi-même et courus jusqu'à l'escalier. Je m'arrêtai en haut des marches. En bas, sur les larges marches de béton armé, retentissait l'écho des pas de deux hommes qui montaient.

Je retournai en hâte près des ascenseurs.

L'un d'eux s'arrêta à mon étage, le vingt-quatrième. Je m'immobilisai, le dos collé au mur.

Un homme et une femme sortirent.

Avec un cri étouffé, je passai rapidement près d'eux.

Ils me regardèrent bizarrement, tandis que j'appuyais sur le bouton du rez-de-chaussée.

Tandis que la porte de mon ascenseur se fermait lentement, celle de l'ascenseur voisin s'ouvrit. Dans l'entrebâillement de la porte, je vis le dos de deux hommes, en uniformes de policiers.

Lentement, lentement, l'ascenseur descendit. Il s'arrêta quatre fois. Je restai tassée au fond de la cabine, tandis que trois couples et un homme portant en attaché-case, y entraient. Lorsque nous fûmes arrivés au rez-de-chaussée, je sortis en courant de l'ascenseur mais, presque aussitôt, repris mon sang-froid, me contrôlai et regardai autour de moi. Dans le hall,

il y avait quelques personnes assises, lisant ou attendant. Quelques-uns me regardèrent avec indifférence. C'était une nuit torride. Un homme, qui fumait la pipe, me dévisagea par-dessus le bord de son journal. Faisait-il partie de la bande ? Mon cœur s'arrêta presque. Il se remit à lire. J'avais l'intention de gagner le garage de l'immeuble, mais par la rue, sans traverser le hall.

Le portier porta la main à sa casquette, lorsque je passai devant lui.

Je réussis à lui sourire.

Dans la rue, je me rendis compte à quel point il faisait chaud.

Machinalement, je touchai le col de mon boléro. Je sentis l'acier, dessous.

Un homme passa en me regardant.

Savait-il ? Pouvait-il savoir que je portais un cercle d'acier autour du cou ?

C'était stupide. Je secouai la tête et frissonnai.

Je rejetai la tête en arrière et suivis, en hâte, le trottoir, en direction de l'entrée du garage de l'immeuble.

La nuit était chaude, terriblement chaude.

Un homme me regarda de la tête aux pieds, en me croisant. Je pressai le pas.

Quelques mètres plus loin, je me retournai. Il me regardait toujours.

Dans l'espoir de l'éloigner, je lui adressai un regard glacé et méprisant.

Mais il ne baissa pas les yeux. J'eus peur. Je pivotai sur moi-même et m'enfuis. Pourquoi n'avais-je pas réussi à le chasser ? Pourquoi n'avait-il pas baissé les yeux ? Pourquoi n'avait-il pas fait demi-tour, honteux, gêné, et ne s'était-il pas enfui dans la direction opposée ?

Il ne l'avait pas fait. Il était resté à me regarder. Savait-il que j'avais une marque sur la cuisse ? Le sentait-il ? Cette marque transformait-elle subtilement ma personnalité ? Me distinguait-elle, d'une manière ou d'une autre, des femmes de cette planète ? Étais-je devenue incapable d'éloigner les hommes ? Et, si je n'étais plus capable de les éloigner, qu'est-ce que cela signifiait ? Quel effet la petite marque avait-elle fait sur moi ? J'eus soudain l'impression d'être sans défense et, bizarrement, vulnérable et radicalement féminine. Je trébuchai et poursuivis mon chemin.

J'entrai dans le garage de l'immeuble.

Je pris, dans mon sac à main, les clés de ma voiture et, avec un sourire, les tendis à l'employé.

« Tout va bien, Miss Brinton ? » demanda-t-il.

— « Oui, oui, » répondis-je.

Lui aussi semblait me dévisager.

« Vite, je vous prie ! » suppliai-je.

Il porta rapidement la main à sa casquette et s'éloigna.

J'eus l'impression d'attendre des années. Je comptai les battements de mon cœur.

Puis la petite voiture, ronronnant à la perfection, une Maserati construite sur commande, s'arrêta près du trottoir et l'employé en descendit.

Je lui mis un billet dans la main.

« Merci, » fit-il.

Il semblait inquiet, déférent. Il porta la main à sa casquette. Il tenait la portière ouverte.

Je rougis, passai devant lui, jetai ma valise et mon sac à main dans la voiture.

Je m'installai au volant et il referma la portière.

Il se pencha sur moi.

« Vous sentez-vous bien, Miss Brinton ? » demanda-t-il.

Je trouvais qu'il était trop près de moi.

— « Oui, oui ! » fis-je, passant la première et embrayant en force, pour m'arrêter un peu plus loin, dans un hurlement de gomme, dérapant sur quelques mètres.

Il manœuvra la commande électrique d'ouverture de la porte et je m'intégrai au flot rapide de la circulation, dans la chaude nuit d'août.

Malgré la chaleur, le vent, qui faisait gonfler mes cheveux, me rafraîchit.

Je m'étais bien débrouillée.

Je m'étais échappée !

Je passai près d'un agent de police et fus sur le point de m'arrêter afin de lui demander de m'aider, de me protéger.

Mais, comment être sûre ? Les autres aussi étaient habillés en policiers. Et il me croirait peut-être dérangée, folle. Et je serais peut-être retenue en ville. Où ils étaient. Peut-être m'attendaient-ils. J'ignorais qui ils étaient. Je ne savais même pas ce qu'ils voulaient, au juste. Ils pouvaient être n'importe où. Il me fallait absolument fuir, fuir, fuir.

Mais l'air me revigora. Je m'étais échappée ! Je filais dans la ville, rapidement, au milieu de la circulation. Les autres conducteurs freinaient brutalement. Ils klaxonnaient. Je rejetais la tête en arrière et riais.

Je ne tardai pas à quitter la ville, par le pont George Washington, et pris l'autoroute en direction du nord. Quelques minutes plus tard, j'étais dans le Connecticut.

Tout en conduisant, je glissai ma montre à mon poignet. Il était alors une heure quarante-six.

Je chantonnais.

J'étais à nouveau Elinor Brinton.

Je me dis que je n'avais pas intérêt à rester sur l'autoroute et qu'il valait mieux emprunter des routes moins fréquentées. Je quittai l'autoroute à deux heures sept. Une voiture me suivit. Je n'y accordai pas d'importance mais, quelques virages plus loin, la voiture était toujours là.

Soudain, j'eus peur et accélérai. L'autre voiture fit de même.

Puis je poussai un cri de terreur et cessai d'être Elinor Brinton, jeune femme ne perdant jamais son sang-froid, riche, sophistiquée, elle qui possédait une intelligence et un goût raffinés. Je n'étais plus qu'une jeune fille terrifiée, fuyant devant l'inconnu, une fille confuse et désorientée, une fille terrifiée, avec une marque sur la cuisse gauche et un cercle d'acier autour du cou.

Non ! hurlai-je intérieurement. Je veux être Elinor Brinton ! C'est moi !

Soudain, je me mis à conduire froidement, rapidement, efficacement, brillamment. S'ils voulaient une poursuite, ils l'auraient. Elinor Brinton ne serait pas un gibier facile ! Quels qu'ils soient, elle était capable de leur tenir tête. C'était Elinor Brinton, jeune femme riche et brillante !

Pendant plus de quarante-cinq minutes, je filai devant mes poursuivants, tantôt augmentant mon avance, tantôt la perdant. À un moment donné, sur une petite route gravillonnée, ils furent à quarante mètres de moi mais, mètre après mètre, je repris de l'avance.

La poursuite me stimulait et j'étais certaine de leur échapper !

Finalement, alors que j'avais plus de deux cent mètres d'avance, sur une route tortueuse, j'éteignis les phares, quittai la chaussée et m'arrêtai dans un bouquet d'arbres. Nous étions séparés par plusieurs virages et courbes. Ils supposeraient que j'avais poursuivi mon chemin.

Je restai immobile, le cœur battant, dans la Maserati, tous feux éteints.

Quelques secondes plus tard, la voiture de mes poursuivants passa à toute vitesse,

dérapant dans le virage.

J'attendis une trentaine de secondes, puis regagnai la route.

Je conduisis tous feux éteints pendant plusieurs minutes, suivant, au clair de lune, la double ligne blanche du milieu de la route. Puis, lorsque j'arrivai sur une grande route, où la circulation était plus intense, j'allumai les phares et poursuivis mon chemin.

Je les avais bernés.

Je continuai en direction du nord. Je présumai qu'ils supposeraient que j'étais revenue sur mes pas, vers le sud. Il ne leur viendrait pas à l'idée que je puisse continuer dans la même direction. Ils me croiraient trop intelligente pour cela. Mais j'étais beaucoup plus intelligente qu'eux, parce que c'était exactement ce que je faisais !

Il était alors environ quatre heures dix du matin. Je m'arrêtai dans un petit motel, ensemble de bungalows un peu à l'écart de la route. Je garai la voiture derrière un bungalow, afin qu'elle ne soit pas visible depuis la route. Personne n'irait imaginer que je puisse m'arrêter. Près des bungalows, au nord de la route, il y avait un restauroute ouvert. Il était pratiquement désert. Les néons rouges du restauroute brillaient dans la nuit noire et chaude. J'étais affamée. Je n'avais pas mangé de la journée. J'entrai dans le restauroute et m'assis dans un box, prenant soin de ne pas être visible depuis la route.

« Venez au comptoir, » proposa le jeune employé du restauroute. Il était seul.

— « Le menu ! » ordonnai-je.

Je pris deux sandwiches à la viande froide, une part de tarte et un gobelet de lait chocolaté.

Dans d'autres circonstances, ce repas m'aurait dégoûtée mais, à ce moment-là, il me transporta de joie.

Quelques instants plus tard, je louai un bungalow pour la nuit, celui près duquel la Maserati était garée.

Je déposai mes affaires dans le bungalow et fermai la porte à clé. J'étais fatiguée, mais je chantais à mi-voix. J'étais extrêmement satisfaite de la manière dont j'avais fait face à une situation difficile. J'étais attirée par le lit mais j'étais en sueur, sale, et d'une nature trop méticuleuse pour me coucher sans avoir pris une douche. En outre, j'avais envie de me laver.

Dans la salle de bains, j'examinai la marque que je portais sur la cuisse. Elle me mit en fureur. Mais, tout en la regardant, furieuse, je ne pus m'empêcher d'admirer son insolence cursive et élégante. Je serrai les poings. Quelle arrogance, de l'avoir imprimée dans ma chair ! Quelle arrogance ! Quelle arrogance ! J'étais marquée. Mais magnifiquement. Je me regardai dans le miroir. Je regardai la marque. Il n'y avait aucun doute. Cette marque, bizarrement, insolemment, incroyablement, soulignait ma beauté. J'étais furieuse.

En outre, sans comprendre pourquoi, je me rendis compte que j'étais curieuse de connaître la caresse d'un homme. Je ne m'étais jamais beaucoup intéressée aux hommes. Avec colère, je chassai cette pensée. J'étais Elinor Brinton !

Irritée, j'examinai le cercle d'acier que je portais au cou. Bien entendu, je ne pouvais lire l'inscription gravée dans le métal. Je ne pouvais même pas en identifier l'alphabet. En fait, il ne s'agissait peut-être que d'un motif cursif. Mais l'espacement et la structure des figures portaient à croire que ce n'était pas le cas. La serrure était petite, mais lourde. Le cercle était ajusté.

Tandis que je me regardais dans le miroir, l'idée que lui non plus n'était pas laid me traversa l'esprit. Il accentuait ma douceur. Et je ne pouvais pas le retirer. J'eus l'impression d'être réduite à l'impuissance, possédée, captive, la propriété des autres. Pendant un bref instant, je m'imaginai, avec un tel collier, marquée comme je l'étais, nue dans les bras d'un

barbare. Je frémis, terrifiée. Jamais encore, je n'avais éprouvé un tel sentiment.

Je tournai le dos au miroir.

Le lendemain, je ferais couper le cercle métallique.

J'entrai dans la douche et, bientôt, me mis à chanter.

J'avais enveloppé ma chevelure dans une serviette et, séchée, rafraîchie, bien que fatiguée, parfaitement heureuse, je sortis de la salle de bains.

J'ouvris le lit.

J'étais sauvée.

Avant de prendre ma douche, j'avais mis ma montre dans mon sac à main. Je la regardai. Il était quatre heures quarante-cinq. Je remis la montre dans mon sac à main.

Je tendis le bras, dans l'intention de tirer la fine chaîne de la lampe de chevet.

Puis, je la vis. Sur le miroir, de l'autre côté de la chambre. Au pied du miroir, il y avait un tube de rouge à lèvres ouvert, le mien, que l'on avait pris dans mon sac à main, tandis que j'étais sous la douche. Sur le miroir lui-même, tracée au rouge à lèvres, il y avait la marque, la même marque, cursive et élégante, que celle que je portais sur la cuisse.

Je décrochai le téléphone. Il ne fonctionnait pas.

Le verrou de la porte du bungalow était ouvert. Je l'avais pourtant fermé. Mais on avait ouvert le verrou et même retiré la chaîne de sécurité. Je courus à la porte et la refermai à clé, m'appuyant contre le panneau. Je me mis à sangloter.

Désemparée, je me rhabillai.

J'avais peut-être le temps. Ils étaient peut-être partis. Ils attendaient peut-être dehors. Je n'en savais rien.

Je fouillai mon sac à main à la recherche de mes clés de voiture.

Je courus à la porte.

Puis, terrifiée, je n'osai pas la toucher. Peut-être attendaient-ils devant.

Je gagnai le fond du bungalow. J'éteignis la lumière et restai immobile, dans le noir. J'ouvris les rideaux de la fenêtre donnant sur l'arrière du bungalow. La fenêtre était fermée. Je l'ouvris. Sans bruit, heureusement, la fenêtre se leva. Je regardai dehors. Il n'y avait personne. J'avais le temps. Mais ils étaient peut-être devant. À moins qu'ils ne soient partis, supposant que je ne verrais pas la marque avant le matin. Non, non, ils devaient être devant.

Je passai par la fenêtre.

Je laissai la petite valise dans le bungalow. J'avais mon sac à main, cela suffisait. Il contenait quinze mille dollars et des bijoux. Et, surtout, j'avais les clés de ma voiture.

Silencieusement, je m'installai dans la voiture. Il me fallait démarrer, embrayer et accélérer avant qu'il ne soit possible de m'arrêter. Le moteur était encore chaud. Il partirait immédiatement.

Crachant et mugissant, la Maserati bondit, les roues arrière projetant des pierres et de la poussière, dérapant au coin du bungalow.

Je freinai à mort, à l'entrée de la route, dérapant sur le béton de la bretelle, puis, dans un hurlement de pneus et l'odeur de brûlé qui s'en dégagea, je m'y engageai à toute vitesse. Je n'avais rien vu. J'allumai les phares. Quelques voitures me croisèrent.

Apparemment, personne ne me suivait.

Je ne pouvais croire que j'étais sauvée. Mais personne ne me poursuivait.

D'une main, je boutonnai mon boléro noir. Puis je sortis ma montre de mon sac à main et la passai à mon poignet. Il était quatre heures cinquante et une. Il faisait encore nuit mais on était en août et l'aube ne tarderait plus.

Brusquement, répondant à une impulsion, je m'engageai sur une petite route latérale,

parmi les dizaines qui permettaient de quitter la grande route.

Ils ne pourraient deviner laquelle j'avais prise.

Apparemment, personne ne me poursuivait.

Je respirais plus librement.

Je levai le pied.

Je regardai dans le rétroviseur. Je me retournai. Il ne s'agissait pas d'une voiture mais, manifestement, quelque chose me suivait.

Pendant un bref instant, il me fut impossible d'avaler ma salive. J'avais la bouche sèche. Finalement, péniblement, je réussis à déglutir.

L'objet était à plusieurs centaines de mètres de moi et se déplaçait assez lentement. Il semblait n'avoir qu'un seul phare. Mais ce phare semblait éclairer la route, sous lui, formant un cercle jaune, lumineux, mouvant, qui courait devant lui. Comme il approchait, je poussai un cri. Il filait en silence. Il n'y avait aucun bruit de moteur. Il était rond, noir, circulaire, petit, d'environ deux mètres de diamètre et un mètre cinquante d'épaisseur. Il ne se déplaçait pas sur la route, il filait au-dessus de la route.

J'éteignis les phares de la Maserati et quittai la route, me dirigeant vers un bouquet d'arbres que j'apercevais au loin.

L'objet arriva à l'endroit où j'avais quitté la route, parut hésiter puis, horrifiée, je le vis tourner doucement dans la direction que j'avais prise, sans se presser. Dans le cercle de lumière jaune, je distinguai l'herbe du champ et la marque de mes pneus.

Cédant à la panique, je roulai dans le champ, tournant et dérapant, accélérant. Lorsque je m'enlissais, j'utilisai toute la puissance du moteur pour me dégager.

Et l'objet, régulièrement, apparemment sans hâte, avec son phare jaune, approchait.

La Maserati heurta une grosse pierre. Le moteur cala. Frénétiquement, je tentai de le faire démarrer à nouveau. Il y eut un gémissement strident, puis un autre. Puis la clé de contact n'émit plus qu'un cliquetis dérisoire, inlassablement. Soudain, je baignai dans une lumière jaune et hurlai. L'objet était au-dessus de moi. Je descendis de la voiture et m'enfuis dans le noir.

La lumière se déplaça mais ne me trouva pas.

J'atteignis les arbres.

Parmi les arbres, terrifiée, je vis l'objet en forme de disque s'immobiliser au-dessus de la Maserati.

Pendant un bref instant, l'objet parut émettre une lueur bleuâtre.

La Maserati sembla frémir, onduler dans la lueur bleuâtre puis, avec horreur, je la vis disparaître.

Je restai debout, le dos contre un arbre, la main devant la bouche.

Puis la lueur bleuâtre s'évanouit.

La lumière jaune s'alluma à nouveau.

Ensuite, l'objet se tourna vers moi et vint lentement dans ma direction.

Je me rendis compte que je serrais mon sac à main. J'avais dû le prendre, instinctivement, lorsque j'avais quitté la voiture. Il contenait mon argent, des bijoux, le couteau à découper que j'y avais fourré avant de quitter l'appartement. Je pivotai sur moi-même et courus, follement, dans les bois obscurs. Je perdis mes sandales. Je me blessai et me coupai les pieds. Je déchirai mon boléro. Des branches s'accrochèrent à mes vêtements et mes cheveux. Une branche me fouetta le ventre et je poussai un cri de douleur. Une autre me griffa la joue. Je fus. La lumière n'était jamais loin, mais elle ne me rejoignit pas. Je tentai de lui échapper, me frayant un chemin parmi les buissons et les arbres, égratignée et déchirée. Souvent, elle

semblait sur le point de m'éclairer, jaune, sur les arbres et les buissons, à quelques mètres de moi, mais elle me dépassait, ou bien je changeais de direction pour lui échapper. Je courus éperdument, dans les bois, les pieds en sang, le souffle court. Mes mains, la droite serrant le sac à main, tentaient d'écarter les branches qui me griffaient. Puis je fus incapable de courir davantage. Je m'effondrai au pied d'un arbre, hoquetant, mes muscles douloureux me refusant tout service. Mes jambes tremblaient. Mon cœur cognait comme un fou dans ma poitrine.

La lumière se dirigea à nouveau vers moi.

Je me relevai péniblement, courus frénétiquement devant elle.

Puis j'aperçus de petites lumières, au-delà des arbres et des buissons, à une cinquantaine de mètres, dans une sorte de clairière.

Je courus vers elles.

Épuisée, je pénétrai dans la clairière.

« Bonsoir, Miss Brinton ! » fit une voix.

Je m'immobilisai, abasourdie.

Au même moment, les mains d'un homme, qui se tenait derrière moi, se refermèrent sur mes bras.

Je tentai, faiblement, de me libérer, mais en fus incapable.

Je fermai les yeux, pour échapper au reflet de la lumière jaune, sur le sol.

« Vous êtes au Point P, » annonça l'homme. Je reconnus, alors, sa voix. C'était l'homme imposant qui était entré dans mon appartement, pendant l'après-midi. Il n'avait pas de masque. Il était brun, avec des yeux noirs, séduisant. « Vous nous avez causé beaucoup d'ennuis, » reprit-il. Puis il se tourna vers un autre homme. « Va chercher les menottes de Miss Brinton. »

LE CYLINDRE D'ESCLAVE

L'HOMME qui me tenait me poussa vers un des côtés de la clairière. L'autre homme l'accompagna ainsi que quelques autres.

Le phare jaune clignota et le disque noir se posa doucement sur l'herbe de la clairière.

Il faisait encore nuit, mais le matin ne pouvait plus tarder.

Dans la faible lumière, je vis une trappe s'ouvrir sur la partie supérieure du disque. Un homme en sortit. Il portait une tunique noire. Les autres hommes portaient des vêtements conventionnels, du moins ceux qui se trouvaient dans la clairière.

À ce moment-là, d'autres lumières devinrent progressivement plus intenses.

Je retins mon souffle.

Au centre de la clairière, se trouvait un grand objet rond, beaucoup plus grand que le premier, mais assez peu différent sur le plan de la conception et de l'apparence. Il devait faire une dizaine de mètres de diamètre et deux mètres cinquante d'épaisseur. Il était posé sur l'herbe. Il était en métal noir. Il comportait plusieurs hublots et portes. L'une d'entre elles, en face de moi, était ouverte. Elle s'ouvrait de telle manière qu'elle touchait le sol, formant une sorte de rampe permettant le chargement du vaisseau.

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que c'est ? » avais-je murmuré.

« Tu peux la lâcher, » dit l'homme à celui qui me tenait.

Il obéit.

Je restai immobile parmi eux.

Je constatai alors qu'il y avait un camion, de l'autre côté de la clairière. On en sortait des caisses de tailles différentes, que l'on chargeait ensuite sur le vaisseau.

« Ton collier te plaît-il ? » demanda l'homme, d'un air amusé.

Machinalement, je portai les doigts à ma gorge.

Il passa derrière moi et fit sauter le premier bouton de mon boléro noir. Je sentis qu'il glissait une clé dans la petite serrure compacte. Le collier s'ouvrit.

« Tu en auras certainement un autre, » affirma-t-il. Il tendit le collier à un homme, qui l'emporta.

Il me regarda.

J'avais toujours mon sac à main.

— « Laissez-moi partir, » soufflai-je. « J'ai de l'argent. Là-dedans. Et des bijoux. Et, j'en ai d'autres. C'est à vous. Je vous en prie. »

Je fouillai dans le sac puis lui mis l'argent et les bijoux dans les mains.

Il tendit les billets et les bijoux à un autre homme. Il n'en voulait pas.

À ce moment-là, les hommes entreprirent d'apporter, sans ménagement, de grandes caisses provenant du camion, les déposant au pied de la rampe d'accès au vaisseau.

Je serrais mon sac ouvert dans la main droite. Le cœur au bord des lèvres.

L'homme imposant me prit la main gauche et me retira ma montre.

— « Tu n'en auras pas besoin, » déclara-t-il. Puis il tendit la montre à un autre homme.

Il était cinq heures quarante-deux.

Les hommes qui déchargeaient le camion entreprirent de démonter les flancs des grandes caisses de bois posées près de la porte du vaisseau.

Je vis alors un spectacle horrible.

Dans chaque caisse, immobilisée par de larges courroies et des boucles, attachées à des anneaux fixés dans la caisse elle-même, se trouvait une jeune femme. Elles étaient toutes nues. Elles étaient toutes inconscientes. Elles étaient toutes bâillonnées. Elles portaient toutes un collier.

Les hommes détachèrent les jeunes femmes, leur retirant le bâillon et le collier et leur fixant, à la cheville gauche, un objet qui me sembla être un anneau métallique.

Ensuite on les transporta, inconscientes, dans le vaisseau.

Je hurlai et voulus fuir. Un homme se saisit de moi. Ma main sortit le couteau à découper du sac à main et je frappai désespérément. Il poussa un cri de douleur, serrant sa manche coupée, ensanglantée. Je trébuchai, me redressai et voulus courir. Mais ils étaient autour de moi, m'encerclaient. Je levai le couteau dans l'intention de frapper, aveuglément. Puis il me sembla que ma main, mon poignet et mon bras subissaient un choc terrible, qui les engourdit. Le couteau glissa entre mes doigts. Mon bras, douloureux, retomba. Je ne pouvais plus bouger les doigts. La douleur me fit sangloter. Un homme ramassa le couteau. Un autre me prit par le bras et me traîna devant l'homme imposant. J'étais tassée sur moi-même et levai les yeux vers lui, sanglotant, les yeux pleins de larmes.

L'homme imposant remit un petit objet dans la poche de sa veste. Il ressemblait à une lampe torche. Mais je n'avais pas vu le rayon qui m'avait atteinte.

« La douleur ne durera pas, » m'informa l'homme.

— « Je vous en prie, » suppliai-je, « je vous en prie. »

— « Tu as été magnifique, » dit-il.

Je le regardai sans comprendre.

L'homme que j'avais blessé avec le couteau se tenait près de lui, serrant son bras, souriant ironiquement.

« Fais-toi soigner ! » ordonna l'homme imposant. L'autre, sans se départir de son sourire, fit demi-tour et se dirigea vers le camion.

Un des occupants de l'objet noir, en forme de disque, le petit, celui qui m'avait suivie, approcha.

— « Nous n'avons pas beaucoup de temps, » dit-il.

L'homme imposant hocha la tête. Mais il ne parut ni troublé ni pressé.

Il me regarda attentivement.

— « Tiens-toi droite, » dit-il, sans violence.

Je tentai de me redresser. Il me semblait que mon bras était toujours paralysé. Je ne pouvais pas bouger les doigts.

Il toucha la coupure sanguinolente que j'avais au ventre, à l'endroit où la branche m'avait frappée. Puis, du bout des doigts, il me leva la tête, la tourna, examina une coupure que j'avais à la joue.

« Nous ne sommes pas satisfaits, » dit-il.

Je ne répondis pas.

« Apportez du baume ! » ordonna-t-il.

On apporta un onguent et il en passa sur les deux coupures. Il était inodore. Je constatai avec surprise qu'il pénétra immédiatement.

« Tu dois être plus prudente, » souligna-t-il.

À nouveau, je ne répondis pas.

« Tu aurais pu te balafrer, » expliqua-t-il, « ou bien te crever les yeux. » Il rendit l'onguent à celui qui l'avait apporté. « Elles sont superficielles, » affirma-t-il, « et elles vont se cicatriser sans laisser de marque. »

— « Laissez-moi partir ! » m'écriai-je. « Je vous en prie ! Je vous en prie ! »

— « Il reste peu de temps, peu de temps ! » insista l'individu à la tunique noire.

— « Va chercher son sac à main, » dit l'homme imposant, calmement. On l'apporta de l'endroit où je l'avais laissé tomber en tentant de m'échapper.

Il me regarda.

« Peut-être aimerais-tu savoir comment nous avons réussi à te suivre ? » demanda-t-il.

J'acquiesçai en silence.

Il sortit un objet de mon sac à main.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

— « Mon poudrier, » répondis-je.

Il sourit et le retourna. Il en dévissa le fond. À l'intérieur, il y avait un minuscule cylindre, soudé sur une plaque circulaire, couvert de fines lignes couleur de cuivre.

— « Cet appareil, » expliqua-t-il, « émet un signal que notre équipement peut percevoir à cent cinquante kilomètres de distance. » Il sourit. « Un appareil semblable, » précisa-t-il, « était aussi dissimulé sous ta voiture. »

Je sanglotai.

— « Le jour va se lever dans six ehns, » intervint à nouveau l'homme à la tunique.

À l'est, le ciel était plus clair.

Je ne compris pas ce qu'il dit.

L'homme imposant adressa un signe de tête à celui qui portait une tunique noire. L'homme à la tunique noire leva le bras. Le petit vaisseau en forme de disque s'éleva lentement et se dirigea vers le grand vaisseau. Une porte s'ouvrit, dans la paroi du grand vaisseau. Le petit vaisseau pénétra à l'intérieur. Brièvement, à l'intérieur, j'aperçus des hommes en tuniques noires, qui le fixèrent sur des plaques du plancher métallique. Puis la porte se referma. Les caisses, démontées, avaient été replacées dans le camion. Ici et là, dans la clairière, des hommes allaient et venaient, ramassant leur matériel. Ils chargèrent le tout dans le camion.

Je pouvais alors bouger le bras et, à peine, les doigts.

— « Mais votre vaisseau, » dis-je, « le petit, semblait incapable de me trouver. »

— « Il t'a trouvée, » souligna-t-il.

— « La lumière, » insistai-je, « ne pouvait me rejoindre. »

— « Crois-tu que c'est par malchance que tu es arrivée dans notre camp ? » s'enquit-il.

J'acquiesçai, misérable.

Il rit.

Je le regardai, horrifiée.

« La lumière, » expliqua-t-il. « Tu courais pour lui échapper. »

Je gémis.

« Tu as été conduite ici, » insista-t-il.

Je poussai un cri de désespoir.

Il se tourna vers un subalterne.

« As-tu apporté l'anneau de Miss Brinton ? »

Le subalterne lui tendit alors un anneau. Je constatai qu'il était en acier. Il était ouvert. Il comportait une charnière.

Puis, je restai debout devant eux, telle que j'étais arrivée, avec mon pantalon de cuir et mon boléro noir, mais j'avais un anneau d'acier à la cheville.

« Regarde, » dit l'homme imposant, montrant le vaisseau noir. Sous mes yeux, des lumières se mirent à clignoter sur la coque, puis il me sembla que des tentacules de lumière s'entrecroisaient sur l'acier et, sous mes yeux, la coque changea de couleur, prenant une teinte gris-bleu, veiné de blanc.

Je vis alors, à l'est, la première bande de lumière.

« C'est une technique de camouflage lumineux, » expliqua l'homme. « Elle est primitive. L'écran anti-radar, à l'intérieur, est plus perfectionné. Mais grâce à la technique de camouflage par la lumière, nos vaisseaux ne sont pratiquement jamais repérés. En outre, bien entendu, les gros vaisseaux ne font, en général, qu'atterrir et décoller à un endroit donné. Les petits vaisseaux servent davantage mais, en général, de nuit et dans des régions isolées. Ils disposent, incidemment, du camouflage lumineux et de l'écran anti-radar. »

Je ne compris pratiquement rien à son discours.

— « Faut-il la déshabiller ? » demanda un subalterne.

— « Non, » répondit l'homme imposant.

Puis il passa derrière moi.

« Allons-nous jusqu'au vaisseau ? » proposa-t-il.

Je ne bougeai pas.

Je me tournai vers lui.

— « Vite ! » cria l'homme en tunique noire, de l'intérieur du vaisseau. « Le jour se lève dans deux ehns ! »

— « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » suppliai-je.

— « La curiosité, » déclara-t-il, « ne sied pas, à une Kajira. »

Je le regardai fixement.

« Elle pourrait justifier que l'on te batte. »

— « Vite ! Vite ! » cria l'homme en tunique noire. « Nous ne devons pas manquer notre rendez-vous ! »

— « Je t'en prie, » dit l'homme imposant, tendant le bras vers le vaisseau.

Incapable de réagir, je fis demi-tour et pris la direction du vaisseau. Parvenue au pied de la rampe, je tremblais.

« Vite, Kajira, » fit-il, sans brutalité.

Je gravis la rampe métallique. Je me retournai. Il était resté dans la clairière.

« Dans ton système horaire, » précisa-t-il, « compte tenu de la latitude et de la longitude de l'endroit où nous nous trouvons, le soleil se lève à six heures seize. »

Je vis le bord du soleil apparaître à l'horizon de ma planète. À l'est, c'était l'aube. Je n'avais jamais assisté au lever du soleil. Ce n'était pas qu'il ne m'arrivait pas de rester debout toute la nuit, cela m'arrivait même souvent. C'était seulement que je n'avais jamais regardé le lever du soleil.

« Adieu, Kajira, » fit l'homme.

Je criai et tendis les bras. La rampe métallique se leva et se mit hermétiquement en place, m'enfermant dans le vaisseau. Puis une porte étanche glissa devant la rampe fermée, se mettant, elle aussi, hermétiquement en place. Je martelai frénétiquement le panneau, sanglotant.

Des mains puissantes se saisirent de moi ; c'était un des hommes en tuniques noires. Il avait une minuscule cicatrice à trois pointes, sur la pommette droite. Il me traîna, pleurant et donnant des coups de pied, dans les profondeurs du vaisseau, entre des rangées de plaques,

de tuyaux et de conduites.

Puis, je me retrouvai dans une salle courbe où, fixés sur des supports, contre le mur incurvé, se trouvaient plusieurs cylindres transparents, peut-être en plastique épais. À l'intérieur, il y avait les jeunes femmes que j'avais vues, que l'on avait déchargées du camion.

Un des cylindres était vide.

Un autre homme, vêtu comme le premier, dévissa une extrémité du cylindre vide.

Je constatai qu'il y avait un petit tuyau à chaque extrémité des cylindres. Ils aboutissaient à une machine scellée à la paroi.

Je me débattis désespérément mais les deux hommes, le premier me tenant les chevilles et l'autre les épaules, me firent pénétrer de force dans le cylindre. Ma prison faisait environ cinquante centimètres de diamètre. Le bouchon du cylindre fut revissé. Je hurlai inlassablement, donnant des coups de poing et de pied dans la paroi du cylindre. Je me tournai sur le flanc. J'appuyai les mains contre la paroi transparente. Les hommes ne semblèrent pas s'en apercevoir.

Puis je me sentis mal. Je respirai difficilement.

Un des hommes fixa le tuyau dans une minuscule ouverture située juste au-dessus de ma tête.

Je levai la tête.

De l'oxygène sortit du tube.

Un second tuyau fut fixé à l'autre extrémité du tube, au-dessus de mes pieds. Il y eut un bruit à peine perceptible, comme un sifflement d'air puisé.

Je respirai mieux.

Les deux hommes parurent se tasser sur eux-mêmes, se tenant à une sorte de balustrade faisant partie des supports des cylindres. J'eus soudainement l'impression de me trouver dans un ascenseur et, pendant quelques instants, je fus incapable de respirer. Je compris que nous montions. Compte tenu des informations fournies par mon corps, pressé contre la paroi du cylindre, je compris que nous montions verticalement, ou presque. Les pressions n'étaient pas tellement élevées et ne produisirent aucun effet désagréable. Ce fut rapide, effrayant, mais pas douloureux. Je n'entendis pas le moindre bruit de moteur.

Environ deux minutes plus tard, se tenant toujours à la balustrade, les deux hommes quittèrent la salle.

Cette sensation bizarre dura quelque temps. Puis, au bout d'un moment, j'eus l'impression d'être projetée contre le côté du cylindre, assez cruellement, pendant quelques minutes. Puis, en fin de compte, je ne fus, apparemment, plus soumise à aucune force et, horrifiée, flottai jusqu'à l'autre côté du cylindre. Ensuite, quelques instants plus tard, une force très douce parut me ramener contre la paroi droite du cylindre. Curieusement, cela me semblait être le bas. Quelques instants plus tard, un des hommes en tuniques noires, portant des sandales à semelle métallique, avança prudemment, pas à pas, sur les plaques métalliques. C'était, théoriquement, le plancher, mais il me sembla que c'était le mur de gauche et, bizarrement, il marchait sur le mur.

Il s'arrêta devant la machine d'où partaient les tuyaux et manœuvra une commande.

Quelques instants plus tard, l'air fourni par mon tuyau me parut légèrement différent.

Il y avait plusieurs commandes identiques, sous divers interrupteurs, probablement une par cylindre.

Je tentai d'attirer son attention. Je criai. Apparemment, il ne m'entendit pas. Ou bien il ne voulait pas m'entendre.

Je pris vaguement conscience du fait que la force semblait presser mon corps

différemment contre le cylindre. Je pris vaguement conscience du fait que le plafond et le plancher semblaient avoir repris leur place. Je vis enfin, nettement, l'homme sortir de la salle.

Je regardai à travers le plastique. Je pressai les mains contre les parois courbes et transparentes de ma minuscule prison.

Elinor Brinton, orgueilleuse jeune femme, ne s'était finalement pas échappée.

Elle était prisonnière.

Je perdis connaissance.

TROIS LUNES

IL m'est difficile d'imaginer ce qui s'est produit. J'ignore combien de temps je suis restée sans connaissance.

Je sais seulement que je me suis réveillée, abasourdie, désespérée, allongée sur le ventre, la tête sur le côté, dans l'herbe.

Mes doigts griffèrent les racines. J'eus envie de hurler. Mais je ne bougeai pas. Les événements de l'après-midi et de la nuit d'août me revinrent brutalement en mémoire. Je fermai les yeux. Il fallait que je me rendorme. Il fallait que je m'éveille à nouveau, entre les draps de satin, dans mon appartement. Mais le contact de l'herbe fraîche, contre ma joue, m'indiqua que je n'étais plus dans mon appartement, dans un environnement familier.

Je me mis à quatre pattes.

Les paupières plissées, je regardai le soleil. Bizarrement, il me parut différent. C'était une autre planète, une planète différente, que je ne connaissais pas, qui m'était étrangère.

Pourtant, l'air semblait magnifiquement clair et pur. Je n'avais jamais respiré d'air comparable. L'herbe, abondante et verte, était couverte de rosée. J'étais dans un champ quelconque, mais il y avait des arbres, grands et foncés, au loin. Près de moi, il y avait une petite fleur jaune. Je la regardai, troublée. Je n'avais jamais vu de fleur semblable. Au loin, à l'écart de la forêt, se dressait un bosquet jaune, composé également d'arbres, mais jaunes et luisants, et non verts. J'entendis un ruisseau, non loin de moi.

J'eus peur.

Je poussai un cri lorsqu'un petit oiseau pourpre fila au-dessus de moi.

Au loin, près du bosquet jaune, un petit animal jaunâtre se déplaçait prudemment. Il était loin et je ne le distinguai pas bien. Il me sembla qu'il devait s'agir d'un daim ou d'une gazelle. Il disparut dans le bosquet.

Je regardai autour de moi.

À une centaine de mètres de moi, il y avait un amas de métal déchiré, une structure fracturée d'acier noir, disparaissant à moitié dans l'herbe.

C'était le vaisseau.

Je constatai que je n'avais plus d'anneau, à la cheville gauche. On me l'avait retiré.

Je portais toujours les vêtements avec lesquels j'avais été capturée : le pantalon de cuir et le boléro noir. Mes sandales, je les avais perdues sur Terre, dans la forêt, en tentant d'échapper au vaisseau.

J'eus envie de m'éloigner en courant du vaisseau, aussi vite que possible. Mais, apparemment, il n'y avait pas le moindre signe de vie, autour.

J'avais terriblement faim.

Je rampai jusqu'au ruisseau puis, à plat ventre sur la rive, portai de l'eau à ma bouche.

Ce que j'avais pris pour une fleur aux larges pétales, sous la surface, éclata soudain, devenant un banc de minuscules poissons jaunes.

Je fus stupéfaite.

J'étanchai ma soif.

J'avais envie de fuir loin du vaisseau. Peut-être y avait-il des hommes, quelque part.

Mais le vaisseau semblait désert. De petits oiseaux volaient autour.

Peut-être y avait-il à manger, sur le vaisseau.

Lentement, effrayée, je me dirigeai vers le vaisseau, pas à pas.

J'entendis le chant d'un oiseau.

Finalement, à une vingtaine de mètres du vaisseau, j'en fis le tour, craintivement.

La coque était déchirée, les plaques métalliques fendues, pliées, brûlées et boursouflées.

Il n'y avait pas le moindre signe de vie.

Ensuite, j'approchai du vaisseau à demi enfoui dans l'herbe. Je regardai à l'intérieur, par une large déchirure de la coque. Les bords semblaient fondus et durcis. Par endroits, il y avait de petites traînées de métal figé, comme si, là, d'épaisses gouttes de peinture s'étaient échappées d'un pinceau, séchant ensuite. L'intérieur du vaisseau était noir et calciné. Les conduites et tuyaux, en de nombreux points, s'étaient rompus. Des panneaux étaient arrachés, découvrant des circuits complexes et noircis. Le verre épais, le quartz ou le plastique, des hublots était, en de nombreux endroits, défoncés.

Pieds nus sur le métal tordu, arraché, du plancher, je pénétrai dans le vaisseau, retenant mon souffle.

Apparemment, il n'y avait personne.

À l'intérieur, tout l'espace disponible était utilisé et il n'y avait souvent qu'un simple interstice entre les rangées de conduites, de tuyaux et de cadrans. Parfois, les courbures étaient partiellement obstruées par des tuyaux tordus et des enchevêtrements de fils jaillis des parois, mais cela ne m'empêcha pas de progresser.

J'arrivai dans une pièce, qui devait être le poste de pilotage, où deux fauteuils faisaient face à un grand hublot. Dans cette pièce, il y avait également des sièges sur le côté, quatre, devant d'innombrables cadrans, témoins et interrupteurs. Je ne trouvai pas la salle des machines. La source d'énergie qui propulsait le vaisseau devait se trouver dessous, peut-être sous les plaques métalliques du plancher. Les moteurs du vaisseau, et ses armes, à supposer qu'il en eût, devaient être commandés depuis le poste de pilotage. Je trouvai la pièce où l'on entreposait les gros cylindres de plastique, dans un desquels on m'avait enfermée. Les cylindres étaient tous ouverts. Ils étaient vides.

Il y eut un bruit, derrière moi, et je hurlai.

Un petit animal à fourrure me dépassa rapidement, ses griffes crissant sur le métal du sol. Il avait six pattes. Je m'appuyai contre les cylindres et repris mon souffle.

Mais, j'avais très peur.

Je n'avais trouvé personne, dans le vaisseau.

Mais, où pouvaient-ils être ? Le vaisseau, s'était écrasé. Mais il n'y avait aucun cadavre. Mais, s'il y avait des survivants, où étaient-ils allés ? Reviendraient-ils ?

Je regagnai le centre du vaisseau et examinai les grandes déchirures de l'acier. Il me parut peu probable qu'elles aient été causées uniquement par l'accident. Il y en avait quatre. La première, située dans la partie inférieure du vaisseau, faisait environ un mètre carré. Deux autres, sur le flanc gauche, étaient plus petites. La déchirure par laquelle j'avais pénétré dans le vaisseau, était la plus grande. On aurait dit, à l'endroit où j'étais entrée, que le métal avait été déchiré, comme des pétales d'acier, sur presque trois mètres, trou immense qui, irrégulièrement, sur la gauche, diminuait en une déchirure qui ne faisait plus que quelques dizaines de centimètres de haut. Le vaisseau, bien entendu, était également endommagé en de nombreux endroits : plaques percées, tordues et ainsi de suite. Je supposai que les plaques

s'étaient principalement déformées au moment où le vaisseau s'était écrasé. J'examinai une nouvelle fois les grandes déchirures. Il ne me parut pas improbable que le vaisseau ait été attaqué.

Effrayée, j'arpentai le vaisseau, dans l'espoir de trouver de la nourriture ou des armes. Je trouvai les quartiers de l'équipage. Il y avait des placards et six couchettes superposées, trois de chaque côté, un miroir. Les placards avaient été forcés et vidés. Il y avait du sang, sur l'une des couchettes.

Je quittai précipitamment la pièce.

Je trouvai une minuscule cuisine. Dans un coin, ramassé sur lui-même, mangeant, il y avait un animal approximativement de la taille d'un petit chien. Il leva le museau et cracha, la fourrure de son cou et de son dos se dressant soudain, avec un crissement.

Je hurlai.

Il me semblait deux fois plus gros qu'il ne l'était en réalité.

Il était tapi sur un récipient métallique, rond, assez semblable à un plat muni d'un couvercle, qui avait été ouvert.

L'animal était soyeux. Ses yeux étincelaient. Il était tacheté et roux. Il ouvrit la gueule et cracha à nouveau. Je constatai qu'il avait trois rangées de dents acérées comme des aiguilles. Il n'avait que quatre pattes, contrairement à l'animal que j'avais vu plus tôt. Deux défenses en forme de cornes jaillissaient de sa mâchoire. Deux autres projections en forme de cornes se dressaient sur son front, au-dessus de ses yeux noirs, brillants et méchants.

La faim me rendait folle. J'ouvris un placard. Il était vide, à l'exception de quelques gobelets.

Je hurlai et me mis à jeter les gobelets, qui étaient métalliques, frénétiquement, en direction de l'animal.

Il gronda et, comme les gobelets rebondissaient bruyamment contre la paroi située derrière lui, il s'enfuit, passant rapidement près de moi. Sa toison soyeuse frotta ma jambe. Il avait une longue queue dépourvue de poils.

Avec un cri, je fermai la porte de la cuisine.

J'ouvris tous les placards, les tiroirs et les boîtes. Apparemment, on avait emporté tout ce qui était comestible.

J'allais mourir de faim !

Puis, je m'assis sur le plancher métallique de la cuisine et pleurai. Lorsque j'eus pleuré, j'allai près du plat métallique qui, ouvert, exposait ce que l'animal soyeux, horrible et terrifiant, dévorait.

Suffoquant, vomissant presque, je mangeai.

C'était de la viande. Elle était dense, granuleuse ; elle ressemblait à du bœuf, mais ce n'en était pas.

Avec les mains et les doigts, je vidai le plat de la moindre miette de nourriture. Il n'y en avait pas assez. Je dévorai. J'allai jusqu'à sucer mes doigts, pour récupérer la moindre goutte de jus.

Je me redressai, restaurée et plus forte. Je regardai autour de moi, désespérée. En cherchant de la nourriture, j'avais trouvé quelques ustensiles, mais aucun couteau, rien qui puisse faire office d'arme.

Puis, il me sembla que j'étais restée trop longtemps à l'intérieur du vaisseau. Je n'avais trouvé aucun cadavre mais j'avais vu, sur l'une des couchettes, une tache de sang. S'il y avait des survivants, ils reviendraient peut-être. La peur s'empara de moi. J'avais tout oublié, pendant que je cherchais de la nourriture et mangeais.

J'ouvris la porte de la cuisine.

J'entendis un gazouillis d'oiseau.

C'était un petit oiseau, approximativement de la taille d'un moineau, mais il ressemblait un peu à une minuscule chouette, avec des touffes de poils au-dessus des yeux. Il me regarda avec étonnement. Il chantait, perché sur un tuyau brisé.

Il me regarda pendant quelques instants puis, dans un battement d'ailes, sortit du vaisseau.

Je sortis également du vaisseau.

Dehors, le soir semblait calme. Je m'immobilisai. La forêt obscure était derrière le vaisseau, au loin. Dans la prairie, se dressait le bosquet jaune que j'avais vu plus tôt. Le soleil avait changé de position et les ombres étaient plus longues. J'estimai que c'était l'après-midi, sur cette planète. Il ne faisait pas froid. S'il y avait des saisons, sur cette planète, comme je le supposais, ce devait être le printemps. Je me demandai combien de temps durait l'année.

Dehors, examinant plus attentivement les lieux, je découvris de l'herbe écrasée, comme si on avait posé des objets à ces endroits, peut-être dans la matinée, des caisses ou des objets comparables. Un peu plus loin, je trouvais une mèche de cheveux de femme. Ailleurs, il y avait une longue traînée rougeâtre, sur l'herbe.

Il fallait que je m'en aille !

Je me tournai vers la forêt, mais son obscurité me fit peur. Soudain, dans l'air pur, il en sortit, lointain, le rugissement d'un gros animal.

Je tournai le dos à la forêt et courus dans la prairie, aveuglément, en direction de l'horizon.

Je n'avais pas couru longtemps lorsque je m'arrêtai car, dans le ciel, au loin, était apparu une sorte de disque argenté qui se déplaçait rapidement. Il venait dans ma direction. Je me couchai dans l'herbe. Je me couvris la tête avec les mains.

Quelques instants plus tard, il ne s'était toujours rien passé. Je levai la tête.

Le disque argenté s'était posé près du vaisseau noir et déchiré.

Le vaisseau noir émit une lueur rouge mais, quelques secondes plus tard, cette lumière disparut.

Puis des portes s'ouvrirent, dans les flancs du vaisseau argenté et des hommes en sortirent. Ils avaient des tubes, ou des bâtons quelconques, peut-être des armes. Comme les hommes du vaisseau noir, ils portaient des tuniques, mais les leurs étaient dans un tissu violet et chatoyant. Ils avaient le crâne rasé. Quelques hommes prirent position autour du vaisseau ; d'autres, armés, y entrèrent.

Puis, horrifiée, je vis une immense créature dorée, à six pattes, se tenant sur les quatre pattes postérieures, presque dressée, sortir du vaisseau. Elle avait des yeux immenses et, me sembla-t-il, des antennes. Elle gagna rapidement, délicatement, d'une manière presque affectée, le vaisseau et, se penchant, y entra. Quelques hommes la suivirent.

Moins d'une minute plus tard, la créature et les hommes ressortirent du vaisseau ; ensemble, accompagnés de ceux qui avaient attendu dehors, ils regagnèrent rapidement le vaisseau argenté et disparurent à l'intérieur. Les portes se fermèrent et le vaisseau, presque aussitôt, décolla silencieusement, se stabilisant à une trentaine de mètres de l'herbe. Puis il prit position au-dessus de l'épave du vaisseau noir. Soudain, il y eut un éclair bleuâtre et une décharge de chaleur presque incandescente. Je baissai la tête. Lorsque je me redressai, le disque argenté avait disparu. Ainsi que l'épave du vaisseau noir. Lorsque j'en eus le courage, je retournai sur les lieux de l'accident. La dépression dans laquelle le vaisseau avait reposé, ainsi que le sol, tout autour, sur une quinzaine de mètres, étaient brûlés. Mais je ne retrouvai

rien du vaisseau, pas le moindre boulon ou morceau de quartz, pas le moindre morceau de métal ou de fil.

Dans la forêt, au loin, retentit à nouveau le rugissement d'un gros animal.

Une fois de plus, je tournai les talons et m'enfuis.

Lorsque j'arrivai au petit cours d'eau, où j'avais bu plus tôt, je passai à gué.

J'avais de l'eau à la ceinture.

Quelque chose me heurta la cheville, piqua. Je hurlai et gagnai péniblement l'autre rive.

Puis je me remis à courir.

Je dus courir, marcher, trébucher, pendant des heures.

À un moment donné, je m'arrêtai pour me reposer. J'étais couchée, essoufflée, dans l'herbe. J'avais fermé les yeux. J'entendis un crissement. Je tournai la tête et ouvris les yeux. La terreur s'empara de moi. On aurait dit une liane, avec des tentacules et des feuilles. Une tête aveugle, fendue, en forme de gousse, se dirigeait vers moi, légèrement au-dessus du sol, ondulant latéralement. À l'intérieur de la gousse j'aperçus, fixés à la surface supérieure, deux longs crocs en forme d'épines courbes. Je hurlai et me levai d'un bond. La créature frappa sans prévenir. Elle déchira le cuir de la jambe droite de mon pantalon. Je tirai, arrachant le morceau. Elle frappa inlassablement, comme si elle pouvait me localiser par l'odorat ou la chaleur, mais elle était enracinée et j'étais hors de portée. Je rejetai la tête en arrière, les mains sur les oreilles, et hurlai. Je perçus un autre crissement, près de moi. Je regardai éperdument autour de moi. Je découvris une autre plante, puis deux autres. Et une autre encore. Couverte de sueur, les yeux fixés sur mes pieds, je quittai l'endroit. Puis je fus à nouveau dans la prairie.

Je courus et marchai pendant des heures. Finalement, la fraîcheur tomba, puis le crépuscule.

Il me fut impossible d'aller plus loin.

Je me laissai choir dans l'herbe.

C'était une nuit magnifique, noire et venteuse. Quelques nuages blancs passaient dans le ciel. Je regardai les étoiles. Jamais les étoiles ne m'avaient semblé aussi belles, aussi brillantes et lumineuses, dans le ciel nocturne.

« Comme cette planète est belle, » me dis-je. « Comme c'est beau ! »

Je m'allongeai sur le dos, les yeux fixés sur les étoiles et les lunes.

Il y avait trois lunes.

Je m'endormis.

JE RENCONTRE TARGO, UN MARCHAND D'ESCLAVES

JE m'éveillai au matin, peu après l'aube. Il faisait très froid, gris et humide. J'avais terriblement faim. Mes membres étaient raides et douloureux. Je pleurai. Je suçai les longues herbes pour en boire la rosée. J'étais seule. Mes vêtements étaient mouillés. J'étais désespérée. J'étais seule. J'étais seule. J'avais peur. Je pleurai.

Pour autant que je sache, j'étais peut-être la seule habitante de cette planète. Le vaisseau s'y était écrasé, mais ce n'était peut-être pas sa planète d'origine. L'autre vaisseau était venu, et avait détruit le premier, mais ce n'était peut-être pas davantage sa planète d'origine. Et personne n'avait survécu à l'accident. Et l'autre vaisseau était parti. Pour autant que je sache, j'étais peut-être le seul être humain vivant de cette planète.

Je me levai.

Autour de moi, douce, ondulante, étincelante de rosée dans la faible lumière, il n'y avait qu'une riche prairie, apparemment interminable, roulant à l'infini, de tous les côtés, jusqu'à un horizon qui était peut-être vide.

Je me sentais seule.

Je marchai dans la brume de la prairie.

J'entendis le chant d'un oiseau, clair dans le matin. Près de moi, inattendu, il y eut un mouvement dans l'herbe et une petite créature couverte de fourrure, avec deux longues incisives, s'enfuit.

Je poursuivis mon chemin.

J'allais certainement mourir de faim. Il n'y avait rien à manger. Je pleurai.

À un moment donné, j'aperçus, levant la tête, un vol de grands oiseaux blancs. Eux aussi semblaient seuls, dans le ciel gris. Je me demandai si, eux aussi, ils avaient faim.

J'avançai péniblement.

Je ne comprenais pas ce qui s'était passé. Les événements étaient trop nombreux, trop étranges. Je me souvins de m'être éveillée, un matin d'août, d'avoir pris une douche. Je me souvins des hommes, de mes tentatives de fuite, de ma course éperdue dans la forêt de la Terre, du vaisseau, du cylindre de plastique dans lequel j'avais été enfermée.

Je me souvins de m'être éveillée à nouveau, dans l'herbe, puis d'avoir découvert l'épave du vaisseau noir. Et je me souvins du second vaisseau, le disque argenté, qui avait détruit le premier, et je me souvins de ma fuite.

À présent, j'étais seule.

Elinor Brinton était seule, allant au hasard dans une prairie, sur une planète dont elle ignorait tout.

Je poursuivis mon chemin.

Deux heures, approximativement, après l'aube, j'arrivai devant un amas de rochers. Au milieu des rochers, je découvris une minuscule mare d'eau de pluie. Je bus.

Non loin de là, j'eus la chance de trouver des baies, que je mangeai. Elles étaient bonnes et cela me donna un peu de courage.

Le soleil était monté, dans le ciel, et il faisait plus chaud. Il y eut une ou deux averses, mais je ne m'en souciai guère. L'air était pur et clair, l'herbe était verte, le ciel d'un bleu pur, avec quelques nuages d'un blanc étincelant.

Lorsque le soleil arriva au zénith, je trouvai d'autres baies et, cette fois, je mangeai tout mon content. Non loin de là, dans un autre amas de rochers, je trouvai une autre mare d'eau de pluie. C'était une grande mare et je bus tout mon saoul. En outre, je me lavai le visage.

Puis je me remis en route.

Je n'étais plus ni aussi effrayée, ni aussi contrariée. Il ne me paraissait plus impossible de pouvoir survivre sur cette planète.

Elle était magnifique.

Je courus de temps en temps, les cheveux flottant au vent, riant ; je sautai, tournoyai sur moi-même et ris à nouveau. Personne ne pouvait me voir. Je n'avais pas fait cela depuis l'enfance.

Puis je redevins prudente car j'avais aperçu, sur le côté, des plantes noires, semblables à des lianes munies de tentacules. Je m'arrêtai à quelque distance et les regardai onduler, sensibles à ma présence. Plusieurs gousses armées de crocs se dressèrent, comme des têtes, me percevant, se balançant doucement d'avant en arrière.

Mais elles ne me faisaient plus peur. Je savais qu'elles étaient dangereuses.

Je poursuivis mon chemin.

Je ne vis pas d'animaux.

De loin en loin, je trouvai des baies et, de temps en temps, des amas de rochers où, presque invariablement, je trouvai de l'eau, provenant probablement de pluies récentes.

Mais je me sentais très seule.

Au milieu de l'après-midi, je m'assis dans l'herbe, dans une petite vallée légèrement en pente, séparant deux collines herbues.

Je me demandai si j'avais la moindre chance d'être secourue.

Je souris. Je savais que cette planète n'était pas la mienne.

Le vaisseau qui m'avait conduite ici, je savais, malgré ma connaissance limitée de ces questions, qu'il était nettement supérieur aux possibilités actuelles des civilisations de la Terre. Pourtant, les hommes qui m'avaient capturée étaient certainement humains, ou semblaient l'être, tout comme ceux qui pilotaient le vaisseau. Même ceux qui étaient sortis du vaisseau argenté, exception faite de la grande créature délicate et dorée, semblaient humains, ou comparables à des êtres humains.

Mais le vaisseau noir s'était écrasé. Et le vaisseau argenté était parti, peut-être pour une autre planète.

Mais je voulais être secourue ! Je serais secourue ! Il fallait que je sois secourue !

Mais je n'avais pas particulièrement peur.

Je pouvais survivre sur cette planète.

Mais je me sentais seule.

Il n'y a pas de raison d'avoir peur, me dis-je. Il y a de la nourriture et de l'eau. J'ai trouvé des baies et il y a probablement d'autres choses à manger, des fruits et des amandes.

Je ris, tellement j'étais contente.

Puis je pleurai, car je me sentais seule. J'étais toute seule.

Puis, stupéfaite, je levai la tête. Le vent, indubitablement, malgré la distance, m'apporta un cri, une voix humaine.

Je me levai d'un bond et gravis, courant et trébuchant, la colline. Parvenue au sommet, je regardai éperdument, appelai, fis des signes et descendis le flanc de la colline, trébuchant et criant, agitant les bras. Je pleurai de joie.

« Arrêtez ! » criai-je. « Arrêtez ! »

Il n'y avait qu'un chariot. Autour, se tenaient sept ou huit hommes. Il n'y avait pas d'animaux, attelés au chariot. Devant, debout dans l'herbe, se tenaient quinze ou vingt jeunes femmes, nues. Elles semblaient prisonnières du harnais. Deux hommes se tenaient près d'elles. Le chariot lui-même semblait endommagé ; il était partiellement couvert de taches noires. La bâche de soie bleue et jaune, était déchirée. Près de l'avant du chariot, en outre, se tenait un petit homme gras, vêtu d'une robe de soie à larges bandes bleues et jaunes. Surpris, ils se tournèrent vers moi.

Je descendis le flanc de la colline, courant et riant, à leur rencontre.

Deux hommes se mirent à courir dans ma direction. Deux autres, les encadrant, coururent en direction du sommet de la colline. Ils me croisèrent.

« Je m'appelle Elinor Brinton, » dis-je à ceux qui venaient à ma rencontre. « J'habite New York. Je suis perdue. »

Un homme, à deux mains, me saisit le poignet gauche. L'autre, à deux mains, me saisit le poignet droit. Aussitôt après ils me conduisirent, me tirant sans ménagement, vers le groupe rassemblé près du chariot.

Quelques instants plus tard, toujours tenue, j'étais près du flanc du chariot.

Le petit homme gras, dodu et ventru, vêtu de robes de soie à larges rayures jaunes et bleues, me regarda à peine. Il fixait, avec inquiétude, le sommet de la colline, où deux de ses hommes étaient allés. Accroupis, ils surveillaient les alentours. Deux autres hommes s'étaient éloignés du chariot et surveillaient les autres directions, à une centaine de mètres. Les jeunes femmes, prisonnières du harnais, semblaient inquiètes. L'homme gras portait des boucles d'oreilles, pendentifs de saphir montés sur des tiges d'or. Ses cheveux, longs et noirs, semblaient mal entretenus. Ils étaient sales et mal peignés. Ils étaient attachés, sur la nuque, par une bande de soie jaune et bleue. Il avait des sandales pourpres, dont les lanières s'ornaient de perles. Il manquait quelques perles. Les sandales étaient couvertes de poussière. Ses petites mains grasses s'ornaient de plusieurs bagues. Ses mains et ses ongles étaient sales. Je devinai qu'il devait être, dans le cadre de son hygiène individuelle, plutôt méticuleux. Mais, manifestement, à ce moment-là, cela ne se voyait pas. Il semblait hagard, méfiant. Un de ses hommes, un individu grisonnant et borgne, revint près du chariot. Je devinai que ses recherches, à une centaine de mètres du chariot, étaient restées sans résultat. Il appela le petit homme gras et ventru : « Targo ».

Targo se tourna vers le sommet de la colline. Un des hommes qui s'y trouvaient, debout au sommet de la pente, lui fit signe de la main et, haussant les épaules, leva les bras dans un geste d'impuissance. Il n'avait rien vu.

Targo poussa un profond soupir. Visiblement, il se détendit.

Puis, il se tourna vers moi.

Je lui adressai mon plus joli sourire.

« Merci, » dis-je, « de me venir en aide. Je m'appelle Elinor Brinton. J'habite New York, une ville de la Terre. Je veux y retourner immédiatement. Je suis riche et je vous promets, si vous m'y conduisez, une forte récompense. »

Targo, troublé, me dévisagea.

Mais, il devait comprendre l'anglais.

Un autre homme revint, apparemment pour annoncer qu'il n'avait rien vu. Targo le

renvoya, peut-être pour monter la garde. Ensuite il rappela un des hommes qui se trouvaient au sommet de la colline. L'autre y resta, pour surveiller, je présume.

Je répétais, avec quelque irritation, mais également avec quelque patience, ce que je venais de dire. Je parlai lentement, distinctement, afin de me faire mieux comprendre.

J'aurais voulu que les deux hommes me lâchent les poignets.

J'étais sur le point de poursuivre, d'expliquer plus avant ma situation et mes désirs, mais il parla avec brutalité et irritation.

Je rougis de colère.

Il ne voulait pas m'entendre.

Je tentai de me libérer les poignets, mais les deux hommes ne me lâchèrent pas.

Puis, Targo me parla. Mais je ne compris rien. Il parlait avec brusquerie, comme on s'adresse à un serviteur. Cela m'irrita.

« Je ne comprends pas, » fis-je d'une voix glacée.

Targo parut alors reconsidérer son impatience. Le ton de ma voix l'avait apparemment surpris. Il me regarda attentivement. Il parut se demander s'il s'était trompé sur mon compte. Il s'approcha de moi. Il parut moins dur, mielleux même.

Il traiterait Elinor Brinton correctement !

Mais, bien entendu, je ne comprenais pas davantage.

Toutefois, ses paroles avaient une sonorité familière. Mais je ne pouvais déterminer laquelle. Il parut refuser de croire que je ne pouvais comprendre ce qu'il disait.

Il continua de parler, très lentement, mot à mot, très distinctement. Ses efforts, bien entendu, ne furent pas récompensés le moins du monde, car je ne compris pas un seul mot. Cela, bizarrement, parut l'irriter. Cela m'irritait également. On aurait dit qu'il pensait que tout le monde comprenait sa langue étrange, qu'il s'agisse ou non de la langue maternelle de cette personne. Comme il était simple et provincial !

Il n'était même pas Anglais.

Il ne renonça pas à tenter de communiquer avec moi, mais en vain.

À un moment donné, il se tourna vers un de ses hommes et parut lui poser une question. L'individu répondit d'un seul mot, apparemment négatif.

Soudain, je fus stupéfaite. J'avais déjà entendu ce mot. Lorsque le petit homme, dans mon appartement, tandis que j'étais attachée sur mon lit, m'avait touchée, l'homme imposant, avec brusquerie et colère, lui avait adressé ce mot. Le petit homme s'était alors éloigné.

Je compris alors ce qui m'était familier, dans la langue que parlait Targo. Je n'en avais entendu qu'un ou deux mots. Mes ravisseurs conversaient presque exclusivement en anglais. Et j'avais supposé qu'ils étaient, en majorité du moins, de langue maternelle anglaise. Mais je me souvins de l'accent de l'homme imposant qui les commandait. En anglais, son accent trahissait une origine étrangère. Là, sur ce monde inconnu, j'entendis le même accent, ou bien un accent identique, sauf qu'ici, ce n'était pas un accent. Ici, c'était une intonation naturelle, le rythme et les inflexions d'une langue indigène, apparemment originale et probablement évoluée. La peur s'empara de moi. La langue, bien qu'elle fût étrange à mon oreille, n'était pas désagréable. Elle était plutôt rude mais, à sa manière, elle paraissait souple et belle. Cela me fit peur, mais m'encouragea également. Targo remarqua mon changement d'attitude et redoubla d'efforts pour communiquer avec moi. Mais, bien entendu, je ne compris pas davantage.

J'avais peur parce que c'était la langue, ou cela ressemblait à la langue, du chef de mes ravisseurs, et peut-être celle d'autres membres de son groupe. En revanche, cela m'encouragea parce qu'il me semblait que ces individus, puisqu'ils parlaient la même langue,

devaient posséder les moyens technologiques susceptibles de me ramener sur ma planète d'origine.

Pourtant, cela ne semblait pas évident.

Bien que prisonnière, je remarquai alors que les hommes n'avaient ni pistolets ni fusils, ni petite arme semblable à celle de mon ravisseur, ni bâtons, ou tubes argentés, identiques à ceux des hommes du vaisseau argenté. Surprise et un peu amusée, je constatai qu'ils portaient une courte épée, au côté. Deux d'entre eux avaient, sur le dos, une sorte d'arc muni d'une crosse comparable à celle d'un fusil. Quatre autres avaient des lances. Il s'agissait de longues lances, dont la pointe de bronze était courbe. Elles semblaient lourdes. Je n'aurais pas pu les projeter.

Les hommes, à l'exception de Targo, portaient une tunique et un casque. Ils étaient assez terrifiants. L'ouverture des casques rappelait vaguement un Y. Les épées étaient glissées dans un fourreau suspendu derrière l'épaule gauche. Ils avaient de lourdes sandales, lacées par de larges bandes qui montaient presque jusqu'au genou. Plusieurs d'entre eux, outre la courte épée, avaient un poignard, suspendu à une ceinture de cuir. De petits sacs étaient également suspendus à cette ceinture.

La conviction que ces hommes, apparemment très primitifs, ne pouvaient appartenir au même groupe que mes ravisseurs, qui disposaient d'un matériel sophistiqué, me rassura. Mais, pour la même raison, du fait que de tels hommes ne possédaient certainement pas les moyens technologiques nécessaires aux voyages interplanétaires, je fus inquiète. Ces hommes, manifestement, ne pouvaient retourner sur Terre.

Néanmoins, mon sort était lié au leur et il me faudrait tirer le meilleur parti de cette situation.

On m'avait porté secours et c'était le plus important. Il y avait manifestement, sur ce monde, des gens capables de réaliser des voyages interplanétaires, de sorte qu'il me faudrait enquêter et entrer en contact avec eux. Compte tenu de ma fortune, je pouvais payer mon passage pour la Terre. Le plus important était que l'on m'avait porté secours, que je ne risquais plus rien.

J'examinai le chariot.

Il était plutôt grand. Il avait également de profondes entailles, comme s'il avait été frappé par des objets durs. Par endroits, le bois était fendu. Je me demandai où se trouvaient les animaux de trait, probablement des bœufs, chargés de tirer le lourd chariot. De plus, je remarquai que les planches, outre qu'elles étaient entaillées et fendues en plusieurs endroits, étaient également noircies, comme par la fumée. Et puis, regardant plus attentivement encore, je constatai que la peinture du chariot, qui était rouge, était considérablement cloquée et craquelée. Il me parut raisonnable de supposer que le chariot avait brûlé, ou bien était passé dans le feu. Comme je l'ai mentionné, la bâche de soie jaune et bleue du chariot était déchirée. En outre, je remarquai alors que les bords en étaient brûlés et qu'elle portait de nombreuses taches de fumée et de pluie. Je me souvins alors que Targo m'avait semblé hagard et méfiant et que, bien qu'il soit manifestement homme à soigner son apparence, compte tenu des boucles d'oreilles, des sandales, des robes et des bagues, il ne s'était guère soucié de cette apparence. De plus, à mon avis, il n'était pas homme à aimer la marche, néanmoins ses sandales aux lanières ornées de perles, où plusieurs perles manquaient, étaient couvertes de poussière. Je me souvins également de la méfiance des hommes, à mon arrivée, de leur examen minutieux de la colline, des champs, comme s'ils craignaient que je ne sois pas seule.

Targo fuyait.

Il avait été attaqué.

Il y avait quelques objets, dans le chariot, des caisses et des boîtes.

Je me tournai vers les jeunes femmes rassemblées devant le chariot, prisonnières du harnais.

Il y en avait dix-neuf, dix d'un côté du timon, neuf de l'autre.

Elles étaient nues.

Je les regardai, irritée et stupéfaite. Elles étaient incroyablement belles. Je me considérais comme une femme exceptionnellement belle, une sur, peut-être, quelques dizaines de milliers. J'avais même posé pour les photographes. Mais, avec ébahissement et rage, je constatai qu'au moins onze d'entre ces jeunes femmes étaient manifestement, indubitablement, plus belles que moi. Sur Terre je n'avais pas rencontré, personnellement, une seule femme dont j'aurais pu considérer la beauté comme supérieur à la mienne. Ici, bizarrement, mais manifestement, il y en avait au moins onze. Je me demandai comment il se faisait qu'il y en ait autant, dans un endroit aussi isolé. Le doute s'empara de moi. Mais, me dis-je, je leur suis supérieure sur le plan de l'intelligence, de la fortune, du goût, de l'élégance. Il s'agissait probablement de barbares toutes simples. J'avais pitié d'elles. Je les haïssais ! Je les haïssais ! Elles me regardaient comme je regardais les autres femmes de la Terre, avec indifférence, sûres d'elles. Elles me regardaient comme je regardais les femmes moins jolies, les femmes sans importance, dont il n'était pas nécessaire de tenir compte, celles qui ne risquaient pas de devenir des rivales, mes inférieures sur le plan de la beauté. Lorsque j'entrais dans une pièce, j'y étais invariablement la plus belle. Comme je savourais l'admiration des hommes, leurs soupirs, leur plaisir, leurs regard furtifs, l'irritation des autres femmes ! Et ici ces femmes me regardaient, osaient me regarder, comme je regardais les autres. Elles me considéraient avec curiosité, je m'en rendis compte mais, surtout, j'avais constaté avec colère, au moment où j'avais fait l'objet de leur appréciation, celle qu'échangent toujours deux femmes lorsqu'elles font connaissance, aussi naturellement et inconsciemment qu'elles se regardent, qu'elles s'étaient jugées, de leur point de vue du moins, supérieures à moi ! À Elinor Brinton ! Je compris que, si je voulais me faire une place parmi elles, il me faudrait cultiver des qualités distinctes de la beauté, comme une jeune femme quelconque, forcée de se rendre utile, de se battre pour plaire, et non comme une beauté dont on s'empresse de satisfaire les moindres désirs ! Salopes hautaines ! J'étais supérieure à elles. J'étais plus belle ! J'étais plus riche ! Je les haïssais ! Je les haïssais !

Mais le plus important était que l'on m'avait secourue, que je ne tarderais pas à regagner la Terre.

Je rencontrerais certainement, sinon ici, du moins à la ville, une personne susceptible de me mettre en contact avec des gens à qui je pourrais acheter mon retour sur Terre.

L'essentiel était que j'étais sauvée, que je ne risquais plus rien.

J'avais été secourue.

Targo me parut odieux.

En outre, peu m'importait que deux hommes me tiennent les poignets.

Furieuse, je tentai de libérer mes poignets. Bien entendu, je n'y parvins pas.

Je détestais ces hommes et leur force.

Targo, quant à lui, était de plus en plus mécontent.

« Lâchez-moi ! » criai-je. « Lâchez-moi ! »

Mais je ne pus me libérer.

Une fois de plus, Targo tenta de me parler, lentement, patiemment. Je constatai que la colère s'emparait de lui.

C'était un imbécile ennuyeux. Ils étaient tous des imbéciles. Ils ne comprenaient pas l'anglais. Au moins, sur le vaisseau noir, un homme parlait anglais. Je l'avais entendu converser avec l'homme imposant. Par conséquent, il devait y en avoir beaucoup, sur cette planète, beaucoup !

J'en avais assez de Targo.

« Je ne comprends pas ce que vous dites, » déclarai-je, articulant chaque mot avec mépris et froideur. Puis, dédaigneusement, je tournai la tête. Je l'avais remis en place.

Il dit quelque chose à un subalterne.

Aussitôt, je me retrouvai nue devant lui.

Je hurlai. Les jeunes femmes rassemblées autour du timon du chariot, rient.

« Kajira ! » s'écria un des hommes, montrant ma cuisse.

Je rougis de la tête aux pieds.

« Kajira ! » ricana Targo.

« Kajira ! » ricanèrent les autres.

Et les femmes rient, battant des mains.

Des larmes jaillirent des yeux de Targo, minuscules dans son visage gras.

Puis, tout à coup, il parut furieux.

Il se remit à parler, sèchement.

Je fus jetée à plat ventre dans l'herbe. Les deux hommes qui me tenaient les poignets ne les lâchèrent pas, mais ils me tirèrent les bras, les écartant, les immobilisant sur l'herbe. Deux autres hommes approchèrent, me prirent par les chevilles et, les écartant, les pressèrent également contre le sol.

« Lana ! » cria Targo.

Un autre homme se dirigea vers le timon du chariot. Je ne vis pas ce qu'il y fit. Mais j'entendis un rire féminin. Quelques instants plus tard, ayant quitté le timon du chariot, elle se tenait près de moi.

J'étais une enfant gâtée et choyée. Les gouvernantes et les nurses qui m'avaient élevée m'avaient grondée, et souvent, mais elles ne m'avaient jamais frappée. Elles auraient été immédiatement renvoyées. En réalité, je n'avais jamais été battue.

Puis je fus fouettée.

La jeune femme frappa, de toutes ses forces, inlassablement, interminablement, méchamment, féroce, aussi fort que possible. Je criai, je hurlai, je sanglotai, je me débattis. La poignée de minces lanières de cuir était sans pitié. Je mordais l'herbe, je ne pouvais plus respirer. Je ne voyais plus rien, à cause des larmes. Interminablement !

« Arrêtez, je vous en prie ! » criai-je.

Puis, il me devint impossible de crier. Il ne resta plus que l'herbe, les larmes et la douleur provoquée par les lanières, qui frappaient inlassablement.

Je suppose que la correction ne dura, en fait, que quelques secondes, et certainement pas plus d'une minute.

Targo dit quelque chose à la jeune femme, Lana, et le déluge de coups de lanières de cuir cessa.

Les deux hommes qui me tenaient les chevilles me lâchèrent. Les deux hommes qui me tenaient les poignets me mirent à genoux. Je devais être en état de choc. J'étais incapable de concentrer mon regard. J'entendis le rire des jeunes femmes rassemblées autour du timon du chariot. Je vomis dans l'herbe. Les hommes m'éloignèrent de l'endroit où j'avais vomi et un autre, par-derrière, me prenant par les cheveux, me poussa la tête en direction du sol, jusqu'à l'herbe propre et, me tournant la tête, m'y essuya la bouche et le menton.

Puis on me redressa et je fus immobilisée, à genoux, les hommes me tenant par les poignets, devant Targo.

Je le regardai.

Je constatai alors qu'il avait mes vêtements dans une main. C'est à peine si je les reconnus. Il me regardait avec mépris. Dans son autre main, se balançaient les lanières de cuir avec lesquelles j'avais été battue. Un homme reconduisait la jeune femme à la place qu'elle occupait près du timon du chariot. Tout l'arrière de mon corps, les jambes, les bras, les épaules, étaient en feu. Je ne pouvais quitter les lanières des yeux.

Les deux hommes me lâchèrent les poignets.

« Kajira, » dit Targo.

Il leva les lanières.

Je tremblai.

Je posai la tête sur l'herbe, à ses pieds.

Je pris sa sandale entre les mains et, posant les lèvres sur son pied, l'embrassai.

J'entendis le rire des jeunes femmes.

Je ne voulais pas être une nouvelle fois battue !

Il me fallait lui plaire.

J'embrassai une deuxième fois son pied, tremblant, sanglotant. Il fallait que je lui plaise, il fallait qu'il soit content de moi !

Il donna un ordre bref et, dans un tourbillon de robes, tourna le dos.

Je sanglotai, levant la tête et le regardant s'éloigner.

Les deux hommes qui m'avaient tenu les poignets s'emparèrent à nouveau de moi. Je ne quittai pas des yeux le dos de Targo. Je n'osai pas l'appeler. Je ne l'intéressais plus. Les deux hommes me traînèrent jusqu'au timon du chariot.

Il y avait dix jeunes femmes d'un côté et neuf de l'autre.

Je constatai que celle qui m'avait battue, Lana, se trouvait plusieurs places devant moi. Je remarquai, tout à coup, qu'elle était attelée. Elle avait, aux poignets, des lanières à boucles qui la maintenaient en place. Et, en travers de son corps, en une large boucle, passant sur l'épaule gauche et la hanche droite, elle avait une large bande de cuir, fixée au timon du chariot. Les autres jeunes femmes étaient attelées de la même manière. On me mit des lanières à boucles aux poignets. On me passa une large bande de cuir sur l'épaule, en travers du corps.

Je sanglotais. C'était à peine si je pouvais tenir debout. Mes jambes tremblaient. Tout l'arrière de mon corps me démangeait furieusement. Je connus le goût de mes larmes.

L'homme installa la bande de cuir en travers de mon corps.

Près de moi, de l'autre côté du timon, se trouvait une jeune femme de petite taille, aux cheveux noirs, aux lèvres très rouges, aux yeux sombres et pétillants. Elle me sourit.

« Ute, » dit-elle, se montrant. Puis elle me montra. « La ? » demanda-t-elle.

Je constatai que les jeunes femmes attelées au timon du chariot portaient, sur la cuisse gauche, la même marque que moi.

Je tirai sur les lanières de mes poignets. J'étais attachée.

« Ute, » répéta la jeune femme aux yeux sombres, se montrant. Puis elle me montra à nouveau. « La ? »

L'homme sangla la bande de cuir en travers de mon corps. Il serra. Puis il recula. J'étais attelée.

« La ? » insista la jeune femme aux yeux sombres, tendant sa main attachée dans ma direction. « La ? »

— « Elinor, » soufflai-je.

— « El-in-or, » répéta-t-elle avec un sourire. Puis, se tournant vers les autres, elle me montra. « El-in-or, » fit-elle, satisfaite. Elle paraissait ravie.

Bizarrement, je fus absolument enchantée que mon nom ait plu à la jeune femme.

La majorité des autres femmes se contentèrent de se retourner et de me regarder avec indifférence. Lana, celle qui m'avait donné le fouet, ne prit même pas la peine de se retourner. Sa tête était dédaigneusement dressée.

Une autre jeune femme, grande et blonde, deux places devant moi et sur ma gauche, sourit :

— « Inge, » dit-elle en se montrant.

Je souris.

Targo lançait des ordres. Il regardait autour de lui avec inquiétude.

Un des hommes cria.

Les jeunes femmes s'arc-boutèrent sur les traits et tirèrent le chariot.

Deux hommes poussèrent les roues arrière.

Le chariot avança.

Je m'arc-boutai sur la bande de cuir, feignant de pousser. Elles n'avaient pas besoin de moi pour tirer le chariot. Elles l'avaient tiré, avant. J'enfonçai les pieds dans l'herbe, feignant de peiner. Je grognai un peu pour faire plus vrai.

Ute, qui se trouvait à ma droite, m'adressa un regard désagréable. Son petit corps tendait la bande de cuir.

Je n'en tins pas compte.

Je poussai un cri de douleur et d'humiliation, lorsque la badine s'abattit sur moi.

Ute rit.

Je jetai tout mon poids sur la bande de cuir, sanglotant, poussant de toutes mes forces.

Le chariot roulait.

Quelques minutes plus tard, sous mes yeux, la badine s'abattit sur Lana, comme elle l'avait fait sur moi, sous le bas des reins. Elle poussa un cri d'humiliation et de douleur, et le coup laissa une marque rouge. Les autres jeunes femmes, moi y compris, rirent. J'en déduisis que Lana n'était pas populaire. Je fus contente qu'elle ait été, elle aussi, battue ! C'était une paresseuse ! Pourquoi aurions-nous tiré pour elle ? Valait-elle mieux que nous ?

« Har-ta ! » cria Targo. « Har-ta ! »

« Har-ta ! » crièrent les hommes à notre intention.

Les jeunes femmes tirèrent plus fort. Nous peinâmes, pour augmenter la vitesse du chariot. De temps en temps, les hommes aidaient aux roues.

Nous poussâmes des cris de douleur lorsque deux hommes, sur nos flancs, nous encouragèrent à coups de badine.

Nous ne pouvions pas aller plus vite. Pourtant, on nous frappait ! Je n'osai pas protester.

Le chariot cahota dans la prairie.

Targo marchait à nos côtés. J'avais supposé qu'il resterait dans le chariot, mais cela ne fut pas le cas. Il voulait qu'il reste aussi léger que possible, même si cela signifiait que lui, le chef, devait marcher.

J'avais terriblement peur qu'il crie à nouveau : « Harta ! », car, alors, nous serions encore frappées.

Je sanglotai, dans le harnais, sous les coups de badine.

Mais, j'étais Elinor Brinton, de Park Avenue, sur Terre ! Elle était riche, belle, vêtue avec élégance, pleine de goût, sophistiquée ; elle avait fait des études et voyagé ; elle était décidée,

sûre d'elle ; elle portait sa fortune et sa beauté avec *élan*[\[1\]](#), elle méritait sa place dans la société ; elle lui appartenait de droit car c'était une personne géniale, exceptionnelle, magnifiquement intelligente, une femme supérieure ! Elle méritait tout ce qu'elle possédait ! Tout ce qu'elle possédait, elle était en droit de le posséder, car elle était ce type de personne ! Elle était le type de personne qu'elle était.

Dans ces conditions, que faisait-elle sur une planète lointaine, seule et sans amis, parmi des barbares qui ne parlaient même pas sa langue, étouffée par la poussière, couverte de sueur, nue, peinant dans un harnais, souffrant sous la badine d'un maître ?

Je regardai Ute.

Elle me rendit mon regard, sans douceur. Elle n'avait pas oublié que j'avais triché. Elle tourna la tête, dégoûtée.

J'étais furieuse. Je ne m'en souciai pas. Qui était-elle ? Une imbécile ! Sur une planète telle que celle-ci, c'était chacune pour soi ! Chacune pour soi !

« Har-ta ! » cria Targo.

« Har-ta ! » crièrent les hommes à notre intention.

Nous poussâmes encore des cris, sous les coups de badine. Je pesai de tout mon poids sur le cuir, enfonçant les pieds dans l'herbe.

Je sanglotai.

Il ne me serait pas permis de tricher.

J'avais toujours eu le dernier mot avec les femmes comme avec les hommes. Je pouvais obtenir une nouvelle étole de fourrure, lorsque j'en avais envie. Lorsque j'en avais assez d'une voiture, j'en achetais une autre. Je pouvais toujours demander ce que je désirais, gémir, avoir l'air triste ou boudier. J'obtenais toujours ce que je voulais.

Ici, je n'avais pas le dernier mot.

Ici, il ne me serait pas permis de tricher. La badine y veillerait.

Ici, celles qui pouvaient gémir ou avoir le dernier mot étaient celles qui étaient plus belles que moi, celles qui plaisaient davantage. Furieuse, je compris qu'il me faudrait, pour la première fois de mon existence, faire ma part de travail.

La badine frappa à nouveau, et je pleurai.

Sanglotant, hurlant intérieurement, je poussai de toutes mes forces sur la large bande de cuir.

ON NOUS CONDUIT VERS LE NORD

TARGO, mon Maître, était Marchand d'Esclaves.

Je ne lui avais rien coûté.

Peu avant de m'intégrer à son cheptel de jeunes femmes, deux ou trois jours plus tôt, il avait été attaqué par des tarniers rebelles, à quatre jours de marche au nord-est de Ko-ro-ba, ville située au nord des latitudes tempérées de Gor, c'est-à-dire de cette planète. Il se dirigeait, traversant les prairies et les collines du nord et de l'est de Ko-ro-ba, vers Laura, ville située sur les rives du Laurius, à environ deux cents pasangs de la mer, que l'on appelle ici : Thassa. Laura est une petite ville de marché, un port fluvial, dont les maisons de bois abritent principalement, semble-t-il, des entrepôts et des cabarets. C'est la plaque tournante de nombreuses marchandises : le bois, le sel, le poisson, les pierres, les fourrures et les esclaves. À l'embouchure du Laurius, qui se jette dans la mer, se trouve Lydius, port franc administré par les Marchands, puissante caste goréenne. À Lydius, les marchandises prennent la direction des îles de Thassa : Teletus, Hulneth, Asperiche et même Cos et Tyros, ou bien celle des cités côtières, telles que Port Kar, Helmutsport et, au sud, Schendi et Bazi. Et de Lydius, bien entendu, de nombreuses marchandises, mais principalement des produits bruts tels que des outils, du métal et du tissu, transportés sur des péniches tirées par des tharlarions marchant sur des routes de bois, gagnent Laura, où ils sont distribués aux marchands de l'intérieur. Le Laurius est un long fleuve tortueux et lent. Il n'a ni la taille ni la puissance qui sont la terreur du Vosk, fleuve titanesque situé plus au sud, nettement sous Ko-ro-ba, mais nettement au-dessus d'Ar, qui passe pour être la plus grande cité de la Gor connue. Le cours du Laurius, comme celui du Vosk, est orienté à l'ouest, mais le Laurius tend davantage vers le sud-ouest que le puissant Vosk.

Compte tenu de la nature des marchandises que l'on trouve en général à Laura, principalement des produits bruts, on pourrait trouver étrange que Targo ait décidé de gagner cette cité. Toutefois, ce n'était pas étrange, car on était au printemps, et le printemps est la grande saison des raids. En fait, à l'automne, pendant la fête de Se'Kara, près des Sardar, il s'était entendu avec un maraudeur, Haakon de Skjern, sur la fourniture de cent beautés nordiques, capturées dans les villages situés au nord du Laurius et dans les villages de la côte, jusqu'aux limites de Torvaldsland. C'était pour prendre livraison de sa marchandise que Targo se rendait à Laura. Pendant la fête, il avait déjà versé à Haakon une avance de cinquante pièces d'or. Le solde, soit cent cinquante pièces d'or, serait payé à la livraison. Deux pièces d'or constitue un prix élevé, pour une jeune femme brute, livrée à Laura, mais, si l'on parvient à conduire cette jeune femme dans une grande cité de marché, elle pourra rapporter jusqu'à cinq pièces d'or, même sans éducation. De plus, en proposant deux pièces d'or, à Laura, Targo s'était assuré de pouvoir choisir parmi les plus belles captives de Haakon. En outre, Targo escomptait, comme aucune cité n'avait été prise, dernièrement, et que la Maison de Cernus, un des plus importants Marchands d'Esclaves, avait été détruite à Ar, que les prix seraient élevés, au printemps. De toute manière, il avait l'intention de donner quelque

éducation aux jeunes femmes, probablement dans les cages de Ko-ro-ba, avant de les conduire à Ar. Malheureusement, pour Targo, les villageoises ne sont pas de Haute Caste. En revanche, bien que beaucoup moins chères, elles sont beaucoup plus faciles à vendre que des femmes libres de Haute Caste. Lorsque je fus capturée par Targo, sa Chaîne ne comportait qu'une seule femme de Haute Caste, Inge, la grande jeune femme, qui était fille d'un Scribe. Ute, attelée à mes côtés, appartenait à la Caste des Bourreliers. Bien entendu, dans un sens, une esclave n'appartient à aucune caste. Une fois réduite en esclavage, elle est dépouillée de sa caste, ainsi que de son nom. Elle appartient à son Maître, sur tous les plans, comme un animal. Il peut lui donner le nom qui lui plaît et la traiter comme bon lui semble. Il n'était pas impossible que les villageoises de Targo, une fois éduquées et conduites à Ar, puissent lui rapporter jusqu'à dix, quinze, ou même vingt pièces d'or. Son investissement qui, sur certains plans, était excellent, comportait cependant des risques. Il n'est pas toujours facile de conduire de belles jeunes femmes à Ar, où les prix sont traditionnellement plus élevés. Ce n'est pas que les jeunes femmes risquent de s'échapper, car les Marchands d'Esclaves perdent rarement des captives. C'est plutôt que l'on risque de se les faire prendre. Les esclaves constituent un butin de choix.

Avant de m'acquérir, Targo se dirigeait vers le nord, allant de Ko-ro-ba à Laura. En fait, il venait des environs d'Ar, achetant et vendant des filles dans plusieurs cités. Il avait acheté Inge, Ute et Lana, que je détestais, à Ko-ro-ba. Lana était notre chef de file. Nous la craignons. C'était la plus forte. C'était aussi la plus belle. Soumise, flatteuse et docile avec les hommes, elle se montrait impérieuse avec nous. Nous faisons ce qu'elle nous ordonnait car, dans le cas contraire, nous étions battues. Comme on dit, les maîtres ne se mêlent pas des querelles d'esclaves. Elle aurait été sévèrement battue, naturellement, si elle nous avait défigurées, gravement blessées ou, d'une manière ou d'une autre, abaissé notre valeur. Mais, en deçà de ces limites, elle pouvait nous maltraiter et nous battre comme bon lui semblait. Nous la haïssions. Et nous la jalousions. Non seulement elle était très belle, mais elle avait été éduquée dans la Maison de Cernus, le célèbre Marchand d'Esclaves d'Ar, avant sa chute. En outre, elle avait été vendue sur la grande estrade de la Curuléenne. Lana était toujours placée en dernière position, dans la Chaîne de Présentation, afin que la plus belle marchandise soit mise en valeur. Nous espérions qu'elle serait vendue, mais Targo en voulait un prix extrêmement élevé. Il aurait sans doute été justifié, si elle avait appartenu à une Haute Caste. Elle nous traitait en esclaves. Targo et certains gardes, de temps en temps, lui donnaient des bonbons et des sucreries. Ma place dans la Chaîne de Présentation, au début, fut la quatrième. On m'apprit à m'agenouiller d'une certaine façon et, lorsque l'on m'examinait, à lever la tête, sourire et prononcer une phrase. Targo et les gardes me la faisaient souvent répéter. Par la suite, j'appris qu'elle signifiait : « Achète-moi, Maître. ». Lorsque l'on présente une jeune femme, on lui met un anneau à la cheville gauche. On le ferme à clé sur sa cheville. Il y a également un anneau, plus petit, fixé au gros anneau, qui se ferme aussi à clé. On peut soit passer cet anneau dans un maillon de la chaîne, ce qui permet de placer les jeunes femmes à intervalles réguliers, soit le refermer sur l'ensemble de la chaîne, ce qui permet à la chaîne de jouer librement dans l'anneau, sans brûler ni blesser les chevilles de l'esclave. Dans la « Chaîne de Présentation », nous étions placées à intervalles réguliers et les extrémités de la chaîne, qui était plutôt tendue, fixées à des arbres ou bien à deux grosses vis métalliques, de plus de trente centimètres de long, enfoncées dans le sol, hors de la portée de la première et de la dernière esclave. Ainsi, non seulement nous étions attachées, mais nous ne pouvions pas nous rassembler comme les jeunes femmes, surtout les jeunes femmes inexpérimentées, ont tendance à le faire lorsqu'elles n'en sont pas

empêchées. Dans la Chaîne de Présentation, comme on doit s'en douter, nous étions exposées nues. Selon un proverbe goréen, seul un fou achèterait une femme habillée. Je suppose qu'il dit vrai.

Targo avait quitté Ko-ro-ba avec quarante filles et cinq chariots, dix bosks et beaucoup d'autres marchandises. Il avait, à ce moment-là, plus de vingt hommes. Deux jours après avoir quitté Ko-ro-ba, tandis qu'ils traversaient la prairie en direction de Laura, le ciel avait été obscurci par un vol de tarniers rebelles, plus de cent, sous les ordres du terrible Rask de Treve, Guerrier qui compte parmi les plus redoutables de Gor. Heureusement, Targo avait réussi à conduire sa caravane à la lisière d'un immense bois d'arbres Ka-la-na, juste avant l'attaque des tarniers. J'avais vu plusieurs bois semblables, tandis que j'errais dans la prairie. Targo avait réparti ses hommes avec compétence. Il confia l'or et une partie des marchandises à certains. À d'autres, il ordonna de libérer les esclaves et de les conduire dans le bois. À d'autres, enfin, il confia la charge de couper les traits des bosks qui tiraient les chariots, et de les conduire, également, au milieu des arbres et des buissons. Puis, un bref instant avant l'attaque des tarniers, Targo et ses hommes, poussant les filles et les bosks, pénétrèrent dans le bois. Les tarniers se posèrent et pillèrent les chariots, les incendiant. Il y eut de violents combats, dans le bois. Targo perdit environ onze hommes et une vingtaine de filles furent capturées par les tarniers mais, au bout d'un moment, les tarniers se retirèrent. Les tarniers, qui chevauchent les tarns gigantesques, Frères du Vent, sont les maîtres du ciel immense. Guerriers féroces dont les champs de bataille de prédilection sont les nuages et le ciel ; ils n'aiment pas les forêts ; ils ne tiennent pas à chasser et traquer dans les endroits où, depuis l'obscurité des arbres, depuis la couverture de feuillage, pourrait jaillir inopinément, soudainement, le carreau de l'arbalète d'un assaillant invisible.

Rask rassembla ses hommes et, quelques instants plus tard, les captives attachées en travers de leurs selles, les marchandises de Targo entassées dans leurs fontes, ils prirent leur essor.

Targo rassembla ses hommes et son matériel. Dix-neuf esclaves, séparément, au plus profond du bois, avaient les poignets attachés, devant ou dans le dos, autour de petits arbres. C'étaient celles qu'il avait réussi à conserver. Lana, Ute et Inge, bien entendu, en faisaient partie. Les bosks, malheureusement, s'étaient enfuis ou bien avaient été libérés. Ils avaient disparu dans la prairie. Lorsqu'il sortit du bois, il constata qu'il ne lui restait plus qu'un chariot utilisable, endommagé par la fumée et le feu. Il avait beaucoup perdu, mais il avait sauvé quelques marchandises et, surtout, son or. Cette nuit-là, il campa dans le bois. Au matin, un attelage fut confectionné. Les jeunes femmes se regardèrent. Elles ne seraient plus enchaînées par la cheville à la barre centrale du chariot, pendant le voyage. Puis, Targo avait repris la route de Laura. Deux ou trois jours plus tard, dans la prairie dépourvue de piste, ils avaient rencontré une jeune barbare errante, bizarrement vêtue, dont ils avaient fait une esclave.

Il fallut longtemps, pour atteindre Laura.

Heureusement, deux jours après que Targo m'ait ajoutée à sa Chaîne, nous rencontrâmes une caravane de chariots, tirés par des bosks, qui, venant de Laura, se dirigeait vers Ko-ro-ba. Targo vendit deux jeunes femmes et, grâce à un peu d'or supplémentaire, acheta deux chariots et deux attelages de bosks, ainsi que des provisions d'eau et de nourriture. Il se procura également certains articles caractéristiques du matériel des Marchands d'Esclaves : une Chaîne de Présentation, diverses autres chaînes, des menottes, des anneaux de chevilles, des colliers, des cordes, des fers à marquer, et des fouets. En outre, je constatai avec davantage de satisfaction qu'il achetait également des soieries, des parfums, des peignes et

des brosses, ainsi que des boîtes de produits de maquillage. Il acheta également une grande quantité de tissu grossier. On y coupa des camisks, vêtement simple, destiné aux esclaves. Lorsqu'elles sont enchaînées par la cheville à la barre centrale du chariot, les jeunes femmes sont généralement nues. Lorsque les tarniers avaient attaqué, elles avaient été libérées, puis conduites dans le bois. Les camisks avaient brûlé avec le reste des marchandises. La camisk est un rectangle de tissu, avec un trou pour la tête, assez semblable à un poncho. En général, on fait un ourlet, au bord, pour éviter que le tissu s'effiloche. Sous la direction de Targo, heureuses, les jeunes femmes coupèrent et firent les ourlets des camisks. D'après ce que l'on m'a dit, la camisk tombe, en général, aux genoux, mais Targo exigea que les nôtres soient considérablement plus courtes. La mienne ne fut pas réussie. Je n'avais jamais appris à coudre. Sa longueur ne convenait pas à Targo, qui me contraignit à la raccourcir. Finalement, elle ne fut pas plus longue que celles de Lana et des autres ! Mais je me souvenais de la correction. Je ne voulais pas en recevoir une autre. Les lanières de cuir me faisaient terriblement peur. Les camisks, d'après ce que l'on m'a dit, étaient autrefois serrées à la taille par une chaîne. Néanmoins, les camisks que j'ai personnellement vues, et celles que l'on nous donna, étaient serrées à la taille par une lanière de cuir, longue et mince, semblable à celles qui servaient à nous attacher. Elle fait deux fois le tour de la taille et on la noue, fermement, sur la hanche droite. Lorsque Targo m'examina, il m'ordonna de serrer davantage la ceinture, afin d'accentuer la silhouette. J'avais déjà appris à me tenir droit, véritablement droit. On me donnait des claques ou des coups de pied, lorsque j'oubliais. Bientôt, cette attitude me devint naturelle. Non seulement la ceinture de cuir permet de maintenir la camisk bien en place, mais, bien entendu, elle a également pour rôle de rappeler à la jeune femme qu'elle est asservie. On peut la lui retirer à tout moment, l'attacher avec, la tenir en laisse ou bien lui lier les mains et les pieds. Je me suis demandé pourquoi Targo nous permettait de porter les camisks. À mon avis, il y avait probablement deux raisons. La première est que la camisk est, à sa manière, un vêtement extrêmement seyant. Il expose la jeune femme, mais d'une façon provocante. En outre, il indique qu'il s'agit d'une esclave et peut à tout moment être arraché par la main du Maître. Les hommes aiment les filles en camisk. Deuxièmement, je crois que Targo nous a donné les camisks pour faire véritablement de nous ses esclaves. Nous avions désespérément envie d'avoir quelque chose pour nous couvrir, ne serait-ce qu'une simple camisk. Le fait qu'il puisse la confisquer, s'il était contrarié ou mécontent, nous rendait d'autant plus désireuses de lui plaire. Aucune d'entre nous ne voulait être nue, au milieu de ses compagnes habillées, afin de ne pas paraître plus esclave qu'elles.

Notre vie devint beaucoup plus facile, après que Targo eut rencontré la caravane de chariots.

Les chariots qu'il avait achetés étaient des chariots de Marchands, à bâche rouge. Les roues arrière étaient plus grandes que les roues avant. Chacun d'eux était tiré par deux bosks, gros animaux bruns, aux longues cornes polies et ornées de perles. Leurs sabots étaient également polis et leur longue toison frisée était soigneusement brossée, de sorte qu'elle brillait. Le premier chariot avait une barre centrale et l'autre fut équipé de la barre centrale du chariot endommagé, qui fut abandonné dans la prairie, et brûlé. En général, on met dix jeunes femmes par chariot, cinq de chaque côté. Lana était dans le premier chariot, j'étais dans le second. Il y avait neuf jeunes femmes dans chaque chariot. Targo en avait vendues deux. On nous passa, aux chevilles, des anneaux reliés par une chaîne. On met un anneau à la cheville de l'esclave, on passe la chaîne autour de la barre, puis on referme l'autre anneau sur l'autre cheville, attachant ainsi la prisonnière. Je ne m'en souciais pas. Peu m'importait

même que le port de la camisk nous soit interdit dans le chariot. Quelques instants après m'être allongée sur la toile étendue sur les planches polies du chariot, malgré les mouvements, les cahots et les embardées, je m'endormis. Être débarrassée de la torture du harnais et de l'effort de tirer le chariot était, en soi, un délice.

Lorsque je m'éveillai, de nombreuses heures plus tard, tous les muscles de mon corps étaient raides et douloureux.

On nous fit sortir du chariot et, après nous avoir enchaînées, à genoux, on nous fit manger. Pendant les deux jours qui avaient suivi ma capture, avant notre rencontre avec la caravane, nous n'avions eu que des baies et de l'eau, ainsi que des morceaux de petit gibier, rôti par les gardes, qui nous en lançaient des miettes. À présent, enchaînées, agenouillées en cercle, nous nous passions un bol de soupe chaude ; puis, chacune reçut un sixième d'un pain rond jaune, que nous mangeâmes avec les mains ; ensuite, devant chacune d'entre nous, sur l'herbe, les gardes jetèrent un gros morceau de viande cuite. J'étais affamée et, me brûlant les doigts, je m'en emparai et, m'étouffant presque, en jetai la moitié dans ma bouche, le déchirant avec les dents et les mains, le jus coulant aux coins de ma bouche. Mes amis n'auraient certainement pas reconnu Elinor Brinton, jeune femme pleine de goût et sophistiquée, en cette esclave goréenne nue, enchaînée, à genoux dans l'herbe, mordant à même dans la viande, la déchirant, la tête rejetée extatiquement en arrière, dévorant, le corps couvert de rigoles de jus. Ce n'était que du bosk rôti, à demi cru, mais je l'engloutis. Les mets délicats et les filets mignons à la sauce, que j'avais dégustés dans les restaurants parisiens, n'étaient pas comparables à ce morceau de bosk brûlant, fumant, à demi cru, plein de jus, que j'avais ramassé dans l'herbe d'une prairie goréenne, près du chariot d'un Marchand d'Esclaves.

Après le repas, on nous conduisit sur la rive d'un cours d'eau voisin, où nous nous lavâmes. Je répugnais à entrer dans l'eau mais, sur un mot de Targo, je me plongeai, frissonnante, claquant des dents, dans la rivière rapide et froide. Bientôt, je fus accoutumée à l'eau et peu disposée à en sortir. Comme les autres jeunes femmes, je me lavai les cheveux, ainsi que le corps. Stupéfaite, je vis les jeunes femmes se mettre à jouer, s'éclaboussant l'une l'autre. Elles riaient. Personne ne faisait attention à moi, à ceci près que, comme les autres, le gardien ne me quittait pas des yeux. Je me sentais seule. Je m'approchai d'Ute, mais elle me tourna le dos. Elle n'avait pas oublié que j'avais triché, dans l'attelage. Lorsque je fus autorisée à quitter l'eau, je m'assis dans l'herbe, le menton sur les genoux, seule.

Sur la rive, Targo rayonnait. Il aimait que ses filles soient heureuses. Je présumai, avec indifférence, qu'une fille heureuse se vend mieux. Les gardes semblaient également de bonne humeur. Ils adressaient aux jeunes femmes des réflexions qui suscitaient des cris et des protestations, et les femmes, à leur tour, leur adressaient des réflexions, désagréables à mon avis, qui les faisaient rire et se donner de grandes clagues sur les cuisses. Une fille éclaboussa le gardien borgne qui plongea et, dans l'hilarité générale, lui fit boire une bonne tasse. Lorsqu'elle refit surface, crachotant, et que lui, frissonnant dans ses vêtements trempés, regagna la rive, je ne pus m'empêcher de rire. Puis on fit sortir les jeunes femmes de l'eau, pour qu'elles se sèchent les cheveux. Elles s'agenouillèrent en cercle, riant et bavardant.

Elles ne firent pas attention à moi. On m'avait oubliée.

Lorsque le garde grisonnant et borgne revint sur la rive, avec des vêtements secs, les jeunes femmes crièrent, le supplièrent, si bien qu'il bondit dans le cercle et entreprit, énergiquement, de raconter une histoire quelconque, qui semblait exiger de nombreuses mimiques. Cela devait être drôle, car elles gloussaient de plaisir. Je ne pus m'empêcher de sourire, en le voyant bondir, agiter les bras, le visage exprimant l'horreur puis, finalement,

après un coup frénétique, comme avec une lance, l'extase triomphante.

Les jeunes femmes rirent à gorge déployée, se frappant l'épaule gauche avec la paume de la main droite. Il fit une révérence et, dignement, sortit du cercle. Elles continuèrent de se frapper l'épaule, tant elles étaient contentes. Toutefois, il secoua gravement la tête et refusa d'entrer à nouveau dans le cercle. Lana jeta un bref regard dans ma direction. Puis elle se leva d'un bond, appela Targo, oh, très gentiment, et tendit les bras vers lui. Il sourit et adressa quelques mots à ses hommes, qui ricanaient. Furieuse, je vis qu'on lui apportait les vêtements qui m'avaient été enlevés.

Lana, non sans quelques difficultés, les enfila.

Comme elle était belle, avec ces vêtements ! Ils lui allaient mieux qu'à moi.

Puis Targo, protestant, tiré par deux jeunes femmes rieuses, entra dans le cercle. Et Lana, impérieuse, se mit à le réprimander. Son spectacle ne m'intéressait pas. Les autres jeunes femmes, toutefois, semblaient y prendre un plaisir extrême. Lana tourna autour de Targo, criant et gesticulant. Et elle s'adressa également aux autres jeunes femmes, comme pour rire d'elles et se moquer d'elles. Sa voix était aussi hautaine et dédaigneuse, aussi glacée, amusée et impérieuse que celle d'une impératrice. Elle les traitait toutes comme si elles n'étaient que poussière sous ses pieds. Elle avait une façon de lever la tête, humant l'air, de présenter son profil, comme si elle en avait assez, de bouger très légèrement le corps, et surtout la main gauche, qui suggérait l'extrême irritation mais la volonté de se contrôler. Les spectatrices poussaient des cris stridents. Lana était un excellent mime. J'étais furieuse.

Puis, les deux jeunes femmes qui avaient entraîné Targo dans le cercle se jetèrent sur Lana et la déshabillèrent, la précipitant par terre, aux pieds de Targo. Une autre fille se leva d'un bond et feignit de la fouetter, tandis que Lana se tortillait, se tordait et hurlait, comme sous l'effet de la douleur. Puis, lorsqu'on la lâcha, elle rampa rapidement jusqu'aux pieds de Targo, frissonnant, jeta la tête sur son pied, saisit le pied et couvrit sa sandale de baisers.

Les jeunes femmes hurlèrent de plaisir.

Plusieurs d'entre elles se tournèrent vers moi, afin de voir ma réaction. Je détournai la tête.

Targo frappa dans ses mains, deux fois, et, à nouveau, il y eut d'un côté les maîtres et de l'autre les esclaves.

On apporta une boîte de peignes et de brosses. Puis les filles, par deux, entreprirent de se brosser et de se peigner mutuellement les cheveux. Plusieurs se proposèrent pour peigner la chevelure de Lana. On me donna un peigne.

Timidement, je me dirigeai vers Ute. J'avais des larmes dans les yeux. Je ne parlais même pas sa langue. Je ne pouvais même pas lui dire que je regrettais d'avoir triché, dans l'attelage, essayant de faire travailler les autres à ma place. Je ne pouvais même pas lui dire que j'étais désespérément malheureuse, que je me sentais seule. Et, surtout, je ne pouvais lui dire que je voulais être son amie.

Dans la rivière, elle m'avait rejetée, me tournant le dos.

Je me dirigeai vers Ute et elle me regarda. Timidement, craignant qu'elle me tourne une nouvelle fois le dos, je lui fis comprendre que je souhaitais être autorisée à la peigner, si elle le voulait bien, si cela lui faisait plaisir.

Elle me dévisagea, avec froideur.

Sanglotant, je tombai à genoux devant elle, incapable de lui parler, et posai la tête sur ses pieds.

Puis, elle fut à genoux devant moi, et me releva la tête. Elle avait également des larmes dans les yeux.

« El-in-or, » dit-elle. Puis elle m’embrassa.

Je pleurai et l’embrassai.

Puis elle se retourna, toujours à genoux, et me permit de la peigner. Lorsque j’eus terminé, elle prit le peigne et lissa ma chevelure.

Mes deux préférées, au sein du groupe de jeunes femmes, étaient Ute et Inge, qui appartenait à la Caste des Scribes. Ces deux noms sont, du moins du point de l’euphonie, allemands. Pourtant, ces deux jeunes femmes ne parlaient ni allemand, langue que je parle un peu, ni français, langue que je parle pratiquement couramment. Toutes deux étaient Goréennes, totalement. Aucune, bien entendu, ne parlait anglais. Apparemment, de nombreux noms goréens sont d’origine terrestre.

Presque aussitôt, Ute et Inge entreprirent de m’apprendre le Goréen.

Il fallut de nombreux jours, pour atteindre les rives du Laurius.

Nous rencontrâmes encore quatre caravanes, et chaque fois, Targo exposa sa Chaîne de Présentation. J’occupais la quatrième place de la Chaîne. J’espérais que Lana serait vendue. J’espérais qu’Ute et Inge ne le seraient pas.

Dans ces caravanes, il y avait des esclaves, qui venaient nous voir en compagnie de leur Maître. Comme je les enviais, du fait que, libres et sans chaînes, elles pouvaient courir, rire et marcher à leur guise. Comme elles étaient belles, avec leur courte tunique d’esclave, attachée par une boucle sur l’épaule gauche ! Comme elles étaient sûres d’elles, avec leur collier à serrure, au bras de leur Maître, nous considérant. Comme elles nous méprisaient, agenouillées dans l’herbe, attachées à la Chaîne de Présentation, nues, à vendre.

Bizarrement, je n’envisageai guère la possibilité d’être vendue. Un jour, toutefois, après avoir levé la tête, souri gentiment et prononcé la phrase rituelle de l’esclave examinée : « Achète-moi, Maître. », mon cœur faillit s’arrêter. L’homme n’avait pas poursuivi son chemin. Il me considérait. En outre, horrifiée, je constatai qu’il me regardait avec intérêt. Ses yeux ne me trompaient pas.

J’eus l’impression terrifiante de couler. Je pâlis. Je voulus me lever, hurler et fuir, tirant désespérément sur la chaîne. Puis, inexprimablement soulagée, je le vis examiner la jeune femme suivante. J’entendis son : « Achète-moi, Maître. ». Je frissonnai. Il s’arrêta également devant une autre jeune femme, la neuvième de la Chaîne. Une fois parvenu à l’extrémité de la Chaîne, il revint se poster devant moi. J’eus l’impression d’être de bois. Je ne pouvais soutenir son regard. J’étais terrifiée. Je fus incapable de répéter l’« Achète-moi, Maître. ». Finalement, il alla se poster une nouvelle fois devant la neuvième fille. Il l’acheta. Cet après-midi-là, Targo vendit deux filles. Je vis l’argent changer de mains. La neuvième fille fut détachée. Elle s’agenouilla devant son acheteur, les fesses sur les talons, la tête baissée, les bras tendus, les poignets croisés, dans la position où ils sont généralement attachés. C’était la Soumission de l’Esclave à son nouveau Maître. Il lui mit des menottes, lui attachant les poignets, et lui passa une laisse au cou. Je le vis attacher la laisse à un anneau fixé au flanc de son chariot. Elle voulut le toucher, mais il la repoussa. Elle semblait timide, mais heureuse. Il y avait longtemps qu’elle n’avait pas été possédée par un Maître. Je me demandai quelle impression cela me ferait, d’être possédée par un Maître. Je frémis. La jeune femme resta à genoux, dans l’ombre du chariot, jusqu’au moment où la caravane s’ébranla puis, se levant, elle marcha à côté du chariot. Elle se retourna, levant ses poignets enchaînés. Nous lui fîmes signe. Elle semblait heureuse.

Par deux fois, nous nous arrêtâmes dans un village entouré d’une palissade, où vivaient de simples gardiens de troupeaux de bosks. J’appréciai ces arrêts, car nous avions alors du lait de bosk frais, encore chaud, et un toit au-dessus de la tête, pour la nuit, même s’il n’était qu’en

chaume. Les villageois étendaient toujours de la paille fraîche, dans la hutte où nous étions enchaînées pour la nuit. Elle sentait le propre et était sèche. J'aimais m'y allonger, après la toile posée sur les planches dures du chariot.

Ute et Inge, surtout Ute, étaient des professeurs patients et infatigables. Elles m'enseignèrent le goréen quatre heures par jour et, naturellement, je n'entendais que cette langue. Bientôt, je m'exprimai en goréen sans même y penser. J'appris la langue comme un enfant, qui ne dispose d'aucun autre moyen de communication. Par conséquent, j'appris la langue directement et immédiatement, fluidement, et non comme une architecture de cas grammaticaux et de listes de vocabulaire dans lesquelles les mots étrangers correspondent à des termes anglais. Ute et Inge, qui ne parlaient pas anglais, n'auraient pas pu me présenter une structure abstraite de transformations et d'équations linguistiques, même si elles l'avaient souhaité. Comme elles ne parlaient pas anglais, elles se trouvaient dans l'obligation de m'enseigner un langage vivant, dans la vie, pratique et concret comme un outil, expressif et beau comme les fleurs et les nuages. Bientôt, je me surpris, de temps en temps, à penser en goréen. Et, une dizaine de jours après le début des leçons, je fis, pour la première fois, un rêve où l'on parlait en goréen intelligible et où je répondais, spontanément, sans réfléchir, dans la même langue. Curieusement, c'était un rêve où j'avais réussi à voler un bonbon et à faire accuser Lana, que l'on battait à cause de cela. Ce rêve me fit plaisir, mais, soudain, j'eus l'impression que Targo se dirigeait vers moi, les lanières de cuir à la main. Je m'éveillai couverte d'une sueur glacée, mais enchaînée dans le chariot, sur la toile couvrant le fond du chariot. Il pleuvait, dehors, et la pluie tambourinait sur la bâche rouge, étendue au-dessus de nos têtes. J'écoutai la respiration des autres captives. Je changeai de position, sur la toile pliée sous mon corps et, dans un tintement de chaîne, écoutant la pluie, me rendormis.

Au début, ma grammaire ne fut pas particulièrement bonne, mais Inge m'aida à l'améliorer. Un peu plus tard, il m'arriva même de déceler les différences régionales du parler des jeunes femmes et des gardes. Mon vocabulaire deviendrait progressivement beaucoup plus étendu, mais j'étais contente de moi. En quelques jours, sous la tutelle intensive d'Ute et d'Inge, j'avais appris à parler passablement goréen, ce qui me ravit et me surprit. Bien entendu, ce n'était pas sans raison que je tenais si fort à apprendre la langue. Je voulais entrer en contact avec des hommes susceptibles de me reconduire sur Terre. J'étais certaine, compte tenu de mes ressources, de pouvoir acheter rapidement un passage à destination de ma planète d'origine.

Un jour, bavardant avec Inge, je remarquai Ute qui faisait, régulièrement, certaines erreurs grammaticales.

« Oui, » dit Inge avec indifférence, « elle appartient à la Caste des Bourreliers. »

Je me sentis alors supérieure à Ute. Je ne commettrais pas de telles erreurs. J'étais Elinor Brinton.

— « Je parlerai le goréen de Haute Caste, » annonçai-je à Inge.

— « Mais, tu es une barbare, » répondit Inge.

Pendant un bref instant, je la détestai.

Je me dis qu'Inge, malgré sa prétention, bien qu'elle appartienne à la Caste des Scribes, ne serait qu'une esclave enchaînée, obéissant aux moindres volontés d'un maître, tandis qu'Elinor Brinton se prélasserait sur Terre, dans son appartement confortable. Et Ute aussi ! Cette pauvre petite imbécile d'Ute, qui ne parlait même pas correctement sa propre langue ! Que pourrait donc devenir cette petite créature inconsciente, jolie comme elle était, sinon le jouet d'un maître ? C'était une esclave-née ! Elle était faite pour les chaînes. Et Inge aussi, car elle était arrogante ! Elles resteraient sur Gor, filles possédées, tandis qu'Elinor Brinton, riche

et intelligente, en sûreté et en sécurité, riait, dans son appartement, sur une autre planète ! Comme cela serait drôle !

« Pourquoi El-in-or rit-elle ? » s'enquit Ute, levant la tête.

— « Elinor, » rectifiai-je.

— « Elinor, » sourit Ute.

— « Ce n'est rien, » répondis-je.

Dehors, un gardien cria. Nous entendîmes également, au loin, un tintement de cloches de bosks.

« Une suite ! » cria un garde.

« C'est une femme libre avec sa suite ! » cria un autre.

Targo, quant à lui, ordonna :

« Faites sortir les esclaves ! »

J'étais ravie. Je n'avais jamais vu de femme libre goréenne. Un gardien, hâtivement, déverrouilla l'extrémité de la barre centrale et la souleva. Une par une, nous nous glissâmes jusqu'à l'arrière du chariot, où le battant avait été abaissé. Mes chevilles, bien entendu, comme celles des autres esclaves, étaient toujours emprisonnées dans deux anneaux reliés par trente centimètres de chaîne. À mesure que nous descendions du chariot, on nous passait au cou une corde de cuir qui nous attachait les unes aux autres. Puis, tendant le cou dans l'espoir de voir, nous nous alignâmes à côté du chariot. Les esclaves de l'autre chariot, dont Lana, étaient déjà debout dans l'herbe, attentives.

Nous aperçûmes un gros chariot plat, tiré par quatre bosks noirs, énormes et magnifiquement harnachés.

Sur le chariot, sous un dais de soie, orné de franges, une femme libre était assise sur une chaise curule.

Le chariot était flanqué d'une quarantaine de guerriers, armés de lances, vingt de chaque côté.

Nous entendions alors distinctement le tintement des clochettes fixées aux harnais des bosks. La suite passerait tout près. Targo, ses robes bleue et jaune flottant au vent, allait à sa rencontre.

« À genoux ! » ordonna un gardien.

Nous obéîmes, comme dans la Chaîne de Présentation.

En présence d'un homme ou d'une femme libres, l'esclave goréenne s'agenouille toujours, sauf si elle en est dispensée. J'avais même appris à m'agenouiller lorsque je m'adressais à un garde et, bien entendu, toujours, lorsque j'étais devant mon Maître, Targo. L'esclave goréenne, incidemment, appelle toujours les hommes libres : « Maître », et les femmes libres : « Maîtresse ».

Je regardai approcher le chariot plat.

La femme était majestueusement assise sur sa chaise curule, enveloppée dans des soieries multicolores et resplendissantes. Ses vêtements devaient coûter le même prix que trois ou quatre d'entre nous. En outre, elle était voilée.

« Oserais-tu poser les yeux sur une femme libre ? » lança brutalement un garde.

Non seulement j'osais, mais j'en avais terriblement envie. Mais, poussée par son pied, tandis que le chariot approchait, je posai le front sur l'herbe, comme les autres esclaves.

Le chariot et la suite s'arrêtèrent juste devant nous.

Je n'osai pas lever la tête.

Je compris soudain, à ce moment-là, que je n'étais pas comme elle. Je compris soudain, à genoux dans l'herbe d'une prairie goréenne, la réalité terrifiante, dévastatrice, des institutions

sociales. Je compris soudain, alors que cela ne m'était pas venu à l'esprit sur Terre, que ma position et ma fortune créaient, autour de moi, une aura qui incitait les autres à me respecter et à s'écarter lorsque je voulais passer, qui les incitait à se monter déferents, à tenter de me plaire, à craindre de n'y pas parvenir : que, de façon tout à fait naturelle, je me comportais différemment, avec davantage d'élégance et d'arrogance. J'étais meilleure ! Je leur étais supérieure ! Mais, à présent, j'étais en dehors de mon univers.

« Lève la tête, Petite, » dit une voix de femme.

J'obéis.

Elle n'était pas plus âgée que moi, j'en suis certaine, mais elle m'appela : Petite.

Le pied du gardien me poussa à nouveau.

« Achète-moi, Maîtresse, » bredouillai-je.

« Une barbare, » sourit la femme, « comme c'est amusant ! »

— « Je l'ai trouvée dans la prairie, » expliqua Targo. Il ne voulait pas que ma présence dans sa Chaîne soit interprétée comme une erreur de jugement. Il voulait convaincre la jeune femme qu'il m'avait obtenue pour rien, qu'il n'aurait jamais acheté une fille aussi inférieure.

Je la regardai dans les yeux. Comme ses yeux amusés, au-dessus du voile, me considérèrent avec assurance ! Comme elle semblait belle ! Splendide et fine ! Je ne pus soutenir son regard plus longtemps.

— « Tu peux baisser la tête, Petite, » dit-elle, non sans gentillesse.

Reconnaissante, je posai à nouveau le front dans l'herbe.

Sa conduite et mes sentiments me mirent en fureur, mais je ne pouvais empêcher ni l'une ni les autres.

Elle était magnifique. Je n'étais rien. Les autres esclaves étaient également agenouillées devant la femme libre, le front sur l'herbe. Comme moi, elles n'étaient que des esclaves, nues, les chevilles enchaînées, le cou entouré d'une lanière de cuir, des filles marquées, rien devant une femme libre.

Je pleurai. J'étais une esclave.

Il y eut un tintement de clochettes et un grincement de roues. Targo recula, s'inclinant bas, et le chariot s'éloigna lentement. Les pieds des gardiens de l'escorte passèrent à quelques mètres de nous.

Après le passage du chariot et de la suite, Targo nous fit lever. Son visage avait une expression étrange.

Il semblait satisfait.

« Dans les chariots ! » ordonna Targo.

« Dans les chariots ! » crièrent les gardes.

On nous installa à nouveau dans les chariots.

« Qui est-ce ? » demanda le garde borgne et grisonnant.

— « Dame Rena de Lydius, » répondit Targo, « de la Caste des Constructeurs. »

Une fois de plus, en compagnie des autres, je me retrouvai enchaînée dans le chariot qui se dirigeait lentement, dans la prairie goréenne, vers Laura.

Ce soir-là, nous dressâmes le camp tôt, près d'une rivière. Le soir, sous la surveillance des gardes, les jeunes femmes effectuent diverses tâches. Elles s'occupent des bosks, nettoient les chariots, tirent de l'eau et vont chercher du bois pour le feu. Parfois, on leur permet de faire la cuisine. Ute et moi, attachées l'une à l'autre par le cou, mais non entravées par ailleurs, portant notre camisk, comme les autres filles, sous la surveillance d'un gardien, partîmes, avec deux paniers, cueillir des baies. Il n'y avait pas beaucoup de baies et il ne nous fut pas facile de remplir les paniers. Je volai des baies dans le panier d'Ute et terminai avant

elle. Nous n'étions pas censées manger des baies, et je ne crois pas qu'Ute le fit, mais j'en glissai quelques-unes dans ma bouche, tandis que le garde avait le dos tourné. Si l'on prenait soin de ne pas laisser le jus s'échapper, il n'y avait aucune marque suspecte, sur les lèvres et le menton. Ute était un amour de petite imbécile.

Lorsque nous regagnâmes le camp, il faisait presque nuit. Je constatai avec surprise qu'un petit feu, entouré de pierres, brûlait près de notre chariot. Les manches de deux fers à marquer sortaient du feu.

Après le repas, on nous autorisa à rester assises près du chariot. Nous portions nos camisks. Notre seule entrave était une corde de cuir qui nous reliait l'une à l'autre, à environ un mètre d'intervalle. Comme les autres, j'étais attachée par la cheville gauche.

Bizarrement, les filles ne parlaient guère.

Soudain, les gardes se levèrent d'un bond, saisissant leurs lances.

Deux hommes, des Guerriers, sortirent de l'obscurité. Entre eux, le visage découvert, trébuchait une femme. Ses bras, sur ses robes resplendissantes, étaient attachés contre ses flancs avec de larges bandes de cuir. On la jeta aux pieds de Targo. Nous nous approchâmes, mais les gardes nous repoussèrent avec leurs lances. La femme se mit péniblement à genoux, mais on ne lui permit pas de se lever. Ses yeux exprimaient la terreur. Elle secouait négativement la tête. Puis, une à une, Targo sortit, de la bourse qu'il portait à la ceinture, quarante pièces d'or qu'il tendit au chef des deux hommes. Les filles poussèrent une exclamation de stupéfaction. C'était un prix fantastique. Et, il ne l'avait même pas examinée ! Nous comprîmes que l'affaire était arrangée d'avance. Les deux hommes prirent l'or de Targo et disparurent dans le noir.

« Tu as eu tort d'engager des mercenaires, » dit Targo.

— « Je t'en prie ! » s'écria-t-elle.

Je la reconnus alors. C'était la femme à la suite.

Cela me fit plaisir.

« Je t'en prie ! » sanglota la femme. Je reconnus, intérieurement, qu'elle était belle.

— « Tu as un admirateur, » annonça Targo, « un Capitaine de Tyros qui t'a aperçue, l'automne dernier, à Lydius. Il s'est engagé à t'acheter, dans une vente privée, à Ar, pour son Jardin de Plaisir. Il paiera cent pièces d'or. »

Plusieurs jeunes femmes eurent le souffle coupé.

— « Qui ? » demanda plaintivement la captive.

— « Tu le sauras lorsque tu lui seras vendue, » déclara Targo. « La curiosité ne sied pas, à une Kajira, » ajouta-t-il. « Elle pourrait justifier que l'on te batte. »

Je me souvins que l'homme imposant, sur Terre, avait prononcé des paroles semblables. Je supposai qu'il s'agissait d'un proverbe goréen.

La femme, désespérée, secoua la tête.

« Réfléchis ! » suggéra Targo. « T'es-tu montrée cruelle ? As-tu manqué d'égards à quelqu'un ? As-tu refusé d'accorder à quelqu'un la considération qui lui était due ? »

La femme semblait terrifiée.

« Déshabillez-la ! » ordonna Targo.

« Non ! Non ! » sanglota-t-elle.

On lui retira les bandes de cuir et on lui arracha ses vêtements.

Elle fut solidement attachée à la grande roue arrière d'un de nos chariots. Sa cuisse droite, en particulier, y fut fermement appliquée, avec plusieurs lanières de cuir. Personnellement, j'étais marquée à la cuisse gauche.

J'assistai à son marquage.

Elle hurla à tout rompre, la tête rejetée en arrière. Puis elle sanglota, la joue contre le bord de la roue.

Les filles s'assemblèrent autour d'elle.

Elle avait posé la tête sur le bord de la roue.

« Lève la tête, Petite, » dis-je.

Elle leva la tête et me regarda, les yeux vides. Elle était nue. Je portais une camisk ! Furieuse, je la frappai au visage.

« Esclave ! » hurlai-je. « Esclave ! » Je la frappai à nouveau. Un gardien m'éloigna. Ute s'approcha de la jeune femme et lui passa le bras autour des épaules. Elle la consola. J'étais furieuse.

« Dans les chariots ! » cria Targo.

« Dans les chariots ! » répétèrent les gardes.

On retira les lanières de cuir que nous avions aux chevilles et, bientôt, nous fûmes enchaînées dans les chariots.

La nouvelle esclave prit place à l'avant de notre chariot. On lui attacha les poignets et les chevilles, afin qu'elle ne gratte pas sa marque. On lui mit sur la tête un capuchon d'esclave, muni d'un bâillon, afin que ses cris et ses pleurs ne gênent pas notre repos.

Bientôt, je constatai avec intérêt que les gardiens avaient attelé les bosks et que, dans la clarté des trois lunes, nous avancions à nouveau dans la prairie.

Targo ne voulait pas s'attarder à cet endroit.

« Demain, » annonça-t-il, « nous arriverons à Laura. »

CE QUI ARRIVA AU NORD DE LAURA

NOUS atteignîmes les rives du Laurius, peu après l'aube le lendemain matin.

Il y avait du brouillard et il faisait froid. Les esclaves, y compris moi, mais à l'exception de la nouvelle, récemment marquée, portant un capuchon d'esclave muni d'un bâillon, attachée et couchée sur le flanc, s'étaient glissées entre les deux épaisseurs de la toile qui recouvrait le plancher du chariot. Quelques jeunes femmes, dont je fus, soulevèrent le bas de la bâche et regardèrent dehors, dans la brume matinale.

Nous sentions l'odeur du poisson et du fleuve.

Malgré la brume, nous distinguions des hommes, qui allaient et venaient, ainsi que de petites huttes de bois. Certains hommes devaient être des Pêcheurs, rentrant avec une première prise, qui avaient passé la nuit sur le fleuve, avec leurs torches et leurs tridents. D'autres, munis de filets, se dirigeaient vers l'eau. Il y avait des morceaux de bois chargés de poissons, suspendus sur les côtés. Il y avait également quelques chariots, suivant le même chemin que le nôtre. Je vis également quelques hommes portant des fardeaux, des sacs et des paquets de fagots attachés. Sur le seuil d'une hutte, une esclave, vêtue d'une courte tunique brune, nous regardait. Lorsque le col de la tunique s'écartera, j'aperçus l'éclat de l'acier de son collier.

Soudain, le bout de la hampe d'une lance frappa la toile, à l'endroit où nous regardions, et nous baissâmes aussitôt la bâche.

Je regardais les autres captives, dans la lumière du matin. Elles étaient réveillées. Elles semblaient impatientes. Laura serait ma première cité goréenne. Y rencontrerais-je une personne susceptible de me conduire chez moi ? Comme j'étais frustrée, enchaînée dans le chariot ! L'auvent arrière du chariot, lui-même, était baissé. La bâche était mouillée, tachée par la rosée, le brouillard et une averse matinale. J'eus envie de crier, de hurler mon nom, d'appeler à l'aide. Mais je n'en fis rien.

L'avant du chariot s'abaissa, à ce moment-là, et je compris que nous nous engagions sur la pente conduisant au bord du fleuve. Je sentis également que les roues glissaient dans la boue et j'entendis le craquement du frein, dont le sabot était appliqué sur la roue avant gauche. Puis, petit à petit, le frein étant alternativement appliqué et relâché, le chariot, cahotant et glissant, atteignit le bas de la pente. J'entendis alors le gravier crisser sous les roues et le chariot fut à nouveau horizontal.

Nous restâmes plusieurs minutes sans bouger, puis, finalement, nous entendîmes Targo discuter le prix de la traversée avec le passeur.

Ensuite, le chariot s'engagea sur une jetée de bois. Les bosks meuglèrent. Les odeurs de poisson et de fleuve étaient fortes. L'air était froid, humide et pur.

« Faites sortir les esclaves ! » cria-t-on.

L'auvent arrière du chariot fut relevé et on abaissa le battant.

Le gardien borgne et grisonnant déverrouilla la barre centrale et la souleva.

« Sortez, Esclaves ! » dit-il.

À mesure que nous arrivions à l'arrière du chariot, on nous retirait les anneaux que nous avions aux chevilles. Puis, nues, sans chaînes, on nous conduisit à l'extrémité de la jetée. J'avais froid. Soudain, dans l'eau, quelque chose bougea. Une créature, dans un battement rapide de son épine dorsale, était soudain sortie de sous la jetée pour entrer dans le courant du Laurius. J'aperçus l'éclair d'une nageoire dorsale noire et triangulaire.

Je hurlai.

Lana regarda, tendant le bras.

« Un requin d'eau douce ! » s'écria-t-elle avec enthousiasme. Plusieurs jeunes femmes regardèrent la nageoire triangulaire qui, fendait l'eau, disparut dans la brume de la surface.

Je reculai, m'éloignant du bord de la jetée, tassée entre Inge et Ute. Ute m'entoura de ses bras.

Une grande péniche, basse sur l'eau, recula en direction de la jetée. Elle était équipée de deux grosses rames, manœuvrées par des Mariniers, qui servaient de gouvernails. Elle était tirée par deux gigantesques tharlarions d'eau, aux pattes palmées. Je n'avais jamais vu de tharlarions. Ils me firent peur. Ils étaient couverts d'écailles, énormes, et avaient un long cou. Pourtant, dans l'eau, me sembla-t-il, malgré leur taille, ils se déplaçaient avec élégance. L'un d'eux plongeait la tête dans l'eau et, quelques instants plus tard, la tête réapparut, dégoulinante d'eau, battant des paupières, un poisson argenté se débattant dans sa petite mâchoire aux dents triangulaires. L'animal engloutit le poisson et tourna sa petite tête, aux yeux devenus fixes, vers nous. Ils étaient attelés à la grande péniche. Ils étaient dirigés par un Marinier, muni d'une longue badine souple et installé dans une nacelle de cuir, faisant partie intégrante du harnais, suspendue entre les animaux. Il criait également des ordres, entrecoupés de blasphèmes goréens extrêmement colorés et, lentement avec une certaine élégance, ils obéissaient. La péniche frotta contre la jetée.

Pour une personne libre, la traversée du Laurius coûte un tarsk d'argent. La traversée d'un animal, toutefois, ne coûte qu'un disque de cuivre au tarn. Je me rendis compte, avec contrariété, que c'était ce que coûterait aussi ma traversée. Targo dut payer vingt et un disque de cuivre au tarn pour moi, les autres filles, la nouvelle esclave et ses quatre bosks. Il avait vendu quatre filles, avant d'atteindre la rive du Laurius. Les bosks furent dételés et attachés à l'avant de la péniche. La cage réservée aux esclaves se trouvait également à l'avant et deux gardes, avec la hampe de leurs lances, nous firent monter dans la péniche et, sur les planches du fond, nous poussèrent à l'intérieur. Derrière nous, un Marinier ferma une lourde porte métallique et mit en place une grosse barre métallique. Je me retournai. Il ferma un gros cadenas. Nous étions enfermées.

Je m'accrochai aux barreaux et regardai Laura, de l'autre côté du fleuve. Derrière moi, j'entendis le bruit des chariots que l'on montait sur la péniche, puis celui des chaînes destinées à les fixer. Ils étaient installés sur des grands cercles de bois, capables de pivoter. Ainsi, il est possible de monter les chariots sur la péniche en marche avant et, après avoir fait tourner le cercle, de les faire sortir de la même manière. La brume se levait et la surface du fleuve, cours d'eau large et lent, brillait par endroits. À quelques dizaines de mètres, sur ma droite, un poisson jaillit hors de l'eau, puis disparut, laissant derrière lui des cercles concentriques étincelants. Dans le ciel, deux mouettes criaient.

Le Marinier installé dans la nacelle de cuir cria et frappa les deux tharlarions avec sa longue badine souple.

Il y aurait certainement, à Laura, une personne susceptible de me faire regagner les États-Unis ou, du moins, de me mettre en contact avec ceux qui le pourraient !

Il y avait d'autres péniches, sur le fleuve, traversant, se dirigeant vers Laura ou bien

quittant cette ville. Celles qui partaient se laissaient porter par le courant. Celles qui arrivaient étaient tirées par des tharlarions marchant sur des routes de bois parallèles au fleuve. Le tharlarion de terre peut traverser le fleuve à la nage, tirant une péniche, mais il n'est pas aussi efficace que l'énorme tharlarion d'eau. On peut gagner Laura par les deux rives du fleuve, mais la rive septentrionale est plus fréquentée. Les tharlarions non attelés, regagnant Lydius, à l'embouchure du Laurius, empruntent généralement la rive méridionale, où les attelages de tharlarions sont moins nombreux.

Sur les péniches qui remontaient le courant, il y avait de nombreuses caisses et boîtes contenant certainement des marchandises brutes telles que du métal, des outils et du tissu. Descendant le courant, d'autres péniches transportaient des marchandises venues de l'intérieur : planches, barils de poisson et de sel, pierres et ballots de fourrure. Sur certaines péniches, qui remontaient le fleuve, il y avait des cages vides, destinées aux esclaves, assez semblables à celle dans laquelle j'étais enfermée. Parmi les péniches qui descendaient le fleuve, une seule comportait une cage. Elle contenait quatre ou cinq hommes nus. Ils semblaient épuisés, tassés sur eux-mêmes. Curieusement, on leur avait rasé une large bande de cheveux, au milieu du crâne. Lana s'en aperçut, poussa un cri perçant et les héla. Ils ne levèrent pas la tête et le courant les emporta lentement vers Laura.

Je me tournai sur Ute.

« Cela signifie que ces hommes ont été capturés par des femmes, » expliqua Ute. « Regarde, » ajouta-t-elle, montrant les collines boisées qui se dressaient au nord de Laura. « Ce sont les grandes forêts. Personne ne sait jusqu'où elles s'étendent, à l'est, et, au nord, elles vont jusqu'à Torvaldsland. Le Peuple de la Forêt y vit, mais il y a également de nombreuses bandes de hors-la-loi, hommes et femmes. »

— « Des femmes ? » relevai-je.

— « On les appelle : les Filles de la Forêt, » répondit Ute. « Ou bien : les Panthères, car elles portent des peaux et des dents de panthères des forêts, animaux qu'elles tuent avec leurs lances et leurs arcs. »

Je la regardai.

« Elles vivent dans la forêt, sans hommes, » reprit-elle, « à part ceux qu'elles asservissent, puis vendent lorsqu'ils ne les intéressent plus. Elles rasant ainsi le crâne de leurs esclaves mâles, pour les humilier. Et c'est également ainsi qu'elles les vendent, afin que tout le monde sache qu'ils ont été asservis par des femelles, qui s'en sont ensuite débarrassées. »

— « Qui sont ces femmes ? » demandai-je. « D'où viennent-elles ? »

— « Certaines étaient vraisemblablement des esclaves, » répondit Ute. « D'autres étaient libres. Peut-être n'acceptaient-elles pas les compagnons choisis par leurs parents. Peut-être refusaient-elles les coutumes de leur cité, concernant les femmes. Qui sait ? Dans de nombreuses cités, une femme libre ne peut quitter sa maison sans l'autorisation d'un gardien ou d'un membre de sa famille. » Ute m'adressa un sourire. « Dans de nombreuses cités, les esclaves sont plus libres d'aller et venir, d'être heureuses, que les femmes libres. »

Je regardai à travers les barreaux. Je pouvais alors voir, assez distinctement, les bâtiments de bois de Laura. Le dos mouillé des tharlarions qui tiraient la péniche brillait.

« Ne sois pas si triste et malheureuse, El-in-or, » dit Ute. « Quand tu auras un collier et un maître, tu seras plus heureuse. »

Je lui adressai un regard chargé de colère.

— « Je ne porterai jamais de collier, et je n'aurai jamais de maître ! » sifflai-je.

Ute sourit.

— « Le collier et le maître te font envie, » affirma-t-elle.

Pauvre imbécile ! Je serai libre ! Je retournerai sur Terre ! Je serai à nouveau riche et puissante ! J'engagerai des serviteurs ! J'aurai une autre Maserati !

Je me calmai.

— « As-tu été heureuse, avec un maître ? » m'enquis-je sèchement.

— « Oh, oui ! » répondit Ute avec chaleur. Ses yeux brillaient.

Je la regardai d'un air dégoûté.

— « Qu'est-il arrivé ? » m'enquis-je.

Elle baissa la tête.

— « J'ai tenté de le soumettre à ma volonté, » répondit-elle. « Il m'a vendue. »

Je tournai la tête, regardant au-delà des barreaux. La brume s'était levée. Le soleil matinal faisait étinceler le fleuve.

« Dans chaque femme, » reprit Ute, « il y a une Libre Compagne et une esclave. La Libre Compagne cherche un Compagnon et l'esclave cherche un Maître. »

— « C'est absurde, » déclarai-je.

— « N'es-tu pas une femme ? » demande Ute.

— « Si, bien sûr, » répondis-je.

— « Dans ce cas, l'esclave qui est en toi désire un maître. »

— « Tu es stupide ! » dis-je avec violence. « Idiote ! »

— « Tu es femme, » insista Ute. « Quel type d'homme pourrait te dominer ? »

— « Aucun homme ne pourrait me dominer ! » déclarai-je.

— « Dans tes rêves, » demanda-t-elle, « quel type d'homme te touche, t'attache et t'emporte dans sa forteresse et te force à faire ses quatre volontés ? »

Je me souvins du jour où, ayant quitté mon appartement, gagnant en hâte le garage, un homme m'avait regardée, refusant de baisser les yeux et que, éperdue, marquée, effrayée, désespérée, je m'étais sentie, pour la première fois de ma vie, vulnérable et radicalement féminine. Je me souvins également que, dans le bungalow, examinant la marque que j'avais à la cuisse et le collier que je portais au cou, je m'étais sentie, pendant un bref instant, impuissante, possédée, captive, la propriété de quelqu'un d'autre. Je me souvins que je m'étais brièvement imaginée, ainsi marquée et portant un tel collier, nue dans les bras d'un barbare. J'avais frissonné, effrayée. Je n'avais jamais éprouvé un tel sentiment. Je me souvins que j'avais désiré la caresse d'un homme – peut-être celle d'un Maître ? Je n'avais pu chasser de mon esprit ce sentiment brièvement éprouvé. Il s'imposait à moi, de temps en temps, surtout la nuit, dans le chariot. Un jour, à cause de lui, je m'étais sentie tellement seule et nerveuse que j'avais pleuré. Par deux fois, j'avais vu d'autres filles pleurer, dans le chariot. Une fois, c'était Ute.

— « Je ne fais pas ce genre de rêves, » affirmai-je.

— « Oh, » fit Ute.

— « El-in-or est un poisson froid, » intervint Lana.

Je lui adressai un regard plein de colère, les larmes aux yeux.

— « Non, » dit Ute, « El-in-or ne fait que dormir. »

Lana, qui se trouvait de l'autre côté de la cage, me regarda.

— « El-in-or a envie d'un Maître, » affirma-t-elle.

— « Non ! » hurlai-je, en larmes. « Non ! Non ! »

Alors, les filles, à l'exception d'Ute, mais y compris Inge, se mirent à rire et à crier, se moquant de moi, sur l'air des lampions :

— « El-in-or a envie d'un Maître ! El-in-or a envie d'un Maître ! »

— « Non ! » criai-je, leur tournant le dos et posant le front contre les barreaux.

Ute me prit dans ses bras.

— « Ne faites pas pleurer El-in-or, » dit-elle aux autres filles.

Je les détestais, toutes, même Ute. C'étaient des esclaves, des esclaves !

— « Regardez ! » s'écria Inge, levant le bras.

Au loin, dans le ciel, à l'est de Laura, suivant la lisière de la forêt, arriva un vol de tarniers, une quarantaine, montant les oiseaux de selle de Gor, énormes, féroces, semblables à des faucons, les tarns gigantesques, rapides, sauvages et rapaces, que l'on appelle également : Frères du Vent. Les hommes paraissaient minuscules, sur le dos des grands oiseaux. Ils avaient des lances et portaient des casques. Des boucliers étaient suspendus au côté droit de leurs selles.

Les jeunes femmes, enthousiasmées, se pressèrent contre les barreaux, criant et tendant le bras.

Ils étaient loin mais, malgré la distance, ils me firent peur. Je me demandai de quel type étaient ces hommes capables de maîtriser ces monstres ailés. Je fus terrifiée. Je me tassai au fond de la cage.

Targo gagna l'avant de la péniche et, posant la main en visière au-dessus des yeux, pour se protéger du soleil matinal, leva la tête. Il s'adressa au garde borgne, qui se tenait près de lui.

« C'est Haakon de Skjern, » dit-il.

Le garde borgne acquiesça.

Targo parut satisfait.

Les tarniers avaient alors posé leurs grands oiseaux, derrière Laura.

« L'enclos de Haakon se trouve au nord de Laura, en dehors de la ville, » dit Targo.

Puis Targo et le garde borgne regagnèrent l'arrière de la péniche, où deux Mariniers manœuvraient les deux grosses rames qui tenaient lieu de gouvernails. Il y avait six hommes d'équipage, sur la péniche : l'homme qui guidait les tharlarions, les deux timoniers, le Capitaine et deux autres Mariniers, responsables de diverses tâches, principalement de l'appareillage et de l'accostage. L'un d'entre eux avait fermé la cage aux esclaves.

Nous avons traversé plus des deux tiers du fleuve.

Nous voyions les pierres, le bois, les tonneaux de poisson et de sel entreposés sur les quais du rivage. Derrière les quais, il y avait de longues rampes de bois conduisant aux entrepôts. Les entrepôts semblaient avoir été construits avec de gros troncs polis, teintés et vernis. La plupart d'entre eux étaient rougeâtres. Les bardeaux de presque tous les toits étaient peints en noir. Presque tous étaient ornés, surtout au-dessus des immenses portes à deux battants, de bas-reliefs multicolores. Derrière ces portes immenses, j'aperçus de grands espaces centraux et plusieurs étages, auxquels on accédait par des rampes de bois. Apparemment, les entrepôts étaient pleins de marchandises. Je vis des hommes, à l'intérieur, sur les rampes, ainsi que sur les quais. On chargeait et déchargeait des péniches. À l'exception des villages, Laura était le seul endroit civilisé de la région. Lydius, port franc situé à l'embouchure du Laurius, était plus de deux cents pasangs en aval.

La nouvelle captive était Rena de Lydius, appartenant à la Caste des Constructeurs, une des cinq Hautes Castes de Gor. Elle était restée dans le chariot, pieds et poings liés. Je supposai que Targo lui laisserait le capuchon et le bâillon, à Laura, car elle y connaissait peut-être des gens. Je souris intérieurement. Elle n'échapperait pas à Targo. Puis je secouai rageusement les barreaux.

Les tharlarions tournèrent, alors, lentement, dans le large fleuve, près de Laura et, obéissant aux cris et à la badine de leur conducteur, reculèrent pour amener la péniche contre la jetée. Les timoniers, poussant et tirant leurs rames, criant et jurant, amenèrent la péniche

à son point d'amarrage. Il y eut un léger choc lorsque les lourdes peaux roulées et mouillées, fixées à l'arrière de la péniche, heurtèrent la jetée. Les deux Mariniers supplémentaires, debout sur le pont, passèrent les boucles de longues cordes autour des gros taquets d'amarrage métalliques, scellés dans la jetée. Puis ils sautèrent sur la jetée et, avec de petites cordes, fixées aux mêmes taquets, tirèrent la péniche contre la jetée. Il n'y a pas de parapet, à l'arrière des péniches, et le pont se trouve exactement à la même hauteur que la jetée. Une fois les cordes attachées, on peut pousser les chariots directement sur la jetée.

Un homme vint détacher les bosks, dont les anneaux nasaux étaient reliés par des cordes à un anneau fixé sur le pont. Il les conduisit à l'arrière de la péniche, puis sur la jetée. Puis on fit pivoter les grands cercles de bois qui supportaient les chariots, de sorte que les timons des chariots firent face à la jetée. Ensuite, on fit reculer les bosks, qui meuglaient et soufflaient, leurs sabots égratignant le bois, jusqu'aux harnais. Deux Mariniers détachèrent les chariots.

Quelques hommes descendirent sur la jetée pour nous voir débarquer. D'autres s'arrêtèrent quelques instants pour nous regarder.

Les hommes portaient des tuniques de tissu grossier. Ils semblaient vigoureux.

L'air sentait le poisson et le sel.

Laura est une petite cité toute simple, où il n'y a pratiquement pas de marché pour les produits de luxe qu'il est possible de se procurer sur Gor. Il est rare d'y trouver les rouleaux de fil d'or toriens, les cubes gigognes, en argent, de Tharna, les rubis de Schendi, en forme de minuscules panthères rouges, les noix de muscade et les clous de girofle, le nard et les épices des régions situées à l'est de Bazi, les brocarts colorés et les parfums de Tyros, les vins noirs ainsi que les soies diaphanes, magnifiques, d'Ar. La vie, même selon les critères goréens, est primitive, dans la région du Laurius et, vers le nord, jusqu'aux grandes forêts ainsi que, le long de la côte, jusqu'à Torvaldsland.

Pourtant, j'aurais été étonnée que les hommes de Laura, puissants, aux mains robustes, et vigoureux, n'apprécient pas le corps d'une esclave, à condition qu'elle soit vive, aime leurs caresses et y réagisse.

« Tal, Kajirae ! » s'écria un spectateur, agitant le bras.

Ute se pressa contre les barreaux et répondit à son signal.

Les hommes applaudirent.

« Ne souris à personne, » conseilla Lana. « Il ne faudrait pas que tu sois vendue à Laura. »

— « Peu m'importe où je sois vendue, » répondit Ute.

— « Tu as une bonne place, dans la Chaîne, » fit remarquer Inge. « Targo ne te vendra pas avant d'être arrivé à Ar. » Puis, Inge se tourna vers moi. « Peut-être te vendra-t-il, toi, » ajouta-t-elle. « Tu es une barbare sans éducation. »

Je détestais Inge.

Mais je craignais qu'elle n'ait raison. Soudain, j'eus peur d'être vendue dans ce port fluvial et de rester toute ma vie l'esclave d'un Pêcheur ou d'un Bûcheron, faisant la cuisine et entretenant sa hutte. Quel destin, pour Elinor Brinton ! Il ne fallait pas que je sois vendue ici ! Il ne le fallait pas !

Un Marinier approcha et, avec une lourde clé, ouvrit le gros cadenas qui fermait la porte de notre cage. La porte s'ouvrit en grinçant.

Nos gardiens se tenaient derrière lui.

« Sortez, » dit l'un d'entre eux. « Sur une file. »

Les bosks avaient été attelés.

Lorsque nous sortîmes de la cage, une par une, on nous donna nos camisks et on nous attacha en file, avec une longue corde de cuir, dont une boucle était passée au cou de chaque

filles, nouées, puis passée de la même manière au cou de la suivante. On ne nous lia ni les mains ni les pieds. Où aurions-nous pu fuir, à Laura ? Où aurions-nous pu fuir de toute manière ?

Nu-pieds, nous quittâmes la péniche et montâmes sur la jetée, suivant le flanc gauche des chariots.

Je découvris la longue rampe de bois, conduisant à une longue route de bois qui serpentait entre les entrepôts. Nous prîmes cette route. Les odeurs de Laura me plurent : celles des champs et des forêts, celles également du fleuve et du bois. Un parfum de tarsk rôti vint jusqu'à nous. Nous passâmes entre des apprentis de bois, avec des traîneaux de cuir, sur lesquels se trouvaient des blocs de granit provenant des carrières situées à l'est de Laura ; et entre des fûts et des barriques de poisson et de sel ; et entre des ballots de peaux de sleen et de panthère, provenant de la forêt. Je tendis le bras et touchai une fourrure de sleen, en passant à côté. Elle n'était pas désagréable au toucher. Des hommes se postaient au bord du chemin et nous regardaient passer. J'en déduisis que nous étions une marchandise intéressante. Je marchai très droite, sans les regarder. Puis l'un d'entre eux, au moment où je passais devant lui, me prit la jambe, par-derrière, juste sous le genou. Je poussai un cri de terreur et m'écartai d'un bond. Les hommes rirent. Un gardien, armé de sa lance, se posta entre nous.

« Achète-la ! » dit-il, avec rudesse.

L'homme fit la révérence au gardien, feignant de s'excuser. Les autres hommes rirent et nous poursuivîmes notre chemin. Pendant plusieurs minutes, j'eus encore l'impression que sa main serrait ma jambe. Bizarrement, cela me fit plaisir. Personne n'avait touché Lana !

L'odeur du tarsk rôti devint plus forte et, pour notre plus grande joie, les chariots tournèrent et pénétrèrent dans un immense entrepôt. Le sol était lisse. Lorsque nous fûmes à l'intérieur, on ferma les portes. Puis, à genoux, ravies, nous mangeâmes du pain, du tarsk rôti et bûmes du lait de bosk chaud.

Je me rendis compte que Targo était debout près de moi.

« Pourquoi cet ouvrier des docks t'a-t-il touchée ? » s'enquit-il.

Je baissai la tête.

— « Je ne sais pas, Maître, » répondis-je.

Le gardien borgne et grisonnant s'immobilisa près de Targo.

— « Elle marche mieux qu'au début, » dit-il.

— « Crois-tu qu'elle pourrait devenir belle ? » demanda Targo.

Cette question me parut bizarre. À mon avis, ou bien une jeune femme est belle, ou bien elle ne l'est pas.

— « Peut-être, » répondit le gardien. « Elle était moins belle, lorsque nous l'avons capturée. »

Cela me faisait plaisir, mais je ne comprenais pas.

— « Lorsque l'on est Soie Blanche, il est difficile d'être belle. »

— « C'est vrai, » répondit le gardien, « mais les Soies Blanches se vendent bien. »

Je ne comprenais toujours pas.

Lorsque je levai à nouveau les yeux sur Targo, il déclara :

— « Donne-lui la sixième place, dans la Chaîne. »

Je baissai la tête, rouge de plaisir. Lorsque je me redressai, Targo et le gardien s'étaient éloignés. Je mangeai mon pain et mon tarsk. Je regardai brièvement l'ancienne Cinquième et l'ancienne Sixième, qui étaient devenues Quatrième et Cinquième. Elles étaient contrariées.

« Barbare ! » gronda la Sixième.

— « Cinquième ! » répliquai-je.

Après le repas, nous poursuivîmes notre chemin, gravissant les rues couvertes de bois, attachées les unes aux autres par le cou, près des chariots. Nous passâmes devant une taverne et, à l'intérieur, uniquement vêtue de clochettes et de bijoux, une jeune femme dansait dans un carré de sable, au milieu des tables. Elle dansait lentement, magnifiquement, sur la musique d'instruments primitifs. Je restai pétrifiée. Puis la corde se tendit, me donnant une secousse au niveau du cou, et le gardien me poussa avec l'extrémité de la hampe de sa lance. Jamais je n'avais vu de femme aussi sensuelle.

Vers midi, nous atteignîmes un enclos à esclaves situé au nord de Laura. Il y en a plusieurs. Notre enclos était séparé de l'enclos voisin, celui de Haakon de Skjern, avec qui Targo était en affaire, par une cloison de barreaux. Les enclos sont constitués d'un dortoir de rondins, dépourvu de fenêtres, sur le sol dallé duquel on étend de la paille ; la petite porte du dortoir, qui fait environ un mètre de haut, donne sur une cour entourée de barreaux. La cour ressemble à une cage. Les murs et le toit sont constitués de barreaux. Le toit est soutenu par des poteaux métalliques répartis dans la cour. Il avait plu, récemment, à Laura, et la cour était boueuse, mais je la préférais à l'intérieur sans air du dortoir. On ne nous permit pas de porter nos camisks, dans l'enclos, peut-être à cause de la boue de la cour.

Dans l'enclos voisin, il y avait entre deux cent cinquante et trois cents villageoises. Quelques-unes d'entre elles, assez peu nombreuses, gémissaient beaucoup, mais je ne m'en souciai guère. J'étais contente que les gardiens, armés de fouets, les fassent taire pendant la nuit. Ainsi, nous pouvions dormir un peu. Elles étaient nues, étant esclaves, mais, chaque matin, elles nattaient mutuellement leurs longues chevelures blondes. Cela semblait compter, à leurs yeux, et on les laissait faire. J'ignore pourquoi. Les esclaves de Targo, dont je faisais partie, laissaient pendre leurs cheveux. J'espérais que mes cheveux pousseraient rapidement. Les plus longs étaient ceux de Lana. Ils lui arrivaient au creux des reins. Je m'imaginais les prenant à pleines mains et lui secouant la tête jusqu'à ce qu'elle implore ma pitié. Les villageoises, pour l'essentiel, n'étaient pas encore marquées. Elles ne portaient pas de collier. Elles avaient en général les yeux bleus, bien que certaines d'entre elles les eussent gris. Il s'agissait de jeunes femmes capturées par les pillards de Haakon de Skjern, dans les villages situés au nord du Laurius et près des frontières de Torvaldsland.

La plupart ne semblaient pas affligées par leur condition d'esclaves. J'en déduisis que la vie n'était pas facile, dans les villages. Targo pourrait en choisir cent. Il avait versé cinquante disques d'or au tarn d'avance et, le lendemain de notre arrivée, à l'enclos, au matin, je le vis en donner cent cinquante de plus à Haakon de Skjern, géant barbu et grossier.

J'avais regardé Targo qui, sans se presser, le regard vif, les mains rapides et délicates, examinait les femmes. Parfois, elles tentaient de lui échapper. Lorsque tel était le cas, deux gardiens les tenaient. Je me souvins qu'il m'avait un jour examinée de la même manière, peu après notre rencontre avec la première caravane. À un moment donné, j'avais poussé un cri et mon corps, malgré moi, avait sursauté. Il avait paru satisfait.

« Kajira, » avait-il dit.

Je remarquai que les jeunes femmes qui avaient la même réaction étaient invariablement retenues, parfois de préférence à des co-détenues plus belles. Je pensais, toutefois, qu'aucune d'entre elles n'avait eu une réaction aussi nette que la mienne.

Targo mit plus de deux jours à choisir. Lorsqu'une jeune femme était retenue, elle était conduite dans notre enclos. Elles ne se mêlèrent pas à nous et, avec leur accent du nord, restèrent entre elles. Il fallut toute une journée pour chauffer les fers et les marquer. En outre, incidemment, ces journées furent plutôt désagréables pour la nouvelle esclave, Rena

de Lydius. Elle resta dans le dortoir, les poignets attachés derrière le dos avec des menottes, le cou enchaîné à un gros anneau scellé dans le mur. De plus, sauf pendant les repas, elle portait le capuchon et le bâillon. Elle restait assise, le dos au mur, les jambes pliées, le cuir du capuchon, qui lui couvrait la tête et le visage, posé sur les genoux. Je fus chargée de la faire manger. La première fois que je lui avais retiré le capuchon, elle m'avait suppliée de l'aider à s'enfuir, ou de parler de la situation dans laquelle elle se trouvait. Quelle idiote ! En acceptant, je risquais d'être battue, ou même empalée ! Je lui ordonnai de se taire, lui remis le capuchon et le bâillon. En outre, je ne la fis pas manger, pour que cela lui serve de leçon. Je mangeai sa part, ce matin-là, et également le soir. Ce jour-là, j'eus deux rations supplémentaires. Le lendemain matin, lorsque je lui retirai le capuchon, elle avait les yeux pleins de larmes mais elle n'essaya pas de me parler. Je la fis manger en silence, lui emplissant la bouche de nourriture, lui ordonnant de se dépêcher, puis, je lui fis boire de l'eau, contenue dans une outre de cuir. Ensuite, je lui remis le capuchon. Elle était de Haute Caste. Je la détestais. Je la traiterais comme elle le méritait : en esclave.

Au-delà de l'enclos de Haakon de Skjern, j'apercevais l'enclos de ses tarns où, entravés, les grands oiseaux battaient des ailes, rejetaient la tête en arrière et poussaient leur cri, déchiquetaient les énormes morceaux de bosk qui leur étaient jetés. Parfois, ils s'attaquaient à leurs entraves ou bien tentaient de frapper leurs gardiens de leur bec jaunâtre, en forme de cimeterre. L'air déplacé par le battement de leurs ailes, soulevant des tempêtes de poussière et de cailloux, pouvait faire perdre l'équilibre à un homme. Leur bec énorme, fait pour déchiqueter, et leurs serres puissantes, faites pour déchirer, pouvaient casser un homme en deux, aussi facilement que les grosses cuisses de bosk qui constituaient la nourriture des oiseaux. Bien que je sois séparée d'eux par trois cloisons de barreaux, celle de leur enclos, celle du côté opposé de l'enclos de Haakon, et celle qui nous en séparait, ces oiseaux me terrifiaient. Je remarquai également, avec satisfaction, que les beautés nordiques de Haakon restaient craintivement à l'écart de ce côté de l'enclos. Parfois, lorsqu'un grand oiseau poussait son cri, plusieurs d'entre elles hurlaient et venaient se réfugier contre les barreaux de notre enclos, ou bien couraient se cacher dans leur dortoir de rondins. J'ignore pourquoi les femmes ont tellement peur des tarns, mais c'est ainsi. Toutefois, la majorité des hommes sont également dans ce cas. Rares sont ceux qui acceptent d'approcher un tarn. On dit que le tarn sait distinguer celui qui est tarnier de celui qui ne l'est pas et, si ceux qui ne le sont pas l'approchent, il s'empare d'eux et les met en pièces. Il n'est pas surprenant que rares sont ceux qui approchent ces animaux. J'avais vu des Gardiens de Tarns mais, à l'exception de Haakon de Skjern, je n'avais vu aucun tarnier. Il s'agissait d'individus farouches, appartenant à la Caste des Guerriers, qui passaient le plus clair de leur temps dans les tavernes de Laura, à combattre, jouer et boire, tandis que les esclaves, excités et les yeux brillants, les servaient et se pressaient autour d'eux, dans l'espoir qu'ils les remarqueraient et les entraîneraient dans une alcôve. Il n'était pas étonnant que beaucoup d'hommes, même des Guerriers, haïssent et envient les tarniers, arrogants et majestueux, riches un soir, pauvres le lendemain, toujours prêts pour l'aventure, la guerre et le plaisir, manifestant leur orgueil et leur virilité dans leur démarche, l'acier qu'ils portaient au côté et l'expression de leurs yeux.

Mais Haakon était un tarnier et il me faisait peur. Il était laid et semblait faux.

Targo fut nerveux aussi longtemps qu'il traita avec lui.

Nous restâmes six jours dans l'enclos loué par Targo, en dehors de Laura. Cinq jours de suite, le matin, avec quatre autres filles, attachée avec elles, je fus envoyée à Laura pour rapporter des provisions. Deux gardes nous accompagnaient. Mais, bizarrement, devant un bâtiment, un des gardes me sépara des autres et, ensemble, le garde et moi, nous entrâmes

dans le bâtiment tandis que les autres prenaient le chemin du marché. En revenant du marché, ils frappèrent à la porte du bâtiment et, mon garde et moi, sortîmes. Je fus alors attachée aux autres, les charges furent redistribuées ; j'en pris ma part et, portant mon fardeau comme une esclave, sur la tête, l'équilibrant d'une main, je regagnai l'enclos en compagnie des autres, sous la surveillance des gardiens. Les deux dernières fois, après de nombreuses supplications, je fus autorisée à porter une jarre de vin sur la tête. Ute m'avait appris à marcher sans en renverser. Les regards des hommes, posés sur moi, me firent plaisir. Bientôt, je sus porter le vin aussi bien que les autres filles, même Ute.

Le bâtiment où j'entrai, ces matins-là, était le cabinet d'un Médecin. On me conduisait, le long d'un couloir, dans une pièce grossière, réservée au traitement des esclaves. On me retirait ma camisk.

Le premier jour, le Médecin, individu silencieux, vêtu des robes vertes de sa caste, me fit subir un examen complet. Les instruments qu'il utilisa, les tests qu'il réalisa et les échantillons qu'il préleva étaient comparables à ceux de la Terre. Mais je fus surtout étonnée du fait que la pièce, malgré son aspect primitif, était éclairée par ce que les Goréens appellent une ampoule à énergie, invention des Constructeurs. Je ne vis ni fil ni piles. Pourtant, la pièce baignait dans une douce lumière blanche dont le Médecin pouvait régler l'intensité en manœuvrant la base de l'ampoule. En outre, certains instruments n'étaient manifestement pas primitifs. Par exemple, il y avait une petite machine munie d'aiguilles et de cadrans. Il y glissait des lamelles contenant des gouttes de sang ou d'urine, des frottis de tissus, des cheveux. Avec un stylet, il notait les résultats indiqués par la machine et, sur un petit écran situé dans la partie supérieure de l'appareil, apparaissait une image qui me rappela celle que l'on obtient grâce à un microscope. Il examinait brièvement cette image puis prenait quelques notes supplémentaires. Le gardien m'avait formellement interdit de parler au Médecin, sauf pour répondre à ses questions, ce que je devais faire promptement et avec exactitude, quelle que soit leur nature. Bien que le Médecin ne soit pas désagréable, j'eus l'impression qu'il me traitait, et me considérait, comme un animal. Lorsqu'il ne m'examinait pas, il m'abandonnait dans un coin de la pièce où je restais à genoux, sur le plancher, jusqu'à ce qu'il m'appelle à nouveau. Ils parlaient de moi comme si je n'étais pas là.

Lorsqu'il eut terminé, il mélangea plusieurs poudres, dans trois ou quatre gobelets, ajoutant de l'eau et tournant le contenu. On m'ordonna de boire. Le contenu du dernier était particulièrement amer.

« Les Sérums de Stabilisation lui sont nécessaires, » déclara le Médecin.

Le gardien acquiesça.

« Le traitement comporte quatre piqûres. » ajouta le Médecin.

Il indiqua du menton une épaisse plate-forme inclinée qui occupait un coin de la pièce. Le gardien m'y entraîna et me jeta à plat ventre sur la plate-forme, m'attachant les poignets au-dessus de la tête, largement écartés, avec des lanières de cuir. Il m'attacha les chevilles de la même manière. Le Médecin, dans une autre partie de la pièce, debout devant une étagère chargée de flacons, préparait la seringue et les produits.

Je hurlai. La piqûre fut douloureuse. L'aiguille me fut enfoncée dans le creux des reins, au-dessus de la hanche.

Ils me laissèrent plusieurs minutes attachée sur la table, puis le Médecin m'examina brièvement. Il n'y avait, apparemment, aucune réaction inhabituelle.

On me détacha.

« Habille-toi ! » ordonna le Médecin.

Avec soulagement, j'enfilai ma camisk, serrant à ma taille les deux boucles de la lanière de

cuir.

J'avais désespérément envie de parler au Médecin. Dans cette maison, dans cette pièce, j'avais vu des appareils qui trahissaient une technologie avancée, contrairement à ce que j'avais pu voir, jusque-là, sur cette planète qui me semblait primitive, belle et rude. Le gardien me poussa avec l'extrémité de la hampe de sa lance et je quittai la pièce. Par-dessus mon épaule, je regardai le Médecin. Il me dévisagea, troublé.

Dehors, quatre filles et leur gardien attendaient. On m'attacha, on m'attribua un fardeau et nous regagnâmes l'enclos.

Les quatre jours suivants, nous retournâmes chez le Médecin. Le premier jour, il m'avait examinée, fait prendre quelques médicaments sans conséquence et administré la première injection de Sérum de Stabilisation. Le deuxième, le troisième et le quatrième jour, le Médecin fit de nouveaux prélèvements.

« Les sérums font effet, » annonça-t-il au gardien.

— « Bien, » répondit le gardien.

Le deuxième jour, après la piqûre, j'avais voulu parler au Médecin, malgré le gardien, pour le supplier de me donner des informations.

Le gardien ne me battit pas, mais il me frappa par deux fois au visage, si bien que je me coupai l'intérieur des joues. Ensuite, je fus bâillonnée.

Plus tard, dehors, le gardien me regarda avec amusement.

Je restai immobile devant lui, tête baissée, bâillonnée.

« Veux-tu garder le bâillon jusqu'à l'enclos ? » s'enquit-il.

Je secouai vigoureusement la tête. Non. Si je rentrais avec, Targo poserait certainement des questions et je serais sûrement battue. Je l'avais entendu, une ou deux fois, ordonner à une fille de demander à un gardien de la battre. La fille est alors suspendue par les poignets et le gardien n'utilise pas la poignée de lanières de cuir avec laquelle Lana m'avait fouettée, seulement avec la force d'une femme, mais le fouet goréen à cinq queues, manié avec toute la force terrifiante d'un homme. Je n'avais pas la moindre envie d'en faire l'expérience. Je serais complaisante, prompte à obéir et agréable en tout. Non. Je secouai négativement la tête !

« La petite esclave implore-t-elle le pardon du gardien ? » demanda-t-il, moqueur.

Je hochai vigoureusement la tête. Oui. Il n'est pas facile d'être esclave. Les hommes se moquent mais, en une seconde, tout peut changer et leur regard devient dur. Il faut faire attention à ce que l'on fait, à ce que l'on dit. Ils détiennent le pouvoir du fouet. Je m'agenouillai devant lui, posai le front sur ses pieds. Puis, comme j'avais vu, un jour, faire Lana, je pris doucement sa jambe entre mes mains et posai la joue, sans lever la tête, contre le côté de sa jambe.

« Très bien, » dit-il.

Il détacha le bâillon. Je le regardai, avec reconnaissance, les mains posées sur ses hanches, comme j'avais vu Lana le faire.

Soudain, il me prit par les bras et me souleva.

Terrifiée, je compris que j'allais être violée.

« Ho ! » fit une voix, celle de l'autre gardien. « Il est temps de regagner l'enclos. »

Avec colère, le gardien me lâcha et je reculai en chancelant.

« Elle est Soie Blanche, » précisa l'autre gardien, avec un rire tonitruant.

Les autres filles, en laisse derrière lui, riaient également.

Mon gardien, cependant, avec un grand rire, s'empara de moi et, comme avec un enfant désagréable, me jeta en travers de ses genoux. Ensuite il me fessa, à grandes claques retentissantes, du plat de la main, jusqu'au moment où j'implorai sa pitié et pleurai.

Je ne fus que trop heureuse d'être à nouveau attachée et chargée d'un fardeau.

Les filles, y compris Ute, riaient.

J'étais contrariée, humiliée.

« Elle est jolie, pas vrai ? » dit le gardien qui s'était interposé.

— « Elle apprend les ruses des esclaves, » répondit mon gardien en ricanant, le souffle court.

L'autre gardien se tourna vers moi.

— « Tiens-toi droit, » dit-il. J'obéis. « Oui, » fit-il, « c'est une jolie fille. » Et il ajouta : « Je ne serais pas mécontent de la posséder. »

Je regagnai l'enclos, fièrement, avec la grâce délibérée, provocante, insolente, de l'esclave. Je compris que les hommes m'avaient désirée, moi, l'animal attaché qui portait leur fardeau, Elinor Brinton.

Bien entendu, je ne tentai plus de parler au Médecin.

Le quatrième jour, on me fit la dernière injection de Sérum de Stabilisation. Le cinquième jour, le Médecin avait fait des prélèvements et déclaré que le sérum faisait effet.

En sortant de chez lui, le cinquième jour, je l'entendis dire au gardien :

« Un excellent spécimen. »

Le quatrième et le cinquième jour, je fus autorisée à porter une jarre de vin.

Il était vrai que je ne m'étais jamais sentie en aussi bonne santé qu'à cette époque, que l'air ne m'avait semblé aussi clair et pur, les nuages aussi nets et blancs. Je me rendis soudain compte, gravissant les rampes de Laura en direction de l'enclos, en laisse, surveillée, portant une jarre de vin sur la tête, la maintenant en équilibre de la main droite, parmi mes compagnes de servitude, respirant l'air fantastique de Gor, que j'étais heureuse. Malgré mes pieds nus, malgré la lanière de cuir qui m'enserrait le cou, malgré la marque, malgré ma camisk toute simple, bien que je ne sois qu'une esclave privée de dignité, à la merci des hommes, je me sentais, peut-être pour la première fois de ma vie, paradoxalement, féroce et terriblement heureuse. Je pensais plus souvent aux hommes. Je savais qu'ils me trouvaient séduisante. Et, curieusement, pour la première fois de ma vie, je les trouvais également séduisants, profondément et sensuellement séduisants, et même passionnément. L'un d'entre eux avait un port de tête bien à lui ; un autre avait un beau rire, ouvert, joyeux ; un autre avait des jambes robustes ; un autre encore avait les bras longs et minces, des mains robustes, la poitrine élancée et les traits fins. Je me rendis compte que j'avais envie de les regarder, de rester à leurs côtés, comme par hasard, de les toucher, comme par inadvertance, les frôlant en passant. Parfois, ils me surprenaient à les regarder et, sous leur regard goguenard, je baissais aussitôt, timidement, la tête. Parfois, j'étais contente lorsque, me préférant aux autres filles, ils me lançaient leurs sandales de cuir, afin que je les nettoie. Je le faisais, consciencieusement. Je ne répugnais pas, lorsque nous allions au torrent proche de l'enclos, à laver leurs vêtements. J'aimais les toucher, serrer le tissu résistant qui avait enfermé leur douce force. Un jour, Ute me surprit à serrer contre ma joue, les yeux fermés, la tunique du gardien qui m'avait surveillée, chez le Médecin. Elle poussa un cri de ravissement et se leva d'un bond, debout entre les rochers plats, me montrant du doigt. Les autres femmes regardèrent également, riant, se donnant des claques sur les genoux.

« El-in-or a envie d'un Maître ! » glapit Ute. « El-in-or a envie d'un Maître ! »

Je la poursuivis, dans l'eau, l'éclaboussant et elle s'enfuit, trébuchant, puis fit demi-tour et prit la direction de la rive. Ute et les autres restèrent là, riant et me montrant du doigt. J'étais debout dans le courant rapide, de l'eau aux genoux.

« El-in-or a envie d'un Maître ! » criaient-elles joyeusement.

J'étais au milieu du torrent, furieuse, les poings serrés.

— « Oui, » criai-je, « j'ai envie d'un Maître ! »

Puis, rageusement, je me remis à laver et les autres esclaves firent de même. Mais j'eus l'impression qu'il y avait quelque chose de changé. Je les écoutai bavarder gaîment, battant et rinçant les tissus, sous le soleil, au bord du torrent. Et moi, Elinor Brinton, je travaillais à leurs côtés. Mes mains étaient dans l'eau froide, y plongeant le tissu, l'en tirant, le tordant, le battant sur un rocher, l'y plongeant à nouveau, suivant des rythmes simples et immémoriaux. Qu'est-ce qui avait changé ? Je portais une camisk serrée à la taille par une lanière de cuir, et rien d'autre. J'étais, comme elles, à genoux. Comme elles, je travaillais. Il n'y avait pas d'appartement en terrasse, ici, pas de Maserati, pas de richesse, pas d'immeubles gigantesques, pas de grondements et de rugissements de moteurs, de mugissements d'avions, pas de nuages de fumée étouffante. Il n'y avait que le rire des jeunes femmes, le clapotis du torrent, le travail, le ciel bleu et les nuages blancs, le vent et l'herbe courbée, l'air pur et, au loin, l'appel d'un gim à cornes, petit oiseau pourpre, comparable à une chouette.

Je restai quelques instants immobile, respirant profondément. Je n'étais plus furieuse. J'avais conscience de la double boucle de lanière de cuir, autour de ma taille. Je m'étirai. Je sentis l'étoffe rugueuse de la camisk frotter paresseusement contre ma peau. Je me demandai quel homme me l'arracherait.

« Au travail, » dit le gardien.

Je me remis à l'ouvrage, moi, Elinor Brinton, une esclave parmi d'autres, lavant primitivement les vêtements des maîtres, au bord d'un torrent rapide, sur une planète lointaine et magnifique.

J'étais agenouillée là, sur un rocher plat, battant et rinçant le tissu, dans l'air pur, sous un ciel uniformément bleu. J'écoutai le clapotis du torrent. Je levai la tête et regardai le ciel. Je posai le tissu mouillé, me levai soudain, levant les bras vers le ciel et riant. Les filles me regardèrent sans comprendre.

« Oui ! Oui ! » criai-je. « Je suis femme ! »

Je restai immobile sur le rocher, au soleil, près du torrent rapide, les bras levés, les yeux fermés.

Puis, ouvrant les yeux, je découvris l'azur des cieux.

« Oui ! Oui ! Oui ! » criai-je aux cieux de Gor, aux étoiles et aux planètes. « J'ai envie d'un Maître ! J'ai envie d'un Maître ! »

— « Remets-toi au travail ! » ordonna le gardien.

Aussitôt, de peur d'être battue, je m'agenouillai à nouveau sur le rocher et me remis à laver.

Je riais.

Les autres filles riaient également.

J'étais heureuse.

Ute, battant le tissu sur un rocher plat, et le rinçant dans l'eau froide, se mit à chanter.

J'étais heureuse. J'étais pareille à elles.

Je me rendis alors compte que j'attendais avec impatience d'être vendue. Je me demandai, avec curiosité, quel effet cela me ferait, d'être possédée par un homme. De temps en temps, lorsque les autres filles ne regardaient pas, je portais la main à ma gorge, comme s'il y avait un collier. Je feignais de caresser les lettres indiquant que je lui appartenais. J'aurais même accepté d'être vendue à Laura. C'était, à mes yeux, un endroit simple, sauvage, joli, avec son air extraordinaire et son ciel, la forêt au nord, le fleuve au sud. J'aimais les rampes descendant jusqu'au fleuve, serpentant entre les entrepôts, ses immeubles peints et sculptés,

ses bardeaux noirs, l'odeur du bosk sur les rampes et les craquements des chariots, l'odeur du poisson et du sel, les tharlarions luisants, dans le fleuve, l'odeur des peaux et des fourrures et celle du bois fraîchement scié, sur les quais. Et, j'aimais ses hommes, avec leurs tuniques et leurs capes de tissu grossier, des hommes énergiques, souples, puissants, aux mains vigoureuses, rieurs, des hommes qui travaillaient de leurs mains, à l'air pur et sur le fleuve. Je me demandai si je pourrais, comme j'avais vu certaines filles le faire, prendre place à leurs côtés, dans les chariots, ou bien, comme je l'avais entendu dire, pêcher avec eux, la nuit, sur le fleuve, à la lumière des torches. Je me demandai si je pourrais marchander adroitement, pour lui, avec son argent, au marché, et s'il aimerait ma cuisine. Je souris intérieurement en pensant que je m'efforcerais de le satisfaire, sur les fourrures d'amour. Puis je souris à nouveau, certaine qu'il me battrait, si je ne réussissais pas. Je me demandai s'il m'emmènerait parfois en voyage et si, de temps en temps, lorsque personne ne pourrait le voir, au milieu des champs, bien que je ne sois qu'une esclave, il me prendrait la main. À Laura, j'avais vu un maître et une esclave s'embrasser devant une porte. J'avais vu ses yeux à elle. Elle l'aimait. Comme j'avais été jalouse ! J'espérais, toutefois, qu'il ne la vendrait pas. C'est étrange. Il avait fallu que je sois asservie, que je comprenne que les hommes pourraient me posséder, pour devenir passionnément, désespérément, consciente de leur existence, de la beauté rude et puissante de leur corps, de leur pouvoir.

Bizarrement, pour la première fois de ma vie, je constatai que je n'étais pas mécontente d'être une femme. J'étais plutôt contente, en fait, satisfaite, qu'il y ait des hommes. Il est agréable d'être une femme, sur Gor, même une esclave, avec de tels hommes. Je n'aurais pas donné mon sexe, bien que je ne sois qu'une fille asservie, pour le trône d'Ar.

Cet après-midi-là, Targo m'appela.

« Esclave ! » cria-t-il.

Effrayée, ignorant ce que j'avais bien pu faire, je courus m'agenouiller à ses pieds, la tête baissée. Je tremblais.

« Lève la tête ! » ordonna-t-il.

J'obéis.

« Lorsque la Chaîne de Présentation sera à nouveau constituée, » déclara-t-il, « tu seras Onzième Fille. »

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— « Merci, Maître, » soufflai-je.

La Chaîne comportait alors seize esclaves, car Targo en avait vendu quatre, avant d'arriver à Laura. Les cent villageoises ne faisaient pas partie de la Chaîne. Elles seraient vendues à Ar.

— « Maintenant, tu as une excellente place dans la Chaîne, » précisa Targo.

Je baissai la tête.

« Tu es presque belle, » conclut-il.

Lorsque je levai la tête, il était parti.

J'étais très contente.

Je courus à la porte de l'enclos, le gardien l'ouvrit, j'entrai, et il referma la porte à clé derrière moi.

Il ne me fit pas retirer ma camisk, avant d'entrer. On nous permettait alors de garder nos camisks dans l'enclos. Les villageoises elles-mêmes, la veille, sous la surveillance des gardiens, s'étaient coupé et cousu des camisks. Elles étaient heureuses d'en avoir. C'était la première fois qu'elles étaient autorisées à s'habiller, depuis leur capture par les pillards de la bande de Haakon de Skjern. Je ne sais pas exactement pourquoi on nous permit de garder nos vêtements dans l'enclos. C'était peut-être, bien entendu, parce que le temps avait tourné

et que l'enclos n'était plus boueux, mais je ne le pense pas vraiment. Je crois plutôt que c'est parce que Targo, dans l'ensemble, était assez satisfait de nous. Ses anciennes esclaves, dont je faisais partie, étaient d'excellentes marchandises. Sa nouvelle captive, Dame Rena de Lydius, lui laisserait un bénéfice de soixante pièces d'or, s'il parvenait à la livrer, à Ar, à son Capitaine de Tyros. Et ses cent villageoises, qui ne lui avaient coûté que deux pièces d'or par tête, pourraient bien faire de lui un homme riche, s'il parvenait à les conduire à Ar avant la Fête de l'Amour. Targo était de bonne humeur. C'est pourquoi, à mon avis, il nous permettait de garder nos camisks dans l'enclos.

Je courus annoncer à Ute et à Inge que j'étais passée Onzième Fille. Nous nous congratulâmes et nous embrassâmes.

Lana était la vedette, bien sûr, la Seizième Fille. Inge venait ensuite, bien qu'elle ait appartenu à une Haute Caste : Quinzième. Ute était Quatorzième.

Non seulement il est prestigieux d'être au bout de la Chaîne mais, bien entendu, on vaut plus cher, de sorte que l'on a davantage de chances d'être achetée par un maître bien installé dans la vie.

Je paradaï devant Ute et Inge, dans ma camisk grossière.

« Je ne me plaindrai pas, » dis-je avec hauteur, « si mon Maître voulait me vêtir de soie. » Elles rirent.

— « Espérons, » fit remarquer Inge, « que tu ne seras pas achetée par le maître d'une taverne. »

Je la regardai avec irritation.

« Ils ont souvent les moyens d'acheter de belles filles, » poursuivit Inge, « et paient mieux que les particuliers. »

J'avalai ma salive.

« Néanmoins, » fit observer Inge, « parmi toutes les filles vendues, rares sont celles qui sont achetées pour les tavernes. »

Je lui adressai un regard reconnaissant.

« Peut-être te faudra-t-il servir à table, ou faire le ménage, » insinua Inge.

Je m'étirai paresseusement.

— « Non, » répondis-je avec lenteur. « Je serai Esclave de Plaisir. »

Ute battit joyeusement des mains.

— « Mais, tu n'es pas éduquée, » fit remarquer Inge.

— « J'apprendrai, » déclarai-je.

— « D'après ce que j'ai entendu dire, » intervint Ute, « nous serons toutes éduquées dans les cages de Ko-ro-ba. »

Je l'avais également entendu dire.

— « Il est probable que je réussirai magnifiquement, » affirmai-je.

— « Comme tu as changé, » s'écria Ute, « depuis que tu es avec nous ! »

— « Crois-tu El-in-or, » demanda Inge, « bien que j'appartienne à la Caste des Scribes, que je puisse donner du plaisir à un homme ? »

— « Quitte ta camisk ! » ordonnai-je, « je vais t'examiner. »

Elle rit.

— « Et moi ? » cria Ute.

Nous nous moquâmes d'elle. Nous étions absolument certaines qu'Ute plairait à n'importe quel homme.

— « Tu seras superbe, » affirmai-je.

— « Oui, » fit Inge avec chaleur. « Superbe ! »

— « Mais, » gémit Ute, « si nous étions toutes achetées par le même maître ? »

Je me penchai vers elles, menaçante.

— « Je vous arracherais les yeux ! » criai-je.

Nous rîmes, nous congratulâmes et nous embrassâmes à nouveau.

Plus tard, ce même après-midi, nous eûmes un peu de distraction, dans notre enclos. Un saltimbanque avec un chapeau pointu, orné d'une aigrette, des robes ridicules et le visage peint comme celui d'un clown, accompagné d'un animal étrange, se présenta devant l'enclos. Pour un disque de cuivre au tarn, il était prêt à donner une représentation. Nous supplîâmes toutes, y compris les villageoises, Targo de le lui permettre. Targo céda, ce qui nous ravit, et le petit saltimbanque à l'étrange animal dégagea un étroit espace près des barreaux, du côté de l'enclos opposé à la paroi qui le séparait de celui de Haakon de Skjern. Ravies, en compagnie des villageoises, nous nous pressâmes contre les barreaux pour assister au spectacle. Bizarrement, le petit saltimbanque aux robes ridicules et tourbillonnantes, avec son visage peint, me paraissait familier, mais je savais que cela n'était pas possible. Cela aurait été absurde ! Il dansa, fit des sauts périlleux, chanta des chansons stupides, devant les barreaux. Il était petit, mince et agile. Il avait les mains et les yeux vifs. Il raconta des histoires drôles et plaisanta. Il réalisa également des tours de magie, avec des soieries et des foulards, puis jongla avec des anneaux de couleur qu'il portait à la ceinture. Ensuite, passant le bras à travers les barreaux, il feignit de trouver des pièces de monnaie dans les cheveux des spectatrices. De ma chevelure, il parut tirer un tarsk d'argent, et cela me ravit. Mes compagnes poussèrent des exclamations jalouses. C'était la plus grosse pièce. Je rougis de plaisir. Lana n'était pas très contente. Je ris. De joie, nous riions et applaudissions. Pendant ce temps, son animal dormait, ou semblait dormir, couché en rond sur l'herbe, un garde tenant sa chaîne.

Puis le saltimbanque fit une révérence, se tourna vers l'animal et, s'emparant de sa chaîne que tenait le gardien, s'adressa à lui, sèchement, impérieusement.

« Réveille-toi, paresseux, » dit-il. « Debout ! »

L'animal nous fit peur. Nous étions heureuses qu'il soit si doux, si obéissant.

Lentement, l'animal se dressa sur les pattes de derrière, leva les pattes de devant et ouvrit la gueule.

Plusieurs jeunes femmes hurlèrent. Comme les autres, je m'éloignai des barreaux.

C'était une créature couverte de fourrure, incroyablement hideuse, avec de grands yeux. Elle avait de larges oreilles pointues. Elle faisait un peu plus de deux mètres cinquante de haut. Elle devait peser entre trois cent cinquante et quatre cents kilos. Elle avait un gros museau parcheminé, percé de deux narines. Sa gueule était immense, une tête d'homme y serait entrée sans difficulté, et bordée de deux rangées de crocs puissants. Il y avait quatre crocs plus gros, longs et courbes, destinés à mordre, à la place des canines. Les deux crocs supérieurs sortaient, sur les côtés de la mâchoire, lorsque la gueule était fermée. Elle avait

une longue langue noire. Les pattes antérieures étaient plus longues que les pattes postérieures. Je l'avais vue marcher, traînant les pattes postérieures et s'appuyant sur les phalanges des pattes antérieures, mais je me rendis compte, à ce moment-là, que ce que j'avais pris pour des pattes antérieures était, en fait, assez semblable à des bras et des mains. En fait, elle avait six doigts, à plusieurs articulations, presque des tentacules, terminés par des excroissances en forme de griffes, qui avaient été coupées et limées. Les pattes postérieures, ou les pieds, avaient également des griffes, qui étaient rétractiles, comme le montra le saltimbanque, adressant des ordres brefs à l'animal. Les pattes postérieures, ou pieds, si l'on peut s'exprimer ainsi, avaient également six doigts à articulations multiples. Les pieds étaient longs et larges. Les griffes, qui furent sorties sur l'ordre du saltimbanque, faisaient une dizaine de centimètres de long, et étaient courbes, acérées. Je ne pus décider s'il fallait considérer la bête comme un animal à quatre pattes, aux pattes antérieures exceptionnellement préhensiles, ou bien comme un être humanoïde, avec deux jambes et deux bras, avec des mains. Elle n'avait pas de queue.

Le plus horrible était peut-être les yeux. Ils étaient grands, avec une pupille noire. Pendant un bref instant, j'eus l'impression qu'ils se posaient sur moi et m'examinaient, non comme des yeux d'animal, mais comme une créature non animale pourrait voir. Puis, presque aussitôt, ils redevinrent vides, simples, les yeux de l'animal d'un saltimbanque.

Je chassai la sensation de malaise qui s'était emparée de mon esprit.

Comme les autres spectatrices, j'applaudis, me frappant l'épaule gauche, à la manière goréenne, tandis que le saltimbanque faisait exécuter des tours à son animal.

Tantôt il était assis, comiquement, sur l'arrière-train, agitant les pattes. Tantôt, il roulait sur lui-même. Tantôt il gémissait, mendiant piteusement.

Fréquemment, d'une grande poche dissimulée par ses robes, le saltimbanque tirait un minuscule morceau de bosk, qu'il lançait à l'animal, lorsqu'il avait bien exécuté son tour. Parfois, il lui faisait des reproches et lui refusait la viande. L'animal, alors, baissait la tête, la penchant sur le côté, comme un enfant pris en faute. Alors, le saltimbanque lui donnait son morceau de viande. Le spectacle plaisait autant aux gardiens qu'aux esclaves. Targo lui-même riait, se tenant le ventre, dans ses robes bleues et jaunes de Marchand d'Esclaves. Parfois, le saltimbanque donnait des morceaux de viande aux jeunes femmes, pour qu'elles les jettent à l'animal. Lana fut plus convaincante et reçut davantage de morceaux. Elle m'adressa un regard triomphant. Je ne lançai qu'un seul morceau de viande à l'animal, et fis vite. La bête me faisait peur. Lana ne semblait pas du tout effrayée. Le morceau de viande disparut dans l'immense orifice armé de crocs et les grands yeux ronds se fermèrent un bref instant, paresseusement, avec contentement. Les filles rirent. Et je constatai que les yeux étaient à nouveau posés sur moi. Je portai la main à la bouche, terrifiée. Mais je me rendis aussitôt compte qu'ils étaient redevenus vides, stupides, des yeux d'animal. Bientôt, me reprochant d'avoir été bête, je ris à nouveau avec les autres.

À la fin de la représentation, le saltimbanque fit une profonde révérence, retirant son chapeau dans une grande courbe élégante. Nous aurions pu être des femmes libres ! Comme nous étions contentes ! Nous sautions sur place, nous battions des mains, nous nous frappions l'épaule, nous poussions des cris, nous tendions les bras vers lui, à travers les barreaux et, bien que nous soyons des esclaves, il approcha, nous toucha et nous baisa les mains, ce qui nous ravit. Puis il recula et nous adressa un dernier signe.

Nous étions tristes. La représentation était terminée.

Il recula.

Il y eut un silence.

Puis l'animal se dressa sur les pattes de derrière, paresseusement, et nous considéra. Et, tout d'un coup, il poussa un rugissement hideusement terrifiant et se jeta sur les barreaux, tendant ses longs appendices griffus vers nous, le trou énorme, armé de crocs, de sa gueule, tapissé de dents blanches et féroces, hurlant et crachant. Il heurta les barreaux, passant ses membres au travers, ses dents les griffant, sa chaîne heurtant le métal, les griffes tendues vers nous. Nous reculâmes maladroitement, terrifiées, poussant des cris, essayant de fuir mais nous gênant les unes les autres. Je me retrouvai par terre, impuissante, incapable de bouger, plaquée sur les corps de mes compagnes de captivité. Et, tout comme je ne pouvais me dégager, celles sur qui nous nous trouvions, les autres et moi, étaient dans la même situation. Je hurlai inlassablement. Puis nous constatâmes que Targo et les gardiens riaient. Ils avaient été avertis. Cela faisait partie de la représentation, mais ne nous plaisait pas pour autant. Comme notre déroute, notre terreur devaient être comiques ! Comme les gardes, Targo et le saltimbanque devaient s'amuser, devant cette pile sans dignité, ce tas agité de mouvements convulsifs, pris de panique, cet enchevêtrement d'esclaves impuissantes, terrifiées, gémissantes. Le monstre était alors tranquillement assis près du saltimbanque, se léchant les babines, à demi endormi, les yeux vides et fixes, baissant de temps en temps les paupières. Les gardes riaient encore et Targo souriait toujours. Petit à petit, l'enchevêtrement d'esclaves se défit. Je crois que nous étions toutes humiliées, tellement nous avions été stupides, tant notre fuite avait été maladroite et précipitée. Mais nous avions encore peur. Quelques-unes d'entre nous se tenaient près de la porte minuscule du dortoir, prêtes à se cacher à l'intérieur. D'autres étaient rassemblées près des barreaux de la cloison opposée. La plupart d'entre nous se tenaient près des barreaux, à quelques mètres. Furieuse, mais toujours effrayée, je lissai ma camisk, comme s'il s'agissait d'une robe. Je regardai les hommes, qui riaient toujours. Comme ils se croyaient malins ! Ils étaient cruels, tous ! Je suppose qu'il s'agissait d'hommes puissants et braves, avec leurs épées et leurs lances, et, si l'animal les chargeait, ils se contenteraient de ne pas bouger et de le tuer tandis que nous, qui n'étions que des femmes, avions fui comme des enfants geignards. Je regardai les hommes. Je les détestais. Ils se croyaient tellement malins, tellement braves, tellement beaux, tellement différents de nous ! Mais, toutes les parties de mon corps qui n'étaient pas couvertes par ma camisk rougirent. Nous avions fui comme des enfants geignards. Nous avions fui comme des femmes ! J'avais toujours peur de l'animal, bien qu'il soit de l'autre côté des barreaux. Que croyaient-ils ? Je me fichais de leur leçon. Mais je ne l'ai jamais oubliée. Nous l'avons bien apprise. Nous étions différentes. Je me souvins qu'un gardien m'avait un jour donné une lance et que son poids était tel que je n'avais pu la projeter qu'à quelques mètres. Il me l'avait alors prise et l'avait lancée dans un morceau de bois, qui se trouvait à une trentaine de mètres de lui, où elle s'était enfoncée d'une bonne vingtaine de centimètres. Il m'avait envoyée la chercher et j'avais eu toutes les peines du monde à en dégager la pointe. C'était à peine si je pouvais soulever son bouclier. Sur Terre, la puissance des hommes ne m'impressionnait pas. Elle me semblait sans importance, inutile. Mais je me rendis compte que, sur Gor, la force comptait, et beaucoup. Nous étions plus faibles qu'eux, beaucoup, beaucoup plus faibles et, s'ils le voulaient, nous leur appartenions. Ce soir-là, j'avais nettoyé son boudoir et ses sandales, comme une esclave, agenouillée près de lui, tandis qu'il bavardait avec les hommes. Lorsque j'eus terminé, je restai à genoux, là, attendant son bon plaisir. Lorsqu'il eut terminé, il mit ses sandales de cuir, se leva sans me remercier puis me fit signe de le précéder dans l'enclos. Il déverrouilla le cadenas de la porte et ouvrit celle-ci. Sur le seuil, je me tournai vers lui.

« Moi aussi, je suis un être humain, » affirmai-je.

Il sourit.

— « Non, » répondit-il, « tu es une Kajira. »

Puis il me fit pivoter sur moi-même et, avec une claque de propriétaire, me fit franchir la porte. Ensuite, il la ferma et verrouilla le cadenas.

Je me pressai contre les barreaux, passant les bras au travers, essayant de le toucher.

Il revint et me prit les mains, me serrant contre les barreaux.

— « Quand m'utiliseras-tu ? » demandai-je.

— « Tu es Soie Blanche, » répliqua-t-il. Puis il tourna les talons.

J'avais gémi, appuyée contre les barreaux, solitaire. J'éprouvais des sensations étranges. Les trois lunes brillaient dans le ciel. Je secouai les barreaux, mais j'étais enfermée derrière. Je le vis disparaître dans le noir, près des chariots. Je serrai les barreaux, y appuyai la joue et pleurai.

Je me rendis compte qu'Ute et quelques autres riaient d'elles-mêmes, et de nous. La charge de l'animal avait été une splendide plaisanterie, à nos dépends ! Quelle joyeuse conclusion à la représentation du saltimbanque. Je ne pouvais rire, toutefois je souris. Les jeunes femmes faisaient alors des signes au saltimbanque et celui-ci, souriant et s'inclinant, répondit puis, en compagnie de son animal étrange et imposant, s'en alla.

Comme Ute était gentille et délicieuse !

Quelques instants plus tard, tout le monde riait. Quelques jeunes femmes se mirent à chanter. Je retrouvai ma bonne humeur. Je fis la course avec Inge, jusqu'à l'autre extrémité de l'enclos puis retour, et la battis. D'autres jeunes femmes se mirent à jouer à chat. Quelques villageoises nordiques se joignirent même à nous. Nous avions une balle de tissu, bourrée de vieux morceaux d'étoffe, que nous nous lançâmes en riant. Certaines filles, assises en cercle, racontaient des histoires. D'autres, agenouillées face à face, formaient des figures complexes avec leurs doigts et un morceau de ficelle. D'autres jouaient aux « Cailloux », un des joueurs devant deviner le nombre de cailloux que l'autre a dans la main. Je m'essayai à la ficelle, mais je ne réussis pas. Je me trompais toujours, en essayant de copier les figures complexes. Comme elles étaient belles, lorsqu'elles apparaissaient soudain, dans toute leur complexité. Ma maladresse faisait rire les autres filles. Les villageoises nordiques, incidemment, étaient très adroites. Elles nous battaient toutes.

« Il faut beaucoup d'entraînement, » apprécia Ute.

— « Il n'y a rien d'autre à faire, dans les villages, » releva Lana qui refusa d'essayer.

Aux « Cailloux » toutefois, je fus très satisfaite de moi-même. Il y a deux adversaires qui jouent chacun leur tour. Chaque joueur a le même nombre de « Cailloux », généralement entre deux et cinq. Les « Cailloux » sont ordinairement des galets ou des perles mais, dans les cités, on peut acheter de petites boîtes polies et sculptées contenant dix « Cailloux », dont la qualité peut aller de pierres ovoïdes, polies, ornées d'un motif en spirale, à des bijoux dignes de la rançon d'une fille de Marchand. L'objectif du jeu est simple : Il s'agit de deviner le nombre de cailloux que l'adversaire a dans la main, ou les mains. On marque un point par supposition exacte et la partie se joue, généralement, en un nombre prédéterminé de points jumelés, ordinairement cinquante. En général, chaque joueur tente de tromper son adversaire soit en changeant le nombre de cailloux tenus dans une main, soit en ne le changeant pas. Je réussis très bien, à ce jeu, et battis presque toutes les filles. Je battis même Inge, qui appartenait à la Caste des Scribes. Je défiai Lana aux « Cailloux », mais elle refusa de jouer avec moi. Toutefois, il me fut impossible de battre Ute. Cela me contraria, car Ute était stupide. Elle ne parlait même pas correctement sa propre langue. Elle appartenait seulement à la Caste des Bourreliers ! Mais il était impossible de rester fâché envers Ute.

J'étais satisfaite de mon après-midi. J'étais Onzième. J'avais assisté à la représentation du saltimbanque et, ensuite, je m'étais amusée.

Une charrette pleine de cruches de Paga arriva à l'enclos. Elle fut accueillie par les acclamations des gardiens. Ce soir, ce serait la fête. Le lendemain, nous quitterions l'enclos, traverserions le fleuve et prendrions la route du sud-est, vers Ko-ro-ba puis, de là, vers Ar.

Les chariots de Targo, qui étaient alors au nombre de seize, les attelages et les chariots supplémentaires ayant été achetés à Laura, étaient répartis autour de l'enclos, en groupe de deux ou trois, formant de petits camps isolés, destinés aux gardiens. Outre les neuf gardiens qui étaient avec nous depuis ma capture, il y avait dix-huit hommes supplémentaires. Ils avaient été engagés à Laura, individus connus, recommandés, et non mercenaires itinérants. Targo, à sa manière, était sans doute un joueur, mais ce n'était pas un imbécile.

Ute, heureuse, se précipita vers moi et me prit le bras.

« Ce soir, » annonça-t-elle, « lorsque l'on servira le repas, nous ne nous mettrons pas à la queue, toi, Lana et moi. »

— « Pourquoi ? » demandai-je, consternée. Sur Terre, j'étais difficile sur la nourriture. Sur Gor, toutefois, j'avais acquis un appétit fantastique. La perspective de manquer le dîner ne me plut pas du tout. Qu'avions nous fait ?

Ute montra, derrière les barreaux, un groupe de chariots qui se trouvait à une centaine de mètres de l'enclos, en direction de la forêt. Cinq gardiens campaient là.

— « Ils ont demandé à Targo de nous autoriser à les servir, » expliqua-t-elle.

Je rougis de plaisir. J'aimais sortir de l'enclos et la proximité des hommes me plaisait. Je n'avais encore jamais servi de groupe restreint. En outre, je connaissais les gardiens, car ils étaient déjà avec Targo, au moment de ma capture. Je les aimais bien.

Le soir, lorsque la nuit tomba, nous ne prîmes pas la queue du dîner, Ute, Lana et moi. Toutefois on donna une assiette à une jeune femme, qui me l'apporta afin que j'aie à faire manger la nouvelle, enchaînée dans le dortoir. J'emportai son repas, et une outre d'eau, dans l'obscurité du bâtiment de rondins.

La journée avait été agréable et j'étais contente. De plus, j'espérais beaucoup de la soirée.

Ce soir-là, lorsque je fis manger la nouvelle, anciennement Dame Rena de Lydius, je lui permis de dîner à son rythme et la fis boire plus d'une fois.

Lorsqu'elle eut terminé, elle me regarda.

« Puis-je parler ? » demanda-t-elle.

Je constatai que le capuchon, le bâillon et les liens lui avaient enseigné l'esclavage.

— « Oui, » répondis-je.

— « Merci, » dit-elle.

Je l'embrassai, puis lui remis le bâillon et le capuchon.

En sortant, je suspendis l'outre au crochet fixé près de la porte du dortoir, puis rendis l'assiette à la jeune femme qui me l'avait donnée. Elle s'occupait de la cuisine, ce soir-là. C'était une villageoise. La cuisine était un appentis appuyé contre le dortoir de rondins, à l'extérieur des barreaux. Elle ramassait les assiettes, à l'intérieur de l'enclos. On la fit sortir et elle gagna la cuisine où, en compagnie de quelques autres villageoises nordiques, les bras plongés jusqu'aux coudes dans des bassines de bois, pleines d'eau chaude, elle entreprit de laver les assiettes. Targo ne contraignait pas ses anciennes filles à faire la cuisine. Nous en étions heureuses. Ce travail convenait manifestement mieux aux nordiques blondes.

Je m'agenouillai, en compagnie d'Ute et de Lana, devant la porte de l'enclos.

J'avais faim et c'était le crépuscule.

« Quand mangerons-nous ? » demandai-je à Ute.

— « Après les maîtres, » répondit Ute, désignant les gardiens au pluriel, « si nous savons leur plaire. »

— « Si nous savons leur plaire ? » relevai-je.

— « Moi, on me donne toujours à manger, » affirma Lana.

— « Ne crains rien, » dit Ute moqueuse, « tu es Soie Blanche ! »

Je baissai la tête.

« Tu sauras leur plaire, » assura Ute. « Nous saurons toutes leur plaire. Pourquoi, à ton avis, nous ont-ils demandées ? »

— « Peut-être aurions-nous dû prendre la queue du dîner, » objectai-je.

— « Pour être battues ? » s'enquit Lana.

— « Non, » répondis-je, confuse.

— « Une fille affamée sert souvent mieux, » affirma Ute. Puis, elle se moqua de moi. « Ne crains rien, » reprit-elle, « s'ils sont contents de toi, ils te jetteront à manger. »

— « Oh, » fis-je.

J'étais irritée. Elinor Brinton, de Park Avenue, sur Terre, ne voulait pas qu'on lui jette de la nourriture, comme à un animal, à condition que les maîtres soient contents d'elle !

« Filles ! » rugit une voix.

Nous sursautâmes. Je rougis de plaisir. Nous nous levâmes d'un bond. Nos gardiens étaient venus nous chercher !

La porte fut ouverte.

« Sortez ! » ordonna l'un d'entre eux, le chef.

Nous sortîmes en courant. Nos maîtres d'un soir étaient venus nous chercher.

La porte fut refermée à clé.

Nous nous agenouillâmes dans l'herbe. Comme il était agréable de ne plus être derrière les barreaux !

Trois gardiens étaient venus nous chercher. Je les connaissais, ainsi que les deux autres, qui partageaient leur camp. Ils comptaient parmi mes préférés. J'étais enthousiaste. Parfois, avant de m'endormir, ou même en rêve, je m'imaginai dans leurs bras. J'évoquais le plaisir d'être serrée, impuissante, dans leurs bras vigoureux. Mais, au-delà, je n'avais qu'une idée vague, celle que peut se faire une Soie Blanche, des transformations auxquelles serait soumis mon corps, qu'une perception imprécise, instinctivement, au plus profond de ma féminité, des plaisirs extraordinaires que le Maître peut faire éprouver à une esclave, plaisirs grâce auxquels il peut, s'il le souhaite, la dominer totalement et complètement, la faisant désespérément et irrémédiablement sienne, simple esclave soumise.

Les hommes étaient de bonne humeur.

L'un d'eux montra le feu qui brûlait près des chariots.

Il était à plus de cent mètres, brillant dans l'obscurité, à l'opposé de l'enclos.

Les hommes quittèrent leur ceinture, tenant leur épée et son fourreau dans la main gauche, la ceinture dans la main droite.

« Non ! » fit Ute en riant. « Non ! »

— « Courez ! » cria le gardien.

Ute et Lana se levèrent d'un bond et coururent vers le feu. Je fus plus lente. Je reçus, soudain, un coup de ceinture.

« Oh ! » criai-je, saisie par la douleur.

Puis je me levai d'un bond et courus en trébuchant vers le feu. Ils furent plus rapides que nous, bien entendu. Nous courûmes néanmoins, Ute, Lana et moi, riant et trébuchant, nus-pieds, protestant, poussant des cris de douleur, dans l'obscurité, jusqu'au feu.

Ute arriva la première, riant, tombant à quatre pattes et posant la tête sur l'herbe, de sorte que ses cheveux se répandirent sur les sandales d'un des deux gardiens qui se trouvaient là.

« Je vous supplie de me laisser vous servir, Maîtres ! » dit-elle, le souffle court.

Lana arriva juste derrière elle et, comme elle, tomba à quatre pattes puis dit :

« Je vous supplie de me laisser vous servir, Maîtres ! »

J'avais été frappée une fois de plus lorsque, comme Ute et Lana, je tombai à quatre pattes, posant le front sur l'herbe.

« Je... Je vous supplie de me laisser vous servir, Maîtres ! » criai-je.

— « Dans ce cas, servez ! » déclara le gardien dont les sandales disparaissaient dans la chevelure brune d'Ute.

Soudain, trois nouveaux coups de ceinture retentirent et, criant, protestant, implorant pitié, riant, nous nous levâmes d'un bond et nous mîmes au travail.

Nous étions à genoux, Lana, Ute et moi, en ligne face aux joueurs. On nous avait attaché les mains dans le dos.

Les hommes, qui pariaient, nous lançaient des morceaux de viande.

Nous les attrapions, à la lumière du feu. Un succès valait deux points. Le morceau qui tombait appartenait à celle qui parvenait à s'en emparer. Nous luttions pour avoir ces morceaux. Tout morceau récupéré valait un point. Ute manqua un morceau et, Lana et moi, nous luttâmes, chacune serrant une partie du butin, roulant et tirant. Je me remis péniblement à genoux, tournant brutalement la tête sur le côté.

« À moi ! » criai-je, avalant la viande, m'étouffant presque, riant.

— « À moi ! » cria Lana, engloutissant l'autre moitié du morceau de viande.

— « Un point chacune, » décida un gardien.

Nous étions excitées, nous voulions continuer.

— « Nous en avons assez, » déclara un autre gardien. Des disques de cuivre au tarn changèrent de mains.

Elinor Brinton avait fait honneur à son gardien. Il était content d'elle. Elle rougit de plaisir lorsqu'il fit claquer ses doigts pour qu'elle approche.

Elle se leva d'un bond et courut vers lui, et il lui secoua rudement la tête puis lui détacha les mains.

« Va chercher du Paga, » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

J'allai chercher, dans le chariot, une bota de Paga, remplie à la cruche.

Lana et Ute allèrent chercher d'autres botas, comme le leur avaient ordonné les autres gardiens.

Bientôt, je revins dans la lumière du feu, la lourde bota de Paga posée sur la sangle suspendue à mon épaule, Ute et Lana, avec les leurs, me suivant.

L'herbe était douce, sous mes pieds nus. J'avais l'impression de sentir chaque brin. Je sentais le frottement de l'étoffe rugueuse de la camisk, sur ma peau, la pression de la sangle, sur mon épaule, la caresse pesante, mesurée, de la bota qui me heurtait le flanc au rythme de mes pas.

Derrière le feu, au loin, comme une limite irrégulière, une bordure déchiquetée, douce, noire qui cachait les étoiles scintillantes de Gor, se dressait l'obscurité silencieuse de la lisière des forêts septentrionales. Au loin, retentit le cri d'un sleen. Je frissonnai.

Puis, j'entendis le rire des hommes et me tournai vers le feu.

Au loin, ici et là, dans la prairie, en direction de l'enclos, il y avait d'autres feux et d'autres

groupes de chariots. Demain, Targo, ses hommes et ses marchandises prendraient le chemin de Laura et, ayant traversé le fleuve, entreprendraient le long voyage qui les conduiraient à Ko-ro-ba, les Tours du Matin, puis, de là, à Ar. Non seulement le voyage serait long et difficile, mais il serait également dangereux.

« Du Paga ! » cria le gardien.

Je me précipitai.

« Autorise Lana à danser, » implora Lana.

Le gardien me tendit un morceau de viande que je pris entre les dents, agenouillée près de lui, qui était assis en tailleur, levant et serrant la bota de Paga, remplie avec la grosse cruche, guidant le jet de liquide dans sa bouche. Je mordis l'extérieur grillé de la viande, arrivant à l'intérieur rouge, brûlant, à demi cru.

Le gardien, de la main, me fit signe que cela suffisait.

Je posai la bota dans l'herbe.

Je fermai les yeux, passant ma langue sur l'intérieur des joues, puis sur les dents et les lèvres, savourant le jus et le goût de la viande à demi crue, brûlante, à l'extérieur grillé.

Demain, nous partirions pour Ko-ro-ba et, de là, pour Ar la Glorieuse, la Luxueuse.

J'ouvris les yeux.

Le feu était magnifique, ainsi que les ombres qu'il projetait sur la bâche du chariot.

Ute chantonnait.

« J'ai envie de danser, » dit Lana. Elle était allongée près d'un gardien, la tête posée sur son ventre. Elle le mordait à travers le tissu de sa tunique. « J'ai envie de danser, » répéta-t-elle. Son corps était magnifique, dans l'ouverture de sa camisk.

— « Peut-être, » concéda-t-il.

Les gardiens étaient satisfaits de nous, dans l'ensemble, et n'en étaient probablement pas surpris car, pour nous récompenser, ils avaient acheté une petite bouteille de vin de Ka-la-na, dans un panier de rotin, qu'ils nous autorisèrent, chacune notre tour, à partager. Je n'ai jamais bu de vin aussi riche et délicat, sur Terre, pourtant ici, sur cette planète, il ne coûte qu'un disque de cuivre au tarn et il est tellement bon marché, et abondant, que l'on n'hésite pas à en donner aux esclaves. Je me souviens de chaque gorgée qui me fut accordée. Le parfum ne disparut pas, même quand j'eus mangé de la viande et du pain. C'était la première fois que je buvais une boisson fermentée goréenne. On dit que le vin de Ka-la-na fait un effet bizarre sur les femmes. Je crois que c'est vrai.

Je pris la main du gardien près de qui j'étais agenouillée et la posai sur ma taille, lui glissant les doigts sous la double boucle de lanière de cuir qui serrait ma camisk, afin qu'il puisse me tenir.

Soudain, son poing serra la boucle et je suffoquai, brusquement attirée vers lui.

Nous nous regardâmes.

« Que vas-tu faire de moi, Maître ? » demandai-je.

Il rit.

— « Petit sleen soyeux ! » dit-il.

Il lâcha ma ceinture. Je tendis les bras vers lui. Il me mit une énorme tranche de pain de Sa-Tarna dans les mains.

« Mange ! » reprit-il.

Les yeux fixés sur lui, souriante, tenant le pain à deux mains, je me mis à manger.

« Sleen femelle ! » fit-il avec un sourire.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Targo m'écorcherait vif, » marmonna-t-il.

— « Oui, Maître, » fis-je avec un sourire.

— « Ce n'est qu'une Soie Blanche, » intervint Lana. « Lana est Soie Rouge. Permits à Lana de te satisfaire. »

— « Lana, » dis-je avec hauteur, « ne pourrait satisfaire un urt. »

Lana poussa un cri de rage, tandis qu'Ute et les hommes riaient, puis elle se jeta sur moi. L'homme qu'elle enjamba la prit par la cheville et elle tomba à quelques centimètres de moi, poussant des cris de fureur. Il la tira puis la releva, la tenant par les bras, tandis qu'elle donnait des coups de pied et se débattait.

Un autre gardien, en riant, défit la double boucle de cuir qui lui serrait la taille, la lui retira, malgré ses protestations, et la jeta à terre. Puis il lui arracha sa camisk. Le gardien qui la tenait la jeta alors à ses pieds, dans l'herbe. Elle les regarda, effrayée. Serait-elle battue ?

« Puisque tu as tellement d'énergie, » déclara le garde qui lui avait arraché sa tunique, « tu peux danser. »

Lana leva la tête, les yeux brillants de plaisir.

— « Oui ! » s'écria-t-elle, « autorise Lana à danser. » Puis elle m'adressa un regard chargé de haine. « Nous allons voir qui sait plaire aux hommes ! » ajouta-t-elle.

Un autre gardien était allé fouiller dans un chariot et, lorsqu'il revint, j'entendis le tintement des clochettes d'esclave.

Lana se tint fièrement près du feu, la tête rejetée en arrière, les bras tendus le long du corps, tandis que les doubles rangées de clochettes, fixées sur leurs bandes de cuir, étaient attachées à ses chevilles et ses poignets.

Pendant ce temps, un autre gardien apporta à nouveau la bouteille de vin de Ka-la-na. Il fit boire Lana, puis la passa à Ute et à moi. Il en restait un peu, si bien que je lui rendis la bouteille, qu'il tendit de nouveau à Lana. Dans un tintement barbare de clochettes, elle rejeta la tête en arrière et vida la bouteille.

Elle jeta la bouteille, baissa la tête, puis la releva, la secouant d'avant en arrière, les cheveux en désordre, et frappa le sol de son pied gauche.

Ute et les hommes se mirent à chanter et à frapper dans leurs mains, l'un d'eux donnant des coups sur le cuir d'un bouclier.

J'eus l'impression que quelque chose bougeait, dans le noir, derrière les chariots.

Lana, pendant un instant, s'immobilisa, les bras au-dessus de la tête.

« Qui est belle ? » lança-t-elle « Qui plaît aux hommes ? »

— « Lana ! » criai-je, malgré moi. « Lana est belle ! Lana plaît aux hommes ! » Je ne pouvais pas m'en empêcher. Je fus ébahie, puis séduite. Je n'avais pas imaginé que mon sexe puisse être capable de tant de beauté. Lana était incroyablement belle, extraordinaire, totalement et incroyablement, belle.

J'étais tellement saisie que je pouvais à peine parler.

Puis, dans un tintement impérieux de clochettes, Lana se remit à danser, dans la lumière du feu, devant les hommes.

Je me rendis alors compte que le garde près de qui j'étais agenouillée avait glissé la main sous la ceinture de ma camisk. Je perçus un mouvement furtif, à côté de moi.

« Maître ? » m'enquis-je.

Il ne regardait pas Lana. Il était allongé sur le dos et me fixait, moi qui étais à genoux près de lui.

J'entendis les clochettes, la chanson d'Ute et des hommes, les claquements de leurs mains, le martèlement sourd du bouclier.

— « Embrasse-moi, » dit l'homme.

— « Je suis Soie Blanche, » soufflai-je.

— « Embrasse-moi, » répéta-t-il.

Je me penchai sur lui, Kajira goréenne obéissant à son Maître. Mes cheveux caressèrent ses joues. Mes lèvres, délicatement, avec soumission, descendirent vers les siennes. Je tremblais.

Mes lèvres s'ouvrirent, s'arrêtèrent à un centimètre des siennes.

Non ! Quelque chose, en moi, hurla : Non ! Je suis Elinor Brinton ! Je ne suis pas une esclave ! Je ne suis pas une esclave !

Je voulus m'éloigner mais ses mains, qui serraient mes bras, m'en empêchèrent.

Je luttai, terrifiée, essayant de fuir.

J'étais sa prisonnière.

Mes mouvements et ma terreur parurent l'étonner. Je me sentais impuissante et furieuse. Je le détestais. Je détestais les hommes et leur force. Ils nous exploitaient, nous dominaient, nous contraignaient à les servir, à faire leurs quatre volontés ! Ils étaient cruels ! Ils ne nous considéraient pas comme des êtres humains ! Et les peurs instinctives de la Soie Blanche sur le point de devenir femme se mêlaient à la rage et à la terreur. Et surtout, peut-être, il s'y mêlait la fureur, la frustration, la terreur de la jeune Terrienne capricieuse, Elinor Brinton, qui, n'acceptant pas sa situation, se révoltait contre le rôle qui lui avait été si injustement attribué, sur cette planète barbare. Je suis Elinor Brinton ! criai-je intérieurement. Elle n'est pas asservie ! Elle n'obéit pas aux hommes ! Elle est libre ! Libre ! La jeune femme qui possédait un boléro noir, un pantalon en cuir, qui avait une Maserati, qui était à la tête de trois quarts de million de dollars, qui habitait un appartement en terrasse, qui posait pour les photographes et voyageait, lutta. La jeune femme magnifique cultivée, sophistiquée, vêtue avec élégance, raffinée, lutta. La jeune femme de la Terre lutta, dans les bras d'un barbare, sur une planète lointaine.

— « Ne me touche pas ! » sifflai-je.

Il me retourna, avec aisance, me collant le dos à l'herbe.

« Je te déteste ! Je te déteste ! » pleurai-je.

Je vis la colère briller dans ses yeux. Il me serrait très fort. Puis, avec consternation, je vis une autre expression que, bien que Soie Blanche, j'identifiai. Je ne serais pas seulement utilisée puis abandonnée. Je l'avais irrité. Je gémis. Je serais utilisée avec patience, soin, délicatesse, intégralité et compétence, jusqu'à ce que je me soumette à lui, suivant ses conditions, jusqu'à ce que, malgré mon orgueil, ma fureur et ma liberté, je ne sois plus qu'une esclave vaincue.

Je voulus lutter. J'entendais les clochettes de Lana, la chanson et le claquement des mains d'Ute et des hommes, le martèlement, au rythme de la danse de Lana, sur le cuir du bouclier.

Une grosse tête se pencha sur ma gorge. Je tournai la tête, les yeux pleins de larmes.

Soudain, des ombres apparurent, des bruits de coups retentirent. Lana se mit à hurler, mais son cri fut étouffé. Ute cria également, mais son cri cessa tout aussi brusquement. Les hommes tentèrent de se lever, poussant des exclamations furieuses. Il y eut des coups, des coups violents, dans le noir. L'homme qui me retenait tentait de se redresser, criant, lorsqu'un gros objet l'atteignit à la tempe. Il s'abattit sur le flanc, dans l'herbe. Je voulus me redresser et fuir mais deux corps, des corps de femmes, se jetèrent sur moi. Une autre me passa un garrot au cou, le serrant, de sorte que je fus à demi étranglée. Lorsque j'ouvris la bouche, tentant de respirer, une autre femme y introduisit une boule de tissu. Ensuite, je fus

bâillonnée. Le garrot fut desserré. On me jeta alors à plat ventre et, avec une lanière de cuir, on m'attacha les poignets dans le dos. Enfin, tirant sur le garrot, ce qui eut pour effet de m'étrangler à moitié, on me fit lever.

« Entretenez le feu ! » ordonna la grande jeune femme blonde qui commandait les assaillantes. Comme elle était extraordinaire ! Elle avait une lance légère. Elle était vêtue de peaux. Elle portait des bijoux barbares, en or, aux bras et au cou.

Une autre jeune femme jeta du bois sur le feu.

Je regardai autour de moi.

Des jeunes femmes étaient agenouillées près des deux derniers gardiens, achevant de les attacher.

Puis elles se levèrent.

Je constatai que Lana et Ute étaient déjà attachées et bâillonnées.

« Allons-nous les réduire en esclavage ? » demanda une jeune femme.

— « Non, » répondit la grande jeune femme blonde.

La jeune femme qui avait posé la question montra Ute et Lana.

— « Et elles ? » s'enquit-elle.

— « Tu les as vues, » répondit la grande jeune femme blonde. « Laisse-les ici. Ce sont des Kajirae. »

Mon cœur se mit à battre. Il s'agissait des filles des forêts, que l'on appelait parfois : Panthères, qui vivaient, sauvages et libres, dans les forêts septentrionales, femmes hors-la-loi qui réduisaient les hommes en esclavage, lorsqu'elles en avaient envie.

Manifestement, elles m'avaient vue lutter ! Je n'étais pas une Kajira ! Elles voulaient certainement que je me joigne à elles ! Je serais libre ! Peut-être même pourraient-elles m'aider à regagner la Terre. De toute manière, elles me libéreraient !

Mais j'étais là, bâillonnée, les poignets attachés dans le dos, un garrot au cou, surveillée par une jeune femme.

Je n'étais, apparemment, pas libre.

« Traînez les hommes près du feu ! » ordonna la grande jeune femme.

— « Oui, Verna, » répondit une de ses compagnes.

Par groupe de deux, les jeunes femmes traînèrent les hommes près du feu. Les hommes, à ce moment-là, étaient également bâillonnés. Un seul avait repris conscience. Une jeune femme vêtue de peaux s'agenouilla devant lui, lui appliquant un poignard sur la gorge, lui tirant les cheveux de l'autre main.

Quelques jeunes femmes laissèrent tomber leurs bâtons. Elles regardèrent les hommes, les mains sur les hanches, et rirent.

Comme j'étais heureuse qu'elles aient jailli de l'obscurité, avec leurs bâtons, et qu'elles aient capturé les hommes, comme de simples esclaves. Mais j'avais également été attachée.

La grande jeune femme blonde, Verna, mince dans ses peaux de panthères des forêts, avec ses bijoux en or et sa lance, se dirigea vers l'endroit où Lana, attachée et bâillonnée, gisait sur le flanc, dans l'herbe. Verna lui posa la pointe de sa lance sur la gorge.

« Tu danses bien, » dit-elle.

Lana tremblait.

Verna la considéra avec mépris, puis écarta sa lance. Elle donna un coup de pied à Lana.

« Kajira ! » cracha-t-elle.

La grande jeune femme se dirigea vers Ute et lui donna également un coup de pied.

« Kajira ! » répéta-t-elle.

Lana gémit, mais Ute ne dit pas un mot. Ses yeux, au-dessus du bâillon, étaient pleins de

larmes.

« Asseyez les hommes autour du feu et attachez-les, en position ! » ordonna Verna.

Les jeunes femmes, qui étaient une quinzaine, obéirent. Pour y parvenir, elles utilisèrent une grosse caisse et le timon d'un chariot.

De loin, ils sembleraient assis normalement autour du feu.

Verna se dirigea vers moi.

Elle me faisait peur. Elle semblait grande et forte. Sa beauté barbare recelait une arrogance féline. Elle semblait magnifique et féroce, avec ses courts vêtements de peaux et ses bijoux d'or. Elle posa la pointe de sa lance sous mon menton et m'obligea à lever la tête.

— « Que faisons-nous des esclaves ? » demanda une jeune femme.

Verna se retourna, regarda Lana et Ute. Elle montra Ute.

— « Retire-lui sa camisk, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Qu'on les attache aux pieds de leurs maîtres ! »

Ute fut dépouillée de sa camisk, puis Lana et elle, avec une lanière de cuir fixée aux pieds de deux gardiens, furent attachées par le cou aux pieds de leurs maîtres.

Puis la pointe de la lance de Verna, sous mon menton, m'obligea à lever à nouveau la tête.

Elle me regarda un long moment. Puis elle déclara :

« Kajira ! »

Je secouai négativement la tête. Non, non !

Quelques jeunes femmes fouillaient les chariots, s'emparant de la nourriture, des pièces de monnaie, des boissons, du tissu, des poignards, de tout ce qui leur faisait envie.

Finalement, elles furent prêtes à partir.

Les hommes avaient repris connaissance et se débattaient, mais ils ne pouvaient rien faire.

De loin, on les croirait assis autour du feu, faisant la fête, deux Kajirae à leurs pieds.

Il y avait d'autres feux, d'autres groupes de chariots, dans la prairie. Près de l'un d'entre eux, on chantait.

Les hommes tiraient sur leurs liens.

Je supposai qu'on ne les trouverait pas avant le matin.

« Déshabille-la ! » ordonna Verna à une de ses compagnes.

Je secouai la tête. Non ! On m'arracha ma camisk. Je restai là, esclave attachée parmi elles.

« Brûle la camisk et la lanière de cuir, » dit Verna.

Mon vêtement et ma ceinture furent jetés dans les flammes. On ne pourrait pas s'en servir pour apprendre mon odeur à un sleen domestique, chasseur d'esclaves.

« Mettez encore du bois sur le feu. »

Puis Verna me tourna le dos et alla se camper devant les hommes.

Comme elle était belle, fière, féroce, avec ses courts vêtements de peaux et ses bijoux d'or ! Elle était magnifiquement faite et son attitude exprimait l'arrogance. Elle tentait les hommes, avec sa beauté et sa lance.

« Je m'appelle Verna, » déclara-t-elle, « Panthère de la Grande Forêt. Je réduis les hommes en esclavage, lorsque j'en ai envie. Quand je suis lassée d'eux, je les vends. » Elle marchait de long en large devant eux. « Vous êtes des tarsks, des bêtes, » affirma-t-elle. « Nous vous méprisons, » ajouta-t-elle. « Nous avons été plus rusées que vous, et vous avons capturés. Nous vous avons attachés. Si nous le voulions, nous pourrions vous emmener dans la forêt et faire de vous des esclaves ! » Tout en parlant, elle les frappait avec sa lance et les tuniques furent bientôt tachées de sang. « Les hommes ! » conclut Verna sur un ton

méprisant, avant de leur tourner le dos et de s'éloigner.

Je les vis se débattre, mais ils ne pouvaient se libérer. Ils avaient été attachés par des Panthères.

Puis Verna s'immobilisa devant moi. Elle m'examina, comme l'aurait fait un Marchand d'Esclaves.

« Kajira ! » ricana-t-elle.

Je secouai négativement la tête.

Sans un regard en arrière, sa lance à la main, elle sortit du camp et se dirigea vers les ténèbres de la forêt.

Ses compagnes la suivirent, laissant le feu, les hommes ligotés, Ute et Lana, qu'elles avaient attachées aux pieds de deux des gardiens.

Le garrot fut serré, autour de mon cou, formant une laisse et, à demi étouffée, trébuchant, nue et bâillonnée, les mains attachées dans le dos, je fus entraînée à leur suite dans la forêt obscure.

LA HUTTE

PÉNÉTRER dans la forêt me terrifiait, mais je n'avais pas le choix.

La laisse-garrot est très pratique, pour contrôler une esclave attachée. J'étais obligée de suivre rigoureusement. Je ne pouvais offrir la moindre résistance sans m'étrangler.

Les jeunes femmes marchaient rapidement, parmi les buissons et les petits arbres de la lisière de la forêt. Sous mes pieds, je sentais les brindilles et les feuilles. Elles ne s'arrêtèrent que pour soulever des branchages et reprendre les lances légères, les arcs et les flèches qu'elles avaient cachés dessous. En outre chaque jeune femme portait, à la ceinture, un poignard dans son fourreau.

La grande jeune femme blonde, Verna, magnifique et majestueuse, marchait en tête, son arc et son carquois de flèches sur le dos, sa lance à la main. Parfois elle s'arrêtait et écoutait, ou bien levait la tête, comme pour humer l'air, mais elle finissait par se remettre en marche. Attachée comme je l'étais, et privée de la protection des peaux, je ne pouvais protéger mon corps contre les branches. Si la douleur m'arrêtait, après un coup, ou bien si je trébuchais, la laisse impitoyable, me serrant le cou, m'obligeait à avancer.

Puis, après environ une heure de ce supplice, Verna leva la main et la troupe s'arrêta.

« Nous allons nous reposer ici, » décida-t-elle.

Il avait été difficile de se frayer un chemin dans les buissons et les taillis. Les grands arbres de la forêt, les gigantesques Turs, se trouvaient encore à une bonne heure de marche.

« À genoux ! » ordonna sèchement la jeune femme qui tenait ma laisse.

J'obéis, le souffle court.

« Comme une Esclave de Plaisir ! » précisa-t-elle.

Bâillonnée, je secouai négativement la tête.

« Coupez des badines et battez-la ! » lança Verna.

Je secouai la tête, implorant, les yeux égarés. Non ! Non !

Je m'agenouillai comme on me l'avait ordonné.

Elles rirent.

Ma laisse se détendit et me toucha le dos.

Je tirai sur les liens de mes poignets.

La jeune femme m'attacha les chevilles, cruellement, avec l'extrémité de la laisse-garrot, tendant la lanière entre mon cou et mes chevilles. Ma tête était tirée en arrière. Je pouvais à peine respirer.

Une jeune femme escalada un arbre proche. Quelques instants plus tard, au clair des lunes, elle lança vers le sol des gourdes d'eau et des bandes de viande séchée que les femmes attrapèrent au vol.

Assises en tailleur sur les feuilles, les jeunes femmes se passèrent les gourdes et mangèrent.

Lorsqu'elles eurent bu et mangé, elles s'assirent en demi-cercle et me regardèrent.

« Détache-lui les chevilles ! » ordonna Verna.

La jeune femme obéit. Cela diminua la tension de la laisse-garrot.

Ma tête tomba en avant.

Lorsque je la relevai, Verna se tenait devant moi, pointant un poignard sur mon visage.

« Défigure-la ! » lança la jeune femme qui me tenait en laisse.

Je regardai Verna avec terreur.

« As-tu peur de ne plus être aussi jolie ? » demanda Verna. « De ne plus attirer le regard des hommes ? »

Je fermai les yeux.

La lame fut glissée entre ma joue et le bâillon, et le bâillon, coupé, tomba. Je faillis m'évanouir. Avec la langue, je chassai la boule de tissu que j'avais dans la bouche. J'avais envie de vomir.

Verna avait remis le poignard dans son fourreau.

Lorsque j'eus trouvé le courage de la regarder, je dis, aussi calmement que possible :

— « J'ai faim et soif. »

— « Tes maîtres t'ont fait manger, » fit Verna.

— « C'est vrai qu'ils l'ont fait manger ! » cria une jeune femme. « Ils l'ont fait manger dans leur main, comme un animal ! » La jeune femme ricana. « Et même, attachée, elle attrapait les morceaux de viande dans la bouche. »

— « Les hommes doivent te trouver très agréable, » souligna Verna.

— « Je ne suis pas une esclave, » affirmai-je.

— « Tu portes la marque d'un homme, » répondit Verna.

Je rougis. C'était vrai, je portais la marque d'un homme.

— « On lui a même donné du vin de Ka-la-na, » persifla une autre jeune femme.

— « Bienheureuse esclave, » laissa tomber Verna.

Je ne répondis pas. J'étais furieuse.

« On dit, » reprit Verna, « que le vin de Ka-la-na transforme toujours les femmes en esclaves, même si ce n'est que pour une heure. » Elle me dévisagea. « Est-ce vrai ? »

Je ne répondis pas. Je me souvins, rouge de honte, que, près du feu, j'avais glissé la main du gardien sous ma ceinture, l'encourageant à me prendre comme une esclave, et que je m'étais penchée, mes cheveux caressant son visage, pour l'embrasser !

Je compris que je l'avais provoqué, puis repoussé.

— « Je me suis débattue ! » criai-je.

Les jeunes femmes rirent.

« Merci de m'avoir sauvée, » ajoutai-je.

Elles rirent plus fort.

« Je ne suis pas une esclave, » répétais-je.

— « Tu portais une camisk d'esclave, » répliqua une jeune femme. « Tu étais en cage. Tu servais comme une esclave ! »

— « Tu avais envie qu'ils te touchent ! » cria une autre.

— « Nous savons reconnaître les mouvements d'un corps d'esclave, » ajouta une autre. « Et ton corps te trahit ! Tu es une esclave ! »

— « Tu as envie d'appartenir à un homme ! » cria Verna.

— « Non, non, non, » sanglotai-je. « Je ne suis pas une esclave ! Je n'en suis pas une ! »

Puis il y eut un silence.

« Vous m'avez vue me débattre, » soufflai-je, désespérée.

— « Tu te débattais avec élégance, » souligna Verna.

— « Je veux me joindre à vous, » déclarai-je.

Elle ne répondit pas immédiatement.

— « Nous n'acceptons pas d'esclaves parmi les femmes de la forêt, » déclara-t-elle enfin, fièrement.

— « Je ne suis pas une esclave ! » criai-je.

Verna me considéra.

— « Combien sommes-nous ? » s'enquit-elle.

— « Quinze, » répondis-je.

— « Ma bande, » reprit Verna, « comprend quinze membres. C'est, à mon avis, un nombre convenable, du point de vue de la protection, de la nourriture et des cachettes qu'offre la forêt. » Elle me dévisagea. « Certains groupes sont plus importants, d'autres le sont moins, mais le mien, » conclut-elle, « comme je le souhaite, comprends quinze membres. »

Je ne répondis pas.

« Veux-tu te joindre à nous ? » s'enquit-elle.

— « Oui ! » m'écriai-je. « Oui ! »

— « Qu'on la détache ! » ordonna Verna.

On retira le garrot qui me serrait le cou. On me libéra les poignets.

« Debout ! » lança Verna.

J'obéis et les jeunes femmes se levèrent également. Je restai immobile, me frottant les poignets.

Les jeunes femmes posèrent leurs lances, puis leurs arcs et leurs carquois.

La lumière des trois lunes, filtrant au travers des feuilles, éclairait chichement la clairière.

Verna prit le poignard qu'elle portait à la ceinture. Elle me le tendit.

Je restai immobile, le poignard à la main.

Les autres jeunes femmes étaient sur la défensive, certaines s'étant à demi accroupies. Toutes avaient dégainé leur poignard.

« Quelle est celle, » s'enquit Verna, « dont tu veux prendre le place ? »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Tu dois combattre l'une d'entre elles, » expliqua-t-elle, « ou bien moi, jusqu'à la mort. »

Je secouai négativement la tête.

« Si tu veux, » reprit Verna, « je te combattrai sans poignard. »

— « Non, » soufflai-je.

— « Combats-moi, Kajira ! » siffla la jeune femme qui tenait ma laisse. Son poignard était dressé.

— « Moi ! » cria une autre.

— « Moi ! » cria une autre encore.

— « De qui prendras-tu la place ? » s'enquit Verna.

Une jeune femme poussa un cri et bondit vers moi, le poignard étincelant dans sa main.

Je hurlai, jetai l'arme et tombai à genoux, la tête entre les mains.

— « Non, non ! » criai-je.

— « Qu'on l'attache ! » ordonna Verna.

On m'immobilisa à nouveau les mains dans le dos. La jeune femme qui tenait ma laisse m'attacha à nouveau les poignets, impitoyablement. Le garrot se referma une nouvelle fois sur mon cou.

« Nous sommes reposées, » déclara Verna. « Poursuivons notre chemin. »

La jeune femme, vêtue comme les autres de peaux de panthères des forêts, qui tenait ma laisse, elle qui m'avait attachée et portait un poignard, dans son fourreau, à la ceinture,

approcha son visage du mien. C'était elle qui, le poignard à la main, m'avait provoquée. Elle glissa la main sous le cuir du garrot et la tourna.

« Kajira ! » dit-elle d'une voix méprisante.

J'étouffais, tentant de respirer. Elle me terrifiait.

Verna me considéra. Elle essuya la poussière et les fragments de feuilles déposés sur son poignard, que j'avais jeté par terre, sur les peaux de ses courts vêtements, puis elle le remit dans son fourreau. Elle remit son arc et son carquois en bandoulière et reprit sa lance légère. Les autres jeunes femmes, avec les même gestes, se préparaient également à partir. Quelques-unes se chargèrent des gourdes et du reste de la viande.

Verna se campa devant moi.

Je m'agenouillai.

« Qu'est-ce que tu es ? » demanda-t-elle.

— « Une Kajira, Maîtresse, » soufflai-je.

Je levai la tête.

« Puis-je parler ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

Je compris que je n'étais pas comme ces femmes. Je n'étais pas comme elles.

— « Pourquoi, » demandai-je, « m'emmenez-vous ? »

Verna me regarda pendant un long moment. Puis elle répondit :

— « Il y a un homme. »

Je la regardais, désespérément.

« Il t'a achetée. »

Les jeunes femmes, guidées par Verna, se remirent en route dans la forêt éclairée par les trois lunes.

Le garrot de la laisse se resserra à nouveau sur mon cou et, avec une plainte de désespoir, les poignets attachés dans le dos, dépouillée de mes vêtements, je suivis au bout de ma laisse, pas comme elles, les femmes orgueilleuses de la forêt, mais seulement comme ce que je pouvais être parmi elles : une Kajira.

Nous marchâmes pendant environ une heure. À un moment donné, Verna leva la main et nous nous arrê tâmes.

Nous restâmes immobiles, en silence.

« Un sleen, » dit Verna.

Les jeunes femmes scrutèrent l'obscurité.

Elle avait flairé un animal.

Une autre jeune femme dit :

— « Oui. »

Les autres se contentèrent de scruter les alentours, la lance levée. Je conclus qu'elles étaient capables de flairer les animaux. Moi, je ne le pouvais pas. Un vent faible soufflait de ma droite.

Quelques instant plus tard, la jeune femme qui avait dit : « Oui. », reprit :

« Il est parti. »

Elle se tourna vers Verna.

Verna acquiesça.

Nous reprîmes notre marche.

Je n'avais rien senti et je compris que la plupart des autres femmes étaient dans le même cas.

Tout en marchant, nous pouvions voir les trois lunes, dans le ciel.

Les jeunes femmes semblaient inquiètes, nerveuses, irritables. J'en vis plusieurs regarder les lunes.

« Verna, » dit l'une d'entre elles.

— « Silence ! » répliqua Verna.

La file continua parmi les buissons et les arbres, se frayant un chemin dans l'obscurité et les branches.

— « Nous avons vu des hommes, » insista une autre jeune femme.

— « Tais-toi ! » répliqua Verna.

— « Nous aurions dû les réduire en esclavage, » dit une autre, irritée.

— « Non ! » répliqua Verna.

— « Le cercle, » dit une autre. « Il faut que nous allions au cercle ! » Verna s'arrêta et se retourna.

— « C'est sur le chemin, » ajouta une autre.

— « S'il te plaît, Verna, » dit une troisième, d'une voix suppliante.

Verna regarda ses compagnes.

— « Très bien, » concéda Verna, « nous nous arrêterons au cercle. »

Les jeunes femmes, visiblement, se détendirent.

Irritée, Verna fit demi-tour et nous nous remîmes en marche.

Je ne comprenais rien.

J'étais désespérée. Je criai, soudain, lorsqu'une branche me fouetta le ventre. Avec un cri de rage, la jeune femme qui tenait ma laisse, d'une torsion experte du poignet, me fit tomber, le souffle coupé. Puis elle posa le pied sur la laisse, à quelques centimètres de mon cou, m'immobilisant, à demi étranglée, par terre. Avec l'autre extrémité de la laisse, elle me cingla cinq fois le dos.

« Silence, Kajira ! » siffla-t-elle.

Puis elle me releva et nous poursuivîmes notre chemin. D'autres branches me fouettèrent, mais je ne criai pas. Mes jambes et mes pieds saignaient ; mon corps était couvert de meurtrissures et d'égratignures.

Je n'étais rien, devant ces femmes fières, libres, dangereuses, braves, ces Panthères indépendantes, superbes, courageuses, intelligentes, féroces et félines, des forêts septentrionales de Gor. Elles étaient vives, belles et arrogantes, comme Verna. Elles étaient armées, pouvaient se protéger et n'avaient pas besoin des hommes. Elles pouvaient asservir les hommes, lorsqu'elles le souhaitaient, puis les vendre s'ils leur déplaisaient ou si elles en avaient assez d'eux. En outre, elles pouvaient se battre au poignard et connaissaient les arbres et les pistes des immenses forêts. Elles n'avaient peur de rien et n'avaient besoin de rien.

Elles étaient très différentes de moi.

Elles étaient fortes et courageuses. J'étais faible et lâche.

Il semblait qu'elles appartenissent à un sexe, à une race, distincts et supérieurs.

Parmi de telles femmes, je ne pouvais être qu'un objet de raillerie, de mépris, une simple Kajira.

Et, parmi elles, je me considérais comme une simple Kajira, justement tenue en laisse, injure vivante à la beauté extraordinaire de leur sexe.

J'étais différente d'elles, inférieure à elles.

« Plus vite, Kajira ! » ordonna sèchement la jeune femme qui me tenait en laisse.

— « Oui, Maîtresse, » soufflai-je.

Elle rit.

On me conduisait, esclave attachée, en pleine nuit dans la forêt. Verna m'avait dit qu'il y avait un homme. On m'avait appris qu'il m'avait achetée. J'étais livrée par des femmes, femme moi-même, mais faible, simple marchandise, sur cette planète rude où je ne pouvais être qu'une marchandise, à mon Maître. Je pleurai.

Puis, après environ une autre heure de marche, nous arrivâmes d'un seul coup, presque soudainement, dans une futaie d'arbres imposants, les Turs des forêts septentrionales.

Ils étaient d'une beauté à couper le souffle.

Les jeunes femmes s'arrêtèrent.

Je regardai autour de moi. Les forêts des latitudes tempérées de Gor sont des régions en elles-mêmes, couvrant des centaines de milliers de pasangs carrés. Elles contiennent de nombreuses essences d'arbres, et les diverses parties de la forêt sont parfois très différentes. L'arbre le plus typique et le plus célèbre de ces forêts est le Tur, arbre très haut et rougeâtre, dont certaines espèces peuvent atteindre plus de soixante mètres. On ignore jusqu'où s'étendent ces forêts. Il n'est pas impossible qu'elles fassent le tour de la planète. Elles commencent sur les rivages de Thassa, la Mer, à l'ouest. Jusqu'où s'étendent-elles, à l'est, on l'ignore. On sait qu'elles vont au-delà des pentes septentrionales des Montagnes de Thentis.

Nous nous trouvions donc dans une futaie d'arbres Turs. Au-dessus de moi, à une soixante de mètres, s'étendaient des feuillages imposants. Les troncs ne comportaient pratiquement aucune branche jusqu'à l'endroit où, très haut, elles semblaient jaillir en une épaisse couverture de feuillage qui cachait presque le ciel. De temps en temps, j'apercevais les trois lunes. Le sol, dans la futaie, était presque nu. Entre les hauts arbres, largement espacés, il n'y avait pratiquement qu'une couverture de feuilles.

Deux jeunes femmes regardèrent les lunes, les lèvres entrouvertes, les poings serrés. Leurs yeux semblaient empreints de douleur.

« Verna, » dit l'une d'entre elles.

— « Silence ! » répondit-elle.

Ce n'était pas par hasard que nous nous étions arrêtées à cet endroit. Une jeune femme protesta.

« Très bien, » céda Verna. « Va au cercle. »

La jeune femme tourna les talons et s'enfuit en courant sur le tapis de feuilles.

— « Moi, Verna ! » cria une autre.

— « Va, » répondit Verna, irritée.

La jeune femme tourna les talons et suivit la première.

Une par une, d'un regard, Verna les autorisa à partir et elles coururent légèrement, avec impatience, parmi les arbres.

Puis, Verna s'approcha de moi et prit ma laisse des mains de la jeune femme qui la tenait.

« Va au cercle, » lui dit-elle.

Rapidement, sans un mot, la jeune femme suivit les autres.

Verna regarda dans la direction où elles avaient disparu.

Nous restâmes seules, elle vêtue de peaux, moi nue, elle libre, moi attachée et tenue en laisse.

Verna me considéra, pendant quelques instants, au clair des lunes.

Je ne pus soutenir son regard. Je baissai la tête.

« Oui, » constata Verna. « Tu plairas aux hommes. Tu es une jolie petite Kajira. »

Je ne pus lever la tête.

« Je te méprise, » déclara-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Es-tu docile, Esclave ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » soufflai-je. « Je suis docile. »

Alors, Verna me retira le garrot et me détacha les poignets. Cela me stupéfia.

Elle me regardait, mais je ne pouvais toujours pas soutenir son regard.

— « Suis les autres, » dit-elle. « Tu arriveras à une clairière. À la lisière de la clairière, tu trouveras un poteau. Attends d'y être attachée. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Verna rit, debout derrière moi. Je l'imaginais, droite, avec ses peaux et ses bijoux d'or, sa lance et ses armes, les yeux fixés sur moi.

Chaque pas fut une torture.

« Position ! » fit sèchement Verna, quelques mètres derrière moi.

Je me redressai et, les larmes aux yeux, marchai entre les arbres, au clair des lunes.

Quelques centaines de mètres plus loin, j'arrivai à la lisière de la clairière. Elle faisait une trentaine de mètres de diamètre et était entourée d'arbres Turs imposants. Le sol de la clairière était couvert d'herbe drue, de quelques centimètres de haut, douce et belle. Je levai la tête. Étincelantes dans le ciel goréen immense et noir, parsemé d'étoiles, imposantes, apparemment assez proches pour qu'il soit possible de les toucher, brillaient les trois lunes de Gor.

Les compagnes de Verna se tenaient sur le périmètre du cercle. Elles ne parlaient pas. Elles respiraient profondément. Elles semblaient nerveuses. Quelques-unes avaient les yeux fermés et les poings serrés. Elles s'étaient débarrassées de leurs armes.

J'aperçus, dans un coin de la clairière, le poteau.

Il faisait environ un mètre cinquante de haut et une vingtaine de centimètres d'épaisseur. Il était robuste, profondément enfoncé dans le sol. À l'arrière, il y avait deux gros anneaux métalliques, le premier à soixante centimètres du sol, le second à un mètre du sol. C'était un poteau brut, avec son écorce. Devant, près du sommet, gravée dans l'écorce avec la pointe d'un poignard, il y avait une représentation grossière de menottes ouvertes. C'était un poteau d'esclave.

Je m'arrêtai devant moi, Elinor Brinton, l'esclave.

Brièvement, dans mon esprit, défilèrent les souvenirs de mes richesses passées, de mon appartement, de la Maserati, du luxe, de mon éducation, de mes voyages, de ma position et de mon pouvoir, puis ceux de ma capture et de mon transport sur cette planète rude.

« À genoux ! » ordonna sèchement Verna.

J'obéis.

Verna me passa à nouveau le garrot au cou. Puis elle glissa la laisse dans l'anneau du haut, derrière le poteau, la ramena devant et la passa, de gauche à droite, autour de mon cou avant de la glisser à nouveau dans l'anneau, serrant. J'étais attachée par le cou au poteau. Ensuite, elle glissa l'extrémité de la laisse dans l'anneau du bas, la passa autour de mon corps, la serrant, m'attachant au poteau par la taille. Ensuite, avec l'extrémité libre de la laisse, elle m'attacha les chevilles derrière le poteau. J'étais une esclave immobilisée, mais mes mains restaient libres.

Verna sortit une lanière de cuir de ses vêtements, celle avec laquelle on m'avait déjà attaché les poignets.

« Les mains au-dessus de la tête ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

Elle attacha solidement la lanière à mon poignet gauche, la glissa ensuite dans l'anneau du haut puis, tirant mon poignet droit en arrière, l'attacha également, m'immobilisant contre le poteau.

J'étais à genoux, dans l'incapacité de bouger.

« Esclave docile, » persifla Verna.

« Verna ! » appela une jeune femme.

— « Très bien ! » fit Verna avec irritation. « Très bien ! »

La première jeune femme à bondir au milieu du cercle fut celle qui avait tenu ma laisse.

Elle était blonde. Elle secouait sa tête baissée. Puis elle rejeta la tête en arrière, gémissant, et leva les bras, comme pour saisir les lunes de Gor. Ses compagnes répondirent par des plaintes et des gémissements, serrant et ouvrant les poings.

La première jeune femme se mit à tourner, poussant des cris, piétinant le sol.

Une autre jeune femme se joignit à elle, puis une autre et une autre, et une autre encore.

Piétinant l'herbe, tournant sur elles-mêmes, criant, gémissant, tendant les bras vers les lunes de Gor, elles dansèrent.

Puis, elles furent toutes dans ce cercle sauvage, sauf Verna, le chef de la bande, fière et superbe, armée et hautaine, et Elinor Brinton, l'esclave attachée.

La première jeune femme, levant le visage vers les lunes, hurla et rejeta ses vêtements jusqu'à la taille, tournoyant.

Je remarquai alors, au centre de la clairière, quatre gros pieux d'une vingtaine de centimètres de haut, noirs sur l'herbe. Ils formaient un carré petit mais ample. Je frissonnai. Ils avaient des entailles, afin que les lanières de cuir ne puissent glisser.

La première jeune femme se mit à danser devant le carré.

Je levai les yeux vers les cieux. Dans le ciel noir, les lunes étaient énormes et étincelantes.

Une autre jeune femme se dépouilla de ses vêtements jusqu'à la taille et, les bras levés, gémissant, tournoyant, se dirigea vers le carré. Puis une autre et une autre !

Je ne regardais même pas Verna, tant ce spectacle barbare me terrifiait. Je ne pouvais croire que des femmes se conduisissent ainsi.

Puis, la première jeune femme se débarrassa entièrement de ses vêtements et dansa, seulement vêtue de ses bijoux en or, sous les lunes énormes et sauvages, sur l'herbe du cercle, devant le carré.

Je n'en croyais pas mes yeux. Je frissonnais, tellement ces femmes me faisaient peur.

Puis, soudain, avec stupéfaction, je vis Verna, avec un gémissement sauvage et désespéré, jeter ses armes, arracher ses vêtements et bondir dans le cercle, tournant sur elle-même, levant les bras, hurlant comme les autres.

Elle n'était pas différente d'elles, mais elle les dépassait toutes ! Elle dansa sauvagement, uniquement vêtue de sa beauté et de son or, sous les lunes. Elle cria et leva les bras. Parfois, elle mordait ou frappait celles de ses compagnes qui osaient venir trop près du carré. Tournoyant, enragées, mais effrayées, les yeux brillants, dansant, elles s'écartaient devant elle.

Elle était leur chef et la meilleure danseuse.

Puis, rejetant la tête en arrière, elle hurla, montrant les poings aux lunes.

Et puis, désespérée, elle se jeta sur l'herbe du carré, la frappa, l'arrachant, et, roulant sur le dos, les poings serrés, se tordit sous les lunes.

Une par une, ses compagnes, avec violence, se jetèrent sur l'herbe et s'y tordirent, quelques-unes pénétrant même dans le carré, puis roulèrent sur le dos, quelques-unes fermant les yeux, hurlant, d'autres gardant les yeux ouverts, fixant désespérément les lunes,

certaines arrachant l'herbe, d'autres martelant pitoyablement le sol de leurs petits poings, sanglotant et gémissant, impuissantes à contrôler leur corps qui se tordait sous les lunes de Gor.

Sans comprendre pourquoi, je me mis à tirer sur mes liens, soudain en proie à une solitude et un désir inexplicables. Je tirai sur la lanière de cuir qui immobilisait cruellement mes poignets derrière le poteau ; je tirai sur la lanière qui m'enserrait la gorge, m'étranglant presque ; mon ventre frémissait sous sa lanière ; mes chevilles frottaient l'une contre l'autre, impuissantes dans les liens de cuir qui les retenaient. Je regardai les lunes. Je poussai un cri de désespoir. J'avais envie d'être libre, moi aussi, de danser, de crier, de lever les bras vers les lunes, de me jeter sur l'herbe épaisse, vivante, fibreuse, de me tordre en compagnie de ces femmes, mes sœurs, de me tordre avec elle dans la frénésie de leur désir.

Non, hurlai-je intérieurement, non, non ! Je suis Elinor Brinton ! Je suis de la Terre ! Non ! Non !

« Kajirae ! » hurlai-je. « Kajirae ! Esclaves ! Esclaves ! »

Ma voix n'exprimait pas la peur, mais un triomphe presque hystérique.

« Esclaves ! » hurlai-je. « Esclaves ! »

Je compris alors que je valais mieux qu'elles ! Je leur étais supérieure ! J'étais au-dessus d'elles. Bien qu'attachée et marquée, j'étais mille fois plus digne de respect et plus belle. J'étais Elinor Brinton ! On pouvait me déshabiller, m'attacher au poteau des esclaves, pourtant j'étais plus digne de respect et plus belle, de plus noble origine. Elles, elles n'étaient que des esclaves.

« Kajirae ! » hurlai-je. « Kajirae ! Esclaves ! Esclaves ! »

Elles ne firent pas attention à moi.

Je hurlai hystériquement, puis me tus. J'avais mal aux membres, surtout aux bras, cruellement attachés derrière le poteau, mais je n'étais pas trop mécontente. Les lunes traversèrent le ciel noir, plein d'étoiles étincelantes. Les jeunes femmes restèrent allongées dans l'herbe, quelques-unes gémissant faiblement, beaucoup avec les yeux fermés, quelques-unes sur le ventre, le visage enfoui dans l'herbe, les joues couvertes de larmes qui se mêlaient à l'herbe. Il faisait plus frais et j'avais froid, mais je ne m'en souciai pas. J'étais, bien que nue et attachée, très contente de moi. J'avais retrouvé mon amour-propre. Je me savais supérieure à ces femmes, à ces créatures méprisables.

Une par une, les jeunes femmes se levèrent, remirent leurs vêtements de peau et ramassèrent leurs armes.

Puis, Verna à leur tête, elles se dirigèrent vers moi.

Agenouillée au pied du poteau, je me tenais très droite.

« Il m'a semblé, » dis-je, « que vos corps bougeaient comme ceux des Esclaves de Plaisir. »

Ma tête fut projetée sur le côté, douloureuse, lorsque Verna me frappa de toutes ses forces.

Puis elle me regarda.

— « Nous sommes des femmes, » dit-elle.

J'avais les yeux pleins de larmes. Je sentis le goût du sang, dans ma bouche, à l'endroit où mes lèvres avaient été coupées par mes dents. Mais je ne criai pas et ne gémis pas. Je souris. Puis je tournai la tête.

— « Tuons-la ! » lança la jeune femme qui avait tenu ma laisse et était entrée la première dans le cercle de la danse.

— « Non, » dit Verna.

Verna se tourna vers ses compagnes.

Elles étaient prêtes à partir.

« Amène l'esclave ! » ordonna-t-elle.

— « Je suis libre, » déclarai-je.

Verna quitta la clairière où se trouvait le cercle de la danse.

Les autres la suivirent, à l'exception de la jeune femme blonde, chargée de ma laisse. Elle me détacha les mains puis, dans le dos, mais devant le poteau, elle les attacha à nouveau, cruellement. Je ne me plaignis pas. Puis elle détacha l'extrémité de la laisse qui immobilisait mes chevilles, les libérant, et, la faisant glisser dans les anneaux, me libéra du poteau. Par le garrot, elle me fit lever. Je la regardai et lui souris. Elle ne répondit pas et tourna rageusement le dos puis, tirant la laisse, elle m'entraîna à la suite de Verna et de ses compagnes.

Soudain, Verna leva la main.

« Un sleen, » souffla-t-elle.

Les jeunes femmes regardèrent autour d'elles.

J'étais inquiète. Je me demandai s'il s'agissait de l'animal que Verna et une de ses compagnes avaient déjà détecté, un peu plus tôt. Les jeunes femmes semblaient également inquiètes. J'espérais qu'il ne s'agissait pas du même animal. Si c'était le cas, il nous avait suivies. Il y a, naturellement, de nombreux sleens, dans la forêt.

Les jeunes femmes restèrent un long moment immobiles, respirant à peine.

— « Est-il toujours là ? » demanda une jeune femme, celle qui avait pu percevoir le précédent. Les narines dilatées, elle humait l'air.

— « Oui, » répondit Verna. Elle tendit le bras devant elle, légèrement sur la droite. « Il est là, » indiqua-t-elle. Je ne voyais que l'obscurité des arbres et les ombres.

Nous restâmes encore quelques instants immobiles.

Puis, finalement, Verna annonça :

« Il est parti. »

Les jeunes femmes se regardèrent. Je me rendis compte que le rythme de leur respiration changeait. Je respirai profondément, moi aussi, et frissonnai. Je regardai à nouveau l'obscurité, les arbres, les ombres, sur la droite. Puis le garrot de la laisse se resserra sur mon cou et, le souffle coupé, je suivis en hâte, au bout de ma longe.

Après environ une heure de marche, nous arrivâmes dans une nouvelle clairière. Dans cette clairière, il y avait une petite hutte, construction de rondins, avec une seule porte et une unique fenêtre. À l'intérieur, il y avait de la lumière.

On me conduisit devant la porte de cette hutte.

« À genoux ! » ordonna Verna.

J'obéis.

J'étais inquiète. Je compris qu'il devait s'agir de la maison de l'homme qui m'avait achetée.

Mais, il était impossible de m'acheter, car j'étais Elinor Brinton, jeune femme libre, originaire de la Terre. Peu importaient mes liens, peu importaient les transactions dont je pouvais faire l'objet, il était impossible de m'acheter, car j'étais libre !

Un sac de cuir était suspendu, par deux lanières de cuir, à un crochet enfoncé dans la porte.

Il n'y avait aucun bruit, à l'intérieur de la hutte.

Verna décrocha le sac et s'agenouilla par terre, entourée de ses compagnes. Elle vida le contenu du sac sur le sol. Il renfermait des pointes de flèches en acier. Elle les compta à la

lumière des lunes. Il y en avait cent.

Verna donna six pointes à chacune de ses compagnes. Elle en garda dix. Ensuite, elles glissèrent les pointes dans les petits sacs de cuir qu'elles portaient à la ceinture.

Je la regardai, secouant la tête, refusant de croire ce que je venais de voir. Était-il possible que tel soit mon prix, que j'aie été achetée pour cela seulement : cent pointes de flèches ? Mais je me souvins qu'il était impossible de m'acheter, car j'étais Elinor Brinton et j'étais libre !

« Debout, Esclave ! » ordonna Verna.

Je me levai et elle me retira l'horrible garrot.

Je la regardai.

— « Je suis libre, » affirmai-je.

— « Tuons-la ! » insista la jeune femme blonde, qui avait tenu ma laisse.

— « Très bien, » accorda Verna.

— « Non ! » criai-je. « Non ! Je vous en prie. »

— « Tue-la ! » lança Verna.

Sans le vouloir, je tombai à genoux.

— « Je vous en prie, ne me tuez pas ! » criai-je. « Je vous en prie ! Je vous en prie ! » Je tremblais. Je pleurais. Je posai le front sur ses pieds. « Je vous en prie ! » suppliai-je. « Je vous en prie ! Je vous en prie ! Je vous en prie ! »

— « Qu'es-tu ? » demanda Verna.

— « Une esclave ! » criai-je. « Une esclave ! »

— « Nous supplies-tu de t'épargner ? » demanda Verna.

— « Oui, » pleurnichai-je. « Oui, oui. »

— « Qui supplie d'être épargnée ? » demanda Verna.

— « Une esclave supplie sa Maîtresse de l'épargner, » sanglotai-je.

— « Est-ce seulement les esclaves qui supplient d'être épargnés ? » demanda Verna.

— « Oui ! » criai-je. « Oui ! »

— « Dans ce cas, tu es une esclave, » déclara Verna.

— « Oui ! » criai-je.

— « Ainsi, tu reconnais que tu es une esclave ? » souligna Verna.

— « Oui ! » criai-je. « Oui ! Je reconnais que je suis une esclave ! Une esclave ! »

— « Épargne l'esclave, » dit Verna.

Je faillis m'évanouir. Deux jeunes femmes me relevèrent. C'était à peine si je tenais sur mes jambes.

J'étais brisée.

Je compris à ce moment-là, alors que je l'ignorais auparavant, que j'étais une esclave. Je n'étais pas libre. Je compris que le corps d'Elinor Brinton, même lorsqu'elle était à l'université, même lorsqu'elle s'inquiétait de ses examens, même lorsqu'elle dînait dans un restaurant parisien, lorsqu'elle se promenait sur les boulevards du vieux continent, lorsque, à New York, elle descendait des taxis, était le corps d'une esclave. Ce corps, vêtu de robes du soir, de robes de cocktail, de tweeds élégants, convenait mieux à la courte tunique de soie de l'esclave goréenne, n'était fait que pour la caresse du Maître. Je me demandai si les hommes s'en étaient rendu compte. Si quelques Goréens avaient eu l'occasion de me voir, j'étais convaincue que, avec un sourire, ils s'en étaient aperçus. Mais je haïssais les hommes !

Je me demandai quel prix mon corps vaudrait, au Marché.

Je me demandai combien je vaudrais.

J'étais brisée.

Mon regard rencontra celui de Verna.

« Esclave ! » persifla-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » soufflai-je, baissant la tête. Je ne pouvais soutenir son regard, celui d'une femme libre.

— « Es-tu docile, Esclave ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » soufflai-je, aussitôt, effrayée. « Je suis une esclave docile. »

— « Esclave docile ! » persifla-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Oui, Maîtresse. »

Les jeunes femmes rirent.

Soudain, il me parut ridicule d'avoir cru que j'étais libre. Le désespoir faillit m'étouffer. Il n'était que trop évident que je n'étais pas libre. Je compris que je pourrais effectivement faire l'objet de transactions, et y jouer simplement le rôle de marchandise. Je pourrais faire l'objet d'échanges commerciaux, car je n'étais qu'un bien de consommation. Je pourrais effectivement être achetée et vendue. Dans cet instant de désespoir, ma vanité et mes prétentions furent balayées. Je compris, ce que j'ignorais avant, que j'étais une esclave.

— « Ton Maître, » dit Verna, avançant le menton, « se trouve derrière cette porte. »

Je restai debout devant cette porte, nue, les poignets attachés dans le dos.

Soudain, incapable de me retenir, je me tournai vers elle.

— « Cent pointes de flèches, » minaudai-je. « Ce n'est pas assez. »

Je fus stupéfaite d'avoir dit cela et, surtout, de la manière dont je l'avais dit. Elinor Brinton n'avait certainement pas dit cela. Horrifiée, je me rendis compte que c'était une jolie petite esclave.

— « C'est tout ce que tu vaux, » dit Verna.

Je tirai, futilement, sur les lanières qui immobilisaient mes poignets.

Elle me dévisagea, comme aurait pu le faire un homme. Furieuse, je fus examinée.

« Personnellement, » déclara Verna, « je n'aurais pas payé autant. »

Les jeunes femmes rirent.

Je tremblais de rage, esclave humiliée. Je ne pouvais contrôler ma réaction et je me haïssais, à cause d'elle.

— « Elle s'imagine, » dit la jeune femme blonde qui avait tenu ma laisse, « qu'elle pourrait valoir davantage. »

— « Je vaux beaucoup plus ! » minaudai-je, à nouveau.

— « Tais-toi ! » ordonna Verna.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je, effrayée, baissant la tête.

Un murmure amusé s'éleva, parmi les jeunes femmes.

Je ne m'en souciais pas. J'étais furieuse et humiliée. Je valais beaucoup plus.

Soudain, je compris que je serais une esclave rusée. J'étais extrêmement intelligente. Je pourrais manifestement ourdir, cajoler et imposer ma volonté. J'avais un joli sourire et je m'en servais, pour obtenir ce que je désirerais. J'eus l'impression d'être capricieuse et fausse mais à juste titre, avec fierté. N'étais-je pas une esclave ? Je compris que je saurais utiliser les ruses des esclaves pour obtenir une existence agréable et facile.

Mais, seulement cent pointes de flèches !

La porte de la hutte s'ouvrit.

Soudain, terrifiée, je me trouvai face à l'ouverture.

Je sentis la pointe de la lance de Verna, contre mon dos.

— « Entre, Esclave ! » ordonna Verna.

— « Oui, Maîtresse, » soufflai-je.

Une nouvelle fois, je sentis la pointe de la lance de Verna, contre mon dos. J'entrai en trébuchant dans la pièce, poussant un cri de désespoir.

La porte se referma derrière moi, deux poutres se mettant en place, la fermant.

Je regardai autour de moi, puis rejetai la tête en arrière, hurlant sous l'effet d'une terreur incontrôlable.

CE QUE J'APPRIIS DANS LA HUTTE

LA créature couverte de fourrure, aux grands yeux, me regarda.

« N'aie pas peur, » dit une voix.

L'animal était attaché à un anneau fixé au mur par un solide collier de cuir, hérissé de pointes, relié à une lourde chaîne.

J'étais debout, le dos au mur opposé de la hutte, tassée contre lui, terrifiée. Je sentais les rondins mal équarris, contre mon dos. Ma tête était rejetée en arrière, mes yeux exorbités. L'arrière de ma tête était appuyé contre le bois. En outre, les doigts de mes mains liées poussaient contre lui. Je ne pouvais pas respirer.

L'animal me dévisagea, puis bâilla. Je vis deux rangées de crocs blancs. Puis, paresseusement, il se mit à mordiller la fourrure de sa patte droite, la nettoyant.

Je constatai que la chaîne était courte et qu'il ne pouvait aller jusqu'au milieu de la pièce.

« N'aie pas peur, » répéta la voix.

Je respirai, avec difficultés.

De l'autre côté de la pièce, me tournant le dos, penché sur une cuvette d'eau, une serviette autour du cou, se trouvait un petit homme. Il se retourna. Son visage était toujours peint comme celui d'un clown, mais il avait quitté ses robes ridicules et son chapeau à aigrette. Il portait une tunique goréenne ordinaire, grossière et brune, et un pantalon de cuir semblable à ceux des Bûcherons qui travaillent dans les taillis.

« Bonsoir, » dit-il.

Je frémis. Je ne bougeai pas.

Sa voix semblait différente. Ce n'était plus la voix du saltimbanque comique. En outre, cette voix me semblait familière, mais je ne pouvais me souvenir où et quand je l'avais entendue. Je savais seulement que j'avais terriblement peur.

Il se pencha à nouveau sur la cuvette et entreprit de se laver le visage.

Je ne pouvais quitter l'animal des yeux.

Il me regarda, paresseusement, et se remit à se nettoyer la patte.

Il semblait incroyablement gros, beaucoup plus que dans l'enclos de Targo. On aurait dit un énorme rocher de fourrure, luisant et somnolent, vif, pesant des centaines de kilos. Les yeux étaient grands, noirs, ronds, le museau large, à deux narines, et parcheminé. Je frémis en regardant sa mâchoire, et ses crocs supérieurs, qui sortaient, le long de la mâchoire inférieure. Ses lèvres étaient humides de la salive de sa longue langue noire qu'il utilisait, ainsi que ses dents, pour nettoyer sa patte droite. Ses mâchoires, d'un seul coup, auraient pu déchiqueter une épaule d'homme.

Je tremblais, terrifiée, le dos pressé contre les rondins rugueux.

Elinor Brinton tremblait, terrifiée, nue et attachée, le dos pressé contre les rondins rugueux, esclave en proie à la panique.

« Bonsoir, Miss Brinton, » dit l'homme. Il avait parlé en anglais.

— « Vous ! » m'écriai-je.

— « Salut, Petite, » fit-il.

— « Vous ! » soufflai-je.

C'était le petit homme, un de ceux qui avaient participé à ma capture, et m'avaient attachée sur mon lit, dans mon propre appartement. C'était lui qui m'avait enfoncé la seringue dans le flanc droit, dans le dos, entre la taille et la hanche, me droguant. C'était lui qui m'avait caressée intimement, et s'était fait réprimander par l'homme imposant. C'était lui qui avait pris mes allumettes, mes cigarettes, lui qui s'était penché sur moi et m'avait soufflé la fumée au visage, alors que j'étais nue devant lui, attachée et bâillonnée.

Ses yeux fureteurs me considérèrent, m'examinèrent.

— « Tu es une jolie petite, » fit-il.

Je ne pus répondre.

« Kajira ! » fit-il sèchement, en goréen. Tous les muscles de mon corps se crispèrent.

Soudain, il fit claquer ses doigts et, avec le mouvement double et rapide du maître goréen, montra le sol de terre battue, devant lui, tournant presque simultanément la main, l'index et le majeur tendus.

J'allai m'agenouiller devant lui, les genoux dans la poussière, dans la position de l'Esclave de Plaisir, la tête baissée, tremblante.

« L'effet que produit l'esclavage sur les femmes, » murmura-t-il, « est extrêmement intéressant. »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Excellent, » dit-il. « Miss Brinton, » ajouta-t-il en anglais, « orgueilleuse, arrogante et riche. »

— « Non, Maître, » soufflai-je en anglais.

— « Tu n'es donc pas Miss Brinton ? » s'enquit-il.

— « Si, » soufflai-je, « je suis Elinor Brinton. »

— « Qui est-ce ? » demanda-t-il.

— « Une esclave goréenne, » répondis-je.

— « Je n'imaginais pas que tu serais un jour à mes pieds, » releva-t-il.

— « Non, Maître, » soufflai-je.

— « Ce n'est pas désagréable, » fit-il remarquer.

— « Non, Maître, » murmurai-je.

Il alla chercher, dans un coin de la pièce, un petit banc qu'il apporta et posa devant moi. Puis il s'assit sur ce banc et, pendant quelques instants, me considéra. Je ne bougeai pas.

Ensuite, il se leva et retourna dans le coin, où il y avait un tas de bûches. Il en prit une et la mit sur le feu, qui brûlait dans un petit foyer entouré de pierres, dans un coin. Il y eut une pluie d'étincelles. Quelques-unes montèrent dans la cheminée de pierres grossièrement taillées, et disparurent.

J'étais tendue, effrayée. Je ne bougeai pas. Il revint et s'assit à nouveau devant moi.

Puis il dit :

— « Debout. »

Aussitôt, je me levai d'un bond.

« Tourne-toi ! » ordonna-t-il.

J'obéis.

Surprise, je sentis qu'il me détachait les poignets. Mes mains étaient engourdies. Je pouvais à peine bouger les doigts.

Il s'assit sur le banc et je restai debout devant lui. Je me frottai les poignets et bougeai les doigts, dans l'espoir de rétablir la circulation.

Il ne parla pas.

Je restai un long moment, debout devant lui.

« Recule ! » ordonna-t-il.

Terrifiée, parce que cela me rapprochait de l'animal, j'obéis en tremblant.

« Attaque ! » cria-t-il, en goréen, à l'animal.

Celui-ci rugit et se jeta sur moi, la mâchoire claquant, tendant ses longs bras noirs et couverts de fourrure.

Je poussai un hurlement hystérique et me retrouvai dans un coin de la pièce, tassée dans ce coin, à genoux, les mains à la hauteur du visage, griffant les rondins avec les ongles, pleurant, hurlant et pleurant.

« Ne crains rien, » dit-il.

Je ne pouvais cesser de hurler.

« Ne crains rien, » répéta-t-il.

— « Qu'est-ce que vous me voulez ? » criai-je. « Qu'est-ce que vous me voulez ? » Je frissonnais et sanglotais de peur. « Qu'est-ce que vous me voulez ? » implorai-je. « Qu'est-ce que vous me voulez ? »

— « Miss Brinton, » fit-il d'une voix douce.

Je tentai de respirer.

« Les Goréens sont des barbares, » dit-il. « Ils ont mis votre pudeur à rude épreuve. » Sa voix était empreinte de sollicitude, de politesse, d'inquiétude, de douceur.

Lentement, je me tournai vers lui.

Il était debout près du banc. Dans les bras, il tenait une longue robe de soie rouge, avec une ceinture et un col montant de brocart.

« Je vous en prie, » proposa-t-il.

J'allai lentement jusqu'à lui et me retournai. Il me tint la robe, comme l'aurait fait une femme de chambre. Il m'aida à l'enfiler.

— « Elle est à moi, » soufflai-je. Je me souvenais de cette robe.

— « Elle *était* à vous, » précisa-t-il.

Je la regardai. Il avait raison. Je ne pouvais rien posséder. En fait, c'était moi qui étais possédée.

Je fermai la ceinture.

« Vous êtes jolie, » fit-il remarquer.

Je fermai le haut col de brocart.

Je le regardai, redevenue moi-même.

« Oui, » reprit-il, « vous êtes très jolie, Miss Brinton. »

Je le regardai gagner à nouveau le coin de la pièce et rapporter une petite table ainsi qu'un autre petit banc. Il me fit signe de le rejoindre près de la table. Puis il m'invita à m'asseoir.

Je m'assis et le regardai mettre une nouvelle bûche sur le feu. Il y eut une autre gerbe d'étincelles et la fumée monta dans le conduit.

L'animal était alors couché en rond à sa place, sur la paille. Ses yeux étaient fermés, mais il ne semblait pas dormir. De temps en temps, il bâillait ou changeait de position.

« Cigarette ? » proposa l'homme.

Je le regardai.

— « Oui, » soufflai-je.

Il sortit deux cigarettes d'un étui plat, en or. Elles étaient de ma marque préférée. Avec une petite allumette, il alluma une cigarette pour moi, puis la sienne. Ensuite, il jeta l'allumette dans le feu.

Je pris maladroitement la cigarette. Ma main tremblait.

— « Êtes-vous nerveuse ? » s'enquit-il.

— « Ramenez-moi sur Terre, » murmurai-je.

— « Vous demandez-vous pourquoi vous avez été amenée sur cette planète ? » s'enquit-il.

— « Je vous en prie, » suppliai-je.

Il me dévisagea.

« Je paierai n'importe quoi, » soufflai-je.

— « De l'argent ? » demanda-t-il.

— « Oui ! » répondis-je. « Oui ! »

— « L'argent est sans importance, » déclara-t-il.

Sa réponse me désespéra.

« Fumez votre cigarette, » m'invita-t-il.

Je tirai sur la cigarette.

« Avez-vous été surprise le matin où, en vous réveillant, vous avez constaté que vous étiez marquée ? » s'enquit-il.

— « Oui, » soufflai-je. Ma main, machinalement, toucha la marque de ma cuisse, sous la robe.

— « Peut-être aimeriez-vous savoir comment cela a été réalisé ? »

— « Oui, » murmurai-je.

— « L'appareil, » expliqua-t-il, « n'est guère plus gros que ceci. » Il montra le petit étui à cigarettes. « Une poignée, qui contient un élément chauffant, est fixée au dos de la surface qui porte la marque. On peut l'allumer et l'éteindre, comme une lampe électrique ordinaire. » Il m'adressa un sourire. « Cet élément produit en cinq secondes une chaleur capable de brûler la chair. »

— « Je n'ai rien senti, » dis-je.

— « Vous étiez anesthésiée, » précisa-t-il.

— « Oh, » fis-je.

— « À mon avis, il est préférable que les filles soient conscientes, au moment où elles sont marquées, » avança-t-il.

Je baissai la tête.

« L'impact psychologique est plus satisfaisant, » expliqua-t-il.

Je n'avais rien à répondre.

« On a enduit la blessure de baume. Elle s'est cicatrisée rapidement et proprement. Vous étiez une femme libre, lorsque vous vous êtes couchée. » Il m'adressa un regard hostile. « Vous étiez une Kajira lorsque vous vous êtes levée. »

— « Le collier ? » demandai-je.

— « Vous étiez inconsciente, devant le miroir, » expliqua-t-il. « Nous avons pénétré dans votre appartement par la terrasse. » Il sourit. « Il n'est pas difficile de passer un collier à une fille. »

Je me souvins que le collier m'avait été, par la suite, retiré, dans un endroit qui s'appelait : Point P, avant que le vaisseau noir quitte la Terre, dans le ciel gris de cette aube d'août.

L'homme qui m'avait retiré le collier avait affirmé que j'en aurais certainement un autre.

Avec irritation, j'abattis la cigarette sur la table, la cassant, l'écrasant.

Je savais que l'on pouvait me mettre un collier, quand cela ferait envie à un homme.

— « Puis-je avoir une autre cigarette ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » dit-il, puis, avec sollicitude, lorsque je me penchai vers lui, il l'alluma.

J'aspirai une bouffée de fumée.

— « Amenez-vous fréquemment des jeunes femmes sur cette planète, » demandai-je, « pour en faire des esclaves ? »

— « Oui, » répondit-il, « et parfois des hommes, aussi, lorsque cela sert nos intérêts. »

— « Je vois, » fis-je.

J'étais irritée.

Je me souvins des deux hommes qui m'avaient fait entrer de force dans le cylindre transparent, puis avaient vissé le couvercle. Je me souvins de mes mains, pressant sur les parois courbes, du début du voyage, des gaz soporifiques.

J'avais effectivement été conduite sur cette planète pour y être réduite en esclavage.

Nous fumâmes quelques instants sans parler.

Je me souvins que j'avais repris connaissance dans la prairie goréenne, à une centaine de mètres de l'épave du vaisseau noir des Marchands d'Esclaves. Je me souvins également que, sur Terre, à l'endroit qu'on appelait Point P, avant de monter à bord du vaisseau, un lourd anneau métallique, probablement un moyen d'identification, m'avait été passé à la cheville gauche. Lorsque j'avais repris connaissance, dans la prairie, il avait disparu.

Je regardai le petit homme.

« Pourquoi ai-je été amenée sur cette planète ? » demandai-je.

— « Nous amenons de nombreuses femmes sur cette planète, » expliqua-t-il, « parce qu'elles sont belles et que nous aimons en faire des esclaves. »

Je le dévisageai.

« En outre, bien entendu, » poursuivit-il, « elles ont de la valeur. Nous pouvons les distribuer, ou les vendre, suivant les besoins, en fonction de nos objectifs ou de nos impératifs financiers. »

— « Est-ce pour cela que j'ai été amenée sur cette planète ? » demandai-je.

— « Peut-être aimeriez-vous savoir, » précisa-t-il « que votre enlèvement a été décidé alors que vous aviez dix-sept ans. Pendant cinq ans, nous vous avons soigneusement surveillée, vous regardant devenir une jeune femme capricieuse, riche, extrêmement intelligente, arrogante, exactement le type qui, sous le fouet et le collier, fait les meilleures esclaves. »

Je tirai rageusement sur ma cigarette.

— « Alors, j'ai été amenée sur Gor uniquement pour devenir esclave ? » demandai-je.

— « Disons, » déclara-t-il prudemment, « que vous avez été amenée sur Gor pour devenir esclave. Entre autres. »

— « Entre autres ? » relevai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Nous avons brièvement perdu votre trace, » expliqua-t-il. Son regard s'obscurcit. « Le vaisseau s'est écrasé, » rappela-t-il.

— « Je vois, » fis-je.

— « Après l'accident, » reprit-il, « nous avons détecté un vaisseau ennemi. Nous avons abandonné le nôtre et nous sommes dispersés, fuyant avec notre cargaison. »

— « Mais, » relevai-je, « ne faisais-je pas partie de votre... cargaison ? »

Il plissa les paupières. Je compris qu'il choisirait soigneusement ses mots.

— « Nous avons des ennemis, » expliqua-t-il. « Nous ne voulions pas que vous tombiez entre leurs mains. Nous craignions d'être poursuivis. Nous vous avons cachée dans l'herbe, à quelque distance du vaisseau. Puis, avec les autres jeunes femmes, nous avons fui, dans l'intention de nous réunir plus tard, si possible, et de revenir vous chercher. Toutefois, nous

n'avons pas été poursuivis. L'ennemi s'est apparemment contenté de détruire le vaisseau. Lorsque nous sommes revenus, il n'y avait plus qu'un cratère. Bien entendu, vous aviez disparu. »

— « Comment m'avez-vous retrouvée ? » demandai-je.

— « Sur Gor, une femme sans protection, surtout si elle est jolie, a de fortes chances d'être réduite en esclavage par le premier homme qu'elle rencontre. »

Je baissai la tête, irritée.

« Je suis allé à Laura. » poursuivit-il. « C'est la plus grande ville de la région. Je pensais que vous y seriez mise en vente. »

— « Et, vous m'auriez achetée ? » fis-je.

— « Oui, » répondit-il. « Simple. » Il sourit. « Mais, malheureusement, vous aviez été capturée par des Marchands d'Esclaves qui avaient l'intention de vous vendre dans le sud, pour obtenir un meilleur prix. C'est pourquoi nous avons demandé aux Panthères, Verna et sa bande, de vous capturer. » Il sourit à nouveau. « Ce fut, incidemment, beaucoup moins onéreux. »

Je le regardai avec hostilité.

« Vous ne nous avez coûté que cent pointes de flèches. »

Je tremblais de rage.

« Cela vous contrarie, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répliquai-je.

— « Cela ne contrarierait qu'une esclave-née, » fit-il.

Je baissai la tête, tremblante de fureur. Je n'étais pas une esclave. Je n'étais pas une esclave !

J'étais assise, vêtue de ma robe de soie rouge, avec sa ceinture et son haut col de brocart. Je tirai à nouveau sur ma cigarette. Je n'étais pas une esclave !

— « Comment avez-vous appris que j'étais dans l'enclos de Targo ? » demandai-je.

— « Il est probable, » répondit-il, « que j'aurais fait une enquête et vous y aurais découverte, mais je vous ai vue, dans les rues de Laura. Attachée par le cou à d'autres esclaves, vous alliez chercher du ravitaillement. »

Je baissai la tête, irritée.

« Vous portez magnifiquement le vin, » commenta-t-il.

— « Je ne suis pas une esclave, » déclarai-je.

— « Je vois, » fit-il.

— « Je suis libre, » affirmai-je.

— « Je vois, » répéta-t-il.

Je me souvins alors qu'un jour, à Laura, j'avais aperçu un homme vêtu de noir. Il m'avait semblé qu'il nous observait. Mais je n'avais pas pu m'en assurer. Je compris à ce moment-là que c'était effectivement le cas.

— « Ainsi, » dis-je, « vous m'avez retrouvée. »

— « Je me suis assuré de votre identité à l'enclos, » dit-il, « pendant la représentation du saltimbanque et, naturellement, j'ai repéré les lieux et, en fait, préparé l'intervention des Panthères. »

— « Vous avez eu de la chance, » dis-je avec hauteur, « que je ne sois pas en cage, ce soir-là. »

Il sourit.

— « J'avais vu Targo et les gardiens, » répondit-il, « de sorte que j'étais au courant des festivités qui auraient lieu ce soir-là. En outre, j'ai parlé avec les gardiens, plaisantant avec

eux, à propos des esclaves qu'ils avaient l'intention de choisir. Je savais même près de quel chariot vous seriez. »

— « Vous ne laissez rien au hasard, » reconnus-je.

— « C'est nécessaire, » affirma-t-il.

— « Et, ainsi, me voilà ici, » fis-je. J'abaissai ma cigarette. « Qu'allez-vous faire de moi ? » demandai-je.

— « Peut-être vous faire dévorer par l'animal, » répliqua-t-il.

Je me crispai. Il était vrai qu'il pouvait faire ce qu'il voulait.

Je tirai à nouveau sur ma cigarette.

— « Qu'allez-vous faire de moi ? » répétai-je.

— « Dans un sens, » dit-il, « nous avons eu de la chance que vous soyez tombée entre les mains d'un Marchand d'Esclaves. »

— « Ah ? » fis-je.

— « Oui, » répondit-il. « Manifestement, vous n'avez pas encore rempli tous les devoirs d'une esclave. »

Je le regardai avec inquiétude.

« Vous trouverez certainement, » reprit-il, « que servir non comme une femme libre, mais comme une esclave, complètement, un maître qui exigera son dû, et davantage, de sa propriété, constitue une expérience intéressante. »

— « Je vous en prie, » dis-je.

— « Rares sont les Terriennes, » conclut-il, « qui goûtent ce plaisir exquis. »

— « Je vous en prie, » dis-je. « Ne me parlez pas ainsi. »

— « Fumez votre cigarette, » dit-il avec gentillesse.

Je tirai sur ma cigarette.

« Vous êtes-vous jamais demandé, » s'enquit-il, « ce que l'on peut éprouver, lorsque l'on est contrainte de se soumettre complètement à un maître ? »

— « Je hais les hommes, » déclarai-je.

— « Magnifique, » fit-il.

Je le regardai avec hostilité.

« Peut-être seriez-vous heureuse de savoir que tout indique que vous feriez une Esclave de Plaisir tout à fait exceptionnelle. »

— « Je hais les hommes ! » criai-je.

— « Excellent, » commenta-t-il.

Je le regardai avec fureur.

Je tirai une nouvelle fois sur ma cigarette.

— « Que voulez-vous de moi ? » demandai-je.

Soudain, l'animal émit un son. Ce fut un grognement, un grondement. Je me crispai et me retournai.

Il avait levé la tête. Ses grandes oreilles pointues étaient dressées. Il écoutait.

Nous regardâmes l'animal. J'avais peur ; l'homme était attentif et curieux.

Son regard parut rencontrer celui de l'animal, et l'animal parut le regarder. Puis il retroussa les lèvres, découvrant les dents, et tourna la tête, les oreilles toujours dressées. Il grogna de nouveau.

— « Il y a un sleen, dehors, » dit l'homme.

Je tremblais.

— « En me conduisant ici, » dis-je, « la bande a par deux fois flairé le sleen. »

L'homme me regarda.

— « Il suivait votre piste, » affirma-t-il, « la vôtre et celle des autres. »

— « Peut-être était-ce un autre sleen, » soufflai-je.

— « Peut-être, » concéda-t-il.

L'animal était tapi sur la paille, les narines de son museau parcheminé largement ouvertes, les yeux noirs et étincelants, les oreilles dressées.

« Il est tout près, » dit l'homme. Il me regarda. « Parfois, le sleen suit sa proie pendant plusieurs pasangs, avant de frapper, se cachant, approchant, se laissant distancer, jaillissant enfin, lorsqu'il le décide, de l'obscurité. »

L'animal gronda d'une manière inquiétante.

Terrifiée, j'entendis un feulement, derrière la porte, puis une plainte stridente et un crissement de griffes.

L'homme sourit.

« C'est bien un sleen, » confirma-t-il.

Je le regardai.

« Ne crains rien, » dit-il. « Nous ne risquons rien, dans la hutte. »

Des griffes puissantes grattèrent à la porte.

Les petits poils de ma nuque se dressèrent.

« La porte est solide, » précisa l'homme. « Nous ne risquons rien à l'intérieur. »

Je regardai le volet de la fenêtre. C'était une petite fenêtre, qui ne faisait pas plus de trente centimètres de côté.

« Le sleen a probablement suivi la troupe, » estima-t-il. « La piste l'a conduit ici. »

— « Pourquoi n'a-t-il pas suivi les Panthères ? » soufflai-je.

— « Il l'aurait pu, » reconnut l'homme, « mais il ne l'a pas fait. » Il tendit le menton vers l'animal. « En outre, il est possible qu'il ait flairé la bête. Parfois, les sleens sont curieux et, fréquemment, ils s'opposent à la présence d'animaux étrangers dans ce qu'ils décident de considérer comme leur territoire. »

Il y eut une plainte rageuse, derrière la porte. L'animal enchaîné à l'intérieur répondit par un grondement rauque.

— « Pourquoi ne s'en va-t-il pas ? » demandai-je.

— « Il doit sentir l'animal, » répondit l'homme.

Je tirai une nouvelle fois sur ma cigarette.

« Ou bien, » reprit l'homme, « il sent qu'il y a de la nourriture, à l'intérieur. »

— « De la nourriture ? » relevai-je.

— « Toi et moi, » souligna-t-il.

Ma main se mit à trembler, éparpillant les cendres de la cigarette.

« À l'intérieur, nous ne risquons rien, » ajouta-t-il.

— « Vous n'avez donc pas d'armes, » demandai-je, « des armes puissantes, capables de le tuer ? »

L'homme sourit.

— « Il est imprudent d'avoir des armes puissantes, sur Gor, » dit-il.

Je ne compris pas.

« Mais, » reprit-il avec un sourire, « à l'intérieur, nous ne risquons rien. »

J'espérais qu'il avait raison.

Je n'entendais plus le sleen.

J'écrasai la cigarette sur la table et le regardai, froidement.

— « Je n'ai pas été amenée sur Gor, n'est-ce pas, » demandai-je, « uniquement pour devenir esclave, simplement pour être donnée ou vendue à un maître ? »

— « Je t'ai dit, » rappela-t-il, « que ton enlèvement avait été décidé alors que tu avais dix-sept ans. De toute manière, tu aurais été amenée sur Gor et tu serais devenue esclave. »

— « Mais, dans mon cas, » insistai-je, « il y avait, n'est-ce pas, des raisons supplémentaires ? »

— « Oui, » répondit-il.

Je me détendis. Je fus, tout à coup, calme et vigilante.

Ils avaient besoin de moi. Je pouvais marchander. Je pouvais négocier. Peut-être même pourrais-je obtenir mon retour sur Terre. Mais il fallait être rusée. Il fallait agir avec tact. J'avais un moyen de pression.

— « Voulez-vous que nous parlions affaire ? » m'enquis-je.

— « Votre robe vous va à ravir, » dit-il.

— « Merci, » fis-je. J'éprouvais alors un certain sentiment de triomphe.

— « Voulez-vous une autre cigarette ? » demanda-t-il.

Je n'en avais pas envie.

— « Oui, merci, » répondis-je.

Il me donna une autre cigarette et je la pris. Il ferma le petit étui en or et gratta une petite allumette. Je me penchai vers lui et il se pencha vers moi pour allumer la cigarette. La flamme de l'allumette n'était qu'à un centimètre de la cigarette. Il me regarda :

— « Etes-vous prête à négocier ? » demanda-t-il.

— « Peut-être, » répondis-je.

Il approcha l'allumette de la cigarette et je me penchai sur la flamme.

L'allumette tomba.

Je le regardai, stupéfaite.

Soudain, rageusement, de toutes ses forces, il me frappa au visage, me faisant littéralement tomber et me projetant contre le mur.

Presque aussitôt, il fut sur moi et m'arracha ma robe. Puis, avec insolence et brutalité, il me jeta à plat ventre sur la terre battue. Il s'agenouilla sur moi et me tira les mains dans le dos. Avec la lanière de cuir qu'il m'avait retirée, il m'attacha les poignets avec une cruauté féroce. Puis il se leva d'un bond et me donna un coup de pied dans le flanc. Terrifiée, saisie par la douleur, je roulai sur le côté, le regardant avec terreur. Il se pencha, me prit par les cheveux et le bras gauche, puis me jeta vers l'animal.

« Mange ! » cria-t-il.

Je hurlai, projetée vers les énormes mâchoires et les crocs de l'animal.

Il me tira en arrière, cruellement, sur les genoux et j'entendis le claquement des mâchoires, vis les dents courbes, la langue hideuse, les yeux. Les mâchoires claquèrent inlassablement, me frôlant le corps, alors que j'étais maintenue en dehors du périmètre autorisé par la chaîne. La bête tira à nouveau sur la chaîne et le collier, essayant de m'atteindre.

Puis, rageusement, l'homme me jeta de l'autre côté de la pièce, sur le sol de terre battue.

« Ne mange pas ! » cria-t-il à l'animal.

Puis il prit un gros morceau de bosk, suspendu à un crochet fixé au mur, et le jeta à l'animal.

Celui-ci se mit à le déchiqueter avec ses crocs et ses griffes. Cela aurait pu être mon corps.

L'homme s'approcha de moi.

J'étais couchée sur le flanc, sur la terre battue, nue et attachée, le regardant avec terreur. Dans sa main levée, il serrait un fouet.

« Tu as prétendu que tu étais libre, » dit-il.

— « Non ! Non ! » criai-je. « Je suis une esclave ! Une esclave ! »

— « Cent pointes de flèches, c'est trop cher payé, pour une esclave, » déclara-t-il.

Terrifiée, je me mis péniblement à genoux et posai la tête sur ses pieds.

« Embrasse mes pieds, » ordonna-t-il, « Esclave ! »

J'obéis.

« La fière Miss Brinton ! » persifla-t-il.

Je tremblais, à ses pieds.

« Es-tu disposée à négocier ? » s'enquit-il.

Je posai le front sur ses pieds, sur les lanières de ses sandales, mes cheveux couvrant ses sandales.

— « Commande-moi ! » suppliai-je.

Il s'éloigna. Je levai la tête. Je le vis prendre la robe de soie rouge et la jeter au feu. À genoux sur la terre battue, nue et attachée, je la regardai brûler.

Il se tourna vers moi.

Je baissai la tête.

« Commande-moi, Maître, » suppliai-je, Elinor Brinton, esclave goréenne matée.

— « Nous avons l'intention, » dit-il, « de te faire donner une éducation d'esclave, afin que tu puisses procurer des plaisirs exquis aux maîtres. Ensuite, tu seras placé dans une Demeure. »

— « Oui, Maître ? » demandai-je.

— « Ensuite, » reprit-il, « tu empoisonneras le Maître de cette Demeure. »

Je le dévisageai, les yeux emplis d'horreur.

Soudain, il y eut un feulement terrifiant et un fracas de bois cassé.

Je hurlai.

La tête d'un sleen, aux yeux étincelants et aux longues dents acérées, apparut dans l'encadrement de la fenêtre brisée, dont le volet démantelé pendait sur le côté. Grondant, il secoua les épaules, comme un chat, pour franchir l'ouverture.

L'animal attaché au mur devint fou.

L'homme, soudain désespéré, poussa un cri de frayeur et s'éloigna, à reculons, de la fenêtre.

La grosse tête triangulaire du sleen, qui battait des paupières en raison de la lumière inattendue du feu, pénétra davantage dans la pièce, suivie de son épaule et de sa patte droite, aux griffes puissantes.

L'animal rugit, bondissant sur place.

L'homme, que le hurlement dément de l'animal avait apparemment galvanisé, ramassa le fouet et gagna la fenêtre, puis il se mit à frapper le sleen, dans l'espoir de le chasser. Mais, terrifiée, je me rendis compte que le sleen ne pouvait reculer. Il avait passé deux pattes et un tiers de son corps par la fenêtre. Il glapit et cracha rageusement, sous les coups du fouet, qu'il saisit finalement dans sa gueule et arracha à l'homme. Quant à moi, attachée, je hurlais et me tassais contre le mur. L'homme prit un morceau de bois, près du feu, et frappa le sleen. Le morceau de bois cassa sur son cou. Une autre patte aux griffes puissantes passa par la fenêtre. Le sleen a six pattes. Il est long et sinueux ; il ressemble à un lézard, mais c'est un mammifère à fourrure. Dans la frénésie de l'attaque, il compte parmi les animaux les plus dangereux de Gor. Désespéré, l'homme se pencha sur le feu et y prit un morceau de bois enflammé qu'il lança contre le sleen. La bête hurla de douleur, un œil brûlé. Puis elle saisit le morceau de bois dans sa gueule et le précipita par terre. Ensuite, une autre patte franchit l'encadrement de la fenêtre et presque la moitié du corps de l'animal pénétra dans la pièce.

L'homme, à ce moment-là, poussa un hurlement et se précipita vers la porte. Il leva les barres, l'ouvrant. L'animal noir rugit et il se retourna, terrifié.

Je hurlai.

Je ne comprenais pas. On aurait presque dit que l'animal lui ordonnait de rester.

Le sleen, crachant, un œil étincelant, l'autre brûlé par la torche, se glissa péniblement par l'ouverture.

Puis, les yeux pleins d'horreur, je regardai l'animal noir. Il porta ses grosses pattes à son cou. Ces pattes avaient six doigts, aux articulations multiples, de sorte qu'ils faisaient penser à des tentacules couverts de fourrure, terminés par des excroissances en forme de griffes, arrondies, limées. Il ouvrit la boucle de son collier et se débarrassa de celui-ci.

Puis, avec un cri de rage, il se jeta sur le sleen. Le combat s'engagea, entre les deux animaux. Le sleen franchit la fenêtre, péniblement, mordant et griffant. L'animal noir le prit à la gorge, ses griffes puissantes s'enfonçant dans le cou et les vertèbres. Les deux animaux roulèrent, dans la petite hutte, se tordant, glapissant, crachant, renversant la table et les bancs. Puis, dans un horrible craquement d'os, un déchirement de chair et de fourrure, la mâchoire de l'animal noir écrasa la nuque du sleen. Il resta immobile, serrant le corps du sleen dans ses griffes, la gueule dégoulinante de sang. Le corps du sleen frissonnait convulsivement. L'animal noir se tourna vers nous.

« Il est mort ! » cria l'homme. « Pose-le ! »

L'animal le dévisagea, sans comprendre, et je fus soudain prise de panique. L'homme paraissait également céder à la panique.

Puis, l'animal rejeta la tête en arrière, poussa un hurlement féroce, terrifiant, et entreprit de dévorer le cadavre du sleen.

« Non ! Non ! » cria l'homme. « Ne mange pas ! Ne mange pas ! »

L'animal leva la tête, à demi enfouie dans le corps du sleen, des lambeaux de chair suspendus aux lèvres.

« Ne mange pas ! » souffla l'homme.

J'étais terrifiée.

L'animal dévorait frénétiquement. Je presumai que, dans ces conditions, il était impossible de le faire obéir. Quoi qu'il en soit, l'homme, qui était certainement mieux informé que moi sur ce plan, avait complètement cédé à la panique.

« Arrête ! » cria l'homme.

L'animal le regarda, les yeux étincelants, le museau couvert de sang.

« Obéis à ton maître ! » criai-je. « Obéis à ton maître ! »

L'animal me dévisagea. Je n'oublierai jamais l'horreur qui s'empara alors de moi.

— « *Je suis le maître,* » dit-il.

L'homme hurla et s'enfuit. Quant à moi, l'animal, absorbé par son repas, m'ayant oubliée, je gagnai la porte pas à pas, laissant les bruits du repas de l'animal derrière moi, et m'enfuis, nue, attachée, dans le noir.

SORON D'AR

J'ÉTAIS agenouillée sur une petite estrade de bois et un Bourrelier approcha une longue aiguille de mon visage.

« Regardez, » dit Targo aux autres jeunes femmes, « comme El-in-or est courageuse ! »
La plupart d'entre elles gémissaient.

Je fermai les yeux. Il n'y avait pas d'anesthésie, car j'étais une esclave, mais ce ne fut pas particulièrement douloureux.

On disait qu'il s'agissait d'une tradition turienne, venue du sud, qui se répandait au nord.
Le Bourrelier gagna l'autre côté de l'estrade.

J'avais les larmes aux yeux, car les yeux me piquaient.

Je ressentis une deuxième douleur, brève, suivie d'une désagréable sensation de brûlure.

Le Bourrelier se redressa.

J'avais les oreilles percées.

Les jeunes femmes, à genoux sur une file, poussèrent des exclamations, gémissant et frissonnant.

Des gardiens se tenaient des deux côtés de la file.

« Voyez comme El-in-or est courageuse ! » répéta Targo.

Le Bourrelier essuya les quelques gouttes de sang avec un morceau de tissu.

Puis il glissa de minuscules tiges d'acier, aux extrémités filetées, dans les blessures. Aux extrémités des tiges, il vissa de petits disques d'acier, afin que les tiges ne puissent pas tomber. Les disques et les tiges seraient retirés quatre jours plus tard.

« Suivante ! » dit-il.

Les femmes ne bougèrent pas.

Je descendis de l'estrade.

Ute, se mordant la lèvre, les yeux pleins de larmes, dit :

« Je vais y aller. »

Les autres retinrent leur souffle et frissonnèrent.

Ute s'agenouilla sur l'estrade.

Je m'éloignai un peu. Je portai la main à l'oreille droite.

« Ne touche pas ton oreille, Esclave ! » ordonna sèchement le Bourrelier.

— « Oui, Maître » répondis-je.

— « Mets-toi contre le mur, El-in-or, » dit Targo.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Puis je gagnai le fond de la grande salle des cages publiques de Ko-ro-ba.

— « Moi aussi, j'appartiens à la Caste des Bourreliers, » dit Ute au Bourrelier armé de son aiguille.

— « Non, » répliqua-t-il. « Tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la vis s'agenouiller, très droite, sur le bois, puis regardai l'aiguille transpercer le lobe de

son oreille droite. Elle ne cria pas. Peut-être voulait-elle faire preuve de courage, devant un représentant de la Caste des Bourreliers.

Dame Rena de Lydius, nue, se jeta à genoux aux pieds de Targo. Elle leva les bras vers lui.

« Tu m'as prise conformément à un contrat, » dit-elle. « Tu m'as capturée pour le compte d'un autre ! Tu ne peux pas faire cela ! Mon Maître s'y opposerait certainement ! Ne m'impose pas cette opération cruelle ! Mon Maître ne le souhaiterait pas ! »

— « Ton Maître, » répondit Targo, « qui a commandé ta capture et ta livraison, exige que tu lui sois livrée avec les oreilles percées d'une esclave. »

— « Non, » sanglota-t-elle. « Non ! »

Un gardien traîna Dame Rena de Lydius, désespérée, jusqu'à la place qu'elle occupait dans la file.

Puis Inge s'agenouilla devant Targo.

« J'appartiens à la Caste des Scribes, » dit-elle, « à une Haute Caste. Ne permets pas que cela me soit fait ! »

— « Tu auras les oreilles percées ! » répliqua Targo.

Elle fondit en larmes et on la traîna jusqu'à sa place.

Lana se dirigea vers Targo.

Je la haïssais.

Elle s'agenouilla devant lui, servilement, et baissa la tête.

« Je t'en prie, Maître, » minaуда-t-elle, « fais-le faire aux autres filles, si tu le souhaites, mais épargne Lana. Cela ne plairait pas à Lana. Cela rendrait Lana triste. Lana serait heureuse, si son Maître voulait bien y renoncer. »

Debout contre le mur, j'étais furieuse.

— « Tu auras les oreilles percées ! » déclara Targo.

Je souris.

— « Cela va diminuer mon prix ! » cria Lana.

— « Je ne le crois pas, » répondit Targo avec un sourire.

Le lobe gauche d'Ute, comme le droit, avait été percé, et on avait fixé les minuscules tiges métalliques dans les trous. Elle s'efforçait de ne pas pleurer. Elle vint prendre place près de moi.

Elle me regarda.

« Tu es tellement courageuse, El-in-or ! » dit-elle.

Je ne répondis pas.

J'observais Lana et Targo.

— « Je t'en prie, » sanglota Lana, qui était sincèrement effrayée, désespérée, craignant que Targo ne cède à ses prières. « Je t'en prie ! »

— « Tu auras les oreilles percées ! » répéta Targo.

— « Non ! » cria Lana, terrifiée et en larmes. « Je t'en supplie ! »

— « Qu'on emmène cette esclave ! » ordonna Targo.

Je souris tandis qu'un gardien traînait Lana, en larmes, jusqu'à sa place.

Dame Rena de Lydius descendit de l'estrade, des tiges métalliques ayant été glissées dans ses blessures. Elle pouvait à peine marcher. Un gardien, la tenant par le bras, la conduisit jusqu'au mur, où il la laissa. Elle tomba à genoux, le visage dans les mains, et se mit à pleurer.

« Je suis une esclave, » hoqueta-t-elle. « Je suis une esclave. »

Inge, terrifiée, fut poussée sur l'estrade de bois.

Je n'avais pas envie de consoler Dame Rena de Lydius. Elle était stupide. Tout comme,

d'ailleurs, Ute, Inge et les autres.

Je trouvais bizarre que les jeunes femmes soient tellement opposées au percement des oreilles. Comme elles étaient stupides ! Je ne m'étais pas fait percer les oreilles, sur Terre, bien entendu, mais j'avais envisagé de le faire. Je l'aurais peut-être fait, si j'étais restée sur Terre. En fait, presque toutes les femmes que je connaissais, sur Terre, avaient les oreilles percées. Sinon, comment porter de belles boucles d'oreilles ? Comme ces filles étaient stupides !

Inge poussa un cri strident, davantage à cause de l'humiliation que de la douleur, lorsque l'aiguille transperça le lobe de son oreille droite.

« Tais-toi, Esclave ! » ordonna le Bourrelier.

Inge étouffa ses sanglots.

« Ne bouge pas ! » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » gémit-elle.

Le percement des oreilles des femmes, seulement des esclaves, bien entendu, était une tradition originaire de Turia, cité lointaine, renommée pour sa richesse et ses neuf grandes Portes. Elle se trouvait dans les plaines méridionales de Gor, nettement sous l'équateur, et était le centre d'un système complexe d'itinéraires commerciaux. Deux ou trois ans plus tôt, elle était tombée aux mains des guerriers barbares et nomades, de sorte que de nombreux citoyens avaient fui vers le nord. Ils avaient apporté leurs objets, leurs techniques et leurs traditions. On reconnaissait les Turiens parce qu'ils tenaient absolument à fêter le nouvel an au Solstice d'Été, par exemple. En outre, ils consommaient des vins très sucrés et sirupeux, que l'on trouvait à présent dans de nombreuses cités. Le collier turien, également, anneau d'acier assez large pour que l'homme puisse aisément passer les doigts entre lui et le cou de l'esclave, était assez fréquent dans les cités du nord. Le percement des oreilles des esclaves, afin qu'elles puissent porter de belles boucles d'oreilles, était également une coutume turienne. Elle existait déjà, sur Gor, auparavant, mais il avait fallu la fuite des Turiens pour qu'elle se répande notablement.

En outre, on rencontrait parfois la camisk turienne. Elle ressemble à un T à l'envers, les bords de la barre du T étant obliques. Elle part de la gorge de l'esclave, descend le long de son corps, passe entre les jambes puis est tirée, vigoureusement, et enroulée autour des cuisses. Un unique lacet fixe le vêtement à l'arrière du cou de l'esclave, dans le dos puis, après avoir été passé une ou deux fois autour de son corps, s'attache devant. Elle cache sa marque mais expose son dos. Le lacet permet d'adapter le vêtement à la taille de l'esclave. Lorsqu'on serre le lacet, on met la silhouette en valeur. La camisk turienne se porte serrée. Les Turiens sont des barbares. Dans les cages privées de Ko-ro-ba, où nous nous rendions chaque jour pour suivre l'enseignement destiné aux esclaves, on nous apprit à mettre ce vêtement. Un maître pourrait l'exiger. On dit que seul un homme peut attacher correctement la camisk turienne d'une esclave. Il y a, sur Gor, de nombreux proverbes semblables.

Inge fut jetée, violemment, contre le mur, en larmes. Dans les oreilles, elle avait de minuscules tiges métalliques. Elle voulut les retirer mais le gardien, rageusement, la gifla et lui attacha les poignets dans le dos avec une lanière de cuir.

Inge était stupide.

Elle s'agenouilla au pied du mur, le côté du visage appuyé contre les planches, les tachant de ses larmes, tremblant de tous ses membres.

Ute était à genoux près de Dame Rena de Lydius, qui semblait incapable de reprendre son calme. Elle lui avait passé le bras autour des épaules et tentait de la consoler.

Ute leva la tête vers moi.

« Tu es tellement courageuse, El-in-or, » souffla-t-elle.

— « Tu es stupide ! » déclarai-je.

Lana se traîna jusqu'au mur et s'agenouilla, la tête entre les mains.

« Je hais les Turiens ! » hurla Dame Rena de Lydius.

Ute la serra contre elle. Elle l'embrassa. Dame Rena baissa la tête, en larmes.

Turia, d'après ce que j'avais entendu dire, n'avait pas été détruite. En fait, j'avais entendu dire qu'elle était redevenue, comme par le passé, la Cité souveraine des plaines méridionales, et que, grâce aux échanges et au commerce, elle avait retrouvé toute la richesse qui faisait la gloire de son passé. Il était heureux pour l'économie de Gor, d'après ce que je compris, notamment, pour le sud, que la cité n'ait pas été détruite. La plupart des peaux, de la corne et du cuir, que l'on trouvait au nord, venaient de Turia, qui se les procurait auprès des Peuples des Chariots des immenses plaines dépourvues d'arbres ; et la plupart des produits manufacturés que l'on trouvait au sud, et même au sein des Peuples des Chariots, étaient produits, ou bien importés, par Turia. Peut-être les Tuchucks, une des tribus des féroces Peuples des Chariots, ennemis héréditaires de Turia, et qui l'avaient conquise, l'avaient-ils épargnée pour cette raison, afin de conserver un débouché à leurs produits et une source de biens qu'ils ne pouvaient correctement fabriquer, ou se procurer, par eux-mêmes. Néanmoins, il était dangereux de conduire des caravanes à Turia. Pour des raisons inconnues, bien que conquise, Turia avait été épargnée. C'était la cité la plus célèbre des régions situées sous l'équateur, et on la surnommait quelquefois : l'Ar du Sud.

« Je hais les Turiens ! » hurla Dame Rena de Lydius. « Je les hais ! »

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Ne la dispute pas, » protesta Ute. « Elle est triste. Ne pleure pas, Dame Rena, » dit Ute à la jeune femme. Puis elle la serra contre elle et l'embrassa.

Je tournai la tête. J'avais faim. La dernière esclave, les oreilles percées, quitta l'estrade de bois et vint s'accroupir parmi nous, au pied du mur.

J'espérais que nous aurions un bon repas. La nourriture était meilleure dans les cages privées, où nous étions éduquées, que dans les cages publiques de Ko-ro-ba, dont certaines parties étaient louées aux Marchands d'Esclaves de passage, où on nous mettait la nuit. Dans les cages publiques, on rencontre aussi bien des esclaves d'État que ceux des caravanes qui s'arrêtent en ville. Un maître de la cité, bien entendu, contraint de s'absenter temporairement, pouvait également louer une partie des cages publiques, afin d'y enfermer ses esclaves. Néanmoins, la plupart des maîtres, quoique n'hésitant pas à enfermer leurs esclaves, préféraient les cages privées, où la nourriture et le confort étaient meilleurs. En outre, les maîtres préféraient les cages privées parce que les esclaves étaient susceptibles d'y recevoir une éducation, ou un complément d'éducation, de sorte qu'elles seraient plus séduisantes à leur retour. En fait, même si les maîtres ne quittent pas la ville, il leur arrive d'envoyer une esclave aux cages privées, afin d'augmenter sa valeur, à leurs yeux et aux yeux des autres, s'ils venaient à la vendre. Les jeunes femmes, incidemment, n'aiment pas être enfermées. La vie, dans les cages, est délibérément dure. Les filles, en quittant les cages, ont désespérément envie de plaire à leur maître, de peur d'y être renvoyées pour subir un complément d'éducation.

Nous apprenions, pendant la journée, généralement dans les cages privées, sous la direction d'Esclaves de Plaisir mais, le soir, on nous reconduisait dans les longues rangées de cages des cages publiques. Ces cages sont munies de gros barreaux et ces barreaux, bizarrement, sont assez largement espacés, néanmoins, il est impossible de se glisser entre. Les cages sont assez résistantes pour emprisonner des hommes, ce qui est certainement

parfois le cas. On étend de la paille sur les plaques métalliques qui constituent le plancher. Il y a quatre filles par cage. Je partageais la mienne avec Ute, Inge et Lana. Nous étions censées nettoyer notre cage mais, Lana et moi, laissions Inge et Ute se charger de ce travail. Nous n'avions aucune raison de nous abaisser à ce type de tâche.

Je n'aimais guère les bols de ragoût et le pain que l'on nous servait généralement, aux cages publiques, mais j'avais faim et j'en aurais volontiers mangé, et avec enthousiasme. Dans les cages privées, on nous nourrissait mieux : viande maigre, légumes et fruits et, si notre groupe s'était bien comporté, après le repas du soir, avant de nous renvoyer, encapuchonnées, aux cages publiques, on nous donnait des bonbons et des pâtisseries ou bien, parfois, une gorgée de vin de Ka-la-na. Un jour, Inge, qui n'avait pas appris correctement, avait éclaté en sanglots et ces petites délicatesses nous avaient été refusées. Après avoir regagné notre cage, nous l'avions battue, Lana et moi, empêchant Ute d'intervenir.

« El-in-or ! » dit sèchement Targo.

J'en déduisis qu'il avait dû m'appeler déjà une fois et que je n'avais pas entendu.

Je courus m'agenouiller devant lui.

« Monte sur l'estrade ! » ordonna-t-il.

Je levai les yeux vers lui.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

Il se contenta de me regarder fixement.

Je me levai d'un bond, courus jusqu'à l'estrade et m'y agenouillai à nouveau.

Je ne comprenais pas.

Le Bourrelier n'avait pas quitté la pièce. Il fouillait dans un sac de cuir.

J'étais troublée. Puis je me dis qu'il voulait certainement vérifier les tiges métalliques de mes oreilles, s'assurer qu'elles étaient correctement fixées.

Je restai à genoux, bien droite, mais impatiente. J'avais faim.

J'espérais qu'il n'en aurait pas pour longtemps.

« Mets la tête en arrière ! » ordonna-t-il.

Je le regardai, soudain inquiète. Il tenait à la main un objet qui ressemblait à une paire de pinces, à ceci près que les mâchoires étaient extrêmement minces et cintrées, de telle sorte que les extrémités, guère plus grosses qu'une pointe d'épingle, se touchent.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

— « Un emporte-pièce, » répondit Targo.

— « Mets la tête en arrière ! » répéta le Bourrelier.

— « Non, » soufflai-je. « Que vas-tu faire ? »

— « N'aie pas peur, El-in-or ! » s'écria Ute. « Ce n'est rien. »

J'aurais souhaité qu'elle se taise.

— « Que vas-tu faire ? » demandai-je, effrayée.

— « Un jour, un maître aura peut-être envie que tu portes un anneau dans le nez, » expliqua Targo. « Ainsi, tu seras prête. »

— « Non ! » hurlai-je. « Non ! Non ! »

Les autres jeunes femmes levèrent la tête, distraites de leur propre désespoir, étonnées, et me regardèrent.

« Non ! » sanglotai-je. « Je vous en prie ! Je vous en prie ! »

— « Mets la tête en arrière ! » dit une nouvelle fois le Bourrelier, avec irritation.

Targo me dévisagea avec étonnement. Il paraissait sincèrement déçu.

— « Mais, tu es courageuse, » dit-il. « Tu es la plus courageuse. »

Soudain, je m'effondrai, hystérique, terrifiée.

— « Non ! » hurlai-je. Je voulus quitter l'estrade. Le Bourrelier se saisit de moi.

— « Tenez-la ! » dit-il.

— « Attachez-la ! » ajouta Targo.

Tenue par le Bourrelier, je regardai Targo avec désespoir.

— « Non, Maître, » suppliai-je. « Je t'en prie ! » Mais, déjà, on m'attachait les chevilles.

Un autre gardien m'immobilisa les mains dans le dos et m'attacha les poignets.

« Non ! » hurlais-je. « Non ! »

Deux gardiens me tinrent par les bras, sur l'estrade. Un autre, qui se tenait derrière moi, me passa le bras autour du cou et, m'ayant saisi les cheveux de la main droite, tira ma tête en arrière, l'immobilisant.

Je ne pouvais plus hurler. Le bras du gardien m'écrasait la gorge.

« Ne bouge pas ! » ordonna le Bourrelier.

Je sentis que l'arrière de la mâchoire de l'emporte-pièce pénétrait dans ma narine, la distendant. Il y eut un petit clic très bref. Mes yeux s'emplirent de larmes. Pendant un instant, je ressentis une douleur intense, puis il ne resta plus qu'une impression de brûlure et de démangeaison.

Tout devint noir mais, maintenue par les gardiens, je ne m'effondrai pas.

Lorsque j'ouvris les yeux, aveuglée par les larmes, le Bourrelier se dirigeait vers moi avec un petit anneau d'acier, partiellement ouvert, et une paire de pinces.

On me tint, tandis qu'il insérait l'anneau dans mon nez. Ce fut douloureux. Puis, avec les pinces, il ferma l'anneau et le fit tourner, de sorte que l'ouverture, l'endroit où les extrémités se touchaient, soit cachée à l'intérieur, près de la cloison nasale.

Je sanglotais de douleur, de désespoir, d'humiliation.

Les gardiens me lâchèrent. L'un d'entre eux me détacha les chevilles.

« Bâillonnez-la ! » dit Targo.

Je fus bâillonnée. Ils ne me détachèrent pas les poignets, craignant peut-être que j'arrache l'anneau. Je l'aurais peut-être fait.

Un gardien, mécontent de moi, me fit descendre de l'estrade et me traîna, mal assurée sur mes jambes, les yeux pleins de larmes, gémissant de désespoir, vers le mur. Il me jeta contre le mur, parmi les autres filles. Je heurtai le mur et me laissai tomber à genoux. Je ne pouvais croire que l'on m'ait fait une telle chose. Je frissonnais et tremblais, les joues couvertes de larmes, appuyée contre le mur.

« Suivante ! » avait crié le Bourrelier.

Ute, qui me regardait avec étonnement, tout comme les autres, se leva et se dirigea sagement vers l'estrade.

Lorsqu'elle revint, elle avait également un minuscule anneau d'acier dans le nez. Elle avait les larmes aux yeux.

« Ça pique, » dit-elle à Inge.

Je regardai Ute, pitoyablement. Ne voyait-elle donc pas ce que l'on m'avait fait ?

Ute s'agenouilla près de moi, me prit par les épaules et je sanglotai sur son épaule, incapable de me contrôler.

« Ne pleure pas, El-in-or, » dit-elle.

J'appuyai la tête sur son épaule.

« Je ne comprends pas, El-in-or, » dit-elle. « L'opération la plus horrible ne te fait pas peur. Tu te montres alors très courageuse. Et ensuite, tu pleures à cause d'un petit anneau nasal. Ce n'est pas comme d'avoir les oreilles percées ! »

— « El-in-or est peureuse, » dit Rena de Lydius.

« Suivante ! » appela le Bourrelier.

Rena se leva et se dirigea vers l'estrade.

— « Le percement des oreilles est beaucoup plus horrible, » dit Ute. « L'anneau nasal n'est rien. C'est même joli. Dans le sud, les femmes libres des Peuples des Chariots elles-mêmes, portent un anneau dans le nez. » Elle me serra plus fort. « Les femmes libres du sud elles-mêmes, » insista-t-elle, « les femmes libres des Peuples des Chariots, portent un anneau dans le nez. » Elle m'embrassa. « Et puis, » reprit-elle, « il est possible de le retirer et personne ne saura que tu l'as porté. Cela ne se verra pas. » Puis, les yeux d'Ute s'emplirent de larmes. Je regardai les minuscules tiges d'acier glissées dans les trous de ses oreilles. « Mais seules les esclaves, » sanglota-t-elle, « ont les oreilles percées. » Elle pleurait. « Comment puis-je espérer devenir un jour Libre Compagne ? » sanglota-t-elle. « Quel homme accepterait une femme avec les oreilles percées de l'esclave ? Et, si je ne porte pas le voile, tout le monde pourra voir, rire, se moquer de moi, en constatant que j'ai les oreilles percées, comme une esclave ! »

Je secouai la tête et appuyai la tête contre son épaule. Je ne comprenais rien. Je savais seulement qu'Elinor Brinton, autrefois de Park Avenue, des restaurants, des boulevards de New York et du vieux continent, avait à présent un petit anneau d'acier dans le nez.

Inge monta ensuite sur l'estrade, les mains toujours attachée dans le dos, afin qu'elle ne touche pas les petites tiges d'acier de ses oreilles.

Elle se soumit de bonne grâce à la fixation de l'anneau.

Néanmoins, elle dit à Targo :

« Mais, j'appartiens à la Caste des Scribes. »

Il dit au Bourrelier :

— « Mets-lui un anneau. »

Elle ne protesta pas.

Ensuite, Lana alla sur l'estrade. Lorsqu'elle revint, elle rejeta la tête en arrière et posa les mains sur sa nuque.

« C'est joli, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Ce serait plus joli s'il était en or, » fit remarquer Dame Rena de Lydius.

— « Bien sûr, » concéda Lana.

— « Mais, c'est joli, » dit Inge à Lana. « Tu es tellement belle, Lana, » dit-elle.

Lana sourit.

Inge la regarda timidement.

« Suis-je jolie ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » reconnut Lana, « l'anneau est joli... et tu es jolie. »

Inge lui adressa un regard reconnaissant.

— « Et moi ? » s'enquit Dame Rena de Lydius.

— « Tu es jolie, » dit Lana.

Je ne levai pas la tête. Je ne voulais pas qu'on me voie.

L'une après l'autre, les jeunes femmes montèrent sur l'estrade.

Ensuite, on nous fit manger. On nous détacha, Inge et moi. On me retira mon bâillon.

Nous étions agenouillées en cercle et mangions du pain et du ragoût dans des bols de bois. On ne nous donnait pas de couverts. Nous prenions le pain et la viande avec nos doigts, puis nous buvions la sauce. Les jeunes femmes bavardaient et semblaient avoir oublié l'épreuve de la matinée. Si elles n'avaient pas oublié elles n'y pouvaient, de toute manière, rien changer. En outre elles savaient que, les oreilles percées, elles vaudraient peut-être un peu

plus cher, ce qui leur permettrait sans doute de prétendre à un maître mieux installé dans la vie. Quelques Marchands d'Esclaves, par principe, scandalisé par le percement des oreilles, refusaient d'y soumettre leurs filles mais Targo, sans doute à cause de l'or impliqué, y tenait. Apparemment, de nombreux maîtres goréens trouvent les filles aux oreilles percées extrêmement stimulantes. Les Artisans et les Métallurgistes, surtout ceux qui se spécialisaient dans le travail de l'or et de l'argent, s'attachaient à créer de nouveaux bijoux destinés aux esclaves. On racontait que l'année précédente, à Ar, Marlenus, Ubar de cette cité, avait fait sensation, lors d'un banquet offert à ses officiers supérieurs, en leur présentant une danseuse qui, bien qu'elle ne soit ni dans son Jardin de Plaisir personnel, ni dans son compartiment, portait des boucles d'oreilles. À présent, néanmoins, moins d'un an plus tard, il n'était pas rare de voir une esclave porter en public, et avec insolence, de tels bijoux.

Je n'étais pas opposée aux boucles d'oreilles. En fait, si je parvenais à en trouver une jolie paire, ou plusieurs paires, j'étais convaincue que je saurais les porter à mon avantage, pour plaire à mon Maître, peut-être même obtenir la satisfaction de mes désirs ou bien le dominer. Si je parvenais à me faire aimer, il serait alors, n'est-ce pas, à ma merci. Je ferais de mon mieux pour y parvenir et, après y être parvenue, en accordant ou refusant mes faveurs, ou la ferveur de mes faveurs, le dominer et, bien que portant un collier, le posséder ! Sur Gor, une femme pouvait-elle lutter autrement ? Elle n'est pas aussi forte que l'homme ! Elle est à sa merci. La culture tout entière la met à ses pieds. Enfin, j'étais assez belle et assez intelligente pour lutter et, certainement, pour vaincre ! J'étais véritablement une esclave, je le savais, mais mon Maître apprendrait qu'une esclave peut être un ennemi dangereux. Je ferais sa conquête. Du moins, j'en rêvais. Le seul élément que je ne prenais pas en considération était le mâle goréen. Il est différent du mâle terrien, terriblement faible et souple, raisonnable, ouvert au compromis, ayant besoin d'être accepté et aimé, ou de s'en convaincre. Le seul élément que j'omis d'inclure dans mes projets était que le mâle goréen, en raison de sa culture ou de son patrimoine génétique, est différent du Terrien type. Contrairement au Terrien typique, mais pas contrairement à tous les Terriens, c'est le maître naturel de la femme. Il y avait eu une époque où j'aurais été incapable de comprendre cela, d'en accepter l'existence. Il y avait manifestement une époque où je n'aurais pu croire à l'existence de cela, où je l'aurais trouvé prétentieux, absurde, incompréhensible, faux. Mais j'avais alors été conduite sur cette planète. À cette époque, aucun mâle goréen ne m'avait prise dans ses bras.

« Mange, » dit Ute.

J'avais à peine touché au ragoût contenu dans le bol de bois.

« Nous garderons notre anneau dans le nez, » reprit Ute, « jusqu'à la fin de notre éducation. Ensuite, lorsque nous quitterons Ko-ro-ba, il nous sera retiré. »

— « Où as-tu entendu dire cela ? » demandai-je. Les rumeurs sont nombreuses, dans les cages.

— « J'ai entendu Targo l'expliquer à un gardien, » souffla-t-elle, regardant autour d'elle.

— « Bien, » fis-je. Je plongeai les doigts dans le bol. Personne n'aurait jamais besoin de savoir qu'Elinor Brinton, de Park Avenue, avait porté un anneau d'acier dans le nez.

Satisfaite, je me mis à manger.

Ensuite, après que, encapuchonnées, on nous eut conduites aux cages où se déroulait notre éducation, je travaillai bien.

Il fut heureux que j'aie bien mangé, car le travail fut difficile. Peut-être Targo souhaitait-il nous faire oublier les événements de la matinée. Le soir, dans les cages privées, nous eûmes un bon repas et notre groupe : Ute, Inge, Lana et moi, fut de ceux qui reçurent des pâtisseries, après le repas.

J'étais satisfaite de mon comportement. Il était juste que je sois récompensée.

En fait, j'étais généralement satisfaite de mon comportement.

Parfois, notre instructrice, qui était elle-même une esclave, m'irritait lorsqu'elle me donnait en exemple.

« Regardez, » disait-elle aux autres filles, « voilà ce qu'il faut faire ! C'est ainsi que le corps d'une esclave doit se mouvoir ! »

Mais j'avais la volonté d'apprendre, afin que mes talents me permettent de m'élever dans la société goréenne. Comme le Guerrier s'applique aux arts de ses armes, je m'appliquai aux arts de l'esclave, car telle était ma position. Le régime alimentaire et les exercices me rendirent plus fine et plus belle. J'appris des choses qui ne me seraient jamais venues à l'idée. Notre éducation, du fait qu'elle se limitait à quelques courtes semaines, ne comportait pas certains éléments qui font ordinairement partie de l'éducation complète. Je n'appris ni la cuisine goréenne ni le nettoyage des vêtements goréens. Je n'appris pas, non plus, la disposition des tapis, la décoration et les fleurs, toutes choses qu'une jeune Goréenne, libre ou esclave, doit connaître. Mais j'appris à danser, à donner du plaisir, à me tenir droite, à bouger, à m'asseoir, à me tourner, à lever et baisser la tête, à m'agenouiller et à me lever. Finalement je constatai, pas toujours avec satisfaction, que l'éducation se révélait efficace. Le soir du jour où on nous avait posé l'anneau nasal, je regagnais ma cage, après avoir fait une course pour Targo. J'étais une de ses préférées et il m'envoyait souvent en course.

Alors que je passais devant un gardien, comme une esclave passe devant un homme, il me prit par le bras et m'immobilisa, me faisant presque tomber, m'attirant contre lui.

« Tu apprends à bouger, Esclave, » dit-il.

J'eus peur. Puis je cessai d'avoir peur. Je tirai légèrement sur son bras, comme si j'avais peur mais ne pouvais espérer lui échapper. Et, en fait, bien entendu, je ne pouvais m'échapper, même si je l'avais voulu. C'était un homme et il était, naturellement, assez fort pour me contraindre à lui obéir. Comme je détestais la force des hommes ! Je le regardai, timidement.

— « Je t'en prie, Maître, » soufflai-je, les lèvres timidement entrouvertes, avec un léger sourire, les chevilles jointes et éloignant légèrement mon corps du sien, mais les épaules dirigées vers lui.

— « Sleen femelle ! » siffla-t-il.

Il eut un sourire ironique.

Il saisit mon anneau nasal entre le pouce et l'index puis leva le bras. Debout sur la pointe des pieds, je luttai contre la douleur.

« Tu es une jolie petite esclave, » dit-il.

— « Je suis Soie Blanche, » soufflai-je, effrayée, véritablement effrayée.

Il lâcha l'anneau et tendit le bras vers moi.

— « Qu'est-ce que cela peut faire ? » demanda-t-il.

Je reculai, fis demi-tour et, trébuchant, heurtant la paroi des cages, m'enfuis dans le couloir. Je crois que je ne courais pas comme une jolie petite esclave. Je courais maladroitement, terrifiée, comme une jeune Terrienne fuyant devant un mâle goréen.

Je l'entendis rire, derrière moi, et m'arrêtai. Il s'était moqué de moi.

Je me retournai et le regardai avec irritation.

Il frappa dans ses mains, fit un pas dans ma direction, si bien que je pivotai à nouveau sur moi-même et m'enfuis, en trébuchant, dans le couloir, entendant toujours son rire.

Mais, quelques instants plus tard, je repris ma dignité.

En arrivant aux cages, j'étais satisfaite de moi-même. J'avais attiré l'attention du gardien.

Il m'avait désirée. Bien entendu, il ne m'aurait pas prise, car il craignait la colère de Targo, mais il m'avait manifestement désirée. Je frissonnai. Sans Targo, il m'aurait certainement prise, sur le ciment du sol, entre les barreaux. Néanmoins, dans l'ensemble, j'étais tout à fait satisfaite. Je savais que j'étais désirable. Je savais que j'étais très désirable. J'étais une esclave séduisante. J'étais fière. J'étais très satisfaite.

Ute et Inge nous demandèrent, à Lana et à moi, de les aider à nettoyer la cage, ce soir-là mais, comme d'habitude, nous refusâmes. Cette tâche revenait aux filles inférieures. Lana et moi, nous valions mieux qu'Ute et Inge, c'est du moins ce que nous pensions. En conjuguant nos efforts, nous aurions pu contraindre Lana à travailler, mais il aurait alors fallu que je travaille également. J'avais compris que, en prenant le parti de Lana, bien qu'elle ne me soit pas sympathique, elles ne pouvaient nous contraindre à travailler toutes les deux. Comme Ute et Inge tenaient à ce que la cage soit propre, cette tâche désagréable leur revenait systématiquement. J'aimais vivre dans une cage propre. Mais je n'avais pas envie de la nettoyer. Lana et moi, ce soir-là, les trouvâmes stupides et, satisfaites de nous-mêmes, nous couchâmes sur notre paille.

J'étais contente d'être désirable. Je touchai l'anneau nasal. Je ne l'aimais pas. Au matin, j'aurais des raisons supplémentaires de le détester. Je somnolais. J'étais contente d'être désirable et j'étais contente de savoir que cet horrible anneau nasal me serait retiré avant de quitter Ko-ro-ba. Je roulai sur moi-même, fermant les yeux. Ko-ro-ba, me dis-je, Ko-ro-ba. Je somnolais. Nous y étions arrivées à l'aube et Targo nous avait permis de quitter les chariots, pour que nous puissions regarder la ville sous le soleil matinal. La cité, sur les murs et les tours de laquelle se réfléchissait le soleil, était magnifique. On l'appelle parfois : Les Tours du Matin, et avec juste raison. Je me retournai à nouveau, les yeux fermés. Mais les cages, avec leurs gros blocs de pierre, leurs barreaux épais, leur paille et leurs odeurs, n'étaient pas belles. Puis je m'endormis, heureuse d'être désirable, oubliant jusqu'à l'anneau nasal. Tout en m'endormant, je me dis qu'Ute et Inge s'affairaient, nettoyant la cage.

Ute était une petite esclave stupide. Et Inge aussi.

Mais, finalement, elles ne nettoyèrent pas la cage, ce soir-là.

« Debout, Esclaves ! »

Mon nez me fit atrocement mal.

Je me réveillai immédiatement. Lana poussa un cri de douleur. Je secouai la tête et eus à nouveau mal.

« Gardez les bras le long du corps ! » ordonna Inge.

Nous avions été attachées l'une à l'autre, Lana et moi, par l'anneau que nous portions au nez. Cela avait été fait pendant que nous dormions. Une lanière de cuir avait été passée dans les deux anneaux, puis attachée. La double lanière nouée qui nous attachait l'une à l'autre faisait une trentaine de centimètres de long. Nous nous faisions face, Lana et moi. Le petit poing d'Ute serrait la lanière.

Lana tendit la main vers la lanière. Ute la tordit. Lana gémit de douleur. Je poussai également un cri, car j'étais attachée à la même lanière. Puis, Lana, les yeux pleins de larmes, garda sagement les bras le long du corps. Je fis de même. Je n'osais pas bouger.

— « Ute ! » protestai-je.

Elle tordit la lanière et je poussai un cri de désespoir.

— « Tais-toi, Esclave, » dit Ute d'une voix douce.

Je me tus et Lana fit de même.

Ute nous fit lever et la douleur nous fit fondre en larmes. Nos bras restèrent le long du

corps, mais nous serrions les poings.

« Mettez les mains dans le dos, » conseilla Ute.

Nous nous regardâmes.

Ute exerça une torsion sur la lanière.

Nous criâmes et obéîmes.

Inge approcha, avec deux lanières, probablement prêtées par un gardien.

Elle m'attacha les poignets dans le dos. Puis ce fut le tour de ceux de Lana.

« À genoux, Esclaves ! » ordonna Ute.

Nous nous regardâmes avec fureur, Lana et moi. On tira brusquement sur la lanière et, avec un cri, nous tombâmes à genoux devant Ute et Inge.

« La cage, » dit Ute, « a besoin d'être nettoyée. » Son poing ne quittait pas la lanière. « Vous pouvez appeler le gardien, » ajouta-t-elle, « et lui demander des brosses, de l'eau et de la paille propre. »

— « Jamais ! » s'écria Lana.

Une torsion brutale fut exercée sur la lanière.

— « Je vais l'appeler ! » criai-je. « Je t'en prie ! Je t'en prie ! »

— « Qui veut commencer ? » s'enquit Ute.

Lana me regarda.

— « El-in-or, » dit-elle.

— « Lana, » dis-je.

— « El-in-or va commencer, » décida Ute.

Le gardien apporta de la paille fraîche, de l'eau dans un seau de cuir et une brosse à poils durs.

On me détacha les poignets et, à quatre pattes, j'entrepris de ramasser la paille sale et nauséabonde.

— « Attention ! » cria Lana. Je m'étais également fait mal.

Lana resta attachée et la lanière de nos anneaux ne fut pas retirée. Ce fut une tâche malaisée.

Je nettoyai la moitié de la cage, retirant la paille et frottant les plaques métalliques du plancher. Ute ne me permit pas de tricher. Il me fallut frotter deux fois les plaques métalliques. J'avais mal aux genoux. Finalement, ma moitié de cage fut nettoyée et j'y étendis de la paille propre. Puis je fus à nouveau attachée et Lana, détachée, nettoya l'autre moitié de la cage. À genoux, les mains attachées dans le dos, mon anneau relié à celui de Lana, je la suivis, comme elle l'avait fait. Elle dut également frotter deux fois sa moitié de cage. Ses poignets furent à nouveau attachés. Ensuite, Ute nous tira près des barreaux de la façade de la cage et, dénouant la lanière, la passa derrière deux barreaux et la renoua, au-dessus d'une barre transversale située environ un mètre au-dessus des plaques métalliques du plancher. Ensuite, elle nous laissa là.

« Ute, » suppliai-je, « je t'en prie, libère-nous. »

— « Je t'en prie, » gémit Lana.

Nous étions au supplice, mais nous ne pouvions bouger.

De l'autre côté des barreaux, des esclaves et des gardiens passèrent, se rendant au repas du matin. Ils se moquèrent de nous. Tout le monde savait que nous refusions de participer au nettoyage de notre cage. J'étais humiliée. Lana elle-même ne paraissait plus aussi hautaine et intelligente, agenouillée derrière les barreaux, offerte à tous les regards et attachée par l'anneau qu'elle portait au nez.

Lorsque la cage fut ouverte, Ute et Inge allèrent prendre le petit déjeuner. Nous restâmes,

Lana et moi.

Lorsque Ute et Inge revinrent, nous en avions assez de cette torture.

« Lana travaillera, » promit Lana.

— « Si tu ne le fais pas, » affirma Ute, « tu ne t'en tireras pas aussi facilement la prochaine fois. »

Lana hocha la tête. Elle était forte mais savait que, dans une cage, on est à la merci de ses compagnes. Ute et Inge avaient démontré l'étendue de leur pouvoir.

« Et toi, El-in-or ? » s'enquit Ute avec bonne humeur.

Je détestais Ute !

— « El-in-or travaillera, » répondis-je.

— « Bien, » dit Ute. Puis elle nous embrassa. « Maintenant, détachons ces esclaves, » ajouta-t-elle à l'intention d'Inge. Ute et Inge nous libérèrent.

« Il est temps de partir pour les cages privées, » dit un gardien qui passait par là.

Nous nous levâmes, Lana et moi, puis regardâmes Ute et Inge. Nous ferions notre part de travail.

Les journées se succédaient insensiblement, dans les cages de Ko-ro-ba. Quatre jours après le percement des oreilles, le Bourrelrier revint aux cages et retira les minuscules tiges métalliques, ainsi que les disques. Il ne nous resta plus, dans les lobes de nos oreilles, que des trous minuscules, presque invisibles, destinés aux bijoux que les maîtres pourraient décider d'y introduire. Les anneaux que nous avions dans le nez ne seraient retirés que le jour où nous quitterions les cages. Nous étions des filles aux oreilles percées, nous comptions parmi les esclaves les plus désirables.

Les journées se succédèrent et les repas succédèrent aux périodes d'apprentissage et d'exercices. Les journées se ressemblaient toutes, à ceci près que nos leçons devenaient de plus en plus longues et complexes. Je dus faire appel à toute mon attention et à toute mon intelligence pour maîtriser les techniques de plus en plus subtiles et complexes de l'esclave. L'instructrice nous fouettait, en cas d'échec. Je notai la transformation et l'amélioration des autres filles. Nous apprenions, nous devenions de plus en plus compétentes. Même Inge ! Je la regardai, dans le carré de sable, danser au son des tambours, nue, portant des bracelets d'esclave et un collier orné de pierres précieuses. Elle ne semblait plus appartenir à la Caste des Scribes studieux, vêtus de robes bleues. Ce n'était qu'une esclave nue qui dansait, désirable, tournoyant sur le sable, dont le corps battait au rythme des tambours du plaisir. Je me demandai si un Scribe allait l'acheter. Je supposai que, si cela se produisait, elle feindrait d'être une jeune fille timide, originaire de la Caste des Scribes. Mais, qu'arriverait-il, s'il lui demandait de danser ? Ne serait-il pas surpris, alors, en découvrant ce qu'il a acheté, une jeune femme soudain contrainte à se présenter comme une esclave déchaînée, magnifiquement éduquée pour exciter les sens d'un maître ? Je compris alors qu'Inge était une rivale. Mais je décidai de faire mieux qu'elle. Ute, bien entendu, était incroyable, magnifique. Elle vaudrait indubitablement très cher. Mais je croyais que je vaudrais plus cher encore. Je constatai avec intérêt, et même stupéfaction, que Dame Rena de Lydius, bien que raffinée, suivait l'enseignement avec ferveur et compétence. Elle savait, en fait, qu'elle était déjà achetée, mais elle ignorait qui serait son Maître. Depuis qu'elle avait eu les oreilles percées, elle avait terriblement peur de ne pas lui plaire. Son ardeur était pitoyable. Elle avait été libre ; elle n'était plus qu'une esclave, dont l'existence et le destin ne dépendaient plus que de son aptitude à séduire ceux qui pourraient la capturer ou l'acheter, ceux qui la posséderaient. Lana et moi, incidemment, de l'avis général et suivant l'opinion des

instructrices, étions les meilleures esclaves du groupe. Malgré mes efforts, je ne pus jamais la dépasser. Je la détestais. Mais, bien que je ne sois pas aussi bonne que Lana, je n'avais aucune raison de rougir de mes progrès dans les arts de l'esclave. J'étais presque parfaite. J'étais fière. Je vaudrais cher. Peut-être parce qu'elle reconnaissait ma compétence, Lana se mit à me faire des confidences et, malgré la haine que je lui vouais, je devins son amie. Nous passâmes davantage de temps ensemble et je parlais moins à Ute, qui était stupide, et à Inge, qui était maigre. Lana et moi étions les meilleures, vraiment les meilleures.

J'étais très contente.

Inconsciemment, au fil des jours, mon corps devint véritablement celui d'une esclave. Je n'en étais même plus consciente. Il existe des dizaines de mouvements subtils, minuscules, presque imperceptibles, mais que l'on remarque, presque sans les remarquer, dans le comportement d'une esclave, des choses qui, accumulées, la distinguent nettement des femmes libres.

Je ne me comportais plus comme une femme libre, même une belle femme, de la Terre. Je bougeais, et naturellement, comme ce que j'étais : une esclave goréenne sans inhibitions, impudique, désirable, féline, insolente.

Un jour, alors que je m'étais levée et traversais la cage, sur la paille, Inge, qui était à genoux non loin de moi, dit soudain, sans préambule :

« Tu es une esclave, El-in-or ! »

Je me jetai sur elle et la frappai. Ses yeux s'emplirent de larmes.

« Esclave ! » hurla-t-elle.

Je la pris par les cheveux et lui donnai des coups de pied. Puis, nous injuriant et nous griffant, nous roulâmes sur la paille. Lana se mit à rire. Ute tenta de nous séparer.

— « Nous sommes toutes des esclaves, » dit-elle. « Ne vous querellez pas ! »

Soudain, j'eus l'impression que l'on m'arrachait le sommet du crâne et Inge poussa un cri de douleur.

Un gardien était entré dans la cage et, nous ayant empoignées par les cheveux, nous avait séparées.

Nous n'osions même plus bouger le moindre muscle, Inge et moi.

J'eus soudain peur d'être battue. J'avais déjà été battue une fois, lors de ma capture, par Lana, près du chariot, avec des lanières de cuir. Je n'avais jamais été battue par un homme. J'avais terriblement peur que les cinq lanières du fouet goréen ne s'abattent sur moi avec toute la force d'un homme. J'étais trop sensible à la douleur. Les autres filles, esclaves ordinaires, pouvaient être battues, mais pas moi. Cela serait trop douloureux. Elles ne pouvaient comprendre ce que cela me ferait, comme cela serait douloureux.

« C'est elle qui a commencé ! » criai-je.

— « Elle m'a frappée ! » cria Inge.

Inge, aussi, avait peur. Elle appartenait à la Caste des Scribes et craignait également le fouet. Mais ce n'aurait pas été aussi cruel pour elle que pour moi, car c'était une fille ordinaire, moins sensible, moins délicate.

— « C'est elle qui a commencé ! » criai-je. « C'est elle qui m'a frappée la première ! »

Ute retint son souffle.

« Ne me bats pas, » sanglotai-je. « C'est elle qui a commencé ! Elle m'a frappée la première ! »

— « Menteuse ! » hurla Inge.

— « Menteuse ! » répliquai-je.

Ute me regardait et ses yeux exprimaient la déception. Lana riait.

— « Le gardien était devant la cage, » dit Lana. « Il a tout vu ! »

Tenue par les cheveux, penchée, mon cœur se serra. J'étais une esclave prise en flagrant délit de mensonge. Je tremblais.

Mais nous ne fûmes pas battues.

Le gardien ricana.

Contrairement à Ute, il n'avait pas été surpris de constater que j'étais une esclave menteuse. Manifestement, et cela m'irrita, il s'y attendait. Je compris alors quelle était ma réputation, dans les cages.

Cela me mit en colère.

On nous attacha alors les mains dans le dos. Puis le gardien, me tirant par les cheveux, me traîna jusqu'à un côté de la cage. Il me fit lever, tournée vers l'intérieur de la cage, et noua mes cheveux autour d'une barre transversale située une trentaine de centimètres au-dessus de ma tête. Ensuite, il traîna Inge de l'autre côté de la cage, la fit lever, la tournant vers moi, et l'attacha de la même manière. La douleur la fit grimacer.

Puis le gardien sortit de la cage, fermant la porte à clé derrière lui.

« Dormez bien, Esclaves, » dit-il.

Lana s'étendit paresseusement sur la paille.

— « Bonne nuit, Maître ! » cria-t-elle.

— « Bonne nuit, Petite, » répondit-il.

Il se tourna vers Ute. Ute s'allongea sur la paille.

« Bonne nuit, Maître, » souffla-t-elle.

Il hocha la tête, puis me regarda.

— « Bonne nuit, Maître, » dis-je.

Lorsqu'il se tourna vers Inge, elle réagit de la même manière.

Puis il s'en alla.

Quelques heures plus tard, quelques heures avant l'aube, Inge me regarda, les yeux pleins de haine.

« Tu es menteuse, El-in-or, » dit-elle.

— « Tu es stupide, » répliquai-je.

Au matin, lorsque le gardien détacha nos cheveux, nous nous effondrâmes sur les plaques métalliques du plancher de la cage. Nous étions tellement épuisées que c'est à peine si nous remarquâmes que l'on nous avait détaché les poignets. Je restai allongée sur la paille, le visage caché dedans, sentant, dessous, l'acier glacé.

Puis, quelques instants plus tard, je me traînai près d'Inge.

« Je m'excuse, » dis-je, « Inge. »

Inge me regarda, les yeux durs. La torture de la nuit lui avait également endolori le corps.

« Pardonne-moi, Inge, » demandai-je.

Inge tourna la tête.

« El-in-or s'excuse, Inge, » intervint Ute.

Intérieurement, je remerciai Ute.

Inge ne me regarda pas.

« El-in-or est faible, » dit Ute. « Elle avait peur. »

— « El-in-or est menteuse, » répéta Inge. Puis, haineuse, elle me regarda dans les yeux. « El-in-or est une esclave ! » dit-elle.

— « Nous sommes toutes des esclaves, » affirma Ute.

Inge posa la tête sur ses genoux.

Les larmes me montèrent aux yeux. Ute me passa le bras autour des épaules.

— « Ne pleure pas, El-in-or, » dit-elle.

Je m'écartai d'Ute, soudain furieuse. Ute gagna son coin de cage.

Inge avait raison. J'étais une esclave.

Je m'allongeai sur la paille et regardai le plafond, également constitué de plaques métalliques, plancher de la cage supérieure.

Mais, contrairement à Inge, j'étais une esclave magnifique et désirable !

J'entendis le bruit des sandales du gardien, sur le lattis de la passerelle desservant les cages. Je me levai d'un bond et me pressai contre les barreaux.

« Maître ! » appelai-je.

Il s'arrêta.

À travers les barreaux, je tendis la main vers lui.

Il sortit un bonbon de son petit sac de cuir et me le tendit, trop loin pour que je puisse m'en saisir.

Je m'efforçai d'attraper le bonbon. Je n'y parvins pas. Finalement, il me le donna.

« Merci, Maître, » dis-je. Je mis le bonbon dans ma bouche. J'avais reconnu son pas. Rares étaient les gardiens qui avaient des bonbons. J'étais satisfaite de moi. Je ne croyais pas qu'Inge serait parvenue à obtenir un bonbon.

Je m'assis dans la paille et suçai le bonbon.

— « Je te pardonne, El-in-or, » dit Inge. Sa voix trahissait la lassitude.

Je ne répondis pas car je craignais qu'elle veuille goûter le bonbon, qu'il s'agisse d'un piège.

Lana s'approcha de moi. Elle tendit la main.

— « Donne-le-moi ! » dit-elle.

— « Il est à moi, » répondis-je.

— « Donne-le à Lana, » insista Lana. « Je suis la Première Fille de cette cage. »

Elle était plus forte que moi.

Je lui donnai le bonbon et elle le mit dans sa bouche.

Je me traînai jusqu'à Inge.

— « Me pardonnes-tu vraiment, Inge ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Inge.

Je m'éloignai d'Inge et m'allongeai sur le ventre, dans la paille.

Inge avait raison. J'étais une esclave.

Je me retournai et regardai fixement le plafond, ces plaques de métal inflexible qui formaient le plancher de la cage supérieure. Je restai allongée là, nue, sentant le métal du plancher, sous la paille, contre mon dos. Oui, j'étais une esclave.

« Oui, » me dis-je, « tu es une esclave, Elinor. Les Panthères te l'ont prouvé, et l'homme de la hutte. Tu es une esclave par nature. » Je levai un genou. « Mais tu es une belle esclave, une esclave intelligente. »

Je me remis sur le ventre, pris un brin de paille et caressai le sol avec le bout.

Bizarre, me dis-je, qu'Elinor Brinton, qui avait été si riche, si élégante, si arrogante, qui avait habité Park Avenue et possédé une Maserati, ne soit plus, sur cette planète lointaine, qu'une esclave ordinaire, nue, allongée sur le ventre dans la paille, derrière de lourds barreaux, marchandise en cage.

Je n'espérais plus retourner sur Terre. Les hommes du vaisseau argenté venaient probablement d'une autre planète. Je n'avais vu ni vaisseaux ni hommes semblables à eux, sur cette planète. En outre, rien ne prouvait qu'ils n'étaient pas aussi féroces et terrifiants que ceux du vaisseau noir. Je n'avais pas envie de les rencontrer. Le souvenir de l'énorme créature dorée qui les accompagnait était également effrayant. J'étais persuadée que ces hommes et cette créature ne me reconduiraient pas sur Terre. J'avais été témoin de leur puissance, lorsqu'ils avaient détruit le vaisseau noir. Cela me faisait peur. Et je me dis que les hommes du vaisseau noir, en forme de disque, qui m'avaient amenée ici, n'avaient certainement pas non plus la moindre intention de me ramener sur Terre. J'avais compris qu'il était impossible de marchander avec eux. Dans la hutte, j'avais compris ce que je représentais, à leurs yeux, une esclave abjecte, tout juste assez bonne pour s'agenouiller à leurs pieds et supplier d'être commandée. Et, même si je les servais, ne risquais-je pas, afin que je ne puisse tomber entre les mains de leurs ennemis ou révéler leurs plans et complots, d'être assassinée ? Et, même si je les servais effectivement et que, dans leur clémence, ils m'épargnent, je savais qu'ils ne me garderaient qu'en tant qu'esclave, susceptible d'être vendue ou donnée. J'étais heureuse d'avoir pu quitter la forêt. Ils auraient peu d'espoir de me retrouver une nouvelle fois. Il y avait peu de chances que j'aie de retrouver la Chaîne de Targo ou de lui être rendue. En fait, il était plus probable que, seule, nue et attachée, sans défense, dans la forêt, je sois morte de froid ou aie été dévorée par les panthères ou les sleens.

Mes pensées me ramenèrent à cette nuit terrifiante où j'avais quitté la hutte, dans le noir, laissant l'animal noir dévorer la carcasse ensanglantée du sleen.

Je frissonnai.

J'avais couru comme une folle, au milieu des arbres noirs, trébuchant, tombant, roulant, me relevant et reprenant ma course. Parfois, je courais entre les grands arbres Turs sur le tapis des feuilles, parfois je me frayais un chemin parmi des arbres plus denses, parfois dans des enchevêtrements sauvages de buissons et de lianes. Je retrouvai même, parmi les Turs, le cercle où les Panthères avaient dansé. Je vis le poteau auquel j'avais été attachée. Le cercle était désert. Je me remis à courir. L'homme, pris de panique devant la férocité frénétique de l'animal, s'était également enfui. Je craignais surtout que l'animal lui-même me suive. Mais j'étais sûre qu'il ne le ferait pas immédiatement. Je crois qu'il ne m'avait pas vue partir. Je supposais qu'il allait se gorger de nourriture puis dormir. À un moment donné, je faillis trébucher sur un sleen penché sur le cadavre d'un tabuk, créature mince, élégante, semblable à une antilope à une seule corne, qui vit au plus profond des forêts. Le sleen leva sa longue gueule triangulaire et cracha. Le clair de lune se refléta sur ses trois rangées de dents longues et fines. Je hurlai, fis demi-tour et fuis. Le sleen se pencha à nouveau sur sa proie.

Dans ma course, je surprenais parfois de petits animaux et, une fois, je dérangerai un troupeau de tabuks. Je m'efforçais, à la lumière des lunes, de courir toujours dans la même direction, afin de sortir de la forêt. J'avais peur de tourner en rond. Les vents dominants, venus du nord, apportant la pluie et l'humidité, avaient couvert la face septentrionale des grands arbres de ceintures verticales de mousse qui montaient, le long des troncs, jusqu'à six ou huit mètres. Grâce à ce point de repère, je pus me diriger, grossièrement, vers le sud. J'espérais rencontrer un cours d'eau et le suivre jusqu'au Laurius.

Tout en courant dans le noir, j'aperçus soudain devant moi, à une cinquantaine de mètres, quatre paires d'yeux étincelants : une bande de panthères des forêts. Je feignis de ne pas les voir et, le cœur battant, changeai de direction, m'éloignant entre les arbres. À cette heure-là, pendant la nuit, je savais qu'elles chassaient. Nos regards ne s'étaient pas rencontrés. Bizarrement, j'eus l'impression qu'elles m'avaient vu et savaient que je les avais vues, tout comme je les avais vues et sentais qu'elles m'avaient vue. Mais nos regards ne s'étaient pas directement rencontrés. Nous n'avions pas reconnu, pour ainsi dire, que nous étions en présence les unes de l'autre. La panthère des forêts est un animal orgueilleux, toutefois, il n'aime pas être dérangé dans sa chasse. Nous ne nous étions pas affrontées. J'espérais seulement que je n'étais pas ce qu'elles chassaient. Je ne l'étais pas. Elles s'éloignèrent et disparurent dans le noir. Je faillis m'évanouir.

J'étais complètement désemparée. Je tirai sur les liens de mes poignets, mais ils ne cédèrent pas.

Puis, avec joie, je sentis une goutte de pluie, puis une autre. Puis, soudainement, avec la brutalité des orages du nord de Gor, un déluge de pluie glacée s'abattit sur moi. Dans la forêt, attachée, sous la pluie glacée, je rejetai la tête en arrière et ris. J'étais transportée de joie. La pluie allait effacer ma piste ! J'échapperais peut-être à l'animal. J'étais persuadée que les sleens eux-mêmes, qui sont pourtant les meilleurs chasseurs de Gor, ne pourraient suivre ma piste, après une telle averse. Je ris inlassablement puis, m'accroupissant, me cachai dans un buisson, afin de m'abriter. Deux heures plus tard la pluie cessa et je sortis du buisson puis repris mon chemin en direction du sud.

Je ne craignais plus d'être poursuivie, mais j'étais davantage consciente de la situation dans laquelle me mettait la forêt elle-même.

Je frottai la lanière de cuir qui m'attachait les poignets contre le tronc d'un arbre abattu, mais je ne pus ni la détendre ni la couper. Les lanières goréennes sont faites pour attacher les esclaves. Elles sont solides. Une heure plus tard, j'étais toujours aussi solidement attachée que précédemment.

Je décidai qu'il valait mieux continuer.

Je me trouvais impuissante, vulnérable et dérisoire. J'étais comme un animal dépourvu de mains, un animal à quatre pattes, à ceci près que je n'avais pas de peau pour me protéger, mais seulement la douceur de ma chair, et que je n'avais pas les sens subtils, l'odorat et l'ouïe, de ces animaux, que je ne possédais ni leur vitesse ni la légèreté de leur course. J'étais une proie facile.

Je tirai sur mes liens, désespérément.

Je courus en direction du sud.

J'avais faim.

Je m'arrêtai près d'un buisson et mangeai des baies.

Puis, peu avant midi, j'arrivai au bord d'un petit cours d'eau, qui ne pouvait être qu'un affluent du Laurius.

Je me jetai sur les galets et bus l'eau fraîche, étanchant ma soif.

Puis, m'étant levée, j'entrai dans le cours d'eau, éprouvant la froideur de l'eau sur mes chevilles, et descendis le courant. Je préférais prendre cette précaution supplémentaire, afin de ne laisser aucune piste, ni odeur sur une branche, ni sueur sur une feuille.

Je suivis le cours d'eau pendant une ahn, levant parfois la tête vers les branches qui le surplombaient, afin de mordre dans les fruits.

Puis, le cours d'eau se jeta dans un autre, plus large, que je descendis également. J'étais persuadée que ce cours d'eau se jetterait dans le Laurius.

Tout en marchant dans l'eau, je me demandai s'il me fallait tenter de gagner le Laurius, puis Laura. On m'y donnerait à manger. Mais j'y redeviendrais esclave. Je me demandai s'il n'était pas préférable d'essayer de trouver une hutte, dans la forêt, où il y aurait peut-être une esclave susceptible de me détacher et de me donner à manger. Elle ne souhaiterait certainement pas que son maître me voie, car j'étais belle. Puis, j'eus peur car la fille pourrait tout aussi bien me tuer, ou me vendre secrètement, à des chasseurs, ou bien me livrer aux Panthères qui, à leur tour, pourraient me réduire à nouveau en esclavage et me vendre. Peut-être même me ramèneraient-elles dans la hutte de l'homme et de l'animal, pour quelques pointes de flèches supplémentaires !

Je ne savais pas quoi faire. J'étais désespérée.

En outre, me souvenant que je n'avais été vendue que cent pointes de flèches, je me mis en colère. Je fus furieuse. Je valais manifestement beaucoup plus. Compte tenu des tarifs pratiqués, j'avais beaucoup de valeur. J'aurais dû rapporter des pièces d'or, pas des pointes de flèches !

J'étais tellement en colère que je ne remarquai pas un homme, caché derrière un buisson, au bord du cours d'eau.

Soudain, une boucle de cuir s'enroula autour de mon cou. Stupéfaite, je me retournai. La boucle se serra. J'étais prise.

Il me tira vers lui.

Je dus sortir de l'eau, dans laquelle je marchais, et monter sur la rive. Je sentis les galets du rivage, sous mes pieds, puis l'herbe et, finalement, à cause de la faim, de l'épuisement ou de la peur, tout devint noir et je m'évanouis.

Je repris connaissance quelques instants plus tard. J'étais dans les bras d'un homme qui me portait. J'avais sa chemise. Elle était plus longue qu'une camisk d'esclave ordinaire. Les manches avaient été roulées. Elle était chaude. Je n'avais plus les mains cruellement attachées dans le dos. Une boucle de lanière de cuir m'avait été passée à la taille et attachée derrière. Des menottes m'immobilisaient les mains sur le ventre. La lanière, au centre, était passée autour de la chaîne des menottes, de sorte qu'il m'était impossible de lever les bras. Les deux extrémités de la lanière avaient ensuite été attachées dans le dos, de telle sorte que je ne puisse atteindre le nœud. Les bracelets n'étaient pas serrés, mais je ne pouvais en sortir les mains. Je n'essayai pas.

« Tu es éveillée, El-in-or, » dit-il.

C'était un des hommes de Targo, celui qui m'avait accompagnée chez le Médecin.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Nous pensions t'avoir perdue. »

— « J'ai été capturée par les Panthères, » expliquai-je. « Elles m'ont vendue à un homme. Il y avait un animal. J'ai fui. Je me suis échappée. »

Je pris conscience de la puissance de ses bras. J'eus peur.

« Je suis toujours Soie Blanche, » soulignai-je.

— « Je sais, » répondit-il.

Je rougis.

« Heureusement pour toi, » ajouta-t-il.

Je baissai la tête.

Soudain, il me lâcha.

« Tu es réveillée, » dit-il. « Tu peux marcher. »

Assise dans l'herbe, saisie par la douleur, contrariée, je levai la tête.

— « Non, je ne peux pas marcher, » dis-je. « Je ne peux même pas me lever. »

Il releva la chemise, dans le dos, la passant sous la lanière de cuir. Puis il alla couper une badine.

Lorsqu'il revint, j'étais debout.

— « Bien, » dit-il. Il rabaissa la chemise et jeta la badine.

Je marchai devant lui.

« Targo a déjà quitté Laura, » m'expliqua-t-il. « Nous allons le rejoindre sur l'autre rive du fleuve, à l'endroit où il a dressé son camp pour la nuit. »

Nous marchâmes.

« Si tu avais quitté Laura avec Targo, » reprit-il, « tu aurais peut-être vu Marlenus d'Ar. »

Je retins mon souffle. J'avais entendu parler du grand Ubar.

— « À Laura ? » demandai-je.

— « Parfois, accompagné d'une centaine de tarniers, il vient chasser dans les forêts du Nord, » répondit le gardien.

— « Que chasse-t-il ? » m'enquis-je.

— « Le sleen, la panthère, la femme, » répondit le gardien.

— « Oh, » fis-je.

— « Il chasse pendant une ou deux semaines, » expliqua le gardien, « puis il retourne à Ar. » Il me poussa de sa semelle, à plat. J'avais ralenti. « Les obligations d'un Ubar, » dit-il, « sont nombreuses et Marlenus aime la chasse. »

— « Je vois, » dis-je.

— « Lorsqu'il a terminé, une caravane rapporte son butin, » précisa-t-il.

— « Oh, » fis-je.

Nous fîmes quelques pas.

« Cherche-t-il quelque chose en particulier ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit le gardien, « Verna, une hors-la-loi. »

Je m'arrêtai.

« Ne te retourne pas, » dit-il.

J'étais irritée. Je le connaissais et il m'aimait bien, mais il m'avait capturée. Il ne m'avait pas donné la permission de lui faire face. Vêtue de sa chemise, je tirai sur les menottes attachées sur mon ventre par la lanière de cuir.

— « J'ai été capturée par Verna et sa bande, » lui appris-je.

— « On raconte qu'elle est très belle, » dit le gardien. « Est-ce vrai ? »

— « Pose la question, » conseillai-je, « aux hommes du camp, ceux qu'elle a capturés et attachés, lorsqu'elle m'a enlevée. »

Il me prit par les cheveux et me tira la tête en arrière.

« Oui ! » criai-je, « elle est belle. Elle est très belle ! »

Il me lâcha.

— « Marlenus va la capturer, » affirma-t-il, « et l'envoyer à Ar dans une cage. »

— « Oh ? » fis-je malicieusement.

— « Oui, » dit-il. « Et, dans son Jardin de Plaisir, elle lui mangera dans la main. »

Je rejetai la tête en arrière.

— « Apparemment, tu crois que toutes les femmes peuvent être domptées, » dis-je.

— « Oui, » répondit-il, derrière moi. Ses mains se posèrent sur mes épaules.

Je n'étais pas mécontente d'apprendre que Marlenus poursuivait Verna et ses compagnes. J'espérais qu'il les capturerait, les déshabillerait, les marquerait au fer rouge, leur mettrait des colliers, en ferait des esclaves !

« Toutes les femmes, » déclara-t-il.

— « Je suis Soie Blanche, » soufflai-je. Je secouai les épaules et il me lâcha. Je m'éloignai en hâte.

Je continuai de marcher devant lui, vêtue de sa chemise, les mains attachées sur le ventre.

— « Arrête-toi ! » ordonna-t-il.

J'obéis.

Il s'arrêta derrière moi et, levant la chemise de quelques centimètres, la coinça sous la lanière de cuir qui m'entourait la taille. Il voulait voir le haut de mes jambes.

« Continue, » dit-il. Il me poussa à nouveau de sa semelle, à plat. Je trébuchai puis me remis à marcher devant lui.

« Tiens-toi droit ! » ordonna-t-il.

Ainsi, je marchai avec élégance, comme il le souhaitait, devant lui.

De temps en temps, tandis que nous marchions, il me fourrait dans la bouche des morceaux de viande qu'il sortait d'un sac.

En fin d'après-midi, nous nous reposâmes une ahn. Puis, sur son ordre, je me levai et nous reprîmes la route de Laura, moi marchant devant lui, comme précédemment.

J'avais une conscience aiguë de son regard. Je ne pouvais me retourner et regarder, bien entendu, mais je savais que mon corps était continuellement exposé à ses regards.

« Je serais curieux de savoir, » dit-il, « si tu deviendras une bonne Esclave de Plaisir, à Ko-ro-ba. »

— « Tu me trouves désirable, n'est-ce pas ? » demandai-je. Puis je regrettai d'avoir posé cette question.

— « Tes aptitudes à l'esclavage sont tout à fait intéressantes, » reconnut-il. « J'aimerais bien me faire une idée plus précise. »

Je pressai le pas.

— « Il faut que nous nous dépêchions, » dis-je. « Il nous faut rattraper les chariots. »

— « Soie Blanche ! Sleen femelle ! » lança-t-il. « Attends d'être Soie Rouge ! »

Je pressai le pas.

En fait, je n'étais pas mécontente. Quand, ce soir-là, après avoir traversé le Laurius sur une péniche chargée de bois, nous arrivâmes au camp de Targo, j'étais heureuse. Ute et Inge étaient là, ainsi que les autres esclaves que je connaissais. Même Lana. Targo était content de m'avoir à nouveau dans sa Chaîne. Cette nuit-là, nue dans le chariot, allongée sur la toile, les chevilles enchaînées à la barre centrale, le ventre plein, je dormis profondément, la conscience en repos.

Nous étions en route pour Ko-ro-ba, où nous serions éduquées et, de là, nous partirions pour Ar, la grande Cité du sud-ouest.

« À quoi penses-tu, El-in-or ? » demanda Ute.

J'étais à plat ventre sur la paille, dans la cage de Ko-ro-ba, caressant le plancher métallique avec un brin de paille.

— « À rien, » répondis-je.

Je pensais à l'homme de la hutte et à l'animal. Ils n'avaient certainement pas pu suivre ma piste, après la pluie. Ils ne supposeraient certainement pas que j'avais pu rejoindre Targo. En fait, Targo avait déjà quitté Laura, lorsque j'étais arrivée dans cette cité. Je supposais que l'homme et l'animal me chercheraient, à supposer qu'ils s'en donnent la peine, à proximité de Laura, ou bien au nord, ou même dans la forêt. Je supposais qu'ils penseraient probablement que je n'avais pas pu sortir de la forêt. Ils supposeraient certainement que les animaux sauvages m'avaient dévorée, ou bien que j'étais morte de froid.

Je ne risquais rien.

Esclave dans une cage de Ko-ro-ba.

Je n'espérais plus revoir un jour la Terre. J'avais compris que, sur cette planète, je porterais un collier et servirais un maître.

En outre, j'en étais arrivée à me considérer comme une esclave. Les Panthères de la Forêt et l'homme de la hutte m'avaient démontré que j'étais une esclave. Je savais à présent que même sur Terre, même lorsque j'étais riche, même lorsque j'habitais Park Avenue, même lorsque je possédais une Maserati, mon corps était celui d'une esclave, une fille dont le corps, du point de vue des Goréens, était naturellement fait pour la soie et le fouet. On m'avait découverte. Les Goréens m'avaient découverte et me traitaient en conséquence. Ils savent s'y prendre, avec de telles femmes. Rageusement, je frappai le plancher métallique de mon petit poing. Ils les forcent à se soumettre, leur enseignent à obéir, à servir, et délicieusement. J'aurais voulu retourner sur Terre, où les esclaves peuvent être libres, vivre dans le luxe, se pomponner et même, si elles le souhaitent, dominer les hommes faibles de la Terre. J'entendis le pas d'un gardien, dehors. Je connaissais le pas de plusieurs d'entre eux. C'était un de ceux qui me faisaient peur. Je feignis de dormir sur la paille. Lorsqu'il fut passé, je me remis sur le ventre et posai le menton sur le dos de mes mains, les paumes posées sur le plancher métallique. Je serais une esclave intelligente, belle et désirable. J'étais une esclave. Je serais magnifique. Grâce à mon intelligence et à ma beauté, je mènerais, sur Gor, une vie facile. J'avais beaucoup appris, pendant mon éducation. Je souhaitais apprendre davantage. Déjà, mon corps bougeait comme celui d'une esclave, inconsciemment, de façon toute naturelle ! Je souris. Je rapporterais beaucoup d'argent, sur l'estrade. Je regardai brièvement Inge. Pauvre Inge, comme elle était maigre ! Quel homme voudrait d'elle ? Et Ute était tellement petite et stupide ! Lana elle-même me parut sans intérêt. Mais moi j'étais magnifique. Je me souvins que l'homme de la hutte avait dit que tout indiquait que je serais une fantastique Esclave de Plaisir. Je fronçai les sourcils et fis la moue. J'étais irritée. Je serais celle qui conquiert. Je me souvins des Panthères, dansant sous les lunes de Gor, de leurs mouvements convulsifs et désespérés, sous ces lunes. Je méprisais leurs faiblesses. Je n'avais pas de telles faiblesses. J'étais une esclave, mais je n'avais pas de telles faiblesses. Intérieurement, j'étais froide, dure, et je haïssais les hommes. J'étais sûre de pouvoir les dominer.

Je rêvais ainsi, esclave barbare et illettrée, dans une cage de Ko-ro-ba.

Quatre jours avant que nous quittions Ko-ro-ba pour Ar, la nouvelle se répandit dans les cages à la vitesse d'un vol de tarns.

« Verna, la hors-la-loi ! » criait-on. « Marlenus d'Ar l'a capturée ! »

« Verna a été capturée par Marlenus ! »

Je courus vers les barreaux de la cage, enthousiaste. Je pleurais de joie. Comme je haïssais cette femme orgueilleuse et ses compagnes ! Qu'elles deviennent esclaves !

« Pauvre Verna, » dit Ute.

Inge resta silencieuse.

— « Qu'elle devienne esclave ! » criai-je. « Comme nous ! » Je pivotai sur moi-même et leur fis face, le dos contre les barreaux. « Qu'elle devienne esclave, comme nous ! » répétais-je.

Ute et Inge me dévisagèrent.

Je me retournai à nouveau, saisissant les barreaux, avec un sentiment de triomphe et de vengeance assouvie. Que Verna s'agenouille devant les hommes et craigne le fouet !

— « Pauvre Verna, » répéta Ute.

— « Marlenus va la dompter, » dis-je. « Dans son Jardin de Plaisir, elle lui mangera dans la main. »

— « J'espère qu'elle sera empalée ! » déclara Lana.

Je ne partageais pas cet espoir. Mais j'espérais qu'on lui imposerait le maquillage, les soieries et les clochettes des esclaves ! Qu'elle connaisse l'esclavage ! Comme je haïssais la fière Verna ! Comme j'étais heureuse que, comme moi, elle ait été capturée par les hommes !

Je regardai la cage, rouge, furieuse. Je secouai les barreaux. Je martelai le plancher métallique avec les talons. Je poussai des cris de rage, ramassai des poignées de paille que je projetai à travers la cage. J'avais été capturée et n'étais qu'une esclave !

— « Je t'en prie, El-in-or, » s'écria Ute, « ne te conduis pas ainsi ! »

— « Que Verna soit une esclave ! » hurlai-je dans le couloir qui desservait les cages.

Je pleurai, serrant convulsivement les barreaux.

« Qu'elle apprenne ce que c'est que l'esclavage, » soufflai-je.

Un gardien me regarda, d'un air étrange.

Je poussai un cri de désespoir, traversai la cage en courant, me jetant contre la cloison et, de rage et de frustration, pleurant et sanglotant, martelai les plaques métalliques du plancher.

— « Pleure, El-in-or, » dit Ute. « Pleure. »

Allongée par terre, nue sur la paille, esclave impuissante, propriété des hommes et contrainte de leur obéir, je pleurai d'abondance.

Deux autres nouvelles, venues du monde extérieur, où l'on riait et s'amusait, se répandirent dans les cages obscures et couvertes de paille.

Haakon de Skjern, à qui Targo avait acheté ses cent beautés nordiques, dont l'éducation arrivait à son terme, était à Ko-ro-ba.

Cette nouvelle, bizarrement, parut inquiéter Targo.

L'autre nouvelle concernait les raids hardis de Rask de Treve.

Ko-ro-ba tout entière semblait en proie à la fureur.

Quatre caravanes avaient été pillées par le tarnier féroce et insaisissable de Treve. Et ses hommes avaient incendié des dizaines de champs, détruisant les récoltes de Sa-Tarna. La fumée était visible des Hauts Ponts de Ko-ro-ba elle-même.

Les tarniers ko-ro-bains sortaient à toute heure, lorsque le soleil était au zénith, dans l'aube glacée, au crépuscule, et même lorsque les feux brûlaient sur les murs de la ville ; ils sortirent à intervalles réguliers, ils sortirent inopinément, mais ils ne trouvèrent pas le terrible Rask de Treve, pillard insaisissable.

Je rêvai.

J'avais quelques raisons de connaître ce nom : Rask de Treve. Targo, et d'autres, en avaient davantage. C'est lui, Rask de Treve, qui avait attaqué la caravane de Targo avant que, dans la prairie qui s'étend au nord-ouest de Ko-ro-ba, sur la route de Laura, une esclave barbare errante, bizarrement vêtue et s'appelant El-in-or, ait été capturée. En fait, c'était à cause de Rask de Treve que Targo, qui devint le Maître de cette El-in-or, avait perdu la plupart de ses femmes et de ses chariots, ainsi que tous ses bosks. C'était à cause de lui qu'El-in-or, la barbare, en compagnie des autres filles, avait été attelée à son dernier chariot, partiellement brûlé, et contrainte, sous le fouet, de le tirer comme un animal de trait. Je savais que Targo avait trouvé refuge dans un bosquet d'arbres de Ka-la-na, avec ses hommes, sauvant ainsi son or et dix-neuf filles, dont Inge, Ute et Lana. Rask de Treve, pillard respectueux des Codes de Treve, repaire caché de tarniers, cité lointaine, secrète, escarpée de la Chaîne immense et pourpre des Voltaï, n'avait pas, dans ces conditions, poussé la poursuite. Dans l'obscurité de

la forêt, un carreau d'arbalète peut faire mouche, et tuer. Les clairières vertes et les feuillages ne sont pas l'élément du tarnier ; il aime les nuages, la selle et les cieux ; sa monture est le tarn, son champ de bataille, plein de lumière et de vent, plus haut que les montagnes, plus profond que la mer, est le ciel lui-même. De tels hommes ne prennent pas la peine de s'aventurer dans l'obscurité des forêts, à la poursuite de gibier éparpillé. Victorieux, ils clament leur joie et, tirant sur la première rêne du harnais de leur tarn, ils prennent leur essor. Il y a toujours, ailleurs, de l'or et des femmes. Et, avec l'aide des Prêtres-Rois, on retrouve demain, avec intérêt, la pièce ou la femme que l'on perd aujourd'hui ! La femme qui, cet après-midi, échappe à votre collier se retrouvera peut-être, au crépuscule, enchaînée à vos pieds. Si la pièce doit vous appartenir, prétendent ces hommes, elle vous appartiendra ; et si cette femme est destinée, une nuit ou une autre, dans votre tente, sur vos tapis, à la lumière de votre feu, à porter vos chaînes, elle les portera. Elle peut toujours fuir, si tel est son destin, un soir, sur vos tapis étendus sur le sable, elle vous appartiendra.

On ne savait pas grand-chose de Rask de Treve.

En fait, on ne savait pas grand-chose de Treve elle-même. Elle se trouvait sur les hauteurs immenses des Voltaï escarpées, et c'était sans doute autant une forteresse, un repaire de tarniers hors-la-loi, qu'une cité. On disait qu'elle n'était accessible qu'à dos de tarn. Aucune femme, prétendait-on, ne pouvait y entrer, sauf encapuchonnée, attachée et liée en travers de la selle d'un tarn, comme une esclave. En fait, les Marchands et les Ambassadeurs eux-mêmes ne pouvaient gagner la cité qu'accompagnés, encapuchonnés et attachés, comme si, en dehors de ses habitants, Treve ne pouvait recevoir que des esclaves et des captifs. Seuls ses habitants, disait-on, savaient où se trouvait la cité. Les esclaves amenées à Treve, elles-mêmes, soumises entre ses murailles puissantes, levant la tête, regardant son ciel mouvant et rapide, ignoraient où se trouvait la cité où elles servaient. Et, même si elles montaient au sommet des murailles, pour faire une course quelconque, elles ne pouvaient voir, sur de nombreux pasangs hérissés de pics, tout autour d'elles, que les crevasses sauvages, vides, des Voltaï pourpres, et l'abîme qui s'ouvrait sous elles, la paroi verticale des murailles et de la falaise, et la vallée, plusieurs pasangs plus bas. Elles savaient seulement qu'elles étaient esclaves dans cette cité, mais ignoraient où se trouvait cette cité. On racontait qu'aucune femme ne s'échappait jamais de Treve.

Et on ne savait pratiquement rien de plus sur Rask de Treve que sur sa cité isolée et mystérieuse.

On le disait jeune, audacieux et impitoyable, puissant, brutal et hardi, plein de ressources, brillant et insaisissable, maître du déguisement et du subterfuge. On disait que les femmes ignoraient souvent qu'elles étaient en présence de Rask de Treve, tandis qu'il les examinait négligemment, afin de se rendre compte si elles valaient la peine d'être acquises.

On disait que c'était un individu féroce, aux cheveux longs, un tarnier, un Guerrier.

On disait que c'était une des meilleures lames de Gor.

On disait, également, qu'il était incroyablement beau et impitoyable avec les femmes.

Les hommes craignaient son épée.

Les femmes craignaient l'acier de ses colliers.

Les femmes, à ce qu'on disait, avaient des raisons particulières de craindre Rask de Treve. On disait qu'il avait un appétit et un mépris gargantuesques des femmes. On racontait que, lorsqu'il avait utilisé une femme, il la marquait au fer rouge, avec son nom, comme si, une fois utilisée, même si elle était vendue ou donnée par la suite, elle lui appartenait toujours. On disait également qu'il n'utilisait les femmes qu'une seule fois comme si, ce faisant, il la vidait, l'épuisait, lui prenait tout ce qu'elle pouvait donner et que, de ce fait, elle ne

l'intéressait plus. Aucun homme de Gor, disait-on, ne pouvait humilier et diminuer une femme comme le faisait Rask de Treve. Pourtant, d'après ce que l'on racontait, rares étaient les femmes, bizarrement, et cela mettait leurs hommes, ou leurs gardiens, en fureur, qui ne souhaitaient pas être utilisées, marquées et rejetées par Rask de Treve, ce Guerrier jeune, audacieux et impitoyable, pour le seul plaisir de frémir sous ses caresses.

Rask de Treve, disait-on, n'avait jamais acheté une femme. Il capturait celles qui lui plaisaient, s'en emparait par la force. Rask de Treve, comme beaucoup de mâles goréens, préférait les femmes libres, s'amusant des délicieuses agonies de ses proies, tout en les réduisant à la soumission complète de l'esclavage. En revanche, lorsqu'il en avait envie, il lui arrivait de capturer une esclave et de la rendre plus esclave qu'une esclave.

Plus tard, je m'en voulus d'avoir pleuré dans la cage.

Bien sûr, j'étais une esclave !

On me l'avait démontré !

Je le savais !

Mais je serais superbe !

Parfois, je pensais avec colère aux filles de la Terre qui, pour beaucoup, étaient également des esclaves, mais qui l'ignoraient et l'ignoreraient probablement toujours. Je les imaginais s'habillant pour les hommes, s'efforçant de leur plaire, sans toutefois avoir beaucoup d'affection pour eux, pour progresser dans le pouvoir et le luxe, se servant de leur corps, de leur esprit, de leurs sourires, de leurs regards, de leurs paroles et de leurs caresses, sans doute maladroites car elles n'avaient reçu aucune éducation, pour obtenir ce qu'elles voulaient d'hommes faibles et stupides. Ces femmes, qui ne se souciaient pas des hommes, utilisaient les désirs des hommes, intelligemment, impunément, à leur profit. Souriez à un homme de la Terre et il vous en sera reconnaissant ; feignez de vouloir plaire à un homme de la Terre et il fera n'importe quoi pour vous. Vous pourrez alors vous servir d'eux, personnages chétifs qu'ils sont, pour vous élever dans les millions de strates de votre société complexe, pour accéder, flatter, vous insinuer rapidement, avec compétence, dans les sphères élevées, chaudes, confortables, luxueuses de votre monde actif, impersonnel, complexe, sans amour et impatient. Vous leur ferez payer chèrement vos faveurs.

Je serrais les barreaux. Comme c'était différent, sur Gor ! Une telle profiteuse, une telle indifférente, sur Gor, pourrait être simplement emportée et asservie. Les Goréens aiment réduire de telles femmes en esclavage. Elle constaterait que ce n'est pas à elle de dispenser ses faveurs, pour son plaisir et à son avantage, mais que c'est à lui de les commander, suivant son désir personnel. Les Goréens ne sont pas aussi faciles à tromper que les Terriens. Les Goréens ne choisissent pas d'être dominés, mais de dominer, d'être les maîtres. Je souhaitais parfois que de telles jeunes Terriennes se trouvent dans la même situation que moi : découvertes, nues, marquées, impuissantes dans une cage goréenne, contraintes à être l'esclave qu'elles étaient sans le savoir. J'étais éduquée. Elles ne l'étaient pas. J'étais furieuse. Elles étaient libres. J'étais en cage. Elles, bien qu'esclaves au même titre que moi, avaient échappé à cet internement ; moi pas ; j'avais été capturée et les Goréens me contraindraient à payer le prix de mon asservissement ! Je n'avais aucun espoir de liberté. J'étais furieuse. Je pouvais seulement espérer que, bien qu'exilée sur cette planète, je pourrais me servir de mes dispositions et de mon éducation, celle d'une esclave, pour obtenir une existence agréable. Cela, à mon avis, ne serait pas difficile, car j'étais belle et intelligente. Je présumais que mon éducation et mon intelligence me permettraient de lutter victorieusement contre les hommes, même les hommes étrangement séduisants de Gor.

Notre apprentissage continua.

Un jour, un étranger visita nos cages, un étranger de haute taille, partiellement masqué, vêtu des robes de soie jaune et bleue des Marchands d'Esclaves. Il avait, sur l'œil gauche, une bande de cuir attachée derrière la tête. Targo le guidait dans notre partie des cages.

« Voici Soron d'Ar, » annonça Targo, s'arrêtant devant notre cage. Puis il appela : « El-in-or ! »

J'eus peur. Je ne souhaitais pas être vendue avant d'avoir atteint Ar. Je souhaitais être vendue sur la grande estrade de la Curuléenne. C'était là que venaient les acheteurs les plus haut placés et les plus riches de Gor. J'espérais devenir l'Esclave de Plaisir favorite d'un maître fortuné et habiter un des Hauts Cylindres d'Ar, la cité la plus grande et la plus luxueuse de Gor, avoir des soieries et des bijoux et n'avoir rien à faire sauf, peut-être, plaire à mon Maître ou aux invités à qui il pourrait, s'il en décidait ainsi, me prêter pour la soirée.

« El-in-or ! » répéta sèchement Targo.

Je m'avançai jusqu'aux barreaux et m'agenouillai devant eux.

« Achète-moi, Maître, » dis-je.

— « Cette fille sait-elle se présenter ? » s'enquit l'étranger.

Targo était en colère.

« Recommence ! » ordonna-t-il.

J'étais terrifiée. Je me levai d'un bond et gagnai le fond de la cage. Puis, je fis demi-tour, comme une esclave cette fois, et avançai jusqu'aux barreaux, comme une esclave s'avance vers les barreaux, derrière lesquels le Maître la surveille. Je souris légèrement, avec insolence, et m'agenouillai à nouveau devant lui. Je sentis le plancher métallique, sous la paille. Je baissai la tête devant ses sandales, qui étaient de cuir noir, poli, avec de larges lanières, puis me redressai, toujours souriante, provocante. Je le regardai.

— « Achète-moi, Maître, » soufflai-je.

— « Non ! » répondit-il.

Je me levai, irritée, et reculai. Rien ne l'obligeait à se montrer aussi sec. J'avais essayé de me présenter correctement. J'avais réussi ! Mais il ne m'avait pas manifesté le moindre intérêt. J'éprouvai l'humiliation de l'esclave rejetée.

— « Achète-moi, Maître, » dit Inge, à qui Targo avait fait signe d'approcher.

La manière dont Inge avait dit : « moi », comme pour contraster avec moi et mon échec, me déplut ! Se croyait-elle supérieure à moi ? En outre, la manière dont elle s'était avancée jusqu'aux barreaux me mit en fureur. Elle avait été magnifique, sinueuse. Ne venait-elle pas seulement de la Caste des Scribes ! Inge, maigre comme elle était, pouvait-elle être plus désirable que moi ?

L'homme la considéra, avec satisfaction, la toisant, comme un maître apprécie la qualité d'une marchandise féminine.

— « Est-il vrai que tu appartiennes à la Caste des Scribes ? » s'enquit l'étranger.

— « Oui, » répondit Inge, étonnée.

— « Le raffinement de ton accent, » reprit-il, « faisait penser aux Scribes. »

— « Merci, Maître, » dit Inge, baissant la tête.

— « C'est une marchandise de premier choix, » commenta l'homme. « Elle a l'intelligence et l'éducation des Scribes, néanmoins c'est manifestement une esclave exquise et bien éduquée. »

Inge ne leva pas la tête.

« Il faudrait la vendre à un Scribe, » conclut l'homme.

Targo écarta les bras et sourit.

— « À celui qui paiera le meilleur prix, » dit-il.

Aussi souplement et magnifiquement qu'un chat, Inge se leva d'un bond et regagna le fond de la cage. Je la détestais.

— « Achète-moi, Maître, » dit Ute, s'avançant à son tour.

— « Une beauté, » releva l'homme.

Ute, bien qu'esclave, rougit de plaisir. Elle baissa la tête. Comme le rouge, et le sourire lui allaient bien ! Je la détestais !

— « Je m'appelle Lana, » dit Lana, s'avançant et s'agenouillant à son tour devant les barreaux. « Achète Lana, Maître, » reprit-elle.

— « Je n'ai pas demandé le nom de l'Esclave, » déclara l'étranger.

Lana le regarda avec étonnement.

« Retourne à ta place, Esclave ! » ordonna l'homme.

Lana, furieuse, obéit.

« Maintenant, tu peux revenir, » dit l'étranger.

Lana obéit. Dans un mouvement liquide provoquant, elle s'agenouilla devant lui et le regarda.

— « Achète-moi, Maître, » souffla-t-elle.

— « Retourne à ta place, Esclave, » dit l'homme. Puis il se mit à parler avec Targo. Furieuse, congédiée, Lana se leva et regagna le fond de la cage. Elle regarda autour d'elle, mais nous refusâmes d'affronter ses yeux. Je tournai la tête et souris.

L'étranger et Targo se préparaient à gagner la cage suivante.

J'étais debout au fond de la cage, dans le coin droit, sur le plancher métallique, sur la paille. Je regardais à l'extérieur des barreaux. L'homme s'était retourné et me considérait. Je redressai la tête et, furieuse, tournai la tête. Néanmoins je ne pus m'empêcher, quelques instants plus tard, de regarder à nouveau, afin de voir s'il regardait toujours. C'était le cas. Mon cœur faillit s'arrêter. J'eus peur. Puis il se tourna à nouveau vers Targo et s'arrêta devant la cage suivante. J'entendis, dans la cage voisine, une fille marcher, sur la paille, jusqu'aux barreaux. J'entendis son : « Achète-moi, Maître. ». Je m'éloignai, mal à l'aise. Je regardai la cage. Elle était terriblement solide. Il était impossible de s'échapper. Je me sentis impuissante.

Ce soir-là, au dîner, je parvins à voler la pâtisserie d'Ute. Elle ne sut pas qui l'avait prise dans son assiette.

Notre éducation, dans les cages de Ko-ro-ba, arrivait à son terme.

Nos corps, magnifiquement exercés, même ceux d'Inge et d'Ute, étaient indubitablement devenus des corps d'esclaves. Dans nos corps, étaient imprimés des mouvements mystérieux dont, pour l'essentiel, nous n'avions plus conscience, signaux subtils de désir, de passion, d'obéissance à la caresse masculine, mouvements qui suscitaient la jalousie féroce et la haine des femmes libres, surtout celle des femmes libres ignorantes, qui craignaient, peut-être à juste titre, que les hommes les quittent pour acheter ou capturer un tel butin. La plupart des femmes libres, incidemment, ont très peur des esclaves. Certains mouvements sont, debout, aussi évidents que le balancement d'une hanche ; et, couchée, aussi évidents que l'extension partielle d'une jambe, les orteils tendus. Mais il s'agit, pour l'essentiel, de mouvements subtils, minuscules, presque imperceptibles qui pourtant, dans l'impression d'ensemble qu'ils produisent, rendent un corps de femme incroyablement sensuel ; c'est une manière de regarder, une manière de lever la tête, des choses subtiles telles que la flexion presque imperceptible du diaphragme, les petits mouvements craintifs des épaules, qui indiquent que

l'esclave, conformément à son statut, est une proie sans défense. Incidemment, nous apprîmes également à réagir à certains signaux. Par exemple, nous pouvions devenir curieuses, inquiètes, simplement en présentant, sans être certaines qu'il s'en rendait compte, la paume de la main au mâle. Cela nous donnait l'impression d'être vulnérables. Je n'aimais pas faire cela. Et, bien entendu, nous apprîmes à interpréter les mouvements des hommes, à comprendre leurs envies et leurs désirs. Il est bien connu que l'esclave goréenne, lorsqu'elle est éduquée, semble anticiper les humeurs du maître, et qu'il ne lui est pratiquement jamais nécessaire d'exprimer son désir. Elle sait quand il ne la désire pas et quand il la désire et, lorsqu'il la désire, elle lui indique qu'elle est prête et va à lui. Je souris intérieurement. Les hommes paient les esclaves éduquées plus cher. Certains d'entre eux ne saisissent pas toute l'étendue de cette éducation. Ils se la représentent généralement en termes triviaux comme, par exemple, l'aptitude à exécuter les danses de plusieurs cités, et la connaissance des arts de l'amour, tels qu'ils sont pratiqués dans diverses cités. Ils ignorent souvent qu'elle a appris à lire ses désirs, comme un animal, sur son corps, et à les servir promptement, avec subtilité et ferveur. L'esclave éduquée vaut largement son prix. J'avais l'intention de me servir de mon éducation pour asservir mon Maître. J'étais persuadée que je pourrais y parvenir. J'aurais une existence facile. Malgré le collier symbolique que je porterais au cou, c'est moi qui serais le Maître !

Parfois, la nuit, allongée sur la paille de la cage, je pensais à Verna et, dans ces moments-là, la sachant capturée, promise au fer rouge et au collier, je riais intérieurement. Je souhaitais avoir l'occasion de lui manifester mon absence de peur, mon mépris, à cette esclave !

À cette époque, alors que notre éducation, dans les cages de Ko-ro-ba, touchait à sa fin, j'oubliai Haakon de Skjern et Rask de Treve. On racontait que Rask de Treve avait finalement été chassé des environs et des territoires revendiqués par Ko-ro-ba. Certains tarniers de Ko-ro-ba prétendaient l'avoir chassé du territoire de l'État mais d'autres, selon les gardiens, se contentaient de ne rien dire. Quoi qu'il en soit, Rask de Treve et sa bande de pillards semblaient avoir quitté les terres des Tours du Matin. Les champs de Sa-Tarna mûrissaient dans leur munificence jaune et les caravanes passaient en toute sécurité. Les cieux ne retentissaient plus du tonnerre et des hurlements des tarns de Treve, du cri de guerre de ses Guerriers armés de lances. Rask de Treve cherchait, apparemment, ailleurs l'or et les femmes.

Haakon de Skjern, semblait-il, était toujours à Ko-ro-ba. Skjern est une île de Thassa, très éloignée de Ko-ro-ba. Elle se trouve à l'est des terres rocheuses et désolées de Torvaldsland, nettement au-dessus de l'immense ceinture verte des forêts septentrionales. Il était rare que les hommes de Skjern s'aventurent, au sud et à l'intérieur, jusqu'à Ko-ro-ba, les Tours du Matin. Haakon et ses tarniers avaient apparemment des intentions pacifiques. Ils payèrent le prix de leur entrée en ville, prétendant qu'ils avaient besoin de marchandises destinées au commerce. Leurs armes, car ils constituaient un nombre important de Guerriers venus d'un État éloigné, furent déposées à la Grande Porte et leur seraient rendues au moment de leur départ. À Ko-ro-ba, sur l'ordre des responsables de la cité, les fourreaux de Haakon de Skjern et de ses hommes étaient vides. En quoi Haakon de Skjern pourrait-il être dangereux, puisque son fourreau était vide ? Je ne comprenais pas l'inquiétude de Targo et de ses hommes. Haakon avait traité avec eux et souhaiterait peut-être recommencer. Peut-être même ignorait-il que nous étions à Ko-ro-ba. En outre, on racontait qu'il ne quitterait Ko-ro-ba que plusieurs jours après notre départ et prendrait alors la direction de Laura. De plus, à Ko-ro-ba, Targo avait acheté des esclaves supplémentaires, et engagé de nouveaux gardiens,

de sorte que sa caravane serait importante, manifestement capable de résister victorieusement à quarante ou cinquante tarniers. Et puis, les activités de Haakon de Skjern, à Ko-ro-ba, n'avaient, en apparence, rien d'inquiétant. Il semblait véritablement acheter des marchandises et ses hommes, pendant leurs loisirs, jouaient et buvaient dans les tavernes de la ville, liaient connaissance avec d'autres hommes, surtout d'autres tarniers, originaires d'autres cités, qui se trouvaient également, par hasard, dans les murs de Ko-ro-ba. Il n'y avait aucune raison d'avoir peur de Haakon de Skjern et de ses hommes.

« Dehors, Esclaves ! » dit le gardien, faisant tourner la clé dans la lourde serrure et ouvrant la porte de la cage.

Quelques minutes plus tard, joyeuse, je m'agenouillai, nue, sur l'estrade de bois de la grande salle des cages publiques de Ko-ro-ba. Cette fois, il fut inutile de m'attacher les poignets et les chevilles et les gardiens ne furent pas obligés de me tenir.

Je rejetai la tête en arrière et le Bourrelier approcha les mains de mon visage.

Son outil ressemblait à une pince à long manche. Il glissa l'extrémité de son instrument, constitué d'une paire de petites barres articulées, en forme de croissants placés dos à dos, dans l'anneau nasal puis, à deux mains, tirant lentement, soigneusement, sur les poignées, écarta l'outil, ouvrant l'anneau. Ensuite, du bout des doigts, il le dégagea et le laissa tomber sur l'estrade.

Je quittai joyeusement l'estrade et courus jusqu'au mur. Je me touchai le visage et ris. Je n'avais plus ce détestable anneau ! Elinor Brinton ne portait plus le détestable anneau !

« El-in-or, » dit Targo.

Je m'agenouillai immédiatement.

« Tu es très belle, lorsque tu es heureuse, » reprit-il.

Je rougis, les yeux baissés.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

Ute s'immobilisa près du mur. Elle n'avait plus d'anneau dans le nez.

J'aurais voulu qu'Ute me serre dans ses bras et m'embrasse. J'étais terriblement heureuse.

« Ute, » dis-je, « je suis heureuse. »

— « Tant mieux, » répliqua-t-elle, puis elle me tourna, le dos.

Je fus vexée. Lorsque Inge arriva près du mur, je la regardai. C'était mon amie.

« Inge, » m'écriai-je, « je suis heureuse ! »

Mais Inge me tourna le dos et alla s'agenouiller près d'Ute.

Je me sentis seule, terriblement seule.

Lorsque Lana arriva près du mur, je m'approchai d'elle, timidement. Je tendis le bras et la touchai.

« Je veux être ton amie, » dis-je.

— « Tâche de savoir quand nous partirons pour Ar, » dit Lana.

— « Je risque d'être battue, » soufflai-je.

— « Non, » répondit Lana. « Targo t'aime bien. Il ne te battra pas. »

— « Je t'en prie, Lana, » suppliai-je.

Lana tourna la tête.

« Je vais essayer, » soufflai-je.

J'allai près de Targo, tremblante, et m'agenouillai à ses pieds, le front sur les planches.

« L'esclave peut-elle parler ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

Mais j'avais tellement peur que je ne pouvais prononcer les mots.

« Parle ! » ordonna-t-il.

— « Quand, » demandai-je dans un souffle, terrifiée, « ... Quand partirons-nous pour Ar, Maître ? »

Il y eut un silence.

— « La curiosité, » déclara-t-il, « ne sied pas, à une Kajira. » Sa voix était désagréable.

Je gémis.

Je croisai les poignets sous moi et posai la tête par terre, exposant mon dos courbé. C'est la position soumise de l'esclave sur le point d'être punie. Elle s'appelle : Agenouillée pour le Fouet. Je tremblais, violemment, à ses pieds. Je pleurnichai. J'étais persuadée qu'il allait demander à un gardien d'apporter le fouet.

« El-in-or, » dit Targo.

Je levai la tête.

« Au matin, » reprit Targo, « les esclaves déjeuneront avant l'aube. Ensuite, à l'aube, nous quitterons Ko-ro-ba pour Ar. »

— « Merci, Maître, » soufflai-je.

Il sourit, me congédiant.

Je me levai d'un bond et rejoignis Lana.

« Nous partirons demain, à l'aube, » annonçai-je à Lana.

— « C'est bien ce que je pensais, » fit Lana.

Je tendis la main, touchai le bras de Lana, et elle me laissa faire.

— « Je veux être ton amie, » dis-je.

— « Très bien, » répondit Lana.

— « Je suis ton amie, » dis-je.

— « Oui, » répondit Lana.

— « Et toi, » implorai-je, « es-tu aussi mon amie ? »

— « Oui, » répondit Lana, « je suis ton amie. »

— « Tu es ma seule amie, » affirmai-je. Je me sentais très seule.

— « C'est exact, » répliqua Lana.

Comme c'était difficile, de n'avoir qu'une amie. Mais, j'avais au moins une amie, une jeune femme qui m'aimait bien, à qui je pourrais parler, à qui je pourrais faire confiance et me confier.

« Ce soir, » dit Lana, « si on te donne une pâtisserie, il faudra que tu me la donnes. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Parce que nous sommes amies, » répliqua Lana.

— « Je ne veux pas ! » m'écriai-je.

— « Si tu souhaites être mon amie, » déclara Lana, « tu devras être gentille avec moi. »

Je ne répondis pas.

« Très bien, » dit Lana, me tournant le dos.

— « Je t'en prie, Lana, » soufflai-je.

Elle ne se retourna pas.

« Je te donnerai ma pâtisserie, » céдай-je.

Le soir précédant notre départ, j'eus beaucoup de mal à m'endormir. Ute, Inge et Lana dormaient profondément. Je restai allongée sur la paille, regardant le plafond d'acier, indistinct, métallique, dans la lumière tremblotante d'une lanterne suspendue à l'extérieur de la cage, à une cheville fixée dans le mur opposé du couloir.

Le lendemain, nous partirions pour Ar.

Je n'étais pas satisfaite du dîner. Lana avait pris ma pâtisserie, que j'avais accepté de lui donner.

Et, lorsque j'avais essayé de voler celle de Dame Rena de Lydius, à son insu, la main d'Ute s'était refermée sur mon poignet. Son regard était très dur. Je lâchai la pâtisserie. Et, Ute et moi, nous nous penchâmes à nouveau sur nos assiettes. Je n'eus pas de pâtisserie, ce soir-là ! J'étais furieuse.

Je détestais Ute, petite femme laide, stupide et suffisante.

Je détestais également Inge, car elle était maigre, laide et stupide.

Et je détestais Lana, bien qu'elle soit mon amie. Je ne pensais pas grand bien de mon amie.

J'espérais être vendue plus cher qu'elles. Cela leur apprendrait !

Je me mis à genoux dans la cellule et regardai mon ombre sur le mur du fond, dans la lumière de la lanterne.

Je m'étirai, étalant ma chevelure sur mes épaules, la disposant. J'étais belle. Je me demandai comment serait l'homme qui paierait pour me posséder. Je me demandai quel serait mon prix, sur la grande estrade d'Ar, lorsque je serais nue devant les acheteurs, Elinor Brinton, esclave nue, vendue aux enchères.

Le souvenir de Verna, la hors-la-loi, me traversa l'esprit. Elle m'avait capturée et vendue pour cent pointes de flèches !

Comme c'était humiliant, vexant !

Je valais de l'or ! De l'or !

Je regardai la chair d'esclave allongée sur la paille : celle d'Ute, d'Inge et de Lana. Elles étaient esclaves. Je les détestais. Je voulais être débarrassée d'elles. Je n'avais pas besoin d'amies. Je valais mieux qu'elles ! Je voulais seulement être débarrassée d'elles !

Je restai allongée sur la paille et me souvins de la forêt située au nord de Laura.

J'évoquai Verna et les Panthères, dansant dans le cercle. Je les évoquai, au moment où elles n'avaient pu se retenir, se jetant sur l'herbe, se tordant de désir impuissant, même Verna, malgré son orgueil et son arrogance !

Elles étaient faibles.

J'étais dure et forte. J'étais Elinor Brinton. J'étais une esclave, une véritable esclave, je le savais, mais je n'étais pas faible. J'étais dure et forte. J'asservirais un homme, je l'exploiterais, je le ridiculiserais. J'allais conquérir. Elinor Brinton, bien que femme et esclave, allait conquérir !

Satisfaite de moi, je somnolai. Bizarrement, mes pensées me ramenèrent au jour où Soron d'Ar, le Marchand d'Esclaves, avait visité les cages en compagnie de Targo.

« Achète-moi, Maître, » avais-je dit, car je n'avais pas le choix.

— « Non ! » avait-il répondu.

Je serrai furieusement la paille. Puis je m'immobilisai, les yeux fixés sur le plafond métallique.

Il n'avait acheté aucune fille.

Cela me parut étrange, mais ce n'était pas ce qui m'inquiétait, tandis que j'étais allongée là.

Il avait dit simplement, sèchement :

« Non ! »

Comme j'avais été vexée !

Aux autres filles, à ma connaissance, dans notre cage, et devant les autres cages, dans la

mesure où j'avais entendu, il leur avait parlé, les avait congédiées ou bien leur avait dit de regagner leur place. J'étais la seule, à ma connaissance, à qui il avait répondu simplement, sèchement :

« Non ! »

Il n'avait acheté personne, pourtant, à ma connaissance, et j'avais seule été rejetée précisément de cette façon. C'était uniquement à mon : « Achète-moi, Maître. » qu'il avait répondu, avec une brutalité sèche : « Non ! » Peu m'importait qu'il ne m'ait pas achetée ! Alors, il ne voulait pas m'acheter ? Qu'est-ce que cela pouvait bien faire à Elinor Brinton ? Elle était contente ! Elle n'avait pas envie de lui appartenir ! Mais je me souvins que je l'avais surpris à me regarder, après. J'avais rejeté la tête en arrière et, avec fureur et insolence, lui avais tourné le dos. Lorsque je m'étais retournée, il me fixait toujours, m'évaluant. J'avais eu peur. Je savais que j'étais impuissante, enfermée dans une cage. Il fallait que je reste là, derrière les barreaux ! Je ne pouvais m'échapper ! Les hommes pouvaient faire ce qu'ils voulaient de moi. J'étais leur captive. Je leur appartenais, j'étais une esclave !

Mais, une fois vendue, bien qu'esclave, je pourrais conquérir !

Que pouvait faire une fille, enfermée dans une cage, en compagnie d'autres filles souvent aussi belles qu'elle ?

J'étais une esclave.

Très bien.

Je ferais souffrir mon maître, comme seule une femme peut faire souffrir un homme. Je l'humilierais et, utilisant ses désirs, le mettrais à genoux devant moi, me suppliant de lui accorder ses plaisirs. Je tirerais de ses faiblesses tout ce qui pourra satisfaire mes propres désirs !

J'allais conquérir.

Les hommes sont des animaux !

Je les haïssais.

« Achète-moi, Maître, » avais-je dit à Soron, Marchand d'Esclaves d'Ar.

— « Non ! » avait-il répondu.

Je crois que de tous les hommes, à ce moment-là, c'était Soron d'Ar que je haïssais le plus. Sa façon de m'examiner, tandis que je me tenais, impuissante et nue, derrière les barreaux, sur la paille de la cage, offerte à ses regards ; sa façon de me détailler, franchement, objectivement, avec attention, moi, Elinor Brinton, une esclave, une marchandise ! Comme je le haïssais ! Comme je haïssais les hommes ! Comme je haïssais, surtout, Soron d'Ar !

Je m'endormis.

Je fis un rêve étrange, m'agitant en gémissant sur la paille. Je rêvais que je m'étais échappée, que j'étais libre et courais dans les hautes herbes de la prairie goréenne. Comme j'étais heureuse d'être libre !

Puis, soudain, je me retournai et, à quelques mètres de moi, silencieux, imposant dans ses robes jaunes et bleues de Marchand d'Esclaves, toujours partiellement masqué, sa bande de cuir sur l'œil gauche, se tenait Soron d'Ar.

Je m'enfuis.

Mais il me sembla alors qu'il était devant moi. Je fis demi-tour et me remis à courir, revenant sur mes pas, puis à gauche, puis à droite mais, chaque fois, alors que je croyais lui avoir échappé, sa haute silhouette apparaissait dans les herbes.

J'étais nue.

Je courus désespérément.

Puis, une fois de plus, je me retournai.

Il se tenait à nouveau à quelques mètres de moi, silencieux. Nous étions seuls dans les hautes herbes de la prairie.

« Achète-moi, Maître, » dis-je. Je ne m'agenouillai pas.

— « Non ! » répondit-il.

— « Achète-moi ! » suppliai-je. « Achète-moi ! »

— « Non ! » répéta-t-il.

Je vis alors qu'il avait à la main plusieurs boucles minces de cuir tressé.

Je hurlai, pivotai sur moi-même et fuis.

Soudain, la boucle de cuir s'abattit sur moi et se serra brusquement, m'immobilisant les bras contre les flancs.

Je hurlai.

« Tais-toi ! » cria Lana, me secouant. « Tais-toi ! »

Je m'éveillai avec un cri. Puis je vis Lana, la paille et la lanterne suspendue à la cheville, contre le mur du couloir. Ute était à quatre pattes et Inge s'était dressée sur le coude. Elles me regardaient. Puis elles s'allongèrent à nouveau, paresseusement, sur la paille.

Je tendis le bras vers Lana. J'étais terrifiée.

« Lana, » suppliai-je.

— « Dors, » dit Lana, s'allongeant sur la paille.

Je me traînai près d'Ute.

— « Ute, » suppliai-je. « Je t'en prie, Ute, ne m'abandonne pas. »

— « Dors, » répondit Ute.

— « Je t'en prie ! Je t'en prie ! » implorai-je.

Ute m'embrassa et me prit par les épaules. Je posai la tête sur son épaule.

« Oh, Ute ! » sanglotai-je.

— « Ce n'était qu'un rêve, » dit Ute. « Nous allons rester assises quelques instants, puis nous dormirons. »

Quelques instants plus tard, nous nous allongeâmes côte à côte et, serrant la main d'Ute, l'embrassant, je m'endormis.

JE CUEILLE DES BAIES

COMME c'était agréable d'avoir quitté le chariot !

Debout dans l'herbe, au soleil, je m'étirai et ris.

Je portais ma camisk neuve. J'étais très contente.

Je l'avais confectionnée dans le chariot, le jour où nous avons quitté Ko-ro-ba.

Mon ancienne camisk, il y avait longtemps, avait été jetée au feu, dans l'enclos de Targo.

Je présume que les jeunes femmes de la Terre trouveraient que la camisk est un vêtement impudique, scandaleux, mais j'étais très heureuse de l'avoir. La camisk nous était interdite, dans les cages de Ko-ro-ba. Nous aurions pu les salir, dans la paille nauséabonde. En outre, les Marchands d'Esclaves considèrent qu'il est parfois profitable que les filles se retrouvent nues derrière des barreaux. Mais les cages faiblement éclairées, l'acier et le ciment, la chaleur écoeurante et l'humidité, l'air lourd et puant, la paille, l'odeur, la surpopulation et les lourds barreaux, tout cela était derrière nous. Parfois, les femmes libres tombent gravement malades, en visitant les cages. Nous avons vomi, Inge et moi, pendant plus d'une heure, après avoir été poussées dans les cages et enfermées dans notre cellule. Mais, à présent, les cages étaient derrière nous.

Je m'étirai à nouveau.

C'était une journée d'été, le deuxième jour d'En'Var. Dans la chronologie d'Ar, cité où nous nous rendions, on était en l'an 10 121.

Je sentais la caresse de l'herbe sur mes mollets, le soleil sur mon visage, mes bras et mes jambes, la terre chaleureuse, fraîche, pleine de racines, sous mes pieds nus.

J'étais heureuse.

Je levai le visage vers le soleil et fermai les yeux, laissant sa chaleur et sa lumière baigner mon visage et mes yeux fermés.

Elinor Brinton, riche jeune femme originaire de la Terre, était heureuse.

On tira sur la lanière qui m'entourait le cou, et j'ouvris les yeux. Par une solide lanière de cuir de trois mètres de long, j'étais attachée, par le cou, à Ute. Nous cueillions des baies.

Elinor Brinton, esclave goréenne, se pencha immédiatement et, du bout des doigts, cueillit des baies, sur les branches d'un petit arbuste, et les mit dans un panier de cuir.

Ute me tournait le dos, et le gardien également. Fatigué, il s'appuyait sur sa lance.

Nous étions à environ un pasang de la caravane. En me dressant sur la pointe des pieds, dans l'herbe, au sommet de la colline basse où nous cueillions des baies, je pouvais voir les toits rectangulaires des chariots, avec leurs bâches bleues et jaunes.

Nous avons quitté Ko-ro-ba depuis neuf jours.

Il nous faudrait des semaines, pour gagner Ar, et nous y serions vendues.

La journée d'été et la brise me rendaient heureuse.

Subrepticement, cueillant des baies ici et là, je m'approchai d'Ute.

Elle ne me regardait pas, et le gardien non plus.

Ma main plongea dans le panier de cuir, s'empara d'une poignée de baies et la mit

rapidement dans le mien. Ils ne me virent ni l'un ni l'autre. Ute et le gardien étaient stupides.

Je glissai une baie dans ma bouche, prenant soin de ne pas me tacher le visage et les lèvres avec le jus.

Comme j'étais intelligente !

Comme il était agréable d'avoir quitté la puanteur des cages !

Je me baissai, me frottai les chevilles puis étendis les jambes. J'avais mal, à force de rester dans le chariot. Les filles n'ont qu'environ trente centimètres de chaîne, fixés à leur anneau de cheville, enroulés autour de la barre centrale et maintenus en place par un cadenas. Seules quelques épaisseurs de toile font écran entre le corps et les planches du chariot. Mais, à présent, j'étais à l'air libre et, en dehors du fait que j'étais attachée à Ute, je pouvais bouger librement.

Comme il était agréable d'avoir quitté la puanteur des cages ! Comme il était agréable d'être sortie du chariot !

Moi, Elinor Brinton, autrefois riche et, à présent, esclave sur une planète lointaine, j'étais heureuse.

Je ris.

J'avais de nombreuses raisons, me dis-je, d'être heureuse.

Je me souvins du matin où nous avions quitté Ko-ro-ba.

On nous avait fait quitter nos cages avant l'aube. On nous avait forcées à avaler un grand bol de gruau épais. On ne pourrait nous faire manger à nouveau avant le soir. Dans la cour des cages, à la lumière des torches, avec des brosses, nous dûmes nous laver pour débarrasser notre peau de la puanteur des cages. Ensuite, on nous permit de monter dans les chariots. Nous prîmes place dans les chariots, cinq de chaque côté, les pieds vers le milieu. La barre centrale fut installée. Ensuite, un gardien monta dans le chariot, dix anneaux de cheville, fixés à l'extrémité d'une chaîne, sur l'épaule. En commençant par l'avant du chariot, il nous attacha une par une à la barre centrale. Puis il descendit du chariot, releva le battant arrière, le maintenant fermé avec des chevilles de bois. Ensuite, la bâche fut baissée. Nous nous retrouvâmes seules, dans le noir, enchaînées dans le chariot.

« Hi ! » cria le conducteur, et notre chariot, avec un craquement, se mit en marche.

Nous étions des marchandises en route pour Ar.

La caravane de chariots se dirigea vers la Rue de la Porte des Champs, porte sud de Ko-ro-ba.

Mais il nous fut impossible d'aller aussi vite que nous le souhaitions. Les rues, malgré l'heure matinale, étaient encombrées. Nous sentions qu'il y avait de la fête dans l'air.

« Qu'est-ce que c'est ? » avais-je demandé à Inge.

— « Je ne sais pas, » avait-elle répondu.

Nous entendions les cris et les injures que les conducteurs adressaient à la foule, mais nous n'avancions guère.

En fait, d'autres chariots, des chariots de Marchands et de paysans, semblait-il, étaient bloqués dans les rues.

Petit à petit, nous nous dirigeâmes vers la Rue de la Porte des Champs, et, finalement, y arrivâmes.

Dans les chariots hermétiquement bâchés, enchaînées, nous écoutions la foule.

Le jour était levé, à ce moment-là, et la lumière filtrait, à travers la bâche du chariot. Nous pouvions nous voir distinctement.

Les jeunes femmes étaient nerveuses.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Inge d'une voix contrariée.

Je maudis la bâche.

Nous entendîmes de la musique, au loin, des trompettes, des tambours et des cymbales.

Nous nous regardâmes, à peine capables de nous retenir.

« Mettez-vous sur le côté et arrêtez-vous ! » lança une voix, venue de dehors, qui parlait avec autorité.

Notre chariot se rangea sur le côté de la large avenue : la Rue de la Porte des Champs.

La foule se pressa autour du chariot. La musique se rapprocha.

On criait beaucoup.

« C'est le butin de Marlenus ! » hurla un homme.

Mon cœur se mit à battre plus fort.

Je me retournai, m'agenouillai, tordant la chaîne, et glissai les doigts sous le bord de la bâche.

Les trompettes, les tambours et les cymbales étaient tout proches.

Je soulevai le bord de la bâche et regardai par l'ouverture.

Un Maître de Chasse, monté sur un tharlarion monstrueux, tenant une baguette ornée d'une touffe de poil de panthère, ouvrait le défilé. Il portait sur la tête, lui dissimulant presque complètement le visage, un casque constitué de la tête et de la peau d'une panthère des forêts. Au cou, il avait deux colliers de griffes. Sur le dos, il portait un carquois plein de flèches. Un arc, non tendu, était attaché à sa selle. Il était vêtu de peaux, principalement de panthères et de sleens.

Derrière lui, venaient les musiciens avec leurs trompettes, leurs cymbales et leurs tambours. Ils étaient également vêtus de peaux et portaient des têtes de panthères.

Puis, sur des charrettes tirées par de petits tharlarions à cornes, arrivèrent des cages et des pieux surmontés de trophées. Dans ces cages de grosses branches écorcées, crachaient et rugissaient des sleens des forêts ainsi que des panthères rayées, trapues et furieuses, des forêts du Nord. Sur les pieux, étaient suspendues les têtes et les peaux de nombreux animaux, principalement des panthères et des sleens. Dans une cage, sa tête dressée se balançant inlassablement, se trouvait, roulé sur lui-même, un gros hith tacheté, à cornes, le reptile constrictor le plus dangereux de Gor.

On ne le trouvait que dans certaines parties de la forêt. La chasse de Marlenus avait dû couvrir une région très étendue.

Ici et là, parmi les chariots, en laisse, vêtus de courtes chemises de laine, de lourdes bandes d'acier au cou, surveillés par les chasseurs, au milieu des têtes de panthères des forêts, marchaient des esclaves mâles, hors-la-loi capturés dans la forêt par Marlenus et ses chasseurs. Ils avaient de longs cheveux noirs et emmêlés. Quelques-uns portaient de lourds paniers de fruits et de noix sur les épaules, ou bien des gourdes ; d'autres portaient des hottes d'osier pleines de fleurs, ou bien des oiseaux au plumage coloré, attachés à leurs poignets par des lanières de cuir.

Les autres jeunes femmes regardaient également avec enthousiasme, se pressant toutes autour de moi, se glissant entre nous, soulevant la bâche, regardant dehors.

« Comme les esclaves mâles sont séduisants ! » dit l'une d'entre elles.

— « Impudique ! » lui lançai-je.

— « On pourrait te mettre un capuchon et t'accoupler avec l'un d'entre eux ! » répliqua-t-elle sèchement.

Je la frappai. J'étais furieuse. Je n'y avais pas pensé, mais elle avait raison. Si mon Maître en avait envie je pourrais, bien entendu, être accouplée aussi aisément qu'un bosk ou un

sleen domestique.

— « Regardez les chasseurs ! » souffla Lana, les yeux brillants, les lèvres entrouvertes.

Au même moment, un chasseur portant une tête de panthère, individu puissant et basané, se tourna vers nous et s'aperçut que nous le regardions. Il grimaça un sourire.

« J'aimerais être poursuivie par un tel homme, » dit Lana.

— « Moi aussi, » déclara nerveusement Dame Rena.

Cette affirmation, de sa part, me stupéfia. Puis, je me souvins qu'elle n'était, elle aussi, qu'une esclave. Dame Rena de Lydius, comme nous toutes, n'était qu'une fille nue, une esclave enchaînée dans un chariot, promise à la Caresse du Maître.

Je regardai à nouveau par la minuscule ouverture, entre la bâche et le flanc du chariot.

D'autres charrettes passaient, d'autres chasseurs et d'autres esclaves. Comme les chasseurs étaient beaux et fiers, avec leurs animaux et leurs esclaves ! Comme ils marchaient majestueusement ! Comme ils semblaient redoutables, vêtus de peaux, coiffés de têtes de panthères des forêts, avec leurs lances de chasse. Ils ne portaient aucun fardeau. Ils conduisaient et guidaient ceux qui le faisaient, individus inférieurs, portant collier et tunique, esclaves. Comme ils se tenaient droit, ces chasseurs, comme leurs épaules étaient larges, comme leur regard était assuré et leur tête haute, comme leurs mains étaient puissantes, comme leur regard était acéré ! C'étaient des maîtres ! Ils avaient asservi des hommes ! Que serait une simple femme, entre leurs bras ?

Je les détestais. Je les détestais !

— « Ute, » dit Inge, « que dirais-tu d'un tel maître ? »

— « Je suis une esclave, » répondit Ute. « Je m'efforcerais de bien le servir. »

— « Ah, Ute, » soupira Inge, « tu n'as jamais oublié le Bourrelier qui t'a vendue. »

Ute baissa la tête.

« Et toi, El-in-or ? » persifla Inge, bien qu'elle appartienne à la Caste des Scribes.

— « Je les déteste, » répliqua-je.

— « Tu servirais bien un tel homme, » affirma Inge. « Il saurait t'y contraindre. »

Je ne répondis pas.

Inge se tourna à nouveau vers la minuscule ouverture située entre la bâche et le flanc du chariot.

« Je veux être possédée, » dit-elle. « Je veux être possédée. »

— « Tu appartiens à la Caste des Scribes, » lui soufflai-je.

Elle se tourna vers moi.

— « Je suis une esclave, » dit-elle. « Et, » ajouta-t-elle sans ménagement, « toi aussi. »

Elle me dévisagea. « Esclave ! » conclut-elle.

Je voulus la frapper, mais elle me prit par les cheveux et me cogna la tête sur la toile du plancher. Je ne pouvais ni atteindre ses cheveux ni la contraindre à me lâcher. J'étais sans défense et j'avais mal.

« Qui est plus esclave que les autres, dans ce chariot ? » s'enquit Inge.

Je pleurais, essayant de l'obliger à me lâcher les cheveux.

« Qui est plus esclave que les autres, dans ce chariot ? » répéta Inge, d'une voix chargée de colère. Elle me tira cruellement les cheveux, m'obligeant à tourner la tête. J'étais couchée en travers, au milieu des autres, enchaînée. Inge se mit à genoux. « Qui est plus esclave que les autres, dans ce chariot ? » répétait inlassablement Inge, me tirant les cheveux, les tordant.

— « El-in-or, » soufflai-je. « El-in-or ! »

— « Il faut que tout le monde sache qui est plus esclave que les autres, dans ce chariot, » insista Inge.

— « El-in-or ! » criai-je, succombant à la douleur, en larmes. « El-in-or ! »

Lorsque Inge me lâcha, je m'éloignai aussitôt d'elle. Je n'avais pas envie de me battre avec elle. Je la regardai. Son regard était triomphant. Tous les muscles de son corps semblaient énergiques et vifs. Je sentis alors, je compris, qu'elle attendait un tel affrontement depuis longtemps. Elle cherchait un prétexte pour se battre avec moi. Je compris alors que je ne pourrais plus rudoyer Inge.

— « Battons-nous ! » lança-t-elle.

— « Non, » répondis-je, « non. » Je secouai la tête.

Je m'étais crue plus forte qu'Inge. Je compris alors que ce n'était pas le cas. Comme je croyais pouvoir le faire en toute impunité, je l'avais frappée. Puis, soudainement, cruellement, définitivement, elle avait pris le meilleur sur moi. Je la regardai. Ses yeux étincelaient, son corps respirait l'énergie, elle avait envie de se battre. Je baissai la tête. Il ne me serait plus possible de rudoyer Inge. Soudain, elle me fit peur. Je m'étais crue capable de la battre, si l'envie m'en prenait, mais je compris que, si elle le voulait, c'est elle qui pourrait me battre. Elle avait manifestement pris le dessus sur moi et je sentis qu'elle pourrait recommencer, si elle le souhaitait. J'avais peur d'Inge. J'espérai qu'elle ne me tourmenterait pas. Presque immédiatement, je sentis que le pouvoir avait changé de main, dans le chariot. Je n'occupais plus une place de premier plan et Inge avait gravi les échelons. Je compris qu'Inge serait respectée et que moi, qui avais souvent tourmenté les autres, joué le rôle de l'agresseur, je ne serais plus guère, ou pas, respectée.

Cela me mit en colère.

Puis nous entendîmes à nouveau de la musique, dehors, tandis que de nouveaux musiciens, fermant le défilé, approchaient.

Une fille, venue de l'autre côté du chariot, se glissa entre Ute et moi.

« Va-t'en ! » dis-je sèchement.

— « Tais-toi ! » répliqua-t-elle.

— « Regardez ! » s'écria Ute.

Dehors, un fouet claqua.

La foule poussa des acclamations assourdissantes.

Je m'approchai de l'ouverture, regardant dehors. D'autres charrettes de sleens et de panthères, avec des chasseurs et des esclaves, passaient.

Puis le claquement du fouet se fit de nouveau entendre.

Les spectateurs hurlèrent.

— « Regardez ! » s'écria Inge.

Une charrette passait, flanquée de chasseurs et d'esclaves qui portaient leurs fardeaux de gourdes, de fleurs, de noix et de fruits. Sur la charrette, horizontalement, parallèlement aux essieux, il y avait un poteau surélevé, soutenu par deux paires de poteaux croisés diagonalement, attachés à l'endroit où ils se croisaient. C'était un poteau de trophées, avec ses supports de trophées auxquels étaient suspendues les peaux des animaux tués. Mais, debout sous ce poteau, seule sur la charrette, ses vêtements de peau noués autour du cou, les poignets attachés dans le dos, les cheveux attachés au-dessus du poteau, ce qui la maintenait en place, se tenait une belle Panthère, nue, ses armes, brisées, répandues à ses pieds. Je reconnus une des compagnes de Verna.

Je poussai un cri de joie.

Quatre charrettes suivaient la première. Sur chaque véhicule, de la même façon, les poignets immobilisés dans le dos, nue, les cheveux cruellement attachés au-dessus du poteau, se tenait une Panthère plus belle que la précédente.

J'entendis la sonnerie des trompettes, le tumulte des cymbales, le martèlement des tambours. Les hommes crièrent. Les femmes jurèrent, hurlèrent leur haine des Panthères. Les enfants poussèrent des cris et leur lancèrent un déluge de cailloux. Des esclaves entourèrent les charrettes, les piquèrent avec des bâtons, les frappèrent avec des badines, leur crachèrent dessus. Les Panthères étaient détestées. Moi aussi, j'avais envie de me jeter sur elles, de les frapper et de leur cracher dessus. De temps en temps, gardiens et chasseurs, armés de fouets, se précipitaient vers la charrette, faisant claquer leurs fouets, terrifiant les esclaves, qui connaissaient bien ce bruit, pour les faire reculer, afin que la charrette puisse passer, mais alors les esclaves se jetaient sur la charrette suivante, se massant autour, avant d'être une nouvelle fois chassées. Restant alors en dehors de la portée des fouets, elles crachaient, juraient, hurlaient leur haine des Panthères.

— « Les esclaves sont terriblement cruelles, » dit Ute.

Une charrette passa.

— « Regardez ! » s'écria Inge.

Nous entendîmes à nouveau le claquement des fouets mais, cette fois, les lanières de cuir s'abattirent sur le dos nu des filles.

— « Regardez ! » s'écria Lana, satisfaite.

Un chasseur arrivait, tenant à la main cinq longues lanières de cuir, traînant derrière lui cinq Panthères. Elles avaient les poignets solidement attachés sur le ventre. La lanière qui leur immobilisait les poignets était également la laisse que tenait le chasseur. Comme celles qui étaient attachées aux poteaux par les cheveux, sur les charrettes, elles étaient nues, leurs vêtements de peau noués autour du cou.

Un autre chasseur, armé d'un fouet, les suivait. Il les frappait de temps en temps, pour les faire avancer plus vite.

Je vis le fouet s'abattre sur le dos de la jeune femme blonde qui m'avait tenue en laisse, dans la forêt, et s'était montrée terriblement cruelle avec moi. Je l'entendis crier, je la vis trébucher, attachée, saisie par la douleur. Je ris.

Derrière ce premier groupe de cinq filles, il en vint un autre, un chasseur tenant également les belles captives en laisse, les tirant, tandis qu'un autre, derrière, armé d'un fouet, les frappait de temps en temps pour les faire avancer plus vite.

Comme j'étais contente ! Il y avait quinze filles, cinq sur les charrettes et deux groupes de cinq ! Toute la bande de Verna avait été capturée !

Une clameur puissante s'éleva et je m'approchai encore de l'ouverture.

Puis, soudain, les spectateurs se turent.

La dernière charrette arrivait. J'entendis ses roues, sur les pavés, avant de la voir.

C'était Verna.

Verna, la barbare magnifique !

On ne lui avait retiré que ses armes. Elle portait toujours ses courts vêtements de peau et, au cou et aux bras, ses bijoux en or.

Mais elle était en cage.

Sa cage, posée sur une charrette, n'était pas en bois, mais en acier. C'était une cage circulaire, d'environ deux mètres de haut, au fond plat et au sommet arrondi. Elle faisait approximativement un mètre de diamètre.

Et elle était enchaînée.

Des menottes retenaient ses poignets dans le dos et une grosse chaîne attachait ses poignets immobilisés à un lourd anneau fixé sur le fond de la cage.

Elle levait orgueilleusement la tête.

Elle était enchaînée aussi solidement que l'aurait été un homme. Cela me mit en fureur. Des menottes d'esclave l'auraient immobilisée aussi bien que n'importe quelle femme !

Comme elle semblait arrogante et belle !

Comme je la haïssais !

Et les esclaves de la foule, avec leurs badines et leurs bâtons, devaient être dans le même cas.

« Frappez-la ! » hurlai-je à travers la bâche.

— « Tais-toi ! » s'écria Ute, terrifiée.

— « Frappez-la ! » hurla Lana.

Les esclaves se précipitèrent sur la charrette, avec leurs badines et leurs bâtons, allant même jusqu'à monter dessus, crachant, frappant, piquant, à travers les barreaux de la haute cage étroite.

Je constatai que le toit arrondi de la cage de Verna comportait un anneau, afin qu'il soit possible, si on le souhaitait, de suspendre la cage à une branche d'arbre, ou bien à un poteau, afin que tout le monde puisse admirer la captive. Manifestement, Marlenus avait donné l'ordre d'exposer dans les villes et les villages, sur la route d'Ar, son butin, afin que, captive magnifique et hors-la-loi bien connue sur Gor, elle puisse contribuer considérablement à sa gloire et à son prestige. Je supposai qu'elle ne serait réduite en esclavage qu'une fois arrivée à Ar. Elle serait alors, présument-je, publiquement réduite en esclavage, peut-être de la main de Marlenus lui-même.

Les esclaves se pressaient autour de la cage, frappant avec leurs bâtons et leurs badines, crachant et jurant. Verna supportait leurs injures. Apparemment, elle avait décidé de les ignorer. Cela les mit en fureur et elles redoublèrent d'ardeur. Verna grimaça de douleur, car son corps était alors coupé et marqué, néanmoins elle ne baissa pas la tête, refusant de parler et de réagir à la présence de ses tortionnaires.

Puis, un rugissement de colère s'éleva de la foule et, furieuse, je vis des hommes bondir sur la charrette puis chasser brutalement les esclaves massées autour de la cage. Et des chasseurs, furieux, bondirent à leur tour sur la charrette, les frappant à coups de fouet. Les esclaves hurlèrent et descendirent de la charrette. Les hommes s'emparèrent d'elles, leur arrachèrent leurs badines et leurs bâtons, puis les jetèrent sur les pavés, à leurs pieds, où elles se prosternèrent devant leurs sandales. Les hommes, ensuite, leur ordonnèrent de quitter la rue. Les jeunes femmes se levèrent d'un bond et, en larmes, terrifiées, s'enfuirent, esclaves humiliées et domptées.

J'étais furieuse. J'aurais voulu posséder une badine ou un bâton. Comme j'aurais frappé Verna ! Elle ne me faisait pas peur ! Je l'aurais bien battue, comme elle le méritait !

Comme je haïssais Verna !

Sa charrette s'éloignait, tirée par un tharlarion à cornes.

Dans sa cage, menottes aux poignets, Verna ne s'était pas départie de son orgueil. Sa tête était toujours dressée, son corps était resté droit, son regard hautain et fixe. Elle n'avait apparemment vu ni les esclaves qui s'étaient cruellement jetées sur elle, ni les hommes qui avaient pris sa défense. Comme elle paraissait arrogante et supérieure !

Comme je la haïssais et la haïssais !

L'extrémité de la hampe d'une lance heurta le bois du chariot, près de l'endroit où nous regardions. Nous reculâmes, effrayées. La bâche fut rattachée. Nous restâmes seules avec nous-mêmes, enfermées dans le chariot.

La musique des trompettes, des tambours et des cymbales diminua d'intensité, tandis que le défilé poursuivait son chemin.

« Désormais, » annonça Inge, « El-in-or nous appellera : Maîtresse. »

Je la regardai avec fureur.

— « Non, » dit Ute à Inge.

— « Si, » répliqua Inge.

— « C'est cruel, vis-à-vis d'El-in-or, » insista Ute.

— « Nous traiterons El-in-or exactement comme elle le mérite, » déclara Inge.

Les autres, sauf Ute, et Lana qui craignait peut-être de subir le même traitement, la soutinrent.

« Tu seras traitée exactement comme tu le mérites, n'est-ce pas ? » s'enquit Inge, les yeux fixés sur moi.

Je ne répondis pas.

« Est-ce vrai, El-in-or ? » demanda Inge d'une voix sucrée.

Je me mordis la lèvre.

« Est-ce vrai ? » insista Inge. Sa voix était devenue dure.

— « Oui, » soufflai-je.

— « Oui qui ? » s'enquit Inge. Sa voix était faite sarcastique.

— « Oui... Maîtresse, » répondis-je.

Les autres, même Lana, rirent.

— « Déplace les pieds ! » dit la fille qui se trouvait en face de moi.

Je me tournai vers Inge. Son regard était glacé.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je déplaçai mes chevilles enchaînées. Je haïssais Inge, Lana et Ute ; je les haïssais toutes !

Les filles rirent.

Puis le chariot bougea, reprenant la direction de la Porte des Champs. Nous étions à nouveau des marchandises, des esclaves qui seraient vendues à Ar.

Mais j'avais dû reconnaître que, dans ce chariot, j'étais plus esclave que les autres. Je devais obéir à mes compagnes !

Je devais les appeler : Maîtresse.

J'étais furieuse.

Furieuse, dans la prairie, au soleil, à plus d'un pasang des chariots, sur la route d'Ar, je cueillais des baies, les arrachant des branches et les jetant dans le panier.

Le soleil, l'herbe et la brise étaient probablement aussi agréables que précédemment, mais je n'étais plus d'humeur à les apprécier, j'évoquais avec satisfaction la capture de Verna, la Panthère, mais j'étais beaucoup moins satisfaite de ce qui s'était produit dans le chariot, où Inge avait définitivement pris le meilleur sur moi ; j'avais alors compris qu'elle pouvait me battre, si elle en avait envie, et qu'elle le ferait, quand elle en aurait envie ; que, alors que je les maltrais toutes, j'avais d'un seul coup perdu mon statut ; qu'Inge, dont j'avais peur, m'avait contrainte, et cruellement, à l'appeler, ainsi que les autres, à l'exception d'Ute, bien qu'elles soient elles-mêmes esclaves : Maîtresse, comme si j'étais la seule esclave du groupe ! En outre, et cela me mit en rage, les autres esclaves de la caravane, en ayant entendu parler et trouvant cela extrêmement drôle, ne tardèrent pas à exiger, de ma part, la même déférence « Appelle-les aussi : Maîtresse, » ordonna Inge, « sinon je te battrai ! »

Je voulais être vendue à Ar, être débarrassée d'elles ! Je voulais être une fille choyée, parfumée, avec des bijoux, des produits de maquillage, des soieries, la favorite d'un maître indulgent que je pourrais dominer. Je désirais les luxes, les rues et les plaisirs d'Ar ! Je voulais être une esclave jalousée !

J'avais baissé la tête devant Inge.

Je mènerais une existence agréable de femelle entretenue et manipulatrice. La seule différence entre moi et une femme entretenue de la Terre, supposais-je, résiderait dans le fait que je ne pourrais choisir qui m'entretiendrait. On m'achèterait.

Comme j'étais stupide ! J'ignorais alors ce qu'est véritablement une esclave goréenne.

— « Oui, Maîtresse, » avais-je répondu à Inge, humblement, ravalant ma haine.

— « Maintenant, tu peux m'embrasser les pieds, » avait-elle déclaré.

Je serrai les poings. Mes yeux lançaient des éclairs.

J'avais obéi. J'avais très peur d'elle. Les autres filles avaient ri. Et, ainsi, je les appelai également : Maîtresse. Je voulais être débarrassée d'elles !

J'étais désespérée.

Mais il y en avait deux que je n'appelais pas Maîtresse : Ute, qui ne le souhaitait pas et Lana car, dans son cas, pour des raisons que j'ignorais, Inge n'insista pas.

Je voulais arriver rapidement à Ar, être vendue, être débarrassée d'elles !

J'étais pressée de commencer une existence nouvelle et agréable.

Je regardai Ute.

« Ute, » dis-je.

Ute se retourna, au bout de la lanière de cuir, cessant de cueillir des baies.

— « Oui, El-in-or ? » s'enquit-elle.

— « Quand arriverons-nous à Ar ? » demandai-je.

— « Oh, pas avant longtemps, » répondit-elle. « Nous ne sommes même pas arrivés au Vosk. »

Le Vosk est un grand fleuve, qui constitue la frontière septentrionale des territoires contrôlés par Ar.

Puis Ute se remit à cueillir des baies. Comme ni le gardien ni elle ne me regardaient, je volai à nouveau des baies dans son panier. J'en glissai deux dans ma bouche, m'assurant qu'aucun indice ne révélerait que j'en avais mangé.

Je levai la tête. Le ciel était clair, bleu, et de petits nuages blancs passaient rapidement. Je portais ma camisk. J'avais quitté les cages, et le chariot. L'air était chaud et pur. Je n'étais pas particulièrement mécontente.

En outre, j'avais eu l'occasion de me venger de Verna, devant qui j'avais fait la preuve de ma supériorité et de mon courage.

Cela s'était passé cinq jours après notre départ de Ko-ro-ba.

Les Marchands ont, ces dernières années, sur certains itinéraires commerciaux, entre Ar et Ko-ro-ba ainsi qu'entre Ar et Tor, construit des enclos entourés de palissades, des étapes fortifiées. Celles-ci, lorsqu'elles existent, sont à environ un jour de marche les unes des autres. Parfois, bien entendu et, en fait, le plus souvent, la caravane doit camper à découvert. Néanmoins ces étapes, lorsqu'il y en a, rendent service, aussi bien aux Marchands ordinaires qu'aux Marchands d'Esclaves et, même, aux voyageurs. Diverses cités par l'intermédiaire de leur Caste des Marchands, louent le terrain nécessaire à la construction de ces enclos et, en guise de loyer, entretiennent des garnisons, généralement composées d'hommes originaires de la cité en question. Les enclos sont régis par le Code des Marchands, édicté, révisé et adopté à la Fête des Sardar. Il y a deux murs, le mur intérieur étant plus haut, et des fils de fer sont tendus au-dessus de l'enclos, pour empêcher les tarns de s'y poser. Ces forts sont assez semblables, à l'exception de la taille, aux forts frontaliers ordinaires, que les cités font parfois construire à la périphérie de leurs territoires. Dans les forts frontaliers, bien entendu, l'espace nécessaire aux marchandises et aux chariots n'est pas prévu. Il y a, en général, tout juste

assez de place pour la garnison et ses esclaves. J'espérais que je ne serais pas esclave dans un fort frontalier isolé. Je voulais habiter une cité luxueuse, où il y aurait de nombreux produits, ainsi que des choses à voir et des plaisirs. Je voulais porter mon collier à Ar même.

Cinq jours après avoir quitté Ko-ro-ba, nous nous étions arrêtés dans une de ces Forteresses des Marchands.

À l'intérieur de la palissade, on permet parfois aux esclaves de se déplacer librement. Elles ne peuvent s'échapper et cela leur fait plaisir.

Un chariot à la fois, à intervalles réguliers, Targo permettait à ses esclaves de profiter d'une relative liberté de mouvements. Comme je courus dans la grande forteresse !

Puis je criai :

« Lana ! Lana ! »

— « Quoi ? » s'enquit-elle.

— « Regarde ! » criai-je.

Le camp des chasseurs de Marlenus était dressé au pied de la longue palissade. Ils avaient quitté Ko-ro-ba après nous, mais ils avaient été plus rapides.

Lana, moi et quelques autres, nous courûmes voir les sleens et les panthères en cage, ainsi que les trophées. Lana rit, devant les cages des esclaves mâles.

Elle, moi et quelques autres, nous allâmes nous moquer d'eux.

Nous nous approchions des cages et, lorsqu'ils tendaient les bras, nous reculions.

« Achète-moi ! » criais-je en riant.

— « Achète-moi ! Achète-moi ! » criaient les autres.

Un homme tendit la main vers Lana.

— « Laisse-moi te toucher, » supplia-t-il.

Elle le regarda d'un air méprisant.

— « Je ne permets pas aux esclaves de me toucher, » répliqua-t-elle. Elle eut un rire sarcastique. « J'appartiendrai à un homme libre, pas à un esclave ! »

Puis elle s'éloigna, esclave elle-même se moquant de lui.

Il secoua rageusement les barreaux.

— « Moi aussi, » déclarai-je, « j'appartiendrai à un homme libre, pas à un esclave ! »

Puis, à mon tour, je m'éloignai, lui manifestant le mépris d'une esclave.

Je l'entendis pousser un cri de rage et je ris.

Nous regardâmes, également, les sleens, les panthères, les peaux et l'énorme hith captif.

Les compagnes de Verna, toutes quinze, nues, étaient logées, accroupies et agenouillées, dans de petites cages métalliques. Nous leur jetâmes de la poussière et leur crachâmes dessus.

Je fus particulièrement contente de tourmenter la grande jeune femme blonde qui avait tenu ma laisse, dans la forêt. Je ramassai un bâton et la frappai à travers les barreaux. Elle hurla et gronda, comme un animal, tendit les bras entre les barreaux, essayant de me griffer, mais je fus plus rapide qu'elle.

Je la frappai inlassablement, lui jetai du sable, et ris.

« Regarde ! » dit Lana.

J'abandonnai la jeune femme blonde.

Nous nous arrêtâmes devant la cage de Verna.

Il y avait quelques chasseurs, dans les environs, mais ils ne nous faisaient pas peur. Nous constatâmes qu'ils ne s'intéressaient guère à ce que nous faisions.

Cela nous donna du courage.

« Salut, Verna ! » dis-je avec assurance.

Elle ne portait plus de menottes mais je constatai qu'elle était dans l'impossibilité de quitter la cage.

La cage elle-même était suspendue à un poteau assez semblable à un haut poteau de trophée. Le fond de la cage se trouvait à une quinzaine de centimètres du sol.

Je levai la tête vers elle.

Elle baissa la tête vers moi.

J'aurais préféré la regarder d'en haut, mais elle était plus grande et, naturellement, la cage était légèrement au-dessus du sol.

« Tu te souviens peut-être de moi ? » demandai-je.

Elle me regarda sans répondre.

« Incidemment, » repris-je, « c'est moi qui, à Ko-ro-ba, ai crié aux esclaves de te frapper. Je suis à l'origine de leur attaque. »

Elle ne répondit pas.

« C'est à moi, » insistai-je, « que tu dois d'avoir été battue. »

Son visage resta impassible.

J'avais toujours le bâton avec lequel j'avais frappé la jeune femme blonde qui avait tenu ma laisse, dans la forêt.

Je frappai, renversant l'écuelle d'eau de sa cage, la vidant. L'eau se répandit sur le fond métallique de la cage et quelques gouttes tombèrent par terre.

Verna, néanmoins, ne bougea pas.

Je fis le tour de la cage. Verna ne pouvait surveiller en même temps Lana et moi.

Elle ne se retourna pas pour me suivre des yeux. Parvenue derrière la cage, je tendis la main et lui volai sa nourriture : deux moitiés de larma, posées sur le fond de la cage. Je mordis dans la première moitié et lançai l'autre à Lana, qui se mit également à manger.

Après avoir mangé le fruit, nous lui jetâmes la peau et les graines.

Verna nous regardait toujours sans bouger.

J'étais furieuse.

Soudain, je lui donnai un coup de bâton et elle fit la grimace, mais elle ne gémit pas.

Lana lui jeta du sable.

Puis, je saisis la cage et la fis tourner sur elle-même. La chaîne s'enroula, puis la cage se mit à tourner. Lana et moi, riant, nous fîmes tourner la cage dans un sens et dans l'autre et, lorsque je pouvais, je frappais Verna à travers les barreaux. Nous la battîmes, nous lui crachâmes dessus, nous lui jetâmes du sable.

Il y avait des chasseurs, à proximité, mais ils ne nous en empêchèrent pas. Nous nous amusions beaucoup.

Puis nous laissâmes la cage s'arrêter. Verna avait fermé les yeux. Elle se tenait aux barreaux. Elle avalait péniblement sa salive.

Quelques instants plus tard, elle ouvrit les yeux.

Pendant quelques minutes, nous continuâmes de la tourmenter, avec des morceaux de bois, du sable, des crachats et des injures. Elle ne réagit pas.

Je n'avais pas peur d'elle. Je n'avais jamais eu peur d'elle.

Puis, un des gardiens de Targo nous appela. Le moment de regagner les chariots était venu ; d'autres esclaves allaient être détachées et pourraient se promener dans l'enclos.

Je donnai un nouveau coup de bâton à Verna.

« Es-tu donc muette ? » hurlai-je. J'étais hors de moi parce qu'elle n'avait pas crié, n'avait pas gémi, n'avait pas imploré ma clémence.

Le gardien nous appela une nouvelle fois.

« Vite, » dit Lana, « sinon nous serons battues ! »

Je frappai une dernière fois Verna, la touchant cruellement à l'épaule, avec le bâton.

« Es-tu donc muette ? » hurlai-je.

— « Tu as les oreilles percées, » dit-elle.

Je poussai un cri de rage et, jetant le bâton, regagnai le chariot en courant.

Je jetai une autre baie dans le panier.

« Ute, » dis-je.

Elle se retourna et me regarda.

« Parle à Inge, » lui dis-je. « Dis-lui de ne pas être cruelle avec moi. » Je ne voulais pas appeler les autres esclaves : Maîtresse.

— « Pourquoi ne lui parles-tu pas toi-même ? » demanda Ute.

— « Elle ne m'aime pas, » répondis-je. « Elle me battrait. »

Ute haussa les épaules.

« Elle t'aime bien, Ute, » insistai-je. « Parle-lui. Demande-lui de ne plus m'obliger à appeler les autres : Maîtresse. Je ne veux pas. Ce ne sont que des esclaves ! »

— « Nous sommes toutes des esclaves, » souligna Ute.

— « Je t'en prie, Ute, » suppliai-je.

— « Très bien, » répondit Ute. « Je lui parlerai. »

Puis, Ute me tourna le dos et se remit à cueillir des baies.

L'après-midi finissait. Nous étions approximativement à un pasang et demi des chariots. Du sommet de la colline, où nous cueillions des baies, je les apercevais. L'heure du dîner ne tarderait plus.

Je levai la tête afin de voir si le gardien regardait. Ce n'était pas le cas.

Mon panier n'était qu'à moitié plein.

Ute avait posé son panier derrière elle et cueillait des baies environ un mètre devant lui. Elle me tournait le dos. Ute était stupide. Je glissai le doigt sous la large bande de cuir attachée autour de mon cou, qui me reliait à Ute. Puis j'approchai silencieusement, pris deux poignées de baies dans son panier et les mis dans le mien.

J'en glissai quelques-unes dans ma bouche.

Puis, tout en glissant les baies dans ma bouche, j'eus l'impression d'entendre un bruit. Je me redressai et me retournai. Ute et le gardien entendirent également. Lui poussa un cri de colère et se mit à courir en direction des chariots.

Ute les vit avant moi, au loin. Je n'avais entendu qu'un bruit indistinct, très éloigné, une myriade de claquements et des cris aigus, apportés par le vent.

« Regarde ! » s'écria Ute. « Des tarns ! »

Au loin, en quatre V longs et étroits, arrivait un vol de tarniers. Le premier V était à basse altitude et en avance sur les trois autres ; le second était plus bas, et en avance sur les deux autres, et de même en ce qui concernait le troisième et le quatrième. Il n'y avait aucun battement de tambour. Il ne s'agissait pas d'une formation militaire.

« Des pillards ! » cria Ute.

Je fus ébahie. Ce qui me semblait le plus clair, et le plus incompréhensible, était que notre gardien nous ait laissées. Il était parti au pas de course en direction des chariots. Nous étions seules !

« Il doit y en avoir plus de cent ! » s'écria Ute.

Je levai la tête.

« Baisse-toi ! » s'écria-t-elle, et elle me tira par le bras, m'obligeant à m'agenouiller dans

l'herbe.

Je les regardai attaquer la caravane, en vagues successives, puis tourner et revenir, tirant leurs traits.

On coupa les harnais des bosks, qui s'enfuirent. On ne chercha pas à constituer, avec les chariots, un périmètre défensif. Un tel périmètre n'aurait pas eu grand sens, puisque l'ennemi pouvait frapper d'en haut. Toutefois, tirant les timons et poussant les chariots, les hommes les disposèrent en un carré serré, ménageant de petits espaces entre les véhicules. Cette disposition permet aux hommes de se cacher sous les chariots, le fond de ceux-ci les protégeant de l'attaque aérienne. Les espaces ménagés entre les chariots permettent aux défenseurs de tirer à l'arbalète sur les assaillants et constituent également une protection relativement efficace contre la propagation d'un incendie d'un chariot à l'autre. Dans de nombreux chariots, toujours enchaînées, les esclaves hurlaient. Les hommes arrachèrent les bâches bleues et jaunes, afin qu'elles soient visibles.

« Libérez-les ! » cria Ute, comme si quelqu'un pouvait l'entendre. « Libérez-les ! »

Mais elles ne seraient pas libérées, sauf si les choses tournaient mal pour la caravane, auquel cas elles seraient détachées et, comme les bosks, s'enfuiraient.

Entre-temps, leurs corps serviraient de protection aux défenseurs postés sous les chariots et entre ceux-ci.

Les pillards voulaient les esclaves. En fait, c'était la raison d'être de leur entreprise.

Par conséquent, sous peine de détruire le butin qu'ils convoitaient, il leur fallait mesurer leur ardeur et s'organiser avec soin.

Rapidement, la formation de tarniers tourna et se retira.

« L'attaque est terminée, dis-je. »

— « Maintenant, ils vont utiliser le feu, » me détrompa Ute.

Quelques instants plus tard, horrifiée, je vis le ciel s'emplir à nouveau de tarns, du battement des ailes et des cris des grands oiseaux.

Un déluge de carreaux enflammés, dont la pointe était enroulée dans un morceau de tissu trempé dans le goudron, tomba du ciel.

Les chariots prirent feu.

Les défenseurs détachèrent les esclaves hurlantes. L'une d'entre elle avait les cheveux en flammes.

Les filles se cachèrent sous les chariots, dont beaucoup brûlaient.

Un défenseur appliqua par terre la tête de la fille dont les cheveux brûlaient, étouffant les flammes.

Deux autres filles couraient dans l'herbe, s'éloignant des chariots.

Les tarniers se posèrent, bondissant à terre, à l'est du carré de chariots, puis, l'épée dégainée, se ruèrent à l'assaut des chariots incendiés.

Le fracas de l'acier nous parvint, affaibli, au sommet de la colline.

« Détache-moi ! » cria Ute.

Les liens qui nous enserraient le cou étaient larges, tout comme la lanière qui nous reliait l'une à l'autre. Mais, autour du cou, la large bande était percée en deux endroits et c'était au moyen d'une mince lanière, passée plusieurs fois dans les trous, et nouée, qu'elle était maintenue en place. Le gardien avait fait un nœud extrêmement serré.

Mes doigts s'attaquèrent au nœud, futilityment, s'efforçant de tirer ici et là. Je fus contrariée. Je ne pouvais le desserrer.

« Il faudrait que je voie le nœud, pour le défaire ! » cria Ute. « Défais-le ! »

— « Je ne peux pas, » sanglotai-je. « Je ne peux pas ! »

Ute me repoussa et entreprit de mordre la bande de cuir, désespérément, la serrant entre ses mains.

Je sanglotais.

Tous les tarniers n'avaient pas mis pied à terre. Certains d'entre eux étaient restés sur les grands oiseaux, bien que les oiseaux soient à présent posés dans l'herbe.

Les hommes se battaient, entre les chariots, et j'en vis tomber plus d'un.

Un tarnier, bien qu'étant resté sur sa monture, retira son casque et s'essuya le front, puis remit son casque. C'était le chef. Malgré la distance, je ne pouvais manquer de le reconnaître.

« C'est Haakon ! » criai-je. « C'est Haakon de Skjern ! »

— « Bien sûr, » répondit Ute, sans cesser de mordre la bande de cuir, essayant également de la déchirer.

Haakon de Skjern se dressa sur ses étriers et pointa son épée vers les chariots. D'autres tarniers mirent pied à terre et se ruèrent à l'attaque.

Plusieurs chariots brûlaient furieusement. Des hommes couraient en tous sens. Deux filles s'enfuirent dans la prairie.

Il devait y avoir plus de cent tarniers, avec Haakon. En arrivant à Ko-ro-ba, il n'avait pas plus de quarante hommes, sinon moins. Il avait dû en recruter d'autres, des mercenaires, en ville.

Ses hommes étaient beaucoup plus nombreux que ceux de Targo.

Le fracas des armes venait jusqu'à nous. J'étais terrifiée. Ute, furieusement, tentait de déchirer la bande de cuir avec les dents.

Puis, soudain, jaillissant de sous les chariots, une douzaine de filles s'enfuirent dans la prairie, courant dans toutes les directions.

« Il a obligé les filles à sortir ! » s'écria Ute avec colère. Elle tira sur la bande de cuir. Elle n'avait pas réussi à la déchirer. Elle me regarda farouchement. « Ils ne nous ont pas vues, » dit-elle. « Il nous faut fuir ! »

Je secouai la tête, j'avais peur. Que ferais-je ? Où irais-je ?

« Si tu ne viens pas avec moi, » hurla Ute, « je te tuerai ! »

— « Je viens Ute, » sanglotai-je. « Je viens. »

Les tarniers, sortant des chariots en flammes, coururent vers leurs montures. Ils ne s'intéressaient guère aux chariots et aux provisions. L'or de Targo les intéressait peut-être, mais il aurait fallu sacrifier des hommes pour le prendre. Pendant ce temps, le véritable trésor s'échappait.

Targo, individu rationnel et Marchand d'Esclaves compétent, avait décidé d'acheter sa vie, celle de ses hommes et la sécurité de son or avec la fuite de ses esclaves.

C'était une décision désespérée, de celles que les Marchands n'appliquent pas de gaieté de cœur. Cela montrait à l'évidence que Targo avait compris la gravité de la situation, la supériorité numérique des assaillants et l'issue probable de la poursuite de l'engagement.

— « Viens, El-in-or ! » hurla Ute. « Viens ! »

Ute tira à deux mains sur la lanière qui nous attachait l'une à l'autre et, le souffle coupé, trébuchant, je la suivis.

Nous nous retournâmes une fois.

Des tarniers, en vol, poursuivaient les fugitives, les oiseaux filant à moins d'un mètre du sol, battant des ailes, poussant des cris.

Souvent, le tarn saisissait la fugitive entre ses serres et prenait de l'altitude. Le tarnier quittait alors sa selle, écartait les serres de l'oiseau, liait les poignets de sa proie hystérique, l'attachant à l'anneau de la selle, puis il reprenait sa place et en poursuivait une autre. L'un

d'entre eux avait quatre filles, attachées à sa selle. Un autre volait bas et à côté de la fugitive, que le battement des ailes immenses de L'oiseau envoyait rouler dans l'herbe. Avant qu'elle ait pu se relever, le tarnier était sur elle et l'attachait. Un autre frappait sa victime aux reins, du bout de la hampe de sa lance, la faisant tomber, la paralysant, avant de l'attacher. D'autres, volant bas, légèrement sur le côté, prenaient les filles au lasso, avec de minces cordes de cuir tressé, caractéristiques des tarniers. Ces Guerriers ne daignaient même pas mettre pied à terre, pour attacher leurs prisonnières. Ils les hissaient sur la selle, en vol, les immobilisaient, les dénudaient et les liaient aux anneaux.

Fondre ainsi, à dos de tarn, sur une cité ennemie, capturer une femme ennemie sur un des Hauts Ponts de la cité, l'emporter tandis que les citoyens hurlent et montrent le poing à l'audacieux, est une des distractions préférées des tarniers. Quelques instants plus tard, ses vêtements tombent entre les tours et elle n'est plus, attachée sur le dos en travers de sa selle, qu'un butin. S'il s'agit d'un jeune tarnier, et que c'est sa première captive, il l'emportera dans sa cité, la montrera à sa famille et à ses amis et elle dansera pour lui, le servira, pendant la Fête du Collier. S'il s'agit d'un tarnier brutal, il est possible qu'il la prenne avec rudesse, s'il le souhaite, au-dessus des nuages, au-dessus de sa propre cité, avant même que le tarn en ait franchi les murs. S'il est encore plus brutal, mais plus subtilement et, par conséquent, plus dangereux pour les femmes, il pourra, pendant le long vol qui le ramènera à sa cité, la contraindre, par ses caresses, à se soumettre, de sorte qu'elle ne sera plus, à l'arrivée, qu'une esclave impatiente de lui céder. Dans ce cas, lorsqu'il la détache, elle sait, complètement soumise, qu'elle lui appartient tout entière.

Rena de Lydius, vêtue de sa camisk, courait frénétiquement dans la prairie.

Un tarnier se lança à sa poursuite.

Elle continua de courir.

Je mis la main devant ma bouche.

La large boucle de cuir tressé s'abattit sur elle. Le tarn la dépassa comme une flèche, quelques dizaines de centimètres au-dessus de sa tête. La boucle se referma. Elle hurla. Elle fut emportée dans les airs, quatre ou cinq mètres au-dessus de l'herbe, puis fut hissée jusqu'à la selle. Je la vis s'accrocher au tarnier, terrifiée. Avec un petit poignard, il coupa la lanière de cuir qui serrait la taille de sa camisk. La camisk volait derrière elle, comme une cape, autour de son cou, battant au vent. Il rengaina le poignard. Puis il lui arracha sa camisk. Il lui fit signe de s'allonger sur le dos en travers de la selle, devant lui, les poignets et les jambes croisés. Terrifiée, elle obéit immédiatement. Ensuite, il l'attacha.

Je hurlai.

La bande de cuir qui me reliait à Ute se tendit brutalement et je tombai.

« Dépêche-toi ! » cria Ute. « Dépêche-toi ! »

Je me relevai péniblement et courus derrière Ute.

JE SUCCOMBE À LA BOUCLE DE CAPTURE

J'ÉTAIS debout dans un cours d'eau rapide et l'eau m'arrivait légèrement au-dessus des genoux. J'avais relevé ma camisk à la taille, avec la lanière de cuir.

Les mains tendues, j'épiais la forme argentée qui glissait dans l'eau claire.

Elle se dirigea vers la barrière de petites baguettes, qu'Ute avait enfoncées dans le fond du cours d'eau puis fit demi-tour, apparemment troublée.

Mes mains plongèrent vers elle, se refermant. Je la touchai. L'eau tourbillonna. Je retirai les mains, avec un cri de dégoût. Dans un clapotis d'eau et un jet de cailloux, le corps rapide et souple s'enfuit.

Je me redressai.

Elle ne s'échapperait probablement pas.

Je me trouvais au milieu du piège construit par Ute avec des morceaux de bois. Il se composait de deux parties. La première, qui était un petit mètre en aval, avait la forme d'un V dont la pointe, ouverte, était dirigée vers l'aval. Elle constituait un entonnoir de bâtons tel qu'une petite créature aquatique pouvait y entrer aisément mais avait peu de chances de trouver la sortie. La seconde partie du piège était une palissade courbe barrant le cours d'eau quelques mètres en aval de la première.

Ute était à la chasse. Elle avait également posé des collets. Elle utilisait les lanières de cuir qui, grâce aux perforations, fixaient les bandes de cuir autour de notre cou.

Je me dirigeai une nouvelle fois vers la créature argentée prisonnière du piège.

Ute et moi, contre toute attente, nous étions échappées. À l'écart, comme nous l'étions, des chariots et, indubitablement, en raison de la confusion, nous avons eu la chance de ne pas être surprises dans notre fuite.

J'avais secoué la tête. J'avais peur. Que pouvions-nous faire ? Où irions-nous ?

« Si tu ne viens pas avec moi, je te tuerai ! » avait hurlé Ute.

— « Je viens, Ute, » avais-je sangloté. « Je viens ! »

Consternée, terrifiée, le cou prisonnier d'une bande de cuir qui me reliait à elle, je l'avais suivie en trébuchant.

Nous courions depuis environ une ahn quand, à bout de souffle, épuisées, à peine capables de bouger, nous arrivâmes à la lisière d'un grand bois d'arbres Ka-la-na.

Dans le bois, toujours attachées l'une à l'autre, nous nous étions jetées sur l'herbe.

« Ute, j'ai peur, » avais-je soufflé. « J'ai peur ! »

— « Ne comprends-tu pas, » souffla-t-elle, les yeux étincelants de joie, « que nous sommes libres ! Libres ! »

— « Mais, qu'allons-nous faire ? » demandai-je.

Ute se traîna jusqu'à moi et, de ses petits doigts puissants, s'attaqua au nœud qui attachait le collier autour de mon cou.

« Nous aurons besoin de cette lanière, » dit-elle.

Quelques instants plus tard, elle parvint à défaire le nœud.

« Maintenant, » reprit-elle, « détache-moi. »

— « Je ne peux pas, » répondis-je. J'avais déjà essayé, et je n'y étais pas arrivée.

— « Détache-moi ! » répéta Ute, le regard dur.

J'essayai à nouveau. Je ne pus, avec mes faibles doigts, desserrer le nœud.

« Apporte-moi un petit morceau de bois ! » ordonna Ute.

J'obéis.

Puis, avec les dents, elle tailla l'extrémité du morceau de bois en pointe.

Elle me le tendit.

Avec cet outil, le glissant entre le cuir, je parvins, quelques instants plus tard, à desserrer les boucles, puis à retirer le collier d'Ute.

« Bien, » fit-elle.

— « Qu'allons-nous faire, Ute ? » geignis-je.

Elle roula la bande de cuir et se la mit sur l'épaule. Elle glissa les deux morceaux de lanière dans la ceinture de sa camisk, qui était elle-même une lanière de cuir.

Puis elle se leva.

— « Viens, » dit-elle. « Il faut que nous nous enfoncions dans le bois. »

— « Je ne peux pas bouger, » déclarai-je. « Je suis trop fatiguée. »

Ute me regarda.

« Si tu veux partir maintenant, » repris-je, « il faut que tu partes sans moi. »

— « Très bien, » répliqua Ute. « Adieu, El-in-or, » ajouta-t-elle.

Puis elle tourna les talons et s'éloigna.

— « Ute ! » avais-je appelé.

Elle ne s'était pas retournée.

Je m'étais levée d'un bond et m'étais lancée à sa poursuite.

« Ute, » avais-je sangloté. « Ute, emmène-moi ! »

Mes mains se tendirent, au-dessus du corps argenté ondulant dans l'eau.

Une nouvelle fois, je tentai de l'attraper. Je parvins à saisir la créature frétilante, couverte d'écailles et armée de cornes. Elle se débattit. Je ne pus la tenir. Son contact était trop horrible ! Avec un coup de queue, elle se dégagea et s'enfuit, en aval, mais, arrêtée par la barrière, elle se retourna et, sous l'eau, immobile, me regarda fixement.

Je reculai vers la pointe ouverte du V tournée vers l'aval.

Je pouvais maintenir la créature dans le piège. Ute ne tarderait pas à revenir.

Nous étions libres depuis cinq jours. Nous passions la journée dans les bois de Ka-la-na et marchions, la nuit, dans la prairie. Ute se dirigeait vers le sud-ouest. Rarir, le petit village où elle était née, se trouvait au sud du Vosk, près des côtes de Thassa, la Mer.

« Pourquoi veux-tu aller là-bas ? » avais-je demandé à Ute.

Elle avait été enlevée, dans ce village, alors qu'elle était enfant. Ses parents, l'année précédente, avaient été tués par des larls errants. Ute appartenait à la Caste des Bourreliers. Son père était originaire de cette caste.

— « Je n'ai guère envie d'y aller, » dit Ute. « Mais, où aller ? » Elle sourit. « C'est mon village, » reprit-elle, « ils ne feront pas de moi une esclave. »

Parfois, dans son sommeil, Ute murmurait le nom de Barus, qu'elle avait autrefois aimé.

À douze ans, Ute avait été achetée par un Bourrelier qui habitait Teletus, une île administrée par les Marchands. Sa compagne et lui s'étaient occupés d'elle et l'avait affranchie. Ils l'avaient adoptée, en faisant leur fille, et lui avaient appris le travail des Bourreliers, caste à laquelle, de toute manière, elle appartenait de par sa naissance.

Le jour de ses dix-neuf ans, des membres de la Caste des Initiés s'étaient présentés à la

porte de la hutte du Bourrelier.

Il avait été décidé qu'elle devrait partir pour les Sardar, ce qui, selon l'enseignement de la Caste des Initiés, est imposé à chaque Goréen par les Prêtres-Rois, obligation qui doit être remplie avant le vingt-cinquième anniversaire.

Lorsqu'une cité n'encourage pas ses jeunes à entreprendre ce voyage, selon l'enseignement de la Caste des Initiés, elle s'expose au malheur.

C'est une des tâches des Initiés de tenir les comptes et de s'assurer que tous les jeunes gens, lorsqu'ils en sont capables, s'acquittent de ce devoir vis-à-vis des mystérieux Prêtres-Rois.

« Je partirai, » avait dit Ute.

— « Voulez-vous la pièce d'or ? » avait demandé le chef de la délégation des Initiés au Bourrelier et à sa compagne.

— « Non, » avaient-ils répondu.

— « Oui, » avait dit Ute. « Nous la prendrons. »

Il est de tradition, parmi les Initiés de Teletus, ainsi que dans quelques autres îles et cités, si le jeune homme ou la jeune fille accepte de partir lorsqu'ils le demandent, de donner à sa famille, ou bien à ses tuteurs, lorsqu'ils le souhaitent, un disque d'or au tarn.

Ute savait que le Bourrelier et sa compagne avaient grand besoin de la pièce d'or.

En outre, elle n'ignorait pas qu'un jour, avant son vingt-cinquième anniversaire, il lui faudrait entreprendre ce voyage. Les Marchands de Teletus, qui gouvernaient la cité, l'exigeraient, craignant que le mécontentement éventuel des Prêtres-Rois ne porte préjudice à leur commerce. Si elle n'entreprenait pas ce voyage, elle serait purement et simplement, avant son vingt-cinquième anniversaire, chassée du domaine de leur autorité, expulsée de leur juridiction, privée de la protection de leurs soldats. En général, pour un Goréen, un tel exil équivalait à l'asservissement ou à la mort. Pour une jeune fille de la beauté d'Ute, cela aurait certainement signifié le début d'une servitude honteuse, les chaînes et le collier. De plus, les années suivantes, aucune pièce d'or ne serait venue l'encourager à entreprendre ce voyage reconnu périlleux.

« Je partirai, » avait-elle dit.

Elle accepta de faire partie d'un groupe réuni à cette occasion par les Initiés. Le Bourrelier et sa compagne, à contrecœur, cédant à ses prières, acceptèrent la pièce d'or.

En fait, Ute ne vit jamais les Sardar.

Mais elle vit les chaînes de l'esclave nue.

Son navire fut pris par ceux des Marchands d'Esclaves de Schendi. Ses compagnes et elles furent vendues à d'autres Marchands qui, retrouvant les pirates dans une crique secrète, leur achetèrent leur butin. Elles furent ensuite transportées, en chariot, aux Sardar, où elles furent vendues pendant la grande Foire de Printemps d'En'Kara. Lorsqu'elle monta sur l'estrade, pour être vendue, elle aperçut, au-dessus de la palissade, des sommets des Sardar.

Pendant quatre ans, Ute, qui était très belle, passa d'un maître à un autre, allant d'une ville à une autre.

Puis un maître la ramena, avec ses autres esclaves, aux Sardar, où il la vendit pour rembourser une dette consécutive à la perte d'une caravane de chariots chargés de sel.

C'est alors qu'elle avait été achetée par Barus, membre de la Caste des Bourreliers.

Elle avait eu de nombreux maîtres mais, dans son sommeil, elle ne murmurait que le nom de Barus.

Elle était tombée très amoureuse de lui mais, comme elle me l'avait expliqué, elle avait un jour tenté de lui imposer sa volonté.

Il l'avait vendue, et cela l'avait horrifiée.

Elle ne voulut jamais me parler de lui mais, comme je l'ai dit, dans son sommeil, il lui arrivait de crier son nom.

« Pourquoi ne retournes-tu pas à Teletus ? » avais-je demandé à Ute.

L'idée d'habiter un village ne me séduisait guère. Et, c'était à Teletus qu'elle avait été affranchie et adoptée.

Ses parents adoptifs habitaient peut-être toujours l'île.

— « Non, » avait répondu Ute avec indifférence. « Je ne peux pas traverser Thassa à la nage. En outre, je ne crois pas que je pourrais acheter un passage. Et, le Capitaine ne se contenterait-il pas de me réduire en esclavage ? »

Ce qu'Ute venait de dire me parut sensé.

« De plus, » avait ajouté sèchement Ute, « mes parents adoptifs n'habitent peut-être plus l'île ! »

Cela semblait possible car la population d'une cité vouée au commerce, telle que Teletus, tend à être moins stable que celle d'une ville bien implantée, détentrice d'une tradition parfois millénaire.

— « Mais, » avais-je insisté, « tu pourrais peut-être trouver moyen d'y retourner, et tes parents adoptifs habitent peut-être toujours l'île. »

Si je devais accompagner Ute, je préférerais certainement une île commerciale, comportant quelques-uns des avantages de la civilisation, à un village austère, situé au sud du Vosk.

« Regarde-moi ! » s'était écriée Ute, soudain furieuse, ce qui me stupéfia.

Je ne compris pas.

« J'ai les oreilles percées ! » hurla-t-elle.

Je reculai.

« Ils ont été gentils avec moi ! » reprit-elle. « Puis-je retourner chez eux et leur apporter le déshonneur ? Puis-je me présenter devant eux, moi, leur fille adoptive, avec les oreilles percées ? »

Je ne pouvais comprendre Ute. Elle était Goréenne.

Elle baissa la tête.

« J'ai les oreilles percées ! » sanglota-t-elle. « J'ai les oreilles percées ! » Elle me regarda. « Je vais me cacher à Rarir, » conclut-elle.

Je ne répondis pas.

De toute manière, Ute était inflexible. Elle voulait aller à Rarir.

Je donnai des coups de pied dans les galets du fond du cours d'eau, à l'endroit même où je me tenais, devant l'entrée du piège.

La créature argentée se mit à tourner rapidement en rond, dans l'enclos. Cela me fit peur. À un moment donné, ses écailles rugueuses me touchèrent l'avant de la jambe, au-dessus de la cheville. Je poussai un cri. Je fermai les yeux, grinçant des dents, les poings serrés, le corps contracté. Lorsque je me décidai à ouvrir à nouveau les yeux, la créature, immobile devant la palissade, me regardait fixement.

Je poussai un soupir de soulagement. Elle ne s'était pas échappée.

Sans Ute, je ne crois pas que j'aurais survécu.

J'étais tellement faible, effrayée et démunie ! Ute, bien que petite, semblait forte et toujours pleine de ressources.

Elle m'avait indiqué ce qui était comestible et ce qui ne l'était pas. C'était elle qui m'avait expliqué comment construire le piège aquatique. Elle m'avait également appris à poser des

collets, avec les lanières de cuir, en pliant de petites branches, un petit morceau de bois servant de déclencheur.

Elle m'avait également appris, avec une lanière de cuir, un tronc et un bâton utilisé comme déclencheur, à poser un collet capable de prendre un tabuk mais, en fait, nous n'utilisâmes pas ce collet. Il aurait pu attirer l'attention d'un chasseur et éveiller sa curiosité. Les petits collets passeraient plus facilement inaperçus. En outre, nous aurions eu du mal, Ute et moi, à mettre en place le tronc nécessaire à ce piège et, de plus, sans couteau et contraintes de nous déplacer rapidement, le tabuk aurait constitué un trop gros gibier. Elle m'avait également appris à construire plusieurs types d'abris et à abattre les oiseaux ou les petits animaux avec un bâton courbe. Ute m'apprit à trouver de la nourriture dans des endroits où je n'aurais pas eu l'idée d'en chercher. J'adorais les racines qu'elle m'apprit à déterrer. Mais j'étais moins impatiente de goûter les petits amphibiens qu'elle prenait à la main ou les gros insectes verts qu'elle trouvait à l'intérieur des troncs ou sous les pierres.

« On peut les manger, » affirma-t-elle. « Ils sont nourrissants. »

Néanmoins, je me bornai aux amandes, aux fruits, aux racines, aux créatures aquatiques ressemblant à celles que je connaissais et, naturellement, à la viande des petits animaux et des oiseaux.

Mais, à mon avis, le plus extraordinaire fut qu'Ute fabriqua, avec des baguettes, un morceau de bois plat et une lanière de cuir, de quoi faire du feu. Comme je fus heureuse, en voyant la petite baguette pointue tourner dans son trou, puis les lambeaux de feuilles sèches rougir soudain et produire une flamme minuscule, bientôt assez forte pour brûler des branches.

Sur de petits feux, avec des bâtons de bois vert taillés en pointe à l'aide de cailloux, nous faisions rôtir nos prises.

Nous n'avions pas rencontré un seul être humain, depuis notre fuite. Nous avons dormi dans les bois de Ka-la-na et marché, de nuit, en direction du sud-ouest.

Ute ne voulait pas faire de feu, mais j'avais insisté.

Nous ne pouvions pas manger les aliments crus.

« Tal ! » cria Ute, me saluant comme une personne libre.

« Tal ! » répondis-je, heureuse, lui faisant signe. J'étais très contente qu'elle soit revenue.

Elle avait glissé dans sa ceinture les lanières de cuir dont elle s'était servie pour les collets. Nous les emportons toujours, bien entendu, lorsque nous nous déplaçons. Sur l'épaule, elle avait deux petits animaux à fourrure, deux affreux urts des forêts, approximativement de la taille d'un chat, et, dans la main gauche, quatre petits oiseaux aux plumes jaunes et vertes.

Ce soir-là, nous allions festoyer.

Moi aussi, j'avais réussi.

« Ute, » criai-je, « j'ai pris un poisson ! »

— « Bien, » répondit-elle. « Apporte-le au camp ! »

— « Ute, » gémis-je, désespérée.

Ute rit et jeta son butin sur la rive. Elle entra dans le piège. Je restai où j'étais, bloquant la sortie.

Ute s'approcha très précautionneusement de la créature, afin de ne pas l'effrayer.

Elle ondulait légèrement, dans l'eau.

Puis, soudainement, très rapidement, Ute tendit les bras. La créature recula jusqu'à la palissade et elle la prit à cet endroit, contre les morceaux de bois puis, d'un seul mouvement, en dépit du fait que le poisson se tordait et battait de la queue, elle le sortit de l'eau et l'emporta, triomphalement, sur la rive.

— « Détruis le piège, » dit Ute.

Chaque fois que nous quitions un bois, si nous avions construit un tel piège, nous le détruisions. Ceci, incidemment, se pratique couramment, sur Gor. Celui qui n'a pas l'intention de revenir ne laisse jamais un piège. Les Goréens, parfois très cruels les uns vis-à-vis des autres, ont tendance à faire preuve d'une certaine tendresse, avec les animaux sauvages et les plantes, qu'ils considèrent comme libres et, par conséquent, dignes du plus grand respect. Cette tendresse et ce respect, malheureusement, s'appliquent rarement aux animaux domestiques, tels que les bosks et les esclaves. Le Bûcheron goréen, par exemple, avant de frapper l'arbre avec sa hache, lui parle, implore son pardon et lui explique l'usage qui sera fait de son bois. En ce qui nous concernait, bien entendu, en dehors de ces considérations d'ordre général, nous avions de bonnes raisons de détruire le piège. C'était un indice susceptible de nous trahir, de lancer des hommes sur notre piste.

Assise sur la rive, Ute attendit que j'aie terminé d'arracher les morceaux de bois et de les jeter dans les buissons.

Ensuite, je l'aidai à transporter notre butin, elle portant les oiseaux et le poisson, à notre camp.

« Nettoie les animaux, » dit Ute.

Je n'aimais pas qu'elle me donne des ordres.

— « Je n'en ai pas envie, » répliquai-je.

— « Eh bien, fais du feu, » dit Ute.

— « Tu sais bien que je ne peux pas ! » criai-je avec colère. Je n'avais pas pu maîtriser la technique.

— « Eh bien, » conclut Ute, « ne faisons pas de feu. »

— « Non ! » m'écriai-je. « Je ne peux pas manger la viande crue ! Il nous faut du feu ! »

— « C'est dangereux, » souligna Ute.

— « Fais du feu, Ute, » suppliai-je.

— « Dans ce cas, nettoie les animaux, » dit-elle.

— « Très bien, » cédaï-je. Je détestais ce travail. Il était terriblement sale, gluant, écœurant. Ute me le faisait toujours faire ! De quel droit me donnait-elle des ordres ? Je ne l'aimais pas. Elle était stupide. Elle faisait des fautes de grammaire en parlant sa propre langue ! Je la détestais.

Avec un caillou pointu et un morceau de bois, j'entrepris de vider les animaux.

Je n'avais plus besoin d'Ute. Elle m'avait probablement appris tout ce qu'elle savait. Je pourrais m'en tirer sans elle. En outre, elle se croyait supérieure à moi. J'étais originaire de la Terre et, par conséquent, supérieure aux Goréennes ! Elle se prenait pour le chef. Je ne lui avais pas dit qu'elle pouvait se considérer comme le chef ! Je la détestais.

— « À quoi penses-tu, El-in-or ? » demanda Ute.

— « Elinor ! » rectifiai-je sèchement.

— « Elinor, » répéta Ute.

— « À rien, » répondis-je.

— « Ah, » fit Ute.

Un peu plus tard, prenant un caillou et un morceau de bois, Ute m'aida.

Je ne la remerciai pas. Elle aurait dû faire ce travail elle-même. J'avais passé la journée à pêcher. Elle s'était promenée toute la journée dans le bois, chassant les oiseaux et vérifiant les collets.

Ute se mit à chanter.

« Pourquoi chantes-tu ? » m'enquis-je, irritée.

— « Parce que je suis heureuse, » répondit Ute.

— « Pourquoi es-tu heureuse ? » demandai-je.

Elle me regarda, troublée.

— « Parce que je suis libre, » répondit-elle.

Nous avions nettoyé les animaux, les oiseaux et le poisson, que je laissai Ute vider, car toucher cette créature me dégoûtait. Ute entreprit de faire du feu.

— « Dépêche-toi, » dis-je. J'avais faim.

Ute mit plus d'un quart d'heure, penchée sur sa baguette, en sueur, les yeux fixés sur le petit trou noirci de la plaque de bois.

« Dépêche-toi, » répétais-je. « Dépêche-toi ! »

Puis, enfin, une flamme minuscule apparut, dévorant les lambeaux de feuilles déposés autour du trou.

Quelques minutes plus tard, nous avions du feu.

Comme nous avions davantage de viande que d'ordinaire, nous fabriquâmes deux petites broches, avec des morceaux de bois fourchus.

Lorsque la viande fut cuite, nous la sortîmes des broches et la posâmes sur les feuilles. J'avais terriblement faim. Il faisait nuit et l'air était froid. Il serait agréable de manger près du feu, de se chauffer tout en profitant de notre festin en plein air.

« Que fais-tu, Ute ? » m'écriai-je, lui saisissant le poignet.

Elle me regarda avec étonnement.

— « J'éteins le feu, » répondit-elle.

— « Non ! » criai-je.

— « C'est dangereux, » souligna-t-elle.

— « Il n'y a personne, » répliquai-je.

— « C'est dangereux, » répéta-t-elle.

Je n'avais pas envie de manger dans le noir et de geler.

— « N'éteins pas le feu, Ute, » dis-je, « cela ne risque rien. »

Elle secoua la tête, indécise.

« Je t'en prie, » insistai-je.

— « Très bien, » céda Ute avec un sourire.

Mais il s'était à peine écoulé une ehn goréenne lorsque Ute, soudain, les yeux emplis de terreur, se mit à jeter de la terre sur le feu.

— « Qu'est-ce que tu fais ? » criai-je.

— « Tais-toi ! » souffla-t-elle.

Puis, très haut, dans la nuit, retentit le cri d'un tarn.

— « C'est un tarn sauvage, » affirmai-je.

Le feu était éteint.

— « Il faut que nous partions tout de suite, » dit Ute, effrayée.

— « Ce n'est qu'un tarn sauvage, » insistai-je.

— « J'espère que tu as raison, » répondit Ute.

Un frisson me parcourut le dos.

Ute entreprit d'abattre, dans le noir, le petit abri de branches et de feuilles que nous avions construit.

« Prends autant de nourriture que tu peux en porter, » dit-elle. « Il faut que nous partions tout de suite. »

Furieuse mais effrayée, je ramassai ce que je pus.

Lorsqu'elle eut terminé d'abattre l'abri, Ute, à tâtons, ramassa les os, la fourrure, les

écaillés, les déchets de notre butin, et les enterra.

Autant que possible, elle effaça toute trace de notre camp.

Puis, marchant rapidement dans le noir, devant moi, qui portais la nourriture, Ute quitta notre camp.

Je la suivis, le cœur plein de haine. J'avais peur qu'elle m'abandonne.

Nous traversâmes le bois, en direction du sud-ouest, et arrivâmes rapidement à la lisière.

La nuit était sombre.

Ute scruta les cieux. Nous ne vîmes rien. Elle écouta pendant un long moment. Nous n'entendîmes rien.

« Tu vois, Ute, » dis-je avec irritation. « Ce n'était rien. »

— « Peut-être, » concéda Ute.

— « Je n'entends plus de cris de tarns, » affirmai-je.

— « Ils ont peut-être mis pied à terre, » suggéra-t-elle.

— « Ce n'était qu'un tarn sauvage, » déclarai-je.

— « J'espère que tu as raison, » répondit-elle.

À la lisière du bois, nous mangeâmes les restes de notre repas, que nous avions emportés.

Nous nous essuyâmes les mains dans l'herbe et jetâmes les os dans les buissons.

« Regarde ! » souffla Ute.

Dans les buissons, à environ deux cents mètres de nous, deux torches se déplaçaient dans le noir.

« Des hommes, » gémit Ute. « Des hommes ! »

Nous quittâmes aussitôt le bois, courant en direction du sud-ouest.

À l'aube, nous trouvâmes un autre bois de Ka-la-na où, fatiguées, nous nous cachâmes.

Quatre jours plus tard, dans un autre bois de Ka-la-na, un après-midi, Ute me demanda de poser un collet sur la piste d'un petit animal, que nous avions trouvée un peu plus tôt.

Nous n'avions pas été poursuivies. Nous n'avions vu aucune torche, derrière nous, dans la nuit.

Une fois de plus, nous nous étions échappées.

Balançant la lanière de cuir, je suivis la piste.

Il y avait de petits oiseaux, et je vis un urt des forêts prendre la fuite, des fleurs et même un jeune tabuk, jaunâtre et élégant.

Soudain, je m'immobilisai, terrifiée.

J'avais entendu une voix d'homme. Je quittai le chemin vert, doux et agréable qui serpentait entre les arbres et les buissons, puis me mis à plat ventre, cachée entre les buissons et les hautes herbes.

Ils ne suivaient pas la piste.

J'approchai en rampant puis, entre les branches, je les vis.

Mon cœur faillit s'arrêter.

Ils se trouvaient dans une petite clairière. Deux tarns étaient entravés à quelque distance. Les hommes n'avaient pas fait de feu. Ils étaient vêtus de cuir, et armés. Il s'agissait de Guerriers, de mercenaires. Ils semblaient durs et cruels. Je les reconnus. Je les avais vus, au nord de Laura, près de l'enclos de Targo. Ils étaient au service de Haakon de Skjern.

« Elle est ici, » dit un homme à son compagnon.

— « Si nous avons un sleen, » regretta l'autre, « nous lui passerions les menottes avant le crépuscule. »

— « J'espère qu'elle est Soie Rouge, » dit le premier.

— « Si elle ne l'est pas lorsque nous la capturerons, » répondit l'autre, « sa soie sera des plus rouges lorsque nous la livrerons à Haakon. »

— « Haakon ne sera peut-être pas content, » fit remarquer le premier.

Son compagnon rit.

— « Haakon ne sait pas quelle fille est Soie Rouge et quelle fille est Soie Blanche. »

— « C'est vrai, » ricana le premier.

— « En outre, » reprit l'autre, « crois-tu vraiment que Haakon espère que nous lui ramènerons une Soie Blanche ? »

— « Non, bien sûr, » répondit en riant le premier. « Non, bien sûr. »

— « Elle nous aura fait courir, » fit l'autre sur un ton lugubre. « Nous allons lui faire largement payer notre temps et nos difficultés. »

— « Et, si nous ne parvenons pas à la capturer ? » s'enquit le premier.

— « Elle est insaisissable, » répondit l'autre, « mais nous la capturerons. »

À plat ventre dans l'herbe, attentive, je gémissais intérieurement.

— « Elle semble intelligente, » fit remarquer le premier.

— « Pourtant, » dit le second, « nous avons vu son feu. »

— « C'est vrai, » concéda le premier, « bien qu'elle semble avisée, bien qu'elle semble intelligente, bien qu'elle nous ait échappé jusqu'ici, elle a fait du feu. »

Le second sourit.

— « Toute fugitive assez stupide pour faire du feu, » déclara-t-il, « se fera capturer tôt ou tard. »

— « Quel est ton plan ? » s'enquit le premier.

— « Nous savons qu'elle a fait du feu, » expliqua le second. « On peut supposer qu'elle faisait cuire des aliments. Si elle faisait cuire des aliments, elle devait avoir pris des oiseaux ou des animaux. »

— « À la lisière d'un bois de Ka-la-na, » rappela le premier, « il y a quelques jours, nous avons trouvé des os d'urt des forêts ! »

— « Oui, » admit le second, « et, non loin d'ici dans ce bois, il y a la piste d'un petit gibier. »

— « Il est difficile de chasser dans un bois de Ka-la-na, » fit remarquer le premier.

— « Néanmoins, » précisa le second, « les urts des forêts empruntent ces pistes. »

— « Oui, » reconnut son compagnon.

— « Tôt ou tard, n'est-ce pas, » reprit le second, « il est probable qu'elle suivra cette piste, pour chasser, poser un collet ou le relever. »

— « Il doit y avoir d'autres pistes, » fit remarquer le premier.

— « Si nous ne la capturons pas aujourd'hui, » affirma l'autre, écartant les bras, « nous la prendrons demain, ou après-demain. »

À plat ventre, prudemment, silencieusement, je reculais. Quelques mètres plus loin, en silence, penchée, sans faire le moindre bruit, je m'éloignai.

Une seule pensée occupait mon esprit. Il me fallait rejoindre Ute et l'avertir, afin que nous puissions fuir.

Mais, à ce moment-là, je m'arrêtai.

Je me glissai dans un buisson, effrayée. Ils avaient parlé de la fugitive au singulier. Par conséquent, ils étaient chargés de capturer une seule esclave.

Je secouai la tête. Non, il me fallait chasser cette idée de mon esprit.

Mais les hommes me faisaient peur. Ils étaient durs, cruels ; il s'agissait de mercenaires sans pitié. Je ne pouvais laisser Elinor Brinton, jeune femme sensible, originaire de la Terre,

tomber entre les mains de telles brutes. Je les avais entendus parler de ce qu'ils feraient à leur captive, bien qu'elle soit Soie Blanche !

Ute avait déjà été esclave.

Non, me dis-je, non ! Il me faut chasser ces pensées.

Presque sans m'en rendre compte, je me levai et pris calmement la direction de notre camp.

Les hommes ne cherchaient qu'une seule fugitive. Ils croyaient qu'il n'y en avait qu'une.

Tu dois chasser ces pensées, me dis-je.

Il fallait que nous nous échappions, Ute et moi.

Je souris.

Ute s'était prise pour le chef. Elle avait osé me donner des ordres. Elle m'avait commandée, moi, Elinor Brinton ; ce n'était qu'une Goréenne ignorante, pourtant elle avait osé donner des ordres à une fille de la Terre, et une fille telle que moi, qui plus est !

Elle allait voir !

Non, m'écriai-je intérieurement, il faut avertir Ute ! L'avertir !

J'arrivais à notre camp, marchant tranquillement.

Je me souvenais clairement des paroles de l'homme :

« Si nous ne la capturons pas maintenant, nous la prendrons demain, ou après-demain. »

Ils nous poursuivaient depuis des jours. Ils n'abandonneraient pas. Ils nous prendraient.

Je souris.

Enfin, ils en prendraient au moins une.

Ute était stupide, ignorante, Goréenne ; Ute ne comptait pas. C'était une fille simple, sans éducation. Elle faisait des fautes de grammaire en parlant sa propre langue. Elle ne possédait ni mon intelligence, ni ma sensibilité, ni ma délicatesse, ni mon élévation d'esprit. En outre, elle appartenait à une Basse Caste. Elle m'était inférieure, très inférieure.

De plus, elle avait osé me traiter en inférieure, me commander, m'instruire. Je la détestais ! La jolie petite Ute, que les hommes trouvaient désirables ! Je la détestais ! J'étais plus belle qu'elle. Ute avait déjà été esclave ! Elle pouvait l'être à nouveau ! Je me souvins qu'elle m'avait un jour attachée par l'anneau que je portais au nez. Je la détestais. Nous verrions qui était plus intelligente. Je la détestais !

Je jetai la lanière de cuir, destinée au collet que je n'avais pas posé, dans un buisson.

« Salut, Ute ! » dis-je, avec un sourire.

— « Tal, El-in-or ! » répondit Ute, souriant également, levant la tête. Elle essayait, avec un bâton pointu, de faire un trou dans une nouvelle planche, qui lui servirait à allumer le feu. En général, pendant nos marches nocturnes, nous n'emportions que les précieuses lanières de cuir. Par conséquent, Ute fabriquait souvent du matériel neuf.

— « Oh, Ute, » dis-je. « J'ai posé le collet presque au bout de la piste. Et, pendant que je m'éloignais, je l'ai entendu se détendre ; et j'ai également entendu l'animal. »

— « Bien, » fit Ute. « Qu'est-ce que c'était ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Je suis allée voir. Je n'ai jamais rien vu de tel. On dirait un genre d'urt des forêts, à mon avis. C'est très laid. »

— « Pourquoi ne l'as-tu pas rapporté ? » s'enquit-elle.

— « Je ne voulais pas le toucher, » répondis-je.

— « Oh, El-in-or, » s'écria Ute en riant. « Tu es vraiment stupide ! »

— « Je t'en prie, va le chercher, Ute, » suppliai-je. « Je ne veux pas y toucher. C'est trop laid ! »

— « Très bien, » répondit Ute. « J'irai. » Puis, elle se remit au travail.

Effrayée, je regardai, derrière moi, la piste.

— « Ne vaudrait-il pas mieux que tu te dépêches ? » demandai-je.

— « Pourquoi ? » s'enquit Ute.

— « Quelqu'un pourrait trouver le collet, n'est-ce pas ? » fis-je.

Ute me regarda.

— « Oui, » admit-elle. « Il faut y aller tout de suite. » Elle posa son matériel et se leva.

« Montre-moi où tu l'as tendu, » dit Ute, se mettant en route.

— « Non ! » m'écriai-je.

Elle se tourna vers moi.

« Tu ne peux pas le manquer, » expliquai-je. « Il est à gauche. Tu ne peux pas le manquer. »

— « Très bien, » fit Ute avant de quitter le camp. Mon cœur battait à tout rompre.

Silencieusement, de loin, je la suivis. Peu après avoir quitté le camp, je me baissai et ramassai une grosse pierre.

Je me cachai dans un buisson proche de la piste, serrant la pierre.

Soudain, à une centaine de mètres, retentit un cri d'homme.

Mon cœur se serra. Ils l'avaient prise !

Mais, à ce moment-là, j'entendis les cris d'un autre homme puis, ceux des deux, et des craquements de branches.

Consternée, je vis Ute, terrifiée, frénétique, les yeux exorbités, les bras tendus, rapide comme un tabuk, courir sur la piste.

« El-in-or ! » cria-t-elle, « des Marchands d'Esclaves !

Fuis ! »

— « Je sais, » répondis-je.

Elle me regarda avec stupéfaction.

Je la frappai soudain, à la tempe, avec la pierre.

Il fallait qu'ils la trouvent, elle, pas moi.

Je posai la pierre près d'elle. Les hommes supposeraient qu'elle était tombée et s'était cogné la tête.

Rapidement, je gagnai les buissons et m'y cachai.

Ute se releva péniblement, mais trébucha et retomba, gémissant, à quatre pattes.

Je les vis se saisir d'elle.

Elle était toujours assommée, à demi inconsciente. Alors qu'elle était toujours à quatre pattes, ils lui arrachèrent sa camisk et la jetèrent par terre. Puis, ils la mirent à plat ventre, le premier lui tirant les bras dans le dos et lui attachant les poignets, le second lui croisant les jambes et lui attachant les chevilles.

J'étais contente. Ute avait été capturée.

Je craignais seulement qu'elle leur dise que j'étais dans les environs. Mais, bizarrement, j'étais certaine qu'elle ne le ferait pas. Ute était stupide. Je savais qu'elle ne me trahirait pas.

Ainsi, j'avais intelligemment échappé à mes poursuivants.

J'irais jusqu'au village de Rarir, que je pensais pouvoir être en mesure de trouver. Je pourrais expliquer aux habitants que j'étais une amie d'Ute, dont ils se souviendraient sans doute. Ils me protégeraient. Plus tard, avec l'aide des villageois, je gagnerais Teletus où, avec un peu de chance, je retrouverais les parents adoptifs d'Ute. J'étais persuadée qu'ils prendraient soin de moi, se montreraient gentils avec moi, car j'étais une amie d'Ute, leur fille adoptive, capturée autrefois, tandis qu'elle se rendait aux Sardar. Je pourrais leur dire, et j'avais l'intention de le faire, qu'Ute m'avait dit de les retrouver et promis qu'ils

s'occuperaient de moi. Je leur expliquerais que nous avions désespérément tenté de les rejoindre, Ute et moi, mais que, malheureusement, nous avons été attaquées par des Marchands d'Esclaves et que j'étais, seule, parvenue à m'échapper. Prendraient-ils soin de moi ? J'étais persuadée qu'ils le feraient. Je présumais qu'ils me supplieraient de leur permettre de faire de moi leur fille adoptive, à la place d'Ute.

J'étais très satisfaite.

Je continuai seule en direction de Rarir.

Je marchais la nuit et dormais, la journée, dans les bois de Ka-la-na.

Je m'agitais sur mon lit d'herbe tendre, cachée dans un bois, à demi endormie. Je somnolais. Il y avait des insectes, autour de moi. J'avais bien mangé, la veille au soir, car je m'étais arrêtée, à la faveur de l'obscurité, près d'un village où j'avais volé de la viande qui, suspendue à un poteau, séchait : du bosk. C'était nettement meilleur que ce que j'aurais pu prendre au collet.

Je n'avais pas fait cuire ma viande, depuis la capture d'Ute. Je ne pensais pas être capable de fabriquer et d'utiliser le matériel nécessaire. En outre, j'avais compris qu'il était dangereux de faire du feu. Les événements récents m'avaient servi de leçon.

Je mangeai surtout des fruits, des amandes et quelques racines. De temps en temps, j'agrémentais ce régime de viande crue provenant de petits oiseaux ou bien des rares urts des forêts que je pus prendre au collet. Néanmoins, la veille au soir, ainsi que l'avant-veille, j'avais réussi à voler de la viande. J'avais résolu de me nourrir de cette façon. Je n'avais pas la moindre intention de goûter les petits amphibiens ou les gros insectes verts, affreux, sur lesquels Ute avait attiré mon attention. Ils m'auraient apporté des protéines mais, plutôt que d'y toucher, j'aurais préféré mourir de faim !

Il était plus facile de voler de la viande, de la bonne viande de bosk, aux paysans ignorants !

J'étais couchée sur le dos et somnolais, regardant le ciel clair, à travers les branches entremêlées, qui formaient un toit, au-dessus de moi. Il faisait chaud. Je souris.

Puis, soudain, je pris conscience d'un bruit lointain. On aurait dit des cris et un martèlement sonore, métallique, comme lorsqu'on frappe sur des poêles et des casseroles.

Ce bruit ne m'inquiéta guère.

Quelques minutes plus tard, je fus obligée de reconnaître que le bruit s'était rapproché. L'inquiétude s'empara de moi.

Vêtue de ma camisk, je me levai, dressant la tête.

Le tintamarre semblait venir du village et, à travers le bois, se diriger vers moi.

Irritée, je haussai les épaules et, ayant ramassé les lanières de cuir qui me servaient de collets, m'éloignai du tintamarre. Je ramassai des fruits et des amandes, en chemin.

L'intensité du tintamarre parut augmenter, mais je ne m'en souciai pas. Il venait de derrière moi.

Je m'en éloignais.

Je compris bientôt que, si je ne changeais pas de direction, je ne tarderais pas à sortir du grand bois où j'avais trouvé refuge.

Par conséquent, je tournai à gauche, ramassant quelques fruits au passage.

Puis, je constatais avec irritation que le tintamarre était encore plus proche et qu'il semblait venir, partiellement, de devant moi.

L'inquiétude s'empara de moi et, courant presque, je fis demi-tour et pris la direction opposée.

Je courus pendant deux ou trois ehns avant de me rendre compte que le tintamarre venait également, à présent, de devant moi.

Je changeai à nouveau de direction, frénétiquement cette fois.

Le tintamarre, les coups donnés sur les poêles et les casseroles, les cris, tout cela se dirigeait sur moi en un immense demi-cercle.

Je compris soudain que j'étais poursuivie !

Néanmoins, devant moi, il n'y avait pas de bruit. J'étais terrifiée. Je partis en courant dans cette direction, celle de la lisière du bois mais, alors, j'eus peur. Je perdrais la protection du bois. En outre, on me poussait peut-être vers des chasseurs, ou des filets. Le silence me terrifiait autant que le tintamarre.

Il me fallait passer entre leurs lignes.

Quelques animaux me dépassèrent, fuyant le vacarme, tabuks et urts des forêts.

Prudemment, me cachant du mieux possible, je me dirigeai vers le bruit.

Le vacarme et les cris devinrent insupportables. Le bruit et la certitude que j'étais chassée me rendirent soudain irrationnelle, folle. Je n'avais plus qu'une envie : fuir le bruit.

Le vacarme me déchirait les oreilles.

Je me dirigeai néanmoins vers lui.

Puis mon cœur se serra !

Il devait y avoir plus de deux cents paysans, hommes, femmes et enfants, criant, tapant sur des casseroles et des poêles. Les femmes et les enfants avaient des bâtons et des fouets, les hommes avaient des lances, des fléaux, des fourches et de gros bâtons.

Ils étaient trop proches les uns des autres, et ils étaient trop nombreux !

Un enfant m'aperçut, poussa un cri et se mit à taper frénétiquement sur sa casserole.

Je fis demi-tour et m'enfuis.

Le vacarme devint follement oppressant, intolérable, résonnant dans ma tête, se refermant sur moi.

Je ne pouvais plus que courir vers le silence.

Puis, sous le soleil de cette magnifique fin de matinée, je sortis du bois et courus dans l'herbe de la prairie.

Je courus irrationnellement, sans réfléchir, terrifiée.

Je continuai de courir.

Puis, épuisée, je me retournai. Les paysans s'étaient arrêtés à la lisière du bois de Ka-la-na. Ils ne criaient plus, ils ne tapaient plus sur leurs ustensiles.

Je regardai devant moi. Il n'y avait rien. Aucun paysan vigoureux, prêt à me jeter à terre, à me déshabiller, à m'attacher puis à me conduire, en laisse, au village, n'attendait. Il n'y avait pas de filets. Il n'y avait rien.

Je poussai un cri de joie et courus dans la prairie.

Ils avaient seulement voulu me faire quitter le bois !

J'étais toujours libre.

Je m'arrêtai.

J'étais debout dans les hautes herbes de cette prairie caressée par le vent. Je sentais le soleil sur ma peau, l'herbe me caressant les mollets. La plante de mes pieds reposait sur la terre noire, chaude, fertile, de Gor. Au loin, le bois de Ka-la-na était jaune et les paysans, rassemblés à la lisière, ne bougeaient pas. Le ciel était profond, bleu et étincelant de soleil. Je respirai l'air extraordinairement pur de Gor. Comme c'était beau !

Les paysans ne me poursuivaient pas.

J'étais libre !

Je rejetai la tête en arrière et, les jambes légèrement écartées, m'étirai puis, soulevant ma chevelure, l'offrit à la caresse du vent. Le vent fit onduler mes cheveux. J'étais heureuse.

J'étais libre !

Soudain, je mis la main devant ma bouche. Tout en haut, minuscule dans les profondeurs verticales du ciel magnifique, il y avait un point. Je secouai la tête. Non, non !

Je me tournai vers les paysans. Ils n'avaient pas bougé.

Je mis un genou à terre, les yeux fixés sur le point.

Il décrivait des cercles.

Il était très haut, d'abord sur ma droite, puis derrière moi, et sur ma gauche puis, enfin, devant moi.

Je poussais un cri de désespoir.

Je compris que, minuscule au milieu de la prairie, j'étais le centre de ce cercle.

Je me mis à courir follement, frénétiquement.

Je m'arrêtai, me retournai, regardai le ciel. Je poussai un cri de désespoir. L'oiseau tournait, décrivant une courbe dans le ciel. Le soleil, pendant un bref instant, se refléta sur le casque du cavalier. L'oiseau se dirigeait vers moi. Il descendait, poussant des cris, battant des ailes, plongeant sur moi.

Je hurlai et me mis à courir follement, irrationnellement, dans la prairie.

Le cri de l'oiseau retentit derrière moi, puis j'entendis le claquement de ses ailes immenses, de plus en plus proche !

Je trébuchai, hurlant, reprenant ma course. J'aurais pu être un tabuk au pelage doré, mais j'étais une jeune femme !

Le hurlement de l'oiseau m'assourdissait et le battement de ses ailes tonnait à mes oreilles.

L'ombre me dépassa à toute vitesse.

La boucle de cuir s'abattit sur moi. Elle se referma aussitôt, me collant les bras contre les flancs, et, le dos presque brisé, je fus soulevée de terre. L'herbe défila rapidement, sous moi, sans qu'il me soit possible d'y poser les pieds, puis elle s'éloigna, tombant et soudain, dans les tourbillons d'air, ballottée par le vent, prisonnière des forces physiques de la corde de cuir tressé, de l'accélération et de la position, j'eus l'impression que le ciel était en bas et l'herbe en haut, puis j'eus le souffle coupé lorsque le tarn prit de l'altitude, cherchai mon souffle, tandis que l'herbe, le ciel et l'horizon tournoyaient follement, d'abord la première en haut, puis le second, et l'horizon tournant sur lui-même ; et je hurlai, criai, les bras immobilisés, les mains impuissantes, incapable de tenir la corde, et je la sentis glisser d'un centimètre, puis regardai la terre, en bas, tout en bas, et le bois de Ka-la-na, au loin, comme un buisson sur une pelouse, et je me balançais follement, impuissante, prisonnière de cette corde de cuir, mince et tendue, qui m'enserrait, dix mètres sous le tarn, qui se trouvait lui-même alors plus de cent mètres au-dessus de la prairie.

La corde glissa encore d'un centimètre et je hurlai !

Puis la corde, s'enfonçant cruellement dans mes bras et mon corps, trouva sa place définitive.

Elle cessa de glisser.

J'étais efficacement immobilisée par le poids de mon propre corps. Je craignais seulement que la corde ne casse.

Puis le tarn vira, prit de l'altitude, et je me balançai dessous, impuissante et attachée, plusieurs centaines de mètres au-dessus de la prairie.

Il se dirigea vers le bois de Ka-la-na, qui était maintenant très loin et minuscule à cause de

l'altitude.

Puis je fus tirée, mètre après mètre. La corde s'enfonça plus cruellement encore dans ma chair, tandis qu'on me tirait. Mes mains ne pouvaient me servir. J'aurais voulu saisir la corde, la serrer ! Mais je ne le pouvais pas.

Puis, levant la tête, je vis les énormes serres du tarn, pressées contre son ventre, au-dessus de ma tête. Elles étaient immenses, courbes et acérées.

Mon corps glissa contre le flanc de l'oiseau, puis mon épaule gauche toucha le métal et le cuir de la selle et, enfin, une jambe d'homme.

Puis il me prit dans ses bras. J'étais tellement terrifiée que je ne pouvais bouger.

Je vis ses yeux, dans les fentes de son casque. Ils semblaient amusés. Je tournai la tête.

Il rit.

Ce fut le grand rire rude d'un tarnier. Je frémis.

Il défit la corde avec laquelle il m'avait capturée. Sur la selle, devant lui, en face de lui, je m'accrochais désespérément à son cou, tellement j'avais peur de tomber. Il roula la corde et l'attacha à un anneau fixé sur le côté de la selle.

Ensuite, il sortit un poignard de sa ceinture.

La lame glissa entre ma camisk et la lanière de cuir qui la serrait à la taille. La lame bougea, la lanière s'envola et, dans le vent, la camisk se gonfla, remonta jusqu'à mon cou, battant et claquant. Il la fit glisser au-dessus de ma tête et elle disparut derrière le tarn. Je sentis, contre ma peau, le cuir de ses vêtements, la boucle de sa ceinture. Ma joue reposait contre le métal de son casque. Ma chevelure flottait au vent.

À deux mains, il desserra mes bras, qui lui enfermaient le cou.

« Allonge-toi devant moi, sur le dos ! » ordonna-t-il. « Puis croise les poignets et les chevilles. »

Bien que j'eusse terriblement peur de tomber, j'obéis.

Il se pencha sur moi et mes poignets croisés furent attachés à un anneau. Puis il se pencha à nouveau et mes chevilles croisées furent attachées à un autre anneau.

J'étais allongée sur le dos devant lui, le corps arqué, attachée, impuissante, en travers de sa selle.

Il me donna deux claques sur le ventre.

Puis il eut, à nouveau, un rire énorme, le grand rire cru du tarnier qui a attaché sa captive en travers de sa selle.

Je maudis la malchance qui avait fait qu'on m'ait chassée du bois au moment même où il y avait un tarnier dans le ciel !

Je tirai sur mes poignets attachés, sur mes chevilles, fixés à des anneaux.

Je tournai la tête et pleurai.

J'étais à nouveau captive.

C'était une malchance incroyable que j'aie été chassée du bois au moment même où il y avait un tarnier dans le ciel !

Je me rendis alors compte que le tarn décrivait des cercles et descendait.

J'avais du mal à respirer. Je ne voyais, pratiquement, que le ciel et les nuages.

Puis, avec une secousse, dans un nuage de poussière et un claquement d'ailes, le tarn se posa.

Je me rendis compte, dans la mesure où je pouvais voir, que nous nous trouvions sur la place centrale d'un village. J'aperçus, au loin, en laissant pendre la tête, un grand bois de Ka-la-na. Des paysans étaient rassemblés autour de nous. Tournant la tête, je découvris des hommes armés de fourches et de fléaux, vêtus de tuniques de Paysans. Des femmes et des

enfants se pressaient également sur la place poussiéreuse. J'entendis quelques tintements de casseroles. Quelques enfants avaient des bâtons et quelques femmes, des fouets.

« Je vois que tu l'as capturée, Guerrier, » dit un paysan imposant, vêtu d'une tunique de tissu de Rep grossier.

Je tremblais.

— « Vous l'avez bien chassée dans la prairie, » répondit le Guerrier, « je vous remercie. »

Je gémis de désespoir.

— « C'est bien peu de chose, en comparaison des nombreux services que tu nous as rendus, » dit l'homme.

— « La nuit dernière, elle nous a volé de la viande, » dit un autre paysan.

— « Oui, » ajouta un troisième, « et avant, la nuit précédente, elle en a volé à Rorus. »

— « Prête-la-nous, Guerrier, » demanda le premier, « pendant un quart d'ahn, que nous puissions la fouetter. »

Attachée, je tremblais.

— « Permits-nous de la fouetter ! » crièrent les femmes et les enfants. « Permits-nous de la fouetter ! »

La tête en bas, pieds et poings liés, je tremblais.

— « Quel est le prix de la viande ? » s'enquit le Guerrier.

Personne ne répondit.

Tirant une pièce de sa bourse, il la jeta au porte-parole du village, puis il en lança une deuxième à un autre homme, probablement venu de l'autre village : Rorus.

— « Merci, Guerrier, » s'écrièrent-ils. « Merci ! »

— « La première correction, » déclara le Guerrier d'une voix forte, « c'est à moi de la lui donner ! »

Tout le monde se mit à rire. Je tirai vainement sur mes liens.

Il leva le bras.

« Je vous souhaite tout le bien ! » cria-t-il.

— « Nous te souhaitons tout le bien ! » répondit la foule.

La première rêne de harnais du tarn se tendit sur mon corps et, soudain, me coupant le souffle, le grand oiseau hurla et battit des ailes, puis la selle appuya fortement contre mon dos et, la tête en bas, je vis les huttes coniques des paysans s'éloigner au-dessous de nous puis l'oiseau, avec des battements d'ailes puissants et majestueux, la tête en avant, monta vers des nuages.

Le tarn filait dans les cieux. Je sentais le vent sur mon corps. J'étais attachée en travers de la selle. Ma chevelure flottait au vent, contre la cuisse gauche de mon ravisseur. Je pouvais à peine bouger les poignets et les chevilles. Il les avait solidement liés. Il était incroyablement fort. Jamais, même dans la hutte, je n'avais été attachée aussi solidement, aussi étroitement. Je ne savais ni où nous allions ni même dans quelle direction nous volions. Je savais seulement qu'Elinor Brinton, captive, était irrémédiablement emportée, cruellement liée, étroitement et solidement attachée, vers une existence d'esclave.

Je sais aujourd'hui que nous volions en direction du sud-ouest.

Peu après avoir atteint les cieux et pris cette direction, il me tourna sur le flanc, face à lui et, du bout des doigts de la main droite, caressa ma marque.

« Rien qu'une Kajira, » dit-il.

Puis, de la paume de la main, il me remit sur le dos.

Quelques instants plus tard, il se pencha et me prit par les cheveux, me soulevant la tête,

cruellement, et m'obligeant à la tourner vers lui.

« Tu as les oreilles percées, » dit-il. Puis il me lâcha et ma tête retomba contre la selle.

Je gémis, désespérée.

Le tarn filait dans le ciel.

À un moment donné, il dit :

« Nous traversons le Vosk. »

Je compris que nous étions sur le territoire d'Ar et que nous devions survoler la Bande de la Désolation, région désolée, qui reprenait progressivement vie, et qui, de nombreuses années auparavant, avait été nettoyée et ravagée afin que les champs d'Ar, par une telle barrière naturelle, par une telle muraille de faim et de soif, soient protégés, vraisemblablement des invasions venues du nord ou, plus probablement, des incursions des pirates du Vosk. Sous le règne de Marlenus, avant son exil et, plus tard, après son retour sur le trône, on avait délibérément négligé d'entretenir la Bande de la Désolation, afin qu'elle puisse reprendre vie. Marlenus avait armé, sur le Vosk, une flotte de galères rapides, chargée de chasser les pirates des eaux voisines de son Ubarat. Elle avait, pour l'essentiel, réussi. Les pirates du Vosk s'attaquaient rarement aux rives du fleuve bordant les territoires d'Ar. D'autres cités, principalement au nord, redoutaient les conséquences de la disparition de la Bande de la Désolation. Peut-être Marlenus entendait-il seulement augmenter la surface cultivable de son domaine. Toutefois, sous Marlenus, il devint clair qu'Ar ne craignait plus pour ses frontières. En outre, l'ambition de Marlenus, Ubar d'Ar, que l'on appelait : l'Ubar des Ubars, était célèbre. S'il était à présent possible, ou bien s'il serait bientôt possible, de conduire une armée à Ar par voie de terre, une fois le Vosk traversé, de ce fait même, Ar aurait la possibilité d'envoyer une armée importante vers le nord, jusqu'aux rives mêmes du Vosk. Traditionnellement, plusieurs cités se disputaient la rive septentrionale du Vosk. Ar, comme plusieurs autres, avait ses revendications.

Le tarn vola pendant des heures.

Mon ravisseur ne me détacha pas pour me faire manger.

« Ouvre la bouche ! » ordonna-t-il.

Il me mit du pain jaune de Sa-Tarna dans la bouche. Je mâchai le pain et, avec difficulté, l'avalai. Ensuite, avec son poignard, dans un morceau de bosk cru, il coupa quatre petites portions de viande, qu'il me mit dans la bouche.

« Mange ! » dit-il.

Je mâchai la viande, les yeux fermés, puis l'avalai.

« Bois ! » dit-il.

Il glissa le goulot d'os d'une gourde de cuir entre mes dents. Je faillis m'étouffer. Il retira le goulot et reboucha la gourde, avant de la remettre dans les fontes de sa selle. Je fermai les yeux, désespérée. Il m'avait fait manger et boire.

Le tarn volait toujours.

Un peu plus tard, je regardai le Guerrier qui m'avait capturée.

Son torse et ses épaules semblaient larges. Il avait une grosse tête, presque entièrement cachée par son casque de guerre. Sa tête était fièrement dressée. Ses bras étaient puissants, musclés et bruns. Ses mains étaient grosses, rudes, faites pour les armes. Il était vêtu de cuir écarlate. Son casque, avec son ouverture en forme de Y, était gris. Il n'y avait aucun insigne, sur son casque et sur ses vêtements. Je supposai qu'il devait s'agir d'un mercenaire ou d'un hors-la-loi.

Ayant été capturée par un tel homme, je n'avais pas la moindre idée du sort qui m'attendait.

Pourtant, la silhouette puissante près de laquelle j'étais attachée me semblait vaguement familière.

Bizarrement, il me faisait peur. J'avais l'impression de le connaître, ou bien de l'avoir déjà rencontré.

Peut-être à Laura, près de l'enclos de Targo !

« Appartiens-tu, » demandai-je, tremblante, « à la bande de Haakon de Skjern ? »

— « Non, » répondit-il.

— « Vas-tu... » demandai-je encore « Vas-tu me garder ? » Je frémis.

— « Une petite Kajira sale et nauséabonde, aux oreilles percées, qui vole dans les villages ? » s'enquit-il.

Je gémis.

« Je ne te mettrais même pas avec mes femmes, » dit-il.

Je fermai les yeux.

Je compris alors que ce Guerrier avait manifestement capturé de nombreuses femmes, que beaucoup de beautés, esclaves libres, avant moi et, indubitablement, après moi, orneraient, à leur corps défendant, butin attaché, sa selle. Parmi de telles richesses, je compris qu'Elinor Brinton, pour un tel homme, un Guerrier, un tarnier parmi les tarniers, ne comptait guère, n'était qu'une fille parmi d'autres et même une fille sans importance. Je ne l'intéressais pas davantage qu'un morceau de viande, qu'il aurait capturé et attaché.

« Tu mérites d'être vendue à un colporteur, » déclara-t-il. « J'aurais peut-être dû te laisser au village. Les Paysans savent traiter les voleuses comme elles le méritent. »

— « Je t'en prie, vends-moi à Ar, » suppliai-je. « Je suis Soie Blanche. »

Il me dévisagea. Son sourire ironique ne m'échappa pas. Je frissonnai.

— « Tu ne mérites pas d'être vendue à Ar, » dit-il. « Peut-être faudrait-il te vendre dans une petite ville, un village ou un fort frontalier. »

— « Je t'en prie, » suppliai-je.

— « Je disposerai de toi comme je l'entends, » déclara-t-il. « Maintenant, n'aborde plus ce sujet ! »

Je fermai les yeux.

— « Je suis Soie Blanche ! » criai-je. « Tu me vendras plus cher si je reste Soie Blanche ! »

— « Vous vous méprenez, ma Dame, » dit-il avec courtoisie, « si vous pensez que l'or seul m'intéresse. »

— « Non ! » criai-je. « Non ! »

Il se pencha, pour me détacher les chevilles.

Je hurlai désespérément.

Soudain, alors qu'il n'avait pas encore touché les liens de mes chevilles, il pivota brusquement sur lui-même.

Un carreau d'arbalète passa, semblable à une aiguille filant dans le ciel, avec un sifflement.

En un instant, tandis que, terrifiée, je hurlais, brutalement retenue par mes liens, il dégagea son bouclier, attaché à sa selle, et fit virer son tarn, avec un cri de rage, un étrange cri de guerre, pour faire face à son agresseur.

Un autre cri de guerre lui répondit et, soudain, à quelques mètres de nous, un autre tarn passa et j'entendis le choc puissant de la large lame de bronze d'une lance qui, le coup ayant été détourné, glissa sur le bouclier de cuir de bosk, renforcé de métal, de mon ravisseur.

L'autre tarn s'éloigna et son cavalier, debout sur les étriers, en équilibre sur la selle, maintenu en place par la large ceinture de sécurité, tendait à nouveau son arbalète, un

carreau entre les dents.

Mon ravisseur se rua à l'attaque, sans lui laisser le temps de recharger son arme.

Lorsque nous ne fûmes plus séparés que par quelques mètres, l'autre homme jeta son arbalète et son carreau, puis s'empara de son bouclier. Mon ravisseur, debout sur les étriers, jeta sa lance. Elle toucha le bouclier de son adversaire, le transperçant. Si l'autre homme n'avait pas été attaché à sa selle par la large ceinture, la puissance du coup de mon ravisseur l'aurait désarçonné. Néanmoins, elle le fit pivoter sur lui-même, lui arrachant le bouclier.

Il jura.

« Pour Skjern ! » cria-t-il.

Les deux tarns virèrent, se préparant à un nouveau passage.

La lance de l'autre frappa à nouveau et le bouclier de mon ravisseur détourna une nouvelle fois le coup. J'entendis une nouvelle fois le crissement terrifiant, déchirant de la lame, détournée par les sept couches de cuir de bosk, renforcées de métal, du bouclier. L'agresseur fit encore deux passages et, chaque fois, le bouclier détourna le coup, à quelques centimètres de mon corps. Mon ravisseur tentait de s'approcher de lui, afin de pouvoir le frapper avec son propre acier, la lame rapide, toute simple, qu'il avait tirée de son fourreau.

La lance frappa à nouveau mais, cette fois, mon ravisseur prit la pointe dans le bouclier. Attachée, je vis soudain la pointe de bronze, une trentaine de centimètres de métal, à quelques centimètres de mon visage, faire éclater le cuir. Je hurlai. Mon ravisseur s'éloigna, l'autre, son épée à présent tirée, tentant de s'approcher. Mon ravisseur avait voulu priver son adversaire de sa lance, en raison de sa portée mais, pour y parvenir, il avait dû se découvrir. Avec une puissance incroyable, l'épée suspendue au poignet par une lanière de cuir, généralement utilisée par les tarniers, en vol, je le vis arracher la lance enfoncée dans le bouclier mais, au même moment, l'autre tarn heurta le nôtre et l'adversaire, abattant violemment son épée, frappa la hampe épaisse de la lance, la fendant, la coupant à moitié. Il frappa une nouvelle fois et la hampe de la lance, dans une pluie d'éclats de bois, cassa. Mon ravisseur jeta alors son bouclier devant lui, et sur mon corps. La lame de son adversaire frappa alors deux fois, retentissant sur les bandes de métal du bouclier que me protégeait. Mon ravisseur avait alors repris son épée mais l'autre fit monter son tarn, jurant, et les longues serres de l'oiseau se tendirent, cherchant à nous saisir. Les griffes déchirèrent le bouclier. Mon ravisseur donnait des coups d'épée, pour maintenir l'oiseau à distance. Puis ses serres se refermèrent sur le bouclier et il battit des ailes, déchirant les anses du bouclier, arrachant presque mon ravisseur à sa selle, puis le tarn s'éloigna et le bouclier tomba, comme une pièce de monnaie, tournant sur lui-même, vers la prairie.

« Livre-la ! » hurla l'agresseur.

— « Son prix est l'acier ! » fut la réponse de mon ravisseur.

Attachée, je hurlais désespérément.

Puis les tarns se rejoignirent une fois de plus, flanc contre flanc, selle contre selle, tandis que les lames tournoyaient au-dessus de ma tête, en un rapide dialogue d'acier, décidant de ma possession.

Je hurlais.

Les tarns, alors, s'élevant dans le ciel, face à face, se jetèrent l'un sur l'autre à coups de bec et de serres puis, se tenant par les serres, les becs claquant et déchirant, tournoyèrent, roulèrent, descendant, montant, tombant, battant des ailes, hurlant de rage.

J'étais ballottée de-ci, de-là, violemment, cruellement. Parfois, j'avais l'impression d'être debout, lorsque le tarn tournait, ou bien d'être suspendue la tête en bas lorsqu'il virait soudain dans la direction opposée. Lorsqu'il se mettait sur le dos, cherchant à éventrer son

adversaire avec ses serres, j'étais suspendue à plat ventre, mes liens supportant tout le poids de mon corps, fixant avec terreur la prairie, des centaines de mètres plus bas.

Les hommes reprirent la maîtrise de leurs montures.

Puis, selle contre selle, ils combattirent à nouveau et, une fois de plus, l'acier tournoya au-dessus de mon corps et de mon visage. Si mes oreilles avaient été des langues, elles auraient imploré la pitié. Les étincelles nées du choc de l'acier me piquaient la peau.

Puis, soudain, avec un cri de rage, de frustration, l'agresseur abattit sa lame en direction de mon visage. L'acier de mon ravisseur s'interposa. La large lame de son épée resta à un centimètre de mon visage, pendant un terrifiant instant d'immobilité, le tranchant stoppé de celle de l'adversaire reposant dessus. Le coup m'aurait fendu le crâne.

J'avais du sang sur le visage. Je ne savais à qui il appartenait et ignorais même s'il s'agissait du mien.

« Sleen ! » cria mon ravisseur. « Je me suis assez amusé avec toi ! »

Une fois de plus, au-dessus de ma tête, l'acier tournoya, puis j'entendis un cri de douleur et, soudain, décrivant une courbe serrée, l'autre tarn s'éloigna, son cavalier, serrant son épaule, vacillant sur sa selle.

Le tarn pivota follement sur lui-même puis, à une centaine de mètres, plus bas que nous, fit demi-tour et s'enfuit.

Mon ravisseur ne le poursuivit pas.

Je regardai mon ravisseur, le tarnier dont les liens m'immobilisaient.

J'étais toujours allongée devant lui, en travers de sa selle.

Il me regarda et se mit à rire.

Je tournai la tête.

Il fit virer son tarn et nous continuâmes notre chemin.

J'avais vu que son bras gauche, en haut, au-dessus du coude, environ cinq centimètres sous l'épaule, était entaillé. C'était le sang de cette blessure qui s'était répandu sur mon visage.

Bientôt, incapable de résister, je me retournai et regardai à nouveau mon ravisseur.

La blessure n'était pas grave.

Elle ne saignait déjà plus, le vent violent ayant formé une croûte en ligne brisée. Sur le côté gauche de son bras, partant de la blessure, il y avait plusieurs lignes rougeâtres, presque horizontales, où, quelques instants plus tôt, de petits filets de sang, incapables de couler, avaient été emportés par le vent.

Il se rendit compte que je le regardais et eut un sourire ironique.

Je regardai alors le ciel. Il était très bleu et il y avait des nuages blancs.

« C'était ton ami, » dit-il.

Je me tournai vers lui.

« Haakon de Skjern, » précisa-t-il.

Il m'examina.

J'eus peur.

« Comment se fait-il que tu connaisses Haakon de Skjern ? » s'enquit-il.

— « J'étais son esclave favorite, » répondis-je. « Je me suis enfuie. »

Nous volâmes sans parler.

Puis, environ un quart d'ahn plus tard, je demandai :

« Puis-je parler ? »

— « Oui, » répondit-il.

— « Du fait que j'étais l'esclave préférée d'un homme tel que Haakon de Skjern, qui est

riche et puissant, tu dois comprendre que je suis exceptionnelle, très belle et compétente. »

— « Je vois, » fit-il.

— « Par conséquent, » repris-je, « il faut que je sois vendue à Ar. En outre, comme je suis Soie Blanche, il ne faut pas m'utiliser. Je serai vendue plus cher, si je reste Soie Blanche. »

— « Il est tout à fait étrange, à mon avis, » dit l'homme, « que l'esclave préférée d'un homme tel que Haakon de Skjern soit Soie Blanche. »

Je rougis, entièrement, devant lui.

« Récite l'alphabet ! » dit-il.

Je ne connaissais pas l'alphabet goréen. Je ne savais pas lire. Elinor Brinton, sur Gor, était ignorante et illettrée.

— « Je ne connais pas l'alphabet, » avouai-je.

— « Esclave illettrée, » persifla l'homme. « En outre, ton accent est celui d'une barbare. »

— « Mais, je suis éduquée ! » m'écriai-je.

— « Je sais, » répondit-il. « Tu l'as été dans les cages de Ko-ro-ba. »

Je le regardai, ébahie.

« En outre, » reprit-il, « tu n'as jamais appartenu à Haakon de Skjern. »

— « Oh, si ! » m'écriai-je. « Si ! »

Ses yeux, soudain, devinrent durs.

— « Haakon de Skjern est mon ennemi, » dit-il. « Si tu étais vraiment son esclave préférée, tu n'as pas de chance d'être tombée entre mes mains. Je vais beaucoup m'amuser avec toi. »

— « J'ai menti, » soufflai-je. « J'ai menti. »

— « À présent, tu mens, » dit-il gravement, « pour échapper aux fers et au fouet. »

— « Non ! » criai-je.

— « D'un autre côté, » reprit-il, « si tu étais effectivement son esclave préférée, tu te vendrais sans doute très cher, à Ar, et les riches messieurs feraient monter les enchères. »

J'étais désespérée.

— « Guerrier, » dis-je, « j'étais véritablement, je l'avoue, l'esclave préférée de Haakon de Skjern, mais je me suis enfuie, par conséquent, ne sois pas cruel ! »

— « Quel est le sort réservé aux esclaves qui mentent ? » s'enquit-il.

— « Celui que souhaite le Maître, » soufflai-je.

— « Que ferais-tu, si une de tes esclaves mentait ? » demanda-t-il.

— « Je... Je la battrais, » répondis-je.

— « Excellent, » fit-il. Puis il me considéra d'un air méprisant. Son regard exprimait la colère. « Comment s'appelle le lieutenant de Haakon de Skjern ? » s'enquit-il.

Je tirai sur mes liens.

— « Ne me bats pas ! » suppliai-je. « Ne me bats pas ! »

Il rit.

— « Tu t'appelles El-in-or, » dit-il. « Tu étais l'esclave de Targo, du village de Clearus, dans le Royaume de Tor. Dans les cages, tout le monde savait que tu ne nettoyait pas ta cellule, que tu étais menteuse et voleuse. » Il me donna une claque sur le ventre. « Oui, » ajouta-t-il, « j'ai fait une bonne prise ! Comment se fait-il que tu m'aies intéressé ? »

— « Tu m'as déjà vue ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Ma beauté ? » m'enquit-je.

Il rit.

— « Il y a beaucoup de belles femmes, » répondit-il.

Devant lui, je me sentais faible.

— « Alors, » soufflai-je, « as-tu l'intention de me faire porter ton collier ? »

— « Oui, » dit-il.

Je fermai les yeux. Je compris alors qu'Elinor Brinton, originaire de la Terre, porterait le collier humiliant, fermé à clé, de l'esclave goréenne, celui de cet homme, le collier de cette brute qui l'avait capturée ; qu'Elinor Brinton, autrefois femme libre de la Terre, lui appartiendrait bientôt totalement, conformément au droit et aux lois de Gor. Je serais complètement sienne, livrée à tous ses caprices. Je serais son esclave.

Je le regardai à nouveau. Comme il paraissait fort !

— « Tu m'as cherchée ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. Il me sourit. « Je t'ai chassée pendant des jours. »

Désespérée, je tournai la tête. Alors que je me sentais parfaitement libre, après avoir échappé à Targo, après avoir trahi Ute et quitté le bois de Ka-la-na, cet animal, avec son rire, sa corde de cuir et son collier d'esclave, était sur ma piste. Il me destinait à son collier et à son plaisir.

Comment, pauvre fille que j'étais, avais-je pu espérer échapper à un tel homme, à un tel chasseur ?

— « Tu m'as vue dans les cages de Ko-ro-ba ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Qui es-tu ? » demandai-je.

— « Tu ne me reconnais donc pas ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je, me tournant vers lui.

Alors, à deux mains, il retira son casque.

« Je ne te connais pas, » soufflai-je.

J'eus terriblement peur. Je n'avais pas imaginé que son visage puisse exprimer une telle puissance. Il était imposant. Il avait une grosse tête. Ses yeux étaient ténébreusement féroces ; sa chevelure était une toison jaune et frisée.

Je poussai un cri de désespoir parce que j'étais tombée entre les mains d'un tel homme.

Il rit. Ses dents, dans son visage bruni, desséché par le vent, étaient grosses, blanches et puissantes.

Je me mis à trembler.

Je me demandai quel effet elles feraient sur mon corps.

Une fois de plus, je me sentis faible. J'avais l'impression d'être un tabuk au pelage doré, prisonnier des griffes d'un larl des montagnes, à la crinière noire.

Je gémis de désespoir car je compris soudain la stupidité des rêveries que j'avais entretenues dans les cages de Ko-ro-ba et dans la caravane de Targo, croyant que je pourrais conquérir, que je pourrais, en refusant mes faveurs, ou bien en les accordant avec ferveur, asservir un maître, en faire un esclave désespéré, avide de sourires et soumis à ma volonté. Je compris, dans un accès de désespoir et de pitié à mon endroit, que, face à un tel homme, je ne pouvais être qu'une esclave. Il était totalement et complètement masculin de sorte que, devant lui, je ne pouvais être que totalement et complètement féminine. Je n'avais pas le choix. Ma volonté était impuissante. Je suppose que la femme, comme l'homme, a des instincts profonds, dont elle ignore parfois l'existence, mais ces instincts sont en elle, dispositions à réagir, dispositions faisant partie intégrante du code génétique de son être, instincts attendant la situation propice pour apparaître et émerger, écrasants, irrésistibles, balayant sa volonté, faisant parfois naître en elle la stupéfaction et l'horreur, dans un flot biologique qui la pousse vers son destin, un destin qui, une fois mis en marche, est aussi

irréversible et incontrôlable que la sécrétion de ses glandes ou les battements précipités de son cœur.

Je compris qu'il me dominait. Cela n'avait rien à voir avec le fait que j'étais nue devant lui, pieds et poings liés, prisonnière. C'était parce qu'il était totalement masculin et qu'en présence d'un tel stimulus, mon corps me permettait seulement d'être totalement féminine. J'aurais préféré qu'il soit un homme faible de la Terre, pénétré de valeurs féminines, et non un mâle goréen.

J'éprouvai le désir dément de lui demander de se servir de moi.

— « Ainsi, tu ne me reconnais pas ? » demanda-t-il en riant.

— « Non, » soufflai-je.

Il accrocha son casque sur le côté de la selle et, des fontes de celle-ci, sortit une bande de cuir. Il la plaça sur sa tête, couvrant son œil gauche.

Je me souvins alors de la silhouette imposante, en jaune et bleu, avec un bandeau sur l'œil.

« Soron d'Ar ! » m'écriai-je.

Il sourit, retira le bandeau de cuir et le rangea.

« Tu es Soron d'Ar, le Marchand d'Esclaves ! » dis-je.

Je me souvins que je m'étais agenouillée devant lui, comme doit le faire une esclave, et qu'il m'avait obligée à recommencer, disant : « Achète-moi, Maître. ». Il n'y avait qu'à moi qu'il avait répondu sèchement : « Non ! », m'offensant terriblement ! Et il m'avait regardée, quelques instants plus tard, et j'avais rejeté la tête en arrière, lui adressant un regard dur mais, lorsque je m'étais retournée, il me fixait toujours, nue, sur la paille de la cage, de sorte que j'avais eu peur et m'étais sentie vulnérable.

Et je me souvins que, la nuit précédant notre départ de Ko-ro-ba, j'avais rêvé de lui et m'étais réveillée terrifiée. « Achète-moi ! » suppliai-je, dans mon rêve, « Achète-moi ! » — « Non ! » répondait-il. Puis il me capturait. Je m'étais éveillée en hurlant.

À présent, j'étais couchée devant lui, réellement capturée, sienne, sa prisonnière attachée et sans défense.

— « Le jour où je t'ai vue, » expliqua mon ravisseur, « j'ai décidé de te posséder. Lorsque tu t'es agenouillée devant moi en disant : « Achète-moi, Maître. », j'ai résolu de t'acquérir. Puis, plus tard, quand, alors que je te regardais, tu as rageusement rejeté la tête en arrière, j'ai compris que je n'aurais pas de repos tant que tu ne serais pas mienne. » Il sourit. « Tu paieras cher cette insolence, Petite, » ajouta-t-il.

— « Que vas-tu faire de moi ? » soufflai-je.

Il haussa les épaules.

— « Je suppose que je vais te garder pendant quelque temps, » dit-il, « tant que tu m'intéresseras et m'amuseras. Ensuite, quand j'en aurai assez, je me débarrasserai de toi. »

— « Vends-moi à Ar, » suppliai-je.

— « Je crois, » fit-il, « que je vais plutôt te donner à un village de Paysans. »

Je me souvins des paysans, de leurs fouets et de leurs bâtons. Je me mis à trembler. En outre, je savais que ces hommes se servaient souvent des femmes comme des bosks, pour tirer les charrues, sous l'aiguillon. La nuit, nues, lorsqu'on ne les utilisait pas, elles étaient généralement enchaînées dans une hutte de paille au sol de terre battue.

— « Je vaux de l'or, » soulignai-je. « Vends-moi à Ar ! »

— « Je ferai ce qu'il me plaira ! » répliqua-t-il.

— « Oui, Guerrier, » m'inclinai-je.

Je le regardai à nouveau.

« Pourquoi ne m'as-tu pas achetée à Targo ? » m'enquis-je.

Il me dévisagea.

— « Je n'achète pas de femmes, » répondit-il.

— « Mais, tu es Marchand d'Esclaves ! » m'écriai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Si ! » criai-je. « Tu es Soron d'Ar, le Marchand d'Esclaves ! »

— « Soron d'Ar, » répondit-il, « n'existe pas. »

Je le regardai avec terreur.

— « Qui es-tu ? » demandai-je.

Je n'oublierai jamais les paroles qu'il prononça, lesquelles me terrorisèrent.

— « Lo Rask, » dit-il, « Rarius, Civitatis Trevis. »

« Je m'appelle Rask, » dit-il, « Guerrier de la Cité de Treve. »

JE DOIS ME SOUMETTRE

J'ÉTAIS depuis deux jours dans le camp de guerre secret de Rask de Treve.

Lorsque son tarn s'était posé, battant des ailes, dans un espace libre, parmi les tentes entourées d'une palissade de poteaux pointus, qui faisait environ trois mètres cinquante de haut, de nombreux cris et exclamations de bienvenue avaient retenti.

Rask de Treve était très aimé de ses hommes.

Je vis également, parmi les Guerriers, des esclaves portant collier et vêtues de courtes tuniques de tissu rep. Elles, aussi, semblaient contentes. Leurs yeux brillaient. Elles se pressèrent autour de nous.

Riant, levant les bras, Rask de Treve remercia son camp de l'accueil qu'il lui réservait.

Je sentis l'odeur du bosk rôti. C'était la fin de l'après-midi.

Il délia mes chevilles, attachées à l'anneau droit de la selle. Ensuite, il défit la lanière qui fixait mes poignets à l'anneau gauche, mais il ne détacha pas les poignets eux-mêmes. Mes mains, par conséquent, restèrent liées devant mon corps. Ensuite, il me souleva sans effort et me fit glisser contre le flanc du tarn. Il me posa près de l'oiseau. Il ne me jeta pas sur le ventre, ne posa pas le pied sur ma nuque, ne me fit pas mettre à genoux.

Je n'osai pas le regarder.

« Elle est jolie, » dit une voix. C'était une voix de femme. Elle, elle était incroyablement belle. Elle portait un collier. Son vêtement était blanc et lui tombait jusqu'aux chevilles, en plis classiques. Contrairement aux autres femmes, elle ne portait pas la courte tunique de travail. J'en déduisis qu'elle occupait un poste important, dans le camp, et que, comme les autres esclaves, il me faudrait lui obéir. Il n'est pas rare, lorsqu'il y a plusieurs esclaves, qu'elles soient sous l'autorité d'une femme. Les hommes ne veulent pas prendre la peine de diriger les travaux domestiques. Ils veulent seulement s'assurer qu'ils sont faits.

Je détestais les hommes !

« À genoux, » dit la femme.

J'obéis.

Quelques hommes émirent un murmure approbateur.

« Manifestement, elle est éduquée, » releva la femme.

Je rougis. Je détestais les hommes ! Mais mon corps, inconsciemment, avait appris à leur plaire.

— « C'est une Esclave de Plaisir, » déclara Rask de Treve, « mais de mauvaise qualité. Elle s'appelle El-in-or. En outre, elle est sournoise, menteuse et voleuse. »

J'étais furieuse.

La femme me prit la tête entre les mains et la tourna d'un côté puis de l'autre.

— « Elle a les oreilles percées, » dit-elle avec irritation.

Quelques hommes rirent. Peu m'importait qu'ils se moquent de moi. Ils me faisaient peur.

Je compris que, du fait que j'avais les oreilles percées, ils n'hésiteraient pas à me

maltraiter.

« Les hommes sont des animaux, » déclara la femme.

Rask de Treve rejeta sa tête, semblable à celle d'un larl, en arrière, et rit.

« Et toi, Rask le Magnifique, » ajouta-t-elle, « tu es le pire de tous. »

Comme elle était effrontée ! Ne serait-elle donc pas battue ?

Rask rit de plus belle et s'essuya le front avec le dos de la main droite.

La femme s'était à nouveau tournée vers moi.

« Ainsi, Jolie Petite, tu es voleuse et menteuse ? » s'enquit-elle.

Je baissai immédiatement la tête. Je ne pouvais affronter son regard.

« Regarde-moi ! » ordonna-t-elle.

Je levai la tête, effrayée, et la regardai.

« As-tu l'intention de mentir et de voler, dans notre camp ? » s'enquit-elle.

Je secouai négativement, frénétiquement, la tête.

Les hommes rirent.

« Si tu le fais, » reprit-elle, « tu seras punie, et promptement, et cette punition ne sera pas agréable. »

— « Tu seras battue, » précisa une jeune femme, « et enfermée dans la boîte des esclaves ! »

Cette nouvelle, quel qu'en fût le sens, ne me rassura pas.

— « Non, Maîtresse ! » m'écriai-je. « Je ne mentirai pas et je ne volerai pas. »

— « Bien, » fit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Elle est sale et sent mauvais, » intervint Rask de Treve. « Lavez-la et parfumez-la. »

— « As-tu l'intention de lui mettre ton collier ? » s'enquit la femme.

Il y eut un silence. Je baissai la tête.

— « Oui, » entendis-je Rask de Treve dire.

Puis il s'éloigna et les autres le suivirent.

— « Accompagne-moi dans la tente des femmes, » dit la femme.

Je me levai et, les poignets attachés, la suivis dans la tente des femmes.

L'esclave, du bout du doigt, me mit du parfum derrière les oreilles.

C'était le matin de mon deuxième jour au camp de guerre de Rask de Treve.

C'était le jour où on allait me mettre le collier.

Le maquillage m'était interdit.

Agenouillée à l'intérieur, tandis que les esclaves me préparaient, je regardais par l'avant relevé de la tente des femmes. Dehors, des hommes et des jeunes femmes allaient et venaient. La journée était chaude et ensoleillée. Une douce brise soufflait.

Ce jour-là, Elinor Brinton allait recevoir un collier.

On m'avait appris la Cérémonie du Collier, simple au demeurant, telle qu'elle se pratique à Treve. Ena, la Première Fille, vêtue de blanc, avait été contrariée, du fait que je n'appartenais à aucune caste et n'étais pas originaire d'une cité connue.

« Mais, on n'y peut rien, » conclut-elle.

Par conséquent, il avait été décidé que je me présenterais en fonction de ma véritable ville d'origine, ainsi que par mon titre et mon nom de barbare. Pendant la cérémonie, je serais Elinor Brinton, de New York. Je souris intérieurement. Je me demandai si, sur cette planète sauvage, j'aurais souvent l'occasion d'être moi-même. L'orgueilleuse Miss Elinor Brinton, de New York, me semblait bien loin. Et, pourtant, elle ne l'était pas. C'était moi. Miss Elinor

Brinton, chose incroyable et incompréhensible, était à genoux dans une tente barbare, sur une planète lointaine, et c'était moi que l'on préparait pour la Fête du Collier. Le fait que New York était sur Terre et que Treve se trouvait sur Gor ne serait même pas mentionné pendant la cérémonie. Rien ne serait mentionné, pendant la cérémonie, en dehors du fait que j'étais une femelle, qu'il était un mâle, et que je porterais son collier.

La veille, par des esclaves, sous la direction d'Ena, qui était Première Fille, j'avais été lavée, peignée, puis nourrie. Le repas avait été bon : pain et bosk rôti, fromage et larmas. Comme j'avais vécu de nombreuses épreuves, je mangeai abondamment. On m'avait même donné une gorgée de vin de Ka-la-na, boisson exquise dont j'étais privée depuis la nuit où, il y avait bien longtemps, Verna m'avait capturée près de l'enclos de Targo.

J'avais eu peur, mais j'avais été bien traitée. Je n'avais pas osé parler.

Lorsque j'eus été lavée, peignée et nourrie, Ena me dit :

« Tu peux te promener dans le camp, si tu le souhaites. »

Je fus stupéfaite. Je m'attendais à être enchaînée. Mon étonnement parut l'amuser.

« Tu ne t'échapperas pas, » précisa-t-elle avec un sourire.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

Puis je baissai la tête. Je n'avais pas envie de sortir de la tente des femmes.

Ena se dirigea vers un coffre, l'ouvrit et en sortit un morceau de tissu rep à rayures, un rectangle de soixante-dix centimètres sur un mètre vingt.

— « Lève-toi, » dit-elle.

J'obéis.

« Lève les bras, » dit-elle.

J'obéis et constatai avec plaisir qu'elle enroulait, étroitement, le morceau de tissu autour de mon corps, l'attachant avec une épingle derrière mon épaule droite. Ensuite elle l'attacha à nouveau, avec une autre épingle, sur ma hanche droite.

« Baisse les bras, » dit-elle.

J'obéis et me tins droite, devant elle.

« Tu es jolie, » dit-elle. « Maintenant, va visiter le camp. »

— « Merci, Maîtresse ! » criai-je, avant de quitter la tente au pas de course.

Je me promenai dans le camp. C'était un camp de guerre, situé dans une région isolée, vallonnée et boisée. Je supposai qu'il se trouvait sur le territoire d'Ar, peut-être au nord-est, dans les premiers contreforts de la Chaîne des Voltaï. C'était un camp goréen typique, bien que petit. Il comportait un enclos réservé aux tarns, ainsi que des apprentis servant de buanderie et de cuisine. Il y avait de nombreux Guerriers, environ une centaine, ainsi qu'une vingtaine de femmes, jolies, vêtues de courtes tuniques de travail, s'affairant à leurs tâches, cuisinant, cirant le cuir, polissant les boucliers. Je savais que Treve était officiellement en guerre avec plusieurs cités. Les conflits sont fréquents, entre les cités goréennes, chacune ayant tendance à afficher, vis-à-vis des autres, une attitude hostile et méfiante. Rask de Treve, à sa manière, ainsi que d'autres pillards de Treve, portait la guerre dans le camp de l'ennemi. Je savais que, récemment, il avait détruit les cultures et attaqué les caravanes de Ko-ro-ba. Il était à présent sur le territoire d'Ar. C'était un tarnier extrêmement téméraire. J'étais persuadée que Marlenus d'Ar, son Ubar, que l'on appelait l'Ubar des Ubars, aurait donné cher pour connaître l'emplacement de ce petit camp entouré d'une palissade.

Les odeurs et les bruits du camp me plurent. Je regardai deux Guerriers qui s'entraînaient, avec leurs courtes épées, sur un carré de sable. Le tintement de l'acier m'enthousiasmait et m'effrayait à la fois tout comme sa rapidité et sa cruauté. Comme ces hommes doivent être courageux, me dis-je, pour s'affronter aussi étroitement, si proches l'un

de l'autre, visage contre visage, poignet contre poignet, les yeux dans les yeux, lame courte, sournoise, acérée et sonore contre lame courte, sournoise, acérée et sonore. Je n'aurais pas pu faire cela. J'aurais hurlé et fui. Que pouvaient être les femmes, sinon le butin de tels hommes ? Pendant quelques instants, j'eus envie d'être sur Terre où rares étaient les tâches des hommes que les femmes ne pouvaient remplir aussi bien, sinon mieux qu'eux. Mais, tandis que je regardais les Guerriers s'entraîner, quelque chose, tout au fond de moi, ne le souhaitait pas. Une partie de moi, enfouie, primitive, impuissante et vulnérable se réjouissait du fait que je n'étais pas sur Terre, mais sur Gor, où il y avait de tels hommes. Soudain, j'eus l'impression que mes jambes et mes bras étaient très nus. J'eus peur. Et si, mettant un terme à leurs exercices, ils se tournaient vers moi et m'ordonnaient de les servir ? Ne serais-je pas obligée, en tant que femme, d'obéir immédiatement ? Pourrais-je m'empêcher de leur céder immédiatement et complètement ? Lorsque de tels hommes ordonnent, que peut faire une femme ?

« Ho ! » s'écria un Guerrier, et cela conclut leur assaut.

Je tournai les talons et m'enfuis.

J'allai examiner la palissade qui entourait le camp. Elle faisait environ trois mètres cinquante de haut et était constituée de troncs taillés en pointe.

Je suivis le périmètre intérieur.

Je passai les doigts et les mains sur les troncs, qui étaient polis et serrés les uns contre les autres. Je regardai les pointes, tout en haut. Je n'aurais pas pu escalader le mur. J'étais enfermée.

Je continuai de suivre le périmètre intérieur. Je ne m'en éloignai qu'à l'endroit où il jouxtait l'enclos des tarns.

Bientôt, j'arrivai à la porte.

Elle était également constituée de troncs, mais ils n'étaient pas étroitement serrés les uns contre les autres. C'était une porte à deux battants, fermée par des barres. Elle était, en fait, fermée, deux poutres, reposant sur des supports et maintenues en place par des chaînes, en interdisaient l'ouverture. Avec étonnement, je constatai qu'il y avait une autre porte, de troncs soigneusement ajustés, derrière la première, et que le camp était, en fait, entouré d'une double palissade. La palissade extérieure avait un chemin de ronde permettant de la défendre. La palissade intérieure, du côté du camp, était dépourvue de chemin de ronde. Cela me mit en colère. Le mur extérieur était destiné à la défense. Le mur intérieur, haut et lisse, barrière parfaitement efficace, était destiné à retenir les esclaves. Cela me mit en fureur.

« Tu ne t'échapperas pas, » avait affirmé Ena.

« Les filles ne doivent pas rester près de la porte, » dit un gardien.

— « Oui, Maître, » répondis-je avant de tourner les talons.

Comme j'étais furieuse !

Je continuai ma promenade au pied du mur. À un moment donné, je trouvai une petite porte, qui ne faisait pas plus de quarante centimètres de haut. Elle était telle qu'un homme pouvait s'y glisser en rampant. Et, comme la précédente, elle était fermée, maintenue en place par de lourdes chaînes et de gros cadenas. En outre, elle était également gardée.

Je me rendis compte que, même debout sur les chaînes, il me serait impossible d'atteindre le sommet de la palissade. Je m'imaginai, dressée sur la pointe des pieds, tendant les bras et les doigts. Mes doigts auraient encore été nettement à plus d'un mètre des pointes. Cela ne servait à rien !

J'étais efficacement enfermée.

« Ne reste pas ici, » dit le gardien de cette porte.

— « Oui, Maître, » répondis-je et, une nouvelle fois, je m'éloignai.

« Tu ne t'échapperas pas, » avait affirmé Ena.

Le lendemain, Elinor Brinton recevrait son collier !

Ensuite, je traversai le camp. Je vis des tentes et des feux, des hommes qui parlaient et des esclaves qui vaquaient à leurs occupations. Je les détestais. Ils nous faisaient travailler ! Pourquoi ne se faisaient-ils pas à manger, pourquoi ne ciraient-ils pas eux-mêmes leur cuir, pourquoi ne lavaient-ils pas eux-mêmes leurs vêtements, à la rivière ou dans la buanderie ? Ils ne le faisaient pas parce qu'ils n'avaient pas envie de le faire ! Ils faisaient travailler les femmes ! Je les détestais. Ils nous dominaient et nous exploitaient !

Je découvris, dans un coin du camp, une étendue herbue, légèrement en pente. Il y avait un gros anneau métallique, près du sommet de la pente. Il était scellé dans une lourde pierre, enfoncée dans la terre.

Ailleurs, je trouvai un poteau horizontal, posé sur deux paires de poteaux, appuyés l'un contre l'autre et attachés en haut. Je supposai qu'il servait à suspendre la viande. Bizarrement, il y avait également un anneau métallique, scellé dans une pierre, elle-même enfoncée dans le sol, sous le milieu du poteau horizontal. Sur le côté, dans un espace dégagé, il y avait une petite boîte métallique, un cube d'environ d'un mètre vingt de côté. La façade de la boîte comportait une petite porte, avec deux petites fentes. Celle du haut faisait à peu près quinze centimètres de large et un centimètre de haut ; l'autre, dont le haut était formé par une ouverture rectangulaire du bas de la porte, et le bas par le plancher métallique de la boîte, faisait environ trente centimètres de large et cinq centimètres de haut. Deux lourdes barres métalliques et deux cadenas permettaient de fermer la porte. Je me demandai à quoi servait cette boîte.

Je continuai ma promenade dans le camp.

Dans un coin, je trouvai un appentis long et bas, constitué de gros troncs. Il était dépourvu de fenêtres. La porte de grosses planches était fermée par deux verrous munis de lourds cadenas. Je supposai qu'il s'agissait d'un entrepôt.

Mes pas, alors, machinalement, me ramenèrent vers le centre du camp.

Je m'arrêtai devant une grande tente de toile écarlate, soutenue par huit poteaux. À l'intérieur, par l'auvent ouvert, je constatai que la toile était doublée de soie. C'était une tente basse, et il n'était possible de s'y tenir debout que près du centre. À l'intérieur, dans un récipient de cuivre, brûlait un feu de braises. Au-dessus des braises, sur un trépied, un bol métallique, plein de vin, chauffait. J'avais entendu dire que les Guerriers de Treve aimaient le vin chaud. Je supposai que Rask de Treve buvait son vin ainsi. Je trouvai étrange que ces tarniers brutaux et féroces se soucient de telles trivialités. J'avais également entendu dire qu'ils aimaient peigner leurs esclaves. Les cités et les hommes, me dis-je, sont tellement étranges, tellement différents ! Je présentai que rares étaient, sur Gor, les hommes plus féroces et plus terrifiants que ceux de Treve, pourtant ils aimaient le vin chaud et appréciaient les choses simples comme, par exemple, lisser les cheveux de leurs esclaves. À l'intérieur de la tente, le sol était couvert d'épais tapis de Tor et d'Ar, butin, peut-être, de caravanes attaquées. Et, suspendues à des crochets fixés à certains poteaux, de petites lampes de cuivre, à huile de tharlarion, brûlaient. Il faisait un peu frais, ce soir-là. Et la nuit tombait. L'intérieur de la tente semblait séduisant, chaleureusement rouge et sombre. Je chassai de mon esprit l'idée que j'avais envie d'être à l'intérieur. Je me demandai quel effet cela me ferait d'être allongée dans une telle tente, nue et portant un collier, sur les tapis moelleux, à la lumière du petit feu, derrière l'auvent fermé, entièrement à la merci du maître. Au fond, il y avait de gros coffres, lourds et cerclés de métal, contenant certainement le butin abondant

du pillard : pierres précieuses et fils d'or, colliers et pièces, perles, bijoux, bracelets et anneaux, peut-être incrustés de pierres précieuses, destinés aux membres d'esclaves exquises. Il y avait là un butin important. Et je me souvins que, comme les pièces et la vaisselle précieuse d'un tel coffre, ou du camp tout entier, je faisais également partie du butin. Je me demandai également si ces coffres contenaient les chaînes précieuses et légères, d'or et d'argent, fournies quelquefois par les Marchands d'Esclaves, pour maintenir les filles dans une position donnée, tandis qu'elles sont soumises au bon plaisir du Maître. Je tremblais. Et je me demandai également s'ils contenaient des anneaux de nez et si on m'en mettrait un. Je frémis.

« À qui appartient cette tente ? » demandai-je à une esclave qui passait par là.

— « Kajira stupide, » répondit-elle, « c'est la tente de Rask de Treve ! »

Je l'avais deviné.

Devant l'entrée de la tente, accroupis, appuyés sur leur lance, il y avait deux gardes. Ils m'examinaient.

Je restai debout devant la tente. Rask de Treve ne voulait pas me voir pour le moment.

« Fiche le camp ! » lança un des gardes.

J'entendis le tintement d'une paire de bracelets et vis une jeune femme brune avec de longs cheveux noirs, la peau olivâtre, qui portait deux anneaux d'or à la cheville gauche, venir jusqu'à l'entrée de la tente. Elle portait une courte tunique de soie écarlate et diaphane. Elle me dévisagea, puis ferma rapidement l'auvent de la tente.

Le garde qui s'était adressé à moi se leva.

Je m'enfuis et regagnai la tente des femmes.

En arrivant à la tente des femmes, je me jetai sur les tapis et fondis en larmes.

Ena, qui cousait un talmit, bandeau parfois porté par les tarniers, lorsqu'ils volent, vint auprès de moi.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle.

— « Je ne veux pas être esclave, » sanglotai-je.

Ena me serra dans ses bras.

— « Il est difficile d'être esclave, » reconnut-elle.

Je m'assis et m'accrochai à elle.

— « Les hommes sont cruels, » dis-je.

— « Oui, » acquiesça Ena.

— « Je les déteste ! Je les déteste ! » sanglotai-je.

Elle m'embrassa. Elle sourit.

« Puis-je parler ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Dans cette tente, tu es libre de parler quand tu en as envie. »

Je baissai la tête.

— « On raconte, » dis-je, « ... J'ai entendu dire... Que Rask de Treve est un maître difficile. »

Elle sourit.

— « C'est vrai, » répondit-elle.

— « On raconte, » bredouillai-je, « qu'aucun homme ne sait comme lui rabaisser et humilier les femmes. »

— « Je n'ai été ni rabaissée ni humiliée, » affirma Ena. « En revanche, si Rask de Treve souhaitait rabaisser et humilier une femme, je présume qu'il saurait très bien le faire. »

— « Suppose, » dis-je, « qu'elle ait été insolente, arrogante ? »

— « Il est fort probable, » dit Ena, « qu'elle serait alors rabaisée et humiliée. » Elle rit.
« Rask de Treve saurait lui enseigner la signification de sa condition d'esclave. »

Cette nouvelle ne me rassura pas.

Je la regardai.

— « On raconte qu'il n'utilise chaque femme qu'une fois, » sanglotai-je « et qu'ensuite, avec mépris, il la marque au fer rouge et s'en débarrasse. »

— « J'ai été utilisée de nombreuses fois, » dit Ena. « Rask de Treve, » ajouta-t-elle avec un sourire, « n'est pas fou. »

— « As-tu été marquée de son nom, après avoir été utilisée ? » insistai-je.

— « Non, » répondit-elle, « j'ai reçu la marque de Treve. » Elle sourit. « J'étais libre, lorsque Rask m'a capturée. Il était naturel que, après m'avoir utilisée, asservie dans ses bras, il me fasse, le lendemain, marquer en témoignage de ce fait. »

— « Il t'a asservie dans ses bras ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « dans ses bras, j'ai compris que j'étais une esclave. Je suppose que, dans les bras d'un homme tel que Rask de Treve, toute femme se rend compte qu'elle est une esclave. »

— « Pas moi ! » m'écriai-je.

Elle sourit.

« Une fille déjà marquée, » dis-je avec indifférence, mais effrayée, « ne peut pas être marquée à nouveau, n'est-ce pas ? »

— « Généralement, non, » répondit Ena. « Mais, parfois, pour une raison quelconque, la marque de Treve est imprimée dans sa chair. » Elle me regarda. « Il arrive également, » ajouta-t-elle, « que l'on marque une fille pour la punir, et avertir les autres qu'il faut se méfier d'elle. »

Je la regardai, troublée.

« Les Marques d'infamie, » précisa-t-elle. « Elle sont minuscules mais très visibles. Il existe plusieurs marques de ce type. Il y en a une pour le mensonge, et une autre pour le vol. »

— « Je ne mens pas et je ne vole pas, » affirmai-je.

— « C'est bien, » dit Ena.

— « Je n'ai jamais vu la marque de Treve, » dis-je.

— « Elle est rare, » dit Ena avec fierté.

— « Puis-je voir ta marque ? » demandai-je. J'étais curieuse.

— « Bien sûr, » répondit Ena. Elle se leva et, tendant la jambe gauche, remonta sa longue et jolie robe jusqu'à la hanche, découvrant le membre.

Je retins mon souffle.

Profondément incisée, avec précision, dans cette cuisse mince et belle, à présent dénudée, il y avait une marque étonnante, magnifique, insolente, marquant spectaculairement cette belle cuisse pour ce qu'elle était devenue : celle d'une esclave.

— « Elle est belle, » soufflai-je.

Ena détacha l'agrafe de son épaule gauche et sa robe tomba à ses pieds.

Elle était incroyablement belle.

— « Sais-tu lire ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle regarda la marque.

— « C'est la première lettre, en écriture cursive, » expliqua-t-elle, « du nom de la Cité de Treve. »

— « C'est une marque magnifique, » dis-je.

Elle considéra la marque.

— « Elle est jolie, » reconnut-elle. Elle me regarda. Soudain, elle prit une position d'esclave.

Je retins mon souffle.

« Elle met ma beauté en valeur, » affirma-t-elle.

— « Oui, » fis-je. « Oui ! » Je me pris à espérer, sans pour autant admettre cette idée, que ma marque souligne ainsi la beauté de mon corps.

Puis Ena, avec élégance, remit son vêtement.

— « Elle me plaît, » dit-elle. Elle me regarda et rit. « Elle plaît également aux hommes ! » Elle rit de nouveau.

Je souris. Puis, soudain, la colère s'empara de moi. De quel droit ces rustres nous marquaient-ils au fer rouge ? Nous faisaient-ils porter un collier ? La loi goréenne du plus fort, me dis-je, leur permet de marquer et de s'approprier le faible, s'ils le souhaitent. Je me sentis faible et impuissante. Puis la colère s'empara à nouveau de moi, le désespoir et la fureur.

Prisonnière dans le camp de guerre de Rask de Treve, je m'efforçais de reprendre mon calme.

J'avais envie de mieux connaître l'homme qui m'avait capturée, dont j'avais involontairement orné la selle, dont je porterais, le lendemain, le collier.

— « On raconte, » dis-je, « que Rask de Treve est très friand de femmes, et qu'il les méprise. »

— « Nous lui plaisons beaucoup, » fit Ena avec un sourire, « c'est vrai. »

— « Mais il nous méprise ! » criai-je, ma fureur, ma rage impuissante, ma frustration prenant malgré moi le dessus.

— « Rask de Treve est un homme et un Guerrier, » expliqua-t-elle. « Aux yeux de tels hommes, nous ne sommes généralement que de simples femmes et nous ne représentons pour eux que l'amusement et le plaisir. »

— « C'est du mépris ! » criai-je.

Ena, à genoux, se balançait d'avant en arrière, sur les talons, et rit avec bonne humeur.

— « Peut-être, » admit-elle.

— « Je ne me laisserai pas faire ! » criai-je.

— « Joli Petite Kajira, » fit Ena sans cesser de rire.

J'étais furieuse et frustrée. Je ne voulais pas être un simple objet sexuel ! Mais, je me touchai le cou. Il était encore nu. Le lendemain, il porterait un collier. Que pouvait-être une fille portant un collier, sinon un tel objet ?

— « Je déteste les hommes ! » criai-je.

Ena me regarda.

— « Je me demande, » fit-elle, « si Rask de Treve te trouvera jolie. »

Elle retira les deux épingles qui retenaient mon vêtement, me dénudant.

— « Je ne veux pas qu'il me trouve jolie ! » criai-je.

— « Il s'arrangera pour que tu aies envie qu'il te trouve jolie, » affirma-t-elle. « Tu essaieras, désespérément, de lui plaire. J'ignore si tu réussiras. Rask de Treve est un grand Guerrier. Il a eu de nombreuses femmes, et il a de nombreuses femmes. C'est un connaisseur, en matière de femmes. Il est, par conséquent, difficile de lui plaire. Il est possible qu'il ne te trouve pas jolie. »

— « Si je voulais lui plaire, je le pourrais ! » criai-je.

— « Peut-être, » fit Ena.

— « Mais je lui résisterai ! Je me débattrai ! » criai-je. « Il ne me domptera pas ! Il ne me vaincra pas ! »

Ena me regarda.

« Je n'ai pas les faiblesses des autres femmes, » affirmai-je. Je me souvins de la faiblesse de Verna et de ses compagnes, de celle d'Inge, de Lana et d'Ute ! Elles étaient faibles. Moi, je ne l'étais pas !

— « Comme tu es insolente ! » releva-t-elle.

Je la regardai.

« Mais, maintenant, il faut que nous nous reposions, » reprit-elle, se levant et éteignant la lampe de cuivre de la tente.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Parce que, demain, on te mettra un collier, » répondit-elle.

J'étais à genoux, nue, sur une fourrure.

— « Ne serai-je donc pas enchaînée, cette nuit ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Ena. Puis sa voix me parvint, dans le noir. « Tu ne t'échapperas pas. »

Je m'allongeai et m'enroulai dans la fourrure. Je la serrai dans mes poings et la mordis. Puis je me détendis, y posai la tête et la mouillai de mes larmes.

Je levai la tête.

— « Tu es une esclave, Ena, » dis-je. « Ne détestes-tu pas les hommes ? »

— « Non, » répondit Ena.

Sa réponse m'irrita.

« Je trouve les hommes très séduisants, » ajouta-t-elle. « J'ai souvent envie de me donner à eux. »

Ses paroles m'emplirent d'horreur. Comme il était choquant qu'elle puisse parler ainsi ! N'avait-elle donc aucune fierté ? Si elle nourrissait effectivement de telles pensées du moins, elle aurait dû les cacher soigneusement, les garder comme un secret interdit !

Moi, au moins, je détestais les hommes.

Mais, demain, un homme me posséderait...entièrement. Je serais sienne, selon le Droit du Collier, conformément aux lois de Gor, et il pourrait disposer de moi à sa guise.

Je n'avais pas été enchaînée. Je m'attendais à être enchaînée, lourdement, avec de courtes chaînes fixées à des anneaux, mais je ne l'avais pas été.

Néanmoins, j'étais enfermée, et bien enfermée, prisonnière d'une palissade haute et lisse.

« Tu ne t'échapperas pas, » avait dit Ena.

Demain, moi, Elinor Brinton, je porterais un collier. Pour la première fois, depuis que j'étais sur Gor, je porterais le collier métallique, à serrure, des esclaves.

« Tu es jolie, » constata Ena.

J'étais à genoux, nue, sur un tapis écarlate, dans la tente des femmes. On m'avait lavée et peignée. L'esclave avait remis le bouchon de verre sur la petite bouteille de parfum torien.

« Je te toucherai encore, » annonça-t-elle, « deux fois, avant ton départ. »

Une autre esclave, une des quatre, sans compter Ena, qui s'affairait autour de moi, s'agenouilla derrière moi et passa un étroit peigne de corne, violet, dans ma chevelure.

« Elle est peignée, » dit une autre, en riant.

— « Tu n'es donc pas impatiente ? » demanda l'esclave qui me peignait. Je ne pus répondre.

— « Connais-tu le rôle que tu dois jouer, dans le déroulement de la cérémonie ? » s'enquit

Ena, qui avait déjà plusieurs fois posé la question.

Je hochai la tête.

Il était impossible que ce soit moi, Elinor Brinton, agenouillée dans cette tente, sur cette planète barbare !

Une jeune femme courut jusqu'à l'entrée de la tente et regarda au-dehors. Je voyais, dehors, malgré les auvents fermés, passer des hommes et des femmes. La journée était ensoleillée et chaude. Une douce brise soufflait.

J'avais peur.

Je sentais l'odeur du parfum. Il était supérieur à tous ceux que j'avais portés, sur Terre, lorsque j'étais riche et pouvais les commander spécialement aux meilleurs parfumeurs du vieux continent ; pourtant, sur cette planète barbare, il servait à embaumer le corps d'Elinor Brinton, simple esclave. Le maquillage ne m'avait pas été autorisé.

J'étais à genoux.

J'attendais. Pendant plus d'un quart d'ahn, j'attendis, à genoux.

« Peut-être ne lui mettra-t-il pas le collier aujourd'hui, » avança une jeune femme.

Soudain, l'esclave qui se tenait près de l'entrée murmura avec enthousiasme, nous faisant signe :

— « Préparez-la ! Préparez-la ! »

— « Lève-toi, » dit Ena.

J'obéis.

Je retins mon souffle lorsqu'elles apportèrent une magnifique robe longue, à capuche, de soie écarlate et luisante.

Derrière moi, rapidement, une esclave tressa mes cheveux en une seule natte qu'elle roula et fixa au sommet de ma tête, avec quatre épingles. Rask de Treve retirerait les épingles.

On me passa la robe. La capuche reposait sur mon dos. La robe n'avait pas de manches.

« Mets les mains derrière le dos et croise les poignets, » dit Ena.

Elle tenait une lanière pourpre, d'environ un centimètre de large, ornée de pierres précieuses.

Mes poignets furent attachés.

Ensuite, Ena fit signe à l'esclave qui tenait la petite bouteille décorée. La jeune femme retira le bouchon et, à nouveau, rapidement, me parfuma, passant le doigt derrière chaque oreille. Je respirai le parfum. Mon cœur battait très vite.

Puis Ena revint près de moi. Elle avait à la main, cette fois, roulée, une corde mince et grossière d'environ deux mètres cinquante de long, une corde semblable à celles qui étaient utilisées dans le camp. Elle m'en attacha une extrémité autour du cou, serrant, afin que je sente le nœud. J'avais les poignets attachés avec une lanière ornée de pierres précieuses, mais ma laisse était de corde ordinaire.

« Tu es très jolie, » constata Ena.

— « Un bel animal ! » criai-je, tenue en laisse.

— « Oui, » dit Ena, « un très bel animal. »

Je la regardai avec horreur.

Puis, je me rendis compte qu'Elinor Brinton était effectivement un animal, puisqu'elle était une esclave.

Il n'était donc pas inconvenant qu'elle se voit ainsi, du fait qu'elle avait au cou, attachée, une laisse de corde ordinaire, grossière, servant à attacher les verrs et les filles.

Je tournai la tête.

Ena releva la capuche et me couvrit la tête.

« Ils sont prêts ! » annonça la jeune femme qui se tenait près de l'entrée de la tente.

— « Emmenez-la ! » ordonna Ena.

Je fus conduite dans le camp et quelques hommes et esclaves me suivirent.

J'arrivai sur une sorte de place, devant la tente de Rask de Treve. Il m'y attendait. En laisse, je fus amenée devant lui. Je le regardai, effrayée.

Nous restâmes debout, face à face, à environ un mètre cinquante l'un de l'autre.

« Qu'on lui retire sa laisse ! » ordonna-t-il.

Ena, qui m'avait accompagnée, dénoua la corde et la tendit à une de ses compagnes.

Je portais une longue robe écarlate, à capuche, sans manches. J'avais les poignets attachés dans le dos.

« Qu'on lui retire ses liens ! » ordonna Rask de Treve.

Je constatai qu'il avait glissé, sous sa ceinture, une lanière de cuir. Elle n'était pas ornée de pierres précieuses. Elle faisait environ un centimètre et demi de large ; elle était plate, en cuir souple, brun et uni, comme celles qu'utilisent généralement les tarniers pour attacher leurs captives.

Ena me délia les poignets.

Rask et moi, nous nous dévisageâmes.

Il s'approcha de moi.

D'une main, il repoussa ma capuche, découvrant mon visage et mes cheveux. Je me tenais très droite.

Soigneusement, une par une, il retira les quatre épingles, les tendant à la jeune femme qui se tenait près de lui.

Mes cheveux tombèrent sur mes épaules et il les lissa sur mon dos.

Une esclave, celle qui avait le peigne de corne, violet, les peigna, les remettant en place.

« Elle est jolie, » dit une spectatrice.

Rask de Treve se tenait alors à trois mètres de moi. Il me considérait.

« Qu'on lui retire sa robe ! » ordonna-t-il.

Ena et une de ses compagnes ouvrirent le vêtement, qui tomba à mes pieds.

Quelques spectatrices relâchèrent bruyamment leur souffle.

Quelques Guerriers frappèrent leur bouclier avec la pointe de leur lance.

« Viens à moi dans ta nudité ! » ordonna-t-il.

J'obéis.

Nous restâmes face à face, en silence, lui avec sa lame et son cuir, moi sans rien, nue par son ordre.

« Soumets-toi, » dit-il.

Je ne pus désobéir.

Je tombai à genoux devant lui, assise sur les talons, les bras tendus vers lui, les poignets croisés, dans la position où ils sont généralement attachés, la tête entre les bras.

Je parlai d'une voix claire :

« Moi, Elinor Brinton, de New York, déclare me soumettre à Rask, Guerrier de la Puissante Cité de Treve, devenant de ce fait son esclave. De ses mains, j'accepte ma vie et mon nom, me considérant comme sienne et reconnaissant qu'il peut disposer de moi comme bon lui semble. »

Soudain, mes poignets furent attachés, rapidement, rudement. Ma peur fut telle que je reculai les bras. Mais j'étais déjà attachée !

Mes liens étaient incroyablement serrés. J'avais été attachée par un tarnier.

Je le regardai avec terreur. Je le vis prendre un objet que lui tendit un Guerrier. C'était un

collier d'esclave, métallique, ouvert.

Il me le montra.

« Lis le collier ! » ordonna Rask de Treve.

— « Je ne peux pas, » soufflai-je. « Je ne sais pas lire. »

— « Elle est illettrée, » expliqua Ena.

— « Barbare ignorante ! » J'entendis rire plus d'une spectatrice.

J'eus terriblement honte. Je regardai les minuscules lettres cursives, pourtant parfaitement lisibles, gravées sur le collier. Je ne pouvais les lire.

— « Qu'on lui lise ! » ordonna Rask de Treve.

— « Il est écrit, » dit Ena : « J'appartiens à Rask de Treve. »

Je ne dis rien.

« As-tu compris ? » s'enquit Rena.

— « Oui, » répondis-je. « Oui. »

Alors, à deux mains, il me passa le collier au cou ; pourtant il ne le referma pas immédiatement. Je le regardai. Mon cou était prisonnier du collier qu'il tenait, mais le collier n'était pas encore fermé. Nos regards se rencontrèrent. Ses yeux étaient féroces, amusés, les miens étaient effrayés. Mon regard implorait la pitié. Il n'en tiendrait pas compte. Le collier se referma. Les spectateurs manifestèrent bruyamment leur joie. J'entendis le choc des mains sur les épaules gauches : l'applaudissement goréen. Les lames plates des lances et des épées des Guerriers frappèrent les boucliers. Je fermai les yeux et frissonnai.

J'ouvris les yeux. Je ne pouvais lever la tête. Je voyais, devant moi, dans la poussière, les sandales de Rask de Treve.

Puis je me souvins que je devais encore dire une réplique. Je levai la tête, les yeux pleins de larmes.

— « Je t'appartiens, Maître, » dis-je.

Il me fit lever, me prenant chaque bras dans une main. Mes poignets étaient attachés devant moi. Je portais son collier. Il posa la tête contre le côté gauche de mon visage, puis contre le côté droit. Il respira le parfum. Puis il resta immobile, sans me lâcher. Je le regardai. Contre ma volonté, mes lèvres s'ouvrirent et je me dressai sur la pointe des pieds, levai la tête, afin de poser délicatement les lèvres sur celles de mon Maître. Mais il ne se pencha pas sur mes lèvres. Il m'éloigna de lui.

— « Qu'on lui donne une tunique de travail, » ordonna-t-il, « et qu'on l'enferme dans l'appentis ! »

MON MAÎTRE VEUT QUE SON ESCLAVE LE SATISFASSE

« UTE ! » m'écriai-je.

Le gardien, qui me tenait par les cheveux, me jeta à ses pieds. Je la regardai avec terreur. Le côté gauche de son front était encore décoloré, à l'endroit où je l'avais frappée avec la pierre.

« Je croyais... » soufflai-je.

Elle se tenait devant le long appentis bas, que j'avais vu lorsque j'avais fait le tour du camp. Il ne comportait pas de fenêtres et était constitué de gros troncs. Il avait une lourde porte en planches, qui était ouverte. La première fois que je l'avais vue, elle était fermée par deux verrous et deux gros cadenas. Une jolie jeune femme, vêtue d'une courte tunique de travail, sortit et s'éloigna. J'avais supposé qu'il s'agissait d'un entrepôt. Je compris alors que c'était le dortoir des esclaves chargées des travaux domestiques. Et je compris, horrifiée, que telles seraient mes attributions.

— « Tu portes un collier, » dit Ute.

— « Oui, » soufflai-je, à genoux devant elle, baissant la tête. J'avais vu qu'elle portait également un collier. Mais, surtout, sur le front, attachant ses cheveux noirs, elle avait une bande de tissu rep marron, identique à celui de sa tunique. Je savais que cela signifiait qu'elle exerçait une autorité sur les autres esclaves. Ena était la Première Fille du camp, mais je supposai qu'Ute commandait les esclaves chargées des tâches domestiques. Je me mis à trembler.

— « Elle a peur, » dit le gardien. « Est-ce qu'elle te connaît ? »

— « Je la connais, » répondit Ute.

Je posai le front dans la poussière, devant elle. Mes poignets étaient toujours attachés, liés par les nœuds de cuir de Rask de Treve, le tarnier. J'étais toujours nue. Je ne portais que mes liens et, au cou, un collier d'acier.

« Tu peux nous laisser, » dit Ute au gardien. « Tu as conduit l'esclave jusqu'ici. Maintenant, je suis responsable d'elle. »

Le gardien tourna les talons et s'en alla.

Je n'osai pas lever la tête. J'étais terrifiée.

« Le jour de ma capture, au premier campement de mes ravisseurs, » raconta Ute, « j'ai été prise par Rask de Treve. » Elle fit une pause. « Soudain, sorti de l'ombre, il se dressa devant eux. « Livrez-moi l'esclave, » dit-il. Ils firent mine de vouloir combattre. « Je m'appelle Rask de Treve, » ajouta-t-il. Ils décidèrent alors de ne pas tirer leurs lames. Avec leurs aiguillons, Rask de Treve chassa leurs tarns. Il me prit, attachée, dans ses bras et recula jusqu'à la limite du campement. « Merci pour l'esclave ! » cria-t-il. Et, un des deux hommes répondit : « Et merci, Rask de Treve, pour nos vies. » Ils mettront longtemps à regagner, à pied, le camp de Haakon de Skjern. Ensuite, Rask de Treve me conduisit à son camp et fit de

moi son esclave. »

Je regardai Ute.

— « Tu portes le talmit de la Kajira, » dis-je.

— « La Première Fille des Esclaves Domestiques, » expliqua Ute, « a été vendue peu avant ma capture. Il y avait des dissensions parmi les femmes, des clans, chacun voulant imposer sa Première Fille. J'étais nouvelle. Je n'avais aucune allégeance. Rask de Treve, par sa volonté et parce que, pour une raison quelconque, il me faisait confiance, me plaça au-dessus d'elles. »

— « Serai-je une Esclave Domestique ? » demandai-je.

— « Espérais-tu être envoyée dans la tente des femmes ? » s'enquit Ute.

— « Oui, » répondis-je. J'avais effectivement espéré habiter la tente des femmes, et non l'appentis obscur des Esclaves Domestiques.

Ute rit.

— « Tu es une Esclave Domestique, » dit-elle.

Je baissai la tête.

« Tu as été capturée, d'après ce que j'ai compris, » reprit Ute, « au sud-ouest de Rorus. »

Je ne répondis pas.

« Par conséquent, » reprit Ute, « tu te dirigeais vers Rarir. »

— « Non ! » criai-je.

— « Et, de là, » poursuivit Ute, « tu espérais pouvoir gagner Teletus ! »

— « Non, non ! » criai-je.

— « Et, sur cette île, » continua Ute, « tu serais allée voir mes parents adoptifs en te prétendant mon amie. »

Je secouai la tête, terrifiée.

« Peut-être t'auraient-ils adoptée, à ma place, » suggéra Ute.

— « Oh, non, Ute ! » criai-je. « Non ! Non ! »

— « Tu aurais eu une existence très facile, et agréable, » dit Ute.

Terrifiée, je posai le front sur ses pieds.

Par les cheveux, penchée sur moi, Ute me releva douloureusement la tête.

« Qui a trahi Ute ? » s'enquit-elle.

Je secouai la tête.

Les poings d'Ute, dans mes cheveux, étaient insupportablement douloureux.

« Qui ? » répéta-t-elle.

— « Moi ! » criai-je. « Moi ! »

— « Réponds comme une esclave, » exigea Ute.

— « El-in-or a trahi Ute ! » criai-je. « El-in-or a trahi Ute ! »

— « Esclave sans intérêt, » dit une voix, derrière moi.

Je me retournai, dans la mesure où cela m'était possible et, consternée, découvris Rask de Treve. Je fermai les yeux et sanglotai.

« C'est bien cela, » dit Rask de Treve à Ute, « elle est sans intérêt. »

Ute me lâcha les cheveux et je baissai la tête.

« Elle est menteuse, voleuse et sournoise, » déclara Rask de Treve. « Elle est totalement dépourvue d'intérêt. »

— « Pourtant, » fit remarquer Ute, « dans un camp tel que celui-ci, nous devrions pouvoir l'utiliser, car il y a de nombreuses tâches domestiques qui pourraient lui être confiées. »

— « Donne-lui beaucoup de travail, » dit Rask de Treve.

— « Je n'y manquerai pas, » répondit Ute, « Maître. »

Et Rask de Treve s'en alla, me laissant à genoux devant Ute.

Je la regardai, les yeux pleins de larmes. Je secouai la tête.

« Tu lui as raconté ? » soufflai-je.

— « Il m'a ordonné de parler, » répondit Ute, « et, en tant qu'esclave, j'ai été obligée d'obéir. »

Je secouai la tête.

« Ton Maître te connaît bien, Esclave, » dit Ute, avec un sourire.

Je baissai la tête et sanglotai.

— « Non, non. »

— « Gardien ! » appela Ute.

Un gardien arriva.

« Détache l'esclave, » dit Ute.

Je levai mes poignets étroitement liés et le gardien défit le nœud. Je restai à genoux.

« Maintenant, tu peux nous laisser, » dit Ute au gardien, qui s'en alla.

— « Suis-je vraiment une Esclave Domestique ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Ute.

— « Suis-je sous ton autorité ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Ute ! » criai-je. « Je ne voulais pas te trahir ! J'avais peur ! Pardonne-moi, Ute ! Je ne voulais pas te trahir ! »

— « Entre dans l'appentis ! » ordonna Ute. « Ce soir, tu travailleras à la cuisine. Demain, il sera toujours temps de te donner à manger. »

— « Je t'en prie, Ute, » sanglotai-je.

— « Entre dans l'appentis, Esclave ! » répéta Ute.

Je me levai et, nue, entrai dans l'appentis obscur. Ute ferma la porte derrière moi, me plongeant dans le noir. J'entendis les verrous glisser dans leur logement, l'un après l'autre, puis le claquement des cadenas.

Le sol de l'appentis était de terre battue mais, sous mes pieds, je sentis une barre de métal rond. Je me mis à quatre pattes et, du bout des doigts, explorai le sol. Sous la terre battue, exposée par endroits, il y avait une lourde grille.

Les esclaves enfermées à l'intérieur ne pourraient creuser un tunnel et s'enfuir.

Il était impossible de fuir.

Soudain, enfermée, seule dans le noir, je fus prise de panique.

Je me jetai contre la porte, dans le noir, la martelant à coups de poing. Puis, en larmes, je tombai à genoux et grattai le sol avec les ongles.

« Ute ! » sanglotai-je. « Ute ! »

Puis, je me traînai à quelque distance de la porte et m'assis, les genoux sous le menton, dans le noir. J'étais seule et désespérée. Je sentais le collier métallique, lisse et inflexible, autour de mon cou.

J'entendis, dans le noir, la course précipitée d'un petit urt des forêts.

Je hurlai.

Puis, le bruit cessa et je restai seule dans le noir, les genoux sous le menton. Dans le noir, je sentais encore l'odeur du parfum torien.

Ute ne se montra pas particulièrement cruelle, vis-à-vis de moi, contrairement à ce que j'avais supposé.

Elle me traita avec équité, comme les autres esclaves. C'était presque comme si je ne l'avais pas trahie, la livrant aux Marchands d'Esclaves de Haakon de Skjern.

Je travaillais beaucoup, mais je fus obligée de constater que je n'en faisais pas plus que les autres esclaves. Toutefois, Ute ne me permettait pas de tricher. Lorsque j'eus cessé de craindre qu'elle se venge, du fait que je l'avais trahie, je fus finalement irritée du fait qu'elle ne me faisait bénéficier d'aucun favoritisme. Après tout, nous nous connaissions depuis de nombreux mois, et nous étions ensemble, je m'en souvins, avant le jour où Targo avait traversé pour la première fois le Laurius. Cela aurait certainement dû compter. Ce n'était pas comme si j'étais une étrangère, alors que les autres esclaves étaient certainement dans ce cas. Pourtant, malgré cela, elle ne me faisait pas de régime de faveur ! Le fait que d'autres jeunes femmes s'efforçaient d'être agréables à Ute, tentaient de s'insinuer dans sa faveur et se voyaient traitées avec une froideur abrupte, me consola un peu. Elle ne faisait pas de différence. Elle ne se mêlait pas à nous. Elle ne dormait ni ne mangeait avec nous, mais restait dans la cuisine où, le soir, elle était enchaînée. Nous la respections. Nous la craignions. Nous lui obéissions. Elle bénéficiait du soutien du pouvoir des hommes. Toutefois, nous ne l'aimions guère, car elle était notre supérieure. Nous étions satisfaites lorsqu'elle traitait les autres avec équité, ne leur accordant ni avantages ni privilèges, toutefois nous étions furieuses lorsque cette même équité nous était appliquée. Aucun avantage, aucun privilège, ne nous étaient accordés ! En ce qui me concernait, du moins, j'aurais dû bénéficier d'une certaine considération, car je connaissais Ute depuis longtemps, et nous avions été amies. Pourtant, elle ne me traitait pas différemment des autres, me reconnaissant à peine, avec ma tunique de travail, au milieu des autres.

Lorsque cela était possible, bien entendu, je m'arrangeais pour esquiver les travaux, ou bien pour les accomplir rapidement, en les bâclant, afin d'éviter le désagrément et la peine. Ute ne pouvait surveiller tout le monde. Un jour, cependant, elle me surprit avec une casserole grasse, que je n'avais pas correctement nettoyée et avais rapportée, sale, à la cuisine.

« Prends la casserole ! » ordonna Ute.

Je la suivis et nous traversâmes le camp. Nous nous arrê tâmes devant la structure de poteaux que j'avais déjà vue. Il y avait un poteau horizontal reposant sur deux paires de poteaux inclinés, attachés en haut. J'avais cru, en la voyant, que cette structure servait à suspendre la viande. Le poteau horizontal était à un peu moins de trois mètres du sol. Au-dessous, au milieu, il y avait un anneau métallique. Cet anneau était scellé dans une grosse pierre, elle-même enfoncée dans la terre.

Je m'arrêtai sous le poteau, près d'Ute. Je tenais la casserole grasse.

« Les poignets de l'esclave sont attachés, » expliqua Ute, « puis, elle est suspendue, par les poignets, au poteau horizontal. Ses chevilles sont liées puis attachées, à environ vingt centimètres du sol, à l'anneau métallique. Ainsi, elle ne se balance guère. »

Je la regardai, la casserole à la main.

« Ensuite, on la fouette, » conclut Ute. « Maintenant, tu peux disposer, El-in-or. »

Je tournai les talons, courus à la cuisine et nettoyai la casserole. Par la suite, je trichai rarement et fis, généralement, de mon mieux pour accomplir correctement mon travail.

Ce n'est que plus tard que je me rendis compte qu'Ute ne m'avait pas fait fouetter.

Souvent, pendant la journée, et, parfois, plusieurs jours de suite, le gros des tarniers de Rask de Treve s'absentait. Le camp semblait, alors, très tranquille.

Ils se consacraient à la tâche des tarniers de Treve : attaque, pillage et asservissement.

Une jeune femme criait :

« Ils arrivent ! »

Et, impatientes, vêtues de nos tuniques de travail, nous courions au centre du camp pour

assister au retour des Guerriers. De nombreuses esclaves riaient, faisaient des signes, sautaient sur place et se dressaient sur la pointe des pieds. Je ne trahissais pas une telle émotion, néanmoins je me rendis compte que j'étais impatiente, involontairement enthousiasmée par le retour des Guerriers.

Comme ils étaient beaux, ces mâles majestueux ! Je les détestais, bien entendu mais, comme les autres, j'attendais leur retour avec impatience. Et, surtout, j'aimais assister au retour de leur chef, Rask de Treve, puissant et gai, dont la corde m'avait capturée, dont je portais le collier, à qui j'appartenais. Comme j'étais heureuse, lorsqu'il apportait une autre fille, attachée en travers de sa selle, un nouveau butin ! Comme, sceptiquement et avec empressement, au même titre que les autres esclaves, je la jugeais en silence, la comparant, toujours défavorablement, pour une raison ou une autre, à moi. Un jour Rask de Treve, avant de mettre pied à terre, me regarda dans les yeux, alors que j'attendais, au milieu des esclaves vêtues de tuniques de travail. Je ressentis une émotion indescriptible, une faiblesse totale, lorsque nos regards se rencontrèrent. Je portai la main à ma bouche. Comme il était majestueux, comme il semblait puissant, au milieu de ces Guerriers puissants, lui, leur chef féroce.

De nombreuses esclaves couraient à la rencontre des Guerriers, les yeux brillants, saisissaient les étriers, se hissaient et posaient la joue sur le cuir lisse de leurs bottes. Et, souvent, elles étaient soulevées, serrées et embrassées, puis reposées par terre.

Lorsque les tarniers rentraient, avec leurs captives et leur butin, il y avait festin.

Je servais ces festins mais lorsque venait le moment de sortir les soieries de danse et les clochettes des coffres massifs, sculptés, j'étais congédiée et enfermée, seule, dans l'appentis.

« Pourquoi ne puis-je jamais porter des soieries et des clochettes ? » demandai-je à Ute. C'était à peine si je pouvais croire qu'Elinor Brinton protestait ainsi. Pourtant, j'avais entendu les mots. « Pourquoi ne suis-je jamais autorisée, après le festin, à servir les hommes dans leurs tentes ? »

— « Aucun homme ne t'a demandée, » répondit Ute.

Et, ainsi, après avoir quitté ma tunique de travail, j'étais enfermée dans l'appentis.

Je m'y couchais et, par un interstice, sous la porte en planches, j'entendais la musique, les protestations joyeuses des filles, les rires, les cris de satisfaction, de victoire, des Guerriers.

Mais aucun homme ne m'avait demandée. Aucun homme n'avait envie de moi.

Comme j'étais contente d'échapper au sort ignoble auquel les autres esclaves, mes compagnes d'infortune, étaient soumises ! Comme elles me faisaient pitié ! Comme j'étais heureuse de ne pas partager leur sort ! Je hurlai de rage et, ramassant des poignées de poussière, les jetai contre les murs de l'appentis dans lequel j'étais enfermée.

Vers trois ou quatre heures du matin, une par une, leurs soieries leur ayant été retirées, les filles regagnaient l'appentis. Comme elles semblaient gaies et pleines d'énergie ! Comme elles riaient et se parlaient ! Comme elles semblaient vives ! Il nous faudrait travailler, le lendemain ! Pourquoi ne dormaient-elles pas ? Une jeune femme chantait à mi-voix. Une autre répétait inlassablement le nom d'un tarnier.

« Ah, Rim, » s'écriait-elle, frémissant dans le noir, « je suis véritablement ton esclave ! »

Je frappais la terre battue à coups de poing, furieuse.

Mais, le matin, elles étaient épuisées ! Le matin, elles étaient pitoyables ! Ute devait presque utiliser le fouet, pour faire sortir ces paresseuses de l'appentis !

J'étais heureuse que personne n'ait voulu de moi. Je pleurais.

Parfois, des étrangers visitaient le camp de Rask de Treve, mais on peut supposer qu'il s'agissait de personnes bénéficiant de la confiance de Treve.

En général, c'étaient des Marchands. Certains d'entre eux apportaient de la nourriture ou du vin. D'autres venaient acheter le butin des tarniers. Certaines de mes compagnes de travail furent vendues et d'autres, capturées, arrivées à dos de tarn, prirent leur place, peut-être pour être vendues à leur tour.

Lorsque cela était possible, je m'arrangeais, à l'occasion de mes tâches quotidiennes, pour passer devant la tente de Rask de Treve, cette tente grande et basse, soutenue par huit poteaux, de toile écarlate doublée de soie écarlate.

Il était pratique de passer devant la tente, comprenez-vous, car elle se dressait au milieu du camp et se trouvait, par conséquent, souvent, sur le plus court chemin d'un point à un autre.

Parfois, je voyais la jeune femme à la peau olivâtre, vêtue de soie écarlate, qui portait deux anneaux d'or à la cheville gauche. Parfois, je voyais d'autres jeunes femmes. Un jour, je vis une magnifique blonde, vêtue d'une courte tunique de soie jaune. Apparemment, les belles femmes ne faisaient pas défaut à Rask de Treve.

Je le détestais.

Un après-midi, alors que j'étais au camp depuis trois semaines, Rask et ses tarniers rentrèrent d'un raid effectué très au nord.

Il avait attaqué l'enclos de son vieil ennemi : Haakon de Skjern.

Parmi les nouvelles esclaves amenées au camp, il y avait Inge et Dame Rena de Lydius. Lana n'avait pas été capturée. Il y avait de nombreuses nouvelles esclaves, mais je ne connaissais qu'Inge et Rena.

Le lendemain de leur capture, comme dans mon cas, on leur mit un collier. Comme moi, elles avaient passé leur première nuit dans la tente des femmes. Après la Cérémonie du Collier, toutefois, comme moi, elles furent envoyées à l'appentis. Lorsque Rask avait passé le collier au cou d'Inge, il avait caressé sa chevelure blonde. Elle semblait lui plaire. Et, elle avait osé poser la joue contre sa main. Comme elle était devenue impudique ! Originnaire de la Caste des Scribes, elle était devenue une esclave effrontée et impudique ! J'eus envie de lui arracher les cheveux et les yeux ! Comme je fus heureuse, et comme elle fut étonnée quand Rask l'envoya à l'appentis, avec les autres, où on lui donnerait une tunique de travail et où elle se trouverait chargée de tâches domestiques !

Comme Inge et Rena se réjouirent, lorsqu'elles se retrouvèrent à genoux devant Ute !

Mais Ute ne les fit même pas lever.

Elles la regardèrent avec terreur.

« Je m'appelle Ute, » déclara Ute. « Je suis Première Fille des Esclaves Domestiques. Vous m'obéirez. Vous serez traitées exactement comme les autres, ni plus ni moins. Si vous ne m'obéissez pas, exactement et promptement, en tout, vous serez battues. »

Elles la regardaient, comprenant à peine.

« Avez-vous compris ? » s'enquit Ute.

— « Oui, » répondit Inge.

— « Oui, » répondit Rena.

— « Que l'esclave El-in-or, » ordonna Ute, « avance ! »

Je me cachais derrière les autres. Appelée par Ute, je m'avançai.

Inge et Rena échangèrent un regard complice. J'eus peur.

« Cette fille est sous mes ordres, » dit Ute, « comme vous. Vous ne la maltraiterez pas. »

— « Ute ! » protesta Inge.

— « Sinon, vous serez battues, » déclara Ute.

Inge lui adressa un regard chargé de colère.

« Avez-vous compris ? » s'enquit Ute.

— « Oui, » répondit Inge.

— « Oui, » répondit Dame Rena de Lydius.

— « El-in-or ! » ordonna Ute, « emmène ces esclaves, donne-leur des tuniques de travail et renvoie-les ici. Je leur indiquerai ce qu'elles auront à faire. »

Inge, Rena et les autres me suivirent et je les conduisis près d'un coffre proche de l'appentis, d'où je sortis les tuniques simples et courtes qui constitueraient leur unique vêtement de travail, dans le camp de Rask de Treve.

Je sortis plusieurs tuniques, propres et soigneusement pliées, du coffre. J'en avais lavé moi-même plusieurs et, les aspergeant d'eau, en sueur, les avais repassées sur une planche lisse, avec les petits fers goréens, ronds et lourds, que l'on fait chauffer sur le feu. Je les avais également pliées et rangées dans le coffre.

Je jetai les vêtements aux filles, les nouvelles esclaves. Elles étaient nues, à l'exception de leur collier.

« Mais, je suis une Esclave de Plaisir éduquée, » protesta Inge. Elle tenait le petit vêtement plié à deux mains.

— « Habille-toi, » dis-je.

— « J'appartenais à une Haute Caste ! » s'écria Dame Rena de Lydius.

— « Habille-toi, » lui dis-je.

Puis Inge et Rena restèrent immobiles devant moi, vêtues de la courte tunique, toute simple, des Esclaves Domestiques.

« Tu es une jolie Esclave Domestique, » annonçai-je à Inge.

Elle serra les poings.

« Toi aussi, » annonçai-je à Dame Rena de Lydius.

Elle m'adressa un regard chargé de fureur impuissante, les poings serrés.

Je me tournai vers les autres.

« Habillez-vous ! » criai-je.

Les autres enfilèrent également leurs tuniques puis je les reconduisis toutes, les nouvelles esclaves, en tenue de travail, auprès d'Ute qui leur indiquerait ce qu'elles auraient à faire.

Quatre jours après l'arrivée d'Inge, de Rena et des autres au camp de guerre secret de Rask de Treve, le tarnier et ses hommes rentrèrent à nouveau, après avoir accompli la tâche des Guerriers.

Une fois de plus, l'agitation s'empara du camp.

Je me levai d'un bond.

« Termine ton travail ! » ordonna Ute.

— « Ute ! » criai-je.

— « Termine ton travail ! » répéta-t-elle.

Derrière la cuisine, je repassais. D'un côté, il y avait une grosse pile de tuniques propres, que j'avais lavées au petit matin. La planche lisse était posée, devant moi, sur deux gros morceaux de bois. À côté de moi, il y avait un bol d'eau et un feu sur lequel, posés sur une plaque métallique soutenue par des pierres, cinq petits fers goréens, ronds, à fond plat, à poignée de bois, chauffaient. J'étais à genoux devant la planche, repassant les tuniques que je pliais ensuite, et posais près de moi. Comme j'étais derrière la cuisine, je n'avais pas vu les tarns se poser. Néanmoins, j'entendis les exclamations joyeuses des filles et les cris

puissants, chaleureux, des hommes.

Une fille cria :

« Comme elle est belle ! »

Je supposai qu'une nouvelle femme avait été amenée au camp.

Rageusement, j'appuyai le fer brûlant sur une tunique de travail, lissant le tissu.

Il me fallait rester derrière la cuisine, à travailler, tandis que les autres étaient autorisées à assister au retour des hommes ! Je me demandai si Inge y était, faisant peut-être signe à Rask de Treve et lui souriant !

Comme j'étais furieuse !

Mais je me rappelai que je le détestais !

Finalement, l'agitation, les exclamations et les cris diminuèrent et je compris que les hommes avaient mis pied à terre et que les captives, s'il y en avait, sans doute attachées, avaient gagné la tente des femmes. Les esclaves, ici et là, se remirent au travail.

Je continuai mon repassage.

Environ un quart d'ahn plus tard, à genoux devant la planche, je m'aperçus que quelqu'un se tenait devant moi. Je vis deux chevilles minces et brunes. Puis, terrifiée, je reconnus le vêtement court, roux, d'une Panthère. Et un poignard était glissé sous la ceinture de ce vêtement. Elle portait des bracelets en or. Je regardai cette grande femme puissante et magnifiquement faite.

Je baissai la tête avec un cri de désespoir.

« Apparemment, elle te connaît, » dit Rask de Treve.

Je secouai négativement la tête.

— « Regarde-moi, Esclave ! » ordonna Verna.

J'obéis.

« Qui est-ce ? » demanda Verna.

Rask haussa les épaules.

— « Une de mes esclaves, » répondit-il.

Verna m'adressa un sourire.

— « Tu me connais, n'est-ce pas, Petite ? » demanda-t-elle.

Je secouai la tête.

Verna n'avait pas de collier. Un poignard était glissé sous sa ceinture. Rask de Treve, mon Maître, se tenait près d'elle. Elle était libre, manifestement libre. Elle n'était même pas captive, encore moins esclave. À l'attitude de mon Maître je compris qu'elle était, bizarrement, sans qu'il me soit possible de deviner pourquoi, invitée dans son camp.

« Nous nous sommes rencontrées, » dit Verna, « devant l'enclos de Targo, le Marchand d'Esclaves, au nord de Laura. Ensuite, dans les rues de Ko-ro-ba, tu as incité les esclaves à m'attaquer. Plus tard, au sud de Ko-ro-ba, alors que j'étais en cage, parmi le butin des chasseurs de Marlenus d'Ar, vous m'avez maltraitée, toi et une autre fille, qui s'appelle Lana. »

Je baissai la tête.

« Regarde-moi, Petite ! » ordonna-t-elle.

J'obéis à nouveau.

« Tu me connais, n'est-ce pas, Petite ? » répéta Verna.

Je secouai négativement, désespérément, la tête.

« Ton esclave est menteuse, » affirma Verna.

— « Veux-tu que je la fasse battre ? » proposa Rask de Treve.

— « Non, » répondit Verna. Elle me dévisagea d'un air méprisant. « Ce n'est qu'une

esclave, » ajouta-t-elle.

Je baissai la tête.

— « Tu ne dois pas mentir dans l'enceinte de ce camp, » m'avertit Rask de Treve.

— « Non, Maître, » soufflai-je.

— « Ma patience est presque à bout, en ce qui te concerne, El-in-or, » souligna-t-il.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Je ne connais guère ce type de travail, » intervint Verna, « mais, ne risques-tu pas de brûler le vêtement que tu es en train de repasser ? »

En hâte, je soulevai le fer, le posant sur la plaque métallique.

Heureusement, le vêtement n'était pas marqué sinon, en s'en apercevant, Ute m'aurait sans doute punie.

— « Permets-moi, Verna, » dit Rask de Treve, « de te faire visiter le reste du camp. »

Verna me regarda.

— « Continue ton travail, Esclave, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Puis, côte à côte, Verna et Rask de Treve s'éloignèrent. Sanglotant, je continuai mon repassage.

Ce soir-là, je m'esquivai, après le repas et avant l'heure où je serais envoyée à la cuisine, et gagnai la tente des femmes.

« Ena, » appelai-je à voix basse, sans entrer.

Elle sortit de la tente et, comme je n'étais qu'une Esclave Domestique, je m'agenouillai devant elle et posai le front par terre.

« Une esclave peut-elle parler ? » demandai-je.

Ena s'agenouilla devant moi, me fit lever et me serra les bras.

— « Bien sûr, El-in-or, » répondit-elle. « Qu'y a-t-il ? »

Je la regardai avec reconnaissance.

— « Il y a une nouvelle femme, une femme libre, au camp, » dis-je.

— « C'est Verna, » répondit Ena, « une Panthère des forêts du Nord. »

— « Comment se fait-il qu'elle soit ici ? » demandai-je.

Ena sourit.

— « Viens avec moi, » dit-elle. Elle me conduisit à proximité d'une petite tente basse. Devant, étaient assis deux chasseurs magnifiques et vigoureux.

— « Ils participaient à la chasse de Marlenus d'Ar, » soufflai-je. Je les reconnus, car je les avais vus dans les rues de Ko-ro-ba, ainsi que dans l'enclos des Marchands, sur la route d'Ar, quand, avec Lana, j'avais maltraité Verna, qui était alors en cage.

Je constatai que les deux hommes étaient servis par deux esclaves. Inge et Rena, en tunique de travail, s'affairaient. Je remarquai que la proximité de tels hommes les excitait.

Elles étaient impudiques !

— « Ces hommes, » expliqua Ena, « s'appellent Raf et Pron, Chasseurs de Treve, mais ils se déplacent beaucoup et chassent jusque dans les forêts du Nord. Sur l'ordre de Rask de Treve, grâce à leur adresse aux armes, à leur maîtrise des techniques et de la science de la chasse, se prétendant originaires de Minus, un village dépendant d'Ar, ils demandèrent à participer à la chasse du Grand Ubar et furent acceptés. » Elle me sourit. « Treve, » ajouta-t-elle, « a des espions partout. »

— « Ils ont libéré Verna, » dis-je.

— « Après l'avoir libérée, ils sont allés à un rendez-vous organisé à l'avance et Rask de Treve, qui les attendait avec ses hommes, les a conduits ici. »

— « Mais, pourquoi souhaitait-il la libérer ? » demandai-je.

— « Verna, » expliqua Ena, « est une hors-la-loi très célèbre. Lorsqu'il apprit que Marlenus, pendant sa chasse, pour le plaisir, tenterait de la capturer, Rask de Treve a ordonné à Raf et à Pron d'essayer de se joindre à lui. »

— « Mais, pourquoi ? » insistai-je.

— « Pour que Marlenus, » expliqua-t-elle, « en cas de succès, soit privé de son butin. »

— « Mais, pourquoi ? » répétais-je.

— « La capture d'une telle femme est glorieuse, » répondit Ena, « et sa perte est ignominieuse. »

— « Tu veux dire qu'elle a été libérée uniquement pour que Marlenus soit privé de son butin ? »

— « Bien sûr, » répondit Ena. « Treve et Ar sont ennemies. » Ses yeux brillaient et je ne pouvais guère me tromper sur la cité qui avait sa sympathie. « N'est-ce pas faire une magnifique injure à Marlenus d'Ar ? » souffla-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « C'est vrai. »

— « En outre, » reprit Ena, passionnément, « n'est-il pas audacieux, de la part de mon Maître, Rask de Treve, d'installer un camp de guerre, d'où il lui est possible de piller les champs et les caravanes d'Ar, au sein même du royaume de cette puissante cité ? »

— « Oui, » soufflai-je. Je me fis alors une idée plus précise du code de l'honneur et de la nature des injures que ces hommes belliqueux, ces Guerriers puissants, échangeaient parfois. Je frissonnai, un instant saisie par l'audace de mon Maître, Rask de Treve. Puis, je me rappelai qu'il méprisait les femmes et que je le détestais !

« Et les compagnes de Verna ? » m'enquis-je. Je craignais que la jeune femme blonde, qui avait tenu ma laisse, ait été libérée. Je l'avais maltraitée sans ménagement, lui jetant du sable et la frappant à coups de bâton, tandis qu'elle était en cage. Elle me terrifiait. Si elle était libre, je ne savais pas ce qu'elle me ferait.

— « Les autres font toujours partie du butin de Marlenus, » répondit Ena.

— « Oh, » fis-je. Je fus très soulagée.

Je regardai Inge remplir le gobelet d'un des chasseurs. Elle s'agenouilla plus près de lui que nécessaire. Ses lèvres étaient entrouvertes. Ses yeux étincelaient. Ses mains, légèrement, tremblaient, sur la bouteille de Paga. Rena était à genoux un peu plus loin. Elle regardait son chasseur, qui mordait la viande entourant un gros os. Je constatai qu'elle était prête à bondir pour le servir, à son moindre mot.

Quelles esclaves impudiques et lascives elles étaient !

— « Rask de Treve hait Marlenus d'Ar, » dit Ena.

J'acquiesçai.

« As-tu vu la jeune femme à la peau olivâtre qui, parfois, est dans sa tente ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. Je l'avais effectivement vue. C'était une esclave incroyablement belle. Elle était plus belle même qu'Ena, qui comptait parmi les plus belles esclaves que j'aie vues. Ses cheveux étaient noirs, luisants, et son Maître les lui avait fait couper à hauteur du creux des reins. Son visage et son corps étaient d'une beauté à couper le souffle. Sa bouche et ses lèvres étaient sensuelles. C'était une esclave au corps magnifique, aux yeux verts, à la peau olivâtre. Elle vaudrait certainement très cher, sur un Marché. Elle portait toujours une courte tunique de soie écarlate et diaphane. Elle avait, toujours, deux anneaux d'or à la cheville gauche.

— « Sais-tu qui c'est ? » demanda Ena avec un sourire.

— « Non, » répondis-je. « Qui est-ce ? »

Ena sourit.

— « El-in-or ! » lança sèchement Ute. « Retourne dans l'appentis ! »

Je me levai d'un bond, effrayée et furieuse, et traversai le camp en courant, avant d'être enfermée dans l'appentis.

Je ne tarderais pas à savoir qui était la belle jeune femme à la peau olivâtre.

Verna avait sa propre tente, au camp de Rask de Treve mais, lorsqu'il séjournait au camp, elle dînait souvent avec lui. Parfois, en outre, elle se promenait de l'autre côté de la palissade, alors que les autres femmes n'en avaient pas le droit, marchait et chassait.

Il était assez fréquent que Verna exige que ce soit moi qui nettoie sa tente, prépare sa nourriture et la serve. J'obéissais, tremblante de peur. Mais elle ne se montrait pas plus cruelle avec moi qu'avec les autres esclaves chargées de ces travaux domestiques. Je me faisais aussi petite que possible, la servant discrètement et anonymement. Elle avait tendance à m'ignorer, comme on le fait en général vis-à-vis d'une Esclave Domestique. Je m'efforçais de la satisfaire en tout, car je la craignais beaucoup.

Puis, un soir, un soir de fête car Rask était rentré avec de nouvelles captives, Verna festoya dans sa tente et j'eus la surprise d'être chargée de les servir. D'autres esclaves avaient préparé le repas qui, pour un camp de guerre, était absolument somptueux puisqu'il comprenait des huîtres du delta du Vosk, butin provenant d'une caravane de tarns en route pour Ar, mets délicat destiné à la table de Marlenus, l'Ubar de la grande cité. Je servis la nourriture, versai le vin, m'assurant que les gobelets restaient pleins et me fis aussi petite que possible.

Ils parlèrent de chasse, de guerre et des forêts du Nord, exactement comme si je n'étais pas là.

Parfois, Verna disait :

« À boire ! »

Et je remplissais son gobelet en disant :

— « Oui, Maîtresse. »

Et, de temps en temps, Rask de Treve me commandait, disant :

« À boire ! »

Et je le servais également, disant :

— « Oui, Maître. »

Verna était assise en tailleur, comme un homme. J'étais à genoux, comme une esclave chargée du service.

Elle me lança une huître.

« Mange, Esclave, » dit-elle.

Je mangeai.

Par ce geste, l'invitée avait indiqué que je pouvais, à présent, manger. Laisser les invités donner aux esclaves présents la permission de manger est un des aspects assez répandus de la politesse goréenne.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je.

Rask de Treve me lança alors un morceau de viande, afin que je puisse apaiser ma faim, car je n'avais pas mangé.

Serrant la viande entre les doigts, je mangeai, tandis que les personnes libres buvaient et conversaient.

Rask de Treve fit claquer ses doigts.

« Approche, El-in-or ! » ordonna-t-il.

Je laissai tomber la viande. Je me dirigeai vers lui, de l'autre côté de la table basse derrière laquelle il était assis, sur le tapis.

Il me tendit son gobelet.

« Bois, » dit-il, me donnant le récipient.

Je regardai le bord du gobelet. Je tremblais de terreur.

— « Une esclave ne peut poser les lèvres sur le bord d'un gobelet où se sont posées les lèvres de son Maître, » soufflai-je.

— « Excellent ! » fit Verna.

— « Elle a été éduquée dans les cages de Ko-ro-ba, » souligna Rask de Treve.

Il versa ensuite une partie du contenu de son gobelet dans un petit bol qu'il me tendit.

— « Merci, Maître, » soufflai-je.

D'un signe de tête, Rask de Treve m'ordonna de m'éloigner et je retournai m'agenouiller à ma place.

Je levai la tête et bus le vin. C'était du vin de Ka-la-na. Il fit effet presque immédiatement.

« J'ai une surprise pour toi, » disait Rask à Verna.

— « Ah ? » fit-elle.

Je posai mon bol de vin.

Rask de Treve me regarda. Il était de bonne humeur. Il coupa une grosse tranche de bosk juteux. L'eau me vint à la bouche. Il sourit puis me la jeta. Je l'attrapai, heureuse, à deux mains, et me mis à manger.

« Quelle est cette surprise ? » demanda Verna.

Rask frappa dans ses mains, une fois, et quatre Musiciens, qui attendaient dehors, entrèrent dans la tente et prirent place dans un coin. Deux avaient de petits tambours, le troisième avait une flûte et le quatrième un instrument à cordes.

Rask frappa deux fois dans ses mains, sèchement. Et la jeune femme aux cheveux noirs et luisants, aux yeux verts et à la peau olivâtre s'immobilisa devant lui.

« Qu'on lui mette les clochettes, » dit Rask à un Musicien.

Le Musicien lui mit les bandes de cuir, supportant chacune trois rangs de clochettes, aux poignets et aux chevilles.

— « Je t'en prie, Maître, » supplia la jeune femme, « pas devant une femme. » Elle parlait de Verna. Moi, je n'étais qu'une esclave.

Rask de Treve lui jeta une huître, qu'il prit dans un plat d'argent posé sur la table basse.

— « Mange, » dit-il.

Il y eut un tintement de clochettes. Elle se soumit à la volonté de son Maître.

« Elle était destinée à la table de Marlenus d'Ar, » dit Rask de Treve.

— « Oui, Maître, » répondit la jeune femme. Elle resta debout devant lui.

Verna et moi, nous regardions.

— « Déshabille-toi ! » ordonna Rask de Treve.

— « Je t'en prie, Maître, » supplia-t-elle.

— « Obéis ! » dit Rask de Treve.

La jeune femme à la peau olivâtre ouvrit son vêtement et le jeta dans un coin.

« Maintenant, tu peux danser, Talena, » dit Rask de Treve.

La jeune femme dansa.

— « Elle n'est pas mauvaise, » fit remarquer Verna.

— « Sais-tu qui c'est ? » s'enquit Rask de Treve, mordant dans un morceau de viande.

— « Non, » répondit Verna. « Qui est-ce ? »

— « Talena, » annonça Rask, avec un sourire, « la fille de Marlenus d'Ar. »

Verna le regarda, ébahie, puis partit d'un grand rire et se donna des claques sur les cuisses.

— « Magnifique ! » s'écria-t-elle. « Magnifique ! »

Elle se leva d'un bond et, attentivement, tournant autour d'elle, examina la jeune femme qui dansait, lentement, au son d'un adagio barbare.

« Magnifique ! » s'écria Verna. « Magnifique ! »

Puis la mélodie s'accéléra et brûla comme une flamme, dans le corps de l'esclave.

« Donne-la-moi ! » s'écria Verna.

— « Peut-être, » fit Rask de Treve.

— « Je suis l'ennemie de Marlenus d'Ar ! » cria Verna. « Donne-la-moi ! »

— « Moi aussi, je suis l'ennemi de Marlenus d'Ar, » affirma Rask. Il tendit son gobelet et, serrant mon morceau de viande entre les dents, je le servis.

— « Dans les forêts du Nord, » cria Verna, « je lui apprendrai ce que c'est que l'esclavage ! »

Je vis la peur, dans les yeux de la danseuse. Je ne renonçai pas pour autant à manger mon morceau de viande.

Elle était belle et impuissante, tandis qu'elle dansait devant ses ennemis. La lumière du feu scintillait sur son collier, qui lui avait été mis par Rask de Treve. Mais je n'avais pas pitié d'elle. Elle ne m'intéressait pas. Ce n'était qu'une autre esclave.

— « Je lui ai déjà appris en quoi consiste la servitude, » précisa Rask de Treve avec un sourire.

Les yeux de la danseuse exprimaient une douleur indicible.

— « Comment est-elle ? » s'enquit Verna, qui avait repris sa place, assise en tailleur, près de Rask de Treve.

— « Superbe, » répondit Rask de Treve.

L'humiliation et la honte brillaient dans les yeux de la danseuse.

— « Où l'as-tu obtenue ? » demanda Verna.

— « Je l'ai acquise il y a environ un an, » expliqua Rask de Treve, « chez un Marchand de Tyros dont la caravane se dirigeait vers Ar, et qui avait l'intention de la rendre à Marlenus, contre une récompense. »

— « Combien l'as-tu payée ? » demanda Verna.

— « Le Marchand, » répondit Rask avec un sourire, « a accepté de me la livrer pour rien, en gage de l'estime que lui inspirent les hommes de Treve. »

Verna rit.

« Je n'achète pas de femmes, » précisa Rask de Treve.

Je frémis.

— « C'est merveilleux ! » s'écria Verna. « Ton camp de guerre se trouve à l'intérieur même du territoire d'Ar ! Magnifique ! Et, dans ce camp, tu détiens la fille de ton pire ennemi, la fille de l'Ubar d'Ar, et tu en as fait une esclave ! Extraordinaire ! »

Je regardais la danseuse.

Rask frappa dans ses mains, deux fois, sèchement. Les Musiciens s'arrêtèrent et la danseuse s'immobilisa.

— « Ça suffit, Esclave, » dit-il.

Elle tourna les talons et s'enfuit.

— « N'oublie pas ton vêtement, Petite ! » la rappela Verna.

L'esclave se baissa, ramassa le morceau de soie écarlate et diaphane qu'elle avait jeté par

terre et, le serrant, dans un tintement de clochettes, quitta en hâte la tente de son Maître.

Rask de Treve et Verna rirent.

Je finis ma viande.

Ils tendirent une nouvelle fois leurs gobelets et, une fois de plus, je les remplis.

— « Ce soir, » annonça Rask de Treve, s'adressant à moi, « comme nous avons ramené de nouvelles captives, nous allons festoyer et nous amuser. »

— « Oui, Maître ? » fis-je.

— « Alors, rejoins Ute, » ajouta-t-il, « et dis-lui de t'enfermer dans l'appentis. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Pourquoi ne me donnes-tu pas Talena ? » demanda Verna à Rask de Treve.

— « Je le ferai peut-être, » répondit-il. Il faut que j'y réfléchisse.

Je sortis de la tente, rejoignis Ute et lui dis de m'enfermer dans l'appentis.

Le lendemain, pour la première fois, en laisse, avec une autre esclave, Techne, une fille de Cos, je fus autorisée à franchir la palissade. Un gardien nous accompagnait et nous étions chargées de remplir nos paniers de cuir de rams, petites baies rougeâtres, aux graines comestibles, assez semblables à de minuscules prunes, mais contenant d'innombrables graines. J'avais déjà cueilli de telles baies, avec la caravane de Targo. En fait, c'étaient les premiers fruits que j'aie mangés, sur Gor.

J'étais heureuse d'être à l'extérieur de la palissade. La journée était belle, chaude, et j'étais de bonne humeur.

J'avais souvent supplié Ute de m'autoriser à aller cueillir des fruits. Mais, systématiquement, pour une raison ou une autre, elle m'avait refusé cette permission.

« Je ne m'échapperai pas, » avais-je affirmé, irritée.

— « Je sais, » avait-elle répondu.

Dans ce cas, pourquoi s'y opposait-elle ?

Finalement, elle avait cédé à mes prières et m'avait autorisée, attachée à Techne, à aller cueillir des baies de l'autre côté de la palissade. C'était magnifique, d'être à l'extérieur, même attachée à une autre esclave. En outre, ce jour-là, deux nouvelles captives étaient arrivées, des jeunes femmes fuyant un compagnon indésirable, imposé par leur famille. Il y aurait un autre festin et Ute m'avait annoncé que, si la cueillette des baies se passait bien, je ne serais pas forcément enfermée dans l'appentis au début de la soirée. Je serais autorisée à servir les convives. J'étais très contente que deux filles aient été capturées.

« Je suppose que je porterai des soieries, » avais-je dit à Ute, rageusement.

— « Et des clochettes d'esclave, » avait ajouté Ute.

Comme cela m'avait mise en colère !

— « Je ne veux pas servir les hommes, » avais-je déclaré. « En outre, je ne veux pas les servir à peine vêtue et avec des clochettes d'esclave ! »

— « Très bien, » avait répondu Ute. « Tu pourras, si tu le souhaites, rester dans l'appentis. »

— « Je suppose que cela ne serait pas juste, vis-à-vis des autres, » dis-je, « qu'il me soit permis de rester dans l'appentis tandis qu'elles seront forcées de servir les hommes, ainsi vêtues et portant des clochettes. »

— « Veux-tu servir, oui ou non ? » s'était enquis Ute.

— « Je servirai, » avais-je répondu, l'air dépit.

— « Dans ce cas, tu porteras des soieries et des clochettes, » dit-elle.

— « Très bien, » avais-je répondu, baissant la tête avec résignation. Je m'aperçus que

j'attendais le soir avec impatience.

J'étais sûre que je serais parmi les plus belles. Je me demandai si, vêtue de soie et portant des clochettes, Rask de Treve me remarquerait. Comme je le haïssais !

— « Mais, » précisa Ute, « si un homme se saisit de toi, tu ne dois pas lui céder, car tu es Soie Blanche. »

La colère s'empara de moi.

— « Suis-je donc responsable de la protection de ma valeur marchande ? » demandai-je ironiquement.

— « Oui, » répondit tranquillement Ute. « Quoique moi, si j'étais un homme, je serais prêt à payer une Soie Rouge plus cher. »

— « Je ne dois rien faire, » insistai-je, « qui puisse diminuer l'investissement de Rask de Treve ? »

— « C'est exact, » répliqua Ute.

— « Et si mon agresseur ne veut pas entendre la voix de la raison ? » demandai-je.

Ute rit. Depuis que j'étais au camp, je ne l'avais pas entendue rire. Je fus contente de l'avoir fait rire.

— « Crie, » répondit Ute, « les autres viendront te délivrer et lui donneront une Soie Rouge. »

— « Très bien, » avais-je dit.

Ute s'était alors tournée vers le gardien.

— « Mets-lui sa laisse. »

Et Techne et moi, attachées l'une à l'autre, avions franchi la palissade.

« Sois prudente, El-in-or ! » avait crié Ute.

Je ne la compris pas.

— « Ne crains rien, » avais-je répondu.

On tira sur la lanière de cuir qui m'entourait le cou.

« Dépêche-toi, El-in-or, » dit Techne. « Il ne reste plus beaucoup de temps ! Et nos paniers ne sont qu'à moitié pleins ! »

Techne m'irritait. Elle était jeune. C'était une jolie esclave, mais elle ne portait pas le collier depuis longtemps.

Le soleil était chaud, sa chaleur me pénétrait et je m'étirai avec satisfaction.

Pendant que le gardien et Techne tournaient le dos, je volai des poignées de baies dans le panier de ma compagne, et les mis dans le mien. Pourquoi aurais-je travaillé aussi dur qu'elle ? En outre, pendant qu'ils avaient le dos tourné, je mis des baies dans ma bouche, prenant soin de ne pas tacher mes lèvres avec le jus, afin que rien n'indique que j'en avais mangé. J'avais déjà agi ainsi, en ramassant des baies, avec la caravane de Targo. Ute et le gardien ne s'en étaient jamais aperçus. Je les avais trompés. J'étais beaucoup plus rusée qu'eux !

Finalement, les paniers furent pleins et nous regagnâmes le camp de Rask de Treve.

Le gardien tendit les paniers à d'autres esclaves, chargées de les porter aux cuisines, et détacha notre laisse.

« El-in-or, Techne, » ordonna Ute, « suivez-moi ! »

Nous obéîmes.

Elle nous conduisit devant le poteau horizontal qui, à environ trois mètres du sol, reposait sur deux paires de poteaux croisés, et faisait penser à un poteau servant à suspendre la viande, ou les trophées. Près de ce poteau, près de l'anneau scellé dans une pierre enfoncée dans le sol, Ute nous ordonna de nous agenouiller.

Un peu plus loin, sur le côté, il y avait un brasero plein de charbons ardents. Les manches de quatre fers sortaient de ce brasero. Le feu était très chaud et brûlait apparemment depuis deux ou trois ans, peut-être même depuis le moment où nous étions parties cueillir des baies.

L'inquiétude s'empara de moi.

Quelques gardiens étaient là, ainsi que quelques esclaves.

Un des gardiens était celui qui nous avait accompagnées, Techne et moi, à l'extérieur de la palissade.

D'autres hommes et d'autres esclaves se dirigèrent vers les poteaux.

Ute, sévère, se tenait devant nous.

Techne regardait autour d'elle, effrayée. Quant à moi, j'étais mal à l'aise, mais je n'en montrais rien.

« Techne, » dit Ute.

— « Oui ? » répondit Techne, effrayée.

— « As-tu volé des baies à El-in-or ? » demanda-t-elle.

— « Non, non ! » s'écria la jeune esclave.

— « El-in-or, » reprit Ute. « As-tu volé des baies à Techne ? »

— « Non, » répondis-je.

Ute se tourna vers le gardien.

— « La première, » déclara-t-il, « dit la vérité. La deuxième ment. »

— « Non ! » criai-je. « Non ! »

Ute me regarda.

— « Il n'est pas difficile de te surprendre, El-in-or, » expliqua Ute. « Parfois, le gardien te voit, parfois, c'est ton ombre qu'il voit, ou bien il t'entend, ou bien il constate que le contenu des paniers n'est plus le même. Parfois, il surprend ton reflet dans les bandes métalliques du bouclier. »

— « Non, » gémis-je. « Non. »

— « Tu m'as souvent volée, » reprit Ute, « mais j'ai demandé au gardien, qui était au courant, de garder le silence. »

Je baissai la tête, désespérée.

— « Je ne volerai plus de baies, Ute, » dis-je.

— « Non, » répondit-elle, « je crois que tu n'en voleras plus. »

Je la regardai.

« Mais, cette fois, » reprit-elle, « tu as volé Techne, une de mes filles. Je ne peux pas laisser passer cela. »

— « Je ne lui ai rien volé ! » sanglotai-je.

Ute se tourna vers le gardien. Il haussa les épaules.

— « Elle ment, » dit-il.

— « Je ne la volerai plus ! » criai-je.

— « Non, » dit Ute, « je ne crois pas que tu la voleras de nouveau. »

Ute se tourna alors vers Techne.

« As-tu mangé des baies ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondit Techne, effrayée.

Puis Ute s'adressa à moi.

— « As-tu mangé des baies, El-in-or ? » s'enquit-elle.

— « Non, Ute, » répondis-je. « Non. »

Ute se tourna à nouveau vers Techne.

— « Ouvre la bouche et tire la langue ! » ordonna-t-elle.

Je gémis.

Ute examina la bouche et la langue de Techne.

« Bien, » conclut-elle.

Puis elle se posta devant moi.

— « Je t'en prie, Ute, » suppliai-je. « Je t'en prie ! »

— « Ouvre la bouche et tire la langue ! » ordonna Ute.

— « Je t'en prie, Ute, » pleurnichai-je.

— « Ouvre la bouche et tire la langue ! » répéta Ute. J'obéis.

Tous les spectateurs se mirent à rire.

« Tu peux t'en aller, Techne, » déclara Ute.

La jeune esclave se leva d'un bond et s'enfuit.

Je voulus me lever.

« Pas toi, El-in-or, » dit Ute.

Je restai à genoux devant elle, tremblante.

« Déshabille-toi ! » ordonna-t-elle.

Terrifiée, j'obéis, puis m'agenouillai à nouveau devant elle, uniquement vêtue de mon collier.

« Maintenant, » reprit Ute, « demande au gardien de te marquer et de te battre. »

— « Non ! » hurlai-je. « Non, non, non ! »

— « Je vais la marquer, moi, » annonça une voix.

Je me retournai et découvris Rask de Treve.

— « Maître, » sanglotai-je, me jetant à ses pieds.

— « Tenez-la, » dit-il à quatre hommes.

— « Pitié ! » criai-je. « Non, Maître, non ! »

Quatre hommes m'immobilisèrent près du brasero. Je sentis la chaleur dégagée par le récipient. Le ciel était très bleu et les nuages étaient blancs.

« Pitié, non, » sanglotai-je.

Rask de Treve, qui avait enfilé un gant épais, sortit un fer du brasero. Il se terminait par une lettre minuscule qui ne faisait pas plus d'un demi-centimètre de haut. La lettre était chauffée à blanc.

— « C'est une Marque d'infamie, » annonça-t-il. « Elle indique que tu es menteuse. »

— « Pitié, Maître, » sanglotai-je.

— « Ma patience est à bout, en ce qui te concerne, » déclara-t-il. « Il faut que tu portes la marque de ce que tu es. »

Je hurlai désespérément lorsqu'il posa fermement le fer sur ma jambe. Puis, trois ou quatre ihs plus tard, il le retira. Je ne pouvais m'empêcher de hurler de douleur. Je sentis une odeur de chair brûlée, ma chair. Je gémis. Je ne pouvais plus respirer. Je hoquetai. Néanmoins, les hommes ne me lâchèrent pas.

« Cette Marque d'infamie, » dit Rask de Treve, sortant un autre fer du brasero, « indiquera ce que tu es, une voleuse. »

— « Pitié, Maître, non ! » sanglotai-je.

Je ne pouvais bouger les muscles de ma cuisse gauche. On aurait dit qu'elle était serrée dans un étau. Je ne pouvais qu'attendre le fer rouge.

Je hurlai à nouveau, désespérément. Je portais la marque des voleuses.

— « Ce troisième fer, » reprit Rask de Treve, « est également une Marque d'infamie. Je vais te marquer non pas pour moi, mais pour Ute. »

À travers mes larmes, je vis une minuscule lettre, chauffée à blanc.

« Elle indique que tu as trahi, » poursuivit Rask de Treve. Il me dévisagea avec fureur. « Porte la marque de ta trahison, » conclut-il.

Puis il posa le troisième fer sur ma peau. Tandis qu'il pénétrait dans ma chair, mordant et brûlant, Ute, dont le visage ne trahissait aucune émotion, ne me quitta pas des yeux. Je hurlai, pleurai et hurlai.

Mais les hommes ne me lâchèrent pas.

Rask de Treve sortit le dernier fer du brasero. Il était beaucoup plus gros, la lettre de son extrémité faisant environ trois centimètres de haut. Comme les précédentes, elle était chauffée à blanc. Je reconnus cette marque. Je l'avais vue, sur la cuisse d'Ena. C'était la marque de Treve. Rask de Treve avait décidé que ma chair porterait cette marque.

— « Non, Maître, pitié ! » suppliai-je.

— « Oui, Esclave Indigne, » dit-il, « tu porteras dans ta chair la marque de la Cité de Treve. »

— « Pitié, » suppliai-je.

— « Quand les hommes te demanderont, » reprit-il, « qui t'a infligé les marques du mensonge, du vol et de la trahison, montre cette marque et dis : « J'ai été marquée par un homme de Treve, qui n'était pas content de moi. » Allez ! »

— « Ne m'inflige pas ce fer ! » criai-je.

Je ne pouvais bouger la cuisse. Je ne pouvais qu'attendre, impuissante, le baiser brûlant du fer.

« Non ! » criai-je. « Non ! »

Il s'avança. Je sentis la chaleur horrible du fer, alors qu'il se trouvait encore à plusieurs centimètres de ma peau.

« Pitié, non ! » suppliai-je.

Le fer était pointé.

Je vis ses yeux et compris que je ne pouvais compter sur sa pitié. C'était un tarnier de Treve.

— « Que la marque de Treve, Esclave, » dit-il, « soit imprimée dans ta chair ! »

Puis le fer, craquant et chuintant, fut appliqué, profondément et fermement, sur ma peau, pendant plus de cinq secondes.

Je hurlai, sanglotai, puis toussai et vomis.

On m'attacha alors les poignets par-devant, avec une longue lanière de cuir qui fut ensuite jetée par-dessus le poteau horizontal. Mes bras furent tirés en l'air, puis je fus soulevée et suspendue, par les poignets, au poteau. L'extrémité libre de la lanière fut attachée sur le côté. Les hommes reculèrent.

Je sanglotais.

« Qu'on apporte le fouet ! » ordonna Rask de Treve.

Mes pieds se trouvaient à environ trente centimètres du sol. On m'attacha les chevilles, puis la lanière de cuir fut fixée à l'anneau qui était dessous, scellé dans une pierre, elle-même enfoncée dans le sol. Ainsi, je ne me balancerais pas, sous les coups.

Un jour, il y avait bien longtemps, j'avais été battue par Lana, avec une poignée de lanières. Je n'avais jamais oublié. J'étais délicate. Je ne supportais pas la douleur. Je n'étais pas une femme ordinaire. J'avais toujours craint, mais jamais subi, le fouet goréen à cinq lanières, s'abattant avec toute la puissance terrifiante d'un homme.

— « Pitié, Maître ! » criai-je. « Ne me fouette pas ! Je ne supporte pas la douleur ! Tu ne comprends pas ! Je ne suis pas une fille ordinaire ! Cela me fait mal ! Je suis trop délicate pour être fouettée ! »

Les spectateurs rirent. J'étais suspendue par les poignets, misérable. J'avais l'impression que ma cuisse était en feu. Des flots de larmes s'écoulaient de mes yeux. Je toussais et pouvais à peine respirer. J'entendis la voix de Rask de Treve.

— « Pour commencer, » disait-il, « tu recevras un coup de fouet pour chaque lettre du mot : Mensonge ; puis un coup pour chaque lettre du mot : Vol ; et, enfin, un coup pour chaque lettre du mot : Trahison. Tu compteras les coups. »

Je sanglotais.

« Compte ! » ordonna Rask de Treve.

— « Je suis illettrée, » hoquetai-je. « Je ne sais pas jusqu'à combien compter ! »

— « Le premier mot comporte huit lettres, » indiqua Inge.

Je la regardai avec horreur. Je ne l'avais pas vue avant. Je ne voulais pas qu'elle regarde, pendant qu'on me fouetterait. Je constatai, également, que Rena se tenait près d'elle. Je ne voulais pas qu'elles restent, pendant qu'on me fouetterait.

« Tu as fait beaucoup de bruit, pendant qu'on te marquait, » dit Inge.

— « C'est le moins qu'on puisse dire, » ajouta Rena.

— « Compte ! » ordonna Rask de Treve.

— « Un ! » criai-je, désespérée.

Soudain, mon dos explosa. Je hurlai, mais il ne sortit aucun son. Mon corps semblait vide d'air. Puis, il n'y eut plus que la douleur et je faillis perdre connaissance. J'étais suspendue par les poignets. Il y avait eu le claquement horrible du fouet, puis la douleur.

Je ne pourrais la supporter.

— « Compte ! » entendis-je.

— « Non, non ! » criai-je.

— « Compte, » conseilla Ute, « sinon, ce sera plus dur encore. »

— « Compte, » insista Rena. « Compte ! Le fouet ne diminuera pas ta valeur, » ajouta-t-elle. « Les lanières sont trop larges. Elles ne font que châtier. »

— « Deux, » sanglotai-je.

Le cuir s'abattit à nouveau et je suffoquai, me tordis de douleur, suspendue au poteau.

— « Compte ! » ordonna Rask de Treve.

— « Je ne peux pas, » sanglotai-je. « Je ne peux pas. »

— « Trois, » dit Ute. « Je vais compter à sa place. »

Le fouet s'abattit une fois de plus.

Deux fois, sous les coups, je perdis connaissance et, deux fois, on m'aspergea d'eau glacée pour me ramener à la conscience.

Finalement, tous les coups furent comptés. Je restai suspendue, la tête pendante, anéantie.

« Maintenant, » annonça Rask de Treve, « je vais te fouetter jusqu'à ce qu'il me plaise d'arrêter. »

Il donna encore dix coups à l'esclave impuissante, qui perdit encore deux fois connaissance et fut, deux fois, réveillée par un jet d'eau glacée. Puis, devenue incapable de comprendre, à demi inconsciente dans les brasiers de sa douleur, elle l'entendit dire :

« Qu'on la détache ! »

On dénoua la lanière de cuir qui lui immobilisait les poignets mais, afin de s'assurer qu'elle ne gratterait pas ses marques, on lui attacha les mains dans le dos avec des menottes. Puis, la tirant par les cheveux, alors qu'elle tenait à peine debout et trébuchait, il la traîna jusqu'à la petite boîte métallique et cubique qui se trouvait près des poteaux où on fouettait les esclaves, et la jeta à l'intérieur.

Accroupie dans la boîte, elle vit la porte se fermer et entendit les deux grosses barres métalliques glisser dans leurs logements. Ensuite, elle entendit le cliquetis des cadenas destinés à les maintenir en place.

J'étais enfermée à l'intérieur. Je ne voyais l'extérieur que par une fente minuscule qui faisait environ un centimètre de haut et quinze centimètres de large. Il y avait une ouverture un peu plus grande, à la base de la porte, qui faisait environ cinq centimètres de haut et trente centimètres de large. La boîte elle-même était cubique et sa surface au sol était approximativement d'un mètre carré. Il y faisait chaud et noir.

Je me souvins qu'une esclave, le jour de mon arrivée au camp de Rask de Treve, m'avait prévenue que, si je mentais ou volais, je serais battue et enfermée dans la boîte des esclaves.

Je gémis et me laissai tomber sur le flanc, les genoux sous le menton, les mains immobilisées dans le dos. Ma cuisse brûlait terriblement, à cause des fers rouges, mon dos et l'arrière de mes jambes hurlaient encore, à cause des flammes cruelles du cuir. Elinor Brinton, de Park Avenue, portait les marques du mensonge, du vol et de la trahison, et un tarnier insolent, son Maître, sur une planète lointaine, lui avait gravé dans la chair la marque de sa Cité. La jeune femme enfermée dans la boîte ne se faisait plus d'illusions sur l'identité de son propriétaire. Il lui avait mis son collier et, au fer rouge, avait gravé sa marque dans sa chair.

Dans la boîte, elle perdit connaissance. Mais, pendant la nuit, lorsque le froid la réveilla, elle avait toujours mal. Dehors, elle entendit les bruits de la distraction et du festin, cette fête organisée à l'occasion de la capture de deux jeunes femmes qui avaient fui des compagnons indésirables, imposés par leurs familles.

Je passai des jours et des jours dans la boîte. La porte n'était ouverte, lorsque j'avais les menottes, que pour me faire manger et boire. On ne me permit pas d'étendre mon corps. Le cinquième jour, on me retira les menottes, mais on ne me fit pas sortir de la boîte. Les marques étaient cicatrisées. Mais la boîte elle-même, sa chaleur, son obscurité, ses dimensions exiguës, étaient une véritable torture.

Pendant les cinq premiers jours, les mains attachées par les menottes, je hurlai, donnai des coups de pied, suppliai d'être délivrée. Lorsqu'on m'eut retiré les menottes et que la nourriture et l'eau furent simplement glissées par l'ouverture inférieure de ma petite porte, je martelai, hurlai, griffai l'intérieur de la boîte. Je glissai les doigts par la minuscule ouverture et implorai la pitié. Je craignis de devenir folle. Ute me donnait à manger et remplissait mon bol d'eau, mais elle refusait de me parler. Un jour, néanmoins, elle me dit :

« Tu seras libérée quand le Maître le souhaitera, pas avant. »

Un jour Inge vint me narguer.

« Rask de Treve t'a oubliée, » dit-elle.

Rena accompagnait Inge.

— « Oui, » ajouta-t-elle en riant. « Il t'a oubliée ! Il t'a oubliée ! »

Le dixième jour, au lieu de l'assiette de pain et du bol d'eau, Ute glissa un plat différent, sous la porte. Je hurlai. De petites créatures, avec de petits bruits, allaient et venaient, montaient les unes sur les autres. Je hurlai à nouveau et jetai l'assiette dehors. Elle était pleine d'insectes gras, horribles et verts dont Ute m'avait dit, dans le bois de Ka-la-na, qu'ils étaient comestibles. En fait, elle les avait mangés.

« Ils sont nourrissants, » avait-elle dit.

Je hurlai hystériquement, martelant les parois de la boîte. Le deuxième jour, je jetai à nouveau l'assiette, vomissant presque. Par la fente, je vis Ute ramasser un insecte, le couper

en deux d'un coup de dents, puis le manger. Puis elle tourna les talons et s'en alla. Je résolus de me laisser mourir de faim. Le troisième jour, vomissant presque, j'en mangeai cinq. Ces insectes et l'eau furent ma seule nourriture, pendant les journées que je passai encore dans la boîte. Je passai des heures devant la fente, espérant que quelqu'un passerait. J'appelais les passants, mais ils ne répondaient pas, car on ne converse pas avec une esclave enfermée dans la boîte. Puis, je me contentai de regarder passer les gens, ou de regarder les oiseaux se poser dans l'herbe et picorer les graines. Je restai dix-huit jours dans la boîte.

Le soir du dix-huitième jour, Ute, Inge et Rena s'accroupirent devant la boîte.

« El-in-or, l'esclave, a-t-elle envie de sortir de la boîte ? » demanda Ute.

À genoux dans la boîte, les yeux près de la fente, effrayée, les doigts glissés dans la fente, je soufflai :

— « Oui, El-in-or, l'esclave, a envie de sortir de la boîte. »

— « El-in-or, l'esclave, supplie-t-elle d'être libérée ? » s'enquit Ute.

— « Oui, oui ! » sanglotai-je. « El-in-or, l'esclave, supplie d'être libérée ! »

— « Libérez l'esclave, » dit Ute à Inge et Rena.

Elinor Brinton entendit le cliquetis des cadenas qu'on ouvrait. Elle entendit les grosses barres plates glisser. Elle vit la petite porte s'ouvrir.

À quatre pattes, péniblement, centimètre par centimètre, elle se traîna hors de la boîte. Puis elle s'effondra sur l'herbe.

« Lavez l'esclave, » dit Ute, d'un air dégoûté, à Inge et Rena.

Je hurlai de douleur, quand Inge et Rena étendirent mon corps ; puis, avec de la paille et de l'eau, vomissant presque, elles me nettoyèrent.

Quand Inge et Rena eurent terminé, m'ayant même lavé les cheveux, un garde, assez contrarié, fut chargé de me porter, impuissante et torturée par la douleur, dans l'appentis des Esclaves Domestiques. Là, Ute, Inge et Rena me donnèrent du bouillon, que je bus avec reconnaissance. Le lendemain, sur l'ordre d'Ute, je restai dans l'appentis, où Inge et Rena m'apportèrent à boire et à manger. Le jour suivant, je repris le travail. Ma première tâche fut de nettoyer la boîte, de la débarrasser de sa crasse. Lorsque j'eus terminé, nue, et après m'être soigneusement lavé le corps et les cheveux, je reçus une tunique de travail. Ce vêtement me parut extrêmement précieux. J'accomplis divers travaux, ce jour-là. En fin d'après-midi, on m'envoya dehors, à nouveau attachée à Techne, pour cueillir des rams. Je ne volai pas de baies et n'en mangeai pas.

Dans le camp, on me considérait avec mépris et ironie. Non seulement j'avais les oreilles percées mais ma chair portait des Marques d'infamie.

Un jour, deux semaines après ma libération, Rask de Treve passa près de moi, en compagnie de Verna, la Panthère.

Je tombai aussitôt à genoux et posai le front par terre.

Je n'étais qu'une esclave qui avait été punie et le serait à nouveau, en cas de nécessité.

Ils s'éloignèrent.

Ils ne me virent même pas.

Les jours se succédèrent insensiblement, au camp de guerre de Rask de Treve.

Les tarniers, au cours de leurs raids, n'eurent pas de chance et souvent, lorsqu'ils rentraient, les fontes de leurs selles étaient vides et leurs selles ne s'ornaient pas de beautés impuissantes.

De même, les journées se ressemblaient pour Elinor Brinton, Esclave Domestique au camp de Rask de Treve. Elle se levait à l'aube et, jusqu'au crépuscule, comme ses compagnes,

accomplissait des tâches répétitives et serviles. Après le repas du soir, ses compagnes et elle étaient envoyées dans l'appentis, où on les enfermait pour la nuit, et d'où on les faisait à nouveau sortir au matin, pour leur distribuer les travaux qui leur étaient destinés, ceux des Esclaves Domestiques.

J'appris à repasser et à coudre, à faire la cuisine et à nettoyer. Verna n'aurait pas pu exécuter ces tâches. Elle chassait et conversait avec les hommes.

Il est peut-être nécessaire de préciser que ces travaux : la cuisine, le lavage, le repassage, etc. sont généralement considérés comme indignes des femmes libres elles-mêmes, surtout celles qui appartiennent aux Hautes Castes. Dans les Hauts Cylindres des villes goréennes, il y a généralement des Esclaves Publiques qui s'occupent des cuisines des cylindres, surveillent les enfants, mais ne sont pas autorisées à les élever, et, moyennant une petite rétribution à la cité, nettoient les compartiments et lavent le linge. Ainsi, même les familles qui n'ont pas les moyens de posséder et d'entretenir une esclave, disposent souvent de plusieurs infortunées jeunes femmes, généralement capturées dans des cités ennemies. Les femmes libres traitent souvent ces pauvres filles avec une grande cruauté, et il suffit d'un mot d'une femme libre, lorsque le travail de ces esclaves ne leur convient pas, pour qu'elles soient fouettées. Les esclaves font tout leur possible pour que leur travail convienne aux femmes libres. Ces jeunes femmes, en outre, ont un prix de location ridiculement bas, payable à la cité, au cas où les jeunes mâles souhaiteraient leur faire partager leurs plaisirs. Là encore, le moindre mot d'une personne libre, lorsqu'elle n'est pas entièrement satisfaite, suffit pour qu'elles soient sévèrement battues. Par conséquent, elles font tout leur possible pour les satisfaire. Je crains qu'il ne soit pas agréable d'être Esclave Publique. Les femmes libres goréennes, en général, ne font que ce qu'elles ont envie de faire. Si elles n'ont pas envie de faire la cuisine, elles et leurs compagnons peuvent aller aux tables publiques ou bien, s'ils le souhaitent, ordonner à une esclave de leur apporter leur repas.

Mais je constatai, bizarrement peut-être, que le travail de l'Esclave Domestique ne me déplaisait pas. Je compris qu'il était essentiel et devait être fait. Mais je compris également que l'idée qu'un mâle goréen puisse exécuter des tâches aussi peu importantes avait un côté grotesque. Il aurait fait penser à un larl avec un balai. Je n'avais pas de mal à imaginer les mâles accommodants et pleins de sollicitude de la Terre, en tablier, s'agitant avec l'aspirateur et les boîtes de détergent, mais je ne pouvais me représenter les mâles goréens dans la même situation. Ils sont tellement différents des hommes de la Terre, tellement puissants, tellement forts, tellement intransigeants, tellement masculins ! Devant eux, les femmes sont obligées de reconnaître qu'elles sont femmes et, le reconnaissant, d'admettre qu'elles sont plus petites, plus faibles, et qu'elles doivent, de ce fait, accomplir les travaux qu'ils ne se donnent pas la peine de faire.

De même, les tâches domestiques ne conviennent guère à la femme libre goréenne. Elle, aussi, est trop libre, trop fière. C'est à peine si l'esclave portant un collier peut regarder une telle personne dans les yeux. Ainsi, qui doit faire ces travaux ? Il semble évident qu'ils seront exécutés par les esclaves. Les petits travaux désagréables seront exécutés par les femmes esclaves ; les gros travaux, difficiles, par les animaux de trait et les hommes esclaves. Pourquoi les personnes libres accompliraient-elles ces tâches ? Les esclaves sont là pour ça. Et je savais parfaitement bien que j'étais une esclave. Il était donc naturel que ces travaux me reviennent, ainsi qu'à mes compagnes de servitude. Qui d'autre aurait pu les faire ?

« Dépêche-toi, Esclave ! Ne traîne pas ! » cria Ute.

J'obéis.

Je travaillais rapidement et parlais rarement avec les autres, tout comme elles me

parlaient peu. Je travaillais souvent avec elles, pourtant il semblait que j'étais toujours seule. Lorsqu'elles chantaient en travaillant, riaient ou s'amusaient, je ne chantais pas, ne riais pas, ne participais pas à leurs jeux. Je travaillais bien. J'étais, je suppose, une des meilleures esclaves d'Ute. Parfois, lorsque j'avais terminé mon travail, j'aidais les autres à finir le leur.

Un jour, tandis que j'aidais Inge, elle me dit :

« Je croyais que tu étais trop délicate pour être fouettée. »

— « Je me trompais, » répondis-je.

Elle rit.

Je ne cherchais plus à mentir, à tricher, à faire moins que ma part de travail. Je suppose que, pour une part, c'était la crainte d'être punie. Bien entendu, je n'avais pas oublié, et ne pouvais oublier, le fer rouge et le baiser brûlant du fouet. J'en avais très peur. Je ne pouvais même plus voir le fouet sans frémir de terreur, car je savais la somme de douleur qu'il représentait et ce qu'il était capable de faire à mon corps. Il suffisait qu'un gardien le soulève pour que je me tasse sur moi-même. J'obéissais, et avec promptitude ! Ne vous moquez pas de moi, si vous n'avez pas connu le fer rouge et le fouet. Mais aussi, bizarrement, le mensonge et le vol me semblaient à présent sans intérêt, dérisoires, triviaux. Je ne considérais plus ces comportements comme rusés, mais plutôt comme indignes, stupides, que l'on soit ou non découvert. J'avais beaucoup réfléchi, dans la boîte. Je m'étais vue telle que j'étais et cela ne m'avait pas plu. J'avais compris que mon corps était un corps d'esclave, qu'il était possédé et qu'il risquait continuellement d'être féroce puni par un Maître puissant, qu'il mérite ou non ce châtiment. Mais je compris également que, selon la justice goréenne, j'avais bien mérité d'être marquée, fouettée et enfermée dans la boîte. Je ne voulais pas mériter à nouveau un tel châtiment, non seulement parce qu'il me faisait peur, mais, surtout, parce qu'il me semblait indigne d'avoir fait ce qui avait entraîné ce châtiment. Dans la boîte, seule avec moi-même, j'avais compris que je ne souhaitais plus être la personne que j'avais été. Je n'avais pas été contente d'être enfermée dans la boîte, seule avec moi-même, en compagnie d'une telle personne, contrainte de l'affronter et de reconnaître que c'était moi.

« Fille aux oreilles percées ! » cria un homme. « À genoux ! »

J'obéis.

Du pied, il m'écarta de son chemin et, riant, s'éloigna.

Parfois, les autres esclaves me faisaient trébucher, lorsque je portais un fardeau, ou bien salissaient le travail que je venais de terminer, pour m'obliger à le recommencer.

Un jour, pour s'amuser, deux Guerriers m'avaient attaché les chevilles et suspendue, la tête en bas, au poteau horizontal, me faisant tournoyer jusqu'à ce que je vomisse et implore leur pitié. Puis ils s'en allèrent en riant. Ute et Rena me libérèrent.

« Ils sont cruels, » dit Ute.

Je sanglotai et lui embrassai les pieds.

Je m'aperçus que je n'avais plus envie de servir, le soir, même lorsqu'il y avait festin. Je voulais seulement travailler et avoir la paix. Le soir, je désirais seulement le silence et le noir de l'appentis, avec sa porte fermée par des cadenas.

Ma chair portait des Marques d'infamie.

« C'est El-in-or ! » cria Ute, un soir que les esclaves jouaient à chat.

— « Non ! » répondirent-elles.

— « Allez ! » insista Ute.

— « Je t'en prie, Ute, » la suppliai-je. « Laisse-moi retourner dans l'appentis. »

— « Très bien, » dit Ute.

Et je retournai dans l'appentis.

Le mépris et l'ironie que je devais affronter, dans le camp, m'amènèrent à constituer, en moi, un cœur de dureté. Je devins renfermée. Je n'avais plus envie de servir, le soir, même lorsqu'il y avait festin. Je désirais seulement mon travail, le silence et le noir de l'appentis, avec sa porte fermée par des cadenas.

Je voulais être seule dans l'appentis, derrière la porte fermée à clé.

Il ne me restait plus qu'une chose dont je puisse être fière : je n'étais pas comme les autres femmes. Peu importaient les marques imprimées dans ma chair, peu importait ce que le cuir pourrait faire à mon dos, ou l'exiguïté de la boîte à mon corps, je savais que je n'avais pas leurs faiblesses. Je me souvins du cercle de la danse, dans les forêts du Nord, et que Verna elle-même, l'orgueilleuse Verna, s'était, terrassée par le désir, tordue désespérément, sous les lunes brillantes de Gor, simple femelle. Comme je les avais méprisées, elles et ses compagnes, femelles sans défense et vulnérables ! Comme elles étaient faibles ! Comme j'étais heureuse de ne pas être comme elles ! Progressivement, en moi, s'accumula une haine capable d'équilibrer ma honte et les marques indiquant que je comptais parmi les esclaves les plus misérables et les plus indignes. Je me mis à haïr les êtres humains. J'étais meilleure qu'eux. Je fis mon travail plus efficacement et plus promptement que les autres. Je me mis à parler avec précision et, même si je ne m'exprimais guère, devins critique vis-à-vis des autres. En dépit de mes marques, je leur serais supérieure. Ma nouvelle morale me rendit suffisante. Ma vertu devint arrogante et cela irrita les autres, mais je ne m'en souciai pas, car j'étais meilleure qu'elles. Je ne mentais plus, ne trichais plus, ne volais plus, bien sûr, mais pas parce que cela ne m'intéressait plus, ou bien parce que je ne souhaitais pas me conduire ainsi mais, fondamentalement, parce que je n'étais pas le genre de personne capable de tels actes. J'étais au-dessus de ça ! J'étais trop bien pour agir ainsi. Je découvris que la vertu est un moyen de rabaisser et d'insulter les autres. Je me servis de la lame de la vertu, de la serviabilité, de la diligence, de la ponctualité pour me proclamer supérieure à tout le monde. Je m'enorgueillissais surtout de ma supériorité morale de femme supérieure aux besoins complaisants, contagieux et pitoyables des autres. Je n'étais pas comme elles.

« Ce soir, » s'écria joyusement Ute, « vous servirez, toutes ! »

Les filles manifestèrent bruyamment leur plaisir.

Cet après-midi-là, pour la première fois depuis des semaines, les raids de Rask de Treve avaient été couronnés de succès. Onze filles avaient été capturées, ainsi que de nombreuses richesses. Joyeux, couverts de sang, les tarniers, des colliers de perles au cou, des coupes et des gobelets attachés à leurs selles, leurs fontes gonflées de disques d'or au tarn, avaient posé leurs tarns, dans un battement d'ailes, sous les acclamations du camp. Des Marchands apportèrent des côtes de bosk, des cuisses de tarsk, des vins, des fruits, du fromage, du pain, des amandes, des fleurs, des sucreries, des soieries et du miel. Dans la tente des femmes, les captives qui, le lendemain, porteraient un collier, étaient tassées sur elles-mêmes, terrifiées. Les esclaves vacillaient sous le poids du butin qu'elles portaient dans les tentes des Guerriers.

« Ce soir, » avait crié Rask de Treve, du sang sur le bouclier et les yeux étincelants comme ceux d'un tarn, « nous allons festoyer ! »

Les Guerriers avaient frappé sur leurs boucliers avec leurs armes et les esclaves avaient couru préparer le festin.

Je ne servirais pas, bien entendu, car Ute m'excuserait. Elle savait que je n'étais pas comme les autres.

Dans l'appentis, ironiquement, je les écoutais parler de la soirée, riant et plaisantant. Elles

étaient impatientes et serviraient sans doute bien les hommes.

Puis, Ute les ayant appelées, elles sortirent de l'appentis, joyeusement, pour recevoir leurs soieries et leurs clochettes.

Comme je les méprisais, ces êtres faibles et pitoyables !

Je restai dans l'appentis. J'avais l'intention de me retirer tôt. J'aurais besoin de repos car, le lendemain, il faudrait travailler.

« El-in-or, approche, » entendis-je. C'était la voix d'Ute.

Je fus étonnée.

Je me levai et sortis de l'appentis. Devant, il y avait un miroir, des produits de maquillage, des soieries et des clochettes. Il n'y avait pas d'homme à proximité. Les filles se préparaient.

Je regardai Ute.

« Déshabille-toi, » dit-elle.

— « Non ! » criai-je. « Non ! »

Rapidement, désespérée, je quittai ma tunique. Les clochettes, enveloppées dans la soie, tintèrent lorsque Ute me lança les clochettes et les soieries.

« Je t'en prie, Ute ! » sanglotai-je. « Non ! »

Les autres filles levèrent la tête et rirent.

« Ute, » suppliai-je, « je t'en prie, je t'en prie, non ! »

— « Fais-toi belle, Esclave ! » ordonna Ute, puis elle tourna les talons et s'éloigna.

Je mis le petit morceau de soie. Je me regardai dans le miroir et frémis. J'avais déjà été nue devant les hommes, mais il me semblait que je n'avais jamais été aussi nue. C'était une Soierie de Plaisir goréenne. Je n'étais pas nue, mais il me semblait que j'étais plus que nue.

Je fis la queue devant le miroir et, mon tour venu, appliquai sur mon visage le maquillage de l'esclave goréenne. Je savais très bien comment faire, j'étais éduquée.

J'attachai les clochettes à ma cheville gauche, puis à ma cheville droite, puis j'allai voir Ute.

« Je t'en prie, Ute, » suppliai-je.

Elle sourit.

— « Tu viens me demander de te mettre les clochettes ? » s'enquit-elle.

Je baissai la tête. Ute était intraitable.

— « Oui, » répondis-je.

Ute prit les autres clochettes et attacha les bandes, semblables à celles des chevilles, mais plus petites, autour de mon poignet droit, puis autour de mon poignet gauche.

J'avais les clochettes.

Je restai là, misérable, tandis que les autres filles terminaient de se pomponner. Comme elles étaient désirables, avec leurs soieries, leurs clochettes et leur maquillage.

— « Tu n'es pas laide, » déclara Ute.

Je ne répondis pas. J'étais désespérée.

Quelques minutes plus tard, Ute, qui avait gardé sa tunique de travail et ne servirait pas, nous passa en revue, faisant quelques brefs commentaires, recommandant, de temps en temps, des améliorations mineures. Nous étions ses filles et elle voulait que nous fassions bonne impression.

Elle s'arrêta devant moi.

« Tiens-toi bien droite, » dit-elle.

Rageusement, j'obéis.

Ute gagna le coffre des soieries et des clochettes et en sortit cinq clochettes supplémentaires qu'elle attacha, avec des morceaux de ruban écarlate, à mon collier.

« Il manque quelque chose, » dit-elle, reculant.

Je ne répondis pas.

Elle retourna au coffre. Les filles retinrent leur souffle. Deux grands anneaux d'or furent passés dans les trous de mes oreilles et fermés.

J'avais les yeux pleins de larmes.

« Et maintenant, » ajouta Ute, « de peur que l'ardeur des hommes ne devienne trop pressante, ceci ! »

Les filles rirent. Elle prit un ruban de soie blanche et l'enroula cinq fois autour de mon collier, sans l'attacher.

Je portais la marque d'une Soie Blanche.

Inge et Rena rirent.

« Ne riez pas, » dit Ute avec un sourire, « car vous porterez la même marque, de peur que Raf et Pron, Chasseurs de Treve, dans un moment d'égarement, ne dévorent mes deux autres jolies petites Soies Blanches. »

Les autres filles rirent. Je constatai, avec irritation, qu'Inge et Rena n'avaient guère envie de porter le ruban blanc. Je ne compris pas pourquoi. Souhaitaient-elles, esclaves impuissantes, être utilisées par Raf et Pron, Chasseurs séduisants et forts ? Je supposai que c'était le cas et méprisai leur faiblesse. Inge avait appartenu à la Caste des Scribes, et Rena avait été libre. Elle avait même été Dame Rena de Lydius ! Elles n'étaient plus, semblait-il, que des esclaves. J'étais contente de ne pas être comme elles.

Mais, comme j'avais honte qu'Elinor Brinton, de Park Avenue, soit contrainte de se présenter aux hommes, et de les servir, ainsi vêtue et avec des clochettes !

Ute nous mit un peu de parfum. J'étais désespérée.

« Servez, Esclaves ! » lança joyeusement Ute, frappant dans ses mains, et ses filles coururent vers le centre du camp où retentirent les cris ravis des hommes qui leur souhaitèrent la bienvenue.

Ute et moi restâmes face à face.

« Sers, Esclave ! » ordonna Ute.

Furieuse, parfumée et maquillée, vêtue de soie et portant des clochettes, je rejoignis les autres au centre du camp, près de la grande tente de Rask de Treve, en toile écarlate doublée de soie écarlate, supportée par huit poteaux.

« Du vin ! Apporte du vin ! » cria le Guerrier.

L'esclave que j'étais, dans un bruissement de soie et de clochettes, courus vers lui, un maître, pour le servir.

À genoux, je remplis sa coupe.

La musique des représentants de la Caste des Musiciens, comme le vin, était entêtante.

Il y avait des cris et des rires, les gémissements de plaisir et les exclamations des filles utilisées, en dehors de la lumière du feu.

On mangeait et on buvait beaucoup.

Sur le sable, devant les Guerriers, vêtue de soie écarlate et portant des clochettes, Talena dansait.

Des hommes criaient, lui lançaient des os et des morceaux de viande.

Je voulus me lever mais le Guerrier, dont j'avais rempli la coupe, m'avait prise par les cheveux.

« Ainsi, tu es menteuse, voleuse et coupable de trahison ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je, terrifiée.

Il m'obligea à tourner la tête et regarda mes boucles d'oreilles. Il était ivre, et j'étais certaine que son désir était éveillé.

— « Encore du vin ! » dit-il.

Je remplis une nouvelle fois sa coupe.

« Tu as les oreilles percées, » dit-il, secouant la tête dans l'espoir d'améliorer sa vision.

— « Si cela plaît au Maître, » soufflai-je. « Si cela plaît au Maître. »

« Du vin ! » cria un autre homme.

Je tentai de me lever.

Talena fut chassée et une autre esclave, portant des clochettes, la remplaça devant les hommes.

Rask de Treve, magnifique, présidait le festin de sa victoire. Près de lui, Verna, la Panthère, était assise en tailleur et nous, les esclaves, la servions comme un Guerrier. Comme j'enviais sa liberté, sa beauté, son orgueil et même, simplement, l'opacité des courts vêtements qu'elle portait ! Elle ne portait pas qu'un morceau de soie, du maquillage, un peu de parfum et des clochettes d'esclave, elle !

L'homme à qui j'avais servi du vin tenta maladroitement de se saisir de moi.

« Je suis Soie Blanche ! » criai-je, reculant.

« Du vin ! » cria l'autre homme.

Je voulus me lever, mais la main de l'homme serrait mon vêtement de soie. Si je tirais, je me retrouverais nue.

Une autre esclave, à genoux, tendant les bras vers lui, lui prenant la tête entre les mains, s'insinua entre nous.

— « Je suis Soie Rouge, » murmura-t-elle. « Touche-moi ! Touche-moi ! »

Il me lâcha et je m'enfuis.

Je me précipitai vers l'autre homme et le servis.

« Du vin ! » cria Verna. Je courus jusqu'à elle et, à genoux, remplis sa coupe.

« Elle est jolie, » dit Verna.

La danseuse fut chassée sous les quolibets et une autre la remplaça.

« Du vin ! » cria un spectateur.

Je me levai d'un bond et, portant le récipient, dans un tintement de clochettes, me précipitai vers lui.

J'inclinai le récipient, mais il n'y avait plus de vin. Il fallait que j'aille en chercher.

« Cours, Petite ! » cria-t-il. « Va chercher du vin ! »

— « Oui, Maître ! » répondis-je.

Je m'éloignai du feu. Je trébuchai sur deux corps, roulant dans le noir. Un Guerrier jura. Je vis soudain, allongée sur le dos, ses cheveux noirs défaits, sous les lunes de Gor, Techne, les lèvres entrouvertes, tendant les bras au Guerrier. Je courus, dans le noir, vers la cuisine. Soudain, un homme me prit dans ses bras, et je sentis son cuir. Son visage barbu se pressa sur ma douceur.

« Non ! » criai-je.

Il me prit le visage entre les mains. Il y avait des clochettes sur mon collier.

— « Tu es El-in-or, l'esclave, » dit-il, « la petite menteuse, voleuse et traîtresse. »

Je me débattis dans l'espoir de lui échapper. Il vit les anneaux d'or que je portais aux oreilles et ses mains me serraient douloureusement les bras.

— « Je suis Soie Blanche ! » criai-je.

Il secoua la tête et regarda le collier. Ute avait enroulé un ruban de soie blanche autour. Cela le mit en colère. Il ne me lâcha pas. Près du feu, des quolibets chassèrent une autre

danseuse.

« Je t'en prie, » soufflai-je. « Je suis Soie Blanche ! Je suis Soie Blanche ! »

D'autres cris, près du feu, indiquèrent qu'une nouvelle danseuse se présentait devant les convives et que, manifestement, elle leur plaisait.

— « J'aimerais te voir danser, petite traîtresse, » dit-il.

— « Il faut que j'aille chercher du vin, » dis-je, puis je réussis à me dégager et m'enfuis vers la cuisine. J'y retrouvai Ute.

« Ne me renvoie pas là-bas, Ute ! » sanglotai-je.

— « Prends du vin et retourne là-bas, » dit Ute.

Je plongeai le récipient dans la grande jarre de pierre, le remplissant.

— « S'il te plaît, Ute, » sanglotai-je.

D'autres cris s'élevèrent, près du feu.

« El-in-or ! » hurlaient les convives. « El-in-or la traîtresse ! »

J'étais terrifiée.

— « Ils t'appellent, » dit Ute.

« Allez, Esclave, dépêche-toi ! » ordonna une voix d'homme. C'était le barbu féroce qui m'avait prise dans ses bras tandis que je courais vers la cuisine.

« Dépêche-toi, Esclave ! » cria Ute. « Dépêche-toi ! »

Avec un cri de désespoir, renversant du vin, je franchis la porte de la cuisine, me glissant près du Guerrier, et courus vers le feu.

Lorsque j'arrivai près des convives, une esclave me prit mon récipient de vin.

On me poussa rudement au milieu des convives. Une main arracha le morceau de soie que je portais. Avec un cri de désespoir, je me cachai le visage dans les mains.

« Menteuse ! » cria quelqu'un.

« Voleuse ! Traîtresse ! » cria un autre convive.

Les Musiciens se mirent à jouer.

Je tombai à genoux.

Les esclaves m'injurièrent. Les hommes poussèrent des cris de colère.

« Qu'on apporte un fouet ! » cria quelqu'un.

« Danse pour tes Maîtres ! » cria Verna.

Je tendis les bras vers Rask de Treve, pitoyablement. Soudain, je me rendis compte qu'un Guerrier se tenait derrière moi. Dans la main droite, il tenait un fouet dont les lanières étaient serrées dans sa main gauche. Je poussai un cri de désespoir, les bras tendus vers Rask de Treve, le regard suppliant. Il fallait qu'il ait pitié d'Elinor Brinton.

Mais il n'eut pas pitié de moi.

« Danse, Esclave ! » ordonna Rask de Treve.

Je me levai d'un bond, les bras au-dessus de la tête. Les Musiciens se remirent à jouer.

Et Elinor Brinton, de Park Avenue, esclave goréenne, dansa devant des Guerriers primitifs.

La musique était rude, mélodieuse, profondément sensuelle.

Soudain, sans comprendre, je vis leurs yeux s'emplir de stupéfaction. Ils étaient silencieux et leurs yeux féroces brillaient. Je vis leurs mains se raidir, leurs épaules se pencher.

Je dansai.

J'avais été bien éduquée, dans les cages de Ko-ro-ba. Ce n'était pas pour rien que, Lana et moi, nous comptions parmi les esclaves les plus magnifiques des cages.

Dans la lumière du feu, sur le sable, devant les Guerriers, je dansai. Mes pieds, avec leurs clochettes, martelaient le sable. Le parfum était sauvage, autour de moi, vif dans la lumière et

les ombres. J'avais les lèvres rougies. Je dansais.

Je voyais les yeux des hommes, les mouvements de leurs corps.

Je compris soudain, tout en dansant, que ma beauté me donnait du pouvoir, un pouvoir incroyable, le pouvoir d'impressionner les hommes, de les surprendre, de les étonner, dans la lumière du feu, de les rendre, si j'en avais envie, fous de désir.

« Elle est superbe ! » murmura un convive.

Je dansai jusqu'à lui, lui qui avait prononcé ces paroles, et il voulut se jeter sur moi, mais deux de ses camarades se saisirent de lui et l'immobilisèrent. Je reculai, les bras tendus vers lui, comme si on m'arrachait à lui.

« Aiii ! » cria-t-il.

Il y eut des cris de joie.

Je constatai que les esclaves me regardaient également, les yeux écarquillés par le plaisir.

Je rejetai la tête en arrière, les clochettes de mes chevilles et de mes poignets tintèrent et, dans mon corps, en flammes pétillantes, brûla la musique.

Je les rendrais fous de désir !

Je le ferais !

Une impression profonde et féminine surgit alors en moi, une impression que je n'avais jamais ressentie. Je les torturerais ! J'en avais le pouvoir. Je les ferais souffrir !

J'étais Soie Blanche !

Je ne risquais rien à danser devant eux comme j'en avais envie.

Et, ainsi, Elinor Brinton dansa pour les tourmenter.

Ils poussèrent des cris de désespoir et de plaisir. Comme j'étais satisfaite de mon pouvoir !

Quand la musique changea, la danseuse fit de même, et elle parut ne plus faire qu'un avec la musique, fille effrayée, récemment soumise au collier, fille timide, délicate et complaisante, esclave solitaire, désirant un maître, fille ivre, rejetant sa servitude, fille fière, décidée à se montrer insolente, Soie Rouge impudique, folle du désir de la caresse de son Maître.

Et, également, tout en dansant, je m'approchais parfois d'un Guerrier, parfois comme pour mendier un regard, parfois comme pour implorer sa protection, parfois comme si je ne pouvais m'empêcher d'être attirée vers lui, désespérément ; avec toute la vulnérabilité de l'esclave, parfois, lorsque j'en avais envie, pour le narguer délibérément, ouvertement et cruellement, avec ma beauté, ma désirabilité, mon inaccessibilité.

Plus d'un poussa des cris de rage, tenta de me saisir ou me montra le poing, mais je ris et m'éloignai.

Puis, lorsque la musique atteignit son point culminant, sans réfléchir, avec audace, sans raison apparente, je me tournai vers mon Maître, Rask de Treve, et dansai. Ses yeux étaient sans expression. Il buvait du vin à petites gorgées. Je dansai la haine, le dédain et le mépris qu'il m'inspirait. Je dansai également pour l'exciter, le rendre fou de désir, désir que je pourrais ensuite lui refuser, désir que je pourrais ensuite, à cause de ma force, car j'étais différente des autres femmes et n'avais pas leurs faiblesses, refuser d'apaiser. Je pouvais le blesser, et je ne m'en priverais pas. Il m'avait capturée ! Il m'avait réduite en esclavage ! Il m'avait fouettée et marquée au fer rouge ! Il m'avait enfermée dans la boîte des esclaves ! Je le méprisais ! Je le haïssais. Je le ferais souffrir. Comme, en dansant, je tentai désespérément de l'exciter ! Pourtant, ses yeux restèrent sans expression. Et de temps en temps, m'observant derrière ses paupières baissées, il buvait une gorgée de vin. Et je compris alors que mon corps dansait, pour lui, quelque chose que je ne pouvais comprendre et qui me faisait peur. C'était

étrange. On aurait dit que mon corps, de son propre chef, lui parlait comme s'il s'efforçait, à un niveau que je ne pouvais comprendre, de communiquer avec lui. Puis tout redevint comme avant et je pus à nouveau danser mon mépris et ma haine. Il paraissait amusé ? J'étais furieuse.

Lorsque la musique cessa, je tombai à genoux, avec insolence, devant lui, le front sur le sol.

Il y eut des cris, des acclamations, de la part des hommes, et même, de la part des filles, qui se frappèrent l'épaule gauche avec la paume de la main droite.

« Faut-il la faire fouetter ? » demanda un homme à Rask de Treve.

J'eus peur.

— « Non, » répondit Rask de Treve.

Il me fit signe de quitter la piste de danse.

« Qu'on fasse danser les autres ! » ordonna-t-il.

Je ramassai le morceau de soie qui m'avait été arraché et, le mettant, quittai la piste. J'étais couverte de sueur, j'avais le souffle court.

Inge et Rena furent poussées par Raf et Pron, afin qu'elles distraient les convives.

D'autres cris retentirent.

Je sortis de la lumière du feu.

Je rencontrai Ute, dans le noir.

« Tu es belle, El-in-or, » dit-elle.

Je la suivis dans la cuisine. Avec de l'eau, des huiles et des serviettes, elle me fit laver et rafraîchir mon corps. J'obéis et me préparai à gagner l'appentis.

« Non, » dit Ute.

Je me tournai vers elle.

« Prépare-toi comme tu l'as fait avant, » reprit-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Obéis, » dit-elle.

Je m'habillai donc à nouveau, comme au début de la soirée, en esclave goréenne maquillée, vêtue de soie et portant des clochettes.

« Maintenant, » indiqua Ute, « attends. »

Nous restâmes plus de deux ahns assises dans la cuisine. Puis le festin se termina et les Guerriers, avec les filles qu'ils avaient choisies, regagnèrent leurs tentes.

Ute s'approcha de moi et, derrière chaque oreille, me mit une goutte de parfum.

Je la regardai sans comprendre. Puis je secouai la tête.

« Non ! » criai-je. « Non ! »

Son regard se fit dur.

— « Va dans la tente de Rask de Treve ! » ordonna-t-elle.

« Entre, » dit Rask de Treve.

J'étais seule, sans défense, dans son camp de guerre, son esclave.

J'entrai dans la tente.

« Ferme les auvents de la tente ! » ordonna-t-il.

Je me retournai et attachai les auvents, avec cinq lacets, m'enfermant moi-même, dans la tente, en sa compagnie.

Je me tournai vers lui, son esclave.

Il y avait un petit feu, dans un récipient, à l'intérieur de la tente et, au-dessus, un petit trépied servant à faire chauffer le vin.

L'intérieur de la tente était doublé de soie écarlate. Les tentures étaient opulentes. Il y avait, ici et là, de petites lampes à huile de tharlarion, suspendues à des crochets fixés dans les poteaux. Sur le pourtour de la tente, à l'endroit où la toile descendait vers le sol, il y avait de nombreux coffres, barils et sacs, pleins du butin et du produit de raids innombrables. Plusieurs coffres étaient ouverts et les pièces d'or contenues dans un sac étaient répandues sur les tapis. Je vis le scintillement des métaux précieux et l'éclat des pierres précieuses, dans la lumière du feu et des lampes.

Rask de Treve était très riche.

« Approche ! » ordonna-t-il.

J'entendis les clochettes de l'esclave qui se dirigea vers lui.

Je m'arrêtai, la tête baissée, à plus d'un mètre de lui. Mes pieds nus s'enfonçaient dans le tapis écarlate, épais et doux, au tissage complexe, qui recouvrait le sol. Les poils me caressaient les chevilles.

« Approche ! » répéta-t-il.

Les clochettes tintèrent à nouveau.

Je m'immobilisai devant lui.

« Lève la tête, Petite ! » ordonna-t-il.

Je le regardai dans les yeux. Je portai son collier. Je baissai aussitôt la tête.

Ses grosses mains ouvrirent le vêtement de soie que je portais et, doucement, le firent tomber.

Il me tourna le dos et alla s'asseoir, en tailleur, à environ un mètre du petit feu.

Nous nous regardâmes.

« Sers-moi du vin, » dit-il.

Je me retournai et, parmi les provisions, trouvai une bouteille de vin de Ka-la-na, un bon millésime, provenant des vignobles d'Ar, butin du pillage d'une caravane. Ensuite, je portai le vin, un petit bol de cuivre et un cratère noir, à motif rouge, près du feu. Je versai un peu de vin dans le petit bol de cuivre et le posai sur le trépied, au-dessus du petit feu.

Il était assis en tailleur, face à moi, et j'étais à genoux près du feu, face à lui.

Quelques instants plus tard, je pris le petit bol et le posai contre ma joue. Puis je le reposai sur le trépied et nous attendîmes.

Je me mis à trembler.

« N'aie pas peur, Esclave, » me dit-il.

— « Maître ! » suppliai-je.

— « Je ne t'ai pas donné la permission de parler, » déclara-t-il.

Je me tus.

Je repris alors le bol. Il n'était pas agréable de tenir le bol, mais ce n'était pas, non plus, douloureux. Je versai le vin contenu dans le petit bol de cuivre dans le cratère noir, à motif rouge, puis posai le petit bol sur un support, près du feu. Lentement, je fis tourner le vin dans le cratère. Je vis mon reflet dans le rouge, ma chevelure blonde, foncée dans le vin, et le collier, chargé de clochettes, que je portais au cou.

Puis, à la manière des esclaves de Treve, je posai le cratère de vin contre ma joue droite. Je sentis la chaleur du vin, à travers la paroi du cratère.

« Est-ce prêt ? » s'enquit-il.

Un maître de Treve n'entend pas que son esclave lui annonce que le vin est prêt. Il veut qu'elle lui réponde oui ou non.

— « Oui, » soufflai-je.

Je ne savais pas comment il aimait son vin, car certains hommes de Treve l'aiment chaud,

d'autres l'aiment brûlant. J'ignorais ses goûts. Et, que se passerait-il s'il ne lui plaisait pas ?

— « Sers-moi le vin ! » ordonna-t-il.

Le cratère entre les mains, je me levai et approchai de lui. Ensuite, je m'agenouillai devant lui, avec un tintement de clochettes, dans la position de l'Esclave de Plaisir. Je posai la tête par terre et, tendant les deux bras, lui présentai le cratère de vin.

— « Je t'offre du vin, Maître, » dis-je.

Il prit le vin et, terrifiée, je ne le quittai pas des yeux. Il le goûta et sourit. J'avais failli m'évanouir. Je ne serais pas battue.

Je restai à genoux tandis que, tranquillement, il but son vin.

Lorsqu'il eut presque terminé, il me fit signe d'approcher et j'allai m'agenouiller près de lui. Il me prit par les cheveux et me tira la tête en arrière.

« Ouvre la bouche ! » ordonna-t-il.

J'obéis et, renversant du vin, qui coula sur mon menton, ma gorge, passant sous le collier, et mon corps, il me versa le reste du cratère dans la bouche. Il était amer, à cause de la lie déposée au fond du cratère et, à mon goût, brûlant. Mais, les yeux fermés, la tête brutalement tirée en arrière, la gorge en feu, je l'avalai. Lorsque j'eus terminé le vin, il me rendit le cratère.

« Vite, El-in-or, » dit-il, « va le ranger et reviens. »

Je courus remettre le cratère à sa place et revins près de lui.

« Debout, » dit-il.

J'obéis, mal assurée sur mes jambes.

La tête me tournait. Soudain, dans mon corps, en une sorte de palpitation, je pris conscience de la présence du vin chaud. Il m'avait fait courir pour qu'il fasse effet plus rapidement.

Je le regardai, mal assurée sur mes jambes, furieuse.

— « Je te hais ! » criai-je. Puis je fus terrifiée à l'idée d'avoir prononcé ces paroles. C'était le vin.

Il ne paraissait pas en colère et, assis, me considérait.

Cela me rendit plus audacieuse.

Je pris soudain conscience de la présence des anneaux que je portais aux oreilles. Il les regardait.

« Je te hais ! » répétais-je.

Il ne répondit pas.

« Tu m'as capturée ! » sanglotai-je. « Tu m'as mis ton collier ! » sanglotai-je. Je saisis le collier et tentai de l'arracher. Il resta inexorablement autour de mon cou, faisant de moi son esclave. Il n'y avait eu que le tintement des clochettes qu'Ute y avait attachées.

Il ne réagit pas.

« Tu m'as marquée au fer rouge ! » criai-je. « Tu m'as fouettée et enfermée dans la boîte des esclaves ! »

Il ne daigna pas répondre.

« Tu ne comprends pas, » criai-je, « que je suis pas originaire de cette planète ! Je ne suis pas une de ces Goréennes, avec qui tu peux faire ce que tu veux ! Je ne suis pas servile ! Je ne suis pas une propriété ! Je ne suis pas un bel animal qu'on peut acheter et vendre ! Je suis Elinor Brinton. Je viens de la planète Terre ! J'habite New York ! J'ai un appartement dans un grand immeuble de Park Avenue ! Je suis riche ! Je suis cultivée ! Sur ma planète, je suis une personne importante. Tu ne peux pas me traiter comme une simple esclave ! » Puis, je me pris la tête entre les mains. Que pouvait-il comprendre, Guerrier barbare et ignorant qu'il était ? Il devait me croire folle. Je fondis en larmes.

Puis, terrifiée, je m'aperçus qu'il était debout près de moi. Il était terriblement grand. Je me sentis petite et faible.

— « J'appartiens à la Caste des Guerriers, » déclara-t-il, « c'est-à-dire que je suis de Haute Caste. J'ai eu accès à la Seconde Connaissance, par conséquent, je connais l'existence de ta planète. Ton accent trahissait tes origines barbares. »

Je le regardai.

« Je sais que tu viens de la planète que tu appelles : Terre, » ajouta-t-il.

Je restai confondue.

« Les femmes de la Terre, » reprit-il, « sont juste assez bonnes pour être les esclaves des hommes de Gor. »

Il avait posé les mains sur mes bras. Je le regardai, terrifiée.

« Tu es mon esclave, » affirma-t-il.

Je restai sans voix.

Soudain, il me repoussa, brutalement. Je trébuchai et tombai sur le tapis. Je le regardai, couchée sur le tapis, terrifiée.

« Tu portes sur la cuisse, » dit-il, « la marque du mensonge. Tu portes sur la cuisse la marque du vol. Tu portes sur la cuisse la marque de la trahison ! »

— « Pitié ! » sanglotai-je.

— « Fille aux oreilles percées, » fit-il ironiquement.

Mes mains, involontairement, touchèrent les anneaux que je portais aux oreilles. J'avais les yeux pleins de larmes.

Terrifiée, je le regardai dérouler de lourdes fourrures d'amour et les jeter, rageusement, près du petit feu.

Impérieusement, il les montra du doigt.

— « Pitié ! » sanglotai-je.

Son doigt, inexorablement, indiquait les fourrures.

Je me levai et, dans un tintement de clochettes, me dirigeai vers lui.

Ses mains se posèrent sur mes bras.

— « Tu viens d'une planète, » dit-il, « où les femmes sont, par nature, les esclaves d'hommes tels que ceux de Gor. »

Je ne pouvais affronter son regard.

« Tu es une voleuse, » reprit-il, « une menteuse et une traîtresse. »

Son visage était tout près du mien.

« Connais-tu le parfum que tu portes ? » s'enquit-il.

Je secouai la tête.

« C'est le parfum des esclaves, » affirma-t-il.

Je baissai la tête.

Ses mains se posèrent sur ma tête, la levant. Il examina les boucles d'oreilles.

Je baissai à nouveau la tête.

« Fille aux oreilles percées, » fit-il.

Je ne pouvais parler, je ne pouvais que trembler.

Puis, consternée, je sentis qu'il arrachait le ruban de soie blanche enroulé autour de mon collier. Il le jeta.

— « Non ! » suppliai-je.

— « Tu seras traitée comme l'esclave que tu es, » dit-il, « comme l'esclave la plus indigne et la plus misérable de Gor. »

Je n'osai pas regarder mon Maître dans les yeux.

« Lève la tête, Petite ! » ordonna-t-il.

Les clochettes de mon collier tintèrent, lorsque j'obéis.

Je le regardai dans les yeux et, presque immédiatement, ne pus m'empêcher de baisser la tête. Mon corps tout entier se mit à trembler convulsivement.

Je n'avais jamais vu de tels yeux : terribles, noirs, rusés, des yeux de Guerrier.

Je restai devant lui, seule avec lui dans sa tente, à sa merci. Je baissais la tête. Je me sentais petite et impuissante.

Dans le tintement des clochettes, avec un cri de désespoir, je fus jetée sur les fourrures.

JE SUIS ENCHAÎNÉE SOUS LES LUNES DE GOR

« FAIS-LA enchaîner sous les lunes de Gor, » avait dit Verna.

Rask de Treve avait ri.

Je tirai sur la chaîne de ma cheville gauche. Elle était fixée à un gros anneau, scellé dans un gros rocher, lui-même enfoncé dans la terre de la petite éminence couvert d'herbe. J'avais vu cette petite colline et son anneau lorsque j'avais visité le camp. Elle se trouvait un peu à l'écart du camp proprement dit. J'étais seule sur la colline, enchaînée près du sommet arrondi. Je voyais les pointes de la double palissade. Les lunes n'étaient pas encore levées.

J'étais furieuse. Je m'assis dans l'herbe. J'étais nue. Je levai la cheville gauche et sentis le poids de la chaîne. Comme j'étais en colère !

Après avoir terminé mon travail de la journée, j'avais espéré, le cœur battant, vulnérable, que Rask de Treve m'appellerait à nouveau dans sa tente. J'avais bien travaillé et, comme j'avais terminé tôt, j'avais aidé les autres filles. Je me souvins que j'avais beaucoup chanté, au cours de cette journée, et que j'avais travaillé joyeusement. J'avais également beaucoup ri et, pour la première fois depuis des semaines, avais tenu à parler et à jouer, insistant pour en obtenir la permission, avec mes compagnes de servitude. Elinor Brinton, l'esclave goréenne, avait changé. Les autres filles le sentirent et, heureuses, m'acceptèrent parmi elles, simple esclave, ni meilleure ni pire qu'elles-mêmes. Lorsque je m'étais trouvée seule avec Ute, je m'étais jetée à ses pieds, la suppliant, en larmes, de me pardonner ce que je lui avais fait, il y avait bien longtemps. Elle avait souri et m'avait fait lever. Elle avait les larmes aux yeux.

« Va vite travailler, Esclave, » avait-elle dit.

Puis elle m'avait embrassée. Je courus travailler, pleine d'affection pour elle. Elle m'avait pardonnée ! Je l'aimais ! Ute, bien qu'appartenant seulement à la Caste des Bourreliers, était très gentille, généreuse et affectueuse. Comme je me haïssais de l'avoir, autrefois, frappée ! Je sentis également qu'Inge et Rena ne me considéraient plus de la même manière.

« Esclave, » m'avaient-elles dit.

— « Oui... Esclaves, » avais-je répondu, avant de les embrasser.

Puis je m'étais enfuie en courant.

Elles m'enviaient. J'avais pitié d'elles, dans un sens, parce qu'elles étaient Soies Blanches et ignorantes. Je tirai sur la chaîne de ma cheville, rageusement.

Pourquoi avais-je été attachée à cet endroit ?

« Fais-la enchaîner sous les lunes de Gor, » avait dit Verna et Rask de Treve, en riant, avait ordonné que cela fût fait.

La chaîne de ma cheville gauche était lourde.

Les lunes n'étaient pas encore levées. La nuit était chaude.

Dans la mesure de mes possibilités, pendant la journée, je m'étais arrangée pour passer près de la tente de Rask de Treve, dans l'espoir qu'il me verrait.

Mais c'était à peine s'il m'avait accordé un regard.

La nuit précédente, il avait été différent !

Il m'avait accordé plus d'un regard !

Je m'allongeai sur le dos, au sommet de l'éminence couverte d'herbe, et ris délicieusement. Je me souvins de chaque instant des heures passées dans la tente, et de la suite, lorsque j'étais restée allongée contre lui, le serrant dans mes bras, la joue posée sur sa cuisse, les cheveux répandus sur son corps. Il dormait, mais je n'avais pas dormi avant le matin, car j'avais envie de continuer de le serrer dans mes bras.

À l'aube, il m'avait renvoyée dans l'appentis des esclaves.

J'étais partie.

Ce soir-là, Rask de Treve avait dîné avec Verna et ce fut moi qui les servis, Esclave Domestique, comme auparavant. Rask de Treve ne me considéra pas différemment. On aurait dit que la nuit précédente n'avait pas existé. Je les servis bien, et avec déférence.

M'appellerait-il à nouveau dans sa tente ?

Mais il avait appelé le gardien.

« Oui, Capitaine ? » avait dit le gardien.

— « Ce soir, » avait dit Rask de Treve, « tu enverras Talena dans ma tente. »

— « Oui, Capitaine, » avait répondu le gardien avant de s'en aller.

Mes doigts blanchirent sur le plat que je portais. Pendant quelques instants, ma vue se brouilla. Je respirai avec difficulté. Puis la fureur contenue me fit blêmir, et je cachai la rage écarlate qui enflammait mon corps.

« Du vin, » avait dit Rask de Treve.

Je lui avais servi du vin.

« Du vin, » avait dit Verna.

Je la servis.

Puis je m'agenouillai près de la table basse. Je haïssais Talena ! J'avais envie de me jeter sur elle, de lui crever les yeux, de lui arracher les cheveux, de la mordre et de la frapper jusqu'à ce qu'elle hurle désespérément et s'enfuie ! La fille d'un Ubar ! Ce n'était qu'une esclave ! Je la valais bien ! Je la haïssais ! Je la haïssais ! Je la haïssais !

« Ton esclave semble troublée, » avait dit Verna avec un sourire.

Je baissai la tête.

« Esclave, » dit Verna.

— « Oui, Maîtresse, » fis-je.

— « Les autres esclaves racontent que tu prétends que tu n'es pas comme les autres femmes, que tu n'as pas leurs faiblesses. »

Je me souvins qu'un jour, furieuse, je leur avais dit cela. Je regardai Verna. Je la détestais. Je savais, et elle savait, que je l'avais vue, une nuit, dans la forêt, succombant au désir. Elle ne l'oublierait probablement pas, et je ne tenais pas à ce que cela arrive. Je souris. Rask de Treve m'avait donné du plaisir, bien sûr, néanmoins je savais que je n'étais pas comme les autres femmes. Je n'avais pas leurs faiblesses.

— « Je suis comme je suis, et je n'y puis rien, » répondis-je à Verna, baissant la tête, avec déférence.

Rask de Treve sourit.

— « Fais-la enchaîner sous les lunes de Gor, » avait dit Verna.

Je la regardai avec fureur.

Rask de Treve avait ri.

— « Gardien ! » avait-il crié.

Un gardien entra dans la tente.

Rask de Treve me montra.

« Enchaîne-la, » ordonna-t-il, « sous les lunes de Gor ! »

— « Viens, Esclave, » dit le gardien.

Je le suivis.

Les lunes, à présent, apparaissaient au-dessus des pointes de la palissade.

Peu m'importait que Talena soit, à ce moment-là, dans la tente de Rask de Treve !

Je le détestais !

Et je la détestais encore plus que lui !

Je regrettais que le gardien m'ait pris mes vêtements.

Mais, lorsqu'une esclave est enchaînée sous les lunes de Gor, elle doit être nue.

Je ne comprenais pas leur intention.

Je m'allongeai dans l'herbe. Je la caressai du bout des doigts.

Je fermai les yeux.

Je souris.

Ce qu'il m'avait fait, bien sûr, me rendait furieuse, néanmoins, je n'avais pu m'empêcher de réagir comme je l'avais fait. Cruellement, impitoyablement, injustement, il m'avait fait découvrir des univers de sensations absolument fantastiques, dont je n'aurais pas cru mon corps capable. Ses caresses, celles d'un Maître, avaient pris possession de mon corps, totalement, et j'avais été submergée par les sensations, m'accrochant à lui, craignant de mourir de plaisir entre ses bras. Riez si vous voulez, mais je ne pouvais l'appeler que : Maître. N'ironisez pas, ne vous moquez pas avant d'avoir vous-même, un jour, sur une planète lointaine, porté un collier, avant d'avoir, vous-même, été esclave et connu les caresses d'un homme tel que Rask de Treve.

J'ouvris les yeux. Les lunes étaient alors au-dessus de la palissade, basses dans le ciel, dominatrices.

Mon cou portait le collier métallique des esclaves et je savais à présent ce qu'il signifiait. Je me souvins que, il y avait bien longtemps, dans un motel de la Terre, je m'étais regardée, nue, marquée, portant un collier, dans un miroir et que je m'étais demandée, avec frayeur, quel effet cela me ferait d'être entre les bras d'un barbare, impuissante, ainsi dénudée et marquée. À présent, je le savais. Je criai et arrachai des poignées d'herbe.

Pourquoi ne m'envoyait-il pas chercher ?

Lui avais-je déplu ? Je pouvais faire mieux.

Les lunes étaient hautes dans le ciel nocturne, les trois lunes sauvages, énormes et dominatrices de Gor.

Je pris conscience de ma nudité, sous elles, et de l'herbe.

Je poussai un cri de désespoir.

« Fais-moi chercher, Rask de Treve ! » gémis-je. « Fais-moi chercher ! » Je roulai sur le ventre. « Je veux te servir, » sanglotai-je, mordant l'herbe.

Je regardai les lunes, les yeux pleins de larmes.

À présent, les lumières du camp étaient presque toutes éteintes. Je voyais, par endroits, au loin, les braises rougeoyantes de quelques feux. Dans quelques tentes, luisait une faible rougeur, à travers la toile, lumière des petits feux brûlant dans des récipients de cuivre, à l'intérieur. La nuit était chaude. J'entendais les insectes nocturnes. J'étais seule. Au loin, dans l'enclos des tarns, un oiseau poussa son cri, puis il n'y eut plus que le silence et le chant des insectes.

Sur la colline couverte d'herbe j'étais enchaînée, seule.

Si j'avais pu me libérer, j'aurais couru rejoindre Rask de Treve ! Je l'aurais supplié de me caresser ! Je tirai sur la chaîne, si lourde, de ma cheville. Elle faisait environ deux mètres cinquante de long. Je ne pus me débarrasser de l'anneau qui m'entourait la cheville ; je ne pus arracher la chaîne fixée à l'anneau scellé dans la pierre.

Je pleurai.

Je tirai sur la chaîne, courant vers sa tente, et tombai dans l'herbe, la cheville en feu, écorchée par l'acier qui l'emprisonnait inexorablement. À quatre patte, je voulus me traîner jusqu'à sa tente. Ma jambe gauche, tendue à se rompre derrière moi m'en empêcha. Je pleurai de frustration et martelai la terre couverte d'herbe, sanglotant, avec les poings.

Je roulai sur le dos et regardai les lunes.

Je restai immobile, les poings serrés.

Puis, je fermai les yeux. Je n'osais plus regarder les lunes énormes et dominatrices de Gor, qui semblaient occuper tout le ciel.

Je donnai des coups de poing dans l'herbe, désespérée.

Puis j'osai à nouveau regarder les lunes énormes et dominatrices de Gor. Avais-je le choix ? Je n'étais qu'une fille enchaînée, nue, sous elles.

Je hurlai et me levai d'un bond, les bras tendus vers les lunes. Je restai immobile, impuissante, sous elles, enchaînée, nue, les bras tendus vers elles.

Puis, je me mis à danser la folie de mon désir, tournoyant sous les lunes de Gor, essayant de les saisir, tournant sur moi-même, tapant des pieds, virevoltant, criant.

Puis, lorsqu'il me fut impossible de danser, je m'abattis sur l'herbe, me tordant, l'arrachant, gémissant.

Et, tandis que je hoquetais et pleurais, je m'aperçus soudain que, cachée dans l'ombre, Verna, la Panthère, me regardait.

« Il me semble que ton corps bouge comme celui d'une Kajira, » dit Verna.

— « Je suis une Kajira, » soufflai-je, « Maîtresse. »

— « Tu n'es pas comme les autres femmes, » reprit Verna. « Tu es forte. Tu n'as pas leurs faiblesses. »

Je m'agenouillai devant Verna et tendis les bras vers elle.

— « Aie pitié de moi, Maîtresse, » sanglotai-je.

Son regard était dur.

Je baissai la tête.

« Je suis comme les autres femmes, » admis-je. « Je ne suis pas forte. » J'avalai péniblement ma salive. « J'ai les faiblesses de mon sexe, » ajoutai-je. « En fait, je suis peut-être plus faible que les autres. »

— « Maintenant, tu parles franchement, El-in-or, » reconnut Verna. Sa voix n'était pas dénuée de gentillesse. « Parfois, » reprit Verna, « il faut un homme tel que Rask de Treve pour qu'une femme reconnaisse cette faiblesse. »

— « Je n'oublierai pas cette leçon, » soufflai-je.

— « J'ai, moi-même, lutté contre cette faiblesse, » confessa Verna.

— « Je ne lutterai pas, » affirmai-je. « Je m'y soumettrai. »

— « Rask de Treve, » dit Verna, avec un sourire, « ne t'a pas donné le choix. »

— « C'est vrai, » répondis-je. C'était vrai. Rask de Treve, mon Maître goréen, n'avait pas jugé bon de m'autoriser à choisir, sur le plan de ma capitulation sans conditions.

Je baissai la tête.

— « Tu as été conquise, » souligna Verna.

— « Oui, » répondis-je. « J'ai été conquise. »

— « Je quitte le camp cette nuit, » ajouta Verna.

Elle montra une silhouette agenouillée, à quelques mètres de nous, penchée, nous tournant le dos. Elle avait, aux chevilles, des anneaux qui l'empêchaient de se lever. Ses poignets étaient immobilisés dans le dos par des menottes. Au cou, elle portait une petite chaîne qui servait de laisse. Les bandes de cuir du bâillon passaient sur sa chevelure noire et luisante.

« J'emmène Talena, » annonça Verna. « Rask de Treve me l'a donnée. Je l'emmène dans les forêts du Nord, comme esclave. »

— « Mais, c'est la favorite de Rask de Treve, » soufflai-je.

— « Non, » répondit Verna.

— « Ne resteras-tu pas au camp, » demandai-je, « pour tenir compagnie à Rask de Treve ? »

Elle me regarda et sourit.

— « Non, » répondit-elle, « ma place est dans les forêts du Nord. »

Je ne répondis pas.

« Est-il agréable, » s'enquit-elle, « de se soumettre à un homme ? »

Je baissai la tête, honteuse de ma joie.

« Ah, » fit Verna. Puis elle me parla à voix basse. « Un jour, » dit-elle, « il y a bien longtemps, à Ar, j'ai vu un homme et, en le voyant, pour la première fois de ma vie, j'ai eu peur car j'ai compris qu'il pourrait me faire, s'il le souhaitait, ce que Rask de Treve t'a fait. Aucun autre homme ne m'a jamais provoqué la même peur. »

Je la dévisageai.

« Je l'ai aussitôt détesté, » poursuivit-elle, « et j'ai résolu de voir, un jour, lequel pourrait conquérir l'autre. »

— « Comment s'appelle-t-il ? » demandai-je.

— « Marlenus d'Ar, » répondit-elle.

Je ne pus rien dire, tellement je fus étonnée.

Avec indifférence, elle montra la pauvre esclave, attachée au pied de la colline.

« Cette fille est un appât, » dit-elle.

Verna tourna les talons, puis se retourna vers moi.

« Adieu, Esclave, » dit-elle.

Je tendis les bras vers elle, pitoyablement.

« Si je rencontre Rask de Treve, » ajouta-t-elle, « je lui dirai qu'il y a une fille enchaînée qui, sous les lunes de Gor, désire ardemment ses caresses. »

— « Je te souhaite tout le bien, Maîtresse ! » criai-je. « Je te souhaite tout le bien ! »

Verna ne se retourna pas. Elle se pencha sur la fille agenouillée, lui retira les anneaux qu'elle portait aux pieds et les mit dans son sac. Elle fit lever la fille aux mains attachées dans le dos et l'entraîna, entre les tentes. Je vis les bandes du bâillon, serrées sur sa chevelure, tandis qu'elle s'éloignait. J'étais certaine que Verna, guide magnifique des Panthères, parviendrait à emmener son butin dans les forêts du Nord.

Je restai à genoux, seule, enchaînée au sommet d'une colline couverte d'herbe, sous les lunes énormes et dominatrices.

Je me rendis compte qu'une silhouette se tenait près de moi.

Je criai et tendis les bras vers elle.

Rask de Treve ne prit pas la peine de me libérer. Il me prit telle que j'étais, impatiente et gémissante, sous les lunes de Gor.

Rask de Treve m'avait pris la tête entre les mains.

L'aube était proche.

Nous étions couchés au sommet de l'éminence herbue, enroulés dans sa cape. Persuadée qu'il le permettrait, je posai une nouvelle fois mes lèvres sur les siennes, timidement. Je fus soudain, irrésistiblement, jetée sur le dos et, m'accrochant à lui, les yeux pleins de larmes de joie, me soumis à son plaisir.

Nous restâmes silencieux.

L'herbe était couverte de rosée et l'extérieur de la cape dans laquelle nous étions enveloppés était mouillé. La lumière de l'aube était tendre, faisant scintiller les brins d'herbe, donnant à la colline de ma soumission une douceur luisante. J'avais toujours la lourde chaîne, à la cheville gauche. Elinor Brinton, autrefois de la Terre, autrefois riche, autrefois gâtée, cruelle et égoïste, n'était plus qu'une esclave goréenne conquise, couchée intimement, amoureusement, entre les bras de son maître absolu.

Je regardai Rask de Treve dans les yeux. Il me rendit mon regard.

« Comment se fait-il que j'aie de l'affection pour toi ? » demanda-t-il.

— « Je t'aime, » soufflai-je. « Je t'aime, Maître ! »

— « Je te méprise, » dit-il.

Je lui souris, les larmes aux yeux.

« Et pourtant, » reprit-il, « après t'avoir vue, dans les cages de Ko-ro-ba, je n'ai pas pu t'oublier. Il fallait que tu sois mienne. »

— « Je suis tienne, » soufflai-je. « Je suis tienne, Maître. Complètement, inconditionnellement tienne. Ton esclave. Ton esclave impuissante ! »

— « Lorsque je t'ai vue, » reprit-il, « j'ai su que cela ne serait pas avec toi comme avec les autres esclaves. »

Je me serrai contre lui.

Il me regarda, troublé. Il me caressa doucement le visage, écartant les cheveux qui couvraient ma joue droite. « Comment est-il possible que moi, Rask de Treve, j'aie de l'affection pour une simple esclave ? »

— « Je t'aime, Maître ! » m'écriai-je. « Je t'aime, je t'aime ! »

Il ne me laissa pas poser mes lèvres sur les siennes. Il me regarda, souriant.

— « T'es-tu demandé, » s'enquit-il, « pourquoi je ne t'ai jamais autorisée à servir les hommes, alors que les autres filles le faisaient ? »

Je lui souris.

— « Oui, » répondis-je, « je me le suis demandé. »

— « Je te gardais pour moi, » répondit-il.

Je ris.

« Je suis resté éloigné de toi aussi longtemps que j'ai pu, » avoua-t-il, « mais, lorsque tu as dansé, alors j'ai compris qu'il fallait que je te possède. »

Je l'embrassai, et l'embrassai encore, sanglotant.

Soudain, ses mains se firent dures, sur mes bras, et il me repoussa. Il eut un sourire ironique.

« Tu as dansé avec insolence, » dit-il. « Tu as dansé ton orgueil, ta défiance, ton mépris et ton ironie. » Il ne m'avait pas quittée des yeux.

Je le regardai.

— « Maintenant, je ne suis plus insolente, » dis-je, « Maître. » Je souris malgré mes larmes. « Je ne suis plus orgueilleuse. Je ne suis plus défiante. Je ne suis plus ni méprisante ni ironique. » Je me soulevai et il me laissa l'embrasser, tendrement. Je m'allongeai à

nouveau. « J'ai été humiliée, véritablement humiliée, Maître. » Je souris.

— « Qu'es-tu, à présent ? » s'enquit-il.

— « Je ne suis que ton esclave, » soufflai-je, le regardant, « ton esclave humble et impuissante, Maître. »

Il rit.

Je souris.

— « J'ai entendu dire, » reprit-il, « qu'il y a une esclave insolente, au camp, une fille orgueilleuse et rebelle. »

Je secouai la tête.

— « Elle n'est plus là, Maître, » répondis-je.

— « S'est-elle échappée ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, « elle ne s'est pas échappée. »

— « Elle s'appelait El-in-or, » précisa-t-il.

— « Elle ne s'est pas échappée, » répétai-je.

Il sourit.

« Aucune esclave ne peut échapper à Rask de Treve, » dis-je.

— « C'est vrai, » admit-il, l'animal. Mais, c'était vrai, effectivement.

« Qui es-tu ? » demanda-t-il.

— « Cette même El-in-or, » répondis-je avec un sourire.

— « Elle ne s'est pas échappée, » dit-il.

— « Non, » répondis-je. Je ris intérieurement. Effectivement, je ne m'étais pas échappée.

— « De qui El-in-or est-elle l'esclave ? » s'enquit-il.

— « Celle de Rask de Treve, » répondis-je.

— « Aime-t-elle ? » demanda-t-il.

— « Oui, » reconnus-je, « elle aime. » Je voulus me soulever et poser mes lèvres sur les siennes, mais il ne me laissa pas faire. « Elle aime désespérément et complètement, » soufflai-je.

— « Qui ? » demanda-t-elle.

Je laissai tomber la tête, le considérant. Je tournai la tête.

— « Dois-je parler ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il, me caressant l'épaule du bout des doigts.

— « Mais, dois-je dire la vérité ? » demandai-je.

— « Sinon, tu seras fouettée et enfermée dans la boîte des esclaves, » répondit-il.

Je fus stupéfaite. Pourtant, je compris soudain que, si je mentais, il me ferait effectivement fouetter et m'enfermerait très probablement dans la boîte des esclaves. C'était un Maître goréen. J'étais à sa merci. Je me demandai si j'aurais pu me sentir autant sienne, aussi complètement soumise, s'il n'avait pas possédé ce pouvoir total sur ma vie et mon corps. Je lui appartenais. Mais je ne voulais pas qu'il me fouette, ou m'enferme dans la boîte des esclaves. Je voulais seulement, désespérément, lui plaire. Et je savais que j'y étais obligée, car j'étais son esclave.

Il faut dire absolument toute la vérité, à un Maître goréen. Une esclave n'a pas le droit de cacher ses sentiments.

Je le regardai.

— « Rask de Treve sait très bien, » dis-je, « qui El-in-or, l'esclave, aime. »

— « Parle ! » ordonna-t-il.

— « Elle aime son Maître, » dis-je. « Elle aime Rask de Treve. »

— « C'est moi, » affirma-t-il.

— « C'est toi qu'elle aime, » dis-je.
— « Et, qui es-tu ? » demanda-t-il, me caressant distraitement la hanche.
— « Elle ! » criai-je soudain, riant, emplie de joie.
Il embrassa ma gorge.
— « A-t-elle été conquise ? » s'enquit-il.
— « Oui ! » m'écriai-je. « Oui ! » Je le serrai dans mes bras.
Il posa les lèvres sur mon corps.
« Fais ma conquête ! » sanglotai-je. « Fais encore ma conquête ! »

Les bruits du matin retentissaient dans le camp. Il faisait jour. Au loin, j'entendis Ute appeler ses filles. Un tarn poussa son cri, dans l'enclos. J'entendis des tintements de casseroles. On allumait des feux.

« Tandis que tu dansais, avant que tu tombes devant moi sur le sable, » dit Rask de Treve, « je crois que j'ai décelé autre chose que ton mépris et ton ironie. »

— « Oui, » dis-je. Je l'embrassai.

Je sus alors ce que je n'avais pas compris sur le moment ; je me rendis compte que, pendant quelques brefs instants, à la lumière du feu, sur le sable, devant ses guerriers et leurs esclaves, mon corps avait dansé, pour lui, mon besoin, mon désir, mon impatience, l'envie désespérée de caresses prodiguées par lui.

Pendant ces instants, tout en dansant mon orgueil, mon insolence, mon mépris et mon ironie, j'avais, sans en prendre complètement conscience, mais percevant néanmoins, effrayée, ce que je faisais, au cours de cette danse de l'esclave, pitoyablement imploré l'amour de mon Maître.

Il avait jugé convenable d'accéder à ce désir et m'avait fait venir dans sa tente.

Nous entendions les bruits du camp.

J'avais une lourde chaîne à la cheville gauche. Nous étions allongés l'un contre l'autre sur l'éminence couverte d'herbe. Je le serrais dans mes bras, la joue contre sa taille.

Sa main reposait sur le côté droit de ma tête.

— « Il est temps de te remettre au travail, Esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

De sa bourse, il sortit une clé et ouvrit le lourd anneau qui m'enserrait si étroitement la cheville.

Il posa sa cape sur mes épaules.

— « Va chercher une tunique de travail à l'appentis ! » ordonna-t-il.

J'étais congédiée.

Je rejetai la cape et m'agenouillai à ses pieds, comme si j'étais encore enchaînée. Je le regardai. Il était debout et posait sur moi des yeux pleins de tendresse.

— « Je suis enchaînée à tes pieds, » dis-je. C'était une phrase rituelle, par laquelle l'esclave goréenne exprime ses sentiments.

— « Oui, » dit-il avec douceur.

— « Je t'aime ! » m'écriai-je. Je posai la tête sur ses pieds. Soudain, je fondis en larmes. « Ne me vends pas ! » suppliai-je. « Ne me vends pas ! Garde-moi ! Garde-moi toujours ! » Je ne pouvais supporter l'idée d'être séparée de lui. J'aurais préféré qu'on m'arrachât le cœur. Le simple fait d'y penser me faisait atrocement souffrir. Je le regardai, désespérément. Je compris alors à quel point l'existence d'une esclave pouvait être cruelle, tragique. Qu'arriverait-il si je ne lui plaisais pas assez ? « Je te donnerai davantage de plaisir, » sanglotai-je. « Davantage ! Je te donnerai tout ! Tout ! Garde-moi ! Ne me vends pas ! Je

t'aime ! Je t'aime ! » Je levai les poignets vers lui, comme s'ils portaient des menottes. Je souris, à travers mes larmes. « Tu vois, » soufflai-je. « Je suis enchaînée à tes pieds. »

— « El-in-or, bien qu'orgueilleuse, supplie-t-elle de rester mon esclave ? » demanda-t-il en souriant.

— « Oui, » répondis-je, « je t'en supplie. »

— « Au travail ! » dit-il.

Je me levai d'un bond. Il me prit dans ses bras et, au sommet de l'éminence couverte d'herbe, me serra longtemps, amoureusement, dans ses bras. Je le regardai dans les yeux.

— « Je t'aime, Maître, » soufflai-je.

Puis je ris et criai. Son corps, retrouvant une nouvelle fois, contre toute attente, des forces neuves, se raidit et il me souleva, ravie, puis me posa doucement sur l'herbe, me recouvrant avec sa cape. Une nouvelle fois, il me fit pleurer de plaisir.

Lorsque je me relevai, joyeuse, secouant la tête et ma chevelure, il proposa une nouvelle fois de me prêter sa cape, afin que je ne regagne pas nue l'appentis des Esclaves Domestiques.

C'était un grand honneur qu'il faisait à une simple esclave. Comme les filles auraient été jalouses en me voyant, enveloppée dans une telle cape et, surtout, la cape de Rask de Treve !

Mais je ne souhaitais pas la porter. Si je l'avais fait, tout le monde aurait su que mon Maître avait caressé, amoureusement et tendrement, une fille qui portait un collier. Que penseraient ses hommes ? Et, je portais des Marques d'infamie. Manifestement, une fille telle que moi méritait d'être utilisée avec brutalité, puis congédiée avec indifférence, ou même battue et repoussée du pied. Non, il ne fallait pas que l'on sache que mon Maître, le puissant Rask de Treve, s'était montré tendre avec une esclave, surtout une esclave aussi indigne et misérable que moi.

Je ris et lui rendis la cape.

« Une fille qui porte un collier d'acier, » dis-je, « ne mérite pas une telle cape ! »

Il rit.

— « Surtout si elle a les oreilles percées ! » déclara-t-il.

— « Oui, » admis-je en riant. « Surtout si elle a les oreilles percées ! »

Je pivotai sur moi-même et courus vers l'appentis des Esclaves Domestiques. J'avais une faim de loup. J'étais persuadée qu'Ute m'aurait gardé quelque chose à manger. Je l'aimais ! J'aurais, également, beaucoup de travail. Elle ne faisait pas de favoritisme. J'étais une de ses filles. Elle ne me traiterait pas différemment des autres. Je l'aimais ! Et j'aimais, aussi, mon Maître.

Je me retournai. Debout au sommet de la colline, il me regardait. Je souris et lui fis signe. Il leva le bras. Je tournai les talons et courus vers l'appentis.

Avant d'arriver à l'appentis, je m'arrêtai et, secrètement, posai le bout des doigts sur mes lèvres, puis sur les lettres du collier, qui indiquaient que j'étais l'esclave d'un Guerrier goréen. Je l'aimais ! Je ris. On pouvait lire le nom de mon Maître sur mon collier. C'était Rask de Treve.

Je n'étais pas mécontente d'avoir été enchaînée sous les lunes de Gor. Je gagnai rapidement l'appentis.

« Je t'ai gardé quelque chose à manger, » dit Ute.

— « Merci, Ute, » répondis-je.

— « Dépêche-toi de manger, » reprit-elle, « tu as beaucoup à faire, aujourd'hui. »

— « Oui, Ute, » m'écriai-je, l'embrassant. « Je me dépêche ! Je me dépêche ! »

PORT KAR

LES semaines passées avaient été les plus heureuses et les plus belles de ma vie.

« Les bras derrière le dos. Croise les poignets ! » ordonna l'homme.

J'obéis.

Je sentis la lanière de cuir, passée à travers l'osier tressé. Mes poignets furent tirés en arrière, pressés contre l'osier et attachés là. Je partageais la nacelle du tarn, les genoux remontés, avec cinq autres filles. Nous étions nues. Nos chevilles étaient attachées au centre de la nacelle.

« Elles seront à Ar au crépuscule, » affirma l'homme.

Je laissai tomber ma tête sur la poitrine.

Pourtant, j'avais peu de regrets car, pendant quelques semaines, j'avais été heureuse et ouverte à la vie.

Je n'oublierais jamais le visage et les caresses de Rask de Treve, ni les longues promenades, les conversations, les caresses, à l'extérieur de la palissade.

— « Seront-elles vendues à la Curuléenne ? » demanda un Guerrier qui se trouvait là.

— « Oui, » répondit l'homme.

Deux esclaves attachées, impuissantes, dans la nacelle, poussèrent une exclamation de joie.

Au début, après que Rask de Treve m'eut complètement conquise, je passai toutes les nuits dans sa tente. Je le servis de toutes sortes de manières différentes, y prenant autant de plaisir que lui, car j'avais été bien éduquée. Ma seule crainte était que mon imagination s'épuise à inventer des manières nouvelles et séduisantes de lui plaire. Parfois, ce qui me mettait en rage, il avait essayé de me chasser, appelant d'autres femmes dans sa tente, mais, souvent, il les renvoyait et c'était moi, El-in-or, qui était à nouveau appelée dans la tente de toile écarlate, doublée de soie écarlate, sur ses huit poteaux.

« Le Maître m'a-t-il appelée ? » demandais-je.

— « El-in-or, » disait-il, ouvrant les bras, et je me jetais contre lui.

Puis, il cessa d'appeler d'autres femmes dans sa tente. Il ne fit plus venir qu'El-in-or. Ainsi, suscitant la fureur de quelques autres esclaves, je devins la favorite, l'esclave préférée, de Rask de Treve.

Une grosse lanière de cuir, très longue, fut glissée à travers l'osier tressé, derrière moi et sur la gauche. Elle fut enroulée plusieurs fois autour de mon cou et passée à nouveau à travers l'osier, derrière moi et sur la droite. La lanière de cuir m'appliqua la tête contre l'osier. La même lanière, passée plusieurs fois à travers l'osier, attacha de façon identique les autres filles.

Inge et Rena n'étaient pas avec moi dans la nacelle. Elles avaient été données aux Chasseurs, Raf et Pron. Conformément à la coutume des Chasseurs goréens, elles avaient été affranchies et on leur avait donné quatre ahns d'avance, afin qu'elles puissent s'échapper, si cela était dans leurs possibilités. Quatre ahns plus tard, au petit trot, munis de leurs cordes,

Raf et Pron avaient quitté le camp. Le lendemain matin, ils étaient revenus, tirant Inge et Rena en laisse. Les deux jeunes femmes avaient les cuisses en sang. Elles avaient les poignets attachés dans le dos. Leurs laisses étaient des cordes de Chasseur.

« Vous avez pris deux jolis oiseaux, » avait dit Rask de Treve en riant.

Les esclaves reçurent alors de nouveaux colliers, d'acier, bien entendu, mais où étaient gravés des lianes et le nom des deux Chasseurs, leurs Maîtres.

Aucun Scribe, apparemment, ne posséderait Inge, car elle appartiendrait à un Chasseur puissant et brutal, le beau Raf de Treve ; et le Capitaine de Tyros de Rena, qui avait commandé sa capture, serait certainement déçu et aurait perdu son or, car son désirable butin appartenait à un autre, aux pieds de qui elle s'agenouillait joyeusement, Pron, Chasseur magnifique de la mystérieuse Cité de Treve. Le lendemain, ils quittèrent le camp, emmenant leurs esclaves. Au moment des adieux, nous nous embrassâmes.

« Je t'aime, El-in-or, » avait dit Inge.

— « Je t'aime aussi, Inge, » avais-je dit, les larmes aux yeux.

— « Je t'aime, El-in-or, » avait dit Rena.

— « Je t'aime aussi, » avais-je répondu. « Et je vous souhaite tout le bien. »

Ensuite, vêtues de la courte tunique verte des esclaves des Chasseurs, elles avaient pris leurs fardeaux et, suivant leurs Maîtres, avaient franchi les portes de la double palissade. Leur existence ne serait pas facile, mais je ne les croyais ni consternées ni malheureuses. Les Chasseurs mènent une existence libre et vagabonde, aussi sauvage, rapide et secrète que celle des animaux qu'ils traquent, et leurs esclaves, qui doivent les accompagner, doivent également apprendre les secrets de la forêt, des fleurs et des animaux, des feuilles et du vent. J'ignore où se trouvent actuellement Raf et Pron, mais je sais qu'ils sont bien servis par deux filles, Inge, l'esclave, et Rena, l'esclave, qui ont été bien éduquées dans les cages de Ko-ro-ba, et qui les aiment.

Je levai les yeux.

On posait le lourd couvercle d'osier tressé de la nacelle. Aussitôt, un réseau complexe d'ombres se posa sur mon corps et ceux de mes compagnes. Je ne pouvais me libérer.

Le couvercle fut attaché.

L'homme qui allait monter le tarn se rendit alors à la cuisine et déjeuna.

J'avais cherché à plaire à Rask de Treve de toutes les manières possibles et m'étais aperçue, avec étonnement, que j'avais très envie de le faire et que j'y prenais plaisir. Je voulais être, pour lui, de nombreuses femmes et, pourtant, toujours la même : El-in-or. L'homme, il me semble, est un animal étrange car il désire en même temps une femme et de nombreuses femmes et, par-dessus tout, peut-être, il désire une femme qui soit de nombreuses femmes, différente, délicieusement différente et, pourtant, toujours la même. Je fus de nombreuses femmes, pour Rask de Treve, des filles nouvelles puis, à nouveau El-in-or. Parfois, j'étais une nouvelle esclave, effrayée, jeune, le craignant beaucoup, comme aurait pu être Techne ; parfois, je feignais d'appartenir à la Caste des Scribes, comme aurait pu être Inge, raffinée, consternée par son sort ; parfois, je jouais le rôle d'une grande dame, riche et appartenant à une Haute Caste, comme était Rena, se rendant compte qu'elle n'était plus qu'une esclave humiliée, privée de tout droit et portant un collier ; parfois, je jouais l'esclave solitaire, ou l'esclave ivre, ou la femme pleine de défi, décidée à résister, ou bien encore la Soie Rouge cruelle, décidée à conquérir mais constatant, à la fin, qu'elle est elle-même conquise ; et, dans tout cela, toujours, je restais son El-in-or.

Mais, parfois, aussi, après m'avoir prise, Rask de Treve me serrait dans ses bras et m'embrassait pendant des heures. Je ne le comprenais pas vraiment, pendant ces heures

mais, entre ses bras, j'étais satisfaite et comblée. Puis, une nuit, alors que le feu s'éteignait lentement, sans savoir vraiment pourquoi, je le suppliai de me permettre de le connaître.

« Parle-moi de toi, » dit-il.

Je lui racontai mon enfance, mes parents, le petit chien que ma mère avait empoisonné, je lui parlai de New York, de ma planète, de ma capture, de ma vie, avant qu'elle ait commencé, avant le jour où il m'avait vue, nue, dans la cellule des cages de Ko-ro-ba. Et lui aussi, plusieurs fois, me parla de lui ; il raconta la mort de ses parents, son éducation à Treve, son apprentissage des tarns et des armes. Il aimait les fleurs, mais n'osait pas en parler. Cela me parut terriblement étrange qu'un tel homme puisse aimer les fleurs. Je l'embrassai. Mais cette confiance m'inquiéta. Je ne crois pas qu'il ait jamais avoué cette chose délicate à une autre.

Nous faisions alors de longues promenades, main dans la main, à l'extérieur de la palissade. Nous parlions, nous nous aimions et nous parlions. On aurait dit que je n'étais pas son esclave. C'est à cette époque que je commençai à craindre qu'il ne me vende.

Oh, quand le désir s'emparait de lui, il me prenait parfois comme une esclave, avec une autorité brutale, me faisant parfois souffrir sous sa domination et, parfois, lorsque le désir s'emparait de moi, je le suppliais de m'attacher, de m'enchaîner, afin d'être complètement possédée, ou bien je jouais le rôle d'une fille méprisante, indomptée, qu'il faut conquérir, le poussant à me conquérir totalement ; mais il nous arrivait aussi de faire l'amour tendrement et longtemps. Cela dépendait beaucoup de notre humeur. Parfois, nous étions maître et esclave mais, d'autres fois, nos rapports portaient un autre nom, que je n'ose écrire, mais j'avais, alors, très peur d'être vendue. Car ces autres rapports pouvaient-ils avoir leur place, dans le camp de guerre de Rask de Treve ?

Mais, surtout, nous nous amusions et nous faisions plaisir, nous cachant cette transformation de nos rapports, peut-être parce que nous ne souhaitions pas en parler. Un jour, je l'avais même supplié de me faire porter le petit anneau nasal de l'esclave tuchuk et, pendant une semaine, je l'avais servi ainsi, vêtue du Curia, du Chatka et du Kalmak, les cheveux attachés sur la nuque par un Koora rouge. Une autre semaine, ayant quitté l'anneau nasal, je l'avais servi comme une torienne, et, une autre semaine, comme une simple esclave de Laura et, une autre encore, comme une exquise Esclave de Plaisir d'Ar.

Puis, un jour, nous n'avions pratiquement fait que parler, longuement, avec beaucoup de tendresse et de franchise, puis, la nuit, après nous être aimés, nous avions encore parlé longtemps, allongés près du feu. Il m'avait serrée dans ses bras, tristement. J'avais alors compris qu'il me vendrait.

Au matin, alors que j'avais regagné l'appentis, il me fit à nouveau venir dans sa tente.

« À genoux ! » avait-il ordonné.

J'obéis, son esclave.

« Je suis las de toi, » déclara-t-il soudain, la voix chargée de colère.

Je baissai la tête.

« Je vais te vendre, » reprit-il.

— « Je sais, » dis-je, « Maître. »

— « Va-t'en, Esclave, » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je ne pleurai qu'après avoir regagné l'appentis.

On vérifia les nœuds de mes poignets et je fis la grimace, lorsqu'on les serra davantage. Puis, ma tête fut pressée plus fermement contre l'osier et ce lien fut également resserré. Les autres filles grimacèrent également, contrariées, et quelques-unes crièrent.

J'avais demandé une chose à Rask de Treve, avant de monter, nue, dans la nacelle.

« Affranchis Ute, » lui avais-je demandé.

Il m'avait adressé un regard étrange. Puis il avait dit :

— « Je le ferai. »

Ute, affranchie, pourrait s'en aller. Je supposai qu'elle irait à Rarir ou à Teletus. Mais je croyais plutôt qu'elle se mettrait en quête d'un certain Barus, membre de la Caste des Bourrelliers, dont elle prononçait souvent le nom, dans son sommeil. J'ignorais quelle cité il habitait.

« Monte dans la nacelle, » avait dit le tarnier.

— « Oui, Maître, » avais-je répondu.

Je n'étais plus l'esclave de Rask de Treve. J'appartenais, à présent, à cet inconnu à qui, comme les autres, je m'étais soumise. C'était lui, à présent, qui détenait un pouvoir absolu sur ma vie et mon corps. Je portais, au cou, un nouveau collier à serrure.

L'homme vérifiait les nœuds du couvercle de la nacelle. Il était hermétiquement fermé. Nos chevilles étaient attachées au centre de la nacelle ; nous avions les poignets attachés, dans le dos, à l'osier ; nous avions le cou immobilisé, les nœuds se trouvant à l'extérieur. Il avait déjeuné. Nous étions des esclaves impuissantes et nues ; nous lui appartenions.

J'avais été vendue neuf pièces d'or.

L'homme s'installa sur la selle du tarn. Le tarn poussa son cri et se mit à battre des ailes. Puis la nacelle, sur ses patins de cuir, glissa dans la clairière et se balança sous le tarn.

J'étais sur le chemin du Marché.

Je fus vendue sur la grande estrade de la Curuléenne, à Ar, douze pièces d'or, au maître d'une taverne qui pensait que, du fait que je portais des Marques d'infamie, j'amuserais peut-être ses clients.

Je servis pendant des mois dans la taverne. Parmi ceux que je servis, il y eut d'anciens gardiens de la caravane de Targo. Ils furent gentils avec moi. Il y eut celui à qui j'avais résisté, près du feu, et à qui je dus me soumettre entièrement. Il y eut également celui qui m'avait accompagnée chez le Médecin et que j'avais, un jour, provoqué. Il y eut également celui qui m'avait rattrapée, lorsque je m'étais échappée de la hutte, dans la forêt, et m'avait ramenée à Targo. Et il y en eut également d'autres, jusqu'au conducteur du chariot dans lequel j'avais souvent été enchaînée ; et, même, celui qui m'avait attelée au timon du chariot de Targo, le jour de ma capture. Après les avoir complètement servis, je les pressai de questions sur Targo, les autres gardiens et leurs esclaves. Ils me racontèrent beaucoup de choses. Targo avait retrouvé de nombreuses filles, et il était devenu riche. Il avait l'intention d'entreprendre un nouveau voyage dans le nord, mais pas pour faire des affaires avec Haakon de Skjern. Aux hommes que je servis, ceux de Targo et les autres, qui pouvaient m'avoir pour le prix d'une coupe de Paga, je donnai beaucoup de plaisir et en reçus, également, beaucoup. Mais aucun d'eux n'était Rask de Treve. Ce maître avait gagné le cœur d'une esclave qui s'appelait Elinor Brinton. Elle ne pouvait l'oublier.

Puis, un soir, j'entendis :

« Je veux l'acheter. »

Je m'immobilisai, paralysée par la peur. C'est à peine si je pus emplir sa coupe de Paga. Les clochettes que je portais aux chevilles et aux poignets tintèrent. Sa main se posa sur le morceau de soie jaune, diaphane, que je portais à la taverne.

« Je veux l'acheter, » répéta-t-il.

C'était le petit homme qui m'avait caressée, alors que j'étais attachée sur mon lit, sur

Terre, le petit homme qui m'avait menacée, dans les forêts du Nord, le saltimbanque qui était, du moins je l'avais cru, le maître de l'animal terrifiant. C'était l'individu qui voulait me faire empoisonner quelqu'un, j'ignorais qui.

Sa main s'était refermée sur mon poignet. Je ne lui avais pas échappé.

« Je veux l'acheter, » dit-il. « Je veux l'acheter ! »

Le petit homme m'acheta quatorze pièces d'or. Je fus emmenée, à dos de tarn, les menottes aux poignets et un capuchon d'esclave sur la tête, à Port Kar, Cité du delta du Vosk puissant.

Dans un entrepôt proche des jetées, je m'agenouillai, la tête baissée, à leurs pieds.

« Je ne vous servirai pas, » dis-je.

Le petit homme était là, ainsi que l'animal, accroupi, hirsute, me regardant fixement, et, bizarrement, Haakon de Skjern.

« J'ai connu le fer rouge, » dis-je. « J'ai connu le fouet. Je ne tuerai pas pour vous. Vous pouvez me tuer, mais je ne tuerai pas pour vous. »

Ils ne me battirent pas et ne me menacèrent pas.

Ils me prirent par le bras et me conduisirent dans une pièce voisine.

Je hurlai. À l'intérieur, les mains attachées à des anneaux par des cordes, se tenait un homme ensanglanté, la tête baissée, nu jusqu'à la ceinture.

« Onze hommes ont péri, » dit Haakon de Skjern, « mais nous l'avons eu. »

L'homme leva la tête et la secoua, tâchant d'y voir plus clair.

« El-in-or ? » dit-il.

— « Maître ! » criai-je.

Je me serrai contre lui.

Il les regarda. Puis il me dit :

— « Ne souille pas mon honneur. Je suis de Treve. »

Par les cheveux, on me sépara de Rask de Treve et sa tête, à nouveau, tomba sur sa poitrine.

La porte se ferma.

« Le moment venu, » dit le petit homme, « tu recevras un sachet de poison. »

Je hochai mécaniquement la tête. Il ne fallait pas que Rask de Treve meure ! Il ne fallait pas qu'il meure !

« Tu seras placée dans la Demeure de Bosk, un Marchand de Port Kar, » expliqua-t-il. « Tu travailleras dans les cuisines de cette Demeure, et tu serviras à table. »

— « Je ne peux pas, » sanglotai-je. « Je ne peux pas tuer ! »

— « Dans ce cas, Rask de Treve mourra, » déclara le petit homme. Haakon de Skjern rit.

Le petit homme me montra un minuscule sachet.

« Voici, » dit-il, « le poison, une poudre préparée avec de venin d'ost. »

Je frémis. La mort par le venin d'ost compte parmi les plus hideuses.

Je me demandai pourquoi ils haïssaient tellement cet homme qu'ils appelaient Bosk de Port Kar.

« Obéiras-tu ? » demanda le petit homme.

J'acquiesçai.

« Du vin, El-in-or ! » cria Publius, Maître de Cuisine de Bosk de Port Kar. « Porte du vin à table ! » Mécaniquement, tremblante, je pris le récipient de vin. Je franchis la porte des cuisines, suivis le couloir et m'arrêtai devant l'entrée de la grande salle.

Entrer dans cette Demeure n'avait pas été aussi difficile que je le craignais.

Je fus vendue quinze pièces d'or à la Maison de Samos, un Marchand d'Esclaves de Port Kar. Samos lui-même était sur Thassa, où il se livrait à la piraterie et à la capture d'esclaves, et c'est par l'intermédiaire d'un subordonné que je fus achetée. Publius, Maître de Cuisine de Bosk de Port Kar, avait appris qu'il y avait une esclave intéressante, récemment achetée par la Maison de Samos, une fille éduquée dans les cages de Ko-ro-ba et qui portait la marque de Treve. On racontait également qu'elle était belle.

Publius qui, occasionnellement, avait besoin de nouvelles esclaves, pour remplacer celles qui étaient données ou vendues, fut intrigué. Je présume qu'il lui arrivait rarement d'enchaîner des Esclaves de Plaisir éduquées, au mur de ses cuisines après le travail de la soirée.

Le subordonné, en l'absence de Samos, mais pensant bien faire, me vendit à Publius, quinze pièces d'or seulement, le prix qu'il m'avait payée. Ainsi je fus, en fait, partiellement, un cadeau de la Maison de Samos à la Demeure de Bosk. La Maison de Samos et la Demeure de Bosk étaient, apparemment, en excellents termes. Samos et Bosk, semblait-il, faisaient tous deux partie du Conseil des Capitaines, instance souveraine de Port Kar.

Je me plus, dans la Demeure de Bosk, qui était puissamment fortifiée, spacieuse et propre. Je ne fus pas maltraitée, mais il me fallait travailler à la perfection. Mon Maître, Bosk, individu très grand et très fort, ne se servit pas de moi. Sa compagne était Telima, beauté éclatante, originaire des Marais, une véritable beauté goréenne en comparaison de qui j'avais l'impression de n'être qu'une Terrienne et une esclave. Il y avait d'autres beautés, dans la Demeure : Midice, mince et brune, compagne du Capitaine Tab ; Thura, grande et blonde, compagne de Thurnock. Paysan, maître du Grand Arc ; et Ula, petite, au regard sombre, compagne de Clitus, individu puissant et silencieux, ancien Pêcheur de l'île de Cos. Il y avait également une belle jeune femme, Vina, compagne d'un jeune homme mince et fort, un marin, qui s'appelait Henrius, un virtuose de l'épée.

Il y avait, également, une danseuse libre, une beauté aux pommettes hautes, Sandra, qui s'amusait beaucoup avec les hommes de Bosk et, ce faisant, gagnait beaucoup d'argent. Une autre jeune femme, également libre, Luma, membre de la Caste des Scribes, jeune femme mince, extrêmement intelligente, qui avait la haute main sur les affaires complexes de la Demeure, lui avait appris à lire. Et il y avait, bien entendu, beaucoup de jolies esclaves. J'étais légèrement mal à l'aise. Bosk, manifestement, aimait la beauté. Mais il ne se servit pas de moi. Il réservait son affection et ses caresses à Telima. Comme elle devait être magnifique pour le garder, au milieu de toutes ces jeunes femmes ! La Goréenne, qui a un homme enviable, souhaite le garder et se bat pour le conserver. Il y a, généralement, beaucoup de filles toutes prêtes à prendre sa place.

« Dépêche-toi de porter le vin ! » cria Publius, qui m'observait depuis les cuisines.

Puis il disparut.

Je sortis le sachet de poison de ma tunique de tissu rep, et en versai le contenu dans le vin. On m'avait expliqué qu'il y en avait assez pour tuer cent hommes dans des souffrances horribles. Je tournai le vin et jetai le sachet.

C'était prêt.

« Du vin ! » cria-t-on, dans la grande salle.

Je courus jusqu'à la table. Je ne servais que Bosk, le premier et lui seul. Je ne voulais pas avoir davantage de sang sur les mains.

Je m'arrêtai à quelque distance de la table. Les convives me regardaient.

Il fallait que Rask de Treve vive !

Je me souvins que Haakon de Skjern s'était moqué de son prisonnier.

Je me demandai si Haakon, qui était son ennemi mortel, libérerait vraiment Rask de Treve, même si j'exécutai ma part du marché.

J'en doutais et, pourtant, je n'avais pas le choix. Il me fallait leur faire confiance. Je n'avais pas le choix.

Je ne voulais empoisonner personne. Cela ne me concernait pas. Je n'étais pas bonne, mais je n'étais pas une meurtrière. Pourtant, il me fallait tuer.

Je me souvins brièvement, sans raison apparente, que ma mère avait empoisonné mon petit chien, qui avait déchiré une de ses pantoufles. J'aimais ce petit animal qui jouait avec moi et me donnait l'affection, l'amour, que mes parents me refusaient, ou bien étaient trop occupés pour m'accorder. Il était mort dans la cave, dans le noir, derrière la chaudière, où il était allé se cacher, hurlant et gémissant, me mordant quand, petite fille hystérique et en larmes, j'avais voulu le prendre dans mes bras. Les larmes me montèrent aux yeux.

« Elinor, » m'appela Bosk, du bout de la table. « Je veux du vin. » C'était un des rares habitants de Gor à prononcer mon nom comme on le prononçait sur Terre.

Lentement, je me dirigeai vers lui.

« Du vin ! » cria Thurnock.

Je ne me dirigeai pas vers le Paysan.

« Du vin ! » cria Tab, le Capitaine.

Je ne me dirigeai pas vers lui.

J'allai vers Bosk de Port Kar. Je lui servais du vin. Ensuite, je serais capturée et, probablement, au crépuscule, torturée et empalée.

Il tendit son gobelet. Telima ne me quittait pas des yeux. Je ne pouvais soutenir son regard.

Je servis le vin.

« Je suis de Treve, » avait dit Rask de Treve. « Ne souille pas mon honneur. »

Je me mis à pleurer.

« Qu'as-tu, Elinor ? » demanda Bosk.

— « Rien, Maître, » répondis-je.

« Je suis de Treve, » avait dit Rask de Treve. « Ne souille pas mon honneur. »

À ce moment-là, je détestais les hommes, leurs guerres, leurs cruautés, les caprices de leur honneur. C'était moi, leur femme, qui souffrait de leurs folies. Non, Rask de Treve n'achèterait pas sa vie au prix que j'avais accepté de payer, mais la décision n'était pas sienne, mais mienne, et je l'aimais, et je ne pouvais le laisser mourir !

« Ne souille pas mon honneur, » avait-il dit.

Bosk de Port Kar porta le gobelet à ses lèvres.

Je tendis le bras.

« Ne bois pas, Maître, » dis-je. « Le vin est empoisonné. »

Je me cachai le visage dans les mains. Il y eut des cris de rage, de fureur, des gobelets furent renversés, des convives, hommes et femmes, se levèrent.

Thurnock, le Paysan, avec sa ceinture de cuir, m'immobilisa les bras contre les flancs et me jeta sur le dallage de la grande salle.

« Qu'on la torture ! » cria-t-on.

« Qu'on l'empale ! »

La porte de la grande salle s'ouvrit brusquement et un homme, le regard fou, aux courts cheveux blancs et portant des boucles d'oreilles, entra.

« C'est Samos ! » s'écria quelqu'un.

— « Je viens de toucher terre, » dit-il. « J'ai appris qu'une femme dont j'ignore tout est entrée dans cette Demeure. Prenez garde ! »

Mais il constata que, les bras immobilisés contre les flancs, j'étais à genoux sur le dallage.

Publius, le Maître de Cuisine, arriva en courant. Son visage était livide. Il tenait une épée nue.

Bosk versa le vin sur la table, lentement. Le récipient, que j'avais lâché, avait répandu son contenu sur le dallage.

« Que le festin continue, » dit Bosk aux convives. Puis il ajouta : « Tab, Thurnock, Clitus, Henrius et Samos, ayez la gentillesse de m'accompagner dans mes appartements. » Je constatai que Telima avait un poignard. J'étais convaincue qu'elle n'aurait pas hésité à me trancher la gorge. « Thurnock, détache l'esclave, » demanda Bosk. Il obéit. Je me levai. « Elinor, » reprit Bosk, « il faut que nous parlions. » Puis il tendit le bras à Telima, afin qu'elle l'accompagne. Mécaniquement, je le suivis jusqu'à ses appartements.

Cette nuit-là, des hommes quittèrent subrepticement la demeure de Bosk. Je leur avais dit tout ce que je savais. Je m'attendais à être torturée ou empalée.

Lorsque j'eus terminé, Bosk m'avait dit :

« Retourne aux cuisines, car il y a du travail. »

Mécaniquement, j'avais regagné les cuisines où Publius, stupéfait, me donna du travail. Ce soir-là, avec des chaînes doubles, il m'enchaîna au mur.

« Nous n'avons pas pu sauver Rask de Treve, » m'annonça Bosk, le lendemain.

Je baissai la tête. Je savais qu'il en serait ainsi.

Mon Maître, Bosk, souriait.

« Il s'était déjà échappé, » dit-il.

Je le regardai, les yeux fous.

« Les hommes de Treve, » ajouta-t-il, « sont des ennemis redoutables. »

Je le regardai, tremblante. Je tendis les bras.

« Il s'est libéré, » expliqua Bosk. « Lorsque nous sommes arrivés, il était parti. »

— « Les autres ? » demandai-je.

— « Nous avons trouvé trois cadavres, » répondit Bosk, Marchand de Port Kar. « Le premier, qui avait un fourreau vide, était celui de Haakon de Skjern. Le second, celui d'un petit homme, n'a pas été identifié. Le troisième cadavre était étrange, c'était celui d'un animal imposant et, à mon avis, plutôt horrible. »

Je baissai la tête, sanglotant convulsivement.

« Ils étaient déchiquetés, » reprit Bosk. « Les têtes avaient été piquées sur des pieux, au bord du canal. La marque de Treve était gravée sur les pieux. »

Je tombai à genoux, riant et pleurant.

« Les hommes de Treve, » marmonna Bosk, comme s'il les avait déjà combattus, « sont des ennemis redoutables. »

— « Que vais-je devenir ? » demandai-je.

— « J'ai fait savoir à Terence de Treve, un mercenaire, qu'il y a, dans ma Demeure, une certaine Elinor. »

— « Rask de Treve ne veut plus de moi. Il m'a vendue, » dis-je.

Bosk haussa les épaules.

— « D'après Samos, qui a de nombreux agents, Rask de Treve est venu librement à Port Kar, et seul, avant d'être capturé. » Il me regarda. « Que pouvait-il bien chercher ? »

— « Je ne sais pas, » soufflai-je.

— « On raconte, » reprit Bosk de Port Kar, « qu'il cherchait une esclave, une certaine Elinor. »

— « C'est impossible, » dis-je, « car, lorsque je suis arrivée à Port Kar, Rask de Treve était déjà prisonnier. »

— « C'est parfaitement possible, » expliqua Bosk, « car il suffit d'une rumeur, au camp de Rask de Treve, selon laquelle tu serais ici. Et il serait certainement préférable pour les plans de certains, mes ennemis, que tu ne sois pas ici, à l'arrivée de Rask de Treve, de peur qu'ils ne parviennent pas à le capturer et qu'il te retrouve et t'emmène. » Il me regarda. « Existe-t-il un endroit où ils étaient sûrs de te retrouver, le moment venu, sans pour autant laisser paraître qu'ils te possédaient, ni risquer d'être prématurément identifiés par toi, de peur que cela se remarque ? »

— « Pendant des mois, » répondis-je, « j'ai servi dans une taverne. »

— « Il est même possible qu'ils aient organisé ta vente, » dit Bosk. « C'était à la Curuléenne, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » soufflai-je.

— « C'est une estrade très fréquentée, » dit-il. Puis il me regarda, un peu tristement. « Un jour, sur cette estrade, j'ai assisté à la vente d'une très belle jeune femme. »

— « Comment s'appelait-elle ? » demandai-je.

— « Vella, » répondit-il. « Elle s'appelait Vella. »

Je baissai la tête.

« Je suis convaincu, » reprit Bosk, « que tu n'as été conduite à Port Kar qu'après la capture de Rask de Treve. »

— « Rask de Treve, » dis-je, « m'a vendue. Il ne veut plus de moi. »

Bosk haussa les épaules.

— « Retourne aux cuisines, » dit-il. « Il y a du travail. »

Je regagnai les cuisines et me mis à la disposition de Publius. Il avait voulu quitter le service de Bosk de Port Kar, tellement il était désespéré de m'avoir achetée sans prendre de précautions, et du fait que cela avait failli entraîner la chute de la Demeure, mais Bosk ne voulut pas en entendre parler et lui demanda de rester.

« Où trouverais-je un Maître de Cuisine de ta valeur ? » avait-il demandé.

Publius ne quitta pas la Demeure. Néanmoins, il ne me permit ni de préparer la nourriture ni de la servir. Il me surveilla étroitement. Le soir, il m'attachait avec des chaînes doubles.

Je chantais, en travaillant, car je savais que Rask de Treve était en vie. En outre, ceux qui avaient voulu se servir de moi pour réaliser leurs noirs desseins étaient morts. Je savais qu'il ne voulait plus de moi, car il m'avait vendue, mais j'étais heureuse de savoir que l'homme que j'aimais était en vie. Je n'étais pas de l'avis de mon Maître, Bosk de Port Kar, et ne croyais pas que le Guerrier de Treve soit venu à Port Kar dans l'espoir de me retrouver, car il m'avait vendue. Ses informateurs se trompaient, ou bien étaient mal renseignés. Je tentai, de temps en temps, de chasser Rask de Treve de mes pensées, mais je n'y parvins pas. Parfois, pendant la nuit, les autres esclaves me réveillaient et me faisaient des reproches, parce que je les avais dérangées en criant son nom dans mon sommeil. Rask de Treve ne voulait plus de moi. Mais moi, j'avais envie de lui, désespérément et de tout mon cœur. Mais il était en vie. Je ne pouvais être malheureuse. Je pouvais me sentir seule, avoir soif de ses caresses, de sa bouche, de ses paroles, de sa main sur la mienne, je savais qu'il était en vie et, de ce fait, ne pouvais être véritablement triste. Comment aurais-je pu être triste alors qu'il était toujours fier et vivant et libre, ailleurs, combattait et pillait vraisemblablement, toujours audacieux et

violent, puis festoyait avec ses compagnons et ses belles esclaves.

« Vends-moi, Maître, » demandai-je un jour à Bosk, car je ne souhaitais pas rester dans une Demeure où j'avais presque commis un crime horrible. Je voulais aller où je ne serais pas connue, où je ne serais qu'une fille asservie parmi les autres, anonyme dans sa soumission et sa dégradation.

— « Il y a du travail aux cuisines, » avait répondu Bosk de Port Kar.
J'étais retournée aux cuisines.

Maintenant, le moment est venu de conclure ce récit.

Je l'ai écrit sur l'ordre de mon Maître, Bosk de Port Kar, Marchand, en apparence mais, il me semble, ayant autrefois appartenu à la Caste des Guerriers. Je ne comprends pas parfaitement ce que j'ai écrit, en ce sens que j'en ignore les implications et les renseignements que d'autres personnes, mieux informées, pourront peut-être en tirer. Mais j'ai beaucoup écrit et, je crois, avec honnêteté. Mon Maître m'a ordonné d'écrire ainsi. Comme je suis une esclave goréenne, je n'ose pas désobéir et, dans ce cas précis, en outre, je n'en avais pas envie. De plus, il m'a demandé de parler aussi de mes sentiments, croyant peut-être, car il sait être gentil, que cela me ferait du bien. Je me suis efforcée de ne pas le décevoir.

Je suis plus heureuse, à présent, que par le passé, mais je lui demande toujours, de temps en temps, de me vendre. J'ai appris que Rask de Treve est effectivement venu à Port Kar dans l'espoir de me retrouver et cela m'a procuré une joie indescriptible, mêlée toutefois d'amertume et de tristesse, car je ne lui appartiendrai jamais à nouveau.

Sur l'esplanade située devant la salle du Conseil des Capitaines, Rask de Treve accosta Bosk de Port Kar, exigeant que je lui sois livrée. Bosk, d'après ce qui m'a été rapporté, fixa mon prix à vingt pièces d'or, car il lui fallait, du fait qu'il est Marchand, prendre son bénéfice. Mais Rask de Treve n'achète jamais de femmes, car il est de Treve. Mon prix aurait pu être une pointe de flèche ou un disque de cuivre au tarn, sa réponse aurait été la même. Il capture les femmes. Il ne les achète pas. Mais je crains de ne jamais être enlevée à Bosk de Port Kar. On dit que c'est un maître à l'épée, très craint, et sa Demeure est puissante, et il y a des hommes ici, des centaines d'hommes qui lui vouent leur vie et leur lame. Cette Demeure a résisté à des milliers d'assaillants, il y a moins de deux ans, pendant le conflit qui a opposé les Ubars au Conseil des Capitaines, et la grande bataille que se sont livrées les flottes de Port Kar et celles de Cos et de Tyros, le vingt-cinquième jour de Se'Kara de l'an 10 120, Constata Ar, de la fondation d'Ar. Et, bien entendu, Rask de Treve ne peut lancer, contre Port Kar, les cavaleries de tarns de Treve, pour une simple esclave ; en outre, un tel acte signifierait une guerre longue et sanglante. Malheureusement, je suis à l'abri, dans cette Demeure. C'est ma demeure et c'est ma prison. Lorsque Rask de Treve exigea que je lui sois livrée, Bosk, mon Maître, première lame de Port Kar, dégaina son épée et, en guise de réponse, traça un signe, sur le dallage de l'esplanade, celui de Ko-ro-ba. Rask de Treve, dans un grand envol de cape, tourna les talons et s'en alla.

À présent, sur l'ordre de Bosk, je suis autorisée à servir dans la grande salle. Mais, la nuit, Publius m'attache toujours avec des chaînes doubles. C'est un bon Maître de Cuisine et il aime son Capitaine, Bosk de Port Kar. Je ne m'oppose pas à sa prudence.

Ce récit est maintenant terminé. Chaque soir, je dois regagner la cuisine, à la dix-neuvième heure, et j'y suis enchaînée. Avant cette heure, j'aime me promener sur la muraille de la Demeure de Bosk, celle qui donne sur le delta. Je regarde le marais qui, dans la lumière des trois lunes de Gor, est magnifique.

Je pense à Rask de Treve.

ÉPILOGUE DE BOSK DE PORT KAR

C'EST maintenant Bosk de Port Kar qui parle.

Je souhaite ajouter une petite remarque à ce manuscrit, que je transmettrai ensuite aux Sardar.

Il y a longtemps que je ne suis plus au service des Prêtres-Rois. Je souhaiterais ne plus être jamais à leur service. Samos tente souvent de me convaincre, mais je reste intraitable. Néanmoins, à l'arsenal, Tersites, l'architecte fou et à demi aveugle, construit un navire étrange, capable d'aller au-delà du bout du monde. Je souhaite être libre et qu'on me laisse en paix. Je suis riche. Je suis respecté. J'ai presque tout ce qu'un homme peut désirer : la belle Telima, une fortune considérable, une Demeure imposante, des vins et des allégeances et, devant moi, Thassa la Luisante, la Mer. Je ne veux plus entendre parler des Prêtres-Rois et des Autres. Je ne veux plus participer à leur conflit ténébreux. Le monde sera sauvé sans moi, car j'ai fait ma part de travail et ne souhaite plus que la paix. Pourtant, les Autres ne m'ont pas oublié. Ils savent où je suis et ils ont tenté de m'assassiner. Je mets en péril la vie de tous ceux que je fréquente. Que dois-je faire ? Que puis-je faire ? Mon épée d'autrefois, la lame que je portais au siège d'Ar, il y a bien longtemps, est toujours dans mes appartements, dans son fourreau usé. Je ne suis pas pressé de la reprendre.

À présent je sais, après avoir lu le récit d'Elinor, que Talena, ma Compagne d'autrefois, se trouve sans doute dans les forêts du Nord. J'ai également appris que les amies de Verna, la Panthère, ont été libérées, subrepticement, à Ar, et sont parties, croit-on, vers le Nord. Je vois, dans cet événement, la main de Rask de Treve ou bien, peut-être, celle de Verna elle-même, qui est une femme exceptionnelle. J'ai parlé de Telima. Parfois, elle m'accompagne au sommet du donjon, que nous avons autrefois défendu, et, parfois, nous regardons Thassa ou bien, parfois, je regarde dans la direction des forêts du Nord. Marlenus d'Ar prépare une expédition. Il a l'intention de pénétrer dans les forêts du Nord, de capturer une nouvelle fois Verna et de lui faire payer son insolence. Il sait, car la rumeur s'est répandue, qu'elle détient, dans les forêts, sa fille, Talena. On raconte qu'il a honte du fait qu'elle ait été esclave, et qu'il a l'intention de la libérer, puis de la séquestrer à Ar, afin que sa dégradation ne soit pas publiquement exhibée. Comment pourrait-elle, fille d'Ubar, garder la tête haute, alors qu'elle a porté le collier d'un Guerrier de Treve ?

« Retrouve-la, » avait dit Telima, « peut-être l'aimes-tu toujours. »

— « Je t'aime, » affirmai-je.

— « Retrouve-la, » insista Telima. « Amène-la ici et choisis entre nous deux. Si tu veux, nous nous battons au poignard dans le marais. »

— « Elle était ma Compagne, » dis-je.

— « Elle ne l'est plus, » fit remarquer Telima. « Il s'est écoulé plus d'un an et vous n'avez pas, ensemble, réaffirmé votre vœu. »

— « C'est vrai, » reconnus-je.

Suivant la loi goréenne, la Compagnie, le Lien, doivent être renouvelés chaque année,

réaffirmés avec les Vins de l'Amour.

— « Et, » reprit Telima, « vous avez été tous deux réduits en esclavage et cela, en soi, annule la Libre Compagnie. Les esclaves n'ont pas droit à la Libre Compagnie. »

Je lui adressai un regard chargé de colère.

« Tu n'as pas oublié le delta du Vosk ? » s'enquit Telima. La jalousie la rendait dure.

— « Non, » répondis-je. « Absolument pas. » Je ne pourrai jamais oublier le delta du Vosk, et ma dégradation. Je savais que j'avais, alors, trahi mes Codes. Je savais que j'avais, alors, préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable.

— « Pardonne-moi, mon Ubar, » avait dit Telima.

— « Je te pardonne, » répondis-je.

Je regardais dans la direction des forêts du Nord. De nombreuses années s'étaient écoulées. Je me souvins de Talena. C'était un rêve, dans mon cœur, un souvenir, un idéal d'amour juvénile, jamais oublié, toujours étincelant, toujours présent. Je me souvins d'elle telle que je l'avais vue, dans la forêt inondée, au sud d'Ar, avec Nar, l'Araignée, et dans le bois de Ka-la-na, où je l'avais débarrassée de ses chaînes d'esclave, pour lui mettre aussitôt les miennes ; et dans la caravane de Mintar, le Marchand, avec son collier, le mien, et sa tunique d'esclave, avec Kazrak, mon frère d'épée ; et je la revis dansant dans ma tente ; et, debout au sommet du Cylindre de Justice d'Ar, sur le point d'être empalée, et telle qu'elle était, belle et aimante, pendant les heures de notre Libre Compagnie, à Ko-ro-ba, avant que je m'éveille à nouveau, raide et égaré, dans les montagnes du New Hampshire. Je ne l'avais jamais oubliée. Je ne le pouvais pas.

— « J'irai avec toi, » proposa Telima. « Je sais comment il faut traiter les esclaves. »

— « Si je pars, » déclarai-je, « je partirai seul. »

— « Comme le veut mon Ubar, » acquiesça Telima qui tourna les talons et s'en alla, me laissant seul au sommet du donjon.

Je regardai Thassa, puis le marais, puis les lunes. Thurnock gravit l'escalier du donjon. Il avait son arc et ses flèches.

« Tu pourras inspecter le *Dorna*, le *Tela* et le *Venna* à l'aube, » annonça-t-il.

— « Je me sens seul, Thurnock, » dis-je.

— « Tout homme, de temps en temps, se sent seul, » affirma-t-il.

— « Je suis seul, » dis-je.

— « Sauf lorsqu'ils sont touchés par l'amour, » reprit Thurnock, « tous les hommes sont seuls ! »

Je regardai le mur du delta, qui bordait le marais. Elinor se promenait sur ce mur, comme elle le faisait souvent à pareille heure, regardant les roseaux et le miroitement des eaux. Elle était jolie.

« Elle devrait être enchaînée aux cuisines, » releva Thurnock.

— « La dix-neuvième heure n'a pas encore sonné, » répondis-je.

— « Mon Capitaine acceptera-t-il de boire un gobelet de Paga avec moi, avant de se retirer ? » demanda-t-il.

— « Peut-être, Thurnock, » dis-je. « Peut-être. »

— « Il faudra que nous nous levions tôt, » fit-il remarquer.

— « Oui, » répondis-je. « Il faudra que nous nous levions tôt. »

J'observai la silhouette solitaire, triste, qui regardait de l'autre côté du mur donnant sur le delta.

« Ceux que l'amour a touchés, puis abandonnés, » dis-je, « sont plus seuls que les autres. »

Le tarn arriva d'un seul coup. Je l'attendais depuis des jours. Le tonnerre des ailes du tarn jaillit, comme l'éclair, des nuages.

La cloche d'alarme sonna presque immédiatement. Il y eut des cris.

Les serres du tarn touchèrent le mur et, battant des ailes, l'oiseau y resta en équilibre, puis il poussa son cri. Je vis, brièvement, le casque du Guerrier, et sa main tendue. J'entendis le cri de la jeune femme, je la vis courir jusqu'à la selle et prendre la main tendue.

« Non ! » dis-je à Thurnock, posant la main sur la flèche et l'écartant.

Il me regarda sans comprendre.

« Non ! » dis-je gravement.

Je vis la silhouette casquée se dresser sur la selle et, dans un mouvement impérieux, jeter un objet lourd et sombre sur le chemin de ronde de la muraille. Un carreau d'arbalète, tiré depuis la cour, passa près de lui en sifflant. Des hommes couraient, à ce moment-là. J'entendis de nouveaux cris, les tintements des armes. Le carreau était passé près de lui, puis avait disparu dans la nuit. Le tarn poussa son cri puis, battant des ailes, s'éleva vers les nuages, dans le vent, filant vers les lunes de Gor. D'autres carreaux tombèrent derrière le grand oiseau.

— « J'aurais pu l'abattre ! » s'écria Thurnock.

— « Est-ce une attaque ? » lança quelqu'un, en bas.

— « Non ! » criai-je. « Retournez vous reposer ! »

— « Nous avons perdu la fille ! » gronda Thurnock. « On te l'a enlevée ! »

— « Va chercher, » ordonnai-je, « l'objet qui a été jeté sur le chemin de ronde ! »

Thurnock alla le chercher et me le rapporta. Il était lourd et en cuir. C'était une bourse pleine d'or. À la lumière d'une torche, je comptai les pièces. Il y en avait cent et elles étaient en or. Toutes portaient le signe de la Cité de Treve.

« Thurnock, » dis-je, « maintenant, allons boire un gobelet de Paga ; ensuite, nous nous retirerons. Il faudra que nous nous levions tôt, car il est nécessaire d'inspecter le *Dorna*, le *Venna* et le *Tela*. »

— « Oui, Capitaine, » dit Thurnock. « Oui ! »

FIN

4^{ème} de couverture

Elinor Brinton, terrienne belle, riche et influente, se retrouva prisonnière dans le campement de Targo, Marchand d'Esclaves goréen. Mise en cage avec d'autres captives aussi belles, aussi désirables, Elinor devra apprendre à abdiquer sa fierté, son orgueil, à s'incliner devant les hommes, à les nommer ses Maîtres !

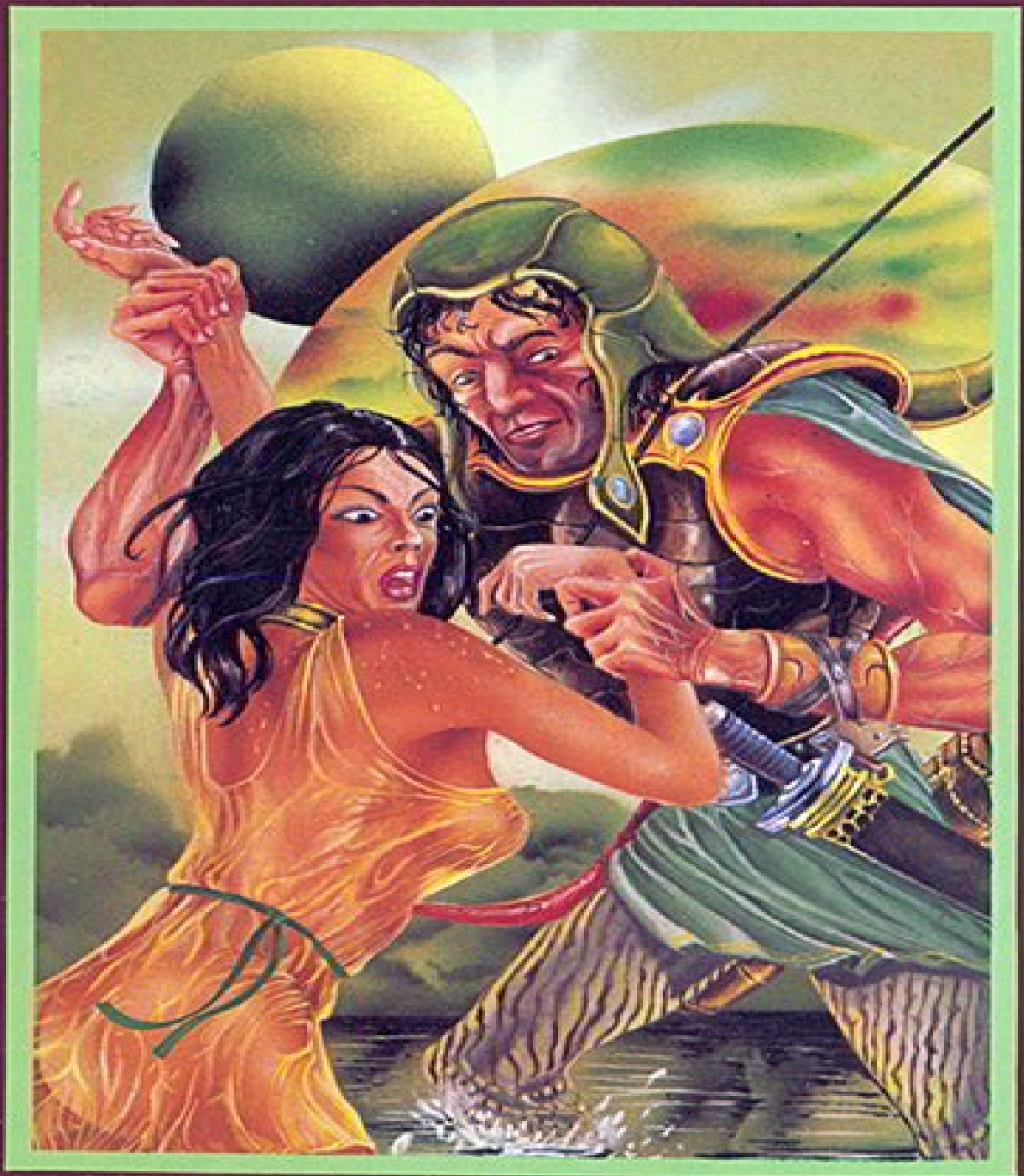
Dans l'opulente Cité de Ko-ro-ba, on lui apprend les artifices sensuels, les danses provocantes et subtiles dont doit être coutumière une esclave goréenne...

Mais elle est décidée à ne pas céder, à fuir par tous les moyens. Quand son destin croisera celui de Rask de Treve, un hors-la-loi connu pour sa férocité au combat et son talent de dompteur de femmes rétives, que fera la belle Elinor ?

[1] En français dans le texte. (N. d. T.)

JOHN NORMAN

Les Chasseurs de Gor



opta

JOHN NORMAN

Les Chasseurs de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

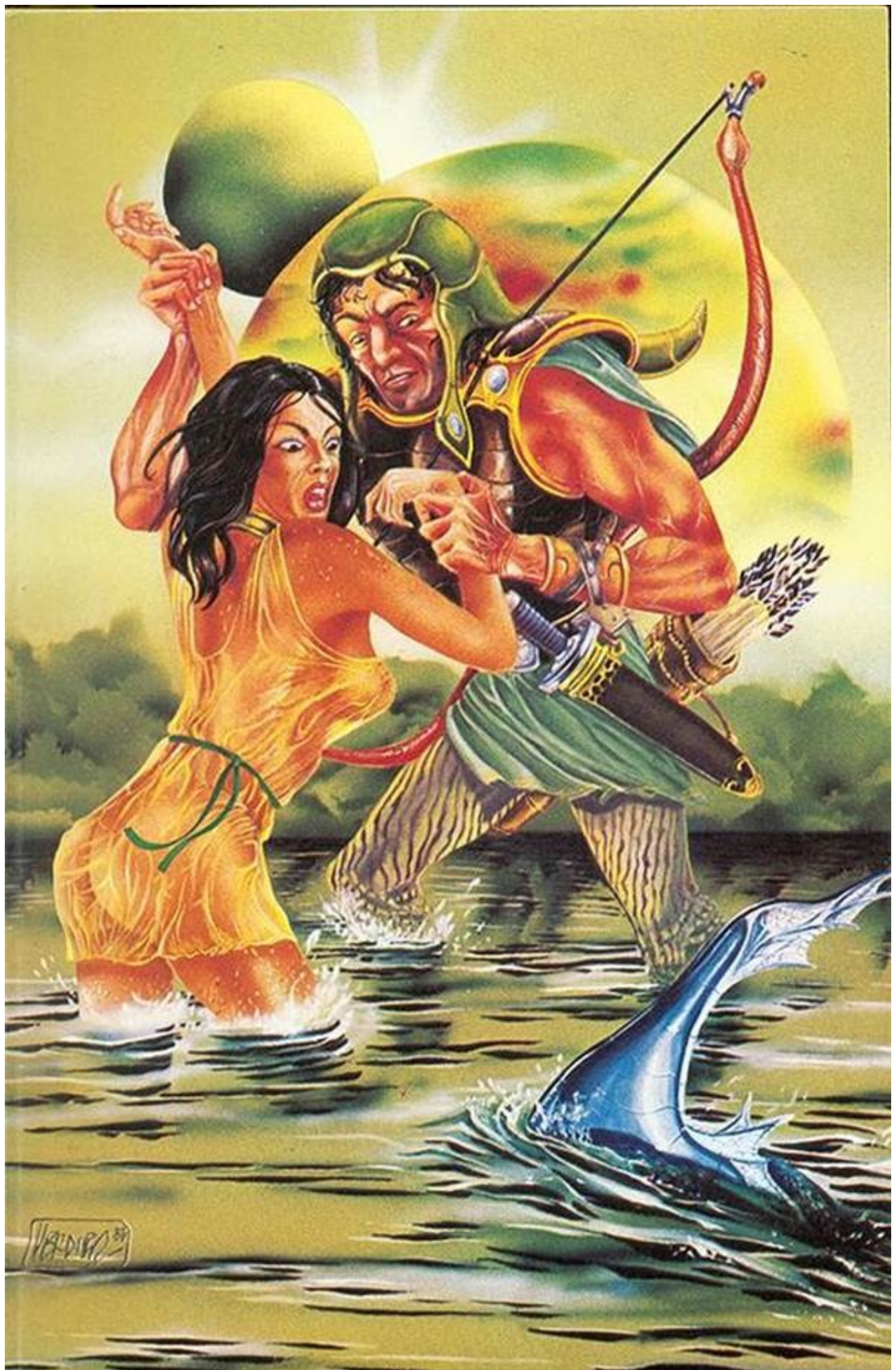
Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : HUNTERS OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1974 - John Norman

© 1983 - Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'éditeur.



RIM

« J' ne souhaite pas, » dit Samos, levant la tête, « que tu partes pour les forêts Septentrionales. »

J'examinai le jeu. Prudemment, je mis le Tarnier de l'Ubar à la Sixième du Scribe de l'Ubar.

« C'est dangereux, » fit remarquer Samos.

— « C'est à toi de jouer, » dis-je concentré sur la partie.

Il menaçait le Tarnier de l'Ubar avec un Lancier placé à la Quatrième de l'Ubar.

— « Nous ne voulons pas te perdre, » souligna Samos. Un léger sourire jouait sur ses lèvres.

— « Nous ? » m'enquis-je.

— « Les Prêtres-Rois et moi, » précisa Samos.

— « Je ne sers plus les Prêtres-Rois, » déclarai-je.

— « Ah, oui, » fit Samos. Puis il ajouta : « Protège ton Tarnier. »

Nous jouions dans la grande salle de Samos, pièce immense, aux fenêtres hautes et étroites. Il était très tard. Une torche brûlait sur un support, au-dessus de moi, derrière et sur la gauche. Les ombres tremblaient sur le plateau aux cent carrés rouges et jaunes. Les pièces, lestées, semblaient grandes sur le plateau, jetant leurs ombres dans le sens opposé de la flamme, sur l'aire plate du jeu.

Nous étions assis, les jambes croisées, par terre, sur les carreaux, penchés sur le grand plateau.

Il y eut, sur ma droite, un tintement de clochettes fixées à la cheville gauche d'une fille.

Samos portait les robes bleues et jaunes des Marchands d'Esclaves. En fait, c'était le Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, le Premier Capitaine de son Conseil des Capitaines, lequel Conseil, depuis la chute des quatre Ubars, règne sur Port Kar. J'étais également membre du Conseil des Capitaines, moi, Bosk, de la Demeure de Bosk, à Port Kar. Je portais des robes blanches, tissées avec la laine du verr, cette chèvre belliqueuse aux longs poils et aux cornes en spirale, laine importée de la lointaine Ar, ornées de tissu d'or, de Tor, les couleurs des Marchands. Mais, sous mes robes, je portais une tunique rouge, couleur des Guerriers.

Dans un coin de la pièce, nu, les poignets retenus dans le dos par des menottes, les chevilles attachées par une courte chaîne, était agenouillé un homme puissant, le cou emprisonné dans une lourde bande de métal. Il était flanqué de deux gardes, qui se tenaient légèrement derrière lui, casqués, de l'acier goréen au côté. Le crâne de l'homme avait été rasé, quelques semaines plus tôt, une bande de cinq centimètres allant du front à la nuque. À présent, les semaines ayant passé, de courts cheveux noirs, drus, repoussaient. En dehors de la bande rasée, ses cheveux étaient noirs et broussilleux. Il était très robuste. Il n'avait pas encore été marqué au fer rouge. Mais c'était un esclave. Le collier en témoignait.

La fille s'agenouilla près du plateau. Elle portait une courte tunique de soie rouge et translucide, la soie des esclaves. Sa beauté n'était en rien dissimulée. Son collier, un collier à serrure, était jaune, émaillé. Elle avait les yeux et les cheveux noirs.

« Puis-je servir, Maîtres ? » demanda-t-elle.

— « Paga, » dit Samos, distraitement, les yeux fixés sur le jeu.

— « Oui, » dis-je.

Avec un tintement de clochettes, elle se retira. Tandis qu'elle s'éloignait, je remarquai qu'elle passa près de l'esclave agenouillé, flanqué de ses deux gardiens. Elle passa devant lui comme une esclave, la tête levée, insolente, faisant admirer son corps.

Je vis la fureur dans ses yeux. J'entendis ses chaînes bouger. Les gardiens n'y prêtèrent pas attention. Il était parfaitement attaché. La fille rit et continua son chemin, allant chercher du Paga pour les hommes libres.

« Protège ton Tarnier, » répéta Samos.

Mais je plaçai mon Ubar à la Première du Tarnier de l'Ubar.

Je regardai Samos dans les yeux.

Il reporta son attention sur le plateau.

Il avait une grosse tête carrée, des cheveux blancs coupés court. Son visage était bruni par le soleil, brûlé par le vent et la mer. Il portait de petits anneaux d'or aux oreilles. C'était un pirate, un Marchand d'Esclaves, un escrimeur exceptionnel, un Capitaine de Port Kar. Il examinait la position des pièces.

Il ne prit pas le Tarnier de l'Ubar avec son Lancier. Il me regarda et défendit sa Pierre du Foyer en amenant son Scribe à la Première de l'Ubar, d'où il contrôlait la Troisième du Tarnier de son Ubar, ainsi que la diagonale.

— « J'ai appris que Talena, fille de Marlenus d'Ar, est esclave dans les forêts du Nord, » dis-je.

— « Où as-tu appris cette information ? » s'enquit-il. Samos est toujours méfiant.

— « Par une esclave qui habitait ma Demeure, » répondis-je, « une fille plutôt jolie qui se nomme Elinor. »

— « L'El-in-or, » demanda-t-il, « qui appartient maintenant à Rask de Treve ? »

— « Oui, » dis-je. Je souris. « Elle m'a rapporté cent pièces d'or, » ajoutai-je.

Samos sourit, à son tour.

— « Il est probable que, compte tenu du prix, » releva-t-il, « Rask de Treve veillera à ce qu'elle le rembourse mille fois en plaisir. »

Je souris à nouveau.

— « Je n'en doute pas. » Je reportai mon attention sur le jeu. « Pourtant, » repris-je, « j'ai l'impression qu'ils s'aiment vraiment. »

Samos sourit encore.

— « Il aimerait... une esclave ? » demanda-t-il.

« Du Paga, Maîtres ? » demanda la fille brune, s'agenouillant près de la table.

Samos, sans la regarder, tendit son gobelet. La fille le remplit.

Je tendis également mon gobelet, et elle le remplit aussi.

« Retire-toi ! » ordonna Samos.

Elle se retira.

Je haussai les épaules.

« Qu'il l'aime ou non, » reprit Samos, « il ne l'affranchira pas... car il est de Treve. »

— « Sans doute, » reconnus-je. Et, en fait, je ne doutais pas que Samos ait raison. Rask de Treve, bien qu'il l'aimât et qu'elle l'aimât, la laisserait privée de tout droit, dans la

dépendance absolue de l'esclave goréenne... car il était de Treve.

— « On raconte que les habitants de Treve sont des ennemis valeureux, » glissa Samos. Je ne répondis pas.

« C'est ce que les habitants de Ko-ro-ba ont constaté, » ajouta-t-il.

— « Je suis Bosk, de Port Kar, » dis-je.

— « Bien entendu, » acquiesça Samos.

Je plaçai le Cavalier au Grand Tharlarion de l'Ubar sur la ligne où se trouvait la Pierre du Foyer de Samos, abondamment défendue.

« Il y a longtemps que tu n'es plus le Libre Compagnon de Talena, fille de Marlenus, » rappela Samos. « La Compagnie, faute d'être renouvelée chaque année, disparaît. Et tu as été une fois réduit en esclavage. »

Je fixai le plateau avec fureur. Il était vrai que la Compagnie, faute d'avoir été renouvelée, se trouvait dissoute aux yeux de la loi goréenne. En outre il est vrai que, même si tel n'avait pas été le cas, la Compagnie aurait brusquement été interrompue au moment où l'un ou l'autre des Compagnons aurait été réduit en esclavage. Je me souvins, furieux, avec une honte brûlante, du delta du Vosk où, bien qu'ayant autrefois appartenu à la Caste des Guerriers, j'avais, à genoux, suppliant, préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. Oui, moi, Bosk de Port Kar, j'avais été esclave.

— « C'est à toi de jouer, » dis-je.

— « Rien ne t'oblige, » souligna Samos, « à chercher cette Talena. »

Je le savais.

— « Je ne suis pas digne d'elle, » soupirai-je.

Je ne l'avais pas oubliée, la belle Talena à la peau brune et aux yeux verts, sa silhouette extraordinaire, ses lèvres fantastiques, dans les veines de qui coulait le sang orgueilleux de Marlenus d'Ar, Ubar d'Ar, Ubar des Ubars. C'était mon premier amour. Nous ne nous étions pas vus depuis de nombreuses années.

« Les Prêtres-Rois m'ont arraché à elle, » rappelai-je à Samos, le regard dur.

Samos ne leva pas la tête.

— « Dans le jeu des mondes, » releva-t-il, « nous ne comptons pas. »

— « J'ai appris qu'elle a été emmenée dans les forêts du Nord, » précisai-je, « par une hors-la-loi, Verna, qui veut se servir d'elle comme appât pour capturer Marlenus d'Ar, lequel serait désireux de la libérer. » Je levai la tête. « Marlenus, au cours d'une expédition de chasse, a capturé Verna et ses compagnes, entre autres animaux. Il les a enfermées dans des cages et les a exposées comme trophées. Elles se sont échappées et veulent se venger. »

— « Tu aurais intérêt à rester à Port Kar, » insista Samos.

— « Talena est esclave dans les forêts du Nord, » déclarai-je.

— « L'aimes-tu toujours ? » s'enquit Samos, me regardant dans les yeux.

Je fus stupéfait.

Depuis des années, la magnifique Talena était dans les rêves les plus secrets de mon cœur, mon premier amour, mon amour jamais oublié. Elle brûlait dans ma mémoire, inoubliable, je me souvenais d'elle dans la campagne proche de la Forêt Marécageuse située au sud d'Ar, dans la caravane de Mintar, dans le camp immense de la horde de Pa-Kur, je la revoyais au sommet du Cylindre de Justice d'Ar, dans Ko-ro-ba éclairée de la lueur des torches lorsque, croisant nos bras, nous avions bu le vin de la Libre Compagnie.

Comment aurais-je pu ne pas aimer Talena, le premier amour profond, le premier bel amour de ma vie ?

« L'aimes-tu ? » demanda Samos.

- « Bien sûr ! » criai-je, furieux.
- « De nombreuses années ont passé, » souligna Samos.
- « Peu importe, » marmonnai-je.
- « Peut-être n'êtes-vous plus tels que vous étiez. »
- « Veux-tu que nous réglions cette question par l'épée ? » m'enquis-je.
- « Peut-être, » dit Samos, « si tu pouvais établir la pertinence du procédé vis-à-vis du problème concerné. »

Je baissai la tête, furieux.

« Il est possible, » reprit Samos, « que ce soit une image que tu aimes et non une femme, que ce ne soit pas une personne, mais un souvenir. »

— « Celui qui n'a jamais aimé, » déclarai-je avec amertume, « ne doit pas parler de ce qu'il ignore. »

Samos ne parut pas fâché.

— « Peut-être, » concéda-t-il.

— « C'est à toi de jouer, » lui dis-je.

Je regardai l'autre côté de la pièce. À quelques mètres de là, sur les carreaux, vêtue de sa courte tunique de soie, la jarre en bronze à deux anses, pleine de Paga, posée près d'elle, était agenouillée l'esclave, attendant qu'on l'appelle. Elle avait les yeux noirs et était très belle. Elle regarda le mâle enchaîné, rejeta la tête en arrière et lissa ses longs cheveux noirs sur ses épaules. Les menottes aux poignets, à genoux entre ses gardiens, il la regardait. Elle le dévisagea, et sourit d'un air méprisant, puis tourna rapidement la tête, cessant de s'intéresser à lui. Derrière son dos, dans les fers qu'il portait, je sentis ses poings serrés.

— « Et Telima ? » s'enquit Samos.

— « Elle comprendra, » lui assurai-je.

— « J'ai appris ce soir, », dit-il, « qu'après ton départ, elle est retournée dans les marais. »

Je me levai d'un bond.

J'étais décontenancé. La salle tournait autour de moi.

« Que croyais-tu qu'elle ferait ? » demanda Samos.

— « Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? » m'écriai-je.

— « Qu'aurais-tu fait si j'avais parlé ? » s'enquit-il. « L'aurais-tu enchaînée à l'anneau d'esclave de ta couche ? »

Je le regardai fixement, bouillant de rage.

« C'est une femme fière et noble, » ajouta Samos.

— « Je l'aime... » fis-je.

— « Dans ce cas, pars à sa recherche dans les marais, » dit Samos.

— « Je... je dois aller dans les forêts du Nord, » bredouillai-je.

— « Le Constructeur à la Sixième du Scribe de l'Ubara, » annonça-t-il en avançant une haute pièce de bois.

Je baissai la tête. Il fallait que je protège ma Pierre du Foyer.

« Tu dois choisir, » précisa Samos, « entre elles. »

Comme j'étais furieux ! Je fis les cent pas dans la salle éclairée par des torches, mes robes tourbillonnant autour de moi. Je frappai la pierre des murs. Telima ne pouvait-elle pas comprendre ? Ne pouvait-elle comprendre ce que je devais faire ? J'avais travaillé, à Port Kar, à la réussite de la Demeure de Bosk. J'étais devenu une personnalité. La chaise curule de ma haute table comptait parmi les plus enviées et les plus respectées de Gor ! C'était un grand honneur d'être la Compagne de Bosk, Marchand, Amiral ! Pourtant, elle avait tourné le dos à cela ! Elle m'avait vexé ! Elle avait osé me déplaire, à moi, Bosk ! Les marais n'avaient rien à

lui offrir. Renoncerait-elle à l'or, aux bijoux, aux soieries et aux bijoux d'argent, aux pièces innombrables, aux vins rares, aux serviteurs et aux esclaves, à la sécurité de la Demeure de Bosk pour la liberté solitaire et le silence des marais du delta immense du Vosk ?

Espérait-elle que j'allais la suivre, la supplier de rentrer tandis que Talena, qui avait été ma Compagne, était enchaînée, réduite en esclavage dans les forêts vertes et cruelles du Nord ? Son stratagème ne marcherait pas !

Qu'elle reste dans les marais jusqu'à ce qu'elle en ait assez, puis qu'elle rampe en gémissant devant le portail de la Demeure de Bosk, pleurnichant et grattant comme un petit sleen domestique suppliant qu'on le laisse entrer, qu'on le reprenne !

Mais je savais que Telima ne reviendrait pas.

Je pleurai.

« Que vas-tu faire ? » demanda Samos. Il ne quitta pas le plateau des yeux.

— « Au matin, » répondis-je, « je partirai pour les forêts du Nord. »

— « Tersites, » dit Samos, toujours sans lever la tête, « construit un vaisseau capable d'aller plus loin que l'extrémité du monde. »

— « Je ne sers plus les Prêtres-Rois, » déclarai-je.

Je m'essuyai les yeux avec la manche de ma robe de laine. Je m'immobilisai près du plateau.

Ma Pierre du Foyer était menacée.

Pourtant, je me sentais dur et fort. Je portais de l'acier au côté. J'étais Bosk. J'avais appartenu à la Caste des Guerriers.

« Pierre du Foyer à la Première du Tarnier de l'Ubar, » annonçai-je.

Samos déplaça la pièce pour moi.

D'un signe de tête, je montrai l'esclave nu, enchaîné, flanqué de ses deux gardiens.

« Est-ce cet esclave ? » demandai-je à Samos.

— « Amenez-le ! » ordonna Samos.

Les deux gardiens, casqués, le firent brutalement lever puis, le traînant et le portant, lui tenant les bras, l'amènèrent jusqu'à nous. Puis ils l'obligèrent à s'agenouiller à nouveau, poussèrent sa tête broussailleuse et noire sur les carreaux, devant nos sandales.

La jeune esclave rit.

Quand le gardien lâcha la nuque de l'esclave, il se redressa et nous considéra.

Il semblait fier. Cela me plut.

« Ton coiffeur a des idées étranges, » releva Samos.

La jeune esclave rit à nouveau, ravie.

La bande rasée, sur son crâne, du front à la nuque, signifiait qu'il avait été capturé, et vendu, par les Panthères, des forêts du Nord. C'est une des plus graves humiliations qu'un homme puisse connaître, le fait d'avoir été réduit en esclavage par des femmes qui, ensuite, lorsqu'elles en avaient eu assez de lui, l'avaient vendu, tirant profit de sa personne.

« On raconte, » poursuivit Samos, « que seuls les faibles, les imbéciles et les hommes qui méritent d'être des femelles esclaves tombent aux mains des femmes. »

L'homme regarda Samos avec fureur. Je sentis à nouveau que, derrière son dos, dans les menottes, ses poings étaient serrés.

— « Autrefois, j'ai été réduit en esclavage par une femme, » dis-je.

Il me regarda, stupéfait.

— « Que devons-nous faire de toi ? » demanda Samos.

Je voyais le lourd collier métallique qu'il portait au cou, assez répandu chez les esclaves mâles. On lui avait posé la tête sur l'enclume, puis le métal avait été ceinturé autour de son

cou, à grands coups de marteau.

— « Ce que vous voulez, » répondit l'homme agenouillé devant nous.

— « Comment es-tu devenu esclave ? » demandai-je.

— « Comme tu peux le voir, » répondit-il, « j'ai été pris par des femmes. »

— « Comment cela est-il arrivé ? » demandai-je encore.

— « Elles m'ont trouvé pendant que je dormais, » expliqua-t-il. « Je me suis réveillé avec un poignard sur la gorge. J'étais enchaîné. Elles se sont beaucoup amusées avec moi. Quand elles en ont eu assez j'ai été conduit, en laisse, les menottes aux poignets, sur une plage isolée, au bord de Thassa, près de la limite occidentale des forêts. »

— « C'est un point de rencontre très connu, » précisa Samos. « C'est là qu'un de mes navires l'a trouvé, avec d'autres. » Il regarda l'homme. « Te souviens-tu de ton prix ? »

— « Deux poignards d'acier, » dit l'homme, « et cinquante pointes de flèches en acier. »

— « Et une Pierre de bonbons acidulés provenant des confiseries d'Ar, » ajouta Samos avec un sourire.

— « Oui, » admit l'homme, les dents serrées.

La jeune esclave rit et battit des mains. Samos ne lui fit aucun reproche.

— « Quel sera ton sort ? » demanda Samos.

— « Probablement celui d'un galérien, » répondit-il.

Les grosses galères marchandes de Port Kar, de Cos, de Tyros et des autres puissances maritimes utilisent des milliers d'épaves misérables, nourries de brouet de pois, de pain noir et d'oignons, enchaînées dans les cales de nage, sous le fouet des Maîtres de Nage, dont l'existence se résume à manger, recevoir des coups et manœuvrer la rame.

— « Que faisais-tu dans les forêts du Nord ? » lui demandai-je.

— « Je suis un hors-la-loi, » répondit-il fièrement.

— « Tu es un esclave, » précisa Samos.

— « Oui, » reconnut l'homme, « je suis un esclave. »

L'esclave vêtue de soie rouge se leva, tenant la jarre en bronze, à deux anses, pleine de Paga, afin de pouvoir le regarder de haut.

— « Rares sont les voyageurs qui s'aventurent dans les forêts du Nord, » fis-je remarquer.

— « En général, » dit-il, « je pillais au-delà des forêts. » Il regarda la jeune esclave. « Parfois, » ajouta-t-il, « je pillais à l'intérieur. »

Elle rougit.

« Au moment où j'ai été capturé, » reprit-il, regardant à nouveau Samos, « j'étais sur une piste. »

Samos sourit.

« Je croyais chasser des femmes, » conclut-il, « mais c'était elles qui me chassaient. »

La fille rit.

Il baissa la tête, furieux.

Puis il releva la tête.

« Quand serai-je envoyé aux galères ? » demanda-t-il.

— « Tu es fort et beau, » releva Samos. « Je pense qu'une femme riche serait prête à payer un bon prix pour t'avoir. »

L'homme poussa un cri de rage, essayant de se lever, tirant sur ses chaînes. Les gardiens, le saisissant par les cheveux, l'obligèrent à s'agenouiller à nouveau.

Samos se tourna vers la fille.

« Que devrions-nous faire de lui ? » s'enquit-il.

— « Vendez-le à une femme ! » répondit-elle en riant.

L'homme tira sur ses chaînes.

— « Connais-tu bien les forêts du Nord ? » demandai-je.

— « Qui connaît bien les forêts du Nord ? » releva-t-il.

Je le dévisageai.

« Je peux vivre dans les forêts, » précisa-t-il. « Et je connais cent pasangs carrés au sud et à l'ouest des forêts. »

— « C'est une bande de Panthères qui t'a capturé ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Comment s'appelle la femme qui commandait cette bande ? » m'enquis-je.

— « Verna, » répondit-il.

Samos me regarda. J'étais satisfait.

— « Tu es libre, » dis-je à l'homme. Je me tournai vers les gardiens. « Retirez-lui ses chaînes ! »

Les gardiens, avec leurs clés, se penchèrent sur ses menottes et les deux anneaux métalliques qui lui emprisonnaient les chevilles.

Il semblait stupéfait.

La jeune esclave resta sans voix, les yeux écarquillés. Elle recula d'un pas, serrant la jarre de Paga. Elle secouait la tête.

Je sortis une bourse pleine d'or. Je donnai cinq pièces d'or à Samos, achetant l'homme.

Il se tenait devant nous, débarrassé de ses chaînes. Il se frottait les poignets. Il me regardait sans comprendre.

« Je m'appelle Bosk, » dis-je, « de la Demeure de Bosk, de Port Kar. Tu es libre. Tu peux aller et venir comme tu l'entends. Au matin, de la Demeure de Bosk, à la limite de la cité, près du delta, je partirai pour les forêts du Nord. Si tu le souhaites, attends-moi à cet endroit, près de la Grande Porte du canal. »

— « Oui, Capitaine, » dit-il.

— « Samos, » m'enquis-je, « puis-je te demander d'accorder l'hospitalité à cet homme ? »

Samos hocha la tête.

« Il lui faudra à manger, des vêtements, les armes qu'il choisira, une chambre et à boire. » Je regardai l'homme et souris. Il sentait encore les cages. « Ainsi, » ajoutai-je, « à mon avis, qu'un bain chaud et les huiles correspondantes. »

Je me tournai vers l'homme.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demandai-je. Il avait à présent un nom, puisqu'il était libre.

— « Rim, » répondit-il fièrement.

Je ne lui demandai pas de quelle cité il venait, car c'était un hors-la-loi. Les hors-la-loi révèlent rarement leur cité d'origine.

La jeune esclave avait reculé de deux ou trois pas, s'éloignant discrètement. Elle avait peur.

— « Reste ! » lui ordonnai-je, sèchement. Elle se tassa sur elle-même.

Elle était très belle, avec son court vêtement d'esclave. Je regardai les clochettes fixées à sa cheville gauche. Elle était mince, avec des cheveux noirs et des yeux noirs. Ses yeux étaient dilatés. Elle avait de jolies jambes, mises en valeur par sa courte tunique d'esclave.

« Combien en veux-tu ? » demandai-je à Samos.

Il haussa les épaules.

— « Quatre pièces d'or, » répondit-il.

— « Je l'achète, » dis-je. Je mis quatre pièces d'or dans la main de Samos.

Elle me regarda, terrifiée.

Un gardien était allé chercher une tunique pour Rim qui l'enfila. Il boucla la large ceinture, avec sa grosse boucle. Il secoua sa chevelure noire et broussailleuse.

Je me tournai vers la fille.

Elle fixait sur moi des yeux suppliants.

Mes yeux étaient durs, et goréens. Elle secoua la tête, tremblante.

Je tendis le bras en direction de Rim.

« Tu lui appartiens, » dis-je à la fille.

— « Non ! Non ! » cria-t-elle, se jetant à mes pieds, en larmes, la tête posée sur mes sandales. « Je t'en prie, Maître ! Je t'en prie, Maître ! »

Quand elle leva la tête, elle vit mes yeux et y lut l'inflexibilité du mâle goréen.

Sa lèvre inférieure trembla. Elle baissa la tête.

— « Quel est son nom ? » demandai-je à Samos.

— « Elle aura le nom que je lui donnerai, » intervint Rim.

Elle gémit, désespérée, dépouillée de son nom. L'esclave goréen, aux yeux de la loi goréenne, est un animal et n'a, légalement, aucun titre à un nom.

— « Dans quelle chambre installerons-nous cet homme ? » s'enquit un des gardiens casqués.

— « Conduisez-le, » répondit Samos, « dans une grande chambre, bien meublée, une de celles où nous logeons les Marchands d'Esclaves de haut rang, venus de cités lointaines. »

— « La chambre torienne ? » demanda le gardien.

Samos acquiesça. Tor est une ville opulente du désert, célèbre pour ses splendeurs, son confort et ses plaisirs.

Rim fit lever la fille en la prenant par les cheveux, la tira en arrière, l'obligeant à arquer le corps.

— « Va dans la chambre torienne, » lui ordonna-t-il, « prépare-moi un bain, de la nourriture et des vins, puis va chercher ce qu'il te faut, clochettes et maquillage, pour satisfaire mes sens ! »

— « Oui, Maître, » répondit la fille.

Il lui tordit davantage les cheveux, lui arquant douloureusement le dos.

« Veux-tu que je me soumette tout de suite ? » supplia-t-elle.

— « Fais ! » dit-il.

Elle tomba à genoux devant lui, leva la tête et le regarda.

— « Je serai ton esclave, » dit-elle. Puis elle s'assit sur les talons, baissa la tête, leva les bras tendus, les poignets croisés, dans la position où on les attache. Elle était très belle. « Je suis ton esclave, » reprit-elle, « Maître. »

— « Va vite dans la chambre torienne ! » ordonna Rim. « Dans son intimité, j'aurai besoin de mon esclave. »

— « Ne puis-je donc pas solliciter un nom ? » demanda-t-elle.

Il la dévisagea.

— « Cara, » dit-il.

Elle avait reçu un nom.

« Va, Cara, » reprit-il.

— « Oui, » souffla-t-elle, « Maître. » Elle se leva d'un bond et, pleurant, quitta rapidement la salle.

— « Capitaine, » dit Rim, se tournant vers moi, « je te remercie pour la fille. »

Je hochai la tête.

« Et toi, Noble Samos, » reprit Rim avec audace, « j'aimerais que tu fasses venir un de tes employés, un Métallurgiste, pour qu'il retire ce collier. »

Samos hocha la tête.

« En outre, » poursuivit Rim, « j'aimerais que tu me fasses porter la clé du collier de Dame Cara, afin que je puisse le retirer, et que tu m'en fournisses un autre. »

— « Très bien, » dit Samos. « Que faut-il graver dessus ? »

— « Simplement, » suggéra Rim : « JE M'APPELLE CARA. J'APPARTIENS À RIM, LE HORS-LA-LOI. »

— « Parfait, » dit Samos.

— « De plus, » reprit Rim, « avant de me retirer dans la chambre torienne, j'aimerais disposer d'une épée, avec son fourreau, d'un poignard et d'un arc, le grand arc, avec des flèches. »

Rim souhaitait être armé.

— « Appartenais-tu à la Caste des Guerriers ? » m'enquis-je.

Il m'adressa un sourire.

— « Peut-être, » dit-il.

Je lui jetai la bourse d'où j'avais tiré les pièces d'or qui avaient acheté sa liberté et la fille mince, arrogante, qui était devenue son esclave.

Il prit la bourse, sourit, puis la jeta à Samos qui la saisit au vol.

Il pivota sur lui-même.

« Il me faut des armes, » dit-il à un des gardiens. « Conduis-moi à votre armurerie. »

Il sortit, suivi par les deux gardiens, sans un regard en arrière.

Samos soupesa l'or.

— « Il paie correctement son hébergement, » fit-il remarquer.

Je haussai les épaules.

— « La générosité, » soulignai-je, « est la prérogative de l'homme libre. »

Pour Rim, l'or ne signifiait manifestement rien. Je le soupçonnai, à ce moment-là, d'avoir appartenu à la Caste des Guerriers.

— « Crois-tu, » demanda Samos, « que tu le reverras un jour ? »

— « Oui, » répondis-je. « Je le crois. »

Nous étions debout dans la salle immense, aux fenêtres hautes et étroites, lui vêtu de ses robes de Marchand d'Esclaves, moi de celles des Marchands ; mais je portais, dessous, le Rouge des Guerriers.

Les torches brûlaient.

Nous regardions, Samos et moi, le plateau avec ses cent carrés rouges et jaunes, ses pièces lestées.

— « L'Ubar à la Neuvième de l'Ubar, » annonça Samos. Il me regarda.

Il avait bien préparé son coup.

— « L'Ubar à la Deuxième de l'Ubar ! » lançai-je ; puis je pivotai sur moi-même, robes tourbillonnant, et pris la direction du portail, décidé à quitter la salle.

Devant la porte à armature de bronze, je me retournai.

Samos était immobile près du plateau. Il me regarda et écarta les bras.

— « Tu as gagné, » dit-il.

Je le dévisageai.

« Tu ne changeras pas d'avis ? » demanda-t-il.

— « Non, » déclarai-je.

JE ME RENSEIGNE

« **L**A-BAS ! » indiqua Rim, le bras tendu par tribord devant. « Sur la plage ! »

Son esclave, Cara, vêtue d'une courte tunique de laine, d'une seule pièce, tissée avec la laine du verr, sans manches, nu-pieds sur le pont, embellie par son collier, se tenait derrière lui et légèrement sur la gauche.

Je mis la main au-dessus des yeux.

« Lunette des Constructeurs, » dis-je.

Thurnock, membre de la Caste des Paysans, debout près de moi, me tendit la lunette.

Je la tirai, examinai la plage.

À l'extrémité opposée de la plage, je vis deux paires de poteaux inclinés. Il s'agissait de structures hautes et larges. Les poteaux étaient plantés profondément, loin les uns des autres, dans le sable ; les sommets, à l'endroit où la pente les faisait se rencontrer, avaient été joints et réunis par des chevilles. L'assemblage ressemblait à la lettre anglaise « A », mais sans la barre. À l'intérieur de chaque « A », les poignets attachés par de larges lanières de cuir passées dans des anneaux fixés sur les poteaux inclinés, était suspendue une fille, tout son poids étant soutenu par ses poignets. Toutes deux portaient de courtes peaux de Panthères des forêts. Il s'agissait de Panthères capturées. Elles avaient la tête baissée, leur chevelure blonde tombant devant leur corps. Leurs chevilles étaient attachées, avec des lanières de cuir, à des anneaux métalliques fixés aux parties inférieures des poteaux.

C'était un lieu d'échange, un point de rencontre.

C'est ainsi que les hors-la-loi exposent leur marchandise aux navires qui passent.

Nous étions cinquante pasangs au nord de Lydius, port situé à l'estuaire du Laurius. De l'autre côté de la plage, au loin, nous apercevions la lisière des immenses forêts du Nord.

Elles étaient très belles.

« En panne, » dis-je à Thurnock.

« En panne ! » cria-t-il à mes hommes.

Des hommes montèrent sur la longue vergue de la galère légère, à gréement latin, petit navire de guerre rapide de Port Kar. D'autres, sur le pont, tirèrent sur les longues cordes. Lentement, pli par pli la voile fut carguée. Nous la laisserions fixée à la vergue. On fit alors pivoter la vergue, parallèlement au navire, puis on l'abaissa. Nous ne descendîmes pas le mât. Il resta profondément enfoncé dans son puits. Nous n'allions pas à la bataille. Les rames étaient à présent rentrées et la galère tourna lentement sous l'effet du vent.

« Il y a un homme sur la plage, » annonçai-je.

Il avait le bras levé. Il était également vêtu de peaux. Ses cheveux étaient longs et broussilleux. Il avait une épée d'acier au côté.

Je tendis la lunette des Constructeurs à Rim qui était près de moi, appuyé au bastingage.

Il sourit.

— « Je le connais, » dit-il. « C'est Arn. »

— « De quelle cité ? » demandai-je.

— « Des forêts, » répondit Rim.

Je ris.

Rim rit également.

De toute évidence, cet homme était un hors-la-loi. À présent, derrière lui, pareillement vêtus de peaux, les cheveux attachés avec des lanières de peau de panthère tannée, se tenaient quatre ou cinq hommes, appartenant manifestement à sa bande. Certains avaient des arcs, d'autres des javelots.

L'individu que Rim avait appelé Arn, un hors-la-loi, approcha, passant devant les deux structures, se dirigeant vers la mer.

Il fit le geste traditionnel indiquant le désir de commercer, faisant comme s'il nous prenait quelque chose, puis comme s'il donnait quelque chose en échange.

Une des filles suspendues aux structures leva la tête et, désespérément, regarda notre navire, au loin, sur les eaux vertes de Thassa.

Cara regarda les femmes attachées, impuissantes, aux structures, l'homme se dirigeant vers le rivage et les autres, de l'autre côté de la plage, derrière lui, derrière les structures.

« Les hommes sont des monstres ! » s'écria-t-elle. « Je les déteste ! »

Je répondis également par le geste indiquant le désir de commercer et l'homme qui se tenait sur la plage leva les bras, indiquant qu'il avait compris, puis tourna le dos et remonta, lourdement, dans le sable de la plage, en direction de ses compagnons.

Les poings de Cara étaient serrés. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Si cela ne t'ennuie pas, Rim, » dis-je, « ton esclave pourrait aller chercher du vin dans le sable de la cale inférieure. »

Rim, le hors-la-loi, sourit.

Il se tourna vers Cara.

— « Va chercher du vin ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle, et elle s'éloigna rapidement.

Cette galère, une de mes plus rapides, la *Tesephone* de Port Kar, avait quarante rames, vingt de chaque côté. Elle n'avait qu'un gouvernail, celui-ci se trouvant à tribord. Comme les autres navires de sa classe, elle avait un faible tirant d'eau. La cale supérieure fait à peine un mètre de haut. Ces navires ne sont pas conçus pour transporter une cargaison, sauf s'il s'agit de trésors ou d'esclaves de choix. Ils servent généralement aux patrouilles et aux liaisons. Les rameurs, comme sur presque toutes les galères de guerre goréennes, sont des hommes libres. Les esclaves servent seulement sur les galères de commerce, les navires ronds, enchaînés dans la cale de nage, sous les ordres du Maître de Nage. Sur les navires de guerre, les bancs des rameurs se trouvent sur le pont supérieur, exposés aux intempéries. C'est là qu'on vit et qu'on, mange. Lorsque le temps est mauvais, si le vent n'est pas trop fort, ou bien lorsqu'il fait très chaud, on tend parfois une toile, sur des poteaux, au-dessus des bancs. Cela abrite les rameurs. Il n'est pas agréable de dormir dans la cale, car la ventilation n'y est pas bonne. En fait, la « cale inférieure » n'est pas une cale, même en comparaison avec la cale supérieure, qui est très exigüe. Ce n'est, en fait, que l'espace entre la quille et le plancher de la cale supérieure. C'est un espace d'approximativement cinquante centimètres de haut, noir, froid et humide. Cet espace, en outre, en son centre, à peu près au milieu du navire et vers l'arrière, contient le fond de cale. C'est l'eau qui entre inévitablement entre les planches enduites de goudron, battues par la houle, qui se dilatent et se resserrent. Elle est généralement croupie et saumâtre. On pompe le fond de cale une fois par jour par beau temps ; deux fois ou plus quand la mer est grosse. La *Tesephone*, comme presque toutes les galères, est lestée avec du

sable, entreposé dans la cale inférieure. Si elle est chargée, ce qui a pour effet d'augmenter son tirant d'eau, on peut jeter du sable. Ce type de navire fonctionne au mieux de ses capacités lorsque le pont se trouve entre un mètre et un mètre cinquante au-dessus de l'eau. On peut retirer ou ajouter du sable pour parvenir aux conditions optimales de stabilité ou de vitesse. Faute d'être correctement lesté, naturellement, le navire est à la merci de la mer. En général, le sable de la cale inférieure est très frais, et on y enfouit très souvent les produits périssables tels que les œufs ou les bouteilles de vin.

« Approche, » dis-je à Thurnock, « mais ne nous échoue pas. » Les galères goréennes, du fait qu'elles ont un faible tirant d'eau, sont souvent échouées. La nuit, on campe fréquemment à terre. Je n'avais pas l'intention, en cette occurrence, d'échouer la galère. Je voulais qu'elle soit à flot, à quelques mètres du rivage. Avec les hommes aux rames, prêts, et d'autres armés de gaffes, elle pourrait gagner rapidement, sur un ordre, des eaux plus profondes.

Thurnock cria ses ordres.

La grosse tête de tarn, surmontant la proue de la *Tesephone*, avec ses grands yeux sculptés et peints, tourna lentement vers la plage.

Les deux Panthères suspendues aux structures avaient été détachées.

Je quittai mes robes de Capitaine, ne gardant que ma tunique. À la main, j'avais mon épée, dans son fourreau, la ceinture-baudrier enroulée autour du fourreau.

Rim se prépara également.

Cara se tenait alors près de nous. Elle paraissait légèrement écoeurée, parce qu'elle était allée dans la cale inférieure, mais l'air lui rendrait des couleurs. Elle avait beaucoup de sable humide sur les genoux, les jambes, les mains et jusqu'aux coudes. Il y avait également du sable sur sa courte tunique d'esclave.

Elle avait deux bouteilles de vin, du vin de Ka-la-na rouge des vignobles d'Ar, réputés comme étant parmi les meilleurs de tout Gor.

« Va également chercher, » dit Rim, « des gobelets. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Ses cheveux étaient attachés avec un ruban de laine blanche. Elle était très jolie, son esclave.

« Rentrez les rames ! » cria Thurnock. « Prenez les gaffes ! »

Nous étions à quelques mètres du rivage. J'entendis les quarante rames glisser à l'intérieur. Je vis deux marins, un par tribord avant, l'autre par bâbord arrière, peser sur les longues gaffes de bois de Tem noir, qui s'arquèrent sous l'effet des pressions exercées sur elles.

La *Tesephone* hésita, recula légèrement, puis se balança tranquillement sous l'effet de la houle.

Deux autres gaffes furent plantées à l'arrière afin que le ressac, roulant vers la plage, ne fasse pas tourner le navire.

Encore un mètre, et nous aurions entendu le sable crisser doucement sous la coque.

Thurnock avait bien manœuvré.

La tête de tarn de la proue, se balançant légèrement, bougeant à peine, regardait la plage.

La *Tesephone* était immobile.

Je sautai par-dessus bord, tenant mon épée, dans son fourreau, la ceinture-baudrier enroulée autour du fourreau, au-dessus de ma tête.

L'eau était très froide. Elle m'arrivait à la ceinture.

Un bruit d'éclaboussement, derrière moi, m'apprit que Rim m'avait imité.

Je me dirigeai vers la plage.

Me retournant, je vis Thurnock soulever Cara au-dessus du bastingage, avec le vin et son sac de gobelets, puis la mettre dans les bras de son Maître, Rim.

Il ne la porta pas, il la posa dans l'eau et me suivit.

Thurnock lui avait attaché les bouteilles au cou, afin que ce soit plus facile pour elle, et elle tenait le sac de gobelets au-dessus de la tête, afin qu'ils ne trempent pas dans l'eau salée. C'est ainsi qu'elle se dirigea vers la plage.

Je sentis le sable de la plage sous mes pieds. Je suspendis l'épée à mon épaule gauche, à la manière goréenne.

Je fis quelques mètres sur la plage.

Le sable était brûlant.

Les hors-la-loi, je constatai alors qu'ils étaient six, y compris leur chef, Arn, vinrent à notre rencontre, amenant les filles.

Elles portaient encore les peaux des Panthères. On leur avait attaché les poignets dans le dos. Elles étaient attachées l'une à l'autre par une grosse branche, dans laquelle on avait percé des trous, d'environ un mètre cinquante de long. Elle se trouvait sur leurs épaules. Chaque fille était attachée par le cou, au moyen d'une lanière de cuir, la lanière passant dans un trou, chaque trou étant à une quinzaine de centimètres de l'extrémité de la branche. La main puissante d'Arn, serrant la branche en son milieu, guidait les deux filles.

Nous nous rencontrâmes à quelques mètres de l'eau, sur le sable brûlant.

Arn, avec la branche, contraignit les filles à s'agenouiller. Puis, posant le pied sur la branche, il les força à mettre le front sur le sable. Quand il retira le pied, elles restèrent dans la même position.

« Rim ! » s'écriai Arn en s'esclaffant. « Je vois que tu t'es fait prendre par des femmes ! » Il riait.

Rim n'avait pas voulu porter de casquette, ou tout autre couvre-chef, pas même un casque, pour cacher sa honte. Ses cheveux avaient nettement repoussé, mais ce qu'on lui avait fait était toujours évident, et le resterait encore pendant quelques semaines. Rim, et je l'admirais pour cette raison, n'avait pas voulu cacher la honte qui lui avait été imposée.

— « Faut-il que nous réglions cette question avec l'épée ? » demanda-t-il à Arn.

— « Non ! » répondit Arn en riant toujours. « Nous avons des choses plus importantes à discuter. »

Nous nous assîmes les jambes croisées sur le sable, Cara s'agenouillant près de nous.

— « Du vin ! » ordonna Rim.

Aussitôt, la jeune esclave se prépara à nous servir.

— « Quelles sont les nouvelles ? » s'enquit Arn.

— « Nous avons vogué sur Thassa, » dit Rim. « Nous ne sommes que des marins ignorants. »

— « Il y a juste quatre jours, » annonça Arn, « déguisé en marchant ambulant, je suis allé à Lydius. »

— « As-tu fait de bonnes affaires ? » s'enquit Rim.

— « J'ai réussi à échanger la menace de l'acier contre quelques pauvres babioles en or, » répondit Arn.

— « Les affaires sont bonnes, » commenta Rim.

Cara s'agenouilla près de Rim et versa du vin dans son gobelet. Il le prit, sans la regarder.

Elle servit également les autres, puis alla s'agenouiller à l'écart.

— « Mais j'ai rencontré, dans une taverne, » continua Arn, « une fille vêtue d'une tunique

courte, bien que libre, petite, aux cheveux noirs et aux yeux noirs, appelée Tina, avec une oreille fendue. »

Quelques filles libres, sans famille, survivaient, comme elles le pouvaient, dans certains ports. Le fait qu'elle eût l'oreille fendue indiquait qu'un Magistrat l'avait jugée coupable de vol. L'oreille fendue est la première peine du voleur capturé, dans presque toutes les cités goréennes, qu'il soit mâle ou femelle. La deuxième fois, lorsqu'il s'agit d'un homme, on coupe la main gauche ; la troisième, on coupe la main droite. Lorsqu'il s'agit d'une femme, la deuxième fois, elle est réduite en esclavage.

« Flairant mon or, » poursuivit Arn, « et feignant un désir irrésistible, elle supplia de me servir dans une alcôve. »

Rim se mit à rire.

« Ce qu'elle m'a fait boire, » révéla Arn avec un sourire, « était drogué. Je me suis réveillé à l'aube, avec une terrible migraine. Ma bourse avait disparu. »

— « Les temps sont durs, » souligna Rim.

— « J'ai prévenu un Magistrat, » reprit Arn en riant, lui aussi, « mais malheureusement, il y avait là quelqu'un qui se souvenait bien de moi, une personne avec qui j'avais été en affaires. » Il se donna une claque sur le genou. « Les soldats se sont lancés à ma poursuite et, sur les toits et dans les forêts, j'ai eu bien du mal à leur échapper. »

— « Les temps sont vraiment durs, » soupira Rim.

— « C'est bien vrai, » admit Arn.

Il tendit son gobelet à Cara qui s'empressa de le remplir. Elle remplit également les autres gobelets. Quand elle eut terminé, Rim lui ordonna, d'un signe de tête, de s'agenouiller près de lui, légèrement en retrait. Elle obéit, gardant les bouteilles de vin.

« Bien, » conclut Arn, « je suppose que vous êtes venus faire des affaires avec nous. » Il me regarda.

— « Y avait-il d'autres nouvelles, à Lydius ? » demanda Rim sur le ton de la conversation.

— « Les bonnes fourrures de sleens se vendent à présent un tarsk d'argent, » répondit Arn. Puis il tendit une nouvelle fois son gobelet à Cara. « Du vin ! » dit-il.

Elle remplit son gobelet.

Arn la regarda attentivement. Je me rendis compte qu'elle lui plaisait.

Elle reprit sa place, près de Rim et légèrement derrière lui.

Je m'aperçus qu'elle avait peur. Elle craignait de changer de mains.

Je tendis également mon gobelet et elle se leva, me servit, servit également les autres, terminant par Rim.

— « Que se passe-t-il d'autre à Lydius ? » demandai-je.

Arn sourit.

— « Marlenus d'Ar, » nous apprit-il, « était à Lydius il y a cinq jours. »

Je ne trahis aucune émotion.

— « Que fait le grand Ubar si loin d'Ar ? » s'enquit Rim.

— « Il traque Verna, » répondit Arn.

Je crus percevoir un mouvement presque imperceptible des épaules d'une des Panthères, le front posé sur le sable, la branche attachée sur la nuque.

« Il a déjà capturé Verna, » reprit Arn, « mais elle s'est échappée. » Il me regarda. « Cela n'a pas fait plaisir à Marlenus, » ajouta-t-il.

— « En outre, » précisa un de ses hommes, « on dit que sa fille est l'esclave de Verna. »

Arn rit.

— « Où est Marlenus, à présent ? » demandai-je.

— « Je l'ignore, » répondit Arn. « Mais, de Lydius, il devait remonter le Laurius sur deux cents pasangs. Ensuite, il devait entrer dans la forêt. »

— Voyons ces femmes, » proposa Rim, montrant les Panthères d'un geste du bras.

— « Redressez-vous ! » ordonna Arn.

Aussitôt, les filles levèrent la tête, secouèrent leurs cheveux qui s'étalèrent sur leurs épaules, par-dessus la branche. Elles étaient blondes, aux yeux bleus, comme le sont de nombreuses Panthères. Elles étaient fières. Elles étaient agenouillées dans la position des Esclaves de Plaisir, sachant que c'était ce qu'on attendait d'elles.

Elles étaient toutes deux très belles.

— « Tout à fait ordinaires, ces filles, » estima Rim.

Des éclairs de colère brillèrent dans les yeux des prisonnières.

— « Elles sont magnifiques ! » protesta Arn.

Rim haussa les épaules.

Les filles restèrent à genoux, fières et furieuses, tandis qu'on coupait rapidement, rudement, les courtes tuniques de peau qu'elles portaient.

Elles étaient incroyablement belles.

— « Ordinaires, » déclara Rim.

Les filles en eurent le souffle coupé.

Arn n'était pas content.

Rim fit signe à Cara.

« Debout, Esclave, » dit-il, « et quitte ta tunique ! »

Furieuse, Cara obéit.

« Enlève aussi le ruban, » ajouta Rim.

Elle tira le ruban de laine, libérant sa chevelure.

« Les mains sur la nuque, la tête droite, et tourne sur toi-même, » reprit Rim.

Furieuse, Cara obéit, examinée sur la plage.

« Voilà, » indiqua Rim, « une femme. »

Arn la regarda, manifestement impressionné.

Elle était, effectivement, belle, plus belle peut-être que les Panthères. Toutes ces femmes étaient incroyablement belles.

« Habille-toi ! » dit Rim à Cara.

Rapidement, reconnaissante, elle obéit, enfilant la courte tunique de laine et attachant sa chevelure avec le ruban de laine. Puis elle s'agenouilla à nouveau, près de son Maître et légèrement en retrait. Elle garda la tête baissée. Elle étouffa un sanglot. Personne ne fit attention à elle. C'était une esclave.

— « Comme nous sommes amis et que nous nous connaissons depuis de nombreuses années, » commença Arn d'un air affable, « je suis prêt à te laisser ces deux beautés à dix pièces d'or chacune, dix-neuf si tu prends les deux telles quelles. »

Rim se leva.

— « Il n'est pas question de faire des affaires ici ! » déclara-t-il.

Je me levai également. Néanmoins, il me fallait au moins une de ces femmes. Cela faisait partie du plan destiné à obtenir des informations concernant les déplacements de la bande de Verna. J'étais persuadé qu'au moins une de ces filles détenait des indices intéressants sur l'objet de ma quête. C'était pour cette raison que nous étions venus à ce point de rencontre.

— « Neuf pièces d'or la tête, » dit Arn, se levant lui aussi.

— « Ramasse les gobelets et le vin ! » ordonna Rim à Cara. Elle obéit.

— « Dix-sept pour la paire, » proposa Arn.

— « Tu m’insultes, » fit valoir Rim. « Ce sont des femmes brutes, même pas marquées, sortant tout droit de la forêt. »

— « Elles sont magnifiques, » insista Arn.

— « Ordinaires, » déclara Rim.

— « À ton avis, que valent-elles ? » s’enquit Arn.

— « Nous paierons, » dit Rim, « quatre disques de cuivre au tarn pour chaque fille. »

— « Sleen ! » s’écria Arn. « Sleen ! »

Les filles poussèrent des cris de colère.

— « Cinq par tête, » concéda Rim.

— « À Ar, » protesta Arn, « ces femmes se vendraient dix pièces d’or chacune ! »

— « Peut-être, » admit Rim, « mais nous ne sommes pas à Ar. »

— « Je refuse de vendre à moins de dix pièces d’or la tête ! » déclara Arn.

— « Tu pourrais peut-être aller les vendre à Lydius, » suggéra Rim.

Je souris.

« Ou bien à Laura. »

Rim était rusé. Il serait extrêmement dangereux de conduire les femmes dans ces villes. Arn, hors-la-loi, le savait très bien. Nous, nous pourrions facilement vendre ces femmes à Laura ou, plutôt, à Lydius, mais un hors-la-loi aurait toutes les difficultés du monde à faire de même.

Rim, suivi par Cara et moi, prit la direction de la *Tesephone*.

Arn, furieux, lui emboîta le pas.

— « Cinq par tête ! » explosa Arn. « C’est mon dernier prix ! »

— « Je pense, » laissa entendre Rim, « que de nombreux navires vont passer et que tu trouveras preneur. »

À cette période de l’année, selon Rim, peu de navires venaient aux points de rencontre. Le début du printemps était la meilleure période, afin qu’il soit possible de former partiellement les filles avant les fêtes de printemps et d’été de nombreuses cités.

C’était déjà le milieu de l’été.

— « Je suis prêt à les échanger contre cette fille, » proposa Arn, montrant Cara.

Rim regarda Cara. Elle portait le vin et les gobelets. Elle était immobile, du sable jusqu’aux chevilles, dans sa courte tunique blanche et sans manches, les cheveux attachés avec un ruban de laine blanche.

Ce qu’elle souhaitait ne comptait pas.

Ses yeux exprimaient la peur ; sa lèvre inférieure tremblait.

Déciderait-il de l’échanger ?

— « Retourne au navire ! » ordonna Rim.

Cara tourna sur elle-même, trébuchant dans le sable, en larmes, puis entra dans l’eau.

Thurnock prit le vin et les gobelets qu’elle lui tendit, puis la fit monter à bord.

Elle tremblait.

Nous entrâmes dans l’eau, Rim et moi, nous dirigeant vers la *Tesephone*.

— « Deux pièces d’or par tête ! » cria Arn.

Rim se retourna.

— « Cinq disques de cuivre au tarn par tête, » répondit-il.

— « J’ai beaucoup d’or ! » cria Arn. « Tu m’insultes ! »

— « Tu t’es fait voler ta bourse à Lydius, » lui rappela Rim, « par une petite voleuse à l’oreille fendue qui s’appelle Tina. »

Sur la plage, les hommes d’Arn partirent d’un grand rire. Il se retourna et les foudroya du

regard. Ils s'efforcèrent de contenir leur hilarité. Puis Arn se tourna à nouveau vers Rim et éclata de rire à son tour.

— « Alors, » dit-il, « que proposes-tu vraiment ? »

Rim eut un sourire ironique.

— « Un tarsk d'argent par tête. »

— « Les femelles sont à toi, » conclut Arn en riant toujours. Un de ses hommes détacha la branche fixée au cou des filles puis, les prenant par les cheveux, les poussa vers la mer.

Je sortis deux tarsks d'argent de la bourse que je portais à la ceinture et les jetai à Arn.

Rim prit les filles par les cheveux et les poussa dans l'eau. Elles avaient toujours les mains attachées dans le dos.

Je pris la main tendue de Thurnock et me hissai à bord.

Rim et les deux femmes étaient alors près du navire.

« Tu ne pourras pas nous briser ! » dit l'une d'entre elles.

Rim leur maintint la tête sous l'eau pendant plus d'une ehn. Quand il les redressa, elles avaient les yeux dilatés, elles crachaient et suffoquaient, les poumons hurlant leur désir d'air.

Elles ne se débattirent guère quand on les hissa à bord.

« Enchaîne-les sur le pont ! » dis-je à Thurnock.

« Celui-ci, » dit la Panthère, piquant la silhouette suspendue avec son poignard, « est intéressant... il nous a procuré beaucoup de plaisir, avant que nous ne nous lassions de lui. »

C'était le lendemain après-midi de notre transaction avec Arn, le hors-la-loi.

Nous avons pris la direction du Nord, suivant la côte occidentale de Thassa, les forêts sur notre droite. Nous étions à une dizaine de pasangs du point de rencontre où nous avions, la veille, acheté les deux Panthères.

Les hors-la-loi mâles et femelles ne s'opposent guère aux points de rencontre. Chacun défend son marché.

À ma connaissance, jamais une femme n'a été réduite en esclavage à un point de rencontre, tandis qu'elle vendait ses marchandises, jamais un homme n'a été capturé à un point de rencontre, tandis qu'il exposait et marchandait ses prisonnières. Si les points de rencontre n'étaient pas sûrs, les hommes et les femmes s'y tendant des embuscades, le système des points de rencontre perdrait pratiquement tout intérêt. La permanence du point, et sa sécurité, sont les conditions essentielles au commerce.

« Une femme faible et riche serait certainement prête à le payer un bon prix, » affirma la fille.

— « Oui, » admit Rim, « il semble robuste et beau. »

Une autre Panthère, derrière l'homme, lui donna soudain un violent coup de fouet.

Il poussa un cri de douleur.

Sur son crâne, une bande allant du front à la nuque, avait été récemment rasée.

Les femmes avaient planté deux poteaux dans le sable, fixant une transversale au sommet. Les poignets de l'homme, largement écartés, étaient attachés à cette barre transversale avec des lanières de cuir. Il était nu. Il était suspendu à une trentaine de centimètres du sol. Ses jambes, très écartées, étaient attachées aux poteaux.

Derrière cette structure, légèrement sur le côté, s'en dressait une autre. Une autre épave misérable y était suspendue, exposée aux acheteurs éventuels par les Panthères.

Il avait également le crâne rasé.

« C'est à ce point de rencontre, » précisa Rim, « que j'ai été moi-même vendu. »

La Panthère, Sheera, chef d'une bande, s'assit sur le sable chaud.

— « Marchandons, » dit-elle.

Elle était assise les jambes croisées, comme un homme. Ses filles formaient un demi-cercle autour d'elle.

Sheera était forte, avec des cheveux noirs ; elle portait au cou un collier de griffes et des chaînes en or. Des bracelets d'or torsadé ornaient ses bras bruns. À la cheville gauche, elle portait un bracelet de coquillages percés. À la ceinture, elle avait un fourreau de poignard. Elle avait le poignard à la main et, tout en parlant, jouait avec, l'enfonçant dans le sable.

— « Sers du vin ! » dit Rim à Cara.

Rim et moi, comme nous l'avions fait avec Arn et ses hommes, discutâmes avec Sheera et ses filles.

Cara, l'esclave, exactement comme elle l'avait fait avec Arn et ses hommes, servait le vin. Les filles, comme les hommes, ne faisaient pas attention à elle. Car c'était une esclave.

Je relevai au passage l'absence d'intérêt et d'attention de la part des Panthères. Elles n'estimaient pas appartenir à la même race qu'un animal comme elle.

Je n'avais pas envie d'acheter des hommes mais les informations que je pourrais tirer des Panthères m'intéressaient. Et ces filles étaient libres. Elles possédaient probablement des renseignements.

— « Du vin, Esclave ! » dit Sheera.

— « Oui, Maîtresse, » souffla Cara, remplissant son gobelet.

Sheera lui adressa un regard méprisant. La tête baissée, Cara recula.

Les Panthères sont arrogantes. Elles vivent à l'écart dans les forêts du Nord, chassant, capturant des esclaves et pillant. Elles ne respectent rien ni personne, à l'exception d'elles-mêmes et des animaux qu'elles chassent : les robustes panthères des forêts et les sleens, rapides et sinueux.

Je peux comprendre que ces femmes haïssent les hommes, mais je ne vois guère pourquoi elles détestent autant les femmes. En fait, elles respectent davantage les hommes, quelles traquent et qui les traquent, les considérant comme des ennemis valeureux, que les femmes qui n'appartiennent pas à leur clan. Elles estiment apparemment que toutes les femmes, captives ou libres, sont des créatures faibles, dérisoires, totalement différentes d'elles-mêmes. Elles détestent sans doute surtout les belles esclaves, et Cara entraînait manifestement dans cette catégorie. Je ne comprends pas très bien pourquoi elles vouent une telle haine aux autres représentantes de leur sexe. Je suppose que c'est sans doute parce que, au fond de leur cœur, elles se détestent elles-mêmes, et leur féminité. Peut-être voudraient-elles être des hommes ; je ne sais pas. Il semble qu'elles aient terriblement peur d'être féminines, et qu'elles craignent surtout de prendre conscience de cette féminité entre les bras d'un homme puissant. On dit que les Panthères, une fois conquises, sont des esclaves extraordinaires. Ces choses-là m'échappent un peu.

Sheera fixa sur moi ses yeux noirs et féroces. Elle enfonça son poignard dans le sable. C'était une fille robuste, excitante. Elle était assise comme un homme, les jambes croisées. Au cou, elle portait un collier de griffes et de chaînes en or. À la cheville gauche, elle avait un bracelet de coquillages percés.

— « Que proposes-tu pour ces deux esclaves ? » s'enquit-elle.

— « Je pensais trouver Verna la hors-la-loi, » dis-je, « à ce point de rencontre. Est-il vrai qu'elle vient souvent vendre ici ? »

— « Je suis l'ennemie de Verna, » déclara Sheera. Elle enfonça de nouveau son poignard dans le sable.

— « Oh, » fis-je.

— « Beaucoup de filles viennent vendre à ce point, » reprit Sheera. « Verna ne vend pas aujourd'hui. C'est Sheera qui vend. Combien proposes-tu ? »

— « J'espérais rencontrer Verna, » répétais-je.

— « J'ai entendu dire, » intervint Rim, « que la marchandise de Verna est de meilleure qualité. »

Je souris. Je me souvins que Rim avait été vendu par Verna et sa bande. Rim, pour un hors-la-loi, n'était pas stupide.

— « Nous vendons ce que nous prenons, » répliqua Sheera. « Parfois, Verna a de la chance, parfois pas. » Elle se tourna vers moi. « Que proposes-tu pour ces deux esclaves ? » demanda-t-elle.

Je regardai les deux épaves misérables suspendues à l'intérieur des structures.

Ils avaient été beaucoup battus, avaient travaillé dur et longtemps. Les femmes féroces les avaient probablement violés de nombreuses fois.

Ils ne constituaient pas l'objectif de ma venue au point de rencontre, mais je ne voulais pas les laisser à la merci des Panthères. Je ferais une offre.

Sheera regardait attentivement Rim. Elle sourit. Elle tendit son poignard dans sa direction.

« Toi, » dit-elle, « tu as porté les chaînes des Panthères ! »

— « Ce n'est pas impossible, » admit Rim.

Sheera et ses compagnes rirent.

— « Tu es un individu intéressant, » reprit Sheera, s'adressant à Rim. « Tu as de la chance de te trouver à un point de rencontre. Autrement, nous pourrions être tentées de t'enchaîner. » Elle rit. « Je crois que j'aimerais bien t'essayer, » conclut-elle.

— « Es-tu bon ? » demanda une fille à Rim.

— « Les hommes, » dit Sheera, « sont de délicieux esclaves. »

— « Les Panthères, » répliqua Rim, « ne sont pas non plus de mauvaises esclaves. »

Les yeux de Sheera étincelèrent. Elle enfonça violemment son poignard dans le sable, jusqu'à la garde.

— « Les Panthères, » fit-elle d'une voix sifflante, « ne sont pas des esclaves ! »

Il ne me parut pas opportun de confier à Sheera qu'à bord de la *Teseophone*, nues, enchaînées dans la cale supérieure, bâillonnées et portant un capuchon d'esclave, se trouvaient deux Panthères. Je les avais enfermées dans la cale, bâillonnées et encapuchonnées, afin qu'elles ne soient pas visibles et ne puissent crier. Je ne voulais pas que leur présence, ou un indice quelconque de leur présence, compliquât la transaction. Après les avoir soigneusement interrogées, je les vendrais à Lydius.

— « Tu as indiqué, » rappelai-je à Sheera, « que tu étais une ennemie de Verna ? »

— « Je suis son ennemie, » répondit Sheera.

— « Nous aimerions faire sa connaissance, » dis-je. « Saurais-tu, par hasard, où on peut la trouver ? »

Sheera plissa les paupières.

— « N'importe où, » dit-elle.

— « On raconte, » repris-je, « qu'elle rôde parfois au nord de Laura. »

Un éclair fugace, dans les yeux de Sheera, m'apprit ce que je voulais savoir.

— « Peut-être, » répondit-elle, haussant les épaules.

Je tenais l'information concernant Verna d'une fille qui avait récemment été esclave dans ma Demeure, une certaine Elinor. Elle appartenait désormais à Rask de Treve.

La réponse involontaire des yeux de Sheera avait confirmé ma conviction.

C'était, naturellement, une chose de connaître la région, et une autre de trouver le camp de Verna, ou bien le cercle de danse de sa bande. Toute bande de Panthères a généralement un camp semi-permanent, surtout en hiver, mais chaque bande a également un cercle de danse. Les Panthères, lorsque leur féminité refoulée devient trop douloureuse, s'y réunissent pour danser la frénésie de leurs désirs. En outre, c'est souvent là que les hommes sont réduits en esclavage.

Rim avait été capturé par Verna, mais il avait été enchaîné, violé et réduit en esclavage à proximité du point de rencontre où il avait été vendu, le point où nous nous trouvions. Il connaissait moins bien que moi les habitudes de Verna et de sa bande. Nous savions tous deux, bien entendu, quelles se déplaçaient beaucoup.

— « Le camp de Verna, » dis-je à Sheera sur le ton de la conversation, « n'est pas seulement au nord de Laura, mais aussi à l'ouest. »

Elle parut stupéfaite. Une nouvelle fois, je lus dans ses yeux. Je m'étais trompé. Le camp de Verna, dans ces conditions, se trouvait au nord-est de Laura.

— « Veux-tu acheter ces esclaves ou non ? » demanda rageusement Sheera.

Je souris.

— « Oui, » dis-je.

J'avais à présent tous les renseignements que j'espérais obtenir au point de rencontre. Il était peut-être imprudent d'essayer d'en obtenir davantage. Sheera, chef, femme extrêmement intelligente, comprenait sans doute qu'elle avait involontairement fourni des informations. Son poignard lacérait le sable. Elle ne me regardait pas. Elle était manifestement irritée, extrêmement méfiante. J'espérais arracher des renseignements plus précis aux Panthères enchaînées à bord du navire. Les Panthères connaissent en général les territoires des autres bandes. Elles connaîtraient sans doute, approximativement, les emplacements des divers camps, et des cercles de danse. J'avais peu de chances d'arracher ces informations à des femmes libres. Toutefois j'espérais pouvoir les obtenir, grâce à un interrogatoire, des captives enchaînées, à ma merci, à bord de la *Tesephone*. Ensuite, je les vendrais. Ce que j'avais appris au point de rencontre confirmait l'information d'origine, l'enrichissait légèrement et me permettrait, à cette lumière, de porter un jugement sur les réponses des captives. Je souris intérieurement. Elles parleraient. Ensuite, quand elles auraient dit ce que je voulais savoir, je les vendrais à Lydius.

« Un poignard d'acier par esclave, » proposai-je à Sheera, « et vingt pointes de flèches en acier pour chaque. »

— « Quarante pointes de flèches pour chaque, et les poignards, » dit Sheera, lacérant toujours le sable.

Il me parut évident qu'elle n'avait guère envie de marchander. Le cœur n'y était pas. Elle était en colère.

— « Très bien, » dis-je.

— « Et une Pierre de bonbons, » ajouta-t-elle, levant brusquement la tête.

— « Très bien, » dis-je.

— « Pour chaque ! » exigea-t-elle.

— « Très bien, » répétais-je.

Elle se donna des claques sur les genoux et rit. Les filles paraissaient ravies.

Il y avait peu de sucre, dans les forêts sauf, naturellement, dans certaines baies, et les bonbons acidulés semblables à ceux que les enfants peuvent acheter dans les boutiques d'Ar ou de Ko-ro-ba, constituaient un mets de choix pour les Panthères des forêts désertes.

On savait que, entre les bandes des forêts, un mâle s'échangeait parfois contre une

poignée de bonbons semblables. Néanmoins, lorsqu'elles traitaient avec des hommes, les filles exigeaient généralement, et obtenaient, des produits de plus grande valeur tels que des poignards, des pointes de flèches, de petites pointes de javelots ; parfois des anneaux, des bracelets, des colliers et des miroirs ; parfois des filets et des pièges à esclave, qui leur servaient pour la chasse ; parfois des chaînes et des menottes, avec lesquelles elles attachaient leurs prises.

Je fis apporter les marchandises, ainsi qu'une balance pour peser les bonbons.

Sheera et ses filles regardèrent attentivement, ne faisant pas confiance aux hommes, et comptèrent deux fois les pointes de flèches.

Satisfaite, Sheera se leva.

— « Prends les esclaves ! » déclara-t-elle.

Les hommes de la *Tesephone* coupèrent les liens des deux épaves nues.

Ils s'effondrèrent sur le sable, incapables de se tenir debout. Je leur fis mettre des chaînes.

— « Portez-les sur le navire ! » ordonnai-je à mes hommes.

Les filles, tandis qu'on portait les esclaves jusqu'à la mer, se massèrent autour d'eux, leur crachant dessus, les frappant, les injuriant et se moquant d'eux.

— « Celui-ci, » dit une fille, « sera à sa place, enchaîné au banc d'une galère. »

— « Celui-ci, » dit Sheera, piquant l'épaule de l'autre avec son poignard, « n'est pas mauvais. » Elle rit. « Vends-le à une femme riche. »

Il détourna la tête, les yeux fermés, esclave.

Les esclaves mâles, sur Gor, ne sont pas particulièrement précieux et ne se vendent pas cher. L'essentiel de la main-d'œuvre se compose d'hommes libres. En général, on utilise les esclaves mâles dans les galères de commerce, les mines et les grandes fermes. En outre, ils servent fréquemment de porteurs dans les ports. Toutefois, ils peuvent peut-être s'estimer heureux d'être encore en vie, même à ce prix. Les hommes capturés à la guerre, dans la prise de cylindres ou de villages, ou bien dans le pillage des caravanes, sont généralement massacrés. Les femmes constituent l'essentiel du marché goréen des esclaves. L'homme est cher lorsqu'il se vend un tarsk d'argent mais une fille ordinaire, de Basse Caste, si elle réagit correctement à la Caresse du Fouet roulé exercée du commissaire-priseur, se vendra le même prix, ou davantage. Une exception à ces bas prix est celui que l'on paie les esclaves de femmes, beaux mâles, vêtus de soie, capables d'entretenir les compartiments d'une femme. Ils peuvent atteindre des prix comparables à ceux de filles moyennement belles. Les prix, naturellement, fluctuent en fonction du marché et des saisons. S'ils sont rares sur le marché, à un moment donné, les prix auront tendance à monter. Ces hommes sont vendus au cours d'enchères réservées aux femmes, interdites aux hommes libres, à l'exception, bien entendu, du commissaire-priseur et de ses assistants.

Bientôt, deux marins penchés sur les gaffes de bois de Tem, qui s'arquèrent, poussèrent la *Tesephone* vers les eaux profondes.

« Direction Lydius, » dis-je à Thurnock.

« Sortez les rames ! » cria-t-il.

Les rames sortirent.

Dans un grincement de cordes et de poulies, les hommes hissèrent la longue vergue oblique au sommet du mât, la voile y étant toujours attachée.

Je vis Sheera, debout dans l'eau, près de la plage. Elle avait glissé son poignard dans le fourreau qu'elle portait à la ceinture. C'était une fille robuste. Le soleil faisait briller les griffes du collier et les chaînes en or qu'elle avait au cou.

« Reviens ! » cria-t-elle. « Nous aurons peut-être d'autres hommes à vendre ! »

Je lui adressai un signe de la main, indiquant que j'avais entendu.

Elle rit, fit demi-tour et regagna la plage.

Les deux esclaves que j'avais achetés étaient couchés sur le flanc, sur le pont, les pieds et les jambes repliées, les poignets attachés, enchaînés.

« Cap sur Lydius ! » cria Thurnock au timonier.

« Cap sur Lydius, » répéta celui-ci.

« Demi-cadence, » dis-je à Thurnock.

« Rames levées ! » cria-t-il. « Demi-cadence ! Ramez ! »

Toutes en même temps, les rames plongèrent dans l'eau, poussèrent contre Thassa, et la *Tesephone*, légèrement, tourna sur l'eau, sa proue cherchant le Sud, et Lydius.

Je me tournai vers un marin.

« Porte ces deux esclaves dans la cale supérieure, » dis-je. « Ne leur retire pas leurs chaînes, mais panse leurs blessures et donne-leur à manger. Laisse-les se reposer. »

— « Oui, Capitaine, » répondit-il.

Je regardai la côte. Déjà, Sheera et ses compagnes avaient quitté la plage, disparaissant aussi invisiblement, aussi naturellement que des panthères, dans l'obscurité des forêts.

Les structures auxquelles étaient attachés les esclaves étaient à présent vides. Elles se dressaient sur la plage, facilement visibles depuis un navire.

« Amène-moi les deux Panthères de la cale supérieure, » dis-je à un marin. « Retire-leur le capuchon et le bâillon. Enchaîne-les comme elles l'étaient, sur le pont. »

— « Oui, Capitaine, » répondit le marin. « Faut-il les faire manger ? »

— « Non, » dis-je.

Des marins grimpèrent sur la vergue et détachèrent les cordes, libérant la voile.

C'était une voile-tarn.

Les galères goréennes ont en général plusieurs voiles qu'il est possible de ranger en trois catégories principales : beau temps, « tarn » et tempête. Dans chaque catégorie, compte tenu du navire, il peut y avoir des variantes. La *Tesephone* avait quatre voiles : une de la première catégorie, deux de la seconde et une de la troisième. Ses voiles étaient : premièrement la voile de beau temps, qui est très grande et sert lorsque le vent est faible ; deuxièmement la voile-tarn, que l'on trouve en général sur la vergue des navires-tarns, et à laquelle le navire donne son nom ; troisièmement, une voile de la même catégorie que la voile-tarn et, dans un sens, une petite voile-tarn, la voile-« tharlarion » ; cette petite voile-tarn, ou voile-tharlarion comme on l'appelle en général, pour la distinguer de la grande voile appartenant à la même catégorie, est plus facile à manœuvrer que la voile-tarn de taille ordinaire ; on l'utilise principalement lorsque le vent est fort, violent, instable, de sorte qu'elle constitue un compromis très utile entre la voile-tarn ordinaire et la voile de tempête ; quatrièmement, bien entendu, la *Tesephone* avait une voile de tempête ; cette dernière est très petite, et on l'utilise lorsque le navire fuit devant de fortes tempêtes ; c'est, en général, une voile de fuite ; si un navire se trouvait dans l'impossibilité de fuir devant une tempête, il serait démantelé par les vagues. Les galères goréennes, surtout les navires-éperons, encore dénommés navires-béliers, autre nom, incidemment, du navire-tarn si l'on s'en réfère à l'utilisation à laquelle ils sont destinés, sont conçus pour la vitesse et la guerre. Ce sont des embarcations longues et étroites, à faible tirant d'eau, bordées à franc-bord. Elles ne sont pas faites pour monter et descendre, pour fendre des vagues de quinze mètres, prises dans les violences de la mer. Dans de telles mers, littéralement, en dépit de leurs poutres et de leurs chaînes, elles peuvent se briser en deux, craquant comme la colonne vertébrale du tabuk entre les mâchoires du larl.

Lorsqu'on change la voile, on baisse et on remonte la vergue. Sur les galères goréennes, à gréement latin, il est pratiquement impossible de réduire la surface de voile, comme sur les navires à gréement carré. C'est pourquoi il y a plusieurs voiles. Les cordes, sur les navires à gréement latin, ne servent pratiquement qu'à hisser la voile jusqu'à la vergue, ce qui permet de l'y attacher, ou à baisser la voile, lui faisant ainsi prendre le vent. En revanche, la galère à gréement latin, avec sa voile triangulaire sur une longue vergue inclinée, est merveilleusement maniable et peut serrer le vent d'incroyablement près. Son efficacité, lorsqu'il est nécessaire de louvoyer, compense largement l'inconvénient d'une voile unique, servant à tous les usages. En outre, cela vaut peut-être la peine d'être mentionné, le gréement latin est très beau.

Les deux filles furent sorties de la cale supérieure. Leurs visages étaient rouges, et défaits. Leurs cheveux étaient trempés de sueur. Il n'est pas agréable de porter le capuchon goréen réservé aux esclaves. Elles respiraient péniblement. Un marin, les tenant par les cheveux, penchées, passa près de moi.

Les cordes une fois détachées, la voile tomba, s'ouvrant au vent.

Elle était très belle.

À l'arrière, derrière la cuisine en plein air, les filles furent enchaînées, par le cou, au pont, à des anneaux métalliques solidement fixés dans le bois épais des planches. Elles avaient chacune un mètre de chaîne.

Je sentis l'odeur du bosk rôti et du vulo frit. Ce serait délicieux. Je cessai de penser aux filles.

Je devais m'occuper du navire.

Je tendis une cuisse de vulo grillé vers une des filles.

J'étais assis en face d'elles, sur un tabouret, entre elles et la cuisine en plein air. Elles étaient à genoux. Elles étaient toujours enchaînées, par le cou, aux anneaux métalliques. Mais, en outre, je leur avais attaché les mains dans le dos avec des lanières de cuir.

Quelques hommes se tenaient autour de nous, dont Rim et Thurnock. Il y avait toujours un bon vent, fort et doux dans la voile-tarn. Les trois lunes goréennes brillaient dans le ciel noir et étoilé. Les deux filles étaient belles dans la lumière jaune et mouvante de la lanterne du navire, qui les éclairait.

Elles n'avaient pas mangé de la journée.

En fait, elles n'avaient pas mangé depuis le moment où je les avais acquises, le matin du jour précédent, bien que j'aie veillé à ce qu'elles aient de l'eau. En outre, j'étais persuadé qu'Arn et ses hommes ne s'étaient pas montrés très généreux en nourriture avec leurs ennemies de toujours. Les deux filles devaient être à demi mortes de faim.

Une fille, celle vers qui je tendais la cuisse de vulo grillé, avança la tête vers moi, découvrant ses dents blanches et délicates dans l'intention de mordre dedans.

Je l'éloignai.

Elle se redressa, orgueilleusement. J'étais assez admiratif.

« J'aimerais savoir, » leur dis-je, « dans quelle région se trouve le camp d'une hors-la-loi, et l'emplacement de son cercle de danse. »

— « Nous ne savons rien, » répondit une des filles.

— « Le nom de cette hors-la-loi, » précisai-je, « est : Verna. »

Je vis un éclair, dans leurs yeux, brièvement, avant qu'elles aient pu dissimuler leur réaction.

— « Nous ne savons rien, » déclara la deuxième fille.

— « Vous connaissez, ou bien vous avez une idée assez précise, » dis-je, « de la situation, ou la situation approximative, du camp et du cercle de danse. »

— « Nous ne savons rien, » répéta la deuxième fille.

— « Vous parlerez, » affirmai-je.

— « Nous sommes des Panthères, » déclara la première fille. « Nous ne parlerons pas ! »

Je tendis à nouveau la cuisse de vulo vers la première fille. Pendant quelques instants, elle n'en tint aucun compte, la tête tournée. Puis, m'adressant un regard chargé de haine, incapable de se contrôler, elle se pencha à nouveau. Ses dents se refermèrent sur la viande et elle émit un grondement profond, un hoquet, un petit cri, joyeux, inarticulé, incontrôlable, puis mordit dans la cuisse, rapidement, en arrachant des morceaux, la tête penchée sur le côté, ses cheveux blonds couvrant mon poignet. Des yeux, je demandai à Rim de faire également manger l'autre prisonnière.

Il obéit.

Quelques instants plus tard, les filles avaient mangé toute la viande, et nous jetâmes les os à la mer.

Bien entendu, elles étaient toujours à demi mortes de faim. Elles avaient tout juste goûté à la viande.

Je lus l'anxiété dans leurs yeux, la peur de ne pas avoir davantage à manger.

« Donne-nous à manger ! » cria la première fille. « Nous te dirons ce que tu veux savoir. »

— « D'accord, » répondis-je, les dévisageant, attendant qu'elles parlent.

Les deux filles se regardèrent.

— « Fais-nous manger d'abord, » dit la première. « Nous parlerons ensuite. »

— « Parlez d'abord, » dis-je. « Ensuite, si nous sommes satisfaits, nous vous ferons peut-être manger. »

Les deux filles se regardèrent à nouveau.

La première, ensuite, baissa la tête. Elle hoqueta, comme si elle s'efforçait d'étouffer un sanglot. Elle me regarda, les yeux pleins de souffrance. C'était une très bonne comédienne.

— « Très bien, » dit-elle d'une voix hachée, comme si sa volonté, celle d'une simple fille, était brisée.

Elle était magnifique.

« Le camp de Verna, » dit-elle, « et son cercle de danse, se trouvent à cent pasangs au nord de Lydius et vingt pasangs du rivage de Thassa. »

Puis elle baissa la tête, avec un sanglot déchirant.

« Je t'en prie, donne-moi à manger, » gémit-elle.

— « Tu as menti, » affirmai-je.

Elle me regarda, furieuse.

— « Je vais parler, » sanglota la deuxième fille.

— « Non ! » cria la première. C'était une très bonne comédienne.

— « Il le faut, » gémit la deuxième. Elle n'était pas mauvaise non plus.

— « Parle, » dis-je.

La deuxième fille, tandis que la première feignait la fureur, baissa la tête.

— « Le camp de Verna, » dit-elle, « se trouve à dix pasangs en amont de Lydius et cinquante pasangs au nord, à partir du Laurius. »

— « Tu mens également, » déclarai-je.

Les deux filles me dévisagèrent, furieuses. Elles tiraient sur leurs liens.

— « Tu es un homme ! » siffla la première. « Nous sommes des Panthères ! Crois-tu que nous parlerons ? »

— « Détache-leur les mains, » dis-je à un marin, « et donne-leur à manger. »

Les filles se regardèrent avec étonnement. Le marin leur détacha les poignets puis remplit deux écuelles de bosk et de vulo fumants, qu'il leur donna.

Je les regardai tandis que, avec les doigts et les dents, elles dévoraient la nourriture.

Quand elles eurent terminé, je les regardai.

« Comment vous appelez-vous ? » demandai-je.

Elles s'entre-regardèrent.

— « Tana, » dit la première.

— « Ela, » dit la seconde.

— « J'aimerais savoir, » repris-je « où se trouvent le camp et le cercle de danse de Verna. »

Tana se suça les doigts. Elle rit.

— « Nous ne te le dirons jamais ! » affirma-t-elle.

— « Non ! » ajouta Ela, terminant le dernier morceau de bosk rôti, les yeux fermés.

Tana m'adressa un regard chargé de fureur.

— « Le fouet ne nous fait pas peur, » dit-elle. « L'acier ne nous fait pas peur. Tu ne nous feras pas parler. Nous sommes des Panthères ! »

— « Apporte des bonbons, » dis-je à un marin.

Il obéit.

J'en jetai un à chaque fille. Elles prirent les bonbons. Elles étaient assises, à présent, sur le pont, mais pas les jambes croisées. Elles savaient que cette position ne leur serait pas permise. Leurs chaînes les reliaient aux anneaux.

Quand elles eurent terminé, je me contentai de les regarder.

— « Tu es un homme, » dit la première. « Nous ne parlerons pas. Peu importe ce que tu nous fais. Le fouet ne nous fait pas peur. L'acier ne nous fait pas peur. Nous ne parlerons pas. Nous sommes des Panthères ! »

Je jetai un autre bonbon à chacune. Puis, sans un mot, je me levai et m'éloignai.

À l'avant, je parlai à Rim et Thurnock.

— « Demain, » leur dis-je, « nous ferons un petit tour à terre. »

— « Oui, Capitaine, » répondirent-ils.

« Retire les chaînes qu'elles portent au cou, » dis-je à un marin.

Les filles me regardèrent.

C'était le lendemain soir, le soir suivant celui où j'avais interrogé les Panthères pour la première fois, le lendemain du jour où j'avais acquis les deux esclaves mâles.

Au matin, nous arriverions à Lydius, port important, situé à l'estuaire du Laurius.

On retira les chaînes que les filles portaient au cou. Elles avaient été bien traitées, ce jour-là. On les avait bien nourries et on leur avait donné assez d'eau. À chaque repas, elles avaient reçu des bonbons. On les avait autorisées à se laver avec un seau d'eau douce, à se peigner.

« Attache-leur soigneusement les chevilles, » dis-je, « et les poignets dans le dos. »

Dans l'après-midi, nous avons fait un petit tour à terre. Thurnock et Rim, avec des filets, étaient allés dans la forêt. Les autres hommes les avaient accompagnés, avec des outres. Les filles, enchaînées sur le pont, à l'arrière, prisonnières de leur mètre de chaîne, derrière la cuisine et des piles de caisses, ne pouvaient voir ce qui se tramait.

Si elles avaient pu voir, elles auraient vu les hommes regagnant le *Tesephone* avec des outres d'eau ainsi que Thurnock et Rim, revenant également, Thurnock portant sur le dos un objet volumineux mais, apparemment, pas particulièrement lourd. L'objet était caché sous

une toile.

Les filles furent jetées à plat ventre sur le pont.

Leurs chevilles furent soigneusement attachées. Puis on leur tira les bras en arrière et on leur attacha également les poignets.

Elles étaient couchées devant moi.

« Mets-les dans la cale inférieure, » dis-je.

La cale inférieure est un petit espace, d'une cinquantaine de centimètres de haut, situé entre le plancher de la cale supérieure et la coque courbe du navire, divisé par la quille. Il est noir, froid et humide. Il contient beaucoup de sable, destiné à lester la galère. Il contient également le fond de cale. C'est un endroit sale et saumâtre.

On emporta les filles. On les fit passer par la trappe conduisant à la cale supérieure, puis par la trappe d'accès à la cale inférieure, qui se trouve près du quart avant du navire. J'ordonnai de les laisser sur le sable, au fond de la cale inférieure, près du quart arrière, loin de la trappe. C'est là qu'on les laissa. La lourde trappe grillagée fut ensuite replacée sur l'entrée de la cale inférieure. Les boulons furent remis. Puis le grillage fut lui-même recouvert de deux épaisseurs de toile opaque, dont les bords furent fixés au plancher. La cale inférieure serait ainsi dans le noir total.

Dans la forêt, pendant l'après-midi, Thurnock et Rim, qui connaissaient ces choses, le premier étant un paysan et le second un hors-la-loi des forêts, avaient posé des collets. Leur butin, qui avait regagné la *Tesephone* dans une cage, couverte de toile, que Thurnock portait sur le dos, se composait de six gros urts des forêts, animaux de la taille d'un tout petit chien. Ce soir-là, après le repas, nous avons ouvert la cage dans la cale inférieure. Ils en étaient sortis prudemment, sautant sur le sable, puis avaient disparu dans l'obscurité.

Accompagné de Thurnock et de Rim, je regagnai les environs de la cuisine. Il y avait encore du vulo grillé et il en restait un peu. À mon avis, les filles ne tarderaient pas à constater qu'elles n'étaient pas seules dans la cale inférieure.

Je grignotai du vulo grillé.

Soudain, sous le pont, étouffé, comme lointain, retentit un cri de terreur.

Avaient-elles entendu des mouvements dans le noir ? Avaient-elles vu briller des yeux minuscules, fixés sur eux dans le noir ? Avaient-elles entendu la respiration de poumons minuscules, tout près de leurs visages ? Avaient-elles senti la caresse d'une fourrure contre leurs mollets, senti de petites pattes passer soudain sur leur corps ?

À présent, les deux filles hurlaient.

Je les imaginai, nues, attachées, se tordant sur le sable, terrifiées, tirant hystériquement sur les lanières de cuir qui ne céderaient pas.

Les cris étaient à présent pitoyables. C'étaient d'orgueilleuses Panthères. Elles étaient devenues des filles terrifiées, hystériques.

Je continuai de grignoter une cuisse de vulo.

Un marin approcha.

« Capitaine, » dit-il, « les filles de la cale inférieure sollicitent une audience. »

Je souris.

— « Très bien. »

Quelques instants plus tard, les deux filles, couvertes de sable mouillé, sur le corps, les cils et les cheveux, furent mises à genoux devant moi. Elles étaient encore parfaitement attachées. J'étais assis, comme la fois précédente, sur un tabouret, près de la cuisine. Elles étaient à genoux, comme la fois précédente, près des anneaux auxquels elles avaient été enchaînées. Mais, cette fois-ci, elles posèrent le front sur le pont, à mes pieds. Elles

frissonnaient convulsivement, spasmodiquement.

« Le camp et le cercle de danse de Verna, » dit la première, Tana, « se trouvent au nord-est de Laura. Va aux enclos d'esclaves qui se trouvent à la sortie de Laura. Puis, à la lisière de la forêt, cherche un arbre Tur écorché à trois mètres du sol avec la pointe d'une lance. À partir de cet arbre, prends la direction du nord en cherchant des arbres écorchés de la même manière, qui se trouvent à un quart de pasang l'un de l'autre. Il y en a cinquante. Le cinquantième a une double écorchure. Ensuite, fais route au nord-nord-est. Les arbres sont à nouveau écorchés mais, cette fois, au pied du tronc, avec un poignard. Il y en a vingt. Ensuite, cherche un Tur déchiré par la foudre. Un pasang au nord-nord-est de cet arbre, cherche à nouveau des arbres écorchés mais, cette fois, l'écorchure est à nouveau en haut, faite par la pointe d'une lance. Il y en a encore vingt. Son camp, sur la rive nord d'une petite rivière, bien caché, est à deux pasangs au nord. »

Les deux filles levèrent la tête. Les renverrais-je dans la cale inférieure ? Leurs yeux étaient emplis de terreur.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je à la première fille.

— « Tana, » souffla-t-elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je à la deuxième fille.

— « Ela, » répondit-elle.

— « Vous n'avez pas de nom, » dis-je, « car vous êtes des esclaves. »

Elles baissèrent la tête.

« Enchaîne-les par le cou ! » ordonnai-je à un marin. Ce fut fait.

« Détache-les ! » dis-je.

Il défit les liens des filles.

Elles levèrent la tête, agenouillées, terrifiées. Elles étaient enchaînées par le cou.

Je les regardai dans les yeux.

Elles me regardèrent, misérables, esclaves.

« Demain matin, » dis-je, « vendez-les à Lydius. »

Elles baissèrent la tête, en larmes.

J'ACHÈTE UNE VOLEUSE

UNE fille me heurta, cheveux noirs, courte jupe marron, bras nus, pieds nus, peau brune, une fille petite et sensuelle, libre.

Nous nous promenions dans la foule, près des docks de Lydius.

Rim était avec moi, et Thurnock.

Je regardai la fille disparaître dans la foule. Elle était libre. Dans sa cité, elle ne risquait pas d'être réduite en esclavage. Elle avait sans doute grandi sur les docks et dans les impasses proches des tavernes.

J'avais remarqué quelque chose, le côté de sa tête, sous les cheveux, tandis qu'elle passait rapidement mais, sur le moment, je ne pus préciser mon impression.

Je savais que des filles libres, sans famille, s'efforçaient de survivre dans certains ports.

Je regardai, autour de moi, la foule, tandis que nous nous y frayions un chemin.

Je vis un géant blond du Torvaldsland, aux cheveux nattés, vêtu d'une veste de fourrure ; un Marchand de Tyros, pressé, parfumé et obséquieux ; les marins de Cos et de Port Kar sont des ennemis mortels, pourtant ils se côtoient sans arrière-pensée dans les rues de Lydius ; une noire, voilée de jaune, dans un palanquin porté par quatre guerriers noirs, venue peut-être d'Anango ou d'Ianda, cités méridionales ; deux Chasseurs, peut-être d'Ar, coiffés de têtes de panthères des forêts ; un Bûcheron venu d'un des villages situés au nord de Lydius, un fagot sur le dos ; un Paysan de la rive sud du Laurius, avec un panier de suls ; un Scribe attentif, préoccupé, mince et vêtu du bleu des Scribes, avec un rouleau, venu peut-être, pour un gros salaire, faire l'éducation des fils des hommes riches ; un individu jovial, vêtu de marron, venu de Laura, ville située deux cents pasangs en amont ; un Marchand d'Esclaves dont les robes portaient l'insigne d'Ar ; deux esclaves blondes, vêtues de courtes robes blanches, des clochettes à la cheville, se promenant et riant, parlant avec l'accent de Thentis ; je vis même un guerrier Tuchuk, venu des plaines lointaines et dépourvues d'arbres du Sud, mais je ne le connaissais pas ; je ne l'identifiai pas grâce à son épicanthus, mais grâce aux cicatrices du courage qui ornaient ses pommettes anguleuses.

Je surpris une dispute entre un vendeur de légumes et deux femmes de Basse Caste, vêtues de Robes de Dissimulation simples.

Plus loin, un marchand de pâtisseries vantait ses marchandises. De la musique sortait d'une taverne voisine.

Un Médecin, vêtu de robes vertes, nous dépassa rapidement.

Et je sentais la mer, Thassa, et les effluves du Laurius, avec son eau douce, qui se jetait dans Thassa la Luisante. Je sentais le tharlarion et le poisson.

Nous avons amarré la *Tesephone* aux docks publics. Je voulais passer quelques jours à Lydius et faire des provisions en prévision de la chasse.

Je savais que j'avais quelques jours de retard sur Marlenus d'Ar qui devait déjà se trouver à Laura, en amont.

Il traquait Verna, pour se venger, parce que son honneur avait été bafoué.

Je cherchais Talena, qui avait été ma Libre Compagne et était à présent l'esclave de Verna, la hors-la-loi.

Je n'oubliais pas Telima qui, avant mon départ pour le Nord, était retournée dans ses marais bien-aimés. J'étais furieux.

Il fallait que je cherche Talena !

Thurnock, sur mon ordre, ce matin-là, avait vendu les deux Panthères, Tana et Ela, au Marché aux Esclaves. Celui-ci est proche des quais de Lydius.

Je ne croyais pas qu'il serait facile de retrouver Talena, mais j'étais persuadé de pouvoir y réussir.

Un Bourrelier me dépassa.

À l'approche de Lydius, je n'avais pas hissé le drapeau de Bosk, avec sa tête de bosk, noire, sur un fond de barres verticales vertes et blanches, le célèbre drapeau de Bosk, des Marais.

Je ne voulais pas être reconnu. Nous portions de simples tuniques de marins, Rim, Thurnock et moi.

Je me ferais appeler Bosk, de Tabor. Tabor est une île de Thassa, au sud de Teletus. Elle porte le nom du tambour auquel, jaillissant de la mer, elle ressemble. J'étais censé gagner Laura et y acheter une cargaison de fourrures de sleens, que je pourrais vendre au sud avec un bénéfice confortable. Huit ou dix ballots de fourrures de sleens, extrêmement prisées, constituent une cargaison plausible pour une galère légère. Le fait que la *Tesephone*, navire-éperon, serve au commerce était inhabituel, mais pas exagérément, compte tenu de la cargaison que nous avons l'intention d'embarquer. Inutile de dire que l'essentiel des transports de marchandises est effectué par des navires plus gros, plus larges, les navires ronds de Thassa.

Le représentant des Marchands, à qui j'exposai mes intentions et payai les droits d'accostage, ne posa pas de questions. Il ne demanda même pas la preuve de l'enregistrement de la *Tesephone* à Tabor. Les Marchands, qui contrôlent Lydius, conformément à la Loi des Marchands, car c'est un port libre au même titre que Helmutsport, Shendi et Bazi, préfèrent l'intensité du trafic à l'application stricte de la réglementation. En fait, le long des quais, j'avais même vu deux navires verts. Le vert est, en général, la couleur des pirates. Je suppose que, ayant payé les droits d'accostage et déclaré la nature des affaires qu'ils avaient l'intention de traiter, leurs capitaines avaient été aussi peu interrogés que moi. Le gouvernement de Lydius, par les Marchands, incidemment, est identique à celui des Iles Libres de Thassa. J'en connaissais trois, pour y être allé plusieurs fois : Tabor, Teletus et, au nord, au large du Torvaldsland, Scagnar. Néanmoins, en toute honnêteté, et pour être parfaitement équitable avec les Marchands, je dois reconnaître que Tabor et Teletus sont administrées avec rigueur. Toutefois, certains Marchands prétendent que cette prudence et cette rigueur ont, dans une certaine mesure, diminué leur influence dans le domaine du commerce. Quoi qu'il en soit, bien qu'il ne s'agisse pas à proprement parler d'un port ouvert, Lydius était indulgente et permissive. Bien entendu, les ports et les îles de Thassa ne sont pas généralement administrés par les Marchands, mais par des Magistrats nommés par le Conseil de la cité. À Port Kar, ma Cité, l'utilisation des installations du port est réglementée par un groupe de quatre Magistrats, le Consortium du Port, qui est directement sous les ordres du Conseil des Capitaines lequel, depuis la chute des Ubars, gouverne la ville. Je suppose que le Magistrat qui, avec ses documents, nous accueillit au port, ne crut pas mon histoire.

Il souriait tandis que j'écrivais la nature des affaires que j'avais l'intention de traiter. Il regarda mes hommes. Leur apparence n'était pas celle de rameurs attachés aux navires de

commerce. Ils avaient l'air de ce qu'ils étaient : des hommes de Port Kar.

Nous avions accosté près d'un navire-éperon, de classe moyenne, originaire de Tyros. Ses grosses poutres étaient peintes en jaune.

Le Maître d'Équipage du navire se pencha sur le bastingage. Il portait un chapeau jaune, sans bord, penché sur l'oreille.

« Il paraît que vous êtes de Tabor, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Nous, » dit-il, « nous sommes de Turia ! »

Je souris. Turia est une ville du Sud, sous l'équateur. Elle se trouve dans le territoire des Peuples des Chariots. Il n'y a pas d'eau à moins de mille pasangs à la ronde. Il aurait tout aussi bien pu mentionner Tor, qui est une oasis dans les déserts qui s'étendent au sud d'Ar, et légèrement à l'est.

Il rit.

Je lui adressai un signe de la main et m'occupai de mes affaires.

Nous nous frayions toujours un chemin, Rim, Thurnock et moi, dans la foule des quais.

Nous passâmes devant des piles énormes de matériaux bruts qui, plus tard, seraient chargés sur des péniches et transportés à Laura, en amont, outils, métaux, laines. Nous passâmes également devant des piles de marchandises venues de Laura et transitant par Lydius : ballots de fourrures de sleens, de peaux de panthères et de tabuks. Bien entendu, à Laura, le sleen serait moins cher. Également de Laura, omniprésents, il y avait d'énormes tonneaux de sel, du bois de construction et des quartiers de roc, sur des rouleaux de bois, venant des carrières situées à l'est de la ville. Nous vîmes également des cages pleines de villageoises blondes, prises pendant des raids et amenées de Laura sur des péniches. Elles ne seraient pas vendues à Lydius mais, les cages ayant été vidées, elles seraient conduites par mer, enchaînées dans la cale d'un navire, vers les Marchés du sud. Nous passâmes également près d'une Chaîne d'esclaves mâles, amenés de Laura, épaves à la tête rasée, pris dans les forêts par les féroces Panthères. Ils avaient probablement été vendus près de Laura, ou le long du fleuve.

Les deux esclaves mâles que j'avais achetés à Sheera et à sa bande, je les avais affranchis. Je leur donnai des vêtements et deux tarsks d'argent chacun. Ils avaient voulu rester avec moi, à mon service. Je le leur avais permis.

« Quel prix as-tu obtenu des Panthères que tu as vendues ? » demandai-je à Thurnock.

Je ne m'intéressais guère à elles. Il me vint à l'esprit seulement à ce moment-là de demander ce qu'elles m'avaient rapporté.

— « Quatre pièces d'or, » répondit Thurnock.

— « Excellent ! » dis-je. C'était un bon prix pour une fille brute du Nord. Bien entendu, elles étaient exceptionnellement belles. C'étaient des Panthères. Dans la cale de la *Tesephone*, elles avaient fait l'apprentissage de leur féminité. Je pensais que Tana et Ela seraient d'excellentes esclaves.

Nous suivîmes les quais de Lydius, satisfaisant notre curiosité.

Nous passâmes devant des entrepôts fortifiés, où les Marchands peuvent louer des emplacements. Dans ces endroits, il y avait des pierres précieuses, de l'or, des soieries, des vins et des parfums, des bijoux et des épices, des marchandises de valeur qu'il était impossible d'entreposer sur les quais. Dans ces bâtiments, en outre, au milieu d'autres marchandises, il y avait des Esclaves de Plaisir, des femmes éduquées, peut-être importées d'Ar. Elles se trouvent dans des cellules à plafond bas, éclairées par des lampes, aux barreaux sculptés. Ces filles sont généralement rares dans le Nord. Elles se vendent très cher.

Nous passâmes devant une autre taverne. Je me passai moi-même, inconsciemment, la langue sur les lèvres.

Lydius est une des rares villes du Nord à posséder des bains publics, comme Ar et Turia, bien qu'ils soient beaucoup plus petits et moins opulents.

C'est un port de paradoxes où l'on trouve, étrangement mêlés, les luxes et les bonnes manières du Sud, ainsi que la simplicité et la rudesse du Nord, moins civilisé. Il n'est pas exceptionnel de rencontrer un homme vêtu d'une veste de sleen, lui descendant jusqu'aux genoux, cousue au point rond de Scagnar, portant sur le front le bandeau de soie d'Ar. Il aura peut-être une hache à double tranchant, mais une dague turienne sera suspendue à sa ceinture. Il aura peut-être l'accent de Tyros, mais sa connaissance des habitudes des tarns sauvages vous surprendra sans doute, connaissance que l'on ne s'attend à trouver uniquement que chez un habitant de Thentis. Les habitants de Lydius se considèrent comme très civilisés et aiment décorer leurs maisons, qui sont généralement en bois, avec un haut toit pointu, dans un style qu'ils estiment typique d'Ar, de Ko-ro-ba, de Tharna et de Turia mais, pour régler leurs querelles d'honneur, ils se battent à la hache sur un rocher d'une douzaine de mètres de large, au milieu de Thassa, comme les habitants du Torvaldsland.

Je me souvins de la fille qui m'avait bousculé quelques instants plus tôt. Elle était petite et sensuelle. À nouveau, dans ma mémoire, passa l'image vague de son profil, à l'instant où elle s'éloignait, et de ses cheveux le découvrant. Je ne pouvais définir ce dont je tentais de me souvenir.

Il était à présent presque midi.

« Retournons à la taverne proche du navire, » suggérai-je.

— « Bien, » fit Thurnock.

Je voulais commencer l'achat des provisions dans l'après-midi.

Accompagnés de Rim, nous fîmes demi-tour. J'étais impatient de partir.

Deux Guerriers passèrent, fiers dans leurs vêtements rouges.

Il s'agissait probablement de mercenaires. Leur accent rappelait celui d'Ar.

Ils ne portaient pas le médaillon d'argent de l'Ubar. Ils n'appartenaient pas à la suite de Marlenus qui se trouvait alors, à mon avis, à Laura ou dans les environs de Laura.

Oui, j'étais impatient de partir. Je voulais trouver Verna avant Marlenus d'Ar.

Je pensais pouvoir y parvenir. J'avais des informations, des informations précises, grâce à Tana et Ela, dont Marlenus ne disposait pas.

« J'ai faim, » fit remarquer Rim.

Nous passions à nouveau devant une taverne. À l'intérieur, dansant sur le sable, enchaînée, il y avait une merveilleuse petite esclave.

Je ris, et Thurnock aussi.

— « Les tavernes proches du navire, » suggérai-je, « sont probablement plus encombrées. »

Nous rîmes à nouveau, puis entrâmes dans la taverne.

J'étais de bonne humeur. J'étais certain de retrouver Talena ; Tana et Ela s'étaient vendues un bon prix. Une partie du produit de leur vente nous permettrait de manger.

Nous prîmes une table discrète, au fond de la taverne, d'où nous pouvions néanmoins voir l'ensemble de la salle. La petite danseuse était effectivement superbe. Outre ses chaînes, aux poignets et aux chevilles, elle ne portait que son collier.

Il y eut un tintement de clochettes, près de moi, et une fille brune, vêtue de soie jaune, une serveuse de Paga, s'agenouilla près de nous, qui étions assis, les jambes croisées, autour de la table basse.

« Du Paga, Maîtres ? »

— « Pour trois, » dis-je, généreux. « Et apporte du pain, du bosk et du raisin. »

— « Oui, Maître. »

J'étais d'excellente humeur. Talena serait bientôt mienne. J'avais fait un bon bénéfice sur Tana et Ela.

La musique des Musiciens était très bonne. Je portai la main à ma bourse pour y prendre un tarn d'or et le leur jeter.

« Que se passe-t-il ? » demanda Thurnock.

Je levai les lanières coupées de ma bourse. Je regardai Rim et Thurnock.

Nous nous regardâmes et rîmes ensemble.

— « C'est cette fille, » dis-je, « cette brune qui m'a bousculé dans la foule. »

Rim hocha la tête.

J'étais absolument stupéfait. Cela avait été fait si rapidement, si adroitement. Elle était excellente.

Je venais seulement de constater le vol.

« Je présume, » dis-je à Thurnock, « que ta bourse est intacte. »

Thurnock baissa rapidement la tête. Il sourit.

— « Elle l'est, » répondit-il.

— « J'ai également un peu d'argent, » intervint Rim, « bien que je ne sois, en aucun cas, aussi riche que vous. »

— « J'ai les quatre pièces d'or de la vente des Panthères, » précisa Thurnock.

— « Bien, » conclus-je. « Festoyons ! »

C'est ce que nous fîmes.

Au milieu du repas, je levai la tête.

« Voilà ! » m'exclamai-je en riant.

Je me souvenais nettement de ce qui n'avait été qu'un vague éclair de mémoire, l'évocation de quelque chose que j'avais entrevu si rapidement que je l'avais à peine remarqué.

Je ris.

— « Que se passe-t-il ? » s'enquit Thurnock, la bouche pleine de bosk.

— « Je me souviens maintenant ce qu'avait cette fille qui m'a volé, » dis-je. « Je l'ai vu, mais sans réellement le voir. Cela m'a troublé. Et ce n'est que maintenant que je m'en souviens clairement. »

— « Quoi ? » demanda Thurnock.

Rim me regarda.

— « Sous ses cheveux, quand elle est passée, » dis-je.

— « Quoi ? » insista Thurnock.

— « Son oreille, » dis-je. « Son oreille était fendue. »

Rim et Thurnock rirent.

— « Une voleuse, » fit Thurnock, avalant une bouchée de bosk et tendant la main vers son gobelet de Paga.

— « Et très adroite, » soulignai-je. « Très adroite. »

Elle s'était effectivement montrée adroite. J'aime l'adresse et l'efficacité, quelles qu'elles soient. J'admire l'adresse de l'aiguille du Bourrelrier, celle des mains puissantes du Potier, celle du Négociant en Vins avec ses vins, celle du Guerrier aux armes.

Je tournai la tête. Là, perdus dans le brouhaha de la taverne, indifférents à la musique, deux hommes étaient assis devant un plateau de cent cases rouges et jaunes, jouant au

Kaissa, au Jeu. Il y avait un Joueur, un Maître qui vit, en général pauvrement, du Jeu, jouant parfois pour un gobelet de Paga et le droit de passer la nuit dans la taverne. L'autre, assis les jambes croisées en face de lui, était le géant blond du Torvaldsland, aux larges épaules, que j'avais vu plus tôt. Il portait une veste de fourrure broussailleuse. Ses cheveux étaient nattés. Ses pieds et ses jambes étaient enveloppés dans des peaux attachées avec des lacets de cuir. La grande hache courbe, à deux tranchants et à long manche, était posée près de lui. Sur sa large ceinture de cuir brun, qui attachait et remontait la longue veste de fourrure qu'il portait, et qui, sans elle, lui serait descendue jusqu'aux genoux, étaient gravés les symboles de chance du Nord. Le Kaissa est populaire, au Torvaldsland, comme ailleurs. Les géants du Nord y jouent souvent jusque tard dans la nuit, à la lumière des feux. Parfois, les querelles qu'on n'aurait pu résoudre qu'à l'épée ou la hache sont volontairement réglées par une partie de Kaissa, pour le simple plaisir de jouer. L'homme imposant était du Torvaldsland. Le Maître était peut-être originaire d'Ar, de Tor ou de Turia. Mais ils étaient unis par le Jeu, sa fascination, sa beauté, qui effaçaient toutes les différences de dialecte, de coutume ou de mode de vie.

Le Jeu était beau.

La fille qui nous servait était également belle. Nous avons terminé notre repas. Et nous finissions notre deuxième gobelet de Paga.

Elle s'agenouilla à nouveau près de nous.

« Les Maîtres veulent-ils autre chose ? » demanda-t-elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » s'enquit Rim, la prenant par les cheveux. Elle tourna légèrement la tête de l'autre côté.

Elle le regarda du coin de l'œil.

— « Tendite, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

C'était un nom turien. J'avais connu une fille qui s'appelait ainsi.

« Les Maîtres veulent-ils autre chose ? » répéta-t-elle.

Rim eut un sourire ironique.

Des cris retentirent, dans la rue. Nous nous regardâmes.

Thurnock jeta un tarsk d'argent sur la table.

J'étais également curieux. Rim aussi. Il regarda fixement Tendite.

Elle voulut fuir. Il la prit rapidement par les cheveux et la traîna vivement, penchée, vers l'extrémité voûtée de la salle.

« Clé ! » cria-t-il à l'adresse du propriétaire, montrant l'extrémité de la salle. Le propriétaire, avec son tablier, se précipita, et tendit une clé à Rim. C'était le numéro six. Rim, tenant la clé entre ses dents, mit rudement la fille à genoux, le dos au mur, lui leva les bras au-dessus de la tête et lui emprisonna les poignets dans des menottes d'esclave dont la chaîne était suspendue à un lourd anneau scellé dans le mur. Puis il reprit la clé, qui ouvrait les menottes, et la glissa dans sa bourse. Elle le foudroya du regard. C'est un moyen de se réserver une fille pour quelque temps.

« Je reviendrai vite, » promit-il.

Elle était à genoux dans l'obscurité du fond de la salle, vêtue de soie jaune, les mains attachées au-dessus de la tête.

« Ne te sauve pas, » lui enjoignit Rim.

Il pivota sur lui-même, nous rejoignit et nous allâmes voir ce qui se passait dehors.

La danseuse avait quitté le sable. Les Musiciens eux-mêmes étaient sortis de la taverne.

Nous suivîmes la rue jusqu'à une rue adjacente qui conduisait aux quais. C'était à une centaine de mètres de la taverne.

Des hommes, des femmes et des enfants occupaient la rue adjacente, et d'autres arrivaient de la rue de la taverne.

Nous entendîmes le battement sourd d'un tambour et le son des flûtes.

« Que se passe-t-il ? » demandai-je à un badaud qui appartenait à la Caste des Métallurgistes.

— « C'est un asservissement judiciaire, » répondit-il.

Avec Rim et Thurnock, me frayant un chemin dans la foule, je tendis le cou pour voir.

Tout d'abord, je vis la jeune femme, qui trébuchait. Elle était déjà nue. Ses mains étaient attachées dans le dos. Quelque chose, qui la poussait par-derrière, avait été attachée à son cou. Derrière elle, venait un chariot à fond plat d'un mètre vingt à un mètre cinquante de haut. Il était poussé par huit esclaves vêtues de tuniques, portant un collier, deux par roue, poussant les roues. Il était dirigé par un homme qui marchait derrière, au moyen d'une barre passant sous le plateau et fixée à l'essieu avant. De chaque côté du chariot marchaient les Musiciens avec leurs tambours et leurs flûtes. Derrière le chariot, vêtus des robes blanches bordées d'or et de pourpre des Magistrats de la Caste des Marchands, venaient cinq hommes. Je reconnus des Juges.

Une barre de trois ou quatre mètres de long s'étendait à l'avant du chariot. À l'extrémité, étaient fixés un petit coussin en forme de demi-cercle et une courte chaîne. Le cou de la jeune femme avait été appuyé contre le coussin, puis la chaîne avait été attachée, l'immobilisant, debout. Quand le chariot avançait elle était, par conséquent, forcée de marcher devant. La barre, fixée à l'avant du chariot, l'isolait, la séparant des autres êtres humains.

La musique devint plus forte.

Soudain, je reconnus la jeune femme. C'était celle qui m'avait volé ma bourse dans le courant de la journée, la fille sensuelle qui avait l'oreille fendue. J'en déduisis que les heures suivantes ne lui avaient guère été favorables. Je savais très bien quel châtiment était réservé à la femelle goréenne, après sa deuxième arrestation pour vol.

Sur le plateau du chariot, fixé sur une plaque métallique, déjà blanc de chaleur, il y avait un brasero d'où sortaient les manches de deux fers à marquer. Il y avait également, sur le chariot, un chevalet de marquage du type généralement utilisé à Tyros. C'était, à mon avis, un autre exemple du mélange des cultures qui est la caractéristique de Lydius.

Le chariot s'arrêta dans la large rue proche des quais, où la foule pouvait se rassembler.

Un Juge gravit les marches de bois situées à l'arrière du chariot, montant sur le plateau. Les autres Juges, debout, restèrent en bas.

La jeune femme tirait sur les lanières de cuir qui lui immobilisaient les poignets dans le dos. Elle bougeait la tête et le cou attachés au coussin de cuir fixé à l'extrémité de la barre horizontale.

« Dame Tina de Lydius daignera-t-elle me regarder ? » demanda le Juge, employant la terminologie et le ton courtois avec lesquels on s'adresse aux femmes libres goréennes, qui sont souvent l'objet d'un respect inconsidéré.

J'adressai un bref regard à Rim et Thurnock.

« Tina ! » relevai-je.

Ils sourirent.

— « Ce doit être elle, » estima Rim, « qui a drogué Arn et pris son or. »

Thurnock eut un sourire ironique.

Je souris également. Ce devait effectivement être elle. Je supposai qu'Arn aurait donné cher pour être là.

À mon avis, la petite Tina ne volerait plus de bourses, dans l'avenir.

« Dame Tina de Lydius daignera-t-elle me regarder ? » répéta le Juge, toujours aussi courtois.

La jeune femme pivota sur elle-même, le cou pris entre la chaîne et le coussin, et fit place au Juge, debout loin d'elle et au-dessus d'elle, vêtu de ses robes blanches bordées de deux bandes, une dorée et une pourpre.

« Tu as été jugée et condamnée pour vol, » annonça le Juge.

« Elle m'a volé deux pièces d'or ! » cria un homme debout dans la foule. « Et j'avais des témoins ! »

« Elle s'est fait prendre tout juste une ahn plus tard, » dit un autre homme en riant.

Le Juge ne tint aucun compte de ces propos.

« Tu as été jugée et condamnée pour vol, » reprit le Juge, « et c'est la deuxième fois. »

Les yeux de la jeune femme étaient emplis de terreur.

« Il est maintenant de mon devoir, Dame Tina, » conclut le Juge, « d'exécuter la sentence. »

Elle le regardait fixement.

« Comprends-tu ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit-elle, « mon Juge. »

— « Es-tu prête à présent, Dame Tina de Lydius, » dit le Juge, « à entendre la sentence ? »

— « Oui, » répondit-elle, le regardant fixement, « mon Juge. »

— « En conséquence de quoi je te condamne, Dame Tina de Lydius, » annonça le Juge, « à l'esclavage ! »

La foule poussa un cri de joie. La jeune femme baissa la tête. Elle était condamnée.

« Qu'on la place sur le chevalet ! » ordonna de Juge.

L'homme qui dirigeait le chariot, et avait à présent serré le frein de la roue avant, se dirigea vers la jeune femme attachée. Il défit la chaîne qui lui attachait le cou contre le coussin de cuir fixé à l'extrémité de la barre puis, la tenant par les bras, ses poignets étant toujours attachés dans le dos, il la poussa vers l'arrière du chariot et lui fit gravir les marches. Elle se trouva alors près de son Juge, pieds nus sur le plateau de bois du chariot. Elle baissait la tête.

« Dame Tina, » ordonna le Juge, « va près du chevalet ! »

Sans un mot, la jeune femme alla s'immobiliser près du chevalet, le dos au métal courbe.

L'homme qui l'avait fait monter sur le chariot s'agenouilla alors devant elle, refermant les anneaux métalliques sur ses chevilles.

Puis il passa derrière elle et lui détacha les poignets.

« Lève les bras au-dessus de la tête, » dit-il. Elle obéit. « Plie les coudes, » reprit-il. Elle obéit. « Penche-toi en arrière, » ajouta-t-il, la soutenant. Elle obéit et fut étendue sur le métal courbe. Puis il lui prit les poignets et lui tendit presque complètement les bras. Puis il emprisonna les poignets dans des anneaux métalliques identiques à ceux qui lui immobilisaient les chevilles, bien que plus petits. Elle baissait la tête. Ensuite il mit en place deux pièces métalliques, lourdes, courbes et montées sur des charnières, fixées sur le côté du chevalet et légèrement en avant. Chaque pièce se composait de deux bandes courbes, plates, solidaires à l'extrémité. Il les leva et les laissa tomber en place. Puis, avec deux clés, suspendues à de minces chaînes, il serra les bandes. Il s'agissait d'étaux. On pouvait à présent la marquer sur la cuisse droite ou sur la cuisse gauche. Il y avait largement la place, remarquai-je, entre les bandes, de chaque côté, de poser le fer. Elle était parfaitement immobilisée. Sa cuisse brune ne pouvait protester, le moindre frémissement lui étant interdit. Elle serait proprement marquée.

L'homme, ayant enfilé de gros gants, sortit un fer à marquer du feu. Son extrémité était un motif d'environ trois centimètres de haut, la première lettre goréenne, en écriture cursive, du mot : Kajira.

C'est une belle lettre.

Le Juge regarda Dame Tina de Lydius. Elle, attachée au chevalet, nue, le regarda, vêtu de ses robes aux deux bordures, l'une dorée et l'autre pourpre. Son regard était terrifié.

« Marque Dame Tina de Lydius, » dit-il. « Marque-la au fer rouge, comme une esclave ! » Puis il pivota sur lui-même et descendit de la plate-forme.

La jeune femme poussa un cri terrifiant.

La foule hurla.

Ensuite, rapidement, brutalement, l'homme libéra la jeune femme, desserrant les étaux et les laissant tomber contre le chevalet, lui libérant les poignets et les chevilles ; puis il la fit lever. Ses cheveux lui couvraient le visage. Elle pleurait.

La main de l'homme lui serrait puissamment le bras.

« Voici une esclave sans nom ! » cria-t-il. « Qu'en offrez-vous ? »

« Quatorze pièces de cuivre ! » cria un homme.

« Seize ! » cria un autre.

J'aperçus, dans la foule, deux hommes de mon navire. Je leur fis signe de nous rejoindre, Rim, Thurnock et moi. Ils se frayèrent un chemin dans la foule.

« Vingt pièces de cuivre ! » cria un Bourrelier.

Je constatai que les Juges étaient partis. Les Musiciens, joueurs de flûte et de tambour, qui escortaient les Juges et la prisonnière, étaient également partis.

Les esclaves qui poussaient le chariot étaient immobiles, regardant la foule.

« Vingt-deux pièces de cuivre ! » cria un Métallurgiste.

La jeune femme, nue, était sur le chariot, solidement tenue par l'homme. Elle avait toujours les cheveux sur le visage. Mais ses larmes n'étaient plus que des traînées sur son corps. Sa bouche était légèrement ouverte. Elle semblait paralysée. C'était comme si elle ne comprenait pas qu'elle était vendue aux enchères. Sa cuisse, néanmoins, devait la faire souffrir d'une douleur brûlante. Pourtant, dans tout son corps, seuls ses yeux, vides, voilés par la douleur, indiquaient qu'elle avait été marquée moins d'une ehn plus tôt. Autrement, elle ne semblait pas consciente de ce qui lui arrivait. Puis, soudain, elle rejeta la tête en arrière, hurla, et tenta d'échapper à l'étreinte de l'homme. Il la jeta à genoux sur les planches et elle resta là, pliée en deux, la tête entre les mains, pleurant abondamment et sans chercher à se cacher. Elle comprit alors, complètement, qu'elle était vendue aux enchères.

« Vingt-cinq pièces de cuivre ! » cria un vendeur de pâtisseries.

« Vingt-sept ! » cria un marin.

Je regardai autour de moi. Je constatai qu'il y avait plus de deux cents hommes, ainsi que des femmes et des enfants. Je vis cinq hommes appartenant à mon équipage. Et beaucoup d'autres, appartenant à d'autres équipages.

« Il faut qu'on la voie ! » cria un Marchand.

L'homme baissa le bras, la prit par les cheveux et la força à se lever, lui arquant le corps en arrière, exposant la beauté de son corps à la foule.

« Montre-toi aux hommes, Petite Esclave ! » lança-t-il en riant.

Elle était effectivement belle.

« Un tarsk d'argent ! » criai-je.

Le silence s'abattit sur la foule.

Ce n'était pas un mauvais prix pour une telle jeune femme.

Rim et Thurnock me regardèrent, étonnés.

J'attendis.

Je savais que cette jeune femme était adroite. Ses mains étaient vives. Je me disais que j'aurais peut-être besoin d'une telle fille. En outre, je savais qu'elle avait drogué et volé Arn, le hors-la-loi. Je supposai qu'il serait content de l'avoir. Il me serait peut-être utile, si je me trouvais en difficulté, pour retrouver Talena.

« On m'offre un tarsk d'argent ! » cria l'homme. « Un tarsk d'argent ! Qui propose davantage ? Qui propose davantage ? »

Je me demandai pourquoi je la voulais. Je me dis que ses talents pourraient peut-être me servir. Je me dis qu'elle pourrait me permettre d'acheter la collaboration d'Arn.

« Qui propose davantage ? » répéta l'homme.

En outre, bien entendu, elle m'avait volé. Cela ne me plaisait pas.

« Qui propose davantage ? » cria une nouvelle fois l'homme. Il la tenait toujours, cruellement arquée en arrière, les mains dans ses cheveux.

C'était une jeune femme vigoureuse, sensuelle et belle. Elle se débattait, malgré la douleur. Elle tentait de saisir les mains qui lui serraient les cheveux.

« Vendue au Capitaine ! » annonça l'homme.

Elle était à moi.

« Thurnock, » dis-je, « donne-lui son tarsk d'argent. »

— « Oui, Capitaine, » répondit Thurnock.

La foule commença à se disperser.

— « Restez ! » ordonnai-je à deux de mes hommes.

Tandis que Thurnock, la tenant par le bras, faisait descendre à la jeune femme l'escalier du chariot, les autres esclaves, qui poussaient le chariot, la frappèrent, lui crachèrent dessus et se moquèrent d'elle.

« Esclave ! » criaient-elles. « Esclave ! »

Thurnock amena la jeune femme devant moi. Elle me regarda, les yeux fixes.

Je me tournai vers mes marins :

« Emmenez-la et enchaînez-la dans la cale supérieure, » dis-je.

— « Oui, Capitaine, » répondirent-ils.

Ils l'emmenèrent, la tenant par les bras. Soudain, elle s'arrêta, regarda par-dessus son épaule.

« Toi ? » dit-elle. « Ce matin ? »

— « Oui, » répondis-je. Le fait qu'elle s'en soit souvenue me fit plaisir.

Elle baissa la tête et ses cheveux lui cachèrent le visage. Puis elle fut emmenée vers les chaînes de la *Tesephone*.

Je me dis que la posséder serait un plaisir.

« À présent, » dis-je à Rim et Thurnock, « retournons-nous boire notre Paga à la taverne ? »

J'étais très content.

Rim montra sa clé. Elle portait le numéro six.

— « Tendite doit m'attendre, » fit remarquer Rim.

— « Moi, » dit Thurnock, « je pense à la danseuse. C'est un petit tabuk bien dodu et juteux, pas vrai ? »

— « Exact, » admit Rim.

— « À ton avis, combien demanderait-il pour une ahn de location ? »

— « Deux pièces de cuivre, peut-être, » suggérai-je. Les autres jeunes femmes, les esclaves

ordinaires, ne coûtaient que le prix d'un gobelet de Paga.

— « Retournons à la taverne, » nous pressa Thurnock, se passant la langue sur les lèvres.

Nous regagnâmes la taverne. Il était tout juste midi passé et nous aurions tout le temps, plus tard, d'acheter des provisions.

Je ne voulais pas priver Rim de sa jolie Tendite ni Thurnock de son ahn avec la fille pulpeuse, enchaînée, qui avait tournoyé devant nous sur le sable.

J'avais l'intention, à ce moment-là, de me contenter d'un gobelet de Paga.

Mais une surprise m'attendait dans la taverne.

JE RENOUVE BRIÈVEMENT UNE CONNAISSANCE

RIM rejoignit Tendite, qu'il avait laissée dans la taverne.

Elle le regarda, vêtue de soie jaune, agenouillée dans l'obscurité du fond de la salle, les mains attachées au-dessus de la tête.

« C'est gentil de m'avoir attendu, mon petit talender, » dit-il.

Il la détacha et elle le précéda entre les tables. Quand Rim passa devant le propriétaire qui, vêtu de son tablier, se tenait derrière le comptoir taché de Paga, il lui jeta la clé. La jeune femme gravit l'étroite échelle métallique conduisant à la sixième alcôve. Rim la suivit.

Thurnock entreprit alors de négocier avec le propriétaire. J'avais demandé à Thurnock de me laisser quelques pièces, que j'avais glissées dans ma tunique. Je ne voulais pas qu'il me manque le prix d'un gobelet de Paga. Les pièces provenaient de la vente de Tana et Ela. Le propriétaire sortit de derrière le comptoir et Thurnock, impatient, fit les cent pas. Quelques instants plus tard, je vis la petite danseuse pulpeuse, vêtues de Soies de Plaisir, sortir de la cuisine et grimper dans la huitième alcôve. Aussitôt, Thurnock bondit sur l'échelle et la suivit. Je le vis tirer soigneusement les rideaux de l'alcôve derrière lui.

Je présume qu'elle fut plus satisfaite qu'elle ne l'avait prévu avec le puissant Thurnock, de la Caste des Paysans.

Je regardai autour de moi.

Il y avait les hommes assis aux tables et les esclaves, avec leurs clochettes et leurs vêtements de soie jaune, qui les servaient.

Le propriétaire, revenu derrière son comptoir, essuyait des gobelets.

Je souris.

Un peu plus loin, le Joueur et l'homme du Torvaldsland, avec sa hache, étaient toujours plongés dans leur partie. Ils n'avaient pas quitté le plateau pour aller voir la scène qui, quelques instants plus tôt, s'était déroulée dehors. Peut-être même n'avaient-ils pas entendu le bruit.

On me servit un gobelet de Paga et je bus lentement, attendant Rim et Thurnock.

Ils ne se dépêcheraient pas. Ce n'est pas dans les habitudes des Goréens.

Je regardai l'intérieur du gobelet de Paga, fis lentement tourner le liquide, bus à nouveau.

Dans les jours à venir, à Lydius, j'achèterais des provisions. Ensuite, nous remonterions le fleuve en direction de Laura.

J'étais satisfait. L'affaire se présentait bien.

C'est alors que je la vis.

Elle sortit de la cuisine, vêtue de la courte tunique de soie jaune et translucide qui est le lot des esclaves, des clochettes attachées à la cheville gauche. Elle revenait, de toute évidence, dans la salle après une période de repos, et commençait son deuxième service. Je ne l'avais pas vue avant. Elle portait une cruche de Paga. Elle était pieds nus sur les carreaux.

Elle me vit, sursauta. Elle porta une main à la bouche. Elle pivota sur elle-même, s'enfuit

dans la cuisine.

Je souris.

Je fis claquer les doigts, appelant le propriétaire à ma table. Il vint.

« Une de tes esclaves, » dis-je, « vient de sortir de la cuisine et y est retournée. »

Il me regarda.

« Envoie-moi cette esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-il.

J'attendis.

Quelques instants plus tard, la jeune femme arriva, avec sa cruche de Paga.

Elle s'agenouilla près de moi.

« Paga, » dis-je.

Elizabeth Cardwell me servit du Paga.

Nous nous regardâmes. Nous restâmes silencieux.

Je me souvenais bien d'Elizabeth Cardwell. Nous avions de l'affection l'un pour l'autre. Nous avons servi les Prêtres-Rois ensemble. Je l'avais entraînée dans ce service et dans les nombreux dangers qu'il comportait. Puis, dans les Sardar, j'avais décidé de ce qui était bon pour elle. Elle retournerait sur Terre. Elle vivrait loin des périls de Gor. Elle pourrait peut-être faire un bon mariage. Elle serait peut-être en sécurité. Elle aurait peut-être une grande maison et la possibilité d'acquérir des appareils ménagers.

Elle avait osé protester.

Qu'est-ce que Gor pouvait apporter à une femme ?

J'avais pris ma décision.

Je savais que c'était son intérêt, et j'agissais dans son intérêt.

Je savais ce qui était bon pour elle.

Mais, cette nuit-là, elle avait fui les Sardar. Ubar des Cieux, mon grand tarn de guerre, pour une raison inconnue, bien qu'il ait massacré des hommes qui avaient essayé, l'avait laissée, bien qu'elle ne soit qu'une jeune femme, le seller, puis l'avait emportée.

Je savais ce qui était bon pour elle. Mais elle avait refusé de se plier à ma volonté.

Ubar des Cieux était revenu quatre jours plus tard. Furieux, je l'avais chassé des Sardar.

Je ne l'avais pas revu depuis.

Je savais ce qui était bon pour Elizabeth Cardwell. Mais elle n'avait pas jugé bon de se plier à ma volonté.

— « Tarl, » dit la jeune femme, dans un souffle.

— « Va près du mur, » dis-je.

Elle posa la cruche de Paga et se leva légèrement. Je vis la beauté de son corps, sous la soie. Elle se dirigea vers le mur, où Tendite avait été enchaînée.

J'allai vers le propriétaire.

« Clé ! » dis-je, lui tendant un disque de cuivre au tarn.

C'était le numéro dix.

J'allai près du mur et fis signe à la fille de s'asseoir devant l'anneau numéro dix. Comme les autres, il avait une courte chaîne, d'une quinzaine de centimètres, et terminée par deux menottes ouvertes, passée à l'intérieur.

Elle mit les mains derrière la tête et je refermai les menottes sur ses poignets.

Je m'assis, les jambes croisées, en face d'elle.

Elle sourit.

« Tarl, » souffla-t-elle.

— « Je m'appelle Bosk, » répondis-je.

Elle bougea les poignets dans ses menottes d'esclave. Elle sourit.

— « Apparemment, tu m'as retrouvé, » dit-elle.

— « Où es-tu allée ? » demandai-je.

— « J'ai cherché les forêts du Nord, » répondit-elle. « Je savais que, parfois, des femmes y vivaient libres. »

Elle baissa la tête.

— « Alors, tu es arrivée à la lisière des forêts, » dis-je, « et tu as relâché le tarn. »

— « Oui, » dit-elle.

— « Et tu es entrée dans la forêt ? »

— « Oui, » dit-elle.

— « Que s'est-il passé ? » demandai-je.

— « J'ai vécu quelques jours dans la forêt, mais pauvrement, de baies et de fruits secs. J'ai essayé de poser des collets. Je n'ai rien pris. Puis un matin, alors que je buvais à plat ventre au bord d'un ruisseau, je me suis aperçue, en levant la tête, que j'étais entourée de Panthères armées. Il y en avait onze. Comme j'étais heureuse de les voir ! Elles paraissaient terriblement fières, fortes, et elles étaient armées. »

— « T'ont-elles permis de te joindre à leur bande ? » m'enquis-je.

— « Je ne leur plaisais pas, » répondit la jeune femme.

— « Que s'est-il passé ensuite ? » demandai-je.

— « Elles m'ont ordonné de quitter mes vêtements. Puis elles m'ont attachée les mains dans le dos et m'ont mis une laisse au cou. Elles m'ont conduite sur les rives du Laurius où elles m'ont attachée à un poteau enfoncé entre les rochers, les mains au-dessus de la tête, le cou, le ventre et les chevilles également attachés au poteau. Un bateau est passé. J'ai été vendue cent pointes de flèches. J'ai été achetée par Sarpedon, le maître de cette taverne, qui remonte de temps en temps le fleuve à la recherche de filles. »

Je la regardai.

— « Tu as été stupide, » dis-je.

Elle serra les poings dans ses menottes d'esclave. Son collier, jaune et émaillé, brillait dans le noir, autour de son cou. Ses cheveux, noirs et lisses, défaits, tombaient sur ses épaules et jusqu'au creux de ses reins. Elle était belle, vêtue de son morceau de soie jaune. Elle tira sur les menottes. Puis elle se détendit.

Elle sourit.

— « Apparemment, » dit-elle, « tu m'as retrouvée, Tarl. »

— « Je m'appelle Bosk, » la repris-je.

Elle haussa les épaules.

— « Qu'as-tu fait, depuis notre séparation ? » demanda-t-elle.

— « Je suis devenu riche, » répondis-je.

— « Et les Prêtres-Rois ? » s'enquit-elle.

— « Je ne sers plus les Prêtres-Rois, » répondis-je.

Elle me regarda, troublée.

« Je sers mes propres intérêts, » ajoutai-je, « et je fais ce qui me plaît. »

— « Oh, » fit-elle.

Puis elle me regarda.

« Es-tu furieux, » demanda-t-elle, « que j'aie fui les Sardar ? »

— « Non, » répondis-je. « C'était un acte courageux. » Elle me sourit.

« À présent, » repris-je, « je cherche Talena. Je vais me lancer à sa poursuite dans les forêts vertes. »

— « Tu ne te souviens donc pas de moi ? » demanda-t-elle.

— « Je cherche Talena, » répondis-je.

Elle baissa la tête. Puis elle se redressa.

— « Je ne voulais pas retourner sur Terre, » dit-elle. « Tu ne vas pas me renvoyer sur Terre, n'est-ce pas ? »

Je la considérai.

— « Non, » répondis-je, « je ne te renverrai pas sur Terre. »

— « Merci, Tarl, » souffla-t-elle.

Nous restâmes quelques instants silencieux.

« Tu es riche, à présent ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Assez riche pour m'acheter ? » demanda-t-elle.

— « Dix mille fois, » répondis-je, et c'était vrai. Elle se détendit visiblement, dans les chaînes, et sourit.

— « Tarl... » dit-elle.

— « Bosk ! » rectifiai-je sèchement.

— « J'aimerais entendre tes lèvres prononcer encore une fois mon nom, » souffla-t-elle.

« Prononce mon nom. »

— « Quel est ton nom ? » demandai-je.

Elle parut stupéfaite.

— « Tu me connais, » dit-elle. « Tu me connais bien. »

— « Qui es-tu ? » demandai-je.

— « Elizabeth Cardwell, » répondit-elle. « Vella de Gor ! »

— « Que portes-tu à la cheville gauche ? » m'enquis-je.

— « Des clochettes d'esclave, » répondit-elle.

Je posai la main sur le morceau de soie.

— « Qu'est-ce que ceci ? » demandai-je.

— « De la soie d'esclave, » demandai-je.

Je montrai le collier jaune qu'elle portait au cou.

— « Et ceci ? »

— « Le collier de Sarpedon, » souffla-t-elle, « mon Maître. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Je vois, » fit-elle.

— « Ton nom ? » insistai-je.

— « Tana, » répondit-elle.

Je souris. C'était le nom d'une des jeunes femmes que j'avais demandé à Thurnock de vendre le matin même, celui d'une des deux Panthères. C'est un nom assez répandu, sur Gor, mais on ne le rencontre pas aussi souvent. C'était une coïncidence que les deux jeunes femmes portassent le même nom, celle que j'avais fait vendre le matin et celle qui était enchaînée devant moi.

— « Tu t'appelles Tana, » déclarai-je, « tu es simplement Tana, l'esclave. »

Elle serra les poings dans ses menottes d'esclave. C'était bien ce qu'elle était devenue, une pauvre Esclave de Taverne, sans importance, à Lydius.

Je regardai sa beauté.

— « Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle.

— « J'ai payé le prix d'un gobelet de Paga, » répliquai-je.

Je la regardai dans les ombres de la petite alcôve, éclairée par une lampe minuscule dont

la fumée s'échappait par un petit trou de ventilation.

Elle portait toujours les chaînes dont je l'avais chargée. Le morceau de soie, froissé, trempé de sueur, gisait dans un coin.

« Quel effet cela fait-il d'être une Esclave de Taverne ? » demandai-je.

Elle détourna la tête.

J'avais exigé d'elle tout ce qu'on peut extraire d'une Esclave de Taverne.

— « Tu es furieux, » releva-t-elle, « parce que je t'ai quitté. À présent, tu te venges. »

— « Je me suis servi de toi comme d'une Esclave de Taverne, que tu es, » répondis-je. C'était vrai. Je ne l'avais traitée ni mieux ni moins bien que l'on traite en général de telles esclaves. En outre, elle le savait. Elle savait que je l'avais forcée à me servir exactement comme une Esclave de Taverne, ni plus ni moins.

Je ne m'étais pas vengé d'elle. Je l'avais simplement traitée exactement comme elle devait l'être.

Tout en me servant d'elle, naturellement, je l'avais appelée exclusivement Tana. Tel était le nom de l'esclave.

Elle me regarda, chargée de chaînes. Assis les jambes croisées, je bouclais ma ceinture.

— « Que vas-tu faire, à présent ? » demanda-t-elle.

— « Je vais partir à la recherche de Talena, » dis-je. « Je vais la traquer dans les forêts. »

Elle s'allongea. Puis elle se souleva sur le coude.

— « Tu as changé, » dit-elle soudain. « Tu n'es plus comme tu étais. »

— « Comment cela ? » demandai-je, curieux.

— « Tu sembles plus dur, » répondit-elle, « moins tendre, moins gentil. »

— « Oh ? » fis-je.

— « Oui, » souffla-t-elle. « Tu es devenu plus... »

— « Oui ? » demandai-je.

— « Plus Goréen, » souffla-t-elle. « À présent, tu es comme les Goréens. » Elle me regarda, craintivement. « C'est cela, » reprit-elle. « Tu es devenu Goréen. »

Je haussai les épaules.

— « Ce n'est pas impossible, » dis-je.

Elle se tassa, chargée de chaînes, contre le mur bas et courbe de l'alcôve.

Je lui souris.

J'attachai à ma ceinture-baudrier les lanières du fourreau de mon épée. J'entrepris d'attacher mes sandales.

Quand j'eus terminé d'attacher mes sandales, elle parla.

— « Tu as dit que tu étais riche, » fit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Que tu étais assez riche pour m'acheter. »

— « Oui, » dis-je. Je souris. « Plus de dix mille fois, » ajoutai-je.

Elle sourit à son tour.

— « À présent que tu m'as retrouvée, » dit-elle, « tu ne vas pas me renvoyer sur Terre, n'est-ce pas ? »

— « Non, » dis-je. « Je ne te renverrai pas sur Terre. » Elle avait fui les Sardar. Elle avait pris sa décision. C'était un acte courageux. Il suscitait mon admiration. Mais il comportait des risques.

— « Sarpedon, » dit-elle, « ne sait pas que j'ai été éduquée à Ar. Il ne me vendra pas plus de vingt pièces d'or. »

— « Non, » dis-je, « probablement pas. »

— « Ce sera agréable, » dit-elle, « d'être à nouveau libre. »

Je me souvins qu'un jour, cela me parut très loin, cette jeune femme, dans une vente merveilleusement mise en scène, avec toute la compétence de la grande salle des ventes d'Ar, la Curuléenne, avait, avec deux autres jeunes femmes, Virginia Kent et Phillis Robertson, rapporté quinze cents pièces d'or. Virginia Kent était devenue la Libre Compagne de Relius d'Ar, un Guerrier. Ho-Sorl, un autre Guerrier d'Ar, avait obtenu Phillis Robertson. Je supposai qu'elle portait toujours son collier et ses soieries, parce qu'elle lui plaisait ainsi. À présent cette jeune femme, autrefois Elizabeth Cardwell, à présent Esclave de Taverne à Lydius, ne rapporterait plus que quinze ou vingt pièces d'or. Les contextes, et les marchés, étaient des sujets de réflexion intéressants.

Elle était manifestement aussi belle qu'autrefois, lorsqu'on l'avait vendue à Ar.

Mais à présent, comparativement, elle était bon marché.

Il ne me parut pas impossible de pouvoir l'obtenir pour dix.

— « Peut-être, » suggérai-je, « pourrais-je t'acheter seulement dix. »

Elle me regarda, furieuse.

— « Peut-être, » admit-elle.

— « Si je le souhaitais, » ajoutai-je.

— « Que veux-tu dire ? » souffla-t-elle.

— « Je cherche Talena, » affirmai-je.

— « Achète-moi, » souffla-t-elle. « Achète-moi. Affranchis-moi ! »

— « Dans les Sardar, » lui rappelai-je, « tu as pris ta décision. Cette décision n'allait pas sans risques. »

Elle me regarda, horrifiée.

« Tu as joué, » repris-je. « Et tu as perdu. »

Elle secoua négativement la tête.

« Ne crois pas que je ne t'admire pas, » insistai-je. « Ce serait une erreur. Tu as agi courageusement. Et je t'admire beaucoup. Mais, comme je te l'ai dit, de tels actes ne vont pas sans risques. Tu as pris ta décision. À présent, il faut en assumer les conséquences. Tu as joué. Tu as perdu. »

— « Sais-tu ce que c'est qu'être une Esclave de Taverne ? » souffla-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Achète-moi ! » supplia-t-elle. « Achète-moi ! Tu es riche ! Tu peux m'acheter ! »

— « Est-ce ainsi qu'une esclave supplie ? » demandai-je.

— « Achète Tana, » sanglota-t-elle. « Achète Tana. »

Elle tendit ses poignets enchaînés vers moi. Je la pris par les bras et l'embrassai, longuement. Je sentis le parfum du rouge des esclaves, dans ma bouche.

Puis je la repoussai.

« Que vas-tu faire ? » supplia-t-elle.

— « Je vais te laisser ici, » répondis-je. « Tu resteras Esclave de Taverne. »

— « Non ! » sanglota-t-elle. « Non. »

Je quittai l'alcôve, mettant un terme à mon entretien avec Tana, l'esclave.

Rim et Thurnock m'attendaient en bas. C'était à présent la fin de l'après-midi. Nous ne commencerions plus maintenant l'achat des provisions que le lendemain matin.

Je constatai que Tendite servait à nouveau. Je constatai également que, vêtue de soie jaune, des clochettes à la cheville gauche, comme une esclave ordinaire, la danseuse, avec laquelle Thurnock s'était amusé, allait et venait avec une cruche de Paga. Quand elle ne dansait pas, Sarpedon lui faisait, de toute évidence, effectuer le travail d'une Esclave de

Taverne ordinaire. C'était, je supposai, plus rentable.

« Salut, Capitaine ! » lança Thurnock.

« Salut, Capitaine ! » lança Rim.

Les deux hommes paraissaient parfaitement détendus.

D'un signe de tête, je montrai la danseuse, qui servait à présent comme une esclave ordinaire. Je ne voulais pas que mes hommes soient volés.

— « Combien t'a-t-elle coûté ? » demandai-je à Thurnock.

— « Comme, lorsqu'elle ne danse pas, elle sert avec les autres, » répondit Thurnock, « elle monte, comme les autres, pour le prix d'un gobelet de Paga. »

— « Bien, » dis-je. Thurnock ne s'était pas fait voler.

La jeune femme adressa un regard furieux à Thurnock, par-dessus l'épaule, puis servit du Paga.

Nous étions debout près du comptoir du propriétaire qui se trouve à gauche de la porte, quand on fait face à la sortie.

— « Toute mes femmes, » dit Sarpedon, « vont avec le gobelet. Même les danseuses. » Il eut un sourire ironique. « C'est la politique de la maison, » ajouta-t-il fièrement. Il nous regarda. « Les Maîtres se sont-ils bien amusés ? »

— « Oui ! » rugit Thurnock.

— « Comment était Tendite ? » demanda le propriétaire.

— « Merveilleuse, » répondit Rim. « Elle m'a appris une ou deux choses. Il faudra, quand je regagnerai le navire, que les enseigne à mon esclave, Cara. »

J'évoquai Cara, mince et belle, à bord de la *Tesephone*, l'esclave de Rim, vêtue d'une courte tunique de laine blanche, les cheveux attachés par un ruban de laine blanche.

— « Comment était Tana ? » s'enquit le propriétaire.

— « Très bien, » répondis-je.

— « Elle compte parmi mes femmes les plus populaires, » indiqua le propriétaire. « Une petite beauté. »

— « À propos, » dis-je, afin que Sarpedon ne soit pas volé de son dû, « j'ai rencontré cette Tana autrefois, à Ar. C'est une Esclave de Plaisir magnifiquement éduquée et les danses d'esclaves n'ont aucun secret pour elle. »

— « Sleen femelle ! » s'écria le propriétaire en riant. « Je ne le savais pas. Je te remercie, Capitaine. Ce soir même, elle dansera sur le sable pour mes clients ! »

Je pivotai sur moi-même dans l'intention de partir.

« Reviendras-tu la voir ? » demanda le propriétaire.

— « Non, » répondis-je. « Je dois me consacrer à mes affaires. »

NOUS REMONTONS LE FLEUVE

IL y avait à présent quatre jours que j'étais arrivé, maître de la *Tesephone*, au port de Lydius, proche de l'embouchure du Laurius, fleuve large et tortueux.

Nous avons embarqué des marchandises et mes hommes, à terre, dans les tavernes, s'étaient reposés et s'étaient abondamment amusés dans les nombreux lieux de plaisir du port.

J'étais debout au bastingage de mon navire.

Les écrans à urts étaient toujours fixés aux filins d'amarrage, plaques rondes empêchant les petits urts du port de monter à bord. Les urts qui avaient été lâchés dans la cale inférieure, avant notre arrivée à Lydius, ceux qui avaient participé à l'interrogatoire des Panthères, Tana et Ela, en avaient été retirés le lendemain matin. Thurnock et Rim, avec des collets et des filets, à la lumière de lampes à huile de tharlarion, les avaient capturés. Tandis que nous suivions la côte, plusieurs pasangs au nord de Lydius, nous les avons jetés par-dessus bord. Ils étaient tombés bruyamment dans l'eau puis, un instant plus tard, leurs têtes lisses et leurs minces museaux étaient apparus, luisants et dégoulinants d'eau, puis, tous les six, le nez pointé comme des aiguilles de boussole, sentant la terre, ils avaient fait demi-tour dans l'eau et, battant de la queue, laissant un sillage tortueux dans l'eau, ils étaient partis vers les forêts lointaines.

Nous avons éclaté de rire.

Ils nous avaient été utiles.

Sur mon ordre, on n'avait pas dit aux jeunes femmes, Tana et Ela, que les urts n'étaient plus sur le navire. Sur mon ordre, elles frottaient le pont devant le château arrière. À leur connaissance, les urts se trouvaient toujours dans la cale inférieure ; on pouvait encore les attacher et les y enfermer. Elles travaillèrent bien.

Je regardai sur le quai et vis Cara, jolie dans sa courte tunique d'esclave, les cheveux attachés avec un ruban de laine. Ses pieds étaient couverts de boue. Près d'un pilier, petit et délicat dans la boue, elle avait trouvé un talender. Elle se pencha, le cueillit et le mit dans ses cheveux, pour Rim. Elle était allée acheter quelques pains de Sa-Tarna à terre. En général, la jeune femme porte la pièce, ou les pièces, dans la bouche car les tuniques d'esclaves, comme presque tous les vêtements goréens, n'ont pas de poches. Les esclaves n'ont pas le droit de posséder des portefeuilles, ou des bourses, comme les personnes libres. Le Boulanger lui avait attaché le sac au cou, avec un nœud de Boulanger qui se trouvait sur sa nuque. La jeune femme n'est pas censée pouvoir voir le nœud et le défaire. Même si elle parvenait, en le faisant tourner, à l'amener devant elle, elle ne pourrait le voir. Si elle parvenait à le défaire, il serait peu probable qu'elle parvienne à le refaire correctement. Naturellement, on ne peut ouvrir le sac sans défaire le nœud. Le nœud du Boulanger est destiné à minimiser les vols de pâtisseries et de produits comparables dont, autrement, les esclaves ne se priveraient pas. Cara se redressa, le talender dans les cheveux. Elle était très jolie. Je fus content pour Rim. Le

talender dans les cheveux est la confession secrète de l'esclave, qu'elle n'ose généralement pas exprimer, et indique qu'elle aime son Maître. Je savais que Rim, depuis le jour de notre arrivée à Lydius, n'avait guère fréquenté les tavernes. Il avait passé davantage de temps à bord, avec Cara, sa jolie esclave.

Néanmoins, pour le moment, Rim se promenait à Lydius, avant notre départ pour Laura. Il voulait faire quelques achats, dont un rasoir.

« Lave-toi les pieds, Esclave ! » dis-je à Cara au moment où elle s'engageait sur la passerelle.

— « Oui, Maître, » dit-elle, redescendant en hâte. Elle descendit au pied du quai et, debout sur des pierres, se lava les pieds dans l'eau. Les esclaves de Gor appellent les hommes libres : Maître, et les femmes libres : Maîtresse.

La veille, j'avais envoyé Tina acheter le pain.

La petite esclave sensuelle était à présent debout près de moi.

« Est-ce que ton collier te plaît ? » lui demandai-je. On pouvait y lire : J'APPARTIENS À BOSK. Elle tourna la tête.

Comme Cara, elle portait une courte tunique de laine blanche, sans manches, et ses cheveux étaient attachés avec un ruban de laine blanche. Son corps brun, dans le vêtement blanc, était séduisant. C'était un vêtement de meilleure qualité que ceux qu'elle portait lorsqu'elle était libre bien qu'il soit, naturellement, beaucoup plus court.

Elle portait une ceinture d'esclave, une lourde ceinture s'attachant dans le dos. Devant, sur son ventre, fixés sur la ceinture il y avait une plaque et un anneau. Dans l'anneau, passait une chaîne d'une quinzaine de centimètres de long, avec une menotte à chaque extrémité. Ses mains étaient attachées devant elle.

Cara gravit la passerelle et monta à bord de la *Tesephone*.

Nous autorisions Cara à aller et venir. Tina, en revanche, ne pouvait quitter ni la ceinture ni les menottes d'esclave, sauf lorsqu'elle travaillait à la cuisine, faisant cuire les aliments, épluchant les seules ou effectuant des tâches de cet ordre. Dans ce cas, une simple chaîne, attachée à sa cheville, suffisait à la retenir. Je crois que si j'avais permis à Tina d'aller et venir, comme Cara, elle aurait tenté de s'échapper.

Elle connaissait Lydius, et il serait peut-être difficile de la retrouver. Je ne pensais pas qu'elle aurait réussi à s'échapper, mais je ne voulais pas perdre mon temps à la poursuivre.

Pourtant, la veille, je l'avais envoyée, avec la ceinture et les menottes d'esclave, acheter le pain.

Je voulais que, pour la première fois, elle foule, en esclave, les quais de Lydius.

Elle m'avait volé.

Je lui avais attaché au cou un mot sur lequel j'avais écrit : *Deux pains de Sa-Tarna*.

Elle était furieuse.

« Ouvre la bouche ! » lui avais-je ordonné.

Elle avait obéi.

J'avais mis les pièces dans sa bouche.

« Va, Esclave, » lui avais-je dit. « Vite ! »

Son visage avait une expression sournoise, quand elle avait quitté le navire.

J'étais persuadé qu'elle tenterait de s'évader.

J'étais curieux de voir ce qui allait se passer.

Quand elle eut quitté le quai auquel la *Tesephone* était amarrée, je la vis jeter un regard par-dessus l'épaule puis se mettre à courir entre les ballots et les caisses des entrepôts.

Mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'un ouvrier des docks, qui la connaissait, la

saisit par le bras. Elle se débattit, en vain. Je regardai, depuis la *Tesephone*. Un autre ouvrier des docks s'approcha d'elle.

« C'est Tina ! » dit-il en riant.

« Tina ! » crièrent d'autres.

Bientôt, elle fut entourée de neuf ou dix ouvriers des docks, qui la connaissaient bien. Peut-être les avait-elle volés, ou aguichés. Je vis l'un d'entre eux, celui qui l'avait saisie par le bras, lire le mot qu'elle avait au cou.

Puis ils s'écartèrent, pour la laisser passer, mais de telle manière qu'elle ne pouvait avancer que dans une seule direction. Puis, marchant parallèlement à elle, l'empêchant d'aller où ils ne voulaient pas qu'elle aille, ils l'accompagnèrent à la boulangerie. Plus tard, je la vis revenir. Le mot n'était plus autour de son cou. À sa place, attaché avec un nœud de Boulanger, sur la nuque, il y avait un sac contenant deux pains de Sa-Tarna. Elle fut escortée par les ouvriers des docks jusqu'au pied de la passerelle.

« Adieu, Esclave ! » crièrent-ils.

Fièrement, sans les regarder, mais les yeux pleins de larmes, elle avait gravi la passerelle.

« J'ai apporté du pain, » m'avait-elle annoncé.

— « Porte-le à la cuisine ! » lui avais-je ordonné.

— « Oui, Maître, » avait-elle dit.

Toutefois, je n'avais pas jugé bon de l'envoyer à nouveau acheter du pain. Elle était à présent debout près de moi, avec sa ceinture d'esclave, les menottes lui maintenant les mains sur le ventre. Il ne semblait pas nécessaire à son éducation de la laisser à nouveau se promener dans les rues de sa cité. Néanmoins, il me semblait juste que Lydius ait vu qu'elle était à présent asservie. C'était fait. La jeune femme m'appartenait maintenant, complètement, au même titre qu'une autre esclave.

J'étais persuadé qu'elle ne tenterait plus de s'échapper quand nous aurions quitté Lydius.

Où aurait-elle pu aller ?

Les forêts étaient peuplées de sleens, de panthères et de tarsks féroces.

Et il y avait également les Panthères qui se lanceraient immédiatement à la poursuite de l'esclave fugitive.

Je me souvins de la rapidité, de la vivacité, avec laquelle Elizabeth Cardwell avait été capturée, et ignominieusement exposée, attachée à un poteau, au bord du fleuve, où elle avait été achetée par Sarpedon dans la taverne de qui à présent, pour le plaisir de ses clients, elle servait du Paga. Je me corrigeai. Aucune Elizabeth Cardwell ne servait dans la taverne de Saperdon de Lydius. Toutefois, je me souvenais qu'il y avait une esclave appelée Tana.

Je regardai Tina, debout près de moi. Elle détourna la tête. Elle ne voulait pas me regarder dans les yeux.

Elle portait mon collier. Où aurait-elle pu fuir ?

Elle était marquée. Où aurait-elle pu aller ?

Elle ne pouvait même pas fuir à Lydius, sa cité, car c'était là que, publiquement, par décision de justice, l'infamie de l'asservissement, par le fer, avait été brûlée dans sa chair.

Même lorsqu'une jeune femme parvient à échapper aux chaînes d'un maître, elle tombe presque inévitablement dans celles d'un autre.

Tôt ou tard.

Sur Gor, quand une jeune femme est esclave, elle est véritablement esclave.

La peine encourue par une jeune femme qui tente de s'échapper, la première fois, est généralement une sévère bastonnade. La jeune femme ne peut, pour ainsi dire, faire cette erreur qu'une seule fois. Si elle tente de s'échapper une nouvelle fois, elle ne peut, en général,

pas compter sur la patience du maître. Il n'est pas rare qu'on lui coupe les tendons des jarrets. Cela lui fait perdre toute valeur mais sert généralement de leçon aux autres jeunes femmes.

Les esclaves goréennes, celles qui connaissent bien le sens de leur collier, savent qu'elles ne peuvent s'échapper.

Elles savent, au fond de leur cœur, qu'elles sont véritablement esclaves, et qu'elles le resteront, sauf s'il prenait à leur Maître la fantaisie de les affranchir. Cela se produit rarement. Selon un dicton goréen, seuls les fous affranchissent leurs esclaves.

Sur Gor, lorsqu'une jeune femme est esclave, elle l'est vraiment. Elle n'est rien de plus. Elle ne peut pas être plus. La plupart des esclaves le savent. Toutes l'apprennent tôt ou tard.

Tina, cependant, ne portait pas son collier depuis longtemps. C'était pour cette raison que, à Lydius, tandis que nous restions au port, je lui faisais porter la ceinture et les menottes d'esclave. Je ne voulais pas me trouver dans l'obligation de consacrer un ou deux jours à la retrouver.

Je regardai Tina. Je me dis qu'elle pourrait m'être utile. Elle était adroite. En outre, elle pourrait me servir si j'éprouvais la nécessité de recruter Arn, le hors-la-loi, qu'elle avait drogué et volé.

« Te souviens-tu d'un hors-la-loi, » demandai-je, « qui s'appelle Arn ? »

Elle me regarda, méfiante, inquiète.

« Aimerais-tu lui appartenir ? » repris-je.

Ses yeux s'emplirent de terreur.

Je m'éloignai, la laissant là. Sa réaction m'avait satisfait. Tout en m'éloignant, je l'entendis tirer sur les menottes d'esclave. Je me dis qu'à présent elle devait se sentir obligée de me servir avec ferveur et diligence, au cas où je lui assignerais des tâches correspondant à ses talents de voleuse, de peur que je ne la donne à Arn, hors-la-loi puissant et séduisant. En outre, me dis-je par la suite, si les circonstances l'exigeaient, je pourrais toujours la lui donner, de toute manière. C'était mon esclave, un animal féminin que je possédais, et je pouvais en disposer à ma guise.

J'entendis Cara chanter, à l'arrière du navire. L'esclave de Rim me plaisait.

Mais où donc était Rim ?

La neuvième heure était proche et j'avais l'intention de larguer les amarres dans moins d'une ahn. L'eau, de nombreux tonneaux, et les provisions, des pains durs aux filets à esclaves, étaient à bord.

La marée du matin arrivait, enflant le fleuve. Je voulais partir à marée haute. À la dixième heure, elle serait au plus haut. C'était la fin de l'été et le fleuve n'était pas aussi haut qu'au printemps. Dans le Laurius, surtout près de l'embouchure, il y a des hauts-fonds qui changent souvent de place au gré du courant. La marée, faisant monter le niveau, rend l'entrée dans le Laurius moins difficile, moins hasardeuse. La *Tesephone*, naturellement, du fait que c'est un navire léger, propulsé par des rames et à faible tirant d'eau, n'est généralement pas tributaire de la marée.

Mes hommes se promenaient entre les bancs. Quelques-uns dormaient entre eux. Je voulais qu'ils se reposent. Il leur faudrait bientôt travailler. Je les regardai. Je souris. Sur un ordre de Thurnock ces hommes, instantanément, deviendraient un équipage. Ils étaient de Port Kar.

Où donc était Rim ?

« Capitaine ! » cria Rim, sur le quai.

Je fus heureux. Il était revenu.

« Capitaine ! » appela-t-il. « Viens ! » Puis il vit Cara, qui était accourue au bastingage, l'ayant entendu. Ravie, elle lui fit signe. « Esclave ! » appela-t-il. Il claqua des doigts, montrant, à ses pieds, les planches du quai. Elle descendit la passerelle en courant et s'agenouilla à ses pieds. Je la suivis. Il la fit lever, l'embrassa puis la fit pivoter sur elle-même afin qu'elle lui tourne le dos. Il ouvrit un petit paquet. Il contenait un collier, bon marché mais très joli, de coquillages minuscules enfilés sur une lanière de cuir. Il le tint devant ses yeux.

— « Comme il est beau ! » s'écria-t-elle. Tandis qu'elle restait debout devant lui, lui tournant le dos, ravie, il l'enroula autour de l'acier de son collier d'esclave.

« Merci, Maître, » souffla-t-elle. « Il est beau. » Il l'attacha sur sa nuque. Puis il la fit tourner et l'embrassa. Elle se fondit à lui, ses lèvres aux siennes. Je ne peux pas exprimer cela autrement. Je n'ai jamais vu une femme libre agir ainsi. Je n'ai constaté cette attitude que chez les esclaves, lorsqu'elles embrassent leur Maître. Rim ne parut même pas remarquer le talender jaune et délicat qu'elle avait dans les cheveux. Il savait très bien ce qu'il signifiait.

« Retourne sur le navire. Esclave, » dit Rim.

— « Oui, Maître ! » répondit la jeune femme. Puis elle gravit la passerelle en courant.

— « Qu'as-tu fait ? » m'enquis-je.

— « Je suis allé acheter un rasoir, » répondit Rim. Il me montra un autre petit paquet.

— « Pourquoi m'as-tu fait descendre sur le quai ? » demandai-je.

— « J'ai quelque chose à te montrer, » dit-il, « quelque chose qui, à mon avis, t'intéressera beaucoup. »

— « Nous partons dans moins d'une ahn, » lui rappelai-je.

— « C'est tout près, » répondit Rim sans donner de précisions. « Viens. »

— « Nous avons peu de temps, » insistai-je.

— « Je crois que cela t'intéressera, et je crois que cela te plaira, » insista Rim à son tour.

« Suis-moi. »

Furieux, je le suivis, quittant le quai derrière lui.

Je constatai avec surprise qu'il me conduisait au quai du Marché aux Esclaves.

— « Nous n'avons plus besoin d'esclaves ! » lançai-je, furieux.

Nous entrâmes dans l'enclos bordé de planches. Il y a un espace d'environ un centimètre entre les planches de sorte que les hommes, regardant à l'intérieur, soient intéressés mais ne puissent satisfaire complètement leur curiosité qu'en entrant. Les planches sont peintes alternativement en jaune et en bleu, couleurs des Marchands d'Esclaves.

L'enclos était très grand et il y avait beaucoup d'esclaves, à l'intérieur, surtout des femmes.

Quelques-unes étaient enchaînées par le cou à des anneaux fixés au sol. Nous passâmes entre des cages. D'autres étaient attachées et enchaînées à des poteaux et des pieux. Je remarquai que quelques cages étaient très encombrées. Dans une cage, je vis Tana et Ela. Elles se blottirent contre les barreaux du fond. C'était à ce Marché que Thurnock les avait vendues. Contre un mur, assises, attendant que des places se libèrent dans les cages, il y avait de nombreuses jeunes femmes, attachées par une longue chaîne qui passait dans un anneau fixé à la cheville gauche de chacune.

« Il faut que nous partions, » dis-je à Rim, pas très content.

— « Regarde, » me montra Rim.

Je souris.

J'approchai.

Il y avait une barre au fond de l'enclos, une barre métallique de cinq centimètres

d'épaisseur, fixée sur des étais. La barre était à environ un mètre vingt du sol et faisait approximativement douze mètres de long. Plusieurs jeunes femmes y étaient attachées. On leur avait appuyé le dos contre la barre. Puis on leur avait passé les bras derrière, les ramenant vers l'avant et le haut, les serrant contre elle. Des menottes d'esclave, avec environ trente centimètres de chaîne, avaient ensuite été refermées sur leurs poignets, les immobilisant.

Je m'approchai d'une jeune femme attachée.

Nous l'examinâmes, Rim et moi.

« Ses seins sont un peu petits, » dis-je.

— « Ses poignets et ses chevilles, » fit-il remarquer, « sont un peu épais. »

— « Cela, » dis-je, « naturellement, nous le savions déjà. »

— « Oui, » fit-il.

— « Mais, regarde son ventre, » repris-je. « Il n'est pas inintéressant. »

— « Et les hanches, » ajouta Rim, « ne sont-elles pas pleines de douces promesses ? »

— « Oui, » reconnus-je.

La jeune femme tira sur ses chaînes.

— « Elle bouge avec élégance, » fit remarquer Rim.

— « Oui, » admis-je.

La jeune femme cessa de se débattre et resta immobile, crispée, les genoux fléchis, nous regardant avec fureur. Elle tirait sur ses menottes d'esclave. Je voyais, lorsque la chaîne bougeait, l'empreinte qu'elle laissait sur sa peau, à l'endroit où elle se trouvait précédemment. Elle était serrée.

« Salut ! » lançai-je.

Je regardai les chaînes d'or et le collier de griffes, qu'elle portait toujours au cou. Je remarquai qu'elle avait toujours, à la cheville gauche, un bracelet de coquillages percés.

Elle nous regardait, furieuse.

« Tu as peut-être d'autres hommes à nous vendre ? » demandai-je.

Elle perdit contenance, se secouant et gémissant, tirant sur ses chaînes. Puis elle renonça. Elle nous regarda, résignée.

« Salut, Sheera ! » dis-je.

— « Vous plaît-elle ? » demanda une voix. C'était un des hommes du Marchand d'Esclaves.

— « Elle n'est pas mal, » dis-je.

— « C'est une Panthère, » souligna-t-il, « comme vous l'avez sans doute deviné. On nous l'a amenée hier soir, après la tombée de la nuit. »

Je souris. Cela signifiait qu'elle avait probablement été capturée par un hors-la-loi. Ceux-ci amènent souvent leurs captives au Marché pendant la nuit. Ainsi, ils risquent moins d'être reconnus.

— « Un hors-la-loi l'a amenée ? » s'enquit Rim.

— « Oui, » répondit l'homme.

— « Son nom ? » demandai-je.

— « Arn, » répondit l'homme.

Sheera tira à nouveau sur ses menottes d'esclave, en vain.

Nous éclatâmes de rire, Rim et moi.

Nous étions heureux qu'Arn, que nous connaissions, l'ait capturée.

— « Je ne savais pas qu'une Panthère puisse tomber aux mains d'un hors-la-loi, » releva Rim.

— « Surtout, » ajoutai-je, « une Panthère telle que celle-ci. »

Elle tira sur les menottes. Puis elle tourna la tête, furieuse.

— « Voulez-vous goûter ses lèvres ? » demanda l'homme.

— « Très bien, » fit Rim. Il la prit par les cheveux et l'embrassa de force pendant une longue ehn.

Puis, après Rim, je la pris dans les bras et, la serrant contre la barre, violai pendant plus d'une ehn les lèvres fières de la femme enchaînée.

Puis nous la dévisageâmes. Outragée, enchaînée, elle nous regardait.

« Il faut que nous partions, » rappela Rim.

Sheera, la tête baissée, les cheveux sur le visage, luttait contre la chaîne et les menottes d'esclave.

Je la regardai. Elle connaissait les forêts. C'était une Panthère.

— « Petite ! » dis-je.

Sheera leva la tête. Dans ses yeux, je lus qu'elle n'avait pas oublié mon baiser.

« Est-il vrai, Petite, » demandai-je, « que tu es l'ennemie de Verna, la Panthère ? »

— « Oui, » répondit-elle d'une voix morne. « Elle m'a volé deux hommes. »

— « Je t'en donne dix pièces de cuivre, » dis-je à l'homme.

Sheera me regarda, furieuse.

— « Son prix, » répondit-il, « est de quatre pièces d'or. »

— « C'est trop, » dis-je.

Je savais qu'elle avait été achetée à un hors-la-loi, à Arn. Les hors-la-loi obtiennent rarement, de la part des Marchands d'Esclaves, le juste prix de leur marchandise. La Maison, si l'on peut appliquer ce titre à l'enclos de Lydius, ne l'avait probablement pas payée plus de deux tarsks.

« J'en donne quatre tarsks, » dis-je.

— « À Ar, » se défendit l'homme, « elle se vendrait dix pièces d'or. »

— « Nous ne sommes pas à Ar, » fis-je remarquer.

— « Je te hais ! » hurla Sheera. « Je te hais ! Je te hais ! »

— « Ses seins, » dis-je, « sont un peu petits ; ses chevilles et ses poignets sont épais. »

— « Elle est très belle, » maintint l'homme.

Nous l'examinâmes, attentivement. Elle tourna la tête de l'autre côté.

— « C'est une fille brute, » appuyai-je, « qui ne connaît pas le collier, sans éducation. »

— « Il faut que nous partions bientôt », rappela Rim.

— « C'est vrai, » admis-je. Je ne voulais pas manquer la marée.

Nous feignîmes de partir, Rim et moi.

— « Attendez, Maîtres ! » s'écria l'homme. « Elle est très belle ! »

Nous pivotâmes à nouveau sur nous-mêmes, regardâmes attentivement l'orgueilleuse Sheera.

— « Trois pièces d'or, » dis-je, « et cinq tarsks. »

— « Elle est à vous ! » conclut l'homme.

Avec la clé suspendue à sa ceinture, il ouvrit les menottes, puis il la fit pivoter, rudement, et la poussa contre la barre.

« Mets les bras dans le dos et croise les poignets ! » dit-il à la fille, durement. Elle obéit mécaniquement. Ensuite, avec sa ceinture, Rim lui attacha les mains dans le dos.

Je payai trois pièces d'or et cinq tarsks à l'homme. Il n'était pas très content. Il montra les jeunes femmes assises contre la clôture.

« Nous avons besoin de place dans les cages, » commenta-t-il, contrarié. « Emmenez-

la ! »

Rim la prit par le bras et la poussa devant nous, trébuchant, dans l'enclos.

Quand nous atteignîmes la *Tesephone*, qui se trouvait à moins de cent mètres du Marché aux Esclaves, la marée était presque complètement montée.

Sur le pont, Sheera resta immobile, les pieds écartés, en face de moi.

Je n'avais pas le temps de m'occuper d'elle. Je devais me consacrer au navire.

« Enchaîne-la dans la cale supérieure, » dis-je.

Rim, rudement, l'emmena.

Thurnock m'apporta le vin, l'huile et le sel. J'allai prendre position près du bastingage. Mes hommes se levèrent.

Quelques instants plus tard, Rim revint, et s'immobilisa également, attentif.

Un peu plus loin se tenaient deux jeunes femmes, Cara et Tina, vêtues de courtes tuniques de laine, Tina ayant les mains sur le ventre, où elles étaient attachées par la ceinture et les menottes d'esclave.

« Ta-Sardar-Gor. Ta-Thassa, » dis-je en goréen. « Aux Prêtres-Rois de Gor et à la Mer. »

Puis, lentement, je versai le vin et l'huile dans la mer, et le sel.

« Larguez les amarres ! » cria Thurnock. Les ouvriers du quai jetèrent les cordes enroulées autour des bittes d'amarrage. Deux hommes, à la proue, écartèrent le navire en repoussant le quai avec des gaffes.

« Sortez les rames ! » cria Thurnock. « Rames prêtes ! »

Des marins entreprirent de hisser la vergue.

Le timonier pesa sur son gouvernail.

Je regardai Cara et Tina, attentives. Il y avait beaucoup d'hommes, sur le quai. Plusieurs d'entre eux avaient interrompu leur travail pour regarder la *Tesephone* quitter le quai.

« Rames de bâbord ! Un coup ! » cria Thurnock.

La proue de la *Tesephone* tourna en direction de l'amont. Les yeux sculptés et peints de la tête de tara se tournèrent vers Laura.

Des hommes étaient montés sur la longue vergue oblique. Puis la voile tomba, claquant et s'étendant, prit sa place, se gonfla sous l'effet de la douce brise de Thassa.

« Toutes les rames ! » cria Thurnock. « Quart de cadence ! Ramez ! »

La *Tesephone* remonta le courant.

Cara et Tina étaient debout au bastingage. Cara levait la main, faisant ses adieux à Lydius. Quelques hommes, sur le quai, petits à présent, lui répondirent.

Tina ne pouvait lever la main pour dire adieu à sa cité, car ses poignets étaient immobilisés par des menottes d'esclave, elles-mêmes attachées sur son ventre, au moyen de l'anneau de la ceinture d'esclave.

M'arrêtant derrière elle, je défis la ceinture.

Elle me regarda.

« Fais un signe d'adieu à ta cité, » lui dis-je, « si tu le souhaites. »

Elle se tourna vers Lydius. Misérablement, elle leva ses mains enchaînées, saluant ainsi Lydius.

Quand elle eut terminé, de derrière, je lui tirai à nouveau les mains sur le ventre et bouclai la ceinture d'esclave. Elle tomba à genoux sur le pont, la tête baissée, les cheveux sur le visage, découvrant le collier qu'elle portait au cou, et elle pleura.

« Ramez ! » criait Thurnock en rythme. « Ramez ! »

Je gagnai le château arrière et, avec la lunette des Constructeurs, regardai Lydius. Je constatai avec intérêt que la grosse galère jaune de Tyros appareillait également. Je n'y

attachai guère d'importance, sur le moment.

JE M'ENTRETIENS AVEC DES PANTHÈRES ET SUIS DISTRAIT PAR SHEERA

LE soir du deuxième jour suivant notre départ de Lydius, je pris une petite lampe et descendis dans la cale supérieure, où sont entreposées de nombreuses provisions.

Je levai la lampe.

Sheera était à genoux. Elle n'était pas assise les jambes croisées. Elle était à genoux, comme une esclave goréenne.

Une lourde chaîne, d'environ un mètre de long, attachée à son cou par un cadenas, allait jusqu'à un anneau, auquel elle était attachée par un deuxième cadenas.

Avec les mains, elle se cacha de son mieux.

« Ne te cache pas, » dis-je. Elle était prisonnière.

Elle baissa les mains.

Je constatai qu'il y avait une casserole d'eau, non loin d'elle, ainsi que, sur les planches, quelques morceaux de pain et de légumes.

Elle me regarda.

Je ne lui dis pas un mot de plus et tournai les talons puis, plié en deux parce que le plafond était bas, m'en allai, emportant la petite lampe.

Elle ne parla pas.

Le lendemain matin, je la fis marquer dans la cale.

La *Tesephone* remontait lentement le courant, entre les rives du Laurius, champs au sud, forêts au nord.

Je débarrassai Tina de la ceinture et des menottes d'esclave. Elle s'étira et courut sur le pont, joyeuse comme un petit animal. Cara se moqua d'elle.

Elle courut jusqu'au bastingage et regarda l'eau. Suivant dans le sillage de la *Tesephone*, à cause des ordures qu'on jetait par-dessus bord, il y avait deux longs requins d'eau douce, dont les corps sinueux étaient visibles dans l'eau trouble, environ une trentaine de centimètres sous la surface.

Tina pivota sur elle-même et me regarda, le visage empreint de désespoir.

Puis elle leva la tête vers les forêts qui s'étendaient derrière. Nous entendîmes, ce qui n'est pas rare, les panthères rugir dans l'obscurité des arbres.

J'allai près d'elle.

« La meilleure solution, » dis-je, « serait de partir vers le Sud, mais les cachettes y sont rares. »

Elle ne dit rien.

« Avec ta tunique d'esclave, ta marque et ton collier, » ajoutai-je, « combien de temps, à ton avis, pourrais-tu rester libre ? »

Elle baissa la tête.

« Je présume, » repris-je, « qu'il n'est pas agréable d'appartenir à des paysans. »

Elle m'adressa un regard empli de terreur, puis se tourna à nouveau vers les forêts du Nord.

« Si tu tombais aux mains des Panthères, » demandai-je, « quel serait, à ton avis, ton sort ? »

Involontairement, elle toucha sa marque, sous sa tunique d'esclave en laine blanche. Puis, debout près de moi, regardant la forêt, elle porta les deux mains à son collier. Elle essaya de l'arracher.

Elle savait aussi bien que moi quel mépris les Panthères éprouvaient vis-à-vis des esclaves.

Et Tina était marquée.

Et sa marque indiquait bien ce qu'elle était : une esclave.

« Si elles ne faisaient pas de toi leur esclave, » repris-je, « tu serais bien vite vendue. »

Tina, l'esclave, pleura. Je pivotai sur moi-même et m'éloignai.

Cara, qui portait également un collier, vint la consoler.

Ce soir-là, je retournai voir Sheera dans la cale.

À présent, elle était marquée.

Je levai la lampe pour l'examiner à loisir.

Elle était très bien marquée.

Elle était à genoux, enchaînée à un anneau. Elle n'essaya pas de se cacher.

« Pourquoi m'as-tu achetée ? » demanda-t-elle.

Je posai la lampe sur les planches. Les ombres étaient longues et tremblotantes, sur les planches, celles de la casserole, des morceaux de nourriture, d'un pain entamé, celles de Sheera et la mienne.

« Pourquoi m'as-tu achetée ? »

— « Viens dans mes bras, » dis-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Non ! »

— « Viens dans mes bras, » répétais-je.

Elle leva les bras vers moi.

Le lendemain soir, j'allai à nouveau voir Sheera. Sans un mot, elle ouvrit les bras, s'approcha de moi, serrant son corps, à genoux, contre le mien, appuyant ses lèvres sur les miennes.

Le lendemain soir, la veille du jour où nous accosterions à Laura, quand j'en eus terminé avec elle, elle resta à plat ventre sur les planches, la tête dans les mains, appuyée sur les coudes. Ses cheveux lui cachaient le visage. Sa respiration était profonde. Malgré la faiblesse de la lumière, je voyais les belles marques de son corps, sur les côtés de ses seins et sur son corps, taches rouges et blanches, encore riches et subtiles sur sa peau brûlante, chargée de sang. La chaîne était sur les planches, à demi enroulée près de l'anneau. Les fruits de son corps étaient libres et beaux. Les pointes de ses seins étaient toujours dressées.

Elle tourna la tête vers moi, me regarda à travers ses cheveux, les yeux fixes.

Elle baissa la tête.

Je m'agenouillai derrière elle, au-dessus d'elle, sur un genou et refermai le collier d'esclave sur son cou.

Elle ne protesta pas. Elle savait qu'elle m'avait cédé, comme une esclave à son Maître.

Je la pris par les épaules, la tournai sur le dos. Son ventre et ses seins, comme le reste de son corps, étaient couverts de taches. Je caressai les pointes de ses seins. Comme elles étaient belles, grandes, délicates, sensibles à présent, presque douloureusement gonflées de sang. Je

les embrassai. Elle tendit à nouveau les bras vers moi, leva la tête, la chaîne au cou, les lèvres ouvertes.

Quand je pensai à nouveau à la lampe, la mèche avait brûlé.

Je me mis à genoux, la regardai. Je vis mon collier autour de son cou.

« Salut, Esclave, » dis-je.

Elle me regarda.

« Demain, » dis-je, « nous arriverons à Laura. Je te ferai sortir de la cale. »

Je me penchai sur sa gorge, qui portait toujours les chaînes d'or et le collier de griffes qu'elle avait lorsque nous nous étions rencontrés, il y avait bien longtemps, au point d'échange, qu'elle portait encore lorsque je l'avais achetée, qu'elle n'avait pas quittés dans la cale. Je lui pris les chaînes et les griffes. Elle ne protesta pas. Puis je me penchai sur sa cheville gauche et lui pris son bracelet de coquillages. Elle ne protesta pas. Ce n'était plus une Panthère.

« Demain, quand je te ferai sortir de la cale, » demandai-je, « quels vêtements devrai-je t'apporter ? » Elle tourna la tête sur le côté.

— « Des vêtements d'esclave, » répondit-elle.

Rim, Thurnock et moi, amarrés à Laura, dans le château arrière, étudions une carte grossière du territoire situé au nord-est de la ville rustique.

Sur la carte, aussi précisément que possible, nous repérâmes, avec des lignes droites, le chemin présumé du camp et du cercle de danse de Verna.

« Ils doivent se trouver, » dis-je, pointant mon stylet, « dans cette région. »

— « Pourquoi ne pas suivre les marques faites sur les arbres ? » s'enquit Thurnock.

— « Si Tana et Ela connaissent aussi bien le chemin du camp et du cercle, » fit remarquer Rim, « d'autres doivent le connaître également. »

— « En outre, » ajoutai-je, « je suis persuadé que Verna s'attend à ce que Marlenus d'Ar la poursuive. Il est probablement important, à ses yeux, qu'il le fasse, afin que ses plans puissent être exécutés, ces plans grâce auxquels elle espère se venger sur lui de sa capture et de son humiliation. » Je regardai Thurnock. « Il est même possible, » repris-je, « qu'elle ait délibérément laissé cette information lui parvenir. »

— « Afin de connaître le chemin qu'il empruntera et de pouvoir lui tendre une embuscade, » précisa Rim, se passant la langue sur les lèvres.

— « Oui, » opinai-je.

— « Et nous n'avons pas l'intention, » ajouta Rim, « de tomber dans son piège. »

— « Mais Marlenus, » objecta Thurnock, « est un grand Ubar. Il va certainement se méfier. »

— « Marlenus, » répondis-je, « est un grand Ubar, mais il n'est pas toujours sage. »

— « Il est probable, » ajouta Rim, « que Marlenus croit être le chasseur. Il pense que les Panthères vont fuir devant lui et ses hommes. Les seules difficultés qu'il prévoit ont trait à leur capture. »

— « Les tabuks qu'il espère prendre au filet, » dis-je, « sont probablement des panthères, des Panthères femelles, qui le suivent, attentives à leur chasse. »

— « Aiii ! » s'écria Thurnock.

— « Oui, » acquiesçai-je.

— « En revanche, » releva Rim, « Verna ignore tout de nous. L'élément de surprise est de notre côté. »

— « Je souhaite, » énonçai-je, « arriver au camp par une direction différente de celle des

arbres marqués. En revanche, je n'ai pas l'intention de l'attaquer avec des filets. »

— « Espères-tu traiter avec les Panthères ? » s'enquit-il avec un sourire.

Je posai mon stylet sur la carte.

— « Je suis un Marchand, » rappelai-je.

— « Comment procéderons-nous ? » demanda Thurnock.

— « Nous allons dresser un camp de base, conformément à nos intentions d'acheter des peaux de sleens, » expliquai-je. « Puis des hommes sélectionnés entreront dans la forêt, mais comme s'ils ignoraient l'emplacement du camp et du cercle de danse de Verna. Nous devons entrer en contact avec des membres de la bande. Ou bien nous les contacterons, ou bien ce sera l'inverse. »

— « Il n'est pas rare que les Panthères établissent le contact, » rappela Rim avec un sourire, « avec une flèche de chasse dans le dos. »

— « Nous lâcherons, les mains convenablement entravées, une esclave qui établira le contact avec elles. »

— « Elles vont la traquer et la capturer, » dit Rim en ricanant.

— « Bien sûr, » fis-je.

— « Ensuite, la fille, » reprit Rim, « leur transmettra notre message, à savoir que nous sommes prêts à acheter les esclaves qu'elles gardent dans leur camp. »

— « Quelle fille, entravée, pourrait survivre dans les forêts ? » demanda Thurnock.

— « Aucune fille, entravée, » répondis-je, « ne peut survivre longtemps dans les forêts. Cela poussera la fille que nous lâcherons à se faire capturer rapidement par la bande de Verna. »

— « Oui, » ajouta Rim, « et si elle ne parvient pas à trouver la bande de Verna, elle sera obligée, du fait qu'elle sera entravée, de nous revenir. »

— « Oui ! » s'écria Thurnock.

— « Mais je présume, » soulignai-je, « quelle n'aura guère de mal à trouver la bande de Verna. »

— « Tu penses à une fille adroite, » releva Thurnock, « qui connaît bien les forêts. »

— « Oui, » répondis-je.

— « Mais, » reprit Thurnock, troublé, « as-tu pensé que les Panthères de la bande de Verna pourraient garder la fille que nous lâcherons ? »

— « J'ai envisagé cette possibilité, » affirmai-je.

Thurnock me regarda, décontenancé.

« Suppose, » poursuivis-je, « que la fille lâchée, celle qui sera capturée par la bande de Verna, soit bien connue de Verna. Suppose que cette fille soit une rivale de Verna, une ennemie personnelle, et ce depuis longtemps. »

Rim éclata de rire.

« Dans ce cas, » demandai-je à Thurnock, « que crois-tu que Verna et sa bande feraient d'elle ? »

— « Je vois, » fit Thurnock avec un sourire.

— « On la renverrait promptement en esclavage, » souligna Rim.

— « Et, » ajoutai-je en souriant, « nous aurions établi le contact avec la bande de Verna et nous aurions récupéré notre esclave. »

Thurnock ricana.

— « Mais quelle fille utiliserons-nous ? » s'enquit-il.

— « Sheera, » répondis-je.

Thurnock hocha la tête et Rim s'esclaffa de nouveau.

« Je me disais bien, » ajoutai-je, « que cette propriété me serait certainement utile. »
— « Apparemment, » releva Rim, « tu lui as déjà trouvé une raison d'être, dans la cale. »
— « Oui, » répondis-je, « mais cela ne compte pas. » Ce n'était qu'une esclave.
— « Une chose me trouble, » signala Rim. « Verna a emmené Talena dans les forêts pour y attirer Marlenus. Pourquoi, dans ce cas, te la vendrait-elle ? »
— « C'est sans doute un problème de moment, » dis-je, « d'information et de prix. »
— « Comment cela ? » s'enquit Rim.

Je haussai les épaules.

— « Suppose que Marlenus tombe entre les mains de Verna, » suggérai-je. « Dans ce cas, elle n'aurait plus besoin d'appât et pourrait, pour un bon prix, s'en débarrasser. »

— « Marlenus ? Tomber aux mains de Verna ? » s'étonna Thurnock.

— « Les Panthères sont dangereuses, » soulignai-je. « Je ne crois pas que Marlenus, qui est orgueilleux, en soit conscient. » Je regardai Thurnock. « Mais, » repris-je, « ce qui compte, du point de vue de Verna, c'est que Marlenus croie qu'elle détient Talena. Tant qu'il le croit, peu importe qu'elle la détienne ou non. Dans ce cas pourquoi, à condition que la transaction reste secrète, ne me vendrait-elle pas Talena, quelle que soit l'issue de la poursuite de Marlenus ? »

— « Peut-être craindra-t-elle simplement que, pour de l'or, tu rendes Talena à Marlenus, » suggéra Thurnock.

— « Nous la persuaderons, » dis-je, « que nous sommes de Tabor. »

Tabor, bien que libre, administrée par les Marchands, n'avait pas la moindre envie de mécontenter Tyros, sa puissante voisine. Depuis plus d'un siècle, une rivalité chargée de haine opposait Tyros à Ar. Un Marchand de Tabor, par conséquent, craignant Tyros, n'avait pas intérêt à rendre Talena à Marlenus. Un tel acte pourrait entraîner une guerre. Il était beaucoup plus vraisemblable que la jeune femme, fille de l'ennemi, serait offerte à Tyros, nue et chargée des chaînes de l'esclave, en signe de bonne volonté.

La rivalité opposant Tyros à Ar était principalement fondée sur le fait que Tyros finançait les pirates du Vosk, qui attaquaient les transports fluviaux et les frontières septentrionales d'Ar. À présent, les pirates du Vosk n'attaquaient plus guère le Royaume d'Ar, mais le souvenir restait. Le trafic à destination d'Ar, qui n'a pas de port maritime, est important sur le Vosk. Cela lui permet d'augmenter l'étendue de son influence commerciale. Le problème de Catius, qui se trouve plus au sud, est à peu près semblable. Malheureusement pour Ar, ou heureusement pour les Puissances Maritimes de Thassa, il est pratiquement impossible de faire franchir le delta du Vosk à un gros navire ou à une grosse péniche. Ar reste essentiellement une Puissance Terrestre, sauf en ce qui concerne le trafic fluvial, sur le Vosk au nord et sur le Cartius au sud. En finançant les pirates du Vosk, pendant le siècle précédent, Tyros espérait priver Ar des marchés du Vosk et rendre ces marchés plus largement tributaires des transports terrestres de marchandises généralement débarquées dans les ports, amenés par les navires de Tyros et des autres Puissances Maritimes.

— « Et si tu ne parvenais pas à la persuader que tu es de Tabor ? » s'enquit Rim.

Je haussai les épaules.

— « Si le prix est assez important, » répondis-je, « Verna ne se souciera certainement pas de savoir si nous sommes ou non de Tabor. »

— « Mais, » insista Rim, « si elle décide de ne pas vendre ? »

Rim, debout près de la fenêtre du château arrière, regardait au-dehors.

— « Dans ce cas, » répondis-je, « il ne nous restera plus qu'à prendre Talena par la force. »

— « Et si Verna et ses Panthères se défendaient ? » demanda Rim.

— « Nous avons assez de chaînes pour Verna et toute sa bande, » répondis-je.

Rim regardait toujours par la fenêtre du château arrière. Puis il dit :

— « C'est la *Rhoda* de Tyros. »

Je gagnai la fenêtre, suivi de Thurnock.

Entrant lentement, doucement, dans le port de Laura, la grande galère jaune clair de Tyros arrivait. La vergue fut baissée, la voile restant flasque en attendant d'être retirée et pliée. Sur le pont, j'aperçus des balistes et des catapultes. L'équipage agissait avec efficacité. J'entendis le martèlement, porté par l'eau, du tambour de cuivre du keleustes, marquant le rythme des rames.

C'était le navire de Tyros qui était amarré près de la *Tesephone*, à Lydius, celui qui avait appareillé peu après que la *Tesephone* eût quitté Lydius.

Il avait certainement été difficile d'amener un tel navire jusque-là. Deux fois, tandis que la *Tesephone* remontait le fleuve, malgré son faible tirant d'eau, nous nous étions échoués et avions dû nous libérer à la gaffe. Je fus étonné qu'un capitaine ait amené un tel navire à Laura. Il attirait l'attention, sur les quais. Les seules embarcations que l'on voyait ordinairement à Laura étaient les galères légères et les innombrables péniches, tirées par des tharlarions marchant sur le rivage.

« Qu'est-ce que ce navire vient faire à Laura ? » demanda Rim.

— « Il n'est pas impossible, » répondit Thurnock, « qu'ils s'intéressent au commerce ordinaire des peaux de panthères et de sleens. »

— « Non, » dis-je. « Ce n'est pas impossible. »

Nous vîmes alors l'équipage de la *Rhoda* lancer des filins aux ouvriers des quais. Elle serait bientôt amarrée.

« Tyros, » repris-je, « est l'ennemie d'Ar. Si Marlenus tombait aux mains de Verna et de sa bande, peut-être Tyros chercherait-elle à l'acquérir. »

C'était probablement pour cette raison que la *Rhoda* avait remonté le fleuve jusqu'à Laura.

Je supposai que ce serait une grande réussite, pour Tyros, de s'emparer du grand Ubar.

— « Peut-être ne s'intéressent-ils pas à Marlenus, » avança Rim, se tournant vers moi.

Je le regardai, troublé.

« Qui sait, » demanda-t-il, « ce qui peut arriver dans les forêts ? »

— « Qu'allons-nous faire, Capitaine ? » s'enquit Thurnock.

— « Nous allons appliquer nos plans, » répondis-je.

« Tu sais ce que tu dois faire ? » demandai-je à Sheera.

— « Oui, » répondit-elle, debout devant moi, au cœur des forêts.

Vêtue d'une courte tunique de laine blanche, sans manches, mon collier au cou, les cheveux attachés avec un ruban de laine blanche, elle était semblable à toutes les esclaves.

— « Tends les poignets, » dis-je.

— « Tu ne vas pas me mettre les menottes ! » s'écria-t-elle.

Si je le faisais, elle serait presque complètement désarmée, dans les forêts.

« Non ! » cria-t-elle.

Je refermai les menottes sur ses poignets. Ses poignets étaient prisonniers à une dizaine de centimètres l'un de l'autre. Il lui serait difficile de courir, presque impossible de grimper.

« Je ne compte donc pas à tes yeux ? » demanda-t-elle.

— « Non, » dis-je.

— « La cale, » protesta-t-elle.

— « Cela ne signifie rien, » répliquai-je.

Elle baissa la tête, esclave aux poignets attachés.

Rim et Thurnock étaient avec moi, ainsi que cinq hommes. Nous nous étions enfoncés dans les forêts. Nous avions emporté des marchandises, et un peu d'or. Le sac et l'or étaient à présent posés dans un coin. Avant, ils étaient sur les épaules de Sheera.

Nous allions, maintenant, nous installer pour la nuit, dressant des pieux pointus autour du camp, pour nous protéger des animaux sauvages et de l'attaque des Panthères.

Sheera leva la tête.

— « Elles vont peut-être tout simplement me tuer, » dit-elle.

— « Les Panthères, » répondis-je, « n'ont pas l'habitude de tuer les esclaves enchaînées. »

— « Je suis Sheera ! » lança la jeune femme, soudain, fièrement. « Je suis l'ennemie de Verna. Si elle me capture, elle me tuera sans aucun doute ! »

— « Tu es Sheera, » dis-je. « Si tu capturais Verna, marquée et portant un collier, que ferais-tu d'elle ? »

Elle me regarda avec colère.

— « Je la ramènerais à son esclavage, » répondit-elle, « et vite ! »

Je saisis la chaîne des menottes. Je la secouai afin qu'elle prenne bien conscience de la présence des anneaux métalliques.

— « Ensuite, » dis-je, « je présume que tu rencontreras des sleens et des panthères des forêts. »

Elle me regarda, terrifiée.

— « Permets-moi de partir tout de suite, » me pria-t-elle.

Je regardai le soleil, puis au loin.

— « Il est un peu tôt, » dis-je, « pour qu'une esclave s'échappe. »

— « Mais les sleens, » fit-elle, « les panthères ! »

— « À genoux et attends, » lui enjoignis-je.

Elle s'agenouilla, les menottes aux poignets.

À mon avis, les compagnes de Verna la captureraient rapidement. Nous n'avions rien fait pour cacher notre présence, ou notre piste. J'étais convaincu qu'elles savaient déjà que nous étions dans la forêt. J'avais vu, une ahn plus tôt, avant d'arriver à l'emplacement de notre camp, un mouvement discret dans les buissons, une cinquantaine de mètres devant nous, et sur notre gauche. À mon avis, il ne s'agissait pas d'une panthère des forêts.

Les hommes coupaient et taillaient des pieux, puis les plantaient dans le sol, autour de notre camp.

Je regardai Sheera, agenouillée, les menottes aux poignets.

Puis je m'assis, les jambes croisées, sortit une flèche, destinée au grand arc, du carquois et, avec du fil et un minuscule pot de colle, entrepris de réparer les plumes de l'empennage.

Au-dessus de Laura, au nord de la cité, il y a plusieurs enclos destinés aux esclaves. Cela nous avait pris presque toute la matinée mais Rim, Thurnock et moi, nous avons trouvé l'arbre entaillé, entaillé avec la pointe d'une lance, en haut du tronc. Nous avons ensuite localisé l'arbre suivant, déterminant ainsi la direction. Sur la carte, plus tard, dans le château arrière, nous avons déterminé avec davantage de précision que précédemment, suivant les indications de Tana et d'Ela, l'emplacement du cercle de danse et du camp de Verna. Je constatai avec satisfaction que notre première estimation n'était pas grossièrement inexacte. Bien entendu, comme précédemment, si le besoin s'en faisait sentir, nous ne gagnerions pas le camp par ce chemin. S'il se révélait nécessaire d'attaquer le camp avec des filets à esclaves, nous le ferions après avoir approché secrètement, frappant féroce et à coup sûr là où on

ne nous attendrait pas.

Les choses allaient bien.

Je pensai à Tana, esclave dans la taverne de Sarpedon de Lydius. Je me demandai si ses nouveaux devoirs lui plaisaient. Je me demandai si Sarpedon l'avait battue, pour la punir de lui avoir caché ses capacités. C'était tout à fait probable. Elle serait belle, dansant sur le sable, lorsqu'elle ne servirait pas le Paga. L'esclave n'a pas le droit de cacher quoi que ce soit à son Maître. Elle lui appartient. Elle doit être complètement ouverte à lui, sur tous les plans et à tout moment. Tana avait caché à son Maître, Sarpedon, qu'elle savait danser. Oui, il l'avait vraisemblablement battue. Et, ce soir-là, Sarpedon avait promis qu'elle danserait.

En dansant, j'étais persuadé qu'elle penserait à moi.

Elle avait pris sa décision. C'était une décision courageuse. Mais cette décision n'était pas sans risques. Elle avait joué. Elle avait perdu.

Je pensai, aussi, à Telima. Elle avait également pris sa décision. Qu'elle reste, si elle le souhaitait, dans ses marais bien-aimés.

Je cherchais Talena.

Je souris.

Talena n'était pas une simple Esclave de Taverne, comme Tana. Talena n'était pas une simple fille des marais, contrairement à Telima. Talena était la fille d'un Ubar !

Il serait convenable qu'elle prenne place à mes côtés.

Elle serait acceptable.

Je rêvai.

Avec le temps, je deviendrais peut-être Premier Capitaine du Conseil de Port Kar. Et qui savait quels événements politiques se produiraient à Port Kar ? J'étais populaire. Peut-être, le moment venu, y aurait-il à nouveau un Ubar à Port Kar.

À mes côtés, Talena serait la femme la plus belle, la plus riche et la plus puissante de Gor.

Je terminai la réparation de ma flèche.

Je la sauverais.

Nous renouerions notre Libre Compagnie. Et qui savait vers quels sommets je pourrais hisser le fauteuil de Bosk. En fait, avec Talena à mes côtés, la fille du grand Ubar d'Ar, ma position, sur de nombreux plans, serait sans doute beaucoup améliorée. La Compagnie comporterait des avantages. Grâce à son influence et à ses relations, elle pourrait m'apporter beaucoup. Qui savait sur quels sommets pourrait se hisser, avec le temps, le fauteuil de Bosk ? Peut-être même pourrais-je être aussi puissant, ou plus puissant que le possesseur du trône d'Ar ? Et, finalement, ne pouvait-on pas envisager l'alliance de la plus grande Puissance Terrestre de Gor avec la plus grande Puissance Maritime et même, plus tard, un seul trône ?

Nous formerions un couple magnifique et puissant, l'envie de Gor, Bosk, le grand Bosk, et Talena, la belle Talena, fille du Grand Ubar, sa Compagne.

Je me levai, ayant réparé l'empennage de la flèche, et la posai à côté de moi, sur deux pierres. Au matin, elle serait sèche et je la remettrais dans le carquois.

Je regardai Sheera.

Les ombres étaient à présent plus longues. C'était la fin de l'après-midi. Elle me regarda.

Je lui tournai le dos.

Il n'était pas encore temps que l'esclave s'échappe.

Les choses allaient bien.

J'allai inspecter le travail de mes hommes, qui plantaient des pieux pointus autour du camp.

Nous avions apporté un changement au plan d'origine, un changement destiné à prendre

en compte l'arrivée à Laura de la *Rhoda* de Tyros.

La *Tesephone* avait quitté les quais de Laura et remonté le fleuve sur une vingtaine de pasangs. Au-dessus de Laura, le fleuve est moins navigable qu'au-dessous, surtout à la fin de l'été. La *Rhoda*, malgré son faible tirant d'eau, était nettement plus lourde que la *Tesephone*. En outre, c'était un navire beaucoup plus long. La *Rhoda* ne pourrait nous suivre jusqu'à notre camp. De plus, nous posterions, en aval, des gardiens chargés de nous avertir de toute arrivée de chaloupes, par exemple. J'avais également disposé des gardes autour du camp, par mesure de prudence, au cas improbable où on tenterait de nous attaquer par la forêt.

Ces précautions ne me semblaient pas nécessaires, néanmoins il me parut raisonnable de les prendre.

En outre le camp, situé en amont de Laura, sur la rive droite du Laurius, nous permettait d'agir discrètement. Du point de vue des habitants de Laura, ce camp signifiait simplement que nous tentions de nous procurer des peaux de sleens à meilleur prix. Cela arrive parfois. Personne, à Laura, n'avait besoin de connaître le véritable objectif de notre expédition.

Notre camp sur la rive du fleuve n'était guère différent d'un camp naval semi-permanent tel qu'on le rencontre sur Gor. La *Tesephone* avait été échouée, légèrement penchée sur le côté, ce qui permettait de gratter, de radouber et de refaire les joints des planches de la coque, d'abord d'un côté, puis de l'autre, en la faisant pencher de l'autre côté. Ces réparations seraient effectuées en partie grâce aux provisions du bord et en partie avec du matériel acheté à Laura. Bien entendu, nous nous occuperions aussi des œuvres mortes du navire, des cordages et du gréement, ainsi que des fixations des rames. Pendant ce temps, les membres de l'équipage qui ne seraient pas affectés à ces tâches transporteraient les pierres et couperaient les jeunes arbres nécessaires à la construction de l'étroite enceinte rectangulaire qui protège ce type de camp. On vit et on fait la cuisine derrière cette enceinte, près du navire. L'enceinte est ouverte, bien entendu, sur l'eau. Des toiles, auvents rudimentaires, soutenues par des pieux, sont attachées au navire, donnant de l'ombre lorsqu'il y a du soleil, et protégeant de la pluie.

J'aimais mon équipage. À son intention, je ferais venir des Esclaves de Taverne recrutées à Laura.

« Le travail avance-t-il ? » demandai-je à Thurnock.

— « Très bien, » répondit-il, « Capitaine. »

Les hommes auraient bientôt terminé.

J'avais appris que le camp de Marlenus, le grand Ubar d'Ar, se trouvait dans la forêt, au nord ou au nord-ouest de Laura. Il s'agissait probablement du camp qu'il avait utilisé quelques mois auparavant quand, pour se reposer de ses charges d'Ubar, il était allé chasser dans les forêts du Nord, voyage d'agrément au cours duquel il avait capturé de nombreux animaux ainsi que Verna, la célèbre hors-la-loi, et toute sa bande.

Marlenus, j'en étais certain, serait trop sûr de lui.

Verna, j'en étais certain, ne se laisserait pas capturer aisément une deuxième fois.

« Encore deux pieux et nous aurons terminé ! » annonça Thurnock.

Je regardai le soleil. Il était, à présent, bas derrière les arbres. Dans une demi-ahn, ce serait le crépuscule.

Il était maintenant temps que l'esclave s'échappe.

Je me tournai vers Sheera.

« Debout, Esclave ! » ordonnai-je.

Elle se leva, les poignets attachés sur le ventre. Elle se tint devant moi. Elle portait une courte tunique de laine blanche, ses cheveux noirs étaient attachés avec un ruban de laine

blanche. Elle était pieds nus. Elle portait mon collier au cou.

Je me rendis soudain compte, avec un sursaut, qu'elle était très belle.

Elle me considéra.

Ses poings étaient serrés, dans les menottes. La courte chaîne reliant les anneaux était tendue.

— « Est-ce pour cela que tu m'as achetée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle pivota rapidement sur elle-même, menottes aux poignets, et se glissa entre deux pieux, à l'endroit où Thurnock n'avait pas encore fermé notre camp. Elle disparut bientôt dans la forêt.

Elle avait tout intérêt, ayant les mains attachées, à tomber rapidement entre les mains de la bande de Verna. Dans moins d'une ahn, les sleens nocturnes, affamés, quitteraient leurs tanières pour chasser.

« Que faisons-nous, à présent, Capitaine ? » demanda Thurnock. Il avait fermé la palissade, mettant les deux pieux pointus, inclinés vers la forêt, en place.

— « Nous allons préparer le repas, » répondis-je, « manger et attendre. »

Vers la vingtième ahn, minuit sur Gor, nous entendîmes du bruit derrière la palissade.

« N'éteignez pas le feu, » dis-je à mes hommes, « mais ne vous en approchez pas ! »

Le fait que nous ayons laissé le feu indiquerait que nos intentions n'étaient pas hostiles et que nous souhaitions parlementer.

Nous restâmes loin du feu afin que les Panthères cachées dans le noir ne puissent aisément, si telle était leur intention, nous tuer avec des flèches.

Mais ce n'était pas leur intention. Si tel avait été le cas, je ne crois pas que nous aurions entendu le moindre bruit.

Elles avaient cassé une branche pour nous alerter, pour voir quelle serait notre réaction.

Mais le feu ne fut pas éteint.

Je me tins près du feu et levai les bras, afin qu'elles puissent constater que je n'avais pas d'armes.

« Je m'appelle Bosk, de l'île Libre de Tabor, » déclarai-je. « Je suis Marchand. J'aimerais m'entretenir avec vous. »

Seul le silence me répondit.

« J'ai des marchandises, » ajoutai-je.

Dans le noir, derrière la palissade, apparut soudain une femme. Elle avait un arc. Elle portait les peaux des Panthères.

« Chargez votre feu ! » ordonna-t-elle.

« Obéis, » dis-je à Thurnock.

À contrecœur, il mit du bois sur le feu, de sorte que l'intérieur de la palissade fut bientôt très éclairé.

Nous ne voyions pas grand-chose, au-delà du feu.

« Je veux que le feu reste ainsi ! » dit la femme.

« Maintiens le feu ainsi, » dis-je à Thurnock.

À présent, à l'intérieur de la palissade, chacun d'entre nous constituait une cible facile.

« Détachez vos ceintures et posez vos armes ! » ordonna la femme.

Je laissai tomber ma ceinture-baudrier, avec mon épée dans son fourreau, et mon poignard, par terre, près du feu. Mes hommes, sur un signe de moi, firent de même.

« Excellent ! » dit la femme, de l'autre côté de la palissade.

Elle nous regarda. Dans la lumière plus intense du feu, je la voyais plus distinctement. Je vis sa courte tunique de peaux, son arc. Elle portait un anneau d'or au bras gauche, un autre anneau d'or à la cheville gauche.

C'était véritablement une Panthère.

« Vous êtes encerclés ! » nous prévint-elle.

— « Bien entendu, » fis-je.

— « Il y a une flèche, » reprit-elle, « pointée sur le cœur de chacun d'entre vous. »

— « Bien entendu, » répétais-je.

— « Vous comprenez, » ajouta-t-elle, « que nous pourrions à présent, si nous le voulions, faire de vous des esclaves ! »

— « Oui, » répondis-je.

— « De quel sujet voulez-vous nous entretenir ? » s'enquit-elle.

— « Parlons, » dis-je.

— « Retirez quelques pieux, » dit-elle, « et nous parlerons. »

Je fis Signe à Thurnock.

« Retire quatre pieux ! » lui commandai-je. À contrecœur, le géant de la Caste des Paysans obéit.

La Panthère, la tête haute, entra dans le camp. Elle regarda autour d'elle. Ses yeux étaient durs et audacieux. Du pied, elle poussa les armes près du feu, les éloignant de mes hommes.

« Asseyez-vous, » leur enjoignit-elle, leur indiquant le côté opposé de la palissade, « face au feu ! »

Je leur fis signe d'obéir.

« Approchez-vous les uns des autres ! » ajouta-t-elle.

Une nouvelle fois, je leur fis signe d'obéir.

Elle les faisait mettre face au feu afin que leurs yeux ne puissent s'adapter rapidement à la vision nocturne. Si le feu se trouvait soudainement éteint ils seraient, pendant une éhn, presque complètement aveugles, à la merci des Panthères. Elle leur avait demandé de s'approcher les uns des autres afin qu'une flèche, tirée sur eux, puisse obligatoirement trouver une cible.

Ensuite, la jeune femme s'assit en face de moi, les jambes croisées, près du feu.

Il y eut un autre bruit, derrière la palissade. J'aperçus une forme blanche dans le noir, trébuchant entre deux Panthères.

Une Panthère lui tenant chaque bras, elle fut jetée dans le camp. Elle avait toujours ses menottes, bien entendu mais, à présent, avec une lanière de cuir, ses mains étaient attachées sur son ventre. Sa courte tunique blanche était déchirée jusqu'à la ceinture. Elle n'avait plus de ruban dans les cheveux. Sheera fut projetée dans le camp, contrainte de s'agenouiller, la tête baissée, près du feu. Elle avait été fouettée.

« Nous avons trouvé cette esclave égarée, » dit la jeune femme.

— « Elle m'appartient, » affirmai-je.

— « Sais-tu qui c'était ? » demanda la jeune femme.

Je haussai les épaules.

— « Une esclave, » répondis-je.

Les Panthères rirent, dans le noir, derrière la palissade. Sheera baissa davantage la tête.

— « C'était une Panthère, » expliqua la jeune femme, « c'était Sheera, la Panthère. »

— « Oh, » fis-je.

La jeune femme rit.

— « C'était la grande rivale de Verna. Verna a à présent le plaisir de te la rendre. » La

jeune femme se tourna vers Sheera. « Ton collier te va bien, Sheera, » dit-elle.

Sheera la regarda, les yeux obscurcis par la douleur.

« Ce Marchand, » reprit la jeune femme, « affirme que tu es son esclave. Est-ce vrai ? »

Sheera lui adressa un regard chargé de haine.

« Parle, Esclave ! » ordonna la jeune femme.

— « Oui, » répondit Sheera, « c'est mon Maître. »

La jeune femme rit, et les autres avec elle. Puis elle me regarda, montra Sheera d'un signe de tête.

— « Est-elle bonne ? » s'enquit-elle.

Je regardai Sheera.

— « Oui, » répondis-je, « elle est très bonne. »

Sheera se détourna, furieuse, puis baissa la tête.

Les jeunes femmes ne se privèrent pas de rire.

— « Nous te demanderons quatre pointes de flèches, » dit la jeune femme, « pour te l'avoir ramenée. »

— « C'est un prix tout à fait raisonnable, » fis-je remarquer.

— « C'est encore trop, » répliqua la jeune femme, « pour une fille bon marché. »

Sheera serrait les poings. Puis elle baissa la tête et pleura, une esclave.

D'un signe, j'indiquai qu'une des compagnes de la jeune femme pouvait prendre quatre pointes de flèches dans nos marchandises. Elle en retira quatre, exactement quatre, pas une de plus.

— « Ainsi, tu es Verna ? » demandai-je à la jeune femme.

— « Non, » répondit-elle.

Je feignis d'être déçu.

Elle me dévisagea avec méfiance.

« Tu cherches Verna ? » s'enquit-elle.

— « Je viens de loin, » reconnus-je, « pour faire des affaires avec elle. » Je regardai la jeune femme, pas très content. « Je croyais que nous étions ici dans le territoire de Verna et de sa bande. »

— « J'appartiens à la bande de Verna, » précisa la jeune femme.

— « Bien, » fis-je. J'étais, à présent, plus content.

La jeune femme assise en face de moi était blonde, avec les yeux bleus, comme beaucoup de Panthères. Elle était belle mais paraissait cruelle. Elle n'était pas particulièrement grande.

Bizarrement, je m'aperçus que je n'étais pas mécontent que cette femme ne soit pas Verna.

« Je m'appelle Bosk, de Tabor, » dis-je.

— « Je m'appelle Mira, » dit-elle.

— « Es-tu l'envoyée de Verna ? » demandai-je. « Peux-tu parler pour elle ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Pour qui parles-tu ? »

— « Pour moi-même, » répondis-je.

— « Pas pour Marlenus d'Ar ? » s'enquit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Comme c'est intéressant ! » s'exclama-t-elle. Puis elle reprit, rêveusement : « Verna nous a dit que Marlenus d'Ar n'entrerait pas en contact avec nous comme tu l'as fait et qu'il ne demanderait pas à un Marchand de faire le travail à sa place. »

Je haussai les épaules.

— « Elle a probablement raison, » reconnus-je. Marlenus et ses hommes chasseraient

dans les forêts. Il est probable qu'il n'accepterait de parler qu'à une Panthère nue, chargée de chaînes, à genoux devant lui.

— « Sais-tu que Marlenus est dans la forêt ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Je l'ai entendu dire. »

— « Sais-tu où se trouve son camp ? » s'enquit-elle.

— « Non, » répondis-je. « Je sais seulement ce qu'on raconte, à savoir qu'il se trouve au nord de Laura. »

— « Nous savons où il se trouve, » affirma Mira.

— « Je voudrais me procurer, » dis-je, « une femme dont on dit qu'elle est prisonnière dans le camp de Verna. »

— « Une esclave ? » demanda Mira avec un sourire.

— « Peut-être, » dis-je. « On raconte qu'elle est brune, très belle. »

— « Tu parles de Talena, » releva Mira en souriant, « la fille de Marlenus d'Ar. »

— « Oui, » reconnus-je. « Est-elle dans votre camp ? »

— « Peut-être, » fit Mira. « Peut-être pas. »

— « Je suis prêt à payer une grosse somme, » précisai-je. « Je suis prêt à payer des Poids d'or. »

Le Poids vaut dix Pierres goréennes. La Pierre goréenne fait approximativement deux kilos.

— « Si tu parvenais à te la procurer, » s'enquit Mira, « la vendrais-tu à Marlenus d'Ar, pour une somme encore plus importante ? »

— « Je n'ai pas l'intention, » dis-je, « de faire du bénéfice sur elle. »

Mira se leva. Je me levai également.

« Des dizaines de Poids d'or, » répétai-je à Mira.

Mais, la regardant dans les yeux, je me rendis compte que Talena n'était pas à vendre.

« Cette jeune femme est-elle dans votre camp ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit Mira. « Peut-être pas. »

— « Fixez vous-mêmes votre prix, » proposai-je.

— « Ces forêts, » affirma Mira, « appartiennent aux Panthères. Demain matin, Marchand, quitte-les ! »

Je soutins son regard.

« Tu as de la chance, » souligna la jeune femme, levant les quatre pointes de flèches qu'elle avait reçues en échange de Sheera, « que nous ayons conclu un marché. »

Je hochai la tête, comprenant ce qu'elle voulait dire.

Elle regarda mes hommes, comme un homme regarde des femmes.

« Ces hommes, » reprit-elle, « semblent intéressants. Ils sont forts et beaux. Les chaînes d'esclave leur iraient bien. »

Elle gagna rapidement l'ouverture de la palissade, puis se retourna et me regarda.

« Sois averti, » insista-t-elle. « Ces forêts appartiennent aux Panthères. Quitte-les ! »

— « Je comprends, » répondis-je.

— « Et, Marchand, » ajouta-t-elle, « ne cherche plus, désormais, à t'immiscer dans les affaires de Verna et de Marlenus. »

— « Je comprends, » répétai-je.

La jeune femme pivota rapidement sur elle-même et disparut dans le noir, les autres disparaissant derrière elle.

Mes hommes se levèrent d'un bond et saisirent leurs armes.

Je m'approchai de Sheera et l'obligeai à lever la tête.

« As-tu vu Verna ? » lui demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Détiennent-elles Talena ? » m'enquis-je. Je lui serrais cruellement les épaules.

— « Je ne sais pas, » dit-elle.

Je la lâchai.

— « Verna t'a-t-elle donné un message pour moi ? » demandai-je.

— « Il est sans importance, » répondit-elle.

— « Quel est-il ? » demandai-je.

— « Il me concerne, » répondit Sheera, baissant la tête.

— « Quel est ce message ? » insistai-je.

— « Je dois te le dire, » souffla Sheera.

— « Dis ! » ordonnai-je.

— « Enseigne-moi l'esclavage, » souffla Sheera. Puis elle baissa à nouveau la tête.

D'un coup de pied, je la fis tomber sur le flanc.

— « Thurnock, » ordonnai-je, « remets les pieux en place ! »

Le géant de la Caste des Paysans obéit.

Je regardai les forêts obscures. Nous quitterions effectivement les forêts le lendemain matin.

Mais nous reviendrions.

J'avais laissé une chance à Verna et sa bande.

J'ouvris les menottes de Sheera.

« Cara, » dis-je, « veille à ce que cette fille apprenne les devoirs d'une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit Cara. Elle emmena Sheera. Sheera me regarda par-dessus son épaule.

Elle apprendrait à faire la cuisine, à coudre, à laver et à repasser les vêtements.

L'ancienne Panthère apprendrait à exécuter les tâches humbles de l'esclave.

Cara serait un professeur compétent, mais exigeant.

Mes hommes avaient salué notre retour. Il y avait une ahn que nous avions regagné le camp des rives du fleuve. Mon premier soin avait été d'inspecter la *Tesephone*. Le travail avançait.

Pendant mon absence, des chasseurs et des hors-la-loi avaient apporté des peaux de sleens. Nous les avons largement payés, en or ou en marchandises. Du point de vue des habitants de Laura, ou des forêts, à l'exception des Panthères de la bande de Verna, nous étions bien ce que nous paraissions être : des commerçants à la recherche de fourrures et de peaux.

Je n'étais pas mécontent.

« Regarde ! » dit Rim. « Le petit sleen ! »

Je me tournai vers Tina, qui portait une cruche d'eau à deux hommes travaillant près de la *Tesephone*.

Elle s'enfonçait jusqu'aux chevilles dans le sable. Je constatai qu'elle avait serré sa courte tunique, à la taille, avec une corde fine. Je souris.

Nous nous dirigeâmes vers elle, Rim et moi. Elle pivota sur elle-même, surprise, et nous regarda.

Elle avait donné la cruche à un des hommes.

« Maîtres ? » demanda-t-elle.

— « Lève les bras au-dessus de la tête, » dis-je.

Inquiète, elle obéit. Les hommes regardaient, intrigués.

La ceinture de corde, serrant sa courte tunique à la taille, accentuait les délices tendres et délicats de son corps.

Mais nous pensions que ce n'était pas pour cette raison qu'elle portait une ceinture.

Rim défit le nœud.

De sous son vêtement, sur le sable, autour de ses chevilles, tombèrent plusieurs petites prunes goréennes, un petit larma et deux tarsks d'argent.

— « Jolie Petite Voleuse, » fit Rim.

— « Mon père était voleur ! » cria-t-elle. « Et son père aussi ! »

Plusieurs hommes s'étaient rassemblés autour de nous.

— « Il me manque deux tarsks d'argent, » dit l'un d'entre eux. Il reprit ses tarsks sur le sable.

La jeune femme, à présent, avait peur. Sur Gor, le vol n'est pas très bien vu.

Elle tenta de s'enfuir, mais un homme la saisit par le bras et la jeta devant nous.

— « Où se trouve ta cachette ? » demandai-je.

Elle me regarda, puis regarda les autres. Puis elle se tourna à nouveau vers moi.

— « Je n'ai pas de cachette, » souffla-t-elle.

— « Tu as dix ihns, » lui dis-je, « pour nous montrer où elle se trouve. »

— « Je n'ai pas de cachette ! » cria-t-elle.

— « Un, » dis-je.

— « Je n'ai pas de cachette ! » cria-t-elle. « Je n'ai pas de cachette ! »

— « Deux, » dis-je.

Poussant un gémissement, elle gagna en courant le pied du mur, près de l'endroit où elle était enchaînée pendant la nuit.

Nous gagnâmes l'endroit où, à genoux, terrifiée, en larmes, elle creusait le sable.

« Neuf, » annonçai-je.

Elle me tendit un morceau de cuir plié auquel adhéraient de nombreux grains de sable.

Puis elle se mit à genoux et posa la tête sur mon pied.

Je dépliai le morceau de cuir. Il contenait de nombreux petits objets, quelques anneaux, des babioles, de petits miroirs, des pièces.

« Tu es une voleuse très adroite, » dis-je.

— « Mon père était voleur, » dit-elle. « Et son père avant lui. »

Elle tremblait à mes pieds.

Je passai son butin aux autres et jetai le morceau de cuir dans lequel elle l'avait enveloppé.

— « Tu sais, » dis-je, « qu'une esclave ne peut rien posséder. »

Elle tremblait.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Une esclave peut utiliser divers objets, mais elle ne peut pas les posséder. Elle est elle-même un objet, elle est elle-même possédée.

Elle leva la tête.

« Que va faire le Maître ? » souffla-t-elle.

— « Lève-toi, » dis-je.

Elle obéit.

« J'ai l'intention de te faire battre, » annonçai-je.

Elle secoua négativement la tête.

« Crois-tu que, dans moins d'une ehn, » demandai-je, « tu pourrais m'apporter un disque

d'or au tarn, faisant le double du poids ? »

— « Je n'ai pas d'or ! » s'écria-t-elle.

— « Dans ce cas, » dis-je, « il me semble que tu devras être battue. »

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! » Puis elle pivota sur elle-même et tenta de fuir, se frayant un chemin parmi les hommes, qui l'empêchèrent de passer.

Un instant plus tard, deux hommes la tenant par les bras, elle fut ramenée devant moi et jetée à genoux. Elle baissa la tête.

« Apparemment, » dit Rim, « il va falloir la battre. »

— « Je ne le crois pas, » dis-je.

Tina leva la tête. Elle souriait. Elle leva la main droite. Elle contenait un disque d'or au tarn. Il faisait le double du poids.

Les hommes manifestèrent bruyamment leur joie. Ils se frappaient l'épaule gauche avec le poing droit, façon goréenne d'applaudir.

Je la fis lever. Elle souriait.

« Tu es formidable, » lui dis-je.

— « Mon père était voleur, » répondit-elle.

— « Et son père avant lui, » ajouta Rim.

Elle baissa la tête, souriante.

— « As-tu l'intention de voler à nouveau, dans notre camp ? » demandai-je.

Elle me regarda dans les yeux, gravement.

— « Non, Maître, » dit-elle. « Non ! »

— « Au contraire, » dis-je, « je souhaite que tu t'entraînes. Tu peux voler dans notre camp où et quand tu veux mais, dans l'ahn qui suit, il te faudra rendre ce que tu auras volé. »

Elle éclata de rire, ravie.

Les hommes se regardèrent, mal à l'aise.

« Ce soir, » dis-je, « après le dîner, tu nous feras une démonstration. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « À qui appartient cette pièce d'or ? » demandai-je, levant le tarn double.

Les hommes vérifièrent le contenu de leur bourse. Personne ne réclama l'or.

Je ne pensais pas qu'elle me l'ai volé.

« Est-elle à moi ? » lui demandai-je.

— « Non, » répondit-elle en souriant. « Elle est à Thurnock. »

Thurnock, qui n'avait pas vérifié le contenu de sa bourse, sachant qu'on ne la lui avait pas prise, eut un ricanement de dérision, un ricanement puissant de paysan, faisant penser au grondement d'un bosk.

— « Elle n'est pas à moi, » dit Thurnock.

— « Avais-tu un tarn double ? » lui demandai-je.

— « Oui, » répondit Thurnock. Il fouilla dans sa bourse. Puis il rougit. Les hommes se mirent à rire.

Je lançai la pièce à Thurnock.

Je regardai Tina.

— « Tu es une Jolie Petite Voleuse, » dis-je. « Tourne-toi. »

Elle me tourna le dos.

Je ramassai la corde avec laquelle elle serrait la taille de sa tunique d'esclave.

Je l'enroulai deux fois autour de son corps, la serrai et l'attachai.

Elle sursauta.

— « Me permets-tu la corde, » demanda-t-elle, « pour que je puisse plus aisément cacher

ce que je vole ? »

— « Non, » dis-je. « Je te permets la corde afin que les hommes puissent pleinement profiter de ta beauté. »

Cette fois-ci, la jolie Tina des quais de Lydius, sous le hâle de sa peau, rougit ; puis elle baissa la tête.

Je lui fis lever la tête et la pris dans mes bras. Elle tremblait. Je l'embrassai sur les lèvres. Son corps, comme celui d'une Soie Blanche, encore peu habitué au collier, était terriblement effrayé. Sans la lâcher, je la regardai. Elle leva délicatement les lèvres vers les miennes, celles de son Maître, et les embrassa. Ses yeux exprimaient la peur.

— « Si je ne rends pas ce que je vole dans l'ahn qui suit, » demanda-t-elle, « que m'arrivera-t-il ? »

— « La première fois, » répondis-je, « on te coupera la main gauche. »

Elle se débattit dans mes bras.

« La deuxième fois, » repris-je, « on te coupera la main droite. »

Ses yeux n'étaient qu'à quelques centimètres des miens, noirs, dilatés, empreints de terreur.

« Comprends-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tu es une esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je l'embrassai à nouveau, passionnément, lui rejetant la tête en arrière. Puis je la lâchai. Elle resta debout devant moi, la main devant la bouche, petite, belle dans sa courte tunique d'esclave, serrée à la taille. Je remarquai que Sheera, arrêtée non loin de là, un bol à la main, ne paraissait pas très contente.

Je montrai Tina. À mes hommes, je dis :

« Vous pouvez goûter ses lèvres. »

Ils tendirent des bras impatients vers elle et, l'embrassant, se la passèrent. Quand elle eut fait le tour du cercle, trébuchant, les cheveux sur le visage, ayant perdu le ruban qui les attachait, elle se retrouva devant moi. Elle avait le souffle court. Elle était tassée sur elle-même. Elle me regarda. Elle ne pleurait pas. Puis elle se redressa et, les épaules droites, lissa sa courte tunique d'esclave.

Les hommes rirent.

« N'oublie pas que tu es une esclave, » dis-je.

— « Je n'oublierai pas, » répondit-elle.

Puis, sous les rires des hommes, elle pivota sur elle-même et se dirigea vers la cuisine, les hommes s'écartant pour laisser sa beauté passer librement.

Je trouvai qu'elle marchait plutôt bien.

Je me dis que Tina serait populaire dans le camp.

Moi et mes hommes, à l'exception des sentinelles, étions assis autour du feu, sur la plage, à l'abri du mur, non loin de la coque inclinée de la *Tesephone*.

Sheera s'agenouilla devant moi, baissant la tête, assise sur les talons, les bras tendus vers moi, me tendant, à la manière de l'esclave goréenne, un gobelet de vin.

Je le pris, la congédiant.

— « Quand retournerons-nous dans les forêts ? » demanda Rim. Il était assis près de moi. Cara le servait.

— « Pas immédiatement, » répondis-je. « Tout d'abord, je veux fournir un peu de

distraction à mes hommes, ceux qui restent au camp. »

— « Avons-nous le temps ? » s'enquit Rim.

— « Je le crois, » répondis-je. « Nous connaissons approximativement l'emplacement du camp et du cercle de danse de Verna. Marlenus n'est pas dans ce cas. Il chasse à proximité de Laura. »

— « Tu es un homme patient, » fit remarquer Rim.

— « La patience, » soulignai-je, « est la vertu des Marchands. »

Je tendis mon gobelet à Sheera, afin qu'elle le remplisse.

— « La patience est également, » releva Rim, « la caractéristique des adeptes du Jeu et de certains Guerriers. »

— « Peut-être, » fis-je, vidant mon gobelet.

— « Personnellement, » reprit-il, nerveusement, « je suis moins patient. »

— « Demain, » dis-je, « tu iras à Laura en suivant le fleuve. Prends des dispositions pour que quatre Esclaves de Taverne, les plus belles que tu puisses trouver, soient envoyées au camp. Ensuite, quand ces dispositions seront prises, reviens. Les femmes pourront te suivre. »

— « Il y a des hommes de Tyros, à Laura, » fit remarquer Rim, regardant l'intérieur de son gobelet, qu'il tenait dans le creux de la main.

— « Nous sommes de simples commerçants en fourrures et en peaux, » lui rappelai-je, « de l'île Libre de Tabor. »

— « Exact, » fit Rim avec un sourire.

— « J'ai hâte, » intervint Thurnock, « d'entrer à nouveau dans la forêt ! »

Je le regardai.

— « Thurnock, » dis-je, « j'ai besoin de quelqu'un ici, d'un responsable à qui je puisse faire confiance, d'un homme capable de tenir le camp en main et de commander intelligemment pendant mon absence. »

— « Non ! » cria Thurnock.

Je posai la main sur son épaule.

— « Nous pourrions peut-être te rapporter une petite Panthère des forêts. »

— « Non ! » rugit Thurnock.

— « Tel est mon désir, ami, » insistai-je.

Thurnock baissa la tête.

— « Bien, Capitaine, » acquiesça-t-il enfin.

Je me levai.

— « Le moment de la démonstration promise est venu, » annonçai-je. « Tina ! Viens ici ! » Elle servait également. Elle me rejoignit en courant.

« Chargez le feu ! » ordonnai-je. Ce fut fait.

L'intérieur du camp était à présent bien éclairé.

« Est-ce que tout le monde voit bien ? » demandai-je.

Il y eut des grognements d'approbation. Sheera et Cara elles-mêmes approchèrent.

— « Attention, » prévint Tina. « Sens-tu ceci ? » Elle posa les doigts sur la bourse que je portais à la ceinture.

Je fus déçu.

— « Oui, » dis-je. « C'est un geste maladroit. »

Son index, suivi du pouce, avaient glissé dans l'ouverture de la bourse, écartant le lacet qui la maintenait fermée, et ils sortirent, serrant une pièce. Cela avait été exécuté adroitement, mais j'avais perçu la pression exercée sur les lanières.

« J'ai senti, » lui dis-je.

— « Bien sûr, » opina-t-elle.

Je la regardai, troublé.

Elle me rendit la pièce, que je remis dans la bourse. Je n'étais pas très satisfait.

« On peut toujours sentir, » expliqua-t-elle, « lorsqu'on fait attention. »

— « Je te croyais plus adroite, » relevai-je.

— « Ne te mets pas en colère, Maître, » minaуда-t-elle. Elle se serra contre moi et, passant le bras droit autour de ma taille, tira sur le côté de ma tunique et m'offrit ses lèvres. Je l'embrassai légèrement, puis l'éloignai de moi.

Elle me rendit une deuxième fois la pièce.

Je ris.

Les hommes applaudirent, ainsi que Sheera et Cara.

« Cette fois, » dit Tina, « tu n'as rien senti. »

— « Non, » reconnus-je.

— « Pourtant, » dit-elle, « j'ai fait exactement la même chose. »

Mon air étonné la ravit. Elle était très contente. Elle se tourna vers les autres, et expliqua.

« Il a été distrait, » dit-elle. « Il faut toujours détourner l'attention. J'y suis parvenue en tirant sur sa tunique, ce qu'il ne manquerait pas de remarquer, et en l'embrassant. En général, nous ne faisons attention qu'à une chose à la fois. Le vol est perceptible mais on ne le perçoit pas parce qu'on ne fait pas porter son attention dessus. On est distrait. On peut également détourner l'attention par un mot ou un regard. On peut même, parfois, amener l'individu à attendre l'agression d'un côté, afin de frapper d'un autre. »

— « Elle devrait être général, » marmonna Thurnock. Tina se tourna vivement vers lui. Il s'éloigna. « Ne m'approche pas ! » cria-t-il.

Les hommes rirent.

— « Toi, Maître, » dit Tina à un jeune marin séduisant qui portait un bracelet incrusté de pierres violettes, des améthystes de Schendi, « voudrais-tu avoir la gentillesse de te lever et d'approcher ? »

Il s'immobilisa devant elle, ravi, mais méfiant.

« Tu m'as embrassée, cet après-midi, » dit-elle, « recommence, je te prie. »

— « Très bien, » accepta-t-il.

— « Mais fais attention à ta bourse, » conseilla-t-elle.

— « Je n'y manquerai pas, » assura-t-il.

Il posa les mains sur sa taille et, se penchant, l'embrassa prudemment.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, lui offrit ses lèvres avec impatience.

Quand ils se séparèrent, il porta la main à sa bourse. Il sourit.

« Tu ne m'as pas pris ma bourse ! » dit-il en riant.

— « Voici ton bracelet, » fit Tina, lui tendant le bracelet incrusté d'améthystes.

Tout le monde rit de bon cœur.

Je l'avais vue, ainsi que peut-être un ou deux autres, l'ouvrir adroitement, légèrement, avec une main, tandis qu'il avait la main posée sur sa taille. Presque tous les spectateurs furent aussi stupéfaits que le jeune marin quand ils virent le bracelet dans la main de Tina.

Nous l'applaudîmes beaucoup.

Chagriné, mais avec bonne humeur, le jeune marin remit son bracelet et retourna s'asseoir près du feu.

« Maître, » l'arrêta Tina.

Il leva la tête.

« Ta bourse, » lui dit-elle, la lui jetant.

Il y eut une tempête de rires.

— « Il n'est pas toujours facile de dénouer une bourse, » lui fis-je remarquer.

— « C'est vrai, » reconnut-elle. Elle me regarda et sourit. « Bien entendu, il est toujours possible de couper les lanières. »

J'eus un rire nerveux. Je me souvenais très bien qu'elle m'avait volé, sur les quais de Lydius.

« Rim a eu la gentillesse, » reprit-elle « de fabriquer l'outil nécessaire avec la lame d'un vieux rasoir. »

Rim, l'ayant sorti de sa bourse, lui tendit un minuscule demi-croissant d'acier, taillé dans la lame d'un rasoir. Une extrémité, enroulée dans du papier adhésif, était courbe et se plaçait derrière ses deux premiers doigts. La lame, faisant saillie entre les doigts, était pratiquement invisible.

« Maître ? » demanda Tina.

Je me levai, décidé à ne pas me laisser tromper. Mais quand Tina, trébuchant, me heurta, je me rendis soudain compte que les lanières de la bourse avaient été coupées.

— « Excellent ! » fis-je. Je renouai les lanières, les attachant l'une à l'autre. Demain, il me faudrait une bourse neuve.

« Crois-tu que tu pourrais recommencer ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit Tina. « Je ne sais pas. À présent, tu es sur tes gardes. »

Elle passa une nouvelle fois devant moi. Les lanières étaient toujours intactes.

— « Tu as échoué ! » lançai-je.

Elle me tendit le contenu de la bourse. Je ris. Elle avait coupé le fond de la bourse, faisant tomber les pièces dans sa main.

Puis, un instant plus tard, la bourse elle-même fut dans sa main, les lanières pendant misérablement à ma ceinture.

« Les esclaves n'ont pas le droit de posséder des armes, » dis-je en riant.

Tina lança le petit couteau à Rim.

Elle fut longuement applaudie.

Je montrai le sable. Elle tomba à genoux sur le sable et baissa la tête.

« Lève la tête ! » lui ordonnai-je.

Elle obéit.

« Tu es adroite, » dis-je, ajoutant : « Esclave. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

J'étais très satisfait.

— « Thurnock ! » appelai-je, « donne-lui du vin. » Les hommes applaudirent.

— « Très bien, » répondit Thurnock. Mais il approcha avec méfiance.

— « Tourne-moi le dos, » dis-je, « et croise les poignets sur la nuque. »

Elle obéit et Thurnock, avec une lanière de cuir, enroulée deux fois autour de son cou, puis quatre fois autour de ses poignets, lui attacha les poignets sur la nuque.

— « Ainsi, je verrai où sont tes mains, » marmonna-t-il. Il y eut des rires. Puis il reprit : « À genoux ! »

Elle obéit et, la prenant par les cheveux pour lui tirer la tête en arrière, il lui versa du vin dans la bouche.

Je me tournai vers le jeune marin séduisant, celui qui portait un bracelet incrusté d'améthystes.

Je montrai Tina.

— « Conduis-la près du mur, » indiquai-je, « à l'endroit où elle est enchaînée pendant la nuit. »

— « Oui, Capitaine, » dit-il.

Il la souleva sans effort. Elle se débattit un peu, attachée, mais je constatai que le fait d'être dans ses bras lui faisait plaisir.

Elle l'avait choisi parmi tous les autres.

« Ce soir, » dis-je au jeune homme, « c'est à toi de l'enchaîner. »

— « Capitaine ? » dit-il.

— « Ce soir, » précisai-je, « les chaînes qu'elle porte sont à toi. »

— « Je vous suis reconnaissant, Capitaine ! » s'écria-t-il.

Tina, esclave attachée, lui tendit ses lèvres, emportée vers ses chaînes, dans l'ombre du mur, de l'autre côté de la *Tesephone*.

Rim se leva et bâilla. Il prit Cara par les épaules et ensemble, ils s'éloignèrent du feu.

Les hommes se mirent à parler et à boire.

Sheera trouva le courage de me toucher le bras. Mes yeux la repoussèrent. Elle baissa la tête.

Je m'entretins longuement avec Thurnock, discutant les plans de notre action dans les forêts, mes instructions concernant le fonctionnement du camp.

Le feu était bas et la garde avait changé quand nous en terminâmes.

La nuit était chaude. Les étoiles brillaient intensément dans le ciel noir de Gor. Les trois lunes étaient très belles. Les hommes étaient couchés sur leurs couvertures, dans le sable, sous les auvents fixés à la *Tesephone*.

Le bruit du fleuve, coulant entre ses rives à la rencontre de Thassa, était lent et doux. La mer se trouvait à plus de cent pasangs de notre petit camp.

J'entendais le chant des oiseaux nocturnes de la forêt. Le cri strident d'un sleen, à environ un pasang de nous, me parvint. J'entendais les chants des insectes.

Je regardai, dans le noir, les lignes de la *Tesephone*. C'était un bon navire.

Devant mon abri, sur le sable, à l'arrière du navire, se tenait une silhouette.

Elle portait une courte tunique, sans manches, de laine blanche. Au cou, elle avait mon collier.

« Salut, Sheera ! » lançai-je.

— « Dans la forêt, » dit-elle, « tu m'as fait porter les marchandises sur les épaules. Tu m'as mis les menottes et tu m'as envoyée dans les bois, pendant que les sleens et les panthères chassaient. Les femmes de Verna se sont beaucoup moquées de moi. J'ai été fouettée. »

Je haussai les épaules.

— « Tu es une esclave, » dis-je.

— « Je te hais ! » cria-t-elle.

Je la considérai.

« Tu me fais apprendre à cuisiner, » reprit-elle, « tu me fais apprendre à coudre, à laver les vêtements, à les repasser ! »

— « Tu es une esclave, » répétais-je.

— « Ce soir, » ajouta-t-elle, « tu m'as forcée à te servir au festin. » Elle me regarda avec fureur. « Tu m'as forcée à te servir comme une esclave ! »

— « À qui appartient le collier que tu portes ? » m'enquis-je.

Elle me tourna le dos.

« N'es-tu pas une esclave ? » m'enquis-je, amusé.

Elle se retourna, les poings serrés. J'entendais le fleuve, derrière elle.

— « Pourquoi m'as-tu achetée ? » demanda-t-elle.

— « Pour servir mes objectifs, parce que tu étais nécessaire à mes plans, » répondis-je.

— « Et j'ai joué mon rôle, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas, tu peux à présent me vendre, » souffla-t-elle.

— « Ou te tuer, » dis-je.

— « Oui, » fit-elle, « ou me tuer... si tel est ton désir ! »

— « Mais je suis un Marchand, » objectai-je, « et ce serait une perte sèche. Je t'ai payée trois pièces d'or et cinq tarsks. »

— « Je ne suis pas une possession ! » cria-t-elle.

— « Tu n'es pas autre chose qu'une possession, » soulignai-je. « Tu es un animal. Tu es une esclave. »

— « Oui, » sanglota-t-elle, « je suis une esclave, une esclave ! » Elle me tourna le dos.

Je n'essayai pas de la consoler. On ne console pas une esclave.

« Au Marché aux Esclaves de Lydius, » dit-elle sur un ton de défi, « quand tu m'as vue, enchaînée à la barre, pensais-tu alors seulement à tes plans et tes objectifs ? »

— « Non, » reconnus-je.

Elle se tourna vers moi.

« Et ton baiser, » repris-je, « lorsque j'ai goûté tes lèvres, à Lydius, ne m'est pas apparu dépourvu d'intérêt. »

— « Et dans la cale, » demanda-t-elle, « après que j'ai été marquée, quand la nuit, sur les planches, tu as daigné m'utiliser ? »

— « Cela ne m'est pas apparu dépourvu d'intérêt, » affirmai-je.

— « Dans ce cas, ce qui s'est passé entre nous ne signifie-t-il rien à tes yeux ? »

— « Cela ne signifie rien, » répondis-je.

— « Dans ce cas, je suis complètement et totalement une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » confirmai-je. Je la regardai. Elle était très jolie, dans l'obscurité, vêtu de sa courte tunique de laine blanche, les cheveux attachés avec un ruban de laine blanche, pieds nus, mon collier au cou.

Comme l'avait dit le vendeur, elle était très belle. Et elle m'appartenait.

— « Ce soir, » dit-elle, « je t'ai touché le bras. » Elle baissa la tête. « Cela m'a beaucoup coûté. J'ai lutté plusieurs ahns contre moi-même ; je me suis forcée. Mais j'ai tendu la main, pour te toucher. Je m'y sentais obligée. J'ai tendu la main, pour te toucher. Et tes yeux étaient durs. »

Je ne répondis pas.

« Je ne suis plus une Panthère, » dit-elle. Puis elle me regarda, et, bizarrement, ajouta : « Et je n'ai plus envie d'en être une. »

Je ne répondis pas.

« Dans la cale, » reprit-elle, « tu m'as appris ce que c'est qu'être une femme. »

Elle baissa la tête.

« Tu ne m'as pas laissé d'autre issue que la soumission. Tu as tout obtenu de moi. Tu m'as arraché une capitulation sans condition. »

— « Les inhibitions ne sont pas permises à la femme qui porte le collier, » relevai-je.

Elle leva la tête, furieuse.

« N'est-il pas l'heure de t'enchaîner pour la nuit ? » demandai-je.

— « Si, » répondit-elle avec colère. « C'est l'heure ! » Elle me regarda. « Il est l'heure que

je sois enchaînée. »

Je vis les chaînes dans le noir, partiellement couvertes de sable, non loin de ses pieds.

— « Je vais appeler un de mes hommes, » dis-je, me tournant vers l'abri.

— « J'ai tendu la main pour te toucher, ce soir, » me rappela-t-elle. « Mais tes yeux étaient durs. »

Elle regarda les chaînes, partiellement couvertes de sable.

« Tes yeux étaient durs, » répéta-t-elle.

— « Je vais demander à quelqu'un de t'enchaîner, » dis-je.

— « Maître ! » cria-t-elle.

Je fus stupéfait. C'était la première fois que Sheera me donnait ce titre.

Ce mot avait certainement eu du mal à passer.

Elle était toujours, dans bien des domaines, inaccoutumée au collier. Néanmoins, debout là, à peine visible dans le noir, elle commençait à en comprendre le sens. Je suppose que, dans la cale de la *Tesephone*, je lui avais peut-être fait sentir l'importance de l'acier inflexible qu'elle portait au cou. Manifestement, comme on dit, elle commençait à sentir le collier au plus profond de son corps.

Comme ce doit être difficile d'être une femme, me dis-je. Cette créature noble, si merveilleuse dans ses tentations et ses beautés, avec l'excellence de son esprit et les orgueils déterminés de son cœur, comme il était étrange qu'elle, qui accordait une telle valeur à sa liberté, ne puisse devenir un être à part entière qu'au moment où on l'en prive brutalement, de sorte que la totalité véritable de sa réaction, l'intégrité de son extase soient l'acceptation et la soumission, d'autant plus complètes qu'elles sont irrépressibles et délicieuses.

Les Goréens prétendent qu'il y a en chaque femme une Libre Compagne, fière et belle, digne et noble, et une esclave. La Compagne cherche un Compagnon ; l'esclave cherche un Maître. On dit en outre que, sur la couche, la Goréenne, qu'elle soit esclave ou libre, qui a fait des expériences, qui a essayé tous les amours, souhaite un Maître. Elle veut appartenir complètement à l'homme, ne rien garder pour elle, ne pas être en mesure de garder quoi que ce soit pour elle. Et, naturellement, seule l'esclave peut appartenir véritablement à l'homme, seule l'esclave peut être vraiment sienne, sur tous les plans, indubitablement, totalement, complètement sienne, altruistiquement, à sa merci, son esclave extatique, asservie et joyeuse dans la soumission totale qu'elle ne peut qu'accepter.

Mais ces choses ne m'intéressaient guère.

Je la voyais devant moi. Ce n'était qu'une esclave.

« Je t'en prie, Maître, » dit-elle, « enchaîne-moi toi-même. »

— « Fais-tu des progrès ? » m'enquis-je. Je faisais allusion, naturellement, aux leçons que lui donnait Cara, concernant les tâches humbles qui sont le lot des esclaves.

— « Si je dois être enchaînée, que ce soit par ta main, » supplia-t-elle.

— « Apprends-tu ? » demandai-je.

Elle baissa la tête.

— « Oui, » répondit-elle. Puis elle leva la tête. « Parfois, je suis maladroite, » reprit-elle. « Tu ne comprendras peut-être pas. Il faut de l'adresse, parfois beaucoup. Ces tâches, qui te paraissent simples, ne sont pas toujours faciles. Il n'est pas facile d'effectuer ces tâches correctement. »

— « Qu'elles exigent ou non de l'adresse, » fis-je remarquer, « ces tâches sont serviles. »

— « Oui, » reconnut-elle, « elles sont serviles. »

— « Apprends-les, » lui dis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « Maître. »

Je lui tournai le dos.

« Sois tendre avec moi ! » cria-t-elle.

— « Non, » répondis-je sans me retourner.

— « Enchaîne-moi ! » cria-t-elle.

Je me retournai vers elle.

— « Non, » lui dis-je.

Elle se jeta sur moi, les poings levés, prête à frapper. Je lui pris les poignets, les immobilisai, et elle se débattit.

— « Je te hais, » sanglota-t-elle, « je te hais. »

Je lui lâchai les poignets. Elle tira sur le collier qu'elle portait au cou, les lèvres tremblantes, les yeux pleins de larmes.

« Tu m'as marquée au fer rouge, » reprit-elle. « Tu m'as mis un collier ! » Elle me tint tête. « Je te hais ! » cria-t-elle. « Je te hais ! »

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonnai-je.

Puis, soudain, elle me dévisagea avec audace. Elle me défiait, par son expression et son attitude, avec ses épaules, ses yeux.

— « Enchaîne-moi ! » exigea-t-elle.

— « Non, » dis-je.

— « Utilise-moi, » cria-t-elle, « ou donne-moi à ton équipage ! »

Je la considérai.

Elle recula d'un pas. Elle avait peur. Elle s'était montrée insolente.

J'avançai vers elle. Elle soutint mon regard. Celui d'un Maître goréen.

Du dos de la main, je la frappai violemment sur la bouche, projetant sa tête sur le côté.

Elle se tourna vers moi, le regard fixe, du sang sur le visage.

D'une main, j'arrachai le ruban qui retenait ses cheveux. De l'autre, j'arrachai sa courte tunique, sans manches, de laine blanche. Je me baissai et ramassai la chaîne qui, partiellement couverte de sable, gisait à ses pieds.

« Non ! » dit-elle.

La prenant par le bras, je la jetai, trébuchante, sous le petit abri de toile appuyé contre la *Tesephone*.

Puis je la projetai sur le sable, à mes pieds. Je fermai les chaînes d'esclave sur elle.

Elle ne bougea pas. Je m'assis près d'elle, dans le noir, sur le sable, sous la toile. Puis je tendis les bras et pris sa tête entre les mains. Je sentis sa tête tourner et l'entendis, dans le noir, hoqueter et sangloter. Ses lèvres, soudain, s'ouvrirent, humides, presque involontairement, embrassèrent le creux de ma main. Alors, je gardai sa tête entre mes mains. Je sentais la caresse de ses cheveux.

« Sois tendre avec moi, » supplia-t-elle.

Je ris, silencieusement. Elle gémit, j'entendis les chaînes bouger.

« Je t'en prie, sois tendre avec moi, » supplia-t-elle.

— « Tais-toi, » dis-je, « Esclave. »

— « Oui, » souffla-t-elle. « ... Maître. »

Je posai mes lèvres sur les siennes. Du bout du doigt, je touchai son corps et perçus sa réaction vivifiante, consentante, involontaire. Cela m'émerveilla. Son souffle se fit court. Comme un Maître goréen, curieux, je caressai doucement, délicatement, les pointes de ses seins. Elles étaient tendres et dressées, pleines et chargées de sang. Cela me plut. Je les embrassai doucement. Les réactions de Sheera n'étaient pas feintes.

— « Tu es excitée, Esclave, » soulignai-je.

Elle ne répondit pas, tourna la tête de l'autre côté. J'entendis ses sanglots.

Alors, je la touchai à nouveau, mon doigt caressant son corps. Submergé d'un plaisir incroyable, celui du Maître de son esclave, je sentis son corps bouger involontairement, convulsivement. Le corps de Sheera, autrefois Panthère orgueilleuse, à présent esclave portant un collier, marquée au fer rouge, animal dépourvu de tout droit, bondissait incontrôlablement, spasmodiquement, à la moindre caresse de son Maître.

J'entendis Thurnock et quelques autres bouger.

C'était l'aube.

Cara avait déjà allumé le feu.

Sheera était couchée contre moi sur le sable, la tête sur ma taille. Elle était toujours enchaînée.

« Il faut que tu ne tardes pas à te lever, » dis-je, lui caressant la tête. « Tu as du travail à faire. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je lui caressai doucement la tête.

« Ce n'est pas ma faute si je ne suis pas aussi belle que les autres filles, » dit Sheera.

Je ne répondis pas.

« Ce n'est pas ma faute, » reprit-elle, « si mes seins sont trop petits, mes poignets et mes chevilles trop gros. »

— « Je te trouve très belle, » dis-je.

Elle se dressa sur les coudes, dans un bruissement de chaînes.

— « Une fille telle que moi pourrait-elle plaire à un homme ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je, « beaucoup. »

— « Mais je ne suis pas belle, » dit-elle.

— « Tu es très belle, » affirmai-je.

— « Suis-je vraiment belle ? » demanda-t-elle.

Je me dressai sur le coude.

— « Tu es une très belle jeune femme, » lui affirmai-je.

Elle sourit. Comme elle était belle !

Je la pris dans mes bras, la jetai sur le dos dans le sable. Elle me regarda, heureuse.

« Et, comme toutes les jeunes femmes véritablement belles, » soulignai-je, « il faut que tu sois une esclave. »

Elle rit.

— « Je suis une esclave, » fit-elle. « Ton esclave. »

Elle m'offrit ses lèvres.

Je l'embrassai.

— « Aujourd'hui, » dis-je, « Rim va à Laura chercher des Esclaves de Taverne pour mon équipage. Demain matin, nous entrerons dans les forêts. »

— « Dans ce cas, » releva-t-elle, « Maître, tu n'as rien à faire aujourd'hui. »

Je m'allongeai sur le dos.

— « Oui, » répondis-je, « c'est vrai. »

— « Si tu acceptes de me libérer, » dit-elle, « je me lèverai et j'irai me mettre au travail. »

— « Cara et Tina se débrouilleront, » dis-je.

— « Oh ? » fit-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Mais, dans ce cas, » demanda-t-elle, « que vais-je faire aujourd'hui ? »

— « Thurnock ! » appelai-je.

— « Oui, Capitaine, » entendis-je, à l'extérieur de l'abri.

— « Commande le camp, aujourd'hui ! » lui dis-je. Thurnock émit un rire puissant et Sheera pressa la tête contre mon flanc.

— « Mangeras-tu dans ton abri ? » s'enquit-il. Il riait.

— « Oui, » répondis-je, « de temps en temps. »

Il rit encore et s'éloigna.

Sheera me regarda. Elle souriait.

— « Et moi ? » s'enquit-elle. « Ai-je du travail aujourd'hui ? »

— « Oui, » répondis-je.

Elle rit.

Je la pris à nouveau dans mes bras.

GRENNA

SILENCIEUSEMENT, furtivement, le grand arc de bois de Ka-la-na, jaune et souple, des vignes de Gor à la main, je marchais parmi les buissons et les arbres.

Suspendu sur ma hanche, j'avais le carquois, avec vingt flèches longues en bois de Tem noir, avec des pointes d'acier et, sur l'empennage, des plumes de mouettes du Vosk.

Je portais des vêtements verts, tachetés, avec des rayures noires, irrégulières. Lorsque je ne bougeais pas, si je me trouvais dans les buissons ou dans les taillis, au soleil et dans l'ombre, il était très difficile de détecter ma présence, même à quelques mètres.

Bouger est dangereux, mais on est obligé de se déplacer, pour manger et pour chasser.

Je vis passer un minuscule urt des forêts. Il ne risquait guère de rencontrer un sleen avant la nuit. Les panthères, également, chassent principalement de nuit mais, contrairement aux sleens, elles ne sont pas exclusivement nocturnes. Les panthères, lorsqu'elles ont faim ou qu'elles sont contrariées, chassent.

Au-dessus de moi, il y avait des oiseaux de couleurs vives, qui chantaient et volaient, rapides parmi les branches et les feuilles vertes. J'entendis le chant mélodieux et rauque, disproportionné par rapport à la taille de l'oiseau, du minuscule gim à corne. Au loin, mais résonnant dans la forêt, retentissait le staccato rapide du bec pointu de l'hermite à poitrail jaune, perçant l'écorce rougeâtre d'un arbre Tur à la recherche de larves.

Il n'y avait pas beaucoup de vent, ce jour-là. Il faisait très chaud, dans la forêt, car les arbres étaient éloignés les uns des autres et le taillis était épais. J'écartai un insecte qui s'était posé sur mon visage.

J'étais très loin devant mes hommes, étant allé en éclaireur. Nous étions partis la veille, à l'aube. J'avais pris dix hommes, en comptant Rim. J'avais laissé Thurnock, lui confiant le commandement du camp. Officiellement, nous avons pénétré dans la forêt pour chasser le sleen.

Nous avons fait un long détour par le nord et l'est.

Nous ne gagnerions pas le camp et le cercle de danse de Verna par la piste balisée.

J'ignorais si Talena était prisonnière dans le camp de Verna.

Si elle n'y était pas, Verna et sa bande sauraient certainement où elle se trouvait.

Mes hommes emportaient des filets à sleens, comme s'ils étaient des chasseurs de sleens. Ces filets, toutefois, pouvaient également servir à capturer des femmes.

J'avais laissé une chance à Verna et ses compagnes.

J'écartai un autre insecte qui s'était posé sur mon visage.

J'étais satisfait parce que je retrouverais bientôt Talena.

Nous formerions un couple magnifique, elle et moi, la belle Talena, fille de l'Ubar d'Ar en personne, et le grand Bosk, Amiral de Port Kar, joyau de Thassa la Luisante.

Qui pouvait dire quels sommets atteindrait le fauteuil de Bosk ?

« N'entre pas dans les forêts, Maître, » avait supplié Sheera. « C'est dangereux ! »

— « Cara, » avais-je ordonné, « mets cette esclave au travail ! »

— « Oui, Maître, » avait répondu Cara. Elle avait pris Sheera par le bras et l'avait emmenée.

— « Quand nous retournerons à Lydius, » avais-je dit à Sheera, « je me débarrasserai de toi au Marché aux Esclaves. »

Elle m'avait adressé un regard chargé de terreur. Elle avait bien compris, alors, qu'elle était une esclave.

Je lui avais tourné le dos.

Je pensai à Talena, la belle Talena. Nous réaffirmerions notre Compagnie. Elle prendrait sa place à mes côtés. Nous formerions un couple splendide, elle et moi, la belle Talena, fille de l'Ubar d'Ar en personne et le grand Bosk, Amiral de Port Kar, joyau de Thassa la Luisante.

Ce serait une Compagnie excellente et désirable.

Qui pouvait dire quels sommets atteindrait le fauteuil de Bosk ?

Les oiseaux allaient et venaient au-dessus de moi tandis que je passais lentement, prudemment, au-dessous d'eux. Parfois, quand j'arrivais au-dessous d'eux, ils se taisaient, mais ensuite, constatant que je m'éloignais, ils se remettaient à chanter, à voler de branche en branche. Je m'arrêtai et m'essuyai le front avec l'avant-bras. Presque aussitôt ils s'arrêtèrent aussi, serrant les branches, les notes de leur chant s'étant immédiatement tues. Si je m'étais assis, si je m'étais couché ou étais resté debout, sans faire de mouvement menaçant dans leur direction, ils auraient repris leurs collectes de nourriture, leurs vols et leurs chants.

Je continuai.

Rim était rentré de Laura la veille du jour où nous avons quitté le camp, en fin d'après-midi. Avec lui, il y avait Arn, rencontré à Laura, et quatre hommes. Arn avait entendu dire à Lydius que nous avions acheté la petite Tina, ce qui ne m'étonna pas. Il désirait l'acquérir, à présent qu'elle était esclave. Il n'avait pas oublié qu'un jour, alors qu'elle était encore une femme libre, dans une taverne de Lydius, feignant la passion, elle l'avait drogué et lui avait dérobé sa bourse pleine d'or. Arn et ses quatre hommes faisaient à présent partie du groupe qui me suivait. Ils souhaitaient capturer des Panthères. Il me semblait que leur présence pourrait m'être utile. Je n'avais pas donné de réponse définitive à Arn en ce qui concernait l'achat de Tina, raison de sa venue dans mon camp. Ce n'était pas que je sois opposé à l'idée de la lui vendre, ou de la lui donner. Tina s'y opposait, pas moi, et cela ne comptait pas puisque c'était une esclave. Mais je savais qu'un de mes hommes, le jeune Turus, celui qui portait un bracelet d'or incrusté d'améthystes, la trouvait à son goût. Le fait qu'elle semblât être amoureuse de lui n'entrait pas en ligne de compte. Ce n'était qu'une esclave. Ce qu'il adviendrait d'elle n'était pas ce qui lui faisait envie mais ce que moi, son Maître, je souhaitais. L'attitude de Turus, toutefois, comptait beaucoup à mes yeux. Il appartenait à mon équipage. Je déciderais plus tard du sort de la jolie Tina. Peut-être la lui donnerais-je. Pour le moment, il y avait des problèmes beaucoup plus importants.

La dixième heure, midi sur Gor, était à présent passée. Les paupières plissées, je regardai le soleil entre les branches, puis baissai à nouveau la tête, regardant la verdure.

Je continuai, parmi les buissons et les arbres.

J'espérais trouver le camp de Verna avant la nuit, de sorte que nous pourrions nous préparer pour attaquer à l'aube.

Je pensai aux hommes restés au camp. Ils apprécieraient certainement les Panthères capturées.

Les hommes de Port Kar savent enseigner l'esclavage aux femmes.

Je souris.

Je me demandai ce que les Esclaves de Taverne, qui étaient à présent au camp, penseraient de ces captives sauvages. Elles en auraient vraisemblablement très peur. Le jour de mon départ du camp, à l'aube, dans le courant de la journée, quatre Esclaves de Taverne, vêtues de soie jaune, amenées de Laura, enchaînées, à bord d'une chaloupe, seraient arrivées au camp. Rim était allé à Laura principalement pour organiser leur location et leur livraison. Selon Rim, elles étaient très belles. J'espérais qu'il avait raison car leur maître, Hesius, propriétaire d'une taverne à Laura, n'avait demandé cher ni pour la location ni pour la livraison. Elles nous coûteraient chacune un disque de cuivre au tarn par jour. En outre, Hesius avait dit à Rim qu'il enverrait du vin avec les jeunes femmes, sans supplément. Je n'avais pas besoin de vin, mais je n'avais pas de raison de m'opposer à sa livraison.

J'espérais que les jeunes femmes seraient belles, car mes hommes avaient besoin de se distraire.

Bien entendu, je les verrais à mon retour et pourrais juger par moi-même.

Un capitaine a le devoir d'assurer le bien-être de ses hommes.

Je faisais confiance à Rim. Je savais que c'était un connaisseur en matière de beauté féminine. Si les quatre esclaves lui avaient plu, il s'agissait vraisemblablement de splendides spécimens.

« Elles ne coûtent pas cher, » avais-je fait remarquer à Rim.

Il avait haussé les épaules.

— « La vie n'est pas chère, à Laura, » avait-il répondu.

C'était vrai.

Je poussai des branches, avançai.

Au début, naturellement, les Esclaves de Taverne auraient sans doute très peur des Panthères et les Panthères, bien entendu, mépriseraient les esclaves. Je ris intérieurement. La situation changerait rapidement. Mes hommes enseigneraient rapidement aux Panthères le sens de leur collier. Quand les Esclaves de Taverne auraient compris ce qu'elles seraient en fait, des nouvelles, désespérées, effrayées, intimidées, des filles brutes, ignorant tout des délices et des dégradations de l'esclavage, elles n'en auraient plus peur et se moqueraient d'elles, les considérant comme des inférieures. Et les nouvelles supplieraient les Esclaves de Taverne de leur faire partager leur art, afin de plaire davantage aux hommes. Et les Esclaves de Taverne, suivant leur humeur, le feraient ou ne le feraient pas. Quelques Panthères elles-mêmes, vendues à de nouveaux maîtres, se retrouveraient peut-être Esclaves de Taverne, exactement dans la même situation que les filles dont elles se seraient moquées en arrivant à mon camp.

Je continuai, parmi les buissons et les arbres. Les feuilles, doucement, me caressaient le visage.

C'était à présent la douzième heure.

Mon plan se déroulait correctement. J'espérais trouver le camp de Verna à la tombée de la nuit.

Je pourrais frapper avant que Marlenus d'Ar ne l'ait trouvé. Il battait toujours les forêts dans les environs de Laura.

Il ne me déplaisait pas d'arracher sa fille aux forêts avant lui, ou de prendre Verna et ses compagnes, de les attacher avec des lanières de cuir, attendant mon fer à marker, pendant que, ignorant, il les cherchait ailleurs.

Marlenus d'Ar m'avait autrefois banni, me refusant le pain, le sel et le feu.

Je n'avais pas oublié.

Je ris intérieurement. Que le grand Ubar enrage, me dis-je. Qu'il apprenne qu'un homme de Port Kar, qu'il a autrefois banni de sa cité a rapidement, avec arrogance, fait mieux que lui sur son terrain de prédilection.

La gloire qui aurait dû revenir à Marlenus serait mienne.

J'imaginai mon retour triomphal à Port Kar, les fleurs dans les canaux, la foule joyeuse aux fenêtres et sur les toits.

À mes côtés, vêtue de robes dignes d'une Ubara, se tiendrait Talena.

Un message officiel serait envoyé à Ar, lui apprenant que sa fille était à présent en sécurité près de moi, Compagne de Bosk, Amiral de Port Kar, joyau de Thassa la Luisante.

Nous formerions un couple superbe. La Compagnie serait excellente, splendide.

Qui pouvait dire sur quels sommets serait hissé le fauteuil de Bosk ?

J'écartai d'autres branches et feuilles, passant entre.

Je pensai à Sheera qui s'était jetée contre moi, offrant ses lèvres. Puis je la chassai de mes pensées. Je m'en débarrasserai au Marché aux Esclaves de Lydius. Ce n'était qu'une simple esclave.

Soudain, je m'immobilisai.

Les oiseaux avaient cessé de chanter.

Je baissai rapidement la tête.

Une flèche se ficha dans un tronc, à moins de dix centimètres de mon visage.

Elle se planta avec un bruit dense, dur et je vis l'empennage, emplumé, vibrer dans le bois.

À environ quatre-vingts mètres de moi, parmi les arbres, je crus déceler un mouvement, furtif, l'éclair d'une cuisse.

Puis il n'y eut plus que le silence.

J'étais furieux. J'avais été repéré. Si la Panthère qui m'avait attaqué parvenait à regagner son camp, tout espoir d'assaut par surprise disparaîtrait. Les jeunes femmes, prévenues, abandonneraient sans doute le camp et s'enfonceraient dans la forêt, emmenant Talena avec elles. Mes plans, malgré ma prudence, seraient réduits à néant.

Je me lançai rapidement à sa poursuite.

Quelques instants plus tard, j'arrivai à l'endroit d'où la flèche avait été tirée. Je vis des traces, sur les feuilles et l'herbe, à l'endroit où se tenait la tireuse.

Je scrutai les bois.

Une feuille cassée, une pierre déplacée, me guidèrent.

La tireuse garda une avance confortable, pendant plus d'une ahn. Pourtant elle n'avait guère le temps de brouiller convenablement sa piste. Je la suivais rapidement, sans relâche et de près. La tireuse, la plupart du temps, fuyait. Dans ces conditions, il n'était pas difficile de la suivre. Feuilles écrasées, rameaux cassés, pierres retournées, herbe aplatie, traces de pas, tout cela indiquait clairement la piste à l'œil averti.

Par deux fois, des flèches jaillirent des buissons, passant près de moi, se perdant dans les feuillages, derrière moi.

Par deux fois, je surpris un mouvement dans la verdure et les ombres, dans les taches de soleil, rapide, furtif.

Souvent, j'entendis des pas précipités, devant moi.

Je suivis rapidement, couvrant aisément la distance qui nous séparait.

Mon arc était tendu. Sur la corde de chanvre, entrelacée de soie, était encochée une flèche de bois de Tem, à pointe d'acier, à empennage en plumes de mouettes du Vosk.

Il fallait à tout prix empêcher la tireuse de rejoindre les autres.

Une autre flèche se ficha près de moi, avec un bruit sec, dur, suivi par la vibration dense

de la flèche.

Je baissai la tête, penché. Je n'entendais plus de bruit de course.

Il n'y avait plus le moindre mouvement, dans les buissons.

Je souris. La tireuse était acculée. Elle était cachée dans les buissons et attendait.

Excellent, me dis-je, excellent.

Mais c'était à présent la partie la plus dangereuse de la traque. La tireuse attendait, invisible dans la verdure, immobile, l'arc prêt.

J'écoutai, sans bouger, les oiseaux, intensément.

Je regardai les arbres qui se dressaient devant moi, l'enchevêtrement de buissons et de taillis. Je notai les endroits où les oiseaux bougeaient et ceux où ils étaient immobiles.

Je ne bandai pas mon arc. Je n'entrerais pas immédiatement dans les buissons. J'attendrais.

Je scrutai les ombres pendant un quart d'ahn.

Je supposai que la tireuse, se sachant suivie de près, était entrée dans les buissons et attendait, l'arc bandé.

Il est très douloureux de maintenir un arc bandé pendant plus d'une ou deux ehns.

Mais relâcher l'arc, c'est bouger et ne plus être prêt à tirer.

Les oiseaux allaient et venaient au-dessus de moi.

J'écoutai, patient, le murmure des insectes. Je continuai de scruter les ombres, et les parties d'ombres.

Peut-être étais-je plus loin, peut-être avais-je contourné les buissons, peut-être avais-je rebroussé chemin.

J'attendis, comme attend le Guerrier goréen.

Puis, finalement, je surpris le léger mouvement, presque imperceptible, que j'attendais.

Je souris.

Prudemment, j'engageai le trait de bois de Tem noir, à pointe d'acier, sur la corde. Je levai le grand arc de bois de Ka-la-na jaune, la vigne de Gor.

Soudain, un cri de douleur retentit dans la verdure, les ombres et les taches de soleil.

Je l'avais touchée.

Je me mis à courir.

En un instant, je fus sur elle.

Elle était clouée à un arbre par l'épaule. Ses yeux étaient vitreux. Elle avait posé la main sur l'épaule. Quand elle me vit, elle porta la main droite au poignard qu'elle portait à la ceinture. Elle était blonde, avec les yeux bleus. Il y avait du sang sur ses cheveux. Je lui arrachai rudement le poignard, lui croisai les poignets sur le ventre et les attachai avec des menottes d'esclave. Elle hoquetait. Environ quinze centimètres de flèche, dont dix centimètres portaient des plumes, sortaient de son épaule. Je coupai le haut de sa tunique et improvisai un bâillon, afin qu'elle ne puisse pas crier. Avec une lanière de cuir, prise dans son sac, je lui attachai ses menottes sur le ventre. Je reculai. Cette Panthère n'avertirait pas les autres. Elle ne mettrait pas en péril les plans de Bosk de Port Kar.

Elle me regarda, souffrant, bâillonnée, les menottes aux poignets, les mains attachées sur le ventre.

Je la dépouillai de ses peaux, de son sac et de ses armes. Elle m'appartenait. Je notai qu'elle était jolie.

J'approchai d'elle et, sans tenir compte de la douleur exprimée par ses yeux, cassai la flèche.

La soulevant, je la dégageai de son pal cruel. Elle tomba à genoux. À présent, la flèche

étant partie, les deux blessures se mirent à saigner. Elle frissonna. Je laissai les blessures saigner un peu, afin que le sang les lave.

Je cassai le reste de la flèche et, avec un poignard, le coupai juste au niveau de l'arbre, afin qu'elle n'attire pas l'attention. Le sac de la jeune femme, son contenu et ses armes, je les jetai dans les buissons.

Puis je m'agenouillai près d'elle et, avec les peaux que je lui avais arrachées, pansai sa blessure.

Avec le pied, je poussai de la poussière sur les taches de sang éparpillées sur le sol.

Puis, la soulevant dans mes bras, bâillonnée et attachée, je pris en sens inverse la piste que nous avions empruntée, la suivant pendant environ un quart d'ahn.

Quand j'estimai que nous avions parcouru assez de chemin, qu'elle ne risquait plus d'être entendue par les personnes quelle pourrait vouloir appeler, je la posai par terre, l'appuyant contre le pied d'un arbre.

Elle était très éprouvée par sa blessure et la perte de sang. Elle s'était évanouie pendant que nous marchions. À présent, elle était consciente et, assise, appuyée contre l'arbre, les yeux vitreux, me regardait.

Je tirai le bâillon, le lui laissant autour du cou.

« Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Grenna, » répondit-elle.

— « Où se trouvent le camp et le cercle de danse de Verna la Panthère ? » m'enquis-je.

Elle me dévisage, malade, troublée.

— « Je ne sais pas, » souffla-t-elle.

Quelque chose, dans l'attitude de la jeune femme, me persuada qu'elle disait la vérité. Cela ne me plut guère.

Cette partie de la forêt faisait théoriquement partie du territoire de Verna et de sa bande.

Je donnai à la jeune femme de la nourriture que je sortis de mon sac. Je la fis boire à la gourde que je portais à la ceinture.

— « Tu n'appartiens donc pas à la bande de Verna ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « À quelle bande appartiens-tu ? » demandai-je encore.

— « À celle de Hura, » répondit-elle.

— « Cette partie de la forêt, » repris-je, « fait théoriquement partie du territoire de Verna et de sa bande. »

— « Elle nous appartiendra, » affirma-t-elle.

J'écartai la gourde.

« Nous avons plus de cent filles, » reprit-elle. « Elle nous appartiendra. »

Je lui donnai une autre gorgée d'eau.

« Elle nous appartiendra, » répéta-t-elle.

Je fus troublé. En général, les Panthères se déplacent et chassent en petites bandes. Qu'il puisse y en avoir plus de cent dans la même bande, sous les ordres d'un chef unique, semblait incroyable.

Cela me paraissait assez étrange.

— « As-tu été envoyée en éclaireur ? » demandai-je à nouveau.

— « Oui, » répondit-elle.

— « As-tu beaucoup d'avance sur ta bande ? » demandai-je ensuite.

— « Plusieurs pasangs, » répondit-elle.

— « Que pensera-t-on, quand on s'apercevra que tu ne reviens pas ? » insistai-je.

— « Qui sait quoi penser ? » dit-elle. « Parfois, une fille ne rentre pas. »
Ses lèvres formèrent un mot. Je lui donnai à nouveau de l'eau. Elle avait perdu du sang.
« Que vas-tu faire de moi ? » s'enquit-elle.

— « Tais-toi ! » ordonnai-je.

Il me parut alors d'autant plus important de localiser, aussi rapidement que possible, le camp ou le cercle de danse de Verna.

Bientôt, dans deux ou trois jours peut-être, d'autres Panthères arriveraient dans cette partie de la forêt.

Nous devons agir rapidement.

Je regardai le soleil. Il était bas, entre les arbres.

Dans une ou deux ahns, il ferait nuit.

Je voulais trouver le camp de Verna, si possible, avant la tombée de la nuit.

Je n'avais pas le temps de porter la prisonnière à l'endroit où Rim et mes hommes, ainsi qu'Arn et ses hommes, attendaient. Je n'avais pas le temps de le faire, et de revenir, avant la nuit.

— « Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle de nouveau.

Je remontai le bâillon qu'elle avait au cou et le remis en place, fermement.

Puis je défis la lanière de cuir attachée sur ses reins, et la dénouai également devant, autour des menottes d'esclave. Je glissai la lanière sous ma ceinture. Puis j'ouvris la menotte de gauche.

— « Grimpe ! » ordonnai-je, montrant un arbre proche.

Elle se leva, vacillante. Elle secoua la tête. Elle était faible. Elle avait perdu du sang.

« Grimpe, » répétai-je, « sinon je t'attache sur le sol ! »

Elle grimpa lentement, de branche en branche, et je la suivis.

« Continue ! » ordonnai-je.

Finalement, elle se trouva à une dizaine de mètres du sol. Elle avait peur.

« Avance sur la branche ! » ordonnai-je, « et allonge-toi dessus, la tête vers le tronc. »

Elle hésita.

« Allez ! » ordonnai-je.

Elle s'allongea, le dos sur la branche.

« Plus loin ! » ordonnai-je encore.

Elle avança, sur le dos, le long de la branche. Puis elle arriva à plus d'un mètre cinquante du tronc.

Elle frissonna.

« Laisse pendre les bras, » dis-je.

Elle obéit. Les menottes, suspendues à son poignet droit, se balançaient.

Je refermai alors la menotte sur son poignet gauche. Ses poignets étaient à présent attachés sous la branche, dans son dos. Ensuite, je lui croisai les chevilles et les attachai à la branche. Puis, avec une autre lanière de cuir, prise dans mon propre sac, je l'attachai par la taille, solidement, à la branche.

Elle me regarda par-dessus l'épaule, les yeux emplis de peur.

Je descendis. Le sleen est un animal fouisseur. Il grimpe rarement. La panthère grimpe parfois mais, lorsqu'elle chasse, suit généralement les pistes au niveau du sol.

Je pensais que la jeune femme était en sécurité. Si tel n'était pas le cas, je me souvins, en tant que Goréen, qu'elle avait tenté de me tuer. S'il m'arrivait malheur, naturellement, elle en subirait les conséquences. Elle était bâillonnée, portait des menottes et était attachée. J'étais persuadé qu'elle me souhaitait bonne chance, quelle que soit l'entreprise dans laquelle je

m'engageais. Bien qu'elle soit mon ennemie et ma prisonnière, elle souhaiterait mon succès avec toute sa ferveur.

M'étant occupé de la jeune femme, je me remis en chemin.

Une ahn avant la nuit, je trouvais le camp.

Il était situé près de la rive d'une petite rivière, un des nombreux affluents du Laurius, qui sillonnent les forêts.

Je montai dans un arbre, d'où j'eus une meilleure vue.

Il se composait de cinq huttes coniques, de jeunes arbres tressés et couverts de chaume ; il était entouré d'une petite palissade de pieux pointus. Une porte grossière, fixée par des lianes, permettait de pénétrer dans le camp. Au centre du camp, il y avait un trou, entouré de pierres, destiné au feu. Sur une broche de bois, posée sur des pieux, la graisse tombant dans les flammes, rôtissait une cuisse de tabuk.

L'odeur était agréable. La fumée, en une mince colonne, montait vers le ciel.

Une Panthère accroupie s'occupait de la cuisse de tabuk, arrachant de temps en temps des morceaux de viande qu'elle mangeait. Puis elle se suçait les doigts. Un peu plus loin, une autre jeune femme réparait un filet à esclaves, remettant en état et renouant les cordes lestées.

Ailleurs, deux jeunes femmes, assises les jambes croisées, jouaient avec une boucle de ficelle, chacune imitant les figures complexes de l'autre. Elles étaient adroites. Ce jeu est populaire au Nord, surtout dans les villages. On le pratique également au Torvaldsland.

Je ne vis pas d'autre Panthère, ni dans l'enclos, ni à l'extérieur. Néanmoins, je perçus du mouvement à l'intérieur d'une hutte et supposai qu'une autre jeune femme s'y trouvait.

Je ne vis pas le moindre indice de Talena. Peut-être était-elle, naturellement, enchaînée dans une hutte. Peut-être était-ce elle que j'avais vue bouger. Je ne savais pas.

Toutefois, une chose était claire. Toutes les femmes de Verna n'étaient pas dans l'enclos.

Tout au plus, il y avait là cinq ou six jeunes femmes.

Sa bande, selon presque tous les témoignages, se composait d'une quinzaine de femmes.

Je regardai les jeunes femmes de l'enclos. Elles ne savaient pas que je les observais. Elles ignoraient que leur camp était découvert. Elles ne savaient pas que bientôt, au matin peut-être, leur camp serait pris d'assaut et qu'elles seraient prisonnières, destinées au fer et aux Marchés aux Esclaves du Sud.

Mais il nous fallait agir rapidement. J'avais appris par Grenna, ma prisonnière, qu'une bande Panthères exceptionnellement nombreuse, conduite par une certaine Hura, se dirigeait vers cette partie de la forêt.

Je souris.

Quand la bande de Hura arriverait, prête à se battre pour ces pasangs de forêts, prête à chasser la bande de Verna, elle ne trouverait aucune opposition.

À ce moment-là, j'aurais capturé Verna et sa bande.

Hura ne trouverait qu'un camp vide et, peut-être, quelques indices de bataille.

Mais il nous fallait agir vite.

D'autres Panthères, arrivant dans cette partie de la forêt, pourraient bien troubler et compliquer mes plans.

Il me fallait terminer avant leur arrivée. Cela ne me paraissait pas difficile. Je me demandai comment il se faisait que Hura commandait un nombre aussi important de femmes. Ces bandes, en général, ne comptent guère plus de vingt membres. Pourtant, à en croire Grenna, plus de cent femmes armées suivaient cette Hura.

Je ne devais pas leur permettre de s'interposer dans mes plans.

Je regardai le camp, les femmes. Je les regardai en Goréen. Elles avaient eu leur chance. Elles avaient refusé de me vendre Talena. Elles n'avaient pas traité avec moi. Telle avait été leur erreur. La leçon qu'elles recevraient serait dure. Elles auraient le temps, sur l'estrade de la vente aux enchères, tandis que les hommes lanceraient des prix, de réfléchir qu'elles auraient pu mieux gérer leurs affaires.

Deux autres femmes arrivèrent au camp, ouvrirent la porte, puis la refermèrent.

Je me dis qu'elles feraient bel effet dans une Chaîne d'esclaves.

Je regardai à nouveau le camp. Je vis des pieux, derrière les huttes, où séchaient, tendues, quatre peaux de panthères. Il y avait des boîtes, des tonnelets, près d'une hutte.

Il n'y avait pratiquement rien d'autre.

Je me dis que, une fois la nuit tombée, toute la bande de Verna, ou presque, aurait regagné l'intérieur de la palissade.

« Ramène cette captive, » dis-je à Rim, « à la *Tesephone*. »

Je poussai Grenna vers lui. Je lui avais remis les menottes et attaché les mains sur le ventre. Elle trébucha et tomba à genoux, la tête baissée, aux pieds de Rim.

Elle n'avait plus de bâillon. Ce n'était plus nécessaire.

— « Je préférerais, » dit Rim, « participer à l'attaque du camp de Verna. Tu te souviens peut-être que c'est elle qui m'a réduit en esclavage. »

— « Je m'en souviens, » dis-je, « et je crains que tu ne sois trop impatient. »

Rim sourit.

— « Peut-être, » reconnut-il.

Il était à présent presque impossible de voir la bande qui avait été rasée sur son crâne, du front à la nuque.

— « Je vais t'accompagner, » proposa Arn.

— « Bien, » acquiesçai-je.

Arn regardait Grenna d'un air satisfait. Elle surprit son regard, baissa aussitôt la tête.

Je fus content qu'elle plaise à Arn. Plus tard, je la lui donnerais peut-être.

« Une fois arrivé à la *Tesephone*, » dis-je, montrant Grenna du bout du pied, « marque-la et veille à ce qu'elle soit asservie. Ensuite, veille à faire panser les blessures de l'esclave. »

La jeune femme gémit.

— « Oui, Capitaine, » dit Rim. Il se pencha et la souleva facilement dans ses bras.

Comme les femmes sont belles, me dis-je.

Rim s'éloigna du feu, disparut dans l'obscurité.

Je regardai, autour de moi, les neuf hommes qui m'accompagnaient.

— « Dormons, à présent, » dis-je. « Nous nous lèverons deux ahns avant l'aube. Ensuite, nous marcherons sur le camp de Verna. »

— « Bien, » dit Arn.

Je me couchai sur les feuilles, à l'intérieur de notre palissade de pieux pointus.

Je fermai les yeux. Au matin, je retrouverais Talena. Qui pouvait dire quels sommets pourraient atteindre le fauteuil de Bosk ?

Les choses allaient bien.

Je m'endormis.

J'ATTENDS AU CAMP DE VERNA

SELON un dicton goréen, les femmes libres élevées tendrement dans les Hauts Cylindres, vêtues de leurs Robes de Dissimulation, désarmées, ignorant tout du maniement des armes, sont une proie facile pour le Marchand d'Esclaves, qui peut les cueillir comme des fleurs.

Il n'existe pas de dicton comparable s'appliquant aux Panthères.

Inutile de dire qu'il y a de nombreuses techniques permettant de capturer des esclaves, mâles et femelles. Cela dépend, naturellement, du nombre d'hommes dont on dispose, de la nature de la proie et des conditions spécifiques de la chasse ou traque.

Le fait que nous fussions dix, y compris moi-même, que la bande de Verna fût composée d'une quinzaine de femmes, et qu'elles fussent rompues à l'utilisation des armes, donc dangereuses, dictait la nature de notre approche.

J'avais renoncé à emmener beaucoup d'hommes avec moi dans la forêt parce qu'il aurait été difficile de les cacher. En outre, je voulais laisser une garnison complète près de la *Tesephone*, pour défendre le navire en cas d'attaque venue du fleuve. Au départ, j'avais l'intention d'emmener seulement cinq hommes mais, quand Arn et ses compagnons arrivèrent au camp, je leur permis de se joindre à nous. Les hors-la-loi connaissent bien les forêts, s'y déplacent, comme les Panthères, rapidement et furtivement, sans laisser de traces. Compte tenu de l'élément de surprise, et de mon plan d'attaque, je ne pensais pas avoir besoin de beaucoup d'hommes. Cinq, à mon avis, auraient suffi. Je souris intérieurement. Peut-être était-ce l'arrogance de mon sang goréen qui m'avait conduit à cette décision. Il est plus glorieux de prendre davantage d'esclaves avec moins d'hommes. Cela contribue à la bonne réputation d'un Marchand d'Esclaves. En outre, plus tôt, dans la forêt, la bande de Verna m'avait irrité. Il me serait agréable, et cela constituerait, de leur point de vue, un souvenir humiliant qui ne les quitterait pas une fois asservies, de prendre toute la bande avec seulement une poignée de mâles. C'étaient des Panthères, mais ce n'étaient que des femelles. Nous les prendrions facilement.

Nous avons examiné plusieurs modes d'attaque. Nous avons rejeté d'emblée le plus simple et le moins dangereux à cause du temps nécessaire à sa mise en œuvre. Il consistait simplement à assiéger les femmes à l'intérieur de leur palissade, les coupant de l'eau et de la nourriture et d'attendre que, affamées et assoiffées, obéissant à nos ordres, elles jettent leurs armes, se déshabillent et sortent une par une à notre appel, se soumettant à nos lanières de cuir. Un plan similaire, mais plus expéditif, consiste à mettre le feu au camp et à la palissade. Cela contraint les femmes à fuir dans la forêt où il est alors, théoriquement, possible de les capturer séparément. Toutefois, cela comporte de nombreux risques. En général, les femelles sont armées et dangereuses, se dispersent rapidement. Il est parfois extrêmement périlleux de tenter de capturer des femmes dans ces conditions. En outre, dans la confusion, certaines d'entre elles peuvent s'échapper. Le plus effrayant est peut-être la possibilité que le feu se communique à la forêt elle-même. Cette éventualité, bien que cela puisse paraître surprenant

à un habitant de la Terre, emplit de terreur l'esprit des Goréens. Ce n'est pas seulement que les Marchands d'Esclaves se trouveraient en danger dans la progression et les embrasements d'une telle catastrophe, mais plutôt qu'ils considéreraient que la forêt, la belle forêt qui abrite tant de créatures, serait blessée. Les Goréens aiment leur monde. Ils aiment le ciel, les plaines, la mer, la pluie en été, la neige en hiver. Parfois, immobiles, ils regardent les nuages. Les ondulations de l'herbe sous l'effet du vent leur paraissent particulièrement belles. Plus d'un Poète goréen a chanté la feuille de l'arbre Tur. J'ai connu des Guerriers amoureux de la beauté des petites fleurs. Personnellement, je n'avais pas l'intention d'être responsable de la destruction de la forêt goréenne. Parfois, ces individus sont pourchassés et brûlés vifs, les Goréens éparpillant leurs cendres, en signe d'expiation, sur le bois calciné et les souches noircies. Parfois, selon les Goréens, la forêt met une génération à oublier sa blessure, puis revient aux hommes, gracieuse et clémente, dans toute sa beauté.

« Non, » avais-je dit, « je n'utiliserai pas le feu. » En outre, c'était la fin de l'été et les risques d'incendie étaient, de ce fait, beaucoup plus importants.

Arn et ses hommes furent du même avis.

Un mode extrêmement délicat d'asservissement des Panthères, et exigeant beaucoup d'adresse, consiste à pénétrer dans le camp sous le couvert de la nuit puis, l'une après l'autre, de hutte en hutte, en suivant le bruit de leur respiration, de capturer les femmes. Le moindre bruit peut, bien entendu, alerter toute la bande. On localise la femme endormie puis, rapidement, tandis qu'elle se réveille, se débattant, on lui enfonce un gros bâillon dans la bouche, le maintenant en place avec des bandes de tissu et de cuir. Il faut ensuite, rapidement, lui attacher les mains dans le dos, puis lui lier les chevilles. Ensuite, furtivement, on se dirige vers la femme suivante. Si tout se passe bien, chaque femme, dans la lumière de l'aube, regarde autour d'elle et constate que ses compagnes sont aussi solidement attachées et bâillonnées qu'elle-même. Pendant la nuit, elles ont été réduites en esclavage. Ce procédé, néanmoins, exige beaucoup de délicatesse et d'adresse.

Nous avons choisi un mode d'attaque plus simple, tirant profit de la première lueur du jour, et qui nous permettrait de capturer les femmes avant qu'elles soient complètement éveillées, ou puissent comprendre ce qui leur arrivait.

Nous utiliserions des filets à sleens, les jetant sur plusieurs femmes à la fois, les attachant ensemble, ce qui les empêcherait d'utiliser leurs armes. Nous pourrions ensuite les encercler, armés de poignards, leur interdisant ainsi de se libérer. Tranquillement, une par une, peut-être même après avoir pris le petit déjeuner dans leur camp, nous pourrions les extraire des filets et les enchaîner.

Nous encerclâmes le camp avec beaucoup de prudence.

Il est essentiel de s'occuper rapidement, silencieusement, des sentinelles.

Mais nous n'en trouvâmes aucune aux environs du camp. Nous n'en vîmes aucune à l'intérieur de la palissade.

« Elles ne sont pas prudentes, » souffla Arn, « de ne pas avoir laissé de sentinelles. »

Nous rampâmes jusqu'à la porte et, silencieusement, j'examinai le nœud qui la fermait afin de pouvoir, si nécessaire, le refaire. Ce n'était pas un nœud difficile. Ce n'était pas un nœud-signature. Sa raison d'être était simplement de maintenir la porte fermée malgré les poussées et les coups d'épaule des animaux.

Je défis le nœud et, un par un, nous nous glissâmes à l'intérieur de la palissade.

Nous déroulâmes les filets à sleens et nous assurâmes que nos poignards étaient bien dans leurs fourreaux.

Le sol était humide, à cause de la rosée. La forêt était fraîche. Je distinguais la silhouette

de la tête d'Arn qui, près de moi, guettait.

Nous entendîmes le cri rauque d'un gim à corne.

Puis nous vîmes la première lueur du matin, miroitement sur les feuilles et l'herbe humides.

À présent, je distinguais assez nettement le visage d'Arn. Je lui adressai un signe de tête, ainsi qu'à ses compagnons. Il y avait cinq huttes et nous étions dix. Deux par deux, les filets à sleens tendus, nous pénétrâmes entre les huttes.

J'adressai un signe de tête à Am.

Il émit un sifflement strident et nous nous précipitâmes dans les huttes, jetant les filets à sleens sur ce qui se trouvait à l'intérieur.

Je poussai un cri de rage.

Nous n'avions rien pris.

Notre hutte était vide.

Quelques instants plus tard, les autres se rassemblèrent près de notre hutte.

« Elles sont parties, » dit un de nos compagnons.

« Le camp est vide, » dit un autre.

Nous nous regardâmes.

Arn était furieux.

« Fouillez ! » enjoignis-je à deux hommes. « Vite et bien ! »

Les hommes, et Arn, se regardèrent avec inquiétude. Ils comprenaient seulement, clairement, que nous étions coincés à l'intérieur de la palissade, qui nous prenait à présent au piège comme elle aurait pu, précédemment, prendre les Panthères au piège.

Les deux hommes partirent rapidement fouiller la forêt environnante.

Je ne pensais pas que les Panthères fissent le guet dehors, car nous avions soigneusement exploré les environs avant d'entrer. Néanmoins, je voulais être certain que nous ne les avions pas manquées et qu'elles ne s'étaient pas retirées avant notre reconnaissance, dans l'intention de revenir quand nous serions à l'intérieur de la palissade. L'hypothèse la plus probable était que, ignorant notre présence dans la région, elles étaient parties avant l'aube, ayant à faire ailleurs. Peut-être devaient-elles attaquer quelque chose, ou chasser. Peut-être avaient-elles appris que la bande de Hura se préparait à entrer dans leur territoire et étaient-elles allées surveiller sa progression, ou bien l'arrêter. Peut-être avaient-elles tendu une embuscade, à des pasangs de là, à un groupe de compagnons de Marlenus. Peut-être, à cause de Hura ou de Marlenus, ou pour d'autres raisons, avaient-elles décidé d'abandonner leur camp ?

Je regardai autour de moi. Non, il restait trop de choses. Et rien ne trahissait une fuite précipitée.

Je vis des lances, et des paquets de flèches.

Des Panthères n'auraient pas laissé cela. Elles reviendraient.

Un des deux hommes que j'avais envoyés en reconnaissance entra dans la hutte.

« Il n'y a pas trace des Panthères, » annonça-t-il.

Arn et ses hommes poussèrent un soupir de soulagement.

— « Elles vont revenir, » dis-je.

— « Qu'allons-nous faire ? » s'enquit Arn.

— « Attendez pour rouler les filets, » fis-je avec un sourire.

Il me regarda.

« Asseyons-nous et discutons, » proposai-je.

Deux hommes allèrent se poster en sentinelles dans la forêt, et nous nous assîmes dans

une hutte.

— « Elles vont probablement rentrer avant la nuit, » supposa Arn.

— « Peut-être plus tôt, » émit un de ses hommes.

— « Nous ignorons dans quelle direction elles arriveront, » fit remarquer un autre.

— « Mais nous savons, » releva Arn, « qu'elles reviendront ici. »

Les hommes grognèrent leur assentiment.

Un homme, jetant un regard circulaire dans la hutte, dit :

— « Du vin de Ka-la-na ! » Il montra un coin de la butte.

Attachées par le goulot, six bouteilles étaient posées par terre.

Il alla jusqu'à elles, les regarda, les souleva. Les bouteilles étaient opaques.

« Vignobles d'Ar, » fit-il, sifflant entre ses dents. C'était de l'excellent vin de Ka-la-na.

— « Les Panthères ont eu la chance de trouver un butin de choix, » fit remarquer un des hommes d'Arn.

— « Pose-les, » dis-je. À contrecœur, l'homme obéit.

— « Reviendrons-nous demain matin ? » me demanda un de mes hommes.

— « Peut-être, » répondis-je. Toutefois, je ne voulais pas perdre de temps. J'ignorais dans combien de temps Hura et sa bande arriveraient dans cette partie de la forêt. En outre, que se passerait-il si Verna et sa bande rentraient au soir et partaient une nouvelle fois avant l'aube ?

— « J'ai une meilleure idée ! » s'écria Arn.

— « Il faut que nous restions dans le camp, » dis-je, « cachés, et que nous les prenions par surprise à leur retour. »

— « Oui, » confirma Arn.

Les hommes se regardèrent, satisfaits. Ce serait délicieusement excitant.

Nous les attendrions, avec des filets, à l'intérieur même de leur camp. Puis, quand elles auraient fermé la porte, nous bondirions et les prendrions, à l'intérieur même de leur palissade.

— « C'est un plan magnifique ! » s'écria un des hommes d'Arn.

Les autres acquiescèrent.

Ils se tournèrent vers moi, tous. Je ne voulais pas perdre du temps à organiser une deuxième attaque, qui risquait de se révéler tout aussi infructueuse. En outre, nous ignorions dans quelle direction les Panthères reviendraient. Cela nous interdisait pratiquement de leur tendre une embuscade dans la forêt. Et nous risquerions, dans une telle tentative, à l'extérieur de la palissade, de perdre plusieurs femmes. Elles ne s'attendraient pas à une embuscade à l'intérieur même de leur camp. Elles ne seraient pas sur leurs gardes. Elles seraient, à cause de leur propre enceinte, prises au piège, dans l'impossibilité de s'échapper.

Je hochai la tête.

— « Nous attendrons à l'intérieur du camp, » décidai-je.

— « Bien ! » opina Arn.

L'homme, un des compagnons d'Arn, qui avait découvert le vin de Ka-la-na, s'en approcha discrètement. Il prit les bouteilles sur ses genoux et entreprit d'en déboucher une.

Je regardai Arn.

« Ne t'enivre pas, » dit Arn à son compagnon.

— « Pas de danger, » répondit-il. Avec son poignard, il avait tiré le bouchon de la bouteille, partiellement. Puis, lentement, avec ses doigts et ses dents, il réussit à le retirer complètement.

— « Plus tard, » dis-je.

Il se tourna vers Arn et Arn hocha la tête. Contrarié, l'homme reboucha la bouteille.

« Et si elles ne rentraient pas aujourd'hui ? » demanda un homme.

Je haussai les épaules.

— « Dans ce cas, elles ne rentreraient pas aujourd'hui, » fis-je.

— « Elles reviendront au crépuscule, » affirma Arn.

— « La journée a été longue, » dit un de mes hommes.

C'était la fin de l'après-midi. Nous avons mangé une partie des provisions contenues dans nos sacs ainsi que de la viande séchée et du pain que nous avons trouvés dans les huttes.

Je regardai, dehors, le soleil.

La journée était longue. La journée était chaude.

Je rentrai dans la hutte et m'assis.

Arn mâchait un morceau de pain de Sa-Tarna rassis. Il le fit passer avec une gorgée d'eau contenue dans sa gourde, remplie plus tôt dans un cours d'eau voisin. Nous avons changé deux fois les sentinelles postées dans la forêt.

— « En général, » rappela un des compagnons d'Arn, « les Panthères regagnent leur camp un peu avant le crépuscule. »

— « C'est dans plus de deux ahns, » marmonna un autre homme.

— « Il est temps de changer à nouveau les sentinelles, » fit remarquer un de mes hommes. Il se leva, imité par un de ses compagnons.

— « Personnellement, » dit Arn, « il y a plus d'un an que je n'ai pas bu de vin de Ka-la-na d'Ar. »

— « Moi non plus, » ajouta un de ses hommes.

C'était effectivement de l'excellent vin de Ka-la-na.

Je m'étais, une fois de plus, surpris à penser à lui.

— « Capitaine ? » dit un de mes hommes.

— « Très bien, » concédai-je. Les Panthères, selon toute probabilité, ne rentreraient pas avant une ahn ou deux.

L'individu qui avait débouché la bouteille s'en empara le premier et retira une nouvelle fois le bouchon.

Il la porta à ses lèvres et rejeta la tête en arrière.

Je lui pris la bouteille.

« Cela suffit ! » dis-je.

— « Il est bon ! » affirma-t-il.

— « Nous n'ouvrons que cette bouteille, » déclarai-je. « Plus tard, nous aurons tout le temps de boire les autres. »

Ils ne seraient pas ivres. Une bouteille de vin de Ka-la-na pour dix hommes, ce n'est rien. Le vin de Ka-la-na n'est ni le Paga ni la bière forte du Nord.

Néanmoins, je ne voulais pas qu'ils boivent tout le vin de Ka-la-na.

Il ne fallait pas que notre projet soit mis en péril.

Les deux hommes, des hommes à moi, qui allaient relever les sentinelles, burent chacun une gorgée à la bouteille. Puis ils partirent. Arn prit ensuite la bouteille et but, renversant la tête en arrière, rapidement.

« Assez ! » dis-je.

Les hommes, les siens et les miens, se passèrent la bouteille. Peu après, les deux sentinelles relevées entrèrent dans la hutte. Ils eurent également du vin de Ka-la-na. Il n'en restait pas beaucoup.

« Capitaine, » dit un de mes hommes en me tendant la bouteille.

Je renversai la tête en arrière et la vidai. Il était amer, les dépôts, mais il avait en lui la chaleur et l'énergie du bon vin de Ka-la-na d'Ar. C'était du vin de Ka-la-na rouge. C'était de l'excellent vin de Ka-la-na. Les vignobles d'Ar, comme ceux de Cos, comptent parmi les meilleurs de Gor.

Je gagnai une fois de plus l'entrée de la hutte et regardai dehors.

Le soleil était plus bas, mais il était toujours brillant et chaud. La chaleur, douce et lourde, pesait sur les branches et les feuilles.

Il restait plus d'une ahn avant le crépuscule.

Je fis demi-tour pour rentrer dans la hutte. Sur le seuil, je trébuchai. Je m'accrochai à l'encadrement.

« Nous sommes stupides ! » criai-je.

Arn me regarda, clignant des yeux. L'homme qui avait débouché la bouteille de vin de Ka-la-na et avait bu le premier, davantage que les autres, était couché dans un coin de la hutte, les genoux ramenés sur l'estomac.

« Prenez-le ! » criai-je. « Et fuyez ! Fuyez ! »

Les hommes se levèrent péniblement, chancelants. Deux d'entre eux essayèrent de soulever celui qui était couché.

« Je ne vois plus ! » hurlait un de mes hommes. Arn se leva laborieusement, puis tomba à quatre pattes, la tête pendante.

« Fuyez ! » criai-je à mes hommes. « Fuyez ! »

Nous sortîmes précipitamment de la hutte, trébuchant, tombant. Un peu plus loin, derrière moi et sur ma droite, je vis un filet, rapide et blanc, à grosses cordes, lesté, s'abattre sur un homme. J'entendis les cris des Panthères.

Tenant Arn, qui trébuchait, par le bras, je courus en direction de la porte.

M'efforçant d'y voir clair, je sentis, soudain, la piqure brève d'une lance, puis une deuxième. Je fus pris de vertige. Je secouai la tête. J'avais du sang sur la poitrine et le ventre.

« Reculez ! » entendis-je. « Reculez ! »

Devant la porte, se tenaient quatre Panthères, frappant avec leurs lances tenues à deux mains, pour nous faire reculer. Arn tomba à genoux. Je le relevai et repartis vers la hutte. Je tombai et me relevai péniblement. Portant pratiquement Arn, je regagnai l'intérieur obscur de la hutte. Je ramassai mon arc. Il ne fallait pas que je perde connaissance. Arn tomba à quatre pattes, cédant au vertige. Je trouvai une flèche de bois de Tem noir, une flèche longue, l'encochai péniblement sur la corde de l'arc, le grand arc jaune en bois des vignes de Gor. Je ne trouvai pas de cible.

J'avais le souffle court et je transpirais. Je voulus bander l'arc. J'en fus incapable. La flèche tomba.

Je regardai dehors.

Un de mes hommes, sans connaissance, était couché par terre. Un autre, futillement, faiblement, luttait contre les collets à esclaves, prisonnier, comme un animal pris au piège, des cordes cruellement tendues. Puis il perdit l'équilibre et une Panthère, jeune femme blonde, à la chevelure en bataille, se jeta sur lui, levant la lance quelle tenait à deux mains.

Je vis un autre homme couché à plat ventre. Deux belles Panthères se penchèrent sur lui. La première lui joignit les poignets dans le dos, les attachant. L'autre lui croisa les chevilles et les lia rapidement avec une lanière de cuir.

Je vis deux hommes, des menottes d'esclave aux poignets, enchaînés à un poteau proche de la porte.

Avec un cri de fureur, je jetai l'arc à terre et défonçai l'arrière de la hutte.

Je secouai frénétiquement la tête, pris Arn par le bras et le traînai dehors par la brèche ainsi pratiquée.

Je regardai autour de moi.

De l'autre côté de la hutte, j'entendis le claquement sec d'une paire de menottes.

En trébuchant, je gagnai la palissade de poteaux pointus.

Je me baissai, en pris un à deux mains, essayai de l'arracher.

Nous étions prisonniers à l'intérieur de la palissade. Arn, près de moi, groggy, tomba à genoux. Je le secouai, violemment.

Ensemble, nous parvînmes à déplacer un pieu puis, ensemble, nous nous glissâmes de l'autre côté de la palissade.

« Ils s'enfuient ! » cria quelqu'un. « Deux ! Ils s'enfuient ! »

Tirant Arn avec moi, par le bras, je trouvai une piste parmi les arbres. J'entendis d'autres cris, derrière nous, de Panthères furieuses. Nous entendîmes des bruits de poursuite. Les Panthères sont des chasseresses rapides et féroces.

Arn tomba.

« Lève-toi ! » criai-je. « Lève-toi ! » Je frappai Arn violemment au visage et le fis se lever.

Mécaniquement, il courut à mes côtés.

Une flèche nous dépassa. J'entendis les cris de nos poursuivantes, bruits de branches cassées et brutalement écartées.

Soudain, un claquement puissant et sec retentit à mes pieds. Arn poussa un cri de douleur et s'abattit face contre terre.

Les lourdes mâchoires métalliques d'un piège à esclaves s'étaient refermées sur sa cheville gauche.

Je tentai d'écarter les lourdes mâchoires d'acier courbe, mais elles étaient verrouillées. Le piège à esclaves goréen ne tient pas uniquement grâce à un puissant ressort, comme le piège à sleens ou à panthères. Un homme aux bras puissants pourrait ouvrir un piège maintenu par un tel ressort. Le piège en question s'était refermé et verrouillé. L'acier épais et courbe lui entourait étroitement la cheville. Les dents pointues s'étaient profondément enfoncées dans la chair. On ne pouvait l'ouvrir qu'avec une clé.

Il ne pourrait fuir. C'était un piège à esclaves goréen.

Je tirai sur la chaîne, la lourde chaîne, cachée sous les feuilles.

Elle aboutissait à un anneau fixé à un pieu, lequel était profondément enfoncé dans le sol. Je ne pus ébranler le pieu.

J'entendis nos poursuivantes, toutes proches, se frayant un chemin parmi les branches.

Arn me regarda, les yeux pleins de douleur.

Je lui posai brièvement la main sur l'épaule. Puis je fis demi-tour et, trébuchant, vomissant, me mis à courir.

Je tombai contre un arbre, puis, une nouvelle fois, me relevai péniblement. Une flèche se ficha près de moi.

Je plongeai dans le taillis, conscient des bruits de poursuite.

Je fus pris de vertige. Je ne voyais pratiquement plus. Je tombai encore, me relevai une nouvelle fois, instable, essayai de courir.

J'ignore quelle distance j'ai parcourue. Je ne crois pas qu'elle fut importante. Je tombai dans un buisson.

Il faut que tu te lèves, me hurlais-je à moi-même. Il faut que tu te lèves !

Mais je ne pouvais pas me lever.

« Il est ici ! » entendis-je.

J'ouvris les yeux et vis, autour de moi, les chevilles de plusieurs Panthères.
On me tira les mains dans le dos. L'acier des esclaves se referma sur mes poignets.
Je perdis connaissance.

RÉUNION DE CHASSEURS

JE m'éveillai en sursaut.

Je ne pouvais pas bouger.

J'étais couché au centre d'une clairière. Je voyais de hauts Turs tout autour de la clairière. Nous étions en pleine forêt, dans une futaie de puissants Turs. Je les voyais, de tous les côtés, aux limites de la clairière, se dressant magnifiquement, avec leurs soixante ou quatre-vingts mètres de haut, vers le noir de la nuit goréenne et les étoiles scintillantes, puis, presque au sommet, explosant en un grand tapis de branches entremêlées. Je voyais les étoiles, au-dessus de moi. Mais, à travers les branches chargées de feuilles, je pouvais seulement les apercevoir. Il y avait de l'herbe, dans la clairière. Je la sentais contre mon dos. Je vis, dans un coin de la clairière, un pieu à esclave, petit et trapu, avec deux anneaux. Aucun esclave n'y était attaché.

« Il est réveillé, » dit une voix de femme.

Une femme, vêtue de la courte tunique de peau des Panthères, pivota sur elle-même et se dirigea vers moi.

Elle portait des bijoux en or, un bracelet, un anneau à la cheville, un long collier de petits cylindres d'or, percés, enroulé quatre fois autour de son cou.

À la ceinture, elle avait un poignard.

Elle s'arrêta près de moi. Elle me regarda. Ses jambes étaient bien galbées. Elle était merveilleusement belle.

Je tirai sur les liens de mes poignets et de mes chevilles. Mes pieds et mes bras étaient attachés séparément, largement écartés. J'étais écartelé entre quatre pieux. Plusieurs bandes de cuir attachaient chaque membre à son pieu solide. Les pieux comportaient des entailles, pour empêcher les lanières de cuir de glisser. C'était à peine si je sentais mes mains et mes pieds. J'étais parfaitement immobilisé. J'étais nu.

Elle me regarda.

Elle avait une lance légère.

Je tournai la tête de l'autre côté.

Avec la pointe de sa lance, elle me contraignit à tourner la tête vers elle, et à la regarder.

« Salut, Esclave ! » lança-t-elle.

Je ne répondis pas.

Elle me regarda et rit.

Moi, son prisonnier, je la haïssais.

Pourtant, elle tenait absolument à ce que je la regarde. La pointe de sa lance m'obligeait à lui faire face.

« Est-il si difficile de me regarder ? » s'enquit-elle.

J'avais connu peu de femmes aussi belles et séduisantes.

Je détestais les peaux courtes et serrées qui la soustrayaient à mes regards.

Ses cheveux blonds, détachés, bouclaient sous ses reins. Ses yeux bleus me fixaient avec mépris.

— « Non, » dis-je, « il n'est pas difficile de te regarder. »

Elle était magnifique. Elle aurait pu être enfantée par des Esclaves de Plaisir et des panthères femelles. Elle était souple et arrogante, désirable, dangereuse, féline. J'étais convaincu qu'elle avait l'esprit vif. Elle était certainement orgueilleuse et hautaine. Elle était grande et forte, pourtant, malgré sa taille, gracieuse et incroyablement agile. Elle faisait environ cinq centimètre de plus que la Goréenne moyenne, pourtant, en raison des perfections de ses proportions, elle paraissait aussi merveilleusement sensuelle, aussi robuste et énergique, aussi vigoureuse et extraordinaire qu'une femme conçue délibérément, dans les cages à esclaves, pour ces qualités.

Elle me regarda.

« Je suis un homme libre, » dis-je. « J'exige d'être traité en prisonnier ! »

Tranquillement, elle fit glisser la pointe de sa lance le long de mon flanc.

Je fermai les yeux.

— « Vous êtes stupides d'avoir bu le vin, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Je la regardai.

— « Souvent, » expliqua-t-elle, « nous utilisons notre camp comme piège. »

Furieux, je tirai sur mes liens.

« Tu es presque parvenu à disparaître dans la forêt, » releva-t-elle. « Tu es fort. »

Je sentis la pointe de sa lance sur ma taille.

Elle me dévisageait.

Je soutins son regard.

« Oui, » fit-elle. « Tu es fort. »

Furieux, je tirai à nouveau sur mes liens. Je voulus casser ceux qui m'immobilisaient les pieds. Mais j'étais parfaitement attaché. J'avais été attaché par des Panthères.

Je leur appartenais.

Je la regardai à nouveau dans les yeux.

J'étais persuadé que c'était Verna qui m'examinait.

Seule la femme qui commandait la bande, dont l'autorité n'était pas discutée, aurait pu regarder ainsi un prisonnier, sans passion, objectivement, sûre de son pouvoir sur son corps et sa vie.

Ce qui m'arriverait dépendait d'elle.

C'était à elle, davantage qu'aux autres, que j'appartenais.

Mes hommes et moi, nous lui appartenions.

Une autre femme s'immobilisa derrière elle. Je la reconnus. C'était Mira, qui s'était entretenue avec moi dans mon camp. Elle regarda le ciel.

« Les lunes, » dit-elle, « vont bientôt se lever. » Puis elle se tourna vers moi et rit.

Verna s'assit près de moi, les jambes croisées.

« Les lunes ne sont pas encore levées, » dit-elle. « Parlons. » Elle dégaina le poignard qu'elle portait à la ceinture. « Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-elle.

— « Où sont mes hommes ? » demandai-je.

— « Tu vas répondre à mes questions ! » exigea-t-elle.

Je sentis la lame du poignard sur ma gorge.

— « Je m'appelle Bosk, » dis-je, « de l'île Libre de Tabor. »

— « Tu savais, » dit-elle, jouant avec le poignard, « que tu ne devais pas revenir dans la

forêt. »

Je ne répondis pas.

Puis je me tournai vers elle.

— « Où sont mes hommes ? » demandai-je.

— « Enchaînés, » répondit-elle.

— « Qu'allez-vous faire de nous ? » m'enquis-je.

— « Que représente Talena pour toi ? » demanda-t-elle.

— « Est-ce que tu la détiens ? » m'enquis-je.

À nouveau, je sentis le fil du poignard sur ma gorge.

« Autrefois, » dis-je, « il y a bien longtemps, nous étions Compagnons. »

— « Et tu veux la sauver, héroïquement, puis renouer la Compagnie ? » demanda-t-elle.

— « J'entretenais l'espoir, » confirmai-je, « de renouer la Compagnie. »

— « Ce serait une excellente Compagne, n'est-ce pas ? » s'enquit Verna.

— « Oui, » répondis-je, « c'est vrai. »

Verna rit.

— « Ce n'est qu'une esclave, » lâcha-t-elle.

— « C'est la fille d'un Ubar ! » criai-je.

— « Nous lui avons enseigné l'esclavage, » souligna Verna. « J'y ai particulièrement veillé. »

Je tirai sur mes liens.

« Je crois, » estima Verna, « que tu la trouverais très changée. »

— « Que lui avez-vous fait ? » criai-je.

— « Les êtres changent, » reprit Verna. « Rares sont les choses constantes. Il est probable que tu gardes une image d'elle. Tu es stupide. C'est un mythe. »

— « Que lui avez-vous fait ? » suppliai-je.

— « Je te conseille, » dit Verna, « de l'oublier. » Elle sourit. Elle jouait avec son poignard, posant le bout des doigts sur la pointe. « Tu peux me croire sur parole, » reprit-elle. « Elle n'est plus digne de tes efforts. »

Je tirai sur mes liens, grondant comme un animal, luttant pour me libérer. Je n'y parvins pas.

« Comme l'esclave est féroce ! » s'écria Verna, feignant d'avoir peur.

Je me laissai aller, immobilisé.

Verna, tranquillement, fit jouer son poignard sur le côté de mon cou. Je sentis la pointe.

« Talena, » dit-elle, « avec ma permission, par l'entremise d'une de mes compagnes, a envoyé une lettre manuscrite à Marlenus, son père, le grand Ubar. »

Je gardai le silence.

« Tu n'as donc pas envie, » reprit-elle, « de connaître le contenu de ce message ? »

Je sentais la pointe du poignard.

« Dans cette lettre, » poursuivit Verna, « elle le suppliait d'acheter sa liberté. »

Je restai immobile, les yeux fermés.

« Seules les esclaves supplient d'être achetées, » souligna Verna.

Elle disait vrai. Je me souvins que, dans la taverne, Tana m'avait supplié de l'acheter. Ce faisant, elle avait admis qu'elle était une esclave.

« Marlenus, » reprit-elle, « dans son poing puissant, a froissé la lettre, puis il l'a jetée au feu. »

Je la regardai.

« Ensuite, il a ordonné à ses hommes de quitter les forêts. »

— « Marlenus est parti ? » demandai-je.

— « Il est retourné à Ar, » répondit-elle.

— « C'est vrai, » intervint Mira, qui se tenait un peu à l'écart et se tourna vers nous. « J'ai personnellement porté la lettre à Marlenus. Je les ai vus lever le camp. Je les ai vus prendre la fuite en direction d'Ar. »

Mira, comme plusieurs autres Panthères, était belle, mais sa beauté était dure et cruelle.

— « Je ne peux pas croire que Marlenus soit parti, » dis-je.

— « De mes propres yeux, » affirma Mira, « je les ai vus partir. »

— « Raconte, » dit Verna à Mira, « ce que tu as vu, avant qu'ils n'aient levé le camp, avant que leurs tarns n'aient pris l'air. »

— « La main sur le pommeau de son épée, » repartit Mira, « et l'autre main sur le médaillon d'Ar, il a renié sa fille. »

Je sursautai, stupéfait.

— « Oui, » souligna Verna en riant, « conformément aux Codes des Guerriers et aux coutumes d'Ar, Talena n'est plus la fille de Marlenus d'Ar. »

Je restai immobile, déconcerté. Conformément à des cérémoniaux irréversibles, faisant partie des Codes des Guerriers et des coutumes d'Ar, Talena n'était plus la fille de Marlenus. Dans son déshonneur, elle avait été chassée de sa Demeure. Elle n'y avait plus sa place. Juridiquement, et aux yeux des Goréens, Talena n'avait plus de famille. Elle n'avait plus de parents. Elle était à présent, dans son déshonneur, complètement seule. Elle n'était plus, à présent, qu'une esclave, et rien de plus.

La femme la plus désirable de Gor était à présent devenue une esclave comme les autres.

— « Talena sait-elle ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit Verna. « Nous l'avons immédiatement informée. »

— « C'était gentil de votre part, » dis-je avec amertume.

— « Nous l'avons d'abord bâillonnée, » expliqua Verna, « afin de ne pas être dérangées par ses cris. »

— « N'a-t-elle pas demandé une preuve ? » m'enquis-je.

— « Prévoyant un tel désir, » dit Verna en riant, « nous avons une confirmation écrite de l'acte, portant le sceau personnel de Marlenus. En outre, des documents officialisant ce reniement, revêtus des sceaux d'Ar et de Marlenus, seront bientôt envoyés dans toutes les grandes cités de Gor. »

— « Il y en a déjà un, » précisa Mira, « sur le tableau d'affichage des nouvelles de Laura. »

Elle regarda les lunes. Je les avais vues apparaître derrière les branches et les feuilles des Turs. Mira se tourna vers moi. Ses lèvres étaient entrouvertes. Son souffle se faisait court. Elle se frotta les mains sur les cuisses.

— « Les lunes ne sont pas encore levées ! » lança sèchement Verna.

Mira lui tourna le dos.

Dans l'obscurité, autour de moi, j'aperçus d'autres Panthères, bijoux d'or brillant faiblement sur leurs membres élégants.

— « Et Talena ? » demandai-je à Verna.

— « Le lendemain, » répondit Verna, « nous lui avons retiré son bâillon et nous l'avons remise au travail. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Elle s'est appliquée, » précisa Verna.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Si tel n'avait pas été le cas, » reprit Verna, « elle aurait été battue. »

— « Bien sûr, » répétai-je.

Couché sur le dos, je regardai les étoiles.

— « À présent, » s'enquit Verna, « crois-tu toujours que Talena serait une excellente compagne ? »

Talena n'était plus rien.

— « La détiens-tu toujours ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Verna. « Veux-tu que nous allions la chercher, afin qu'elle puisse te voir ? »

— « Non, » dis-je.

Je restai silencieux.

« Qu'allez-vous faire d'elle ? » demandai-je.

— « Elle est, à présent, pratiquement sans valeur, » répondit Verna. « Nous allons la conduire à un point de rencontre, et la vendre. »

Je ne répliquai pas.

« Probablement à un Marchand de Tyros, comme Esclave de Plaisir, » précisa Verna. « Tyros est depuis longtemps l'ennemie d'Ar. Il est probable qu'à Tyros, de nombreuses personnes ne seraient pas mécontentes d'avoir, dans leur Jardin de Plaisir, une esclave qui était la fille de Marlenus d'Ar. »

Ce que Verna venait de dire était indubitablement vrai.

« Je te conseillerais, » reprit Verna, « de la chasser de tes pensées. »

Je sentis la pointe du poignard, sur le côté de mon cou.

« Tu peux me croire sur parole, » poursuivit Verna. « Talena ne mérite plus ton respect. »

Je restai silencieux.

« Ce n'est qu'une esclave, » ajouta Verna. « Ce n'est plus qu'une esclave. »

— « Tu lui as enseigné l'esclavage, » dis-je.

— « Oui, » admit Verna avec un sourire, « dans les forêts, nous lui avons effectivement enseigné le sens de l'esclavage. »

Je tournai la tête de l'autre côté.

« En outre, » reprit Verna, « je ne crois pas que tu la trouverais toujours désirable. »

Je la regardai.

« Nous lui avons également enseigné, » précisa Verna, « comme seules les Panthères savent le faire, que les hommes sont méprisables. »

— « Je vois, » fis-je.

— « À présent, elle méprise les hommes, » expliqua Verna, « pourtant elle sait qu'elle sera obligée de les servir. Elle vivra continuellement dans l'humiliation, ne crois-tu pas ? »

— « Tu es cruelle, » dis-je.

Je sentis de nouveau le poignard sur ma gorge.

— « Il y a ceux qui commandent, » déclara Verna, « et ceux qui servent. » Elle replaça le poignard dans son fourreau et se mit sur pied.

Elle leva la tête. Les lunes étaient à présent au-dessus des arbres. Elle me regarda, vêtue de son or et de ses courtes peaux.

« Il y a bien longtemps, » reprit-elle, « j'ai décidé que je ferais partie de ceux qui commandent. » Elle rit, me donna un coup de pied dans le flanc. « Et ce seront des individus tels que toi, » ajouta-t-elle avec un sourire, « qui serviront. »

Je tirai désespérément sur mes liens.

Elle se tenait près de moi et me regardait.

— « Pourquoi n'étiez-vous pas dans votre camp, à l'aube ? » demandai-je. « Comment

avez-vous appris notre présence dans la forêt ? »

— « Tu veux dire, » précisa Verna, « pourquoi ne suis-je pas à tes pieds, attachée et nue entre les pieux, comme tu l'es en ce moment ; pourquoi ne suis-je pas ton esclave ? »

— « Oui, » dis-je.

— « Tu cachais bien tes déplacements, » fit-elle. « Tu es adroit. Je respecte ton adresse. »

— « Comment as-tu appris notre présence ? » m'enquis-je.

— « Nous suivions une ennemie, » répondit-elle, « une Panthère moins adroite que toi, appartenant à la bande de Hura, qui veut me prendre mon territoire. » Elle sourit. « Nous l'aurions tuée. Elle a eu de la chance que tu la prennes comme esclave. » Elle rit. « Nous t'avons vu la clouer à l'arbre et lui passer les menottes. Tu sais te servir d'un arc. »

— « Puis vous m'avez suivi ? » demandai-je.

— « Nous t'avons rapidement perdu, » expliqua-t-elle. « Tu es adroit. Et l'arc nous rendait méfiantes. Mais nous avons compris que, tôt ou tard, tu trouverais notre camp et que, probablement accompagné d'hommes de confiance, tu nous attaquerais. »

— « J'ai trouvé votre camp ce soir-là, » confirmai-je. « Le saviez-vous ? »

Elle sourit.

— « Non, » répondit-elle. « Mais nous avons pensé que tu le trouverais ce soir-là, ou le suivant, ou le suivant encore. » Elle fit courir ses doigts sur le pommeau de son poignard. « Par conséquent, nous avons décidé de quitter notre camp avant l'aube et d'y laisser le vin en guise de présent. »

— « Tu es très prévoyante, » fis-je remarquer.

— « Comment s'appelait la femme que tu as capturée dans la forêt ? » s'enquit Verna.

— « Grenna, » répondis-je.

Verna hocha la tête.

— « J'ai entendu parler d'elle, » fit-elle. « Elle occupe un rang élevé dans la bande de Hura. »

Je ne répondis pas.

« Qu'as-tu fait d'elle ? » demanda Verna.

— « Je l'ai fait conduire jusqu'à mon navire, » dis-je, « où elle sera réduite en esclavage. »

— « Excellent ! » fit Verna. Elle me regarda et rit. « Toute Panthère, » déclara-t-elle, « qui tombe aux mains des hommes mérite le collier. » Elle fit à nouveau courir ses doigts sur le pommeau de son poignard. « On dit, parmi les Panthères, » reprit-elle, « que toute femme qui se laisse prendre par les hommes désire, au fond de son cœur, devenir leur esclave. »

— « J'ai entendu dire, » fis-je remarquer, « que, une fois conquises, les Panthères sont des esclaves exceptionnelles. »

Verna me donna un violent coup de pied dans le flanc.

— « Silence, Esclave ! » cria-t-elle.

— « Les lunes sont levées ! » annonça Mira, debout derrière elle.

Je me souvins des mouvements incontrôlables du corps de Sheera, de son abandon sauvage, prisonnier extatique de ses réflexes d'esclave.

— « On dit, » repris-je, « que la bande de Hura comprend plus de cent femmes. »

Verna sourit.

— « Nous les prendrons, » assura-t-elle, « une par une puis, quand elles s'enfuiront, nous les suivrons et les abattons, une par une. Quand elles feront demi-tour, dans la forêt, et baisseront les bras, les dernières d'entre elles, nous les enchaînerons et nous les vendrons aux hommes. » Le visage de Verna avait une expression amère. « Je veillerai à ce que Hura et ses proches amies, » précisa-t-elle, « soient vendues comme esclaves aux hommes. » Elle me

regarda et rit. « Grenna, » reprit-elle, « est déjà esclave. C'est un excellent début ! »

— « Tu hais donc tellement les hommes ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Que vas-tu faire de mes hommes et de moi ? » m'enquis-je.

— « La curiosité, » dit-elle, « ne sied pas à un Kajirus. »

Je me tus.

Elle sourit.

« Elle pourrait justifier que l'on te batte, » ajouta-t-elle.

Je restai silencieux.

On n'informe pas les esclaves des projets des maîtres. On prive délibérément les esclaves d'informations, on les laisse dans l'ignorance. Cela augmente leur dépendance et leur impuissance. Ils ne savent pas ce qu'il adviendra d'eux. Ils ne savent pas où ils pourraient être rassemblés, ce qu'on pourrait les contraindre à faire. Il faut les laisser, dit-on, seuls avec leur ignorance et leurs craintes. Il suffit que seul le Maître sache ce qu'il a l'intention de faire d'eux.

Le moment venu, l'esclave saura. Ce sera toujours bien assez tôt.

Verna, ensuite, sans ajouter un mot, tourna les talons et s'éloigna. Quelques Panthères se tenaient à la limite de la clairière, avec leurs lances, nerveuses, les yeux fixés sur moi. Je levai la tête et vis les lunes brillantes, qui avaient à présent dépassé les sommets des Turs. Les étoiles étaient belles dans le ciel noir. Mes poignets et mes chevilles tirèrent sur les lanières qui les immobilisaient. Je ne pouvais pas bouger. J'étais réduit à l'impuissance.

J'eus un rire amer.

Comme j'avais été brave et noble d'entrer dans les forêts pour sauver la belle Talena, fille de Marlenus d'Ar !

Comme elle aurait été reconnaissante, cette beauté aimante, de haute naissance, dans mes bras, quand je l'aurais ramenée, glorieuse et libérée de sa servitude humiliante, ses anciennes Maîtresses à présent nues et enchaînées à nos pieds ! Peut-être, si tel avait été mon désir, lui aurais-je donné Verna comme esclave personnelle, souvenir des épreuves endurées dans les forêts et du triomphe glorieux qui avait mis un terme à ses épreuves.

Comme elle aurait été belle quand, les bras entrelacés, nous aurions bu le vin de notre Compagnie renouvelée, renouée !

Comme elle aurait été splendide à mes côtés, ma Compagne magnifique, à Port Kar ! Ensemble, sur nos chaises curules, les plus puissantes de Port Kar, nous aurions eu notre cour dans la Demeure de Bosk.

Avec ma fortune et mon pouvoir, nous aurions été les égaux d'un Ubar et d'une Ubara.

Les robes et les bijoux que je lui aurais donnés auraient été les plus beaux de Port Kar, les plus beaux de Gor.

Mais à présent, apparemment, elle ne serait pas à mes côtés, sous une pluie de fleurs, à la proue de la *Tesephone*, en un jour de fête institué à Port Kar, pour notre retour triomphal en cette cité, progressant lentement dans les canaux couverts de fleurs, sous les acclamations de la foule massée aux fenêtres et sur les toits.

Ce n'était plus qu'une esclave, comme Sheera, comme Grenna, comme n'importe quelle autre.

Et, étant esclave, elle ne pouvait prétendre à la Compagnie. Même libre, sans famille et, de ce fait, sans caste, elle serait inférieure à la paysanne la plus humble, protégée par les droits de sa caste. Même libre, Talena compterait parmi les femmes les plus humbles de Gor. Une esclave elle-même a au moins son collier.

Je regardais fixement le ciel et les étoiles. Une nouvelle fois, je ris avec amertume. Comme mes rêves étaient stupides !

La gloire qui aurait dû appartenir à Marlenus aurait été mienne.

J'aurais alors pu, quand cela m'aurait convenu, faire savoir officiellement à Ar, et à son Ubar, que sa fille était en sécurité à mes côtés, ma Compagne, la Compagne de Bosk, Amiral de Port Kar, joyau de Thassa la Luisante.

Nous aurions formé un couple splendide. La Compagnie aurait été superbe, excellente.

Talena était riche et puissante, de haute naissance, et avait beaucoup d'influence.

Elle aurait été une excellente Compagne.

Qui pouvait dire quels sommets aurait atteint le fauteuil de Bosk ?

Peut-être, à terme, y aurait-il eu un Ubar à Port Kar, régnant sur le Conseil des Capitaines.

Et peut-être même aurait-il pu y avoir, à terme, une alliance, en vertu de la Compagnie, entre Port Kar, Ar et d'autres cités.

Et qui pouvait affirmer qu'il n'y aurait pu y avoir, un jour, un seul trône d'Ubar pour cet empire sans précédent ?

Qui pouvait dire quels sommets aurait atteint le fauteuil de Bosk ?

Nous aurions formé un couple splendide et puissant, l'envie de tout Gor, Bosk, le grand Bosk, et Talena, la belle Talena, fille du grand Ubar, sa Compagne.

Qui pouvait dire quels sommets aurait atteint le fauteuil de Bosk ?

Mais Talena était à présent reniée. Elle n'avait plus de famille. Elle n'était plus la fille de Marlenus. Ce n'était qu'une esclave parmi les autres, et seulement cela. Elle n'était plus rien, seulement une belle esclave parmi les autres, cela seulement.

Elle ne pouvait plus s'asseoir aux côtés d'un homme libre.

Même affranchie, elle serait sans caste, sans famille. Elle compterait parmi les femmes les plus humbles de Gor.

Elle ne serait plus acceptable.

Il serait probablement moins cruel de la laisser en esclavage. Elle aurait alors, au moins, son collier.

Je rejetai la tête en arrière et ris. Talena n'était plus acceptable.

Et moi, stupide avec mes rêves, j'étais entré dans les forêts pour la délivrer, pour prouver que j'étais meilleur que Marlenus, pour augmenter ma réputation, pour sauver la belle Talena et asseoir la réputation de la Demeure de Bosk.

Talena n'était plus rien.

Marlenus l'avait reniée et avait quitté les forêts.

Et moi, qui aurais dû être un grand héros, rusé, noble, brave et victorieux, j'étais attaché, réduit à l'impuissance, dans une clairière des grandes forêts du Nord, prisonnier de Panthères féroces.

Je regardai au-dessus de moi.

Verna était à nouveau debout près de moi. Elle me regardait. Tout, dans son regard et son attitude, exprimait l'orgueil et la supériorité. C'était une Panthère barbare et magnifique. Elle avait une lance. Elle portait un poignard à la ceinture. Elle portait des peaux de panthères des forêts et des bijoux primitifs d'or martelé.

— « Les lunes sont levées, » dit une autre Panthère, s'approchant de Verna. Elle me regardait.

— « Il ne reste pas beaucoup de temps ! » la pressa Mira. « Bientôt, les lunes seront au zénith. »

— « Commençons, » insista une autre femme.

Verna me regarda.

— « Tu voulais nous capturer et nous asservir, » dit-elle. « À présent, c'est toi qui es asservi. »

Je la regardai, horrifié. Je tirai sur mes liens.

« Rasez-le ! » or donna-t-elle.

Je luttai, mais deux jeunes femmes m'immobilisèrent la tête et Mira, en riant, avec un petit bol de mousse et un rasoir, rasa la bande humiliante, de cinq centimètres de large, sur mon crâne, du front à la nuque.

« À présent, tu es marqué, » dit Verna. « Comme un homme qui est tombé entre les mains des femmes. »

Je tirai désespérément sur mes liens.

— « Esclave ! » jeta Mira.

— « Qu'allez-vous faire de mes hommes et de moi ? » demandai-je.

— « Apporte-moi un fouet ! » ordonna Verna.

Mira se leva d'un bond.

« La curiosité, » dit-elle, « ne sied pas à un Kajirus. »

Mira revint avec le fouet, un fouet goréen à cinq lanières, réservé aux esclaves.

« Bats-le ! » ordonna Verna.

Elle me battit. Mon corps, retenu par les lanières de cuir, se tordit et sursauta sous les coups.

« Assez ! » dit Verna.

Je fermai les yeux. Je n'interrogeai pas davantage Verna. Je ne voulais pas être à nouveau battu.

Mira rit et roula le fouet.

La correction avait été brève, ne durant que quelques secondes. Elle ne lui avait permis de me frapper que huit ou neuf fois. J'avais le souffle court et le corps douloureux. Elle n'avait pas voulu me blesser. Verna avait seulement voulu administrer une bonne leçon, salutaire, à son esclave.

J'avais compris. Je tirai vainement sur mes liens.

Les jeunes femmes s'agenouillèrent autour de moi, en cercle. Elles restèrent silencieuses. Je regardai les grosses lunes blanches et vives. Il y en avait trois, une grosse et deux petites, hautes, dominatrices.

Les femmes avaient le souffle court. Elles avaient posé leurs armes.

Elles étaient à genoux, les mains sur les cuisses, regardant de temps en temps les lunes. Leurs yeux se mirent à briller. Elles rejetèrent la tête en arrière. Leurs lèvres s'ouvrirent. Leurs chevelures touchèrent le sol tandis qu'elles offraient leurs visages aux rayons des lunes. Puis, ensemble, elles se mirent à gémir et à se balancer d'un côté et de l'autre. Ensuite, elles tendirent les bras vers les lunes, gémissant toujours et se balançant latéralement. Je tirai sur les liens qui m'immobilisaient. Puis leur gémissement se fit plus intense, leur balancement plus rapide et plus sauvage, et, criant et gémissant, elles firent mine de saisir les lunes.

Mira se leva d'un bond et arracha ses peaux jusqu'à la ceinture, découvrant ses seins dans la lumière sauvage des lunes. Elle hurla et parut vouloir griffer les lunes avec ses ongles. Quelques instants plus tard, d'autres jeunes femmes suivirent son exemple. Seule Verna resta à genoux, les mains sur les cuisses, fixant les lunes. Sous les lunes, désespérément, je tentai de me libérer. Je n'y parvins pas.

Mira, puis les autres, hurlant, arrachèrent les morceaux de peaux de panthères qui

cachaient encore leur beauté. Elles ne portaient plus que leur or et leurs bijoux. Puis, gémissant, criant, les femelles de la forêt, les Panthères, bras levés, griffant, se mirent à taper des pieds et à danser sous la lumière féroce des lunes sauvages.

Puis, soudain, elles s'immobilisèrent, les bras tendus vers les lunes.

Verna rejeta la tête en arrière, les poings serrés sur les cuisses, et poussa un hurlement sauvage, comme en proie à une atroce souffrance.

Elle se leva d'un bond et, me regardant, arracha à son tour ses peaux.

Sa beauté fit bouillir mon sang.

Mais elle avait tourné le dos et, nue, la tête rejetée en arrière, levait les bras comme pour griffer les lunes.

Puis, toutes ensemble, elles se tournèrent vers moi. Elles avaient le souffle court. Elles étaient échevelées, avaient les yeux fous.

J'étais couché devant elles, immobilisé.

Soudain, dans le même mouvement, elles ramassèrent leurs lances et, se balançant, la lance levée, tournèrent autour de moi.

Elles étaient incroyablement belles.

Une lance jaillit dans ma direction, mais ne me toucha pas. Elle fut retenue.

Elle aurait pu me tuer, naturellement, si celle qui la tenait l'avait voulu. Mais elle m'avait épargné.

Puis, autour de moi, les Panthères, m'entourant, se balançant, entamèrent une danse lente et majestueuse, semblable à une danse de Chasseurs.

J'étais couché au centre du cercle.

Leurs mouvements étaient lents et incroyablement beaux. Puis, soudain, l'une d'entre elles criait et me frappait avec sa lance. Mais la lance ne pénétrait pas dans ma chair, elle s'immobilisait avant de m'avoir touché. Beaucoup de coups auraient été mortels. Mais de nombreux coups visaient mes yeux, mes bras et mes jambes. J'eus l'impression d'être entièrement exposé, menacé.

J'étais leur prise.

Puis la danse se fit progressivement plus rapide et plus sauvage, et les coups feints devinrent plus fréquents et, soudain, avec un hurlement féroce, la foule qui tournait autour de moi s'immobilisa brusquement pendant un instant puis, dans un cri, toutes les lances furent pointées sur mon cœur.

Je hurlai.

Aucune lance ne m'avait touché.

Puis les jeunes femmes laissèrent tomber leurs lances. Et, comme des panthères femelles dévorant leur proie, elles s'agenouillèrent autour de moi puis, avec les mains et la langue, me caressèrent et m'embrassèrent.

Je poussai un cri désespéré.

Je compris que je ne pourrais pas leur résister longtemps.

Verna leva la tête. Elle riait.

« Tu vas être violé ! » annonça-t-elle.

Je tirai sur mes liens mais, par leurs corps, je fus collé au sol. Je sentis les dents de Mira sur mon épaule.

Soudain, j'aperçus un mouvement dans le noir, derrière les jeunes femmes. Soudain, une Panthère hurla et fut entraînée en arrière, les bras immobilisés dans le dos par une main d'homme.

Les jeunes femmes regardèrent soudain autour d'elles, stupéfaites. De puissantes mains

d'hommes les prenaient par-derrière. Elles hurlèrent.

Je vis les bras de Verna, brutalement tirés dans le dos. Je reconnus l'homme, coiffé d'une casquette de Chasseur, qui la tenait.

« Salut ! » lança Marlenus d'Ar.

MARLENUS CONSENT À S'ENTRETENIR AVEC MOI

LES jeunes femmes avaient les mains attachées dans le dos.

Marlenus confia Verna à un de ses hommes. Il se pencha et, avec son poignard, coupa les lanières de cuir qui m'attachaient aux pieux.

« Marlenus ! Marlenus ! » cria une voix.

Une jeune femme se fraya un chemin jusqu'à lui, les mains attachées dans le dos. Un des hommes de Marlenus la tenait par le bras.

« C'est Mira, » dit-elle. « C'est Mira ! »

Marlenus leva la tête.

— « Détache-la, » dit-il à un de ses hommes. L'homme obéit. La jeune femme ramassa ses peaux et les enfila, les attachant sur l'épaule gauche.

— « Traîtresse ! » cria Verna, tenue par l'homme à qui Marlenus l'avait confiée. « Traîtresse ! »

Mira alla s'immobiliser devant Verna. Elle cracha au visage de Verna.

— « Esclave ! » lui jeta-t-elle.

Verna se débattit, mais elle était prisonnière, réduite à l'impuissance.

— « Je peux prendre toute cité, » dit Marlenus, « derrière les murs de laquelle je peux avoir un tarn d'or. »

Je m'assis, me frottant les poignets et les chevilles.

— « Merci, » dis-je, « Marlenus d'Ar. »

— « Je serai la seconde de Hura, » annonça Mira à Verna, « quand sa bande prendra possession de cette partie de la forêt. »

Verna ne répondit pas.

Marlenus se redressa et, chancelant, je fis de même.

Marlenus détacha son manteau de chasse et me le jeta.

— « Merci, » dis-je, « Ubar. » Je le mis et l'attachai comme une tunique.

Marlenus, comme toujours, était victorieux. C'était véritablement l'Ubar des Ubars.

Marlenus se tourna vers Verna.

— « Attachez cette femme, » ordonna-t-il, « entre les pieux ! »

Rapidement, Verna fut jetée sur le dos entre les pieux. Quatre hommes, rapidement, lui attachèrent les chevilles et les poignets, largement écartés, aux pieux. Elle était attachée à l'endroit même où je l'avais été.

Marlenus s'immobilisa près d'elle. Il la considéra.

« Tu nous a causé beaucoup de difficultés, hors-la-loi, » dit-il.

Les femmes de Verna, à l'exception de Mira, les mains liées dans le dos, étaient à présent attachées les unes aux autres, avec une longue lanière de cuir passée à la cheville gauche de chacune.

« Mais, bien que tu sois une hors-la-loi, » reprit Marlenus, sans quitter Verna des yeux,

« tu es également une femme. »

Elle soutint son regard.

« C'est pour cette raison, » expliqua Marlenus, « que je ne t'ai pas fait pendre à un arbre. »

Elle le regarda sans bouger. Elle soutenait son regard.

« Réjouis-toi d'être une femme, » insista Marlenus. « Seul ton sexe t'a sauvée. »

Elle tourna la tête de l'autre côté. Elle tira sur les lanières de cuir, mais elle était réduite à l'impuissance.

« Oui, » poursuivit Marlenus, la regardant toujours. « seul ton sexe t'a sauvée. »

Elle se tourna à nouveau vers lui. Dans les yeux de l'orgueilleuse Verna j'eus l'impression, stupéfait, de voir des larmes.

« Oui, » conclut Marlenus, « c'est seulement à ton sexe que tu dois la vie. »

Elle tourna vivement la tête de l'autre côté. Elle avait été épargnée parce qu'elle était femme. Elle avait été épargnée uniquement parce qu'elle était femme.

— « J'ai appris, » dis-je, « que d'autres Panthères ne tarderaient pas à entrer dans cette partie de la forêt. Il serait peut-être sage de partir avant leur arrivée. »

Marlenus rit.

— « Ce sont les filles de Hura, » dit-il. « Elles travaillent pour moi. »

Verna poussa un cri de fureur.

Il regarda Verna.

« J'ai pensé qu'elles pourraient m'aider à capturer celle-ci, » ajouta-t-il. Il montra Verna du bout du pied.

« Mais celle-ci, » reprit Marlenus, passant sa main puissante dans les cheveux de Mira, « s'est révélée indispensable. » Il rit. « Grâce à mon or, Hura a pu notablement augmenter l'importance de sa bande. Ce sera la plus puissante des forêts. Et, avec mon or, j'ai acheté à Mira la lieutenance de cette bande. »

— « Et encore de l'or pour Mira, » intervint-elle.

— « Oui, » acquiesça Marlenus. Il détacha la lourde bourse qu'il portait à la ceinture.

Il la tendit à Mira.

— « Merci, Ubar, » dit Mira.

— « Puis elle t'a livré l'emplacement du camp et du cercle de danse ? »

— « Oui, » répondit Marlenus.

— « Mes hommes sont-ils au camp ? » demandai-je.

— « Nous sommes d'abord allés au camp, » dit Marlenus. « Nous les avons libérés. »

— « Bien, » fis-je.

— « Mais leur crâne avait été rasé, » m'apprit Marlenus.

Je haussai les épaules.

« Apparemment, il y avait des hors-la-loi parmi eux, » précisa Marlenus.

— « Ce sont mes hommes, » affirmai-je.

Marlenus sourit.

— « Nous les avons tous libérés, » dit-il.

— « Merci, Ubar, » fis-je. « Il semble que je te doive beaucoup. »

— « Qu'allez-vous faire de nous ? » s'enquit Verna.

— « La curiosité, » répliqua Marlenus, « ne sied pas à une Kajira. Elle pourrait justifier que l'on te batte. »

Verna sursauta, furieuse, puis resta silencieuse.

« Nous nous devons mutuellement beaucoup, » reprit Marlenus, me posant les mains sur

les épaules.

Il n'avait pas oublié le trône d'Ar.

— « Tu m'as banni d'Ar, » lui rappelai-je. « Tu m'as refusé le pain, le sel et le feu. »

— « Oui, » reconnut Marlenus, « car, autrefois, tu as dérobé la Pierre du Foyer d'Ar. »

Je ne répondis pas.

« J'ai appris par des espions, » expliqua Marlenus, « que tu étais dans les forêts. » Il

sourit. « J'espérais te rencontrer, mais pas dans une telle situation. »

Il fixait le sommet de mon crâne.

Furieux, je reculai.

Marlenus rit.

« Tu n'es pas le premier à tomber aux mains des Panthères, » dit-il. « Veux-tu une casquette ? »

— « Non ! » répondis-je.

— « Accompagne-nous, mes hommes et moi, à notre camp, au nord de Laura, » proposa-t-il. « Tu y seras le bienvenu. »

— « Je présume, » dis-je, « que ton camp n'est pas considéré comme faisant partie du Royaume d'Ar ? »

Marlenus rit à nouveau.

— « Non, » dit-il. « Ar est à l'endroit où se trouve la Pierre du Foyer d'Ar ! » Il pouffa. « Tu seras notre hôte. Je promets de ne pas te torturer et de ne pas te faire empaler pour avoir passé outre le bannissement. »

— « Tu es très généreux, » fis-je.

— « Ne sois pas amer, » dit-il avec un sourire.

— « Très bien, » acquiesçai-je.

Je regardai autour de moi. Je vis Mira. Elle avait repris ses armes. À la ceinture, elle portait un poignard. À la main, elle avait une lance légère.

« Mira est rusée, » relevai-je. « Elle a prétendu que tu étais reparti pour Ar, et même que tu avais renié Talena. Les faux documents, à cet effet, étaient un magnifique subterfuge. »

Les yeux de Marlenus se firent soudain durs.

« Pardonne-moi, » dis-je, « Ubar ». »

— « Les documents, » déclara Marlenus, « n'étaient pas faux. Talena, avec la permission de Verna, et par l'intermédiaire de Mira, messenger de Verna, avec qui j'ai traité, a supplié d'être rachetée, ce qui n'est pas un acte de femme libre. »

— « Dans ce cas, » m'étonnai-je, « le reniement est réel ? »

— « Il est réel et il est valide, » répondit Marlenus. « Mais, n'en parlons plus. Mon honneur a beaucoup souffert. J'ai fait ce qui était nécessaire en tant que Guerrier, père et Ubar. »

— « Mais, Talena ? » m'enquis-je.

— « Qui, » demanda Marlenus, « est cette personne dont tu parles ? »

Je restai silencieux.

Puis Marlenus se tourna du côté de Verna.

« Je crois savoir, » dit-il, « que tu détiens une jeune femme, que j'ai autrefois connue, comme esclave. »

Verna ne répondit pas.

« J'ai l'intention de la libérer, » annonça Marlenus. « Elle sera ensuite conduite à Ar et aura ses quartiers au Palais de l'Ubar. »

— « Tu vas la séquestrer ? » lui demandai-je.

— « Elle aura une pension convenable, et des quartiers au Palais, » dit Marlenus.

Verna le regarda.

— « Elle est près du point de rencontre, » lui apprit-elle. « Elle y est détenue. »

Marlenus hocha la tête.

— « Très bien, » fit-il.

Verna ne l'avait pas quitté des yeux.

— « Es-tu toujours victorieux, Marlenus d'Ar ? » demanda-t-elle.

Marlenus lui tourna le dos et alla examiner la file de jeunes femmes attachées, la bande de Verna. Elles étaient debout, les mains liées dans le dos, attachées les unes aux autres par une longue lanière de cuir nouée autour de la cheville gauche de chacune. Il les examina attentivement, allant d'un bout à l'autre de la file, levant parfois un menton d'un coup de pouce.

« Magnifiques ! » reconnut-il.

Les femmes le regardèrent, effrayées.

Il se tourna vers ses hommes.

« Quels sont ceux qui ont un collier d'esclave sur eux ? » demanda-t-il.

De nombreux rires s'élevèrent.

« Mes jolies, » dit Marlenus, s'adressant à la file de femmes attachées, « il m'a semblé, il y a quelques instants, que vous étiez très excitées. »

Elles se regardèrent, inquiètes.

« Il serait cruel, » reprit-il, « de vous priver de vos plaisirs. »

Elles le regardèrent avec terreur.

« Mettez-leur le collier de l'Ubar ! » ordonna-t-il.

Les hommes se précipitèrent, saisissant les captives.

Ils les jetèrent sur l'herbe. Ils leurs passèrent les colliers d'acier au cou.

Marlenus retourna auprès de Verna. J'entendais les jeunes femmes crier, gémir.

— « Tu n'as donc pas de collier pour moi, Ubar ? » s'enquit Verna.

— « Au camp, » répondit-il, « j'ai un collier pour toi, ma belle. »

Verna le regarda, furieuse. Il s'était adressé à elle comme à une femme.

Elle tira désespérément sur ses liens.

« Cette fois, » la prévint-il, « je ne ferai pas les mêmes erreurs que la dernière fois. »

Elle le regarda, misérable.

« Il n'y a plus de traîtres parmi mes hommes, plus d'espions de Treve. Je connais chaque homme, c'est un compagnon d'armes d'Ar la Glorieuse. »

Elle tourna la tête de l'autre côté.

« En outre, » ajouta-t-il, « la dernière fois, j'avais l'intention de te ramener à Ar avec les honneurs, au sein d'une suite, dans une cage solide, avec des menottes d'homme aux poignets. »

— « Et maintenant ? » demanda-t-elle froidement.

— « J'avais oublié, » dit-il, « que tu n'es qu'une femme. »

Elle se crispa.

— « Tu as intérêt à m'enchaîner soigneusement, Ubar, » affirma-t-elle.

— « Des menottes d'esclave, ou une sirik, suffiront amplement, » affirma Marlenus.

Elle tira sur ses liens.

« En outre, » ajouta-t-il, « tu n'auras pas besoin de cet or. » Il montra les bijoux grossiers qui ornaient sa beauté, à son cou, ses bras et sa cheville. « Ces objets te seront retirés, » dit-il.

— « Tu me laisseras au moins, » dit-elle, « les peaux de panthères des forêts. »

— « Tu porteras des soieries d’esclave, » lui promit-il.

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! » Elle se souleva, tirant sur ses liens.

— « Et tu seras conduite à Ar, » poursuivit Marlenus, « non pas au sein d’une suite, mais à dos de tarn, comme une captive ordinaire. »

Elle ferma les yeux.

Marlenus, patient comme un chasseur, attendit qu’elle le regardât de nouveau.

« Au camp, » reprit-il, « tu mettras le rouge des esclaves. »

Elle le regarda, horrifiée.

« Et, » ajouta Marlenus, « je te ferai percer les oreilles. »

Elle tourna la tête de l’autre côté et pleura.

« Tu pleures, » releva Marlenus, « comme une femme. »

Elle poussa un cri de souffrance et détourna la tête.

Marlenus s’assit, les jambes croisées, près de Verna. Il la regarda, intensément. Il l’examina. Il lui consacra beaucoup d’attention. Elle gardait la tête tournée de l’autre côté, les poignets entourés de nombreuses épaisseurs de lanière de cuir, les poings serrés. Je compris que, sur Terre, de nombreux hommes ne connaissaient même pas leurs épouses. Ils ne les regardaient pas vraiment. Ils ne les avaient jamais véritablement vues. Mais le Maître goréen connaît chaque centimètre carré, aime chaque centimètre carré, du corps de son esclave. Dans un sens, elle n’est rien, à ses yeux, car ce n’est qu’une esclave. Mais, dans un autre sens, elle compte beaucoup. C’est une de ses femmes. Il veut la connaître. Il veut la connaître complètement, chaque centimètre carré de son corps, chaque centimètre carré de son esprit. Cela seul peut le satisfaire. C’est sa propriété. Il tient à connaître parfaitement sa propriété.

Pendant un long moment, Marlenus étudia les expressions du visage de Verna. J’avais cru son visage sans expression mais, en l’étudiant également, en l’examinant très attentivement, je m’aperçus qu’il était merveilleux, changeant et subtil. Et je me rendis également compte que les mots que nous appliquons aux émotions telles que l’orgueil, la haine, la peur, sont rudimentaires et inadéquats. La pierre taillée serrée dans la main d’un animal errant est un instrument délicat, comparativement aux bruits maladroits, à ces vocabulaires misérables avec lesquels nous, hommes sans méfiance, osons parler des réalités. Je ne connais aucune langue capable d’exprimer la vérité. On peut voir la vérité, la sentir, la comprendre, mais je ne crois pas qu’il soit possible de l’exprimer. Chacun de nous l’apprend mais, à mon avis, personne ne peut la communiquer aux autres.

Marlenus me regarda.

D’un signe de tête, il montra la file de jeunes femmes, couchées dans l’herbe, de l’acier autour du cou, luttant, attachées, dans les bras de leurs ravisseurs.

« Tu peux en avoir une, si tu veux, » proposa Marlenus.

— « Non, Ubar, » répondis-je.

Une ahn plus tard, Marlenus reprit :

« Nous allons retourner au camp de Verna. Nous y passerons la nuit. Demain matin, nous regagnerons mon camp, au nord de Laura. »

Je me levai.

« Présentez les esclaves, » ordonna Marlenus, « à leur chef ! »

Une par une, les jeunes femmes, les poignets toujours attachés dans le dos, la cheville gauche dans la lanière de cuir, furent traînées devant Verna.

Chacune, de l’acier autour du cou, le regard fixe, les cheveux sur le visage, fut immobilisée devant Verna.

Quelques-unes se débattirent. Rares furent celles qui levèrent la tête.

« Verna ! » sanglota l'une d'entre elles. « Verna ! »

Verna ne lui répondit pas.

Puis les jeunes femmes disparurent dans le noir, poussées par les hampes des lances.

Quelques-unes pleuraient.

« Une fois arrivés dans ton camp, » annonça Marlenus à Verna, « nous les enchaînerons. »

Puis Marlenus détacha les poignets de Verna, ainsi que sa cheville droite. Elle était toujours attachée à un pieu par la cheville gauche.

« Debout ! » ordonna-t-il.

Elle obéit.

« Menottes, » dit-il.

Elle lui adressa un regard chargé de haine.

« Menottes ! » répéta-t-il sèchement.

Elle redressa la tête et mit les mains dans le dos.

Marlenus referma les menottes sur ses poignets. Il s'agissait de menottes d'esclave.

— « Tu n'as pas de chaîne plus grosse ? » demanda-t-elle.

— « Libère-toi, » proposa Marlenus.

La jeune femme se débattit, en vain. À la fin elle était, bien entendu, aussi solidement attachée que précédemment.

« Ce sont des menottes d'esclave, » expliqua Marlenus. « Elles sont parfaitement adaptées à une femme. »

Elle lui adressa un regard chargé de haine.

« Et, ma jolie, » reprit Marlenus, « tu es une femme. »

Verna, tremblante de fureur, tourna la tête de l'autre côté.

Marlenus prit ensuite une lanière de cuir d'environ deux mètres de long et en attacha une extrémité au cou de Verna. Il enroula l'autre extrémité deux fois autour de sa ceinture.

Il se pencha et, avec son poignard, coupa la lanière de cuir qui attachait encore sa cheville gauche au pieu.

Verna n'était plus attachée aux pieux. L'asservissement des pieux était remplacé par celui des menottes et de la laisse.

Elle le regarda. Elle s'immobilisa devant lui, les poignets attachés dans le dos, le cou dans sa laisse.

— « Es-tu toujours victorieux, Marlenus d'Ar ? » demanda-t-elle.

— « Conduis-nous, petit tabuk, » dit Marlenus, « à ton étable. »

Elle pivota sur elle-même, furieuse, la tête haute, et nous conduisit, dans le noir, vers son camp.

« Il faut que nous parlions, » me disait Marlenus. « Il y a longtemps que nous ne nous sommes pas vus. »

MARLENUS SERRE UN FLAMINIUM

AU camp de Marlenus, quelques pasangs au nord de Laura, je soupais avec le grand Ubar.

Sa tente de chasse, soutenue par huit poteaux, était ouverte sur les côtés. De l'endroit où nous étions assis, les jambes croisées, face à face, devant la table basse, je voyais les cordes de la tente, tendues, fixées à des piquets enfoncés dans le sol, la rigole destinée à l'eau, creusée au pied de la tente, la palissade de poteaux pointus qui entourait le camp. Je voyais également les hommes de Marlenus, leurs feux et leurs abris. Ici et là, il y avait des piles de boîtes, des toiles roulées et, également, par endroits, des pieux et des structures sur lesquels étaient tendues des peaux, ses trophées de chasse. Il avait également pris deux sleens vivants, ainsi que quatre panthères, et ces bêtes étaient dans des cages de rondins attachés avec des lanières de cuir.

« Du vin ! » ordonna Marlenus.

Il fut servi par une belle esclave.

« Veux-tu faire une partie ? » proposa Marlenus, montrant le plateau et les pièces qui se trouvaient non loin de là. Les pièces, hautes, lestées, étaient à leurs places.

— « Non, » répondis-je. Je n'étais pas d'humeur à jouer.

J'avais déjà joué avec Marlenus. Son attaque était féroce, dévastatrice, parfois téméraire. Je suis, personnellement, un joueur agressif mais, face à Marlenus, il semble toujours nécessaire de défendre. Contre lui, on joue défensivement, conservativement, positionnellement, on attend une minuscule erreur de jugement, la petite erreur ou faute. Mais cela arrive rarement.

Marlenus est un Joueur magnifique.

Il n'avait pas réussi à me manœuvrer comme il le voulait, sur le plateau. Cela avait aiguisé son envie de m'écraser. Il n'y était pas parvenu. Pendant l'année précédente, à Port Kar, je m'étais beaucoup intéressé au Jeu. J'avais essayé de jouer souvent, avec des joueurs plus forts que moi. Je m'étais souvent aperçu, au bout du compte, que je pouvais les battre. Alors j'en cherchais d'autres, toujours plus forts. J'étudiai, également, les parties des Maîtres, surtout celles de Scormus d'Ar, jeune champion séduisant, boiteux, ardent, et celles Centius, doux vieillard aux cheveux blancs, Maître presque légendaire de Cos, qui a inventé la célèbre ouverture Centienne. Scormus était féroce, arrogant et brillant. Beaucoup disaient que le médaillon du trône de Centius lui appartenait à présent. Mais tout le monde n'était pas d'accord. La main de Centius tremblait parfois et, apparemment, ses yeux ne voyaient plus le plateau aussi bien que par le passé. Mais rares étaient, sur Gor, les hommes qui n'avaient pas peur quand la main de Centius avançait le Tarnier de l'Ubar à la Septième du Médecin. On racontait que Scormus d'Ar et Centius de Cos se rencontraient parfois à la grande fête d'En'Kara, à l'ombre des Sardar. Ils ne s'étaient encore jamais assis face à face. Cos, comme Tyros, est l'ennemie traditionnelle d'Ar. On disait que, lors d'une prochaine fête d'En'Kara, Scormus et Centius se mesureraient. Tout Gor attendait cette rencontre. Déjà, des Poids d'or

avaient été pariés sur son issue. Les Joueurs, incidemment, sont libres de se déplacer sur toute la surface de Gor, quelle que soit leur cité d'origine. Traditionnellement, comme les Musiciens, ils ne risquent pas d'être réduits en esclavage. Comme les Musiciens, les Poètes et les Chanteurs, ils sont généralement bien accueillis dans pratiquement toutes les cours. Le fait d'avoir joué contre Scormus d'Ar ou Centius de Cos est une chose dont un grand-père peut se vanter devant ses petits-enfants.

— « Très bien, » dit Marlenus. « Dans ce cas, nous ne jouerons pas. »

Je tendis mon gobelet. L'esclave le remplit de vin.

— « Quand partiras-tu pour le point de rencontre ? » m'enquis-je.

Marlenus avait regagné son camp depuis cinq jours, et chassait. Il n'avait pas manifesté l'intention de gagner le point de rencontre, ou ses environs, où Talena était détenue. Il se trouvait dans les forêts, à l'ouest, au-dessus de Lydius, sur la côte de Thassa.

— « Je n'ai pas terminé ma chasse, » répondit Marlenus. Il n'était pas pressé de libérer Talena.

— « Une citoyenne d'Ar, » relevai-je, « vit en esclavage. »

— « Je ne m'intéresse guère, » dit Marlenus, « aux esclaves. »

— « C'est une citoyenne d'Ar, » insistai-je.

Marlenus regarda l'intérieur de son gobelet, y faisant tourner le liquide.

— « Autrefois peut-être, » accorda-t-il, « était-elle citoyenne d'Ar. »

Je le regardai.

« Ce n'est plus une citoyenne d'Ar, » reprit Marlenus. « C'est une esclave. »

Aux yeux des Goréens, et de la loi goréenne, l'esclave est un animal. Ce n'est pas une personne, mais un animal. Elle n'a pas de nom, sauf celui que son Maître décide de lui donner. Elle est sans caste. Sans citoyenneté. Ce n'est qu'un objet qu'on peut échanger, acheter ou vendre. Ce n'est qu'une propriété, complètement, rien de plus.

— « C'est Talena, » soulignai-je.

— « Je ne connais personne qui porte ce nom, » dit Marlenus.

— « Néanmoins, » insistai-je, « tu auras certainement pitié d'une esclave, même dépourvue de valeur, qui fut autrefois citoyenne d'Ar ? »

— « Je l'affranchirai, ou la ferai affranchir, » répondit Marlenus. Il baissa la tête. Puis il me regarda. « J'enverrai des hommes chargés de l'affranchir, tandis que je rentrerai à Ar, » se décida-t-il.

— « Je vois, » fis-je.

— « Mais, » reprit Marlenus, « je crois que nous allons d'abord chasser pendant quelques jours. »

— « Je vois, » dis-je, « Ubar. »

Marlenus fit claquer ses doigts, montrant son gobelet posé sur la table.

L'esclave approcha, quittant l'endroit où elle était à genoux, et, s'agenouillant à nouveau, le remplit avec une jarre à deux anses. Elle était très belle.

« Je veux également du vin, » dis-je.

Elle remplit mon gobelet. Nos regards se rencontrèrent. Elle baissa la tête. Elle était pieds nus. Son unique vêtement était une courte tunique de soie jaune et translucide. Sa marque était nettement visible, dessous, en haut de la cuisse gauche. Au cou, à demi caché sous sa longue chevelure blonde, elle portait un collier d'acier, l'acier d'Ar.

« Laisse-nous, Esclave ! » ordonna Marlenus.

Elle obéit.

La jeune femme avait été battue dans l'après-midi. Elle s'était enfuie. Marlenus, avec deux

chasseurs, l'avait reprise en une ahn. Marlenus, qui chassait dans les forêts depuis son enfance, était un véritable coureur des bois. Elle n'avait pas pu lui échapper.

Hébétée, en état de choc, elle avait été rapidement ramenée au camp. Puis elle avait été déshabillée et, les mains attachées au sommet d'un poteau, avait reçu dix coups de fouet. Marlenus et la majorité des occupants du camp, n'avaient pas pris la peine de regarder. Ce n'était qu'une esclave punie. La punition était légère parce que c'était la première fois que l'esclave tentait de s'échapper. En outre, elle ne portait pas le collier depuis longtemps et ne comprenait pas encore complètement l'insignifiance de sa condition. Pendant qu'on la fouettait, et ensuite, nous disputons une partie, Marlenus et moi. Il m'avait battu une fois et j'avais fait deux nuls. Après l'avoir fouettée, on l'avait laissée attachée au poteau pendant deux ahns. Quand Marlenus ordonna de la libérer, il se tenait non loin d'elle.

« Ne tente pas de t'évader à nouveau, » dit-il avant de tourner les talons.

Verna était une belle esclave. Elle avait un corps magnifique, était extrêmement intelligente et extrêmement orgueilleuse.

Marlenus ne la traitait pas différemment des autres nouvelles esclaves.

Cela mettait Verna en fureur. Elle comptait parmi les hors-la-loi les plus célèbres de Gor.

Dans le camp de Marlenus, ce n'était qu'une esclave ordinaire.

Il y avait longtemps, plus d'un an auparavant, quand il avait capturé Verna pour la première fois au cours d'une expédition de chasse, avant son évasion et l'acquisition de Talena, puis son retour dans les forêts, il avait eu l'intention de la ramener à Ar en triomphe et de l'asservir publiquement sur la grande place située devant le Cyindre Central d'Ar. Cette fois, il l'avait marquée, ainsi que ses compagnes, le soir de son arrivée au camp dressé au nord de Laura, comme s'il s'agissait de captures sans intérêt. Elle avait été marquée la onzième, négligemment et insolemment, à son tour, car telle était sa place dans la Chaîne d'esclaves, en arrivant au camp. Avec la même absence de cérémonie, Marlenus lui avait passé le collier au cou.

Mais, sur certains plans, Marlenus l'avait traitée différemment des autres, comme si elle était davantage esclave, une fille plus ordinaire. Les autres étaient traitées, de temps en temps, davantage comme des Panthères. Elle, devait être traitée davantage comme une fille ordinaire, comme n'importe quelle esclave.

Les Panthères, dans le camp de Marlenus, bien qu'elles soient enchaînées, étaient autorisées à porter leurs peaux de panthères.

Verna, debout devant lui, avait attendu de recevoir des peaux de panthères. À la place, on lui avait jeté des soieries d'esclave.

« Habille-toi ! » avait dit Marlenus.

Elle avait obéi.

Je remarquai, et je ne doute pas que Marlenus s'en soit également aperçu, que son corps, tandis qu'elle mettait la soie courte, exotique, dégradante, subtilement et involontairement, fut agité d'un frisson convulsif de sensualité. Puis elle fut à nouveau Verna. Je suppose que c'était la première fois que son corps sentait la soie. Je me suis souvent interrogé sur l'excitation provoquée chez les femmes par la simple sensation de la soie sur leur corps. Je suppose que c'est une expérience sensuelle. Une femme éprouverait sans doute des difficultés à porter de la soie sans prendre conscience de sa féminité. Mais peut-être la réaction de Verna n'était-elle pas seulement due à la soie. En fait, cela ne pourrait rendre compte de l'ensemble de sa réaction involontaire, la trahison de son corps. Ce n'était pas de la soie ordinaire que Marlenus lui avait jetée. Ce n'était pas de la soie ordinaire que, pour la première fois, elle passa. C'était une soie exceptionnellement fine, douce et translucide,

collante et révélatrice. Elle avait été tissée pour révéler délicieusement et magnifiquement la femme à son Maître. Elle était courte, exotique, humiliante, dégradante. C'était, naturellement, une soie d'esclave. Je me demandai si Verna avait jamais rêvé de porter un tel vêtement de soie. À présent, elle se tenait devant Marlenus, ainsi vêtue. Elle voulut prendre l'attitude d'une Panthère, mais les autres se moquèrent d'elle. Ses compagnes rirent également d'elle. On ne peut pas prendre l'attitude d'une Panthère lorsqu'on porte un tel vêtement de soie. Elle pivota sur elle-même et, en larmes, courut se réfugier près de la palissade.

Marlenus jugea important de la séparer des autres.

Cela faisait peut-être partie de son plan. C'était peut-être pour cette raison qu'il l'avait vêtue de la soie des esclaves. L'autre raison, naturellement, était que, en tant que Maître, il aimait la voir ainsi vêtue.

Un jour, ainsi vêtue, les menottes aux poignets, un gardien lui tenant les bras, elle fut conduite devant les Panthères, vêtues de leurs peaux, enchaînées près de la palissade.

« Jolie Petite Esclave ! » lui avaient-elles lancé.

Elle avait essayé de leur donner des coups de pied, de se jeter sur elles mais son gardien, la contrôlant aisément, du fait que ce n'était qu'une femme, l'entraîna. Les filles se moquèrent d'elle.

Elle fut conduite à la cuisine où, en tant qu'esclave, on lui apprit à préparer et à servir la nourriture. Bien entendu, elle apprendrait également à coudre, laver et repasser les vêtements. Quand Marlenus, mangeant dans sa tente, souhaitait des rafraîchissements ou du vin, Verna, la nouvelle esclave, le servait.

« T'es-tu déjà servi d'elle ? » demandai-je à Marlenus.

La jeune femme nous versa du vin. On peut parler librement devant une esclave.

— « Cela suffit ! » dit Marlenus, et la jeune femme se retira dans un coin, attendant le moment de servir à nouveau.

Marlenus se tourna et la regarda.

« Non, » répondit-il. « C'est une fille brute, ignorante. »

Verna, de l'endroit où elle était agenouillée, le regarda, furieuse, tenant la jarre de vin à deux anses. Au cou, elle avait son collier, sur la cuisse, sa marque au fer rouge, sur son corps, sa soie. Elle tourna la tête.

« Si tu observes attentivement, » reprit Marlenus, qui avait examiné des milliers de femmes, « tu verras qu'elle semble prête, merveilleusement même, pourtant il y a un refus subtil, une raideur subtile du corps. Remarque les épaules, les poignets, le diaphragme. »

La jeune femme serra les poings sur les anses de la jarre.

« Quitte tes vêtements et lève-toi ! » ordonna Marlenus.

L'esclave obéit.

« Tu vois ? » s'enquit Marlenus.

Je l'examinai. La jeune femme tourna la tête. Elle était incroyablement belle. Pourtant, il y avait effectivement quelque chose de subtilement différent, en elle, quelque chose qui distinguait sa douceur, fière et vulnérable, dans la tente de son Maître, de la douceur incomparable, délicieuse, soumise, impatiente, tendre, suppliante parfois, d'une fille comme Cara.

Peut-être était-ce en partie la raideur des épaules. Peut-être était-ce les poignets. Le dos de ses mains était tourné vers nous. En général, chez les esclaves, les paumes tombent contre les cuisses.

« Pose les paumes contre les cuisses ! » dit Marlenus.

— « Monstre ! » siffla-t-elle. Elle obéit. Elle sentit sa marque.

Je remarquai également que son diaphragme était crispé, ce que Marlenus avait sans doute voulu indiquer. Il était tendu et non énergique, impatient.

— « Tourne sur toi-même ! » dit Marlenus. Elle obéit. Je remarquai ses courbes exquises.

— « Elle est belle, » reconnus-je. Elle serrait les poings.

— « Oui, » répondit Marlenus. « Mais remarque son attitude. »

— « Je vois, » fis-je.

C'était, effectivement, intéressant. Son attitude était fière, furieuse. Elle avait la tête haute, les poings serrés. Son poids reposait de façon égale sur les plantes de ses pieds. Je vis les beaux tendons souples situés à l'arrière des genoux, tendus alors comme des cordes fières, la maintenant droite. Choses évidentes : son orgueil, sa colère, ses poings.

« Ne tiens pas compte, » souligna Marlenus, « des poings serrés. »

— « Oui, » fis-je.

J'essayai d'imaginer l'attitude de Cara à la place de Verna.

Elle se serait tournée tranquillement, soumise et élégante. Elle aurait compris que, bien qu'esclave, elle séduisait des hommes libres, des Maîtres, cela l'aurait excitée et son corps aurait exprimé cette excitation.

Elle aurait ignoré la teneur de l'ordre suivant. Et cette attente, de dos, aurait été magnifiquement exprimée par son corps.

En général, l'esclave, lorsqu'elle ne fait pas face au Maître, lorsqu'elle est droitière, comme le sont la majorité des femmes, fait porter son poids sur la plante de son pied gauche. Sa jambe gauche est légèrement, subtilement, fléchie et la droite est nettement fléchie. La tête est légèrement tournée sur la droite, comme si elle voulait regarder par-dessus l'épaule droite. Les tendons du jarret ne sont pas crispés. Ils sont simplement tendus, prêts à la faire tourner rapidement, à son commandement, vers lui.

Nous examinâmes Verna.

— « Tu vois, » fit Marlenus.

— « Oui, » dis-je.

— « Tourne-toi ! » ordonna Marlenus.

Verna, furieuse, obéit.

« Tu vois à présent chez cette femme, » releva Marlenus, « bien qu'elle soit belle, une réticence. »

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu peux t'habiller, » dit Marlenus.

Verna, furieuse, se baissa et ramassa son vêtement de soie. Elle l'enfila. Puis elle resta immobile, en face de nous.

« Regarde-la, » insista Marlenus.

C'est ce que je fis.

« Brute et ignorante, » conclut-il.

Puis il lui fit signe de s'agenouiller à l'écart et de prendre la jarre de vin, à deux anses, afin d'être prête, lorsque nous le souhaiterions, à nous servir à nouveau.

Marlenus ne quitta pas la belle esclave des yeux.

Elle tourna la tête de l'autre côté.

« En elle, » reprit Marlenus, « il y a encore de la froideur, de l'arrogance, de l'orgueil, une défiance entêtée, de la glace. »

— « Pendant la Onzième Main Transitoire, » dis-je, « de nombreux cours d'eau sont

gelés. »

Elle regarda Marlenus, furieuse.

« Mais en En’Kara, » repris-je, « les rivières coulent à nouveau. »

— « Sers-nous du vin, » ordonna Marlenus, « puis va-t’en ! »

La jeune femme obéit.

Après son départ, Marlenus me regarda.

« Je ne permets pas à mes esclaves d’avoir le corps glacé, » déclara-t-il.

— « Avec le temps, » dis-je en souriant, « elle comprendra certainement qu’elle est marquée. Elle apprendra certainement ses soieries et son collier. » Je bus une gorgée de vin.

« En En’Kara, » dis-je, « les rivières couleront peut-être. »

Marlenus rit.

Je le regardai.

— « Je suis Ubar, » dit-il.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Qu’est-ce que cela peut me faire, » demanda-t-il, « si, dans quelques mois, de son propre chef, elle comprend sa marque, ses soieries et son collier ? Qu’est-ce que cela peut me faire si, dans quelques mois, de son propre chef, elle décide de porter un talender dans les cheveux ? »

Je le considérai.

« Crois-tu vraiment, » demanda-t-il, « que Marlenus d’Ar va attendre En’Kara ? »

— « Je suppose que non, » répondis-je.

— « D’autres hommes, » reprit Marlenus, « accepteraient peut-être d’attendre que les brises d’En’Kara fassent fondre la glace, la fendillent et rende la liberté aux rivières. »

Je le regardai dans les yeux.

« Lorsqu’on possède une femme, » continua Marlenus, « comme dans le Jeu, il faut prendre l’initiative. Il faut lancer une attaque irrésistible et destructrice. Il faut qu’elle soit écrasée, détruite. »

— « Maîtrisée ? » demandai-je.

— « Totalelement, » affirma-t-il.

Marlenus jouait un Jeu sauvage. Je n’enviais pas Verna. Elle ne se doutait de rien.

Il y avait un petit vase de fleurs, des flaminiums écarlates, à gros bouton et cinq pétales, sur la petite table basse qui se trouvait entre nous.

Il tendit sa main puissante et prit une fleur.

Il la garda sur la paume de sa main. Sa main commença à se fermer.

« Si tu étais cette fleur, » demanda Marlenus, « et que tu puisses parler, que ferais-tu ? »

— « Je suppose, » répondis-je, « que si j’étais cette fleur, j’implorerais ta pitié. »

— « Oui, » opina Marlenus.

— « Verna, » fis-je remarquer, « a beaucoup de volonté. Elle est extrêmement fière, extrêmement intelligente. »

— « Excellent, » acquiesça Marlenus.

Sa main se referma sur la fleur.

« Ces femmes, » affirma Marlenus, « une fois conquises, sont des esclaves parfaitement soumises et magnifiques. »

— « Je l’ai entendu dire, » fis-je.

Incidemment, les femmes brillantes et imaginatives, surtout lorsqu’elles sont belles et de haute naissance, sont très recherchées sur les Marchés aux Esclaves de Gor. L’intelligence et l’imagination, ce qui est peut-être étonnant du point de vue d’un homme de la Terre, sont très

prises, chez les femmes, par les hommes de Gor. En fait, une femme connue pour son imagination et son intelligence se vendra beaucoup plus cher qu'une sœur de captivité plus belle, mais moins éveillée. Les Goréens, contrairement aux hommes de la Terre, ne s'intéressent pas aux femmes stupides. La candidate idéale au collier du Marchand d'Esclaves est la femme très intelligente, belle, imaginative, volontaire, fière et libre. Ce sont ces femmes que les Goréens aiment asservir.

— « Suppose, » dis-je à Marlenus, « que la fleur n'implore pas ta pitié ? »

— « Dans ce cas, » répondit-il, serrant son poing sur la fleur, « elle sera détruite. »

— Tu joues un Jeu sauvage, » relevai-je, « Marlenus. »

Il remit la fleur dans le petit vase, parmi les boutons qu'il n'avait pas menacés.

— « Je suis Ubar, » dit-il.

Marlenus ne voulait pas attendre que la glace de la rivière fonde. Il était Ubar. Il la casserait.

Verna ne se doutait de rien.

« Je lui dirai, » reprit Marlenus, « quand elle devra mettre un talender dans ses cheveux. »

Je hochai la tête. La conquête de Verna serait totale. Elle serait sienne, complètement.

— « Quand ta partie commencera-t-elle ? » demandai-je à Marlenus.

— « Elle a déjà commencé, » répondit Marlenus.

— « Comment cela ? » m'enquis-je.

— « Ce soir, elle tentera de s'échapper, » expliqua Marlenus.

Je le regardai, troublé.

« Nous lui avons manifestement, » souligna-t-il « donné des raisons d'essayer. »

C'était vrai. Je doutais que Verna, à moins qu'elle soit conquise, supporte volontairement un nouvel examen du type de celui auquel nous l'avions soumise ce soir-là, le jugement détaillé de l'esclave par les Maîtres.

« As-tu remarqué, » demanda Marlenus, « avec quelle déférence elle nous a servi le dernier gobelet de vin ? »

Je souris.

— « Oui, » répondis-je. « Il a été Servi presque comme si une esclave le servait. »

— « Elle essayait, » expliqua Marlenus, « de jouer l'esclave. Elle a servi comme elle imagine que les esclaves servent. » Il sourit. « Plus tard, » reprit-il, « quand elle se saura possédée, elle servira, naturellement, comme servent les esclaves. »

Je supposai que cela était vrai. La véritable esclave sait qu'elle est possédée. Cela fait la différence dans toutes les tâches qu'elle effectue. Son corps, dans presque tous ses mouvements, trahit son asservissement. Il est difficile, pour une femme libre, d'imiter les actes d'une esclave. Elle ne sait pas véritablement ce que c'est qu'être une esclave. De même, il est difficile pour une esclave d'imiter le comportement d'une femme libre. Sachant qu'elle est effectivement possédée, il lui est très difficile d'agir comme si elle était libre. Cela lui fait peur. Parfois, les Marchands d'Esclaves se servent de cette différence pour distinguer deux catégories de femmes goréennes. Parfois, quand une cité est pillée, les femmes libres de haute naissance, craignant de tomber entre les mains des chefs ennemis, se font marquer, portent un collier, mettent des tuniques d'esclave et se mêlent à leurs esclaves, dans l'espoir de cacher leur identité. Un œil exercé peut repérer ces femmes de haute naissance parmi les esclaves. Elles sont ensuite données aux chefs et participent aux cérémonies publiques d'humiliation qui marquent la soumission d'une cité conquise, sont à nouveau marquées et asservies au collier, puis sont distribuées aux officiers de haut rang. Parfois, il suffit de

demander à une femme de quitter sa tunique et de faire le tour de la pièce. Il suffit parfois de lui demander d'offrir ses lèvres à un Guerrier. De même, on peut distinguer les esclaves des femmes libres, même lorsqu'elles sont voilées et portent des Robes de Dissimulation. Dans ce cas également, les tests sont parfois simples. Un jour, à Ko-ro-ba, j'ai vu un Marchand d'Esclaves, devant un Magistrat, identifier une telle femme, qui ne lui appartenait d'ailleurs pas, parmi onze femmes libres. On demanda à chacune de lui servir un gobelet de vin, rien de plus. Ensuite, le Marchand d'Esclaves se leva et montra une femme.

« Non ! » avait-elle crié. « Je suis libre ! » Les officiers de la cour, sur ordre du Magistrat, la déshabillèrent. Si elle était libre, le Marchand d'Esclaves serait empalé. Quand son dernier vêtement lui fut arraché, des applaudissements retentirent dans la pièce. La femme resta immobile. Elle avait une marque sur la cuisse gauche. On lui passa les menottes, on lui mit une laisse, puis on la donna au Marchand d'Esclaves. Il l'attacha, en larmes, à sa Chaîne d'esclaves.

« Elle a essayé de servir comme une esclave, » souligna Marlenus, « pour endormir notre méfiance. »

— « Ainsi tu penses, » demandai-je, « qu'elle va tenter de s'enfuir ? »

— « Bien sûr, » répondit Marlenus. « Et, à mon avis, elle a déjà quitté le camp. »

Je le regardai, stupéfait.

« J'ai donné des ordres pour que son départ reste secret, » précisa Marlenus avec un sourire.

— « Il fait nuit, » soulignai-je, « et elle aura beaucoup d'avance. »

— « Nous la retrouverons quand nous le voudrons, » affirma-t-il. « J'ai demandé aux compagnes de Hura, qui sont plus de cent, de prendre position dans la forêt, autour du camp. Si elles ne la prennent pas, je me mettrai personnellement à sa recherche dans un jour ou deux. »

— « Tu sembles confiant, » fis-je remarquer.

— « Nous avons très peu de chances de la perdre, » expliqua Marlenus. « J'ai fait changer sa couverture ce matin. Elle croit qu'elle a lavé sa couverture mais je lui en avais substituée une autre, identique, appartenant à une autre fille. »

— « Ce soir, » relevai-je, « elle n'aurait pas dormi sur la couverture propre. »

— « Bien sûr que non, » dit Marlenus.

— « Et, » ajoutai-je, « à Laura, il y a des sleens dressés. »

— « Oui, » confirma Marlenus. « Et, avec la couverture, il ne sera pas difficile de la retrouver, même si nous commençons les recherches dans plusieurs jours. »

Le sleen de Gor est un excellent chasseur.

« Même, » reprit Marlenus, « si nous n'avions pas la couverture, l'odeur de l'abri dans lequel elle a passé la nuit dernière suffirait au sleen. »

— « Tu penses à tout, » reconnus-je.

— « Plus encore que tu ne le crois, » fit Marlenus avec un sourire. Il se dirigea vers un gros coffre posé dans un coin de la tente et, avec une clé suspendue à sa ceinture, l'ouvrit. Il en sortit des soieries d'esclave rouges. « Je lui ai fait porter ceci, hier, » expliqua-t-il. Il eut un sourire ironique. « Un de mes hommes, qu'elle ne connaissait pas, se prétendant Marchand, est arrivé au camp. Il feignit de vouloir me faire acheter un lot de Soies de Plaisir destinées à mon Jardin de Plaisir. Il semblait très désireux de vendre. Il me supplia d'autoriser Verna, qui se trouvait non loin de là, à essayer ses marchandises, afin que je sois mieux à même de juger de leur qualité. J'ai consenti et lui ai ordonné de passer ces vêtements. J'ai feint d'en acheter plusieurs. Quand elle a quitté les soieries, nous les avons mises de côté, comme pour les faire

laver. » Il rit. « Bien entendu, » conclut-il, « après son départ, je les ai mises dans ce coffre. »

Je pensai aux sleens féroces, avec leurs crocs, leurs yeux étincelants, leur long corps et leurs six pattes, semblables à des lézards velus.

— « Elle n’a aucune chance de s’échapper, » fis-je.

— « Néanmoins elle croit, » souligna Marlenus, « qu’elle a une excellente chance. Elle ne sait pas que sa couverture a été lavée. À sa connaissance, aucun vêtement, non lavé, n’est resté derrière elle. Son unique crainte sera que les sleens, si nous les utilisons, puissent flairer son odeur dans l’abri où elle a dormi. »

— « Dans ce cas elle croira, » estimai-je, « qu’elle a une chance, peut-être excellente, compte tenu de son avance, dans le noir, de parvenir à s’échapper. »

— « Oui, » confirma Marlenus.

— « Mais elle n’a aucune chance de s’échapper, » conclus-je.

Marlenus hocha la tête.

— « C’est exact, » reconnut-il. « Elle n’a aucune chance de parvenir à s’échapper. »

— « Ubar, » dit une voix. C’était un gardien. « Verna, » annonça-t-il, « s’est enfuie. »

— « Merci, Guerrier, » répondit Marlenus, congédiant l’homme. Puis Marlenus se tourna vers moi. « Tu vois, » dit-il, « la partie a commencé. »

J’acquiesçai.

Marlenus regarda autour de lui. Il vit, dans un coin, le plateau aux cent carrés jaunes et rouges, avec ses hautes pièces lestées.

« Veux-tu faire une partie ? » proposa Marlenus.

— « Demain, » répondis-je. « Il est tard, Ubar. »

Il rit.

— « Bonne nuit ! » lança-t-il.

Je pivotai sur moi-même et m’en allai. Me retournant, je vis Marlenus fixant, intensément, le plateau qu’il avait posé devant lui, sur la table. Il déplaçait les pièces, étudiant des combinaisons, des lignes et des permutations.

Je pensai à Verna, qui fuyait dans la forêt obscure, rapide, silencieuse, méfiante, excitée, exaltée, le cœur battant.

Je regardai à nouveau l’Ubar dans sa tente, le poing sous le menton, les yeux fixés sur le plateau.

Verna était un joli tabuk. Sans le savoir, elle était toujours attachée.

À peine Marlenus avait-il posé le Tarnier de son Ubar à la Septième du Constructeur de l’Ubar, que des cris retentirent à la porte.

C’était en fin d’après-midi et il faisait chaud. C’était le lendemain de la fuite de Verna.

Nous nous levâmes et gagnâmes la porte, qui était ouverte. Nous vîmes aussitôt Verna. Elle avait au cou deux colliers étrangleurs dont les laisses étaient tenues par deux Panthères différentes. Ses poignets étaient attachés dans le dos. En outre, en deux endroits, au niveau des épaules et au niveau du ventre, ses bras étaient serrés contre le corps par des lanières de cuir. Elle était à genoux entre les deux Panthères qui l’avaient capturée. D’autres femmes, armées, se tenaient derrière elle.

Elle se redressa, furieuse. Elle avait la tête haute.

Une grande jeune femme brune avançait.

« Salut, Hura ! » lança Marlenus.

— « Salut, Ubar ! » répondit la femme. Je constatai que Mira se tenait derrière elle. Mira était très contente.

Verna ne portait que le court vêtement d'esclave qu'elle avait au moment de sa fuite. Il lui avait été pratiquement arraché. Les lanières de cuir en maintenaient des lambeaux contre son corps. Elle était pieds nus. Son corps et ses jambes portaient de nombreuses écorchures. Sur le cou, les épaules, les bras et le dos, elle avait été fouettée.

« Nous avons pris une esclave fugitive, » annonça Hura.

Verna tira sur ses liens.

« Une fille marquée, portant un collier, » précisa Hura. Elle frappa Verna à l'épaule avec la hampe de sa lance, une lance de femme libre.

Elle tendit la main vers le collier de Verna. Elle passa les doigts entre l'acier et la peau, puis tira violemment.

« Selon ce collier, » reprit-elle, « l'esclave appartient à Marlenus d'Ar. »

— « C'est exact, » dit Marlenus.

Hura rit. C'était une grande femme aux longues jambes, à l'apparence plutôt dure, mais assez belle. Elle paraissait forte. Elle ne m'inspirait pas confiance. Son rire était désagréable.

Marlenus regardait Verna, attachée, agenouillée à ses pieds. Elle soutint son regard, avec audace et fureur.

« C'est vrai, » reprit Marlenus. « C'est bien une de mes filles. »

— « Je ne suis pas une de tes filles ! » hurla Verna. « Je ne suis pas une de tes filles ! Je suis Verna ! Verna la hors-la-loi ! Verna la Panthère ! »

— « Elle est jolie, n'est-ce pas ? » demanda Hura.

— « Une jolie fille, » appuya une des Panthères qui tenaient les laisses.

— « La soie des esclaves convient à une aussi jolie fille, » souligna une autre Panthère.

Verna tira sur ses liens.

— « Ne blesse pas ton joli petit corps, » la prévint Hura. « Tu plairais moins aux hommes. »

— « Sleen ! » sanglota Verna.

— « Il est probable, » fit remarquer Mira, « qu'elle serait encore plus belle avec du maquillage et des boucles d'oreilles. »

— « Traîtresse ! » hurla Verna. « Traîtresse ! »

— « Esclave ! » répliqua Mira. « Esclave ! »

— « Elle s'est enfuie hier soir, » leur apprit Marlenus.

— « Nous l'avons prise, » déclara Hura.

— « Je vous l'échange, » dit Marlenus, « contre un poignard d'acier et quarante pointes de flèches. »

— « Très bien, » répondit Hura.

On apporta le poignard et les pointes de flèches, et Hura les prit.

Les colliers étrangleurs furent retirés. D'un coup de pied, Hura jeta Verna aux pieds de Marlenus. Elle resta immobile, appuyée sur l'épaule gauche, le regardant.

— « La prochaine fois, tu auras peut-être moins de chance, Marlenus, » dit-elle.

— « Debout ! » ordonna-t-il.

Elle se leva péniblement. Il la prit par les cheveux et la contraignit à se pencher, lui posant la tête sur sa ceinture, comme on le fait avec une esclave.

« Hura, » dit Marlenus, « et ta seconde, Mira, pouvez regarder si vous en avez envie. »

— « Nous en serions honorées, Ubar, » dit Mira. Elles suivirent Marlenus, qui tenait Verna par les cheveux, comme une esclave, à l'intérieur de la palissade. Je suivis également. Derrière nous, les portes furent refermées.

— « Peu m'importe que tu me battes, » dit Verna, luttant contre la douleur. « J'ai déjà

subi le fouet ! »

Mais Marlenus ne s'arrêta pas devant le poteau où on fouettait les esclaves. Je constatai que cela lui fit peur.

Marlenus s'arrêta près de sa grande tente, au milieu d'un espace découvert.

« Réunissez le camp ! » ordonna-t-il. « Amenez également les esclaves ! »

Il força Verna à s'agenouiller près de lui. Il lui lâcha les cheveux.

Bientôt, le camp fut rassemblé : Chasseurs, Tarniers, serviteurs, esclaves. Les compagnes de Verna, vêtues de peaux de panthères, enchaînées les unes aux autres par la cheville gauche, étaient également là. Le camp tout entier, sans exception, était présent. Hura et Mira, naturellement, les ennemies de Verna, étaient également présentes. Nous étions tous rassemblés, et il y eut un silence.

C'était la fin de l'après-midi. Un oiseau chantait au loin. Il n'y avait pas un souffle d'air. Il faisait très chaud.

Verna regardait Marlenus, fièrement, d'un air de défi.

« Détachez-la ! » dit Marlenus.

Elle le regarda, stupéfaite. Un Chasseur de la suite de Marlenus, coiffé d'une tête de panthère des forêts, se plaça derrière elle. Avec son poignard, il libéra les bras et les poignets de la jeune femme.

Elle était toujours à genoux, inquiète.

« Qui es-tu ? » demanda Marlenus.

— « Je suis Verna, » répondit-elle, « la hors-la-loi. »

Alors, à la stupéfaction générale, Marlenus sortit la clé de son collier de sa bourse. Il ouvrit le collier et remit la clé dans sa bourse. Puis il retira le collier qu'elle portait au cou et le jeta dans la poussière.

Elle le regarda sans comprendre.

— « Coupez les tendons de la hors-la-loi ! » ordonna-t-il.

— « Non ! » cria-t-elle. Elle se leva d'un bond mais deux chasseurs, coiffés de têtes de panthères des forêts, la saisirent par les bras. « Non ! Non ! » hurla-t-elle.

— « Pouvons-nous partir, Ubar ? » supplia Hura. Mira était également pressée de gagner la porte.

— « Restez où vous êtes ! » ordonna Marlenus.

Les deux femmes, effrayées, ne bougèrent pas.

— « Ubar ! » hurla Verna. « Ubar ! »

Sur un geste de Marlenus, les lambeaux de vêtements qu'elle portait encore lui furent arrachés par des Chasseurs qui, comme les autres, étaient coiffés de têtes de panthères des forêts.

Elle était devant lui, sans collier, nue, tenue par deux Chasseurs.

Il n'est pas rare, dans les forêts du Nord, de pendre les hors-la-loi. Un autre châtiment, assez souvent infligé, consiste à couper les tendons des jarrets.

« Non, Ubar ! » dit-elle. « Je t'en prie, Ubar ! »

Dans ce cas, on coupe les deux gros tendons qui se trouvent derrière les genoux. Il devient alors impossible de plier les jambes, elles deviennent inutilisables. Le sujet ne peut plus ni marcher, ni courir, ni même se tenir debout.

Le sujet, toutefois, n'est pas complètement sans ressources. Il peut, bien que cela exige de la force, soit malcommode et douloureux, ramper sur les coudes.

Lorsqu'on coupe les tendons d'un individu, on le conduit souvent dans une cité où il peut, s'il en est capable, subvenir à ses besoins en mendiant. Parfois, des tenanciers de taverne

réunissent plusieurs de ces infortunés, les réduisent en esclavage et les font mendier pour leur compte. Un esclave, avec un chariot tiré par un tharlarion, les répartit dans la cité au matin et va les rechercher le soir. Parfois, les tenanciers de taverne leur crèvent les yeux ou les mutilent, afin qu'ils soient plus pitoyables encore, et rapportent davantage.

Verna, horrifiée, regardait Marlenus.

« Coupez les tendons de la hors-la-loi ! » ordonna Marlenus.

Deux Chasseurs jetèrent Verna à plat ventre, lui tenant la tête par terre. Deux autres lui tendirent les jambes, légèrement plus haut.

Je vis les tendons, beaux, tendus, derrière les genoux.

Un cinquième Chasseur, sur un signe de Marlenus, prit position derrière la jeune femme. Il tira un poignard de son fourreau. Je vis le tranchant de la lame toucher le tendon droit.

— « Je suis une femme ! » hurla Verna, « Je suis une femme ! »

— « Non, » dit Marlenus, « tu es une hors-la-loi. »

— « Je suis une femme ! » hurla Verna. « Je suis une femme ! Je suis une femme ! »

— « Non, » dit Marlenus, « tu as un corps de femme mais, intérieurement, tu es un homme. »

— « Non ! » sanglota-t-elle. « Non ! À l'intérieur, je suis une femme ! Je suis une femme ! »

— « Est-ce vrai ? » demanda Marlenus.

— « Oui, oui ! » sanglota Verna.

— « Tu reconnais donc que tu es une femme, » demanda Marlenus, « à l'intérieur comme à l'extérieur ? »

— « Oui, » cria Verna. « Je suis une femme ! »

— « Totalement ? » s'enquit Marlenus.

— « Oui, oui, » sanglota Verna. « Je suis totalement femme. »

— « Et pas un homme en même temps ? » insista Marlenus.

— « Je suis totalement et seulement femme, » sanglota Verna.

— « Dans ce cas, » dit Marlenus, « il semble que nous ne devons pas te couper les tendons du fait que tu es une hors-la-loi. »

Le corps de Verna frémit de soulagement. Elle se débattit dans les bras des Chasseurs qui la tenaient.

Mais ils ne la lâchèrent pas.

« Cependant, » reprit Marlenus, « nous pouvons te couper les tendons parce que tu as tenté de t'enfuir. »

Les yeux de Verna s'emplirent à nouveau de terreur.

C'était vrai. Il n'est pas rare de couper les tendons de l'esclave qui tente pour la deuxième fois de s'évader. J'avais vu des femmes aux tendons coupés, mendiant misérablement dans les rues d'Ar. Ce n'est pas un spectacle agréable.

« Coupez les tendons de l'esclave ! » ordonna Marlenus.

— « Maître ! » hurla Verna. « Maître ! »

D'un geste de la main, Marlenus fit signe au poignard de s'arrêter. Les mots qu'elle venait de prononcer nous stupéfièrent, tous, sauf Marlenus. Elle l'avait appelé : Maître.

Les Chasseurs tenaient toujours l'esclave.

« Je t'en prie, Maître ! » sanglota Verna. « Ne me fais pas de mal ! Ne me fais pas de mal, Maître ! »

— « L'esclave implore ta pitié, » dit un Chasseur.

— « Est-ce vrai ? » s'enquit Marlenus.

— « Oui, Maître, » sanglota Verna. « Je t'appartiens. Je suis à toi. Je suis ton esclave. J'implore ta pitié. J'implore ta pitié, Maître. »

— « Lâchez-la, » dit Marlenus. Le Chasseur rengaina son poignard. Les autres lâchèrent la jeune femme. Elle resta à genoux par terre, la tête baissée, les cheveux devant le visage, les épaules et le corps secoués de frissons, tremblante de terreur.

Les autres jeunes femmes étaient également effrayées, les compagnes de Verna, vêtues de leurs peaux de panthères, enchaînées par la cheville gauche. Hura et Mira étaient également secouées.

Verna était brisée. Son orgueil, son obstination, avaient disparu.

Elle regarda Marlenus, comme une esclave regarde son Maître.

Elle comprit alors qu'elle lui appartenait.

D'elle-même, elle se dirigea vers le collier, gisant dans la poussière, que Marlenus avait jeté. Tremblante, elle le ramassa et s'agenouilla devant Marlenus. Elle lui tendit le collier. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Marlenus essuya le collier sur sa manche. On lui apporta une lanière de cuir.

Verna s'assit sur les talons. Elle leva les bras vers Marlenus, les poignets croisés. Elle mit la tête entre les bras.

« Je me soumets, » dit-elle.

Le collier fut refermé sur son cou. Ses poignets furent attachés.

Elle baissa ses poignets attachés et leva la tête vers Marlenus.

« Je t'appartiens, » dit-elle, « Maître. »

Marlenus se tourna vers un subordonné.

« Fais-la laver et peigner, » dit-il. « Et parfume-la. »

Elle baissa la tête.

« Ensuite, mets-lui une Soierie de Plaisir jaune, » ajouta-t-il, « une soie neuve, et attache-lui des clochettes à la cheville gauche. »

— « Oui, Ubar, » dit l'homme.

Marlenus regarda l'esclave à genoux devant lui, la tête baissée.

— « Et fais-lui percer les oreilles, » reprit Marlenus, « et mets-lui des boucles d'oreilles en or, des grosses. »

— « Oui, Ubar, » répéta l'homme.

L'esclave, conquise, ne leva même pas la tête. Son Maître décidait ce qu'il adviendrait d'elle.

— « Et ce soir, » ajouta Marlenus, « quand elle viendra servir dans ma tente, veille à ce qu'elle ait du rouge à lèvres. »

— « Tu seras obéi, Ubar, » dit l'homme. Il se tourna vers Verna. « Viens, Esclave ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle fut emmenée.

Je me souvins du flaminium, dans le poing de Marlenus.

— « Emmenez ces esclaves ! » ordonna Marlenus, montrant les anciennes compagnes de Verna.

Effrayées, enchaînées, elles furent éloignées. Elles savaient toutes que ce qui était arrivé à Verna pouvait fort bien leur arriver, à elles aussi. Je supposai qu'elles prendraient clairement conscience, ce soir-là, de l'anneau qui leur emprisonnait la cheville gauche et de la chaîne qui les attachait à deux pieux.

— « Puis-je partir, Ubar ? » demanda Hura.

Marlenus regarda Hura et Mira. Elles étaient extrêmement conscientes d'être des femmes parmi les hommes.

— « Oui, » acquiesça Marlenus.

Les deux femmes, vêtues de leurs courtes peaux, prirent rapidement le chemin de la porte, qui fut ouverte pour les laisser passer. Dehors, les Panthères les attendaient. Hura, Mira et la bande de Hura disparurent rapidement dans la forêt.

Elles ne restèrent pas longtemps à proximité du camp de Marlenus, Ubar d'Ar.

— « Je crois, Ubar, » annonçai-je, « que je vais bientôt regagner mon navire, sur la rive du Laurius. »

— « Tu peux partir si tu le souhaites, » acquiesça Marlenus, « mais tu peux profiter encore un jour de mon hospitalité. » Il me donna une claque sur l'épaule. « N'avons-nous pas commencé une partie ? »

— « Effectivement, » fis-je avec un sourire. J'avais presque oublié la partie que nous venions à peine de commencer quand nous avons entendu, à la porte, les cris annonçant que Hura ramenait une esclave échappée.

À l'entrée de la tente de Marlenus, je m'arrêtai.

Marlenus me regarda.

« Ubar, » dis-je, « si Verna n'avait pas imploré ta pitié, si elle n'avait pas pleuré et ne s'était pas abandonnée, complètement et totalement, devenant ainsi ton esclave, aurais-tu véritablement mis ta menace à exécution ? »

— « Je ne comprends pas, » dit Marlenus.

— « Lui aurais-tu véritablement fait couper les tendons ? » précisai-je.

— « Bien entendu, » répondit Marlenus. « Je suis Ubar. »

« Quand tu partiras, » dit Marlenus, les yeux fixés sur le plateau, « je souhaite que tu retournes à ton navire. »

C'était à lui de jouer.

— « C'est bien mon intention, » dis-je.

— « Je ne souhaite pas, » ajouta Marlenus, « que tu prennes le chemin d'un point de rencontre dans l'espoir d'y trouver une ancienne citoyenne d'Ar. »

— « Je comprends, » dis-je.

— « En tant que son ancien Ubar, je m'occuperai personnellement de cette affaire, » précisa Marlenus. Elle avait porté atteinte à son honneur. Je n'enviais pas Talena.

— « Quelles sont tes intentions en ce qui la concerne ? » demandai-je.

— « Elle sera gardée à Ar, » répondit-il.

— « Je vois, » dis-je.

Marlenus leva la tête.

— « Chasse-la de tes pensées, » me conseilla-t-il. « Elle n'est pas digne d'un homme libre. »

Je hochai la tête. Il avait raison. Talena, autrefois fille séduisante d'un grand Ubar, déshonorée et reniée, n'était plus rien. Elle n'avait plus de famille. Elle n'avait plus ni statut, ni pouvoir, ni fortune. Elle n'était plus rien. À présent, elle n'avait plus que sa beauté, et celle-ci portait une marque. Même si elle était affranchie, du fait qu'elle était reniée, elle n'aurait plus de caste. La plus humble paysanne de Gor, protégée par les droits de sa caste, lui serait supérieure. Talena, autrefois merveilleuse et belle, n'était plus rien. Elle n'était rien, rien.

Ce n'était plus une Compagne désirable. Ce n'était plus une Compagne acceptable, convenable.

Elle n'était rien.

Marlenus et moi, des Goréens, étions assis face à face devant le plateau.

« Une esclave, » annonça un homme qui se tenait devant la tente.

— « Fais-la entrer, » dit Marlenus, sans quitter le plateau des yeux. Je levai la tête.

Verna était extraordinairement belle. Sa longue chevelure blonde était défaits et coiffée en arrière. Elle portait une Soierie de Plaisir jaune, très courte et diaphane. Elle lui collait à la peau. Des clochettes d'esclave étaient fixées à sa cheville gauche. Je sentis son parfum, délicate odeur torienne, féminine. Elle avait du rouge à lèvres. Elle portait du vin.

C'était une des plus belles esclaves que j'aie jamais vues.

Marlenus leva la tête et la regarda. Son souffle s'accéléra.

« Pose le vin, » dit Marlenus, « et approche. »

La jeune femme obéit.

« Soulève tes cheveux et dégage tes oreilles ! » ordonna Marlenus, « puis tourne la tête d'un côté et de l'autre. »

Verna présenta les boucles d'oreilles, grosses et en or, qui avaient été fixées à ses oreilles. Elles étaient belles.

« Déshabille-toi, » ordonna Marlenus, « et fais-nous face ! »

L'esclave obéit.

Elle se tenait très bien. Elle ne se tenait pas comme l'aurait fait Cara, ou une femme habituée à la caresse de l'homme, mais son attitude montrait qu'elle se savait possédée. Toute résistance avait disparu de ses épaules et de son diaphragme. Les paumes de ses mains elles-mêmes, naturellement, tombaient contre ses cuisses, la paume gauche sur sa marque. On ne lui avait pas appris à se tenir de cette manière. La différence, subtile et intéressante, était la conséquence de l'asservissement qui s'était déroulé pendant l'après-midi. À présent, naturellement, sans s'en rendre compte, elle se tenait comme une esclave. Elle savait à présent qu'elle était devant un homme qui était son Maître sur tous les plans, qu'elle devait être ouverte à lui, son esclave. Elle se tenait comme une esclave parce qu'elle savait, à présent, qu'elle était une esclave et cette certitude s'exprimait, inévitablement, dans son attitude. Il était, à présent, naturel qu'elle se tînt comme une esclave. C'était une esclave.

« Tourne-toi ! » dit Marlenus.

Verna obéit, avec grâce. Elle s'immobilisa, nous tournant le dos.

« Tu vois ? » demanda Marlenus.

— « Oui, » dis-je.

Verna savait qu'elle était belle. En outre, elle savait également que sa beauté était appréciée, avec candeur, par deux hommes libres. Je sentis, dans sa respiration et son attitude, que cela l'excitait. Il était naturel que cela l'excitât, car ce n'était qu'une esclave et elle appartenait à un des hommes présents. Une fille qui porte un collier, dit-on, n'a pas le droit d'avoir des inhibitions.

Nous l'examinâmes.

Elle se tenait sur la plante du pied gauche. La jambe gauche était légèrement, subtilement, fléchie, et la droite était également fléchie, un peu plus que la gauche. Sa tête était légèrement tournée sur la droite, comme si elle voulait regarder par-dessus l'épaule, sans oser le faire. Je remarquai les tendons des jarrets. Ils n'étaient pas crispés. Ils étaient jolis, beaux, souples. Marlenus jouait un Jeu sauvage. J'étais content qu'ils n'aient pas été coupés.

« Tu vois ? » demanda Marlenus.

— « Oui, » dis-je.

— « À présent, elle est prête, » dit Marlenus. « C'est toujours une fille brute, ignorante, mais elle est prête. »

J'acquiesçai.

« Tourne-toi ! » ordonne Marlenus.

— « Oui, Maître, » répondit Verna. Je m'émerveillai. Ses lèvres étaient entrouvertes. Elle regardait Marlenus. Je vis sa respiration. Elle était excitée. Les filles qui portent un collier n'ont pas le droit d'avoir des inhibitions. Simplement, debout devant son Maître, portant son collier, elle était visiblement excitée. Je pouvais à peine imaginer la violence désespérée de ses réactions, si Marlenus daignait la toucher.

— « Te sens-tu prête, » demanda Marlenus, « à servir comme une esclave ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Oui, Maître ! »

— « Habille-toi ! » dit Marlenus.

Chancelante, les larmes aux yeux, elle obéit.

Marlenus avait reporté son attention sur le plateau.

« Le Constructeur de l'Ubara à la Neuvième du Constructeur de l'Ubara, » annonça Marlenus. Il déplaça la pièce.

Je répondis par le Scribe à la Deuxième du Constructeur de l'Ubara.

Marlenus leva la tête. Il regarda la jeune femme d'un air absent.

« Sers-nous du vin ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » fit-elle.

Je regardai le plateau.

Je m'interrogeai sur les femmes. Il semble, en réalité, qu'elles aiment les hommes tendres, aimants, qui les traitent avec beaucoup de considération et de sollicitude. Pourtant, dans leurs rêves, il semble qu'elles se trouvent contraintes de céder, totalement, à des Maîtres féroces et dominateurs qui, avec insolence et cruauté, bien que, souvent, avec une courtoisie et une tendresse ironiques, arrachent à leur corps, en quelques heures, la moindre réaction sensuelle dont leur corps est capable, des hommes puissants, des Guerriers qui, patiemment, ne leur permettent aucun bouclier, ne leur permettent pas de garder quoi que ce soit, ne leur permettent pas de sauver la moindre parcelle de leur honneur, les forcent à se donner totalement, désespérément, à se soumettre sans concession. La culture goréenne, bien entendu, diffère de la culture terrienne. Sur Gor, pour le meilleur ou pour le pire, la réalité dans laquelle une femme, terrifiée, risque de se trouver, n'est guère différente de celle de ses rêves effrayants de la Terre mais, sur Gor, ce n'est pas un rêve ; c'est aussi réel que l'acier des menottes d'esclave et la caresse impérieuse du Maître.

Je regardai Marlenus d'Ar.

Il ne pensait qu'à la partie, toute son attention étant concentrée sur le plateau. Je n'y avais guère réfléchi, jusque-là, mais je me rendis compte qu'il devait plaire énormément aux femmes. Il était large d'épaules et puissant. Il était féroce et extrêmement intelligent. Il était aussi insolent, rugueux et beau que les crevasses des puissants Voltaï. Il était inflexible ; il était fort ; il était riche ; il gouvernait des cités et des hommes ; c'était un Tamier, Maître des grands rapaces de selle de Gor. Il avait pris et possédé de nombreuses femmes. Il semblait être naturellement Maître de la chair féminine. De nombreuses femmes, simplement en le voyant, éprouvaient spontanément le désir de se donner à lui. À Ar, j'avais connu des beautés de haute naissance qui le suppliaient de leur mettre son collier.

« L'Ubara à la Quatrième de l'Ubara, » annonça Marlenus.

Je mis le Médecin de l'Ubara à la Sixième de mon Ubara, l'interposant entre l'Ubara et la Pierre du Foyer.

Nous la regardâmes, Marlenus et moi, servir du vin. Elle ne le servait plus comme avant. Elle était agenouillée, la tête baissée, les cheveux tombant sur le visage. Je voyais la différence à ses épaules. C'était une esclave qui servait du vin aux Maîtres. On voyait quelle

était possédée, magnifiquement, dans sa manière de servir.

Je vis son collier, étincelant, autour de son cou.

Marlenus me regarda et sourit. Je hochai la tête. Verna était une esclave.

Elle leva les yeux vers lui, désespérément.

« Plus tard, » dit Marlenus. « Je dois terminer cette partie. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Elle se retira, s'agenouilla et regarda. Elle fixait le plateau mais je vis qu'elle ne comprenait pas le jeu. Ce n'était, pour elle, que des pièces. Pourtant, elle percevait la lutte.

Parfois, elle quittait le plateau des yeux. Elle respirait profondément. Ses poings se fermaient et s'ouvraient. Une pellicule de sueur luisait sur son corps. La soie collait plus étroitement à sa peau. Elle rejeta la tête en arrière. Ses cuisses bougèrent. Elle était dans les tourments de son besoin, souvent visibles chez l'esclave.

« Tarnier à la Sixième de l'Ubara, » annonça Marlenus. Il mit son Tarnier à la Sixième de son Ubara, la Quatrième de mon Ubara.

« Capture de la Pierre du Foyer, » annonça Marlenus.

J'étais écrasé.

Je haussai les épaules. Je me levai.

Les yeux de Verna brillaient. J'avais été battu, largement, par son Maître. Elle ne savait pas jouer, mais elle avait compris. Elle le lut dans l'attitude de Marlenus, la rapidité avec laquelle il avait joué, son insolence à s'emparer des pièces, sa vigueur et son insolence. Marlenus avait joué avec férocité, précision et clarté. J'avais succombé à son attaque, trébuchant et pris de vertige devant lui. Je ne pouvais me défendre. Je n'avais rien pu faire. Il m'avait écrasé.

Cela, Verna l'avait compris. Elle ne pouvait le quitter des yeux.

Marlenus écarta le plateau et la regarda. Il en avait à présent terminé avec les affaires d'hommes et était disposé à s'occuper d'elle, une femme.

J'allai dans un coin de la tente.

« Déshabille-toi, » dit Marlenus, « et viens dans mes bras ! »

Verna retira sa soie d'esclave et la laissa tomber. Il était assis, les jambes croisées, et elle rampa vers lui, tremblante. Il la prit et la mit en travers de ses genoux, appuyée sur son bras gauche. Elle le regarda, vulnérable, impuissante. Sa main droite était sur la cuisse, couvrant sa marque. Les clochettes d'esclave, fixées à sa cheville gauche, tintaient légèrement.

« Tu sembles être une femme, » dit Marlenus.

— « Je suis une femme, » dit Verna.

— « Es-tu libre ? » demanda Marlenus.

— « Non, » souffla-t-elle. « Je suis une esclave. Je suis ton esclave. »

De la main, Marlenus lui fit tourner la tête d'un côté et de l'autre. Ses cheveux étaient en arrière.

— « Ce sont de jolies boucles d'oreilles, » dit-il.

Je voyais, depuis l'autre côté de la tente, les ombres minuscules aux endroits où les minces fils d'or perçaient la chair tendre de ses lobes.

Elles étaient effectivement belles.

— « Oui, » souffla Verna, humble fille aux oreilles percées, dans les bras de son Maître.

— « Est-ce qu'elles te plaisent ? » demanda Marlenus.

— « Oui, » souffla Verna. « Elles m'excitent. Elles m'excitent en tant que femme. »

— « C'est une de leurs raisons d'être, » releva Marlenus.

Elle voulut, délicatement, lever les lèvres vers les siennes mais, de la main, il l'empêcha

de lui toucher les lèvres.

« Aimes-tu ton rouge à lèvres ? » demanda Marlenus.

— « Oui, » souffla-t-elle. « Oui, Maître. »

— « Il t'excite également, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Comment cela se fait-il ? » s'enquit-il.

— « Comme les boucles d'oreilles, » souffla-t-elle, « il me fait prendre conscience de ma féminité, de mon asservissement. »

— « Tu es femme et esclave, » dit Marlenus.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Je sais. J'ai compris. »

Puis, avec la main droite, il lui répandit les cheveux sur le visage et la bouche, et il l'attira contre lui, posant ses lèvres sur les siennes à travers les cheveux.

Ce fut un baiser brutal, le premier baiser qu'il posait sur les lèvres de son esclave, un baiser dans lequel, intentionnellement, il ne lui était pas permis de jouer un rôle, à part la meurtrissure ressentie dans sa chair. Quand il la repoussa, elle avait du sang sur la bouche et la peur dans les yeux. À présent, elle avait peur de lui, terriblement peur. Mais il la mit sur le dos, rapidement, calmement, et sa main courut sur son corps. Puis, bien que ses yeux exprimassent toujours la peur, son corps, comme par sa propre volonté, sursauta sous les caresses, celles de son Maître. Son corps, comme par sa propre volonté, obéissait à la caresse de Marlenus. Puis elle cria :

« Oh, oui, Maître, oui ! » Sa tête était rejetée en arrière. Ses yeux étaient fermés. Elle se tordait. « Je t'aime, Maître, » sanglota-t-elle. « Je t'aime ! »

— « Demain, » dit Marlenus, « tu mettras un talender dans tes cheveux. »

— « Oui, Maître ! » cria-t-elle. « Je le ferai. Je le ferai ! »

Je sortis discrètement de la tente. Je me retournai une fois. Je vis, dans un coin, un petit vase de flaminiums écarlates, à cinq pétales.

Tandis que je marchais dans le noir, j'entendis les cris de joie de Verna. J'entendis, également, le tintement des clochettes d'esclave. Elles étaient fixées à sa cheville gauche. On ne pouvait les retirer, sauf avec une clé que détenait Marlenus.

« Je t'aime, Maître ! » criait-elle. « Je t'aime. Je ne peux pas m'en empêcher. Je t'aime, Maître ! Je t'aime, mon Maître ! »

J'étais jaloux de la femme de Marlenus, Verna. Elle était très belle et deviendrait une esclave exceptionnelle. Je pensai à Sheera. Son souvenir avait souvent traversé mes pensées. Je lui avais dit que je la vendrais à Lydius. Je ne le ferais peut-être pas. Je m'aperçus que Sheera me manquait. Je me traitai d'imbécile. Ce n'était qu'une esclave. Mais cette esclave ne manquait pas de promesses. Je me souvins d'elle, dans mon abri, près de la *Teseophone*, dans le noir, et le lendemain. Elle n'était pas désagréable. Peut-être, avec un peu d'éducation, pourrait-on en tirer quelque chose. Je me souvins qu'on disait que les Panthères, une fois conquises, faisaient d'excellentes esclaves.

Couché dans le noir, enroulé dans mes couvertures, j'entendais, au loin, les cris de plaisir de Verna.

Je rejetai mes couvertures. Je traversai le camp en direction de la Chaîne des compagnes de Verna, vêtues de leurs peaux, enchaînées par la cheville gauche, la chaîne étant fixée à deux pieux.

Elles dormaient par terre. Marlenus m'avait dit que je pouvais prendre n'importe quelle femme, à l'exception de Verna.

Je regardai la Chaîne jusqu'au moment où j'en trouvai une qui me plut.

Elle avait un corps doux, de larges épaules et les cheveux noirs, comme Sheera.

Je m'agenouillai près d'elle et lui posai la main sur la bouche. Elle se débattit en vain. Je la tenais. Ses yeux, au-dessus de ma main, étaient terrifiés.

« Tais-toi ! » lui ordonnai-je.

Puis je retirai ma main. Elle me regarda.

Je pris ses peaux par les épaules et les fis glisser le long de son corps, les laissant autour de sa cheville gauche, à l'endroit où elle était attachée à la chaîne.

Elle tendit les bras vers moi, m'offrit ses lèvres. Je la serrai doucement, puis la caressai. Je sentis ses lèvres sur les miennes.

« Ne fais pas de bruit, » murmurai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Oui, Maître. »

L'aube était presque là quand je la quittai. De temps en temps, j'avais dû lui couvrir la bouche avec la main.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demandai-je.

— « Rena, » souffla-t-elle.

— « C'est un joli nom », dis-je, « et tu es une jolie esclave. »

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

Je regagnai mes couvertures dans l'espoir de dormir une ahn avant que le camp s'éveille.

Je regardai les lunes. Je pensai à Sheera. Oui, je ne pensais pas que je la vendrais à Lydius.

Je me souvins d'elle le jour où elle était enchaînée à la barre métallique, à Lydius. Déjà, je la désirais. Et je me souvins d'elle dans la cale de la *Tesephone* et, plus tard, au camp, dans mon abri proche de la *Tesephone*, cette nuit chaude, et le jour doux qui suivit.

En rentrant, je ne me hâterais pas de la vendre. C'était une esclave juteuse et très intelligente. Elle n'était pas dénuée d'intérêt. J'étais plutôt content qu'elle portât mon collier.

Je me souvins qu'on disait que les Panthères, une fois conquises, étaient d'excellentes esclaves.

Cela me parut vrai.

Je m'enroulai dans mes couvertures et m'endormis. Le lendemain matin, il me faudrait prendre le chemin de la *Tesephone*.

JE REGAGNE MON CAMP SUR LES RIVES DU LAURIUS

MES sentiments étaient très mêlés tandis que je marchais, dans la haute futaie, en direction des rives du Laurius.

J'avais laissé mes hommes au camp de Marlenus, Arn et ses hors-la-loi ainsi que les cinq hommes de la *Tesephone*. J'avais envie de voyager seul. Ils me suivraient deux jours plus tard.

J'avais mes armes, même le grand arc, retrouvé au camp de Verna.

J'étais arrivé dans les forêts riche d'orgueil et de plans. Je voulais, sous le nez de Marlenus, de préférence au moyen d'un échange, prendre Talena, afin de me venger du fait qu'il m'avait banni d'Ar, de retrouver Talena, d'augmenter ma gloire, de faire mes premiers pas en direction des sommets politiques de Gor car, avec une telle femme à mes côtés, rares seraient les portes et les Cylindres qui ne s'ouvriraient pas devant moi et, simple Marchand de Port Kar, j'aurais pu gravir sans encombres l'escalier de l'influence et du pouvoir. D'un seul coup, la Compagnie d'une telle femme, combinée à ma position et aux richesses que je possédais à Port Kar, aurait fait de moi un des hommes les plus importants de Gor.

Je souris.

Je savais que les hommes d'origine modeste, possédant beaucoup d'ambition et de talent, s'alliaient souvent avec des femmes de haute naissance pour asseoir leur fortune et réaliser leurs desseins. Ces alliances, qui font partie de leurs plans, les élevaient à des niveaux où leurs talents et leur énergie pouvaient pleinement s'exprimer, des niveaux qui, autrement, leur auraient été interdits par les groupes et familles dominants, jaloux de leurs intérêts et cherchant à les protéger. Les familles dominantes et puissantes intègrent ainsi des nouveaux venus énergiques et intelligents qui, en échange d'un statut et de possibilités, lorsqu'ils sont alliés à de telles familles, contribuent à la prédominance de ces familles au sein de la société. Les structures humaines sont des structures de groupe et des groupes fermés, conscients de leurs intérêts, cependant assez ouverts et intelligents pour intégrer une certaine quantité, soigneusement sélectionnée, de sang nouveau et énergique, dominant la société. Beaucoup de gens ignorent l'existence de ces groupes car ils sont rarement identifiables, sauf dans les lignes de relations et de connexions sociales. Les grandes familles d'une cité constituent souvent un ou plusieurs groupes de ce type, groupes parfois concurrents. Quand la cité tombe, les filles de ces familles sont avidement recherchées par les Marchands d'Esclaves. Leur premier devoir, nues et portant un collier, est de servir les conquérants au festin de la victoire. Par la suite, elles sont généralement données aux officiers supérieurs ou aux hommes qui se sont distingués pendant la prise de la cité, parfois à l'individu qui a conduit l'assaut au terme duquel la porte est tombée, parfois au premier homme sur les remparts de la cité ou bien à celui qui a capturé un membre du Conseil de la cité. Dans ce dernier cas, si le

Conseiller a une fille, il est fréquent qu'elle soit donnée à l'homme qui a capturé son père.

Naturellement, je n'étais qu'un Marchand.

Je ris.

Avec la fille d'un Ubar à mes côtés, rares auraient été ceux qui auraient osé se rappeler que je n'étais pas de Haute Caste. Et, avec une telle femme à mes côtés, de nombreuses cités se seraient certainement disputé l'honneur de m'inscrire comme Guerrier, de Haute Caste, dans leurs rouleaux.

La Compagnie de la fille de Marlenus, Ubar des Ubars, m'aurait certainement beaucoup apporté. J'avais besoin de beaucoup.

J'étais déjà riche et puissant, mais mon pouvoir politique ne s'étendait pas au-delà de Port Kar. Et, à Port Kar, mon pouvoir politique se limitait, strictement, à ma voix au Conseil des Capitaines. Je n'étais même pas le Premier Capitaine du Conseil. Ce poste était occupé par Samos.

Ces dernières années, à Port Kar, depuis que j'avais abandonné le service des Prêtres-Rois, mes ambitions avaient grandi. Le pouvoir économique et le pouvoir politique sont comme le pied gauche et le pied droit. Pour avancer véritablement, pour monter, on a besoin des deux. Mes entreprises commerciales avaient assuré ma fortune. La Compagnie de Talena, rendant des milliers d'alliances possibles, aurait aisément fait de moi un des hommes les plus splendides et les plus puissants de Gor.

Qui pouvait dire quels sommets aurait pu atteindre le fauteuil de Bosk ?

J'eus un rire amer. J'avais conduit mon orgueil et mes plans dans les forêts du Nord.

Mes efforts étaient restés pratiquement vains. On rirait de moi.

Mes hommes et moi, nous avons été capturés par les Panthères. Nous avons été abusés et pris au piège. Bien que nous soyons des hommes, nous étions tombés entre les mains des femmes. Nos crânes, en symbole d'humiliation, avaient été rasés par nos ravisseuses. Chacun d'entre nous, y compris le puissant Bosk, avait une bande de cinq centimètres de large sur la tête, du front à la nuque, indiquant clairement par qui ils avaient été capturés dans les forêts.

Mes hommes et moi, nous aurions été violés et vendus, sans autre forme de procès, si nous n'avions pas été sauvés par le grand Marlenus, Ubar des Ubars.

Verna était une femme rude, orgueilleuse, forte, défiante, dure, magnifique, détestant les hommes. Puis elle était tombée entre les mains de Marlenus d'Ar, à qui cette personnalité déplaisait. Il avait joué un Jeu sauvage, l'écrasant, la transformant en esclave. Verna était à présent une propriété susceptible d'être marchandée, vendue ou achetée par n'importe quel homme libre. Néanmoins, paradoxalement peut-être, elle était joyeuse de s'être découverte elle-même, ainsi que son sexe et son corps. Peu importait qu'elle ait été contrainte à cette découverte. Elle avait trop longtemps combattu et nié sa féminité. En tant qu'esclave, cela ne lui serait plus permis. Elle avait été une Panthère féroce, détestant les hommes, hostile. Marlenus l'avait caressée. Elle était dorénavant féminine, totalement féminine, débloquée, ouverte, esclave conquise, sans défense, aimante.

Je me demandai, comme Verna l'avait fait par deux fois avant moi : Marlenus, es-tu toujours victorieux ?

À présent, je regagnais la *Tesephone*, sans Talena, sans rien.

Marlenus, comme c'était son droit puisqu'elle était une ancienne citoyenne d'Ar, la libérerait et la renverrait, vêtue de Robes de Dissimulation simples, humiliée, dans sa cité d'origine.

Elle était reniée.

Elle n'était plus rien.

Elle n'avait que sa beauté, et celle-ci était marquée.

La Compagnie d'une telle personne, du point de vue d'un individu important, était impensable. Il en résulterait un équivalent de l'ostracisme. Avec une telle Compagne, on pouvait seulement être riche. La Compagnie d'une telle personne, une ancienne esclave, sans caste ni famille ni position serait, politiquement et socialement, une erreur grossière et impardonnable.

Je pensai aux filles d'Ubars. Il était dommage que Marlenus, le grand Ubar, n'ait pas de fille. S'il en avait eu une, elle aurait été idéale.

On disait que Lurius de Jad, Ubar de l'île de Cos, avait une fille issue d'une Compagnie depuis longtemps dissoute. On disait que Phanius Turmus, de Turia, avait deux filles. Elles avaient été autrefois asservies par les Tuchuks mais étaient, à présent, libres. Elles avaient été rendues, bien que toujours enchaînées comme des esclaves, en signe de bonne volonté, par Kamchak, Ubar San des Peuples des Chariots. Turia était surnommée l'Ar du Sud.

Cos et Port Kar, naturellement, sont ennemies, mais si le Prix de Compagnie offert à Lurius était suffisant, je ne pensais pas qu'il hésiterait à me donner sa fille. L'alliance, bien entendu, n'altérerait en aucun cas la situation politique entre les deux cités. Lurius pouvait disposer de sa fille à sa convenance. Elle n'avait peut-être pas envie de venir à Port Kar mais, dans un tel cas, les sentiments d'une fille n'entrent pas en ligne de compte. Certaines femmes de haute naissance sont moins libres que les esclaves les plus soumises.

Clark de Thentis avait une fille, mais il n'était pas Ubar. Il n'était même pas de Haute Caste. C'était, également, un Marchand. En fait, de nombreux Marchands importants avaient des filles, notamment le plus gros Marchand de Teletus et celui d'Asperiche. En réalité, ces deux individus m'avaient déjà fait proposer, au cours de l'année écoulée, la Compagnie de leur fille, mais j'avais refusé d'en discuter.

Je voulais une femme de Haute Caste.

Je pourrais certainement avoir Claudia Tentia Hinrabria, de la Caste des Constructeurs, qui avait été la fille de Claudius Tentius Hinrabijs, autrefois Ubar d'Ar, mais elle était à présent sans famille. Marlenus, dans le palais de qui elle résidait, aurait probablement veillé, dans sa générosité, à ce qu'elle accepte ma proposition. Je me souvins qu'elle avait été esclave et que, dans certaines circonstances, dans la Demeure de Cernus, je l'avais vue sans voiles. Toutes choses égales, je préférais, naturellement, une belle Compagne. Claudia, me souvins-je avec plaisir, était belle. En outre, ayant été esclave, elle connaîtrait des délices qu'il n'est pas toujours possible d'obtenir d'une femme libre et ignorante. Une femme qui a été esclave, incidemment, souhaite souvent être embrassée et caressée à l'ombre de l'anneau d'esclave. Pourquoi, je l'ignore. La beauté d'une Compagne, naturellement, n'est pas tellement importante. La famille et le pouvoir le sont. Dans une Demeure telle que celle de Bosk, il y a toujours de belles esclaves, désireuses de plaire, espérant toutes devenir Première Fille. Mais je renonçai à Claudia Tentia Hinrabria. Les Hinrabiens, à l'exception d'elle-même, avaient disparu. Ainsi elle était, en réalité, de Haute Caste mais sans famille.

Plusieurs seigneurs du Torvaldsland avaient des filles, mais il s'agissait, en général, de femmes primitives et ignorantes. En outre, aucun seigneur ne disposait d'un pouvoir important au Torvaldsland. Il n'était pas rare que la fille d'un seigneur de ce pays désolé, à l'arrivée d'un soupirant, vienne des pâturages, où elle garde les verrs de son père.

Il y avait d'autres Ubars, au sud, mais leurs royaumes étaient souvent petits et enclavés. Ils avaient peu de pouvoir politique en dehors de leurs frontières.

Il me paraissait évident qu'il me fallait prendre pour Compagne une fille d'Ubar ou d'Administrateur, mais rares étaient celles qui convenaient. De nombreux Ubars et

Administrateurs ne souhaitaient sans doute pas allier leur Demeure à celle d'un Marchand. Cette idée m'irrita.

L'orgueil goréen est profond.

Peut-être devrais-je me fixer sur la fille de Lurius de Jad, Ubar de Cos. Elle était fille d'Ubar et il la céderait certainement, si le Prix de Compagnie était assez séduisant.

L'idéal, naturellement, aurait été que Marlenus d'Ar, l'Ubar le plus puissant, eût une fille. Mais il n'avait pas de fille. Il l'avait reniée.

La fille de Lurius de Jad était une possibilité. Je pourrais probablement l'acheter.

Mais le moment de penser à la Compagnie n'était peut-être pas encore venu.

Je pouvais attendre. J'étais patient.

J'étais furieux !

Je n'avais pas réussi à sauver Talena. Elle avait été reniée. Mes hommes et moi, nous étions tombés aux mains des Panthères. Nous aurions été violés et vendus, si nous n'avions pas été sauvés par l'incomparable Marlenus d'Ar. C'était entre ses mains que Verna et ses compagnes étaient tombées. Il l'avait capturée et conquise, lui disant même, avec superbe et insolence, quand mettre un talender dans ses cheveux. Il chassait et se distraitait tandis que mes hommes et moi, ses invités, partagions son hospitalité, profitant de ses largesses. Il m'avait battu, irrémédiablement, au Jeu. Et, quand il en aurait envie, il libérerait Talena et la renverrait à Ar.

Et, mes hommes et moi, nous retournerions à nos affaires, les mains vides, la bande rasée, humiliante, des Panthères sur le crâne. Pourquoi n'avions-nous pas été violés et vendus ? Parce que nous avions été sauvés par Marlenus, le grand Ubar, l'Ubar des Ubars !

Il nous avait sauvés.

Nous partirions, risibles, les mains vides, tandis qu'il rentrerait à Ar en Ubar victorieux, ayant une nouvelle fois gagné. Nous n'aurions rien. Lui aurait les acclamations et la gloire. Le déshonneur de Talena ne l'affecterait même pas puisqu'il avait coupé les liens qui l'unissaient à elle. Mais, dans sa générosité, il la libérerait, la ramènerait à Ar et lui permettrait de vivre, séquestrée, dans son palais.

Ubar noble et grand !

Et qui se souviendrait de Talena, et de son déshonneur, quand Marlenus, monté sur un puissant tharlarion, aurait défilé en triomphe dans les rues d'Ar, parmi les Panthères, dans de petites cages suspendues à des poteaux portés par des Chasseurs, et, marchant près de sa monture, nue et enchaînée à son étrier, leur ancien chef, Verna, devenue simple esclave.

Marlenus, me demandai-je, es-tu toujours victorieux ?

Comme cet homme était grand ! Comme je me sentais petit à côté de lui ! Je commençai à haïr Marlenus, Ubar d'Ar !

Il ne me restait pratiquement plus, à présent, qu'à regagner Port Kar. Je n'étais plus loin de la *Tesephone*.

Marlenus, apparemment, était toujours victorieux, avait toujours de la chance. Apparemment, il ne faisait jamais de mauvais calculs.

Il n'avait pas fait un mauvais calcul, avec Verna et sa bande. À présent, elles étaient ses esclaves. Et qui oserait s'opposer à un tel homme ? Qui pouvait-il craindre ? Qui pourrait être digne d'être considéré comme dangereux dans les calculs d'un tel Guerrier, d'un tel Ubar ?

Marlenus ne faisait jamais de mauvais calculs.

J'étais de plus en plus pressé de retrouver la *Tesephone*. Mon trajet solitaire dans la forêt, la fureur et la férocité de mes pensées, m'avaient fait du bien.

Je permettrais à mes hommes, pendant quelques instants, de regarder mes cheveux, et

d'en rire car, autrement, ce serait dur pour eux, terriblement dur. Puis, quand la tension aurait disparu, je réaffirmerais mon autorité de Capitaine. Si l'un d'entre eux osait la mettre en doute, je réglerais le problème par l'épée.

Mais personne n'oserait la mettre en doute. Je connaissais cet équipage. Il était composé d'hommes exceptionnels, d'hommes de valeur.

J'avais envie de revoir la délicieuse Tina, à la main agile, Cara, la belle esclave de Rim et, surtout, une ancienne Panthère, une jeune femme fière, au corps tendre et aux cheveux noirs, qui portait mon collier, qui s'était abandonnée dans mes bras et dont le nom était Sheera.

J'avais envie de revoir Thurnock, et Rim qui était retourné à la *Tesephone* avec Grenna, la jeune femme que j'avais capturée dans la forêt, qui occupait un rang élevé dans la bande de Hura. À son arrivée à la *Tesephone*, elle aurait été marquée et mon collier lui aurait été passé au cou. Puis elle aurait été soignée, comme on soigne les blessures d'une esclave, avec efficacité et rudesse. Elle avait de jolies jambes. Je me dis que la tunique d'esclave lui irait bien. Je la donnerais peut-être à Arn quand, le surlendemain, en compagnie de mes hommes, il arriverait à la *Tesephone*, venant du camp de Marlenus.

Ensuite, nous descendrions le courant, accosterions à Laura, irions jusqu'à Lydius, resterions deux jours à Lydius, afin que les hommes puissent se détendre, puis regagnerions Port Kar.

Je souris intérieurement. Je me souvins qu'il devait y avoir, au camp, quatre Esclaves de Taverne. J'avais envoyé Rim les louer à Laura. Il les avait louées à un tenancier de taverne de Laura, un certain Hesius. Selon Rim, les jeunes femmes étaient très belles. Je ne les avais pas encore vues. J'accélérai le pas. J'avais hâte de les voir.

Tout en marchant rapidement vers le camp, je serrais le grand arc dans la main. Mon épée, dans son fourreau, était suspendue à mon épaule gauche. À la ceinture, j'avais un poignard ; sur la hanche, dans un carquois de peau de verr, j'avais dix-neuf longues flèches de bois de Tem, à pointe d'acier, à l'empennage de plumes de mouettes du Vosk.

Les Esclaves de Taverne sont généralement jolies. Je me souvins de Tana, une Esclave de Taverne rencontrée à Lydius. C'était une jolie fille, un bel exemple, avec ses clochettes et ses soieries, de ce type d'esclave.

Bizarrement, Hesius n'avait pas demandé de caution en échange de ses esclaves, afin de s'assurer qu'elles lui seraient rendues. C'est seulement à ce moment-là que cela me parut bizarre. Il ne nous connaissait certainement pas. En outre, en réfléchissant à la question, je me souvins que le prix de la location paraissait très bas, surtout pour de belles filles, à en croire Rim. Les prix, apparemment, étaient bas à Laura. J'étais prêt à le croire. Cependant, les prix étaient-ils aussi bas ? Était-il possible qu'ils le fussent ? Soudain, ma main blanchit sur le grand arc. Je m'arrêtai et le tendis. Je sortis une flèche du carquois. J'encochai la flèche. Je me sentais très froid et dur, bien que je fusse furieux. Nous avions été stupides. Je me souvins avec une compréhension féroce, une compréhension aussi brutale et féroce que la foudre tombant sur le Torvaldsland, que cet Hesius, le tenancier de taverne de Laura, avait, sans supplément, en signe de bonne volonté, envoyé du vin avec les femmes.

Intérieurement, je hurlai de rage.

Les hommes de Tyros !

Stupidement, me consacrant entièrement à la recherche de Talena, oubliant tout le reste, je n'avais pas tenu compte d'eux.

J'approchai très prudemment du camp de la *Tesephone*. Ombre parmi les ombres, silencieux, entre les branches, je regardai le camp.

La palissade que nous avions construite autour du camp avait été brisée et jetée à terre.

Ici et là, gisaient les cendres des feux de camp. Il y avait des débris, sur le site du camp. Le sable, par endroits, était creusé, comme si on s'était battu. Il y avait également, dans le sable, la tramée profonde d'une quille, aboutissant au fleuve.

Mes hommes, les esclaves, la *Tesephone*, avaient disparu. Je serrai les poings, posai le front contre la branche verte derrière laquelle j'étais caché.

JE RETOURNE DANS LA FORÊT

JE desserrai les poings. Je levai le front de la branche contre laquelle je l'avais posé.

Moi, Bosk de Port Kar, je n'étais pas content.

Il y avait certainement des hommes de Tyros, dans les environs, attendant toute personne susceptible de revenir au camp.

Je décidai que j'avais envie de voir ces hommes. Je ne souhaitais pas les laisser derrière moi.

Je m'assis sur les feuilles et attendis.

En fin d'après-midi, je les vis ; ils étaient onze et se dirigeaient vers le camp, sur la rive, en aval, comme s'ils venaient de Laura.

Ils marchaient tranquillement. Ils étaient stupides.

J'avais approché très prudemment du camp de la *Tesephone*. J'avais été une ombre parmi les autres, silencieuses. Ils n'avaient pas posté de sentinelles.

L'un d'entre eux avait une bouteille.

Ils ne connaissaient pratiquement pas les forêts. C'était leur malheur. Je constatai, lugubrement, qu'il y avait quatre femmes avec eux. Elles étaient attachées les unes aux autres par le cou, avaient les mains liées dans le dos. Les femmes riaient et plaisantaient avec les hommes. Elles étaient vêtues de soie jaune. Il s'agissait vraisemblablement des Esclaves de Taverne de Laura.

Elles avaient participé à la prise de mon camp par surprise. On leur avait vraisemblablement demandé de veiller à ce que tous les hommes boivent le vin qui avait été envoyé avec elles. Elles étaient certainement au courant du complot. Elles avaient pris part à sa réalisation. À présent, charmantes et attachées, elles aguichaient les hommes de Tyros et plaisantaient avec eux. Elles étaient jolies.

Je voulais affronter les hommes de Tyros. J'allais jusqu'au camp et m'immobilisai devant eux.

Pendant un instant, ils furent pétrifiés en me voyant, debout à environ cent cinquante mètres d'eux, les regardant.

Les femmes furent écartées.

Les hommes dégainèrent leurs épées et se précipitèrent, me chargeant. Ils étaient stupides.

De près, la flèche de bois de Tem peut transpercer une poutre de dix centimètres d'épaisseur ; à deux cents mètres, elle peut clouer un homme à un mur ; à quatre cents mètres, elle peut tuer un gros bosk en pleine course ; on peut tirer dix-neuf flèches en une ehn goréen, environ quatre-vingts secondes terrestres ; un bon archer, mais pas exceptionnel, doit être capable de placer ces dix-neuf flèches en une ehn dans une cible de la taille d'un

homme, consécutivement, chaque coup étant mortel, à deux cent cinquante mètres.

Poussant le cri de guerre de Tyros, l'épée levée, ils coururent sur le sable et les galets de la rive septentrionale du Laurius.

Ces hommes ne connaissaient que l'arbalète.

Ils couraient vers moi comme je voulais qu'ils le fassent, près du bord du fleuve, en ligne droite, loin des arbres.

Leurs cris me parvinrent, exigeant ma reddition. Ils ne savaient pas qui chassait.

J'avais les jambes écartées ; mes talons étaient alignés sur la cible ; mes pieds et mon corps étaient perpendiculaires à la ligne de la cible ; ma tête était nettement tournée sur la gauche ; la première flèche fut tirée jusqu'à la pointe ; les trois demi-plumes de mouettes du Vosk se trouvèrent contre ma mâchoire.

« Rends-toi ! » cria le chef, s'arrêtant à une dizaine de mètres de moi. Il était à la pointe de ma flèche. Il savait que je pouvais le tuer.

« Nous sommes trop nombreux, » dit-il. « Lâche ton arme ! »

Mais je visai son cœur.

« Non ! » cria-t-il. « Attaquez ! » cria-t-il à ses hommes. « Tuez-le ! »

Il se tourna à nouveau vers moi. Son visage était livide. En ligne derrière lui, sur la plage, ses hommes étaient éparpillés. Un seul bougeait encore.

Lorsqu'on chasse, on abat souvent le dernier attaquant en premier, puis le précédent et ainsi de suite. Ainsi, on garde les coups faciles pour la fin, alors qu'il est moins risqué de perdre une proie. En outre, les animaux de tête ne se rendent pas compte que ceux qui les suivent, tombent. Ils ne prennent pas conscience du danger. Ils considèrent comme des flèches perdues des traits qui, en réalité, frappent d'autres individus.

L'homme de Tyros était seul.

Livide, il jeta son épée.

— « Charge ! » lui dis-je.

— « Non, » répondit-il. « Non ! »

— « L'épée ? » m'enquis-je.

— « Tu es Bosk, » souffla-t-il. « Bosk de Port Kar ! »

— « Exact, » fis-je.

— « Non, pas l'épée, » s'écria-t-il. « Non ! »

— « Le poignard ? » demandai-je.

— « Non ! » s'écria-t-il à nouveau.

— « Tu auras la vie sauve, » dis-je, montrant le Laurius d'un signe de tête, « si tu atteins l'autre rive. »

— « Il y a les requins de rivière, » gémit-il. « Les tharlarions d'eau ! »

Je le regardai fixement.

Il pivota sur lui-même et courut vers le fleuve. Je regardai. La chance ne fut pas avec lui. J'aperçus, au loin, un bouillonnement et vis, très loin, la tête étroite d'un requin de rivière, sortant, l'eau glissant dessus, ainsi que sur les nageoires dorsales, noires et triangulaires, et sur les quatre autres.

Je me retournai et regardai la plage. Les Esclaves de Taverne étaient là. Elles étaient pétrifiées par la terreur, pieds nus dans le sable, vêtues de soie jaune, attachées par le cou, les poignets liés dans le dos, horrifiées par ce qu'elles venaient de voir.

Je me dirigeai vers elles et, en hurlant et trébuchant, elles tentèrent de s'enfuir.

Quand je passai près de l'homme de Tyros qui avait bougé, je constatai qu'il était, maintenant, immobile.

Les jeunes femmes s'étaient accrochées à un buisson, moins de vingt mètres derrière les premiers arbres. Tirant sur la lanière de cuir qui les attachait par le cou, je les dégageai et les ramenai sur la plage.

Je les conduisis à l'endroit où le chef des hommes de Tyros était entré dans l'eau.

Les requins faisaient encore bouillonner l'eau, au centre du fleuve.

« À genoux ! » ordonnai-je.

Elles obéirent.

Je récupérai mes flèches et poussai les cadavres des hommes de Tyros dans le Laurius. Il s'agissait de flèches à pointe simple, que l'on pouvait arracher aisément. Je n'eus pas besoin, comme avec la flèche à pointe large, ou la flèche dentelée des Tuchuks, de pousser la flèche de l'autre côté pour la retirer.

Je nettoyai les flèches et retournai près des jeunes femmes, rangeant les traits dans mon carquois.

Elles me regardaient avec terreur, esclaves capturées. Elles avaient participé à la prise de mon camp. Elles étaient au courant du complot. Sans elles, il n'aurait pas pu réussir. Elles savaient probablement beaucoup de choses.

Elles me diraient ce qu'elles savaient.

« Racontez-moi, » ordonnai-je, « ce qui s'est passé dans ce camp, et dites-moi ce que vous savez des actes et des intentions des hommes de Tyros ! »

— « Nous ne savons rien, » dit une des filles. « Nous ne sommes que des esclaves. »

Je savais que, en servant le Paga, elles avaient dû entendre beaucoup de choses.

— « Je souhaite, » dis-je, « que vous parliez. » Mes yeux étaient durs.

— « Nous ne pouvons pas parler, » gémit une des filles. « Nous ne pouvons pas parler. »

— « Espérez-vous que les hommes de Tyros vous protégeront ? » demandai-je.

Elles se regardèrent, inquiètes.

Puis, tandis qu'elles étaient à genoux, bien droites, je leur retirai leurs Soies de Plaisir. Puis, à leur stupéfaction, je leur déliai les poignets. Néanmoins, je les laissai attachées les unes aux autres par le cou.

« Debout ! » leur ordonnai-je.

Elles obéirent.

J'avais détendu l'arc. Je sortis mon épée de son fourreau. De ma lame, je montrai l'eau.

Elles me regardèrent avec horreur.

« Entrez dans l'eau, » leur enjoignis-je. « Nagez ! »

— « Non ! Non ! » hurlèrent-elles. Elles se jetèrent devant moi sur le sable, les cheveux sur ma sandale.

— « Nous sommes des femmes ! » cria l'une d'entre elles. « Nous sommes des femmes ! »

— « Aie pitié de nous ! » cria une autre. « Nous ne sommes que des esclaves ! »

— « Je t'en prie, Maître, » sanglota une autre. « Ne nous tue pas ! »

— « Nous sommes des femmes et des esclaves, » sanglota la quatrième. « Fais de nous tes femmes et tes esclaves ! Fais de nous tes femmes et tes esclaves ! »

— « Soumettez-vous ! » ordonnai-je.

Elles s'agenouillèrent devant moi, assises sur les talons, la tête baissée, levant les bras, poignets croisés, comme pour être attachées.

— « Je me soumets, » dirent-elles chacune à son tour.

Il était inutile de les attacher. Il était inutile de leur mettre un collier. Il était même inutile qu'elles aient parlé. La position de soumission en elle-même, prise par elles devant moi, faisait d'elles mes esclaves.

À présent, elles m'appartenaient.

— « Esclave, » fis-je à la première jeune femme, une brune, « pose le front sur le sable et parle ! »

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Nous étions les esclaves de Hesius de Laura, » sanglota-t-elle. « Nous sommes des Esclaves de Taverne. Notre Maître s'est entendu avec Sarus, Capitaine de la *Rhoda* de Tyros. Nous devions être louées au camp de Bosk de Port Kar. Nous devions servir du vin. Ensuite, les hommes de Tyros devaient attaquer le camp. »

— « Tais-toi ! » lui ordonnai-je. Je regardai la deuxième femme, une blonde. « Pose le front sur le sable, » dis-je, « et parle ! »

Elle posa sa jolie chevelure sur le sable.

— « Le plan s'est correctement déroulé, » reprit-elle. « Nous avons servi du vin à tout le monde et même, en secret, aux esclaves du camp. Moins d'une ahn plus tard, tout le monde était inconscient. Le camp était à nous. »

— « Assez ! » dis-je. « Toi, » ajoutai-je à l'intention de la troisième, une rousse. « Parle ! »

Elle posa également le front sur le sable et parla, rapidement, tremblante, les mots se bousculant.

— « Le camp fut pris, » poursuivit-elle. « Facilement, nous avons enchaîné les hommes et les femmes. La palissade a été jetée à terre, le camp a été détruit. »

— « Assez ! » dis-je. Je n'ordonnai pas immédiatement à la quatrième jeune femme de parler. Je voulais réfléchir. De nombreuses choses me paraissaient claires, à présent, des éléments que les jeunes femmes n'avaient pas mentionnés.

Il n'était pas difficile de deviner que ce n'était pas simplement pour capturer Bosk de Port Kar, ou pour porter préjudice à ceux de Port Kar, que la *Rhoda* de Tyros était allée à Lydius, puis avait remonté le fleuve jusqu'à Laura. C'était une galère de classe moyenne. Elle faisait approximativement cent dix pieds goréens de long et douze pieds goréens de large. Elle devait avoir environ quatre-vingt-dix rameurs. Ceux-ci étaient vraisemblablement des hommes libres car la *Rhoda* était un navire-éperon, un navire de guerre. Son équipage, sans compter les officiers, outre les rameurs, devait comporter une dizaine d'hommes. Elle n'avait qu'un mât, comme presque toutes les galères goréennes. J'ignorais combien d'hommes elle pouvait emporter, à l'intérieur. J'estimai, néanmoins, compte tenu de l'affaire qui, selon moi, motivait la venue de la *Rhoda*, qu'elle devait avoir transporté bien plus d'une centaine d'hommes, tous, selon toute probabilité, guerriers compétents.

J'étais sûr que la capture de Bosk était un des objectifs de l'expédition septentrionale de la *Rhoda*, mais il me semblait que la capture d'un Amiral de Port Kar, dont Tyros avait de bonnes raisons de se souvenir, n'était ni l'objectif unique ni l'objectif principal.

Une partie plus importante se jouait dans les forêts.

Tyros et Ar, depuis longtemps, étaient ennemies.

Marlenus, selon moi, pour une fois, avait fait un mauvais calcul.

Je me tournai vers la quatrième femme. C'était une beauté brune, à la peau très blanche.

« Le front sur le sable ! » ordonnai-je.

Elle baissa la tête. Ses épaules tremblaient.

« Tu vas répondre à mes question, » dis-je, « promptement et avec exactitude. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « De combien d'hommes disposent ceux de Tyros ? » demandai-je.

Elle tremblait. Ses genoux tremblaient dans le sable.

— « Je ne sais pas exactement, » sanglota-t-elle.

— « Deux cents ? » proposai-je.

— « Oui, » dit-elle, « bien plus de deux cents. »

— « Le navire qui était ici, la *Tesephone*, » dis-je, « a-t-il été emmené en aval par un équipage de prise ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « Combien d'hommes ? » m'enquis-je.

— « Quarante, je crois, » répondit-elle.

La *Tesephone* avait quarante rames. Ils avaient donc utilisé toutes les rames. Ils ne manquaient pas d'hommes.

— « Qu'est-il arrivé, » demandai-je ensuite, « à mes hommes et mes esclaves ? »

— « Les hommes, » répondit-elle, « à l'exception de celui qui avait été rasé par les Panthères, ont été enchaînés dans la cale de la *Tesephone*. Les femmes, les quatre esclaves, et l'homme qui avait été rasé par les Panthères, ont été emmenés dans la forêt, avec la majorité des hommes de Tyros. »

— « Quelle était la destination de la *Tesephone* ? » demandai-je.

— « Je t'en prie, ne me fais pas parler ! » cria-t-elle.

J'entrepris de détacher la lanière de cuir qui la reliait aux autres femmes.

« Je t'en prie, » sanglota-t-elle.

Je la pris, nue, dans mes bras, détachée, et la portai en direction du fleuve.

« Non ! » sanglota-t-elle. « Je vais parler ! Je vais parler ! »

Je la tins, debout derrière elle, par les bras. Nous étions dans le fleuve. J'avais de l'eau aux hanches ; l'eau lui arrivait plus haut.

Je vis une nageoire tourner dans l'eau et se diriger vers nous. Le requin de rivière, en général, n'aime pas les eaux peu profondes, mais il avait mangé et était excité. Il décrivit des cercles autour de nous. Je maintins la jeune femme entre nous.

La jeune femme hurla.

— « Quelle est la destination de la *Tesephone* ? » demandai-je.

Les cercles devenaient plus petits.

— « Laura ! » hurla-t-elle. « Laura ! »

— « Et ensuite ? » insistai-je.

Le requin avança vers la jeune femme, vif, souple, liquide, menace sans défaut. Il nageait sur le ventre, la nageoire dorsale dressée. Il posa le nez sur la cuisse de la jeune femme ; elle hurla et il s'éloigna.

— « Elle va rejoindre la *Rhoda* à Laura ! » cria-t-elle.

Le requin approcha à nouveau, de la même manière, lui heurta la jambe et s'éloigna.

Le requin nous heurta encore deux fois, d'abord avec son nez, puis avec sa queue et son dos.

— « La prochaine fois, » dis-je, « je pense qu'il attaquera. »

— « Ton navire et la *Rhoda* iront à Lydius et, de là, en direction du nord, jusqu'à un point de rencontre ! » cria-t-elle. « Aie pitié d'une esclave ! » glapit-elle.

Je vis le requin faire une nouvelle fois demi-tour, à une quinzaine de mètres de nous. Je le vis basculer sur le dos.

— « Dans quel but gagnent-ils le point de rencontre ? » demandai-je.

— « Pour acheter des esclaves ! » cria-t-elle.

— « Quels esclaves ? » criai-je, la tenant par les bras. « Parle vite ! Il attaque ! »

— « Marlenus d'Ar et sa suite ! » hurla-t-elle.

Je jetai la jeune femme derrière moi et, du talon de ma sandale, au moment où le requin attaquait, avec grande force, l'arrêtai.

Il fit demi-tour, battant furieusement de la queue.

Je pris la fille par les cheveux et, la pliant en deux, comme on doit tenir une esclave par les cheveux, regagnai la plage.

Elle tremblait de tous ses membres. Elle frissonnait et gémissait.

Je la jetai sur le sable près des autres femmes et l'attachai à nouveau par le cou.

« Debout ! » leur ordonnai-je. « Tenez-vous droites, la tête haute. Croisez les poignets dans le dos ! »

Je ramassai alors leurs vêtements de soie jaune et les glissai sous les lanières de cuir qui leur entouraient le cou. Ensuite, avec les lanières que j'avais dénouées plus tôt, je leur liai les poignets dans le dos.

La *Tesephone*, à bord de laquelle étaient enchaînés mes hommes, devait retrouver la *Rhoda* à Laura. Les deux navires gagneraient ensuite Lydius et, de là, un point de rencontre situé sur la côte de Thassa, au nord de Lydius. Le gros des agresseurs était entré dans la forêt, pour prendre le camp de Marlenus par surprise. Ils avaient emmené Rim et les quatre jeunes femmes. Ils avaient probablement pris Rim, du fait qu'ils l'avaient vu à Laura, pour un de mes officiers. Thurnock, considéré comme un marin ordinaire, était probablement enchaîné dans la cale de la *Tesephone*. Mes hommes n'avaient probablement pas dit quels étaient les officiers. C'est une pratique assez répandue de séparer les officiers et les hommes, afin que les prisonniers soient moins unis et moins motivés. Rim avait été emmené vers le nord parce que c'était un officier. Les femmes avaient été emmenées vers le nord parce qu'elles étaient jolies. La traversée de la forêt, jusqu'au point de rencontre, serait longue. Rim, Grenna, Sheera, Tina et Cara étaient donc avec le gros des agresseurs. Les autres, y compris Thurnock, avaient été enfermés dans la cale de la *Tesephone*.

Debout sur la plage, je regardai les ruines de mon camp. Je vis, dans le sable, la longue traînée laissée par la *Tesephone* lorsqu'on l'avait mise à l'eau.

Moi, Bosk de Port Kar, je n'étais pas content.

Il y avait environ quarante hommes de Tyros, un équipage de prise, à bord de la *Tesephone*. L'équipage de la *Rhoda*, alors que, à mon avis, toutes les rames ne fussent probablement plus utilisées, devait compter une soixantaine d'hommes. L'esclave que j'avais interrogée sur ce point estimait que les agresseurs disposaient de bien plus de deux cents hommes. Je supposai qu'environ cent cinquante hommes se dirigeaient alors vers le camp de Marlenus. Ils avaient laissé onze hommes près de mon camp, les chargeant de capturer tout individu qui aurait la malencontreuse idée d'y revenir. En fait, ils n'attendaient personne car leur sécurité n'était pas correctement assurée. Cela leur avait coûté cher. C'est une coutume tuchuk de ne pas laisser un ennemi derrière soi.

Je regardai les esclaves, debout sur le sable, attachées les unes aux autres, les poignets liés dans le dos. Elles étaient immobiles. Elles se tenaient très droites. Elles avaient la tête haute. Je leur avais ordonné de se tenir ainsi.

Je regardai leurs vêtements de soie, glissés sous la lanière de cuir qui leur entourait le cou.

Je tournai autour d'elles. Elles étaient belles.

« Vous avez pris part, » dis-je, « au complot grâce auquel mon camp est tombé, et mes hommes, ainsi que mes esclaves, ont été pris. Cela ne me plaît pas. Vous avez joué un rôle dans la réussite du plan de mes ennemis. Sans vous, leur plan n'aurait pas pu réussir. »

— « Aie pitié de nous, Maître, » souffla une jeune femme.

— « Position ! » fis-je sèchement.

Les jeunes femmes reprirent une position parfaite.

« Lesquelles d'entre vous, » m'enquis-je, « sont des filles de la forêt ? »

— « Nous sommes toutes des citadines, » dit la rousse.

J'allai me poster devant elle et lui posai la main sur la taille.

— « Les crocs du sleen, » soulignai-je, « sont pointus. »

— « Ne nous emmène pas dans la forêt ! » supplia une autre.

— « Vous irez dans la forêt ! » déclarai-je. « Si vous faites exactement ce que je vous dis, vous survivrez peut-être. Si vous ne faites pas exactement ce que je dis, vous ne survivrez pas ! »

— « Nous serons obéissantes, » dit la première jeune femme.

Je souris. Ces esclaves me seraient peut-être utiles.

Je pris la deuxième jeune femme par les cheveux.

— « Quand les hommes de Tyros sont-ils partis pour le camp de Marlenus ? » demandai-je.

— « Hier matin, » répondit-elle.

Je pensais qu'elle devait dire vrai, compte tenu des légers éboulements de sable, aux bords de la traînée laissée par la quille de la *Tesephone*. Je ne pouvais, dans ces conditions, arriver au camp de Marlenus à temps pour le prévenir. De toute manière, je ne pensais pas être en mesure de le faire.

Pourtant, Marlenus postait toujours des sentinelles. C'était un chasseur rusé, un grand Ubar et Guerrier. En outre, il disposait d'une centaine d'hommes. J'étais étonné que les hommes de Tyros osassent attaquer ce camp, avec seulement cent cinquante hommes. Les hommes de Marlenus sont, généralement, exceptionnellement intelligents et adroits aux armes. Ce serait d'autant plus vrai dans le cas de cette suite. Les Guerriers d'Ar comptent parmi les meilleurs de Gor. Les Guerriers et les Chasseurs de la suite de Marlenus, hommes choisis, tous, comptaient certainement parmi les meilleurs d'Ar. Sélectionnés, tous, ils constituaient vraisemblablement un groupe armé extrêmement dangereux.

Je me demandai si Marlenus avait besoin d'être averti, même si j'avais été en mesure de le faire.

Même en accordant aux hommes de Tyros l'avantage de la surprise et une supériorité numérique d'une cinquantaine d'hommes, leur entreprise n'en restait pas moins extrêmement hasardeuse.

Ils prenaient de gros risques. Ils prenaient de gros risques, sauf au cas où il fallait faire entrer un autre élément en ligne de compte, un élément que j'ignorais.

Il devait y avoir autre chose.

Puis, je compris ce que c'était.

Les hommes de Tyros avaient soigneusement mis leur plan au point. Je les admirais. Leur attaque serait concertée. Mais quels alliés avaient-ils trouvés dans les forêts ?

Marlenus, apparemment, pour une fois, avait fait un mauvais calcul. Je peux prendre toute cité, m'avait-il dit, derrière les murs de laquelle je peux avoir un tarn d'or.

Je passai derrière les jeunes femmes, m'arrêtai derrière la quatrième, la jeune femme brune, à la peau claire, à qui j'avais fait si peur, dans l'eau.

— « Ne te retourne pas ! » ordonnai-je. Je sortis mon poignard de son fourreau. Je le fis de telle manière qu'elle entende le bruit. Elle se mit à trembler. « Ne te retourne pas ! » répétai-je.

— « Je t'en prie, Maître, » souffla-t-elle.

Je la pris par les cheveux, lui tirai la tête en arrière et posai le poignard d'acier sur sa gorge. Elle vit la lame passer au-dessus de sa tête et devant ses yeux. Elle la sentit, semblable

à une ligne mince, inflexible, sur sa gorge.

— « Une esclave, » dis-je, « doit être complètement ouverte à son Maître. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Une esclave doit tout dire à son Maître, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Que va-t-il se passer dans la forêt, au camp de Marlenus ? » demandai-je.

— « Une attaque ! » souffla-t-elle.

— « Par les hommes de Tyros, » dis-je, « et qui ? » Je tirai une nouvelle fois sa tête en arrière, exposant davantage sa gorge. La pression de la lame augmenta.

— « Des Panthères ! » souffla-t-elle. « Plus de cent ! Les femmes de la bande de Hura ! »

Je savais que telle serait la réponse.

Je laissai le poignard sur sa gorge.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela avant ? » demandai-je.

— « J'avais peur ! » sanglota-t-elle. « J'avais peur ! Les hommes de Tyros pourraient me tuer ! Les Panthères pourraient me tuer ! »

— « Qui crains-tu le plus, » m'enquis-je, « les hommes de Tyros, les Panthères ou bien ton Maître ? »

— « Mon Maître, » souffla-t-elle.

Je retirai le poignard et elle faillit s'effondrer.

J'allai me poster devant elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Ilene, » répondit-elle.

C'était un nom de la Terre.

— « Es-tu originaire de la Terre ? » demandai-je encore.

Elle me regarda.

— « Oui, » souffla-t-elle. « J'ai été capturée par des Marchands d'Esclaves et conduite sur Gor. »

— « Quelle est ta ville d'origine ? » m'enquis-je.

— « Denver, Colorado, » répondit-elle.

— « Tu m'as dit de nombreuses choses, » relevai-je. « Il ne faudrait pas que tu tombes entre les mains des hommes de Tyros, ou entre celles des Panthères de Hura. »

— « Non, Maître, » fit-elle.

— « Par conséquent, tu m'obéiras promptement et exactement en toutes choses, » dis-je.

— « Oui, Maître, » fit-elle.

— « Pourtant, » ajoutai-je, « tu ne t'es pas montrée parfaitement honnête avec moi. Par conséquent, tu dois être punie. »

— « Maître ? » fit-elle.

— « Tu seras vendue à Port Kar, » déclarai-je.

La jeune femme gémit. Les autres se regardèrent avec frayeur.

« Position ! » fis-je sèchement.

Les jeunes femmes se redressèrent, le dos bien droit, la tête haute. Elles étaient très belles. Dans les yeux d'Ilene, de la Terre, il y avait des larmes. Elle savait qu'elle serait punie. Elle n'avait pas été complètement ouverte à son Maître. C'était à Port Kar qu'elle monterait sur l'estrade.

Ensuite, sans leur adresser à nouveau la parole, je traversai la plage et entrai dans la forêt.

J'avais une épée, un poignard, un arc et un carquois. Je ne fis pas signe aux filles de me suivre.

Elles pouvaient rester, nues et attachées, proie des sleens et des panthères, si elles le souhaitaient. Elles avaient servi mes ennemis. Elles ne m'intéressaient guère. Comme le montraient clairement mes actes, leur sécurité ou leur survie ne me préoccupaient pas.

« Attends, Maître ! » entendis-je.

Je ne m'arrêtai pas, je poursuivis mon chemin dans la forêt.

Je les entendis derrière moi, sanglotant misérablement, essayant de me suivre.

JE MANIFESTE MON MÉCONTENTEMENT

C'ÉTAIT la nuit.

J'étais debout sur une grosse branche, contre le tronc d'un arbre, une douzaine de mètres au-dessus du sol.

Je voyais l'ensemble de la clairière.

Dans l'après-midi, j'étais arrivé au camp de Marlenus. Sa porte battait au vent. Les poteaux, qui constituaient la palissade, étaient cassés en plusieurs endroits, brûlés ailleurs. Il y avait des pieux pointus, ici et là, dont certains étaient noircis par le feu. Les tentes avaient été pliées et avaient disparu. Par endroits, il y avait de la toile brûlée, indiquant que là une tente avait été incendiée. Il y avait des caisses et des débris partout, des cendres éparpillées. Je remarquai que la palissade était principalement noircie à l'intérieur, ce qui indiquait que les ennemis avaient mis le feu de l'intérieur. Rien n'indiquait que la porte ait été enfoncée ou brisée.

Me baissant, je ramassai un collier de perles bon marché, taillées dans des coquilles de sorp du Vosk, cassé. Peut-être avait-il été arraché au cou d'une Panthère pendant la bataille.

J'examinai les traces de pas, aux endroits où elles étaient nettes. Autour de quelques feux, il y avait des reliefs de festin, et des bouteilles vides. Les bouteilles provenaient de la réserve de Marlenus. Je savais qu'il ne buvait pas de vins étrangers, lorsqu'il quittait Ar.

Des oiseaux volaient au-dessus des ruines du camp. Quelques-uns se posaient et picoraient les miettes.

Marlenus, pour une fois, avait fait un mauvais calcul.

Il n'était pas difficile de reconstituer ce qui s'était passé. Marlenus était sur le point de quitter les forêts. Il y avait eu un festin. À ce festin, avaient été invitées les Panthères de la bande de Hura. Les hommes de Marlenus, célébrant le succès de leur expédition et la gloire de leur Ubar devaient, à la manière des Guerriers, avoir beaucoup bu.

Au plus fort du festin, une douzaine de Panthères avait dû maîtriser les sentinelles de la porte, probablement ivres, et ouvrir la porte. Puis, sur un signal convenu, les Panthères qui se trouvaient à l'intérieur, appuyées par les hommes de Tyros qui se tenaient dehors, se seraient, avec des bâtons, des cordes et les hampes de leurs lances, lancées à l'attaque. Par trahison à l'intérieur et force à l'extérieur, le camp aurait été pris. Plusieurs cadavres avaient été traînés à l'extérieur de la palissade. Déjà, quelques-uns étaient mutilés par les sleens et d'autres prédateurs. J'avais examiné les cadavres. Les hommes d'Ar s'étaient bien conduits. Pourtant, en tout, il n'y avait pas plus de quarante morts, y compris les blessés que l'on avait égorgés. Vingt-cinq cadavres portaient le jaune de Tyros.

L'attaque avait apparemment pris le camp complètement par surprise. Elle avait été dévastatrice et victorieuse.

Je n'avais pas trouvé le corps de Marlenus, parmi les morts. J'en déduisis que le grand Ubar, ainsi que quatre-vingt-cinq de ses hommes, étaient prisonniers.

Neuf de mes hommes étaient avec Marlenus. Je ne les trouvais pas parmi les morts. Je supposai qu'ils étaient également prisonniers. Rim, quant à lui, avait regagné mon camp. Il y avait été capturé, quand le camp avait été pris et, selon les déclarations d'une Esclave de Taverne, avait été emmené dans la forêt. J'en déduisis donc que, avec Rim et Marlenus, le chef des ennemis, Sarus de Tyros, détenait approximativement quatre-vingt-seize hommes. Il avait également, bien entendu, plusieurs esclaves : Sheera, Cara, Tina et Grenna, capturées dans mon camp ; Verna et ses compagnes, capturées au camp de Marlenus ; et les filles de Marlenus, capturées également dans son camp.

Je supposai que les hommes de Tyros, qui avaient participé à l'attaque, étaient à présent, environ, cent vingt-cinq.

Je quittai le camp dans l'après-midi. Je n'avais plus rien à y faire.

En m'éloignant, j'entendis un sleen gratter contre la palissade.

J'étais convaincu que les hommes de Tyros conduiraient leurs prisonniers à marches forcées dans la forêt, au nord de Laura et de Lydius, en direction du point de rencontre où ils retrouveraient, aux termes d'un rendez-vous convenu à l'avance, la *Rhoda* et la *Tesephone*.

Néanmoins, ce trajet prendrait du temps, compte tenu du fait que les esclaves seraient enchaînés.

De toute évidence, une fois arrivés au point de rencontre, ils avaient l'intention d'embarquer leurs prisonniers et de les emmener, esclaves, à Tyros. De toute évidence, à proximité d'un point de rencontre, ils tenteraient de localiser, de prendre ou d'acheter Talena, autrefois fille de Marlenus d'Ar.

Ce serait un triomphe grandiose, à Tyros, lorsqu'on amènerait le grand Marlenus, nu, chargé de chaînes, marqué au fer rouge, devant le Conseil. Il était probable que, d'abord, on le ferait ainsi défiler dans les rues, parmi les foules en fête, enchaîné à l'arrière d'un chariot tiré par un tharlarion, de jeunes Soies Blanches de Tyros dansant autour de lui, lui jetant des fleurs d'amour. Marlenus, manifestement, serait l'occasion d'une grande fête, à Tyros.

Mais les hommes enchaînés ne peuvent avancer rapidement, même sous le fouet.

Je pensais que les hommes de Tyros devaient être impatients d'atteindre le bord de la mer.

Mais d'abord, à mon avis, les Panthères exigeraient certainement leur dû.

J'en déduisis que la nuit serait vraisemblablement consacrée aux rites cruels des Panthères.

Je regagnai alors l'endroit où j'avais laissé les esclaves, attachées.

Je les avais attachées dans un endroit isolé, deux par deux, debout. Chaque paire était attachée de la même manière. Deux jeunes femmes étaient debout, l'une derrière l'autre, sous une branche. Le poignet gauche de la femme de devant était croisé, au-dessus de la branche, avec le poignet droit de la fille de derrière et leurs deux poignets étaient ensuite liés l'un à l'autre, au-dessus de la branche. Puis, bien entendu, le poignet droit de la fille de devant était croisé, au-dessus de la branche, avec le poignet gauche de la fille de derrière, avant d'être identiquement attachés. La cheville gauche de la fille de devant était ensuite attachée à la cheville droite de la fille de derrière et la cheville droite de la fille de devant était liée à la cheville gauche de la fille de derrière. L'autre paire, naturellement, était identiquement attachée. Avec les vêtements de deux d'entre elles, déchirés en bandes, j'avais improvisé des bâillons. Je ne voulais pas qu'elles crient.

Je regardai Ilene. Elle était belle. Je lui retirai son bâillon et l'embrassai. Elle me regarda, stupéfaite. Je n'avais pas le temps de me servir d'elle. Je remis la boule de tissu dans sa bouche et la fixai solidement en place avec des bandes de soie.

« Vous resterez bâillonnées ! » déclarai-je.

Je les attachai à nouveau les unes aux autres par le cou, comme précédemment, les poignets liés dans le dos.

Une nouvelle fois, sans un mot, je partis. Une nouvelle fois, elles suivirent, rapidement. Leurs bâillons, pour le moment, resteraient en place. Nous étions, à présent, à proximité de l'ennemi. Les esclaves ne feraient pas de bruit.

Je regagnai le camp de Marlenus et, facilement, trouvai la piste des hommes de Tyros et des Panthères de la bande de Hura, ainsi que celle des captifs enchaînés qu'ils encadraient.

Il faisait nuit.

J'étais debout sur une grosse branche, contre le tronc d'un arbre, une douzaine de mètres au-dessus du sol.

Je voyais toute la clairière.

C'était la clairière qui servirait de cercle de conquête à Hura.

C'était également le camp des hommes de Tyros.

Il y avait plusieurs hauts feux de camp, dans la clairière. Parmi eux, dispersés, se trouvaient les hommes de Marlenus. Un homme de Tyros avait un tambour de peau et, dans un coin de la clairière, martelait un rythme monotone, répétitif, préparatoire. Les Panthères, orgueilleuses, vêtues de leurs peaux et de leur or, allaient et venaient. Je voyais, également, le jaune des hommes de Tyros. Les reflets des feux, mêlés au noir intense et doux des ombres, illuminaient les troncs des arbres voisins, ainsi que les feuilles des branches inférieures.

Je vis, à l'intérieur du cercle, à un moment donné, Hura aux longues jambes et Mira, debout l'une près de l'autre, s'entretenant. J'aurais pu les abattre avec des flèches. Je ne le fis pas. J'avais d'autres plans les concernant.

Dans un coin de la clairière, j'aperçus Sarus, Capitaine de la *Rhoda*, chef des hommes de Tyros. Il quitta son casque jaune et s'essuya le front. La nuit était chaude.

Les Guerriers ont plusieurs stratégies. L'une d'entre elles consiste à tuer d'abord le chef. Une autre consiste à le réduire au désespoir et à l'impuissance face à ses hommes. Je choisis la deuxième.

Je vis deux hommes de Tyros apporter un brasero plein de charbons ardents. Ils le portaient grâce à deux barres métalliques passées dedans, tenant les barres avec des gants. Les manches de plusieurs fers à marker les esclaves sortaient du brasero.

De l'ombre fut alors tiré, enchaîné, un homme puissant, fort, qui se débattait. Il fut jeté sur le dos dans l'herbe, entre quatre pieux. Quand il tenta de se redresser, il fut battu à coup de hampes de lance. Les anneaux qu'il portait aux chevilles furent ouverts et ses pieds furent attachés, largement écartés, aux pieux. Quand on ouvrit les menottes qu'il portait aux poignets, il fallut quatre hommes pour l'immobiliser. Puis son poignet gauche fut attaché à un pieu, et le droit à un autre. Ses poignets et ses chevilles étaient largement, douloureusement, écartés. Il se débattit, mais il était réduit à l'impuissance.

Marlenus d'Ar était attaché aux pieux.

Le rythme du tambour se fit plus rapide. J'apercevais les ombres des tentes, de l'autre côté de la clairière.

Des hommes de Tyros et des Panthères, dont certains mangeaient encore, entrèrent alors tranquillement dans le cercle de conquête.

Le brasero, d'où émanait une chaleur féroce, se trouvait à moins de deux mètres de Marlenus d'Ar. On en attisait les braises avec une barre métallique. Puis un homme de Tyros sortit le fer, rouge et étincelant, du feu. Son extrémité, sa terminaison d'un rouge tendre dans

la nuit, avait la forme d'une grosse lettre d'imprimerie goréenne, la première lettre de Kajirus, mot goréen signifiant : esclave mâle. La marque des femmes est plus petite, beaucoup plus élégante, étant généralement la première lettre de Kajira, mot goréen signifiant : esclave femelle. Certaines villes, Treve notamment, ont leur marque spécifique. Les Peuples des Chariots ont également leur marque particulière destinée aux esclaves femelles. La marque tuchuk, minuscule et fine, représente deux cornes de bosk. Tana, l'Esclave de Taverne de Lydius, l'avait. La marque des Kataiis est un arc, tourné vers la gauche ; la marque des Kassars représente une bola à trois poids ; la marque des Paravacis est la représentation symbolique d'une tête de bosk, un demi-cercle reposant sur un triangle isocèle inversé. Esclave femelle, incidemment, se dit également, et la première lettre de ce mot sert parfois à marquer les femmes, Sa-Fora qui, littéralement, signifie : Sœur de Chaîne.

L'homme au gant de cuir plongea à nouveau le fer dans le feu. Il n'était pas encore assez chaud pour marquer correctement un esclave. On préfère le fer chauffé à blanc.

Marlenus se débattait en pure perte. Il leur appartenait et ils allaient le marquer. Des hommes allaient et venaient dans le cercle, vérifiant les liens des hommes de Marlenus, attachés à des pieux. Ici et là, ils serraient des liens et des lanières de cuir. Puis ils s'éloignaient, satisfaits.

Les lunes, les trois lunes blanches, dominatrices, de Gor, avaient à présent dépassé le sommet des arbres.

J'attendis, accroupi sur la branche. Je surveillai les hommes et les femmes du camp. Combien étaient-ils ? Comment se comportaient-ils ? Lesquels semblaient les plus énergiques ? Lesquels, à mon avis, seraient les plus dangereux ? À quelle hauteur se trouvait le pommeau de l'épée suspendue à leur épaule gauche ? Quelles jeunes femmes marchaient la tête haute, lesquelles tenaient correctement leur lance ?

Je regardai les lunes. Elles avaient nettement dépassé les arbres.

J'étais accroupi sur la branche. J'étais patient. Le sang qui coulait alors en moi n'était pas celui d'un Marchand. C'était un sang d'autrefois, presque oublié, du sang de Guerrier, du sang de Chasseur.

Mes femmes, les quatre Esclaves de Taverne, je les avais laissées à plus d'un pasang de là, bâillonnées, attachées en Étoile d'Esclaves. Je n'aurais pas besoin d'elles, ce soir. Avant de les attacher en Étoile d'Esclaves, je les avais, à plat ventre, abreuvées dans un petit cours d'eau. J'avais ensuite choisi un arbre dont le tronc puissant convenait. Je les fis asseoir autour du tronc, le dos contre celui-ci, puis les attachai en étoile, le poignet gauche de la première femme étant attaché au poignet droit de la suivante, et ainsi de suite, fermant l'étoile en attachant le poignet gauche de la quatrième fille au dernier poignet encore libre, à savoir le poignet droit de la première. Ensuite, je leur croisai les chevilles et les attachai individuellement. Avec une pierre, je tuai un urt des forêts. Avec des morceaux de viande crue, je les fis manger, leur fourrant les morceaux dans la bouche. Ilene fut écoeurée, dégoûtée mais, sur mon ordre, avala la nourriture. Elle n'était pas Goréenne. Ce n'était qu'une faible femme de la Terre, réduite en esclavage sur cette planète barbare.

« N'es-tu pas aussi de la Terre ? » demanda-t-elle.

— « C'est exact, » répondis-je.

— « Je ne suis pas comme ces filles, » dit-elle. « Je suis de la Terre. Aie pitié de moi. Accorde-moi des privilèges particuliers. »

— « À mes yeux, » répondis-je, « tu n'es qu'une esclave comme les autres. »

— « Je t'en prie ! » sanglota-t-elle.

— « Mange ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » fit-elle. Puis l'esclave mangea.

Accroupi dans l'herbe, avec les deux mains et les dents, je mangeai ce qu'il restait de l'animal.

Les bâillons des femmes, fabriqués avec la soie de leurs vêtements, je les avais posés sur l'herbe pour les faire sécher.

La nuit tombait.

Il me faudrait bientôt partir pour la clairière.

Je bâillonnai à nouveau mes belles captives.

« Je suis de la Terre, » dit Ilene, misérablement.

— « Tu es une esclave goréenne, » déclarai-je. Puis je lui introduisis la boule de tissu dans la bouche et serrai le bâillon proprement dit. Ses yeux, au-dessus du bâillon, me fixait avec terreur. Elle comprit alors qu'elle n'était à mes yeux que ce qu'elle était aux yeux de tout mâle goréen : une esclave. Je la regardai dans les yeux. C'étaient ceux d'une esclave goréenne.

Je n'étais pas content d'Ilene. Elle ne s'était pas montrée totalement ouverte vis-à-vis de moi. C'était pour cette raison qu'elle serait vendue à Port Kar.

Je fis le tour de l'arbre, vérifiant les nœuds de l'Étoile d'Esclaves. Elles étaient parfaitement attachées.

Elles me regardèrent, au-dessus de leurs bâillons. Si des panthères, ou des sleens, les découvraient, leurs cris n'alerteraient pas mes ennemis.

Je n'étais pas très content d'elles. Elles avaient participé à la prise de mon camp. Sans elles, celle-ci n'aurait pas été possible. Je me souvins que, sur la plage, elles riaient et plaisantaient avec les hommes de Tyros. À présent, elles qui avaient servi les hommes de Tyros étaient attachées, esclaves impuissantes d'un habitant de Port Kar à qui, par leur trahison, elles avaient porté préjudice.

Je souris. Je les regardai et elles frissonnèrent. Elles avaient servi les hommes de Tyros. Elles serviraient mieux encore un habitant de Port Kar. J'y veillerais.

J'étais principalement mécontent de celle qui s'appelait Ilene. Elle ne s'était pas montrée totalement ouverte vis-à-vis de moi. Je lui réservais un traitement particulier.

Tandis que la nuit tombait, je coupai des buissons et les entassai autour des femmes, constituant ainsi un périmètre défensif de fortune.

Leurs yeux exprimèrent la reconnaissance.

« Ne soyez pas reconnaissantes, Esclaves, » les avertis-je. « J'agis ainsi parce que demain, en exécutant ma volonté, vous affronterez des dangers plus grands que les sleens et les panthères ! »

La reconnaissance, dans leurs yeux, se mua en peur.

Je mis un dernier buisson, épais et hérissé d'épines, en place.

Puis, sans leur dire au revoir, je pivotai sur moi-même et disparus dans l'obscurité, entre les arbres.

Sur la branche de l'arbre, dans le noir, accroupi, je vis l'homme de Tyros, avec son gant de cuir, tendre la main vers le manche du fer, plongé dans le brasero. À ce moment-là, les trois lunes étaient hautes. À ce moment-là, les hommes de Tyros et les Panthères s'étaient rassemblés dans le cercle de conquête.

Il le leva et il y eut un cri de joie. Il était blanc par la férocité de sa chaleur. Le moment de marquer l'esclave était venu.

Sarus, chef des hommes de Tyros, fit signe à ses compagnons de reculer, sauf celui qui tenait le fer. Ils prirent place autour du cercle, assis les jambes croisées. Les Panthères de la

bande de Hura, qui étaient plus de cent, entrèrent dans le cercle. Les lunes étaient, à présent, presque à leur zénith. Sur un signe de Hura, l'homme de Tyros remit le fer dans le brasero, pour ne le retirer qu'à son signal. Le tambour s'était tu.

Je regardai le cercle, avec ses feux, avec les hommes attachés à des pieux, avec les hommes de Tyros assis au bord, avec Marlenus, réduit à l'impuissance, près du brasero à côté duquel l'homme de Tyros, avec son gant de cuir, était accroupi, avec les Panthères, belles, nombreuses, souples, vêtues de peaux, portant des colliers de griffes et des bijoux en or.

Il y eut un long silence, environ une ehn, puis, sur un signe de Hura, qui rejeta sa longue chevelure noire en arrière et leva la tête vers les lunes, le tambour se remit à battre. Mira, la tête baissée, tremblait. Son pied droit martelait le sol. Les Panthères baissèrent la tête. Leurs poings se serrèrent et s'ouvrirent. Elles étaient pratiquement immobiles, mais on percevait le mouvement du tambour dans leur sang.

Les hommes de Tyros se regardèrent. Rares étaient les hommes libres qui avaient assisté, sans liens, aux rites des Panthères.

Les yeux de Hura étaient fixés sur les lunes. Elle leva les mains, les doigts comme des griffes, et hurla son désir.

Les femmes se mirent alors à danser.

Je regardai Marlenus. Il tirait sur ses liens mais ne pouvait, naturellement, se libérer.

C'était lui qui, il y avait bien longtemps, m'avait banni d'Ar, me refusant le pain, le sel et le feu.

C'était lui qui était toujours victorieux. C'était sur lui que brillaient la gloire et la chance.

Ma colère contre Marlenus grandit. Il était Ubar, l'Ubar des Ubars. Il avait de la chance, toujours de la chance. J'étais allé dans la forêt pour retrouver Talena. Je n'avais pas réussi. Mes hommes et moi avions été trompés par les Panthères. Elles nous avaient capturés. Nous aurions été violés et vendus comme esclaves si Marlenus, avec une insolence tranquille, ne nous avait pas sauvés.

Puis il nous avait invités dans son camp, nous y étions allés et avions vécu de ses largesses !

Au Jeu, il m'avait irrémédiablement battu.

Je regardai le cercle.

Le rite aurait pu être un rite de bêtes sauvages, pas de femmes ! Comme elles devaient être frustrées, les Panthères des Forêts solitaires, haineuses, si entières dans leur hostilité, si féroces dans leur haine et, pourtant, ayant besoin des hommes. Elles se tordaient, hurlant à présent, griffant les lunes. Je n'aurais pas pu imaginer ces faims primitives, manifestes dans tous les mouvements de ces corps barbares et félins. Elles voulaient dominer les hommes. Créatures orgueilleuses, magnifiques. Pourtant, compte tenu de leur biologie, de leur beauté, de leur excitation, elles ne pouvaient, en réalité, posséder mais seulement, pour être véritablement épanouies, appartenir, être prises, conquises. Il n'était guère surprenant que ces femmes orgueilleuses détestassent les hommes, à qui la nature les destinait. La femme est la proie naturelle de l'homme. C'est son gibier d'amour. Elle n'est complète qu'une fois prise, lorsqu'elle connaît la joie de sa capture et de sa conquête. Il n'était pas surprenant que les femmes intelligentes et orgueilleuses de la forêt, et d'ailleurs, choisissent la guerre contre les hommes, plutôt que de reconnaître la signification de leur force et de leur agilité, la signification de leurs propres faiblesse et beauté. Demandez à une femme de renverser un homme, elle en est incapable. Demandez à un homme de renverser une femme, et il réussira. La nature n'a pas destiné la femme à échapper à l'homme. Elle la destine à être sa capture et son amour.

Je souris intérieurement en pensant à ceux qui considéraient les désirs des femmes comme inférieurs à ceux des hommes. Je compris, en regardant les Panthères, que les désirs de la femme sont impératifs, énormes. Ils sont aussi grands que ceux des hommes, à mon avis, peut-être plus grands car elles sont moins aisément satisfaites, les tissus de leur féminité étant plus étendus, complexes et profonds. Leur corps tout entier, semble-t-il, si sensible aux sensations, à la soumission, aux caresses, n'est que désir. Elles ne sont que beauté, de la courbe d'une cheville à la délicatesse de doigts souples et doux, du galbe d'un mollet au ventre et aux seins, des épaules à la gorge et aux merveilles de leur visage et de leur chevelure. Tout, en elles, est désir. Comme il est tragique, me dis-je, que de tels êtres soient ainsi humiliés, frustrés, maltraités.

Je ne fais pas référence aux cruautés de l'esclavage goréen, qui célèbre la femme et à sa manière rude, souvent inflexible, la contraint à l'abandon total qu'elle désire au fond de son cœur, mais aux esclavages plus subtils et cruels de la Terre, qui feignent de les respecter puis, par l'éducation et l'acculturation, ne les privent pas seulement de statut et d'indépendance, mais aussi d'amour.

L'esclave goréenne sait qu'elle est la propriété de son Maître. Sa condition, bien que misérable, est honnête. Personne ne lui ment sur ce point, pas même elle-même. Elle sait qu'elle est possédée et doit obéir. Elle sait qu'elle est une femme et doit agir en tant que telle. Elle sait qu'elle est une esclave femelle et doit, en toutes circonstances, se comporter en femelle et en esclave. Si elle l'oubliait, la punition le lui rappellerait.

L'esclave goréenne, à défaut d'autre chose, n'est pas étrangère à l'amour. Cela ne lui est pas permis. Elle doit faire les quatre volontés d'un homme et, par conséquent, qu'elle le Veuille ou non, apprendra l'amour. Si nécessaire, elle apprendra sous le fouet, dans les chaînes.

L'esclave goréenne, à mon avis, est la femme la plus désirable. Je me demande quel homme, subjugué par la passion, ne souhaite pas posséder sa femme. Je me demande quelle femme, subjuguée par la passion, impuissante, ne désire pas être possédée. Je me demande quelle femme, en fait, subjuguée par la passion, impuissante, n'est pas, dans les bras de son amant, possédée.

Le tambour battait à présent sur un rythme rapide. La danse des Panthères était sauvage, frénétique. Méchantes, ondulantes, les doigts crochus, souples, ces beautés sauvages, vêtues de peaux et d'or, avec leurs poignards, leurs lances légères, brandissant leurs armes, dansaient. Elles étaient terribles et belles dans la lumière liquide et intense des lunes primitives de Gor. J'entendais leurs cris de rage et de désir, le martèlement de leurs talons sur le sol, le claquement de leurs mains sur leurs cuisses. Quelques-unes montraient leurs dents aux lunes, les yeux étincelants. Elles étaient échevelées. Quelques-unes, oubliant complètement la présence des hommes de Tyros, avaient déjà arraché leurs peaux jusqu'à la ceinture, d'autres complètement. J'entendais parfois le tintement des colliers de dents de sleens, celui des minces anneaux d'or qu'elles portaient aux chevilles. Elles dansaient parmi les hommes de Marlenus, attachés à des pieux, et autour du grand Ubar lui-même. Leurs armes filaient en direction des hommes attachés, mais sans jamais les toucher.

Les braises du brasero faisaient un cylindre rougeoyant dans la faible lumière des feux. Je distinguais, noir, le manche du fer à marquer.

La danse atteindrait bientôt son point culminant. Elle ne pouvait plus durer longtemps. Les femmes deviendraient folles dans leur désir de frapper et de violer.

Soudain, le tambour se tut, Hura s'immobilisa, le corps arqué, la tête rejetée en arrière, ses longs cheveux tombant jusqu'aux creux de ses genoux.

Elle respirait profondément, très profondément. Son corps luisait de sueur.

Les femmes posèrent leurs armes et se massèrent autour de la silhouette attachée de Marlenus, le regardant, approchant lentement, le souffle court, silencieuses.

« Marque-le ! » ordonna Hura.

L'homme de Tyros, avec son gros gant, prit le fer. Il le sortit du brasero. Les femmes poussèrent un cri de satisfaction. Il était d'un blanc intense, brillant, tellement il était chaud.

« Marque-le ! » répéta Hura.

Marlenus, autrefois, m'avait refusé le pain, le sel et le feu. Il m'avait autrefois banni d'Ar.

Il m'avait fait passer pour un imbécile et m'avait battu au Jeu.

Je souris.

Je ne lui devais rien sauf, peut-être, la vengeance d'un millier de petites humiliations, d'un millier de défaites involontaires, subtiles, dont il était responsable.

La haine de Marlenus, l'envie de sa gloire et de ses victoires, bouillonnaient en moi.

Je souris.

Il serait marqué, puis conduit jusqu'à la côte où il serait embarqué à destination de Tyros, île de ses ennemis. Il participerait à leur triomphe, marqué, nu, enchaîné derrière un chariot tiré par un tharlarion, parmi les fleurs jetées par de jeunes Soies Blanches dansant autour de lui. Il y aurait des foules en fête. Puis, cérémonieusement et en musique, il serait présenté au Haut Conseil de Tyros. Il se présenterait devant lui comme il avait marché, nu, chargé des chaînes de l'esclave. Sarus, chef des hommes de Tyros, qui l'avait capturé, le donnerait alors au Conseil. Il serait ensuite, par le Conseil déclaré esclave de Tyros. Peut-être lui donnerait-on alors un nom convenant davantage à un esclave. Ensuite, le Conseil en disposerait à sa convenance. Ce serait la fin que méritait Marlenus, Ubar d'Ar.

Je souris.

« Marque-le ! » cria Hura. « Marque-le ! »

Plusieurs Panthères, ayant arraché leurs peaux au cours de la danse, tenaient la cuisse de Marlenus.

L'homme de Tyros, avec un sourire ironique, approcha le fer. Dans un instant, la surface chauffée au blanc serait appliquée sur la chair de Marlenus et, maintenue dessus, y pénétrerait profondément.

Mais le fer ne porta pas son coup. Il tomba dans l'herbe, y mettant le feu. Hura poussa un cri de fureur. Les Panthères, agenouillées près de Marlenus, levèrent la tête. L'homme de Tyros était plié en deux puis, lentement, très lentement, il se redressa. Il paraissait surpris. Il tourna lentement sur lui-même et tomba dans l'herbe.

Une flèche à pointe d'acier, à empennage de plumes de mouettes du Vosk, lui avait transpercé le cœur.

La consternation s'abattit sur le camp, des hurlements, les hommes de Tyros se levant précipitamment, jetant de la terre sur les feux.

Je quittai silencieusement la branche sur laquelle je me tenais, et disparus dans la nuit.

ON CHASSE DANS LA FORÊT

ILENE, vêtue de Soies de Plaisir jaunes, esclave aux pieds nus, terrifiée, fuyait dans les buissons, cassant des branches, s'accrochant parfois par les cheveux, tournant la tête, le souffle court, le regard fou, s'égratignant et se coupant le corps et les jambes. Elle trébucha. Elle se releva, cherchant son souffle. Elle tendait les bras, dans l'espoir d'écarter les branches qui entravaient sa progression, lui fouettant le visage et les yeux. Elle tomba une nouvelle fois, se releva à nouveau. Puis, suffoquant, hurlant de terreur, trébuchant, se frayant un chemin parmi les branches cruelles, elle reprit sa fuite.

Deux Panthères la poursuivaient, courant avec aisance. C'étaient de superbes athlètes, nettement supérieures à la Terrienne inepte, maladroite qui, terrifiée, courait devant elles.

Ilene serait bientôt prise. C'était une proie facile. Les Panthères couraient avec aisance, des lanières de cuir à la main.

Ilene, trébuchant, fuyait. Elle serait bientôt prise.

Les Panthères aiment capturer les esclaves fugitives. Elles les méprisent et les chassent comme des animaux qu'elles sont. Les capturer est, pour elles, un sport agréable et délicieux. Elles sont tellement faibles et impuissantes !

Ilene tomba, le souffle court. Le bruit de poursuite était tout proche, derrière elle. Le regard fou, elle se leva d'un bond à nouveau.

Il ne serait pas agréable, pour Ilene, de tomber entre leurs mains.

Les Panthères méprisent les esclaves, et les traitent très cruellement. Les esclaves, qui ont généralement été forcées de s'abandonner totalement à l'homme, sont, du point de vue des Panthères, un objet de haine. Elles représentent ce que la Panthère hait et craint le plus : son sexe. Beaucoup d'esclaves, surtout lorsqu'elles sont rompues au collier, trouvent les hommes extrêmement séduisants et aiment servir intimement ceux qui leur plaisent. Les Panthères, dont la vie est consacrée à la haine des hommes, ne sont pas connues pour traiter ces femmes avec indulgence. L'esclave, naturellement, n'a pas le choix : elle ne peut être que femelle, féminine. Bizarrement, cela ne semble pas compter aux yeux des Panthères. Le fait qu'une jeune femme puisse avoir lutté jusqu'au dernier moment, jusqu'à la dernière once de ses forces, pour éviter d'être conquise, ne compte pas aux yeux des Panthères. Seul leur importe le fait qu'elle ait été conquise. Le fait que son propriétaire ne lui ait pas laissé d'autre choix que la soumission totale n'entre pas en considération. La Panthère ne comprend qu'une fois capturée, lorsqu'on lui enseigne sa féminité, quand elle se trouve elle-même entre les bras puissants d'un homme qui, avec ou sans son consentement, la rend totalement féminine, la force à s'abandonner, la conquiert.

Au camp, j'avais interprété les expressions du corps d'Ilene. Bien qu'elle ait beaucoup servi, dans la taverne, et vraisemblablement bien, je constatai qu'elle ne s'était jamais totalement abandonnée à un homme. En la caressant, j'avais remarqué une certaine raideur du ventre et des épaules, assez fréquente chez les filles de la Terre. Je supposai que la belle

esclave n'était pas depuis longtemps sur Gor. Elle n'avait pas encore été complètement conquise.

Ceci, cependant, n'intéressait pas ses poursuivantes agiles. Pour elles, ce n'était qu'un gibier, une proie impuissante, inexpérimentée, maladroite, méprisable. Elle ne savait pas cacher sa piste. Elle courait mal. Elle serait bientôt prise. Elle ne leur présentait pas la moindre difficulté. Bientôt, elle serait réduite à l'impuissance par leurs lanières de cuir.

Ilene tomba à nouveau, le souffle court.

Elle, fille de la Terre, ne pouvait résister aux femmes de Gor. Je m'aperçus que les femmes de la Terre ne me plaisaient guère. Elles semblaient stupides et dépourvues de ressources. Elles étaient, apparemment, la proie naturelle des Goréens. Les Goréens initiés à la Seconde Connaissance, considèrent les femmes de la Terre comme des esclaves naturelles. Peut-être est-ce vrai. Une chose est sûre : quand ils les possèdent, ils les traitent en tant que telles.

Ilene, désespérément, essaya de se lever.

Rapides, légères, les Panthères entrèrent dans la petite clairière, à moins de cinq mètres d'elle. Les boucles de lanière de cuir, qu'elles tenaient à la main, se balançaient.

Ilene était à quatre pattes. Elle était dans l'herbe. Elle ne portait que des Soies de Plaisir. Elle avait le souffle court et hoquetait. Elle regarda les Panthères.

Une Panthère, débordante de joie, s'approcha d'elle et lui passa la boucle de lanière de cuir au cou, la serrant. Puis elle recula.

Ilene était à quatre pattes, les regardant, la boucle de lanière de cuir au cou, l'autre extrémité serrée dans la main de la Panthère qui l'avait capturée.

« Nous t'avons prise, Esclave ! » dit une jeune femme.

Elles rirent.

Je bondis derrière elles.

En deux coups rapides, je les assommai. J'arrachai des pièces de leurs vêtements et improvisai des bâillons. Puis, avec leurs propres lanières de cuir, je leur attachai les mains dans le dos. Je jetai au loin leurs armes et leur matériel.

Elles étaient à plat ventre.

« Ne bougez pas ! » ordonnai-je. « Et écartez les jambes ! » ajoutai-je.

Elles obéirent.

« Davantage ! » précisai-je.

Elles obéirent. Elles ne pouvaient les écarter plus encore. Dans cette position, il est extrêmement difficile de se lever. En outre, psychologiquement, elle provoque un sentiment de vulnérabilité.

Puis je me dirigeai vers Ilene, qui était debout, effrayée, et retirai la lanière de cuir qu'elle avait au cou.

« Tu as été un excellent appât, » dis-je.

Ensuite, je pris la lanière de cuir et, l'entourant plusieurs fois autour du cou de chaque captive, les attachai l'une à l'autre. Elles étaient séparées par environ deux mètres quarante de lanière de cuir, ce qui permettait de faire une laisse double.

« Vous avez été capturées, Esclaves ! » dis-je.

Tirant sur la lanière de cuir, je les fis lever. Je les regardai, serrant la laisse dans mon poing.

Elles me dévisagèrent, furieuses.

« Conduis les esclaves au camp ! » ordonnai-je à Ilene.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle les emmena.

Je regardai les Panthères s'éloigner. Elles constituaient nos premières prises.

Je savais que les hommes de Tyros, familiers des îles et des immensités de Thassa la Luisante, ignoraient pratiquement tout des forêts. Les Panthères étaient leurs guides, leurs chasseurs, leurs éclaireurs et leur protection.

Si je pouvais m'arranger pour que les Panthères aient peur de quitter le camp et, pendant les marches, insistent pour rester près de la longue Chaîne d'esclaves, dans l'espoir que leur nombre les protégerait, les hommes de Tyros se trouveraient, pratiquement, privés de leurs alliées qui, dans des conditions différentes, se seraient révélées dangereusement efficaces. Surtout, ils ne pourraient plus compter sur leurs chasseresses et gardiennes. Si les Panthères restaient au camp, ou près de la Chaîne d'esclaves pendant les marches, il me serait beaucoup plus facile d'approcher et de battre en retraite. Si les hommes de Tyros savaient, comme cela ne manquerait pas d'arriver, que je pouvais aller et venir à ma guise, cela aurait pour effet de les troubler. En outre, cela provoquerait des dissensions entre les hommes de Tyros et leurs alliées, les belles Panthères des forêts du Nord.

Ce jour-là, je pris encore neuf Panthères. J'en pris cinq avec l'aide d'Ilene.

Nous eûmes de la chance car le camp ne changea pas de place. Les hommes de Tyros, ainsi que Hura et Mira, voulaient découvrir et détruire l'assaillant qui avait tué le soldat de Tyros, la veille au soir. Ils envoyèrent des missions de reconnaissance très loin. Cinq d'entre elles ne rentrèrent pas. Les femmes qui les composaient étaient à présent dans mon camp, esclaves.

Cette nuit-là, je chassai et abattis un tabuk, gibier que je ramenai au camp afin que mes prisonnières, ainsi que les Esclaves de Taverne qui gardaient à présent les prisonnières, puissent manger. Nous ne pouvions pas, bien entendu, prendre le risque de faire du feu. Je coupai des morceaux de viande et les donnai aux Esclaves de Taverne, afin qu'elles les fourrent dans la bouche des Panthères. Lorsqu'une jeune femme cessait de mâcher, on lui remettait son bâillon. Je les examinai. Il y en avait onze. Elles étaient attachées sur une ligne, à genoux. Elles avaient toutes les chevilles croisées et attachées. Une longue lanière de cuir, prise aux Panthères, les attachait les unes aux autres par les chevilles. Seules les extrémités correspondant à la première et à la dernière femme étaient libres. Deux autres longues lanières de cuir, également prises aux belles captives, m'avaient permis de leur attacher les poignets, croisés, dans le dos, et de les relier les unes aux autres par le cou. De même, les seules extrémités libres, solidement nouées, étaient près de la première et de la dernière femme. Ainsi, les femmes de l'intérieur sont pratiquement dans l'impossibilité de se libérer, et la première et la dernière femmes sont très efficacement attachées.

Je laissai mes Esclaves de Taverne, y compris Ilene, libres. J'étais leur Maître. Elles avaient peur des Panthères. La forêt elle-même était leur prison.

Quand il se fit tard, j'autorisai les prisonnières à se coucher, bâillonnées, sur le flanc. Elles restèrent attachées.

Le lendemain, au crépuscule, je n'en avais que quatre de plus.

Le camp n'avait pas changé de place, mais il était clair que les Panthères se méfiaient, qu'elles s'éloignaient du camp plus prudemment et timidement. J'avais entendu les cris furieux des hommes de Tyros, leur ordonnant de chasser dans la forêt. Les Panthères avaient répondu sur le même ton. Rares étaient les femmes qui s'aventuraient dans la forêt, et celles qui le faisaient n'allaient pas loin. Un groupe, conduit par une blonde orgueilleuse, qui se moquait des autres, s'aventura plus loin. Il comprenait quatre femmes. Elles étaient courageuses. Elles furent dans ma Chaîne, attachées, au crépuscule.

Quand les lunes furent hautes dans le ciel goréen, le soir du deuxième jour, je regardai les

prisonnières.

« Ce sont des esclaves, » dis-je à mes filles de Taverne. « Déshabillez-les ! »

Ce fut fait.

Je fis signe à deux Esclaves de Taverne, la première, brune, et la seconde, blonde.

« Mettez les peaux des Panthères ! » leur ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondirent-elles.

Elles mirent les peaux. Je regardai l'esclave rousse.

— « Toi aussi, » dis-je, « tu peux t'habiller si tu le souhaites. »

Contente, elle obéit.

— « Maître ? » demanda Ilene.

— « Non, » répliquai-je.

Elle me regarda.

« Tu n'es qu'une proie, un appât, » déclarai-je.

Elle baissa la tête.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Quand j'en aurais terminé avec elle, je la ferais vendre à Port Kar.

Je regardai les autres jeunes femmes, les Goréennes.

— « Vous êtes de jolies Panthères, » relevai-je.

Elles se tenaient même comme des Panthères. L'effet des vêtements est extraordinaire.

Elles avaient la tête haute. Elles me regardaient avec témérité.

Une Panthère nue, furieuse, tirait sur ses liens.

Elle ne pouvait supporter la vue d'Esclaves de Taverne portant des vêtements de Panthère.

La jeune femme brune, l'Esclave de Taverne, vêtue de peaux de panthères, se jeta sur elle et la prit par les cheveux. Elle lui secoua violemment la tête, puis jeta la prisonnière à terre. Elle se tourna vers Ilene.

« Apporte-moi une badine ! » dit-elle impérieusement.

Ilene, vêtue de soie, commandée, alla chercher la badine. Je l'avais coupée, dans le courant de la journée, mais ne m'en étais pas servi. Si les prisonnières s'étaient montrées indisciplinées, ou bien avaient fait des difficultés, les Esclaves de Taverne, conformément à mes instructions, l'auraient utilisée. La badine était solide et souple. La brune s'immobilisa près de la Panthère, la badine levée.

« As-tu une objection à faire, Esclave Nue ? » demanda-t-elle à la Panthère.

La Panthère, secouant négativement la tête, les yeux pleins de frayeur, se tassa sur elle-même. Les Esclaves de Taverne, à l'exception d'Ilene, qui craignait peut-être que la badine soit utilisée contre elle, rirent.

Je m'approchai des trois Esclaves de Taverne vêtues des peaux des Panthères. Sans un mot, je déchirai leurs peaux sur la cuisse gauche, jusqu'à la ceinture, exposant leur marque.

— « N'oubliez pas que vous êtes des esclaves, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondirent-elles.

Je jetai la badine à la rousse.

— « Maintiens l'ordre dans le camp, » dis-je. Je me tournai vers Ilene et montrai la jeune femme rousse. « C'est désormais la Première Fille du camp, » expliquai-je. « Jusqu'à mon retour tu es, vis-à-vis d'elle, comme son esclave. »

— « Oui, Maître, » dit Ilene.

— « Approche ! » fit la jeune femme rousse.

Ilene s'immobilisa devant elle.

« À genoux, Esclave ! » ordonna la jeune femme rousse.

Ilene tomba à genoux.

« Embrasse mes pieds, Esclave ! » imposa la jeune femme rousse.

— « Oui, Maîtresse, » souffla Ilene qui, craintivement, obéit.

— « Vous deux, » dis-je aux deux autres Esclaves de Taverne, la brune et la blonde, « venez avec moi ! »

Je gagnai rapidement la limite du camp. Parvenu à la limite, je me retournai. Je regardai la jeune femme rousse. Ilene, vêtue de soie jaune, était toujours agenouillée à ses pieds.

« Maintiens l'ordre dans le camp ! » lançai-je à la jeune femme rousse.

Elle fit claquer la badine dans la paume de sa main gauche.

— « Sois tranquille, » répondit-elle.

À l'intérieur de leur camp, les hommes de Tyros se sentaient certainement en sécurité. J'avais l'intention de les convaincre que tel n'était pas le cas.

J'aurais pu pénétrer dans le camp, mais je ne décidai pas de le faire. Je me contenterais de le priver de ses sentinelles. Au matin, en s'éveillant, les occupants s'apercevraient qu'ils n'étaient plus gardés.

Je pensais qu'ils changeraient alors leur camp de place. Ils comprendraient alors que le camp ne les protégeait pas. Pendant la marche, toutefois, ils constateraient, avec consternation, qu'ils étaient encore plus vulnérables.

En file pendant la marche, peut-être même, à la fin, sans avant-garde ni arrière-garde, ils constitueraient une proie facile.

Six Panthères gardaient le camp. Je les localisais, individuellement, puis organisais un rendez-vous avec mes deux Esclaves de Taverne.

Les esclaves, vêtues de peaux de panthères, dans le noir, se dirigeaient vers la sentinelle. Elles étaient arrêtées.

« Nous rentrons, » disaient-elles.

Alors, silencieusement, par-derrière, je posais la main sur la bouche de la sentinelle.

Elle était jetée à terre, bâillonnée, attachée. Ensuite, je localisais une autre sentinelle et recommençais le même stratagème. Bizarrement, seules deux sentinelles se méfièrent. La réaction initiale des quatre autres femmes, jusqu'au moment où elles constatèrent que les nouvelles venues n'appartenaient pas à leur bande, fut un intense soulagement. Elles se jetèrent presque dans leur bras. Elles n'avaient pas pensé que ces femmes n'appartenaient peut-être pas à leur bande. À leur connaissance, elles étaient les seules Panthères de la région. En fait, leur information n'était pas incorrecte. Le seul problème était que, dans le noir, elles prenaient des Esclaves de Taverne vêtues de peaux de panthères pour leurs compagnes, regagnant enfin le camp. Cette erreur, bien que naturelle, leur coûtait cher. Dans mon camp, attachées, elles auraient tout le temps d'y réfléchir. Les deux sentinelles qui se montrèrent plus méfiantes ne furent pas mieux loties. Leur attention se relâcha à l'arrivée des deux femmes. Elles ne remarquèrent ma présence qu'au moment où ma main se referma sur leur bouche et quelles se sentirent, irrésistiblement, entraînées dans un buisson.

Quand nous eûmes terminé, nous rassemblâmes les sentinelles. Nous leur libérâmes les chevilles et les attachâmes les unes aux autres par le cou. Ensuite, nous les conduisîmes au camp. Avant de me retirer, je veillai à ce qu'elles soient déshabillées et ajoutées à la Chaîne.

J'avais à présent vingt et une prisonnières, toutes très belles. J'étais fatigué.

« Veille à ce qu'elles se reposent bien, » dis-je. « Ne les laisse pas tirer sur leurs liens. »

— « Sois tranquille ! » répondit la jeune femme rousse, avec la badine. Elle passa entre les Panthères. Elles restèrent parfaitement immobiles, n'osant pas bouger un muscle, la craignant.

Je regardai les lunes, puis m'endormis.

Le lendemain matin, tôt, les hommes de Tyros levèrent le camp.

Ils partirent.

Mais, compte tenu de leur longue Chaîne d'esclaves, ils progresseraient très lentement.

Je regagnai mon camp. Désormais, il n'avait plus de raison d'être.

Les hommes de Tyros, dans leur fuite, avaient abandonné de nombreux bagages, les leurs et ceux qu'ils avaient pris dans le camp de Marlenus. Ils voulaient progresser aussi rapidement que possible. De toute manière, cela ne suffirait pas.

Je me dis qu'une partie de ce qu'ils avaient abandonné pourrait m'être utile.

À mon camp, j'ordonnai à la jeune femme brune et à la blonde de détacher les chevilles des Panthères.

Puis je demandai à la jeune femme rousse, avec sa badine, de les faire lever.

Je conduirais d'abord mes prisonnières sur le site de l'ancien camp puis, par un itinéraire parallèle, nous suivrions nos ennemis.

« Attachez-les par la cheville gauche ! » ordonnai-je à la jeune femme brune et à sa compagne blonde.

Elles obéirent. Les Panthères étaient à présent attachées les unes aux autres par le cou et la cheville gauche. Elles avaient toujours les mains liées dans le dos.

« Tu peux leur retirer leur bâillon, » dis-je à la jeune femme brune. Elle obéit. Les jeunes femmes rejetèrent la tête en arrière, quelques-unes fermant les yeux, et respirèrent profondément.

J'avais vu, parmi les bagages abandonnés au camp, un sac de capuchons d'esclave. Je m'en servirais, en cas de nécessité, sur les prisonnières. Toutefois, je n'avais pas l'intention d'approcher à portée de voix de l'ennemi. Presque tous les capuchons d'esclave, et ceux du camp étaient dans ce cas, combinent les avantages du bâillon et du bandeau. Ils couvrent complètement la tête et s'attachent sous le menton, autour du cou. Il y en a en cuir et en toile. Certains d'entre eux ferment à clé.

Nous conduisîmes les prisonnières près d'un cours d'eau voisin et les fîmes boire. Ensuite, nous les laissâmes cueillir, avec les dents, les fruits des branches basses.

Ensuite, nous les conduisîmes au site de l'ancien camp. Elles porteraient mon matériel.

J'ordonnai à Ilene de ramasser des fruits et des amandes, pour moi, tandis que nous marchions dans la forêt.

Au cou de la dernière Panthère de la Chaîne, nous suspendîmes sept carquois de flèches, pris à plusieurs prisonnières.

Au camp, j'ordonnai à la jeune femme rousse de faire coucher les Panthères sur le sol.

D'une caisse abandonnée, laissée là parce qu'elle était lourde et pas de première nécessité, je sortis une grande quantité de chaînes que j'étais dans l'herbe. Il s'agissait d'anneaux de Harl, du nom de Harl de Turia, un Marchand d'Esclaves, dont on dit qu'il fut le premier à les utiliser. Ils sont, en fait, composés de quatre parties. En premier lieu, il y a un anneau de cheville, que l'on referme sur la cheville gauche de la jeune femme. En second lieu, à l'arrière de cet anneau, est soudée une boucle. En troisième lieu, fixée à une autre boucle, à l'avant de l'anneau, il y a environ un mètre de chaîne. En quatrième lieu, cette chaîne se termine elle-même par une attache qu'il est possible de refermer sur la boucle arrière d'un autre anneau de cheville. L'anneau de Harl est une entrave extrêmement commode. On peut l'utiliser pour enchaîner une femme à n'importe quoi, l'anneau étant refermé sur sa cheville et l'attache de l'extrémité permettant aisément de faire une boucle autour d'un arbre, par exemple, ou d'un

poteau, ou de la cheville d'une autre femme, du fait qu'il est possible de la fixer à un maillon de la chaîne elle-même. Il est également possible de la passer autour d'un arbre ou d'un pilier, dans un bâtiment public, l'attache étant refermée sur la boucle soudée à l'arrière de l'anneau de la cheville. Cela s'appelle un anneau de Harl fermé. Le plus souvent, bien entendu, l'anneau de Harl est utilisé comme segment d'une Chaîne d'esclaves, laquelle peut, dans ce cas, faire n'importe quelle longueur, en ajoutant ou en retirant des femmes.

Je regardai les Panthères couchées sur le dos, sur le site de l'ancien camp.

« Détache-leur la cheville droite ! » dis-je à la jeune femme brune. Elle obéit.

« Tendez la jambe gauche ! » ordonnai-je aux Panthères, « et fléchissez le genou droit, le talon sur le sol ! »

Elles obéirent.

J'allai près de la dernière jeune femme. Je refermai le lourd anneau mécanique sur la cheville, le verrouillant, puis tendis sa chaîne, terminée par une attache, sur sa droite. Je pris ensuite le deuxième anneau de Harl et le fermai sur la cheville de la jeune femme suivante. Puis je pris l'attache située à l'extrémité de la chaîne de la première jeune femme et la fixai dans la petite boucle soudée à l'arrière de l'anneau de cheville de la deuxième femme. Elles étaient à présent enchaînées l'une à l'autre. Je tendis ensuite la chaîne de l'anneau de la deuxième fille sur la droite. Je fixai ensuite l'anneau de cheville de la troisième fille et fermai l'attache de la chaîne de la seconde dans la petite boucle soudée à l'arrière de l'anneau de la troisième. Toutes trois étaient à présent enchaînées ensemble.

« Je t'en prie, ne m'enchaîne pas, » supplia la quatrième.

Elle savait qu'il était dangereux de porter des chaînes dans la forêt. Je ne répondis pas. Je l'enchaînai. Je continuai ainsi, passant d'une belle prisonnière à l'autre. Quand j'eus terminé, je me levai. Je regardai les jeunes femmes allongées sur le dos. Elles formaient à présent une Chaîne d'esclaves.

« Debout ! » ordonnai-je.

Dans un tintement de chaînes, elles se levèrent. Plusieurs d'entre elles avaient les joues couvertes de larmes.

« Détache les lanières de cuir qu'elles ont au cou, » dis-je à la jeune femme brune, « et libère-leur les mains ! »

Elle obéit.

Je me dirigeai vers la première femme de la Chaîne, qui avait été la dernière enchaînée. Il y avait, apparemment oublié, un mètre de chaîne, roulé dans l'herbe, fixé à l'avant de son anneau de cheville. Il pouvait servir, naturellement, à attacher l'ensemble de la Chaîne à un objet quelconque, un pilier, un poteau, une roue de chariot, un arbre, une colonne, un pieu, ou un lourd anneau d'esclave, scellé dans le sol, tel que ceux que l'on trouve généralement sur les places des cités goréennes. Mais, afin qu'il ne gêne pas la jeune femme, je le ramassai et, passant l'attache dans un maillon, le fixai à son poignet gauche. Elle pourrait le porter ainsi jusqu'à ce qu'il soit nécessaire.

Une seule clé, incidemment, permet de fermer et d'ouvrir l'ensemble correspondant d'anneaux de Harl. Je mis la clé dans ma bourse.

« Tu nous a enchaînées, » dit une jeune femme, une blonde, debout fièrement malgré ses chaînes, les jambes largement écartées. « Notre sécurité repose entièrement entre tes mains. »

— « Une seule Panthère, » sanglota une autre, tassée sur elle-même, l'anneau à la cheville gauche, « pourrait nous tuer toutes ! »

Je ne répondis pas. Je fis le tour de la Chaîne.

« Position ! » cria la jeune femme rousse, qui avait la badine. Elle frappa violemment deux prisonnières.

Ensuite, du fait qu'elles la craignaient, elles se tinrent correctement. Elles avaient le dos droit, la tête haute. Leurs minces chevilles étaient l'une contre l'autre. Elles avaient les épaules en arrière, le ventre plat et tendu.

« Tu appartiens à la Caste des Guerriers, » dit une jeune femme blonde, regardant droit devant elle.

— « J'appartiens à la Caste des Marchands, » répondis-je.

— « Aucun Marchand, » souligna-t-elle, « n'aurait pu nous capturer comme tu l'as fait. Tu appartiens à la Caste des Guerriers. »

Je haussai les épaules. C'était exact, j'avais appartenu à la Caste des Guerriers.

— « Asseyez-vous ! » ordonnai-je. Les femmes s'assirent dans l'herbe.

Avec l'aide des Esclaves de Taverne, et d'Ilene, je triai, rejetant ici et conservant là, les bagages abandonnés ; au camp. Il y avait des objets de valeur, bien que l'essentiel soit constitué de marchandises encombrantes. Je trouvai de nombreuses rations d'esclave, que l'on mélange avec de l'eau ; ainsi que des vêtements de soie, des colliers sans inscription, des bandes de viande séchée, tendue et salée, des rouleaux de corde et de chaîne. J'ai déjà parlé du sac de capuchons d'esclave. Il y avait également une petite caisse de menottes d'esclave, s'ouvrant toutes avec la même clé. La caisse, bien que petite, était lourde car les menottes d'esclave sont généralement lourdes. Il y avait une grande toile imperméable, roulée, qui pourrait se révéler utile. Les femmes pourraient dormir dessous, la nuit. Il était possible de fixer les bords par terre avec des chevilles. Elle les protégerait un peu des pluies froides de la nuit et également, mais moins, des panthères et des sleens. Parmi les bagages, je trouvai également des objets provenant du camp de Verna, emportés à l'origine par Marlenus dans son camp, puis pris par les hommes de Tyros et la bande de Hura. Parmi ces objets, je trouvai les bouteilles restantes de vin drogué, celles que nous n'avions pas bues quand nous avons été capturés par la bande de Verna, ce qui semblait à présent très loin. Je souris. Ce vin, quoique provenant d'un vignoble bizarre, pourrait se révéler utile. Ces objets, ainsi que de nombreux autres triés parmi les bagages abandonnés au camp, je les mis de côté. Quand j'eus décidé ce que nous prendrions et ce que nous laisserions, je répartis, avec l'aide d'Ilene et des Esclaves de Taverne, les fardeaux. Quatre femmes, sur leurs épaules, porteraient la toile imperméable.

J'étais satisfait d'avoir trouvé autant de nourriture.

Il ne me parut pas probable qu'elle soit empoisonnée mais, même si elle l'était, nous ne risquions rien, les Esclaves de Taverne et moi. Elle servirait à nourrir les prisonnières.

Les poings des Panthères enchaînées, assises dans l'herbe, étaient serrés. Elles ne pouvaient croire que l'on posait des fardeaux devant elles : caisses, ballots et rouleau de toile imperméable.

« Nous sommes des Panthères ! » cria la jeune femme blonde. « Nous ne porterons pas les fardeaux d'un homme ! »

Ce fut elle qui reçut le premier coup de badine, administré par la jeune femme rousse, qui bondit parmi elles, frappant et fouettant avec la branche souple.

La jeune femme blonde, en larmes, ramassa son fardeau et se leva, bien droite, dans la Chaîne. Elle portait la caisse sur la tête, à la manière des Goréennes. Elle la maintenait avec la main droite. Elle se tenait droite. Elle était, bien qu'en larmes, très élégante.

Je regardai la Chaîne. Chaque jeune femme portait un fardeau. Nous suivrions, au début du moins, une piste parallèle à celle de mes ennemis en fuite. Plus tard, si leur fuite devenait

plus précipitée et moins rationnelle, nous pourrions simplement prendre le même chemin qu'eux. Ainsi, la piste serait nette, dégagée et, s'ils abandonnaient des objets de valeur nous pourrions, éventuellement, les ramasser et les emporter.

Je pivotai sur moi-même et entrai dans la forêt.

J'entendis par deux fois le claquement de la badine, derrière moi, et les cris de douleur des Panthères.

« Dépêchez-vous, Esclaves ! » cria la jeune femme rousse.

Ilene marchait à mes côtés. Elle avançait à petits pas rapides. Sa tête ne m'arrivait qu'à l'épaule. Elle me regarda, puis baissa la tête.

Je la dévisageai avec gravité. Elle mit la main devant la bouche. Ses yeux s'emplirent soudain de peur. Demanderais-je à la jeune femme rousse de la battre ?

« Pardonne-moi, Maître, » souffla-t-elle.

Elle s'éloigna de deux pas et baissa la tête, tremblante. L'esclave goréenne ne marche pas aux côtés d'un homme libre. Elle l'avait oublié. Elle n'était pas sur Gor depuis longtemps.

Sans plus m'occuper d'elle, je continuai. J'entendis, derrière moi, ses sanglots.

Elle ne s'était pas encore complètement abandonnée à un homme. Toutefois, je présumais qu'elle serait bientôt prête. Je l'avais senti, dans son corps et sa tête. C'était une jolie esclave, la fille de la Terre. Je me dis qu'elle plairait sans doute beaucoup à un Maître.

Complètement abandonnée, elle serait merveilleuse.

Elle ne s'était pas montrée totalement ouverte, vis-à-vis de moi. Je la ferais vendre à Port Kar.

Je continuai mon chemin.

Derrière moi, j'entendais son pas léger, rapide et, plus loin, j'entendais les chaînes des esclaves. J'entendais la Chaîne, puis un silence, puis la Chaîne à nouveau. Les prisonnières avançaient la jambe gauche toutes en même temps, chaque cheville étant captive dans un anneau métallique, levant et portant la chaîne qui les attachait.

Je me retournai. Elles étaient belles, les Panthères. Elles se tenaient bien droites et portaient leurs fardeaux avec élégance. C'était un magnifique ensemble d'esclaves.

La jeune femme rousse marchait à leurs côtés, avec la badine.

J'étais debout sur une branche, caché dans le feuillage. La Chaîne d'esclaves des hommes de Tyros passait en dessous de moi.

C'était une longue Chaîne de quatre-vingt-seize hommes. Ils étaient doublement attachés les uns aux autres et avaient les mains retenues dans le dos par des menottes. Ils étaient enchaînés par la cheville gauche et par le cou. Au cou et à la cheville, à coups de marteau, on leur avait mis une bande métallique, chaque bande comportant deux anneaux soudés. Aux deux extrémités, ensuite, d'une longueur donnée de chaîne, on avait ouvert des maillons, on les avait passés dans les anneaux, puis on les avait refermés à coups de marteau. C'est de cette manière, rude et efficace, qu'était formée la Chaîne.

Marlenus était en tête, suivi par ses hommes. Puis venait Rim, qui avait été capturé lors de l'attaque de la *Tesephone*. Ensuite, venaient Arn et les huit hommes qui se trouvaient au camp de Marlenus lorsque celui-ci avait été attaqué.

Suivant les hommes, il y avait une Chaîne de vingt-quatre esclaves femelles. Elles étaient attachées les unes aux autres par le cou, avec une lanière de cuir. Leurs mains étaient retenues sur le ventre par des menottes.

Les hommes de Tyros, et les Panthères, marchaient à côté de la file d'esclaves.

De nombreuses provisions avaient été attachées sur les épaules et le dos des esclaves

mâles. Apparemment, les hommes de Tyros et les Panthères n'osaient pas leur laisser les mains libres. Je les comprenais, car les hommes qu'ils gardaient étaient dangereux. Quelques hommes de Tyros portaient eux-mêmes des fardeaux. D'autres fardeaux, plus légers, étaient portés par des Panthères.

Huit hommes de Tyros, avec des fouets, frappaient les esclaves mâles. Quatre panthères, avec des badines, faisaient avancer les jolies captives attachées.

Je regardai au-dessous de moi.

Les esclaves passaient à présent. Seule Sheera était nue. Cara et Tina portaient toujours leurs courtes tuniques de laine, mais elles étaient sales et déchirées. Je constatai avec surprise que Grenna, que j'avais capturée dans la forêt, portait également une courte tunique de laine. Elle occupait un rang élevé dans la bande de Hura. Mais elle restait esclave. Les Panthères sont sans indulgence pour leurs compagnes qui se laissent réduire en esclavage. Au cou de Grenna, le nœud était aussi serré qu'au cou des autres femmes ; elle avait également les menottes aux poignets. Puis venaient huit autres femmes de sa bande. Je vis la bande de Verna, vêtues de leurs peaux, puis, toujours avec du rouge aux lèvres et des boucles d'oreilles, vêtue de la soie des esclaves, venait Verna, que suivaient huit autres femmes de sa bande. Je vis la femme qui la suivait lui donner un coup de talon derrière le genou. Elle tomba, se débattant, étranglée par la lanière de cuir. Elle se releva péniblement, copieusement battue. Un coup de badine coupa la soie sur son corps. Elle voulut se tourner vers la femme qui lui avait donné un coup de pied mais, étranglée, fut tirée par celle qui marchait devant elle. Elle reçut alors d'autres coups de badine.

« Dépêche-toi, Esclave ! » cria une des compagnes de Hura, lui donnant encore deux coups de badine.

Verna pressa le pas, esclave sous la badine.

Ce n'était pas par hasard que Verna, maquillée et vêtue en Esclave de Plaisir, ait été attachée au milieu des Panthères. Elle portait même des clochettes à la cheville. J'étais convaincu que, aux yeux des hommes de Tyros et des compagnes de Hura, sa position dans la Chaîne d'esclaves était considérée comme une délicieuse cruauté. Les autres esclaves, les femmes du camp de Marlenus, amenées dans le nord pour le plaisir des hommes, étaient attachées derrière les Panthères. Elles fermaient la Chaîne.

J'avais vu, en tête de la colonne, Sarus, chef des hommes de Tyros, et, près de lui, Hura et sa seconde, Mira, qui avait d'abord trahi Verna puis, ensuite, Marlenus. Je souris intérieurement. Mira trahirait également Hura. J'y veillerais.

Les hommes de Tyros et les femmes de Hura avaient envoyé des éclaireurs sur leurs flancs, des Panthères.

Deux d'entre elles, que j'avais rencontrées, étaient à proximité. Elles étaient attachées et bâillonnées. Je les avais liées à un petit Tur.

La fin de la colonne passa sous moi. J'attendis un peu. Il y aurait vraisemblablement une arrière-garde. Elle n'était pas très loin derrière le groupe principal, comme elle aurait dû être. Les Panthères qui la composaient étaient inquiètes et nerveuses. Elles étaient séparées par une cinquantaine de mètres. Je les pris individuellement. Ce ne fut pas difficile, dans un buisson épais. Je les laissai pieds et poings liés, bâillonnées, au bord de la piste, où je pourrais les reprendre plus tard.

L'arrière de la colonne m'était à présent ouvert. Plus tard, j'utiliserais les flancs.

J'avais quatre carquois de flèches, pris aux Panthères. Les flèches, leurs arcs étant plus petits, n'étaient pas aussi longues que mes flèches habituelles, mais elles conviendraient. Il est inutile de bander complètement l'arc pour obtenir une pénétration considérable.

Seize hommes de Tyros, sur une file, fermaient la marche de la colonne.

On commence toujours par le dernier, puis le suivant, et ainsi de suite.

Quand une Panthère se retourna et hurla, il en était tombé quatorze.

Je présumai que, désormais, les hommes hésiteraient à fermer la marche.

Je revins sur mes pas et repris les femmes que j'avais capturées, la prise de la journée. Je leur libérai les chevilles, les attachai par le cou et, avec une badine, les conduisis au camp. Là, la jeune femme brune et la jeune femme blonde, mes deux Esclaves de Taverne, déshabillèrent les prisonnières puis, avec des anneaux de Harl, provenant du matériel transporté par les Panthères, sans un mot, je les ajoutai à ma Chaîne d'esclaves.

J'avais à présent vingt-cinq femmes.

Elles mangèrent de la nourriture d'esclave, mélangée à de l'eau. En outre, je donnai à chacune un morceau de viande séchée et salée, provenant du camp abandonné par les hommes de Tyros et les femmes de Hura.

« Et si la nourriture était empoisonnée ? » demanda la jeune femme blonde qui occupait la tête de la Chaîne.

— « Mange ! » ordonnai-je.

Elle me regarda.

« Mange, Esclave ! » répétais-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Me regardant, inquiète, elle mâcha et avala.

— « Vite ! » lançai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Rapidement, effrayée, elle mangea son bol de nourriture d'esclave et son morceau de viande salée et séchée.

Je l'observai. Elle ne fut pas affectée. La nourriture n'était pas empoisonnée. Plus tard, quand les lunes furent hautes, nous en mangeâmes également, les Esclaves de Taverne et moi. J'étais content d'avoir toute cette nourriture car je ne voulais pas être distrait par la nécessité d'en chercher.

Dans la forêt, je ne chassais pas le tabuk.

Je détachai l'extrémité libre de la chaîne, passée au poignet de la première fille. Je la passai autour d'un petit arbre, attachant ainsi toute la Chaîne à l'arbre.

« Couchez-vous ! » ordonnai-je aux femmes, « les unes contre les autres ! »

Elles obéirent.

Ensuite, avec l'aide des Esclaves de Taverne, je les couvris avec la toile imperméable que je fixai au sol avec des chevilles.

Couché, je regardais les lunes.

Je tournai la tête et vis, à quelques mètres de moi, à la limite de notre camp, vêtue de soie jaune, Ilene. Elle était debout, adossée à un arbre, les mains dans le dos. Sa tête était tournée vers moi. Ses cheveux étaient longs et noirs. Elle avait la peau très pâle. Elle était mince.

Je me levai et allai près d'elle.

« Tu es de la Terre, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Les autres dorment, » dit-elle. « Il faut que je te parle. »

— « Parle, » dis-je.

— « Pas ici, » protesta-t-elle.

— « Précède-moi, » dis-je.

Elle fit demi-tour et nous nous éloignâmes un peu du camp.

Puis, dans une petite clairière, elle se tourna vers moi. Elle serrait les poings.

— « Fais-moi rentrer sur Terre, » dit-elle.

— « Les esclaves goréennes ne s'échappent jamais, » répondis-je.

— « Je n'accepterai pas d'être une esclave goréenne ! » déclara-t-elle.

— « Tu n'es pas sur Gor depuis longtemps, » relevai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Tu apprendras le collier, » affirmai-je.

— « Non ! » cria-t-elle.

Je haussai les épaules et fis mine de partir.

« Je ne suis pas une esclave ! » dit-elle.

Je me tournai vers elle.

— « Comment es-tu arrivée sur cette planète ? » m'enquis-je.

Elle baissa la tête.

— « Je me suis réveillée une nuit. J'étais attachée et bâillonnée. J'avais les mains attachées dans le dos. Mes chevilles étaient liées au pied du lit. Je ne pouvais me libérer. J'étais nue. Pendant une heure, je me suis débattue, désespérée. Puis, à deux heures du matin, d'après le réveil de ma coiffeuse, un disque noir, qui ne faisait pas plus d'un mètre cinquante d'épaisseur et deux mètres cinquante de diamètre, est apparu à la fenêtre. C'était un petit vaisseau. Un homme en est sorti, vêtu bizarrement. La fermeture de la fenêtre fut ouverte de l'extérieur, magnétiquement ou électroniquement. La fenêtre s'est ouverte. L'homme m'a utilisée, rapidement et brutalement. Puis il m'a mis un capuchon. Mes chevilles ont été détachées, croisées puis liées. Ensuite, j'ai été soulevée et jetée dans le petit vaisseau. Une aiguille a pénétré dans mon dos. J'ai perdu connaissance et ne me souviens de rien jusqu'au moment où je me suis réveillée, je ne sais combien de temps après, dans une cage à esclave goréenne. »

— « Comment as-tu été vendue ? » m'enquis-je.

— « Dans une vente privée, » répondit-elle, « à Hesius de Laura. Ensuite, j'ai servi les clients de sa taverne. »

— « Comment se fait-il, » demandai-je, « que tu te croies libre ? »

— « Mon récit ne le montre donc pas ? » fit-elle, furieuse. « Je suis une femme libre de la Terre ! »

— « Autrefois, peut-être, » relevai-je. « Puis tu as été capturée par des Marchands d'Esclaves goréens. »

— « J'ai été prise par la force, » dit-elle.

— « Toutes les esclaves sont prises par la force, » déclarai-je. Elle me foudroya du regard.

« Comment as-tu été amenée sur cette planète ? » demandai-je.

— « Comme une esclave, » répondit-elle.

— « Où t'es-tu réveillée ? » demandai-je encore.

— « Dans une cage d'esclave, » répondit-elle.

— « Es-tu marquée ? » demandai-je.

— « Dans la cage, » répondit-elle, « j'ai été marquée. »

— « Je vois que tu portes un collier, » dis-je. Elle portait le collier de Hesius de Laura, propriétaire d'une taverne dans cette cité.

Elle tenta d'arracher le collier. Bien entendu, elle n'y réussit pas. Il resta fixé autour de son cou, bien ajusté, beau, luisant.

Elle leva orgueilleusement la tête.

— « Cela ne signifie rien, » déclara-t-elle.

Je souris.

« On peut refermer un collier d'esclave, » dit-elle d'un air hautain, « sur le cou de n'importe quelle jolie fille ! »

— « C'est exact, » fis-je.

Elle réagit comme si on l'avait frappée.

— « Tu ne comprends pas, » dit-elle.

— « Qu'est-ce que je ne comprends pas ? » m'enquis-je.

— « Les Goréennes, » dit-elle, « peuvent être esclaves ! Pas les femmes de la Terre ! Les femmes de la Terre sont différentes ! Elles sont meilleures, plus fines, plus nobles, plus raffinées, plus délicates ! On ne peut pas les traiter comme des esclaves ordinaires ! »

— « Tu te crois meilleure que les Goréennes ? » demandai-je.

Elle me dévisagea, stupéfaite.

— « Bien entendu, » répondit-elle.

— « C'est très intéressant, » fis-je. « À mes yeux, tu comptes moins, tu es plus servile. »

— « Ce n'est pas la peine de jouer avec moi, » dit-elle. « Les autres dorment. Nous pouvons parler franchement. Nous sommes tous deux de la Terre. Si tu le souhaites, à cause de ta réputation, je pourrai jouer le rôle d'une esclave en présence des autres, mais je t'assure que je ne suis pas une esclave ! Je suis une femme libre de la Terre, différente d'elles, supérieure à elles ! Je vaudrais mieux qu'elles ! »

— « Et, par conséquent, » dis-je, « je devrais te faire bénéficier d'un traitement de faveur ? »

— « Bien entendu, » répondit-elle.

— « Je devrais être particulièrement gentil avec toi, » insistai-je. « Et tu devrais, naturellement, bénéficier de privilèges exceptionnels. »

— « Oui, » répondit-elle. Elle sourit. « Sois cruel avec elles, » reprit-elle, « mais pas avec moi. Sois dur avec elles, mais pas avec moi. Traite-les en esclaves, mais pas moi. »

— « Pourquoi devrais-je les traiter en esclaves ? » m'enquis-je.

Elle me regarda, troublée.

— « Parce que ce sont des esclaves, » répondit-elle.

— « Et tu n'en es pas une ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Comment doit-on traiter les esclaves ? » m'enquis-je.

— « Avec dureté et cruauté, » répondit-elle.

Je la regardai. Elle était debout, vêtue d'une soie jaune et translucide, celle d'une Esclave de Taverne. Ses cheveux étaient très longs et noirs. Sa peau était très blanche. Elle était mince.

« Je n'accepte pas d'être une esclave, » affirma-t-elle.

— « Tes jambes, » fis-je remarquer, « sont assez belles pour être celles d'une esclave goréenne. »

— « Merci, » dit-elle.

Je m'approchai d'elle et arrachai son vêtement de soie. Elle eut le souffle coupé, mais n'osa pas s'interposer.

Je tournai autour d'elle.

— « Tu es assez belle, » relevai-je, « pour être une esclave goréenne. »

Elle ne répondit pas.

« Tu as été amenée sur cette planète par des Marchands d'Esclaves, » poursuivis-je. « Tu

as été vendue. Tu as été marquée. Tu portes un collier. »

Elle n'osa pas répondre.

Je l'examinai, tranquillement.

« Je félicite les Marchands d'Esclaves pour leur bon goût, » commentai-je.

— « Merci, » souffla-t-elle.

Je la regardai, debout dans la clairière, son vêtement de soie sur les pieds, belle dans la lumière des lunes de Gor.

À présent, elle avait peur.

— « Je suis heureux, » repris-je, « que les Marchands d'Esclaves t'aient amenée sur Gor. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Parce que, » répondis-je, « c'est un plaisir de te posséder. »

— « Je ne peux pas être possédée, » dit-elle. « Je ne suis pas une esclave ! »

— « Sais-tu, » demandai-je, « que les hommes de Gor considèrent les femmes de la Terre comme des esclaves naturelles ? »

— « Oui, » souffla-t-elle.

— « Comment doit-on traiter les esclaves ? » demandai-je.

— « Avec dureté et cruauté, » répondit-elle, la tête haute.

— « Tu portes un collier, » lui fis-je remarquer.

— « Je ne suis pas une esclave ! » déclara-t-elle.

— « Tu es une esclave magnifique, » dis-je.

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Tout à fait magnifique, » soulignai-je.

— « Fais-moi rentrer sur Terre ! » cria-t-elle.

— « Les esclaves goréennes, » déclarai-je, « ne s'échappent jamais. »

— « Je sais ce que tu veux, » fit-elle. « Je vais acheter mon retour sur Terre ! »

— « Que proposes-tu ? » m'enquis-je.

— « Moi-même, » répondit-elle. Elle secoua sa chevelure. « Moi-même, bien entendu ! »

Elle me regarda. « Je vais servir ton plaisir, » a jouta-t-elle.

— « Comme une esclave ? » demandai-je.

Elle leva fièrement la tête.

— « Si tu le veux, » répondit-elle.

— « À genoux, Esclave ! » dis-je, avec dureté.

Hésitante, elle s'agenouilla. Elle me regarda. Ses yeux étaient emplis de peur.

— « Est-ce que je joue un rôle ? » demanda-t-elle.

— « Non, » dis-je.

Elle voulut se lever, mais je l'avais brutalement prise par les cheveux.

Quand elle cessa de se débattre, je la lâchai. Elle resta à genoux devant moi.

Elle secoua la tête, puis la leva et me regarda. Elle sourit.

— « Je ne suis pas une esclave, » dit-elle.

— « Sais-tu comment on punit, » demandai-je, « l'esclave qui ment à son Maître ? »

Elle me regardait, elle ne souriait plus. Elle était inquiète.

— « Comme le souhaite le Maître, » dit-elle.

— « La première fois, » expliquai-je, « généralement, la punition n'est pas sévère, quelques coups de fouet. »

Elle baissa la tête.

« Sera-t-il nécessaire, » m'enquis-je, « demain matin, de te faire fouetter ? »

Soudain, elle leva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Pourquoi n'es-tu pas tendre et prévenant, comme les hommes de la Terre ? » demanda-t-elle.

— « Je suis Goréen, » répondis-je.

— « Tu n'auras donc pas pitié ? » supplia-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle baissa la tête.

« Maintenant, » repris-je, « je vais te poser une question. Je te conseille de bien réfléchir avant de répondre. »

Elle me regarda.

« Qu'es-tu, Ilene ? » demandai-je.

Elle baissa la tête.

— « Une esclave goréenne, » souffla-t-elle.

Je m'agenouillai près d'elle, la pris dans mes bras et la couchai dans l'herbe.

— « Les esclaves, » rappelai-je, « doivent être traitées avec dureté et cruauté, et tu es une esclave. »

Elle gémit.

Couchée sur le dos dans l'herbe, elle me regarda.

— « Est-ce que je ne recevrai rien ? » demanda-t-elle. « Rien ? »

— « Tu ne recevras rien, » répondis-je. « Rien. »

Une demi-ahn plus tard, elle était déchaînée, gémissait et pleurait, soumise, entre mes bras.

Et quand, une demi-ahn plus tard, elle s'abandonna, ce fut avec l'abandon total, incontrôlable, de l'esclave goréenne irrémédiablement conquise.

« Je suis une esclave, » sanglotait-elle. « Je ne suis qu'une esclave. »

Une ahn plus tard, couchée entre mes bras, elle me regarda, désespérément.

« À présent que tu m'as rendue totalement esclave, » sanglota-t-elle, « que vas-tu faire de moi ? »

Je ne lui répondis pas.

« Me renverras-tu sur Terre ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Vas-tu m'affranchir ? » demanda-t-elle encore.

— « Non, » répondis-je.

— « Je suis totalement ton esclave, » sanglota-t-elle. « Que vas-tu faire de moi. Maître ? »

— « Je vais te vendre à Port Kar, » répondis-je. Puis je m'en allai.

Je m'éveillai peu avant l'aube. Il faisait noir, mais pas aussi noir que la nuit. L'air était froid et humide. J'entendis l'appel des gims à corne.

Je me dressai sur le coude.

À mes pieds, sur le côté, Ilene était couchée. Elle avait la tête sur le bras droit et ses yeux étaient ouverts. Elle me regardait.

Je savais lire le désir dans les yeux d'une esclave.

Je regardai autour de moi. Bien que le jour ne soit pas levé, la forêt baignait dans une faible lumière. C'était la fausse aube, la lumière imparfaite, fractionnelle, précédant l'aube véritable, quand Tor-tu-Gor, l'étoile commune aux deux planètes, lançait, comme l'a écrit un poète goréen, les traits droits et chauds du matin parmi les branches froides et humides de la forêt.

Je m'allongeai sur le dos.

Le ciel était d'un gris sombre. Le feuillage des arbres s'y découpait très nettement. J'y aperçus des nuages blanchâtres.

Je me dressai à nouveau sur le coude. C'était un matin froid. Les feuilles et l'herbe étaient couvertes de rosée. Partout, les gouttes scintillaient.

Je regardai à nouveau Ilene. Je lus le désir dans ses yeux. Son vêtement de Soie de Plaisir jaune, couvert de rosée, lui collait à la peau. Ses cheveux étaient mouillés et raides, noirs, collés, à partir du front, sur les côtés de sa tête. Son visage était humide. Il y avait de la rosée sur son collier. Elle serrait les genoux contre la poitrine.

Elle rampa jusqu'à moi et posa la tête sur ma ceinture. Puis elle leva la tête et me regarda.

« Maître, » souffla-t-elle.

Je ne répondis pas. Elle s'allongea contre moi et, timidement, me passa les bras autour du cou. Délicatement, timidement, elle m'embrassa.

« Je t'en prie, Maître, » souffla-t-elle. « Je t'en prie. » Ses yeux étaient suppliants.

— « Je n'ai pas de temps à te consacrer, » dis-je.

— « Mais je suis prête, » dit-elle. « Je suis prête ! »

Je la pris dans mes bras, la basculai sur le dos et la caressai. Elle arracha son vêtement de soie, afin qu'il n'y ait rien entre nous.

Je m'émerveillai. Pendant la nuit, il avait fallu une ahn pour l'amener à s'abandonner. Ce matin, elle avait rampé jusqu'à moi comme une esclave tourmentée par le désir. À la moindre caresse, son corps réagissait involontairement, convulsivement. Pendant la nuit, c'était une femme de la Terre qu'il fallait conquérir, à qui il fallait apprendre la signification de son collier. Ce matin, ce n'était qu'une jolie esclave goréenne, impatiente et gémissante, mendiant misérablement, une nouvelle fois, la caresse de son Maître, demandant à s'abandonner encore et encore. Sur Terre, mille hommes s'étaient peut-être disputés sa main. Sur Gor, elle appartenait à un seul homme, était sa propriété et n'était qu'une esclave parmi les autres.

Je me servis d'elle deux fois.

Il y avait peu de temps.

« Je t'en prie, Maître, ne me vend pas, » supplia-t-elle.

— « Tu es une esclave, » répondis-je. « Tu seras vendue. »

Je la regardai. Je me demandai ce qu'elle me rapporterait, sur l'estrade. La veille, je l'aurais considérée comme une fille à quatre pièces d'or. Mais la valeur de la jolie Ilene avait considérablement augmenté. Je l'imaginai montant sur l'estrade, se tournant vers les acheteurs, présentant sa beauté à leur appréciation, réagissant à l'adroite Caresse du Fouet roulé du commissaire-priseur. Puis, quand elle ne s'y attendrait pas, avec le fouet roulé, il lui administrerait la Caresse du Marchand d'Esclaves. Je n'avais plus aucun mal à deviner la réaction de son corps stimulé. La foule serait très contente. Le mouvement serait surpris, involontaire, brusque, sauvage, convulsif, incontrôlable. Sa féminité se serait trahie. Comme elle sangloterait de fureur ! Les hommes riraient. Elle aurait été abusée, forcée, devant les acheteurs, à montrer publiquement l'impatience de sa féminité.

Je souris intérieurement.

Les enchères, à ce moment-là, augmenteraient rapidement. Le commissaire-priseur, avec adresse, aurait mis en évidence les qualités latentes de la fille à vendre, montré que sa désirabilité n'était pas seulement placide et visuelle, mais aussi organique, réflexe, sensuelle et que c'était le type de femme qui, comme disent les Goréens, ne peut s'empêcher d'embrasser le fouet qui les frappe. Je souris. Les hommes paieraient très cher la jolie Ilene. Ce ne serait plus une fille à quatre pièces d'or, marchandise ordinaire sur l'estrade. Le

commissaire-priseur, à mon avis, ne fermerait le poing que parvenu à dix pièces d'or. La jeune esclave terrienne m'aurait alors rapporté un beau bénéfice. En fait, elle ne m'avait rien coûté. Pendant la nuit, constatai-je avec satisfaction, j'avais augmenté sa valeur. Je l'avais sans doute fait monter de six pièces d'or. J'avais gagné sur les deux tableaux, pendant la nuit, du point de vue de mon plaisir en lui enseignant la signification de son collier et, du point de vue commercial, en augmentant considérablement la valeur de ma propriété, la valeur de mon investissement.

— « Ne vends pas Ilene à Port Kar, » souffla-t-elle. « Vends une autre fille à Port Kar, pas Ilene. »

C'était l'aube.

La jeune femme rousse, Première Fille du camp, qui avait la badine, était levée, s'étirant comme une panthère, bâillant comme une femelle de larl. Bien qu'elle soit une ancienne Esclave de Taverne, elle enfila des peaux de panthères. J'avais déchiré les peaux sur sa cuisse gauche, afin qu'elle n'oublie pas qu'elle était marquée. C'était une fille forte et souple. Ilene, je le savais, avait peur d'elle. Et elle avait bien raison, car c'était la Première Fille et elle avait la badine.

Lentement, les jambes raides, la jeune femme rousse se dirigea, sur l'herbe humide, vers la toile imperméable couverte de rosée, afin de retirer les chevilles.

C'était l'aube ; il fallait que les prisonnières se lèvent, mangent, boivent et que, sur mon ordre, elles prennent leurs fardeaux.

« Ne vends pas Ilene à Port Kar, » dit Ilene, se serrant contre moi. « Vends une autre fille, à Port Kar, pas Ilene. »

— « La vois-tu ? » demandai-je à Ilene, montrant la jeune femme rousse.

— « Oui, » répondit Ilene, « elle conviendrait très bien à l'estrade de Port Kar, Maître. »

— « Le crois-tu vraiment ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Ilene.

— « Demandes-tu que ce soit elle qui soit vendue à Port Kar ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit Ilene. Elle m'embrassa, joyeuse.

— « Va la voir, » dis-je.

— « Oui, Maître, » acquiesça Ilene.

— « Parle-lui, » dis-je.

— « J'y vais, » s'empessa Ilene. « J'y vais ! » Elle m'embrassa. « Je vais lui dire qu'elle sera vendue à Port Kar. »

— « Non, » dis-je.

Elle me regarda.

« Tu vas aller la voir, » repris-je, « et tu vas lui dire que tu m'as demandé de la vendre à Port Kar. Ensuite, tu lui demanderas de te donner dix coups de badine. Et puis tu lui demanderas de t'indiquer tes tâches de la journée. »

Ilene me regarda, le regard plein de reproche. Puis ses yeux s'emplirent de peur et de larmes lorsqu'elle se leva.

Elle courut voir la jeune femme.

« J'ai demandé que tu sois vendue à Port Kar, » dit-elle.

— « Le Maître trouve que tu es une jolie petite esclave, » fit la jeune femme rousse.

Ilene tremblait.

« Et, qu'a-t-il dit ? » s'enquit-elle.

— « Je dois demander dix coups de badine, et mes tâches de la journée, » répondit Ilene.

— « Je vois, » fit la jeune femme rousse.

Ilene resta immobile devant elle.

« Quitte tes vêtements, Jolie Petite Esclave, » dit la jeune femme rousse.

Ilene obéit.

« Va près de cet arbre, » reprit la jeune femme rousse, montrant une branche située au-dessus de la limite de la clairière. Ilene alla près de lui. « Serre cette branche, Jolie Petite Esclave, » dit la jeune femme rousse, montrant une branche situé au-dessus de la tête d'Ilene. Les yeux pleins de larmes, Ilene la prit et serra ses mains dessus.

La badine siffla, puis claqua.

Ilene hurla de douleur et tomba, lâchant la branche. Elle s'accrocha à la base du tronc. Elle regarda, par-dessus l'épaule, la jeune femme rousse.

— « Je t'en prie, » sanglota-t-elle.

— « Serre la branche, Jolie Petite Esclave ! » ordonna la jeune femme rousse, plutôt contrariée.

Ilene la regarda avec terreur.

Je gagnai l'arbre et, avec deux courtes lanières de cuir, attachai les poignets d'Ilene à la branche.

Elle pleurait de douleur.

« Laisse-moi la battre ! » intervint la jeune Panthère blonde qui était en tête de la Chaîne.

La jeune femme rousse s'approcha rapidement de la fille qui avait parlé et la frappa deux fois. La jeune femme blonde, les yeux pleins de larmes, se tassa sur elle-même, les épaules rouges, et se cacha parmi les autres.

La jeune femme rousse retourna alors près d'Ilene.

La jeune Terrienne devait encore recevoir neuf coups. La jeune femme rousse maniait très bien la badine. Elle savait battre une esclave.

Les cinq coups suivants prirent plus de deux ehns. Ilene ignorait où elle serait frappée, et quand. Elle était debout, les poignets attachés au-dessus de la tête, à une branche, attendant. Puis, soudain, il y avait un sifflement et la badine s'abattait violemment sur son corps.

La jeune femme rousse se servait parfaitement de la dimension psychologique de la correction.

Même lorsqu'on ne la frappait pas, Ilene criait parfois :

« Non ! Ne me frappe pas ! »

Parfois, attendant, elle criait comme si on l'avait frappée. Elle sursautait, essayant de libérer ses poignets. Elle se tordait désespérément mais ne pouvait se dégager. Puis, secouant la tête, en larmes, elle se mit à se tortiller et à implorer pitié de manière incohérente. Bien entendu, étant une esclave, elle n'en bénéficierait d'aucune.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonna la jeune femme rousse.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Ilene.

— « Tu reçois seulement une correction, » reprit la jeune femme rousse.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Ilene.

— « Suppose, » dit la jeune femme rousse à l'esclave, « que ce ne soit pas une badine mais un fouet goréen à cinq lanières ? »

Ilene ferma les yeux.

« Suppose, » reprit la jeune femme rousse, « que ce ne soit pas moi qui t'administre cette correction mais, avec un tel fouet, un mâle. »

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Ilene, baissant la tête.

— « Réjouis-toi, » conclut la jeune femme rousse, « de ne recevoir que des coups de badine, et que ceux-ci soient administrés par une femme ! »

— « Oui, Maîtresse, » souffla Ilene, le visage couvert de larmes. La jeune femme rousse avait passé la longue chevelure d'Ilene devant son corps, afin qu'elle n'amortisse pas les coups de badine.

Il y avait à présent six lignes, sur sa peau, des chevilles à la nuque. Elles étaient minces et rouges. Elles étaient toutes bien placées. Autour de chaque ligne, il y avait la rougeur de la douleur. Elle serrait les poings dans ses liens. À présent, tout son dos était écarlate et brûlant.

Les Panthères, enchaînées, riaient. Le spectacle de la correction subie par la jolie petite esclave leur plaisait.

Je fis un signe de tête à la jeune femme rousse. Rapidement, sur le dos, en une succession rapide, elle administra les quatre derniers coups à Ilene.

Puis elle lui détacha les poignets.

Elle était pliée en deux par la douleur. Je ramassai son vêtement de soie jaune et le lui lançai. Elle s'en saisit et le maintint devant son corps.

— « C'est toi, » déclarai-je, « qui sera vendue à Port Kar. »

Puis je lui tournai le dos.

J'entendis la jeune femme rousse s'adresser aux Panthères.

« Debout, Esclaves ! » dit-elle, faisant claquer la badine dans sa main.

Elles se levèrent.

« Va chercher les bols ! » ordonna la jeune femme rousse à Ilene. « Et ouvre un sac de farine d'esclave. Quand les esclaves passeront devant toi, donne-leur un demi-bol de farine chacune. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Ilene.

— « Ensuite, ramasse des fruits et des amandes pour elles ! » ordonna la jeune femme rousse.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Ilene.

Je gagnai l'arbre autour duquel j'avais attaché la chaîne de l'anneau de Harl de la première jeune femme, et qui attachait les esclaves à l'arbre. Je la détachai puis l'attachai à nouveau au poignet gauche de la première femme afin que, comme la veille, elle puisse la porter.

La jeune femme rousse, ensuite, aidée par les deux autres Esclaves de Taverne, conduisit les Panthères au bord d'un cours d'eau voisin, de sorte qu'elles purent boire et mélanger de l'eau à leurs rations d'esclave. Je coupai des morceaux de viande.

Je constatai alors avec satisfaction que, sans m'avoir demandé, la jeune femme rousse prit des vêtements de soie parmi ceux que nous transportions, les déchira en bandes, les enroulant ensuite autour des anneaux de cheville des femmes, puis autour de leurs chevilles elles-mêmes, afin que leurs chevilles soient protégées pendant la marche. C'était une bonne Première Fille.

« Merci, Maîtresse, » lui dit une Panthère.

— « Tais-toi, Esclave ! » répondit la jeune femme rousse.

— « Oui, Maîtresse, » fit l'autre.

C'était une bonne Première Fille. Avec sa badine, elle maintenait une discipline parfaite et rude parmi les porteuses, mais elle ne se montrait pas plus cruelle qu'on ne l'est généralement vis-à-vis des esclaves goréennes. Il s'agissait d'animaux dont elle avait la charge. Elle avait, par conséquent, intérêt à ce qu'ils se portent bien. De mon point de vue, bien entendu, une fille avec une cicatrice à la cheville se vend généralement moins cher qu'un spécimen parfait. C'est pourquoi j'approuvais son action.

« Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

- « Comme le souhaite le Maître, » répondit-elle.
- « Quel est le nom que tu préfères ? » demandai-je.
- « Si cela plaît au Maître, » dit-elle, « j'aimerais être appelée Vinca. »
- « Tu es Vinca, » déclarai-je.
- « Merci, Maître, » dit-elle.

Je me tournai vers Ilene.

- « Non ! » s'écria-t-elle. « Je t'en prie, ne m'enlève pas mon nom ! »
- « Tu n'as plus de nom, » lui dis-je.

Elle me regarda avec terreur et se jeta à genoux, misérablement, devant moi.

- « Je t'en prie, » supplia-t-elle. « Non, je t'en prie ! »

Elle me regarda. Elle comprit alors qu'elle n'avait pas de nom. Tout son corps, récemment fouetté, tremblait de terreur. Son identité, sa conception d'elle-même, dans le cadre de son mode de raisonnement antérieur, étaient liées à son nom, en étaient inséparables. À présent, elle n'en avait plus. Qui était-elle ? Que pouvait-elle être ? Elle me regarda, misérablement. Un verr, un tarsk, un tabuk n'ont pas plus de nom qu'elle. La femelle portant un collier, sans nom, était à genoux aux pieds de son propriétaire.

- « Je vais te donner un nom, » dis-je. « Il te conviendra. »

Je vis les larmes dans ses yeux.

- « Je t'appellerai Ilene, » dis-je.

- « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

- « Il y a une différence, naturellement, » soulignai-je, « entre le nom que tu portais et celui que tu portes à présent. »

Elle hocha misérablement la tête. Son nom d'autrefois, son identité d'autrefois, lui avaient été à jamais arrachés. Son nouveau nom, bien qu'il s'agisse du même au niveau des sons, n'était pas l'ancien. Entre eux, il y avait des mondes de différence, un abîme plus grand que celui qui séparait les deux planètes. Son ancien nom était un nom de personne libre, enregistré publiquement, certifié juridiquement, historiquement attribué à elle pendant toute sa vie, jusqu'au jour où les Marchands d'Esclaves l'avaient capturée. C'était une possession orgueilleuse, intime, source de plaisir et de dignité. Il la grandissait. Comme ses autres propriétés, il faisait d'elle une personne précieuse, un individu unique, parmi tous les habitants de la Terre. Quand on lui demandait qui elle était, c'était par ce nom qu'elle répondait. C'était elle. Puis, ce nom lui avait été retiré. Elle n'était plus qu'un animal captif. Devant les tribunaux goréens son témoignage ne pouvait, normalement, lui être arraché que sous la torture. Devant ces tribunaux, elle ne pouvait pas, juridiquement, être nommée, mais seulement décrite comme, par exemple, Ilene, esclave de Hesius de Laura, ou Ilene, esclave de Bosk de Port Kar. Son nom pouvait être changé, ou transformé, aussi souvent que le Maître le souhaitait. En fait, rien ne l'obligeait à lui donner un nom. Changer le nom d'une fille, ou le lui retirer, est une punition très répandue sur Gor.

Ainsi, je l'appellerais Ilene.

Mais ce n'était pas son ancien nom, bien qu'il se prononçât de la même manière. C'était à présent un nom d'esclave goréen. Il ne comportait ni dignité ni signification civique. On pouvait le changer ; on pouvait le supprimer. Elle s'appellerait Ilene mais elle ne portait ce nom, à présent, et elle le savait, que par le caprice de son Maître. C'était le nom auquel il lui ordonnait de répondre. Ainsi, simplement, par sa volonté, c'était son nom. Le premier nom, Ilene, était un nom orgueilleux de la Terre ; le second nom, Ilene, n'était qu'un nom d'esclave goréenne. C'était au second nom qu'elle répondrait ; c'était le second nom qu'elle porterait ; c'était le second nom qui était à présent, par ma volonté, le sien.

« Tu t'appelles Ilene, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » fit-elle. Puis elle baissa la tête et pleura.

Je me tournai vers Vinca.

« Ordonne aux esclaves de se tenir prêtes à prendre leurs fardeaux ! » dis-je.

Nous avons beaucoup à faire, ce jour-là.

« Chaîne ! » cria Vinca, frappant deux jeunes femmes. Rapidement, elles s'alignèrent près de leurs fardeaux. « Position ! » cria Vinca. « Tenez-vous droites ! » Elle frappa une autre femme. « Droite ! » cria Vinca. « N'oubliez pas que vous êtes de belles esclaves ! »

— « Nous ne sommes pas des esclaves ! » cria une Panthère. « Nous sommes des Panthères ! »

Je m'approchai de la caisse qui contenait des colliers sans inscription.

Tandis que les femmes se tenaient bien droites dans la Chaîne, regardant droit devant elles, n'osant pas faire autrement, je passai derrière elles et, écartant leurs cheveux, leur refermai un collier sur le cou.

J'adressai un signe de tête à Vinca.

« Prenez vos fardeaux ! » cria-t-elle.

En larmes, les Panthères prirent leurs fardeaux.

« Excellent ! » cria Vinca. « À présent, n'oubliez pas que vous êtes de belles esclaves ! »

Je quittai la clairière à grands pas.

« En avant ! » cria Vinca. J'entendis la badine s'abattre deux fois puis entendis, en alternance avec le silence, le tintement de la Chaîne.

JE TROUVE DES TUNIQUES DE TYROS

MIRA, la seconde de Hura, tourna sur elle-même. Elle dormait nerveusement.

La marche des hommes de Tyros était devenue une déroute. Avant même de rejoindre la colonne, le matin, j'avais trouvé des bagages abandonnés, éparpillés sur la piste. J'avais trouvé également les chaînes et les fers fixés aux chevilles des prisonniers. On s'en était débarrassés afin que la colonne puisse aller plus vite. Cela signifiait que les esclaves mâles n'étaient plus enchaînés que par le cou. En outre, ils avaient, naturellement, les mains attachées dans le dos avec des menottes.

Il s'était avéré nécessaire de ralentir la colonne, je l'avais donc fait.

J'avais abattu huit hommes de Tyros à l'avant de la colonne.

Personne ne gardait les flancs et il n'y avait ni avant-garde, ni arrière-garde. Apparemment, les Panthères n'osaient pas quitter la colonne. Et les hommes de Tyros n'y tenaient guère.

Je les avais entendus échanger des paroles violentes.

Entre les dents, j'avais deux minces lanières de cuir. À la main droite, je tenais un gros tampon de fourrure. Attachée à mon poignet droit, de sorte qu'elle descendrait quand ma main serait dirigée vers le bas, était une bande large et épaisse de peau de panthère, tordue au centre.

Les flèches qui avaient atteint les hommes de Tyros étaient celles des Panthères, prises à mes captives. Les hommes de Tyros et les femmes de Hura ignoraient l'identité et le nombre de leurs poursuivants. Le premier homme, abattu dans le cercle de conquête, avait été touché par une flèche du grand arc. Les autres avaient été abattus avec les flèches des Panthères, dont j'avais un grand nombre.

Mira avait d'abord trahi Verna. Elle avait ensuite trahi Marlenus d'Ar. Elle n'avait pas fini de trahir.

Je m'approchai d'elle avec la discrétion du Guerrier. Elle était couchée dans son petit abri. D'autres femmes dormaient aux alentours. Je ne les touchai pas en passant.

Après avoir abattu huit hommes, en tête de la colonne, je m'étais caché dans la forêt, où j'avais dormi une ahn. Puis, reposé, j'avais rejoint la colonne. Elle était repartie. J'abattis des hommes à ma guise, en particulier ceux qui maniaient le fouet pour encourager les esclaves à avancer plus vite. Bientôt, personne n'osa plus se servir du fouet.

Les hommes d'Ar, conduits par Marlenus, commencèrent à chanter l'hymne d'Ar la Glorieuse. À présent, ils marchaient à leur propre pas, la tête haute, fiers.

Furieux, les hommes de Tyros leur ordonnèrent de cesser, mais ils n'obéirent pas.

Même les Panthères chargées de la Chaîne de captives frappaient moins souvent avec leurs badines.

Verna, à présent, dans la Chaîne, marchait bien. Malgré sa soie des esclaves, son rouge à

lèvres et ses boucles d'oreilles, elle marchait bien. Elle aurait aussi bien pu ne pas avoir de clochettes à la cheville. Elle m'émerveillait. On lui avait percé les oreilles. Les Goréens considèrent que c'est là la dégradation ultime de la femme. Pourtant, elle avait la tête haute, le regard fier et audacieux. Les grands anneaux d'or, délicats, de ses oreilles, étaient extraordinaires. Comme une femme est belle, avec des boucles d'oreilles ! Je constatai qu'elle n'en avait plus honte et en était, au contraire, fière. Non seulement les boucles d'oreilles soulignent la beauté d'une femme, mais elles communiquent à tout le monde, hommes et femmes, sans tenir compte des pressions et des répercussions sociales, l'orgueil et le plaisir que lui procure sa féminité. Verna n'était plus un simulacre d'homme, un simulacre de rien. Elle était à présent, pleinement et parfaitement, ce qu'elle était, une femelle humaine, une femme. Elle marchait bien. Elle aurait pu être une déesse. En fait, c'en était une, bien qu'elle ait un collier et des menottes aux poignets, une déesse des forêts.

Les Panthères qui avaient les badines regardaient craintivement autour d'elles. À présent, elles frappaient moins fréquemment les femmes de la Chaîne. Elles voulaient seulement se hâter, quitter la forêt aussi rapidement que possible, s'échapper. Pourtant, elles savaient qu'aucune d'entre elles n'avait été abattue par une flèche. Elles devinaient peut-être, terrifiées, qu'un autre sort leur était réservé.

Mira, seconde de Hura, bougea à nouveau, se tournant sur le côté droit. Elle avait la tête sur le bras. Ses cheveux blonds étaient défaits. Elle portait ses peaux. Ses jambes, surtout la droite, étaient fléchies.

Les feux n'avaient pas été nombreux, au camp. Les hommes de Tyros et les femmes de Hura craignaient la lumière. Il n'y avait que deux sentinelles et elles étaient à proximité du camp. Je m'étais glissé entre elles. Il était nécessaire qu'elles ne soupçonnent rien.

Pendant la journée, le matin et l'après-midi, à couvert, j'avais frappé inlassablement.

Des carreaux d'arbalète, impuissants, tombaient parfois parmi les branches et les feuilles. Ils étaient tirés au hasard.

Finalement, je vis, avec satisfaction, quinze hommes de Tyros entrer dans la forêt.

Ils trébuchaient. Ils étaient maladroits. Pas un seul ne regagna la colonne.

En tout, pendant la journée, le grand arc avait parlé quarante et une fois et quarante et un hommes de Tyros étaient éparpillés le long de la piste et dans la forêt, nourriture pour les sleens.

J'étais allongé derrière Mira, dans le noir. Elle me tournait le dos. Elle était couchée sur le côté droit, la tête sur le bras droit. Elle bougeait dans son sommeil. Elle était nerveuse. J'étais patient.

Elle roula sur le dos et tendit les jambes. Elle tourna la tête d'un côté et de l'autre. Puis sa tête s'immobilisa. À présent, elle m'appartenait.

Je m'agenouillai au-dessus d'elle, une jambe de chaque côté, l'immobilisant, lui interdisant tout mouvement.

Ses yeux, soudain, stupéfaits, s'ouvrirent. Elle me vit. Terrifiée, par réflexe, perdant le contrôle d'elle-même, elle ouvrit la bouche. Je lui enfonçai l'épais tampon de fourrure dans la bouche. Elle ne pouvait plus produire le moindre son. Tandis que je faisais cela, la boucle de peau de panthère, tordue en son centre, tomba sur son visage. Rapidement, la partie torsadée passant entre ses dents, je l'attachai, serrant avec la force des Guerriers, sur sa nuque. Le bâillon ne bougerait pas. Puis je la tournai sur le ventre et lui attachai les poignets dans le dos. Ensuite, je me penchai sur ses chevilles, les croisai et les attachai.

« Ne te débats pas ! » lui enjoignis-je.

Elle sentit la lame de mon poignard, sur sa gorge. Les yeux dilatés, au-dessus du bâillon,

elle acquiesça.

« Comprends-tu ce que tu dois faire ? » s'enquit Vinca.

— « Je ne peux pas ! » sanglota Mira. « Je ne peux pas ! » Ses joues étaient couvertes de larmes, sous le bandeau que je lui avais mis sur les yeux avant de la conduire dans la clairière convenue.

Elle ne pouvait voir qui lui parlait. Elle savait seulement qu'elle était à genoux, nue, un bandeau sur les yeux et attachée, devant une femme dure, dont les questions impitoyables et le ton impérieux ne pouvaient être interprétés que comme ceux du chef d'une puissante bande de Panthères.

En outre, à sa droite et à sa gauche, passaient de temps en temps les deux autres Esclaves de Taverne. Mira n'avait aucun moyen de déterminer combien de femmes assistaient à son interrogatoire, ou bien si celles qui étaient là n'étaient qu'une partie d'un groupe plus nombreux. En fait, elle savait seulement qu'elle était durement interrogée par une femme, et qu'il y en avait d'autres autour. J'avais laissé Ilene avec les autres prisonnières, l'enchaînant, menottes aux poignets, à un arbre. Mira, à genoux, un bandeau sur les yeux, interrogée, ne savait même pas si j'étais toujours là.

Vinca, la jeune femme rousse, jouait très bien son rôle. De temps en temps, quand elle n'était pas satisfaite d'une réponse ou, parfois, sans aucune raison, elle frappait Mira, qui se tassait sur elle-même, avec sa badine. Mira ne pouvait jamais savoir quand elle serait frappée. Elle pleurait. Parfois, elle reculait devant des coups qui ne tombaient pas.

« Je t'en prie, ne me frappe plus, » sanglota Mira.

— « Très bien, » fit Vinca.

Mira leva la tête, se redressa.

Puis, soudain, la badine s'abattit à nouveau, violemment.

Mira baissa une nouvelle fois la tête, secouée de frissons. Je fixai les doigts de ses petites mains croisées et attachées. À mon avis, Vinca ne tarderait pas à la briser.

« Comprends-tu ce que tu dois faire ? » s'enquit Vinca.

— « Je ne peux pas ! » sanglota Mira. « C'est trop dangereux ! S'ils me prenaient, ils me tueraient ! Je ne peux pas faire cela ! Je ne peux pas le faire ! »

Je fis signe à Vinca. Aucun coup ne tomba.

— « Très bien, » dit Vinca.

Il y eut un long silence.

Mira leva la tête, incrédule. L'épreuve était terminée.

— « En as-tu fini avec moi ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dit Vinca.

La tête de Mira tomba sur sa poitrine. Puis elle respira profondément. Elle leva la tête.

« Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle.

— « Tu verras, » dit Vinca. Puis Vinca fit signe aux deux autres Esclaves de Taverne, mes filles, vêtues de peaux de panthères. Elles délièrent les chevilles de Mira et la firent lever, toujours avec son bandeau sur les yeux. La tenant chacune par un bras, elles l'entraînèrent dans la forêt jusqu'à un endroit convenu d'avance, où nous avions installé quatre pieux. Je suivis silencieusement.

Mira fut jetée sur le dos et ses chevilles furent attachées, largement écartées, à deux pieux.

Puis, ses poignets furent déliés et attachés également à deux pieux.

— « Qu'allez-vous faire de moi ? » sanglota Mira.

- « Tu ne nous es plus d'aucune utilité, » dit Vinca.
- « Qu'allez-vous faire de moi ? » cria Mira.
- « Nous t'attachons à l'intention des sleens, » répondit Vinca.
- « Non ! Non ! » hurla Mira.

Le dernier nœud fut serré. Elle était immobilisée.

« Non, je vous en prie ! » cria Mira.

Je donnai mon poignard à Vinca. Mira, les yeux bandés, sentit la lame dans sa cuisse.

« Non ! » cria-t-elle.

Vinca me rendit ma lame que je nettoyai et remis dans son fourreau.

Mira, attachée à quatre pieux, les yeux bandés, sentit la main puissante d'une femme faire couler son sang, puis en étaler sur son ventre et son corps.

« Je t'en prie ! » sanglota Mira. « Je suis une femme ! »

— « Moi aussi, » dit Vinca, « je suis une femme. »

— « Épargne-moi ! » cria Mira. « Fais de moi ton esclave ! »

— « Je n'en ai pas envie, » répondit Vinca.

— « Vends-moi à un homme ! » cria-t-elle. « Je serai une esclave docile, soumise, obéissante et belle ! »

— « Es-tu naturellement une esclave ? » s'enquit Vinca.

— « Oui ! » cria Mira. « Oui ! Vends-moi ! Vends-moi ! »

— « Supplies-tu d'être une esclave ? » demanda Vinca.

— « Oui, » sanglota Mira. « Oui ! »

En larmes, les yeux toujours bandés, Mira fut détachée et jetée à mes pieds.

— « Soumets-toi, » dit Vinca, gravement.

Devant moi, Mira prit l'attitude de soumission. Je saisis ses poignets croisés.

— « Je me soumets, Maître, » dit-elle.

Elle était à présent mon esclave.

J'adressai un signe de tête à Vinca.

Mira fut à nouveau jetée sur l'herbe.

— « À présent, » dit Vinca, « nous allons attacher l'esclave à l'intention des sleens. »

— « Non ! » hurla Mira. « Non ! »

Bientôt, Mira, les yeux bandés, se trouva à nouveau attachée aux pieux. La seule différence était qu'elle était à présent une esclave attachée.

— « Laissons-la aux sleens, » dit Vinca.

— « Commande-moi ! » cria Mira. « Je ferai n'importe quoi ! N'importe quoi ! L'esclave supplie d'être commandée ! »

— « Il est trop tard, » dit Vinca.

— « Je supplie de te servir ! » sanglota-t-elle. « Je supplie de te servir ! »

— « Il est trop tard, » répéta Vinca.

— « Non ! » cria Mira.

— « Bâillonne-la, » dit Vinca.

Une nouvelle fois, j'enfonçais le bâillon dans la bouche de Mira et l'attachai solidement, avec la bande de peau de panthère.

Ensuite nous partîmes, laissant l'esclave Mira attachée aux pieux.

Nous attendîmes.

Comme nous le pensions, il ne fallut pas longtemps. Bientôt, un sleen vint rôder dans un buisson voisin, attiré par l'odeur de la chair et du sang, son propre sang, répandu sur le corps de l'esclave Mira.

Le sleen est un animal prudent. Il tourna plusieurs fois autour d'elle.

Je sentais l'animal. Les autres aussi, vraisemblablement, ainsi que Mira.

Elle semblait crispée dans ses liens.

Un mouvement provoque parfois la charge de l'animal, s'il se produit à l'intérieur d'une distance donnée, laquelle est, dans le cas du sleen, environ quatre fois la longueur de son corps.

Le sleen griffa l'herbe. Il poussa de petits cris. Faibles grondements et sifflements. La proie ne bougea pas. Il approcha. Je l'entendis renifler.

Puis, étonné, il s'arrêta tout près d'elle. Il posa le museau sur son corps et se mit à lécher le sang.

Je retirai la pointe d'une flèche de bois de Tem et fixai une boule de fourrure à l'extrémité de la flèche.

Mira, les yeux bandés, impuissante, terrifiée, rejetait la tête en arrière. On aurait dû entendre le hurlement de l'esclave attachée, nue, à l'intention du sleen. Mais il n'y eut pas le moindre son car elle avait été bâillonnée par un Guerrier. Il ne lui avait même pas permis de crier au moment où les mâchoires se refermeraient sur elle. Son corps recula, frémissant comme celui du tabuk attaché par les chasseurs de larl pour attirer leur proie. Tout d'abord, le sleen lécha le sang répandu sur son corps. Puis il s'agita. Puis il avança la tête et prit son corps entier, de la ceinture aux reins, entre ses mâchoires, et le souleva.

Je décochai la flèche terminée par une boule de fourrure. Elle atteignit le sleen sur le côté du museau. Stupéfait, il poussa un grondement de fureur et recula d'un bond, s'éloignant de sa proie.

Puis il se dressa au-dessus d'elle, sifflant, grondant, défendant sa découverte contre un autre prédateur.

Ensuite, les deux compagnes de Vinca avancèrent, traînant le cadavre d'un tabuk. Je l'avais abattu avant d'aller chercher Mira. Elles laissèrent le cadavre dans la clairière.

Après force grognements et grondements, le sleen prit sa direction, le museau toujours douloureux, s'empara du tabuk et disparut dans le buisson.

Je ramassai la flèche, retirai la boule de fourrure et remis la pointe d'acier.

Vinca et ses compagnes avaient détaché Mira. Avec difficulté, elles lui sortirent le bâillon de la bouche. Elles lui laissèrent la lanière de peau de panthère au cou, y passant le bâillon, afin qu'il soit possible de le lui remettre rapidement. Elles ne retirèrent pas le bandeau qu'elle avait sur les yeux. Elles la firent agenouiller et lui attachèrent les mains dans le dos.

« Tu sais ce que tu dois faire, Esclave ? » s'enquit Vinca.

Engourdie, pratiquement en état de choc, Mira hocha la tête.

Elle devait trahir les Panthères de la bande de Hura. J'avais plusieurs bouteilles de vin, prises à l'origine par Marlenus au camp de Verna, puis au camp de Marlenus par les hommes de Tyros et les femmes de Hura. Elles avaient été abandonnées au camp proche du cercle de conquête. Je les avais fait emporter par les esclaves, Panthères capturées, de notre caravane. J'avais pensé qu'elles pourraient m'être utiles. Je n'escomptais pas que toutes les Panthères en boiraient mais, si je pouvais priver les hommes de Tyros d'un bon nombre d'alliées belles et dangereuses, ce serait à mon avantage.

« Demain soir, » dit Vinca, « tu devras faire boire ce vin au plus grand nombre possible de Panthères. »

Mira, les yeux bandés, à genoux devant Vinca qui lui parlait d'une voix dure, baissa la tête.

— « Oui, Maîtresse, » souffla-t-elle.

Vinca la prit par les cheveux et lui secoua la tête.

— « Nous pouvons te reprendre quand nous le voulons, » la menaça-t-elle. « Est-ce bien compris ? »

Mira acquiesça, misérablement.

« Es-tu une esclave docile et obéissante ? » s'enquit Vinca.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Mira. « Oui ! »

— « Apportez les peaux, » reprit Vinca, « afin que nous puissions déguiser cette esclave en Panthère ! »

Mira fut détachée et on l'aida à enfiler les peaux. Il s'agissait de celles que je lui avais prises.

On lui attacha à nouveau les poignets dans le dos et on la bâillonna.

Les bouteilles de vin, apportées par les Esclaves de Taverne, furent attachées autour de son cou.

Quand nous fûmes près de son camp, je retirai le bandeau qu'elle avait sur les yeux.

Elle me regarda, misérablement. Dans ses yeux, il y avait encore la peur du sleen.

« Je vais te montrer où sont postées les sentinelles, » dis-je. « Ensuite, compte tenu de ton adresse, tu devrais pouvoir regagner ton abri sans te faire voir. »

Elle acquiesça, les yeux pleins de larmes.

Je la pris par le bras et, près du camp, par gestes, lui montrai les endroits où se trouvaient les sentinelles. Elle hocha la tête. Nous gagnâmes ensuite un endroit d'où, avec prudence, elle pourrait aisément pénétrer dans le camp.

Nous étions à genoux l'un près de l'autre dans les buissons. Les bouteilles de vin étaient toujours attachées autour de son cou. Je passai derrière elle. Je lui détachai les poignets. Je lui retirai son bâillon et le jetai au loin.

Elle ne se retourna pas.

— « Est-ce à toi, » demanda-t-elle, « que je me suis soumise, dans la forêt ? Suis-je ton esclave ? »

— « Oui, » répondis-je.

Elle se tourna vers moi.

Soudain, je lui retirai ses peaux.

Je pris l'esclave dans mes bras.

Je ne détachai pas les bouteilles suspendues à son cou.

« M'entendez-vous ? » cria l'homme de Tyros. « M'entendez-vous ? »

Naturellement, je ne répondis pas.

« Chaque fois qu'un homme de Tyros tombera, » cria-t-il, « dix esclaves mourront ! »

À peine avait-il fini de parler qu'il tomba, transpercé par une flèche du grand arc.

Je n'avais pas accepté leurs termes.

« Dans ce cas, Esclaves, » cria un homme, levant sa lame, « mourez ! »

Mais il ne frappa personne. Le grand arc ne lui en laissa pas le temps. Quand la Chaîne avança à nouveau, elle piétina son cadavre. Les esclaves ne risquaient plus d'être massacrés. Personne ne voulait frapper le premier coup. Sarus, chef des hommes de Tyros, ordonna à plusieurs hommes de le faire, mais ils n'obéirent pas, ne voulant pas eux-mêmes tomber.

« Eh bien, frappe toi-même ! » cria un soldat indiscipliné.

Sarus le tua lui-même, d'un coup d'épée, mais il ne tenta pas de frapper les esclaves. Il scruta la forêt d'un air furieux, inquiet, puis pivota sur lui-même et cria :

« Plus vite ! Faites-les avancer plus vite ! »

La Chaîne d'esclaves se mit en marche.

Une fois de plus, les hommes d'Ar, sous la conduite de leur Ubar, Marlenus, chantèrent l'hymne de leur Cité. Il résonna dans la forêt.

Après la dixième heure, midi sur Gor, je ne tuai plus personne car je voulais que leur confiance, et leur espoir, augmentent. Avant la dixième heure, j'avais abattu quatorze hommes. Cette matinée, compte tenu de l'histoire de leur marche, fut peut-être à leurs yeux la plus noire, la plus désespérante. L'après-midi serait, par contraste, conformément à mon intention, marqué par la joie, la montée incontrôlable de l'espoir car, pendant cet après-midi, et cette soirée, aucune flèche ne jaillirait des épais feuillages.

Peut-être avais-je cessé de les suivre. Peut-être en avais-je eu assez de les chasser. Peut-être avais-je abandonné la traque.

Ils marchèrent longtemps, ce jour-là. Il était tard quand ils dressèrent le camp.

Ils étaient joyeux et d'humeur à faire la fête. Je vis mon esclave, Mira, souriante et de bonne humeur, servir du vin à de nombreuses Panthères de la bande de Hura.

Il était tard. Le jour se lèverait dans quatre ahns. La drogue était puissante. Elle était destinée aux corps des hommes, non aux corps plus petits des femmes. J'ignorais la durée de ses effets sur une femme. Mira, répondant aux questions précises de Vinca, nous avait dit qu'elle plongeait un homme dans l'inconscience plusieurs ahns, généralement une demi-journée.

Ma Chaîne d'esclaves, à l'insu des hommes de Tyros et des femmes de Hura, campait à plus de deux pasangs de là.

Il serait peut-être nécessaire de réveiller quelques Panthères de force.

Nous ne voulions pas perdre beaucoup de temps.

En examinant les bagages éparpillés le long de la piste, abandonnés, je les avais trouvés sans grand intérêt. Il s'agissait principalement de fourrures et de vêtements. J'avais apporté trois peaux à Vinca et à ses compagnes, afin qu'elles ne dorment plus à même le sol et soient protégées du froid des nuits dans la forêt. Je ne donnai pas de peaux à Ilene et aux autres esclaves. Les Panthères, enchaînées les unes aux autres, avaient la chaleur animale et la toile imperméable. Ilene n'avait rien. Quand elle était trop misérable, elle rampait jusqu'à moi pour se réchauffer. Dans ce cas, je l'utilisais. Ses réactions devenaient rapides, profondes et organiques, presque spontanées. L'esclave est meilleure quand elle est souvent utilisée ou bien lorsqu'elle a été, délibérément, frustrée pendant quelque temps. Une femme libre peut rester des jours ou des semaines sans connaître la caresse de son Compagnon. Pour l'esclave, qui connaît le sens de son collier, ce serait une douleur presque inexprimable. Deux nuits sans la caresse de son Maître constituent pour elle une souffrance. On trouve souvent, dans les cages, des filles de moindre qualité qui supplient d'être achetées. Parfois, on retarde délibérément la vente afin que leur désespoir, misérable et suppliant, leur désir d'abandonner leur petit corps, leur douceur et leur beauté, aux bras durs et puissants du Maître, soient plus manifestes sur l'estrade. Il est intéressant de regarder une femme sur le point d'être vendue, lorsqu'elle tente, par haine d'elle-même ou des hommes, ou bien par orgueil, de cacher cette frustration, ce désir. Entre les mains d'un commissaire-priseur averti elle est contrainte de trahir, irrémédiablement, ses latences passionnées, les désirs refoulés de sa féminité pour les caresses du Maître. Avant que le commissaire-priseur ferme le poing sur son prix, tout le Marché aura constaté, et la femme aura compris, que sa beauté est véritablement à vendre, et totalement. J'avais également trouvé, parmi les bagages abandonnés, des tuniques de Tyros. J'en avais choisi une et l'avais emmenée à mon camp. Je me disais qu'elle me serait peut-être utile.

J'AJOUTE DES JOYAUX AU COLLIER DU MARCHAND D'ESCLAVES

JE marchais parmi les corps inconscients des Panthères. Elles faisaient la grasse matinée. Je ne leur autoriserai pas ce luxe, à l'avenir.

« Ajoute-les à la Chaîne d'esclaves ! » dis-je à Vinca.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Nous avons sorti huit filles de notre Chaîne et les avons attachées deux par deux, cheville gauche à cheville droite, fixant la chaîne de l'anneau de Harl de la première à la boucle soudée de l'anneau de Harl de l'autre. Elles étaient ainsi doublement enchaînées et séparées par environ un mètre. Chaque paire était commandée par une de mes esclaves. Ilene elle-même, vêtue de la soie des esclaves, reçut une badine et le commandement de deux femmes.

Elle les frappa avec la badine.

« Dépêchez-vous, Esclaves ! » ordonna-t-elle.

Les esclaves enchaînées, sous la badine, entreprirent de ramasser les Panthères inconscientes et les disposèrent en ligne sur l'herbe, les pieds perpendiculaires à ce qui serait l'extension de la Chaîne d'esclaves.

« Je suis heureuse qu'il y ait d'autres esclaves, » dit la jeune femme blonde, qui occupait la tête de la Chaîne. « Les fardeaux seront moins lourds. »

J'avais très soigneusement exploré les environs du camp.

Je regardai autour de moi. À nouveau, il y avait des signes de déroute. Au matin, les hommes de Tyros s'étaient vraisemblablement réveillés heureux et confiants, pressés de repartir en direction de la mer. Puis, horrifiés, ils avaient dû constater qu'il était impossible de réveiller de nombreuses femmes de la bande de Hura, celles, en fait, qui, la veille au soir, avaient bu le vin proposé par Mira.

Les jeunes femmes étaient complètement sans connaissance. Elles ne réagissaient pas sauf, peut-être, par un mouvement du corps ou bien un gémissement fiévreux.

Les hommes de Tyros, comme je l'avais prévu, n'avaient pas décidé de rester au camp, de protéger et de défendre les femmes jusqu'à ce qu'elles aient repris connaissance. Rien ne permettait d'affirmer que ce n'était pas là le prélude d'une attaque massive. Ils ignoraient l'identité et le nombre de leurs ennemis. Ils désiraient uniquement sauver leur vie. En outre, ils décidèrent de ne pas entraver leur progression, et celle de leur Chaîne, en les portant. Quelques-unes, bien entendu, furent emportées par leurs sœurs de la forêt. La majorité, toutefois, fut laissée, abandonnée avec les tentes et les bagages.

Je regardai deux esclaves traîner une autre femme, sous la direction de l'Esclave de Taverne brune.

J'entendis la badine frapper deux fois. Ilene avait battu ses filles. Elles traînaient une

autre belle captive.

« Vite ! » cria Ilene.

Elles n'avaient pas peur d'elle. Elles avaient peur de Vinca. Par conséquent, elles obéissaient parfaitement à Ilene. Ce contrôle absolu sur les deux jeunes femmes la transportait de joie. Elle frappa à nouveau.

« Vite ! » cria-t-elle.

Je regardai deux jeunes femmes sans connaissance. Elles s'étaient endormies après avoir bu du vin, réchauffées et détendues. Elles ne savaient pas qu'il était drogué. En s'éveillant, elles penseraient que ce serait le matin et qu'elles reprendraient leur marche. Elles seraient certainement stupéfaites, en ouvrant les yeux, de constater qu'elles étaient nues et dans une Chaîne d'esclaves, leur jolie cheville prisonnière d'un anneau de Harl.

Soudain, je fus en alerte. J'avais aperçu, dans une petite tente ouverte, abandonnée, un mouvement.

Sans trahir le moindre trouble, je continuai comme avant, visitant le camp. Puis, quand ma présence fut cachée par le côté de la tente, je me glissai dans un buisson.

Quelques instants plus tard je découvris, à genoux dans la tente, l'arc bandé, une Panthère. Elle avait feint d'être droguée, mais ne l'était pas. Elle n'avait pas encore eu l'occasion de décocher une bonne flèche. Elle ne pouvait prendre le risque de me manquer. D'autres tentes, et les femmes, s'étaient trouvées entre nous. Je l'admirais beaucoup. Comme elle était fine, merveilleuse et brave ! Les autres avaient fui. Elle, elle était restée, pour défendre ses sœurs de la forêt.

Naturellement, c'était une erreur.

Par-derrière, je la pris dans mes bras. Elle poussa un cri de désespoir.

Je l'attachai, poignets et chevilles.

« Comment t'appelles-tu ? » demandai-je, tout en serrant les nœuds de ses poignets.

— « Rissia, » répondit-elle.

Je la portai près des autres prisonnières et la couchai dans l'herbe, près d'elles.

Puis je fis à nouveau le tour du camp. Je trouvai une femme sous une couverture. Je la fis également porter dans la ligne.

« Remettez les esclaves dans la Chaîne ! » ordonnai-je.

Les Esclaves de Taverne et Ilene ramenèrent leurs esclaves près de la Chaîne.

« Attendez d'être enchaînées ! » cria Ilene.

— « Oui, Maîtresse, » répondirent-elles. Ilene rit.

Je les attachai à la Chaîne et fis avancer celle-ci, de sorte que la dernière fille se trouve juste devant la première captive sans connaissance, afin qu'il soit facile de les enchaîner.

Vinca se dirigea vers la file. Elle tenait par le bras une Panthère à demi inconsciente, qui trébuchait.

« Où suis-je ? Qui es-tu ? » demandait la fille.

— « Tu es dans ton camp, » répondit Vinca. « Et je m'appelle Vinca. »

— « Où me conduis-tu ? » demanda la jeune femme.

— « À une Chaîne d'esclaves, » répondit Vinca.

La femme la regarda sans comprendre.

« Allonge-toi ici, » dit Vinca.

La jeune femme se coucha sur l'herbe, tenta de se lever puis retomba, sans connaissance.

« Déshabillez-les ! » dis-je à Vinca et à ses filles. Les vêtements, les armes, les sacs, tout fut pris aux Panthères. On mit l'ensemble dans un coin et on le brûla. En général, sur Gor, on déshabille les femmes avant de les enchaîner. J'ignore pourquoi.

Ensuite, un anneau de Harl après l'autre, une cheville après l'autre, j'attachai les prisonnières à la Chaîne. Cependant, il n'y avait pas assez d'anneaux de Harl. Avec une longue chaîne, malgré cela, et plusieurs paires de menottes d'esclave, je complétais la Chaîne. Je refermai un anneau sur le poignet gauche de la dernière prisonnière, puis passai l'autre dans un des gros maillons de la chaîne des esclaves.

Les autres prisonnières, il y en avait onze, je les avais couchées à plat ventre, la tête vers la chaîne et le bras gauche tendu, le poignet exactement sur la chaîne. Puis, refermant un anneau sur le poignet et l'autre sur le maillon correspondant de la chaîne, je les attachai. Une jeune femme bougea, poussant des gémissements. Une autre changea de position, prononçant des mots indistincts.

Je pris les colliers sans inscription et en mis un au cou de chaque fille.

Quand j'arrivai à Rissia, nos regards se rencontrèrent. Puis elle baissa la tête. J'écartai ses cheveux. Je lui mis le collier. Puis je lissai ses cheveux sur le collier. Elle était jolie. Sa cheville était déjà enfermée dans un anneau de Harl. Ensuite, je coupai les lanières de cuir avec lesquelles je lui avais attaché les poignets et les chevilles.

Un peu plus tard, une jeune femme ouvrit les yeux et me regarda avec stupeur, sans comprendre.

« Que fais-tu ? » demanda-t-elle.

— « Je te mets un collier d'esclave, » expliquai-je.

— « Non ! » fit-elle, faiblement, puis elle posa la tête par terre et se rendormit.

J'examinai la ligne.

Mira avait fait de l'excellent travail. Elle s'était ensuite, apparemment, enfuie avec les autres. Peut-être n'avaient-ils pas deviné le rôle qu'elle avait joué dans la trahison. Peut-être n'était-ce pas le vin, mais une partie de la nourriture, qui était responsable ?

Je regardai les esclaves. Elles formaient un lot splendide.

J'avais, avant ce matin-là, vingt-cinq captives. Cela laissait, d'après mes calculs, sans compter Hura, soixante-dix-neuf Panthères.

« C'est une excellente prise, » dit Vinca, regardant la ligne.

Effectivement.

Ma Chaîne comportait cinquante-huit nouvelles esclaves.

Mira avait bien travaillé. Nous les avions cueillies aussi facilement que des fleurs.

Hura avait, selon mes calculs, cent quatre filles. Il ne lui en restait que vingt et une, y compris Mira. Les quatre-vingt-trois autres pouvaient être considérées comme les bijoux de la Chaîne d'esclaves de Bosk, Marchand de Port Kar.

Sarus, chef des hommes de Tyros, selon mes calculs, avait cent vingt-cinq hommes au début de la marche. J'avais réduit ce nombre, au fil des jours, à cinquante-six. Sarus lui-même, la veille, en avait tué un. Il lui restait donc cinquante-cinq hommes.

Je supposai qu'il ne tarderait pas à abandonner des esclaves. Je pensais qu'il n'oserait pas les massacrer.

De toute évidence, sa préoccupation essentielle serait d'atteindre la mer, pour y retrouver la *Rhoda* et la *Tesephone*. Si nécessaire, il abandonnerait peut-être tous les esclaves, à l'exception de Marlenus d'Ar.

Je regardai la piste. Il était temps de rendre à nouveau visite à la caravane de Sarus.

« Non ! Non ! Non ! Non ! » entendis-je.

Je me retournai. Une Panthère était debout, démente, hystérique, essayant d'arracher la menotte d'esclave qu'elle avait au poignet. La Chaîne fut déplacée, les corps des autres filles, toujours sans connaissance, semblables à de beaux poids inanimés, le poignet gauche

emprisonné dans l'anneau et la chaîne, de droite à gauche.

Aussitôt, Vinca se jeta sur la fille avec sa badine, frappant.

— « Agenouille-toi comme une Esclave de Plaisir, baisse la tête et tais-toi ! » ordonna-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota la jeune femme. « Oui, Maîtresse ! »

Je constatai que d'autres jeunes femmes bougeaient, donnaient des signes de vie. Quelques-unes avaient été dérangées par les hurlements de la Panthère hystérique, qui leur avaient sans doute paru lointains et sans lien avec elles. D'autres se posaient le bras sur les yeux pour se protéger du soleil.

Une autre fille se mit alors à hurler et Vinca se jeta sur elle. Presque immédiatement, elle la fit agenouiller comme une Esclave de Plaisir, la tête sur le sol. Elle frémit mais se tut.

« Les esclaves ont assez dormi, » dis-je à Vinca, « va chercher de l'eau et réveille-les ! »

— « Oui, Maître, » répondit Vinca.

— « Ensuite, suis comme tu l'as fait ! » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit Vinca.

Puis je laissai la Chaîne et repris la piste des hommes de Tyros et des femmes de Hura, qui n'étaient plus que vingt et une.

LE RIVAGE DE THASSA

« LA mer ! La mer ! » cria l'homme. « La mer ! » Il sortit en trébuchant des buissons, laissant derrière lui les hauts arbres de la forêt.

Il était seul, en haut de la plage, les sandales sur les galets, silhouette solitaire. Il n'était pas rasé. Sa tunique de Tyros, autrefois d'un jaune immaculé, était à présent sale et déchirée.

Ensuite, il descendit en trébuchant, tombant deux fois, jusqu'aux hauts-fonds et au sable, parmi le bois mort, les pierres et les algues mouillées poussés sur la plage par la marée du matin. Il entra dans l'eau en trébuchant, tomba à genoux dans une vingtaine de centimètres d'eau. Dans le vent du matin, qui sentait le sel, l'eau se retira, le laissant sur du sable lisse et mouillé. Il posa les mains sur le sable et embrassa le sable mouillé. Puis, quand l'eau revint, quand le ressac puissant de Thassa, la Mer, se lança à nouveau à l'assaut de la plage, il leva la tête et se redressa, de l'eau aux chevilles.

Il se tourna vers les Sardar, qui se dressaient à des milliers de pasangs de là. Il ne me vit pas, dans l'obscurité des arbres. Il leva les bras vers les Sardar, vers les Prêtres-Rois de Gor. Puis il tomba à nouveau à genoux dans l'eau, s'en aspergea le visage, et le soleil fit étinceler les gouttelettes.

Il riait, hagard. Puis il pivota sur lui-même et, lentement, pas à pas, ses sandales mouillées marquant le sable sec, il remonta vers la forêt.

« La mer ! » cria-t-il. « La mer ! »

Sarus de Tyros, Capitaine de la *Rhoda*, était brave. Il avait avancé, seul, précédant ses hommes.

Et il avait été le premier à apercevoir Thassa. Il pensait que les jours et les nuits de leur terrible cauchemar étaient derrière lui.

Ils étaient arrivés à la mer.

Je l'avais permis.

Je scrutai l'horizon occidental. Au-delà des déferlantes et des crêtes blanches, il n'y avait que la ligne calme, placide, de Thassa la Luisante, son immensité impassible, rencontrant le ciel dur et bleu en une ligne solitaire, aussi continue et simple que le trait de la règle d'un Constructeur.

Il n'y avait pas de voiles, aucune parcelle lointaine de toile jaune, trahissant les navires de Tyros, qui sillonnent cette limite incroyablement vaste où se rencontrent deux éléments : la mer et le ciel.

L'horizon était vide.

Quelque part, des hommes tiraient sur des rames. Quelque part, j'ignorais où, les coups de maillet enveloppé de cuir du keleustes frappant le grand tambour de cuivre rythmaient les mouvements de ces leviers énormes, les rames de la *Rhoda* et, vraisemblablement, à moins de cinquante mètres d'elle, celles de la *Tesephone*, galère légère de Port Kar.

Ces deux navires avaient rendez-vous avec Sarus et ses hommes.

Pourtant, sur les plages désertes, bordant la limite occidentale des grandes forêts du Nord sur des centaines de pasangs, sous le Torvaldsland aride, il n'était pas facile d'organiser un rendez-vous. Je savais qu'un signal serait nécessaire.

« La mer ! » crièrent les autres, sortant en trébuchant de la forêt.

Sarus resta à l'écart, épuisé.

Ses hommes, cinquante-cinq hommes de Tyros, dont quelques-uns tombèrent, traversèrent la plage, sur les pierres, jusqu'au bord de l'eau.

Beaucoup avaient cru ne jamais revoir la mer.

Ils étaient sortis de la forêt.

Je le leur avais permis.

Moi aussi, j'avais rendez-vous avec la *Rhoda* et la *Tesephone*.

La *Rhoda* avait joué, dans cette affaire, un rôle qui ne me plaisait pas. Dans la cale de la *Tesephone*, se trouvaient mes hommes, capturés au camp du Laurius, grâce à la trahison d'un tenancier de taverne de Laura, un certain Hesius, et de quatre Esclaves de Taverne. Je me souvins des filles, un instant irrité : Vinca, la rousse, les deux autres et la jeune Terrienne mince, brune, à la peau claire, de Denver, Colorado, à qui j'avais donné un nom d'esclave : Ilene. Je n'étais pas content d'elle. Elle ne s'était pas montrée complètement ouverte vis-à-vis de moi. En outre, elle était jolie, faible, futile, timide et égoïste, seulement bonne à être esclave sur Gor. Je la ferais vendre à Port Kar.

Puis une Chaîne d'esclaves de vingt et un hommes fermés et furieux apparut à l'orée de la forêt. Ils étaient enchaînés les uns aux autres par le cou ; des menottes leur attachaient les mains dans le dos. Toutefois, les chaînes de cou et les menottes avaient été remplacées par des chaînes à serrures, afin qu'il soit possible de les séparer, de les réenchaîner, de les regrouper en quelques secondes, en fonction des circonstances dans lesquelles se trouvaient leurs Maîtres.

Soixante-quinze hommes avaient été abandonnés dans la forêt, portant toujours les chaînes qui avaient été fixées à leur cou et à leurs poignets à coups de marteau. Sarus ne les avait pas fait massacrer. De toute évidence, il craignait le grand arc. Sa première tentative de massacrer les esclaves s'était soldée par un échec. Personne, après que j'aie tué le premier homme qui avait levé son épée dans cette intention, n'avait osé menacer un esclave. En revanche, sur l'ordre de Sarus, les soixante-quinze hommes avaient été enchaînés en un grand cercle autour d'une dizaine d'arbres. Quand je les avais découverts, bien que je n'eusse pas révélé ma présence, j'avais constaté qu'ils étaient toujours enchaînés par le cou et avaient toujours les mains attachées dans le dos par des menottes. La longue succession de chaînes et de colliers, qui les attachait, avait été fixée autour de plusieurs arbres, en un grand cercle. Ils n'avaient plus les chevilles enchaînées, naturellement. On leur avait libéré les pieds quelques jours plus tôt, afin que la colonne puisse progresser plus rapidement. Il fallait des outils, pour les libérer, car leurs chaînes ne comportaient pas de serrures.

Sarus avait agi intelligemment.

Abandonnés dans la forêt, ils mourraient de soif, de faim, de froid, ou bien succomberaient aux attaques des animaux. Leur protection, naturellement, détournerait l'attention de l'ennemi. Celui-ci, faute de disposer d'outils convenables, ce qui était mon cas, ne pourrait les libérer. Il fallait soit casser les chaînes, soit couper les arbres. C'était un excellent plan.

Sarus n'était pas stupide.

Ensuite, naturellement, après avoir laissé cette embûche sur la route de son ou ses poursuivants, avec ses prisonniers principaux, Marlenus étant le premier, et les vingt-quatre

esclaves capturées, dont Verna, Cara, Grenna et Tina, il avait repris la fuite en direction du rivage de Thassa et de son rendez-vous prévu avec la *Rhoda* et la *Tesephone*.

Après avoir pris la majorité des femmes de Hura, droguées dans leur camp, je n'avais plus attaqué Sarus et ses hommes, Hura et ses compagnes. Cette dernière, avec vingt et une filles, y compris Mira, avait accompagné Sarus jusqu'à la mer. Les hommes de Sarus avaient surveillé la Chaîne d'esclaves mâles ; les femmes de Hura avaient surveillé la Chaîne de belles captives, qui avaient toutes les mains attachées dans le dos avec une lanière de cuir, qui étaient toutes liées entre elles par une longue lanière de cuir enroulée autour du cou.

Comme il est facile, me dis-je, de contrôler des femmes ! Comme il est simple de les attacher !

Toutes, incidemment, conformément aux pratiques des Marchands d'Esclaves goréens en de telles circonstances, étaient bâillonnées pendant la nuit. Ainsi, naturellement, elles ne peuvent couper les lanières de cuir avec leurs dents à la faveur de l'obscurité.

Au matin, elles sont toujours solidement attachées.

J'entendis les cris de joie des compagnes de Hura quand, sortant de la forêt, elles arrivèrent sur la plage.

Vêtues de leurs courtes peaux de panthères, elles coururent jusqu'à l'eau et y entrèrent, l'eau froide et salée leur montant aux mollets.

Elles riaient et criaient.

À présent, derrière elles, conduite par Sheera, nues et attachées, le corps couvert de marques rouges laissées par la badine, arriva la Chaîne de captives. Je vis Cara, derrière elle, avec sa courte tunique de laine blanche et, derrière elle, Tina, dont le vêtement était en lambeaux. Derrière Tina, venait Grenna, également vêtue des lambeaux d'une tunique blanche, car elle avait été asservie dans mon camp avant sa capture par les hommes de Tyros. Derrière Grenna, venaient les premières compagnes de Verna, toujours vêtues de leurs peaux de panthères. Les peaux de panthères, naturellement, avaient bien tenu le coup parmi les branches et les buissons épais. Au milieu des Panthères, tirant vainement sur ses liens, venait Verna. Le seul vestige de la luxueuse soie d'esclave qu'elle portait était un lambeau jaune autour du cou, pris dans le collier de Marlenus, qu'elle portait toujours. Je me souvins qu'elle avait magnifiquement réagi, esclave impuissante, à la caresse impérieuse du grand Marlenus d'Ar, l'incroyable Ubar des Ubars. À présent, incapable de se libérer, elle tenait tristement sa place dans la Chaîne d'esclaves, aussi solidement attachée que n'importe quelle autre femme. Elle avait toujours les grosses boucles d'oreilles en or. Derrière elle, venaient ses autres compagnes et, encore derrière, fermant la marche, suivaient les esclaves de Marlenus, qui l'avaient servi, ainsi que ses hommes, dans son camp. Elles ne faisaient partie de la Chaîne qu'en tant que prise de guerre.

Je constatai avec intérêt qu'aucune jeune femme n'avait été abandonnée. Mais cela ne me surprit pas. L'esclave, célébrée sur Gor pour sa beauté, son adresse et ses délices, fait partie du butin. Il est très rare que les Goréens abandonnent des esclaves. Ils ne tiennent pas à se débarrasser d'un tel butin. Ils le conservent.

Mira s'immobilisa au milieu de la Chaîne de belles jeunes femmes, saisit le collier de cuir de Verna et tira les filles, la Chaîne formant alors un « V », vers la plage.

« Venez, Esclaves ! » ordonna-t-elle.

J'en déduisis que Mira occupait toujours un poste important dans la bande de Hura, qu'on n'avait pas compris qu'elle avait apporté au camp le vin drogué qui m'avait permis de capturer de nombreuses Panthères.

Je me souvins qu'elle s'était soumise à moi. Je la regardai tirer les esclaves, sur la plage,

en direction de l'eau. Je souris. Elle m'appartenait. Elle espérait vraisemblablement pouvoir s'échapper. Elle n'y parviendrait pas.

« Dans l'eau ! » ordonna Sarus.

Marlenus se redressa et, fièrement, nu, une chaîne au cou, les poignets maintenus dans le dos par des menottes, se dirigea vers la mer. Ses vingt compagnons, Rim, Arn et ses hommes, enchaînés, le suivirent.

Ils n'avaient plus de chaîne à la cheville gauche. On la leur avait retirée, afin qu'ils puissent progresser plus rapidement, dans la forêt, et distancer les poursuivants des hommes de Tyros et des femmes de Hura.

En outre, afin de pouvoir les contrôler plus aisément, retirer des individus de la Chaîne et, éventuellement, les abandonner, on les avait attachés avec des chaînes à serrures. Si nécessaire, il était possible, en un instant, de les abandonner, en les attachant autour de rochers ou d'arbres, à l'exception de Marlenus, qui constituait l'essentiel du butin, l'objectif essentiel de l'expédition. Le contrôle des esclaves n'avait pas de secret pour Sarus. Je ne pouvais plus considérer que les esclaves constituaient une gêne pour les mouvements et la stratégie de mon ennemi.

Depuis deux jours, après la nuit où les compagnes de Hura avaient été droguées, je ne frappais plus les hommes de Tyros avec les flèches rapides du grand arc.

Je ne l'avais pas fait, et ce délibérément.

Je voulais, une nouvelle fois, qu'ils reprennent confiance.

Ils ignoraient l'identité et le nombre de leurs poursuivants.

Peut-être l'ennemi était-il un groupe de Marchands d'Esclaves. C'était là une éventualité raisonnable. Aucune femme n'avait été touchée par une flèche. Seulement des hommes. Et les femmes, une par une, ou par groupes de deux ou trois, avaient disparu, leurs beaux membres probablement prisonniers de l'étreinte inflexible de l'acier des esclaves. La structure des coups était assez semblable à celle qu'auraient utilisée des Marchands d'Esclaves.

Ils croyaient probablement que leurs antagonistes invisibles étaient des Marchands d'Esclaves.

Mira, naturellement, savait que tel n'était pas le cas, mais elle ne pouvait parler sans révéler qu'elle avait distribué du vin drogué aux femmes de Hura.

Sa bouche était hermétiquement close. Elle voulait vivre.

En outre, j'avais veillé à ce que Mira ne puisse deviner le nombre des poursuivants.

Elle pensait probablement que je travaillais avec une bande, peut-être importante, de Panthères.

Caché dans un buisson, je surveillais mes ennemis.

Il n'y avait pas la moindre voile, sur Thassa la Luisante. Le cercle immense de l'horizon était vide. Il y avait des nuages blancs et rapides, dans le ciel. J'entendais les cris des oiseaux marins, les mouettes aux grandes ailes et les petits tibits, aux pattes minces, picorant le sable à la recherche de mollusques. Le vent, vif et pur, sentait le sel. Thassa était belle.

Sarus et ses hommes, poussés par ma poursuite impitoyable, étaient probablement arrivés à la mer plus tôt que prévu. J'en déduisis, par conséquent, qu'il devait être en avance au rendez-vous fixé à la *Rhoda* et la *Tesephone*.

Il était probable que Sarus et ses hommes, du fait qu'ils n'avaient pas été attaqués depuis la nuit où les femmes avaient été droguées, étaient convaincus que les « Marchands d'Esclaves » qui les harcelaient étaient finalement satisfaits. De toute évidence ils avaient abandonné, éparpillées, inconscientes, assez de belles jeunes femmes pour satisfaire les

anneaux de Harl de n'importe quelle Chaîne d'esclaves. Peu importait à Sarus que la majorité de ses belles alliées, enchaînées au camp d'un Marchand d'Esclaves, pussent hurler sous le baiser de l'acier. Il avait réussi à s'échapper, avec ses hommes et Marlenus d'Ar. En outre, le tour pris par les événements ne devait pas déplaire à Hura. Peu lui importait que la majorité de ses femmes, ou toutes, soient réduites en esclavage, si elle ne se retrouvait pas elle-même avec des menottes aux poignets, si ce n'était pas elle qui menait l'existence humiliante de l'esclave destinée au plaisir de l'homme, à ses caresses, à l'acier de ses chaînes et au cuir de son fouet.

Sarus et Hura avaient atteint la mer.

Et, si le « Marchand d'Esclaves » qui les avait poursuivis, voulait davantage de butin, ils lui avaient laissé soixante-quinze esclaves mâles, déjà enchaînés.

De toute évidence, cela aurait satisfait n'importe quel Marchand d'Esclaves.

Sarus avait raisonné correctement.

Mais je n'étais pas un Marchand d'Esclaves.

Je regardai la plage.

Mes ennemis, et leurs prisonniers se tenaient au bord de l'eau.

Sarus et Hura avaient atteint la mer.

Je souris.

Marlenus, enchaîné, avec Rim, Arn et les autres, avaient de l'eau aux chevilles. Ils regardaient la mer. Je vis le grand Ubar serrer les poings dans ses menottes. Il se tenait devant les eaux étincelantes sous le soleil. Il regardait en direction de Tyros. Une nouvelle fois, ses poings puissants se serrèrent.

Sur l'ordre de Mira, les vingt-quatre esclaves de la Chaîne s'agenouillèrent sur le sable, au bord de l'eau, en position d'Esclave de Plaisir.

Elles aussi, attachées, regardaient en direction de Tyros.

Les hommes vêtus de tuniques de Tyros lancèrent leurs casquettes jaunes en l'air, poussèrent des acclamations, s'éclaboussèrent en riant. La forêt était derrière eux. Ils avaient atteint la mer. Dans l'obscurité de la forêt, je souris.

Pendant l'après-midi, je regardai les esclaves, attachées par deux, chaque paire sous la surveillance d'un homme de Tyros et d'une Panthère, ramasser du bois mort et des branches cassées à la lisière de la forêt.

Elles entassaient ce bois sur la plage, une vingtaine de mètres au-dessus de la ligne de la marée haute, formant un grand feu de signalisation.

Allumé, ce feu constituerait un signal destiné aux navires.

Je remarquai que Cara et Tina étaient attachées ensemble, formant une paire d'esclaves. Sheera et Grenna, anciennes Panthères toutes les deux, formaient une autre paire. Deux hommes de Tyros surveillaient cette paire. Sheera était manifestement considérée comme indisciplinée. Deux hommes surveillaient également la paire de Verna. Je constatai qu'on lui avait retiré ses clochettes d'esclave. La constitution des paires me satisfaisait. Elle s'accordait à mes plans.

Pendant ce temps, en bon ordre, confiants, plusieurs hommes de Tyros entrèrent dans la forêt et coupèrent un grand nombre de jeunes arbres. Je ne les en empêchai pas. Ils taillèrent en pointe, aux deux extrémités, les poteaux ainsi obtenus. Ils en enfoncèrent une extrémité dans le sol, en haut de la plage, entre les pierres. L'autre extrémité pointue constituait un moyen de défense. De cette manière, un poteau après l'autre, une palissade grossière, semi-circulaire, d'environ trente mètres de long, prit forme. Elle les isolait de la forêt. Sur le côté

ouvert, on entassa le bois des feux destinés à éloigner les animaux. Cet abri les protégerait des flèches, au cas où on en tirerait depuis la forêt, et les feux devraient empêcher les sleens et les panthères, animaux qui, de toute manière, quittent rarement la forêt et rôdent rarement sur les plages, d'approcher. La nuit tombait. C'est probablement pour cette raison que la palissade ne fut pas fermée.

De la palissade au grand feu de signalisation, il y avait deux lignes parallèles de feux.

Grâce à eux, à l'abri de leurs flammes, au cas où les animaux approcheraient trop, il serait possible d'entretenir le grand feu de signalisation.

Je ne pouvais guère tirer à l'intérieur de la palissade sans aller près de l'eau, sans quitter l'abri de la forêt. En outre, je n'avais pas l'intention de le faire.

« Allumez le feu ! » cria Sarus. Cet ordre fut accueilli par des acclamations, dans le crépuscule, et la torche fut approchée du bois sur lequel on avait versé de l'huile.

Je ne me fis pas remarquer, debout à l'arrière, Vêtu du jaune de Tyros.

En un instant, comme une explosion déchirée par le vent, une flamme de trois mètres de large jaillit sur la côte silencieuse, sur cette plage déserte de Thassa. Les hommes de Tyros étaient à des centaines de pasangs de toute civilisation, mais les flammes de ce brasier leur réchauffèrent le cœur. C'était leur signal à la *Rhoda* et la *Tesephone*. Les hommes de Tyros se mirent à chanter, debout près du feu. Au fond de la palissade en demi-cercle, pitoyables, enchaînés, gisaient Marlenus, Rim, Arn et les autres prisonniers. Ils étaient couchés à plat ventre. Ainsi, le gardien peut aisément vérifier les menottes, avec une torche, lorsqu'il fait sa ronde. En outre, ils avaient la tête du côté de la palissade. Moins un esclave est en mesure de voir ou de savoir, plus il est facile de le contrôler. Enfin, pour la nuit, leurs chevilles avaient été croisées et attachées avec des lanières de cuir. Ils étaient totalement réduits à l'impuissance. Des précautions similaires étaient prises avec les esclaves femmes. La nuit étant tombée, elles étaient bâillonnées. En outre, elles étaient alternées, les chevilles de la première, croisées et liées, étant attachées au cou de la seconde, et ainsi de suite. Ainsi, les femmes sont dans l'impossibilité de se lever. Naturellement, elles avaient toujours les poignets attachés, avec une perfection goréenne, dans le dos. Je n'aurais pas d'alliés à l'intérieur de la palissade.

Marlenus et les autres prisonniers étaient tout près du fond de la palissade. Puis, derrière eux, plus près de la mer, gisaient les esclaves, bâillonnées, totalement immobilisées ; ensuite, venaient les couvertures et les provisions de Hura et ses vingt et une femmes ; enfin, il y avait le matériel des cinquante-cinq hommes de Tyros, presque contre les feux destinés à éloigner les animaux.

Une nouvelle fois, les hommes de Tyros et leurs belles alliées, les femmes de Hura, poussèrent des acclamations.

Je disparus, sans me faire remarquer, dans l'obscurité. Il me fallait retrouver la *Rhoda* et la *Tesephone* avant Sarus.

Toutefois, pour que mon plan réussisse, j'aurais besoin d'aide. Je m'arrangerais pour en obtenir.

Il me fallait, à présent, être patient. Et je pouvais dormir quelques ahns.

Je m'éveillai deux ou trois ahns plus tard, à en juger par la position des lunes.

Je me lavai dans un cours d'eau voisin, mangeai quelques bandes de tabuk prises dans mon sac, puis regagnai la lisière de la forêt. La tunique de Tyros, roulée, était attachée sur mon dos. Je portais du vert, paraissant noir dans l'obscurité, et progressais silencieusement, comme le Guerrier qui traque des hommes, me mêlant aux ombres, tache noire parmi les

autres, mouvement et silence.

Je constatai avec satisfaction que le grand feu était bas. Il faudrait le recharger.

Je n'attendais pas depuis longtemps quand, dans le noir, à l'intérieur de la palissade, retentirent des ordres et les protestations misérables des esclaves. Puis j'entendis, plusieurs fois de suite, le claquement féroce du fouet à esclaves. Il s'abattit inlassablement sur les corps vulnérables, immobilisés, des captives. Sa cruauté brûlante leur apprendrait que l'obéissance immédiate, complète et abjecte était le seul choix. Je n'entendis aucun cri. Les femmes ne peuvent pas crier, quand on les fouette. C'est à peine si elles peuvent respirer. C'est à peine si elles peuvent émettre un murmure rauque, misérable, implorant la pitié. À Port Kar, j'avais vu des femmes se retourner les ongles en griffant les pierres contre lesquelles elles étaient attachées. Si elles sont attachées contre un mur, il arrive qu'elles se déchirent le corps en essayant d'échapper au fouet. C'est pour cette raison que, lorsqu'on fouette une esclave, on la suspend souvent à un anneau ou à une poutre.

Quelques minutes plus tard, comme je m'y attendais, je vis plusieurs paires d'esclaves, trois paires, attachées par le cou, poussées brutalement, trébuchant, criant, gémissant, hors de la palissade. Un homme de Tyros, armé d'un fouet, suivait chaque paire.

Je remarquai que, conformément à ce que j'avais deviné et prévu, les femmes qu'on envoyait chercher du bois destiné au feu n'étaient pas des Panthères. Les Panthères connaissent la forêt. Les Panthères pourraient s'évader. Six femmes étaient poussées dehors, attachées en trois paires. La première se composait de Cara et Tina. Elles avaient été attachées ensemble, plus tôt, pour ramasser du bois et étaient isolées, dans la Chaîne d'esclaves, entre Sheera et Grenna, toutes deux Panthères. Les deux autres paires de femmes gémissantes étaient des esclaves du camp de Marlenus. La forêt terrifiait ces femmes. Il est probable qu'aucune n'aurait pu y survivre seule. Il était naturel que les paires aient été ainsi constituées, surtout celle de Cara et Tina, compte tenu de leur position dans la Chaîne. J'avais besoin de Tina et je préférais avoir Cara bien que, en ce qui concernait mon plan, une autre fille eût aussi bien fait l'affaire. Si Cara n'avait pas été attachée avec Tina, j'aurais agi de même. J'avais besoin de la paire où se trouvait Tina. Je pensais, depuis Lydius, que cette fille extraordinaire me serait sans doute très utile. Néanmoins, je n'avais pas deviné quel rôle il lui faudrait remplir.

Les hommes de Tyros, suivant les femmes en larmes, ne voulaient pas entrer dans la forêt.

« Allez chercher du bois, vite, et revenez ! » cria l'individu qui surveillait Cara et Tina.

— « Ne nous fais pas entrer dans la forêt ! » supplia Cara. Elle tomba à genoux et posa la tête sur son pied.

— « Viens avec nous, » sanglota Tina. « S'il te plaît, Maître ! » Elle s'agenouilla devant lui, lui prenant la cheville, les lèvres posées sur son pied.

En guise de réponse, le fouet s'abattit deux fois.

En larmes, les deux jeunes femmes se levèrent d'un bond et, s'efforçant de ne pas pénétrer dans les ombres, rapidement, étouffant leurs sanglots, se mirent à casser des branches et à ramasser du bois.

« Vite ! Vite ! » cria leur gardien.

Il fit claquer son fouet.

Les deux captives connaissaient bien le claquement du fouet. Elles poussaient des cris de désespoir.

En outre, elles avaient déjà été battues, derrière la palissade. Leur chair délicate, comme celle de toutes les esclaves, craignait terriblement le fouet. La seule femme, asservie ou libre,

qui ne craint pas le fouet est celle qui n'en a pas fait l'expérience.

Mais elles avaient également peur de la forêt, du noir et des animaux. Elles étaient originaires de cités civilisées. La forêt nocturne, avec ses bruits, ses dangers, les dents et les griffes de ses prédateurs, était pour elles un cauchemar terrifiant.

Les bras chargés de bois, elles tombèrent à genoux aux pieds de leur gardien.

« Accepte qu'il y en ait assez, » sanglotèrent-elles.

Elles voulaient regagner rapidement la lumière des feux destinés à éloigner les animaux.

Elles lui adressèrent un regard suppliant.

— « Ramassez encore du bois, Esclaves ! » leur enjoignit-il.

— « Oui, Maître, » répondirent-elles.

— « Et entrez dans la forêt ! » ajouta-t-il.

— « Je t'en prie, » sanglotèrent-elles.

Il leva son fouet.

— « J'obéis ! » cria Cara.

— « J'obéis, » sanglota Tina.

Au loin, dans la forêt, une panthère gronda.

Les jeunes femmes se regardèrent.

L'homme agita son fouet.

Elles coururent entre les arbres et ramassèrent du bois.

Quelques minutes plus tard, les bras chargés de branches, elles réapparurent.

Elles s'agenouillèrent devant la silhouette vêtue du jaune de Tyros qui, armé d'un fouet, les attendait sur la plage.

« Est-ce assez ? » supplia Cara, sans lever la tête.

— « Cela suffit amplement, » répondis-je.

Stupéfaites, elles levèrent la tête.

« Taisez-vous ! » ordonnai-je.

— « Toi ! » souffla Cara.

— « Maître ! » souffla Tina, les yeux dilatés.

— « Où est le gardien ? » demanda Cara.

— « Il a trébuché et il est tombé, » répondis-je. « Apparemment, il s'est cogné la tête sur une grosse pierre. »

À mon avis, il ne reprendrait connaissance que dans quelques heures.

— « Je vois, » fit Cara avec un sourire.

Il ne se méfiait pas de la partie de plage se trouvant entre lui et la mer. Il y avait de nombreux gros galets plats, sur la plage. J'en avais trouvé un.

— « Tu es en grand danger, Maître, » reprit Tina. « Tu devrais fuir. »

Je regardai la palissade, qui se dressait sur la plage, à environ deux cents mètres de moi. J'essayai, sur la tunique de laine jaune de Tyros, le sable collé à ma main droite.

Puis je regardai Tina.

« Les hommes de Tyros sont plus de cinquante, » m'informa Tina.

— « Ils sont cinquante-cinq, sans compter Sarus de Tyros, leur chef, » précisai-je.

Elle me regarda.

— « C'était toi qui nous suivait, » fit Cara.

— « Tu dois fuir, » souffla Tina. « Tu es en danger, ici. »

— « Je crois, » dit Cara avec un sourire, « que les hommes de Tyros sont également en danger. »

Je regardai les lunes.

La vingtième heure, minuit sur Gor, était proche. Je devais me dépêcher.

— « Suivez-moi ! » ordonnai-je aux deux esclaves.

Elles se levèrent d'un bond et, toujours attachées l'une à l'autre, vêtues de tuniques de laine déchirées, elles me suivirent sur la plage.

Derrière nous, nous entendîmes des hommes appeler un autre homme, vraisemblablement le gardien, qui avait malencontreusement été frappé par une pierre. Il penserait probablement que les femmes avaient réussi à se glisser derrière lui et à le frapper, parvenant ainsi à s'évader. Cela étonnerait le camp, bien entendu, car il s'agissait de femmes originaires de cités civilisées, théoriquement terrifiées par la nuit dans la forêt.

Nous aperçûmes les torches, au loin, derrière nous, des hommes qui cherchaient le gardien.

J'allongeai le pas. Les jeunes femmes, attachées l'une à l'autre, trébuchant, s'efforcèrent de me suivre.

Nous avions laissé le bois sur la plage. Avec, les hommes de Tyros pourraient alimenter leurs feux.

Je ne les en privai pas. Il ne leur servirait pas à grand-chose.

Je regardai le soleil. La dixième heure, midi sur Gor, était proche.

Je cassai une grosse branche, appartenant à un arbre abattu, sous mon pied.

Ensuite, je la traînai jusqu'à la plage et la jetai sur le gros tas de bois que j'avais constitué, avec l'aide de Cara et Tina.

Je les avais détachées et elles avaient travaillé infatigablement, avec ardeur. Elles avaient travaillé comme des personnes libres. Il n'avait pas été nécessaire d'utiliser le fouet, volé au gardien.

Ce zèle me troublait. Il ne s'agissait que d'esclaves.

« Nous sommes prêts, » leur annonçai-je.

Nous regardâmes le gros tas de branches sèches et de bois mort. Nous avions bien travaillé.

Nous avons marché pendant la nuit et une partie de la matinée. Ensuite, au lieu de nous reposer, nous avons ramassé du bois.

Je regardai le gros tas de bois mort et de branches. Nous avons bien travaillé.

Étant esclaves, elles n'avaient pas osé demander pourquoi nous faisons cela. Je ne fus pas mécontent qu'elles aient pris cette décision. Je ne souhaitais pas les battre. Cela m'aurait fait perdre du temps.

Le tas de branches et de bois mort se trouvait une vingtaine de pasangs au sud du camp des hommes de Tyros.

Les jeunes femmes me sourirent. Elles étaient fatiguées.

« Allez à la lisière de la forêt, Esclaves ! » leur dis-je.

À la lisière de la forêt, dominant la plage en pente, avec ses galets et, plus bas, son sable, je trouvai un arbre mince et fort, avec une branche située à environ un mètre cinquante du sol, la branche étant dirigée vers la mer.

« Tu prendras le premier tour de garde, » dis-je à Tina. « Tu devras m'avertir de la présence d'une voile, ou de plusieurs voiles, à l'horizon. »

— « Oui, Maître, » répondit Tina.

Je la poussai contre l'arbre.

— « Lève les bras, » lui dis-je. « Plie les coudes. »

J'attachai chaque poignet, séparément, contre l'arbre, passant deux fois la lanière de cuir

autour du tronc, puis deux fois au-dessus de la branche. Elle faisait face à la mer, les poignets attachés de chaque côté de l'arbre.

Avec une autre lanière de cuir, je lui appliquai fermement le dos contre le tronc.

« Si tu t'endors, » dis-je, « je te trancherai la gorge ! »

Elle me regarda.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je lui fourrai quelques bandes de tabuk dans la bouche.

— « Mange, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la fis également boire à la gourde du garde.

« Merci, Maître, » dit-elle.

Je me tournai vers Cara.

— « Il ne sera pas nécessaire de m'attacher, » se défendit Cara.

— « À plat ventre ! » lui ordonnai-je. « Croise les poignets et les chevilles. »

— « Oui, Maître, » fit-elle.

Je l'attachai également, par le cou, avec une lanière de cuir, à un arbre proche.

Je la retournai.

— « Ouvre la bouche ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

Je lui fourrai quelques bandes de tabuk dans la bouche.

« Mange, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Quand elle eut terminé, je la soulevai sur mon bras gauche et la fis boire à la gourde.

« Merci, Maître, » dit-elle.

Je me souvins d'elle, dans les compartiments de Samos, il y avait bien longtemps, quand nous nous concentrions sur la partie sous les yeux de Rim, esclave enchaîné.

Je la reposai sur les feuilles, la retournai, vérifiai les nœuds de ses liens et m'éloignai.

Je regardai Tina, attachée contre l'arbre, mon esclave.

Il me semblait qu'il y avait bien longtemps qu'elle m'avait volé ma bourse, dans une rue proche des quais de Lydius.

Toutes deux avaient été entraînées, esclaves belles et impuissantes, dans les jeux cruels des hommes.

Mais c'était sans importance. Il s'agissait seulement d'esclaves.

Je mangeai des bandes de tabuk, regardant la mer, et bus à la gourde du gardien.

J'étais fatigué.

Je retournai auprès de Cara. Elle était immobilisée et belle. C'était mon esclave. Elle dormait déjà.

Je m'allongeai sur les feuilles.

Je regardai les branches, et les feuilles, puis je m'endormis presque immédiatement.

Je ne me réveillai qu'une fois, avant la nuit, le temps de changer les positions de Tina et Cara.

Je voulais que Tina soit reposée. Elle s'endormit avant même que je l'ai attachée, par le cou, à un arbre.

Au crépuscule, je me levai. Je libérai Cara et Tina. Je regardai les lunes. Les femmes se frottaient les poignets, aux endroits où ma lanière de cuir les avait serrés.

Je regardai la mer, les eaux immenses et calmes de Thassa, scintillantes sous les rayons

obliques des lunes. Nous étions sur la plage, parmi les galets, sur le sable, et regardions Thassa, l'immensité bruisante, étincelante, élémentaire de Thassa, la Mer, qui, selon les mythes, n'avait pas d'autre rivage.

Il ne me paraissait pas improbable que cette nuit serait la bonne.

« Comme c'est beau ! » s'écria Cara.

Il n'y avait pas de voile, à l'horizon, sur le ciel qui devenait rapidement gris.

Je bus de l'eau à la gourde et mangeai des bandes de tabuk.

Les jeunes femmes me regardèrent. Elles avaient également faim et soif.

« À genoux ! » leur dis-je.

Quand j'eus étanché ma soif, il ne restait pas grand-chose dans la gourde. Je la lançai à Cara. Tina et elle la vidèrent. Quand j'eus satisfait ma faim, il ne restait qu'une bande de tabuk. Je la coupai en deux et en jetai une moitié à chaque jeune femme.

Il s'agissait de filles goréennes, et d'esclaves. Elles ne se plaignirent pas. Elles savaient qu'elles avaient déjà mangé. Elles savaient que, si telle était ma volonté, elles ne mangeraient pas.

L'accès à la nourriture et à la boisson est un moyen de contrôler et d'éduquer les esclaves au même titre que les animaux.

Je levai la tête. Le clair des lunes ne durerait pas plus d'une ahn. J'en fus heureux.

Des nuages, semblables à des tarns venus du nord, poussés par un vent stratosphérique quelconque, se dirigeaient vers le sud. Leur vol était noir et silencieux, cachant les étoiles, obscurcissant le ciel.

Sur la plage, c'était une nuit silencieuse et calme, presque de début d'été, malgré qu'on se trouvât alors au milieu de la saison.

Les turbulences étaient lointaines, apparemment sans conséquences pour nous, simples nuages poussés par des vents lointains, insensibles, semblables à des fleuves invisibles dans le ciel, submergeant leurs rives, débordant dans la nuit, poussant des débris intangibles d'obscurité devant eux, qui éteindraient bientôt les feux des étoiles, les lampes vives des trois lunes goréennes.

Les turbulences étaient lointaines. La nuit était une soirée calme, silencieuse, presque de début de l'été, plutôt chaude. Quelque part, sur Thassa, cachées par la courbure de la planète, progressaient la *Rhoda* et la *Tesephone*.

Mais elles devaient être proches. Elles avaient un rendez-vous.

Je regardai la mer.

Thassa ressemblait à présent à une immensité lisse, où le ciel noir rencontrait une mer plus noire encore.

Nous l'entendions, tendus.

« Le moment est venu, » dis-je aux esclaves.

Ensemble, nous nous engageâmes sur les galets de la plage et allâmes près du tas de branches et de bois mort que nous avions préparé.

De mon sac, je sortis une petite pierre plate et un petit disque métallique.

J'allumai un morceau de bois.

Ce morceau de bois, je l'enfonçai dans la pile de bois mort et de branches.

En général, les galères goréennes ne naviguent pas de nuit et restent à terre tant qu'il fait noir.

Je pensais, toutefois, compte tenu des dangers de la côte de Thassa, et de l'importance de leur mission, que la *Rhoda* et la *Tesephone*, bien qu'elles soient probablement à l'ancre, ne camperaient pas sur la plage. Si j'avais commandé un de ces deux navires, j'aurais mis en

panne au large, n'allant à terre que pour me procurer de l'eau et du gibier. Je serais également, conformément à la tradition maritime goréenne, resté en vue, ou en relation, avec la côte. Les galères goréennes, bordées à franc-bord, longues et à faible tirant d'eau, ne sont pas conçues pour affronter les déchaînements de Thassa. Les petits navires des habitants du Torvaldsland, bordés à clins, avec une coque en surplomb sur l'intérieur du navire, sont plus résistants. Il faut qu'ils le soient pour affronter les eaux glauques et féroces du Nord, battues par les vents et parsemées de récifs. Ils embarquent beaucoup plus d'eau que les navires du Sud, bordés à franc-bord, mais ils sont plus résistants dans la mesure où ils sont plus élastiques. Ils doivent être souvent vidés et, par conséquent, ne conviennent pas au transport. Les habitants du Torvaldsland, toutefois, ne considèrent pas que cet inconvénient relatif au transport soit pertinent du fait que, le plus souvent, ils ne se considèrent pas comme des marchands ou des commerçants. Ils ont d'autres centres d'intérêt, principalement la capture de richesses et l'asservissement de belles femmes.

Leurs voiles, incidemment, sont carrées, et non triangulaires, comme celles des navires du Sud, à gréement latin. Ils ne peuvent naviguer aussi près du vent que les navires à gréement latin mais, en revanche, la voile carrée permet de n'utiliser qu'une voile, du fait qu'on peut ajouter ou retirer de la toile, contrairement aux différents types de voiles du gréement latin, qui sont fixées à la vergue ou en sont retirées, en fonction des conditions atmosphériques.

On peut également mentionner que leurs navires ont, en fait, une proue à chaque extrémité. Cela les rend très faciles à échouer. C'est une propriété importante, dans des eaux agitées, près de la côte, surtout lorsqu'il y a des rochers. En outre, en changeant de position sur les bancs, les rameurs, tournés dans la direction opposée, peuvent propulser immédiatement le navire dans la direction inverse. Il est inutile d'attendre qu'il tourne. Il y a cependant un problème car le gouvernail latéral, qui se trouve à tribord, est plus efficace lorsque le navire « avance ». Néanmoins, cette aptitude à progresser assez aisément dans deux directions est parfois utile. Il est, par exemple, extrêmement difficile d'éperonner un navire du Torvaldsland. Ce n'est pas seulement à cause de sa petite taille, qui entraîne sa manœuvrabilité et sa vitesse, lesquelles sont d'ailleurs fonctions des rameurs, du poids et de la ligne, mais surtout en raison de cette aptitude susmentionnée à changer rapidement de direction. Il est très difficile de prendre un navire par le flanc lorsqu'il peut changer de direction sans virer de bord.

On voit ces navires jusqu'à Shendi et Bazi, au sud, jusqu'à la mer de glace, au nord, jusqu'aux falaises de Tyros et aux terrasses de Cos, à l'ouest. Les habitants du Torvaldsland sont des rameurs et des combattants et, parfois, ils tournent leurs proues vers la haute mer avec, en tête, l'intention de voir ce qui se trouve derrière l'horizon étincelant. Dans leurs légendes, ils sont présentés comme des poètes, des amants et des guerriers. Tel n'est pas le cas dans les légendes des autres. Dans les légendes des autres, ils sont présentés comme des géants blonds, crachant le feu, enfonçant les portes, des géants plus grands que les arbres, avec les oreilles pointues, des yeux de braise, des mains armées de griffes géantes ; ils sont considérés comme sauvages, barbares, comme des monstres assoiffés de sang et prenant plaisir à tuer, aux cheveux nattés, vêtus de fourrure et de cuir, à la poitrine nue, armés de haches géantes qui, d'un seul coup, peuvent couper un arbre ou un homme en deux. On dit qu'ils semblent jaillir du néant pour piller, brûler et violer et que, dans les flammes, ils semblent disparaître aussi rapidement, emportant leur butin, qu'il s'agisse de barres d'argent, de gobelets d'or, de draps de soie, de pièces et de pierres précieuses ou, plus simplement, de femmes, attachées et dépouillées de leurs vêtements, dont le corps les a séduits.

Selon les légendes goréennes, les Prêtres-Rois ont fait l'homme de la poussière du sol et

du sang du tarn. Selon les légendes du Torvaldsland, telle n'est pas l'origine de l'homme. Les Dieux, réunis en Conseil, décidèrent de fabriquer un esclave, car ils étaient tous des dieux et n'avaient pas d'esclaves. Ils prirent une houe, un instrument aratoire, et la posèrent au milieu d'eux. Puis ils aspergèrent cet outil d'eau et le frottèrent avec leur sueur. De cette houe, naquit la majorité des hommes. En revanche, la même nuit, un Dieu, curieux, ou négligent, ou chassé de la salle et furieux, jeta sa hache énorme par terre, l'aspergea de Paga et de sang et la hache rit, se leva d'un bond et s'enfuit. Les Dieux, tous réunis, ne purent la reprendre et elle fut à l'origine de la race qui habite le Torvaldsland.

Le commandant de la *Rhoda* et de la *Tesephone* avait, naturellement, une autre raison de rester en vue de la côte.

Il devait guetter un signal. Il ne devait pas manquer le feu qui, sur ce rivage sablonneux et désert, qui faisait des centaines de pasangs, lui indiquerait la position de Sarus et de ses hommes, de Hura et de ses femmes, ainsi que de leurs prisonniers.

Même s'il mettait en panne, s'il maintenait ses navires à dix pasangs ou plus, il verrait notre signal, embrasement puissant dans la nuit. Et, le voyant, il le prendrait certainement pour celui de Sarus.

Je me tournai vers Tina. Un de ses flancs était rouge dans la lumière du grand feu.

« Sais-tu plaire aux hommes ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Entretiens le feu ! » lui ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit la séduisante jeune femme.

— « Viens avec moi, » dis-je à Cara.

J'emmenai Cara dans les bois, à une centaine de mètres de la lisière de la forêt.

— « Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle.

Je lui attachai les poignets dans le dos, autour d'un petit arbre. Puis je déchirai les haillons de sa tunique de laine blanche. Ensuite, je la bâillonnai solidement.

Elle me regarda, les yeux dilatés au-dessus du bâillon.

Je la laissai là.

Je regagnai la lisière de la forêt. Au loin, sur l'eau, j'aperçus deux faibles lanternes.

Je fus satisfait.

J'appelai Tina, à voix basse, sans quitter l'obscurité de la forêt. Elle pivota sur elle-même et, sans méfiance, se dirigea vers moi.

Dans le noir, je la saisis soudain par les bras et la collai rudement contre un arbre. Elle eut le souffle coupé.

« Quel est le devoir d'une esclave ? » m'enquis-je.

— « L'obéissance absolue, » répondit-elle, effrayée.

— « Qu'est-ce que tu es ? » demandai-je.

— « Une esclave, » dit-elle.

— « Quel est ton devoir ? » demandai-je encore.

— « L'obéissance absolue ! » cria-t-elle.

Je regardai la mer. Les deux lanternes étaient plus proches.

— « À genoux ! » ordonnai-je à Tina.

Elle obéit immédiatement, effrayée, posant la tête par terre.

À une centaine de mètres de la côte, approximativement, les deux lanternes s'arrêtèrent. Une troisième lanterne apparut, sous les autres.

Je sortis le fouet de ma ceinture et touchai l'épaule de Tina avec.

Elle me regarda, effrayée.

— « Je t'en prie, ne me bats pas » souffla-t-elle.

Je tins le fouet devant elle.

— « Embrasse le fouet ! » ordonnai-je.

Elle obéit et m'adressa un regard suppliant.

« Obéissance absolue ! » lui rappelai-je.

— « Oui, Maître » souffla-t-elle, terrifiée. « Obéissance absolue. »

— « Voici tes instructions, » commençai-je.

« Hé, » cria l'homme, sautant sur la plage, « ce n'est qu'une fille ! »

— « Protégez-moi, Maîtres, » sanglota Tina. Elle avait arraché sa tunique sur l'épaule et l'avait déchirée jusqu'à la ceinture sur le côté gauche.

Elle sortit de l'obscurité et se jeta à genoux sur le sable humide, devant l'homme en jaune qui avait sauté sur la plage. Il avait une épée nue à la main. D'autres descendirent également de la barque et regardèrent autour d'eux. Ils se méfiaient. Des hommes restèrent aux rames. Il y avait, en tout, seize hommes de Tyros, y compris celui qui tenait le gouvernail.

« Protège-moi, Maître ! » sanglota Tina. Elle était à genoux sur le sable, la tête baissée, tremblante.

Avec la lame de son épée, l'homme lui fit lever la tête et tourner vers le feu.

Tina était belle.

Il rengaina son épée et, la tirant par les cheveux, la fit lever et tourner vers le feu. Il lut rudement son collier.

« Une femme de Bosk de Port Kar ! » s'écria-t-il en riant. Il l'éloigna de lui et l'examina. « Bosk de Port Kar, » reprit-il, « choisit bien ses esclaves. »

— « Tiens-toi droite, Petite ! » dit un autre homme.

Elle obéit et fut examinée, avec la tranquillité avec laquelle on apprécie généralement les esclaves.

— « J'ai été volée à Bosk de Port Kar, » sanglota Tina, « par le terrible Sarus de Tyros. »

Les hommes se regardèrent, goguenards. Tina ne parut pas comprendre ces regards entendus.

« Je me suis enfuie, » sanglota-t-elle, « mais il y a des sleens et des panthères, dans la forêt. J'ai été poursuivie. J'ai failli perdre la vie. » Une nouvelle fois, elle se jeta sur le sable devant eux et embrassa les pieds du chef. « Je ne peux pas vivre dans la forêt, » sanglota-t-elle. « Emmenez une esclave misérable avec vous ! Je vous en prie, Maîtres ! »

— « Laisse-la mourir ici, » dit un homme en riant.

La jeune femme tremblait.

— « As-tu fait ce feu ? » demanda un autre.

— « Oui, Maître, » sanglota la jeune femme. « Je voulais attirer l'attention d'un navire. »

— « Tu préfères les menottes d'un Maître aux dents d'un sleen ? » demanda un homme de Tyros.

Tina garda la tête baissée.

— « Protégez-moi ! » sanglota Tina.

— « Peut-être, » dit le chef.

— « Mais ne me rendez pas au terrible Sarus, » sanglota-t-elle. Elle leva la tête. « Vous ne le connaissez pas, n'est-ce pas ? » supplia-t-elle.

— « Qui est-ce ? » s'enquit le chef, qui portait lui-même le jaune de Tyros. Ses compagnons souriaient.

— « J'ai de la chance, » soupira Tina, « de vous avoir rencontrés. »

Les hommes ricanèrent.

Elle trembla de peur.

— « Allons-nous l’emmener ? » demanda le chef, en riant, à ses hommes. L’un d’entre eux, d’un seul coup qui la fit pivoter complètement sur elle-même, lui arracha sa tunique d’esclave. Elle poussa un cri désespéré, sa beauté exposée à leurs yeux.

— « Peut-être, » fit un homme.

Elle se tenait sur le sable, frissonnante. Sa beauté baignait dans le rouge des flammes.

— « Tiens-toi droite, Petite ! » ordonna un homme.

Elle se redressa.

— « Protégez-moi, » sanglota-t-elle.

— « Notre protection a un prix, » déclara le chef. Il la fixait, comme les autres.

— « Je vous en prie, » souffla Tina.

— « Il serait dommage, » fit remarquer le chef, « qu’une beauté telle que la tienne soit mise en pièces par un sleen. »

Tina ne répondit pas.

« Je préférerais, » reprit le chef, « la mettre en pièces moi-même. »

Tina retint son souffle.

« Couche-toi sur le sable devant moi, Esclave ! » ordonna le chef. Il dégrafa la ceinture de son épée et la laissa tomber à ses pieds.

Tina se coucha sur le sable devant lui, un genou levé, la tête sur le côté.

« Nous allons d’abord tous t’essayer, » dit le chef, « pour voir si tu vaux quelque chose. Si un seul d’entre nous n’est pas satisfait, nous te laisserons aux sleens. »

— « L’esclave comprend, Maître, » dit-elle.

— « Comment te comporteras-tu ? » demanda-t-il.

— « Superbement, Maître, » souffla-t-elle.

Il posa les lèvres sur les siennes et je vis ses bras, apparemment passionnés, lui entourer le cou.

Les hommes rirent.

Rares furent ceux qui remarquèrent, dans l’eau, un tronc qui se dirigeait vers les silhouettes noires des navires.

Je ne restai pas longtemps à bord de la *Rhoda*.

Moins d’une demi-ahn plus tard, je l’avais quittée, me laissant glisser contre la coque. À nouveau, les hommes de Tyros, sur la plage, ne remarquèrent pas le tronc venu peut-être d’une île ou d’un cap, qui s’échoua sur la plage à quelques mètres d’eux.

Tina était à présent à genoux près du chef des hommes de Tyros. Elle tenait sa jambe dans les bras, respirant profondément, ses cheveux noirs étalés sur ses épaules, la joue contre sa cuisse. Elle le regardait.

« Tina t’a-t-elle plu ? » demanda-t-elle.

— « Comment l’avez-vous trouvée ? » demanda le chef à ses hommes.

Il y eut des cris de plaisir. À nouveau, Tina adressa un regard pitoyable au chef.

« Nous allons t’emmener avec nous, Esclave, » décida le chef.

Les yeux de Tina brillèrent.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tu seras très occupée, » la prévint-il. « Tu serviras notre plaisir quand nous en aurons envie et, quand nous n’en aurons pas envie, tu prépareras la nourriture des esclaves et tu la leur serviras. »

— « Très bien, Maître, » répondit Tina.

— « Estimes-tu que tu as de la chance ? » s'enquit le chef.

— « Bien sûr, Maître, » dit-elle.

— « Tu nous as servis avec beaucoup de zèle, » releva-t-il.

— « Oui, Maître, » fit-elle.

— « Nous t'aurions emmenée avec nous, » lui révéla-t-il, « même si tu ne nous avais pas servis aussi agréablement que tu l'as fait. »

— « Vous m'avez trompée ! » cria-t-elle.

— « Sais-tu comment s'appelle mon Capitaine ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondit-elle, inquiète.

— « Il s'appelle Sarus de Tyros, » dit-il.

— « Non ! » cria-t-elle, terrifiée.

— « Si, » fit-il en riant. « Et tu lui seras rendue dans un ou deux jours. »

Elle tenta de se lever d'un bond et de s'enfuir, mais il la prit par les cheveux et la jeta à un de ses hommes.

« Attache l'esclave ! » ordonna-t-il.

Tina fut jetée à plat ventre sur le sable et liée.

Ensuite, la tenant par les bras, on la présenta au chef.

« Tu es une esclave évadée, » dit-il. « Je ne t'envie pas. »

Elle frissonna.

« Est-ce la première fois que tu tentes de t'évader ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Dans ce cas, » dit-il, « on ne te coupera peut-être pas les tendons des jarrets. Tu seras peut-être seulement fouettée. »

Tina gémit.

« Espère que tu seras fouettée, » appuya-t-il.

Tina le fixait avec terreur.

« Jetez-la dans la barque ! » ordonna-t-il.

L'esclave attachée fut rudement jetée dans la barque.

« Retournons au navire ! » commanda le chef.

Plusieurs hommes poussèrent la longue barque à l'eau. Puis, avec leur chef, ils montèrent à bord.

Tandis que la barque s'éloignait vers la *Rhoda* et la *Tesephone*, elle passa près d'un tronc qui flottait sur l'eau, en direction du rivage.

La lanterne de la barque devint de plus en plus petite avec la distance.

Je gagnai la plage, poussant le tronc sur la plage, entre de gros rochers, à l'abri de la lumière du feu.

Tina avait une nuit, peut-être deux, pour faire son travail.

Caché dans l'obscurité de la forêt, je regardai les lanternes. La barque atteignit la *Rhoda*. Sa lanterne fut alors éteinte. Puis les deux autres lanternes, celle de la *Rhoda* et celle de la *Tesephone*, furent également éteintes.

Les deux navires, pendant la nuit, s'éloigneraient de deux ou trois pasangs du rivage. Il ne serait pas prudent d'accoster, de nuit, une côte inconnue. En outre, j'avais entendu dire qu'ils ne comptaient pas retrouver Sarus avant un ou deux jours. Par conséquent, ils ne se pressaient pas. En outre, je pensais que, cette nuit, les équipages des deux navires auraient une bonne raison de faire la fête et que les deux galères seraient amarrées bord à bord. Ils étaient en mer depuis longtemps, ne débarquant que pour se procurer de l'eau et des

provisions, et dans des endroits déserts. Il y avait longtemps que les hommes de la *Rhoda* et de la *Tesephone* étaient en mer. Depuis combien de temps n'avaient-ils pas serré entre leurs bras le corps nu, parfumé, impatient, d'une esclave portant un collier ? Depuis le port rude de Laura ? Depuis Lydius, cité partiellement civilisée de l'estuaire du Laurius ? Depuis combien de temps n'avaient-ils pas vu le corps ondulant d'une esclave enchaînée, dans une taverne, peut-être même celui d'Ilene, dans la taverne de Hesius de Laura, ou, peut-être, ceux des esclaves lascives de Lydius, cité cosmopolite de l'estuaire du Laurius, peut-être même celui d'une des beautés de Sarpedon, tavernier lydien, peut-être même Tana, autrefois Elisabeth Cardwell, de la Terre, aujourd'hui Esclave de Taverne, portant des clochettes. Les hommes auraient terriblement envie de serrer la douceur d'une femme nue entre leurs bras, de sentir ses caresses, la pression de ses lèvres et de sa langue, de l'entendre crier leur virilité et sa féminité dans un cri sauvage de plaisir. Les hommes étaient en mer depuis longtemps. Je leur avais envoyé Tina.

Elle savait ce qu'elle devait faire.

LA PALISSADE DE SARUS DE TYROS

« **Q**UI va là ? » cria le gardien.

J'étais sur la plage, dans le noir, vêtu du jaune de Tyros.

Sa lance, tenue à deux mains, était pointée sur moi.

— « Je suis votre ennemi ! » annonçai-je. « Appelle Sarus de Tyros. Je veux lui parler. »

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Si je bouge, » répliquai-je, « ce sera pour te tuer ! Appelle Sarus. Je veux lui parler ! »

Le gardien recula d'un pas.

— « Sarus ! » cria-t-il. « Sarus ! »

Nous étions à une centaine de mètres de la palissade érigée par les hommes de Tyros, au sud de celle-ci, sur la plage.

À l'endroit où je me tenais, je sentais la chaleur du grand feu de Sarus.

C'était le soir suivant celui où, par ma volonté, j'avais forcé Tina à se livrer aux hommes de la *Rhoda* et de la *Tesephone*.

Je vis des hommes de Tyros sortir de l'enclos et, également, des femmes de Hura.

Nombre d'entre eux prirent position autour de la palissade ; d'autres explorèrent la plage, au nord, et la lisière de la forêt. Ils étaient méfiants. Ils avaient bien raison.

Un groupe de cinq hommes, dont un portait une torche, se dirigea vers moi.

La palissade n'était plus un demi-cercle grossier précédé de feux destinés à éloigner les animaux. Elle avait, la veille, été fermée. Il y avait même une porte rudimentaire, avec des charnières de corde, qui était à présent ouverte.

Le groupe de cinq hommes avança, sur les pierres, vers moi. Ils étaient armés. Sarus était parmi eux. Puis des hommes me dépassèrent, explorant le sud de la plage.

Ce jour-là, caché dans la forêt, j'avais regardé les hommes couper de jeunes arbres. Ils en coupaient les branches et traînaient les troncs, sur le sable, entre la palissade et la mer. Avec des cordes et des chaînes, ils les avaient assemblées. Manifestement, Sarus attendait la *Rhoda* et la *Tesephone* avec impatience. Peut-être pensait-il qu'elles étaient en retard. Tandis que les hommes assemblaient les jeunes arbres, construisant des radeaux, Marlenus et les autres esclaves, mâles et femelles, avaient dû rester debout entre les radeaux et la forêt.

Je n'eus guère l'occasion d'utiliser le grand arc, que ce soit contre la palissade ou pour empêcher la construction des radeaux. J'aurais pu tuer les hommes qui coupaient des arbres dans la forêt, mais cela n'aurait pas servi à grand-chose. Je leur aurais indiqué qu'ils étaient toujours en danger et je ne le souhaitais pas. En outre, ils auraient pu se protéger avec des esclaves ou bien utiliser le bois de l'avant de la palissade. La mer et la plage, du fait qu'elles étaient dégagées, les protégeaient. La majorité, bien qu'il m'eût sans doute été possible de tuer quelques hommes, n'avait plus rien à craindre du grand arc. Je ne pouvais les bloquer à l'intérieur de la palissade sans me découvrir et, le faisant depuis la plage ou le rivage, il leur restait, naturellement, la possibilité de quitter l'enceinte par l'autre côté. Je ne voulais pas

m'exposer à découvert sur la plage, leur permettant du même coup de profiter de l'abri de la forêt. Il leur serait trop aisé, au bout de quelque temps, de m'amener à portée de leurs arbalètes.

J'avais intentionnellement permis à Sarus d'atteindre la mer.

Néanmoins, je savais qu'il y camperait en attendant la *Rhoda* et la *Tesephone*.

Je ne pensais pas qu'il déciderait de ne pas s'en tenir à l'horaire convenu.

Apparemment, j'avais fait un mauvais calcul.

Peut-être ne me faisais-je pas une idée assez précise de l'intensité de la terreur dans laquelle j'avais plongé, involontairement, mes ennemis.

Peut-être Sarus était-il agacé, également, par l'évasion de Cara et Tina.

Cela l'avait peut-être amené à prendre une décision rapide.

De plus, Mira lui avait peut-être appris qu'il était traqué par des centaines de Panthères, prétendant avoir découvert des indices sur la piste. Elle n'oserait pas lui révéler sa capture et son retour, mettant en évidence son rôle dans l'affaire du vin, mais elle pouvait très bien le convaincre de ce qu'elle croyait savoir, l'ayant déduit de ses aventures dans la forêt, tandis qu'elle avait les yeux bandés et était interrogée par Vinca. Il lui suffisait de prétendre qu'elle avait aperçu ces femmes, derrière eux, les suivant.

Peut-être Sarus craignait-il que la palissade soit attaquée.

Quelle que soit la raison, Sarus avait apparemment décidé de partir vers le sud sur les radeaux, probablement au matin. Ce serait dangereux, et peut-être vain, de les suivre à l'abri de la forêt. En premier lieu, il me faudrait traverser des points de rencontre. En outre, s'ils installaient les esclaves du côté de la côte, et ne campaient pas à terre, je ne pourrais pas faire grand-chose. Il n'était pas improbable que je les perde.

J'étais amer. Nous avions manqué le rendez-vous avec la *Rhoda* et la *Tesephone* de quelques petites heures.

Je disposais de peu de temps. J'étais amer.

« Je m'appelle Sarus, » dit un homme solidement charpenté.

La torche fut levée, afin qu'ils puissent me voir plus nettement.

Je n'avais que mon épée, dans son fourreau, et un court poignard, équilibré.

— « Il est seul, » annonça un homme, qui était allé explorer la partie sud de la plage.

— « Sois attentif ! » répliqua Sarus.

Il n'était pas rasé. Il me regarda. Il semblait fort, dur. C'était un meneur d'hommes.

« Tu portes le jaune de Tyros, » fit-il remarquer.

— « Je ne suis pas de Tyros, » reconnus-je.

— « J'en suis convaincu, » opina Sarus.

— « Que fais-tu ici ? » demanda un homme, approchant.

Je regardai Sarus.

— « Je suis ton ennemi, » dis-je. « Je voudrais te parler. »

— « La plage est vide, au nord, » annonça un autre homme, rejoignant Sarus.

— « Je n'ai vu personne dans la forêt, » annonça un troisième. Deux hommes étaient avec lui.

Les hommes de Tyros se regardèrent.

— « Parlerons-nous ? » demandai-je.

Sarus me regarda.

— « Allons à l'intérieur de la palissade, » proposa-t-il.

— « Excellent, » fis-je.

Sarus se tourna vers ses hommes.

— « Regagnez l'intérieur de la palissade ! » cria-t-il. Il me considéra. « Nous surveillerons de l'intérieur, » dit-il. « Il ne sera pas facile de nous surprendre. »

— « Excellent, » fis-je.

Je partis vers la palissade, les hommes de Sarus m'accompagnant.

Avant de pénétrer à l'intérieur de la palissade, j'entendis Sarus parler à deux de ses hommes.

— « Entretenez le feu ! » ordonna-t-il. « Il faut qu'il reste haut. »

Je pénétrai à l'intérieur de la palissade et regardai autour de moi.

— « Ce n'est pas une mauvaise palissade, » lui dis-je, « bien qu'elle ait été construite rapidement. »

La porte se referma derrière moi.

Je devais attendre que les deux hommes qui étaient allés s'occuper du feu soient revenus à l'intérieur.

« Ne restez pas près de moi ! » en joignis-je aux deux hommes de Tyros. Ils s'éloignèrent.

À l'intérieur de la palissade, je fus immédiatement le centre de tous les regards. Je regardai les visages, surtout ceux des hommes. Certains semblaient vifs, rapides. D'autres avaient la main serrée sur le pommeau de leur lame. Je notai les pommeaux usés. Deux individus avaient une arbalète. J'en pris note.

« N'approchez pas ! » leur dis-je.

J'étais le centre d'un cercle. Les femmes de Hura se tenaient également dans le cercle, parmi les hommes de Sarus. La femme qui m'avait vu, il y a bien longtemps, au camp de Marlenus, ne me reconnut pas. Mais Mira me reconnut. Elle resta figée entre deux hommes de Tyros.

Ses yeux étaient dilatés. Elle avait la main devant la bouche. C'était à moi qu'elle s'était soumise, dans la forêt. C'était moi qui l'avais utilisée, simple esclave, avec insolence, avant de la renvoyer, avec du vin drogué, au camp de Sarus. J'étais son Maître. Venais-je la chercher ?

— « Je crois que je le connais, » dit Hura, grande femme aux longues jambes et aux cheveux noirs, chef des Panthères. Elle se tenait témérairement devant moi, vêtue des courtes peaux des Panthères, avec ses bijoux en or.

Je la tirai contre moi et elle poussa un cri, effrayée. Je la tenais fermement, et je violai ses lèvres d'un baiser, un baiser insolent, semblable à celui d'un maître congédiant une esclave, puis je la jetai aux pieds des hommes de Tyros. Les femmes de Hura, un instant suffoquées, poussèrent des cris d'indignation. Elles hurlèrent de rage. Les hommes de Tyros étaient stupéfaits.

« Tuez-le ! » hurla Hura, ses cheveux noirs devant les yeux, accroupie à la limite du cercle où, après l'avoir embrassée, je l'avais jetée.

— « Tais-toi, Femme ! » jeta Sarus.

Hura se leva péniblement, rejeta sa chevelure noire en arrière. Elle me foudroya du regard. Ses femmes grondaient de fureur.

« Taisez-vous ! » jeta Sarus.

Furieuses, les Panthères, le souffle court, les yeux lançant des éclairs, se calmèrent.

J'en déduisis que Hura et ses femmes, Panthères orgueilleuses, n'étaient guère appréciées par les hommes.

En outre, je déduisis qu'elles avaient peur des hommes, autant qu'elles les haïssaient.

Les deux groupes ne s'aimaient ni ne se respectaient. Les hommes de Tyros et les femmes de Hura étaient d'étranges alliés.

— « J'exige vengeance ! » cria Hura.

À nouveau, derrière elle, les femmes se mirent à crier.

— « Taisez-vous, » jeta sèchement Sarus, « sinon je vous fais mettre les menottes ! »

Les femmes, le souffle coupé, se turent.

L'attitude des hommes de Tyros, vis-à-vis d'elles, n'était pas agréable. Elles reculèrent.

Sur un mot de Sarus, elles pourraient être asservies et ne vaudraient alors pas mieux que les pauvres filles couchées, pieds et poings liés, derrière elles.

Les esclaves de l'intérieur de la palissade, les vingt-deux femmes, derrière le cercle des hommes de Tyros et des femmes de Hura et, plus loin, à plat ventre, enchaînés, tournés vers la palissade, Marlenus et les vingt autres, ne pouvaient comprendre ce qui se passait.

Toutefois, je pris soin de déterminer la position de Sheera et de Verna.

J'aurais peut-être besoin d'elles.

« Entrée ! » appela un des hommes qui étaient allés entretenir le feu.

La porte fut ouverte et les deux hommes entrèrent. Tous les hommes de Sarus se trouvèrent alors à l'intérieur.

La porte fut refermée.

Je fus heureux de voir la poutre glisser dans son logement et deux hommes l'attacher.

Il n'y avait pas de passerelles, à l'intérieur de la palissade.

Un homme de Tyros jeta du bois sur le feu, éclairant davantage l'intérieur.

« Il paraît, » dit Sarus, croisant les bras, « que tu veux t'entretenir avec moi. »

— « C'est exact, » répondis-je.

Je pris la mesure de Sarus. Il serait vif. Il était intelligent. Il était dur. Son accent trahissait une Basse Caste. Il s'était probablement élevé, sortant du rang, à cette position de responsabilité ce qui, compte tenu de l'aristocratie de Tyros, était exceptionnel. La famille comptait beaucoup sur l'île entourée de falaises comme, d'ailleurs, sur les terrasses de Cos. Les Ubarats insulaires, compte tenu de la stabilité relative de la population, sur une période de plusieurs générations, ont tendance à produire des concentrations de richesse et de pouvoir au sein des familles qui réussissent, richesse et pouvoir qui, donnant naissance à une oligarchie, acquièrent progressivement le prestige de la tradition dynastique de sorte qu'on peut alors, à juste titre, parler d'aristocratie. Presque toutes les cités goréennes, en fait, sont gouvernées par l'influence, directe ou indirecte, de quelques familles puissantes. À Ar, les Hinrabiens constituaient autrefois une famille influente.

Mais Sarus ne devait pas son autorité et sa responsabilité à sa famille.

Il avait gravi les échelons, dans l'île de Tyros. Il serait très dangereux.

Il me rappelait un peu Chenbar de Tyros, l'Ubar, également d'origine modeste. Peut-être était-ce grâce à l'influence de Chenbar, quelques années plus tôt, que Sarus s'était élevé. Chenbar, à ma connaissance, était enchaîné dans un donjon de Port Kar. La succession de l'Ubar avait entraîné de nombreuses luttes internes, à Tyros. Cinq familles, avec leurs alliés, s'étaient disputées le médaillon. Je ne savais pas quelle était la situation, à Tyros.

Toutefois, je savais que Sarus et ses hommes avaient entrepris de capturer Marlenus d'Ar et un certain Bosk de Port Kar.

Je trouvais cela intéressant.

Il me parut étrange que, la succession n'étant pas réglée, une telle expédition ait été entreprise.

Puis je compris ce qui avait dû se passer.

« J'ignorais, » dis-je, « que Chenbar de Tyros s'était évadé. »

Sarus me dévisagea, méfiant.

— « Les hommes du Torvaldsland, » expliqua-t-il. « On ne les soupçonnait pas. Ils ont été

bien payés. Avec leurs haches, ils se sont introduits dans sa prison, ont arraché les anneaux scellés dans la pierre, puis l'ont conduit à Tyros. Beaucoup d'hommes ont été tués. Ils se sont évadés pendant la nuit. Une heure après son arrivée à Tyros, la *Rhoda*, sous mon commandement, a appareillé à destination de Lydius. »

— « Quelle était ta mission ? » demandai-je.

— « Ce ne sont pas tes affaires, » répliqua Sarus.

— « Je remarque, » dis-je, « que tu as pris des esclaves. »

— « Quelques-uns, » répondit Sarus.

Chenbar avait dû s'évader peu après que j'eusse quitté la cité.

— « Qui, » demandai-je, « a osé faire évader Chenbar de Tyros ? »

— « Un fou, » répondit Sarus avec un rire. « Ivar Forkbeard. »

— « Un fou ? » m'enquis-je.

— « Qui, » dit Sarus, « qui donc, à l'exception d'un fou, aurait accepté une telle tâche ?

Qui donc, à l'exception d'un fou, aurait pu réussir ? »

— « A-t-il été bien payé ? » demandai-je.

— « Très bien, » répondit Sarus. « Le poids de Chenbar en saphirs de Shendi. »

— « Son prix, » fis-je remarquer, « était élevé, pour un individu souffrant de folie. »

— « Tous les habitants du Torvaldsland sont fous, » déclara Sarus. « Ils n'ont pas le moindre bon sens ». La seule chose qui leur fasse peur, c'est de ne pas mourir à la guerre. »

— « Je présume, » dis-je, « que les habitants de Tyros, et toi en particulier, sont moins fous. »

— « J'espère que c'est vrai, » fit Sarus avec un sourire. Puis son regard devint dur.

« Pourquoi es-tu venu ici. Que veux-tu ? »

— « Tue-le ! » cria Hura.

Sarus ne fit pas attention à elle.

— « Je suis venu négocier, » dis-je.

— « Je ne comprends pas, » fit Sarus.

Je regardai autour de moi, notant la position des hommes et des femmes de Hura, ainsi que l'endroit où Sheera et Verna, attachées, étaient couchées, derrière les pieds de ceux qui m'entouraient.

— « Je souhaite que tu me rendes, » annonçai-je, « sans discussion, les esclaves que tu détiens. »

— « Je comprends maintenant, » releva Sarus avec un sourire, « qu'Ivar Forkbeard, du Torvaldsland, était sain d'esprit. »

Je haussai les épaules.

« Sais-tu ce que ces esclaves nous ont coûté ? » demanda Sarus.

— « Je suis convaincu que leur prix était élevé, » admis-je.

— « Tue-le ! Tue-le ! » crièrent des femmes de la bande de Hura.

— « Combien d'hommes as-tu à l'extérieur de la palissade ? » demanda Sarus.

Je ne répondis pas.

« De toute évidence, » reprit Sarus, « tu ne serais pas venu sans une force considérable. »

Je ne lui répondis pas.

« Tu es vraisemblablement un délégué de ceux qui nous ont suivis dans la forêt. »

— « C'est une supposition intelligente, » fis-je.

— « Je ne suis pas irrationnel, » convint Sarus, « mais il y a des points sur lesquels je ne peux pas faire la moindre concession. »

— « Ah, » fis-je.

— « Es-tu Marchand d'Esclaves ? » s'enquit-il.

— « J'ai pris des esclaves, » reconnus-je.

— « Qu'est-ce qui te satisferait ? » demanda-t-il.

— « Que proposes-tu ? » m'enquis-je.

— « Il y a ici vingt-deux esclaves femelles, » dit Sarus. « L'idée de les céder ne me plaît guère mais, si tel est ton prix, je le ferai. »

Je haussai les épaules.

« Veux-tu les examiner ? » demanda Sarus.

— « Je les ai vues, » répondis-je.

— « Bien sûr, dans la forêt, » rappela Sarus.

— « Oui, » fis-je. Je ne voulais pas approcher des esclaves, craignant que leur réaction trahisse mon identité. Sheera, par exemple, Verna et Grenna me connaissaient bien.

Les esclaves étaient attachées dans l'obscurité, les pieds de l'une au cou de l'autre, derrière les hommes de Tyros et les femmes de Hura. Elles ignoraient pratiquement tout de ce qui se passait.

« Cela ne suffit pas, » dis-je, gravement, à Sarus.

— « Combien d'hommes as-tu ? » demanda-t-il avec colère. « Soyons raisonnables. Tu ne peux pas nous vaincre sans perdre des hommes, beaucoup d'hommes ! »

— « Il est vrai, » répondis-je, « que vous êtes protégés par une palissade. »

— « Oui ! » fit Sarus. « Prends les esclaves et sois satisfait. »

Je regardai Sarus. Mon regard était dur.

— « Il me faut davantage, » déclarai-je.

— « Tuez-le ! Tuez-le tout de suite, imbéciles ! » hurla Hura.

— « Déshabillez-la ! » ordonna-t-il, « les autres aussi, et attachez-les ! »

Sous mes yeux, Hura et ses femmes, qui hurlaient et se débattaient, saisies par-derrière par les hommes de Tyros, furent jetées sur le ventre dans la poussière. Puis les hommes, comme procèdent généralement les Goréens, s'agenouillèrent sur elles, leur immobilisant les bras contre les flancs, ce qui leur permettait de garder les mains libres. Ils les dépouillèrent de leurs vêtements, de leurs armes puis, rapidement, leur attachèrent les poignets dans le dos. Hura et les autres se relevèrent péniblement, nues, les poignets liés dans le dos.

— « Tuez-le, » sanglota-t-elle. « C'est votre ennemi ! Pas nous ! Ne nous cédez pas ! Nous sommes vos alliées, vos alliées ! »

— « Vous n'êtes que des femmes, » contra Sarus. « Nous sommes las de vous. »

Hura le regarda, terrifiée et furieuse.

Sarus l'examina, attentivement. Il fut impressionné.

« Tu feras très bonne impression, sur l'estrade, ma chère, » dit-il.

— « Monstre ! » hurla Hura. « Monstre ! »

— « Attache-les en Chaîne, » dis-je à Sarus.

Hura et ses vingt et une femmes, y compris Mira, furent attachées les unes aux autres par le cou.

— « Imbécile ! » cria Hura à Sarus.

— « Il n'a pas d'hommes ! » cria soudain Mira. « Il n'a pas d'hommes ! »

— « Comment sais-tu cela ? » s'enquit Sarus.

— « Il m'a capturée et emmenée dans la forêt, » sanglota Mira. « Lui et d'autres m'ont obligée à donner du vin drogué à nos femmes ! »

Hura se tourna vers elle, comme une panthère.

— « Sleen ! » hurla-t-elle. « Sleen ! »

— « Il m’a obligée ! » cria-t-elle. « Je n’avais pas le choix ! »

— « Sleen ! » hurla Hura. « Je t’arracherai les yeux ! Je te trancherai la gorge ! Sleen ! Sleen ! »

Sarus frappa soudain Hura du dos de la main, lui projetant la tête sur le côté, lui ensanglantant les dents. Elle tomba à genoux, le regard fixe, esclave matée.

Il s’immobilisa devant Mira.

— « Dis-nous ce que tu sais ! » exigea-t-il.

— « Il m’a capturée, » sanglota-t-elle. « Il m’a emmenée dans la forêt. Il m’a fait servir du vin drogué ! Je n’avais pas le choix ! »

— « Combien de femmes a-t-il ? » s’enquit Sarus, furieux.

— « Des centaines, » sanglota Mira.

Sarus la frappa au visage. Elle le regarda, terrifiée.

— « Imbécile ! » dit-il.

Mira baissa la tête.

« Combien en as-tu vues ? » demanda-t-il. « Rappelle-toi ! Combien en as-tu vues ? »

— « Je n’en ai vue aucune, » sanglota-t-elle.

Les hommes et les femmes manifestèrent bruyamment leur colère.

« J’avais les yeux bandés ! » sanglota-t-elle.

Sarus rit.

« J’en ai entendu des centaines ! » sanglota-t-elle.

Bander les yeux d’une esclave permet de la contrôler plus aisément. Cela ne vaut pas, naturellement, le capuchon d’esclave.

Sarus se tourna vers moi. Il souriait.

— « Si tu possédais des centaines d’alliées, » releva-t-il, « tu aurais dû avoir la sagesse de t’assurer que notre jolie Mira, notre jolie petite traîtresse, experte en trahison, puisse les voir. »

— « Peut-être, » reconnus-je.

— « Elle avait les yeux bandés, » reprit Sarus, « parce que tu n’as pas d’alliées, ou seulement une poignée. »

— « Cela semble être, » dis-je, « une supposition intelligente. »

— « J’ai entendu des femmes ! » sanglota Mira. « J’ai entendu des femmes ! »

— « Ou deux ou trois femmes, » ricana Sarus, « qui passaient et repassaient près de toi ! »

Soudain, Mira me regarda, le visage déformé par la souffrance.

— « Tu m’as trompée, » souffla-t-elle. « Tu m’as trompée. »

Sarus se tenait à présent devant moi.

— « Tu n’as que quelques alliées, » dit-il, « ou aucune. »

— « Je t’en prie, Sarus, » dit Hura, qui s’était relevée. « Je t’en prie, libère-nous. » Elle parlait avec humilité. Elle ne voulait pas être à nouveau frappée. Elle avait reçu un coup porté par un homme, bien qu’il s’agisse seulement d’un coup rapide, léger, destiné à remettre une femme à sa place.

Sarus regarda la Chaîne.

— « Vous serez d’excellentes esclaves, » dit-il.

— « Je vous en prie, aidez-nous, » supplièrent les femmes, s’adressant aux hommes de Tyros.

— « Silence, Esclaves ! » répliquèrent-ils.

Les femmes tirèrent sur leurs liens. Elles comprirent quelles étaient à la merci des hommes.

— « Cessez de vous débattre, Esclaves ! » ordonna Sarus.

Les femmes obéirent. Elles s'immobilisèrent, attachées.

« Je crois, » reprit Sarus avec un sourire, se tournant vers moi, « que tu nous dois une explication. »

— « Je crois que tu as raison, » reconnus-je.

— « Dans quel but es-tu venu ici ? »

— « En premier lieu, » répondis-je, « pour obtenir la libération de quelques esclaves. En particulier, je voudrais obtenir un certain Rim, ainsi qu'un certain Arn. J'aimerais également récupérer une certaine Sheera. »

— « Tes désirs sont simples, » dit Sarus. « Tu ne sais donc pas qui nous détenons, dans ce camp ? »

— « Qui ? » demandai-je.

— « Marlenus d'Ar, » répondit Sarus avec un sourire.

— « Ah, » fis-je. « Je le prendrai aussi, dans ce cas, et les autres également. »

Sarus et ses hommes rirent. Je tournais le dos à la porte.

Je n'avais rien à craindre, pour le moment, des arcs des Panthères. Elles étaient attachées. Sarus avait accepté de me les livrer en échange de sa sécurité et des esclaves qu'il considérait comme importants.

Je notai les endroits où se tenaient les deux hommes armés d'arbalètes. J'estimai précisément la distance qui me séparait du feu.

Les deux arbalètes étaient bandées.

— « Pourquoi t'intéresses-tu aux nommés Rim et Arn ? » demanda Sarus.

— « Ce sont mes hommes, » répondis-je.

— « Tes hommes ? » demanda-t-il pensivement.

— « Je le connais ! » cria Hura. « Je le connais ! »

Je la regardai.

« C'est Bosk de Port Kar ! » cria-t-elle. « C'est Bosk de Port Kar ! »

Les esclaves s'agitèrent, derrière les hommes de Tyros. Les femmes attachées, couchées, tirèrent sur leurs liens. Elles étaient bâillonnées pour la nuit, mais elles entendaient. La présence de Bosk de Port Kar provoqua beaucoup d'agitation. J'entendis également, derrière elles, le tintement des chaînes de Marlenus et des autres, dont les chevilles n'étaient pas encore attachées et qui se mettaient péniblement à genoux. J'entendis claquer deux fois le fouet de l'homme de Tyros qui les força à s'allonger de nouveau.

Puis, ce fut le silence.

— « Es-tu vraiment Bosk de Port Kar ? » demanda Sarus.

— « Oui, » répondis-je. « C'est exact. »

— « Tu es fou d'être venu ici, » dit Sarus.

— « Je ne le crois pas, » répondis-je. Il n'y avait pas de passerelles, à l'intérieur de la palissade. Il faudrait deux hommes pour soulever la poutre et ouvrir la porte.

— « Nous t'avons cherché, » dit Sarus. « Nous te voulions comme Marlenus d'Ar. »

— « J'en suis honoré, » fis-je.

— « Tu es stupide ! » cria Sarus. Puis il me regarda. « Nous avons beaucoup de chance, » reprit-il, « puisque tu t'es volontairement livré à nous. Nous ne comptons pas sur une telle chance. »

— « Mais je ne suis pas ici, » objectai-je, « pour me livrer. »

— « Ta ruse a échoué, » dit Sarus.

— « Comment cela ? » m'enquis-je. « Tes alliées sont immobilisées. »

- « Libère-nous ! » supplia Hura.
- « Libère-nous ! » supplia Mira.
- « Faites taire les esclaves ! » ordonna sèchement Sarus.

Le fouet frappa inlassablement. Les femmes parurent ne pas comprendre ce qui se passait mais chacune fut frappée deux fois à quelques ihs d'intervalle, afin que la douleur du premier coup soit nettement sentie et comprise au moment où le deuxième s'abattait. Au premier coup, les femmes tombaient à genoux, le regard fixe, le souffle coupé, incapables d'assimiler l'intensité de la douleur. Puis, tremblantes, frissonnantes, en larmes, quelques-unes implorant la pitié, elles posaient la tête par terre. À ce moment-là, le deuxième coup tombait. Elles pleuraient, hurlaient, esclaves fouettées. Hura regarda Sarus, après le premier coup, les yeux pleins d'incrédulité. Elle n'avait pas compris ce que c'était de sentir le fouet. Elle secoua la tête, paralysée, puis tomba à genoux. Elle regarda Sarus.

— « Je t'en prie, Sarus, » supplia-t-elle. « Ne me fais plus fouetter. »

— « Fouette-la encore ! » dit Sarus.

Elle baissa la tête et le deuxième coup s'abattit. Elle pleurait.

« Encore ! » ordonna Sarus.

— « Non, Maître, je t'en prie ! » hurla Hura.

Le fouet s'abattit à nouveau. Hura était à genoux, la tête sur le sol, esclave misérable et fouettée.

« Non, Maître, » sanglota-t-elle. « Non, Maître, je t'en prie. »

Toutes les femmes de la Chaîne étaient à genoux, la tête posée par terre, et pleuraient.

« Je vous en prie, Maîtres, » sanglotaient-elles.

Sarus se tourna à nouveau vers moi.

— « Les hommes de Tyros, » constatai-je, « savent discipliner leurs femmes. »

— « J'ai entendu dire, » fit remarquer Sarus, « que les chaînes de l'esclave sont plus lourdes à Port Kar. »

Je haussai les épaules.

« Ta ruse a échoué, » reprit Sarus.

— « Tes alliées, » lui rappelai-je, « sont immobilisées. »

Il me regarda, troublé.

— « Nous n'avons pas besoin d'elles, » releva-t-il.

— « C'est aussi bien, » dis-je. « Je ne voudrais pas être obligé de les tuer. »

— « Considère-toi, Bosk de Port Kar, » conclut-il, « comme mon prisonnier. »

— « Je vous laisse la vie sauve, » offris-je, « à toi et tes hommes, si vous partez en abandonnant les esclaves. »

Sarus regarda ses hommes et ils rirent, tous.

Les femmes de la Chaîne levèrent la tête, les yeux pleins de larmes.

« Vous pouvez jeter vos armes, » leur dis-je.

Ils se regardèrent. Deux d'entre eux rirent, nerveusement.

J'entendis les esclaves, dans l'ombre, se lever. Personne ne les fouetta. Personne ne fit attention à eux. Dans l'ombre, à l'arrière, dans la lumière du feu, j'aperçus la silhouette haute et puissante de Marlenus d'Ar. Rim et Arn se tenaient à ses côtés. Et j'aperçus la chaîne qui les attachait l'un à l'autre, ainsi qu'aux autres.

Je regardai Marlenus dans les yeux.

— « Rends-toi, » me dit Sarus. « Rends-toi ! »

— « Telle n'est pas mon intention, » répliquai-je.

— « Nous sommes plus nombreux, » souligna Sarus. « Tu n'as aucune chance. »

— « Il est fou, » souffla un des hommes de Sarus.

— « Tu es stupide d'être venu, » souffla Sarus.

— « Je ne le crois pas, » répondis-je.

Il me regarda.

« Combien d'hommes as-tu ? » demandai-je.

— « Cinquante-cinq, » répondit-il.

— « Je n'ai pas toujours appartenu à la Caste des Marchands, » dis-je.

— « Je ne comprends pas, » fit Sarus.

— « Autrefois, » expliquai-je, « il y a longtemps, j'appartenais à la Caste des Guerriers. »

— « Nous sommes cinquante-cinq, » souligna Sarus.

— « Ma Cité, » repris-je, « était Ko-ro-ba. On l'appelle parfois : Les Tours du Matin. »

— « Rends-toi, » souffla Sarus.

— « Il y a bien longtemps, » poursuivis-je, « j'ai déshonoré ma Caste, ma Pierre du Foyer et ma lame. Il y a bien longtemps, j'ai cessé d'appartenir à la Caste des Guerriers. Il y a bien longtemps, j'ai perdu mon honneur. »

Sarus dégaina lentement sa lame, ainsi que ceux qui se tenaient derrière lui.

« Mais, autrefois, » repris-je, « j'étais de la Cité de Ko-ro-ba. Il ne faut pas oublier cela. On ne peut pas me le retirer. »

— « Il est fou, » dit un des hommes de Tyros.

— « Oui, » dis-je, « autrefois, dans le delta du Vosk, j'ai perdu mon honneur. Je sais que je ne le retrouverai jamais. Cet honneur, qui était ma possession la plus précieuse, est perdu. Il a disparu, à jamais. Il est comme le tarn aux ailes d'or qui ne se pose qu'une fois sur le casque du Guerrier ; lorsqu'il s'envole, c'est pour ne jamais revenir. Il part pour toujours. » Je les regardai et regardai, également, les étoiles de la nuit goréenne. Elles étaient belles, semblables à des points de feu marquant les camps des armées de la nuit. « Oui, » repris-je, me tournant à nouveau vers les hommes de Tyros, « j'ai perdu mon honneur, mais vous ne devez pas comprendre que je l'ai oublié. Pendant certaines nuits, des nuits comme celle-ci, je me souviens de lui. »

— « Nous sommes cinquante-cinq ! » hurla Sarus.

— « Marlenus ! » criai-je. « Autrefois, sur le sable d'une arène d'Ar, nous avons combattu côte à côte. »

— « C'est vrai ! » répondit-il.

— « Silence ! » cria Sarus.

— « Et, autrefois, je t'ai vu retirer ton casque, au Stade des Tarns, et reprendre le trône d'Ar. »

— « C'est vrai ! » cria Marlenus.

— « Fais-moi entendre à nouveau, » dis-je, « l'hymne d'Ar. »

Les accents du chant puissant des victoires d'Ar jaillirent de la gorge enchaînée de Marlenus, repris par ses compagnons.

— « Silence ! » cria Sarus.

Il se tourna vers moi, hors de lui. Il constata que je n'avais pas dégainé.

« Tu n'es pas d'Ar ! » cria-t-il.

— « Il vaudrait mieux pour toi, » dis-je, « que ce soit le cas. »

— « Tu es fou ! » hurla-t-il. « Fou ! »

— « Ma Pierre du Foyer, » lui dis-je, « était autrefois celle de Ko-ro-ba. Seras-tu, Sarus, le premier à m'attaquer ? »

CE QUI ARRIVA À L'INTÉRIEUR DE LA PALISSADE DE SARUS

JE frappai.

Un homme s'effondra.

« Tuez-le ! » cria Sarus.

Je frappai à nouveau, glissant sur le côté. Celui qui m'avait frappé tomba à quatre pattes, sa tunique jaune de Tyros, dans la lumière du feu, maculée de rouge. Il ne savait pas que sa blessure était mortelle. Il avait défié un homme de Ko-ro-ba. Je pivotai sur moi-même. Je frappai deux fois. Deux hommes tombèrent. Je pivotai à nouveau. Deux fois encore, je frappai, des coups légers, rapides, délicats, semblables à une morsure d'ost, afin que la lame ne reste pas coincée. Il y a à peu près la largeur d'une main, entre la peau et le cœur, la largeur d'un doigt entre la peau et la jugulaire.

« Tuez-le ! » hurla Sarus.

Je bougeais, à la vitesse du regard, jamais au même endroit. Deux fois encore, je frappai. Une lame coupa ma tunique et du sang coula à ma ceinture. À nouveau, je changeai de place. J'entendis le claquement d'une arbalète, le sifflement d'un carreau. Un hurlement retentit derrière moi. Je devais approcher du feu. Je frappai encore deux fois. Il y avait encore une arbalète chargée. Je pensais savoir où elle se trouvait. Je m'arrangeai pour mettre un homme de Tyros entre le carreau et moi.

« Écarte-toi ! » hurla un homme.

Je détournai une lame dirigée sur mon cœur. Je n'abattis pas l'homme.

Une autre lame s'abattit, arrachant ma manche gauche. Du sang coula le long de mon bras.

Le cri de guerre de Ko-ro-ba, sauvage, gronda dans ma gorge. Je frappai encore deux fois puis donnai des coups de pied dans le feu, éparpillant les braises et plongeant le camp dans l'obscurité. Les femmes de Hura, attachées, nues, parmi les hommes et les lames, hurlaient.

« Tuez-le ! » cria Sarus.

« Libère-nous ! » supplia Hura. « Libère-nous ! »

« Allumez des torches ! » cria Sarus.

Ce n'était pas pour rien que je portais le jaune de Tyros. Je pouvais me déplacer tranquillement parmi eux. Et partout où j'allais, des hommes tombaient.

« Où est-il ? » cria un de mes ennemis.

« Levez les torches ! » cria Sarus.

Lui appliquant la main sur la bouche, j'enfonçai ma lame dans le corps de l'homme qui avait la deuxième arbalète. Il aurait dû comprendre qu'il était important. Il aurait dû changer de place dans le noir. Ne savait-il donc pas que je m'attaquerais à lui ?

Dans le noir, au milieu des cris, je me dirigeai rapidement vers les esclaves, couchées et

attachées près de la palissade.

Sheera, je le savais, se trouvait à l'extrémité de la Chaîne. En un instant, avec ma lame, je la libérai. Je suivis rapidement la file de femmes attachées, esclaves solidement liées. Elles étaient attachées alternativement, d'une manière souvent utilisée sur Gor pour immobiliser les esclaves, les chevilles de l'une étant liées au cou de l'autre. Je comptai, posant rapidement la main sur les têtes et les chevilles. Cara et Tina n'étaient plus là. Je cherchais la neuvième femme. Je touchai les chevilles tremblantes, attachées, de la huitième, entendis un gémissement étouffé par le bâillon, sentis un corps se soulever malgré ses liens. Puis ma main fut sur la tête de la neuvième femme. Je sentis, sous mes doigts, la tête et les cheveux de la femme puis, à son oreille, un gros anneau d'or. Elle tirait sur ses liens. Je libérai Verna.

Je fus brièvement éclairé par une torche qui se trouvait à un mètre de moi.

« Il est ici ! » cria quelqu'un.

La torche tomba dans le noir. Je retirai ma lame enfoncée dans le corps.

« Des torches ! » cria Sarus. « Rallumez le feu ! »

Je changeai une nouvelle fois de place. Un homme tomba. Puis un autre.

« Je l'ai eu ! » cria quelqu'un. « Je l'ai tué ! »

Mais ce n'était pas moi qu'il avait frappé.

Je frappai à nouveau. Un autre homme de Tyros tournoya, trébucha, tomba contre les esclaves enchaînés.

Puis j'en frappai un autre.

Deux torches furent levées.

Dans leur lumière, je vis des hommes de Tyros, l'épée à la main, dos à dos, le regard fou.

Derrière eux, attachées, à genoux, se trouvaient Hura et ses femmes. Quelques-unes hurlaient.

« Libère-nous ! » criait Hura. « Libérez-nous ! »

« Libérez les femmes ! » cria soudain Sarus. « Libérez-les ! »

Il avait besoin d'elles.

Je vis des hommes de Tyros courir soudain vers la porte.

Ils entreprirent de soulever la poutre.

« Arrêtez ! » cria Sarus.

Les hommes ne tinrent pas compte de Sarus, leur chef. Quatre autres hommes se mirent à courir vers la porte.

Un homme de Tyros, vêtu de jaune, voulut me frapper avec sa lance. Il ignorait si j'étais ou non l'ennemi.

Je pivotai.

La pointe de la lance me manqua. Cette attaque l'avait amené à portée de ma lame.

Il tomba, me laissant la lance.

À présent, près de la porte, il y avait un homme avec une torche.

« Ouvrez ! » cria-t-il.

Quatre hommes s'attaquèrent à la poutre, la tirant et la poussant dans ses boucles de cuir.

« Vite ! » cria l'homme à la torche.

« Arrêtez, lâches ! » hurla Sarus. « Arrêtez ! »

Ils ne tinrent pas compte de lui. De plus, d'autres hommes se mirent à courir vers la porte.

Je plantai mon épée dans la poussière et levai la lance.

La poutre de la porte glissait dans les boucles de cuir. La lance, une lance de guerre goréenne, à la pointe de bronze, d'une quarantaine de centimètres de long, à la hampe de plus de cinq centimètres de diamètre et de deux mètres de long, partit à toute vitesse.

Je repris mon épée et changeai à nouveau de place, disparaissant dans l'ombre.

Les hommes s'éloignèrent de la porte. L'un d'entre eux, transpercé, était cloué à la poutre, immobilisant celle-ci. Elle ne pouvait plus glisser dans les boucles de cuir.

« Sarus a tué un de ses hommes ! » cria l'individu à la torche.

Les hommes proches de la porte pivotèrent follement sur eux-mêmes. Plusieurs avaient l'épée à la main.

« Pas moi, imbéciles ! » hurla Sarus. « L'ennemi ! L'ennemi ! »

« À l'attaque ! » cria l'homme à la torche.

Quatre hommes, pensant se protéger, se jetèrent sur des hommes de Tyros.

Je vis Hura s'éloigner en courant, libérée par un homme de Tyros.

Je suivis l'intérieur de la palissade. Je rencontrai un homme de Tyros, le dos au mur. Il frappa sauvagement. Je le laissai au pied de la palissade.

Il fallait que je tienne la porte.

Six hommes de Tyros, près du centre du camp, à une quinzaine de mètres de la porte, se battaient à l'épée. J'en vis deux tomber.

« Ne vous battez pas ! » hurla Sarus. « Localisez l'ennemi ! L'ennemi ! »

Les hommes se battaient. Ils étaient une dizaine. Ils étaient à demi fous de peur.

« Ne vous battez pas ! » hurla Sarus.

Deux autres tombèrent.

Je vis Mira, libre, se lever d'un bond. D'autres Panthères furent également libérées.

Je vis l'une d'entre elles ramasser ses armes.

Une silhouette jaillit de l'obscurité, la jetant dans la poussière, roulant avec elle. C'était Sheera.

À la porte, deux hommes tiraient frénétiquement sur la lance qui clouait leur compagnon à la poutre. Quatre autres les rejoignirent. L'homme à la torche, près de la porte, regardait ses camarades qui se battaient au milieu du camp.

Mais la lame frappa quatre fois et quatre hommes de Tyros s'éloignèrent de la porte en titubant.

Les deux hommes qui tiraient sur la lance parvinrent à la dégager, et le cadavre empalé fut jeté sur le côté.

Se retournant, ils me découvrirent.

Ma lame frappa encore deux fois.

L'homme à la torche se tourna alors vers la porte. La torche tomba.

La porte était à nouveau dans le noir.

« Ramassez vos armes ! » hurla Hura.

Au centre du camp, deux torches furent levées. Je plantai mon épée dans la poussière et, retournant le cadavre empalé, dégageai la lance, poussant la hampe à travers le corps, tenant le corps sous mon pied pour libérer la hampe.

« On a coupé les cordes de nos arcs ! » gémit une Panthère. D'autres crièrent également la même chose.

J'entendis, dans un coin, le rire de Verna et l'aperçus brièvement, un poignard à la main.

Puis elle disparut dans l'ombre.

« Il faut que nous nous échappions ! » cria une Panthère.

« Fuyons ! » crièrent les autres.

« Restez où vous êtes ! » cria Hura d'une voix stridente. « Nous ne savons pas où il est ! »

« Prenez des poignards ! » cria une autre femme.

Elles fouillèrent parmi leurs vêtements et leur matériel.

« Ils ont disparu ! » cria une femme.

« Nos lances aussi ! » cria une autre.

Je vis, dans la lumière des torches, que les hommes se battaient toujours, au centre du camp. Je vis également deux hommes de Tyros tomber, un partisan de Sarus et un de ceux qui avaient tenté de fuir.

Puis il n'y eut plus qu'une torche, car la lance de guerre goréenme avait quitté ma main droite.

Un autre homme de Tyros tomba sous les coups d'un de ses camarades, puis un autre.

« Cessez de vous battre ! » cria Sarus. « Cessez de vous battre ! »

Les lames continuèrent de s'entrechoquer.

J'étais essoufflé, debout près de la porte, dans le noir.

« Arrêtez ! » cria Sarus. « Pour l'amour de Chenbar, arrêtez ! »

Les hommes de Tyros, hagards, à demi fous de terreur, s'immobilisèrent.

Je compris alors ce que signifiait, à Tyros, le nom de Chenbar.

« Formez un cercle ! » ordonna Sarus.

« Nous n'avons pas d'armes ! » cria Hura. « Laissez-nous entrer dans le cercle ! »

Personne ne savait pas où je me trouvais.

Les femmes regardaient autour d'elles, accroupies et tassées sur elles-mêmes. Elles n'avaient pas d'armes. Elles étaient nues. Leurs poignets portaient probablement toujours la marque rouge et profonde des lanières de cuir goréennes. Au cou, elles avaient sans doute toujours une boucle serrée de lanière de cuir, bien que coupée d'un côté et de l'autre. Elles étaient terrifiées.

« Je vous en prie, » sanglota Hura.

Elles étaient sans défense. Elles savaient que j'étais quelque part, invisible, avec une lame d'acier.

Peut-être étais-je tout près d'elles.

La lame jaillirait-elle soudain du noir, sans avertissement, pour les prendre ?

« Je vous en prie, laissez-nous entrer dans le cercle ! » cria Hura. « Je vous en prie ! »

« Je vous en prie ! » cria Mira.

« Je vous en prie ! » crièrent les autres.

« Silence ! » dit sèchement Sarus, regardant autour de lui, scrutant l'obscurité. Les femmes ne l'intéressaient pas, surtout dans la mesure où leurs armes étaient inutilisables, ou avaient disparu.

Apparemment, il les avait libérées pour rien.

« Vous êtes des hommes ! » cria Hura. « Nous ne sommes que des femmes ! » Elle tomba à genoux devant Sarus. « En tant que femmes, » sanglota-t-elle, « nous te supplions de nous protéger. »

— « Fièr Hura ! » ironisa Sarus.

— « Je t'en prie, Sarus ! » sanglota-t-elle.

— « Entrez dans le cercle ! » ordonna-t-il sèchement.

Reconnaissantes, les femmes, à présent nues, sans armes et sans défense, entrèrent dans le cercle.

« Bosk de Port Kar ! » appela Sarus. « Bosk de Port Kar ! »

Bien entendu, je ne répondis pas.

Je me demandai où étaient Sheera et Verna.

« Tu t'es bien battu ! » cria Sarus. « Mais, à présent, nous sommes en formation. Nous ne pouvons plus être pris par surprise. Bientôt, nous aurons d'autres torches. Bientôt, nous

rallumerons le feu. Nous pourrons alors te voir. Tu ne nous échapperas pas ! »

Seul le silence lui répondit.

« Nous n'avons plus peur de toi ! » cria-t-il. « Bien que le sang ait été versé, nous sommes prêts à nous montrer magnanimes. Nous sommes prêts à négocier ! »

Je ne répondis pas.

« Tu peux avoir toutes les femmes, » reprit Sarus. « Toutes ! »

Dans le cercle, nues et impuissantes, serrées les unes contre les autres, les femmes de Hura gémirent.

« Sleen ! » cria Hura.

« En outre, » cria Sarus, « tu peux avoir tous les hommes, y compris tes compagnons, à l'exception de Marlenus, Ubar d'Ar ! »

Le silence se fit.

« En ce qui le concerne, nous ne pouvons pas faire la moindre concession ! » cria Sarus.

« Entends-tu ? Acceptes-tu ces conditions ? »

Je ne fis pas le moindre bruit.

« Il est parti ! » s'écria un homme. « Il a fui ! Il est parti ! »

« Restez en formation ! » ordonna Sarus. « Restez en formation ! »

À nouveau, le silence se fit.

Sarus appela deux hommes.

« Ramassez du bois ! » leur enjoignit-il.

— « Non ! » cria l'un d'entre eux. « Non ! »

Il ne voulait pas quitter le cercle.

« Il y a du bois à l'intérieur du cercle, » intervint Hura.

— « Ramassez-le ! » ordonna Sarus.

Dans le cercle, obéissantes, à la lumière des torches, les femmes ramassèrent le bois, principalement des restes du feu que j'avais détruit un peu plus tôt.

Dans le noir, silencieusement, je suivais la palissade. Un homme du cercle avança rapidement, s'empara d'une torche et regagna le cercle. Cette torche fut allumée à une autre.

« Il est ici ! » cria soudain une voix, celle de Rim. Mon cœur se serra.

« Restez en formation ! » cria Sarus.

Mais, déjà, deux hommes, l'épée levée, se dirigeaient vers Rim.

Il ne fut pas difficile, par conséquent, de les suivre. « Il n'est pas ici ! » cria un des hommes.

Il se trompait.

Ma lame frappa deux fois.

J'entendis une femme hurler, un peu plus loin.

Puis elle cria :

« Il est ici ! »

« Restez en formation ! » hurla Sarus.

Ils auraient dû savoir que les esclaves étaient liées et bâillonnées, et que les femmes de Hura étaient à l'intérieur du cercle.

Deux hommes se précipitèrent. Ils ne me trouvèrent pas.

Mais, moi, je les trouvai.

Je tirai ma lame du corps du deuxième. Je vis Sheera disparaître dans le noir.

« Restez en formation ! » cria Sarus.

« Nous devons fuir ! » hurla un homme. « Il va tous nous tuer ! »

Il courut vers la porte. Je le rejoignis à la porte et du poing, qui serrait l'épée, le frappai au

visage. Il tournoya, trébuchant, alla s'écrouler aux pieds de Sarus.

« Il est à la porte ! » s'écria un des hommes. Il leva la torche.

Je me tenais devant la porte, l'épée à la main.

« Des torches ! » cria Sarus. « Du feu ! »

Quelques instants plus tard, deux nouvelles torches furent allumées. Et, dans le cercle, allumé avec les torches, brûlait un feu.

Les hommes de Sarus rompirent leur cercle et me firent face.

Ils étaient hagards. Ils avaient le souffle court. Quelques-uns étaient couverts de sang.

Ils étaient, à présent, sept en comptant Sarus. L'homme que j'avais frappé gisait, inconscient, devant eux. Deux hommes gémissaient dans le noir.

Sur mon flanc gauche, ma tunique était raide de sang. Ma blessure au bras gauche saignait. Je sentais le sang couler sur mon poignet.

Les hommes de Tyros levèrent leurs torches.

« Salut, Bosk de Port Kar ! » dit Sarus.

— « Salut, » répondis-je, « Sarus de l'île de Tyros ! »

— « Nous t'avons cherché, » dit-il.

— « Je suis ici, » répliquai-je.

Sarus se tourna vers ses hommes.

— « Allez chercher des arbalètes ! » ordonna-t-il. Je m'adossai à la porte. Je secouai la tête.

Le feu était à présent plus haut.

Nous nous regardâmes, Sarus et moi.

J'avais tué un homme armé d'une arbalète. J'ignorais ce qu'était devenue l'arme. Je n'avais pas vu l'autre arbalétrier. Aucun carreau n'avait été tiré. Les hommes de Tyros qui se tenaient devant moi n'avaient pas d'arbalète.

C'était un point essentiel. Mais je n'avais pas pu la localiser, ni l'homme qui la possédait. J'avais échoué.

Sarus sourit.

« Vous savez où il est, à présent, » dit-il à deux de ses hommes. « Cherchez les arbalètes ! »

— « Elles sont ici, » dit une voix, près de moi, une voix de femme. C'était Sheera. De l'autre côté, se tenait Verna, qui avait aussi une arbalète. Les femmes pointaient leurs armes.

— « Tu as perdu, » dis-je, « Sarus. »

— « J'ai trouvé l'arme, » expliqua Sheera, « au milieu des cadavres. »

— « Celui qui avait cette arbalète, » dit Verna, « a été blessé, dans le noir, par un de ses compagnons. L'arme est tombée et je l'ai trouvée. »

Soudain, Sarus rit.

— « Je n'ai pas perdu, » dit-il. « C'est toi qui as perdu ! »

Ses hommes poussèrent des cris de joie. Même les femmes de Hura crièrent.

Je ne compris pas.

« Regarde derrière toi ! » cria Sarus. « Regarde derrière toi, Bosk de Port Kar ! C'est terminé ! Terminé ! »

« Tirez sur ceux qui bougent, » dis-je à Verna et Sheera.

Les hommes de Sarus ricanèrent.

Je me retournai. À travers les fissures de la porte, sur la plage, près des braises du grand feu de Sarus, j'aperçus des lanternes. Deux longues barques, pleines d'hommes, étaient tirées sur la plage. Puis, en deux files, levant leurs lanternes, les hommes prirent le chemin de la

palissade.

« Ce sont les hommes de la *Rhoda* et de la *Tesephone*, » dit Sarus. « Tu as perdu, Bosk de Port Kar ! »

Je me tournai vers la poutre qui barrait la porte. Je rengainai mon épée. Lentement, centimètre par centimètre, je fis glisser la lourde poutre. Elle tomba et, lentement, j'ouvris la porte. Les hommes, avec leurs lanternes, se tenaient derrière.

Un individu imposant, vêtu du jaune de Tyros, entra. Il sourit. Il lui manquait une dent, en haut et à droite.

« Salut, Capitaine ! » lança Thurnock.

J'EN TERMINE À L'INTÉRIEUR DE LA PALISSADE

LES hommes de Sarus, un par un, jetèrent leur épée par terre.

« Reculez ! » ordonna Thurnock, leur faisant signe de se rassembler un peu à l'écart.

Ils obéirent, vêtus de leurs tuniques jaunes de Tyros, effondrés, entourés par les lames et les pointes de lances de mes hommes.

Sarus n'avait pas encore laissé tomber ses armes. Il nous faisait face, le souffle court. Je le dévisageai.

Tina se glissa à l'intérieur. Elle était pieds nus, elle avait toujours mon collier au cou, mais elle portait une tunique neuve, courte et blanche, et ses cheveux étaient attachés avec un ruban de laine blanche. Derrière elle, l'épée à la main, afin qu'elle soit en sécurité, venait le jeune Turus, qui portait un bracelet incrusté d'améthystes.

« Tu as bien travaillé, » lui dis-je.

Le moment venu, je l'affranchirais.

Turus se tenait près d'elle, un bras autour d'elle.

Hura et ses femmes, dont Mira, rampèrent misérablement dans un coin, se tassant contre les poteaux de la palissade, femmes nues, prêtes pour les chaînes et le collier des esclaves. Mes hommes les regardaient avec convoitise.

Marlenus, Rim, Arn et les hommes de Marlenus, enchaînés à l'intérieur de la palissade, avancèrent. Ils débordaient de joie, dans la lumière des torches. Ils avaient toujours les poignets attachés dans le dos. Ils étaient toujours enchaînés les uns aux autres par le cou.

Sarus se tourna vers Marlenus.

Marlenus me regarda et sourit.

« Bien joué, Tarl Cabot, » dit-il. « Guerrier. »

— « Je m'appelle Bosk de Port Kar, » dis-je. « J'appartiens à la Caste des Marchands. »

Je me sentais faible. Le côté de ma tunique jaune de Tyros était mouillé et raide de sang séché. Je sentais le sang séché, sur mon bras gauche, rugueux et s'écaillant entre les doigts, à l'endroit où il avait coulé sur mon poignet et ma main.

Mes hommes avaient allumé des torches et des lanternes, à l'intérieur de la palissade.

« Donne-moi cette arbalète ! » dit un de mes hommes à Sheera. Elle lui donna l'arme.

Les esclaves n'ont pas le droit d'avoir des armes.

« À genoux ! » lui ordonnai-je.

Elle me foudroya du regard et obéit, contre ma cuisse. Ce n'était qu'une esclave.

Elle avait été utile, mais ce n'était qu'une esclave. C'était le devoir d'une fille d'être utile à son Maître.

Je me souvins que je lui avais dit que je la vendrais à Lydius.

« Ils m'ont obligée à le faire ! » cria Tina, me prenant au dépourvu. Elle s'écarta de Turus et courut s'agenouiller devant Sarus, qui se tenait, immobile, près du feu, hagard, furieux, son épée à la main. « Je n'avais pas le choix ! » cria-t-elle. Il la regarda. Elle se leva d'un bond et le

prit par le cou, sanglotant. Je ne comprenais pas sa conduite.

Sarus, furieux, l'écarta violemment.

« Jette ton arme, » lui dis-je.

— « Non, » répondit-il. « Non ! »

— « Tu as échoué, » dis-je, « Sarus. »

Il m'adressa un regard dément.

Sa tunique était déchirée.

Il vacillait. Il venait de perdre sa victoire et son triomphe.

Il n'avait pas réussi à mener à bien ce qu'il était venu accomplir dans les forêts du Nord.

Il avait failli à son Ubair, Chenbar de Tyros, également appelé : le Sleen de la Mer.

— « Non ! » cria-t-il soudain.

— « Arrête ! » criai-je.

Il pivota follement sur lui-même et courut vers Marlenus, l'Ubar des Ubars, l'épée levée.

Il s'immobilisa devant Marlenus, l'épée prête à frapper. Mais, entre Sarus et Marlenus, il y avait quelqu'un, Verna, l'arbalète pointée sur le cœur de Sarus.

Il ne pouvait frapper, car elle se trouvait devant lui et, si son bras bougeait, son doigt, même si elle était frappée, appuierait sur la détente de l'arme, lâchant un carreau à pointe d'acier qui lui traverserait le corps, et irait peut-être se ficher dans les poteaux.

Je pris l'épée dans la main levée de Sarus.

Thurnock se saisit de lui et le poussa, trébuchant et sanglotant, vers ses hommes.

« Bien joué, Esclave ! » dit Marlenus d'Ar.

Verna ne lui répondit pas.

Elle se tourna vers lui. Il y eut un silence stupéfait.

L'arbalète, à présent, était pointée sur le cœur de Marlenus.

L'Ubar se tenait devant elle. Ses chaînes le réduisaient à l'impuissance.

J'entendis les craquements du feu et des torches.

Marlenus ne recula pas.

« Tire, » dit-il.

Elle ne lui répondit pas.

« Je ne t'accorde pas la liberté, » dit-il. « Je suis Marlenus d'Ar. »

Verna donna l'arbalète à un homme qui se trouvait là. Il la prit, rapidement.

Elle se tourna à nouveau vers Marlenus.

— « Je n'ai pas envie de te tuer, » dit-elle.

Puis elle s'éloigna.

Marlenus resta un instant immobile dans la lumière des torches, puis il bascula la tête en arrière et rit. Son crâne me portait pas l'humiliante bande rasée, contrairement à la mienne et à celles de mes hommes. Il quitterait les forêts comme il y était entré, avec sa gloire. Il n'avait rien perdu.

Es-tu toujours victorieux, Marlenus d'Ar ? me demandai-je. Je l'avais libéré, lui que j'enviais, lui qui, à Ar, m'avait refusé le pain, le sel et le feu. J'avais risqué ma vie pour sauver cet homme que, dans un sens, je haïssais.

Il quitterait la forêt comme il y était entré, glorieux. Mon crâne, à moi, portait une humiliante bande rasée. J'avais échoué dans mon entreprise.

Nous avions échoué, Sarus et moi. Seul Marlenus d'Ar serait victorieux.

Mais ses hommes et lui pouvaient m'appartenir. Ils étaient enchaînés. Je disposais de navires. Je pouvais, à la place de Sarus, les conduire à Tyros. Ainsi, je pouvais être vengé.

« Retire-moi ces chaînes ! » rugit Marlenus d'Ar, riant.

Je le haïssais. Il était toujours victorieux.

— « Sarus, » dis-je, « la clé des chaînes de l'Ubar et des autres. »

Sarus fouilla dans sa bourse suspendue à sa ceinture.

— « Elle a disparu, » dit-il. Il semblait stupéfait.

— « Je l'ai ! » s'écria Tina. Un grand rire s'éleva. Nous nous souvînmes que, pendant un bref instant, avant d'être repoussée, elle avait pris Sarus par le cou. Elle lui avait, à ce moment-là, pris la clé. Elle me l'apporta.

— « C'est ainsi, » expliqua Thurnock, « qu'elle a pris la clé du Maître d'Équipage de la *Rhoda* et, quand les navires ont été côte à côte, que les équipages de la *Rhoda* et de la *Tesephone* ont été ivres de son corps et du Paga qu'elle leur servait, elle nous l'a apportée. Nous nous sommes libérés et avons enchaîné nos gardiens. »

— « Bien joué, » dis-je, « Thurnock. »

— « Nous les avons mis dans la cale de la *Rhoda*, » ricana Thurnock. « Au matin, ils seront probablement surpris de se trouver enchaînés. En outre, à cause du Paga, ils auront certainement mal à la tête. »

Un nouvel éclat de rire s'éleva. Marlenus rit également.

J'étais furieux.

— « Retire-moi mes chaînes, » dit Marlenus.

Nos regards se rencontrèrent.

Je donnai la clé à Sheera, qui était à genoux près de moi. Elle se leva, pour ouvrir les chaînes de l'Ubar.

« Non ! » dit Marlenus. Sa voix était calme, et très dure.

Effrayée, Sheera recula. Je lui pris la clé.

« Retire-moi ces chaînes, » dit Marlenus.

Je donnai la clé à Thurnock.

— « Ouvre les chaînes de l'Ubar, » lui dis-je.

Thurnock se hâta d'ouvrir les menottes de l'Ubar, ainsi que l'anneau qu'il portait au cou.

Marlenus ne m'avait pas quitté des yeux. Il n'était pas content.

Je pris la clé à Thurnock et libérai Rim, puis Arn.

Ensuite, je donnai la clé à Arn, afin qu'il libère les hommes de Marlenus.

Mon regard rencontra à nouveau celui de Marlenus.

— « Ne viens pas à Ar, » me prévint-il.

— « J'irai à Ar si j'en ai envie, » répliquai-je.

« Qu'on apporte des vêtements pour l'Ubar ! » cria un de ses hommes, aussitôt libéré.

D'autres compagnons de Marlenus allèrent chercher des vêtements dans les bagages des hommes de Tyros.

« Les femmes ! » cria soudain quelqu'un. « Elles s'enfuient ! »

Hura et ses femmes, y compris Mira, profitant du fait que personne ne faisait attention à elles, s'étaient approchées subrepticement de la porte et, soudain, s'étaient enfuies, comme une troupe de tabuks, dans la nuit.

« Poursuivez-les ! » cria Thurnock.

Mais à peine le géant avait-il crié que, dans le noir, en direction de la forêt, nous entendîmes les cris de surprise, et les hurlements de femelles soudain capturées. Nous entendîmes, également, des rires d'hommes.

« Aux armes ! » cria Marlenus.

Je remis ma lame dans son fourreau.

Nous entendîmes des bruits étouffés, dehors, et d'autres rires.

Quelques instants plus tard, des hommes, ceux de Marlenus et les miens, qui avaient été enchaînés dans la forêt, apparurent à la porte. Plusieurs d'entre eux tenaient par les bras, ou les cheveux, une Panthère nue qui se débattait.

Les femmes, en tentant de s'échapper, s'étaient jetées dans leurs bras.

Les hommes jetèrent leurs prises, terrifiées, devant les feux. Elles se serrèrent les unes contre les autres, à genoux.

« Attachez-leur les poignets et les chevilles ! » dis-je à mes hommes.

Ils se ruèrent sur les Panthères, qui ne résistaient plus.

Cara passa près de moi et se jeta, tendre et en larmes, dans les bras puissants de Rim, qui la serrèrent.

« Je t'aime Rim ! » s'écria-t-il.

— « Je t'aime aussi ! » s'écria-t-il.

Cara avait emporté dans la forêt les outils que j'avais volés à bord de la *Rhoda* : un gros marteau et un burin. Elle avait remonté la piste des hommes de Tyros. Elle avait rapidement trouvé l'endroit où Sarus avait enchaîné les hommes de Marlenus et les miens. Elle y avait retrouvé Vinca, les deux Esclaves de Taverne, Ilene et ma Chaîne d'esclaves. Vinca et ses cohortes avaient allumé des feux autour des hommes, pour les protéger des animaux, les avaient fait manger et leur avaient apporté de l'eau. Avec le marteau et le burin, Vinca et les Esclaves de Taverne, peut-être aidées par Cara, avaient réussi à couper ou ouvrir la chaîne des menottes d'un des hommes de Marlenus, ou d'un de mes hommes. Ensuite, grâce à sa force, il avait pu casser les autres chaînes et libérer ses camarades. Cela avait pris des ahns mais, une fois un homme libéré, du fait que les outils étaient là, la libération des autres n'était plus qu'une question de temps. Aussitôt libres, les soixante-sept hommes de Marlenus et mes huit compagnons avaient pris la direction de la plage, suivis par les femmes et la Chaîne d'esclaves. En chemin, ils s'étaient armés de bâtons. Ils étaient prêts, en arrivant, bien que nus, à se battre, même avec des branches et des pierres. Beaucoup avaient encore des menottes aux poignets, bien que les chaînes aient été cassées ; au cou, ils avaient encore leurs colliers de fer, auxquels pendaient des morceaux de chaînes.

Leur chef leva le bras, adressant le salut d'Ar à Marlenus.

Marlenus répondit à son geste.

Cara, dans les bras de Rim, me regarda, puis tourna rapidement la tête. Elle voulait emporter les outils dans la forêt à sa manière, c'est-à-dire libre. Toutefois, je les lui avais attachés au cou et lui avais solidement lié les mains dans le dos. Ainsi, si elle n'avait pas trouvé Vinca et les hommes enchaînés, elle aurait péri dans la forêt. Je ne lui avais pas laissé le choix : il lui fallait livrer les outils si elle voulait vivre.

« J'aime Rim ! » s'était-elle écriée. « Laisse-moi porter les outils comme une femme libre ! »

Mais je l'avais attachée comme une esclave. C'était ainsi, de force, qu'elle avait accompli ma volonté. C'était une esclave. Il ne faut pas faire confiance aux esclaves.

Je la regardai. Elle débordait de joie, dans les bras de Rim.

Je haussai les épaules.

J'examinai les Panthères, couchées près des feux, solidement attachées.

« Il en manque deux, » dis-je à Thurnock. Hura et Mira n'étaient pas au nombre des captives.

Je regardai un des hommes de Marlenus, qui étaient sortis de l'obscurité.

Il écarta les bras.

— « Nous n'en avons pas pris d'autres, » dit-il. « S'il en manque deux, elles ont dû nous échapper dans le noir. »

— « Je veux Hura ! » cria Marlenus. « Retrouvez-là ! »

Ses hommes partirent en courant.

Mais je ne pensais pas qu'ils réussiraient. Hura et Mira étaient des Panthères.

Finalement, une demi-ahn plus tard, les hommes revinrent. Il était inutile de continuer les recherches. Les deux femmes avaient réussi à s'échapper à la faveur de l'obscurité.

Elles avaient disparu.

Je remarquai, en outre, que Verna et Sheera n'étaient plus là. J'avais perdu du sang. J'étais furieux. J'étais très fatigué. Peu m'importait que, ayant profité de la confusion, elles se soient échappées.

« Où est Verna ? » cria Marlenus.

Ses hommes se regardèrent.

— « Elle est partie, » répondit l'un d'entre eux.

Je voulais me reposer. J'avais perdu du sang.

— « Capitaine ? » s'enquit Thurnock.

— « Conduis-moi à bord de la *Tesephone*, » dis-je. « Je suis fatigué. Très fatigué. »

— « Bosk de Port Kar ! » cria Marlenus, « où est Verna ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. Puis je lui tournai le dos. C'était terminé, à présent. Je voulais seulement me reposer.

— « Fais-nous porter du Paga et de la nourriture ! » ordonna Marlenus.

Thurnock me regarda.

— « Oui, » dis-je. « Donne-lui ce qu'il veut. »

— « Tu seras payé, » promit Marlenus, « en or d'Ar. »

Thurnock m'aida à monter dans la barque. Le feu de Sarus n'était plus que braises rougeoyantes, semblables à des yeux de bêtes sauvages dans le noir.

« Nous allons festoyer ! » cria Marlenus. Et ses hommes l'acclamèrent.

« Enchaînez ces hommes de Tyros ! » ordonna Marlenus. J'entendis des bruits de chaînes.

« Allonge-toi dans la barque, Capitaine, » souffla Thurnock.

— « Non, » répondis-je.

« Détachez les femmes ! » cria Marlenus. « Elles vont nous servir. » J'entendis les femmes hurler, tandis qu'on les détachait. Je compris qu'elles serviraient à la manière des Goréennes, complètement. Je ne les enviais pas. J'entendis la porte de la palissade se fermer. Elle serait attachée, les enfermant à l'intérieur avec les hommes, leurs anciens prisonniers. J'en entendis quelques-unes marteler désespérément la porte avec leurs petits poings. J'entendis le rire des hommes. Il y eut d'autres hurlements. Je ne les enviais pas.

« Viens, Capitaine, » dit Thurnock.

Avec Thurnock et huit de mes hommes, je mis la barque à l'eau, puis la tournai.

Thurnock monta à bord puis, se penchant, m'aida à l'y rejoindre.

Mes huit hommes étaient aux rames.

« Allonge-toi dans la barque, Capitaine, » dit Thurnock.

— « Non, » répondis-je. Je pris le gouvernail.

— « Ramez ! » dit Thurnock.

Les rames coupèrent l'eau. Je m'appuyai sur le gouvernail. Les limes sortirent des nuages. Thassa se couvrit soudain de millions de petits diamants bruisants. Noires, devant, se dressaient les silhouettes de la *Rhoda*, navire de Tyros, et de la *Tesephone*, galère légère de

Port Kar.

« Capitaine ? » s'enquit Thurnock.

Derrière moi, j'entendis, provenant de l'intérieur de la palissade, l'hymne de gloire d'Ar, chanté par la voix puissante de Marlenus d'Ar, Ubar des Ubars.

Il y aurait un festin. L'intérieur de la palissade serait baigné de lumière.

J'étais mouillé, parce que j'avais poussé la barque. Le sel me piquait le flanc et le bras gauche, j'étais raide de froid et, soudain, trop brusquement, j'eus chaud. Cela me fit du bien. Je ne m'en inquiétai pas. Mais je compris que c'était mon sang qui recommençait à couler.

J'entendais les hurlements des femmes, derrière moi, les rires des hommes.

Puis, à nouveau, j'entendis les accents de l'hymne de gloire d'Ar, conduit par Marlenus, Ubar des Ubars.

Il y avait un festin. L'intérieur de la palissade serait baigné de lumière.

Je secouai la tête.

Devant, noires, se dressaient les coques de la *Rhoda* de Tyros et de la *Tesephone*, galère légère de Port Kar.

J'avais retrouvé mon honneur. J'eus un rire amer. Cela ne m'avait rien apporté. La victoire appartenait à Marlenus, pas à moi. Je n'en tirais que de graves blessures, et le froid.

Ma jambe gauche devint raide. Je ne pouvais plus la bouger.

Je regardai Thassa. La surface étincelante de l'eau, brisée par le mouvement des rames, parut tourbillonner.

Je n'en tirais rien.

« Capitaine ? » s'enquit Thurnock.

Je m'effondrai sur le gouvernail.

IL Y A UN BON VENT POUR PORT KAR

UN vent froid balayait la plage de galets. Les hommes serraient leurs capes autour d'eux. J'étais assis, enveloppé dans des couvertures, dans un fauteuil de Capitaine, apporté de la *Tesephone*. Thassa était verte et froide. Le ciel était gris. Ancrées, par l'avant et par l'arrière, à un quart de pasang du rivage, se balançaient la *Rhoda*, dont le jaune était terni par la grisaille du matin, et la *Tesephone* au mât de laquelle flottait un drapeau représentant une tête de bosk, noire, sur un fond de larges bandes vertes et blanches, un drapeau qui n'était pas inconnu sur Thassa, celui de Bosk des Marais, Capitaine de Port Kar.

Enveloppé dans mes couvertures, je regardai, de l'autre côté de la plage, la palissade qui avait appartenu à Sarus. La porte s'ouvrit et Marlenus sortit, suivi de ses hommes, quatre-vingt-cinq Guerriers d'Ar. Ils portaient tous des peaux et des vêtements de Tyros. Quelques-uns d'entre eux étaient bien armés, avec des armes prises aux hommes de Tyros. D'autres avaient seulement les poignards et les lances légères des femmes de Hura. Avec eux, lentement, arrivèrent également, se dirigeant vers l'endroit où nous attendions, Sarus et ses hommes, enchaînés, ainsi que, les poignets liés dans le dos et attachées les unes aux autres par le cou, les femmes de Hura, nues et frissonnantes. Près d'elles, similairement attachées mais portant toujours les peaux des Panthères, venaient les femmes de Verna, capturées par Sarus au camp de Marlenus. Grenna, qui était la seconde de Hura et que j'avais capturée dans la forêt, était dans la même Chaîne. Elle portait une tunique d'esclave en lambeaux. Parmi les hommes, vêtues également de peaux de panthères, marchaient les esclaves de Marlenus, qu'il avait emmenées avec lui dans la forêt et qui, comme les autres, avaient été capturées dans son camp. Elles n'étaient pas attachées. Au cou, toutefois, elles portaient le collier de leur Maître.

Ce jour-là, le camp serait levé et la palissade détruite.

Je regardai le groupe approcher.

Ensuite, on oublierait ce qui s'était passé sur cette plage.

Je ne pouvais bouger le côté gauche de mon corps.

Je regardai Marlenus, ses hommes, ses esclaves et ses prisonniers, se diriger vers moi.

Quatre jours s'étaient écoulés, depuis la nuit de la palissade.

J'étais resté couché, en proie aux souffrances et à la fièvre, dans ma cabine du petit château arrière de la *Tesephone*.

Sheera avait apparemment pris soin de moi et, lorsque je reprenais connaissance, j'apercevais son visage, tendu, au-dessus du mien, sentais sa main, sa chaleur, et me rendais compte qu'elle m'épongeait le flanc.

J'avais crié et tenté de me lever mais des mains puissantes, celles de Rim et d'Arn, m'en avaient empêché.

« Vella ! » avais-je crié.

Ils m'avaient immobilisé.

J'avais envie de me promener dans les Montagnes Blanches du New Hampshire. J'avais envie d'être seul.

Pas dans l'arène de Tharna !

J'arrêtai le joug lourd de Kron, les cornes métalliques me déchirant. Le choc se propagea dans mon corps, comme lors du choc de deux montagnes.

J'entendis les hurlements des femmes.

C'étaient les femmes de Hura.

Je voulus prendre mon épée, mais elle avait disparu. Ma main se referma sur le vide.

Le visage gris de Pa-Kur, et ses yeux sans expression, me fixaient. J'entendis le déclic d'une corde d'arbalète se mettant en place.

« Tu es mort ! » lui criai-je. « Tu es mort ! »

« Thurnock ! » appela Sheera.

Puis il y eut le rugissement de Thassa, pas Thassa mais la foule du Stade des Taras.

« Gladius de Cos ! » cria quelqu'un. « Gladius de Cos, vole ! »

« Allez, Ubar des Cieux ! » criai-je. « Allez ! Allez ! »

« Je t'en prie, Capitaine, » dit Thurnock. Il pleurait.

Je tournai la tête. Vika était très belle. Et Misk, aux grands yeux ronds et lumineux, me regardait. Ses antennes, dorées, avec leurs minces filaments sensibles, m'examinaient. Je tendis les mains pour les toucher.

« Il faut qu'il y ait, entre nous, la Confiance du Nid ! Soyons amis ! »

Mais je ne pus les toucher et Misk avait fait demi-tour et, délicatement, sur ses appendices postérieurs, s'était éloigné.

« Vella ! » sanglotai-je. « Vella ! »

Je n'ouvrais pas l'enveloppe bleue. Je ne voulais pas. Il ne fallait pas.

La terre tremble à l'arrivée des troupeaux des Peuples des Chariots.

« Fuis, Étranger, fuis ! »

« Ils arrivent ! »

« Donne-lui du Paga, » dit Thurnock.

Et Sandra, avec sa tunique de bijoux, et ses clochettes, se moquait de moi dans une taverne de Port Kar.

J'avalai du Paga.

« Saluez tous Bosk, Amiral de Port Kar ! » Je me levai, ivre. Je renversai mon gobelet de Paga. « Saluez tous Bosk, Amiral de Port Kar ! »

Où était Midice ? Il fallait qu'elle partage mon triomphe.

« Vella ! » criai-je. « Aime-moi ! »

« Bois, » dit Arn. J'avalai le liquide et me recouchai.

Le vent était froid, au sommet du Cylindre de Justice d'Ar.

Et Torm, vêtu du bleu des Scribes, leva son gobelet, rendant hommage à la beauté de Talena.

« Nous te refusons le pain, le sel et le feu, » déclara Marlenus. « Au coucher du soleil, tu devras avoir quitté le Royaume d'Ar. »

« Nous avons vaincu ! » crièrent mes rameurs, jetant leurs gobelets en l'air.

« Et les hommes, aussi longtemps qu'ils vivront, et les pères parlant d'exploits à leurs fils, raconteront ce qui s'est passé sur Thassa la Luisante le vingt-cinq de Se'Kara. »

« Nous avons vaincu ! »

« Allons chasser le turmit, » proposa Kamchack. « Je suis las des affaires d'État. » Harold était déjà en selle.

Je tirai sur la première rêne d'Ubar des Cieux et l'oiseau immense, géant et prédateur, poussa son cri, puis nous nous élevâmes dans le ciel clair, ensoleillé, de Gor.

Je me tenais au bord du Cylindre de Justice d'Ar et regardais en bas.

Pa-Kur était tombé. Dans sa chute, il avait heurté un perchoir à tarn, à quelques mètres du sommet.

On n'avait jamais retrouvé le corps du Maître des Assassins. La foule l'avait probablement mis en pièces.

À Ar, des années plus tard, Mip derrière moi, au milieu de la nuit, je suivis un perchoir à tarn et contemplai la beauté des lampes d'Ar, Ar la Glorieuse.

J'avais regardé, au-dessus de moi, le sommet du cylindre ; il serait possible, quoique dangereux, de sauter sur le perchoir.

Cela ne me préoccupait guère.

Pa-Kur était mort.

« A-t-on retrouvé le corps ? » demanda Kamchak.

— « Non, » avais-je répondu. « Peu importe. »

— « Pour un Tuchuk, » dit Kamchak, « cela importerait. »

Je rejetai la tête en arrière et ris.

Sheera pleurait.

« Mets d'autres fourrures sur lui, » dit Arn. « Il faut qu'il ait chaud. »

Je me souvins d'Elizabeth Cardwell.

Celui qui l'avait examinée, sur Terre, pour déterminer si elle pourrait porter le collier, l'avait effrayée. Ses vêtements ne semblaient pas lui aller correctement. Son accent était étrange. Il était puissant, avec de grosses mains. D'après elle, son visage était gris et ses yeux semblables à du verre.

Saphrar, Marchand de Tyros, ayant fait fortune à Turia, avait décrit de la même manière l'homme qui avait acheté ses services pour le compte de ceux qui disputaient les planètes aux Prêtres-Rois. C'était un homme imposant. Sa peau ne semblait pas appartenir à la Terre. Elle était grisâtre. Ses yeux étaient dépourvus d'expression, comme des pierres, ou des boules de verre.

Pa-Kur me regardait fixement. J'entendis la corde de l'arbalète glisser dans son logement.

« Pa-Kur est vivant ! » hurlai-je, me dressant, rejetant les fourrures. « Il est vivant ! Vivant ! »

On me força à me recoucher.

« Repose-toi, Capitaine, » dit Thurnock.

J'ouvris les yeux et la cabine, brouillée, prit forme. Ce qui m'apparaissait comme un soleil faible, une flamme dans le noir, devint la lanterne du navire, se balançant à son anneau métallique.

« Vella ? » demandai-je.

« La fièvre est tombée, » dit Sheera, la main posée sur mon front.

Les fourrures furent serrées autour de moi. Les yeux de Sheera étaient pleins de larmes. Je croyais qu'elle s'était évadée. Elle portait toujours mon collier. Elle portait une tunique de laine blanche, propre.

« Repose-toi, doux Bosk de Port Kar, » dit-elle.

« Repose-toi, Capitaine, » dit Thurnock.

Je fermai les yeux et m'endormis.

« Salut, Bosk de Port Kar ! » lança Marlenus d'Ar.

Il se tenait devant moi, ses hommes derrière lui. Il portait le jaune de Tyros et, sur les épaules, une cape de peaux de panthères. Au cou, il avait un enchevêtrement de cuir et de griffes, pris aux Panthères, dont il s'était orné. Il était orné. Il était tête nue.

— « Salut, Marlenus, » dis-je, « Ubar d'Ar. »

Nous nous tournâmes vers la forêt et attendîmes. Quelques instants plus tard, Hura sortit des arbres.

Ses mains étaient attachées, avec ses longs cheveux noirs, sur la nuque.

Ses cheveux étaient enroulés autour du cou, noués puis, avec deux longues mèches, épaisses, elles-mêmes torsadées, passées autour des poignets, on lui avait immobilisé les mains. Elle était nue. Elle avait une entrave de bois, grosse branche ronde d'environ cinquante centimètres de long, entaillée près des extrémités et, avec des lianes fines et souples, placées dans les entailles et lui entourant les chevilles, nouée sur la partie postérieure de ses jambes.

Elle tomba une fois sur les galets, se releva péniblement et se dirigea à nouveau vers nous. Derrière elle, nue, fière, droite, des anneaux d'or aux oreilles, portant un long bâton pointu, lance improvisée, apparut la blonde Verna, grande et belle.

Hura tomba à genoux entre Marlenus et moi, baissant la tête. La Panthère orgueilleuse ne s'était pas échappée.

« J'ai trouvé cette esclave dans la forêt, » annonça Verna. Elle portait toujours le collier de Marlenus.

Il la regarda. Elle soutint son regard sans crainte. C'était une femme libre sans voiles, pas une esclave.

Verna avait pris Hura la veille, mais elle avait refusé de la conduire à l'intérieur de la palissade. Elle avait attendu dans la forêt.

À présent, se présentant comme notre égale, bien qu'elle portât un collier, elle nous amenait Hura.

Je regardai Hura. La Panthère autrefois orgueilleuse, l'esclave tremblante, n'osa pas lever la tête.

— « Ainsi, » dit Marlenus, « cette esclave a tenté de s'évader ? »

— « Je vous en prie, Maîtres, ne me fouettez pas, » souffla Hura. Elle avait, à l'intérieur de la palissade, aux mains des hommes de Sarus, fait l'expérience du fouet. Les femmes n'oublient jamais cela.

Marlenus, du bout du pied, l'obligea à se pencher en arrière. Il l'examina. Il passa la main droite sur sa beauté, des genoux à la gorge.

— « Cette esclave me plaît, » dit-il. Puis, s'adressant à elle, durement. « À genoux ! » Hura s'agenouilla, tremblante.

« Où est l'autre esclave évadée ? » s'enquit Marlenus.

Mira, nue, les mains liées dans le dos, fut jetée entre nous...

Elle était terrifiée.

Sheera, vêtue de sa tunique de laine blanche, se tenait près de moi. Elle appuya la joue contre mon épaule droite.

Verna et elle, comme Hura et Mira, avaient quitté l'intérieur de la palissade.

En moins d'une ahn, Sheera avait capturé Mira et, dans le noir, penchée, la tenant par les cheveux, elle avait remis Mira à mes hommes. Mira avait ensuite été enchaînée dans la cale de la *Tesephone*. Au matin, les mains liées dans le dos, dans une barque, elle avait été conduite sur la plage, où on disposerait d'elle.

Marlenus regarda Hura et Mira. Mira me regarda. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Souviens-toi, Maître, » sanglota-t-elle, « que je suis ton esclave. C'est à toi que je me suis soumise, dans la forêt. »

Je regardai, sur Thassa, la *Rhoda* et la *Tesephone*, à l'ancre, qui se balançaient.

J'avais froid, malgré les couvertures. Je ne pouvais pas bouger ma main, mon bras et ma jambe gauches. J'étais amer. J'avais fait tout cela pour rien. Je regardai Sarus, pitoyable dans ses chaînes, et ses hommes. Il y en avait dix, mais deux étaient grièvement blessés et n'auraient pas dû être enchaînés. Ils étaient couchés sur le flanc. À bord de la *Rhoda*, enchaînés dans la cale, se trouvaient les équipages de Tyros qui avaient manœuvré la *Rhoda* et la *Tesephone*. À bord de la *Tesephone*, enchaînées dans la cale supérieure, se trouvaient, à une exception près, les femmes de ma Chaîne d'esclaves. L'exception était une femme de Hura, Rissia, qui était restée défendre ses sœurs droguées, que j'avais capturée au camp de Sarus. Elle se tenait un peu plus loin, prisonnière d'une sirik. Je vis le métal élégant qu'elle portait au cou et, à ses poignets et ses chevilles, les longues chaînes minces fixées au collier, auxquelles les menottes et les anneaux de chevilles étaient attachés. Elle était sous la garde d'Ilene qui ne portait plus la soie des esclaves, mais une tunique de laine blanche semblable à celle de Sheera.

« Tiens-toi droite ! » cria Ilene, avant de frapper Rissia avec sa badine. Rissia leva la tête, fièrement, les yeux pleins de larmes.

Je vis Cara, dans les bras de Rim, un peu plus loin. Elle portait toujours une courte tunique de laine blanche, mais n'avait plus de collier. La jolie esclave avait été affranchie. La Compagnie n'existait pas, à Port Kar, mais elle y accompagnerait Rim. Il l'embrassa tendrement sur l'épaule et elle se tourna tendrement vers lui.

« Je ne suis pas une esclave, » dit Verna à Marlenus, bien qu'elle portât son collier.

Ils se regardèrent pendant un long moment. Elle lui avait sauvé la vie, à l'intérieur de la palissade, interposant son corps et son arme, une arbalète, entre lui et l'attaque démente, désespérée, de Sarus. Il ne l'avait pas frappée, du fait qu'elle était une femme. Je lui avais pris son épée et l'avais donnée à mes hommes. Puis elle s'était retournée et avait pointé l'arbalète sur le cœur de Marlenus. Nous n'aurions pas pu agir, si elle avait tiré. L'Ubar, enchaîné, était à sa merci.

« Tire, » avait-il dit, mais elle n'avait pas tiré. Elle avait donné l'arbalète à un homme d'Ar.

— « Je n'ai pas envie de te tuer, » avait-elle dit. Puis elle s'était éloignée.

La veille, elle avait regagné d'elle-même la plage, ayant capturé une Panthère qui s'appelait Hura.

« Retirez du cou de cette femme, » dit Marlenus, « le collier d'esclave. » Il regarda autour de lui. « Cette femme, » ajouta-t-il d'une voix rauque, « n'est pas une esclave. »

On alla chercher la clé dans les bagages du camp de Marlenus, qui avaient été apportés à l'intérieur de la palissade. Le collier fut retiré du cou de Verna, Panthère des forêts du Nord.

Elle se tourna vers Marlenus, dont elle avait été l'esclave.

— « À présent, libère mes femmes, » dit-elle.

Marlenus pivota sur lui-même.

— « Libérez-les ! » ordonna-t-il.

Les femmes de Verna, stupéfaites, furent détachées. Elles restèrent immobiles sur les galets de la plage, se frottant les poignets. Les colliers leur furent retirés un par un. Elles regardèrent Verna.

— « Je ne suis pas contente de vous, » leur dit Verna. « Vous vous êtes moquées de moi quand j'étais une esclave à genoux et portais les vêtements imposés par les hommes. » Puis elle montra ses oreilles. « Vous vous êtes moquées de moi, quand on m'a percé les oreilles

pour y mettre ces anneaux. » Elle les dévisagea. « Y en a-t-il une, parmi vous, » dit-elle, « qui soit prête à m'affronter dans un combat à mort ? »

Elles secouèrent la tête.

Verna se tourna vers moi.

« Perce-leur les oreilles, » dit-elle, « et fais-leur porter des soieries d'esclave. »

— « Verna ! » protesta une femme.

— « Veux-tu m'affronter dans un combat à mort ? » s'enquit Verna.

— « Non, Verna, » répondit-elle.

— « Qu'il en soit fait selon la volonté de Verna, » dis-je à Thurnock. Des ordres furent donnés.

Une ahn plus tard, les femmes de Verna étaient à genoux devant elle, sur la plage. Elles portaient toutes des soieries d'esclave, collantes et diaphanes. Elles avaient les yeux pleins de larmes. Passées dans les lobes de chacune, il y avait des boucles d'oreilles, assorties au type de la femme.

Verna portait les peaux de la femme qui avait protesté.

Elle marcha devant elles, sur la plage, les regardant.

« Vous seriez de très belles esclaves, » leur dit-elle.

Je constatai que Rena dont je m'étais servi dans le camp de Marlenus, avant de le quitter, était particulièrement belle.

J'étais assis dans le fauteuil du Capitaine, investi de pouvoir, mais infirme, tassé sous des couvertures, amer. Je savais que j'étais un homme important, mais je ne pouvais bouger le côté gauche de mon corps.

J'avais fait tout cela pour rien.

« Toi, » s'enquit Verna, s'adressant à la femme qui avait protesté, « que penses-tu de la soie des esclaves ? »

Elle baissa la tête.

« Parle ! » ordonna Verna.

— « Elle me donne l'impression d'être plus nue devant un homme, » répondit-elle.

— « As-tu envie de sentir ses mains, sa bouche, sur ton corps ? » demanda-t-elle.

— « Oui ! » s'écria-t-elle, misérablement, à genoux.

Verna montra un de mes hommes, un rameur.

— « Va servir son plaisir ! » ordonna Verna.

— « Verna ! » s'écria la femme, misérablement.

— « Va ! » ordonna Verna.

La Panthère alla se jeter dans les bras du rameur. Il la prit sur l'épaule et se dirigea vers le sable du bas de la plage.

« Vous allez toutes apprendre, » dit Verna, « comme je l'ai appris, ce que c'est qu'être une femme. »

Une par une, elle ordonna aux femmes de servir le plaisir des rameurs. Rena courut jusqu'à moi et posa les lèvres sur ma main.

— « Fais ce que te dit Verna, » déclarai-je.

Elle embrassa une nouvelle fois ma main et rejoignit celui que Verna lui avait demandé de servir.

Leurs cris de plaisir portèrent jusqu'à moi.

Marlenus regarda Verna.

« Et toi ? » demanda-t-il « Tu ne veux pas servir ? »

— « Je sais déjà ce que c'est qu'être une femme, » dit-elle. « Tu me l'as enseigné. »

Il tendit la main et la toucha. Je n'avais jamais vu l'Ubar faire un tel geste de tendresse. Je ne pensais pas qu'il en était capable.

« Non, » dit-elle, reculant. « Non ! »

Il retira la main.

« Je crains ta caresse, Marlenus, » dit-elle. « Je sais ce qu'elle provoque en moi. »

Il la regarda.

« Je ne suis pas ton esclave, » dit-elle.

— « Le trône de l'Ubara d'Ar, » lui rappela-t-il, « est vide. »

Ils se regardèrent.

— « Merci, » dit-elle, « Ubar. »

— « Je vais prendre des dispositions, » décida-t-il, « pour ton investiture en tant qu'Ubara d'Ar. »

— « Mais, » reprit-elle, « je ne souhaite pas être Ubara d'Ar. »

Ses hommes retinrent leur souffle. Mes hommes ne pouvaient parler. J'étais également réduit au silence.

Être Ubara d'Ar était le titre le plus glorieux auquel une femme puisse aspirer. Cela signifiait qu'elle serait la femme la plus riche et la plus puissante de Gor, qu'elle commanderait des armées, des marines, des cavaleries de tarns, que les impôts du plus riche empire de Gor pourraient être déposés à ses pieds, qu'elle pourrait avoir les plus beaux bijoux et bijoux, qu'elle serait la femme la plus enviée de la planète.

« J'ai les forêts, » dit-elle.

Marlenus ne pouvait parler.

— « Apparemment, » fit-il enfin remarquer, « je ne suis pas toujours victorieux. »

— « Non, » dit-elle, « Marlenus. Tu as été victorieux. »

Il la regarda, troublé.

« Je t'aime, » dit-elle. « Je t'aimais avant de te connaître, mais je ne porterai pas ton collier et je ne partagerai pas ton trône. »

— « Je ne comprends pas, » reconnut-il. Je ne pensais pas voir un jour l'Ubar, dominant de toute sa taille cette femme qu'il pouvait, s'il le décidait, prendre et posséder, aussi paralysé et décontenancé.

— « Tu ne comprends pas, » dit-elle, « parce que je suis une femme. »

Il secoua la tête.

« Cela s'appelle : liberté, » expliqua-t-elle.

Puis Verna lui tourna le dos, vêtue de ses peaux de panthères.

« Je vais attendre mes femmes dans la forêt, » fit-elle. « Dites-leur de m'y rejoindre. »

— « Attends ! » cria Marlenus d'Ar. Sa voix était angoissée. Il leva la main, comme pour la supplier de lui revenir.

J'étais ébahi. Je n'aurais pas cru que l'Ubar d'Ar pût se conduire ainsi. Il aimait, comprenait, cette femme solitaire, orgueilleuse et belle.

— « Oui ? » demanda Verna, se tournant vers lui. Je crus voir que ses yeux étaient également humides.

Quoi que Marlenus ait eu envie de dire, il ne le dit pas. Il resta un instant immobile, puis se redressa. D'une main, il arracha les griffes et le cuir qu'il portait au cou. Je constatai que, parmi ces bijoux barbares, il y avait une bague. J'eus le souffle coupé, car c'était le sceau d'Ar, l'emblème d'Ar la Glorieuse. Il le lança à Verna, comme si c'était un objet sans importance.

Elle s'en saisit.

— « Avec ceci, » dit-il, « tu seras en sécurité dans le Royaume d'Ar. Avec ceci, tu pourras

commander la puissance de la Cité. C'est comme la parole de l'Ubar. Avec ceci, tu pourras acheter des provisions. Avec ceci, tu pourras commander des soldats. Tous ceux qui verront que tu portes cette bague sauront que, derrière toi, se tient la puissance d'Ar. »

— « Je n'en veux pas, » dit-elle.

— « Porte-le, » dit Marlenus, « pour moi. »

Verna sourit.

— « Dans ce cas, » fit-elle, « j'accepte. » Elle passa la bague sur une lanière de cuir qu'elle se mit au cou.

— « L'Ubara d'Ar, » souligna-t-il, « pourrait porter une telle bague. »

— « J'ai les forêts, » répondit-elle. « Ne sont-elles pas plus belles qu'Ar elle-même ? »

Verna haussa les épaules.

— « Je ne te reverrai jamais, » releva Marlenus.

— « Peut-être, » fit-elle, « mais peut-être pas. »

Il la regarda.

« Un jour, » dit-elle, « j'irai peut-être à Ar. J'ai entendu dire que c'est une belle cité. »

Il sourit.

« Et peut-être, » reprit-elle, « de temps en temps, viendras-tu chasser dans les forêts du Nord. »

— « Oui ! » répondit-il. « Telle est mon intention. »

— « Bien, » dit-elle, « nous pourrons peut-être chasser ensemble. »

Puis elle pivota sur elle-même.

— « Je te souhaite tout le bien, Femme ! » lança Marlenus d'Ar.

Elle se tourna vers lui et sourit.

— « Moi aussi, » répondit-elle, « je te souhaite tout le bien. »

Puis elle s'éloigna et disparut dans l'obscurité verte des forêts du Nord.

Marlenus fixa un long moment la direction où elle était partie. Puis il se tourna vers moi. Il s'essuya la bouche avec l'avant-bras. Il rejeta la tête en arrière, riant et pleurant.

« Le vent, » dit-il, « est froid et pique les yeux. » Il regarda ses hommes. Personne n'osa parler. Il haussa les épaules. « Ce n'est qu'une femme, » me dit-il. « Parlons affaires. »

— « Les équipages de Tyros de la *Rhoda* et de la *Tesephone*, » dis-je, « seront emmenés à Port Kar et vendus comme esclaves sur les quais. Le produit de la vente sera partagé entre mes hommes, qui les ont capturés. »

— « Je demande cette femme, » dit Marlenus, jetant Hura sur le sable d'un coup de pied. Il laissa le pied sur son cou. « Elle m'a été rendue par Verna alors qu'elle portait encore mon collier. »

— « Elle est à toi, » acceptai-je.

Je me dis qu'elle serait certainement très belle, vêtue de Soies de Plaisir, dans le Jardin de Plaisir de son Maître, Marlenus d'Ar.

— « Une des esclaves de ma Chaîne t'appartient, » me rappela Marlenus.

Grenna était, à l'origine, attachée avec les femmes de Verna. Quand celles-ci avaient été libérées, en attendant d'être attribuées, elle avait été attachée à la Chaîne des compagnes de Hura.

« Sortez-la de la Chaîne ! » ordonna Marlenus.

Grenna, vêtue de sa tunique en loques, les poignets liés dans le dos, tomba à genoux devant moi, la tête sur le sable. Elle avait toujours, au cou, la lanière de cuir coupée.

— « Est-ce qu'elle te plaît ? » demandai-je à Arn.

— « Oui, » répondit Am.

— « Elle est à toi, » dis-je, lui donnant Grenna. « Retire-lui son collier, » dis-je à Thurnock. Le géant de la Caste des Paysans obéit.

Puis Arn appela ses hommes, ceux qui m'avaient accompagné.

— « Je m'en vais, » dit-il.

— « Je te souhaite tout le bien, Arn, » dis-je. « Et à tes amis aussi. »

Il s'éloigna. Grenna jeta un regard désespéré autour d'elle. Les mains toujours liées dans le dos, elle se lança à sa poursuite.

— « Maître ! » s'écria-t-elle.

Il la regarda.

— « Je suis un hors-la-loi, » dit-il, « je n'ai que faire d'une esclave. »

Elle resta immobile, ébahie.

« Je te trouve belle, » dit Arn, « et je te désire. »

— « Je ne comprends pas, » bredouilla-t-elle.

Il la fit se retourner. Avec son poignard, il coupa la lanière de cuir qu'elle avait encore au cou. Avec son poignard, il coupa les lanières de cuir qui lui immobilisaient les poignets. Puis, restant derrière elle, il la tint par les bras et l'embrassa, tendrement, dans le cou.

Toujours immobilisée, elle souffla, sans le regarder :

— « Je ne dois pas me soumettre ? »

Il lui lâcha les bras.

— « Non, » dit-il. « Je t'affranchis. »

Elle se tourna vers lui. Elle était immobile sur la plage. Elle se frottait les poignets. Elle ne comprenait pas.

« Je n'ai pas beaucoup de temps, » dit Arn. « Je suis un hors-la-loi. Je dois chasser. » Il lui tourna le dos.

— « Je m'appelle Grenna ! » s'écria-t-elle soudain. « J'étais la seconde de Hura. Moi aussi, je suis une hors-la-loi. Moi aussi, je connais les forêts. Moi aussi, « Je dois chasser ! ».

Arn se tourna vers elle.

— « Est-ce que je te plais ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit-elle, « Am. »

— « Mon crâne, » dit Arn, « porte la bande d'humiliation. »

— « Laisse-moi me raser le crâne de la même manière, » offrit-elle.

Il sourit.

— « Je dois chasser » dit-il.

Elle lui sourit.

— « Je dois chasser aussi, » dit-elle.

Arn lui tendit la main.

— « Viens, » dit-il. « Chassons ensemble. »

Grenna, Arn et ses hommes entrèrent dans la forêt et disparurent.

« Qu'on amène Tina devant moi ! » ordonnai-je.

Tina, portant mon collier et une tunique de laine blanche, s'immobilisa devant moi.

« À une esclave, » dis-je, « à qui mes hommes et moi devons beaucoup. »

— « On ne doit rien à une esclave, » dit Tina, baissant la tête.

— « Tu ne peux pas retourner à Lydius, » dis-je. « Tu n'y serais qu'une esclave. »

— « Maître ? » demanda-t-elle.

Turus était derrière elle. Au poignet gauche, il portait un bracelet incrusté d'améthystes.

— « À Port Kar, » dis-je, « il y a une Caste des Voleurs. C'est la seule Caste des Voleurs de Gor. »

Elle me regarda.

« Il ne te sera pas difficile, » ajoutai-je, « de t'introduire dans cette caste. »

— « J'ai vu la marque des Voleurs ! » s'écria-t-elle. « Elle est belle. »

C'était une minuscule marque à trois branches située juste au-dessus de la pommette droite. Je l'avais vue plusieurs fois sur le visage d'un homme qui travaillait pour les mystérieux Autres, un membre de l'équipage du vaisseau noir, rencontré un jour dans les Voltaï, non loin d'Ar. La Caste des Voleurs était importante, à Port Kar, et même respectée. Elle représentait une activité que la Cité tenait en haute estime. En fait, les voleurs appartenant à la caste étaient tellement jaloux de leurs prérogatives qu'ils pourchassaient souvent les voleurs qui n'y appartenaient pas, les tuant, jetant leur cadavre aux urts des canaux. En réalité, le vol était moins fréquent à Port Kar que dans les cités où il n'y avait pas de Caste des Voleurs. Ils protégeaient, jalousement, leur territoire contre la concurrence des amateurs. L'entaille faite à l'oreille et la mutilation, châtiments généralement appliqués aux voleurs de Gor, n'existaient pas à Port Kar. La caste était trop puissante. En revanche, il était considéré comme admissible de tuer le voleur, ou de réduire la voleuse en esclavage, si on parvenait à l'appréhender moins d'une ahn après le vol. Après une ahn, s'il était appréhendé et membre de la caste, le voleur devait être remis à la police de l'Arsenal. S'il était reconnu coupable par le Tribunal de l'Arsenal, le voleur était condamné à une semaine ou un an de travaux forcés sur les docks de l'Arsenal ; la voleuse à servir une semaine ou un an dans un des bordels pénitentiaires de Port Kar. Dans une cellule au sol couvert de paille, elle était enchaînée par la cheville gauche à un anneau scellé dans le mur. Sa nourriture était celle des galériens : pois, pain noir et oignons. Néanmoins, lorsqu'elles servent bien, elles reçoivent parfois un morceau de viande ou de fruit de leurs clients. Rares sont les voleurs de Port Kar qui n'ont pas purgé une peine sur les docks de l'Arsenal ou dans les bordels.

Néanmoins, je doutais que Tina se fasse prendre souvent.

— « Retire-lui son collier, » dis-je à Thurnock.

Le collier de Tina fut retiré. Elle était ravie.

— « Te verrai-je, Turus, à Port Kar ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Petite, » répondit-il, la prenant dans ses bras.

— « Je ne me serais pas plainte, » dit-elle, « s'il m'avait donnée à toi comme esclave ! »

— « Tu as bien gagné ta liberté. Petite, » dit Turus.

— « Oh ! » s'écria-t-elle.

Il passa la main sous son vêtement et retira son bracelet incrusté d'améthystes de l'endroit où elle l'avait caché.

Elle le regarda, vexée.

Puis elle rit.

« Ta bourse ! » s'écria-t-elle. Elle la lui lança et s'enfuit en courant, rieuse, en direction de la barque qui nous ramènerait à bord de la *Tesephone*.

Il la poursuivit pendant quelques instants, ramassa un galet qu'il lança dans sa direction. Il l'atteignit, sans coup férir, sous les reins, du côté gauche. Elle pivota sur elle-même, les larmes aux yeux.

— « Je te verrai à Port Kar ! » cria-t-il.

— « Oui, » dit-elle, « monstre ! Tu peux y compter. Tu peux y compter ! »

Il fit un pas vers elle, elle s'éloigna en trébuchant, heurta la barque puis monta à bord, en riant, le regardant.

« Je suis libre ! » cria-t-elle. « Tina est libre ! »

Il se mit soudain à courir vers elle et elle tenta de lui échapper, grimpant sur les taquets,

mais il la prit par le bord de sa tunique et la tira sous l'eau. Il la tira, par les cheveux, jusqu'à la plage. Puis, mouillé jusqu'à la poitrine, il jeta sur le sable la jeune femme trempée, suffoquée. Je les vis s'embrasser et se caresser. La petite voleuse n'essayait plus de lui prendre son bracelet ou sa bourse. Couchée sur le sable mouillé, elle tentait à présent de s'emparer de ses lèvres, de sa tête, de son corps, le caressant et criant.

Mes hommes rirent, ainsi que ceux de Marlenus. Je me dis que Tina et le jeune Turus se verraient probablement souvent à Port Kar, joyau de Thassa la Luisante. Je vis son petit corps sursauter convulsivement sous ses caresses.

— « Je t'aime ! » cria-t-elle.

— « Je t'aime, » dit-il. « Je t'aime, ma belle ! »

« Je veux cette femme ! » dit Marlenus. Il montrait Mira, à genoux sur le sable, les mains liées dans le dos.

— « Je t'en prie, Maître ! » me dit-elle. « Ne me donne pas à lui ! »

— « Elle m'a trahi, » dit Marlenus d'Ar. « Je la veux aussi. » Hura était toujours couchée sur le sable, les yeux secs.

— « Très bien, » dis-je à Marlenus. « Je te la donne. »

Marlenus la prit par les cheveux et la jeta sur le sable, près de Hura.

Les deux femmes gisaient à ses pieds. Toutes deux, nues et enchaînées, marcheraient à l'étrier de son tharlarion, pendant son triomphe, à Ar. Par la suite, toutes deux, vêtues de soie et des clochettes à la cheville, pieds nus, maquillées, le serviraient dans son Jardin de Plaisir. Dansant pour lui, lui servant du vin, servant son plaisir, peut-être ensemble, elles lui procureraient de nombreuses joies. Hura et Mira étaient deux jolis souvenirs des forêts du Nord, convenant parfaitement au grand Ubar ; elles symbolisaient ses victoires, rappelaient son succès ; leurs corps captifs seraient sans doute, à ses yeux, riches de sens et de plaisir. Je l'imaginais, buvant, en montrant une, racontant à ses compagnons l'histoire des forêts du Nord.

« À présent, dansez, mes jolies ! » crierait-il et, esclaves, elles se lèveraient précipitamment pour distraire ses compagnons. Je me demandai si, dans cette histoire, Bosk de Port Kar serait mentionné.

Je ne le pensais pas. Mon rôle n'apportait rien à la gloire du grand Ubar, Marlenus d'Ar.

Il était toujours victorieux.

Je ne pouvais pas bouger les doigts de la main gauche. Le vent qui balayait la plage était froid.

« Ces hommes, » dit Marlenus, montrant Sarus et ses dix compagnons enchaînés, « doivent être conduits à Ar où ils seront publiquement empalés. »

— « Non ! » dis-je.

Silence total.

« Ce sont mes prisonniers, » soulignai-je. « Je les ai capturés, avec l'aide de mes hommes. »

— « Je les veux ! » déclara Marlenus d'Ar.

— « Non ! » répondis-je.

— « Ils seront empalés sur les murailles d'Ar, » insista Marlenus. « Ce sera la réponse d'Ar à Chenbar de Tyros ! »

— « Ce n'est pas à Ar de donner une réponse, » précisai-je, « c'est à moi ! »

Il me regarda pendant un long moment.

— « Très bien, » accepta-t-il. « C'est à toi de répondre. »

Je me tournai vers Sarus. Il me regarda, enchaîné, hagard, déconcerté.

Il avait autant souffert que moi. Nous avons perdu, Sarus et moi.

— « Libérez-les, » dis-je.

— « Non ! » cria Marlenus.

Sarus et ses hommes furent stupéfaits.

— « Rendez-leur leurs armes, » dis-je. « Donnez-leur des médicaments et de la nourriture. Un voyage long et dangereux les attend. Aidez-les à fabriquer des brancards pour leurs blessés. »

— « Non ! » cria Marlenus.

Je me tournai vers Sarus.

— « Suis la côte en direction du sud, » dis-je. « Et méfie-toi des points de rencontre. »

— « Je n'y manquerai pas, » répondit-il.

— « Non ! » cria Marlenus.

Ses hommes poussèrent des cris de colère. Mes hommes s'agitèrent nerveusement. J'entendis les lames glisser dans les fourreaux.

« Non ! » répéta Marlenus.

Le silence se fit.

Nous étions, sur la plage, deux groupes face à face. Sheera était près de moi. Les femmes de Hura, attachées, reculèrent. Hura et Mira, attachées, gisaient, effrayées, sur le sable. Mes hommes, même ceux qui serraient les femmes de Verna dans leurs bras, avancèrent. Les femmes, les cheveux défaits, leurs vêtements de soie mouillés et couverts de sable, avec leurs boucles d'oreilles, les suivirent, s'arrêtant derrière eux.

Marlenus regarda successivement les visages.

Nos regards se rencontrèrent.

« Libérez-les, » accepta enfin Marlenus.

On enleva les chaînes de Sarus et de ses hommes. Deux brancards furent improvisés. On leur donna des provisions et des médicaments.

— « Rendez son épée à Sarus, » dis-je.

Ce fut fait.

On rendit également leurs armes à ses hommes.

Sarus s'immobilisa devant moi.

« Tu as perdu, Sarus, » dis-je.

Il me regarda.

— « Nous avons perdu tous les deux, » dit-il.

— « Va, » fis-je.

Il s'éloigna, suivi de ses hommes dont deux, portés par les autres, gisaient sur des brancards. Nous les regardâmes prendre la direction du sud, suivant la plage longue et courbe.

Ils ne se retournèrent pas.

« Abattez la palissade ! » ordonna Marlenus à ses hommes.

Ils obéirent, laissant les poteaux éparpillés sur la plage. Puis ils revinrent auprès de lui.

« Nous allons partir, » annonça Marlenus.

Puis l'Ubar se tourna vers moi et me regarda. Il n'était pas content.

Nos regards s'affrontèrent.

« Ne tente pas d'entrer dans Ar, » me prévint-il de nouveau.

Je restai silencieux. Je n'avais pas envie de lui répondre.

Puis, avec ses hommes et ses esclaves, Hura et Mira ayant été attachées à sa Chaîne, il s'en alla. Ils entrèrent dans la forêt. Il regagnerait son camp, au nord de Laura, où attendaient

ses tarns. Il prendrait ensuite le chemin d'Ar, ayant vraisemblablement attaché Hura en travers de sa selle.

Je les regardai partir.

Ni sa tête ni les têtes de ses hommes ne portaient la bande d'humiliation. Il emportait les esclaves Hura et Mira, chefs de bandes de Panthères, qui avaient tenté de le déshonorer. Plusieurs de leurs compagnes, nues et enchaînées, participeraient à son triomphe. Les hommes de Tyros, qui avaient tenté de le capturer, étaient presque tous morts ou sur le point d'être vendus comme esclaves. Leur navire lui-même faisait partie du butin et il n'en avait pas disputé la possession à un certain Bosk de Port Kar, qui l'avait aidé. Il était entré dans les forêts pour capturer Verna et libérer Talena. Il avait atteint son premier objectif mais avait, magnanime, après l'avoir forcée à le servir en esclave soumise, obéissante, après l'avoir conquise sexuellement, libéré la Panthère. C'était, n'est-ce pas, un geste digne d'un Ubar. En ce qui concernait le deuxième objectif, la libération de Talena, il ne comptait plus à ses yeux, n'était plus digne d'un Ubar. Elle avait supplié d'être achetée, montrant ainsi qu'elle portait un collier à juste titre. Demander à être acheté, c'est reconnaître qu'on peut être acheté, qu'on est une propriété, qu'on est esclave. Il l'avait répudiée. Il avait renié sa fille. S'il avait à présent la possibilité de la libérer, simplement en tant qu'ancienne citoyenne d'Ar, il le ferait peut-être, mais cela ne le préoccupait plus. Il n'avait même pas demandé à Verna où elle se trouvait. Et Verna, Goréenne jusqu'à la moelle, ne l'avait pas déshonoré en lui communiquant cette information. Si elle l'avait fait, cela aurait constitué une insinuation humiliante selon laquelle un homme libre, un Ubar, pouvait s'intéresser au sort d'une esclave. Verna respectait Marlenus, sans doute davantage que tout habitant de Gor. Elle ne voulait pas l'insulter. Toutefois, il me semblait probable qu'elle enverrait les deux femmes qui gardaient Talena à son camp, au nord de Laura, afin de voir s'il souhaitait tout de même l'acheter. Il pourrait alors, sans manifester la moindre préoccupation, sans sollicitude, l'acheter.

Elle aurait, ainsi, protégé l'honneur de l'Ubar.

Marlenus et ses hommes disparurent dans la forêt.

Je regardai les poteaux arrachés, éparpillés, de la palissade abattue par les hommes de Marlenus.

« Thurnock, » dis-je, « entasse ces poteaux, nous allons faire un feu de signalisation. »

Il me regarda. Son regard était triste.

— « Personne ne le verra, » releva-t-il. « Mais je vais le faire. Je vais faire un feu de signalisation dont la flamme sera visible à cinquante pasangs. »

Je ne savais pas pourquoi j'avais envie d'un tel feu. Rares étaient ceux qui le verraient, sur Gor. Et personne ne le verrait sur Terre. Et, ceux qui le verraient, comprendraient-ils ? Je ne savais pas moi-même pourquoi j'en avais envie et ce que signifiaient ses flammes.

Je me tournai vers Sheera.

— « Tu t'es bien conduite, à l'intérieur de la palissade, » dis-je. « Tu es libre. »

J'avais déjà, pendant la nuit, à bord de la *Tesephone*, libéré Vinca, la jeune femme rousse, et les deux Esclaves de Taverne, la blonde et la brune, qui l'avaient aidée.

Elles recevraient de l'or et seraient reconduites, sous bonne escorte et avec respect, dans leurs cités d'origine.

— « Très bien, » dit-elle. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle savait que je la libérerais.

— « Un invalide, » soulignai-je, « n'a pas besoin d'une belle esclave. »

Elle m'embrassa le bras.

— « J'ai de l'affection pour toi, » dit-elle, « doux Bosk de Port Kar. »

— « Souhaites-tu rester avec moi ? » demandai-je.

Elle secoua la tête.

— « Non, » répondit-elle avec un sourire.

Je hochai la tête.

« Non, doux Bosk, » reprit-elle. « Ce n'est pas parce que tu es infirme. »

Je la regardai, troublé.

« Les hommes, » dit-elle, « ne comprennent rien. » Elle baissa la tête. « Les hommes sont stupides, » insista-t-elle, « et les femmes sont encore plus stupides, parce qu'elles les aiment. »

— « Reste avec moi, » dis-je.

— « Ce n'est pas mon nom que tu as crié, » fit-elle, les yeux pleins de larmes, « quand tu délirais, dans la cabine de la *Tesephone*. »

Je regardai la mer.

— « Je te souhaite tout le bien, Sheera, » répondis-je. Je sentis ses lèvres sur ma main, puis elle s'approcha de Thurnock, afin qu'il puisse lui retirer son collier et que, comme Verna, elle puisse disparaître dans la forêt. Marlenus avait dit que le vent froid de la plage lui piquait les yeux. Il piquait également les miens.

« Rim, » dis-je.

— « Capitaine ? » répondit-il.

— « Tu es Capitaine de la *Rhoda*, » dis-je. « Lève l'ancre avec la marée. »

— « Bien, Capitaine, » répondit-il.

— « Tu sais ce que tu dois faire ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Je dois vendre les hommes de Tyros à Port Kar. »

— « Y a-t-il autre chose ? » demandai-je.

Il sourit.

— « Oui, » répondit-il. « D'abord, je dois remonter le Laurius jusqu'à Laura. Nous devons régler nos comptes avec un certain Hesius de Laura, qui a envoyé des esclaves et du vin drogué à notre camp. Nous brûlerons sa taverne. Ses femmes porteront nos chaînes. Nous les conduirons à Port Kar et les vendrons sur le Marché aux Esclaves. »

— « Bien, » fis-je.

— « Et Hesius lui-même ? » demanda Rim.

— « Il faut, » répondis-je, « lui prendre sa cassette. Distribue son contenu aux pauvres de Laura. »

— « Et Hesius lui-même ? » demanda Rim.

— « Laisse-le à Laura, nu et sans un sou, » répondis-je. « Il servira nos intérêts en racontant inlassablement, pour une pièce, l'histoire de la vengeance de ceux de Port Kar. »

— « Ensuite, nos navires devraient être en sécurité à Laura, » estima Rim.

— « J'en suis persuadé, » opinai-je.

— « Je dois prendre des dispositions, » dit Rim.

— « Va, Capitaine, » acquiesçai-je.

Rim, suivi de Cara, se dirigea vers une barque.

Les femmes de Verna, une par une, faisaient leurs adieux aux hommes qu'elles avaient servis.

Quelques-unes d'entre elles pleuraient, d'autres se retournaient et adressaient des signes aux hommes.

Les hommes, immobiles, les regardaient partir. Quelques-uns leur firent signe.

Puis, soudain, une jeune femme pivota sur elle-même, courut vers un marin et tomba à

genoux devant lui, assise sur les talons, la tête baissée, les bras tendus et les poignets croisés, comme pour les attacher. Il lui fit signe de se lever et d'aller dans la barque. Elle obéit, son esclave.

Avec stupéfaction, je vis toutes les jeunes femmes faire demi-tour. Elles tombèrent à genoux devant ceux qui les avaient caressées, se soumettant.

La dernière fut Rena, que j'avais caressée, il y avait bien longtemps, au camp de Marlenus. Elle hésita puis, étouffant un cri, courut vers le marin qui l'avait caressée. Je la vis, vêtue de soie mouillée, les cheveux défaits, s'agenouiller devant lui, se donnant à lui, et à lui seul.

Elle reçut également l'ordre d'aller dans la barque, sèchement, comme une esclave.

Dans la forêt, Verna attendrait ses femmes, jusqu'au moment où elle comprendrait qu'elles ne viendraient pas.

Je compris alors à quel point elle était sage. Elle avait connu la caresse d'un homme, et de Marlenus qui plus est. Elle craignait son contact et, même au moment de partir, ne lui avait pas permis de la toucher. Chez Verna, comme chez les autres, deux natures luttent, celle qui voulait se soumettre et celle qui voulait être libre. Ces questions sont complexes et de nombreux éléments restent du domaine de la spéculation. Les Goréens, dans leur simplicité, considèrent catégoriquement que l'homme est naturellement libre alors que la femme est naturellement esclave. Mais, même pour eux, le problème est plus complexe que ne le suggère la simplicité de la formulation. Par exemple, personne n'est plus respecté que la femme libre goréenne. Les Marchands d'Esclaves qui capturent une femme libre la traitent souvent avec beaucoup de sollicitude, jusqu'au jour où elle est marquée. Ensuite, leur comportement vis-à-vis d'elle est immédiatement et complètement transformé. Elle n'est plus qu'un animal et est traitée en conséquence. Les Goréens croient, cependant, que toute femme a un Maître, ou un ensemble de Maîtres, dans la mesure où elle ne peut s'empêcher d'être, vis-à-vis d'eux, une esclave totale et passionnée. Ces hommes apparaissent dans leurs rêves et leurs phantasmes. Elle vit dans la terreur de les rencontrer dans la vie réelle. En outre, naturellement, lorsqu'une femme est réduite en esclavage, sa condition est soutenue par toute la culture goréenne. Il y a des centaines de milliers d'autres esclaves. Dans une telle situation, toute évasion étant impossible, il ne lui reste plus qu'à tirer le meilleur profit de sa condition. En outre, du point de vue goréen, l'esclavage des femmes est une institution sociale qui permet à la femelle, contrairement aux sociétés de la Terre, d'exprimer, dans un environnement stimulant, sa nature biologique. Elle fournit un humus riche dans lequel la fleur de sa beauté, de sa nature et de sa soumission à un homme, peut s'épanouir.

Les Goréens ne croient pas, incidemment, que l'être humain soit une fonction des variables indépendantes de son environnement. Ils n'ont jamais accepté la théorie du « corps creux », selon laquelle l'être humain est considéré comme étant essentiellement le produit de conditions extérieures. Ils estiment que l'être humain a une dotation génétique qui ne peut être scientifiquement rejetée en faveur de théories échafaudées par des hommes incompetents sur le plan génétique. Par exemple, un Goréen ne parlerait pas du « rôle » de la femelle de l'hirondelle nourrissant le jeune ou du « rôle » du larl chassant pour ses petits. Les Goréens ne voient pas le monde en fonction de métaphores théâtrales. Il est certain, toutefois, que certains éléments génétiques ont été sélectionnés par l'environnement et que, dans ce sens, l'environnement est un facteur significatif. Les dents du larl sont intimement liées à la rapidité du tabuk.

Dans la pensée goréenne, les hommes et les femmes sont des animaux avec des qualités génétiques modelées par des milliers de générations de sélection naturelle et sexuelle. Leurs actes et leur comportement, par conséquent, bien qu'ils comportent des éléments

environnementaux et sexuels, ne peuvent être compris simplement en termes de réaction à l'environnement immédiat. L'environnement immédiat détermine quel comportement sera efficace, non quel comportement sera choisi. La femme, comme l'homme, est le produit de l'évolution et, comme l'homme, est un produit génétique complexe, non seulement de la sélection naturelle, mais aussi de la sélection sexuelle. La sélection naturelle suggère que la femme qui souhaitait appartenir à un homme, avoir des enfants, s'occuper d'eux, les aimer, aurait un avantage, à la longue, du point de vue de la survie, sur la femme qui ne s'intéressait pas aux hommes, ne voulait pas d'enfants et ainsi de suite. La liberté féminine, en bref, n'aurait pas été biologiquement efficace. La mère aimante est le type préféré de l'évolution. Il est naturel, par conséquent, que certains instincts subsistent chez la femme moderne. La femelle de l'hirondelle ne nourrit pas ses petits parce que la société la contraint à jouer ce rôle. De même, la sélection sexuelle, comme la sélection naturelle, sont des éléments dynamiques importants de l'évolution, sans lesquels celles-ci seraient moins compréhensibles. Les hommes, étant plus forts, ont en général la possibilité de décider quelles femmes leur plaisent. Si les femmes étaient plus fortes, comme chez les araignées par exemple, nous aurions une race différente.

Il n'est pas improbable que les hommes, au fil des générations, aient sélectionné, dans le cadre de la Compagnie, un certain type de femme. De toute évidence, les femmes sont beaucoup plus belles aujourd'hui qu'il y a cent générations. De même, une femme laide, méchante, vicieuse, stupide et cruelle ne pouvait constituer une Compagne désirable. On ne peut reprocher à personne de ne pas vouloir mener une existence misérable. Ainsi, statistiquement, il tend à choisir les femmes intelligentes, aimantes et belles. Ainsi les hommes ont effectivement sélectionné un certain type de femme. De même, naturellement, dans la mesure où elles ont pu choisir, les femmes ont sélectionné les hommes intelligents, énergiques et forts. Rares sont les femmes qui, malgré la propagande, désirent des hommes faibles et féminins. Ces hommes, de toute manière, ne sont pas ceux de leurs phantasmes sexuels.

Les Goréens croient qu'il est dans la nature de l'homme de posséder, dans la nature de la femme d'être possédée.

Je regardai les femmes de Verna, qui ne lui appartenaient plus et étaient devenues les esclaves de leurs Maîtres, dans les barques.

Verna leur avait donné le choix, leur avait, en réalité, imposé le choix.

Je me demandai si, dans la forêt, elle avait véritablement attendu leur retour. Elle les avait fait vêtir de la soie des esclaves. Elle leur avait fait mettre des boucles d'oreilles.

Peut-être était-elle déjà partie. Ses femmes, devenues des esclaves, attendaient dans les barques, d'être conduites à bord de la *Rhoda* et de la *Tesephone*.

Elles avaient choisi de se soumettre à un homme. Elles s'étaient abandonnées à leur féminité.

Verna chasserait seule dans les forêts. Elle serait libre. Au cou, elle portait l'anneau du sceau d'Ar. Elle serait rapide et libre dans les clairières obscures et vertes. Elle serait seule. Je me demandai si, de temps en temps, allongée dans le noir, elle serrerait la bague de Marlenus, se tordant et pleurant. Son orgueil était entre elle et sa féminité. Pourtant, dans le noir, couchée sur les feuilles de son repaire, elle entendrait tinter ses boucles d'oreilles. Elle ne les avait pas quittées. Elles lui avaient été imposées sur l'ordre de Marlenus, alors qu'il était son Maître. Elle n'oublierait jamais, bien que libre, et ne tenterait pas d'oublier, qu'elle avait été son esclave. Peut-être, de temps en temps, regretterait-elle son collier et ses caresses. Elle avait choisi l'indépendance. Elle n'y avait pas renoncé, même pour le trône d'Ar.

Ses femmes avaient également choisi. Verna était libre. Elles étaient des esclaves humiliées. Je ne savais pas qui était plus heureuse. Elles étaient assises en silence dans les barques, obéissantes. Elles avaient à présent les mains liées dans le dos. Je constatai que les poignets de Rena étaient attachés. Les nouvelles esclaves étaient timides. Mais je ne les croyais pas malheureuses. Je me demandai si, au moment où on leur avait attaché les poignets dans le dos, elles avaient regretté leur décision. De toute manière, il était trop tard. La lanière de cuir était sur elles. Mais elles ne semblaient pas malheureuses. Elles s'étaient abandonnées à leur féminité. Elles s'étaient soumises à l'asservissement et à l'amour. Ce présent, ce choix qu'elle s'était refusés, Verna le leur avait donné.

À présent, seule dans la forêt, libre et solitaire, il y avait une Panthère. Elle chassait. Elle s'appelait Verna. Et je lui souhaitais tout le bien.

Je me demandai si, de temps en temps, elle irait à Ar, pour rendre visite à son Ubar ou bien si, pendant ses chasses dans les forêts du Nord, il la rencontrerait. Cela ne me paraissait pas improbable.

« Ce n'est qu'une femme, » avait-il dit. Mais il lui avait donné le sceau d'Ar. Je me demandai si Verna savait que celle qui portait cette bague était, en fait, l'Ubara d'Ar.

« Nous avons empilé les poteaux de la palissade, » annonça Thurnock.

Je regardai la plage de galets. En haut, se dressait le bûcher, rangées superposées de poteaux.

— « Versez de l'huile dessus, » dis-je à Thurnock.

— « Oui, Capitaine, » répondit-il.

On versa de l'huile. On y mit le feu.

J'étais assis sur la plage, enroulé dans des couvertures, dans le fauteuil du Capitaine. J'avais froid. Je regardai le feu.

Sa lumière serait visible à plus de cinquante pasangs.

Je me tournai vers la plage. Mes hommes étaient autour de moi.

— « Amenez Rissia devant moi, » dis-je, « elle qui faisait partie de la bande de Hura. »

J'entendis la badine d'Ilene frapper deux fois Rissia sur les épaules. Rissia, nue, les chevilles, les poignets et le cou prisonniers des chaînes élégantes de la sirik, avança en trébuchant. Elle s'agenouilla devant mon fauteuil, sur le sable. La badine d'Ilene s'abattit encore deux fois et je vis des lignes sanglantes apparaître sur le dos exposé de la jeune femme. Ses genoux étaient sur le sable, sa tête baissée.

« Retire-toi, » dis-je à Ilene, qui se tenait à côté de Rissia, vêtue d'une tunique de laine blanche, pieds nus, portant mon collier. Ilene recula, sans lâcher sa badine.

« Cette femme, » dis-je à Thurnock, montrant Rissia, « est restée au camp de Sarus et de Hura quand ses compagnes ont succombé aux effets de la drogue. »

Thurnock hocha la tête.

« Elle avait un arc, » poursuivis-je, « avec une flèche encochée sur la corde. Elle avait l'intention de défendre ses sœurs droguées, de les protéger. »

— « Je vois, Capitaine, » dit Thurnock.

— « Elle aurait pu me tuer, » précisai-je.

Thurnock sourit.

« Quel devrait être son sort ? »

— « C'est au Capitaine de décider, » dit-il.

— « Son acte, » demandai-je, « ne semble-t-il pas brave ? »

— « Brave, si, effectivement, Capitaine, » répondit Thurnock.

— « Libère-la ! » dis-je.

Avec un sourire, Thurnock se pencha sur les anneaux qui ornaient les beaux membres de Rissia et les ouvrit.

Rissia leva la tête et me regarda, confondue.

« Tu es libre, » lui dis-je. « Pars ! »

— « Ma reconnaissance, Capitaine, » souffla-t-elle.

— « Pars ! » ordonnai-je.

Rissia pivota sur elle-même et dévisagea Ilene. La jeune femme de la Terre recula d'un pas.

— « Ne puis-je rester un instant, Capitaine ? » demanda Rissia. Elle se tourna vers moi.

— « Très bien, » fis-je.

— « Je demande le rite des poignards, » dit-elle.

— « Très bien, » fis-je.

Un de mes hommes prit Ilene par les bras. Elle avait peur.

On apporta deux poignards. On en donna un à Rissia. L'autre fut mis dans la main récalcitrante d'Ilene.

Ilene fut jetée sur le sable devant mon fauteuil. Rissia se tenait devant elle.

— « Je... Je ne comprends pas, » bredouilla-t-elle.

— « Tu dois combattre à mort, » lui expliquai-je.

Elle regarda Rissia.

— « Non ! » sanglota-t-elle. « Non ! » Ilene jeta le poignard.

— « À genoux ! » ordonna Rissia.

Ilene obéit.

Rissia se mit derrière elle.

— « Ne me fais pas de mal, » supplia Ilene.

— « Appelle-moi Maîtresse ! » exigea Rissia.

— « Je t'en prie, ne me fais pas de mal, Maîtresse, » supplia Ilene.

— « Tu n'es plus aussi fière, à présent, Esclave, sans ta badine, » souligna Rissia.

— « Non, Maîtresse, » souffla Ilene.

Avec son poignard, Rissia coupa la tunique d'Ilene, la dénudant.

Rissia ramassa la sirik. Elle lui passa l'anneau au cou. Puis, de derrière, elle emprisonna les poignets d'Ilene dans les menottes fixées à la chaîne, les lui immobilisant sur le ventre. Ensuite, elle lui passa les chaînes entre les cuisses et referma les deux derniers anneaux sur ses chevilles. Ilene était à genoux, nue, prisonnière de la sirik.

— « Avec ta permission, Capitaine, » dit Rissia.

Je hochai la tête.

Ramassant la badine qu'Ilene avait laissée tomber sur le sable, elle la frappa.

Ilene cria.

— « Je t'en prie, ne me bats pas ! » sanglota-t-elle. « Je t'en prie, ne me bats pas, Maîtresse ! »

— « Je n'ai pas envie, » répliqua Rissia, « d'accéder au désir de l'esclave ! »

Elle battit Ilene jusqu'à ce que celle-ci hurle et pleure, puis soit incapable de hurler et de pleurer.

Ensuite, elle jeta la badine et disparut dans la forêt.

Ilene, les yeux pleins de larmes, la tête tournée sur le côté, était à plat ventre sur le sable, prisonnière de la sirik. Toute la partie postérieure de son corps était couverte de marques rouges et brûlantes laissées par la badine.

« À genoux ! » ordonnai-je.

Ilene se mit péniblement à genoux, puis me regarda.

« Conduisez-la à bord de la *Tesephone*, » dis-je à deux de mes hommes, « et mettez-la dans la cale, avec les autres esclaves. »

— « Je t'en prie, Maître, » sanglota Ilene.

— « Ensuite, » repris-je, « veillez à ce qu'elle soit vendue à Port Kar. »

Puis, nue, en larmes, Ilene, esclave de la Terre, fut emmenée. Elle serait vendue à Port Kar, grand Marché d'Esclaves. Peut-être serait-elle vendue à Shendi ou Bazi, au sud, ou à un seigneur du Torvaldsland, de Scagnar ou de Hunjer, ou encore à Tabor ou Asperiche, ou bien remonterait-elle le Vosk vers les cités de l'intérieur pour aboutir enfin à Ko-ro-ba, Thentis ou Tharna, ou encore à Ar. Peut-être serait-elle conduite vers le sud par caravane de tarns, ou de chariots d'esclaves, et serait-elle esclave à Turia, ou même dans les chariots des Peuples des Chariots, les Tuchuks, les Kassars, les Kataiis et les Paravacis. Peut-être, même, serait-elle l'esclave d'un paysan. Personne ne pouvait dire où la jolie Ilene porterait son collier ; on pouvait seulement dire qu'elle le porterait, et qu'elle le porterait bien ; son Maître goréen y veillerait.

Je regardai le feu. Je regardai, également, la *Tesephone*. Les hommes de Rim avaient préparé le départ de la *Rhoda*.

« Portez mon fauteuil, » dis-je, « dans la barque. »

Quatre hommes se penchèrent vers les pieds de mon fauteuil.

« Attendez ! » dis-je.

— « Capitaine ! » cria une voix. « J'ai pris deux femmes ! »

Je vis un de mes hommes, un de ceux qui surveillaient la plage.

Il approchait, poussant deux captives devant lui.

Elles portaient les peaux des Panthères. Elles avaient les mains liées dans le dos. Elles étaient reliées l'une à l'autre par une branche attachée au cou de chacune.

Je ne les reconnus pas.

« Elles nous espionnaient, » dit-il.

— « Non, » dit l'une d'entre elles. « Nous cherchions Verna. »

— « Déshabillez-les ! » dis-je. Il est plus facile de faire parler une femme lorsqu'elle est nue.

Ce fut fait.

Je devinai ce qu'étaient ces femmes.

« Parle, » dis-je à la plus jolie.

— « Nous travaillions pour Verna, » fit-elle, « mais nous n'appartenons pas à sa bande. »

— « Vous étiez chargées, » dis-je, « de garder une esclave. »

Elle me regarda, stupéfaite.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Cette esclave, » repris-je, « était la fille de Marlenus d'Ar. »

— « Oui, » souffla l'autre.

— « Où est-elle ? » m'enquis-je.

— « Quand Marlenus l'a reniée, » dit l'une d'entre elles, effrayée, « et qu'elle eut perdu toute valeur, Verna, par l'entremise de Mira, nous a donné l'ordre de disposer d'elle en la vendant un bon prix. »

— « Combien l'avez-vous vendue ? » demandai-je.

— « Dix pièces d'or, » dit la captive la plus jolie.

— « C'est un prix élevé pour une femme sans caste ni famille, » fis-je remarquer.

— « Elle est très belle, » souligna une des filles.

L'autre femme me regarda.

— « Le Capitaine la voulait-il ? » demanda-t-elle.

Je souris.

— « Je l'aurais peut-être achetée, » dis-je.

— « Nous ne savions pas ! » cria la plus jolie. « Ne nous punis pas, Capitaine ! »

— « Avez-vous encore l'argent ? » demandai-je.

— « Dans ma bourse ! » cria la plus jolie.

Je fis signe à Thurnock qui me donna la bourse. Avec la main droite, je comptai dix pièces d'or. Je les tins dans le creux de la main. Depuis de nombreuses années, je n'avais pas été aussi proche de Talena. Je refermai la main sur les pièces. J'étais amer. Je les jetai devant les captives.

— « Détache-les, » dis-je à Thurnock. « Laisse-les partir. »

— « Tu ne nous gardes pas comme esclaves ? » demanda l'une d'entre elles.

— « Non, » répondis-je. « Retrouvez Verna. Donnez-lui les pièces. Elles lui appartiennent.

Dites-lui que cette femme s'est bien vendue parce que, quoiqu'elle n'ait ni caste ni famille, elle est très belle. »

— « Nous le ferons, Capitaine, » promit la plus jolie.

Elles se préparèrent à partir.

— « À qui, » demandai-je, « avez-vous vendu l'esclave ? »

— « Au premier navire qui est passé, » répondit la plus jolie.

— « Qui était son Capitaine ? » insistai-je.

Elle me regarda.

— « Samos, » répondit-elle, « de Port Kar. »

Je leur fis signe de partir.

— « Soulevez mon fauteuil, » dis-je aux marins. « Je retourne à bord de la *Tesephone*. »

Ce soir-là, assis sur le château arrière de la *Tesephone*, je regardai en direction du nord-est.

Le ciel était clair. Sur la côte occidentale de Thassa, au-dessus de Lydius, sur une plage isolée, brûlait un feu, marquant l'endroit où s'était dressée une palissade, où des hommes avaient combattu, où des actions d'éclat avaient été accomplies.

Nous avions versé l'huile, le vin et le sel dans la mer. Nous nous dirigeons vers Port Kar.

Avant de quitter la plage, nous avions allumé le feu. Je voyais toujours sa lumière.

Je pensais que je ne l'oublierais jamais. J'étais assis sur le château arrière, enveloppé dans des couvertures, les yeux fixés sur lui.

J'évoquai Arn, Rim et Thurnock, Hura, Verna, Mira, Grenna et Sheera. J'évoquai Marlenus d'Ar et Sarus de Tyros. J'évoquai Ilene. J'évoquai Rissia. Je les évoquai tous. Nous étions allés à Lydius, à Laura et dans les forêts du Nord.

Bosk de Port Kar, si sage, audacieux et arrogant, était venu en force dans les forêts du Nord. À présent, comme un larl blessé, lourd, amer, écrasé par la souffrance, il regagnait son repaire. Il regardait derrière lui, fixant un feu qui brûlait sur une plage déserte.

Rares seraient ceux qui verraient le feu. Rares seraient ceux qui comprendraient pourquoi il brûlait. Je ne le savais pas moi-même.

Avec le temps, il ne resterait plus que des cendres, qui seraient emportées par le vent et la pluie. On trouve parfois, sur le sable, l'empreinte des pattes des oiseaux, semblables à la marque des voleurs, mais elles finissent aussi par disparaître.

Je ne verrais pas Talena, à Port Kar. Je la renverrais à Marlenus d'Ar.

J'avais froid. Je ne sentais plus le côté gauche de mon corps.

« C'est un bon vent, Capitaine, » dit Thurnock.

— « Oui, Thurnock, » répondis-je. « C'est un bon vent. »

J'entendais claquer la voile-tarn de la *Tesephone*.

J'entendis Thurnock descendre l'escalier du château arrière.

Je me demandai si Pa-Kur, Maître des Assassins, était encore vivant. Je me dis que ce n'était pas impossible.

J'entendis craquer le gouvernail.

J'avais, dans mon délire, crié le nom de Vella. Je ne comprenais pas cela, parce que je ne l'aimais plus. Elle avait résisté à ma volonté.

Elle s'était enfuie des Sardar alors que, ayant ses intérêts à cœur, je voulais la renvoyer sur Terre.

Elle avait agi avec bravoure.

Mais elle était devenue esclave.

Elle avait joué. Elle avait perdu. Je ne l'avais pas affranchie.

« Tu ne sais pas ce que c'est qu'être Esclave de Taverne ! » s'était-elle écriée. Je l'avais abandonnée au collier de Sarpedon, simple esclave parmi les autres, dans une taverne de Lydius.

Elle m'avait supplié de l'acheter. Elle m'avait supplié comme une esclave.

Je ris. C'était une esclave. Elle resterait esclave.

Je ne sais pas pourquoi j'ai crié son nom. En tant qu'homme libre, je ne m'intéresse pas aux esclaves, sauf en ce qui concerne l'usage de leur corps.

Sur le bras du fauteuil du Capitaine, mon poing se serra.

Au loin, je voyais une lumière dans le ciel, celle du feu de signalisation que j'avais fait allumer, sur une plage isolée et déserte, au nord de Lydius, sur la côte de Thassa.

Je ne savais pas moi-même pourquoi il brûlait. Peut-être marquait-il simplement l'endroit où, sur la plage, les flammes pourraient se souvenir pendant quelque temps.

J'avais pendant une ahn, à cet endroit, retrouvé mon honneur. Il fallait que cela soit commémoré par les flammes.

Que le feu, sinon les hommes, se souviennent de ce qui s'était passé à cet endroit.

« Thurnock ! » criai-je. « J'ai froid. Envoie des hommes. Je veux regagner ma cabine. »

— « Oui, Capitaine, » répondit Thurnock.

Au matin, il ne resterait que des cendres qui seraient emportées par la pluie et le vent. Les empreintes des oiseaux de mer aussi, semblables à la marque des voleurs. Elles aussi, avec le temps, disparaissent.

« Thurnock ! » criai-je.

Tandis qu'on soulevait mon fauteuil, je regardai une nouvelle fois le nord-est. Le ciel était toujours lumineux. Je n'étais pas mécontent d'avoir fait allumer ce feu. Peu importait que ceux qui le verraient soient peu nombreux. Peu importait que personne ne comprenne ce qu'il signifiait.

Je ne savais pas moi-même, en fait, pourquoi il brûlait, mais il m'avait paru important de le faire allumer.

« Portez-moi dans ma cabine, » dis-je.

— « Oui, Capitaine, » répondit Thurnock.

— « C'est un bon vent, » dit un marin à Thurnock, en fermant la porte de ma cabine.

— « Oui, » répondit Thurnock, « c'est un bon vent. »

FIN

4ème de couverture

Tarl Cabot s'est établi à son compte à Port Kar, et la gloire et la fortune lui ont souri. Maintenant il songe à s'unir à la belle Talena, fille de Marlenus d'Ar, Ubar de tous les Ubars. Mais celle-ci a été ravie par les Filles-Panthères, les farouches chasseresses de Gor.

Tarl Cabot se remet en route, avec quelques compagnons, afin de libérer celle qu'il convoite. Dans les dangereuses forêts nordiques, force lui est de constater qu'il n'est pas le seul traqueur sur la piste de Talena ! Un de ses ennemis jurés est également de la partie... Au milieu de dangers sans nombre, un combat impitoyable, une lutte à mort commence...

JOHN NORMAN

Les Maraudeurs de Gor



op1a

JOHN NORMAN

Les Maraudeurs de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

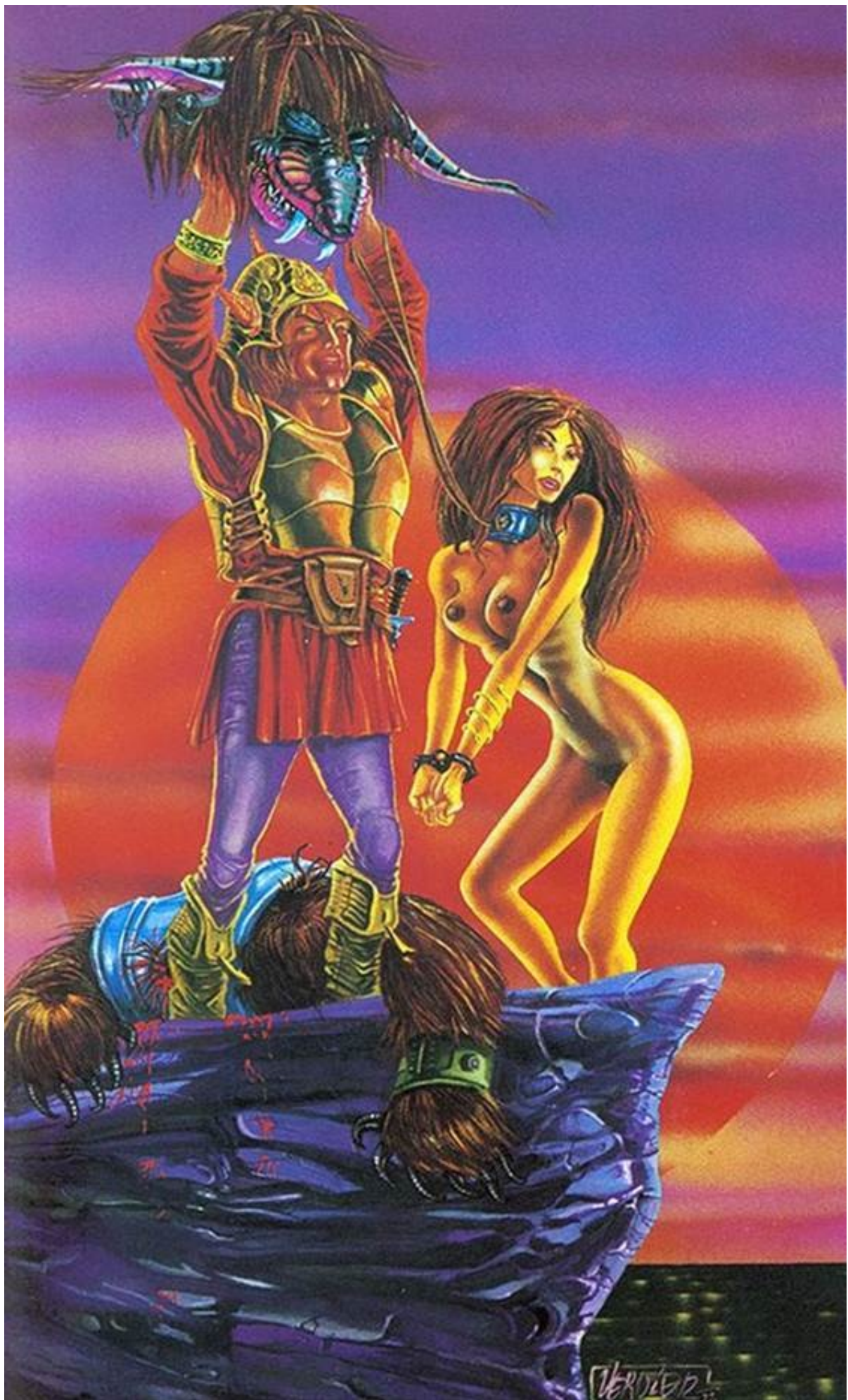
Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : MARAUDERS OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1975 by John Norman

© 1983 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.



Nous voici parvenus au seuil de la neuvième aventure de Tarl Cabot, une étape définitive dans le cheminement de John NORMAN.

Les signes se précisent ; les événements s'entrecroisent ; le destin rattrape le héros par le pan de son péplum.

Mais, comme dirait l'autre, vous n'avez encore rien vu !

Avec *Les Maraudeurs de Gor*, John NORMAN retrouve quelques éléments traditionnels de la thématique science-fictionniste : des entités cosmiques font leur apparition, les choses se gâtent dans le plus viril des mondes habités...

Afin que les fidèles de la série puissent prendre rendez-vous, je mentionne ci-dessous, les titres restant à traduire en français, titres qui seront ultérieurement publiés dans la collection *Aventures Fantastiques*.

N° 10 : Tribesmen of Gor

N° 11 : Slave Girl of Gor

N° 12 : Beasts of Gor

N° 13 : Explorers of Gor

N° 14 : Fighting Slave of Gor (Jason Marshall)

N° 15 : Rogue of Gor (Jason Marshall)

N° 16 : Guardsman of Gor (Jason Marshall)

N° 17 : Savages of Gor

N° 18 : Blood Brothers of Gor

Et ce n'est pas fini !

Daniel Walther

LA SALLE

J'ÉTAIS seul dans la grande salle, dans le noir, assis dans le fauteuil du Capitaine.

Les murs de pierre, d'environ un mètre cinquante d'épaisseur, constitués de gros blocs, se dressaient autour de moi. Devant moi, au-delà de la table longue et lourde à laquelle j'étais assis, je pouvais voir les grandes dalles du plancher de la salle. La table était à présent obscure et nue. Elle n'était plus couverte des nappes jaunes et écarlates des festins, tissées à Tor ; elle ne supportait plus le poids des plats d'argent des mines de Tharna, ni celui des gobelets d'or, subtilement ciselés, des orfèvreries de Turia, l'Ar du Sud. Il y avait longtemps que je n'avais goûté au Paga enfiévré des champs de Sa-Tarna du nord du Vosk. À présent, les vins des vignobles d'Ar, eux-mêmes, me semblaient amers.

Je levai la tête vers les étroites fenêtres du mur de droite. J'aperçus au-delà, dans un ciel d'un noir de tarn, quelques étoiles.

La salle était dans l'obscurité. Les torches, chuintantes et goudronnées, ne brûlaient plus dans les anneaux métalliques des murs. La salle était silencieuse. Il n'y avait ni Musiciens ni compagnons de beuverie, levant leur gobelet et riant ; sur les grandes dalles plates, devant moi, sous les torches, pieds nus, portant un collier, vêtues de soies rouges, des clochettes aux poignets et aux chevilles, les esclaves ne dansaient pas.

La salle était grande, obscure et silencieuse. J'étais seul.

Je faisais rarement porter mon fauteuil hors de la salle. Je ne quittai guère cet endroit.

J'entendis des pas venir dans ma direction. Je ne tournai pas la tête. Ce mouvement m'était douloureux.

« Capitaine, » entendis-je.

C'était Luma, Scribe en chef de ma Demeure, avec sa robe bleue et ses sandales. Ses cheveux étaient blonds et raides, attachés sur la nuque avec un ruban de laine bleue, du verr bondissant, teinté avec le sang du sorp du Vosk. C'était une jeune femme maigre, sans charme, mais aux yeux bleus et profonds ; c'était un Scribe extraordinaire, un comptable rapide, incisif, précis, brillant ; elle avait été Esclave de Taverne, mais de mauvaise qualité ; je l'avais arrachée aux mains de Surbus, un Capitaine, qui l'avait achetée pour la tuer du fait qu'elle ne l'avait pas correctement servi dans l'alcôve de la taverne ; il l'aurait jetée, attachée, aux urts soyeux, vifs, des canaux. J'avais frappé Surbus à mort mais, avant qu'il ne meure, sur les instances de la jeune femme, dont la pitié avait été éveillée, je l'avais transporté sur le toit de la taverne afin qu'il puisse, avant de fermer les yeux, contempler une dernière fois la mer. C'était un pirate et un coupe-jarret, mais il n'eut pas une mort malheureuse ; il était mort par l'épée, ce qui avait certainement sa préférence, et il avait pu contempler une dernière fois Thassa avant de s'éteindre ; cela s'appelle : la Mort du Sang et de la Mer ; il n'est pas mort malheureux ; les hommes de Port Kar n'aiment pas mourir dans leur lit, affaiblis, à la merci d'ennemis minuscules, qu'ils ne peuvent voir ; ils vivent souvent dans la violence et souhaitent périr par elle ; périr par l'épée est considéré comme le droit et l'honneur de celui

qui vit par elle.

« Capitaine, » dit la femme debout près de mon fauteuil.

Après la mort de Surbus, la femme était devenue ma propriété. Je l'avais acquise par l'épée. Bien entendu, comme elle s'y attendait, je lui avais mis mon collier et l'avais gardée comme esclave. Toutefois j'avais appris avec stupéfaction que, conformément aux lois de Port Kar, les navires, propriétés et biens de Surbus, du fait qu'il avait été vaincu en combat loyal et s'était vu octroyer la Mort du Sang et de la Mer, devenaient miens ; ses hommes étaient prêts à m'obéir ; le commandement de ses navires me revenait ; sa Demeure devenait la mienne, ses richesses et ses esclaves m'appartenaient. C'était ainsi que j'étais devenu Capitaine de Port Kar, joyau de Thassa la Luisante.

« Les comptes sont prêts pour ton inspection, » dit Luma.

Luma n'avait plus de collier. Après la victoire du 25 de Se'Kara, sur les flottes de Cos et de Tyros, je l'avais affranchie. Elle avait fait considérablement augmenter ma fortune. Libre, elle se faisait payer, mais pas à la mesure de ce que ses services auraient Kaissa avec moi. Il savait bien qu'il ne pouvait me battre au Jeu.

— « Remercie Thurnock pour moi, » dis-je, « mais je n'ai pas envie de jouer. »

Je n'avais pas joué au Kaissa depuis mon retour des forêts du Nord.

Thurnock était bon et gentil. Le géant blond avait de bonnes intentions.

— « Les comptes, » souligna Luma, « sont excellents. Tes entreprises prospèrent. Tu es beaucoup plus riche. »

— « Va, » dis-je. « Va, Luma. »

Elle sortit.

Je restai seul dans le noir. Je ne voulais pas être dérangé.

Je regardai la salle, les hauts murs de pierre, la longue table, les dalles, les fenêtres étroites derrière lesquelles j'apercevais les étoiles, brûlant dans le ciel noir.

J'étais riche. Luma l'avait dit et je le savais. J'eus un sourire amer. Rares étaient les hommes aussi impuissants et pauvres que moi. Il était vrai que la fortune de la Demeure de Bosk avait énormément grandi. Je supposai qu'il y avait, sur Gor, peu de Marchands aussi riches et puissants que moi. De toute évidence, ceux qui ne me connaissaient pas m'enviaient, Bosk le reclus qui était rentré, infirme, des forêts du Nord.

J'étais riche. Mais j'étais pauvre parce que je ne pouvais bouger le côté gauche de mon corps.

J'avais été blessé, sur la côte septentrionale de Thassa, à la lisière des forêts quand, une nuit, à l'intérieur de la palissade de mes ennemis, commandés par Sarus de Tyros, j'avais choisi de me souvenir de mon honneur.

Je ne pourrais jamais retrouver mon honneur, mais je m'étais souvenu de lui. Et je ne l'avais pas oublié.

J'avais été autrefois Tarl Cabot, appelé Tarl de Bristol dans les chansons de geste. Je me souvins que celui que j'avais été avait combattu au siège d'Ar. Ce jeune homme à la chevelure de flamme, joyeux, innocent, me semblait loin, à présent, de la masse tassée sur elle-même, à demi paralysée, amère, semblable à un larl blessé, assise seule dans le fauteuil du Capitaine, dans la grande salle obscure. Mes cheveux n'étaient plus les mêmes. La mer, le vent, le sel et, je suppose, les transformations de mon corps, tandis que je mûrissais et apprenais avec amertume la nature du monde, de moi-même et des hommes, les avaient changés. Ils n'étaient à présent, à mon avis, guère différents de ceux des autres hommes, et je savais que je n'étais moi-même guère différent d'eux. Ils étaient plus clairs, presque couleur de paille. Tarl Cabot avait disparu. Il avait combattu au siège d'Ar. On en entendait toujours les chants.

Il avait restauré Lara, Tatrix de Tharna, sur son trône. Il était entré dans les Sardar et était un des rares individus à connaître la véritable nature des Prêtres-Rois, ces êtres distants et extraordinaires qui contrôlaient Gor. Il avait participé à la Guerre du Nid, avait gagné l'amitié et la reconnaissance de Misk, Prêtre-Roi glorieux et doux.

« La Confiance du Nid est entre nous, » lui avait dit Misk.

Je me souvins que, sur la paume des mains, j'avais senti la caresse délicate des antennes de cette créature dorée.

— « Oui, la Confiance du Nid est entre nous, » lui avait dit Tarl Cabot.

Et il était parti pour le Pays des Peuples des Chariots, pour les Plaines de Turia, s'était procuré le dernier œuf des Prêtres-Rois et l'avait rapporté, intact, aux Sardar. Il avait bien servi les Prêtres-Rois, Tarl Cabot, ce jeune homme brave, distant, si pur et fier, si typique de la Caste des Guerriers. Puis il était allé à Ar, où il avait ruiné les plans de Cernus et des créatures hideuses, venues de l'espace, les Autres, décidés à conquérir Gor, puis la Terre. Il avait bien servi les Prêtres-Rois, ce jeune homme. Puis il était entré dans le delta du Vosk, dans l'intention de le traverser, pour entrer en contact avec Samos de Port Kar, agent des Prêtres-Rois, et continuer de les servir. Mais, dans le delta du Vosk, il avait perdu son honneur. Il avait trahi ses Codes. Dans l'unique but de sauver sa misérable existence, il avait préféré l'humiliation de la servitude à la liberté d'une mort honorable. Il avait souillé l'épée, l'honneur consacrés à la Pierre du Foyer de Ko-ro-ba. Par cet acte, il s'était coupé de ses Codes, de ses vœux. Pour un tel acte, il n'y avait pas d'expiation, même en se jetant sur sa propre épée. C'était au moment de cette capitulation devant la lâcheté que Tarl Cabot avait disparu et, à sa place, était agenouillé un esclave méprisable, Bosk, portant le même nom qu'un gros animal maladroit, assez semblable à un bœuf, des plaines de Gor.

Mais ce Bosk, forçant sa Maîtresse, la belle Telima, à l'affranchir, était allé à Port Kar, l'amenant avec lui comme esclave, et y avait conquis, après de nombreuses aventures, la richesse, la célébrité et même le titre d'Amiral de Port Kar. Il occupait un rang élevé au sein du Conseil des Capitaines. Et n'était-il pas sorti vainqueur, le 25 de Se'Kara, de la grande bataille des flottes de Port Kar, de Cos et de Tyros ? Il était tombé amoureux de Telima et l'avait affranchie mais, lorsqu'il avait appris où se trouvait Talena, son ancienne Libre Compagne, autrefois fille de Marlenus d'Ar, et qu'il avait résolu de l'arracher à l'esclavage, elle l'avait quitté, cédant à la fureur de la femme goréenne, et était retournée dans les marais du delta du Vosk, sa patrie.

Il savait qu'un véritable Goréen l'aurait poursuivie et ramenée avec des menottes et un collier. Mais, faible, il avait pleuré et l'avait laissée partir.

À présent, dans les marais, elle le méprisait probablement.

Et ainsi, Tarl Cabot ayant disparu, Bosk, Marchand de Port Kar, était allé dans les forêts du Nord pour délivrer Talena, son ancienne Libre Compagne.

Il y avait rencontré Marlenus d'Ar, Ubar d'Ar, Ubar des Ubars. Bosk, quoique simple Marchand, avait arraché Marlenus à l'humiliation de la servitude. Qu'un individu tel que lui ait pu rendre service à Marlenus constituait sans doute le comble de l'injure. Mais Marlenus avait été libéré. Auparavant, il avait renié sa fille, Talena, parce qu'elle avait mendié sa liberté, acte d'esclave. Son honneur avait été préservé. Tarl Cabot, lui, ne pouvait retrouver le sien.

Mais je me souvins que, à l'intérieur de la palissade de Sarus, j'avais retrouvé une sorte d'honneur. J'avais pénétré seul à l'intérieur de la palissade, sans espoir de survivre. Ce n'était pas que j'étais l'ami de Marlenus, ou son allié. C'était plutôt que, en tant que Guerrier, ou individu ayant appartenu à cette caste, je m'étais fixé sa libération comme objectif.

J'avais accompli cette tâche. Et, dans la nuit, sous les étoiles, j'avais eu la sensation de

retrouver provisoirement un honneur jamais oublié.

Mais cet acte m'avait coûté des blessures, des douleurs et un corps dont le côté gauche était paralysé.

J'avais provisoirement retrouvé mon honneur, mais cela ne m'avait valu que le fauteuil de l'infirme. Bien entendu, au sommet du dossier, sculpté dans le bois, il y avait le casque à crête de poils de sleen, insigne du Capitaine, mais je ne pouvais quitter le fauteuil.

Mon corps, et ses faiblesses, m'emprisonnaient plus efficacement que des chaînes.

Quoique orgueilleux et puissant, mon fauteuil n'était que le trône des restes mutilés d'un homme.

J'étais riche !

Je fixai l'obscurité de la salle.

Samos de Port Kar avait acheté Talena, simple esclave, à deux Panthères, l'obtenant aisément de cette manière alors que moi j'avais risqué ma vie dans la forêt.

Je ris.

Mais j'avais retrouvé le souvenir de mon honneur. Mais cela ne m'avait rien apporté. L'honneur n'était-il pas une comédie, une tromperie, une invention d'individus rusés, désireux de manipuler leurs semblables moins astucieux ? Pourquoi n'étais-je pas rentré à Port Kar et n'avais-je pas abandonné Marlenus à son destin, à l'esclavage et sans doute, au bout du compte, à une mort d'esclave brisé et impuissant, sous le fouet des contremaîtres des carrières de Tyros ?

Assis dans le noir, je pensais à l'honneur et au courage. S'il s'agissait de comédies, elles me semblaient extrêmement précieuses. Sans elles, qu'est-ce qui nous distinguerait des urts et des sleens ? Qu'est-ce qui élève au-dessus de ces animaux ? L'aptitude à multiplier et soustraire, à mentir, à fabriquer des poignards ? Non, selon ma conviction, ce sont surtout le sens de l'honneur et la volonté de défendre ce qu'on a acquis.

Mais de telles pensées m'étaient interdites car j'avais renoncé à mon honneur, à mon courage, dans le delta du Vosk. Mon comportement avait été celui d'un animal, pas celui d'un homme.

Je ne pouvais retrouver mon honneur mais je pouvais, de temps en temps, comme à l'intérieur de la palissade, sur la côte de Thassa, à la lisière des forêts du Nord, en retrouver le souvenir.

J'eus froid, malgré les couvertures. J'étais devenu irritable, amer, mesquin, comme les invalides frustrés et furieux à cause de leurs faiblesses.

Mais quand, infirme et à demi paralysé, j'avais quitté la côte de Thassa, j'avais laissé un feu, un feu énorme, fait avec les poteaux de la palissade de Sarus, et il avait brûlé derrière moi, visible à plus de cinquante pasangs à la ronde.

Je ne savais pas pourquoi j'avais allumé ce feu, mais je l'avais fait.

Il avait brûlé longtemps et furieusement dans la nuit goréenne, sur les galets de la plage puis, au matin, il ne resta plus que des cendres que les vents et les pluies éparpillèrent, puis il ne resta pratiquement rien, sauf les galets, le sable et les empreintes des pattes des oiseaux de mer, minuscules, semblables à la marque des voleurs, et qui elles aussi, avec le temps, disparurent. Mais il avait brûlé, et cela était fixé, indéniable, cela faisait partie du passé ; rien ne pouvait changer cela, ni l'éternité du temps, ni la volonté des Prêtres-Rois, les machinations des Autres, la volonté et la haine des hommes ; on ne pourrait changer ce qui avait existé, à savoir que, un soir, sur cette plage, un feu avait brûlé.

Je me demandai comment les hommes devraient vivre. Dans mon fauteuil, j'avais longuement réfléchi à ces problèmes.

Je savais seulement que je ne connaissais pas la réponse à cette question. Pourtant, c'est une question importante, n'est-ce pas ? De nombreux sages apportent des réponses sages à cette question, et pourtant ils ne sont pas d'accord.

Seuls les simples d'esprit, les fous, les irréfléchis, les ignorants, peuvent répondre à cette question.

Peut-être est-il impossible d'apporter une réponse à une question aussi profonde. Peut-être est-elle si profonde qu'elle n'en a pas. Toutefois, nous savons bien qu'il existe des réponses fausses. Cela nous autorise à supposer qu'il existe sans doute une réponse vraie, car comment le faux pourrait-il exister sans le vrai ?

Un point me semble clair, à savoir qu'une moralité qui engendre la culpabilité et la torture, qui produit l'anxiété et la souffrance, qui réduit l'espérance de vie, ne peut être la réponse.

Sur Terre, de nombreuses moralités concurrentes commettent ce type d'erreur.

Mais qu'est-ce qui est exempt d'erreur ?

Les Goréens ont des conceptions morales très différentes de celles des Terriens.

Pourtant, qui peut dire lesquels ont raison ?

J'envie parfois la naïveté des habitants de la Terre, et de ceux de Gor qui, créatures de leur conditionnement, ne sont pas tourmentés par ces problèmes, mais je ne voudrais être ni les uns ni les autres. Si les uns ou les autres sont dans le vrai, ce n'est qu'une coïncidence heureuse. Ils vivent dans la vérité mais tenir la vérité pour acquise, ce n'est pas la connaître. On n'achète pas la vérité. On ne la possède pas. Nous n'avons pas droit aux vérités pour lesquelles nous ne nous sommes pas battus.

N'apprenons-nous pas à vivre en agissant, comme nous apprenons à parler en parlant, à peindre en peignant, à construire en construisant ?

Il me semble parfois que ceux qui savent bien vivre sont ceux qui paraissent le moins bien armés pour acquérir cette compétence. Ce n'est pas qu'ils n'ont pas appris mais que, ayant appris, ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent communiquer ce qu'ils savent car ils ne disposent que de mots et ce qu'on apprend en vivant dépasse les mots, diffère des mots. Nous pouvons dire : « Ce bâtiment est beau. », mais les mots ne nous font pas connaître la beauté du bâtiment ; c'est le bâtiment lui-même qui nous enseigne sa beauté ; et comment parler de la beauté d'un bâtiment ? Doit-on en indiquer le nombre de colonnes, la forme du toit et ainsi de suite ? Peut-on dire simplement : « Ce bâtiment est beau. » ? Oui, on peut dire cela mais ce que l'on apprend en voyant la beauté du bâtiment ne peut être communiqué ; ce n'est pas des mots ; c'est la beauté du bâtiment.

La moralité de la Terre, du point de vue goréen, est une moralité qui serait considérée comme plus appropriée aux esclaves qu'aux hommes libres. Elle serait vue en fonction de l'envie et du ressentiment des inférieurs vis-à-vis des supérieurs. Elle met essentiellement l'accent sur l'égalité, l'humilité, la sociabilité, l'absence de frictions, la reconnaissance et la mesquinerie. C'est une moralité dans l'intérêt des esclaves qui ne seraient que trop contents d'être considérés comme égaux aux autres. Nous sommes tous pareils. Tel est l'espoir des esclaves ; voilà ce dont ils ont intérêt à persuader les autres. La moralité goréenne, en revanche, est fondée sur l'inégalité, l'hypothèse selon laquelle les individus ne sont pas semblables, mais très différents. On pourrait dire, quoique cela soit trop simpliste, qu'il s'agit d'une moralité de Maîtres. La culpabilité est pratiquement inconnue, dans la moralité de Gor, bien que la honte et la colère ne le soient pas. De nombreuses moralités terriennes encouragent la résignation et la complaisance ; la moralité goréenne tend davantage vers la conquête et le défi ; de nombreuses moralités terriennes encouragent la tendresse, la pitié, la

gentillesse et la douceur ; la moralité goréenne encourage l'honneur, le courage, la dureté et la force. Aux moralités goréennes, les moralités terriennes pourraient demander : « Pourquoi une telle dureté ? » Aux moralités de la Terre, l'*ethos* goréen pourrait demander : « Pourquoi une telle mollesse ? »

Je me dis parfois que les Goréens devraient être un peu plus tendres et que les Terriens devraient peut-être être un peu plus durs. Mais je ne sais pas comment il faut vivre. J'ai cherché les réponses, mais je ne les ai pas trouvées. La morale des esclaves dit : « Tu es mon égal ; nous sommes tous semblables. » ; la morale des Maîtres dit : « Nous ne sommes pas égaux ; nous ne sommes pas semblables ; deviens mon égal ; ensuite, nous serons semblables. ». La morale des esclaves ramène tout à l'asservissement ; la morale des Maîtres encourage tous les individus, s'ils en sont capables, à atteindre les sommets de la liberté. Je ne connais pas d'être plus fier, plus confiant en ses capacités, plus magnifique que le Goréen, mâle ou femelle ; ils sont parfois susceptibles, ont mauvais caractère, mais ils sont rarement mesquins ou petits ; en outre, ils ne haïssent ni ne craignent leur corps ou leurs instincts ; lorsqu'ils se contraignent, c'est une victoire sur des forces titanesques, pas la conséquence de la lenteur du métabolisme ; mais, parfois, ils ne se contraignent pas ; ils ne considèrent pas que leurs instincts et leur sang soient des ennemis et des espions, des saboteurs dans leur Demeure ; ils les connaissent et y voient une part de leur personnalité ; ils ne s'en méfient pas davantage que le chat de sa cruauté ou le lion de son appétit ; leur goût de la vengeance, leur volonté de parler fort et de se défendre, leurs désirs, font partie intégrante de leur être, au même titre que leur ouïe ou leur pensée. De nombreuses morales terriennes rendent les gens petits ; l'objectif de la morale goréenne, quels que soient ses défauts, est de rendre les gens libres et grands. Il est aisé de constater que ces objectifs sont diamétralement opposés. Par conséquent, il est naturel que les morales qui les justifient soient très différentes.

Assis dans le noir, je réfléchissais à ces choses. Aucune carte n'aurait pu me guider.

Tarl Cabot, ou Bosk de Port Kar, était déchiré entre deux mondes.

Je ne savais pas vivre.

J'étais amer.

Mais il y a un dicton goréen qui me vint à l'esprit dans la salle obscure : « Ne demande pas aux pierres ou aux arbres comment ils vivent ; ils ne peuvent pas te le dire ; ils n'ont pas de langue ; ne demande pas au sage comment vivre car, s'il le sait, il sait également qu'il ne peut te le dire ; si tu veux savoir comment vivre, ne pose pas la question ; sa réponse n'est pas dans la question, mais dans la réponse, laquelle n'est pas en mots ; ne demande pas comment vivre, mais vis. »

Je ne comprends pas complètement ce dicton. Comment, par exemple, peut-on faire ce qu'on ne sait pas faire ? La réponse, je suppose, est que le bon sens goréen pense qu'on sait, en réalité, d'une manière ou d'une autre, vivre, quoiqu'on ne sache pas qu'on sait. On considère que ce savoir est, en quelque sorte, à l'intérieur de l'individu. Peut-être considère-t-on qu'il est, en quelque sorte, inné, que c'est une fonction des instincts. Je ne sais pas. On peut également interpréter le dicton comme un encouragement à agir, à vivre, à faire et, par là, à apprendre. Ces deux interprétations, naturellement, ne sont pas incompatibles. On suppose que l'enfant a une aptitude innée, lorsqu'il a atteint un certain niveau de maturation, qui le pousse à se lever et marcher comme, lorsqu'il avait atteint un niveau inférieur, elle le poussait à ramper ; pourtant, il apprend effectivement à ramper et marcher, puis à courir seulement lorsqu'il rampe, marche et court.

Le refrain résonnait dans mon esprit : « Ne demande pas comment vivre, mais vis. »

Mais comment pouvais-je vivre, moi, un infirme, tassé dans le fauteuil du Capitaine, dans

la salle obscure ?

J'étais riche, mais j'enviais le plus humble berger de verrs, le moindre paysan emplissant ses sillons de fumier, car ils pouvaient bouger à leur guise.

Je voulus serrer le poing gauche. Mais ma main ne bougea pas.

Comment doit-on vivre ?

Dans les Codes des Guerriers, il y a un précepte : « Sois fort et fais ce qui te plaît. L'épée des autres marquera tes limites. »

J'avais été une des plus fines lames de Gor. Mais, à présent, je ne pouvais plus bouger le côté gauche de mon corps.

Mais je pouvais toujours commander l'acier, celui de mes hommes qui, sans la moindre bonne raison, puisqu'ils étaient Goréens, restaient fidèles et loyaux à un infirme cloué à son fauteuil de Capitaine, dans la salle obscure.

Je leur en étais reconnaissant mais n'en montrais rien, car j'étais Capitaine.

Il ne fallait pas les humilier.

« Dans le cercle de son épée, » disent les Codes des Guerriers, « chaque homme est un Ubar. »

« L'acier est la monnaie du Guerrier, » disent encore les Codes. « Avec lui, il peut acheter ce qui lui fait envie. »

En rentrant des forêts du Nord, j'avais résolu de ne pas voir Talena, autrefois fille de Marlenus d'Ar, achetée par Samos à des Panthères.

Mais cependant je fis porter mon fauteuil dans sa salle.

« Dois-je la faire venir, » demanda Samos, « nue et avec les menottes ? »

— « Non, » dis-je. « Fais-la venir vêtue des robes les plus magnifiques que tu puisses trouver, comme il convient à une femme de haute naissance de la Cité d'Ar. »

— « Mais c'est une esclave ! » se récria-t-il. « Sa cuisse porte la marque de Treve. Au cou, elle porte le collier de ma Demeure. »

— « Comme il convient, » répétai-je, « à une femme de haute naissance de la Cité d'Ar. »

Et c'est ainsi que Talena, autrefois fille de Marlenus d'Ar, à présent reniée, autrefois ma Libre Compagne, fut introduite dans la salle.

« L'esclave, » annonça Samos.

— « Ne t'agenouille pas, » lui dis-je.

— « Découvre ton visage, Esclave ! » ordonna Samos.

Avec élégance, la jeune femme, propriété de Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, retira son voile, le détachant, le laissant tomber sur ses épaules.

Nous nous regardâmes à nouveau.

Je revis ces merveilleux yeux verts, ces lèvres sensuelles, parfaites pour la caresse brutale des lèvres et des dents du Guerrier, cette peau à la subtile couleur olivâtre. Elle retira l'épingle qui retenait ses cheveux et, d'un mouvement de la tête, libéra l'opulence de sa chevelure couleur de nuit. Nous nous regardâmes.

— « Le Maître est-il content ? » demanda-t-elle.

— « Cela fait bien longtemps, Talena, » dis-je.

— « Oui, » fit-elle. « Cela fait bien longtemps. »

— « Il est libre, » indiqua Samos.

— « Cela fait bien longtemps, Maître, » se reprit-elle.

— « De nombreuses années, » fis-je. « De nombreuses années. » Je lui souris. « Je t'ai vue pour la dernière fois le soir de notre Compagnie. »

— « Quand je me suis éveillée, tu étais parti, » me rappela-t-elle. « J'étais abandonnée. »

— « Je ne t'ai pas quittée volontairement ! » m'écriai-je. « Je ne l'ai pas fait volontairement. »

Je vis dans le regard de Samos que je ne devais pas parler des Prêtres-Rois. C'étaient eux qui m'avaient, alors, renvoyé sur Terre.

— « Je ne te crois pas, » dit-elle.

— « Surveille ta langue, Petite ! » intervint Samos.

— « Si tu m'ordonnes de te croire, » précisa-t-elle, « je le ferai, naturellement, puisque je suis une esclave. »

Je souris.

— « Non, » dis-je. « Je ne te l'ordonne pas. »

— « J'ai été hébergée à Ko-ro-ba, avec tous les honneurs, » raconta-t-elle, « respectée et libre, car j'avais été ta Compagne, même après que l'année de la Compagnie se soit écoulée, sans qu'elle ait été renouvelée. »

À ce moment, conformément à la loi goréenne, la Compagnie s'était trouvée dissoute. La Compagnie n'avait pas été renouvelée à la vingtième heure, minuit sur Gor, le jour de son anniversaire.

« Quand les Prêtres-Rois, par des signes de feu, ont montré à l'évidence que Ko-ro-ba allait être détruite, j'ai quitté la cité. »

Il ne resterait pas pierre sur pierre, tous les habitants seraient dispersés.

La population avait été éparpillée, la cité rasée par le pouvoir des Prêtres-Rois.

— « Tu as été capturée, » dis-je.

— « Cinq jours plus tard, » expliqua-t-elle, « tandis que je tentais d'atteindre Ar, j'ai été hébergée par un Bourrelier itinérant qui, naturellement, ne croyait pas que j'étais la fille de Marlenus d'Ar. Il m'a bien traitée, le premier soir, avec gentillesse et courtoisie. Je lui en fus reconnaissante. Au matin, lorsque je me suis éveillée, il riait. J'avais son collier au cou. » Elle me regarda, furieuse. « Puis il s'est servi de moi. Comprends-tu ? Il m'a contrainte à m'abandonner à lui, moi, la fille de Marlenus d'Ar, alors qu'il n'était que Bourrelier. Ensuite, il m'a fouettée. Il m'a appris à obéir. Le soir, il m'enchaîna. Il m'a vendue à un marchand de sel. » Elle me regarda. « J'ai eu de nombreux Maîtres, » ajouta-t-elle.

— « Dont, » rappelai-je, « Rask de Treve. »

Elle se crispa.

— « Je l'ai bien servi, » dit-elle. « Je n'ai pas eu le choix. C'est lui qui m'a marquée. » Elle rejeta la tête en arrière. « Auparavant, de nombreux Maîtres m'avaient trouvée trop belle pour être marquée. »

— « Ils étaient stupides, » déclara Samos. « La marque améliore les esclaves. »

Elle garda la tête orgueilleusement levée. Elle comptait, de toute évidence, parmi les plus belles femmes de Gor.

— « C'est à cause de toi, je présume, » me dit-elle, « que j'ai été autorisée à m'habiller pour cet entretien. En outre, je dois te remercier, je présume, d'avoir été autorisée à laver la puanteur des cages, qui me collait à la peau. »

Je ne répondis pas.

« Les cages ne sont pas agréables, » reprit-elle. « Ma cage mesure quatre pas sur quatre pas. Nous y sommes vingt. On nous jette à manger par le plafond. Nous buvons dans un baquet. »

— « Dois-je la faire fouetter ? » demanda Samos.

Elle pâlit.

— « Non, » répondis-je.

— « Rask de Treve m’a donnée à une Panthère qui lui avait rendu visite à son camp, une certaine Verna. J’ai été emmenée dans les forêts du Nord. Mon Maître actuel, le Noble Samos de Port Kar, m’a achetée sur la côte de Thassa. J’ai été conduite à Port Kar, enchaînée à un anneau, dans la cale de son navire. Ici, en dépit de ma naissance, on m’a mise en cage avec les filles ordinaires. »

— « Tu n’es qu’une esclave parmi les autres, » fit Samos.

— « Je suis la fille de Marlenus d’Ar ! » dit-elle fièrement.

— « Dans les forêts, » lui rappelai-je, « d’après mes renseignements, tu as supplié ton père, dans une lettre, de t’acheter. »

— « Oui, » répondit-elle. « Je l’ai fait. »

— « Sais-tu, » demandai-je, « que contre toi, sur son épée et sur le médaillon d’Ar, Marlenus a prononcé le serment de reniement ? »

— « Je ne le crois pas, » dit-elle.

— « Tu n’es plus sa fille, » repris-je. « Tu es à présent sans caste, sans Pierre du Foyer, sans famille. »

— « Tu mens ! » hurla-t-elle.

— « À genoux ! » ordonna Samos.

Misérablement, esclave, elle s’agenouilla. Ses poignets étaient croisés sous elle, comme s’ils étaient attachés, sa tête était posée par terre, l’arc de son dos était exposé.

Elle frissonna. Je fus convaincu que cette esclave connaissait bien, et craignait beaucoup, le baiser disciplinaire du fouet goréen.

Samos avait l’épée à la main et avait glissé la lame dans l’encolure de la robe, prêt à couper le tissu, ce qui aurait eu pour effet de faire tomber le vêtement de chaque côté de son corps nu.

— « Ne la punis pas, » dis-je à Samos.

Samos me regarda avec irritation. L’esclave ne s’était pas bien conduite.

— « Embrasse sa sandale, Esclave ! » ordonna Samos.

Je sentis les lèvres de Talena sur ma sandale.

— « Pardonne-moi, Maître, » souffla-t-elle.

— « Lève-toi, » dis-je.

Elle se leva et recula. Je pouvais constater qu’elle avait peur de Samos.

« Tu as été reniée, » lui dis-je. « Ton statut, à présent, que tu le saches ou non, est inférieur à celui de la plus humble paysanne, protégée par les droits de sa caste. »

— « Je ne te crois pas, » fit-elle.

— « As-tu de l’affection pour moi, » demandai-je, « Talena ? »

Elle tira sur l’encolure de sa robe.

— « Je porte un collier, » dit-elle. Je constatai qu’il s’agissait d’un simple collier gris, celui de la Demeure de Samos.

— « Combien vaut-elle ? » demandai-je à Samos.

— « Je l’ai payée dix pièces d’or, » répondit Samos.

Elle parut stupéfaite d’avoir été vendue pour une aussi petite somme. Pourtant, en fin de saison, dans la partie septentrionale de la côte de Thassa, c’était un prix exceptionnel. De toute évidence, seule sa beauté pouvait l’expliquer. Pourtant, bien entendu, c’était nettement inférieur à ce qu’elle aurait valu, adroitement présentée sur une estrade à Turia, Ar, Ko-ro-ba, Tharna ou Port Kar.

— « Je t’en offre quinze, » dis-je.

— « Très bien, » répondit Samos.

Je glissai ma main droite dans la bourse suspendue à ma ceinture et en sortis les pièces.

Je les donnai à Samos.

« Affranchis-la, » dis-je.

Avec une clé générale, qui servait à de nombreux colliers gris, Samos ouvrit l'acier qui entourait son beau cou.

— « Suis-je vraiment libre ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu aurais dû payer mille pièces d'or ! » lança-t-elle. « En tant que fille de Marlenus d'Ar, le prix de ma Compagnie serait de mille tarns, cinq mille tharlarions ! »

— « Tu n'es plus la fille de Marlenus, » relevai-je.

— « Tu mens ! » cracha-t-elle. Elle me regarda d'un air méprisant.

— « Avec ta permission, » intervint Samos, « je vais me retirer. »

— « Reste, » dis-je, « Samos. »

— « Très bien, » répondit-il.

— « Il y a bien longtemps, » fis-je, « Talena, nous nous sommes aimés. Nous avons été Compagnons. »

— « C'était une jeune fille stupide qui t'aimait ! » jeta Talena. « À présent, je suis une femme. »

— « Tu ne m'aimes plus ? » demandai-je.

Elle me regarda.

— « Je suis libre, » souligna-t-elle. « Je peux dire ce qui me plaît. Regarde-toi ! Tu ne peux même pas marcher. Tu ne peux même pas bouger le bras gauche ! Tu es infirme, infirme ! Tu me rends malade ! Crois-tu qu'une femme telle que moi, la fille de Marlenus d'Ar, s'intéresserait à toi ? Regarde-moi. Je suis belle. Regarde-toi. Tu es infirme. T'aimer ? Tu es stupide, stupide ! »

— « Oui, » fis-je avec amertume. « Je suis stupide. »

Elle me tourna le dos, faisant tourbillonner ses robes. Puis elle me fit à nouveau face.

— « Esclave ! » railla-t-elle.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « J'ai pris la liberté, » expliqua Samos, « bien que, à l'époque, je ne sois pas au courant de tes blessures et de ta paralysie, de lui raconter ce qui s'est passé dans le delta du Vosk. »

Je serrai le poing droit. J'étais furieux.

« Je suis désolé, » ajouta Samos.

— « Ce n'est pas un secret, » dis-je. « Beaucoup de gens le savent. »

— « Il est extrêmement surprenant que des hommes acceptent de t'obéir ! » cria Talena. « Tu as trahi tes Codes ! Tu es un lâche ! Un imbécile ! Tu n'es pas digne de moi ! Le simple fait de me demander, à moi, une femme libre, si je t'aime, est une insulte ! Tu as préféré l'esclavage à la mort ! »

— « Pourquoi lui as-tu parlé du delta du Vosk ? » demandai-je à Samos.

— « Pour détruire toute possibilité d'amour entre vous, » répondit Samos.

— « Tu es cruel, » dis-je.

— « La vérité est cruelle, » dit Samos. « Elle aurait su, tôt ou tard. »

— « Pourquoi le lui as-tu dit ? » demandai-je.

— « Pour qu'elle cesse de t'aimer et ne puisse te détourner du service de ceux dont nous ne pouvons pas mentionner le nom. »

— « Je ne pourrai jamais aimer un infirme ! » jeta Talena.

— « J'entretenais encore l'espoir, » reprit Samos, « de te ramener à ce service plein de

grandeur, digne et d'une importance capitale. »

Je ris.

Samos haussa les épaules.

« Je n'ai appris que trop tard les conséquences de tes blessures. Je suis désolé. »

— « À présent, » dis-je, « Samos, je ne suis même plus capable de me servir moi-même. »

— « Je suis désolé, » répéta Samos.

— « Lâche ! Traître à tes Codes ! Sleen ! » cria Talena.

— « Tout ce que tu dis est vrai, » reconnus-je.

— « Tu t'es bien conduit, d'après mes renseignements, » rappela Samos, « à l'intérieur de la palissade de Sarus. »

— « Je veux être rendue à mon père ! » exigea Talena.

Je sortis cinq pièces d'or.

— « Cet argent, » dis-je à Samos, « devra servir au retour de cette femme à Ar, par tarn et avec une escorte. »

Talena remit le voile devant son visage et le fixa.

— « Je te ferai rendre l'argent, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je, « considère-le comme un cadeau, un gage de l'affection que te portait un homme qui a eu l'honneur d'être ton Compagnon. »

— « Cette femme est un sleen, » jugea Samos, « vicieux et ignoble. »

— « Mon père laverait cette injure, » dit-elle, froidement, « avec les cavaleries de tarns d'Ar ! »

— « Il t'a reniée ! » cracha Samos, avant de tourner le dos et de sortir. J'avais toujours les cinq pièces dans la main.

— « Donne-moi les pièces ! » dit Talena. Je tendis ma main ouverte. Elle avança et prit vivement les pièces, comme si mon contact la dégoûtait. Puis elle resta debout devant moi, les pièces dans la main.

« Comme tu es laid, » dit-elle. « Comme tu es hideux, dans ce fauteuil ! »

Je ne répondis pas.

Elle pivota sur elle-même et se dirigea rapidement vers la porte de la salle. Avant de sortir, elle s'arrêta et se retourna.

« Dans mes veines, » rappela-t-elle, « coule le sang de Marlenus d'Ar. Il est révoltant qu'un individu tel que toi, lâche et traître à ses Codes, puisse espérer me toucher. » Elle leva la main gantée qui tenait les pièces. « Ma reconnaissance, » ajouta-t-elle, « Monsieur. » Puis elle tourna le dos.

— « Talena ! » criai-je.

Elle me fit face une nouvelle fois.

« Rien, » dis-je.

— « Et tu vas me laisser partir, » releva-t-elle. Elle eut un sourire méprisant. « Tu n'as jamais été un homme, » reprit-elle. « Tu as toujours été un petit garçon, un faible. » Elle leva à nouveau la main qui serrait les pièces. « Adieu, Faible ! » lança-t-elle avant de sortir de la salle.

À présent, j'étais assis dans ma propre salle, dans le noir, réfléchissant à de nombreuses choses.

Je me demandais comment vivre.

« Dans le cercle de son épée, » disent les Codes des Guerriers, « chaque homme est un Ubar. »

« L'acier est la monnaie du Guerrier, » disent encore les Codes. « Avec lui, il peut acheter

ce qui lui fait envie. »

Je comptais autrefois parmi les meilleures lames de Gor. À présent, j'étais infirme.

Talena devait être arrivée à Ar. Comme elle avait dû être stupéfaite, brisée, en apprenant, irrémédiablement, qu'elle avait véritablement été reniée ! Elle avait supplié d'être achetée, un comportement d'esclave. Marlenus, protégeant son honneur, sur son épée et sur le médaillon de l'Ubar, avait juré qu'elle n'était plus sa fille. Elle n'avait plus ni caste, ni Pierre du Foyer. La plus humble paysanne, protégée par les droits de sa caste, était supérieure à Talena. L'esclave elle-même avait son collier. Je savais que Marlenus la séquestrerait dans le Cylindre Central, afin que son déshonneur n'entache pas sa gloire. Elle serait, en fait, prisonnière à Ar. Elle n'avait même plus le droit de considérer sa Pierre du Foyer comme sienne. Un tel acte, de la part d'une femme comme elle, était passible d'un châtiment public. On pourrait la suspendre, nue, attachée par les poignets à une corde de quinze mètres, sous un Haut Pont, et la faire fouetter par des Tarniers passant près d'elle.

Je l'avais regardée sortir.

Je n'avais pas essayé de la retenir.

Et, quand Telima avait quitté ma Demeure, lorsque j'avais décidé de partir à la recherche de Talena dans les forêts du Nord, je l'avais également laissée partir. Je souris. Je savais qu'un véritable Goréen l'aurait suivie et ramenée avec des menottes et un collier.

Je pensai alors à Vella, autrefois Elizabeth Cardwell, que j'avais rencontrée à Lydius, à l'estuaire du Laurius, sous les frontières des forêts. Je l'avais aimée et avais voulu la renvoyer sur Terre. Mais elle n'avait pas accepté ma volonté et, pendant la nuit, avait sellé mon tarn, Ubar des Cieux, puis avait quitté les Sardar. Quand l'oiseau était revenu, je l'avais chassé, furieux. Puis j'avais rencontré la jeune femme dans une taverne de Lydius ; elle avait été réduite en esclavage. Sa fuite avait été un acte courageux. Je l'admirais, mais ce n'était pas un acte sans conséquences. Elle avait joué ; elle avait perdu. Dans une alcôve, après que je me sois servi d'elle, elle m'avait supplié de l'acheter, de l'affranchir. C'était un acte d'esclave, comme celui de Talena. Elle était restée esclave dans la taverne. Avant de partir, j'avais indiqué à son maître, Sarpedon de Lydius, qui l'ignorait, que c'était une Esclave de Plaisir extrêmement bien éduquée et que les danses d'esclave n'avaient pas de secret pour elle. Je n'étais pas allé, le soir, la voir danser pour le plaisir de ses clients. Je devais m'occuper de mes affaires. Elle n'avait pas accepté ma volonté. Ce n'était qu'une femme. Elle m'avait coûté un tarn.

Elle m'avait dit que j'étais devenu plus dur, plus Goréen. Je me demandai si c'était vrai. À mon avis, un véritable Goréen ne l'aurait pas laissée dans la taverne. Un véritable Goréen, à mon avis, l'aurait achetée, ramenée, ajoutée à ses femmes, délicieuse nouvelle esclave dans sa Demeure. Je souris. Cette Elizabeth Cardwell, autrefois secrétaire à New York, comptait, à mon sens, parmi les plus belles femmes vêtues de soie qu'il m'ait été donné de voir. Sur la cuisse, elle portait la marque de quatre cornes de bosk.

Non, je n'avais pas agi comme l'aurait fait un véritable Goréen. Je ne lui avais pas passé mon collier et ne l'avais pas contrainte à servir mon plaisir.

En outre je savais que, dans le délire consécutif à mes blessures, dans le château arrière de la *Tesephone*, j'avais crié son nom.

Cela me faisait honte et c'était une faiblesse. Bien que je fusse à demi paralysé, bien qu'il me fût impossible de fermer la main gauche, je résolus de brûler les vestiges de faiblesse qui subsistaient encore en moi. J'avais encore, en moi, beaucoup de la Terre, beaucoup de superficialité, de compromission, de faiblesse. Je n'étais pas encore, du point de vue de ma volonté, véritablement Goréen.

Je me demandai comment vivre. « Ne demande pas comment vivre, mais vis. »

Je m'interrogeai également sur la nature de mon affection. J'avais appelé les meilleurs Médecins de Gor à mon chevet, et leur avais demandé d'en rechercher la nature. Ils ne m'avaient pas appris grand-chose. Pourtant, je savais que ni le cerveau ni la colonne vertébrale n'étaient endommagés. Les hommes de l'art furent troublés. Les blessures étaient profondes, et graves et seraient probablement, de temps en temps, douloureuses, mais la paralysie, compte tenu de la nature des blessures, leur semblait inexplicable.

Puis un autre Médecin se présenta, sans y avoir été invité.

« Fais-le entrer, » dis-je.

— « C'est un renégat de Turia, un homme perdu, » insista Thurnock.

— « Fais-le entrer, » répétais-je.

— « C'est Iskander, » souffla Thurnock.

Je connaissais bien le nom d'Iskander de Turia. Je souris. Il se souvenait bien de la cité qui l'avait exilé, gardant son nom accolé au sien. Il y avait de nombreuses années qu'il n'avait pas vu ses hautes murailles. Il avait, à l'époque où il exerçait à Turia, soigné, à l'extérieur des murs de la ville, un jeune guerrier Tuchuk qui s'appelait Kamchak. À cause de l'aide ainsi apportée à un ennemi, il avait été exilé. Comme beaucoup, il était allé à Port Kar. Il s'y était fait connaître et avait été, pendant de nombreuses années, le médecin personnel de Sullius Maximus, un des cinq Ubars qui régnaient sur Port Kar avant l'accession au pouvoir du Conseil des Capitaines. Sullius Maximus était une autorité en matière de poésie et très versé dans l'étude des poisons. Quand Sullius Maximus s'était enfui, Iskander était resté. Il était même avec la flotte du 25 de Se'Kara. Sullius Maximus, après la victoire du 25 de Se'Kara, s'était réfugié à Tyros, qui l'avait accueilli.

« Salut, Iskander, » dis-je.

— « Salut, Bosk de Port Kar, » répondit-il.

Les conclusions d'Iskander de Turia correspondirent à celles des autres Médecins mais, quand il eut remis ses instruments dans le sac suspendu à son épaule, j'eus la surprise de l'entendre dire :

« Les blessures ont été infligées par des lames de Tyros. »

— « Oui, » répondis-je, « effectivement. »

— « Il y a un subtil agent contaminant, dans les blessures, » dit-il.

— « En es-tu sûr ? » demandai-je.

— « Je ne l'ai pas décelé, » répondit-il. « Mais il n'y a apparemment pas d'autre explication plausible. »

— « Un agent contaminant ? » m'enquis-je.

— « De l'acier empoisonné, » expliqua-t-il.

Je ne répondis pas.

« Sullius Maximus, » reprit-il, « est à Tyros. »

— « Je n'aurais pas cru Sarus de Tyros capable d'utiliser de l'acier empoisonné, » dis-je. Ce subterfuge, comme celui des flèches empoisonnées, était non seulement contraires aux Codes des Guerriers mais aussi, en général, considéré comme indigne des hommes. Le poison était considéré comme une arme de femme.

Iskander haussa les épaules.

— « Sullius Maximus, » m'apprit-il, « a inventé ce produit. Il l'a testé en piquant, avec une épingle, les membres d'un ennemi capturé, le paralysant des épaules aux pieds. Il l'a gardé assis à sa table, vêtu de robes somptueuses, pendant plus d'une semaine. Quand il en a eu assez, il l'a fait tuer. »

- « Existe-t-il un antidote ? » demandai-je.
- « Non, » répondit Iskander.
- « Dans ce cas, il n'y a pas d'espoir, » relevai-je.
- « Non, » répondit Iskander. « Il n'y a pas d'espoir. »
- « Ce n'est peut-être pas le poison, » supputai-je.
- « Peut-être pas, » estima Iskander.
- « Thurnock, » dis-je, « donne un double tarn d'or au Médecin. »
- « Non, » refusa Iskander, « je ne veux pas être payé. »
- « Pourquoi ? » demandai-je.
- « J'étais avec toi, » répondit-il, « le 25 de Se'Kara. »
- « Je te souhaite tout le bien, Médecin, » dis-je.
- « Je te souhaite également tout le bien, Capitaine, » répondit-il avant de s'en aller.

Je me demandai si les conclusions d'Iskander de Turia étaient correctes.

Je me demandai s'il était possible de neutraliser un tel poison, à supposer qu'il existât. Il n'y a pas d'antidote, avait-il dit.

Le refrain tournait dans ma tête : « Ne demande pas comment vivre, mais vis. » J'eus un rire amer.

« Capitaine ! » entendis-je. « Capitaine ! » C'était Thurnock. J'entendis des pas précipités, derrière lui, rassemblement des occupants de la demeure.

— « Que se passe-t-il ? » entendis-je Luma demander.

— « Capitaine ! » cria Thurnock.

— « Il faut que je le voie immédiatement ! » lança une autre voix. Je fus stupéfait. C'était la voix de Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar.

Ils entrèrent, des torches à la main.

« Mettez les torches dans les anneaux ! » ordonna Samos.

La salle fut éclairée. Les membres de la demeure avancèrent. Samos apparut devant la table. Thurnock se tenait près de lui, levant une torche. Luma était présente. Je vis, également, Tab, qui était capitaine de la *Venna*. Clitus était également là, et le jeune Henrius.

— « Que se passe-t-il ? » m'enquis-je.

Puis un homme avança. C'était Ho-Hak, des marais, le Rencier. Son visage était livide. Il ne portait plus, au cou, son collier de galérien, auquel pendait encore un morceau de chaîne. C'était un esclave d'élevage, un exotique. Il avait de grandes oreilles ; on l'avait sélectionné à cause de ce trait, pour satisfaire le caprice d'un collectionneur. Mais il avait tué son Maître, lui brisant la nuque, et s'était enfui. Repris, il avait été condamné aux galères, mais s'était échappé une nouvelle fois, tuant six hommes dans sa fuite. Il avait, finalement, réussi à atteindre les marais du delta du Vosk, où il avait été accueilli par les Renciers, qui habitent des îles de roseau tressé. Il était devenu chef d'un groupe et était très respecté, dans le delta. Il avait joué un rôle dans l'introduction du grand arc chez les Rentiers, ce qui les avait mis, militairement, à égalité avec les habitants de Port Kar qui, auparavant, les brimaient et les exploitaient. À présent, quelques Capitaines de Port Kar utilisaient des archers renciers.

Ho-Hak, sans un mot, jeta un bracelet en or sur la table.

Il était couvert de sang.

Je connaissais bien ce bracelet. C'était celui de Telima, qui s'était enfuie dans les marais quand j'avais décidé de partir à la recherche de Talena.

— « Telima, » dit Ho-Hak.

— « Quand cela est-il arrivé ? » demandai-je.

— « Il y a moins de quatre ahns, » répondit Ho-Hak. Puis il se tourna vers un Rencier qui

se tenait près de lui. « Parle, » dit-il.

— « Je n'ai pas vu grand-chose, » expliqua l'homme. « Il y a eu un tarn et un animal. J'ai entendu le hurlement de la femme. J'ai poussé mon bateau dans leur direction, l'arc prêt. J'ai entendu un autre hurlement. Le tarn a pris son envol, bas, au-dessus des roseaux, l'animal dessus, tassé sur lui-même, velu. J'ai trouvé le bateau de roseau de la femme, la gaffe flottant à proximité. Il y avait beaucoup de sang. J'ai également trouvé le bracelet. »

— « Le corps ? » m'enquis-je.

— « Il y avait des tharlarions d'eau, » dit le Rencier.

Je hochai la tête.

Je me demandai si l'animal avait attaqué parce qu'il avait faim. Un animal semblable, dans la Demeure de Cernus, se nourrissait de chair humaine.

De toute évidence, nous étions à leurs yeux ce que le chevreuil est aux nôtres.

C'était peut-être aussi bien que le corps n'ait pas été retrouvé. Il aurait été partiellement dévoré, désarticulé. C'était aussi bien que les restes aient été jetés aux tharlarions d'eau.

— « Pourquoi n'as-tu pas tué l'animal, ou le tarn ? » demandai-je.

Le grand arc en était capable.

— « Je n'en ai pas eu l'occasion, » répondit le Rentier.

— « Dans quelle direction le tarn est-il parti ? » demandai-je encore.

— « Vers le nord-ouest, » répondit le Rencier.

J'étais certain que le tarn suivrait la côte. Il est extrêmement difficile, sinon impossible, d'obliger un tarn à perdre la côte de vue. Cela va à l'encontre de son instinct. Pendant la bataille du 25 de Se'Kara, j'avais utilisé des tarns en mer, mais ils étaient restés enfermés dans la cale des navires jusqu'en haute mer. Bizarrement, une fois les oiseaux libérés, il n'avait pas été difficile de les manœuvrer. Ils avaient joué un rôle important dans la bataille.

Je regardai Samos.

— « Que sais-tu de cette affaire ? » demandai-je.

— « Je ne sais que ce qu'on me dit, » répondit Samos.

— « Décris l'animal, » demandai-je au Rencier.

— « Je ne l'ai pas bien vu, » répondit-il.

— « Il ne peut s'agir que d'un Kur, » intervint Samos.

— « Un Kur ? » m'enquis-je.

— « Ce mot est une altération goréenne du nom qu'ils se donnent, » expliqua Samos.

— « Au Torvaldsland, » précisa Tab, « ce mot signifie : monstre. »

— « C'est très intéressant, » dis-je. Si Samos avait raison en affirmant que « Kur » était une altération goréenne du nom que ces animaux se donnaient, et si ce mot signifiait effectivement « monstre » au Torvaldsland, dans ce cas, il n'était pas improbable que ces animaux soient connus au Torvaldsland, dans certaines régions, peut-être isolées.

Le tarn avait pris la direction du nord-ouest. Il suivrait probablement la côte en direction du Nord, peut-être au-dessus des forêts, peut-être même jusqu'aux côtes désolées du Torvaldsland, pays inhospitalier.

« Penses-tu, Samos, » demandai-je, « que l'animal a tué parce qu'il avait faim ? »

— « Parle, » dit Samos au Rencier.

— « L'animal avait déjà été vu deux fois, tapi sur une île de roseaux abandonnée et à demi pourrie. »

— « A-t-il chassé ? » demandai-je.

— « Pas les habitants des marais, » répondit l'homme.

— « En a-t-il eu l'occasion ? » demandai-je encore.

— « Ni plus ni moins qu'au moment où il a frappé, » dit l'homme.

— « L'animal a frappé une seule fois ? » m'enquis-je.

— « Oui, » dit l'homme.

— « Samos ? » demandai-je.

— « L'attaque, » répondit Samos, « semble délibérée. Qui d'autre, dans les marais, portait un bracelet en or ? »

— « Mais pourquoi ? » demandai-je. « Pourquoi ? »

Il me regarda.

— « Apparemment, » répondit Samos, « tu as toujours ton rôle à jouer dans le destin des mondes. »

— « C'est un infirme ! » s'écria Luma. « Tes paroles sont étranges ! Il ne peut rien faire ! Va-t'en ! »

Je baissai la tête.

Sur la table, je sentis que mes poings se serraient. Je fus soudain pris d'une exaltation hideuse.

— « Qu'on m'apporte un gobelet ! » dis-je.

On alla chercher un gobelet. Il était en or massif. Je le pris dans la main gauche. Lentement, je l'écrasai.

Je le jetai dans un coin de la salle.

Les gens qui habitaient ma Demeure reculèrent, effrayés.

— « Je vais partir, » dit Samos. « Il y a des choses à faire, dans le Nord. Je vais chercher vengeance. »

— « Non, Samos, » l'arrêtai-je. « Moi, j'irai. »

Tous les témoins de la scène sursautèrent.

— « Tu ne peux pas partir, » souffla Luma.

— « Telima était à moi, » dis-je. « C'est à moi de la venger. »

— « Tu es infirme ! Tu ne peux pas bouger ! » cria Luma.

— « Il y a deux épées, au-dessus de ma couche, » dis-je à Thurnock. « La première est toute simple, avec un pommeau usé ; l'autre est richement décorée, avec un pommeau incrusté de bijoux. »

— « Je les connais, » souffla Thurnock.

— « Apporte-moi la lame de Port Kar, vive, au pommeau incrusté de bijoux. »

Il quitta la salle en courant.

« Je veux du Paga, » dis-je, « et qu'on m'apporte du bosk grillé ! »

Henrius et Clitus sortirent de la salle.

On m'apporta l'épée. C'était une bonne lame. Je l'avais le 25 de Se'Kara. La lame était ciselée et le pommeau incrusté de bijoux.

Je pris le gobelet plein de Paga brûlant. Je n'avais pas bu de Paga depuis mon retour des forêts du Nord.

« Ta-Sardar-Gor, » dis-je, versant une libation sur la table. Puis je me levai.

— « Il s'est levé ! » s'écria Luma. « Il s'est levé ! »

Je rejetai la tête en arrière et vidai le gobelet de Paga. La viande, rouge et brûlante, fut apportée et je la déchirai avec les dents, le jus me coulant sur le menton.

Le sang et le Paga étaient brûlants et noirs, en moi. Je sentis la chaleur de la viande.

Je jetai le gobelet en or. Je mordis dans la viande et la terminai.

Je passai la courroie du fourreau sur mon épaule gauche.

« Selle un tarn ! » dis-je à Thurnock.

— « Oui, Capitaine, » souffla-t-il.

J'étais debout devant le fauteuil du Capitaine.

— « Encore du Paga ! » criai-je. On apporta un autre gobelet. « Je bois, » dis-je, « au sang des animaux ! »

Puis je vidai le gobelet et le jetai.

Avec un hurlement de fureur, je donnai un coup de poing sur la table, faisant voler les planches en éclats. Je jetai au loin les couvertures et le fauteuil du Capitaine.

— « N'y va pas, » me prévint Samos. « C'est sans doute une ruse destinée à t'attirer dans un piège. »

Je lui adressai un sourire.

— « Bien sûr, » reconnus-je. « Aux yeux de ceux que nous combattons, Telima n'a pas la moindre importance. » Je le dévisageai. « C'est moi qu'ils veulent, » ajoutai-je. « Je vais leur fournir l'occasion qu'ils cherchent. »

— « N'y va pas, » répéta Samos.

— « Il y a des choses à faire, dans le Nord, » précisai-je à Samos.

— « Laisse-moi y aller, » maintint Samos.

— « La vengeance, » déclarai-je, « m'appartient ! »

Je pivotai sur moi-même et me dirigeai vers la porte de la salle. Luma recula devant moi, la main sur la bouche.

Je vis que ses yeux étaient profonds et très beaux. Elle avait peur.

« Précède-moi sur ma couche, » dis-je.

— « Je suis libre, » souffla-t-elle.

— « Mets-lui un collier, » dis-je à Thurnock, « et conduis-la sur ma couche ! »

Sa main se referma sur le bras de la jeune Scribe mince et blonde.

« Clitus, » dis-je, « envoie-moi également Sandra, la danseuse ! »

— « Tu l'as affranchie, Capitaine, » me rappela Clitus avec un sourire.

— « Mets-lui un collier ! » répliquai-je.

— « Oui, Capitaine, » dit-il. Je me souvenais bien de Sandra : yeux noirs, peau brune et pommettes hautes. J'avais envie d'elle.

Il y avait longtemps que je n'avais pas eu de femme.

— « Tab, » dis-je.

— « Oui, Capitaine, » répondit-il.

— « Ces deux femmes, » lui dis-je, « étaient libres. Par conséquent, dès qu'elles porteront le collier, force-les à boire le vin des esclaves. »

— « Oui, Capitaine, » répondit-il avec un sourire.

Le vin des esclaves est amer, intentionnellement.

Ses effets durèrent plus d'un mois goréen. Je ne voulais pas que les femmes conçoivent. Les esclaves ne cessent de boire le vin que lorsque leur maître a l'intention de leur faire porter un enfant.

— « Le tarn, Capitaine ? » s'enquit Thurnock.

— « Fais-le seller, » répondis-je. « Je vais bientôt partir pour le Nord. »

— « Bien, Capitaine, » répondit-il.

LE TEMPLE DE KASSAU

L'ENCENS me piquait les narines.

Il faisait très chaud dans le temple, étouffant même. Il y avait beaucoup de monde dans un espace réduit. Il n'était pas facile de voir, car des nuages d'encens stagnaient à mi-hauteur.

Le Grand Initié de Kassau, ville située à la lisière septentrionale des forêts, était assis, immobile, avec son haut chapeau, sur un trône installé à droite, derrière la balustrade blanche qui séparait le sanctuaire des Initiés de la salle proprement dite, où ceux qui n'avaient pas été consacrés par les huiles des Prêtres-Rois devaient se tenir.

Sur ma droite, une femme sanglotait d'émotion.

« Gloire aux Prêtres-Rois, » répétait-elle inlassablement, à voix basse, tout en hochant la tête.

Près d'elle, une mince jeune femme blonde, regardant autour d'elle, s'ennuyait. Ses cheveux étaient retenus par un bandeau de laine rouge tissée de fils d'or. Elle portait, sur l'épaule, une cape de fourrure blanche du sleen des mers septentrionales. Elle portait en outre une tunique rouge, brodée d'or, sur un chemisier à manches longues, de laine blanche d'Ar. Elle avait également une longue jupe de laine, rouge, retenue par une ceinture noire, avec une boucle en or ciselé de Cos. Elle portait des chaussures de cuir noir et lisse, se repliant sur la cheville et lacées sur le cou-de-pied ainsi que sur la cheville elle-même.

Elle s'aperçut que je la regardais et tourna la tête.

Il y avait également d'autres jeunes femmes, dans la foule. Dans les villages du Nord, dans les villes forestières et plus au nord, sur la côte, les femmes ne se voilent pas, contrairement à la pratique des villes du Sud.

Kassau est la résidence du Grand Initié du Nord, qui prétend détenir la souveraineté spirituelle sur le Torvaldsland, lequel commence dans la région où les arbres se font plus espacés. Cette prétention, comme pratiquement toutes celles des Initiés, est rarement discutée et pratiquement toujours ignorée. Je savais que les habitants du Torvaldsland, dans l'ensemble, quoiqu'ils respectassent, en général, les Prêtres-Rois, ne leur accordent pas une révérence particulière. Ils s'en tiennent aux dieux et aux pratiques du passé. La religion des Prêtres-Rois, institutionnalisée et ritualisée par la Caste des Initiés, n'était guère implantée dans les populations primitives du Nord. Néanmoins, elle dominait dans de nombreuses cités, comme Kassau. Les Initiés se servaient souvent de leur influence et de leur or, de pressions exercées sur le commerce et les marchandises, pour imposer leurs croyances et leurs rites. Parfois, les chefs convertis à leurs pratiques imposaient leurs engagements à leurs subordonnés. En fait, ceci n'était pas rare. En outre, souvent, la conversion d'un chef entraînait, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la force, celle de son peuple, lié à lui par un sentiment de loyauté. Parfois, également, la religion des Prêtres-Rois, sous le contrôle des Initiés et avec l'aide de leurs chefs séculiers, était propagée par le feu et l'épée. Parfois ceux qui voulaient conserver les anciennes pratiques, ou étaient pris à faire le signe du poing, le

marteau, au-dessus de leur chope de bière, étaient torturés à mort. J'avais entendu parler d'un homme qu'on avait fait bouillir vif dans un des grands baquets enfoncés dans le sol et bordés de bois dans lesquels on fait bouillir la viande. On fait chauffer l'eau en y précipitant des pierres sorties du feu. Au bout d'un certain temps, on sort la pierre de l'eau, avec un râteau, et on la chauffe à nouveau. Un autre homme avait été rôti vif, sur une broche, au-dessus d'un long feu. On raconte qu'il n'a pas poussé un cri. Un autre succomba lorsqu'on lui enfonça dans la bouche une vipère qui lui fit éclater le côté du visage pour sortir.

Je regardai le visage glacé, hautain et pâle du Grand Initié, assis sur son trône.

Il était flanqué d'initiés subalternes, en robes blanches et au crâne rasé.

Les Initiés ne mangent ni viande ni haricots. Ils connaissent les mystères des mathématiques. Ils parlent, entre eux, en goréen antique, que personne ne parle plus. Leurs services se déroulent également dans cette langue. Néanmoins, certaines parties se déroulent en goréen contemporain. Lorsque j'étais arrivé sur Gor, j'avais dû apprendre de longues prières aux Prêtres-Rois, mais je ne les avais jamais complètement maîtrisées et avais fini par les oublier complètement.

Mais je les reconnaissais lorsque je les entendais. Debout sur une haute estrade dressée derrière la balustrade blanche, un Initié en lisait une à la congrégation.

Je n'ai jamais aimé les rassemblements, les services et les rituels des Initiés mais, ce jour-là, j'avais de bonnes raisons d'assister au service.

Ivar Forkbeard était mort.

Je ne connaissais cet habitant du Torvaldsland que de réputation. C'était un voyageur, un grand capitaine, un pirate, un commerçant, un guerrier. Avec ses hommes, il avait fait évader Chenbar de Tyros, le Sleen de la Mer, d'un donjon de Port Kar, entrant en force, arrachant les chaînes, scellées dans la muraille, avec la partie supérieure, en forme de marteau, de sa grande hache courbe, à lame unique. On le disait intrépide et puissant, rapide à l'épée et la hache, amateur de plaisanteries, de boisson, de belles filles, et fou. Mais il avait demandé, en paiement, le poids de Chenbar en saphirs de Shendi. Je ne le croyais pas complètement fou.

Mais je savais que Forkbeard était mort.

On racontait qu'il avait souhaité, regrettant toutes les mauvaises actions qu'il avait commises, que son cadavre soit porté au temple des Prêtres-Rois de Kassau, afin que le Grand Initié puisse, dans sa miséricorde, tracer sur ses os, avec la graisse sacrée, le signe des Prêtres-Rois.

Cela indiquerait alors que lui, Forkbeard, dans la mort sinon dans la vie, reconnaissait ses erreurs et se déclarait prêt à embrasser la volonté et la sagesse de la religion des Prêtres-Rois.

Une telle conversion, bien qu'elle ait eu lieu dans la mort, constituerait une réussite importante pour les Initiés.

Je percevais le triomphe du Grand Initié, assis sur son trône, bien que son visage glacé ne trahisse pas son sentiment de victoire.

Puis, les Initiés qui se tenaient de l'autre côté du sanctuaire, à l'opposé du trône du Grand Initié, se mirent à chanter les litanies des Prêtres-Rois. Les répons, en goréen antique, simples et répétitifs, furent prononcés par l'assistance.

Kassau est une ville en bois et le temple en est le bâtiment le plus imposant. Il domine les huttes insalubres et les maisons plus confortables des Marchands, massées autour de lui. En outre, elle était entourée d'un mur comportant deux portes, une grande qui donnait sur la crique, et la mer, et une petite qui s'ouvrait sur les forêts. C'est un mur de poteaux pointus, avec un chemin de ronde. Les activités principales de Kassau sont le commerce, le bois et la pêche. Le parsit, poisson mince et rayé, dispose d'immenses réserves de plancton, au nord de

la ville, de sorte qu'il est possible d'en pêcher des quantités énormes, principalement au printemps et à l'automne. L'odeur des appetis où les habitants de Kassau font sécher le poisson est perceptible jusqu'en pleine mer. Le commerce concerne principalement les fourrures du Nord, qui sont échangées contre des armes, des barres de fer, du sel et des produits de luxe tels que les bijoux et les soieries du Sud, généralement transportés à Kassau, depuis Lydius, dans des barques de cabotage à dix rames. Le bois est, naturellement, une production importante. Il est généralement débité et exporté au Nord. Le Torvaldsland, bien qu'il ne soit pas dépourvu d'arbres, est aride. L'arbre Ka-la-na, bois fin, et l'arbre Tem, bois souple, par exemple, ne peuvent y pousser. Ces deux bois sont très appréciés dans le Nord. Une salle en bois de Ka-la-na, par exemple, est considérée comme un grand luxe. De telles salles, incidemment, sont souvent richement sculptées. Les habitants du Torvaldsland sont adroits de leurs mains. Les exportations vers le Sud, naturellement, sont essentiellement constituées de fourrures achetées au Torvaldsland et de tonneaux de parsit salé et fumé. Au Sud, bien entendu, les habitants se procurent des marchandises qu'ils vendent au Torvaldsland, ainsi que les produits manufacturés dont ils ont besoin. À mon avis, la population de Kassau ne dépassait pas onze cents personnes. Toutefois il y a, autour, des villages qui utilisent Kassau comme marché et lieu de rencontre. En les comptant, on peut dire que la population de la région de Kassau compte environ deux mille trois cents personnes.

Toutefois, c'est le fait que la ville soit la résidence du Grand Initié du Nord qui lui donne toute son importance. C'est, par conséquent, le centre spirituel d'une région s'étendant sur plusieurs centaines de pasangs à la ronde. Le Grand Initié le plus proche de Kassau est à Lydius, plusieurs centaines de pasangs plus au sud.

Les Initiés constituent une caste quasi universelle, bien organisée et industrielle. Ils ont de nombreux monastères, lieux saints et temples. Un Initié peut souvent parcourir des centaines de pasangs et se trouver, chaque soir, dans une Demeure des Initiés. Ils se considèrent comme la caste la plus haute et, dans de nombreuses cités, sont généralement considérés ainsi. Il y a souvent des tensions entre eux et les autorités civiles car chaque partie estime qu'elle dispose d'une autorité suprême, en matière de politique et de législation, dans son domaine. Les Initiés ont leurs propres lois, leurs propres tribunaux, et certains d'entre eux sont des juristes extrêmement compétents. Leurs études, en général, semblent presque complètement dépourvues de valeur pratique, centrées qu'elles sont sur les exégèses autorisées de textes douteux et difficiles, considérés comme les révélations des Prêtres-Rois, les détails et les dogmes de leur calendrier, leurs rituels interminables et complexes et ainsi de suite mais, paradoxalement, ces études, bien qu'elles soient dépourvues d'esprit pratique, se révèlent subtilement efficaces. Elles ont pour effet de lier les Initiés les uns aux autres, les rendant interdépendants et très différents des individus ordinaires. Elles les distinguent, leur donnent l'impression d'être importants, sages et privilégiés. De nombreux textes, naturellement, sont secrets et les érudits eux-mêmes ne peuvent en disposer. Ils contiennent, paraît-il, des incantations merveilleuses et des sorts irrésistibles, surtout si on les lit à l'envers, certains jours de fête. Alors que les Initiés sont rarement pris au sérieux par les Hautes Castes, ou les membres intelligents de la population, sauf en ce qui concerne les alliances, leur enseignement, ainsi que leur prétendue aptitude à intercéder auprès des Prêtres-Rois, et d'augmenter le bien-être de leurs fidèles, sont pris très au sérieux par les Basses Castes. Et de nombreux individus, persuadés que les Initiés mentent en ce qui concerne leurs possibilités et leurs prétentions, évitent néanmoins de s'opposer à eux. C'est surtout vrai des chefs civils qui ne souhaitent pas que les Initiés dressent les Basses Castes

contre eux. Et, après tout, que sait-on des Prêtres-Rois, en dehors du fait évident qu'ils existent ? La barrière invisible qui entoure les Sardar le prouve, ainsi que la destruction, par le Feu de la Mort, des armes et des inventions illégales. Le Goréen sait que les Prêtres-Rois existent. Bien entendu, il ne connaît pas leur nature. C'est à ce point que le rôle des Initiés prend tout son sens. Le Goréen sait que les Prêtres-Rois existent, qui et quoi qu'ils soient. Il se trouve également confronté à une caste socialement et économiquement puissante, qui se prétend capable de servir de médiateur entre les Prêtres-Rois et les gens ordinaires. Et si les affirmations des Initiés étaient exactes ? Et si leur influence auprès des Prêtres-Rois existait vraiment ?

Les Goréens ont tendance à jouer la sécurité et à respecter les Initiés.

Néanmoins, ils s'arrangent pour les fréquenter aussi peu que possible.

Cela ne signifie pas qu'ils ne contribuent pas à leurs temples et à leurs quêtes, dans l'espoir de se concilier les Prêtres-Rois.

L'attitude des Prêtres-Rois vis-à-vis des Initiés, telle que je m'en souviens, ayant pénétré dans les Sardar, est en général l'indifférence. Ils sont considérés comme inoffensifs. Beaucoup de Prêtres-Rois estiment qu'ils sont une des aberrations de l'espèce humaine.

Incidemment, l'enseignement des Initiés affirme que seuls les Initiés peuvent accéder à la vie éternelle. Le régime nécessaire pour y parvenir est lié à l'apprentissage des mathématiques et à la suppression des impuretés que constitue la consommation de viande et de haricots. Il est intéressant de remarquer que cet enseignement des Initiés est celui qui est le moins pris au sérieux par la population. Personne, sauf peut-être les Initiés, ne le prend au sérieux. Les Goréens estiment, en général, qu'il ne serait pas logique que seuls les Initiés puissent vivre éternellement. Les Initiés, bien qu'ils inspirent la crainte aux Basses Castes, sont considérés comme un peu bizarres et figurent souvent dans les plaisanteries. Aucune femme, incidemment, ne peut devenir Initiée. En conséquence, aucune femme ne peut accéder à la vie éternelle. Je me suis souvent dit que les Initiés, s'ils étaient un peu plus malins, pourraient exercer un pouvoir beaucoup plus grand. Par exemple, s'ils pouvaient allier leurs superstitions, leurs légendes et leurs mythes à un message moral véritable, quel qu'il soit, peut-être auraient-ils une influence plus grande sur l'ensemble de la population ; cela augmenterait le retentissement de leur message et utiliserait subtilement la peur de la mort pour favoriser la réalisation de leurs projets ; enfin, ils devraient s'intéresser davantage aux femmes car, dans presque toutes les cités goréennes, les femmes s'occupent des enfants, et les éduquent, pendant les premières années de leur vie, qui sont les plus importantes. Ce serait alors le moment de les imprégner, tandis qu'ils sont innocents et confiants, sur les genoux de leur mère ou de leur nourrice, de superstitions susceptibles de les influencer pendant tout le reste de leur existence. La simple promesse de la vie éternelle aux femmes qui respectent l'enseignement, le communiquent aux jeunes et ainsi de suite, aurait sans doute un tel effet. Mais les Initiés, comme beaucoup de castes goréennes, sont liés par la tradition. En outre, ils sont déjà extrêmement puissants. La plupart des Goréens les croient capables d'apaiser et d'influencer les Prêtres-Rois. C'est plus qu'il n'en faut pour exercer un pouvoir considérable.

On avait eu très peur, à Kassau, quand le navire d'Ivar Forkbeard était entré dans la crique. Mais il était arrivé en milieu de journée. Et à son mât, rond, en bois peint, était suspendu un bouclier blanc. Ses hommes ramaient lentement, chantant un hymne funèbre. La tête de tarn de la proue du navire avait été basculée en arrière, sur ses charnières de bois. Parfois, sur les galères légères, elles sont ainsi articulées, afin que leur poids ne déséquilibre pas la proue en cas de grosse mer ; toutefois, elle est toujours sur la proue au port, et lorsque

le navire entre dans une crique ou remonte un fleuve dans l'intention d'attaquer ; en cas de mer calme, bien entendu, il n'est pas dangereux de laisser la tête de tarn surmonter la proue. Le fait que la tête soit basculée en arrière, lorsque le navire pénétra dans la crique, indiquait clairement, tout comme le bouclier blanc, qu'il venait en paix.

Le navire était beau, lisse et aux lignes fines. C'était un navire à vingt bancs, mais cette structure est peut-être trompeuse. Il y avait vingt bancs de chaque côté, avec deux hommes à chaque banc. Il avait, par conséquent, quarante rames, avec deux hommes par rame. Tersites de Port Kar, inventeur et Architecte naval très controversé, était partisan de mettre plus d'un homme par rame mais, en général, les galères du Sud utilisaient un homme par rame, trois hommes et trois rames sur un banc en diagonale, tournés vers l'arrière, la diagonalité du banc permettant tous les mouvements nécessaires. Les rames faisaient en général six mètres de long et étaient plus étroites que les rames du Sud, de sorte que le mouvement de la pelle pouvait être plus rapide que celui des rames du Sud, plus larges ; et, avec deux hommes par rame, compte tenu de la légèreté du navire, cela permettait d'aller très vite. Comme sur les galères du Sud, le rapport du maître-bau à la quille était calculé en fonction de la vitesse, étant généralement de un à huit. Le navire, ou serpent comme on les appelle parfois, faisait approximativement quatre-vingts pieds goréens de long, avec un maître-bau d'une dizaine de pieds goréens. Son navire, comme presque tous les navires du Nord, n'avait pas de cale de nage et les rameurs étaient assis à l'intérieur même de la coque, tournés, naturellement, vers l'arrière. Je remarquai que les ouvertures pouvaient être fermées lorsque l'embarcation était propulsée à la voile. La voile était complètement différente de celle des navires du Sud, étant approximativement carrée, bien que légèrement plus large en bas qu'en haut. Le mât, comme celui des navires du Sud, pouvait être abaissé. Il se logeait dans deux blocs de bois et était coincé dans le bloc supérieur au moyen d'une lourde pièce de bois, en forme de coin, enfoncée à coups de masse. Les navires du Nord ont une seule voile, contrairement aux navires du Sud, qui en ont plusieurs, toutes latines, qu'il faut retirer et changer. C'est une voile convenant à tous les temps, suspendue à un espar de bois souple. On peut augmenter ou diminuer la surface de toile au moyen de cordes. Sur les côtés, des espars latéraux permettent d'utiliser une voile plus large que le navire lui-même. À mon avis, un tel navire ne pouvait naviguer aussi près du vent qu'une embarcation à grément latin mais la possibilité d'augmenter ou de diminuer la surface de toile en quelques instants n'était pas dénuée d'intérêt. La voile était à rayures rouges et blanches. Le navire, comme presque tous les navires goréens, était bordé à clins, étant constitué de planches superposées à la manière des ardoises sur un toit, la structure étant à l'intérieur. Des cordes imbibées de goudron et du goudron assuraient l'étanchéité entre les planches. L'extérieur des planches était également enduit d'une couche de goudron peint, afin de protéger le bois de la mer et de l'attaque des vers. Le goudron était peint en rouge et noir, en lignes irrégulières. Le navire, de nuit, le mât baissé, la coque portant de tels motifs, remontant le fleuve parmi les ombres, était extrêmement difficile à repérer. C'était un navire de pillards. Le bordage à clins, contrairement au bordage à franc-bord du Sud, avec ses planches encastrées, a tendance à être moins étanche, mais est beaucoup plus résistant dans les mers fortes du Nord. La construction à clins donne au navire une souplesse presque élastique en cas de grosse mer ; la coque peut plier considérablement sans gauchir. Le pont du navire n'est pas fixe, de sorte qu'il est possible de le retirer pour augmenter l'espace réservé à la cargaison. Le navire, naturellement, est ouvert. Pour protéger les marchandises et les hommes de la pluie ou du soleil, on tend parfois un grand rectangle de cuir de bosk, soutenu par des poteaux et fixé au plat-bord. On utilise parfois ce rectangle de cuir de bosk, tendu entre les plats-bords, pour

récupérer l'eau de pluie. La nuit, les hommes dorment sur le pont, dans des sacs étanches, en peau de sleens des mers ; dans ces sacs, ils mettent également leurs effets personnels, les glissant généralement sous leur banc. Dans certains navires de ce type, les hommes ne sont pas assis sur des bancs, mais sur de gros coffres individuels, fermés à clé, qui leur servent de bancs. Quand le navire fut amarré au port, les boucliers des hommes furent suspendus sur ses flancs ; c'était un indice supplémentaire de ses intentions pacifiques. Les boucliers étaient ronds, en bois, diversement peints, parfois renforcés par des bandes métalliques, parfois avec du cuir ou des plaques de bronze. En cas de bataille, naturellement, ces boucliers ne seraient pas suspendus sur les flancs du navire ; ils boucheraient les orifices destinés aux rames ; même si les rames n'étaient pas utilisées, ils seraient à l'intérieur, à portée de main ; pourquoi les marins s'exposeraient-ils à recevoir un projectile pour récupérer un bouclier ainsi suspendu ? En outre, lorsque le navire est propulsé à la voile, les boucliers ne sont pas davantage suspendus aux flancs car les vagues, toujours menaçantes dans le cas de ces navires bas, les frapperaient et pourraient même les arracher. Mais, ce jour-là, ils furent suspendus aux flancs du navire, attachés aux poutres situées sous le plat-bord. Les hommes n'emportèrent pas leurs boucliers. Ils venaient en paix.

J'avais pivoté sur moi-même et gagné le temple, car j'y voulais une place.

Une autre particularité des navires du Nord est qu'ils ont, en réalité, une proue à chaque extrémité. Cela permet de les mettre au sec, sur des rouleaux, plus aisément. On peut les faire accoster dans l'une ou l'autre position, ce qui n'est pas négligeable dans les eaux agitées et parsemées de rochers du Nord. En outre, cela permet aux rameurs, en changeant de position sur les bancs, de faire changer le navire de direction. Cela rend l'embarcation extrêmement maniable. Il est presque impossible d'éperonner les navires rapides du Nord.

Je savais que la procession se dirigeait vers le temple.

À l'intérieur du temple, un épais nuage d'encens stagnait sous les poutres. Il me piquait les yeux, m'écoeuraient.

La litanie et les répons de la congrégation étaient à présent terminés et les Initiés, une vingtaine d'individus se tenant derrière la balustrade, se mirent à chanter en goréen antique. Je ne comprenais que quelques mots. Il y avait un accompagnement de sistres. Des parties de l'hymne étaient reprises par quatre jeunes garçons délicats, debout sur une estrade dressée devant la balustrade blanche. Ils avaient le crâne rasé et portaient des robes comparables à celles des Initiés. Il s'agissait de jeunes esclaves achetés par les Initiés, castrés par les autorités civiles, et à qui on avait enseigné le chant dans les monastères. Je suppose qu'un amateur de musique aurait trouvé leurs sopranos très beaux. Peu m'importait. Ici, dans le Nord, naturellement, à Kassau, le fait d'avoir des jeunes gens comme ceux-là, connaissant correctement les hymnes antiques, était un signe de richesse. À mon avis, il n'y avait pas de chanteurs à Lydius. Le Grand Initié de Kassau avait, de toute évidence, des goûts de luxe.

Je regardai autour de moi. Les gens, en majorité, semblaient pauvres : pêcheurs, scieurs, portefaix, paysans. Ils portaient de modestes vêtements de laine, ou même de tissu confectionné à partir de la plante Rep. Beaucoup avaient les pieds enveloppés dans des bandes de cuir. Nombre d'entre eux avaient le dos courbé, le regard vide. La décoration intérieure du temple était splendide : lustres d'or, chaînes d'or, lampes d'or brûlant la meilleure huile de tharlarion d'importation. Je soutins le regard affamé d'un enfant, que sa mère portait dans un sac, sur le dos. Elle priait, hochant continuellement la tête. Le temple lui-même était très grand. Il faisait environ trente-cinq mètres de long sur douze mètres de large et de haut. Son toit de bois reposait sur les murs et deux rangées de piliers carrés. Sur ces piliers et sur une partie des murs, étaient clouées des feuilles d'or. Sur celles-ci, étaient

gravées des prières et des invocations aux Prêtres-Rois. Il y avait de nombreux cierges, dans le sanctuaire. Ils rendaient l'air plus lourd, brûlant l'oxygène. Le grand autel, en marbre, dressé sur une estrade, également en marbre, à laquelle on accédait par trois marches, était surmonté d'un grand cercle d'or, qui sert souvent à symboliser les Prêtres-Rois. Il est sans début ni fin. Il représente, je suppose, l'éternité. Au pied de l'autel, on sacrifiait parfois des animaux, leur tenant les cornes et leur tournant la tête, le sang jaillissant de leurs gorges ouvertes étant recueilli dans des récipients en or, puis versé sur l'autel ; en outre, on brûlait également des morceaux de chair, sur l'autel, la fumée s'échappant par un trou du toit. Le temple, incidemment, est orienté vers les Sardar. Quand le Grand Initié fait face à l'autel, devant le cercle d'or, il est tourné vers les Sardar, où demeurent les Prêtres-Rois. Il s'incline, adresse des prières aux Sardar, élève la chair brûlée vers les cachettes de ces montagnes mystérieuses.

Il n'y a pas de représentations des Prêtres-Rois dans les temples, incidemment, ou, autant que je le sache, ailleurs sur Gor. Tenter de représenter un Prêtre-Roi est considéré comme un blasphème.

Je suppose que c'est préférable. Les Initiés prétendent qu'ils n'ont ni taille, ni forme ni structure. C'est faux, mais il me semble que ces conjectures servent les intérêts des Initiés. J'imaginai l'effet produit par une grande représentation de Misk, suspendue à l'intérieur du temple. Je me demandai ce que deviendrait la religion des Prêtres-Rois si les Prêtres-Rois décidaient un jour de se montrer aux hommes.

Je ne lui prophétisais pas un avenir brillant.

Je regardai à nouveau la jeune femme blonde et mince qui s'ennuyait. Elle me regarda également, puis tourna la tête. Elle était richement vêtue. Sa cape de fourrure blanche était splendide. La tunique écarlate brodée d'or, le chemisier de laine blanche, la longue jupe de laine, rouge, étaient de beaux vêtements. La boucle de Cos valait certainement très cher. Même les chaussures de cuir noir étaient finement travaillées. Je supposai qu'il s'agissait de la fille d'un riche Marchand. Il y avait également d'autres jolies filles, dans l'assistance, généralement blondes, comme le sont presque toutes les femmes du Nord ; beaucoup avec des nattes. Elles portaient leurs vêtements de fête. C'était jour de liesse, à Kassau. Ivar Forkbeard, mort à défaut de vivant, venait en pèlerinage au temple, afin que ses os soient oints des mains du Grand Initié, si celui-ci daignait le faire. Ce message avait été communiqué au Grand Initié. Il avait, dans sa miséricorde, accepté. Les barres creuses, suspendues par des chaînes à une structure de bois dressée devant le temple, avaient résonné. La nouvelle s'était répandue. Ivar Forkbeard l'impénitent, le pillard, le pirate, lui qui osait faire le signe du marteau au-dessus de sa bière, venait enfin, dans la mort sinon dans la vie, humblement, dans le temple des Prêtres-Rois. Kassau laissa exploser sa joie.

Dans la foule, avec les pauvres, il y avait de nombreux bourgeois de Kassau, hommes riches et solides, piliers de la ville, accompagnés de leur famille. Beaucoup étaient installés sur une estrade, sur la droite, à l'avant du temple. Je compris que ces places étaient réservées aux dignitaires, aux individus importants et à leurs familles.

J'examinai les jeunes femmes de l'estrade. À mon avis, aucune ne valait la mince jeune femme blonde vêtue d'une cape de fourrure blanche de sleen marin, d'un chemisier de laine blanche d'Ar à manches longues, et d'une tunique rouge. Néanmoins, l'une d'entre elles n'était pas sans intérêt. C'était une grande jeune femme sculpturale, hautaine et orgueilleuse, aux yeux gris. Elle portait du noir et de l'argent, une longue robe de velours noir et coûteux, avec des ceintures d'argent, des bandes, croisées sur sa poitrine et attachées à la taille. Une bourse d'argent, qui semblait lourde, y était suspendue. Ses cheveux blonds étaient relevés

sur les côtés et l'arrière de la tête par un peigne d'os et de cuir, semblable à un triangle isocèle inversé, le peigne étant retenu par un mince ruban noir qui lui entourait le cou et un autre qui lui passait sur le front. Sa cape en fourrure de sleen marin noir, luisante et profonde, lui descendait aux chevilles. Elle était attachée sur l'épaule gauche par une grosse broche ronde, en argent, probablement originaire de Tharna. C'était, de toute évidence, la fille d'un homme très riche. Elle avait sans doute de nombreux soupirants.

Je regardai à nouveau le Grand Initié, individu glacé, grave, lugubre, au visage dur, qui était assis, avec son haut chapeau blanc et ses robes, sur le trône installé derrière la balustrade.

Derrière la balustrade, autour de l'autel, dans des coffres ou bien exposés sur des étagères, il y avait de nombreux plats et récipients en or et en argent. Il y avait les bols d'or qui servaient à recueillir le sang des animaux sacrifiés ; des tasses servant aux libations destinées aux Prêtres-Rois ; des récipients contenant les huiles ; des cuvettes où les Initiés chargés de célébrer l'office pouvaient se laver les mains ; il y avait même des petits bols pleins de pièces, offertes par les pauvres pour solliciter la faveur des Initiés dans l'espoir qu'ils intercédèrent auprès des Prêtres-Rois, leur demandant d'empêcher les racines comestibles de pourrir, les sucs de se gâter, le poisson de se faire rare, le verr de ne pas donner naissance à ses petits et les vulos de se montrer avares d'œufs.

Comme le visage du Grand Initié me semblait dur, et même cruel ! Comme ils étaient riches, les Initiés, quoiqu'ils ne fissent pratiquement rien ! Le Paysan cultivait son champ, le Pêcheur allait en mer, le Marchant risquait son capital. Mais l'initié ne faisait rien de tout cela. Il vivait de l'exploitation des superstitions et des craintes des gens simples. J'étais convaincu que le Grand Initié savait depuis longtemps à quoi s'en tenir, à supposer qu'il n'eût pas compris dès le début. De toute évidence, ce n'était plus un simple novice. Mais il n'avait pas changé son mode de vie. Il n'était pas allé cultiver les champs, pêcher ou vendre sur les marchés. Il était resté dans le temple. J'examinai son visage. Ce n'était ni celui d'un homme simple ni celui d'un imbécile. Je fus convaincu que l'initié savait parfaitement bien ce qu'il faisait. Je fus convaincu qu'il était logé à la même enseigne que tous les autres, et ignorait tout des Prêtres-Rois. Pourtant, il était assis sur le trône, dans le temple aux murs dorés, dans la fumée de l'encens, les accents des sistres et les chants des enfants.

L'enfant que sa mère portait sur le dos, dans un sac, se mit à pleurer.

« Tais-toi, » lui souffla-t-elle. « Tais-toi ! »

Puis, dehors, résonna la grosse barre creuse, suspendue à des chaînes.

À l'intérieur, les Initiés et les jeunes garçons, sur un signe du Grand Initié, qui leva une main aux doigts crochus, se turent.

Puis le Grand Initié se leva lui-même, gagna lentement l'autel et gravit les marches. Il s'inclina trois fois en direction des Sardar et se tourna vers la congrégation.

« Qu'ils entrent dans le sanctuaire des Prêtres-Rois ! » dit-il.

J'entendis alors les chants et les psalmodies des Initiés qui se trouvaient dehors. Douze d'entre eux étaient allés jusqu'au navire, avec des cierges, pour escorter le corps d'Ivar Forkbeard sur le chemin du temple. Deux d'entre eux entrèrent, tenant des cierges. Tous les regards se tournèrent vers la procession qui, lentement, les Initiés chantant, entra dans le temple plein de fumée d'encens.

Quatre gigantesques Torvaldslandais, vêtus de longues capes attachées autour du cou, la tête baissée, barbus, aux cheveux blonds et nattés, entrèrent, portant sur les épaules une plate-forme de lances croisées. Sur la plate-forme, sous un drap blanc, gisait un corps. Je me dis qu'Ivar Forkbeard devait être un homme très puissant.

« Je veux le voir, » souffla la jeune femme blonde, s'adressant à sa voisine.

— « Tais-toi ! » fit la femme.

Je suis grand et je n'éprouvai pas la moindre difficulté à voir par-dessus les têtes.

Ainsi, me dis-je, telle est la fin du grand Ivar Forkbeard.

Il entre, dans la mort, au temple des Prêtres-Rois, afin que ses os soient oints de la graisse des Prêtres-Rois.

C'était sa dernière volonté, que ses hommes exécutaient loyalement, obstinément, malgré leur tristesse.

Bizarrement, je regrettais qu'Ivar Forkbeard soit mort.

Les Initiés, psalmodiant, entrèrent alors dans le temple, avec leurs cierges. La psalmodie fut reprise par les Initiés qui se trouvaient à l'intérieur du sanctuaire. Les hommes d'Ivar Forkbeard, la tête baissée, suivaient la plate-forme de lances croisées. Ils portaient de longues capes ; ils n'avaient ni armes, ni boucliers ni casques. Je savais qu'il est interdit de pénétrer armé dans les temples des Prêtres-Rois.

Ils faisaient penser à des chiens battus, tristes. Ils ne correspondaient pas à l'idée que je me faisais des Torvaldslandais.

« Sont-ce vraiment des hommes du Torvaldsland ? » demanda la jeune femme blonde à sa compagne plus âgée, manifestement déçue.

— « Chut, » fit la femme. « Sois respectueuse de cet endroit, des Prêtres-Rois ! »

— « Je les croyais différents, » déclara la jeune femme avec une moue méprisante.

Puis, stupéfaite, la foule vit, sur un signe du Grand Initié, de Kassau, deux Initiés subalternes ouvrir la porte de la balustrade blanche.

Un autre Initié, obséquieux, gras, son crâne rasé et enduit d'huile brillant dans la lumière des cierges, portant un petit récipient en or, plein de saint chrême, s'approcha successivement des quatre Torvaldslandais et leur dessina sur le front le signe des Prêtres-Rois, le cercle d'éternité.

L'assistance retint son souffle. C'était un honneur insigne qui était accordé à ces hommes, afin qu'ils puissent eux-mêmes, sur la plate-forme de lances croisées, porter le corps d'Ivar Forkbeard, pénitent mort, sur la plus haute marche de l'autel. C'était le saint chrême de la permission temporaire qui, dans l'enseignement des Initiés, permet à ceux qui ne sont pas consacrés au service des Prêtres-Rois de pénétrer dans le sanctuaire. Dans un sens, c'est un sacrement, bien qu'inférieur et ne bénéficiant que d'une efficacité temporaire. Il a été utilisé, à l'origine, dans les sanctuaires isolés, pour permettre aux autorités civiles d'y entrer et de massacrer les fugitifs qui se réfugiaient près des autels. Il sert également aux artistes et aux ouvriers, dont les compétences sont parfois utilisées à la décoration du temple, pour la plus grande gloire des Prêtres-Rois.

Le corps d'Ivar Forkbeard ne fut pas consacré avant de franchir la porte de la balustrade.

Il n'est pas nécessaire de consacrer les morts pour faire entrer dans le sanctuaire. Seuls les vivants, dit-on, peuvent profaner le sacré.

Les quatre Torvaldslandais gravirent les marches de l'autel, portant toujours le corps d'Ivar Forkbeard sur les lances croisées. Puis ils le posèrent doucement sur la dernière marche de l'autel.

Les quatre hommes reculèrent, deux de chaque côté, baissant la tête. Le Grand Initié psalmodia une prière complexe en goréen antique, à laquelle, à intervalles réguliers, répondirent les Initiés qui se tenaient derrière la balustrade, ainsi que les douze, tenant toujours des cierges, qui avaient accompagné le corps dans les rues de Kassau, entre les bâtiments de bois, jusqu'au temple. Quand le Grand Initié eut terminé sa prière, les autres se

mirent à chanter un hymne solennel, tandis que, devant l'autel, le Grand Initié préparait, parlant et faisant des gestes, la graisse des Prêtres-Rois dont seraient enduits les os d'Ivar Forkbeard.

À l'avant du temple, derrière la balustrade et même près des portes du temple, se tenaient les hommes de Forkbeard. Il s'agissait presque exclusivement de géants, d'individus puissants, insensibles au froid, accoutumés à la guerre et au maniement des rames, élevés dans les fermes isolées de la côte abrupte, rendus forts et durs par le travail, la viande et les céréales. Ces hommes, dès l'enfance, au cours de jeux violents, apprennent à courir, bondir, nager, projeter la lance, manier l'épée et la hache, affronter l'acier, même ensanglantés, sans reculer. Ces hommes étaient sans doute les plus durs car seuls les plus puissants, les plus rapides, les plus intelligents pouvaient gagner un banc dans le navire d'un capitaine, et celui qui les commandait devait être le plus puissant et le plus intelligent car, dans le cas contraire, les hommes du Torvaldsland ne lui auraient pas obéi, et cet homme était Ivar Forkbeard.

Mais Ivar Forkbeard était venu, mort à défaut de vivant, au temple des Prêtres-Rois, trahissant les dieux antiques, pour que ses os soient oints de la graisse des Prêtres-Rois. Il ne ferait plus, au-dessus de sa bière, le poing fermé, le signe du marteau.

Je remarquai particulièrement un homme du Torvaldsland. D'une stature incroyable, il devait bien mesurer deux mètres cinquante de haut, et était aussi large qu'un bosk. Ses cheveux étaient broussailleux. Sa peau semblait grisâtre. Il avait le regard vide et fixe, les lèvres entrouvertes. Il me parut plongé dans une sorte de stupeur, ne voyant et n'entendant rien.

Le Grand Initié se tourna vers la congrégation. Il tenait, dans les mains, la petite boîte ronde et dorée qui contenait la graisse des Prêtres-Rois. À ses pieds, gisait le corps de Forkbeard.

Les spectateurs se crispèrent, respirant à peine, levant la tête, attentifs, et regardèrent le Grand Initié de Kassau. Je vis la jeune femme blonde, aux chaussures noires, se dresser sur la pointe des pieds et regarder par-dessus l'épaule de la femme qui se trouvait devant elle. Sur l'estrade, les gens importants, et leurs familles, regardaient le Grand Initié et, parmi eux, tendant le cou, regardant par-dessus l'épaule de son père, il y avait la grande jeune femme blonde vêtue de velours noir et d'argent.

« Gloire aux Prêtres-Rois ! » cria le Grand Initié.

« Gloire aux Prêtres-Rois ! » répondirent les Initiés.

C'est à ce moment-là, et à ce moment-là seulement, que je décelai, sur le visage du Grand Initié de Kassau, un bref sourire de triomphe.

Il se baissa, posant un genou par terre, la petite boîte contenant la graisse des Prêtres-Rois dans la main gauche, et écarta de la main droite le long drap blanc qui couvrait le corps d'Ivar Forkbeard.

Manifestement, le Grand Initié de Kassau fut le premier à comprendre. Il parut paralysé. Les yeux de Forkbeard s'ouvrirent et Ivar Forkbeard lui adressa un sourire ironique.

Avec un rugissement joyeux, rejetant le suaire, provoquant l'horreur du Grand Initié et des autres Initiés, et celle de la congrégation, Ivar Forkbeard, qui mesurait près de deux mètres dix, se leva d'un bond, serrant dans la main droite la grande hache à lame unique et courbe, en acier trempé.

« Gloire à Odin ! » cria-t-il.

Puis, avec sa hache, d'un seul coup, maculant les feuilles d'or de sang, il décapita le Grand Initié de Kassau puis bondit, botté, sur l'autel du temple.

Il rejeta la tête en arrière et rit à pleins poumons, la hache ensanglantée à la main.

J'entendis le claquement des poutres des deux portes, que l'on posait dans leurs logements, enfermant les gens à l'intérieur. Les hommes du Torvaldsland se débarrassèrent de leurs capes et je découvris leurs grosses haches, qu'ils tenaient à deux mains. Soudain, je vis celui qui était incroyablement grand revenir à la vie, le regard fou, hurlant, les veines saillant sur son front, l'écume à la bouche, frapper autour de lui, presque aveuglément, avec sa grande hache.

Ivar Forkbeard était debout sur l'autel.

« Les hommes du Torvaldsland, » cria-t-il, « sont parmi vous ! »

JE FAIS LA CONNAISSANCE D'IVAR FORKBEARD ET EMBARQUE SUR SON NAVIRE

LES hurlements me déchiraient les oreilles.

Je fus presque jeté à terre par les corps hurlants qui me bousculèrent.

Je m'efforçai de voir à travers les nuages d'encens qui stagnaient à l'intérieur du temple.

Je sentis l'odeur du sang.

Une femme cria.

Les gens, marchands riches et pauvres pêcheurs ou portefaix, coururent vers les grandes portes, où les haches les taillèrent en pièces. Ils regagnèrent le centre du temple, serrés les uns contre les autres. Les haches taillèrent dans la masse. J'entendis des cris. J'entendis les cris de guerre rauques du Torvaldsland. J'entendis qu'on arrachait les feuilles d'or qui recouvraient les piliers carrés du temple. L'intérieur du temple était parsemé d'initiés morts, dont beaucoup étaient coupés en morceaux. D'autres, serrés les uns contre les autres, étaient à genoux le long des murs. Les quatre jeunes chanteurs étaient serrés les uns contre les autres et pleuraient comme des filles. Debout sur le grand autel, Ivar Forkbeard dirigeait ses hommes.

« Vite ! » criait-il. « Prenez tout ce que vous pouvez ! »

« À genoux sous la hache ! » cria un bourgeois de Kassau, vêtu de satin noir et portant une chaîne en argent au cou. Je supposai qu'il s'agissait de l'Administrateur de la ville.

Les gens obéirent, s'agenouillant sur la terre battue du temple, la tête baissée.

Je vis deux hommes du Torvaldsland remplir leur cape avec la vaisselle et les récipients en or du sanctuaire, les jetant dans la fourrure comme s'il s'agissait d'objets sans valeur.

Un pêcheur se réfugia près de moi. Un homme du Torvaldsland leva sa hache pour le frapper. Je saisis la hache au moment où elle s'abattait et l'immobilisai. Le guerrier du Torvaldsland me dévisagea, stupéfait. Il écarquilla les yeux. Sur sa gorge, il y avait la pointe d'une épée de Port Kar.

Il est interdit d'introduire des armes dans le temple des Prêtres-Rois mais Kamchak, un Tuchuk, m'avait appris, il y avait bien longtemps, à l'occasion d'un banquet organisé à Turia, qu'il est préférable d'être armé dans les endroits où il est interdit d'emporter des armes.

« À genoux sous la hache, » dis-je au pêcheur.

Il obéit.

Je lâchai la hache de l'homme du Torvaldsland et écartai ma lame de sa gorge.

« Ne le tue pas, » lui dis-je.

Il abaissa sa hache et recula, me dévisageant avec stupéfaction et méfiance.

« Rassemblez le butin ! » cria Forkbeard. « Est-ce que vous attendez que le Sa-Tarna soit mûr ? »

L'homme s'éloigna et entreprit d'arracher les feuilles d'or fixées au mur.

Je vis, à cinq mètres de moi, hurlant, le géant incroyablement puissant, frappant les gens à genoux, qui hurlaient aussi, mais de terreur, en larmes, et tentaient de s'éloigner. La grande lame s'abattait et coupait, se relevait et s'abattait à nouveau. Je vis les muscles puissants de ses bras, gonflés et noueux. Il avait l'écume aux lèvres. Il y avait un cadavre à demi fendu en deux.

« Rollo ! » cria Forkbeard. « La bataille est terminée ! »

Le géant au visage grisâtre et à la chevelure broussailleuse s'immobilisa soudain, figé, la grande lame courbe levée au-dessus d'un homme en larmes. Il redressa lentement la tête et, tout aussi lentement, se tourna vers l'autel.

« La bataille est terminée ! » répéta Forkbeard.

Deux hommes du Torvaldsland prirent alors le géant par les bras, abaissèrent sa hache et, doucement, l'éloignèrent des gens. Il se retourna, les regarda, et ils reculèrent, terrifiés. Mais il ne parut pas les reconnaître. Il semblait qu'il ne les eût jamais vus et eût affaire à eux. Son regard redevint vide. Il leur tourna le dos et gagna lentement, sa hache sur l'épaule, une des portes du temple.

« Que ceux qui veulent vivre, » cria Forkbeard, « se mettent à plat ventre ! »

Les occupants du temple, dont beaucoup étaient couverts du sang de leurs voisins, et quelques-uns gravement blessés, se jetèrent en tremblant, hommes, femmes et enfants, à plat ventre. Ils se couchèrent parmi leurs morts.

Je ne me couchai pas. J'avais appartenu à la Caste des Guerriers.

Je restai debout.

Les hommes du Torvaldsland se tournèrent vers moi.

« Pourquoi ne te couches-tu pas sous la hache, Étranger ? » cria Forkbeard.

— « Je ne suis pas fatigué, » répliquai-je.

Forkbeard rit.

— « C'est une bonne raison, » dit-il. « Es-tu du Torvaldsland ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Appartiens-tu à la Caste des Guerriers ? » demanda Forkbeard.

— « Peut-être, autrefois, » répondis-je.

— « Nous allons voir, » commenta Forkbeard. Puis, se tournant vers un de ses hommes, il reprit : « Donne-moi une lance. » Une des lances de la plateforme qui lui avait permis d'entrer dans Kassau et dans le temple, lui fut tendue.

Soudain, derrière moi, j'entendis le cri de guerre du Torvaldsland.

Je pivotai sur moi-même et tombai en garde, estimant en un éclair la distance qui me séparait de l'homme, puis pivotai à nouveau pour écarter de mon corps, avant qu'elle ait pu le pénétrer, la lance projetée par Ivar Forkbeard. Il faut la frapper avec l'avant-bras, juste derrière la pointe. La lance fila et heurta le mur du temple, quinze mètres plus loin. Au même instant, j'avais à nouveau pivoté et m'étais remis en garde, face à l'homme armé d'une hache. Il s'immobilisa et regarda Ivar Forkbeard. Je me tournai également vers lui.

Il sourit.

« Oui, » estima-t-il, « autrefois, tu as peut-être appartenu à la Caste des Guerriers. »

Je regardai l'homme qui se tenait derrière moi, puis les autres. Ils levèrent leur hache dans la main droite. C'était le salut du Torvaldsland. J'entendis leurs acclamations.

« Il reste debout ! » déclara Ivar Forkbeard.

Je rengainai mon épée.

« Vite ! » cria Forkbeard à ses hommes. « Vite ! Les habitants de la ville vont se rassembler ! »

Rapidement, arrachant les tentures des murs, déclouant les feuilles d'or, détachant les lampes suspendues aux chaînes, emplissant leurs capes de tasses et de plats, les hommes du Torvaldsland dépouillèrent le temple de tout ce qu'ils pouvaient prendre, emporter. Ivar Forkbeard sauta de l'autel et, furieux, entreprit de jeter les récipients d'huiles consacrées contre les murs qui se dressaient derrière le sanctuaire. Puis il prit un chandelier et le lança contre le mur. Le feu embrasa rapidement les poutres.

Forkbeard bondit alors par-dessus la balustrade du sanctuaire et marcha parmi les gens couchés à plat ventre, tandis que le feu qui embrasait le mur orienté vers les Sardar illuminait l'intérieur du temple.

Il se penchait de temps en temps pour arracher la bourse d'un riche bourgeois. Il prit celle de l'homme vêtu de satin noir, et le dépouilla également de sa chaîne en argent, qu'il passa autour de son propre cou.

Puis, avec le manche de sa hache, il traça un cercle de cinq ou six mètres de diamètre sur la terre battue du sol.

C'était le cercle des captives.

« Les femmes ! » cria-t-il, montrant le mur opposé aux portes avec sa grande hache, « Vite ! Contre le mur ! Debout le dos au mur ! »

Terrifiées, en larmes, tandis que les hommes grognaient, les femmes gagnèrent le mur. Je vis, debout, terrifiées, le dos au mur, la jeune femme blonde à la tunique et la jupe rouges, aux cheveux attachés par un bandeau de laine rouge tissée de fils d'or ; ainsi que la grande jeune femme sculpturale, vêtue de velours noir, avec des bandes argentées croisées sur la poitrine et attachées à la taille, auxquelles était suspendue une bourse. Ivar Forkbeard, à la lumière du mur en flammes, examina les femmes alignées. Il prit les bijoux, bracelets, colliers et bagues, de quelques-unes. Il prit les bourses suspendues à la ceinture de quelques autres. Il arracha la bourse de la grande jeune femme blonde, ainsi que les bandes argentées qui ornaient sa robe de velours noir. Elle se tassa contre le mur. Elle avait une grosse poitrine. Les hommes du Torvaldsland aiment ce type de femme. Les bijoux et les pièces qu'il prenait, il les jetait dans un grand bol à sacrifice, tenu par un de ses hommes. De temps en temps, il ordonnait à une femme de regagner rapidement sa place et de s'allonger sous la hache. Reconnaisantes, elles partaient en courant.

Cela laissa dix-neuf jeunes femmes contre le mur. J'admirai le goût de Forkbeard. Elles étaient magnifiques. J'aurais choisi les mêmes.

Parmi elles, bien entendu, il y avait la mince jeune femme blonde vêtue d'une tunique et d'une jupe rouges, ainsi que l'autre jeune femme blonde dont la robe de velours noir, déchirée, était à présent dépouillée de ses bandes argentées, de ses broches et de sa bourse.

Il arracha le bandeau de laine rouge qui retenait la chevelure de la jeune femme mince et blonde. Ses cheveux, libérés, tombèrent jusqu'au creux de ses reins. Ensuite, il arracha le peigne et les rubans qui retenaient la coiffure complexe de l'autre jeune femme blonde, celle qui était vêtue de velours noir. Ses cheveux étaient plus longs que ceux de sa compagne.

Les dix-neuf femmes le regardaient, terrifiées, les yeux dilatés, le côté gauche du visage éclairé par les flammes du mur en feu.

« Entrez dans le cercle des captives ! » ordonna Ivar Forkbeard, montrant le cercle qu'il avait tracé dans la poussière.

Les femmes poussèrent des cris de désespoir. Entrer dans le cercle, lorsqu'on est une femme, selon les lois du Torvaldsland, c'est reconnaître qu'on est captive. Naturellement, il n'est pas nécessaire que la femme y entre volontairement. On peut la jeter à l'intérieur, nue et attachée. Quelle que soit la manière dont elle entre dans le cercle, volontairement ou sous

la contrainte, libre ou attachée, elle en sort, conformément aux lois du Torvaldsland, captive.

Dix-sept femmes, en larmes, coururent dans le cercle et se serrèrent les unes contre les autres.

Deux ne le firent pas : la jeune femme blonde et mince, ainsi que celle qui portait une robe de velours noir.

« Je m'appelle Aelgifu, » dit cette dernière. « Je suis la fille de Gurt de Kassau, Administrateur de la ville. On paiera une rançon en échange de moi. »

— « C'est vrai ! » cria un homme, le bourgeois en satin noir, à qui Forkbeard avait arraché la chaîne symbolisant sa charge.

— « Cent pièces d'or, » dit Forkbeard, les yeux fixés sur la femme.

Elle se crispa.

— « Oui, » s'écria l'homme. « Oui ! »

— « Dans cinq nuits, » reprit Ivar Forkbeard, « sur le Rocher d'Einar, près de la stèle gravée de la Marque de Torvald. »

J'avais entendu parler de cette stèle. Nombreux sont ceux qui estiment qu'elle marque la frontière entre le Torvaldsland et le Sud. Toutefois, de nombreux habitants du Torvaldsland considèrent que cette frontière se trouve nettement au sud de la Marque de Torvald. En fait, quelques Torvaldslandais considèrent que leur pays se trouve partout où leurs navires accostent du fait qu'ils emportent leur pays, et leur acier, avec eux.

— « Oui ! » dit l'homme. « J'apporterai l'argent à cet endroit. »

— « Va près du cercle des captives ! » ordonna Ivar Forkbeard à la jeune femme, « mais n'y entre pas. »

— « Oui, » répondit-elle, allant rapidement s'arrêter à côté du cercle.

« Le mur du temple ne tiendra pas encore longtemps, » fit remarquer un des hommes de Forkbeard.

Forkbeard se tourna alors vers la mince jeune femme blonde, dont les cheveux étaient à présent défaits puisque son bandeau lui avait été arraché, portant une tunique et une jupe rouges, ainsi que des chaussures noires. Elle soutint son regard avec audace.

« Mon père est plus pauvre que celui d'Aelgifu, » dit-elle. « mais, pour moi aussi, il y aura une rançon. »

Il la regarda avec un sourire ironique.

— « Tu es trop jolie pour faire l'objet d'une rançon, » dit-il.

Elle le regarda, horrifiée. Dans la foule, un homme et une femme poussèrent des gémissements désespérés.

« Entre dans le cercle ! » ordonna Ivar Forkbeard à la jeune femme.

Elle leva fièrement la tête.

— « Non, » dit-elle. « Je suis libre. Je ne consentirai jamais à la captivité. Je préfère mourir ! »

— « Très bien, » dit Forkbeard en riant. « À genoux ! »

Stupéfaite, elle obéit, incertaine.

« Baisse la tête, » reprit-il, « et écarte tes cheveux, de façon à dégager la nuque. »

Elle obéit.

Il leva la grande hache.

Soudain, elle cria et posa la tête sur sa botte. Elle lui tenait la cheville.

— « Aie pitié d'une captive ! » sanglota-t-elle.

Ivar Forkbeard rit, se pencha, lui prit le bras et la fit lever, son poing énorme entourant complètement le bras et le tissu rouge de sa tunique, et la jeta dans le cercle.

« Le mur va tomber ! » cria un homme.

Je constatai que le feu s'attaquait au toit.

« Captives, » ordonna Ivar Forkbeard, « déshabillez-vous ! »

En gémissant, les femmes quittèrent leurs vêtements. Je me rendis compte que la mince jeune femme blonde, qui pleurait, était incroyablement belle. Ses jambes, son ventre, ses seins étaient merveilleux. Et son visage était également beau, sensuel et intelligent. Je fus jaloux de la prise de Forkbeard.

« Enchaînez-les ! » ordonna Ivar Forkbeard.

« Les habitants se rassemblent ! » annonça un homme qui se tenait près de la porte.

Deux hommes du Torvaldsland portaient, de l'épaule gauche à la hanche droite, afin que les mouvements de leur bras droit ne soient pas entravés, des chaînes constituées de menottes d'esclave ; les anneaux étaient passés les uns dans les autres, les paires de menottes formant ainsi un cercle. Ils posèrent les chaînes de menottes puis, une par une, dégagèrent les paires, les refermant sur les petits poignets, tirés dans le dos, des captives. Ces menottes étaient du type utilisé dans le Nord. Elles sont moins ouvragées et plus grossières que celles que l'on peut se procurer au Sud. Mais elles jouent leur rôle. Elles sont constituées de bandes courbes, articulées, de fer noir, d'environ deux centimètres de large sur un demi-centimètre d'épaisseur. Sur une des deux pièces courbes constituant le bracelet, un anneau est soudé ; les deux anneaux soudés sont reliés par un unique maillon d'environ trois centimètres de long. Quelques filles poussèrent des cris de douleur lorsque les bracelets, en se refermant, les coupèrent.

Les poignets de la jeune femme mince furent tirés dans le dos et les menottes furent refermées sur eux. Elle grimaça. Il s'agissait de menottes grossières, rugueuses, mais elles l'immobiliseraient aussi bien que leurs contreparties ciselées du Sud.

Ivar Forkbeard se tourna vers Aelgifu.

« Mettez-lui également les menottes, » dit-il. On lui mit les menottes.

Le feu avait à présent envahi une part importante du toit, puis s'était attaqué au mur contre lequel les femmes avaient été alignées, près de la balustrade.

Il était de plus en plus difficile de respirer, dans le temple.

« Attachez les femmes les unes aux autres par le cou ! » ordonna Forkbeard.

Avec une longue lanière de cuir, les femmes furent attachées les unes aux autres par le cou.

Aelgifu, habillée, conduisait la Chaîne. Elle était libre. Les autres n'étaient que des captives.

On retira les poutres qui fermaient les portes, mais on n'ouvrit pas les portes.

Les Torvaldslandais soulevèrent péniblement leurs fardeaux. L'or n'est pas léger.

« Utilisez les captives ! » lança Forkbeard, furieux. Rapidement, au cou des captives, furent suspendus des tasses, des chandeliers et des sacs, improvisés à l'aide des capes, de vaisselle. Bientôt, elles furent également lourdement chargées. Plusieurs d'entre elles trébuchaient sous le poids des richesses qu'elles portaient.

« Dans le Nord, mes jolies, » affirma Ivar, « les fardeaux que vous porterez seront plus prosaïques : fagots pour les feux, seaux d'eau pour la salle et seaux de fumier pour les champs. »

Elles le regardèrent, horrifiées, comprenant alors quelle serait la nature de leur existence.

La nuit, naturellement, elles serviraient les festins de leurs maîtres, portant et emplissant les grandes cornes, puis les ravissant par la douceur de leur corps, sur les fourrures.

« Nous sommes prêts à partir, » rendit compte un homme.

« Tu ne pourras jamais nous conduire jusqu'au navire, » dit la jeune femme blonde et mince.

— « Silence, Captive ! » ordonna Ivar Forkbeard.

— « Ma captivité ne durera pas longtemps, » précisa-t-elle en riant.

— « Nous verrons, » répliqua Ivar Forkbeard sur le même ton.

Puis il courut, passant presque dans les flammes, vers le grand autel du temple de Kassau. En un seul bond, il en atteignit le sommet. Avec la botte et l'épaule, il ébranla le grand cercle d'or qui le surmontait, lequel se balança d'avant en arrière, puis tomba de l'autel, heurta les marches et se brisa.

Ce n'était qu'un cercle de terre cuite enduit d'or.

Les habitants de Kassau, massés dans le temple, poussèrent des cris de stupeur.

Ils croyaient que le cercle était en or massif.

Debout parmi les restes brisés du cercle, Ivar Forkbeard cria, levant sa hache dans la main gauche :

« Gloire à Odin ! »

Puis, jetant sa hache sur l'épaule gauche, sans la lâcher, il se tourna vers les Sardar et leva le poing serré. Ce n'était pas seulement un geste de défi adressé aux Prêtres-Rois, mais c'était aussi le poing, le signe du marteau. C'était le signe de Thor.

« Nous ne pouvons plus rien emporter ! » cria un de ses hommes.

— « Il n'y a plus rien ! » s'écria Ivar en riant.

— « Le cercle ? » cria un autre.

— « Laissons-le, afin que tout le monde puisse voir, » répondit Ivar en riant, « que ce n'est que de l'or sur un cercle de terre cuite ! »

Il se tourna vers moi.

— « Je veux aller au Torvaldsland, » dis-je. « Je chasse les animaux. »

— « Les Kurii ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu es fou, » commenta-t-il.

— « Probablement moins qu'Ivar Forkbeard, » répliquai-je.

— « Mon serpent, » souligna-t-il, « n'est pas un navire de transport de passagers. »

— « Je joue au Kaissa, » précisai-je.

— « Le voyage sera long, » dit-il.

— « Je suis bon Joueur, » assurai-je. « Je te battrai, sauf si tu es très fort. »

Nous entendîmes des hurlements, dehors. Une des poutres du toit craqua. Le rugissement des flammes semblait assourdissant.

« Nous mourrons dans le temple si nous ne fuyons pas rapidement ! » lança un des hommes de Forkbeard. De tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur, je crois que seuls Forkbeard, moi et le géant incroyablement puissant, qui avait succombé à la frénésie du massacre, ne semblaient pas inquiets. Lui ne paraissait même pas voir les flammes. Il avait, sur les épaules, un lourd sac plein de vaisselle, que les autres lui avaient donné afin qu'il le portât.

— « Moi aussi, je suis bon Joueur, » me prévint Ivar Forkbeard. « Es-tu vraiment fort ? »

— « Je suis fort, » répondis-je. « Naturellement, je ne peux pas savoir si je suis aussi fort que toi avant d'avoir joué. »

— « Exact, » reconnut Forkbeard.

— « Puis-je prendre place à bord de ton navire ? » demandai-je.

— « Tu le peux, » acquiesça-t-il.

Puis il se tourna vers un de ses hommes.

« Ne te sépare pas du récipient contenant les pièces offertes par les pauvres au temple de Kassau, » recommanda-t-il. Ces pièces avaient été rassemblées dans un grand récipient.

— « Oui, Capitaine, » dit l'homme.

Le mur du fond du temple était à présent en flammes. Une autre poutre du plafond craqua.

L'air était chargé d'étincelles. Elles me piquaient le visage. Les captives, dont le corps y était exposé du fait qu'elles étaient nues, criaient de douleur.

« Ouvrez l'autre porte ! » cria Ivar Forkbeard. Deux de ses hommes ouvrirent l'autre porte du temple. Frénétiquement, en désordre, les citoyens de Kassau qui étaient à plat ventre, en larmes, dans la poussière, sous le toit en flammes, se levèrent d'un bond et se précipitèrent vers la porte.

Ivar les laissa sortir du temple.

« Ils sortent ! » cria quelqu'un, dehors. Nous entendîmes des pas précipités en direction de la porte, les tintements de chaînes, de fléaux, de râteaux.

« À présent, partons ! » lança Ivar Forkbeard.

« Tu ne pourras jamais nous conduire jusqu'au navire, » répéta la jeune femme mince.

— « Vous allez vous hâtez, mes belles petites captives, et toi aussi, ma beauté à la jolie poitrine, » dit Ivar, montrant Aelgifu, vêtue de velours noir, « sinon on vous coupera la tête pour alléger la Chaîne. »

« Ouvrez la porte ! » reprit-il.

La porte fut ouverte.

« Au navire ! » cria-t-il. « Vite, mes jolies ! » ajouta-t-il, donnant une claque puissante à la jeune femme mince et blonde, puis aux autres. Ses hommes, encadrant les femmes, se dirigèrent vers la porte.

« Ils sortent ici ! » cria un homme, dans la foule des pauvres, un paysan qui, se retournant, nous aperçut. Mais beaucoup de personnes serraient parents et amis dans leurs bras, tandis qu'ils sortaient par l'autre porte. Rapidement, descendant la rue conduisant du temple aux quais, marchant vite, mais sans courir, avancèrent Ivar Forkbeard et ses hommes, ainsi que leur butin, en femmes et en or. Les paysans, pêcheurs et autres habitants de la ville, qui n'avaient pas trouvé de place dans le temple, pivotèrent sur eux-mêmes. Plusieurs d'entre eux nous suivirent, brandissant des fléaux et des faux. D'autres avaient des chaînes et des pioches.

Ils n'avaient pas de chef.

Comme des loups, hurlant et criant, levant le poing, ils nous poursuivirent tandis que nous nous dirigions vers les quais. Puis une pierre tomba parmi nous, et une autre.

Personne ne tenait à affronter les haches des Torvaldslandais.

« Sauvez-nous ! » cria la jeune femme mince et blonde. « Vous êtes des hommes ! Sauvez-nous ! »

Sous l'effet de ses cris, de nombreux hommes reprirent courage et approchèrent, mais les moulinets des grandes haches les maintinrent à distance.

« Rassemblez-vous ! » entendîmes-nous. « Chargez ! » Gurt, vêtu de satin noir, les ralliait.

Il leur manquait un chef. À présent, ils en avaient un.

Ivar Forkbeard prit alors Aelgifu par les cheveux et la tourna de manière que nos poursuivants pussent la voir.

« Arrêtez ! » leur cria Gurt.

Le tranchant de la lame de la grande hache était sur la gorge d'Aelgifu ; et sa tête était tirée en arrière. Forkbeard, la main gauche dans ses cheveux, la main droite juste sous la lame de la hache, ricana.

« Arrêtez, » gémit Gurt, brisé. « Ne les attaquez pas ! Laissez-les partir ! »

Ivar Forkbeard lâcha Aelgifu et la poussa rudement devant lui.

« Vite ! » cria Ivar Forkbeard à ses hommes. « Vite, femmes à la peau douce ! » ajouta-t-il à l'intention des captives enchaînées et lourdement chargées.

Derrière nous, le toit du temple s'effondra dans un grondement. Je me retournai. Une épaisse fumée cachait le ciel.

À une centaine de mètres des quais, nous vîmes une foule d'hommes en colère, environ deux cents, qui nous barraient la route. Ils avaient des gaffes, des harpons et même des bâtons pointus. Quelques-uns d'entre eux avaient des crochets, des ciseaux à bois et des barres de fer.

« Tu vois, » s'écria la jeune femme blonde, ravie, « ma captivité n'aura pas été longue ! »

— « Citoyens de Kassau ! » cria Ivar Forkbeard avec enthousiasme. « Recevez le salut d'Ivar Forkbeard ! »

Les hommes le regardèrent, crispés, tassés sur eux-mêmes, les armes levées, furieux.

Forkbeard, souriant, suspendit sa hache sur son épaule gauche, la glissant dans la large boucle de cuir qui permet de la transporter, la lame se trouvant alors derrière sa tête et légèrement sur la gauche. Cette boucle est fixée à une large ceinture de cuir qui va de l'épaule gauche à la hanche droite, où elle est fixée par un crochet, ce qui lui évite de tourner sous le poids de la hache, dans un anneau du ceinturon. Tous les Torvaldslandais, incidemment, même lorsqu'ils ne sont pas armés, portent un poignard à la ceinture. L'épée, lorsqu'ils en ont une, ce qui est souvent le cas, est souvent fixée à sa propre ceinture, suspendue à l'épaule gauche, ce qui est généralement l'habitude sur Gor. Il est naturellement possible de la suspendre, par les lanières du fourreau, au ceinturon qui, étant large, peut généralement en supporter le poids. Le ceinturon porte probablement ce nom pour le distinguer de la ceinture de la hache, ou de celle de l'épée et peut-être aussi parce qu'on le porte pratiquement toujours. On peut, naturellement, y suspendre une bourse et d'autres objets. Les vêtements goréens sont généralement dépourvus de poches. On dit que le ceinturon sert parfois à fouetter les captives, c'est pourquoi on l'appelle également la ceinture-mâitre. Cette origine semble douteuse. Toutefois il est vrai, les questions d'origine mises à part, qu'il sert souvent à mater les captives.

Ivar Forkbeard tendit les mains et prit à un de ses hommes le récipient contenant les pièces, offrandes pitoyables des pauvres au temple de Kassau.

Puis, souriant, il jeta des poignées de pièces à droite et à gauche.

Crispés, les hommes le regardèrent. Une de ces pièces, bien qu'ayant peu de valeur, représentait une journée de travail sur les quais de Kassau.

D'autres poignées de pièces atterrirent dans la rue, près des hommes.

« Combattez ! » hurla la jeune femme blonde. « Combattez ! »

Un homme, soudain, se baissa et ramassa une pièce.

Puis, dans un grand geste circulaire, Ivar Forkbeard vida le récipient, faisant tomber un déluge de pièces de cuivre et de fer sur les hommes.

Deux autres hommes se baissèrent pour en ramasser.

« Combattez ! » hurla la jeune femme blonde. « Combattez ! »

Le premier homme, fouillant la poussière, ramassa une autre pièce, puis une autre.

Puis le deuxième et le troisième homme ramassèrent chacun une autre pièce.

Puis les autres, à la torture, incapables de résister plus longtemps, s'éparpillèrent, laissant tomber leurs armes, et se jetèrent à genoux, ramassant des pièces.

« Lâches ! Sleens ! » sanglota la jeune femme blonde. Puis elle poussa un cri de douleur et de désespoir, à demi étranglée par la lanière de cuir qui lui entourait le cou, quand elle fut poussée, enchaînée et chargée, parmi les ouvriers de Kassau.

Nous passâmes au milieu des ouvriers occupés à ramasser les pièces et découvrîmes devant nous le quai et le serpent, mince et rapide, d'Ivar Forkbeard. Dix hommes gardaient le navire. Huit d'entre eux avaient des arcs, une flèche encochée ; personne n'avait osé approcher ; l'arc court du nord de Gor, avec ses courtes flèches à pointe lourde, n'a ni la portée ni la puissance du grand arc du sud, dont se servent à présent, également, les Rentiers du delta mais, à moins de cent cinquante mètres, il peut causer des dégâts considérables. En outre, il est beaucoup plus maniable, dans un espace réduit, que le grand arc, faisant un peu penser à l'arc tuchuk, constitué de plaques de corne de bosk, sur ce plan. Il est plus adapté au combat sur un navire que ne le serait le grand arc. En outre, il permet aisément de tirer par le trou ordinairement réservé à la rame. Les deux autres hommes, armés de poignards, se tenaient prêts à couper les amarres.

Les hommes d'Ivar Forkbeard lancèrent leurs capes pleines de butin dans le navire.

Ivar Forkbeard regarda derrière lui.

Nous entendîmes, au loin, un grondement étouffé. Un mur du temple s'était effondré. Puis, quelques instants plus tard, nous entendîmes la chute d'un autre mur.

De gros nuages de fumée noire et incandescente montèrent dans le ciel de Kassau.

« Je vais chercher mes affaires, » dis-je, « et je reviens. »

— « Ne sois pas trop long, » suggéra Ivar Forkbeard.

— « Très bien ! » répondis-je.

Je gagnai rapidement la cour d'une taverne proche des docks. Je dessellai et libérai le tarn qui m'avait permis de gagner le Nord.

« Vole ! » lui ordonnai-je.

Il battit des ailes et s'éleva dans le ciel enfumé de Kassau. Je le vis prendre la direction du sud-est. Je souris. Je savais que les Montagnes de Thentis se trouvaient dans cette direction. Les ancêtres de l'oiseau avaient habité ces montagnes. Je pensai aux toiles d'araignées et aux tortues gagnant la mer. *Comme le sang des animaux est étrange et fantastique*, me dis-je, puis je me rendis compte que j'étais également un animal et me demandai quelle était la nature de mes instincts.

Je jetai un disque d'or au tarn par terre, pour payer mon logement à Kassau et la nourriture de l'oiseau.

Je laisserais la selle.

Mais je pris les fontes, qui contenaient des objets personnels, et de l'or, ainsi que mon sac de couchage en fourrure doublée de cuir de bosk. Je pris également, dans son étui étanche, le grand arc et ses quarante flèches, longues et courtes.

Je me tournai dans la direction prise par le tarn. Il avait déjà disparu dans le ciel plein de fumée de Kassau.

Néanmoins, je ne regrettais pas son départ.

J'avais trouvé un meilleur moyen de gagner le Torvaldsland.

Je pivotai sur moi-même et regagnai le quai en courant.

Huit arcs furent pointés sur moi ; huit flèches étaient prêtes à être décochées, sur les cordes tendues.

« Ne tirez pas ! » cria Forkbeard à ses archers. Il sourit. « Il joue au Kaissa. »

Je jetai mes affaires dans le navire et, l'arc à la main, bondis dans le serpent.

« Larguez les amarres ! » lança Ivar Forkbeard.

Les deux cordes furent détachées. On ne les coupa pas. Les archers prirent place sur les bancs avec leurs compagnons.

Le serpent s'écarta du quai et, dans le port, se tourna.

La voile à rayures rouges et blanches, claquant au vent, fut descendue.

Entre les bancs, au milieu du navire, parmi les piles de butin, les poignets attachés dans le dos, étaient assises les captives nues et Aelgifu, vêtue de sa robe de velours noir, déchirée. Elles étaient toujours attachées les unes aux autres par le cou. Leurs chevilles avaient été croisées et attachées avec des lanières de cuir. Je remarquai qu'Aelgifu ne portait plus ni ses chaussures ni ses bas de laine ; on les lui avait retirés afin qu'il soit plus facile de lui attacher solidement les chevilles. Aucun Goréen n'attache les chevilles d'une femme par-dessus des chaussures ou des bas. Apparemment Aelgifu, fière et riche, marcherait pieds nus, comme une paysanne ou une captive, par la volonté d'Ivar Forkbeard, jusqu'à ce que sa rançon ait été payée, sur le Rocher d'Einar, cinq jours plus tard, près de la stèle de la Marque de Torvald. Elle seule, bien qu'elle soit pieds nus et poings liés, ne paraissait pas terriblement abattue.

Ivar Forkbeard s'immobilisa près des captives. Il regarda la jeune femme blonde et mince. Elle était attachée par le cou. Elle était assise, les jambes repliées, les chevilles croisées et attachées avec une lanière de cuir. Elle le regarda. Elle tira sur ses menottes ; il y eut un tintement quand le maillon bougea dans les anneaux.

« Apparemment, ma jolie, » dit-il, « ta captivité ne sera pas aussi courte que tu l'espérais. »

Elle baissa la tête.

« Il n'y a pas d'évasion possible, » déclara-t-il.

Elle sanglota.

Les rameurs du Torvaldsland se mirent à chanter.

Ivar Forkbeard se baissa, ramassa les chaussures et les bas d'Aelgifu à l'endroit où on les avait jetés quand on les lui avait retirés pour lui attacher les chevilles. Il les lança par-dessus bord.

Puis il me rejoignit à l'arrière. Nous voyions les hommes des docks. Quelques-uns d'entre eux semblaient vouloir se lancer à la poursuite du serpent avec un petit bateau tout juste bon à longer les côtes. Mais ils ne le feraient pas.

C'était inutile.

Les hommes du Torvaldsland chantaient à pleine voix. Les rames, chacune étant manœuvrée par deux hommes, montaient et descendaient. Le timonier pesait sur la grande rame du gouvernail.

Derrière nous, nous voyions la fumée du temple en feu. En outre, le feu semblait avoir pris dans Kassau elle-même, sans doute poussé par le vent.

Puis, les gens qui se trouvaient sur le quai, et même ceux qui s'affairaient autour du petit bateau, reprirent le chemin de la ville. Nous entendîmes le tintement de la barre suspendue à une armature de bois, devant le temple. La ville brûlait. Les habitants de Kassau quittèrent les quais, courant dans les rues, pour s'attaquer à cette nouvelle tâche.

Mais nous, à bord du navire, nous écoutions les pleurs des femmes, captives emmenées au Nord, pour y servir des maîtres sans complaisance.

Il y avait de gros nuages de fumée, au-dessus de Kassau. Nous entendions distinctement, porté par l'eau, le tintement de la barre métallique suspendue devant le temple.

Aux accents du chant des hommes du Torvaldsland, les rames montant et descendant, le

serpent d'Ivar Forkbeard sortit du port de Kassau.

FORKBEARD ET MOI, NOUS REPRENONS NOTRE PARTIE

IVAR Forkbeard, penché sur le bastingage de son serpent, étudia la couleur de l'eau. Puis il tendit le bras, en prit un peu dans la paume de sa main, en évaluant la température.

« Nous sommes à une journée, » dit-il, « du Rocher d'Einar et de la stèle de la Marque de Torvald. »

— « Comment le sais-tu ? » demandai-je.

Nous n'avions pas vu la terre depuis deux jours et, pendant la nuit précédente, bien que la surface de toile ait été réduite, nous avons dérivé, poussés vers l'est par des vents puissants.

— « Il y a du plancton ici, » répondit Ivar, « celui des bancs qui se trouvent au sud du Rocher d'Einar, et la température de l'eau m'indique que nous sommes à présent dans le Courant de Torvald, qui vient de l'est jusqu'à la côte, puis monte en direction du Nord. »

Le Courant de Torvald est un large fleuve, de plusieurs pasangs de large, dont la température est supérieure à celle des eaux de la région. Sans lui, la majeure partie du Torvaldsland, pays pourtant désolé, ne serait qu'étendues gelées. Le Torvaldsland est un pays cruel, rude et rocheux. On y trouve nombre de falaises, criques et montagnes. La couche de terre cultivable est mince et n'existe que par endroits. Les fermes sont, en général, très petites. Les bonnes terres sont rares et coûtent très cher. On ne peut aller d'une ferme à l'autre que par la mer, avec de petits bateaux. Sans le Courant de Torvald, il serait sans doute impossible de faire pousser les céréales nécessaires à la nourriture de la population, aussi peu nombreuse qu'elle fût. De toute manière, il arrive souvent qu'il n'y ait pas assez à manger, surtout dans le nord du Torvaldsland, et la famine n'y est pas inconnue. Lorsque cela se produit, les hommes mangent de l'écorce, des lichens et des algues. Il n'est pas étonnant que les jeunes gens du Torvaldsland se tournent souvent vers la mer, et au-delà, lorsqu'ils veulent chercher fortune. Le Courant de Torvald est considéré par les habitants du Torvaldsland comme un cadeau de Thor à Torvald, héros et fondateur légendaire du pays, en échange d'un anneau d'or.

Ivar Forkbeard alla près du mât. Devant lui était assise Aelgifu. Elle y était enchaînée par le cou. Ses poignets, dans les menottes de fer noir du Nord, étaient à présent attachés devant elle, afin qu'elle puisse se nourrir. Elle avait du sel dans les cheveux. Elle portait toujours sa robe de velours noir, mais elle était maintenant tachée par l'eau de mer et le sel, décolorée, raide et froissée. Elle était pieds nus.

« Demain soir, » dit Ivar Forkbeard, « j'aurai l'argent de ta rançon. »

Elle ne daigna pas lui répondre, et tourna la tête. Comme les captives, elle n'avait mangé que de la bouillie de Sa-Tarna froide et des morceaux de parsit.

Les hommes du Torvaldsland guident parfois leurs navires en fonction de la direction des vagues qui se brisent contre la proue, celles-ci subissant l'influence des vents dominants.

Parfois, ils utilisent l'ombre des plats-bords sur les bancs, en estimant l'angle. Bien entendu, on utilise également le soleil et, de nuit, les étoiles permettent de s'orienter correctement, même en pleine mer.

Leur tradition leur interdit d'utiliser la boussole, contrairement à ce qui se pratique dans le Sud. La boussole goréenne indique toujours la direction des Sardar, domaine des Prêtres-Rois.

Les hommes du Torvaldsland ne l'utilisent pas. Ils n'en ont pas besoin.

Le sextant, néanmoins, dont le fonctionnement repose sur le soleil et les étoiles, ne leur est pas étranger. Toutefois, en général, on ne l'utilise que dans les eaux inconnues.

Les bancs de brume, les points de rendez-vous des baleines, les bancs de glace, en certaines saisons, dans leurs eaux, indiquent aux habitants du Torvaldsland où ils se trouvent ; et ils utilisent ces points de repère aussi naturellement que le paysan une montagne ou le chasseur une rivière.

Les navires torvaldslandais sont rapides. En une journée, une journée goréenne de vingt ahns, ils peuvent parcourir entre deux cents et deux cent cinquante pasangs.

J'examinai le plateau posé devant moi.

Il était installé sur une caisse carrée. C'était un plateau conçu pour jouer en mer, comme le sont fréquemment ceux du Torvaldsland. Au centre de chaque carré, se dressait une petite cheville. Les pièces, naturellement, possèdent un trou dans lequel la cheville s'emboîte. Cela les maintient immobiles malgré les mouvements de la mer. Le plateau comportait cent carrés jaunes et rouges. Le Kaissa du Torvaldsland est semblable à celui du Sud, bien que quelques pièces diffèrent. La pièce la plus importante, par exemple, n'est pas un Ubar mais un Jarl. En outre, il n'y a pas d'Ubara. Elle est remplacée par une pièce qui s'appelle la Femme du Jarl, laquelle est plus puissante que l'Ubara dans le Sud. À la place des Tarniers, il y a deux pièces qui s'appellent les Haches. Le jeu ne comporte pas d'initiés, mais il existe deux pièces correspondantes : les Prêtres de la Stèle. De même, il n'y a pas de Scribes mais des pièces dont les déplacements sont identiques : les Chanteurs. Je me dis qu'Andréas de Tor, un de mes amis qui appartenait à la Caste des Chanteurs, serait sans doute heureux d'apprendre que sa caste était représentée, et honorée, dans le Kaissa du Nord. Le déplacement des Lanciers était identique à celui des Lanciers dans le Sud. Il ne me fallut pas longtemps pour m'adapter au Kaissa du Nord, car il est semblable au Kaissa du Sud. En revanche, pendant cette période d'adaptation, j'avais concédé les deux premières parties à Forkbeard. En fait, il semblait tenir à ce que je me familiarise rapidement et ne se montra avare ni d'explications ni de conseils. De toute évidence, il voulait que je puisse jouer de mon mieux, sans handicap, le plus rapidement possible. J'avais gagné la troisième partie et, ravi, il avait alors renoncé aux explications et aux conseils puis, ensemble, le plateau posé entre nous, à la manière des Guerriers, nous avions joué au Kaissa.

Le jeu de Forkbeard était beaucoup plus varié, tactique, que celui de Marlenus d'Ar, par exemple, beaucoup plus sournois, et il était sans rapport avec le style prudent, conservateur, basé sur la position, d'un homme comme Mintar, qui appartenait à la Caste des Marchands. Forkbeard utilisait abondamment les diversions et les feintes, les stratégies doubles, dans lesquelles l'attaque est à double tranchant, étant en réalité deux attaques, la première étant évidente et la seconde restant cachée de sorte que, en fonction de l'erreur de l'adversaire, il soit possible d'utiliser l'une ou l'autre, l'attaque cachée ne demandant, en général, que le déplacement d'une pièce pour entrer en action, mouvement qui, dans l'idéal, menace ou immobilise une pièce de l'adversaire, lui donnant le choix entre la perdre ou faire face à une attaque dévastatrice. Au début, j'avais pratiqué une tactique de position, apprenant le style de

Forkbeard. Quand j'eus l'impression de le connaître mieux, je jouai moins prudemment. Je savais, naturellement, qu'il utiliserait rarement ses meilleurs coups, les réservant à des parties plus importantes, ou aux joueurs du Torvaldsland. Chez eux, plus encore qu'au Sud, le Kaissa est une passion. Pendant le long hiver du Torvaldsland, quand le pays est sous l'emprise de la neige, de la nuit et des vents, quand le gel fend les rochers, pendant la nuit, et que les serpents sont en cale sèche dans leurs abris, de nombreuses heures, à la lumière tremblotante des lampes de saponite, brûlant de l'huile de sleen marin, sont consacrées au Kaissa. À cette époque, les captives elles-mêmes, agitées et nerveuses, nues dans les fourrures de leurs Maîtres, enchaînées par la cheville à un anneau voisin, doivent attendre.

« C'est à toi de jouer, » dit Forkbeard.

— « J'ai joué, » répondis-je. « J'ai lancé la Hache à la Sixième du Jarl. »

— « Ah ! » fit Forkbeard en riant. Puis il s'assit et examina les pièces. Il ne pouvait plus, à présent, mettre son Jarl à la Sixième de la Hache.

Le soleil, compte tenu du fait que nous nous trouvions au Torvaldsland, était chaud. Dans la chronologie de Port Kar, c'était la troisième année de la Souveraineté du Conseil des Capitaines. Dans la chronologie d'Ar, qui constitue généralement un critère chronologique reconnu par l'ensemble de Gor, c'était l'an 10122 C.A., constata Ar, depuis la Fondation d'Ar. La bataille du 25 de Se'Kara avait eu lieu en 10120 C.A... Au printemps de la même année, à Port Kar, le Conseil des Capitaines avait pris le pouvoir, commençant ainsi l'an 1 de son règne. Presque toutes les cités goréennes font commencer l'année à l'Équinoxe de Printemps. Turia, toutefois, préfère le Solstice d'Été. Incidemment, l'Équinoxe de Printemps est également reconnu par les Prêtres de la Stèle du Nord, responsables des calendriers du Torvaldsland. Ils comptent les années depuis l'époque où Thor a donné le Courant de Torvald à Torvald, héros légendaire et fondateur des patries du Nord. Selon les calendriers des Prêtres de la Stèle, on était en l'an 1006.

Nous étions assis à l'ombre, Forkbeard et moi, sous un auvent de peaux de bosks cousues ensemble, d'une dizaine de mètres de long. Il commence devant le mât, qui se trouve légèrement à l'avant. Il repose sur quatre poteaux, avec deux morceaux de bois, longs et minces, fixés dans des trous, montés parallèlement et servant de faîtière. Ces morceaux de bois peuvent également être utilisés pour pousser le navire et éviter les collisions avec les rochers. Le bord inférieur de l'auvent est tendu et attaché aux plats-bords. Il y a environ une trentaine de centimètres entre le bord de l'auvent et le plat-bord, ce qui permet de voir la mer des deux côtés.

Légèrement derrière nous, entre les bancs, à l'ombre de l'auvent, parmi les richesses volées pendant le sac du temple de Kassau, il y avait les captives. Butin au même titre que le reste, elles étaient à genoux, assises ou couchées parmi la vaisselle d'or, les chandeliers et les objets en or. Leurs chevilles n'étaient plus attachées ; à présent, elles avaient presque toutes les poignets enchaînés devant le corps ; au cou, toutefois, elles n'avaient plus une simple lanière de cuir ; celle-ci avait été remplacée le soir du jour où nous avons quitté Kassau ; elles étaient à présent attachées les unes aux autres, par le cou, avec une corde du Nord, d'environ un centimètre d'épaisseur, en cuir tressé sur une armature de fil de fer. La nuit, on leur attachait les mains dans le dos. Quelques jeunes femmes dormaient, couchées sur les feuilles d'or des murs du temple ; d'autres étaient à genoux ou assises, la tête baissée ; quatre d'entre elles, bien que faisant toujours partie de la Chaîne, avaient les mains libres. À genoux, avec des chiffons doux et de la pâte à polir, elles nettoyaient et faisaient briller, de telle manière que Forkbeard devait être satisfait, le trésor du temple de Kassau.

Les hommes de Forkbeard, qui ne devaient pas ramer du fait que la voile propulsait le

navire, faisaient ce qu'ils voulaient. Quelques-uns dormaient, sur les bancs ou entre ceux-ci, sous l'auvent ou pas, et même sur le pont avant, surélevé et dépourvu de protection. Assis ici et là, par groupe de deux ou trois, d'autres bavardaient. Deux d'entre eux, comme Forkbeard et moi, se consacraient au Kaissa. Deux autres jouaient aux Pierres, un jeu de devinettes. Le géant, qui faisait presque deux mètres cinquante et qui, dans le temple, s'était si féroce-ment adonné au massacre, était assis, presque somnolant, sur un banc, aiguisant la lame de sa grande hache avec une pierre plate, ronde, et des mouvements lents, délibérés. Trois autres hommes de Forkbeard péchaient, deux avec un filet, qu'ils laissaient courir le long du flanc du serpent, dans l'espoir de prendre du parsit, et le troisième, à l'avant, avec un hameçon et une ligne, appâtée avec du foie de vulo, traquait le grunt au ventre blanc, poisson carnivore qui hante les bancs de plancton à la recherche de parsits. Seuls deux hommes ne se reposaient pas : le timonier, nu-tête, les yeux fixés sur la mer, et celui qui montait la garde au sommet du mât. Le timonier examine le ciel et l'eau devant le serpent ; en général, il y a du vent sous les nuages ; et il évite, déviant d'un degré ou plus à bâbord ou tribord, les endroits où les vagues sont moins fortes car il s'agit de zones où le serpent pourrait se trouver provisoirement immobilisé. La vigie se trouvait sur une grande roue de bois, couverte de cuir et de fourrure de sleen marin, qui se fixe au sommet du mât. Elle fait environ soixante-dix centimètres de diamètre. Elle se fixe près du sommet du mât, ce qui permet à la vigie de voir au-dessus de la voile. L'homme de service, debout sur la roue, s'attache au mât par la taille, au moyen d'une solide ceinture qu'il passe autour du mât, puis sous son ceinturon. En outre, généralement, il tient le mât d'une main ou passe un bras autour. On accède à la roue par une corde à nœuds. Le mât n'est pas haut, seulement trente-cinq pieds goréens, mais, depuis le sommet, on peut voir à une dizaine de pasangs à la ronde.

Forkbeard mit son Deuxième Chanteur à la Quatrième de sa Hache, menaçant ma Hache. Je protégeai la pièce avec mon Premier Chanteur, le mettant à la Cinquième de ma Hache. Il fit l'échange, prenant ma Hache à la Sixième du Jarl, tandis que je prenais son Premier Chanteur avec le mien. J'avais à présent un Chanteur sur la case centrale, mais il avait libéré la Quatrième de sa Hache, où il pouvait à présent mettre son Jarl, afin d'attaquer la ligne de la Hache de la Femme du Jarl.

À présent, le rythme de la partie m'appartenait. Il avait joué pour ouvrir la position ; j'avais joué pour diriger la position.

La Hache est une pièce importante, naturellement, mais surtout au début et au milieu de la partie, quand il y a beaucoup de pièces sur le plateau en fin de partie, quand le plateau est dégagé, il me semble que le Chanteur est souvent plus efficace parce qu'il est en mesure de contrôler un plus grand nombre de cases. Les érudits accordent trois points à la Hache en début et en milieu de partie, et deux au Chanteur, et l'inverse en fin de partie.

Les deux pièces, néanmoins, sont importantes, et j'aime la Hache.

« Tu n'aurais pas dû échanger ta Hache, » commenta Forkbeard.

— « Si je ne l'avais pas fait, » répondis-je, « j'aurais perdu le rythme et la position. En outre, la Hache est considérée comme moins forte en fin de partie. »

— « Tu sais utiliser la Hache, » reconnut Forkbeard. « Ce qui est vrai pour de nombreuses personnes ne l'est peut-être pas pour toi. Tu devrais conserver les armes dont tu te sers bien. »

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire. Ce ne sont pas des automates qui jouent au Kaissa mais, avec concentration et subtilité, des individus uniques ayant chacun leurs forces et leurs faiblesses. Je me souvins que, de nombreuses fois, en fin de partie, j'avais regretté le sacrifice de la Hache, ou de son équivalent méridional, le Tarnier, alors que j'avais simplement,

pensant que c'était rationnel, joué conformément aux principes définissant une stratégie saine. Je savais, naturellement, que le contexte de la partie joue un rôle décisif dans ces considérations mais c'est seulement alors, en jouant avec Forkbeard, que je me rendis compte qu'il existait un autre contexte, celui des tendances, capacités et préférences de chaque joueur. En outre, il m'apparut que la Hache, ou Tarnier, pouvait très bien être une pièce importante, en fin de partie, du fait qu'on l'y trouve rarement. Les gens n'avaient pas l'habitude de défendre contre elle en fin de partie ; son aptitude à surprendre et à être utilisée à l'improviste pouvait être véritablement profitable à ce moment de la partie. Je me sentis soudain très fort.

Puis, contrarié, je vis Forkbeard poser son Jarl à la Quatrième de la Hache.

Les hommes remontèrent leur filet. À l'intérieur, battant de la queue, argentés, avec des rayures brunes, s'agitaient plus d'une Pierre de parsits. Ils jetèrent le filet sur le pont puis, avec leurs poignards, entreprirent de couper la tête et la queue des poissons.

« Gorm, » dit Forkbeard, « détache la première captive de la Chaîne. Cette paresseuse s'est reposée trop longtemps. Donne-lui une écope et envoie-la-moi. »

Gorm était torse nu et pieds nus. Il portait un pantalon en fourrure de sleen marin. Au cou, il arborait une chaîne en or et une médaille, manifestement volées à une femme du Sud.

Quand il se dirigea vers les captives, elles se tassèrent sur elles-mêmes, effrayées, comme le sont toutes les captives quand les hommes du Torvaldsland se dirigent vers elles. Je regardai les yeux de la première femme de la Chaîne, qui était la jeune fille blonde et mince qui avait porté une tunique et une jupe rouges. Je me souvins de sa déception en voyant les hommes du Torvaldsland qui, la tête baissée, accompagnaient Forkbeard dans le temple de Kassau. À ce moment-là, amusée, elle les avait regardés avec mépris. Mais il n'y avait plus ni amusement ni mépris dans ses yeux tandis que, recroquevillée sur elle-même, elle regardait Gorm approcher. Elle voyait à présent les hommes du Torvaldsland dans toute leur puissance, leur liberté, leur force, leur arrogance et, captive nue, attachée, elle avait peur. Elle savait qu'elle appartenait à ces hommes sauvages et puissants, que sa beauté était à leur merci, qu'ils pouvaient faire d'elle ce qu'ils voulaient. Rudement, Gorm détacha la corde qu'elle avait au cou. Il lui fit signe de s'agenouiller et de lever ses poignets enchaînés ; elle obéit ; avec une clé qu'il portait à la ceinture, il ouvrit ses menottes ; il les glissa sous sa ceinture ; puis, la prenant par les bras, il la fit rudement lever et la poussa vers Forkbeard. Elle trébucha sur les planches du pont et s'immobilisa devant nous, les cheveux sur le visage. Elle les écarta avec la main droite et se redressa. Une écope lui fut mise entre les mains. Elle avait quatre côtés. Elle était en bois. Elle faisait une quinzaine de centimètres de large. Elle avait, au fond, une planche en diagonale ; l'arrière et les deux côtés étaient droits. Elle avait une anse courbe, plus étroite aux extrémités touchant le récipient lui-même.

Gorm retira huit planches du pont, les posant un peu plus loin. Dessous, sur une épaisseur d'environ cinq centimètres, une trentaine de centimètres sous le pont, approximativement cinq centimètres au-dessus de la poutre centrale, noir et saumâtre, oscillait le fond de cale. Il n'y avait pas beaucoup d'eau, dans la cale, et je fus surpris. Pour un navire bordé à clins, le serpent d'Ivar Forkbeard était extraordinairement étanche. Le navire, en fait, n'avait pas besoin d'être vidé. En réalité, il ne l'avait pas été depuis Kassau. En général, on vide les navires du Torvaldsland une fois par jour, même si cela n'est pas nécessaire. On estime qu'il est dangereux de prendre la mer dans un navire qu'il est nécessaire de vider trois fois en deux jours. Néanmoins, les hommes du Torvaldsland utilisent de tels navires, principalement en fin de saison alors que, la mer les ayant battus pendant de nombreux mois, les navires sont moins étanches. Au printemps, naturellement,

avant de mettre les navires à la mer, on les radoube et les goudronne.

« Écope ! » ordonna Forkbeard.

La jeune femme gagna l'ouverture et tomba à genoux au bord, l'écope à la main.

« Reviens ici ! » dit Forkbeard d'une voix dure.

Effrayée, la jeune femme obéit.

« À présent, fais demi-tour, » dit-il, « et marche comme une captive. »

Son visage devint livide.

Puis elle pivota sur elle-même et gagna l'ouverture en marchant comme une captive.

Les autres captives retinrent leur souffle. Les hommes qui la regardaient sifflèrent. Je souris. J'avais envie d'elle.

« Captive ! » railla Aelgifu, menottes aux poignets et attachée au mât. J'en déduisis que ces deux jeunes femmes, à Kassau, étaient rivales.

Puis, en larmes, la jeune femme blonde, qui avait été obligée de marcher comme une captive, tomba à genoux près de l'ouverture. Elle vomit une fois par-dessus le bastingage mais, dans l'ensemble, elle s'acquitta correctement de sa tâche.

À un moment donné, Forkbeard s'approcha d'elle et lui apprit à passer la main dans l'écope, afin de trouver les escargots qu'il ne fallait pas jeter par-dessus bord.

Quand il me rejoignit, il avait un escargot dont il cassa la coquille entre les doigts, avant de sucer l'animal, de le mâcher et de l'avaler. Ensuite, il jeta la coquille cassée à la mer.

« Ils sont comestibles, » dit-il. « Et nous les utilisons pour appâter nos lignes. »

Puis nous reprîmes notre partie.

À un moment donné, la jeune femme poussa un cri, l'écope à la main.

« Regardez ! » cria-t-elle, le bras tendu vers bâbord.

À une centaine de mètres, nageait et jouait une famille de baleines : un mâle, deux femelles et quatre petits.

Puis elle se remit à écoper.

La prise de la Salle, dans le Kaissa du Nord, est équivalente à la capture de la Pierre du Foyer dans celui du Sud.

« Tu n'aurais pas dû sacrifier ta Hache, » me rappela Forkbeard.

— « Effectivement, » répondis-je. Nous n'étions même pas arrivés à la fin de la partie. La Salle avait été prise au milieu de la partie. À l'avenir, je réfléchirais davantage avant de sacrifier ma Hache.

« J'ai fini, » annonça la jeune femme mince, revenant près de nous et s'agenouillant sur le pont.

Elle avait accompli sa première tâche pour son Maître, Forkbeard, vidant, comme on dit, le ventre du serpent. Telle avait été la première tâche qui lui ait été assignée par son Maître.

— « Rends l'écope à Gorm, » dit Forkbeard, « puis porte de l'eau à mes hommes. »

— « Oui, » répondit-elle.

Forkbeard la regarda fixement.

« Oui, » répéta-t-elle, « Jarl. » Pour les captives, l'homme libre le plus humble est un Jarl.

Nous entendîmes le rire d'Aelgifu.

La jeune femme blonde se leva et donna l'écope à Gorm, qui la rangea puis remit les planches du pont. Puis elle gagna un des grands tonneaux d'eau, couverts, fixés au pont, et y plongea l'outre de cuir. J'entendis le gargouillement des bulles.

Les hommes du Torvaldsland n'avaient pas chassé les baleines. Ils avaient assez de viande. Ils ne leur avaient accordé qu'une attention distraite.

C'était à présent la fin de l'après-midi.

Je regardai la jeune femme blonde, l'outre lourde et mouillée sur l'épaule, allant d'un homme à l'autre et leur proposant à boire.

Elle était très belle.

Les hommes qui péchaient au filet avaient à présent nettoyé les parsits, puis avaient coupé les corps vidés en morceaux d'un centimètre de large.

Une autre captive fut détachée, puis chargée de préparer le brouet des captives, mélangeant de l'eau douce à de la farine de Sa-Tarna et y ajoutant des morceaux de poisson cru.

« Faisons une autre partie, » proposa Forkbeard.

J'installai les pièces.

Il se dirigea vers Aelgifu, qui était assise devant le mât, les poignets attachés devant elle, le cou enchaîné au mât.

« Demain soir, » dit-il, « j'aurai l'argent de ta rançon. »

Il souleva légèrement sa robe de velours noir, découvrant sa cheville. Elle se tassa contre le mât.

— « Oui, » dit-elle.

Entre ses deux grosses mains, il serrait sa cheville droite. Elle ne pouvait la dégager.

« Je suis libre, » souffla-t-elle.

Lui tenant la cheville avec la main gauche, il lui caressa doucement, du bout des doigts de la main droite, le cou-de-pied. Elle frissonna.

« Je suis libre, » dit-elle. « Libre ! »

— « N'aimerais-tu pas, ma beauté à la jolie poitrine, » dit-il, « passer la nuit avec moi, dans mon sac en fourrure de sleen marin ? »

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! » Puis elle ajouta : « Si j'ai été violée, il ne paiera pas la rançon ! En outre, il sera accompagné par une femme chargée de s'en assurer ! Tu ne souhaites certainement pas perdre ma rançon ? »

— « Non, » répondit Forkbeard, posant sa cheville. « Je ne veux pas perdre ta rançon, et je l'aurai. »

— « Dans ce cas, Monstre, » dit-elle, « ne me touche pas ! »

— « Je ne te touche pas, » dit-il ; puis il se leva.

Elle tourna la tête, refusant de le regarder. Mais elle lui dit :

— « Donne-moi un abri pour la nuit, afin que je n'aie pas froid et ne sois pas mouillée. »

— « Va te coucher près des captives, » répliqua-t-il.

— « Jamais ! » s'écria-t-elle.

— « Dans ce cas, reste où tu es, » conclut Forkbeard.

Elle le regarda, les cheveux défaits, les yeux lançant des éclairs.

— « Très bien, » accepta-t-elle, « je supporterai cette nuit sans broncher. Ce sera la dernière de ma captivité ! »

On avait remis les menottes à la jeune femme qui avait préparé le brouet des captives, puis on l'avait à nouveau attachée à ses compagnes.

La jeune femme blonde et mince, qui avait donné de l'eau aux hommes, fut alors chargée de remplir les bols destinés aux captives. Elle utilisait une louche en bois dont le manche sculpté représentait le cou et la tête d'un bel oiseau. Autour du manche, il y avait un anneau de bronze, large. Il formait un collier autour du cou de l'oiseau. Les captives n'aimaient guère ce brouet de farine de Sa-Tarna, sans assaisonnement, semblable à de la boue, avec des morceaux de poisson cru. Néanmoins, elles mangèrent. Gorm, qui avait une corde avec des nœuds, frappa deux fois sur les épaules une femme qui ne voulait pas manger. Rapidement,

ensuite, elle mangea. Les femmes, y compris la jeune fille blonde, vidèrent leurs bols, allant jusqu'à les lécher et frotter l'intérieur avec un doigt couvert de salive, afin qu'il n'en restât pas une miette, de peur que Gorm, leur gardien, ne fût pas satisfait. Elles s'adressèrent des regards apeurés et posèrent leurs bols, lorsqu'elles eurent terminé, captives nourries.

« Approche, Petite ! » appela Forkbeard.

La jeune femme blonde et mince vint en courant et s'agenouilla devant lui sur le pont.

« Fais-la manger, » dit Forkbeard, faisant un geste par-dessus l'épaule.

La jeune femme se leva et remplit un petit bol à l'intention d'Aelgifu. Puis elle le lui apporta.

Tandis qu'elle se dirigeait vers elle, Aelgifu cria :

« Tu marches bien, Thyri ! Tu marches comme une captive ! »

La jeune femme mince et blonde, qui s'appelait Thyri bien que, pour le moment, elle n'eût, en fait, pas de nom, puisque Forkbeard ne lui en avait pas donné, ne répondit pas à la raillerie d'Aelgifu.

« À genoux ! » ordonna Aelgifu.

La jeune femme s'agenouilla.

« Qu'est-ce que tu m'apportes ? » s'enquit Aelgifu.

— « Du brouet, » répondit la jeune femme.

— « Goûte-le ! » lui enjoignit Aelgifu.

Furieuse, la jeune femme obéit.

« C'est du brouet de captives, n'est-ce pas ? » demanda Aelgifu.

— « Oui, » répondit la jeune femme.

— « Dans ce cas, » demanda Aelgifu, « pourquoi me l'as-tu apporté ? »

La jeune femme baissa la tête.

« Je suis libre ! » s'écria Aelgifu. « Remporte-le. Il est destiné aux filles comme toi ! »

La jeune femme ne réagit pas.

« Quand ma rançon sera payée, » souligna Aelgifu, « et que je serai rentrée, il n'y aura plus de discussion pour savoir qui est la plus belle fille de Kassau. »

— « Non, » fit la jeune femme.

— « Mais, de toute manière, j'étais la plus belle ! » affirma Aelgifu.

Les yeux de la jeune femme blonde lancèrent des éclairs.

« Remporte ce brouet, » conclut Aelgifu, « il est pour les captives telles que toi ! »

La jeune femme blonde se redressa et s'éloigna d'Aelgifu. Forkbeard leva la tête. Il tendit le bras et prit le bol à la jeune femme blonde. Il dit à Gorm :

« Remets-la dans la Chaîne. »

Celui-ci conduisit la jeune femme blonde près des autres captives. Il la fit agenouiller, lui passa aux poignets les menottes à maillon unique du Nord, puis l'attacha par le cou en tête de la Chaîne.

Forkbeard jouait le gambit de la Hache du Jarl, ouverture dévastatrice.

J'examinai attentivement le jeu.

Ivar Forkbeard, avec le bol de brouet, se dirigea vers Aelgifu. Il s'accroupit près d'elle.

« Quand ton père te verra, demain soir, » dit-il, « tu ne dois pas paraître faible ; il faut que tu aies les joues roses et le regard clair. Dans le cas contraire, que penserait-il de l'hospitalité que j'accorde à mes prisonnières ? »

— « Je ne mangerai pas le brouet des captives ! » déclara Aelgifu.

— « Tu le mangeras, » dit Forkbeard, « sinon tu seras déshabillée et attachée sur la rame. »

Elle le regarda, terrifiée.

« Cela est sans rapport avec un viol, ma jolie, » souligna Forkbeard.

Dans ce châtiment, la femme, nue ou habillée, est solidement attachée à une rame, les mains dans le dos, la tête en bas, vers la pelle. Quand la rame sort de l'eau, elle s'efforce de respirer, mais se retrouve presque aussitôt plongée dans l'eau. Les filles récalcitrantes passent parfois plusieurs heures sur la rame. Néanmoins, cette forme de punition comporte des dangers car les sleens marins et les requins blancs du Nord tentent parfois de s'attaquer à la fille attachée à la rame. Lorsque la nourriture manque, les hommes du Torvaldsland utilisent souvent une captive, lorsqu'ils en ont une sous la main, comme appât, de cette manière. On utilise toujours la femme la moins séduisante. Cette pratique, naturellement, pousse les captives à faire tout leur possible pour plaire à leurs maîtres. Une ahn sur la rame suffit généralement pour transformer la femme la plus froide et orgueilleuse en captive obéissante, prête à tout pour plaire. La seule technique qui soit considérée comme supérieure est le fouet goréen à cinq lanières, utilisé également dans le Sud, et ce que les Torvaldslandais appellent le Fouet des Fourrures, méthode aux termes de laquelle le Maître, avec son corps, enseigne irrémédiablement son asservissement à la femme.

« Ouvre la bouche, ma beauté à la jolie poitrine, » dit Forkbeard.

Les yeux dilatés, elle obéit. Il lui poussa le contenu du petit bol dans la bouche. Péniblement, Aelgifu avala l'épais brouet de farine de Sa-Tarna humide et de poisson cru, le brouet des captives.

« Demain soir, j'aurai ta rançon, » dit-il à nouveau.

— « Demain soir, » cria-t-elle, « je serai débarrassée de toi ! »

Il jeta le bol à l'arrière du navire et revint s'asseoir en face de moi.

« Je crois bien avoir trouvé le moyen, » lui annonçai-je, « de faire échec au gambit de la Hache du Jarl. »

— « Bien, » dit Forkbeard, examinant le jeu.

Nous entendîmes des sanglots venant de la direction des captives. Nous tournâmes la tête et vîmes que la jeune femme blonde et mince, le corps secoué et la tête baissée, pleurait.

« Tais-toi ! » souffla une de ses compagnes. « Ils vont nous battre. »

Gorm s'approcha d'elle et la frappa cinq fois avec sa corde à nœuds.

La jeune femme blonde et mince étouffa ses sanglots.

« Oui, Jarl, » gémit-elle.

Puis elle baissa la tête et se tut, bien que son corps fût toujours secoué de sanglots.

Forkbeard et moi, nous reprîmes notre partie.

DONNE-LUI LE BROUET DES CAPTIVES

C_E fut le lendemain à midi que la vigie cria :

« Serpent à tribord ! »

Forkbeard leva vivement la tête. Les hommes d'Ivar Forkbeard s'animèrent soudain. Ils se précipitèrent à tribord. Néanmoins, ils ne pouvaient rien voir.

« Aux bancs ! » cria Forkbeard. Rapidement, ses hommes prirent leurs places. J'entendis les rames glisser à l'extérieur.

« Ne déplace pas les pièces, » recommanda Forkbeard, s'éloignant. Il grimpa jusqu'au milieu de la corde à nœuds, jusqu'au milieu du mât.

Je me levai. Le temps était couvert. L'auvent n'avait pas été tendu. Il était roulé entre les bancs. Je ne vis rien.

Les captives regardèrent autour d'elles, effrayées. Soudain, Gorm fut parmi elles. Il entreprit de leur attacher les mains dans le dos. Quand il eut terminé, il s'agenouilla parmi elles et, leur croisant les chevilles, les attacha solidement. S'il y avait bataille, elles seraient impuissantes, totalement incapables d'intervenir. Elles attendraient l'issue de la bataille, et le sort qui leur serait réservé ; c'étaient des femmes. Près du mât, Aelgifu, debout, était toujours enchaînée par le cou, les poignets attachés devant elle.

« C'est le serpent de Thorgard de Scagnar ! » cria Forkbeard, très content.

— « Est-ce un allié ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Forkbeard en riant, ravi, « un ennemi ! »

Je vis les hommes de Forkbeard se regarder en riant, eux aussi. Le géant au visage grisâtre, qui semblait ordinairement plongé dans une sorte de léthargie, qui avait massacré frénétiquement dans le temple de Kassau, leva lentement la tête. J'eus l'impression que ses narines s'écartaient. Sa bouche s'ouvrit légèrement et je vis ses dents.

Forkbeard ordonna ensuite de carguer la voile, de l'attacher à l'espar.

« Maintenant la poupe face au vent ! » ordonna-t-il. Les rames sortirent. Livré à lui-même, un navire tournera la proue face au vent.

« Nous avons le temps, » annonça Ivar Forkbeard, « de jouer encore un ou deux coups. »

— « J'essaie toujours de contrer le gambit de la Hache du Jarl, » dis-je.

— « Le Chanteur à la Deuxième de la Hache n'est pas un bon coup, » commenta Forkbeard.

Par deux fois, la veille, au cours de deux longues parties, jusqu'au moment où les mouettes du Torvaldsland avaient quitté la mer pour retourner à terre, je n'avais pu contrer le gambit.

« Naturellement, » en déduisit Forkbeard, « tu as l'intention de jouer ensuite le Jarl à la Quatrième de la Hache. »

— « Oui, » admis-je.

— « Intéressant, » fit Forkbeard. « Jouons cette variation. »

C'était une variation fréquente au Sud. On la voit moins souvent au Nord. Au Sud, naturellement, il s'agit de contrer le gambit du Tarnier de l'Ubar. Je constatai que Forkbeard, bien que cette variation ne l'eût pas surpris, compte tenu des quatre mouvements précédents, était ravi de la voir se matérialiser. Peut-être l'avait-il rarement jouée.

« Le serpent de Thorgard nous a vus ! » cria la vigie, sans la moindre inquiétude.

— « Excellent ! » fit Ivar Forkbeard. « Nous ne serons pas obligés d'avoir recours aux trompes de signalisation. »

Je souris.

— « Parle-moi de Thorgard de Scagnar, » dis-je.

— « C'est un ennemi, » répondit simplement Forkbeard.

— « Les bateaux de ce Thorgard, » lui appris-je, « s'attaquent souvent aux navires de Port Kar. »

— « Les navires de Port Kar, » répondit Forkbeard avec un sourire, « ne sont pas les seuls dans ce cas. »

— « Néanmoins, » soulignai-je, « c'est mon ennemi autant que le tien. »

— « Comment t'appelles-tu ? » s'enquit Forkbeard.

— « Appelle-moi Tarl, » répondis-je.

— « C'est un nom du Torvaldsland, » releva-t-il. « Serais-tu du Torvaldsland ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Tarl comment ? » demanda-t-il.

— « Tarl devrait suffire, » répondis-je avec un sourire.

— « Très bien, » acquiesça-t-il, « mais pour te distinguer des autres, dans le Nord, nous devons faire mieux. »

— « Comment cela ? » demandai-je.

Il regarda mes cheveux et sourit de nouveau.

— « Nous t'appellerons Tarl Cheveux Rouges, » décida-t-il.

— « Très bien, » acquiesçai-je à mon tour.

— « Ta ville, » demanda-t-il, « quelle est-elle ? »

— « Tu peux considérer, » répondis-je, « que je suis de Port Kar. »

— « Très bien, » dit-il, « mais je crois que nous n'insisterons pas trop là-dessus, car les hommes de Port Kar ne sont pas très populaires au Torvaldsland. »

— « Les hommes du Torvaldsland, » affirmai-je, « ne sont pas non plus très populaires au Sud. »

— « Les hommes de Port Kar, toutefois, » reprit Forkbeard, « sont respectés au Nord. »

— « Les hommes du Torvaldsland, » répliquai-je, « sont également respectés au Sud. »

Les ennemis goréens, s'ils sont habiles, ont en général beaucoup d'estime l'un pour l'autre.

— « Tu joues bien au Kaissa, » reprit Ivar Forkbeard. « Soyons amis. »

— « Tu es également très fort, » dis-je. En fait, il m'avait nettement battu. Je n'avais toujours pas compris la variation subtile du gambit de la Hache du Jarl, tel qu'on le pratique au Nord. Néanmoins, j'espérais bien arriver à résoudre le problème.

Nous nous serrâmes la main au-dessus du plateau.

— « Ami, » dit-il.

— « Ami, » dis-je.

Chacun d'entre nous avait ensuite goûté le sel sur le poignet de l'autre.

« Le serpent de Thorgard se dirige vers nous ! » cria joyeusement la vigie.

« Dois-je aller chercher le grand arc dans mes affaires ? » demandai-je à Ivar Forkbeard.

Je savais que sa portée était nettement supérieure à celle des arcs courts du Nord.

— « Non, » répondit Forkbeard.

« Il est à huit pasangs ! » cria la vigie. « Il nous poursuit ! »

Nous jouâmes encore quatre coups, Forkbeard et moi.

« Fascinant, » fit-il.

« Quatre pasangs ! » cria la vigie.

— « Quel bouclier est suspendu au mât ? » cria Forkbeard.

— « Le bouclier rouge ! » répondit la vigie.

— « Ne hissez aucun bouclier sur notre mât ! » décida Forkbeard.

Ses hommes le regardèrent avec étonnement.

« Thorgard est très fier de son grand navire, » dit-il, « le *Sleen Noir*. »

J'avais entendu parler de ce navire.

— « Il est beaucoup plus haut sur l'eau que notre navire, » rappelai-je à Ivar Forkbeard.

« C'est un navire de guerre, pas un pillard. En cas d'engagement, tu serais désavantagé. »

Forkbeard acquiesça.

« On dit également, » ajoutai-je, « que c'est le navire le plus rapide du Nord. »

— « Nous verrons bien, » dit Forkbeard.

« Il est à deux pasangs ! » cria la vigie.

« Il a quarante bancs, » expliqua Ivar Forkbeard. « Quatre-vingts rames, cent soixante rameurs. » Je me rappelai qu'on ne comptait que les bancs d'un seul côté. « Mais ses lignes ne sont pas fines et il est lourd. »

— « As-tu l'intention de livrer bataille ? » demandai-je.

— « Je serais stupide de le faire, » répondit Forkbeard. « J'ai le butin du temple de Kassau, dix-huit captives et la belle Aelgifu. J'aurais beaucoup à perdre et peu à gagner. »

— « C'est vrai, » acquiesçai-je.

— « Quand je livrerai bataille à Thorgard de Scagnar, » reprit Ivar Forkbeard, « je le ferai à mon avantage, pas au sien. »

« Un pasang ! » cria la vigie.

« Ne déplace pas les pièces, » recommanda Ivar, se levant. Il ajouta, à l'intention de Gorm : « Prends la première captive et hisse-la au mât ! » Puis, se tournant vers ses hommes : « Détachez les chevilles des autres captives et poussez-les contre le bastingage, où elles seront bien visibles ! » Puis il dit aux rameurs de tribord : « À mon signal, montrez les richesses du temple de Kassau à Thorgard de Scagnar ! »

Les hommes rirent.

— « Nous ne combattons pas ? » demanda le géant d'une voix trainante.

Ivar Forkbeard alla à lui, comme le ferait un père, lui prit la tête entre les mains et la serra contre sa poitrine.

— « Pas de bataille cette fois, Rollo, » dit-il. « Une autre fois. »

— « Pas... de... bataille ? » demanda le géant.

— « Pas de bataille, » répéta Forkbeard, secouant la tête du géant. « Une autre fois. Une autre fois. »

La déception emplît de souffrance les grands yeux du géant.

« Une autre fois, » promit Forkbeard en riant, secouant rudement la grosse tête comme s'il s'agissait de celle d'un chien ou d'un ours.

« Un demi-pasang, et il ralentit ! » cria la vigie. « Il va approcher par l'arrière ! »

« Tournez ! » ordonna Forkbeard en riant, « afin qu'ils puissent admirer les richesses que nous transportons ! »

Les poignets de la jeune femme mince et blonde étaient à présent attachés devant elle, et une corde fut attachée aux menottes. Elle fut jetée par-dessus l'espar. Elle fut obligée de lever les bras. Puis, par ses poignets enchaînés, gémissant, son corps nu heurtant le mât, centimètre par centimètre, elle fut hissée jusqu'à un mètre cinquante de l'espar. Elle resta suspendue là, souffrant, captive nue, magnifique, désirable, se balançant, tentation offerte au sang des hommes de Thorgard de Scagnar.

« Cela va les encourager à ramer de toutes leurs forces, » expliqua Ivar Forkbeard.

Les dix-sept autres captives furent poussées contre le bastingage et, tenues par les rameurs, les poignets attachés dans le dos, montèrent dessus.

Le navire de Thorgard n'était plus qu'à un quart de pasang. J'aperçus son capitaine, manifestement le grand Thorgard en personne, debout à l'arrière, derrière le timonier, avec une lunette des Constructeurs.

Quelles merveilles étaient offertes à ses regards, dix-sept femmes nues, les menottes aux poignets et attachées les unes aux autres, qui pourraient être siennes s'il parvenait à les prendre et, se balançant au mât, la plus belle de toutes, la jeune femme blonde et mince qui, à elle seule, valait sans doute cinq captives ordinaires. Aelgifu était peut-être également visible, attachée au mât, les poignets enchaînés devant elle. Le fait qu'elle était habillée indiquerait à Thorgard qu'elle était libre et pourrait rapporter une forte rançon.

« Couchez les captives entre les bancs et attachez-les, maintenant ! » ordonna Ivar à ceux qui les tenaient sur le bastingage. Rapidement, les pauvres captives furent jetées à plat ventre entre les bancs, parfois les unes sur les autres. Gorm se pencha rapidement sur elles et leur attacha les chevilles. « Descendez la fille suspendue à l'espar ! » cria Forkbeard. « Ceux qui sont à tribord, montrez à présent le butin du temple de Kassau ! »

Les rameurs d'Ivar Forkbeard allèrent alors prendre place à bâbord. Certains d'entre eux agitèrent les feuilles d'or du temple de Kassau au-dessus de leur tête, comme s'il s'agissait de drapeaux. D'autres, lançant des quolibets, levèrent de la vaisselle et des chandeliers. La jeune femme blonde s'effondra au pied du mât. Elle fut brutalement relevée puis poussée, trébuchant, vers Gorm. Il lui enchaîna les mains dans le dos et la jeta à plat ventre parmi les autres femmes. Ensuite, il l'attacha à nouveau par le cou et, rapidement, lui lia les chevilles.

Le navire de Thorgard n'était plus qu'à une centaine de mètres.

Une flèche passa en sifflant au-dessus du bastingage.

« Jetez le butin sur les captives ! » cria Forkbeard. Cela protégerait un peu les misérables filles, terrifiées et enchaînées, des projectiles, des pierres et des traits. « L'auvent ! » cria Forkbeard. Quelques femmes levèrent la tête, dont la jeune femme blonde et mince, virent l'obscurité de l'auvent, rapidement déroulé et jeté sur le butin. Quelques-unes crièrent, se trouvant brutalement plongées dans le noir.

D'autres flèches passèrent. L'une d'entre elles toucha le mât. Aelgifu était à genoux derrière lui, toujours enchaînée à lui par le cou, la tête entre les mains attachées. Une pierre rebondit sur le bastingage de bâbord, faisant jaillir des éclats de bois.

Le navire de Thorgard, le *Sleen Noir*, n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres. Je vis des hommes casqués, derrière le bastingage, qui se trouvait un mètre cinquante au-dessus de la ligne de flottaison. Les casques du Nord sont généralement coniques, avec une pièce, capable de glisser de haut en bas, destinée à protéger le nez. Sur la nuque et les côtés, attachée par des anneaux, était suspendue une bande de fil de fer tressé. Le casque de Thorgard, néanmoins, lui couvrait la nuque et les côtés du visage. Il avait des cornes. Leurs boucliers, comme ceux du Torvaldsland, sont ronds et en bois. Les pointes de lance sont longues et lourdes, en bronze forgé, et font environ quarante centimètres de long. Beaucoup

d'hommes avaient également une hache.

« Aux bancs ! » s'écria Forkbeard en riant. « En avant ! »

À mon avis, il avait attendu trop longtemps.

Ses hommes bondirent sur leurs bancs et prirent les rames. Au même moment, la voile, avec ses rayures rouges et blanches, tomba de l'espar.

« Ramez ! » cria Ivar. Une lance passa en sifflant près de lui.

Le vent, comme un marteau, gonfla la voile.

Les rames mordirent l'eau.

La proue du serpent d'Ivar Forkbeard se souleva et l'arrière plongea presque sous l'eau.

« Ramez ! » cria Forkbeard.

Je ris de plaisir. Le serpent d'Ivar Forkbeard bondit en direction de l'horizon.

La consternation s'abattit sur le pont du *Sleen Noir*. Je vis Thorgard de Scagnar, avec son casque à cornes, barbu, crier des ordres.

La proue du *Sleen Noir*, bien lentement à mon avis, tourna vers notre sillage.

Les hommes se précipitèrent sur leurs bancs. Les longues rames se levèrent et s'abaissèrent.

Une lance et quatre flèches touchèrent le pont du navire d'Ivar. Deux flèches touchèrent la plaque du temple de Kassau et s'immobilisèrent, cassées, dans l'auvent de cuir de bosk qui couvrait le butin de Forkbeard, or et chair, puis une autre lance tomba dans la mer, derrière nous, et les archers regagnèrent leurs bancs.

Pendant un quart d'ahn, Forkbeard tint lui-même le gouvernail de son navire.

Mais après un quart d'ahn, ricanant, Forkbeard confia le gouvernail à un de ses hommes et vint me rejoindre au milieu du navire.

Nous posâmes à nouveau le plateau entre nous, sur une caisse. La position des pièces n'avait pas changé, du fait qu'elles étaient fixées aux chevilles du plateau.

« Une variation extrêmement intéressante, » commenta Forkbeard, se concentrant de nouveau sur la partie.

— « Je vais peut-être réussir à contrer le gambit de la Hache du Jarl, » dis-je.

— « Je ne le crois pas, » estima Forkbeard, « mais voyons toujours. »

Un quart d'ahn plus tard, Forkbeard fit signe à ses rameurs de se reposer.

Loin derrière nous, le *Sleen Noir*, considéré comme le navire le plus rapide du Nord, s'efforçait, avec rames et voile, de conserver la même vitesse que nous. Il ne le pouvait pas. Utilisant seulement la voile, le serpent d'Ivar Forkbeard, presque ironiquement, le distançait. Bientôt, il ne fut plus qu'un point, puis ne fut plus visible que par la vigie. L'auvent fut roulé et remis à sa place. Les captives, en sueur, le corps rougi par les égratignures et la chaleur, se mirent péniblement à genoux et, rejetant la tête en arrière, avalèrent de grandes goulées d'air frais. L'or sous lequel elles avaient été obligées de se coucher fut écarté à coups de pied. Gorm leur délia les chevilles et, leur détachant provisoirement les poignets, les leur enchaîna à nouveau sur le ventre. Peu après, elles mangèrent, quelques-unes d'entre elles préparant le repas. La vie reprit son cours normal à bord du navire. Bientôt, le *Sleen Noir* ne fut même plus visible depuis la vigie.

Le crépuscule était proche.

« Fais route, » ordonna Ivar Forkbeard à son timonier, « vers le Rocher d'Einar ! »

— « Oui, Capitaine, » dit le timonier.

Aelgifu se mit à rire.

C'était là, près de la stèle de la Marque de Torvald, qu'Ivar Forkbeard recevrait sa rançon.

Je constatai, avec intérêt, une ahn plus tard, que le Chanteur à la Deuxième de la Hache,

suivi du Jarl à la Quatrième de la Hache, ne suffisait pas à contrer le gambit de la Hache du Jarl, tel qu'on le pratique dans le Nord.

« C'est bien ce que je pensais, » commenta Ivar Forkbeard.

— « Le navire de Thorgard de Scagnar s'appelle : le *Sleen Noir*, » dis-je, « comment s'appelle le tien, si je puis poser la question ? »

— « Mon navire, » répondit Ivar, « est la *Hilda*. »

— « N'est-il pas exceptionnel qu'un navire du Nord porte un nom de femme ? » m'enquis-je.

— « Non, » dit-il.

— « Pourquoi s'appelle-t-il la *Hilda* ? » demandai-je.

— « C'est le nom de la fille de Thorgard de Scagnar, » répondit Ivar Forkbeard.

Je le regardai avec stupéfaction.

« La *Hilda* est mon navire, » expliqua Ivar Forkbeard, « et la fille de Thorgard de Scagnar sera ma captive. »

Nous étions en panne, sans lumière, à un pasang du Rocher d'Einar.

Les captives avaient les poignets attachés dans le dos ; elles avaient les chevilles attachées ; elles étaient liées les unes aux autres par le cou ; et, avec des tampons de fourrure de sleen, ainsi que des bandes de cuir, elles étaient solidement bâillonnées.

Le navire d'Ivar Forkbeard était silencieux. Ivar et quatre hommes, dans la barque qui est généralement attachée, à l'envers, sur le pont arrière, étaient partis pour le rocher. Avec eux, peignée, réchauffée par un bouillon de bosk séché, cuit dans une casserole de cuivre, sur un feu brûlant sur un trépied, à l'arrière du navire, les poignets seulement attachés avec une lanière de cuir, était partie Aelgifu.

Gorm, qui semblait être le second d'Ivar, et moi, nous nous tenions contre le bastingage, près de la proue, à bâbord.

Je voyais, sur le ciel nocturne, la silhouette noire, mais basse sur l'eau, du rocher. Je voyais aussi, sur le ciel, la haute stèle, semblable à une aiguille devant les étoiles, de la Marque de Torvald.

Ivar avait quitté le navire de bonne humeur.

« Je reviendrai avec l'argent de la rançon d'Aelgifu, » nous avait-il dit.

Avec lui, dans la barque, dans une boîte ronde, en bronze, dont le couvercle se vissait, il avait emporté sa balance, démontable, faite de bronze et de chaînes, avec ses poids. Je savais que Gurt de Kassau aurait également apporté sa balance. J'espérais que les poids correspondraient car, dans le cas contraire, il y aurait des problèmes. Je savais que Gurt, s'il était sage, ne tenterait pas de tromper Forkbeard. J'étais moins sûr des poids du Torvaldslandais.

« As-tu une pièce que tu souhaites vérifier ? » m'avait demandé Ivar avec sérieux.

— « Très bien, » avais-je dit, percevant son amusement. J'avais sorti un tara d'or de ma bourse.

Il l'avait posé sur sa balance.

— « Malheureusement, » avait-il dit, « cette pièce est dépréciée. Elle ne fait que les trois quarts du poids. »

— « Elle porte la marque, » avais-je souligné, « de l'Hôtel des Monnaies d'Ar. »

— « J'avais une meilleure opinion de l'Hôtel des Monnaies d'Ar, » commenta-t-il.

— « Si Ar produisait des pièces dépréciées, » avais-je relevé, « son commerce s'en trouverait gravement atteint, sinon ruiné. »

— « As-tu une autre pièce ? » demanda-t-il.

Je posai un tarsk d'argent, de Tharna, sur la balance.

Il changea le poids.

— « Déprécié, » annonça-t-il. « Il ne fait que les trois quarts du poids. »

— « Apparemment, » commentai-je à mon tour, « Tharna joue également sur le poids des pièces. »

— « Il est probable, » estima Forkbeard, « que les pièces de Lydius sont encore pires. »

— « Vraisemblablement, » convins-je.

Je souris. La rançon de Gurt de Kassau se composerait sans doute, essentiellement, de pièces de Lydius. Le seul Hôtel des Monnaies produisant des pièces, à mille pasangs à la ronde, était celui de Lydius, ville située à l'embouchure du Laurius. Quelques Jarls, dans un sens, frappaient leur monnaie, fabriquant des barres d'or ou de fer, petites et rectangulaires, qui portaient leur marque. On utilisait aussi des anneaux, mais ceux-ci portaient rarement la marque d'un jarl. Chaque anneau, s'emboîtant dans un anneau plus grand, pouvait être pesé individuellement. De nombreuses transactions se font également avec des morceaux d'or et d'argent, provenant souvent d'objets tels que des tasses et des assiettes, et il est nécessaire de les peser individuellement. En fait, les hommes du Nord n'hésitent pas à casser des objets qui, au Sud, seraient très précieux en raison de leur valeur artistique, simplement pour se procurer des morceaux négociables de métal précieux. J'étais persuadé, par exemple, que les beaux chandeliers du temple de Kassau seraient découpés en morceaux susceptibles de tenir sur les plateaux des balances du Nord. Néanmoins, il est bon de mentionner que les hommes du Nord respectent leur art. Il est rare qu'une jolie broche, ciselée par un artisan du Nord, soit mutilée ou brisée.

— « J'ai deux balances, » avait reconnu Ivar Forkbeard. « En affaires, j'utilise celle-ci. »

— « Crois-tu que Gurt de Kassau acceptera ta balance ? » avais-je demandé.

Forkbeard tripota la chaîne en argent, prise à l'Administrateur de Kassau, qu'il portait au cou.

— « Oui, » répondit-il. « Je le crois. »

Nous avions éclaté de rire.

Mais à présent, avec Gorm et les hommes d'Ivar Forkbeard, j'attendais à bord du serpent.

« Forkbeard ne devrait-il pas être déjà rentré ? » demandai-je.

— « Il arrive, » répondit Gorm.

Je scrutai l'obscurité. À une centaine de mètres, difficile à voir, se trouvait la barque. J'entendis les rames, se levant et s'abaissant en rythme. Le rythme des rames, à mon avis, n'était pas celui d'une fuite.

Je constatai que Forkbeard tenait le gouvernail.

La barque toucha doucement le flanc du serpent.

« As-tu obtenu l'argent de la rançon ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il, levant le lourd sac d'or qu'il avait à la main.

— « Tu as mis longtemps, » relevai-je.

— « Il a fallu peser l'or, » expliqua-t-il, « et nous n'étions pas d'accord sur l'exactitude des balances. »

— « Ah ? » fis-je.

— « Voici l'or, » dit-il, lançant le sac à Gorm. « Cent vingt pièces. »

— « Je constate que les poids de la balance de Gurt de Kassau étaient vraiment légers, » commentai-je.

— « Oui, » répondit Forkbeard en riant. Puis il lança deux autres bourses à Gorm.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

— « Les bourses des compagnons de Gurt de Kassau, » répondit-il.

J'entendis un gémissement, dans la barque, et vis quelque chose bouger sous une peau de sleen.

Forkbeard écarta la fourrure, découvrant l'orgueilleuse Aelgifu, pieds et poings liés, bâillonnée, gisant au fond de la barque. Elle portait toujours sa robe de velours noir. Ses yeux étaient pleins de terreur. Forkbeard la passa à Gorm.

« Mets-la dans la Chaîne, » dit-il.

Aelgifu fut portée près des captives parfaitement entravées. On lui détacha les poignets. Puis on les lui attacha dans le dos avec des menottes. La corde de la Chaîne lui fut passée au cou, puis fut attachée. Gorm lui lia solidement les chevilles, comme l'étaient celles des autres captives.

J'aidai Forkbeard et ses hommes à hisser la barque à bord puis à l'attacher à l'arrière.

Soudain, une flèche se ficha dans le flanc du navire.

« Levez l'ancre ! » cria Forkbeard. « Aux bancs ! » Les deux ancres furent hissées. Elles ne sont pas très lourdes, puisqu'elles pèsent chacune un peu plus de vingt-cinq Pierres goréennes, c'est-à-dire une cinquantaine de kilos. Elles ne sont pas fixées au navire par des chaînes, mais par des cordes enduites de goudron. Les hommes de Forkbeard gagnèrent leurs bancs. J'entendis les trappes des trous s'ouvrir et les rames glisser dehors.

Je vis, noirs et sombres, venant de la côte, une douzaine de petits bateaux, contenant chacun une quinzaine d'hommes, qui se dirigeaient vers nous.

Deux autres flèches touchèrent le navire. D'autres se perdirent dans le noir, le sifflement des plumes de l'empennage trahissant leur passage.

« Direction la haute mer ! » cria Forkbeard. « Ramez ! »

La proue du serpent se tourna vers la haute mer et les rames plongèrent dans l'eau, le propulsant.

« Ramez ! » cria Forkbeard.

Le serpent s'éloigna.

Forkbeard, furieux, se tenait près du bastingage, regardant la petite flottille, noire dans la nuit.

Il se tourna vers ses hommes.

« Que ceci vous serve de leçon ! » s'écria-t-il. « Ne faites jamais confiance aux habitants de Kassau ! »

Les rameurs se mirent à chanter.

« Et qu'as-tu fait de Gurt et de ceux qui étaient avec lui sur le rocher ? » m'enquis-je.

— « Je les ai fait déshabiller et je les ai laissés, » répondit Forkbeard. Puis il regarda les petits bateaux, qui étaient rapidement distancés. « Au jour d'aujourd'hui, » marmonna-t-il, « on ne peut plus faire confiance à personne. »

Puis il se dirigea vers les captives.

« Retirez-leur leurs bâillons, » dit-il.

On leur retira leurs bâillons, mais elles n'osèrent pas parler. Attachées, butin de Forkbeard, couchées dans le noir, parmi les richesses provenant du pillage du temple de Kassau, elles étaient très belles.

Forkbeard retira le bâillon d'Aelgifu.

« De toute évidence, » dit-il, « la nuit dernière n'était pas la dernière nuit de ta captivité. »

— « Tu as pris l'argent de la rançon ! » cria-t-elle. « Tu as pris la rançon ! »

— « J'ai pris plus que l'argent de la rançon, » dit-il, « ma beauté à la jolie poitrine. »

— « Pourquoi ne m'as-tu pas libérée ? » cria-t-elle.

— « Je te désire, » répondit-il. Puis il la regarda. « Tu te souviens sans doute que j'ai seulement dit que je prendrais l'argent de ta rançon. Je n'ai jamais dit, ma beauté, que je permettrais à une fille aussi désirable que toi d'échapper à mes menottes. »

Elle se débattit, la tête tournée sur le côté, les poignets retenus dans le dos par l'acier noir du Nord.

Elle avait les chevilles attachées. La corde de la Chaîne lui entourait le cou. Elle était pitoyable.

« Bienvenue dans la Chaîne, » dit-il.

— « Je suis libre ! » cria-t-elle.

— « Non, » dit-il.

Elle frémit.

« Tu es trop jolie pour faire l'objet d'une rançon, » déclara-t-il avant de lui tourner le dos. Puis, s'adressant à Gorm, il ajouta : « Donne-lui le brouet des captives. »

LA GRANDE SALLE D'IVAR FORKBEARD

LES hommes d'Ivar Forkbeard manifestèrent bruyamment leur joie. Le serpent tourna lentement entre les falaises et pénétra dans la crique. Ici et là, accrochés à la roche, il y avait des lichens, des buissons et même quelques arbres rabougris. L'eau était profonde et froide.

Je sentis la brise de terre, venue à la rencontre de la mer.

Les rames montaient et descendaient.

La voile se dégonfla et bruissa, sous l'effet de la brise venue de la terre.

Les hommes du Torvaldsland l'attachèrent à l'espar.

Un chant puissant et joyeux jaillissait des gorges vigoureuses des hommes de l'équipage de Forkbeard.

Le serpent passa entre les falaises qui se dressaient de chaque côté de lui.

Au milieu du navire, serrées les unes contre les autres, debout, tournées vers tribord, se tenaient les captives et Aelgifu. Elle portait toujours sa robe de velours noir. Elles étaient attachées les unes aux autres par le cou ; des menottes leur immobilisaient les poignets sur le ventre. Elles regardaient le pays rude et peu engageant qui serait désormais le leur.

Entre les falaises, à environ un pasang, venant du fond de la crique, retentit le son d'une corne.

J'en déduisis que nous arriverions bientôt à l'embarcadère de Forkbeard.

« Mettez-la, » ordonna Forkbeard, montrant la jeune femme blonde et mince, « à la proue ! »

Rapidement, on la détacha et on lui retira ses menottes. Gorm lui passa une corde au cou et la poussa vers la proue. Un homme d'équipage la tint pendant qu'il l'attachait à la proue. Elle avait le dos arqué. Ses poignets et ses chevilles, tirés en arrière, y furent attachés. Elle y fut également liée par le ventre et le cou.

Ivar Forkbeard souffla dans une grande corne de bronze. Quelques secondes plus tard, une réponse retentit parmi les falaises. Les rames montaient et descendaient. Les hommes chantaient.

« Suspendez l'or autour du navire ! » cria-t-il.

Les chandeliers et les tasses furent suspendus à la proue. Les plats furent cloués au mât. Les plaques d'or furent tendues comme des drapeaux sur le bastingage.

Puis le navire serpenta entre les falaises et, avec stupéfaction, je découvris un quai de pieux grossiers, couvert de planches ajustées, et plusieurs acres de terre en pente douce, couverts d'herbe verte, quoique parsemés de rochers. Une palissade se dressait à une centaine de mètres du quai. Au sommet de la falaise, j'aperçus la vigie, avec sa corne. C'était probablement elle que j'avais entendue. Depuis cet endroit, au sommet de la falaise, invisible, à plat ventre, l'homme était sans doute en mesure de voir l'ensemble de la crique. Il se leva et agita sa corne de bronze au-dessus de la tête. Forkbeard répondit par le même signe.

Quatre petits bosks laitiers broutaient l'herbe rase. Au loin, derrière les acres verdoyants,

se dressaient des montagnes couvertes de neige. Un troupeau de verrs, surveillé par une jeune femme armée d'un bâton, se tourna, bêlant, sur la pente. Elle leva la main au-dessus des yeux. Elle était blonde ; elle était pieds nus ; elle portait une robe de laine blanche, descendant jusqu'aux chevilles, sans manches et fendue jusqu'à la taille. Autour de son cou, j'aperçus un anneau noir.

À présent, des hommes couraient vers le quai. Ils étaient nu-tête, et portaient des vestes de fourrure. Quelques-uns avaient des pantalons de peau, d'autres des tuniques de laine teinte. Je vis, également, des champs entourés de murs de pierre. À l'intérieur, court en cette saison, poussait du Sa-Tarna ; en outre, il y avait aussi des petits pois, des haricots, des choux, des oignons, des carrés de suls dorés, capables de survivre à cette latitude. Je vis également de petits arbres fruitiers et des ruches où les abeilles produisaient du miel ; et il y avait de petites cabanes, ici et là, au toit de planches, incliné ; à l'intérieur, travaillaient sans doute des artisans ; dans d'autres, on devait sécher le poisson ou faire le beurre. Contre la falaise, il y avait un long appentis ; on devait y abriter les petits bosks et les verrs, pendant l'hiver, et y entreposer le fourrage ; un autre appentis, aux épais murs de bois, à l'ombre de la falaise, devait être la glacière, où on entreposait la glace, descendue des montagnes sur des traîneaux, recouverte d'éclats de bois.

Il n'y avait que quelques bosks et il s'agissait de bosks laitiers. L'étable, apparemment, pouvait abriter beaucoup plus d'animaux. Je supposai que, comme cela se pratique communément au Torvaldsland, on avait conduit l'essentiel du bétail dans les montagnes, afin qu'il y broute pendant l'été, et qu'on ne le ramènerait qu'à la fin de l'automne, en prévision de l'hiver.

Dans les champs, les hommes portaient de courtes tuniques de laine blanche ; quelques-uns d'entre eux avaient une houe ; ils avaient les cheveux courts ; au cou, ils portaient une bande de fer noir, sur laquelle était soudé un anneau. Ils ne quittaient pas les champs ; s'ils le faisaient sans y avoir été autorisés, ils pouvaient être punis de mort ; il s'agissait de serfs.

Des gens couraient, sur la pente verdoyante, vers l'eau. Nombre d'entre eux étaient sortis de derrière la palissade. Parmi eux, vêtues de robes blanches, portant un collier, enthousiastes, couraient des captives. Celles-ci, à l'arrivée de leur Maître, sont autorisées à aller l'accueillir. Les hommes du Nord apprécient les yeux étincelants, les corps vigoureux, les exclamations de leurs captives. Dans les champs, je vis un contremaître, vêtu de rouge, libérer les serfs d'un geste de la main. Ils se mirent également à courir en direction de l'eau.

Je devinai que ce serait jour de fête, dans la grande salle d'Ivar Forkbeard.

Forkbeard, à présent, emplit un grand pichet de bière, d'une contenance approximative de cinq gallons, dans un tonneau. Puis il ferma le poing au-dessus. C'était le signe du marteau, le signe de Thor. Puis le pichet, qui avait deux grandes anses de bronze, fut passé de mains en mains parmi les rameurs. Les hommes basculaient la tête en arrière et, le liquide leur ruisselant sur le corps, buvaient la bière. C'était la bière de la victoire.

Puis Forkbeard vida lui-même le reste du pichet, jeta le récipient au pied du mât et, stupéfait, je le vis bondir sur les rames en mouvement. Les hommes chantèrent. Puis Forkbeard, pour le plus grand plaisir des spectateurs massés sur la rive, qui l'acclamèrent, tandis que le serpent se dirigeait lentement vers le quai, s'adonna joyeusement à la Danse des Rames des rameurs du Torvaldsland. Ce n'est pas véritablement une danse, bien entendu, mais un exploit athlétique de première grandeur exigeant un coup d'œil exceptionnel, un sens de l'équilibre extraordinaire et une coordination incroyable. Ivar Forkbeard, poussant des cris, sauta d'une rame à l'autre, allant ainsi de l'avant du navire à l'arrière, sur bâbord, puis bondit à nouveau sur le pont et sauta sur les rames de tribord, sautant cette fois de rame en

rame de l'arrière à l'avant, puis, levant les bras, il bondit dans le navire, projeté à l'intérieur au moment où la rame se leva. Il s'immobilisa ensuite à l'avant, près de moi, couvert de sueur et souriant. Sur la rive, les spectateurs levèrent des chopes de bière vers lui. Ils l'acclamèrent. J'entendis les cris des captives.

Le serpent d'Ivar Forkbeard, doucement, glissa contre les rouleaux de cuir suspendus contre le flanc du quai. Des mains impatientes se tendirent vers les amarres.

Les rames glissèrent à l'intérieur. Les hommes suspendirent leurs boucliers aux flancs du serpent.

Les spectateurs poussèrent des cris de joie en regardant la beauté rudement liée de la jeune femme blonde et mince, cruellement attachée, le dos arqué, à la proue du serpent d'Ivar Forkbeard.

« J'en ai encore dix-huit ! » cria Ivar Forkbeard. Ses hommes, en riant, poussèrent les femmes contre le bastingage, les forçant à monter sur les bancs.

« Faites chauffer les fers ! » cria Forkbeard.

— « Ils sont chauds ! » répondit un homme trapu, qui portait un tablier de cuir et se tenait sur le quai.

Les femmes frissonnèrent. Elles seraient marquées.

« Apporte l'enclume et le tronc à marquer ! » reprit Forkbeard. Elles comprirent alors qu'elles porteraient un collier.

— « Ils sont ici ! » répondit l'homme trapu, manifestement un Forgeron.

Gorm avait détaché la jeune femme blonde et mince suspendue à la proue. Il l'attacha en tête de la Chaîne. Aelgifu, vêtue de velours noir, froissé et taché, décoloré, raide et déchiré par endroits, était à l'autre extrémité. Gorm ne remit pas les menottes à la jeune femme blonde et mince, mais il prit soin de l'attacher par le cou à ses compagnes. En outre, il retira également les menottes des autres femmes, y compris celles d'Aelgifu. Néanmoins, elles restèrent attachées les unes aux autres par le cou.

La passerelle fut jetée par-dessus le bastingage du serpent, puis posée sur les planches du quai.

La jeune femme blonde et mince, dont Ivar Forkbeard avait saisi le bras, fut tirée vers l'extrémité de la passerelle. Elle regarda les hommes qui poussaient des cris de joie.

Gorm s'immobilisa ensuite près d'Ivar Forkbeard. Il portait, suspendu à une bande de cuir passée sur son épaule, un grand récipient noir, plein de liquide.

Les spectateurs sur la rive, rirent.

Une petite tasse en or, avec deux anses, était attachée au récipient par une petite chaîne.

Le récipient comportait un goulot grâce auquel, avec un sourire, Gorm emplit la tasse en or. Le liquide était noir.

« Bois ! » dit Ivar Forkbeard, mettant la tasse dans les mains de la jeune femme blonde et mince qui, quelques jours plus tôt, dans le temple de Kassau, portait un bandeau rouge tissé d'or, une tunique et une jupe rouges, un chemisier à manches longues blanc en laine d'Ar.

Elle prit la tasse. Elle était décorée ; sur les flancs, finement ciselées, étaient représentées des captives enchaînées. Un motif en forme de chaîne ornait le bord de la tasse et, en cinq endroits, était ciselée l'image du fouet à cinq lanières.

Elle regarda le liquide noir.

« Bois ! » répéta Forkbeard.

Elle porta la tasse à ses lèvres et goûta le liquide. Elle ferma les yeux et fit la grimace.

— « C'est trop amer, » gémit-elle.

Elle sentit le poignard de Forkbeard sur son ventre.

— « Bois ! » dit-il.

Elle rejeta la tête en arrière et but la potion nauséabonde. Elle se mit à tousser et pleurer. La corde qu'elle avait au cou fut détachée.

« Conduisez-la au tronc à marquer ! » dit Forkbeard. Il poussa la femme sur la passerelle, dans les bras des spectateurs, qui l'entraînèrent.

Une par une, les captives d'Ivar Forkbeard, y compris la riche et orgueilleuse Aelgifu, furent contraintes de boire le vin des esclaves. Puis, une par une, elles furent détachées et conduites près du tronc à marquer.

Ensuite, Ivar Forkbeard, suivi de Gorm, de moi-même et de ses hommes, descendit la passerelle. Il fut très fêté. On lui serra les mains et on lui donna des claques sur les épaules. Et, en retour, il serra des hommes contre lui, prit des têtes entre ses mains puissantes.

« La chance t'a-t-elle souri ? » demanda un homme qui portait, sur l'avant-bras, un bracelet d'argent en spirale.

— « Oui, » reconnut Forkbeard.

— « Qui est-ce ? » s'enquit un autre, me désignant. « Je vois que ses cheveux ne sont pas coupés et qu'il ne porte pas les chaînes des serfs. »

— « C'est Tarl Cheveux Rouges, » répondit Forkbeard.

— « À qui appartient-il ? » demanda l'homme.

— « À personne, » répondis-je.

— « Tu n'as donc pas de Jarl ? » demanda l'homme.

— « Je suis mon propre Jarl, » répondis-je.

— « Sais-tu manier la hache ? » demanda-t-il.

— « Apprends-moi la hache, » répliquai-je.

— « Ton épée est minuscule, » fit-il remarquer. « Sert-elle à éplucher les suls ? »

— « Elle est rapide, » dis-je. « Elle mord comme le serpent. »

Il tendit soudain le bras et me prit par la taille. Il avait manifestement l'intention, en manière de plaisanterie, de me jeter à l'eau. Il ne me fit pas bouger. Il eut un grognement surpris. Je le pris également par la taille. Nous oscillâmes sur les planches. Les hommes reculèrent pour nous faire de la place.

— « Ottar aime le sport, » expliqua Ivar Forkbeard.

Tirant brusquement, je le déséquilibrai et le précipitai dans l'eau.

Il grimpa, trempé et suffoquant, sur le quai.

— « Demain, » dit-il en riant « je t'enseignerai la hache. » Nous nous serrâmes la main. Ottar, en l'absence d'Ivar Forkbeard, s'occupait de son château, de ses propriétés, de sa ferme et de ses comptes.

— « C'est un très bon joueur de Kaissa, » souligna Forkbeard.

— « Je le battrai, » estima Ottar.

— « Nous verrons, » dis-je.

Une captive se fraya un chemin dans la foule.

« Mon Jarl se souvient-il de Gunnhild ? » demanda-t-elle. Elle poussa de petits cris et se glissa jusqu'à lui, se serrant contre lui, levant les lèvres et l'embrassant sur la gorge, juste sous la barbe. Au cou, rivé, elle avait un collier d'acier noir, avec un anneau soudé, auquel on pouvait attacher une chaîne.

— « Et Lèvres Boudeuses ? » demanda une autre jeune femme, tombant à genoux devant lui, levant la tête vers lui. Parfois, on donne des noms descriptifs aux captives. La jeune femme avait des lèvres pleines et sensuelles. Elle était blonde ; elle sentait le verr ; c'était probablement elle que j'avais vue, sur la pente, gardant un troupeau de verrs. « Lèvres

Boudeuses a attendu dans la souffrance le retour de son Jarl, » gémit-elle. Avec sa grande main, Forkbeard lui ébouriffa les cheveux.

— « Et Olga ? » gémit une autre fille, douce et frisée, brune.

— « N'oublie pas Jolies Chevilles, Jarl ! » s'écria une autre fille, délicieuse petite chose qui n'avait sans doute pas plus de seize ans. Elle posa goulûment les lèvres sur le dos de sa main gauche, mordillant les poils.

— « Écartez-vous, Femmes ! » cria Ottar en riant. « Forkbeard a de nouvelles captives, de la viande fraîche ! »

Gunnhild, furieuse, à deux mains, baissa sa robe jusqu'à la ceinture et se campa devant Forkbeard, fièrement, exposant sa poitrine, qui était magnifique. Comme elle était splendide, avec le collier d'acier noir, rivé, qu'elle portait au cou !

— « Aucune ne pourra te satisfaire, » dit-elle, « comme Gunnhild ! »

Il la prit dans ses bras et l'embrassa violemment, la caressant, puis il la repoussa.

— « Prépare un festin ! » dit-il. « Qu'on prépare un festin ? »

— « Oui, Jarl ! » cria-t-elle, partant en courant vers la palissade.

— « Oui, Jarl ! » crièrent les autres femmes, se précipitant à sa suite pour préparer le festin.

Puis Forkbeard se consacra au serpent et au débarquement des richesses qui, sur les épaules de ses hommes, et d'autres, étaient transportées, parmi les cris de joie et d'émerveillement des spectateurs, jusqu'à la palissade.

Quand ce fut terminé, j'accompagnai Forkbeard jusqu'à la forge. Devant celle-ci, légèrement sur le côté, il y avait un gros tronc d'arbre. L'écorce avait été enlevée. Il faisait environ un mètre d'épaisseur. Contre le tronc, l'une derrière l'autre, l'épaule droite en contact avec lui, étaient agenouillées les captives et Aelgifu. Quelques hommes se tenaient également à proximité, ainsi que l'individu trapu, le Forgeron. Un peu plus loin, sur une grande pierre plate, afin qu'elle ne s'enfonce pas dans le sol, se dressait l'enclume. Un peu plus loin encore, irradiant de la chaleur, deux feux brûlaient dans des récipients métalliques. Dans ceux-ci, parmi les charbons ardents, se trouvaient les fers. L'air, au moyen de petits soufflets, actionnés par un jeune serf vêtu de laine blanche, portant un collier et aux cheveux courts, était introduit à l'intérieur grâce à un tube fixé au fond de chacun. Au-dessus des récipients, la chaleur faisait vibrer l'air.

Sur le côté, se tenait un jeune serf aux larges épaules, vêtu d'une tunique de serf, portant un collier, les cheveux courts.

« Celle-ci d'abord, » dit Forkbeard, montrant la jeune femme mince et blonde.

Malgré ses protestations, elle fut saisie par le serf et jetée à plat ventre sur le tronc. Deux hommes lui immobilisèrent les bras ; deux autres les jambes. Un cinquième homme, avec un épais gant de cuir, sortit un fer du feu ; la chaleur faisait frémir l'air autour de son extrémité.

— « Je t'en prie, Jarl, » cria-t-elle, « ne marque pas ta captive ! »

Sur un signe de Forkbeard, le fer fut appliqué sur la chair et y fut maintenu, fumant, pendant cinq ihs. C'est seulement quand il fut retiré qu'elle hurla. Elle avait gardé les yeux fermés, les dents serrées. Mais quand on avait retiré le fer profondément enfoncé dans sa chair, fumant, elle s'était mise à hurler, oubliant sa fierté, sa volonté ayant été brisée, longuement et misérablement, admettant du même coup qu'elle n'était qu'une fille marquée parmi les autres. La tirant par les bras, on l'éloigna du tronc. Elle rejeta la tête en arrière, le visage baigné de larmes, et hurla à nouveau de douleur. Elle regarda son corps. Il portait une marque. Tenue par le bras, elle fut poussée vers l'enclume, près de laquelle elle fut jetée à genoux.

La marque utilisée par Forkbeard n'est pas rare dans le Nord, bien que, sur ce point, il n'y ait pas, au Torvaldsland, la même uniformité qu'au Sud où la Caste des Marchands, avec ses recommandations et sa standardisation, est plus puissante. Sur tout Gor, naturellement, l'esclave est une possession familière. La marque utilisée par Forkbeard, assez fréquente dans le Nord, se composait d'un demi-cercle avec, à son extrémité droite, une diagonale. Le demi-cercle fait environ cinq centimètres de diamètre et la diagonale, approximativement quatre centimètres de long. La marque, comme c'est souvent le cas, est symbolique. Dans le Nord, on dit souvent que la captive est une femme dont le ventre se trouve sous l'épée.

« Regarde-moi ! » dit le Forgeron.

La jeune femme blonde, les larmes aux yeux, leva la tête.

Il ouvrit le collier articulé, en acier noir, qui faisait environ un centimètre et demi de hauteur. Il le lui mit au cou. Il comportait également un anneau soudé, où il était possible de fixer une chaîne.

« Pose la tête sur l'enclume ! » dit-il.

Il prit ses cheveux et les écarta, puis lui poussa le cou contre le flanc gauche de l'enclume. Sur l'enclume, se trouvaient les deux extrémités correspondantes des deux parties du collier. L'intérieur du collier était à environ un demi-centimètre du cou. Je vis les fins cheveux de sa nuque. Sur une extrémité du collier, il y a deux petits anneaux plats et robustes. Sur l'autre, il y a un seul anneau de ce type. Ces anneaux, quand le collier est fermé, sont alignés, ceux d'un côté en haut et en bas, celui de l'autre au centre. Ils s'emboîtent exactement, les uns sur les autres. Les trous qu'ils comportent, qui ne font que quelques millimètres de diamètre, sont également parfaitement alignés.

Le Forgeron, avec son pouce, exerçant une forte pression, fit passer les rivets métalliques dans les trous. Les rivets étaient parfaitement ajustés.

« Ne bouge pas la tête, Captive ! » dit le Forgeron.

Puis, à grands coups de marteau, il riva le collier d'acier qui lui emprisonnait le cou.

Ensuite, la tirant par les cheveux, un homme l'écarta de l'enclume et la jeta par terre, un peu plus loin. Elle resta immobile, en larmes, captive nue, marquée et portant un collier.

« Suivante ! » cria Forkbeard.

Les larmes aux yeux, une autre fille fut jetée sur le tronc à marquer.

Finalement, il ne resta plus qu'Aelgifu.

Forkbeard, avec le talon de sa botte, traça un cercle des captives sur le sol.

Elle le regarda.

Puis, provoquant le rire des hommes, la tête haute, levant le bas de sa robe, elle entra dans le cercle et s'immobilisa, lui faisant face, à l'intérieur.

« Déshabille-toi, ma jolie, » dit Ivar Forkbeard. Elle passa les mains dans le dos et déboutonna sa robe de velours noir, puis elle la fit passer par-dessus sa tête. Elle se tint devant nous, vêtue d'une chemise de soie fine. Elle la fit également passer par-dessus la tête et la jeta par terre.

Puis elle resta immobile devant nous, sculpturale, fièrement.

Ivar se passa la langue sur les lèvres. Quelques hommes poussèrent des cris de joie, d'autres se frappèrent l'épaule gauche avec la paume de la main droite. Deux autres, qui avaient un bouclier et une lance, frappèrent le cercle de bois avec la pointe de la lance.

« N'est-ce pas vraiment un morceau de choix ? » demanda Ivar à ses hommes.

Les hommes crièrent, se frappèrent l'épaule, et les lames heurtèrent de nouveau les boucliers.

Les yeux de l'orgueilleuse Aelgifu s'emplirent de crainte.

« Cours vers le fer, Femme ! » ordonna soudain Forkbeard, durement. Avec un gémissement, Aelgifu courut jusqu'au tronc à marquer, et fut jetée à plat ventre dessus. Un instant plus tard, le fer l'avait mordue. Son hurlement provoqua le rire des autres captives. Elle fut alors poussée vers l'enclume et jetée à genoux près d'elle.

Je vis que le jeune serf aux larges épaules, qui se tenait sur le côté, était allé près de la jeune femme blonde et mince. Il la fit lever.

« Je vois, Thyri, » dit-il, « que tu es à présent une femme dont le ventre est sous l'épée. »

— « Wulfstan, » fit-elle.

— « Ici, je m'appelle Tarsk, » dit-il.

Il toucha le collier qu'elle portait au cou.

« L'orgueilleuse Thyri, » dit-il, « une captive ! » Il sourit. « Tu as refusé mes avances, » reprit-il. « T'en souviens-tu ? »

Elle ne répondit pas.

« Tu étais trop bien pour moi, » dit-il. Il rit. « À présent, » reprit-il, « tu es probablement prête à ramper devant tout homme susceptible de t'affranchir. »

Elle le regarda avec colère.

« N'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Oui, Wulfstan, » dit-elle. « C'est vrai. »

Il la tenait par le collier.

— « Mais tu ne seras pas affranchie, Thyri, » précisa-t-il. « Tu porteras toujours ceci. Tu es une captive. »

Elle baissa la tête.

« Je suis content, » reprit-il, « que tu sois ici. » Il recula. Elle leva la tête, furieuse, et le regarda. « La marque, » dit-il, « va bien aux femmes. Elle te va bien, Thyri. Ton collier aussi, cet acier autour de ton cou, contrastant avec la douceur de ton corps, te va très bien. »

— « Merci, Wulfstan, » répondit-elle.

— « Les femmes, » ajouta-t-il, « sont faites pour le collier. »

Elle le foudroya du regard.

« Parfois, » dit-il, « les captives récalcitrantes sont jetées, nues, parmi les serfs. » Il sourit. « Ne crains rien. Si cela devait t'arriver, mon tour venu, je t'utiliserais bien, Captive. Très bien. »

Elle recula.

Les derniers coups de marteau du Forgeron retentirent et Aelgifu, par les cheveux, fut écartée de l'enclume, portant un collier d'acier noir.

« Vite, Captives ! » cria Ivar Forkbeard. « Vite, paresseuses ! Il y a un festin à préparer ! »

Les captives, dont Thyri et Aelgifu, s'enfuirent comme un troupeau de tabuks effrayés, sur l'herbe courte et verte, semblable à de la mousse, vers la porte de la palissade, où on les mettrait au travail.

Ivar Forkbeard eut un rire puissant, la tête rejetée en arrière. Sur ses genoux, nue, serrée contre lui, était assise celle qui avait été Aelgifu, les bras autour de son cou, les lèvres sur sa joue ; elle n'avait plus le même nom ; le nouveau nom de la fille de l'Administrateur de Kassau était : Pudding. De l'autre côté, nue, son collier de fer noir au cou, le tenant par la taille, se frottant contre sa ceinture, se trouvait une autre captive : Gunnhild.

Je tenais une des grandes cornes dans lesquelles boivent les gens du Nord.

« Il est impossible de la poser, » lui dis-je, troublé.

Il rejeta une nouvelle fois la tête en arrière et éclata de rire.

— « Si tu ne peux pas la vider, » dit-il, « donne-la à quelqu'un d'autre ! »

Je basculai la tête en arrière et vidai la corne.

« Splendide ! » s'écria Forkbeard.

Je tendis la corne à Thyri qui, avec son collier, nue, entre deux bancs, était agenouillée à mes pieds.

« Oui, Jarl, » dit-elle, et elle courut la remplir dans un grand récipient de bronze. Comme une femme nue, portant un collier, est merveilleusement belle !

— « Ta salle, » dis-je à Forkbeard, « ne correspond pas à ce que j'imaginai. »

J'avais appris, ce qui n'était pas dénué d'intérêt, que ma conception des salles nordiques laissait beaucoup à désirer. En fait, les salles véritables, hautes, avec des poutres, construites en troncs d'arbres et en planches, avec leurs bancs, leurs piliers, leurs sculptures et leurs suspensions, leurs marmites suspendues, sont généralement très rares, et seuls les jarls les plus riches en possèdent une. La salle d'Ivar Forkbeard, appris-je avec surprise, était d'un type beaucoup plus répandu. À la réflexion, toutefois, il ne me semble pas étrange qu'il en soit ainsi dans ce pays aride où les arbres sont rabougris et tordus par le vent. Au Torvaldsland, le bon bois est très cher. En outre, le bon bois est souvent marqué et réservé aux chantiers navals. Si un Torvaldslandais doit choisir entre sa salle et son navire, c'est invariablement son navire qui l'emporte. En outre, naturellement, sans ses marchandises ramenées par son ou ses navires, il est probable qu'il n'aurait pas les moyens de construire une maison pour y loger ses hommes.

« Tiens, Jarl, » dit Thyri, me tendant à nouveau la corne. Elle était pleine d'hydromel du Torvaldsland, à base de miel fermenté, épais et sucré.

La salle d'Ivar Forkbeard était une longue maison. Elle faisait environ cent vingt pieds goréens de long. Ses murs, constitués de terre et de pierres, étaient courbes et épais, d'environ deux mètres cinquante d'épaisseur. Elle était orientée nord-sud. Cela réduit l'exposition au vent du nord, ce qui est extrêmement important, au Torvaldsland, pendant l'hiver. Un feu, dans un trou rond, se trouvait au centre. Elle comportait, pour l'essentiel, une unique longue pièce dans laquelle on vit, mange et dort. À une extrémité, il y avait une cuisine, séparée du reste de la maison par une cloison de bois. Le toit se trouvait à moins de deux mètres au-dessus du sol ce qui signifie que tous les occupants, s'il s'agissait d'hommes, étaient obligés de se baisser pour se déplacer. La longue pièce, outre qu'elle est basse de plafond, est obscure. De plus, elle est souvent enfumée. La ventilation est assurée, comme c'est généralement le cas au Torvaldsland, par de petits trous pratiqués dans le toit. Le centre de la salle, sur la longueur, est creusé sur une profondeur d'une trentaine de centimètres. C'est là que se trouvent les tables et les bancs. En outre, au milieu, sur la longueur, il y a deux rangées de poteaux, plantés à environ deux mètres les uns des autres, qui soutiennent le toit. Contre les murs, au niveau du sol, il y a un plancher de terre battue sur lequel sont étendues les couvertures. Des pierres délimitent la place dont chacun peut disposer pour dormir. Ainsi, dans un sens, la salle elle-même est à une trentaine de centimètres sous le niveau du sol et les quartiers d'habitation se trouvent au niveau du sol, contre les murs. Ces quartiers d'habitation, où il est également possible d'entreposer les effets personnels, quoi que quelques hommes préfèrent les mettre à leurs pieds, font environ deux mètres cinquante de long. La salle elle-même, le centre de la salle, fait environ quatre mètres de large.

Les deux captives, nues également, comme les autres, pour le festin, Jolies Chevilles et Lèvres Boudeuses, traversaient péniblement la longue salle obscure et enfumée, portant sur l'épaule une broche sur laquelle était empalé un tarsk rôti. Les hommes leur donnaient des claques pour qu'elles aillent plus vite. Elles riaient de plaisir. Des rouleaux de cuir

protégeaient leurs épaules de la chaleur de la broche. Le tarsk rôti fut jeté devant nous sur la table. Avec son poignard, repoussant Gunnhild et Pudding, Ivar Forkbeard entreprit de découper la viande.

Il en jeta des morceaux aux convives.

J'entendis les rires des hommes. J'entendis également, derrière moi, dans le noir, sur le niveau supérieur, les hurlements d'une captive prise de force. C'était une nouvelle. On l'avait tramée par les cheveux jusqu'au niveau supérieur. Ses hurlements étaient des hurlements de plaisir.

« Eh bien, » m'apprit Ivar Forkbeard, « je suis un hors-la-loi. »

— « Je ne le savais pas, » dis-je.

— « C'est pourquoi, » expliqua-t-il, « ma salle n'est pas en bois. »

— « Je vois, » dis-je. « Mais, au moins, tu as une palissade, » ajoutai-je.

Il me lança un morceau de viande.

Il coupa de petits morceaux et les mit dans la bouche de Pudding et de Gunnhild.

Elles mangèrent, animaux domestiques obéissants.

— « La palissade, » dit-il, « est basse et les interstices sont bouchés avec du torchis. »

J'arrachai un morceau de la viande qui m'avait été donnée par Ivar et le tendis à Thyri. Elle me sourit. Elle s'efforçait d'apprendre à plaire aux hommes.

— « Merci, Jarl, » dit-elle.

Elle prit la viande, délicatement, entre les dents. Je ricanai et elle baissa la tête, effrayée. Elle savait qu'elle ne tarderait pas à apprendre, bientôt, comment *véritablement* plaire aux hommes.

— « Tu es riche, » repris-je, « et tu as beaucoup d'hommes. Tu pourrais certainement avoir une salle en bois, si tu le souhaitais. »

— « Pourquoi es-tu venu au Torvaldsland ? » demanda soudain Ivar Forkbeard.

— « Pour me venger, » répondis-je. « Je pourchasse les Kurii. »

— « Ils sont dangereux, » releva Ivar Forkbeard.

Je haussai les épaules.

— « L'un d'entre eux a frappé ici, » dit soudain Ottar.

Ivar le regarda.

« Le mois dernier, » expliqua Ottar, « un verr a été enlevé. »

Je compris qu'il ne pouvait s'agir du Kur que je poursuivais.

« Nous l'avons traqué, mais nous ne l'avons pas retrouvé, » nous apprit Ottar.

— « Il a probablement quitté la région, » estima Ivar.

— « Ces animaux vous menacent-ils souvent ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Ivar. « Ils viennent rarement jusqu'ici. »

— « Ce sont des êtres pensants, » lui révélai-je. « Ils ont un langage. »

— « Je suis au courant, » dit Ivar.

Je ne dis pas à Ivar que ceux qu'il appelait : Kurii, ou monstres, étaient, en fait, les représentants d'une race venue de l'espace et que, soutenus par ceux qui vivaient dans leurs vaisseaux, ils étaient en guerre avec les Prêtres-Rois pour la domination de deux planètes : Gor et la Terre. Pendant ces batailles, à l'insu des hommes, même sur Gor, de temps en temps, des vaisseaux kurii avaient été détruits et s'étaient écrasés. Les Prêtres-Rois détruisaient toujours les épaves de ces vaisseaux, néanmoins, en général, ils ne traquaient ni n'exterminaient les survivants. Si les Kurii naufragés acceptaient les lois des Prêtres-Rois concernant la technologie et les armes, ils étaient autorisés à vivre, au même titre que les hommes, constituant simplement une forme de vie différente. Je savais que les Kurii étaient

des êtres aux instincts féroces et terrifiants qui considéraient les humains, et les autres animaux, comme de la nourriture. Le sang, comme dans le cas des requins, les plongeait dans une sorte de frénésie. Ils étaient extrêmement puissants et très intelligents quoique leurs capacités intellectuelles, comme celles des êtres humains, soient nettement inférieures à celles des Prêtres-Rois. Aimant tuer et disposant d'une technologie avancée ils étaient, dans une certaine mesure, des adversaires dignes des Prêtres-Rois. La plupart d'entre eux habitaient les vaisseaux, loups d'acier de l'espace, leurs instincts étant partiellement contenus par la Loyauté du Vaisseau, la Loi du Vaisseau. On pensait que leur planète avait été détruite. Cela semblait plausible, en regard de leur férocité, de leur avidité et de ce que pourrait produire leur mise en pratique dans le cadre d'une technologie perfectionnée. Leur planète étant détruite, les Kurii en voulaient une autre.

Bien entendu, les Kurii que connaissaient les Torvaldslandais vivaient loin des vaisseaux depuis plusieurs générations. Néanmoins, un des grands dangers de la guerre était la possibilité que les Kurii des vaisseaux entrassent en contact avec les Kurii de Gor et se servissent d'eux pour mettre leurs plans en œuvre.

Les hommes et les Kurii, aux endroits où ils se rencontraient, c'est-à-dire essentiellement dans le Nord, se considéraient mutuellement comme des ennemis mortels. Les Kurii dévoraient parfois des hommes et les hommes, par conséquent, traquaient et massacraient, lorsqu'ils le pouvaient, les animaux. En général, toutefois, compte tenu de la puissance et de la férocité des animaux, les hommes ne les traquaient que jusqu'aux limites de leur territoire, surtout lorsqu'ils avaient perdu un bosk ou un serf. Les Torvaldslandais eux-mêmes s'estimaient satisfaits lorsqu'ils parvenaient à chasser l'animal, ou les animaux, de leur territoire. Ils étaient encore plus satisfaits lorsqu'ils parvenaient à pousser l'animal dans le territoire d'un ennemi.

« Comment reconnaîtras-tu le Kur que tu recherches ? » demanda Ivar.

— « Je crois, » répondis-je, « que *lui*, me reconnaîtra. »

— « Tu es brave, ou fou, » releva Ivar.

Je bus une nouvelle gorgée d'hydromel. Je mangeai, également, du tarsk rôti.

« Tu viens du Sud, » dit Ivar. « J'ai une proposition, un plan. »

— « Comment cela ? » demandai-je.

Olga, une captive, riant et battant des pieds, jetée sur l'épaule d'un rameur, passa près de moi.

Je vis plusieurs captives, dans les bras des hommes d'Ivar. Parmi elles, quelques-unes essayant de résister, il y avait les nouvelles. Un rameur, irrité par l'une d'entre elles, la tenait par les poignets et la fouettait avec sa ceinture. Libérée, elle se mit à l'embrasser, en larmes, s'efforçant de lui plaire. Les hommes rirent. Une autre nouvelle fut jetée sur un banc ; elle était couchée sur le dos ; elle avait la tête en bas, ses longs cheveux blonds et défaits traînant dans la poussière et les roseaux éparpillés sur le sol de la salle ; elle tournait convulsivement la tête d'un côté et de l'autre ; ses yeux étaient fermés ; ses lèvres étaient entrouvertes ; je vis ses dents.

« N'arrête pas, Jarl, » supplia-t-elle. « Ta captive te supplie de ne pas arrêter ! »

— « Je suis un hors-la-loi, » dit Ivar. « Dans un duel, j'ai tué Finn Broadbelt. »

— « C'était un duel, » relevai-je.

— « Finn Broadbelt était le cousin du Jarl Svein Dent Bleue. »

— « Ah, » fis-je. Svein Dent Bleue était le Grand Jarl du Torvaldsland, dans le sens où il était généralement considéré comme le plus puissant. On disait que, dans sa salle, il faisait manger mille hommes. En outre, on racontait que ses messagers pouvaient porter la Flèche

de la Guerre dans plus de dix mille fermes. Dix navires étaient amarrés à son quai, et on disait qu'il pouvait s'en procurer cent de plus.

« C'est ton Jarl ? » demandai-je.

— « *C'était* mon Jarl, » répondit Ivar Forkbeard.

— « La compensation doit être élevée, » estimai-je.

Forkbeard me regarda avec un sourire ironique.

— « Elle a été fixée tellement haut, » dit-il, « contrairement à la tradition et à la loi, malgré les protestations des Prêtres de la Stèle et de ses propres hommes que personne, à son avis, ne pourrait la payer. »

— « Afin que, » terminai-je, « tu restes hors-la-loi jusqu'à ce que tu sois arrêté ou tué. »

— « Il espérait me chasser du Torvaldsland, » souligna Ivar.

— « Il n'y a pas réussi, » fis-je remarquer.

Ivar sourit.

— « Il ignore où je suis, » dit-il. « S'il le savait, cent navires entreraient dans la crique. »

— « À combien, » demandai-je, « se monte la compensation ? »

— « Cent Pierres d'or, » répondit Ivar.

— « Tu en as pris davantage, » relevai-je, « dans le pillage du temple de Kassau. »

— « Et le poids d'un adulte en saphirs de Shendi, » ajouta Forkbeard.

Je ne répondis pas.

« Tu n'es donc pas surpris ? » demanda Ivar.

— « Cela me semble parfaitement absurde, » reconnus-je avec un sourire.

— « Néanmoins, tu sais ce que j'ai fait dans le Sud ? » demanda Ivar.

— « Tout le monde sait, » répondis-je, « que tu as libéré Chenbar, le Sleen de la Mer, Ubar de Tyros, du donjon de Port Kar où il était enchaîné et que tu as reçu, en échange, son poids en saphirs de Shendi. »

Je ne dis pas à Forkbeard que c'était moi, Bosk de Port Kar, Amiral de la Cité, qui était responsable de l'incarcération de Chenbar.

Néanmoins, j'admirais l'audace du Torvaldslandais, bien que la libération de Chenbar lui ait permis d'agir contre moi et que cela ait failli me coûter la vie, l'année précédente, dans les forêts du Nord. Sarus de Tyros, agissant sur son ordre, avait tenté de capturer Marlenus d'Ar, ainsi que moi-même. Il n'avait pas réussi à me capturer et j'étais finalement parvenu à libérer Marlenus, ses hommes et les miens, et à vaincre Sarus.

— « À présent, » reprit Ivar Forkbeard en riant, « je suis persuadé que Svein Dent Bleue ne dort plus aussi bien. »

— « Tu as déjà réuni, » soulignai-je, « cent Pierres d'or et le poids de Chenbar de Tyros, le Sleen de la Mer, en saphirs de Shendi. »

— « Mais Svein Dent Bleue exige encore une chose, » appuya Ivar.

— « Les lunes de Gor ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il, « la lune de Scagnar. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « La fille, » expliqua-t-il, « de Thorgard de Scagnar, Hilda la Hautaine. »

Je ris.

— « Thorgard de Scagnar, » relevai-je « est aussi puissant que Svein Dent Bleue lui-même. »

— « Tu es de Port Kar, » dit Ivar.

— « Ma Demeure est dans cette cité, » acquiesçai-je.

— « Thorgard de Scagnar n'est-il pas l'ennemi des habitants de Port Kar ? » demanda-t-il.

— « Nous autres, à Port Kar, » répondis-je, « nous n'avons, en général, aucun différend avec les habitants de Scagnar, mais il est vrai que les navires de ce Thorgard s'attaquent fréquemment à nos vaisseaux de commerce. Il a envoyé de nombreux habitants de Port Kar au fond de Thassa. »

— « Dirais-tu, » demanda Ivar, « que c'est ton ennemi ? »

— « Oui, » admis-je, « je dirais que c'est mon ennemi. »

— « Tu pourchasses un Kur, » rappela Ivar.

— « Oui, » répondis-je.

— « Il serait sans doute amusant, » dit-il, « d'entreprendre une telle traque. »

— « Je serais très heureux que tu m'accompagnes, » reconnus-je.

— « Vois-tu un inconvénient à ce que la fille de Thorgard de Scagnar porte un collier ? »

— « Peu m'importe, » répondis-je, « qu'elle porte ou non un collier. »

— « Je crois, » dit-il, « que sa fille sera bientôt amenée dans la salle d'Ivar Forkbeard. »

— « Ce sera difficile et dangereux, » estimai-je.

— « C'est très possible, » fit-il.

— « Serais-tu heureux que je t'accompagne ? » demandai-je.

Il sourit.

— « Gunnhild, » dit-il, « va chercher une corne d'hydromel. »

— « Oui, Jarl, » répondit-elle avant de s'éloigner en courant.

Quelques instants plus tard, dans la salle obscure et enfumée, Gunnhild revint avec une corne d'hydromel.

« Jarls, » dit-elle.

Forkbeard prit la corne d'hydromel et, ensemble, nous la vidâmes.

Puis nous nous serrâmes la main.

« Je serais heureux que tu m'accompagnes, » dit-il. Puis il se leva. « Buvez ! » cria-t-il à ses hommes. « Buvez de l'hydromel à la santé de Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar ! »

Ses hommes hurlèrent de rire. Les captives, nues et portant un collier, s'empressèrent d'aller remplir les cornes d'hydromel.

« Festoyez ! » cria Forkbeard. « Festoyez ! »

On mangea beaucoup de viande et on vida de nombreuses cornes.

Bien que la salle d'Ivar Forkbeard ne soit qu'en torchis et pierres, et bien qu'il ne soit lui-même qu'un hors-la-loi, il m'avait accueilli à sa porte, après m'avoir demandé d'attendre dehors, vêtu de ses plus beaux atours de pourpre et d'or, un bol d'eau et une serviette à la main.

« Sois le bienvenu dans la salle d'Ivar Forkbeard, » avait-il dit.

Je m'étais lavé les mains et le visage dans le bol présenté par le Maître en personne, puis je m'étais essuyé avec la serviette. Puis, invité à entrer, je m'étais assis en face de lui, à la place d'honneur. Ensuite, ayant ouvert ses coffres, il m'avait donné une longue cape en fourrure de sleen marin, une lance à pointe de bronze, un bouclier en bois peint, renforcé avec des bandes métalliques ; le bouclier était rouge et les bandes couvertes d'émail jaune ; un casque conique, en fer, avec un morceau de cotte de mailles et une plaque d'acier glissant de haut en bas, destinée à protéger le nez ; et, également, une grande hache forgée suivant la tradition du Torvaldsland, grande, courbe, à une seule lame ; et quatre anneaux d'or que l'on peut porter au bras.

« Je te remercie, » avais-je dit.

— « Tu es un excellent joueur de Kaissa, » avait-il répondu.

Je me dis que l'aide de Forkbeard serait peut-être, dans la réalité aride du Torvaldsland, extrêmement utile. Il savait peut-être où se trouvaient les Kurii ; il parlait peut-être les dialectes du Nord, qui sont parfois très différents du goréen ordinaire tel qu'on le parle à Korro-ba, par exemple, ou même à Turia ; les traditions et les coutumes des salles et des villages du Nord lui étaient sans doute familières ; je n'avais pas la moindre envie d'être jeté, attaché, sous les houes des serfs parce que j'avais, sans le savoir, insulté un homme libre ou violé une tradition, même s'il s'agissait simplement d'avoir pris du beurre avant un homme assis plus près que moi des piliers du trône. Mais, surtout, Forkbeard était un combattant puissant, un homme courageux, un esprit rusé ; compte tenu de ce qui m'amenait dans le Nord, j'étais heureux d'avoir un allié aussi impressionnant.

Mettre un collier au cou de la fille de Thorgard de Scagnar me semblait être un prix peu élevé, en regard de l'aide que pourrait m'apporter un compagnon aussi puissant.

Thorgard de Scagnar, individu sournois et cruel, qui comptait parmi les jarls les plus puissants du Nord, était mon ennemi.

En outre, en mer, il nous avait poursuivis avec son navire, le *Sleen Noir*.

Je souris.

Sa fille, Hilda la Hautaine, devrait se méfier.

Je me tournai vers Forkbeard. Il avait un bras autour de la taille de la fille de l'Administrateur de Kassau, Pudding, et l'autre autour de celle de Gunnhild, qui avait une poitrine magnifique.

« Prends un morceau de Pudding, Jarl, » supplia Pudding. Il l'embrassa.

— « Gunnhild ! Gunnhild ! » protesta Gunnhild. Elle avait glissé les mains sous sa chemise de fourrure. Il se tourna et posa les lèvres sur les siennes.

— « Laisse Pudding te faire plaisir, » sanglota Pudding.

— « Laisse Gunnhild te faire plaisir ! » cria Gunnhild.

— « Je te ferai davantage plaisir, » dit Pudding.

— « Je te ferai davantage plaisir ! » cria Gunnhild.

Ivar Forkbeard se leva ; les deux captives le regardèrent, le caressant.

— « Courez sur les fourrures, » ordonna Forkbeard, « toutes les deux ! »

Les deux femmes filèrent en courant vers les fourrures.

Il enjamba le banc et les suivit. Au bord du niveau supérieur, qui est celui des quartiers d'habitation, et se trouve une trentaine de centimètres au-dessus du centre de la salle, sur la terre battue, ici et là, il y avait des poutres posées dans le sens de la longueur. Chaque poutre fait entre trois et quatre mètres de long sur une trentaine de centimètres d'épaisseur. Si on se représente les quartiers d'habitation, de chaque côté, comme constituant, en réalité, une seule couche faisant toute la longueur de la salle, à l'exception de l'espace réservé à la cuisine, les poutres sont posées au pied de ces couches, parallèlement à leur pied. Autour de chaque poutre, s'adaptant parfaitement dans de profondes entailles, il y avait plusieurs bandes métalliques. Chacune comportait un anneau soudé auquel était fixée une chaîne terminée par des menottes.

Gunnhild leva la cheville gauche ; Forkbeard l'enchaîna ; un instant plus tard, Pudding leva également la cheville gauche, sur laquelle l'anneau métallique fut aussitôt refermé. Forkbeard se débarrassa de sa veste. Il y eut un tintement de chaînes quand les deux captives se tournèrent, Pudding sur le côté gauche et Gunnhild sur le côté droit, attendant que Forkbeard se couche entre elles.

Les convives se mirent à rire. Une captive, ramenée de Kassau, avait été jetée sur le dos au milieu de la table. Elle était couchée parmi les morceaux de viande et les flaques d'hydromel.

Elle donnait des coups de pied et riait, essayant de repousser les vestes de fourrure des Torvaldslandais. Une autre fille fut saisie et jetée dans l'obscurité des quartiers d'habitation. Je vis son corps blanc, brièvement, essayant de s'échapper, mais celui qui s'était emparé d'elle la prit par la cheville et la tira sur les fourrures. Elle fut impitoyablement jetée sous lui, les épaules plaquées au sol, son butin. Je la vis lever la tête, cherchant ses lèvres, mais il la repoussa et elle gémit, se débattant, immobilisée, captive qu'il pouvait prendre comme il l'entendait. Quand il libéra ses lèvres, elle lui passa les bras autour du cou et leva à nouveau la tête, les lèvres entrouvertes.

« Mon Jarl ! » sanglota-t-elle. « Mon Jarl ! »

Puis il la plaqua une nouvelle fois sur les fourrures, avec une force telle qu'elle cria, puis, avec rudesse et une force incroyable, il prit son plaisir. Je vis les secousses qui agitaient convulsivement son corps, tandis qu'elle s'accrochait désespérément à lui. Il ne fit pas de quartier. Les captives sont traitées sans pitié.

« Je t'aime, Jarl ! » hurla-t-elle.

Les convives, buvant de l'hydromel, mâchant des morceaux de viande, se moquèrent d'elle.

Elle pleurait et hurlait de plaisir.

Quand le rameur eut terminé et voulut regagner la table, elle tenta de le retenir. Il la repoussa sur les fourrures. En larmes, elle tendit les bras vers lui. Il retourna à son hydromel.

Un autre rameur rampa alors jusqu'à elle et, la prenant par les cheveux, l'attira dans ses bras. Quelques instants plus tard, elle se colla et se frotta désespérément à lui, le serrant dans ses petits bras blancs, le ventre pressé contre la grosse boucle de son ceinturon. Puis, à son tour, il la repoussa.

« Je vous aime, Jarls ! » sanglota-t-elle. « Je vous aime ! »

Il y eut de grands éclats de rire.

Je tournai la tête ; sur le banc, léthargique, somnolent, semblable à un gros rocher ou à un larl endormi, était assis Rollo, le géant à la peau grisâtre. Il était torse nu. Au cou, il portait une corde tissée de fils d'or, avec un pendentif, en or, en forme de hache. Ses cheveux étaient broussailleux. Il ne semblait pas conscient de la folie du festin ; il ne semblait pas entendre les rires, les hurlements des captives consentantes ; il était assis, les mains sur les genoux, les yeux fermés. Une captive, portant de l'hydromel, l'effleura en passant. Effrayée, elle s'éloigna rapidement. Il n'ouvrit pas les yeux.

Rollo se reposait.

« Oh, non ! » cria Pudding.

Je me tournai vers la couche de Forkbeard. Il avait retiré la chaîne en argent de l'Administrateur de Kassau, qu'il portait au cou. Il avait tiré les poignets de Pudding dans le dos et, bouclant intelligemment la chaîne, les lui avait attachés avec. Elle était assise sur les fourrures, la cheville gauche prisonnière d'un anneau métallique, relié par une chaîne à la poutre qui se trouvait au pied de la couche de Forkbeard, les poignets attachés dans le dos avec la chaîne symbolisant la charge de son père.

Elle regarda Forkbeard avec frayeur. Il la jeta sur le dos.

« N'oublie pas Gunnhild, » gémit Gunnhild, posant les lèvres sur l'épaule de Forkbeard. J'entendis le tintement de sa chaîne.

La nuit, les serfs sont enchaînés dans l'appentis des bosks ; les captives restent dans la salle, pour servir le plaisir des hommes libres. Elles passent souvent de l'un à l'autre. Le dernier utilisateur a, néanmoins, la possibilité de l'attacher.

J'entendis des hurlements de plaisir.

Je regardai Thyri, à genoux près de mon banc. Elle me regarda, elle aussi, effrayée. C'était une jolie fille, avec un beau visage. Elle était délicate, sensible. Ses yeux étaient extrêmement intelligents, beaux et profonds. Un collier de fer noir était rivé autour de son cou.

« Cours sur les fourrures, Captive ! » lui ordonnai-je sèchement.

Thyri se leva d'un bond et courut en sanglotant vers mes fourrures. Je vidai ma corne d'hydromel, me levai et pris la direction des quartiers d'habitation.

Elle était couchée, les jambes repliées.

« Cheville ! » lui dis-je.

Je la regardai. Elle soutint mon regard, malgré sa frayeur. Son corps, petit, blanc, courbe, sensuel, contrastait avec le roux et le noir des fourrures douces et épaisses sur lesquelles elle était couchée.

« Cheville ! » répétai-je.

Elle tendit sa jolie jambe.

Je pris la cheville et refermai dessus l'anneau de fer noir.

Puis je la rejoignis sur les fourrures.

LE KUR

LES cinq jours suivants furent très agréables. Le matin, sous le regard d'Ottar, gardien de la ferme de Forkbeard, j'appris la hache.

La lame s'enfonça profondément dans le poteau.

« Davantage d'élan, » commenta Ottar en riant. « Prends davantage d'élan ! »

Les hommes poussèrent des cris de joie quand la hache, en un seul coup, fendit le poteau.

Thyri et les autres captives sautaient sur place et battaient des mains.

Comme elles semblaient joyeuses et pleines d'énergie ! Leurs cheveux étaient défaits, à la manière des captives. Leurs yeux brillaient ; leurs joues étaient rouges ; chaque parcelle de leur corps, chaque parcelle captive, était incroyablement belle et pleine d'énergie. Comme elles étaient incroyablement féminines, vivantes, libérées, détendues dans leurs émotions et les mouvements de leur corps ! À présent, elles bougeaient, riaient, marchaient et se tenaient en femmes ; l'orgueil ne leur était pas autorisé ; la joie l'était. Il n'y avait, entre leur beauté et le cuir de leurs Maîtres, qu'une robe de laine blanche, fendue jusqu'à la taille.

« Encore ! Encore ! S'il te plaît, Jarl ! » cria Thyri.

Une nouvelle fois, la grande hache frappa le poteau. Il frémit dans la terre et une trentaine de centimètres de bois, coupés par la hache, s'envolèrent.

« Bravo ! » s'écria Ottar.

Puis, soudain, il m'attaqua à la hache. J'amortis le coup en opposant le manche de ma hache à celui de la sienne puis, levant le poignet gauche, sans lâcher la hache, je le déséquilibrai. Il tomba dans l'herbe et je me jetai sur lui, la hache levée.

« Magnifique ! » s'écria-t-il.

Les captives poussèrent des cris de joie : Gunnhild, Lèvres Boudeuses, Olga, Thyri et les autres.

Ottar se leva d'un bond, riant, et leva sa hache en direction des filles ravies.

Elles s'enfuirent, criant et riant.

« Olga, » dit-il, « il faut battre le beurre dans l'appentis ! »

— « Oui, Jarl, » répondit-elle, relevant sa jupe et partant en courant.

— « Gunnhild, Lèvres Boudeuses, » reprit-il, « aux métiers à tisser ! »

— « Oui, Jarl, » répondirent-elles, pivotant sur elles-mêmes et prenant la direction de la salle.

— « Toi, Petite, » dit Ottar à Thyri.

Elle recula.

— « Oui, Jarl, » répondit-elle.

— « Ramasse des crottes de verr dans ta robe et porte-les sur le carré de suls ! »

— « Oui, Jarl, » répondit-elle en riant, pivotant sur elle-même. Je la regardai courir, pieds nus, vers sa tâche. Elle était très jolie.

— « Et vous, paresseuses ! » cria Ottar aux captives restantes, « voulez-vous être

découpées en lanières et jetées aux parsits ? »

— « Non, Jarl ! » s'écrièrent-elles.

— « Dans ce cas, au travail ! » ordonna-t-il.

Poussant des cris stridents, elles s'enfuirent.

« Encore deux coups, » me dit Ottar, la main posée sur son large ceinturon à incrustations d'or. « Ensuite, nous chercherons un autre poteau ! »

Le maniement de la hache comporte de nombreux secrets ; on utilise souvent les feintes et les coups retenus ; ainsi que le manche pour frapper en bout ou pousser ; le mouvement de balancier, naturellement, lorsqu'il manque son objectif, expose le guerrier ; quelques stratagèmes élémentaires méritent d'être mentionnés ; le suivant est typique : on feint d'exécuter le mouvement de balancier, en allant même jusqu'à pousser le cri de mort, mais on retient le coup ; l'adversaire, s'il ne se méfie pas, avance, baissant sa garde et la hache, retournée, frappe de gauche à droite ; parfois, il est également possible, si l'adversaire porte son bouclier trop haut, de faire un pas sur la gauche et de couper le bras qui tient le bouclier ; les coups bas sont également dangereux car il est aussi facile de couper un pied qu'un jeune tronc d'arbre ; défensivement, bien entendu, s'il est possible de provoquer le mouvement de balancier et de l'esquiver, on dispose d'un instant pour profiter d'un avantage ; on y parvient parfois en feignant d'exposer son corps davantage que ne le ferait un Guerrier connaissant bien la hache, amenant ainsi l'adversaire, qui croit alors se trouver face à un adversaire maladroit, à investir prématurément le poids de son corps dans le mouvement de balancier. La hache du Torvaldsland compte parmi les armes les plus redoutables de Gor. Si l'on peut passer derrière la hache, naturellement, on peut gagner ; mais il n'est pas facile de passer derrière la hache d'un adversaire qui sait se servir de son arme ; il lui suffit de frapper une seule fois ; et il n'a aucune raison de le faire avant d'être sûr de sa cible.

Une ahn plus tard, Forkbeard, accompagné d'Ottar, gardien de sa ferme, et de Tarl Cheveux Rouges, habitant à présent le camp de base de Torvaldsland, inspecta ses champs.

Le Sa-Tarna du Nord, en rangées, jaune et vigoureux, faisait environ vingt-cinq centimètres de haut. À cette latitude, compte tenu de l'effet adoucissant du Courant de Torvald, il mettait environ cent vingt jours à pousser. Cette récolte avait, en fait, été semée pendant l'automne précédent, un mois après la Fête de la Moisson. On la sème assez tôt, toutefois, de sorte que les racines puissent se développer avant que le gel ne stoppe temporairement la croissance. Puis, grâce à la chaleur du printemps, la terre redevenant molle, la plante, robuste et rude, reprend le dessus. Statistiquement, le Sa-Tarna d'hiver donne davantage que le Sa-Tarna de printemps.

« Bien ! » estima Forkbeard. Il se leva. Il épousseta la poussière collée aux genoux de son pantalon de cuir. « Bien ! » répéta-t-il.

Le Sa-Tarna est la culture principale du Torvaldsland, mais j'ai constaté qu'il y a également de nombreux jardins et qu'on élève des bosks, ainsi que des verrs. Ottar arracha deux radis et Forkbeard et moi, après en avoir essuyé la terre, nous les mangeâmes. Les topsits du verger de Forkbeard, qui peuvent pousser à cette latitude, alors que les larmas ne le peuvent pas, étaient trop verts pour qu'il soit possible d'en manger. Je souris, me souvenant que les topsits ont invariablement un grand nombre de graines, sauf la variété à longue tige, plus rare. Je n'aime pas beaucoup les topsits parce qu'ils sont amers. D'autres personnes les apprécient. En général, on les coupe en tranches et on les sert avec du miel, ou bien dans les sirops, ou bien pour assaisonner de nombreux plats. Ils sont également utilisés pour pallier les déficiences nutritionnelles, en mer, pendant les longs voyages, du fait qu'ils contiennent, je suppose, beaucoup de vitamine C. On les appelle parfois : le larma du marin. Ce sont des

fruits à la peau dure qu'il n'est pas difficile de faire sécher et de stocker. À bord des serpents, on les entrepose dans de petits tonneaux généralement rassemblés, avec les légumes, sous la barque retournée. Nous nous arrê tâmes près de l'appentis où Olga, en sueur, avait fini de battre le beurre. Nous trempâmes le doigt dans le tonnelet, le beurre était excellent.

« Porte-le à la cuisine, » dit Forkbeard.

— « Oui, Jarl, » répondit-elle.

— « Dépêche-toi, paresseuse ! » lui enjoignit Forkbeard.

— « Oui, Jarl, » répondit-elle, saisissant l'anse de corde du tonnelet, se penchant sur la droite pour équilibrer le poids du fardeau. Puis elle s'en alla. Plus tôt, avant que ne commence sa tournée d'inspection, Pudding était venue s'agenouiller devant lui, avec un plateau de pains de Sa-Tarna. La fille de Gurt, Administrateur de Kassau, apprenait à faire le pain. Inquiète, elle regarda Forkbeard mordre dans un pain.

« Il faut davantage de sel, » avait-il dit. Elle frémit. « Crois-tu que tu es une captive du Sud ? » demanda-t-il.

— « Non, Jarl, » avait-elle répondu.

— « Crois-tu qu'il suffise d'être agréable sur les fourrures ? » demanda-t-il.

— « Oh, non, Jarl ! » s'écria-t-elle.

— « Les captives du Nord doivent savoir se rendre utiles, » déclara-t-il.

— « Oui, Jarl ! » s'écria-t-elle.

— « Va les donner aux tarsks, » ordonna-t-il. « Ils sont tout juste bons pour eux ! »

— « Oui, Jarl, » sanglota-t-elle, se levant d'un bond et s'éloignant en courant.

— « Captive ! » appela-t-il.

Elle s'arrêta et se retourna.

« Veux-tu être attachée au poteau et fouettée ? » demanda-t-il. Il s'agit d'un gros poteau, se dressant devant la salle, en bois écorcé, avec un anneau métallique, près du sommet, auquel sont attachés les poignets croisés de la femme. Près de l'appentis des bosks, il y a un poteau semblable, avec un anneau fixé plus haut, utilisé pour les serfs.

— « Non, Jarl ! » s'écria Pudding.

— « Dans ce cas, » précisa-t-il, « veille à faire du meilleur pain ! »

— « Oui, Jarl, » dit-elle, avant de s'éloigner en courant.

— « Ce pain n'est pas mauvais, » me dit Ivar Forkbeard, quand elle eut disparu. Il m'en donna un morceau. Nous le terminâmes. Il était très bon mais, comme l'avait dit Forkbeard, un peu plus de sel ne lui aurait pas fait de mal. Avant de quitter la salle nous nous étions brièvement arrêtés pour regarder Gunnhild et Lèvres Boudeuses, qui faisaient fonctionner les métiers à tisser. Elles travaillaient bien et se tenaient bien droites, sous le regard de Forkbeard. Ottar nous avait alors rejoints et nous avons commencé notre inspection. Peu avant de terminer notre inspection, nous nous étions arrêtés dans l'atelier du Forgeron, qui s'appelait Gautrek. Nous avons ensuite continué notre chemin. En regagnant la salle, prenant un raccourci par un bosquet de topsits, nous étions passés près d'un carré de suls. À l'intérieur, nous tournant le dos, piochant, se trouvait le jeune serf aux larges épaules, vêtu d'une tunique blanche et aux cheveux courts. Il ne nous vit pas. Thyri, blonde et portant un collier, se dirigeait vers lui, sa robe relevée et pleine de crottes de verr.

« Elle a de jolies jambes, » fit remarquer Ottar.

Nous étions tout près d'eux ; ils ne nous virent pas.

Thyri, pendant l'après-midi, avait fait de nombreux voyages au carré de suls. C'était, cependant, la première fois qu'elle y rencontrait le jeune homme. Auparavant, sur la plage, il pêchait le parsit avec d'autres serfs.

« Ah, » fit-il, « salut, jeune dame de Kassau. »

Elle le foudroya du regard.

« Pensais-tu, à Kassau, » demanda-t-il, « que tu étalerais un jour du fumier dans le champ d'un Torvaldslandais ? »

Elle ne lui répondit pas.

« À Kassau, » reprit-il, « je ne savais pas que tu avais d'aussi jolies jambes. » Il rit.

« Pourquoi, » demanda-t-il, « ne montrais-tu pas tes jolies jambes, à Kassau ? »

Elle était furieuse.

Tenant sa robe de la main gauche, elle étala, avec mauvaise grâce, le fumier parmi les plantes. Le serf n'aurait plus qu'à l'enterrer avec sa pioche.

« Oh, ne baisse pas ta robe, Thyri, » dit-il. « Ta marque est très jolie. Tu ne veux donc plus la montrer à Wulfstan de Kassau ? »

Furieuse, elle releva sa jupe, exposant sa cuisse. Puis, toujours furieuse, elle la baissa à nouveau.

« Quel effet cela fait-il, Thyri, » demanda-t-il, « d'être une femme dont le ventre est sous l'épée ? »

— « Il n'est pas sous ton épée, » répliqua-t-elle sèchement. « J'appartiens à des hommes libres ! »

Puis, avec l'audace des captives, Thyri, qui avait été une belle dame de Kassau, releva sa robe sur les hanches et, se penchant, cracha furieusement sur le serf.

Il bondit vers elle, mais Ottar fut plus rapide. Il frappa Wulfstan, le serf Tarsk, sur la nuque avec le manche de sa hache. Wulfstan tomba, étourdi. En un instant, Ottar eut attaché les mains du jeune homme sur le ventre. Puis, le prenant par le collier, il le mit à genoux.

— « Tu as vu ce que ta hache peut faire à un poteau, » me dit-il. « À présent, voyons ce qu'elle peut faire au corps d'un homme. »

Il fit lever le jeune serf, le tenant par le collier, le dos tourné vers moi. La colonne vertébrale, bien entendu, serait immédiatement coupée ; en outre, si le coup était assez puissant, une partie de la hache sortirait de l'abdomen. Néanmoins, il faut plus d'un coup pour couper un homme en deux. Frapper plus de deux fois, cependant, est considéré comme maladroit. Le jeune homme était immobile, paralysé, pris. Thyri, ayant lâché sa robe, recula, la main devant la bouche.

« Tu as vu, » dit Ottar à Forkbeard, « qu'il s'est montré insolent avec cette captive, propriété des hommes libres. »

— « Parfois, » intervins-je, « les serfs et les captives plaisantent. »

— « Il aurait posé la main sur elle, » estima Ottar. Cela semblait vrai, et était manifestement plus grave. Les captives étaient, après tout, la propriété des hommes libres. Les serfs n'avaient pas le droit de les toucher.

— « L'aurais-tu touchée ? » s'enquit Forkbeard.

— « Oui, Jarl, » souffla le jeune homme.

— « Tu vois ! » s'écria Ottar. « Laisse Cheveux Rouges frapper ! »

Je souris.

— « Fais-le plutôt fouetter, » dis-je.

— « Non ! » cria Ottar.

— « Qu'il en soit comme Cheveux Rouges a dit, » décida Forkbeard. Puis il regarda le serf. « Cours au poteau, » ordonna-t-il, « supplie le premier homme libre qui passera de te fouetter ! »

— « Oui, Jarl, » dit-il.

Il serait déshabillé et attaché, les poignets au-dessus de la tête, au poteau dressé devant l'appentis des bosks.

— « Cinquante coups, » précisa Forkbeard.

— « Oui, Jarl, » dit le jeune homme.

— « Le fouet, » ajouta Forkbeard, « sera le reptile. »

La punition serait lourde. Le reptile est un fouet à une seule lanière, lestée, de cuir tressé, faisant deux mètres cinquante de long et entre trois centimètres et un centimètre d'épaisseur. Il est capable d'arracher la peau du dos d'un homme. Parfois, de petits morceaux de métal sont incrustés dans la lanière. Il n'était pas impossible que l'homme meure sous les coups. Il faut distinguer le reptile du fouet goréen ordinaire, à cinq larges lanières. Ce fouet, généralement utilisé avec les femmes, constitue un châtiment terrifiant ; toutefois, il a l'avantage de ne pas marquer la victime. Naturellement, personne ne s'inquiète de savoir si un serf est marqué ou pas. Une femme au dos non marqué se vendra généralement plus cher qu'une femme comparable, dont le dos serait couvert de cicatrices. Les hommes, le plus souvent, aiment les femmes à la peau lisse, sauf en ce qui concerne la marque au fer rouge. Il est utile de mentionner que, à Turia et Ar, il n'est pas rare d'épiler complètement les femmes.

Le jeune serf me regarda. C'était à moi qu'il devait la vie.

« Merci, Jarl, » dit-il. Puis il pivota sur lui-même et, les poignets toujours sur le ventre, comme Ottar les lui avait attachés, courut vers l'appentis des bosks.

« Ottar, » dit Forkbeard, « va à la forge. Dis à Gautrek de passer près de l'appentis des bosks. »

Ottar eut un sourire ironique.

— « Bien ! » fit-il.

Gautrek était le Forgeron. Je n'aurais pas voulu être à la place du jeune homme.

— « Et, Ottar, » ajouta Forkbeard, « veille à ce que le serf reprenne le travail demain matin. »

— « J'y veillerai, » promit Ottar, avant de partir en direction de la forge.

— « J'ai entendu dire, Cheveux Rouges, » enchaîna Ivar Forkbeard, « que tu fais des progrès dans le maniement de la hache. »

— « Je suis heureux que telle soit l'opinion d'Ottar, » répondis-je.

— « Je suis également heureux qu'il soit de cet avis, » approuva Ivar Forkbeard, « car cela indique que telle est la vérité. » Puis il tourna le dos. « Je te verrai ce soir, au festin, » dit-il.

— « Il doit y avoir un autre festin ? » demandai-je. « En quel honneur ? »

Il y avait festin tous les soirs depuis quatre jours.

— « Parce que nous aimons festoyer, » répondit simplement Ivar Forkbeard. « Cela suffit. »

Puis il s'éloigna.

Je me tournai vers la jeune femme, Thyri. Je m'immobilisai devant elle.

« Ce qui s'est passé ici, » dis-je, « est partiellement de ta faute, Captive. »

Elle baissa la tête.

— « Je le hais, » dit-elle, « mais je ne voulais pas qu'il soit tué. » Elle leva la tête. « Serai-je punie, Jarl ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Ses yeux s'emplirent de peur. Comme elle était belle !

— « Mais avec le Fouet des Fourrures, » déclarai-je en riant.

— « J'attendrai ma punition avec impatience, Jarl, » répondit-elle en riant.

— « Cours ! » lançai-je.

Elle pivota sur elle-même et courut vers la salle mais, quelques pas plus loin, elle se tourna vers moi.

— « J'attends ton châtiment, Jarl ! » cria-t-elle. Puis elle pivota à nouveau et s'enfuit, jeune dame de Kassau, pieds nus et portant un collier, simple captive, vers la salle, les fourrures, pour y attendre sa punition.

« Est-ce que seules les captives, Jarl, » demanda Thyri, « peuvent connaître ces plaisirs ? »

— « On dit, » répondis-je, « que seules les captives peuvent les connaître. »

Elle était couchée sur le dos, la tête tournée vers moi. J'étais allongé près d'elle, sur le coude. Son genou gauche était levé ; autour de la cheville gauche, fermé, elle avait un anneau de fer noir, avec sa chaîne. Au cou, elle portait un collier métallique.

— « Dans ce cas, Jarl, » dit-elle, « je suis heureuse d'être une captive. »

Je la pris à nouveau dans mes bras.

« Cheveux Rouges ! » appela Ivar Forkbeard. « Viens avec moi ! »

Rudement, je repoussai Thyri, la laissant sur les fourrures, enchaînée.

Quelques instants plus tard, la hache sur le dos, je rejoignis Forkbeard.

Dehors, plusieurs hommes étaient rassemblés, du navire et de la ferme. Parmi eux, les yeux pleins de terreur, voûté, tassé sur lui-même, se tenait un serf boiteux.

« Conduis-nous à l'endroit où tu l'as trouvé ! » ordonna Forkbeard.

Nous suivîmes l'homme pendant quatre pasangs, sur les pentes conduisant aux pâturages.

Puis, sur une hauteur d'où nous pouvions voir, tout en bas, la ferme et le navire d'Ivar Forkbeard, nous nous arrêtâmes. Derrière un gros rocher, le serf, tassé sur lui-même, effrayé, nous montra ce qu'il avait découvert. Puis il refusa de regarder à nouveau.

Je fus stupéfait.

« Y a-t-il des larls, dans ces montagnes ? » demandai-je.

Les hommes me regardèrent comme si j'étais fou.

« Un sleen n'a pas pu faire cela, » insistai-je.

Nous regardâmes la carcasse déchiquetée, dévorée, d'un bosk. Les gros os eux-mêmes avaient été cassés, écrasés apparemment entre des mâchoires puissantes, et la moelle avait été sucée. Le cerveau avait également été mangé, puisé dans le crâne avec un morceau de bois.

— « Sais-tu de quel animal, » demanda Ivar Forkbeard, « ceci est l'œuvre ? »

— « Non, » dis-je.

— « Ce bosk a été tué par un Kur, » déclara-t-il.

Pendant quatre jours, nous avons poursuivi l'animal, mais nous ne l'avons pas trouvé. Bien que le bosk ait été tué récemment, nous n'avons pas trouvé le prédateur.

« Il faut que nous le trouvions, » avait dit Forkbeard. « Il doit comprendre qu'il ne peut pas chasser impunément sur les terres de Forkbeard. »

Mais nous ne le trouvâmes pas.

Il n'y eut pas de festin, le soir du jour où nous découvrîmes le bosk dévoré, ni les soirs suivants. Nous chassâmes en vain. Les hommes devinrent nerveux, renfermés, méfiants. Les captives elles-mêmes ne riaient plus et ne s'amusaient plus. À notre connaissance, il devait y avoir un Kur sur les terres d'Ivar Forkbeard.

« Il a dû quitter la région, » présuma Ottar, le quatrième soir.

— « Il n'y a pas eu d'autres animaux tués, » fit remarquer Gautrek, le Forgeron, qui avait

participé à la chasse.

— « Crois-tu qu'il s'agisse de celui qui a tué un verr, le mois dernier, » demandai-je à Ottar, « et a disparu de la même manière ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Ottar. « Peut-être, parce que les Kurii sont rares dans cette région. »

— « Il a peut-être été chassé par les siens, » supposa Forkbeard. « Peut-être était-il tellement méchant que les autres ne pouvaient le supporter dans leurs cavernes. »

— « Il pourrait également s'agir, » estima Ottar, « d'un fou ou d'un ignorant. »

— « Peut-être, » suggéra Gorm, « est-il malade ou blessé et, de ce fait, incapable de chasser le daim rapide du Nord ? »

Dans ces cas, à mon avis, le Kur en question aurait certainement été chassé des cavernes. À mon avis, les Kurii, que ce soit sur Gor ou dans leurs vaisseaux, ne toléraient pas la faiblesse.

— « De toute manière, » intervins-je, « il semble qu'il soit parti. »

— « Nous ne risquons plus rien, » avança Gautrek.

— « Feron-nous un festin ? » demanda Gorm.

— « Non, » répondit Forkbeard. « Ce soir, je n'ai pas le cœur à festoyer. »

— « Au moins, l'animal est parti, » releva Gautrek.

— « Nous ne risquons plus rien, » conclut Gorm.

Je m'éveillai dans le noir. Le corps de Thyri était serré contre le mien ; elle dormait ; je l'avais utilisée, cette nuit-là. Bien entendu, elle était enchaînée.

Je restai immobile.

Bizarrement, j'étais inquiet.

J'entendis la respiration régulière des hommes qui dormaient dans la salle. Près de moi, j'entendis également la respiration de Thyri, calme et douce, celle des petits poumons d'une femme.

Je ne bougeai pas.

Je sentis, ou crus sentir, un courant d'air frais.

Je restai immobile dans le noir. Je ne fis pas un mouvement.

Puis je le sentis.

Avec un cri de rage, je me levai d'un bond sur la couche, rejetant les fourrures.

Au même moment, de puissantes pattes griffues s'emparèrent de moi et me soulevèrent. Je ne pouvais voir mon agresseur. Puis je fus jeté, par-dessus la couche, contre le mur courbe de pierres et de torchis.

« Que se passe-t-il ? » cria quelqu'un.

Thyri, réveillée, se mit à hurler.

Je restai immobile, étourdi, au pied du mur, sur la couche.

« Des torches ! » cria Forkbeard. « Des torches ! »

Des hommes criaient ; des captives hurlaient.

J'entendis un bruit de mâchoires.

Puis, à la lumière d'une torche levée par Forkbeard qui l'avait plongée dans les cendres du feu pour l'allumer, nous le vîmes.

Il n'était pas à plus de trois mètres de moi. Il leva la tête, délaissant un instant le corps partiellement dévoré d'un homme. Ses grands yeux ronds étincelaient dans la lumière de la torche. J'entendis les hurlements des captives, le tintement de leurs chaînes. Un anneau métallique leur emprisonnait la cheville.

« Aux armes ! » cria Forkbeard.

« Un Kur ! Un Kur ! » hurlèrent les hommes.

L'animal resta immobile, battant des paupières, penché sur le cadavre. Il ne voulait pas l'abandonner. Sa fourrure était beige avec des taches blanches. Ses grandes oreilles pointues étaient plaquées contre son crâne. Il faisait environ deux mètres dix et devait peser deux cents ou deux cent cinquante kilos. Son museau était large, parcheminé. Il avait deux narines longues et étroites. Sa langue était noire. Il avait deux rangées de crocs, dont quatre étaient particulièrement proéminents, ceux des premières rangées du haut et du bas qui se trouvaient à la place des canines. En outre, les deux crocs supérieurs étaient très longs et courbes. Il avait les bras plus longs que les jambes ; il tenait le corps qu'il dévorait avec des mains griffues, faisant penser à des pattes, mais comportant six doigts aux articulations nombreuses, presque semblables à des tentacules.

Il cracha, rugit et, les yeux étincelants, les crocs dénudés, nous menaça.

Tout le monde semblait paralysé. Il se tenait là, dans la lumière de la torche, nous menaçant, refusant de rendre le corps. Puis, derrière lui, une hache se leva, et frappa, lui coupant la colonne vertébrale une trentaine de centimètres sous la nuque. Il s'effondra sur une couche, écrasant presque une captive incapable de se contrôler. Derrière lui, je vis Rollo. Il ne semblait pas en proie à la frénésie ; il ne semblait pas davantage humain ; il avait frappé alors que les autres, Gautrek, Gorm, moi, Forkbeard lui-même, ne pouvaient que regarder avec horreur. Rollo leva une nouvelle fois sa hache.

« Non ! » cria Ivar Forkbeard. « La bataille est terminée. »

Le géant baissa sa hache et, lentement, regagna sa couche.

Un homme toucha le museau du Kur avec la hampe de sa lance, puis poussa celle-ci dans la gueule de l'animal ; la hampe de la lance fut déchiquetée ; les captives hurlèrent.

« Il n'est pas mort ! » cria Gorm.

— « Sortez-le d'ici ! » ordonna Forkbeard. « Attention aux mâchoires ! »

Avec des chaînes et des pieux, le corps du Kur fut traîné dehors. Nous le tirâmes hors de la palissade, sur les rochers. Le jour se levait.

Je m'agenouillai près de lui.

Il ouvrit les yeux.

« Est-ce que tu me connais ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « C'est un petit Kur, » commenta Forkbeard. « Ils sont généralement plus gros. Remarque les taches blanches. Elles indiquent une maladie. »

— « J'espère, » dis-je, « que ce n'est pas à cause de moi qu'il a pénétré dans la salle. »

— « Non, » dit Forkbeard. « Ils voient très bien dans le noir. S'il t'avait cherché, il t'aurait tué. »

— « Pourquoi a-t-il pénétré dans la salle ? » demandai-je.

— « Les Kurii, » répondit Ivar Forkbeard, « aiment la chair humaine. »

Je savais que les êtres humains, comme les autres animaux, sont considérés par les Kurii comme de la nourriture.

— « Pourquoi n'a-t-il pas fui ou combattu ? » demandai-je.

Forkbeard haussa les épaules.

— « Il mangeait, » répondit-il. Puis il se pencha sur l'animal. « As-tu déjà chassé ici ? » demanda-t-il. « As-tu tué un verr et un bosk ? »

— « Et, dans la salle, » répondit l'animal, retroussant les babines, « cette nuit, un homme. »

— « Tuez-le ! » ordonna Forkbeard.

Quatre lances se levèrent, mais elles ne frappèrent pas.

« Non, » reprit Ivar Forkbeard. « Il est mort ! »

HILDA DE SCAGNAR

« AINSI, c'est ce parfum que portent les femmes de haute naissance d'Ar aux drames chantés d'En'Kara ? » demanda la jeune femme blonde, amusée.

— « Oui, Madame, » affirmai-je, m'inclinant devant elle, imitant l'accent d'Ar.

— « Il est grossier, » dit-elle. « Sans intérêt. »

— « C'est une odeur agréable, » gémis-je.

— « Pour les femmes de basse naissance, » fit-elle.

— « Lalamus ! » appelai-je.

Mon assistant, individu puissant, mais manifestement stupide, rasé de près comme le sont les Parfumeurs, vêtu de soie jaune et blanche, et portant des sandales dorées, approcha en faisant la révérence. Il avait un plateau chargé de flacons.

« J'ignorais, Madame, » dis-je, « qu'une perception aussi subtile que la vôtre pouvait exister dans le Nord. »

Mon accent n'aurait sans doute pas trompé un habitant d'Ar, mais il n'était pas mauvais et, pour des gens qui n'étaient pas accoutumés à la liquidité subtile et rapide du parler d'Ar, mélodieux mais expressif, il était plus que suffisant. Mon assistant, malheureusement, ne le parlait pas.

Les yeux de Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar, lancèrent des éclairs.

— « Vous, gens du Sud, vous nous prenez pour des barbares ! » fit-elle sèchement.

— « Nous sommes stupides, » reconnus-je, posant le front par terre.

— « Je pourrais te faire griller dans de la graisse de tarsk, » dit-elle, « bouillir dans de l'huile de tharlarion ! »

— « Ayez pitié, Madame, » gémis-je, « de ceux qui ignorent la civilisation, le raffinement du Nord. »

— « Peut-être, » consentit-elle. « As-tu d'autres parfums ? »

Mon assistant, aussitôt, présenta un flacon.

— « Non ! » lui soufflai-je sèchement. « Il ne faudra qu'un instant à cette Dame pour comprendre ce qu'est réellement ce parfum. »

— « Fais-le moi sentir, » dit-elle.

— « Ce n'est rien, Madame, » gémis-je, « bien que ce parfum soit très apprécié des femmes les plus riches et les plus belles de la Caste des Médecins. »

— « Fais-le moi sentir ! » répéta-t-elle.

Je retirai le bouchon, puis tournai la tête, comme si j'avais honte.

Elle le porta à son nez.

« Il empeste ! » déclara-t-elle.

En hâte, je rebouchai le flacon et, brutalement, le remis dans la main de mon assistant, gêné, qui le rangea à sa place.

Hilda était assise dans un grand fauteuil curule, sur lequel était sculpté l'emblème de

Scagnar, un navire-serpent vu de face. Sur les pieds du fauteuil, étaient sculptée des têtes de sleens aux crocs découverts. Elle avait un sourire glacé.

Je tendis la main vers un autre flacon.

Elle portait une robe d'épais velours vert, à col montant, bordée d'or.

Elle prit le flacon, que j'avais ouvert.

« Non, » dit-elle, me le rendant.

Ses longs cheveux étaient nattés. Ils étaient attachés avec un filet d'or.

« J'ignorais, » proféra-t-elle, « que les produits d'Ar étaient aussi inférieurs. »

Ar, populeuse et riche, la plus grande cité de Gor, était considérée comme le symbole de la qualité des marchandises. La marque d'Ar, la lettre unique qui apparaît sur sa Pierre du Foyer, écriture goréenne du nom de la cité, était souvent imitée par des Marchands peu scrupuleux, et apposée sur leurs produits. Il n'est pas difficile de l'imiter. Néanmoins, malgré cela, elle n'a jamais été changée ou embellie ; la marque d'Ar fait partie de sa tradition. À mon avis, les produits de Ko-ro-ba étaient aussi bons, ou meilleurs, que ceux d'Ar, mais il est vrai que cette ville n'avait pas la renommée de la grande cité du sud-est, de l'autre côté du Vosk. Ceux qui s'intéressent à ces questions la considèrent souvent comme un critère en matière de mode et de savoir-vivre. Les modes d'Ar sont toujours imitées ; un vêtement « coupé à la mode d'Ar » se vendra plus cher qu'un vêtement en meilleur tissu, mais moins « stylé » ; « comme on fait à Ar », est une expression que l'on entend souvent. Parfois, je n'étais pas opposé au retentissement de ces modes. Après la restauration de Marlenus d'Ar, en 10119, Constata Ar, depuis la Fondation d'Ar, il avait décrété, à l'occasion de son festin de victoire, que les tuniques des esclaves d'État, déjà très courtes, seraient raccourcies de deux horts, approximativement un centimètre et demi. Cela fut immédiatement adopté à Ar et, de cité en cité, se répandit presque partout. Prouvant que je n'étais pas, moi-même, au-dessus de la mode, j'avais fait appliquer cette règle scandaleuse dans ma propre Demeure : je ne voulais pas que mes filles soient gênées par la longueur excessive de leur vêtement ; et, en fait, je fis mieux que l'Ubar d'Ar, car j'ordonnai que l'ourlet soit fait un centimètre encore plus haut ; presque toutes les esclaves goréennes ont de jolies jambes ; plus on les voit, mieux c'est ; je me demandai combien de filles, même jusqu'à Turia, savaient que leurs jambes étaient davantage exposées aux regards des hommes parce que un soir, ivre, pendant son festin de victoire, Marlenus d'Ar avait changé la longueur de la livrée des esclaves d'État de sa cité. Une autre tradition, pratiquée depuis longtemps au Sud, sous l'équateur de Gor, à Turia par exemple, est le percement des oreilles des esclaves ; cette coutume, bien que très ancienne au Sud, ne commença à se répandre rapidement au Nord qu'après avoir été introduite à Ar. Pendant un festin, Marlenus, désireux d'offrir un traitement de faveur à ses officiers supérieurs, leur présenta une danseuse aux oreilles percées. Elle portait, symbole de son humiliation, des anneaux d'or aux oreilles ; elle n'avait pas pu aller au terme de sa danse ; sur un signe de Marlenus, elle avait été saisie, jetée sur le dallage sur lequel elle dansait et violée par plus de cent hommes. Le percement des oreilles, à partir de cette époque, s'était répandu rapidement dans le Nord, les Maîtres et les Marchands d'Esclaves l'infligeant fréquemment à leurs femmes. Bizarrement, le percement du septum, en vue de l'introduction d'un anneau nasal, est généralement considéré comme moins humiliant, par les esclaves, que le percement des oreilles. Peut-être est-ce partiellement parce que, au Sud, les femmes libres des Peuples des Chariots portent un anneau dans le nez ; peut-être est-ce parce que le trou ne se voit pas ; je ne sais pas. Le percement des oreilles, quoi qu'il en soit, est considéré comme le sommet de la dégradation d'une esclave. On dit que toutes les femmes aux oreilles percées sont des esclaves.

« Tu m'insultes, » dit Hilda la Hautaine, « en osant me présenter des marchandises aussi misérables ! La Grande Ar ne peut-elle pas offrir mieux ? »

Si j'avais été originaire d'Ar, j'aurais peut-être été furieux. Toutefois, j'étais seulement irrité. Les parfums que je lui proposai avaient été pris, six mois plus tôt, par Forkbeard, sur un navire de Cos. Ils venaient véritablement d'Ar et étaient d'excellente qualité. *Qui, me demandai-je, est Hilda, fille d'un barbare, d'un pirate nordique rude et fruste, habitant une forteresse de bois dominant la mer ? Qu'est-ce qui l'autorise à dénigrer ainsi les parfums d'Ar ?* On aurait pu la prendre pour une grande dame et non pour la fille insolente, quoique séduisante, d'un coureur des mers sans la moindre éducation.

Je posai la tête par terre. Je bouillais, dans la soie jaune et blanche des Parfumeurs.

— « Oh, Madame, » gémis-je, « les meilleurs parfums d'Ar sont sans doute trop minces, trop frêles, trop grossiers pour une femme de votre discernement et de votre goût. »

Elle avait de nombreuses bagues. Au cou, elle portait quatre chaînes en or, avec des pendentifs. Aux poignets, elle avait des bracelets en or et en argent.

— « Montrez-moi les autres, hommes du Sud ! » dit-elle d'une voix méprisante.

Inlassablement, nous tentâmes de satisfaire la fille de Thorgard de Scagnar. Nous n'y parvînmes pas. Parfois, elle reculait, faisait une grimace ou exprimait son dégoût d'un léger mouvement de la main ou de la tête.

Nous avions épuisé presque tous les flacons de la petite valise de cuir.

— « Nous avons ici, » dis-je, « un parfum digne de l'Ubara d'Ar. »

Je débouchai le flacon et le tins, délicatement, sous ses narines.

— « À peine convenable, » fit-elle.

Je contins ma colère. Je savais que ce parfum, distillation de cent fleurs, fabriqué avec le même soin qu'un vin de grand prix, était un secret jalousement gardé par les Parfumeurs d'Ar. Il contenait également de l'huile filtrée de l'arbre à aiguilles de Thentis, de l'extrait de glandes de l'urt du Cartius et une préparation à base de calculs prélevés dans les intestins de la Longue Baleine de Hunjer, animal très rare, calculs dus à la mauvaise digestion des seiches. Heureusement, on trouve parfois ces calculs dans la mer, rejetés avec les excréments. Il fallait plus d'un an pour distiller, vieillir, mélanger et lier les ingrédients.

« Tout juste convenable, » émit-elle. Mais j'étais certain que le parfum lui plaisait.

— « Le flacon, » dis-je avec obséquiosité, « ne vaut que huit Pierres d'or. »

— « Je l'accepterai, » dit-elle, « en cadeau. »

— « En cadeau ! » m'écriai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Vous m'avez agacée. Je me suis montrée patiente avec vous. À présent, ma patience est à bout. »

— « Ayez pitié, » sanglotai-je, « Madame. »

— « Laissez-moi, maintenant ! » ordonna-t-elle, « Descendez. Demandez qu'on vous déshabille et qu'on vous fouette. Ensuite, quittez rapidement la Demeure de Thorgard de Scagnar. Remerciez-moi de vous laisser la vie. »

Hâtivement, comme si j'avais peur, j'entrepris de fermer la valise de cuir contenant les flacons.

« Laisse-la, » dit-elle. Elle rit. « Je la donnerai à mes captives. »

Je souris, quoique intérieurement. La jeune femme hautaine voulait nous dépouiller de tout notre stock ! Je savais que ces richesses n'embaumeraient pas la poitrine ou le cou des captives. Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar, les garderait pour elle.

Je tentai de cacher un flacon que je ne lui avais pas fait sentir. Mais ses yeux furent plus vifs que moi.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle sèchement.

— « Ce n'est rien, » répondis-je.

— « Fais-moi sentir ! » ordonna-t-elle.

— « Non, Madame, je vous en prie, » suppliai-je.

— « Tu avais l'intention de le garder, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle en riant.

— « Oh, non, Madame, » sanglotai-je.

— « Donne-le-moi ! » ordonna-t-elle.

— « Le dois-je, Madame ? » demandai-je.

— « Je vois, » dit-elle, « qu'il ne suffit pas de fouetter, il faudra également te faire bouillir

dans de l'huile de tharlarion ! »

Pitoyablement, je lui tendis le flacon.

Elle rit.

Nous étions à genoux, mon assistant et moi, à ses pieds. Elle portait, sous sa robe de velours vert, des chaussures dorées.

« Débouche-le, sleen ! » ordonna-t-elle. Je me demandai si j'avais déjà rencontré une femme aussi méprisante, orgueilleuse et glacée.

Je débouchai le flacon.

« Tiens-le sous mes narines, » dit-elle. Elle se pencha. Je tins le flacon sous ses narines délicates.

Elle ferma les yeux et respira profondément, impatiemment.

Elle ouvrit les yeux et secoua la tête.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle.

— « Du parfum de capture, » répondis-je.

Je lui pris les avant-bras. Ivar Forkbeard, rapidement, s'empara de ses bagues et de ses bracelets. Puis il lui prit ses chaînes en or. Je la fis lever, la tenant par les poignets. Ivar arracha le filet d'or qui retenait ses cheveux. Ils tombèrent, blonds, jusqu'à ses reins. Il déchira le haut col de sa robe de velours vert, découvrant son cou.

— « Qui êtes-vous ? » souffla-t-elle.

Il referma les menottes de fer noir sur ses poignets. Ceux-ci, par les menottes et leur unique maillon, étaient immobilisés à une dizaine de centimètres l'un de l'autre.

« Qui es-tu ? » souffla-t-elle.

— « Un ami de ton père, » répondit-il. Il se débarrassa, rapidement, de la robe des Parfumeurs, en soie jaune et blanche. Je quittai également la robe des Parfumeurs.

Elle constata que nous portions tous deux le cuir et la fourrure du Torvaldsland.

— « Non ! » cria-t-elle.

Je lui posai la main sur la bouche. Forkbeard lui mit son poignard sur la gorge.

— « Pendant que Thorgard écume les mers, » dit Forkbeard, « j'écume Scagnar. »

— « Faut-il lui faire respirer à nouveau le flacon ? » demandai-je. Un morceau de tissu et une écharpe, imprégnés du liquide et maintenus sur le nez et la bouche d'une femme peuvent lui faire perdre connaissance en cinq ihns. Elle se débat vigoureusement pendant une ou deux ihns, puis faiblement, avant de s'effondrer. Les Tarniers utilisent parfois cette méthode ; les Marchands d'Esclaves l'emploient souvent. On se sert également, parfois, de fléchettes enduites d'anesthésique, pour capturer les femmes ; on peut les lancer ou les enfoncer dans le corps ; elles font effet en approximativement quarante ihns ; la victime reprend connaissance, nue, dans une cage.

— « Non, » dit Ivar. « Mon plan exige qu'elle soit consciente. »

Je sentis les lèvres de la fille de Thorgard de Scagnar bouger sous ma paume.

La pointe du poignard de Forkbeard s'enfonça légèrement dans sa gorge.

Elle se crispa.

« Si tu as le malheur d'élever la voix, » la prévint-il, « tu mourras. C'est bien compris ? »

Elle hocha pitoyablement la tête. Sur un signe de Forkbeard, je lui lâchai la bouche. Mais je continuai de lui tenir les bras.

— « Vous ne pourrez jamais passer les postes de garde, » souffla-t-elle.

Forkbeard regardait autour de lui. Dans un petit coffre, il prit une épaisse couverture orange. Il y prit également une écharpe.

« Il y a des gardiens, » insista-t-elle. « Vous êtes stupides ! Vous ne passerez jamais les postes de garde ! »

— « Je n'ai pas l'intention de passer près des postes de garde, » lui apprit Ivar Forkbeard.

Elle le regarda avec étonnement. Il gagna la haute fenêtre de sa chambre, au sommet de la forteresse de bois, dominant la baie obscure. Nous entendions les vagues s'écraser, en bas, contre les rochers.

Ivar alla jusqu'à la fenêtre. Il regarda en bas. Puis il revint au milieu de la pièce, prit une lampe de terre cuite, l'alluma et retourna à la fenêtre. Il passa la lampe une fois, de haut en bas, devant la fenêtre. Je le rejoignis, tenant la fille. Ensemble, nous regardâmes l'obscurité où s'écrasaient les vagues. Puis nous aperçûmes, brièvement, découverte puis aussitôt couverte, la lanterne d'un navire. En bas, à la dix-neuvième heure, dans la barque du navire d'Ivar, se trouvaient Gorm et quatre rameurs.

— « Vous n'avez pas de cordes, vous ne pouvez pas me descendre dans votre bateau, » releva-t-elle. Elle leva les poignets. « Retirez moi, et vite, » reprit-elle, « ces horribles menottes ! »

Ivar Forkbeard gagna la porte de la chambre et rapidement, silencieusement, glissa les deux poutres dans leurs logements.

Elle regarda par terre ; ses bracelets, ses bagues et les colliers d'or qu'elle portait au cou y étaient éparpillés. Son cou, qu'Ivar avait exposé en déchirant le col de sa robe, était, à présent, nu.

« Vous ne voulez pas mes bagues, » demanda-t-elle, « mes chaînes en or, mes bracelets ? »

— « C'est seulement pour te capturer que je suis venu ici, » lui révéla Ivar avec un sourire ironique.

Je souris également. C'était la pire injure qu'il pouvait faire à Thorgard de Scagnar. Les chaînes en or, les bagues et les bracelets de sa fille resteraient. Comment pouvait-on manifester plus clairement que le ravisseur méprisait ces babioles, qu'il n'en avait pas besoin et que c'était la fille elle-même, et uniquement elle, son corps et sa personne, qu'il était, audacieusement, venu capturer.

Ivar Forkbeard se pencha alors sur les pieds de la jeune femme et lui retira ses chaussures dorées puis, posant les mains sur ses jambes, tandis qu'elle fermait les yeux, il lui retira également ses bas rouges, à la mode d'Ar.

Elle était debout, les bras prisonniers de mes mains et des menottes, vêtue de sa robe de velours vert dont le col déchiré exposait son cou ; elle avait été dépouillée de ses bagues, de ses bracelets et de ses chaînes ; ses cheveux étaient défaits ; on lui avait retiré ses chaussures et ses bas.

— « Vas-tu m'attacher les chevilles ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondit-il.

— « Tu n'as pas de corde, tu ne pourras pas me descendre, » déclara-t-elle.

— « Non, » dit-il.

Elle le regarda sans comprendre.

— « Je rapporterai une grosse rançon, » souligna-t-elle. Elle regarda les bijoux éparpillés par terre. « Je rapporterai une rançon plus importante si je suis parée, » ajouta-t-elle.

— « Ta parure, » répondit-il, « sera simple : une robe de laine blanche fendue jusqu'à la taille, une marque et un collier de fer noir. »

— « Tu es fou ! » siffla-t-elle. « Je suis la fille de Thorgard de Scagnar ! »

— « Ma petite, » dit-il, « je ne te capture pas pour obtenir une rançon. »

— « Pour quelle raison, alors, » gémit-elle, « suis-je capturée ? »

— « Es-tu si froide, Hilda la Hautaine, » demanda-t-il, « que tu ne puisses le deviner ? »

— « Oh non ! » s'écria-t-elle. « Non ! Non ! »

— « Tu apprendras à suivre et à obéir, » dit-il.

— « Non ! » siffla-t-elle.

Il prit la couverture orange et la lui mit sur la tête.

« Je ne te demanderai qu'une chose, » supplia-t-elle, « au cas où ton plan dément réussirait. »

— « Laquelle ? » demanda Ivar Forkbeard.

— « Ne me laisse jamais, au grand jamais, » dit-elle, « tomber entre les mains d'Ivar Forkbeard ! »

— « *Je suis* Ivar Forkbeard, » affirma Forkbeard.

L'horreur lui dilata les yeux.

Il lui jeta la couverture sur la tête, enroula deux fois l'écharpe autour de son cou, serrant, et l'attacha sous le menton.

Il ne lui avait pas fait perdre connaissance, ne l'avait pas bâillonnée, ne lui avait pas attaché les chevilles. Il voulait qu'elle puisse crier ; ses cris, naturellement, seraient étouffés ; on ne les entendrait pas depuis le haut de la forteresse ; toutefois, Gorm et ceux qui se trouvaient dans la barque les entendraient certainement ; en outre, il voulait qu'elle puisse se débattre ; cela aiderait Gorm à la localiser dans le noir.

Puis Forkbeard la souleva sans effort. Sa robe glissa, lui couvrant à nouveau les genoux. Nous entendîmes sa voix étouffée.

« Non, » sanglota-t-elle. « Je ne sais pas nager ! »

Forkbeard la jeta ensuite par la fenêtre et elle tomba, se débattant, criant, dans l'eau noire, trente mètres plus bas. Dans le grondement des vagues qui s'écrasaient contre les rochers, nous ne l'entendîmes pas pénétrer dans l'eau.

Nous laissâmes à Gorm le temps de la repêcher, de la jeter dans la barque et de lui attacher les chevilles. Puis Forkbeard monta sur l'appui de la fenêtre, se mit en position et plongea dans le noir ; environ une ehn plus tard, lui ayant laissé le temps de remonter à la surface et de nager jusqu'à la barque, je le suivis.

Moins d'une ehn plus tard, trempé et glacé, claquant des dents, je m'étais hissé dans la barque et y avais rejoint Forkbeard. Il s'était déjà déshabillé et se frictionnait avec une cape de fourrure. Je suivis son exemple et, bientôt, nous fûmes au chaud dans des vêtements secs. Forkbeard se pencha ensuite sur la captive mouillée et tremblante. Il ouvrit une menotte, lui tira les mains dans le dos. Gorm lui avait déjà croisé et attaché les chevilles. Il lui attacha les mains dans le dos. Forkbeard jeta ensuite Hilda la Hautaine à plat ventre dans la barque et prit le gouvernail à Gorm. Elle était couchée dans le sens de la longueur, la tête vers l'arrière, entre ses pieds bottés.

« Chut ! » fit Forkbeard.

Les hommes cessèrent de ramer. Nous n'avions pas de lumière.

Nous fûmes très surpris. Silencieusement, comme le serpent de mer qu'il était, avec deux lanternes à la proue, le *Sleen Noir* se dirigeait vers un des quais de l'embarcadère de Thorgard de Scagnar. Nous pensions que les pillages de Thorgard, sa moisson des trésors de la mer, lui prendraient plus longtemps. Des hommes portant des lanternes coururent sur les planches du quai. Des paroles furent échangées. Je levai la tête. Je vis la fenêtre de la chambre de Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar. Une lampe y était encore allumée. En apparence, elle n'était pas encore couchée. Devant la porte du compartiment de ses cinq captives, dormant par terre, sur des paillasses, enchaînées par la cheville, sur lequel donnait la porte de sa chambre, se tenaient quatre gardiens las et somnolents. Hilda gémit. Forkbeard lui donna un coup de pied.

« Silence ! » lui enjoignit-il. Je la vis tirer en vain sur ses menottes. Puis, à plat ventre, mouillée, pitoyable, elle se tut.

« Approchez ! » dit Forkbeard. Presque sans bruit, les rames entrèrent en action et nous propulsèrent près de la coque du *Sleen Noir*.

Les amarres furent lancées et attachées.

Les rames glissèrent à l'intérieur. Les hommes étaient fatigués. Les boucliers, un par un, furent attachés au bastingage.

Une passerelle fut glissée sur le plat-bord, permettant d'accéder au quai. Puis Thorgard de Scagnar, avec sa longue cape et son casque à cornes, descendit la passerelle. Il fut accueilli par les hommes et, principalement, par le gardien de ses propriétés et les gardiens de ses fermes.

Il s'entretint brièvement avec eux puis, dans la lumière des lanternes, remonta le quai.

Les hommes ne le suivirent pas et les marins ne quittèrent pas le navire.

Je retins mon souffle.

J'entendis également la respiration précipitée de Forkbeard, de Gorm et des rameurs.

Une autre silhouette sortit de l'obscurité du navire.

Elle avançait rapidement, avec une souplesse étrange compte tenu de sa taille. J'entendis le crissement des griffes sur la passerelle. Elle était trapue et velue.

Elle suivit Thorgard de Scagnar.

Derrière, timidement, ses hommes suivirent, ceux qui l'avaient accueilli et ceux du navire. D'autres hommes s'affairèrent ensuite autour du navire.

Forkbeard me regarda. Il était troublé.

« Un Kur, » fit-il.

C'était vrai. Mais l'animal que nous avions vu n'était pas un individu isolé, dégénéré et malade comme celui que nous avions tué dans la salle de Forkbeard. Il semblait en pleine santé, rapide et puissant.

« Qu'est-ce que Thorgard de Scagnar peut bien faire avec cet animal ? » s'interrogea Ivar Forkbeard avec un sourire.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Cela ne signifie probablement rien, » releva Ivar Forkbeard. « Et, de toute manière, cela ne nous regarde pas. »

— « Espérons-le, » dis-je.

— « J'ai rendez-vous avec Svein Dent Bleue, » dit Ivar Forkbeard. Il donna un coup de pied à la captive. Elle poussa un petit cri, mais sans plus. « La Fête va bientôt commencer, » ajouta-t-il.

Je hochai la tête. Il disait vrai.

— « Mais, » relevai-je, « du fait que tu es hors-la-loi, tu ne peux pas participer à la Fête. »

— « Peut-être, » fit Ivar. « Qui sait ? » Il sourit. « Ensuite, » reprit-il, « si je survis, je chasserai les Kurii. »

— « Je n'en traque qu'un seul, » lui rappelai-je.

— « Peut-être que celui que tu traques, » releva Ivar, « est-il en ce moment dans la forteresse de Thorgard de Scagnar. »

— « C'est possible, » admis-je. « Je l'ignore. » Il ne me semblait pas improbable que la supposition de Forkbeard fût exacte. Mais je n'avais pas l'intention de traquer les Kurii au hasard.

— « Comment reconnaîtras-tu le Kur que tu cherches ? » m'avait demandé Ivar, dans sa salle.

— « Je crois, » avais-je répondu, « que *lui*, me reconnaîtra. »

Je n'en doutais pas.

J'étais certain que le Kur que je traquais me connaissait, et me connaissait bien.

Moi, je ne le connaissais pas mais, à mon avis, cela ne faisait pas la moindre différence.

J'avais l'intention de le traquer ouvertement et je pensais que, dans ces conditions, mon gibier me traquant également, il me trouverait et que nous nous battrions.

De toute évidence, il avait cherché à m'attirer dans le Nord. Je souris. Manifestement, son plan avait réussi.

Je regardai la propriété de Thorgard de Scagnar. Si le Kur que je traquais était à l'intérieur, j'étais pratiquement certain que nous nous rencontrerions. Si ce n'était pas celui que je cherchais, rien, en ce qui me concernait, ne m'opposait à lui.

Mais je me demandai ce qu'il faisait chez Thorgard de Scagnar. Les Kurii et les hommes, à ma connaissance, ne se rencontraient que pour se tuer et se dévorer mutuellement.

« Partons, » dis-je à Ivar Forkbeard.

— « Allons-y ! » dit-il, à voix basse, à ses rameurs.

Les rames, doucement, sans bruit, entrèrent dans l'eau et la barque s'éloigna dans le noir.

Les menottes qui immobilisaient les poignets de la captive couchée tintèrent légèrement.

FORKBEARD VEUT ASSISTER À LA FÊTE

« **J**ARL ! » cria Thyri, se jetant dans mes bras. Je la soulevai et la balançai. Elle portait une robe de laine blanche fendue jusqu'à la taille, un collier, rivé, de fer noir, au cou.

Je bus longtemps aux lèvres de la captive.

Autour de moi, j'entendis les cris joyeux des hommes d'Ivar Forkbeard, les exclamations enthousiastes des captives.

Ivar Forkbeard serra contre son cuir Pudding et Gunnhild, les embrassant l'une après l'autre, tandis qu'elles cherchaient ses lèvres avec impatience, leurs mains le caressant également avec avidité.

D'autres captives passèrent près de moi, allant à la rencontre des hommes du serpent de Forkbeard.

Derrière Forkbeard, sur sa gauche, la tête haute, méprisante, se tenait Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar.

Les hommes et les captives, souvent dans les bras les uns des autres, se séparèrent pour la regarder.

Elle se tenait derrière Forkbeard et sur sa gauche. Son dos était très droit ; elle avait la tête haute. Elle ne portait pas de menottes. Elle portait toujours sa robe de velours vert, bordée d'or ; le col était déchiré, Forkbeard ayant fait cela à Scagnar, révélant la blancheur de son cou et laissant deviner les délices de sa poitrine ; la robe, toutefois, était décolorée, tachée et déchirée ; elle avait été enchaînée au mât pendant presque tout le voyage ; en outre, du côté droit, elle était déchirée jusqu'à la hanche, révélant sa cuisse, son mollet et sa cheville ; cela était arrivé lorsqu'on l'avait attachée sur la rame ; ses bas et ses chaussures lui avaient été retirés à Scagnar. Elle se tenait très droite. Elle était ce que Forkbeard était allé chercher ; elle était son butin.

« Ainsi, » dit Ottar, les mains sur son ceinturon incrusté d'or, « voici Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar ! »

— « Gunnhild est plus jolie ! » déclara Lèvres Boudeuses.

— « Qui est Gunnhild ? » demanda froidement Hilda.

— « C'est moi, » dit Gunnhild. Elle tenait fièrement le bras de Forkbeard, sa robe de laine blanche fendue jusqu'à la taille, le collier de fer noir au cou.

— « Une captive ! » fit Hilda avec un rire méprisant.

Gunnhild, furieuse, la foudroya du regard.

— « Gunnhild est plus jolie ! » répéta Lèvres Boudeuses.

— « Déshabillons-les et jugeons par nous-mêmes, » proposa Ottar.

Hilda blêmit.

Forkbeard pivota sur lui-même et, un bras autour de la taille de Pudding, l'autre autour de celle de Lèvres Boudeuses, il quitta le quai.

Hilda le suivit, sur sa gauche.

« Elle suit bien, » fit remarquer Ottar. Les hommes et les captives rient. Forkbeard s'arrêta. Le visage de Hilda était rouge de fureur, mais elle gardait la tête haute.

On apprend aux sleens domestiques à suivre ; et aussi, parfois, aux captives ; je connaissais bien ce genre de chose, naturellement ; dans le Sud il arrive souvent que les esclaves, de diverses manières et dans diverses cités, suivent leur Maître.

Hilda, naturellement, était une femme libre. Pour elle, suivre était le comble de l'humiliation.

Forkbeard se remit en marche, puis s'arrêta à nouveau. Hilda le suivit encore.

« Elle suit ! » s'écria Ottar en riant.

Il y avait des larmes de rage dans les yeux de Hilda. Ce qu'il venait de dire, bien entendu, était vrai. Elle suivait. À bord de son navire, bien qu'elle fût libre, Forkbeard lui avait appris à suivre.

Le voyage n'avait pas été agréable, du point de vue de la fille de Thorgard de Scagnar. Elle avait été, dès le début, enchaînée au mât. Pendant une journée entière, en outre, elle avait gardé la couverture sur la tête, attachée autour de son cou par l'écharpe nouée sous son menton. Le deuxième jour, on ne l'avait relevée que pour pouvoir lui glisser l'embout d'une outre dans la bouche, puis on l'avait remise en place ; le troisième jour, la couverture fut arrachée et, avec l'écharpe, jetée par-dessus bord ; Ivar Forkbeard, ce jour-là, la fit boire et, à la cuiller, lui fit manger le brouet des captives.

Affamée, elle l'avait absorbé avidement.

« Comme elle mange avidement le brouet des captives ! » avait-il fait remarquer.

Ensuite, elle avait refusé de manger. Mais, le lendemain, elle avança de nouveau avidement la bouche vers la nourriture, ce qui amusa beaucoup son ravisseur.

Le cinquième jour, et par la suite, au moment de ses repas, il lui attachait les chevilles et la détachait du mât, lui enchaînant les mains devant le corps, afin qu'elle puisse manger seule.

Après le cinquième jour, il lui donna des soupes et de la viande, afin qu'elle reprenne des couleurs.

Avec l'amélioration de son régime alimentaire, comme il s'y attendait, son orgueil et son mauvais caractère reprirent le dessus.

Le huitième jour, il la détacha du mât afin qu'elle puisse aller et venir dans le navire.

Quand elle eut marché un peu, il lui demanda :

« Es-tu prête à suivre ? »

— « Je ne suis pas un sleen ! » s'était-elle écriée.

— « Attachez-la sur la rame ! » avait ordonné Forkbeard.

Hilda, habillée, avait été attachée par les chevilles, la taille et les poignets, la tête en bas, sur une rame.

— « Tu ne peux pas me faire cela ! » cria-t-elle.

Mais elle sentit la rame bouger et fut prise de panique.

« Je suis une femme libre ! » hurla-t-elle.

Puis, comme n'importe quelle captive, elle fut plongée dans les eaux vertes et glacées de Thassa.

La rame remonta.

« Je suis la fille de Thorgard de Scagnar ! » cria-t-elle, crachant de l'eau, à demi aveuglée.

Puis la rame descendit de nouveau. Quand elle sortit une nouvelle fois de l'eau, elle était manifestement terrifiée. Elle avait avalé de l'eau. Elle avait appris ce que toute captive comprend rapidement, à savoir qu'il faut s'appliquer et agir rationnellement, si l'on veut

survivre sur la rame. Il faut suivre son rythme et, dès qu'elle sort de l'eau, expulser l'air et respirer profondément. C'est ainsi qu'une femme peut survivre sur la rame.

Pendant quelques instants, Forkbeard la regarda, les coudes appuyés sur le plat-bord, puis il s'en alla.

Néanmoins, il demanda à Gorm, armé d'une lance, de la surveiller. Par deux fois, pendant l'après-midi, Gorm dut éloigner des sleens marins. Une fois, il fut obligé de chasser un requin blanc des eaux du Nord. C'était le deuxième sleen marin qui, avec ses dents acérées, frappant, mais manquant son coup, avait déchiré la robe de velours vert ; une longue bande de tissu, semblable à un ruban, était coincée entre ses dents lorsqu'il s'enfuit.

Elle n'était pas sur la rame depuis une demi-ahn qu'elle suppliait déjà d'être libérée ; quelques ehns plus tard, elle supplia Forkbeard de l'autoriser à le suivre.

Mais ce n'est que le soir que la rame fut levée et qu'elle fut détachée. Elle but alors du bouillon et fut à nouveau enchaînée au mât.

Forkbeard ne lui adressa pas la parole mais, le lendemain, quand le soleil fut chaud sur le pont, qu'il la détacha pour qu'elle prenne de l'exercice et qu'il se promena sur le pont, elle le suivit parfaitement, bien qu'elle fût libre. L'équipage manifesta bruyamment sa joie. Je souris également. Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar, avait appris à suivre.

Ivar Forkbeard quitta le quai, tenant par la taille Pudding et Gunnhild, qui s'appuyaient contre lui.

Hilda, la tête haute, suivit.

Lèvres Boudeuses courut près d'elle.

« Gunnhild est plus belle ! » cria-t-elle.

— « Grosses chevilles ! » lança Jolies Chevilles.

— « Elle a un banc de nage dans la robe, » estima Olga.

— « Beaucoup de tirant d'eau, » jugea une autre fille en riant.

Soudain, furieuse, Hilda les frappa. Forkbeard se retourna.

— « Que se passe-t-il ? » demanda-t-il.

— « Nous lui disions à quel point elle est laide, » expliqua Lèvres Boudeuses.

— « Je ne suis pas laide ! » cria Hilda.

— « Quitte tes vêtements, » dit Forkbeard.

L'horreur lui dilata les yeux.

— « Jamais ! » cria-t-elle. « Jamais ! »

Les hommes et les captives rirent.

« Tu m'as appris à suivre, » dit-elle, « Ivar Forkbeard, mais tu ne m'a pas appris à obéir ! »

— « Déshabillez-la ! » ordonna Forkbeard aux captives. Elles se jetèrent avidement sur Hilda la Hautaine.

Quelques instants plus tard, la jeune femme orgueilleuse, nue, fut tenue devant Forkbeard. Olga la tenait par un bras, Jolies Chevilles par l'autre.

« Gunnhild est plus belle, » affirma Lèvres Boudeuses.

C'était vrai. Mais Hilda la Hautaine était un magnifique morceau de chair féminine. Sur n'importe quel Marché, elle se serait vendue très cher.

Elle se débattait. Elle avait une belle gorge, de bonnes épaules ; elle avait une poitrine magnifique ; sa taille semblait faite pour qu'on y posât les mains ; peut-être était-elle un peu large de hanches, mais cela ne me gênait pas ; dans le Nord, on appelle cela un berceau d'amour ; rien ne pouvait mieux amortir les chocs du plaisir d'un rameur ; au Sud, on aurait dit qu'elle avait de douces hanches ; si Forkbeard décidait de la faire engrosser, elle donnerait des enfants sains et vigoureux à ses serfs, enrichissant ainsi sa ferme ; ses cuisses étaient

également jolies, tout comme ses mollets ; ses chevilles, quoiqu'elles ne fussent pas grosses, comme l'affirmait Jolies Chevilles, étaient plus lourdes que celles de Thyri, ou de Jolies Chevilles elle-même ; Hilda, toutefois, était légèrement plus corpulente ; elle avait probablement à peu près cinq ans de plus que Jolies Chevilles, et un an de plus que Thyri ; Gunnhild était plus corpulente que Hilda ; en outre, à mon avis, elle avait probablement un ou deux ans de plus. Les chevilles de Hilda ne me gênaient pas ; un anneau ordinaire les emprisonnerait convenablement, avec une tolérance d'un petit centimètre.

Puis Hilda cessa de se débattre et, la tête haute, regarda Forkbeard.

Il l'examina avec beaucoup de soin, comme il avait examiné son Sa-Tarna et son bétail lorsqu'il avait inspecté sa ferme.

Il se redressa après avoir, à genoux, éprouvé la fermeté de son mollet et de sa cheville gauches. Puis il dit aux captives :

« Conduisez-la au poteau ! »

Les captives, en riant, tramèrent Hilda jusqu'au poteau, solide, en bois écorcé, qui se dressait devant la salle. Ottar, alors, avec une lanière de cuir, croisa et attacha rudement, sur le ventre, les poignets de la fille de Thorgard de Scagnar ; puis, levant les bras, il lui attacha les poignets à l'anneau métallique fixé au sommet du poteau. Ses seins étaient pressés contre le poteau ; elle ne pouvait poser les talons par terre.

« Comment oses-tu me mettre dans cette position, Ivar Forkbeard ? » protesta-t-elle. « Je suis une femme libre ! »

— « Apporte le fouet à cinq lanières, » dit Ivar Forkbeard à Gunnhild.

— « Oui, Jarl, » répondit-elle en souriant. Elle courut le chercher.

— « Je suis la fille de Thorgard de Scagnar ! » s'écria Hilda. « Détache-moi immédiatement ! »

Gunnhild mit le fouet dans la main d'Ivar Forkbeard.

Ottar dégagea la chevelure de la fille, afin qu'elle tombât devant ses épaules.

« Non ! » cria Hilda.

Forkbeard lui toucha le dos avec le fouet ; son poing serrait le manche et, également, rassemblées, les cinq lanières. Il la toucha deux fois.

« Non ! » cria-t-elle. « Non, je t'en prie ! »

Nous reculâmes, pour faire de la place à Forkbeard, et il dégagea les lanières.

Le premier coup la jeta contre le poteau ; je vis la stupéfaction, dans ses yeux, puis la douleur ; la fille de Thorgard de Scagnar parut paralysée ; puis elle hurla pitoyablement ; c'est seulement à ce moment-là qu'elle comprit ce que le fouet pouvait faire à une fille.

« Je t'obéirai ! » cria-t-elle. « Je t'obéirai ! »

Ivar Forkbeard, qui avait l'expérience des captives récalcitrantes, ne frappa pas pendant une éhn. Elle hurla inlassablement qu'elle lui obéirait. Puis il frappa à nouveau. Son corps, une nouvelle fois, fut jeté contre le poteau ; ses poignets tirèrent sur la lanière de cuir ; son corps tout entier se frottait contre le poteau sous l'effet de la souffrance, se pressant contre lui ; les larmes jaillirent de ses yeux ; elle était sur la pointe des pieds, serrée contre le poteau ; mais le poteau ne céda pas ; elle était attachée à lui. Puis il frappa encore. Elle se tordit, tira sur ses liens et hurla.

« Je demande seulement à t'obéir ! » cria-t-elle. « Je supplie de t'obéir ! »

Quand il frappa à nouveau, elle ne put que fermer les yeux sous l'effet de la douleur. Elle pouvait à peine respirer. Elle hoquetait. Elle ne pouvait plus ni crier ni hurler. Elle se crispa, les dents serrées, son corps tout entier n'étant qu'un hurlement silencieux. Mais le coup ne s'abattit pas. La punition était-elle terminée ? Puis elle fut frappée à nouveau. Les cinq

derniers coups s'abattirent alors qu'elle se laissait pendre à la lanière de cuir, le corps pressé contre le poteau, le visage contre le flanc de celui-ci. Quand on la détacha, elle tomba à quatre pattes. La punition avait été légère, seulement vingt coups. Néanmoins, à mon avis, la fille de Thorgard de Scagnar n'avait pas la moindre envie d'être à nouveau attachée au poteau. La punition, quoique légère, avait parfaitement rempli son office, à savoir : enseigner le fouet à une captive.

Les femmes n'oublient jamais.

Elle leva pitoyablement la tête vers Forkbeard.

« Qu'on lui apporte ses vêtements, » dit Forkbeard.

On les lui apporta.

« Habille-toi, » dit Forkbeard.

Péniblement, presque incapable de tenir debout, les-yeux pleins de larmes, centimètre par centimètre, la jeune femme s'habilla.

Puis elle resta immobile parmi nous, voûtée, les joues couvertes de larmes. Elle portait la robe de velours vert, bordée d'or, déchirée au col et sur le côté.

Elle le regarda.

« Déshabille-toi ! » ordonna-t-il.

Elle se déshabilla.

« Ramasse tes vêtements, » dit Forkbeard.

Elle obéit.

« À présent, va dans la cuisine de la salle, » dit-il, « et fais-les brûler. »

— « Oui, Ivar Forkbeard, » dit-elle.

— « Gunnhild t'accompagnera, » reprit-il. « Quand tu auras brûlé tes vêtements, complètement, supplie Gunnhild de te donner du travail. »

— « Quel travail, Jarl ? » demanda Gunnhild.

— « Ce soir, nous allons festoyer, » dit Ivar Forkbeard. « Il faut préparer le festin. »

— « Elle doit aider à préparer le festin ? » demanda Gunnhild.

— « Et à le servir, » ajouta Forkbeard.

— « Dans ce cas, je vois quelle est la nature de son travail, » releva Gunnhild avec un sourire.

— « Oui, » approuva Ivar Forkbeard. Il considéra Hilda. « Tu supplieras Gunnhild de t'indiquer tes tâches de captive. »

— « Oui, » répondit-elle, « Ivar Forkbeard. »

— « Vite, maintenant ! » fit-il en riant.

En larmes, serrant ses vêtements, elle courut vers la salle. Les hommes et les captives ne se privèrent pas de rire. Je participai à la bonne humeur générale. Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar, avait appris à obéir.

Les hurlements de Lèvres Boudeuses, tandis qu'elle cédait à Gorm, couchée sur le dos, frappant les fourrures avec les pieds, retentirent dans la salle basse de plafond et enfumée.

Je renvoyai Thyri, qui était assise sur mes genoux et pris Olga par le poignet au moment où elle passait rapidement, puis la jetai en travers de mes genoux. Elle fuyait Ottar qui, ivre, la poursuivait en trébuchant. J'attirai le visage d'Olga vers le mien et nos lèvres se touchèrent, puis je l'embrassai violemment. Son corps nu répondit soudain au mien et elle tendit les mains vers moi.

« Mon Jarl ! » souffla-t-elle.

Mais je la fis lever et, la tenant par les bras, la jetai dans les bras d'Ottar qui, en riant, la fit

aisément basculer sur son épaule et s'éloigna. Je vis sa tête et ses épaules, ainsi que son corps, jusqu'à la taille, par-dessus son épaule, ses petits poings lui martelant en vain le dos. Il l'emporta dans le noir et la jeta sur ses fourrures.

« Mon Jarl ! » gémit Thyri, accroupie près de moi, me caressant. Riant, la faisant crier de plaisir, je repris la jeune dame de Kassau, la captive, Thyri, dans mes bras.

Jolies Chevilles passa en hâte, portant un grand plat de viande rôtie sur sa petite épaule.

« De l'hydromel ! » cria Forkbeard, qui se trouvait en face de moi. « De l'hydromel ! » Il leva sa grande corne courbe, dont le bord était incrusté d'or.

Pudding et Gunnhild étaient à genoux sur le banc, serrées contre lui, de chaque côté. Mais elles n'allèrent pas lui chercher de l'hydromel. Cette tâche, ce soir-là, incombait à une autre.

Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar, nue comme toutes les captives, alla chercher de l'hydromel dans un grand récipient de bronze.

Les hommes rirent.

Bien que libre, elle servait l'hydromel comme une captive. Tous les convives exprimaient bruyamment leur joie. C'était une très grave insulte adressée à Thorgard de Scagnar, ennemi d'Ivar Forkbeard. Sa fille, nue, servait l'hydromel dans la salle de ses ennemis.

En outre, ils lui avaient appris à suivre et à obéir. Le plaisir d'Ivar Forkbeard était sans mélange.

Il tendit le bras et toucha la fille de Thorgard de Scagnar.

Elle recula, terrifiée.

Forkbeard la regarda, amusé.

« As-tu envie de jouer sur les fourrures ? » lui demanda-t-il.

— « Non, » répondit-elle en frissonnant.

— « Laisse-moi jouer, » pleurnicha Pudding.

— « Laisse-moi jouer, » souffla Gunnhild.

— « Comprends-moi bien, Ivar Forkbeard, » souffla Hilda. « Si tu m'ordonnes d'aller sur les fourrures, j'obéirai, et rapidement. Je satisferai tes moindres désirs, tout aussi promptement. Je ferai tout ce que tu m'ordonneras. »

Pudding et Gunnhild rirent.

Ottar se releva péniblement, se tenant à un pilier. Avec une corde, il avait attaché Olga à son ceinturon. Elle me regarda ; ses yeux brillaient ; ses lèvres étaient entrouvertes ; elle tendit la main ; je n'en tins aucun compte ; elle baissa la tête, les poings serrés, et gémit. Je souris. Je l'utiliserais avant la fin de la nuit.

— « On raconte, » dit Ottar, « que Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar, est la femme la plus froide qui soit. »

— « Est-ce que les hommes t'intéressent ? » demanda Forkbeard à Hilda.

— « Non, » répondit-elle.

Ottar rit.

— « N'as-tu pas envie de savoir ce que tu éprouverais, » demanda Ivar à la fille de Thorgard de Scagnar, « en sentant leurs mains et leur bouche sur ton corps ? »

— « Les hommes sont des monstres ! » cria-t-elle.

— « Leurs dents ? » demanda-t-il.

— « Les hommes sont détestables, » sanglota-t-elle. « Ce sont des monstres terrifiants qui utilisent les femmes comme du gibier ! » Elle regarda les captives. « Résistez ! » cria-t-elle. « Résistez ! »

Pudding rejeta la tête en arrière et rit.

— « La résistance n'est pas autorisée, » dit-elle.

— « Jette-la sur les fourrures ! » cria Jolies Chevilles. « Elle verra alors si elle sait ou non de quoi elle parle. »

— « Jette-la sur les fourrures ! » cria une autre captive.

— « Jette-la sur les fourrures ! » cria une troisième.

— « Jette-la sur les fourrures ! » crièrent les captives.

Hilda frissonna, terrifiée.

— « Silence ! » ordonna Ivar Forkbeard.

Le silence se fit.

« Que se passerait-il, » demanda Ivar Forkbeard à Hilda, « si je te demandais d'aller sur les fourrures ? »

— « J'obéirais immédiatement, » répondit-elle. « J'ai expérimenté le fouet, » expliqua-t-elle.

— « Mais, volontairement, tu n'irais probablement pas sur les fourrures ? » demanda Ivar.

— « Non, bien entendu, » dit-elle.

Gorm, qui avait écarté Lèvres Boudeuses, vint près de la table où nous étions installés, entourés d'un cercle de spectateurs. Elle s'arrêta derrière lui, se peignant avec un peigne de corne.

— « C'est Hilda la Hautaine, » dit Ottar en riant. « C'est la femme la plus froide qui soit. »

Hilda se tenait droite, la tête haute.

— « Ottar, Gorm, » dit Forkbeard, « conduisez-la dans la glacière. Laissez-la à l'intérieur, pieds et poings liés. »

Les captives poussèrent des glapissements joyeux. Les hommes se frappèrent l'épaule gauche avec la paume de la main droite. D'autres frappèrent de leur assiette les planches épaisses de la table.

Ottar prit le temps de détacher Olga de son ceinturon. Il l'y avait attachée avec une corde, nouée autour de sa taille. Il lui laissa la corde autour de la taille mais, avec l'autre extrémité, lui passant les bras autour d'un pilier, lui attacha les mains. Puis il s'en alla, suivant Gorm, qui avait traîné Hilda dehors.

Olga tenta en vain de se libérer. Elle m'adressa un regard suppliant.

« Détache-moi, » implora-t-elle.

Je la regardai.

« Mon corps te désire, Tarl Cheveux Rouges, » sanglota-t-elle. « Mon corps a besoin de toi ! »

Je lui tournai le dos, ne lui accordant aucune attention. Je l'entendis gémir et se frotter contre le poteau.

« J'ai besoin de toi, Tarl Cheveux Rouges, » gémit-elle.

Je la laisserais mariner encore une ou deux ahns. Ensuite, son corps serait prêt. À la moindre caresse, il bondirait, incontrôlable, frémissant, dans mes bras. Je l'utiliserais deux fois, la seconde fois à la manière prolongée du Maître goréen, aux termes de laquelle, pendant plus d'une ahn, l'esclave, ou la captive, ne peut pas attendre la moindre concession.

« De l'hydromel ! » criai-je. Jolies Chevilles se hâta de me servir. Je me penchai à nouveau et embrassai Thyri.

Nous festoyions encore joyeusement, beaucoup plus tard, quand un serf, tirant Ivar Forkbeard par la manche, lui dit :

« Jarl, la fille enfermée dans la glacière supplie d'être autorisée à en sortir. »

— « Depuis combien de temps supplie-t-elle ? » demanda Forkbeard.

— « Depuis plus de deux ahns, » répondit le jeune serf avec un sourire.

— « Bien, » commenta Forkbeard, lui donnant un morceau de viande.

— « Merci, Jarl, » dit le jeune homme. Le jeune homme, contrairement aux autres serfs adultes, n'était pas enchaîné dans l'appentis des bosks, pendant la nuit. Ivar l'aimait bien. Il dormait, enchaîné, dans la cuisine.

— « Cheveux Rouges, Gorm, » ordonna Forkbeard, « allez chercher la petite Ubara de Scagnar ! »

Nous sourîmes.

« Gorm, » reprit Forkbeard, « avant de la libérer, veille à apaiser sa soif. »

— « Oui, Capitaine, » répondit Gorm.

Munis d'une torche, nous gagnâmes la glacière. Nous ouvrîmes la lourde porte, couverte de cuir, et levâmes la torche, refermant la porte derrière nous.

Dans la lumière de la torche, nous vîmes Hilda. Nous approchâmes.

Elle était couchée sur le flanc, misérable, sur les blocs de glace ; elle ne pouvait soulever la tête et les épaules de plus d'une quinzaine de centimètres au-dessus de la glace ; elle ne pouvait ramener les chevilles vers son corps sur plus de quinze centimètres ; des copeaux de bois, dans lesquels la glace est entreposée, lui collaient à la peau ; elle était pieds et poings liés, les poignets dans le dos, les chevilles croisées. Deux cordes l'empêchaient de s'asseoir ou de se mettre à genoux, la première allant de sa cheville droite à un anneau fixé dans le mur de la cabane, l'autre allant de son cou à un anneau similaire fixé dans le mur opposé.

« Je vous en supplie, » sanglota-t-elle.

Elle claquait des dents ; ses lèvres étaient bleues.

Elle était couchée sur le dos devant nous.

« Je vous en prie, » sanglota-t-elle pitoyablement. « Je vous supplie d'être autorisée à courir sur les fourrures d'Ivar Forkbeard. »

Nous la regardâmes.

« Je supplie ! » cria-t-elle. « Je supplie d'être autorisée à courir sur ses fourrures ! »

Gorm détacha la corde qu'elle avait à la cheville et qui l'empêchait de plier les jambes, puis celle qu'elle avait au cou et qui l'empêchait de lever la tête et les épaules.

Il ne lui détacha ni les poignets ni les chevilles. Il la fit asseoir. Elle tremblait de froid et gémissait.

« Je t'ai apporté à boire, » dit-il. « Bois avec enthousiasme, Hilda la Hautaine. »

— « Oui, oui, » souffla-t-elle, claquant des dents.

Puis, lui tirant la tête en arrière et portant la tasse à ses lèvres, il lui fit boire le liquide qu'il avait apporté.

Et, avec enthousiasme, gémissant, frissonnant de froid, Hilda la Hautaine but le vin des esclaves.

Gorm la détacha et la jeta sur ses épaules ; elle était si raide et tremblante de froid, si raide aussi à cause de ses liens, qu'elle ne pouvait se tenir debout.

J'éclairai notre chemin avec la torche et nous la portâmes dans la salle de Forkbeard.

Nous la portâmes dans l'obscurité et la fumée de la salle, entre les piliers.

Forkbeard était assis au pied de sa couche, ses bottes près de lui.

Gorm la jeta, à genoux, aux pieds de Forkbeard. Elle baissa la tête ; ses cheveux couvrirent ses bottes. Elle tremblait de froid.

Les hommes et les captives se rassemblèrent autour d'eux.

Le côté droit de son corps était exposé à la lueur rouge, terne, du feu. Le côté gauche de son corps était dans l'obscurité.

« Qui es-tu ? » s'enquit Forkbeard.

- « Hilda, » sanglota-t-elle, « fille de Thorgard de Scagnar. »
- « Hilda la Hautaine ? » demanda-t-il.
- « Oui, » sanglota-t-elle, baissant la tête, « Hilda la Hautaine. »
- « Que veux-tu ? » demanda-t-il.
- « Partager tes fourrures, » sanglota-t-elle.
- « Tu n'es donc pas une femme libre ? » demanda-t-il.
- « Je te supplie de me laisser partager tes fourrures, Ivar Forkbeard, » sanglota-t-elle.

Il se leva et poussa une longue table, ainsi qu'un banc, de l'autre côté du feu. Avec le talon, il traça sur le sol le cercle des captives.

Elle le regarda.

Puis il lui indiqua qu'elle pouvait s'installer sur sa couche. Reconnaisante, elle monta sur la couche, sa partie du niveau supérieur couvert de fourrures et, tremblante, frissonnant de froid, se tassa sur elle-même et se couvrit avec les fourrures. Son corps tremblait convulsivement, dessous. Nous l'entendîmes gémir.

« De l'hydromel ! » cria Ivar Forkbeard, regagnant la table. Pudding arriva la première, avec une corne d'hydromel.

— « Je t'en supplie, Ivar Forkbeard, viens à côté de moi, » sanglota Hilda. « J'ai froid ! Serre-moi dans tes bras ! Je t'en prie, serre-moi dans tes bras ! »

— « Que cela vous serve de leçon, en ce qui concerne la passion, Captives ! » lança Ottar en riant.

Tout le monde rit, et surtout les belles esclaves nues des hommes du Torvaldsland, brûlantes, portant un collier et enthousiastes dans leurs bras puissants.

Forkbeard, en riant, vida la corne.

« De l'hydromel ! » cria-t-il. Gunnhild le servit.

Après cette seconde corne d'hydromel, Forkbeard, s'essuyant la bouche avec l'avant-bras, pivota sur lui-même et se dirigea vers ses fourrures.

Il poussa un hurlement désespéré.

« C'est la femme la plus froide qui soit ! » rappela Ottar en riant.

« Serre-moi dans tes bras, Forkbeard, » sanglota-t-elle. « Serre-moi, je t'en prie ! »

— « Me serviras-tu bien ? » s'enquit Forkbeard.

— « Oui, » cria-t-elle. « Oui ! Oui ! Oui ! Oui ! »

Mais Forkbeard ne l'obligea pas à le servir immédiatement ; il serra fermement le corps de sa prisonnière dans ses bras, la réchauffant. Une demi-ahn plus tard je la vis, délicatement, les yeux pleins de frayeur, lever la tête et poser les lèvres sur son épaule ; doucement, timidement, elle l'embrassa ; puis elle le regarda dans les yeux. Soudain, elle fut jetée sur le dos et sa main rude, accoutumée au pommeau de l'épée et au manche de la hache, fut sur son corps.

« Oh, non ! » s'écria-t-elle. « Non ! »

Les convives parièrent. Je pariai sur Forkbeard. Moins d'une ahn plus tard, Hilda la Hautaine, sous les quolibets des hommes, les plaisanteries des captives, à quatre pattes, la tête baissée, les cheveux tombant par terre, entra dans le cercle des captives que Forkbeard avait tracé entre les piliers. Les braises du feu éclairaient le côté gauche de son corps. Elle passa à quatre pattes devant les rameurs et les captives. Elle entra dans le cercle puis, une fois à l'intérieur, se leva. Elle se tenait très droite, la tête haute.

« Je t'appartiens, Ivar Forkbeard, » dit-elle. « Je t'appartiens ! »

Il lui adressa un signe et elle quitta rapidement le cercle, courut jusqu'à lui, se jetant à son côté, réclamant sa caresse, devenue sa captive.

Je récoltai neuf disques au tarn et deux morceaux d'assiette, provenant d'une demeure située à la limite orientale de Skjern, pillée deux ans plus tôt.

Forkbeard avait prêté Gunnhild à Gorm pour la nuit. Je le vis la prendre par les bras et la pousser vers ses fourrures. Cette nuit, sa cheville serait prisonnière de ses fers, pas de ceux de Forkbeard. Forkbeard m'avait proposé Pudding mais, généreusement, pensant avoir Thyri, je l'avais donnée à Ottar, après l'avoir utilisée une fois. À présent, à genoux sur ses fourrures, elle était enchaînée par le gardien de la ferme d'Ivar Forkbeard. Vous pouvez imaginer mon irritation quand je vis Thyri passer près de moi, le bras tenu par un rameur. Elle me regarda par-dessus l'épaule, désespérée. Je lui envoyai un baiser à la manière goréenne, embrassant mes doigts et les agitant à droite de ma bouche, presque verticalement, puis envoyant le baiser dans sa direction. Je n'avais pas davantage de droits sur la jolie captive que les autres hommes de Forkbeard. La délicieuse petite jeune femme, comme toutes les autres bonnes choses de la salle, appartenait à tout le monde. J'entendis des tintements de chaînes, les gémissements des captives dans les bras de leurs Maîtres, les hommes du Torvaldsland.

Je me dis que je dormirais seul, cette nuit-là.

« Tarl Cheveux Rouges, » entendis-je.

Je suivis le son de la voix et, ravi, comme Ottar l'avait laissée, lui sortant apparemment de l'esprit comme elle était sortie du mien, les mains toujours attachées autour du pilier, à genoux dans la poussière, je trouvai Olga.

« Je te hais, Tarl Cheveux Rouges, » dit-elle.

Je m'agenouillai près d'elle. J'avais voulu la laisser mariner quelque temps, afin qu'elle s'excitât et, plus tard, quand elle aurait été brûlante de besoin et de désir, quand, cruellement privée, elle n'aurait demandé qu'à s'embraser, je l'aurais jetée sur mes fourrures ; malheureusement, je l'avais oubliée.

— « Je t'ai oubliée, » dis-je.

— « Je te hais, Tarl Cheveux Rouges, » répéta-t-elle.

Je tendis la main vers elle. Elle recula, furieuse.

« Veux-tu avoir la gentillesse de me détacher ? » demanda-t-elle.

Je n'avais pas envie de dormir seul. Je me demandai si les feux d'Olga qui, plus tôt, étaient terriblement profonds et brûlants, étaient véritablement éteints. Je me demandai s'il était possible de les ranimer.

Je me glissai, à genoux, derrière elle. J'entendis son corps bouger contre le pilier.

Je lui remontai son collier sous le menton et, avec deux doigts de la main droite et deux doigts de la main gauche, lui caressai les côtés du cou.

« Je t'en prie, détache-moi, » souffla-t-elle.

Elle tirait sur ses liens ; elle se serrait contre le pilier ; elle appuya la joue gauche contre le côté droit du poteau.

Mes mains descendirent sur son corps. Puis, sans la détacher, pendant que nous étions tous deux à genoux, je la caressai. Elle voulut résister, furieuse, mais j'étais patient. Finalement, je l'entendis sangloter.

« Tu es un Maître, » dit-elle, « Tarl Cheveux Rouges. » Je l'embrassai sur l'épaule gauche. Elle rejeta la tête en arrière. « Conduis-moi sur tes fourrures, » supplia-t-elle. Je lui détachai les mains, retirant la corde qu'Ottar lui avait passée à la taille, mais je lui laissai la corde au poignet droit, gardant l'extrémité dans la main, afin de la conduire. Mais il était inutile de la conduire. Elle suivit avec impatience, essayant de m'embrasser l'épaule droite.

Devant ma place, ma couche rude, mes fourrures, je m'arrêtai. Je m'immobilisai derrière elle.

Elle resta figée, face à la couche, à son pied. C'était une captive. C'était une possession. Elle était possédée.

« Force-moi, » souffla-t-elle.

Les captives savent qu'elles sont du bétail et aiment être traitées en tant que tel. En outre, au plus profond de chaque femme, il y a le désir, plus antique que les cavernes, d'être contrainte de céder à la domination impérieuse, magnifique, sans concession, d'un mâle, d'un Maître. Au plus profond d'elles-mêmes, elles souhaitent toutes se soumettre, vulnérablement et complètement, nues, à un tel animal. Cela est parfaitement évident dans leurs rêves ; la culture de la Terre, bien entendu, ne donne guère l'occasion de s'exprimer à ces besoins profonds des jolies femmes de notre race ; en conséquence, ces besoins, inhibés, produisent la névrose, l'hystérie et l'hostilité. La technologie et les structures sociales, suivant leur dynamique propre, qui fait partie intégrante de leur développement et de leur expansion, ont distancé les animaux rationnels, pitoyables, qui sont leurs constructeurs et leurs victimes. Nous avons construit notre propre cage et la protégeons contre ceux qui veulent en briser les serrures.

Ma main gauche tenait son bras gauche ; avec la main droite, je lui immobilisai le poignet droit dans le dos ; je le levai ; elle cria, soudain, de douleur ; je la jetai sur les fourrures ; à peine les avait-elle touchées, à plat ventre, que je refermai l'anneau de fer noir sur sa cheville ; enchaînée, elle se tourna vers moi, assise sur les fourrures, les yeux pleins de larmes, les bras et les jambes fléchis. Je quittai le cuir et les fourrures du Torvaldsland. Dans un tintement de chaînes, elle s'agenouilla sur les fourrures, la tête baissée. J'entrai dans les fourrures.

« À plat ventre, » ordonnai-je, « les pieds à trente centimètres l'un de l'autre ! »

— « Oui, Jarl, » dit-elle.

Puis j'entrepris de la caresser, sur l'intérieur du mollet, des pieds, derrière les genoux, sur le côté des seins, sur l'intérieur des cuisses. Par la tension de ses muscles, les mouvements de son corps, parfois par de petits cris, sa respiration, elle m'indiqua ses faiblesses que, en tant que Guerrier, je pourrais exploiter. Quand je fus satisfait, je la jetai sur le dos.

— « On raconte, » lui dis-je, « qu'Olga compte parmi les meilleures captives. »

Elle se souleva, implorant ma caresse. J'explorai son corps, l'embrassant et le léchant.

— « Qu'est-ce que tu as fait à mon corps ? » souffla-t-elle. « Je n'ai jamais éprouvé des sensations aussi profondes, aussi complètes. »

— « Que te dit ton corps ? » demandai-je.

— « Que je serai merveilleuse, Tarl Cheveux Rouges, » souffla-t-elle. « Merveilleuse ! »

— « Fais-moi plaisir, » lui dis-je.

— « Oui, Jarl, » sanglota-t-elle. « Oui ! »

Et, quand elle m'eut fait plaisir, j'en terminai avec elle, dans ce premier accouplement.

« Serre-moi, » sanglota-t-elle.

— « Je te serrerai, » lui dis-je, « puis, dans quelque temps, Captive, tu seras à nouveau utilisée. »

Elle me regarda avec stupéfaction.

« Ceci, » lui expliquai-je, « est le premier accouplement. Son unique objectif est de t'échauffer en prévision du deuxième. »

Elle se serra contre moi sans parler.

Je la serrai étroitement dans mes bras.

— « Puis-je supporter un tel plaisir ? » demanda-t-elle, effrayée.

— « Tu es captive, » répondis-je, « tu n'as pas le choix. »

— « Jarl, » demanda-t-elle, « est-ce au Deuxième Accouplement du Maître goréen que tu as l'intention de me soumettre ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « J'en ai entendu parler, » sanglota-t-elle. « La captive, dans ce cas, n'a droit à aucun quartier, aucune pitié ! »

— « C'est vrai, » répondis-je.

Nous restâmes couchés l'un contre l'autre, pendant environ une demi-ahn. Puis je la caressai.

Elle leva la tête.

— « Est-ce le commencement ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « La captive peut-elle demander une faveur ? » s'enquit-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

Elle se pencha sur moi. Ses cheveux me caressèrent le corps.

— « Sois sans pitié, » souffla-t-elle. « Sois sans pitié, » supplia-t-elle.

— « Telle est bien mon intention, » répondis-je ; puis je la jetai sur le dos.

« Je ne me suis jamais abandonnée comme je viens de m'abandonner, » sanglota-t-elle.
« Je n'échangerais pas mon collier contre tous les bijoux de Gor ! »

Je la serrai contre moi. Finalement, elle s'endormit. Puis je m'endormis également. C'était deux ahns avant l'aube. Dans une ahn, Ottar et Forkbeard seraient debout, réveillant les hommes. Le serpent, la veille, avait été préparé. À l'aube, le serpent quitterait le petit quai, les rames plongeant dans l'eau, glissant dans la brume de la crique, conséquence du vent frais, venu de la terre, passant sur les eaux légèrement plus chaudes du Courant de Torvald. Ivar Forkbeard, peut-être de façon inconsidérée, avait décidé d'assister à la Fête. Il devait, à son avis, se rendre à un rendez-vous pris avec Svein Dent Bleue, grand Jarl du Torvaldsland, qui l'avait déclaré hors-la-loi.

UN KUR FAIT UN DISCOURS À LA FÊTE

ATTACHÉS l'un à l'autre par une corde, sur l'herbe de la Fête, nous luttions.

Son corps glissa dans ma main. Mon poignet droit fut tiré en arrière, contre le côté de ma tête, ses deux mains refermées dessus. Il grogna. Il était fort. C'était Ketil, de la grande Ferme de Dent Bleue, champion du Torvaldsland.

Mon dos s'arqua ; je tentai de reprendre mon équilibre, jambe droite en arrière, fléchie, jambe gauche en avant, également fléchie.

Les spectateurs crièrent. On prit des paris, on échangea des impressions.

Puis mon poignet droit, provoquant des cris émerveillés, se leva et se redressa ; mon bras fut tendu devant mon corps ; je commençai, centimètre par centimètre, à le baisser en direction du sol ; s'il ne le lâchait pas, il serait obligé de s'agenouiller à mes pieds. Il lâcha mon poignet, avec un cri de fureur. Le mètre de corde qui nous reliait se tendit. Il me dévisagea, stupéfait, méfiant, enragé.

Les mains frappèrent les épaules gauches ; les armes martelèrent les boucliers.

Soudain, le poing du champion fila vers moi, sous la corde. J'arrêtai le coup, pivotant sur moi-même, avec la cuisse gauche.

Les spectateurs, furieux, crièrent.

Je pris ensuite le bras droit du champion, le poignet dans la main droite, la main gauche sur la partie supérieure du bras, le tendis et le tordis de sorte que la paume de sa main soit tournée vers le ciel. Puis, au niveau du coude, je le cassai sur mon genou droit. Je l'avais assez vu.

Je détachai la corde que j'avais à la taille et la jetai par terre. Il était à genoux sur l'herbe, gémissant, le visage couvert de larmes. Les hommes me donnèrent des claques dans le dos. J'entendis leurs cris de joie.

Je pivotai sur moi-même et vis Forkbeard. Ses cheveux étaient mouillés ; il se séchait le corps avec une cape. Il souriait.

« Salut, Thorgeir du Glacier de la Hache ! » lançai-je.

— « Salut, Cheveux Rouges ! » répondit-il.

Le Glacier de la Hache était, à l'extrême Nord, un glacier coulant entre deux montagnes et qui prenait, en s'écartant, à l'endroit où il se jetait dans la mer, la forme d'une hache. Les habitants de la région du Glacier de la Hache pêchent la baleine et chassent le sleen des neiges. Il est impossible de faire des cultures, dans cette région. Thorgeir, comme par hasard, naturellement, était le seul habitant de la région du Glacier de la Hache, que l'on considère généralement comme la frontière septentrionale du Torvaldsland, juste avant les ceintures de glace de l'arctique goréen, présent à la Fête.

— « As-tu gagné la course ? » demandai-je.

— « Le talmit de peau de sleen marin m'appartient ! » Il rit.

Le talmit est un bandeau. Les hommes du Torvaldsland en portent assez souvent, bien

que ce ne soit pas le cas de ceux de Forkbeard. Ils suivaient un hors-la-loi. Certains talmits ont une signification particulière. Certains talmits servent parfois à distinguer les officiers, et les Jarls ; ou les juges d'une région, payés par le Jarl ; les talmits diffèrent parfois, sur le plan du tissu et du motif, d'une région à l'autre ; en outre, les talmits servent à honorer les vainqueurs. Le fait que Thorgeir du Glacier de la Hache ait gagné l'épreuve de natation dut paraître très étrange aux participants de la Fête. L'immersion dans les eaux de la région du Glacier de la Hache, sans protection, entraîne généralement la mort en quelques ihsns. Parfois, je me demandais si Forkbeard n'était pas fou. Son sens de l'humour, à mon avis, pouvait nous coûter la vie. Il est probable que personne ne croyait qu'il était véritablement du Glacier de la Hache ; de toute évidence, il n'avait pas l'épicanthus, grâce auquel les yeux des habitants du Glacier de la Hache sont protégés du froid extrême ; en outre, il était beaucoup trop grand pour passer pour un habitant de cette région ; leur régime alimentaire ne produit pas, en général, de corps puissants ; en outre, le climat tend à sélectionner les corps petits et gras car, physiologiquement, l'équilibre thermostatique y est plus aisément maintenu par grand froid ; les corps longs et maigres, naturellement, sont mieux adaptés, du point de vue de l'équilibre thermostatique, aux climats très chauds, car ils disposent d'une surface de refroidissement plus importante. Enfin, sa coloration, bien qu'il eût les cheveux noirs, ne pouvait être originaire de cette région septentrionale mais était, bien que brune, assez typique du Torvaldsland, principalement de l'ouest du Torvaldsland. Seul un dément, ou un imbécile, aurait pu croire qu'il venait réellement de la région du Glacier de la Hache. On avait émis de nombreuses hypothèses, sur les terrains de jeu de la Fête, quant à la véritable origine de Thorgeir, qui ne portait pas la barbe.

Avant de gagner le concours de natation, il avait remporté l'escalade du « mât », poteau d'une quinzaine de mètres de haut, écorcé et lisse ; le saut de la « crevasse », qui est en fait un saut en longueur sur terrain plat, une corde étant tendue à l'endroit où les talons touchent le sol ; la « marche sur la rame », en réalité une longue poutre ; et le jet de la lance, une véritable lance, aussi bien sur le plan de la distance que sur celui de la précision ; en comptant la distance et la précision comme deux épreuves, ce qui est en fait le cas, il avait gagné, avant la natation, cinq talmits.

Il avait moins bien figuré dans le concours de chant, bien qu'il soit très fier de sa voix ; il pensait que les juges étaient contre lui ; en outre, il ne fut pas très à l'aise dans le concours de poésie et les jeux de rimes.

« Je ne suis pas un Scalde, » m'expliqua-t-il plus tard.

Néanmoins, il fit très bonne figure aux devinettes ; mais pas assez pour l'emporter ; il ne trouva pas la solution de la devinette suivante : Qu'est-ce qui est noir, a quatre-vingts pattes et mange de l'or ? La réponse, naturellement, quoique cela ne paraisse peut-être pas évident, est : *Sleen Noir*, le navire de Thorgard de Scagnar ; la réponse de Forkbeard avait été *Requin Noir*, navire légendaire de Torvald, qui avait découvert le Torvaldsland et en avait été le premier Jarl ; néanmoins, il accepta sa défaite de bonne grâce.

« J'ai été stupide, » marmonna-t-il. « J'aurais dû trouver ! »

Je tentai de le consoler mais il resta plus d'une ahn en colère contre lui-même, après ce concours.

En dépit de ses diverses défaites il considérait, en toute modestie, qu'il s'était bien comporté dans les différentes épreuves. Il était d'excellente humeur.

L'incident le plus grave s'était sans doute produit dans un jeu qui se pratique avec une batte et une balle ; dans ce jeu, il y a deux hommes dans chaque équipe et l'objectif consiste à empêcher l'adversaire de prendre la balle ; il est interdit de garder la balle après que l'arbitre

ait compté vingt ; toutefois, il est possible de la lancer en l'air, à condition que ce soit au-dessus de la tête, et de la rattraper ; on peut lancer la balle à son partenaire, avec ou sans l'aide de la batte ; la batte, naturellement, envoie la balle avec une puissance incroyable ; les battes sont en bois, plutôt larges, et la balle, qui fait approximativement cinq centimètres de diamètre, est également en bois et extrêmement dure ; c'est un peu comme la « balle au chasseur », avec deux hommes au milieu. Je fus heureux de ne pas prendre part à ce jeu. Peu après le premier engagement, qui consiste à servir la balle à l'adversaire, Gorm, qui était le partenaire d'Ivar, fut atteint de plein fouet par la balle, frappée par la batte d'un adversaire ; il s'agit là, apparemment, d'une tactique fréquemment utilisée ; il est très difficile d'intercepter ou d'éviter une balle puissamment frappée, très rapide, à faible distance ; la situation d'Ivar était, à ce moment, plutôt mauvaise, puis un de ses adversaires, malchanceux, se cassa une jambe, celle-ci entrant en contact avec la batte d'Ivar. La partie fut considérée comme nulle. Ivar me demanda ensuite de faire équipe avec lui. Je refusai.

« Très bien, » concéda Ivar, « même un homme courageux peut refuser une partie de batte et balle. »

J'étais de son avis. Les Torvaldslandais pratiquent plusieurs jeux de balle ; quelques-uns se pratiquent avec une batte, ou une pagaie ; en hiver, un de ces jeux, très répandu, se joue, les hommes courant et glissant, sur la glace ; j'ignore s'il existe un lien entre ce jeu et le hockey ; néanmoins, il est traditionnel au Torvaldsland ; selon les sagas, Torvald lui-même était un excellent joueur.

Ivar Forkbeard, ou Thorgeir du Glacier de la Hache, avait remporté, en tout, en comptant le talmit de natation, six talmits.

Il était très content.

Au matin, les talmits seraient remis par Svein Dent Bleue en personne.

« Profitons de cet après-midi, » dit Forkbeard, « pour nous promener. »

Cela ne me parut pas être une mauvaise idée, quoiqu'il eût peut-être été plus sage de fuir pour garder la vie sauve.

Au matin, nous serions peut-être enchaînés au pied de chaudrons pleins d'huile de tharlarion bouillante.

Mais bientôt, en compagnie de Forkbeard et de quelques-uns de ses hommes, je me retrouvai dans la foule de la Fête.

J'avais mon épée. J'avais également le grand arc, détendu, et un carquois de flèches.

Forkbeard et ses hommes étaient également armés. On ne doit pas se battre, pendant la Fête, mais la loi de la Fête elle-même, malgré toute sa puissance, n'aurait pas la témérité de demander à un Torvaldslandais d'arriver, puis d'aller et venir, sans armes. Le Torvaldslandais ne sort jamais de chez lui sans armes ; et, chez lui, les armes sont toujours à portée de la main, généralement suspendues derrière sa couche, de telle sorte que la captive, enchaînée, ne puisse les atteindre. Lorsque, couchée sur le dos, elle lève les yeux, elle voit, au mur, le bouclier, le casque, la lance, la hache et l'épée, dans son fourreau, de son Maître. Ce sont les symboles visibles de la force qui l'asservissent, par lesquels elle n'est qu'une femme dont le ventre se trouve sous l'épée.

Presque tous les visiteurs de la Fête étaient des fermiers libres, hommes blonds, aux yeux bleus, fiers, aux membres puissants et aux mains durcies par le travail ; beaucoup avaient les cheveux nattés ; beaucoup portaient le talmit de leur région ; beaucoup avaient mis leurs plus beaux atours pour assister à la Fête ; beaucoup portaient des vestes de laine, nettoyées à l'eau et à l'urine de bosk, qui contient de l'ammoniaque et est, par conséquent, utilisée pour le nettoyage ; tous étaient armés, généralement avec une hache et une épée ; quelques-uns

portaient un casque ; d'autres le portaient sur le dos, avec leur bouclier. Pendant la Fête, à laquelle tout homme libre doit assister, sauf s'il cultive seul sa ferme et ne peut la quitter, chaque homme doit pouvoir présenter à son Jarl un casque, un bouclier, une épée, une hache ou une lance en bon état. Chaque homme, généralement, sauf s'il loue directement ses services à un Jarl, est responsable de l'existence et de l'état de ses armes ainsi que de son équipement. Un homme directement au service d'un Jarl est, en fait, un mercenaire ; le Jarl en personne, avec son or ou ses réserves, lorsque cela est nécessaire ou désirable, arme l'homme ; ces dépenses, bien entendu, sont rarement nécessaires au Torvaldsland ; parfois, toutefois, il arrive qu'un homme casse une épée ou perde une hache pendant une bataille, peut-être dans le corps d'un ennemi tombant d'un navire ; dans ce cas, le Jarl compense la perte ; néanmoins, il n'est pas responsable de tels accidents lorsqu'ils arrivent à des fermiers libres. Les fermiers qui ne participent pas à la Fête, cultivant seuls leur ferme, doivent néanmoins posséder l'armement réglementaire ; une fois par an, il doit être présenté à un représentant du Jarl qui, à cet effet, visite les diverses régions. Lorsque la Flèche de la Guerre lui parvient, bien entendu, chaque homme doit répondre ; dans ce cas, la ferme en pâtit, de sorte que sa compagne et ses enfants vivent une période extrêmement difficile ; en quittant sa famille, ses armes sur l'épaule, le fermier dit simplement à sa famille :

« La Flèche de la Guerre est arrivée dans ma maison. »

Nous vîmes également, dans la foule, de nombreux chefs, capitaines et jarls mineurs, tous avec leur suite. Ces individus de haut rang étaient somptueusement vêtus, avec des casques et des capes magnifiques, souvent avec de grandes haches incrustées d'or. Leurs capes étaient généralement écarlates et pourpres, longues et tourbillonnantes, et tenues par des agrafes en or. Ils les portaient toujours, comme cela est fréquent au Torvaldsland, de telle manière que le bras droit, le bras de l'épée, restât libre.

Leurs hommes portaient souvent aussi des capes, ainsi que, aux bras, des spirales en or ou en argent et, aux poignets, des bracelets incrustés de pierres précieuses.

Dans la foule, il y avait aussi de nombreuses captives effrontées ; elles avaient, en général, été amenées à la Fête par les jarls ou les capitaines ; il n'est pas rare que les hommes se fassent ainsi accompagner par des esclaves, bien qu'elles n'aient pas le droit d'approcher des tribunaux et des délibérations ; les visites à la Fête n'étaient pas, après tout, des raids ; ce n'étaient pas des entreprises guerrières ; il y avait trois raisons d'amener ces filles : elles servaient le plaisir des hommes ; elles symbolisaient, par leur présence, la richesse de leurs Maîtres ; et elles étaient négociables.

Forkbeard avait également amené quelques captives. Elles nous suivaient. Leurs yeux brillaient ; leur démarche était enthousiaste ; elles étaient restées longtemps isolées à la ferme ; les esclaves des campagnes, comme celles de Forkbeard, étaient extraordinairement stimulées par le spectacle de la foule ; elles regardaient la Fête avec plaisir et enthousiasme ; quelques-unes d'entre elles avaient même été autorisées à regarder quelques compétitions. On dit que ces plaisirs améliorent les esclaves. Parfois, dans le Sud, les esclaves sont habillées en femmes libres, jusqu'au voile, et conduites par leur Maître aux courses de tarns, aux jeux ou aux drames chantés ; beaucoup de gens croient qu'il est venu avec sa Compagne, ou qu'il la courtise en vue d'en faire sa Compagne ; ils sont seuls à savoir que leur véritable relation est celle du maître à l'esclave ; mais quand ils rentrent, une fois fermée la porte du compartiment, le stratagème étant terminé, elle se déshabille immédiatement, ne gardant que sa marque et son collier, puis s'agenouille, le front sur son pied, redevenant sa possession ; comme les femmes libres auraient été scandalisées si elles avaient su que, près d'elles, était assise une simple esclave ! Mais il n'y avait pas de déguisements au

Torvaldsland ; il était évident que les filles qui suivaient Forkbeard, ou Thorgeir du Glacier de la Hache, étaient des captives ; désireux de présenter ses animaux familiers à leur avantage, Forkbeard avait demandé aux femmes de baisser leur robe sur les hanches, et de les relever sur les jambes afin que leur beauté soit bien visible, du nombril à quelques centimètres sous le nombril, et que les courbes de leurs chevilles, de leurs mollets et de leurs cuisses soient également révélées ; j'étais persuadé qu'elles allaient gémir d'humiliation et tenter de se cacher parmi nous mais, au contraire, même Thyri et Pudding, elles marchaient comme des captives fières et impudiques ; sur Gor, montrer son nombril, pour une femme, s'appelle : « avoir un ventre d'esclave » ; seules les esclaves montrent leur nombril ; Forkbeard leur acheta des gâteaux au miel chez un marchand ambulant ; elles les mangèrent avec enthousiasme, des miettes restant collées aux coins de leurs lèvres.

« Regardez ! » s'écria Pudding. « Une fille de soie ! » L'expression « fille de soie » est souvent utilisée, par les captives du Nord, pour désigner leurs contreparties du Sud. L'expression tient au fait qu'elles croient que ces femmes sont gâtées, maquillées à l'excès, capricieuses et caressées comme des animaux familiers, et n'ont rien à faire, à part se parer et attendre leur Maître, lovées sur des couvre-pieds épais et pourpres, bordés d'or. L'expression, à mon avis, reflète une certaine jalousie. Plus précisément, elle semble fondée sur le fait que la courte tunique des esclaves du Sud, seul vêtement qui leur soit permis, est souvent en soie. Les filles du Sud, incidemment, bien qu'elles travaillent moins que leurs sœurs asservies du Nord, fonction de la disparité économique existant entre la ville et la campagne, travaillent souvent, et travaillent dur, surtout si elles ont déplu à leur Maître. Pourtant, à mon avis, leurs travaux sont moins lourds que ceux des ménagères de la Terre. C'est la conséquence de la simplicité de la culture goréenne où il y a littéralement moins de choses à faire, à nettoyer, à entretenir, et ainsi de suite, et aussi au fait que le maître goréen, s'il est content d'une fille, veille à ce qu'elle reste fraîche et prête à servir sur la couche. Une femme surchargée de travail, lasse, dépressive et fatiguée est moins sensible à la caresse du Maître ; elle ne réagit pas correctement. Le Maître goréen, la traitant comme l'animal qu'elle est, l'utilise et la manipule de telle sorte que les réactions de son animal familier passionné, désirable, au regard brûlant et aux jambes minces, soient aiguës à la perfection. Bien entendu, il y a des maîtres plus compétents que d'autres. On peut acheter des rouleaux, les livres de Gor, traitant du régime alimentaires, des soins à donner et de la formation des esclaves. Certains prétendent que le dressage d'une esclave, dans le but d'en obtenir le meilleur rendement, est un don inné. Incidemment, à toutes fins utiles, bien que l'esclave du Sud travaille, à mon avis, moins dur que la captive du Nord, qui vit généralement dans une ferme isolée, elle est fouettée plus souvent que sa sœur du Nord ; à mon avis, elle est soumise à une discipline plus rigoureuse ; les maîtres du Sud sont durs avec leurs femmes, exigeant davantage d'elles et s'assurant qu'ils l'obtiennent ; les filles du Nord, par exemple, apprennent rarement l'art élaboré, complexe et sensuel des esclaves ; la fille du Sud, dans son désespoir, doit souvent l'apprendre à la perfection ; en outre, sur ordre, elle doit le mettre en application joyeusement et adroitement.

La fille de soie suivait son Maître, un capitaine du Torvaldsland. Elle portait effectivement la courte tunique de soie jaune du Sud. Elle portait un collier en or et des anneaux d'or aux oreilles.

« Filles de ferme ! » souffla-t-elle en passant près des captives d'Ivar Forkbeard. Les esclaves du Sud considèrent généralement leurs contreparties nordiques comme des idiots, des rustaude des fermes et des montagnes du Torvaldsland ; elles se les imaginent passant tout leur temps à nourrir les tarsks et à fumer les champs ; elles les considèrent, en

définitive, comme des femelles de bosks, qui travaillent, procurent des plaisirs simples à des hommes rudes et donnent naissance à des serfs.

« Poisson froid ! » cria Pudding.

« Manche à balai ! » cria Lèvres Boudeuses.

La fille de soie, passant près d'elle, feignit de ne pas les entendre.

« Oreilles percées ! » hurla Lèvres Boudeuses.

La fille de soie se retourna, stupéfaite. Elle posa les mains sur les oreilles. Ses yeux s'emplirent soudain de larmes. Puis, sanglotant, elle pivota sur elle-même et, la tête dans les mains, suivit son Maître.

Les captives d'Ivar Forkbeard ne se privèrent pas de rire. Forkbeard tendit le bras et saisit la nuque de Pudding. Il la regarda. Il regarda également Lèvres Boudeuses, qui se tassa sur elle-même. Il tourna la tête de Pudding.

« Mes petites, » dit-il, « les oreilles percées vous iraient probablement très bien. »

— « Oh, non, Jarl, » sanglota Pudding. « Non ! »

— « Non, » sanglota Lèvres Boudeuses, « je t'en supplie, Jarl ! »

— « Peut-être, » dit Forkbeard, réfléchissant à voix haute, « devrais-je le faire faire en rentrant. Je présume que Gautrek saurait effectuer ce petit travail. »

— « Non, » pleurnichèrent les filles, serrées les unes contre les autres. Forkbeard pivota alors sur lui-même et nous continuâmes notre chemin. Forkbeard sifflait. Il était d'excellente humeur. Quelques instants plus tard, les filles se remirent à rire, à s'amuser et à se montrer des spectacles distrayants. Il n'y avait qu'une fille qui ne riait pas et ne se distrayait pas. Elle s'appelait Dagmar. Une lanière de cuir était nouée à son collier. Thyri la tenait en laisse. Elle avait les poignets attachés dans le dos. On l'avait amenée à la Fête pour la vendre.

« Regardons les duels, » proposa Forkbeard.

Au Torvaldsland, le duel sert souvent à régler les différends, qu'ils soient juridiques ou personnels. Il y en a deux types : le duel formel et le duel libre. Le duel libre autorise toutes les armes ; il n'y a aucune restriction en ce qui concerne la tactique ou l'endroit. À la Fête, naturellement, des carrés étaient délimités en prévision de ces duels. Si les combattants le souhaitaient, toutefois, ils étaient libres de choisir un autre endroit. Ces duels, généralement, se déroulent sur des rochers battus par les vagues. On laisse les deux hommes seuls ; plus tard, à la tombée de la nuit, un bateau vient chercher le survivant. Le duel formel est très complexe et je ne le décrirai pas en détail. Deux hommes s'affrontent, mais chacun d'entre eux a droit à un porteur de bouclier ; chaque combattant a droit à trois boucliers ; quand ils sont taillés en pièces, ou rendus inutilisables, son porteur de bouclier se retire et il doit se défendre seul, avec son arme ; les épées, dont la longueur est limitée, obéissent également à des règles. Le duel se déroule, essentiellement, sur une couverture carrée de trois mètres de côté, fixée au sol par des chevilles ; à l'extérieur de cette couverture, il y a deux carrés, chacun à trente centimètres de la couverture, dessinés sur l'herbe. Les coins du deuxième carré tracé par terre sont marqués avec des branches de coudrier. Quand le premier sang tache la couverture il est possible, au gré des combattants ou sur décision d'un des deux arbitres, de mettre un terme au combat ; le vaincu paie alors trois tarsks d'argent au vainqueur ; en général, le vainqueur offre alors un sacrifice ; s'il est riche et que le match a beaucoup d'importance, il arrive qu'il tue un bosk ; s'il est pauvre, ou si l'enjeu n'est pas considéré comme important, le sacrifice peut être moindre. Ces duels, surtout ceux de la variété formelle, sont parfois utilisés à mauvais escient, pour acquérir des richesses, par des Guerriers sans scrupules. Un homme, aussi incroyable que cela puisse paraître, peut être défié pour sa ferme, sa compagne ou sa fille ; s'il n'accepte pas le défi, il perd l'enjeu ; s'il

accepte le défi, naturellement, il risque sa vie entre les branches de coudrier ; il peut être tué ; ensuite, naturellement, la ferme, la compagne, la fille seront remises, conformément à la loi, à celui qui a lancé le défi. La raison d'être de cette coutume, à mon avis, est de permettre aux individus puissants et forts de se procurer de la terre et de jolies femmes ; et d'encourager ceux qui possèdent de tels biens à se maintenir en possibilité de combattre. Dans l'ensemble, je n'approuvais guère cette coutume. En général, naturellement, le duel formel est utilisé dans des cas plus honorables comme, par exemple, le règlement de différends frontaliers ou la réparation d'une insulte.

Un cas nous intéressa plus particulièrement. Un jeune homme d'à peine seize ans se préparait à affronter un homme grand et trapu, portant un casque richement orné.

« C'est un champion célèbre, » me souffla Ivar à l'oreille, montrant d'un signe de tête l'homme grand et trapu. « C'est Bjarni du Camp de Thorstein. » Le Camp de Thorstein, situé au sud mais, toutefois, au nord du Rocher d'Einar, était un camp de combattants qui contrôlait la campagne dans un rayon d'une cinquantaine de pasangs et prélevait un tribut sur les fermes. Thorstein du Camp de Thorstein était leur Jarl. Le camp était en bois, entouré d'une palissade, construit sur une île, au milieu d'une crique qui s'appelait : la Crique du Camp de Thorstein, précédemment appelée : la Crique du Parsit, parce que le poisson y était abondant.

L'enjeu du défi était la sœur du jeune homme, une blonde de quatorze ans, aux cheveux nattés. Elle portait le costume traditionnel des femmes libres du Nord. Ses vêtements n'étaient pas riches, mais ils étaient propres et c'étaient ses meilleurs. Elle avait deux broches ; et des chaussures noires. On avait sorti le poignard du fourreau qu'elle portait à la ceinture ; elle se tenait droite mais baissait la tête et fermait les yeux ; une corde, attachée à son cou, était nouée à un poteau planté près du carré du duel. Elle n'était pas autrement attachée.

« Cède la fille, » dit Bjarni du Camp de Thorstein au jeune homme, « et je ne te tuerai pas. »

« Je n'aime guère que les femmes du Torvaldsland deviennent captives, » dit Ivar. « Cela n'est pas convenable, » me souffla-t-il à l'oreille. « Elles sont du Torvaldsland ! »

— « Où est le père du jeune homme ? » demandai-je à mon voisin.

— « Il a été tué dans une avalanche, » répondit-il.

Je compris que le jeune homme était à présent propriétaire de la ferme. Il était devenu chef de famille. C'était, par conséquent, son devoir de relever, de son mieux, le défi.

« Pourquoi ne lances-tu pas ton défi à un bébé ? » demanda Ivar Forkbeard.

Bjarni lui adressa un regard hostile.

— « Je veux la fille pour le Camp de Thorstein, » dit-il. « Je ne me querelle pas avec les enfants. »

— « Y sera-t-elle marquée et portera-t-elle un collier ? » demanda Ivar.

— « Le Camp de Thorstein, » répondit Bjarni, « n'a pas besoin de femmes libres. »

— « Elle est du Torvaldsland, » souligna Ivar.

— « Cela ne l'empêchera pas de se tortiller et de servir de l'hydromel aussi bien que les autres ! » répondit Bjarni.

Cela ne faisait, naturellement, aucun doute. Pourtant, la fille était jeune. À mon avis, il n'était pas raisonnable de mettre le collier à des filles de moins de quinze ans.

Ivar me regarda.

— « Acceptes-tu de porter mon bouclier ? » demanda-t-il.

Je souris. J'allai près du jeune homme, qui se préparait à pénétrer entre les branches de

coudrier. C'était un garçon très courageux.

Un autre jeune homme, à peu près du même âge, probablement d'une ferme voisine, allait lui servir de porteur de bouclier.

« Comment t'appelles-tu, Petit ? » demandai-je au jeune homme qui se préparait à pénétrer dans le carré délimité par les branches de coudrier.

— « Hrolf, » répondit-il, « de la Crique des Falaises Vertes. »

Puis je pris les deux jeunes garçons par les poignets et les envoyai rouler quelques mètres plus loin, dans l'herbe.

Je pénétrai sur la couverture de cuir.

« Je suis le champion, » déclarai-je, « de Hrolf de la Crique des Falaises Vertes. » Je dégainai l'épée que je portais à la ceinture.

— « Il est fou ! » s'écria Bjarni.

— « Qui est ton porteur de bouclier ? » demanda un arbitre en robes blanches.

— « C'est moi ! » cria Forkbeard, pénétrant dans l'aire délimitée par les branches de coudrier.

— « J'apprécie le courage dément, » déclarai-je, « de ce bon Thorgeir du Glacier de la Hache mais, comme nous le savons tous, les habitants du Glacier de la Hache, étant pacifiques et hospitaliers, ne connaissent guère les armes. » Je regardai Forkbeard. « Nous ne chassons pas la baleine, » dis-je, « Thorgeir. »

Forkbeard bredouilla.

Je me tournai vers l'arbitre.

« Je ne peux accepter son aide, » ajoutai-je. « Ce serait, pour moi, un handicap car je serais continuellement obligé de le protéger. »

— « Me protéger ! » tonna Forkbeard.

— « Tu es du Glacier de la Hache, n'est-ce pas ? » lui demandai-je innocemment. Je me dis que j'avais pris Forkbeard à son propre piège.

Il rit, pivota sur lui-même et prit place sur le côté.

— « Qui portera ton bouclier ? » demanda un arbitre.

— « Mon arme est mon bouclier, » répondis-je, levant mon épée. « Il ne me touchera pas. »

— « Qu'est-ce que tu espères faire avec ce couteau à découper ? » demanda Bjarni du Camp de Thorstein, me regardant avec étonnement. Il me prenait pour un fou.

— « Ta longue épée, » lui remontrai-je, « est certainement très utile pour combattre par-dessus les bastingages de deux navires attachés l'un à l'autre par des grappins, ce qui n'est pas le cas de la mienne mais, mon cher Bjarni, nous ne nous battons pas par-dessus le bastingage d'un navire. »

— « J'ai davantage d'allonge que toi ! » cria-t-il.

— « Ma lame me protégera, » répliquai-je. « En outre, l'arc de ton coup est plus long que le mien, et ta lame est plus lourde. Tu ne tarderas pas à constater que j'ai pénétré ta garde. »

— « Sleen menteur ! » cria l'homme du Camp de Thorstein.

La jeune femme, la corde au cou, m'adressa un regard désespéré. Les deux jeunes gens, livides, se tenaient à l'extérieur du carré délimité par les branches de coudrier. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait, tout comme, d'ailleurs, les spectateurs.

L'arbitre en chef me regarda. Un anneau d'or, qu'il portait au bras, indiquait sa charge. À son crédit, il faut avouer que le match précédent ne lui plaisait guère.

« Accepte-moi, » lui dis-je.

Il sourit.

— « Je t'accepte, » dit-il. « Tu es le champion de Hrolf de la Crique des Falaises Vertes. » Puis il ajouta : « En tant que champion de la partie défiée, c'est à toi de frapper le premier. »

Je donnai un coup sur le bouclier de Bjarni du Camp de Thorstein, tenu par un autre ruffian de même origine, avec la pointe de mon épée.

— « J'ai frappé, » dis-je.

Avec un cri de rage, le porteur de bouclier de Bjarni du Camp de Thorstein se jeta sur moi dans l'espoir de me pousser violemment, trébuchant désespérément, de me déséquilibrer pour permettre à son compagnon de frapper avec son épée.

Je fis un pas de côté. La charge du porteur de bouclier l'emporta presque au-delà des branches de coudrier. Bjarni, l'épée levée, l'avait suivi. J'étais à présent debout près de Bjarni, la pointe de la petite épée contre son cou. Il blêmit.

« Essayons encore, » dis-je.

Il recula rapidement et fut rejoint par son porteur de bouclier. Lors de la seconde charge, quoique je ne fus pas sûr que cela soit admis, compte tenu des règles du duel formel, je fis un croche-pied au porteur de bouclier. On n'est pas censé tuer le porteur de bouclier mais, à ma connaissance, le croche-pied était acceptable. De toute manière, je l'avais vu faire lors d'un match précédent. Et, comme je m'y attendais, les arbitres ne protestèrent pas. Je devinai, à l'expression de leur visage, que cela leur plaisait plutôt, bien qu'ils fussent tenus à l'objectivité. L'homme s'étala. Bjarni, très sagement, manifestement plus intelligent que son porteur de bouclier, ne l'avait pas suivi de près et était resté en arrière. Nos lames se touchèrent deux fois, puis je fus sous sa garde, la pointe de l'épée sous son menton.

« Essayons-nous encore ? » proposai-je.

Le porteur de bouclier se leva d'un bond.

— « Battons-nous ! » cria-t-il.

Bjarni du Camp de Thorstein me regarda.

— « Non, » dit-il, « inutile d'essayer une nouvelle fois. »

Avec la pointe de son épée, il s'entailla légèrement l'avant-bras qu'il tint au-dessus de la couverture. Des gouttes de sang tombèrent sur le cuir. « Mon sang, » déclara Bjarni du Camp de Thorstein, « est sur le cuir. » Il rengaina son épée.

La jeune fille, son frère et son ami poussèrent des cris de joie.

Son frère courut détacher la corde qu'elle avait au cou.

Son ami, bien qu'elle n'eût que quatorze ans, la prit dans ses bras.

Bjarni du Camp de Thorstein s'approcha du jeune homme qu'il avait défié. De sa bourse, il sortit trois disques d'argent au tarn qu'il mit, l'un après l'autre, dans la main du jeune homme.

« Je m'excuse, Hrolf de la Crique des Falaises Vertes, » dit-il, « de t'avoir ennuyé. »

Puis, Bjarni vint près de moi et me tendit la main. Nous nous serrâmes la main.

« Il y a une place pour toi au Camp de Thorstein, » proposa-t-il, « si tu souhaites partager nos repas et nos filles. »

— « Merci, » dis-je, « Bjarni du Camp de Thorstein. » Puis, suivi de son porteur de bouclier, il s'éloigna.

« Elles sont pour toi, Champion, » dit le jeune homme, essayant de me mettre les trois disques d'argent au tarn dans la main.

— « Garde-les, » dis-je, « pour le trousseau de ta sœur. »

— « Comment, dans ce cas, » demanda-t-il, « as-tu été payé ? »

— « Le combat m'a amusé, » répondis-je.

— « Merci, Combattant ! » s'écria la jeune fille.

— « Merci également, Champion ! » s'écria le jeune homme qui la serrait dans ses bras. J'inclinai la tête.

— « Petit ! » cria Forkbeard. Le jeune homme se tourna vers lui. Forkbeard lui lança un disque d'or au tarn.

« Achète un bosk et sacrifie-le, » dit Forkbeard. « Organise un grand festin dans les fermes de la Crique des Falaises Vertes ! »

— « Merci, Capitaine ! » s'écria le jeune homme. « Merci ! »

Forkbeard, ses hommes, ses captives et moi partîmes sous les acclamations des spectateurs.

Nous passâmes près d'un homme qui prit deux barres de métal chauffé au rouge, courut six mètres et les lâcha.

« Que fait-il ? » demandai-je.

— « Il prouve qu'il a dit la vérité, » répondit Forkbeard.

— « Ah, » fis-je.

Je constatai que les captives d'Ivar Forkbeard attiraient plus que leur juste part d'attention. Elles étaient très belles, du collier au bas-ventre, de la cheville à la cuisse.

« Tes filles marchent bien, » dis-je à Ivar.

— « Ce sont des captives, » répondit-il, « sous les regards d'inconnus. »

Je souris. Les filles portaient ainsi leurs robes pas seulement pour que les richesses de Forkbeard soient correctement mises en valeur, pour susciter la jalousie des autres et flatter sa vanité, mais également pour une autre raison ; l'esclave, sachant qu'elle est esclave, trouve stimulant d'être exposée aux regards des inconnus ; trouvent-ils son corps agréable ? Le veulent-ils ? Est-elle désirée ? Elle voit leurs regards, leur plaisir ; elle aime qu'on ait envie de la posséder ; c'est une femme ; elle est fière de son apparence, de sa beauté ; en outre, elle est stimulée par l'idée qu'un de ces inconnus pourrait l'acheter, la posséder, et qu'il lui faudrait alors lui plaire, et bien ; les yeux d'un bel homme libre et ceux d'une esclave se rencontrent ; elle voit qu'il se demande comment elle serait dans les fourrures ; il voit que, secrètement, elle se demande comment les choses se passeraient si elle était sa propriété ; elle sourit et, portant son collier, s'éloigne en hâte ; tous deux ont éprouvé du plaisir.

« Quand nous serons rentrés, » souligna Forkbeard, « elles seront plus agréables parce qu'elles auront regardé et auront été regardées. »

Dans le Sud, on envoie parfois une fille au marché vêtue seulement de sa marque et de son collier ; souvent, en rentrant, elle supplie son Maître de la caresser. Être vue et désirée stimule l'esclave.

Les filles doivent être prudentes, naturellement ; si, d'une manière ou d'une autre, elle irrite son Maître, ou lui déplaît, elle peut être battue ou fouettée.

Dans certaines cités, quotidiennement, les filles doivent se mettre à genoux et embrasser le fouet avec lequel, si elles ne procurent pas à leur maître tout le plaisir qu'il attend d'elles, elles seront battues.

Un fermier, dans la foule, tendit le bras. Sa grosse main, rapidement, de la hanche gauche au sein droit, caressa Thyri, s'arrêtant un bref instant sur le sein. Elle s'immobilisa, stupéfaite. Puis elle s'enfuit en courant.

« Achète-moi, Jarl ! » plaisanta-t-elle. « Achète-moi ! »

Forkbeard sourit. Il savait que ses filles étaient belles. Rares étaient ceux qui, les ayant vues, n'avaient pas envie de les acheter.

Nous vîmes des serfs, également, dans la foule, et des Prêtres de la Stèle, aux cheveux longs, vêtus de robes blanches, un anneau d'or au bras gauche, un sac de copeaux

divinatoires, morceaux de bois trempés dans le sang du bosk sacrifié à l'ouverture de la Fête, à la ceinture ; on jette ces morceaux de bois comme des dés, parfois à plusieurs reprises, et les Prêtres de la Stèle les lisent ; le temple de la Fête, à l'intérieur duquel se trouve l'anneau du temple, est en bois ; non loin de là, dans un bosquet, suspendus à des poteaux, il y avait les cadavres de six bosks, l'un d'entre eux étant celui dont le sacrifice avait marqué l'ouverture de la Fête, six tarsks et six verres ; dans le passé, d'après ce que j'ai entendu dire, six serfs auraient dû être pendus là à la place des six verres ; néanmoins il avait été décidé, une génération plus tôt, à l'occasion d'une des rares réunions du Conseil des Prêtres de la Stèle, à laquelle avaient participé les prêtres de toutes les régions, qu'il ne fallait plus sacrifier les serfs ; cela ne fut pas décidé, toutefois, pour des raisons humanitaires mais du fait que les serfs, comme les urts ou les petits tharlarions à six doigts, n'étaient pas dignes d'être sacrifiés ; il y avait eu une famine et de nombreux serfs avaient été sacrifiés ; en dépit de cela, la famine avait duré pendant quatre récoltes ; en outre, incidemment, cette période coïncida avec une augmentation importante des raids sur le Sud, parfois réalisés par de véritables flottes venues du Torvaldsland ; en outre, on estima que les dieux n'avaient pas besoin de serfs ou que, dans le cas contraire, ils pouvaient s'approvisionner seuls, ou bien le faire savoir au moyen de signes appropriés ; aucun signe toutefois, heureusement pour les serfs, ne venait ; cela était considéré comme la justification de la décision du Conseil des Prêtres de la Stèle ; après le Conseil, la position des Prêtres s'était renforcée au Torvaldsland ; le fait que la famine, après quatre saisons, cessa enfin, n'y est peut-être pas étranger ; la position du serf, toutefois, dans le même temps, devint plus précaire ; on le mit plus ou moins sur le même plan que les urts que l'on tue à coups de bâton dans les champs de Sa-Tarna, ou que l'on fait chasser par de petits sleens domestiques, élevés dans ce but, ou bien que les petits tharlarions à six doigts du sud du Torvaldsland, appréciés pour leurs pattes et leur queue, que les enfants traquent. Si, auparavant, le serf n'était rien au Torvaldsland, il était, à présent, moins que rien ; son statut était à présent, en réalité, celui de l'esclave mâle du Sud, que l'on trouve souvent dans les carrières, les mines ou, enchaîné, dans les grandes fermes. Animal méprisé, il doit obéir immédiatement et parfaitement, sous peine d'être tué sur-le-champ. Forkbeard avait emmené un jeune serf avec lui, Tarsk, qui faisait partie de sa suite ; on pensait que, si Forkbeard décidait d'acheter une caisse de fourrures de sleens, ou un coffre de fer des marais, le jeune homme, sur ses épaules, pourrai des marais, toutefois, sert à fabriquer l'essentiel autres tentes de la Fête ; le fer des marais, incidemment, est inférieur au fer du Sud ; l'acier et le fer des Torvaldslandais, incidemment, est presque exclusivement originaire du Sud ; le fer extrait du minerai des marais, toutefois, sert à fabriquer l'essentiel des outils aratoires.

Dans la foule, également, je vis quelques Marchands, quoique très peu nombreux, vêtus de blanc et d'or. Je vis également quatre Marchands d'Esclaves, parfumés, dans leurs robes de soie bleue et jaune, venus acheter des femmes dans le Nord. Je devinai, à la coupe de leurs robes, qu'ils venaient de Turia. Les filles de Forkbeard reculèrent en les voyant. L'asservissement soyeux et parfumé du Sud leur faisait peur ; dans le Sud, le joug de l'esclavage pèse beaucoup plus lourd sur les épaules des femmes ; son asservissement est beaucoup plus abject ; bien souvent elle n'est, aux yeux de son Maître, qu'un objet de plaisir ; il n'est pas rare que le maître du Sud aime davantage ses sleens domestiques que ses femmes. Je vis également, dans la foule, un Médecin d'Ar, en robes vertes, et un Scribe de Cos. Ces deux cités ne sont pas en bons termes mais les deux hommes, individus cultivés, parlaient tranquillement.

« Envoie celle-ci sur l'estrade ! » cria un fermier, montrant Gunnhild.

« Sur l'estrade ! » rugit Forkbeard.

Il lui arracha sa robe. Bientôt, pieds nus, elle gravit l'escalier de l'estrade.

Il s'agit d'une passerelle en bois d'environ un mètre cinquante de large et trente mètres de long. Sur la passerelle, allant et venant, souriantes, regardant d'un côté et de l'autre, tournant sur elles-mêmes, paraient des captives nues. Elles ne sont pas à vendre, bien que beaucoup d'entre elles soient vendues sur l'estrade. L'estrade existe pour le plaisir des hommes libres. Elle est presque comparable aux compétitions, bien qu'aucun talmit ne soit décerné. Il y a des juges, généralement des jarls mineurs et des Marchands d'Esclaves. Il n'y a pas, incidemment, de femme-juge. On estime qu'aucune femme n'est en mesure de juger la beauté féminine ; seuls les hommes, dit-on, peuvent le faire.

« Souris, sleen femelle ! » rugit Forkbeard.

Gunnhild sourit et marcha.

Aucune femme libre, naturellement, n'aurait accepté de participer à cette compétition. Toutes celles qui montent sur ce type d'estrade sont des esclaves.

Finalement, il ne resta plus sur l'estrade que Gunnhild et la « fille de soie » qui portait des boucles d'oreilles.

Et c'est à Gunnhild que fut lancée la pâtisserie, sous les acclamations des spectateurs, qui martelèrent leurs boucliers avec leurs lances.

« À qui appartient-elle ? » demanda le président du jury.

— « À moi ! » cria Ivar Forkbeard.

On lui remit son prix : un disque d'argent au tarn.

Nombreuses furent les offres criées par les spectateurs, mais Forkbeard les écarta d'un geste. Il riait. Manifestement, il voulait conserver cette fille dans ses fourrures. Gunnhild était très fière.

« Habille-toi, Petite, » dit Forkbeard à Gunnhild, lui jetant sa robe. Elle la mit comme précédemment, basse sur les hanches, relevée sur les jambes.

Au pied de l'escalier conduisant à l'estrade, Forkbeard s'arrêta et s'inclina profondément. Je m'inclinai également. Les esclaves tombèrent à genoux, baissant la tête, Gunnhild parmi elles.

« Quelle honte ! » dit la femme libre avec gravité.

Les esclaves étaient prosternées à ses pieds. Les esclaves ont très peur des femmes libres. Tout se passe comme s'il y avait une guerre secrète entre elles, comme si elles étaient des ennemies mortelles. Dans cette guerre, ou cette inimitié, naturellement, l'esclave est complètement à la merci de la personne libre ; ce n'est qu'une esclave. La plus grande frayeur des esclaves, c'est d'être vendues à une femme. Les femmes libres traitent leurs esclaves avec une haine et une cruauté incroyables. On dit que c'est parce que les femmes libres sont jalouses du collier des filles et souhaitent également porter un collier, être complètement à la merci d'un Maître.

Les femmes libres désapprouvaient totalement l'estrade ; sur celle-ci, la beauté des femmes est offerte à l'examen des hommes ; cela, bizarrement, les vexe ; peut-être sont-elles furieuses parce qu'elles ne peuvent montrer leur propre beauté, ou bien parce qu'elles ne sont pas elles-mêmes aussi belles que les femmes considérées, par des hommes vigoureux, qui les regardent en connaisseurs, comme dignes d'être des esclaves ; dans ce domaine, il est difficile de connaître la vérité ; ces problèmes sont encore compliqués, surtout dans le Nord, par le fait que les femmes libres se croient au-dessus de questions telles que le sexe et que ces choses-là n'intéressent que les filles légères et les esclaves ; les femmes libres du Nord se considèrent comme supérieures au sexe ; beaucoup sont frigides, au moins jusqu'au jour où

elles sont enlevées et soumises au collier ; elles tiennent souvent, même lorsque leur visage et leur silhouette rendent les hommes fous, à ce qu'on s'attache principalement à leur esprit ; quelques hommes libres, pitoyablement et, bizarrement, provoquant parfois l'irritation de la femme, tentent de se plier à cet impératif ; ils sont assez stupides pour croire que ces femmes disent la vérité sur elles-mêmes ; ils devraient écouter les rêves et les rêveries des femmes et évoquer, pour leur gouverne, les réactions de la femme libre, lorsqu'elle porte un collier, se tordant dans les chaînes de la captive. Ceci nous enseigne des vérités que beaucoup de femmes n'osent pas exprimer et qui sont niées par d'autres avec, bizarrement, une véhémence et une hystérie psychologique très révélatrices. « Aucune femme, » dit-on, « ne sait vraiment ce qu'elle est avant d'avoir porté le collier. » Quelques femmes libres, apparemment, ont peur du sexe parce qu'elles estiment qu'il rabaisse la femme. C'est tout à fait exact. Rares sont les relations humaines fondées sur l'égalité, à supposer qu'il en existe. Les tensions subtiles de domination et de soumission, universelles dans le monde animal, restent indélébilement dans notre sang ; on peut les atténuer et les inhiber mais, atténuées et inhibées, elles demeurent néanmoins. C'est la nature du mâle, chez les mammifères, de dominer, c'est celle de la femelle de se soumettre. Le fait que les êtres humains ont un esprit n'annule pas les vérités du sang mais permet leur enrichissement et leur épanouissement, leur expression dans le cadre d'extases physiques et psychologiques inaccessibles à des organismes plus simples ; l'esclave se soumet à son Maître dans un millier de dimensions, dans le cadre desquelles elle est toujours esclave, dans le cadre desquelles il la domine toujours.

« Quelle honte ! » cria la femme libre.

Dans l'humiliation de la femme, naturellement, la conséquence fréquente de son impuissance dans les bras d'un mâle vigoureux, son abandon, l'obligation de se soumettre, elle trouve, quoique cela puisse paraître incroyable, sa liberté, son extase, son épanouissement, son exaltation, sa joie ; dans l'esprit goréen, c'est tout simple ; la soumission est dans la nature de la femme ; par conséquent il est naturel que, lorsqu'elle se trouve contrainte de reconnaître, d'accepter, d'exprimer et de révéler cette nature, elle soit presque délicieusement joyeuse et reconnaissante vis-à-vis de son Maître ; elle a fait l'expérience de sa féminité ; elle n'est plus un pseudo-homme sans sexe et se mesurant aux autres ; elle devient femme, alors qu'elle ne l'était pas auparavant ; elle constate, peut-être pour la première fois, qu'elle est radicalement différente du mâle et que, vulnérablement, joyeusement, elle le complète ; elle n'a, bien entendu, sur ce plan, pas le choix ; cette possibilité ne lui est pas offerte ; le collier au cou, elle se soumet ; je ne connais pas de femmes plus joyeuses, spontanées, aimantes et énergiques, saines et belles, enthousiastes et libres dans leurs délices et leurs émotions, que les esclaves goréennes ; il est vrai qu'elles doivent vivre sous la volonté des hommes, qu'elles doivent avoir peur d'eux, et des coups de leur fouet, mais, en dépit de cela, leur démarche est sensuelle, belle et fière ; elles savent qu'elles sont possédées ; mais elles portent leur collier avec une audace impudique, une joie, une fierté insolente qui scandaliseraient et effraieraient les femmes blasées, déprimées, frustrées de la Terre.

« Je n'approuve pas l'estrade, » dit froidement la femme libre.

Forkbeard ne répondit pas et la regarda avec déférence.

« Ces femmes, » reprit-elle, montrant les filles de Forkbeard qui, à genoux à ses pieds, gardaient la tête par terre, « seraient plus utiles dans ta ferme, à fumer les champs et faire du beurre ! »

La femme libre était grande, forte. Elle portait une longue cape de sleen marin blanc,

rejetée en arrière pour laisser voir la blancheur de ses bras. Sa robe était tissée avec la meilleure laine d'Ar, pourpre avec une bordure noire. Elle portait deux broches taillées dans des cornes de kailiauk et montées sur une armature en or. À la ceinture, elle portait un fourreau incrusté de bijoux d'où sortait la lame ouvragée, torse, d'une dague turienne ; les femmes libres du Torvaldsland ont généralement un poignard ; à sa ceinture, étaient également suspendus ses ciseaux et un anneau avec de nombreuses clés, indiquant que sa salle contenait de nombreux coffres et portes ; elle portait les cheveux en hauteur, retenus par un peigne assorti aux broches en corne de kailiauk ; le fait que ses cheveux soient coiffés indiquait qu'elle était la Compagne de quelqu'un ; le nombre de clés, ainsi que les ciseaux, indiquaient qu'elle était la Maîtresse d'une grande Demeure. Elle avait les yeux gris ; elle avait les cheveux noirs ; son visage était froid et dur.

— « Mais je suis du Glacier de la Hache, » se défendit Forkbeard. Dans la région du Glacier de la Hache, naturellement, il n'y avait pas de fermes, et il n'y avait ni verres ni bosks, du fait qu'il n'y avait pas assez d'herbe pour les nourrir. Par conséquent, il n'y avait pas de champs à fumer, du fait qu'il n'y avait premièrement pas de champs, et deuxièmement pas de fumier ; en outre, compte tenu de l'absence de verres et de bosks, le beurre était une denrée rare.

Je constatai que la réponse de Forkbeard ne plaisait guère à la femme libre.

— « Thorgeir, n'est-ce pas ? » s'enquit-elle.

— « Thorgeir du Glacier de la Hache, » répondit Forkbeard en s'inclinant.

— « Et pourquoi, » demanda-t-elle, « un habitant du Glacier de la Hache aurait-il besoin de ces misérables esclaves ? » Elle montra les filles agenouillées.

— « Au Glacier de la Hache, » répondit Forkbeard avec sérieux, « la nuit dure six mois. »

— « Je vois, » fit la femme en souriant. Puis elle ajouta : « Tu as gagné des talmits, n'est-ce pas, Thorgeir du Glacier de la Hache ? »

— « Six, » précisa-t-il, « Madame. »

— « Avant de venir les chercher, » dit-elle, « je te conseille de te souvenir de ton véritable nom. »

Il s'inclina.

Sa recommandation ne me plut guère.

Elle leva légèrement le bas de sa robe de laine pourpre sur la tige de ses chaussures noires et s'en alla. Elle se retourna, brièvement, une fois.

« Couvre leur honte ! » dit-elle, montrant les esclaves à genoux.

Puis elle s'éloigna, suivie par plusieurs hommes d'armes.

« Couvrez votre honte ! » cria Forkbeard.

Ses filles, rapidement, effrayées, les larmes aux yeux, s'enveloppèrent de leur mieux dans leurs robes. Elles couvrirent, de leur mieux, leur corps, ayant été humiliées par une femme libre. Les femmes libres, bizarrement, ont l'habitude d'essayer d'amener les esclaves à avoir honte de leur corps.

« Qui est-ce ? » demandai-je.

— « Bera, » dit-il, « la Femme de Svein Dent Bleue. »

Mon cœur se serra.

« Il devrait lui mettre un collier, » releva Forkbeard. Cette idée me scandalisa.

« Elle a besoin d'être fouettée, » reprit Forkbeard. Puis il se tourna vers ses filles. « Qu'avez-vous fait ? Baissez vos robes et relevez-en le bas ! »

Heureuses, à nouveau fières de leur corps, les filles de Forkbeard baissèrent insolemment leurs robes sur les hanches et les remontèrent sur les mollets, et même jusqu'au milieu de

leurs cuisses ravissantes.

Puis nous continuâmes notre chemin, nous éloignant de l'estrade où Gunnhild avait triomphé, où elle avait reçu une pâtisserie et où sa beauté avait fait gagner un disque d'argent au tarn à son Maître, Forkbeard. Elle donna des miettes de pâtisserie aux autres filles et autorisa Dagmar, qui devait être vendue, à lécher le sucre déposé sur ses doigts.

Dans l'appentis des esclaves, il y eut un tintement de chaînes et les filles levèrent la tête.

La lumière entraînait dans l'appentis par des fenêtres percées au sommet du mur qui se trouvait à notre droite. Les filles, assises, à genoux ou couchées sur la paille, étaient alignées contre le mur de gauche. L'appentis faisait environ soixante mètres de long, trois mètres de large et deux mètres cinquante de haut.

Un employé de Svein Dent Bleue, assisté de deux serfs, fit une estimation rapide de Dagmar, la faisant déshabiller, la palpant, éprouvant la fermeté de ses seins, regardant dans sa bouche.

« Un disque d'argent au tarn, » dit-il.

Dagmar avait, deux mois plus tôt, volé un morceau de fromage à Jolies Chevilles ; elle avait été battue, attachée au poteau par Ottar, avec une badine, par Jolies Chevilles, jusqu'au moment où Jolies Chevilles en eut assez ; en outre, quelques rameurs de Forkbeard ne l'avaient pas trouvée assez agréable ; par conséquent, étant une fille de mauvaise qualité, elle devait être vendue.

— « D'accord, » répondit Forkbeard.

Dagmar fut vendue.

Il y avait environ deux cents captives à vendre, dans l'appentis. Elles portaient toutes le collier du Nord, avec son anneau soudé. Elles étaient attachées par une seule chaîne, mais celle-ci ne passait pas dans les anneaux de leurs colliers ; un gros cadenas, passant dans l'anneau et un maillon de la chaîne, les attachait individuellement ; de cette manière, lorsqu'on veut ajouter ou retirer une fille, il n'est pas nécessaire de tirer toute la longueur de la chaîne ; on peut ainsi, aisément, espacer les esclaves, en ajouter ou en retirer.

Forkbeard reçut son disque au tarn, qu'il mit dans sa bourse. Il venait du sac suspendu à l'épaule de l'employé de Dent Bleue.

Puis l'employé, tirant Dagmar par le bras, se dirigea vers le mur à droite. Dans une des boîtes en bois fixées, à intervalles réguliers, au mur, il prit un cadenas ouvert. Puis il traversa l'appentis, tenant toujours Dagmar par le bras, et la jeta à genoux. Puis il ramassa la chaîne et, passant le cadenas dans un maillon puis dans l'anneau du collier, l'attacha.

Forkbeard, pendant ce temps, regardait les captives.

Naturellement, elles étaient nues, afin que les acheteurs puissent les examiner.

Derrière Forkbeard, il y avait moi-même, ses hommes, les captives qui nous accompagnaient et le serf, Tarsk, qu'on avait emmené au cas où Forkbeard achèterait des objets lourds.

« Jarl, » dit Thyri.

— « Oui ? » dit Forkbeard.

— « Est-il convenable, » demanda-t-elle, montrant Tarsk, autrefois Wulfstan de Kassau, « qu'un serf soit autorisé à regarder la beauté des captives ? »

— « Que veux-tu dire ? » demanda Forkbeard.

— « Après tout, » dit Thyri, « ce n'est qu'un serf. »

Je me demandai pourquoi elle voulait priver le jeune homme de son plaisir. Je me souvins qu'elle avait dit qu'elle le haïssait. Personnellement, je n'étais pas opposé à sa présence dans l'appentis. La vie des serfs, à mon avis, devait être pauvre en plaisirs. Il devait y

avoir plus d'un an qu'il n'avait pas eu de femme.

Le jeune homme adressa un regard plein d'amertume à l'orgueilleuse Thyri.

— « Je crois, » dit Ivar Forkbeard, « que je vais le renvoyer à la tente. »

— « Excellent ! » fit-elle. Elle sourit au serf.

— « Chaîne ! » dit Forkbeard. Un de ses hommes prit une chaîne qu'il portait sur l'épaule.

Elle comportait une menotte à chaque extrémité. Les menottes étant passées l'une dans l'autre, elle formait une boucle. Il la retira de son épaule et ouvrit les menottes. La chaîne elle-même faisait approximativement un mètre de long. Il la tendit à Forkbeard.

Le jeune homme retournerait, enchaîné, à la tente.

« Poignet ! » dit Forkbeard.

Le jeune homme tendit les poignets. Thyri regardait, ravie.

Forkbeard referma la menotte sur le poignet gauche du jeune homme.

Thyri éclata de rire.

Puis, Forkbeard prit le poignet droit de Thyri et referma l'autre anneau dessus.

— « Jarl ! » s'écria-t-elle.

— « Elle est à toi jusqu'au matin, » dit Forkbeard au jeune serf. « Utilise-la derrière la tente. »

— « Merci, Jarl ! » s'écria-t-il.

— « Jarl ! » sanglota Thyri.

Tarsk prit la chaîne dans le poing droit, à une trentaine de centimètres de la menotte de la jeune femme. Il tira. La menotte lui était un peu grande, mais elle ne pouvait s'en débarrasser. Elle était prisonnière. Elle le regarda avec horreur.

— « Vite, Captive ! » cria-t-il. Il pivota sur lui-même, la tirant par le poignet droit, sa main gauche serrant la chaîne à une trentaine de centimètres de son poignet et, courant presque, il l'entraîna, trébuchant, poussant des cris, derrière lui.

Nous éclatâmes tous de rire, Forkbeard, ses hommes et moi. L'insolence de la captive, vis-à-vis du jeune serf, ne nous avait guère plu ; nous nous souvînmes que ses avances avaient déjà failli lui coûter la vie ; j'étais intervenu et il avait seulement été fouetté ; j'étais persuadé que Wulfstan de Kassau, Tarsk le serf, avait de nombreux comptes à régler avec la jolie petite femelle de sleen, autrefois belle jeune dame de Kassau ; je me souvins qu'elle avait autrefois refusé ses avances, considérant qu'il n'était pas assez bien pour elle. Je souhaitais qu'elle lui procure beaucoup de plaisir.

« J'espère, » commenta Forkbeard, « qu'il ne la fera pas crier toute la nuit, derrière la tente. J'ai envie d'une bonne nuit de sommeil. »

— « Ce serait dommage, » relevai-je, « de le déranger dans son plaisir. »

— « Si nécessaire, » acquiesça Forkbeard, « je lui demanderai simplement de la bâillonner avec sa robe. »

— « Excellent, » opinai-je.

Puis Forkbeard se consacra à l'examen des esclaves enchaînées dans l'appentis.

Quelques-unes tendirent leur corps vers lui ; d'autres tournèrent audacieusement sur elles-mêmes afin de se montrer ; car c'était, de toute évidence, un maître désirable ; mais d'autres feignirent de ne pas le voir ; néanmoins, je remarquai qu'elles se tenaient particulièrement bien sur son passage, surtout s'il s'arrêtait pour les regarder ; d'autres filles, peut-être plus récemment soumises au collier, se tassaient contre les planches et tentaient de cacher leur corps ; quelques-unes avaient les yeux pleins de larmes ; d'autres avaient peur ; d'autres encore ne cachaient pas leur hostilité ; certaines avaient une expression de ressentiment las ; toutes savaient que, comme n'importe quel autre homme, il pouvait les

posséder complètement.

Bizarrement, il s'arrêta devant une jeune femme brune qui était assise les jambes fléchies, les bras autour d'elles, et les chevilles croisées ; elle avait posé la joue sur un genou ; elle parut stupéfaite quand Forkbeard s'arrêta devant elle ; elle le regarda, avec frayer, puis posa à nouveau le visage sur les genoux, mais ses yeux exprimaient la peur et tout son corps semblait crispé.

Elle leva de nouveau la tête mais ne put soutenir son regard. C'était apparemment une jeune femme timide, introvertie qui, avant sa capture, devait être très solitaire.

Puis elle avait été prise par des Marchands d'Esclaves.

« Je ne serai pas une bonne esclave, Jarl, » souffla-t-elle.

— « Que sais-tu de cette fille ? » demanda Forkbeard à l'employé de Svein Dent Bleue, qui l'accompagnait.

— « Elle parle guère et, quand elle le peut, lorsqu'elle n'est pas enchaînée, comme dans l'enclos consacré aux exercices, elle reste toute seule. »

Forkbeard tendit la main vers son genou mais, voyant son expression terrifiée, il ne la toucha pas et retira sa main.

Elle respira profondément, ferma les yeux puis les ouvrit à nouveau. Elle craignait d'être touchée.

Alors que la peur est préjudiciable aux performances sexuelles du mâle, les rendant impossibles parce qu'elle neutralise l'agression, essentielle au pouvoir du mâle, la peur, chez la femme, un certain degré de peur, pas la terreur, peut, bizarrement, augmenter sa sensibilité, peut-être en facilitant sa soumission, et peut alors la conduire à des orgasmes multiples. C'est, incidemment, une des raisons qui poussent les Goréens à asservir les femmes désirables ; l'esclave sait qu'il lui faut plaire à son Maître et qu'elle sera punie, peut-être durement, si tel n'est pas le cas ; non seulement cela la pousse à faire l'impossible pour plaire à la brute qui la caresse, mais cela la conduit également à avoir peur de lui ; cette peur, en ce qui la concerne, augmente sa sensibilité et l'ampleur de ses réactions ; en outre, naturellement, du fait que la peur stimule l'agressivité, qui est intimement liée à la sexualité masculine, sa peur, qu'elle ne peut contrôler et qui amuse son Maître, approfondit et augmente la prédation dont elle est la proie ; et si elle ne connaît pas la peur, peu importe ; toute femme, si son Maître le souhaite, peut apprendre la peur.

Après avoir retiré sa main, Forkbeard examina attentivement ses yeux. Je découvris également ce qu'il cherchait, l'objectif de son expérience. Bien qu'elle ait eu peur de sa caresse, il y avait eu, dans ses yeux, lorsqu'il avait reculé la main, un bref éclair de déception. Elle craignait d'être caressée et, en même temps, désirait désespérément l'être.

— « Est-elle en bonne santé ? » demanda Forkbeard.

— « Oui, » répondit l'employé de Svein Dent Bleue.

J'avais parfois rencontré de telles femmes, sur Terre. Il s'agissait souvent de filles silencieuses, studieuses, qui se tenaient à l'écart, des filles solitaires, à l'intelligence brillante, dotées d'une imagination merveilleuse et d'une sexualité extraordinaire, inhibée, latente. Elles constituaient souvent les meilleures surprises, et les meilleures affaires des Marchés aux Esclaves de Gor. Virginia Kent, que j'avais connue à Ar, de nombreuses années plus tôt, et qui était devenue la Compagne d'un Guerrier, Relius d'Ar, était une femme de ce type. Sur Terre, elle enseignait l'histoire antique et les langues anciennes dans une petite université ; à beaucoup d'hommes, elle aurait fait l'effet d'un bas-bleu dépourvu de tout pouvoir de séduction ; les Marchands d'Esclaves de Gor, néanmoins, possédant peut-être davantage de discernement que ses amis de la Terre, avaient décelé son potentiel ; elle avait été, au sein

d'une cargaison de plusieurs femmes, amenée sur Gor ; sur Gor, n'ayant pas le choix, correctement éduquée, elle était devenue une des plus belles et délicieuses esclaves qu'il m'ait été donné de voir. Relius, à qui elle avait été donnée, l'avait affranchie ; son ami, Ho-Sorl, à qui une autre fille de la Terre avait été donnée, Phyllis Robertson, lui avait laissé son collier ; Relius était plus jeune que Ho-Sorl, et romantique ; Ho-Sorl, de toute évidence, connaissait beaucoup mieux les femmes ; je me demandai si Virginia, avec stupéfaction, peut-être après une dispute, ou une nuit au cours de laquelle elle s'était refusée à Relius en vue d'obtenir la satisfaction d'un caprice, ne s'était pas éveillée un matin avec un collier au cou, esclave de son Maître.

« À genoux, » dit Forkbeard à la fille, « jambes écartées, paumes des mains sur les cuisses ! »

Avec un tintement de chaînes, elle obéit.

Il s'accroupit devant elle.

« Je te ferai peut-être porter les enfants des serfs, » dit-il. « Il faut que tu sois en bonne santé. Mets la tête en arrière, ferme les yeux et ouvre la bouche. »

Elle fit ce qui lui était demandé, afin que Forkbeard puisse examiner ses dents. Chez la femme, comme chez le bosk ou le kaïla, les dents donnent des indications précieuses sur l'âge et la santé d'une esclave.

Mais Forkbeard ne regarda pas dans sa bouche. Sa main gauche glissa sur ses reins, la maintenant, tandis que sa main droite se posait soudain sur son corps. Elle cria, essayant de se dégager, mais en vain et soudain, les yeux fermés, gémissant, elle se jeta en avant, puis se contraignit à l'immobilité, les dents serrées, sanglotant, les yeux plissés, s'efforçant de ne rien sentir. Quand ses mains quittèrent son corps, elle essaya, toujours en sanglotant, de le frapper, mais il lui prit les poignets et l'en empêcha. Elle se débattit en vain, à genoux.

« Mets la tête en arrière, » dit-il. « Ouvre la bouche. »

Elle secoua frénétiquement la tête.

« Je te tiens les mains, » lui fit-il remarquer.

Méfiant, gardant les yeux ouverts, elle obéit. Il regarda ses dents.

« Je te ferai peut-être porter les enfants des serfs, » dit-il. « Il faut que tu sois en bonne santé. »

Il se leva.

« Combien en veux-tu ? » demanda-t-il à l'employé de Svein Dent Bleue.

— « Je l'ai eue pour une pièce cassée, » répondit-il, « un demi-disque d'argent au tarn de Tharna. Je te la laisse pour une pièce entière. »

Forkbeard rendit à l'homme le disque d'argent qu'il avait reçu pour Dagmar.

L'employé de Svein Dent Bleue, avec une clé qu'il avait à la ceinture, ouvrit le cadenas qui attachait la jeune femme à la chaîne commune. Il lança le cadenas, ouvert, dans une des boîtes du mur opposé.

La jeune femme, à genoux, regarda Forkbeard.

« Pourquoi m'as-tu achetée ? » demanda-t-elle.

— « Tes dents sont excellentes, » répondit Forkbeard.

— « À quelle occupation le Jarl me destine-t-il ? » demanda-t-elle.

— « Tu pourras certainement apprendre à t'occuper des tarsks, » répondit-il.

— « Oui, Jarl, » dit-elle. Puis, à la surprise générale, elle posa la joue contre le côté de sa jambe et, baissant la tête, tenant sa botte, l'embrassa.

Ce fut fait avec beaucoup de délicatesse et de tendresse.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il.

- « Peggy Stevens, » répondit-elle. Je souris. C'était un nom de la Terre.
- « Tu es une femme de la Terre, » dis-je.
- « Je l'étais, » répondit-elle. « À présent, je ne suis qu'une femme. »
- « Américaine ? » demandai-je.
- « Avant mon asservissement, » dit-elle.
- « De quel État ? » demandai-je encore.
- « Le Connecticut, » répondit-elle.

Depuis la Guerre du Nid, les incursions des êtres de l'espace s'étaient faites plus audacieuses, même sur Gor ; il leur était facile de capturer des esclaves sur Terre ; l'or négociable en échange des matériaux nécessaires à leurs entreprises, était bien gardé sur Terre ; on pouvait rarement s'en procurer de grandes quantités sans attirer l'attention des Prêtres-Rois ; en revanche, les femmes de la Terre, dispersées, abondantes, dont beaucoup étaient belles, constituant une superbe réserve d'esclaves, du type que le maître goréen aime soumettre au collier, n'étaient généralement pas gardées ; sur Terre, on gardait beaucoup mieux l'or que les femmes ; par conséquent, les femmes de la Terre, sans protection, vulnérables, semblables à des fruits délicieux sur des arbres sauvages, étaient offertes à la convoitise des Marchands d'Esclaves de Gor ; je supposais qu'il existait un réseau chargé de les sélectionner et de les acquérir ; la Terre ne pouvait empêcher la capture de ses plus belles femmes ; finalement, elles étaient vendues, nues, sur les estrades des Marchés aux Esclaves de Gor. Je supposai que les gouvernements de la Terre, quelques-uns du moins, étaient au courant de ces activités ; peut-être soupçonnaient-ils les commerçants du Moyen-Orient ; toutefois, il fallait respecter les délicates négociations concernant le pétrole ; il n'aurait pas été prudent d'accuser trop rapidement ; que pesaient quelques belles jeunes femmes réduites en esclavage dans les harems des hommes d'affaires et des potentats du Moyen-Orient face au produit qui assurait la pérennité de la civilisation et faisait tourner l'industrie ; mais les preuves ne désigneraient pas le Moyen-Orient ; en outre, l'activité esclavagiste réduite, à supposer qu'elle existât, pratiquée commercialement en Europe Occidentale et sur la côte est des États-Unis, ne pouvait rendre compte du nombre de femmes disparues ; des centaines chaque année, à mon avis, apparaissaient sur les Marchés de Gor. J'en déduisis que les gouvernements de la Terre, ou quelques-uns d'entre eux, devaient avoir compris que la planète faisait l'objet de raids organisés par des êtres venus de l'espace ; mais pourquoi le pouvoir venu de l'espace ne se faisait-il pas connaître et n'exigeait-il pas sa part des ressources féminines de la planète ? Les gouvernements ignoraient la puissance des agents des Prêtres-Rois, qui inspiraient aux agents des Kurii une peur intense et justifiée ; que pouvaient faire les gouvernements de la Terre ? Ils ne pouvaient rien faire ; pouvaient-ils se permettre d'indiquer à leurs populations que leur planète était exposée aux attaques d'être venus de l'espace, disposant d'une technologie perfectionnée contre laquelle leur technologie primitive ne pouvait rien faire ; que la Terre, et elles-mêmes, étaient à la merci d'envahisseurs venus de l'espace ? Une telle information ne pouvait apporter que la perte de confiance en les gouvernements, la panique, le stockage des produits alimentaires, la délinquance, la disparition des communications, et, peut-être, l'anarchie, la disparition et l'effondrement de la civilisation elle-même : Non, il valait mieux ne rien dire. Par conséquent, supposai-je, cette nuit même, sur Terre, il y avait de belles femmes totalement tranquilles, croyant que c'était une nuit comme les autres, qui se déshabilleraient, éteindraient la lumière et se reposeraient sans savoir qu'elles étaient peut-être surveillées depuis de nombreuses semaines par les Marchands d'Esclaves ; je me demandai si elles s'éveilleraient, terrifiées, la corde du Marchand d'esclaves au cou, sa seringue, pleine d'anesthésique, enfoncée dans le

flanc ; ou bien si, plusieurs jours plus tard, peut-être plusieurs semaines, elles se réveilleraient péniblement, puis soudain complètement, alertées par le changement de gravité, dans une cage au sol de ciment avec, à la cheville gauche, fixé, le système d'identification des agents des Kurii, afin que leur identité et leur dossier soient corrects.

— « Comment es-tu arrivée dans le Nord ? » demandai-je à l'esclave, Miss Stevens.

— « J'ai été vendue à Ar, » dit-elle, « à un Marchand de Cos. J'ai été enchaînée dans la cale d'un navire, avec beaucoup d'autres filles. Le navire a été attaqué par les vaisseaux de pillards du Torvaldsland. Il y a, d'après mes calculs, huit mois que je suis dans le Nord. »

— « Comment t'appelait ton Jarl précédent ? » demanda Forkbeard.

— « Plat à Beurre, » répondit-elle.

Forkbeard se tourna vers Gunnhild.

— « Comment appellerons-nous cette jolie petite esclave ? » demanda-t-il.

— « Gâteau au Miel, » suggéra Gunnhild.

— « Tu t'appelles Gâteau au Miel, » dit Forkbeard.

— « Oui, Jarl, » répondit Miss Stevens.

Forkbeard quitta alors l'appentis des captives. Nous le suivîmes. Il n'attacha pas Gâteau au Miel. Nue, avec son collier, le dos droit, elle nous suivit. Elle avait la tête haute. C'était une fille achetée. Les autres filles, toujours enchaînées, la regardaient avec jalousie, colère, hostilité. Elle ne fit pas attention à elles. Elle avait été achetée. Elles, elles étaient toujours des filles à vendre, des femmes laissées à leur chaîne ; personne ne les avait encore trouvées assez désirables pour les acheter.

Personne ne soupçonnait, à ce moment-là, dans la Fête, qu'il se produirait un événement exceptionnel.

Après avoir quitté l'appentis des captives, j'avais laissé Forkbeard et sa suite regagner leur tente. Gâteau au Miel, la dernière fois que je la vis, était pendue à son bras et posait la tête contre son épaule. En riant, il la poussa vers les autres filles afin que, comme elles, elle le suive. Heureuse, elle obéit.

Je les regardai disparaître dans la foule.

Ivar Forkbeard avait gagné six talmits. Quant à moi, j'avais également fait bonne figure.

Gâteau au Miel, me dis-je, sera une délicieuse petite esclave.

Nous en profiterions tous.

J'étais au pas de tir à l'arc quand l'annonce fut faite.

Je n'avais pas eu l'intention de participer à la compétition. J'avais simplement projeté d'acheter un petit cadeau pour Forkbeard. Je profitai de son hospitalité depuis longtemps et il m'avait donné de nombreuses choses. Je ne souhaitais pas, incidemment, même si je l'avais pu, lui faire un cadeau proportionnel à ce que, dans le cadre de son hospitalité, il m'avait accordé ; les plus beaux cadeaux, au Torvaldsland, sont le privilège de l'hôte ; c'est, après tout, sa demeure, sa salle ; si les cadeaux de l'invité sont plus beaux que les siens, cela est considéré comme une insulte, la trahison de l'hospitalité ; après tout, l'hôte ne tient pas une auberge, offrant son hospitalité comme un marchand, pour en tirer bénéfice ; et l'hôte ne doit pas paraître plus regardant que l'invité qui, théoriquement, est celui qui est reçu et abrité ; ainsi, au Torvaldsland, la générosité est la prérogative de l'hôte ; si Forkbeard était venu à Port Kar, naturellement, il m'aurait été possible de lui faire des cadeaux plus importants que les siens. C'est, il me semble, une coutume intelligente ; l'hôte, donnant le premier, et sachant ce qu'il peut se permettre de donner, impose la limite ; l'invité s'assure ensuite que ses cadeaux soient de moindre importance que ceux de l'hôte ; l'hôte, en donnant davantage, protège son honneur d'hôte ; l'invité, en donnant moins, fait honneur à l'hôte. Par

conséquent, je cherchais un cadeau pour Forkbeard ; il ne fallait pas qu'il ait une trop grande valeur, néanmoins, bien entendu, je voulais quelque chose qui lui fît plaisir.

Je me dirigeais vers les boutiques proches des quais, où on trouve les meilleures marchandises, quand je m'arrêtai pour regarder le concours de tir.

« Gagne Leah ! Gagne Leah, Maître ! » entendis-je.

Je la regardai et elle me regarda.

Elle était debout sur une estrade ronde et massive qui faisait environ un mètre de haut et un mètre cinquante de diamètre ; elle était brune, avec les cheveux longs ; son corps était court, désirable, avec des chevilles fortes ; elle avait les mains sur les hanches.

« Gagne Leah, Maître ! » m'encouragea-t-elle.

Elle était nue, à l'exception du collier de fer noir du Torvaldsland qu'elle portait au cou, avec son anneau soudé, et de la grosse chaîne fixée à sa cheville gauche avec un cadenas ; la chaîne faisait environ un mètre de long ; elle l'attachait, au moyen d'un gros anneau, sur l'estrade. Elle rit.

« Gagne Leah, Maître ! » m'encouragea-t-elle de nouveau.

Elle et le talmit du tir à l'arc étaient le prix de la compétition.

J'examinai sa marque. C'était une marque du Sud, la première lettre, en écriture cursive, du mot Kajira, vocable désignant communément les femmes esclaves. Elle lui marquait profondément la cuisse gauche. En outre, je remarquai qu'elle m'appelait : Maître et non Jarl. Ces indices m'amènèrent à penser qu'elle avait été asservie au Sud ; il est probable que, à l'origine, elle portait un collier à serrure, très ajusté, en acier ; à présent, naturellement, il avait été remplacé par un collier à rivets, en fer noir, avec un anneau soudé dans lequel on pouvait aisément passer une chaîne, mettre un cadenas ou attacher l'esclave à une enclume. Le collier du Sud, généralement, ne comporte pas d'anneau comparable ; l'anneau de cheville du Sud, toutefois, en a un, et parfois deux, un devant et un derrière.

« Tu ne veux pas essayer de gagner Leah, Maître ? » insista-t-elle.

— « Es-tu éduquée ? » m'enquis-je.

Elle parut stupéfaite.

— « À Ar, » souffla-t-elle. « Mais tu ne veux tout de même pas que j'applique mon éducation dans le Nord ! »

Je la regardai. C'était apparemment la meilleure solution de mon problème. Une femme constituait un cadeau assez ordinaire pour que l'honneur de Forkbeard ne soit pas froissé ; en outre, c'était une fille désirable dont le corps sensuel serait très apprécié par Forkbeard et ses hommes ; de plus, étant éduquée, elle saurait procurer des plaisirs rares et exquis aux géants rudes du Torvaldsland ; de plus, bien entendu, en ayant reçu l'ordre, elle enseignerait son art aux autres filles.

— « Tu feras l'affaire, » lui dis-je.

— « Je ne comprends pas, » fit-elle, reculant. La chaîne glissa sur le bois.

— « Ton nom et ton accent, » repris-je, « indiquent que tu es originaire de la Terre. »

— « Oui, » souffla-t-elle.

— « D'où es-tu ? » demandai-je.

— « Du Canada, » souffla-t-elle.

— « Tu étais autrefois une femme de la Terre, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Mais, à présent, tu n'es qu'une esclave goréenne, » déclarai-je.

— « Je m'en rends parfaitement compte, Maître, » dit-elle.

Je lui tournai le dos. La cible du concours de tir à l'arc faisait environ quinze centimètres

de large et se trouvait à une centaine de mètres. Avec le grand arc, l'arc des Paysans, ce n'était pas difficile. De nombreux tireurs, Guerriers, Paysans, Renciers, auraient pu faire aussi bien que moi. Il était, naturellement, peu répandu au Torvaldsland. Je mis vingt grandes flèches dans la cible, jusqu'à ce qu'elle semblât hérissée de bois et de plumes de mouettes du Vosk.

Quand je repris mes flèches, sous les acclamations des hommes, tandis que d'autres frappaient leur bouclier avec leur arc, la fille avait déjà quitté l'estrade.

Je donnai mon nom au président du jury. Les talmits seraient officiellement remis le lendemain. J'acceptai ses félicitations.

La femme que je venais de gagner s'agenouilla à mes pieds. Je la regardai.

« Qu'est-ce que tu es ? » lui demandai-je.

— « Une simple esclave goréenne, Maître, » dit-elle.

— « Ne l'oublie pas, » dis-je.

— « Ne crains rien, Maître, » souffla-t-elle.

— « Debout ! » lui ordonnai-je.

Elle se leva et je lui attachai solidement les poignets dans le dos.

C'est à ce moment-là que l'annonce fut faite. Elle se répandit, comme de l'huile enflammée dans le vent, dans la foule de la Fête. Les hommes se regardèrent. Beaucoup serrèrent plus fermement leurs armes.

« Un Kur, » disait-on, « un représentant des Kurii, veut faire un discours à l'assemblée de la Fête. »

La fille me regarda, tirant sur la lanière de cuir qui lui immobilisait les poignets.

« Fais-la livrer à la tente de Thorgeir du Glacier de la Hache, » dis-je au président du jury.

« Dis lui que c'est un cadeau de Tarl Cheveux Rouges. »

— « Ce sera fait, » répondit le président du jury. Il fit signe à deux serfs robustes qui la prirent chacun par un bras.

« Livrez-la à la tente de Thorgeir du Glacier de la Hache ! » leur ordonna-t-il. « Dites-lui que c'est un cadeau de Tarl Cheveux Rouges. »

La fille pivota sur elle-même, chaque serf la tenant par un bras. Elle regarda une fois par-dessus l'épaule. Puis, entre les serfs, gémissant et criant, trébuchant, cadeau livré à son destinataire, elle fut entraînée vers la tente de celui que la Fête connaissait sous le nom de Thorgeir du Glacier de la Hache.

Mon regard rencontra celui du président du jury du concours de tir à l'arc.

« Hâtons-nous de gagner la place où se réunit l'assemblée, » dit-il. Ensemble, nous quittâmes rapidement le champ où j'avais gagné le talmit du tir à l'arc et une fille, nous dirigeant vers la place où se réunissait l'assemblée.

LE TORVALDSBERG

Il leva la tête.

Il se tenait sur une petite colline dominant l'endroit où se réunissait l'assemblée. La colline était empierrée, un peu à la manière des terrasses. Sur les pierres, formant des demi-cercles, à la manière des terrasses, se tenaient les hommes importants et les jarls mineurs, des Prêtres de la Stèle et la garde de Svein Dent Bleue. Juste sous le sommet de la colline, taillée dans la terre, il y avait une plate-forme empierrée d'environ trois mètres cinquante sur trois mètres cinquante.

Sur cette plate-forme se tenait Svein Dent Bleue, en compagnie de deux officiers, lieutenants du Jarl.

La créature, la tête levée, regarda l'assemblée d'hommes libres. Les pupilles de ses yeux, au soleil, étaient extrêmement petites et noires. Elles étaient comme des points dans une cornée jaune-vert. Je savais que, dans le noir, elles pouvaient grandir, comme des lunes noires, et occuper toute la surface de l'orifice optique, qui faisait entre six et neuf centimètres de diamètre. L'évolution, sur une planète lointaine et peut-être disparue, avait adapté cette forme de vie à la chasse diurne et nocturne. De toute évidence, comme le chat, elle chassait lorsqu'elle avait faim et l'efficacité de ses capacités visuelles, comme celles du chat, indiquait qu'elle était redoutable à tout moment de la journée et de la nuit. Sa tête avait approximativement la largeur de la poitrine d'un individu corpulent. Elle avait un museau plat, avec de grosses narines. Ses oreilles étaient grandes et pointues. Elles se dressaient sur les côtés de la tête pour écouter, puis se couchaient contre les flancs velus de la tête. On m'avait dit que, en général, dans leurs rapports avec les hommes, les Kurii couchaient les oreilles contre les côtés de la tête pour accentuer leur ressemblance avec les humains. En outre, les oreilles sont souvent couchées en arrière, incidemment, dans l'hostilité ou la colère et, toujours, lorsque l'animal attaque. Apparemment, le Kur est physiologiquement dans l'impossibilité d'attaquer sans rentrer la tête dans les épaules, sortir les griffes et coucher les oreilles contre les côtés de la tête. Les narines de l'animal assimilèrent les informations dont il avait besoin tandis que, comme les yeux, elles prenaient la mesure de la foule. Le flair des Kurii n'était pas égal à celui du sleen, mais on le considérait comme équivalent à celui du larl. L'ouïe, de même, est aiguisée. À nouveau, on la compare à celle du larl et non à celle du sleen aux sens très développés. Il n'est pas douteux que la vision diurne des Kurii était équivalente à celle des hommes, sinon supérieure, et que leur vision nocturne était, naturellement, infiniment supérieure ; leur odorat, bien entendu, était également incomparablement supérieur à celui des hommes, tout comme leur ouïe. En outre, comme les hommes, ils étaient rationnels. Comme les hommes, il s'agissait d'organismes à un seul cerveau, limité par une colonne vertébrale. Leur intelligence, selon les Prêtres-Rois, bien que le cerveau soit beaucoup plus gros, était considérée comme équivalente à celle de l'homme et présentait les mêmes variations sur l'ensemble du patrimoine génétique. Ce qui faisait d'eux des ennemis

redoutables n'était pas seulement leur intelligence ou, sur les mondes d'acier, leurs capacités technologiques, c'étaient surtout leur agressivité, leur acharnement, leurs objectifs, leur besoin de peupler et de s'étendre, leur sauvagerie innée. L'animal faisait approximativement deux mètres soixante-dix de haut ; à mon avis, il devait peser entre quatre cents et quatre cent cinquante kilos. Bizarrement, les Prêtres-Rois, qui ne sont pas des organismes visuels, ne font guère de différence entre les hommes et les Kurii. Cela me semble ridicule, de la part d'êtres aussi sensés que les Prêtres-Rois mais, bien que cela soit manifestement faux, les Prêtres-Rois estiment que les êtres humains et les Kurii sont des espèces pratiquement équivalentes. Il y a néanmoins, à leurs yeux, une différence entre les humains et les Kurii, à savoir que les humains, en général, n'aiment guère tuer. Les Kurii ne sont pas dans ce cas.

« Créatures rationnelles sœurs ! » cria le Kur. Au début, il fut difficile de le comprendre. Ce fut, aussi, terrifiant. Imaginez que, dans un zoo, un tigre, dans sa cage, vous regarde et que, dans ses grognements, ses grondements, ses rugissements étouffés, vous soyez en mesure, malgré l'horreur qui vous étreint, de reconnaître des approximations grossières de votre langue maternelle, et que vous l'entendiez vous parler, en vous regardant, prononcer des phrases intelligibles. Je frissonnai.

« Créatures rationnelles sœurs ! » cria le Kur.

Le Kur a deux rangées de dents. Sa gueule est tellement grande qu'elle pourrait contenir la tête d'un homme adulte. Ses canines, qui font partie de la première rangée de dents, en haut et en bas, sont longues. Quand il ferme la gueule, les deux canines du haut encadrent la mâchoire inférieure. La langue est longue et noire ; l'intérieur de la gueule est rougeâtre.

« Hommes du Torvaldsland, » cria-t-il, « je vous parle ! »

Derrière le Kur, sur le côté, se tenaient deux autres Kurii. Il s'agissait également de créatures redoutables. Chaque Kur avait un bouclier rond, en acier, d'un peu plus d'un mètre de diamètre. Chacun, en outre, avait une grande hache de fer, à lame double, qui, d'un bord de lame à l'autre bord, faisait une soixantaine de centimètres de large. Le manche de la hache était taillé dans le bois vert de l'arbre à aiguilles et faisait environ huit centimètres de diamètre. Les haches faisaient entre deux mètres et deux mètres cinquante de haut. L'orateur n'était pas armé, sauf de la férocité naturelle de son espèce. Tandis qu'il parlait, ses griffes étaient rentrées. Au bras gauche, lequel faisait environ deux mètres de long, il portait un bracelet d'or, en forme de spirale. C'était son unique bijou. Les deux Kurii qui se tenaient derrière lui avaient de longues boucles d'oreilles en or. Les pattes préhensiles, ou mains, des Kurii, ont six doigts et de multiples articulations. Les jambes sont courtes et trapues. En dépit de la petite taille de ses pattes le Kur peut, lorsqu'il le souhaite, en utilisant ses membres antérieurs, à la manière d'un simien des prairies, comme le babouin, se déplacer très rapidement. Il devient en fait, lorsqu'il court, un animal à quatre pattes. Il possède la station debout, permettant le développement du cerveau et favorisant la vision binoculaire, du bipède. Cette position, naturellement, augmente le champ d'action des récepteurs visuels. Mais, en outre, son anatomie lui permet de fonctionner, dans la fuite ou l'attaque, comme un animal à quatre pattes. Sur une courte distance, il peut distancer un tarsk adulte. On dit qu'il a également beaucoup de nerf, mais je n'en suis pas très sûr. Rares sont les animaux qui en ont, lorsqu'ils n'y ont pas été entraînés. L'exception serait ceux qui chassent en meute, comme les loups ou les chiens de chasse de la Terre.

« Nous venons en paix ! » déclara le Kur.

Les hommes du Torvaldsland, rassemblés, se regardèrent.

« Tuons-les ! » murmurèrent-ils entre eux.

« Au Nord, dans les neiges, » annonça le Kur, « les miens se rassemblent ! »

Les hommes s'agitèrent nerveusement. J'écoutai attentivement.

Je savais que les Kurii, pour l'essentiel, n'habitaient pas les régions fréquentées par les hommes. En revanche, les Kurii de la plate-forme, et les autres Kurii que j'avais rencontrés, avaient une fourrure foncée, brune ou brun-roux. Je me demandai si seuls les Kurii à la fourrure foncée s'aventuraient dans le Sud. Mais si les Kurii de la plate-forme étaient adaptés à la neige, leur fourrure n'en laissait rien deviner. Je me demandai s'ils venaient des vaisseaux, soit récemment, soit depuis un nombre de générations trop restreint pour que l'adaptation ait eu le temps de se faire. Si les Kurii ne rencontraient pas de difficulté, bien entendu, il n'y aurait pas de fortes pressions favorisant la sélection de l'adaptation à la neige. En outre, il était possible que les Kurii se débarrassent de leur fourrure blanche en été et aient, en fait, une fourrure d'été. Néanmoins, il me parut improbable que ces Kurii vinssent du Grand Nord, comme le suggéraient les paroles de l'orateur.

— « Combien sont-ils ? » demanda Svein Dent Bleue, qui était sur la plate-forme avec les Kurii.

Dent Bleue était un homme imposant, barbu, au visage large et lourd. Il avait les yeux bleus et les cheveux blonds. Ses cheveux lui tombaient sur les épaules. Il avait une cicatrice sous l'œil gauche. Il semblait rusé, extrêmement intelligent, habile et âpre au gain. À mon avis, c'était probablement un jarl efficace. Il portait un collier de fourrure teinte en rouge et une longue cape sur l'épaule gauche, en fourrure de sleen marin, également teinte en rouge. Il était vêtu, sous sa cape, de laine jaune et portait un large ceinturon luisant, avec une boucle en or, auquel était suspendu un fourreau de cuir noir et verni ; dans ce fourreau il y avait une épée, une épée du Torvaldsland, longue, au pommeau incrusté de pierres précieuses et à garde double.

— « Nous venons en paix, » répondit le Kur.

— « Combien sont-ils ? » insista Dent Bleue.

Il portait au cou, suspendue à une fine chaîne en or, une dent de Baleine de Hunjer, teinte en bleu.

— « Ils sont aussi nombreux que les galets des plages, » répondit le Kur, « aussi nombreux que les aiguilles de l'arbre à aiguilles. »

— « Que voulez-vous ? » demanda un homme de l'assistance.

— « Nous venons en paix, » répéta le Kur.

« Leur fourrure n'est pas blanche, » fis-je remarquer à Ivar Forkbeard, qui se tenait à présent près de moi. « Il est peu probable qu'ils viennent du Pays des Neiges. »

— « Bien sûr, » opina Forkbeard.

— « Ne faudrait-il pas porter cette information à l'attention de Svein Dent Bleue ? » demandai-je.

— « Dent Bleue n'est pas stupide, » assura Forkbeard. « Personne ne croit que les Kurii se rassemblent au Pays des Neiges. Il n'y a pas assez de gibier pour leur permettre de survivre. »

— « Dans ce cas, à quelle distance sont-ils ? »

— « On l'ignore, » répondit Forkbeard.

« Vous ne nous connaissez, malheureusement, » affirma le Kur à l'assemblée, « que par les bannis, épaves chassés de nos cavernes, inadaptés aux douceurs de la civilisation, par nos malades, nos délinquants, nos déments, par ceux qui, en dépit de nos efforts et de notre gentillesse, ne parviennent pas à assimiler nos idéaux de paix et d'harmonie. »

Les hommes du Torvaldsland parurent stupéfaits.

Je regardai les haches imposantes des deux compagnons de l'orateur.

« Trop souvent, nous nous sommes rencontrés dans la guerre et le meurtre, » poursuivit

l'orateur. « Mais, sur ce plan, vous avez également des responsabilités. Vous nous avez traqués cruellement et sans remords ; quand nous cherchions votre fraternité, du fait que nous sommes deux races de créatures rationnelles, vous nous avez massacrés. »

« Tuez-les ! » marmonnèrent plusieurs hommes. « Ce sont des Kurii. »

« Même maintenant, » reprit le Kur, découvrant ses crocs, « il y en a parmi vous qui souhaitent notre mort, qui poussent à notre destruction. »

Les hommes se turent. Le Kur avait entendu et compris ce qu'ils avaient dit, bien qu'il se trouvât loin de nous, et au-dessus de nous, sur la plate-forme de l'assemblée, plate-forme taillée dans la colline dominant l'assemblée. J'admirai la finesse de son ouïe.

Les lèvres découvrirent à nouveau les crocs. Je me demandai si c'était une tentative de simulation du sourire humain.

« C'est en amis que nous venons. » Il regarda autour de lui. « Nous sommes un peuple simple et pacifique, » insista-t-il, « décidé à pratiquer l'agriculture. »

Svein Dent Bleue rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Je le considérai comme un homme courageux. Près de moi, Ivar Forkbeard rit également, ainsi que d'autres hommes.

Je me demandai si l'estomac, ou les estomacs, des Kurii pouvaient digérer les produits végétaux.

L'assemblée entière éclata de rire.

Le Kur ne parut pas s'offusquer de ce rire. Je me demandai s'il comprenait le rire. De son point de vue, il devait s'agir simplement d'un bruit humain, aussi dépourvu de sens que les cris des baleines.

« Cela vous amuse, » constata-t-il.

Ainsi, les Kurii comprenaient le rire. L'orateur retroussa les lèvres, découvrant ses dents. Je compris alors clairement qu'il souriait.

Le fait que les Kurii possédassent un sens de l'humour ne me rassura guère quant à leur nature. Je me demandai plutôt quel type de situation l'éveillait. Le chat, s'il était rationnel, s'amuserait peut-être des soubresauts et des frissons de la souris qu'il déchiquète petit à petit. Le fait qu'une espèce rie trahit son intelligence, son aptitude à raisonner, pas sa bonté ou son innocuité. Comme un poignard, la raison est innocente ; comme le poignard, son application est fonction de la main qui le tient, de l'énergie et de la volonté qui le guident.

« Nous n'avons pas toujours été de simples fermiers, » reconnut le Kur. Il ouvrit la gueule, orifice terrifiant avec ses deux rangées de grosses dents courbes et blanches. « Non, » reprit-il, « autrefois nous étions des chasseurs et notre corps porte toujours les marques de notre passé cruel. » Il baissa la tête. « Ceci, » poursuivit-il, puis il leva la patte droite, sortant soudain ses griffes, « et ceci, nous rappelle que nous devons lutter résolument contre une nature récalcitrante. » Puis il considéra l'assemblée. « Mais vous ne devez pas nous reprocher notre passé. C'est le présent qui compte. L'important n'est pas ce que nous étions, mais ce que nous sommes, ce que nous voulons devenir. Nous voulons, à présent, être de simples fermiers, cultivant le sol et menant une existence rustique et calme. »

Les hommes du Torvaldsland se regardèrent.

— « Combien êtes-vous ? » demanda une nouvelle fois Svein Dent Bleue.

— « Nous sommes aussi nombreux, » répondit le Kur, « que les galets des plages, nous sommes aussi nombreux que les aiguilles de l'arbre à aiguilles. »

— « Que voulez-vous ? » demanda-t-il.

Le Kur se tourna vers l'assemblée.

— « Nous souhaitons traverser votre pays pour gagner le Sud. »

« Ce serait une folie, » me dit Forkbeard, « d'autoriser un grand nombre de Kurii à

pénétrer dans notre territoire. »

« Nous cherchons des terres inoccupées, au Sud, pour y installer nos fermes, » expliqua le Kur. « Nous ne prendrons de votre pays que la largeur de notre marche et seulement pendant le temps nécessaire à notre passage. »

— « Ta requête semble raisonnable, » estima Svein Dent Bleue. « Nous allons délibérer. »

Le Kur rejoignit ses compagnons. Ils s'entretenaient dans une des langues des Kurii car il y a, à ma connaissance, dans les mondes d'acier, plusieurs nations distinctes. Je n'entendis guère ce qu'ils disaient. Je constatai, néanmoins, que leur conversation ressemblait davantage aux grognements et grondements des larls qu'au langage de créatures rationnelles.

« Quelle récolte, » demanda Ivar Forkbeard, qui portait une capuche, s'adressant à la plate-forme, « les Kurii préfèrent-ils planter ? »

Je vis les oreilles du Kur se plaquer soudain contre la tête. Puis il se détendit. Ses lèvres découvrirent ses dents.

— « Le Sa-Tarna, » répondit-il.

Les spectateurs grognèrent leur assentiment. C'était la culture la plus répandue au Torvaldsland. La réponse était satisfaisante.

— « Que paierez-vous pour traverser notre territoire ? » s'enquit un homme libre du Torvaldsland.

— « Nous négocierons ce montant, » répondit l'animal, « quand ces négociations seront à l'ordre du jour. »

Puis il recula.

Plusieurs hommes libres se levèrent ensuite et s'adressèrent à l'assemblée. Quelques-uns étaient favorables au passage des Kurii, beaucoup y étaient opposés.

Finalement, il fut décidé qu'il était nécessaire de savoir ce que les Kurii étaient prêts à offrir, en échange de la permission de passer, avant de prendre une décision.

Quant à moi, je compris alors que le Torvaldsland jouait, en fait, le rôle d'une barrière entre les Kurii et les régions méridionales de Gor. Le Kur, en outre, est un animal essentiellement terrestre. Il ne nage pas bien et n'aime guère l'eau. Il est mal à l'aise sur un navire. De plus, ils ne disposaient pas des connaissances nécessaires à la construction de navires capables d'affronter la haute mer. Le fait que, soudain, les Kurii se soient rassemblés en grand nombre et qu'ils aient l'intention de marcher en direction du Sud n'était certainement pas une coïncidence dans la guerre qui opposait ces animaux aux Prêtres-Rois. De toute évidence, cette affaire concernait essentiellement les Kurii de Gor. Ils avaient des armes primitives. Ils n'utilisaient même pas d'appareils à traduire. Conformément aux lois des Prêtres-Rois, les espèces telles que les êtres humains et les Kurii devaient régler entre elles leurs différends. J'étais persuadé que les Kurii de Gor, peut-être organisés par les Kurii des mondes d'acier, étaient sur le point de commencer au Torvaldsland une marche qui pourrait les conduire, en l'espace d'une génération, au Pôle Sud de Gor. Les Kurii étaient à présent prêts à se découvrir. Enfin, ils étaient prêts à entreprendre leur marche. S'ils réussissaient, j'étais convaincu que l'invasion venue de l'espace, dans toute sa puissance, suivrait. Dans leur pitié ou leur naïveté, les Prêtres-Rois avaient épargné de nombreux Kurii naufragés, abattus ou bloqués sur Gor. Ces animaux, devenus nombreux et puissants au fil des siècles, étaient peut-être, à présent, dirigés par les Kurii des mondes d'acier : de toute évidence, ils étaient en contact avec eux. À mon avis, l'orateur lui-même venait des vaisseaux d'acier, ayant péniblement appris le goréen. Les Kurii de Gor, ceux qui avaient été autorisés à vivre et à s'installer sur Gor, n'en avaient probablement pas la possibilité. Les hommes et eux se rencontraient rarement, sauf pour s'entre-tuer.

Les Kurii, à mon avis, ne voulaient pas combattre pour gagner les terres fertiles du Sud, mais les atteindre aisément, restant ainsi très nombreux et coupant, de ce fait, le Torvaldsland du Sud. Il était peu rentable de se battre pour traverser le Torvaldsland, et plus pratique de ne pas le faire, d'autant qu'il serait possible de le réduire à l'impuissance quand le pouvoir aurait été consolidé au Sud. Je doutais fort, naturellement, que l'invasion du Sud par les Kurii soit réalisable, à moins qu'elle ne fût soutenue par une attaque des Kurii des vaisseaux. La raison d'être de cette agression, en réalité, était peut-être d'étendre la domination des Kurii aussi au sud que possible et de provoquer, de ce fait, pour la première fois, l'engagement direct des Prêtres-Rois. Cela aurait pour conséquence un renforcement du pouvoir des Prêtres-Rois, dont les Kurii ignoraient pratiquement l'étendue et la nature et, peut-être, de les amener à se découvrir de telle manière qu'un raid lancé depuis l'espace ait des chances de réussir. En résumé, à mon avis, compte tenu de la situation, l'invasion du Sud n'était qu'un ballon d'essai. Si elle réussissait, les Prêtres-Rois, pour protéger les hommes de la planète, seraient peut-être forcés d'intervenir, enfreignant ainsi leurs propres lois. Si les Prêtres-Rois n'agissaient pas ainsi, peut-être par orgueil, refusant de renoncer à leurs lois, Gor pourrait, en fait, devenir une planète kur où, compte tenu des alliés locaux, les Prêtres-Rois seraient isolés et, finalement, détruits. C'était, à ma connaissance, le mouvement le plus audacieux et le plus dangereux jamais lancé par les Kurii. Il utilisait des forces importantes sur Gor elle-même, principalement des Kurii nés sur la planète. Des Kurii des vaisseaux, bien entendu, organisateurs et officiers, devaient être parmi eux. Et, manifestement, le contact serait établi avec les vaisseaux. Cette marche était peut-être le premier pas d'une invasion qui culminerait avec l'arrivée de milliers de vaisseaux argentés, pillards des étoiles, sur Gor.

Il était possible, naturellement, que les Kurii attaquaient le Torvaldsland une fois à l'intérieur, profitant du fait qu'aucune armée importante ne serait mobilisée contre eux. Une fois dans le pays, aucune force ne pouvant s'opposer à eux, ils le tailleraient peut-être en pièces, ferme par ferme.

Il était également possible, naturellement, que les Kurii fussent devenus des animaux doux, aimant l'agriculture, renonçant à leurs manières guerrières, se tournant humblement vers le sol et les travaux de la terre, donnant ainsi un excellent exemple aux animaux humains encore à demi sauvages de Gor, prédateurs cruels ne s'intéressant pratiquement qu'à la guerre, à leur honneur et à leurs Codes. Peut-être les Kurii avaient-ils beaucoup à nous apprendre. Peut-être pouvions-nous apprendre, à leur contact, à n'être plus des hommes mais des animaux plus inoffensifs, plus satisfaits, plus bovins ; peut-être pouvaient-ils nous apprendre, ayant vaincu leur nature orgueilleuse et instable, à devenir plus doux, plus gentils, un animal plus agréable, tendre et heureux. Peut-être, ensemble, cultivant la terre, pourrions-nous construire un monde plus paisible, un monde dans lequel la discipline et le courage, la curiosité et l'aventure, la liberté d'action, ne seraient plus que des anachronismes négligés, méprisables, à demi oubliés, appartenant à des barbares dépassés. Nous aurions alors renoncé à notre virilité et serions devenus les égaux des escargots, des Kurii et des fleurs.

— « Que donneriez-vous, » demanda Svein Dent Bleue, « en échange de la permission de traverser notre territoire, au cas où cette permission vous serait accordée ? »

— « Nous ne prendrons rien, ou peu de choses, » répondit le Kur, « par conséquent il ne peut rien nous être demandé. »

Les spectateurs, furieux, grognèrent.

« Mais, » reprit le Kur, « comme nous sommes nombreux, nous aurons besoin de provisions que nous vous demanderons de nous fournir. »

— « Que *nous* vous fournirons ? » demanda Svein Dent Bleue. Dans la foule, je vis se

dresser des pointes de lance.

— « Nous exigerons, » précisa le Kur, « pour chaque jour de marche, en tant que provisions, cent verrs, cent tarsks, cent bosks et cent femmes-propriété en bonne santé, de celles que vous appelez : captives. »

— « En tant que *provisions* ? » demanda Dent Bleue, étonné.

Parmi les Kurii, dans leurs diverses langues, il y avait des mots désignant la viande comestible, la nourriture. Ces termes généraux, dans leur champ d'application, incluaient les êtres humains. Ces mots pouvaient être traduits par « animal à viande », « bétail » ou, simplement, nourriture. Les êtres humains, dans l'optique des Kurii, entraient dans le champ d'application de ces mots. Le mot traduit par « bétail » servait parfois à distinguer entre le bétail à quatre pattes et le bétail à deux pattes, dont les Kurii connaissaient deux variétés : l'urt sauteur et les êtres humains.

— « Oui, » répondit le Kur.

Svein Dent Bleue éclata de rire.

Le Kur, cette fois, ne parut pas amusé.

« Nous ne demandons aucune de vos précieuses femelles libres, » fit-il remarquer.

Je savais que la chair tendre des femmes était considérée par les Kurii comme un mets de choix.

— « Nos captives ont mieux à faire, » déclara Svein Dent Bleue, « que de servir de nourriture aux Kurii ! »

Un grand éclat de rire s'éleva.

Je savais, toutefois, que si cette condition était acceptée, les filles seraient simplement enchaînées et, comme le bétail, qu'elles seraient conduites aux camps des Kurii. Les esclaves sont à la merci de leurs maîtres, complètement.

Mais je ne pensais pas que les hommes du Torvaldsland abandonneraient leurs esclaves. Elles étaient trop désirables. Ils décideraient de les garder.

— « Nous exigerons également, » reprit le Kur, « mille esclaves mâles, porteurs qui seront, le moment venu, également utilisés comme provisions. »

— « Et si tout cela vous est accordé, » demanda Svein Dent Bleue, « que nous vous accorderez-vous en échange ? »

— « Vos vies, » répondit le Kur.

Il y eut de nombreux cris de fureur. Le sang des hommes du Torvaldsland se mit à bouillir. Ils étaient des hommes libres, et des hommes libres de Gor.

Les armes furent brandies.

« Réfléchissez bien avant de répondre, mes amis ! » s'écria le Kur. « Sur tous les plans, nos exigences sont raisonnables. »

L'hostilité des hommes paraissait l'étonner. Apparemment, ses propositions lui semblaient généreuses.

Et je supposai que, du point de vue d'un Kur, elles l'étaient effectivement. Aurions-nous offert autant à un troupeau de bétail se trouvant entre nous et notre destination ? Je vis alors un des hommes d'Ivar Forkbeard, à qui il avait donné des instructions quelques instants plus tôt, monter sur la plate-forme. Il avait un seau en bois et un autre objet, enveloppé dans du cuir. Il s'entretint avec Svein Dent Bleue et Dent Bleue sourit.

— « J'ai ici, » dit Dent Bleue d'une voix forte, « un seau de Sa-Tarna. Je l'offre, en signe d'hospitalité, à notre invité. »

Le Kur regarda, à l'intérieur du seau, le grain jaune. Je vis les griffes de sa patte droite jaillir brusquement puis, rapidement, rentrer dans la douceur velue de ses nombreux doigts.

— « Je remercie le grand Jarl, » dit l'animal, « C'est du très beau grain. Nous espérons avoir autant de chance avec nos récoltes, dans le Sud. Mais je dois renoncer à goûter votre cadeau car, comme les hommes et contrairement aux bosks, nous ne mangeons pas de grain cru. »

Le Jarl prit alors, dans les mains de l'homme d'Ivar Forkbeard, l'objet enveloppé dans du cuir.

C'était un pain de Sa-Tarna, rond, plat et divisé en six.

Le Kur le regarda. Je ne pus déchiffrer son expression.

— « Mange, » suggéra Dent Bleue.

Le Kur tendit le bras et prit le pain.

— « Je vais emporter cela à mon camp, » dit-il, « en gage de la bonne volonté des hommes du Torvaldsland. »

— « Mange, » répéta Dent Bleue.

Les deux Kurii qui se tenaient derrière l'orateur grondèrent doucement, comme des larls irrités.

Les cheveux de ma nuque se dressèrent car je savais qu'ils s'étaient parlés.

Le Kur regarda le pain, comme nous regarderions de l'herbe, du bois ou une carapace de tortue.

Puis, lentement, il le porta à sa bouche. À peine l'avait-il avalé que la nausée le fit hurler et qu'il le vomit.

Je compris alors que ce Kur, sans préjuger des autres, était carnivore.

Il se dressa alors sur la plate-forme, la tête rentrée dans les épaules ; ses griffes jaillirent ; ses oreilles étaient plaquées contre la tête ; ses yeux lançaient des éclairs.

Une lance se trouvait trop près de lui. Il s'en empara, l'arrachant à son propriétaire et, d'un seul coup de dents, cassa la hampe en deux, la cassant comme on briserait une petite branche de bois sec. Puis il leva la tête et, les crocs exposés, comme un larl dément, poussa un rugissement furieux. Je crois que, à cet instant, tous les spectateurs, sans exception, furent figés par la terreur. Le rugissement de l'animal dut porter jusqu'aux navires.

« Nous, hommes libres du Torvaldsland, » cria Svein Dent Bleue, « accorderons-nous aux Kurii la permission de traverser notre territoire ? »

— « Non ! » cria un homme.

— « Non ! » crièrent d'autres.

Puis les cris puissants des hommes en colère firent vibrer l'air.

— « Mille d'entre vous peuvent périr entre les griffes d'un seul Kur ! » cria le Kur.

Il y eut d'autres cris de colère et les armes furent brandies. L'orateur, le Kur au bracelet en spirale, tourna brusquement le dos. Les deux autres l'imitèrent.

— « Reculez ! » cria Svein Dent Bleue. « La Paix de la Fête est sur eux ! »

Les hommes reculèrent et les trois Kurii, de leur démarche ondulante, passèrent entre eux.

« Nous sommes débarrassés d'eux, » dit Ivar Forkbeard.

« Demain, » cria Svein Dent Bleue, « nous remettrons les talmits aux vainqueurs des compétitions ! » Il rit. « Et, demain soir, nous festoierons ! »

Il y eut de nombreuses acclamations, et les armes furent brandies.

« J'ai gagné six talmits, » me rappela Ivar Forkbeard.

— « Oseras-tu les réclamer ? » demandai-je.

Il me regarda comme si j'étais fou.

— « Bien sûr, » répondit-il. « Je les ai gagnés. »

En quittant le champ de la Fête, j’aperçus, au loin, une haute montagne couverte de neige, abrupte, acérée, presque semblable à une pointe de lance.

Je l’avais déjà vue, mais jamais aussi nettement. Je suppose que l’emplacement de la Fête avait été, en partie, choisi en raison de cette vue sur la montagne. C’était un pic remarquable.

— « Qu’est-ce que cette montagne ? » demandai-je.

— « C’est le Torvaldsberg, » répondit Ivar Forkbeard.

— « Le Torvaldsberg ? » m’enquis-je.

— « Selon les légendes, Torvald dort à l’intérieur de la montagne, » répondit Ivar Forkbeard en souriant, « et il se réveillera quand le Torvaldsland aura une nouvelle fois besoin de lui. »

Puis il me posa la main sur l’épaule.

« Rentrons au camp, » dit-il, « tu dois apprendre à contrer le gambit de la Hache du Jarl. »

Je souris. Je ne maîtrisais pas encore la défense du puissant gambit du Nord.

IVAR FORKBEARD SE PRÉSENTE DEVANT SVEIN DENT BLEUE

SUR mon front, étaient noués deux talmits : celui de la lutte et celui du tir à l'arc.

Les hommes de Forkbeard, et beaucoup d'autres, me donnèrent des claques dans le dos. J'étais très content. En revanche, je n'étais pas certain qu'il me restât encore longtemps à vivre. Bientôt, le moment de remettre ses talmits au mystérieux Thorgeir du Glacier de la Hache viendrait.

Deux hommes de Svein Dent Bleue se levèrent et firent taire la foule en soufflant deux fois dans les cornes de bronze courbes qui servent souvent à communiquer d'un navire à l'autre. Les hommes du Torvaldsland ont en commun un code de signaux sonores, produits par les cornes, comprenant une quarantaine de messages. Des messages tels que : « Attaquez », « En panne », « Regroupement » et « Communication désirée », ont chacun leur propre combinaison de sons. Cela est réalisé plus efficacement, à mon avis, dans le Sud, au moyen de drapeaux, généralement suspendus à un filin tendu entre les taquets de la proue et le château arrière. Les drapeaux, bien entendu, sont inutilisables de nuit. De nuit, on peut utiliser les lanternes des navires, mais il n'y a aucune standardisation sur ce point, même entre les navires d'un même port. Néanmoins, il est utile de mentionner qu'il existe également des signaux reposant sur l'utilisation des boucliers, au Torvaldsland, mais ils sont plutôt limités. Deux d'entre eux, toutefois, sont universels au Torvaldsland : le bouclier rouge pour la guerre et le bouclier blanc pour la paix. Les hommes du Torvaldsland, entendant l'appel des cornes de bronze, se turent. Les appels avaient réclamé leur attention.

Sur une estrade en bois, drapée de pourpre, dressée sur le terrain des compétitions, Svein Dent Bleue et sa Femme, Bera, étaient assis dans de lourds fauteuils sculptés. Ils portaient leur costume d'apparat. Autour d'eux, sur l'estrade ou au pied de celle-ci, se tenaient ses officiers, ses juristes, ses conseillers, ses capitaines ainsi que les responsables de ses fermes et propriétés ; en outre, bien en évidence, il y avait une centaine d'hommes d'armes dévoués à sa personne. Dans la foule, également, en robes blanches, il y avait de nombreux Prêtres de la Stèle.

Svein Dent Bleue se leva, devant le lourd fauteuil de bois sculpté. Bera resta assise. Au cou de Svein, sur sa chaîne en or, était suspendue la dent de Baleine de Hunjer, teinte en bleu.

« Jamais, dans toute l'histoire de la Fête, » annonça Svein, « il n'y a eu, dans les compétitions, un vainqueur aussi grand que celui que nous allons à présent honorer. »

C'était exact.

Ivar Forkbeard avait remporté six talmits.

Il avait remporté le talmit du « mât », haut poteau en bois de l'arbre à aiguilles ; il faisait une quinzaine de mètres de haut, était écorcé et lisse ; il avait gagné le « saut de la crevasse », qui était, en fait, un saut en longueur effectué sur terrain plat ; celui du « marcher sur la

rame », qui était, en fait, un long poteau ; il en avait remporté deux dans le concours de la lance : la distance et la précision ; et un en natation. Il s'était moins bien comporté en chant, composition poétique, rimes et devinettes. Néanmoins, il avait remporté la deuxième place du concours de devinettes.

« Cet homme, » cria Svein Dent Bleue, manifestement impressionné, « a remporté six talmits au cours des compétitions ! Jamais, dans toute son histoire, la Fête n'a connu un tel vainqueur. » Svein Dent Bleue était lui-même du Torvaldsland. La grandeur des exploits du vainqueur ne lui échappait pas. Il était rare qu'un même individu remportât deux talmits. Des milliers d'hommes participaient aux compétitions. Un seul, dans chaque compétition, pouvait remporter le talmit du vainqueur. « Je me distingue et entre dans l'histoire de notre terre, » reprit Svein Dent Bleue, « en étant le Grand Jarl chargé de remettre ces talmits. En honorant cet homme, nous nous honorons nous-mêmes ! » Cela tient à la tradition du Torvaldsland. On est soi-même honoré lorsqu'on remet un honneur justement gagné. Ce n'est pas comme un homme recevant quelque chose d'un autre, c'est plutôt comme l'échange de cadeaux. Dans une moindre mesure, il faut reconnaître que cela existe également au Sud.

Svein Dent Bleue était manifestement content que ce soit sous son règne qu'un champion exceptionnel ait remporté six talmits.

Ivar Forkbeard, puissant, portant une robe grise et une capuche de la même couleur, se tenait près de moi.

On ne voyait pas bien ses traits.

Dans une boîte en cuir, qui lui fut présentée par un officier, qui avait assuré la présidence des compétitions, Svein Dent Bleue prit une poignée de talmits.

Il y eut beaucoup d'acclamations et de cris ; les armes furent brandies. Les pointes des lances martelèrent les boucliers ronds, en bois peint.

Des marches conduisaient à l'estrade.

« Que celui qui se fait appeler Thorgeir du Glacier de la Hache, » dit Dent Bleue, « approche ! »

Ivar Forkbeard, impatient, gravit d'un bond l'escalier de l'estrade. Tous ses hommes se crispèrent, touchèrent leurs armes, s'assurant qu'elles étaient prêtes à servir. Je regardai autour de moi, tentant de repérer les meilleurs itinéraires de fuite.

Lorsqu'on est plongé dans de l'huile de tharlarion bouillante, on meurt rapidement. En revanche, si on la fait chauffer lentement, sur un petit feu, cela prend plusieurs heures. Je regardai le visage de Svein Dent Bleue. Je fus convaincu que c'était un homme patient.

Je frissonnai.

Ivar Forkbeard, Thorgeir du Glacier de la Hache, se tenait à présent, la tête couverte d'une capuche, sur la dernière marche de l'estrade, face à son ennemi.

J'espérai que Dent Bleue se contenterait de lui tendre les talmits et qu'il pourrait rapidement reculer, afin que nous puissions regagner rapidement le navire.

Mon cœur se serra.

Svein Dent Bleue avait manifestement l'intention d'honorer personnellement le vainqueur en lui nouant lui-même les talmits au front.

Dent Bleue tendit la main dans l'intention de repousser la capuche. Ivar recula la tête.

Svein Dent Bleue rit.

« Ne crains rien, Champion, » dit-il. « Personne ne croit que tu t'appelles réellement Thorgeir du Glacier de la Hache. »

Ivar Forkbeard haussa les épaules et écarta les bras, comme s'il avait été découvert, comme si sa ruse avait échoué.

J'eus envie de lui cogner sur la tête avec le manche de ma hache.

— « Comment t'appelles-tu, Champion ? » demanda Bera, Femme du Jarl Svein Dent Bleue.

Ivar resta silencieux.

— « Le fait que tu te sois déguisé nous indique, » souligna Dent Bleue, « que tu es un hors-la-loi. »

Ivar le regarda comme si cette perspicacité le surprenait.

« Mais la Paix de la Fête est sur toi, » reprit Svein Dent Bleue. « Tu es en sécurité parmi nous. Ne crains rien, grand Champion. Nous ne sommes pas réunis pour te menacer, mais pour t'honorer. Ne crains rien, car la Paix de la Fête est sur toi et sur tous ceux qui sont présents ici. »

— « Grand Jarl, » dit Ivar Forkbeard, « acceptes-tu de jurer le serment de paix, pour la durée de la Fête, ton serment personnel sur l'anneau du temple de Thor ? »

— « Ce n'est pas nécessaire, » répondit Dent Bleue ; « mais, si tu le souhaites, je ferai ce serment. »

Forkbeard inclina humblement la tête.

On apporta l'anneau du temple de Thor, trempé dans le sang du bosk sacrifié. Il fut présenté par le Grand Prêtre de la Stèle. Svein Dent Bleue le prit à deux mains.

« Je jure que la Paix de la Fête est sur toi, » dit-il, « et je fais également serment de paix, pour la durée de la Fête, pour mon compte personnel. »

Je respirai plus aisément. Les hommes de Forkbeard, autour de moi, se détendirent de façon perceptible.

Seul Forkbeard ne semblait pas satisfait.

— « Jure également, » suggéra-t-il, « par le flanc du navire, par le bord du bouclier, par le fil de l'épée. »

Svein Dent Bleue le regarda avec étonnement.

— « Je jure, » dit-il.

— « Et aussi, » reprit Forkbeard, « par les feux de ton foyer, les poutres de ta salle, les colonnes de ton trône. »

— « Allons ! » fit Svein Dent Bleue.

— « Mon Jarl... » supplia Forkbeard.

— « Très bien, » céda Dent Bleue, « je jure par le flanc du navire, le bord du bouclier, le fil de l'épée, les feux de mon foyer, les poutres de ma salle et les colonnes du trône de ma Demeure. »

Il s'apprêta alors à repousser la capuche, mais Forkbeard recula une nouvelle fois.

— « Veux-tu également jurer, » demanda-t-il, « sur le grain de tes champs, les bornes de tes propriétés, les serrures de tes coffres et le sel de ta table ? »

— « Oui, oui ! » répondit Svein Dent Bleue avec irritation. « Je jure ! »

Forkbeard parut réfléchir intensément. Je supposai qu'il se demandait quel serment il pouvait encore exiger de Dent Bleue. Le serment me paraissait déjà très puissant. À mon avis, il suffisait amplement.

« Et je jure également, » reprit Dent Bleue, « sur le bronze de mes louches et le fond de mes pots à beurre ! »

— « Cela ne sera pas nécessaire, » fit Forkbeard, magnanime.

— « Comment t'appelles-tu, Champion ? » s'enquit Svein Dent Bleue.

Ivar Forkbeard fit basculer sa capuche.

— « Mon nom est Ivar Forkbeard, » dit-il.

DES VISITEURS DANS LA SALLE DE SVEIN DENT BLEUE

LA salle de Svein Dent Bleue était en bois, et magnifique.

La salle intérieure, sans compter les pièces adjacentes sur les divers côtés, ni le balcon qui en faisait le tour, conduisant à d'autres pièces, faisait environ douze mètres de haut, douze mètres de large et soixante mètres de long. Une longue table était dressée près du mur orienté à l'ouest. Derrière cette table, le dos tourné à l'ouest, face à la longueur de la salle, face à l'est, se dressait le trône, le siège légitime, le fauteuil du Maître de la Demeure.

Il était large, de sorte que trois ou quatre personnes pouvaient y prendre place et, de temps en temps, certains individus avaient l'insigne honneur de partager le trône. De chaque côté du trône, se dressaient deux colonnes, d'une vingtaine de centimètres de diamètre et d'environ deux mètres cinquante de haut : les colonnes du trône, ou colonnes du siège légitime. Elles indiquaient que le fauteuil, ou banc, installé entre elles, était le fauteuil légitime. Ces colonnes avaient été taillées par des artisans sous le règne de l'arrière-grand-père de Dent Bleue et portaient les symboles de chance de sa Demeure. De chaque côté du trône, il y avait de longs bancs. En face, de l'autre côté de la table, il y avait également de longs bancs. La place d'honneur, incidemment, était celle qui se trouvait en face du trône, car il était alors possible de converser avec l'hôte. Le trône, bien qu'il symbolisât le pouvoir, n'était pas plus haut que les autres bancs. Les hommes du Torvaldsland, ainsi, se voyaient par-dessus la table sans que l'un d'entre eux dominât les autres. Le banc est un trône dans le sens où c'est une place honorifique. Il y avait, sur presque toute la longueur de la salle, un « long feu » sur lequel on préparait la nourriture destinée aux invités. Sur la longueur de la salle, au nord et au sud, étaient dressées de longues tables, avec des bancs. Des bols de sel, posés sur les tables, séparaient les hommes en fonction de leur rang. Ceux qui étaient assis au-dessus du sel étaient considérés comme plus prestigieux que ceux qui étaient assis au-dessous. Lorsqu'on était assis entre le sel et le trône, on se trouvait « au-dessus » du sel ; lorsqu'on était assis entre le sel et la porte de la salle, on était assis « au-dessous » du sel. Tous les convives de la table du trône étaient « au-dessus » du sel. De même, en ce qui concerne les petites tables parallèles à la table du trône, tables flanquant le long feu de chaque côté, les tables les plus proches de la table du trône étaient considérées comme au-dessus du sel, les autres comme au-dessous du sel. La séparation se trouvait approximativement au niveau du tiers de la salle mais pouvait varier en fonction du nombre d'invités dignes de prendre place au-dessus du sel. La ligne, pour ainsi dire, imaginaire à n'en pas douter, mais constituant de toute évidence une réalité sociale, séparant ceux qui se trouvaient au-dessus du sel de ceux qui se trouvaient au-dessous, était tracée uniformément sur la largeur de la salle. Ainsi, il ne pouvait arriver qu'un invité de la longue table, qui était au-dessus du sel, pût se trouver plus loin du trône qu'un invité des tables du centre, qui se

trouvait au-dessous du sel. Dans la salle d'Ivar Forkbeard, incidemment, les distinctions liées au sel n'existaient pas ; dans sa salle, tous les convives étant compagnons d'armes, tous étaient au-dessus du sel. Les propriétés de Svein Dent Bleue, en revanche, étaient très nombreuses et organisées de manière complexe. Il n'aurait pas semblé convenable, du moins aux yeux de Svein Dent Bleue et d'autres personnes, qu'un officier supérieur fût assis à la même table que l'individu chargé de commander les serfs et de s'occuper des verrs. Les habitants du Torvaldsland, incidemment, se procurent le sel dans l'eau de mer ou en faisant brûler des algues. Néanmoins, c'est également une monnaie d'échange et il arrive qu'ils en prennent au cours de leurs raids. Les sels rouge et jaune du Torvaldsland, dont je vis quelques bols sur les tables, produits originaires du Sud, n'existent pas au Torvaldsland. La disposition des tables, incidemment, varie suivant les salles. Je ne décris ici que celle qui caractérise la salle de Svein Dent Bleue. Il est fréquent, toutefois, que l'entrée de la salle soit orientée vers le soleil levant et que le trône se trouve en face de l'entrée. Personne ne peut entrer sans être vu depuis le trône. De même, personne ne peut prendre place derrière le trône. Dans ce pays rude, ces mesures défensives constituent, de toute évidence, une précaution intelligente.

Autour de la salle, sont suspendus les boucliers des guerriers et leurs armes. Même ceux qui prennent généralement place aux tables centrales suspendent leurs armes et leur bouclier au mur. La nuit, les hommes dorment, dans leurs fourrures, derrière les tables, sous leurs armes. Les officiers supérieurs, naturellement, ainsi que Dent Bleue et les membres de sa famille, se retiraient dans leurs chambres personnelles.

La salle était magnifiquement sculptée et, au-dessus des boucliers, décorée de tapisseries et de tentures artistiquement tissées. Elles représentaient, dans l'ensemble, des scènes de guerre ou bien des navires et des scènes de chasse. Il y en avait une jolie représentant la chasse au tabuk en forêt. Une autre tapisserie, représentant les nombreux navires d'une flotte de guerre, datait de l'époque où la famine avait frappé le Torvaldsland, une génération plus tôt. À cette époque, de grands raids avaient été lancés sur le Sud.

Svein Dent Bleue n'avait pas été très content, sur le terrain des compétitions, sur son estrade drapée de pourpre, quand Ivar Forkbeard avait dévoilé son identité.

« Emparez-vous de lui et faites chauffer l'huile ! » avait été le premier cri de Svein Dent Bleue.

— « Ton serment ! Ton serment ! » avaient crié les Prêtres de la Stèle, stupéfaits et horrifiés.

— « Emparez-vous de lui ! » hurla Dent Bleue, mais ses hommes l'avaient retenu de force, tout en adressant à Forkbeard des regards désapprobateurs non dissimulés.

« Tu m'as trompé ! » cria Dent Bleue.

— « Oui, » reconnut Forkbeard. « C'est vrai. »

Svein Dent Bleue, que ses hommes tenaient par les bras, tenta de dégainer sa longue épée en acier.

Le Grand Prêtre de la Stèle de la Fête s'interposa entre Svein Dent Bleue, aveuglé par la fureur, et Forkbeard, qui regardait les nuages d'un air innocent.

Le Grand Prêtre de la Stèle leva le lourd anneau d'or de Thor, l'anneau du temple, trempé dans le sang du bosk sacrifié.

— « Voici l'anneau sur lequel tu as juré ! » cria-t-il.

— « Et sur beaucoup d'autres choses aussi, » ajouta Forkbeard, sans nécessité, à mon avis. Les veines saillirent sur le front et le cou de Svein Dent Bleue.

C'était un homme vigoureux. Ses officiers avaient bien du mal à le retenir.

Finalement, les yeux étincelants, il céda.

— « Nous allons conférer, » dit-il.

Accompagné de ses officiers supérieurs, il se retira à l'arrière de l'estrade. Des paroles enfiévrées furent échangées. Des regards noirs furent adressés à Forkbeard qui, ayant quitté son déguisement, faisait joyeusement signe aux spectateurs qu'il connaissait.

« Longue vie à Forkbeard ! » cria un homme. Les hommes d'armes de Svein Dent Bleue s'agitèrent nerveusement. Ils se rassemblèrent autour de l'estrade. Je gravis les marches de l'estrade et pris position derrière Forkbeard, la main sur le pommeau de l'épée, afin de le protéger en cas de nécessité.

« Tu es fou, » lui dis-je.

— « Regarde, » indiqua-t-il, « il y a Hafnir de la Crique des Murs de Fer. Je ne l'ai pas vu depuis qu'il a été déclaré hors la loi. »

— « Bien, » dis-je.

Il fit signe à l'homme.

— « Hé, Hafnir ! » cria-t-il. « Oui, c'est Ivar Forkbeard ! » Les hommes d'armes de Svein Dent Bleue étaient alors très près. J'écartai des pointes de lance avec la main gauche.

Pendant ce temps, à l'arrière de l'estrade, la conférence continuait. Les problèmes étaient relativement clairs, bien que je n'entendisse que des bribes de conversation ; il s'agissait de savoir s'il valait mieux faire bouillir Forkbeard et sa suite vivants, ou s'il fallait éviter de créer un précédent dangereux qui risquait de mettre en péril la Paix de la Fête et de faire perdre tout crédit à Svein Dent Bleue s'il revenait sur des serments prononcés publiquement et volontairement. Il fallait également tenir compte du fait que la rupture des serments affecterait les Prêtres de la Stèle et que les dieux, de leur côté, ne prendraient peut-être pas cette violation à la légère et manifesteraient peut-être leur contrariété au moyen de symboles tels que la destruction des récoltes, la maladie, les tornades ou la famine. À cet argument, on opposa que les dieux eux-mêmes, compte tenu des circonstances, ne pouvaient reprocher à Svein Dent Bleue de ne pas respecter son serment, arraché par la ruse ; un conseiller audacieux alla même jusqu'à prétendre que, compte tenu des circonstances, Dent Bleue se voyait solennellement dans l'obligation de renoncer à son serment et d'envoyer Forkbeard et sa suite dans les marmites d'huile, à l'exception des esclaves qui seraient confisquées. Heureusement, au milieu de son discours, l'homme éternua, mauvais présage qui élimina définitivement cette possibilité.

Finalement, Dent Bleue se tourna vers Forkbeard. Son visage était rouge de colère.

Le Grand Prêtre de la Stèle leva l'anneau sacré du temple.

« La Paix de la Fête, » déclara Dent Bleue, « et la Paix de ma Demeure, pour la durée de la Fête, sont sur toi. J'en ai fait le serment, je m'y tiens. »

Il y eut de nombreuses acclamations. Forkbeard était rayonnant.

— « Je savais qu'il en serait ainsi, mon Jarl, » dit-il. Le Grand Prêtre de la Stèle baissa l'anneau du temple.

J'admirai Svein Dent Bleue. Il était fidèle à sa parole. Il s'en tenait à la parole donnée bien que, dans le cas présent, tout observateur objectif aurait été contraint de reconnaître que la possibilité de la trahir, la tentation de la trahir, étaient exceptionnellement fortes. Sur le plan de l'honneur, le grand Jarl se devait de donner l'exemple aux hommes du Torvaldsland. Il avait, noblement sinon de bon cœur, donné l'exemple.

— « Demain soir, » dit-il, « quand la Fête sera terminée, quitte ces lieux. Mon serment est pour la durée de la Fête, pas davantage. »

— « Je crois que tu as six talmits qui m'appartiennent, » fit observer Forkbeard.

Svein Dent Bleue le foudroya du regard.

« Il y en a un pour la natation, » précisa Forkbeard, « un pour le mât, un pour le saut de la crevasse, un pour la marche sur la rame et deux pour la lance. »

Dent Bleue resta sans voix.

« Cela fait six, » reprit Forkbeard. « Jamais, dans toute l'histoire de la Fête, un champion n'en a remportés autant. »

Dent Bleue tendit les talmits à Forkbeard. Mais Forkbeard, humblement, inclina la tête.

Puis Svein Dent Bleue, Grand Jarl du Torvaldsland, un par un, noua les six talmits sur le front de Forkbeard.

Il y eut des applaudissements nourris. J'applaudis également. Svein Dent Bleue, à sa manière, n'était pas un mauvais homme.

— « Demain soir, » rappela Dent Bleue à Forkbeard, « quand la Fête sera terminée, va-t'en. Mon serment vaut pour la durée de la Fête, pas davantage. »

— « Tu me regardes de haut et me mettrais au-dessous du sel, » releva Ivar Forkbeard, « parce que je suis un hors-la-loi. »

— « Je te regarde de haut et ne te permettrai pas de franchir le seuil de ma salle, » précisa Svein Dent Bleue, « parce que tu es le coquin le plus irrespectueux du Torvaldsland ! »

Je constatai que ce compliment faisait plaisir à Forkbeard qui, orgueilleux, tenait à sa réputation.

— « Mais je dispose, » souligna Forkbeard, « des moyens de racheter la proscription que tu as déclarée à mon encontre. »

— « C'est ridicule ! » ironisa Dent Bleue. Plusieurs de ses hommes rirent.

« Aucun homme, » reprit Dent Bleue, regardant soudain Ivar Forkbeard, « ne pourrait payer la compensation que j'ai exigée de toi. »

— « As-tu entendu parler, » s'enquit Ivar Forkbeard, « de l'évasion de Chenbar, le Sleen de la Mer, des donjons de Port Kar ? » Il sourit. « As-tu entendu parler, » s'enquit-il, « du pillage du temple de Kassau ? »

— « Toi ! » cria Dent Bleue.

Je vis la convoitise briller soudain dans les yeux de Dent Bleue. Je compris alors, sans le moindre doute possible, qu'il était bien du Torvaldsland. Ils ont tous cet instinct du pillard.

« La compensation que j'ai exigée de toi, » dit-il lentement, « était telle qu'aucun homme, à mon avis, ne pouvait la payer. Elle était de cent Pierres d'or, le poids d'un homme adulte en saphirs de Shendi et la fille de mon ennemi, Thorgard de Scagnar. »

— « Puis-je te rendre visite, ce soir, dans ta salle ? » demanda Forkbeard.

Svein Dent Bleue le regarda avec stupéfaction. Il tripota la grosse dent, suspendue à la chaîne en or qu'il portait au cou, dent de Baleine de Hunjer, teinte en bleu.

Bera, sa Femme, se leva. Je constatai qu'elle réfléchissait rapidement.

— « Viens ce soir dans notre salle, Champion, » dit-elle.

Dent Bleue ne la contredit pas. La Femme du Jarl avait parlé. Les femmes libres du Nord sont très puissantes. La Femme du Jarl, dans le Kaissa du Nord, est plus puissante que l'Ubara dans le Kaissa du Sud. Cela signifie pas que l'Ubara du Sud n'est pas, en réalité, aussi puissante, ou même davantage, que sa contrepartie du Nord. Cela veut simplement dire que, dans le Sud, son pouvoir est moins officiel qu'au Nord.

Forkbeard regarda Svein Dent Bleue. Dent Bleue tripota la dent suspendue à sa chaîne.

— « Oui, » dit-il, « viens ce soir dans ma salle... Champion. »

Il y avait eu à nouveau de nombreuses acclamations. Svein Dent Bleue, Grand Jarl du Torvaldsland, suivi de sa Femme, de ses officiers supérieurs, de ses conseillers et de sa suite,

avait ensuite quitté l'estrade.

Nous avions bien mangé, dans la salle de Svein Dent Bleue.

On avait fait rôtir de nombreux tarsks et bosks, au-dessus du long feu, sur des broches métalliques. La qualité de la bière était splendide, à la table de Dent Bleue. L'hydromel était sucré et fort.

La fumée des feux montait jusqu'aux poutres, puis sortait par les trous du toit en pente. Certains d'entre eux faisaient cinquante centimètres au carré. La lumière était fournie par le feu mais, également, par des torches, fixées par des anneaux, derrière lesquelles étaient installés des réflecteurs métalliques ; en outre, ici et là, au bout de chaînes suspendues aux poutres, il y avait de grosses lampes à huile de tharlarion, qu'il était possible de monter et descendre depuis les côtés. Par endroits, également, il y avait des bols, avec de l'huile et des mèches, montés sur pieds, posés sur le sol de terre battue, d'une quinzaine de centimètres de haut, ainsi que d'autres qui faisaient à peu près deux mètres ; ce type d'éclairage, incidemment, est plus répandu dans les appartements privés. Il n'était pas exceptionnel que le sol de la grande salle, malgré son opulence, fût en terre battue, couverte de roseaux. Ceci est fréquent dans les salles du Torvaldsland. Quand Forkbeard et moi, accompagnés d'autres personnes, dont beaucoup portaient des richesses, étions entrés dans la salle, on nous avait attribué une pièce dans laquelle nous pûmes nous laver et nous sécher avant le festin. Dans cette pièce, ce qui est exceptionnel dans une salle, il y avait une fenêtre. Je posai le doigt dessus et appuyai. La vitre n'était pas en verre mais en une sorte de membrane tout aussi transparente que le verre.

« Qu'est-ce que c'est ? » avais-je demandé à Forkbeard.

— « C'est, séchée, la membrane qui enveloppe le bosk nouveau-né, » répondit-il. « Elle dure de nombreux mois, malgré la pluie. »

Regardant par la fenêtre, je vis la palissade entourant la salle et les bâtiments auxiliaires. La palissade entourait environ un demi-hectare ; à l'intérieur, il y avait de nombreuses boutiques, entrepôts et même une glacière ; au centre, naturellement, se dressait la grande salle elle-même, ce palais rustique, haut de plafond, du Nord, Demeure de Svein Dent Bleue. À travers la membrane, à peine déformés, je vis la palissade, le chemin de ronde qui en faisait le tour, les gardes et, au-dessus, les lunes de Gor. Au loin, la lumière des lunes faisait briller les hauteurs enneigées du Torvaldsberg, à l'intérieur duquel Torvald était censé dormir, prêt à s'éveiller à nouveau au cas où le Torvaldsland aurait besoin de lui.

Je souris.

Je me tournai vers Ivar Forkbeard. Je vis que ses trésors, portés par ses hommes, avaient été entreposés dans la pièce.

Il sourit à son tour.

Forkbeard était de bonne humeur. La soirée précédente avait été très agréable. Il avait prêté Pudding et Gunnhild à ses hommes, pour la nuit, et ordonné à Gâteau au Miel, autrefois Miss Stevens, de la Terre, et Leah, la jeune Canadienne que j'avais gagnée au concours de tir à l'arc, de prendre leur place dans ses fourrures. Gâteau au Miel, comme beaucoup de femmes timides, introverties, renfermées, craignant leur sexualité et craignant celle des hommes, se rendant compte avec terreur qu'ils étaient leurs maîtres naturels, était la maîtresse de profondeurs secrètes et incroyables d'émotions et de sensations sexuelles réprimées ; Forkbeard, bien entendu, barbare rude, ne s'inquiétait pas le moins du monde des murs qu'elle avait, soigneusement, au fil des années, construits dans le but de se cacher à elle-même ses besoins et ses désirs ; il les abattit purement et simplement ; il l'avait obligée,

du fait qu'elle ne pouvait résister, comme une captive, sans lui donner le choix, à regarder en face, profondément, ses besoins et ses désirs nus ; puis il l'avait utilisée comme une esclave ; elle s'était abandonnée, impuissante, voluptueuse, riant, criant, pleurant de joie ; Leah, la fille que j'avais gagnée au concours de tir à l'arc, avait essayé de résister à Forkbeard ; il l'avait battue et jetée à nouveau sur ses fourrures ; bientôt, à son tour, elle gémissait de plaisir ; désespérément ; elle réagissait magnifiquement ; au matin, les deux filles, sur lui et près de lui, se battant, jalouses l'une de l'autre, le suppliaient de les caresser ; plus tard il avait ordonné à un de ses hommes, afin de pouvoir se reposer un peu, de les attacher à plat ventre, la cheville gauche de l'une enchaînée à l'anneau du collier de l'autre ; Forkbeard ne se leva pas avant l'après-midi ; il était alors très reposé ; j'avais, à mon tour, avec plusieurs autres hommes de Forkbeard, profité de Pudding et Gunnhild ; elles étaient superbes ; vers le matin, en outre, j'avais senti les petits doigts d'Olga sur ma cheville ; elle était, comme plusieurs autres captives, enchaînée par la cheville gauche, la chaîne faisant approximativement deux mètres cinquante de long, à un pieu enfoncé dans le sol près du centre de la tente de Forkbeard ; elle avait rampé jusqu'à la limite de la chaîne, la jambe gauche tendue derrière elle, et avait tendu le bras droit dans ma direction ; je tirai mes fourrures jusqu'à elle, l'enveloppai dedans avec moi et eus beaucoup de plaisir avec elle ; nous nous endormîmes deux heures plus tard, alors que je la tenais dans mes bras et qu'elle avait posé la tête sur mon épaule. Quand Forkbeard se leva, bien entendu, le camp se mit à bourdonner d'activité et les esclaves furent mises au travail ; le serf, Tarsk, se vit retirer Thyri et reçut l'ordre de scier du bois ; Thyri elle-même, à qui on jeta sa robe, dut moudre du grain pour faire de la farine ; je remarquai qu'elle ne pouvait regarder Tarsk en face ; elle baissait la tête, timidement ; ses cris, au cours de la nuit précédente, derrière la tente, m'avaient indiqué qu'elle s'était abandonnée à lui ; les autres filles se moquèrent beaucoup d'elle, du fait qu'elle s'était abandonnée à un serf.

« J'aurai été battue, si je ne l'avais pas fait, » dit-elle pour se défendre. Puis elle baissa à nouveau la tête et sourit ; elle ne paraissait pas mécontente.

Je la vis, en fin d'après-midi, sans en avoir reçu l'ordre, lui apporter de l'eau à l'endroit où il travaillait.

« Merci, Captive, » dit-il.

Elle baissa la tête.

« Tu es jolie, Captive, » ajouta-t-il.

— « Merci, Jarl, » répondit-elle.

Il la regarda s'éloigner rapidement. Il sourit. Puis, sifflant, il se remit joyeusement au travail.

Il ne me parut guère différent d'un homme libre.

« Si vous êtes lavés et propres, » dit un jeune serf, portant un collier et vêtu d'une tunique de laine blanche, « vous êtes autorisés à vous présenter devant le trône de la Demeure, devant mon Maître, Svein Dent Bleue, Jarl du Torvaldsland. »

— « Nous sommes honorés, » répondit Forkbeard. Il désigna quatre de ses hommes, les chargeant de garder les trésors.

Nous nous regardâmes.

— « J'ai l'impression, » dis-je, « de me jeter dans la gueule du larl. »

— « Ne crains rien, » dit Ivar. « Moi, Forkbeard, je suis à tes côtés. »

— « Si tu n'étais pas à mes côtés, » répondis-je, « je n'aurais certainement pas la même impression. »

— « Je vois, » fit Forkbeard.

— « Ne pourrions-nous pas, » suggérai-je, « simplement sauter nus dans une fosse pleine d'osts venimeux ou, peut-être, courir comme des déments dans la Plaine des Peuples des Chariots, pendant un orage, l'épée levée au-dessus de la tête ? »

— « Le truc, » annonça Forkbeard, « ne consiste pas simplement à se jeter dans la gueule du larl. N'importe quel idiot peut faire cela. »

— « J'en ai parfaitement conscience, » soupirai-je.

— « Le truc, » reprit Forkbeard, clignant de l'œil sans pour autant me rassurer, « consiste à en sortir ! »

— « Tu as donc l'intention, » demandai-je, « de sortir vivant de cette aventure ? »

— « Cela fait partie de mon plan, » admit Forkbeard. « Et, dans le cas contraire, nous mourrons noblement, succombant sous le nombre. C'est pourquoi mon plan est absolument sûr. »

— « Ton raisonnement est juste, » reconnus-je. « Allons-y. »

Forkbeard leva fièrement la tête et, souriant, sortit de la pièce, sur le seuil de laquelle il s'arrêta et, levant les bras, salua les tables. Il fut accueilli par la chaleur des nombreux Guerriers rassemblés. Il avait remporté six talmits.

« Forkbeard vous salue ! » cria Ivar.

Je clignai des yeux. La salle était éclairée. Je ne m'étais pas rendu compte qu'elle était si grande. Aux tables, levant leur bière et leurs poignards vers Forkbeard, il y avait un millier d'hommes. Puis il se dirigea vers le banc situé en face du trône, s'arrêtant ici et là pour plaisanter avec les hommes de Dent Bleue. Nous le suivîmes, ses hommes et moi. Je remarquai que la popularité de Forkbeard ne plaisait guère à Dent Bleue. Près de lui, à côté du trône, se trouvait sa Femme, Bera, les cheveux coiffés en hauteur, vêtue d'une robe de laine jaune et d'une cape en fourrure de sleen des mers rouge, des colliers en or au cou.

Nous avons bien mangé, dans la salle de Svein Dent Bleue. Pendant le repas, car Svein était riche, il y avait eu des acrobates, des jongleurs et des ménestrels. Il y avait eu un grand éclat de rire quand un acrobate était tombé dans le long feu, se relevant d'un bond et se roulant dans la poussière. Deux autres hommes, pour régler un différend, avaient lutté, une peau de bosk tendue entre eux, au-dessus du long feu. Quand l'un d'entre eux tomba dans le feu, l'autre jeta la peau de bosk sur lui et le piétina. Lorsque l'homme jeté dans le feu parvint à se libérer, il était gravement brûlé. Cela déclencha des éclats de rire. Les jongleurs vécurent également des moments difficiles car, tandis qu'ils gardaient les yeux fixés sur les assiettes et les gobelets avec lesquels ils jonglaient, on leur fit fréquemment des croche-pieds, ce qui provoquait l'hilarité de la salle. Plus d'un ménestrel, en outre, fut chassé, cible d'un tir nourri d'os et d'ossiettes.

L'incompétence des Musiciens, à un moment donné, provoqua chez Forkbeard une fureur telle qu'il m'annonça son intention de faire aux convives l'honneur d'une chanson. Il était extrêmement fier de sa voix. Je l'engageai à renoncer.

« Tu es invité, » lui expliquai-je. « Il ne serait pas convenable que, par ton talent, tu fasses honte aux artistes et, par là, mettes en danger l'honneur de l'hôte, qui a probablement engagé les meilleurs qu'il a pu trouver. »

— « Exact, » reconnut Forkbeard. Je respirai plus aisément. Si Forkbeard s'était mis à chanter, je n'aurais pas donné cher de nos vies.

Des serfs tournaient les broches au-dessus du long feu ; des captives servaient les convives. Les femmes, bien que portant un collier à la manière du Torvaldsland, et servant des hommes, étaient habillées. Leurs robes de laine blanche, froissées et tachées de graisse, leur couvraient les chevilles ; elles allaient et venaient rapidement ; elles avaient les cheveux

attachés sur la nuque, afin qu'ils ne fussent pas exposés aux étincelles ; leurs visages étaient, en général, sales, tachés de poussière et de graisse ; elles travaillaient dur ; je remarquai que Bera les surveillait de près ; une fille, prise par la taille par un Guerrier dont la main glissa, depuis la cheville, le long de la jambe, sous l'unique vêtement qui lui était permis, poussa un cri de plaisir et eut le malheur de lui tendre les lèvres, impatiemment bien que furtivement ; mais Bera la vit ; des ordres furent donnés ; des serfs l'attachèrent et, malgré ses larmes, la jetèrent dans la cuisine, où elle fut déshabillée et battue ; à mon avis, si Bera n'avait pas été là, le festin aurait pris un tour différent ; de toute évidence, les hommes n'appréciaient guère sa présence frigide et glacée. Mais c'était la Femme de Svein Dent Bleue. Je supposai que, le moment venu, elle se retirerait, emmenant Svein Dent Bleue avec elle. Alors seulement, les hommes pourraient renverser les tables et se passer les captives. Je savais qu'aucun Jarl ne peut retenir des hommes dans sa salle s'il ne leur fournit pas de nombreuses femmes. J'eus pitié de Svein Dent Bleue. Ce soir-là, cependant, Bera ne semblait pas avoir l'intention de se retirer tôt. Je supposai que cela expliquait partiellement la mauvaise conduite des hommes vis-à-vis des artistes, quoique les Torvaldslandais, en général, ne constituent pas un public facile à satisfaire. En général, seuls le Kaissa et les chants des Scaldes peuvent retenir leur attention pendant de longues heures, et aussi les histoires que l'on raconte à table.

Quand les artistes eurent été chassés et que de grandes quantités de nourriture eurent été mangées, Svein Dent Bleue, qui s'était montré très patient, dit à Ivar Forkbeard :

« J'ai cru comprendre que tu disposais des moyens de payer la compensation exigée de toi. »

— « Peut-être, » reconnut Forkbeard.

Les yeux de Svein Dent Bleue brillèrent. Il tripota la dent de Baleine de Hunjer suspendue à la chaîne en or qu'il portait au cou.

— « La compensation était élevée, » rappela Dent Bleue.

Forkbeard se leva.

— « Qu'on apporte l'or et les saphirs, » dit-il, « et qu'on apporte des balances. »

Sous les regards stupéfaits des convives, des caisses et des sacs d'or furent apportés par les hommes de Forkbeard ainsi qu'un lourd sac de cuir, plein d'objets minuscules.

Les convives quittèrent les tables du fond ; ils se massèrent autour de nous ; les captives elles-mêmes, stupéfaites, incrédules, approchèrent.

« De la place ! Faites de la place ! » cria Forkbeard.

Pendant plus de deux ahns, on pesa l'or, sur deux balances, la première étant fournie par Forkbeard, l'autre par la Demeure de Svein Dent Bleue. Je constatai avec soulagement que les balances étaient presque parfaitement d'accord.

L'or s'accumula.

Les yeux de Svein Dent Bleue et de Bera, plissés, brillants, exprimaient le plaisir.

« Il y a ici quarante Poids d'or, » annonça l'homme de Svein Dent Bleue, presque comme s'il ne pouvait y croire, « quatre cents Pierres d'or. »

Les spectateurs retinrent leur souffle.

Forkbeard s'approcha alors du lourd sac de cuir et, ayant déchiré le haut, déversa sur la poussière, un déluge de pierres précieuses polies et scintillantes, principalement bleu foncé, mais aussi rouges, blanches et jaunes, les saphirs sculptés de Shendi, chacun ayant la forme d'une panthère minuscule.

« Aiiii ! » s'écrièrent les spectateurs. Svein Dent Bleue se pencha en avant, les poings serrés. Bera, les yeux brillants, ne pouvait plus parler.

Forkbeard secoua à nouveau le sac. D'autres pierres précieuses tombèrent, dont des

variétés rares de saphirs : rose, orange, violet, marron et même vert.

« Ah ! » crièrent les spectateurs.

« Comme c'est beau ! » s'écria une captive qui ne possédait même pas son collier en fer.

« Pèse-les, » dit Forkbeard.

J'ignorais, jusqu'à cet instant, qu'il y avait autant de variétés de saphirs. Je ne connaissais que les pierres bleuâtres.

Je ne doutais pas, cependant, que les pierres fussent véritables. Chenbar, le Sleen de la Mer, avait certainement veillé à ce que le prix de son évasion fût payé en pierres véritables ; c'était une question d'orgueil. En outre, Forkbeard, traitant avec son Jarl, ne pouvait guère utiliser de fausses pierres précieuses. Il était au-dessus de cela. C'est une chose de tromper un étranger au Torvaldsland, c'en est une autre d'abuser un compatriote, surtout son Jarl. J'étais convaincu que la splendeur étincelante éparpillée sur la poussière du sol de la salle de Svein Dent Bleue était ce qu'elle semblait être, des pierres véritables et un trésor incroyable.

Les bijoux, comme l'or, furent patiemment pesés.

Les Guerriers présents, et les autres spectateurs, poussèrent de nombreuses exclamations. Le poids des pierres dépassait celui d'un homme adulte.

Ivar Forkbeard, debout derrière ces richesses, sourit et écarta les bras.

« Je ne croyais pas qu'il y avait de telles richesses dans tout le Torvaldsland, » souffla Bera.

Svein Dent Bleue était très impressionné. Il pouvait à peine parler. Avec de telles richesses, aucun Jarl du Torvaldsland ne pourrait oser prétendre se comparer à lui. Sa puissance serait égale à celle d'un Ubar du Sud.

Mais il n'est pas aisé de satisfaire les hommes du Torvaldsland. Dent Bleue se redressa.

— « Il y avait, Forkbeard, » dit-il avec un sourire, « un troisième élément dans la compensation. »

— « Oh, mon Jarl ? » s'enquit Forkbeard.

— « Apparemment, je dois garder le trésor, » dit-il, « sans pour autant mettre un terme à ta proscription. Toutefois, on peut considérer cela comme un acompte, à valoir sur la transaction complète. Je mettrai un terme à la proscription quand, et seulement quand, tu m'auras livré la fille de mon ennemi, Thorgard de Scagnar. »

Les hommes de Dent Bleue, mécontents, murmurèrent.

— « De toute évidence, Forkbeard a payé plus qu'une compensation ! » cria l'un d'entre eux.

— « Qui a déjà payé un tel prix ? » demanda un autre.

— « Silence ! » cria Svein Dent Bleue, se levant. Il regarda ses hommes avec fureur.

— « Personne, pas même une flotte ou une armée, » cria un autre, « ne pourrait capturer la fille d'un Jarl aussi puissant que Thorgard de Scagnar ! »

— « Apparemment, tu demandes l'impossible, mon Jarl, » fit observer Ivar Forkbeard.

— « Je demande effectivement l'impossible, » reconnut Svein Dent Bleue. « À toi, mon ami, Ivar Forkbeard, je décide de demander l'impossible. »

Les hommes de Svein Dent Bleue eux-mêmes, qui étaient environ un millier dans la salle, étaient en colère. Les hommes de Forkbeard murmurèrent. Les armes furent saisies. Pourtant, Dent Bleue imposa sa volonté à ses hommes. Lequel oserait s'opposer à la volonté du Jarl ?

J'admirais Dent Bleue. Il était courageux. En dernière analyse, j'étais persuadé que ses hommes se rangeraient à sa décision.

Dent Bleue s'assit à nouveau sur son trône.

« Oui, Forkbeard mon ami, » dit-il, « à toi, comme j'en ai le droit, je demande ce qui ne peut pas être fait : l'impossible. »

Forkbeard se tourna vers l'entrée de la salle et cria :

« Amenez la femme ! »

Il n'y avait pas un bruit, dans la grande salle, à part le crépitement du feu.

Les hommes, les serfs et les captives s'écartèrent. Près des portes, largement ouvertes, de la salle, approchant, apparurent quatre silhouettes : Ottar, qui avait accompagné Forkbeard à la Fête, deux des hommes de Forkbeard, armés de lances et, entre eux, vêtue de riches Robes de Dissimulation, comme celles que l'on porte dans le Sud, et même des voiles, une femme.

Ils s'immobilisèrent devant la table, face au trône de Svein Dent Bleue. La femme était debout parmi l'or et les saphirs. Ses robes étaient merveilleusement drapées, subtiles, douces, semblant presque, dans leurs reflets, comme les pierres précieuses, changer de couleur dans la lumière vacillante des lampes et des torches. Les robes comportaient une capuche ; elle avait deux voiles, le premier en soie blanche, le second en soie rouge.

« Qu'est-ce que cette plaisanterie ? » s'enquit Dent Bleue avec gravité.

— « Ce n'est pas une plaisanterie, Jarl, » dit Forkbeard. Il tendit le bras vers la fille. « Permets-moi de te présenter, Jarl, » reprit-il, « Hilda, fille de Thorgard de Scagnar. »

La jeune femme porta les mains à sa capuche et la fit basculer en arrière, libérant sa chevelure ; puis, une épingle après l'autre, elle retira successivement les deux voiles et les laissa tomber par terre.

— « C'est elle, » souffla un voisin de Svein Dent Bleue. « Je suis allé une fois chez Thorgard. C'est elle ! »

— « Es-tu... Es-tu, » demanda Svein Dent Bleue, « la fille de Thorgard de Scagnar ? »

— « Oui, Jarl, » répondit-elle.

— « Avant le *Sleen Noir*, » dit Svein Dent Bleue, « Thorgard de Scagnar avait un autre navire. Comment s'appelait-il ? »

— « Le *Tharlarion Cornu*, » répondit-elle. « Il l'a toujours, d'ailleurs, » ajouta-t-elle, « mais ce n'est plus son navire-amiral. »

— « Combien de rames a-t-il ? » demanda-t-il.

— « Quatre-vingts, » répondit-elle.

— « Qui s'occupe des pêcheries de Thorgard ? » demanda un homme.

— « Grim, de Hunjer, » répondit-elle.

— « Autrefois, pendant une bataille, » dit Svein Dent Bleue, « j'ai blessé Thorgard de Scagnar. »

— « La cicatrice, » dit-elle, « est sur son poignet gauche, cachée sous un bracelet. »

Svein se redressa.

« Pendant cette même bataille, » rappela-t-elle, « il t'a blessé, et plus gravement. Tu en portes la cicatrice à l'épaule gauche. »

Bera rougit.

— « C'est vrai, » reconnut Svein Dent Bleue.

— « Je te dis, » cria le voisin de Dent Bleue, « que c'est Hilda, fille de Thorgard de Scagnar. Je suis allé chez lui. C'est elle ! »

Les femmes du Nord ne se voilent généralement pas.

— « Comment as-tu été capturée ? » s'enquit Svein Dent Bleue.

— « Par ruse, Jarl, » répondit-elle. « Dans mon compartiment, on m'a passé les menottes, capturée et on m'a mis une cagoule sur la tête. »

— « Comment t'a-t-on fait passer devant les gardes ? » demanda Dent Bleue.

— « Par la fenêtre de mon compartiment, les menottes aux poignets et une cagoule sur la tête, impuissante, dans le noir, j'ai été jetée dans la mer, plus de trente mètres plus bas. Un bateau attendait. On m'a repêchée comme un poisson, on m'a forcée à me mettre à plat ventre au fond du bateau, comme une fille ordinaire. Mes ravisseurs ont suivi. »

Les hommes d'Ivar Forkbeard et ceux de Svein Dent Bleue applaudirent à tout rompre.

— « Pauvre, misérable, jeune fille ! » s'écria Bera.

— « Cela peut arriver à n'importe quelle femme, » dit Hilda. « Même à vous, Madame. »

— « Les hommes sont des monstres ! » s'écria Bera. Elle regarda Ivar, moi, ses hommes, avec fureur. « Honte à vous, Monstres ! » cria-t-elle.

— « Svein Dent Bleue, Jarl du Torvaldsland, je te présente Hilda, fille de Thorgard de Scagnar, » dit Ivar. « Ivar, fille de Thorgard de Scagnar, je te présente Svein Dent Bleue, Jarl du Torvaldsland. »

Elle inclina respectueusement la tête.

De nouvelles acclamations retentirent dans la salle.

— « Pauvre fille, » cria Bera, « comme tu as dû souffrir ! »

Hilda baissa la tête. Elle ne répondit pas à Bera. Je crus la voir sourire.

— « Jamais je n'aurais imaginé qu'Hilda, fille de Thorgard de Scagnar serait un jour, prisonnière, devant le trône de ma Demeure. »

— « Devant toi, je ne suis pas seulement une prisonnière, Jarl, » dit-elle.

— « Je ne comprends pas, » fit Svein Dent Bleue.

Elle ne leva pas la tête.

« Il est inutile de m'appeler : Jarl, ma chère, » reprit Svein Dent Bleue. « Je ne suis pas ton Jarl. »

— « Mais tout homme libre est mon Jarl, » dit-elle. « Vois-tu, Jarl, » reprit-elle, levant fièrement la tête et écartant le col de ses robes opulentes et luisantes, dévoilant partiellement ses épaules, « je porte le collier d'Ivar Forkbeard. »

Le collier de fer noir, avec sa lourde articulation, ses rivets, son anneau métallique destiné à la chaîne ou au cadenas, était noir, grossier, sur la blancheur de sa gorge.

— « Tu as osé mettre un collier à la fille de Thorgard de Scagnar ! » cria Bera, s'adressant à Ivar Forkbeard.

— « Mon Maître fait ce qu'il lui plaît, Madame, » dit Hilda.

Je me demandai ce que Bera dirait si elle savait que Hilda avait été attachée sur la rame et qu'on lui avait appris à suivre ; qu'elle avait été fouettée et qu'on lui avait appris à obéir ; qu'elle avait été caressée et qu'on lui avait appris à réagir.

— « Silence, Captive ! » cria Bera.

Hilda baissa la tête.

« Et dire, » cria Bera, « que j'ai manifesté de la sollicitude à une fille qui porte un collier ! »

Hilda n'osa pas parler. Pour une captive, parler dans de telles circonstances pouvait signifier la mort. Elle frémit.

Furieuse, Bera, relevant légèrement sa robe sur les chevilles, quitta la longue table, se retirant dans ses appartements.

— « Tu lui as mis un collier ! » s'écria Svein Dent Bleue en riant.

— « Bien sûr, » dit Forkbeard.

— « Superbe ! » s'écria Svein Dent Bleue, se frottant les mains. « Lève la tête, Petite, » reprit-il. Son attitude, vis-à-vis de Hilda était complètement transformée.

Elle obéit.

Elle avait un beau visage, les yeux bleus et une longue chevelure blonde.

« Est-elle jolie ? » s'enquit Svein Dent Bleue.

— « Quitte tes chaussures ! » ordonna Forkbeard.

La jeune femme obéit. Elle ne portait pas de bas.

Rudement, Forkbeard, lui posant les mains sur les épaules, déchira les Robes de Dissimulation.

Les hommes et les captives poussèrent des cris de plaisir et d'admiration.

Hilda resta immobile, fièrement, parmi l'or et les saphirs entassés à ses pieds.

Elle avait été marquée au fer rouge. Ivar Forkbeard l'avait fait de sa propre main, avant l'aube, quelques jours plus tôt, avant de partir pour la Fête. Il l'avait portée sur son épaule, en larmes, tout de suite après, à bord de son navire. Le collier également, avant la marque, ce matin-là, lui avait été passé au cou et avait été rivé.

Je regardai la marque. Ce n'était plus à présent qu'une fille ordinaire, dont le ventre était sous l'épée, une propriété, une fille à collier, une esclave, une captive.

Les yeux de Svein Dent Bleue et de ses hommes, fixés sur sa beauté, brillaient.

— « Apparemment, » dit Svein Dent Bleue, « la compensation a été entièrement payée. »

— « Oui, » répondit Forkbeard, « apparemment. »

— « Au matin, je proclamerai la levée de ta proscription, » annonça Dent Bleue.

Je me détendis. Il semblait que, au bout du compte, nous sortirions vivants de la salle de Dent Bleue. Je craignais une ruse, une félonie, de sa part, une ruse nordique. Pourtant, à présent, il avait parlé devant ses hommes. Et je savais, alors, que c'était un homme de parole, fidèle à sa parole, et fièrement. Sa parole était pour lui comme sa terre et son épée, son honneur et son navire ; il s'y tiendrait ; elle ne serait ni altérée ni trahie.

— « Je crois qu'il y a une erreur, » releva Ivar Forkbeard.

Je gémis intérieurement.

« Comment se fait-il que la compensation soit payée ? » demanda Ivar Forkbeard.

Dent Bleue parut troublé. Il montra les pierres précieuses, l'or, la fille.

— « Tu as ici de quoi payer la compensation, » dit-il.

— « C'est exact, » reconnut Forkbeard. Puis il se redressa de toute sa taille imposante. « Mais qu'est-ce qui te fait croire que j'aie l'intention de payer ? »

Soudain, les hommes présents dans la salle, ceux de Forkbeard et ceux de Dent Bleue, se mirent à crier. Comme eux, je me levai et l'acclamai. Personne ne s'attendait à cela, pourtant c'était ce à quoi il fallait s'attendre de la part d'un homme tel que Forkbeard. Le Nord n'avait jamais connu de tel coup d'éclat ! Bien que cela pût signifier notre mort, celle des hommes de Forkbeard et celle de centaines d'hommes de Dent Bleue, nous applaudîmes. Mon cœur battait à tout rompre, mon sang bouillonnait. Inlassablement, je frappai mon épaule gauche avec la paume de la main droite. J'entendis les poignards marteler les assiettes, les pointes de lance heurter les boucliers.

Lentement, Dent Bleue se leva. La fureur lui faisait le visage livide.

Tous les hommes présents dans la salle savaient que son cousin éloigné, Finn Broadbelt, que Forkbeard avait tué, avait succombé dans un duel régulier et que la compensation n'avait pas de raison d'être ; et tous les hommes présents dans la salle savaient bien que Dent Bleue, quoiqu'il fût dans son bon droit, avait exigé de Forkbeard une compensation aux conditions scandaleuses, délibérément formulée pour empêcher sa satisfaction, une compensation conçue pour empêcher la satisfaction de ses termes, une compensation dont l'intention vengeresse était de condamner Forkbeard à la proscription perpétuelle. Puis, à la stupéfaction de tout le Torvaldsland, et surtout de Svein Dent Bleue lui-même, Forkbeard, redoutable,

après avoir remporté six talmits dans les compétitions, avait apporté dans sa salle la compensation que personne ne croyait possible de payer puis, avec arrogance, devant le trône de Dent Bleue en personne, avait refusé de payer !

« Dans ce pays, » dit Ivar Forkbeard, « plutôt que d'accepter le pardon d'un Jarl tel que toi, Svein Dent Bleue, je fais le choix d'un homme libre. Je choisis le sleen, la forêt et la mer ! »

Svein Dent Bleue le considéra.

« Je ne paie pas la compensation, » reprit Forkbeard. « Je choisis de rester hors-la-loi. »

Une nouvelle fois, il y eut de nombreux applaudissements. Je donnai une claque sur les épaules de Forkbeard. Gorm, Ottar et ses hommes le soutinrent. Hilda s'agenouilla à ses pieds, parmi l'or et les pierres précieuses, puis posa les lèvres sur ses bottes fourrées.

« Jarl ! » sanglota-t-elle. « Jarl ! »

Puis le silence se fit dans la salle haute de plafond.

Tous les yeux se tournèrent vers Svein Dent Bleue.

Il se leva devant le trône de sa Demeure, debout derrière la longue table ; derrière lui, de chaque côté, se dressaient les colonnes de sa Demeure.

Il voulut prendre la parole. Soudain il leva la tête. Nous nous en étions également aperçus, d'autres et moi. Il y avait de la fumée.

« La salle brûle ! » cria un homme.

Des flammes, derrière nous, attaquaient le toit du coin orienté au sud-est et, lorsque nous nous retournâmes, nous constatâmes qu'il y en avait également à droite des portes. De la fumée sortait également des pièces adjacentes. Nous vîmes du mouvement à l'intérieur.

« Que se passe-t-il ? » cria un convive.

Les portes, derrière nous, les deux grandes portes sculptées, s'ouvrirent soudain.

Sur le seuil, se découpant sur les flammes, nous vîmes de hautes silhouettes noires et velues. Puis, l'une d'entre elles bondit à l'intérieur de la salle. Dans une main, elle avait une hache gigantesque, dont le manche faisait peut-être deux mètres cinquante de long, dont la lame, d'une extrémité à l'autre, faisait sans doute une soixantaine de centimètres ; sur l'autre bras, elle avait un grand bouclier métallique et rond, à deux lanières ; ses bras étaient incroyablement longs, environ deux mètres ; au bras gauche, elle portait une spirale en or ; c'était le Kur qui s'était adressé à l'assemblée.

Il rejeta la tête en arrière et ouvrit la gueule, les yeux étincelants, puis poussa le cri du sang du Kur livré à sa frénésie ; puis il se pencha, nous regardant, la tête rentrée dans les épaules, les griffes jaillissant convulsivement de leurs fourreaux lisses et velus ; puis il plaqua les oreilles contre la tête.

Personne ne pouvait bouger.

Puis d'autres Kurii se rassemblèrent autour de lui, le dépassèrent et, les lèvres retroussées, il hurla, bruit hideux qui, bizarrement, à cause de ses lèvres et de son expression, et surtout de ses yeux, m'apparut comme une manifestation de plaisir, d'impatience ; j'apprendrais plus tard que les Kurii poussent instinctivement ce cri quand ils sont sur le point de faire couler le sang. Ce cri, comme un stimulus, agit également sur les autres ; avec la même rapidité qu'un signal se transmet dans un troupeau d'urts, le cri fut repris par ses compagnons ; puis leur hurlement horrible emplit la salle et, les yeux étincelants, conduits par le Kur au bracelet en or, déchaînés par le cri du sang, ils bondirent, brandissant leurs grandes haches.

NOUS QUITTONS LA SALLE DE SVEIN DENT BLEUE

JE vis la moitié du corps d'un homme passer, en tournoyant follement, près de moi.

Les Kurii remontaient rapidement la longueur de la salle, taillant, coupant les hommes en deux tandis qu'ils se précipitaient vers leurs armes. Les boucliers en bois du Torvaldsland n'arrêtaient pas davantage les grandes haches que de la peau séchée de larma, tendue sur un tambour à broder, n'aurait arrêté la dague à quatre lames d'Anango, ou la hachette du Skjern oriental.

Plus d'une fois, les lames des haches des Kurii coupèrent les colonnes vertébrales des hommes qui décrochaient leurs armes, et, s'enfonçant dans les poutres de la salle, firent jaillir des éclats de bois.

Je suffoquais dans la fumée. Les yeux me piquaient. Près de moi, un homme hurla. Je fus jeté à terre, poussé par la foule. Pendant un instant, je ne fus conscient que du sol de terre battue, des roseaux éparpillés dessus et d'une forêt démente de pieds frénétiques. Ma main gauche glissa sur la poussière, dans du sang. Je fus une nouvelle fois heurté mais parvins, cette fois-là, à me relever. Je fus entraîné, par une foule prise de panique, une dizaine de mètres dans une direction puis, sans raison apparente, entraîné dans l'autre. Je ne pouvais même pas dégainer mon arme.

Les haches des Kurii s'abattaient inlassablement. Leurs grondements résonnaient dans la salle. Un homme d'armes fut soulevé, la colonne vertébrale brisée, dans les mains noires, velues, aux doigts semblables à des tentacules, d'un maraudeur.

La créature rugit, la tête rejetée en arrière. Les crocs blancs semblaient pourpres dans la lumière rouge du toit en flammes. Puis il le jeta contre le mur du fond, à plus de trente mètres de là. Un autre homme d'armes était prisonnier de la gueule d'un Kur. Il était encore vivant. Ses yeux fixes exprimaient le choc. Je ne crois pas qu'il voyait. À mon avis, il n'avait pas mal. Il était encore vivant mais, à mon avis, il ne sentait plus rien. Il devait comprendre ce qui se passait mais, bizarrement, cela ne le concernait plus. C'était comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre. Puis les mâchoires du Kur se refermèrent. Pendant un bref instant, ses yeux exprimèrent une compréhension terrifiée. Puis il fut transpercé par les dents.

J'aperçus brièvement Ivar Forkbeard. Il essayait de pousser Hilda, qu'il tenait par le bras, vers une pièce adjacente, entre les Kurii déchaînés. Il criait des ordres à ses hommes, qui s'étaient rassemblés autour de lui. Svein Dent Bleue était debout sur la longue table derrière laquelle se trouvait son trône. Je l'entendais malgré les cris, les hurlements, les rugissements des Kurii déchaînés.

Une grande hache kur passa près de moi. Quatre hommes, essayant de reculer, mais empêchés de le faire par la foule, furent coupés en deux.

Ceux qui se trouvaient près des Kurii s'efforçaient de pénétrer dans la foule.

Les haches des Kurii, dans leur mouvement de balancier, aux limites de la foule, nous réduisaient à l'impuissance, serrés les uns contre les autres.

Rares étaient les hommes qui pouvaient dégainer leurs armes.

Quelques hommes, derrière les Kurii, s'enfuirent par les grandes portes ouvertes de la salle. Je les vis fuir, se découpant brièvement sur les flammes. Mais dehors, également, se découpant sur les flammes, j'aperçus des Kurii. Beaucoup de fuyards se jetèrent sur les haches des Kurii postés dans la cour de la salle. Puis les Kurii prirent position sur le seuil, grondant, les haches levées.

Des hommes se jetèrent à genoux devant eux, afin d'être épargnés, même pour une heure mais, comme les autres, aucune différence n'étant faite entre eux, ils furent massacrés à coups de haches. Les Kurii ne font des prisonniers que lorsque cela leur fait envie.

Je vis plusieurs hommes de Forkbeard se glisser dans une pièce. Gorm et Ottar étaient parmi eux.

J'espérai qu'ils parviendraient à fuir. Peut-être pourraient-ils déchirer la membrane d'une fenêtre, se glisser dehors puis, à la faveur de la confusion, s'éloigner.

Surpris, je vis soudain Forkbeard sortir de la pièce et regarder autour de lui. Son visage, dans les flammes, était rouge. Il avait son épée à la main.

Je ne vis pas Hilda. Je supposai qu'elle était entrée dans la petite pièce, avec les hommes. J'espérai que, avec les autres, elle parviendrait à s'échapper, peut-être en gagnant le chemin de ronde et en sautant de l'autre côté de la palissade.

Je vis alors Forkbeard, une main sur le bras du géant, Rollo, guider celui-ci vers la porte de la petite pièce. Rollo, bien que la furie sanguinaire déclenchée par les Kurii fit rage autour de lui, ne semblait pas troublé. Son regard était vide. Comme un enfant, il fut conduit dans la petite pièce. Je remarquai que sa hache, qui ne le quittait jamais, était ensanglantée. Le sang des Kurii, comme celui des hommes, est rouge et sa composition chimique est similaire. C'est une des similarités que soulignent les Prêtres-Rois lorsqu'ils veulent mettre en évidence l'équivalence des espèces antagonistes. La différence essentielle entre le sang des Kurii et celui des hommes est la présence, dans le plasma des Kurii, d'une plus grande quantité de sel, qui agit principalement comme solvant des protéines. Les Kurii peuvent absorber et digérer des quantités de viande qui tueraient un être humain.

Rollo disparut dans la petite pièce.

Sur ma droite, j'entendis le hurlement d'une captive. Je vis un Kur lui passer une laisse. Il la tira, bien qu'elle se débattît, le souffle coupé, vers la gauche de la porte. Un autre Kur attendait à cet endroit, tenant à la main les laisses de plus de vingt captives agenouillées, terrifiées, à ses pieds. Le Kur qui avait mis sa prisonnière en laisse tendit alors la laisse à l'autre Kur qui la prit, l'ajoutant aux autres. La fille s'agenouilla rapidement au milieu des autres. Je savais que les Kurii considéraient les femelles humaines comme des mets de choix. Le Kur qui avait capturé la fille sortit alors une autre laisse de l'intérieur de son bouclier, où il y en avait plusieurs, et regarda la salle. Une fille, à genoux sur la terre battue, près du long feu, le vit et s'enfuit en hurlant. Méthodiquement, la poussant dans un coin, balançant sa laisse, il la suivit.

Derrière moi, j'entendais des coups de haches.

Je me frayai un chemin dans la foule.

Les haches que j'entendais derrière moi étaient celles des hommes et frappaient du bois. Me retournant, je vis Svein Dent Bleue et quatre autres qui essayaient de percer le mur de bois. Ils avaient du mal, toutefois, car de nombreux hommes étaient massés autour d'eux.

J'aperçus Ivar Forkbeard. Il n'avait pas choisi la fuite.

Il avait dégainé son épée, mais elle ne serait guère efficace contre les boucliers métalliques et les haches des Kurii. Elles pouvaient couper un homme en deux avant qu'il ait

pu approcher, même avec la longue lame du Nord.

Forkbeard regarda autour de lui.

Il y avait environ mille hommes dans la salle. Deux ou trois cents étaient morts, principalement au pied des murs, sous les armes que, pour la plupart, ils n'avaient pas pu atteindre.

Je vis le Kur qui poursuivait la captive retourner vers son compagnon qui se tenait près des portes. Sur le dos, puis sur le flanc, puis sur le ventre, tournant sur elle-même et se débattant, le regard fou, les doigts glissés sous son collier, tentant de l'empêcher de l'étrangler, la captive fut tramée. Puis sa laisse fut remise au Kur qui tenait déjà les autres et le premier Kur, laissant sa prise à la garde de l'autre, pivota sur lui-même et se mit en quête d'un autre mets de choix dans le troupeau de la salle.

Les Kurii, à présent, des deux côtés, se tenaient entre nous et les armes. Les portes latérales, permettant de quitter la salle, nous étaient à présent fermées. Des Kurii se tenaient également devant l'entrée de la salle, les haches levées, les yeux étincelants. Nous étions six ou sept cents hommes serrés les uns contre les autres, efficacement encerclés. Derrière nous, se dressait le mur ouest de la salle.

« Faites de la place ! » cria Svein Dent Bleue. « Laissez-nous utiliser nos haches ! »

Essayant d'échapper aux Kurii qui approchaient lentement, leurs grandes haches sanglantes levées, les hommes terrifiés reculèrent de plus en plus.

Je parvins à sortir de la foule et pris position au bord de celle-ci, entre les hommes et les Kurii. Si j'étais abattu, je préférerais disposer de toute ma liberté de mouvement. Je dégainai mon épée.

Je vis un Kur retrousser les lèvres.

« Ta lame est inutile, » dit Ivar Forkbeard, qui se tenait à présent près de moi.

Les Kurii approchèrent.

J'entendis un hurlement venu d'en haut et, levant la tête, vis un homme tomber du balcon qui faisait le tour de la salle, à une dizaine de mètres au-dessus du sol de terre battue, trois mètres environ sous les poutres du toit. Je compris alors que les Kurii tenaient le balcon.

À mon avis, ils ne tarderaient plus à en finir avec nous. La salle était pleine de fumée. Les hommes avaient du mal à respirer. Ils toussaient. Je vis, également, que les narines des Kurii n'étaient que des fentes étroites. Des étincelles tombaient sur leur fourrure.

J'écartai un récipient de bronze, une lampe à huile de tharlarion suspendue à une chaîne passée dans un anneau fixé au plafond, douze ou treize mètres plus haut. Grâce à cette chaîne, il est possible de la monter et de la descendre.

« Des lances ! » cria Ivar. « Il nous faut des lances ! »

Mais il y avait peu de lances dans la foule d'hommes terrifiés, cédant à la panique, qui reculaient devant les animaux. En outre, les quelques lances disponibles étaient inutilisables en raison du manque d'espace.

Dans un coin, j'aperçus le Kur qui portait un bracelet en or, en forme de spirale. Aux coins de sa gueule, la fourrure était collée par la salive et le sang.

Il me regarda.

Je compris alors que c'était mon ennemi.

Nous nous étions trouvés.

Une hache fila dans ma direction. C'était celle du Kur qui avait retroussé les lèvres. Je me trouvai à l'intérieur de la garde de l'animal et plongeai mon épée, toute la longueur de la lame, dans sa poitrine. Il eut un grondement étonné que j'entendis, tout en dégageant ma

lame et m'éloignant d'un bond. Les autres Kurii le regardèrent, étonnés ; puis il s'effondra.

Il y eut un silence, seulement troublé par le crépitement du feu.

Le chef des Kurii comprit alors l'horreur de ce que je venais de faire.

Un Kur avait été tué.

« Attaquez ! » cria Ivar Forkbeard. « Attaquez ! Êtes-vous des tarsks domestiques ?

Hommes du Torvaldsland, attaquez ! »

Mais personne ne bougea.

Simple êtres humains, ils n'osaient pas affronter les Kurii. Ils préféraient, impuissants, attendre d'être massacrés.

Ils ne pouvaient bouger, tant leur terreur était grande.

Le corps du Kur, immobile, gisait, tordu, dans la poussière. La hache ensanglantée était à côté de lui. Le bras du bouclier était replié dans une lanière. L'autre lanière était cassée.

Le chef des Kurii, qui était mon ennemi, me foudroya du regard. L'horreur qu'il avait éprouvée en voyant tomber son compagnon s'était muée en fureur, en indignation.

Simple membre du troupeau, j'avais osé frapper un représentant de la race des maîtres, d'une forme de vie supérieure.

Un Kur avait été tué.

Je me préparai.

À nouveau, dans la salle de Svein Dent Bleue, retentit le cri du sang des Kurii. De chaque côté du chef, les Kurii se jetèrent sur nous en rugissant. Ils avancèrent également sur les côtés, leurs haches s'abattant.

Je ne veux pas raconter en détail ce qui suivit. Les Kurii, les haches formant comme une pluie d'acier, firent voler en éclats la foule terrifiée, la déchiquetant en centaines de fragments hurlant de terreur. Un homme, à un mètre de moi, fut coupé à moitié en deux, de la tête à la ceinture, d'un seul coup. Je parvins, tandis que le Kur s'efforçait de dégager son arme, à plonger ma lame dans son cou, sous l'oreille gauche. Je vis Ivar Forkbeard, qui avait laissé son épée dans le corps d'un Kur, son poignard à la main, l'autre main écartant la gueule de l'animal, plonger inlassablement son poignard dans la poitrine du Kur. Il était difficile de conserver son équilibre, dans la salle. On glissait sur le sang. Le trou du long feu en était plein. Nos pantalons et nos tuniques en étaient couverts. Près d'un mur, j'arrachai une lance des mains d'un homme d'armes blessé. Pendant un bref instant, j'eus envie de vomir en voyant les poumons exposés, se gonflant convulsivement, tandis que la main de l'homme griffait le mur voisin. Je jetai la lance. Elle avait une hampe de deux mètres dix, une pointe en bronze d'une bonne trentaine de centimètres. À faible distance, elle peut transpercer un bouclier du Sud, ou bien une poutre de vingt centimètres d'épaisseur. Elle transperça le corps d'un Kur. Sa hache tomba. Mon intervention avait sauvé un homme. Mais, un instant plus tard, il succomba sous la hache d'un autre Kur. Je me collai au mur. Une poutre en feu tomba du coin du toit orienté au sud-ouest. J'entendis les hurlements des captives. Les Kurii levèrent la tête. Leurs narines étaient fermées à cause de la fumée. Leurs yeux, ordinairement noirs de pupille et jaunâtres de cornée, semblaient rouges, enflés, veinés. J'en vis un, incommodé par la fumée et les étincelles, lever la tête, interrompant son repas, puis plonger à nouveau la gueule dans la viande, les vêtements ayant été arrachés de la poitrine, dont il se nourrissait. Je vis Ivar Forkbeard, armé d'une lance, se préparer à affronter la charge d'un Kur désarmé. Il enfonça la hampe de la lance dans la terre battue, derrière lui. La hampe de la lance creusa une tranchée de dix centimètres de profondeur, derrière lui, puis s'immobilisa, et le Kur, mordant l'air, les yeux en feu, recula et s'effondra ; Ivar fit un bond de côté pour échapper à une autre hache.

Je vis, de l'autre côté de la salle, le chef des Kurii, qui portait un bracelet en or en forme de spirale.

Je me souvins des mots qu'il avait prononcés, sur la plate-forme de l'assemblée : « Mille hommes peuvent mourir sous les griffes d'un seul Kur ! »

À présent, il ne restait plus que cent ou cent cinquante hommes vivants dans la salle.

« Suivez-moi ! » cria Svein Dent Bleue. Sa hache, et celles de ses hommes, avaient percé le mur de la salle. Comme des urts pris de panique, trente-cinq ou quarante hommes se jetèrent dans le trou, s'y trouvant parfois coincés pendant quelques instants, se déchirant le corps et le visage contre les arêtes irrégulières du bois.

« Vite ! Vite ! » criait Dent Bleue.

Ses vêtements étaient en lambeaux mais, au cou, suspendue à sa chaîne d'or, il avait toujours sa dent de Baleine de Hunjer, teinte en bleue, par laquelle les Torvaldslandais le connaissaient. Svein jeta encore deux de ses hommes dans l'ouverture. Il y avait des Kurii entre moi et le trou. Ivar Forkbeard, et d'autres, étaient également isolés. Une autre poutre en flammes, fumante, tomba du toit, touchant le sol au pied d'un mur. Les tentures qui décoraient la salle avaient à présent disparu, brûlées, et les murs eux-mêmes étaient noirs. La seule partie du mur qui brûlait véritablement, et menaçait de s'écrouler, était le bord est du mur orienté au sud.

Je vis dix Kurii se précipiter vers le fond de la salle, où Svein Dent Bleue et ses hommes avaient percé le mur, pour empêcher les autres de sortir.

Ils prirent position devant le trou, les haches levées, grondant. Un homme, qui approcha, eut la colonne vertébrale coupée d'un coup de hache bleutée.

Un autre, qui implorait la pitié au centre de la salle fut coupé en deux, la hache s'enfonçant dans la terre battue du sol, couverte de poussière et de sang, tachée de cendres.

« Les lampes ! » me cria Forkbeard. « Cheveux Rouges, » cria-t-il, « les lampes ! »

Une autre poutre en flammes s'écrasa lourdement sur le sol.

Je vis le Kur qui tenait les laisses entraîner les captives dehors. Il tenait les laisses, plusieurs dans chaque main, de plus de quarante prisonnières. Les colliers étaient en cuir épais, avec des serrures métalliques, de petites barres métalliques glissant dans des crochets à ressorts. Cousu sur chaque collier, il y avait un anneau métallique ; l'attache de la laisse y était fixée ; le système de fermeture était métallique mais, apparemment, les femmes n'avaient pas la force de l'ouvrir. Les laisses faisaient environ quatre mètres cinquante de long, rayon qui permettait à un Kur de tenir plusieurs captives en même temps. Le Kur sortit de la salle. Hurlant, trébuchant, impuissantes, les femmes capturées suivirent leur maître monstrueux.

Je vis les Kurii, méthodiquement, frapper les morts de peur que des survivants se soient cachés parmi eux. Quelques hommes, coincés sous les cadavres, hurlèrent quand les haches s'abattirent sur eux. Les blessés, également, furent méthodiquement achevés. Je remarquai que chaque Kur avançait sur une ligne, couvrant une largeur limitée ; aucun corps ne pouvait échapper. Je me rendis compte que les Kurii étaient efficaces ; ils étaient, bien entendu, intelligents ; c'était, naturellement, comme les hommes, des animaux rationnels. Un homme se leva d'un bond et s'enfuit en hurlant. Il fut immédiatement abattu, se jetant presque de plein fouet sur un Kur, les Kurii ayant placé quelques individus devant la ligne, les chargeant de tuer les fugitifs. Les hommes, apparemment, ne pouvaient résister à de tels animaux.

Les Kurii encerclèrent alors un groupe d'hommes près du mur orienté à l'ouest.

Ils gémissaient presque tous, poussaient des cris de désespoir ; beaucoup tombèrent à genoux.

Je vis deux Kurii se diriger vers moi.

Je vis Ivar Forkbeard parmi les hommes coincés contre le mur orienté à l'ouest. Il était facilement visible, du fait qu'il était un des rares individus encore debout. Il était rouge et terrifiant, dans la lumière des flammes ; les veines de son front faisaient penser à des câbles rouges ; ses yeux étaient presque aussi étincelants que ceux des Kurii. Sa longue épée, qu'il avait à nouveau à la main, l'ayant arrachée du corps du Kur où il l'avait laissée, était à nouveau ensanglantée, et fraîchement ; sa manche gauche était déchirée ; il avait des marques de griffes sur le cou.

« Debout ! » cria-t-il aux hommes. « Debout ! Battez-vous ! » Mais même ceux qui étaient debout semblaient paralysés par la terreur. « Êtes-vous des Torvaldslandais ? » s'écria-t-il. « Battez-vous ! Battez-vous ! » Mais personne n'osa bouger. En présence des Kurii, ils n'étaient que du bétail.

Je vis les Kurii retrousser leurs lèvres. Je vis les haches se lever.

Puis, à nouveau, la voix de Forkbeard, dans la fumée, les étincelles, rauque, me parvint.

« Les lampes ! » cria-t-il à nouveau. « Cheveux Rouges, » cria-t-il, « les lampes ! »

Puis je compris. Les lampes à huile de tharlarion, suspendues par des chaînes aux poutres du toit ! Les ouvertures du plafond, par lesquelles la fumée s'échappait ! Il voulait que je m'enfuie.

Mais j'avais joué au Kaissa avec lui.

« Forkbeard d'abord ! » criai-je. Je ne voulais pas partir sans lui. Nous avions joué au Kaissa.

— « Tu es fou ! » cria-t-il.

— « Je n'ai pas encore appris à contrer le gambit de la Hache du Jarl ! » répliquai-je.

Je rengainai mon épée. Je m'appuyai tranquillement contre le mur, les bras croisés.

— « Imbécile ! » cria-t-il.

Il regarda, autour de lui, les hommes qui ne pouvaient combattre, ne pouvaient se lever, ne pouvaient bouger.

Il rengaina brutalement son épée, bondit sur une lampe suspendue à sa chaîne.

Les deux Kurii qui se dirigeaient vers moi levèrent leurs haches.

Je renversai la table derrière laquelle je me trouvais. Les deux haches touchèrent simultanément les montants épais, projetant de gros morceaux de bois dans toutes les directions, et presque jusqu'au plafond.

Je sautai par-dessus la table.

J'entendis les grondements étonnés des Kurii.

Puis je posai les mains sur une grande lampe de bronze, qui se balançait. De l'huile se renversa. Je secouai désespérément le bras. Ma manche avait pris feu.

J'entendis un Kur, en dessous de moi, hurler de douleur ; je baissai la tête, tout en montant pour éviter une hache ; un Kur pivota sur lui-même ; le côté gauche de sa tête velue, trempé d'huile, brûlait ; il poussait des hurlements hideux ; il se griffait l'œil gauche. À la force des bras, je me hissai le long de la chaîne ; puis la chaîne fut violemment secouée ; je m'efforçai de tenir ; ma manche droite brûlait ; je respirai avec difficulté ; j'eus l'impression que ma nuque allait céder ; il y avait du sang sur la chaîne ; je tenais bon ; derrière moi, les Kurii rugirent ; je montai ; puis la chaîne fut violemment tendue ; une hache passa en tournoyant près de moi, s'enfonçant ensuite dans une poutre ; je continuai de grimper ; puis, soudain, je compris pourquoi la chaîne était tendue ; la poutre, au-dessus de moi, craqua ; la chaîne était à présent aussi rigide qu'un câble ; les maillons forçaient, crissant l'un sur l'autre ; elle supportait à présent, en plus du mien, le poids d'un Kur qui grimpait

rapidement ; l'anneau, au-dessus de moi, dans lequel passait la chaîne, descendit légèrement ; je gravis les derniers mètres de chaîne ; je passai le bras par-dessus la poutre ; je sentis des griffes me saisir la jambe, puis se refermer sur elle ; je lâchai la poutre, poussant le cri de guerre de Ko-ro-ba et tombai, déchirant et griffant avec les doigts et les dents, sur les épaules du Kur stupéfait ; des doigts raides, semblables à des dagues, plongèrent dans ses yeux ; mes dents déchirèrent les veines de son poignet ; à cet instant, le Kur comprit, et je compris en même temps, pour la première fois, qu'il y avait, sur Gor, des animaux aussi féroces que ses congénères, des animaux moins imposants, plus petits, plus faibles, mais aussi méchants et, à leur manière, aussi redoutables ; m'écartant, hurlant, mordant, il me lâcha, mais je me cramponnai à ses épaules ; avec les dents, je lui coupai la moitié d'une oreille ; je me hissai sur la poutre ; un orifice rouge, hérissé de dents semblables à des clous blancs, s'étendait au-dessous de moi ; je dégainai mon épée et, tandis qu'il grimpait, les yeux sanguinolents, l'oreille déchirée, derrière moi, je lui coupai la main au niveau du poignet ; il tomba, devenant de plus en plus petit, puis s'écrasa lourdement sur la terre couverte de roseaux, tachée de boue rouge et piétinée, douze mètres plus bas ; il se rompit le cou ; j'arrachai la manche en feu de ma tunique et la jetai, à la pointe de l'épée, au visage du Kur suivant ; la main du premier était toujours suspendue à la chaîne, avec ses six doigts aux multiples articulations ; le Kur, d'un mouvement de la tête, délogea le tissu en feu et approcha le visage de l'épée ; il mordit l'épée, se coupant la gueule ; il tendit la main vers la poutre ; je lui coupai les doigts ; il perdit l'équilibre ; il tomba également, en arrière.

« Viens ! » entendis-je.

Je vis Forkbeard sur une poutre voisine.

« Vite ! » cri a-t-il.

Je suffoquai dans la fumée. Je frappai le Kur suivant, lui plongeant ma lame dans l'oreille, puis dans le cerveau. Une partie du toit s'effondra, s'écrasant sur le sol dans un déluge d'étincelles.

« Vite ! » entendis-je, comme si la voix venait de loin. Je frappai le Kur suivant. Il gronda, tendant un bras vers moi. L'anneau dans lequel la chaîne passait, incapable de supporter plus longtemps le poids des Kurii, sortit de son logement. Je vis l'anneau et la chaîne filer vers le sol. Les quatre Kurii qui grimpaient, les deux premiers sautant, les deux autres restant cramponnés à la chaîne, tombèrent. Une autre partie du toit s'effondra, à moins de six mètres de moi. En bas, couverts d'étincelles, à peine visibles dans la fumée, je vis des Kurii qui levaient la tête, regardant leur proie s'échapper. Une poutre tomba à moins de trois mètres d'eux. Leur chef leur parla. Ses yeux, étincelants, me regardèrent. Au bras gauche, il avait un bracelet en or, en forme de spirale. Puis, avec les autres, il pivota sur lui-même et les animaux, certains se retournant de temps en temps, quittèrent la salle. Je rengainai mon épée.

« Vite ! » cria Forkbeard.

Je sautai de poutre en poutre et le rejoignis. À sa suite, je me glissai par un trou à fumée du toit de la salle en flammes. Puis nous nous retrouvâmes sur les tuiles en bois du toit de la salle de Svein Dent Bleue. Levant la tête, je vis les étoiles et les lunes de Gor.

« Suis-moi ! » cria Ivar.

Au loin, j'aperçus le Torvaldsberg. La lumière des lunes se réfléchissait sur ses neiges. Il gagna rapidement le coin nord-ouest de la salle. Il disparut sous le bord du toit. Regardant par-dessus, je le vis, dans le clair des lunes, descendre lentement, utilisant les arêtes, les projections et les niches des sculptures ornant les piliers de coins de la salle de Svein Dent Bleue. Rapidement, avec mon bras brûlé, le cœur battant, le souffle court, je le suivis.

AU SOMMET DU TORVALDSBERG

IL était midi sur les pentes neigeuses du Torvaldsberg.

Nous regardâmes derrière nous, Ivar et moi. Nous les voyions qui nous suivaient, quatre, comme des points noirs.

« Reposons-nous, » dit Ivar.

Je fermai les yeux pour lutter contre le reflet du soleil sur la neige. Il s'assit, le dos contre la roche et je fis de même, les jambes croisées, comme le font les Guerriers.

Nous étions descendus du toit de la salle en feu de Dent Bleue en utilisant les projections et les reliefs du pilier sculpté qui en formait un coin. En descendant, j'avais vu des Kurii aller et venir, mais près de l'entrée de la salle. Dans la lumière de la salle en feu, ici et là, éparpillés dans la poussière, nous aperçûmes des corps étendus, et des morceaux de corps. Quelques Kurii, accroupis parmi eux, mangeaient. Dans un coin de la palissade, serrées les unes contre les autres, leurs corps blancs, à présent dénudés, rouges dans la lumière des flammes, se tenaient les captives, avec leur collier de cuir, en laisse, les lanières étant serrées dans le poing velu de leur maître. Plusieurs Kurii, qui ne mangeaient pas, portant des boucliers et des haches, allaient et venaient. Nous sautâmes dans la cour, sans être vus. Nous nous glissâmes derrière la salle, interposant chaque fois que possible des bâtiments entre nous et la cour. Nous atteignîmes la palissade, montâmes sur le chemin de ronde et, sans être découverts, sautâmes de l'autre côté.

J'ouvris les yeux et regardai la vallée. Les quatre points étaient à présent plus gros.

Forkbeard, après que nous soyons sortis de la palissade de Svein Dent Bleue, avait décidé de regagner son camp. Cela s'était révélé dangereux et difficile. Nous constatâmes avec étonnement qu'il y avait de très nombreux Kurii dans la région. Je ne pouvais me faire une idée précise de leur nombre. Il y en avait peut-être des centaines, peut-être des milliers. Ils semblaient être partout. Par deux fois, nous fûmes poursuivis mais, parmi les nombreuses odeurs et distraits par le sang frais, nos poursuivants renoncèrent. Nous vîmes, à un moment donné, deux Kurii se battre pour un cadavre. Parfois, nous nous jetions sur le sol, parmi les morts. À un moment donné, un Kur passa à un mètre de ma main. Il poussa un hurlement de plaisir en direction des lunes, puis s'éloigna. Par cinq ou six fois, nous approchâmes à quelques mètres de Kurii en train de manger, qui ne détectèrent pas notre présence. Apparemment, l'attaque avait été lancée simultanément sur la salle et les camps de la Fête. Ce qui nous étonna encore davantage que la présence des Kurii, et de leur nombre, ce fut la présence d'hommes, portant des écharpes jaunes, parmi eux, des hommes qu'ils n'attaquaient pas. Furieux, je serrai les poings. Les Kurii, comme c'était souvent le cas, avaient embauché des alliés humains.

« Regarde ! » avait dit Forkbeard, tendant le bras, depuis la hauteur sur laquelle nous étions allongés, vers la plage. Sur la mer, à quelques mètres, parmi les autres navires, il y en avait de nouveaux, nombreux, inconnus. Noirs, ils se balançaient sur la mer scintillante. Un

navire surtout était remarquable. Il était gros et avait quatre-vingts rames.

« Le *Sleen Noir*, » l'identifia Ivar, « le navire de Thorgard de Scagnar ! »

Il y avait des centaines de Kurii entre nous et les navires.

Nous nous étions regardés, Ivar et moi.

Nous comprimes alors ce que signifiait la présence du Kur que nous avions vu à bord du *Sleen Noir*, il y avait bien longtemps, et qui avait accompagné Thorgard dans sa Demeure. Nous avions vu l'animal dans le noir, depuis notre barque, au moment où nous quittions Scagnar. La fille de Thorgard, une couverture sur la tête, pieds et poings liés, gisait entre nos pieds.

Les Kurii sont des animaux terrestres et n'aiment pas l'eau. Pendant leur marche en direction du Sud, la flotte de Thorgard de Scagnar couvrirait leur flanc ouest. Surtout, cela leur fournirait le moyen de communiquer avec les îles goréennes et, en cas de besoin, le moyen d'accomplir l'invasion. La flotte pourrait, en outre, en cas de nécessité, approvisionner la horde et, en cas de danger, en évacuer une grande partie. La marche des Kurii aurait ses forces navales, son soutien maritime. Les Kurii, comme je l'ai indiqué, sont des animaux rationnels. Les stratégies étaient élémentaires mais saines. L'ensemble de la stratégie, cependant, à mon avis, n'était connu que sur les mondes d'acier, les mondes d'acier de l'espace où elle avait sans doute été conçue et d'où elle était peut-être mise en œuvre. Si les Kurii originaires de Gor pouvaient, dans le cadre des lois des Prêtres-Rois, sans violer les restrictions relatives à la technologie, faire progresser la cause des Kurii sur la planète, ceux des vaisseaux n'avaient pas grand-chose à perdre et beaucoup à gagner. Il était même possible que les Prêtres-Rois, forme de vie généralement cohérente, laissassent les Kurii conquérir Gor plutôt que de renoncer à leur neutralité. Je pouvais imaginer les mots sortant l'un après l'autre du traducteur de Misk, produits mécaniquement : « Nous avons donné notre parole. » Mais si les Prêtres-Rois, au bout du compte, arrêtaient l'invasion, cela pouvait également servir les intérêts des Kurii des vaisseaux, éloignés, rôdant au-delà du cinquième anneau, celui de la planète que l'on appelle Jupiter sur Terre et Hersius sur Gor, d'après un héros légendaire d'Ar. Non seulement l'arrêt de l'invasion serait contraire aux pratiques et aux engagements des Prêtres-Rois, ce qui produirait certainement des dissensions au sein du Nid, entraînant une faiblesse que les Kurii seraient peut-être à même d'exploiter, mais, si l'invasion était arrêtée, du fait qu'il s'agissait d'un mouvement complexe et de grande envergure, l'action entreprise fournirait sans doute des indications utiles concernant la nature et la disposition des forces des Prêtres-Rois. Cela équivaldrait à attirer le feu d'un tireur embusqué, en utilisant un dupe ou un fou, afin de connaître sa position. Pendant la Guerre du Nid, alors que les Prêtres-Rois étaient préoccupés par leurs conflits internes, leurs pouvoirs s'étaient trouvés gravement réduits et amputés. Le Nid lui-même avait été gravement endommagé. Je savais que les vaisseaux des Prêtres-Rois volaient, mais j'en ignorais le nombre, la puissance, ou l'étendue du pouvoir dont disposaient encore les maîtres imposants et dorés de Gor. Il me semblait assez probable qu'ils ne fussent pas en mesure de résister à une invasion massive. D'après Misk, les attaques isolées étaient de plus en plus fréquentes. Les raids sur Terre, en vue d'y capturer des esclaves, étaient devenus une simple question de routine. Ils ne comptaient guère, sur le plan de la politique planétaire, mais ils donnaient une indication. En l'espace de quelques jours, nous avions rencontré, bien que le Torvaldsland fût à l'écart, deux femmes de la Terre, réduites en esclavage : Peggy Stevens, du Connecticut, ou Gâteau au Miel, et Leah, du Canada. Les mouvements des Kurii et de leurs alliés devenaient plus audacieux. Leur mouvement le plus audacieux venait de commencer : rassemblement des Kurii de Gor, commencement d'une marche en direction du Sud,

incursion dans les territoires habités par les humains, début d'une invasion partie du Nord. C'était l'attaque la plus audacieuse et la plus terrifiante des Kurii des vaisseaux, dirigée contre les humains mais vraisemblablement, en fait, une mise à l'épreuve de la volonté et de la nature des Prêtres-Rois, leurs véritables ennemis. Si les Prêtres-Rois laissaient se faire la conquête de Gor, qui s'étendrait peut-être sur une ou deux générations, par les Kurii, ils perdraient la sécurité de leur base ; ils deviendraient une île au milieu d'un océan hostile ; leur destruction ne serait plus qu'une question de temps, du fait qu'il serait sans doute possible de déposer les armes nécessaires sur Gor, ou de les y fabriquer. Dans une telle éventualité, il ne s'agirait plus de contrôler les armes primitives, les tentatives dans l'art des armes à feu et des explosifs, mais de se protéger contre les armes perfectionnées d'une puissance technologique. Tôt ou tard, si Gor tombait aux mains des Kurii originaires de la planète, ceux des vaisseaux détruiraient les installations des Sardar. La Terre, dans ce cas, tomberait également. La Terre était tellement orgueilleuse ! Elle avait réussi à poser une poignée d'hommes, pendant quelques heures, sur la Lune. Les Kurii, depuis plus de vingt mille ans, étaient capables de voyager dans l'espace interstellaire.

Ivar m'avait fait signe de ne pas faire de bruit.

Nous restâmes immobiles. À quelques mètres de nous, approchaient, en rangs par deux, des hommes portant des écharpes jaunes. Quelques-uns d'entre eux avaient des torches. Il n'y avait pas de Kurii parmi eux. Ils étaient conduits par un homme puissant, portant une longue cape et un casque à cornes, un homme barbu. C'était Thorgard de Scagnar. Il portait également, sur l'épaule gauche, une écharpe jaune.

Ils passèrent.

« Ne pourrions-nous pas nous déplacer plus librement, » s'enquit Ivar, « si nous avions également une écharpe jaune ? »

— « Ce n'est pas impossible, » répondis-je.

— « Dans ce cas, empruntons-en deux, » suggéra-t-il.

— « Très bien, » acquiesçai-je.

Deux ombres se jetèrent sur les deux derniers hommes de la colonne double de Thorgard de Scagnar.

Ivar avait glissé l'écharpe sous son ceinturon ; je passai la mienne sur l'épaule gauche, l'attachant sur la hanche droite ; nous abandonnâmes les hommes de Thorgard aux Kurii.

Tandis que nous nous dirigions vers la tente d'Ivar, un Kur nous arrêta, découvrant ses dents.

« Animal stupide ! » lança Ivar. « Tu ne vois donc pas l'écharpe jaune ? »

Puis il s'éloigna du Kur. Je sentis sa fourrure, en passant près de lui. Elle était douce, plutôt agréable au toucher, et faisait environ cinq centimètres d'épaisseur. Le corps, sous la fourrure, était chaud.

Le Kur, de toute évidence, ne comprenait pas le goréen. Si tel avait été le cas, il nous aurait sans doute tués. Néanmoins, il vit l'écharpe. À contrecœur, grondant, il nous laissa passer.

Quelques instants plus tard, les poings serrés, Ivar était immobile sur le site de son camp. La tente était partiellement brûlée et les poteaux étaient abattus. L'endroit était désert. Il n'y avait pas signe de vie. Il y avait des caisses ici et là. Une casserole retournée gisait sur la cendre. Nous vîmes des pièces éparpillées. Dans un coin, il y avait un morceau de corde. Le pieu auquel on fixait les chaînes des captives était arraché.

« Regarde, » dis-je, soulevant la toile de tente. Ivar me rejoignit. Nous contemplâmes un cadavre de Kur, la gueule ouverte, les yeux fixant les lunes. La tête était presque

complètement coupée.

— « Un de mes hommes s'est bien conduit, » dit Ivar. Puis il regarda autour de lui.

— « Au matin, » dis-je, « on se rendra compte que nous ne faisons pas partie des hommes de Thorgard. Au matin, nous serons traqués. »

— « Il est tout à fait possible, » estima Ivar, me lançant un coup d'œil, « que nous soyons actuellement poursuivis par ceux de la salle. »

— « Nos odeurs sont connues, » relevai-je, « les écharpes jaunes ne nous permettront pas d'échapper à ceux de la salle. »

— « Que proposes-tu ? » demanda Ivar.

— « Nous devons fuir, » répondis-je.

— « Non, » répliqua Ivar. « Nous devons aller au Torvaldsberg. »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Le moment est venu, » dit-il. Il regarda encore, autour de lui, les ruines de son camp. Au loin, nous apercevions les tentes en flammes. En outre, plus loin, le ciel était tout rouge. L'incendie ravageait la salle de Svein Dent Bleue. Nous entendions les rugissements des Kurii. « Le moment est venu, » reprit Ivar Forkbeard, me tournant le dos, « d'aller au Torvaldsberg. »

Il s'éloigna rapidement de son camp. Je le suivis.

C'était peu après midi, sur les pentes neigeuses du Torvaldsberg.

Je regardai la vallée. Nous ne distinguons pas clairement les Kurii qui nous poursuivaient. Ils avançaient rapidement.

Ils étaient à peu près à un pasang et demi de nous. Ils avaient des boucliers et des haches.

« Continuons, » dit Ivar.

— « Devons-nous les affronter ici ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Ivar. « Continuons. »

Je regardai, au-dessus de moi, le flanc du Torvaldsberg.

— « C'est de la folie d'essayer de grimper, » soulignai-je. « Nous n'avons ni cordes ni matériel. Nous n'appartenons ni l'un ni l'autre au peuple des Voltaï. »

Je me retournai. Les Kurii étaient à présent à un pasang de nous, gravissant les pentes inférieures. Ils portaient leurs boucliers et leurs haches sur le dos. Quand ils arrivèrent au bord d'une grande plaque de glace, ils ne la contournèrent pas mais, sortant leurs griffes, continuèrent leur ascension. Forkbeard et moi avions perdu plusieurs ehns en contournant de tels obstacles. Dans la neige, les Kurii, écartant leurs grandes mains à six doigts, marchaient à quatre pattes. En dépit de leur poids, ils ne s'enfonçaient guère. Il nous avait fallu patauger une heure dans la neige, Forkbeard et moi, pour atteindre notre position actuelle. Les Kurii, de toute évidence, couvriraient cette distance en beaucoup moins de temps.

Quand la neige cédait la place à la roche, ils s'arrêtaient un instant, les narines distendues, lisant des signes que les humains auraient été incapables de détecter. Puis ils levaient la tête, scrutaient les rochers qui se dressaient au-dessus d'eux, et se remettaient rapidement en route.

Ivar Forkbeard se leva. Nous étions obligés de passer à découvert pour gagner le pied de la pente suivante.

Au-dessous de nous, nous apercevant, les Kurii poussèrent des rugissements joyeux. L'un d'entre eux nous montra à un de ses compagnons, qui ne nous avait pas vus. Puis ils s'arrêtèrent, sautant sur place, levant les bras.

« Ils sont contents, » relevai-je.

Les Kurii, redoublant de vitesse, se dirigèrent à nouveau vers nous.

— « Continuons, » suggéra Forkbeard.

Mon pied glissa et je restai suspendu par les mains à la plate-forme rocheuse. Puis je parvins à poser à nouveau le pied.

Le soleil illuminait la falaise. J'avais mal aux doigts. J'avais les pieds gelés à cause de la glace et de la neige. Mais la partie supérieure de mon corps était en sueur.

« Ne déplace qu'une main ou un pied à la fois, » me conseilla Ivar. « Suis-moi. »

C'était la douzième ahn, deux heures après le midi goréen. Je ne regardais pas en bas.

Près de moi, une pierre s'écrasa sur le granit, y laissant une trace, volant en éclats. Elle devait être aussi grosse qu'un tarsk. Surpris, je faillis lâcher prise. Je m'efforçai de rester calme. J'entendis le Kur qui grimpait derrière moi.

Le Torvaldsberg est considéré comme une montagne extrêmement dangereuse. Toutefois, comme j'ai pu le constater, il n'est pas impossible de l'escalader sans matériel. Elle a la forme d'une pointe de lance, large, légèrement courbe à l'extrémité. Elle fait un peu plus de quatre pasangs et demi de haut, approximativement cinq mille cinq cents mètres. Ce n'est pas la montagne la plus haute de Gor mais, à mon avis, c'est la plus spectaculaire et la plus impressionnante. Elle est également, bien que d'une manière inquiétante, belle.

Je suivais Forkbeard d'aussi près que possible. Je n'avais pas été long à comprendre qu'il savait très bien ce qu'il faisait. Bizarrement, il semblait localiser sans difficulté des entailles minuscules, invisibles un mètre plus bas.

Les Kurii sont d'excellents grimpeurs, parfaitement adaptés à cette activité avec leurs mains et leurs pieds aux articulations multiples, leurs longs doigts et leurs griffes rétractiles, néanmoins ils avaient du mal à nous suivre.

Je croyais savoir pourquoi.

Ce devait être la quatorzième ahn quand Ivar me tendit la main et m'aida à me hisser sur une plate-forme.

J'étais très essoufflé.

« Les Kurii, » dit-il, « ne peuvent accéder à cette plate-forme par le même chemin. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Les prises, » expliqua-t-il, « sont trop étroites, et leur poids trop élevé. »

— « Les prises ? » m'enquis-je.

— « Oui, » dit-il. « Tu as certainement remarqué à quel point elles sont pratiques. »

Je le regardai. J'avais été plusieurs fois sur le point de tomber.

« Et as-tu remarqué qu'elles deviennent de plus en plus étroites ? »

— « J'ai remarqué que l'ascension était plus difficile, » reconnus-je. « Tu sembles bien connaître la montagne, » ajoutai-je.

Ivar sourit.

Ce n'était pas par hasard qu'il avait semblé trouver aisément un chemin alors qu'il n'y en avait, en apparence, aucun.

« Tu es déjà venu ici, » en conclus-je.

— « Oui, » admit-il. « Quand j'étais enfant, j'ai escaladé le Torvaldsberg. »

— « Tu as parlé de prises, » fis-je remarquer.

— « C'est moi qui les ai taillées, » dit-il.

Il ne me parut pas étonnant qu'il se soit engagé sur cette pente avec une telle sûreté. J'avais deviné plus tôt qu'il connaissait la montagne, ceci facilitant notre ascension, et que

cela expliquait pourquoi les Kurii qui nous poursuivaient, bien qu'ils fussent naturellement de meilleurs grimpeurs que les hommes, parvenaient tout juste à nous suivre. Je n'avais pas deviné, toutefois, que Forkbeard utilisait un chemin déjà aménagé, par lui, dans le passé.

Forkbeard s'appuya, souriant, contre la roche. Il se frotta les mains. Ses doigts étaient froids. Nous entendions, une vingtaine de mètres au-dessous de nous, les griffes d'un Kur crissant sur la paroi, cherchant les prises.

« Cette plate-forme, » expliqua Forkbeard, « est un piège à Kur. Dans ma jeunesse, j'ai été poursuivi par un Kur dans ce coin. Il me suivait depuis deux jours. J'ai fui dans la montagne. Il a eu la stupidité de me suivre. J'ai choisi et taillé un chemin sur lequel il pourrait me suivre, jusqu'aux six derniers mètres ; sur les six derniers mètres, j'ai taillé des prises étroites, suffisantes pour un homme grim pant lentement, mais trop étroites pour les doigts d'un Kur. »

Au-dessous de nous, retentit un rugissement de frustration.

« Ainsi, » reprit Ivar, « étant enfant, j'ai tué mon premier Kur. » Il se leva. Il gagna le coin de la plate-forme, où plusieurs grosses pierres étaient entassées. « Les pierres que j'ai rassemblées sont toujours là, » dit-il. « Il y en avait quelques-unes sur la plate-forme elle-même. Les autres viennent de plus haut. »

Je n'enviai pas le Kur qui nous suivait de près.

Je regardai en bas.

— « Il grimpe toujours » soufflai-je. Je dégainai mon épée. Il ne serait pas difficile d'empêcher l'animal d'atteindre la plate-forme par ce chemin.

— « Il est stupide ! » lâcha Forkbeard.

Derrière le premier Kur, quelques mètres plus bas, il y en avait un deuxième. Les deux autres étaient en bas, à l'endroit où la pente était moins abrupte. Les deux premiers avaient laissé leurs armes aux autres.

Le premier Kur était à environ trois mètres de nous quand, soudain, il glissa et, avec un hurlement sauvage, griffant la roche, descendit d'un ou deux mètres et bascula en arrière, hurlant, puis, approximativement cinq ihns plus tard, s'écrasa sur les rochers, tout en bas.

« Les prises, » rappela Ivar, « ne sont pas assez profondes pour qu'un Kur puisse les utiliser. »

Le deuxième Kur était six mètres en dessous de nous. Il leva la tête, montrant les dents.

La pierre lancée par Ivar lui fit lâcher la paroi rocheuse presque verticale.

Comme son compagnon, il s'écrasa sur les rochers.

Le piège tendu, de nombreuses années plus tôt, par un jeune homme du Torvaldsland, était toujours efficace. J'admire Ivar Forkbeard. Dans sa jeunesse, il était déjà plein de ressources, rusé. Même enfant, c'était un adversaire dangereux, capable de se révéler aussi astucieux et intelligent qu'un Kur adulte.

Les deux autres Kurii, tapis au pied de la pente, regardaient en l'air. Ils avaient leurs boucliers et leurs haches sur le dos.

Ils ne tentèrent pas de nous rejoindre.

Notre situation n'était pourtant pas enviable. Nous étions isolés sur une plate-forme. Il n'y avait ici ni eau ni nourriture. Nous pouvions, en grim pant un peu, nous procurer de la neige ou de la glace, mais il n'y avait pas de nourriture. Avec le temps, nous affaiblissant, nous serions dans l'incapacité de grimper. Les Kurii sont des chasseurs patients. S'ils avaient mangé avant de se lancer à notre poursuite, ils n'auraient pas besoin de nourriture pendant plusieurs jours. J'étais convaincu qu'ils avaient bien mangé. La viande ne manquait pas. Il était pratiquement impossible de quitter la plate-forme sans se faire voir. La vision nocturne

des Kurii est excellente. En outre, il serait extrêmement dangereux de tenter d'escalader le Torvaldsberg de nuit ; même de jour, c'est déjà dangereux.

Je me frottai les mains l'une contre l'autre et soufflai dessus. Mes pieds étaient également glacés. La sueur qui imprégnait ma chemise, à présent que je ne grimpais plus, était, elle aussi, glacée. La chemise était raide, froide. La nuit, sur le Torvaldsberg, même au milieu de l'été, sans vêtements chauds, on peut geler. Puis le vent se leva, balayant la plate-forme. De l'endroit où nous nous trouvions, nous voyions les ruines noires de la salle et des propriétés de Svein Dent Bleue, les camps dévastés de la Fête et Thassa, la mer, avec des navires échoués.

Je regardai Forkbeard.

« Continuons, » dit-il.

— « Descendons et affrontons les Kurii pendant que nous en avons encore la force, » contrai-je.

— « Continuons, » répéta-t-il.

Prudemment, il se mit à grimper. Je le suivis.

Au bout d'environ une ahn, je regardai derrière moi. Les deux Kurii, par un itinéraire parallèle, suivaient.

Cette nuit-là, sur le Torvaldsberg, nous ne mourûmes pas de froid.

Nous nous tassâmes sur nous-mêmes, entre les rochers, à l'abri du vent, frissonnants, misérables, guettant les Kurii.

Mais ils n'approchèrent pas.

Nous avons bien choisi notre plate-forme.

Par deux fois, un déluge de rochers s'abattit sur la plate-forme, mais nous étions protégés par un surplomb.

« Aimerais-tu m'entendre chanter ? » demanda Ivar.

— « Oui, » dis-je, « cela fera peut-être fuir les Kurii ! »

Absolument pas découragé par mon sarcasme, quelque brillant fût-il, Ivar se mit à chanter. Il connaissait, apparemment, de nombreuses chansons.

Les rochers cessèrent de s'abattre sur la plateforme.

— « Tu vois, » fit remarquer Ivar, « les chansons adoucissent les Kurii eux-mêmes. »

— « Il est plus probable, » répliquai-je, « qu'ils se soient éloignés pour ne pas t'entendre. »

— « Tu plaisantes à merveille, » reconnut Forkbeard, « je ne t'en aurais pas cru capable. »

— « Moi non plus, » admis-je.

— « Je vais t'apprendre une chanson, » décida-t-il. « Et nous chanterons ensemble. » La chanson racontait l'histoire d'un homme essayant de satisfaire successivement cent captives ; elle était plutôt répétitive et le nombre de captives diminuait à chaque couplet. Inutile de dire que la chanson était longue. J'ai, incidemment, une très jolie voix.

En chantant, nous ne fîmes guère attention au froid. Pourtant, avant l'aube, nous dormîmes un peu à tour de rôle.

« Nous aurons besoin de forces, » m'avertit Forkbeard.

Comme, au matin, le soleil parut merveilleux !

« Si les Kurii sont au-dessus de nous, » émis-je, me souvenant des déluges de pierres, « cela ne nous donne-t-il pas l'occasion de descendre ? »

— « Les Kurii coincent leur proie, » répondit Forkbeard. « Quand il fera jour, ils seront au-dessous de nous. Ils resteront entre nous et notre possibilité de fuite. En outre, nous ne

pouvons guère nous échapper, même s'ils sont au-dessus de nous. La descente est difficile. » Je me souvins des deux Kurii escaladant difficilement la muraille rocheuse ; le premier était tombé en essayant de nous rejoindre, l'autre avait été précipité dans le vide par une pierre lancée par Ivar. Je frissonnai.

« Ils sont là, » annonça Ivar, regardant par-dessus le bord. Il leur fit signe de la main. Puis il se tourna joyeusement vers moi. « Continuons, » dit-il.

— « Tu parles, » fis-je remarquer, « comme si tu avais un objectif. »

— « J'en ai un, » répondit Forkbeard.

Nous recommençâmes à grimper. Peu après avoir repris notre ascension, nous vîmes et entendîmes les Kurii, cinq ou six cents mètres plus bas, qui nous suivaient.

Ce fut peu après la dixième heure, midi sur Gor, que nous atteignîmes le sommet du Torvaldsberg.

Bien qu'il y eût beaucoup de neige, sur les hauteurs du Torvaldsberg, il y avait aussi, sur le pic, de nombreuses zones de roche nue, balayée par le vent qui, au sommet, semble pratiquement constant. Je traversai une plaque de neige, d'une dizaine de centimètres d'épaisseur, gelée, pour escalader la roche ronde, dépourvue de neige.

Je ne peux pas exprimer la beauté de la vue que l'on découvre du sommet du Torvaldsberg. *Je l'ai gravi*, me dis-je. *Et je suis là*.

Il y avait eu des dangers, il y avait eu des luttes, le défi et, soudain, difficilement acquise, m'emplissant d'humilité, m'exaltant, il y avait une victoire qui ne me semblait pas être tellement la mienne mais celle du monde, du paysage, de la beauté. Je n'avais pas conquis la montagne ; la montagne, quand j'en avais eu payé le prix, afin que je sois en mesure de percevoir la valeur du présent, m'avait élevé jusqu'à un niveau où je pourrais comprendre à quel point j'étais insignifiant, à quel point la réalité et la vie étaient belles et précieuses, ainsi que le soleil sur un pays rude et froid. Ivar, silencieux, se tenait près de moi.

« Tu es déjà venu ici, » dis-je, « étant enfant. »

— « Oui, » répondit Ivar. « Je n'ai jamais oublié. »

— « Es-tu venu ici pour mourir ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il. « Mais je n'ai pas pu trouver. »

Je le regardai sans comprendre.

« Je n'ai pas trouvé la première fois, » reprit-il. « Je ne trouve pas non plus aujourd'hui. »

— « Quoi ? » demandai-je.

— « Peu importe, à présent, » dit-il.

Il tourna sur lui-même.

Les deux Kurii approchaient. Il les regarda. Bizarrement, ils s'arrêtèrent. Ils s'immobilisèrent l'un près de l'autre, dans la neige, regardant le paysage.

Puis ils se tournèrent vers nous. Nous dégageâmes nos armes. Les Kurii prirent leurs boucliers et leurs haches. Nous dégainâmes nos épées. Les Kurii fixèrent sur leur bras gauche leurs lourds boucliers ronds et métalliques, prirent leurs grandes haches, de plus de deux mètres de long, serrant le manche, à une soixantaine de centimètres de l'extrémité du manche, dans leurs poings massifs. Je n'y avais guère réfléchi, auparavant, mais les Kurii, comme les êtres humains, étaient en majorité droitiers. J'en conclus que, comme chez l'homme, la moitié gauche de leur cerveau était plus développée.

Ivar et moi bondîmes des rochers ; les deux Kurii, un pour chacun d'entre nous, approchèrent. Leurs oreilles étaient plaquées sur la tête ; ils étaient prudents ; ils étaient légèrement penchés en avant, souples, ramassés sur eux-mêmes.

Les Prêtres-Rois, me souvins-je, considéraient les hommes et les Kurii comme deux espèces équivalentes, produits similaires de processus similaires d'évolution, produits similaires de sélections similairement cruelles, quoique sur des mondes très éloignés l'un de l'autre.

Kur, me demandai-je, *es-tu mon frère ?*

La grande hache fila vers moi. Je sautai par-dessus, touchant la neige, glissant. Je tentai de plonger pour frapper avec ma lame. Je glissai à nouveau. La hache s'abattit à l'endroit que je venais de quitter. Un éclat de granit, arraché à la paroi rocheuse, m'atteignit. Je reculai et trébuchai. Le Kur, sans se dépêcher, la hache levée, me suivit.

« Hah ! » criai-je, feignant de charger. La hache se leva légèrement, mais sans entamer son mouvement circulaire. Puis il gronda et recula la hache, fléchissant le bras. Je compris que la lame n'avait plus le temps de m'atteindre. Je chargeai. C'était ce que désirait le Kur. J'étais tombé dans un piège. Le lourd bouclier, avec une puissance fantastique, dans un mouvement oblique, me frappa, me repoussant, me projetant à dix mètres de là. Je tombai sur la neige, roulai, à demi aveuglé. La hache s'abattit à nouveau, faisant voler le granit en éclats. Je m'étais relevé. Une nouvelle fois, le bouclier me frappa, comme un marteau, de toute sa surface qui faisait environ un mètre de diamètre. Je fus à nouveau projeté sur le côté. Je me relevai péniblement. Je ne pouvais plus bouger le bras gauche. Je crus qu'il était cassé. Mon épaule semblait être en bois. La hache s'abattit à nouveau. Je reculai en trébuchant. Criant, je perdis l'équilibre et, tournant sur moi-même, tombai dans le vide. J'atterris sur une plate-forme cinq mètres plus bas. La hache, comme un pendule, se balança. Je me collai à la surface de la plate-forme. La hache passa. Je vis, sur ma droite, une petite ouverture obscure, irrégulière, aux arêtes acérées, d'une cinquantaine de centimètres de largeur et de hauteur. Je me levai d'un bond et courus jusqu'au bord de la plate-forme. Il était impossible de descendre. Le Kur retroussa les lèvres, découvrant ses dents. Je vis Ivar, en haut, le regard fou.

« Ivar ! » criai-je. « Ivar ! »

J'entendis le cri du sang d'un Kur invisible. Ivar pivota sur lui-même et bondit, me rejoignant sur la plate-forme. Les deux Kurii, en haut, nous regardaient en grondant.

« Regarde ! » criai-je, lui montrant l'ouverture. Ses yeux virent l'ouverture. Ils se mirent à briller. Je bougeai les doigts de ma main gauche. Je les sentais. Je ne savais pas si le bras était cassé ou non. Je glissai l'épée dans son fourreau. Ivar hocha la tête. Un Kur bondit sur la plate-forme en rugissant. Je lui lançai une pierre. La pierre toucha le bouclier, rebondissant avec un bruit sonore avant de disparaître dans le vide. Je poussai Forkbeard vers le trou. Il se baissa et se glissa dedans. Le deuxième Kur sauta sur la plate-forme. Je lançai une nouvelle pierre, plus lourde que la précédente. Comme la première, avec un bruit de granit rebondissant sur le métal, elle fut envoyée dans le vide, cette fois par le bouclier du deuxième Kur. Je bondis vers l'ouverture et me glissai péniblement dedans. Forkbeard me prit la main et me tira. Le long bras d'un Kur pénétra à l'intérieur, tendu vers nous. Forkbeard le frappa avec son épée, mais la lame fut détournée, son bras heurtant la roche. Le Kur retira son bras. Nous reculâmes dans le tunnel étroit. Dehors, nous voyions les têtes des Kurii, regardant à l'intérieur. Leurs pattes aux doigts souples estimèrent la taille de l'ouverture. L'un d'entre eux passa la tête et la moitié d'une épaule à l'intérieur. Forkbeard, l'épée levée, se prépara à frapper. Le Kur recula. Puis les deux créatures s'assirent sur la plate-forme. Les Kurii sont des chasseurs patients. Ils attendraient. Heureusement pour nous, l'ouverture si petite et le tunnel étroit donnaient accès à une sorte de caverne qui nous permit de nous redresser un peu, nous sentant plus à l'aise et, du moins temporairement, en sécurité. Je me frottai le bras

et l'épaule gauches. Je levai le bras et le bougeai. Il n'était pas cassé. J'avais appris que le bouclier kur était une arme aussi redoutable que le marteau de guerre de Hunjer. Je me demandai combien, parmi ceux qui l'avaient appris, étaient encore vivants.

Je regardai dehors. Les Kurii attendaient.

« Viens, » dit Ivar. Sa voix était enthousiaste. Je me tournai vers lui. Je me demandai quelle était la profondeur de cette petite caverne. J'estimai qu'elle ne devait pas faire plus de dix ou quinze mètres. À quatre pattes, je le rejoignis.

« Ici, » dit Ivar, « sur la paroi ! »

Il me prit les doigts et les pressa contre la paroi. Je sentis des marques, verticales, avec des extensions anguleuses.

« Nous avons trouvé ! » cria-t-il. « Nous avons trouvé, Tarl Cheveux Rouges ! »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Suis-moi ! » souffla Ivar Forkbeard. « Suis-moi ! »

LA FLÈCHE DE LA GUERRE

SUIVANT Forkbeard, à quatre pattes, j'avançai dans le passage étroit, tournant, à un moment donné, à gauche pour me glisser dans une petite ouverture. Une fois cette ouverture franchie, je levai les bras et, prudemment, me redressai. Un peu plus loin, j'entendis Forkbeard s'agiter dans le noir. J'entendis le bruit de deux morceaux de pyrite de fer, provenant de la bourse de Forkbeard, frappés l'un contre l'autre, et vis des étincelles. Puis ce fut à nouveau le noir.

« Il y a de la mousse sèche, » annonça Forkbeard.

Il y eut à nouveau des étincelles. Cette fois, les étincelles tombèrent sur un des nombreux tas, d'une dizaine de centimètres de haut sur sept ou huit centimètres de large, de mousse semblable à de la dentelle. Le combustible prit immédiatement. À cet instant, je vis que nous nous trouvions dans un grand passage carré. Je vis plusieurs torches, glissées dans des anneaux. Il y avait des sculptures, dans le passage, bandes de lettres et d'idéogrammes. Avant que le tas de mousse ne se mue en un million de petits points rouges, Forkbeard s'empara d'une torche et la poussa dans les flammes. Je vis que, près des autres tas de mousse, il y avait des morceaux de silex et d'acier, de petits tas de pyrite de fer près d'autres. Je frissonnai.

Forkbeard leva la torche. Je pris également une torche.

Nous restâmes silencieux.

Le passage s'étendait devant nous, disparaissant dans le noir à la limite de la lumière des torches. Il faisait environ deux mètres de côté. Il était taillé dans la roche. Sur les parois, à environ trois mètres cinquante les unes des autres, de chaque côté, il y avait des torches qu'il était possible d'allumer. Les tas de mousse sèche, les silex, les morceaux d'acier ou de pyrite de fer, se trouvaient à présent derrière nous. Je levai la torche vers les bas-reliefs qui tapissaient les parois, disparaissant dans le noir. Les lettres étaient celles de l'écriture verticale, angulaire, du Nord ; les idéogrammes semblaient primitifs.

« Ce sont des lettres antiques, » dit Forkbeard.

— « Peux-tu les lire ? » demandai-je.

— « Non, » dit-il.

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Je regardai un idéogramme. C'était un homme monté sur un quadrupède.

— « Regarde, » indiquai-je à Forkbeard.

— « Intéressant, » émit Forkbeard. « C'est une représentation d'un homme montant un animal mythologique, probablement une illustration basée sur une saga que je ne connais pas. »

Il continua.

Je m'attardai devant l'idéogramme. Je n'avais jamais rien vu de tel sur Gor.

« Viens ! » me pressa Forkbeard.

Je laissai l'idéogramme et le suivis. Je m'interrogeai sur l'homme qui l'avait sculpté. Il était effectivement vieux, peut-être antique. Il avait été dessiné par un individu familier avec

un monde dont Ivar Forkbeard ignorait tout. Il était impossible de se tromper sur le quadrupède que montait l'homme. C'était un cheval.

Le passage s'élargit. Nous nous y sentîmes perdus. Il était toujours à peu près carré, faisant environ six mètres de côté. Il était à présent beaucoup plus décoré et sculpté et, dans la lumière des torches, nous constatâmes que la décoration était très colorée. Les idéogrammes étaient beaucoup plus nombreux, à présent et, au lieu d'être décorées longitudinalement, les parois étaient à présent ornées verticalement de lettres, de dessins et d'idéogrammes. Des torches, éteintes, passées dans des anneaux, apparaissaient encore quand nous passions près d'elles. De nombreux motifs verticaux, aux surfaces peintes, des murs, me rappelèrent les stèles. Ces stèles, incidemment, sont généralement très colorées et se voient de très loin. Chaque année, elles sont repeintes, généralement la veille de l'Équinoxe de Printemps qui, dans le Nord comme dans le Sud, marque le début de la nouvelle année. Les stèles religieuses sont repeintes par les Prêtres de la Stèle, la veille de la Fête d'Odin, qui a lieu en automne. Si les stèles n'étaient pas entretenues, soit par les fermiers sur les terres de qui elles se dressent, soit par les Prêtres de la Stèle, la peinture disparaîtrait en quelques années, ne laissant que la pierre nue. La stèle la plus célèbre est celle du Rocher d'Einar, qui marque la frontière méridionale des territoires du Nord.

— « Tu ne peux donc pas lire ces lettres ? » demandai-je de nouveau à Ivar.

— « Je ne suis pas Prêtre de la Stèle, » répliqua-t-il.

La réponse d'Ivar n'était pas dénuée d'hostilité. Je le savais capable de lire certaines inscriptions. J'en déduisis que celles-ci, peut-être à cause de leur antiquité ou de leur dialecte, le dépassaient. L'attitude d'Ivar face à la lecture n'était pas différente de celle de beaucoup d'habitants du Nord. On lui avait appris à lire, dans son enfance, afin qu'il puisse comprendre les stèles importantes, car il y avait, sur ces stèles, les noms d'hommes puissants et les chants de leurs exploits, mais on n'avait en aucun cas exigé de lui qu'il devienne un lecteur assidu. Ivar, comme beaucoup d'habitants du Nord, savait lire correctement, mais il prenait soin de le cacher. Il appartenait à cette catégorie d'hommes qui pouvaient acheter des gens chargés de lire à leur place, tout comme ils pouvaient acheter des serfs pour cultiver leurs champs. La lecture n'était pas considérée comme digne des Guerriers, les lettres leur étant inférieures. Posséder les compétences d'un Scribe serait plutôt embarrassant pour un homme d'armes, et diminuerait son prestige vis-à-vis de ses pairs. Ainsi, de nombreux habitants du Nord étaient plutôt fiers de leur analphabétisme, ou semi-analphabétisme. Il était naturel. Il les honorait. Leurs outils n'étaient pas la plume et le parchemin mais l'épée, l'arc, la hache et la lance. Outre les lettres simples, le jeune garçon du Nord apprend également à compter, additionner et soustraire, car cela pourrait lui être utile dans la gestion de sa ferme. On lui apprend également à peser. L'essentiel de son éducation, bien entendu, repose sur l'apprentissage des armes, de la chasse et de la mer. Il entend également les sagas que chantent les Scaldes qui voyagent d'une salle à l'autre. Pendant la période des Fêtes d'Odin, il est difficile de trouver un bon Scalde. Les prix montent. Parfois, on les enlève et, quand ils ont chanté, on les libère en leur donnant beaucoup d'or. Naturellement, je n'avais pas cherché à insulter Forkbeard.

« Il y a un signe, ici, naturellement, » souligna Forkbeard, « que n'importe quel imbécile pourrait lire. »

Il me montra un signe.

Je l'avais vu fréquemment. Naturellement, je ne pouvais le lire.

— « Que signifie-t-il ? » demandai-je.

— « Tu ne le sais vraiment pas ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je. « Je ne le sais pas. »

Il tourna le dos et, à nouveau, je le suivis.

Nous allumâmes des torches neuves et jetâmes les anciennes. Puis nous continuâmes notre chemin.

À présent, de chaque côté, nous passions devant des caisses ouvertes sur les trésors qu'elles contenaient : enchevêtrement et amoncellement de pièces, de bijoux, de bagues et de bracelets.

Nous arrivâmes ensuite devant une arche imposante qui marquait l'entrée d'une salle immense, perdue dans le noir, au-delà de la lumière vacillante de nos torches levées.

Nous nous arrê tâmes.

Au-dessus de l'arche, profondément taillé dans le roc, il y avait un seul signe, puissant, celui-là même dont Forkbeard ne m'avait pas indiqué le sens.

Nous restâmes immobiles, en silence, sur le seuil obscur et imposant.

Forkbeard tremblait. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Ses cheveux étaient dressés sur sa nuque. J'avais froid. Je connaissais, bien entendu, les légendes.

Il leva sa torche vers le signe sculpté au-dessus de la porte.

— « Tu ne connais donc pas ce signe ? » releva-t-il.

— « Je crois que j'ai deviné, » répondis-je.

— « Alors ? » demanda-t-il.

— « Ce doit être le signe du nom de Torvald. »

— « Oui, » reconnut-il.

Je frémis.

— « Torvald, » dis-je à Forkbeard, « n'est qu'un personnage de légende. Chaque pays a ses héros légendaires, ses fondateurs, ses découvreurs, ses géants mythiques. »

— « Ceci, » révéla Forkbeard, les yeux fixés sur le signe, « est la demeure de Torvald. » Il se tourna vers moi. « Nous l'avons trouvée, » ajouta-t-il.

— « Il n'y a pas de Torvald, » insistai-je. « Torvald n'existe pas. »

— « Ceci, » souligna Forkbeard, « est sa Demeure. » Sa voix tremblait. « Torvald, » reprit-il, « dort à l'intérieur du Torvaldsberg, et ceci depuis mille ans. Il attend qu'on le réveille. Quand son pays aura besoin de lui, il se réveillera. Puis il nous conduira à la bataille. Il guidera à nouveau les hommes du Nord. »

— « Il n'y a pas de Torvald, » répétais-je.

Forkbeard regarda à l'intérieur.

— « Depuis mille ans, » souffla-t-il, « il dort. »

— « Torvald n'existe pas, » insistai-je de nouveau.

— « Nous devons le réveiller, » maintint Forkbeard.

Ivar Forkbeard, levant sa torche, entra dans la salle immense.

J'étais triste. Il ne me semblait pas impossible qu'il y ait, à la racine des légendes, des sagas, de Torvald, des parcelles de vérité. Il ne me semblait pas impossible qu'il y ait eu un Torvald qui était venu dans ce pays, peut-être un chef puissant, un guerrier valeureux, le premier Jarl du Nord, mais, si cela avait existé, cela s'était passé mille ans plus tôt. Il n'y avait plus de Torvald. J'étais triste à cause du malheur, de la déception, du désespoir qui allaient à présent s'abattre sur mon ami, Forkbeard.

Dans son espoir de trouver un homme assez fort pour affronter les Kurii, un homme capable de rallier les habitants du Nord, il ne pouvait trouver que déception.

Le mythe, de rêve d'apaisement, de recours ultime, se révélerait vide, frauduleux.

Cette salle, de toute évidence, avait été taillée par des hommes, tout comme les couloirs creusés dans la roche. Il fallait rendre compte de cela. Mais ce n'était pas difficile. Peut-être

un Torvald avait-il existé, il y avait plusieurs siècles. Si tel avait été le cas, peut-être avait-il exprimé le désir d'être enterré dans la montagne. Nous nous tenions peut-être dans ou sur le seuil de la tombe de Torvald, perdue pendant de longues années et que, fuyant devant les Kurii, des animaux, nous avions redécouverte par hasard. Peut-être était-il vrai que Torvald avait été enterré dans le Torvaldsberg et que cette tombe, la chambre funéraire, ait été cachée, pour la protéger des curieux et des pillards. Et, dans de telles circonstances, la légende avait très bien pu naître, une légende où figurait le mythe de la tombe perdue. Elle se serait répandue de village en village, de ferme isolée en ferme isolée, de salle en salle. Cette légende, tout naturellement, aurait été celle de Torvald, du grand Torvald qui n'était pas vraiment mort et dormait, et s'éveillerait quand les hommes auraient besoin de lui.

« Attends ! » criai-je à Forkbeard.

Mais il était entré dans la salle, la torche levée, avançant rapidement. Je le suivis, vivement, les yeux pleins de larmes.

Quand il verrait, la torche levée, les os et les vêtements fragiles de ce qui avait été autrefois un héros, quand le mythe aurait volé en éclats, le cristal de son rêve sous le fer de la réalité, je voulais être près de lui. Je ne lui parlerais pas. Mais je serais derrière lui, et près de lui.

Forkbeard se tenait à proximité d'une grande couche de pierre, couverte de fourrure noire.

Au pied de la couche, il y avait des armes ; à sa tête, suspendues au mur, sous un grand bouclier, il y avait deux lances croisées et dessous, légèrement sur le côté, une épée puissante dans son fourreau. Près de la tête de la couche, sur notre gauche, il y avait, sur une plateforme de pierre, un casque à cornes.

Forkbeard me regarda.

La couche était vide.

Il ne parla pas. Il s'assit au bord de la couche, sur la fourrure noire, et se prit la tête entre les mains. Sa torche gisait par terre et, quelques instants plus tard, elle s'éteignit. Forkbeard ne bougea pas. Les hommes du Torvaldsland, contrairement aux autres habitants de Gor, ne s'autorisent pas les larmes. Ils n'ont pas l'habitude de pleurer. Mais il ne put retenir un sanglot. Bien entendu, je feignis de ne pas avoir entendu. Je ne voulais pas lui faire honte.

« Nous avons perdu, » dit-il enfin. « Cheveux Rouges, nous avons perdu. »

J'avais allumé une autre torche et visitais la salle. Je compris que le corps de Torvald n'avait pas été enterré à cet endroit. Il me paraissait peu probable que des pillards aient emporté le corps et laissé les richesses. Rien, apparemment, n'avait été touché.

Torvald, à mon avis, de toute évidence aussi rusé et sage que dans les légendes, n'avait pas choisi d'être enterré dans sa tombe.

Elle était vide.

La ruse et l'habileté d'un homme qui avait vécu plus de mille ans plus tôt produisaient leurs effets plus d'un millénaire plus tard, dans cet endroit étrange, creusé au cœur d'une grande montagne, dans un pays désolé.

« Où est Torvald ? » cria Ivar Forkbeard.

Je haussai les épaules.

« Il n'y a pas de Torvald, » gémit Forkbeard. « Torvald n'existe pas. »

Je n'essayai pas de répondre à Forkbeard.

« Les os de Torvald, » reprit Forkbeard, « les os de Torvald eux-mêmes ne sont pas là. »

— « Torvald était un grand capitaine, » émis-je. « Peut-être a-t-il été brûlé dans son navire qui, d'après ce que tu m'a dit, s'appelait : le *Requin Noir*. » Je regardai autour de moi. « Pourtant c'est bizarre, » ajoutai-je, « si tel était le cas, pourquoi aurait-on construit cette

tombe ? »

— « Ce n'est pas une tombe, » dit Forkbeard.

Je le regardai.

« C'est une chambre, » reprit-il. « Il n'y a pas d'ossements d'animaux ou de serfs, pas d'urnes, pas de nourriture, d'offrandes. » Il regarda autour de lui. « Pourquoi, » me demandait-il, « Torvald aurait-il fait creuser une chambre au cœur du Torvaldsberg ? »

— « Afin que des hommes puissent venir au Torvaldsberg pour le réveiller. »

Ivar Forkbeard me regarda.

Parmi les armes qui se trouvaient au pied de la couche, d'un carquois cylindrique semblable à ceux que les Torvaldslandais utilisaient toujours, je tirai une longue flèche noire. Elle faisait plus d'un mètre de long. La hampe faisait plus de deux centimètres de diamètre. La pointe, à arêtes, était en fer. Les plumes faisaient dix centimètres de long, fixées dans la hampe sur trois côtés, des plumes de mouette côtière, animal aux longues ailes, dont le bout des ailes et de la queue étaient noirs, comparable à la mouette du Vosk.

Je levai la flèche.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je à Forkbeard.

— « C'est une flèche de guerre, » répondit-il.

— « Et quel est le signe gravé sur son flanc ? » demandai-je encore.

— « Le signe de Torvald, » souffla-t-il.

— « Pourquoi, à ton avis, cette flèche se trouve-t-elle à cet endroit ? » m'enquis-je.

— « Pour que les hommes la trouvent ? » demanda-t-il.

— « Je le crois, » répondis-je.

Forkbeard regarda la flèche.

« Je crois, » dis-je, « que je commence à comprendre la pensée d'un homme qui vivait il y a plus de mille ans. Cet homme, appelons-le Torvald, construisit, au cœur d'une montagne, une chambre dans laquelle il ne dormirait pas, mais où les hommes viendraient l'éveiller. Ils n'y trouveraient pas Torvald, mais eux-mêmes, eux-mêmes, Ivar, seuls, et une flèche de guerre. »

— « Je ne comprends pas, » reconnut Ivar.

— « Je crois, » continuai-je, « que Torvald était un homme intelligent et sage. »

Ivar me regarda.

« La construction de cette chambre, » expliquai-je, « n'avait pas pour objet le réveil de Torvald, mais plutôt celui de ceux qui viendraient le chercher. »

— « Mais la chambre est vide, » rappela Ivar.

— « Non, » dis-je, « *nous*, nous sommes dedans. » Je lui posai la main sur l'épaule. « Ce n'est pas Torvald qui doit s'éveiller dans cette chambre. C'est nous. Ici, espérant que d'autres feront le travail, nous ne trouvons que nous-mêmes et une flèche de guerre. Torvald n'essaye-t-il pas de nous dire, par-delà un millénaire, que nous devons compter sur nous-mêmes et personne d'autre ? Si le pays doit être sauvé, c'est par nous, et d'autres comme nous qu'il doit être sauvé. C'est toi et moi. » Je regardai tranquillement Forkbeard. « Lève, » dis-je, « la Flèche de la Guerre. »

Je m'éloignai de la couche, la torche à bout de bras. Lentement, son visage ayant pris une expression terrible, Forkbeard leva le bras, la flèche serrée dans le poing.

Je n'étais pas du Torvaldsland, mais c'était moi qui étais là quand la Flèche de la Guerre fut levée, près de la couche de Torvald, au cœur de la roche du Torvaldsberg.

Puis Forkbeard glissa la flèche sous son ceinturon. Il s'accroupit au pied de la couche de Torvald. Il fouilla dans les armes qui y étaient entassées. Il choisit deux lances, m'en tendit

une.

— « Nous devons tuer deux Kurii, » dit-il.

LES TORVALDSLANDAIS VISITENT LE CAMP DES KURII

TOUT était très silencieux.

Les hommes ne parlaient pas.

Au-dessous de nous, dans la vallée, s'étendant sur plus de dix pasangs, nous voyions le camp des Kurii.

Aux pieds d'Ivar Forkbeard, la tête sur le sol, nue, attendant les ordres, était agenouillée Hilda la Hautaine, fille de Thorgard de Scagnar.

« Va ! » lui dit Ivar.

Elle leva la tête et le regarda.

— « Puis-je avoir un dernier baiser, Jarl ? » souffla-t-elle.

— « Va ! » répéta-t-il. « Si tu vis, tu ne seras pas seulement embrassée. »

— « Oui Jarl, » dit-elle puis, obéissante, elle disparut dans le noir.

Ma hache était ensanglantée. Elle avait goûté le sang d'un garde Kur.

Nous étions sous le vent par rapport au camp.

Non loin de moi, se tenait Svein Dent Bleue. Il était debout, immobile. Il faisait froid. Je voyais les contours de son casque, le bord de son bouclier, sa lance, noirs sur l'obscurité.

Près de nous, derrière nous, se tenaient Gorm, Ottar, Rollo et d'autres hommes de la Demeure de Forkbeard. C'était quelques ehns avant l'aube goréenne. Sur une planète lointaine, éclairée par la même étoile, à une heure comparable, les hommes se tournaient dans leur lit, les lampes à vapeur de mercure brûlaient, de lourds camions solitaires grondaient dans les rues, respectant leur programme de livraison, des morceaux de journaux de la veille flottaient sur les trottoirs déserts. Près de nous, se tenait Bjarni du Camp de Thorstein, ainsi que l'homme qui avait porté son bouclier pendant le duel formel. Près de Bjarni, en outre, se tenait le jeune homme, encore presque un enfant, qu'il avait eu l'intention de combattre. Le jeune homme était accompagné de l'ami qui avait accepté de porter son bouclier. La Flèche de la Guerre avait été portée. Elle avait été portée à la Crique des Falaises Vertes, au Camp de Thorstein, au Glacier de la Hache, au Rocher d'Einar ; elle avait été portée à pied et à bord de navires rapides ; mille flèches, ayant toutes touché la Flèche de Torvald, avaient été portées et, aux endroits où la Flèche avait été portée, les hommes l'avaient touchée, disant : « Je viendrai. » Ils vinrent. Capitaines et pillards, fermiers, pêcheurs, chasseurs, tisserands, forgerons, ébénistes, commerçants et marchands, des hommes qui ne possédaient guère plus que leur cuir et leur hache, et des Jarls en cape pourpre, portant une épée à pommeau d'or. Et, parmi eux, il y avait également des serfs. Ils n'avaient pas la tête moins haute que leurs compagnons. Parmi eux, il y avait le jeune Tarsk, autrefois Wulfstan de Kassau, à qui Thyri avait été donnée pour une nuit. La nuit de l'attaque, dans le camp de Forkbeard, près de la Fête, avec une hache, il avait tué un Kur. Je

me souvins que j'avais trouvé le cadavre de l'animal sous la toile partiellement brûlée de la tente de Forkbeard. Les serfs n'ont pas le droit de toucher la Flèche de la Guerre, mais il leur est permis de s'agenouiller devant ceux qui l'ont fait. Wulfstan avait donné la hache à Forkbeard, se désarmant, puis il s'était agenouillé devant lui, posant la tête sur son pied. Pour un serf, le simple fait de toucher une arme peut signifier la mort. Il avait ramassé de la poussière sous le pied de Forkbeard et, à genoux, se l'était versée sur la tête.

« Debout, Serf ! » avait dit Forkbeard.

Le jeune homme s'était levé, se tenant bien droit, la tête haute, devant Forkbeard. Forkbeard lui rendit la hache.

« Prends-la ! » avait dit Forkbeard.

Sur une autre planète, éclairée par la même étoile, dans un autre endroit, l'aube approchait également.

La lumière lointaine, dans les grandes villes indifférentes, bientôt préoccupées seulement par les soucis du jour, perçant la brume des poisons quotidiens, ordinaires, touchait d'abord le sommet des bâtiments, réfléchi sur les fenêtres rectangulaires semblables à des plaques de cuivre bruni reflétant le feu du soleil. Les hommes seraient bientôt levés et occupés à leurs tâches quotidiennes, passant en hâte d'une chose à l'autre, composant, acceptant des humiliations banales, craignant de ne pas arriver à l'heure. Ils ne se soucieraient pas de l'herbe noircie poussant entre les briques ; ils ne remarqueraient pas l'architecture de l'araignée, ne s'émerveilleraient pas en voyant le troglodyte mignon filer vers son nid, parmi les pierres noircies par la fumée. Ils n'auraient pas le temps. Ils n'avaient pas le temps de voir, de sentir, de toucher, d'aimer, de chercher ce que vivre signifie. Les nuages n'auraient aucun sens pour eux ; la pluie serait gênante ; la neige un problème ; un arbre un anachronisme ; une fleur une excentricité, coupée et gelée dans la chambre froide d'un fleuriste. Ces hommes étaient dénués de sens, pleins et vides, serrés les uns contre les autres, désespérés, occupés, inutilement actifs. C'étaient les hommes gris, les hommes pressés, les insectes efficaces, sournois, tragiques, silencieux sur leurs pieds tendres dans le milliard de collines métalliques de la technologie. Comme ils étaient rares, ceux qui regardaient les étoiles ! La grandeur est-elle tellement terrifiante que les hommes doivent se protéger de sa gloire par la mesquinerie ; ne comprennent-ils pas qu'en eux-mêmes, comme peut-être en un millier d'autres intelligences, la nature ouvre les yeux sur sa propre immensité ; ferment-ils les yeux de peur de voir des dieux ? La lumière faisait à présent luire le sommet du Torvaldsberg.

Je me demandai combien d'hommes mourraient. Je me demandai si, ce matin-là, au Torvaldsland, dans la lumière blême, je mourrais moi-même. Je serrai ma hache. Je l'avais bien en main. Elle était correctement équilibrée.

De l'autre côté de la vallée, d'autres hommes attendaient également. Le signal serait le reflet du soleil levant sur un bouclier, un éclair puis l'attaque. Des centaines de cris de guerre se mêlèrent quand les hommes dévalèrent les pentes. Il y avait également, avec nous, des hommes de Hunjer, de Skjem, d'Helmutsport et même de Scagnar, sur les falaises de laquelle régnait la forteresse de Thorgard.

Jamais, à ma connaissance, les hommes n'avaient attaqué les Kurii.

Je regardai Rollo, le géant. Son regard était vide. Il faisait penser à un enfant, malgré sa grande hache. Au cou, il portait une médaille en or. Il avait la poitrine nue, sous son gilet de cuir.

Svein Dent Bleue tripotait la dent de Baleine de Hunjer, teinte en bleu, suspendue à la chaîne d'or qu'il portait au cou. C'était un bon Jarl. Il avait été le troisième homme, après Ivar

Forkbeard et Tarl Cabot, de Ko-ro-ba, à lever la Flèche de Torvald. Non loin de lui, il y avait Ketil, de sa grande ferme, le lutteur à qui j'avais cassé le bras. Un morceau de hampe de lance lui tenait lieu d'attelle. Dans la main gauche, il serrait une épée. Parmi les hommes, il y avait également un Guerrier puissant, aussi gigantesque, et même plus gigantesque que Rollo, et que je ne connaissais pas. Il avait une barbe imposante et tenait une lance. Il nous avait dit qu'il s'appelait Hrolf et venait de l'Est. Personne ne l'avait interrogé.

Au-dessus de nous, dans la vallée, nous voyions les braises de milliers de feux, dans le camp des Kurii. Ils dormaient, roulés en boule, plusieurs individus dans chaque abri. Les abris de campagne des Kurii sont faits de peaux et de fourrures tendues sur de jeunes arbres courbés. Ils font environ un mètre cinquante de haut, sur une largeur comparable, mais ils font entre quinze et vingt mètres de long, certains faisant jusqu'à trente mètres. Ces abris, en outre, sont souvent courbes et de ligne irrégulière ; parfois, ils sont voisins, une seule entrée permettant de pénétrer dans les deux. Ils font penser à des cavernes, parfois des réseaux de cavernes, construits à ciel ouvert. Les Kurii y entrent à quatre pattes. Les Kurii n'aiment pas dormir dehors. Dans la campagne, il leur arrive parfois de s'enfouir dans la terre, presque comme le sleen, et de couvrir l'ouverture avec de l'herbe et des branchages. Ils dorment toujours la tête tournée vers l'ouverture.

Les troupeaux des Kurii étaient silencieux. Ils ne bougeaient guère. J'apercevais le troupeau blanc de verrs, comptant des centaines d'animaux parqués dans la partie nord-ouest du camp ; au nord-est, il y avait les tarsks. Je les sentais dans l'air frais du matin. Je sentais également l'odeur des Kurii et celle de la bouse de bosk. Les bosks étaient au sud du camp. Ils empêcheraient efficacement les Kurii de s'enfuir par le sud. Le troupeau comprenait plusieurs milliers de têtes. La partie nord du camp était dégagée, et le resterait, afin d'engager les Kurii, si la bataille tournait à leur désavantage, à fuir en direction du nord. Ce serait, dans la langue des stratèges goréens, un Pont de Joyaux, tentant, séduisant, promettant la sécurité, donnant l'espoir de la fuite.

Près du centre du camp, mais légèrement au sud-est, comme les verrs, les tarsks et les bosks, d'autres animaux étaient parqués ; ils étaient dans un enclos de plus d'un quart de pasang de diamètre, constitué de pieux auxquels étaient attachées des traverses ; cet enclos, toutefois, était surveillé par des sleens domestiques ; les animaux étaient serrés les uns contre les autres à l'intérieur, par centaines, terrifiés par les sleens ; il s'agissait de sleens dressés à grouper et garder les animaux.

Au nord-ouest du centre du camp, se dressaient les tentes de Thorgard de Scagnar et de ses hommes.

Je souris.

Les Kurii ne s'étaient pas dépêchés d'entreprendre leur marche vers le Sud. Ils n'avaient pas réussi, quelques jours plus tôt, pendant l'assemblée de la Fête, à contraindre les hommes du Torvaldsland à leur fournir les provisions nécessaires à leur marche. Après l'écrasante victoire de la nuit du festin de Dent Bleue, pendant laquelle sa salle avait brûlé et les camps de la Fête avaient été dévastés, ils avaient dressé leur propre camp et s'étaient méthodiquement mis à réunir les provisions nécessaires à leur marche. Des centaines de raids avaient été lancés dans les vallées et les montagnes, au cours desquels les fermes avaient été brûlées et les produits volés, principalement les outils, les armes et les animaux domestiques. Il y avait des points de rassemblement, où ces produits étaient rassemblés avant d'être transportés, par courtes marches, jusqu'au camp. Pendant ce temps, cent pasangs plus au sud, Svein Dent Bleue rassemblait les hommes du Torvaldsland.

À cette époque, j'avais beaucoup observé les Kurii, vivant sur le terrain, retournant

souvent au camp de guerre de Dent Bleue. Un Guerrier couvre aisément quatre-vingt-dix pasangs dans la journée. En général, il lui suffit d'alterner la course et la marche, en ménageant des périodes de repos. Rares sont ceux qui, ayant revêtu le Rouge des Guerriers, n'en sont pas capables. Personnellement, je peux faire beaucoup mieux, mais je ne suis pas le seul.

Chez les Kurii, la patrouille de pillage typique se compose de six animaux et s'appelle une « Main », avec son « Œil », ou chef. Deux « Mains », avec leurs « Yeux », constituent un « Kur », ou « Animal ». Le kur militaire, unité dans ce sens, est commandé par un « Sang ». Cela semble étrange mais s'explique par le fait que les Kurii croient que la pensée est une fonction du sang. On « pense » avec l'ensemble de son corps, pas seulement avec le cerveau. Les Kurii contemporains ; naturellement, savent que les processus cognitifs sont centrés sur le cerveau, ou principalement centrés sur le cerveau, mais la terminologie antique demeure dans les chants, la poésie et même le vocabulaire militaire. De même, les êtres humains continuent de parler d'affaire de cœur, d'homme de cœur, de dire que quelqu'un a un grand cœur etc., terminologie provenant probablement d'une époque où le cœur n'était pas considéré comme une pompe chimio-mécanique, mais comme le siège et la demeure des émotions. Le commandant d'un kur militaire, de ce fait, devrait sans doute s'appeler un « Cerveau » ou un « Esprit » mais, dans leur langue, on le nomme toujours : « Sang ». Un « Sang », par conséquent, commande à deux Yeux et à deux Mains. Douze « Kurs », dans le sens militaire, constituent une « Troupe ». Celle-ci compte cent quatre-vingts animaux, y compris les subalternes et les chefs, et est commandée par un « Sang » dont le grade est symbolisé par deux anneaux au bras gauche. Douze Troupes constituent une « Marche ». Une Marche comprend, par conséquent, deux mille cent soixante animaux ou, en comptant les commandants de chaque Troupe, deux mille cent soixante-douze animaux. La Marche est commandée par un Sang, dont le grade est indiqué par un anneau au bras gauche. Les anneaux indiquant le grade sont parfaitement nus, constitués d'un alliage rougeâtre, et doivent être distingués des bracelets, que les Kurii aiment beaucoup. Les Kurii, en général, comme les hommes, semblent être des animaux pleins de vanité, mais il paraît y avoir une corrélation inverse entre le niveau du grade et la complexité et la variété des ornements. Plus le grade est élevé, plus l'ornementation est simple. Le commandant, ou Sang, d'une Marche, ne porte qu'un anneau rougeâtre tout simple. J'ignore si cette simplicité est respectée en dehors des fonctions, pour ainsi dire, ou dans l'intimité. En outre, j'ignore la signification totale des anneaux. J'ignore comment on les obtient et comment on passe de deux anneaux à un anneau. Je sais que les anneaux sont soudés au poignet des animaux. Les limes d'acier des Goréens, incidemment, n'entament pas l'alliage. On peut s'en procurer, naturellement, en coupant le bras. La raison pour laquelle un ensemble de Troupes s'appelle une Marche n'est pas claire. Cela peut faire référence à une Marche Militaire, bien entendu, mais il me semble, le terme étant apparemment très ancien, qu'il fait également référence aux migrations de l'histoire antique des Kurii, sur leur planète qui, probablement, n'existe plus ou n'est plus viable. Il existe des preuves indirectes de cet état de fait parce que douze Marches ne constituent pas une division, ou une armée, ou une unité comparable, mais un « Peuple ». Un Peuple est commandé par un « Sang du Peuple ». On dit qu'un tel commandant est « en dehors des anneaux ». Je ne comprends pas complètement le sens de cette expression. Les Kurii, comme je l'ai peut-être déjà mentionné, se divisent en plusieurs « Peuples ». Tous ces Peuples ne parlent pas la même langue et j'ai l'impression qu'il y a des différences entre eux, et même au sein de chaque Peuple, différences concernant par exemple le motif et la texture de la fourrure, le tempérament, la disposition des dents, la forme des oreilles et ainsi de suite.

Ces différences, négligeables du point de vue des êtres humains, sont apparemment très importantes aux yeux des Kurii. L'être humain, traqué par un Kur, ne s'intéressera guère à la taille de ses oreilles ou au motif de sa fourrure. Les Kurii, dans leur passé du moins, ont apparemment été déchirés par des luttes intestines, marqués par des guerres « raciales » ou « civiles ». Il n'est pas impossible que la destruction ou la stérilisation de leur planète d'origine soit la conséquence de ces inimitiés. Aucun Kur, toutefois, d'après ce que l'on m'a dit, quel que soient sa race ou son type, ne mangera la chair d'un autre Kur. Ceci est intéressant, compte tenu de la férocité de leur instinct carnivore. Malheureusement, ils n'ont pas la même attitude vis-à-vis des êtres humains. Il est à remarquer que l'organisation militaire des Kurii est fondée sur le nombre douze ou les diviseurs et multiples de douze. Les Kurii utilisent, d'après mes renseignements, une mathématique à base douze. Les appendices préhensiles du Kur normal comportent six doigts.

Parfois, les patrouilles de Kurii sont accompagnées de sleens dressés, souvent quatre animaux. Par deux fois, pendant mes reconnaissances, j'avais dû en tuer. Les sleens ont diverses utilisations ; certains d'entre eux servent uniquement d'animaux de surveillance ou de garde ; d'autres servent d'éclaireurs aux patrouilles, soit qu'ils soient dressés à attaquer les ennemis potentiels, soit qu'ils retournent à la patrouille, l'avertissant ainsi de la présence d'ennemis possibles ; d'autres, beaucoup mieux dressés, servent à la chasse aux êtres humains ; parmi les sleens chasseurs d'êtres humains, certains sont simplement dressés à tuer, et d'autres à conduire la proie dans le camp des Kurii ; un type de sleen est dressé à détruire les mâles et ramener les femelles, distinguant entre les sexes par l'odeur. Parfois, un sleen ramène une femme, en larmes et trébuchant, de très loin, lui faisant traverser le camp, sous le regard indifférent des Kurii, puis la faisant entrer dans le troupeau. Quatre jours plus tôt, j'avais assisté à une chasse aux femmes au cours de laquelle plusieurs sleens, répartis sur un territoire étendu, avaient flairé des esclaves cachées et, de plusieurs points, les avait poussées dans un canyon sans issue où un Kur, qui les attendait, avait refermé une porte en bois, les emprisonnant à l'intérieur. Les sleens patrouillent également les itinéraires empruntés par les groupés qui acheminent les marchandises des points de stockage au camp principal. L'ordre typique d'une telle colonne est le suivant : les captifs humains, sur une seule file, forment le centre. Ces humains sont généralement des serfs et des captives, mais pas toujours. Le produit des pillages est transporté par les mâles humains, sauf s'il y en a trop, auquel cas le reste est réparti entre les captives. Les Kurii chargent lourdement les mâles ; ils ne peuvent penser qu'au fardeau qu'ils portent, et au pas suivant ; en outre, ils ont généralement les poignets liés aux lanières de cuir qui attachent leur fardeau. Les Kurii, contrairement aux Goréens, ne confient pas de travaux pénibles aux captives ; cela rendrait leur viande dure ; les captives sont séparées des mâles, afin de les priver de chefs ; en outre, la technique consistant à faire marcher les prisonniers sur une file, les séparant d'un mètre ou deux, et à leur interdire de parler diminue considérablement les risques d'action concertée. Marchant parallèlement à la longue file de prisonniers, mâles et femelles alternativement, les groupes de femmes isolant les files d'hommes les unes des autres, il y a des sleens. Lorsqu'un individu, mâle ou femelle, s'écarte, même d'un mètre, de la ligne de marche, ou tente de réduire l'espace qui le sépare de son voisin, le sleen intervient. Une fois, j'ai vu une femme trébucher et deux sleens, grondant et Crachant, foncer sur elle. Elle se releva d'un bond, en larmes, et reprit sa place exacte dans la file, la gardant parfaitement, jetant des regards terrifiés aux prédateurs cruels. La file de prisonniers et de sleens est flanquée, de chaque côté, de Kurii. Il y a, par conséquent, cinq files : la file centrale de prisonniers et de butin, les deux files de sleens et, de chaque côté, une file de Kurii. Les

prisonniers humains des Kurii, incidemment, sont généralement nus ; les Kurii ne voient pas pourquoi ils permettraient à des animaux de porter des vêtements.

Je regardai le Torvaldsberg.

Le soleil en illuminait à présent le sommet.

En dessous de nous, dans la large vallée, le camp des Kurii était toujours dans l'obscurité. Nous entendîmes, en bas, le hurlement d'un sleen solitaire. Je me demandai si les Kurii rêvaient. Je supposai que oui.

« Le moment est presque venu, » me dit Forkbeard.

J'acquiesçai.

Puis, en bas, nous entendîmes le cri de chasse d'un sleen, puis d'autres.

Je n'aurais pas voulu être à la place de Hilda, l'esclave de Forkbeard. Les Kurii ne se soucieraient guère des sleens. Leurs hurlements n'exprimaient ni l'inquiétude ni la fureur. Ils ne faisaient que ramener un animal, peut-être un nouveau, qui s'était trop approché du camp, ou bien un évadé que l'on reconduisait rapidement dans l'enclos. Puis la lumière toucha la vallée. D'après le bruit des sleens, nous pouvions estimer la progression de leur chasse et la position de la fille asservie de Thorgard de Scagnar.

« Là ! » indiqua Ivar, tendant le bras.

Ils la prirent au nord du troupeau de bosks. Nous pouvions voir son corps blanc et les formes sombres, sinueuses, velues, convergeant sur elle. Puis elle fut encerclée et s'immobilisa. Ensuite, un sleen lui ouvrit le passage, lui indiquant quelle direction prendre. Sur les autres côtés, elle se trouvait confrontée aux crocs et aux grondements des autres animaux. Quand elle essayait de prendre une direction différente de celle qui lui était ouverte, ils lui montraient cruellement les dents. Un seul coup de gueule pouvait arracher une main ou un pied. Nous la vîmes fuir devant eux dans l'espoir d'échapper à leurs mâchoires rapides et terrifiantes. Puis deux sleens prirent position derrière elle et, montrant les dents, la poussèrent devant eux. Nous craignîmes plus d'une fois qu'ils ne la tuent. Les sleens détruisent les femmes qui ne veulent pas rejoindre le troupeau.

Dans la partie nord-ouest du camp, il y avait le troupeau de verrs ; dans la partie nord-est, se trouvaient les tarsks. Les bosks étaient parqués dans la partie sud du camp. Près du centre du camp, légèrement au sud-est, derrière des pieux auxquels étaient attachées des traverses, il y avait un autre troupeau appartenant aux Kurii. C'est vers cet enclos que la fille de Thorgard de Scagnar, courant devant les sleens féroces, fut poussée. Elle passa entre les traverses et, au même instant, les sleens cessant de la harceler, elle se trouva sur l'herbe piétinée, faisant partie du troupeau. C'était ce que nous avions prévu. Les sleens reprirent leur ronde autour du troupeau. Le nouvel animal avait été ajouté au troupeau. Il ne les intéressait plus, sauf s'il tentait de sortir de l'enclos. Nous vîmes Hilda, point blanc dans la lumière grise, courir vers le troupeau dont les membres étaient serrés les uns contre les autres, sur l'herbe mouillée et piétinée.

« Si seulement, » soupira Forkbeard, « j'avais un tel troupeau ! »

Le troupeau, effectivement, se composait d'animaux souples et beaux, élégants et à deux pattes. Il devait y avoir environ trois ou quatre cents têtes, dans l'enclos.

— « Il y a des femmes qui t'appartiennent, » fis-je remarquer.

— « Et j'ai bien l'intention de les récupérer, » affirma-t-il. Je présentai que, dans ce troupeau, il y avait plusieurs de nos femmes : Thyri, Aelgifu, ou Pudding, Gunnhild, Olga, Lèvres Boudeuses, Jolies Chevilles, Miss Stevens, du Connecticut, qui était devenue Gâteau au Miel, la jeune femme du Canada, Leah, dont le nom précédent était sans intérêt, et d'autres. En outre, parmi eux, il y avait à présent Hilda, qui était sans doute l'esclave préférée

d'Ivar.

Hilda, déjà, devait transmettre nos instructions aux femmes effrayées, principalement des captives. Nous verrions bientôt si elles craignaient davantage les sleens et les Kurii que les mâles goréens, leurs Maîtres. Si elles n'obéissaient pas, elles seraient massacrées. Étant esclaves, elles étaient commandées ; étant esclaves, si elles refusaient d'obéir, elles seraient mises à mort. Elles n'avaient pas le choix. Elles obéiraient.

À présent, le soleil illuminait magnifiquement les hauteurs du Torvaldsberg.

« Mettez vos écharpes ! » ordonna Svein Dent Bleue. Le mot fut passé d'homme à homme. De l'autre côté de la vallée, des hommes faisaient de même. Chacun d'entre nous attacha une écharpe jaune sur son épaule gauche. C'était par ce moyen que les Kurii avaient identifié leurs alliés, les hommes de Thorgard de Scagnar. Nous porterions aussi de telles écharpes. Ainsi nous vengerions-nous de ceux qui avaient trahi leur race.

« Dégainez vos armes ! » ordonna Svein Dent Bleue. Les hommes bougèrent. Les épées furent tirées des fourreaux ; les flèches furent encochées ; les lances furent serrées plus fermement.

Il me parut étrange que des hommes, de simples hommes, osassent s'attaquer aux Kurii.

À ce moment-là, naturellement, j'ignorais tout de la frénésie. Svein Dent Bleue avait baissé la tête.

Je la perçus d'abord chez le géant, Rollo. Ce n'était pas un son humain. C'était un grognement, un grondement, semblable à celui d'un larl dérangé dans son sommeil. Les cheveux se dressèrent sur ma nuque. Je me retournai. La tête du géant se leva lentement, et tourna. Il avait les yeux fermés. Je vis le sang battre dans les veines de son front. Puis ses yeux s'ouvrirent et ils n'étaient plus vides, mais concentrés sur eux-mêmes, comme si son regard venait de très loin, et il y brillait une lueur terrifiante. Ses poings se fermaient et s'ouvraient. Il avait rentré la tête dans les épaules. Il était tassé sur lui-même, comme s'il attendait, tendu, tandis que la chose, la frénésie, la folie, brûlait en lui.

« C'est le commencement, » me dit Ivar Forkbeard.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Tais-toi ! » dit-il. « C'est le commencement. »

Svein Dent Bleue, puissant Jarl du Torvaldsland, leva la tête, mais j'eus l'impression que ce n'était plus lui. C'était un visage que je n'avais jamais vu. Les yeux n'étaient plus ceux du noble Dent Bleue, mais ceux d'une créature inconnue, incompréhensible. Soudain, je le vis jeter son avant-bras gauche sur la large pointe de sa lance. Horrifié, je le vis boire son propre sang.

Je vis un homme, luttant contre la frénésie, s'arracher les cheveux par poignées. Mais elle était sur lui et il ne pouvait que se soumettre.

D'autres hommes étaient nerveux. Certains creusaient le sol avec leurs bottes. D'autres jetaient des regards effrayés autour d'eux.

Les yeux d'un homme se mirent à rouler ; son corps était secoué de tremblements ; il marmonnait des paroles incohérentes.

Un autre homme, les yeux fixés sur la vallée, jeta son bouclier et déchira sa tunique, exposant sa poitrine.

J'entendis des gémissements, puis les gémissements laissèrent la place à des sons bestiaux, des grondements de rage non contenue.

Ceux qui n'avaient pas encore été touchés restaient immobiles, terrifiés parmi leurs compagnons d'armes. Ils étaient entourés de monstres.

« Kurii ! » lança quelqu'un.

« Tuer Kurii ! » entendis-je, « Tuer Kurii ! »

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je à Ivar Forkbeard.

Je vis un homme s'enfoncer les doigts dans un œil sans ressentir la moindre douleur. Son autre œil resta fixé sur la vallée. Je vis que de l'écume s'était formée aux coins de ses lèvres. Sa respiration était profonde et terrifiante.

— « Regarde Rollo, » dit Forkbeard.

Les veines, sur le cou et le front du géant, saillaient, gonflées par le sang. Sa tête était penchée sur le côté. Je ne pouvais voir ses yeux. Il mordait le bord de son bouclier, arrachant des fibres de bois, le déchirant avec ses dents.

« C'est la Frénésie d'Odin, » expliqua Forkbeard. « C'est la Frénésie d'Odin. »

Un homme après l'autre, un cœur après l'autre, la frénésie s'empara des compagnons de Svein Dent Bleue.

Elle se répandit parmi les Guerriers ; c'était une chose terrible, se communiquant de l'un à l'autre ; on avait presque l'impression de la voir, mais on ne la voyait pas, seuls ses effets étaient perceptibles. Je pouvais la suivre à la trace. Au début, elle me fit l'effet d'une maladie horrible, d'une épidémie ; puis je la vis sous la forme d'un feu, invisible et puissant ; puis j'eus l'impression que les hommes étaient touchés par les mains d'un dieu, mais pas d'un dieu tel que je les connaissais, pas un dieu qu'une femme ou un enfant pourrait prier, mais un dieu d'hommes, et d'hommes du Torvaldsland, une des divinités terrifiantes et dures du Nord cruel, un des dieux du Torvaldsland. Et la caresse de ces dieux, comme leur volonté, était terrible.

Ivar Forkbeard rejeta soudain la tête en arrière et, silencieusement, hurla en direction du ciel.

La chose l'avait touché.

Le souffle des hommes, leur énergie, leur rage, la fureur, m'entouraient.

Une corde d'arc était tendue.

J'entendis le grincement des dents sur l'acier, le bruit d'hommes déchirant leur propre chair avec les dents.

Je ne pouvais plus regarder Ivar Forkbeard. Ce n'était plus l'homme que je connaissais. À sa place, il y avait un monstre.

Je regardai la vallée. Il y avait les tentes des Kurii. Je les évoquai. Je me souvins bien de leur duplicité, je me souvins bien du massacre hideux, sans pitié, qui s'était déroulé dans la salle de Svein Dent Bleue.

« Kurii ! Kurii ! » entendis-je.

En moi, alors, irrationnelle, semblable à une coulée de lave, je sentis une sensation nouvelle.

Je dois regarder la beauté du Torvaldsberg, me dis-je. Mais je ne pouvais plus regarder la beauté glacée, désolée de la montagne. Je ne pouvais regarder que la vallée où, sans méfiance, se trouvait l'ennemi.

C'est de la folie, me dis-je. *De la folie !* Dans les tentes, dormaient les Kurii qui avaient tué, qui avaient massacré dans la nuit. Dans ma bourse, toujours, il y avait le bracelet en or que Telima avait porté.

Dans la vallée, sans méfiance, se trouvaient les ennemis, les Kurii.

Non, me dis-je, *il faut que je résiste à cette chose !*

Je sortis le bracelet en or que Telima avait porté.

Je le suspendis à une ficelle passée autour de mon cou. L'ennemi était dans la vallée.

Je fermai les yeux. Puis j'aspirai l'air entre les dents.

Quelque part, sur une autre planète, éclairée par la même étoile, des hommes allaient au bureau.

Je luttai contre les sentiments qui prenaient possession de moi. Autant tenter d'endiguer l'éruption d'un volcan, le déplacement des plaques tectoniques de la Terre.

Le grondement, la fureur, étaient tout autour de moi.

Dans la vallée, se trouvaient les Kurii.

J'ouvris les yeux.

Tout me parut rouge : la vallée, le ciel, les visages de mes compagnons. Je sentis que la frénésie s'emparait de moi. J'avais envie de déchirer, de couper, de frapper, de détruire.

Elle m'avait touché et j'étais dans son emprise, dans ce monde de rage brûlante et rouge.

La corde de l'arc était tendue.

Svein Dent Bleue avait l'écume aux lèvres. Ses yeux étaient ceux d'un fou.

Je levai ma hache.

Les milliers de Torvaldslandais, des deux côtés de la vallée, se préparaient. On pouvait sentir leur impatience, leur puissance contenue, leur tension.

La lance du signal, dans la main crispée de Dent Bleue, un talmit écarlate noué à la base de la pointe, fut levée.

La respiration de milliers d'hommes qui attendaient d'être libérés, de plonger dans la vallée, fut un instant retenue.

Le soleil toucha le bouclier. La lance fut jetée dans la vallée.

Avec un hurlement frénétique, l'armée, dans sa fureur, des deux côtés de la vallée, se lança à l'attaque.

« Les hommes du Torvaldsland. » hurlèrent les combattants, « sont sur vous ! »

CE QUI ARRIVA DANS LE CAMP DES KURII

LE Kur bascula en arrière, transpercé par ma lame. Hurlant, je bondis sur un autre, frappant avant qu'il ait pu se lever, puis sur un autre.

Au moment de l'attaque, les filles de l'enclos, suivant les ordres de leurs Maîtres, transmis par Hilda, criant, quittèrent l'enclos par centaines et se répandirent dans le camp. Les sleens se jetèrent sur elles, mais, dépassés par le nombre, ne furent pas en mesure de choisir celles qu'ils reconduiraient dans l'enclos. De même, le prédateur des mers, attaquant un banc de poissons argentés, réussit moins bien que s'il lui était possible de choisir tranquillement une proie. À peine un sleen avait-il décidé de reconduire une fille dans l'enclos que trois ou quatre autres entraient dans son champ visuel, l'engageant parfois à les poursuivre tandis que la première s'échappait, peut-être pour sauver, plus tard, de la même manière, une autre fille. En outre, quand un sleen s'attachait à une fille donnée, celle-ci se laissait rapidement conduire à l'intérieur de l'enclos. Ainsi, le sleen, conformément à son dressage, ne lui faisait pas de mal. Dès qu'elle se trouvait à l'intérieur de l'enclos, naturellement, elle le quittait à nouveau, dans un autre secteur. Toute fille trouvée dans l'enclos par un homme du Torvaldsland, cherchant sa propre sécurité, sauf si un attaquant libre lui en avait donné l'ordre, serait sommairement exécutée. Je constatai avec satisfaction que les femmes craignaient davantage les hommes que les sleens ou les Kurii. Le danger auquel elles s'exposaient ne nous intéressait pas. Leur vie ne comptait pas. Ce n'étaient que des esclaves. Par conséquent, nous nous servions d'elles pour créer une diversion. De nombreux Kurii, jaillissant de leurs tentes, sortant de leurs abris de peaux et de fourrures, surpris, ne virent d'abord que la débandade de leur séduisant bétail à deux pattes jusqu'au moment où, peut-être, la hache s'abattait sur eux. La nature de l'attaque, et son ampleur, leur échappait.

Un Kur leva sa grande hache. Je le chargeai, ma hache l'atteignant avant qu'il ait pu frapper.

Je dégageai la lame de ma hache, tandis qu'il s'effondrait, l'arrachant à la mâchoire et l'épaule.

« Tarl Cheveux Rouges ! » entendis-je. C'était une voix de femme, grêle, terrifiée. Je me retournai. Je sais à présent que c'était Thyri mais, sur le moment, je ne la reconnus pas. J'étais debout, puissant et terrible, la hache levée, les vêtements couverts de sang, le Kur roulant et se tordant convulsivement à mes pieds. Elle mit la main devant la bouche, les yeux terrifiés, puis s'enfuit.

Je vis un Kur prendre un homme de Thorgard de Scagnar et lui arracher la tête.

Les attaquants, comme les hommes de Thorgard de Scagnar, portaient une écharpe jaune. De nombreux Kurii, troublés, au début, étaient tombés sous les haches d'hommes portant une écharpe, potentiellement leurs alliés. À présent, toutefois, sans discrimination, ils tuaient tous les mâles humains armés. Beaucoup d'entre eux étaient des hommes de Thorgard, qui tombèrent sous les dents et l'acier des Kurii et plusieurs Kurii succombèrent sous les coups

des hommes de Thorgard qui défendaient désespérément leur vie.

À un moment donné, je vis Thorgard de Scagnar et Ivar Forkbeard essayant de le rejoindre. Mais Ivar fut arrêté par un groupe de Kurii et de Guerriers, et se mêla à la bataille.

J'entendis les hurlements des esclaves.

Je vis deux Kurii converger sur Gorm. Deux fois, par-derrière, la hache frappa latéralement, la première fois à droite, la deuxième fois à gauche, coupant les colonnes vertébrales.

Un sleen de plus de deux mètres de long, à six pattes, passa près de moi, sa fourrure frottant contre ma cuisse.

Gorm, en proie à la frénésie, tailladaient en hurlant les cadavres des Kurii tombés à ses pieds.

Épaule contre épaule, combattant, je vis Bjarni du Camp de Thorstein et le jeune homme dont j'avais été le champion pendant la Fête.

Je respirai l'odeur du feu. Il y avait les rugissements des Kurii.

Je vis un Kur, à rayures marron, reculer, boitant et grondant, devant Ottar, qui était responsable de la ferme de Forkbeard. Ottar le poursuivit, sans tenir compte du danger, le regard fou, le tuant, coupant le corps en deux à coups répétés de sa hache.

Je vis le géant, peu connu au Torvaldsland, qui avait rejoint tardivement l'armée et se faisait appeler Hrolf, de l'Est, et qui était venu de la direction du Torvaldsberg. Poussant un cri, il plongea sa lance dans la poitrine d'un Kur.

Il combattait magnifiquement.

Un Kur chargea. Je fis un pas de côté, ma hache l'atteignant au ventre.

Je vis un autre Kur, indécis, surpris. Je glissai sur du sang. Il chargea. Je levai le manche de ma hache, l'atteignant à l'estomac, le poussant sur le côté. Il grogna. Je me levai d'un bond, et frappai au cou avant qu'il ait pu se redresser. La tête à demi arrachée, il se leva, courut une dizaine de mètres puis glissa, tombant latéralement, roulant sur la fourrure et le cuir brûlé d'une tente.

« Protège-moi ! » entendis-je. Une femme se jeta à mes pieds, posant la tête sur ma cheville. « Protège-moi ! » sanglota-t-elle. Je baissai la tête. Elle leva vers moi un visage terrifié, couvert de larmes. Elle avait les cheveux et les yeux noirs. Je vis le collier de fer, noir sur son cou blanc. C'était Leah, la jeune Canadienne. Du pied, malgré ses larmes, je la poussai sur le côté. Il y avait du travail d'homme à faire.

Un Kur m'attaqua de front. Le manche de sa hache s'abattit sur celui de la mienne, me forçant à mettre un genou en terre. Lentement, je me redressai, repoussant le manche serré entre les deux pattes du Kur. Il poussa à nouveau, avec tout son poids et sa puissance, certain qu'il était capable d'écraser la force négligeable d'un être humain. Je résistai juste pour qu'il ait le temps de constater que j'étais capable de le faire, puis je retirai rapidement le manche, d'un seul coup, pivotant sur le côté et levant la hache. Il tomba à plat ventre, stupéfait. Je posai le pied sur le manche de sa hache. Il tenta de le dégager. Ma hache était levée. Il roula vivement sur le flanc. Le coup tomba sur l'omoplate, la coupant. Hurlant, il se leva d'un bond, reculant, montrant les crocs. Je le suivis. Soudain, il pivota sur lui-même et s'enfuit. Je le rejoignis devant l'entrée d'une tente, une de celles de Thorgard de Scagnar, peut-être même la sienne. La tente avait des rayures. Le Kur, se retournant, me faisant face à présent, recula ; il trébucha contre une corde, arrachant un piquet. Je bondis, frappant à nouveau, à la hanche gauche. Le côté de sa patte velue se couvrit de sang. Ramassé sur lui-même, grondant, il recula à l'intérieur de la tente, où je le suivis. Des hurlements retentissaient à l'intérieur de la tente, les hurlements des filles de soie de Thorgard, dont beaucoup étaient petites, rondes,

sensuelles. Quelques-unes étaient enchaînées par la cheville gauche. Les soieries qu'elles portaient, collantes et diaphanes, n'étaient pas destinées à cacher leur beauté mais à la révéler, à la souligner, à l'accentuer, à l'exposer sensuellement au regard du maître. Elles reculèrent, se tassant contre les coussins, jusqu'à la paroi de la tente. Je leur accordai à peine un regard. Elles appartiendraient aux vainqueurs.

Le Kur, reculant, tendant le bras droit, saisit un des poteaux de la tente, l'arrachant. La tente s'effondra derrière lui. Il gronda. Il frappa avec le poteau, utilisant la pointe de son extrémité comme celle d'une lance. Puis il voulut frapper dans un mouvement circulaire. J'attendis. Il était affaibli parce qu'il avait perdu beaucoup de sang. Il pivota sur lui-même et courut jusqu'à la paroi opposée de la tente. Il tenta d'en déchirer le cuir et c'est près de la paroi que je l'abattis. Je dégageai ma hache enfoncée dans le cadavre et me tournai vers les femmes. Je me dirigeai vers elles. Elles étaient à genoux, serrées les unes dans les bras des autres, contre la paroi de la tente. Elles baissèrent la tête, tremblantes. Je sortis de la tente.

« Où est Thorgard de Scagnar ? » demanda Ivar Forkbeard. Sa chemise était déchirée. Il avait du sang de Kur sur la poitrine et la joue.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

Derrière Ivar Forkbeard, nue, portant son collier, se tenait Hilda, fille de Thorgard.

« Les Kurii se rassemblent près du troupeau de verrs ! » s'écria un homme.

Le rassemblement n'était pas destiné à réussir. Des lances s'abattirent parmi les Kurii décidés à résister. Plusieurs tombèrent dans la boue et les excréments de verrs, les animaux eux-mêmes, effrayés, se dispersant en bêlant, sautant par-dessus les cadavres.

Près de l'enclos du troupeau de verrs, nous trouvâmes, enchaînés, des esclaves mâles capturés par les Kurii au cours de leurs expéditions de pillage et utilisés comme porteurs. Il y avait plus de trois cents pauvres diables dans cette situation.

Svein Dent Bleue était près des enclos, ayant conduit l'attaque qui avait fait échouer le rassemblement. Le rassemblement avait été organisé par le Kur qui avait commandé l'attaque de sa salle. Ce Kur, apparemment, avait disparu, s'enfuyant avec les autres. Dent Bleue enjamba le cadavre d'un Kur. Il montra les esclaves enchaînés.

« Libérez-les, » ordonna-t-il, « et donnez-leur des armes. Il y a encore du travail à faire ! »

Impatients, une fois débarrassés de leurs menottes, les esclaves ramassèrent des armes et se mirent en quête de Kurii.

« Ne laisse pas les Kurii s'échapper par le sud ! » lança Svein Dent Bleue à Ketil, responsable de sa ferme, qui était un lutteur célèbre.

— « Le troupeau de bosks les empêche de fuir en nombre, » répondit Ketil. « Quelques-uns ont même été piétinés. »

« Nous avons été trompés ! » cria un homme. « Le véritable rassemblement se trouve de l'autre côté du camp. Des centaines de Kurii ! Tout cède devant eux ! C'était une ruse pour attirer les hommes ici tandis que les Kurii se regroupaient ailleurs ! » Mon cœur se serra.

Pas étonnant que le commandant des Kurii ait disparu, abandonnant ses compagnons. Je me demandai s'ils savaient que ses intentions véritables étaient autres. Je l'admirai. C'était un véritable général, un adversaire extrêmement dangereux, impitoyable, sans scrupules et brillant.

« Apparemment, » fit Forkbeard avec un sourire ironique, « nous avons un adversaire de valeur. »

« La bataille tourne à notre désavantage ! » cria un homme.

« Il faut les contenir ! » cria Ivar Forkbeard. Nous entendions les rugissements des Kurii, bien qu'ils soient à un pasang de nous, de l'autre côté du camp. Les cris des hommes nous

parvenaient également. « Allons-y, Tarl Cheveux Rouges ! » proposa Forkbeard.

Des fuyards passèrent près de nous. Forkbeard en frappa un, le faisant tomber.

« Au combat ! » ordonna-t-il. L'homme pivota sur lui-même et, ramassant ses armes, reprit la fuite. « Au combat ! » cria Forkbeard. « Au combat ! » « On ne peut pas les contenir ! » cria un homme. « Ils vont reprendre le camp ! »

« Au combat ! » répéta Forkbeard.

Comme des fous, nous courûmes vers la bataille. Là, déjà levée, nous vîmes la lance de Svein Dent Bleue, qui avait servi à donner le signal. À son pied, se tenait le puissant Rollo, frappant à droite et à gauche avec sa hache. Aucun Kur ne pouvait approcher de la lance sans mourir. Des centaines d'hommes, en lignes irrégulières, latérales, nous accompagnaient. Les Kurii, trop dispersés devant cette nouvelle résistance, poussant des rugissements stridents, reculèrent et se regroupèrent en prévision d'une autre charge.

« Formez des lignes ! » cria Svein Dent Bleue. « Formez des lignes ! » Dent Bleue, leur Jarl, était avec eux. Les hommes luttèrent pour prendre place, sous ses yeux, en première ligne.

Dent Bleue lui-même se tenait à présent près de Rollo, serrant la lance dans sa main.

Nous vîmes les boucliers des lignes de Kurii, les haches. Il y avait sans doute plus de deux mille Kurii en formation.

Puis, stupéfaits, de l'intérieur des lignes kurii, nous vîmes sortir deux ou trois cents esclaves, poussées à coups de fouet. Elles étaient attachées par les poignets, d'autres par les chevilles, d'autres par la ceinture, beaucoup par le cou. Il s'agissait de bétail capturé et attaché dans le camp, dans la confusion, par les Kurii. Elles serviraient à rompre nos lignes. Je vis, parmi elles, Aelgifu, ou Pudding. Elle avait les bras écartés, les poignets attachés à ceux de ses voisines, lesquelles étaient elles-mêmes attachées. Nous entendions les claquements des fouets, les cris de douleur. Les filles coururent de plus en plus vite vers nous, fuyant devant les fouets. Derrière elles, rapidement, les Kurii avançaient.

« Chargez ! » hurla Svein Dent Bleue. Les hommes se jetèrent en avant.

Moins de dix mètres avant le choc, Svein Dent Bleue et ses lieutenants précédant les lignes d'hommes, au moment où les femmes, terrifiées, voyaient les haches et les armes levées sur elles, firent un signe qu'aucune captive du Nord n'ignore, le signe du ventre. Presque toutes en même temps, en hurlant, les femmes se jetèrent à plat ventre parmi les cadavres et la charge des hommes du Torvaldsland, sans la moindre hésitation, passa par-dessus elles, frappant les Kurii stupéfaits avec une puissance intacte. J'abattis un Kur armé d'un fouet.

« C'est à nous de fouetter les esclaves ! » lui dis-je.

Il y eut, aussitôt, une lutte acharnée, parmi et au-dessus des corps des captives attachées. Celles qui le pouvaient se couvraient la tête avec les bras. Des corps, humains et Kurii, tombaient, ensanglantés, sur l'herbe. Les captives, à demi écrasées, quelques-unes ayant des os brisés, hurlaient. Quelques-unes tentaient de se lever mais, comme elles étaient attachées, rares furent celles qui y parvinrent. Elles restèrent pratiquement toutes à plat ventre, tremblantes, dans une forêt de jambes, tandis que les armes s'entrechoquaient au-dessus d'elles. Les Kurii, qui étaient dix-sept ou dix-huit cents, reculèrent.

« Libérez les femmes ! » ordonna Svein Dent Bleue. Les lames libérèrent aussitôt les captives couchées, hystériques. Beaucoup étaient couvertes de sang. Svein Dent Bleue et d'autres, par les cheveux, relevèrent les captives.

« Allez dans l'enclos ! » cria-t-il. Elles s'éloignèrent en trébuchant dans la direction de l'enclos. « Aidez-la ! » ordonna Svein Dent Bleue à deux filles terrifiées. Elles se penchèrent,

relevèrent et soutinrent une de leurs compagnes, qui avait une jambe cassée, la lanière de cuir étant toujours attachée à sa cheville.

« Tarl Cheveux Rouges ! » sanglota Gunnhild. Ma lame fila vers son cou, coupant la lanière de cuir qui l'attachait à ses deux voisines.

— « Dans l'enclos ! » lui dis-je.

— « Oui, Jarl ! » cria-t-elle, partant en courant vers l'enclos. Les femmes, celles qui en étaient capables, quittèrent le champ de bataille et gagnèrent l'enclos où les Kurii les avaient précédemment enfermées. Celles qui ne pouvaient marcher furent, sur les ordres des hommes, portées ou soutenues par leurs compagnes. Je vis Jolies Chevilles tendre la main à Ivar Forkbeard. Une lanière de cuir, coupée, était attachée autour de sa taille.

« À l'enclos ! » ordonna Forkbeard. En larmes, elle s'éloigna rapidement.

« Ils chargent ! » cria un homme.

Avec un rugissement puissant, les Kurii se jetaient à nouveau sur nous. Nos lignes reculèrent mais, après quelques minutes d'un combat terrible, ils battirent en retraite.

Près de moi, combattait le puissant Rollo, l'écume aux lèvres, le regard fou et, de l'autre côté, l'homme qui se faisait appeler Hrolf, de l'Est, géant barbu à la lance ensanglantée. Il se conduisait bien. Puis d'autres les remplacèrent. Rollo prit position près de la lance du signal. Celui qui se faisait appeler Hrolf disparut.

Il y eut encore deux charges, une des hommes et une des Kurii. Nous fûmes repoussés par le mur de boucliers, avec des pertes considérables. Sans la puissance de Svein Dent Bleue, la force de sa voix, le pouvoir de sa présence, les Kurii auraient pris l'initiative.

« Formez des lignes ! » cria-t-il. « Regroupez-vous ! Les lances en seconde ligne ! » Une haie de lances, entre lesquelles se tenaient des hommes armés de haches, attendit les Kurii, au cas où ils auraient tenté de profiter de leur avantage.

Puis la ligne de lances fit face au mur de boucliers. Cent mètres d'herbe couverte de sang, de cadavres d'hommes et de Kurii, séparaient les deux espèces d'animaux guerriers.

Des Kurii venus du camp, lorsqu'ils le pouvaient, rejoignaient leurs congénères. Les hommes, également, quand ils pouvaient échapper aux escarmouches, aux combats singuliers, rejoignaient nos lignes.

Je ne parvenais pas à croire que nous ayons réussi à affronter les Kurii, mais c'était un fait.

Les Kurii n'avaient apparemment pas la moindre intention de sortir du mur de boucliers. Celui-ci se compose de deux lignes, une au niveau du sol et l'autre à hauteur de poitrine, de boucliers se chevauchant. Les boucliers ne tournent que pour permettre aux haches de frapper. Nous pouvions voir les deux premières lignes, une à genoux, l'autre debout, de Kurii. Des lignes similaires, féroces, solides, protectrices, entouraient la formation, sur tous ses côtés, formant les bords d'un carré de guerre kur. À l'intérieur du carré, formés en « Mains », « Kurii » et « Troupes », avec leurs chefs appropriés, étaient massés un nombre considérable de Kurii, prêts à charger au cas où le mur de boucliers se serait ouvert, ou à combattre s'il montrait des signes de faiblesse.

À mon avis, le carré comptait, à ce moment-là, plus de deux mille trois cents animaux.

« Attaquons le carré ! » cria un homme.

— « Non ! » cria Svein Dent Bleue, « nous ne pouvons pas rompre le carré ! »

— « Ils vont attendre la nuit, » estima Forkbeard.

Les hommes frémirent. Les Kurii voient très bien la nuit. Les hommes, eux, seraient pratiquement aveugles.

« Ils vont nous massacrer à la tombée de la nuit ! » lança un homme.

« Retirons-nous tout de suite ! » lança un autre.

— « Crois-tu qu'ils ne nous traqueront pas dans le noir ? » demanda Svein Dent Bleue. Il leva la tête. « Il est midi passé, » remarqua-t-il. Puis il ajouta : « J'ai faim. » Il regarda ses hommes. « Trouvez des Kurii morts. Coupez de la viande. Faites-la rôtir devant nos lignes. »

— « Bien, » dit Ivar Forkbeard. « Peut-être vont-ils briser le carré à notre place. »

Mais le carré ne s'ouvrit pas. Pas un animal ne bougea. Svein Dent Bleue, dégoûté, jeta un quartier de viande de Kur par terre.

« Ton plan a échoué, » constata Ivar Forkbeard.

— « Oui, » reconnut Svein Dent Bleue d'un air lugubre. « Ils attendent la nuit. »

Je vis le général, dans leur carré, le Kur imposant que j'avais déjà vu dans la salle de Svein Dent Bleue, qui portait un bracelet en or en forme de spirale au bras gauche. Le bracelet en or, à ma connaissance, n'avait aucune signification militaire. Beaucoup de Kurii portent des bracelets, des colliers ou des boucles d'oreilles. Le fait qu'il ne portât pas de bracelet en alliage rougeâtre, qui est la marque d'un chef de Marche ou de Troupe, était intéressant. Le chef de Troupe porte deux bracelets rougeâtres ; le chef de Marche, unité composée de douze Troupes, en porte un seul. Le général de la formation que nous affrontions ne portait pas un seul bracelet rougeâtre. De toute évidence, ce n'était pas un « Sang du Peuple ». Pourtant, son autorité, et son droit à cette autorité, ne faisaient aucun doute. Je supposai qu'il commandait un monde d'acier et qu'il avait été envoyé pour unir et commander les Kurii de Gor.

— « Parfois, » dis-je, « les Kurii réagissent instinctivement au sang. »

— « Ils ont eu de quoi les satisfaire, » souligna Ivar Forkbeard. « L'air empeste. » Je sentais l'odeur du sang, mêlée à celle des tentes en flammes des Kurii.

Mais le carré kur tint. Il ne bougea pas.

— « Ils sont patients, » releva Svein Dent Bleue. « Ils attendent la nuit. »

Au même moment, nous nous regardâmes, Ivar Forkbeard et moi. Je souris. Il ricana.

— « Nous allons briser le carré, » annonçai-je à Svein Dent Bleue. « Nous le ferons dans une ahn. Trouve à manger et à boire. Fais manger les hommes. Fais-les boire. Sois prêt. »

Il nous regarda comme si nous étions fous.

— « D'accord, » dit-il, tripotant la dent, tachée, de baleine de Hunjer suspendue à la chaîne d'or qu'il portait au cou.

Les Kurii levèrent la tête, inquiets. Ils entendirent les meuglements avant qu'ils parviennent aux oreilles des hommes.

La terre se mit à trembler.

La poussière, comme de la fumée, comme si la terre brûlait, s'éleva en nuages énormes.

Ils se regardèrent.

Puis l'air s'emplit du grondement des sabots, du meuglement des bosks.

Les bosks, dans leur charge de centaines de têtes, le front baissé, les sabots martelant le sol, déments, impitoyables, emportés par leur élan, frappèrent le carré de plein fouet. Nous entendîmes, même de l'arrière du troupeau, Ivar et moi, ainsi qu'une centaine d'hommes qui hurlaient et criaient, les rugissements, les glapissements stupéfaits des Kurii, les mugissements furieux des Kurii. Nous entendîmes le crissement des cornes sur le métal, les hurlements des Kurii éventrés, les rugissements des Kurii piétinés par le troupeau. Rien ne peut résister à une charge de bosks déchaînés. Les larls eux-mêmes fuirent devant un tel déferlement. Le troupeau traversa le carré de part en part puis, à demi désorienté mais courant toujours, prit la direction des collines bordant la vallée. Des Kurii étourdis, blessés, dont la formation avait été rompue, tentèrent de reprendre leurs esprits mais trouvèrent,

parmi eux, des hommes hurlants : la horde de Svein Dent Bleue. Il avait lancé sa charge alors que les derniers bosks atteignaient le bord ouest du carré et que d'autres animaux, meuglant, donnant des coups de cornes, n'avaient pas fini de le traverser. Des hommes hurlants, la hache levée, jaillirent en courant de la poussière, se jetant sur les Kurii désorganisés. Ils n'eurent pas le temps de se regrouper. Les Kurii, hurlant, s'enfuirent, des groupes d'hommes les poursuivant.

« Traquez-les ! Traquez-les ! » cria Svein Dent Bleue. « Pas de quartier ! Pas de quartier ! »

Une nouvelle fois, le camp devint le théâtre de combats de petite envergure mais, cette fois, lorsqu'ils le pouvaient, les Kurii fuyaient. S'ils partaient en direction du nord, on les laissait faire, car le Pont de Joyaux s'y trouvait. Depuis l'aube, le pont attendait. Plus de quatre cents archers étaient postés au-dessus du défilé. Le fait qu'il y ait en apparence un passage amène l'ennemi à penser à la fuite ; un adversaire coincé, désespéré, est doublement dangereux ; un adversaire qui croit qu'il peut, en prenant une décision rapide, se sauver, a moins tendance à combattre avec férocité ; il abandonne plus rapidement ses lignes, renonce plus rapidement à combattre.

Nous marchions dans le camp en feu, Ivar et moi, la hache à la main. Des hommes nous suivaient.

Quand nous rencontrions des Kurii, nous les tuions.

Nous passâmes près des pieux d'un enclos immense. À l'intérieur, regardant entre les traverses, n'osant pas sortir, se trouvaient des centaines de captives. Nous vîmes Lèvres Boudeuses, à l'intérieur. Derrière elle, il y avait Leah, la jeune Canadienne. Ivar envoya un baiser à Lèvres Boudeuses, à la manière goréenne, poussant le baiser vers elle du bout des doigts. Elle passa le bras entre les traverses mais nous lui tournâmes le dos, les laissant, elle et la jeune Canadienne.

Nous vîmes un sleen ramener une fille dans l'enclos. Elle se retournait, criant, l'injuriant mais l'animal, montrant les dents, impitoyable, ne cédait pas, faisant mine de lui mordre les talons. Elle s'enfuit, en larmes, en direction de l'enclos.

Nous éclatâmes de rire. Ivar et moi.

« Ces animaux sont bien utiles, » fit-il remarquer.

« Jarl, » fit une voix. Nous nous retournâmes. Hilda s'agenouilla devant Forkbeard, les cheveux sur son pied. « Puis-je suivre mon Jarl ? » supplia-t-elle. « Une humble captive supplie de suivre son Jarl. »

— « Eh bien, suis ! » dit Ivar avec bonne humeur, lui tournant le dos.

— « Merci, Jarl, » sanglota-t-elle, se levant d'un bond et lui emboîtant le pas, légèrement derrière lui.

Nous entendîmes, derrière une tente, le grondement d'un Kur. Ivar et moi, rapidement, nous fîmes le tour de la tente.

C'était un gros Kur, brunâtre, aux yeux étincelants, des anneaux dans les oreilles. Dans la main droite, il avait une femelle humaine. C'était Thyri. Ivar me fit signe de reculer. Face au Kur, se tenait un homme vêtu d'une tunique de laine blanche, portant un collier de fer noir au cou. Il brandissait une hache. Le Kur gronda mais l'homme, Tarsk, serf de Forkbeard, autrefois Wulfstan de Kassau, ne bougea pas. Plus d'une fois, ce jour-là, j'avais vu Tarsk dans les combats. Dans les lignes de Svein Dent Bleue, il avait combattu près de moi, sur ma droite. Sa hache et sa tunique étaient couvertes de sang. De nombreuses fois, dans la férocité des combats, sa hache avait bu le sang des Kurii.

Le Kur jeta la fille sur le côté. Elle tomba, gémissant, les yeux pleins de terreur.

Le Kur regarda autour de lui et, soudain, tendit son bras puissant et s'empara d'une hache, une hache kur.

Wulfstan ne frappa pas. Il attendit. Le Kur retroussa les lèvres. Il serrait à présent fermement la hache dans ses deux poings énormes. Il gronda.

Thyri était couchée sur le flanc, les paumes des mains sur le sol, la jambe droite repliée sous elle. Elle regarda les deux animaux qui se disputaient sa possession, le Kur et la bête humaine, terrible avec sa hache ensanglantée, Wulfstan de Kassau. Le combat fut bref, dur. Ivar fut content.

« Tu t'es bien conduit, » dit-il au jeune homme. « Tu t'es déjà bien conduit au cours de cette journée et, à présent, tu es libre. »

— « Wulfstan ! » s'écria Thyri.

Elle se leva d'un bond, courut à lui et appuya la tête, en larmes, les cheveux défaits, contre sa poitrine.

« Je t'aime, » sanglota-t-elle. « Je t'aime. »

— « La fille t'appartient, » dit Ivar Forkbeard en riant.

— « Je t'aime, » sanglota Thyri.

— « À genoux ! » dit Wulfstan. Stupéfaite, Thyri obéit. « À présent, tu m'appartiens ! » affirma Wulfstan.

— « Mais tu vas certainement m'affranchir, Wulfstan ! » s'écria-t-elle.

Wulfstan leva la tête et poussa un long sifflement strident, semblable à celui que les Kurii emploient pour appeler les troupeaux de sleens. Il devait y avoir un animal à moins de cent mètres, car il arriva immédiatement. Wulfstan prit Thyri par le bras pour le faire lever et la jeta devant l'animal.

« Wulfstan ! » cria Thyri, reculant devant l'animal, secouant la tête. « Non, Wulfstan ! »

— « Si j'ai encore envie de toi plus tard, » dit-il, « j'irai te chercher dans l'enclos, avec les autres femmes qui seront ma part de butin. »

— « Wulfstan ! » protesta-t-elle.

Le sleen montra les dents et, en larmes, elle pivota sur elle-même puis partit en courant vers l'enclos, l'animal grondant derrière elle, la poussant devant lui.

Nous éclatâmes de rire. Nous ne doutions guère, Ivar et moi, que Wulfstan, après avoir réfléchi, irait effectivement chercher sa jolie Thyri, mince et vive, dans l'enclos, ainsi que, probablement, d'autres femmes. Autrefois, la fière jeune femme de Kassau avait refusé ses avances, estimant qu'elle était trop bien pour lui. À présent, il veillerait à ce qu'elle le serve complètement, délicieusement, sans concession, comme une captive, une propriété dont il pourrait user à son gré, n'étant peut-être qu'une fille parmi d'autres. Nous rîmes. Thyri porterait bien le collier de son Maître, Wulfstan, autrefois de Kassau, aujourd'hui du Torvaldsland. Nous la regardâmes s'éloigner. Nous la vîmes, furieuse, courant vers l'enclos, le sleen sur les talons.

Ivar Forkbeard, en compagnie de Tarl Cheveux Rouges et de Wulfstan du Torvaldsland, suivi par Hilda, la captive, se dirigea vers les tentes pillées, brûlées, de Thorgard de Scagnar. Dans la vallée, mille feux brûlaient encore. Ici et là, fichées sur des pieux, il y avait des têtes de Kurii. Nous marchions sur des haches brisées, les poteaux cassés et le cuir déchiré des tentes des Kurii. Nous passâmes près d'une douzaine d'hommes vidant un tonneau de bière. Le ciel s'était couvert. Nous entendîmes une chanson de marins, sur notre droite. Nous passâmes près d'un groupe d'hommes qui avaient capturé un Kur. Un gros morceau de bois lui avait été mis dans la gueule, attaché avec du cuir. Le côté gauche de son visage était couvert de sang. On lui avait attaché les pattes sur le ventre et une entrave en cuir lui avait

été passée aux chevilles. Ils se le poussaient de l'un à l'autre avec les hampes de leurs lances.

« Couché ! Fais le beau ! » ordonna un homme.

Les coups le firent tomber à genoux, puis sur le ventre. Poussé par les lances, il roula sur le dos. Une fille passa près de nous, poursuivie par un sleen noir et marron. Je glissai. La poussière, en beaucoup d'endroits, était détrempée par le sang. Nous marchions entre les cadavres, principalement ceux des Kurii car la surprise, la fureur avaient été de notre côté. Nous passâmes près de cinq hommes qui, sur un feu, faisaient rôtir une cuisse de Kur. L'odeur était lourde et douce, comme celle du sang. Au loin, se dressait le Torvaldsberg. Je vis Hrolf, de l'Est, le géant barbu qui s'était joint à nous, ne demandant qu'à combattre avec nous, appuyé sur sa lance, regardant tranquillement le champ de bataille. Plus loin, j'aperçus une structure de poteaux dressée sur le champ de bataille. Au pieu transversal, les cadavres de cinq Kurii étaient suspendus par les pattes. On en écorchait deux en vue de les faire rôtir à la broche. Deux autres étaient encore intacts. Lui ayant entaillé la gorge, on faisait couler le sang du dernier dans un casque.

« Ivar Forkbeard ! » cria l'homme qui tenait le casque. Il leva le casque en direction d'Ivar. Au-dessus du casque, Ivar se pencha et serra le poing, faisant le signe de Thor. Puis il but et me tendit le casque. Je versai une goutte de sang sur la terre rougeâtre, boueuse.

« Ta-Sardar-Gor, » dis-je, « aux Prêtres-Rois de Gor. »

Je scrutai le sang. Je ne vis rien de particulier. Ce n'était que du sang de Kur. Puis je bus.

« Que la férocité du Kur soit en toi ! » cria l'homme.

Puis, reprenant le casque et basculant la tête en arrière, il le vida, le sang coulant aux coins de ses lèvres, tombant-goutte à goutte sur le col de fourrure de sa veste. Les spectateurs applaudirent.

« Venez, » dit Ivar.

« Regardez ! » cria un homme.

Avec son poignard, il coupait le bras d'un Kur pour se procurer un bracelet d'alliage rougeâtre. Le poignard ne pouvait entamer le bracelet. Il le leva, inflexible et ensanglanté. C'était le seul bijou de l'animal.

« Un officier supérieur, » dit Ivar.

— « Oui, » fit l'homme.

Derrière lui, se tenait une esclave attachée, nue, dont les cheveux descendaient jusqu'à la ceinture. Je supposai qu'elle lui appartenait.

« Nous sommes victorieux ! » lui dit l'homme, brandissant le bracelet. Au-dessus de son collier métallique, elle portait un gros collier kur, en cuir, haut, solidement cousu, avec son large anneau. Il lui passa les deux poignets, sur le ventre, dans le bracelet qu'il venait de prendre au Kur. Il les attacha à l'intérieur et, en même temps, au bracelet. Puis, de sous son ceinturon, il prit une longue lanière de cuir et, la mettant en double, fit une boucle, l'attachant au bracelet, ce qui lui laissa deux longues lanières. Puis il la jeta sur le dos, la tête en bas, sur le cadavre d'un Kur. Il prit les deux lanières et, les passant sous le cadavre du Kur, lui tira les poignets, coudes fléchis, au-dessus de la tête ; puis, lui faisant plier les genoux, il attacha une lanière à sa cheville gauche, l'autre à sa cheville droite. C'était l'Arc d'Amour goréen. Puis, la regardant, il coupa son collier kur avec son poignard. Il le jeta par terre. À présent, elle ne portait plus qu'un collier : le sien. Elle ferma les yeux. Elle bougea, couchée sur le cadavre du Kur. Il était encore chaud.

« Nous sommes victorieux ! » dit-il.

Elle ouvrit les yeux.

— « C'est toi qui est victorieux, Maître, » dit-elle. Déjà, ses hanches bougeaient. « Je ne

suis qu'une esclave, » sanglota-t-elle.

Avec un rugissement joyeux, il se jeta sur elle.

« Ivar ! Ivar ! » cria une voix.

Nous entendîmes l'esclave crier de plaisir.

« Ivar ! » cria une voix.

Ivar leva la tête et aperçut Ottar qui, debout sur la pente, lui faisait signe.

Nous rejoignîmes Ottar qui se trouvait près des tentes abattues, brûlées, de Thorgard de Scagnar.

« Il y a des prisonniers et beaucoup de butin, » annonça Ottar. Il montra une douzaine d'hommes de Thorgard de Scagnar. On leur avait pris leurs casques, et leurs armes. Ils étaient enchaînés par le cou, les menottes aux poignets.

— « Je ne vois que du butin, » dit Forkbeard.

— « À genoux ! » ordonna Ottar.

— « Vends-les comme esclaves à Lydius, » dit Forkbeard. Il tourna le dos aux hommes.

— « La tête par terre ! » ordonna Ottar.

Ils posèrent le front sur la boue.

Forkbeard regarda les nombreux coffres, caisses et sacs de richesses. J'avais déjà vu cela, l'essentiel du moins, dans la matinée, quand j'avais poursuivi le Kur dans les tentes de Thorgard de Scagnar.

Dans un coin, les filles de soie que j'avais déjà vues étaient à genoux. Il y en avait dix-sept. Sous le ciel noir, à genoux dans la boue, elles n'avaient pas la même allure que dans la tente. Leurs vêtements de soie étaient tachés, leurs jambes et leurs pieds couverts de boue. Elles avaient les poignets attachés dans le dos. Elles étaient attachées les unes aux autres, par le cou, avec une lanière de cuir. Celles qui portaient des chaînes en avaient été débarrassées, les clés ayant été découvertes dans une caisse. Près d'elles, fière et rayonnante, une badine à la main, se tenait Olga. Elle les montra avec la badine.

« Je les ai prises pour toi, Jarl ! » annonça-t-elle. « Je leur ai simplement ordonné, avec assurance et autorité, de s'agenouiller en ligne, en me tournant le dos, afin que je puisse les attacher. Elles ont obéi ! »

Forkbeard rit en regardant les jolies captives.

— « Ce sont des esclaves, » dit-il.

Aucune jeune femme n'osa lever les yeux sur lui. Nous vîmes également, un peu plus loin, Miss Peggy Stevens, qui était devenue Gâteau au Miel. Son regard fut joyeux, en voyant Forkbeard, en voyant qu'il était vivant. Elle courut à lui, tomba à genoux et posa la tête sur son pied. Comme Jolies Chevilles, elle avait une lanière de cuir, coupée, autour de la taille. Saisissant l'anneau du collier kur qu'elle portait, Forkbeard la fit lever et, la forçant à se tenir sur la pointe des pieds, la regarda. Il sourit.

« Dans l'enclos, Esclave, » dit-il.

Elle le regarda avec adoration.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Attends ! » dit Olga. « Ne la laisse pas partir seule. »

— « Comment cela ? » demanda Ivar.

— « Souviens-toi, Jarl, » dit Olga, « de la fille d'or, aux boucles d'oreilles, qui venait du Sud et a perdu le concours de beauté face à Gunnhild. »

— « Je m'en souviens, » répondit Ivar, se passant la langue sur les lèvres.

— « Regarde, » dit Olga en riant. Elle se dirigea vers un morceau de toile de tente jeté sur un objet. Elle l'écarta. Couchée dans la poussière, les jambes repliées, les poignets liés dans le

dos, se trouvait la jeune femme au corps délicieux, aux cheveux noirs, vêtue de soie dorée, à présent tachée et déchirée, portant un collier et des boucles d'oreilles en or, qui avait eu des mots avec les filles en robe de laine d'Ivar, pendant la Fête. C'était une fille éduquée, une fille de soie du Sud. Furieuse, elle se redressa péniblement.

— « Je ne suis pas une fille kur ! » cria-t-elle. Effectivement, elle ne portait pas le gros collier de cuir, avec un anneau et une serrure, que les Kurii imposaient à leur bétail féminin. Elle portait un collier en or, des boucles d'oreilles et, déchirée et boueuse, une bande de soie dorée, du type que les maîtres font parfois porter à leurs esclaves. Elle était incroyablement courte. « J'ai un Maître humain, » dit-elle avec colère, « à qui j'exige d'être immédiatement rendue ! »

— « Nous l'avons capturée, Gâteau au Miel et moi, » annonça Olga.

— « Ton Maître, » dit Ivar en réfléchissant, se souvenant du capitaine qu'elle suivait à la Fête, « est Rolf du Fjord Rouge. » Je savais que Rolf du Fjord Rouge était un capitaine mineur. Ses hommes et lui avaient participé à la bataille.

— « Non ! » répondit la fille en riant. « Après le concours de beauté, que j'ai perdu parce que les juges étaient partiaux, j'ai été vendue au représentant d'un autre homme, un homme beaucoup plus puissant qu'un simple Rolf du Fjord Rouge. Mon Maître est un homme très important ! Libérez-moi immédiatement ! Craignez-le ! »

Olga, sans tenir compte de l'indignation de la fille, lui arracha sa soie dorée, révélant son corps à Forkbeard.

« Oh ! » s'écria-t-elle, furieuse.

Gunnhild avait gagné le concours, et elle l'avait gagné honnêtement. Mais je fus contraint de reconnaître que la femme qui se tenait devant nous, luttant pour libérer ses poignets, révélée à nous dans toute sa beauté et sa sensualité, petite, se débattant furieusement, était incroyablement désirable ; nous contemplâmes son corps, son visage, son intelligence évidente ; elle se vendrait très cher ; elle serait absolument délicieuse, sur les fourrures.

« Comment avez-vous osé me déshabiller ! » protesta la femme.

— « Comment s'appelle ton Maître ? » s'enquit Forkbeard.

Elle se redressa fièrement. Elle se tint parfaitement droite. Dans ses yeux, avec la fureur, il y avait l'arrogance de l'esclave possédée par un maître puissant. Elle eut un sourire insolent, méprisant. Puis elle dit :

— « Thorgard de Scagnar. »

— « Thorgard de Scagnar ! » cria une voix, celle de Gorm. Nous nous retournâmes. Thorgard de Scagnar, les vêtements déchirés, couvert de sang, un morceau de hampe de lance attaché dans le dos et devant les bras, les poignets tirés en avant, immobilisés sur les côtés de sa cage thoracique, liés avec une corde qui lui passait sur le ventre, entouré d'hommes, avança en trébuchant. Une simple corde de tente, d'environ deux mètres de long, lui avait été attachée au cou. Avec cette laisse, Gorm le traîna devant Ivar Forkbeard.

Les yeux pleins d'horreur, la fille regarda Thorgard de Scagnar. Puis, terrifiée, elle se tourna vers Ivar Forkbeard, de la Ferme de Forkbeard.

— « À présent, tu m'appartiens, » dit Forkbeard.

Puis il ajouta, s'adressant à Gâteau au Miel : « Conduis ma nouvelle esclave dans l'enclos. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle en riant. Puis elle prit la fille dorée, la fille du Sud, par les cheveux. « Viens, Esclave, » dit-elle. Elle tira la fille de soie attachée, penchée en avant, derrière elle.

— « Je crois, » supputa Ivar Forkbeard, « que je vais la prêter pendant un mois à

Gunnhild et à des autres femmes. Elles seront contentes d'avoir une esclave. Ensuite, au bout d'un mois, je la donnerai à mon équipage et elle sera, alors, comme les autres captives, ni plus ni moins. »

Ivar se tourna vers Thorgard de Scagnar. Il se tenait droit, bien qu'attaché, les pieds écartés.

Hilda, nue à l'exception de son collier, était à genoux derrière Forkbeard, légèrement sur le côté. Elle tentait de se cacher avec les mains, baissant la tête.

Forkbeard montra les esclaves, butin de la tente de Thorgard, à genoux, les poignets liés dans le dos, vêtues de leur courte tunique de soie tachée, attachées les unes aux autres par le cou, ces filles qu'Olga avait capturées pour lui.

« Conduis-les dans l'enclos, » dit-il à Olga. Olga fit claquer sa badine dans la paume de la main.

— « Debout, Esclaves ! » lança-t-elle. Les filles se levèrent péniblement. « Dans l'enclos, vite ! » ordonna-t-elle sèchement. « Vous serez données aux hommes ! » Les filles se mirent à courir. Quand elles passaient devant Olga, celle-ci leur appliquait un bon coup de badine sur l'arrière des cuisses. Puis Olga, très contente, joyeuse, trottant près d'elles, poussa les filles en larmes, qui trébuchaient, vers l'enclos.

Puis Forkbeard se tourna à nouveau vers Thorgard de Scagnar qui soutint son regard.

— « Une partie de ses hommes a pris la fuite, » nous apprit Gorm. « Faut-il le déshabiller ? »

— « Non, » répondit Forkbeard.

— « À genoux ! » dit Gorm à Thorgard de Scagnar, rudement. Il le frappa avec la hampe de sa lance.

— « Non, » dit Forkbeard.

Les deux hommes s'affrontèrent du regard. Puis Forkbeard ordonna :

« Détachez-le ! »

Ce fut fait.

« Donnez-lui une épée, » dit Forkbeard.

Ce fut également fait et les hommes, ainsi que sa fille, Hilda, reculèrent, formant un cercle autour des combattants. Thorgard serrait le pommeau de l'épée. Le ciel était couvert.

— « Tu as toujours été stupide, » dit Thorgard à Forkbeard.

— « Chaque homme a ses faiblesses, » répliqua Ivar.

Soudain, poussant un cri de rage, la barbe flottant au vent, Thorgard de Scagnar, ennemi puissant, à présent armé, se jeta sur Forkbeard, qui para le coup. La puissance du coup me fut indiquée par la manière dont il s'abattit sur la lame, et par celle dont la lame de Forkbeard réagit. Thorgard était un homme d'une force exceptionnelle. Je fus convaincu qu'il était capable de fatiguer le bras de l'adversaire puis, au moment où il était plus lent, affaibli, incapable de réagir avec sûreté, avec la rapidité du réflexe, dans une attaque puissante, de lui transpercer le corps. J'avais déjà vu combattre de tels hommes. Un jour, le simple poids du coup de l'attaquant avait imprimé un mouvement circulaire à l'épée interposée de son adversaire, lui coupant presque complètement le cou.

Mais je ne croyais pas que Forkbeard se fatiguerait. À bord de son navire, il lui arrivait souvent de ramer. Il accepta les coups puissants, foudres d'acier, sur sa lame, les écartant. Mais il frappa peu. Hilda, la main devant la bouche, les yeux emplis de terreur, regardait la lutte de ces deux combattants exceptionnels. En outre, naturellement, le poids de ces coups, surtout avec les épées longues et lourdes du Torvaldsland, prélève son tribut sur le bras qui frappe autant que sur celui qui pare.

Soudain, Thorgard recula. Forkbeard lui adressa un sourire ironique. Forkbeard n'était pas affaibli. Thorgard fit un autre pas en arrière, méfiant. Forkbeard suivit. Je lus la fatigue, dans les yeux de Thorgard et, pour la première fois, l'appréhension. Il avait dépensé beaucoup d'énergie.

— « C'est moi qui suis stupide, » dit Thorgard.

— « Tu ne pouvais pas savoir, » dit Forkbeard.

Puis Ivar Forkbeard, que nous suivîmes, fit reculer Thorgard pas à pas. Sur plus de cent mètres, il le fit reculer, frappant sans discontinuer.

Ils s'arrêtèrent une fois, se regardant. L'issue de la bataille ne semblait pas douteuse.

Puis nous suivîmes encore, gravissant même la pente entourant la vallée, jusqu'au sommet d'une falaise dominant Thassa.

J'étais étonné que Forkbeard n'ait pas encore donné le coup ultime.

Finalement, le dos à la falaise, Thorgard se trouva dans l'impossibilité de reculer davantage. Il ne pouvait plus lever le bras.

Derrière lui, verte et belle, s'étendait Thassa. Le ciel était couvert. Il y avait un vent léger qui faisait bouger les poils de sa barbe.

— « Frappe ! » dit Thorgard.

Sur Thassa, à une centaine de mètres du rivage, il y avait des navires. Je remarquai que l'un d'entre eux était le *Sleen Noir*, le navire de Thorgard. Gorm nous avait dit qu'une partie de ses hommes s'était échappée. Ils avaient réussi à gagner le navire et à s'en aller.

Je vis, près de moi, les yeux douloureux de Hilda.

« Frappe ! » répéta Thorgard.

Cela ne présentait pas la moindre difficulté. Les hommes de Forkbeard ne comprenaient pas.

Ivar nous rejoignit.

— « J'ai glissé, » dit-il.

Gorm et d'autres coururent au sommet de la falaise. Thorgard, saisissant sa chance, avait pivoté sur lui-même et plongé. Nous le vîmes s'éloigner à la nage. Une barque du *Sleen Noir* fut mise à l'eau et se dirigea vers lui.

« J'aurais dû faire attention, » reconnut Forkbeard.

Hilda vint s'agenouiller devant lui. Elle posa doucement la tête sur son pied, puis leva le visage vers lui, les yeux pleins de larmes.

— « Sa fille est reconnaissante, » dit-elle, « Jarl. »

— « Dans l'enclos, Captive ! » ordonna Forkbeard.

— « Oui, » fit-elle, « oui, Jarl ! » Elle se leva d'un bond. Quand elle tourna sur elle-même, Forkbeard lui appliqua un coup puissant, retentissant, du plat de l'épée. Ce n'était, après tout, qu'une captive ordinaire. Elle cria, stupéfaite, sanglotant et trébucha pendant au moins une douzaine de pas avant de retrouver son équilibre. Puis elle se retourna et, riant à travers ses larmes, cria joyeusement :

— « Je t'aime, Jarl ! Je t'aime ! »

Il leva à nouveau son arme, la partie plate tournée vers elle, et elle pivota sur elle-même puis, riant et sanglotant, simple captive de Forkbeard, elle courut vers l'enclos.

Forkbeard, moi et les autres, nous retournâmes près des tentes de Thorgard de Scagnar.

Svein Dent Bleue s'y trouvait. Nous vîmes une longue file de Kurii, la fourrure collée, traverser le camp, escortée par des hommes armés de lances.

« Le Pont de Joyaux a bien fonctionné, » annonça Svein Dent Bleue à Ivar Forkbeard.

« Des centaines de fuyards ont été exterminés par nos archers. Les flèches du Torvaldsland

ont apprécié ce massacre. »

— « Quelques-uns ont-ils réussi à s'échapper ? » s'enquit Ivar. Dent Bleue haussa les épaules.

— « Plusieurs, » répondit-il, « mais je crois que les Torvaldslandais n'ont plus à craindre le retour d'une armée kur. »

À mon avis, il avait parfaitement raison. Seuls ou en groupes, les Kurii feraient sans doute encore des expéditions au Sud, mais je ne pensais pas qu'ils se regrouperaient à nouveau en grand nombre. Ils avaient appris, et les Torvaldslandais du même coup, que les hommes étaient capables de s'opposer à eux. Ce fait, rouge du sang des animaux et des hommes, avait été prouvé dans une vallée isolée du Nord. Je souris intérieurement. Cela n'échapperait certainement pas aux Kurii civilisés des vaisseaux.

Quelle ironie !

Moi, Tarl Cabot, qui avait abandonné le service des Prêtres-Rois, avais pourtant, dans cette région isolée, participé à leur œuvre. Nous avions, Forkbeard et moi, trouvé la Flèche de la Guerre à l'intérieur du Torvaldsberg, et nous avions touché, avec, d'autres flèches qui, dans des centaines de villages et de camps, sur des milliers de pasangs carrés d'une région difficile, riche en criques, avaient été portées aux hommes libres du Nord afin qu'ils puissent prendre les armes, se rassembler et, épaule contre épaule, combattre. Et moi aussi j'avais combattu. Il me parut étrange qu'il en soit ainsi. Je pensai à Misk, Prêtre-Roi doré et au jour où, il y avait bien longtemps, ses antennes avaient touché les paumes de mes mains levées, où la Confiance du Nid avait été établie entre nous. Puis je chassai ce souvenir.

Je vis, un peu plus loin, le géant, Hrolf, de l'Est, qui avait combattu à nos côtés, appuyé sur sa lance.

Nous ne savions pratiquement rien de lui. Mais il s'était bien battu. Que faut-il d'autre pour connaître un homme ?

— « Que fera-t-on de ces Kurii prisonniers ? » demandai-je à Svein Dent Bleue, montrant la file d'animaux captifs, dont quelques-uns étaient blessés, et qui passaient devant nous, survivants du massacre du Pont de Joyaux.

— « Nous allons leur casser les dents, » dit-il. « Nous allons leur arracher les griffes. Puis, enchaînés, ils serviront de bêtes de somme. »

Le grand plan des Kurii des monde d'acier, l'opération la plus vaste et la plus brillante qu'ils aient jamais montée pour prendre la mesure des défenses des Prêtres-Rois, avait échoué. Les Kurii indigènes, engendrés au fil des siècles par les survivants de vaisseaux, ne pourraient, apparemment, s'ils ne pouvaient disposer que des armes primitives permises aux hommes, conquérir Gor, isolant les Prêtres-Rois dans les Sardar jusqu'à ce qu'il soit possible de les détruire, ou, autre terme de l'alternative, mettre les Prêtres-Rois dans une situation telle qu'ils se verraient contraints d'enfreindre leur loi sur les armes, d'armer les hommes, ce qui serait dangereux, ou d'utiliser les nombreuses ressources de leur technologie, révélant ainsi, peut-être, la nature, la source et l'étendue de leur pouvoir, informations qui pourraient être ensuite exploitée par les stratèges des mondes d'acier. Le plan était brillant mais ne tenait pas compte de la valeur de la vie des Kurii, si celle-ci en avait une. Je supposai que les Kurii de Gor n'inspiraient pas le respect aux Kurii éduqués, formés, des vaisseaux. Peut-être étaient-ils considérés comme des parents différents, inférieurs, sacrificiables dans le cadre des stratagèmes imaginés par leurs supérieurs. L'échec de l'invasion kur, naturellement, donnait de nouvelles dimensions à la lutte. Je me demandai quels plans, à présent, plans manifestement imaginés il y avait plusieurs années ou plusieurs siècles, seraient mis en œuvre. Peut-être leur réalisation était-elle déjà commencée. Je regardai la file misérable de

Kurii défaits, enchaînés. Ils avaient échoué. Mais déjà, à mon avis, des Kurii frais, brillants, calculateurs, maîtres des mondes d'acier, dans leurs salles d'état-major, leurs salles des cartes, donnaient, avant même que les cendres de cette vallée isolée du Nord soient froides, des ordres. Je regardai le champ de bataille, sous le ciel couvert. De nouvelles instructions codées avaient probablement déjà été échangées entre les mondes d'acier. Le Kur est un animal tenace. Il semble bien équipé, par son évolution sauvage et lointaine, pour être une forme de vie dominante. Ivar Forkbeard et Svein Dent Bleue pouvaient se féliciter de leur victoire. Quant à moi, qui connaissais mieux les Kurii et la guerre secrète des Prêtres-Rois, il me semblait que les hommes entendraient encore parler de ces animaux.

Mais ces pensées étaient pour d'autres, pas pour Bosk de Port Kar ou Tarl Cheveux Rouges.

Que d'autres combattent pour les Prêtres-Rois. Que d'autres fassent la guerre. Que d'autres se préoccupent de ces luttes. Si j'avais eu des devoirs sur ce plan, il y avait bien longtemps, j'y avais renoncé.

Soudain, pour la première fois depuis que j'avais quitté Port Kar, mon bras gauche, ma jambe gauche et le côté gauche de mon corps furent glacés, paralysés. Pendant un instant, il me fut impossible de les bouger. Je faillis tomber. Puis cela passa. Mon front était couvert de sueur. Le poison de la lame de Tyros était toujours tapi dans mon organisme. J'étais allé au Nord pour venger la mort de Telima. Cette résolution, la haine, m'avaient soutenu. Pourtant, apparemment, j'avais échoué. Dans ma bourse, se trouvait à présent le bracelet que Ho-Hak m'avait remis à Port Kar et qu'on avait trouvé à l'endroit où Telima avait été attaquée. J'avais échoué.

— « Est-ce que tu te sens bien ? » demanda Ivar.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'ai trouvé ton arc et tes flèches, » intervint Gorm. « Ils étaient avec les armes du butin. »

— « Je te remercie, » répondis-je. Je tendis l'arc et le bandai, puis je détendis la corde. Je suspendis le carquois, avec ses flèches longues et courtes, à mon épaule gauche.

— « Dans quatre jours, quand nous pourrons disposer de provisions, » dit Svein Dent Bleue, « nous organiserons un grand festin, car nous avons remporté une grande victoire. »

— « Oui, » acquiesçai-je, « organisons un grand festin car nous avons remporté une grande victoire. »

LA LETTRE

LE Kur vint cette nuit-là, la nuit de la bataille, dans la lumière des torches, entouré d'hommes armés de lances. Il levait, en signe de trêve, au-dessus de la tête, les deux parties d'une hache brisée.

De nombreux hommes se tenaient autour de lui, armés, plusieurs avec des torches. Entre deux haies d'hommes debout sur le champ de bataille, le Kur approcha.

Il s'arrêta devant Ivar Forkbeard et Svein Dent Bleue qui, assis sur des rochers, l'attendaient. Ivar, qui mangeait une aile de vulo, fit signe à Hilda, Gunnhild, Pudding et Gâteau au Miel qui, nues et portant son collier, captives lui appartenant, étaient à genoux autour de lui, de se retirer. En silence, elles allèrent prendre place derrière lui. Leur chair était dans l'ombre. Elles s'agenouillèrent.

Aux pieds des deux chefs, le Kur posa les morceaux de la hache brisée.

Puis il regarda l'assemblée.

Stupéfait, je constatai que l'animal ne s'adressa pas aux deux chefs.

Il vint s'immobiliser devant moi.

D'une main, je poussai Leah sur le côté. Je me levai.

Les lèvres de l'animal découvrirent ses dents. Il me dominait de toute sa taille.

Il ne parla pas. Il glissa la main dans un sac qu'il portait en bandoulière et me tendit un papier, roulé, attaché, bizarrement, avec un ruban.

Puis l'animal se dirigea à nouveau vers Svein Dent Bleue et Ivar Forkbeard où, par terre, à leurs pieds, il ramassa les deux parties de la hache brisée.

Les hommes poussèrent des cris furieux. Les lances furent abaissées.

Mais Svein Dent Bleue, majestueux, se leva.

« La Paix du Camp est sur lui ! » déclara-t-il.

Une nouvelle fois, les lèvres du Kur découvrirent ses dents. Puis, levant les morceaux de la hache au-dessus de la tête il s'éloigna, escorté par des hommes armés, du feu, gagnant l'extérieur du camp, au-delà des sentinelles.

Tous les yeux, dans la lumière des torches, étaient braqués sur moi. J'étais immobile, tenant le morceau de papier roulé, attaché avec un ruban.

Je regardai Leah, debout derrière moi, la lumière des torches se reflétant de manière délicieuse et provocante sur sa peau. Ses yeux étaient terrifiés. Elle tremblait. Ses seins, dans son agitation, montaient et descendaient, sous la main qu'elle avait posée dessus. Je souris. Les femmes ont terriblement peur des Kurii. Je fus heureux de ne pas lui avoir permis de s'habiller. Elle me regarda. Son collier lui allait bien.

« À genoux, Esclave ! » dis-je.

Rapidement, Leah, l'esclave, obéit à l'ordre d'un homme libre.

J'ouvris la lettre et la déroulai.

« Où se trouve le Rocher de Vars ? » demandai-je.

— « Cinq pasangs au nord, » répondit Ivar Forkbeard, « et à deux pasangs du rivage. »

— « Conduis-moi, » dis-je.

— « Très bien, » acquiesça-t-il.

Je froissai la lettre. Je la jetai. Mais, à l'intérieur de la lettre, il y avait une mèche de cheveux, longs et blonds. C'étaient les cheveux de Telima. Je mis la mèche dans ma bourse.

CE QUI ARRIVA SUR LE ROCHER DE VARS

LA femme se dirigea vers moi.

Elle portait une longue robe blanche. Elle fit basculer sa capuche. Elle secoua sa longue chevelure blonde.

« J'ai été stupide, » dis-je. « Je suis venu au Nord en croyant que tu avais été tuée. Je suis venu au Nord, furieux, abusé, croyant te venger. »

Le crépuscule était proche. Elle me fit face.

— « C'était nécessaire, » affirma-t-elle.

— « Parle, » lui dis-je.

Le Rocher de Vars fait à peu près trente mètres au carré. Il est accidenté mais, dans l'ensemble, plat. Il domine l'eau d'environ cinq ou six mètres. C'est un rocher grisâtre, dénudé, igné, inquiétant.

Nous étions seuls, face à face.

— « Es-tu venu sans armes ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'ai organisé cette rencontre, » dit-elle.

— « Parle ! » lui ordonnai-je.

— « Ce n'est pas moi, » dit-elle avec un sourire, « qui doit te parler. »

— « Je l'avais deviné, » relevai-je. « Samos est-il au courant de ceci ? » m'enquis-je.

— « Il ne sait rien, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, tu agis en toute indépendance ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-elle, se redressant magnifiquement. Je me demandai s'il était sage, de sa part, de se tenir aussi magnifiquement devant un Guerrier goréen.

— « Tu as fui ma Demeure, » rappelai-je. « Tu es retournée dans les marais. »

Elle rejeta la tête en arrière.

— « Tu es parti à la recherche de Talena, » souligna-t-elle.

— « Talena, autrefois, » précisai-je, « était ma Compagne. »

Telima haussa les épaules. Elle me regarda avec irritation.

J'avais oublié à quel point elle était belle.

« Quand, dans la salle de Samos, avant de partir à la recherche de Talena dans les forêts du Nord, j'ai appris ton départ, j'ai pleuré. »

— « Tu as toujours été faible, » releva-t-elle. Puis elle ajouta : « Nous avons à parler de choses plus importantes. »

Je la regardai.

« Dans les marais, » reprit-elle, « j'ai été contactée par les Kurii. » Elle me regarda. « Ils désirent la paix, » affirma-t-elle.

Je souris.

« C'est vrai ! » dit-elle avec colère. « De toute évidence, » convint-elle, « tu as du mal à le

croire. Mais ils sont sincères. La guerre dure depuis des siècles. Ils en ont assez des conflits. Ils ont besoin d'un envoyé, d'une personne connue des Prêtres-Rois, qui ne soit pourtant pas liée à eux, une personne qu'ils respectent, un homme brave et intelligent, avec qui négocier, une personne chargée de présenter leurs propositions aux Prêtres-Rois. »

— « Je croyais que tu ne savais pratiquement rien de ces questions, » fis-je remarquer.

— « Le peu que je sais, » répliqua Telima, « suffit amplement. Dans les marais, j'ai été contactée par un Kur puissant, mais courtois, fort et doux. Il serait difficile de te parler directement. Il serait difficile d'entreprendre cette œuvre si les Prêtres-Rois comprenaient notre entreprise. »

— « Et ainsi, » dis-je, « tu as feint d'être tuée dans les marais. On a vu un Kur. On a entendu tes cris. Un bracelet ensanglanté, des cheveux ensanglantés ont été trouvés dans les rences. Le Kur est parti en direction du Nord. Et, comme prévu, ayant appris cela, je me suis lancé à sa poursuite. »

— « Et, à présent, » sourit-elle, « tu es ici. C'est le premier acte d'un drame qui amènera la paix entre deux peuples en guerre. »

— « Ton plan, » relevai-je, « était brillant. »

Dans sa longue robe blanche, flottant au vent, Telima se redressa avec fierté.

« Tes vêtements, » fis-je remarquer, « sont d'excellente qualité. On n'en trouve guère de pareils dans les marais. »

— « Les Kurii, incompris, » dit-elle, « sont des gens doux. Ils m'ont traitée comme une Ubara. »

Je regardai à présent derrière Telima. Je vis d'abord la tête, puis les épaules et le corps du Kur qui se hissa sur le rocher. Il était grand, même pour un Kur : environ deux mètres soixante-dix. Il devait peser, à mon avis, entre quatre cents et quatre cent cinquante kilos. Ses bras faisaient environ deux mètres de long. Au bras gauche, il portait une spirale en or. Il avait, sur l'épaule, un objet long, plat, enveloppé dans du tissu rouge, noir dans le crépuscule. Je connaissais le Kur. C'était celui qui s'était adressé à l'assemblée. C'était celui qui avait été le premier à entrer dans la salle de Svein Dent Bleue, la nuit de l'attaque. C'était lui qui avait rallié les Kurii, pendant le raid sur leur camp, et les avait conduits à la bataille. C'était lui, manifestement un Kur des mondes d'acier, qui commandait l'armée des Kurii, qui dirigeait leurs forces.

J'inclinai la tête dans sa direction.

— « Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas ? » demandai-je.

Le Kur s'accroupit, à environ six mètres de moi. Il posa le long objet plat, enveloppé dans du tissu sombre, devant lui sur la roche.

— « Puis-je te présenter, » intervint Telima, « Rog, émissaire de paix des Kurii ? »

— « Es-tu Tarl Cabot ? » demanda l'animal.

— « Oui, » répondis-je.

— « Es-tu venu sans armes ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Nous avons déjà essayé de te tuer, » dit-il, « à Port Kar, par le poison. »

— « Oui, » dis-je.

— « La tentative a échoué, » reconnut-il.

— « C'est exact, » dis-je.

Il déballa l'objet posé devant lui.

— « La femme t'a dit que je m'appelais Rog. Cela suffit. Pourtant, ta bouche ne pourrait prononcer mon véritable nom. Néanmoins, tu vas l'entendre. » Puis, me regardant fixement,

il émit un son, émanation modulée des cordes vocales, de sa gorge, que je n'aurais pas pu reproduire. Ce n'était pas un son humain. « Voilà, » reprit-il, « celui que tu as en face de toi. Il est regrettable que tu ne connaisses ni les mœurs des Kurii ni les dynasties de nos clans. À ma manière, pour utiliser des concepts que tu es en mesure de comprendre, je suis un prince de mon peuple, non seulement par le sang, mais aussi par le combat, car telle est la seule manière de devenir prince chez les Kurii. J'ai appris à commander et, en assumant ce commandement, j'ai tué pour les anneaux. Je te dis cela afin que tu puisses comprendre l'honneur qui t'est fait. Les Kurii te connaissent et, bien que tu ne sois qu'un être humain, un animal, ils te font cet honneur. »

Il sortit alors l'objet du tissu. C'était une hache kur, dont le manche faisait deux mètres cinquante de long et la lame plus de soixante centimètres de large.

— « Tu es un adversaire brillant, » dis-je. « J'ai admiré ta stratégie, ton efficacité, ta compétence. Le Regroupement, au camp, tandis que notre attention était détournée par une diversion, dénotait une grande maîtrise. Le fait que tu sois un chef parmi les Kurii est une preuve de ta valeur, de ta puissance, de ton intelligence. Bien que je ne sois qu'un être humain, ni Kur ni Prêtre-Roi, je te salue. »

— « J'aurais voulu, » dit-il, « Tarl Cabot, te connaître mieux. »

Il était immobile, la hache dans le poing droit. Telima, les yeux dilatés par l'horreur, hurla. De la patte gauche, l'animal l'écarta, l'envoyant rouler à dix mètres de lui.

Il leva la hache, la posant sur l'épaule droite, la prenant à deux mains.

— « Si tu m'avais mieux connu, » dis-je, « tu ne serais pas venu sur le rocher. »

La hache atteignit l'extrémité de son arc, prête à asséner le coup de taille, presque horizontal, qui me couperait en deux. Puis l'animal s'immobilisa, troublé. À peine avait-il vu l'éclair de l'acier tuchuk, le poignard de selle, le quiva, à la lame équilibrée, de vingt centimètres de long, qui avait glissé hors de ma manche, avait pivoté puis, lancé, l'avait frappé. Il vacilla, les yeux dilatés, sans comprendre, puis comprenant, le pommeau sortant de sa poitrine, arrêté seulement par la garde, la lame ayant plongé dans son énorme cœur à huit compartiments. Il fit deux pas en avant. Puis il s'effondra, la hache tombant bruyamment sur la roche. Il roula sur le dos. Il y avait bien longtemps, au cours d'un banquet, à Turia, Kamchack des Tuchuks m'avait enseigné cette ruse. Il vaut mieux être armé, aux endroits où il est demandé de ne pas l'être.

La poitrine énorme se soulevait convulsivement. Il tourna la tête vers moi.

— « Je croyais, » dit-il, « que les humains avaient le sens de l'honneur. »

— « Tu te trompais, » fis-je.

Il tendit la patte vers moi.

— « Adversaire, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je.

La patte saisit ma main et je la serrai dans la mienne. Il y avait bien longtemps, dans les Sardar, Misk, le Prêtre-Roi, m'avait dit que les Prêtres-Rois voyaient peu de différence entre les Kurii et les Hommes, qu'ils les considéraient comme des espèces équivalentes.

Les lèvres du Kur s'écartèrent. Je vis ses dents. C'était, je suppose, une expression terrifiante, mais tel n'était pas mon sentiment.

C'était le sourire kur.

Puis il mourut.

Je me redressai et regardai Telima. Elle était à quelques mètres de moi, la main devant la bouche.

« J'ai quelque chose pour toi, » lui dis-je. De ma bourse, je tirai le bracelet en or qui lui

appartenait.

C'était lui qui, à Port Kar, lorsqu'on me l'avait apporté, m'avait attiré dans le Nord, cherchant à la venger.

Elle passa le bracelet à son bras gauche.

— « Je vais retourner dans les marais, » m'annonça-t-elle.

— « J'ai encore quelque chose pour toi, » repris-je. « Approche ! »

Elle vint près de moi. De ma bourse, je sortis un collier kur, en cuir, avec sa serrure et, cousu sur le cuir, son gros anneau rond.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle, inquiète.

Je le fis passer sur sa nuque puis, lui en ayant entouré le cou, je fis jouer le mécanisme de fermeture sur sa gorge. Les deux bords métalliques, recouverts de cuir, étaient correctement serrés l'un contre l'autre. Le collier fait environ six centimètres de haut. La fille doit lever le menton.

— « C'est un collier de femelle kur, » expliquai-je.

— « Non ! » cria-t-elle. Je la fis pivoter sur elle-même et, prenant une paire de rudes menottes du Nord, noires et ordinaires, avec lesquelles les captives sont généralement attachées, je lui immobilisai les poignets dans le dos. Ensuite, avec le quiva ensanglanté, le poignard de selle tuchuk, je coupai ses vêtements. Puis, avec une lanière de cuir, en double, passée dans l'anneau de son collier, je l'attachai, à genoux, aux pieds du Kur. Enfin, armé du poignard, je m'agenouillai près du cou du Kur.

« Tarl ! Tarl Cheveux Rouges ! » entendis-je. C'était Ivar Forkbeard. Je voyais la barque, quatre torches levées à l'intérieur, les hommes ramant, accostant le rocher.

Je me levai.

Puis je descendis à la rencontre du bateau, contournant les grosses pierres. Sur le petit promontoire situé au pied du rocher, et qui faisait entre deux ou trois mètres de large, je rejoignis Ivar Forkbeard et ses hommes. Avec lui, il y avait Gorm, Ottar et Wulfstan du Torvaldsland.

Les torches furent levées.

Les hommes retinrent leur souffle. Je levai la tête du Kur, dans ma main droite, au-dessus de la tête. Le bracelet en forme de spirale en or, pris à son bras, était glissé sous mon ceinturon. Passée sous mon ceinturon, également, il y avait la lanière de cuir attachée à l'anneau du collier de Telima. Elle s'agenouilla à ma gauche, légèrement derrière moi, sur la roche.

« J'ai ici trois objets, » dis-je, « acquis sur le Rocher de Vars : la tête du Kur qui commandait l'armée des Kurii, un bracelet en or, en forme de spirale, pris sur son cadavre, et une esclave. » Je jetai la tête dans la barque. Puis j'y jetai le bracelet. Ensuite, détachant la lanière de cuir de ma ceinture, mais la laissant passée dans l'anneau de son collier, je croisai les chevilles de Telima et les attachai. Les menottes rudes et noires du Nord lui immobilisaient toujours les poignets dans le dos. Je la portai, passant de pierre en pierre, jusqu'au bateau. Elle me regarda. Puis je la jetai dans le bateau, entre les pieds des rameurs.

JE BOIS À L'HONNEUR DE TYROS

« **P**ERMETS-MOI de t'embrasser, Maître, » supplia Leah. Elle se serra contre moi.

Elle était nue sur le banc rude du Nord. Mon bras droit était autour d'elle, la serrant contre moi ; ma main droite serrait l'anse en or d'une corne pleine d'hydromel fumant. La fille, en proie à son désir, se pressait contre la rude tunique de laine du Torvaldsland. Je regardai ses yeux levés, suppliants. C'était le désir de l'esclave. Je me détournai et bus. Elle sanglota. Je ris puis me tournai à nouveau vers elle. Je regardai ses grands yeux humides. Au cou, elle portait le collier du Nord, en fer noir, rivé. Puis nos lèvres se rencontrèrent.

De l'hydromel fut versé dans la corne par une captive brune qui l'emplit, baissant la tête, timidement, sans me regarder. C'était la seule à ne pas être nue bien que, naturellement, sa robe, sur l'ordre de son Maître, fut relevée sur les hanches et baissée sur les épaules ainsi que, bien entendu, fendue jusqu'à la taille. Comme toutes les autres femmes, elle portait au cou un collier de fer noir, rivé. Comme des centaines d'autres, elle portait un collier kur quand on avait libérée de l'enclos. Le port du collier kur, avait décidé Svein Dent Bleue, était équivalent au port du collier métallique et, en soi, suffisait à réduire le sujet en esclavage, situation qui prive le sujet de statut légal et des droits y afférant, notamment le droit à la Compagnie. Par conséquent, Bera, autrefois Femme de Svein Dent Bleue, s'aperçut avec stupéfaction qu'elle n'était qu'une femme parmi les autres. Dans une file, prenant sa part de butin, Dent Bleue la choisit. Elle était très désagréable avec lui, depuis quelques années. Pourtant, Dent Bleue avait de l'affection pour cette femme arrogante. C'est seulement lorsqu'il l'eut fouettée, comme n'importe quelle autre fille, qu'elle comprit que leurs relations étaient transformées et qu'elle était véritablement et précisément, ce qu'elle semblait être : sa captive. Sa présence sévère n'attristerait plus ses festins. Plus jamais, avec son ironie de femme libre, elle ne manifesterait son mépris aux captives, s'efforçant de les rendre honteuses de leur beauté. À présent, elle ne valait pas mieux qu'elles. Elle avait, à présent, des devoirs nouveaux auxquels elle devait se consacrer : faire la cuisine et le beurre, porter de l'eau ; l'amélioration de son attitude, de sa beauté, de sa séduction ; et les plaisirs extraordinaires qu'elle devait procurer, sur les fourrures, à son Maître, Svein Dent Bleue, Jarl du Torvaldsland ; si elle ne le faisait pas, elle savait très bien, étant captive, que d'autres le feraient ; en fait, ce n'est qu'après avoir été réduite en esclavage qu'elle comprit à quel point Svein Dent Bleue, qu'elle ne regardait plus depuis de nombreuses années, était agréable, séduisant et fort ; le voyant objectivement pour la première fois, avec les yeux d'une esclave qui, elle-même, n'est rien, et le comparant aux autres hommes libres, elle comprit soudain à quel point il était puissant, splendide et magnifique » Elle résolut aussitôt de le satisfaire, dans le service, dans le plaisir et, s'il le permettait, dans l'amour. Bera alla servir l'homme suivant, avec le grand récipient d'hydromel chaud qu'elle tenait dans une pièce ce tissu. Elle était en sueur. Elle était pieds nus. La captive était heureuse.

Je bus.

Leah se pressa une nouvelle fois contre moi. Je la regardai.

— « Tu es une esclave licenciée, » relevai-je.

Elle leva les yeux sur moi et rit.

— « Les inhibitions sont interdites aux filles qui portent le collier, » me rappela-t-elle.

C'était vrai. L'esclave doit révéler sa nature sexuelle, totalement. Si elle ne le fait pas, elle est battue. Sur Terre, Leah était une femme affectée, réservée, même hautaine et formelle. Je l'avais contrainte à me l'avouer. Mais sur Gor, comme dans le cas des autres filles de sa sorte, ces mensonges et ces fausses pudeurs ne lui étaient pas permis. Sur Gor, la femme qui a le malheur d'être réduite en esclavage, se trouve contrainte d'exposer complètement à son Maître toute la profondeur de ses désirs, de ses sensations, ses sensualités les plus intenses et les plus intimes, même s'il lui arrive parfois de se moquer cruellement de ses faiblesses. Un exemple précisera cela. Toute femme dont l'équilibre glandulaire est normal éprouve de temps en temps le désir, bien qu'il lui fasse peur, de s'exposer lascivement à un mâle puissant. Si elle a le malheur d'être réduite en esclavage, la Danse de Passion de l'esclave nue sera sans doute exigée d'elle par son Maître. Imaginons alors la situation de la femme. Elle est contrainte, ce qui provoque sa honte, de faire ce que, secrètement, elle rêve de faire depuis des années. Mais comme elle est impuissante, vulnérable ! La danse terminée, elle s'effondre sur le sable ou les dalles. A-t-elle plu ? Elle ne peut pas faire mieux. Elle lève timidement la tête. Sa fierté a disparu, comme ses vêtements, à l'exception du collier et de la marque. Ses yeux sont pleins de larmes. Elle est à sa merci. S'il la repousse, elle a honte ; elle a échoué en tant que femme. Elle sera probablement vendue sans autre forme de procès. Mais si elle constate, avec terreur, qu'elle lui a plu, et qu'il lui fait signe d'approcher elle sait que, après le spectacle qu'elle vient de donner, elle ne peut être respectée et ne peut être qu'une esclave entre ses bras. Elle a dansé comme une esclave. *C'est* une esclave. Leah me regarda. Je l'embrassai à nouveau, en plein sur sa bouche rougie. Elle embrassait bien, tout d'abord contrainte, puis passionnée, succombant à son désir, déchaînée, abandonnée, incontrôlable, s'était magnifiquement conduite, me servant parfaitement sur les fourrures. Je la regardai dans les yeux. Les yeux humides, elle tendit une nouvelle fois ses lèvres impatientes vers les miennes. Je l'embrassai encore. Je fus heureux que Forkbeard me l'ait donnée.

« Je dois parler ! » cria Svein Dent Bleue, se dressant, levant sa corne d'hydromel. « La proscription, » annonça-t-il, « proclamée par la Salle de Dent Bleue à l'encontre de la personne d'Ivar Forkbeard, de la Ferme de Forkbeard, est ici, dans cette salle, et au nom de Svein Dent Bleue Jarl du Torvaldsland, levée ! »

On l'acclama.

« Les charges y afférant, » rugit Dent Bleue, renversant de l'hydromel, « sont révoquées ! »

Il y eut d'autres acclamations parmi les cendres, les poutres noircies, de la salle rasée de Svein Dent Bleue, où les bancs et les tables du festin étaient installés. Nombreuses étaient les lampes, bols suspendus à des lances, et les torches qui brûlaient. Et le long feu de la salle brûlait avec éclat, craquant et jaillissant sous l'effet de la graisse chaude, des bosks et des tarsks empalés sur des broches que tournaient des captives joyeuses.

— « Nous avons eu nos différends, » reconnut Ivar Forkbeard, se levant et repoussant Hilda qui était assises sur ses genoux. « Svein Dent Bleue et moi. »

Un éclat de rire général retentit. La tête de Forkbeard avait été mise à prix. Dent Bleue avait voulu sa mort.

« De toute évidence, » reprit-il, « il est possible que cela recommence. »

À nouveau, tout le monde rit.

« Un homme, pour être grand, a besoin de grands ennemis, de grands adversaires. » Puis Forkbeard leva sa corne d'hydromel en direction de Svein Dent Bleue. « Tu es un grand homme, Svein Dent Bleue, » reprit-il, « et tu as été un grand ennemi ! »

— « À présent, » s'écria Dent Bleue, « si cela est en mon pouvoir, je vais prouver que je suis un bon ami ! »

Puis Dent Bleue monta sur la table et s'y immobilisa ; et Forkbeard, stupéfait, monta également sur la table. Ensuite, les deux hommes se dirigèrent l'un vers l'autre et, en pleurant, se serrèrent dans les bras l'un de l'autre.

Rares furent les yeux, dans les ruines de la salle, dans la lumière des torches, sous les étoiles, au pied du Torvaldsberg illuminé par les trois lunes, qui restèrent secs.

Svein Dent Bleue, serrant toujours Forkbeard dans ses bras, cria d'une voix rauque :

« Sachez que désormais Ivar Forkbeard compte parmi les Jarls du Torvaldsland ! »

Nous nous levâmes et acclamâmes Dent Bleue qui répandait la fortune et l'honneur sur Forkbeard.

Ivar, qui n'était plus hors la loi, comptait parmi les Jarls du Nord.

Les pointes de lances martelèrent les boucliers. Je restai fièrement debout, conforté par le bonheur de la fortune de mon ami.

Mais, tandis que les hommes criaient et applaudissaient, et que les armes martelaient les boucliers, je regardai l'endroit où, empalée sur un pieu, se trouvait la tête énorme et sauvage du Kur que j'avais tué sur le Rocher de Vars. Pour être grand, avait dit Ivar Forkbeard, un homme a besoin de grands ennemis. Je regardai la tête énorme, lugubre, velue, du Kur, empalée sur son pieu, à deux mètres cinquante du sol. Je me demandai si les hommes savaient vraiment à quel point leurs ennemis étaient grands. Et je me demandai si les hommes, parfois si faibles et chétifs, étaient à la hauteur de tels ennemis. Le Kur, me semblait-il, en vertu de son évolution lointaine et, de toute évidence, rude, disposait de tous les atouts nécessaires pour devenir une forme de vie dominante. Il serait effectivement un grand adversaire. Je me demandai si l'Homme pouvait être un adversaire aussi grand, si sa puissance, sa férocité, son intelligence lui donnaient les moyens de combattre un tel animal. Sur ses planètes, dans un sens, l'Homme n'avait aucun ennemi naturel, sauf peut-être lui-même. Je regardai la tête énorme et lugubre du Kur.

À présent, il en avait un, un prédateur, un adversaire. L'Homme pourrait-il résister à cet animal ? Je me demandai quelle était véritablement la grandeur de l'Homme.

« Les cadeaux ! » cria Ivar Forkbeard. Ses hommes, chargés de caisses, de coffres, de sacs gonflés, avancèrent. Ils en déversèrent le contenu devant la table. C'était le butin du temple de Kassau et les saphirs de Shendi, qui faisaient partie de la compensation imposée par Svein Dent Bleue à l'époque de sa proscription. Ivar marcha parmi les richesses et, riant, jeta des fortunes incroyables aux invités présents dans la salle. Puis ses hommes distribuèrent également des richesses. Puis on ordonna aux esclaves nues de ramasser les saphirs dans des gobelets et de les offrir aux hommes, à genoux, le front par terre, les bras tendus, comme elles le feraient pour du vin, et les Guerriers, en riant, prirent des bijoux dans les gobelets. Je vis Hrolf, de l'Est, le géant, le Torvaldslandais mystérieux, prendre un joyau dans le gobelet qui lui fut tendu par une femme à genoux, nue, portant un collier. Il le glissa dans sa bourse. C'était un souvenir. Ivar Forkbeard vint en personne me mettre un saphir de Shendi dans la main.

« Merci, » dis-je, « Ivar Forkbeard. »

Je glissai également le saphir dans ma bourse. Pour moi aussi, il était lourd de signification.

« Ivar ! » cria Svein Dent Bleue, quand le butin fut distribué, montrant Hilda qui, avec son collier, nue, se serrait contre Ivar Forkbeard, « tu ne donnes donc pas ce joli petit bijou ? »

— « Non ! » répondit Forkbeard en riant. « Ce joli petit bijou, ce joli petit bibelot, je le garde ! » Puis il prit Hilda dans ses bras et, la faisant basculer sur ses genoux, l'embrassa. Elle se colla à lui avec l'abandon total, fantastique, de l'esclave.

« Des invités ! » cria un homme. « Des invités demandent à entrer dans la salle de Svein Dent Bleue ! »

Nous nous tournâmes vers l'endroit où se dressait, autrefois, le portail puissant de la salle de Svein Dent Bleue.

— « Fais-les entrer, » dit Dent Bleue, puis il quitta personnellement la table, prenant un bol d'eau et une serviette, allant accueillir les invités au portail. « Rafraîchissez-vous, » leur dit-il, « et entrez. »

Deux hommes, avec leur suite, s'inclinèrent devant Svein Dent Bleue ; ils se lavèrent les mains, le visage, puis avancèrent. Je me levai.

— « Nous t'avons cherché, » annonça Samos de Port Kar. « Je craignais qu'il ne soit trop tard. »

Je ne répondis pas.

Il se tourna vers la tête énorme et velue du Kur, empalée sur son pieu.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

— « Grendel, » répondis-je.

— « Je ne comprends pas, » fit-il.

— « C'est une plaisanterie, » glissai-je. Près de moi, nue, avec son collier, Leah se tassa sur elle-même, la main devant la bouche. Je la regardai. « Oui, » dis-je. Elle avait été libre, sur Terre, avant d'être esclave sur Gor. Elle comprenait ce que je voulais dire. Une nouvelle conscience, une nouvelle interprétation brillèrent dans ses yeux. Les guerres des Prêtres-Rois et des Kurii duraient depuis longtemps. J'ignorais, et je suppose que d'autres étaient dans le même cas, en dehors du Nid, quand le premier contact avait été établi, les premières opérations lancées, de quand datait la première prise de conscience, par les Prêtres-Rois, de la présence de visiteurs dans leur Système, d'étrangers à la porte, d'intrus dangereux, indésirables, menaçants, décidés à conquérir des territoires, des planètes. Il ne me paraissait pas improbable que le Grendel de la légende ait été un Kur, survivant, peut-être, d'un atterrissage forcé ou unique rescapé d'une patrouille massacrée. Peut-être même, à titre de punition, ayant tué sans discernement ou violé la discipline du vaisseau, avait-il été abandonné sur la planète.

« Comment se fait-il que tu me cherchais ? » m'enquis-je.

— « Le poison, » dit-il, « qui enduisait les lames des hommes de Sarus de Tyros est toujours tapi dans ton corps. »

— « Il n'y a pas d'antidote, » rappelai-je. « C'est ce que m'a dit Iskander de Turia, qui connaissait cette toxine. »

— « Guerrier, » déclara l'homme qui se tenait près de Samos, « j'apporte l'antidote. »

— « Tu es Sarus de Tyros, » l'identifiai-je. « Tu as cherché à me capturer, à me tuer. Nous avons combattu, dans les forêts. »

— « Parle, » dit Samos à Sarus.

Sarus me regarda. C'était un homme mince, dur, couvert de cicatrices, au regard clair. Il n'appartenait pas à une grande famille de Tyros mais était sorti du rang et devenu Capitaine de Tyros. Son accent n'était pas celui des Hautes Castes ; il avait fait ses classes sur les jetées de l'Ubarat insulaire de Tyros où, pendant de nombreuses années, d'après mes

renseignements, il avait commandé des bandes de ruffians ; capturé, il avait été traîné devant Chenbar, le Sleen de la Mer, pour être condamné au pal ; mais il avait plu à Chenbar, qui lui avait fait donner des leçons d'escrime ; rapidement, grâce à son adresse et à son intelligence, le jeune brigand rude s'était élevé au service de l'Ubar ; ils étaient comme des frères ; j'étais sûr qu'il n'y avait pas, à Tyros, d'homme plus loyal à son Ubar que Sarus. C'était à lui, dès que Chenbar, évadé du donjon de Port Kar où je l'avais fait enfermer, avait regagné Tyros, qu'avait été confiée la tâche de traquer et capturer l'Ubar d'Ar, Marlenus, et un Amiral de Port Kar : Bosk. J'ai déjà raconté cela par ailleurs.

— « Mes armes et celles de mes hommes, à notre insu, avant notre départ de Tyros, » expliqua-t-il, « ont été traitées avec une toxine de la composition de Sullius Maximus, ancien Ubar de Port Kar. » Sullius Maximus était un des cinq Ubars de Port Kar dont les règnes, divisant la cité, avaient pris fin quand le Conseil des Capitaines, sous la direction de Samos, Premier Capitaine de Port Kar, avait pris le pouvoir. Les autres étaient Chung, Nigel, Eteocles et Henrius Sevarius, ce dernier n'ayant cependant régné que nominalement, le pouvoir étant entre les mains de son oncle, Claudius, qui exerçait les fonctions de régent. Eteocles avait fui ; j'avais appris qu'il se trouvait à Cos où il était Conseiller de l'Ubar, Lurius de Jad. Nigel et Chung étaient à Port Kar, Capitaines puissants, jouant un rôle important au Conseil. Ils avaient combattu contre les flottes unies de Cos et de Tyros et, sans leur aide, Port Kar n'aurait certainement pas remporté la victoire du 25 de Se'Kara, dans la première année du règne du Conseil des Capitaines, en l'an 10120 Constata Ar, depuis la Fondation d'Ar. Claudius, qui était régent de Henrius Sevarius, avait assassiné son père et cherchait à l'assassiner à son tour, avait été tué par un jeune marin de ma Demeure, ancien esclave, appelé Poisson. Le Conseil des Capitaines ignorait où se trouvait Henrius Sevarius, dont la tête avait été mise à prix. Le jeune Poisson, incidemment, était toujours à mon service, à Port Kar. Il s'appelait à présent Henrius. Sullius Maximus, le plus cultivé des anciens Ubars de Port Kar, chimiste, poète et expert en poisons, avait trouvé refuge à Tyros ; l'asile lui avait été accordé. « Je jure qu'il en était ainsi, » dit Sarus. « À Tyros, nous sommes des Guerriers et nous ne nous occupons pas de poisons. À mon retour à Tyros, Sullius m'a demandé si nos ennemis avaient été blessés et j'ai répondu que nous t'avions effectivement touché. Son rire, presque dément, quand il s'est éloigné, m'a inquiété. Je l'ai contraint à dire la vérité. Je fus consterné. C'était à toi que mes hommes et moi, les survivants, devons la vie. Marlenus nous aurait conduits à Ar où nous aurions été torturés et empalés. Tu t'étais montré magnanime, nous traitant en Guerriers et frères d'armes. J'ai exigé un antidote. En riant, Sullius Maximus, redressant sa cape, m'a annoncé qu'il n'y en avait pas. J'ai décidé de le tuer puis de prendre la mer en direction de Port Kar afin que tu puisses, si tu le souhaitais, m'égorger de ta propre main. Alors que ma lame se trouvait sur le cœur de l'empoisonneur, Chenbar, mon Ubar, réveillé par ses sanglots, m'a demandé de l'épargner. Rapidement, j'ai informé mon Ubar de la honte que Sullius Maximus avait jetée sur l'Ubarat. « Je t'ai débarrassé d'un ennemi ! » cria Sullius. « Sois reconnaissant ! Récompense-moi ! »

— « Le poison, » dit Chenbar, « est l'arme des femmes, pas celle des Guerriers. Tu m'as déshonoré ! »

— « Laisse-moi la vie ! » cria l'empoisonneur.

— « Sarus, as-tu toujours l'acier empoisonné ? » s'enquit mon Ubar. « Oui, Ubar, » répondis-je. « Dans dix jours, misérable Sullius, » décréta mon Ubar, « ta chair sera entaillée avec l'acier de Sarus. Le dixième jour, si tu tiens à être à nouveau en mesure de bouger ton corps, tu devras avoir mis un antidote au point. » Ensuite, blême et tremblant, Sullius Maximus fut conduit dans ses appartements par des gardes. » Sarus sourit. Il sortit une fiole

de sa bourse. Elle contenait un liquide rougeâtre.

— « A-t-il été testé ? » s'enquit Samos.

— « Sur Sullius Maximus lui-même, » répondit Sarus. « Le dixième jour, sur les bras et les jambes et, horizontalement, deux fois, sur sa pommette droite, afin que les cicatrices témoignent de sa honte, je l'ai frappé avec la lame empoisonnée, faisant couler le sang. »

Je souris. Sullius Maximus était bel homme, extrêmement vain et même coquet. Il n'apprécierait guère les altérations de sa physionomie, dues à la lame de Sarus.

« En quelques secondes, » poursuivit Sarus, « le détestable liquide a fait son effet. La peur a dilaté les yeux de Sullius. « L'antidote ! L'antidote ! » supplia-t-il. Nous l'assîmes sur une chaise curule, vêtu comme un Ubar, et nous le laissâmes. Nous voulions que le poison fasse véritablement effet, imprègne son organisme. Le lendemain, au milieu de la journée, nous lui administrâmes l'antidote. Il fut efficace. Il est à présent à la cour de l'Ubar, beaucoup moins arrogant, mais servant toujours de Conseiller. Il n'est pas très content, incidemment, des cicatrices. Les autres courtisans, sur ce plan, se moquent copieusement de lui. Il a peu d'affection pour moi, et pour toi, Bosk de Port Kar. »

— « Il t'a appelé Bosk de Port Kar, » releva Ivar, qui se tenait près de moi.

Je souris.

— « On m'appelle parfois par ce nom, » dis-je.

Sarus me tendit la fiole.

Je la pris.

— « J'ai constaté que son absorption, » précisa Sarus de Tyros, « provoque le délire et la fièvre mais, au bout du compte, le corps se débarrasse du poison et de l'antidote. Je te le donne, Bosk de Port Kar et, avec lui, les excuses de mon Ubar, Chenbar, ainsi que les miennes, simple marin à son service. »

— « Je m'étonne, » relevai-je, « que Chenbar, le Sleen de la Mer, s'intéresse tellement à ma santé. »

Sarus rit.

— « Il ne s'intéresse pas à ta santé, Guerrier. Il se préoccupe de l'honneur de Tyros. Chenbar donnerait cher pour pouvoir t'affronter, à la dague, dans le cercle de duel de Tyros. Il te doit beaucoup : une défaite, des chaînes, un donjon, et il a bonne mémoire, mon Ubar. Non, il ne s'intéresse pas à ta santé. Il veut seulement que tu sois sain et fort, afin de pouvoir t'affronter honnêtement, avec l'acier glacé. »

— « Et toi, Sarus ? » m'enquis-je.

— « Personnellement, » répondit simplement Sarus, « je m'intéresse à ta santé, Bosk de Port Kar. Tu nous as donné, sur la côté de Thassa, à mes hommes et à moi, la liberté et la vie. Je n'oublierai jamais. »

— « Il t'a fallu du courage, » soulignai-je, « pour conduire tes hommes, dont plusieurs étaient blessés, jusqu'à Tyros. »

Sarus baissa tête.

« Il y a une place dans ma Demeure de Port Kar, » repris-je, « pour un homme tel que toi, si tu souhaites me servir. »

— « Ma place, » répondit Sarus, « est à Tyros. » Puis il ajouta : « Bois, Bosk de Port Kar ; restaure l'honneur de Chenbar, de Sarus et de Tyros. »

Je débouchai la fiole.

— « C'est peut-être du poison, » intervint Samos.

J'en flairai le contenu. L'odeur était sucrée, assez semblable à celle du sirop du Turia.

— « Oui, » fis-je, « peut-être. » Samos avait dit vrai. Ce n'était peut-être pas un antidote,

que j'avais à la main, mais une dose mortelle de toxine inconnue. Je pensai à Turia, ses bains et ses vins. Le plan de Tyros, qui avait échoué sur la côte de Thassa, aboutirait peut-être dans la salle de Svein Dent Bleue, du moins en ce qui concernait Bosk de Port Kar.

— « Ne bois pas, » me conseilla Forkbeard.

Mais j'avais ressenti, après la bataille, les effets du poison dans mon corps, quoique brièvement. J'étais persuadé qu'il était toujours dans mon organisme. J'étais convaincu que, avec le temps, il me condamnerait de nouveau aux couvertures et au fauteuil du Capitaine de ma salle de Port Kar. Faute d'être contré, il finirait manifestement par vaincre.

— « Je boirai, » dis-je à Ivar Forkbeard.

Forkbeard regarda Sarus de Tyros.

— « S'il meurt, » promit-il, « ta propre mort ne sera ni rapide ni agréable. »

— « Je suis ton otage, » répondit Sarus.

— « Toi, Sarus de Tyros, » insista Forkbeard, « bois d'abord. »

— « Il n'y en a pas assez, » fit valoir Sarus de Tyros.

— « Enchaînez-le ! » lança Forkbeard. On apporta des chaînes.

— « Sarus de Tyros, » dis-je à Ivar, « est invité dans la salle de Svein Dent Bleue. »

Sarus ne fut pas enchaîné.

Je levai la fiole vers Sarus de Tyros.

« Je bois, » dis-je, « je bois à l'honneur de Tyros. » Puis je vidai la fiole.

JE PRENDS UN NAVIRE DU NORD

DES esclaves, nues, portant des fardeaux, chargeaient le navire d'Ivar Forkbeard, la *Hilda*, amarré aux quais des champs de la Fête. Nous étions debout sur les planches du quai.

« Rentreras-tu à Port Kar avec Sarus et moi ? » demanda Samos.

— « Je crois, » dis-je, « que je vais regagner le Sud à bord du navire d'Ivar Forkbeard, car je n'ai pas encore réussi à contrer le gambit de la Hache du Jarl. »

— « Peut-être, » supposa Samos, « quand tu seras rentré à Port Kar, pourrons-nous parler de questions importantes. »

Je souris.

— « Peut-être, » laissai-je entendre.

— « Je crois, » reprit Samos, « que tu n'es plus tout à fait le même. Il me semble que, dans le Nord, tu t'es trouvé. »

Je haussai les épaules.

Un marin traîna Telima, par le bras, devant nous.

Elle était nue. Elle avait les cheveux sur le visage. Les rudes menottes du Nord lui immobilisaient les poignets dans le dos. Le collier kur, en cuir d'environ six centimètres de haut, la forçant à lever le menton, avec son anneau, était toujours autour de son cou. Depuis cinq jours, elle était enchaînée dans une petite cabane de rondins. Elle regarda Samos puis, rapidement, baissa la tête.

Il foudroya du regard la femme nue et vulnérable. Il savait parfaitement, à présent, quel avait été son rôle, quel rôle elle avait volontairement joué dans le plan des Kurii.

« Je veillerai à ce qu'elle soit châtiée comme il convient, » dit-il.

— « Tu parles d'une de mes esclaves, » relevai-je.

— « Ah ! » fit-il.

— « Je veillerai moi-même à ce qu'elle soit châtiée, » promis-je. Elle me regarda. Ses yeux exprimaient la peur. « Conduis-la à bord, » dis-je au marin. Il la poussa rudement, devant lui, sur la passerelle, et la conduisit à bord.

À Port Kar, je lui retirerai le collier kur et lui en mettrai un des miens. En outre, je la ferai fouetter. Ensuite, elle servirait dans ma Demeure, esclave parmi les autres.

Au front, je portais le talmit des Jarls. Ce matin-là, sous les acclamations des hommes, Svein Dent Bleue l'avait noué autour de ma tête.

« Tarl Cheveux Rouges, » avait-il dit, « avec ce talmit, deviens Jarl du Torvaldsland ! »

J'avais été porté en triomphe sur les boucliers d'hommes enthousiastes. Au loin, j'avais vu le Torvaldsberg et, à l'ouest, Thassa la Luisante.

« Jamais, » avait repris Svein Dent Bleue, « un homme non originaire du Nord n'avait été Jarl parmi nous ! »

Les acclamations avaient retenti, les armes avaient martelé les boucliers. J'étais très conscient de l'insigne honneur qui m'était fait. J'avais levé les bras, debout sur les bouchers,

Jarl du Torvaldsland, ayant à présent le droit, en son nom, si besoin était, d'envoyer la Flèche de la Guerre, convoquant ainsi des combattants ; ayant à présent le droit, s'il le voulait, de commander des navires et des hommes ; ayant à présent le droit de dire aux marins rudes et audacieux du Nord, s'il en avait envie : « Suivez-moi, il y a du travail à faire. », ce qu'ils feraient, prenant les armes, ouvrant les apprentis, faisant rouler leurs navires jusqu'à la mer, levant le mât, ouvrant les voiles rayées au vent, disant : « Notre Jarl nous a appelés. Aidons-le. Il y a du travail à faire. »

— « Je te remercie, » dis-je à Svein Dent Bleue.

— « Je te souhaite tout le bien, Bosk de Port Kar, » dit Samos.

— « Tarl Cabot, » rectifiai-je.

Il sourit.

— « Je te souhaite tout le bien, Tarl Cabot, » dit-il.

— « Je te souhaite tout le bien, Samos, » répondis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, Guerrier, » dit Sarus.

— « Je te souhaite également tout le bien, Guerrier, » répondis-je, « Sarus de Tyros. »

Samos et Sarus quittèrent le quai. Ils rejoignirent le navire de Samos, à bord duquel ils étaient venus.

Dans le ciel, les mouettes criaient. L'air était vif et clair. Le ciel était très bleu.

Je regardai les femmes qui chargeaient le navire.

Aelgifu, ou Pudding, passa près de moi, puis Gunnhild et Olga, penchées sous les fardeaux qu'elles portaient sur les épaules. Lèvres Boudeuses et Jolies Chevilles quittèrent le navire et descendirent la passerelle, pieds nus, allant chercher d'autres bagages. Hilda, penchée, un lourd sac de sel sur l'épaule, gravit péniblement la passerelle. Thyri descendit, portant sur les épaules un joug auquel étaient suspendus deux paniers vides. Elle était chargée de remplir le garde-manger du navire de topsits et de légumes. Wulfstan, autrefois de Kassau, à présent du Torvaldsland, responsable de l'approvisionnement du navire, se pencha sur le bastingage.

« Encore du topsit, Esclave ! » cria-t-il.

— « Oui, Jarl, » répondit Thyri.

Je vis Rollo monter à bord. Il avait une grande hache, des armes et une peau de sleen pleine de matériel. Il fut le premier rameur à bord.

Puis arrivèrent les esclaves portant les outres d'eau. Elles marchaient lentement, penchées en avant, posant prudemment le pied, afin de ne pas perdre l'équilibre, les outres lourdes, pleines et humides, sur les épaules. Gâteau au Miel était parmi elles, et la fille dorée de Forkbeard, la fille de soie du Sud, qui travaillait comme les autres captives. À mon avis, dans le Sud, elle n'avait pas l'habitude de travailler. Elle vacilla.

« Vite, » dit la fille qui la suivait, « sinon nous serons battues ! »

La fille gémit et gravit péniblement la passerelle, pas à pas, et, les pieds plaqués sur les planches par le poids du fardeau, gagna le pont du navire. Parmi les femmes, il y avait également Bera, qui appartenait à Dent Bleue et avait été également placée sous les ordres de Wulfstan pour le chargement du navire.

Elle était nue. Les autres femmes, jalouses de la robe qui lui avait été donnée, l'en avaient dépouillée. Svein Dent Bleue avait ri. Les maîtres n'interviennent pas dans les querelles des esclaves.

Je regardai le ciel. Il était très bleu. Pendant plus d'une journée, j'avais été en proie à la fièvre et au délire tandis que, dans mon corps, se déroulait le combat du poison et de l'antidote. J'avais sué, hurlé, juré mais, finalement, j'avais rejeté les fourrures.

« Je veux de la viande, » avais-je dit, « et une femme ! »

Forkbeard, qui était resté près de moi pendant cette bataille solitaire, me prit par les épaules. Il demanda du bosk rôti, du lait chaud, puis du pain jaune de Sa-Tarna et du Paga. Quand j'eus terminé, Leah fut jetée à mes pieds.

Je gravis la passerelle et m'immobilisai sur le pont, regardant la mer. Un vent léger soufflait sur Thassa.

Mon délire, bizarrement, cette fois-là, avait été très différent de ce qu'il avait été quand, il y avait bien longtemps, le poison avait pour la première fois pris possession de mon corps. À cette époque, j'étais misérable, faible, allant jusqu'à demander à une femme, qui n'était qu'une esclave, de m'aimer. Mais, bizarrement, dans le Nord, au Torvaldsland, j'avais changé. Je le savais. Un autre Tarl Cabot avait vu le jour. Autrefois, il y avait un enfant qui portait ce nom, aux rêves simples, naïfs, vains, qui avait été détruit par la trahison de ses Codes, la découverte d'une faiblesse là où il croyait qu'il n'y avait que de la force. Cet enfant était mort dans le delta du Vosk ; à sa place, était apparu Bosk de Port Kar, impitoyable et déchiré, mais adulte ; et, à présent, il y avait un autre individu, un homme que je pouvais, si je le souhaitais, appeler à nouveau Tarl Cabot. J'avais changé. Ici, avec Forkbeard, avec la mer, le vent, dans sa salle et dans la bataille, j'étais devenu, bizarrement, très différent. Dans le Nord, mon sang s'était trouvé, avait appris à se connaître ; dans le Nord, j'avais appris la force et la capacité à résister seul. Je pensai aux Kurii. Il s'agissait d'ennemis terrifiants. Soudain, incroyablement, j'éprouvai de l'amour pour eux. Je me souvins de la tête du Kur géant, fichée sur un pieu, dans la salle en ruine de Svein Dent Bleue. On ne peut pas être faible pour affronter de tels adversaires. Je ris de la faiblesse introduite dans le cœur des hommes de la Terre. Seuls des hommes forts, sans faiblesses, peuvent affronter de tels animaux. Il faut avoir la même puissance, la même intelligence, la même volonté, la même férocité. Dans le Nord, j'étais devenu fort. Je compris soudain la puissance suprême de la volonté goréenne unie et non divisée, faible, amputée comme les volontés multiples de la Terre. J'eus un sentiment de puissance, de joie sans partage. J'avais découvert ce que c'était, véritablement, qu'être un mâle, un homme. J'étais Goréen.

Leah monta à bord du navire. Elle était pieds nus. Je lui avais donné une courte tunique de laine, relevée sur les hanches ; elle était sans manches ; elle était fendue jusqu'à la taille, serrée à la taille avec une lanière de cuir. Elle portait sur l'épaule, dans une peau de sleen, l'essentiel de mon matériel. Je lui montrai le banc sous lequel elle devait poser le tout. Elle portait le collier du Nord. Elle pivota sur elle-même et quitta le navire, descendant la passerelle, allant chercher le reste de mes affaires. Elle marchait bien. Elle savait que je la regardais, cette femelle de sleen ! J'étais content de la posséder.

Je regardai à nouveau la mer. Pendant l'été précédent, sur le chemin des forêts du Nord, où j'espérais sauver Talena, j'avais, dans une taverne de Lydius, rencontré une femme que j'avais connue : Vella, Elisabeth Cardwell. C'était une délicieuse Esclave de Taverne. Je l'évoquai, passant ma langue sur les lèvres. Ne pensant qu'au sauvetage de Talena, ne voulant pas m'encombrer d'une autre femme, je n'avais pas cédé aux prières de celle qui me demandait de l'acheter et de l'affranchir. *Quelle demande stupide*, me dis-je, *à adresser à un mâle goréen !* L'idée n'en pouvait venir qu'à une fille de la Terre. Mais si Elisabeth était stupide, ou, du moins, naïve, elle n'en était pas moins jolie. Je pensai alors, également, à Talena. Elle avait été désavouée par Marlenus d'Ar. Mais elle habitait Ar, séquestrée. Elle m'avait insulté, à Port Kar. Je souris. Vella, Elisabeth Cardwell, était restée esclave à Lydius. Elle avait autrefois, contre ma volonté, fui les Sardar alors que je voulais, Terrien stupide, la renvoyer sur sa planète d'origine, où elle serait en sécurité. Cet acte de courage de sa part n'allait pas sans risques. Elle avait été capturée. Je l'avais rencontrée dans une taverne de

Lydius. Gor est une planète périlleuse surtout, apparemment, pour les jolies femmes. Il est rare, lorsqu'elles ne sont pas protégées par une cité ou une Pierre du Foyer, qu'elles échappent au collier, à la marque et aux chaînes d'un maître. Elisabeth avait agi courageusement. Mais elle avait perdu son pari. Je l'avais laissée à Lydius, à la merci de Sarpedon, le patron de la taverne, et de ses clients. Cela avait été, je le pensais à présent, une erreur parce qu'Elisabeth était très jolie. Je me dis que j'aurais été stupide de renvoyer une aussi jolie fille sur Terre. Une fois rentré à Port Kar, je la ferais acheter, si elle n'avait pas déjà été vendue à un homme qui la désirait et avait les moyens de se l'offrir. Oui, si cela était commercialement possible, je l'achèterais et la garderais sur Gor... Elle serait mon esclave. Je me souvins que, dans mon premier délire, luttant contre le poison, il y avait bien longtemps, j'avais pleuré et, dans mes fureurs enfiévrées, l'avais suppliée de me reconforter, de m'aimer. Cela me paraissait à présent impossible, mais je m'en souvenais, nettement. Mais j'avais changé, dans le Nord. Cette fois, dans mon délire, la fille avait joué un rôle tout différent. Je n'avais pas, cette fois, appelé son nom, mendié son réconfort et son amour. Cette fois, il m'avait semblé la voir sur l'estrade des esclaves, nue, dans la lumière des torches, guidée par le fouet, pivotant devant les acheteurs. Je rêvais, dans mon délire, que je l'achetais.

« Ne me renvoie pas sur Terre, » avait-elle supplié.

— « Je ne le ferai pas, » avais-je répondu.

Puis elle m'avait regardé avec terreur et je l'avais, de retour dans ma Demeure, jetée avec les autres esclaves.

Ivar Forkbeard, à grands pas, gravit la passerelle. Puis, riant, pouffant, heureuses de partir bientôt, entre deux rangées de marins, arrivèrent ses esclaves. Avec elles, moins contente, se trouvait la « fille dorée », aux cheveux noirs et aux boucles d'oreilles. Elle traînait. Un marin la saisit par la nuque et la jeta, trébuchant et sanglotant, sur la passerelle. En larmes, elle monta également à bord du navire de Forkbeard.

« Sur le dos ! » lui ordonna un marin, « et lève les jambes, chevilles croisées. »

La fille obéit. Il lui mit aux chevilles l'anneau double, à deux parties articulées. C'est un fer tout simple, sans chaîne, qui maintient les chevilles croisées. Il ne permet pas à la fille de rester debout. Quand elle aurait appris à être plus agréable, plus douce, ses mouvements seraient moins entravés ; j'étais convaincu que, lorsque nous arriverions à Port Kar, elle serait exactement ce que Forkbeard voulait qu'elle soit. Je la regardai. Nos regards se rencontrèrent. Elle baissa la tête, les yeux pleins de larmes. Je l'avais utilisée. Elle était très bonne. Mais elle réagissait moins rapidement que la majorité des esclaves. Forkbeard, l'équipage et moi, nous l'améliorerions. Le voyage serait long. Alors qu'il faut en général un tiers d'ahn pour faire réagir une femme libre, l'esclave réagit souvent à la première caresse de son Maître. J'ignore pourquoi il en est ainsi. Je suppose que cela est dû, essentiellement, à deux facteurs : le premier est psychologique. Le collier en lui-même, et l'asservissement, sans raison que je puisse clairement discerner, transforment généralement les femmes libres, même tièdes, en merveilles orgasmiques. Peut-être ont-elles peur d'être fouettées si elles ne plaisent pas ? Peut-être, comportementalement, n'ayant que la possibilité de se comporter en femelles passionnées, s'aperçoivent-elles soudain, au moyen de relations psychologiques simples, avec horreur, qu'elles sont devenues des esclaves passionnées. Peut-être est-ce la certitude qu'elles sont dépourvues de tout droit, possédées, dominées qui, si violemment, si incroyablement, déclenche un réseau profond de réflexes d'abandon, de sensibilité pitoyable, de soumission ; peut-être, au plus profond de leur corps, y a-t-il le besoin d'être sexuellement totalement subjuguées, besoin sans lequel leur sexualité ne pourrait s'épanouir. Je ne sais pas. La deuxième raison est vraisemblablement simple. C'est seulement que l'esclave,

abandonnée, sensible, possédée, continuellement soumise aux moindres caprices de son Maître, continuellement prête à servir son plaisir, est souvent utilisée. Les esclaves sont parfois utilisées, quand les occupations du maître le permettent, trois ou quatre fois par jour, et même davantage. Il n'est pas rare de consacrer toute une journée à s'amuser avec une esclave, ce qui serait impensable avec une femme libre. L'esclave, naturellement, n'a aucun droit. On peut l'utiliser pendant des heures. Ce qui compte, ce n'est pas sa volonté, mais celle de son Maître. L'utilisation fréquente d'une esclave, à mon avis, entretient la perfection de la soumission de son corps. Quelles que soient les raisons, l'esclave ordinaire, même lorsqu'elle n'est pas particulièrement chaude, peut connaître une douzaine d'abandons dans le temps nécessaire à une femme libre pour s'échauffer. Puis, quand son Maître le souhaite, se moquant peut-être de son impuissance dans ses bras, méprisant peut-être, ce qui la rend malheureuse, sa vulnérabilité, il prend brutalement, avec mépris peut-être, son plaisir. Il est bon d'ajouter que l'esclave, dans les bras de son Maître, doit, s'il le lui ordonne, sous la menace du fouet ou de la mort, vocaliser ses sensations, les attisant ainsi, les renforçant, les multipliant, les approfondissant, les élargissant et les intensifiant. Ainsi, cruellement, elle est contrainte de participer à son excitation de sorte qu'elle contribue à ses plaisirs et, par voie de conséquence, naturellement, à ceux de son Maître. Cette volonté, parfois implicite, faisant parfois partie intégrante de la politique du maître vis-à-vis de son esclave, ou de ses esclaves, à laquelle elle est assujettie, qui la contraint à vocaliser ses plaisirs, et abondamment, autant que, dans son abandon, sa nudité et sa beauté, à les manifester physiquement, guide, avec précision et sûreté, le maître dans l'exploitation détaillée de ses faiblesses, dans les pillages pratiqués sur son corps. Elle doit se trahir. Ne lui en veuillez pas. Elle n'a pas le choix. Elle est un instrument de passion duquel il joue, se délectant de la musique de ses exclamations, de ses mouvements, de ses cris, et même des odeurs sauvages, irrépressibles, de son corps d'esclave. Elle est obligée de participer à sa subjugation sexuelle. Ne lui en veuillez pas. Elle n'a pas le choix.

Derrière la dernière fille, portant le reste de mes affaires, arriva Leah qui s'immobilisa, petite, à côté de moi. Ottar, alors, puis Gorm et les autres hommes de Forkbeard, montèrent à bord. Thyri, qui était montée plus tôt, se tenait près du banc du Wulfstan qui, déjà, avait pris une rame. Près du mât, enchaînée à lui par le cou, la tête baissée, était agenouillée Telima.

On largua les amarres. À la gaffe, on écarta la *Hilda* du quai. Gorm tenait le gouvernail, qui se trouve à l'arrière, sur tribord. Les marins tirèrent leurs boucliers à l'intérieur, glissèrent leurs affaires sous les bancs, saisirent les rames. Lentement, la tête de tarn de la proue du mince navire de Forkbeard se tourna vers le large. Les rames plongèrent lentement. La grande voile aux rayures rouges et blanches tomba, s'ouvrant, claquant, fixée à l'espar. Je me tournai vers le quai.

Nous saluâmes d'un signe de la main, Forkbeard et moi, les hommes qui s'y trouvaient. Nous vîmes Svein Dent Bleue, une dent de Baleine de Hunjer, teinte en bleu, suspendue à la chaîne d'or qu'il portait au cou. Il leva la main. Près de lui, à genoux près de son Maître, derrière la ligne de ses talons, il y avait Bera, une de ses filles. Je vis, également, Bjarni du Camp de Thorstein, qui leva sa lance et, près de lui, aussi, le jeune homme, son ami, levant également la main, pour qui j'avais combattu en duel, il y avait, semblait-il, bien longtemps. Il y avait beaucoup d'hommes, armés, et aussi des filles.

Un marin souleva la « fille dorée », aux chevilles enchaînées, afin qu'elle puisse voir. Puis il la jeta à nouveau sur le pont où, à plat ventre, sur les coudes, la tête baissée et les cheveux défaits, elle resta immobile.

Dans ma bourse, il y avait un saphir de Shendi. J'avais également un lourd bracelet en or,

en forme de spirale, que j'avais pris au bras du Kur que j'avais tué. Au loin, tandis que le navire gagnait la haute mer, le vent dans sa voile, les rames plongeant, je vis les hauteurs dénudées et blanches du Torvaldsberg.

Hrolf, de l'Est, avait accepté de rapporter la Flèche de la Guerre au Torvaldsberg.

Nous la lui avions donnée. Quand il avait quitté les ruines de la salle de Dent Bleue, je l'avais suivi et, à un pasang du camp, l'avais arrêté.

« Quel est ton véritable nom ? » avais-je demandé. Il m'avait regardé et avait souri. Ce qu'il dit fut étrange.

— « Mon nom, » dit-il, « est Torvald. »

Puis il s'était éloigné. Je le regardai retourner à la montagne. Je pensai aux Sérums de Stabilisation.

« Mon nom est Torvald, » avait-il dit. Puis il s'était éloigné.

« Ho ! » cria Forkbeard, me donnant une claque dans le dos, me prenant par les épaules. « C'est un bon vent ! » Puis il partit s'occuper de la navigation.

Je marchai, entre les bancs, jusqu'à la proue et, debout sur le pont surélevé, passai un bras autour de la proue et regardai la mer. Leah me suivit. Je me tournai vers elle. Je vis la jolie courbe de la séparation de ses seins, révélée dans l'encolure de sa tunique. Je regardai son collier, ses yeux. Je tirai la tunique sur ses épaules, la descendant jusqu'à la taille.

« Ton esclave espère te plaire, » dit-elle.

— « Quitte ta tunique ! » lui ordonnai-je.

Elle détacha la lanière de cuir qui serrait la tunique à la taille, la poussa sur ses jambes, de sorte qu'elle tomba par terre. Puis elle s'en écarta.

« À mes pieds ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Elle se coucha sur le flanc, la tête sur le bras. Elle ne me regarda pas.

Je me tournai à nouveau vers la mer.

Je pensai à de nombreuses choses, à Ar, à Marlenus, à Talena dont je n'étais pas content. Quand j'étais paralysé, elle s'était moquée de moi ; elle avait exprimé son mépris, son orgueil ; elle s'était alors considérée comme trop bien pour moi. Je l'avais renvoyée à Ar. Je me demandai si nous nous rencontrerions encore. Si tel était le cas, elle me trouverait certainement changé.

J'envisageai de tenter ma chance à Ar. Je me demandai ce qu'elle ressentirait, le capuchon d'esclave à bâillon posé sur sa tête par-derrière, verrouillé sur la nuque, déshabillée, jetée sur le dos en travers de la selle d'un tarn, attachée, emportée, dans un battement d'ailes, vers l'asservissement total. Publius, mon Maître de Cuisine, trouverait vraisemblablement de quoi l'occuper ; après avoir été servi par elle, je veillerais à ce qu'elle soit assignée à Publius. J'étais convaincu que la fille, ou, plutôt, l'ancienne fille, de Marlenus d'Ar, correctement formée, à la badine, serait parfaitement à sa place parmi les Esclaves de Cuisine. Peut-être, avant de choisir une fille pour la nuit, lui ferais-je laver les dalles de ma chambre.

Je me souvins que, dans les forêts du Nord, il y avait bien longtemps, je l'avais cherchée. J'avais l'intention de reprendre notre Compagnie, de devenir une personnalité importante de Gor, d'élever le fauteuil de Bosk, me hissant en richesse et pouvoir aux sommets, de devenir même, peut-être, au bout du compte, l'Ubar du monde.

Bizarrement, peut-être, les valeurs, la richesse et le pouvoir, qui m'avaient poussé dans les forêts, à la recherche de Talena, ne m'intéressaient plus guère. Le ciel, à présent, me semblait plus important, et la mer, et le navire sous mes pieds. Je ne rêvais plus de devenir Ubar. Dans le Nord, j'avais changé. Ce qui m'avait poussé dans les forêts me semblait à présent mesquin,

sans rapport avec les besoins et les préoccupations réels de l'homme. J'avais été aveuglé par les valeurs de la civilisation. Tout ce que l'on m'avait enseigné était faux. J'en avais eu l'intuition au sommet du Torvaldsberg, sur la roche battue par le vent, en regardant le paysage blanc, dénudé et beau. Les Kurii eux-mêmes, au sommet, s'étaient arrêtés pour regarder. J'avais beaucoup appris, dans le Nord.

Je regardai à nouveau la mer, et le ciel. Il y avait à présent des nuages blancs. Quelque part, au-delà du quatrième anneau, dans la ceinture d'astéroïdes, pénétrant dans les périmètres que leur refusaient les Prêtres-Rois, les mondes d'acier tournaient patiemment sur leur orbite. Je tenais cela de Samos. Ils étaient plus proches, à présent. Quelque part, au-dessus du ciel tranquille, avec ses nuages rapides et blancs, plus proches à présent, il y avait les Kurii. Je me souvins de la grosse tête fichée sur un pieu.

Une fois rentré à Port Kar, il faudrait que je parle à Samos.

Je restai longtemps à la proue. Puis, au bout de quelques heures, l'obscurité tomba. Du pied, je poussai Leah, couchée à mes pieds. Elle se réveilla. Elle s'agenouilla et m'embrassa les pieds.

« Ramasse ton vêtement, » lui dis-je, « mais ne le mets pas. Va t'installer dans le sac de couchage étanche, en peau de sleen, qui se trouve près de mon banc. Auparavant, tends-le sur le pont, entre les bancs. Puis attends-moi. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Un peu plus tard, je la vis se glisser, avec un mouvement de hanches, dans le sac de couchage.

Je passai près de Telima, enchaînée au mât. La chaîne était attachée à un gros anneau rond et solide, cousu dans le cuir du collier kur. Elle ne soutint pas mon regard. Elle resta à genoux, tournant la tête et posant la joue droite sur le pont. J'entendis le tintement de la chaîne sur le pont. Je vis ses cheveux sur les planches, dans la lumière des trois lunes. Je m'éloignai.

Je quittai ma tunique. Je la jetai sous le banc. Puis, enroulant la ceinture de mon épée autour du fourreau, la lame à l'intérieur, je glissai l'ensemble dans le sac de couchage, afin qu'il soit à l'abri de l'humidité. Puis je me glissai à mon tour dans le sac.

« Ton esclave, Leah, » souffla Leah, « peut-elle tenter de plaire à son Maître ? »

— « Oui, » répondis-je.

Elle se mit à m'embrasser avec la joie lascive, lubrique, de l'esclave, qui est contrainte de révéler et de libérer, d'utiliser, complètement et à la perfection, ses désirs les plus profonds et les plus cachés, bien qu'il lui arrive sans doute, dans son malheur, de s'en vouloir de les posséder.

Au matin, Leah dormait et je la serrais contre moi. Je regardai la voile, les étoiles au-dessus du mât.

Je quittai le sac de couchage et m'habillai, serrant à ma taille la ceinture qui soutenait l'épée de Gor.

Forkbeard était au gouvernail. Je restai quelques instants debout près de lui. Nous ne parlâmes ni l'un ni l'autre.

Je scrutai la mer. Je regardai les étoiles.

Je décidai que, une fois arrivé à Port Kar, je parlerais à Samos.

Puis, en silence, écoutant le froissement de l'eau contre la coque, je regardai à nouveau les étoiles, et la mer.

FIN

4^{ème} de couverture

Tome 9 de la saga de Gor, l'Anti-Terre.

Tarl Cabot essaie de s'affranchir de la tutelle des mystérieux Prêtres-Rois de Gor, lorsque surgit l'horreur venue des pays nordiques. Quelque part dans ces rudes territoires ceux d'Ailleurs avaient fait leur première apparition... Un de ceux-là guettait Tarl Cabot. Qui se trouva soudain à la croisée des chemins de sa destinée... Resterait-il le riche marchand d'esclaves de Port Kar ou redeviendrait-il le défenseur de deux mondes contre les maraudeurs cosmiques qui cherchaient à les mettre en esclavage ?

De l'aventure haletante, des héros plus grands que nature, des esclaves belles et soumises, tous les ingrédients qui ont fait de la saga de Gor un des best-sellers mondiaux de l'heroic-fantasy.

JOHN NORMAN
**Les Tribus
de Gor**



opta

JOHN NORMAN

Les Tribus de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

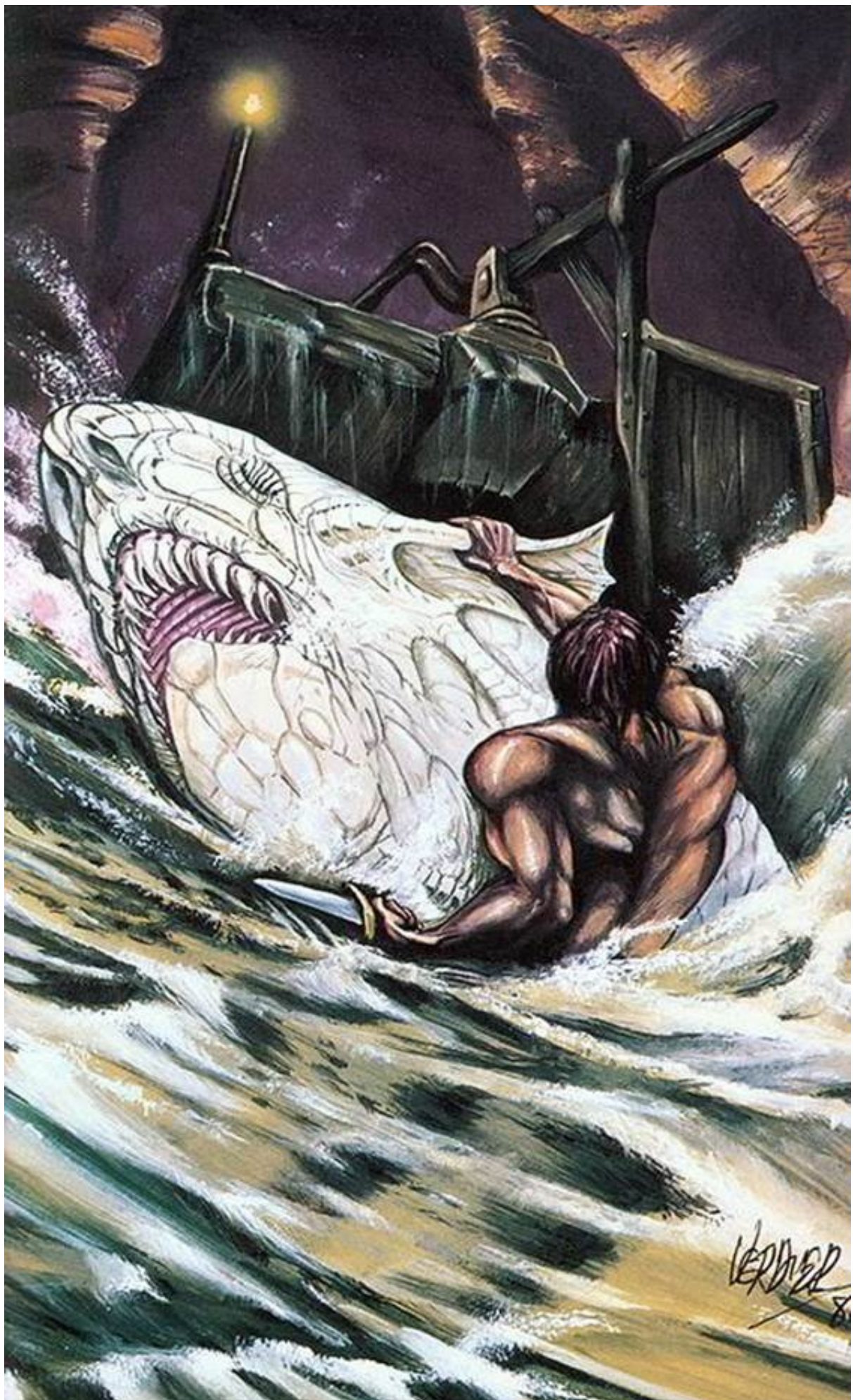
Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : TRIBESMEN OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1976 by John Norman

© 1984 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.



John Norman est le pseudonyme de John Frederik Lange. Né en 1931, ce professeur d'université acquit la célébrité parmi les lecteurs d'heroic fantasy avec sa fameuse série des aventures de Tarl Cabot et Jason Marshall sur Gor, l'Anti-Terre.

Dans cette immense fresque d'un monde à la fois sauvage et raffiné, l'auteur lâche la bride à son imagination et à ses fantasmes.

Des centaines de personnages, des territoires mystérieux, des monstres et des merveilles, des maîtres et des esclaves, des conquérants et des assassins, des pirates et des pillards, des danseuses soumises... Le catalogue ne saurait être plus complet...

Daniel Walther

LA DEMEURE DE SAMOS

IL y avait des clochettes, trois rangées, petites et dorées, solidement attachées par une lanière de cuir à la cheville gauche de la jeune femme.

Le sol de la salle, brillant, en mosaïque somptueuse, étendu, réfléchissant la lumière des torches, était une carte.

Je regardais la jeune femme. Elle avait les genoux légèrement fléchis. Son poids reposait sur les talons, libérant les hanches. Sa cage thoracique était gonflée mais ses épaules, détendues, étaient baissées.

Ses abdominaux étaient également détendus, relâchés. Elle avait le menton orgueilleusement levé. Elle ne daignait pas nous regarder. Sa longue chevelure noire tombait en cascade sur ses reins.

« Il y a de nombreuses choses que je ne comprends pas, » me dit Samos. Je pris une tranche de larma et mordis dedans. « Pourtant, » reprit Samos, « il me semble important que nous arrivions à la vérité sur ce point. »

Je regardai la carte immense de la salle. Je voyais, tout en haut, le Glacier de la Hache, le Torvaldsland, Hunjer, Skjern, Helmutsport et, plus bas, Kassau, les immenses forêts vertes, le Laurius, Laura, Lydius et, plus bas encore, les îles, dont principalement Cos et Tyros ; je voyais le delta du Vosk, Port Kar et, à l'intérieur des terres, Ko-ro-ba, les Tours du Matin, Thentis, dans les Montagnes de Thentis, renommée pour ses troupeaux de tarns ; et, au sud, parmi de nombreuses autres villes, Tharna et ses riches mines d'argent ; je voyais la Chaîne des Voltaï, Ar la Glorieuse, Cartius et, tout au sud, Turia, les îles d'Anango et de Ianda, proches de la côte de Thassa, et, sur la côte même, les ports libres de Shendi et Bazi. Il y avait, sur cette carte, des centaines de villes, de promontoires et de péninsules, de fleuves, de lacs et de mers.

La cheville gauche de la femme, sous les clochettes, la lanière de cuir, le métal doré, était brune.

— « Il est possible que tu te trompes, » lui remontrai-je. « C'est peut-être sans importance. »

— « Peut-être, » accorda-t-il avec un sourire.

Dans les coins de la salle, casqués, armés de lances, se tenaient des hommes d'armes.

La jeune femme portait des soieries de danse goréennes. Elles étaient basses sur ses hanches nues, et tombaient jusqu'à ses pieds. Elles étaient écarlates, diaphanes. Une partie de cette robe en soie était passée derrière elle et glissée, lâche et drapée, sous la ceinture de soie roulée qu'elle portait sur les hanches ; une autre partie de cette robe était passée devant elle et glissée, lâche et drapée, sous la ceinture de soie, sur la hanche droite. Bas sur les hanches, elle portait une ceinture de pièces d'or de faible valeur, tressées, se chevauchant. Un voile jaune nous la dissimulait presque complètement, glissé sous la bretelle ornée elle aussi de pièces de son épaule gauche et sous la ceinture ornée de pièces de sa hanche droite. Aux

bras, elle portait de nombreux bracelets. Au pouce et à l'index des deux mains, elle avait de petites cymbales en or. Au cou, elle avait un collier.

Je pris une autre tranche de larma.

« Je présume, » dis-je « que tu as des informations ? »

— « Oui, » répondit Samos. Il frappa dans ses mains. Immédiatement, la jeune femme se redressa devant nous, magnifiquement, vive, les bras levés, les poignets tournés vers l'extérieur. Les Musiciens, un peu à l'écart, bougèrent, se préparant. Leur chef était un joueur de czechar.

— « Quelle est la nature de ton information ? » demandai-je.

— « Ce n'est rien de précis, » répondit-il.

— « Ce n'est peut-être pas important, » suggérai-je.

— « Peut-être, » reconnut-il.

— « Les Kurii, les Autres, » repris-je, « après l'échec de l'invasion du Nord, lancée par les Kurii indigènes, invasion stoppée au Torvaldsland, se sont tenus tranquilles, n'est-ce pas ? »

— « Il faut se méfier d'un ennemi silencieux, » releva Samos. Il regarda la jeune femme. Il frappa dans ses mains, sèchement.

Les petites cymbales émirent une note claire, brève, subtile, délicate, et l'esclave dansa devant nous.

Je regardai les pièces tressées, se chevauchant, sur sa ceinture et ses bretelles. Elles réfléchissaient magnifiquement la lumière du feu. Elles scintillaient mais n'avaient qu'une faible valeur. On vêt ces femmes de pièces sans grande valeur faciale ; elles sont esclaves. Ses mains glissèrent vers le voile, sur sa hanche droite. Elle détournait la tête, comme si elle agissait contre sa volonté, à contrecœur, mais savait qu'elle devait obéir.

« Viens avec moi, » dit Samos.

Je vidai en une seule gorgée le reste de mon gobelet de Paga.

Il m'adressa un sourire ironique.

« Plus tard, tu pourras l'avoir, » m'offrit-il. « Elle dansera de temps en temps, au cours de la soirée. »

Samos se leva, derrière la table basse. Il adressa un signe de tête à ses convives, hommes de confiance. Deux belles esclaves en tunique courte, s'écartèrent devant lui, à genoux, le front par terre, leurs cruches à la main.

Dans un coin, nue, solidement attachée avec des lanières de cuir noir, les poignets et les chevilles, des bandes lui passant entre les seins et lui entourant les cuisses auxquelles ses poignets étaient attachés par des boucles, une jeune femme à la peau pâle, blonde, effrayée, était agenouillée. Ses épaules, comme celles de presque toutes les femelles de la Terre, étaient tendues, crispées. Son corps, comme celui de presque toutes les femelles de la Terre, était raide, sur la défensive. Comme presque toutes les autres, elle avait été conduite, subtilement, à minimiser, cacher et nier la douceur organique naturelle de sa musculature et de sa structure, poussée à afficher une neutralité physique formelle et digne, considérée comme convenable par les femmes d'une société mécanisée, industrielle, technologique dans laquelle les machines gouvernent et présentent les symboles et les paradigmes du mouvement conçu comme répétition, mesure, régularité, précision et fonction. Les êtres humains ne se meuvent pas de la même manière dans une société technologique et dans une société non-technologique ; ils se tiennent différemment ; l'acculturation de l'individu est visible dans son comportement. Rares sont ceux qui comprennent cela ; beaucoup considèrent comme mouvements et positions naturels du corps ce qui est, en fait, la conséquence d'un ballet mécanique dû au conditionnement subconscient, une chorégraphie

de marionnettes, l'imitation de modèles, dont ils sont prisonniers des stridulences. Pourtant, sous le comportement conditionné, il y a l'animal, qui bougeait naturellement avant que la civilisation lui ait enseigné les propriétés des mécanismes. Il n'est pas surprenant que l'être humain de la Terre, lorsqu'on ne le voit pas, même l'adulte, se roule parfois par terre et crie, simplement pour goûter la joie de ses mouvements, se libérer des tensions imposées par les rigidités des contraintes civilisées. Les chaînes invisibles sont souvent les plus lourdes.

Je regardai la jeune femme. Elle était terrifiée, pitoyable.

« Dis-lui, » demanda Samos, « de regarder une femme véritable et d'apprendre à être femelle. » Il montra la danseuse goréenne.

La jeune femme n'était pas sur Gor depuis longtemps. Samos l'avait achetée cinq tarsks d'argent sur Teletus, avec de nombreuses autres, à des prix divers. C'était la première fois qu'elle quittait les cages de sa Demeure. Elle était marquée au fer rouge sur la cuisse gauche. Une bande métallique toute simple avait été fixée autour de son cou par un Forgeron au service de Samos. Elle n'avait pas de valeur et ne méritait pas le collier à serrure. Personnellement, j'en aurais fait une Esclave de Cuisine. Pourtant, en la regardant plus attentivement, en l'examinant avec impartialité, tandis qu'elle tournait la tête, pitoyable, je constatai qu'elle n'était pas dépourvue de promesses. Peut-être pourrait-elle apprendre. La caractéristique fondamentale exigée de la femme goréenne est, naturellement, la féminité ; de toute évidence, ce n'est pas la caractéristique fondamentale que l'on attend d'une femme de la Terre ; en fait, si mes souvenirs sont bons, chez les femmes de la Terre, la féminité est socialement dévaluée du fait qu'elle complique les relations neutres, politiquement pratiques dans une structure sociale technologique et complexe dans laquelle les relations sexuelles sont inutiles, sinon nuisibles. Dans l'idéal, il faudrait que les sociétés occidentales industrialisées soient dirigées par des créatures de métal, sans sexe, fonctionnant avec régularité, programmées pour entretenir et perpétuer la société du métal. L'homme, sur Terre, est finalement parvenu, au fil des siècles, à créer une société dans laquelle il n'a pas vraiment sa place ; il a, finalement, construit une maison dans laquelle il ne peut pas vivre, dans laquelle il n'y a plus une pièce qui convienne à l'habitation humaine ; il appelle cela un foyer ; il y est étranger ; son environnement, de par son propre fait, est devenu inhospitalier ; son efficacité, ses machines, ses institutions, entre ses mains, sont finalement parvenues à l'évincer de ses réalités ; les femmes ont honte d'être femmes ; les hommes n'osent plus écouter leur sang et être des hommes ; dans leurs cellules de plastique, dans le bourdonnement de leurs machines, la nuit, les hommes se tordent et pleurent, se haïssant, se tourmentant parce qu'ils ne correspondent pas aux critères d'un monde étranger à leurs vérités sensuelles ; les robots peuvent pleurer parce qu'ils ne sont pas des hommes, pas les hommes parce qu'ils ne sont pas des robots ; ce qui est fort, beau, puissant, n'est pas condamnable ; seuls ceux qui sont vils, mesquins, incapables de s'imposer sont de cet avis ; mais il y a peu d'espoir pour les hommes de la Terre ; ils craignent d'écouter car ils pourraient entendre des tambours antiques.

La jeune femme blonde baissa la tête. J'adressai un signe au garde qui se tenait derrière elle. Il la prit par les cheveux. Elle cria. Rudement, il lui redressa la tête et la rejeta en arrière. Elle me regarda.

Je montrai la danseuse.

La jeune femme la regarda, horrifiée, vexée, scandalisée. Elle frémit, tira sur ses liens. Ses poings étaient serrés contre ses cuisses, où ses poignets étaient immobilisés dans les boucles du harnais.

« Regarde, Esclave, » lui dis-je en anglais, « une femme véritable. » La jeune femme,

autrefois, s'appelait Priscilla Blake-Allen. Elle était Américaine. Ensuite, elle avait été marquée au fer rouge.

Ce n'était plus qu'une possession sans nom dans la Demeure d'un Marchand d'Esclaves, parfaitement semblable aux centaines de filles enfermées dans les cages des sous-sols.

La danseuse bougeait doucement, au rythme de la musique.

— « Elle est tellement sensuelle, » murmura la jeune femme blonde, horrifiée.

Je me retournai et regardai la danseuse. Elle dansait bien. À ce moment-là, elle se débattait contre le « Poteau d'Esclave » qui la maintenait en place. Le poteau n'existe pas matériellement, bien entendu mais, parfois, il est difficile de croire qu'il n'est pas présent. La jeune femme imagine qu'un poteau, mince, souple, oscillant, immobilise son corps. Autour de ce poteau imaginaire, qui constitue un centre de gravité hypothétique, elle bouge, ondulant, se balançant, se soumettant parfois extatiquement à lui, luttant parfois contre lui tandis qu'il la maintient continuellement en place, prisonnière. Le contrôle auquel on parvient par l'utilisation du « Poteau d'Esclave » est remarquable. Une tension voluptueuse incroyable est presque immédiatement produite, manifeste dans le corps de la danseuse et ressentie kinestésiquement par les spectateurs. Des hommes poussèrent des cris de joie. La danseuse avait posé les mains sur les cuisses. Elle les regarda avec colère, sans cesser de bouger. Ses épaules montaient et descendaient ; ses mains caressèrent ses seins et ses épaules ; elle rejeta la tête en arrière et foudroya une nouvelle fois les hommes des yeux. Ses bras étaient levés, très haut.

Ses hanches se balançaient. Puis la musique cessa soudain et elle resta parfaitement immobile. Sa main gauche était posée sur la cuisse ; la droite au-dessus de la tête ; elle fixait sa hanche, figée dans son balancement ; puis il y eut à nouveau le tintement clair des petites cymbales et la musique reprit ; puis elle bougea à nouveau, prisonnière du poteau. Les hommes jetèrent des pièces à ses pieds.

Je regardai la jeune femme blonde :

— « Apprends à être femme, » lui dis-je.

— « Jamais ! » cracha-t-elle.

— « Tu n'es plus sur Terre, » repris-je. « Tu apprendras. Les leçons seront douloureuses ou agréables, mais tu apprendras. »

— « Je ne le souhaite pas, » répliqua-t-elle.

— « Ce que tu veux ou souhaites ne signifie rien. » lui précisai-je. « Tu apprendras. »

— « C'est dégradant ! » jeta-t-elle.

— « Tu apprendras, » répétais-je.

— « Elle est tellement sensuelle ! » lança la jeune femme avec colère. « Comment les hommes peuvent-ils voir en elle autre chose qu'une femme ? »

— « Tu apprendras, » dis-je.

— « Je ne veux pas être une femme ! » cria-t-elle. « Je veux être un homme ! J'ai toujours voulu être un homme ! »

Elle se débattit dans son harnais, luttant contre ses liens. Les lanières de cuir et les boucles, naturellement, l'immobilisaient parfaitement.

— « Sur Gor, » lui dis-je, « ce sont les hommes qui sont virils ; et ici, sur cette planète, ce sont les femmes qui sont féminines. »

— « Je ne veux pas bouger ainsi, » sanglota-t-elle.

— « Tu apprendras à bouger comme une femme, » affirmai-je. Je la regardai. « Toi aussi, tu apprendras à être sensuelle. »

— « Jamais, » sanglota-t-elle, luttant contre ses liens.

— « Regarde-moi, Esclave ! » ordonnai-je.

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

« Je vais te parler avec gentillesse pendant quelques instants, » dis-je. « Écoute attentivement car ce seront vraisemblablement les dernières paroles gentilles que tu entendras avant longtemps. »

Elle me fixait, la main du garde dans ses cheveux.

« Tu es une esclave, » lui expliquai-je. « Tu es possédée. Tu es une femelle. On te contraindra à être femme. Si tu étais libre et Goréenne, les hommes te permettraient de rester telle que tu es, mais tu n'es ni Goréenne ni libre. Les Goréens n'accepteront aucun compromis sur le plan de ta féminité, pas de la part d'une esclave. Tu seras ce qu'ils souhaitent, c'est-à-dire une femme, entièrement, et leur propriété. Si nécessaire, on te fouettera ou on te laissera mourir de faim. Tu peux lutter contre ton maître. Il te laissera faire, s'il en a envie, pour prolonger le plaisir de ta conquête mais, au bout du compte, tu resteras l'esclave ; et tu perdras. Sur Terre, tu avais une société derrière toi, résultat de nombreux siècles de féminisation ; lorsqu'un homme osait simplement te parler durement, tu pouvais fuir ou faire appel aux magistrats ; ici, cependant, ce n'est pas toi que la société soutient, mais lui ; elle tiendra compte de sa volonté, car tu n'es qu'une esclave ; tu ne pourras ni fuir ni appeler quelqu'un à ton secours ; tu seras seule avec lui, et à sa merci. En outre, ils ne sont pas conditionnés à lutter contre leurs instincts, à se sentir coupables, à se haïr ; ils ont appris l'orgueil et, dans l'air même qu'ils respirent, la domination des femmes. Ces hommes sont différents. Ce ne sont pas des Terriens. Ce sont des Goréens. Ils sont forts, ils sont durs et ils feront ta conquête. Avec les hommes de la Terre, tu ne serais peut-être jamais une femme. Avec les hommes de Gor, je t'assure que, tôt ou tard, tu en seras une. »

Elle me regarda, désespérée.

La danseuse gémit, cria, comme sous l'effet d'une souffrance atroce. Néanmoins, elle resta prisonnière du Poteau d'Esclave.

« Le maître goréen, » appris-je à la jeune femme blonde, « suscite la sensualité chez ses esclaves. »

Elle regardait fixement la danseuse, les yeux pleins de désespoir. Les hanches de la danseuse, à présent, bougeaient apparemment indépendamment du reste du corps bien que ses poignets et ses mains suivissent très subtilement le rythme de la musique.

« Tu es incapable de bouger ainsi, » soulignai-je à la jeune femme blonde. « Toutefois, il est possible d'exercer les muscles. Tu apprendras à bouger comme une femme et non comme une marionnette en bois. » Je lui adressai un sourire ironique. « Tu apprendras la sensualité. »

Samos, d'un claquement de doigts, indiqua à la danseuse qu'elle n'était plus prisonnière du Poteau d'Esclave. Elle se dirigea, tournant sur elle-même, vers nous. Devant nous, libérant son voile sur la hanche droite, elle dansa. Puis elle le défit sur son épaule gauche, où il était glissé sous une bretelle. Ayant retiré le voile qui la couvrait, le tenant dans les mains, elle dansa devant nous. Puis elle nous considéra, avec ses yeux noirs, par-dessus le voile ; elle le fit tourner autour de son corps ; puis, au grand désespoir de la jeune femme blonde, elle posa la soie sur elle, la couvrant de sa douceur diaphane. Je vis les lèvres entrouvertes, les yeux agrandis par l'horreur, de la jeune femme attachée et à genoux, à travers le voile léger et jaune ; puis la danseuse le retira et, pivotant sur elle-même, regagna le centre de la pièce.

« Tu apprendras ta féminité, » affirmai-je à la jeune femme blonde. « Et je vais te dire où tu l'apprendras. »

Elle leva les yeux vers moi.

« Aux pieds de ton Maître, » déclarai-je.

Je pivotai sur moi-même et, suivant Samos, quittai la salle.

« Il faudra qu'elle apprenne le goréen, et vite, » dit Samos, à propos de la jeune femme blonde.

— « Des esclaves, avec des badines, s'en chargeront, » fis-je.

— « Exactement, » approuva Samos. Il n'existait pas de moyen plus rapide d'apprendre le goréen à une femme de la Terre, à condition d'y ajouter des bonbons, des gâteaux et quelques petites faveurs comme, par exemple, une couverture dans la cage. L'apprentissage était étroitement associé, dès le départ, à la récompense et à la punition. Parfois, même quelques mois plus tard, les jeunes femmes se tassaient sur elles-mêmes, lorsqu'elles commettaient une erreur de grammaire ou de vocabulaire, comme si elles s'attendaient à recevoir un coup de badine. Les Goréens ne choient pas leurs esclaves. C'est une des premières leçons que les jeunes femmes apprennent.

« T'a-t-elle appris quelque chose ? » s'enquit Samos.

J'avais interrogé la jeune femme lors de son arrivée dans la Demeure de Samos.

— « Son histoire, » répondis-je, « est similaire à celle de beaucoup d'autres jeunes femmes. Enlèvement, transport sur Gor, esclavage. Elle ne sait rien. C'est à peine si elle comprend, à présent, le sens de son collier. »

Samos eut un rire désagréable, un rire de Marchand d'Esclaves.

— « Pourtant, elle t'a fourni une indication qui semble intéressante, » releva Samos, me précédant dans un couloir. Dans le couloir, nous croisâmes une esclave. Elle tomba à genoux et posa la tête par terre, les cheveux éparpillés sur les carreaux, lorsque nous passâmes.

— « C'est un simple hasard dépourvu de signification, » dis-je.

— « Dépourvu de signification en soi, » précisa-t-il. « Mais, en regard d'autres choses, il éveille en moi une sorte d'appréhension. »

— « La remarque qu'elle a entendue, en anglais, concernant le retour des vaisseaux transportant les esclaves ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Samos.

Lorsque j'avais interrogé la jeune femme dans les cages, impitoyablement, la contraignant à évoquer tous les détails, même les détails qui semblaient apparemment dérisoires et sans importance, elle s'était souvenue d'une chose qui m'avait paru bizarre, troublante. Je n'avais pas bien compris, mais Samos avait manifesté de l'inquiétude. Il connaissait mieux que moi les problèmes liés aux Autres, les Kurii, et aux Prêtres-Rois. La jeune femme avait entendu une remarque, assoupie, droguée, peu après son arrivée sur Gor. Nue, encore sous l'effet de la drogue, l'anneau d'identification des Kurii à la cheville gauche, elle était couchée sur le ventre, avec d'autres jeunes femmes, dans l'herbe fraîche de Gor. On les avait sorties des capsules d'esclave dans lesquelles elles avaient été transportées. Elle s'était soulevée sur les coudes, la tête pendante. Elle avait vaguement pris conscience du fait qu'on la retournait, qu'on la soulevait puis qu'on la portait à un endroit différent, déterminé par sa taille, de la file. En général, la jeune femme qui est la plus grande occupe la tête de la Chaîne, la taille diminuant régulièrement jusqu'à l'autre extrémité, où se trouve la jeune femme qui est la plus petite. C'était une Chaîne ordinaire, que l'on appelle parfois Chaîne de Marche ; il ne s'agissait pas d'une Chaîne d'Exposition ; dans la Chaîne d'Exposition, ou Chaîne de Vente, la disposition des jeunes femmes est souvent déterminée par diverses considérations esthétiques ou psychologiques ; par exemple, on fait alterner les blondes et les brunes, les jeunes femmes voluptueuses et les jeunes femmes minces, vives, les aristocrates et les paysannes douces, et ainsi de suite ; parfois, on place une belle jeune femme entre deux

autres qui le sont moins, afin de souligner sa beauté ; parfois, on garde la plus belle pour la fin de la Chaîne ; parfois, on utilise la Chaîne pour classer les jeunes femmes, la plus belle étant placée en tête et les autres luttant continuellement pour gagner des places. On l'avait jetée à plat ventre dans l'herbe puis on lui avait plaqué le bras gauche, tendu, le long du corps. Elle avait entendu le tintement de la chaîne puis le cliquetis périodique des anneaux. Elle sentit la chaîne froide sur l'arrière de ses cuisses. Puis, sur son poignet gauche, se referma l'anneau et elle fut également une fille enchaînée. Un homme se tenait non loin d'elle, notant des indications dans un registre. Quand l'anneau d'identification lui fut retiré, après qu'elle eût été enchaînée par le poignet, l'homme chargé de ces opérations avait dit quelque chose à celui qui s'occupait du registre et une indication avait été notée. Quand les filles furent toutes enchaînées, le responsable du registre avait signé un papier et l'avait donné au capitaine du vaisseau. Elle comprit qu'il devait s'agir d'un reçu concernant la marchandise. La cargaison, apparemment, était correcte. Elle avait tiré faiblement sur l'anneau qu'elle avait au poignet mais, naturellement, il l'immobilisait. C'est à ce moment-là que le responsable du registre avait demandé au capitaine s'il reviendrait bientôt. Le responsable du registre avait l'accent goréen. Le capitaine, supposa-t-elle, ne parlait pas goréen. Le capitaine avait répondu, selon elle, qu'il ne savait pas quand il reviendrait, qu'il avait reçu des ordres et qu'il n'y aurait plus de voyages aussi longtemps que d'autres ordres ne seraient pas transmis. Elle assista au départ du vaisseau ; elle avait conscience de l'herbe sous son corps, de la chaîne posée sur ses cuisses, de l'acier de l'anneau qu'elle avait au poignet gauche. Elle sentit la chaîne glisser lorsque sa voisine bougea. Son poignet gauche fut légèrement déplacé. Elles étaient couchées à l'ombre d'un arbre, invisibles depuis le ciel. Il leur était interdit de se lever. Lorsqu'une jeune femme cria, on lui donna des coups de badine. Miss Priscilla Blake-Allen n'avait pas osé crier. Après la tombée de la nuit, on les avait fait monter dans un chariot.

« Pourquoi, » demanda Samos, « les vaisseaux cesseraient-ils leur activité ? »

— « Une invasion ? » m'enquis-je.

— « Peu probable, » répondit Samos. « Si une invasion devait être lancée, il est vraisemblable que le trafic d'esclaves continuerait. Son interruption alerterait les Prêtres-Rois. En général, on ne provoque pas un état d'appréhension ou de méfiance chez l'ennemi que l'on veut attaquer. »

— « Cela me semble exact, » reconnus-je, « sauf si les Kurii estiment que ce mouvement a des chances de prendre les Prêtres-Rois par surprise du fait qu'il est trop évident pour être considéré comme le prélude d'une guerre. »

— « Mais cette possibilité, de toute évidence, » releva Samos avec un sourire, « sera vraisemblablement prise en considération par les souverains des Sardar. »

Je haussai les épaules. Il y avait longtemps que je n'étais pas allé dans les Sardar.

« Cela signifie peut-être qu'une invasion se prépare, » reprit Samos. « Mais je crois que les Kurii, qui sont des créatures rationnelles, ne prendront pas le risque d'une guerre totale avant d'être sûrs de son issue. Je crois qu'ils ne sont pas encore prêts. L'organisation des Kurii indigènes, qui constituait un magnifique service d'espionnage, et était vraisemblablement conçue, au départ, comme telle, ne leur a fourni que peu d'informations. »

Je souris. L'invasion des Kurii indigènes du Nord, descendants des survivants de vaisseaux kurii, avait été arrêtée au Torvaldsland.

« Je crois, » conclut Samos, « qu'il ne s'agit pas d'une invasion. » Il m'adressa un sourire lugubre. « Il s'agit, à mon avis, de quelque chose qui rendrait une invasion inutile. »

— « Je ne comprends pas, » reconnus-je.

— « J'ai très peur, » me confia Samos. Je le regardai. Je l'avais rarement vu ainsi. Je regardai son visage lourd et carré, brûlé par le vent et le sel de Thassa, ses yeux clairs, ses cheveux blancs et courts, les petits anneaux d'or qu'il portait aux oreilles. Son visage semblait avoir perdu ses couleurs. Je savais qu'il pouvait, sans reculer, affronter cent épées.

— « Qu'est-ce qui rendrait l'invasion inutile ? » m'enquis-je.

— « J'ai très peur, » répondit Samos.

— « Tu as dit que tu avais d'autres informations, » rappelai-je.

— « Deux choses, » répondit Samos. « Suis-moi. » Je le suivis dans de nombreux couloirs, descendis des escaliers. Bientôt, les murs devinrent humides et je compris que nous étions sous les canaux. Nous franchîmes des portes aux barreaux épais, soigneusement gardées. Des mots de passe, correspondant aux différents étages et parties de la demeure, furent échangés. Il y en avait chaque jour de nouveaux. À un moment donné, nous traversâmes un secteur des cages. Quelques cellules, avec leurs barreaux sculptés, leurs tentures rouges, leurs cuvettes de cuivre, leurs couvertures, leurs coussins et leurs lampes, étaient très confortables ; quelques-unes avaient plus d'un occupant ; quelques jeunes femmes étaient autorisées à se maquiller, à porter des soieries d'esclave ; en général, cependant, les filles des cages sont nues, à l'exception de leur collier et de leur marque, comme les esclaves mâles ; le tailleur, le parfumeur, le coiffeur les transforment alors suivant leurs instructions ; toutefois, pour l'essentiel, les cages ne sont pas aussi confortables ; en général, il s'agit simplement de cages métalliques ; quelques-unes sont des cubes de ciment, avec une petite grille coulissante sur le devant, posés les uns sur les autres contre les murs ; à un moment donné, nous empruntâmes une passerelle métallique dominant les cages ; nous traversâmes deux salles de préparation ; donnant sur un couloir, il y avait une infirmerie, avec des matelas et des chaînes ; nous traversâmes des salles de gymnastique, des salles d'entraînement ; nous traversâmes une salle de marquage ; j'y vis des fers maintenus au rouge ; nous traversâmes également la salle redoutable où les esclaves étaient châtiés ; des fouets étaient suspendus aux murs et il y avait une grande table en pierre.

Tandis que nous passions devant les cages, les esclaves mâles nous regardaient lugubrement ; en général, les femmes reculaient. Une jeune femme passa les bras entre les barreaux.

« Je suis prête à être vendue à un homme, » sanglota-t-elle. « Vends-moi ! Vends-moi ! » Un garde donna un coup de fouet sur les barreaux, juste devant son visage, et elle recula précipitamment jusqu'au fond de sa cellule.

« Elle n'est pas encore prête pour l'estrade, » relevai-je.

— « Non, » répondit Samos.

Si elle avait été agenouillée contre les barreaux, les genoux passés entre les barreaux, le corps, le visage, pressés contre eux, les bras tendus, acceptant que ses bras soient fouettés dans l'espoir vague de toucher le corps du gardien, alors peut-être aurait-elle été assez chaude. Il est fréquent que les filles qu'on envoie sur l'estrade soient tremblantes, brûlantes de passion. Souvent, elles frémissent et frissonnent à la moindre caresse du commissaire-priseur. Parfois, à l'insu des acheteurs, on les excite au pied de l'estrade, mais on ne les satisfait pas. On les voit alors, nues, sur l'estrade, et on les vend dans cet état cruel de frustration. Leur volonté d'intéresser les acheteurs à leur chair est parfois extraordinaire. Il arrive qu'elles hurlent de désespoir, désirant ardemment l'achèvement de ce qui a été fait à leur corps. J'ai vu des filles que le commissaire-priseur devait écarter de lui à coups de poing, simplement pour pouvoir les présenter correctement. Ces filles, naturellement, sont des esclaves qui ont déjà eu un maître. Les femmes qui n'ont pas été précédemment possédées,

essentiellement les femmes libres, même lorsqu'elles sont nues et portent un collier, ne comprennent pas leur sexualité. Seul un homme, lorsqu'elles sont complètement sous sa domination, peut la leur enseigner. Une femme non possédée, donc une femme libre, ne peut jamais faire totalement l'expérience de sa sexualité. Par conséquent, bien entendu, l'homme qui n'a jamais serré une femme possédée dans ses bras ne pourra jamais comprendre complètement sa virilité. Le désir sexuel, cela mérite d'être mentionné, est diversement considéré par les femmes libres ; il est obligatoire, toutefois, chez les esclaves. On croit que la passion entrave, dans une certaine mesure, la liberté et l'intégrité de la femme libre ; elle est mal considérée parce qu'elle l'amène à se comporter, dans une certaine mesure, comme une esclave ; les femmes libres, par conséquent, pour protéger leur honneur et leur dignité, leur liberté et leur intégrité, leur individualité, doivent lutter contre la passion ; l'esclave, naturellement, n'a pas droit à ce privilège ; il lui est refusé par son maître et par la société ; alors que la femme libre doit rester calme et maîtresse d'elle-même, même entre les bras de son compagnon, pour éviter d'être véritablement « possédée », l'esclave ne peut se permettre ce luxe ; ce sont les mains de son maître qui décident pour elle et elle doit, au moindre mot de son maître, s'abandonner, frémissante, aux chaleurs humiliantes de l'extase de l'esclave. Il n'y a que la femme possédée qui puisse véritablement procurer du plaisir.

Un urt soyeux, à la fourrure mouillée, me frôla la jambe.

« Nous y sommes, » annonça Samos au bout d'un couloir, un des plus profonds des cages. Il s'arrêta devant une porte épaisse, renforcée avec du métal, et donna un mot de passe. Elle s'ouvrit. Derrière, il y avait un autre couloir, mais plus court. Il était sombre et humide. Samos prit la torche d'un garde et se dirigea vers une porte. Il regarda par le petit judas, levant la torche. Puis il ouvrit le verrou et, plié en deux, entra dans la pièce. À l'intérieur, stagnait une puanteur d'excréments.

« Qu'est-ce que tu penses de cela ? » s'enquit Samos.

Il leva la torche.

La forme enchaînée ne bougea pas. Samos prit un bâton qui se trouvait près de la porte, avec lequel le gardien poussait les bols d'eau ou de nourriture vers la forme.

La forme était apparemment soit morte, soit endormie. Je ne l'entendais pas respirer.

Un urt courut soudain, brusquement, vers une fissure du mur. Il disparut à l'intérieur.

Samos toucha la forme avec son bâton. Soudain, elle se retourna et le mordit, les yeux étincelants. Elle se jeta en avant, malgré ses quatre cents kilos, arrêtée cependant par les six chaînes qui l'immobilisaient, chaque chaîne étant fixée à un anneau distinct, contre le mur. Les chaînes tirèrent plusieurs fois sur les anneaux. La créature voulut nous mordre. Ses griffes sortirent, rentrèrent, sortirent à nouveau de ses appendices à six doigts tentaculaires. Je regardai le museau plat, parcheminé, les yeux avec leur pupille noire et leur cornée jaunâtre, les oreilles plaquées contre le crâne, la gueule énorme, armée de crocs, si grande qu'elle aurait pu contenir la tête d'un homme. J'entendis les anneaux crisser dans la pierre. Mais ils tinrent bon. J'écartai la main que j'avais posée sur le pommeau de mon épée.

L'animal s'assit contre le mur, nous regardant. Il battait des paupières, à présent, à cause de la lumière de la torche.

« C'est le premier que j'aie vu vivant, » souligna Samos.

Un jour, dans les ruines d'une Salle du Torvaldsland, plantée sur un pieu, il avait vu la tête d'un animal semblable.

« C'est un Kur, aucun doute, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je. « C'est un Kur adulte. »

— « Et un gros, n'est-ce pas ? » demanda Samos.

— « Oui, » répondis-je, « mais j'en ai vu beaucoup qui étaient plus gros. »

— « Selon nos estimations, » fit Samos, « ce n'est qu'un animal ; il n'est pas rationnel. »
Je souris.

Il était enchaîné en six endroits : les poignets, les chevilles, la taille et le cou. Chaque chaîne aurait pu immobiliser un bosk ou un larl.

Il gronda, ouvrant sa gueule armée de crocs.

— « Où l'as-tu capturé ? » m'enquis-je.

— « Je l'ai acheté à des Chasseurs, » expliqua Samos. « Il a été capturé au sud-est d'Ar alors qu'il se dirigeait également vers le sud-est. »

— « Cela semble bizarre, » relevai-je. Rares étaient les Goréens qui s'aventuraient dans cette direction.

— « C'est vrai, » reconnut Samos. « Je connais le chef des Chasseurs. Ses déclarations étaient claires. Six hommes ont été tués pendant la capture. »

L'animal, apparemment assoupi, nous regardait.

— « Mais qu'est-ce qu'un Kur pouvait bien faire là-bas ? » demandai-je.

— « Il est peut-être fou, » suggéra Samos.

— « Pourquoi un Kur entreprendrait-il un tel voyage ? » demandai-je de nouveau.

Samos haussa les épaules.

— « Nous n'avons pas pu communiquer avec lui, » répondit-il. « Les Kurii ne sont peut-être pas tous rationnels, » poursuivit-il. « Peut-être celui-ci, comme d'autres, probablement, n'est-il qu'un animal féroce. »

Je regardai la créature dans les yeux. Ses lèvres se retroussèrent légèrement. Je souris.

« Nous l'avons battu, » reprit Samos. « Nous l'avons fouetté, frappé. Nous l'avons privé de nourriture. »

— « La torture ? » demandai-je.

— « Il ne réagit pas à la torture, » répondit Samos. « Je crois qu'il n'est pas rationnel. »

— « Quel était ton objectif ? » demandai-je à l'animal. « Quelle était ta mission ? »

L'animal ne répondit pas.

Je me levai.

« Regagnons la salle, » dis-je.

— « Très bien, » répondit Samos. Nous quittâmes la cellule.

La cheville gauche de la danseuse décrivait de petits cercles sur la mosaïque du sol, dans le tintement des clochettes et le contrepoint des cymbales quelle avait aux doigts.

Les hommes levèrent leurs gobelets, saluant Samos, lorsque nous entrâmes dans la salle. Nous répondîmes à leur salut.

Deux Guerriers, des gardes, tenaient, entre eux, une esclave à la peau sombre. Elle avait de longs cheveux noirs. Ses bras étaient étroitement serrés contre ses flancs, ses poignets croisés et attachés dans le dos. Ils la firent se courber devant nous.

« Une messagère, » annonça l'un d'entre eux.

Samos m'adressa un bref regard. Puis, à un des convives, qui portait les robes vertes des Médecins, il dit : « Obtiens le message. »

« À genoux ! » ordonna-t-il à la fille. Elle s'agenouilla. Il la dominait de toute sa taille. « À qui appartiens-tu ? » demanda-t-il.

— « À toi, Maître, » répondit-elle. Il est fréquent que la jeune femme soit donnée au destinataire du message.

— « À qui appartenais-tu ? » demanda alors Samos.

— « J'ai été achetée anonymement dans les cages publiques de Tor, » répondit-elle. Certaines cités comme Tor, faisaient du trafic d'esclaves, achetant des filles invendues aux caravanes et les revendant, avec bénéfice, à d'autres Maîtres de Caravane. En outre, les Guerriers de la cité recevaient une prime pour toute femme capturée dans une ville ennemie, généralement un tarsk d'argent pour une femme ordinaire en bonne santé.

— « Tu ne sais ni qui t'a achetée ni pourquoi ? » résuma Samos.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Elle ignorait tout du message qu'elle portait.

— « Comment t'appelles-tu ? » s'enquit Samos.

— « Veema, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « Quel était ton numéro dans les cages de Tor ? » demanda Samos.

— « 87 432, » répondit-elle, « Maître. »

Le représentant de la Caste des Médecins, près de qui se tenait un autre homme avec une cuvette, posa les mains sur la tête de la femme. Elle ferma les yeux.

— « Dans ces cas, » dis-je à Samos, « tu ignores de qui provient ce message. »

— « Oui, » acquiesça-t-il.

Le Médecin souleva les longs cheveux de la femme, posant le rasoir sur sa nuque. Sa tête était penchée en avant.

Samos tourna le dos à la femme. Il me montra un homme qui était assis à l'extrémité d'une des tables basses. Il ne buvait ni vin ni Paga. L'homme, ce qui était rare à Port Kar, portait le kaffiyeh et l'agal. Le kaffiyeh est un foulard carré, plié en deux pour former un triangle et posé sur la tête, une pointe sur chaque épaule et l'autre dans le dos, pour protéger la nuque. Il est attaché sur la tête par plusieurs tours d'une corde que l'on appelle : agal. La corde indique la tribu et la région.

Nous allâmes près de l'homme.

« Voici Ibn Saran, Marchand de Sel du port fluvial de Kasra, » le présenta Samos.

Le Sel Rouge de Kasra, ainsi nommé en raison du port d'où il provenait, était célèbre sur tout Gor. Il était extrait de fosses et de mines secrètes de l'intérieur, attaché, dans de lourds cylindres, sur le dos de kaiilas de trait. Chaque cylindre, attaché aux autres avec des cordes, pesait approximativement dix Pierres, c'est-à-dire une vingtaine de kilos, un « Poids » goréen. Un bon kaiila pouvait porter seize cylindres semblables, mais le chargement normal était de dix. Les chargements se composent de nombres pairs, naturellement, afin que le fardeau soit équilibré. Le kaiila mal chargé transporte un fardeau beaucoup moins lourd que celui dont le chargement est régulièrement placé.

« Ibn Saran, au cours de ces derniers mois, a entendu parler d'une chose étrange, » dit Samos. « Je l'ai apprise par un Capitaine qu'il connaît, avec qui je me suis récemment entretenu sur le Quai du Sel. » Samos présidait le Conseil des Capitaines de Port Kar, assemblée qui régnait sur la Cité. Il était rare que les événements intéressants ne soient pas portés à son attention.

— « Le Noble Samos s'est montré extrêmement courtois, » souligna Ibn Saran. « Son hospitalité a été extrêmement généreuse. »

Je tendis la main à Ibn Saran qui, s'inclinant deux fois, passa deux fois légèrement la paume de sa main contre la mienne.

« Je suis heureux de faire la connaissance de celui qui est l'ami de Samos de Port Kar, » dit Ibn Saran. « Puissent tes outres ne jamais être vides. Puisses-tu ne jamais manquer d'eau. »

— « Puissent tes outres ne jamais être vides, » répondis-je. « Puisses-tu ne jamais

manquer d'eau. »

— « Voudrais-tu, Noble Ibn Saran, » demanda Samos, « raconter à mon ami ce que tu as entendu dire à Kasra. »

— « Cette histoire a été racontée par un palefrenier de kailas. Sa caravane était petite. Elle a été prise dans une tempête et un kaiila, rendu fou par le vent et le sable, a cassé sa longe et s'est enfui dans l'obscurité. Stupidement, le jeune garçon l'a suivi. L'animal transportait de l'eau. Au matin, la tempête était passée. Le jeune garçon creusa une tranchée de protection. Au camp, on organisa la roue. »

La tranchée de protection est une tranchée étroite, d'un mètre cinquante de profondeur et d'une soixantaine de centimètres de large. Le sable, sous l'effet du soleil, peut atteindre en surface des températures de plus de soixante degrés. Posées sur des pierres, des plaques de métal de soixante centimètres de long et vingt centimètres de large sont parfois utilisées par les femmes nomades pour faire griller la nourriture. Une soixantaine de centimètres sous la surface, la température est déjà beaucoup moins élevée. En outre, et surtout, la tranchée fournit de l'ombre. La température de l'air dépasse rarement cinquante degrés à l'ombre, même dans le Pays des Dunes. Bien entendu, on creuse toujours la tranchée perpendiculairement à l'axe du soleil, afin qu'elle fournisse un maximum d'ombre pendant le plus longtemps possible.

Lorsqu'on est seul et qu'on n'a pas d'eau, on ne marche pas de jour, dans les sables. Bizarrement, en raison de l'absence d'eau en surface, les nuits, lorsque le soleil a disparu, sont fraîches et même, parfois, froides. Par conséquent, lorsqu'on n'est pas en caravane, on marche de nuit. La conservation de l'eau du corps est un paramètre capital de la survie. On bouge peu. On transpire le moins possible.

La « roue » est une structure de recherche. Bergers, gardes et palefreniers quittent le camp suivant un « rayon » de la roue, s'espçant à intervalles réguliers. Le nombre d'hommes détermine la longueur du rayon. Aucun membre de la caravane ne s'éloigne du camp de plus de la longueur du rayon correspondant à une caravane donnée. Le jeune garçon, par exemple, vraisemblablement, s'il avait toute sa tête, n'aurait pas suivi le kaiila au-delà du « bord » de la « roue ». Tandis que la « roue » tourne autour de son axe, le camp, les hommes tracent, à intervalles réguliers, des flèches dans le sable ou la poussière, ou bien, s'il y a des pierres, les disposent en flèches pointées vers le camp. Quand les recherches sont abandonnées, qu'elles se soient soldées par un succès ou par un échec, ces points de repère sont détruits de peur qu'on ne les confonde avec des flèches d'eau, indiquant la position des puits, des citernes souterraines ou des oasis. Les kailas de caravane, incidemment, les animaux de trait comme les montures des gardes, ont de nombreuses clochettes. Cela contribue à la cohésion des animaux, rend les déplacements dans le noir plus faciles et, dans un pays où on voit rarement au-delà de la dune suivante, constitue un important facteur de survie. Sans les clochettes, les caravanes, lentes et généralement silencieuses, pourraient passer sans le savoir à quelques mètres d'hommes ayant désespérément besoin de secours. Les kailas des pillards, incidemment, n'ont jamais de clochettes.

« Vers midi, » poursuivit Ibn Saran, « on retrouva le jeune garçon. En entendant les clochettes de la monture d'un garde, il sortit de sa tranchée et, attirant l'attention de l'homme, fut secouru. Bien entendu, il fut sévèrement battu parce qu'il s'était éloigné de la caravane. Le kaiila rentra seul, plus tard, parce qu'il avait faim. »

— « Quelle histoire raconta le jeune homme ? » m'enquis-je.

— « Ce qu'il a découvert en poursuivant le kaiila, » répondit Ibn Saran. « Sur un rocher, ce message était gravé : « Méfie-toi de la tour d'acier. ». Troublant, n'est-ce pas ? »

Samos me regarda. Pour moi, cela ne signifiait pratiquement rien.

« Près du rocher, » reprit Ibn Saran, « couvert de cloques, noirci par le soleil, desséché, ne pesant pas plus qu'un enfant ou une femme, il y avait un homme. Il avait déchiré ses vêtements et bu du sable. »

Sa mort n'avait certainement pas été douce. Il était vraisemblablement devenu fou, croyant avoir trouvé de l'eau.

« Compte tenu de ses vêtements, » poursuivit Ibn Saran, « il s'agissait d'un pillard. »

— « Y avait-il un kaiila ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit Ibn Saran.

— « L'homme venait-il de loin ? » demandai-je. « Depuis combien de temps était-il dans le désert ? »

— « Je ne sais pas, » dit Ibn Saran. « Connaissait-il bien le désert ? Avait-il de l'eau ? »

L'homme avait pu parcourir des milliers de pasangs avant que son kaiila meure, ou s'enfuie.

— « Depuis combien de temps était-il mort ? » demandai-je.

Ibn Saran eut un mince sourire.

— « Un mois, » répondit-il. « Un an ? »

Dans le désert, la décomposition est très lente. On a retrouvé, bien conservés, les cadavres d'hommes tués plus d'un siècle auparavant. Il est rare de trouver des squelettes, dans le désert, sauf si les cadavres ont été dévorés par les animaux ou les oiseaux.

— « Méfie-toi de la tour d'acier, » répétais-je.

— « Cette phrase était gravée sur le rocher, » précisa Ibn Saran.

— « Pouvait-on déterminer la direction d'où venait l'homme ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Ibn Saran.

— « Méfie-toi de la tour d'acier, » dit à son tour Samos. Je haussai les épaules.

Samos se leva et, effleurant par deux fois la paume d'Ibn Saran, prit congé. Je remarquai qu'Ibn Saran ne mangeait qu'avec la main droite. C'était la main de la nourriture et la main du cimeterre. Il ne se nourrissait qu'avec la main qui, maniant l'acier, pouvait faire couler le sang.

La danseuse tournoya près de nous, puis m'enveloppa dans son voile. Dans l'intimité du voile qui nous entourait, elle fit onduler lentement son corps devant moi, les lèvres entrouvertes, gémissant. Je la pris dans mes bras. Sa tête était rejetée en arrière, ses yeux fermés. Ensemble, nous goûtâmes le sang et le rouge de sa soumission. Elle s'écarta légèrement, du sang au coin de la bouche. Ma main, refermée sur sa nuque délicieuse, l'empêchait de s'éloigner. Lentement, j'écartai le voile, le jetai. Puis, avec la main droite, le quiva tuchuk serré dedans, la tenant toujours avec la gauche, tandis qu'elle continuait de bouger au rythme de la musique, je coupai ses bretelles. Puis je la poussai devant les tables afin qu'elle donne davantage de plaisir aux invités de Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar. Elle m'adressa un regard de reproche mais, voyant mes yeux, se tourna avec frayeur vers les hommes, les mains au-dessus de la tête, pour les satisfaire. Son corps, bien entendu, n'avait jamais cessé de bouger au rythme de la musique. Les hommes crièrent, satisfaits de sa beauté.

« La messagère est prête, » annonça l'homme qui portait le vert des Médecins. Il se tourna vers son voisin ; il laissa tomber le rasoir dans la cuvette, s'essuya les mains dans une serviette.

La femme, attachée, était à genoux entre les gardes. Ses yeux étaient pleins de larmes. Sa tête avait été complètement rasée. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qui était écrit dessus.

On confie ce type de message à des analphabètes. À l'origine, on lui avait rasé la tête avant de lui tatouer le message sur le crâne. Ensuite, on avait laissé ses cheveux repousser. Seule la femme savait qu'elle était porteuse d'un message et elle en ignorait la teneur. Même ceux qui avaient été payés pour la livrer dans la Demeure de Samos ne la considéraient que comme une marchandise ordinaire.

Je lus le message. Il indiquait simplement : « Méfie-toi d'Abdul. ». Nous ignorions d'où venait le message et qui l'avait envoyé.

« Emmenez la femme dans les cages, » dit Samos aux gardes. « Avec des aiguilles, effacez le message. »

On fit brutalement lever la femme.

Elle regarda Samos.

« Ensuite, » reprit Samos, s'adressant aux gardes, « utilisez-la comme Esclave de Peine dans les cages, principalement au nettoyage. Un mois avant que ses cheveux aient complètement repoussé, quand elle sera bonne à vendre, mettez-la dans une cage de stimulation et donnez-lui une formation intensive. »

La femme lui adressa un regard désespéré.

« Ensuite, vendez-la, » conclut Samos.

La cage de stimulation est une cage aux barreaux sculptés, basse de plafond ; elle est plutôt grande, en dehors du plafond bas, qui se trouve à environ un mètre cinquante du sol. La femme ne peut se lever sans baisser la tête en signe de soumission. Dans une telle cage, et pendant la formation, quand elle n'est pas dans la cage, la femme logée dans une cage de stimulation n'est pas autorisée à regarder les hommes dans les yeux, même les esclaves. Ceci est destiné, psychologiquement, à rendre la femme extrêmement timide devant les mâles. Lorsqu'on la vend, et seulement à ce moment-là, si le maître le souhaite, il peut lui dire : « Tu es autorisée à regarder ton Maître dans les yeux. ». Quand, effrayée, tendre, timide, elle lève les yeux vers lui, s'il daigne lui sourire, la femme, joyeuse et reconnaissante, autorisée enfin à poser les yeux sur un autre être humain, tombe souvent à genoux devant lui, esclave en adoration. Quand elle le regardera à nouveau, son regard sera grave et elle baissera rapidement la tête, effrayée. « Je vais essayer de bien te servir, Maître, » souffle-t-elle. L'ameublement de la cellule de stimulation est conçu en fonction de l'effet qu'il produit sur l'esclave. Il y a des pinces, des parfums, du maquillage, des bijoux, des colliers, des bracelets, des anneaux, des bagues ; il n'y a pas de vêtements ; il y a également des coussins, des cuvettes en cuivre et des lampes en étain. Surtout, il y a également des surfaces de textures diverses, une épaisse couverture, des satins, des soieries, de la laine de kaila grossièrement tissée, des brocarts, du reps, des couvertures de cuir, un coin dallé, une fourrure de sleen, des tissus ornés de perles, des nattes de roseau, etc... L'objectif de ceci est d'aiguiser les sens de l'esclave, nue à l'exception de son collier et des parfums, produits de maquillage ou bijoux qu'elle porte conformément aux directives de son instructrice, afin qu'elle éprouve et ressente avec une vigueur exceptionnelle ; les sens et la peau de nombreux êtres humains sont, en fait, morts au lieu d'être aiguisés et sensibles à des centaines de différences subtiles de température, d'ambiance, de surface ou d'humidité, par exemple. Une femme dont les sens et le corps sont vivants est, naturellement, beaucoup plus passionnée que celle dont les sens et le corps dorment. La peau elle-même, chez une femme entraînée, devient un organe sensoriel magnifique et merveilleusement subtil. La moindre parcelle de l'esclave, si elle est correctement formée, est vivante. Cela a pour objectif, naturellement, de la rendre plus sensible à la caresse de son maître. Lorsqu'elle s'abandonne à lui, les entrailles déchirées par l'amour qu'elle éprouve pour lui, c'est, naturellement, une esclave beaucoup

plus satisfaisante. Ces humiliations, bien entendu, ne sont pas infligées aux femmes libres. On leur permet de traverser la vie les yeux mi-clos, pour ainsi dire. C'est ainsi qu'elles préservent leur dignité. Parfois frigides, il arrive que les femmes libres goréennes hurlent de colère, ne comprenant pas pourquoi leur compagnon les a abandonnées pour aller à la taverne ; là, naturellement, pour le prix d'une tasse de Paga, il peut avoir une fille vêtue de soie, avec des clochettes : une esclave ; la femme libre doit s'opposer à son compagnon, dénonçant ses désirs ; cependant, les filles douces, aux yeux noirs, sensuelles, des tavernes sont trop occupées pour cela ; elles n'ont pas le temps de dénoncer les désirs des clients de leur maître ; elles sont trop occupées à les servir et les satisfaire. L'instructrice dirige la femme dans la cage, ou dans les exercices, s'occupant, observant, prescrivant, la transformant avec compétence en un animal domestique sensible, une esclave goréenne, avec son collier, asservie, capable de rendre un homme fou de désir, puis de servir ce désir, vulnérablement, fréquemment et absolument. La femme fut traînée dehors, entre les deux gardes. Je me demandai ce que l'instructrice prescrirait pour elle. Les femmes diffèrent, les instructrices diffèrent. Je regardai brièvement la jeune femme blonde à genoux dans un coin, Miss Priscilla Blake-Allen. À la place de l'instructrice, au début du moins, puis plus tard, pour lui apprendre la discipline, je lui aurais fait porter le harnais de corde des esclaves. Après une nuit dans un tel harnais, les poignets attachés dans le dos afin qu'elle ne puisse pas le retirer, elle serait probablement docile et veillerait à bien profiter de ses leçons.

Quand la femme eut franchi la porte conduisant aux cages, je me tournai vers Samos.

— « Qui est Abdul ? » demandai-je.

Samos, troublé, me regarda.

« Qui est Abdul ? » répétai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Samos. Il me tourna le dos et regagna sa place derrière la table basse.

Les convives ne faisaient guère attention à nous. Tous les regards étaient fixés sur la danseuse aux cheveux noirs, la robe de soie diaphane et écarlate ondulant sur ses hanches. Ses mains bougeaient comme si, folle de désir, elle cueillait des fleurs sur le mur d'un jardin. On croyait voir les branches sur lesquelles elle les ramassait avant de les porter à ses lèvres et, de temps en temps, elle se pressait contre le mur qui la retenait prisonnière. Puis elle se retournait et, comme si elle avait été seule, dansait son désir devant les hommes.

« Il y a là de nombreuses choses qui semblent dépourvues de sens, » releva Samos. « Pourtant, il doit y avoir un sens, une structure. » Avec une fourchette décorée d'un motif turien, Samos frappa le plateau de la table. Il me regarda. « Dernièrement, il ne s'est pratiquement rien passé dans la guerre qui oppose les Prêtres-Rois aux Autres. »

— « Méfie-toi d'un ennemi silencieux, » lui rappelai-je.

Samos sourit.

— « Exact, » fit-il. Puis il tendit la fourchette vers la jeune Américaine prisonnière d'un harnais de cuir, à genoux sur les dalles, à notre droite, entre deux gardes armés de lances. Les hampes épaisses des lances étaient posées à ses côtés. Elle avait les poings serrés dans les boucles de cuir de son harnais, immobilisés contre ses cuisses par des lanières. « Nous avons appris par cette esclave, » dit-il, montrant Miss Blake-Allen, « que, faute d'ordres à venir, le trafic d'esclaves entre la Terre et Gor a été suspendu. »

— « Oui, » dis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-il.

— « Le trafic a-t-il effectivement cessé ? » demandai-je.

— « Les informations en provenance des Sardar, » répondit Samos, « indiquent qu'il a

effectivement cessé. Il n'y a eu ni détection ni poursuite depuis trois semaines. »

La semaine goréenne comporte cinq jours. Chaque mois se compose de cinq semaines. À la fin de chaque mois, qui sont au nombre de douze, les séparant, il y a une Main Transitoire de cinq jours. La douzième Main Transitoire est suivie d'une Main Patiente, période de cinq jours précédant l'Équinoxe de Printemps, qui marque le nouvel an goréen. On était alors à la fin de l'hiver de l'an 3 de la souveraineté du Conseil des Capitaines, à Port Kar, l'an 10 122 C.A., Constata Ar, depuis la Fondation d'Ar. Il y avait douze mois que j'étais rentré du Torvaldsland, où j'avais réglé quelques affaires au fil de l'épée.

— « En outre, » ajoutai-je « un animal est prisonnier dans tes cellules, et il s'agit manifestement d'un Kur. »

— « Il semble irrationnel, » releva Samos. « Ce n'est qu'un animal. »

— « Je crois qu'il est rationnel, » affirmai-je. « Son intelligence, à mon avis, est égale à la nôtre, sinon supérieure. »

Samos me dévisagea.

« Bien entendu, il ne parle peut-être pas le goréen. Rares sont les Kurii qui le savent. Il leur est extrêmement difficile de l'apprendre. »

— « La direction dans laquelle il allait, a-t-elle un sens pour toi ? » demanda Samos.

— « Oui, » répondis-je.

— « Bizarre, » fit Samos.

L'animal avait été capturé au sud-est d'Ar alors qu'il se dirigeait vers le sud-est. Ce chemin le conduisait au pied des premiers contreforts orientaux des Voltaï, puis au sud. C'était incroyable.

« Qui peut bien vouloir aller dans un tel endroit ? » demanda Samos.

— « Les caravanes, qui le traversent, » dis-je. « Les nomades, qui y font brouter leurs troupeaux de verrs. »

— « Qui d'autres ? » s'enquit Samos.

— « Les fous ? » fis-je avec un sourire.

— « Ou ceux qui ont un objectif, » estima Samos. « Quelqu'un qui avait quelque chose à faire, à cet endroit, qui avait des intentions déterminées ? »

— « Peut-être, » reconnus-je.

— « Quelqu'un qui avait une mission, qui savait exactement ce qu'il cherchait ? »

— « Mais il n'y a rien, là-bas, » soulignai-je. « Et seuls les fous, dans cette région, quittent les itinéraires des caravanes, qui vont d'une oasis à l'autre. »

— « Un palefrenier, jeune homme qui s'était éloigné de son camp, » rappela Samos, « a trouvé un rocher. Sur ce rocher, on avait gravé : « Méfie-toi de la tour d'acier. ». Non ? »

— « Et la messagère, » ajoutai-je. « Nous ne savons pas, je suppose, qui est cet Abdul et de qui nous devons nous méfier ? »

— « Non, » fit Samos, troublé. « Je ne connais pas d'Abdul. »

— « Et qui aurait envoyé ce message, et pourquoi ? »

— « Je ne sais pas, » dit Samos.

Je regardais distraitement la danseuse. Elle me fixait. Il semblait qu'elle me tendait des fruits mûrs, de gros larmas fraîchement cueillis. Ses poignets étaient l'un contre l'autre, comme s'ils étaient attachés par ses bracelets. Elle posa les larmas imaginaires contre son corps, se caressant et ondulant puis, le regard pitoyable, tendit les mains comme si elle me suppliait d'accepter les fruits mûrs. Les convives frappèrent les tables du plat de la main et me regardèrent. D'autres se frappèrent l'épaule gauche. Je souris. Sur Gor, l'esclave désirant son maître, mais craignant parfois de lui parler, de peur d'être battue, a quelquefois recours à

certain artifice dont la signification est généralement établie et culturellement bien comprise. Je mentionnerai deux artifices de ce type. Il y a, d'abord, le nœud d'asservissement. Presque toutes les esclaves goréennes ont les cheveux longs. Le nœud d'asservissement est un simple nœud, fait dans la chevelure de la femme, et qu'elle porte généralement sur la joue droite ou devant l'épaule droite. La jeune femme, nue, s'approche de son maître, s'agenouille, le nœud d'asservissement, lâche, tombant sur sa joue droite ou bien devant son épaule droite. Un autre artifice, fréquent à Port Kar, exige de la femme qu'elle s'agenouille devant le maître, baisse la tête et lève les bras, lui offrant des fruits, généralement des larmas ou bien des pêches goréennes jaunes, mûres et fraîches. Ces artifices, incidemment, sont parfois utilisés par des esclaves qui haïssent leur maître mais dont le corps, formé pour l'amour, ne peut supporter l'absence de caresses masculines. Ces femmes, malgré leur haine, offrent parfois le larma, furieuses contre elles-mêmes mais impuissantes, prisonnières de leurs désirs d'esclave, contraintes de mendier à genoux la caresse d'un maître rude qui jouit de l'horreur de leur situation ; les satisfera-t-il ? si telle est sa volonté, oui ; si telle n'est pas sa volonté, non. Ces femmes ne sont que des esclaves.

La fille s'agenouilla devant moi, son corps soumis tremblant, palpitant aux ordres sensuels et mélodieux de la musique.

Je regardai les mains ouvertes, tendues vers moi. Les bracelets semblaient les immobiliser. Elles paraissaient tenir un gros larma. Je tendis les bras au-dessus de la table, la tirai, la fis pivoter sur elle-même et la jetai sur le dos devant moi, sur la table. Je la soulevai et appuyai mes lèvres sur les siennes, écrasant ses lèvres d'esclave sous les miennes. Ses yeux étincelèrent. Je la repoussai. Elle tendit les lèvres vers moi. Je ne la laissai pas me toucher. Je la relevai brutalement et, la retournant partiellement, lui arrachai sa robe de soie, la jetai sur le sol représentant une carte où elle resta, à demi couchée, à demi accroupie, une jambe sous elle, esclave nue en dehors de son collier, sa marque, ses bracelets ornés de clochettes aux poignets et aux chevilles, furieuse.

« Amuse-nous encore ! » ordonnai-je. Ses yeux lancèrent des éclairs. « Et reste par terre, Esclave ! » ajoutai-je. La musique, qui s'était tue, recommença.

Elle tourna, furieuse mais gracieuse, tendant une jambe, se touchant la cheville, faisant remonter les mains le long de sa jambe, me regardant par-dessus l'épaule, puis elle roula, se tordit, comme sous le fouet du maître.

— « Tu lui apprends bien la discipline, » apprécia Samos.

Je grimaçai un sourire.

La jeune femme était à présent à plat ventre, pourtant, subtilement, aux accents de la musique, elle rampa vers nous, levant pitoyablement les mains.

J'entendis un cri de consternation, de protestation que poussa Miss Blake-Allen, horrifiée.

Samos se tourna vers elle. Il n'était pas content.

« Détache-lui les jambes ! » dit Samos à un garde.

Le garde détacha les lanières qui lui attachaient les chevilles puis les glissa dans l'anneau de métal brillant cousu à l'arrière du collier de cuir du harnais, couvrant le simple collier métallique qui faisait d'elle, même si elle avait été habillée et sa marque dissimulée, une esclave. Les lanières étaient précédemment passées dans l'anneau et attachées autour de ses chevilles, la contraignant à rester à genoux. Elle avait à présent les jambes libres. Les lanières, cousues sur les côtés du collier, enroulées à présent autour du collier et croisées derrière, puis glissées dans l'anneau situé sur l'avant du collier, tenaient lieu de laisse. Le harnais est conçu pour attacher les femmes de diverses manières. La jeune femme, les jambes libres, regarda Samos avec horreur. Mais il ne s'intéressait déjà plus à elle.

La danseuse était à présent couchée sur le dos et la musique était visible dans sa respiration, dans les petits mouvements de sa tête et de ses mains. Ses mains étaient petites et jolies.

Elle était couchée sur la carte du sol, la tête tournée vers nous. Elle était couverte de sueur.

Je fis claquer les doigts et elle glissa les jambes sous elle, s'agenouilla, la tête rejetée en arrière, les cheveux sur les dalles. Ses mains bougèrent, délicates, jolies. Lentement, si on le lui permettait, elle se redresserait ; ses mains, tandis qu'elle se levait, étaient tendues vers nous. Quatre fois, je dis : « Non ! ». Chaque fois, mon ordre rejeta sa tête en arrière, arquait son corps et, chaque fois, au rythme de la musique, elle se redressa. La cinquième fois, je la laissai se redresser complètement. La dernière partie de son corps qui se redressa fut sa belle tête. Elle avait un collier autour du cou. Ses yeux noirs, brillants, vulnérables, pleins de reproches, me fixaient. Néanmoins, elle bougeait toujours au rythme de la musique, dont elle était toujours prisonnière.

D'un geste, je l'autorisai à se lever.

« Danse ton corps, Esclave ! » lui ordonnai-je, « pour les invités de Samos. »

Furieuse, allant de l'un à l'autre, lentement, de façon suggestive, la jeune femme dansa sa beauté devant les invités. Ils frappèrent sur les tables et crièrent. Quelques-uns essayèrent de s'emparer d'elle mais, chaque fois, elle recula.

Samos se leva et marcha sur la carte du sol. Je le suivis.

Il s'arrêta à un endroit donné, sur le sol de mosaïque lisse. Je le regardai.

« Oui, » dit-il. « Par-là. »

Je regardai la mosaïque complexe du sol. Sous nos pieds, lisses, polis, il y avait des centaines de petits morceaux de carreaux, principalement jaunes et marron dans cette partie. Les morceaux semblaient doux, lustrés, dans la lumière des torches. La danseuse, qui se trouvait derrière nous, continuait de passer devant les tables. Les yeux des hommes luisaient. Devant chacun, apparemment pour lui tout seul, elle dansait sa beauté.

« Il y a encore une chose, » reprit Samos, « que je ne t'ai pas dite. »

— « Laquelle ? » demandai-je.

— « Les Kurii ont envoyé un ultimatum aux Sardar. »

— « Quel ultimatum ? » demandai-je.

— « Livrez Gor. », dit Samos.

— « C'est tout ? » demandai-je.

— « C'est tout, » répondit Samos.

— « Cela ne me paraît guère sensé, » estimai-je. « Pour quelle raison cette planète serait-elle livrée aux Kurii ? »

— « Cela paraît dément, » souligna Samos.

— « Pourtant, les Kurii ne sont pas déments, » assurai-je. « Aucune alternative n'est proposée ? » demandai-je.

— « Aucune, » répondit Samos.

— « Livrez Gor... » répétai-je.

— « Cela semble une exigence folle, » reconnut Samos.

— « Et si tel n'était pas le cas ? »

— « J'ai peur, » avoua Samos.

— « Et comment les Sardar ont-ils réagi ? » demandai-je. « Ont-ils repoussé cette exigence avec ironie, ont-ils ridiculisé son absurdité ? »

Samos sourit.

— « Misk, un Prêtre-Roi, » dit-il, « haut placé dans la hiérarchie des Sardar, a demandé aux Kurii de fournir des détails supplémentaires. »

Je souris.

— « Il gagne du temps, » soulignai-je.

— « Bien sûr, » acquiesça Samos.

— « Quelle réponse a-t-il obtenue ? » demandai-je.

— « Livrez Gor. », répondit Samos. « La répétition de l'exigence d'origine. Ensuite, les transmissions sont restées silencieuses. »

— « Ensuite, les Kurii ne se sont plus manifestés ? » insistai-je.

— « Exactement, » dit Samos.

— « C'est, de toute évidence, un bluff de la part des Kurii, » estimai-je. « Les Prêtres-Rois ne comprennent pas bien ce genre de chose. Ils sont en général parfaitement rationnels et logiques. Leur esprit raisonne rarement en termes de défis injustifiés, de stratégies psychologiques, d'exigences non fondées. »

Samos haussa les épaules.

« Parfois, je crois que les Prêtres-Rois ne comprennent pas bien les Kurii. Ils sont peut-être trop différents d'eux. Peut-être ignorent-ils les passions, les énergies, les haines qui leur permettraient de comprendre entièrement les Kurii. »

— « Ou les hommes, » releva Samos.

— « Ou les hommes, » reconnus-je. Les Prêtres-Rois avaient vraisemblablement des énergies et des passions mais, à mon avis, elles étaient, dans l'ensemble, très différentes de celles des hommes ou, en réalité, de celles des Kurii. La nature de l'expérience sensorielle des Prêtres-Rois était toujours pour moi, dans une large mesure, un mystère. Je connaissais leur univers comportemental ; j'ignorais tout de leur expérience intérieure. Leurs antennes étaient leurs organes centraux de transduction physique. Bien qu'ils eussent des yeux, ils se fiaient rarement à eux et étaient parfaitement à l'aise dans le noir total. La lumière, dans le Nid, était destinée aux humains et aux autres créatures à dominantes visuelles qui le partageaient. Leur musique était une rapsodie d'odeurs dont beaucoup étaient, pour les narines humaines, désagréables. Leur décoration était principalement constituée de structures d'odeurs construites avec le plus grand soin à l'intérieur de leurs compartiments. De leur point de vue, l'expérience la plus intense et la plus agréable consistait peut-être à plonger leurs antennes dans la crinière filandreuse, narcotique, du Scarabée Doré qui, alors, les transperçant avec ses pinces courbes, creuses, à mouvement latéral, les vidait de leurs fluides corporels, se nourrissant, les tuant. Le lien social des Prêtres-Rois est la Confiance du Nid. Cependant, malgré leur évolution et leur physiologie distinctes, ils avaient appris le sens du mot : « ami » ; en outre, je savais qu'ils comprenaient, à leur manière, l'amour.

Je souris intérieurement.

« Parfois, » m'avait un jour dit Misk, dans le Nid, « je pense que seuls les hommes comprennent les Kurii. » Puis il avait ajouté : « Ils se ressemblent tellement. »

C'était une plaisanterie. Mais elle ne m'avait pas paru fausse.

Malheureusement, je doutais, et avec réalisme il me semble, que les Prêtres-Rois, grosses créatures dorées, douces et délicates, aimant s'occuper de leurs affaires, comprennent vraiment leurs ennemis, les Kurii. Leur entêtement, leur agressivité, les fièvres du sang, le désir, l'instinct territorial de ces animaux leur étaient, dans une large mesure, incompréhensibles. Les concepts lucides des Prêtres-Rois ne leur permettaient guère de comprendre les emportements et les folies des hommes et des Kurii. Il me semblait que les hommes et les Kurii se comprenaient mieux que les Prêtres-Rois ne les comprenaient. Tant

que les Kurii restaient au-delà du cinquième anneau, celui que détermine l'orbite de la planète que l'on appelle Jupiter sur la Terre et Hesius, d'après un héros légendaire d'Ar, sur Gor, les Prêtres-Rois ne s'intéressaient guère à eux. Ils laissaient ces loups furieux chasser le long de leurs clôtures et gratter à leurs portes.

« Comme les hommes, ils constituent une forme de vie intéressante, » m'avait un jour dit Misk. Mais, à présent, les mondes kurii, conscients de la faiblesse des Sardar après la Guerre du Nid, qui avait détruit leur source d'énergie et éventré le Nid lui-même, approchaient. Les mondes d'acier, à présent, ou bien quelques-uns d'entre eux, apparemment, cachés, protégés, étaient tapis en deçà de la ceinture d'astéroïdes. Des points de contact, des bases, avaient apparemment été établis sur les rivages mêmes de la Terre. La première tentative importante, l'organisation des Kurii indigènes par les Kurii des vaisseaux, s'était déroulée récemment. Elle avait échoué. Elle avait été arrêtée au Torvaldsland. Les Kurii des vaisseaux, ainsi, ignoraient dans quelle mesure la puissance des Prêtres-Rois était diminuée. C'était notre avantage essentiel. Les Kurii, prudents comme des requins, ne voulaient pas lancer le gros de leur attaque sans être sûrs de son succès. S'ils avaient connu la faiblesse des Sardar et le temps nécessaire à la reconstitution des sources d'énergie, laquelle se régénérerait à présent suivant un rythme inexorable déterminé par les lois naturelles, ils auraient probablement lancé leurs flottes. Ils craignaient vraisemblablement une ruse, une affectation de faiblesse destinée à provoquer une attaque au cours de laquelle ils seraient décimés. En outre, je savais qu'il y avait des factions chez les Kurii. De toute évidence, il y avait des individus audacieux et des individus prudents. L'échec de la tentative du Torvaldsland avait dû fortement influencer leurs délibérations. Peut-être un parti nouveau était-il venu au pouvoir. Peut-être une nouvelle stratégie, un nouveau plan, étaient-ils en voie de réalisation.

— « Livrez Gor... » fit Samos, regardant la partie de la carte qui se trouvait sous ses pieds.

Je regardai la carte. Était-ce en cela que le nouveau plan des Kurii, si un tel plan existait, concernait notre monde primitif ?

« Le trajet du Kur capturé, » indiqua Samos, le doigt tendu, « l'aurait conduit ici. »

— « Peut-être avait-il l'intention de seulement traverser ? » estimai-je.

Samos, du doigt, montra l'ouest de Tor.

— « Non, » dit-il, « il est plus pratique de passer à l'ouest de Tor, où il y a beaucoup d'eau. »

— « Il faut, de toute évidence, un guide et une caravane, » relevai-je, « pour survivre à l'est de Tor. »

— « Bien sûr, » admit Samos. « Pourtant, l'animal était seul. Je pense que la destination de l'animal ne se trouvait pas de l'autre côté de cette région, mais à l'intérieur. »

— « Incroyable, » jugeai-je.

Samos haussa les épaules.

« Pourquoi un Kur irait-il là et pénétrerait-il dans cette région ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Samos.

— « Étrange que, dans le même temps, » soulignai-je, « le trafic d'esclaves cesse et que l'ultimatum, inexplicable, exigeant de livrer Gor, soit adressé aux Sardar. »

— « Que cherchait le Kur dans cette région ? » demanda Samos.

— « Et que dire, » ajoutai-je, « du message gravé sur le rocher : « Méfie-toi de la tour d'acier. » ? »

— « C'est un mystère, » reconnut Samos, « et la solution est là. »

Je regardai par terre. Bien qu'elle n'occupât que quelques pieds sur la carte, la région était immense. Elle avait, en gros, la forme d'un long trapèze dont les côtés étaient orientés vers

l'est. Dans le coin nord-ouest, se trouvait Tor. À l'ouest de Tor, sur le Fayeen Inférieur, affluent lent, tortueux, comme le Fayeen Supérieur, du Cartius, se trouvait le port fluvial de Kasra, célèbre pour ses exportations de sel. C'était dans ce port que les entrepôts d'Ibn Saran, Marchand de Sel actuellement invité de Samos de Port Kar, se trouvaient. La corde de son agal et les bandes de sa djellaba indiquaient qu'il était originaire de cette ville.

La région, à l'est de Tor, faisait des centaines de pasangs de large et des milliers de long. Le mot goréen désignant cette région signifiait simplement : le Désert, ou le Vide. C'était une étendue immense, généralement rocheuse et montagneuse, sauf dans le Pays des Dunes. Elle est presque continuellement battue par les vents et presque complètement dépourvue d'eau. Dans certaines régions, il n'a pas plu depuis des siècles. Les oasis sont alimentées par des cours d'eau souterrains venus des pentes des Voltaï. L'eau, s'infiltrant sous le sol, monte parfois, à cause de formations rocheuses, formant les sources des oasis, mais, le plus souvent, seuls des puits profonds permettent de l'atteindre. Certains puits font plus de soixante mètres de profondeur. L'eau met parfois plus de cent cinquante ans à effectuer son voyage souterrain, s'infiltrant, des centaines de mètres sous la surface desséchée, ne parcourant que quelques dizaines de mètres par an, avant d'atteindre les oasis. Le jour, à l'ombre, il fait souvent près de cinquante degrés. La température de la surface, de jour, est, naturellement, beaucoup plus élevée. Dans le Pays des Dunes, de jour, celui qui serait assez fou pour marcher pieds nus serait rapidement estropié, la peau étant brûlée en quelques heures.

« C'est ici, » insista Samos, montrant la carte, « que se trouve le secret. »

La danseuse s'éloigna des tables et, les mains au-dessus de la tête, se dirigea vers moi. Elle se balançait devant moi au rythme de la musique.

« Tu m'as ordonné de danser ma beauté devant les invités de Samos, » dit-elle, « Maître. Tu es également un invité. »

Je la regardai, les paupières plissées, tandis qu'elle tentait de me plaire.

Puis elle gémit et me tourna le dos, tandis que la musique s'accélérait follement, puis pivota, tournoya dans le tintement des clochettes et des bijoux barbares, devant les invités de Samos. Puis, lorsque la musique cessa brusquement, elle tomba sur le sol, impuissante, vulnérable, esclave. La sueur faisait briller son corps dans la lumière des torches. Elle était essoufflée ; son corps était beau, ses seins montant et descendant tandis qu'elle respirait profondément. Ses lèvres étaient entrouvertes. À présent que la danse était terminée, c'était à peine si elle pouvait encore bouger. Nous n'avions pas été doux avec elle. Elle me regarda et leva la main. C'était à mes pieds qu'elle gisait.

Je lui fis signe de se mettre à genoux. Elle obéit. Ses cheveux touchaient la carte du sol.

Ils touchaient la partie de la carte que nous contemplions, Samos et moi. Je regardai les lettres, en écriture goréenne.

« Le secret est là, » insista de nouveau Samos, montrant la carte, « dans le Tahari. »

Délicatement, timidement, la danseuse tendit les bras et me toucha la cheville. Elle me regarda, désespérée.

Je fis signe aux gardes. Elle hurla désespérément quand ils la traînèrent par terre, par les chevilles, puis la jetèrent sur les petites tables.

Je laisserais les autres l'échauffer.

Les hommes poussèrent des cris de joie.

Son abandon total, je l'obtiendrais d'elle plus tard, quand j'en aurais envie.

Miss Priscilla Blake-Allen, autrefois jeune femme libre de la Terre mais à présent asservie, se mit péniblement debout, les yeux dilatés par l'horreur, essayant de reculer mais les mains des gardes sur elle, qui n'était qu'une esclave sans nom car son maître ne lui en avait pas

donné, l'immobilisèrent.

Elle regarda son Maître, Samos de Port Kar. Il fit un signe. Elle hurla.

Elle tira sur ses liens.

Elle fut également jetée sur les tables.

Ibn Saran, Marchand de Sel de Kasra, resta assis à sa place. Il avait les yeux mi-clos. Il ne s'intéressa pas au viol des esclaves. Il semblait également contempler la carte.

« Tu peux utiliser ces deux femmes, Noble Ibn Saran, » l'invita Samos, « si tu le souhaites. »

— « Merci, » répondit-il, « Noble Samos. Mais c'est dans ma tente, sur les nattes de soumission, que j'apprends son asservissement à une esclave. »

Je me tournai vers Samos.

— « Je partirai au matin, » décidai-je.

— « Dois-je comprendre, » demanda Ibn Saran, « que tes pas te conduisent dans le Tahari ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Je vais également dans cette direction, » dit Ibn Saran. « Je partirai également au matin. Peut-être pourrions-nous voyager ensemble ? »

— « Bien, » acquiesçai-je.

Ibn Saran se leva, effleura deux fois la paume de Samos, puis deux fois la mienne.

— « Puissent tes outres ne jamais être vides. Puisses-tu ne jamais manquer d'eau. »

— « Puissent tes outres ne jamais être vides, » répondis-je. « Puisses-tu ne jamais manquer d'eau. »

Puis il s'inclina, pivota sur lui-même et sortit.

« Le Kur, » dis-je. Je pensais à l'animal que Samos retenait prisonnier.

— « Oui ? » fit Samos.

— « Libère-le, » dis-je.

— « Le libérer ? » s'étonna-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « As-tu l'intention de le suivre ? »

— « Non, » fis-je. À mon avis, rares sont les êtres humains, à supposer qu'il y en ait, capables de suivre un Kur adulte. Ils sont agiles, extrêmement intelligents. Leurs sens sont extraordinairement aiguisés. Il serait très difficile, sinon impossible, de suivre, peut-être pendant des semaines, une créature aussi perceptive, agressive et méfiante. Tôt ou tard, elle se rendrait compte qu'elle est suivie. À ce moment-là, le chasseur deviendrait chassé. La vision nocturne des Kurii est formidable.

— « Sais-tu ce que tu vas faire ? » s'enquit Samos.

— « Il y a des factions chez les Kurii, » dis-je. « J'ai l'impression que ce Kur est peut-être notre allié. »

— « Tu es fou ! » lança Samos.

— « Peut-être, » admis-je.

— « Je vais libérer le Kur, » accepta Samos, « deux jours après que tu auras quitté Port Kar. »

— « Peut-être le rencontrerai-je dans le Tahari, » envisageai-je.

— « Je n'espérerais pas une telle rencontre, » releva-t-il.

Je souris.

« Tu partiras au matin ? » s'enquit Samos.

— « Je partirai *avant* le matin, » précisai-je.

— « Tu ne voyageras donc pas avec Ibn Saran ? » demanda Samos.

— « Non, » répondis-je. « Je n'ai pas confiance en lui. »

Samos hocha la tête.

— « Moi non plus, » reconnut-il.

LES RUES DE TOR

« **D**E l'eau ! De l'eau ! » cria l'homme.

— « De l'eau, » dis-je.

Il vint vers moi, penché, en loques, noiraud, grimaçant un sourire, l'outre en peau de verr sur l'épaule, les tasses d'étain, une douzaine, attachées sur l'épaule et à la ceinture, s'entrechoquant bruyamment. Son épaule gauche était mouillée à cause de l'outre. Il y avait des marques de sueur sur sa chemise déchirée, sous les lanières. Il décrocha une tasse attachée à sa ceinture. Laissant son outre sur l'épaule, il remplit la tasse. Il avait une écharpe enroulée en turban sur la tête. Elle protège la tête du soleil ; ses plis permettent à la chaleur et à la transpiration de s'échapper, par évaporation et, naturellement, à l'air d'entrer et de circuler. Chez les mâles de Basse Caste, en outre, elle constitue un coussin doux sur lequel il est pratique de poser les fardeaux que l'on porte sur la tête, tout en assurant leur équilibre avec la main droite. L'eau coula dans la tasse par une sorte de petit robinet qui gâche peu d'eau, en réduisant l'écoulement, et est fixé, l'étanchéité en étant assurée par de la cire, à l'avant de la patte antérieure gauche de la peau de verr. Les peaux sont soigneusement grattées et toutes les déchirures sont recousues et enduites de cire. Quand la peau est correctement nettoyée et rasée, on y fixe des bretelles, de sorte qu'il est aisé de la porter sur l'épaule ou sur le dos, les mêmes bretelles permettant, grâce à des réglages, les deux modes de transport. La tasse était sale.

Je pris l'eau et donnai un tarsk de cuivre à l'homme.

Je respirai les épices et la sueur de Tor. Je bus lentement. Le soleil était haut.

Tor, qui se trouve au coin nord-ouest du Tahari, est le point de ravitaillement principal des communautés disséminées dans les oasis de ces immensités desséchées, presque un continent de roche, de chaleur, de vent et de sable. Ces communautés, parfois importantes, comptant des centaines ou même des milliers de citoyens, cela dépend de l'eau disponible, peuvent être séparées les unes des autres par des centaines de pasangs. Elles dépendent des caravanes, venant généralement de Tor, mais aussi de Kasra et même de Turia, pour la satisfaction de la majorité de leurs besoins. Au retour, naturellement, les caravanes exportent les produits des oasis. Les caravanes des oasis apportent des produits divers, par exemple du reps, des tissus brodés, des soieries, des tapis, de l'argent, de l'or, des bijoux, des miroirs, des défenses de kailiauk, des parfums, des peaux, du cuir, des plumes, des bois précieux, des outils, des aiguilles, des objets de cuir travaillé, du sel, des amandes et des épices, des oiseaux exotiques, des armes, du bois brut, des feuilles de fer-blanc et de cuivre, du thé de Bazi, de la laine de hurt, des fouets ouvragés et ornés de perles, des esclaves et de nombreuses autres marchandises. Les exportations des oasis sont principalement constituées de dates et de briques de dattes séchées. Il y a des palmiers qui font plus de trente mètres de haut. Il faut dix ans avant qu'ils ne commencent à donner des fruits. Ensuite, ils donnent des fruits pendant plus d'un siècle. Par an, un arbre produit entre un et cinq Poids goréens de fruits. Un

Poids équivaut à dix Pierres, soit une vingtaine de kilos terrestres. Il y a de nombreuses cultures, dans les oasis, mais les produits ainsi obtenus sont rarement exportés. Dans les oasis, on cultive un Sa-Tarna hybride, brun, adapté à la chaleur du désert ; le Sa-Tarna est généralement jaune ; et des haricots, des baies, des oignons, diverses sortes de melons, un légume à feuilles comestibles qui s'appelle le katch et plusieurs espèces de racines comme les navets, les carottes, les radis des variétés sphérique et cylindrique, et le kort, gros légume à la peau épaisse et brune, sphérique, faisant en général une vingtaine de centimètres de diamètre, dont l'intérieur est jaune, filandreux et parsemé de nombreuses graines. Dans les oasis, en raison de la chaleur, les agriculteurs peuvent obtenir au moins deux récoltes par an. On produit également du larma et du topsit, dans les oasis, dans de petits vergers. On cultive également la plante Rep, pour fabriquer du tissu, le reps, mais l'essentiel du tissu est importé. On trouve des kaiilas et des verrs, dans les oasis, mais en petites quantités. Les troupeaux sont plutôt dans le désert. Ils sont la propriété de nomades qui vont de pâturage en pâturage à mesure que les puits s'assèchent. Ils utilisent les petites sources au printemps, car elles sont les premières à se tarir, et celles qui sont plus abondantes ensuite. Il ne pousse pas d'herbe, autour de ces puits, car de nombreux animaux viennent y brouter. Il s'agit, en général, de mares boueuses, entourées de quelques arbres rabougris, au milieu d'un grand cercle de terre nue, sèche, craquelée. Les nomades fournissent de la viande, des peaux et du tissu aux habitants des oasis. En échange, ces nomades reçoivent du Sa-Tarna et du thé de Bazi. Ils reçoivent également, bien entendu, d'autres produits importés. Curieusement, bien qu'ils élèvent des animaux, ils mangent très peu de viande. Les animaux sont une monnaie d'échange extrêmement précieuse, à cause de leur toison et de leur lait, de sorte qu'on les tue rarement pour les manger. Il est fréquent qu'un jeune nomade de quinze ans n'ait mangé de la viande qu'une douzaine de fois dans sa vie. Les pillards, cependant, aiment beaucoup la viande. Les animaux ne signifient rien, pour eux, et ils se les procurent à bon compte. Le thé est extrêmement important pour les nomades. On le sert brûlant et très sucré. Il leur donne des forces, à cause du sucre, les rafraîchit en les faisant transpirer, et les stimule. On en boit trois tasses à chaque fois, en le mesurant soigneusement.

Je vidai ma tasse et la rendis au Porteur d'Eau. Il s'inclina, tout souriant, la grosse outre humide sur l'épaule et, suspendant la tasse à sa ceinture, s'éloigna.

« De l'eau ! » cria-t-il. « De l'eau ! »

Je clignai des yeux pour lutter contre la chaleur et l'éclat du soleil. Les bâtiments de Tor sont en briques de boue séchée, couvertes de plâtre coloré qui a tendance à s'écailer. Mais, à cette heure-là, dans le soleil et la poussière soulevée par les passants, tout semblait dépourvu de couleur. Il me faudrait bientôt acheter des vêtements appropriés. Dans une telle ville, j'étais aisément repérable.

Je pris la direction du bazar.

Je connaissais la lance légère et le kaiila rapide, soyeux. Je les avais appris avec les Peuples des Chariots. Mais je ne connaissais pas le cimenterre. Mon glaive court, suspendu sur mon épaule gauche, comme cela se pratique ordinairement, ne serait pas très utile à dos de kaiila. Les hommes du Tahari ne combattent pas à pied. Un homme à pied dans le désert, en cas de bataille, est considéré comme mort.

Je regardai les bâtiments. J'étais à présent à l'ombre, descendant une rue étroite conduisant au bazar. Les bâtiments de Tor ont rarement plus de quatre étages, ce qui est la hauteur à laquelle on peut construire en toute sécurité avec des briques de boue et des poutres. Cependant, compte tenu de la topographie, Tor étant construite dans une région de collines rocheuses, comme le reste du Tahari, de nombreux bâtiments, construits sur des

terrasses, paraissaient beaucoup plus hauts. Ces bâtiments, à l'extérieur lisse et nu, à part quelques fenêtres étroites, pas assez larges pour qu'un homme puisse s'y glisser, donnent directement sur les rues, de sorte que les rues font penser à des couloirs profonds, bordés de murs. Au centre de la rue, il y a un caniveau. Il pleut rarement, à Tor, mais le caniveau sert d'égout, les esclaves y jetant les déchets. Néanmoins je savais, en passant dans les rues, que ces murs cachaient souvent des jardins magnifiques, bien arrosés, et des pièces fraîches, obscures, protégées de la chaleur du soleil et souvent superbement meublées. Tor était, dans le concert des cités goréennes, une ville commerciale riche. C'était le quartier général de milliers de Marchands. Elle abritait également de nombreux artisans pratiquant leur métier : Sculpteurs, Vernisseurs, Ébénistes, Tailleurs de pierres précieuses, Orfèvres, Cardeurs, Teinturiers, Tisserands, Tanneurs, Tailleurs, Bourreliers, Potiers, Verriers, Porcelainiers, Armuriers et beaucoup d'autres. La ville, naturellement, était organisée en fonction des caravanes. Il y avait de nombreux entrepôts entourés de murs, exigeant leur personnel de Scribes et de Gardiens et, dans des centaines de cabanes, vivaient Palefreniers et Conducteurs de kailas qui, aux tables de caravanes, après avoir dépensé tout leur argent, posaient leur candidature, inscrivant leur marque sur le tableau, pour une nouvelle caravane. Les gardiens de ces caravanes, incidemment, étaient généralement connus des marchands qui continuaient à louer leurs services entre deux voyages. Il s'agissait d'hommes de confiance. Palefreniers et conducteurs, dans l'ensemble, allaient et venaient. Des méthodes de sélection reposant sur le hasard, à base de bûchettes, de pièces ou de formules, étaient parfois utilisées par les marchands qui tenaient à être sûrs que les conducteurs, lorsqu'ils ne les connaissaient pas, étaient choisis au hasard. On affirmait aux palefreniers et aux conducteurs que cela évitait les injustices. En réalité, naturellement, chacun savait qu'il s'agissait d'une précaution destinée à éviter le danger d'engager *en bloc*[\[1\]](#) un groupe d'hommes organisés qui auraient pu, avant leur engagement, former le projet d'assassiner les gardes et les marchands, puis de s'enfuir avec la caravane. Palefreniers et conducteurs, cependant, comme les hommes en général, étaient honnêtes. Quand ils rentraient à Tor, naturellement, ils avaient passé un long temps dans le désert. À la fin du voyage, ils recevaient leur salaire. Parfois, à moins de cent mètres des entrepôts, ces hommes étaient assaillis par les propriétaires entreprenants de cafés, vantant les avantages de leurs établissements respectifs. Ces propriétaires, en général, amenaient une Chaîne de femmes, nues, contrairement à l'habitude des femmes libres de la région du Tahari, intentionnellement une sélection représentative du stock disponible.

« Dans ma demeure, » criaient-ils, « loue la clé de sa chaîne ! »

Mais en général les hommes passaient sans s'arrêter devant ces tentations qui n'étaient, d'après ce que j'ai pu voir, absolument pas négligeables, et prenaient rapidement la direction de leur café préféré dont les marchandises, je présume, n'avaient pas besoin d'une telle publicité, dont la valeur, et l'aptitude à fournir une satisfaction totale, étaient apparemment bien connues. Il serait peut-être utile de mentionner certains cafés. *L'Oasis de Soie* est célèbre, même à Ar, mais il est très cher ; dans une fourchette de prix moyens, il y a *La Chaîne d'Or* et *Le Collier d'Argent*, tous deux dirigés par un Turien du nom de Haran ; les bons cafés relativement bon marché sont *La Lanière*, que je recommande, *Le Veminium*, *La Grenade*, *Les Cages Rouges* et *Le Jardin des Plaisirs*. Ces établissements, et plus de quarante autres, du point de vue des palefreniers et des conducteurs, ont une chose en commun. Ils parviennent à soulager, avec célérité et efficacité, un individu de son argent. Je crois qu'ils sont, à l'exception de *L'Oasis de Soie*, raisonnables. L'objection du conducteur, à mon avis, est dans une large mesure fonction du fait qu'il n'a pas beaucoup d'argent à dépenser. Ce qu'il a, de ce fait, semble fondre rapidement. Palefreniers et conducteurs vont souvent d'un café à

l'autre pendant quelques nuits. Le salaire d'un voyage, qui dure en général plusieurs mois, est dépensé en dix jours ou, si l'on fait attention, quinze. Ce sont, naturellement, dix ou quinze jours agréables. Au terme de cette période, après un ou deux jours d'inconfort physiologique, violentes nausées et migraines le plus souvent, il n'est pas rare de retrouver l'homme aux tables de caravanes, essayant une nouvelle fois de louer ses services au Maître d'une Caravane.

Un homme me dépassa, transportant plusieurs vulos vivants, la tête en bas et les pattes attachées. Derrière lui, marchait un autre homme avec un panier d'œufs.

Je les suivis car ils se rendaient manifestement au marché, qui se trouve près du bazar.

Dans une oasis, naturellement, l'eau se trouve à l'endroit le plus bas. Les résidences, dans une oasis, sont construites sur les hauteurs, où il ne pousse rien. C'est, bien entendu, la vallée qui, irriguée généralement à la main, mais parfois avec des machines primitives, en bois, fournit les produits agricoles. La terre, dans une oasis, du fait qu'elle fournit la nourriture, n'est pas utilisée pour les demeures. Tor, de même, bien qu'il y ait peu de cultures à l'intérieur des murs, était construite en hauteur, autour de son eau, plusieurs puits dans la partie la plus basse de la ville. L'architecture de Tor, en cercles concentriques, parcourus de nombreuses rues étroites et tortueuses, était fonction de l'éloignement des puits. L'avantage de cette organisation municipale, naturellement, bien qu'il ne s'agisse pas d'un dessein intentionnel, réside dans le fait que l'eau se trouve dans la partie la mieux protégée : le centre. Il est nécessaire de mentionner que Tor avait amplement assez d'eau. Je n'en ai pas vu beaucoup, mais elle était fière de ses nombreux jardins ombragés. L'eau nécessaire à ces jardins, par contrats avec les Maîtres d'Esclaves, était transportée par des Chaînes d'esclaves mâles et stockée dans des citernes où elle était prise par les esclaves de la demeure, et soigneusement répartie sur l'ensemble du jardin.

J'étais arrivé dans la partie inférieure de la ville.

« De l'eau ! » entendis-je. « De l'eau ! »

Derrière moi, me retournant, je vis le Porteur d'Eau à qui j'avais acheté une tasse d'eau, un peu plus tôt.

Une femme voilée me croisa. Elle avait un enfant sous sa cape, lui donnant le sein.

Je continuai mon chemin dans la rue en pente, me dirigeant vers le bazar et le marché.

J'étais à Tor depuis quatre jours, après avoir gagné Kasra à dos de tarn. J'avais vendu l'oiseau, car je ne voulais pas me faire remarquer à Tor, du fait que les tarns y sont rares. À Kasra, j'avais pris un dhaw et remonté le Fayeen Inférieur jusqu'au village de Kurtzal, qui se trouve au nord de Tor. Les marchandises transportées de Tor à Kasra transitent parfois par Kurtzal avant de partir vers l'ouest par le fleuve. Kurtzal n'est qu'un petit port de transit. À Kasra, descendant de mon tarn, j'étais un Guerrier. Un tarnier mercenaire. Élément de mon déguisement, sans collier, attaché sur le dos en travers de ma selle, il y avait le corps nu d'une femme. Elle était blonde. C'était une barbare. Elle ne parlait pas le goréen. On me félicita de ma capture. Je me rendis chez un Forgeron pour acheter un collier. Nous avons estimé, Samos et moi, que personne ne soupçonnerait qu'un individu accompagné d'une femme aussi maladroite, ignorante, manifestement asservie récemment, puisse être au service des Prêtres-Rois. Ce n'était qu'une captive dont un tarnier s'était aisément emparé, qu'il utiliserait pendant quelque temps avant de la vendre pour quelques disques au tarn.

« Je l'ai capturée dans le camp d'un Marchand d'Esclaves, » dis-je au Forgeron.

— « Je vois que sa marque est récente, » répondit le Forgeron.

C'était vrai. Elle n'avait pas été marquée à Teletus. Parfois, on ne marque les femmes que lorsqu'on les vend pour la première fois. Il y a diverses marques. Parfois, les maîtres aiment

choisir la marque des esclaves. Cependant, moins d'une heure après son arrivée dans la Demeure de Samos, la femme avait été envoyée au marquage. La marque ordinaire des Kajira, conformément à la politique de la Demeure, avait été brûlée dans sa chair.

Les maîtres, incidemment, marquent rarement eux-mêmes leurs esclaves. Marquer correctement une femme exige une main sûre et, en général, de l'expérience. Lorsqu'ils forment un individu au marquage des esclaves, les Marchands d'Esclaves, au début, lui donnent toujours les femmes les moins belles, les lui faisant marquer parfois plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il soit devenu efficace. En général, après une quinzaine ou une vingtaine de femmes, l'individu est capable de les marquer profondément, de façon précise et propre. Il est important que la cuisse de la femme soit maintenue immobile ; parfois, il faut plus d'un homme pour la tenir ; parfois, on l'attache à la roue d'un chariot ; parfois, dans les demeures des Marchands d'Esclaves, on utilise un chevalet de marquage équipé d'un étau. Les femmes sont généralement marquées impersonnellement, rapidement, comme du bétail. Bien qu'elles ressentent leur marque intensément, physiquement, son effet est encore plus intense, plus profond, psychologiquement ; il n'est pas rare que, en elle-même, elle transforme radicalement l'image qu'elles se font d'elles-mêmes, leur personnalité ; elles deviennent alors des esclaves sans volonté individuelle, sans droits, au service des maîtres ; la marque est une désignation impersonnelle ; les femmes s'en rendent compte ; lorsqu'elles sont marquées, elles comprennent qu'elles ne sont pas marquées par un homme donné pour un homme donné, afin d'appartenir uniquement à lui mais, pour ainsi dire, qu'elles sont marquées pour tous les hommes ; pour tous les hommes, une femme marquée est une esclave ; en général, naturellement, avec le temps, elle n'aura qu'un seul maître ; la marque est impersonnelle ; le collier, lui, est intensément personnel ; la marque indique la propriété ; le collier désigne le propriétaire, celui qui l'a capturée ou a payé pour se le procurer ; le fait que la marque soit le symbole impersonnel de l'absence de statut dans la structure sociale explique peut-être pourquoi les maîtres ne marquent pas souvent leurs esclaves eux-mêmes ; la relation entre la marque et l'homme libre est institutionnelle ; la relation au collier, en revanche, est intensément personnelle ; il n'est pas rare que les maîtres s'enorgueillissent de la profondeur avec laquelle ils connaissent leurs esclaves ; cette profondeur est beaucoup plus grande, à mon avis, que celle qui existe entre le mari et la femme, sur Terre ; l'esclave n'est pas seulement une personne avec qui l'homme vit ; elle compte beaucoup pour lui : c'est une possession à laquelle il tient beaucoup ; il la possède ; il veut connaître totalement et profondément les origines, la vie, l'esprit, l'intelligence, les appétits, la nature et les dispositions de cette possession ; cette connaissance, naturellement, la met encore davantage à sa merci ; comme cela lui permet de jouer sur ses sentiments, d'exploiter ses faiblesses, ses manques, etc., elle se trouve dans l'impuissance de l'asservissement de sorte qu'il dispose de tous les pouvoirs. Par exemple, il n'est pas rare que le maître contraigne son esclave à lui parler longuement et en détail des côtés secrets de sa personnalité, à exposer et expliquer ses fantasmes ; lorsqu'elle sait écrire, il arrive qu'il la contraigne, nue, portant un collier, à genoux derrière une petite table, parfois avec les chevilles enchaînées, à les écrire ; cela, bien entendu, fournit au maître de nombreux matériaux qu'il peut ensuite utiliser pour la faire davantage sienne ; parfois, la femme tente de tromper son maître ; dans ce domaine, l'authenticité n'est pas difficile à déceler ; dans ce cas, elle est battue ; en outre, il arrive qu'on lui demande d'inventer des fantasmes, quelquefois d'un type donné ; lorsque le maître est malin, ils sont très instructifs, puisqu'elle les a inventés ; ces exercices intellectuels et émotionnels, exigés de la femme asservie, surtout s'ils font partie intégrante d'un ensemble intensif d'exercices, comme poser sous le regard des hommes par exemple, lui donnent une

conscience extrêmement nette de son collier ; ils éveillent son corps et, ce qui compte autant pour les Goréens, mais pas pour les Terriens qui considèrent le sexe, avec la perception d'un hippopotame, comme une simple question de frottement des corps, son imagination et son intelligence ; elle cherche bientôt à connaître les implications de ce qu'elle est, simple propriété de son maître ; puis, avec autorité, avec assurance et fermeté, jusqu'au plus profond de son intelligence et de son imagination, elle est formée ; l'esclave fait l'expérience d'un paradoxe de la liberté ; la femme libre est physiquement libre, mais misérable, s'efforçant d'être ce qu'elle n'est pas ; l'esclave, physiquement asservie, portant un collier et parfois des chaînes, n'est autorisée par les hommes qu'à être totalement et précisément ce qu'elle est, c'est-à-dire une esclave ; les esclaves, bizarrement, sont presque toujours joyeuses et vives ; elles sont, paradoxalement, dans leurs sentiments et leurs émotions, libérées ; elles ne sont pas pincées ou psychologiquement inhibées ; j'ignore pourquoi c'est ainsi ; le spectacle de ces femmes, la tête haute, les yeux brillants, le corps bougeant avec une grande élégance de mouvements, est très agréable ; jamais les femmes de la Terre n'oseraient se comporter ainsi ; certaines se montrent parfois tellement insolentes, fières de leur collier que je me suis vu être obligé de les enchaîner à mes pieds pour leur rappeler qu'elles ne sont que des esclaves.

Nous avons eu de la chance que la marque de la femme soit récente, quelle ait été marquée dans la Demeure de Samos et non à Teletus.

Cela rendait plus plausible le fait qu'elle ait été récemment capturée et enlevée, comme je l'avais dit au Forgeron, dans le camp d'un Marchand d'Esclaves. Nous aurions pu, naturellement, prendre une autre femme dans les cages de Samos. Celle-ci, cependant, semblait idéale. Elle était, de toute évidence, sans formation, fille maladroite, stupide et brute, à part quelques viols, aussi crue qu'un morceau de bosk, nouvellement asservie. En outre, ce qui était idéal, elle ne parlait pas le goréen. Ainsi, il était impossible qu'elle nous trahisse, volontairement ou non, par des mots ou des regards. Elle ne savait rien. Ce n'était qu'un élément de mon déguisement. Néanmoins, c'est avec grand plaisir que je refermai le collier sur le petit cou élégant de Miss Priscilla Blake-Allen, de la Terre, à genoux, nue, me foudroyant du regard.

Mais, lorsque je montai sur la passerelle du dhaw que je pris pour remonter le fleuve de Kasra au village de Kurtzal, je n'étais plus un tarnier. J'avais vendu le tarn quatre disques d'or au tarn. Je portais les haillons d'un conducteur de kaiila. Penché, portant un sac de grosse toile de laine de kaiila, plein de vêtements divers, je posai le pied sur les planches fendues du quai de Kurtzal. Quelques instants plus tard, je mis pied à terre, enfonçant jusqu'aux chevilles dans la poussière. Me suivant sur la passerelle, vêtue d'un haïk noir, descendit une femme qui aurait pu être ma compagne, femme libre pitoyable partageant ma pauvreté. Le haïk, noir, couvre la femme de la tête aux pieds. À la hauteur des yeux, il y a une mince bande de dentelle noire, à travers laquelle elle peut voir. Aux pieds, elle portait de douces babouches noires, sans talon, à l'avant relevé ; elles étaient ornées d'un fil d'argent.

Sous le haïk, personne ne pouvait deviner que la femme était nue et portait un collier.

Nous prîmes un chariot à sel, vide, entre Kurtzal et Tor.

Il y avait une autre raison qui m'avait poussé à emmener Miss Blake-Allen, et il me semble nécessaire de parler d'elle dans l'intérêt de la simplicité, dans la région du Tahari. Les habitants du Tahari aiment les femmes froides, à la peau blanche. Ils aiment les asservir. Ils aiment, sur leurs nattes de soumission, les transformer en esclaves impuissantes, abandonnées. En outre, les femmes blondes, aux yeux bleus, sont statistiquement rares dans la région du Tahari. Celles qui s'y trouvent sont des esclaves importées. Compte tenu de la

couleur de sa peau, j'estimai, et Samos fut d'accord avec moi, que nous pourrions la vendre un bon prix à Tor, ou à l'intérieur, sur le Marché d'une oasis. Nous étions convaincus que les hommes du Tahari seraient prêts à acheter un bon prix le corps et la personne de Miss Blake-Allen. Je m'étais également dit qu'il pourrait être extrêmement profitable, dans certaines conditions, de l'échanger contre des informations.

À Kasra, je m'étais procuré le nom du jeune garçon qui avait découvert, en poursuivant un kailla, le rocher sur lequel était gravé : « Méfie-toi de la tour d'acier. », ainsi que celui de son père. Il s'appelait Achmed et son père Farouk, Marchand de Kasra. Je n'avais pas pu les rencontrer à Kasra, comme je l'avais prévu, mais j'avais appris qu'ils se trouvaient dans la région de Tor, achetant des kailas pour une caravane se rendant à la kasbah, ou forteresse, de Suleiman, de la tribu des Aretai, maître d'un millier de lances et Ubar de l'Oasis des Neuf Puits.

Un marchand me croisa, sur les pavés de la rue.

Il portait une large robe rayée, à capuche, une djellaba. Les rayures étaient celles de Tcheera, district situé au sud-ouest de Tor, à la lisière du Tahari. Une femme, vêtue d'un haïk noir, le suivait. Soudain, je sursautai. Lorsqu'elle me croisa, de son pas mesuré, j'entendis le tintement d'une chaîne légère et celui de clochettes. C'était une esclave. Elle tourna la tête, brièvement, et me regarda ; je vis ses yeux, noirs, à travers la petite ouverture du haïk, derrière la petite bande de dentelle d'environ deux centimètres de haut sur huit centimètres de large. Puis, dans le tintement de la chaîne et la petite musique des clochettes, elle suivit son maître. Je supposai que, sous le haïk, elle était nue et portait un collier. L'utilisation de la chaîne de marche, qui attache les chevilles, et que l'on fait porter à l'esclave lorsqu'elle accompagne son maître dehors, n'est pas rare dans la région du Tahari. Au Tahari, on pense qu'une démarche mesurée est un des attraits de la femme. Tout le monde n'est pas d'accord sur la longueur de la chaîne, de sorte que celle-ci varie. À mon avis, il semble évident qu'il faut expérimenter en fonction de la femme. La taille et la structure des hanches varient. Je pris la décision d'acheter une telle chaîne à l'intention de Miss Blake-Allen. J'avais envie de savoir quelle longueur de démarche irait le mieux à cette esclave. Les femmes libres du Tahari, incidemment, en général, même dans leur demeure, mesurent également leur démarche. Quelques-unes s'attachent les chevilles avec une cordelette de soie. D'autres vont jusqu'à utiliser une chaîne, mais elles en conservent la clé. Les jeunes filles libres, qui ne sont pas encore Compagnes, mais en âge d'accepter une Compagnie, signalent parfois leur disponibilité aux soupirants éventuels en portant à la cheville gauche une clochette unique, la « Clochette de la Vierge ». La note de cette clochette, haute et claire, se distingue aisément de celle des clochettes avilissantes et sensuelles des esclaves. Parfois les jeunes filles libres, lorsqu'elles sont en groupes, se procurent des clochettes d'esclave et, s'enchaînant les chevilles, mettent des haïks et vont se promener en ville. Parfois, leur comédie juvénile ne tourne pas comme elles s'y attendaient. Parfois, elles sont capturées, vendues et envoyées dans une oasis perdue.

J'entendis des cris et, passant sous un grand porche, entrai dans les petites ruelles étroites du marché.

J'écartai deux vendeurs d'abricots et d'épices.

« Viens avec moi au café des *Cages Rouges*, » m'interpella un jeune garçon, me tirant par la manche. Ils reçoivent un tarsk de cuivre chaque fois qu'ils amènent un client au café. Je donnai un tarsk de cuivre au jeune garçon et il s'en alla en courant.

Je me frayai prudemment un chemin dans la foule.

Les vendeurs viennent tôt au marché, quittant leurs villages des environs de Tor avant

l'aube, afin de pouvoir trouver un emplacement, de préférence près de la porte principale, et d'y présenter leurs marchandises. Je fus bousculé par deux hommes en djellabas. Je ressentis un picotement à la cheville. J'avais failli poser le pied dans un panier de prunes. Sans même lever la tête, la femme avait crié puis, avec un bâton, m'avait frappé, protégeant ses fruits.

« Melons ! » cria son voisin, tendant une sphère jaunâtre, à rayures rouges, vers moi. Un jeune garçon passa, crachant des graines de topsit. L'image de Kamchak, de la tribu des Tuchuks, me traversa l'esprit. Je souris. Seuls les topsits à longue tige, rares, contenaient un nombre pair de graines. Dans les Plaines de Turia, ou dans le Pays des Peuples des Chariots, on n'en trouvait qu'à la fin de l'été. À Tor, cependant, où il y a généralement deux récoltes, on doit en trouver beaucoup plus tôt. Néanmoins, si l'on avait insisté, j'aurais dit que le topsit du jeune garçon contenait certainement un nombre impair de graines. C'est le cas de presque tous les topsits. Néanmoins, je n'eus pas la possibilité de parier sur ce point avec Kamchak des Tuchuks. Je fus légèrement surpris du fait que le jeune garçon mangeait le topsit cru, car ce sont des fruits très amers, mais je savais que les habitants de la région du Tahari, de ces régions torrides et ensoleillées, aimaient les goûts et les parfums forts. Les poivres et les épices, que les enfants des régions du Tahari eux-mêmes aimaient, suffisaient à persuader le citoyen ordinaire de Thentis ou d'Ar qu'on lui arrachait la langue et le palais.

Je regardais autour de moi, de temps en temps, comme le font les Guerriers. Il est rare qu'ils parcourent une grande distance sans regarder ce qu'il se passe derrière eux. Puis je poursuivis mon chemin en direction du bazar.

Je passai devant des caisses de suls.

Une femme voilée vendait des tefa de dattes. Une main avec les cinq doigts fermés, pas ouverts, est une tef. Six poignées de ce type constituent une tefa, ce mot désignant un petit panier. Cinq paniers de ce type forment une huda.

Un peu plus loin, un homme vendait du savon. Il était en pains ronds et bruns, coupés en tranches. On le fabrique en faisant bouillir des cendres avec de la graisse animale.

Lorsque j'étais arrivé à Tor, j'avais immédiatement loué un petit compartiment dans les bâtiments en briques peintes proches des rues des tables des caravanes. Presque toujours, sauf au plus fort de la chaleur de l'été, entre la Quatrième et la Sixième Mains Transitoires, alors que seules de rares caravanes traversent les étendues désertiques du Tahari, il y en a toujours qui sont libres. On y accédait par un étroit escalier de bois et il donnait sur un couloir étroit éclairé par des lampes à huile de tharlarion ; il y avait également, dans ce couloir, les portes d'autres pièces semblables.

Dès que la porte fut refermée, la barre ayant été glissée dans ses logements, je me tournai vers Miss Blake-Allen. Elle était debout, dissimulée par le haïk, et me regardait. Je me dirigeai vers elle et la jetai à mes pieds sur les planches grossières, lui arrachant son vêtement. Elle me regarda, terrifiée.

« Une fille, » dis-je, « en entrant dans le compartiment de son Maître, s'agenouille. »

— « Je ne savais pas, Maître, » dit-elle.

— « En outre, » repris-je, « en général, en présence d'un homme libre, les femmes s'agenouillent. »

— « Oui, Maître, » dit-elle, effrayée.

Je la regardai. J'espérai qu'elle n'était pas stupide.

Puis je la jetai sur le dos dans la paille et me servis d'elle. Quand j'eus terminé, je lui dis :

— « À présent, je vais dormir. Fais le ménage ! »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Tandis que je dormais, avec un balai, un morceau de tissu et une cuvette d'eau, à quatre

pattes, elle nettoya le compartiment. Quand je fus réveillé elle resta à genoux, tremblante, tandis que j'inspectais la pièce. Elle était impeccable.

« C'est bien, » dis-je. Ses épaules se détendirent. Elle ne serait pas battue. Puis, sur la paille, je me servis à nouveau d'elle. Je l'embrassai et la mordillai beaucoup autour de sa marque, lui en faisant prendre une conscience aiguë. Allongée sur le dos, elle gémissait de désespoir. Du bout du doigt, j'en traçai doucement les contours. « Jolie marque, » appréciai-je.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle. Avant de partir, je lui enchaînai les chevilles, serrant, afin qu'elle ne puisse pas se lever. Couchée sur le flanc, elle tendit les bras vers moi. « Quand reviendras-tu, Maître ? » sanglota-t-elle. Je lui passai les menottes et, en larmes, elle se tourna sur le ventre, la tête pendante, ses larmes tombant sur la paille.

Je l'avais laissée ainsi et étais allé dans les cafés, à la recherche d'informations. Dans les cafés, comme dans les tavernes du nord, on côtoie la réalité d'une ville, on apprend les dernières nouvelles, ce qu'il se passe, quels sont les dangers, les plaisirs et les détenteurs du pouvoir.

J'avais surtout appris qu'il y avait une mauvaise entente entre les Kavars et les Aretai. Les raids étaient devenus plus fréquents. Si la guerre éclatait, les tribus vassales telles que les Char, les Kushani, les Ta'kara, les Raviri, les Tashid, les Luraz, les Bakahs, seraient impliquées. La guerre ferait rage dans le Tahari.

J'appartiens à la Caste des Guerriers.

Néanmoins, la perspective d'un conflit de grande envergure dans le Tahari ne me plaisait pas.

Il ne me rendrait pas, s'il se produisait, la tâche plus facile.

Les danseuses des cafés étaient splendides. Dans deux cafés, je payai une pièce au Maître de Danse et, par les cheveux, conduisis celle qui m'avait plu dans une alcôve.

J'étais rentré tard dans le compartiment. Miss Blake-Allen, la tête par terre, s'agenouilla lorsque j'entrai. Dans les cafés, j'avais festoyé. J'avais mangé de la viande de verr coupée en morceaux et grillée sur des tiges métalliques, avec des tranches de poivron et de larma ; du ragoût de vulo avec du raisin, des oignons et du miel, et un kort avec du fromage fondu et de la muscade ; du thé de Bazi, brûlant et sucré puis, plus tard, du vin noir de Turia. Je n'avais pas oublié l'esclave, bien entendu. Je jetai des croûtes de pain sur les planches, devant elle. C'était du pain d'esclave, fait de farine grossière. La jeune femme les mangea avec avidité. Elle ignorait si elle mangerait ce jour-là. Il arrive qu'on ne fasse pas manger les esclaves. Cela se produit parfois pour des raisons esthétiques comme, par exemple, lorsque ses mensurations, qui sont étroitement surveillées, s'éloignent un tant soit peu de l'idée que se fait son maître des courbes idéales ; parfois simplement pour lui rappeler de qui elle dépend, totalement, jusque dans sa vie ; parfois, c'est un entraînement ou une mesure disciplinaire ; parfois, c'est simplement pour la troubler et la déconcerter ; qu'a-t-elle fait ? On ne le lui dit pas ; n'a-t-elle pas été assez agréable ? On ne le lui dit pas. La femme, effrayée, anxieuse, redouble d'efforts pour plaire dans les mille sphères de son asservissement, intellectuelles, physiques et imaginaires ; on dit que le maître qui n'a pas privé son esclave de nourriture ne la connaît pas ; comme les surprises réservées à celui qui croyait connaître son esclave et la retrouve après cette petite expérience, sont agréables ! L'intelligence de la femme est plus vive ; elle devient pleine de ressources, impuissante, désespérée, attentive, inventive. « Donne-moi à manger, Maître, » supplie-t-elle. « Donne-moi à manger ! » Au terme de cette expérience, lorsqu'on lui donne à manger, c'est toujours à genoux, nue, dans la main. Elle n'oublie pas la leçon. Rares sont les choses qui font mieux sentir à une femme la domination

du mâle, et sa dépendance vis-à-vis de lui, que le contrôle de sa nourriture. Cette domination, à condition qu'elle soit absolue, excite la femme jusqu'au plus profond d'elle-même.

J'avais, de temps en temps, affamé Miss Blake-Allen, ne lui donnant que de maigres rations. Toutefois je ne lui avais pas véritablement fait prendre conscience, au moyen de la nourriture, de son asservissement. Je ne voulais pas qu'elle soit à plat ventre à mes pieds. Ce plaisir, je me le refusais, afin qu'il soit réservé à son premier maître véritable.

Je voulais qu'elle reste, à l'exception de quelques raffinements, une femme libre de la Terre, portant un collier, jusqu'à sa vente. Le plaisir d'en faire une esclave véritable, complètement, dans tout le sens du terme, je l'accordais à l'individu à qui je la vendrais ou la donnerais. Je l'imaginais, avec ses yeux bleus et sa peau claire, furieuse, fière, rebelle, déterminée et indomptée, debout, nue, sur la natte de soumission de sa tente. Au bout d'une semaine, je me demandai comment elle serait.

Quittant le marché, je m'engageai dans une rue bordée de boutiques et d'échoppes, le bazar où, à Tor, on accède par le portail du marché.

« Les Aretai vont agir, » dit un homme à un autre.

Je m'arrêtai devant une échoppe où l'on vendait de légères chaînes de marche. Elles étaient suspendues sur des morceaux de bois semblables à des perchoirs de perroquet. Sans marchander beaucoup, j'en achetai une qui me parut jolie. Elles sont réglables d'une longueur de cinq centimètres, pour immobiliser l'esclave, à une longueur de pas d'environ quatre-vingts centimètres. Deux clés sont fournies, une pour chacun des anneaux de cheville. J'achetai également des clochettes d'esclave, fixées sur une lanière de cuir de préférence à un anneau métallique. Elles sont moins chères ; en outre, on peut les fixer sur d'autres parties du corps, au cou, au poignet, à la cheville, autour de la cuisse ou du bras, etc. ; avec des clochettes, les femmes sont ravissantes ; elles ne peuvent les enlever, naturellement, sans la permission du maître.

Je passai devant la porte de la demeure d'un Marchand d'Esclaves. Au dernier étage de la demeure, par une des fenêtres étroites, je vis une femme qui regardait dehors. Elle sourit et passa le bras par la fenêtre, me faisant signe. Son visage était pressé contre les barreaux. Elle avait un collier. Je lui envoyai un baiser à la manière goréenne, le lui envoyant du bout des doigts.

Je regardai dans une boutique où l'on tournait des pots. Dans un coin, non loin des tours, contre un mur, assis au milieu de nombreux récipients, un jeune garçon, avec le doigt, appliquait soigneusement du pigment bleu sur une grande cruche à deux anses. Quand la cruche serait mise dans le four, le pigment cuirait et deviendrait lisse. Les fours étaient au fond de l'échoppe.

« Les Kavars recrutent déjà des lances, » entendis-je.

Les tapis de Tor sont très beaux. Je m'arrêtai pour en regarder quelques-uns, suspendus à l'étalage, et de nombreux autres, empilés à l'ombre. Certains tapis représentent le travail de cinq femmes pendant plus d'un an. Les motifs, mémorisés par les spécialistes, qui sont parfois aveugles, sont complexes et restent dans les familles. Ils sont réalisés sur des métiers simples et le poil est noué sur la chaîne et la trame. Certains tapis ont plus de quatre cents nœuds à l'hort carré. L'hort fait, approximativement, un peu plus de trois centimètres. Tous les nœuds sont faits à la main par une femme libre. Il y a de nombreuses variétés de tapis. Presque tous sont incroyablement beaux. Les teintures utilisées dans la fabrication de ces tapis sont, dans l'ensemble, des teintures naturelles, végétales, provenant d'écorces et de feuilles, de racines et de fleurs et d'autres produits animaux, d'insectes écrasés par exemple. En plusieurs endroits, dans le bazar, suspendus au treillis tendu entre les bâtiments,

séchaient de nombreux écheveaux de laine de couleurs vives. Les Cardeurs et les Teinturiers, incidemment, sont des sous-Castes des Tisserands. Toutes sont des sous-Castes des Tapissiers qui est elle-même, bizarrement peut-être, une sous-Caste des Tailleurs. Les Tapissiers, cependant, se considèrent en général dans leurs diverses sous-castes, comme indépendants des Tailleurs. Un Tapissier ne veut pas être mis sur le même plan qu'un fabricant de kaftans, de turbans ou de djellabas.

Je regardai les écheveaux de laine suspendus aux poteaux soutenant le treillis. Ils étaient très colorés. La meilleure laine, toutefois, se récolte au printemps sur le ventre des verrs et des hurts de sorte qu'il ne serait possible de s'en procurer que plus tard. Le marché de la laine était, bien entendu, pour l'instant en sommeil.

Je passai devant la porte de la demeure d'un autre Marchand d'Esclaves. Je balançais tranquillement la chaîne au bout de mon bras. Elle serait jolie sur les chevilles minces de la belle Miss Blake-Allen.

Je passai devant un homme qui faisait des incrustations sur bois ; devant la boutique d'un Orfèvre, et des boutiques pleines de paniers dont certains, destinés au grain, auraient pu contenir un homme. Ailleurs, du cuir tanné, teint, était suspendu, pourpre, rouge, jaune. Dans une échoppe, un jeune garçon utilisait un tour à arc. Il faisait tourner le bois avec l'arc tendu qu'il tenait dans la main droite. Avec la main gauche et le pied droit, il guidait l'outil tranchant. Dans une autre boutique, on vendait des djellabas et des burnous, vêtements sans manches, avec une capuche, convenant au désert. On peut, du fait qu'il n'a pas de manches, rejeter le burnous en arrière, alors que c'est impossible avec la djellaba, ce qui libère les bras. Ceux qui montent le kaiila rapide, manient le cimeterre et la lance, préfèrent le burnous.

Je passai devant une autre boutique, où l'on vendait des nattes. On s'en sert à divers usages, verticalement comme paravent ou, plus normalement, horizontalement pour s'asseoir et dormir. On peut les rouler, de sorte qu'elles ne tiennent pas beaucoup de place. Je vis des nattes d'esclave, à fibres rugueuses et, parmi elles, les plus rugueuses de toutes, les nattes de soumission sur lesquelles l'esclave est contrainte de plaire à son maître.

Il y avait des vendeurs de foulards et d'écharpes, de voiles et de haïks, de chalwars et de robes, de babouches et de kaftans et de cordes destinées aux agals. En outre, il y avait des marchands de tissu, avec leurs soieries et leurs rouleaux de reps. Le tissu se mesure en ah-ils, longueur comprise entre le coude et l'extrémité du majeur, et en ah-rals, qui équivalent à dix ah-ils. Je vis des dagues qu'il est possible de cacher dans la manche. J'écartai un vendeur de nattes.

Dans une autre boutique, on vendait une esclave. Je la regardai, pendant quelques instants, danser devant moi, puis je m'en allai.

Je sentis l'huile de veminium.

Les pétales de veminium, le « Véminium du désert », violacés, par opposition au « Veminium de Thentis », bleuâtre, dont les fleurs poussent à la lisière du Tahari, ramassés dans des paniers peu profonds et versés dans un alambic, sont bouillis dans l'eau. La vapeur, en se condensant, forme une huile. Cette huile est utilisée pour parfumer l'eau. On ne boit pas cette eau mais on l'utilise, dans les demeures de la classe moyenne et de la classe supérieure, pour rincer la main qui mange, avant et après le repas du soir.

Un peu plus loin, sur une petite estrade de pierre, plusieurs femmes, enchaînées, nues, étaient à vendre, bizarrement à prix fixe. C'était une vente municipale, sous la juridiction des tribunaux de Tor. Une jeune femme à la peau brune, aux yeux noirs, qui n'avait pas plus de quinze ans, à genoux, les poignets et les chevilles enchaînés, me regarda. On la vendait pour payer les dettes de jeu de son père. Je l'achetai et l'affranchis aussitôt.

« Où est ton père ? » m'enquis-je.

— « Aux tables de jeu du *Kaïila d'Or*, » sanglota-t-elle.

Je la regardai. Elle était jolie. Je regardai les chaînes restées sur l'estrade de pierre. D'autres femmes tendirent les bras vers moi. Je me tournai à nouveau vers la jeune fille.

— « Dans un an, » lui dis-je, « tu seras de nouveau à genoux sur l'estrade de pierre, sous l'auvent. » Je la dévisageai. « Tu seras alors trop belle, » ajoutai-je, la fixant, « pour qu'il soit possible de t'affranchir. »

— « Je dois rentrer vite chez moi, » dit-elle, « et préparer le dîner de mon père. »

Je la regardai courir, honteuse, dans les rues. Elle était jolie. J'étais persuadé qu'elle finirait par porter des clochettes d'esclave. Même si elle n'était pas vendue par la magistrature de Tor, elle tomberait vraisemblablement dans les filets d'un Marchand d'Esclaves.

« Achète-nous ! Achète-nous, Maître ! » crièrent les autres femmes rassemblées sur l'estrade.

— « Restez esclaves ! » leur répondis-je, tournant le dos.

Elles pleurèrent. J'entendis le fouet s'abattre sur elles.

Ici et là, dans le bazar, je fis des achats.

Par deux fois, je croisai deux gardes vêtus de robes blanches à rayures rouges et armés de cimenterres, la police de Tor.

Moins de cinq pas derrière eux, je vis un voleur en haillons couper la bourse d'un marchand, en faisant tomber le contenu dans sa main puis, plié en deux et ricanant, disparaître dans la foule. Le marchand poursuivit son chemin. L'homme avait agi avec adresse. Je me souvins d'une jeune femme nommée Tina, autrefois de Lydius, à présent de Port Kar. C'était également une excellente voleuse. Mes pièces se trouvaient dans les poches de ma ceinture, sous mes robes, à l'exception d'une petite bourse que je portais au côté. Je me déplaçais dans Tor, à présent, déguisé en voyageur originaire de Turia, petit marchand. Je vérifiai ma bourse. Elle était intacte.

D'autres voleurs n'avaient pas eu autant de chance. Plusieurs mains droites coupées étaient clouées sur une planche où était affiché le prix du sel.

Il n'y avait pas de mains féminines, sur la planche. À Tor, même lorsque c'est son premier délit, la voleuse est immédiatement réduite en esclavage.

Je jetai un coup d'œil derrière moi. Pour la deuxième fois, je vis quatre hommes, les quatre mêmes. Mais ils n'étaient que quatre.

Je m'arrêtai pour laisser passer une Chaîne d'esclaves mâles, poussés à coups de hampes de lances. Ils portaient pour les mines de sel du Tahari, d'où viennent presque toutes les caravanes de sel. À mon avis, la moitié n'atteindrait pas les mines. Ils portaient au cou de lourds colliers avec un anneau. Une lourde chaîne, passée dans les anneaux, les attachait les uns aux autres. Des menottes leur attachaient les poignets dans le dos. Ils étaient nus. Ils portaient des capuchons d'esclave. Les hommes leur crachèrent dessus lorsqu'ils passèrent.

Miss Blake-Allen n'était plus dans mon compartiment. Elle était, à présent, dans les cages publiques de Tor. Le matin du deuxième jour, dans le cadre de ma mission pour le compte des Prêtres-Rois, j'étais entré dans les bureaux du Maître des Esclaves municipaux de Tor.

« Ne bouge pas ! » avais-je ordonné à Miss Blake-Allen, montrant le centre de la pièce, devant le bureau du Maître des Esclaves. Elle resta à l'endroit indiqué. « Quitte tes babouches ! » avais-je ajouté. Elle quitta ses babouches, noires avec un filet d'argent. Elle

était à présent pieds nus. Le Maître des Esclaves se leva et fit le tour de son bureau. Il s'appuya contre, assis sur le bord. « Quitte ton haïk ! » avais-je à nouveau intimé à la femme. Elle quitta son vêtement. Elle resta nue devant nous.

Le Maître des Esclaves la regarda. Puis il tourna lentement autour d'elle. Elle se tenait droite, comme une femelle examinée par un homme. Elle ne le regardait pas. Le Maître des Esclaves me consulta du regard. Je hochai la tête. Son corps se crispa et elle ferma les yeux tandis que ses mains de Goréen habitué à juger la chair, compétentes, sensibles, professionnelles, efficaces, estimaient rapidement la texture de la peau, qui diffère suivant les endroits, le tonus de la musculature, ses diverses douceurs et fermetés, les délices tendres et complexes de ses courbes, ses formes manifestement excitantes, ainsi que les formes plus subtiles, les courbes de la hanche, de l'épaule, de l'intérieur du pied, de la nuque ; il éprouva également, provoquant chez elle une horreur impuissante, les plaisirs latents en son corps, rapidement révélés, puis apaisés ; ils trahirent la sensibilité incroyable de son corps ; ses yeux étaient pleins de larmes ; comme la femme, me dis-je, est précieuse et belle, comme il est naturel qu'un homme énergique, volontaire, ait simplement envie de posséder une créature aussi fantastique, délicieuse, comme il est naturel que, dans la chaleur glorieuse de son sang, il veuille la posséder, la dévorer, la dominer, être son maître ! Sur Gor, bien entendu, les hommes sont libres d'agir à leur guise, du moins avec les esclaves comme l'était, contre sa volonté, l'infortunée Miss Blake-Allen.

Le Maître des Esclaves s'éloigna de l'esclave.

« À genoux ! » lui dis-je. Elle s'agenouilla.

— « Blonde, » évalua-t-il, « apparemment déterminée à rester frigide, avec les yeux bleus, pas encore domptée, un potentiel incroyable de chaleur sexuelle impuissante, un potentiel incroyable de soumission impuissante dans l'asservissement ; excellent. Veux-tu la vendre ? »

— « Tiens-toi droite, Esclave ! » ordonnai-je.

Effrayée, Miss Blake-Allen se redressa et leva la tête.

Elle était assise sur les talons, les genoux écartés, les paumes des mains sur les cuisses. C'était la position de l'Esclave de Plaisir. Je lui avais enseigné cette position. C'est une des premières choses qu'une jolie femme, asservie sur Gor, apprend.

— « Veux-tu la vendre ? » demanda à nouveau le Maître des Esclaves de Tor.

Je savais que ses services ne m'en donneraient pas le meilleur prix car les cages publiques achètent et vendent bon marché. Elles existent principalement en tant que service destiné aux Maîtres des Caravanes qui achètent les femmes invendues et les revendent au détail à d'autres marchands, lorsqu'il leur arrive de manquer de chair fraîche pour le trafic avec les oasis. Les cages municipales existent essentiellement en fonction de ce service, pas pour faire des bénéfices.

— « Que proposes-tu ? » demandai-je.

— « Onze tarsks d'argent, » dit-il.

Je savais que je pouvais obtenir deux fois plus dans une demeure privée.

« Quinze ? » s'enquit-il.

— « Non. » Je souris. « Mais ta proposition est rassurante. »

Il sourit à son tour.

— « Je ne pensais pas que tu voulais la vendre, » reconnut-il. « C'est pourquoi je me suis montré honnête avec toi. Maintenant que je suis sûr que tu ne veux pas la vendre, je peux te dire que, à mon avis, » ajouta-t-il en regardant la femme agenouillée, « son potentiel est fantastique. »

— « Cela me fait plaisir, » opinai-je. Miss Blake-Allen, en position d'Esclave de Plaisir, regardait la pièce. Elle ne pouvait comprendre ce que nous disions, car nous parlions goréen. C'était peut-être préférable.

En général, les cages publiques achetaient des femmes deux ou trois tarsks d'argent la pièce. Je savais, à présent, que Miss Blake-Allen avait beaucoup de valeur au Tahari. Cela me fit plaisir.

Je la regardai. Elle était belle. J'étais d'accord avec le Maître des Esclaves. De toute évidence, elle serait un jour une excellente esclave.

« Je voudrais, » dis-je, « la mettre en pension et lui donner un peu de formation. »

— « Notre tarif est d'un tarsk de cuivre par jour, » me renseigna-t-il. « La formation est en supplément mais, à mon avis, à un tarif aussi raisonnable. »

— « Elle ne parle pas le goréen, » ajoutai-je.

Il sourit.

— « Elle apprendra vite, » promit-il.

Puis nous discutâmes les détails de la formation. Le régime de la cage de stimulation serait inclus dans cette formation. Pendant les cinq premières nuits, suivant ma recommandation, elle porterait le harnais de corde. Ensuite, si nécessaire, il serait utilisé comme punition.

— « Toutefois, » ajoutai-je, « autorise-la à regarder son professeur dans les yeux, ainsi que les autres mâles. Je ne veux pas qu'elle devienne l'esclave d'amour du premier homme qu'elle sera autorisée à regarder. »

— « Je comprends, » dit l'homme.

— « Y a-t-il autre chose ? » demandai-je.

— « Aurons-nous le droit de la priver de nourriture et de la fouetter ? » s'enquit-il.

— « Naturellement, » répondis-je.

Puis je me tournai vers la jeune femme.

« Comment t'appelles-tu ? » lui demandai-je en anglais.

— « Priscilla Blake-Allen, » répondit-elle.

Je la fixai. Son visage blêmit.

« Je n'ai pas de nom, Maître, » souffla-t-elle. « Je ne suis qu'une esclave sans nom. »

Je réfléchis. Priscilla Blake-Allen. Blake-Allen. Ellen. Allen. Aliéna. Ah-leh-na. Puis je trouvai. Un nom excellent et assez répandu dans le Tahari goréen.

— « Je vais te donner un nom, » l'informai-je.

Elle me regarda.

« Alyena, » décidai-je. Le « l », dans ce nom, est roulé, un des deux « l » fréquents en goréen. La traduction anglaise, quoique imparfaite, serait : « Ahl-yieh-ain-nah », le « ain » étant prononcé comme une rime de « enne ». La première et la troisième syllabes sont accentuées. C'est un nom mélodieux. À mon avis, il augmenterait son prix. Les commissaires-priseurs utilisent souvent les noms.

« Voici, Nobles Messieurs, que vous est présentée une esclave nommée Alyena. Contemplez-la ! Vous plaît-elle ? Bouge devant ces Nobles Messieurs, Alyena. Montre ta beauté. Ces maîtres t'excitent-ils ? As-tu envie de les servir ? Contemplez, Nobles Messieurs, Alyena danse sa beauté pour vous. Combien offrez-vous pour la belle Alyena ? »

— « Alyena, » souffla la jeune femme.

— « Alyena, » répétais-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle à nouveau.

— « Je ne te vends pas, » repris-je. « Tu es ici dans les cages publiques de Tor. Je t'y mets

en pension et tu y seras formée. Tu commenceras par apprendre le goréen. Tu apprendras comme un enfant, sans passer par l'anglais. Tu apprendras vite. Tu feras également des exercices et tu recevras une instruction d'esclave. »

— « Une instruction d'esclave ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Est-ce clair, Alyena ? »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Si tu ne coopères pas, ou si tu apprends lentement, tu seras privée de nourriture ou battue... fouettée... Compris ? »

— « Oui, Maître, » répondit la jeune femme, les yeux dilatés.

Je jetai un tarsk d'argent au Maître des Esclaves. Il claqua dans ses mains. Franchissant un rideau de fils d'argent, entra une esclave grande et puissante. Elle portait un simple collier métallique, avec un anneau. Elle portait un soutien-gorge de cuir ; deux bandes de cuir, attachées à la ceinture, lui couvraient les cuisses ; sur ses mollets, des lanières de cuir attachaient de lourdes sandales à ses pieds. À la main, elle avait une cravache de cuir longue et souple, normalement destinée aux kailas, d'environ un centimètre de large et un mètre de long.

La femme puissante regarda avec gourmandise la douce et tendre Alyena. Puis, avec sa cravache, elle montra le rideau de fils d'argent.

« File, ma Jolie ! » dit-elle à Alyena, rudement, en goréen.

Misérablement, comprenant ce que l'on exigeait d'elle, Alyena courut vers le rideau.

Puis elle se retourna et me regarda. La cravache s'abattit, violemment, sur son épaule. Poussant un cri de douleur, la jolie Alyena pivota sur elle-même et, en larmes, trébuchant, franchit le rideau de fils d'argent, entrant dans les cages de Tor.

— « À propos, » demandai-je au Maître des Esclaves, tranquillement, bien que ce soit pour cette raison que j'étais venu, « il y a une femme qui m'intéresse et qui, d'après mes renseignements, s'appelle Veema et a séjourné dans tes services. J'aimerais savoir ce qu'elle est devenue. As-tu des renseignements la concernant ? »

— « Connais-tu son numéro ? » demanda-t-il.

— « 87 432, » dis-je.

— « Ce type d'information est généralement confidentiel, » releva le Maître des Esclaves.

Je posai un tarsk d'argent sur la table.

Sans un mot, il se dirigea vers une étagère chargée de gros registres à reliure de cuir.

« Nous l'avons achetée deux tarsks à un Maître de Caravane nommé Zad, de l'Oasis de Farad, » dit-il.

— « Je préférerais savoir qui l'a achetée, » relevai-je.

— « Nous l'avons vendue quatre tarsks, » dit le Maître des Esclaves.

— « À qui ? » insistai-je.

— « Garde ton tarsk, » fit l'homme avec une grimace. « Aucun nom n'est indiqué. »

— « Te souviens-tu de cette femme ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Pourquoi avez-vous omis d'indiquer un nom ? » m'enquis-je.

— « Apparemment, aucun nom n'a été donné, » répondit-il.

— « Vendez-vous souvent les femmes ainsi ? » demandai-je.

— « Oui, » affirma-t-il. « C'est l'argent qui nous intéresse. Peu nous importe le nom de l'acheteur. »

Je vérifiai personnellement le registre. Les indications n'étaient pas codées.

— « Garde le tarsk, » dis-je à l'homme. Puis je sortis du bureau du Maître des Esclaves de

Tor. Je n'avais pas pu me procurer le nom de l'individu qui avait acheté Veema et l'avait sans doute envoyée à Port Kar avec un message. À mon avis, le Maître des Esclaves de Tor, dans l'exercice de ses activités, était honnête.

J'étais satisfait qu'il ne sache pas à qui avait été vendue Veema, 87 432, numéro turien. Je me souvins du message qu'elle portait : « Méfie-toi d'Abdul. ».

Je dis au revoir au Maître des Esclaves.

Dans le bazar, je m'arrêtai, feignant de regarder des miroirs. Les quatre hommes que j'avais déjà vus, deux grands et deux petits, vêtus de burnous blancs, me suivaient toujours.

Je me faisais appeler Hakim, nom du Tahari convenant à un Marchand.

Je choisirais l'endroit avec soin.

Je passai devant la boutique d'un Parfumeur et pensai à Saphrar de Turia. Puis je passai devant une échoppe où l'on fabriquait des selles légères et hautes de kailas. On pouvait également y acheter des couvertures de selle, des cravaches, des clochettes et des rênes. Les rênes de kailas sont simples, très légères, recouvertes de différentes variétés de cuir. Il y a souvent entre dix et douze bandes de cuir teint par rêne. Chaque bande, bizarrement, compte tenu de la résistance de la rêne, est un peu plus épaisse qu'une grosse lanière. Les bandes sont coupées au couteau, et c'est un travail extrêmement précis. La rêne est attachée dans un trou percé dans la narine droite du kaila. Elle passe sous la mâchoire de l'animal, vers la gauche. Lorsqu'on veut que l'animal aille à gauche, on tire la rêne à gauche ; lorsqu'on veut qu'il aille à droite, on tire à droite, passant la rêne sur le cou de l'animal, exerçant une pression sur sa joue gauche. Pour l'arrêter, on tire en arrière. Pour le faire démarrer ou accélérer, on lui donne des coups de talon dans les flancs ou bien on utilise la cravache.

Je passai devant un des puits de Tor. Des marches, larges, plates, usées, en cercles concentriques, permettaient d'accéder à l'eau. À cette époque de l'année, huit marches étaient hors de l'eau. Beaucoup de gens venaient chercher de l'eau. Je vis des enfants boire à quatre pattes, des femmes remplissant des jarres, des hommes submergeant des outres, l'air formant des bulles tandis qu'elles se remplissaient. Comme presque toute l'eau du Tahari, l'eau de Tor était légèrement saline et trouble.

Regardant distraitement autour de moi, je jetai un coup d'œil aux quatre hommes. Je les jugeai, décidant lequel serait le plus rapide, le plus dangereux, le chef ; puis celui qui serait juste un peu moins dangereux ; puis les autres.

Je vis également le Porteur d'Eau avec ses tasses en étain. Je trouvai soudain bizarre qu'il soit dans le bazar, qui se trouve dans la partie basse de la ville, à proximité des puits. De toute évidence, personne n'achèterait de l'eau alors qu'il était possible de s'en procurer gratuitement. Il descendit les marches et plongea son outre dans l'eau, m'adressant un sourire, me reconnaissant. Je lui rendis son sourire et m'éloignai. C'était un pauvre type, inoffensif, servile, sans importance. Je me trouvai stupide. Naturellement, il lui fallait bien aller au bazar. Pouvait-il remplir son outre dans la poussière des terrasses supérieures de Tor ?

Je m'engageai dans une rue adjacente, puis dans une autre, à l'extrémité de laquelle se dressait un mur. Il y avait peu de passants.

J'entendis les pas précipités des hommes. Je balançai légèrement la chaîne de marche dans ma main, sans regarder derrière moi, ne quittant pas les ombres des yeux.

Ils me croiraient pris au piège dans l'impasse. J'avais choisi cette impasse, afin qu'ils puissent agir rapidement, croyant choisir alors que c'était moi qui avais pris la décision. En outre, je leur laissais la possibilité de fuir. Je ne voulais pas les tuer. Il s'agissait

probablement de brigands.

Je vis les ombres, j'entendis le bruissement des robes.

Riant, avec l'exaltation du Guerrier, je me retournai rapidement, lançant la chaîne de marche, pivotant une fois sur moi-même. Elle atteignit le chef en plein visage. Il ne m'avait fallu qu'un instant, la chaîne quittant ma main, pour constater qu'il se trouvait exactement où je l'attendais, à l'endroit où il se trouvait chaque fois que je m'étais retourné, légèrement sur la droite. Il hurla, la chaîne lui déchirant le visage. J'utilisai son corps pour bloquer deux hommes sur ma gauche. Je bondis, les genoux fléchis, le corps penché, les jambes comme des ressorts bandés, vers l'homme qui se trouvait à la gauche du chef. Un pied le frappa en pleine poitrine, l'autre lui projeta la tête en arrière. Je me glissai derrière le chef, pris un de ses petits compagnons par un bras et le projetai, la tête la première, contre le mur. Le dernier, je le pris à bout de bras et le jetai contre le même mur. Il s'y écrasa, sur le dos et la tête, puis s'effondra près de l'autre qui gisait, inerte. Le chef, le visage en sang, s'essuya le front et les yeux, reculant.

« Tu es de la Caste des Guerriers, » souffla-t-il. Puis il pivota sur lui-même et s'enfuit.

Je ne le poursuivis pas.

Je retournai au bazar et demandai où je pourrais acheter de l'acier et un kaïla. Un jeune garçon, en haillons, à qui je donnai un tarsk de cuivre, me fournit les indications nécessaires. La Rue des Armuriers était proche du bazar. Le marché aux kaïlas se trouve devant la Porte Sud de Tor.

En gagnant la Rue des Armuriers, je rencontrai une nouvelle fois le Porteur d'Eau. L'outre qu'il portait sur l'épaule était à nouveau mouillée, noire, gonflée.

« Tal, Maître, » me dit-il.

— « Tal, » répondis-je.

Je gagnai la Rue des Armuriers. J'avais très envie de faire la connaissance du cimeterre du Tahari.

« Les Kavars et les Aretai vont se faire la guerre, » dit un homme.

Je gagnai la Rue des Armuriers. Légèrement, dans ma main droite, je balançai la chaîne de marche. Elle serait jolie sur les chevilles minces de la belle Alyena, esclave que j'avais mise en pension dans les cages de Tor.

Ce soir, me dis-je, j'irai dîner à *La Grenade*. On dit que les danseuses y sont magnifiques.

JE NE PARTICIPE PAS À CE QUI SE PRODUIT DANS LA COUR ; JE RETROUVE UN TARSK D'ARGENT

LE kaiila de guerre, se dressant sur ses pattes postérieures, les griffes néanmoins rentrées, se jeta sur l'autre animal, ses pattes postérieures griffues le poussant, dans une explosion de sable, en avant ; son cou se tendit, la longue tête gracieuse, dont la gueule armée de crocs était fermée par une lanière de cuir, frappa l'homme chevauchant l'autre animal. Il écarta la tête avec le bouclier et, se dressant sur les étriers de la haute selle, me frappa avec sa lame courbe dans son fourreau de cuir. Je parai le coup avec ma lame, également dans son fourreau qui, comme le sien, était richement décoré.

Les kaiilas, avec la rapidité et l'agilité de chats, tournèrent sur eux-mêmes, se baissant, poussant des cris de frustration, puis se lancèrent à nouveau à l'attaque. Avec la rêne légère, je tirai mon kaiila vers la gauche, au moment où nous nous croisâmes et mon adversaire, en essayant de me toucher, fut déséquilibré. Décrivant un arc en arrière, ma lame gainée le frappa et il tomba à la renverse sur sa selle.

Il passa et fit pivoter son kaiila, puis le fit cabrer sur le sable.

Je me préparai à un autre passage.

Depuis dix jours, nous nous entraînions dix heures goréennes par jour. Sur les quarante passages précédents, huit avaient été jugés à égalité, le sang n'ayant pas été versé. Trente-deux fois, j'avais été considéré comme vainqueur, le coup ayant été dix-neuf fois mortel.

Il retira le voile qui couvrait son visage brun, le laissant suspendu à son cou. Il rejeta son burnous sur ses épaules. Il s'appelait Harif et était considéré comme la meilleure lame de Tor.

« Du sel, » dit-il au juge.

Le juge fit signe à un jeune garçon qui lui apporta un petit plat de sel.

Le Guerrier descendit de sa selle et, à pied, s'approcha de moi.

Je restai sur ma monture.

— « Coupe la lanière de cuir qui ferme la gueule du kaiila, » dit-il. Puis il adressa un signe au jeune garçon afin qu'il retire les fourreaux passés sur les griffes de l'animal. Il obéit prudemment, tandis que l'animal, nerveux, bougeait.

Je me débarrassai du fourreau et, avec la lame nue, coupai la lanière de cuir qui fermait la gueule du kaiila. Le cuir tomba par terre. De la soie, que l'on laisse tomber sur le cimenterre du Tahari, coupée immédiatement, tombe sur le sol. L'animal se cabra, griffant l'air, et rejeta la tête en arrière, mordant le soleil.

Je levai la lame courbe du cimenterre. Elle brilla. Je la rengainai et mis pied à terre, donnant la rêne de ma monture au jeune garçon.

Je fis face au Guerrier.

« Chevauche librement, » dit-il.

— « Je le ferai, » répondis-je.

— « Je ne peux plus rien t'apprendre, » ajouta-t-il.

Je restai silencieux.

« Le sel doit être entre nous, » reprit-il.

— « Le sel doit être entre nous, » répétais-je.

Il posa un peu de sel sur le dos de son poignet droit. Il me regarda. Ses paupières étaient plissées.

— « J'espère, » dit-il, « que tu ne t'es pas moqué de moi. »

— « Non, » répondis-je.

— « Dans ta main, » reprit-il, « l'acier vit, comme un oiseau. »

Le juge acquiesça. Les yeux du jeune garçon brillaient. Il recula.

« Je n'ai jamais vu cela, à ce point. » Il me dévisagea. « Qui es-tu ? » demanda-t-il.

Je posai du sel sur le dos de mon poignet droit.

— « Un homme qui partage le sel avec toi, » répondis-je.

— « Cela suffit, » opina-t-il.

Je posai la langue sur le sel de son poignet droit en sueur et il posa la langue sur le sel de mon poignet droit.

« Nous avons partagé le sel, » dit-il.

Puis il mit dans ma main le disque d'or au tarn, d'Ar, avec lequel j'avais payé mon entraînement.

— « Il t'appartient, » m'étonnai-je.

— « Comment cela serait-il possible ? » s'enquit-il.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

Il sourit.

— « Nous avons partagé le sel, » dit-il.

Je regagnais mon compartiment, à Tor, venant des tentes de Farouk de Kasra. C'était un Marchand. Il campait à proximité de la ville, achetant des kailas pour une caravane se rendant à l'Oasis des Neuf Puits. Cette oasis est gouvernée par Suleiman, maître de mille lances, Suleiman des Aretai.

C'était sur mon invitation que Farouk avait accepté de juger les passages armés qui constituaient l'étape finale de l'entraînement au maniement du cimeterre.

Cela ne l'avait pas gêné car il était venu voir des kailas parqués près de la Porte Sud de Tor.

Le jugement n'avait pas été difficile de toute manière, car les passages avaient été clairs. Un passage, adjugé pour moitié à chacun de nous, considéré comme « sans effusion de sang », aurait pu être sujet à discussion. Harif avait voulu m'en donner le bénéfice. J'avais refusé, bien entendu, car son corps n'avait pas été touché. Le juge, pourtant, ne s'était pas trompé. Le coup en question était un retour montant. Bien que la lame soit gainée, j'avais retenu le coup, l'arrêtant à un hort de son visage. Le cuir lui aurait déchiré le front au-dessus du nez. Je ne voulais pas le blesser. Sans gaine, appuyé, ce coup lui aurait ouvert la tête à travers la capuche du burnous.

« Veux-tu être mon invité, ce soir, dans mes tentes ? » avait demandé le juge, Farouk de Kasra. Son fils avait apporté le sel et dénudé les griffes du kaila. Le jeune garçon se tenait un peu plus loin, les yeux étincelants. Il s'appelait Achmed. C'était lui qui, alors qu'il travaillait dans une caravane, plusieurs mois auparavant, avait découvert le rocher sur lequel : « Méfie de la tour d'acier. » était gravé.

— « Cela me ferait grand plaisir, » dis-je au Marchand, « de dîner avec toi ce soir. »

Ce soir-là, quand nous eûmes terminé notre repas et qu'une esclave habillée, portant des bracelets, propriété de Farouk, nous eut rincé les mains avec de l'eau parfumée au veminium, versée sur nos mains au-dessus d'une petite cuvette en cuivre martelé, je sortis un petit chronomètre goréen, plat, fermé, de sous mes robes. Il était carré. Je le donnai au jeune garçon, Achmed. Il l'ouvrit. Je regardai les petites aiguilles qui bougeaient. Le jour goréen a vingt heures, ou ahns. Les aiguilles des montres goréennes ne bougent pas comme celles des montres de la Terre. Elles tournent en sens contraire. Dans ce cas, elles tournent en sens contraire des aiguilles d'une montre. Cette montre, fabriquée à Ar, était belle, solide, exacte. Elle avait également une trotteuse, marquant le passage des ihns. Le jeune garçon regarda les aiguilles. Ces objets étaient rares dans la région du Tahari. Il me regarda.

« Elle est à toi, » dis-je. « C'est un cadeau. »

Le jeune garçon posa la montre dans la main de son père, la lui offrant.

Farouk, Marchand de Kasra, sourit.

Puis le jeune garçon, portant la montre, fit le tour du petit feu, sur le sable de la tente ; devant tous les membres de sa famille, il s'arrêta ; dans toutes les mains, il posa la montre.

« Je te la donne, » dit-il. Tous regardèrent la montre. Puis tous la lui rendirent. Le jeune garçon revint s'asseoir près de moi. Il regarda son père.

— « Tu connaîtras l'heure, » dit Farouk de Kasra, « par la vitesse de ton kaiila, par le cercle et l'ombre de ton bâton, par le soleil. »

— « Oui, Père, » dit le jeune garçon, baissant la tête.

— « Mais, » reprit le père, « tu peux garder le cadeau. »

— « Oh, merci, Père ! » s'écria-t-il. « Merci. » Il se tourna vers les membres de sa famille. « Merci. »

Ils sourirent.

« Et toi, Guerrier, » me dit-il, « je te remercie. »

— « Ce n'est rien, » répondis-je.

Farouk de Kasra me regarda.

— « Je suis content, » dit-il. Puis il demanda : « Quelles sont tes occupations, Hakim de Tor, et en quoi pourrais-je t'être utile ? »

C'était sur le chemin de l'Oasis des Neuf Puits que le jeune garçon avait vu le rocher.

— « Je suis un humble marchand, » dis-je. « J'ai quelques pierres, petites, que j'aimerais vendre à l'Oasis des Neuf Puits, pour acheter des pains de dattes séchées et les vendre à Tor. »

— « Tu ne manies pas l'épée comme un Marchand, » releva Farouk de Kasra avec un sourire.

Je souris également.

« Je dois également, » reprit Farouk de Kasra, « partir pour l'Oasis des Neuf Puits. Je serais honoré si tu acceptais de m'accompagner. »

— « Je serais heureux de le faire, » répondis-je.

— « J'ai acheté les kailas dont j'ai besoin, » m'apprit Farouk.

— « Quand partiras-tu ? » demandai-je.

— « À l'aube, » indiqua-t-il.

— « Je dois aller chercher une femme aux cages publiques, » dis-je. « Je te rejoindrai sur la piste. »

— « Connais-tu le désert ? » s'enquit Farouk.

— « Non, » répondis-je.

- « Achmed, » dit-il, « t'attendra à la Porte Sud. »
- « Très bien, » répondis-je.

Après avoir quitté les tentes de Farouk de Kasra, à l'extérieur des murs de Tor, je regagnais tard mon compartiment, qui se trouvait dans le quartier des palefreniers et des conducteurs.

Les choses, à mon avis, allaient bien. En chemin, je trouverais le rocher qu'avait découvert, quelques mois auparavant, Achmed, fils de Farouk de Kasra. Ce rocher serait l'endroit où commenceraient mes recherches. Après l'avoir localisé, je continuerais jusqu'à l'Oasis des Neuf Puits, où je me procurerais des provisions et de l'eau, tenterais d'engager un guide puis, retournant près du rocher, parterais vers l'est dans le Tahari. En interrogeant les nomades, que je rencontrerais probablement dans ces étendues désertiques, et les habitants de diverses oasis, dont beaucoup se trouvaient à l'écart des routes des caravanes, j'espérais glaner assez d'éléments et d'informations pour trouver la mystérieuse tour d'acier. À mon avis, cette tour existait selon toute probabilité. Je doutais qu'il puisse s'agir du produit de l'imagination de l'homme qui avait gravé l'inscription, puis était mort dans le désert. Les tours d'acier ne comptent pas au nombre des hallucinations, des mirages auxquels sont exposés les gens rendus fous par le désert. Leurs mirages sont influencés par le désir de satiété ; ils concernent l'eau. En outre, il est peu probable qu'ils prennent le temps de graver des messages sur les rochers. Quelque chose avait poussé l'homme dans le désert, quelque chose qu'il devait dire. Il s'agissait, apparemment, d'un pillard. Néanmoins, pour une raison inconnue, il s'était aventuré dans le désert, probablement à pied à la fin, agonisant, se dirigeant vers la civilisation pour avertir quelqu'un, ou quelque chose, de l'existence de la tour d'acier. J'étais persuadé que cette tour existait. En revanche, j'aurais très peu de chances de la trouver en partant à l'aveuglette dans le désert. Il me faudrait entrer en contact avec des nomades, ou autres, dans l'espoir de trouver finalement quelqu'un qui aurait entendu parler de la tour ou la connaîtrait. Si elle se trouvait dans le Pays des Dunes, loin des oasis et des pistes de caravanes, rares seraient ceux qui la connaîtraient. Néanmoins, j'étais convaincu qu'un homme au moins l'avait vue, celui qui avait gravé l'inscription, qui était mort, dont le corps était desséché, noirci, par le soleil.

Les rues de Tor étaient obscures. Parfois elles étaient en pente raide ; souvent, elles étaient étroites et tortueuses. Par endroits, une petite lampe brûlait au-dessus d'une entrée.

Je crus entendre des pas derrière moi. Je rejetai mon burnous en arrière, dégainai mon cimeterre. J'attendis.

Je n'entendis plus rien.

Je poursuivis mon chemin dans les rues. Je n'entendis plus de pas derrière moi.

Je tournai la tête. Les rues étaient noires.

Je crois que je n'étais pas à plus d'un demi-pasang de mon compartiment quand, approchant d'une porte ouverte, une quarantaine de mètres devant moi, éclairée par des torches fixées aux murs, je m'arrêtai.

C'était une petite cour que j'avais l'intention de traverser.

Je vis une ombre, furtive, disparaître derrière un des piliers de la porte.

Au même moment, j'entendis des hommes derrière moi. Ils étaient cinq.

J'abattis le premier. J'abattis le deuxième. J'arrêtai trois cimeterres avec ma lame et reculai d'un bond. Ils se séparèrent, intelligemment et, ramassés sur eux-mêmes, avancèrent sur moi. Je reculai, ramassé moi aussi. J'espérais attirer l'homme du centre de sorte que, si j'allais sur la gauche, il bloquerait l'homme qui se trouvait à sa droite et, si j'allais sur la

droite, il bloquerait l'homme qui se trouvait à sa gauche. Mais il resta en arrière et les deux autres avancèrent. Quel que soit l'homme que j'attaquerais, il n'aurait que lui-même à défendre ; les deux autres pourraient profiter de cet instant pour frapper. Ces hommes n'étaient pas des brigands ordinaires.

Soudain, les trois hommes s'immobilisèrent. Je me crispai. Un homme jeta son cimeterre par terre. Puis ils s'enfuirent tous trois.

Derrière moi, j'entendis les portes de la cour se fermer. Les torches, fixées au mur de la cour, vacillaient, faisant des plaques de lumière jaune sur le plâtre et l'enduit.

Puis j'entendis un hurlement d'horreur de l'autre côté de la porte.

J'ignore combien d'hommes attendaient dans la cour. Je ne crois pas qu'il en réchappa un seul.

Tout en haut d'un mur qui se dressait à ma droite, une lumière apparut.

« Que se passe-t-il ? » cria un homme.

Des lumières apparurent à d'autres fenêtres étroites. Je vis des hommes regarder dehors. Je vis une femme, serrant son voile sur le visage, regarder dans la rue.

Moins de deux ou trois ehns plus tard, des hommes avec des torches et des lampes arrivèrent dans la rue. Nous entendîmes également des hommes de l'autre côté de la cour. Dans la cour, nous entendîmes également des pas. Une femme hurla. Je vis des mouvements et des torches dans l'étroit espace séparant les deux portes.

« Ouvrez ! » cria un homme, donnant des coups de poing contre la porte, de notre côté. Nous entendîmes la barre sortir de ses logements, puis les portes pivotèrent en grinçant sur leurs gonds de huit centimètres de diamètre. Quatre hommes poussèrent les portes. La foule massée dans la cour recula, formant un cercle. Je regardai le sommet des murs, les toits voisins. Puis je regardai également les dalles de la cour.

Onze hommes gisaient là, ainsi que des morceaux d'hommes.

« Qu'est-ce qui a bien pu faire cela ? » souffla un homme.

Je me demandai si un seul avait pu s'échapper. J'en doutais.

Quatre hommes avaient eu la tête arrachée ; deux autres avaient la tête partiellement dévorée ; le cou d'un homme semblait avoir été entaillé par des hachettes parallèles ; je connaissais bien l'écartement de ces blessures ; un homme sans bras avait été éventré ; il avait également des marques de dents sur l'épaule ; je connaissais ce genre de chose ; je l'avais souvent vu au Torvaldsland ; l'homme est pris par le cou et les épaules, immobilisé, tandis que les pattes postérieures puissantes, griffues, ouvrent l'abdomen ; trois mètres d'intestins étaient éparpillés dans le sang et les robes, semblables à une corde mouillée et tachée de rouge ; l'homme qui avait perdu une jambe avait eu la colonne vertébrale cassée d'un coup de dents ; on voyait l'estomac ; un autre, qui avait également eu un bras arraché, avait été partiellement dévoré, les côtes sortant de la cavité pulmonaire ; le cœur et le poumon gauche avaient disparu ; le onzième homme avait été proprement tué ; autour du cou, sur les côtés, il y avait six marques noires, comme des marques laissées par une corde ; sa tête était penchée sur le côté ; sa nuque avait été arrachée.

Je regardai à nouveau les murs, les toits entourant la cour.

« Qu'est-ce qui a bien pu faire cela ? » demanda à nouveau le même homme.

Je pivotai sur moi-même et quittai la cour. Près des deux hommes qui, dans la rue, avaient goûté l'acier de mon cimeterre, plusieurs citadins de Tor étaient rassemblés.

Je regardai les corps.

« Les connais-tu ? » demandai-je à un homme.

— « Oui, » répondit-il. « Tek et Saud, des hommes de Zev Mahmoud. »

— « Ils n'assassineront plus, » dit un autre.

— « Où pourrais-je trouver le Noble Zev Mahmoud ? » m'enquis-je.

— « On le trouve souvent, avec ses hommes, au *Café des Six Chaînes*, » m'informa l'homme. Je souris.

— « Merci à toi, Citoyen, » dis-je d'un ton enjoué. J'essuyai ma lame sur le burnous d'un mort et la rengainai.

Levant la tête, je vis, se dirigeant rapidement vers nous, une torche à la main, le petit Porteur d'Eau que j'avais rencontré plusieurs fois. Il me regarda.

« As-tu vu ? » demanda-t-il. Son visage était blême.

« C'était horrible, » dit-il. Il tremblait.

— « J'ai vu, » dis-je.

Je montrai les deux hommes gisant dans la rue.

« Connais-tu ces hommes ? » demandai-je.

Il les regarda attentivement.

— « Non, » répondit-il. « Ce ne sont pas des habitants de Tor. »

— « N'est-il pas tard pour porter de l'eau ? » fis-je remarquer.

— « Je ne porte pas d'eau, Maître ! » se récria-t-il.

— « Dans ce cas, que fais-tu dans ce quartier ? » m'enquis-je.

— « J'habite tout près d'ici, » répondit-il. Puis il s'éloigna, courbé, portant sa torche.

Je me tournai vers l'homme à qui j'avais déjà parlé un peu plus tôt.

— « Habite-t-il ce quartier ? » demandai-je.

— « Non, » répondit l'homme. « Il habite près de la Porte Est, non loin des hangars où l'on tond les verrs. »

— « Le connais-tu ? » m'enquis-je.

— « Tout le monde, à Tor, le connaît, » répondit l'homme.

— « Et qui est-ce ? » demandai-je encore.

— « Abdul, le Porteur d'Eau, » répondit l'homme.

— « Merci à toi, Citoyen, » dis-je.

« Zev Mahmoud ? » m'informai-je.

L'homme puissant, portant le kaffiyeh et l'agal, leva la tête, furieux. Puis il blêmit.

La pointe de mon cimeterre était sur sa gorge.

« Dans la rue ! » lui dis-je. Je regardai deux autres hommes qui étaient assis avec lui autour de la table basse. Je leur adressai un signe de tête. « Dans la rue ! » répétais-je.

— « Nous sommes trois, » releva Zev Mahmoud.

— « Dans la rue ! » lui en joignis-je de nouveau.

Ils se regardèrent. Zev Mahmoud sourit.

— « Très bien, » acquiesça-t-il.

L'un d'entre eux, qui avait perdu son cimeterre, en emprunta un à un client du café.

— « On nous paiera, » dit un des hommes de Zev Mahmoud.

Je les suivis dans la rue.

Puis j'en terminai avec eux.

Je ne voulais pas les laisser derrière moi, à Tor.

Il était tard quand je regagnai mon compartiment, dans le quartier des palefreniers et des conducteurs.

Je ne fus pas surpris de voir le Porteur d'Eau qui m'attendait sur les marches.

« Maître, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu es arrivé récemment à Tor, et tu ignores peut-être les coutumes de la ville. Je connais bien Tor et je pourrais t'aider. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Les Kavars et les Aretai vont bientôt se faire la guerre, » expliqua-t-il. « Les routes des caravanes seront peut-être coupées. Il sera peut-être difficile de trouver des palefreniers et des conducteurs. Compte tenu du danger, il est possible qu'ils partent dans le désert. »

— « Et comment, » m'enquis-je, « au cas où un tel malheur se produirait, pourrais-tu m'être utile ? »

— « Je pourrais te procurer des hommes, des hommes compétents, honnêtes, courageux, qui accepteraient de t'accompagner. »

— « Excellent, » dis-je.

— « Mais, en cette époque troublée, » reprit-il, se tassant sur lui-même, « leur salaire sera peut-être plus élevé qu'en temps normal. »

— « Cela se comprend, » répondis-je.

Il parut soulagé.

— « Où vas-tu, Maître ? » s'enquit-il.

— « À Turia, » répondis-je.

— « Et quand seras-tu prêt à partir ? » s'enquit-il.

— « Dans dix jours, » répondis-je, « à partir de demain. »

— « Excellent, » fit-il.

— « Eh bien, » acceptai-je, « cherche des hommes pour moi. »

— « Ce sera difficile, » dit-il, « mais fais-moi confiance. »

Il tendit la main. J'y mis un tarsk d'argent.

« Le Maître est généreux, » releva-t-il.

— « Ma caravane est petite, » dis-je. « Quelques kaïlas seulement. Je crois qu'il ne me faudra pas plus de trois hommes. »

— « Je connais ceux qu'il te faut, » fit-il avec un sourire.

— « Ah ? » m'enquis-je.

— « Oui, » affirma-t-il.

— « Et où les trouveras-tu ? » demandai-je.

— « Je crois, » estima-t-il, « qu'ils sont au *Café des Six Chaînes*. »

— « J'espère, » dis-je, « que tu ne penses pas au Noble Zev Mahmoud et à ses amis. »

Il parut stupéfait.

« L'histoire court Tor, » précisai-je. « Apparemment, il y a eu une bagarre, devant le café. »

Le Porteur d'Eau blêmit.

— « Dans ce cas, je vais essayer d'en trouver d'autres, Maître. »

— « Très bien, » acquiesçai-je.

Le tarsk d'argent glissa entre ses doigts. Il recula. Puis, soudain, jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule, il pivota sur lui-même et s'enfuit.

Je me baissai et ramassai le tarsk. Je le remis dans ma bourse. J'étais fatigué. À mon avis, je n'entendrais plus parler du Porteur d'Eau. Dix jours s'écouleraient, si je ne me trompais pas, avant mon départ pour Turia.

Il fallait que je me repose car je devais me lever à l'aube. Je devais faire divers préparatifs. Je devais aller chercher une femme aux cages publiques de Tor. Achmed, fils de Farouk, m'attendrait à la Porte Sud de la ville. Je rejoindrais la caravane de Farouk sur la piste,

probablement avant midi.

J'espérais qu'il n'y aurait pas de guerre entre les Kavars et les Aretai. Cela me compliquerait le travail.

J'espérais pouvoir me procurer un guide et des provisions à l'Oasis des Neuf Puits. Il était gouverné, si mes souvenirs étaient exacts, par Suleiman, maître de mille lances, de la tribu des Aretai.

Puis je pivotai sur moi-même et gravis l'étroit escalier de bois conduisant à mon compartiment. Je ne reverrais pas, supposais-je, le Porteur d'Eau nommé Abdul.

DES CAVALIERS REJOIGNENT LA CARAVANE DE FAROUK

LA caravane avançait lentement.

Je fis pivoter mon kaïlla et, lui donnant des coups de talon dans les flancs, parcourus rapidement la longue file d'animaux chargés.

Du bout de mon cimeterre, je soulevai un rideau.

La jeune femme, surprise, poussa un cri. Elle était assise, les genoux sur la gauche, les chevilles jointes, son poids reposant partiellement sur les mains, sur la droite, sur le petit coussin recouvert de soie du panier. Celui-ci est semi-circulaire et fait environ un mètre de largeur à l'endroit le plus large. La superstructure du panier fait environ un mètre vingt de haut, à l'endroit le plus élevé enfermant, comme dans un demi-globe à fond plat, dont l'avant serait ouvert, son occupant. Ce panier, cependant, est complètement couvert de couches de reps blanc, pour réfléchir le soleil, à l'exception du devant, qui était fermé par un rideau de reps, blanc également, s'ouvrant par le milieu. Le panier est en bois de Tem. Il est léger. Il est transporté par un kaïlla de trait, attaché sur l'animal, et maintenu en équilibre, sur les côtés, par des supports reposant sur les couvertures du harnais. Ce panier s'appelle, en goréen, kurdah. Il sert à transporter les femmes, qu'elles soient libres ou esclaves, dans le Tahari. La femme n'était pas enchaînée, dans le kurdah. Cela n'est pas nécessaire. Le désert fait office de cage.

« Voile-toi ! » dis-je en riant.

Furieuse, Alyena, autrefois Miss Priscilla Blake-Allen, de la Terre, prit le minuscule voile triangulaire, jaune, totalement diaphane, et le tint devant son visage, en couvrant la partie inférieure. Le voile était tendu et elle le tenait au niveau des oreilles. La soie légère passait sur l'arête de son nez où, magnifiquement, sa texture jaune, vaporeuse, s'étendait à droite et à gauche. Sa bouche, furieuse, était visible derrière le voile. Il lui couvrait également le menton. Les hommes du Tahari, et les Goréens en général, considèrent que la bouche des femmes est extrêmement provocante, sexuellement. Le voile d'esclave est une moquerie, dans un sens. Il révèle autant qu'il dissimule, pourtant il ajoute une touche de subtilité, de mystère ; les voiles d'esclave sont faits pour être arrachés, les lèvres du maître écrasant ensuite celles de l'esclave.

En dehors du voile et de son collier, elle était complètement nue dans le kurdah.

Elle tenait le voile devant son visage. Je vis ses yeux, très bleus, au-dessus du jaune.

« Au moins, à présent, » lui dis-je, « tu n'as plus le visage nu. »

Ses yeux étincelèrent.

« Impudique ! » ajoutai-je.

Elle tenait le voile devant son visage.

« Attache-le, » repris-je, « et garde-le dans le kurdah. Si je te revois aussi impudiquement

dévoilée, sans ma permission, tu seras fouettée ! »

— « Oui, Maître, » répondit-elle et, tenant le voile d'une main, elle chercha, sur le coussin, la petite cordelette dorée avec laquelle elle pourrait l'attacher. Écartant la pointe de mon cimeterre, je laissai tomber le rideau de reps, la cachant à nouveau dans le kurdah.

Je ris et fis pivoter le kaiila, entendant un petit cri de fureur à l'intérieur du kurdah.

J'étais convaincu, cependant que, lorsque j'ouvrirais à nouveau le kurdah, je trouverais une esclave voilée à l'intérieur.

Alyena était très jolie, bien qu'elle ait beaucoup à apprendre. Elle n'avait pas encore été fouettée. Ce détail, cependant, sauf si elle me déplaisait, je le laisserais à son nouveau maître, celui à qui je la vendrais ou la donnerais.

Le kaiila du désert est un kaiila et se comporte similairement, mais ce n'est pas exactement l'animal que l'on rencontre, sauvage ou domestique, aux latitudes moyennes de l'hémisphère sud de Gor ; cet animal, que les Peuples des Chariots utilisent comme monture, n'existe pas dans l'hémisphère nord de Gor ; il y a, de toute évidence, une affinité phylogénétique entre les deux variétés, ou espèces ; je suppose, bien que je n'en sois pas sûr, que le kaiila du désert a la même origine que son congénère, mais s'est adapté au désert ; les deux animaux sont des créatures de haute taille, fières, soyeuses, au cou long et à la démarche élégante ; les deux variétés ont trois paupières, la troisième étant une membrane transparente, très utile dans les tempêtes de sable des plaines méridionales du Tahari ; les deux variétés ont à peu près la même taille, entre vingt et vingt-deux mains à l'épaule ; toutes deux sont rapides ; toutes deux ont une énergie incroyable ; dans de bonnes conditions, toutes deux peuvent parcourir six cents pasangs par jour ; dans le Pays des Dunes, naturellement, où le sable est épais et glissant, une étape de cinquante pasangs est considérée comme bonne ; les deux variétés sont ombrageuses et ont mauvais caractère, et cela mérite d'être mentionné ; la couleur des kaiilas du sud va du jaune au noir ; les kaiilas du désert sont presque tous marron, mais j'ai vu quelques kaiilas du désert noirs ; des différences, parfois frappantes et importantes, existent cependant entre les animaux ; la plus importante, peut-être, est que le kaiila du désert allaite son petit ; les kaiilas du sud sont vivipares mais le jeune, quelques heures après sa naissance, chasse par instinct ; la mère accouche à proximité du gibier ; bien qu'il y ait du gibier, dans le Tahari, oiseaux, petits mammifères, sleens des sables et quelques espèces de tabuks, il est rare ; l'allaitement des petits, chez le kaiila du désert, est un facteur important de la survie de l'animal ; le lait de kaiila qui, comme le lait de verr, est utilisé par les habitants du Tahari, est rougeâtre et a un fort goût salé ; il contient beaucoup de sulfate de fer ; une autre différence entre les deux animaux, ou les deux espèces de kaiilas, est que le kaiila du désert est omnivore alors que le kaiila du sud est strictement carnivore ; les deux ont des tissus de stockage ; les deux peuvent rester plusieurs jours sans boire ; le kaiila du sud, cependant, a un estomac de stockage et peut rester plusieurs jours sans manger ; le kaiila du désert, malheureusement, doit manger fréquemment ; dans une caravane, de nombreux animaux de trait transportent du fourrage ; ce qui est nécessaire et que l'on ne peut se procurer en chemin, doit être transporté. Parfois, avec un berger monté, on lâche les kaiilas de la caravane afin qu'ils puissent chasser le tabuk ; la différence la plus visible entre le kaiila du désert et le kaiila du sud réside dans le fait que les pattes du kaiila du désert sont beaucoup plus larges, les doigts étant même reliés entre eux par une membrane fibreuse, et que ses coussinets sont beaucoup plus épais que ceux de sa contrepartie du sud.

Je regagnai ma place dans la file de la caravane.

Dans le Tahari, il y a presque continuellement du vent. C'est un vent très chaud mais les nomades, et ceux qui voyagent dans le Tahari, l'aiment. Sans lui, le désert serait presque

insupportable, même pour ceux qui ont de l'eau et dont le corps est protégé du soleil.

J'écoutai les clochettes de la caravane, dont le tintement est agréable. Le kaiila avançait lentement.

En général, dans le Tahari, le vent souffle du nord ou du nord-ouest. Il n'est pas dangereux, sauf au printemps lorsqu'il souffle de l'est, et en automne lorsqu'il souffle vers l'ouest.

Nous traversons une région montagneuse, avec beaucoup de buissons. Tout autour de nous, se dressaient de gros rochers. Nous marchions dans la poussière et les pierres.

À l'ombre des rochers, et sur les pentes abritées du soleil, ici et là, poussait de l'herbe à verr, rabougrie et brune. De temps en temps, nous passions près d'un puits et des tentes de nomades. Autour de ces puits, il y avait une douzaine de petits arbres, flahdahs semblables à des parapluies sur un manche tordu, qui ne dépassaient pas trois mètres de haut ; leurs branches sont minces et leurs feuilles en fer de lance. Autour de l'eau, généralement quelques mares boueuses, rien ne poussait en dehors des flahdahs ; on ne trouvait, à plus d'un pasang à la ronde, que de la terre craquelée, blanchâtre et piétinée ; la végétation, à supposer qu'il y en ait jamais eu, avait été broutée, jusqu'aux racines ; les craquelures de la terre étaient larges comme la main ; toutes les craquelures se rejoignaient, formant un motif réticulé ; tous les carrés de ce motif sont légèrement concaves. Les nomades, lorsqu'ils campent près d'un point d'eau, plantent généralement leur tente sous un arbre ; cela leur procure de l'ombre ; en outre, ils suspendent des marchandises aux branches des arbres, les utilisant comme points de stockage.

De temps en temps, la caravane s'arrêtait et, faisant bouillir de l'eau sur de petits feux, nous faisions du thé.

Près d'un trou d'eau, à un nomade, j'achetai pour Alyena une djellaba d'esclave d'occasion, en reps, à rayures noires et blanches. Elle ne lui couvrait pas complètement les cuisses. C'était pour qu'elle ait quelque chose à se mettre pendant la nuit. Elle n'était autorisée à la porter que pour dormir. Elle dormait à mes pieds. Je lui appris à monter la tente, à cuisiner, à faire tout ce qui est utile à un homme.

Le soir, quand la caravane s'arrêtait, je sortais Alyena du kurdah et, la faisant passer sur la selle, la posais par terre.

« Va voir Aya, » lui disais-je. « Supplie-la de te mettre au travail. » Aya était l'esclave de Farouk.

Un jour, elle avait osé répondre :

— « Mais Aya me fait faire tout son travail ! »

Je donnai des coups de talon au kaiila qui se jeta sur elle et elle fut renversée, roulant sur les pierres ; puis elle resta immobile, se protégeant le visage avec les mains, sur le dos, sous les pattes de l'animal qui crachait et martelait, griffait, le sol autour d'elle.

— « Vite ! » ordonnai-je.

Elle se releva d'un bond et courut vers Aya.

— « Je fais vite, Maître ! » cria-t-elle. Sans s'en rendre compte, elle avait crié en goréen. Je fus content.

Naturellement, Aya l'exploitait. Cela correspondait à mon intention. En outre, Aya, avec une cravache à kaiila, continuait de lui apprendre le goréen. Et puis elle lui enseignait les tâches utiles aux femmes du Tahari : fabrication de cordes avec des poils de kaiila, coupage des rênes, tissage de nattes et de tissus, décoration des objets en cuir, maniement du mortier, l'utilisation de la meule à grain, la préparation des ragoûts, le nettoyage des verrs et surtout, lorsque nous campions près des puits, à proximité des nomades, la manière de traire les verrs

et les kailas. En outre, elle apprit à battre le lait dans des outres.

« Elle m'enseigne les tâches d'une femme libre, » avait un jour protesté Alyena.

Je lui avais fait signe de s'agenouiller.

— « Tu ne comprends rien, » lui avais-je dit. « Je te vendrai peut-être à un nomade. Dans sa tente, les durs travaux de la femme libre te seront peut-être confiés, outre les travaux de l'esclave. »

— « Il faudra que je travaille comme une femme libre, » souffla-t-elle, « et pourtant que je sois aussi esclave ? »

— « Oui, » appuyai-je.

Elle frémit.

— « Vends-moi à un homme riche, » supplia-t-elle.

— « Je te vendrai, te donnerai, te prêterai ou te louerai, » précisai-je, « à qui me plaira. »

— « Oui, Maître, » dit-elle, furieuse.

Le soir, autour du feu de camp, je la faisais mettre à genoux derrière moi, les poignets attachés dans le dos. Je la nourrissais à la main. Elle dépendait de moi pour sa nourriture.

J'écoutai les clochettes de la caravane. Je tirai le burnous devant mon visage, protégeant mes yeux.

Les mouvements des hommes du Tahari sont, pendant les heures chaudes, généralement lents, presque languides ou gracieux. Ils font peu de gestes inutiles. S'ils peuvent l'éviter, ils s'efforcent de ne pas s'échauffer. Ils transpirent aussi peu que possible, ce qui conserve les fluides du corps. Leurs vêtements sont larges et volumineux, mais faits d'un tissu aux mailles serrées. Leur vêtement extérieur lorsqu'ils marchent en caravane, généralement le burnous, est presque invariablement blanc. Cette couleur réfléchit les rayons du soleil. L'ampleur des vêtements, qui les fait gonfler en cas de mouvement, fait circuler l'air autour du corps et cet air, en circulant sur la peau humide, rafraîchit le corps par évaporation ; les mailles serrées du vêtement ont pour objet de conserver l'humidité à l'intérieur du vêtement, autant que possible, de sorte qu'elle puisse se condenser à nouveau, de préférence, sur la peau. Il y a deux éléments essentiels sur ce point ; le premier consiste à minimiser la transpiration ; le second consiste à conserver, dans toute la mesure du possible, l'humidité perdue par transpiration.

Je m'assoupissais, bercé par les clochettes et le pas régulier du kaila.

Sur une éminence, rejetant mon burnous en arrière, je me dressai sur mes étriers et regardai derrière moi. Je vis l'extrémité de la caravane, à plus d'un pasang de moi. Elle serpentait lentement, gracieusement, entre les collines. Derrière, venait un homme monté sur un kaila. De temps en temps, il mettait pied à terre, ramassant les poils de kaila et les mettant dans un sac accroché à sa selle. Le kaila, contrairement au verr et à l'hurt, n'est jamais tondu. Lorsqu'il perd ses poils, cependant, il est possible de les ramasser et, en fonction de la nature de ces poils, on peut fabriquer divers types de tissu. Il y a les poils doux et fins du ventre de l'animal, les plus appréciés ; il y a les poils courts de la toison inférieure, moins doux, qui sont utilisés dans la fabrication de la majorité des tissus ; et il y a les longs poils de la toison extérieure. Quoique doux et souples, ils sont comparativement plus rudes. On utilise principalement ces poils pour fabriquer des cordes et des toiles de tente.

Je scrutai l'horizon. Je ne vis rien.

Alyena apprenait rapidement le goréen. Cela me faisait plaisir. Quand j'étais allé la chercher dans les cages de Tor, elle y était depuis quatorze jours, presque trois semaines goréennes. J'avais, naturellement, demandé un rapport au Maître des Esclaves, qui avait consulté les registres. On l'avait mise, naturellement, conformément à ma demande, dans

une cellule de stimulation ; les cinq premières nuits, le harnais de corde avait été utilisé comme je l'avais spécifié ; il n'avait pas été utilisé par la suite, cependant, comme punition, car la femme s'était montrée coopérative et diligente ; en outre, sa concentration et ses efforts avaient été tels qu'il n'avait pas été nécessaire de la priver de nourriture ou de la fouetter ; elle n'avait pas été privée de nourriture ; elle n'avait pas été battue.

Les premiers mots de goréen que la jeune femme avait appris, et elle les avait appris dans les cages de Port Kar, étaient : « La Kajira. », qui signifie : « Je suis une esclave. ».

« La barbare, » me dit le Maître des Esclaves, « est très intelligente, pour une femme mais, bizarrement, son corps est stupide ; tous ses muscles semblent noués. »

— « As-tu entendu parler de la Terre ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « J'en ai entendu parler. » Il me regarda. « Cet endroit existe-t-il vraiment ? » demanda-t-il.

— « Oui, » affirmai-je.

— « Je croyais qu'il était mythique, » dit-il.

— « Non, » déclarai-je.

— « J'ai eu des femmes, dans les cages, » évoqua-t-il, « qui prétendaient venir de là-bas. Quelques-unes me suppliaient de les renvoyer sur Terre. »

— « Que faisais-tu d'elles ? » m'enquis-je.

— « Je les fouettais, » dit-il, « et elles se taisaient. Bizarrement, je n'ai jamais vu de femmes qui prétendaient être originaire de la Terre et qui, ayant été entièrement possédées, voulaient y retourner. En fait, il suffit de menacer de les renvoyer sur Terre pour qu'elles acceptent de faire n'importe quoi. » Il sourit. « Elles aiment leur collier. »

— « Il n'y a que lorsqu'elle porte un collier que la femme peut être vraiment libre, » citai-je. C'était un proverbe goréen. Sur Terre, il y a bien longtemps, l'histoire a tourné le dos au corps, à la nature, aux besoins des hommes et des femmes, aux réalités psychobiologiques liées à la génétique ; cette attitude, finalement et inévitablement, avait produit une planète mal aimée, exploitée, polluée, grouillante de populations misérables d'animaux malheureux, mesquins, égoïstes et frustrés ; les êtres humains de la Terre n'ont pas de Pierre de Foyer ; cette attitude n'avait jamais prévalu sur Gor.

— « Donc cette femme, » reprit le Maître des Esclaves, faisant allusion à Alyena, « est originaire de la Terre ? »

— « Oui, » répondis-je, « c'est une femme de la Terre qui est arrivée ici, comme beaucoup d'autres, dans un vaisseau de transport d'esclaves. »

— « Intéressant, » fit-il.

— « Sur une période de plusieurs années, » expliquai-je, « des ensembles de muscles ont été habitués à bouger suivant des structures mécaniques, comme les pièces d'une machine ; d'autres muscles, qui sont peut-être partiellement atrophiés, n'étaient pas utilisés du tout. »

— « Nous l'avons soumise à un programme intensif d'exercices, » rapporta l'homme, « mais pratiquement sans succès. Elle ne se sent pas encore femme, elle ne bouge pas encore comme une femme. Je crois qu'elle ne sait pas encore ce que c'est que d'être une femme. »

— « Cela, » dis-je, « c'est un homme qui le lui apprendra. »

— « Toutes les femmes de la Terre sont-elles ainsi ? » s'enquit l'homme.

— « Beaucoup, » opinai-je. « Pas toutes. »

— « Ce doit être un endroit lugubre, » estima-t-il.

— « Sur Terre, » dis-je, « les femmes s'efforcent de ressembler aux hommes. »

— « Pourquoi ? » demanda l'homme.

— « Peut-être parce qu'il n'y a pas beaucoup d'hommes, » répondis-je.

- « La population masculine est faible ? » demanda-t-il.
- « Il y a de nombreux mâles, » précisai-je, « mais peu d'hommes. »
- « Cela me paraît difficile à comprendre, » reconnut le Maître des Esclaves.

Je souris.

- « Cette distinction, » soulignai-je alors, « est presque sans signification pour un Goréen. »

Il haussa les épaules.

« Je ne blâme ni les mâles, » repris-je, « ni les femelles. Ce sont tous deux des victimes. En vertu de facteurs historiques, sociaux, institutionnels et technologiques, tenant au développement d'une planète donnée, le mâle, depuis le berceau, est programmé avec des valeurs antimasculines, apprend à se méfier de ses instincts, à les haïr et les craindre et, idéalement, à jouir de sa démasculinisation. Il vit misérablement, naturellement, insatisfait, frustré, sujet à des maladies hideuses, et ne peut se consoler que par la servilité ignorante avec laquelle il porte ses chaînes, tirant un orgueil suffisant, vertueux, de son allégeance. »

- « Dans un tel monde, alors, les femmes ont gagné ? » demanda l'homme.

- « Non, » répondis-je. « C'est la machine qui a gagné. Les femmes aussi, ont perdu. »

- « Sur Terre, » émit l'homme, « les hommes oseront sans doute un jour être des hommes. »

— « Je ne le crois pas, » fis-je, « sauf quelques rares individus. Le processus de conditionnement, inconscient, subtil, omniprésent, est trop efficace. Il n'est pas rare que les femmes aient peur de leur féminité ; on admet moins fréquemment que les hommes ont peur de leur virilité ; ils cachent leur sang ; ils font comme s'il n'existait pas ; il est même dangereux, dans une telle société, de suggérer que les hommes soient honnêtes sur ce point, de suggérer qu'ils puissent oser être des hommes, de suggérer qu'ils pourraient, s'ils le voulaient, arracher leurs chaînes. Les plus faibles, les plus coincés sont souvent les premiers, hystériquement, sachant qu'ils ne sont pas assez forts pour prendre les libertés qui leur reviennent, et craignant que ceux qu'ils craignent aient cette force, à dénoncer ces suggestions. »

- « Les faibles, » souligna l'homme, « sont toujours ceux qui ont peur des forts. »

- « Ils ont peur, bizarrement, d'un monde où tout le monde serait comme eux. »

- « Il faut que tout le monde soit faible, puisque je le suis, » releva l'homme avec un sourire.

- « Oui, » dis-je.

- « Et les femmes ? » s'enquit l'homme.

- « Elles s'efforcent d'imiter la masculinité qu'elles ne trouvent pas chez les hommes, » répondis-je.

- « Grotesque, » fit l'homme.

- « C'est déprimant, » opinai-je. « Voyons l'esclave. »

Le Maître des Esclaves frappa dans ses mains, puis appela à travers le rideau de fils d'argent :

- « 92 683 ! » lança-t-il.

« Son corps bouge un peu plus fluidement, un peu plus sensuellement, » expliqua-t-il. « Elle bouge légèrement mieux. Elle a fait des exercices. » Il posa une feuille de papier devant moi. Je la regardai. Il s'agissait d'exercices ordinaires, des exercices d'esclave, destinés à rendre les femmes souples, détendues, vives, prêtes à servir leur maître. « Connais-tu les problèmes de régime ? » s'enquit-il.

- « Oui, » répondis-je. Le régime alimentaire des esclaves était réglé avec la même

attention et le même soin que celui de chiens de concours, ou d'autres animaux domestiques estimés, sur Terre. La quantité de calories était supervisée avec un soin particulier. Un problème fréquent, avec les esclaves, était les larcins, car elles essayaient toujours de voler des gâteaux ou des bonbons. Beaucoup d'esclaves adoraient les bonbons. En général, on ne leur en donne pas. Les femmes devaient souvent se comporter superbement, pendant des heures, devant leur maître avant que, dans sa générosité, il consente à leur jeter un bonbon.

— « Son corps, naturellement, » reprit l'homme, « est à présent beaucoup plus sensible à ce qui l'entoure. »

C'était le résultat de la cellule de stimulation. À présent, sa peau serait beaucoup plus sensible à des changements presque imperceptibles tels que les mouvements de l'air dans une pièce, la température, l'humidité et ainsi de suite ; en outre, elle était beaucoup plus sensible aux textures avec lesquelles son corps entraînait en contact comme, par exemple, le grain des dalles sur lesquelles elle marchait, leur degré d'humidité, la caresse de la soie, dans ses différentes variétés, sur son épaule, la sensation précise de la trame d'un tapis sous sa cuisse, la sensation d'une bretelle sur son corps, la sensation exacte produite par les menottes d'esclave, froides et inflexibles, sur ses poignets fins. Son corps tout entier, à présent, serait vivant, orgue de toucher, feuille de vitalité savante. J'étais satisfait. C'était un pas vers la sensualité.

« L'esclave numéro 92 683 ! » annonça une voix de femme.

La jeune femme franchit les fils d'argent du rideau.

« À genoux, petite Alyena, » dit le Maître des Esclaves.

Je regardai la jeune femme s'agenouiller. Je trouvais que le Maître des Esclaves s'était montré trop modeste. Subtilement, mais indubitablement, c'était une femme différente. Elle avait encore beaucoup à apprendre mais il y avait, indéniablement, une amélioration. Bizarrement, je sentis que la jeune femme ne comprenait pas complètement les changements qui s'étaient opérés en elle. De toute évidence, elle se croyait encore semblable au jour de son arrivée aux cages. Certains changements, principalement dans les mouvements, et la posture, sont parfois les conséquences inconscientes des exercices ; ils accompagnent, conséquences agréables, valeurs latentes, d'autres exercices dont l'objectif manifeste est autre. Un exemple évident est la cellule de stimulation dont l'objectif manifeste est raffinement des réactions physiques et psychologiques de surface ; cette réaction, cependant, affecte l'ensemble du comportement de la femme. En fait, pour ainsi dire, on ne forme pas les femmes à la vitalité apparente ; on les rend pleines de vitalité ; ensuite, souvent, sans même comprendre, sans y penser, elles paraissent pleines de vitalité.

La jeune femme s'agenouilla devant le bureau du Maître des Esclaves. Je m'assis à côté, sur une chaise curule. Elle était à genoux, soumise, belle, en position d'Esclave de Plaisir. Elle était en présence d'hommes libres. Je vis ses yeux se fermer brièvement, jouissant de la sensation des dalles du sol, tandis qu'elle était assise sur les talons, les genoux et le bout des orteils ; je vis son corps se redresser, s'exposer, assimilant l'atmosphère de la pièce. Ses yeux étaient très vifs, très bleus. Elle semblait irritée.

— « Et en ce qui concerne, » demandai-je au Maître des Esclaves, « les plaisirs destinés aux hommes ? »

— « Je lui ai enseigné quelques rudiments, » répondit-il. « C'est à peu près tout ce dont elle est capable pour le moment. »

— « Lui as-tu appris à danser ? » demandai-je.

— « Elle n'est pas encore prête pour la danse, » déclara le Maître des Esclaves.

J'observai la jeune femme afin de deviner ce qu'elle comprenait de notre conversation en

goréen. Sa compréhension était imparfaite.

— « Debout, Petite ! » ordonnai-je en goréen.

Gracieusement, elle se leva. Je l'observai.

« Menottes ! » dis-je, durement, en goréen.

La femme se mit en position, les mains sur les fesses, la tête droite, le menton levé, légèrement tournée sur la gauche. Dans cette position, il est facile de lui passer les menottes et de la fouetter.

« À genoux ! » lui dis-je. Elle s'agenouilla de nouveau, en position d'Esclave de Plaisir.

Dans un coin, les bras croisés, la cravache à la main, avec ses bandes de cuir et son soutien-gorge, son collier et son bracelet, avec ses sandales lacées sur les mollets, se tenait l'esclave puissante qui avait emmené la jeune femme, lorsque je l'avais amenée aux cages. Elle souriait.

Du bout du pied, je montrai les dalles.

« Rampe ! » dis-je en goréen.

La jeune femme se mit à plat ventre et, comme une esclave, rampa vers mes pieds. Elle posa les lèvres sur mon pied ; je sentis ses cheveux dessus.

« Retourne ! » ordonnai-je. À plat ventre, sans lever la tête, elle regagna l'endroit où elle était à genoux.

« À genoux ! » ordonnai-je.

Elle s'agenouilla une nouvelle fois en position d'Esclave de Plaisir. Ses yeux étaient pleins de colère.

Excellent, me dis-je.

« S'est-elle montrée diligente ? » demandai-je au Maître des Esclaves.

— « Oui, » répondit-il.

Je souris. La jeune femme appliquait la rébellion de l'acceptation. Pour éviter la privation de nourriture et le fouet, elle obéissait parfaitement, mais extérieurement. Elle tentait de protéger une île où elle resterait maîtresse d'elle-même. Elle croyait nous tromper. Je ne pensais pas que tel était mon rôle mais, indubitablement, son maître, lorsqu'il le souhaiterait, la briserait, lui prenant cette île, faisant d'elle une véritable esclave. Pour le moment, je la laisserais croire qu'elle nous trompait. Plus tard, quand un maître le souhaiterait, il la briserait, la soumettant, complètement, à sa volonté.

J'étais persuadé que la jolie Alyena, un jour, entre les bras d'un homme puissant, à l'intention de qui je la gardais, deviendrait une véritable esclave, propriété adorable et vulnérable de son maître.

J'adressai un regard à l'esclave puissante, avec sa cravache, debout près du rideau de fils d'argent.

— « Pourquoi ne portes-tu pas la soie des esclaves ? » lui demandai-je.

Ses yeux étincelèrent. Sa main se crispa sur la cravache.

— « Elle est utile dans les cages, » expliqua le Maître des Esclaves. « Elle terrorise les femmes féminines. »

Je me tournai vers Alyena.

— « Que penses-tu, » demandai-je en anglais, « de cette esclave ? »

— « Elle me fait peur, » souffla la frêle et jolie Alyena.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Elle est très forte, très dure, » répondit Alyena.

— « Ce qui te fait peur chez elle, » dis-je, « c'est sa masculinité, mais ce n'est pas une véritable masculinité ; elle est fausse. » Je la fixai. « La masculinité dont tu dois avoir peur, »

repris-je, « c'est la masculinité des hommes. »

— « Elle peut résister à n'importe quel homme, » souligna Alyena. L'orgueil faisait briller ses yeux.

Je me tournai vers le Maître des Esclaves.

— « Fais venir un esclave mâle, » dis-je.

On en amena un. Il n'était pas grand. Néanmoins, il avait deux centimètres de plus que l'esclave à la cravache.

« Tu me certifies, » dis-je au Maître des Esclaves, « que cet homme n'est ni stupide, ni maladroit, ni ivre, ni un Maître des Arts Martiaux décidé à susciter la confiance de ses disciples ? »

— « Je le certifie, » répondit-il avec un sourire. « Il fait le ménage dans les cages. C'est un conducteur qui a falsifié les marques de caisses d'épices. »

Je posai un disque de cuivre au tarn sur le bureau du Maître des Esclaves.

— « Combattez ! » dis-je aux esclaves.

— « Combattez ! » dit le Maître des Esclaves.

L'homme parut troublé. Avec un cri de rage, strident et méchant, l'esclave se jeta sur lui, le frappant au visage avec sa cravache. Elle le frappa deux fois avant que, furieux, il lui arrache la cravache et la jette dans un coin.

« Ne me mets pas en colère ! » la menaça-t-il.

Il se tourna et amortit son coup de pied avec la cuisse gauche. Elle bondit sur lui, les doigts comme des griffes, pour lui arracher les yeux. Il lui prit les poignets. Il la fit pivoter sur elle-même. Elle ne pouvait plus bouger. Puis, avec une force considérable, tandis qu'elle poussait des cris de désespoir, il la jeta à plat contre le mur. Puis il recula, lui balaya les chevilles et la jeta à plat ventre sur les dalles, s'agenouillant ensuite sur son dos. Elle pleurait et martelait les dalles avec les poings. Puis il lui arracha son soutien-gorge et, lui tirant les bras en arrière, lui attacha les poignets avec. Il arracha la ceinture et les bandes de cuir. Il lui quitta ses sandales. Avec une de leurs longues lanières, il lui attacha les chevilles, après les avoir croisées. Puis, furieux, lui faisant mal, il amena l'anneau de son collier sur la nuque. Avec l'autre lacet, passé dans l'anneau et la lanière qui lui immobilisait les chevilles, il la contraignit à plier les jambes, les attachant ainsi. Puis il s'accroupit au-dessus d'elle, qui était attachée à ses pieds. Il lui tourna la tête, au-dessus de l'épaule droite, afin qu'elle lui fasse face ; il était accroupi de sorte qu'elle ne pouvait bouger ; sa cheville droite était contre sa joue gauche. Il leva les pouces, tendus vers le bas, au-dessus de ses yeux.

— « Je suis une femme à ta merci, » sanglota-t-elle. « Je t'en prie, Maître, ne me fais pas de mal. »

Il se tourna vers le Maître des Esclaves. Le Maître des Esclaves gagna l'endroit où la femme gisait. Il la regarda. Il appela deux esclaves qui entrèrent par le rideau. Ils regardèrent la femme. Puis le Maître des Esclaves dit :

— « Fournissez des soieries à cette esclave, puis donnez-la aux esclaves mâles. »

On détacha la lanière qui reliait ses chevilles à l'anneau de son collier.

On la fit lever et on la soutint ; elle ne pouvait rester seule debout car ses chevilles étaient croisées et attachées.

« Quels sont les maîtres ? » lui demanda le Maître des Esclaves.

La femme, les cheveux sur le visage, tenue par deux hommes, regarda Alyena. La femme tremblait.

— « Les hommes, » souffla-t-elle. « Les hommes sont les maîtres. »

Le visage d'Alyena blêmit.

La femme fut emportée dans les cages. J'achetai l'esclave mâle un tarsk d'argent, puis l'affranchis.

— « Debout ! » dis-je à Alyena, qui tremblait.

Je lui mis la chaîne de marche que j'avais achetée quelques jours plus tôt au bazar.

Je la regardai dans les yeux.

« Quels sont les maîtres ? » demandai-je.

Elle me foudroya du regard. Puis elle répondit :

— « Les hommes... Les hommes sont les maîtres. »

Puis je quittai le bureau du Maître des Esclaves de Tor, l'esclave me suivant.

Sur le dos du kaiila, sur le chemin de l'Oasis des Neuf Puits, somnolant, j'écoutai les clochettes des kaiilas.

C'était la fin de l'après-midi. Nous nous arrêterions, dans une ou deux ahns, et dresserions le camp.

On allumerait les feux. On mettrait les kaiilas en cercles, dix par cercle, et de jeunes garçons jetteraient du fourrage au centre.

Les tentes seraient montées. L'ouverture d'une tente du Tahari est généralement tournée face à l'est, afin que le soleil du matin réchauffe l'intérieur. Gor, comme la Terre, tourne en direction de l'est. La nuit, en général, on a besoin d'une épaisse djellaba et d'une couverture. Beaucoup de nomades font un feu de crottin de kaiila, qu'ils laissent brûler doucement pendant la nuit, pour se réchauffer les pieds. Cela ne m'était pas nécessaire, naturellement, puisque Miss Priscilla Blake-Allen, Alyena, dormait à mes pieds.

La nuit, les kaiilas sont entravés. Les esclaves aussi, sont également entravées. Avec les kaiilas, un simple nœud de la corde en poils de kaiila, au-dessus des pattes, sous le genou, suffit. Les femmes, naturellement, sont enchaînées. Quand j'en avais terminé avec elle, je croisais les chevilles d'Alyena et, avec la chaîne de marche, convenablement raccourcie, je les enchaînais. Ainsi, elle ne pouvait se mettre debout. Ensuite, je lui jetai sa courte djellaba, à cause du froid du désert, puis lui ordonnais de se mettre en position de sommeil. Sur la natte, vers l'aube, elle tirait la capuche sur son visage et remontait les genoux contre la poitrine ; la djellaba ne lui couvrait pas complètement les cuisses ; je la regardais parfois dormir, car elle était très belle. Un jour, elle ouvrit les yeux.

« Maître, » dit-elle.

— « Dors, Esclave ! » lui ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Au matin, je la détachais tôt afin que, comme les autres esclaves du camp, elle puisse accomplir ses tâches. Un jour, elle vola une datte. Je ne la fouetta pas. Je l'enchaînai, les bras au-dessus de la tête, contre le tronc d'un flahdah. Je permis aux enfants nomades de se moquer d'elle. Ce sont de petits mendiants sournois. Ils la chatouillèrent avec les feuilles en fer de lance de l'arbre. Ils lui mirent du miel sur la peau, pour attirer les petites mouches de sable noires, qui infestent ces mares au printemps. Quand nous prenions la piste, je la mettais dans le kurdah.

J'entendis le galop d'un kaiila sur le sol desséché. Soudain, je fus en alerte, tous les sens en éveil.

Je fis pivoter mon kaiila et me dressai sur les étriers.

Un homme venait le long de la caravane, un éclaireur.

« Des cavaliers ! » cria-t-il. « Des cavaliers ! »

Je les vis alors, plus de cent, franchissant le sommet d'une colline et se dirigeant vers

nous, sur ma gauche, à l'ouest. Leurs burnous volaient derrière eux tandis qu'ils franchissaient la crête puis, les animaux se laissant presque glisser, ils descendirent la pente, se dirigeant vers nous. Les gardes de notre caravane partirent rapidement à leur rencontre. Je restai debout sur les étriers. Je ne vis personne venir dans les autres directions. Il pouvait, naturellement, y avoir des charges postérieures. Rassuré, je vis des éclaireurs prendre position autour de la caravane, en prévision d'une telle éventualité. Je vis Farouk, Marchand et Maître de Caravane, passer au galop, le burnous gonflé, la lance à la main. Six hommes l'accompagnaient. Je vis les conducteurs, tenant les rênes des animaux, regarder l'ouest, à travers la poussière, la main au-dessus des yeux. Un membre de la famille de Farouk gagna les kurdahs des esclaves, des chaînes suspendues au pommeau de sa selle. Il s'arrêtait devant chaque kurdah, jetait une chaîne à la femme et lui ordonnai :

« Entrave-toi ! »

Il attendait que la fille ait refermé le petit anneau sur son poignet droit puis le grand, derrière son corps, sur sa cheville gauche ; les anneaux sont séparés par vingt centimètres de chaîne ; il ne s'agit pas d'entraves de nuit, qui n'immobilisent que les chevilles ; puis il gagnait rapidement le kurdah suivant, jetant une entrave à la femme suivante et réitérant son ordre. Je suivis la caravane jusqu'au kurdah d'Alyena. Elle sortit la tête, voilée, les poings maintenant le rideau de reps écarté.

« Que se passe-t-il ? » cria-t-elle.

— « Tais-toi ! » ordonnai-je.

Elle parut effrayée.

« Reste dans le kurdah, Esclave, » lui intimai-je, « et ne regarde pas dehors ! »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je fis pivoter le kaiila, tirai le cimeterre de son fourreau.

« Ce sont des Aretai ! » cria quelqu'un.

Je repoussai d'un coup sec le cimeterre dans son fourreau.

Je vis, à une centaine de mètres de la caravane, les cavaliers s'arrêter. Je vis également Farouk, s'entretenant avec leur capitaine. Les gardes de la caravane, montés sur des kaiilas nerveux, qui grattaient le sol, se tenaient derrière lui. Les lances étaient levées, l'extrémité étant glissée dans le fourreau d'étrier, comme des aiguilles dressées vers le ciel.

Je fis avancer mon kaiila de quelques pas, vers les hommes, puis retournai auprès de la caravane.

« Ce sont des Aretai, » dit un conducteur. La caravane, je le savais, se rendait à l'Oasis des Neuf Puits. Celle-ci était gouvernée par Suleiman, maître d'un millier de lances. C'était le Grand Pacha des Aretai.

Plusieurs nouveaux venus prirent position autour de la caravane. Un groupe gagna sa tête, un autre alla en queue. Une vingtaine d'hommes, avec Farouk et quelques gardes, descendirent le long de la caravane, un animal après l'autre, vérifiant les conducteurs et les palefreniers.

« Que font-ils ? » demandai-je à un conducteur proche de moi.

— « Ils cherchent les Kavars, » répondit-il.

— « Que feront-ils s'ils en trouvent ? » demandai-je.

— « Ils les tueront, » répondit l'homme.

Je regardai les hommes, montés sur leurs kaiilas, accompagnés de Farouk, Maître de Caravane, se dirigeant lentement vers nous.

« Ce sont les hommes de Suleiman, » précisa le conducteur debout près de moi, les rênes de son kaiila à la main. « Ils sont venus pour nous escorter jusqu'à l'Oasis des Neuf Puits. »

Les hommes approchèrent, s'arrêtant, repartant, allant d'un homme au suivant le long de la file. Ils étaient conduits par le capitaine, qui portait un burnous bordé de rouge. Plusieurs hommes avaient posé leur cimeterre, dégainé, en travers de leur selle.

« Tu n'es pas un Kavar, n'est-ce pas ? » demanda le conducteur.

— « Non, » répondis-je.

Les cavaliers étaient devant nous.

Le conducteur repoussa la capuche de son burnous et tira le voile sur son visage. Sous le burnous, il portait un bonnet. Le voile de reps était rouge ; il était teint avec une teinture primitive obtenue avec de l'eau et des racines de telekint écrasées ; comme il avait transpiré, il avait déteint ; son visage était taché. Il remonta la manche de sa chemise.

Le capitaine se tourna vers moi.

« Ta manche ! » dit-il. Je remontai la manche de ma chemise, exposant mon avant-bras gauche. Il ne portait pas le cimeterre bleu, tatoué sur le bras du jeune Kavar à l'âge de la puberté.

— « Ce n'est pas un Kavar, » dit Farouk. Il fit mine de continuer son chemin le long de la file.

Le capitaine maintint sa monture immobile. Il ne m'avait pas quitté des yeux.

— « Qui es-tu ? » s'enquit-il.

— « Je ne suis pas un Kavar, » répliquai-je.

— « Il s'appelle Hakim de Tor, » précisa Farouk.

— « Près de la Porte Nord de Tor, » dit le capitaine, « il y a un puits. Comment s'appelle-t-il ? »

— « Il n'y a pas de puits près de la Porte Nord de Tor, » répondis-je.

— « Comment s'appelle le puits proche des échoppes des Selliers ? » demanda le capitaine.

— « Le Puits de la Quatrième Main Transitoire, » répondis-je. Le puits, plus d'un siècle auparavant, avait été découvert pendant la Quatrième Main Transitoire de l'Administrateur Shiraz, alors Bey de Tor.

Je fus content d'avoir consacré quelques jours, avant de prendre les leçons de cimeterre, à apprendre la ville de Tor. Il n'est pas prudent d'emprunter une identité que l'on n'est pas capable de prouver.

— « Tu n'as pas l'accent de Tor, » souligna le capitaine.

— « Je n'ai pas toujours habité Tor, » répondis-je. « Je viens, à l'origine, du nord. »

— « C'est un espion des Kavars ! » lança un des lieutenants qui se tenaient aux côtés du capitaine.

— « Pourquoi vas-tu à l'Oasis des Neuf Puits ? » s'enquit le capitaine.

— « J'ai des pierres que je voudrais vendre à Suleiman, ton Maître, » dis-je, « en échange de pains de dattes séchées. »

— « Laisse-nous le tuer, » insista le lieutenant.

— « Est-ce ton kurdah ? » s'enquit le capitaine, montrant le kurdah d'un kaiila tout proche.

— « Oui, » répondis-je.

Tandis qu'ils visitaient la caravane ils avaient, avec leurs cimenterres, ouvert les rideaux des kurdahs, car il y aurait pu y avoir des Kavars à l'intérieur. Néanmoins, ils n'avaient trouvé que des esclaves entravées.

— « Qu'y a-t-il à l'intérieur ? » s'enquit-il.

— « Seulement une esclave, » répondis-je.

Il poussa son kaiila jusqu'au kurdah et, avec l'extrémité de son cimeterre, voulut lever la moitié du rideau qui se trouvait à sa droite.

La lame de mon cimeterre bloqua la lame du sien.

Les hommes se crispèrent. Les poings se serrèrent sur les poignées des cimeterres. Les lances furent baissées.

— « Tu caches peut-être un Kavar à l'intérieur, » émit le capitaine.

Avec l'extrémité de mon cimeterre, j'écartai le rideau. Dans le kurdah, à genoux, effrayée, nue en dehors de son collier et de son voile, la jeune femme recula.

« La cuisse ! » dit le capitaine.

La femme lui présenta son flanc gauche, lui montrant sa cuisse et sa marque.

— « Ce n'est qu'une esclave, » dit le lieutenant, déçu.

Le capitaine sourit. Il considéra les courbes douces, délicates, séduisantes, exposées, de l'esclave.

— « Mais elle est jolie, » souligna-t-il.

— « Dévoile ton visage ! » lui ordonnai-je.

La jeune femme, les mains derrière la tête, sur la lanière dorée, abaissa son voile. Son corps s'était magnifiquement redressé lorsqu'elle avait levé les bras pour détacher le voile. Je notai la manière dont elle l'avait fait. Je ricanai intérieurement. C'était une esclave et elle ne le savait pas.

— « Oui, » reprit le capitaine, « une belle esclave. » Ses yeux s'attardèrent sur la bouche dévoilée, puis il but le reste de son visage, puis son corps. Il me regarda. « Je te félicite de posséder une telle esclave, » ajouta-t-il.

D'une inclinaison de tête, j'acceptai le compliment.

« Peut-être, ce soir, » suggéra-t-il, « pourrait-elle danser pour nous ? »

— « Elle ne sait pas danser, » répondis-je. Puis, à la jeune femme, en anglais, je dis :

« Tu n'es pas encore prête à danser pour le plaisir des hommes. »

Elle se tassa sur elle-même.

— « Bien sûr que non ! » répliqua-t-elle, en anglais elle aussi. Mais je constatai que, en dépit de sa fureur, de sa dénégation, son regard avait été excité, curieux. De toute évidence, elle s'était déjà demandé de temps en temps quel effet cela ferait, esclave portant un collier, de danser nue sur le sable, dans la lumière du feu de camp, s'efforçant vulnérablement, sous la menace du fouet, de plaire à des guerriers goréens. Il faudrait du temps, à mon avis, avant qu'Alyena à la peau blanche supplie :

« Fais-moi danser ! Fais-moi danser pour le plaisir des Guerriers ! »

— « C'est une barbare, » dis-je au capitaine. « Elle ne parle pas bien le goréen. Je lui ai dit qu'elle n'était pas prête à danser pour le plaisir des Guerriers. »

— « Dommage, » dit-il. Dans la danse des femmes goréennes, la danseuse doit souvent satisfaire complètement les passions qu'elle parvient à susciter chez son public. Il ne lui est pas permis d'exciter puis de s'enfuir ; quand, lorsque la musique se tait, elle se jette par terre, à la merci des hommes libres, la danse n'est qu'à moitié terminée ; il lui faut encore payer le prix de sa beauté.

« Tu dois lui faire apprendre la danse, » dit le capitaine.

— « C'est bien mon intention, » répondis-je.

— « Le fouet, » rappela le capitaine, « peut apprendre beaucoup de choses à une fille. »

— « Tu parles en vérité, » opinai-je.

— « Une jolie esclave, » dit-il encore. Puis il fit pivoter son kaiila et, suivi de ses compagnons, poursuivit l'inspection des hommes de la caravane. En faisant pivoter son kaiila

le lieutenant qui l'accompagnait, qui avait affirmé que j'étais un espion des Kavars et avait conseillé de me tuer, m'adressa un regard noir. Puis il suivit les autres, et Farouk, le long de la caravane.

« Il ne sera pas nécessaire, Maître, » dit Alyena, hautaine, en goréen, « d'avoir recours au fouet pour me faire danser. »

— « Je sais, » répondis-je en riant, « ... Esclave. »

Elle serra les poings.

« Voile-toi ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

« Reste à l'intérieur, » ajoutai-je, « et ne regarde pas dehors. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je vis ses yeux, bleus, furieux, au-dessus du voile jaune puis, riant, avec mon cimeterre, je fis retomber la moitié droite du rideau, qui cacha l'esclave.

Progressivement, à mesure que la femme comprend qu'elle est esclave, véritablement, dans une société où il y a des esclaves, dans laquelle elle ne peut être que cela, sans possibilité de fuite, des transformations fantastiques s'opèrent en elle. Je constatais déjà le commencement de ces transformations chez Alyena. Elle était déjà excitée par son collier et le fait d'être possédée par les hommes. Elle s'intéressait à eux. Elle devenait effrontée, impudique, comme cela convient à un article de propriété. Elle s'autorisait à présent des pensées et des rêves qui auraient scandalisé une femme libre mais étaient pour elle, qui n'était qu'une esclave, tout à fait appropriés. Elle devenait mesquine, jolie et provocante. Elle devenait sensuelle. Elle devenait surnoise, rusée, possédée. Récemment, elle s'était baissée pour voler une datte. Bien que je l'aie, naturellement, punie, j'avais été très satisfait. Cela signifiait qu'elle devenait une esclave. À présent, je venais de la voir se redresser magnifiquement en retirant son voile devant les hommes. J'avais perçu sa curiosité concernant l'effet que cela ferait de danser devant eux. Elle m'avait indiqué qu'il ne serait pas utile d'utiliser le cuir sur elle pour qu'elle se mette à l'étude des danses des esclaves. Elle se croyait, en elle-même, tout à fait libre, n'ayant de l'esclave que le collier et le nom, mais elle se trompait. Je me dis que je pouvais lui accorder ce petit morceau d'orgueil jusqu'au jour où un maître le lui prendrait et que, brisée, effondrée sur les dalles, ou la natte de soumission, elle comprendrait véritablement qu'elle n'était qu'une esclave.

La belle Alyena, bien qu'elle ne le sût pas, et aurait probablement refusé de le croire, était sur le bon chemin.

Elle devenait une esclave.

CE QUI ARRIVA DANS LE PALAIS DE SULEIMAN PACHA

« COMBIEN en veux-tu ? » demanda Suleiman. Il était assis sur des coussins posés sur des tapis de Tor.

Il portait le kaffiyeh et l'agal, la corde étant celle des Aretai.

Devant nous, sur le plancher lisse, écarlate, incrusté, se tenait la jeune femme. Son corps était détendu, néanmoins son maintien était magnifique. Elle ne nous regardait pas. Elle paraissait ennuyée, légèrement insolente.

Sur les hanches, retenue par une ceinture de tissu roulé, elle portait une soierie de danse au drapé turien, les cuisses nues, le coin avant droit de la soie passé sous la ceinture, derrière et à gauche, le coin arrière gauche passé sous la ceinture devant et à droite. Elle était pieds nus ; elle avait des bracelets en or aux chevilles, davantage à la cheville gauche. Elle portait un soutien-gorge de soie jaune, attaché haut pour accentuer sa beauté. Elle portait un collier à serrure en or et, autour du cou, de nombreuses chaînes légères et pendentifs ; aux poignets, elle avait de nombreux bracelets ; sur les avant-bras, serrés, elle avait également des anneaux, encore une fois plus nombreux à gauche. Elle secoua la tête ; ses cheveux étaient défaits.

« Prépare-toi à plaire à un homme libre, » dis-je à la jeune femme.

Elle était blonde, avait les yeux bleus et la peau claire.

Elle fléchit les genoux, le poids du corps sur les talons, leva les mains au-dessus de la tête, les poignets joints, dos à dos ; sur ses pouces et ses doigts, prêtes, de petites cymbales.

J'adressai un signe de tête aux Musiciens. La musique commença. Les petites cymbales tintèrent et Alyena dansa pour nous.

« Est-ce que l'esclave te plaît ? » demandai-je.

Suleiman la regarda, ses lourdes paupières mi-closes. Son visage ne trahissait aucune émotion.

— « Elle n'est pas sans intérêt, » dit-il.

Je sortis de sous mes robes la ceinture dans laquelle j'avais caché les pierres précieuses. Je coupai les points qui maintenaient les deux parties l'une contre l'autre et, une par une, je posai les pierres précieuses sur la table basse, incrustée, laquée, derrière laquelle Suleiman était assis. Il regarda les pierres précieuses, les prit l'une après l'autre entre le pouce et l'index de sa main droite. De temps en temps, il les levait dans la lumière. Je m'étais assuré, dans le cadre du marché, de la valeur des pierres et savais approximativement à quel poids de dattes pressées elles correspondaient.

À la droite de Suleiman, languide, un autre homme était assis. Il portait le kaffiyeh et l'agal, un kaftan de soie. C'était un Marchand de Sel de Kasra.

— « Je regrette, » dit Ibn Saran, « que nous n'ayons pas pu aller ensemble à Kasra, puis à Tor. »

— « J'ai dû partir très vite, » dis-je, « pour affaires. »

— « Tant pis pour moi, » sourit Ibn Saran, portant à ses lèvres une fine tasse décorée pleine de vin noir.

Suleiman, du bout du doigt, repoussa quelques pierres vers moi.

Je les remis dans ma bourse. Il s'intéressait surtout, apparemment, aux diamants et aux opales.

Ces deux types de pierre étaient rares sur le marché du Tahari.

Je regardai Alyena. Son corps semblait à peine bouger, pourtant il dansait, comme contre sa volonté. Il semblait qu'elle tentât de rester immobile, comme si elle luttait contre son corps, mais qu'il la contraignait à danser, trahissant son asservissement devant les yeux des maîtres. Ses yeux étaient fermés, ses lèvres serrées, son visage plein de souffrance ; elle avait les bras au-dessus de la tête, les poings serrés et pourtant, apparemment tout seul, apparemment contre sa volonté, son corps bougeait, la contraignant à être belle devant nous. L'artifice de la danseuse atteignit une intensité fantastique. Cela n'échappa ni à Suleiman ni à Ibn Saran.

J'avais attendu un mois, à l'Oasis des Neuf Puits, avant d'obtenir une audience avec Suleiman.

Ibn Saran, sans quitter Alyena des yeux, leva le doigt. Une esclave, pieds nus, portant des bracelets, portant un chalwar serré à la ceinture, en soie diaphane, serré également aux chevilles, ainsi qu'une étroite tunique de soie rouge, laissant la taille nue, se précipita vers lui, avec un pot argenté, haut et élégant, contenant le vin noir. Elle était voilée. Elle s'agenouilla, remplissant sa tasse. Sous le voile, j'aperçus le métal du collier.

Je ne pensais pas avoir une telle chance. Elle ne me regarda pas. Elle regagna sa place, avec le pot de vin noir.

Ibn Saran leva un autre doigt. Une autre femme apparut, une femme rousse, à la peau claire. Elle portait également un chalwar, une tunique, des bracelets et un collier. Elle apporta un plateau chargé de cuillères et de sucres. Elle s'agenouilla, posant le plateau sur la table. Avec une petite cuillère, dont l'extrémité ne faisait pas plus d'un hort de diamètre, elle mit quatre mesures de sucre blanc, et six de sucre jaune, dans la tasse ; avec deux autres cuillères, une pour le sucre blanc et une autre pour le sucre jaune, elle tourna le breuvage après chaque mesure. Puis elle posa la tasse contre sa joue, vérifiant la température ; Ibn Saran lui adressa un bref regard ; le regardant, elle embrassa timidement la tasse avant de la lui donner. Puis, la tête baissée, elle se retira.

Je ne me retournai pas pour regarder la première femme, qui tenait le pot argenté de vin noir.

Je me demandai si elle appartenait à Suleiman ou bien à Ibn Saran. Je supposai que c'était à Suleiman parce que c'était dans son palais que nous nous trouvions et discussions affaires.

Suleiman, à contrecœur, repoussa deux autres pierres dans ma direction. Sans un mot, je les remis dans ma bourse.

Dansant, Alyena tournait sur elle-même. Je souris. Sous les fesses, à gauche, je voyais que, à travers la soie jaune, le bleu n'avait pas encore disparu. Elle l'avait reçu pendant la marche de la caravane ; quatre jours plus tôt, avant que le bleu lui ait été infligé, nous avions été rejoints par les officiers et l'escorte venus de l'Oasis des Neuf Puits. Elle l'avait reçu près d'un point d'eau. Elle portait une grosse outre de lait de verr caillé sur la tête. Il lui avait été donné par un jeune nomade séduisant, souple, aux larges épaules. J'avais assisté à la scène et, à mon avis, elle s'était arrangée pour qu'il le lui donne. Avec son fardeau, elle était passée devant lui, près de lui, comme une esclave. Il s'était levé d'un bond et, rapide, les doigts

comme des pinces, il avait administré ce coup sec, jovial, instructif, à la femme audacieuse. Son cri résonna sur un quart de pasang autour du point d'eau, faisant sursauter jusqu'aux verrs et kailas. Elle laissa tomber l'outre de lait caillé, les coutures, heureusement pour elle, tenant bon, et lui fit face, mais il la dominait de toute sa taille, à quelques centimètres d'elle.

« Tu marches bien, Esclave, » lui dit-il.

Elle recula en trébuchant, effrayée, butant, jusqu'au tronc penché d'un flahdah. Elle le regarda.

« Tu es jolie, Petite Esclave, » reprit-il. « J'aimerais bien te posséder. » Elle détourna la tête.

— « Oh ! » s'écria-t-elle.

Sa main était sur elle et, se tordant, pleurant, se poussant avec les talons, l'écorce lui griffant le dos, elle gravit le tronc penché sur une trentaine de centimètres avant que, à travers son voile, il l'embrasse, laissant une trace de sang sur la soie puis, avec ses mains, lui attache les cheveux autour du tronc, la laissant ainsi. Elle pleurait, à genoux au pied de l'arbre, tentant de défaire le nœud de sa chevelure, qui l'immobilisait, nœud qui, se trouvant de l'autre côté du tronc, était invisible. Il lui fallut plus de dix ehns pour se libérer, ce qui amusa beaucoup le camp. Elle fut encore plus déconfite par le fait qu'Aya, l'esclave de Farouk qui était chargée de sa formation, la découvrit ainsi. Aya ne fut pas contente de trouver son élève attachée à un arbre par les cheveux, l'outre de lait caillé gisant dans la poussière. Aya manifesta clairement son mécontentement en frappant plusieurs fois la jeune femme, avant qu'elle ait pu se dégager, avec l'instrument coutumier de son instruction, une corde de poils de kaiila nouée.

« Paresseuse ! » ironisa-t-elle. « Il y a un temps pour jouer et un temps pour travailler ! »

Quand Alyena eut enfin réussi à se dégager, en hâte, pleurant, elle remit l'outre de lait caillé sur sa tête, l'équilibrant, puis repartit en direction de la tente de Farouk.

« Et c'est le temps du travail ! » cria Aya.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Alyena.

Quand Alyena fut autorisée par Aya à cesser de travailler, elle vint aussitôt me voir et raconta, en larmes, ce qui s'était passé.

« C'était un monstre horrible, n'est-ce pas ? » fit Alyena.

— « Oui, un monstre horrible, » admis-je.

— « Tu aurais dû intervenir, » fit-elle d'une voix boudeuse.

Je haussai les épaules.

— « À mon avis, il s'est conduit avec toi comme il fallait, » dis-je.

— « Oh ! » fit-elle. Puis, un instant plus tard, elle demanda : « Ne devrais-tu pas défendre ta propriété ? »

— « Peut-être, si je pensais qu'elle a une valeur quelconque, » répondis-je.

— « Oh, » fit-elle. Elle baissa la tête.

— « Quitte-moi mes babouches ! » ordonnai-je.

Elle se pencha sur mes babouches.

Ce soir-là, tard, vêtue de sa djellaba et entravée à mes pieds, elle parla.

« Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « C'était un monstre horrible, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondis-je.

Il y eut un long silence. Puis j'entendis :

— « Crois-tu que je le reverrai ? »

— « Les nomades sont pauvres, » dis-je. « Je croyais que tu voulais être possédée par un homme riche. »

— « Je ne veux pas être possédée par lui ! » s'écria-t-elle. « Je le hais ! »

— « Oh ! » fis-je.

Un peu plus tard, j'entendis :

« Maître... »

— « Oui ? » répondis-je.

— « Crois-tu, Maître, » demanda-t-elle, « que je le reverrai ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

J'entendis la chaîne, enroulée plusieurs fois autour de ses chevilles croisées, puis fermée avec un cadenas, bouger. Puis je me rendis compte que, dans le noir, entravée, elle était à genoux près de moi. Sa tête, sombre, était sur la natte de la tente.

— « Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » fis-je.

— « Puis-je apprendre à danser ? » demanda-t-elle.

— « Qui es-tu ? » demandai-je.

— « Alyena, ton esclave, Maître, » souffla-t-elle, « supplie d'apprendre à danser. »

— « Peut-être apprendra-t-elle, » dis-je.

— « Elle est reconnaissante, » affirma la jeune femme.

Nous restâmes quelques instants silencieux.

« Alyena, » dis-je.

— « Oui, Maître ? » répondit-elle.

— « Dans ton cœur, » demandai-je, « te considères-tu comme une esclave ? »

— « Puis-je répondre avec sincérité ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » acquiesçai-je.

— « Je ne serai jamais véritablement une esclave, » dit-elle. « Je suis une femme de la Terre. »

— « Oh, » fis-je. Je souris.

J'écoutai la nuit, le vent, les grondements des kailas, les appels des gardiens.

« Pourquoi Alyena veut-elle apprendre à danser ? » lui demandai-je.

La jeune femme réfléchit un instant. Puis elle renifla.

— « Alyena, » répondit-elle, « croit que cela lui procurera peut-être du plaisir, que cela lui donnerait quelque chose d'intéressant à faire, pour passer le temps. Elle pense que cela serait bon pour sa santé. Cela l'aidera à rester mince. »

— « Alyena, » dis-je, « souhaite apprendre à danser – les danses véritables des femmes – parce qu'il y a, dans son cœur, un secret qu'elle ne dit à personne. »

— « Quel est le secret d'Alyena ? » demanda la jeune femme.

— « Dans son cœur, » repris-je, « elle a envie d'être esclave. »

— « Stupide ! » fit la jeune femme.

— « Mais il y a un autre secret, » dis-je. « Un secret qu'Alyena elle-même ignore. »

— « Et quel est-il ? » s'enquit-elle, furieuse.

— « Celle qui, dans son cœur, a envie d'être esclave est déjà esclave. »

— « Non, non ! » s'écria la jeune femme. « Non ! »

— « Sur une telle femme, » ajoutai-je, « la marque et le collier ne sont que des emblèmes, des symboles, proclamant sa réalité sur son corps, sa vérité profonde, qu'elle n'est plus autorisée à dissimuler. »

— « Non ! » cria la jeune femme.

— « Sur une telle femme, » repris-je, « effrontément, à l'évidence, ils dévoilent le secret qu'elle n'est plus autorisée à dissimuler, à savoir qu'elle est esclave, une simple esclave. »

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Ta marque et ton collier, Alyena, » dis-je, « te vont bien. »

— « Non, » sanglota-t-elle. Je l'entendis tirer sur son collier.

— « Réjouis-toi, » ajoutai-je, « de les porter. De nombreuses esclaves ne les connaissent jamais. »

Elle resta couchée dans le noir, agitée, pleurant, entravée, tirant sur son collier.

Ibn Saran, regardant l'esclave vêtue de soie jaune, avec un collier, danser, buvait son vin noir brûlant à petites gorgées.

Je constatai que sa beauté l'intéressait.

Elle se baissa, la jambe tendue et, la fléchissant lentement au rythme de la musique, du genou à la cuisse, la caressa.

Alyena était agréable à regarder parce que, bien qu'elle ne le sache toujours pas, le feu de l'asservissement brûlait dans son ventre.

Parfois, elle nous regardait, nous qui étions son public. Ses yeux nous disaient : Je danse comme une esclave, mais je ne suis pas véritablement une esclave. Je ne suis pas domptée. Il est impossible de me dompter. Aucun homme ne pourra me dompter.

Avec le temps, elle comprendrait qu'elle était véritablement une esclave. Il était inutile de se dépêcher. Les hommes du Tahari sont patients.

Devant Suleiman, à présent, il y avait cinq pierres, trois diamants rouges, étincelants, tachetés de blanc et deux opales, une ordinaire, laiteuse et l'autre exceptionnelle, rougeâtre et bleue. Les opales ne sont pas particulièrement précieuses sur Terre, mais elles sont plus rares sur Gor ; il s'agissait là d'excellents spécimens, taillées en formes d'ovoïdes luminescents, et polies ; néanmoins, bien entendu, elles n'avaient pas autant de valeur que les diamants.

« Que demandes-tu en échange de ces cinq pierres ? » s'enquit-il.

— « Cent Poids de pains de dattes, » répondis-je.

— « C'est trop, » dit-il.

C'était, naturellement, trop. Le problème bien entendu, consistait à demander un prix assez élevé afin de parvenir à une valeur d'échange raisonnable plus tard, tout en évitant de faire injure à la position et à l'intelligence de Suleiman. Fixer un prix trop élevé, comme si je marchandais avec un imbécile, pouvait avoir des conséquences désagréables pour moi, la moins grave étant la décapitation immédiate, à supposer que Suleiman ait bien digéré son petit déjeuner, et ait passé une nuit agréable avec ses femmes.

« Vingt Poids de pains de dattes, » dit-il.

— « C'est trop peu, » dis-je.

Suleiman examina les pierres. Je savais que le prix qu'il proposait était trop bas. Il voulait seulement savoir ce qu'elles valaient sur le marché.

Suleiman était un homme rusé et subtil ; il était aussi extrêmement intelligent.

C'était lui qui avait organisé le piège.

C'était la nuit que j'avais soupçonné la nature du piège, six nuits après que la caravane de Farouk ait été rejointe par une escorte de soldats Aretai.

Le lieutenant du capitaine, haut officier de l'escorte, vint dans ma tente. C'était lui qui m'avait soupçonné d'être un espion des Kavars, lui qui avait voulu me faire tuer. Nous ne nous apprécions guère. Il s'appelait Hamid. Le capitaine se nommait Shakar.

Il regarda autour de lui, furtivement, puis s'assit dans la tente, sans y avoir été invité, sur mes nattes. Je ne voulais pas le tuer.

« Tu transportes des pierres que tu souhaites vendre à Suleiman, Grand Pacha des Aretai, » avait dit le lieutenant.

— « Oui, » avais-je répondu.

Il avait paru anxieux.

— « Donne-les-moi, » dit-il. « Je les porterai à Suleiman, Grand Pacha des Aretai. Il ne te recevra pas. Je te donnerai, de sa part, leur équivalent en pains de dattes. »

— « Telle n'est pas mon intention, » dis-je.

Il plissa les paupières. Son visage noiraud s'assombrit.

— « Sors ! » enjoignit-il à Alyena. Je ne l'avais pas entravée.

Elle se tourna vers moi.

— « Sors, » dis-je.

— « Je ne souhaite pas parler devant l'esclave, » souligna-t-il.

— « Je comprends, » répondis-je. Je ne comprenais que trop bien. S'il estimait nécessaire de me tuer, il préférerait ne pas accomplir cet acte devant un témoin, même s'il ne s'agissait que d'une esclave.

Il sourit.

— « Il y a des Kavars tout autour de nous, » reprit-il, « et ils sont nombreux. »

J'avais effectivement vu, de temps en temps, au cours des jours précédents, de petits groupes de cavaliers qui nous surveillaient.

Quand les gardes ou les hommes de notre escorte se dirigeaient vers eux, ils disparaissaient dans les collines.

« Dans les environs, » poursuivit Hamid, « mais il ne faut pas en parler, il y a une troupe de Kavars, entre trois et quatre cents individus. »

— « Des cavaliers ? » demandai-je.

— « Des Kavars, » répéta-t-il. « Des membres de la tribu. Et des membres de leur tribu vassale, les Ta'Kara. » Il me regarda attentivement. « Il y aura sans doute bientôt la guerre, » dit-il. « Les caravanes seront rares. Les marchands ne voudront pas risquer de perdre leurs marchandises. Ils veulent empêcher Suleiman de recevoir ces marchandises. Ils veulent les détourner, ou en détourner l'essentiel, sur l'Oasis des Pierres Argentées. » C'était une oasis des Char, autre tribu vassale des Kavars. Ce nom lui avait été donné plusieurs siècles auparavant par des hommes mourant de soif qui, marchant de nuit dans le désert, l'avait découverte. La rosée s'était déposée sur les gros rochers plats qui l'entouraient et, dans la lumière de l'aube, les avait fait ressembler, de loin, à des plaques d'argent. La rosée, incidemment, est très répandue, au Tahari, se condensant sur les rochers dans la fraîcheur de la nuit. Elle s'évapore, naturellement, presque immédiatement au matin. Les nomades déterrent parfois des pierres avant l'aube, les nettoient, les mettent dehors et, plus tard, lèchent la rosée déposée sur elles. On ne peut survivre, naturellement, avec le peu d'eau qu'il est possible de se procurer ainsi. Néanmoins, cela permet de s'humecter les lèvres et la langue.

— « S'il y a un tel nombre de Kavars tout autour, » relevai-je, « et de Ta'Kara, vous n'avez pas assez d'hommes pour défendre notre caravane. » En fait, sur le plan militaire, dans une telle situation, une escorte de cent hommes semblait plutôt être une invitation à attaquer.

Hamid, lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai, ne répondit pas. Néanmoins, il dit :

— « Donne-moi les pierres. Sur moi, elles seront en sécurité. Si tu ne me les donnes pas, tu risques de te les faire prendre par les Kavars. Je verrai Suleiman pour ton compte. Il ne te

recevra pas. Je marchanderai pour ton compte. J'obtiendrai un bon prix en pains de dattes. »

— « Je verrai Suleiman moi-même, » dis-je. « Je marchanderai moi-même. »

— « Espion des Kavars ! » cracha-t-il.

Je ne répondis pas.

« Donne-moi les pierres ! » or donna-t-il.

— « Non, » répliquai-je.

— « Tu as l'intention, » reprit-il, « d'obtenir une audience de Suleiman, puis de l'assassiner ! »

— « Ce stratagème me semble mal conçu pour obtenir un bon prix en pains de dattes, » relevai-je. « Tu as dégainé ta dague, » fis-je remarquer.

Il se jeta sur moi, mais je n'étais plus là. Je me levai et, abattant d'un coup de pied un des piquets de la tente, me glissai dehors, dégainant mon cimeterre.

« Ho ! » criai-je. « Au voleur ! Au voleur ! »

Des hommes arrivèrent en courant. Parmi eux, il y avait Shakar, capitaine des Aretai, et plusieurs de ses hommes, leurs lames dégainées. Conducteurs et esclaves se massèrent autour de la tente. Une silhouette se débattait sous la toile. Puis la tente, dans la lumière des torches, sur un signe de Shakar, fut écartée.

« Quoi ? » m'écriai-je avec stupéfaction, « c'est le Noble Hamid ! Pardonnez-moi, noble officier, je vous ai pris pour un voleur. »

Grommelant, époussetant ses robes, Hamid se releva.

« Quelle maladresse de se faire tomber la tente dessus ! » commenta Shakar. Il rengaina son cimeterre.

— « J'ai trébuché, » expliqua Hamid. Il n'avait pas l'air content tandis que, suivant son capitaine, regardant par-dessus l'épaule, il disparaissait dans l'obscurité.

— « Redresse la tente ! » ordonnai-je à Alyena qui, effrayée, me regardait.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Puis je me mis en quête de Farouk. Il n'y avait pas de raison qu'il perde des hommes.

Nous n'attendîmes pas longtemps l'attaque des Kavars. Elle se produisit peu après la dixième heure, midi sur Gor, le lendemain.

Je ne fus guère surpris de voir les hommes de notre escorte d'Aretai se ruer au combat puis, voyant le nombre d'ennemis, qui paraissait effectivement considérable, dévalant les collines, faire pivoter leurs kailas et, abandonnant la caravane, s'enfuir rapidement.

« Ne résistez pas ! » cria Farouk à ses gardes, remontant la caravane au galop. « Ne combattez pas ! Ne résistez pas ! »

Quelques instants plus tard, les Kavars, levant leurs lances, hurlant, leurs burnous flottant au vent, furent parmi nous.

Les gardes de Farouk, suivant son exemple, laissèrent tomber leur bouclier dans la poussière, jetèrent leurs lances par terre et, dégainant leurs cimeterres, les firent tomber, la lame en bas, sur le sol, se désarmant.

Les esclaves hurlèrent.

Avec leurs lances, les Kavars indiquèrent aux hommes qu'ils devaient mettre pied à terre. Ils obéirent. Ils furent rassemblés. Les Kavars remontèrent la caravane, ordonnant aux conducteurs de remettre rapidement leurs kailas en ligne.

Avec leurs cimeterres, ils entaillèrent certains sacs et caisses afin de déterminer leur contenu.

Un guerrier Kavar, avec la pointe de sa lance, traça une ligne dans la poussière.

« Déshabillez vos femmes ! » cria-t-il. « Mettez-les sur cette ligne. » Les femmes furent rapidement mises sur la ligne. Quelques-unes furent déshabillées à la pointe du cimetière. Alyena, violemment sortie de son kurdah, fut jetée à terre. Tandis qu'elle était à quatre pattes par terre, levant la tête, terrifiée, un guerrier, derrière elle, à dos de kaiila, glissa la pointe de sa lance sous son voile, entre le côté de sa tête et la petite lanière dorée et, levant la lance, lui arracha son voile, lui découvrant le visage. Elle se tourna vers lui, terrifiée, accroupie dans la poussière.

« Magnifique ! » cria-t-il.

— « Oh, » fit-elle.

L'acier, la pointe, tranchante comme un rasoir, de la lance, était sur sa poitrine.

— « Cours sur la ligne, Esclave ! » ordonna le guerrier.

— « Oui, Maître ! » cria-t-elle.

— « Tu ne t'es pas désarmé ? » s'enquit un Kavar, s'arrêtant près de moi.

— « Je n'appartiens pas à la garde de Farouk, » répondis-je.

— « Tu fais partie de la caravane, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Je voyage avec elle, » répondis-je.

— « Désarme-toi, » dit-il. « Mets pied à terre. »

— « Non, » répliquai-je.

— « Nous n'avons pas envie de te tuer, » appuya-t-il.

— « Je suis heureux de l'entendre, » dis-je, « car je n'ai pas davantage l'intention de vous tuer. »

— « Trouvez les Aretai ! » cria un homme, passant à dos de kaiila. « Tuez-les ! »

— « Es-tu un Aretai ? » demanda l'homme.

— « Non, » répondis-je.

Je vis quelques kaiilas passer. D'autres restèrent avec les conducteurs.

Il y avait un nuage de poussière, soulevée par les pattes des animaux. Je vis les femmes, debout sur la ligne. Elles avaient de la poussière sur les chevilles et les mollets ainsi que, plus légèrement, sur le corps. Elles plissaient les paupières, à cause de la poussière et du soleil. Deux d'entre elles toussaient. Quelques-unes changeaient de position car la poussière et les pierres étaient brûlantes sur la plante de leurs petits pieds. Elles étaient, toutes, nues. Aucune ne quitta la ligne. Un officier passa rapidement devant la ligne, les examinant. Il cria des ordres. La première à être poussée avec la hampe d'une lance fut Alyena.

Cela me fit plaisir car les Kavars avaient manifestement trouvé l'esclave à leur goût.

« Ne bouge pas, Petite ! » ordonna un homme.

Toutefois, cela ne me surprit pas. Elle devenait plus belle de jour en jour du fait que, sans le savoir et repoussant cette idée, elle commençait à aimer son collier. C'était une esclave. Sur Gor, tôt ou tard, elle serait obligée de regarder cette évidence en face ; elle serait contrainte de regarder au fond d'elle-même ; de s'introspecter, peut-être pour la première fois, avec impartialité et une honnêteté totale ; je me demandai si, à ce moment-là, se voyant telle qu'elle était, elle deviendrait folle ou bien si, audacieusement, avec joie, elle oserait être telle qu'elle se serait découverte ; humaine de la Terre, elle avait été soigneusement conditionnée à imiter des images stéréotypées, produites par d'autres, étrangères à sa nature ; ce que la Terre craignait par-dessus tout, c'était que les hommes et les femmes soient véritablement eux-mêmes ; sur Terre, on considérerait comme horrible que des millions de femmes belles et féminines, en dépit du conditionnement, veuillent être les esclaves d'hommes forts, puissants ; sur Gor, cela n'était pas considéré comme horrible, mais comme convenable ; en réalité, d'autres femmes valent-elles la peine qu'on leur mette un collier ? L'émotion que

ressent généralement, au bout du compte, la femme asservie, dans une culture esclavagiste où ce type de soumission est accepté, sinon respecté, est, bizarrement peut-être, la reconnaissance. Je ne vois pas bien de quoi elles sont reconnaissantes. Elles sont totalement soumises à des maîtres puissants et doivent faire ce qu'on leur ordonne.

Six femmes étaient à présent derrière Alyena, sur le point d'être enchaînées. Six femmes avaient été rejetées par les Kavars.

« Rejoignez vos Maîtres ! » cria un Kavar aux femmes rejetées.

En larmes, elles quittèrent la ligne. Je constatai qu'Alyena était fière d'occuper la tête de la file. Je constatai qu'elle était contente qu'Aya, qui l'avait maltraitée, ait été rejetée. Alyena, nue, très droite, très fière, attendait ses chaînes. On ne les lui mettrait pas, bien entendu.

« Je te conseille, » dit le Kavar, « de te désarmer et de mettre pied à terre. »

— « Je vous conseille, à toi et tes compagnons, » répliquai-je, « de fuir pendant qu'il en est encore temps. »

— « Je ne comprends pas, » dit-il.

— « Si tu étais un Aretai, » demandai-je, « aurais-tu livré la caravane sans combattre ? »

— « Non, bien sûr, » répondit-il.

Son visage blêmit.

— « Heureusement, » repris-je, « il n'y a de la poussière qu'à l'est. Néanmoins, je ne partirais pas plein ouest. C'est la direction qu'emprunteraient naturellement des hommes surpris, stupéfaits. Peut-être y êtes-vous attendus. Compte tenu de l'étendue du terrain et du nombre d'hommes que les Aretai ont pu rassembler, il leur sera difficile de vous encercler, sauf si vous les laissez approcher de la caravane. Je vous conseillerais, bien que je n'aie pas exploré la région, de partir rapidement vers le sud. »

— « Le sud, » releva-t-il, « est le territoire des Aretai. »

— « Il me semble improbable qu'ils aient prévu un mouvement dans cette direction, » estimai-je. « Vous pourrez toujours vous écarter de cette route plus tard. »

Il se dressa sur ses étriers. Il cria. Un officier arriva. Ils regardèrent l'est. La poussière, comme la lame d'un cimeterre noir, sur plusieurs pasangs, se dirigeait vers nous.

— « Combattons ! » cria l'homme.

— « Sans connaître la nature et le nombre des ennemis ? » m'enquis-je.

L'officier me regarda.

— « Combien sont-ils ? » demanda-t-il.

— « Je n'en sais rien, » répondis-je, « mais je pense qu'ils sont assez nombreux pour accomplir ce qu'ils ont décidé de faire. »

— « Qui es-tu ? » demanda l'officier.

— « Un homme qui se rend à l'Oasis des Neuf Puits, » répondis-je.

L'officier se dressa sur ses étriers. Il leva sa lance. Les hommes se mirent en formation.

Donnant des coups de talon dans les flancs de son kaila, furieux, l'officier quitta le camp. Les Kavars et les Ta'Kara, burnous flottant au vent, s'en allèrent.

Ils partirent vers le sud. Je considérais leur chef comme un bon officier.

J'allai auprès d'Alyena. Elle me regarda.

« Apparemment, tu ne seras pas enchaînée, » dis-je.

— « J'en suis très contente ! » cria-t-elle.

— « Ne sois pas déçue, » repris-je. « En tant qu'esclave, tu apprendras à bien connaître les chaînes. Tu en porteras souvent, et tu ne pourras rien faire contre. »

— « Oh ? » fit-elle avec effronterie.

— « Bien sûr, » affirmai-je.

Elle me regarda.

— « J'aurais été enchaînée la Première, » dit-elle en riant. « J'ai été la première femme choisie. J'aurais conduit la Chaîne d'esclaves ! »

— « Il n'y aurait pas eu de Chaîne, » lui remontrai-je. « On ne peut pas faire marcher des femmes nues dans le désert. Vous auriez été enchaînées individuellement, ou par deux, et jetées en travers des selles. »

— « S'il y avait eu une Chaîne, » dit-elle, « je l'aurais conduite. »

— « Oui, » acquiesçai-je. Je la hissai sur ma selle.

— « Et je ne suis pas la plus grande, » insista-t-elle. « Je ne suis pas la plus grande ! »

— « Deviendrais-tu insolente ? » demandai-je.

— « Oh, non, Maître, bien sûr que non, » dit-elle. « Mais cela ne signifie-t-il pas que je suis la plus belle ? »

— « Parmi les tarsks, » répondis-je, « une femelle de sleen elle-même paraît jolie. »

— « Oh, Maître, » protesta-t-elle. Je la mis dans le kurdah. Elle s'y agenouilla. Du bout de ma lance, je ramassai le voile dans la poussière et le posai à côté de son genou gauche.

— « Répare-le, » dis-je, « et mets-le. Avec, cache ta bouche, qui parle trop depuis quelque temps. »

— « Oui, Maître, » fit-elle.

Je me tournai et regardai le nuage de poussière qui s'élevait à l'est. Je voyais des cavaliers, à présent. Ils étaient quatre cents.

« Maître, » dit la jeune femme.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Je sais que je suis belle, » dit-elle.

— « Et comment sais-tu cela ? » m'enquis-je.

Elle était à genoux, nue, dans le kurdah, le voile près de son genou. Elle se redressa. Elle mit les mains sur son collier. Elle leva la tête et le menton fièrement. Son cou était délicat, aristocratique, un peu long, à cause de sa position, et blanc. Je regardai le collier de métal têtue, inflexible, étroit, avec son cadenas sur la nuque, qui l'entourait. Ses yeux étaient extraordinairement bleus et clairs, vifs ; sa longue chevelure blonde lui couvrait le dos.

« Comment sais-tu que tu es belle ? » demandai-je.

Elle secoua la tête, arrangeant un peu ses cheveux, puis me regarda, d'une manière provocante, dans les yeux, les mains posées sur le métal qui emprisonnait sa gorge.

— « Parce que je porte un collier, » répondit-elle en riant.

Du bout de mon cimeterre, je m'apprêtai à la dissimuler à nouveau dans le kurdah.

Les Aretai approchaient de la caravane, à environ un pasang d'elle, se dirigeant rapidement vers elle. À l'ouest, deux cents cavaliers étaient apparus. Ces deux groupes, naturellement, ne trouveraient pas les Kavars près de la caravane. Le plan était bon mais les Kavars, apparemment, s'étaient échappés.

« Est-ce vrai, Maître ? » fit-elle.

— « C'est vrai, » répondis-je, « Esclave. Si les hommes ne t'avaient pas trouvée belle, ils t'auraient laissée en liberté. Seules les plus belles sont considérées comme dignes de la marque ; seules les plus belles sont considérées comme dignes du collier. »

— « Mais comme il est dommage, » gémit-elle, « que j'aie été asservie. »

— « Plus une femme est extraordinairement belle, » soulignai-je, « plus elle a de chances d'être soumise au fer rouge et au collier. »

Elle me regarda.

« Tout homme libre, » poursuivis-je, « qui voit une telle femme, souhaite la posséder. »

- « Sur cette planète, » souffla Alyena, « il le peut ! »
- « Sur cette planète, » appuyai-je, « c'est ce que font les hommes. »
- « Pauvres femmes, » soupira Alyena.

Je haussai les épaules.

« Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Alyena, ton esclave obéissante et dévouée, peut-elle apprendre à danser ? »

— « Tu n'as pas oublié ton jeune nomade, n'est-ce pas ? » demandai-je.

Elle baissa tristement la tête.

« Bien sûr, » reconnus-je, « il te sera difficile de le séduire si tu ne sais pas danser. »

— « Il ne me plaît pas ! » cria-t-elle. « C'est un monstre ! C'est un individu méprisable. As-tu vu comme il a abusé de moi ? »

— « Dans ses bras, » soulignai-je en riant, « il te traiterait comme une simple esclave. »

— « Ce serait terrible, » sanglota-t-elle.

Provoquant son indignation, je touchai son corps.

Il était chaud et mouillé.

— « Oui, jolie petite Alyena, » dis-je, « tu vas apprendre à danser car le feu des esclaves brûle dans ton ventre. »

— « Non ! » sanglota-t-elle.

— « Le feu des esclaves, » insistai-je.

Puis je laissai tomber le rideau du kurdah, provoquant un cri de rage de sa part, l'enfermant à l'intérieur.

Les Aretai, venant de l'est et de l'ouest, les lances baissées, les cimenterres levés, dans un énorme nuage de poussière, criant, hurlant arrivèrent près de la caravane. Ils ne trouvèrent ni les Kavars ni les Ta'Kara.

Suleiman était un homme rusé et subtil ; il était aussi très intelligent.

Il examina les pierres.

C'était lui qui avait organisé le piège.

« Vingt-cinq Poids de pains de dattes, » dit-il.

— « Quatre-vingt-dix, » dis-je.

— « Ton prix est trop élevé, » dit-il.

— « Ton prix, à mon avis, » dis-je, « Grand Pacha, est peut-être un peu trop bas. »

« Où sont les Kavars ? » avait crié Shakar, capitaine des Aretai, lorsqu'il était arrivé près de la caravane, son kaiila se cabrant, son lieutenant, Hamid, derrière lui.

— « Ils sont partis, » avais-je répondu.

Si les Kavars avaient été pris dans le piège, ils auraient été massacrés.

Suleiman était un homme qu'il fallait respecter.

La valeur réelle des pierres, que j'avais soigneusement fait estimer à Tor, compte tenu des meilleurs renseignements concernant la récolte de dattes, était entre soixante et quatre-vingts Poids de pains de dattes pressées. Mon intention n'était pas, naturellement, de faire une bonne affaire, mais de rencontrer Suleiman. J'étais dans l'oasis depuis plus d'un mois. Il venait seulement de consentir à me recevoir. Récemment, avec une caravane, Ibn Saran était également arrivé dans l'oasis. Vingt mille personnes environ habitaient l'oasis, surtout de petits fermiers et de petits artisans, avec leurs familles. Cette oasis comptait parmi les plus grandes du Tahari. Il me semblait important de rencontrer Suleiman. Désireux de confirmer mon identité d'emprunt, je voulais lui vendre des pierres. En outre, avec les dattes qu'elles

me procureraient, j'espérais pouvoir aisément passer pour un marchand de pains de dattes dans mon voyage en direction de l'est. Je supposai que ma convocation devant Suleiman n'était pas sans lien avec l'arrivée d'Ibn Saran. Je supposai qu'il était intervenu en ma faveur. Je lui en étais reconnaissant. Il se souvenait de moi, naturellement, m'ayant rencontré chez Samos. Si je n'avais pas pu rencontrer Suleiman, il m'aurait fallu partir seul vers l'est. Sans guide, cela aurait été incroyablement dangereux. Les habitants du Tahari tuent ceux qui dressent des cartes du désert. Ils connaissent leur pays, ou la région qu'ils habitent ; ils ne tiennent pas à ce que d'autres les connaissent également. Sans guide connaissant l'emplacement des points d'eau, il serait suicidaire de pénétrer dans le Tahari. J'avais proposé de bien payer un guide. Mais personne n'avait accepté. Ils prétextaient la crainte d'une guerre imminente, le risque de se trouver dans le désert pendant une telle période. Je soupçonnais, cependant, qu'on leur avait ordonné de ne pas entrer à mon service. Un homme avait accepté mais, le lendemain matin, sans explication, m'avait informé qu'il avait changé d'avis. Il était trop dangereux, selon lui, de s'aventurer dans le désert en ce moment. De temps en temps, j'avais surpris Hamid, lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai, me suivant. Je supposai qu'il me soupçonnait toujours d'être un espion des Kavars. Mais, quand Ibn Saran était arrivé dans l'oasis, Suleiman m'avait invité à venir le voir. Je me demandai s'il avait attendu Ibn Saran. Il me semblait qu'Ibn Saran exerçait dans l'oasis une influence disproportionnée à sa qualité de Marchand de Sel. J'avais vu des hommes s'écarter du chemin de son kaila, s'immobilisant sur le côté et lui faisant signe de la main.

Alyena, en dansant, perçut le pouvoir d'Ibn Saran. Il n'est pas difficile pour une danseuse, légèrement vêtue, montrant sa beauté, de deviner lequel des spectateurs est le plus puissant. Je ne sais pas précisément comment. De toute évidence, dans une certaine mesure, cela est lié à la richesse des vêtements. Mais surtout, à mon avis, cela est lié à la manière dont ils se tiennent, à leur assurance, à leurs yeux qui les fixent comme s'ils les possédaient déjà. L'individu puissant ne regarde pas les femmes comme celui qui ne l'est pas. Instinctivement, bien entendu, le fait d'être regardée par un homme puissant excite la femme. Elle désire, désespérément, lui plaire. C'est encore plus vrai en ce qui concerne les esclaves dont la féminité est impudiquement et effrontément exposée. Ibn Saran, languide, regardait la danseuse. Son visage ne trahissait aucune émotion. Il buvait son vin noir chaud à petites gorgées.

Alyena se jeta par terre devant lui, bougeant au rythme de la musique. Je présume qu'elle voyait en lui l'« homme riche » qui lui apporterait une existence où elle serait dispensée des tâches d'une femme du Tahari : broyer le grain avec un lourd pilon, tisser, battre le lait dans de grosses outres, porter de l'eau, conduire les animaux avec un bâton sous une chaleur torride. Je la vis se rouler par terre, se tordre et, à plat ventre, tendre les mains vers lui.

Ses leçons, qui avaient été intensives après notre arrivée à l'Oasis des Neuf Puits, avaient coûté peu d'argent et avaient, à mon avis, beaucoup augmenté sa valeur, la doublant ou la triplant. Le coût modeste des leçons avait été, à mon avis, un excellent investissement. La valeur de ma propriété avait considérablement augmenté. Mais c'était principalement à la jeune femme que je le devais. Avec une diligence fantastique, elle s'était adonnée aux leçons et à l'entraînement. Elle avait répété pendant des heures des choses en apparence aussi insignifiantes qu'un mouvement du poignet.

Son instructrice était une Esclave de Café, Seleenya, louée à son maître ; ses musiciens étaient un flûtiste, engagé au début, puis un joueur de kaska, plus tard, pour l'accompagner.

Un jour, je la vis, nue, couverte de sueur et de bracelets, dans le sable.

« Dois-tu la battre souvent ? » demandai-je à Seleenya.

— « Non, » répondit l'esclave. « Je n'ai jamais vu de fille aussi désireuse d'apprendre. »

— « Jouez, » dis-je aux Musiciens.

Ils jouèrent jusqu'au moment où, levant le doigt, je les fis arrêter. Alyena s'immobilisa sur le sable, la main droite levée, la gauche baissée, près de la hanche, la tête inclinée à gauche ; les yeux fixés sur les doigts de sa main gauche, comme si elle se demandait s'ils oseraient toucher sa cuisse ; puis elle abandonna la position et rejeta la tête en arrière, le souffle court. Elle avait du sable sur les chevilles et les pieds ; la sueur coulait sur son corps.

« Ta femme te plaît-elle ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Et je suis convaincu, » ajoutai-je, « que tu plairais aussi au jeune nomade. »

Elle leva la tête et eut une expression ironique.

— « Lui et ses pareils ne m'intéressent plus, » dit-elle. Elle baissa la tête et se mordit la lèvre. « Je sais, Maître, » reprit-elle, « que tu feras de moi exactement ce que tu veux, mais je te rapporterais certainement davantage si j'étais vendue à un homme riche. » Elle s'agenouilla sur le sable devant moi, en sueur, avec ses bracelets ; elle me regarda avec ses yeux bleus. « Je t'en prie, Maître, » dit-elle, « vends-moi à un homme riche. »

Je lui fis signe de se lever. J'adressai un signe aux Musiciens. Elle dansa.

Je la regardai. Il ne me parut pas impossible que l'esclave suscite l'intérêt d'hommes fortunés.

— « Peut-être, » dis-je. Je me disais que je la vendrais peut-être à Suleiman.

Je la regardai bouger.

— « Je n'ai jamais vu personne apprendre aussi aisément, rapidement et naturellement les danses des esclaves, » insista Seleenya.

— « C'est une esclave par nature, » dis-je à Seleenya.

— « Dans tes bras, » s'enquit Seleenya, me regardant, « toutes les femmes ne comprennent-elles pas qu'elles sont esclaves par nature ? »

— « Va dans l'alcôve, » fis-je. Je la louais.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle, serrant ses soieries autour d'elle et gagnant rapidement l'alcôve.

— « Ne cesse pas de t'entraîner, » recommandai-je à Alyena.

— « Le fait que je puisse danser comme une esclave, » dit Alyena, bougeant devant moi, « ne signifie pas que je suis une esclave. »

Je souris et lui tournai le dos, me dirigeant vers l'alcôve.

« Je ne suis pas domptée ! » cria Alyena. « Aucun homme ne peut me dompter ! »

Je me retournai.

— « À genoux ! » ordonnai-je. « Dis : « Je suis domptée. ». Tout de suite ! »

Elle s'agenouilla immédiatement.

— « Je suis domptée, » dit-elle. Elle sourit. C'était la rébellion de l'obéissance.

— « Continue de t'entraîner, » fis-je.

Les Musiciens recommencèrent à jouer et la jeune femme recommença à danser. Elle était superbe. Et c'était incroyable. Elle ne savait pas encore qu'elle était esclave. Elle était vraiment stupide.

Je la regardai bouger.

Elle m'adressa un sourire plein de dédain. Je regardai ses cheveux blonds, soudain défaits car elle s'était mise à tourner follement sur elle-même. Son regard resta fixé jusqu'au dernier moment sur un point situé de l'autre côté de la pièce puis, soudain, à chaque tour, sa tête pivotait violemment et son regard retrouvait le point. Puis elle cessa de tourner et

s'immobilisa, les mains au-dessus de la tête, le corps droit, le ventre rentré, la jambe droite fléchie et tendue, seuls les orteils touchant le sol. Puis elle reprit la position de base. Sa peau blanche, à elle seule, dans le Tahari, valait cher. Ses cheveux blonds et ses yeux bleus, en outre, dans cette région, en faisaient un spécimen rare. Mais, au-delà de ces trivialités, malgré leur importance commerciale, il y avait le fait qu'elle était belle, de corps et de visage. Son corps, quoique imparfaitement épanoui, était complètement féminin, magnifiquement proportionné et avait des courbes douces. Sa taille approximative était, en unités terrestres, de un mètre soixante-deux. Son visage était incroyablement délicat, ainsi que ses lèvres. Son visage était extrêmement sensible et féminin. C'était un visage sur lequel on lisait facilement les émotions. Ses lèvres tremblaient aisément, ses yeux s'emplissaient rapidement de larmes étincelantes. Elle se vexait facilement, ce qui est très important chez les esclaves goréennes. En outre, elle ne pouvait contrôler ses sentiments, ce qui est également excellent chez les esclaves. Ses sentiments, vulnérables, profonds, exploitables, dans ses expressions et sur son visage, la trahissaient, l'exposant aux hommes, et à leurs jeux, aussi manifestement que son corps nu. Ils la rendaient plus aisément contrôlable, plus asservie. Un jour, j'avais vu son écriture. Elle était aussi extrêmement féminine. Je la regardai danser. En outre, dans son ventre brûlait le feu de l'esclave et c'était sans doute le plus important. Elle s'en tirerait très bien. Elle se vendrait cher. Seul un homme riche, à mon avis, pourrait se l'offrir.

J'avais eu une idée brillante, ou une bonne inspiration, d'amener cette femme dans le sud. J'étais convaincu qu'elle se révélerait utile.

« Maître ! » appela Seleenya, l'Esclave de Café, la fille louée, depuis l'alcôve. Elle se tenait derrière le rideau de perles. Elle avait quitté ses vêtements de soie. « Je t'en prie, Maître, » sanglota-t-elle. Je vis, à travers les perles du rideau, son collier.

Je me dirigeai vers elle.

Derrière moi, en écartant le rideau, j'entendis le battement du tambour, le kaska, le silence, puis un bruit tandis que le flûtiste, les mains sur son corps, au son du tambour, enseignait à la femme le rythme et l'intensité d'une variété de balancements pelviens précédant l'abandon.

« Moins fort, » dit-il. « Moins fort. Il faut davantage de contrôle, davantage de précision. Tu es contrainte d'agir ainsi, et tu te retiens. Tu es furieuse. Cela doit se voir sur ton visage. »

— « Je t'en prie, Maître, ne me touche pas, » dit-elle.

— « Tais-toi ! » répliqua-t-il. « Tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Recommence ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

J'entendis à nouveau le tambour.

Seleenya leva les bras vers moi, les lèvres entrouvertes. Je la touchai.

« Le Maître a-t-il l'intention de m'utiliser lentement ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Seleenya aime le Maître, » dit-elle.

Sur un geste languide d'Ibn Saran, Alyena se redressa sur les dalles écarlates, se tournant gracieusement, à genoux, sur le côté, la tête rejetée en arrière, les cheveux touchant le sol, lentement, centimètre par centimètre mélodieux et lourd de protestation, les bras devant le corps, se dressant sur les genoux, droite, la dernière partie d'elle-même à se redresser étant la tête, dans un tourbillon de cheveux blonds. Puis, regardant Ibn Saran, soudain, elle se pencha en avant, comme si elle répondait à une impulsion, comme si elle ne pouvait s'en empêcher

et, les mains sur les dalles, la tête baissée, embrassa les dalles à ses pieds, devant ses babouches. Elle le regarda. Je compris qu'elle voulait qu'il l'achète. C'était son « homme riche ». Il lui fit signe de se lever. Elle tendit la jambe droite puis, effrontément, lentement, les mains au-dessus de la tête, mouvantes, elle se leva, se balançant, à ses pieds.

« Puis-je déshabiller ton esclave ? » s'enquit Ibn Saran.

— « Bien sûr, » répondis-je.

J'adressai un signe de tête à la jeune femme. Au rythme de la musique, elle détacha son soutien-gorge d'esclave, en soie jaune puis, comme avec mépris, le jeta dans un coin. Je vis qu'elle était excitée d'avoir suscité l'intérêt. De toute évidence, elle voulait qu'il l'achète. Battre le lait et broyer le grain, ce n'était pas pour la jolie Alyena. C'était pour les filles laides et les femmes libres. Elle était trop désirable, trop belle pour effectuer de telles tâches.

Je décidai que j'aimerais bien goûter le vin noir et fumant. Je levai le doigt. La femme responsable du pot argenté plein de vin noir était assise près d'un minuscule brasero sur lequel il était posé, gardant sa chaleur. Voyant mon signal, elle bougea, hésitante. Elle avait la peau blanche et les cheveux noirs. Elle portait une étroite tunique de soie rouge, avec quatre crochets ; sa taille était nue ; elle portait un chalwar retenu par une ceinture, un vêtement diaphane, semblable à un pantalon large mais serré aux chevilles ; elle était pieds nus ; elle portait des bracelets aux poignets et aux chevilles ; elle était voilée ; elle avait un collier. Elle se leva rapidement. Elle s'agenouilla, la tête baissée, devant moi. Elle versa, soigneusement, le liquide brûlant et noir dans la petite tasse rouge. Je la congédiai. Sous son voile, je n'avais pas pu lire l'inscription de son collier, qui indiquait qui la possédait. Je supposai que c'était Suleiman, puisqu'elle servait dans son palais. L'autre femme, une rousse à la peau blanche, qui portait également une tunique, un chalwar et un voile, des bracelets et un collier, leva son plateau de cuillères et de sucres. Mais je tournai la tête. Elle n'avait pas été appelée. Les deux femmes, à la peau blanche, étaient assorties, une pour le vin noir, l'autre pour ses sucres.

Alyena, à présent, lentement, détacha les soieries de danse serrées sur ses hanches, mais les maintint, les faisant onduler devant son corps, aguichant Ibn Saran qui, assis, languide, les yeux mi-clos, pouvait d'un geste lui ordonner de se dénuder immédiatement.

Il la regarda travailler les voiles ; elle était adroite ; il connaissait bien les esclaves et savait les apprécier.

Moi aussi, à ma manière, bien que vraisemblablement moins compétent que le noble Ibn Saran, je connaissais les esclaves et savait les apprécier. Par exemple l'esclave brune, assortie à sa compagne, qui était chargée de servir le vin noir, était un petit morceau de femme délicieux, une femelle sensuelle, quoique indisciplinée. La voir, c'était la désirer.

J'avais eu autrefois l'occasion de l'acheter mais, stupidement, je ne l'avais pas saisie, je ne l'avais pas conduite, enchaînée, sur mon navire, puis dans ma Demeure.

Plus tard, j'avais envoyé Tab, un de mes capitaines, un homme de confiance, l'acheter à Lydius, mais elle était déjà vendue.

On ignorait ce qu'elle était devenue.

Elle m'avait autrefois désobéi. J'avais dû la punir. Je ne l'avais pas achetée à Lydius. À cette époque, je recherchais Talena, afin de l'arracher aux forêts du Nord et de la ramener à Port Kar où nous pourrions, du moins l'espérais-je, renouer notre Compagnie. De toute évidence, il aurait été incorrect de rentrer en compagnie de Talena avec cette fille brune, d'une beauté fantastique, nue, portant mes chaînes, dans la cale de mon navire. Talena ne lui aurait-elle pas tranché la gorge, sous le collier de métal ? Et, si je l'avais affranchie, ne se serait-elle pas rapidement retrouvée captive du collier d'un autre ? Lorsqu'elle avait fui les Sardar, elle n'avait pas trouvé la liberté. Femme de la Terre, elle avait été rapidement

capturée par les Femmes-Panthères et exposée, nue, attachée à un poteau, sur les rives du Laurius, les bras au-dessus de la tête, attachée à lui par le cou, le ventre et les chevilles, magnifique esclave capturée. Sarpedon, tavernier de Lydius, l'avait achetée aux Panthères. C'était dans ses chaînes que je l'avais retrouvée, belle Esclave de Taverne dans son établissement. Elle avait, en fuyant les Sardar, pris mon tarn. Pourtant, lorsque je l'avais retrouvée, à Lydius, je ne l'avais pas tuée. Je l'avais seulement utilisée, avant de l'abandonner à son sort d'esclave. Le tarn était rentré plus tard ; furieux, je l'avais chassé. Elle m'avait coûté le tarn ; il valait dix fois plus que le prix de son corps sur une estrade publique. Seul son maître aurait dû pouvoir prendre place sur sa selle. Quelle est la valeur d'un tarn de guerre qui laisse une étrangère, une simple esclave, prendre place sur sa selle ? Je l'avais chassé. Quand je pensais au tarn, j'avais parfois envie de la fouetter jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus que les os. Néanmoins je me souvenais qu'elle avait travaillé, comme moi, avant sa fuite, sa désobéissance, pour les Prêtres-Rois. Quant à moi, dans ma simplicité généreuse, mon aveuglement romantique, à cette époque, j'avais voulu la renvoyer sur Terre, où elle aurait été en sécurité. Elle avait refusé et s'était enfuie. Elle avait agi avec bravoure. Mais cela n'avait pas été sans conséquences. Elle avait joué. Elle avait perdu. Je l'avais abandonnée à son asservissement.

Sur un signe d'Ibn Saran, Alyena s'enroula dans le voile puis, de sa petite main, le jeta par terre. Elle se tint audacieusement devant lui, les bras levés, la tête sur le côté, la jambe droite fléchie. Le voile, flottant, tomba à trois mètres d'elle, tout doucement, sur les dalles. Puis, sur une nouvelle ligne mélodique, elle dansa.

La femme de Lydius pensait-elle vraiment que je l'affranchirais, cédant à ses suppliques, moi, dans les veines de qui coulait du sang goréen, à qui elle avait coûté un tarn ? Je ne l'avais pas tuée. Elle était jolie mais stupide. Je me souvins qu'elle m'avait supplié de l'acheter. Seules les esclaves supplient. Je n'ai compris qu'à ce moment-là que c'était véritablement une esclave. Je me souvins avec tristesse que, il y a bien longtemps, nous avions cru que nous nous aimions. Je me souvins qu'une fois, délirant, faible, le corps rongé par le poison, je lui avais demandé de m'aimer. Mais, par la suite, après avoir appris les leçons du Torvaldsland, je m'étais débarrassé du poison dans le délire purifiant de l'antidote, et je ne lui avais pas demandé, dans ma faiblesse, de m'aimer, la suppliant mais plutôt, dans ma puissance, riant, je lui avais mis un collier, l'avais jeté à mes pieds, en avais fait mon esclave. Les femmes orgueilleuses, une fois leur orgueil brisé, ont leur place aux pieds d'hommes plus orgueilleux encore. Elle avait supplié d'être affranchie. C'était une esclave. Et, autrefois, j'avais été assez stupide pour l'aimer. Autrefois, il était vrai qu'elle avait servi les Prêtres-Rois, mais moi aussi. Et c'était autrefois. Et nous ne savions pas alors, elle ne savait pas, qu'elle était véritablement une esclave, comme je l'avais constaté à Lydius. Nous pensions que c'était une femme libre feignant d'être esclave. Puis, dans la taverne de Lydius, nous avions compris qu'elle était véritablement une esclave. Il était à présent hors de question qu'elle, une esclave, serve les Prêtres-Rois. Le collier, suivant la loi goréenne, annule le passé. Quand Sarpedon avait refermé son collier sur son cou, son passé de femme libre avait disparu, sa vie d'esclave avait commencé.

« Elle a quitté les Sardar, » avais-je dit à Samos. « Elle a désobéi. On ne peut pas lui faire confiance. Et elle en sait trop. »

Il avait voulu envoyer à Lydius des hommes chargés de l'acheter et de la ramener à Port Kar afin que, sous sa direction, elle soit jetée aux urts des canaux.

— « On ne peut pas lui faire confiance, » avait confirmé Samos. « Et elle en sait trop. »

— « Il y a mieux à faire avec une belle esclave, » lui avais-je dit, « que la jeter en pâture »

aux urts des canaux. »

Samos m'avait adressé un sourire ironique.

— « Peut-être, » avait-il dit. « Peut-être. »

Comme j'avais été stupide de vouloir renvoyer cette femme exceptionnellement sensuelle sur Terre ! Si j'avais eu toute ma tête, je lui aurais mis un collier et l'aurais attachée à l'anneau d'esclave scellé au pied de ma couche. Je ne pouvais pas nier que j'étais à présent satisfait qu'elle ne soit pas, dans une trivialité inoffensive, isolée sur Terre. J'étais content, au contraire, que sa beauté soit sur Gor où je pouvais, ainsi que les autres mâles, y avoir accès. Elle aurait pu être en sécurité sur Terre ; elle avait choisi l'insécurité, dans laquelle vivent toutes les belles femmes sans Pierre de Foyer, de Gor. Elle paierait à présent les pénalités perçues sur sa beauté par les hommes puissants de cette culture primitive. Elle avait joué. Elle avait perdu. J'étais content qu'elle ait perdu. Mon seul regret était de ne pas l'avoir achetée à Lydius et ramenée à Port Kar où elle aurait été une de mes esclaves. Mais je croyais, à cette époque, que je retrouverais Talena. Talena, sauf si elle était elle-même soumise au collier et n'avait pas le choix, n'aurait certainement pas accepté de vivre sous le même toit qu'une telle beauté. Si elle ne l'avait pas tuée, elle l'aurait rapidement vendue, probablement à une femme ou, pour une misère, au maître le plus méprisable. J'ignorais avant Lydius que Vella, autrefois Miss Elizabeth Cardwell, de la Terre, était véritablement une esclave.

Je jetai un coup d'œil indifférent sur elle, à genoux près du pot mince, argenté, à long cou, de vin noir, posé sur son minuscule brasero, simple élément d'une paire d'esclaves assorties. Ses yeux étaient furieux, au-dessus du voile. Sa taille, fine, entre la courte tunique de soie rouge et le chalwar attaché sur ses hanches, quelques centimètres sous le nombril, était très séduisante. La voir, c'était la désirer ; et la désirer, c'était avoir envie de la posséder.

Alyena, à présent au rythme d'une musique déchaînée, tournoyait devant nous, irrésistiblement entraînée par elle, dans un tintement de bracelets, vers l'apothéose.

Puis elle s'immobilisa, merveilleusement immobile, lorsque la musique se tut, la tête rejetée en arrière, les bras levés, le corps couvert de sueur puis, au dernier accent de la mélodie barbare, se jeta par terre aux pieds d'Ibn Saran. Je remarquai les poils fins de ses avant-bras. Elle était essoufflée.

Ibn Saran, magnanime, lui fit signe de se lever et elle obéit, restant debout devant lui, la tête haute, respirant profondément.

Ibn Saran me regarda. Il avait un sourire contraint.

« Esclave intéressante, » dit-il.

« Veux-tu proposer un chiffre ? » demandai-je.

Ibn Saran adressa un geste à Suleiman. D'un signe de tête, celui-ci refusa la courtoisie.

— « Je ne ferai pas de proposition contre un invité de ma demeure, » dit-il...

— « Et moi, » dit Ibn Saran, « je ne veux pas faire de proposition contre l'hôte de la demeure où je suis aussi bien accueilli. »

— « Dans mon Jardin de Plaisirs, » dit Suleiman avec un sourire, « j'ai vingt femmes comme celle-ci. »

— « Ah, » fit Ibn Saran, s'inclinant.

— « Soixante-dix Poids de dattes pour les pierres, » me dit Suleiman. Le prix était juste et bon. Ainsi, il se montrait magnanime avec moi. Il avait marchandé plus tôt, satisfaisant ainsi à ses habitudes de commerçant du désert. C'était à présent en tant que Suleiman, Ubar et Pacha des Neuf Puits, qu'il fixait son prix. Je fus convaincu qu'il était ferme. Il avait renoncé à un long marchandage. S'il ne s'était intéressé qu'au marchandage et aux dattes, je pensais que je n'aurais pas été autorisé à traiter directement avec lui ; il aurait confié cette tâche à

l'un de ses représentants.

— « Tu m'as accordé ton hospitalité, » dis-je, « et je serais honoré si Suleiman Pacha acceptait ces humbles pierres en échange de soixante Poids. »

Sans Ibn Saran, j'étais persuadé que je n'aurais pas été autorisé à rencontrer le Pacha des Neuf Puits.

Il s'inclina. Il appela un Scribe.

— « Donne à ce marchand de pierres précieuses, » dit-il, « un mot authentifié valable pour quatre-vingts Poids de dattes. »

Je m'inclinai.

— « Suleiman Pacha est la générosité même, » dis-je.

J'entendis du bruit, au loin, des cris. Je ne crois pas qu'Ibn Saran et Suleiman les entendirent.

Alyena était debout sur les dalles écarlates, la tête levée, en sueur, essoufflée, nue en dehors de ses bijoux et de son collier, des bracelets aux poignets et aux chevilles, les anneaux, plusieurs chaînes et pendentifs au cou. Elle écarta d'une main les cheveux collés sur son visage.

J'entendis alors d'autres cris. J'entendis également, bizarrement, dans le palais du Pacha des Neuf Puits, au loin, le glapisement des kaïilas.

« Que se passe-t-il ? » s'enquit Suleiman. Il se leva, ses robes tournoyant autour de lui.

Alyena regarda autour d'elle.

Au même moment, écartant les gardes, les jetant à terre, provoquant notre stupéfaction, sous le portail sculpté, flanqué de tourelles, de la grande salle, apparut un kaïila de guerre, avec tout son harnachement, monté par un guerrier voilé dont le burnous tourbillonnait. Les gardes se précipitèrent. Son cimeterre jaillit de son fourreau et ils s'effondrèrent, ensanglantés, sur les dalles.

Il remit son cimeterre dans son fourreau. Il rejeta la tête en arrière et rit, puis il arracha son voile afin que nous puissions voir son visage. Il nous adressa un sourire ironique.

Je dégainai mon cimeterre et pris position entre lui et Suleiman.

« C'est Hassan, le Bandit ! » cria un garde.

Le kaïila se cabra. L'homme déroula un long fouet du désert accroché à sa selle.

« Je viens chercher une esclave, » dit-il.

La longue lanière de son fouet fila. Alyena, la tête haute, poussa un cri de douleur. Quatre fois, cinglant, mordant la chair, le fouet s'enroula autour de sa taille. Il la tira violemment, prisonnière de son fouet, jusqu'au flanc de son kaïila. Par les cheveux, il la hissa sur la selle.

Il nous salua de la main.

« Adieu ! » cria-t-il. « Et merci ! »

Puis il fit pivoter son kaïila et, alors que les gardes arrivaient en masse, provoquant notre stupéfaction, fit bondir son kaïila, comme un chat, entre les piliers d'une grande fenêtre voûtée de la salle du palais. Il atterrit sur un toit, bondit sur un autre toit, puis il atteignit le sol et partit au galop, les hommes se retournant pour le regarder passer.

En même temps que d'autres hommes, je tournai le dos à la fenêtre. Sur les coussins, gisait Suleiman, Pacha des Neuf Puits. Je courus vers lui. Je vis Hamid, lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai, disparaître rapidement derrière des tentures, cachant une dague ensanglantée sous sa djellaba.

Je me tournai vers Suleiman. Il avait les yeux ouverts.

« Qui m'a frappé ? » demanda-t-il. Les coussins étaient imbibés de sang.

Ibn Saran dégaina son cimeterre. Il ne semblait plus languide. Ses yeux étincelaient. Il

faisait penser à une panthère soyeuse, souple, prête à bondir. Il pointa son cimeterre sur moi.

— « C'est lui ! » cria-t-il. « Je l'ai vu. C'est lui qui a frappé ! »

Je me redressai d'un bond.

« Espion des Kavars ! » cria Ibn Saran. « Assassin ! » Je pivotai sur moi-même, entouré d'acier.

« Abattez-le ! » cria Ibn Saran, levant son cimeterre.

UNE ESCLAVE TÉMOIGNE

LES corps nus des deux femmes étaient allongés sur les rectangles étroits de cordes tressées, nouées, sur les chevalets. Les cordes, tendues, courbaient sous leur poids. Leurs mains étaient contre les flancs, mais des cordes y étaient attachées et fixées à l'axe du treuil, au-dessus de leur tête. Toutes deux portaient un collier. Leurs chevilles étaient attachées au pied de la machine.

J'étais à genoux dans le Cercle d'Accusation. J'avais les poignets attachés dans le dos avec des menottes. Au cou, je portais un large collier métallique, fermé à coups de marteau, sur lequel étaient soudés deux anneaux, un de chaque côté, auxquels étaient fixées des chaînes, des gardes tenant ces chaînes. J'étais nu. Mes chevilles étaient enchaînées.

« Abattez-le ! » avait crié Ibn Saran, levant son cimeterre.

— « Non ! » s'était interposé Shakar, capitaine des Aretai, retenant son bras. « Ce serait trop facile. »

Avec un sourire, Ibn Saran avait rengainé son arme.

Je tirai sur les chaînes. J'étais réduit à l'impuissance.

« Entendons le témoignage des esclaves, » dit le juge.

La jeune femme rousse, sur le chevalet, poussa un cri de désespoir. Le témoignage des esclaves, dans un tribunal goréen, est généralement recueilli sous la torture.

Deux esclaves puissants, nus jusqu'à la ceinture, manœuvrèrent les manivelles du treuil.

La jeune femme rousse, faisant partie de la paire d'esclaves assorties, qui était chargée des cuillères et des sucres, pleurait. Ses poignets, et ceux de l'autre femme, tandis que les longues manivelles de bois tournaient, étaient tirés au-dessus de sa tête. La jeune femme rousse se tordait sur les cordes tressées.

« Maître ! » sanglota-t-elle.

Ibn Saran, portant un kaftan de soie, le kaffiyeh et l'agal, se dirigea vers le chevalet.

— « N'aie pas peur, jolie Zaya, » dit-il. « Souviens-toi que tu dois dire la vérité, rien que la vérité. »

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle. « Oui. »

Sur un signe du juge, la manivelle bougea une fois, l'engrenage jouant avec un claquement. Son corps était à présent tendu sur le chevalet ; ses orteils étaient pointés ; ses mains étaient au-dessus de la tête, la corde rugueuse ayant glissé sur les poignets, ne pouvant aller plus loin à cause des nœuds pressés sur la paume des mains.

— « Écoute attentivement, petite Zaya, » reprit Ibn Saran. « Et réfléchis soigneusement. »

La jeune femme acquiesça.

« As-tu vu qui a frappé le Noble Suleiman Pacha ? »

— « Oui ! » cria-t-elle. « C'est lui ! Lui ! C'est lui, comme tu l'as expliqué à la Cour, Maître. »

Ibn Saran sourit.

— « C'est Hamid ! » criai-je, me redressant péniblement. « C'est Hamid, lieutenant de Shakar ! »

Hamid, debout dans un coin, ne daigna même pas me regarder. Les membres du tribunal murmurèrent avec colère.

— « Hamid, » intervint Shakar mécontent, debout non loin de moi, « est un homme de confiance. » Et il ajouta : « Et c'est un Aretai. »

— « Si tu persistes à accuser Hamid, » précisa le juge, « ta peine sera plus sévère. »

— « C'est lui, » insistai-je, « qui a frappé Suleiman. »

— « À genoux ! » lança le juge.

Je m'agenouillai.

Le juge fit à nouveau signe à l'esclave responsable de la manivelle du chevalet de la jeune femme rousse.

« Non, je vous en supplie ! » hurla-t-elle.

Une nouvelle fois, la manivelle bougea et l'engrenage progressa d'un cran. Son corps, à présent, ne reposait plus sur les cordes tressées et était tendu entre les deux axes du chevalet.

« Maîtres ! » cria-t-elle. « Maîtres ! J'ai dit la vérité ! La vérité ! »

L'engrenage avança d'un cran. La femme, sous l'effet de la douleur, hurla.

— « As-tu dit la vérité, jolie Zaya ? » s'enquit Ibn Saran.

— « Oui, oui, oui, oui, oui ! » sanglota-t-elle.

Sur un signe du juge, l'esclave lâcha la manivelle. L'axe du treuil situé au-dessus de la tête de la femme tourna en sens inverse et le corps de la femme tomba dans le filet de cordes tressées. Un esclave lui détacha les poignets et les chevilles. Elle ne pouvait bouger tellement elle était terrifiée. Puis il la jeta au pied d'un mur où un autre esclave, glissant un mousqueton sous son collier, l'enchaîna à un anneau scellé dans le sol. Elle resta immobile, tremblante.

« Recueillons le témoignage de l'autre esclave, » dit le juge.

Elle avait déjà les bras au-dessus de la tête. Elle était nue. Elle me regarda. Elle portait un collier.

« Réfléchis, à présent, ma Jolie, » dit Ibn Saran. « Réfléchis soigneusement, ma Jolie. »

C'était l'autre femme de la paire assortie, l'autre fille à la peau blanche, qui était responsable du pot argenté, à long col, contenant le vin noir.

« Réfléchis soigneusement, à présent, jolie Vella, » dit Ibn Saran.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Si tu dis la vérité, » reprit-il, « tu n'auras pas mal. »

— « Je dirai la vérité, Maître, » répondit-elle.

Ibn Saran adressa un signe de tête au juge.

Le juge leva la main et la manivelle du chevalet tourna immédiatement. Elle ferma les yeux. Son corps était à présent tendu sur le chevalet ; ses orteils étaient pointés ; ses bras étaient au-dessus de la tête, la corde tendue, serrée sur ses poignets.

— « Quelle est la vérité, jolie Vella ? » demanda Ibn Saran.

Elle ouvrit les yeux. Elle ne le regarda pas.

— « La vérité, » répondit-elle, « est telle qu'Ibn Saran l'a dite. »

— « Qui a frappé le Noble Suleiman Pacha ? » s'enquit Ibn Saran d'une voix douce.

La jeune femme tourna la tête vers moi.

— « Lui, » répondit-elle. « C'est lui qui a frappé Suleiman Pacha. »

Mon visage ne trahit aucune émotion.

Sur un signe du juge, l'esclave responsable de la manivelle du chevalet de la jeune femme,

poussant des deux mains, fit avancer l'engrenage de sorte que son corps fut suspendu entre les deux axes du chevalet.

— « Dans la confusion, » précisa Ibn Saran, « c'est bien lui, l'accusé, qui a frappé Suleiman Pacha puis est allé, avec les autres, à la fenêtre ? »

— « Oui, » répondit la jeune femme.

— « Je l'ai vu, » rappela Ibn Saran. « Mais je ne suis pas seul à l'avoir vu. »

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Qui l'a vu ? »

— « Vella et Zaya, les esclaves, » dit-elle.

— « La jolie Zaya a témoigné » rappela-t-il, « en déclarant que c'était l'accusé qui a frappé Suleiman Pacha. »

— « C'est vrai, » confirma la jeune femme.

— « Pourquoi, Esclaves, dites-vous la vérité ? » demanda-t-il.

— « Nous sommes des esclaves, » répondit-elle. « Nous avons peur de mentir. »

— « Excellent, » fit-il. Elle était suspendue entre les cordes, tendue. Elle resta silencieuse.

« À présent regarde encore une fois, attentivement, l'accusé. »

Elle me regarda.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Est-ce bien lui qui a frappé Suleiman Pacha ? » demanda Ibn Saran.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « C'est lui. »

Le juge fit un signe et la longue manivelle du chevalet fit avancer à nouveau l'engrenage.

La jeune femme fit une grimace, mais ne cria pas.

— « Regarde encore très attentivement l'accusé, » insista Ibn Saran. Je vis ses yeux sur moi. « Est-ce bien lui qui a frappé Suleiman Pacha ? »

— « C'est lui, » répondit-elle.

— « En es-tu absolument certaine ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Cela suffit, » intervint le juge. Il fit un signe. La manivelle tourna en sens inverse. Le corps de la femme tomba dans le filet de cordes nouées. Elle se tourna vers moi. Elle souriait légèrement.

On lui détacha les poignets et les chevilles. Un esclave la souleva et la jeta au pied du mur, près de l'autre femme. L'esclave qui se trouvait là la prit par les cheveux, la forçant à baisser la tête et, entre sa nuque et son collier, glissa un mousqueton qu'il ferma. Puis, rudement, lui brûlant le côté du cou, il fit passer le mousqueton devant ; ensuite, il tira sur le collier ; sur la chaîne, ensuite, qui l'attacha, comme l'autre femme, à un anneau scellé dans le sol. Elle garda la tête baissée, comme une esclave.

J'APPRENDS L'EXISTENCE DES MINES DE KLIMA. UNE ÉVASION EST ORGANISÉE

JE levai la tête.

Je le sentais, à proximité. Mais je ne voyais rien. Je me crispai. Je m'appuyai contre le mur de gros blocs de pierre. Puis j'avancai la tête, mais elle ne pouvait aller loin. Au lourd collier de fer, aux deux gros anneaux soudés de chaque côté, une courte chaîne était attachée, fixée ensuite à un anneau boulonné dans la pierre. Mes mains, prisonnières de menottes, étaient enchaînées au mur, avec de courtes chaînes, à droite et à gauche. J'étais nu. Mes chevilles, également enchaînées, étaient attachées à un autre anneau, boulonné également, devant moi, dans le sol.

Je me penchai autant que possible, écoutant. J'étais assis sur la pierre, sur la paille souillée, étendue sur le sol pour absorber les déchets. Je regardai la porte, qui se trouvait à six mètres de moi ; elle était en bois, renforcée avec de l'acier. Elle avait une petite ouverture, dans sa partie élevée, d'environ vingt centimètres de haut sur trente-cinq de large. L'ouverture avait cinq barreaux. Il y avait une odeur de moisi, mais la pièce n'était pas particulièrement humide. La lumière entrait par une petite fenêtre, armée de barreaux, située environ trois mètres au-dessus du sol, dans le mur qui se dressait à ma droite. Elle était juste sous le plafond. Dans le rayon de lumière tranquille, en diagonale, qui semblait s'appuyer contre le mur, montant vers la fenêtre, je vis de la poussière.

Je dilatai les narines, triant les odeurs de la pièce. Je rejetai l'odeur de la paille moisie, des déchets. De dehors, me parvenaient les odeurs des palmiers, des grenades. J'entendis passer un kaiila, ses pattes martelant le sable. J'entendis, au loin, des clochettes de kaiila, un cri. Rien ne semblait anormal. Je perçus l'odeur des pelures de kort, emmêlées, séchant sur les pierres où elles avaient été éparpillées, reliefs de mon dîner de la veille. Elles étaient couvertes de vints, minuscules insectes couleur de sable. Sur les mêmes pelures, capturant et mangeant les vints, se trouvaient deux petites araignées. De l'autre côté de la porte me parvint une odeur de fromage. L'odeur du thé de Bazi était également nette. J'entendis le garde bouger, somnolant sur sa chaise, de l'autre côté de la porte. Je sentais sa sueur, et l'eau de veminium qu'il s'était passé sur le cou.

Puis je m'appuyai contre les pierres. Apparemment, je m'étais trompé.

Je fermai les yeux. « Livrez Gor ! » ordonnait un message apparemment envoyé par les mondes d'acier. « Livrez Gor ! » Et, plusieurs mois auparavant un jeune garçon, Achmed, fils de Farouk, Marchand de Kasra, avait trouvé cette inscription sur un rocher : « Méfie-toi de la tour d'acier. ». Il y avait eu, également, la messagère, Veema, dont le corps portait cet avertissement : « Méfie-toi d'Abdul. ». Cela ne m'intéressait plus guère, cependant, car Abdul était le Porteur d'Eau de Tor, probablement un agent mineur des Autres, les Kurii, inoffensif, simple moustique dans le désert. Je l'avais laissé s'enfuir, terrifié. Néanmoins, je ne savais

toujours pas qui m'avait conseillé de me méfier d'Abdul. Je souris. Il n'y avait apparemment pas de raison de se méfier de ce vermicéau.

Sur le chemin des Neuf Puits, en compagnie d'Achmed, de son père, Farouk, de Shakar, capitaine des Aretai, d'Hamid, son lieutenant et d'une escorte de quinze cavaliers, j'avais vu le rocher, près duquel Achmed m'avait conduit.

« Le corps a disparu ! » s'écria Achmed. « Il était ici. »

Le rocher, cependant, était toujours là, et le message gravé dessus. Il était gravé en taharique, écriture des peuples du Tahari. Ils parlent goréen mais, comme quelques autres groupes, généralement des groupes isolés, ils n'utilisent pas l'écriture goréenne ordinaire. J'avais étudié l'alphabet taharique. Comme l'alphabet est lié aux phonèmes goréens, il est rapidement maîtrisé, comme un code simple, par les individus qui parlent goréen. L'élément le plus bizarre, du point de vue d'un homme sachant lire le goréen, est qu'il possède des signes pour seulement cinq des neuf voyelles goréennes. Toutefois, il ne me fut pas difficile de lire l'inscription. Aucun son vocalique ne devait être interpolé ou déterminé en fonction du contexte, dans ce message. Tous les signes étaient clairs. Le message, dans son ensemble, était explicite, indubitable. Les sons vocaliques représentés, incidemment, le sont par des marques minuscules près des autres lettres, presque comme des accents. Ce ne sont pas des lettres à part entière. Les sons vocaliques qui ne sont pas représentés, naturellement, doivent être insérés par le lecteur. À une certaine époque, apparemment, en taharique, aucun son vocalique n'était représenté. Quelques érudits tahariques, des puristes, refusent de représenter les voyelles, considérant leur nécessité comme utile seulement aux illettrés.

— « Il n'y a pas de corps, ici, à présent, » dit Shakar, capitaine des Aretai.

— « Où a-t-il bien pu passer ? » demanda Hamid, son lieutenant.

La question n'était pas stupide. Il n'y avait pas la moindre trace d'os rongés, ou de l'action des charognards. S'il y avait eu une tempête de sable, le rocher lui-même aurait été recouvert. Les tempêtes de sable du Tahari, incidemment, bien que parfois longues et terribles, remodelent parfois des dunes, mais il est rare qu'elles enterrent quoi que ce soit. Le sable est emporté presque aussi vite qu'il est déposé. En outre, naturellement, dans le Tahari, les cadavres se décomposent très lentement. La chair du tabuk du désert, qui meurt dans le désert, parfois séparé de son troupeau et incapable de trouver de l'eau, si elle n'est pas polluée par la salive des prédateurs, reste comestible pendant plusieurs jours. L'apparence extérieure de l'animal, en outre, peut rester inchangée pendant des siècles.

— « Il a disparu, » dit Shakar, faisant pivoter son kaiila et reprenant le chemin de la caravane.

Les autres le suivirent.

Je restai un peu plus longtemps, regardant l'inscription. « Méfie-toi de la tour d'acier. » Puis je fis également pivoter mon kaiila et repris le chemin de la caravane.

« Livrez Gor ! » me dis-je.

Je m'appuyai contre les pierres. Je bougeai légèrement la tête, tournant le cou à l'intérieur du lourd collier. Je tirai légèrement sur les menottes de mes poignets, à droite et à gauche. Les chaînes se tendirent. Je sentis un filet de sueur glisser sur mon avant-bras puis glisser sous le fer de mon poignet gauche. Je tirai violemment sur mes chaînes, le collier mordit la chair de mon cou ; je tordis mes chevilles enchaînées, tendant la chaîne. Puis, furieux, je m'appuyai contre les pierres. J'étais prisonnier. J'étais absolument impuissant.

Je fermai à nouveau les yeux. Suleiman n'était pas mort. Le coup de l'assassin, dans la confusion, n'avait pas atteint son but.

Le juge, sur le témoignage d'Ibn Saran et de deux esclaves à la peau blanche, Zaya, une

rousse, et Vella, une brune, m'avait condamné, en tant que criminel et assassin en puissance, aux Mines de sel de Klima, dans le Pays des Dunes, où je travaillerais jusqu'à ce que le sel, le soleil et les Maîtres des Esclaves en aient terminé avec moi. On disait qu'aucun esclave n'était jamais revenu des puits secrets de Klima. Les kailas sont interdits, à Klima, même aux gardes. Le ravitaillement est livré, et le sel emporté, par des caravanes dont les mines dépendent nécessairement. En dehors du puits de Klima, il n'y a pas d'eau sur mille pasangs à la ronde. Le désert est le mur de Klima. L'emplacement des mines est mal connu et, pour protéger les ressources, gardé secret par les agents des mines et les marchands. Les femmes sont interdites à Klima, de peur que les hommes ne s'entre-tuent pour elles.

À nouveau, indubitablement cette fois, l'odeur pénétra dans mes narines. Les cheveux se dressèrent sur ma nuque.

Je tirai sur les chaînes d'acier. J'étais nu. J'étais complètement réduit à l'impuissance. Je ne pouvais même pas mettre les mains devant mon corps.

Il me fallait attendre.

Je sentais le Kur.

« Y a-t-il quelqu'un ? » appela le garde. J'entendis sa chaise grincer. Je l'entendis se lever.

Il ne reçut pas de réponse. Il n'y eut que le silence.

Il s'immobilisa. Je ne bougeai même pas les chaînes.

Il se dirigea vers le seuil de la grande pièce qui donnait accès aux cellules. Il avança prudemment. C'était un seuil étroit se trouvant au pied d'un escalier lui-même étroit, tortueux et incurvé.

« Qui est là ? » appela-t-il. Il attendit. Il n'y eut pas de réponse.

Il fit demi-tour et regagna sa chaise. Je l'entendis s'asseoir à nouveau. Mais, un instant plus tard, soudain, la chaise grinça encore et il fut à nouveau debout.

« Qui est là ? » cria-t-il. J'entendis son cimeterre glisser hors de son fourreau.

« Qui est là ? » cria-t-il encore une fois ; puis je l'entendis pivoter sur lui-même, follement, regardant l'ensemble de la salle.

Ensuite, j'entendis un hurlement de terreur, dément, qui s'arrêta d'un seul coup. Il y eut un craquement sourd.

Il y eut peu de bruit, ensuite, seulement celui d'une grosse langue bougeant dans le sang, curieuse. L'homme, sur la base du cou, s'était passé de l'eau de veminium.

Puis j'entendis la chute du corps. Je n'entendis pas de bruits de mâchoires. J'entendis un bruit de pas, autour du corps. Puis je sentis, que, dehors, un corps puissant se redressait et se tournait, lentement, vers la porte de ma cellule.

Je sentis ensuite qu'il restait immobile devant la porte de ma cellule. Je ne pouvais quitter des yeux la petite ouverture de la porte. Je ne vis rien. Pourtant je sentais qu'il était là et me regardait à travers les barreaux.

J'entendis la clé tourner dans la serrure.

La porte s'ouvrit. Je ne vis rien sur le seuil. Au-delà, gisant par terre, je vis les restes du garde, la tête, arrachée, à côté, encore reliée au corps par des vaisseaux déchiquetés, la nuque arrachée. Je vis la paille bouger à l'intérieur de la cellule. L'odeur du Kur était forte. Je sentis qu'il se tenait près de moi.

La chaîne de mon poignet droit fut levée. Deux fois, elle fut fortement tendue sur l'anneau. Puis elle heurta de nouveau les pierres.

Je sentis que l'animal se dressait.

À ce moment-là, j'entendis les voix de plusieurs hommes. Ils approchaient.

Parmi elles, impérieuse, j'entendis la voix d'Ibn Saran. J'entendis des hommes descendant

l'escalier. Il y eut un hurlement d'horreur. Je vis, par la porte à présent ouverte de ma cellule, Ibn Saran en personne, vêtu d'une djellaba noire avec un kaffiyeh blanc à corde noire, franchir le seuil.

Immédiatement, son cimeterre fut dégainé, réflexe du guerrier du désert. Il ne regarda pas le spectacle horrible gisant à ses pieds. Mais, en un éclair, il regarda l'ensemble de la pièce.

« Dégainez vos armes ! » cria-t-il à ses hommes effrayés. Quelques-uns d'entre eux ne pouvaient quitter des yeux le spectacle gisant au milieu de la pièce. Il en frappa quelques-uns du plat de sa lame. « Dos à dos ! » ordonna-t-il. « Tenez-vous prêts ! » Puis il ajouta : « Bloquez la porte ! »

Il regarda à l'intérieur de la cellule. Je le vis, dehors. J'étais assis et enchaîné. Je ne pouvais tirer sur les chaînes de mes chevilles car j'avais le dos contre les pierres ; je ne pouvais me pencher ni en avant ni sur le côté à cause des chaînes de mon collier ; mes mains étaient enchaînées au mur, de chaque côté ; je ne pouvais, compte tenu de ma position, tirer sur mes chaînes ; j'étais parfaitement immobilisé. Ibn Saran sourit.

« Tal, » dit-il. J'étais son prisonnier. « Tal, » répéta-t-il. Je voyais son cimeterre.

« Qui a pu faire une chose aussi horrible ? » demanda un de ses hommes.

— « J'ai été averti de cela, » dit Ibn Saran.

— « Un Djinn ? » s'enquit un de ses hommes.

— « Sentez ! » lança Ibn Saran. « Sentez ! Il est toujours là ! »

J'entendis le Kur respirer près de moi.

« Bloquez la porte ! » réitéra Ibn Saran.

Les deux hommes qui se trouvaient près de la porte regardèrent autour d'eux, brandissant leurs cimeterres, effrayés.

« Ne craignez rien, compagnons ! » les exhorta Ibn Saran. « Ce n'est pas un Djinn. C'est une créature de chair et de sang. Mais soyez prudents ! Soyez prudents ! » Puis il disposa ses hommes en ligne contre le mur opposé de la salle, où débouchait l'escalier. « J'ai été averti de cette possibilité, » rappela-t-il. « Elle s'est produite. Ne craignez rien. Nous pouvons gagner. »

Les hommes se regardèrent, les yeux dilatés par la peur.

« À mon signal, » ordonna Ibn Saran, parlant rapidement en goréen, « attaquant sur une ligne, taillez dans chaque centimètre de la pièce. Celui qui aura le premier contact devra crier et les autres, ensuite, devront converger sur ce point, taillant, pour ainsi dire, l'air en pièces. »

Un de ses hommes le regarda.

— « Il n'y a rien, ici, » souffla-t-il.

Ibn Saran, le cimeterre dressé, sourit.

— « Il est ici, » affirma-t-il. « Il est ici. » Puis, soudain, il cria : « Ho ! » Puis il bondit, sa lame, en coups rapides de la figure numéro huit, la main retournée en montant suivant une courbe légère, puis la main, en descendant, suivant une courbe légère, décrivant son chemin tranchant. Son pied droit, botté, avançait, son corps était légèrement tourné vers la gauche, diminuant la surface de la cible, sa tête, sur la droite, maximalisant la vision, son pied arrière à angle droit par rapport à la ligne d'attaque, augmentant la puissance de la poussée, assurant l'équilibre. Ses hommes, quelques-uns timidement, frappant de taille et de pointe, le suivirent.

« Il n'y a rien, Noble Maître, » dit l'un d'entre eux.

Ibn Saran s'arrêta sur le seuil de la cellule.

— « Il est dans la cellule, » affirma-t-il de nouveau.

Je regardai le cimeterre. C'était une lame à la courbe vicieuse. Je savais qu'elle était tellement tranchante qu'elle pouvait couper un morceau de soie tombant sur son fil. Je savais

qu'un coup léger de cette lame, tombant sur un bras, couperait la chair, laissant une entaille d'un demi-centimètre dans l'os.

« Il sera extrêmement dangereux, » expliqua Ibn Saran, « d'entrer dans cette cellule. Vous me suivrez rapidement, vous mettant en ligne, le dos au mur. »

— « Fermons la porte à clé, » suggéra un homme, « l'enfermant à l'intérieur. »

— « Il arracherait les barreaux de la fenêtre et prendrait la fuite, » répondit Ibn Saran.

— « Qui pourrait faire cela ? » demanda l'homme.

Je compris que l'homme ignorait tout de la force des Kurii. Je constatai avec intérêt qu'Ibn Saran n'était pas dans ce cas.

— « On ne doit pas, » dit-il, « trouver le corps de cet animal dans la cellule. Il faut s'en débarrasser. »

Je comprenais ce raisonnement. Rares étaient, sur Gor, les individus au courant de la guerre opposant les Prêtres-Rois aux Autres, les Kurii. La carcasse d'un Kur poserait vraisemblablement de nombreuses questions, causerait beaucoup de curiosité et, peut-être, des déductions avisées. Elle pourrait aussi, naturellement, attirer la vengeance des Kurii de la communauté ou du district concernés.

« Je vais entrer dans la cellule, » déclara Ibn Saran. « Ensuite, vous me suivrez. » Ibn Saran n'avait plus rien de doux ou de languide. Lorsque le besoin s'en fait sentir, les hommes du désert peuvent agir avec une efficacité rapide, menaçante. Le contraste avec leur comportement normal, acculturé, lent et même gracieux, est frappant. En outre, je décidai qu'Ibn Saran était brave.

Avec un cri, franchissant le seuil d'un bond, puis taillant l'air de son cimeterre, il entra dans la cellule. Ses hommes, effrayés, entrèrent rapidement à sa suite et, blêmes, prirent position en ligne contre le mur, derrière lui. L'autre porte, qui donnait sur l'escalier étroit et tortueux, n'était plus gardée. La porte de la cellule, cependant, l'était par Ibn Saran lui-même.

« Il n'y a rien, ici, Maître ! » cria un homme. « C'est de la folie ! »

— « Il est parti, » dis-je à Ibn Saran.

Ibn Saran sourit.

— « Non, » dit-il. « Il est ici. Il est dans cette pièce. » Puis, s'adressant à ses hommes : « Taisez-vous. Écoutez ! »

Je n'entendais même pas la respiration des hommes. La lumière tombait de la fenêtre armée de barreaux sur les pierres grises du sol couvert de paille. Je regardai les murs, les hommes, les peaux sèches de kort, par terre, près du plat métallique. Sur les peaux, les araignées continuaient de chasser les vints.

Nous entendîmes, dehors, les appels d'un vendeur de melons. Nous entendîmes deux kailas passer, leurs clochettes.

« La cellule est vide, » dit un des hommes, dans un souffle.

Soudain, un des hommes d'Ibn Saran poussa un hurlement horrible. Je levai la tête, tirant sur les chaînes de mon collier. Je secouai les chaînes de mes menottes. Les hommes se tassèrent sur eux-mêmes.

« Aidez-moi ! » cria l'homme. « Au secours ! »

Brusquement, violemment, il parut être projeté vers le haut. À trois mètres du sol, presque contre les pierres du plafond, il se débattit et se tordit en hurlant.

« Au secours ! » cria-t-il.

« Tenez la position ! » lança Ibn Saran. « Restez en position ! »

« Je vous en prie, » sanglota l'homme.

« Tenez la position ! » répéta Ibn Saran.

Puis l'homme, les manches de son vêtement retroussées au-dessus des coudes, fut lentement abaissé.

« Je vous en prie, » sanglota-t-il.

Puis il cria, un cri bref, étranglé ; puis il y eut un bruit d'explosion, étouffé, comme une bulle d'air crevant à la surface de l'eau ; le côté de son cou avait été arraché d'un coup de dents ; le sang artériel, poussé par la pompe aveugle du cœur, jaillit.

« Restez en position ! » cria Ibn Saran.

J'admirai son autorité. Si ses hommes avaient chargé dès le début, l'homme capturé aurait été jeté sur eux. Cassant leur formation, le Kur aurait ainsi pu s'enfuir. S'ils s'étaient précipités à présent au secours de leur camarade, la formation aurait été à nouveau rompue et le Kur aurait alors, assurément, changé de position.

Ibn Saran, homme brave, bloquait la porte ouverte de la cellule.

« Cimenterres prêts ! » cria-t-il. « Ho ! »

Sur le sol à présent couvert de sang, et la paille ensanglantée, les hommes, en ligne, Ibn Saran restant près de la porte, chargèrent. Le sang, entre les pierres, formait de minuscules rivières.

« Aiii ! » hurla un homme, pivotant sur lui-même, horrifié. Il y avait du sang sur son cimenterre. Il était terrifié. « Un Djinn ! » cria-t-il.

Au même moment, sur le seuil, Ibn Saran frappa, sournement, puissamment.

Il y eut un rugissement de douleur, un hurlement de rage et je constatai que son cimenterre, sur vingt centimètres, était couvert du sang clair du Kur, nettement visible.

« Nous l'avons ! » cria Ibn Saran. « Frappez ! Frappez ! » Les hommes regardèrent autour d'eux. « Ici ! » cria Ibn Saran. « Le sang ! Le sang ! » Je vis une tache de sang, sur le sol, puis l'empreinte sanglante d'une grosse patte griffue. Les gouttes de sang, venues apparemment de nulle part, tombaient l'une après l'autre sur le sol. « Attaquez le sang ! » cria Ibn Saran. Les hommes convergèrent sur le sang, frappant. J'entendis encore deux rugissements de fureur car ils frappèrent encore l'animal par deux fois. Puis un homme fut projeté en arrière, tournoyant sur lui-même. Son visage avait disparu.

Les hommes, à présent, encerclaient l'endroit où le sang tombait, qui indiquait la position de l'animal.

Soudain, j'entendis un bruit de pas précipités et je vis les barreaux de la petite fenêtre bouger, l'un d'entre eux sortant de son logement dans un déluge de pierre et de poussière.

« La fenêtre ! » cria Ibn Saran. « Il va s'échapper ! » Il bondit vers la fenêtre, frappant follement autour de lui, contre la pierre. Ses hommes le suivirent, frappant et criant.

Je souris en voyant, dans la confusion, le sang, goutte à goutte, se diriger vers la porte de la cellule, traverser la salle, franchir le seuil de l'escalier étroit et tortueux.

La diversion organisée par le Kur avait été excellente. Il avait compris qu'il n'aurait pas le temps d'arracher les barreaux puis de se glisser par l'étroite fenêtre avant d'être taillé en pièces. Mais la ruse avait éloigné Ibn Saran de la porte.

Ibn Saran pivota sur lui-même, sa lame ébréchée, tordue, inutilisable, tellement il avait frappé sur les pierres. Il vit le sang. Il poussa un cri de rage et, pivotant sur lui-même, sortit en courant.

Sur les peaux de kort, les araignées chassaient toujours les vints.

« Nous l'avons tué, » déclara Ibn Saran. « Il est mort. »

Je supposai qu'ils n'avaient eu aucune difficulté à suivre la trace du sang. L'animal avait été frappé au moins quatre fois avec les lames tranchantes comme des rasoirs du Tahari. Ibn

Saran lui-même lui avait infligé une blessure de presque vingt centimètres de profondeur. Je l'avais deviné en fonction des traces de sang sur le cimeterre. Ainsi, touché quatre fois, il me parut vraisemblable que l'animal, même s'il avait réussi à s'échapper, s'était caché dans un endroit obscur et avait succombé à la perte de sang.

« Nous nous sommes débarrassés du corps, » ajouta Ibn Saran.

Je haussai les épaules.

« Il en voulait à ta vie, » reprit-il. « Nous t'avons sauvé la vie. »

— « Merci, » répondis-je.

Il était minuit, dans la cellule. Dehors, les trois lunes étaient pleines.

La cellule avait été nettoyée, la paille et les déchets ayant été évacués, puis rincée ; presque tout le sang avait été gratté ; il ne restait plus, çà et là, que quelques taches sombres et réfractaires ; on avait mis de la paille propre ; les peaux de kort avaient été enlevées. Il ne restait pratiquement aucune trace de la bataille qui s'était déroulée dans la cellule. Les barreaux de la fenêtre eux-mêmes avaient été réparés. Le nettoyage avait été effectué par les geôliers, ce que je trouvais amusant. Je croyais qu'il serait effectué par des esclaves nues, portant un collier de travail, une chaîne et un anneau à la cheville, pour les obliger à rester à genoux par terre avec leur brosse, mais tel n'avait pas été le cas ; les condamnés aux Mines de Klima sont également privés du spectacle de femmes nues ; il n'y a pas de femmes, à Klima ; il n'y a pratiquement que le sel, la chaleur, les Maîtres des Esclaves et le soleil ; parfois, les hommes deviennent fous, tentant de fuir dans le désert ; mais il n'y a pas d'eau à mille pasangs à la ronde autour de Klima ; j'aurais aimé voir une femme nue avant de partir, enchaîné, pour Klima ; mais cela me fut refusé.

Souvent, j'avais chassé de mes pensées le visage de l'esclave nommée Vella, de son triomphe lorsque, petite et jolie, sensuelle, libérée des cordes du chevalet, elle s'était assise dans le filet, après que son témoignage eût confirmé celui des autres, celui de Zaya, l'autre esclave, et celui d'Ibn Saran, m'envoyant aux Mines de sel de Klima. Elle était satisfaite. J'irais à Klima. L'esclave avait eu sa vengeance. Son mensonge, confirmant ceux des autres, avait emporté la décision. Puis, après avoir témoigné, comme sa compagne, elle avait été enchaînée. Je me souvins de son sourire lorsqu'elle avait appris que, bien qu'innocent, j'irais à Klima.

Je n'étais pas content de cette esclave.

Je levai la tête. Avec Ibn Saran, il y avait quatre hommes. L'un d'entre eux avait une lampe à huile de tharlarion.

— « Comprends-tu ce que cela signifie, » demanda Ibn Saran, « que d'être envoyé à Klima – d'être un Esclave du Sel ? »

— « Je crois, » répondis-je.

— « Il y a la marche jusqu'à Klima, » souligna-t-il, « dans le Pays des Dunes, à pied, enchaîné, au cours de laquelle de nombreux condamnés meurent. »

Je ne répondis pas.

« Et si tu avais la malchance, » reprit-il, « d'arriver à proximité de Klima, tes pieds et tes jambes, jusqu'au genou, devraient être bandés de cuir, car tu enfoncerais jusqu'au genou dans les croûtes de sel et, sans protection, ta chair, par les millions de minuscules cristaux chauffés, serait brûlée sur tes os. »

Je détournai la tête, enchaîné.

« Dans les mines, » expliqua-t-il, « on pompe l'eau à travers les dépôts souterrains, pour extraire le sel, et l'amener, avec l'eau, à la surface ; puis on pompe à nouveau la même eau. Les hommes meurent, au soleil, en actionnant les pompes. D'autres, les porteurs, doivent

remplir leurs deux seaux d'eau et la transporter des mines aux tables de séchage ; d'autres doivent ramasser le sel et le confectionner en cylindres. » Il sourit. « Parfois, les hommes s'entre-tuent pour une tâche moins lourde. »

Je ne le regardai pas.

« Mais toi, » reprit-il, « qui a tenté d'assassiner notre Noble Suleiman Pacha, tu n'auras que des tâches difficiles. »

Je tirai sur les chaînes.

« C'est de l'acier d'Ar, » souligna-t-il encore. « Il est excellent, importé par caravane. »

Je tirai sur les menottes.

« Il t'immobilisera parfaitement, » fit-il « ... Tarl Cabot. »

Je le regardai.

« Cela m'amusera, » reprit-il, « de penser que Tarl Cabot travaille dans les mines de sel. Tandis que je me reposerai dans mon palais, dans les pièces fraîches, sur des coussins, dégustant de la crème et des baies, savourant du vin, distrait par mes esclaves, dont ta jolie Vella fait partie, je penserai souvent à toi, Tarl Cabot. »

Je tirai sur les chaînes.

« Le célèbre agent des Prêtres-Rois, Tarl Cabot, » lança-t-il, « dans les mines de sel ! Excellent ! Magnifique ! » Il rit. « Tu ne peux pas te libérer, » reprit-il. « Tu ne peux pas gagner. »

Je cédai aux chaînes, réduit à l'impuissance.

« À Klima, » détailla-t-il, « la journée commence à l'aube et ne se termine qu'au crépuscule. On peut faire griller la nourriture sur les pierres, à Klima. Les croûtes sont blanches. Leur éclat est aveuglant. Il n'y a pas de kailas, à Klima. Le désert, sans eau, s'étend sur un millier de pasangs à la ronde. Un des aspects les moins agréables de Klima est l'absence totale de femmes. Tu auras remarqué que, après ta condamnation, le spectacle de leur chair t'a été refusé. Mais tu peux toujours penser à ta jolie Vella. »

Je serrai les poings.

« Quand je l'utiliserai, » promit-il, « moi, je penserai à toi. »

— « Où l'as-tu trouvée ? » demandai-je.

— « Son corps est très vivant, n'est-ce pas ? » s'enquit Ibn Saran.

— « C'est une femme, » dis-je. « Où l'as-tu trouvée ? »

— « Dans une taverne de Lydius, » répondit-il. « C'est intéressant. Nous l'avons achetée, à l'origine, comme une simple esclave. Nous recherchons toujours les femmes de bonne qualité. Elles servent nos desseins, nous permettant de nous infiltrer dans les Demeures, de nous procurer des secrets, de séduire les officiers et les hommes importants, mais aussi, naturellement, de récompenser nos amis et, naturellement, de procéder à des échanges, les utilisant comme monnaie ; l'esclave est généralement très demandée, surtout si elle est belle et éduquée ; nous pouvons mettre ces femmes sur le marché quand nous le voulons ; il n'est pas difficile de les vendre ; en outre, elles n'attirent guère l'attention, commercialement parlant, car elles constituent une marchandise familière ; ainsi, l'esclave, de notre point de vue, surtout si elle est belle et éduquée, constitue une forme de richesse sûre et aisément négociable. »

— « C'est le cas pour tout le monde, » relevai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Et Vella ? » demandai-je.

— « Miss Elizabeth Cardwell, de New York, sur la planète Terre ? » s'enquit-il.

— « Apparemment, tu sais beaucoup de choses, » fis-je.

— « L'esclave de la Terre nous en a appris beaucoup, » reconnut-il. « Nous avons eu de la chance. Pourtant, c'est par hasard que nous avons accroché notre chaîne à son collier. »

— « Que vous a-t-elle dit ? » demandai-je.

— « Tout ce que nous voulions savoir, » répondit-il.

— « Oh, » fis-je, « je vois. »

— « La torture n'a pas été nécessaire, » précisa Ibn Saran. « Il a suffi de l'en menacer. Ce n'est qu'une femme. Nous l'avons enchaînée, nue, dans une tour, avec des urts. Une heure plus tard, en larmes, hystérique, elle a supplié de parler. Nous l'avons interrogée toute la nuit. Nous avons appris tout ce qu'elle savait. Elle en savait très long. »

— « Ensuite, vous l'avez sans doute affranchie, » dis-je, « puisqu'elle vous avait été tellement utile. »

— « Nous avons promis de le faire, » releva-t-il. « Mais, plus tard, si mes souvenirs sont exacts, nous avons oublié. Nous l'avons laissée dans son asservissement. »

— « Complètement esclave ? » demandai-je.

— « Complètement esclave, » répondit-il.

— « Correct, » fis-je.

— « C'est une esclave, » dit-il.

— « Je sais, » répondis-je. « Que vous a appris, précisément, » demandai-je ensuite, « l'esclave de la Terre, Miss Elizabeth Cardwell ? »

— « De nombreuses choses mais la plus importante est, sans conteste, la faiblesse du Nid. »

— « À présent, vous allez attaquer ? » demandai-je.

— « Cela ne sera pas nécessaire, » répondit-il.

— « Un autre plan ? » m'enquis-je.

— « Peut-être, » fit-il.

— « Ce qu'elle vous a dit, naturellement, » relevai-je, « est peut-être faux. »

— « Cela concorde avec les rapports d'autres humains qui, autrefois, il y a longtemps, ont fui les Sardar. »

Il s'agissait vraisemblablement des humains du Nid qui, après la Guerre du Nid, avaient décidé de retourner sur la surface de Gor.

— « Mais ces récits sont-ils véridiques, » insistai-je, « ou bien ceux qui les ont faits croient-ils sincèrement qu'ils le soient ? »

— « Il pourrait, naturellement, s'agir de souvenirs implantés, » reconnut Ibn Saran. « Il pourrait s'agir d'un piège destiné à attirer une attaque dans un piège. »

Je restai silencieux.

« Nous sommes conscients de cette possibilité, » reconnut-il. « Nous avons donc procédé avec prudence. »

— « Mais, à présent, cela compte moins ? » demandai-je.

— « À présent, » répondit-il, « cela ne compte sans doute plus du tout. Nous n'avons plus besoin d'écouter attentivement le bavardage des esclaves. »

— « Vous avez une nouvelle stratégie ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit-il avec un sourire.

— « Peut-être accepteras-tu de la faire partager à un homme qui part pour les Mines de sel de Klima ? » proposai-je.

Il rit.

— « Tu pourrais parler aux gardes, ou à tes compagnons ! »

— « On pourrait me couper la langue, » avançai-je.

— « Et les mains aussi ? » s'écria-t-il en riant. « Et, dans ce cas, à quoi servirais-tu, dans les mines ? »

— « Comment avez-vous appris que l'esclave achetée uniquement à cause de sa beauté à Lydius, était Miss Elizabeth Cardwell ? » demandai-je.

— « Les empreintes digitales, » expliqua-t-il. « Son accent, certains comportements faisaient penser à une origine terrestre. Nous avons pris ses empreintes, curieux. Dans nos fichiers, elles correspondaient à celles de Miss Elizabeth Cardwell, de New York, sur Terre, qui avait été amenée sur Gor pour porter le collier-message aux Tuchuks. »

Je me souvenais de ce collier. Lorsque je l'avais vue pour la première fois, les bas en lambeaux, sa courte robe jaune tachée et couverte de poussière, le cou prisonnier de la lance de capture, les poignets attachés dans le dos, dans les Plaines des Peuples des Chariots, captive des Tuchuks, elle le portait. Elle ne comprenait pratiquement rien, à cette époque, ignorait tout des affaires des mondes.

À présent, la jeune femme était moins ignorante.

« Le collier-message, » reprit Ibn Saran, « n'a pas entraîné ta mort, la fin de la recherche du dernier œuf des Prêtres-Rois. » Il sourit. « En fait, la femme est devenue ton esclave. »

— « Je l'ai affranchie, » dis-je.

— « Imbécile romantique ! » releva-t-il. « Poussant plus loin nos recherches, comprenant qu'elle t'avait accompagné dans les Sardar, avec le dernier œuf des Prêtres-Rois, nous avons cherché d'autres connexions. Bientôt, il devint évident qu'elle avait été ta complice, espionnant pour ton compte, dans la chute de la Demeure de Cernus, un de nos meilleurs agents. »

— « Comment avez-vous appris cela ? » demandai-je.

— « Un homme qui avait fui la Demeure de Cernus, affranchi, fut amené dans mon palais. Il l'identifia immédiatement, ce qui la terrifia. Ensuite, nous l'avons déshabillée et enfermée dans une tour, enchaînée, avec des urts. Une ahn plus tard, elle nous a suppliés de tout dire, et c'est ce qu'elle a fait. »

— « Elle a trahi les Prêtres-Rois ? » m'enquis-je.

— « Complètement, » répondit Ibn Saran.

— « Elle sert les Kurii, à présent ? » demandai-je.

— « Elle nous sert, » précisa-t-il. « Et son corps est exquis, délicieux. »

— « Tu as de la chance, » dis-je, « de posséder une telle esclave. »

Ibn Saran inclina la tête.

« J'ai constaté avec intérêt, en outre, » ajoutai-je, « qu'elle a déclaré que j'avais tué Suleiman Pacha. »

— « Zaya également, » souligna Ibn Saran.

— « C'est exact, » reconnus-je.

— « Il a été inutile de les forcer, » précisa Ibn Saran. « Ce sont des esclaves. »

— « Vella, » rappelai-je, « est une femme extrêmement intelligente et complexe. »

— « Ce sont les meilleures esclaves, » releva Ibn Saran.

— « Exact, » répondis-je. En réalité, qui aurait envie de faire porter un collier à une autre sorte de femme ? Prendre les femmes les plus brillantes, les plus imaginatives, les plus belles et les mettre à ses pieds, esclaves impuissantes et passionnées, est une victoire.

— « Elle te hait. » précisa encore Ibn Saran.

— « Je vois, » fis-je.

— « Apparemment, cela est lié à Lydius, » ajouta-t-il.

Je souris.

« C'est avec grand plaisir que la petite esclave sournoise a déclaré faussement que ta lame avait frappé Suleiman Pacha. C'est avec grand plaisir qu'elle t'a envoyé dans les mines de sel. »

— « Je vois, » répétais-je.

— « La vengeance d'une femme n'est pas une mince affaire, » apprécia Ibn Saran.

— « Effectivement, » opinai-je.

— « Mais une chose la troublait, » reprit Ibn Saran, « une question à propos de laquelle, craignant pour elle-même, elle était inquiète. »

— « Laquelle ? » demandai-je.

— « La sécurité de Klima, » répondit Ibn Saran. « Elle avait peur que tu puisses t'échapper. »

— « Oh ? » fis-je.

— « Mais je lui ai affirmé que l'on ne s'évade pas des Mines de Klima et, ainsi encouragée, c'est avec enthousiasme qu'elle a répété son témoignage. »

— « Jolie Vella, » fis-je.

Il sourit.

« Ce n'est pas par hasard, » relevai-je, « que, une fois son identité établie, elle a été amenée au Tahari. »

— « Bien sûr que non ! » se récria Ibn Saran. « Elle a été amenée ici, portant un collier, pour me servir. »

— « Et elle t'a bien servi, » appréciai-je.

— « Elle a participé activement, comme nous nous y attendions, à ta réception. Autorisée un jour, secrètement, à te regarder dans les rues des Neufs Puits, à travers le voile minuscule d'un haïk, alors qu'elle était nue dessous, sous la surveillance d'un de mes hommes, elle a confirmé plus tard, nue et à genoux devant moi, que tu étais bien Tarl Cabot, agent des Prêtres-Rois. Et ce qu'elle n'a pas accompli, avec le collier-message, dans le Pays des Peuples des Chariots, elle l'a accompli ici, sur le chevalet du tribunal. »

— « Elle t'a bien servi, » répétais-je.

— « C'est une excellente petite esclave, » reconnut Ibn Saran. « Et extrêmement agréable sur les coussins. »

— « Jolie Vella, » fis-je.

— « Pense souvent à elle, Esclave du Sel, » dit Ibn Saran, « dans les Mines de Klima. »

Il pivota sur lui-même, sa djellaba tournoyant, et sortit de la cellule, suivi de ses hommes, dont le dernier portait la lampe à huile de tharlarion.

Dehors, les trois lunes étaient pleines.

Je ne pensais pas que je serais vraiment envoyé dans les Mines de sel de Klima.

De sorte que je ne fus pas surpris quand, une ahn plus tard, pendant cette même nuit de pleines lunes, avant l'aube qui devait voir mon départ pour Klima, deux hommes, portant cagoules et djellabas, furtifs, apparurent dans la salle, devant la porte de la cellule.

Il serait dangereux de conduire ou de transporter un esclave à Klima en ces temps d'incertitude entre les Kavars, les Aretai et leurs tribus vassales.

Il n'était pas impossible que la caravane pénitentiaire soit interceptée.

À la place d'Ibn Saran, je n'aurais pas pris ce risque.

La porte de la cellule s'ouvrit.

« Tal, Noble Ibn Saran, » dis-je, « et gracieux Hamid, lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai. »

Ibn Saran avait à la main son cimeterre dégainé. Je tirai sur les chaînes. Ils n'avaient pas de lampe mais le clair des lunes, entrant par la fenêtre de la cellule, nous permettait de nous voir.

« Apparemment, » dis-je, « je ne dois pas atteindre les Mines de sel de Klima. »

Je regardai le cimeterre. Je ne croyais pas qu'ils me tueraient dans la cellule. Cela semblerait inexplicable, du point de vue des magistrats des Neuf Puits, un accident exigeant une enquête précise.

— « Tu nous prends pour d'autres, » dit Ibn Saran.

— « Bien sûr, » fis-je. « En fait, vous êtes des agents des Prêtres-Rois feignant de travailler pour les Kurii. Devant vos hommes vous avez été contraints de jouer le jeu de leurs desseins, de peur que votre allégeance réelle soit découverte. De toute évidence, vous avez trompé tout le monde, sauf moi. »

— « Tu es perspicace, » reconnut Ibn Saran.

— « De toute évidence, les Kurii avaient l'intention de me tuer, puisqu'ils ont chargé l'un des leurs de cette tâche. Mais vous m'avez arraché à ses crocs sans pitié. »

Ibn Saran inclina la tête. Il rengaina son cimeterre.

— « Nous avons peu de temps, » dit-il. « Dehors, ton kaila t'attend, sellé, avec une arme, le cimeterre, et de l'eau. »

— « Mais il n'y a pas de garde ? » demandai-je.

— « Il était dehors, » expliqua Ibn Saran. « Nous l'avons tué. »

— « Ah, » fis-je.

— « Nous traînerons le corps dans la cellule quand tu te seras échappé. »

Les menottes de mes poignets et de mes chevilles comportaient des serrures. Hamid introduisit la clé dedans et les ouvrit.

— « Et Hamid, » soulignai-je, « intentionnellement, n'a pas frappé Suleiman à mort mais, feignant la maladresse, l'a simplement blessé. »

— « Précisément, » opina Ibn Saran.

— « Si j'avais voulu le tuer, » cracha Hamid, « le coup aurait été mortel ! »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Il était capital, pour notre protection vis-à-vis des Kurii, que nous paraissions tenter de te retarder, t'empêcher de terminer ton enquête pour le compte des Prêtres-Rois. »

— « Bien sûr, » dis-je. « Mais, à présent que les apparences sont sauvées, vous me libérez et me permettez de continuer mon travail. »

— « Précisément, » acquiesça Ibn Saran.

De sous sa djellaba, Hamid sortit un burin et un marteau.

— « Ouvre le collier, » lui dis-je, « au lieu de casser simplement les maillons. Cela prendra davantage de temps mais je serai plus à l'aise. »

— « Quelqu'un va entendre, » s'inquiéta Ibn Saran.

— « Je suis persuadé que personne n'entendra, » affirmai-je. Je souris. « Il est tard. »

J'avais une bonne raison de retarder mon évasion d'un quart d'ahn.

— « Ouvre le collier ! » lança Ibn Saran, en colère.

— « C'est un beau clair de lunes, » fis-je observer. « Ainsi, une fois sorti, je verrai mieux mon chemin. »

Les yeux d'Ibn Saran étincelèrent.

— « Oui, » dit-il.

— « Je suis heureux, » soulignai-je, « d'apprendre que tu travailles pour les Prêtres-Rois. »

Ibn Saran inclina la tête.

« Mon évason exigera-t-elle des explications ? » m'enquis-je.

— « Le garde a été soudoyé, » révéla Ibn Saran. « Ensuite, traîtreusement, en t'évadant, tu l'as tué. »

— « Nous laisserons le corps ici, avec les outils, » ajouta Hamid.

— « Vous pensez à tout, » reconnus-je.

Je sortis le cou du collier, qui me griffa la peau. Il resta suspendu, contre les pierres, à ses deux chaînes. J'eus beaucoup de mal à me lever. Je bougeai les bras et les jambes. Je me demandai jusqu'où j'étais censé aller. S'il était vrai que mon kaiila attendait, sellé, il me parut probable que l'attaque aurait lieu dans le désert, vraisemblablement à la sortie de l'oasis.

Le coup devait être bien préparé. Il devait être, de leur point de vue, sans faille, beaucoup plus sûr que la probabilité de me voir arriver à Klima dans une caravane pénitentiaire.

Je sortis de la cellule. Sur une table, il y avait des vêtements. Je les mis. C'étaient les miens. Je vérifiai ma bourse. Elle contenait même les pierres précieuses que j'y avais remises, après les avoir sorties de ma ceinture, lorsque j'avais négocié avec Suleiman.

« Les armes ? » demandai-je.

— « Le cimenterre, accroché à la selle, » indiqua Ibn Saran.

— « Je vois, » dis-je. « Et l'eau ? »

— « Accrochée à la selle, » indiqua-t-il.

— « Apparemment, » en conclus-je, « je te dois deux fois la vie. Tu m'as sauvé cet après-midi, lorsque l'animal a attaqué et tu me sauves ce soir, m'épargnant les Mines de sel de Klima. Je suis ton débiteur, il me semble. »

— « Tu ferais la même chose pour moi, » répondit-il.

— « Oui, » dis-je.

— « Vite, » intervint Hamid. « La relève de la garde est proche ! »

Je gravis l'escalier. Je traversai les salles extérieures, franchis le portail, sortis.

— « Sois moins audacieux. Sois plus prudent, » me pressa Ibn Saran.

— « Personne ne regarde, » affirmai-je. Je souris. « Il est tard. »

Je vis le kaiila. C'était bien le mien. Il était sellé ; des outres étaient suspendues sur ses flancs ; le cimenterre, dans son fourreau, était accroché avec des lanières de cuir à l'anneau de la selle, sur la droite. Je vérifiai la sous-ventrière, la rêne. Tout était en ordre. J'espérai que l'animal n'avait pas été drogué. Je passai la main devant ses yeux ; il battit des paupières, même la troisième, qui est transparente ; très légèrement, je touchai son flanc ; la peau frémit sous mes doigts.

— « Que fais-tu ? » demanda Ibn Saran.

— « Je salue mon kaiila, » répondis-je.

Les réflexes de l'animal semblaient corrects. Je doutai alors qu'il ait été drogué. S'il avait été drogué avec un produit à action rapide, le quart d'ahn que j'avais gagné, retardant mon évason, en demandant que le collier me soit enlevé, et non les maillons cassés, aurait donné à la drogue le temps d'agir. Je ne croyais pas qu'une drogue à effet lent ait été utilisée parce que le temps était un élément important. Ibn Saran n'aurait pas pris le risque de me donner une ahn d'avance sur un kaiila rapide. Je fus content que l'animal n'ait pas, apparemment, été drogué.

Soudain, je me dis qu'Ibn Saran était peut-être, comme il le prétendait, un agent des Prêtres-Rois. Peut-être Hamid était-il également dans ce cas.

Si tel était le cas, mon retard, augmentant les risques, avait pu mettre leurs vies en danger.

Je me mis en selle.

— « Puissent tes outres ne jamais être vides, » dit Ibn Saran. « Puisses-tu ne jamais manquer d'eau. » Il posa la main sur l'outre gonflée suspendue sur le flanc gauche de l'animal, équilibrée par une autre suspendue à droite. On boit alternativement dans chacune des deux outres, pour maintenir l'équilibre. Le poids, naturellement, ralentit le kaiila mais, dans le désert, il faut avoir beaucoup d'eau.

— « Puissent tes outres ne jamais être vides, » dis-je. « Puisses-tu ne jamais manquer d'eau. »

— « Va vers le nord, » me conseilla Ibn Saran.

— « Merci, » répondis-je. Puis, donnant des coups de talon dans les flancs de l'animal, ses griffes projetant du sable derrière lui, je partis vers le nord.

Dès que je fus hors de portée des oreilles d'Ibn Saran et de Hamid, et entre les murs des bâtiments de l'oasis, je m'arrêtai.

Je regardai derrière moi et remarquai, très haut, dans le clair des lunes, une flèche à laquelle était attachée une banderole argentée. Elle monta de plus en plus, de plus en plus lentement jusqu'au sommet de son arc, parut s'immobiliser puis, gracieusement, tourna et descendit de plus en plus vite, le clair des lunes faisant étinceler la banderole argentée.

J'examinai les pattes du kaiila. Je trouvais ce que je cherchais, glissé dans la patte antérieure droite de l'animal. J'en retirai une minuscule boule de cire, maintenue en place par des fils. À l'intérieur de la cire qui, en raison des chocs du galop de l'animal, ainsi que de sa chaleur, se désintégrerait rapidement, je trouvais une aiguille ; je la flairai ; elle était couverte de kanda, toxine mortelle extraite des racines broyées du kanda ; j'essuyai l'aiguille avec un morceau de tissu arraché à ma manche, la nettoyant, puis jetai aiguille et morceau de tissu sur un tas de fumier.

Je goûtai l'eau des deux outres. Elle était, comme je l'avais prévu, très salée. Elle n'était pas potable.

Je sortis le cimeterre du fourreau. Ce n'était pas le mien. J'examinai la lame et trouvais l'entaille, nettement limée, sous le pommeau, cachée par la garde. Je tapai sur le sable avec la lame ; elle se cassa au niveau du pommeau, qui me resta dans la main. Je cachai la lame et le pommeau dans le tas de fumier.

J'entraînai le kaiila dans l'ombre. Deux hommes passèrent à dos de kaiila : Ibn Saran et Hamid.

Je versai l'eau salée sur le sable. Il était tard. Je décidai de chercher une auberge. Il était tard.

JE SUIS L'INVITÉ DE HASSAN LE BANDIT

JE ne dormis pas aussi bien que je l'aurais pu, cette nuit-là car, de temps en temps des troupes de cavaliers, avec arcs et lances, passèrent dans les rues des Neuf-Puits, rentrant de sorties dans le désert. Sur plus de cinquante pasangs à la ronde, la région fut apparemment passée au peigne fin, inlassablement, mais sans livrer la moindre piste.

Néanmoins, j'eus quelques heures de sommeil ininterrompu, sur le matin quand, fatigués, épuisés, assoiffés, affalés sur leurs selles, le gros des troupes chargées de me retrouver fut rentré aux Neuf Puits.

Je choisis un établissement sans importance, plutôt pauvre, dont le propriétaire, à mon avis, avait mieux à faire qu'assister aux procès de la Salle de Justice. Heureusement, c'était vrai. Néanmoins, il connaissait la nouvelle.

« L'assassin s'est enfui la nuit dernière dans le désert, » m'apprit-il, « après s'être évadé. »

— « Incroyable, » dis-je. Ma réponse était appropriée car, pour ma part, je n'en croyais rien.

Je m'étais levé aux environs de la neuvième heure qui, sur Gor, est l'heure qui précède midi.

Je fis manger le kaiila dans l'écurie, où il occupait un box du fond, et le fis également beaucoup boire.

Pendant le petit déjeuner, j'envoyai un jeune garçon faire quelques courses. Quand j'eus terminé mon petit déjeuner, le palefrenier, jeune garçon vigoureux, était revenu.

Vêtu d'une ceinture et d'un burnous neufs d'un pourpre et d'un jaune plutôt ostentatoires mais convenant, cependant, à un commerçant local, ou à un marchand ambulant désireux d'attirer l'attention sur lui, je fis moi-même la tournée des boutiques. Je me procurai un cimenterre neuf. Je n'avais besoin ni d'une ceinture ni d'un fourreau. Je me procurai également des clochettes de kaiila et deux sacs de dattes pressées. Il s'agit de longues briques rectangulaires pesant environ une Pierre ou, en mesures terrestres, deux kilos chacune.

Rapidement, au puits public proche de la Salle de Justice, je remplis mes outres et appris les dernières nouvelles.

« Écarte-toi, » dit un soldat, se baissant pour s'asperger le visage. J'obéis, ce qui me parut préférable de la part d'un marchand de dattes du pays. En outre, il avait eu une nuit difficile dans le désert.

— « Avez-vous retrouvé l'assassin ? » demandai-je.

— « Non, » grogna-t-il.

— « Parfois, je crains de ne pas être en sécurité, » avançai-je.

— « Ne crains rien, Citoyen, » répondit-il.

— « Très bien, » acquiesçai-je.

Les groupes chargés de me rechercher récupéreraient pendant l'après-midi et la soirée, avais-je appris. Il y avait peu de chances de retrouver une piste discrète au clair des lunes. Il

n'était pas raisonnable, les hommes et les animaux étant épuisés, de recommencer avant le matin. Cela me donnerait une avance, calculai-je, d'une quinzaine d'heures goréennes.

Ce serait amplement suffisant.

Vers midi, avançant lentement, vêtu de mon burnous jaune, avec ma ceinture pourpre, les outres sur les flancs de mon kaila, les pains de dattes pressées attachés sur la selle, les clochettes du kaila tintant, attirant l'attention sur moi et mes marchandises, je quittai l'oasis. À un moment donné, alors que les hauts palmiers étaient tout petits derrière moi, je dus m'écarter pour ne pas être renversé par le dernier groupe chargé de me rechercher, qui rentrait en hâte.

Sur une colline, plus de deux cents pasangs au nord-est des Neuf Puits, deux jours après mon départ de l'oasis, je tirai sur la rêne, le kaila tournant sur la crête caillouteuse.

En bas, dans la vallée, entre des collines stériles et rocheuses, je regardai la capture d'une caravane.

Deux kurdahs furent saisis par un cavalier, par l'armature, et secoués contre le flanc du kaila, faisant tomber leurs occupantes, des femmes libres, dans un tourbillon de robes, sur les graviers.

Conducteurs et marchands furent rassemblés, à la pointe des lances, dans un coin. Un garde, se tenant l'épaule droite, poussé par la pointe d'une lance, les rejoignit.

Les paquetages des kailas furent entaillés, afin de déterminer la valeur des marchandises transportées et si elles avaient de la valeur aux yeux des pillards.

Quelques kailas furent rassemblés, leurs rênes tenues par un cavalier.

Un fardeau, attaché avec d'autres sur le dos d'un kaila de trait, fut transféré sur un autre animal, dont le cavalier tenait les rênes.

Les mains des femmes libres furent attachées devant leur corps. Leurs mains furent attachées à l'extrémité de longues lanières. L'autre extrémité de cette longue laisse fut ensuite attachée au pommeau de la selle de leur ravisseur.

Un homme tenta de fuir. Un cavalier, se lançant à sa poursuite, le frappa à la nuque avec la hampe de sa lance et il s'effondra dans la poussière et les pierres.

Une outre fut éventrée, l'eau faisant une tache sombre sur le flanc du kaila qui changea de position, se cabra, l'eau tombant dans la poussière.

On coupa les lanières fixant les ballots sur les kailas, et leur contenu s'éparpilla dans la poussière. Puis les kailas, débarrassés de leurs rênes et harnais, furent frappés du plat des cimenterres et chassés dans le désert.

D'autres outres furent jetées par terre devant les hommes rassemblés.

Les deux femmes étaient à présent nues dans la poussière, dévêtues par la lame de leur ravisseur. Une femme, levant ses poignets attachés, se tirait les cheveux en poussant des cris de désespoir. L'autre femme semblait incrédule. Elle regardait ses poignets attachés, la laisse, comme si elle ne pouvait croire qu'elle était attachée au pommeau. Sa tête était levée. Elle avait de longs cheveux noirs.

Leur ravisseur, qui semblait être le chef des pillards, était à dos de kaila. Il se dressa sur les étriers. Il cria des ordres à ses hommes. Les pillards, alors, comme un seul homme, firent pivoter leurs kailas et s'en allèrent tranquillement. Deux hommes tenaient les rênes de deux kailas de trait ; un autre homme tirait un autre animal derrière lui. Le chef, le cimenterre en travers de la selle, chevauchait en tête, le burnous légèrement gonflé par le vent. Attachées à son pommeau, trébuchant, suivaient ses deux belles captives.

Derrière, les hommes crièrent. Quelques-uns d'entre eux osèrent lever le poing. D'autres allèrent près des outres.

À pied, sur la piste, ils auraient juste assez d'eau pour gagner l'Oasis du Kaiila Boiteux, où ils trouveraient sans doute de la sympathie mais peu d'aide sous forme d'hommes armés. En fait, elle se trouvait à l'opposé des Neuf Puits, qui était l'oasis de la région où l'on trouvait des soldats. Lorsque la nouvelle du raid atteindrait les Neuf Puits, les pillards seraient sans doute à des milliers de pasangs de là.

Je fis pivoter mon kaiila et descendis à flanc de colline. J'avais repéré le camp des nomades pendant la nuit.

Je les y retrouverais. Il me fallait rencontrer leur chef.

« Tu travailles bien, » dis-je à l'esclave. Elle était seule au camp.

Elle poussa un cri. Le gros pilon arrondi à l'extrémité, qui faisait environ un mètre cinquante de haut et plus de vingt centimètres de large à la base, tomba. Il pesait approximativement quinze kilos. Lorsqu'il tomba, le lourd récipient en bois, qui faisait une trentaine de centimètres de profondeur et une quarantaine de centimètres de diamètre, se renversa. Les graines de Sa-Tama s'éparpillèrent par terre. Je la pris par les bras, par-derrière.

Comme de nombreux camps de nomades, le camp était sur une éminence, dominant les environs, mais il était dissimulé dans les buissons et les rochers. Il y avait un enclos de buissons épineux, arrachés et tressés, destiné aux kaiilas. À l'intérieur, pour le moment, il y avait quatre kaiilas de trait. Il y avait cinq tentes en poil de kaiila, brun et discret, fixées au sol sur trois côtés, avec l'avant, dirigé vers l'est pour profiter de la chaleur du soleil levant, ouvert. Ces tentes, tentes nomades typiques, étaient petites, trois mètres de haut et environ cinq mètres de large ; elles étaient soutenues par une armature de bois ; le sol, à l'intérieur, nivelé, était recouvert de nattes. À l'arrière, les tentes étaient basses, touchant le sol. C'est au fond que les marchandises sont entreposées. Dans une situation de famille normale, les ustensiles de cuisine et les possessions des femmes sont entreposés sur la gauche et les affaires des hommes, couvertures, armes et autres, se trouvent à droite. Ces ustensiles, ceux des femmes aussi bien que ceux des hommes, se trouvent dans des sacs en cuir de tailles diverses. Ceux-ci, confectionnés par les femmes, ont souvent des franges de couleur et sont parfois magnifiquement décorés.

Je regardai autour de moi ; il y avait peu de différence entre ce camp et un camp nomade ordinaire. Une différence fondamentale, toutefois, était l'absence de femmes libres et d'enfants. Dans ce camp, il n'y avait que l'esclave, chargée de broyer le grain et de surveiller les kaiilas.

Je souris. C'était un camp de pillards.

Je lâchai la femme.

Elle se retourna.

— « Toi ! » cria-t-elle. Alyena était habillée. Elle portait une longue jupe à bordure, avec un fil écarlate sur l'ourlet, qui vola lorsqu'elle pivota sur elle-même ; elle portait une veste, marron, de tissu de poil de kaiila provenant de la toison inférieure de l'animal, avec une capuche qui reposait, à ce moment-là, sur ses épaules. Sous la veste, elle portait une chemise bon marché, en reps, bleu et jaune, qui collait à sa peau.

Au cou, elle avait un collier métallique qui n'était plus le mien.

Je regardai le drapé de la soie sur ses hanches, la candeur délicate, révélatrice, de sa chemise.

Son maître ne lui avait pas donné de sous-vêtements. À quoi pourraient-ils servir à une esclave ?

Elle portait des babouches.

Elle me regarda, effrayée, les yeux très bleus, les cheveux défaits et séduisants.

— « Je vois, jolie Alyena, » dis-je, « que tu portes à présent des boucles d'oreilles. »

Il s'agissait de grands anneaux en or, barbares. Ils touchaient les côtés de son cou.

— « Il m'a fait subir cette humiliation, » dit-elle. « Il m'a percé les oreilles avec une aiguille de selle. »

Je n'en doutais pas, compte tenu de l'isolement du camp. Cette opération, naturellement, est en général réalisée par un Bourrelier.

« Il me les a mises, » dit-elle. Elle leva la tête et en fit bouger une. Je constatai qu'elle en était fière. « Elles proviennent de ses pillages, » ajouta-t-elle.

Alyena, femme de la Terre, acculturée sur le plan des boucles d'oreilles, n'était pas opposée à elles en elle-même. Si elle avait eu des objections, elle se serait probablement rapportées à d'autres points comme, par exemple, le fait qu'on lui ait percé les oreilles contre sa volonté ; le fait qu'elle n'ait pas choisi les boucles ; et le fait que, en tant que maître, sans lui donner le choix, sans se préoccuper de ce qu'elle pensait, parce que cela lui faisait envie, il les lui avait simplement mises, les faisant porter à son esclave. Mais elle ne semblait pas mécontente. Elle avait bonne mine. Alyena, bien qu'elle parût inquiète, ne semblait pas malheureuse.

— « Les boucles d'oreilles, » lui dis-je, « par les femmes goréennes, sont considérées comme la dégradation ultime, ne convenant qu'aux esclaves effrontées et sensuelles, aux filles impudiques, heureuses que les hommes les aient contraintes à les porter, et belles. »

— « Les femmes libres de Gor ne portent pas de boucles d'oreilles ? » demanda Alyena.

— « Jamais, » dis-je.

— « Seulement les esclaves ? »

— « Seulement les esclaves les plus dégradées, » précisai-je. « Tu n'as donc pas honte ? »

Elle rit joyeusement.

— « La fierté n'est pas autorisée aux esclaves, » déclara-t-elle fièrement.

Elle tourna la tête d'un côté et de l'autre, les boucles d'oreilles se balançant.

— « De nombreuses esclaves, » dis-je, « une fois habituées aux boucles d'oreilles, les aiment et supplient même leur Maître de leur en donner. »

— « J'aime les miennes, » dit-elle.

— « Seul le collier rend une femme plus belle, » soulignai-je.

— « Je porte les deux ! » s'écria Alyena. Elle leva la tête, souriante.

— « Mais tu t'y opposes certainement ? » m'enquis-je.

— « Oh, bien sûr, » répondit-elle rapidement. « Les esclaves sont censées s'y opposer, n'est-ce pas ? »

— « Je suppose, » fis-je.

— « Dans ce cas, » dit-elle avec un sourire, « je suppose que je m'y oppose. »

— « Mais ton Maître fait ce qu'il veut de toi ? » demandai-je.

Elle gonfla la poitrine. Elle se tenait très droite. Ses yeux lançaient des éclairs.

— « Mon Maître, » répondit-elle, « fait exactement ce qu'il veut de moi. Il n'est pas faible ! »

— « Je ne voulais pas insinuer qu'il le fût, » me défendis-je.

— « Ma volonté doit céder à la sienne, parfaitement, complètement, en tout, » précisa-t-elle. « Je ne suis rien. Il est tout. C'est le maître. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Je suis possédée, » insista-t-elle. « Il exige une obéissance parfaite de ma part. Je ne puis que lui obéir. Je suis son esclave. »

— « Et que penses-tu de cela ? » m'enquis-je.

Elle me dévisagea. Puis elle déclara :

— « Cela me plaît. »

— « Fais du thé, » dis-je.

Soulevant sa jupe, la jeune femme entra dans la tente pour faire du thé. Au loin, j'aperçus un nuage de poussière presque invisible. Les pillards rentraient.

J'allai dans la tente et, sur une natte, près de l'entrée, m'assis.

Je rejetai en arrière la capuche de mon burnous. Il faisait très chaud. Dans le Tahari, il y a presque continuellement un vent brûlant.

— « J'ai eu peur, quand je t'ai vu, » dit la jeune femme, prenant une mesure de thé dans une petite boîte métallique, « que tu sois venu me reprendre. Mais je présume que, si telle avait été ton intention, tu l'aurais déjà fait. » Elle avait, dans la tente, retiré sa veste en poil de kaïla, avec une capuche. Lorsqu'elle se pencha, ses seins tendirent joliment le reps bon marché de sa chemise.

— « Peut-être pas, » fis-je.

Sa main trembla légèrement sur la boîte métallique contenant le thé. Ses yeux s'embruèrent.

« Travailles-tu dur, ici ? » demandai-je.

— « Oh, oui ! » Elle rit. « Du matin au soir, je travaille. Je dois ramasser du bois et du crottin de kaïla pour le feu. Je dois préparer les ragoûts et les bouillies, puis laver les plats et les bols ; je dois secouer les nattes et balayer l'intérieur des tentes ; je dois frotter les vêtements, cirer les bottes et le cuir ; je dois réparer et coudre ; je tisse ; je fabrique des cordes, je couds des perles sur le cuir ; je broie le grain ; je m'occupe des kaïilas ; deux fois par jour, je traie les femelles ; je fais de nombreuses choses ; je travaille beaucoup. » Ses yeux pétillèrent. « Je fais ici le travail de dix femmes, » précisa-t-elle. « Je suis la seule femme du camp. Tous les travaux désagréables, sans importance, triviaux, m'incombent. Les hommes ne veulent pas les faire. C'est une insulte à leur puissance. » Elle leva la tête. « Toi-même, » ajouta-t-elle, « tu m'as demandé de te faire du thé. »

— « Est-il prêt ? » demandai-je. Je regardai la petite bouilloire de cuivre sur son petit support. Un minuscule feu de crottin de kaïla brûlait dessous. Un petit verre lourd, ventru, était à côté, sur une boîte plate, d'une contenance de quelques centilitres. On boit le thé de Bazi dans de petits verres, généralement trois de suite, soigneusement mesurés. Elle ne fit pas de thé pour elle, bien entendu.

Sans inquiétude, je regardai l'horizon. Le nuage de poussière était plus proche. Sur un poteau, près de l'entrée de la tente, était suspendue une outre d'eau.

« Et la nuit, » demandai-je à la jeune femme, « es-tu autorisée à te reposer ? »

Elle était encore couverte de sueur, d'avoir broyé le grain devant la tente.

— « Mes travaux diurnes, » releva-t-elle, « sont ceux d'une femme libre, mais n'oublie pas ce que je suis. »

Je la considérai.

« Je suis une esclave, » dit-elle en riant.

— « Le soir, » fis-je « tu quittes tes babouches pour mettre des soieries et des clochettes. »

— « Si j'y suis autorisée, » précisa-t-elle avec un sourire. « Souvent, je sers nue. » Elle rit. « C'est la nuit que je travaille vraiment. Oh, les choses qu'il me fait faire, des choses dont je n'aurais jamais rêvé ! »

— « Es-tu heureuse ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Les autres cavaliers te partagent-ils ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » dit-elle. « Je suis la seule femme du camp. »

— « De temps en temps, y en a-t-il d'autres ? » demandai-je.

— « Parfois, » répondit-elle. « Des femmes libres, des esclaves capturées dans les caravanes. »

— « Que leur arrive-t-il ? »

— « On les conduit dans les oasis et on les vend, » répondit-elle. « Mes tâches, en tant qu'esclave, » confia-t-elle, « ne se limitent pas aux nuits. Il m'utilise souvent. Parfois, lorsque le désir le tient il m'appelle, en sueur parce que je travaille, et me fait le servir. Parfois, il me remonte simplement la jupe au-dessus de la tête et me jette sur les nattes, me prenant rapidement puis m'ordonnant de retourner au travail. »

— « Es-tu souvent fouettée ? » demandai-je.

Elle se retourna et remonta sa chemise, me montrant son dos.

— « Non, » répondit-elle. Il y avait peu de marques sur son dos, néanmoins je vis une ou deux traces de coups. Il n'y avait pas de cicatrices. Le fouet à cinq larges lanières souples avait été utilisé. C'est ce que l'on utilise ordinairement, en plus de la badine, avec les femmes. C'est un instrument important. Il punit avec une efficacité terrifiante mais ne laisse pas de marque.

« J'ai été punie deux fois, » précisa-t-elle, « une fois, au début, dans les tentes, où j'avais osé me montrer insolente, la deuxième fois parce que j'avais été maladroite. » Elle sourit. « Depuis, je n'ai plus été ni maladroite ni insolente, » conclut-elle. Elle prit la bouilloire sur le feu et, soigneusement, me servit un petit verre de thé.

Je pris le verre.

— « Ton Maître est-il brutal ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Il n'est pas brutal, mais il est sévère. »

— « Dur ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je dirais qu'il est dur. »

— « Mais pas brutal ? »

— « Non, » répondit-elle.

— « Tes relations avec lui ? »

— « Esclave. »

— « Ses relations avec toi ? »

— « Maître. »

— « Discipline ? » m'enquis-je.

Elle sourit.

— « Je suis soumise à la discipline la plus stricte, » répondit-elle.

— « Mais tu es rarement fouettée ? »

— « Presque jamais, » dit-elle. « Mais je sais qu'il est parfaitement capable, comme il l'a démontré, de me fouetter. Si je lui déplaisais, je sais que je serais battue. »

— « Tu vis sous la menace du fouet ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Et la menace n'est pas vide de sens. » Elle me regarda. « Il est assez fort pour obtenir ce qu'il veut de moi. Et il le sait. Et je l'ai compris. Il est assez fort, si je lui déplais, pour me fouetter. »

— « Comment trouves-tu cela ? »

— « Significatif, » répondit-elle. « Et excitant. »

— « Tu sembles aimer être dominée par un homme, » fis-je remarquer.

— « Je suis une femme, » répondit-elle. Elle baissa la tête. « J'ai découvert des sentiments que je n'avais jamais eus, » expliqua-t-elle. Elle leva la tête. « J'ai découvert, dans les bras d'un homme fort, intransigeant, la profondeur, la joie, la vitalité extraordinaire de ma sexualité féminine. »

— « Tu ne parles pas comme une femme de la Terre, » fis-je encore remarquer.

— « Je suis une esclave goréenne, » répondit-elle, à genoux, touchant ses boucles d'oreilles.

— « Il me semble, » repris-je « que tu parais aimer ton Maître. »

— « S'il ne m'ordonnait pas d'y renoncer, » lança-t-elle avec audace, « je lécherais la poussière sur ses bottes ! »

Soudain, elle regarda autour d'elle. Elle avait également vu le nuage de poussière. Elle comprit que les cavaliers rentraient. Ses yeux, soudain, exprimèrent la frayeur.

« Tu dois fuir, » dit-elle. « Ils te tueront s'ils te trouvent ici ! »

— « Je n'ai pas terminé mon thé, » dis-je.

— « As-tu, » demanda-t-elle avec hésitation, « l'intention de faire du mal à mon Maître ? »

— « Je dois le rencontrer, » répondis-je simplement.

Elle recula. Je posai mon thé sur le sable, entre deux nattes, près de moi. Je ne pensais pas qu'il se renverserait. Elle recula encore d'un pas. Je tendis le bras sur le côté, prit une chaîne qui se trouvait là, sur un tas, de toute évidence destinée à enchaîner les esclaves qui seraient sans doute capturées au cours du pillage de la caravane. Alyena pivota sur elle-même et, avec un cri, s'enfuit en direction du nuage de poussière. La chaîne jaillit de ma main, s'enroula autour de ses chevilles, battant autour d'elle, dans un tourbillon de jupe et de cheveux blonds et elle tomba, les bras écartés, dans la poussière. Un instant plus tard, je fus sur elle, à genoux sur son dos, la main gauche sur sa bouche, lui tirant violemment la tête en arrière. Puis je mis rapidement la main droite sur sa bouche, avant qu'elle ait pu crier et, ma main gauche dans ses cheveux, la fis lever et la traînai dans la tente. Je regardai autour de moi et trouvai quelques tissus que je mis en tas sur les nattes. Puis je la couchai sur une natte et, à genoux sur elle, avec la main gauche, lui enfonçai une écharpe dans la bouche, que je fixais ensuite avec plusieurs tours de ceinture, utilisant le reste de la ceinture pour lui bander les yeux. Puis je la mis à plat ventre. Avec une lanière de cuir, je lui attachai les mains dans le dos. Ensuite, je lui croisai les chevilles et les attachai avec une autre ceinture. Puis je la jetai au fond de la tente, sur le côté droit qui est, chez les nomades, le côté réservé aux possessions des hommes.

Puis j'allai me poster près de l'entrée de la tente. Mon kaiila était attaché derrière.

Le chef, avec les deux femmes qui trébuchaient, épuisées, les pieds en sang, attachées au pommeau de sa selle, arriva le premier au sommet de l'éminence. Il me vit immédiatement et tous ses sens furent en éveil. Il cria un ordre à ses hommes. Ils se déployèrent en demi-cercle.

Je vis le cimenterre, levé, dans la main du chef.

Déroulant rapidement, de la main gauche, les lanières des prisonnières, il les jeta à un de ses hommes. Derrière elles, je voyais les kaiilas de trait capturés. Il y avait neuf hommes, sans compter le chef. Le kaiila du chef se cabra. Je constatai que son intention, sans mettre pied à terre, était de jeter le kaiila sur la tente, l'animal l'abattant avec son train avant. Elle serait arrachée, l'armature serait brisée mais, penché sur sa selle, il pourrait frapper.

Je pris l'outre suspendue à un poteau, devant l'entrée de la tente.

Un homme poussa un cri de rage.

Je levai l'outre et bus. Je la rebouchai et la remis sur le poteau, m'essuyant la bouche avec

la manche.

Le chef rengaina son cimeterre et, souplement, mit pied à terre.

Je retournai m'asseoir sur les nattes et repris mon petit verre de thé, que je n'avais pas terminé.

Il entra dans la tente.

« Le thé est prêt, » dis-je.

Il gagna le fond de la tente et, avec un poignard, coupa les liens d'Alyena. Elle le regarda, terrifiée. Mais il n'était pas en colère contre elle. C'est sans la moindre difficulté que les hommes attachent les femmes.

— « Sers-nous le thé, » dit-il.

Tremblante, elle lui versa un petit verre de thé. Ses hommes se tenaient dehors, méfiants.

— « Ce thé est excellent, » dis-je.

En partageant leur eau j'étais devenu, conformément à la tradition du Tahari, leur invité.

ZINA, BELLE TRAITRESSE, EST TRAITÉE À LA MANIÈRE DU TAHARI

« ENCHAÎNE les deux prisonnières, » dit le chef des pillards à un de ses hommes.

Puis il se tourna vers moi.

Un homme entra dans la tente et prit les chaînes roulées sur les nattes, prêtes. L'autre chaîne, il la ramassa dans la poussière où je l'avais jetée, entravant les chevilles d'Alyena.

« À genoux ! » dit un des hommes.

« Non, Hassan ! » cria une des femmes. L'autre femme, celle qui s'était tiré les cheveux en poussant des cris de désespoir au moment de sa capture, s'agenouilla. La femme qui, au moment de sa capture, avait regardé ses poignets liés d'un air incrédule, était furieuse, défiante.

Elle vint s'immobiliser devant lui, nue dans la tente, sur les nattes. Son corps était couvert de sueur. Ses jambes, des cuisses aux chevilles, étaient couvertes de poussière, foncées à cause de la sueur et écorchées par les myriades d'épines des buissons au travers desquels, attachée à la selle de son ravisseur, elle avait été traînée.

« C'est moi, Zina, » dit-elle, « qui, pour un disque d'or au tarn, ai trahi la caravane, te livrant son inventaire, son horaire et son itinéraire ! »

Ces éléments étaient, en général, des secrets bien gardés, au Tahari, même en temps de paix.

L'autre femme poussa un cri de colère mais n'osa pas se lever.

« Enchaîne-la, » dit Hassan, montrant la femme à genoux. Un homme, par-derrière, lui passa aux chevilles des anneaux reliés par environ trente centimètres de chaîne. J'entendis les deux claquements secs des serrures. Puis il détacha les poignets de la femme et roula la lanière de cuir. Devant le corps, il lui attacha les poignets avec des menottes.

« Au soleil, » dit Hassan à deux autres de ses hommes. Ils s'en allèrent et revinrent bientôt avec un gros pieu pointu. Il faisait environ un mètre vingt de haut et quinze centimètres de diamètre. Un homme tint le pieu tandis que l'autre, avec une lourde masse, l'enfonçait profondément, fermement, dans la terre, jusqu'au moment où seuls cinq centimètres restèrent encore visibles. À cette extrémité, fixé à une bande métallique boulonnée, logée dans une encoche profonde, il y avait un anneau métallique. L'homme qui avait tenu le pieu prit ensuite un collier à serrure, avec une chaîne d'environ un mètre de long et un mousqueton à serrure et attacha la femme à genoux, par le cou, au pieu.

« Libère-moi ! » exigea Zina.

« Libère-la, » dit Hassan.

Un de ses hommes lui délia les poignets.

« Paie-moi ! » exigea-t-elle.

Sur un geste d'Hassan, un de ses hommes prit un disque d'or au tarn dans un petit coffret

et le donna à la fille. Elle le serra dans sa main.

« Donne-moi des vêtements, » dit-elle.

— « Non, » répondit Hassan.

Elle le regarda, effrayée.

« Tu as été payée, » reprit-il. « À présent, va-t'en. »

Elle regarda autour d'elle, effrayée. Elle regarda le disque d'or au tarn.

— « Donne-moi de l'eau, » dit-elle.

— « Non, » répondit-il.

— « Je vais en acheter, » proposa-t-elle, effrayée.

— « Je ne vends pas d'eau, » rit-il. « Va-t'en. »

— « Non, » sanglota-t-elle.

— « Va-t'en, » répéta-t-il.

— « Je vais mourir dans le désert, » pleura-t-elle.

Le disque d'or au tarn brillait dans sa main.

« J'ai trahi la caravane pour toi ! » cria-t-elle.

— « Tu as été payée, » répondit-il.

Elle regarda successivement tous les hommes dans les yeux. Ses lèvres tremblaient.

— « Non, » souffla-t-elle. « Non. »

Elle regarda Alyena qui était à genoux près du thé, fixant les nattes, n'osant pas lever la tête. Les épaules d'Alyena frémisaient. Ses seins, pendants, libres, tendaient sa chemise de reps. La fille nue s'agenouilla près d'elle, désespérée, timide, et lui posa la main sur l'épaule.

« Prends ma défense, » supplia Zina.

— « Je ne suis qu'une esclave, » sanglota Alyena.

— « Prends ma défense, » supplia Zina.

Alyena, désespérée, les yeux pleins de larmes, regarda Hassan, son Maître.

— « Je prends sa défense, Maître ! » s'écria-t-elle.

— « Sors de la tente, sinon tu seras fouettée, » dit Hassan.

Alyena se leva d'un bond et, en larmes, quitta la tente en courant.

La jeune femme, à nouveau, presque accroupie à présent, regarda successivement les visages des hommes. Elle les regarda tous dans les yeux. Leurs yeux étaient impitoyables.

Elle se leva d'un bond.

— « Non, Hassan ! Non ! » cria-t-elle, serrant le disque d'or au tarn dans sa petite main.

— « Quitte le camp, » dit-il.

— « Je vais mourir, dans le désert, » souffla-t-elle.

— « Quitte le camp, » répéta-t-il.

— « Garde-moi comme esclave ! » cria-t-elle.

— « N'es-tu pas une femme libre ? » demanda-t-il.

— « Je t'en prie, Hassan, » sanglota-t-elle, « garde-moi comme esclave. »

— « Mais tu es libre, » souligna-t-il.

— « Non ! » cria-t-elle. « Dans mon cœur, j'ai toujours été une véritable esclave. Je faisais seulement semblant d'être libre. Fouette-moi ! Bien que j'aie eu la chance de ne jamais porter de collier, de ne jamais être marquée et dominée, je suis une esclave naturelle ! Bien que je vive en femme libre depuis ma naissance, j'ai caché le fait que je suis une esclave véritable ! »

— « Et quand as-tu compris cela ? » s'enquit Hassan.

— « Quand mon corps a changé, » répondit-elle, baissant la tête. Les hommes rirent.

Je la regardai. Ses formes étaient jolies. Il n'était pas improbable qu'elle plaise à un maître.

Elle se tenait devant Hassan, détendue, douce, bien qu'effrayée, le pied droit à angle droit par rapport au gauche, les hanches tournées, lui offrant sa beauté comme une esclave.

« Je t'avoue, Hassan, » dit-elle, « ce que je n'ai jamais avoué à personne... à savoir que je suis une esclave. »

— « Juridiquement, » répondit-il, « de toute évidence, tu es libre. »

— « Le cœur est plus fort que la loi, » rappela la jeune femme, citant un proverbe du Tahari.

— « C'est vrai, » répondit Hassan.

— « Garde-moi, » dit-elle.

— « Je n'ai pas envie de toi, » répliqua-t-il. Puis il ajouta : « Chassez cette femme libre du camp ! »

Un homme la saisit par le bras.

— « Permits-moi de me vendre, » sanglota-t-elle.

En tant que femme libre, elle pouvait le faire mais, naturellement, elle ne pouvait annuler la transaction car, ensuite, elle ne serait plus qu'une esclave.

Hassan fit signe à l'homme de lâcher la jeune femme. Il obéit.

— « Es-tu bien consciente de ce que tu dis ? » s'enquit Hassan.

— « Oui, » répondit-elle.

— « À genoux ! » ordonna-t-il.

Elle s'agenouilla devant lui.

« Qu'as-tu à offrir ? » demanda-t-il.

Elle tendit le disque d'or au tarn.

Il le regarda, tendu misérablement vers lui dans la paume de sa petite main.

— « Je t'en prie, Hassan, » fit-elle.

— « Je vois que tu es une véritable esclave, Zina, » dit-il.

— « Oui, Hassan, » s'écria-t-elle, « je suis une véritable esclave ! »

— « C'est beaucoup plus que tu ne vaux, » ajouta-t-il.

— « Prends-le, » supplia-t-elle.

Il la regarda.

« Je t'en prie, prends-le ! » supplia-t-elle.

Il sourit.

Elle respira profondément ; elle ferma les yeux. Puis elle les ouvrit.

« Je me vends comme esclave, » déclara-t-elle.

La main de Hassan, ouverte, était immobile au-dessus de la pièce. Elle le regardait dans les yeux. Sa main se referma sur la pièce ; la transaction était terminée.

— « Enchaînez l'esclave ! » ordonna-t-il.

Rudement, la jeune femme qui s'appelait Zina mais n'avait, à présent, pas plus de nom qu'un kaïla venant de naître, fut sortie de la tente et jetée à plat ventre sur les cailloux, près du pieu des esclaves. Le collier, par-derrière, fut passé autour de son cou et fermé ; sa tête bascula violemment sur le côté quand, par la chaîne du collier, serrée dans la main d'un des hommes de Hassan, elle fut attachée, par le mousqueton à serrure qui se trouvait à l'extrémité de la chaîne, au pieu des esclaves. Ses chevilles étaient enchaînées, des anneaux les entourant ; sa main droite fut ensuite immobilisée dans une menotte d'esclave ; l'homme de Hassan, glissant la main qui serrait l'autre menotte sous la jambe droite, lui tira violemment le poignet droit sous la jambe droite ; ensuite, il ferma l'anneau gauche sur son poignet gauche, lui attachant les mains dans le dos et sous la jambe droite. Elle gisait sur le flanc parmi les cailloux, misérable. Lorsque des femmes libres et des esclaves sont attachées

ensemble, il est fréquent de respecter la distinction qui les différencie en les enchaînant un peu différemment ; dans ce cas, les mains de la femme libre avaient été enchaînées devant son corps, celles de l'esclave sous la jambe droite ; il est fréquent que l'esclave soit mieux attachée, et d'une manière moins confortable, que sa sœur libre ; cela tient compte de la noblesse de la femme libre et elle bénéficie souvent de cette courtoisie jusqu'au moment où elle devient également une esclave.

« Donnez une badine à la femme libre, » dit Hassan. Ce fut fait ; la fille libre mania la badine à deux mains ; l'esclave, telle qu'elle était enchaînée, ne pouvait se défendre ni se protéger.

Hassan glissa le disque d'or au tarn dans sa bourse.

« Alyena ! » appela-t-il.

La femme vint, en courant, s'agenouiller devant lui.

— « Oui, Maître ? » dit-elle.

— « Sers-nous encore du thé, » dit Hassan.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Ne crains-tu pas que la fille libre la tue ? » demandai-je à Hassan. Je faisais allusion à la correction infligée à la nouvelle esclave enchaînée au pieu.

La femme qui s'était appelée Zina implorait pitié d'une voix stridente. Elle n'était pas entendue.

— « Non, » répondit Hassan.

« Esclave ! Esclave ! Esclave ! » hurlait la femme libre, fouettant la traîtresse attachée.

Mais, quelques instants plus tard, il adressa un signe à l'un de ses hommes et celui-ci, debout derrière la femme libre, qui était à genoux, saisit la badine lorsqu'elle la leva et, provoquant sa fureur, s'en empara.

« Assez, » dit-il à la femme libre. Elle s'assit, furieuse, sur les cailloux, la tête baissée, enchaînée au pieu par le cou.

« Je t'en prie, Maîtresse, je t'en prie, Maîtresse, » gémissait l'esclave.

« Alyena, » dit Hassan.

— « Oui, Maître ? » répondit-elle.

— « Ramasse du bois et du crottin, » dit-il. « Allume du feu. Fais chauffer le fer. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Ce soir, » dit-il, « nous allons marquer une esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

J'étais certain que ce serait la marque du Tahari qui, chauffée à blanc, serait appliquée sur la cuisse de l'esclave, en faisant une marchandise. La surface de contact du fer serait sculptée à la forme de la lettre taharique « Kef » qui est la première lettre du mot « Kajira », qui signifie : femme esclave, en goréen.

Le taharique est une écriture très élégante. Il n'y a pas de distinction entre les majuscules et les minuscules et presque pas entre l'écriture cursive et l'écriture imprimée. Les gens capables de lire le taharique imprimé n'ont aucun mal à lire l'écriture cursive. Les habitants du Tahari aiment former soigneusement et élégamment leurs lettres, car ils ont de l'affection pour elles. Griffonner taharique est généralement considéré comme le fait d'individus lents, inefficaces, insensibles à la beauté. La première lettre, en écriture d'imprimerie, du mot « Kajira », plutôt que la cursive, est généralement utilisée pour le marquage des esclaves du Tahari. La lettre cursive goréenne et la lettre d'imprimerie taharique sont toutes deux plutôt jolies, ressemblant toutes deux à une fleur.

« Donnez de l'eau à la femme libre, » dit Hassan. Ce fut fait. « L'esclave attendra d'avoir

été marquée, » ajouta-t-il.

— « Oui, Hassan, » dit un de ses hommes.

— « Fais-la boire après les kailas, » dit Hassan à Alyena.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Tu perds de l'argent sur ces femmes, n'est-ce pas, » fis-je remarquer, « si tu en marques une avant de la conduire au Marché. »

Hassan haussa les épaules.

De nombreux hommes aiment croire qu'ils achètent une femme fraîche, qui était libre. De nombreux hommes aiment briser les femmes. En outre, les Marchands d'Esclaves paient généralement les femmes libres plus chères que les esclaves. Les esclaves, moins gardées, moins protégées, sont plus faciles à se procurer. Les esclaves, en outre, sont moins souvent l'objet de tentatives de sauvetage. Personne ne se préoccupe de ce qui arrive aux esclaves. Elles portent toujours le collier d'un homme, que ce soit dans une cité ou une autre. Qu'est-ce que cela peut faire ? Ce ne sont que des esclaves. Parfois j'ai l'impression que, tout au moins dans le nord, il existe un accord tacite entre les cités. Les belles esclaves, pieds nus, portant des bracelets, vêtues de livrées scandaleusement courtes, qui exhibent leurs charmes considérables, portant un collier, les cheveux défaits et flottant au vent, vives, marchant avec exaltation, sont nombreuses sur les Hauts Ponts de la cité, qui réunissent les nombreux cylindres et tours, alors que les femmes libres, tranquilles, dignes, vertueuses, ne sont pas encouragées, vêtues de leurs Robes de Dissimulation, à les emprunter. Les jeunes tamiers, ainsi, pour tester leur courage, disposent d'un choix abondant de femmes correctement exposées. Qui serait assez stupide pour risquer sa vie pour une femme libre qui, une fois nue, pourrait se révéler décevante alors que, en courant moins de risques, il est possible de capturer une quantité connue, une femme qui a probablement été dressée, comme un animal, à satisfaire délicieusement les passions des hommes, une femme qui, énergique, impuissante sous sa caresse, ses mains et sa bouche déclenchant ses réflexes d'esclave, suppliera de l'aimer et de lui obéir, et fera tout son possible pour le satisfaire. Ces arrangements, à mon avis, n'étaient pas sans lien avec le souci des cités de protéger leurs femmes libres qui, en nombre, tombent rarement à l'ennemi, sauf si la cité elle-même tombe, auquel cas elles se retrouvent, naturellement, comme les esclaves, sous les torches de victoire, complètement nues, attachées aux Chevalets de Plaisir des conquérants pour être, le lendemain matin, après la fête de la victoire, enchaînées et marquées. Les hommes respectent les femmes libres ; ils désirent, recherchent et aiment leurs esclaves.

— « En tant que femme libre, » dit Hassan avec un sourire, « elle ne m'aurait rien rapporté. » Il faisait allusion à celle qui s'appelait Zina. « En tant que femme libre, » ajouta-t-il, « je l'aurais envoyée dans le désert. En tant qu'esclave, elle me rapportera tout de même un peu d'argent. » Il eut un sourire ironique. « Et, naturellement, » reprit-il, « sa marque sera fraîche. »

— « C'est vrai, » reconnus-je.

— « En outre, » ajouta-t-il, « cela me fera beaucoup de plaisir de la marquer. »

Je souris.

« Dans son asservissement, » dit-il en riant, « elle se souviendra de celui qui l'a marquée. »

— « Hassan le Bandit, » dis-je.

— « En personne, » répondit le pillard du désert. « À présent, buvons le thé. »

HASSAN QUITTE L'OASIS DES DEUX CIMETERRES

L'OASIS des Deux Cimeterres est une oasis isolée, sous l'hégémonie des Bakahs qui, depuis plus de deux cents ans, après avoir perdu la Guerre de la Soie, en 8110 C.A., étaient une tribu vassale des Kavars. La Guerre de la Soie fut une guerre pour le contrôle de certains itinéraires de caravanes, pour le droit de percevoir un tribut sur les marchands. On l'appela la Guerre de la Soie parce que, à cette époque, les soies turiennes commencèrent à être importées en quantité au Tahari, ainsi qu'à Tor et Kasra puis, de là, à Ar ainsi qu'au nord et à l'est. Le tribut, il est bon de le remarquer, n'est plus perçu au Tahari. Ou plutôt, avec le contrôle des points d'eau et des oasis, il n'est plus nécessaire. Les caravanes sont obligées de passer par ces points. Dans les oasis, les pachas locaux font généralement payer une taxe de protection aux caravanes si elles font une certaine longueur, généralement plus de cinquante kaïlas. La taxe de protection contribue à l'entretien des soldats qui, théoriquement du moins, font régner l'ordre dans le désert. Il n'est pas rare que la généalogie de presque tous les pachas régnant sur les diverses oasis contienne une certaine quantité de pillards. Au Tahari, presque tous ceux qui occupent les Tapis du Pouvoir sont les descendants d'hommes qui, à une époque plus rude, le cimeterre à la main, gouvernaient depuis le cuir rouge de la selle de leur kaïla. Les formes changent mais, au Tahari comme ailleurs, l'ordre, la justice et la loi reposent, en fin de compte, sur la détermination des hommes, et l'acier.

Il était tard lorsque, sur une file, dans les sables argentés sous la lumière des trois lunes, nous arrivâmes aux Deux Cimeterres.

Des hommes armés se précipitèrent à notre rencontre dans le noir, nous encerclant.

« C'est Hassan, » dit une voix.

« On n'est jamais trop prudent, actuellement, » dit une autre voix.

« Tal, » dit Hassan au Marchand dressé sur ses étriers.

— « Nous avons de l'eau, » dit le Marchand, saluant le Bandit.

Hassan se dressa sur ses étriers, regardant les palmiers, les murs de terre cuite rouge, les bâtiments de boue séchée, dont quelques-uns comportaient un dôme, les jardins de l'oasis.

« As-tu des marchandises pour moi ? » s'enquit le Marchand.

— « Oui, » répondit Hassan. La femme, les reins arqués, la tête en bas, le ventre exposé, attachée sur le kaïla, devant la selle, se débattit en gémissant. C'était Zina. Mais, à présent, c'était en tant qu'esclave qu'elle portait son nom de femme libre, ce nom lui ayant été donné, pour l'humilier, par son maître, Hassan le Bandit. Sa compagne également capturée, qui s'appelait Tafa, était attachée de la même manière devant la selle d'un des hommes de Hassan. L'intérieur doux des cuisses des deux femmes était ensanglanté, couvert de taches rougeâtres, jusque sur le côté du genou, mais une seule portait dans sa chair, sur l'extérieur de la cuisse gauche, récemment imprimée, la marque des esclaves du Tahari. Seule Zina était désormais une esclave. Les autres hommes de Hassan conduisaient des kaïlas de trait portant les marchandises volées à la caravane, quatre jours auparavant.

Les bâtiments de boue séchée d'une oasis telle que celle des Deux Cimeterres durent de

nombreuses années. Dans cette région, il n'est pas rare qu'il s'écoule plusieurs années sans une goutte de pluie.

Mais quand la pluie tombe, cependant, elle est parfois violente, transformant la région en fondrière. Après des pluies, des nuages énormes de mouches des sables, normalement endormies, apparaissent. Elles s'attaquent aux kailas et aux hommes. En général, on ne trouve des insectes volants qu'à proximité des oasis. Toutefois, on trouve diverses espèces d'insectes rampants et d'insectes prédateurs dans de nombreuses régions, même loin de l'eau. Le zadit est un petit oiseau aux plumes brunes et au bec pointu. Il se nourrit d'insectes. Quand les mouches des sables et d'autres insectes apparaissent après la pluie, se jetant sur les kailas, il n'est pas rare qu'ils se posent sur les animaux et restent sur eux pendant des heures, chassant les insectes. Cela soulage le kaila mais le laisse avec de nombreuses petites blessures, irritantes et désagréables, aux endroits où l'oiseau a arraché les insectes enfoncés dans sa peau. Ces petites blessures, lorsqu'elles s'infectent, se transforment en abcès ; les conducteurs soignent ces abcès avec des emplâtres de crottin de kaila.

— « Il y a six jours, » dit le Marchand, « des soldats, des Aretai des Neuf Puits, ont attaqué l'Oasis du Sleen des Sables. »

Ces paroles du Marchand me troublèrent.

Je regardai autour de moi. Dans le clair des lunes, je constatai que des kailas étaient passés à travers les jardins. Je vis des murs abattus, les hauts murs de terre séchée rouge qui maintiennent les cours à l'ombre et les protègent contre les pillards. Je comptai neuf palmiers-dattiers abattus, gisant dans la poussière, leurs feuilles déjà sèches et mortes, leurs fruits encore verts. Il faut de nombreuses années avant qu'un tel arbre donne des fruits.

« Ils nous ont attaqués hier soir, » précisa le Marchand, « mais nous les avons repoussés. »

— « Les Aretai sont des sleens, » commenta Hassan.

Je me demandai pourquoi cela le touchait tellement, lui, un bandit.

— « Ils ont détruit un puits, » ajouta le Marchand.

Tout le monde resta silencieux pendant quelque temps. Hassan et ses hommes ne crièrent pas.

Puis Hassan dit, d'une voix à peine audible :

— « Ne plaisante pas. »

— « Je ne plaisante pas, » insista le Marchand.

— « Les Aretai sont des sleens, » dit Hassan, « mais ce sont des habitants du Tahari. »

— « Le puits est hors d'usage, » maintint le Marchand. « Veux-tu le voir ? »

— « Non, » répondit Hassan.

— « Nous essayons d'en retirer les rochers et le sable, » expliqua le Marchand.

Le visage de Hassan était blême.

Il est difficile, pour ceux qui n'habitent pas le Tahari, d'imaginer la gravité d'un crime consistant à détruire une source d'eau. Cela est considéré comme un crime presque inconcevable, manifestement le plus hideux qu'il soit possible de perpétrer dans le désert. Un tel acte, considéré comme une monstruosité, va bien au-delà d'un simple acte de guerre. Vraisemblablement, en quelques jours, la nouvelle selon laquelle les Aretai avaient détruit, ou tenté de détruire, un puits aux Deux Cimeterres, se répandrait comme une tramée de poudre dans le désert, enflammant et révoltant les hommes, de Tor aux fortins commerciaux turien, aux comptoirs commerciaux, à Turmas. Cet acte, perpétré contre les Bakahs des Deux Cimeterres, tribu vassale des Kavars, entraînerait sans doute la guerre dans tout le Tahari.

« Les messagers de guerre sont déjà partis, » annonça le Marchand.

Les tribus des diverses oasis, du désert, des territoires des nomades et des kasbahs seraient appelées. Ce serait la guerre.

Un puits avait été détruit.

« Les affaires doivent continuer, » enchaîna le Marchand. Il regarda Hassan. Sa main était posée sur le corps de Zina.

— « Es-tu certain que les pillards étaient des Aretai ? » demandai-je au Marchand.

— « Oui, » répondit-il. « Ils n'ont pas pris la peine de se cacher. »

— « Sur quoi fondes-tu ta conviction ? » m'enquis-je.

— « À quelle tribu appartiens-tu ? » demanda-t-il.

— « C'est Hakim de Tor, » répondit Hassan. « Je me porte garant de lui. »

— « L'agal était celui des Aretai, » répondit le Marchand. « Les marques des selles aussi. Et ils criaient, en attaquant : « Pour les Neuf Puits et Suleiman ! ». N'est-ce pas suffisant ? »

— « Je vois, » fis-je.

— « Si les Aretai veulent la guerre, et la destruction de l'eau, ils l'auront, » promit le Marchand.

— « Je veux partir avant l'aube, » intervint Hassan.

— « Bien sûr, » s'empessa le Marchand. « Qu'avez-vous ? » demanda-t-il. « Une femme libre et une esclave. » Il se tourna vers deux de ses hommes. « Conduisez les kailas de trait dans ma cour, » ordonna-t-il, « et déballez les marchandises ! »

Ils se hâtèrent de lui obéir.

« Intéressant, Hassan, » releva le Marchand avec un sourire, « que tu aies choisi de porter l'esclave devant ta selle. »

Hassan haussa les épaules.

« La marque est fraîche, » fit remarquer le Marchand avec un sourire.

— « Exact, » fit Hassan.

— « Il est probable que tu as posé toi-même le fer sur sa peau, » dit le Marchand.

— « Oui, » répondit Hassan.

— « C'est de l'excellent travail, » apprécia le Marchand. « Ta main est précise et ferme. »

La femme se débattit.

— « J'ai marqué de nombreuses femmes, » releva Hassan.

— « Et magnifiquement, » précisa le Marchand.

Ses mains, sûres, exactes, firent une estimation préliminaire des courbes de l'esclave attachée.

Elle gémit.

« Est-elle sensible ? » s'enquit le Marchand.

— « Touche-la, et vois, » répondit Hassan.

La femme se tortilla devant la selle, tirant sur ses liens, immobilisée. Elle cria, les yeux fermés, les dents serrées, la tête se balançant follement de droite à gauche.

— « Elle est sensible, » commenta le Marchand.

En général, on chauffe les femmes avant de les conduire dans une oasis. Il n'est pas difficile de stimuler leur sensibilité, du fait qu'elles sont attachées.

On commence approximativement une heure avant d'arriver.

Le Marchand alla ensuite près de Tafa, la femme libre. Elle cria également, impuissante, tirant sur les liens qui emprisonnaient ses jolis membres.

« Es-tu libre ? » s'enquit le Marchand.

— « Oui, oui, » sanglota-t-elle.

— « Tu tiressur les cordes comme une esclave, » lui dit-il. Elle eut un gémissement de

protestation. Puis, généreusement, il la laissa tranquille.

« Amène-les, » dit-il à Hassan. « Nous allons les mettre dans le Cercle d'Appréciation et je fixerai un prix. »

Le Marchand pivota sur lui-même et entra dans la cour. Hassan, ses hommes et moi, lentement, à dos de kaiila, nous suivîmes le Marchand dans la cour.

Tafa, en larmes, fut traînée hors du Cercle d'Appréciation. Son poignet gauche était emprisonné dans une menotte d'esclave et elle fut jetée, à genoux, contre un mur ; son flanc gauche était du côté du mur ; le bracelet ouvert, qui n'était pas refermé sur son poignet gauche, fut accroché à un anneau d'esclave vissé dans le mur, approximativement à la hauteur de son épaule gauche ; elle baissait la tête, les cheveux sur le visage ; elle resta là, en larmes, le poignet gauche attaché au mur à la hauteur de l'épaule.

« Non ! » cria Zina.

Elle fut jetée sans cérémonie, nue, dans le Cercle d'Appréciation. Elle y resta tassée sur elle-même, dans ce cercle de marbre rouge de deux mètres de diamètre, furieuse, effrayée.

Elle était très belle, cette esclave. Je me demandai quel effet une autre esclave, Vella, autrefois Elizabeth Cardwell, de New York, sur la Terre, qui avait trahi les Prêtres-Rois, ferait, jetée nue dans le cercle.

Quand le fouet claqua, le gros fouet que tenait un des assistants puissants du Marchand, la jeune femme cria et son corps réagit, sous l'effet de la terreur, comme s'il avait été touché. Mais le cuir, naturellement, n'avait pas touché son corps. Le claquement n'était qu'un avertissement. Il ne toucherait son corps que si les hommes étaient mécontents d'elle.

« Debout ! » ordonna le Marchand. « La tête en arrière ! Les mains derrière la tête ! Encore ! Encore ! » Il se tourna vers nous. « Acceptable, » dit-il. Puis, s'adressant à la femme, il donna des ordres, rapidement, durement. Je regardai avec intérêt la femme, en larmes, obéir à ses commandements secs qui se succédaient rapidement. Pendant plus de quatre ehns, il la soumit à un régime endiablé de mouvements, un ensemble de pas d'esclave, de pas d'appréciation destinés à exhiber vulnérablement, définitivement et publiquement, sa beauté dans toutes les positions et attitudes principales. « Les mains sur les hanches ! Sois insolente ! Les mains dans le dos ! Les mains croisées devant toi, comme si elles étaient attachées ! Les mains sur le cou, comme si elles étaient enchaînées au collier, les doigts devant la bouche ! Laisse-toi tomber par terre ! À genoux ! Baisse la tête ! Roule-toi par terre, sur le flanc, sur le dos, la jambe droite levée, puis fléchie, la jambe gauche levée, puis fléchie, les paumes à plat sur le sol ! Joue la colère ! Joue la frayeur ! Joue l'excitation ! Souris ! » Il fit cela avec l'objectivité compétente et rapide, et le détachement clinique, d'un Médecin pratiquant un examen clinique de routine ; cet examen, naturellement, était un examen de la beauté, une estimation de la désirabilité d'une esclave. Le fouet claqua à nouveau. Elle poussa un cri de désespoir, frissonna.

Elle le regarda, terrifiée.

« Hassan ? » demanda le Marchand.

— « Très bien, » dit Hassan. Il vint s'immobiliser au bord du cercle.

— « Rampe jusqu'à ses pieds ! » ordonna le Marchand.

La femme commença d'avancer.

« À plat ventre ! » ordonna le Marchand.

Elle obéit. À ses pieds, sans que cela lui ait été demandé, elle posa les lèvres sur ses babouches.

« Garde-moi, Hassan, » supplia-t-elle.

— « À mes lèvres ! » dit-il.

Elle se mit lentement debout et leva les lèvres vers les siennes. Il les goûta.

— « Garde-moi, Hassan, » sanglota-t-elle.

Il la repoussa au centre du cercle de marbre.

« Que vaut-elle ? » demanda Hassan au Marchand.

— « Je t'en propose un tarsk d'argent, » répondit-il, « car ce n'est qu'une esclave. »

« Hassan ! » cria la femme.

— « Marché conclu, » dit Hassan, vendant son esclave.

« Non, Hassan ! » cria-t-elle.

— « Et deux disques d'or au tarn, d'Ar, pour la fille libre, » ajouta le Marchand.

— « D'accord, » dit Hassan.

« Hassan ! » cria l'esclave.

« Emmenez l'esclave, » dit le Marchand.

Un bracelet d'esclave fut refermé sur le poignet gauche de Zina et elle fut traînée au pied du mur où on la fit mettre à genoux face au mur. Le bracelet de son poignet gauche fut ensuite accroché dans l'anneau et, ceci étant fait, son poignet droit y fut accroché, ses deux poignets étant ainsi immobilisés tout près de l'anneau, elle-même se trouvant face au mur. Elle regarda Hassan par-dessus l'épaule droite.

« Hassan ! » cria-t-elle.

Hassan prit l'argent que le Marchand lui donna.

« Dans l'autre pièce, » dit le Marchand, « nous allons discuter le prix des autres marchandises. »

— « D'accord, » dit Hassan.

« Hassan ! » cria la femme.

Il sortit de la pièce. Il ne parla pas à la traîtresse. C'était un homme du Tahari.

« Encore, Maîtres ? » demanda la femme à genoux près de la table basse incrustée de bois de Tem. Elle portait une haute tunique de soie rouge, attachée par un unique crochet ; un chalwar de soie rouge et translucide, bas sur les hanches ; deux bracelets en or à la cheville gauche ; un collier.

— « Non, Yiza, tu peux disposer, » dit le Marchand.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Elle baissa la tête et, prenant le plateau avec le vin noir et les sucres, se leva gracieusement, recula, puis pivota sur elle-même et sortit de la pièce.

Ses mouvements étaient doux. Elle avait été réveillée, il ne lui avait pas été permis de se voiler et on lui avait ordonné de préparer et servir le vin noir. Elle avait obéi. Les coins intérieurs de ses yeux évoquaient encore le sommeil ; elle bâillait comme un chat, lorsqu'elle s'était agenouillée dans un coin ; son visage et sa bouche exprimaient la lassitude lourde d'une belle femme fatiguée ; lorsqu'elle était partie, cependant, elle se tenait droite, comme doit le faire une femme asservie, d'une démarche lente et ondulante, gracieuse, languide, somnolente, trahissant subtilement la fatigue de sa beauté, éveillée et contrainte si tôt à servir. Ses hanches ondulaient sous la soie, puis elle disparut. À mon avis, elle ne tarderait pas à quitter ses vêtements, s'enrouler dans un drap de reps et, remontant les genoux contre la poitrine, à s'endormir sur la paille de sa cellule que, sous peine de mort, elle refermerait à clé derrière elle.

Pour sortir de la pièce, elle avait emprunté le chemin, le long des murs. Les pièces des demeures du Tahari, lorsque leurs propriétaires sont riches, sont généralement recouvertes

de tapis coûteux. Il est rare que l'on traverse directement les pièces, pour éviter l'usure inutile des tapis : de longues bandes de tissu courent sur les côtés des pièces ; on les utilise pour aller d'une pièce à l'autre ; les enfants, les serviteurs et les esclaves traversent généralement les pièces en restant sur les chemins, contre les murs. Les hommes le font également, lorsqu'il n'y a pas d'invités.

« La destruction d'un puits, » dit le Marchand, « est un acte criminel presque inconcevable. »

Nous ne lui répondîmes pas. Ce qu'il venait de dire était vrai. Auparavant, bien que telle n'ait pas été notre intention à l'origine, après notre transaction commerciale au cours de laquelle Hassan avait échangé le produit de son pillage, chair et autre, contre de l'or, nous avions été conduits par le Marchand jusqu'au puits détruit, peut-être hors d'usage. À la lumière de torches, des hommes travaillaient, retirant les pierres et le sable dans des seaux de cuir attachés à de longues cordes. Hassan avait serré les poings. Puis nous avons regagné la demeure du Marchand, pour y boire le vin noir. C'était deux ahns avant l'aube.

Les divers prix et pièces s'élevaient à onze disques d'or au tarn d'Ar et quatre de Turia. À chacun de ses neuf hommes, il avait jeté un disque d'or au tarn d'Ar. Il avait gardé le reste. Un disque d'or au tarn représente davantage que ce que gagne un travailleur ordinaire en un an. De nombreux Goréens des Basses Castes n'en ont jamais eu. Ses hommes, dehors, attendaient, tenant les rênes de leurs kailas.

« Et le plus étrange, » révéla le Marchand, se penchant vers nous et nous fixant avec intensité, « est le fait que les pillards Aretai étaient conduits par une femme ! »

— « Une femme ? » s'enquit Hassan.

— « Oui, » confirma le Marchand.

— « Et les messagers de guerre sont déjà partis ? » demanda Hassan.

— « Pour toutes les oasis kavars et celles de leurs tribus vassales, » répondit le Marchand.

— « A-t-on parlé de trêve, ou de négociation ? » demanda Hassan.

— « Avec ceux qui ont détruit les sources d'eau ? » demanda le Marchand. « Bien sûr que non ! »

— « Et quelle est la réaction, » s'enquit Hassan, « de Haroun, Grand Pacha des Kavars ? »

— « Qui sait où se trouve Haroun ? » demanda le Marchand, écartant les bras.

— « Et celle de son vizir, Baram, Cheik de Bezhad ? »

— « Les messagers de guerre ont été envoyés, » dit le Marchand.

— « Je vois, » dit Hassan.

— « Les tribus se rassemblent, » précisa le Marchand. « Le désert va s'enflammer. »

— « Je me méfie, » dit Hassan. « Et je ne crois pas qu'il serait sage de rester publiquement, de jour, aux Deux Cimeterres. »

— « Hasaad Pacha sait que les pillards viennent aux Deux Cimeterres, » souligna le Marchand avec un sourire. « Cela sert notre économie. Nous ne sommes pas sur les grands itinéraires commerciaux. »

— « Il ne le sait pas officiellement, » releva Hassan. « Et je ne veux pas qu'il soit obligé d'envoyer une centaine de soldats battre le désert, à notre recherche, pour satisfaire les citoyens outragés. Je n'ai pas envie de parcourir un long chemin, en ce moment, et je suis convaincu que les soldats non plus. En outre, si nous nous rencontrions effectivement, ce serait très embarrassant pour les deux partis. Que ferions-nous ? »

— « Vous croiser en hurlant comme des fous ? » suggéra le Marchand.

— « Peut-être, » répondit Hassan avec un sourire.

— « Vous seriez probablement obligés de vous entre-tuer, » dit le Marchand.

— « Je le suppose, » accorda Hassan.

— « La nuit, » rappela le Marchand, « toi et les autres, vous êtes toujours les bienvenus aux Deux Cimeterres. »

— « Bienvenus la nuit, recherchés le jour, » fit Hassan. « Je crois que je ne comprendrai jamais les honnêtes gens. »

— « Nous sommes complexes, » reconnut le Marchand.

— « J'aimerais que les habitants des autres oasis soient aussi complexes, » souligna Hassan. « Il y en a beaucoup qui paieraient cher pour avoir ma tête fichée sur une lance. »

— « Nous, habitants des Deux Cimeterres, » déclara le Marchand, « ne pouvons être tenus pour responsables du comportement de ces rustres. »

— « Mais à qui vends-tu les marchandises que je t'apporte ? » demanda Hassan.

— « À ces rustres, » répondit le Marchand avec un sourire.

— « Sont-ils au courant ? » s'enquit Hassan.

— « Bien sûr, » répondit le Marchand.

— « Je vois, » fit Hassan. « Eh bien, l'aube ne va pas tarder et je dois partir. »

Il se leva, un peu raide car il était resté longtemps assis les jambes croisées, et je fis de même.

— « Puissent tes outres ne jamais être vides. Puisses-tu ne jamais manquer d'eau, » dit le Marchand.

— « Puissent tes outres ne jamais être vides. Puisses-tu ne jamais manquer d'eau, » répondîmes-nous.

Dehors, peu avant l'aube, alors que des gouttes de rosée perlaient sur les rochers, nous glissâmes le pied gauche dans l'étrier de notre selle et montâmes nos êtes rapides.

« Hassan, » dis-je.

— « Oui ? » répondit-il.

— « Le Marchand nous a dit que les Aretai des Neuf Puits ont attaqué l'Oasis du Sleen des Sables il y a six jours. »

— « Oui, » répondit Hassan.

— « Il y a six jours, les soldats des Neuf Puits étaient à proximité de l'oasis, poursuivant un fugitif échappé de leur prison, qui avait été condamné aux Mines de Klima pour avoir tenté d'assassiner Suleiman Pacha. »

— « A-t-il réussi à s'échapper ? » demanda Hassan avec un sourire.

— « Apparemment, » répondis-je.

— « Cela correspond à mes renseignements, » dit Hassan.

— « Si les soldats des Neuf Puits étaient près de leur oasis il y a six jours, » soulignai-je, « ils ne pouvaient se trouver également à l'Oasis du Sleen des Sables. »

— « Non, » admit Hassan.

— « Et il semble improbable, » ajoutai-je, « que les Aretai des Neuf Puits aient pu être ici hier soir. »

— « Cela représenterait une dure chevauchée, » reconnut Hassan. « Et pour une petite oasis, à l'écart des itinéraires commerciaux. »

— « Où se seraient-ils débarrassés du butin de l'Oasis du Sleen des Sables ? » demandai-je.

— « Ils l'ont peut-être caché dans le désert, » suggéra Hassan.

— « Pourquoi les Deux Cimeterres ? » demandai-je. « C'est une petite oasis qui n'appartient même pas aux Kavars. »

— « Je ne sais pas, » répondit Hassan.

— « Suleiman, Pacha des Neuf Puits, » dis-je, « gît dans son palais, dans un état critique. Dans ces conditions, il semble étrange que les Aretai organisent des pillages dans la région. »

— « Effectivement, » répondit Hassan avec un sourire.

— « Pourtant, les pillards portaient les vêtements des Aretai, leur marque de selle et criaient : « Pour les Neuf Puits et Suleiman ! ». C'est bien cela ? »

— « Nous pourrions également, » releva Hassan, « organiser une telle attaque et crier ainsi. »

Je ne répondis pas.

« Bizarre, » reprit Hassan, « qu'ils aient crié : « Pour les Neuf Puits et Suleiman ! ». Oui, étrange. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Le nom des chefs, » m'apprit Hassan, « ne figure pas dans les cris de guerre des Aretai, ni dans ceux de la majorité des tribus. C'est la tribu qui compte, pas l'homme, l'ensemble, pas la partie. Le cri de guerre des Aretai, que je connais bien, est : « La victoire aux Aretai ! ». Simplement. »

— « Intéressant, » fis-je. « Les Kavars ont-ils un cri semblable ? »

— « Oui, » répondit Hassan. « C'est : « Les Kavars par-dessus tout ! ». Voilà. »

— « Il semble raisonnablement clair, dans ces conditions, » dis-je, « que les Aretai n'ont pas attaqué les Deux Cimeterres. »

— « Non, » dit Hassan. « Les Aretai n'ont pas attaqué l'Oasis des Deux Cimeterres. »

— « Comment peux-tu en être sûr ? » demandai-je.

— « Un puits a été détruit, » répondit-il. « Les Aretai sont des sleens, mais ce sont des ennemis respectables. Ce sont de bons combattants, de bons habitants du désert. Ils ne détruiraient pas un puits. Ils habitent le Tahari. »

— « Qui, dans ce cas, » demandai-je, « a attaqué les Oasis du Sleen des Sables et des Deux Cimeterres ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Hassan. « J'aimerais pourtant bien le savoir. Je suis curieux. »

— « Moi aussi, je suis curieux, » dis-je.

— « Si la guerre éclate dans le désert, » estima Hassan, « le désert sera fermé. Le commerce sera interrompu, il y aura des bandes d'hommes armés, les étrangers seront plus suspects qu'en temps ordinaire. On ne prendra pratiquement pas de risques. Ils seront vraisemblablement mis à mort. »

Cette remarque ne me rassura pas.

« Bizarre, » émit Hassan, « que ces événements se produisent maintenant. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « De toute évidence, ce n'est qu'une coïncidence, » fit Hassan.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Je projetais une expédition dans la partie inexplorée du Pays des Dunes, » dit-il.

— « Moi aussi, j'aime voyager, » dis-je.

— « C'est bien ce que je pensais, » fit-il.

— « Que penses-tu y trouver ? » m'enquis-je.

— « Qui es-tu ? » demanda-t-il.

— « Un pauvre marchand de pierres précieuses, » répondis-je.

— « Je t'ai vu à Tor, » m'informa-t-il, « avec le cimeterre. »

— « Ah ? » fis-je.

— « Je t'ai revu, remarquant ta progression, à un point d'eau, sur le chemin des Neuf

Puits. »

— « C'est là que, » rappelai-je, « déguisé en nomade, tu as tourmenté mon esclave blonde aux yeux bleus. »

— « Elle était insolente, » dit-il. « C'est là que j'ai décidé qu'elle deviendrait mon esclave. »

— « Après que tu l'aies touchée et tourmentée, » ris-je, « elle a supplié d'apprendre les danses des esclaves. »

Il sourit.

« Tu l'as capturée avec audace, dans le palais de Suleiman, » appréciai-je.

Il haussa les épaules.

« Je n'ai jamais vu de meilleure capture au fouet, » soulignai-je.

Il inclina la tête, acceptant le compliment.

— « On pense, » dit-il, « si je comprends bien, que c'est toi, Hakim de Tor, qui a frappé Suleiman. »

— « Ce n'est pas moi, » affirmai-je.

— « Pourquoi pensent-ils que c'est toi ? » demanda-t-il.

— « Ils croient, » répondis-je, « que je suis un espion des Kavars. »

— « Oh ? » fit-il avec un sourire.

— « Oui, » dis-je.

— « Sais-tu, Hakim de Tor, » me demanda-t-il, « qui a effectivement frappé Suleiman Pacha ? »

— « Oui, » répondis-je. « Je le sais. C'est Hamid, lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai. »

— « Il me semble intéressant, » releva-t-il, « que ce soit Hamid. » Puis il ajouta : « Je voulais te rencontrer. »

— « Oh ? » fis-je.

— « Je pensais, » expliqua-t-il, « quand j'ai volé ta belle esclave, que tu me poursuivrais dans le désert. Je ne savais pas, naturellement, que Hamid frapperait Suleiman et que tu serais jeté en prison. »

— « Tu souhaites me parler ? » demandai-je.

— « Je garde la femme, bien entendu, » me prévint-il. Il me regarda. « Veux-tu me la disputer ? » s'enquit-il.

— « Je n'ai pas besoin de décider cela immédiatement, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Non, bien sûr, » reconnut Hassan. « Tu es mon invité. » Il eut un sourire ironique. « Tu peux l'utiliser chaque fois que tu en auras envie, bien entendu, » ajouta-t-il.

— « Hassan est généreux, » fis-je en riant.

— « Au moment même où j'ai posé les mains sur elle, » dit-il, « j'ai décidé qu'elle m'appartiendrait. »

— « As-tu l'habitude de prendre les femmes que tu désires ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Si j'avais perdu ta piste, » m'enquis-je, « comment serais-tu entré en contact avec moi ? »

— « Tu n'étais pas homme à perdre la piste, » répondit-il.

— « Mais si cela était arrivé ? » insistai-je.

— « Dans ce cas, on t'aurait indiqué où trouver ta... *ma* belle Alyena, enchaînée. Nous nous serions rencontrés à cet endroit-là. »

— « Que se passerait-il si j'essayais de te tuer, à présent ? » m'enquis-je.

— « Tu ne feras pas cela, puisque tu es mon invité, » déclara Hassan. « En outre, pourquoi aurais-tu emmené dans le désert une esclave blonde, à la peau pâle et aux yeux bleus ? »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Pas seulement comme esclave, » répondit-il. « On peut acheter ou louer des femmes dans toutes les oasis. Tu l'as amenée intentionnellement. Tu voulais la vendre, ou la donner à quelqu'un en échange de quelque chose, de l'aide, des informations, quelque chose. »

— « Tu es perspicace, » opinai-je.

— « J'espère, » dit-il, « que cette esclave ne va pas compliquer nos relations. »

— « Comment une esclave, qui n'est rien, pourrait-elle faire cela ? » demandai-je.

— « Exact, » fit Hassan.

— « Elle semble heureuse dans tes chaînes, » dis-je.

— « C'est une esclave, » fit-il.

— « Il est heureux, » relevai-je, « qu'elle soit blonde, ait la peau claire et les yeux bleus. »

— « Pourquoi donc ? » demanda-t-il.

— « Ces femmes-là sont froides, » rappelai-je.

— « Pas lorsqu'elles portent un collier, » dit-il.

— « Elle ne l'est pas ? » demandai-je.

Je savais que le collier métallique de l'esclave, ce cercle d'acier inflexible, fermé avec une serrure, qu'elle ne pouvait enlever, contrastant tellement avec sa douceur, proclamant sa vulnérabilité et son impuissance, transformait souvent les femmes inhibées, hostiles, froides, haïssant les hommes, en esclaves abandonnées, soumises, vulnérables, passionnées, aimant se livrer sans défense à la caresse des maîtres.

Hassan rejeta la tête en arrière et rit.

— « C'est la femme la plus chaude que j'aie jamais serrée dans mes bras ! » s'écria-t-il.

Je souris. Je me demandai à quel point l'ex-Miss Priscilla Blake-Allen serait scandalisée, embarrassée et honteuse d'entendre parler aussi lestement de ses désirs et de ses performances. La pauvre, cependant, ne se sentait plus entre les bras d'un maître.

— « Elle t'aime, » dis-je à Hassan.

— « Je ne lui ai pas laissé le choix, » fit-il.

Je supposai que cela était vrai.

Je supposai, en outre, qu'un événement rare s'était produit : Une fille avait rencontré son maître et un homme sa véritable esclave. La femme, une sur des milliers de compagnes moins chanceuses, avait rencontré un mâle, qui était également, lui aussi, un sur des milliers et qui pouvait être, et était, son Maître absolu et naturel, le mâle idéal et parfait, dominant et impérieux, qui pourrait exiger et obtenir sa soumission sexuelle totale, qu'une femme ne peut donner qu'à l'homme qui la possède totalement, devant qui, et pour qui, elle ne peut être qu'une esclave en adoration. Cela ne se produit pratiquement jamais sur Terre, où la relation normale homme/femme est le résultat d'un mâle faible, agréable, libérant l'instinct maternel de la femme plutôt que l'instinct, généralement inhibé, qui la pousse à se soumettre entièrement à un mâle dominant, femelle prise, possédée, pénétrée, soumise ; cela se produit, cependant, sur Gor, où les esclaves sont fréquemment vendues et échangées. On essaye plusieurs femmes jusqu'au moment où on trouve celle, ou celles, qui sont les plus délicieuses, les plus agréables. On a tendance, ensuite, à les garder ; cela tend également à tourner à l'avantage des femmes, les esclaves, mais rares sont ceux, à l'exception d'elles-mêmes, qui se préoccupent d'elles ou de ce qu'elles ressentent ; les hommes, de toute évidence, ont besoin de dominer ; rares sont ceux qui nient cela ; rares sont ceux qui, autorisés, le nient ; dans la culture goréenne, et pas dans celle de la Terre, il existe des

institutions destinées à la satisfaction de ce besoin et non à sa négation et frustration systématiques ; la principale institution goréenne destinée à la satisfaction de ce besoin est l'asservissement très répandu des femelles humaines ; la relation maître/esclave est la reconnaissance la plus profonde et la plus évidente de ce besoin masculin qu'éprouvent tous les mâles véritablement énergiques et sexués ; mais, dans la théorie goréenne, ce besoin masculin de dominer qui, refoulé, entraîne le désespoir, la maladie et une agressivité mesquine, sournoise, n'est ni une aberration ni une singularité biologique des mâles, mais correspond à un besoin complémentaire chez la femelle, lequel est le besoin, rarement satisfait, d'être vaincue et dominée ; dans le cadre de la concurrence primitive où l'intelligence, la ruse, la force psychologique et physique avaient une importance biologique, et non la richesse et le statut, les meilleures femmes allaient statistiquement aux hommes les plus forts et les plus intelligents ; il est possible, et même probable, qu'on se soit autrefois battu, littéralement, pour les meilleures femmes, afin de les posséder ; si tel était le cas, alors il est probable que quelque chose chez la femme, génétiquement, réagit à la dominance et à la puissance ; les femmes, en général, ne désirent pas vraiment les hommes faibles ; elles veulent que leurs enfants naissent non d'un égal mais d'un supérieur ; comment pourraient-elles respecter un homme qui, sur le plan du statut et du pouvoir, ne les dépasse pas, l'égal d'une femme, un prix ; si on leur donnait le choix entre porter l'enfant d'un égal et celui d'un maître, la majorité des femmes choisirait de porter l'enfant d'un maître ; les femmes ont envie de porter les enfants d'hommes qui leur sont supérieurs ; c'est une femme vaincue que celle dont le corps grossit de l'enfant d'un égal ; tout comme l'évolution, à une époque donnée, a sélectionné les hommes forts, intelligents, aptes au combat, parce qu'ils gagnaient la course à l'accouplement, de même, dans la transmission des structures génétiques, elle sélectionnait les femmes qui aimaient et se soumettaient à de tels hommes, des femmes qui étaient la spécification biologique et la juste propriété de ces hommes, nos ancêtres. Le mâle dominant est ainsi sélectionné dans la course à l'accouplement ; le mâle non-dominant tend, statistiquement, à perdre face à son adversaire plus fort, plus intelligent ; de même, l'évolution a sélectionné des femmes qui aiment le mâle dominant ; celles qui fuyaient ceux-ci, ou bien s'accouplaient avec des hommes faibles, leurs enfants ayant alors de moins grandes chances de survie, ou bien s'enfuyaient pour de bon, leurs gènes, pour le meilleur ou pour le pire, disparaissaient du patrimoine génétique de l'espèce ; la femme qui était excitée par ces hommes, avait envie de leur appartenir, à eux, les maîtres, d'être protégée par eux et de les servir, avait de meilleures chances de survie ; elle était plus en sécurité ; ses enfants étaient plus en sécurité ; en outre, ses enfants étaient plus intelligents et plus forts, du fait qu'ils étaient les enfants d'hommes plus intelligents et plus forts ; son désir, et la satisfaction d'être possédée par de tels hommes, et l'orgueil que lui inspirait cette possession, contribuaient substantiellement non seulement à sa survie, mais aussi à celle de ses enfants ; en outre la femme deviendrait, au fil des générations, plus belle et plus désirable, sexuellement séduisante, tandis que les mâles énergiques exerceraient leurs prérogatives masculines sur les filles des filles de ces femmes ; les hommes choisissaient de s'accoupler avec les femmes qui leur plaisaient et les femmes qui leur plaisaient n'étaient ni laides, ni grossières, ni agressives, ni stupides mais intelligentes, aimantes, désirables et belles ; ces dynamiques jumelles de l'évolution, sélections naturelle et sexuelle, constituèrent ainsi, au fil des millénaires, la nature biologique de la femelle humaine ; à l'origine, il n'y avait peut-être que des tendances dues au hasard, répondant à la domination masculine, mais celles qui les avaient possédaient les meilleures chances de survie ; ces tendances furent ensuite transmises, devenant des caractéristiques génétiques générales des femmes ; les femmes

possédées survivaient ; les plus belles et les meilleures étaient sélectionnées par les hommes les plus forts, les plus intelligents et les plus puissants ; c'est de ce fonctionnement complexe de la nature qu'est issue la femme intelligente, belle, sensible, la femme féminine, avec l'ensemble complet d'hormones féminines, qui désire dans son cœur se serrer amoureusement, soumise et excitée, dans les bras d'un homme puissant, lui appartenir ; en outre, on peut remarquer que la dominance et la soumission sont des traits génétiques très répandus dans le royaume animal ; chez les mammifères en général et chez tous les primates, c'est le mâle qui domine et la femelle qui se soumet ; ce n'est pas une aberration ; l'aberration, c'est sa frustration conditionnée possible, bizarrement, uniquement chez un animal assez complexe pour réagir à des régimes de conditionnement extensifs, où l'on peut utiliser les mots pour induire des réactions contraires à l'instinct, quoique, peut-être, utiles à une conception donnée des relations économiques et sociales. Nous sommes nés chasseurs : on a fait de nous des agriculteurs.

« Le jour est presque levé, » dit Hassan. « Quittons l'oasis. »

— « Pourquoi voulais-tu me rencontrer ? » lui demandai-je.

— « Je crois, » répondit-il, « que nous avons un intérêt commun. »

— « Lequel ? » m'enquis-je.

— « Les voyages, » répondit-il.

— « Les voyageurs cherchent souvent les curiosités, » relevai-je.

— « J'ai l'intention de m'enfoncer dans le désert, » dit-il.

— « Ce serait dangereux, en ce moment, » fis-je remarquer.

— « Connais-tu un rocher, » me demanda-t-il, « proche de la piste entre Tor et les Neuf

Puits, qui porte une inscription ? »

— « oui, » répondis-je.

— « Et il y avait, gisant près de ce rocher, » reprit-il, « un homme qui avait gravé cette inscription. »

— « oui, » dis-je.

— « J'ai ramassé le corps, » révéla Hassan. « Sur un grand bûcher de buissons, je l'ai vu brûler. J'ai répandu les cendres dans le sable. »

— « Le connaissais-tu ? » m'enquis-je.

— « C'était mon frère, » répondit Hassan.

— « Que cherchais-tu dans le désert ? » demandai-je.

— « Une tour d'acier, » répondit-il.

LE ROCHER ROUGE, OU LE SEL EST PARTAGÉ ; NOUS RENCONTRONS TARNA

« IL n'y a pas de clochettes sur le harnais de ton kaiila ! » dit l'homme, nous menaçant avec sa lance.

— « Nous venons en paix, » dit Hassan. « As-tu vu, ou entendu parler, d'une tour d'acier ? »

— « Vous êtes fous ! » cria l'homme.

Hassan fit pivoter son kaiila, avec sa rêne unique et nous continuâmes notre chemin, ses neuf hommes, moi et l'esclave, Alyena, derrière nous.

Debout dans la poussière, avec sa lance, le nomade nous regarda partir. Derrière lui, il y avait un troupeau de onze verrs broutant les taches d'herbe brune. Il aurait donné sa vie pour défendre les animaux. Leur lait et leur laine étaient tous les moyens d'existence de sa famille.

« La tour d'acier n'existe peut-être pas, » suggérai-je à Hassan.

— « Continuons nos recherches, » dit-il.

J'avais à présent vu de nombreux aspects du Tahari. Nous étions dans le désert depuis vingt jours.

Un jour, alors qu'un nuage noir, chargé de poussière, s'était levé au sud, nous avions mis pied à terre, entravé nos kaiilas, puis avions tourné le dos au vent. Nous avions fait un mur de nos bagages et nous étions accroupis derrière, serrant nos burnous autour de nous. Hassan, sous son burnous, abrita la femme, Alyena, lui laissant les mains attachées dans le dos afin qu'elle n'oublie pas qu'elle était une esclave. Pendant deux jours, le vent de sable avait hurlé autour de nous et nous avions attendu, à la manière du Tahari, patiemment, dans l'obscurité mouvante du sable. C'est à peine si nous bougions, sauf pour nous passer l'outre d'eau et un petit sac de farine de Sa-Tarna. Puis, aussi soudainement qu'il s'était levé, le vent de sable tomba et le soleil, brillant et immédiat, dur dans sa férocité et sa beauté, dispensa à nouveau, immuable, indifférent, le sceptre, la massue constante et impitoyable, de sa lumière et de sa chaleur sur la plaine.

Hassan fut le premier à se lever. Il secoua le sable accumulé sur son burnous. Il détacha Alyena. Elle s'étira comme un sleen. Le sable s'était amassé contre le mur de bagages.

« Quelle terrible tempête ! » m'écriai-je.

Il sourit.

— « Tu n'es pas du Tahari, » dit-il. « Sois heureux que maintenant, au printemps, le vent d'est ne souffle pas. » Puis il se tourna vers Alyena : « Fais du thé ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Deux jours plus tard, il avait plu.

Les mouches, à présent, avait disparu.

Au début, j'avais été content de voir les nuages et avais rejeté mon burnous en arrière

pour offrir mon visage à la caresse vigoureuse de la pluie. La température tomba de plus de quinze degrés en moins d'une eh. Alyena fut également très contente. Les hommes du Tahari, cependant, gagnèrent rapidement l'endroit le plus élevé du coin. Il y a peu d'érosion pluviale, au Tahari, de sorte qu'il y a peu de rigoles naturelles capables de favoriser l'écoulement de l'eau. Lorsqu'il pleut, il pleut généralement beaucoup sur un terrain plat, dans la poussière molle. Quelques minutes après que la pluie eût commencé, il nous fallut mettre pied à terre et tirer nos kailas qui résistaient, effrayés, vers une éminence. Ils s'enfonçaient jusqu'au genou dans la boue, grondant, les yeux fous, et nous, de la boue jusqu'aux hanches, les poussions et les tirions, parfois obligés de libérer leurs pattes prisonnières de la boue, vers l'endroit choisi par Hassan, le côté abrité du vent d'une formation rocheuse.

Hassan posa Alyena, qu'il portait, près de lui.

« C'est la quatrième fois, » dit-il, « que je vois la pluie. »

— « C'est beau ! » s'écria Alyena.

— « Peut-on se noyer dans cette boue ? » demandai-je.

— « C'est peu probable, » estima Hassan. « Elle n'est pas assez profonde. Les petits animaux, en fait, y nagent. Le danger principal, en réalité, est que les kailas tombent et se cassent une patte. » Je remarquai que les hommes de Hassan avaient jeté des couvertures sur les têtes des kailas, pour les empêcher de voir l'orage et la leur protéger de la pluie, phénomène qui, les effrayant, a tendance à les rendre indociles. « Naturellement, » reprit Hassan, « il ne faut pas camper dans un cours d'eau à sec. Un orage, dont on ignore tout, à des pasangs de là, peut le remplir d'un flot soudain qui emporte tout sur son passage et peut mettre la vie en danger. »

— « Arrive-t-il souvent que des hommes se noient dans de tels accidents ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Hassan. « Les hommes du Tahari ne campent pas dans de tels endroits. En outre, ceux qui sont assez stupides pour le faire, parviennent en général à s'en sortir. »

Au Tahari, bizarrement, beaucoup d'hommes savent nager. Les jeunes nomades apprennent au printemps, lorsque les mares sont pleines. Ceux qui habitent les oasis apprennent dans les bains. Le « bain », au Tahari, ne consiste pas simplement à ramper dans un petit récipient mais est davantage, comme sur l'ensemble de Gor, une combinaison de lavage et de nage, de jeu aquatique, généralement associée à diverses huiles et serviettes. Un des plaisirs des grandes oasis est la possibilité de prendre un bain. Aux Neuf Puits, par exemple, il y a deux établissements publics de bain.

Une heure après la fin de la pluie, le soleil occupant à nouveau, impitoyable, un ciel sans nuages, le sol était suffisamment dur, l'eau ayant disparu sous la poussière et le sable, pour supporter le poids des kailas. Les animaux furent découverts, nous montâmes et la quête continua.

C'est le lendemain que les mouches apparurent. Je crus, au début, que c'était une autre tempête. Mais ce n'était pas le cas. Le soleil lui-même, pendant plus de quatre ehns, fut caché par les nuages immenses qui passèrent au-dessus de nous. Soudain, comme un déluge violent et sec, les insectes se jetèrent sur nous. J'en crachai des paquets. J'entendis Alyena hurler. Le gros des nuages était passé mais, collés à nous, en taches mouvantes sur nos vêtements et dans les poils des kailas, des milliers rampaient, résidus de l'invasion. Je les frappai, je les écrasai jusqu'au moment où je me rendis compte qu'il était stupide d'agir ainsi. Moins de quatre ahns plus tard, un vol de zadits, petits, bruns, gazouillants et voletants, arriva dans le sillage des mouches. Nous mîmes pied à terre et laissâmes les oiseaux

débarrasser les kailas de leurs insectes. Les zadits restèrent plus de deux jours avec nous. Puis ils s'en allèrent.

Le soleil était à nouveau impitoyable. Néanmoins, je n'étais pas pressé de revoir la pluie.

« Où, ami, » demanda Hassan à un autre nomade, « se trouve la tour d'acier ? »

— « Je n'en ai jamais entendu parler, » répondit-il, méfiant. « Il est probable qu'il n'en existe pas dans le Tahari. »

Et nous continuâmes notre quête.

C'est sans doute la nuit que le Tahari est le plus beau. Pendant la journée, c'est à peine s'il est possible de le regarder, à cause de la chaleur et de la luminosité. Pendant la journée, il semble menaçant, blanchâtre, miroitant de chaleur, aveuglant, brûlant ; les hommes doivent protéger leurs yeux ; quelques-uns deviennent aveugles ; les femmes et les enfants restent à l'intérieur des tentes ; mais, avec l'arrivée du crépuscule, avec le départ du soleil, ce paysage immense, rocheux et dur se fait plus doux, moins hostile. C'est à ce moment-là que Hassan le Bandit dressait le camp. Tandis que le soleil se couchait, les collines, la poussière et le ciel se teintaient de nombreuses nuances de rouge et, tandis que la lumière disparaissait progressivement, ces rouges se transformaient petit à petit en ors luisants qui, lorsque les derniers rayons de lumière s'estompaient à l'ouest, cédaient la place à tout un monde de pourpres et de bleus foncés et lumineux. Puis, soudain, semble-t-il, le ciel est noir, immense, haut, parsemé d'étoiles semblables à des diamants clairs et brillants brûlant dans le silence sablonneux de la quiétude innocente du désert. Dans ces moments-là, parfois, Hassan restait assis en silence devant sa tente. Nous ne le dérangions pas. Bizarrement, dans ces moments-là, il ne tolérait près de lui que la femme au collier, Alyena. Elle seule, simple esclave, pouvait rester près de lui, couchée près de lui, la tête sur son genou gauche. Parfois, dans ces moments-là, il lui caressait les cheveux ou la joue, presque tendrement, presque comme si elle ne portait pas un collier autour du cou. Puis, une heure environ après l'apparition des étoiles, soudain, riant, il prenait la femme par le bras, la jetait sur les nattes, lui remontait les jupes et la violait comme la simple esclave qu'elle était. Ensuite, il lui attachait la jupe au-dessus de la tête, lui emprisonnant les bras à l'intérieur puis la jetait, en riant, à ses hommes et à moi, afin que nous nous amusions.

« Non, » dit un homme. « Je n'ai pas vu de tour d'acier, et je n'en ai pas entendu parler. Comment une telle chose pourrait-elle exister ? »

— « Merci, Berger, » dit Hassan et, une fois de plus, nous reprîmes notre quête.

Les camps de nomades devenaient plus rares. Les oasis étaient peu fréquentes.

Nous avançons dans le Tahari en direction de l'est.

Certains nomades voilent leurs femmes, d'autres non. Certaines femmes se peignent le visage avec du charbon de bois. Certaines femmes nomades sont très jolies. Les enfants des nomades, jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, garçons et filles, ne portent pas de vêtements. Pendant la journée, ils restent à l'ombre des tentes. Le soir, lorsque le soleil se couche, ils s'en éloignent et jouent joyeusement. Leurs mères leur apprennent le taharique, dessinant les lettres sur le sable, à l'ombre des tentes, pendant la journée. Presque tous les nomades de la région étaient des Tashid, tribu vassale des Aretai. Il est peut-être intéressant de remarquer que les enfants des nomades sont nourris au sein pendant dix-huit mois, ce qui est presque deux fois le temps pendant lequel les enfants de la Terre sont nourris ainsi, et deux fois celui des enfants goréens. Ces enfants, ce qui est significatif, sont presque tous heureux au sein de leur famille, forts, éveillés et confiants. Chez les nomades, bizarrement, les adultes écoutent toujours les enfants. L'enfant fait partie de la tribu. Une autre habitude des mères nomades consiste à baigner fréquemment les enfants, même si c'est seulement avec un morceau de

tissu ou une tasse d'eau. Chez les nomades, la mortalité infantile est très basse, en dépit de la rigueur de leur régime alimentaire et de la dureté du climat. Les adultes, en revanche, restent parfois des mois sans se laver. Avec le temps, on s'habitue aux couches de crasse et de sueur qui se superposent et l'odeur, extrêmement désagréable au début, s'oublie.

« Jeune Guerrier, » demanda Hassan à un jeune garçon qui n'avait pas plus de huit ans, « as-tu entendu parler ou vu une tour d'acier ? »

Sa sœur, debout près de lui, rit. Des verrs allaient et venaient autour d'eux, se frottant contre leurs jambes.

Le jeune garçon se dirigea vers le kaiila d'Alyena.

— « Descends, Esclave, » lui dit-il.

Elle obéit et s'agenouilla devant lui, mâle libre. La sœur du petit garçon se cachait derrière lui. Les verrs bêlaient.

« Enlève ta capuche et déshabille-toi jusqu'à la ceinture, » dit le jeune garçon.

Alyena secoua ses cheveux ; puis elle laissa tomber sa cape et retira sa chemise.

« Regarde comme elle est blanche ! » dit la petite fille.

« Quitte ta jupe, » dit le jeune garçon.

Alyena, furieuse, obéit.

« Comme elle est blanche ! » répéta la petite fille.

Le petit garçon fit le tour d'Alyena et prit ses cheveux dans sa main.

« Regarde, » dit-il à sa sœur, « soyeux, fins, jaunes et longs. » Elle toucha également les cheveux. Le jeune garçon vint ensuite s'immobiliser devant Alyena. « Lève la tête, » dit-il. Alyena le regarda. « Regarde, » dit-il à sa sœur, se penchant, « elle a les yeux bleus. »

— « Elle est blanche et laide, » déclara la petite fille, se redressant et reculant.

— « Non, » dit le petit garçon, « elle est jolie. »

— « Si on aime les femmes blanches, » grimaça sa sœur.

— « Coûte-t-elle cher ? » demanda le petit garçon à Hassan.

— « Oui, » répondit Hassan, « jeune Guerrier. Veux-tu proposer un prix ? »

— « Mon père ne veut pas encore que j'aie une femme à moi, » répondit le petit garçon.

— « Ah, » fit Hassan, comprenant.

— « Mais quand je serai grand, » reprit-il, « je deviendrai pillard, comme toi, et j'aurai des femmes comme celle-ci. Quand je verrai celle que je veux, je l'emporterai et j'en ferai mon esclave. » Il regarda Hassan. « Elles me serviront bien et me rendront heureux. »

— « Elle est laide, » dit la sœur du petit garçon. « Son corps est blanc. »

— « Est-ce une bonne esclave ? » s'enquit le petit garçon.

— « C'est une fille stupide et misérable, » répondit Hassan, « et il faut la battre souvent. »

— « Dommage, » dit le jeune garçon.

— « Occupe-toi des verrs ! » lança sa sœur, agacée.

— « Si tu m'appartenais, » dit le petit garçon à Alyena, « je ne tolérerais pas le moindre écart. Je ferais de toi une esclave parfaite. »

— « Oui, Maître, » dit Alyena, nue devant lui, les dents serrées.

— « Tu peux t'habiller, » dit le petit garçon.

— « Merci, Maître, » répondit Alyena. Elle remit sa jupe et sa chemise, sa cape et sa capuche. Bien qu'elle puisse descendre seule de son kaiila, elle ne pouvait remonter sans aide sur la couverture qui lui tenait lieu de selle. Je mis ma main sous son pied gauche pour l'aider.

« Quel petit monstre ! » me souffla Alyena, en anglais. Je souris.

— « As-tu entendu parler ou vu, jeune Guerrier, » demanda Hassan, « une tour d'acier ? »

Le jeune garçon le regarda en riant.

— « Ton esclave, Pillard, » dit-il, montrant Alyena, rouge de colère, vexée, sur son kaila, « te fait du thé trop fort. »

Hassan hocha poliment la tête.

— « Merci, jeune Guerrier, » dit-il.

Nous quittâmes le jeune garçon, sa sœur et leur troupeau de verrs. Elle était en train de le houspiller à propos des verrs.

« Tais-toi, » lui dit-il, « sinon je te vendrai aux pillards du Rocher Rouge ! Dans un an ou deux, tu seras assez belle pour porter un collier. » Puis il se baissa tandis que, l'injuriant, elle lui lançait une pierre. Quand nous regardâmes à nouveau, ils poussaient leur troupeau devant eux, l'éloignant manifestement de leur camp. Les harnais de nos kailas ne portaient pas de clochettes.

« L'Oasis de La Bataille du Rocher Rouge, » m'apprit Hassan, « est un des rares points avancés que conservent les Aretai. À l'ouest et au sud, le pays appartient aux Kavars. »

À midi, le lendemain, je criai :

« Il y a une oasis ! »

— « Non, » dit Hassan.

Je voyais les bâtiments, blanchâtres, avec des dômes, les palmiers, les jardins, les hauts murs de terre séchée.

Je battis des paupières. Il ne me semblait pas possible qu'il puisse s'agir d'une illusion.

— « Vous ne la voyez donc pas ? » demandai-je à Hassan et aux autres.

— « Je la vois ! » s'écria Alyena.

— « Nous la voyons aussi, » dit Hassan, « mais elle n'existe pas. »

— « Tu parles par énigmes, » lui reprochai-je.

— « C'est un mirage, » dit-il.

Je regardai à nouveau. Il me semblait improbable qu'il s'agisse d'un mirage. Je connaissais deux sortes de mirages, dans le désert ceux que voit un individu normal dans des circonstances normales, pas les mirages d'un corps déshydraté, d'un cerveau dérangé par le soleil, pas les hallucinations. Le type le plus répandu de mirage est simplement l'interprétation des ondes de chaleur, miroitant sur le désert comme les rides sur l'eau d'un lac ou d'un étang. Lorsque le ciel est réfléchi dans cet air chaud qui monte, le mirage est encore plus net parce que, dans ces conditions, la surface du lac, réfléchissant le ciel, semble bleue et, ainsi, plus semblable à l'eau. Un deuxième type de mirage, plus personnel que le premier, mais tout à fait normal, est l'interprétation d'un paysage diversifié, généralement rochers et buissons, ajouté aux ondes de chaleur, en oasis avec de l'eau, des palmiers et des bâtiments. La perception est une affaire très compliquée comportant le jeu des énergies sur les organes sensoriels et la transformation de ces énergies en un monde visuel interprété. Tout ce avec quoi nous sommes en contact, naturellement, est l'énergie appliquée aux récepteurs sensoriels. Les énergies physiques sont très différentes du « monde humain » de notre expérience, riche en couleurs, bruits et lumière. Il y a, naturellement, une convergence topographique entre le monde de la physique et le monde de l'expérience. L'évolution a produit cette convergence. Notre monde expérimental, quoique très différent de celui de la physique, est bien coordonné à lui. Si tel n'était pas le cas, nous ne pourrions nous déplacer correctement parmi les objets physiques, poser la main sur les choses que nous voulons toucher et ainsi de suite. Des systèmes sensoriels différents, comme dans des types d'organisme distincts, signifient des mondes expérimentaux différents. Tous, cependant, celui de l'homme, du coquillage, du papillon, de la fourmi, du sleen ou du Prêtre-Roi, sont

convergençs, quoique, peut-être, d'une manière bizarre, avec le monde physique présumé unique, singulier. Au-delà, la perception repose essentiellement sur l'interprétation d'une série d'indices, d'éléments codés, sur la base desquels nous construisons un univers unifié, cohérent, harmonieux. Bien que les yeux soient nécessaires à la vision, on ne voit pas, pour ainsi dire, avec les yeux mais, bizarrement, avec le cerveau. Si le nerf optique ou, en fait, les zones concernées du cerveau, pouvaient être correctement stimulées, nous pourrions avoir des expériences visuelles sans le concours des yeux. De même, lorsque les yeux sont en parfaite condition mais les centres du cerveau inopérants, on ne peut pas voir. Peut-être est-il plus correct de parler d'un système de composants nécessaires à l'expérience visuelle mais, toutefois, il est bon de comprendre que ce qui stimule les yeux n'est pas une réalité visuelle mais un spectre de radiations électromagnétiques. En outre, ce que l'on voit n'est pas seulement fonction de ce qui existe dans le monde extérieur mais est influencé par de nombreux autres facteurs tels que, par exemple, ce que l'on a déjà vu, ce que l'on s'attend à voir, ce que les autres prétendent avoir vu, ce que l'on veut voir, la condition physique de l'organisme, son conditionnement et sa socialisation, les catégories conceptuelles et linguistiques dont dispose l'organisme, et ainsi de suite. Dans ces conditions, il n'est donc pas extraordinaire que, dans un désert, un individu calme, normal, puisse interpréter faussement des données physiques, construire une oasis, avec ses bâtiments et ses arbres, sur la base des énergies réfléchies par des ondes de chaleur dans un paysage de rochers et de buissons. Il n'y a rien d'extraordinaire dans ce genre de chose.

Mais cette expérience ne me semblait pas être un mirage. Je me frottai les yeux. Je changeai la position de ma tête. Je fermai et ouvris les yeux.

— « Non, » dis-je, « je vois nettement une oasis. »

— « Elle n'existe pas, » insista Hassan.

— « L'Oasis de la Bataille du Rocher Rouge n'a-t-elle pas, à sa limite nord, une kasbah avec quatre tours ? »

— « Exact, » dit Hassan.

— « Dans ce cas, je la vois, » dis-je.

— « Non, » répondit Hassan.

— « Il y a des palmeraies, cinq, » ajoutai-je.

— « Oui, » dit-il.

— « Le jardin aux grenades se trouve à l'est de l'oasis, » dis-je. « Les jardins sont sur l'intérieur. Il y a même un petit étang, entre deux palmeraies. »

— « Exact, » reconnut Hassan.

— « C'est le Rocher Rouge, » conclus-je.

— « Non, » répondit Hassan.

— « Je ne peux pas imaginer ces choses, » insistai-je. « Je ne suis jamais allé au Rocher Rouge. Regarde. Il y a une seule porte, dans la kasbah qui se trouve en face de nous. Sur les tours, deux drapeaux flottent. »

— « Les oriflammes, » dit Hassan, « des Tashid et des Aretai. »

— « Je fais la course avec toi jusqu'à l'oasis, » proposai-je.

— « Elle n'est pas là, » dit-il. « Nous n'y arriverons pas avant demain après-midi. »

— « Je la vois ! » protestai-je.

— « Je vais parler clairement, » dit Hassan. « Tu la vois et tu ne la vois pas. »

— « Je suis heureux, » grinçai-je, « que tu aies décidé de parler clairement. Si tu t'étais montré obscur, je n'aurais pas compris ! »

— « Passe devant, » suggéra Hassan.

Je donnai des coups de talon dans les flancs de mon kaiila, l'engageant sur la pente douce conduisant à l'oasis. Moins de cinq ehns plus tard, l'oasis avait disparu. J'arrêtai mon kaiila. Devant moi, il n'y avait que le désert.

J'étais en sueur. Il faisait très chaud. Devant moi, il n'y avait que le désert.

« C'est un phénomène intéressant, n'est-ce pas ? » demanda Hassan lorsque, avec les autres, il me rejoignit. « L'oasis, qui se trouve à une soixantaine de pasangs, se reflète dans le miroir de l'air, au-dessus de lui, puis se reflète à nouveau dans les ondes de chaleur. »

— « C'est comme un jeu de miroirs ? » demandai-je.

— « Exactement, » répondit Hassan, « les couches d'air jouant le rôle des miroirs. Un triangle de lumière réfléchi est formé. On voit le Rocher Rouge, ou son image, à plus de soixante-dix pasangs de distance. »

— « C'est seulement, dans ce cas, une illusion d'optique ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Hassan.

— « Mais ne te semblait-il pas réel ? » demandai-je.

— « Naturellement, » répondit-il.

— « Comment as-tu su que ce n'était pas le Rocher Rouge ? » demandai-je.

— « J'habite le Tahari, » répondit-il.

— « L'as-tu vu différemment ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Alors, comment pouvais-tu en être sûr ? » insistai-je.

Il haussa les épaules.

— « J'habite le Tahari, » dit-il.

— « Mais comment as-tu pu savoir ? » demandai-je à nouveau.

— « La distance et le temps, » répondit-il. « Nous n'avions pas marché assez longtemps, compte tenu de notre vitesse, pour arriver déjà au Rocher Rouge. »

— « En le voyant, » estimai-je, « le voyageur imprudent pourrait renoncer à rationner l'eau et mourir. »

— « Dans le Tahari, » dit Hassan, « il est bon d'être du Tahari pour survivre. »

— « Je vais essayer d'être du Tahari, » décidai-je.

— « Je t'aiderai, » promit Hassan.

Ce fut le lendemain matin, à la onzième ahn, une ahn après le midi goréen, que nous arrivâmes à l'Oasis du Rocher Rouge.

Elle était dominée par la kasbah de son pacha, Turem a'Din, commandant des clans Tashid locaux, située à la bordure nord-est. Il y avait cinq palmeraies. À l'est de l'oasis, se trouvaient les vergers de grenades. Près du centre, s'étendaient les jardins. Entre deux palmeraies, il y avait un étang. La kasbah ne comportait qu'une seule porte. Aux sommets de ses quatre tours, flottaient des oriflammes, celle des Tashid et celle des Aretai.

« As-tu peur d'entrer dans l'oasis d'une tribu vassale des Aretai ? » demanda Hassan.

— « Nous sommes loin des Neuf Puits, » répondis-je.

— « Je crois également que ce n'est pas dangereux, » estima-t-il.

Nous entrâmes lentement dans l'oasis, sur une file, comme une caravane. Il y a presque continuellement un vent très chaud, dans le Tahari. Nos burnous flottaient derrière nous, gonflés paresseusement contre les flancs de nos montures. La femme, Alyena, chevauchait près du dernier cavalier, à la place la plus humble ; elle était suivie par un des hommes de Hassan, son gardien ; il y a, en général, un garde comme celui-ci ; de temps en temps, il surveille la piste derrière les cavaliers et, naturellement, empêche les esclaves de s'échapper.

L'oasis dans laquelle nous entrions doit son nom à la Bataille du Rocher Rouge, lequel est une grosse plaque de grès rougeâtre située derrière l'oasis, au nord-est du point le plus bas. C'était le poste d'observation du commandant en chef Aretai de l'époque, Hammaran qui lança, au moment crucial, sa cavalerie d'élite et sa garde personnelle depuis ce point, renversant le cours de la bataille. Le commandant en chef Tashid de l'époque, Ba'Arub mourut sur le rocher de grès rouge, avec dix hommes, en essayant de rejoindre Hammaran. On raconte qu'il arriva à dix mètres de lui. Ba'Arub était, dit-on, un homme courageux. On raconte également que s'il avait soutenu le siège dans sa kasbah, Hammaran aurait finalement été obligé de se retirer. Il est difficile d'assiéger un endroit pendant longtemps, dans le Tahari. Les réserves de nourriture sont faibles, sauf à l'intérieur de la kasbah, et les convois de ravitaillement prennent longtemps et sont difficiles à protéger. Si Ba'Arub avait détruit ou empoisonné les puits publics du Rocher Rouge, ceux qui se trouvaient à l'extérieur des murs de la kasbah, Hammaran aurait été obligé de se retirer sous vingt-quatre heures, perdant peut-être la majorité de ses hommes, sur le chemin du retour. Mais, étant du Tahari, Ba'Arub, selon la légende telle qu'on la raconte autour des feux de camp, ne voulut pas agir ainsi. On raconte qu'il arriva à dix mètres de Hammaran.

Les hommes nous regardaient avec quelque curiosité, comme cela se produit lorsque des inconnus arrivent dans une oasis, mais je ne décelai ni appréhension ni hostilité.

J'en déduisis que les guerres et les raids n'avaient pas touché le Rocher Rouge.

Un enfant, par jeu, courut près de la monture de Hassan.

« Ton kaiila n'a pas de clochettes, » dit l'enfant.

— « Des pillards les ont volées, » répondit Hassan. L'enfant rit sans cesser de courir près de lui.

« Nous allons chercher une auberge, » décida Hassan.

La bataille du Rocher Rouge, qui a donné son nom à l'oasis, s'était déroulée plus de soixante-dix ans auparavant, en 10051, C.A., dans la sixième année du règne de Ba'Arub Pacha. Depuis cette époque, les Tachid sont une tribu vassale des Aretai. Bien qu'il y ait quelques tributs, exemption de taxe pour les caravanes des Aretai et ainsi de suite, la tribu vassale est, dans les domaines qui la concernent, presque complètement autonome, avec ses propres dirigeants, magistrats, juges et soldats. Le sens des relations est, essentiellement, ce qui ne manque pas d'intérêt, une alliance militaire. La tribu vassale est liée par les serments du Tahari, prêtés sur l'eau et le sel, et soutient les efforts militaires de la tribu conquérante en lui fournissant du ravitaillement, des kaiilas et des hommes. La tribu vassale est, en fait, une unité militaire subordonnée à la tribu conquérante qui, de ce fait, la compte parmi ses forces. Les ennemis vaincus deviennent des alliés. Les adversaires d'hier deviennent les amis d'aujourd'hui. Le vaincu du Tahari est prêt, lorsqu'on lui rend son cimetière, à défendre son vainqueur jusqu'à la mort. Le vainqueur, par sa puissance, sa ruse et sa victoire, selon le droit du Tahari, a gagné un soldat à sa cause. Je ne connais pas bien les racines historiques de cette institution sociale étrange mais elle a pour effet, en pratique, de pacifier des zones très étendues du Tahari. La guerre, par exemple, entre les tribus expansionnistes et les tribus vassales est, quoiqu'elle arrive parfois, très rare. Une autre conséquence, peut-être malheureuse, est que les diverses tribus ont tendance à se constituer en confédérations militaires de plus en plus larges. Ainsi, si la guerre éclatait entre les grandes tribus, les tribus conquérantes, les hostilités s'étendraient au désert tout entier. C'était ce qui risquait de se produire à ce moment-là car les Aretai et les Kavars étaient deux grandes tribus. Toutes les tribus, naturellement, ne sont pas vassales ou conquérantes. Quelques-unes sont indépendantes. La guerre, incidemment, entre les tribus vassales, n'est pas inconnue. Les

grandes tribus ne sont pas obligées, bien qu'elles le fassent souvent, de soutenir les tribus vassales dans leurs querelles ; les tribus vassales, en revanche, sont obligées de soutenir les grandes tribus lorsqu'elles s'opposent. Parfois, il est indiqué clairement, par messenger ou proclamation, si la guerre est locale ou non entre, par exemple, les Ta'Kara et les Luraz, qui ne sont pas d'accord sur un problème donné. Dans l'ensemble, les relations entre tribus vassales et tribus conquérantes contribuent probablement davantage au maintien de la paix, dans le Tahari, qu'au déclenchement des hostilités. Il est heureux que de tels arrangements existent car les hommes du Tahari, comme les Goréens en général, sont extrêmement fiers, orgueilleux, facilement vexés, avec un sens de l'honneur extrêmement chatouilleux. En outre, comme ils aiment la guerre, un rien les pousse à enfourcher leur kaiila, le cimenterre à la main. Une rumeur ou une injure, que l'on ne prend pas la peine de vérifier, peut-être intentionnellement, peuvent suffire. Une bonne bataille, ai-je entendu les hommes du Tahari dire, en se passant la langue sur les lèvres, justifie toutes les causes. Il est peut-être utile de mentionner ici que la raison pour laquelle Hammaran est venu au Rocher Rouge il y a soixante-dix ans n'est connue ni des Aretai ni des Tashid. La cause de la guerre est oubliée, mais ses faits d'armes sont encore racontés autour des feux. La garde d'Hammaran comptait soixante-dix hommes. Quand il vit qu'il avait perdu la bataille, Ba'Arub tenta de le frapper directement. On raconte qu'il arriva à dix mètres de lui.

« Nous allons descendre ici, » décida Hassan, s'arrêtant devant une auberge. Nous mêmes pied à terre. Nous déchargeâmes nos kaiilas. De jeunes garçons vinrent prendre nos kaiilas afin de les conduire aux écuries. Deux des hommes de Hassan les accompagnèrent, afin de s'assurer que les animaux seraient bien traités. Un des hommes de Hassan aida Alyena à mettre pied à terre. À petits pas, elle vint s'agenouiller près de Hassan, la tête contre sa cuisse gauche.

« Debout, Esclave ! » lui dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Il prit une outre, encore pleine, qui contenait environ quatre-vingts litres d'eau.

— « Porte ce fardeau, Esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Il le jeta sur ses épaules. Elle eut un cri étouffé. Elle se pencha en avant, équilibrant le sac avec les mains. Il était lourd, compte tenu de sa minceur. Elle faillit perdre l'équilibre. Si elle faisait tomber l'outre, elle serait battue.

Les hommes, ensuite, rassemblèrent leurs selles, leurs armes, l'eau et leurs autres possessions. Alyena nous attendit, penchée, portant le lourd fardeau sur ses petites épaules.

Chaque homme portait sa selle. Les selles comptent beaucoup dans le Tahari, et tous les hommes protègent la leur, se préoccupant de sa sécurité. Chez les nomades, elles sont rangées chaque soir dans la tente, posées dans la partie droite de celle-ci, au fond.

L'eau que nous avons apportée avec nous ne serait pas gâchée mais, conformément à la tradition du Tahari, serait versée dans la citerne de l'auberge. De cette manière, l'eau est utilisée et, dans une certaine mesure, cela évite aux employés de l'auberge d'aller chercher de grandes quantités d'eau aux puits de l'oasis. Lorsque l'on quitte l'oasis, de même, par politesse vis-à-vis de l'auberge, et de son hospitalité, on ne remplit pas les outres à la citerne, mais aux puits publics.

Hassan, alors, portant sa selle et ses affaires, entra dans l'auberge. Nous le suivîmes, ses hommes et moi. Alyena, baissant la tête, entra la dernière dans l'auberge.

« Ici, Esclave ! » lui dit un employé de l'auberge, lui indiquant le chemin de la citerne de l'auberge. Alyena, lentement, trébuchant, le suivit. Naturellement, il ne l'aida pas. Elle vida

l'eau dans la citerne. Les hommes de Hassan qui portaient également de l'eau la vidèrent aussi dans la citerne. Avant qu'Alyena revienne, l'employé lui avait retiré sa capuche, révélant ses cheveux et son visage. Il la prit par les cheveux.

« Tu es une jolie esclave, » dit-il.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

Il lui tourna la tête d'un côté, puis de l'autre. Puis il la lâcha, faisant claquer les doigts et montrant ses pieds. Elle s'agenouilla devant lui, lui embrassa les pieds, ses cheveux les couvrant. Puis il s'en alla. Elle se releva et vint s'agenouiller près de Hassan, qui était assis à table, sur un banc. Elle s'agenouilla perpendiculairement à sa cuisse et posa la tête, tendrement, sur sa jambe gauche. Il lui caressa la tête et les cheveux avec une tendresse rude, touchant sa peau sous le collier.

« As-tu déjà entendu parler d'une tour d'acier ? » demandait Hassan à l'aubergiste.

Personne, apparemment, au Rocher Rouge, n'avait vu ou entendu parler d'une curiosité architecturale telle qu'une tour d'acier se dressant dans le désert.

Cela irrita Hassan, et moi également, car l'Oasis de la Bataille du Rocher Rouge est la dernière oasis importante avant deux mille pasangs, en direction de l'est ; elle se trouvait, effectivement, en bordure du redoutable Pays des Dunes ; il y a des oasis, dans le Pays des Dunes, mais elles sont petites et rares et se trouvent souvent à plus de deux cents pasangs l'une de l'autre ; dans les sables, elles ne sont pas toujours faciles à trouver ; dans les dunes, on peut passer à moins de dix pasangs d'une oasis et la manquer. Il n'y a pratiquement que les caravanes de sel, dans le Pays des Dunes. Les caravanes transportant des marchandises ont tendance à suivre la bordure occidentale du Tahari ; les caravanes, cela mérite sans doute d'être mentionné, vont parfois de Tor ou Kasra à Turmas, avant-poste turien et kasbah situé sur la bordure orientale du Tahari, mais elles évitent en général le Pays des Dunes, allant vers le sud et l'est, ou vers l'est et le sud, contournant les sables. Rares sont les hommes qui, sans bonnes raisons, pénètrent dans cette région.

J'étais persuadé, tout comme Hassan, que la tour d'acier se trouvait dans le Pays des Dunes, si cet édifice extraordinaire existait effectivement.

Il semblait raisonnablement clair que, si tel n'était pas le cas, quelqu'un, nomade ou marchand, aubergiste ou conducteur, guide ou soldat, en aurait entendu parler.

Les Autres, les Kurii, avaient cessé d'importer des esclaves sur Gor. « Livrez Gor ! » avait été l'ultimatum communiqué aux Sardar. Un Kur, seul, avait été capturé, se dirigeant apparemment vers le Pays des Dunes. Un message avait été gravé sur un rocher : « Méfie-toi de la tour d'acier. ». Et une messagère avait été envoyée à Samos de Port Kar. Son message, qui était apparu après qu'on lui eût rasé le crâne, était : « Méfie-toi d'Abdul. ». Seule cette partie du mystère semblait être résolue. Abdul était un humble Porteur d'Eau de Tor, probablement un agent mineur des Autres, les Kurii, qui voulait m'empêcher d'entrer dans le Tahari. Toutefois, j'ignorais qui avait envoyé le message. Je m'interrogeais sur le Kur qui, invisible, était entré dans ma cellule, aux Neuf Puits. Il avait été gravement blessé. Il ne m'avait pas tué. Ibn Saran m'avait dit que l'animal avait été abattu. Néanmoins, il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas.

« Nous partirons demain matin, » me dit Hassan, s'étirant. « Ici, personne, apparemment, ne connaît la tour d'acier. »

En fait, ce qui me surprit, la nouvelle de l'attaque, probablement perpétrée par les Aretai, de l'Oasis bakah des Deux Cimeterres, quelques jours auparavant, n'avait pas encore atteint le Rocher Rouge. Personne n'en parlait. Si les habitants avaient été au courant, cela aurait

vraisemblablement constitué le sujet de conversation principal. Il me parut clair que, du moins en ce qui concernait la population, personne n'était au courant. Si les Aretai avaient effectivement attaqué, il ne me semblait pas douteux que la population se serait préparée aux représailles des Kavars. Il n'était pas étrange, naturellement, que les habitants du Rocher Rouge n'aient pas encore entendu parler de l'attaque. Cela s'expliquait simplement par le fait que personne n'avait encore apporté la nouvelle. Il n'était arrivé personne qui soit au courant de l'attaque ou soit disposé à en parler. Comme le Rocher Rouge était une oasis gouvernée par les Tashid, tribu vassale des Aretai, naturellement, aucun Bakah ou autre membre de la confédération des Kavars, ne prendrait le risque de passer et, amicalement, de leur donner ce renseignement. En fait, ils éviteraient plutôt les oasis aretai ou sous la dépendance des Aretai, du moins jusqu'au jour où ils pourraient arriver en force, remplissant avec l'acier les politesses du Tahari.

« Je suis fatigué, » dit Hassan. « Je vais me retirer. » Il avait déjà envoyé Alyena dans sa chambre. Ses hommes, également, étaient logés au premier étage.

Hassan regarda autour de lui.

« Quelle heure est-il ? » demanda-t-il.

Un employé de l'auberge, assis, vêtu de son tablier, sur un banc proche de la grosse horloge à sable cylindrique, y jeta un coup d'œil :

— « Dix-neuf ahns passées, » dit-il.

Il bâilla. Il resterait jusqu'à la vingtième heure, minuit sur Gor, puis retournerait l'horloge et s'en irait.

« Les Maîtres sont-ils contents de ma maison ? » demanda l'aubergiste.

— « Oui, » répondit Hassan. Puis Hassan fit remarquer : « Des soldats rentrent. »

J'écoutai attentivement. Je n'avais pas remarqué le bruit. Les doigts de Hassan, sur la table, avaient surpris une subtile vibration.

J'entendis alors le grondement du galop des kailas.

— « Les soldats ne sont pas sortis, » dit l'aubergiste.

Hassan se leva d'un bond, renversant la table. Il gagna rapidement l'étage.

« N'allez pas aux fenêtres ! » cria-t-il.

Mais, déjà, l'aubergiste avait fermé les volets. J'entendis Hassan crier à l'étage. J'entendis des bruits de pas. L'aubergiste se tourna vers moi, blême ; il tomba par terre, cassant la flèche fichée dans sa poitrine ; « Les Kavars par-dessus tout ! » entendis-je. Je me précipitai vers la fenêtre, frappai avec mon cimeterre et la silhouette vêtue d'un burnous, accrochée à l'appui, hurla et tomba, ensanglantée, dans le noir. Je tendis les bras pour fermer les volets. Deux flèches frappèrent le bois et des éclats m'égratignèrent la joue ; puis je tirai les volets et les fixai ; une autre flèche en transperça un, restant pendante de notre côté. L'employé de l'auberge se tenait près de l'horloge, regardant follement autour de lui. Nous entendîmes les pattes des kailas, leurs glapissements, rugissements, sifflements. J'entendis un homme hurler. J'entendis une porte voler en éclats mais ce n'était pas, à mon avis, celle de l'auberge.

« Les Kavars par-dessus tout ! » entendis-je.

« Montez, » cria Hassan, « sur le toit ! »

Je montai l'escalier, quatre marches à la fois, jusqu'au premier étage. L'employé de l'auberge, terrifié, disparut dans la cuisine.

Alyena, blême, était debout, tenue par un des hommes de Hassan.

« Suivez-moi, » dit Hassan. Les clients de l'auberge, eux, dévalèrent l'escalier. Une femme hurla.

Nous gravâmes une étroite échelle, poussâmes la trappe qui donnait sur le toit. Nous nous

immobilisâmes sous les trois lunes de Gor. Le désert était blanc. En bas, dans les rues, les gens couraient, quelques-uns emportant leurs affaires.

« À la kasbah ! » cria un homme.

« Réfugiez-vous dans la kasbah ! »

Parmi les fuyards, chevauchaient des cavaliers qui se frayaient un chemin à coups de cimeterre.

« Les Kavars par-dessus tout ! » criaient-ils.

« Les Kavars ! » criai-je.

Hassan me regarda follement, furieux.

« À la cour des écuries ! » lança-t-il. Nous courûmes, sur le toit, jusqu'au mur de la cour des écuries. Il cria des ordres, rapidement. On alla chercher les selles, deux hommes sautèrent dans la cour, puis coururent jusqu'à l'écurie. Je vis une flèche enflammée filer dans le ciel au-dessus des palmiers. J'entendis le bruit des haches. On entendait des hurlements, de l'autre côté du mur. La porte de l'auberge fut enfoncée. En bas, dans la cour de l'écurie, tenant les rênes de nos montures, apparurent les hommes de Hassan.

« Garde la trappe, » dit Hassan à un de ses hommes. Presque au même moment, la trappe se souleva et la tête d'un homme apparut ; l'homme de Hassan lui plongea son cimeterre dans la bouche et le retira, ensanglanté, avant de refermer la trappe.

« À la kasbah ! » cria un homme, terrifié, dans la rue.

« Dans le désert ! » hurla une femme. « La kasbah est fermée à cause des pillards ! On meurt à la porte, succombant sous les coups de cimeterre, sans pouvoir entrer. »

« Au feu ! » criai-je. Une flèche enflammée était tombée dans la cour, touchant la paille entreposée sur la droite. Un homme sauta par-dessus la porte de la cour de l'écurie. Il retomba dans la rue, frappé par la lance d'un des hommes de Hassan. La paille brûlait, à présent, dans la cour de l'écurie, les kailas glapissaient de frayeur. Les hommes de Hassan jetèrent leurs burnous sur les têtes des animaux. Deux d'entre eux étaient sellés.

« Regardez ! » criai-je.

Deux pillards étaient montés sur le toit, bondissant depuis le dos de leurs kailas. Nous les attaquâmes furieusement, Hassan et moi, les faisant reculer et tomber sur la foule hurlante qui encombra la rue. Je vis un palmier s'abattre. Quatre bâtiments brûlaient.

Une femme hurla.

La majorité des cavaliers, se frayant un chemin à coups de cimeterre, passait dans la rue.

« Leurs vêtements et leurs selles, » dit Hassan, « sont kavars. »

Depuis le toit, nous voyions les hommes, les femmes et les enfants courir dans les palmeraies et les jardins.

Un autre bâtiment, sur notre gauche, cette fois, prit feu. Je sentis la fumée.

« L'auberge brûle, » dis-je.

« Tarna ! » entendis-je. « Tarna ! »

Hassan gagna le bord du toit et regarda dans la cour en flammes de l'écurie.

« Suivez-les ! » cria Hassan, montrant les deux hommes qui se trouvaient en bas, à ses autres hommes, même à celui qui gardait la trappe. Ils gagnèrent le bord du toit et sautèrent dans la cour. En hâte, ils sellèrent leurs kailas. Alyena, folle de terreur, se tourna vers Hassan.

« Maître, » sanglota-t-elle. Mais il était déjà parti.

Nous courûmes à nouveau de l'autre côté du toit. Nous vîmes d'autres pillards arriver. Ils étaient répartis en plusieurs groupes, et étaient plusieurs centaines.

« À mon signal, » dit Hassan, « ordonne-leur d'ouvrir les portes de la cour et de fuir ! »

Je gagnai le sommet du mur surplombant la cour. Je vis l'homme à qui Alyena avait été passée. Elle était à présent sur son propre kaiila. Il était au milieu des autres.

« Je transmets le signal de Hassan ! » lançai-je. « À ce signal, fuyez ! »

— « Il y a deux kaiilas sellés pour vous, » me dit l'homme, indiquant les deux montures.

— « À ce signal, » lançais-je, « fuyez ! »

— « Et toi ? » cria l'homme. « Et Hassan ? »

— « À ce signal, » répétais-je, « fuyez ! »

— « Préparez-vous à ouvrir les portes ! » lança l'homme à deux de ses compagnons qui, à dos de kaiila, prirent position. Ils soulèveraient les barres.

« Hassan ! » hurla Alyena, « Hassan ! »

L'un d'entre nous devait surveiller, pour choisir le moment favorable à la fuite, l'autre devait transmettre le signal.

« Hassan ! » hurla Alyena, en bas.

Je souris intérieurement. Elle avait osé souiller le nom de son Maître en lui faisant franchir ses lèvres qui, quoique jolies, étaient celles d'une esclave. En général, les femmes ne sont pas autorisées à prononcer le nom de leur maître. Elles l'appellent : « Maître » lorsqu'elles s'adressent à lui ou lui répondent. Si Hassan survivait, il la battrait copieusement. Quelques maîtres, toutefois, permettent aux femmes de prononcer leur nom s'il est accompagné du titre qui leur revient comme, par exemple : « Maître Hassan ». Hassan, cependant, n'était pas aussi permissif ; il n'avait pas encore donné cette liberté à sa belle Alyena. J'étais persuadé que, s'il survivait, la jolie petite femme serait copieusement fouettée pour cet écart qui frisait l'insolence.

Il avait le bras levé. Il baissait la tête, regardant la rue. J'entendis un groupe de soldats passer dans un bruit de tonnerre. Son bras s'abaissa.

« Partez ! » criai-je.

Les barres furent levées ; les portes s'ouvrirent ; les burnous posés sur les têtes des kaiilas furent retirés et les animaux sortirent à toute vitesse de la cour en flammes, débouchant dans la rue.

Nous entendîmes des cris.

Quelques instants plus tard, les kaiilas et leurs cavaliers avaient disparu dans la rue.

« Il reste deux kaiilas sellés ! » criai-je à Hassan, « Vite ! »

— « Prends-en un ! » cria-t-il. « Pars ! C'est le moment. Pars ! »

Mais je le rejoignis au bord du toit.

Puis un autre groupe de cavaliers passa dans la rue. Nous baissâmes la tête.

— « Tu ne viens pas ? » demandai-je.

— « Pars ! » souffla-t-il. « Attends, » ajouta-t-il.

Puis, en bas, dans les rues, vêtus de burnous pourpre et jaune, arrivèrent onze cavaliers.

« Tarna ! » entendîmes-nous. « Tarna ! »

Ils s'arrêtèrent, presque sous le toit. Plusieurs autres cavaliers, des pillards, étaient avec eux, derrière eux.

« Tarna ! » entendîmes-nous.

Le chef des cavaliers, en burnous pourpre et bleu, se dressa sur ses étriers, regardant le carnage.

Des lieutenants faisaient leur rapport au chef. Des ordres leur étaient donnés et, sur leur kaiila, ils s'éloignaient rapidement. Le chef, élégant, mince, énergique, était dressé sur ses étriers, le cimeterre à la main.

« Les puits ? » demanda un homme.

— « Détruisez-les ! » ordonna-t-elle.

Il s'éloigna au galop, suivi d'un groupe de cavaliers. La femme se rassit sur sa selle, son burnous gonflé par le vent, son cimeterre léger, à la courbe sournoise, en travers du pommeau.

« Détruisez les palmiers, brûlez les bâtiments ! » ordonna-t-elle.

— « Oui, Tarna, » dirent les lieutenants ; puis ils firent pivoter leurs montures, rejoignant leurs hommes.

La femme regarda autour d'elle puis, rapidement, dans un nuage de poussière, elle lança son kaiila en direction de la kasbah. Elle fut suivie, immédiatement, par les dix cavaliers qui l'accompagnaient, et plusieurs autres cavaliers.

« Prends ton kaiila et fuis, » dit Hassan. Le toit était brûlant ; l'auberge brûlait ; sur notre droite, des flammes traversaient le toit.

— « Tu ne viens pas ? » demandai-je.

— « Pour le moment, » répondit-il, « j'ai envie de voir un de ces Kavars. »

— « Je vais avec toi, » dis-je.

— « Sauve-toi, » me pressa-t-il.

— « Je vais avec toi, » répétais-je.

— « Nous n'avons même pas partagé le sel, » releva-t-il.

— « Je t'accompagne, » décidai-je.

Il me regarda un long moment. Puis il remonta sa manche droite. Je posai les lèvres sur le dos de son poignet droit, goûtant, dans la sueur, le sel. Je lui tendis ensuite mon poignet droit et il y posa ses lèvres.

— « Comprends-tu ceci ? » demanda-t-il.

— « Je crois, » dis-je.

— « Suis-moi, » lança-t-il, « nous avons à faire, mon frère ! »

Nous traversâmes le toit, qui était presque complètement en flammes, et sautâmes dans la cour de l'écurie. Nos kaiilas, attachés, la fumée leur piquant les narines, nerveux, nos couvertures de selle sur la tête, s'y trouvaient. Nous les conduisîmes dans la rue, où nous leur retirâmes leurs couvertures. Je vis le corps d'un employé de l'auberge, un peu plus loin, contre le mur du bâtiment d'en face. La vingtième heure devait être passée. L'horloge n'avait pas été retournée. Nous entendîmes le toit de l'auberge s'effondrer. Au loin, retentissaient des hurlements. Nous conduisîmes nos animaux dans les rues de l'oasis. Par deux fois, nous contournâmes des groupes d'hommes qui se battaient. À un moment donné, quatre soldats Tashid passèrent en courant.

Un peu plus tard, au bout d'une ruelle, dans la rue perpendiculaire, nous vîmes des combattants montés. Une dizaine de soldats Tashid, montés, attaquaient l'état-major des pillards. Puis ils furent repoussés, avec des lances, par des dizaines de pillards. Puis ils s'enfuirent, poursuivis par les pillards, l'état-major, en burnous pourpre et jaune, suivant. Je vis Tarna, chef des pillards, debout sur ses étriers, le cimeterre levé, encourageant ses hommes, puis se joignant à la poursuite.

« Qui êtes-vous ? » cria une voix.

Nous pivotâmes sur nous-mêmes.

« Sleens Aretai ! » cria l'homme. Il monta sur son kaiila, jeta sa monture en avant. Nous bloquâmes la charge avec nos kaiilas. Les animaux glapirent et grognèrent. À cause des animaux, nous ne pûmes frapper correctement. L'homme, avec un cri de rage, fit reculer son animal et s'enfuit dans le noir. Ce n'était pas stupide de sa part. Dans la ruelle, du fait que nous étions deux, les choses auraient pu mal tourner pour lui.

« Nous l'avons manqué, » dis-je.

— « Il y en a d'autres, » dit Hassan.

Quelques instants plus tard, nous arrivâmes au pied d'un épais mur de terre rouge. Devant le mur, il y avait six pillards, quatre avec le cimeterre à la main. Contre le mur, à genoux, nues, le ventre pressé contre lui, la pointe des cimeterres sur le dos, entre les omoplates, le menton levé, contre le mur, les bras au-dessus de la tête, les paumes contre le mur, se trouvaient quatre belles femmes. Un homme, le cimeterre rengainé, se préparait à passer les menottes à la première ; un autre homme, le cimeterre également rengainé, déroulait une mince chaîne destinée à attacher les esclaves par le cou.

« Tal, » dit Hassan, les saluant.

Ils se tournèrent vivement vers lui. Tous portaient les vêtements et l'agal des Kavars. Les selles de leurs kailas étaient kavars.

Ils se jetèrent sur nous, les deux derniers dégainant leur cimeterre. Lorsqu'ils arrivèrent sur nous, les quatre autres étaient à terre. Ils reculèrent, puis pivotèrent sur eux-mêmes et s'enfuirent. Nous ne les poursuivîmes pas.

Les femmes restèrent où elles étaient. Elles n'osèrent même pas tourner la tête.

Hassan en embrassa une sur la nuque.

« Oh ! » s'écria-t-elle.

— « Êtes-vous des esclaves ? » demanda-t-il.

— « Non, Maîtres ! » cria l'une d'entre elles.

— « Dans ce cas, fuyez dans le désert, » dit Hassan.

Elles se retournèrent, tassées contre le mur, essayant de se cacher.

— « Mais nous sommes nues, » lui remontra l'une d'entre elles.

— « Fuyez ! » répéta Hassan, en frappant une du plat de sa lame.

— « Oh ! » s'écria-t-elle, puis elle s'enfuit, suivie des autres, dans le noir.

Nous riions.

« Elles sont jolies, » releva Hassan. « Peut-être aurions-nous dû les garder. »

— « Peut-être, » admis-je. L'une d'entre elles, une petite brune aux hanches larges, aurait été très bien à mes pieds.

— « Cependant, » reprit Hassan, « ce n'est guère le moment de passer les menottes à des femmes. »

— « Tu as raison, » acquiesçai-je.

— « En outre, » releva Hassan, « elles étaient bien jeunes. Dans deux ans, elles seront à point. »

— « D'autres les captureront peut-être, » relevai-je.

Il haussa les épaules.

— « Il y a toujours assez de belles jeunes femmes à asservir, » assura-t-il.

— « Exact, » reconnus-je.

Il regarda nos quatre adversaires tombés. Les lunes et la lumière d'une torche glissée dans un anneau du mur nous éclairaient.

— « Voyons, » dit Hassan, s'agenouillant près d'un homme à terre. Je le rejoignis. Hassan remonta la manche gauche.

— « C'est un Kavar, » dis-je. Je vis, sur le bras gauche de l'homme, le cimeterre bleu.

— « Non, » dit Hassan. « Regarde. La pointe du cimeterre est vers l'intérieur, en direction du corps. »

— « Et alors ? » demandai-je.

— « Le cimeterre kavar est dirigé vers l'extérieur, vers l'ennemi. »

Je le regardai.

Hassan sourit. Il releva sa manche gauche. Stupéfait, je vis la marque sur son avant-bras.

« Voici, » dit Hassan en souriant, « la marque des Kavars. »

Je vis que la pointe, comme il l'avait dit, était dirigée vers l'extérieur, vers l'ennemi.

— « Tu es un Kavar ? » m'étonnai-je.

— « Bien sûr, » répondit Hassan.

Nous pivotâmes sur nous-mêmes. Nous entendîmes un bruit très faible. Nous levâmes la tête. Nous étions au centre d'un cercle de cavaliers vêtus de burnous pourpre et jaune, derrière lesquels se trouvaient des guerriers plus simplement habillés. Des lances nous menaçaient, nous clouant au mur. Des flèches étaient pointées sur nos cœurs.

« C'est bien eux, » dit l'homme que nous avons affronté dans la ruelle.

« Faut-il les tuer ? » demanda un homme en burnous pourpre et jaune.

« Jetez vos armes ! » dit Tarna.

Nous obéîmes.

« Relevez-vous ! » dit-elle.

Nous obéîmes.

« Faut-il les tuer ? » répéta l'homme.

« Levez la tête ! » ordonna la femme.

Nous fîmes ce qui nous était commandé.

« Tarna ? » demanda-t-il.

— « Non, » dit-elle. « Ils sont beaux et forts. Ils m'intéressent. Prenons-les comme esclaves. »

— « Oui, Tarna, » dit l'homme.

— « Celui-ci, » reprit la femme, me regardant calmement, « déshabillez-le et enchaînez-le à mon étrier. »

CE QUI ARRIVA DANS LA KASBAH DE TARNA ; NOUS DÉCIDONS, HASSAN ET MOI, DE QUITTER CET ENDROIT

JE roulai sur le dos, faisant jaillir l'eau.

C'était très agréable. La température de l'eau était peut-être un peu trop élevée. En outre, elle était parfumée. Mais cela ne me gênait pas. Il y avait des semaines que je n'avais pas pris de bain. J'appréciais cette hospitalité dans le sérail masculin de la kasbah de Tarna, femme-bandit du Tahari.

« Presse-toi, Esclave ! » dit la grande femme brune, aux bras nus, vêtue d'une large robe blanche qui lui couvrait les chevilles. « La Maîtresse sera bientôt prête à te recevoir. » Elle tenait quatre lourdes serviettes neigeuses, toutes d'un degré d'absorption différent. Un peu plus loin une autre femme, vêtue identiquement, remplaçait sur des étagères les huiles dont j'avais été enduit avant d'entrer dans mon second bain. Je les avais à présent rincées mais je n'étais pas pressé de sortir de l'eau. Je m'y plaisais.

Hassan, vêtu d'un court vêtement de soie, était assis non loin de là.

« Ne sois pas trop triste, » me dit-il.

« Ta Maîtresse, Tarna, est-elle jolie ? » demandai-je à la grande femme brune.

— « Sors et essuie toi, » dit la femme.

— « J'ai bien besoin d'un bain, » répondis-je avec un sourire.

— « C'est vrai, » admit-elle. « Presse-toi. »

Quatre jours auparavant, à l'aube, Tarna, à la tête de ses hommes, quitta l'Oasis du Rocher Rouge en flammes. Seule sa citadelle, sa kasbah, avait été imprenable. Ses palmeraies avaient été abattues, ses jardins détruits, quatre de ses cinq puits publics effondrés ou comblés. L'autre puits, par de trop nombreux hommes, avait été trop courageusement défendu. Il y avait eu entre quatre et cinq cents pillards. Lorsqu'ils quittèrent l'oasis, leurs kaïilas étaient chargés de butin. Une quarantaine d'esclaves, enchaînées, attachées les unes aux autres par le cou, avaient été capturées. Deux mâles avaient également été capturés : Hassan et moi. Quand Tarna avait quitté le Rocher Rouge, sans regarder derrière elle, droite sur sa selle, le burnous gonflé par la brise du matin, je marchais près d'elle, nu, les poignets enchaînés dans le dos, attaché par le cou à son étrier. Hassan, attaché de la même manière, était enchaîné à l'étrier d'un des lieutenants de Tarna. Avant que le soleil soit haut, et le sable brûlant, nous atteignîmes les chariots qui attendaient dans le désert. Hassan et moi, un capuchon d'esclave sur la tête, fûmes enchaînés et jetés dans un chariot, avec le reste du butin. Les femmes elles-mêmes, une fois enchaînées dans leur chariot, furent encapuchonnées. L'endroit où se trouvait la kasbah de Tarna, femme-bandit du Tahari, son repaire, était secret. Nous en étions arrivés à proximité ce matin, peu après l'aube. Les prisonniers avaient pu retirer leurs capuchons d'esclave. Puis, à nouveau, Hassan et moi,

nous avons été enchaînés aux étrières. Moi à celui de Tarna, près de sa botte.

« Où sommes-nous ? » demandai-je à Hassan. La cravache d'un garde m'avait frappé sur la bouche.

— « Je ne sais pas, » répondit Hassan. Il fut également frappé.

Les femmes furent enchaînées en file entre deux cavaliers, un en tête de la Chaîne, l'autre en queue. Une chaîne d'environ trois mètres de long, fixée au cou de la première, était attachée au pommeau de la selle du garde de tête ; une chaîne d'environ trois mètres de long, fixée au cou de la dernière femme, était attachée au pommeau de la selle du garde de queue. Elles étaient attachées de la sorte afin que les résidents et la garnison de la kasbah, dans la grande cour, derrière les portes, quel que soit le côté sur lequel ils se trouvent, puisse contempler sans obstacles la chair du butin. Les bâches des chariots furent également retirées, afin que les marchandises prises au Rocher Rouge puissent être vues dans leur abondance et leur richesse.

Quand la colonne de pillards arriva, grâce à un miroir, un message fut adressé à la kasbah. Ensuite, une oriflamme, une oriflamme de victoire, fut hissée sur la tour dominant les portes. Nous vîmes les portes s'ouvrir.

Soudain, Tarna donna des coups de talon dans les flancs de son kaiila et quitta la colonne au galop. La chaîne m'écorcha la nuque, je fus jeté à terre et traîné dans les buissons et la poussière, me débattant. Elle galopa une centaine de mètres, puis s'arrêta.

« As-tu de l'énergie ? Peux-tu courir ? » demanda-t-elle. Je la regardai, toussant, couvert de poussière, coupé par les buissons. « Debout ! » dit-elle, les yeux étincelant au-dessus de son voile pourpre. « Je vais t'apprendre à ramper, » ajouta-t-elle. Je me levai péniblement. Elle fit alors marcher son kaiila, décrivant un grand cercle, augmentant progressivement, doucement, la vitesse. « Excellent ! » cria-t-elle. J'appartiens à la Caste des Guerriers. Elle accéléra. « Excellent ! » Même pour un Guerrier, j'étais souple, rapide. Mon cœur battait ; je cherchais mon souffle. Elle me fit courir plus d'un pasang dans le désert. « Incroyable ! » lança-t-elle en riant. Puis, riant toujours, elle donna des coups de talon à son kaiila et je fus à nouveau jeté à terre, les poignets attachés dans le dos, et traîné, roulant, me débattant, derrière elle. Au bout d'un quart de pasang, elle me laissa me relever puis, au trot, alors que j'étais couvert de sang, que je trébuchais, le corps tremblant, le cou brûlant, la vision trouble, elle regagna la tête de sa colonne ; je tombai à genoux dans la poussière près de son étrier.

« Lève la tête, » ordonna-t-elle, « Esclave ! »

Je levai la tête.

« Je vais te faire ramper, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Debout ! » Je me levai. Elle parut stupéfaite. Elle ne croyait pas que je pourrais me lever. « Tu es fort, » remarqua-t-elle. Je sentis la pointe de son cimenterre sous mon menton, me forçant à lever la tête. « J'aime faire courir les hommes à mon étrier, » me dit-elle. « Tu es fort. Je prendrai plaisir à te dompter ! » Puis elle se tourna sur sa selle et, montrant la kasbah de la pointe de son cimenterre, elle cria : « En avant ! » Et la colonne, avec butin et esclaves, se dirigea vers le grand portail voûté de la forteresse du désert. Avec intérêt, je remarquai qu'il y avait, en fait, deux kasbahs. La deuxième, plus grande, se dressait à environ deux pasangs à l'est de l'autre. J'ignorais à qui appartenait cette grande kasbah.

Bientôt, Tarna, avec ses hommes, son butin et ses esclaves, franchit le portail de la forteresse du désert. Elle leva les bras et son cimenterre, répondant aux acclamations.

« Presse-toi, Esclave ! » dit la grande femme brune, aux bras nus, vêtue d'une ample robe blanche qui lui couvrait les chevilles. « La Maîtresse sera bientôt prête à te recevoir. »

— « Ta Maîtresse est-elle jolie ? » lui demandai-je. Je n'avais pas, à cause du voile pourpre que portait Tarna, qu'elle avait enroulé autour de sa tête, bien vu son visage. Ce que j'avais vu me semblait non seulement joli, mais beau. J'étais convaincu que c'était une femme orgueilleuse et magnifique. Naturellement, je n'avais pas pu, à cause des vêtements amples et masculins qu'elle portait, juger des courbes de son corps. On ne peut juger de la beauté d'une femme que lorsqu'elle est nue, comme les esclaves sont vendues.

— « Elle est laide comme un sleen des sables ! » répliqua sèchement la femme. « Presse-toi. »

— « Nous n'avons jamais vu notre Maîtresse, » intervint l'autre femme, elle aussi vêtue d'une longue robe, qui était responsable des huiles de bain.

— « Presse-toi, Esclave ! » lança la première femme, « sinon nous appellerons les gardes et tu seras battu ! » Elle regarda autour d'elle avec inquiétude. Je compris qu'elle serait certainement tenue pour responsable si je n'étais pas prêt à temps pour le plaisir de sa maîtresse. Je vis l'autre femme préparer une légère tunique de soie rouge et un collier de perles jaunes qui m'étaient sans doute destinés. « Sors, à présent, » dit-elle. « Et sèche-toi. »

Je roulai dans l'eau. J'avais bien mangé. J'avais beaucoup dormi, depuis le matin. Je me sentais rafraîchi et reposé. Une longue chevauchée à dos de kaïlla m'attendait, cette nuit.

— « Quel est, » demandai-je à la femme, « le sort réservé aux femmes capturées au Rocher Rouge ? »

— « Déjà, » répondit-elle, « gardées, dans des chariots, elles sont en route pour le Marché de Tor, où elles seront vendues. »

— « Y a-t-il quelques femmes, dans la forteresse ? » demandai-je.

— « Il y en a, naturellement, quelques-unes, » répondit-elle ; « pour les hommes. »

— « Où ? » m'enquis-je.

— « Dans les niveaux inférieurs de la kasbah, » répondit-elle.

— « Mais tu n'es pas ici pour les hommes ? » demandai-je.

— « Non, bien sûr ! » répondit-elle, furieuse.

Quelques hommes appartenant à Tarna étaient assis dans la pièce, vêtus de tuniques en soie, portant parfois des bijoux, nous regardant avec curiosité, Hassan et moi. Quelques-uns étaient plutôt tristes. L'un d'entre eux, un peu plus tôt, un type avec un collier de rubis, avait dit :

« Je suis manifestement plus beau que lui. » Il faisait allusion à moi. Je supposai que c'était vrai. En revanche, Hassan et moi avions l'avantage de la fraîcheur et de la nouveauté. J'étais heureux d'avoir été choisi pour la nuit. Je trouvais le sérail masculin agréable mais ne voulais pas y rester plus longtemps que nécessaire.

« Je ne comprends pas comment il se fait, » avait dit Hassan, « que ce ne soit pas moi qui aie été choisi pour le plaisir de la Maîtresse. »

— « Je suis sans doute plus fascinant, » répondis-je.

— « On ne peut expliquer le goût des femmes, » avait-il souligné.

— « C'est exact, » dis-je. « J'ai remarqué qu'Alyena te préfère à moi. »

— « C'est vrai, » opina-t-il.

— « Bien entendu, » fis-je remarquer, « ce n'est qu'une esclave. »

— « Il est vrai que ce n'est qu'une esclave, » acquiesça-t-il, « mais c'est également une jeune femme extrêmement intelligente. »

— « C'est exact, » reconnus-je. Les Marchands d'Esclaves des Kurii, les Autres, sélectionnaient, entre autres, en fonction de l'intelligence des victimes. Les deux critères principaux, compte tenu de ce que j'ai pu constater, sont la féminité et l'intelligence. Ces deux

caractéristiques, hormonale et intellectuelle, produisent presque toujours une beauté vulnérable, fragile, vive, sensible, presque toujours prête pour le collier. Les femmes extrêmement intelligentes et féminines, comme presque tous les Goréens le savent, sont d'excellentes esclaves. Les Goréens s'intéressent peu aux femmes stupides, bien que quelques-unes soient sexuellement attirantes, ou masculines. Les femmes stupides sont trop stupides pour être de bonnes esclaves et les femmes masculines ne sont même pas des femmes. Mais la véritable femme, prisonnière éveillée, impuissante, de ses instincts et de son sang, avec un esprit fin, un esprit profond, beau, sensible, imaginatif et inventif, est ce que les Goréens veulent, la tête baissée, à leurs pieds. Qui voudrait passer son collier à un objet moins précieux ?

— « Pourtant, » suggérai-je, « Tarna ne semble pas stupide. »

— « Non, » reconnut-il, « c'est vrai. »

— « Et c'est moi qui ai été choisi, » fis-je remarquer.

— « On ne peut expliquer le goût des femmes, » souligna-t-il. « Alyena, par exemple, » ajouta-t-il, « qui est meilleure, me préfère. »

— « Je n'ai pas vu Tarna nue et attachée à un anneau d'esclave, » relevai-je. « Je ne sais pas si Alyena est ou non meilleure. »

— « Supposons qu'elle le soit, » proposa Hassan.

— « Très bien, » acquiesçai-je.

— « Elle me préfère, » dit-il.

— « On ne peut expliquer le goût des femmes, » rappelai-je.

À ce moment-là, deux femmes bras nus, en robe blanche, étaient venues me chercher pour m'emmener dans mon bain.

« Cela te déplaît, Ali ? » demanda un des hommes vêtus de soie.

— « Non, pas du tout, » répliqua sèchement la femme vêtue de blanc, avec ses serviettes.

Je nageai jusqu'au bord de la piscine et la regardai.

« Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

Elle recula.

— « Ali, » répondit-elle.

— « C'est un nom d'homme, » relevai-je, « ou de garçon. »

— « Ma Maîtresse, » répondit la femme, « me donne le nom qui lui plaît ! » Elle était en colère.

L'homme qui avait parlé, rit.

« Tais-toi, Fina ! » fit-elle sèchement.

Il blêmit. Il baissa la tête.

— « Oui, Maîtresse, » dit-il.

— « Fina, » relevai-je, « est un nom de femme, ou de fille. »

— « La Maîtresse, » répondit-elle, « aime donner les noms qui lui plaisent. » Elle adressa un bref regard aux hommes vêtus de soie. « Ils ont tous des noms de femmes ou de filles. » Elle nous foudroya du regard, Hassan et moi. « Vous aussi serez bientôt dans le même cas. » Puis elle cria : « Allez dans vos alcôves, Esclaves ! Allez ! »

Les hommes, dont quelques-uns parurent effrayés, à l'exception de Hassan qui resta assis, déconcerté, au bord de la piscine, gagnèrent leurs minuscules alcôves.

Les deux femmes en blanc, je commençais à le comprendre, dominaient le sérail, un peu comme des eunuques, le gouvernant et imposant une discipline harmonieuse aux esclaves. Leur parole, prononcée impérieusement, avec l'assurance du pouvoir absolu, probablement soutenue par les fouets et les cimenterres des gardes postés dehors, était la loi des occupants

du sérail ; lorsqu'elles parlaient, les hommes obéissaient ; lorsqu'elles parlaient durement, les hommes avaient peur ; dans le sérail, soutenues par la puissance des gardes de Tarna, ces deux belles femmes dominaient les hommes ; elles méprisaient manifestement les mâles vêtus de soie dont elles avaient la charge, surtout la grande brune ; sans se cacher, elle les écrasait de son mépris.

On frappa à la porte du sérail, au bout du couloir.

« Vite ! » cria la femme. « Ils viennent te chercher. Sors ! Sèche-toi ! »

Je tendis le bras et, sans quitter la piscine, lui pris la cheville gauche. L'autre femme, qui s'occupait de la tunique de soie rouge, et du collier de perles, retint son souffle. Je regardai la grande femme.

— « Tu ne portes pas de collier, » relevai-je.

— « Non, » répondit-elle. Puis elle ajouta : « Lâche ma cheville, sleen insolent ! »

— « Cette cheville ne me semble pas masculine, » dis-je. Je serrais sa jolie cheville.

— « Lâche-moi, » dit-elle.

Autour de sa cheville, un anneau métallique était soudé.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

— « C'est ainsi que Tarna marque les esclaves femelles de son sérail, » répondit la femme.

« Lâche-moi. »

Les coups se firent plus forts.

« Lâche-moi ! » cria-t-elle. « Je vais te faire fouetter. »

— « Mais alors, je ne serai peut-être pas prêt à temps pour la Maîtresse, » fis-je remarquer.

— « Demain, je te ferai battre à mort ! » cracha-t-elle.

— « Dans ce cas, » dis-je, « ce soir, je devrai expliquer à la Maîtresse pourquoi je ne peux pas lui donner beaucoup de plaisir. »

La femme blêmit.

« Tu m'as séduit, » expliquai-je.

— « Non ! Non ! » cria-t-elle.

— « Quel était ton nom de femme ? » demandai-je.

— « Lana ! » cria-t-elle, désespérée. Elle tenta de se dégager. « Lâche-moi ! »

Des gardes ouvrirent la porte extérieure.

« Ils seront prêts dans un moment ! » cria-t-elle. « Je t'en prie ! »

Je lâchai sa cheville et me hissai, trempé, hors de la piscine.

Elle me jeta les serviettes, presque frénétiquement. Nous entendîmes les gardiens s'arrêter derrière la porte intérieure et parler avec les deux hommes qui la gardaient.

« Sèche-toi, » dit-elle.

Je levai les bras.

— « Sèche-moi, Lana, » dis-je.

— « Sleen ! » cria-t-elle.

Je regardai le sérail. Il était joli. Il y avait de minces colonnes de marbre décorées, de nombreuses voûtes et sculptures, beaucoup de tentures, des dalles de marbre, sur le sol, et des mosaïques. Il était haut de plafond, grand, beau. Je regrettai de ne pas avoir davantage de temps à y passer.

« Sleen, » sanglota la femme, commençant à me sécher avec la première serviette. « Aide-moi ! » cria-t-elle à l'autre femme, qui avait peur.

— « Non, » dis-je, « seulement toi, Lana. »

En larmes, furieuse, Lana me frotta avec la serviette.

— « Oh ! » cria-t-elle, car je l'avais prise dans mes bras. Je lui serrai la taille. Elle rejeta la tête en arrière. « Non ! » cria-t-elle. « Es-tu fou ? Je suis la Maîtresse du Sérail. Non ! » Les crochets ayant cédé, son vêtement tomba par terre.

— « Ton corps non plus n'est pas celui d'un mâle, » relevai-je à nouveau.

— « Je t'en prie, » sanglota-t-elle.

J'embrassai ses seins, car ils étaient beaux.

« Je suis la Maîtresse du Sérail, » sanglota-t-elle.

Je l'embrassai sur la bouche, l'immobilisant.

— « Non, » dis-je. « Tu n'es qu'une belle esclave. »

Je la lâchai et, maladroitement, en hâte, elle me sécha. Quand elle eut terminé, elle était à mes pieds, les essuyant. Je la relevai et lui appuyai le dos contre une des minces colonnes de marbre froid qui soutenaient le toit voûté du sérail. Je me serrai contre elle, nos lèvres à un centimètre les unes des autres. Du bout des doigts, je caressai les côtés de son cou.

« Ce cou, » dis-je, « est aristocratique et beau. Un collier lui irait bien. » Elle me regarda dans les yeux.

— « J'aimerais porter le tien, » souffla-t-elle, « Maître. » Je l'embrassai.

J'entendis le verrou de la porte intérieure. L'autre femme me jeta la tunique de soie rouge et je l'enfilai, sans mettre le collier de perles jaunes.

La porte s'ouvrit. Deux gardes entrèrent, vêtus de burnous pourpre et jaune.

« L'esclave est-il prêt ? » demanda un garde, regardant autour de lui. « Que se passe-t-il ? » demanda l'autre, contemplant la beauté exposée de Lana, Maîtresse du Sérail. Effrayée, les mains devant la bouche, elle s'appuya contre la colonne.

— « Elle va prendre un bain, » leur dis-je. J'allai près d'elle, la pris par le bras gauche, au-dessus du coude, puis par la cheville, et la jetai la tête la première dans la piscine.

Je regardai Hassan et l'autre femme.

« Je reviendrai bientôt, » promis-je.

— « Très bien, » répondit-il, se dirigeant vers l'autre femme.

— « La Maîtresse, » prévint un garde, « retient ses mâles longtemps. »

La tête de Lana, crachant, clignant des yeux, sortit de l'eau.

— « Ce soir, ce sera différent, » répliquai-je. Je me tournai vers Hassan. « Tiens-toi prêt, » lui dis-je. « Une longue chevauchée nous attend, cette nuit. »

— « Très bien, » répondit-il. Les gardes me regardèrent comme si j'étais fou. Il se tenait à présent presque exactement derrière l'autre femme, celle qui était responsable des huiles.

— « Dépêchons-nous, » dis-je aux gardes. « Il ne faut pas faire attendre la Maîtresse. »

— « Il est pressé ! » s'exclama un garde.

— « Il est stupide ! » fit l'autre en riant.

Lana, trempée, la tête baissée, sortit de l'eau. Je vis Hassan estimer la distance séparant les deux femmes.

Je franchis rapidement la porte intérieure du sérail.

« Votre Maîtresse est-elle jolie ? » demandai-je aux gardes qui m'emboîtèrent le pas.

— « Elle est laide comme un sleen, » gronda l'un d'entre eux.

Il verrouilla la porte derrière lui, fermant le sérail à clé de l'extérieur. Je notai que deux gardes se tenaient devant la porte. Au bout du couloir, après cinquante mètres de dalles et de tentures, se dressait la porte extérieure. Ils frappèrent et elle fut ouverte de l'extérieur. Elle était également gardée par deux hommes.

— « Franchement, » dis-je, « votre Maîtresse est-elle jolie ? »

— « Elle est aussi laide qu'un sleen, » répondit le garde.

« Je m'appelle Tarna, » dit la femme. Elle était allongée sur un large canapé, dressée sur le coude, et me détaillait.

Je regardai la pièce. Je gagnai la fenêtre et regardai dans la cour.

« Le sol, » dit-elle, « est à vingt mètres. »

J'examinai les murs, la porte.

« La porte, » dit-elle, « par les gardes qui se trouvent dehors, n'est ouverte que sur mon signal. »

« Viens, » reprit-elle, « au pied de ma couche. »

— « Nous sommes seuls ? » demandai-je.

— « Il y a des gardes derrière la porte, » répondit-elle, troublée.

— « C'est acceptable, » dis-je.

Je la considérai.

— « Tu es un esclave bizarre, » fit-elle remarquer. Elle était couchée, appuyée sur le coude. Elle portait une ample robe, jaune, légère, de soie turienne ; elle était fine et, avec son décolleté, ainsi que sur les hanches, ne la dissimulait guère. Ses cheveux étaient noirs, longs, riches, et le coussin jaune les mettait en valeur.

Je constatai avec satisfaction qu'elle n'était pas aussi laide qu'un sleen des sables. Je constatai avec joie, au contraire, qu'elle était très belle. Ses yeux étaient très noirs.

« Je te possède, » dit-elle.

— « Une longue chevauchée m'attend, cette nuit, » dis-je.

— « Tu es un esclave étrange, » reprit-elle.

— « Il y a une autre kasbah, » dis-je, « à moins de deux pasangs d'ici. À qui appartient-elle ? »

— « Cela n'a aucune importance, » fit-elle. « Ton état d'esclave te plaît-il ? » demanda-t-elle.

Il y avait des draps de soie rouge, sur la couche où elle était allongée. Au pied, il y avait un anneau d'esclave.

— « À mon avis, conformément à la Loi des Marchands et à la coutume du Tahari, » dis-je, « je ne suis pas un esclave car, quoique je sois prisonnier, je n'ai pas été marqué, ne porte pas de collier et n'ai fait aucun acte de soumission. »

— « Mon bel esclave insolent ! » souligna-t-elle.

Je haussai les épaules.

« Me trouves-tu jolie, » demanda-t-elle, « sans les vêtements masculins que je portais dans le désert ? »

Je la regardai.

— « Oui, » répondis-je.

Je constatai qu'elle avait une cravache à la main.

— « Je suis la Maîtresse, » appuya-t-elle.

— « Tu es très belle, » dis-je. « Tu devrais être une esclave. »

Elle rejeta la tête en arrière.

— « Esclave insolent ! » fit-elle. « Tu me plais. Tu sembles différent des autres. Peut-être vais-je même renoncer à te donner un nom de femme. »

— « Peut-être, » reconnus-je.

— « Je me demande parfois, » rêva-t-elle, « quel effet cela fait d'être une femme. »

— « De toute évidence, tu es une femme, » dis-je.

— « Suis-je séduisante ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Sais-tu que, avec le cimeterre, » demanda-t-elle, « je suis très adroite, plus adroite que n'importe quel homme ? »

— « Non, » répondis-je, « je ne le savais pas. »

— « Mais je me demande parfois, » reprit-elle, « quel effet cela fait d'être une femme. »

Je souris.

« Une vraie femme, » ajouta-t-elle, « à la merci d'un homme. »

— « Oh ? » demandai-je. Je regardai la pièce. Il y avait, çà et là, dans des coffres, des écharpes et des cordes dont dépendaient les tentures.

Il faudrait s'occuper des gardes.

Puis son comportement changea. Elle devint arrogante, furieuse.

— « Sers-moi du vin, Esclave ! » ordonna-t-elle.

Je gagnai la petite table et, avec un récipient courbe, emplis une petite tasse de vin. Je la lui donnai. Elle s'assit au bord de la couche et but à petites gorgées. Puis son regard devint irrité.

« J'ai donné l'ordre, » dit-elle, « que tu me sois présenté ce soir avec des perles jaunes d'esclave. Je vois que je devrai faire fouetter la Maîtresse du Sérail demain matin. »

— « Non, » dis-je. « Je les ai, à l'intérieur de ma tunique. »

— « Sors-les, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle posa sa tasse de vin.

— « Non ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle rit.

— « Mais tu pourrais être fouetté, » releva-t-elle. « Torturé, détruit. »

— « J'en doute, » dis-je.

— « À genoux sous le fouet ! » ordonna-t-elle. Elle leva sa cravache.

— « Non, » répondis-je.

Elle recula. Elle ne tenta pas de me frapper.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle. « Tu te rends certainement compte que, dans cette pièce, dans cette kasbah, au Tahari, tu m'appartiens et tu dois faire ce que j'ordonne. J'ai tous les pouvoirs sur toi ! Tu es mon esclave, totalement. »

— « Non, » dis-je.

— « Quel esclave fantastique tu es ! » s'exclama-t-elle. « Je ne sais si je dois ou non te faire tuer. » Elle me regarda. « Tu n'as donc pas peur ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Tu es différent, » reconnut-elle, « différent de tous les autres. Je dois être prudente. Je ne suis même pas sûre qu'il soit bon de te briser, de te faire gémir et ramper. » Elle paraissait très pensive.

Je me servis une petite tasse de vin, bus puis la remis sur la table.

— « Tu es belle, » dis-je, la regardant. « Tes lèvres, » ajoutai-je, « sont intéressantes. » Elles étaient un peu pleines, saillantes, boudeuses. Elles s'écraseraient bien sous les dents d'un homme.

— « Comment cela ? » demanda-t-elle.

— « Un maître pourrait les faire saigner sans peine, » dis-je.

Ses yeux lancèrent des éclairs.

— « Va près de l'anneau d'esclave ! » ordonna-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle recula, comme abasourdie.

— « Je vais appeler les gardes, » prévint-elle.

— « Fais-le, » suggérai-je.

Mais il était clair qu'elle n'en avait pas envie.

— « Tu ne m'obéis pas, » fit-elle.

— « Tu es une femme, » dis-je, « c'est à toi d'obéir. »

— « Sleen insolent ! » cria-t-elle, pivotant sur elle-même, sa robe tournoyant. « Sleen insolent ! » Puis elle se tourna vers moi. « À présent, je vais appeler les gardes, » décida-t-elle. « Ils vont entrer et te détruire. »

— « Mais, dans ce cas, » relevai-je, « tu ne sauras pas ce que c'est qu'être une femme... à la merci des hommes. »

Elle gagna la fenêtre, furieuse, et regarda les murs de la kasbah, les sables argentés par la lumière des trois lunes. Dans le ciel, les étoiles brillaient.

Elle se tourna vers moi, les poings crispés, serrant la cravache dans le poing droit.

« Tu as sûrement déjà eu envie de savoir ce que c'est qu'être une vraie femme, à la merci des hommes ? »

— « Jamais ! » cria-t-elle. « Jamais. Je suis Tarna. Je n'ai pas de telles pensées. Je suis Tarna. Je suis Tarna ! »

Elle se tourna vers la fenêtre.

— « Appelle les gardes, alors, » suggérai-je.

Elle se tourna à nouveau vers moi.

— « Apprends-moi à être une femme, » dit-elle.

— « Viens, » l'invitai-je. Elle vint s'immobiliser devant moi ; furieuse. Je tendis la main. Elle la regarda. Puis, lentement, elle posa la longue cravache souple dans ma main.

— « Oserais-tu me frapper ? » demanda-t-elle.

— « Si tu n'obéis pas, » dis-je.

— « Tu le ferais, » souffla-t-elle. « Tu le ferais. »

— « Oui, » dis-je.

— « J'obéirai, » accepta-t-elle.

Je jetai la cravache dans un coin, par terre. Elle glissa sur les dalles. Elle la regarda.

— « Va chercher la cravache, » dis-je.

Elle obéit et la remit dans ma main.

« Tourne sur toi-même, » dis-je. « Va t'allonger sur la couche. »

Ses épaules frémirent de colère. Mais elle pivota sur elle-même, gagna la couche et s'allongea dessus.

Je la laissai là pendant quelques instants. Je la regardai dans les yeux. Je fus persuadé, en regardant ses yeux, et compte tenu de sa respiration, que si je touchais son corps, intimement, ma main serait chaude et mouillée par l'impuissance de son excitation. J'avais rarement vu une femme aussi prête.

Je compris que Tarna attendait depuis longtemps d'être une femme.

Je jetai la cravache.

— « Tu ne veux pas de la cravache, » s'étonna-t-elle, « pour me faire obéir ? »

— « Va la chercher, » dis-je.

Elle se leva, tenant à peine debout, penchée, tellement son désir la tourmentait.

« Non ! » l'arrêtai-je. Elle me regarda.

« À genoux, » précisai-je, « entre les dents. »

Elle rampa jusqu'à la cravache et, penchant la tête sur le côté, la prit entre les dents. Puis, à quatre pattes, elle me la rapporta. Je la lui arrachai rudement de la bouche.

« Sur la couche ! » ordonnai-je.

— « Oui, Guerrier, » souffla-t-elle, grimpant à nouveau sur les draps écarlates. Je posai la cravache près de la couche, à portée de la main. Je ne pensais pas qu'il serait nécessaire de l'utiliser.

Je gagnai un des coffres et en sortis deux écharpes.

« Que vas-tu en faire ? » demanda-t-elle.

— « Tu verras, » répondis-je.

Je les posai près d'elle, sur l'oreiller.

— « Tu m'as envoyée chercher la cravache, » dit-elle, « à quatre pattes, entre les dents, comme si j'étais un sleen. »

— « Tu es un sleen, » dis-je. « Tu seras traitée en tant que tel. »

— « Je n'ai pas l'habitude, » énonça-t-elle, « d'aller chercher les cravaches entre les dents pour les hommes. »

— « Si tu connaissais davantage d'hommes, » dis-je, « de vrais hommes, tu en aurais l'habitude. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Le sleen, » repris-je, « est un animal sinueux, beau et extrêmement dangereux. On ne peut manifester la moindre faiblesse, avec cet animal. Il s'attaquerait à son maître. Il faut le contrôler parfaitement. »

— « Et si on le contrôle parfaitement ? » demanda Tarna.

— « Dans ce cas, c'est un animal familier superbe et très agréable. »

— « Suis-je un sleen ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Et, » ajouta-t-elle, « suis-je ton sleen, qu'il faut contrôler parfaitement ? »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Tu es un monstre, » souffla-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Si j'étais un sleen, » rêva-t-elle, se lovant sur l'oreiller, « je crois que j'aimerais avoir un maître tel que toi. »

— « Tu es un sleen, » dis-je.

— « Et toi ? » demanda-t-elle.

— « Je suis ton Maître, » répondis-je.

— « Contrôle-moi parfaitement, Maître, » dit-elle.

— « C'est ce que je vais faire, » répondis-je.

Elle me regarda, les lèvres entrouvertes, les yeux brillants.

— « Je te donne la permission, » dit-elle, « de faire ce que tu veux de moi. »

— « Je n'ai pas besoin de ta permission, » précisai-je.

Ses mains étaient près de sa tête, sur l'oreiller.

— « Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle.

— « Tu verras, » répondis-je. Je m'immobilisai près de la couche, la dominant, la regardant.

Je vis qu'elle avait envie de parler. J'attendis. Elle se leva sur les coudes.

— « Je ne me suis jamais sentie ainsi, » dit-elle.

Je haussai les épaules. Ses sentiments ne m'intéressaient pas.

« Tu es différent des autres, » souffla-t-elle, « de ceux qui sont dociles et faibles. »

— « C'est la femelle qui est faible, » soulignai-je, « la femelle qui est docile. »

— « Et le sleen ? » demanda-t-elle avec un sourire.

— « Tu n'es pas véritablement un sleen, » dis-je.

— « Ah ? » fit-elle. « Que suis-je donc ? »

— « Que ressens-tu ? » demandai-je.

— « J'ai des impressions étranges, » répondit-elle, « que je n'ai jamais eues. » Elle me regarda. « Je me sens, devant toi, » ajouta-t-elle, « faible, vulnérable. Je veux être dominée par toi, et serrée. J'imagine que les esclaves éprouvent de tels sentiments devant un maître puissant. »

Je souris.

« Tu es tellement différent, » releva-t-elle, « tellement différent des autres, qui sont faibles et dociles. »

— « C'est toi qui es faible, » soulignai-je. Je lui immobilisai les mains, sous les miennes, près de la tête. Elle ne pouvait se dégager.

— « Oui, » répondit-elle, « je suis faible. » Elle me sourit.

— « Et c'est toi, » ajoutai-je, « qui seras docile. »

— « Oui, » répondit-elle, « je serai docile. »

Je lui lâchai les mains et la regardai.

« Oui » dit-elle, « je suis impuissante. Je serai docile. »

— « Tu serais une jolie esclave, » estimai-je.

— « Vraiment ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Que vas-tu faire de moi ? » s'enquit-elle.

— « Tu verras, » répondis-je.

— « Je te supplie de m'accorder une faveur, » dit-elle, « Guerrier. »

— « Que veux-tu ? » demandai-je.

— « Ce soir, je t'en prie, Guerrier, » dit-elle, « ce soir, laisse-moi être véritablement une esclave. Traite-moi non comme ta Maîtresse mais comme une simple esclave que tu posséderais, à ta merci. Je t'en prie, Guerrier, traite-moi comme une esclave. »

— « Oh ? » fis-je.

— « Apprends-moi, » supplia-t-elle, « à être femme. »

— « Je n'ai pas le temps, » dis-je.

Elle me regarda, désespérée.

« Une longue chevauchée m'attend, cette nuit, » dis-je. Saisissant une écharpe, que j'avais subrepticement roulée en boule, je la lui enfonçai rapidement, profondément, dans la bouche. Elle ne pouvait plus parler et se débattit, seuls de petits bruits étouffés sortant de sa bouche. À genoux au-dessus d'elle, lui immobilisant les bras contre les flancs, avec l'autre écharpe, je la bâillonnai solidement. Tenant ensuite ses deux mains dans ma main gauche, je la traînai dans un coin de la pièce où, avec la main droite, j'arrachai les cordes qui servaient à soutenir les tentures volumineuses, drapées, décorant les murs. Ensuite je la jetai près de l'anneau d'esclave et, avec les cordes, lui attachai les poignets dans le dos, passant ensuite la corde dans l'anneau et lui croisant puis lui liant les chevilles, avant de les tirer près de ses poignets. Ensuite je la mis à genoux, pieds et poings liés, près de l'anneau d'esclave. Elle se tourna péniblement vers moi, se tortillant, les yeux étincelants de rage.

Je regardai la porte, estimant la distance.

Rapidement, je détachai le bâillon. Puis, très vite, afin d'être en position, je gagnai la porte. La tête baissée, furieuse, Tarna s'efforça de cracher la boule de tissu qu'elle avait dans

la bouche. Cela lui prit un peu plus longtemps que je ne l'avais prévu, mais cela ne mettait pas mon plan en péril. Elle cracha la boule d'écharpe mouillée. Elle rejeta la tête en arrière.

« Gardes ! » cria-t-elle. « Gardes ! »

Un instant plus tard, la porte s'ouvrit et deux gardes, le cimeterre à la main, entrèrent dans la pièce.

Ils virent Tarna attachée à l'anneau d'esclave. Ils s'immobilisèrent, stupéfaits. J'étais derrière eux. Je les pris par le cou et, en un instant, avant qu'ils aient pu réagir, frappai les deux têtes l'une contre l'autre, abattant les deux hommes.

Je fermai la porte.

Tarna me regardait, désespérée.

« Tu m'as trompée, » dit-elle, tirant sur l'anneau.

J'enfonçai de nouveau profondément l'écharpe dans sa bouche, la fixant avec le bâillon.

— « Oui, » dis-je.

Je traînai les deux gardes inconscients dans un coin. J'enfilai les vêtements de l'un d'entre eux et attachai les deux hommes, les bâillonnant eux aussi. Je jetai une tenture luxueuse sur eux.

Je gagnai rapidement la porte et, l'entrouvrant, regardai dehors.

Je me tournai à nouveau vers Tarna. Elle était furieuse. Elle se débattait. Naturellement, elle avait été attachée par un Guerrier. Elle ne pouvait rien faire. Près de la tunique de soie rouge que j'avais jetée par terre, lorsque j'avais enfilé les vêtements du garde, je vis les perles d'esclave, vulgaires et rondes, le collier que j'avais refusé de mettre.

Tarna se tassa sur elle-même. Elle secoua la tête. Je ramassai le collier, qui avait cinq rangs de perles et, m'agenouillant près d'elle, baissant sa robe sur ses épaules, pour qu'il se voie mieux, le lui passai au cou. Ensuite je posai un grand miroir en face d'elle, de l'autre côté de la pièce, afin qu'elle puisse se rendre compte comme elle était belle.

« Ne te débats pas trop, » lui conseillai-je, « sinon, quand les hommes viendront, ils te trouveront nue jusqu'aux cuisses. »

Je ne compris pas ce qu'elle dit, mais c'était sans doute aussi bien.

« Je reviendrai peut-être un jour, » ajoutai-je, « pour te réduire en esclavage. »

Elle se tortilla dans ses liens, tirant sur eux, enragée, puis s'arrêta soudain, furieuse ; un mouvement supplémentaire et elle se serait retrouvée nue.

Je lui envoyai un baiser, à la manière goréenne, du bout des doigts.

Ses yeux étaient déments, au-dessus du bâillon, enragés, furieux.

Peut-être reviendrais-je un jour et la réduirais-je en esclavage. À mon avis, elle serait une esclave agréable.

Je fermai la porte.

Je traversai rapidement le palais, me souvenant du chemin que j'avais emprunté avec les gardes lorsqu'ils m'avaient conduit au boudoir de Tarna, Maîtresse redoutée de la kasbah.

Il était tard et je rencontrai peu de gardes. Le voile était haut sur mon visage, comme si j'étais un messenger incognito. Mes vêtements suffisaient à m'ouvrir le passage.

À la porte extérieure du sérail, je prétendis que je devais conduire l'esclave Hassan chez Tarna.

Je fus admis. À la porte intérieure, je fus arrêté.

« J'ai cette lettre, » dis-je, cherchant sous ma djellaba. La lettre était le dos de ma main, remontant vers la droite tandis que mon poing gauche frappait violemment le diaphragme de l'homme. Il ne fit pas le moindre bruit, se plia en deux. Avant que l'homme qui se trouvait à ma droite ait pu récupérer, ou dégainer son arme, je l'avais assommé ; ensuite,

tranquillement, je fis la même chose avec l'autre. Je les bâillonnai et les attachai.

Ensuite, j'ouvris la porte du sérail.

« Salut, » dit Hassan.

— « Salut, » répondis-je.

— « Tout s'est bien passé ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « Tout est-il en ordre, ici ? » m'enquis-je.

— « Apparemment, oui, » répondit-il.

J'entendis les voix étouffées des deux Maîtresses du Sérail, Lana et celle qui était responsable des huiles.

Elles étaient bâillonnées et attachées avec des bandes de leurs robes blanches. Elles étaient debout, nues, chacune contre une des minces colonnes de marbre qui soutenaient les voûtes du sérail ; elles avaient les poignets attachés derrière elles, de l'autre côté de la colonne. Elles émettaient des protestations étouffées ; leurs yeux étaient désespérés, au-dessus des bâillons.

Il y avait une tache rougeâtre sur l'intérieur de la cuisse d'une des femmes, la responsable des huiles.

— « Elle était vierge, » fis-je remarquer.

— « Oui, » dit Hassan.

— « Et l'autre ? » demandai-je à Hassan, montrant Lana.

— « J'ai fait l'expérience, » répondit Hassan. « Elle l'est aussi. Je te l'ai laissée. »

Lana se tassa contre la colonne.

— « Que se passe-t-il ? » demandai-je. Je vis un homme vêtu de soie, celui qui portait un collier de rubis, tentant de gagner furtivement la porte.

Il se mit à courir mais je parvins à lui faire un croche-pied et Hassan se jeta sur lui puis le ramena, se débattant, vers la piscine.

« Nous allons être battus, » gémit le type. « Donnez l'alarme ! » cria-t-il à ses compagnons. Deux ou trois d'entre eux se trouvaient là, mais ils ne crièrent pas. Hassan jeta le type sur le ventre près de la piscine et lui maintint la tête sous l'eau pendant environ une éhn. Lorsqu'il sortit la tête du type de l'eau, il dit :

— « Tu pourrais te noyer dans la piscine. Ce genre d'accident arrive. » Puis il lui plongea à nouveau la tête sous l'eau. Lorsqu'il lui sortit une nouvelle fois la tête de l'eau, l'homme implora sa pitié. Hassan le jeta vers deux de ses compagnons.

« S'il tente de donner l'alarme, » dit Hassan, « noyez-le. »

— « Très bien, » dit un des hommes.

J'en déduisis que le type au collier de rubis n'était guère aimé dans le sérail de Tarna. C'était, avais-je appris, un faible, un informateur, prêt à tout pour obtenir la faveur de la maîtresse, qui le méprisait, un de ses animaux familiers qui comptait parmi les plus obséquieux, et que tout le monde méprisait aussi.

— « Vous pourrez dire que c'est nous qui l'avons noyé, bien entendu, » précisa Hassan.

— « Naturellement, » répondit un des hommes vêtus de soie.

L'homme au collier de rubis frissonna.

— « Je me tairai, » promit-il.

— « Tu te tairas ou tu mourras, » répliqua un des hommes.

— « N'oublie pas, » ajouta un autre, « que, quoi qu'il arrive, tu reviendras avec nous. »

— « Je n'oublierai pas, » promit l'homme au collier. « Je ferai ce que vous voudrez. »

— « Emmenez-le dans une alcôve, » dis-je. « Attachez-le et bâillonnez-le. Ensuite, retirez-vous dans vos propres alcôves. »

— « Très bien, » répondirent-ils, se retirant, emmenant l'homme au collier de rubis, qui trébuchait misérablement.

Le sérail, ensuite, parut vide et silencieux. Nous entendîmes le chuintement des torches.

Je regardai à nouveau Lana. Elle se tassa sur elle-même. La Maîtresse du Sérail, vulnérable, attachée, bâillonnée, impuissante, était seule avec nous.

« Je te l'ai laissée, » rappela Hassan.

Rapidement, je lui détachai les mains, puis les rattachai de sorte qu'elles soient derrière sa tête et au-dessus, liées sur les côtés de la colonne. Ensuite, la soulevant, je l'allongeai doucement sur les dalles. Elle se débattit en vain. Par les chevilles, je la tirai aussi loin de la colonne que les liens de ses poignets, taillés dans ses vêtements blancs, le permettaient. Elle leva un genou. Je lui écartai les genoux. Elle leva la tête, essayant de me toucher avec sa bouche bâillonnée. J'abaissai le bâillon, pour un instant, et la laissai cracher la boule de tissu qu'elle avait dans la bouche.

« Je t'aime, Maître, » souffla-t-elle. « Je t'aime. »

Je l'embrassai, remis la boule de tissu et le bâillon.

Je me redressai.

« À présent, grâce à toi, » dit Hassan, « elle ne sera plus une Maîtresse du Sérail efficace. »

La femme essayait de poser la jambe contre moi, de me toucher. Je lui pris la cheville et, me baissant, l'embrassai, puis posai les lèvres sous son pied, près de la cambrure, ensuite derrière le mollet puis à nouveau, deux fois, sous le pied, dans la cambrure.

Je regardai ses réactions, les mouvements de ses yeux.

— « Oui, » dis-je, « probablement. »

Lana leva désespérément son corps vers moi.

« Je te garantis, ma chère, » dis-je, « que, désormais, tu seras donnée aux hommes. » Puis, avec son sang virginal, sur son ventre, je traçai la marque des esclaves du Tahari. Voyant cette marque, qui indiquait qu'un homme avait été satisfait d'elle, j'étais persuadé que Tarna la chasserait du sérail, la faisant enchaîner dans les niveaux inférieurs où, avec les esclaves de bas étage, elle servirait les plaisirs des pillards. Les yeux de Lana brillèrent de joie. Je l'avais trouvée acceptable. En outre, je l'avais indiqué sur sa peau. Elle pourrait, à présent, quitter le sérail. Elle aurait, à présent, affaire à des hommes libres, à de vrais hommes, elle, l'esclave. Elle gisait, attachée et bâillonnée, fièrement. Elle étira son corps, comme elle le pouvait, sensuellement, jouissant de la sensation de son corps et de la fraîcheur des dalles sur sa peau.

Je notai que Hassan, suivant mon exemple, avait également indiqué sa satisfaction sur le ventre de l'autre femme.

« Il faut que nous partions, » dit-il.

— « Il y a deux gardes à la porte extérieure, » le prévins-je. « Ils savent que je dois te ramener. »

— « Tout de même, » releva-t-il, « il me faut des vêtements pour chevaucher dans la nuit. »

— « Un des gardes de la porte extérieure, » émis-je, « acceptera peut-être de te prêter des vêtements, des armes et le reste. »

— « Ce serait vraiment gentil de sa part, » fit Hassan.

— « Ils m'ont paru très gentils, » soulignai-je.

JE RETROUVE UNE CONNAISSANCE

MON pied gauche s'enfonça dans la croûte de sel.

« Tuez-nous ! Tuez-nous ! » cria un homme.

J'entendis le claquement du fouet, derrière moi, puis un autre hurlement, long, pitoyable. Ma jambe gauche, jusqu'à la cuisse, s'enfonça dans les couches cassantes de la croûte. Je tombai, incapable d'amortir ma chute à cause des menottes qui m'immobilisaient les mains à la hauteur de la ceinture, attachées à une chaîne, brûlante au soleil. Je ne voyais rien car je portais un capuchon d'esclave. Mon dos et mon corps brûlaient. Nos pieds et nos jambes, jusqu'aux genoux, étaient couverts de cuir mais, en de nombreux endroits, tandis que nous progressions sur les croûtes, nous nous enfoncions davantage. Le sel, passant sous le cuir, atteignait nos pieds. Je sentais le sang, sous le cuir. Plusieurs hommes, mais je ne savais pas combien, s'étaient mis à boiter. Ils n'étaient plus dans la Chaîne. Ils gisaient, égorgés, sur les croûtes de sel. La chaîne du collier que je portais se tendit. Le fouet s'abattit sur moi. La chaîne se tendit à nouveau et je me relevai péniblement. Le fouet s'abattit encore. J'avancai en trébuchant. Le chemin est tracé par un kaiila dont les puissantes pattes poilues et les larges pieds brisent la croûte.

« Je ne pensais pas qu'une femme pourrait te retenir, » avait dit l'homme.

À peine avions-nous, Hassan et moi, vêtus des habits des gardes, quitté à dos de kaiila les écuries de la kasbah de Tarna et étions-nous sortis de la forteresse que, sur le chemin du Rocher Rouge, une troupe de cavaliers nous avait barré la route. Faisant pivoter nos kaiilas, nous avions voulu nous enfuir, mais avions découvert que nous étions encerclés. Dans la lumière intense des trois lunes de Gor, nous nous étions retournés. Il y avait des cavaliers de tous les côtés, beaucoup avec des arbalètes.

« Nous vous attendions, » dit un des cavaliers. « Sera-t-il nécessaire de tuer les kaiilas ? » Les cavaliers étaient voilés de rouge.

— « Non, » avait répondu Hassan. Il s'était désarmé et avait mis pied à terre. Je suivis son exemple.

On nous passa des cordes au cou ; on nous attacha les mains dans le dos.

À pied au milieu de nos ravisseurs, attachés par le cou aux anneaux de selle, les mains liées, nous gagnâmes la grande kasbah voisine de celle de Tarna. Le trajet n'était pas long, deux pasangs environ.

Devant la grande porte, nous nous arrê tâmes. Les murs faisaient plus de vingt mètres de haut. Les tours, compte tenu de la symétrie de l'ensemble et en comptant celles qui flanquaient la porte centrale, faisaient une trentaine de mètres de haut. Le mur de façade faisait plus de cent mètres de long. Les murs de ce type de kasbah font presque deux mètres d'épaisseur et sont constitués de pierres et de briques de boue séchée ; les murs de cette kasbah, comme ceux de beaucoup d'autres, étaient recouverts d'un enduit rosâtre qui, après

des années d'exposition au soleil et à la chaleur, s'écaillait.

« Tu es Tarl Cabot, » dit le chef des hommes qui nous avaient capturés, me montrant. Je haussai les épaules. Hassan me dévisagea.

« Et toi, » ajouta l'homme, montrant Hassan, « tu es Hassan le Bandit. »

— « C'est possible, » reconnut Hassan.

— « C'est nus, prisonniers, que vous entrerez dans cette kasbah, » reprit l'homme.

Nous fûmes dévêtus avec la lame des cimenterres.

Nus, attachés, debout dans le sable, entourés de cavaliers, nous regardâmes les murs couverts d'enduit écaillé, les tours flanquant la grande porte. Le clair des lunes se répandait sur les murs couverts d'enduit rosâtre, écaillé.

Deux kailas grondèrent, grattant le sable.

La grande porte, sur ses gonds épais, s'ouvrant par le milieu, pivota lentement.

Nous restâmes immobiles face à l'ouverture.

« Vous nous avez fait des ennuis, » dit le cavalier. « Vous ne nous ferez plus d'ennuis. »

Nous vîmes la cour blanchâtre, son sable, derrière la porte, éclairée par des lampes accrochées aux murs.

« À qui appartient cette kasbah ? » demandai-je.

— « Il ne peut s'agir, » dit Hassan, « que de la kasbah du Gardien des Dunes. »

— « Celle de l'Ubar du Sel ? » demandai-je.

— « Exact, » répondit Hassan. J'avais entendu parler de l'Ubar du Sel, ou Gardien des Dunes. L'endroit où se dresse sa kasbah est secret. Il est probable que, en dehors de ses hommes, seules quelques centaines de personnes savent où elle se trouve, notamment les grands Marchands de Sel, et rares sont ceux d'entre eux qui savent exactement où elle se trouve. Quoiqu'il soit possible d'obtenir du sel à partir de l'eau de mer, ou en brûlant des algues, comme cela se pratique parfois au Torvaldsland, et qu'il y ait plusieurs régions de Gor où l'on trouve du sel, solide ou en solution, les gisements de sel les plus importants et les plus riches se trouvent concentrés dans le Tahari. Le sel du Tahari représente, dans ses variétés, à mon avis, environ vingt pour cent des produits à base de sel, tels que les médicaments, les antiseptiques, les nettoyeurs, les détergents, le verre de bouteille, qui contient des cendres dérivées du sel, les produits chimiques utilisés pour le tannage. Le sel est un produit d'échange *par excellence*^[2]. Il y a des régions, sur Gor, où le sel sert de monnaie, où il est pesé et échangé comme les métaux précieux. La protection et le contrôle du sel du Tahari, naturellement, reposent essentiellement sur la difficulté d'accès, les dépôts de sel, qui sont plusieurs, étant éparpillés et isolés dans le Pays des Dunes, dans les longs trajets nécessaires et la difficulté ou l'impossibilité de se le procurer sans connaître les pistes et les coutumes du désert. La protection et le contrôle reposent également, quoique à un degré moindre, mais non négligeable, sur la puissance de l'Ubar du Sel, ou Gardien des Dunes. L'entretien de la kasbah de l'Ubar du Sel vient des tributs payés par les grands Marchands de Sel, tributs que, naturellement, ils incluent dans le prix de revente à leurs distributeurs. La fonction de la kasbah de l'Ubar du Sel, ainsi, officiellement, est d'administrer et contrôler les régions productrices de sel pour le compte des Marchands de Sel du Tahari, principalement en surveillant l'accès aux districts, en vérifiant les papiers et les documents des Marchands, en inspectant les caravanes, en réglementant le commerce et ainsi de suite. Par exemple, les caravanes entre le Rocher Rouge et d'autres oasis voyagent sous escorte du Gardien des Dunes. De nombreuses caravanes de sel, incidemment, ne font que le trajet entre les districts producteurs et les oasis de la région, tandis que d'autres font le trajet entre ces oasis et les grands centres, principalement Kasra et Tor. Quelques caravanes,

naturellement, font le trajet entre les grands centres et les districts producteurs, acceptant les inconvénients liés à la traversée du Pays des Dunes mais évitant de payer les prix imposés par les distributeurs des oasis de la région. Ces caravanes, naturellement, une fois dans le Pays des Dunes, sont accompagnées par les hommes du Gardien des Dunes. Le Gardien des Dunes, naturellement, ne doit pas son titre à l'autorité qu'il exerce sur les districts producteurs de sel, autorité qui sert les Marchands de Sel du Tahari. On dit, et je suis de cet avis, que c'est lui, et non les Marchands de Sel, qui contrôle le sel du Tahari. Protecteur officiel des Marchands du Tahari, à l'abri de sa kasbah, guerrier féroce parmi les autres, insaisissable et sans scrupules, il détient le sel du Tahari, ce commerce vital étant dirigé et réglementé suivant sa volonté. Il détient, dans son territoire, le droit de légiférer et d'exécuter. Dans les Dunes, c'est l'Ubar, et les Marchands s'inclinent devant lui. Le Gardien des Dunes compte parmi les hommes les plus puissants et les plus redoutés du Tahari.

« À genoux, Esclave ! » lança le cavalier, chef des hommes qui nous avaient capturés.

Nous nous agenouillâmes.

« Embrassez le sable devant la porte de votre Maître ! » ordonna l'homme.

Nous posâmes, Hassan et moi, les lèvres sur le sable, devant le portail ouvert.

« Debout, Esclaves ! » reprit l'homme. Nous nous levâmes.

« Vous nous avez fait des ennuis, Esclaves, » répéta l'homme. « Vous ne nous ferez plus d'ennuis. »

La porte était ouverte devant nous. Nous voyions la cour, blanchâtre, le clair des lunes sur le sable, les petites lampes suspendues aux murs.

« Conduisez les esclaves devant leur Maître ! » ordonna le cavalier qui commandait nos ravisseurs.

Je sentis la pointe d'un cimeterre dans mon dos.

« Comment s'appelle l'Ubar du Sel ? » demandai-je à Hassan.

— « Je croyais que tout le monde connaissait son nom, » s'étonna Hassan.

— « Non, » dis-je. « Comment s'appelle-t-il ? »

— « Abdul, » répondit Hassan.

La pointe du cimeterre appuya sur mon dos. Nous entrâmes, Hassan et moi, dans la kasbah du Gardien des Dunes, l'Ubar du Sel, dont le nom était Abdul.

Opulentes étaient les salles et les galeries de la kasbah du Gardien des Dunes, que l'on appelait également l'Ubar du Sel du Tahari.

Lisses et riches étaient les dalles variées et vernissées, somptueuses les tentures, minces les piliers et les colonnes, ornés les paravents et les sculptures, magnifiques et complexes les incrustations florales stylisées, les mosaïques géométriques. De hauts récipients en or, parfois aussi hauts qu'une femme, décoraient les couloirs dans lesquels nous passâmes, luisant faiblement dans la lumière des lampes ; dans les pièces supérieures également, de grands vases de porcelaine jaune et rouge, dont beaucoup avaient la taille d'un homme, importés des poteries de Tyros, étaient exposés. Nous franchîmes de nombreux rideaux de perles, ainsi que de hauts portails sculptés.

Nous ne salîmes pas les planchers polis, nous n'apportâmes pas de sable à l'intérieur. Au pied du grand escalier de marbre, en spirale, qui conduisait à l'étage, nous nous arrê tâmes, nous et la douzaine de gardes qui nous accompagnaient. Leurs bottes leur furent retirées par des esclaves à genoux qui, ensuite, avec des serviettes, de l'eau de veminium et des huiles, versant et frottant, leur lavèrent les pieds. Les femmes n'étaient pas originaires du Tahari, de sorte qu'elles leur séchèrent les pieds avec leurs cheveux. Obliger une femme du Tahari,

même esclave, à agir ainsi, est considéré comme la dégradation ultime. En tant que punition, naturellement, ce qui est une routine pour une femme qui n'est pas originaire du Tahari, misérablement réduite en esclavage au Tahari, peut être imposé à une esclave originaire du Tahari. Quand les pieds des hommes furent propres, les femmes leur passèrent des babouches souples, sans talon, de celles que l'on porte généralement à l'intérieur dans les résidences permanentes du Tahari, avec une longue pointe courbe. Les pieds de Hassan et les miens furent également lavés et séchés. La femme qui s'occupait de moi avait de longs cheveux presque noirs. Elle se pencha sur son travail. À un moment donné, elle me regarda. Peut-être avait-elle autrefois appartenu à une grande famille d'Ar. À présent, ce n'était plus qu'une esclave au Tahari. Elle baissa la tête, terminant sa tâche.

« Par ici, » dit l'homme qui commandait nos ravisseurs. Nous nous trouvions alors devant un portail imposant, plus étroit en bas, puis formant une courbe élégante à mi-hauteur, avant de devenir à nouveau plus étroit en haut. Cela pouvait être le dessin stylisé d'une lance, d'une flamme ou d'une feuille. Ce portail se trouvait au bout de notre trajet, après de nombreux couloirs et un autre escalier.

Il y avait des hommes, à l'intérieur, assis autour d'un personnage central, lui-même assis sur des tapis, sur une estrade surmontée d'un dais. Les hommes étaient voilés, à la manière du Char. Des femmes, dociles, portant des clochettes et un collier, les servaient.

Une femme sortit de la pièce. Nos regards se rencontrèrent. Elle baissa les yeux. Elle ne nous connaissait pas. Elle s'aperçut qu'elle était examinée. Son corps rougit, de la tête aux pieds. Quoique nous soyons nus, Hassan et moi, elle était plus nue que nous car elle portait la soie des esclaves goréennes. « Entrez, » dit l'homme. À nouveau, je sentis la pointe du cimeterre sur mon dos.

La corde au cou, les mains attachées dans le dos, nous entrâmes, Hassan et moi, dans la grande salle.

Ceux qui se trouvaient à l'intérieur levèrent la tête.

On nous poussa devant l'estrade.

« À genoux et embrassez les dalles devant les pieds de votre Maître ! » nous enjoignit l'homme. Nous nous agenouillâmes. Les cimeterres étaient levés. Nous embrassâmes les dalles. Nous nous redressâmes. Le refus de se soumettre, dans une telle situation, signifie la décapitation immédiate.

L'homme assis sur l'estrade nous regarda.

Nous restâmes silencieux.

« Je me doutais bien qu'une femme ne pourrait vous garder, » dit avec un sourire l'homme qui se trouvait sur l'estrade.

Nous ne répondîmes pas.

« Nous espérons avoir davantage de chance, » reprit l'homme. Il était voilé, à la manière du Char, comme l'étaient les autres. Il prit une grappe de raisin dans une coupe de fruits posée sur une petite table proche de lui et, écartant le voile de son visage, comme le font les hommes du Char, mit un grain de raisin dans sa bouche et mordit dedans. Il mâcha le fruit.

Je regardai autour de moi.

La pièce était magnifique, grande, haute de plafond, avec des dalles et des colonnes, merveilleusement ciselée, ouverte et spacieuse d'aspect, riche dans sa décoration. Un Vizir, un Pacha, un Calife auraient pu recevoir dans une telle salle.

« Cette femme est un excellent outil, » dit l'homme assis sur l'estrade, terminant le fruit, rinçant les doigts de sa main droite dans un petit bol d'eau de veminium puis les séchant avec une serviette, « mais ce n'est, au bout du compte, qu'une femme. Je ne pensais pas qu'elle

pourrait vous garder. Vous n'êtes restés qu'une vingtaine d'ahns sous sa coupe. »

— « Nous sommes tombés dans ton piège, » dit Hassan.

L'homme haussa les épaules, très discrètement, comme on le fait au Tahari, et ce geste fut comme un sourire remerciant Hassan de son compliment.

« Je ne comprends pas pourquoi, » reprit Hassan, « un simple marchand de dattes, comme mon ami Hakim de Tor, et moi-même, pauvre bandit, intéressons ton auguste personne. »

L'homme regarda Hassan.

— « Autrefois, » dit-il, « tu m'as pris quelque chose, quelque chose qui m'intéressait. »

— « Je suis bandit, » répondit Hassan avec une bonne conscience joyeuse. « C'est mon travail. Peut-être pourrais-je te le rendre, si tu tiens absolument à le retrouver. »

— « Je l'ai déjà retrouvé, » l'informa-t-il.

— « Dans ce cas, je ne peux guère marchander, » reconnut Hassan. « Qu'ai-je donc pris, qui t'intéresse tant ? »

— « Une bagatelle, » répondit l'homme.

— « Peut-être était-ce un autre bandit, » suggéra Hassan. « Voilés, nous nous ressemblons tous. »

— « J'ai assisté au vol, » précisa-t-il. « Tu n'as pas daigné dissimuler tes traits. »

— « Ce fut peut-être imprudent de ma part, » admit Hassan. De toute évidence, il était curieux. « Pourtant, je ne me souviens pas avoir volé quoi que ce soit dans un endroit où tu étais présent. En fait, c'est la première fois que je pénètre dans ta kasbah. »

— « Tu ne m'as pas reconnu, » dit l'homme.

— « Je ne cherche pas à me montrer impoli, » avança Hassan.

— « Effectivement, tu étais pressé, » reconnut l'homme.

— « Mes affaires exigent souvent que je fasse vite, » souligna Hassan. « Qu'ai-je donc volé ? » s'enquit-il.

— « Une babiole, » répondit l'homme.

— « J'espère que tu me pardonneras, » dit Hassan. « En outre, compte tenu du fait que tu as retrouvé ce qui t'intéressait, quelle qu'en soit la nature, je suis persuadé que tu seras disposé à mettre un terme à cette affaire et que tu nous permettras de partir, en nous rendant nos kailas, nos vêtements et nos affaires, et peut-être même en nous fournissant un peu d'eau et quelques provisions. Ensuite, nous partirons, vantant ta générosité et ton hospitalité autour des feux de camp, et tu n'entendras plus parler de nous. »

— « Je crains que cela ne soit pas possible, » dit l'homme.

— « Je n'étais pas optimiste, » reconnut Hassan.

— « Tu es un bandit, » fit remarquer l'homme assis sur l'estrade.

— « De toute évidence, nous avons chacun nos affaires, » dit Hassan. « Mon affaire, c'est d'être bandit. Tu ne juges tout de même pas les gens sur ce qu'ils font ? »

— « Non, » admit l'homme. « Mais j'ai également mes affaires et une de mes tâches consiste à arrêter et châtier les bandits. Tu ne vas tout de même pas me juger sur ce que je fais ? »

— « Bien sûr que non, » dit Hassan. « Cela serait non seulement irrationnel, mais aussi discourtois. » D'un signe de tête, il me montra. « J'ai voyagé avec ce type, » reprit-il, « un marchand de dattes maladroit, grossier mais bien intentionné, Hakim de Tor, pas très malin mais avec un bon cœur. Nous nous sommes rencontrés par hasard. Si tu le libérais, on parlerait de ta générosité et de ton hospitalité autour des feux de camp. »

La description de Hassan ne me plut guère. Je ne suis pas grossier.

— « Il faudra que l'on parle d'autre chose autour des feux de camp, » dit l'homme.

Il regarda autour de lui. Sur l'estrade, avec lui, il y avait plusieurs hommes, des tables basses chargées de fruits, de ragoûts, de morceaux de verr rôti, de diverses sortes de pain. Lui-même et les hommes étaient voilés. Autour de l'estrade, à genoux, attendant de servir, se trouvaient les esclaves, dont quelques-unes portaient un haut collier, vêtues de bandes de soie. Elles n'étaient pas voilées. Dans les classes supérieures du Tahari il est scandaleusement érotique, en général, que la bouche des femmes ne soit pas cachée. Voir la bouche et les dents d'une femme est une expérience très excitante. Toucher les dents d'une femme avec ses dents est le prélude à la prise de son corps, un acte dans lequel on ne s'engage qu'avec une compagne audacieuse, effrontée ou avec une esclave impudique avec qui on peut faire exactement tout ce que l'on veut.

« Il y a longtemps que j'attends de vous avoir à mes pieds, » dit l'homme. Puis il leva le doigt. Quatre femmes, dans un tintement de clochettes d'esclave, s'approchèrent de Hassan et de moi. Elles regardèrent l'homme voilé assis sur l'estrade. « Faites-leur plaisir, » dit-il. Nous nous débattîmes. Avec les lèvres, la langue et leurs petits doigts, les femmes se consacrèrent à notre plaisir. La corde nous entailla les poignets. Les cordes que nous avions au cou nous immobilisaient. Nous ne pouvions nous dégager. À nouveau, l'homme voilé leva le doigt. D'autres femmes nous firent manger, nous glissant, avec leurs petits doigts, des morceaux de viande rôtie et des sucreries dans la bouche. Une femme nous tira la tête en arrière tandis qu'une autre, avec des gobelets, nous faisait boire des vins, vins turiens, sucrés et épais, vin de Ta, des célèbres vignes Ta qui poussent sur les terrasses de Cos et même des vins de Ka-la-na, doux et secs, d'Ar. Nous eûmes le vertige. Nous entendîmes de la musique. Des Musiciens étaient entrés dans la salle. « Festoyez, » dit l'homme. Il claqua dans ses mains. Nous secouâmes la tête, tentant de chasser l'ivresse. Nous nous débattîmes. J'écartai ma tête des lèvres impatientes d'une esclave qui voulait me prendre dans ses bras et m'embrasser.

« Tafa t'aime, » souffla-t-elle en m'embrassant. Un garde me tenait par les cheveux, m'empêchant de bouger la tête. La corde me brûla le cou. Je fermai les yeux. Je sentis ses lèvres, sous mon oreille gauche, embrassant et mordillant. « Tafa t'aime, Maître, » souffla-t-elle. « Laisse Tafa te faire plaisir. » Je fus stupéfait. Je compris soudain que c'était une des femmes capturées par Hassan dans le désert, juste avant que je fasse sa connaissance. C'était la femme libre orgueilleuse vendue aux Deux Cimeterres avec Zina la traîtresse. Il était difficile de voir, à présent, dans cette esclave lascive et délicate, qui semblait être née pour le collier, la femme libre orgueilleuse que Hassan avait capturée, et qui avait ensuite été vendue à l'Oasis des Deux Cimeterres. Des Goréens affirment que les femmes sont nées pour un collier et qu'il suffit qu'elles rencontrent un homme assez fort pour le leur mettre.

Je tentai de m'écarter, mais on me tenait.

« Tafa t'aime, » souffla-t-elle. « Laisse Tafa te donner du plaisir. » Je sentis les lèvres d'une autre femme sur ma cuisse et ma taille.

Les hommes voilés regardaient avec complaisance.

L'homme assis sous le dais frappa une nouvelle fois dans ses mains. Devant nous, à présent, sur les dalles, dans la position de base de l'esclave danseuse, les mains au-dessus de la tête, les poignets dos à dos, se tenait une femme enchaînée.

Les yeux de Hassan étaient durs.

C'était Alyena.

« Te souviens-tu de cette femme ? » s'enquit l'homme assis sous le dais.

— « Oui, » répondit Hassan.

— « C'est ce dont je parlais plus tôt, » précisa l'homme. « C'est ce qui m'intéressait. C'est ce que tu m'as pris. C'est la bagatelle, la babiole. À présent, je l'ai retrouvée. »

Alyena tremblait devant Hassan. Elle portait d'élégantes chaînes en or.

« Je l'ai retrouvée, » nous apprit-il, « non loin du Rocher Rouge. »

Les yeux d'Alyena étaient pleins de larmes. Elle était en position d'esclave danseuse, attendant qu'on lui ordonne de distraire les hommes.

« Elle était avec plusieurs hommes, » expliqua l'homme assis sur l'estrade. « Ils se sont bien battus, avec adresse et sauvagerie, puis se sont enfuis dans le désert. »

Comment se fait-il, dans ce cas, me demandai-je, que la jolie Alyena soit ici debout sur les dalles, esclave ?

« Ensuite, bizarrement, » reprit l'homme, « alors qu'elle était apparemment en sécurité, fuyant avec son escorte, elle a soudain fait pivoter son kailla et est repartie en direction du Rocher Rouge. »

Je savais que l'oasis, à ce moment-là était en flammes.

« Bien entendu, elle fut presque immédiatement capturée, » dit l'homme. « Elle pleurait en prononçant un nom : Hassan. »

Je constatai que cela ne plaisait pas du tout à Hassan. Sa volonté avait été bafouée. En outre, je me souvins que la femme avait, au Rocher Rouge, dans l'affolement, crié son nom, le prononçant alors qu'elle n'était qu'une femme asservie.

« Je t'aime, Maître ! » cria la femme. « Je voulais être avec toi ! À tes côtés ! »

— « Tu es une esclave échappée, » dit-il.

Elle sanglota, mais resta en position de danse.

« En outre, » reprit-il, « à l'oasis, tu as crié mon nom. » Il s'agissait de fautes graves.

— « Pardonne-moi, Maître, » sanglota-t-elle. « Je t'aime ! » Elle avait risqué sa vie pour rejoindre Hassan. Elle l'aimait. Pourtant, une esclave doit l'obéissance absolue à son maître. Elle avait bafoué sa volonté en deux occasions. À mon avis, elle s'en repentirait. L'amour, sur Gor, n'autorise pas les femmes à manquer à leurs devoirs ; il n'atténue pas leur asservissement, ne diminue pas leur servitude mais les rend, au contraire, plus complètes, plus impuissantes et plus misérables.

« Maître, » sanglota la femme.

Comme Alyena était un beau morceau d'esclave, terriblement vulnérable et féminine, mais comment aurait-il pu en être autrement puisqu'elle était possédée par des Goréens ? L'homme assis sous le dais leva paresseusement le doigt. Les Musiciens se préparèrent. Alyena regarda Hassan, les yeux pleins de douleur.

« Maître, que dois-je faire ? » supplia-t-elle.

Elle portait au cou un collier de danse en or, des chaînes en or lui entouraient les poignets, étaient attachées aux anneaux du collier, puis tombaient gracieusement jusqu'au sol ; il y a divers types de chaînes de danse, au Tahari ; elle portait l'ovale et le collier ; brièvement, en préparant une femme, après qu'on lui a mis les chaînes et les soieries, les clochettes, le maquillage et une touche de parfum d'esclave, elle s'agenouille, la tête baissée, dans un grand ovale de chaînes légères et luisantes, les poignets tendus devant elle ; fixés de chaque côté de la pointe de l'ovale, il y a deux anneaux de poignets ; de chaque côté de la pointe inférieure de l'ovale, il y a deux anneaux de chevilles ; on tire ensuite l'ovale sur l'intérieur de sorte que les anneaux de chevilles et de poignets se referment sur l'esclave ; on lui passe ensuite au cou un collier de danse qui a, sous le menton, un anneau ouvert ; on prend ensuite l'ovale dans la main gauche de sorte que les deux chaînes se trouvent dans la paume de la main gauche, que l'on lève ensuite afin de les passer dans l'anneau, que l'on

referme ; les deux chaînes glissent librement dans l'anneau ; ainsi, bien que les poignets et les chevilles de la femme soient attachés à une distance généreuse mais inflexibles les uns des autres, généralement un mètre entre les poignets et cinquante centimètres entre les chevilles, une partie importante de la chaîne peut jouer dans l'anneau du collier ; cela permet à une femme adroite de faire de nombreux effets de chaîne ; l'ovale et le collier sont traditionnels au Tahari ; ils soulignent la beauté des femmes ; ils entravent peu la danse, quoiqu'ils lui imposent des limites subtiles et sensuelles ; une bonne danseuse se sert de ces limites, les exploitant délicieusement ; elle peut, par exemple, tendre un bras tout en tenant discrètement la chaîne à sa taille avec l'autre main ; la chaîne glisse dans l'anneau mais arrête le mouvement avant son terme ; la chaîne immobilise le poignet ; le poignet se rebelle mais il ne peut rien faire ; il doit se soumettre ; la tête tombe ; la danseuse est une esclave enchaînée.

« Maître, que dois-je faire ? » supplia Alyena. Comme elle était belle !

Tous les regards étaient sur elle. Outre ses bijoux, ses clochettes, l'ovale et le collier, le maquillage, le parfum entêtant, elle portait six bandes de soie jaune, trois devant et trois derrière, d'environ un mètre vingt de long, fixées à son collier. J'avais toujours admiré sa marque. Elle était profonde, délicate et merveilleusement appliquée.

« Maître ! » sanglota Alyena.

Le doigt de l'homme assis sur l'estrade, voilé de rouge, était sur le point de s'abaisser.

— « Danse, Esclave, » dit Hassan.

Le doigt de l'homme s'abassa dans un geste languide, les Musiciens se mirent à jouer. Alyena, devant nous, portant les chaînes du Tahari, dansa. C'était une très jolie bagatelle, une babiole exquise.

Nous festoyâmes longtemps et les esclaves de l'Ubar du Sel nous donnèrent beaucoup de plaisir.

Finalement, il dit :

« Il est tard. Et vous devez vous retirer car vous vous lèverez tôt demain matin. »

Il y avait de nombreuses heures qu'Alyena avait quitté la salle d'audience du Gardien des Dunes, l'Ubar du Sel.

« Conduisez-la dans la salle des gardes, » avait-il dit. « Qu'elle donne du plaisir aux hommes. » Alyena, toujours enchaînée, fut traînée par les cheveux hors de la salle.

— « Tu te voiles à la manière du Char, » relevai-je, « mais je ne crois pas que tu sois du Char. »

— « Non, » répondit l'homme assis sur l'estrade.

— « Je ne savais pas que tu étais l'Ubar du Sel, » dis-je.

— « Rares sont ceux qui le savent, » répondit-il.

— « Pourquoi êtes-vous tous voilés ? » m'enquis-je.

— « Les hommes du Gardien des Dunes ont coutume de se voiler, » répondit-il. « Leur allégeance n'est à aucune tribu, mais à la protection du sel. L'anonymat est une protection. Ils peuvent aller et venir librement lorsqu'ils ne portent pas de voile, personne ne sachant qu'ils sont à mon service. Voilés, leurs actes ne permettent de remonter à aucun individu, mais seulement à une institution, mon Ubarat. »

— « Tu parles de ta charge avec orgueil, » relevai-je.

— « Rares sont ceux qui connaissent les hommes de l'Ubar du Sel, » souligna-t-il. « Et voilés, anonymes, tout le monde les craint. »

— « Moi, je ne les crains pas ! » intervint Hassan. « Détache-moi, donne-moi un cimeterre et nous verrons bien. »

— « Y a-t-il, ici, des gens que je connaisse ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit l'homme. Puis il se tourna vers les autres. « Dévoilez-vous, » ajouta-t-il.

Les hommes retirèrent leurs voiles rouges.

— « Hamid, » dis-je, « lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai. » Je hochai la tête.

L'homme m'adressa un regard chargé de haine. Il avait déjà posé la main sur sa dague.

— « Laisse-moi le tuer tout de suite, » siffla-t-il.

— « Peut-être auras-tu davantage de chance que le jour où tu as frappé Suleiman Pacha ! » lui lançai-je.

L'homme poussa un cri de fureur.

Le chef, l'Ubar du Sel, leva le doigt et l'homme se calma, le regard en feu.

« Il y a encore quelqu'un que je connais, » dis-je, montrant d'un signe de tête un homme de petite taille assis près de l'Ubar du Sel, « bien que ses vêtements soient beaucoup plus somptueux que la dernière fois que je l'ai vu. »

— « Il est mes yeux et mes oreilles à Tor, » m'apprit l'Ubar du Sel.

— « Abdul le Porteur d'Eau, » dis-je. « Autrefois, je t'ai pris pour quelqu'un d'autre. »

— « Oh ? » fit-il.

— « Cela n'a plus d'importance, à présent, » dis-je. Je souris intérieurement. J'avais cru que c'était l'Abdul du message tatoué sur le crâne de la messagère, Veema, qui avait été mystérieusement envoyée dans la Demeure de Samos de Port Kar. Je ne savais toujours pas qui avait envoyé le message. Il me parut alors tout à fait clair que le message faisait référence à Abdul, l'Ubar du Sel. Celui qui avait envoyé le message habitait vraisemblablement le Tahari. Il n'avait probablement pas imaginé que le message pourrait être mal interprété. Dans le sens historique, le sens planétaire, il ne pouvait y avoir qu'un Abdul correspondant dans le Tahari à cette époque, le puissant et redoutable Gardien des Dunes, l'Ubar du Sel. C'était probablement l'agent le plus puissant des Kurii. Ni Samos ni moi, cependant, bien que nous connaissions l'Ubar du Sel, ne savions son nom. En outre, on ne mentionne pas souvent son nom, au Tahari. Il est difficile de savoir qui sont ses espions. Ses hommes appartiennent à diverses tribus. Je me serais peut-être comporté autrement, dans le Tahari, si j'avais connu le nom de l'Ubar du Sel. Je me demandai qui avait envoyé le message : « Méfie-toi d'Abdul. ». Comme j'avais été complaisant, certain d'avoir percé le mystère !

— « Puis-je l'égorger ? » demanda le Porteur d'Eau.

— « Nous avons d'autres projets pour notre ami, » révéla l'Ubar du Sel. Il ne s'était pas encore dévoilé bien que ses hommes, sur son ordre, l'aient fait.

— « Y a-t-il longtemps que tu t'appelles Abdul ? » demandai-je à l'Ubar du Sel.

— « Depuis environ cinq ans, » m'apprit-il. « depuis que je me suis infiltré dans la kasbah et ai déposé mon prédécesseur. »

— « Tu sers les Kurii, » dis-je.

L'homme haussa les épaules.

— « Tu sers les Prêtres-Rois, » dit-il. « Nous avons de nombreuses choses en commun car nous sommes tous deux des mercenaires. Mais tu es moins prudent que moi car tu ne sers pas le camp qui goûtera le sel de la victoire. »

— « Les Prêtres-Rois sont des ennemis redoutables, » relevai-je.

— « Pas aussi redoutables que les Kurii, » souligna-t-il. « Le Kur, » reprit-il, « est persévérant. Il est tenace. Il est féroce. Il arrivera à ses fins. Les Prêtres-Rois tomberont. Ils échoueront. »

Je me dis qu'il avait peut-être raison. Le Kur est déterminé, agressif, impitoyable. Il est

extrêmement intelligent, il aime le sang, il tue pour un territoire ou de la viande. Le Prêtre-Roi est un organisme relativement doux, délicat et calme. Les conflits ne l'intéressent guère ; militairement, il est presque toujours sur la défensive ; il veut seulement qu'on le laisse en paix. Je ne savais pas si les prêtres-Rois, avec toute leur intelligence, tout le savoir de leurs bandes odorantes, pouvaient comprendre la nature et les motivations des Kurii. La nature véritable des Kurii leur échappait peut-être, presque physiologiquement, comme une couleur menaçante qu'ils ne pouvaient voir, un bruit terrifiant auquel leurs sens ne réagissaient pas. L'homme, à mon avis, pouvait comprendre le Kur mais il me semblait que les Prêtres-Rois pouvaient simplement le connaître. Pour comprendre le Kur, peut-être fallait-il, au clair des lunes, l'affronter à la hache, respirer le musc de sa rage meurtrière, voir ses yeux, sa puissance intelligente, souple, prête à bondir, le sang coagulé sur ses lèvres, entendre le cri du sang, soutenir sa charge. Une créature n'ayant pas connu la haine, la soif de sang et la terreur, à mon avis, ne pouvait guère comprendre les Kurii, ou les hommes.

— « Ce que tu dis est peut-être vrai, » répondis-je.

— « Je ne te demanderai pas de servir les Kurii, » dit l'homme.

— « Tu me fais honneur, » appréciai-je.

— « Tu appartiens à la Caste des Guerriers, » dit-il.

— « C'est vrai, » dis-je. On ne m'avait jamais retiré le Rouge. J'étais prêt à affronter, avec l'acier, tous ceux qui voudraient me disputer ma caste.

— « Eh bien, » conclut l'homme assis sous le dais, « il est tard et nous devons nous retirer. Il faut que nous nous levions avant l'aube. »

— « Où est Vella ? » demandai-je.

— « Je l'ai enfermée dans ses quartiers, » répondit-il.

— « Dois-je t'appeler Abdul ? » demandai-je.

L'homme baissa son voile.

— « Non, » répondit-il, « pas si tu ne le souhaites pas. »

— « Je te connais mieux sous un autre nom, » dis-je.

— « C'est exact, » fit l'homme.

Hassan se débattit. Il ne put casser les lanières qui lui attachaient les poignets. La corde lui brûla le cou. Les gardes le forcèrent à rester à genoux.

La lame d'un cimeterre fut posée contre sa gorge. Il s'immobilisa.

— « Serons-nous tués à l'aube ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il.

Je le regardai sans comprendre. Hassan parut également stupéfait.

« Vous partirez en voyage, avec d'autres, à l'aube, » précisa l'homme. « Ce sera un long voyage, à pied. J'espère que vous arriverez à destination. »

— « Que vas-tu faire de nous ? » s'enquit Hassan.

— « Je vous condamne, » dit Ibn Saran, « aux Mines de sel de Klima. »

Nous tentâmes de nous lever mais les gardes nous en empêchèrent.

« Tafa, Riza, » dit Ibn Saran à deux femmes, « déshabillez-vous. » Elles obéirent, ne gardant que leur collier et leur marque. « On va vous conduire dans les caves du donjon, » nous dit Ibn Saran. « Vous y serez enchaînés dans des cellules séparées. Dans chaque cellule, nous mettrons une esclave nue, également enchaînée, sa chaîne à portée de votre main afin que vous puissiez, si vous le souhaitez, la tirer vers vous. »

— « Ibn Saran est généreux, » relevai-je.

— « Je donne une femme à Hassan, » reprit-il, « à cause de son audace. Je te donne également une femme à cause de ta virilité et parce que nous sommes tous deux mercenaires »

d'une guerre qui nous dépasse. » Il se tourna vers les femmes. « Tiens-toi droite, Tafa ! » dit-il. Elle obéit et se tint merveilleusement, magnifiquement. « Enchaîne Riza, » dit-il à un garde, choisissant les femmes qui nous serviraient, « près de Hassan le Bandit et Tafa près de cet homme, membre de la Caste des Guerriers, qui se nomme Tarl Cabot. »

Des laisses métalliques furent accrochées aux colliers des femmes.

« Contemple Tafa, Tarl Cabot, » dit Ibn Saran. J'obéis. « Puisse le corps de Tafa te donner beaucoup de plaisir, » ajouta-t-il, « car il n'y a pas de femmes à Klima. »

On nous fit pivoter sur nous-mêmes et sortir de la salle d'audience du Gardien des Dunes, Abdul, l'Ubar du Sel, qui était, en fait, Ibn Saran.

LA MARCHE JUSQU'À KLIMA

JE fis encore un pas et ma jambe, jusqu'au genou, s'enfonça dans la croûte cassante. Le fouet s'abattit à nouveau sur mon dos. Je me redressai, le capuchon d'esclave sur la tête, les épaules rejetées en arrière sous l'effet du coup. La chaîne que j'avais au cou fut tendue et je fus brutalement tiré en avant. Je serrai les poings dans les menottes attachées sur mon ventre par une boucle de chaîne. Ma jambe gauche s'enfonça dans une douzaine de couches, les cassant avec des centaines de petits bruits doux, rupture d'innombrables structures cristallines extrêmement fines. Je sentais le sang sur ma jambe gauche, au-dessus des bandes de cuir, à l'endroit où un morceau de croûte, tranchant, brûlant, l'avait déchirée. Je perdais l'équilibre et tombai. Je tentai de me lever. Mais la chaîne m'entraîna en avant et je tombai à nouveau. Le fouet s'abattit encore deux fois. Je retrouvai mon équilibre. Je repris la marche vers Klima, dans les croûtes de sel.

Nous marchions depuis vingt jours. Quelques-uns pensaient que c'était cent. Beaucoup avaient perdu le compte.

La Chaîne du Sel comptait au départ plus de deux cent cinquante hommes.

Je ne savais pas combien nous étions encore. La chaîne était à présent beaucoup plus lourde qu'auparavant car, bien que certaines parties aient été retirées, nous étions beaucoup moins nombreux pour la porter. On dit que, pour être un Esclave du Sel, il faut être fort. On dit que seuls ceux qui sont forts arrivent jusqu'à Klima.

Dans la Chaîne, nous portions des capuchons d'esclave. On nous les avait mis au pied des murs de la kasbah de l'Ubar du Sel. Avant que le mien soit fermé sous mon menton, j'avais vu le désert argenté dans la lumière de l'aube. Le ciel, à l'est, car Gor, comme la Terre, tourne en direction de l'est, semblait frais et gris. Il était difficile de croire, à ce moment-là, dans la fraîcheur du matin, que la température du sol des régions que nous traverserions atteindrait quelques heures plus tard plus de cinquante degrés. Nos jambes, plus tôt, avaient été enveloppées jusqu'au genou dans des bandes de cuir, en prévision des croûtes de sel que nous rencontrerions. Les lunes, à ce moment-là, étaient toujours au-dessus de l'horizon. Les rochers du désert, et les murs aveugles de la kasbah de l'Ubar du Sel, qui se dressaient au-dessus de nous, luisaient, couverts de rosée, ce qui est fréquent dans le Tahari au petit matin. Cette rosée s'évapore dès que le soleil monte dans le ciel. Les enfants et les nomades se lèvent parfois tôt afin de lécher la rosée. De l'endroit où nous étions enchaînés j'avais pu voir, à environ deux pasangs en direction de l'ouest, la kasbah de Tarna. L'Ubar du Sel l'avait qualifiée d'outil utile. Elle n'avait pas pu nous retenir, Hassan et moi. L'Ubar du Sel pensait que le sort lui serait plus favorable, sur ce plan. Le collier fut refermé sur mon cou.

Une ahn avant l'aube, on m'avait réveillé. Tafa, douce et chaude, sur les dalles froides, sur la paille, était couchée contre moi, dans mes bras. Au cou, elle avait un lourd collier, avec un anneau ; attachée à l'anneau, il y avait une chaîne de quatre mètres de long fixée à une plaque proche de nos têtes. J'étais attaché de la même manière. Les plaques n'étaient séparées que

par une quarantaine de centimètres. Quand nous avons été enfermés dans la cellule, une petite lampe avait été posée sur une étagère proche de la porte. Les dalles étaient de gros blocs froids, humides par endroits, sur lesquelles on avait étendu une paille mouillée. Nous étions approximativement une trentaine de mètres sous la kasbah. La cellule n'avait pas été nettoyée. Elle sentait les êtres humains et les urts. Tafa hurla mais, détachée, fut jetée contre le mur puis son joli cou fut placé dans le collier, lequel fut refermé. Je fus ensuite attaché.

« Ne me laissez pas ici ! » hurla Tafa. « Je vous en prie ! Je vous en prie ! »

Mais ils n'ouvrirent pas le collier. Un urt courut sur les dalles, disparaissant dans un trou d'un mur. Tafa hurla et se jeta aux pieds d'un geôlier, serrant ses jambes dans ses bras, l'embrassant. Avec la main droite et la main gauche, il vérifia le collier qu'elle portait au cou, le tenant dans la main gauche et, avec la droite, tirant deux fois sur la chaîne fixée dans l'anneau ; puis il la jeta sur la paille. L'autre homme vérifia mon collier de la même manière. Ensuite, avec son poignard, il coupa la corde que j'avais au cou et les lanières de cuir qui m'emprisonnaient les mains. Il ramassa les morceaux de corde et de lanières de cuir, puis sortit de la cellule. La lourde porte de bois renforcé avec du métal, qui faisait une vingtaine de centimètres d'épaisseur, fut fermée. Les barres furent mises en place et deux grosses serrures furent, à leur tour, fermées. En haut de la porte, garni de barreaux, il y avait un judas de quinze centimètres sur dix. Les gardiens regardèrent à l'intérieur. Tafa se leva d'un bond, courut jusqu'à la limite de sa chaîne, les mains et les doigts tendus vers le judas. Ses doigts arrivaient à une quarantaine de centimètres des barreaux.

« Ne me laissez pas ici ! » cria-t-elle. « Je vous en prie, oh, je vous en prie, Maîtres ! »

Ils s'en allèrent. Elle gémit et tourna le dos à la porte, traînant la chaîne avec ses petites mains. Elle tomba à quatre pattes et vomit deux fois, à cause de la peur et de la puanteur. Un urt passa près d'elle, sortant d'une fissure entre deux dalles du sol, et traversa rapidement la cellule, le long d'un mur, avant de disparaître dans le trou qu'avait emprunté son congénère quelques instants plus tôt. Tafa se mit à pleurer et tira hystériquement sur son collier et sa chaîne. Ils étaient inamovibles. Je vérifiai mon collier et ma chaîne, ainsi que les fixations de l'anneau et de la plaque. J'étais attaché. Je regardai la petite lampe posée sur l'étagère proche de la porte. Elle fumait et brûlait de l'huile, probablement extraite du petit tharlarion des rochers, abondant au sud de Tor au printemps. Je regardai Tafa. Elle secoua la tête.

« Non, » dit-elle. « Tu es condamné à Klima. »

Je m'appuyai contre le mur.

« Tu ne seras qu'un Esclave du Sel, » ajouta-t-elle.

Je la regardai. Avec le dos du poignet, elle s'essuya la bouche. Je continuai de la regarder. Elle était à demi à genoux, à demi assise, la tête baissée, les paumes des mains posées sur les dalles de la cellule.

Je ramassai, à l'endroit où elle était posée sur les dalles, attachée à une plaque métallique proche de la mienne, la chaîne qui, traînant sur le sol, était fixée à son collier.

« Non ! » cria-t-elle, furieuse. Je tenais la chaîne. Je ne tirai pas. « Esclave du Sel ! » cria-t-elle. Elle tira la chaîne à deux mains, à genoux, reculant. Ma main était légèrement posée sur la chaîne. Elle tirait sur son anneau, tendue. Je lâchai la chaîne.

Me surveillant, féline, Tafa s'allongea sur le flanc dans la paille. Je tournai la tête de l'autre côté. Tafa, qui n'était plus sous le regard de son maître, le redoutable Ibn Saran, avait la fierté de l'esclave. C'était, après tout, une femme portant un collier à serrure, qui avait été libre, qui était belle, qui avait, aux Deux Cimeterres, été vendue cher, un prix qui avait certainement été augmenté, même légèrement, par les agents d'Ibn Saran, lorsqu'ils l'avaient achetée pour le compte de leur maître. Les esclaves, généralement obséquieuses et dociles

avec les hommes libres, qui peuvent les châtier sur l'instant, sont souvent insolentes et arrogantes avec les mâles qui sont esclaves, qu'elles méprisent. Les Esclaves du Sel, au Tahari, comptent parmi les esclaves les plus méprisés. Les femmes qui, joyeusement, se traînent lascivement aux pieds d'un homme libre, le suppliant de les caresser, lorsqu'elles sont confrontées à des esclaves mâles, les traitent souvent avec le mépris et la froideur généralement réservés aux hommes de la Terre par leurs femmes hautaines et frustrées ; je me suis souvent demandé s'il en est ainsi parce que les femmes de la Terre, privées de la domination du sexe agressif, considèrent ces faibles, peut-être à contrecœur et inconsciemment, comme des esclaves, des hommes incapables de devenir des maîtres, des mâles décidés à n'être que les égaux des femelles, des fous stupides qui portent leurs propres chaînes, des esclaves qui se sont asservis eux-mêmes, craignant d'être libres. Les Goréens, bizarrement, du point de vue d'un Terrien, qui ont été soumis à des processus historiques de conditionnement différents, ne considèrent pas la biologie comme mauvaise ; ceux qui nient la biologie ne sont pas acclamés sur Gor, comme sur la Terre, mais sont considérés comme bizarres et pathétiques. De toute évidence, il est difficile de porter des jugements de valeur. Peut-être est-il intrinsèquement plus désirable, dans un sens obscur, de nier la biologie et de s'exposer à des maladies mentales et physiques que d'accepter la biologie et d'être fort et joyeux, je ne sais pas. Je laisse cette question à plus sage que moi. Quoi qu'il en soit, bien que cela soit sans doute peu pertinent, les hommes et les femmes de Gor sont, en général, entiers et heureux ; les hommes et les femmes de la Terre, le plus souvent, si je n'interprète pas faussement la situation, ne le sont pas. L'antidote du poison n'est peut-être pas davantage de poison, mais quelque chose de différent. Mais, encore une fois, je laisse ce problème à plus sage que moi.

Ma main prit à nouveau la chaîne de Tafa, à l'endroit où elle était fixée à une plaque proche de la mienne. Aussitôt ses yeux, qu'elle avait fermés, le bras sous le côté gauche de la chaîne, s'ouvrirent. Je fermai le poing sur la chaîne.

« Esclave du Sel ! » jeta-t-elle.

Elle se mit à genoux. Elle tira de toutes ses forces sur la chaîne. Cette fois, je ne la lâchai pas. Ses mains glissèrent sur la chaîne. Elle tenta une nouvelle fois de me l'arracher, la serrant plus fort. Je ne lâchai pas la chaîne. C'était comme si elle avait été fixée une nouvelle fois, et légèrement raccourcie.

« Non ! » cria-t-elle. Je pris un autre poing de chaîne. Elle se leva d'un bond. « Non ! Non ! » cria-t-elle. Je posai les deux mains sur la chaîne. Je la tirai encore de quelques centimètres vers moi. Elle trébucha puis se campa fermement sur les dalles, prête à résister, les mains serrant la chaîne. « Non ! » cria-t-elle. Je pris encore un poing de chaîne, tirant son cou et sa tête vers moi. Elle était dans une position désagréable. Elle ne pouvait résister. Elle avança de quelques centimètres et se campa à nouveau, tirant de tout son poids sur la chaîne. Elle ne céda pas. Elle sanglota. « Non, non, » dit-elle. Je trouvais intéressant qu'elle tente de se mesurer à moi. La force d'une femme adulte est équivalente à celle d'un enfant mâle de douze ans. Du point de vue des Goréens, cela indique qui est le maître. Centimètre par centimètre, lentement, sur le sol de la cellule, tandis qu'elle glissait, se débattait, hurlait, je la tirai vers moi. Je vis que la petite lampe faiblissait, l'huile étant presque usée, la mèche fumant. Puis mon poing se referma sur le collier de la femme et je la jetai sur le dos à côté de moi. Avec la main gauche, je levai le collier sur sa nuque et lui passai la chaîne au-dessus de la tête et derrière. Je vis ses yeux fous, effrayés. Avec un peu de paille, je lui essuyai la bouche, la nettoyant car, un peu plus tôt, dans sa révolte, son horreur et sa terreur, consécutives à l'aspect de l'endroit où elle avait été incarcérée, elle avait vomi, salissant le sol

de la cellule ainsi qu'elle-même.

« Je t'en prie, » dit-elle.

— « Tais-toi ! » ordonnai-je.

La lampe s'éteignit.

Une ahh avant l'aube, j'avais été réveillé. Tafa, douce et chaude, sur les dalles froides, sur la paille, était couchée contre moi, dans mes bras.

Cinq hommes, deux avec des lampes, entrèrent dans la cellule. Une chaîne fut enroulée autour de ma taille. Mes poignets furent attachés devant moi, les menottes étant fixées à la chaîne par un anneau. Deux hommes, un de chaque côté, passèrent une barre dans mon dos, devant les coudes, grâce à laquelle ils pourraient aisément me diriger. Le cinquième homme détacha le collier que je portais au cou et le laissa tomber, avec sa chaîne, par terre. On me fit lever.

Tafa, effrayée, réveillée, était à genoux à mes pieds. Elle se pencha sur mes pieds. Je sentis ses cheveux sur mes pieds. Je sentis ses lèvres embrasser mes pieds. Elle était à genoux comme une esclave. J'avais fait sa conquête.

Au moyen de la barre, ne regardant pas derrière moi, je fus poussé hors de la cellule.

Nous avions été rassemblés, Esclaves du Sel en partance pour Klima, au pied du mur de la kasbah de l'Ubar du Sel. Les lunes n'avaient pas encore disparu sous l'horizon. Il faisait frais, et même froid, à cette heure, à la fin du printemps. L'aube, comme un cimeterre sombre, formait une courbe grise à l'est. Je voyais la kasbah de Tarna, à environ deux pasangs de là. Hassan se trouvait à quatre hommes de moi, également les menottes aux poignets. On avait déjà enroulé les bandes de cuir autour de nos jambes. Le collier de la Chaîne lui fut passé au cou. La rosée luisait sur l'enduit des murs de la kasbah qui se dressaient près de moi, sur les rochers du désert. Un cavalier à dos de kaïla se dirigeait vers nous, suivant le mur. Le voile rouge des hommes du Gardien des Dunes cachait ses traits, flottant derrière lui, et le vent gonflait son large burnous. L'agal, sur le kaffiyeh rouge, était une corde dorée. Des hommes, près de moi, levèrent la chaîne et le collier. L'homme arrêta son kaïla près de moi, tirant sur la rêne unique. Le collier fut refermé sur mon cou. Je sentis le poids de la chaîne.

« Salut, Tarl Cabot, » dit le cavalier.

— « Tu te lèves tôt, Noble Ibn Saran, » répondis-je.

— « Je ne voulais pas manquer ton départ, » expliqua-t-il.

— « De toute évidence, » dis-je, « c'est une victoire pour toi. »

— « Oui, » reconnut-il. « Mais aussi des regrets, Camarade. On remporte une victoire, et on perd un ennemi. »

Les hommes du Gardien des Dunes mettaient des capuchons d'esclave aux hommes de la Chaîne. Il y avait plusieurs hommes derrière moi. Ce capuchon d'esclave n'est pas équipé d'un bâillon. Ce n'est pas un capuchon particulièrement cruel, contrairement à d'autres, mais utilitaire et bienveillant. Il a deux fonctions principales. Il facilite le contrôle du prisonnier. Un prisonnier portant un capuchon, même lorsqu'il n'est pas attaché, est pratiquement réduit à l'impuissance. Il ne peut voir pour s'enfuir ; il ne peut voir pour attaquer ; il ne peut même estimer le nombre et la position de ses ravisseurs, s'ils sont en face de lui, le surveillent, et ainsi de suite ; parfois, on dit simplement au prisonnier encapuchonné de s'agenouiller et qu'il sera tué s'il bouge ; les gardiens, pour s'amuser, laissent parfois les prisonniers ainsi et constatent une heure plus tard, lorsqu'ils reviennent, qu'ils n'ont pas changé de position ; le prisonnier, naturellement, ne sait pas s'ils se sont simplement éloignés d'une centaine de pas

pour se reposer ou dresser le camp ; il sait seulement que si lui s'éloigne de trente centimètres de l'endroit indiqué, il sentira peut-être le cimeterre lui passer à travers le corps. Encapuchonné, naturellement, le prisonnier ignore qui le frappe ou le tourmente. Il est seul dans le capuchon avec sa confusion, son ignorance, son désespoir, son angoisse, son impuissance. La deuxième fonction principale du capuchon consiste à cacher au prisonnier où il se trouve et où on le conduit. Il inhibe le sens de l'orientation, produit une impression de dépendance vis-à-vis des gardiens. Dans le cas de Klima, naturellement, le capuchon sert à cacher aux prisonniers le chemin des mines. Ainsi, même s'ils espéraient pouvoir survivre quelque temps dans le désert, en essayant de fuir, ils ne sauraient dans quelle direction s'enfuir. Leurs chances de trouver le chemin de la kasbah de l'Ubar du Sel puis, de là, celui du Rocher Rouge, par exemple, seraient réduites, même sans capuchon ; avec un capuchon pendant la marche vers Klima, naturellement, leurs chances de trouver le chemin ultérieurement, après qu'on leur a retiré le capuchon, sont négligeables. Désorientés, les hommes restent à Klima ; ainsi, rares sont ceux qui meurent dans le désert après avoir tenté de s'enfuir. Les deux autres fonctions du capuchon relatives à la marche vers Klima, tenaient spécifiquement à la marche elle-même. Le capuchon protège la tête du soleil ; on ne marche pas nu-tête dans le désert ; deuxièmement, l'obscurité qui règne à l'intérieur du capuchon, lorsqu'on arrive aux croûtes de sel, prévient la cécité que peut produire le reflet du soleil du Tahari sur les surfaces blanches des croûtes de sel. Ces capuchons, utilisés pendant la marche vers Klima, ont une petite porte, fermée et attachée avec une lanière de cuir, au niveau de la bouche, par laquelle, plusieurs fois par jour, après l'avoir ouverte, on fait passer le bec d'une outre posée sur le dos d'un kaiila. Les hommes mangent deux fois par jour, le matin et le soir ; on ouvre alors le capuchon et on le remonte de quelques centimètres pour qu'ils puissent absorber la nourriture. On leur met la nourriture dans la bouche. Il s'agit en général de fruits secs, de biscuits et d'un peu de sel afin de compenser la perte de sel, due à la transpiration, pendant la marche. Les protéines : viande, lait de kaiila, œufs de vulo, fromage de verr, exigent beaucoup d'eau pour la digestion. Lorsque l'eau manque, les nomades ne mangent pas du tout. Il faut des semaines pour mourir de faim mais seulement, dans le Tahari, deux jours pour mourir de soif. Dans ces conditions, on évite de consommer l'eau des tissus dans le processus de digestion. Ce serait un mauvais calcul.

Ibn Saran avait tourné son kaiila vers Hassan. Il le regarda pendant quelques instants. Puis il dit :

« Je suis désolé. » Hassan ne répondit pas. Je fus étonné qu'Ibn Saran ait parlé ainsi à Hassan le Bandit. Puis Ibn Saran fit à nouveau pivoter son kaiila et se prépara à s'éloigner de la Chaîne.

— « Ibn Saran, » dis-je.

Il s'arrêta et poussa son kaiila vers moi. Les hommes étaient plus près, à présent, mettant les capuchons aux prisonniers.

« Le trafic d'esclaves avec la Terre, » dis-je, « a été interrompu. »

— « Je sais, » répondit-il.

— « Cela ne semble-t-il pas étrange ? » demandai-je.

Il haussa les épaules.

« Les Prêtres-Rois, » repris-je, « ont reçu un ultimatum : « Livrez Gor ! ». Le savais-tu aussi ? »

— « Oui, je suis au courant, » dit-il.

— « Pourrais-tu clarifier cet ultimatum ? » demandai-je.

— « Je présume, » dit-il, « qu'il manifeste l'intention d'inviter à la capitulation avant

qu'une action agressive soit entreprise. »

— « Une action de quelle nature ? » insistai-je.

— « Je n'assiste pas, » répondit-il, « aux conférences de guerre des Kurii. »

— « Quelles sont tes responsabilités, dans le désert, pour le compte des Kurii ? » m'enquis-je.

— « Leur travail, » répondit-il.

— « Et dernièrement ? » insistai-je.

— « Précipiter la guerre, » répondit-il, « entre les Kavars, les Aretai et leurs tribus vassales afin d'interdire le désert aux étrangers, aux intrus. »

— « Comme les agents des Prêtres-Rois ? » demandai-je.

— « Comme beaucoup d'autres individus, ils ne sont pas les bienvenus dans le Pays des Dunes, » dit-il.

— « Tes hommes ne peuvent donc pas contrôler le Pays des Dunes ? » demandai-je.

— « Nous ne sommes pas assez nombreux, » reconnut-il. « Le risque de voir des étrangers s'y introduire serait trop grand. » En goréen, le même mot signifie étranger et ennemi.

— « De sorte que tu enrôles le désert dans ton camp ? » en déduisis-je.

— « Sans le savoir, » dit-il, « des milliers de guerriers se préparent, en hâte et conformément à mes plans, à s'entre-tuer. »

— « Beaucoup d'hommes vont mourir, » s'écria Hassan, « Kavars, Aretai et les membres de leurs tribus vassales ! Il faut empêcher cela ! Il faut les avertir ! »

— « C'est nécessaire, » affirma Ibn Saran. « Je suis désolé. »

Le capuchon d'esclave fut mis sur la tête de Hassan. Il serra les poings. Le capuchon fut attaché sous son menton.

« On remporte une victoire, » dit Ibn Saran, « mais on perd un ennemi. » Il me regarda. Il dégaina son cimeterre.

— « Non, » refusai-je. « Je marcherai jusqu'à Klima. »

— « Je suis prêt à me montrer magnanime, » dit-il, « Camarade. »

— « Non, » répondis-je.

— « Il fait frais, ici, » souligna-t-il, « ta mort serait rapide. »

— « Non, » dis-je.

— « Tu appartiens à la Caste des Guerriers, » reconnut-il. « Tu as leur stupidité, leur force et leur courage. »

— « Je marcherai jusqu'à Klima, » affirmai-je.

Il leva son cimeterre devant moi, me saluant.

— « Dans ce cas, marche, » conclut-il, « jusqu'à Klima. » Il rengaina rapidement sa lame. Il fit pivoter son kaïla. Il s'éloigna le long de la file, son burnous flottant au vent.

Hamid, qui était lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai, et qui portait à présent le voile rouge des hommes du Gardien des Dunes, se tenait à quelque distance.

« J'accompagne la Chaîne, » m'apprit-il.

— « Ta compagnie me fait plaisir, » dis-je.

— « Tu sentiras mon fouet, » me promit-il.

Je vis les kaïlas à genoux des gardes, les gardes s'étant à présent mis en selle, se lever. Je comptai rapidement les kaïlas portant de l'eau.

— « Klima n'est pas loin, » estimai-je.

— « C'est loin, » me détrompa-t-il.

— « Il n'y a pas assez d'eau, » fis-je remarquer.

— « Il y en a plus qu'assez, » dit-il. « Beaucoup n'atteindront pas Klima. »

- « Dois-je atteindre Klima ? » m'enquis-je.
 - « Oui, » répondit Hamid. « Si tu es assez fort. »
 - « Que se passera-t-il s'il arrive des difficultés imprévues en route ? » demandai-je.
 - « Dans ce cas, malheureusement, » répondit Hamid, « je serai obligé de te tuer dans la Chaîne. »
 - « Est-il important que j'atteigne Klima ? » demandai-je.
 - « Oui, » répondit Hamid.
 - « Pourquoi ? » m'enquis-je.
 - « Tu as fait beaucoup d'ennuis aux Kurii et à leurs agents, » répondit-il. « Tu t'es opposé à leur volonté. Tarl Cabot, pour cette raison, servira à Klima. »
 - « Tarl Cabot, pour cette raison, » répétais-je, « servira à Klima. »
 - « Regarde, » dit Hamid. Il montra une fenêtre étroite, en haut du mur.
- Je levai la tête.

À la fenêtre, voilée de jaune, un Maître des Esclaves se tenant derrière elle, se trouvait une esclave.

Avec élégance, la femme, de toute évidence avec la permission du Maître des Esclaves, retira son voile. C'était Vella.

« Tu te souviens peut-être, » dit Hamid, la tête levée, « de la délicieuse esclave, Vella, qui s'est révélée très utile aux Kurii, qui a témoigné contre toi devant le tribunal des Neuf Puits, qui, par son faux témoignage, t'a fait condamner aux Mines de sel de Klima ? »

- « Je me souviens de cette esclave, » répondis-je. « Elle appartient à Ibn Saran. »

Je me souvenais très bien d'elle.

— « C'est elle, » reprit Hamid, montrant la femme qui se tenait derrière la fenêtre étroite, un Maître des Esclaves derrière elle.

- « Oui, » répondis-je. « Je vois. »

La femme me regardait. Elle avait un sourire ironique. Elle m'avait supplié, à Lydius, de l'affranchir. J'avais compris seulement alors que c'était une esclave véritable. Mais je l'aurais, de toute façon, compris à ce moment-là, devant son insolence, sa beauté mesquine et le collier qu'elle portait. J'étais sous sa fenêtre, dans la Chaîne des Esclaves du Sel. Les esclaves, craintives et obséquieuses, effrayées par les hommes libres, manifestent souvent du mépris vis-à-vis des mâles esclaves. Parfois, elles exposent même leur beauté devant eux, dans leur démarche et leurs gestes, sachant que le mâle esclave peut être tué s'il ose prendre la liberté de toucher leurs vêtements de soie. Je constatai qu'elle était heureuse de me voir ainsi, impuissant dans la Chaîne en partance pour Klima. Je vis dans son sourire la manière dont elle me regardait, comme une esclave regarde un mâle asservi, mais je vis également, dans son sourire, le plaisir que lui procurait son triomphe.

- « Une journée délicieuse pour l'esclave, » souligna Hamid.

- « Exact, » fis-je.

La femme, glissant la main sous sa tunique, en sortit un petit carré de soie écarlate, légère, diaphane.

Elle se tourna vers le Maître des Esclaves qui se tenait derrière elle. Elle lui demanda quelque chose. Il parut intraitable. Elle se fit suppliante. Avec un rire, il accepta. Triomphante, elle se tourna à nouveau vers l'extérieur et jeta le morceau de soie. Il tomba gracieusement, se posant au pied du mur, sur le sable, près de nous.

- « Apporte-le, » dit Hamid à un homme.

L'homme le ramassa, le sentit, puis l'apporta à Hamid.

Hamid le prit. Il sentait le parfum d'esclave. C'était de la soie d'esclave.

— « Un souvenir, » dis-je.

— « Un souvenir d'une esclave, » précisa Hamid d'une voix méprisante. Hamid glissa brutalement le carré de soie sous le métal de mon collier, puis le noua. « Souviens-toi d'elle à Klima, » dit-il.

Elle avait témoigné contre moi aux Neuf Puits. Elle avait souri quand j'avais été condamné aux Mines de sel de Klima.

Je levai la tête, le morceau de soie attaché à mon collier.

Elle me regarda, comme une esclave regarde un mâle asservi. Et, surtout, elle me regarda avec un air de triomphe. Son visage était rouge. Il était rouge de plaisir, illuminé par la joie. Comme sa vengeance féminine, mesquine, lui était délicieusement douce ! Comme je la trouvais stupide ! Ne savait-elle donc pas que j'étais Goréen ? Ne savait-elle donc pas que je la retrouverais ?

Mais on disait que personne ne revenait de Klima.

Je la regardai.

Je résolus de revenir de Klima.

« Souviens-toi d'elle, à Klima, » dit Hamid.

— « Oui, » dis-je.

Je me souviendrais d'elle. Je me souviendrais bien d'elle.

À la fenêtre, la femme se crispa. L'homme qui se tenait derrière elle lui avait dit quelque chose. Elle se tourna vers lui, désespérée. Elle le supplia. Cette fois, son visage resta impassible. Furieuse, elle se tourna à nouveau vers la fenêtre. Elle sourit. Elle m'envoya un baiser, à la manière goréenne, l'accompagnant avec les doigts. Puis, rapidement, elle pivota sur elle-même et quitta la fenêtre.

« N'est-elle pas, » demandai-je, « autorisée à nous regarder commencer la marche vers Klima ? »

— « C'est une esclave, » dit Hamid. « Elle n'y est pas autorisée. »

— « Je vois, » fis-je.

On prive souvent les esclaves de petits plaisirs ou gratifications. Cela leur montre, plus profondément, qu'elles sont esclaves.

Quelques kailas passèrent, chargés de provisions. Des gardiens passèrent.

Je respirai le parfum d'esclave. Je me souvins que je l'avais senti dans le palais de Suleiman Pacha quand la femme, avec une autre esclave, Zaya, avait servi le vin noir. Les maîtres riches font souvent fabriquer des parfums spéciaux correspondant à leurs divers types d'esclaves. Toutes sont esclaves, complètement, mais chaque femme, portant un collier, asservie, est délicieusement différente. Certains parfums correspondent à certaines esclaves et d'autres pas. Le parfum de Vella, à mon avis, probablement dû à la compétence d'un Parfumeur, lui convenait parfaitement. Il lui allait bien, comme un collier fabriqué sur mesure.

Je souris. Peut-être Vella avait-elle regagné le quartier des esclaves où elle attendait d'être appelée, par les hommes, pour ses exercices ou son bain, ses soieries ou son maquillage, son embellissement, ou bien pour de petites tâches serviles, ou bien sur la couche de son maître, ou bien celle de ceux à qui il avait décidé de la prêter. Mais il était tôt. De toute évidence, on lui avait sans doute retiré sa soie avant de lui ordonner de s'allonger à plat ventre, la tête près du mur, dans son alcôve, et de refermer la petite porte carrée sur elle. Ces deux précautions sont fréquentes dans les sérails de femmes du Tahari. Lorsqu'une femme est à plat ventre la tête près du mur, elle ne peut empêcher la porte de se fermer à clé derrière elle. En outre, la petite ouverture, qui fait environ cinquante centimètres de côté et se trouve

approximativement à trente centimètres du sol, ne peut être commodément franchie qu'à quatre pattes. Les femmes ne peuvent sortir rapidement de l'alcôve à esclave du Tahari. Le fait qu'elle ne puisse entrer et sortir qu'à quatre pattes est censé avoir sur la femme un effet psychologique désirable, montrant aux femmes hautaines elles-mêmes qu'elles ne sont que des esclaves. Cette position, en outre, évidemment, permet de fouetter facilement la femme lorsqu'elle sort de l'alcôve ou y entre.

Je regardai à la fenêtre où s'était tenue la femme. Elle était à présent vide.

Il était probable que, déjà, dans le quartier des esclaves, Vella était couchée sur les coussins de son alcôve. Peut-être ses petits poings étaient-ils serrés tandis qu'elle gisait nue, sur les soieries et les coussins, à plat ventre, la tête près du mur, derrière les barreaux sculptés de sa niche minuscule et luxueuse. La petite porte métallique, avec ses barreaux, lourde, était fermée à clé derrière elle. Elle n'avait pas été autorisée, triomphante, à regarder mon départ pour Klima. Ce qu'elle n'avait pas pu faire aux Neuf Puits, son Maître, Ibn Saran, sournois, félin et souple, l'avait accompli. La petite brunette délicieuse, possédée, n'avait pas été autorisée à regarder. Cette gratification, lui avait été refusée. Elle avait été enfermée dans son alcôve. C'était une esclave, seulement une esclave.

Je souris. Je respirai le parfum. Hamid prit un capuchon d'esclave des mains d'un homme qui se tenait près de lui. Je vis le ciel grisâtre, les lunes qui descendaient, le désert, puis le capuchon fut mis sur ma tête, installé en place puis fermé.

Nous avançons péniblement, grimpant, enchaînés, encapuchonnés, à demi traînés, tortueusement, sur une longue pente. Le temps semblait rythmé par les pas, les coups de fouet, le soleil passant lentement, au fil des ahns, d'une épaule à l'autre.

Depuis vingt jours, nous marchions. Quelques-uns pensaient que c'était cent. Beaucoup avaient perdu le compte. Beaucoup d'hommes étaient devenus fous. Nous étions deux cent cinquante au départ. La chaîne était plus lourde, à présent. Nous ne savions pas combien nous étions à présent, pour porter la chaîne, ou ce qu'il en restait.

Normalement, on ne marche pas dans le désert de jour, mais la marche jusqu'à Klima se fait au soleil, afin que seuls les plus forts survivent. On nous donnait peu à manger mais beaucoup d'eau. Dans le désert, sans eau, même les plus forts meurent rapidement.

« Tuez-nous ! Tuez-nous ! » hurlait un homme.

Au sommet de la pente, un homme cria :

« Halte ! »

La Chaîne s'arrêta.

Je tombai à genoux, les cuisses enfoncées dans les croûtes. L'intérieur du capuchon d'esclave semblait clair et granuleux. Même à l'intérieur, je gardais les yeux fermés. Je gardais les mains, le cou, aussi immobiles que possible car le moindre mouvement faisait bouger le collier, les menottes, la chaîne qui m'entourait la taille de sorte que l'acier brûlant frottait sur ma chair déchirée. Je ne voulais pas perdre connaissance. Trop nombreux étaient ceux qui, l'ayant fait, n'avaient jamais repris conscience. Les gardiens de la Chaîne n'aimaient pas être retardés par ceux qui ne pouvaient se lever.

Le sel collait à ma peau.

Le soleil était le soleil de la fin du printemps dans le Tahari. La température de la surface des croûtes devait se situer aux environs de soixante degrés. La température de l'air, elle, devait se situer entre quarante-cinq et cinquante degrés. Les marches vers Klima n'ont jamais lieu en été, mais seulement au printemps, en hiver et en automne, afin que tout de même quelques hommes survivent.

Je levai la tête vers le soleil et fermai les yeux à cause du rouge, de la chaleur et de la réverbération qui parurent emplir le capuchon. Je baissai la tête. Malgré le capuchon, je sentis la chaleur réfléchie par les croûtes.

Cela fait plaisir aux Kurii, me dis-je, que Tarl Cabot serve à Klima. Comme ils vont trouver cela amusant ! Il y avait un morceau de soie, probablement blanchie par le soleil, à présent, noué à mon collier. De toute évidence, quelqu'un d'autre était heureux que je serve à Klima.

Un kaiila me dépassa rapidement, ses pattes projetant du sel. Je le sentis dans les marbrures de mon dos et les entailles produites par les chaînes.

« Tuez – nous ! Tuez – nous ! » hurla à nouveau l'homme, enchaîné derrière moi, à plusieurs colliers de moi.

Un autre kaiila passa près de moi, se dirigeant vers la tête de la Chaîne. Mes poings se serrèrent.

Je me demandai si je tiendrais encore une journée. Je savais que j'en étais capable. J'avais de nombreuses raisons de vivre. Un morceau de soie était noué au collier que je portais.

« Tuez-nous ! Tuez-nous ! » hurla l'homme.

« Ils sont trop nombreux, » dit un garde.

« Un collier sur deux, » dit une voix.

« Non ! » hurla quelqu'un. « Non ! »

Les gardiens connaissaient l'eau, pas nous.

Il me sembla que nous restâmes longtemps à genoux sur les croûtes. Au bout de quelques ehns, j'entendis des hommes à pied près de moi. Ils marchaient le long de la Chaîne. Je me crispai. Soudain, la chaîne, devant moi, eut une secousse. Je n'entendis pas un bruit. Puis elle se tendit, vers le bas. Je me levai péniblement, tirant sur la chaîne avec mon cou, incapable de voir, frénétique.

« À genoux ! » dit une voix.

Je m'agenouillai. Je me crispai. Je ne voyais rien, à cause du capuchon. J'étais à genoux, captif, enchaîné, sur les croûtes de sel. Je ne pouvais lever les mains. J'étais impuissant, absolument.

« Non ! » hurla quelqu'un. « Non ! »

La chaîne fixée à mon cou, derrière, se tendit soudain. J'entendis des pas, craquant, glissant sur la croûte de sel. Il y eut un cri et je perçus, par la chaîne, une secousse et un frisson. Puis les hommes continuèrent leur chemin.

« J'ai fait une mauvaise estimation de l'eau, » dit Hamid.

« Peu importe, » répondit quelqu'un.

Nous étions à genoux sur les croûtes de sel. À quelques mètres de moi, un homme chantait à mi-voix.

Un autre homme passa le long de la Chaîne. Je l'entendis ouvrir les colliers qui se trouvaient devant et derrière moi.

J'entendis, un peu plus tard, le battement des ailes d'un ou plusieurs grands oiseaux. Ces oiseaux, aux grandes ailes, noirs et blancs, suivent les marches vers Klima. Leur bec, jaunâtre, mince, est long et légèrement crochu, ce qui est bien utile pour percer et déchirer.

Les oiseaux s'éparpillèrent avec des cris rauques lorsqu'un kaiila passa au galop. Ces oiseaux s'appellent : zads.

« Debout, Esclaves ! » entendis-je. Le fouet s'abattit deux fois sur moi. Je ne rebiffai pas. J'enregistrai simplement. Le sang courut dans mon corps. La douleur fut brutale, riche, profonde et insidieuse. Je ne m'opposai pas à la douleur, car je pus la ressentir. L'exaltation s'empara de moi, sauvage, incontrôlable, car j'étais vivant. Le fouet s'abattit de nouveau. Je

ris, me redressant péniblement. Je me tins droit.

« Marchez, Esclaves ! » entendis-je. Et je me remis à marcher, avançant d'abord le pied gauche, puis le pied droit, afin que la démarche soit uniforme, que le poids de la chaîne soit bien réparti. Elle était plus lourde que précédemment mais elle me paraissait légère parce que j'étais vivant. Je ne m'opposais plus au sel dans ma chair, à la chaleur. Il était suffisant que je sois vivant. Comme il me parut stupide, à ce moment-là, de vouloir davantage ! Comment pouvait-on demander davantage sauf, peut-être la santé, l'honneur et une esclave à ses pieds ? Je marchai à nouveau, passant parmi les zads qui mangeaient, vers Klima. Je fredonnais une mélodie toute simple, une mélodie que je n'avais jamais oubliée, une chanson de Guerrier de la cité septentrionale de Ko-ro-ba.

Quatre jours plus tard, sur une crête, la voix cria à nouveau :

« Halte ! »

Et la Chaîne s'arrêta.

« Ne nous tuez pas ! Ne nous tuez pas ! » hurla quelqu'un. Je reconnus la voix. C'était celle de l'homme qui, pendant presque toute la marche, avait crié qu'il voulait que nous soyons tués. Il s'était tu depuis que nous nous étions arrêtés, quatre jours plus tôt. J'ignorais alors s'il était toujours vivant.

Des kailas nous dépassèrent.

Les colliers furent ouverts. À cause du capuchon, je ne voyais rien. Le morceau de soie noué à mon collier fut retiré. Il fut attaché, sur l'ordre de Hamid, qui se trouvait à proximité, à mon poignet gauche, sous la menotte. Je sentis la soie sur mon poignet déchiré. Une grosse clé fut glissée dans la serrure de mon collier. La serrure contenait du sel. À cause de la chaleur, le métal s'était dilaté. La serrure résista. Puis la clé, forcée, avec un claquement sonore, tourna, libérant le pêne. Le collier fut ouvert. Le collier me fut brutalement retiré et tomba avec la chaîne, sur les croûtes de sel. L'homme passa ensuite au prisonnier suivant.

Personne ne tenta de fuir.

« Nous ne pouvons pas faire entrer les kailas, » dit un homme.

Nous restâmes quelques minutes immobiles. Je sentais le sel et le sang dans les craquelures des bandes de cuir qui couvraient mes jambes. Je pris soin de ne pas bouger les menottes et la chaîne.

La clé fut introduite dans la serrure du capuchon d'esclave. Je constatai avec surprise qu'on le soulevait et qu'on me le retirait. Je criai soudain sous l'effet de la douleur, de l'incroyable lumière blanche, brûlante, féroce, universelle, impitoyable, frémissante dans l'air en fusion des croûtes étincelantes qui nous entouraient, d'un horizon à l'autre, explosant, entaillant et brûlant, comme des fers rouges, mon visage et mes yeux.

« Je suis aveugle ! » cria un homme. « Je suis aveugle ! »

Des kailas passèrent le long de la file. De nombreuses minutes s'écouleraient avant que nous puissions voir.

Les chaînes furent enroulées et rassemblées. D'autres kailas passèrent.

Mes membres étaient faibles et douloureux. J'avais le vertige. C'était à peine si je pouvais bouger. C'était à peine si je tenais debout.

« Mange du sel, » dit une voix. C'était Hassan.

— « Tu es vivant ! » m'écriai-je.

Il tomba à genoux, plongeant son visage dans le sel. Il mordit les croûtes. Il lécha les cristaux.

Je suivis son exemple. Nous n'avions pas eu de sel depuis quatre jours.

« Regardez ! » cria un garde. Nous levâmes la tête. Nous nous dressâmes péniblement. Nous fermâmes hermétiquement les yeux, à cause de la chaleur et la lumière aveuglante.

« De l'eau ! » cria une voix. « De l'eau ! »

Je vis un homme émerger du désert. Il ne faisait pas partie de la Chaîne. Il avait des menottes.

« De l'eau ! » cria-t-il. Il se dirigeait vers nous en trébuchant. Il était vêtu d'un morceau de tissu déchiré. Son corps bougeait maladroitement. Il n'avait plus d'ongles. Son visage semblait craquelé comme de la boue séchée.

« C'est un esclave évadé dans le désert, » dit Hamid. Il dégaina son cimeterre et se dirigea vers l'homme. Il se pencha souplement sur sa selle, la lame prête, mais il ne frappa pas et revint près des autres gardes. L'homme était debout sur les crêtes, regardant stupidement le cavalier.

« De l'eau, » dit-il, « de l'eau, je vous en prie. »

« Est-ce que nous nous amusons un peu ? » demanda Hamid à deux de ses compagnons.

— « La tête ? » proposa l'un d'entre eux. « L'oreille gauche ? »

— « D'accord, » acquiesça l'autre. Ils dégagèrent leurs lances.

« De l'eau, » dit l'homme. « De l'eau. »

Le premier homme, lançant son kaiila, manqua son coup. La démarche du kaiila, sur les croûtes, n'est pas régulière. La cible, en outre, n'était pas facile. L'atteindre exigerait beaucoup d'adresse.

L'homme, hagard, restait stupidement debout sur les croûtes de sel.

« L'oreille droite, » annonça l'homme suivant, serrant la lance longue et mince, de trois mètres de long, ornée de spirales jaunes et rouges, terminée par une pointe extrêmement étroite, tranchante comme un rasoir, de vingt-cinq centimètres de long et lancéolée comme une feuille de flahdah. Il n'avait pas quitté la cible des yeux.

« De l'eau ! » cria l'homme. Puis il hurla lorsque la lance le frappa, le faisant tourner sur lui-même.

Le deuxième cavalier était adroit. La lame avait pénétré sous l'ourlet et ouvert l'oreille.

L'homme recula en vacillant. Il leva la main. Le premier cavalier jura. Il chargeait à nouveau. Cette fois l'homme, trébuchant, essayant de fuir, avait été touché au bras gauche, juste sous l'épaule. Je fus stupéfait qu'il y ait aussi peu de sang, car la blessure était profonde. C'était comme si l'homme n'avait plus de sang. Il y avait une ligne de fluide rougeâtre dans la blessure. Je regardai, les paupières plissées à cause de la lumière. Avec horreur, je vis l'homme poser les lèvres sur sa blessure, suçant un peu de sang. Il ne bougea pas et resta debout sur les croûtes, suçant son sang.

Hamid, avec aisance, à dos de kaiila, le cimeterre levé, se dirigea vers l'homme. Je ne regardai pas.

« Le point est à Baram, » déclara Hamid. De toute évidence, le deuxième cavalier était plus adroit.

— « Nous ne pouvons pas faire entrer les kailas, » dit un garde.

— « Nous avons assez d'eau pour rentrer, » dit un autre, « en progressant tranquillement. »

Avec stupéfaction, je vis un gardien détacher la chaîne et les menottes d'un prisonnier. L'homme ne portait déjà plus de capuchon d'esclave. Et on nous avait déjà retiré nos colliers.

Je regardai autour de moi, les yeux mi-clos. Je n'étais pas solide sur mes jambes. Je comptais. Il y avait vingt prisonniers sur la crête. Je frémis.

Hamid s'arrêta près de moi. Il avait essuyé sa lame sur la crinière de son kaiila. Il rengaina

sa lame. Je sentais la chaleur. Nous étions sur une crête dominant une large vallée peu profonde.

Hamid se pencha.

« Là-bas, » dit-il, montrant la vallée. « Vois-tu ? »

— « Oui, » répondis-je.

Au loin, en bas, à environ cinq pasangs, dans le blanc incurvé du sel, semblable à une immense cuvette blanche et peu profonde, il y avait de longs bâtiments bas, blancs, de boue séchée recouverte d'enduit. Ils étaient nombreux. Ils étaient difficiles à voir, au loin, dans la lumière, mais je les distinguai néanmoins.

— « Klima, » annonça Hamid.

« J'ai fait la marche jusqu'à Klima, » dit un prisonnier. Il cria, exalté : « J'ai fait la marche jusqu'à Klima ! » C'était l'homme qui, pendant de nombreux jours, avait demandé que nous soyons massacrés. C'était lui qui, depuis la halte que nous avons faite quatre jours plus tôt, était resté silencieux.

Je regardai les prisonniers. Nous nous regardâmes mutuellement. Nos corps étaient brûlés, noirs, à cause du soleil. La peau, en de nombreux endroits, était fendillée. On pouvait voir, dessous, une chair plus claire. Nous avions du sel jusqu'aux cuisses. Les bandes de cuir qui entouraient nos jambes étaient en loques. Notre cou et notre corps étaient déchirés par le collier et les chaînes. Pendant les derniers jours, on nous avait privés de sel. Nos corps n'étaient que crampes et faiblesse. Mais nous nous tenions droit, tous, car nous étions arrivés à Klima.

Vingt hommes étaient arrivés à Klima.

Le premier prisonnier, dont les poignets avaient été libérés, fut poussé vers les bâtiments. Il descendit la pente en trébuchant, se dirigeant vers la vallée, glissant sur les croûtes de sel, s'enfonçant parfois jusqu'au genou.

Un par un, les prisonniers furent détachés. Personne ne tenta de fuir dans le désert. Chacun, une fois libéré, prit la direction de Klima. Il n'y avait pas d'autre endroit où aller.

L'homme qui avait crié : « J'ai fait la marche jusqu'à Klima ! » fut libéré. Il partit en trébuchant vers les bâtiments, courant, tombant presque.

Nous fûmes détachés, Hassan et moi. Nous prîmes la direction de Klima, suivant les hommes qui nous précédaient.

Nous arrivâmes près d'une silhouette gisant dans le sel. C'était l'homme qui avait couru, celui qui avait crié, incrédule, « J'ai fait la marche jusqu'à Klima ! ».

Nous retournâmes le corps dans le sel.

« Il est mort, » dit Hassan.

Nous nous redressâmes.

Dix-neuf hommes étaient arrivés à Klima.

Je me retournai et vis Hamid, qui était payé par le Gardien des Dunes, l'Ubar du Sel, qui était également censé être le lieutenant fidèle de Shakar, capitaine des Aretai. Il fit pivoter son kaiila et, dans un déluge de sel, suivant ses compagnons, disparut derrière la crête.

Je regardai le soleil impitoyable. Sa présence indomptable semblait emplir le ciel.

Je baissai la tête.

Autour du poignet gauche, noué, blanchi par le soleil, j'avais un carré de soie. Il sentait encore un peu le parfum d'une esclave qui, achetée, avait été utile aux Kurii, qui avait témoigné contre moi aux Neuf Puits qui, avec mépris et insolence, m'avait envoyé ce symbole de sa considération, un morceau de soie parfumée, afin que je me souviennne d'elle tandis que je servirais à Klima. Je n'oublierai pas de sitôt la jolie Vella. Je me souviendrais d'elle.

Je regardai à nouveau le soleil puis, amer, tournai la tête. Je chassai la femme de mes pensées. Ce n'était qu'une esclave, de la chair à collier.

Ce qui comptait, c'était le travail des Prêtres-Rois.

Nous n'avions pas trouvé la tour d'acier, Hassan et moi. Nous avons échoué.

J'étais amer.

Puis je suivis Hassan qui avait pris de l'avance ; pataugeant dans le sel, je le suivis vers Klima.

T'ZSHAL

À Klima, et dans d'autres régions semblables, le sel est une industrie. Des milliers d'hommes y servent, captifs dans le désert. Klima possède son eau mais dépend des caravanes sur le plan de la nourriture. Ces réserves de nourriture sont déposées à quelques pasangs des bâtiments, où les Esclaves du Sel vont ensuite les chercher. De même, les lourds cylindres de sel, produits et moulés à Klima, sont transportés à dos d'esclave des entrepôts de Klima aux zones de stockage du désert, où ils sont répertoriés, vendus et distribués aux caravanes. Les cylindres pèsent dix Pierres, c'est-à-dire un « Poids » goréen, soit vingt kilos. Un kaiila normal transporte dix cylindres de ce type, cinq de chaque côté. Un kaiila plus fort peut en porter seize, huit de chaque côté. La charge est toujours équilibrée. Il est difficile pour un animal ou un homme, naturellement, de porter une charge mal équilibrée. Le sel de Klima est généralement blanc mais quelques mines produisent du sel rouge, teinté par l'oxyde de fer qui entre dans sa composition, que l'on appelle : le Sel Rouge de Kasra car c'est dans ce port du confluent du Fayeen Supérieur et du Fayeen Inférieur qu'il est embarqué.

Dans le passé géologique de Gor il semble que les régions productrices de sel, comme des flaques éparpillées de résidus cristallins, soient les vestiges de ce qui fut autrefois une ou plusieurs mers intérieures très salées. Il est possible que, dans un passé lointain, un bras de Thassa soit venu jusque-là, ou bien y soit venu et, plus tard, à la suite de dislocations séismiques ou de la dérive des continents, se soit trouvé isolé de la masse d'eau principale, formant ainsi une ou plusieurs petites mers. Ou peut-être les mers étaient-elles indépendantes, nourries par des fleuves qui emportaient le sel accumulé sur les rochers sur des milliers de pasangs carrés. On l'ignore. Dans les régions productrices de sel, on trouve le sel soit sous forme solide, soit en solution. Klima est célèbre pour ses mines inondées. On trouve le sel solide soit à la surface du sol, soit sous la surface. Avec la disparition de la mer et le tassement des strates, certains pasangs cubiques de sel, dans certaines régions, ont été comprimés en une matière compacte qui ressemble à du granit et dans laquelle on peut creuser des tunnels. Certains de ces dépôts sont très profonds. Les hommes y vivent, parfois plusieurs semaines de suite. Dans d'autres régions, ces dépôts sont proches de la surface et les hommes y travaillent comme dans des mines à ciel ouvert ou des carrières. Par endroits, ces montagnes de sel font deux cents mètres de haut. À Klima, toutefois, l'essentiel du sel est dissout. Il s'agit de vestiges souterrains des mers disparues qui ont glissé dans des fissures et, protégés de la chaleur, sont toujours alimentés par d'antiques cours d'eau qui coulent à présent lentement sous la surface, restes cachés d'un océan autrefois puissant dont les vagues roulaient, il y a longtemps, sur la surface de Gor. Le sel en solution est produit de deux manières, en creusant puis en remplissant les trous d'eau et, dans les mines profondes, en envoyant des hommes chercher l'eau saturée de sel. Dans le cas des forages, deux systèmes sont utilisés : le système à double tubes et le système à tubes séparés. Dans le système à double tubes, de l'eau douce est envoyée dans la cavité par un tube extérieur et la

solution saline sort, bouillonnante, par le second tube, ou tube intérieur, qui se trouve dans le premier. Dans le système à tubes séparés, deux tubes, séparés par plusieurs mètres, sont utilisés, l'eau douce étant introduite dans le premier et la solution saline, le sel étant dissout par l'eau douce, sort par l'autre. Le système à tubes séparés est considéré comme plus efficace par les Maîtres du Sel. L'avantage du système à double tubes est qu'il suffit d'un seul forage. Les deux systèmes, naturellement, utilisent des pompes. Mais l'essentiel du sel de Klima provient des célèbres mines. Ces mines sont de deux types : « ouvertes » ou « fermées ». Les hommes, dans les mines fermées, descendent effectivement à l'intérieur et, à pied ou sur des radeaux, se déplacent sur la solution, remplissant leurs récipients puis en déversant le contenu dans des sacs suspendus à des crochets et que l'on remonte avec des treuils. Le récipient de ramassage, pas le récipient de stockage, est une sorte de cône perforé avec une anse à laquelle est attachée une corde. On le traîne dans la solution puis on le soulève de sorte que l'eau libre s'échappe, ne laissant que la bouillie de sel qui est ensuite versée dans de grands récipients en bois. Ces récipients sont ensuite versés dans les sacs de levage, lesquels comportent un anneau qui se fixe au crochet de la corde. Par endroits, les mines sont à ciel ouvert, l'eau étant renouvelée par de petites sources souterraines qui compensent l'évaporation, laquelle est très importante compte tenu de la chaleur qui règne au Tahari. Les hommes ne durent pas longtemps dans les mines à ciel ouvert. Les infiltrations souterraines qui, par endroits, remplissent les mines, dans d'autres endroits, passant à travers des strates dépourvues de sel, fournissent de l'eau douce à Klima. Elle a un goût légèrement salé, comme presque toute l'eau du Tahari, mais elle est parfaitement potable, n'étant pas passée dans les dépôts de sel. Elle ne présente que le sel normalement contenu dans l'eau du Tahari. Le sel de l'eau douce du Tahari, incidemment, n'est pas sans vertu car il contribue dans une certaine mesure, quoique cela ne soit pas suffisant, à compenser la perte de sel due à l'évaporation chez les hommes et les animaux. Le sel, naturellement, comme l'eau, est essentiel à la vie. Transpirer est dangereux dans le Tahari. Cela n'est pas sans rapport avec les mouvements élégants, presque paresseux, des nomades et des animaux du Tahari. Les lourds vêtements du Tahari, également, ont pour objet la prévention de la perte d'eau, la rétention de l'humidité de la peau, réduisant l'évaporation. On ne peut se permettre de transpirer abondamment que lorsque l'on dispose de beaucoup d'eau et de sel.

Outre les mines des régions productrices de sel, il y a des entrepôts et des bureaux dans lesquels des comptes complexes sont tenus à jour et d'où les chargements sont envoyés dans les zones de stockage du désert. Il y a aussi les zones de traitement où le sel est séché et raffiné à divers degrés de qualité par un système complexe de tables et de plats, généralement exposés au soleil. Les esclaves sont chargés de ce travail, étalant, remuant et tamisant. Il y a également les ateliers de moulage où le sel est pressé en gros cylindres de sorte qu'il soit possible de les attacher avec des cordes, puis les charger sur les kailas. Il y a neuf qualités de sel. Tous les cylindres portent la marque de leur qualité, celle de la région de production et celle du Maître du Sel de cette région.

Inutile de dire que Klima dispose également, nécessaire à l'industrie du sel qui y est concentrée, de l'intendance indispensable à ces opérations d'extraction et de transformation. Il y a des cuisines et des dépôts de vivres, des dortoirs et des réfectoires, des fosses où sont enfermés les délinquants, des points de rassemblement, des forges et des boutiques, les quartiers des gardes et des Scribes, leur infirmerie et ainsi de suite. Sur de nombreux plans, Klima fait penser à une communauté, sauf sur deux points importants : il n'y a ni femmes ni enfants.

Tandis que nous approchions de Klima, Hassan me dit :

« Laisse le carré de soie que tu portes au poignet dans les croûtes de sel, cache-le. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « C'est de la soie d'esclave, » répondit-il, « et elle porte encore un parfum de femme. »

— « Pourquoi dois-je le laisser ? »

— « Parce que, à Klima, » dit-il, « les hommes vont te tuer pour te le voler. »

Je cachai le carré de soie dans les croûtes, près d'un bâtiment bas couvert d'enduit blanc.

L'homme qui s'adressait à nous était T'Zshal, Maître du Dortoir 804.

« Vous êtes libres de quitter Klima quand vous le voulez. » dit-il. « Personne n'est retenu

ici contre sa volonté. »

Il était debout devant nous.

Nous étions assis sur le plancher de la cabane, nus. Nous étions attachés les uns aux autres par le cou avec une corde légère. Elle aurait suffi, en fait, pour attacher des femmes. Pourtant, personne ne la coupa ; personne ne s'échappa.

« Je ne plaisante pas, » reprit l'homme.

Nous étions à Klima depuis quatre jours. On nous avait donné beaucoup d'eau et on nous avait bien nourris. Nous étions restés à l'ombre. La corde nous avait été passée au cou lorsque nous étions arrivés du désert, afin que nous ne soyons pas séparés. On nous dit de ne pas la retirer ; nous ne la retirâmes pas. Quatre hommes, cependant, avaient été libérés ; ils étaient morts des conséquences de la marche. Ainsi, au bout du compte, seulement quinze hommes avaient survécu à la marche.

« Non, » dit T'Zshal, « je ne plaisante pas. »

Il portait des bottes, un pantalon de toile, large, une ceinture rouge ; dans la ceinture était glissée une dague courte, courbe. Sa poitrine nue était poilue ; il portait le kaffiyeh et l'agal, mais ils étaient en reps. Il portait la barbe. Il avait un fouet, le « serpent », symbole de l'autorité qu'il exerçait sur nous. Derrière lui, armés de cimenterres, se tenaient deux gardes, également torse nu, avec des turbans plats, en reps. La lumière entraînait dans le dortoir par une ouverture du plafond.

Il s'approcha de nous. Plusieurs hommes se tassèrent sur eux-mêmes. Il sortit sa dague courbe et coupa les cordes que nous avions au cou.

« Vous êtes libres de partir, » dit-il.

Personne ne bougea.

« Ah, » fit-il, « vous décidez de rester. C'est votre décision. Très bien, je l'accepte. Mais, si vous restez, vous devez le faire à mes conditions. » Il fit soudain claquer son fouet. Le claquement fut bref, puissant « Est-ce bien compris ? » demanda-t-il.

— « Oui, » dirent quelques hommes, avec empressement.

— « À genoux ! » aboya T'Zshal.

Nous nous agenouillâmes.

« Mais serez-vous autorisés à rester ? » demanda-t-il.

Plusieurs hommes se regardèrent avec appréhension.

« Peut-être que oui. Peut-être que non, » souligna T'Zshal. « Cette décision, voyez-vous, m'appartient. » Il roula le fouet. « Il n'est pas facile de gagner sa vie, à Klima. À Klima, les prix sont élevés. Vous devez gagner le droit de rester à Klima. Vous devez travailler dur. Vous devez me satisfaire... en tous points. » Il regarda les visages, tous les visages, un par un.

Il ne demanda pas si nous avions compris. Nous comprenions.

— « Cependant nous pouvons, » demanda Hassan, « partir quand nous en avons envie ? »

T'Zshal le dévisagea. De toute évidence, il se demandait s'il était fou. Je souris. T'Zshal

était troublé.

— « Oui, » répondit-il.

— « Très bien, » dit Hassan, notant ce point.

— « Il y a peu de cuir, à Klima, » souligna T'Zshal. « Il y a peu d'outres. Celles qui existent font un talu. Elles sont gardées. »

L'eau, à Klima, est généralement transportée dans de petits seaux, accrochés à des jougs en bois, avec de petits robinets pour les esclaves. Un talu correspond approximativement à huit litres. Une outre d'un talu est une petite outre. C'est ce type d'outre que les nomades utilisent lorsqu'ils gardent les verrs à proximité du camp. Les caravanes ont rarement ce type d'outre, sauf pour les accrocher à la selle des éclaireurs.

« As-tu l'intention, » s'enquit T'Zshal, s'adressant à Hassan, « de voler quelques outres, de les remplir après avoir neutralisé les gardes, puis de quitter Klima à pied ? »

Même, naturellement, s'il était possible de se procurer plusieurs outres et de les remplir d'eau, il ne semblait pas probable que l'on puisse transporter assez d'eau pour traverser le désert.

Hassan haussa les épaules.

— « C'est une idée, » reconnut Hassan.

— « Tu dois penser que tu es fort, » releva T'Zshal.

— « J'ai fait la marche jusqu'à Klima, » répondit Hassan.

— « Nous avons tous fait la marche jusqu'à Klima, » précisa T'Zshal.

Cette déclaration nous stupéfia.

« Tous ceux qui habitent Klima, » expliqua T'Zshal, « ont fait cette marche. » Il nous regarda. « Tous ceux qui sont ici, » reprit-il, « mes Jolis, sont des Esclaves du Sel, des Esclaves du Désert. Nous extrayons le sel pour les hommes libres ; nous sommes nourris. »

— « Même le Maître du Sel ? » s'enquit Hassan.

— « Lui aussi, il y a bien longtemps, est arrivé nu à Klima, » affirma T'Zshal. « Nous nous organisons en fonction de la compétence et de l'acier. Nous, esclaves, avons constitué une nation que nous administrons à notre convenance. Le sel étant produit, les étrangers n'interviennent pas dans nos affaires. Nous sommes autonomes. »

— « Et nous ? » dit Hassan.

— « Vous, » dit T'Zshal avec un sourire ironique, « vous êtes les véritables esclaves, car vous êtes les esclaves des esclaves. » Il rit.

— « Es-tu arrivé encapuchonné à Klima ? » demanda Hassan.

— « Oui, comme nous tous, même le Maître du Sel en personne, » répondit T'Zshal.

C'était une information décevante. Hassan avait certainement dans l'idée de contraindre un garde, ou un Maître de Dortoir, peut-être T'Zshal lui-même, à le guider dans le désert, s'il parvenait à se procurer de l'eau. Et il apparaissait à présent, et il n'y avait pas de raison de mettre en doute la parole du Maître du Dortoir, qu'aucun habitant de Klima n'en était capable.

Nous savions, en gros, que le Rocher Rouge, la kasbah de l'Ubar du Sel et le reste se trouvaient au nord-ouest de Klima mais, faute de connaître précisément la direction, cette information était inutile. Même pendant une marche d'une journée, on peut passer sans le savoir près d'une oasis, la manquant de quelques pasangs.

La connaissance des pistes est capitale.

Personne, à Klima, ne connaissait les pistes. Les hommes libres, les maîtres, y veillaient.

En outre, pour protéger le secret des régions productrices de sel, les pistes n'étaient pas indiquées. C'était une précaution destinée à protéger le monopole du Tahari en ce qui

concernait le sel, comme si le désert lui-même ne suffisait pas.

T'Zshal sourit, paraissant un instant humain, oubliant son rôle de Maître de Dortoir.

« Personne, mes Jolis, » dit-il, « ne sait quitter Klima. Il n'y a, par conséquent, dans le désert, aucun moyen de quitter Klima. »

— « Il y a un moyen, » releva Hassan. « Il suffit de le trouver. »

— « Bonne chance ! » lança T'Zshal. Avec son fouet, il montra la porte ouverte du dortoir. « Pars, » fit-il.

— « Je décide de rester un peu, » dit Hassan.

— « Mon Dortoir est honoré, » souligna T'Zshal, inclinant la tête. Hassan inclina également la tête, politesse du Tahari lorsqu'on accepte un compliment.

T'Zshal sourit.

« Sachez cependant ceci, » reprit-il. « Si vous nous quittez, cela nous déplaît parce que notre hospitalité a été rejetée. Rares sont ceux qui reviennent à Klima. Parmi ceux qui reviennent, rares sont ceux qui survivent aux fosses pénitenciaires, et ceux qui y survivent travaillent ensuite dans les mines à ciel ouvert. » Il leva son fouet, regardant sa courbe élégante. C'était un serpent avec de nombreux crocs, petits morceaux de métal tressés dans le cuir. « Klima, » dit T'Zshal lentement, « vous apparaîtra peut-être comme un endroit sauvage, terrible. C'est peut-être le cas. Je ne sais pas. J'ai oublié tous les autres endroits. Pourtant, à mon avis, il n'est pas différent du monde tel qu'il est de l'autre côté de l'horizon. À Klima vous constaterez que, comme ailleurs, il y a ceux qui tiennent le fouet et ceux qui creusent et meurent. » Il nous regarda. « Ici, » ajouta-t-il, « dans ce dortoir, c'est moi qui tiens le fouet. »

— « Comment, » demandai-je, « devient-on Maître du Dortoir ? »

— « Tue-moi, » répondit T'Zshal.

NOUS ACCEPTONS D'ACCOMPAGNER T'ZSHAL

JE tenais dans la main droite la corde enroulée qui était attachée à l'anse du cône métallique perforé qui se balançait sur ma gauche.

Il faisait frais, dans la mine, sur le grand radeau. Aux quatre coins du radeau, sur un pieu, il y avait une petite lampe à huile. Il faisait noir, dans la fosse, à l'exception de la lumière de nos lampes et de celles des autres radeaux. Je voyais deux autres radeaux, éclairés dans le noir, le premier à deux cents mètres, l'autre à plus d'un pasang. Par endroits, nous pouvions voir le plafond de la mine, quelques dizaines de centimètres au-dessus de nos têtes ; ailleurs, il se perdait dans l'obscurité, se trouvant peut-être plusieurs dizaines de mètres au-dessus de nous. J'estimais que nous étions à plus de cent mètres sous la surface du sol. Le radeau, sur les eaux noires, denses, bougeait sous nos pieds.

Je lançai le cône, dans le noir, laissant la corde se dérouler, entraînée par le cône qui disparaissait, coulait.

Je partageai le radeau avec huit hommes, trois autres ramasseurs équipés de cônes, quatre rameurs et un timonier. Les ramasseurs et les rameurs changeaient périodiquement de position. Le radeau est dirigé par un gouvernail situé à l'arrière et manœuvré par le timonier. Il est propulsé par les rameurs. Les gaffes sont lestées à l'extrémité inférieure et font environ six mètres de long. Une gaffe, lâchée dans l'eau, reste droite, un mètre environ sortant de l'eau. Le lest permet de maintenir plus aisément la gaffe, qui est longue, dans l'eau. Son maniement est ainsi moins fatigant. Le fond des mines, en général, se trouve quatre mètres cinquante sous la surface de l'eau. Il y a des endroits, cependant, où la profondeur dépasse la longueur des gaffes. Dans ces endroits, on utilise les pagaies. Chaque radeau dispose de quatre pagaies rangées près des récipients en bois contenant la solution saline. Il est difficile et laborieux, toutefois, de mouvoir ainsi les lourds radeaux. Le radeau fait approximativement quatre mètres de large et entre sept mètres cinquante et huit mètres de long. Chaque radeau comporte une estrade basse sur laquelle sont posés les récipients, grandes cuvettes en bois d'environ un mètre de haut et un mètre vingt de diamètre. Chaque radeau en a quatre disposés soit sur les côtés soit au centre. Les nôtres se trouvaient sur les côtés. Cette disposition facilite le déchargement ; la disposition en carré central permet d'augmenter l'espace disponible sur le pont à l'avant et à l'arrière. Du point de vue du ramassage, les dispositions sont équivalentes à ceci près que les ramasseurs, naturellement, pour se faciliter le travail, se placent différemment. Lorsqu'on est droitier, on travaille avec le récipient de gauche, de sorte que l'on puisse se tourner et, avec la main droite, basculer le cône, le tenant avec la main gauche.

Je laissai le cône descendre jusqu'au fond.

Les récipients sont, sur les quais du sel, soulevés au moyen de poulies et de contrepoids. L'équipage du radeau exécute ce travail. Lorsque les récipients sont suspendus, ils sont basculés et la solution saline, avec des pelles, est versée dans un grand sac à large ouverture

et comportant un anneau. Ceux-ci, posés sur des wagonnets roulant sur des rails en bois recouvert de métal, sont transportés jusqu'aux cordes équipées de crochets. Les cordes montent jusqu'à la surface et reviennent. Les hommes qui manœuvrent le treuil, à la surface, montent le sac, qui redescend ensuite vide. L'anneau lesté ne peut pas se désengager parce que, à son tour, chaque crochet, avant que le sac soit vidé, engage un des nombreux pivots de la machinerie, laquelle ne peut plus tourner alors que dans un seul sens. Il y a vingt pivots, montés sur un grand cercle ; lorsqu'un crochet sort, libéré par la pesanteur, un autre crochet est déjà engagé, maintenu en place par le poids des sacs qui montent. Les sacs vides sont accrochés aux crochets tombés, puis redescendus dans la mine.

Le timonier, lorsqu'il ne s'occupait pas de la barre, avait une lance. Nous n'étions pas seuls dans la mine.

Je tirai le cône, dans la solution saline, vers le radeau.

J'avais appris avec stupéfaction que les mines, qui étaient en réalité un réseau de petites mers souterraines, n'étaient pas dépourvues de vie. Je pensais qu'il s'agissait d'eau stérile, à cause de l'absence de lumière empêchant la photosynthèse et le commencement de la chaîne de la nourriture, ainsi que de la haute teneur en sel du fluide. Un homme, par exemple, ne peut couler dans cette eau. C'est une des raisons pour lesquelles, dans cet environnement, il est nécessaire de lester les gaffes. Cela permet de contrebalancer la portance du fluide salé. Mes déductions initiales, toutefois, concernant la stérilité de ces petites mers, étaient fausses.

« Regardez ! » cria un ramasseur.

Je vis également. Les autres hommes vinrent de mon côté du radeau et nous vîmes l'eau bouger. Le timonier dirigea la pointe de sa lance vers l'eau, attentif également.

Je tirai lentement le cône de métal perforé. L'eau s'en échappa en petits jets irréguliers qui tombèrent dans l'eau et sur les planches du radeau. Puis je levai le cône et versai la solution saline dans le récipient, grande cuvette en bois qui se trouvait à ma gauche. Je n'enroulai pas à nouveau la corde. Je regardais également l'eau.

La lumière de nos lampes clignotait à la surface, jaunâtre, en reflets changeants, éparpillés.

« Là ! » cria un homme.

Les lelts sont souvent attirés par les radeaux, principalement grâce aux vibrations de l'eau perçues par leurs protubérances latérales anormalement développées et leur récepteur de vibrations crânien, en forme de fougère, captant celles des cônes et des gaffes. En outre, bien qu'ils soient aveugles, je crois que la lumière, ou la chaleur peut-être, des lampes, les attire. La petite tête dépourvue d'yeux jaillit hors de l'eau et les filaments en forme de fougère, sur les côtés de la tête, s'ouvrent et se ferment, s'orientant vers l'une ou l'autre lampe. Le lelt fait entre vingt et trente centimètres de long. Il est blanc, avec de grandes nageoires. Il nage lentement et régulièrement, ses nageoires ne déplaçant que très peu d'eau ce qui, apparemment, contribue à sa discrétion, dans l'eau, et facilite la détection de ses proies, qui sont constituées de plusieurs variétés de minuscules créatures segmentées, principalement des isopodes. Le cerveau du lelt est intéressant du fait qu'il contient un centre de perception des odeurs exceptionnellement développé et deux centres de réception des vibrations. Son organe de l'équilibre, ou « oreille » interne, est également exceptionnellement gros et est relié à un centre cérébral lui aussi exceptionnellement grand. Son centre visuel, en revanche, est atrophié et sous-développé, vestige, souvenir génétique vague d'un organe abandonné depuis longtemps au cours de l'évolution de l'animal. Parmi les lelts il y avait également, de temps en temps, de toutes petites salamandres, blanches et aveugles elles aussi. Comme les lelts, elles étaient longues, comparativement à leur grosseur, et capables de longues périodes

d'hibernation ; en outre, elles possédaient un métabolisme lent, ce qui est utile dans un environnement où la nourriture n'est pas abondante. Contrairement aux lelts, elles ont des pattes longues et minces. Au début, je les prenais pour des lelts nageant rapidement autour des radeaux, jusqu'aux filaments sur les côtés de la tête, mais ces filaments, dans le cas des salamandres, bizarrement, ne sont pas des capteurs de vibrations mais un système extérieur de branchies. Ce système, répandu chez les animaux n'ayant pas terminé leur croissance, existe chez les salamandres adultes qui, dans cet environnement, possèdent des branchies permanentes. Les branchies du lelt se trouvent sur la partie inférieure de sa mâchoire, non sur les côtés, comme c'est le cas chez presque tous les poissons. Les branchies extérieures des salamandres, apparemment, leur permettent de chasser, dans les mêmes endroits que les lelts, les mêmes proies, les vibrations de ces organes étant similaires, sans les effrayer, en agitant l'eau et alertant les proies possibles. Ils chassent souvent dans les mêmes endroits. Bien que ce type de salamandre possède des récepteurs de vibrations latéraux, comme le lelt, il n'a pas de récepteurs crâniens et ses récepteurs latéraux n'ont pas la sensibilité de ceux du lelt. En suivant le lelt, sans le déranger, la salamandre trouve parfois plus aisément sa proie. En revanche la salamandre, au moyen de ses pattes et de ses pieds, peut déloger des proies inaccessibles pour le lelt. La longueur des pattes minces de la salamandre, incidemment, lui permet de quadriller l'eau. Elle prend de petites proies tandis qu'elles nagent. Les longues pattes ne font guère vibrer l'eau. En outre, elles permettent à l'animal de se déplacer efficacement, couvrant des distances importantes sans dépenser beaucoup d'énergie. Dans un environnement ténébreux, où la nourriture est rare, la conservation de l'énergie est un élément capital. Les longues pattes minces de la salamandre lui permettent également de se dresser sur le fond, de sorte qu'il lui est possible de repérer les vibrations des proies sur une distance plus importante. La station debout, chez l'homme, représente des avantages similaires, visuellement, en augmentant le champ visuel mais aussi, naturellement, en lui permettant de repérer les dangers alors qu'ils sont encore éloignés et, peut-être, évitables.

Mais ce n'étaient ni les lelts ni les salamandres qui expliquaient pourquoi nous nous intéressions aux mouvements de l'eau.

« Là ! » cria l'homme. « Il revient ! » Mais il disparut. Je ne l'avais pas vu.

Dans les mines, il n'y a pas de lumière, sauf celle que les hommes produisent. Sans lumière, il ne peut y avoir de photosynthèse. Sans photosynthèse, il n'y a pas de réduction de l'oxyde de carbone, de formation de sucre, de début de la chaîne de la nourriture. En dernier ressort, dans ces conditions, la nourriture parvient dans les mines, généralement sous la forme de débris organiques, venant de centaines de sources, parfois éloignées de centaines de pasangs ; ces débris sont apportés par les alimentations d'eau douce, à travers de minuscules failles et fissures, et même à travers les roches poreuses, jusqu'aux vestiges des mers antiques qui se trouvent à présent sous le sol. Sur ces débris et dans ces débris, il y a diverses variétés de bactéries. Ces bactéries sont dévorées par les protozoaires et les rotifères. Ceux-ci, à leur tour, nourrissent de nombreuses créatures segmentées minuscules, telles que les isopodes, lesquels sont à leur tour mangés par de petites langoustes aveugles, les lelts et les salamandres.

Ces derniers, cependant, ne se trouvent pas au sommet de l'échelle de la nourriture. Parfois, on prend des lelts ou des salamandres dans les cônes. Ce n'était pas eux qui suscitaient l'intérêt des hommes.

« Est-ce Le Vieux ? » demanda un homme.

— « Je ne sais pas, » répondit un autre. Le timonier tenait sa lance levée.

« Là ! » cria un homme, le bras tendu.

Je le vis alors, approchant lentement, puis faisant demi-tour. Les lelts et les salamandres disparurent, s'enfonçant dans l'eau. La créature s'évanouit. L'eau redevint calme.

« Il est parti, » dit un homme.

— « Était-ce Le Vieux ? » demanda un autre.

— « Je ne sais pas, » répondit le timonier, qui tenait toujours sa lance. Il y avait plus de dix ans que l'on n'avait pas vu Le Vieux dans les mines.

— « Il est parti, à présent, » dit un autre homme.

— « Regardez ! » criai-je. Cette fois il était près, faisant surface à moins de trois mètres du radeau. Nous vîmes la grosse tête lisse, sans yeux, blanche. Puis il plongea dans un mouvement de sa longue colonne vertébrale et de sa queue.

Le timonier était blême.

— « C'est Le Vieux, » dit-il. Sur le dos blanchâtre, près de la nageoire dorsale, il y avait une longue cicatrice. La nageoire dorsale elle-même était partiellement déchirée et couverte de cicatrices. C'étaient les marques d'une lance.

— « Il est revenu, » dit un homme.

Les eaux étaient immobiles.

Au sommet de la chaîne de la nourriture des mines, il y avait un descendant, adapté à l'obscurité, de la terreur des mers antiques, le long requin du sel à neuf nageoires.

Les eaux étaient calmes.

— « Ramassons le sel, » dit un homme.

— « Attendez ! » prévint le timonier. « Regardez bien d'abord. »

Pendant plus d'un quart d'ahn, nous ne fîmes rien.

— « Il est parti, » dit un homme.

— « Nous devons faire nos quotas, » dit un autre ramasseur.

— « Ramassez le sel, » décida le timonier.

À nouveau, avec la corde et le cône, nous ramassâmes le sel.

« Les lelts ne sont pas revenus, » me dit le timonier.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » demandai-je.

— « Que Le Vieux est toujours là, » répondit-il, regardant les eaux noires. Puis il ajouta : « Ramasse le sel. » Je lançai à nouveau la corde et le cône.

Il se faisait tard.

Les lampes à huile, sur les pieux, aux coins du radeau, baissèrent.

Je me demandai comment il était possible de s'échapper de Klima. Même s'il était possible de se procurer de l'eau, il ne me semblait pas possible, à pied, de transporter assez d'eau pour quitter les régions productrices de sel. Et même s'il était possible de traverser des centaines de pasangs de désert à pied, il me semblait improbable, dans ces contrées désolées, que je puisse gagner le Rocher Rouge ou une autre oasis. Les habitants de Klima, par la volonté des hommes libres, leurs frères, ignoraient tout des pistes susceptibles de les conduire à la liberté. Je me souvins également du pauvre esclave que notre Chaîne avait rencontré, pendant la marche vers Klima. Il avait servi de cible, puis on l'avait tué. Personne, disait-on, ne revenait de Klima.

Je pensai aux Prêtres-Rois et aux Autres, les Kurii, ainsi qu'à leur guerre. Tout cela me semblait très loin.

Cela arriva très soudainement, jaillissant de l'eau, à moins d'un mètre cinquante de moi. Je vis l'homme, hurlant, entre les mâchoires. La tête faisait plus d'un mètre de large, blanche, avec des trous à la place des yeux. Le radeau bascula, heurté par son dos lorsqu'il tourna sur lui-même et s'éloigna dans le noir.

« Les gaffes ! » hurla le timonier. « Les gaffes ! » Les esclaves prirent les gaffes et les enfoncèrent dans l'eau.

Une lampe s'éteignit.

J'entendais des hurlements, à présent, au loin. Compte tenu de la teneur en sel de l'eau, le requin du sel, lorsqu'il ne chasse pas, nage souvent à moitié hors de l'eau. Ses branchies, comme celles du lelt, sont situées sous la mâchoire. C'est une adaptation au sel qui économise l'énergie qui serait, autrement, continuellement utilisée pour conserver une attitude favorable à l'oxygénation.

« Je ne touche plus le fond ! » cria un homme, désespéré. Le radeau avait dérivé.

« Les pagaies ! » cria le timonier, appuyé sur le gouvernail. Les esclaves prirent les grandes pagaies posées près des récipients. Une autre lampe s'éteignit.

Seules deux lampes brûlaient encore.

« Vous autres, » cria le timonier, « prenez les gaffes ! » Nous obéîmes. Nous espérions que les hommes, avec les pagaies, pourraient amener le radeau dans un endroit où il serait possible d'utiliser les gaffes.

« Il est parti, à présent, » dit un payeur.

« C'est Le Vieux, » précisa le timonier. « C'est le crépuscule. » Je compris alors, grâce à ces paroles, ce que signifiait la rareté de la nourriture dans les mines. Quand la chasse est bonne, on chasse. On peut s'occuper plus tard des proies mortes, en chassant les lelts qui s'y attaquent. En outre, je m'interrogeais sur le requin du sel, aveugle, vivant dans le noir complet. Pourtant il chassait à l'aube et au crépuscule, apparemment guidé par des rythmes biologiques antiques. La longue créature fantomatique, chassant dans les eaux noires, suivait encore les rythmes de son horloge ténébreuse, réglée pour son espèce un quart de million d'années auparavant, dans un monde disparu, lointain, ensoleillé.

« Vite ! » cria le timonier. « Vite ! »

La troisième lampe s'éteignit. Il ne restait plus qu'une seule lampe, à bâbord, à l'avant. Puis elle s'éteignit également.

Nous étions dans le noir. Autour de nous, ou en dessous de nous, nageait Le Vieux.

Nous étions dans le noir absolu. Il n'y avait pas de clair de lunes, pas même des étoiles. Puis, dans le noir, un déluge d'eau salée s'abattit sur nous et nous entendîmes le grand corps, qui faisait plus de six mètres de long, s'abattre dans l'eau.

Puis, pendant quelques instants, tout fut calme à nouveau.

Nous entendîmes un coup sourd contre le radeau, perçûmes les vibrations du bois. Nous comprîmes que Le Vieux se trouvait sous le radeau. Le radeau se souleva, mais retomba. Nous nous accrochions, dans le noir, aux récipients pleins de solution saline. Par deux fois encore, le radeau se souleva et retomba.

Plus d'un quart d'ahn s'écoula. Nous crûmes que Le Vieux n'était plus là. Puis le radeau, à bâbord, parut s'enfoncer dans l'eau. Un homme hurla, terrifié, frappant avec sa pagaie. La grosse tête plongea sous l'eau. Le Vieux avait posé la tête sur le radeau, tentant de percevoir dans le noir.

Nous dérivâmes pendant plus d'une ahn, en silence, dans le noir. Puis, soudain, jaillissant hors de l'eau, le corps puissant s'abattit en travers du radeau, battant vigoureusement de sa queue puissante. J'entendis le craquement du bois, les récipients de solution saline, frappés et disloqués, tombant lourdement de leur estrade. J'entendis des hommes hurler, sentis que quelques-uns étaient projetés à plusieurs mètres du radeau, puis les entendis tomber dans l'eau.

Je me jetai à plat ventre dans les décombres de l'estrade cassée, m'accrochant aux

morceaux de bois.

Il y eut des hurlements dans le noir. Plus d'un homme fut capturé.

« Je ne vois rien ! » cria quelqu'un.

Quatre fois encore, le grand corps s'abattit sur le radeau.

À un moment donné, il roula sur mon dos, mais mon corps fut protégé par les décombres de l'estrade. Sa peau n'était pas rugueuse, abrasive, comme celle des autres requins, mais lisse, couverte d'un limon bactérien. Il roula sur moi sans m'arracher à mon abri. Il me toucha, mais je ne vis rien.

« Où êtes-vous ? » cria quelqu'un, dans l'eau.

— « Ici ! » répondis-je. « Le radeau est ici ! » Je m'agenouillai sur le radeau. Je ne savais pas si j'étais seul ou non. « Ici ! » criai-je. « Ici ! Ici ! »

« Au secours ! » entendis-je. « Au secours ! » Deux hommes se hissèrent péniblement sur le radeau. L'un d'entre eux se mit à hurler. L'autre se hissa sur le radeau puis, stupidement, se mit à aller et venir.

« Baissez-vous ! » criai-je.

« Sauve-qui-peut ! » cria-t-il. Il sauta dans l'eau.

« Reviens ! » criai-je.

Je suppose qu'il voulait regagner le quai, qui se trouvait à plus d'un pasang, à la nage. Il ne revint pas, même quand je lui indiquai qu'il se trompait de direction.

« Pauvre imbécile, » dit une voix.

« Hassan ! » m'écriai-je.

— « C'est moi, » dit-il, près de moi.

« Au secours ! » entendis-je. Je cherchai une gaffe à tâtons, en trouvai une et la tendis en direction de la voix. Je tirai l'homme sur le radeau. Je tentai de sauver un autre homme de la même manière, mais il fut emporté, hurlant, par Le Vieux.

Je vis des lumières, celles d'un autre radeau qui approchait. À la proue, la lance levée, se tenait T'Zshal.

Les deux radeaux se heurtèrent doucement. Nous montâmes sur l'autre radeau.

« Il y a un autre homme dans l'eau, » dis-je à T'Zshal. « Il est parti par là. »

— « L'imbécile, » dit T'Zshal. « L'imbécile. » Il nous regarda. « Le Vieux, » dit-il, ne posant pas la question.

Le timonier hocha la tête. Il avait survécu.

« Rentrons, » dit un des hommes de T'Zshal, serrant sa gaffe.

T'Zshal nous regarda. Nous avions survécu, Hassan et moi, ainsi que le timonier et l'homme que j'avais sauvé. J'ignorais si l'homme qui avait sauté dans l'eau avait ou non survécu. À mon avis, il y avait peu de chances.

« Regagnons rapidement le quai, » dit un des hommes de T'Zshal.

T'Zshal regarda les eaux noires.

« Le Vieux est revenu, » émit-il, « et il n'a pas oublié ses ruses. »

— « Retournons rapidement au quai, » insista un homme.

— « Un de mes hommes, » rappela T'Zshal, « est encore dans l'eau. » Il indiqua à ses compagnons la direction qu'il fallait prendre.

Ils gémirent mais ne désobéirent pas au Maître de Dortoir.

T'Zshal en personne se tenait à la proue, la lance dans une main, une lanterne dans l'autre.

Une ahn plus tard, nous retrouvâmes l'homme.

« Salut, » dit l'homme.

— « Salut, » répondit T’Zshal, le tirant hors de l’eau.

— « J’ai nagé, » dit l’homme.

— « Oui, » répondit T’Zshal.

T’Zshal posa l’homme sur les planches du radeau. L’homme ne semblait pas se souvenir du Vieux et de la raison pour laquelle il était dans l’eau. Il s’endormit.

« Regagnons le quai, » dit T’Zshal.

Le lourd radeau fit demi-tour et prit la direction du quai. Nous nous regardâmes, Hassan et moi. Nous avions décidé de ne pas tuer T’Zshal.

« Demain, » dit T’Zshal, « au crépuscule, je reviendrai dans cette zone. »

— « Je t’accompagnerai, » dis-je.

— « Et moi aussi, » dit Hassan.

CE QUI SE PASSA DANS LA MINE

JE crois que personne, sur le radeau, ce soir-là, n'avait pas perdu au moins un camarade, récemment ou autrefois, à cause du Vieux.

« Nous chassons Le Vieux, » avait dit T'Zshal. Il avait visité plusieurs mines, souterraines ou à ciel ouvert, les entrepôts, les raffineries. « Nous chassons Le Vieux, » avait-il dit. Et ils l'avaient suivi. Même dans l'ombre du donjon de Klima lui-même, bâtiment carré, trapu, aux allures de forteresse qui abrite l'armurerie, le domicile et les bureaux du Maître du Sel, il avait recruté notre équipage. Au sommet du donjon je vis, tendu dans le vent brûlant, sous le soleil impitoyable, défiant les mines et le désert lui-même, le drapeau de Klima, le fouet et le cimenterre. Personne n'avait été contraint ; personne, sur le radeau, n'avait répondu à la persuasion du fouet roulé ou de l'acier dénudé. Il y avait beaucoup d'hommes âgés, calmes et mûrs, noircis par le soleil. Tous étaient esclaves mais ils ne vinrent pas en tant qu'esclaves ; ils vinrent de leur propre chef, librement. « Nous chassons Le Vieux, » avait dit T'Zshal. Il l'avait dit dans les mines, dans les entrepôts, dans les raffineries. « Nous chassons Le Vieux, » avait-il dit. Et les hommes le suivirent.

Je crois que personne, sur le radeau, ce soir-là, n'avait pas perdu au moins un camarade, récemment ou autrefois, à cause du Vieux.

« Réveillez-moi, » avait dit T'Zshal, « quand les lelts seront partis. »

Au fond de la mine, loin des quais du sel, nous arrê tâmes le radeau et l'immobilisâmes avec des gaffes, le maintenant autant que possible en place. Le timonier de la veille, pendant l'attaque du Vieux, tenait la barre qui gouvernait les mouvements de la plate-forme ouverte, peu maniable, qui constituait notre embarcation. Près de lui, seuls Hassan, d'un côté, et moi, appartenant à l'équipage de la veille, accompagnaient T'Zshal. Aux coins du radeau, des lampes, fixées sur des pieux, brûlaient. Néanmoins, nous avions des torches, en cas de nécessité.

« Réveillez-moi quand les lelts seront partis, » avait dit T'Zshal. « À présent, je vais dormir. »

Il s'était allongé, derrière l'estrade sur laquelle on dispose les récipients contenant la solution saline, à l'avant, et s'était endormi. Près de lui, était posée une longue lance de près de trois mètres de long.

« Vas-tu empoisonner la lame ? » avait demandé un homme, sur le quai du sel. Ceux qui accompagnaient T'Zshal n'avaient pas posé la question.

— « Non, » avait répondu T'Zshal.

Je me demandai s'il avait autrefois appartenu à la Caste des Guerriers.

Je regardai T'Zshal dormir, sa tête barbue sur un bras. Je me demandai pourquoi personne ne le tuait afin de devenir Maître du Dortoir à sa place. Comment se faisait-il que, détenant une souveraineté précaire sur notre dortoir, il ose dormir parmi des esclaves qui

pourraient gagner son kaffiyeh et son agal, bien qu'ils soient en simple reps, en l'égorgeant avec sa dague glissée sous sa ceinture ? Le Maître du Dortoir, bien qu'esclave, est un Ubar, avec droit de vie et de mort, dans son domaine sordide. Comment se fait-il, me demandai-je, que cet homme peut survivre à la nuit, que cet homme ose tourner le dos aux sleens féroces, jaloux parmi lesquels, avec son fouet, il marche en riant ? Sa volonté, sa parole, dans le dortoir, ont force de loi. Il peut, s'il le veut, attacher au soleil, fouetter ou tuer l'homme qui ne ramasse pas son quota de sel, ou frapper, administrant un châtiment féroce, redoutable, lorsque l'envie l'en prend, et pourtant, s'il était tué, son assassin ne serait pas puni, mais accèderait à son autorité et, à sa place, deviendrait Maître du Dortoir. Comment se fait-il, me demandai-je, que les hommes survivent à Klima et qu'ils ne s'entre-tuent pas continuellement ?

Je regardai les têtes des lelts et, parmi elles, les têtes pâles des salamandres, sortant de l'eau, attirés par les mouvements ou la conscience de la lumière ou de la chaleur des lampes.

Ils étaient près du radeau depuis plus d'une ahn, à présent, étant arrivés environ un quart d'ahn après que nous ayons immobilisé notre embarcation malcommode.

Il est difficile de décrire l'obscurité des mines.

T'Zshal dormait.

Près de lui, était posée une lance ; sous sa ceinture rouge, était glissée la dague de sa charge.

« Les lelts restent, » dit un homme, près de moi, qui tenait également une gaffe.

Je regardai les lelts et, parmi eux, çà et là, les salamandres. Leurs têtes lisses, blanchâtres, sortaient de l'eau, curieuses, orientées vers les diverses lampes du radeau. Je m'agenouillai sur le radeau et, rapidement, sortis un lelt de l'eau. Je le serrai dans la main. Il se débattit brièvement, puis s'immobilisa. Le lelt est un petit poisson au corps très long proportionnellement à sa grosseur, et aux grandes nageoires. En général, il nage lentement, régulièrement, économisant l'énergie dans le monde noir et salin où se déroule son existence. Il y a peu à manger, dans ce monde ; c'est un désert liquide, désolé, noir, aveugle et frais. Il nage lentement, économisant l'énergie, sans alerter sa proie, généralement des vers plats et des isopodes. Je retournai le lelt, regardant les petites dépressions couvertes situées sur les côtés de sa tête. Je me demandai s'il était capable de percevoir vaguement la lumière. Existait-il une aptitude, une prédisposition génétique à la perception de la lumière, comme une mémoire génétique presque oubliée, enfouie dans le petit cerveau linéaire tout simple situé au sommet de la moelle épinière ? Ce n'est pas possible, me dis-je. Les minuscules branchies, bizarrement situées sous la mâchoire, s'ouvraient et se fermaient. Elles faisaient un bruit à peine perceptible. Je baissai la main et le remis dans l'eau. Il disparut. Puis je le vis à nouveau, à quelques dizaines de centimètres du radeau. Sa tête sortait à nouveau de l'eau, orientée vers la même lampe.

« Pourquoi ne l'as-tu pas mangé ? » demanda mon voisin.

Je haussai les épaules. Certains Esclaves du Sel mangeaient les lelts, crus, les sortant de l'eau ou les prenant dans leurs cônes.

La première bouchée est prise à la base du cou.

Je regardai le poisson.

Peut-être ont-ils une conscience vague de la lumière. Peut-être est-ce simplement la chaleur qui les attire. Je suppose que, dans les mines de sel, une de nos petites lampes doit apparaître, à ceux qui ne connaissent que le noir pendant toute leur vie, comme la gloire d'un millier de soleils. Nous ne savons pas grand-chose des lelts. Mais nous savons qu'ils sortent du noir et lèvent les trous aveugles de leurs yeux vers les sources de lumière.

« Tu aurais pu me le donner, » me reprocha mon voisin.

— « Je n'y ai pas pensé, » répondis-je.

Je me dis que, de même, nous ne savons pas grand-chose des hommes. Mais nous savons qu'ils cherchent la vérité. Je ne sais pas s'ils peuvent la voir. Peut-être sommes-nous incapables de voir la vérité. Peut-être la nature nous a-t-elle refusé ce don. Peut-être pouvons-nous seulement sentir sa présence. Peut-être pouvons-nous seulement sentir sa chaleur. Peut-être suffit-il d'être exposé de temps en temps à sa présence.

« Les lelts sont partis, » annonça l'homme.

Les eaux étaient noires, apparemment vides. Les lelts et les salamandres étaient partis.

« Réveille-toi, T'Zshal, » dit l'homme. Les cheveux se dressèrent sur ma nuque.

Soudain, à ce moment-là, je compris l'institution du Maître du Dortoir et des lois ténébreuses gouvernant son domaine, comment elles réglaient et ordonnaient le comportement des habitants de Klima.

« Les lelts sont partis, » souffla l'homme.

Je regardai T'Zshal, sa grosse tête barbue sur le bras, la lance posée près de lui.

Je m'étais demandé pourquoi les hommes ne tuaient pas T'Zshal et les autres Maîtres de Dortoir, pourquoi l'organisation sociale était aussi stable. Je savais, à présent. C'était parce que l'assassin, à son tour, deviendrait Maître du Dortoir. Il lui faudrait assumer cette responsabilité redoutable. Le fardeau effroyable de l'autonomie, de la liberté, lui appartiendrait. Il faut parler avec prudence quand les paroles que l'on prononce sont la loi. Il n'est pas facile d'être un maître à Klima. En outre, on serait alors le prochain mort. C'est payer cher le fouet. Il faut réfléchir soigneusement avant de tuer un Maître de Dortoir car les raisons pour lesquelles on commet un tel acte, si elles suffisent à justifier son assassinat, suffisent également à justifier l'assassinat de son successeur. Il y a deux contrôles importants de la charge de Maître de Dortoir, celui des hommes et celui du maître. Le contrôle des hommes consiste en ceci que l'assassin doit prendre la place de sa victime, avec ses vulnérabilités et ses hasards. Le contrôle du Maître de Dortoir est la fureur contenue, menaçante, de ses hommes. S'il ne gouverne pas intelligemment et correctement, s'il n'applique pas une justice rude, il provoque des dissensions et du ressentiment qui, parmi les hommes pris au piège de Klima, produiront tôt ou tard une insurrection. Il ne peut pas être doux avec eux, naturellement, car il est lui-même sujet aux sanctions de ses supérieurs, surtout en ce qui concerne les quotas de sel imposés à son dortoir. Néanmoins, il faut que l'un d'entre eux règne ; il faut que l'un d'entre eux accepte le fardeau. Ce sont l'acier et la volonté qui empêchent la catastrophe et le massacre. Il faut que quelqu'un tienne le fouet. Qui sera assez courageux et fort pour le lever, parmi les bêtes sauvages de Klima ? Qui sera assez audacieux, assez généreux pour accepter la charge redoutable de Maître de Dortoir à Klima ?

« Réveille-toi, T'Zshal, » souffla l'homme.

J'allai près de la silhouette allongée du Maître de Dortoir. Je posai la main sur son épaule.

« Réveille-toi, T'Zshal, » dis-je. « Les lelts sont partis. »

T'Zshal ouvrit les yeux. Il s'assit. Avec les doigts et un peu d'eau, prise dans une outre, il se frotta les yeux. Il but. Il s'étira et se leva. Il examina les eaux entourant le radeau, noires et calmes. Il quitta sa chemise et ses bottes.

Les eaux étaient tranquilles.

Il était torse nu. Il portait le kaffiyeh et l'agal. Il était pieds nus. La dague était glissée sous sa ceinture. Il examina la longue pointe de la lance, passant le doigt sur le fil. La pointe était fixée à la hampe par quatre rivets. De sous sa ceinture, il sortit une longue lanière de cuir

qu'il enroula à la base de la pointe de la lance, à l'endroit où elle était rivetée à la hampe, sur une quinzaine de centimètres, renforçant ainsi la hampe. Puis il prit de l'eau douce dans l'outre et mouilla la lanière de cuir. Ensuite, il posa la lance sur deux grands récipients en bois destinés à recevoir la solution saline.

Il n'y avait pas le moindre mouvement, autour du radeau.

Personne ne parlait.

T'Zshal fut le premier à le voir. Nous ne le vîmes qu'après qu'il eût perçu le mouvement léger.

Il s'était produit à une dizaine de mètres du radeau, à l'arrière et à tribord. Puis il disparut.

T'Zshal prit la lance, la tenant la pointe en bas. Il la serrait à deux mains.

« Ne restez pas au bord du radeau, » dit-il.

Nous reculâmes.

Je me sentais joyeux. Je cessai soudain de ruminer les réalités et les vérités qui ne pouvaient être révélées aux hommes. Il suffit de savoir qu'elles existent. Il est inutile de rester à jamais le visage collé à un mur qu'il est impossible de pénétrer. Il faut rire, crier, être un homme. L'homme peut penser ; il doit agir. Au milieu de mystères impénétrables qui ne se soucient pas de lui, le dépassent, il existe, choisit, agit. La sagesse stipule qu'il ne faut pas planter l'arbre de la pensée là où il ne peut pas produire de fruits. On peut mourir de faim en essayant de manger une illusion de nourriture. Il y a des réalités, des vérités, auxquelles l'homme a accès. Ce sont celles de son espèce, de son être, de son domaine animal. Pour connaître ces vérités, il n'a pratiquement besoin que de son cerveau, de son sang, de ses yeux et de ses mains. Il écoute trop ce qui ne lui parle pas, ce qui ne peut pas lui parler. Dans les limites de son être, dans ce domaine étincelant, il doit pouvoir clamer la suprématie qui est la sienne ; il restera vide, sauf s'il s'en empare. Elles lui appartiennent ; il peut les prendre ou non. C'est à lui de choisir. Tout le reste est ténèbres et obscurité. Il chantera parmi les rochers et le silence. Il chantera pour lui-même ; la justification, c'est lui-même et la chanson. À quoi doit-il être fidèle, sinon à lui-même ? À quoi d'autre pourrait-il être fidèle ? Il est né chasseur. Il ne faut pas qu'il oublie le goût de la viande.

Il jaillit hors de l'eau à moins d'un mètre du radeau, sautant plus de trois mètres en l'air, dominant les planches et T'Zshal, avec un cri de rage et de joie, alors que je hurlais également, enfonça profondément la lance dans le corps au moment où il tournait en l'air, mâchoires armées de dents comme des crochets, branchies triangulaires et courbes sous la mâchoire, dépressions sur les côtés de la grosse tête qui faisait plus d'un mètre de large, puis il retomba dans l'eau et ondula sous la surface, décrivant des cercles, sa grande nageoire dorsale, qui portait déjà d'anciennes cicatrices, passant et repassant.

« Salut, Le Vieux ! » cria T'Zshal. Il avait la lance ensanglantée à la main, couverte d'un fluide épais, noir dans la lumière des lampes.

Le Vieux fit à nouveau face au radeau. Il bougeait à peine dans l'eau. Il semblait nous surveiller.

« Il n'est pas content, » dit un homme.

« Tu l'as mis en colère, » dit un autre.

Mon cœur battait très fort. Je ne pensais pas, à ce moment-là, à nos camarades de la veille, tués par le monstre dans l'eau. Je pensais plutôt à l'animal, l'adversaire, et à la chasse. Je craignais qu'il ne renonce au combat.

Mais j'avais tort de craindre cela, car c'était au Vieux que nous avions affaire.

« Ah, Le Vieux, » fit doucement T'Zshal, « nous nous retrouvons. »

Je me demandai pourquoi il avait dit cela.

« Protégez les lampes, » dit T'Zshal à voix basse. « Couvrez-les quand l'eau sera haute. »

Si les lampes étaient perdues, et les torches encore éteintes, je ne pensais pas que nous rentrerions au quai du sel.

Je vis l'eau bouger près de la queue du Vieux. Il bougeait sa queue d'avant en arrière. Puis il glissa sous la surface.

« Tenez-vous aux récipients ! » lança T'Zshal.

Nous sentîmes que le corps puissant du Vieux se tordait sous les grosses poutres du radeau. Puis le radeau se souleva, presque à quarante-cinq degrés, tandis que le monstre s'arc-boutait dessous, poussant. Les hommes glissèrent, quelques-uns tombèrent, mais personne ne fut projeté dans l'eau. Par quatre fois, Le Vieux tenta de faire basculer le radeau. Avant de quitter le quai, nous avions rempli les récipients de sel. Il ne put faire basculer le radeau. Les lampes ne s'éteignirent pas. Le Vieux décrivit à nouveau des cercles puis se tapit dans l'eau, à dix ou quinze mètres, paraissant nous surveiller.

Puis il disparut à nouveau. Il resta invisible pendant un quart d'ahn.

Puis, soudain, à bâbord, devant, il jaillit hors de l'eau à trois mètres de nous et s'abattit, dans un déluge d'eau, sur le radeau.

« Couvrez les torches ! » cria T'Zshal. « Protégez les lampes ! » La lampe du coin avant, à bâbord, trempée, s'éteignit. Les hommes couvrirent les torches avec leur corps. Le Vieux disparut à nouveau.

« Il est peut-être parti, à présent, » dit un homme.

— « Peut-être, » dit T'Zshal. Les hommes rirent.

— « Aiiii ! » cria un homme. Le Vieux sauta, se tordant, près de lui, à l'avant, sur bâbord. Il recula d'un bond. Le Vieux pivota, son énorme queue en forme de faux claquant sur les poutres. Elle coinça la jambe de l'homme contre un récipient, la cassant, la fléchissant bizarrement vers l'intérieur, sous le genou. Mais nous devinâmes que ce n'était pas l'homme que Le Vieux voulait. La queue, comme une branchette, avait arraché le pieu de la lampe, le projetant, tournoyant, avec une traînée d'huile enflammée, en dehors du cercle éclairé par nos lampes, dans l'eau noire et salée.

« Mettez les lampes au centre du radeau ! » ordonna T'Zshal. « Montez sur l'estrade des récipients ! »

Des plaques d'huile, provenant de la lampe arrachée, brûlèrent brièvement sur l'eau. Puis elles s'éteignirent.

Je regardai l'homme à la jambe cassée. Il s'accrochait à un récipient, du sel sur la joue, les bras et la poitrine. Il ne disait rien.

« Tu as été maladroit, » commenta T'Zshal.

Le Vieux fit quatre fois le tour du radeau, s'arrêtant de temps en temps, comme pour nous surveiller.

« Si tu nous veux, tu dois venir nous chercher ! » cria T'Zshal. « Viens mon petit, viens à T'Zshal. T'Zshal t'attend ! »

L'eau se mit à bouger autour de la queue du Vieux. Les trous de ses yeux se trouvaient juste à la surface de l'eau.

« Attention, » dis-je à T'Zshal.

« Il arrive ! » cria un homme.

Le corps long et énorme fila dans l'eau, la queue battant. Presque au bord du radeau, le corps jaillit hors de l'eau, se tournant sur le côté, la mâchoire ouverte, tendue, tombant, mordant les poutres. T'Zshal projeta la longue lance, presque droite, vers le monstre et elle coupa, entaillant le flanc sur plus d'un mètre. Les dents se refermèrent sur son pantalon

bouffant, faisant pivoter T'Zshal sur lui-même, déchirant le tissu jusqu'à la hanche. T'Zshal frappa une nouvelle fois avec sa lance, l'enfonçant dans la queue du monstre au moment où il s'éloignait.

« Allumez une torche. Tenez-la bien haut ! » ordonna T'Zshal.

Sa lance était levée. Sur la jambe gauche de T'Zshal, à l'endroit où le tissu avait été déchiré, je vis, blanche et large, irrégulière, une longue cicatrice. Elle faisait presque le tour de la jambe, faisant entre un et trois centimètres de large.

« Nous nous connaissons bien, Le Vieux ! » cria T'Zshal. « Reviens ! »

C'était la première fois que je voyais la cicatrice. Je compris alors que, à un moment donné, T'Zshal et Le Vieux s'étaient rencontrés.

T'Zshal et Le Vieux, comme il l'avait dit, se connaissaient bien. Je me demandai combien d'hommes de T'Zshal avaient été tués par Le Vieux. Beaucoup, à mon avis.

Dans la lumière des lampes, sur le radeau, sur les eaux noires, parmi nous, la lance levée, il attendait.

Nous restâmes silencieux.

Personne ne s'en doutait. Cela arriva par surprise, par-derrière, sous l'eau, puis les hommes se mirent à hurler, le bois vola en éclats, nous tombâmes les uns sur les autres et il ne resta plus qu'une seule lampe allumée, minuscule, dans le noir.

« Allumez les torches ! » criai-je. Des torches furent allumées à la lampe. Nous vîmes Le Vieux jaillir hors de l'eau, son corps énorme, puissant, se dressant au-dessus de nous, l'eau dégoulinant sur sa peau, le corps de T'Zshal entre ses mâchoires.

Je bondis dans l'eau. J'arrivai près du Vieux avant d'avoir réellement compris ce que je faisais. Les dents du Vieux, comme celles des longs requins de Gor, et celles de nombreuses espèces voisines, ainsi que celles des espèces similaires de la Terre, sont dirigées vers l'arrière ; la morsure immobilise les matières mordues qui ne peuvent être dégagées qu'en direction de la gorge. En bref, Le Vieux ne pouvait lâcher facilement sa proie. En outre le réflexe naturel, instinctif, de l'animal, serait de tenir, non de lâcher. Même pour Le Vieux, dans ces eaux noires, désolées, la nourriture devait être rare. Dans un tel environnement, on pouvait supposer que cet instinct serait pratiquement inflexible. Je saisis la nageoire latérale droite de l'animal. Il plongea et se frotta, se tordant, contre le sel du fond de la mine. Je ne lâchai pas prise. Je tendis la main vers la mâchoire. Elle était ouverte, serrée sur le corps de T'Zshal. Je pus mettre la main dans la mâchoire. Puis l'animal sauta et, accroché à sa nageoire, je jaillis hors de l'eau avec lui, le sel me piquant les narines et les yeux, à demi aveuglé. J'aperçus les torches, sur le radeau, j'entendis les cris des hommes, puis le squal, auquel j'étais toujours accroché, retomba dans l'eau, battant de la queue. Lorsqu'il retomba dans l'eau, il roula sur lui-même, me projetant en l'air. Je secouai la tête et lâchai la nageoire, me jetant vers la mâchoire. Le squal roula. Je lâchai prise. Je me retins au corps de T'Zshal. J'introduisis à nouveau le bras dans la mâchoire. Je posai la main sur la poignée de la dague. L'animal sauta à nouveau et je parvins à dégager la dague, la plongeant dans les branchies situées sous la mâchoire, adaptation à l'eau extrêmement salée des mines. Je ne savais ni combien il avait de cœurs, ni où ils se trouvaient. Ces éléments varient chez les requins goréens. En outre, le cœur est profondément enfoncé à l'intérieur du corps. Je ne pensais pas pouvoir l'atteindre avec la lame dont je disposais. Mais le tissu des branchies est délicat, semblable à des couches de pétales, essentiel pour extraire l'oxygène de l'environnement. Le monstre marin se débattit follement ; ses mâchoires s'ouvrirent, tentant de cracher leur victime, mais elle était maintenue en place par les dents ; il tenta de couper le corps en deux, mais celui-ci était profondément enfoncé, de sorte qu'il n'avait guère de force. Puis il se

débattit plus faiblement. Le Vieux était toujours vivant quand je fus hissé, par Hassan et un autre homme, sur le radeau. Je ne pouvais lâcher la dague. Hassan m'ouvrit les doigts pour la retirer. Je restai allongé sur le radeau. Près de moi, gisait T'Zshal. À quatre pattes, je me dirigeai vers lui.

« Tu t'es laissé prendre par Le Vieux, » dis-je.

— « J'ai été maladroit, » répondit-il avec un sourire.

Sa chair était déchirée. Je tentai de refermer les blessures.

« Le Vieux ? » demanda T'Zshal.

— « Mort, » répondis-je.

La carcasse gisait dans l'eau, blanchâtre, flottant à cause de la teneur en sel.

— « Bien, » dit T'Zshal. Puis il ferma les yeux.

— « Il est mort, » dit un homme.

— « Allez chercher la pointe de la lance ! » ordonnai-je. « Déroulez la lanière de cuir.

Apportez-moi la dague ! »

— « Tu ne peux pas le sauver, » fit Hassan. Les poutres, sous le corps du Maître de Dortoir, étaient couvertes de sang. Mon front était couvert de sueur. Je regardai les blessures dans la lumière vacillante des torches. Il y avait du sel, sur mes mains, du sang. Je refermai, de mon mieux, les chairs déchiquetées.

— « Je ne savais pas qu'il pouvait y avoir autant de sang dans un homme, » dit quelqu'un, derrière moi.

— « Apportez-moi ce que j'ai demandé ! » ordonnai-je.

La lance, dont la hampe était brisée, flottait près du radeau. La lanière de cuir fut déroulée. La dague fut plantée dans le bois, près de moi.

« Aide-moi, » dis-je à Hassan.

— « Aie pitié de lui, » dit Hassan. « Tue-le. »

— « Aide-moi, » répétai-je.

— « Il n'y a pas d'espoir, » insista-t-il.

— « Nous avons partagé le sel, » lui rappelai-je.

— « Je vais t'aider, » céda Hassan.

Utilisant la dague comme poinçon, perçant la chair, et la longue lanière de cuir de la lance, tandis que Hassan réunissait les bords déchiquetés des sillons, je parvins à recoudre grossièrement la chair déchirée.

À un moment donné, T'Zshal ouvrit les yeux.

« Laisse-moi mourir, » supplia-t-il.

— « Je croyais que tu avais fait la marche jusqu'à Klima, » dis-je.

— « C'est vrai, » dit T'Zshal.

— « Marche à nouveau jusqu'à Klima, » dis-je.

Les poings du Maître de Dortoir se serrèrent. Quelques instants plus tard, il s'endormit.

Je me penchai à nouveau sur le corps de T'Zshal.

— « Tu ne pourrais pas appartenir à la Caste des Médecins, » releva un homme, derrière moi.

— « Personnellement, » intervint Hassan, « je ne l'admettrais même pas dans la Caste des Bourreliers. »

Nous rîmes. T'Zshal dormait.

— « Et Le Vieux ? » demanda un autre homme.

— « Laisse-le, » dis-je. Les lelts n'osaient pas encore approcher de la carcasse flottante du Vieux. Avec le temps, leur faim les attirerait près de la masse et un festin aveugle

commencerait.

« Retournons au quai du sel, » dis-je.

Les hommes prirent leurs gaffes. Le grand radeau fit demi-tour et prit la direction du quai.

JE RETROUVE UN CARRÉ DE SOIE ; NOUS ENTRONS DANS LE DÉSERT

« **P**OURQUOI m'as-tu sauvé la vie ? » demanda T'Zshal.

— « Comment se fait-il, » demandai-je « que cette entrevue se déroule dans la demeure du Maître du Sel ? »

J'étais debout sur les dalles bleues et jaunes d'une salle voûtée, dans le donjon du Maître du Sel. Je me tenais devant la couche sur laquelle T'Zshal était allongé. Des gardes nous entouraient. Près de moi, se tenait Hassan.

— « Je suis le Maître du Sel, » dit T'Zshal. Des membres de la Caste des Médecins, esclaves également, se tenaient près de la couche. « Pourquoi as-tu fait cela ? »

— « Ma liberté, » dis-je, « et de l'eau. » Je considérai T'Zshal. Il était allongé, nu jusqu'à la ceinture, ne daignant pas cacher les blessures horribles, recousues, dont son corps était couvert.

— « Il n'y a pas de kaiila, à Klima, » dit-il.

— « Je sais, » répondis-je.

— « Tu entrerais dans le désert à pied ? » demanda-t-il.

— « J'ai à faire loin de Klima, » répondis-je.

— « Tu m'as sauvé la vie, » dit T'Zshal. « En échange, tu demandes la mort ? »

— « Non, » répondis-je. « Je demande la liberté et de l'eau. »

— « Tu ne connais pas le désert, » dit-il.

— « Je l'accompagnerai, » intervint Hassan. « Je demande également la liberté et de l'eau. J'ai également à faire loin de Klima. »

— « Tu connais le désert ? » demanda T'Zshal.

— « Le désert est ma mère et mon père, » répondit Hassan. C'était un dicton du Tahari.

— « Et, pourtant, tu veux quitter Klima à pied ? »

— « Fournis-moi un kaiila, » proposa Hassan. « Je ne le refuserai pas. »

— « Je pourrais vous donner des postes importants, » suggéra T'Zshal.

— « Nous avons à faire ailleurs, » dis-je.

— « Vous êtes déterminés ? » s'enquit T'Zshal.

— « Oui, » répondis-je.

— « Moi aussi, » dit Hassan.

— « Très bien, » fit T'Zshal. « Attachez-les au soleil. »

Les gardes, par-derrière, se saisirent de nous. Nous nous débattîmes.

— « Je t'ai sauvé la vie ! » criai-je.

— « Attachez-le au soleil, » répéta T'Zshal.

— « Sleen ! » cria Hassan.

— « Lui aussi, » ajouta T'Zshal.

Je tirai sur le pieu auquel mon poignet droit était attaché.

« Ne bouge pas ! » dit le garde. Je sentis la pointe de sa lance sur ma gorge.

Il retourna sous le dais sous lequel, avec de l'eau, il s'assit près de son compagnon. Entre eux ils avaient, sur la croûte de sel, tracé un damier de Zar. Il ressemble au damier utilisé pour le Kaissa. Les pièces, cependant, ne peuvent être posées qu'aux intersections des lignes, à l'intérieur ou au bord du damier. Chaque joueur a neuf pièces de valeur égale qui sont placées à l'origine aux intersections des neuf lignes verticales intérieures avec ce qui serait la ligne horizontale arrière, constituée par le bord du damier, du point de vue de chaque joueur. Les coins ne sont pas utilisés dans la disposition d'origine, mais il est autorisé d'y poser les pièces lorsque la partie a commencé. Les pièces sont généralement des cailloux ou des morceaux de crotte de verr, et des bâtons. Les « cailloux » bougent d'abord. Les pièces avancent d'une intersection à la fois, sauf lorsqu'elles sautent. On peut sauter soit les pièces de l'adversaire, soit les siennes. Il faut sauter jusqu'à un point inoccupé. Les sauts multiples sont possibles. L'objectif est de faire le retournement complet de la position d'origine. Le premier joueur à occuper complètement la position d'origine de l'adversaire gagne. Naturellement, on ne prend pas les pièces. C'est un jeu de stratégie et de manœuvres.

« Hassan, » dis-je.

— « Reste tranquille, » dit-il. « Ne parle pas. Essaie de vivre. »

Je me tus.

« Ah ! » s'écria un garde. Il venait de faire un mouvement qui le satisfaisait.

Je gardai les yeux fermés, afin de ne pas devenir aveugle.

Il faisait froid.

Je bougeai le pieu, auquel mon poignet droit était attaché, d'un centimètre.

« Hassan, » dis-je. « Es-tu vivant ? »

— « Oui, » répondit-il, près de moi.

Nous avons été attachés sur les croûtes de sel.

Le soleil était couché, à présent.

Sous le soleil du Tahari, il y a des hommes qui ne tiennent que quatre heures, même parmi ceux qui ont fait la marche jusqu'à Klima.

Il y avait de l'eau, à proximité, mais on ne nous en avait pas donné. Nous étions attachés aux pieux. Il faut bouger le moins possible. Il faut éviter de transpirer. En outre, on protège avec son corps la surface sur laquelle on est couché. La température de surface peut atteindre cinquante-cinq degrés en fin d'après-midi.

Bizarrement, j'avais froid. C'était la nuit du Tahari. Je voyais les étoiles et les trois lunes.

Les gardes étaient partis.

« Demain à midi, nous serons morts, » dit Hassan.

Je déplaçai encore le pieu, auquel mon poignet droit était attaché, d'un centimètre. Puis lentement, petit à petit, je l'arrachai.

Le visage de Hassan était tourné vers moi.

— « Ne parle pas, » lui dis-je.

Avec le pieu arraché et la main droite, je roulai sur le côté gauche et attaquaï les croûtes entourant le pieu auquel était attaché mon poignet gauche. Puis il fut dégagé et, avec les dents et la main droite, je détachai mon poignet gauche. Ensuite, je détachai mes chevilles.

— « Sauve-toi, » dit Hassan. « Je ne peux pas marcher. »

Je lui détachai les poignets, puis les chevilles. À mon poignet droit était suspendu le pieu

que j'avais arraché en premier.

« Va-t'en, » insista Hassan. « Je ne peux pas marcher. »

Je me penchai et l'aidai à se lever. Je le soutins en lui passant le bras gauche autour de la taille. Son bras droit était sur mes épaules.

Nous levâmes la tête.

Autour de nous, comme un nuage noir, se tenaient douze hommes, le cimeterre à la main.

Je pris le pieu dans la main droite, pour lutter contre l'acier.

Les hommes qui nous entouraient s'écartèrent. Je vis, parmi eux, dans une chaise à porteurs, T'Zshal. La chaise fut posée devant nous.

« T'Zshal ! » criai-je.

Il nous dévisagea, sous les lunes.

— « Êtes-vous toujours décidés à entrer dans le désert ? » demanda-t-il.

— « Nous le sommes, » répondîmes-nous.

— « Votre eau est prête, » dit-il.

Deux hommes, avec des jougs chargés d'outres, de chaque côté, avancèrent.

« Nous avons cousu plusieurs outres d'un talu, » expliqua T'Zshal, « pour fabriquer celles-ci. »

Je fus stupéfait.

« J'espérais, » reprit T'Zshal, « vous enseigner le soleil et le manque d'eau, afin de vous faire renoncer à votre folie. »

— « Tu nous as bien montré, T'Zshal, » dis-je, « le manque d'eau et le sens au soleil. »

Il hocha la tête.

— « À présent, » conclut-il, « vous savez, avant d'entrer dans le désert. » Il se tourna vers un garde. « Coupe le lien du pieu suspendu à son poignet, » dit-il. Ce fut fait. Puis il se tourna vers un autre garde, qui avait une outre d'un talu, qui était parmi les hommes qui nous surveillaient, lorsque nous avions été attachés. « Donne-lui de l'eau, » dit-il.

— « Tu ne m'as pas laissé me débattre, » dis-je au garde.

— « Tu as sauvé la vie de T'Zshal, » répondit l'homme. « Je ne voulais pas que tu meures. » Puis il nous donna l'eau qu'il portait.

Avant de terminer l'outre, nous la passâmes aux hommes et à T'Zshal, afin que nous buvions tous l'eau de la même outre. Nous aurions, ainsi, partagé l'eau.

— « Bien entendu, » dit T'Zshal, « vous allez rester quelques jours à Klima, afin de reprendre des forces. »

— « Nous partons ce soir, » répondis-je.

— « Et lui ? » demanda T'Zshal, montrant Hassan.

— « Je peux marcher, » dit Hassan, se redressant. « À présent, j'ai de l'eau. »

— « Oui, » reconnut T'Zshal, « tu es vraiment du Tahari. »

Un homme me tendit un sac de nourriture. Il contenait des fruits séchés, des biscuits et du sel.

— « Merci, » dis-je. Nous ne nous attendions pas à recevoir de la nourriture.

— « Ce n'est rien, » répondit-il.

— « Tenteras-tu, » demandai-je à T'Zshal, « quand tes blessures seront guéries, de quitter Klima ? »

— « Non, » répondit T'Zshal.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

Je n'ai pas oublié sa réponse.

— « Je préfère être le premier à Klima que le deuxième à Tor, » dit-il.

— « Je te souhaite tout le bien, » dis-je, « T’Zshal, Maître du Sel de Klima. »

Nous pivotâmes sur nous-mêmes, Hassan et moi puis, avec notre eau et nos provisions, nous partîmes dans la nuit du désert.

Nous nous arrêtâmes en dehors du périmètre de Klima. À l’endroit où, dans les croûtes de sel, je l’avais caché, je repris le carré de soie décolorée qui avait été noué à mon collier pendant la marche jusqu’à Klima. Je le pressai sur mon visage, puis sur celui de Hassan.

« Il sent encore un tout petit peu le parfum, » dit-il.

— « Peut-être devrais-je le donner aux hommes de Klima, » fis-je avec un sourire.

— « Non, » répondit Hassan, « ils s’entre-tueraient pour lui. »

Mais je n’avais aucune envie de le donner aux hommes de Klima. Je voulais le rendre, personnellement, à la femme.

J’attachai le carré de soie à mon poignet gauche.

Puis, sous les lunes goréennes, sur les croûtes de sel, nous nous éloignâmes de Klima.

Nous nous arrêtâmes une fois, sur la crête de la grande cuvette au fond de laquelle se trouve Klima, et nous nous retournâmes. Nous regardâmes les bâtiments de Klima, blancs dans la lumière des trois lunes. Puis nous reprîmes notre chemin.

LE VENT SOUFFLE DE L'EST ; NOUS RENCONTRONS UN KUR

J'ENTENDIS Hassan crier.

Dans le sable, je le rejoignis en courant.

Il se tenait sur le flanc d'une dune, dans le clair des lunes. Il y avait une grande roche plate, exposée par le vent, en dessous de lui.

« Je l'ai vu là ! » cria-t-il. « Je l'ai vu ! » Il montrait la grande roche plate. Le vent la balayait. Je ne vis rien.

« C'est de la folie, » reprit Hassan. « Il n'y a rien. Je suis fou. »

— « Qu'as-tu vu ? » demandai-je.

— « Un monstre, » dit-il. « Un gros animal. Il s'est soudain mis debout. Ses bras étaient longs. Il m'a regardé. Puis il a disparu. » Il secoua la tête. « Mais il ne pouvait pas être là. Il n'y a pas d'endroit où il aurait pu se cacher. »

— « Tu décris un Kur, » estimai-je.

— « J'ai entendu parler d'eux, » releva Hassan. « Ne s'agit-il pas de créatures mythiques ? »

— « Les Kurii existent, » affirmai-je.

— « Un tel animal ne pourrait survivre dans le désert, » déclara Hassan.

— « Non, » reconnus-je, « un tel animal ne pourrait survivre dans le désert. »

— « Bizarre, » reprit Hassan, « que j'aie imaginé un Kur ici, dans le Tahari. »

J'allai sur la roche et l'examinai. Je ne trouvai pas le moindre indice de l'animal. Le vent soulevait le sable alentour. Je ne discernai aucune empreinte de pas.

« Continuons, » dit Hassan, « avant de devenir fous tous les deux. »

Prenant à nouveau l'eau sur l'épaule, je suivis Hassan.

La veille, nous avons fini la nourriture. Mais nous avons de l'eau. Hassan vit cinq oiseaux volant dans le ciel.

« Tombe à quatre pattes, » dit-il. « Baisse la tête. »

Ce qu'il fit. Je suivis son exemple. Les cinq oiseaux se mirent à voler en cercles. Je levai la tête. Il s'agissait de vulos sauvages, trapus et avec de grandes ailes. Un peu plus tard, ils se posèrent à quelques mètres de nous. Ils nous regardèrent, la tête tournée sur le côté. Hassan se mit à embrasser rythmiquement le dos de sa main, la tête baissée, mais s'arrangeant pour voir les oiseaux. Le bruit qu'il émettait faisait nettement penser à celui d'un animal buvant de l'eau.

Il y eut un cri rauque lorsqu'il s'empara d'un des oiseaux qui, curieux, s'était aventuré trop près. Les autres vulos s'envolèrent. Hassan tordit le cou de l'oiseau entre ses doigts et se mit à le plumer.

Nous mangeâmes de la viande.

Nous étions dans le désert depuis douze jours quand je perçus soudain, dans un coup de vent, l'odeur.

« Arrête, » dis-je à Hassan. « Sens-tu ? »

— « Quoi ? » demanda-t-il.

— « Elle a disparu, » dis-je.

— « Qu'as-tu senti ? » demanda-t-il.

— « Un Kur, » répondis-je.

Il rit.

— « Toi aussi, » releva-t-il, « tu es fou. »

Je scrutai les dunes qui nous entouraient, argentées dans le clair des lunes. Je changeai la position de l'outre d'eau posée sur mon épaule. Hassan était près de moi. Il changea la position de l'outre qu'il portait sur l'épaule gauche, gonflée devant et derrière.

« Ce n'est rien, » dit-il. « Continuons. »

Je regardai autour de moi.

— « Il est près de nous, quelque part, » maintins-je. « Quelque part. »

— « Viens, » dit Hassan. « Le matin ne va pas tarder. »

— « Très bien, » acquiesçai-je.

— « Pourquoi hésites-tu ? » demanda-t-il.

Je regardai autour de moi.

— « Nous ne marchons pas seuls, » déclarai-je. « Quelqu'un marche avec nous. »

Hassan scruta les dunes.

— « Je ne vois rien, » dit-il.

— « Nous ne sommes pas seuls, » insistai-je. « Il y a, quelque part, quelqu'un qui marche avec nous. »

Nous nous remîmes en marche.

La marche de Hassan avait pour objectif non le Rocher Rouge, qui se trouvait au nord-ouest de Klima, mais les Quatre Palmiers, avant-poste kavar qui se trouvait nettement au sud du Rocher Rouge. Malheureusement, l'Oasis des Quatre Palmiers était plus éloignée de Klima que celle du Rocher Rouge. En revanche, sa décision semblait sage. Le Rocher Rouge était une oasis tashid sous l'hégémonie des Aretai, ennemis des Kavars. En outre, entre Klima et le Rocher Rouge se trouvaient les régions où patrouillaient les hommes d'Abdul, l'Ubar du Sel, que je connaissais sous le nom d'Ibn Saran. En outre, bien que les Quatre Palmiers soit plus loin de Klima que le Rocher Rouge, le chemin qui y conduisait quittait apparemment le Pays des Dunes plus tôt que le chemin du Rocher Rouge, nous faisant pénétrer plus tôt dans le Tahari typique de rochers et de buissons, où il était possible de trouver un peu de gibier, de l'eau de temps en temps et peut-être des groupes de nomades ne se montrant pas hostiles vis-à-vis des Kavars. Tout bien considéré, la décision de tenter d'atteindre les Quatre Palmiers semblait la plus rationnelle, compte tenu des circonstances. Cette décision, naturellement, comportait des risques. Notre unique possibilité était de jouer. Hassan avait joué adroitement ; restait à savoir s'il avait également bien joué.

Je suivis Hassan, qui s'orientait sur le soleil et le vol de certains oiseaux migrateurs. Nous n'avions, naturellement, aucun instrument, aucune piste marquée, et nous ignorions la position exacte de Klima relativement au Rocher Rouge et aux Quatre Palmiers.

Nous jouions. Nous marchions. L'alternative du jeu n'était pas la sécurité mais la mort

certaine.

La conséquence du plan de Hassan était que nous nous dirigions en gros vers le sud-ouest, c'est-à-dire, pendant un certain temps, dans la région la plus désolée, la moins fréquentée, du Pays des Dunes, à l'écart même des routes du sel.

Je compris alors que c'était pour cette raison que l'animal nous suivait.

« Nous n'avons de l'eau, » dis-je à Hassan, « que pour quatre jours. »

— « Six, » répondit-il. « Et nous vivrons peut-être deux jours sans eau. »

Nous avions atteint la limite du Pays des Dunes. Je regardai les collines accidentées, les failles, les rochers, les buissons.

— « Est-ce encore loin ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Hassan. « Peut-être cinq jours, peut-être dix. » Nous ne savions pas à quel endroit nous étions sortis des dunes.

— « Nous avons fait beaucoup de chemin, » dis-je.

— « As-tu remarqué le vent ? » s'enquit Hassan.

— « Non, » répondis-je. Je n'avais pas fait attention.

— « De quelle direction vient-il ? » demanda Hassan.

— « De l'est, » dis-je.

— « C'est le printemps, » conclut Hassan.

— « Cela signifie-t-il quelque chose ? » demandai-je. Le vent me paraissait semblable au vent chaud qui souffle continuellement dans le Tahari, en dehors de la direction.

Nous étions dans le désert depuis quatorze jours quand le vent tourna à l'est.

— « Oui, » répondit Hassan, « cela signifie quelque chose. »

Deux ahns plus tôt, le bord du soleil était apparu sur l'horizon, illuminant les crêtes des dunes qui se faisaient plus rares. Une ahn plus tôt, Hassan avait dit :

« À présent, il est temps de creuser une tranchée. »

À quatre pattes, avec les mains, nous creusâmes la terre desséchée. La tranchée faisait environ un mètre vingt de profondeur, étroite, facile à creuser. Elle est orientée de telle sorte que le soleil passe perpendiculairement à son axe. Cela fournit de l'ombre le matin et l'après-midi. Elle n'est complètement exposée que lorsque le soleil est haut.

Nous nous tenions au bord de la tranchée, Hassan et moi, regardant vers l'est.

« Oui, » répéta Hassan, « cela signifie quelque chose. »

— « Je ne vois rien, » dis-je. Des grains de sable me fouettaient le visage.

— « Nous sommes arrivés jusqu'ici, » dit Hassan.

— « Ne pouvons-nous rien faire ? » demandai-je.

— « Je vais dormir, » décida Hassan. « Je suis fatigué. »

Je fis le guet tandis que Hassan dormait. Cela commença à l'est, comme une ligne mince à la limite du désert. C'est seulement lorsque cela approcha que je compris que cela faisait plusieurs dizaines de mètres de haut, peut-être cent pasangs de large ; le ciel, au-dessus, était gris, puis noir, comme de la fumée ; puis je dus cesser de regarder, de peur de devenir aveugle ; je protégeai mes yeux avec mes mains ; je tournai le dos ; je me tassai dans la tranchée ; le vent hurla au-dessus de moi ; des grains de sable étaient enfoncés dans le dos de mes mains ; par endroits, quand je les délogeai, il y avait du sang. Je levai la tête. Le ciel était noir de sable ; des buissons, comme des tabuks surpris, bondissants, passaient au-dessus de ma tête ; le vent hurlait. Je restai assis dans la tranchée. Je posai le front sur les bras, la tête baissée, les bras sur les genoux. J'écoutai la tempête. Puis je m'endormis.

Le soir, nous nous réveillâmes. Nous bûmes. La tempête faisait toujours rage. Nous ne

pouvions voir les étoiles.

« Combien de temps durent ces tempêtes ? » demandai-je.

— « Au printemps, » dit-il, haussant les épaules à la manière du Tahari, « qui sait ? »

— « Suis-je ton frère ? » demandai-je.

Il leva la tête.

— « On ignore combien de temps une telle tempête peut durer, » précisa-t-il. « Elle peut durer de nombreux jours. C'est le printemps, » ajouta-t-il. « Le vent vient de l'est. » Puis il baissa à nouveau la tête.

Il s'endormit. Finalement, je m'endormis également.

Soudain, peu avant l'aube, je me réveillai.

Il se tenait là, dans les tourbillons de sable, énorme, nous regardant.

« Hassan ! » criai-je.

Il se réveilla immédiatement. Nous nous levâmes péniblement, les pieds enfoncés dans le sable qui s'était accumulé au fond de la tranchée, le dos soudain lacéré par le vent.

Il ouvrit sa grande gueule, tournant la tête. Il faisait deux mètres dix de haut, arc-bouté contre le vent. Du sable était collé à sa fourrure. Il me regarda. Il leva son long bras. Il montrait le Pays des Dunes.

« Fuyons ! » cria Hassan. Nous sortîmes de la tranchée d'un bond, jetés à terre par la tempête, nous relevant péniblement. Nous nous baissâmes, tentant de conserver notre équilibre, la tranchée entre nous et l'animal dressé. Il vacilla dans le vent, s'appuyant contre lui, mais ne tenta pas de s'approcher de nous. Il me regardait. Il montrait le Pays des Dunes.

« L'eau ! » s'écria Hassan. « L'eau ! »

Il prit position au-dessus de la tranchée, pour me protéger, dans toute la mesure du possible. Je me glissai dans la tranchée et, lentement, afin de ne pas provoquer l'attaque de l'animal, tirai les deux outres. Hassan les prit et, quand je fus sorti de la tranchée, nous reculâmes, sans quitter l'animal des yeux. Nous étions fouettés par le vent et le sable. L'animal ne bougea pas et resta debout, ses yeux à demi fermés, bordés de sable, fixés sur moi, son grand bras montrant le Pays des Dunes.

Nous pivotâmes sur nous-mêmes, Hassan et moi puis, trébuchant, portant l'eau, nous prîmes la fuite dans le désert. À un moment donné, brièvement, je perdis Hassan de vue, puis je le vis à nouveau, à moins d'un mètre de moi, dans l'obscurité, les tourbillons de sable. Nous courûmes ensemble. L'animal ne nous poursuivit pas.

LE KUR VEUT RETOURNER DANS LE PAYS DES DUNES ; JE L'ACCOMPAGNE

« **I**L est là, » dit Hassan. « Mais tu es fou de retourner près de lui. »

— « Il aurait pu nous tuer dans la tranchée, » soulignai-je. « Il ne l'a pas fait. »

La tempête, d'un seul coup, s'était calmée. Elle n'avait duré qu'un peu moins d'une journée. Le paysage semblait légèrement différent mais il ne nous fut pas difficile de retrouver la tranchée. Nous n'avions pas pu aller loin, dans la tempête. Nous avons parcouru moins de dix pasangs quand nous tombâmes, jetés à terre par le vent, dans le sable. Nous restâmes couchés, protégeant nos têtes et l'eau. Presque aussi brusquement qu'elle était arrivée, le vent tournant au nord, elle avait disparu.

— « Il va y avoir d'autres tempêtes, » prédit Hassan. « Celle-ci était trop courte. » Il me regarda. « Il faut que nous avancions pendant que nous le pouvons, avant qu'une autre tempête, plus longue, arrive. »

— « Je retourne à la tranchée, » dis-je.

— « Je vais avec toi, » répondit-il.

Depuis une petite éminence, nous vîmes ce qu'il restait de la tranchée, qui était pratiquement pleine de sable. Le soleil était haut. Près de la tranchée, sur le dos, à demi couvert de sable, gisait le Kur.

Quand nous arrivâmes, il tourna la tête vers nous.

« Il n'est pas mort, » dit Hassan.

— « Il semble faible, » dis-je.

— « Nous aussi, nous sommes faibles, » releva Hassan. « C'est à peine si nous avons la force de porter l'eau. »

Je fis le tour du Kur, qui ferma les yeux. Sa fourrure était pleine de sable.

Je m'accroupis près de lui. Il ouvrit les yeux et me regarda.

Sur sa patte antérieure droite, sur un des six doigts, il y avait un anneau, apparemment en or.

C'était la première fois que je voyais un Kur avec un tel bijou. J'avais vu des anneaux de ce type portés aux bras et aux poignets ; et des boucles d'oreilles, mais aucun anneau de la taille d'un doigt. Les Kurii sont souvent des animaux pleins de vanité.

— « J'ai déjà vu ce Kur, » dis-je. Je l'avais vu dans une cellule de la Demeure de Samos. Il avait été capturé plusieurs mois auparavant, se dirigeant apparemment vers le Tahari. Samos l'avait acheté à des chasseurs. Six hommes étaient morts pendant sa capture. Les yeux, bordés de sable, avaient une pupille noire ; la cornée, généralement jaune, semblait pâle, terne ; le mufle parcheminé paraissait sec, les lèvres étaient retroussées sur les crocs ; la langue, noire, semblait grosse ; il paraissait maigre, pour un Kur, hagard ; je compris que ses tissus étaient vraisemblablement déshydratés. Le fait que le Kur se soit dirigé vers le Tahari

était une partie du mystère qui m'avait poussé à m'aventurer dans le désert. Qu'allait-il faire dans le Tahari ?

— « Il va mourir bientôt, » dit Hassan. « Laisse-le. »

Je restai près du Kur, le regardant.

— « Il a besoin d'eau, » dis-je.

— « N'approche pas de lui, » me conseilla Hassan.

À mon avis, les hommes avaient peu d'ennemis aussi terribles et redoutables que le Kur, en dehors des autres hommes. Ces créatures et les Prêtres-Rois se livraient une guerre sans merci, deux mondes, deux planètes, Gor et la Terre, en étant l'enjeu. Les hommes semblaient être les alliés négligeables de l'une ou l'autre espèce. Devant moi, gisait un ennemi impuissant.

« Tue-le, » dit Hassan.

— « C'est une créature rationnelle, » relevai-je. « Elle a besoin d'eau. »

— « Renonce à cette folie ! » cria Hassan.

Je soulevai la tête velue, qui faisait plus de soixante centimètres de large. Entre les rangées de crocs, l'outre sur mon épaule, je plaçai l'embout de l'outre.

Les pattes de l'animal se levèrent lentement et se posèrent sur l'outre. Je les vis appuyer sur l'outre ; l'envergure des doigts faisait plus de quarante centimètres. Il y avait six doigts, aux articulations multiples, velus. Je vis l'anneau en or, lourd, étrangement incrusté, me sembla-t-il, d'un carré en argent, sur le cuir brun de l'outre. Ce n'était, apparemment pas, une bague normale.

— « Ce matin, » rappelai-je, « avant l'aube, il aurait pu nous tuer et prendre l'eau. Il ne l'a pas fait. »

Hassan ne répondit pas.

Lentement, le Kur se leva. Je fermai l'outre. Il ne restait que quatre ou cinq litres d'eau dans l'outre. Cela permet à un être humain de tenir une journée ; ensuite, il lui faut entamer les réserves de ses tissus.

Hassan resta à l'écart.

Le Kur nous tourna le dos. Très lentement, il leva la tête, comme s'il sentait littéralement l'eau couler dans les vaisseaux de son corps. C'était terrifiant à voir, dans un sens. C'était comme s'il revivait, et c'était un Kur.

— « Tu es fou, » souffla Hassan. « Le désert l'aurait tué à ta place. »

— « Il ne nous a pas tués quand il aurait pu le faire, » insistai-je. « Il n'a pas pris l'eau. »

— « Il était fou à cause du désert, de la tempête, » suggéra Hassan. « À présent, il va avoir les idées claires. »

Je regardai le Kur. Il se mit à quatre pattes ; puis il se redressa partiellement, les doigts dans la poussière, comme se déplacent généralement les Kurii. Soudain, il roula dans le sable. Puis il se leva. Il tendit une patte. La patte saisit les tiges épaisses, tortueuses d'un gros buisson à feuilles minces. Comme presque toutes les plantes du désert, il avait des racines profondes. D'un seul geste, le Kur arracha le buisson, le leva au-dessus de sa tête puis le jeta au loin. Il bondit, puis frappa le sable avec son poing droit. Puis, sortant les griffes de son appendice préhensile droit, grosse main à six doigts, il griffa la poussière, en projetant un déluge derrière lui. Ensuite il se redressa, hurla puis, se mettant à quatre pattes, se tourna vers nous et nous regarda. Puis, lentement, penché, les doigts dans la poussière, il se dirigea vers nous.

La cornée de ses yeux était à présent jaune claire. Son mufle luisait de sueur. Sa langue passait sur ses lèvres, qui étaient humides.

Il s'arrêta à quelques dizaines de centimètres de nous. J'étais convaincu qu'il était capable de tuer deux hommes désarmés dans le désert.

Mais il n'attaqua pas. Il me regarda. Puis il montra le Pays des Dunes.

Il se redressa, peut-être pour prendre une apparence plus humaine. Je constatai qu'il avait été blessé. Par endroits, sa fourrure était coupée. Plusieurs entailles, apparemment produites par des cimenterres, partiellement cicatrisées, couvraient son corps. Il devait avoir, à un moment donné, perdu beaucoup de sang.

— « Je connais ce Kur, » dis-je. Je le considérai. « Peux-tu me comprendre ? » demandai-je.

Rien n'indiqua qu'il avait compris.

« Je l'ai fait libérer d'une cellule de Port Kar, » expliquai-je à Hassan. « À Tor, dans une cour, plusieurs hommes m'attendaient pour me tuer. Ils ont été massacrés comme seul un Kur pouvait le faire. Dans la prison des Neuf Puits, quoique, bizarrement, il m'ait été impossible de le voir, un Kur est entré dans ma cellule. Il aurait pu me tuer, puisque j'étais enchaîné. Il ne l'a pas fait. Je crois qu'il a tenté de me libérer. Il a été surpris par Ibn Saran et ses hommes. Il a presque été tué, pris au piège dans la cellule. Il a été gravement blessé. Ibn Saran m'a dit que l'animal avait été tué. Il mentait. C'est lui. C'est ce Kur. Je le connais, Hassan. C'est, même provisoirement, mon allié. Je crois, Hassan, aussi étrange que cela paraisse, que nous combattons pour la même cause. »

— « Un homme et un Kur ! » protesta Hassan. « C'est impossible ! »

Le Kur montrait toujours le Pays des Dunes.

Je me tournai vers Hassan.

— « Je te souhaite tout le bien, Hassan, » dis-je.

— « C'est de la folie de retourner dans le Pays des Dunes, » me remontra-t-il. « Il n'y a presque plus d'eau. »

— « Tente de gagner les Quatre Palmiers, » dis-je. « Tu te dois avant tout à ta tribu. La guerre va bientôt faire rage dans le Tahari. Quand les Kavars chevaucheront, il faudra que tu chevauches avec eux. »

— « C'est un choix difficile que tu m'imposes, » dit Hassan. « Il me faut choisir entre mon frère et ma tribu. » Puis il ajouta : « Je suis du Tahari. Je dois choisir mon frère. »

— « L'eau décide, » dis-je. « Ta tribu attend. »

Hassan regarda le Kur. Puis il me regarda.

— « Je te souhaite tout le bien, mon frère, » dit-il. Puis il sourit. « Puissent tes outres ne jamais être vides. Puisses-tu ne jamais manquer d'eau. »

— « Puissent tes outres ne jamais être vides, » répondis-je. « Puisses-tu ne jamais manquer d'eau. »

Hassan pivota sur lui-même. Je lui souhaitais tout le bien. J'espérais qu'il atteindrait les Quatre Palmiers.

Déjà, bondissant, puis se retournant, puis avançant à nouveau, le Kur allait devant moi vers les ondulations irrégulières des dunes qui se dressaient à notre gauche.

Je le suivis.

CE QUI ARRIVA DANS LE PAYS DES DUNES

LE Kur était un animal incroyable. Sans lui, je n'aurais pas survécu.

Le lendemain, nous n'avions plus d'eau.

Je constatai avec surprise que, bien qu'il ait montré le Pays des Dunes, le Kur suivit la limite des dunes, sur un terrain plus typique du Tahari. Je compris qu'il avait montré sa destination, quelle qu'elle soit, laquelle se trouvait à l'intérieur du Pays des Dunes, comme si je la connaissais, mais que le chemin qu'il avait intelligemment choisi suivrait la limite du Pays des Dunes jusqu'à un point donné à partir duquel nous nous engagerions dans les dunes redoutables en direction de l'objectif qui l'intéressait, ou nous intéressait.

« Il n'y a plus d'eau, » lui dis-je. Je levai l'outre de manière à lui montrer qu'il ne restait plus rien à l'intérieur. Après avoir bu, près de la tranchée, le Kur n'avait plus absorbé d'eau.

Le Kur regarda un vol d'oiseaux. Il les suivit pendant une journée. Il trouva leur eau. Elle était mauvaise. Nous bûmes cependant avec reconnaissance. Je plongeai mon outre dans l'eau. Nous tuâmes quatre oiseaux et les mangeâmes crus. Le Kur prit un petit tharlarion des rochers et nous le mangeâmes également. Puis nous continuâmes notre chemin. Je bus beaucoup car le Kur semblait pressé. Il savait certainement qu'il est préférable de marcher la nuit, pourtant il semblait infatigable, me poussant à continuer, comme si je n'avais besoin ni de manger ni de dormir. Savait-il que je n'étais pas un Kur ? Protégé par sa fourrure, il était moins exposé au soleil. Il avançait jour et nuit, mais moi je ne le pouvais pas. Impatient, il s'accroupissait près de moi lorsque je m'effondrais sur le sable pour dormir. Une ahn plus tard, il me réveillait et montrait le soleil. Pourtant, je ne crois pas qu'il voulait m'indiquer l'heure, mais simplement attirer mon attention sur le passage du temps. Il paraissait pressé. De toute évidence, malgré la puissance de son corps, la chaleur, le soleil, le manque de nourriture et d'eau devaient prélever un lourd tribut sur lui. Parfois, ses blessures devaient le tourmenter. Par deux fois, je le vis lécher les croûtes ensanglantées. Puis, lentement, comme par la force de sa volonté, il repartait. J'étais convaincu qu'il nous tuerait. On ne provoque pas le désert. Il est implacable, comme la pierre ou le feu.

« J'ai besoin d'eau, » lui dis-je. Il avait disparu pendant plus d'une journée.

Le Kur leva huit doigts et montra le soleil.

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire.

Nous continuâmes. Une ahn plus tard, les narines au ras du sol, dilatées, il s'agita. Il montra le sol. Il me regarda comme s'il fallait que je comprenne. Naturellement, je ne compris pas. Il regarda le soleil, puis me regarda, comme s'il examinait les deux pôles d'une alternative. Puis il s'éloigna rapidement de la direction que nous suivions. Je compris, plusieurs ahns plus tard, qu'il suivait la piste d'un animal et que mes sens n'étaient pas assez aiguisés pour la percevoir. Nous nous jetâmes à plat ventre près de l'eau sale, empestant les excréments, et je remplis à nouveau l'outre. Il y avait un tabuk partiellement dévoré, près de la mare. Le Kur m'interdit de prendre certains morceaux, les reniflant. D'autres morceaux,

éloignés des parties mangées, davantage exposés au soleil, il me les donna. Il arracha une hanche et, avec des mouvements rapides, avec ses dents, tenant le morceau, arracha la viande séchée de l'os.

Le Kur me fit signe de me lever. Il fallait repartir. Ayant mangé et bu, je le suivis mais chaque pas, à cause de mon épuisement, était une torture.

Il regagna la piste que nous suivions à l'origine, dont nous nous étions écartés, et poursuivit son chemin.

Le lendemain matin, il montra le soleil et leva sept doigts. Mais il me laissa dormir, à l'ombre d'un rocher, et monta la garde. Cette nuit-là, nous marchâmes à nouveau. Le repos me fit beaucoup de bien. Le lendemain matin, il montra le soleil et leva six doigts. Je compris que son rendez-vous, ou ce qu'il avait à faire, devait être accompli dans six jours. C'était pour cette raison qu'il était pressé.

L'eau se fit plus rare.

Le Kur progressa plus lentement et but davantage. Je crois que ses blessures le handicapaient. Il ne paraissait plus disposé à s'écarter de la piste pour trouver de l'eau. Il devint désespéré. Il avait peur, supposai-je, de manquer son rendez-vous. Il n'avait pas compté avec sa faiblesse. Le cuir que je portais autour des pieds était en loques, mais il y avait du sang dans les traces de pas du Kur. Il avançait, indomptable.

Puis l'eau fut épuisée.

Au matin, le Kur avait montré le soleil et levé quatre doigts.

Nous marchâmes une journée sans eau.

Le lendemain, nous trouvâmes des mouches volant au-dessus de la terre desséchée. Là, avec ses grosses pattes, lentement, péniblement, le Kur creusa. Plus d'un mètre vingt sous la surface, nous trouvâmes de la boue. Nous la pressâmes, dans le carré de soie que je portais au poignet, dans ses grandes paumes. Il me donna presque toute cette eau. Il ne lécha que ce qui resta dans ses paumes. Ailleurs, cette même nuit, nous trouvâmes un étroit chenal de boue craquelée, lit d'un minuscule cours d'eau disparu comme ceux qui, en hiver, lorsqu'il pleut, ont de l'eau pendant quelques jours. Nous le suivîmes jusqu'à une petite mare à sec. En creusant, nous trouvâmes des escargots. Sous le clair des lunes, nous cassâmes les coquilles et suçâmes le fluide. Il empestait. Je ne vomis qu'au début. À nouveau, le Kur me donna l'essentiel de notre découverte. Puis nous ne trouvâmes plus rien.

Nous revînmes sur nos pas jusqu'à l'endroit où nous nous étions écartés de la piste, puis reprîmes notre chemin.

Le lendemain matin, le Kur montra le soleil et leva trois doigts.

L'outre, entre mes mains, était vide et sèche.

« Reposons-nous, » dis-je au Kur.

Il voulut continuer. Je suivis l'empreinte de ses pas. Il y avait du sang à l'intérieur. Je fermai les yeux à cause de la luminosité du sol.

Je mettais inlassablement, interminablement, un pied devant l'autre. Le Kur commença de boiter.

Je me sentais faible, j'avais envie de dormir. Je n'avais plus guère envie de manger. Je me sentis étrangement brûlant. Je touchai mon front. Il était sec et semblait extrêmement chaud. J'avais mal à l'estomac et des nausées. C'est étrange, me dis-je. Nous n'avions pratiquement rien mangé.

« Il faut que nous nous reposions, » dis-je au Kur.

Mais il continua de marcher. Je le suivis en trébuchant, l'outre à la main. Je la regardai. Elle s'était fendillée au soleil. Je m'accrochai à elle, de manière irrationnelle. Je ne voulais

pas la lâcher. Quand le soleil fut haut, je tombai. Le Kur attendit que je me sois relevé, puis partit en boitant devant moi.

« J'ai le vertige, » lui dis-je. « Attends ! »

Je restai immobile et attendis que le vertige soit passé. Le Kur attendit. Puis nous repartîmes. J'avais mal à la tête. Je secouai la tête. La douleur était violente. Je mis un pied devant l'autre, continuant de suivre le Kur. Puis j'eus des démangeaisons. Je me grattai les bras et le corps. Je trébuchai. Le Kur avançait devant moi. C'était étrange de ne plus avoir de salive dans la bouche. Mes yeux étaient secs. J'avais l'impression d'avoir des grains de sable entre l'œil et la paupière ; je sentis, également, des grains de sable dans ma bouche ; je ne pouvais les cracher ; je n'avais plus de larmes. Mes lèvres devinrent douloureuses. Ma langue était grosse. Je sentis que la peau de ma langue pelait. J'eus des crampes dans l'estomac, les bras et les jambes. Je regardai autour de moi. Il semblait y avoir beaucoup d'eau, çà et là, dans les endroits plats, au loin, mouvante. Parfois, nos pas nous conduisaient dans sa direction mais, lorsque nous arrivions, c'était du sable, la chaleur du désert produisant des ondulations au-dessus.

« Je ne peux pas aller plus loin, » dis-je au Kur.

Il se tourna vers moi, penché. Il montra la droite, pour la première fois. Il montrait l'est, les dunes. Je compris que c'était là qu'il nous fallait prendre la direction de l'intérieur.

Je regardai les dunes, sur ma gauche, miroitantes à cause de la chaleur, caressées par le vent qui formait comme de petites fumées aux sommets.

Entrer signifiait la folie et la mort.

Il tendait son long bras droit vers les dunes.

« Je ne peux pas aller plus loin, » dis-je.

Il approcha de moi. Je le regardai. Il me prit par le bras et me releva violemment. Je l'entendis prendre et déchirer l'outre. Mes mains furent tirées dans mon dos et attachées. Mes chevilles furent croisées et attachées. Avec des morceaux d'outre et des lambeaux, le Kur s'enveloppa les pieds, pour les protéger du sable. Avec des bandes de cuir, il confectionna une corde. Je sentis, couché dans le sable et les pierres, qu'il me la mettait au cou. Avec les dents, il coupa le cuir qui m'attachait les chevilles. Je fus presque étranglé. Il me releva rudement. Le Kur se tourna vers les dunes, la corde de cuir dans la patte droite. Puis il m'entraîna, en laisse, prisonnier humain, gravissant en trébuchant et glissant, la première longue pente, dans le Pays des Dunes.

« Tu es fou, fou ! » voulus-je crier. Mais je pus seulement murmurer et c'est à peine si j'entendis ma propre voix.

Il continua et, en laisse, je le suivis.

Le vent fouettait le sable.

Tu as fait la marche jusqu'à Klima, me dis-je. Tu marches à nouveau jusqu'à Klima. Mais, pendant la marche jusqu'à Klima, j'avais de l'eau, du sel.

À un moment donné, en fin d'après-midi, je dus perdre connaissance. Je rêvai des bains d'Ar et de Turia.

Je m'éveillai pendant la nuit. Je n'étais plus attaché. Le Kur me portait, parmi les dunes argentées. Il avançait lentement. Il boitait du pied droit. J'étais contre les blessures du sommet de sa poitrine. Elles étaient ouvertes. Mais elles ne saignaient pas.

Je m'endormis à nouveau. Je m'éveillai à nouveau peu avant l'aube. Le Kur, près de moi, partiellement couvert de sable apporté par le vent, dormait. Je me levai, péniblement. Puis je tombai. Je ne tenais plus debout.

Je m'assis dans le sable, le dos à la dune. Je regardai le Kur. L'animal avait été admirable,

puissant. Mais, à présent, le désert et ses blessures le tuaient. Il était faible et épuisé. Sa peau semblait plissée sur sa charpente énorme, souvenir atrophié de la puissance de l'animal. Je regrettai, bizarrement, d'assister à son déclin. Je me demandai ce qui le poussait, pourquoi il voulait tellement mener à bien cette mission, quelle qu'elle soit. Il osait s'opposer au désert. Je remarquai sa fourrure. Elle n'était plus lisse mais, à présent, apparemment morte, cassante ; elle était sèche ; elle était couverte de sable. Le cuir de son mufle, avec les deux narines, était craquelé et, bizarrement, gris. Sa bouche et ses lèvres étaient sèches, comme du papier. Autour du mufle, des narines, de la bouche et des lèvres, il y avait de petites fissures pleines de sable. En outre, les narines, les yeux, la bouche et les lèvres étaient bordés de sable. Il était couché dans le sable, en rond, la tête à l'opposé de la direction du vent, comme un objet abandonné, jeté, inutile. Cet animal orgueilleux avait défié le désert. Il avait perdu. Quel objectif, me demandai-je, valait le risque que l'animal avait pris, le risque de perdre la vie ? Je me demandai s'il pourrait se relever. Je ne pensais pas que nous tiendrions la journée.

Le soleil pointait.

L'animal se leva, secoua le sable accumulé dans sa fourrure. Il vacillait.

« Pars sans moi, » dis-je. « Je ne peux plus marcher. Tu ne peux plus me porter. »

L'animal tendit son long bras vers le soleil. Il leva deux doigts.

Il s'approcha de moi.

« Je ne peux pas aller avec toi, » dis-je. « Qu'est-ce qui est tellement important ? » demandai-je.

L'animal se passa un doigt sur les lèvres et la langue. Il posa le doigt sur mes lèvres. Je sentis le sable et le sel.

« Je ne peux pas avaler, » dis-je.

L'animal me regarda longtemps. Sa corne n'était plus jaune, mais pâle, blanchâtre. Les petites fissures, aux coins de ses yeux, étaient pleines de sable. Ses yeux semblaient secs. Mes yeux me piquaient. Je n'essayais plus de retirer les particules qui se trouvaient à l'intérieur.

L'animal me tourna le dos et pencha la tête au-dessus de ses mains. Quand il se tourna à nouveau vers moi je vis, dans les paumes noires de ses mains, un fluide nauséabond. Je baissai le visage vers ses mains et, les mains tremblantes, tenant ses mains, je bus. L'animal fit cela quatre fois. C'était l'eau de la dernière mare que nous avions trouvée, près de laquelle il y avait un tabuk mort, stockée dans l'estomac de l'animal. C'était, dans un sens, l'eau de ses tissus qu'il me donnait, la prenant à son organisme et me la cédant afin que je ne meure pas. L'animal tenta encore de me donner de l'eau, mais il n'en avait plus. Il m'avait donné toute l'eau qui lui restait. À nouveau, il gratta sa bouche, ses lèvres, son corps, pour se procurer du sel. Il en prit également sur les croûtes sanglantes de ses blessures. Je le pris, avec le sable, le léchant, capable à présent de l'avalier. Il m'avait donné, présent apparemment inexplicable, l'eau et le sel de son corps.

« À présent, je peux marcher, » dis-je. « Il ne sera pas nécessaire que tu me portes, à supposer que tu en sois capable, ou que tu m'attaches et me traîne comme un prisonnier. Tu m'as donné l'eau et le sel de ton corps. Je ne sais pas ce que tu cherches, ou quelle est la nature de ta mission, mais je t'accompagnerai. Nous irons ensemble. »

L'animal me fit signe de me reposer. Puis il s'installa entre le soleil et moi et, dans l'ombre de son corps, qu'il déplaçait de temps en temps, je dormis.

Je rêvai de l'anneau qu'il portait au deuxième doigt de la main gauche.

Quand les lunes furent hautes, je me réveillai. Puis je suivis le Kur. Il avançait lentement, du fait qu'il boitait. Ses tissus desséchés, à mon avis, n'abriteraient pas longtemps la vie.

L'eau qu'il avait conservée, peut-être pour moi, avait disparu.

Je ne savais pas ce qu'il cherchait. Pourtant je l'admirais parce qu'il le cherchait, indomptablement. Je ne trouvais ni mauvais ni déplacé de mourir aux côtés d'un tel animal.

À ses côtés, je percevais la volonté et la noblesse du Kur. Les Kurii étaient, en fait, des ennemis splendides pour les Prêtres-Rois et les hommes. Je me demandai si les Prêtres-Rois ou les hommes étaient dignes d'eux.

Ainsi, ennemis naturels, un humain et un Kur, dans une étrange trêve du désert, marchaient côte à côte. Je ne savais pas vers quoi. Je ne posai pas la question et, si j'avais posé la question, je ne crois pas que mon compagnon aurait répondu. Je l'accompagnais.

De nombreuses fois, pendant la nuit, il tomba. Il s'affaiblissait. J'attendais qu'il se redresse. Puis nous nous remettions à marcher.

Un peu avant le matin, nous nous reposâmes. Une ahn plus tard, il voulut se lever mais en fut incapable. Il regarda le soleil. Dans le sable, du bout d'un doigt, il traça une seule ligne. Il serra son énorme poing droit, frappa une fois le sable, désespérément. Puis il s'effondra.

Je crus alors qu'il allait mourir, mais il ne mourut pas. De temps en temps, pendant la journée, couché à l'ombre de son corps, je le crus mort mais, posant l'oreille sur sa poitrine, j'entendis le battement de son gros cœur, lent, irrégulier, sporadique, capricieux, comme un poing faiblement serré.

Le soir, je me préparai à enterrer le Kur. Je creusai une tranchée dans le sable. J'attendis qu'il meure.

Je regrettai de ne pas avoir une pierre pour marquer sa tombe.

Quand les lunes furent pleines, il rejeta la tête en arrière et je vis ses rangées de dents. Il se leva péniblement, ce qui m'horrifia et, secouant le sable accumulé dans sa fourrure, se remit en marche. Stupéfait, je le suivis.

Au matin, il ne s'arrêta pas pour se reposer. Il montra à nouveau le soleil et, cette fois, leva le poing serré.

Je ne compris pas ce qu'il voulait dire. Puis les cheveux se dressèrent sur ma nuque. Il m'avait montré le temps, en indiquant le soleil, et les jours en levant les doigts. À présent, il montrait le soleil et levait un gros poing sec, entêté, fermé.

Je compris alors, horrifié, soudain, le sens de sa mission. Il ne restait plus de jours. C'était le dernier jour. C'était le dernier jour du monde.

« Livrez Gor ! » avait été le message envoyé aux Sardar par les vaisseaux des Kurii. C'était un ultimatum. Les Prêtres-Rois, bien entendu, avaient été troublés ; leur réaction avait été la curiosité, la recherche d'informations ; créatures rationnelles, ils ne pouvaient imaginer l'énormité du plan des Kurii. Je compris qu'il devait y avoir différents groupes parmi eux, parmi ces créatures menaçantes, féroces, agressives, fières, impérialistes, intraitables et belliqueuses. Après l'échec de la tentative du Torvaldsland, il semblait probable qu'un groupe ou une tribu ait perdu le pouvoir. Il me parut clair, alors, qu'une force nouvelle était venue au pouvoir parmi les ennemis des Sardar, une force prête, si nécessaire, à sacrifier une planète pour conquérir l'autre.

Le Kur avait levé le poing fermé. Il ne restait plus de jours. Je fis tout mon possible pour ne pas me laisser distancer.

Le trafic d'esclaves avait cessé. De toute évidence, les responsables importants, surtout ceux qui parlaient les langues de la Terre, avaient été évacués. Les autres, ignorant tout de la stratégie de la guerre interplanétaire, resteraient. Ibn Saran lui-même, à mon avis, malgré son intelligence, n'imaginait pas qu'il jouait un rôle de dupe dans ce plan en précipitant la guerre tribale, ce qui avait pour effet d'interdire le désert aux intrus, aux étrangers, qu'il s'agisse des

agents des Prêtres-Rois ou de représentants d'autres groupes de Kurii. Je pensai que les Kurii devaient être aussi désunis que les hommes car il s'agit également d'animaux jaloux, orgueilleux et territoriaux.

Je compris que Gor serait détruite. Cela éliminerait une planète, mais aussi les Prêtres-Rois, et laisserait la Terre sans protection, vulnérable aux attaques des flottes des mondes d'acier. Il valait mieux une seule planète qu'aucune planète.

Bien que le soleil brûlant du Tahari soit au zénith, l'animal ne s'arrêta pas. Le Kur, comme les grands félins, chasse quand il a faim, mais c'est un animal magnifiquement adapté à la nuit. Sa vision nocturne est peut-être cent fois meilleure que celle des êtres humains. Il peut voir à la seule clarté des étoiles. Il ne serait aveugle que dans le noir total, comme au fond des Mines de Klima. Les pupilles de ses yeux, comme celles des félins, peuvent prendre la taille d'une tête d'épingle ou bien devenir de grandes lunes sombres, sensibles à la lumière, capables de perceptions subtiles dans ce qui serait, pour un être humain, le noir complet. Le Kur, en général, sort de son repaire au crépuscule. C'est à ce moment-là que ses narines se distendent, que ses oreilles se dressent et qu'il se met à chasser. J'étais persuadé que la destruction du monde, conformément aux habitudes des Kurii, aurait lieu à la tombée de la nuit. C'est à ce moment-là, en général, que le Kur se met en chasse.

En fin d'après-midi, le Kur poussa un cri de rage. Il se tenait au sommet d'une dune, du sable presque jusqu'aux genoux, dans un tourbillon de sable. Le vent s'était levé. Sa fourrure flottait.

Le vent avait à nouveau tourné à l'est.

Quelques instants plus tard, la tempête commença. Le Kur avança dans le vent chargé de sable. Le ciel était noir. Je tenais la fourrure de son bras, luttant pour ne pas perdre l'équilibre. Soudain, le Kur s'arrêta, s'appuyant contre le vent. J'ouvris les yeux et vis, brièvement, devant moi, à moins de cent mètres, dans un trou de la tempête, qui se referma rapidement, penché sur le côté, partiellement enfoui dans le sable, un cylindre d'acier ; il faisait environ quatre mètres de diamètre ; une douzaine de mètres étaient exposés ; au sommet, j'aperçus des tuyères ; c'était un vaisseau qui s'était écrasé dans le sable.

La main du Kur se referma sur mon bras.

Il est difficile de parler de ce que je vis ensuite. Le Kur, près de moi, me lâcha le bras. Avec la main droite, il prit l'anneau qu'il portait à sa main gauche, au deuxième doigt, et tourna le chaton à l'intérieur, de sorte que la plaque d'argent soit tournée à l'intérieur. Sur la partie visible de l'anneau, il y avait un bouton rond qu'il enfonça. Pendant quelques instants, dans le sable, il parut miroiter, puis je ne vis plus que les tourbillons de sable. J'étais seul.

Je compris alors qu'il chassait en direction de la tour. À quatre pattes, je fis quelques mètres vers la tour. Je la vis à nouveau, brièvement, dans une déchirure de la tempête. La conception me parut primitive. Les tuyères faisaient penser à une fusée à combustible liquide. Elle n'était pas en forme de disque. Je supposai qu'il s'agissait d'un vaisseau démodé, peut-être d'une épave, même un vaisseau antique, pratiquement un fuselage abritant une bombe.

Je frissonnai en pensant à la puissance cachée dans cette carcasse d'acier.

Je voulus fuir dans la tempête. Mais je savais qu'il était impossible d'échapper à ce vaisseau inerte. « Méfie-toi de la tour d'acier. » avait été gravé sur le rocher. C'était une arme posée sur la tempe du monde, et qui serait actionnée à la tombée de la nuit.

Je crus entendre, sauvages, mais ce fut difficile à dire dans le vent, des hurlements d'hommes. Puis j'entendis le cri d'un Kur et quatre explosions en succession rapide.

Ensuite, je n'entendis que le vent.

J'attendis plus d'un quart d'ahn. Puis je le sentis près de moi. L'air miroïta. Il vacillait. Le Kur était devant moi. Ses pattes étaient rouges. Il avait quatre trous d'un centimètre de diamètre, un à la cuisse gauche et trois dans la poitrine. Ses yeux étaient vitreux. Il me tourna le dos. Dans son dos, aux endroits où la force était sortie de son corps, il y avait des trous correspondant à ceux de sa poitrine et de sa cuisse. Je sentis la chair brûlée. Une fumée blanche, mince, semblable à la fumée de la glace sèche, s'échappait des trous, puis était emportée par le vent. Le Kur s'effondra sur le sable. Je m'agenouillai près de lui. Il ouvrit les yeux. Il me regarda.

« Est-ce accompli ? » demandai-je. « La mission est-elle remplie ? »

Avec sa patte ensanglantée, l'animal retira l'anneau qu'il portait au doigt. Il le poussa vers moi. Il était couvert de sang, celui, supposai-je, des hommes qu'il avait tués. L'anneau n'était pas conçu pour un être humain. Il faisait trois centimètres de diamètre. Je serrai l'anneau entre mes mains. Avec une bande de cuir, arrachée aux bandes de mes pieds, je le mis à mon cou.

L'animal gisait dans le sable. Il saignait lentement. Je présimai qu'il n'avait plus beaucoup de sang. En outre, la force qui avait pénétré son corps avait apparemment, brûlante, partiellement cicatrisé les blessures. C'était comme si un pique-feu brûlant, chimiquement actif, lui avait traversé le corps. Le sable rougit sous l'animal. Je pris les bandes de mes pieds et les enfonçai dans les blessures. L'animal me repoussa. Il leva le bras vers l'endroit où le soleil aurait dû se trouver, s'il avait été visible.

Je me levai, vacillant, près de lui. Puis, dans la tempête, je pris la direction du vaisseau.

Près du vaisseau, je trouvai les ruines d'un abri de pierres et de toiles. Éparpillés autour, il y avait des hommes. Je ne pensai pas qu'ils soient vivants. Je me figeai quand j'aperçus, à travers le vent et le sable, un autre Kur. Il était armé. Dans la patte droite, il serrait un petit appareil. Il était perché, scrutant la tempête.

Je fus stupéfait de trouver un Kur près du vaisseau. Je crois que le Kur que j'accompagnais n'avait pas prévu cette éventualité. Les Kurii, comme les hommes, ne s'exposent pas volontairement à la destruction. Pourtant, un Kur gardait le vaisseau. Je savais que ce serait un animal déterminé, désespéré. Il était prêt à mourir, apparemment, pour assurer le succès du plan de ses supérieurs. Je suppose que de nombreux Kurii s'étaient opposés pour avoir cet honneur. Les Kurii ne croient pas à l'immortalité. Ils croient, cependant, à la gloire. Ce Kur, entre tous, dans la cruelle sélection des mondes d'acier, avait survécu. C'était le plus dangereux. Il se tourna vers moi.

Je vis sa patte se lever et me jetai sur le côté. Une grosse pierre carrée, près de moi, une de celles qui tenaient la toile, sauta, fendue en deux, brûlée, presque à l'instant où j'entendis l'explosion produite par l'arme.

Je crois que le Kur fut stupéfait de me voir. Il ne s'attendait pas à voir un humain près du vaisseau. Peut-être est-ce cela qui, dans son réflexe, l'amena à mal viser. Puis les tourbillons de sable nous cachèrent l'un à l'autre. Je m'éloignai de l'abri en rampant. Je le vis, deux fois, dans des déchirures de la tempête. Mais lui ne me vit pas. Lorsque je l'aperçus à nouveau, il se tourna vers moi, penché. Je reculai. Il approcha, dans le sable. Il ne tira pas. Il pointait son arme vers moi. Il s'efforçait de ne pas perdre l'équilibre. Je supposai que son arme ne contenait qu'un nombre limité de charges. Elle ne tirait pas un rayon mais fonctionnait plutôt comme une arme à balles. Soudain, je sentis l'acier du vaisseau contre mon dos. L'animal sortit des tourbillons de sable. Je vis ses lèvres se retrousser ; il prit son arme, dans le vent violent, à deux mains ; j'appuyai sur le bouton rond de l'anneau que je portais au cou. Soudain, je vis le Kur comme dans une lumière rouge et le sable, également, rouge et noir. Il

parut stupéfait, ce qui me surprit ; il hésita ; je bondis sur le côté. La décharge de l'arme de poing frappa l'acier du vaisseau. Il y eut un trou noir, comme percé avec une mèche ; des gouttelettes de métal coulèrent sur le flanc du vaisseau.

Je compris soudain, avec exaltation, que le Kur ne pouvait pas me voir.

L'anneau contenait un appareil de diversion de la lumière, produisant un champ dans lequel se trouvait le porteur. Nous voyons grâce aux ondes lumineuses réfléchies par les textures diverses des surfaces d'ondes qui stimulent les récepteurs sensoriels. Le champ qui m'entourait, supposai-je, rendait à ces ondes leur texture d'origine ; ainsi, une onde lumineuse donnée dans le spectre visuel normal, au lieu de me toucher et d'être réfléchi en direction des organes récepteurs d'un autre organisme, était détournée ; de même, les structures lumineuses des objets qui se trouvaient derrière moi étaient détournées autour de mon champ et reconstituées devant afin d'impressionner, comme si je n'étais pas là, les récepteurs visuels de l'organisme qui me regardait. La lumière grâce à laquelle je voyais changeait de spectre ; elle était, originellement, à mon avis, dans la partie non-visible du spectre, peut-être la partie infrarouge, qui pouvait pénétrer le champ mais était transformée de telle manière par celui-ci que, de l'intérieur, je pouvais voir, grâce à elle, le monde extérieur. Cet appareil aurait été inutile parmi les Prêtres-Rois car ils ne comptent guère sur les récepteurs visuels. Chez les Kurii, je n'étais pas certain de son efficacité. Les Kurii, comme les hommes, sont des organismes principalement visuels, mais leur ouïe et leur odorat sont considérablement plus aiguisés.

J'ignorais de combien de charges disposait l'arme du Kur. En outre, j'étais désarmé. Je plongeai dans les tourbillons de sable. Je m'accroupis.

Le hurlement du vent dissimula le bruit de mes mouvements ; la violence des rafales devait disperser mon odeur, l'éparpillant dans toutes les directions, ne fournissant au Kur que des sensations rapides, incertaines, trompeuses, confuses. Il ne pouvait, pour le moment, me localiser. Je le vis, rouge dans les tourbillons de sable, se déplaçant, l'arme au poing, me cherchant.

Je me demandai pourquoi le Kur avec qui j'avais marché, qui portait l'anneau, avait été touché quatre fois par l'arme du Kur qui me cherchait. En outre il avait été touché, si mes suppositions étaient bonnes, de face. Ce n'était pas comme si le Kur armé l'avait surpris égorgeant un homme et avait tiré.

Il me parut probable que le Kur ait été touché alors qu'il se détachait, peut-être dans une ouverture, l'autre Kur, le flairant, l'entendant, faisant feu pendant qu'il entra. Le Kur armé, ensuite, était sorti, le cherchant, pour l'achever.

Il n'avait pas compté sur un allié, un être humain.

Les mêmes pensées avaient dû traverser le cerveau du Kur et le mien, mais je ne connaissais ni l'emplacement ni la nature de l'entrée.

Je le vis retourner vers le vaisseau, abandonnant les recherches, se consacrant à nouveau à son objectif principal.

C'est ainsi qu'il me conduisit à l'entrée. Il l'atteignit avant moi. Il grimpa, ses griffes crissant sur l'acier, puis s'accroupit à l'intérieur. L'ouverture devait être la partie extérieure d'un ancien sas ; elle était rectangulaire ; la porte extérieure manquait ; il y avait des morceaux de métal tordu, sur le côté de l'ouverture, comme si la porte avait été arrachée à ses gonds rouillés ; l'animal était accroupi dans le sas, regardant la tempête. Puis il disparut à l'intérieur.

Mon cœur se serra ; le temps jouait pour lui ; la nuit tomberait bientôt ; il lui suffisait d'attendre.

Je retournai près des pierres et des toiles ; là, à tâtons, je localisai un corps pratiquement entier. D'autres avaient la tête ou les bras arrachés.

Je traînai le corps contre le vaisseau. Bien que le Kur ne les ait pas utilisées, il y avait des entailles dans le métal, probablement utilisées par les humains pour entrer et sortir. Une échelle métallique, tordue, était fixée au flanc arrondi du vaisseau. Compte tenu de la position du vaisseau, cependant, l'échelle faisait approximativement un angle de vingt degrés avec le sol et se trouvait à six mètres du sable ; elle ne pouvait me servir. J'utiliserais les entailles. Je n'essayai pas d'être silencieux. Je grattai le flanc du vaisseau. Je m'arrangeai pour que le Kur de l'intérieur, s'il pouvait entendre, soit persuadé que quelqu'un gravissait le flanc du vaisseau, traînant un poids inerte, probablement un cadavre.

Je savais que le Kur devait être rusé, sinon exceptionnellement intelligent. Ce n'était pas par hasard que ce Kur, et pas un autre, s'était vu confier cette mission terrifiante consistant à protéger une bombe capable de détruire une planète jusqu'au moment où elle exploserait.

Mais il devait également être nerveux. Et, dans la tempête, il ne devait pas voir distinctement l'extérieur. Il supposerait que je ne renoncerais pas à la protection de l'anneau d'invisibilité. Une diversion serait inefficace car qu'est-ce qui pourrait amener le Kur à quitter sa position ? Si le sang des humains massacrés n'avait pas suffi à vaincre son obéissance aux impératifs ténébreux des mondes d'acier, je ne pourrais rien imaginer qui puisse l'attirer dehors. Il avait résisté au sang ; la volonté de ce Kur, qui parvenait à résister à ses instincts, devait être exceptionnelle. Il supposerait, sans doute, que je le ferais tirer sur un appât, en profitant pour me glisser dans le vaisseau. Le seul objet utilisable dans un tel plan était le cadavre d'un humain tué par le Kur avec qui j'avais traversé le désert. Je ne tentai pas de rester silencieux. Je manifestai clairement que j'étais à l'extérieur, que je gravissais le flanc du vaisseau, que je traînais un objet inerte, probablement un cadavre.

Un plan valable, me semblait-il, consistait à jeter un corps inerte dans l'ouverture, attirant ainsi le feu du Kur qui se trouvait à l'intérieur. Peut-être alors, dans la confusion, pourrais-je me glisser à l'intérieur, invisible.

Ce serait la stratégie élémentaire de l'appât.

C'était un plan valable. Je ne l'adoptai cependant pas. Le Kur attendait à l'intérieur. Je ne pensais pas que je disputais une partie de Kaissa avec un imbécile.

Mais j'utiliserais la stratégie de l'appât. Seulement, c'est moi qui serais l'appât. Derrière l'appât, il n'y aurait rien. Une chose à laquelle le Kur ne s'attendrait pas serait que je renoncerais à la protection de l'invisibilité ; la chose à laquelle il ne s'attendrait pas serait que je m'offrirais moi-même au feu de son arme.

Je m'agrippai au côté de l'ouverture. Je serrai le corps contre moi, le tenant de manière à ce qu'il ne s'écarte pas du flanc du vaisseau.

Je comptai lentement cinq mille ihns afin que les réflexes du Kur, à l'intérieur, soient tendus à craquer, que la puissance nerveuse de l'animal soit en équilibre instable, que toutes les fibres et tous les instincts de son corps hurlent d'envie de presser sur la détente au moindre mouvement. Mais je comptai, également, sur son intelligence, son calme, pensant qu'il ne tirerait pas au premier mouvement, surtout s'il était visible.

Le vent hurlait et le sable tourbillonnait autour du vaisseau. J'appuyai sur le bouton rond de l'anneau que je portais au cou. Je vis à nouveau dans le cadre du spectre normal. Je compris alors que je voyais dans la lumière des lunes ; mon corps se couvrit de sueur ; il faisait nuit. Mou, comme si on me poussait par-derrière, je me propulsai, maladroitement, dans l'ouverture et tombai en avant. À peine étais-je tombé dans le sas que j'entendis, puissantes, au-dessus de moi, les explosions de l'arme qui tira cinq fois ; presque au même

moment, le Kur bondit à l'intérieur, sortant d'un enchevêtrement de tubes, et passa près de moi ; son pied se posa sur mon épaule ; il scruta la tempête ; il examina le corps, en bas, qui avait glissé contre le flanc du vaisseau tandis que j'entrais, du fait que je l'avais lâché ; il parut un instant troublé ; il tira encore deux fois sur le corps ; il franchit l'ouverture, tournant, glissant sur l'acier, puis descendit au pied du vaisseau.

Je me remis en mouvement, franchissant la porte intérieure, qui était ouverte, attachée de manière que le Kur puisse tirer correctement. Je me glissai à l'intérieur, faillis tomber, mes pieds cherchant un appui. Je le trouvai. J'entendis le Kur, dehors, hurler de rage. Je tentai de fermer le sas, mais les gonds étaient rouillés et la porte refusa de pivoter. Peut-être le Kur avec qui j'avais marché, avec la frénésie de la force d'un Kur, les avait-il tordus avant de recevoir les quatre charges de l'arme de l'autre Kur. J'entendis les griffes du Kur crisser sur l'acier, dehors. Je cherchai l'anneau que je portais au cou. Il n'y était plus. La lanière de cuir, desséchée, usée par le soleil, avait cassé. J'entendis le claquement de l'arme. Je levai la tête. Elle était à moins de quarante centimètres de ma tête. Elle claqua à nouveau. Je tombai dans l'obscurité du vaisseau. Il était vide. Le Kur poussa un hurlement rageur. Je tombai, heurtant des objets, glissant, sur douze ou quinze mètres. Puis je fus arrêté par une paroi. Je levai la tête. L'intérieur du vaisseau fut soudain éclairé. Dans le cylindre, au-dessus de moi, dans l'ouverture, la main sur le disque, se tenait le Kur. Il me regarda. Ses lèvres se retroussèrent. Il avait jeté son arme. Je regardai désespérément autour de moi. L'intérieur du vaisseau, compte tenu de sa position, semblait étrangement décalé. En outre, il n'était pas aussi compact que je le pensais, aussi plein de machines, de tableaux de commandes et de placards. On avait retiré beaucoup de choses, apparemment pour l'alléger. Je vis le Kur, aisément, gracieusement compte tenu de sa taille, avec ses longs bras, d'un tube à l'autre, descendre vers moi. Lorsqu'il arriva à mon niveau, je tentai de remonter, m'accrochant aux tubes. Sa main se referma sur ma cheville et je fus obligé de lâcher prise. Il me souleva, me jeta contre la paroi du vaisseau et je tombai au pied de la paroi, tombant de trois mètres dans les restes tordus, brisés, de la coque, glissai à nouveau et tombai sur des débris et des morceaux de fil électrique. Je me mis à quatre pattes. J'entendis le Kur approcher. Sous des tubes, soudain, en dessous de moi, je vis l'anneau. Je me glissai à plat ventre, le bras tendu. Je ne pus l'atteindre. Je me levai péniblement. Le Kur baissa la tête et vit également l'anneau. Je reculai, trébuchant un peu, dans les débris et les fils. Je levai la tête, dans le cylindre incliné du vaisseau. Dix-huit ou vingt mètres au-dessus de moi, je vis six cadrans. Le Kur tendit son long bras. Je me penchai sur le tas de débris et de fils. Le bras du Kur était assez long pour atteindre l'anneau, contrairement au mien, mais l'enchevêtrement de tubes derrière lequel il était tombé était trop dense pour qu'il puisse passer le bras à travers. Je grimpai, grâce à des excroissances, des tubes, contre la paroi tordue, en direction des cadrans. Le Kur saisit les tubes, pour les écarter. Il les avait écartés de quelques centimètres lorsqu'il me vit. Il hurla de fureur. Il cessa de s'intéresser à l'anneau. Il se mit aussitôt à grimper vers moi. Il monta rapidement, déterminé.

Je m'accroupis sur une poutre métallique qui traversait le cylindre, en face des six cadrans. Les quatre premiers cadrans étaient immobiles. Les deux derniers bougeaient toujours. Chaque cadran n'avait qu'une seule aiguille. Chaque cadran était divisé en douze parties. Les aiguilles des quatre premiers cadrans étaient verticales. Je ne pouvais lire les chiffres des cadrans. Je supposai que la position verticale était équivalente à douze ou zéro. C'était, de toute manière, la position, manifestement, où les appareils étaient arrêtés. Les aiguilles bougeaient en sens inverse des aiguilles d'une montre.

Le Kur grimpait vers moi.

Le premier cadran, à mon avis, indiquait un équivalent quelconque des mois, le deuxième les semaines, le troisième les jours, le quatrième les heures. J'ignorais le temps de révolution de la planète d'origine des Kurii, et son temps de rotation. J'étais persuadé, cependant, que ces mesures étaient calquées sur les mouvements d'une planète, probablement disparue, détruite par les guerres. Ils avaient détruit un monde ; ils en voulaient à présent un autre.

Avec les dents, j'arrachai l'isolant d'un morceau de fil que j'avais pris sur le tas de débris et de fils et emporté, entre mes dents, en grimpant.

Je fis une boucle à l'endroit où le fil était nu. Tandis que le Kur montait vers moi, me tournant le dos, je lui passai la boucle autour du cou et la serrai. Il tenta d'arracher le fil fin avec ses six doigts épais, mais il ne pouvait les glisser dessous. Je me jetai dans le vide et le fil écarta le Kur de la paroi de sorte qu'il fut pendu, se débattant, tandis que je me balançais quelques dizaines de centimètres en dessous de lui. Il tendit les bras mais ne put rien saisir. Il tenta de prendre le fil, d'y grimper ou de diminuer la pression qui s'exerçait sur son cou, mais ses pattes glissèrent sur le filament ; puis son poids me fit monter ; accroché à la partie isolée du fil, je repoussai le Kur à coups de pied lorsqu'il tenta de se saisir de moi ; puis je fus au-dessus de lui, son poids me tirant vers la poutre ; les épaules du Kur étaient couvertes de rouge ; des flots de sang bouillonnant s'échappaient de sa gorge ; je me campai, la tête en bas, les pieds sur la poutre, pour maintenir le Kur en place ; puis, d'un seul coup, le fil cassa ; quand le fil cassa, j'étais presque horizontal par rapport à la poutre, tentant d'éviter d'être tiré au-dessus, tentant de tenir le Kur ; la force de mes jambes, délivrées soudain du poids du Kur, me jeta pratiquement de l'autre côté du vaisseau et je m'accrochai à des tubes. Le Kur, se cognant quatre fois, tomba tout au fond du vaisseau, dix-huit ou vingt mètres plus bas, plus bas que la porte, plus bas que le niveau du sable, dehors.

Je regardai les cadrans. L'aiguille du cinquième cadran était presque verticale.

Je savais que, dehors, il faisait nuit. La tempête faisait toujours rage.

Les cadrans étaient protégés par du verre épais. Je montai sur la poutre d'où j'avais pris le Kur. Je ne pouvais atteindre les cadrans.

Je regardai désespérément autour de moi. Je ne pouvais les arrêter.

En bas, avec horreur, je vis le Kur, masse de sang, se relever péniblement. Il saignait encore, abondamment, de la gorge. Je fus convaincu qu'un gros vaisseau de son cou avait été déchiré, sinon coupé.

L'animal semblait indomptable. Sa force était presque inconcevable.

Il grimpait lentement. Je vis son visage levé, ses yeux terribles, ses crocs, les oreilles couchées sur le crâne. À la force des bras, lentement, à présent, difficilement, centimètre après centimètre, il grimpait.

Je pris un mince tube qui se trouvait au-dessus de ma tête, tirant violemment dessus. Il contenait des fils. Frénétiquement, je tentai de l'arracher. Je ne pouvais le faire bouger.

L'animal était proche, à présent, et grimpait toujours. Je vis ses yeux. Il gravit encore quelques centimètres.

J'arrachai enfin le tube. L'aiguille du cinquième cadran s'arrêta soudain. L'aiguille du sixième cadran monta vers la verticale, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. À mon avis, elle ne mettrait que quelques secondes. Je frappai à coups répétés le sixième cadran, faisant voler le verre en éclats. Je vis le Kur, moins de trente centimètres au-dessous de moi. Il tenta de lever le bras, pour me saisir. Le sang ne coulait plus de sa gorge. Il était mort. Il tomba contre les tubes de la paroi du vaisseau, puis au niveau inférieur.

Je plantai le mince tube, depuis la poutre, comme une lance, dans le cadran. La sixième aiguille, un instant plus tard, heurta cet obstacle, s'arrêtant avant la verticale.

Couché sur la poutre, je pleurai et eus peur de tomber.

Quand j'eus le courage de bouger, je sortis du vaisseau. Dehors, la tempête s'était calmée. Je retrouvai, dans le sable, le Kur avec qui j'avais marché.

« La mission est accomplie, » lui dis-je. « C'est fait. »

Mais il était déjà mort.

Ses lèvres découvraient ses dents, mimique analogue, d'après ce que je sais, chez les Kurii, au sourire. À mon avis, il n'est pas mort malheureux.

Je retournai au vaisseau où je trouvai beaucoup de nourriture et d'eau. Les jours suivants, soigneusement, de mon mieux, les débranchant, je démontai et détruisis les composants du vaisseau. Plus tard, les Prêtres-Rois trouveraient le vaisseau et le désamorçeraient plus correctement. J'enterrai les hommes qui étaient morts près du vaisseau. Je sortis le Kur du vaisseau, mais je n'enterrai ni l'un ni l'autre. Je les laissai aux charognards du désert car ils n'étaient que des animaux.

JE ME PROCURE UN KAILA

J'ÉTAIS accroupi entre les tuyères, à une vingtaine de mètres du sol, au sommet du grand vaisseau partiellement enfoncé dans les sables du Tahari. Les tuyères, faisant face au soleil, étaient pleines de sable. Entre elles, j'avais construit un abri qui me protégeait du soleil. J'accédais au sommet du vaisseau avec une corde. Je buvais de l'eau, regardant approcher les deux cavaliers. De l'endroit où je me trouvais, je pouvais voir plusieurs pasangs à la ronde. Le désert était clair.

Comme je l'avais supposé, il y avait des contacts entre le vaisseau et les agents des Kurii dans la région, les hommes d'Abdul, Ibn Saran, l'Ubar du Sel. La nourriture et l'eau, les provisions, avaient dû être apportées à dos de kaila. Il y avait probablement des approvisionnements de routine, ou des communications, avec les agents des Kurii, mais ni par radio ni par l'entremise d'appareils comparables qui auraient pu attirer l'attention des stations d'écoute des Sardar. Les tournées d'approvisionnement devaient être préparées des semaines à l'avance. Les programmes devaient être conçus pour dépasser la date de destruction de la planète, afin de ne pas éveiller la curiosité et les soupçons des agents humains des Kurii. Les hommes qui approchaient, conduisant quatre kailas de trait, ne savaient rien. Ils approchaient lentement, à la manière nonchalante du Tahari. Il n'y avait rien d'exceptionnel, de leur point de vue, sur le plan de la livraison et de la date à laquelle elle avait lieu. Je souris. La planète aurait pu exploser sous leurs pieds. Pourtant, ils arrivaient tranquillement.

Je fus satisfait de les voir. J'avais envisagé de sortir à pied du désert. Il y avait beaucoup de nourriture et d'eau dans le vaisseau. J'aurais dû fabriquer un traîneau, avec un harnais pour les épaules, que j'aurais fait glisser sur le sable, chargé d'eau et de nourriture, et j'aurais pu marcher de nuit, mais j'y avais renoncé. Je ne savais ni à quelle distance ni dans quelle direction se trouvaient les oasis. J'aurais pu errer dans le désert pendant des semaines, jusqu'à ce que mes provisions soient épuisées. J'aurais pu rencontrer des cavaliers hostiles. J'aurais été à pied. J'ignorais combien de temps durerait l'énergie de l'anneau. Je supposai qu'il ne pouvait produire son champ que pendant une période donnée. Si je rencontrais plusieurs cavaliers je pourrais, grâce à l'anneau, leur échapper, mais je pourrais aussi perdre mes provisions. Il me fallait un kaila ; il me fallait une direction. En une journée, s'il boit correctement, un kaila fort peut couvrir une distance qu'il faudrait des semaines pour parcourir à pied. En outre, le kaila trouve souvent de l'eau.

Il ne me paraissait pas improbable qu'il y ait un signal de reconnaissance, donné par les cavaliers arrivant à proximité du vaisseau, auquel un autre signal répondait, avant qu'ils fassent approcher leurs kailas. Faute de le recevoir, j'étais persuadé qu'ils approcheraient très prudemment ou, tout simplement, s'en iraient. J'ignorais quelles étaient leurs instructions. Je n'étais pas prêt à prendre le risque de la deuxième solution. Je jetai l'abri que j'avais construit sur le sable, derrière le vaisseau. Je jetai également la bonbonne métallique

pleine d'eau. Puis, grâce à la corde, également derrière le vaisseau, je descendis lentement à la force des bras. Bien que je puisse me tenir, invisible, dans le champ de l'anneau, le sable, déplacé, révélerait mes mouvements et ma présence. Si j'attaquais un cavalier, invisible, l'autre, alerté, fuirait peut-être, pris de panique et terrifié. Sur le sable, au pied du fuselage, je bus abondamment. Puis j'allai dans le désert.

« À boire ! » criai-je. « À boire ! »

Les cavaliers s'arrêtèrent à cent mètres de moi. Je ne venais pas de la direction du vaisseau.

« À boire ! » criai-je. J'avancais en trébuchant. Je vacillai et tombai plusieurs fois.

Ils me laissèrent approcher. Je les vis échanger un regard. Je tombai sur un genou et me relevai péniblement. Je tendis la main droite vers eux. J'avais du sable dans les cheveux, sur le corps. J'avancais comme si j'avais mal, comme si je souffrais de crampes abdominales et musculaires, comme si j'avais le vertige. Je vacillais.

« À boire ! » criai-je. « À boire, je vous en prie ! » Je m'arrêtai à une cinquantaine de mètres d'eux. Je les vis dégager leurs lances.

Je tombai à plat ventre sur le sable. Je gardai la tête baissée. Dans le sable, je souris. Je connaissais ces hommes. Je les avais vus chevaucher. Il s'agissait vraiment d'agents des Kurii, de séides d'Ibn Saran, Abdul, l'Ubar du Sel. Ils étaient parmi les gardiens de la marche jusqu'à Klima.

« Debout ! » cria l'un d'entre eux. Il était à une quarantaine de mètres de moi.

Je me relevai péniblement, les pieds enfoncés dans le sable. Je vacillais. Je les regardais stupidement. J'avais le soleil dans le dos. Ce n'était pas par hasard.

Celui qui s'appelait Baram, le plus adroit, ferait le premier passage.

« À boire ! » criai-je. « À boire, je vous en supplie ! » Il était droitier. Il passerait à ma droite. Je regardai la lance. Elle était longue, mince, faisait approximativement trois mètres de long. Elle était décorée de lignes rouges et jaunes, en spirales ; elle était terminée par une pointe extrêmement étroite, d'acier tranchant comme un rasoir, de vingt-cinq centimètres de long, lancéolée comme une feuille de flahdah. Ce n'était pas par hasard que je me trouvais à cet endroit. Je voulais que le pas de son kaiila soit régulier. Le sable, entre nous, était lisse. Je jaugeai l'angle de sa lance. Il frapperait à la tête ; je supposai qu'il s'agissait de l'oreille droite. Cela serait facile à voir lorsque la pointe foncerait sur moi. On feinte souvent avec la pointe, la déplaçant d'un côté et de l'autre, la levant ou la baissant, pendant une bataille ; mais, dans un jeu, la précision comptait davantage que la ruse ; je regardai le cavalier ; je vis son sourire ; le kaiila se cabra ; je vis la lance se mettre en position ; il s'amusait ; moi, je faisais la guerre.

Il ne se méfiait pas ; toute son attention était concentrée sur la cible ; croyait-il que j'étais un esclave des Plaines des Peuples des Chariots, debout, un topsit dans la bouche, pour qu'il puisse démontrer son adresse à la lance ?

Je fis un pas de côté et, à deux mains, un mètre derrière la pointe, me tournant, saisis la lance ; le cavalier, avec un cri, fut désarçonné et roula dans le sable tandis que son kaiila s'éloignait au galop ; la lanière de la lance cassa ; je levai la lance et, tandis qu'il roulait sur le dos, les yeux pleins d'horreur, lui passai la lance à travers le corps, le clouant au sable ; j'arrachai l'arme, posant le pied gauche sur lui et pivotai pour affronter la charge de son compagnon. Je fus stupéfait. Il n'avait pas chargé. Il n'avait pas saisi sa chance. Il n'était pas adroit.

Je lui fis signe de charger.

Il resta immobile. Son visage exprimait la peur.

Je lui tournai le dos et, lentement, avec insolence, allai chercher le kaiila dont la selle était

vide. S'il avait approché, je l'aurais entendu.

Je pris la rêne de l'autre animal. Les kaiilas de trait étaient près de l'autre homme, personne ne s'occupant d'eux.

Je mis le pied dans l'étrier et montai en selle. L'autre cavalier fit pivoter son kaiila et s'enfuit. Il négligea les animaux de trait.

J'allai près des animaux de trait et les conduisis près du guerrier mort.

Il ne serait pas difficile de suivre la piste de l'autre homme. Je le ferais tranquillement. Je pris ce dont j'avais besoin au guerrier mort : bottes, armes et vêtements. Je ne pris pas la chemise car elle était pleine de sang. Puis, sur mon kaiila, conduisant les autres animaux, je retournai près du vaisseau pour faire l'inventaire des paquets et, avec les provisions du vaisseau, choisir ce que j'emporterais.

Il ne serait pas nécessaire de suivre la piste des deux cavaliers qui étaient venus jusqu'au vaisseau. Il y avait une piste plus fraîche. Le fuyard me conduirait hors du désert. Il n'avait certainement pas plus d'une outre d'un talu à sa selle.

Je dormis jusqu'en fin d'après-midi puis, lorsqu'il fit frais, les kaiilas ayant mangé et bu, je partis. Dans la lumière des lunes, la piste n'était pas difficile à suivre.

JE FAIS LA CONNAISSANCE DE HAROUN, GRAND PACHA DES KAVARS

J'ENTENDAIS les tambours de guerre.

« Pour qui chevauches-tu ? s'enquit un homme.

— « Je chevauche pour les Kavars, » répondis-je. Je poussai mon kaiila, avec la file d'animaux de trait, sur l'autre flanc de la colline. L'épave, nue, les poignets liés et attachés à une laisse fixée à mon pommeau, trébuchait derrière moi, sur le côté. Je lui avais même pris ses bottes. Il boitait presque ; ses pieds étaient couverts de sang ; ses jambes étaient couvertes de poussière et de sueur et tachées de sang parce qu'il m'avait suivi, attaché, dans les buissons. Je l'avais pisté pendant quatre jours, utilisant sa trace puis, lorsque je l'avais trouvé dans le sable, délirant et faible, tremblant, assoiffé, incapable de bouger, je l'avais déshabillé et attaché. Je lui avais donné de l'eau et du sel. Puis j'étais remonté en selle.

« Ne t'en va pas ! » sanglota-t-il.

— « Je n'ai plus besoin de ta piste, » avais-je répondu. « À présent, je peux retrouver le Rocher Rouge. »

— « Ne me laisse pas ! » cria-t-il. Il était à genoux, nu, sur le sable brûlant, les chevilles attachées, les poignets liés dans le dos.

Lentement, je m'éloignai de lui. Quand j'eus parcouru quelques mètres, je me retournai sur ma selle.

— « La guerre va éclater, » dis-je. « Les Kavars, les Aretai et leurs tribus vassales se rassemblent. »

— « Ne me laisse pas ! » cria l'homme. Il ne pouvait se lever.

— « Sais-tu où se déroulera cette guerre ? » lui demandai-je.

— « Oui ! Oui ! » cria-t-il.

Je le regardai.

« Oui, » dit-il. « ... Maître. »

— « Peux-tu m'y conduire ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître ! » s'écria-t-il. « Oui, maître ! »

Son kaiila était parti. Les kailas de trait étaient attachés les uns aux autres, la longue rêne du premier animal étant enroulée autour du pommeau de ma selle. Je redistribuai les fardeaux des animaux. Je détachai les chevilles de l'homme et le mis, les mains toujours liées dans le dos, sur l'animal de tête. Je lui attachai ensuite les chevilles sous le ventre de l'animal.

— « Conduis-moi, » lui dis-je.

— « Oui, » répondit-il.

Je dégainai mon cimeterre.

Il se crispa.

« Oui, Maître, » corrigea-t-il.

Je rengainai mon cimeterre.

Deux jours plus tard, nous arrivâmes à proximité du champ de bataille. À environ cinq heures du champ de bataille, je coupai la corde qui attachait ses chevilles sous le kaiila et, poussant son pied gauche, l'envoyai rouler dans la rocaille, le tournant ensuite sur le ventre.

« Ne me tue pas maintenant, » sanglota-t-il.

Je lui attachai les chevilles. Je redistribuai à nouveau les charges des animaux.

— « Veux-tu m'affronter en combat à mort ? » lui demandai-je.

— « Non ! Non, Maître ! » répondit-il.

Ensuite, je lui attachai les mains sur le ventre, déliai ses chevilles et attachai une laisse au pommeau de ma selle.

J'entendais les tambours de guerre.

« Pour qui chevauches-tu ? » s'enquit l'homme.

— « Je chevauche pour les Kavars, » répondis-je. Je franchis la crête de la colline.

C'était un spectacle splendide.

Dans la plaine, il y avait une dizaine de milliers de cavaliers. Répartis sur plusieurs lignes, ils s'étendaient sur un pasang. J'entendais les tambours. Je vis les oriflammes, les étendards. Ils étaient séparés par quelques centaines de mètres. Les rangs étaient hérissés de lances. Derrière chaque camp, il y avait des centaines de tentes de couleurs différentes.

Mon kaiila bougea, au sommet de la colline. Le sang du Guerrier bouillonnait en moi.

— « Es-tu un Kavar arrivant en retard ? » demanda l'homme.

— « Non, » répondis-je.

— « À quelle tribu vassale appartiens-tu ? » s'enquit l'homme.

— « À aucune tribu vassale, » répondis-je. « Mais c'est avec les Kavars que je choisis de chevaucher. »

— « Bienvenue ! » s'écria l'homme, ravi, levant sa lance. Ceux qui se tenaient derrière lui levèrent également leurs lances. « La bataille devrait être magnifique, » dit l'homme.

Je me dressai sur les étriers. J'aperçus le centre des Kavars, blanc. Sur le flanc gauche, il y avait l'oriflamme des Ta'Kara et le pourpre des Bakahs. Sur le flanc droit, il y avait le doré des Char et les divers rouges et jaunes clairs des Kashani.

« Mais, comment t'appelles-tu ? » demanda l'homme.

— « Hakim de Tor, » répondis-je.

— « Vas-tu aller à la bataille avec des kailas de trait ? » demanda l'homme.

— « Je ne crois pas, » dis-je. « Je te les donne. »

L'homme fit un signe et un de ses compagnons emmena les kailas de trait, contournant le champ de bataille, près des tentes des Kavars. Il y avait des centaines de kailas de trait, parmi les tentes.

— « Qui est-ce ? » demanda l'homme, montrant l'épave attachée à mon pommeau.

Je m'adressai à l'épave.

— « Veux-tu m'affronter en combat à mort ? » demandai-je.

Il baissa la tête.

— « Non, Maître, » répondit-il.

— « C'est un esclave, » dis-je à l'homme. « Je n'en ai plus besoin. Je te le donne aussi. »

— « Nous pourrions l'utiliser, » accepta l'homme. « Ils sont parfois utiles pour piocher les légumes dans les oasis isolées. »

Je jetai la laisse de l'esclave à un cavalier, indiqué par l'homme avec qui je parlais.

« Viens, Esclave ! » lança le cavalier, qui tenait à présent la laisse.

— « Oui, Maître, » dit l'homme. Il n'était que trop content que sa laisse ne soit plus attachée à mon pommeau. Le cavalier s'éloigna. Il n'épargna pas l'esclave, qui avait du mal à suivre. Derrière les lignes kavars, parmi les tentes, avec les kailas et les autres marchandises, l'homme serait enchaîné en attendant les décisions des maîtres.

À ma droite, il y avait les lignes des Aretai. Les Aretai eux-mêmes, naturellement, en kaffiyeh noir et agal blanc, tenaient le centre. Le flanc droit était tenu par les Luraz et les Tashid. Le flanc gauche était tenu par les Raviri et quatre tribus mineures, les Ti, les Zeyars, les Arani et les Tajuks. Les Tajuks ne sont pas, en fait, une tribu vassale des Aretai, bien qu'ils chevauchent avec eux. Il y a plus de deux cents ans, un Tajuk égaré a été sauvé dans le désert par des cavaliers Aretai qui le traitèrent bien puis lui donnèrent de l'eau et un kaila. L'homme regagna ses tentes. Depuis, les Tajuks, lorsqu'ils entendent dire que les Aretai se rassemblent et appellent les tribus, viennent chevaucher avec eux. Ils n'ont jamais été appelés par les Aretai, qui n'ont pas le droit de le faire, mais ils sont toujours venus. En général, un marchand Aretai vendant des marchandises banales, visite la tente du Khan des Tajuks, le kaffiyeh noir et l'agal blanc garantissant sa sécurité, et, autour du feu de campement du Khan, après avoir vendu ses marchandises, en buvant le thé, dit :

« Il paraît que les Aretai se rassemblent en prévision de la guerre. »

— « Où ? » demande le Khan des Tajuks, comme l'ont fait son père et son grand-père avant lui.

L'endroit est ensuite indiqué au Khan.

« Nous y serons, » dit alors le Khan.

Je constatai qu'il y avait quelques problèmes sur le flanc gauche des Aretai. Les cavaliers Tajuks se frayaient un chemin vers les premières lignes, entre les Zevars et les Arani. Les Tajuks étaient accoutumés à cette position. Ils tenaient les premières lignes du flanc gauche des Aretai depuis deux cents ans. Le flanc gauche, incidemment, est capital du point de vue stratégique. La raison est intéressante et simple. Les armes offensives sont la lance et le cimenterre, l'arme défensive est le petit bouclier rond. Une fois la bataille commencée, les deux forces ont tendance à dériver sur la droite. Dans une bataille goréenne à pied, incidemment, en supposant des lignes uniformes, cette dérive est presque inévitable parce que les hommes, en combattant, ont tendance à se protéger partiellement, comme ils peuvent, derrière le bouclier de l'homme qui se trouve à leur droite. Cela explique la dérive des lignes d'infanterie. En conséquence, il est fréquent que le flanc gauche soit débordé par le flanc droit de l'adversaire. Il y a divers moyens de remédier à ceci. On peut augmenter les rangs sur le flanc gauche, si on dispose des hommes nécessaires. On peut utiliser des tharlarions sur le flanc gauche. On peut, si on dispose des hommes nécessaires, utiliser des groupes d'archers pour contenir l'ennemi. On peut choisir le terrain de telle sorte que l'avance du flanc droit ennemi soit difficile. On peut abandonner la formation en lignes, et ainsi de suite. La dérive est beaucoup moins prononcée, mais existe dans les batailles de cavalerie. Cette dérive est probablement liée à la tendance qu'ont les combattants de mettre le bouclier sur la droite pour se protéger. Ces considérations, naturellement, présupposent qu'un semblant de lignes soit maintenu. Cela est beaucoup plus difficile à réaliser dans une bataille de cavalerie que dans une bataille d'infanterie. Les batailles du Tahari, à un moment ou un autre, presque toujours, les forces s'interpénétrant profondément, se transforment en une mêlée de combats individuels. On disait que, depuis deux cents ans, le flanc gauche des Aretai n'avait pas été débordé. Il était tenu par les Tajuks, peuple culturellement homogène mais composé de plusieurs races, dont beaucoup étaient caractérisées par le pli de

l'épicanthus. Je compris que les Zevars et les Arani avaient obtenu des Aretai de tenir les premières lignes du flanc gauche, ou que les Tajuks étaient peut-être arrivés en retard, constatant que leur position était occupée par d'autres. Les Tajuks d'un côté, les Zevars et les Arani de l'autre, ne s'aimaient guère.

« Ce n'est pas une tribu vassale des Aretai, » disait-on. « Pourtant, on leur donne la première place sur le flanc gauche. »

Un petit groupe de cavaliers se dirigea rapidement vers le flanc gauche.

Il ne fallait pas que les Tajuks, les Zevars et les Arani se mettent à se battre entre eux. Je compris, cependant, comme les cavaliers qui se hâtaient, que ce n'était pas impossible. Les Tajuks étaient venus faire la guerre ; sur un mot de leur Khan, sans hésiter, en hurlant, ils se lanceraient contre les Zevars et les Arani. Les Tajuks étaient susceptibles, arrogants, fiers, généreux et capricieux. Offensés, et ne considérant pas comme honorable d'attaquer les alliés des Aretai, ils pouvaient aussi retirer leurs forces et rentrer dans leur pays, qui se trouvait à plus de mille pasangs de là. Il n'était pas impossible non plus, pour manifester leur contrariété, qu'ils passent du côté des Kavars, supposant qu'on leur donnerait les premières lignes du flanc gauche. Je respectais les Tajuks mais, comme la majorité des gens, ne prétendais pas les comprendre.

Un des cavaliers se dirigeant vers le flanc gauche était attaché sur sa selle. La douleur lui raidissait le corps. Je le reconnus. Je fus satisfait. Je constatai que Suleiman, Pacha des Neufs Puits, maître d'un millier de lances, vivait. Quittant sa couche, alors que la blessure infligée par Hamid, assassin manqué, n'était pas encore guérie, il s'était mis en selle. Près de lui, tenue par Shakar, capitaine des Aretai, se dressait une haute lance surmontée de l'oriflamme du commandant en chef.

Devant le centre des Kavars, je vis une autre silhouette, vêtue de blanc, barbue. Près de lui, un cavalier tenait l'oriflamme du commandement en chef des Kavars. Un autre tenait l'oriflamme du vizir. Cet homme devait être Baram, nom assez répandu dans le Tahari, Cheik de Bezhad, vizir de Haroun, Grand Pacha des Kavars. Je ne vis pas l'oriflamme du Grand Pacha en personne. Je ne savais même pas s'il existait.

Au cou, accroché à une lanière de cuir, je portais l'anneau du Kur, qui contenait un appareil à diversion de lumière. Je le touchai, tout en regardant les lignes.

Il y avait encore beaucoup d'agitation sur le flanc gauche des Aretai, des centaines de cavaliers allaient et venaient, Tajuks, Zevars et Arani mêlés. Suleiman, avec sa suite, était parmi eux, expliquant probablement.

Je vis des mouvements dans les rangs des Kavars et de leurs tribus vassales. Le rythme des tambours changea ; les lignes de cavaliers s'ordonnèrent. Des oriflammes furent levées. Je supposai que, lorsqu'elles s'abaisseraient, les oriflammes de la charge seraient levées sur leurs lances, que les lances seraient ensuite abaissées, et avec elles, les lances de tous les cavaliers Kavars et que, les tambours battant, les lignes, presque parallèles, chargeraient.

Il me semblait que Baram choisissait bien le moment d'engager ses forces.

Grâce aux Tajuks, Suleiman n'était pas au centre et, également grâce à eux, le flanc gauche des Aretai, au lieu d'être prêt pour l'action, grouillait comme la foule d'un bazar.

Je vis Baram, vizir de Haroun, tendre le bras puis le lever. Je vis les oriflammes de la charge, avec son bras, se lever.

Suleiman, au milieu des Tajuks, des Zevars et des Arani, se retourna, stupéfait.

Mais le bras de Baram, le vizir, ne s'abaissa pas, entraînant les lances avec lui. Soudain, il se dressa sur ses étriers, se retourna, levant les deux bras pour annuler l'ordre. Les lances, prêtes pour la charge, furent remises dans leur logement.

Lentement, sans se presser, entre les lignes, arriva un cavalier seul, vêtu du blanc des Kavars. Dans la main droite, il tenait une lance à l'extrémité de laquelle flottait une oriflamme large et puissante, rouge et blanche, celle de Haroun, Grand Pacha des Kavars. Derrière lui et sur le côté, trébuchaient trois individus nus, les poignets croisés et liés, chacun étant attaché par une laisse au pommeau de la selle.

Baram, rapidement, avec sa garde, alla à la rencontre du cavalier. Les lignes, des deux côtés, frémirent mais ne bougèrent pas. Suleiman regagna rapidement le centre des Aretai.

Je vis la lance, surmontée de l'oriflamme puissante, du cavalier, s'abaisser et décrire un arc de cercle, puis s'abaisser et décrire à nouveau un arc de cercle. Les cavaliers, des deux côtés, poussèrent lentement leurs kaiilas vers la silhouette, leurs gardes restant derrière eux. Puis, dans cet espace vinrent les Pachas des Ta'Kara, des Bakahs, des Char et des Kashani ; et aussi, chevauchant d'un air décidé, attaché sur sa selle, vinrent Suleiman, Grand Pacha des Aretai, Shakar, capitaine des Aretai et leur garde, ainsi que les Pachas des Luraz, des Tashid et des Raviri, avec leurs gardes. Puis le Pacha des Ti, avec sa garde, se joignit à eux. Finalement, chevauchant côte à côte, rapidement, les Pachas des Zevars et des Arani, ainsi que le jeune Khan des Tajuks, les rejoignirent. Les Pachas des Zevars et des Arani étaient suivis de leurs gardes. Personne ne suivait le jeune Khan des Tajuks. Il venait seul. Il n'avait pas besoin de garde.

Je ne représentais que moi-même et j'étais curieux. Je poussai mon kaiila sur la pente. Je me mêlerais au groupe. J'étais persuadé que tout le monde penserait que j'appartenais à un autre groupe.

Quelques instants plus tard, me frayant un chemin avec courtoisie mais résolution parmi les gardes, je me trouvais près du centre du groupe, derrière les Pachas et le Khan.

« Puissant Haroun, » dit Baram, Cheik de Bezhad, « le commandement t'appartient ! Les Kavars attendent ! »

« Les Bakahs aussi ! » cria le Pacha des Bakahs.

« Les Ta'Kara ! »

« Les Char ! »

« Les Kashani ! »

Les Pachas levèrent leurs lances.

La silhouette voilée, vêtue de blanc, avec sa lance surmontée d'une oriflamme, hocha la tête, acceptant le commandement de ces milliers de guerriers féroces.

Haroun, ensuite, se retourna.

« Salut, Suleiman, » dit-il.

— « Salut, Haroun, Grand Pacha des Kavars, » répondit Suleiman.

— « J'ai entendu dire que ta blessure était grave, » dit Haroun à Suleiman. « Pourquoi t'es-tu mis en selle ? »

— « Pour te faire la guerre, naturellement, » répondit Suleiman.

— « Pour des raisons précises ou bien pour le plaisir ? » demanda Haroun.

— « Pour des raisons précises, » répondit Suleiman avec colère. « Des raids kavars sur des communautés aretai, la destruction de puits ! »

— « Souviens-toi du Rocher Rouge ! » cria un garde Tashid.

— « Souviens-toi des Deux Cimeterres ! » cria un membre de la suite du Pacha des Bakahs.

— « Pas de pitié pour ceux qui détruisent l'eau ! » cria un Luraz.

Les cimeterres furent dégagés. Je changeai la position de mon voile devant mon visage. Il y avait des Aretai. Ils ne faisaient guère attention à moi. Shakar me regarda puis tourna la

tête, troublé.

— « Regardez ! » dit Haroun. Il montra les individus nus, aux poignets liés, attachés à son pommeau.

Les hommes levèrent leurs poignets croisés au-dessus de la tête.

« Vous voyez ? » demanda Haroun.

— « Des Kavars ! » cria un Raviri.

— « Non ! » s'écria Suleiman. « Le cimenterre sur l'avant-bras ! La pointe n'est pas dirigée vers l'extérieur ! » Il regarda Haroun. « Ces hommes ne sont pas des Kavars, » dit-il.

— « Non, » répondit Haroun.

— « Les Aretai ont attaqué les oasis kavars ! » cria un garde Ta'Kara. « Ils ont détruit les puits ! »

Suleiman serra le poing sur le pommeau de son cimenterre.

— « Non, » s'écria-t-il, « ce n'est pas vrai ! »

Des cris furieux s'élevèrent parmi les Kavars et leurs alliés.

Haroun leva la main.

— « Suleiman dit vrai, » affirma-t-il. « Les Aretai n'attaquent pas en cette saison et, s'ils l'avaient fait, ils n'auraient pas détruit les puits. Ils sont du Tahari. »

C'était le plus grand compliment qu'un homme puisse faire à un autre.

— « Les Kavars aussi, » dit Suleiman clairement, lentement, « sont du Tahari. »

Les hommes se calmèrent.

— « Nous avons un ennemi commun qui veut que nous nous détruisions mutuellement, » dit Haroun.

— « Qui ? » s'enquit Suleiman.

Haroun se tourna vers les individus attachés. Ils baissèrent les bras et tombèrent à genoux sur le sable et les pierres du champ de bataille. Ils baissèrent la tête.

— « Pour qui chevauchez-vous ? » demanda Haroun.

Un homme, misérable, leva la tête.

— « Pour Tarna, » répondit-il.

— « Et pour qui travaille-t-elle ? » s'enquit Haroun.

— « Pour Abdul, l'Ubar du Sel, » dit l'homme. Puis il baissa de nouveau la tête.

— « Je ne comprends pas bien tout ceci, » dit le jeune Khan des Tajuks.

Il avait un bouclier de cuir noir, laqué, au bras gauche, une mince lance de bois de Tem, noire, dans la main droite. Au côté, il avait un cimenterre. Il portait un turban et un burnous dont la capuche reposait sur ses épaules. Ses yeux, noirs et durs, avaient le pli épicanthique. À sa selle, était suspendu un casque d'acier conique, bizarrement entouré d'une bande de fourrure, ce qui trahissait une tradition armurière dont l'origine ne se trouvait certainement pas au Tahari. Le jeune Khan regarda les visages. Il était furieux.

« Je suis venu pour faire la guerre, » dit-il. « Il n'y aura pas de guerre ? »

Haroun le regarda.

— « Tu auras ta guerre, » promit-il. Puis il se tourna vers Suleiman. « Je parle en toute bonne foi, » reprit-il. « Les Kavars et toutes leurs tribus vassales sont sous tes ordres. »

— « Je suis faible, » répondit Suleiman. « Je ne suis pas encore remis de ma blessure. Commande les Aretai et ceux qui chevauchent avec eux. »

Haroun se tourna vers le jeune Khan Tajuk.

— « Et toi ? » demanda-t-il.

— « Me conduis-tu à la guerre ? » demanda le Tajuk.

— « Oui, » répondit Haroun.

— « Dans ce cas, je te suivrai, » dit-il. Le jeune Khan fit pivoter son kaila. Puis il se retourna et demanda par-dessus l'épaule :

« Qui tient ton flanc gauche ? »

— « Les Tajuks, » répondit Haroun.

— « Aiiii ! » cria le jeune Khan, se dressant sur ses étriers, levant sa lance. Puis il rejoignit ses hommes au galop.

— « Ne devrais-tu pas retourner aux Neuf Puits ? » demanda Haroun à Suleiman.

— « Non, » répondit Suleiman. Puis il ajouta : « Je vais m'occuper de mes hommes. »

Les pachas et leurs gardes, qui nous entouraient, regagnèrent leurs troupes. Haroun, Grand Pacha des Kavars, tendit la lance portant son oriflamme, symbole de sa fonction, à un des hommes de Baram, son vizir.

— « Tuerons-nous ces sleens ? » demanda Baram, montrant les hommes à genoux, soumis, attachés au pommeau de la selle de Haroun. Ils posèrent le front sur le sable et les pierres, tremblants.

— « Non, » répondit Haroun. « Conduisez-les dans les tentes et enchaînez-les comme des esclaves. Il y en aura d'autres plus tard. Ils se vendront un bon prix à Tor. »

Les laisses des hommes furent données à un cavalier. On les emmena.

Des ordres furent lancés. Un peu plus tard les lignes, étendues, partirent vers le désert. Au centre, il y avait les Kavars et les Aretai. Sur le flanc droit, chevauchant côte à côte, il y avait les Ta'Kara et les Luraz, les Bakahs et les Tashid, les Char, les Kashani et les Raviri. Sur le flanc gauche, il y avait les Ti, les Arani, les Zevars et, tenant l'extrémité, sur quarante rangées, les Tajuks.

Derrière nous, derrière Haroun et moi, qui chevauchions seuls, sous notre direction, s'étendaient les longues lignes des cavaliers des tribus du Tahari.

« Comment les choses se sont-elles passées, dans le Pays des Dunes ? » demanda Haroun.

— « Bien, » répondis-je.

Il baissa le voile sur ses épaules.

— « Je vois que tu portes toujours, au poignet gauche, un carré de soie, » fit-il remarquer.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu dois, pendant la marche, » dit-il, « me raconter ce qui s'est passé dans le Pays des Dunes. »

— « Ce sera avec plaisir, » acceptai-je. « Quel nom dois-je te donner ? »

— « Celui que tu connais le mieux, » répondit-il.

— « Excellent, » dis-je, « Hassan. »

J'ATTACHE UNE FEMME, ME LA RÉSERVANT ; PUIS JE M'ADRESSE AUX DEVOIRS DE L'ACIER

L'ISSUE de la bataille qui se déroula à une vingtaine de pasangs de la kasbah de l'Ubar du Sel ne fut jamais douteuse. Le fait qu'Ibn Saran nous combattit, avec les vingt-cinq mille mercenaires qu'il put rassembler, est un point en sa faveur.

Il fut rapidement débordé. Ses hommes, en majorité, me semble-t-il, comprirent la nature des forces qu'ils combattaient seulement au moment où nous fondîmes sur eux depuis le sommet des collines. Nous étions cinq fois plus nombreux. De nombreux mercenaires, dans l'impossibilité de fuir, laissèrent tomber leur bouclier, mirent pied à terre, jetèrent leur lance et leur cimenterre sur le sol. Les combats furent durs, cependant, à proximité des hommes d'Ibn Saran, ceux de l'Ubar du Sel et de ses alliés, ceux qui avaient combattu avec Tarna. J'arrivai à cent cinquante mètres d'Ibn Saran ; Hassan, ou Haroun, Grand Pacha des Kavars, arriva à vingt mètres de lui, se battant comme un animal sauvage, mais il fut repoussé par un mur de boucliers, une haie de lances. Je ne vis pas Tarna dans la bataille. Je vis ses hommes mais ils combattaient sous les ordres d'Ibn Saran. Je supposai qu'elle avait été démise de son commandement.

En fin d'après-midi, avec quatre cents cavaliers, Ibn Saran franchit nos lignes et s'enfuit en direction du nord-est.

Nous ne le poursuivîmes pas et consolidâmes notre victoire.

« Il va se réfugier dans sa kasbah, » dit Hassan.

« Il sera difficile de prendre la kasbah. »

C'était vrai. Si elle ne pouvait être prise rapidement, il serait peut-être impossible de la prendre. Nous n'avions pas assez d'eau pour maintenir nos hommes dans le désert. Au mieux, nous pourrions, si nous ne parvenions pas à prendre la kasbah, l'assiéger avec une force moins nombreuse, facile à ravitailler en eau depuis le Rocher Rouge. Mais un tel siège pouvait durer des mois. Nos lignes, longues, minces, seraient faciles à attaquer ; il serait difficile, en outre, même si nos lignes n'étaient pas percées en force, d'empêcher la fuite de petits groupes pendant la nuit.

« Ibn Saran, » soulignai-je, « risque de nous glisser entre les doigts. »

— « Il faut que nous prenions la kasbah, » décida Hassan.

— « Je peux peut-être t'aider, » dis-je, touchant l'anneau que je portais au cou.

La femme était à genoux devant sa table à maquillage, avec la grâce naturelle, insolente, de l'esclave. Elle se peignait avec un large peigne courbe en corne de kailiauk. Ses cheveux étaient longs et bruns. Le peigne était jaune. Elle portait un morceau de soie jaune des esclaves et son collier. Elle était belle, dans le miroir. Je me trouvai stupide de l'avoir autrefois laissée échapper. Elle était à genoux sur de grandes dalles rouges. À la cheville, elle

portait plusieurs bracelets d'esclave. La pièce était éclairée par deux lampes à huile de tharlarion posées de chaque côté du miroir.

Elle n'avait pas encore remarqué le carré de soie que j'avais déposé à côté.

Je regardai l'esclave se peigner. Dans une prison, dans la demeure d'agents des Kurii, elle avait trahi les Prêtres-Rois. Enchaînée, nue, dans une cellule, parmi les urts, elle avait imploré la pitié. Elle avait révélé tout ce qu'elle savait des Sardar, des plans des Prêtres-Rois, de leurs pratiques et de leurs machines, de la faiblesse du Nid. Si elle tombait entre les mains de Samos, il la ferait certainement attacher et jeter aux urts, parmi les ordures, dans les canaux de Port Kar. Ayant livré ce qu'elle savait, elle avait été amenée, par Ibn Saran, au Tahari. Pour lui, elle m'avait identifié lorsque j'étais entré dans le Tahari. Je me souvenais que c'était une des esclaves qui, vêtue d'une tunique rouge, en soie, et d'un chalwar diaphane, serré par une ceinture, avait servi le vin noir dans le palais de Suleiman, aux Neuf Puits. Elle se trouvait dans la salle d'audience lorsque Suleiman avait été frappé. Elle avait affirmé que c'était moi qui l'avais attaqué. Je l'avais vue sourire lorsqu'on l'avait détachée, après qu'elle ait témoigné. Autrefois, elle avait servi les Prêtres-Rois ; puis, plus tard, elle avait servi les Autres, les Kurii, et leurs agents ; je la regardai se peigner ; il me semblait que, à présent, elle n'avait plus la moindre utilité dans la politique des planètes ; mais elle avait été épargnée ; je regardai ses mouvements ; je souris ; moi aussi, je l'aurais épargnée ; de toute évidence, elle n'était pas complètement inutile ; elle conservait, remarquai-je, la raison d'être de toute esclave jolie et charmante, ce qui expliquait pourquoi elle avait été épargnée. Sa chair se vendrait un bon prix. La voir, c'était avoir envie de la posséder. Jolie Vella.

Elle posa le peigne et tendit la main vers les minuscules flacons de parfum. Elle toucha son cou, sous les oreilles, et son corps, autour des épaules, avec le parfum. Je respirai le parfum.

Je l'avais emporté à Klima. Je ne l'avais pas oublié.

Ses yeux, lorsqu'elle remit le petit flacon de parfum en place, se posèrent sur le carré de soie déposé sur un coin de la table à maquillage.

Elle le regarda, troublée, curieuse.

Je me souvins du matin où, enchaîné, j'avais attendu, avec les autres prisonniers, de partir pour Klima. J'avais levé la tête. Dans une fenêtre étroite du mur de la kasbah, très haut, se tenait une femme, une esclave, voilée et vêtue de jaune, un Maître des Esclaves derrière elle. Avec la permission du Maître des Esclaves, elle avait retiré le voile. Avec mépris, ironie et triomphe, elle m'avait regardé, simple esclave enchaîné partant pour Klima. Elle m'avait jeté un souvenir, un carré de soie rouge, de la soie d'esclave, embaumant un parfum fabriqué par quelque Parfumeur, sur l'ordre de son maître, correspondant à sa personnalité d'esclave, sa nature d'esclave et son corps d'esclave. Grâce à cela, je devais me souvenir d'elle à Klima. J'avais fait le vœu de revenir de Klima. Elle voulait voir les gardiens me mettre le capuchon d'esclave et m'emmener. Cette satisfaction, malgré ses prières, lui avait été refusée par le Maître des Esclaves. Elle m'avait alors envoyé un baiser puis, poussée par le Maître des Esclaves, avait quitté la fenêtre.

Je reculai. J'actionnai le bouton de l'anneau que je portais, afin d'être visible.

Elle prit le carré de soie. Elle l'ouvrit ; il était en loques, décoloré, presque blanc. Elle le tint, ouvert, devant elle. Elle le regarda. Elle le prit dans les mains et le posa sur son visage, le respirant. Soudain, elle poussa un cri de joie.

« Tarl ! » Elle se retourna, se levant d'un bond. « Tarl ! » s'écria-t-elle. « Tarl ! » Elle courut dans ma direction, dans un tintement de bracelets, et me prit dans ses bras, la tête sur ma poitrine, en larmes. « Tarl ! » sanglota-t-elle. « Tarl ! Tarl ! Je t'aime ! Je t'aime ! »

Je lui pris les poignets et les écartai lentement. Je les serrai. Elle voulut approcher, poser les lèvres sur mon corps. Je ne la laissai pas faire. Frustrée, elle balançait la tête latéralement. Son visage était trempé de larmes. Elle sanglotait.

« Laisse-moi te toucher ! » cria-t-elle. « Laisse-moi te serrer ! Je t'aime ! Je t'aime ! »

La tenant par les bras, je l'écartai de moi. Elle me regarda dans les yeux.

« Oh, Tarl, » sanglota-t-elle. « Pourras-tu jamais me pardonner ? Pourras-tu jamais me pardonner ? »

— « À genoux ! » lui ordonnai-je.

Lentement, sans un mot, la jeune femme tomba à genoux devant moi.

— « Tarl ? » dit-elle.

Je sortis un morceau de tissu de mes vêtements. Il était mince, court, déchiré ; c'était du reps bon marché, marron et rugueux ; il était taché de poussière, de graisse. Je l'avais trouvé dans les cuisines d'Ibn Saran.

Je le jetai sur elle.

— « Mets cela ! » lui ordonnai-je.

— « Je suis une esclave de classe, » répondit-elle.

— « Mets cela ! » répétai-je.

Elle écarta le vêtement de soie qu'elle portait, le laissant tomber par terre. Elle tendit la main vers le morceau de reps.

« Retire d'abord tes bracelets ! » ordonnai-je. Elle s'assit sur les dalles et, un par un, retira les bracelets qu'elle portait à la cheville gauche. Puis elle se leva et passa la tunique de reps. Son corps, involontairement, frémit lorsque le tissu raide de graisse glissa sur son corps, collant à sa peau, révélant sa beauté ; je l'examinai, marchant autour d'elle ; je déchirai l'encolure, pour mieux exposer la beauté de ses seins ; je déchirai une bande, à l'ourlet, raccourcissant le vêtement ; il fallait, à présent, qu'elle marche très prudemment ; je déchirai le côté gauche du vêtement un peu plus, pour exposer les lignes délicieuses entre son sein et sa hanche.

Je reculai.

Elle se tourna vers moi.

— « Ce vêtement m'expose beaucoup, » dit-elle, « Tarl. »

— « Tends les bras et croise les poignets ! » ordonnai-je. Elle obéit. Avec une lanière de cuir, je les attachai. La lanière était longue et pouvait aussi servir de laisse.

« Nous n'avons pas beaucoup de temps, » dis-je. « On va bientôt se battre dans la kasbah. »

— « Je t'aime, » dit-elle.

Je la foudroyai du regard.

Ma colère la surprit.

« Je regrette de t'avoir offensé, » souffla-t-elle. « J'ai beaucoup souffert à cause de cela. Tu ne peux pas savoir à quel point j'ai souffert, pleurant la nuit. Je regrette tellement, Tarl. »

Je ne répondis pas.

« J'ai été cruelle et horrible, » reprit-elle, « et mesquine. » Elle baissa pitoyablement la tête. « Je ne me le pardonnerai jamais. » Elle leva la tête. « Pourras-tu jamais me pardonner, Tarl ? » demanda-t-elle.

Je regardai autour de moi. Je pouvais utiliser une des lampes à huile de tharlarion posées près du grand miroir.

« J'ai témoigné contre toi, aux Neuf Puits, » rappela-t-elle. « J'ai menti. Ce que j'ai dit était faux. »

— « Tu as fait ce qu'on t'a ordonné, Esclave, » dis-je.

— « Oh, Tarl ! » sanglota-t-elle. Elle me regarda, sans crainte. « À cause de Lydius, » reprit-elle, « je voulais qu'on t'envoie à Klima. »

— « Ce que tu veux ne m'intéresse pas, » dis-je.

Elle me regarda avec horreur. Elle pleura, alors, et baissa la tête.

— « Je t'ai identifié pour le compte d'Ibn Saran, » rappela-t-elle encore.

Je haussai les épaules.

« Tu n'es même pas en colère ! » cria-t-elle.

— « L'esclave, » dis-je, « doit l'obéissance absolue à son maître. »

Elle tourna la tête, avec colère.

— « Je n'ose pas te dire ce que j'ai encore fait, » ajouta-t-elle.

— « Tu as trahi les Prêtres-Rois, » déclarai-je, « totalement et au mieux de tes possibilités. »

Elle blêmit.

— « Cela fera-t-il une différence ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Cela pourrait signifier la perte de la Terre et de Gor, la victoire des Kurii. »

Elle frissonna.

— « J'étais faible, » évoqua-t-elle. « Il y avait un donjon. J'étais nue, enchaînée. Il faisait noir. Il y avait des urts. J'étais terrifiée. Je ne pouvais rien faire. Ils m'ont dit qu'ils m'affranchiraient. »

Avec la lanière de cuir, je tirai sur ses poignets, lui montrant qu'ils étaient bien attachés.

— « Tu ne seras pas affranchie, » dis-je.

— « Oh, Tarl, » sanglota-t-elle. Puis elle demanda : « Ce que j'ai fait changera-t-il quelque chose ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être ceux des mondes d'acier ne croiront-ils pas tes protestations. Peut-être croiront-ils que tu as seulement raconté sincèrement ce qui te semblait vrai et non, nécessairement, ce qui est vrai. »

Elle frémit pitoyablement.

« Beaucoup de gens sont au courant de ta trahison, » précisai-je. « De toute évidence, certains seront capturés ou tomberont entre les mains des agents des Prêtres-Rois. Bientôt, ta vie ne vaudra plus grand-chose dans le camp des alliés des Prêtres-Rois. » Je pensai à Samos. Ce n'était pas un homme patient.

Elle me regarda.

— « Je pourrais être torturée et empalée, » dit-elle.

— « Tu es une esclave, » répondis-je. « Tu n'aurais pas droit à une mort aussi honorable. Tu aurais la mort d'une esclave qui s'est montrée désagréable. À Port Kar, de toute évidence, tu aurais la Mort des Ordures... attachée, nue, et jetée aux urts des canaux. »

Elle tomba à genoux, horrifiée. Je la regardai. Quelques instants plus tard, elle releva la tête.

— « Peux-tu pardonner, » demanda-t-elle, « ce que j'ai fait ? »

— « Ce qui semble t'inquiéter, » dis-je, « ne me semble pas devoir être pardonné. Tu es une esclave. Tu as simplement obéi à ton maître. Personne ne peut s'opposer à ce qu'une esclave obéisse à son maître. »

— « Dans ce cas, » fit-elle à voix basse, « tu n'auras même pas la gentillesse de te montrer cruel avec moi ? »

— « Je ne suis pas indulgent, » dis-je. « Ma fille, tu t'es autorisé quelques plaisirs qui ne

t'ont pas été ordonnés. »

Elle me regarda.

— « Lesquels ? » demanda-t-elle.

— « Aux Neufs Puits, » rappelai-je, « après ton témoignage, qui m'accusait faussement, lorsqu'on t'a détachée, tu m'as regardé et tu as souri. »

— « Une si petite chose ? » fit-elle. « Je m'excuse, Tarl. »

— « Et quand j'étais enchaîné, avant de partir pour Klima, » repris-je, « tu t'es à nouveau moquée de moi. Tu m'as envoyé un carré de soie. Et tu m'as envoyé un baiser. »

— « Je te hais ! » cria-t-elle, à genoux.

Je souris.

« J'ai agi en esclave, » dit-elle, baissant la tête.

— « Sais-tu pourquoi tu as agi en esclave ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

Je la regardai, avec sa courte tunique, attachée, à genoux devant moi, la tête levée vers moi.

— « Parce que tu es une esclave, » dis-je.

— « Tarl ! » s'écria-t-elle.

Soudain, on frappa à la porte. Je me glissai aussitôt derrière la femme, la main sur sa bouche, le poignard en travers de sa gorge. Elle en sentait le fil.

— « Tu ne vas pas crier, tu ne vas pas donner l'alerte ! » ordonnai-je.

Elle acquiesça pitoyablement. Je retirai la main posée sur sa bouche.

« Vella ! Vella ! » appela une voix. On frappa à nouveau.

— « Tu ne me fais donc pas confiance, Tarl ? » demanda-t-elle à voix basse.

— « Tu es une esclave, » soufflai-je. « Réponds ! » Le poignard était toujours sur sa gorge.

« Oui Maître ? » cria la femme.

— « Tu sais que, à la vingtième heure, tu dois donner du plaisir aux gardes de la Tour Nord ! » cria l'homme.

— « Je me maquille, » répondit-elle. « Je vais faire vite. »

— « Si tu es en retard, même de cinq ehns, » menaça-t-il, « tu seras caressée par les cinq doigts du cuir. » C'était une allusion au fouet goréen à cinq lanières, destiné aux esclaves, généralement utilisé sur les femmes à cause de la largeur et de la douceur de ses lanières. Il punit sévèrement mais, compte tenu de sa structure, ne marque pas les femmes de manière permanente.

— « Je me dépêche, Maître ! Je me dépêche ! » cria Vella.

L'homme s'en alla.

« Tu es en danger, » dit Vella. « Tu dois fuir. » Je rengainai le poignard avec lequel je l'avais contrainte à obéir.

— « Les occupants de la kasbah sont davantage en danger que moi, » dis-je.

— « Comment es-tu entré ? » demanda-t-elle. « Y a-t-il une entrée secrète ? »

Je haussai les épaules.

— « Je suis entré sans me faire voir, » dis-je. Je la regardai. « La curiosité ne sied pas à une Kajira, » ajoutai-je. « Elle pourrait justifier que l'on te batte. »

Elle se raidit.

J'avais attendu près d'une des portes de la kasbah, à l'abri de l'invisibilité de l'anneau. Lorsqu'une patrouille était sortie de la kasbah, je m'étais simplement glissé à l'intérieur. Je m'étais arrêté dans les cuisines de la kasbah afin de me procurer un vêtement destiné à Vella. Puis j'avais exploré divers endroits jusqu'au moment où je l'avais trouvée, dans une pièce où

les femmes destinées au plaisir des hommes peuvent se préparer.

Je regardai les lampes posées près du miroir. L'une d'entre elles ferait l'affaire.

Bientôt, Vella près de moi, les poignets liés, la laisse enroulée autour des avant-bras, j'entrai dans une longue salle dallée, une lampe à la main.

Nous ne croisâmes qu'un ou deux hommes. Je portais les vêtements des hommes de l'Ubar du Sel, pris à un prisonnier. Il y avait de nouveaux mercenaires dans la kasbah. Personne ne fit attention à moi, mais on remarqua l'esclave lascive qui, honteusement vêtue, me précédait. Je vis Vella, femme vaniteuse, se redresser, instinctivement, magnifiquement, effrontément lorsque les yeux des hommes se posèrent sur elle. Esclave, elle était très contente de se trouver exposée aux regards des hommes.

Je ricanai. Elle rejeta furieusement la tête en arrière.

Lorsque j'arrivai près d'une fenêtre étroite, pas assez large pour qu'un homme puisse y passer, donnant sur le désert, au nord, je levai et baissai la lampe, puis recommençai. J'éteignis alors la lampe. Je la posai. Nous restâmes dans le noir, éclairés seulement par le clair des lunes entrant par la fenêtre.

La barre de la sentinelle, contre le mur, sonna la vingtième heure.

« Ils vont m'attendre dans la Tour Nord, » dit Vella. « C'est la vingtième heure. »

— « Je ne crois pas, » dis-je. Je regardai le désert. Nous entendions la barre de la sentinelle.

— « Quand ils verront que je ne viens pas, ils iront me chercher. Ils risquent de te trouver. Fuis pendant que c'est possible. »

Je vis des hommes, des cavaliers, sortir du désert.

« On m'attend dans la Tour Nord, » dit-elle.

— « Je crois que, dans la Tour Nord, » dis-je, « ils ont mieux à faire que de penser aux esclaves. »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

Je m'étais introduit dans la Tour Nord, qui commandait la Porte Nord.

— « La kasbah, » dis-je, « va tomber. »

— « La kasbah ne tombera jamais, » contra la femme. « Il y a de l'eau et des provisions pour des mois. Un homme, sur les murs, en vaut dix dans le désert. Il est impossible de maintenir dans la région une force capable d'investir la kasbah ! »

À la Porte Nord, dans la salle de garde, au pied de la tour, dix hommes se débattaient, venant à peine de reprendre connaissance, attachés et bâillonnés. Au-dessus de la porte, dans la tour elle-même, dix autres hommes étaient dans la même situation.

Nous entendîmes le dernier coup de barre. C'était la vingtième heure.

« Fuis, » souffla Vella. « Fuis. »

La Porte Nord, malheureusement, peut-être, du point de vue des occupants de la kasbah, et certainement du point de vue des gardes, était restée entrouverte.

« Fuis ! » répéta Vella.

— « Regarde, » lui dis-je. Je posai la main sur sa bouche et la poussai vers la fenêtre. Elle eut un cri étouffé et se débattit. Elle se tortilla. Femme à l'intérieur de la kasbah, ce qu'elle voyait la terrifiait. Comme n'importe quelle belle femelle, esclave ou libre, elle savait ce qui risquait de lui arriver. Elle voulut crier. Elle ne put le faire. « Crie, Esclave, » soufflai-je. « Donne l'alerte ! » Sa voix, sous ma grosse main, qui lui écrasait la bouche, était étouffée. Elle gémit pitoyablement. Elle était impuissante. Ses yeux étaient fous au-dessus de ma main.

Les cavaliers avançaient vers la kasbah. Je vis le burnous blanc de Hassan, gonflé par le

vent, les conduisant.

À ce moment-là, quelqu'un aperçut les cavaliers. Il y eut des cris. La barre d'alerte, sous l'effet des coups de masse, retentit follement. Des hommes apparurent dans la cour, en bas. Des hommes prirent position sur les murs. Mais ils constatèrent avec horreur que, dans la cour, des cavaliers combattaient déjà les défenseurs. Des hommes mirent pied à terre et gravirent, le cimeterre au poing, les escaliers étroits conduisant aux murs. L'ennemi était à l'intérieur. L'ennemi était derrière. Un flot de cavaliers et de fantassins franchissait la porte. La Porte Nord était tombée. La Tour Nord était investie. D'autres hommes entrèrent, envahissant les murs de la kasbah. Les défenseurs avancèrent. Partout, on se battait au cimeterre, partout l'acier tintait sur les boucliers. Je vis des torches. On criait. J'entendis les hurlements des hommes. Je reculai. Je retirai la main posée sur la bouche de la femme. Vella me regarda, les yeux dilatés par l'horreur.

« Crie, à présent, Esclave, » dis-je. « Donne l'alerte ! »

— « Pourquoi ne m'as-tu pas laissée crier ? » demanda-t-elle. « Ils vont tous nous tuer ! »

Comme toutes les femmes, elle avait une peur instinctive des cavaliers du désert.

Je la fis pivoter sur elle-même et la poussai devant moi dans la salle.

— « Je suis dans leur camp, » dis-je. Elle gémit.

Des cris retentissaient dans la kasbah. Par le bras, je la jetai dans la pièce où je l'avais trouvée, où il y avait les grandes dalles rouges, la table à maquillage, le miroir et, à présent, une seule lampe à huile de tharlarion.

— « Tu es revenu pour moi, » dit-elle, se serrant contre moi, levant la tête. « Je voulais que tu reviennes pour moi. J'en rêvais. »

Je la repoussai. J'entendais des cris, dehors.

— « Je ne suis pas revenu pour toi, » dis-je.

— « Tu m'aimes ! » cria-t-elle.

Elle poussa un hurlement de désespoir lorsqu'elle vit mes yeux.

« Alors pourquoi ? » demanda-t-elle pitoyablement.

— « Je te veux, » répondis-je.

— « Tu m'aimes, » souffla-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Je ne comprends pas, » souffla-t-elle.

— « Terrienne stupide, » dis-je en riant, « tu ne comprends donc pas que tu es incroyablement désirable ? Ne comprends-tu donc pas que les hommes qui te voient deviennent fous de désir ? Tu ne perçois donc pas, femme stupide, la passion folle que tu inspires aux hommes ? »

Elle me tourna le dos.

— « Je sais que je suis jolie, » dit-elle. Sa voix était hésitante, effrayée.

— « Tu es une femelle ignorante, » fis-je. « Tu ne sais pas ce que le spectacle que tu offres fait aux hommes. »

Elle se tourna violemment vers moi, les yeux étincelants.

— « Que fait-il ? » s'enquit-elle.

— « Te voir, c'est vouloir te posséder, » dis-je.

— « Posséder ! » cria-t-elle, horrifiée.

— « Oui, » répondis-je. « Tout homme veut posséder complètement sa femme. Il veut avoir un pouvoir absolu sur elle. Il veut la contrôler totalement, sur tous les plans, même s'ils sont négligeables. La dominance est une caractéristique génétique de sa nature. Les hommes sont divisés entre ceux qui satisfont leur nature et ceux qui ne la satisfont pas. Les hommes

qui satisfont leur nature sont énergiques, joyeux et, statistiquement, vivent longtemps ; ceux qui nient leur nature sont misérables et, statistiquement, vivent moins longtemps, la chimie torturée de leur corps les exposant à des maladies hideuses. »

— « Les hommes veulent que les femmes soient libres, » souffla Vella.

— « Les hommes, parfois, » reconnus-je, « accordent de petites libertés aux femmes, pensant que cela les rendra plus agréables. Tu connais certainement des maîtres qui, de temps en temps, autorisent les femmes à parler franchement. Et, dans ces moments-là, elles le font, bien et avec audace. Mais elles savent qu'il peut leur retirer cette permission d'un instant à l'autre. Cela les tourmente avec joie et elles aiment la puissance du maître. Il leur donne ce qu'elles désirent le plus, dans les profondeurs génétiques de leur féminité, le sentiment délicieux d'être dominées, la soumission de leur beauté et de leur faiblesse à un mâle puissant. »

— « Sur Terre, » cria-t-elle, « les hommes seront détrônés par le droit ! »

— « La Terre a une histoire politique complexe et embrouillée, » dis-je. « Les politiques et les institutions, au fil des siècles, ont parfois des conséquences que leurs auteurs n'ont pas prévues, des conséquences qui les auraient horrifiés. Sur Terre, les hommes ont construit un piège dont ils ne pourront peut-être pas s'échapper. Peut-être pourront-ils en briser les barreaux. Peut-être, dans la cage qu'ils ont construite, dépériront-ils et mourront-ils. »

Vella ne répondit pas.

« Crois-tu, » demandai-je, « que les femmes de la Terre soient plus heureuses que celles de Gor ? »

— « Non, » répondit-elle. « Non, non. »

— « À genoux ! » ordonnai-je.

Elle s'agenouilla.

« Sur Gor, » demandai-je, « quelles sont les femmes les plus heureuses que tu aies connues ? »

— « Les femmes les plus heureuses que j'ai connues sur Gor, » souffla-t-elle, « étaient de simples esclaves. »

— « L'homme est génétiquement porté à la dominance, » dis-je. « Cela n'est mis en doute par aucune autorité qualifiée pour émettre une opinion sur la question. Il peut être, dans certaines circonstances, politiquement utile de nier cette vérité, mais c'est une question distincte qui soulève des problèmes différents. »

— « Je ne doute pas que les hommes soient portés à dominer, » dit Vella. « Mais ils doivent contrôler cette tendance. »

— « Dis aux hommes de ne pas respirer, » relevai-je. « Demande à leur cœur de ne pas battre. » Je la regardai. « Demande à l'homme de ne pas être lui-même ! »

Vella me dévisagea, choquée.

« Je ne sais pas grand-chose des droits, » reconnus-je, « car je m'occupe davantage des réalités, mais permets-moi de te poser cette question : L'homme a-t-il le droit d'être un homme ? »

— « Bien sûr, » répondit Vella.

— « Et si, » demandai-je, « étant un homme, il lui était nécessaire d'exercer sa disposition à la dominance ? »

— « Dans ce cas, » répondit Vella, « aucun homme n'a le droit d'être un homme. »

— « Et si, » demandai-je, « afin de s'accomplir en tant que femme, il était nécessaire, du moins aux moments essentiels, qu'elle soit soumise à la domination totale de l'homme ? »

— « Dans ce cas, » dit Vella, « aucune femme n'aurait le droit d'être une femme. »

— « Dans ces circonstances, ainsi, » relevai-je, « ni l'homme ni la femme n'auraient le droit d'être eux-mêmes. »

— « Oui, » répondit Vella.

— « Les circonstances que j'ai décrites, » repris-je, « sont la réalité. Il est indéniable que l'homme est génétiquement porté à la dominance. Te semble-t-il probable que cette disposition ait été sélectionnée dans l'isolement ? »

Elle me regarda, à genoux, sans répondre.

« Ne te semble-t-il pas probable que les hommes et les femmes, ensemble, de manière complémentaire, formant une race, un genre d'animal, aient été conjointement formés par la longue et dure application des forces de l'évolution ? Te semble-t-il probable que la biologie ait formé l'homme et négligé la femme ? »

— « Non, » répondit Vella. « Non. » Elle baissa la tête.

— « La Nature, en apprenant à l'homme à dominer, n'a pas manqué de lui fournir une victime. »

Vella leva la tête, furieuse.

« Des femmes sensuelles et belles, » soulignai-je. « Et quelles doivent être les tendances génétiques de ces femmes, sous le vernis, les incrustations, les conditionnements de sociétés impersonnelles, mécaniques, industrielles pour lesquelles le sexe est embarrassant et les êtres humains une énigme ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Il y a peut-être en elles, » suggérai-je, « une disposition à réagir à la dominance, à la désirer, à la rechercher et, au travers du comportement, à la quémander. Elles tentent de contrôler mais, dans leur cœur, elles désirent être contrôlées, totalement, car elles sont femmes. »

— « Ce que tu dis va à l'encontre de tout ce que l'on m'a appris, » gémit Vella.

— « Les femmes, » demandai-je, « préfèrent-elles les hommes forts ou les hommes faibles ? »

— « Les hommes forts, » répondit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

Elle baissa la tête sans répondre.

— « Et si, Tarl, » demanda-t-elle soudain, « j'éprouvais ces sentiments, ces sentiments terribles et indignes ? Et si, dans mon cœur, je désirais la domination d'un mâle ? »

— « Une société saine, » répondis-je, « s'arrangerait pour fournir la satisfaction de ces désirs. »

Elle me regarda.

« La société goréenne, » indiquai-je, « s'arrange pour les satisfaire. Tu as certainement entendu parler des relations du maître et de l'esclave ? »

— « J'en ai entendu parler, » répliqua-t-elle sèchement.

— « L'institution la plus complète et la plus parfaite pour la domination totale de la femme est l'esclavage, » expliquai-je. « Comment une femme pourrait-elle être plus parfaitement et complètement dominée, plus impuissante, dépendante du mâle, plus vulnérable, plus soumise à la volonté de l'homme, plus à la merci de l'homme que lorsqu'elle est, littéralement, son esclave ? » Je la regardai. « Jolie Vella, » dis-je, « te regarder, c'est te désirer, te désirer c'est vouloir te posséder, complètement, d'un bout à l'autre, t'avoir complètement à sa merci... complètement. »

— « C'est ce désir, » sanglota-t-elle. « C'est ce désir complet et sans compromis. Qu'est-ce qui pourrait se comparer à lui ? Je ne savais pas qu'un tel désir, une telle passion, pouvaient

exister. Cela me dépasse. Je peux à peine respirer. Je serai leur victime impuissante. »

J'entendis des cris, dans les couloirs proches de la porte.

« Non ! » sanglota-t-elle, se levant, tentant de fuir. Je fus sur elle en un instant, la prenant dans mes bras, l'asseyant par terre. Je lui pris les poignets et, avec la lanière de cuir de la laisse, la penchant en avant, lui attachai les poignets aux chevilles. L'extrémité de la laisse, je l'attachai et l'enroulai autour du cuir de ses poignets, de sorte qu'elle ne pourrait l'atteindre, même avec les doigts d'une de ses mains. Je la regardai. Elle était assise, attachée, le haillon que je lui avais donné remonté sur les cuisses. Elle était incroyablement désirable. Elle se vit dans le miroir. Elle ne pouvait se lever, attachée comme elle l'était, de sorte qu'elle ne pouvait atteindre l'autre lampe à huile de tharlarion, posée près du miroir.

« Libère-moi ! » sanglota-t-elle. « Libère-moi ! »

Je vérifiai les nœuds. Ils étaient satisfaisants. Elle serait parfaitement immobilisée.

Le tintement des cimenterres retentit dans le couloir.

« Ne serai-je pas libérée ? » demanda-t-elle.

Sur sa cuisse gauche, petite et profonde, il y avait la marque des quatre cornes de bosk. Je la touchai. Elle se crispa.

« Kamchak m'a marquée, » me rappela-t-elle.

« Que signifie le fait que tu m'aies attachée ? » demanda-t-elle alors.

Je décidai de la faire marquer à nouveau.

Elle me regarda. Je pris une longue mèche de ses cheveux noirs d'environ trois centimètres d'épaisseur. Je la nouai sur sa joue droite.

« Le nœud d'asservissement, » souffla-t-elle.

— « Cela indiquera que tu as été prise, » dis-je.

— « Prise ? » s'enquit-elle. Je me levai. Elle se débattit. Je me dirigeai vers la porte.

« Tarl ! » cria-t-elle.

Je me tournai vers elle.

« Je t'aime ! » cria-t-elle.

— « Tu es une comédienne consommée, » estimai-je.

— « Non, » cria-t-elle, « c'est vrai ! »

— « Peu m'importe que ce soit vrai ou non, » dis-je.

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes, assise, attachée, le nœud d'asservissement sur sa joue droite, et rouge...

— « Cela ne compte donc pas pour toi ? » cria-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Tu ne m'aimes pas ? » sanglota-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Mais tu es venu ici, » dit-elle. Elle se débattit. « Tu as pris de gros risques. » Elle pleurait. « Dans ce cas, que veux-tu de moi ? » demanda-t-elle.

Je ris.

— « Je veux te posséder, » répondis-je.

— « Tu es un homme de la Terre, » protesta-t-elle.

— « Non, » dis-je, « je suis de Gor. »

Elle frissonna.

— « C'est vrai, » souffla-t-elle. « Je le vois dans tes yeux. Je suis à la merci d'un homme de Gor. » Impuissante, attachée, elle frémit en comprenant les implications de cet état de fait.

Je lui tournai le dos.

« Tarl ! » cria-t-elle.

Je me retournai à nouveau, furieux.

« Me garderas-tu comme esclave ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Avec tout ce que cela implique ? » demanda-t-elle, incrédule.

— « Oui, » répondis-je.

— « Même le fouet ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Pourrais-tu, Tarl, » demanda-t-elle, « me fouetter ? En serais-tu capable, si je te déplaisais ? Pourrais-tu, ancien Terrien, être aussi fort ? »

— « Tu m'as déjà déplu beaucoup, » lui rappelai-je. Je me souvins des Neuf Puits, où elle avait souri. Je me souvins de la fenêtre de la kasbah, du baiser qu'elle m'avait envoyé, et du carré de soie.

— « Vais-je être fouettée tout de suite ? » demanda-t-elle. Il aurait été facile, en déchirant le haillon qu'elle portait, du fait qu'elle était attachée, de la fouetter. Elle le savait.

— « Non, » répondis-je.

J'allai près d'elle et pris le carré de soie que j'avais emporté à Klima, et rapporté. Elle le regarda, pitoyable. Je l'attachai à son poignet gauche, au-dessus de la lanière de cuir. Elle le porta comme je l'avais porté.

— « Quand me fouetteras-tu ? » demanda-t-elle.

— « Quand j'en aurai envie, » répondis-je.

La porte s'ouvrit brutalement et deux hommes, me tournant le dos, se battant contre d'autres qui se trouvaient dehors, entrèrent dans la pièce. Les cimenterres tintaient. Un homme se retourna désespérément. Je dégainai mon cimenterre. Il comprit alors que j'étais un ennemi. Nous engageâmes le combat. Ma lame le transperça. L'autre homme fut abattu près de la porte. Je jetai mes vêtements d'homme de l'Ubar du Sel. Les hommes qui se tenaient sur le seuil levèrent leurs cimenterres.

« Je vous rejoins ! » lançai-je.

Avec mes bottes, je poussai les deux hommes abattus hors de la pièce, refermai la porte et me tournai à nouveau vers Vella. Nous étions à nouveau seuls dans la pièce, à la lumière de l'unique lampe à huile de tharlarion.

Je me tournai vers elle. Elle était assise par terre, penchée en avant, les poignets attachés aux chevilles ; le haillon qu'elle portait était remonté sur ses cuisses ; les plaisirs de ses seins n'étaient guère dissimulés, du fait que j'avais déchiré son vêtement ; ses mollets étaient merveilleux ; son visage et sa chevelure étaient beaux.

« Tu es une esclave délicieuse, Vella, » appréciai-je.

— « Une que les hommes aiment posséder ? » releva-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Et sur cette planète, » sanglota-t-elle, « je peux être possédée ! »

— « Tu es possédée ! » affirmai-je.

— « Oui, » sanglota-t-elle. « Je sais. Je sais que je suis possédée. »

— « Je crois, » dis-je « que je vais te donner à Hakim de Tor. »

Je me levai. Elle me regarda.

— « Non ! Non ! » sanglota-t-elle. « Non, je t'en prie ! »

— « Je peux faire ce que je veux, » soulignai-je.

— « Oh, non, non, non, » sanglota-t-elle. Elle comprit alors, véritablement, la misère de l'esclave.

J'allai près d'elle et déchirai son haillon sur l'épaule droite. Avec un rouge à lèvres, pris

dans un petit tiroir, j'inscrivis une lettre taharique sur son épaule.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » demanda-t-elle.

— « Cela veut dire, » répondis-je : « Je suis l'esclave de Hakim de Tor ». Voilà. »

Elle regarda, horrifiée, les lettres tracées sur son corps.

— « Non, Tarl, je t'en supplie ! » cria-t-elle.

Je me levai. Elle me regarda.

« Tarl, » sanglota-t-elle.

— « Tais-toi, » dis-je, « Esclave ! »

Elle baissa la tête.

— « Oui, » dit-elle.

— « Oui ? » m'enquis-je.

Elle leva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Oui, » souffla-t-elle, « Maître. »

Je m'éloignai rapidement et fermai la porte derrière moi. Il y avait des hommes à tuer dans les couloirs. C'était un travail d'homme. Il y avait un temps pour travailler et un temps pour les plaisirs des esclaves. C'était, à présent, le moment de travailler. Je me dirigeai vers le fracas d'armes qui retentissait au loin.

LA DEUXIÈME KASBAH TOMBE ; CE QUI FUT FAIT À TARNA

« **O**u est Ibn Saran ? » s'enquit Haroun, vêtu du blanc du Grand Pacha des Kavars. L'homme à genoux devant lui, les poignets attachés dans le dos, cria :

« Je ne sais pas ! Je ne sais pas ! »

« La kasbah est investie, » dit un autre homme. « Elle est à nous. Il n'est pas dans la kasbah. Il ne s'est pas échappé non plus. »

« Il doit être toujours à l'intérieur ! » s'écria un autre homme.

Haroun, ou Hassan, tandis que je continuais à réfléchir, avec sa botte, donna un coup de pied au prisonnier.

« Il doit être encore dans la kasbah ! » cria l'homme qui s'était déjà fait entendre.

« Brûlons la kasbash ! » cria un autre.

« Non, » dit Haroun. La kasbah était trop importante pour qu'on la brûle. Il la voulait pour les Kavars.

Il regarda les prisonniers attachés dans la grande salle, à genoux. De toute évidence, Ibn Saran n'était pas parmi eux.

Dehors, dans l'ombre de la muraille de la kasbah, il y avait également de nombreux prisonniers. Ibn Saran n'était pas non plus parmi eux.

Ibn Saran n'était pas le seul homme manquant. Je ne trouvais, parmi les prisonniers ou les tués, ni le petit Abdul, Porteur d'Eau et homme de main du grand Abdul, Ibn Saran, Ubar du Sel, ni Hamid, traître aux Aretai, qui avait frappé Suleiman Pacha.

Haroun pivota sur lui-même, son burnous tourbillonnant et, furieux, bondit sur l'estrade de l'Ubar du Sel puis y fit les cent pas comme un larl frustré.

« Supposons, Pacha, » dis-je à Hassan, « qu'Ibn Saran soit entré dans cette kasbah. »

— « Il y est entré ! » cria quelqu'un.

— « Supposons en outre que nos recherches aient été très efficaces et nos lignes impénétrables. »

— « Ces suppositions semblent raisonnables, » admit Haroun, « mais comment est-il possible qu'elles soient exactes et qu'Ibn Saran ne soit ni mort ni enchaîné ? »

— « Il y a une autre kasbah à proximité, celle de son alliée Tarna, » rappelai-je.

— « Il ne pouvait s'y rendre par le désert, » dit l'homme.

— « Oui ! Oui ! » s'écria Hassan. « Venez avec moi ! » Suivi de nombreux hommes portant des lampes, il gagna les fosses, les cellules et les entrepôts situés sous la kasbah. Une heure plus tard, sous une trappe et derrière les étagères d'un petit entrepôt, nous trouvâmes la porte.

Enfoncée, elle fit apparaître un tunnel obscur. Ce tunnel permettait, sous le désert, de gagner la petite kasbah de Tarna.

« De toute évidence, » dit un homme, « Ibn Saran se trouve dans la kasbah de Tarna. »

« Mais nous n'avons pas investi cette kasbah, » dit un autre homme.

« Ainsi, » ajouta un autre, « Ibn Saran a franchi nos lignes. Il va à présent fuir la kasbah de Tarna. Nous l'avons perdu. »

« Je ne crois pas, » dit Hassan avec un sourire.

Les hommes restèrent silencieux. Puis le vizir, Baram, Cheik de Bezhad, prit la parole.

« Comment est-il possible que nous ne l'ayons pas perdu, Pacha ? » demanda-t-il.

— « Parce que, » répondit Haroun, « la kasbah de Tarna est investie. »

— « C'est impossible, » dit Suleiman Pacha, appuyé sur un homme, le cimeterre toujours à la main.

« Aucun Aretai n'est là-bas. » Les autres pachas parlèrent également. Les Char ne l'avaient pas investie, ni les Luraz, ni les Tajuks, ni les Arani, ni les autres.

« Par qui, Pacha, » demanda Suleiman, « si ce n'est ni par les Kavars ni par les Aretai, et ni par les autres, la kasbah de Tarna a-t-elle été investie ? »

— « Par un millier de lances, un millier de cavaliers, » répondit Haroun.

— « Et où t'es-tu procuré ce millier de lances ? » demanda Suleiman.

Haroun sourit.

— « Nous discuterons cette question devant de petites tasses de thé de Bazi, à la fin de la journée, » suggéra-t-il. « Nous avons mieux à faire pour le moment. »

Suleiman sourit.

— « Conduis-nous, Sleen Kavar, » dit-il. « Tu as l'audace de Hassan le Bandit, à qui tu ressembles beaucoup. »

— « On me l'a déjà dit, » répliqua Haroun. « Ce doit être un type formidable et séduisant ! »

— « Nous pourrions discuter ce point devant de petites tasses de thé de Bazi, à la fin de la journée, » rappela Suleiman, regardant fixement Haroun.

— « Exact, » fit Haroun.

Hassan pivota alors sur lui-même et entra dans le tunnel. Des centaines d'hommes, y compris moi-même, beaucoup avec des lampes, le suivirent.

C'est au sommet de la plus haute tour de la kasbah de Tarna que Hassan, que je suivais de près, coinça Ibn Saran.

« Camarades ! » s'écria Ibn Saran, levant son cimeterre.

— « Il est à moi ! » lança Hassan.

— « Sois prudent, » lui glissai-je.

Aussitôt, le combat s'engagea. J'ai rarement vu une escrime aussi brillante.

Puis les deux hommes s'écartèrent l'un de l'autre.

« Tu te bats bien, » déclara Ibn Saran. Il vacillait. « Je t'ai toujours battu, » ajouta-t-il.

— « C'était il y a longtemps, » dit Hassan.

— « Oui, » admit Ibn Saran, « c'était il y a longtemps. » Ibn Saran, levant son cimeterre, me salua.

— « On remporte une victoire, » dis-je. « On perd un ennemi. »

Ibn Saran inclina la tête, signe de politesse du Tahari. Puis son visage blêmit, il se retourna et gagna en trébuchant le parapet de la tour. Il tomba dans le désert.

Hassan rengaina son cimeterre.

— « J'avais deux frères, » dit-il. « Le premier combattait pour les Prêtres-Rois. Il est mort dans le désert. Le deuxième combattait pour les Kurii. Il est mort sur la tour de la kasbah de

Tarna. »

— « Et toi ? » demandai-je.

— « Je voulais rester neutre, » dit-il. « Je me suis rendu compte que c'était impossible. »

— « La neutralité n'existe pas, » affirmai-je.

— « Non, » admit-il. Puis il me regarda. « Autrefois, » dit-il, « j'avais deux frères. » Il me prit par les épaules. Ses yeux étaient pleins de larmes. « À présent, » reprit-il, « à présent, je n'en ai plus qu'un. »

Nous avions partagé le sel sur un toit en flammes, au Rocher Rouge.

— « Mon frère, » dis-je.

— « Mon frère, » dit-il.

Hassan se secoua.

« Il faut agir ! » reprit-il. Nous descendîmes rapidement l'escalier de la tour, jusqu'au mur d'enceinte. Je vis, depuis le mur, des prisonniers que l'on reconduisait à la kasbah, des hommes qui avaient tenté de fuir dans le désert.

Poussé par la pointe d'une lance, attaché, il y avait Abdul, le Porteur d'Eau. Également poussé par la pointe d'une lance, des cordes au cou, entre deux kaiilas, vacillant, ensanglanté, il y avait Hamid, qui avait été le lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai. Shakar en personne quitta la kasbah pour se charger du misérable Hamid. Hamid, qu'il soit ou non coupable d'avoir frappé Suleiman Pacha, avait, de toute évidence, combattu avec les hommes de l'Ubar du Sel et avait levé sa lame contre sa propre tribu, celle des Aretai.

D'autres prisonniers furent ramenés du désert. Les lances de Haroun avaient bien investi la kasbah.

Nous gagnâmes la cour de la kasbah.

Je découvris avec stupéfaction, dans la cour, monté sur la haute selle d'un kaiila, le chef des lanciers mystérieux de Hassan, qui avaient investi la kasbah de Tarna. Il écarta son voile.

« T'Zshal ! » m'écriai-je.

Toujours barbu, il m'adressa un sourire depuis sa selle, la lance à la main.

« J'ai envoyé, » expliqua Hassan, Haroun, Grand Pacha des Kavars, « mille kaiilas et mille lances, à titre de provisions, à Klima. Je me suis dit que ces hommes pourraient être utiles. »

T'Zshal leva sa lance. Le kaiila se cabra.

— « Nous n'oublierons pas les Kavars, Pacha ! » promit T'Zshal.

Je craignis que Hassan n'ait fait une terrible erreur. Qui oserait armer de tels hommes ?

T'Zshal fit magnifiquement pivoter son kaiila. Il avait été, autrefois, du Tahari et, dans un déluge de sable, suivit par ses hommes, retourna dans le désert où ses camarades enfermaient la kasbah dans un cercle de volonté, d'acier et de chair de kaiila.

Hamid et Abdul étaient à genoux sur le sable, attachés.

Hassan posa sa lame sur la gorge de Hamid.

« Qui a frappé Suleiman Pacha ? » demanda-t-il.

Hamid le regarda. Suleiman et Shakar étaient à proximité.

— « C'est moi, » répondit Hamid.

— « Emmenez-le ! » dit Suleiman Pacha. On emmena Hamid.

« Comment sais-tu que c'est lui qui m'a frappé ? » demanda Suleiman.

— « J'étais là, » répondit Hassan. « Je l'ai vu. »

— « Haroun, Grand Pacha des Kavars ! » s'écria Shakar.

Hassan sourit.

« Non ! » cria-t-il. « Il n'y avait là que des Aretai, Ibn Saran, Hakim de Tor et... » Shakar se

tut.

— « Et Hassan le Bandit, » compléta Hassan.

— « Toi ! » s'écria Suleiman en riant.

— « Tu devais bien te douter qu'il n'y a pas tellement de types formidables et séduisants, » souligna Hassan.

— « Sleen Kavar ! » s'exclama Suleiman en riant.

— « Ne sois pas trop prolix avec mon identité supplémentaire, » demanda Hassan. « Elle m'est utile, de temps en temps, surtout lorsque les devoirs du Pacha deviennent trop oppressants. »

— « Je vois ce que tu veux dire, » répondit Suleiman. « Ne crains rien. »

— « Je garderai également ce secret, » promit Shakar.

— « Tu es Hakim de Tor, n'est-ce pas ? » demanda Suleiman, se tournant vers moi.

— « Oui, Pacha, » dis-je, faisant un pas en avant.

— « Nous nous sommes lourdement trompés sur ton compte, » dit-il.

Je haussai les épaules.

— « Il y a encore des poches de résistance à nettoyer, dans la kasbah, » dis-je. « Je te prie de bien vouloir m'excuser. »

— « Puisse ton œil être vif, ton acier rapide, » dit Suleiman Pacha.

Je m'inclinai.

— « Et ce petit sleen ? » demanda Shakar, montrant le petit Abdul, à genoux, tassé sur lui-même, dans le sable.

— « Lui aussi, » dit Suleiman Pacha, « emmenez-le ! » Une corde fut passée au cou d'Abdul, qui fut entraîné.

Je regardai le bâtiment central de la kasbah. À l'intérieur, çà et là, dans les pièces, on se battait encore.

« Trouvez Tarna ! » ordonna Suleiman Pacha. « Amenez-la-moi ! »

Des hommes partirent en hâte. Je n'enviais pas la femme. Elle était libre. Elle avait détruit des puits. Des tortures prolongées et hideuses l'attendaient, culminant avec son empalement public, nue, sur les murs de la grande kasbah des Neuf Puits.

Les hommes du Tahari ne sont pas tendres avec ceux qui détruisent les puits. Ils ne montrent pas la moindre indulgence vis-à-vis de ce crime.

Je quittai discrètement le groupe.

Tarna, dans ses appartements, pivota sur elle-même et me regarda. Elle fut stupéfaite. Elle ne savait pas que j'étais là. J'avais touché l'anneau. Un instant plus tard, se retournant, elle me vit dans la pièce.

« Toi ! » s'écria-t-elle.

Son regard était fou. Elle était désespérée. Elle portait les vêtements des hommes du Tahari, à l'exception du voile, du kaffiyeh et de l'agal. Son visage et sa tête, fiers et beaux, étaient nus. Ses cheveux étaient défaits, longs, sur la capuche rejetée en arrière de son burnous. Ses vêtements étaient déchirés et tachés. La jambe droite de son pantalon était coupée. Sa manche gauche était en lambeaux, tailladée par les cimenterres. Elle ne semblait pas blessée. Le côté gauche de son visage était sale.

« Tu es venu me chercher ! » s'écria-t-elle. Elle avait un cimenterre.

— « Tu as perdu ta guerre, » dis-je. « C'est terminé. »

Elle me foudroya du regard. Pendant un instant, ses yeux s'emplirent de larmes étincelantes et brûlantes. Je compris que c'était une femme. Puis elle fut à nouveau Tarna.

— « Jamais ! » cria-t-elle.

Nous entendions des bruits de bataille dans les couloirs.

— « La kasbah est tombée, » dis-je. « Ibn Saran est mort. Haroun, Grand Pacha des Kavars, et Suleiman, Grand Pacha des Aretai, sont déjà à l'intérieur. »

— « Je sais, » fit-elle avec désespoir. « Je sais. »

— « Tu as été relevée de ton commandement, » repris-je. « Tu ne servais plus à rien. Même les hommes qui te suivaient, décimés, ne font plus que défendre leur vie. » Je la considérai. « La kasbah est tombée, » répétais-je.

Elle me regarda.

« Tu es seule, » repris-je. « C'est terminé. »

— « Je sais, » dit-elle. Puis elle leva la tête, furieuse, pleine d'orgueil...

« Comment as-tu deviné que tu me trouverais là ? » demanda-t-elle.

— « Je connais un peu les appartements de Tarna, » répondis-je.

— « Bien sûr, » dit-elle. Elle sourit. « Et, à présent, tu es venu me chercher. » Elle rit.

— « Oui, » dis-je.

— « De toute évidence, celui qui me conduira, la corde au cou, devant les Nobles Pachas Haroun et Suleiman aura une grosse récompense, » estima-t-elle.

— « Je suppose que tel sera le cas, » opinai-je.

— « Imbécile ! » cria-t-elle. « Sleen ! Je suis Tarna ! » Elle leva son cimenterre. « Je suis supérieure à tous les hommes ! »

Je m'opposai à sa charge. Elle n'était pas maladroite. Je parai ses coups. Je n'appuyai pas mes attaques, afin de ne pas la fatiguer. Je la laissai frapper de taille et de pointe, feinter. Par deux fois elle recula brusquement, effrayée, renonçant presque, comprenant qu'elle s'était exposée à ma lame et que je ne l'avais pas frappée.

— « Tu n'es pas supérieure à un Guerrier, » lui dis-je. C'était vrai. J'avais croisé le fer avec des centaines d'hommes, à l'entraînement et dans les jeux féroces de la guerre, qui auraient pu en terminer avec elle, rapidement et avec facilité, s'ils l'avaient voulu.

Furieuse, elle attaqua à nouveau.

Je m'opposai à nouveau à son attaque, jouant avec elle.

Elle pleurait, frappant à l'aveuglette. J'étais à l'intérieur de sa garde, la lame sur son ventre.

Elle recula. Elle combattit encore. Cette fois, j'avançai sur elle, lui faisant sentir le poids de l'acier, le poids d'un bras d'homme. Soudain, elle se retrouva adossée à un pilier. Elle n'avait plus de garde. Elle ne pouvait pratiquement plus lever le bras. Ma lame était sur sa poitrine. Je reculai. Elle avança en trébuchant, désespérée. Elle leva à nouveau son cimenterre, essaya d'attaquer. Je m'opposai à sa lame, haut, la contraignant à baisser la sienne ; elle mit un genou à terre, levant la tête, tentant d'écarter la lame ; elle n'avait pas d'appui ; elle n'avait plus de force. Je la repoussai et elle tomba sur les dalles, devant moi ; ma botte gauche, lourde, fut sur son poignet droit ; la petite main s'ouvrit et le cimenterre glissa sur les dalles. La pointe de ma lame était sur sa gorge.

« Debout ! » ordonnai-je.

Je cassai son cimenterre au niveau de la garde et le jetai dans un coin de la pièce.

Elle se leva, au milieu de la pièce.

— « Mets ta corde à mon cou, Guerrier, » dit-elle. « Tu m'as prise, Guerrier. »

Je marchai autour d'elle, l'examinant. Elle était debout, furieuse, inspectée.

Avec la lame de mon cimenterre, j'écartai la jambe droite, lacérée, de son pantalon. La jambe, à l'intérieur, était magnifique.

« Je t'en prie, » dit-elle.

— « Quitte tes bottes, » dis-je. Furieuse, elle les quitta. Puis elle se tint, pieds nus, au centre de la pièce.

— « Tu vas me conduire, pieds nus, devant les Pachas ? » demanda-t-elle. « Ta vengeance n'est donc pas assez douce, que tu veuilles aussi m'humilier ? »

— « N'es-tu pas ma prisonnière ? » m'enquis-je.

— « Si, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, tu feras ce que je veux, » déclarai-je.

— « Oh, non, » sanglota-t-elle.

Quelques instants plus tard, je lui dis de s'agenouiller. Elle s'agenouilla sur les dalles, la tête baissée, le visage dans les mains. Elle fut complètement dénudée par la lame du cimeterre.

« Que se passe-t-il ? » demanda Hassan, entrant dans la pièce. Je constatai avec intérêt qu'il s'était changé. Il ne portait plus le blanc du Grand Pacha des Kavars mais des vêtements plus simples qui auraient pu convenir à Hassan, hors-la-loi du Tahari.

— « Lève la tête, ma Jolie, » dis-je, posant doucement ma lame sous son menton et la forçant à le lever.

Elle regarda Hassan, incroyablement belle, les joues mouillées de larmes.

« Voici Tarna, » annonçai-je.

— « Tellement belle ? » demanda-t-il.

— « Oui, » dis-je.

— « Tu l'as capturée, » releva Hassan. « Mets ta corde à son cou. Haroun, Grand Pacha des Kavars, et Suleiman, Grand Pacha des Aretai, sont impatients de la voir. »

Je souris. Je sortis une corde de ma ceinture. C'était une corde grossière.

« Il est probable, » estima Hassan, « que Haroun, Grand Pacha des Kavars, et Suleiman, Grand Pacha des Aretai, accorderont une forte récompense à l'homme qui leur livrera Tarna. »

— « C'est probable, » opinai-je.

— « Je les ai entendus dire qu'ils la voulaient, » affirma Hassan.

Je nouai la corde autour du cou de la femme. Elle m'appartenait.

Hassan regarda la belle femme nue et attachée.

— « Je ne veux pas mourir ! » cria-t-elle soudain. « Je ne veux pas mourir ! » Elle se cacha le visage dans les mains et pleura.

— « Le châtiment de ceux qui détruisent les puits, » souligna Hassan, « n'est pas léger. »

Tarna, frissonnante, pleura, la tête par terre, ma corde au cou.

— « Viens, Femme, » dis-je. Je tirai sur la corde, lui relevant la tête. « Il faut que nous allions voir les Pachas. »

— « Il n'y a pas de fuite possible ? » sanglota-t-elle.

— « Pour toi, il n'y en a pas, » répondis-je. « Tu as été capturée. »

— « Oui, » fit-elle d'une voix sourde. « J'ai été capturée. »

— « Crois-tu, Hassan, » demandai-je, « comme moi, qu'il reste peut-être un espoir pour sa vie ? »

— « Peut-être, » fit Hassan avec un sourire ironique.

— « Lequel ? » s'écria Tarna. « Lequel ? »

— « Non, » dis-je. « C'est trop horrible. »

— « Lequel ? » cria-t-elle.

— « N'y pense plus, » dis-je.

— « N’y pensons plus, » admit Hassan. « Tu n’accepterais jamais. Tu es trop fière, trop noble, trop belle. »

— « Lequel ? » cria-t-elle.

Je tirai sur la corde pour faire lever Tarna et la conduire devant les Pachas.

— « La torture et l’empalement sur les murs de la kasbah des Neuf Puits sont préférables, » dit Hassan.

— « Lequel ? » sanglota Tarna.

— « C’est trop horrible, trop affreux, trop totalement humiliant et sensuel, » dis-je.

— « Lequel ? » sanglota la beauté attachée. « Oh, lequel ? »

— « Aux niveaux inférieurs, » dit Hassan, « il me semble que se trouvent les esclaves. »

— « Oui, » dit Tarna. « Pour le plaisir de mes hommes. »

— « Tu n’as plus d’hommes, » lui rappelai-je.

— « Je comprends ! » s’écria Tarna. « Je pourrais me glisser parmi elles. »

— « C’est une possibilité, » reconnut Hassan.

— « Mais je ne suis pas marquée, » sanglota-t-elle.

— « Cela peut s’arranger, » dit Hassan.

Elle le regarda, horrifiée.

— « Mais alors, » releva-t-elle, « je serais véritablement une esclave. »

— « Je savais que tu ne serais pas d’accord, » rappela Hassan.

Je tirai sur la corde attachée au cou de la femme. Cela l’obligea à lever le menton. Le nœud était sous sa mâchoire, sur la droite, lui tournant la tête à gauche.

— « Non, » dit-elle. « Non. »

Nous la regardâmes.

« Asservissez-moi, » souffla-t-elle. « Je vous en prie. Je vous en prie. »

— « C’est très dangereux, » fit valoir Hassan. « Si Haroun, Grand Pacha des Kavars, l’apprenait, il me ferait écorcher vivant. »

— « Je vous en prie, » supplia Tarna.

— « Ce ne sera pas facile, » dis-je.

— « Je vous en prie, je vous en prie, » sanglota-t-elle.

— « Comment pourrions-nous nous y prendre ? » demandai-je.

— « D’abord, » dit Hassan, « la corde au cou ne convient pas. Il faut une laisse de poignets. »

— « Cela semble facile, » dis-je.

— « Le plus difficile, » reprit Hassan, « sera de la conduire dans les couloirs. »

— « Je peux marcher la tête baissée, comme une esclave, » proposa Tarna.

— « En général, » contra Hassan, « les esclaves marchent très fièrement. Elles sont fières de leur asservissement, d’être dominées par les hommes. Elles ont appris leur féminité. On la leur a enseignée. À leur manière, bien qu’elles soient asservies, je crois qu’elles comptent parmi les femmes les plus vraies et les plus fières. Elles sont plus proches, peut-être, de l’essentiel de la féminité : la soumission à la volonté masculine, l’obéissance, le service et le plaisir. En étant véritablement elles-mêmes, complètement esclaves, elles sont très libres. C’est paradoxal, bien sûr. La plupart des femmes, verbalement, s’opposent à l’esclavage mais cette demi-haine boudeuse, rhétorique inefficace, est démentie par la joie de leur comportement. Les femmes qui n’ont pas été esclaves ne peuvent comprendre la joie que cela représente, la profondeur de leur liberté. Les objections des femmes à l’esclavage, je l’ai souvent constaté, ne sont pas des objections à l’institution que, dans la chaleur douce de leur corps, elles aiment beaucoup et craignent de perdre, mais à un maître donné. Avec le maître

qui leur convient, elles sont parfaitement satisfaites. Dans le collier qu'elles aiment, elles sont sereines et joyeuses. »

— « Les esclaves sont-elles véritablement fières ? » demanda Tarna.

— « Presque toutes, » répondit Hassan. « Tu ne penses peut-être qu'aux femmes que tu as dominées, aux Maîtresses du Sérail régnant sur des mâles faibles. Mais as-tu déjà vu des femmes devant des hommes ? »

— « Dans un café, autrefois, » répondit-elle, « j'ai vu une femme danser devant les hommes. Elle m'a scandalisée. Et les serveuses ! Honteux ! Scandaleux ! »

— « Sois prudente, Petite, » l'avertit Hassan, « car un jour, tu serviras et danseras peut-être. »

Elle blêmit.

« Les femmes semblaient-elles fières ? » demanda Hassan.

— « Oui, » répondit tristement Tarna. « Mais pourquoi étaient-elles fières ? »

— « Elles étaient fières de leur corps, de leurs sentiments, de leur désirabilité, » expliqua Hassan, « et fières, aussi, de leur maître, qui avait la volonté et le pouvoir de leur faire porter son collier et de les garder, parce que cela lui faisait plaisir. »

— « Comme les hommes doivent être forts ! » souffla Tarna.

— « En outre, » reprit Hassan, « femelles indéniables, confiantes en leur sexualité, il leur serait difficile de ne pas être fières. De plus, la joie rend les femmes fières. »

— « Mais pourquoi, pourquoi ? » sanglota Tarna. « Pourquoi sont-elles fières ? »

Hassan haussa les épaules.

— « Parce qu'elles savent qu'elles comptent parmi les femmes les plus parfaites et les plus profondes, » expliqua-t-il. « C'est pour cela qu'elles sont fières. » Hassan rit. « Parfois, » ajouta-t-il, « les femmes sont tellement fières qu'il est nécessaire de les fouetter, pour leur rappeler qu'elles sont esclaves. »

— « Je peux marcher fièrement, » déclara Tarna. « Conduisez-moi dans les couloirs. » Elle se leva devant nous.

— « Il y a une différence, » rappela Hassan, « entre la fierté de la femme libre et celle de l'esclave. La fierté de la femme libre est celle d'une femme qui se considère comme l'égale des hommes. La fierté de l'esclave est celle d'une femme qui sait qu'aucune femme ne l'égale. »

Tarna, soudain, involontairement, frémit de plaisir. Je constatai que cette idée l'excitait.

« Tu ne concurrences plus les hommes, » releva Hassan. « Tu es, à présent, différente. »

— « Oui, oui, » souffla soudain Tarna. « Je vois. Je suis différente. Je ne suis plus la même. » Elle nous regarda. « Soudain, » dit-elle, « pour la première fois, l'idée de ne pas être la même me plaît. »

— « C'est un début, » admit Hassan.

— « Crois-tu qu'elle soit prête à aller dans les couloirs ? » demandai-je.

J'entendais les cris des hommes, dehors. On chantait, on faisait la fête.

— « Elle ne sait pas encore marcher véritablement comme une esclave, » releva Hassan, « car ce n'est pas encore une esclave, mais si on ne fait pas trop attention à elle, nous avons peut-être une chance. » Il se tourna vers la prisonnière. « Comment regardes-tu les hommes, Petite ? » demanda-t-il. « Comment soutiens-tu leur regard ? »

Tarna le regarda.

Hassan gémit.

« Nous allons y laisser notre tête, » dit-il.

Avec la corde, je tirai Tarna jusqu'à la couche immense et la jetai sur les coussins jaunes.

À la tête de la couche, j'attachai la corde qui était passée à son cou. Elle ne pouvait plus se soulever sur les coussins. Elle se débattit, se tournant vers moi et me regardant.

— « Qu'allez-vous faire de moi ? » demanda-t-elle, horrifiée.

Hassan eut un sourire ironique.

— « Tu l'as capturée, » dit-il. « Les premiers droits de capture t'appartiennent. »

Tarna poussa un cri de désespoir.

Un peu plus tard, nous conduisîmes Tarna dans les couloirs de la kasbah. Nous lui avions retiré la corde du cou pour dissimuler le fait que c'était une prisonnière libre. Je lui avais attaché les poignets et tenais la laisse à la main. Parfois, je tirais brusquement, la faisant trébucher, courir ou tomber. J'agissais ainsi pour trois raisons : cela dissimulait sa maladresse, j'étais pressé, et cela me faisait plaisir. La corde qui lui attachait les poignets provenait des tentures de sa chambre. Ces cordes étaient telles, qu'elles n'étaient pas aisément identifiables.

« Ne trouve-t-on ce type de corde que dans tes appartements ? » lui avais-je demandé.

— « Non, » avait-elle répondu. « Non. » Je l'avais alors attachée avec.

— « N'est-elle pas trop propre ? » demanda Hassan.

Je regardai la femme attachée.

— « Si, » dis-je. Puis j'ordonnai à la femme : « Couche-toi par terre et roule-toi ! »

Elle me foudroya du regard, puis obéit. Quand elle se fut relevée, Hassan prit de la suie dans une lampe à huile de tharlarion et lui en passa ça et là sur le corps. Puis il prit de l'huile et elle frissonna lorsqu'il lui en versa sur l'épaule gauche et frotta.

— « Le plus dangereux, à présent, » releva Hassan, « c'est l'absence de marque. »

— « À moins que tu n'aies un fer sur toi, » dis-je, « nous n'y pouvons rien. »

Néanmoins, le problème était grave. Les femmes sont généralement marquées de manière visible, sur la cuisse droite ou gauche. La marque d'une esclave n'est pas quelque chose que l'on doit chercher lorsque la femme est nue. Si l'on remarquait, sur le trajet des niveaux inférieurs, que la femme n'était pas marquée, on supposerait qu'elle était libre. Cela éveillerait la curiosité et l'on s'en souviendrait certainement plus tard. Tarna, naturellement, n'était pas marquée. En fait, c'était probablement la seule femme non marquée de la kasbah.

J'arrachai une tenture jaune et en coupai une mince bande. Je l'enroulai autour des cuisses de la femme, bas, pour exposer le nombril. Cela s'appelle : le Ventre d'Esclave. Sur Gor, seules les esclaves montrent leur nombril. Mais le morceau de tissu couvrirait les endroits ordinairement réservés à la marque.

— « Il serait sans doute préférable, » avança Hassan, « qu'elle soit complètement nue. »

— « Pas sans marque, » rappelai-je.

— « Tu as raison, » admit Hassan. « Nous ne pouvons pas prendre ce risque. »

— « Supposons, » suggérai-je, « que nous la conduisions à quelqu'un à qui nous allons la donner et que nous ne voulions lui arracher son dernier voile que devant son nouveau maître. »

— « Excellent, » acquiesça Hassan. « Au moins, c'est plausible. »

— « Il le faudra bien, » dis-je.

— « Je vous en prie, » demanda Tarna. « Couvrez mon nombril ! »

Je descendis, au contraire, un peu plus le morceau de tissu sur ses hanches. Elle frémit de colère mais ne dit rien. Elle ne fut pas contente, en outre, lorsque Hassan s'essuya les mains sur le morceau de tissu. Cela salit le morceau de tissu, ce qui rendait plus vraisemblable le fait qu'il soit porté par une esclave ; en outre, cela enleva la suie d'huile de tharlarion qu'il

avait sur les mains.

Quand nous passions près des soldats qui fêtaient la victoire, de nombreuses mains se tendaient vers la femme qu'ils prenaient pour une esclave.

« Oh ! » s'écriait-elle. « Oh ! » Elle fut beaucoup caressée, avec la familiarité rude que l'on réserve aux esclaves.

— « Vite, Esclave ! » aboyai-je. Elle ne savait pas répondre : « Oui, Maître. ». Je ne la menais pas doucement. Finalement, avec soulagement, j'arrivai devant la porte conduisant aux niveaux inférieurs.

— « Les avez-vous vus me regarder ? » demanda-t-elle. « Est-ce ce que c'est que d'être une esclave ? »

Nous ne répondîmes pas. Hassan ouvrit la lourde porte. Je détachai la femme et jetai ses liens dans un coin. Je la pris par le bras et, Hassan nous précédant, je m'engageai dans l'étroit escalier tortueux descendant sous la kasbah.

Nous étions passés sans ennuis dans les couloirs et cela nous faisait plaisir.

J'étais convaincu que notre succès, sur ce plan, était dans une large mesure dû à ce que Tarna, nue et attachée par le cou, avait appris sur sa couche. Il y a de grandes différences dans les rapports de divers types de femmes avec les hommes et la manière dont elles les considèrent. Ces différences sont souvent fonction des expériences qu'elles ont vécues avec les hommes. Par exemple : se considèrent-elles comme égales ou supérieures aux hommes ? Ou bien ont-elles appris, de force et clairement, qu'elles ne sont pas l'organisme dominant ? Se sont-elles retrouvées, impuissantes, soumises à la volonté d'un mâle ? Connaissent-elles leur vulnérabilité délicate, à savoir qu'elles sont la victime et la proie du mâle, son plaisir et son délice ? Et connaissent-elles, impuissantes, horrifiées et joyeuses, les choses fantastiques qu'il peut faire à leur corps ?

« Comment regardes-tu les hommes, Petite ? » avait demandé Hassan. « Comment soutiens-tu leur regard ? » avait-il demandé.

Et Tarna l'avait regardé.

Il avait gémi.

« Nous allons y laisser notre tête, » avait-il dit.

Je l'avais trainée, par le cou, jusqu'à sa couche, afin qu'elle y reçoive un enseignement rapide.

Elle avait encore des milliers de pasangs à parcourir, mais nous l'avions dégrossie et elle pouvait aller dans les couloirs.

J'avais vu ses réactions quand nous l'avions trainée parmi les soldats. Ce n'était plus la Tarna d'autrefois. C'était une femme qui avait compris ce que les hommes pouvaient lui faire.

J'entendis des cris et des chansons, en bas. Nous descendîmes quatre étages, jusqu'au niveau le plus bas. Tarna parut écoeurée.

« Quelle odeur ! » s'écria-t-elle. Un soldat ivre, une bouteille à la main, passa près de nous. Je la laissai vomir deux fois dans le couloir. Puis je la poussai devant moi, la tenant par le bras, glissant sur la paille et la boue du couloir. Elle cria, misérablement, quand un urt lui frôla la cheville. Nous regardâmes par une porte ouverte. Elle donnait sur une pièce longue et étroite. Contre le mur du fond, une centaine d'esclaves étaient enchaînées par le cou sur la paille. Des soldats, dont beaucoup étaient ivres, s'amusaient avec elles. Quelques-uns, les tenant avec le bras gauche, les obligeaient à boire du vin. D'autres femmes, tirant sur leur chaîne, se trémoussaient avec impatience, à genoux, les bras tendus.

« Du vin, Maître, s'il te plaît, » criaient-elles.

Elles ne marchandaient pas, comme l'aurait fait une femme libre désespérée :

« N'importe quoi pour une gorgée de vin, Noble Sire ! », car elles étaient esclaves. On pouvait tout exiger d'elles et on exigeait tout d'elles, car elles étaient esclaves.

« Comme les hommes sont horribles ! » gémit Tarna.

— « Ne parle pas trop vite, » la prévint Hassan, « car, bientôt, comme toutes ces femmes enchaînées contre le mur, tu appartiendras aux hommes. »

Tarna rejeta la tête en arrière et gémit.

« C'est ici, » annonça Hassan. Il tira la lourde porte métallique et nous entrâmes dans la pièce. Je regardai les chaînes et les appareils. Tarna se tassa sur elle-même. Elle ne pouvait fuir car je la tenais par le bras. Elle parut sur le point de s'évanouir. Je la soutins. Il faisait sombre, dans la pièce, qui était uniquement éclairée par une lampe à huile de tharlarion, dans un coin, et les braises du feu proche du chevalet à marquer. Hassan piqua les braises. Dans une grande kasbah, il y a toujours des fers au feu. Les esclaves le savent. J'arrachai le morceau de tissu qu'elle portait sur les hanches et la jetai sur le chevalet. Je manœuvrai les deux gros anneaux métalliques et les serrai sur sa cuisse. Elle se tourna, essayant de frapper le métal qui l'immobilisait. Je lui pris les poignets et les tirai vers deux barres séparées par une vingtaine de centimètres, les emprisonnant dans les anneaux qui y étaient suspendus, faisant partie du chevalet à marquer. Ce sont des mécanismes simples. Ils sont faciles à ouvrir et fermer, et on peut le faire d'un mouvement du doigt. Comme les bracelets sont assez loin l'un de l'autre et qu'ils se ferment indépendamment sur les poignets, naturellement, la femme ne peut les ouvrir. Quelqu'un d'autre peut les ouvrir aisément. La femme, en revanche, est parfaitement immobilisée. Je serrai à nouveau les anneaux qui lui maintenaient la cuisse.

« Oh, oh ! » cria-t-elle. Elle tira en vain sur les anneaux de ses poignets. Puis je serrai encore.

« Je t'en prie ! » cria-t-elle.

— « Silence ! » lui dis-je.

Elle se mordit la lèvre. Je serrai encore et bloquai les fermetures, afin que les anneaux ne se desserrent pas. Sa cuisse était absolument immobile.

— « Je vois que tu aimes les femmes marquées sur la cuisse gauche, » fit remarquer Hassan.

La femme peut se débattre sur le chevalet, se tortiller et hurler, sa cuisse ne bougera pas. Elle attendra le baiser de l'acier.

Avec un gros gant, Hassan sortit le fer du feu.

« Que penses-tu de celui-ci ? » demanda-t-il.

C'était une marque en taharique.

— « Il est joli, » répondis-je. « Mais assurons-nous que ce sera une marque ordinaire et que nous pourrons vendre l'esclave dans le nord. »

— « Bonne idée, » acquiesça Hassan. Il remit le fer dans le feu et en sortit un autre. Il était rouge. C'était un bon fer, propre et précis. À l'extrémité, rouge luisante, il y avait la marque ordinaire des Kajirae de Gor. Tarna la regarda, horrifiée.

« Il n'est pas encore assez chaud, ma Jolie, » dit Hassan. Il le remit dans le feu.

Nous entendîmes des cris, comme s'ils venaient de loin. Hassan me regarda.

— « Je vais voir, » dis-je. Je sortis de la pièce et gagnai le niveau supérieur. Le bruit venait du deuxième niveau. Un soldat me croisa en trébuchant.

« Que se passe-t-il ? » demandai-je, « en haut ? »

— « On cherche Tarna, » répondit-il en riant. Puis il s'éloigna en trébuchant.

Deux filles enchaînées passèrent devant moi, conduites par un soldat.

Je regagnai le quatrième niveau et la pièce où Hassan attendait.

« Ils cherchent Tarna, » dis-je.

— « À quel niveau sont-ils ? » demanda Hassan.

— « Au deuxième, » répondis-je.

— « Ah, » fit Hassan. « Dans ce cas, nous avons tout le temps. »

Quelques ehns plus tard, il sortit le fer du feu et l'examina. Puis il le remit en place. Un instant plus tard, cependant, comme il devait être presque prêt, il le sortit à nouveau. Il était d'un blanc luisant.

« Tu peux crier et hurler, ma Jolie, » proposa Hassan, non sans gentillesse.

Elle tira sur les chaînes de ses poignets, les yeux fixés sur le fer. Puis elle hurla. Pendant cinq longues ihns, Hassan appliqua fermement le fer. Je le vis s'enfoncer dans la cuisse, fumant et sifflant. Puis, proprement, il le retira. Tarna était marquée.

Elle sanglotait convulsivement. Nous ne l'en empêchâmes pas. Je libérai sa cuisse. Elle tomba à genoux, en larmes. J'ouvris les anneaux qui lui emprisonnaient les poignets. Je la pris, en larmes, dans mes bras.

Suivant Hassan, je la jetai dans une cellule vide du quatrième niveau. Hassan tira seulement la porte, la laissant entrouverte. La cellule était faiblement éclairée par le couloir. Je posai Tarna, qui pleurait toujours, sur la paille humide, contre le mur du fond.

« Je suis une esclave, » souffla-t-elle. « Je suis une esclave. »

Nous trouvâmes une chaîne et un collier et attachâmes la femme.

Nous la regardâmes.

Elle était enchaînée contre le mur.

« Je suis une esclave, » souffla-t-elle, incrédule, à travers ses larmes.

Nous entendîmes du bruit, au niveau supérieur.

« Ils fouillent le troisième niveau, » releva Hassan. « Ils vont bientôt arriver ici. »

— « Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Si l'on découvrait que tu étais Tarna, » souligna Hassan, « les choses ne seraient pas faciles pour toi. »

Elle le regarda en silence, comprenant l'allusion. Il avait parlé de Tarna au passé. Elle n'était plus Tarna. Tarna n'existait plus. Elle était à présent une esclave qui n'avait pas de nom, comme un kaiila ou un verr.

« Si l'on découvrait que tu étais Tarna, » reprit Hassan avec gravité, « les choses ne seraient pas faciles pour toi. Tu n'aurais plus droit à certaines formes de torture, convenant aux personnes libres et se terminant par un empalement honorable. Ta mort serait certainement celle d'une esclave qui n'a pas été agréable. »

— « Que puis-je faire ? » sanglota-t-elle. « Que puis-je faire ? »

— « Tu es une esclave, » dit cruellement Hassan. « Fais-nous plaisir. »

Et, dans la cellule sale, sur la paille nauséabonde, dans la faible lumière de la lampe du couloir, Tarna, autrefois orgueilleuse, qui n'était plus qu'une esclave sans nom, enchaînée par les maîtres, fit tout son possible pour provoquer notre plaisir. Nous ne fûmes pas faciles. Nous fûmes rudes, durs et cruels. Elle pleura souvent, désespéra de son aptitude à nous faire plaisir, mais elle fut giflée, reçut des coups de pied et s'attela à nouveau à la tâche.

Finalement, nous nous levâmes.

« L'esclave espère qu'elle a fait plaisir aux Maîtres, » souffla la femme.

Hassan me regarda.

— « Elle a beaucoup à apprendre, » dit-il. « Mais je crois que, avec le temps, elle sera satisfaisante. »

Je hochai la tête, étant de la même opinion que lui. Puis nous sortîmes dans le couloir. Nous y rencontrâmes un soldat avec une lampe.

« Je cherche Tarna, » dit-il.

— « Tarna n'est pas ici, » répondis-je. « Il n'y a qu'une esclave, dans cette cellule. »

Le soldat regarda dans la cellule, levant sa lampe. La femme était couchée sur la paille, enchaînée par le cou. Elle protégea ses yeux de la lumière. Elle n'était pas forte mais, dans l'obscurité de la cellule, elle faisait mal aux yeux.

La femme était belle, couchée sur la paille. Elle leva la tête, se protégeant les yeux.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « Comment t'appelles-tu, Petite ? » demanda le soldat.

— « Comme le souhaite le Maître, » répondit-elle.

Il leva la lampe, examinant sa beauté. Dans un mouvement souple et un tintement de chaînes, elle se redressa, le dos droit. Elle tendit la jambe droite, le regardant par-dessus l'épaule droite ; ses orteils étaient tendus ; sa jambe était fléchie, mettant en valeur la courbe de son mollet.

J'eus envie de la violer.

— « Comment s'appelle ton Maître ? » demanda le soldat.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « J'appartenais à Tarna. À présent, j'ai appris par des soldats que Tarna était tombée. Je ne sais pas qui sera mon Maître. » Elle le regarda. « Tu sembles fort, » ajouta-t-elle...

Assise, elle tendit les seins, accentuant la ligne de sa beauté.

— « Salope ! » fit-il en riant.

Elle baissa la tête, rabrouée.

Il rit.

« Reprends la position que tu avais, » dit-il. Elle obéit. « Davantage, » dit-il. Elle obéit.

« Je cherche Tarna, » reprit-il.

— « Ne la cherche plus, » dit la femme. « Reste avec moi. »

— « Tu es sale, » répliqua-t-il. « Et tu empestes. »

— « Va chercher du parfum d'esclave, » suggéra-t-elle. « Passe-le sur mon corps. »

Il se tourna vers la porte. Elle se précipita vers lui, tendant sa chaîne, à genoux, les bras tendus.

« Le quatrième niveau est profond, » dit-elle. « Je suis seule dans ma cellule. Beaucoup d'hommes ne savent même pas que je suis ici. La kasbah est tombée et seuls deux soldats sont entrés dans ma cellule. Reste avec moi ! »

— « Je dois chercher Tarna, » dit le soldat.

— « Quand tu auras terminé, » proposa la femme, les bras tendus, « reviens. »

— « D'accord, » répondit le soldat. Il eut un rire brutal.

— « Merci ! » cria-t-elle, « Maître bien-aimé. »

Il tourna le dos.

« Maître bien-aimé, » souffla-t-elle. Elle était à genoux. Elle baissa la tête. « Si j'étais une femme libre effrontée, » reprit-elle, « et non une femme asservie, je te demanderais de rapporter une bouteille de vin pour ton plaisir, afin que tu profites mieux de moi. »

— « Petit sleen ! » s'écria-t-il en riant. Il traversa la cellule, gifla la femme et lui donna des coups de pied jusqu'au moment où, tassée sur elle-même sur la paille, emmêlée dans sa chaîne, elle se couvrit la tête. Puis il reprit sa lampe et regagna la porte.

« Je reviendrai, » promit-il. « Et j'apporterai du vin. »

Elle s'assit.

— « Merci, Maître ! » cria-t-elle.

— « Et j'apporterai également du parfum d'esclave, » ajouta-t-il. « Afin de couvrir ta puanteur, Esclave ! »

— « Merci, Maître ! » s'écria-t-elle.

En riant, il sortit de la cellule, continuant de chercher Tarna.

« Remontons, » dit Hassan. « Il y a probablement des gens qui se demandent où est passé Haroun, Grand Pacha des Kavars. »

— « Probablement, » fis-je.

Je regardai la femme.

« Tu es une excellente actrice, » dis-je.

Elle me dévisagea, troublée.

« Je suis convaincu que le soldat reviendra, » ajoutai-je.

Elle cassa un brin de paille entre ses doigts.

— « Je l'espère, dit-elle.

Je la regardai.

— « As-tu envie qu'il revienne ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle. Elle levait la tête, enchaînée.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Tu ne l'as pas trouvé fort ? » demanda-t-elle. « Tu n'as pas vu l'aisance, l'audace, l'autorité avec lesquelles il m'a traitée ? »

— « J'ai vu, » répondis-je.

— « Je veux être possédée par lui, » dit-elle. « Je veux qu'il me possède. »

— « Es-tu sérieuse ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je veux être son esclave. »

Hassan se tenait derrière moi.

— « Je te souhaite tout le bien, Petite, » dit-il.

— « Moi aussi, je te souhaite tout le bien, Esclave, » dis-je.

— « L'esclave vous exprime sa gratitude, » dit-elle. Alors que nous quittions la cellule, elle ajouta : « Je vous souhaite tout le bien, Maîtres. »

LA MARCHÉ

C'ÉTAIT le matin.

J'entendais les tambours. La marche commencerait bientôt. Le kaiila griffait le sable. Une lanière de cuir était nouée, peu serrée, au haut pommeau de ma selle du désert. Mes bottes étaient dans les étriers. J'avais mon cimenterre au côté. J'avais la lance légère du Tahari, dont la hampe était glissée dans un fourreau fixé à mon étrier droit.

Je vis Haroun, Grand Pacha des Kavars, tout de blanc vêtu, passer près de moi. À ses côtés, portant le kaffiyeh noir et l'agal blanc des Aretai, chevauchait Suleiman, Grand Pacha de cette tribu, régnant sur la kasbah des Neuf Puits, maître d'un millier de lances. Derrière Haroun, chevauchait Baram, Cheik de Bezhad, son vizir. Derrière Suleiman, sur un kaiila rapide, chevauchait Shakar, avec une lance à pointe d'argent, capitaine des Aretai.

Je regardai, derrière moi, les longues files d'hommes. Le soleil touchait à présent le mur sud de ce qui avait été la kasbah d'Abdul, Ibn Saran, ex-Ubar du Sel. La colonne s'étendait de sa kasbah, dans le désert, à la kasbah qui avait été celle de Tarna, autrefois orgueilleuse pillarde du désert. C'était près de cette kasbah que se trouvait la tête de la colonne.

Je vis le jeune Khan des Tajuks, portant un turban blanc, passer au galop, se dirigeant vers l'arrière de la colonne. Il était accompagné par vingt cavaliers.

La marche gagnerait le Rocher Rouge, puis les Deux Cimenterres, puis les Neuf Puits et, de là, par l'itinéraire des caravanes, Tor. Divers groupes d'hommes quitteraient la file à certains points, les tribus regagnant leurs domaines respectifs. Seules quelques centaines d'hommes iraient jusqu'à Tor, essentiellement pour conduire des centaines d'esclaves sur les Marchés de cette ville, qui est la plaque tournante, au Tahari, des esclaves destinés à être vendus au nord. Tor avait déjà été prévenue, afin que tout soit prêt. Il fallait prévoir des cages, forger des chaînes, stocker de la nourriture. En ce qui concernait les femmes, il fallait prévoir des parfums et du maquillage. Les ventes aux enchères devaient être préparées. Il fallait fixer des dates. La publicité était extrêmement importante. La vente devait être soigneusement annoncée dans de nombreuses cités. Il y a de nombreuses choses à faire avant que la première femme, nue, monte sur l'estrade pour y être vendue. De nombreux préparatifs, une organisation précise et beaucoup de travail doivent être faits avant qu'elle lève la tête devant les acheteurs, les regardant, l'un d'entre eux devant la posséder, et qu'elle entende le premier appel du commissaire-priseur, levant son fouet roulé derrière elle :

« Que m'offre-t-on ? »

Dans la colonne, il y avait les Kavars, les Aretai les Ta'Kara, les Bakahs, les Char, les Kashani, les Luraz, les Tashid, les Raviri, les Ti, les Zevars, les Arani et, tenant l'arrière, avec leurs lances noires, les Tajuks.

Il y avait des centaines de kaiilas de trait, beaucoup portant de l'eau.

Le rythme des tambours s'accéléra, indiquant que le moment du départ approchait.

Le soleil éclairait à présent en plein le mur sud de ce qui avait été la kasbah de l'Ubar du

Sel.

Une douzaine de kaiilas, en file, passèrent tranquillement, chargés d'eau.

Approximativement quinze cents hommes, qui s'étaient rendus, portaient à présent les chaînes des esclaves.

Six cents femmes avaient été capturées dans les deux kasbahs.

Les hommes marcheraient à l'arrière de la colonne, devant la garde chargée de défendre les arrières. Les femmes, car il n'y avait pas assez de chariots et de kaiilas, marcheraient, par groupes de cinquante, au centre de la colonne. Elles étaient plus précieuses que les hommes. Toutes les femmes étaient attachées les unes aux autres par le poignet.

Je poussai mon kaiila et regardai les groupes de femmes qui se tenaient contre le mur, n'ayant pas encore été conduites à la place qu'elles occuperaient dans la colonne. Toutes les femmes étaient attachées par le poignet gauche. Elles étaient séparées l'une de l'autre par environ un mètre cinquante de chaîne brillante. Les chaînes n'étaient pas lourdes. Tandis que je passais devant les femmes enchaînées, les examinant, la lanière de cuir attachée au pommeau de ma selle se tendit. Elle conduisait aux poignets croisés, liés, d'une femme. La laisse faisait trois mètres. La femme suivait.

Les pieds des femmes avaient été enveloppés avec du cuir. Elles avaient du sable jusqu'aux chevilles. Plus tard, quand le soleil serait haut, on leur lancerait des draps qui protégeraient leurs yeux de la luminosité, leur corps de la chaleur. Le drap se met sur la tête, complètement, de sorte que la femme ne peut rien voir. Puis on attache une lanière de cuir autour du cou de l'esclave, afin que le drap reste bien en place. Il est préférable, naturellement, que les femmes voyagent dans un chariot fermé ou dans un kurdah.

Les draps, naturellement, n'étaient pas encore en place.

Les femmes se tenaient droites, fièrement, sous le regard d'un Guerrier.

« Tal, Maître, » dirent plusieurs quand je passai lentement devant elles.

« Achète-moi à Tor, Maître ! » cria l'une d'entre elles.

Une femme, dans le quatrième groupe, s'éloigna des autres, son poignet gauche tiré en arrière par la chaîne. Elle appuya le visage sur le train avant de mon kaiila puis, en larmes, leva le visage vers moi. C'était Tafa. Je me souvins d'elle, dans la prison de ce qui avait été la kasbah d'Ibn Saran, le matin de mon départ pour Klima. C'était une bonne fille. Je continuai mon chemin. Zina, qui avait été capturée avec Tafa dans la caravane prise par Hassan, le Bandit, ne se trouvait pas dans les deux kasbahs du désert. Nous ne savions pas à qui elle avait été vendue. Nous ne savions pas aux pieds de qui elle était, à présent, à genoux.

Au début du quatrième groupe, je vis une autre femme dont je me souvenais. Elle tourna la tête, essayant de se cacher. J'arrêtai mon kaiila. Sentant que je m'étais arrêté, elle tomba à genoux et se tourna vers moi, la tête baissée.

« Pardonne-moi, Maître, » souffla-t-elle.

— « Regarde-moi, Esclave ! » ordonnai-je.

Elle leva la tête, effrayée. C'était Zaya, la femme rousse qui servait les sucres et le vin noir au palais de Suleiman Pacha. Elle avait témoigné contre moi, aux Neuf Puits.

« Te souviens-tu, » demandai-je, « qui a frappé Suleiman Pacha ? »

— « Hamid, » sanglota-t-elle. « Hamid, lieutenant de Shakar, capitaine des Aretai. »

— « Ta mémoire s'est améliorée, » constatai-je. Je pris un bonbon dans mon sac de selle et le lui lançai.

— « Tu n'es donc pas en colère contre moi, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. Elle mit le bonbon dans sa bouche. Je continuai mon chemin.

Hamid n'était pas enchaîné avec les prisonniers. Il avait été conduit dans une oasis aretai

isolée. Là, en exil, il serait esclave.

Dans le deuxième groupe, je passai devant deux femmes que j'avais rencontrées, Lana, la grande femme responsable du sérail, maîtresse dans la kasbah de Tarna, et sa compagne, qui s'occupait des huiles du bain. Comme nous avions, Hassan et moi, mis un terme à leur utilité au sein du sérail, Tarna, furieuse, les avait envoyées dans les niveaux inférieurs de la kasbah, où elles avaient servi les plaisirs des hommes. Elles ne savaient pas que leur Maîtresse orgueilleuse, qu'elles n'avaient jamais vue, avait récemment, comme elles l'avaient fait, esclave sans aucun droit, servi les hommes, qu'elle s'était délicieusement abandonnée au plaisir de soldats rudes.

« Tal, Maître, » dirent-elles.

— « Tal, Esclaves, » répondis-je.

Je continuai mon chemin. Les esclaves mâles du sérail avaient été affranchis. On leur donnerait de l'argent et un sauf-conduit jusqu'à Tor. Ils marcheraient avec la colonne. Haroun, Grand Pacha des Kavars, avait fait une exception.

« Celui-ci, » avait-il dit, siégeant dans la salle d'audience de ce qui avait été la kasbah d'Ibn Saran, montrant le type vêtu de soie qui portait un collier de rubis, et qui avait voulu nous livrer aux gardes de Tarna, « doit être vendu à Tor... Vendez-le à une femme. »

L'homme avait été emmené. Il était avec les prisonniers, à l'arrière de la colonne ; lui seul n'était pas nu ; il portait sa tunique de soie et son collier de rubis ; les prisonniers le regardaient de travers.

Dans le premier groupe de cinquante femmes, nues, attendant, je m'arrêtai. C'était la vingt-troisième femme en partant du début.

Le poignet dans le dos, attachée à ses sœurs d'asservissement, elle avança. Elle posa le front contre mon étrier, sans me regarder. Je la sentis presser les lèvres, intensément, avec ferveur, sur ma botte.

Elle leva la tête, les yeux pleins de larmes.

« Merci, » souffla-t-elle, « Maître. »

— « Tu es dans le premier groupe, en vingt-troisième position, » dis-je. « D'après les hommes, tu es très bonne. »

— « Je suis reconnaissante, » dit-elle, « si les hommes me trouvent agréable. »

Je voulus m'éloigner. Sa petite main droite était sur l'étrier. La gauche était derrière elle, enchaînée.

« Je ne suis pas comme un homme, » dit-elle, levant la tête.

— « C'est une évidence, » dis-je, contemplant sa nudité d'esclave.

— « Je suis différente, » reprit-elle. Elle me regarda. « J'aime être différente, » souffla-t-elle.

Je hochai la tête.

« J'aime les hommes, » reprit-elle. « Ils sont terriblement forts et magnifiques. J'aime être commandée par eux. J'aime leur obéir. J'aime savoir que si je leur déplaît un tout petit peu, je serai peut-être tuée ou fouettée. Je ne savais pas que de tels sentiments étaient possibles. »

Je regardai la femme asservie. Comme elle était heureuse de découvrir les délices de sa domination par les hommes ! Les femmes désirent la domination des hommes. Lorsqu'elles en sont privées, elles deviennent mesquines, frustrées, compétitives, hostiles et méchantes, une fonction de ce besoin fondamental n'ayant pas été satisfaite. L'institution de l'esclavage des femmes, dans une société, fournit le véhicule de l'expression et de la satisfaction de ce besoin fondamental. L'esclavage, naturellement, est complètement et totalement à la merci

des hommes. C'est la plus dominée des femmes. En outre, sa domination est soutenue par la civilisation ; elle est juridiquement obligatoire et sanctionnée culturellement ; elle est complète ; elle la voit dans les yeux de tous ceux qui la regardent ; elle est complète ; c'est une esclave.

« J'aime être esclave, » dit la femme, me regardant.

— « À genoux ! » lui ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle s'agenouilla. Je tirai sur la rêne de mon kaiila. Je donnai des coups de talon dans ses flancs, pour le faire avancer vers la tête de la colonne.

« Maître, » dit la femme.

— « Oui ? » dis-je, m'arrêtant de nouveau.

— « Puis-je parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Serai-je vendue à Tor ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Tu seras vendue, nue, à Tor, sur une estrade. »

— « À qui serai-je vendue ? » demanda-t-elle.

— « À un maître, » répondis-je. Puis je donnai des coups de talon dans les flancs de mon kaiila et m'éloignai. La lanière de cuir attachée à mon pommeau se tendit tandis que je tirai la femme trébuchante qui y était attachée. Derrière moi, à genoux dans le sable, attachée à d'autres femmes par le poignet, je laissai une beauté sans nom qui avait été Tarna.

Il serait toujours temps, à Tor, de lui donner un nom. Son maître lui en donnerait un. Il le choisirait.

Il est utile que les esclaves aient un nom. Il est ainsi plus facile de les appeler et de les commander.

Je regardai la femme attachée à ma selle. De toutes les esclaves, sauf une qui se trouvait dans un kurdah blanc, près de la tête de la colonne, elle seule était habillée. Au cou, elle avait une bande d'acier, un collier d'esclave. Ce n'était plus celui d'Ibn Saran ; il portait le nom de Hakim de Tor. C'était à lui que la femme appartenait. Du cuir lui liait les poignets ; sa laisse était attachée à ma selle. Le vêtement qu'elle portait était incroyablement court, un simple morceau de tissu ; c'était du reps marron, taché de graisse et de poussière ; je l'avais trouvé dans les cuisines d'Ibn Saran ; il avait servi à une esclave qui devait nettoyer les casseroles ; j'avais déchiré l'encolure ; j'avais déchiré le côté gauche pour révéler la courbe merveilleuse de son sein gauche, jusqu'à la hanche ; il fallait que les hommes voient sa beauté ; je pouvais l'exposer autant que cela me plaisait, car c'était mon esclave.

Après qu'elle eut faussement témoigné contre moi aux Neuf Puits, elle avait souri, sournoisement, triomphante, contente de son travail, satisfaite que je sois condamné aux Mines de sel de Klima ; je m'étais échappé des Neuf Puits mais, capturé à nouveau, enchaîné, j'étais parti pour Klima ; je n'avais pas oublié sa satisfaction, son mépris, son ironie, alors qu'elle me regardait, enchaîné et impuissant. Elle m'avait jeté un souvenir, afin que je ne l'oublie pas, un morceau de soie d'esclave, embaumant le parfum d'esclave ; elle m'avait envoyé un baiser, en riant, avant qu'un Maître des Esclaves lui ordonne de regagner son alcôve.

Je n'oublierai pas la jolie Vella. À présent, je la possédais. Elle m'avait supplié de la pardonner, comme si un mot de moi pouvait tout arranger. Quand elle avait été jetée aux pieds de Hakim de Tor, elle avait levé la tête, terrifiée, puis joyeuse en voyant qui était Hakim de Tor, le maître à qui je l'avais donnée, moi-même.

« Ne te lève pas, Esclave, » lui avais-je dit.

— « Suis-je pardonnée, Tarl ? » avait-elle supplié. « Suis-je pardonnée ? »

— « Va chercher le fouet ! » avais-je ordonné.

Je vis T'Zshal qui passa à la tête de ses mille lances. Il s'arrêta, ses hommes faisant de même.

« Nous retournons à Klima, » dit-il.

— « Mais vous avez des kailas, » lui remontrai-je.

— « Nous sommes les Esclaves du Sel, les Esclaves du Désert, » dit-il. « Nous retournons à Klima. »

— « Il n'y a plus d'Ubar du Sel, » relevai-je.

— « Nous négocierons avec les Pachas locaux, réglerons le désert et discuterons les prix des différentes variétés de sel, » dit T'Zshal.

— « Le prix du sel va bientôt monter, » estimai-je.

— « Ce n'est pas impossible, » admit T'Zshal.

Je me demandai s'il avait été sage d'armer les hommes de Klima et de leur donner des kailas. Il ne s'agissait pas d'hommes ordinaires. Tous avaient survécu à la marche jusqu'à Klima.

« Si tu as besoin d'aide, » dit encore T'Zshal, « envoie un messenger à Klima. Les Esclaves du Sel viendront. »

— « Merci, » dis-je. Ils seraient des alliés féroces. Ces hommes étaient désespérés et puissants. Ils avaient tous fait la marche jusqu'à Klima. « Je suppose, » repris-je, « que les choses vont changer, à Klima. » Je me souvins que Hassan m'avait empêché d'emporter le morceau de soie parfumée à Klima. Je l'avais caché dans les croûtes de sel. « On pourrait te tuer pour l'avoir, » avait-il dit.

T'Zshal regarda autour de lui. Les esclaves enchaînées se tassèrent sur elles-mêmes.

— « Il nous faudra des tavernes et des cafés, à Klima, » dit-il. « Les hommes sont restés longtemps sans distractions. »

— « Avec le contrôle d'une telle quantité de sel, » soulignai-je, « vous aurez tout ce que vous voudrez. »

— « Nous allons confédérer les régions productrices de sel, » m'apprit T'Zshal.

— « Tu es très ambitieux, » relevai-je. T'Zshal était, de toute évidence, un chef. Haroun, siégeant dans ce qui avait été la salle d'audience de la kasbah d'Ibn Saran, avait invité T'Zshal et ses lances à entrer à son service. T'Zshal et ses compagnons avaient refusé.

— « Nous allons retourner à Klima, » dit-il, « Maître. »

Je savais que T'Zshal ne servirait personne.

« Je préfère être le premier à Klima que le deuxième à Tor, » avait-il déclaré. Il n'était l'esclave de personne, seulement celui du sel et du désert.

« Je te souhaite tout le bien, » dit T'Zshal.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondis-je.

Son kaila, projetant un nuage de sable, s'éloigna.

Mille cavaliers le suivaient.

Je gagnai lentement la tête de la colonne qui s'étendait entre les deux kasbahs.

À environ deux cents mètres de la tête de la colonne, je passai devant le petit Abdul, Porteur d'Eau de Tor et agent d'Ibn Saran. Il n'était pas impossible, dans le cadre de son travail avec Ibn Saran, qu'il soit au courant de problèmes importants concernant les guerres des Prêtres-Rois et des Kurii. Deux chaînes fixées à son collier métallique étaient attachées aux étriers de deux cavaliers qui l'escortaient. Ses mains étaient attachées à une chaîne qui lui entourait la taille. Il ne leva pas la tête. Il n'osait pas me regarder en face.

« Envoyons-le à Tor, » avais-je suggéré. « Je vais y faire envoyer aussi des agents de

Samos de Port Kar. »

— « Ce sera fait, » avait répondu Haroun, Grand Pacha des Kavars.

Les agents de Samos avaient des techniques d'interrogatoire particulières. J'étais convaincu qu'ils sauraient tout ce que le petit Abdul avait à dire. Ensuite, n'étant plus d'aucune utilité, il pourrait être vendu dans le Tahari.

À une centaine de mètres de la tête de la colonne, je passai près d'un grand kurdah blanc posé sur un gros kaila noir. Je n'écartai pas le rideau. Je ne possédais pas la femme qui se trouvait à l'intérieur. Il contenait une esclave, une femme délicieusement féminine, blonde, aux yeux bleus. Elle était richement voilée et portait des bijoux ; c'était l'esclave préférée du grand Haroun en personne, Grand Pacha des Kavars ; on disait qu'elle s'appelait Alyena ; elle était d'un rang très élevé ; elle portait des soieries, des voiles et des bijoux ; mais son collier était en acier.

Dans ce qui avait été la kasbah d'Ibn Saran, elle avait été jetée, nue, au pied de l'estrade sur laquelle le grand Haroun en personne était assis. Elle n'avait pas osé lever la tête.

« Je vais garder cette esclave, » avait-il dit. Elle avait été emmenée, en larmes.

— « Je suis l'esclave de Hassan ! » avait-elle crié. « Je n'aime que lui ! »

Ce soir-là, envoyée dans ses appartements, elle s'était agenouillée devant son maître voilé.

« Aimes-tu quelqu'un d'autre, Petite ? » demanda-t-il avec gravité.

— « Oui, » répondit-elle, « Maître. Pardonne-moi, tue-moi s'il le faut. »

— « Et qui est-ce ? »

— « Hassan, » sanglota-t-elle. « Hassan le Bandit. »

— « Un type absolument formidable ! » acquiesça son maître.

La jeune femme leva la tête, stupéfaite. Il avait baissé son voile sur les épaules.

— « Hassan ! » sanglota-t-elle. Elle se jeta à ses pieds, les couvrant de baisers, comme une esclave.

Lorsqu'elle leva la tête, il lui ordonna d'aller sur sa couche. Elle y courut avec impatience, arrachant les soieries d'esclave dont son corps avait été orné, puis elle s'agenouilla dessus, petite, la tête baissée, attendant son Maître. Il la rejoignit, quittant ses robes. Puis il la prit par les cheveux, la souleva et la jeta sur le dos dans les soieries profondes et luxueuses ; ensuite, avec la vigueur d'un maître du Tahari, il lui montra qu'elle lui appartenait.

Au matin, il lui rappela qu'elle devait être fouettée trois fois. Premièrement, elle avait prononcé son nom, au Rocher Rouge, dans les flammes, pendant le raid des hommes de Tarna ; deuxièmement, elle avait quitté ses compagnons pour retourner au Rocher Rouge et le chercher, de sorte qu'elle avait été capturée ; troisièmement, elle avait, ce soir même, en découvrant qui serait son Maître, prononcé à nouveau son nom.

« Fouette-moi, Maître, » dit-elle, couchée dans ses bras. « Je t'aime. »

« Suis-je pardonnée Tarl ? » avait demandé Vella. « Suis-je pardonnée ? »

— « Va chercher le fouet, » lui avais-je ordonné.

Elle me regarda, stupéfaite. Les femmes de la Terre sont toujours pardonnées. Elles ne sont jamais punies, quoi qu'elles fassent. Naturellement, ce ne sont pas des esclaves. Elles sont juridiquement libres et ne portent pas de collier.

— « Tu ne parles pas sérieusement, » dit-elle.

— « Ne t'ai-je pas parlé de cela lorsque je t'ai attachée, Esclave ? » demandai-je. Je faisais allusion à notre conversation dans la salle de préparation, lorsque je l'avais surprise et capturée, en faisant mon esclave.

— « Je t'ai demandé quand tu me fouetterais, » dit-elle d'une voix sourde. « Tu as

répondu que ce serait à ta convenance. » Elle me regarda pitoyablement.

— « Le moment est venu, » dis-je.

Elle se leva d'un bond.

— « Je te hais ! » cria-t-elle. « Je te hais ! »

Ses petits poings étaient serrés. Elle était folle de rage, très belle dans le haillon taché que je lui avais donné.

« Je te hais ! » cria-t-elle. « Je vous hais tous ! » cria-t-elle, se tournant vers les nombreux Guerriers rassemblés dans la grande salle. « Je hais les hommes ! » cria-t-elle. Elle était pieds nus sur les dalles. C'était la seule femme de la pièce, et c'était une esclave. « Je hais tous les hommes ! » cria-t-elle. « Je les hais ! Je les hais ! » Elle se tourna vers moi. « Et je hais aussi les Prêtres-Rois ! » cria-t-elle. « Je vous hais tous ! »

Personne ne répondit ; tout le monde la regarda avec impassibilité.

« J'ai trahi les Prêtres-Rois ! » cria-t-elle. « Oui ! J'ai servi les Kurii ! Oui ! Et je suis heureuse de l'avoir fait, heureuse ! Oui, heureuse ! Heureuse ! Heureuse ! » Ses yeux lançaient des éclairs. « Punis-moi ! » exigea-t-elle.

— « Tu ne seras pas punie parce que tu as trahi les Prêtres-Rois, » dis-je.

— « Tu m'as laissée dans une taverne de Lydius, » cria-t-elle, « Esclave de Taverne enchaînée ! »

— « Tu as décidé de fuir les Sardar, » répondis-je. « C'était un acte courageux. Cela s'est mal terminé. Tu as été asservie. Sur Gor, contrairement à ce qui se passe sur Terre, les femmes doivent assumer les conséquences de leurs actes. »

— « Tu aurais pu m'acheter, à Lydius ! » cria-t-elle.

— « Oui, » répondis-je, « j'avais assez d'argent pour le faire. »

— « Mais tu ne l'as pas fait ! » cria-t-elle.

— « Il m'a semblé, » dis-je, « que ce n'était pas le moment de t'acheter et de te garder comme esclave. »

— « Comme esclave ! » cria-t-elle. « Tu aurais dû m'affranchir ! »

— « Si mes souvenirs sont exacts, » dis-je, « tu m'as supplié de t'affranchir. »

— « Oui ! » cria-t-elle.

Les hommes présents dans la salle se regardèrent.

— « Je ne savais pas, avant, » dis-je, « que tu étais, dans le ventre, une véritable esclave. »

Elle me foudroya du regard. Elle rougit.

Sur Gor, on dit que seules les esclaves véritables supplient d'être affranchies. Cet acte, indubitablement, sur Gor, plus profondément que la marque et le collier, indique que l'individu est un esclave véritable. Qui, à part un esclave véritable, supplierait d'être affranchi ? Ces individus, naturellement, ne sont jamais affranchis mais, en général, leur nature ayant ainsi été indéniablement révélée, ils sont mieux surveillés et traités plus durement. Quand Talena, fille de Marlenus d'Ar, Ubar d'Ar, avait, dans une lettre, mendie sa liberté, il avait, sur son épée et sur le médaillon d'Ar, fait le serment de la renier. En conséquence, elle n'était plus de haute naissance, elle n'était plus sa fille. J'avais demandé à Samos de la libérer et de l'envoyer à Ar. Elle y habitait, libre mais sans statut ; elle n'était plus considérée, vis-à-vis de la Pierre du Foyer, comme une citoyenne de la cité ; elle ne portait même pas de collier d'esclave ; elle était séquestrée par Marlenus dans le Cylindre Central, afin que son ignominie ne soit pas exposée publiquement sur les Hauts Ponts de la cité.

— « Non ! » cria la femme. « Tu aurais dû m'affranchir ! »

Je la regardai, furieux. Je supposai qu'elle avait agi approximativement comme l'auraient fait d'autres femmes. Les Goréens croient, naturellement, que toutes les femmes sont, au

fond, des esclaves et que cet état de fait est révélé par le maître approprié.

« Tu aurais dû m'affranchir ! » cria-t-elle. « Tu aurais dû m'affranchir ! »

Je la regardai, furieuse, dans sa beauté, ses poings serrés, son haillon court et révélateur.

— « Tu es trop belle pour être libre, » dis-je.

Elle réagit comme si elle avait été frappée.

Elle regarda, autour d'elle, les hommes présents dans la salle, portant les vêtements du Tahari. Ils ne la quittaient pas des yeux. Elle frémit, comprenant que, parmi eux, elle était trop belle pour être libre.

Elle se tourna à nouveau vers moi. Elle se redressa.

— « Je suis contente de t'avoir identifié pour le compte d'Ibn Saran, » dit-elle. « Je suis contente d'avoir témoigné contre toi aux Neuf Puits. Punis-moi ! »

— « Tu ne seras pas punie parce que tu m'as identifié pour le compte d'Ibn Saran, » dis-je, « ni parce que tu as témoigné contre moi aux Neuf Puits. »

Elle me foudroya du regard.

« Ton Maître, Ibn Saran, » demandai-je, « ne t'a-t-il pas ordonné de témoigner ? »

— « Si, » répondit-elle.

— « Tu étais une bonne esclave. Tu dois être commandée, » dis-je. « Lance-lui un bonbon, » demandai-je à un homme.

Il le fit.

« Mange-le, » dis-je à Vella.

Elle obéit.

« Tu seras punie, » précisai-je, « parce que, et uniquement parce que, en tant qu'esclave, tu n'as pas été agréable. »

Elle me regarda, horrifiée.

— « Pour si peu ? » se récria-t-elle.

Je fis signe à un homme, un Aretai en burnous blanc, kaffiyeh noir et agal blanc, qui se tenait à proximité. Il jeta un fouet goréen sur les dalles, à environ cinq mètres de la femme.

Elle regarda le fouet, incrédule. Les femmes de la Terre, quoi qu'elles fassent, ne sont jamais punies. Elle ne pouvait croire qu'elle serait traitée en esclave goréenne.

— « Va chercher le fouet ! » ordonnai-je.

Elle se redressa.

— « Jamais ! » cria-t-elle. « Jamais ! Jamais ! »

— « Qu'on apporte un sablier, » dis-je, « d'une ehn. » On l'apporta. La journée goréenne compte vingt ahns ; l'ahn goréenne compte quarante ehns, ou minutes ; l'ehn compte quatre-vingts ihns, ou secondes. L'ihn est légèrement plus brève que la seconde terrestre.

Le sablier fut retourné.

Elle le regarda.

— « Tu ne pourras jamais m'obliger à faire cela, » dit-elle, « Tarl. »

Elle regarda le sable couler dans le sablier. Elle se tourna vers moi.

« Je suis heureuse d'avoir trahi les Prêtres-Rois. Je suis heureuse d'avoir servi les Kurii. Je suis heureuse de t'avoir identifié pour le compte d'Ibn Saran. Je suis heureuse d'avoir témoigné contre toi, aux Neuf Puits. Comprends-tu ? Heureuse ! »

Un quart du sable s'était écoulé dans le sablier.

« Tu ne m'as pas affranchie à Lydius. Tu m'as abandonnée à l'asservissement ! » cria-t-elle avec vigueur.

La moitié du sable s'était à présent écoulée dans le sablier. Elle regarda les visages qui l'entouraient, les trouvant tous impassibles, puis elle se tourna à nouveau vers moi.

« Bien sûr, j'ai souri, aux Neuf Puits ! » cria-t-elle. « Je voulais que tu ailles à Klima. Je voulais que tu y ailles. La vengeance était douce. Mais tu t'es enfui. Bien sûr, je me suis moquée de toi, depuis la fenêtre de la kasbah d'Ibn Saran ! Il n'y aurait pas de femmes, à Klima ! Bien sûr, avec insolence, je t'ai jeté un morceau de soie parfumée, pour te torturer pendant la marche et, plus tard, à Klima. Bien sûr, je t'ai envoyé un baiser d'adieu, ravie de mon triomphe. Bien sûr ! Bien sûr ! Oui, Oui, je me suis moquée de toi quand tu étais impuissant ! Cela m'a donné beaucoup de plaisir. »

Il ne restait plus qu'un quart du sable. Elle le regarda, pitoyablement.

Elle se tourna à nouveau vers moi.

« J'ai été cruelle et mesquine, Tarl, » dit-elle. « Pardonne-moi. »

Il n'y avait pratiquement plus de sable dans le sablier.

« Je suis une femme de la Terre ! » cria-t-elle. « De la Terre ! » Ces femmes, naturellement, n'étaient jamais punies, quoi qu'elles fassent. Elles étaient toujours pardonnées. « Pardonne-moi, Tarl ! » cria-t-elle. « Pardonne-moi ! »

Mais c'était une esclave goréenne.

« Je n'irai jamais chercher le fouet ! » cria-t-elle.

Puis, en larmes, gémissant de désespoir, effrayée, un instant avant que le sable finisse de glisser dans le sablier, elle se tourna vers le fouet.

— « À la manière du Tahari, » précisai-je.

Elle gémit et se mit à quatre pattes. Les hommes, impassibles, la regardèrent aller jusqu'au fouet et le prendre entre les dents.

« Pose le fouet ! » ordonnai-je.

Elle posa le fouet, le laissant tomber. Elle me regarda, joyeuse.

« À genoux ! » ordonnai-je. Elle obéit, troublée. « Déshabille-toi, » ajoutai-je, « sans te mettre debout. » Elle obéit, furieuse, passant le minuscule haillon déchiré par-dessus la tête et le posant par terre. Elle secoua sa chevelure ; elle se redressa. Un murmure d'appréciation courut dans la salle. Puis un homme, à la manière goréenne, se frappa l'épaule gauche, et d'autres l'imitèrent. Elle resta à genoux, droite, tandis que les hommes applaudissaient sa beauté. Comme elle était fière ! Comme elle était fantastiquement belle ! Et je la possédais.

« Attache ton vêtement autour de ta cheville droite ! » lui ordonnai-je. Elle obéit, assise, puis s'agenouilla à nouveau.

« À présent, » repris-je, « ramasse le fouet... avec les dents ! » Elle obéit.

Elle ne portait pas de collier. J'avais fait enlever celui d'Ibn Saran. Je lui mettrais le mien plus tard. Elle était nue, à l'exception du haillon noué autour de sa cheville droite et, bizarrement, un morceau de soie décolorée attaché au poignet gauche.

Elle le regarda, le fouet entre les dents.

« À présent, va dans ton alcôve ! » ordonnai-je. « Tu y seras battue. »

Elle sortit de la pièce, esclave allant subir son châtiment.

Je me tournai vers un homme qui se tenait à proximité.

« Sois son gardien, » lui dis-je.

Il hocha la tête et, se penchant, ramassa une lanière de cuir posée par terre. « Je vais venir, » ajoutai-je. Il acquiesça. Puis il sortit de la pièce, suivant la femme.

Le gardien ne sert pas, dans cette situation, à empêcher la femme de s'échapper car, dans une demeure ou une kasbah, elle ne peut s'échapper. Il sert à la protéger, bizarrement, contre les autres esclaves. La lanière de cuir ou la corde roulée qu'il porte est moins souvent utilisée pour faire aller plus vite, d'une manière humiliante, la fille qui pourrait, autrement, traîner en chemin, bien qu'elle soit parfois utilisée dans ce but, que pour éloigner les autres femmes.

Ce type de lanière, naturellement, peut faire très mal, même à travers la soie. Elle est très vulnérable, voyez-vous, la femme allant vers le lieu de son châtiment. Elle est nue ; il ne lui est pas permis de se lever ; elle ne peut même pas parler car elle doit tenir le fouet entre les dents ; si elle le fait tomber, elle recevra vingt coups supplémentaires. Les ressentiments, les jalousies, les conflits mesquins, les animosités sont fréquents parmi les esclaves. Les jalousies et les haines sont particulièrement virulentes à l'égard des belles esclaves, celles qui occupent le sommet de la hiérarchie. Une telle femme, allant à son châtiment, est une aubaine pour celles qui la haïssent et la jaloussent, de sorte qu'elles profitent de cette occasion pour se moquer d'elle et la tourmenter, parfois cruellement et physiquement. Bien que de nombreuses femmes, dans la kasbah, soient enchaînées pour le plaisir des hommes, beaucoup étaient libres de leurs mouvements afin qu'elles puissent travailler et servir, et être prises chaque fois que les hommes avaient envie d'elles. Dans les couloirs, elles constitueraient un véritable danger pour Vella qui, occupant le sommet de la hiérarchie des esclaves, était l'objet de beaucoup de haine et de jalousie. Comme elles seraient heureuses de voir la jolie Vella gagnant à quatre pattes, dans les couloirs, l'endroit où elle serait battue ! La deuxième raison pour laquelle un homme accompagne la femme est qu'il est son héraut. Il exécute ce que l'on appelle parfois le Chant du Fouet, bien qu'il ne s'agisse pas d'un chant mais plutôt d'une succession d'appels et de déclarations. Ceux-ci sont destinés à appeler les autres femmes afin qu'elles regardent passer celle qui va recevoir son châtiment.

« Voici une femme qui n'a pas été totalement agréable ! » crie l'homme. « Regardez-la. Elle va à son châtiment. Elle n'a pas été totalement satisfaisante. Regardez-la. Venez voir la femme qui n'a pas été totalement satisfaisante ! » Ces cris attirent les autres femmes qui regardent la fille punie passer à quatre pattes dans les couloirs. Bientôt, il y a une foule moqueuse dans laquelle la femme punie, pitoyable, doit continuellement se frayer un chemin. On lui crache dessus, on la frappe avec les mains et des lanières de cuir, on lui donne des coups de pied, on la tourmente beaucoup mais seulement, bien entendu, dans les limites imposées par le gardien. Ce genre de chose est considéré comme utile, au Tahari, car il encourage la femme qui porte le fouet à être plus appliquée dans l'avenir, ainsi que les femmes qui la regardent passer afin que ce ne soit pas elles qui, ensuite, à la merci de leurs ennemies, soient obligées de porter le fouet. Les coups de fouet en eux-mêmes, au Tahari, incidemment, sont généralement donnés par le maître, ou bien ses hommes. Il est rare que les femmes soient autorisées à voir fouetter une de leurs sœurs. Elles savent seulement, lorsque la porte se referme, qu'elle sera fouettée.

Je trouvai la femme à genoux devant la porte métallique de son alcôve d'esclave. Le gardien, l'ayant accompagnée dans le quartier des esclaves, qui était vide, les femmes servant les hommes, l'y avait laissée. Nous étions seuls dans une grande et belle salle dont le plafond était soutenu par des colonnes. Elle me regarda. Je pris le fouet et le glissai sous ma ceinture.

« Enlève le haillon que tu as à la cheville droite ! » ordonnai-je. Elle obéit et le posa par terre.

Elle était venue à quatre pattes de la salle d'audience, portant le fouet, la tête baissée, entre les dents, entre deux files d'esclaves qui avançaient en même temps qu'elle, les femmes courant, lorsqu'elle arrivait près d'elles, afin de se trouver à nouveau en tête de la file pour la fouetter, la frapper, l'injurier.

Je lui jetai une serviette afin qu'elle puisse essuyer son corps et sa longue chevelure noire. Elle le fit, reconnaissante. Je constatai qu'on l'avait beaucoup frappée et tourmentée. Les femmes s'étaient beaucoup amusées avec elle, tandis qu'elle allait, à quatre pattes, jusqu'à l'endroit où elle serait châtiée. Vella, de toute évidence, n'était pas aimée des esclaves.

Apparemment, on lui en voulait et on la haïssait. Vella était trop belle, supposai-je, pour être populaire parmi les femmes. La beauté qui la faisait désirer par les hommes lui valait l'hostilité et la haine des femmes. Une beauté comme Vella, sur Gor, ne pouvait pratiquement que s'en remettre aux hommes et, étant esclave, suivant leurs termes. En outre, elle occupait le sommet de la hiérarchie des esclaves, dominant toutes les femmes, et elle était à présent tombée, objet de leurs coups et de leurs quolibets, lesquels n'étaient tempérés que par le degré auquel elles étaient prêtes à s'exposer aux coups de la lanière du gardien. Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

— « Tarl ? » demanda-t-elle.

Elle se dirigea vers moi et se leva, entourant mon corps de ses petits bras. Au poignet gauche, noué, elle portait le morceau de soie de Klima. Elle posa la tête sur mon épaule, puis la leva lentement, m'embrassant. C'était une esclave nue, belle et délicieuse.

« Je t'aime, Tarl, » dit-elle.

— « Donne-moi ton poignet gauche, » dis-je.

Elle tendit le poignet gauche. Je retirai le morceau de soie et le remplaçai par ma ceinture.

— « Je comprends ton plan seulement maintenant, » dit-elle. « Tu as feint de faire de moi ton esclave pour tromper les autres. » Elle regarda autour d'elle. « Nous sommes seuls, » ajouta-t-elle avec un sourire.

J'ouvris la petite porte carrée de l'alcôve, qui se trouvait à environ trente centimètres du sol. L'ouverture fait environ quarante centimètres de côté.

« Que fais-tu ? » demanda-t-elle.

J'utiliserais un lien ordinaire du Tahari.

« Tarl ? » demanda-t-elle.

La porte s'ouvre de telle sorte que les barreaux de la porte minuscule n'endommagent pas la beauté de la femme.

« Oh ! » s'écria-t-elle. Je la jetai, la tenant par les bras, par-derrière, à genoux, le ventre sur la plaque métallique sur laquelle la porte pivote lorsqu'elle se ferme. Ses genoux, ainsi, étaient passés entre les barreaux, à l'intérieur de la cellule. Avec une lanière de cuir, passée autour des genoux et derrière les barreaux, je l'immobilisai dans cette position. Elle ne pouvait basculer en arrière. Puis je lui pris les poignets, un par un, alors que, stupéfaite, elle ne pouvait réagir, et les attachai chacun à un barreau, de chaque côté de la porte métallique.

« Tarl, » dit-elle.

Elle pouvait prendre le barreau dans sa petite main.

Je la considérai.

« Tarl, » dit-elle, « ce n'est pas la peine d'appliquer ton plan jusque-là. Nous ne serons pas surpris. Les femmes ne seront pas autorisées à rentrer avant l'aube. Nous ne serons pas surpris. Il n'est pas nécessaire de m'attacher ainsi, de me réduire à une telle impuissance. »

Je ne répondis pas. Je la trouvais stupide. Mais c'était, naturellement, une femme de la Terre.

« La plaisanterie a assez duré, » reprit-elle, irritée. « Détache-moi, à présent ! Tout de suite ! »

Mais je ne la détachai pas.

« Tarl, » dit-elle. Le côté droit de son visage était appuyé contre la barre métallique plate, d'environ cinq centimètres de large, située en haut de l'ouverture, contre laquelle repose la porte, lorsqu'elle est fermée. « Comprends-tu ce que tu as fait ? »

— « Quoi ? » demandai-je.

— « Tu m'as mise dans la position où l'on fouette les femmes, au Tahari, » dit-elle.

— « Oh ? » fis-je.

— « C'est humiliant, » reprit-elle. « Détache-moi immédiatement ! » Elle se débattit. Elle ne pouvait rien faire, attachée par un Guerrier. « Immédiatement ! » répéta-t-elle. « Immédiatement ! »

Mais je ne la détachai pas.

Je sortis le fouet de ma ceinture.

« Tu ne vas pas me frapper avec le fouet, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle. Elle me parlait par-dessus son épaule gauche. « Je suis une femme de la Terre, » ajouta-t-elle. « Tu ne peux pas me traiter comme une simple esclave goréenne. Tu sais que tu ne peux pas le faire ! »

J'ouvris le fouet, libérant les larges lanières de cuir.

« Nous sommes seuls ici, » reprit-elle. « Personne ne saura si tu m'as frappée ou non. Tu n'as pas besoin de me fouetter. Tu peux te contenter de dire que tu l'as fait. Je corroborerai ton récit. Il est inutile de feindre plus longtemps le fait que je sois ton esclave. » Elle voulut tourner la tête pour me regarder. Mais elle ne pouvait me voir. « Tu n'as probablement pas l'intention de faire de moi une véritable esclave, car tu n'es qu'un homme de la Terre. » Elle rit. « Seulement un homme de la Terre ! » Puis elle ajouta : « Détache-moi, à présent ! Je l'exige ! Tu es seulement un homme de la Terre ! Seulement de la Terre. J'exige d'être détachée, Tarl ! Tout de suite ! Tout de suite ! »

Je ne répondis pas.

Je ne la détachai pas.

« Si tu ne me fouettes pas, personne ne le saura, » dit-elle.

— « Moi, je le saurai, » répondis-je. « Et quelqu'un d'autre le saura. »

— « Qui ? » demanda-t-elle.

— « Une jolie petite esclave, Vella, » répondis-je.

Elle serra les poings.

— « Tu peux m'appeler Elizabeth, » dit-elle.

— « Qui est-ce ? » demandai-je.

— « Oh, Tarl, » fit-elle ironiquement.

Je souris. Ignorait-elle qu'il n'y avait pas d'Elizabeth, sauf si un maître décidait de lui donner ce nom ?

Elle parlait, à présent, avec davantage d'assurance.

« Je suis une femme de la Terre, » dit-elle. « Il n'est pas nécessaire de battre une femme de la Terre pour lui donner une leçon à supposer que, quoique cela soit amusant et présomptueux, ce soit ce que tu as dans l'idée. Ce n'est pas. Tarl, un animal qu'il faut fouetter. C'est une personne. Ce n'est pas une fille goréenne, simple, vive, presque animale. C'est une personne ! Une véritable personne ! J'ai compris la leçon, Tarl. Je suis véritablement désolée. J'ai été cruelle et mesquine. Je sais. Je m'excuse. J'ai compris la leçon. Il ne sera pas nécessaire de me battre. » Elle sourit. « Détache-moi, Tarl, » dit-elle. « Détache-moi, à présent. »

J'approchai des barreaux.

« Merci, Tarl, » dit-elle. Mais je ne la détachai pas. Je fixai le morceau de soie décolorée, que j'avais sorti de ma ceinture, sur son nez et sa bouche. Elle pouvait aisément respirer et parler, à travers. Mais elle ne pouvait ni parler ni respirer sans prendre conscience de sa présence, sans inhaler son odeur presque imperceptible de parfum d'esclave, le sien, qu'il contenait encore. Soudain sa voix, ses lèvres bougeant derrière la soie, se fit plus incertaine.

« Je ne suis pas une fille goréenne, » dit-elle, « que l'on fouette. Je ne suis pas un de ces animaux qui ne comprennent que les coups. »

Je détachai le morceau de soie et le remis dans ma ceinture. Je reculai.

« Je suis une femme de la Terre ! » cria-t-elle. Ses petites mains, dont les poignets étaient attachés aux barreaux par un Guerrier, serrèrent les barreaux avec terreur. Elle se retourna à nouveau, essayant désespérément de me voir. Elle ne pouvait me voir.

« Tarl ! » cria-t-elle. « Tarl ! »

Je tendis le bras qui tenait le fouet.

« Tu ne me puniras pas comme une esclave goréenne ! » cria-t-elle.

— « Tu n'as pas été satisfaisante, » dis-je.

Après quatre coups, elle hurla, en larmes :

— « J'ai été punie ! Arrête ! Arrête ! La femme a été punie ! Arrête ! » Après six coups, elle hurla : « Je t'en prie, arrête ! Je t'en supplie, Maître ! »

Je donnai vingt coups à l'esclave. Puis je la détachai. Elle tomba sur les dalles, devant moi, tendant les mains vers ma cheville, posant ses lèvres brûlantes et mouillées sur ma botte, mouillant le cuir de ses larmes.

— « Qu'est-ce que tu es ? » demandai-je.

— « Une esclave goréenne aux pieds de son Maître, » répondit-elle.

— « Tu n'es pas encore punie, » déclarai-je. Elle me regarda avec crainte et étonnement.

Je lui attachai son vêtement, que j'avais ramassé par terre, autour du cou, puis les mains dans le dos. Je partis dans les couloirs et elle me suivit, en larmes, courant et trébuchant. Dehors, je la détachai puis la rattachai, sur le dos, la tête en bas, sur la selle de mon kaiila, puis l'emmenai dans la kasbah voisine, qui avait appartenu à Tarna. Je la conduisis ensuite au quatrième niveau, le niveau inférieur et, jetant le vêtement dans une cellule, où je le reprendrais plus tard, je la poussai dans la salle de marquage, la jetai sur le chevalet, fermai les anneaux sur sa cuisse et les menottes autour de ses poignets. Hassan était là et le fer était déjà chaud. C'était le fer avec lequel, la veille, nous avions marqué la fière Tarna. Il avait été nettoyé. Un fer, lorsqu'on l'entretient correctement, peut marquer des milliers de femmes.

« Non, Maître, » cria-t-elle. « Je t'en prie ! »

« Veux-tu la marquer toi-même ? » demanda Hassan.

— « Oui, » répondis-je. Je la marquerais sur la cuisse gauche, au-dessus des quatre cornes de bosk. Ce serait une marque ordinaire d'esclave goréenne, convenant à une femme de bas étage qui n'a pas été satisfaisante.

Je montrai le fer chauffé au blanc à la femme.

« Tu vas bientôt être marquée, Petite, » lui annonçai-je.

— « Ne me marque pas ! » cria-t-elle. « Je t'en prie, ne me marque pas ! » sanglota-t-elle.

Hassan la regarda avec intérêt.

— « Nous sommes prêts, » dis-je.

Elle me regarda, puis fixa le fer chauffé au blanc, luisant. Elle le fixa avec horreur tandis qu'il s'approchait d'elle.

Je le mis en position au-dessus de sa cuisse.

— « Non ! » hurla-t-elle. « Non ! »

— « Tu vas être marquée, Esclave, » dis-je.

— « Non ! » hurla-t-elle.

Puis je la marquai. Pendant cinq longues ihns, j'appliquai le fer, appuyant dessus. Je le regardai s'enfoncer dans la chair, fumant, chuintant et sifflant. La marque était plus grosse que celle des quatre cornes de bosk ; je m'assurai qu'elle serait plus profonde. Nous respirâmes l'odeur de brûlé de sa chair d'esclave marquée. Puis, rapidement, proprement, je retirai le fer. Sa tête était rejetée en arrière. Elle hurlait et pleurait.

— « Une marque parfaite, » commenta Hassan, la regardant. « Parfaite. » Je fus content. Les autres femmes seraient jalouses de cette marque. Elle augmenterait la valeur de l'animal.

Je détachai les anneaux métalliques, libérant sa cuisse. J'ouvris les menottes. Je la portai, nue, marquée, en larmes, dans la petite cellule où j'avais jeté son vêtement. Je la posai sur la paille. Son cou était nu car, la veille, j'avais fait retirer le collier d'Ibn Saran.

« Prends la position de la soumission de la femme ! » ordonnai-je. Elle obéit, s'agenouillant, assise sur les talons, les bras tendus, les poignets croisés, la tête entre les bras. Elle pleurait.

« Répète après moi, » dis-je. « Moi, autrefois Elizabeth Cardwell, de la planète Terre... »

— « Moi, autrefois Elizabeth Cardwell, de la planète Terre... » dit-elle.

— « ... je me sou mets complètement, totalement et en toutes choses... »

— « ... je me sou mets complètement, totalement et en toutes choses... » dit-elle.

— « ... à celui que l'on appelle Hakim de Tor... »

— « ... à celui que l'on appelle Hakim de Tor... » dit-elle.

— « ... étant sa femme, son esclave, une partie de ses propriétés qu'il peut utiliser comme bon lui semble. »

— « ... étant sa femme, son esclave, une partie de ses propriétés qu'il peut utiliser comme bon lui semble, » dit-elle.

Hassan me tendit le collier. Il portait : « Je suis la propriété de Hakim de Tor. ». Je le montrai à la femme. Elle ne savait pas lire le taharique. Je lus le texte. Je fermai le collier sur son cou.

— « Je t'appartiens, Maître, » répéta-t-elle.

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes, mon collier à serrure au cou.

— « Je t'appartiens, Maître, » dis-je à la femme.

— « Je te félicite de posséder une telle esclave, » dit Hassan. « Elle est jolie. À présent, je dois m'occuper de la mienne. » Il rit et s'en alla.

La femme se laissa tomber sur la paille et me regarda. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle souffla :

— « Je t'appartiens, à présent, Tarl. Tu me possèdes. Tu me possèdes vraiment. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Comme cela plaît au Maître, » souffla-t-elle.

— « Je vais t'appeler : Vella, » dis-je.

— « Je m'appelle Vella, » dit-elle, baissant la tête. Quelques instants plus tard, elle releva la tête. « Puis-je t'appeler Tarl ? » demanda-t-elle.

— « Seulement si je t'en donne la permission, » répondis-je. C'est une habitude normale avec les esclaves goréennes. En général, bien entendu, on ne demande même pas cette permission et, lorsqu'elle est demandée, elle est refusée. Parfois, les femmes sont fouettées pour avoir osé demander cette permission.

— « La femme demande la permission d'appeler le Maître par son nom, » dit-elle.

— « La permission est refusée, » répondis-je.

— « Bien, Maître, » dit-elle. Je ne permettrais pas à une esclave de prononcer mon nom. Il n'est pas convenable que le nom d'un maître soit souillé par les lèvres d'une esclave.

Je la regardai, couchée sur la paille.

— « Tu as été désagréable, » dis-je.

— « La femme a été punie par son Maître, » dit-elle.

Je pris la chaîne et le collier de la cellule et le fermai sur son cou, par-dessus le collier à serrure qui faisait d'elle ma propriété. Elle fut, ainsi, enchaînée au mur.

— « Je ne t'ai pas encore punie, » dis-je, la regardant.

— « Je te hais, » dit-elle d'une voix lasse. « Je te hais ! » Elle me regarda. « Tu m'as fait très mal, » dit-elle. « Tu m'as fouettée. Tu m'as marquée au fer rouge. » Elle tourna la tête. « Je ne comprends pas, » dit-elle. « Je ne sais plus quoi penser. »

— « Comment cela ? » demandai-je.

— « Cela fait terriblement mal d'être fouettée et marquée, » dit-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Et pourtant, à cause de cela, j'éprouve un respect merveilleux et je me sens vulnérable vis-à-vis de toi et des hommes en général, » dit-elle.

— « Ce qui t'excite, » expliquai-je, « ce n'est ni le fouet ni le fer rouge, ni la douleur, c'est la domination masculine. C'est à elle que, sans le savoir, tu réagis. Ce qui compte, ce n'est pas que le maître te fouette ou non, mais le fait que tu saches qu'il est capable de te fouetter, et qu'il le fera si tu es désagréable. »

— « Oui, » dit-elle, « c'est cela... pas la douleur... mais ma faiblesse et la force des hommes, le fait que je sois sous leur domination et que, si je suis désagréable, il sera assez masculin et fort pour me battre durement, sans le moindre regret. »

— « Ton corps est brûlant, à présent, Esclave, » dis-je.

— « Non ! » gémit-elle.

Je la touchai et elle se tortilla sur la paille, me tournant le dos, remontant les jambes. Je lui touchai l'épaule et elle frémit. Elle était très sensible.

— « Esclave, » ironisai-je.

— « Oui, esclave ! » cria-t-elle, se retournant et m'offrant effrontément son corps.

— « Tu ne ressembles plus guère à une femme de la Terre, » fis-je remarquer en riant.

Elle étendit sa chevelure sur la paille.

— « Je ne suis qu'une esclave en chaleur, » dit-elle en riant. « Traite-moi en tant que telle. Je t'aime. Maître. »

Nous entendîmes des soldats dans le couloir.

« Vas-tu me donner aux soldats ? » demanda-t-elle.

— « Si j'en ai envie, » répondis-je.

— « Oui, » dit-elle. « Tu le feras... si tu en as envie. » Elle tourna la tête. « Comme je suis vulnérable ! » Elle me regarda. Sa tête était posée sur la paille. « Pour la première fois de ma vie, » reprit-elle, « je sais que je suis une esclave, seulement une esclave. C'est une impression étrange, incontrôlable. Je ne suis plus une femme de la Terre. Je ne suis plus qu'une esclave goréenne. »

Je la pris dans mes bras.

« Je ne sais pas si j'aime ou si je hais, » dit-elle. « Je sais seulement que je suis une esclave, que je suis impuissante et que je suis dans les bras de mon Maître. »

Je la soulevai pour prendre ses lèvres.

« As-tu oublié la Terre ? » demanda-t-elle.

— « Je n'en ai jamais entendu parler, » répondis-je.

Elle me tendit timidement, délicatement, ses lèvres.

— « Moi non plus, » dit-elle. Elle souffla, très doucement : « Je t'aime, Maître. » Je ne la laissai pas m'embrasser. Mais, soudain, avec la férocité d'un lars, j'appuyai cruellement mes lèvres sur les siennes, dans le Baiser violent du Maître, et la pressai sur la paille, sur les pierres de la cellule où elle gisait, esclave, enchaînée sous moi. Elle se débattit puis, immobilisée, cria, un cri qui dut résonner dans toutes les cellules, tous les couloirs de cet étage lugubre, surprenant les beautés enchaînées, amusant les soldats qui les serraient dans

leurs bras, le hurlement d'amour et de soumission totale, impuissante, de l'esclave.

En tête de la colonne, je rejoignis Hassan.

« Une chose me trouble, » lui dis-je. « Une chose que je ne comprends pas encore. »

— « Laquelle ? » demanda-t-il.

— « Dans la Demeure de Samos de Port Kar, » dis-je, « il est arrivé une femme, une messagère, Veema. Le message qu'elle portait était : « Méfie-toi d'Abdul. ». Par erreur, je crus que l'Abdul de ce message était le Porteur d'Eau de Tor. »

— « Un habitant du Tahari n'aurait pas commis une telle erreur, » dit Hassan. « Ibn Saran, à ce moment-là, n'était-il pas dans la Demeure de Samos ? »

— « Si, » répondis-je.

— « Le choix du moment est intéressant, » dit-il. « Peut-être celui qui a envoyé le message supposait-il que les renseignements des Prêtres-Rois leur permettraient de faire le lien entre Ibn Saran et Abdul, l'Ubar du Sel, ou, du moins, de faire le rapprochement. »

— « À cette époque, tel n'était pas le cas, » dis-je. Depuis la Guerre du Nid, les services de renseignement et de surveillance des Prêtres-Rois étaient très affaiblis. Même s'ils ne l'avaient pas été, leurs informations, du fait qu'ils quittaient rarement les Sardar et n'étaient pas humains, n'étaient guère meilleures que celles de leurs agents humains, très isolées dans l'espace et le temps.

« Mais qui a envoyé Veema dans la Demeure de Samos ? » demandai-je.

— « Moi, » dit Hassan. « Mon frère m'a demandé de le faire. Il avait fait tatouer le message plusieurs mois auparavant. Je n'ai fait que transmettre la femme. Ensuite, il est entré dans le désert pour enquêter sur les rumeurs concernant une tour d'acier. Il a certainement été capturé par les hommes d'Ibn Saran. On l'a libéré dans le désert avec des réserves d'eau insuffisantes. »

— « Il a fait beaucoup de chemin, » appréciai-je.

— « Il était très fort, » souligna Hassan.

— « Les Prêtres-Rois ont de la chance, » estimai-je, « que de tels hommes combattent pour eux. »

— « J'ai connu un autre homme, » rappela Hassan, « très fort également, qui combattait pour les Kurii. »

Je hochai la tête. Je n'oublierais pas Ibn Saran, souple comme une panthère soyeuse. C'était un ennemi valeureux. On remporte une victoire ; on perd un ennemi.

Je levai la tête vers le ciel, immense et bleu, sans nuages. Quelque part, au-delà des atmosphères, au-delà des orbites de Gor, de la Terre et de Mars, dans l'obscurité énigmatique, peuplée de rochers, de l'espace, dans le silence des fragments de la Ceinture d'Astéroïdes, il y avait les mondes d'acier, repaires et domiciles des Kurii. Un Kur avait combattu à mes côtés pour sauver Gor. Tel n'était pas seulement le désir des hommes. C'était aussi le désir des Kurii. Je ne croyais pas que les Kurii accepteraient à nouveau de sacrifier une planète pour conquérir l'autre. Déjà, dans un passé lointain, ils avaient perdu une planète, la leur. L'ascension politique du parti qui avait accepté de détruire Gor pour conquérir la Terre avait, avec l'échec du projet, probablement été brève. Le fait qu'un Kur ait été envoyé pour le contrer avait certainement son importance. En outre, Gor était la plus séduisante des planètes tournant autour du Soleil, pas la Terre car au nom des droits et de la liberté, et des affaires, les fous de la Terre, abusés par la rhétorique du droit et de la moralité, dissimulant une avidité à courte vue et la folie, avaient baissé les bras, permettant l'empoisonnement de l'air qu'ils respiraient, de l'eau qu'ils buvaient, de la nourriture qu'ils mangeaient. Le fait que les empoisonneurs périront avec les empoisonnés les consolait peut-être un peu. Les Prêtres-

Rois, naturellement, qui raisonnent directement en termes de réalités et de conséquences, pas en termes de planètes, n'avaient pas laissé cette duplicité folle se développer dans leur domaine. Ils ne reculent pas face à la ferveur morale des fanatiques ; ils cherchent à voir au-delà des planètes, les considérant largement comme insignifiantes, le sens véritable, les désirs, les volontés et, si ces programmes et politiques sont mis en application, quelle sera la nature du monde résultant et si ce monde est ou non acceptable. À l'exploitation, au gâchis, à la pollution, les Prêtres-Rois avaient simplement imposé des limitations technologiques à l'homme, dit : « Non. ». C'est, plaiderais-je pour défendre leur tyrannie, leur despotisme, voyez-vous, après tout, de peur que vous ne les jugiez mal, aussi leur habitat.

Je regardai le ciel. À mon avis, les Kurii ne voulaient pas la Terre ; ils voulaient Gor. La Terre serait peut-être utile en tant que planète-esclave mais leur véritable désir, l'objet de leur envie, était Gor.

Quel serait, dans ce cas, l'étape suivante ? Le soulèvement des Kurii indigènes avait été écrasé au Tor-valdsland. J'étais au Torvaldsland à cette époque. La destruction de Gor, destinée à supprimer les Prêtres-Rois, avait échoué. Lorsque cela s'était produit, je me trouvais dans la tour d'acier du Tahari, vaisseau partiellement enfoui dans le sable, contenant une bombe. Je regardai le ciel tranquille.

De toute évidence, à présent, les Kurii devaient percevoir la faiblesse du Nid. Le vaisseau, par exemple, contenant la bombe, avait pénétré les défenses affaiblies des Prêtres-Rois. Mais les Prêtres-Rois, après la Guerre du Nid, reconstruisaient leur puissance.

Les Kurii estimerait peut-être qu'il faudrait frapper bientôt. Il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel immense et clair du Tahari. L'invasion, à mon avis, devait être imminente.

Le rythme des tambours s'accéléra. Je me retournai sur le Kaiila, regardant, derrière moi, les longues colonnes de cavaliers, de kaiilas, d'esclaves. Je vis le désert, les oriflammes. Je vis les deux kasbahs, celle d'Abdul, Ibn Saran, l'Ubar du Sel, et celle de Tarna, autrefois orgueilleuse pillarde du désert.

Je sentis la joue de la femme attachée à ma selle se presser contre le flanc de ma botte. Je baissai la tête et elle me regarda.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « La marche sera longue, » lui dis-je. « Si tu tombes, tu seras traînée. »

Elle me sourit. Elle embrassa le flanc de ma botte.

— « La femme le sait, » dit-elle, « Maître. » Elle embrassa à nouveau le flanc de ma botte, dans l'étrier, puis leva encore la tête vers moi. « Je sais que j'ai mérité d'être fouettée, » dit-elle, me regardant avec respect, avec admiration. « Et tu m'as fouettée, » Elle embrassa une nouvelle fois ma botte, me regarda, souriant avec les yeux. « J'étais fière, » reprit-elle, « arrogante, insolente, méprisante et lorsque tu étais réduit à l'impuissance, je me suis moquée de toi alors que je ne risquais rien. Cela ne t'a pas plu. Tu es revenu de Klima. Tu m'as marquée au fer rouge et tu as fait de moi ton esclave. » Ses yeux brillaient. « Tu es magnifique ! » ajouta-t-elle. Avec le dos de la main gauche, je la giflai, l'écartant de ma selle.

Je vis les oriflammes sur les lances. J'écoutai les tambours. J'étais impatient de partir.

Hassan, vêtu de blanc, leva le bras. Les tambours se turent. Je chevauchais entre Hassan, Haroun, Grand Pacha des Kavars et, portant le kaffiyeh noir avec l'agal blanc, Suleiman, Grand Pacha des Aretai. Près de nous, il y avait Baram, Cheik de Bezhad, vizir de Haroun, Grand Pacha des Kavars, et Shakar, avec une lance à pointe d'argent, capitaine des Aretai. D'autres pachas chevauchaient à nos côtés. Dans la colonne, il y avait des Kavars, des Aretai, des Ta'Kara, des Bakahs, des Char, des Kashani, des Luraz, des Tashid, des Raviri, des Ti, des Zevars, des Arani et, tenant l'arrière, avec leurs lances noires, des Tajuks.

Je regardai les kasbahs qui avaient appartenu à Abdul, Ibn Saran, l'Ubar du Sel, et à Tarna, autrefois orgueilleuse pillarde du désert. Leurs murs étaient brillants, chauds et blancs dans le soleil du matin.

Hassan baissa le bras. Les oriflammes s'abaissèrent et se redressèrent. Les tambours battirent la marche. Il y eut le tintement des harnais des kailas, le mouvement des armes.

Je commençai la marche. Près de moi, à mon étrier, se trouvait mon esclave, Vella.

FIN

4^{ème} de couverture

Ceux d'Ailleurs s'étaient mis en branle !

Les Prêtres-Rois avaient reçu cet ultimatum : « Livrez Gor ! ». Et rendez-vous avait été pris pour la conquête ou la destruction ! Tarl Cabot ne pouvait plus demeurer à Port-Kar sans rien faire. Il lui fallait agir au nom des Prêtres-Rois mais aussi au nom de Gor et de son monde-jumeau, la Terre...

Il ne lui restait plus qu'à se mettre en route vers les terres désolées du Tahari. Il suivit les pistes fréquentées par les Marchands d'Esclaves, bien au-delà des effroyables Mines de Sel, affrontant un seigneur de la guerre femelle, un impitoyable chef de bande, et surtout les monstrueuses intelligences des mondes d'acier.

Le dixième volume de la Saga de Gor, l'Anti-Terre !

[\[1\]](#) En français dans le texte. (N.d.T.)

[\[2\]](#) En français dans le texte (N.d.T.).

JOHN NORMAN

La Captive de Gor



opta

JOHN NORMAN

La Captive de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : SLAVE GIRL OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1977 by John Norman

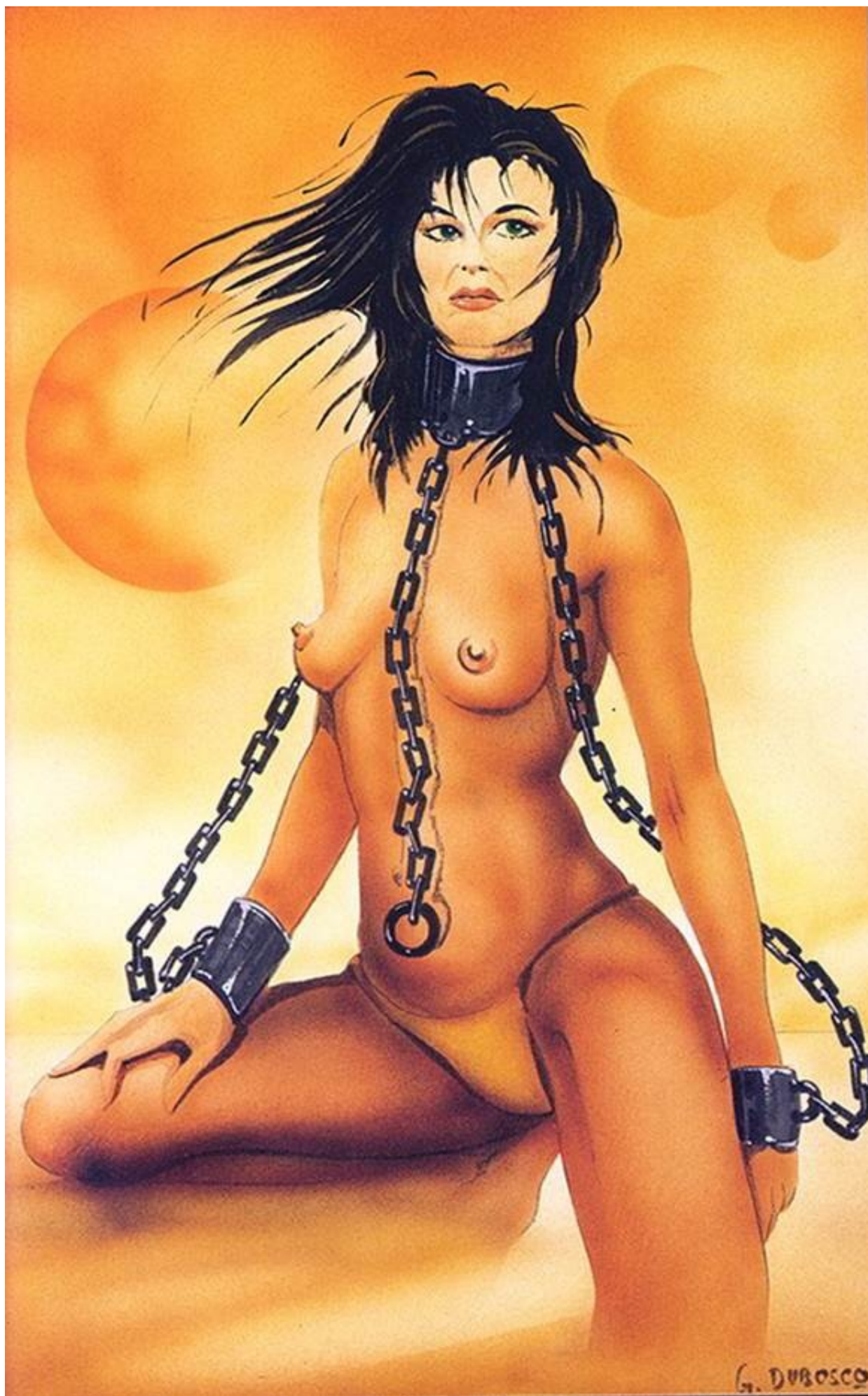
© 1985 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.

John Norman est le pseudonyme de John Frederik Lange. Né en 1931, ce professeur d'université acquit la célébrité parmi les lecteurs d'héroïc fantasy avec sa fameuse série des aventures de Tari Cabot et Jason Marshall sur Gor, l'Anti-Terre.

Dans cette immense fresque d'un monde à la fois sauvage et raffiné, l'auteur lâche la bride à son imagination et à ses fantasmes.

Des centaines de personnes, des territoires mystérieux, des monstres et des merveilles, des maîtres et des esclaves, des conquérants et des assassins, des pirates et des pillards, des danseuses soumises... Le catalogue ne saurait être plus complet...

Daniel Walther



LE COLLIER

J'ÉTAIS couchée dans l'herbe chaude. Je les sentais individuellement, les brins d'herbe chauds et doux, sur la joue gauche ; je les sentais sur mon corps, mon ventre et mes cuisses. J'étirai mon corps, mes orteils. Je somnolais. Je n'avais pas envie de me réveiller. Le soleil était chaud sur mon dos, presque brûlant, désagréable même. Je me lovai dans l'herbe. Ma main gauche était tendue. Mes doigts touchaient la poussière chaude entre les tiges vertes. J'avais les yeux fermés. Je résistai à la venue de la conscience. Je ne voulais pas sortir du lit. La conscience semblait venir lentement, d'une façon indistincte. Je n'avais pas envie de sortir du lit. Je voulais profiter encore de la chaleur, du confort. Je bougeai légèrement la tête. Mon cou semblait porter un poids ; j'entendis le tintement doux, le bruissement de lourds maillons métalliques.

Je ne compris pas.

Je remis ma tête, paresseusement, les yeux fermés, dans sa position d'origine. À nouveau, je perçus le poids, circulaire, lourd, autour de mon cou ; à nouveau, j'entendis le tintement, le bruissement, simple et matériel de lourds maillons métalliques.

J'ouvris partiellement les yeux, les gardant à demi fermés à cause de la lumière. Je vis l'herbe, verte et proche, chaque brin paraissant gros, indistinct à cause de sa proximité. Mes doigts creusèrent la terre chaude.

Je fermai les yeux. Je me mis à transpirer. Il fallait que je me lève. Il fallait que je prenne mon petit déjeuner et que j'aille au cours. Je devais être en retard. Il fallait que je me dépêche.

Je me souvins du morceau de tissu posé sur ma bouche et mon nez, des vapeurs, de la force de l'homme qui me tenait. Je m'étais débattue mais il m'avait maintenue, impuissante, dans son étreinte. J'étais terrifiée. J'avais essayé de ne pas respirer. J'avais lutté, mais en vain. J'étais terrifiée. J'ignorais qu'un homme puisse être aussi fort. J'essayai de ne pas respirer. Puis, les poumons en feu, impuissante, j'avais finalement aspiré profondément, désespérément, les vapeurs âcres, paralysantes, jusqu'au plus profond de mon corps. En un instant, suffoquant sous l'effet des vapeurs horribles, obstinées, incapable de les chasser, incapable de leur échapper, écoeurée, j'avais perdu connaissance.

J'étais couchée dans l'herbe chaude. Je la sentais sur mon corps. Il fallait que je me lève. Il fallait que je prenne mon petit déjeuner et que j'aille au cours. J'étais certainement en retard. Il fallait que je me dépêche.

J'ouvris les yeux, voyant les brins d'herbe à quelques centimètres de mon visage, larges, brouillés. J'ouvris la bouche, délicatement, et sentis l'herbe caresser mes lèvres. Je mordis un brin et sentis le jus de l'herbe sur ma langue.

Je fermai les yeux. Il fallait que je me réveille. Je me souvins du morceau de tissu, de la force de l'homme, des vapeurs.

Mes doigts s'enfoncèrent profondément dans la terre. Je la griffai. Je sentis la poussière

sous mes ongles. Je levai la tête et roulai sur moi-même en hurlant, emmêlée dans la chaîne, sur l'herbe. Je m'assis. En un instant, je compris que j'étais nue. Mon cou portait le poids qui l'entourait ; la lourde chaîne fixée au collier tombait entre mes seins et sur ma cuisse gauche.

« Non ! Non ! » criai-je. « Non ! »

Je me levai d'un bond, en hurlant. Le poids de la chaîne oscillait depuis le collier, lourdement, gracieusement. Je sentis le collier peser sur mes clavicules. La chaîne passait à présent entre mes jambes, derrière le mollet gauche, puis remontait. Je tirai frénétiquement dessus. Je tentai de passer la tête dans le collier. Je me griffai la gorge et me fis mal. Mon menton fut soulevé ; je vis le ciel clair, bleu, avec des nuages d'un blanc extraordinaire. Mais je ne pus me débarrasser du collier. Il était bien ajusté. Je ne pouvais glisser que le petit doigt entre le métal et mon cou. Je gémis. Je ne pouvais pas me débarrasser du collier. Il n'était pas conçu pour que ce soit possible. De manière irrationnelle, follement, n'étant consciente que de ma peur et de la chaîne, je voulus fuir et tombai, me blessant les jambes, emmêlée dans la chaîne. Puis, à genoux, je saisis la chaîne et tirai dessus, en larmes. Je tentai de reculer, à genoux ; ma tête fut cruellement tirée en avant. Je tenais la chaîne. Elle faisait environ trois mètres de long. Elle allait jusqu'à un lourd anneau métallique scellé dans un bloc de granit, irrégulier mais faisant environ trois mètres cinquante de longueur et de largeur sur trois mètres de haut. L'anneau était scellé près du centre du rocher, une trentaine de centimètres au-dessus de l'herbe. Le rocher avait apparemment été percé et la plaque supportant l'anneau y avait été vissée avec quatre boulons. Ils devaient traverser toute l'épaisseur du rocher et comporter des écrous de l'autre côté. Je l'ignorais. À genoux, je tirai sur la chaîne. Je pleurai. Je criai. Je tirai à nouveau sur la chaîne. Je me fis mal aux mains ; elle ne bougea pas d'un millimètre. Elle était fixée au rocher.

Je me levai en gémissant, tenant toujours la chaîne. Le rocher était évident. Il n'y en avait pas d'autre en vue. J'étais debout dans une plaine ondulante, herbue et douce, immense, dépourvue de chemins. Je ne vis que de l'herbe caressée par un vent doux et tranquille, l'horizon lointain, les nuages extraordinairement blancs dans le ciel bleu. J'étais seule. Le soleil était chaud. Derrière moi, se dressait le rocher. Je sentis le vent sur mon corps, mais pas directement car l'anneau du rocher était sur le côté abrité. Je me demandai si ce vent était un vent dominant. Je me demandai si l'anneau et la chaîne étaient situés de telle sorte que la prisonnière, moi en l'occurrence, fût à l'abri du vent. Je frémis.

J'étais seule. J'étais nue. Petite et blanche, j'étais enchaînée par le cou à ce rocher énorme dans une plaine apparemment illimitée.

Je respirai profondément. Je n'avais jamais respiré un tel air. Bien que ma tête fût enchaînée, je la rejetai en arrière. Je fermai les yeux. J'assimilai l'atmosphère dans mes poumons. Ceux qui n'ont jamais respiré un tel air ne peuvent connaître les sensations que j'éprouvai. Le simple fait de respirer cet air me réjouit. Il était terriblement propre et clair ; il était frais, presque vivant, presque pétillant d'un oxygène enivrant, vif, abondant, originel. C'était comme l'air d'un nouveau monde, encore innocent des toxines de la majorité de l'homme, cadeaux ambigus, manifestes et empoisonnés, de la civilisation et de la technologie. Mon corps devint vif et vigoureux. L'oxygénation correcte de mes tissus accentua presque immédiatement l'acuité de mes sensations et de ma conscience. Ceux qui n'ont jamais respiré l'air d'un monde propre ne peuvent pas comprendre. Et peut-être, malheureusement, ceux qui ne connaissent que ce type d'atmosphère sont-ils également dans l'incapacité de comprendre. Avant d'avoir respiré un tel air, comment peut-on connaître la gloire d'être vivant ?

Mais j'étais seule, et j'avais peur.

C'était un monde étrange que celui où je me trouvais, immense et inconnu, ouvert, clair et propre. Je regardai les étendues couvertes d'herbe. Je n'avais jamais respiré l'herbe, auparavant. Elle était tellement fraîche, tellement belle ! Mes sens étaient en éveil. Dans cette atmosphère, mon sang se chargeait d'oxygène et je constatai que je pouvais percevoir des odeurs qui m'échappaient auparavant ; c'était comme si une toute nouvelle dimension de l'expérience venait de s'offrir à moi ; cependant je suppose que c'était simplement parce que, ici, mon corps n'avait pas de raison de lutter contre le monde, de l'exclure, de le chasser de la conscience afin de ne pas être distrait ou écœuré ; ici, il y avait une atmosphère qui n'était pas souillée, polluée, où l'homme pouvait faire partie de la nature et non être un rempart contre elle, un voyageur méfiant se déplaçant de nuit, marchant à pas de loup, osant à peine respirer, dans le territoire de ses ennemis. Ma vue aussi, dans cet air pur, était plus nette. Je voyais plus loin et de manière plus précise que dans l'atmosphère nuageuse, contaminée, dans laquelle j'avais grandi. Comme les pollutions familières du monde gris dont je me souvenais me paraissaient lointaines ! Parfois, il m'arrivait d'y trouver l'air propre et d'en apprécier la fraîcheur. Comme j'étais ignorante ! Comme j'étais stupide ! Il était simplement moins souillé, moins lugubre, simple avant-goût de ce que pouvait être un monde. Mon ouïe semblait également plus acérée. Le vent caressait l'herbe, passant à travers elle, faisant onduler les brins luisants. Les couleurs aussi paraissaient plus riches, profondes et vives. L'herbe était d'un vert riche, vivant, immense ; le ciel était bleu, d'un bleu profond, beaucoup plus profond que celui des cieux que je connaissais ; les nuages étaient nets et blancs, changeants et denses, se transformant sous l'effet des pressions de l'altitude et des vents qui les poussaient ; ils étaient à des hauteurs différentes, avançaient à des vitesses différentes ; ils étaient comme de grands oiseaux blancs, stables et majestueux, tournant, planant sur les fleuves du vent. Je sentis les brises de la plaine sur mon corps nu ; je tremblai ; chaque parcelle de mon être paraissait vivante.

J'avais peur.

Je regardai le soleil. Puis je me tournai à nouveau vers la plaine.

Je pris conscience alors, ce que je n'avais pas fait précédemment, du moins aussi nettement, d'une différence dans la sensation de mon corps et de ses mouvements. Le poids de mon corps paraissait subtilement différent, tout comme mes mouvements. Je chassai cette constatation de mon esprit. Je ne pouvais l'admettre. Je la projetai littéralement hors de ma conscience. Mais elle revint, insistante. On ne pouvait la nier.

« Non ! » criai-je.

Mais je savais que c'était vrai. Je voulais chasser de mon esprit ce qui devait être, ce qui était forcément, l'explication de ce phénomène extraordinaire.

« Non ! » criai-je. « C'est impossible. Non ! Non ! »

D'une manière engourdie, je pris la chaîne fixée au collier que je portais au cou. Je la regardai, incrédule. Les maillons étaient épais, lourds, constitués d'un acier primitif, noir. La chaîne ne semblait ni séduisante ni onéreuse. Mais elle m'immobilisait. Je touchai le collier du bout des doigts. Je ne pouvais le voir mais il semblait également constitué d'acier épais ; il paraissait simple, pratique, sans ostentation ; il était bien ajusté ; je supposai qu'il était noir, lui aussi, comme la chaîne ; il avait une grosse charnière sur un côté ; et la chaîne, par un maillon qui s'ouvrait et se fermait, était fixée à un anneau du collier ; l'anneau était attaché à une barrette qui faisait apparemment partie du collier ; la charnière était sous mon oreille droite ; la chaîne était fixée sous mon menton ; avec le doigt, de l'autre côté, sous mon oreille gauche, je sentis une grosse serrure avec le trou destiné à une lourde clé. Le collier, par conséquent, se fermait avec une serrure ; on ne l'avait pas fixé à coups de marteau autour de

mon cou. Je me demandai qui détenait la clé de ce collier.

Je pivotai sur moi-même et regardai le gros rocher, le granit veiné de feldspath.

Je dois essayer de me réveiller, me dis-je. Je dois me réveiller. J'eus un rire amer. Je dois rêver, me dis-je.

À nouveau, la sensation que mon corps était différent, dans son poids et ses mouvements, s'imposa à ma conscience.

« Non ! » criai-je.

Puis j'allai près du granit et examinai le lourd anneau, ainsi que la plaque vissée dans la roche. Un maillon de ma chaîne avait été ouvert, puis refermé autour de cet anneau. La chaîne faisait environ trois mètres de long. Pour passer le temps, je l'enroulai au pied de l'anneau.

« Non ! » criai-je.

Il faut que je me réveille, me dis-je. Il est sûrement temps que je me lève, que je prenne mon petit déjeuner et que j'aille au cours. Il n'y a pas d'autre explication, me dis-je. Je rêve. Puis je craignis d'être folle. Non, me dis-je. Je rêve. C'est un rêve terriblement étrange, terriblement réel. Mais c'est un rêve. Il le faut. Il le faut. C'est un rêve. Seulement un rêve !

Puis, désespérée, je me souvins de l'homme qui m'avait saisie par-derrière de sorte qu'il me fut impossible de le voir, de ma résistance, de son étreinte impitoyable, du morceau de tissu sur ma bouche et mon nez, de son attente tandis que je retenais mon souffle, puis de ma respiration désespérée, des vapeurs terrifiantes, rien d'autre à respirer, rien d'autre, qui ne pouvaient être tolérées par la conscience, rien d'autre à respirer, puis ma perte de connaissance. Cela, j'en étais sûre, n'était pas un rêve.

Je martelai le bloc de granit veiné de feldspath avec mes poings, jusqu'à ce qu'ils en saignent.

Puis je pivotai sur moi-même et m'éloignai du rocher, d'environ un mètre cinquante, et regardai l'immense plaine herbue.

« Oh, non ! » sanglotai-je.

La conscience entière de mon état de veille, et la certitude de la vérité, s'imposèrent à moi. Elles envahirent mon conscient, irrésistibles, irréfutables.

Je compris alors quelle devait être l'explication de la différence que je percevais dans les sensations de mon corps, l'explication de la subtile différence kinesthésique dans la sensation de mes mouvements. Je n'étais pas sur la Terre. La pesanteur n'était pas celle de la Terre. J'étais sur une autre planète, une planète inconnue. C'était une planète claire et belle, mais ce n'était pas la Terre. Ce n'était pas la planète que je connaissais. Ce n'était pas ma patrie. On m'avait emmenée ici ; personne ne m'avait demandé mon avis ; on m'avait emmenée ici ; mon avis n'avait pas été pris en considération.

J'étais debout, nue, sans défense, devant le gros rocher, regardant la plaine.

J'étais seule, j'avais peur et je portais une chaîne au cou.

Soudain, je poussai un cri de désespoir et cachai mon visage dans les mains. Puis j'eus l'impression que la terre vacillait sous mes pieds et que l'obscurité m'enveloppait, me paralysant, et je perdis connaissance.

LA TROUPE

JE sentis qu'on me roulait brutalement sur le dos.

« Veck, Kajira, » dit une voix dure. « Veck, Kajira. » Ce n'était pas une voix patiente. Je levai la tête, stupéfaite, effrayée. Je poussai un cri de douleur. Une pointe métallique pénétra dans ma chair à la jointure de la hanche gauche et de la partie inférieure de l'abdomen. La pointe monta et la hampe de la lance pivota ; il me frappa sur la cuisse droite, durement, avec la hampe de sa lance. Je portai la main à la bouche ; son pied, dans une haute et lourde sandale à lanières, lourde, presque une botte, me frappa la main pour l'éloigner. Il était barbu. Je gisais entre ses jambes. Je le regardais avec terreur.

Il n'était pas seul. Il y avait un autre homme, légèrement derrière lui. Ils portaient une tunique, rouge ; chacun d'entre eux, sur la hanche gauche, avait une lame dans son fourreau ; chacun d'entre eux, à la ceinture, portait une dague ciselée ; l'homme qui se trouvait derrière celui qui se tenait au-dessus de moi avait, sur le dos, un bouclier constitué de plaques de cuivre et de cuir, et portait une lance sous la lame de laquelle était suspendu un casque orné d'un plumet de longs poils noirs ; il avait, au cou, un collier de dents de carnivore. L'homme qui se tenait au-dessus de moi avait posé son casque et son bouclier par terre ; les deux casques devaient couvrir toute la tête et l'essentiel du visage ; ils possédaient une ouverture en forme de Y. Les deux hommes avaient les cheveux longs ; les cheveux de l'homme qui se tenait un peu à l'écart étaient attachés avec une mince bande de tissu.

Je glissai entre les pieds de l'homme qui me dominait de toute sa taille, reculant. Je n'avais jamais vu de tels hommes. Je me sentis terriblement vulnérable. Ils étaient puissants, comme des animaux. Je m'accroupis, m'éloignant. La chaîne fixée à mon collier était lourde. Je m'arrêtai. Je me retournai et tentai de me cacher, comme je pouvais, avec les mains. Je n'osais même pas parler.

Un des hommes aboya un ordre. Il bougea furieusement la main. J'écartai les mains avec lesquelles je couvrais mon corps. Je me retournai, toujours accroupie. Je compris qu'ils voulaient me regarder.

Le barbu s'approcha de moi. Je n'osai pas soutenir son regard. Je ne pouvais comprendre de tels hommes. Le monde où j'avais vécu ne m'avait pas préparé à croire que de tels hommes pouvaient exister. Il se tenait plus près de moi que ne l'aurait fait un homme de ma planète. Sur ma planète, chacun d'entre nous semblait entouré d'une bulle d'espace, d'un périmètre, d'un mur, d'un bouclier invisible, d'une distance inconsciemment acculturée, socialement sanctionnée, d'une barrière dressée par la convention et le conditionnement. Derrière ce mur invisible, dans cet espace individuel, intangible, nous vivions. Il nous distinguait des autres, faisait de nous des êtres à part entière. Dans ma culture terrestre particulière, ce cercle d'espace individuel inviolable avait un rayon d'à peu près un mètre. En général, dans ma culture, on ne s'approchait pas davantage les uns des autres. Mais cet homme se tenait près de moi. Il se tenait dans mon espace. Soudain, je compris que mon

espace n'existait pas sur cette planète. Je me mis à trembler de terreur. Il peut paraître négligeable, peut-être, que cette convention ne soit ni reconnue ni respectée sur cette planète ou, du moins que, dans mon cas, elle n'existe pas mais cela n'est pas, en fait, négligeable ; non, pour moi, l'effondrement de cet artifice, de cette protection, de cette convention, était catastrophique ; il m'est difficile d'exprimer mon impression de désespoir, d'impuissance ; sur cette planète, mon espace n'existait pas.

Je vis la bande de cuir noir, large, luisante, en travers de son corps, à laquelle était accrochée la lame qu'il portait sur la hanche gauche. Derrière elle, je vis les épaisses fibres rouges, grossièrement tissées, de sa tunique. Je compris que s'il me prenait dans ses bras et me serrait contre lui, compte tenu de la force qui devait être la sienne, les marques de la bande de cuir et des fibres épaisses s'imprimeraient sur mes seins.

Je sentis la pointe de sa dague sous mon menton. Cela faisait mal. Elle monta. Je criai, me dressant presque sur la pointe des pieds. Puis je me tins droite devant eux. Jamais je ne m'étais tenue aussi droite.

L'homme, alors, recula et, en compagnie de l'autre, m'examina complètement, tournant autour de moi. Ils parlèrent sans se gêner. Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient. Mon menton était très haut, comme la pointe de la dague l'avait placé. Il tremblait. J'entendais le faible mouvement de la chaîne dans l'anneau du collier. Je me demandai quel devait être le statut des femmes sur cette planète, une planète où il y avait de tels hommes.

Les hommes consacrèrent plusieurs minutes à leur examen. Ils ne se pressèrent pas.

Les deux hommes s'immobilisèrent alors devant moi, l'un d'entre eux légèrement en retrait, me regardant.

Je sentis le collier, alourdi par la chaîne, appuyer sur mes clavicules ; la chaîne pendait entre mes seins ; je sentais les lourds maillons sur mon corps. Je restai parfaitement immobile.

— « Je vous en prie, » soufflai-je sans changer de position.

Le barbu s'approcha de moi. Soudain, il me frappa avec la main droite, une gifle féroce. Je fus projetée, trébuchant, tournant sur moi-même, jusqu'à l'extrémité de la chaîne qui m'immobilisa cruellement, par le cou, me faisant tomber. Ma lèvre, au coin de la bouche, était coupée. Ma tête semblait avoir explosé. Je sentis le goût du sang.

L'homme aboya un ordre. Terrifiée et misérable, dans un mouvement de collier et de chaîne, je regagnai rapidement ma place et m'immobilisai devant eux, très droite, le menton haut, exactement comme je l'étais auparavant.

Je me demandai quel pouvait bien être le statut des femmes sur cette planète, une planète où il y avait de tels hommes.

Il ne me frappa pas de nouveau. Mon obéissance l'avait apaisé.

Il parla à nouveau. Je le regardai dans les yeux. Pendant quelques instants, nos regards se rencontrèrent. Je m'agenouillai.

L'autre homme poussa mon corps sur mes talons, de sorte que je fus assise sur les talons. Il me prit les mains et les posa sur mes cuisses. Je levai les yeux vers eux.

Je suis brune, avec les cheveux très foncés. Mes yeux sont également noirs. J'ai la peau claire. Je fais un mètre soixante et pèse soixante kilos. Je ne suis pas opulente mais on me trouve séduisante.

Les hommes me regardèrent. À cette époque, j'avais les cheveux courts. Je sentis le plat de la pointe de la lance du barbu sous mon menton et levai le menton, de sorte que ma tête fut haute.

Je m'appelais Judy Thornton. Je préparais une licence d'anglais et j'étais poétesse.

J'étais à genoux devant des barbares, nue et enchaînée.

J'avais terriblement peur.

J'étais à genoux exactement comme ils m'avaient placée, osant à peine respirer. J'avais peur de faire le moindre mouvement. Je n'avais pas envie d'être à nouveau frappée ou de les irriter et de les vexer. J'ignorais ce qu'ils pourraient faire, ces hommes terribles et puissants, tellement imprévisibles, inflexibles et primitifs, tellement différents des hommes de la Terre s'ils n'étaient pas complètement, totalement et absolument satisfaits de moi. Je résolus de ne pas leur fournir le prétexte de se mettre en colère. Je résolus de leur obéir absolument. Ainsi je restai à genoux, immobile, devant eux. Je sentis le vent sur les cheveux de ma nuque.

Les hommes continuèrent de me regarder. Cela me fit peur. Je ne fis pas un geste. Je restai, bien entendu, comme ils m'avaient placée. Je craignis d'avoir fait, sans m'en rendre compte, quelque chose qui leur ait déplu. Je ne bougeai aucun muscle. J'étais assise sur les talons, le dos droit, les mains sur les cuisses, le menton haut. Mes genoux étaient, par défense, serrés l'un contre l'autre.

L'homme dit quelque chose que je ne compris pas.

Puis avec la hampe de sa lance, rudement, suscitant mon horreur, il écarta mes genoux.

Je m'appelais Judy Thornton. Je préparais une licence d'anglais et j'étais poétesse.

Je ne pus m'empêcher de gémir tant la position était élégante et pleine d'impuissance.

J'étais à genoux devant eux dans une position qui, je l'apprendrais plus tard, était celle de l'Esclave de Plaisir goréenne.

Satisfaits, ensuite, les hommes me tournèrent le dos. Je ne bougeai pas. Ils s'affairèrent à proximité du rocher. Apparemment, ils cherchaient quelque chose.

À un moment donné, le barbu revint près de moi. Il dit quelque chose. C'était une question. Il la répéta. Je regardais fixement devant moi, terrifiée. Mes yeux s'emplirent de larmes.

— « Je ne sais pas, » soufflai-je. « Je ne comprends pas. Je ne sais pas ce que vous voulez. »

Il s'éloigna et reprit ses recherches. Au bout d'un moment, furieux, il revint près de moi. Son compagnon était près de lui.

— « Bina, » dit-il, très distinctement. « Bina, Kajira. Var Bina, Kajira ? »

— « Je ne sais pas ce que vous voulez, » soufflai-je. « Je ne vous comprends pas. »

Je supposai qu'ils me demandaient ce qu'ils cherchaient. Ils avaient soigneusement fouillé l'endroit, allant jusqu'à écarter les hautes herbes avec la pointe de leurs lances.

Ils n'avaient pas trouvé.

— « Var Bina, Kajira, » répéta le barbu.

J'étais à genoux comme ils m'avaient placée, la lourde chaîne fixée à mon collier.

— « Je ne sais pas, » soufflai-je.

Soudain, sauvagement, il me frappa sur la bouche avec le dos de la main droite. Je tombai dans l'herbe. Le coup était violent. Il me fit plus mal que le premier. Sa puissance, sa méchanceté, sa rapidité me parurent incroyables. C'était à peine si je voyais encore clair ; je luttais contre le noir, la douleur et les éclairs aveuglants ; j'étais à quatre pattes dans l'herbe, la tête pendante ; je sentis le goût du sang ; le collier me faisait mal au cou ; je crachai du sang dans l'herbe ; il m'avait frappée ; ignorait-il donc que j'étais une femme ? Saisissant la chaîne et le collier, il me tira vers lui ; il plongeait les deux mains dans mes cheveux.

— « Var Bina, Kajira ! » cria-t-il. « Var Bina ! »

— « Je ne comprends pas ! » m'écriai-je. « Oh ! » gémis-je, désespérée. À deux mains, il me secoua méchamment la tête. La douleur fut incroyable. Mes petites mains étaient

impuissantes sur ses poignets.

— « Var Bina ! » exigea-t-il.

— « Je vous en prie, je vous en prie, » sanglotai-je.

Il me jeta sur le sol, dans un tintement de chaîne, à ses pieds. Je restai couchée sur le flanc, terrifiée. Il détacha la bande de cuir qui lui barrait la poitrine et la jeta, avec la lame et le fourreau, un peu plus loin. Puis il défit rapidement la ceinture qu'il portait à la taille. Il en dégacha la dague et son fourreau, puis la mit en double. Il frappa une fois dans la paume de sa main. Je ne pouvais pas le voir. Couchée devant lui, dans l'herbe, je lui tournais le dos. Puis je l'entendis siffler dans l'air. Je hurlai de douleur. Inlassablement, avec méchanceté, il frappa. À un moment donné, il s'arrêta.

— « Var Bina, Kajira ? » demanda-t-il.

— « Je vous en prie, ne me faites pas de mal, » suppliai-je.

Il frappa à nouveau, inlassablement. Je me tordais de douleur, fouettée, me traînant sur le ventre dans l'herbe, en larmes, griffant le sol. Dans la douleur, c'était à peine si je comprenais. J'étais battue ! Ignorai-t-il donc que j'étais une femme ?

« Je vous en prie, ne me frappez pas ! » criai-je. « Je vous en prie ! »

Je couvris ma tête avec les mains. Je restai couchée, la tête baissée. Je tremblais à chaque coup. J'aurais fait n'importe quoi pour qu'il cessât. Mais je ne savais pas ce qu'il voulait !

Puis il cessa, furieux. Je ne levai même pas la tête et restai couchée, en larmes, les mains sur la tête, la chaîne allant, sous mon ventre et entre mes jambes, jusqu'au collier.

Je l'entendis glisser le fourreau de sa dague sur sa ceinture, puis la remettre. Je l'entendis ramasser la bande de cuir qui supportait son épée et l'enfiler à nouveau. Je ne levai pas la tête et restai couchée, en larmes, enchaînée, tremblante. J'aurais fait n'importe quoi, n'importe quoi.

Un des hommes me parla, me poussa avec la hampe de sa lance.

Je me mis à quatre pattes. Je sentis le poids de ma chaîne. Je fus à nouveau poussée par la hampe de la lance.

Les yeux rouges, les joues et le corps couverts de larmes, en proie à la douleur, le dos, les flancs et les jambes brûlants, j'arrangeai la chaîne et m'agenouillai comme je l'étais à l'origine. Il y avait du sang sur ma bouche. Peu de choses avaient changé. J'étais agenouillée exactement comme précédemment. Peu de choses avaient changé, à ceci près que j'avais été frappée et battue.

Les deux hommes s'entretinrent. Puis, avec horreur, je vis le barbu se diriger vers moi. Il s'accroupit devant moi. Il sortit du fourreau la dague mince, d'une vingtaine de centimètres de long, à double tranchant et soigneusement aiguisée. Il l'immobilisa devant mon visage. Il ne dit pas un mot. L'autre homme s'accroupit derrière moi. Avec la main gauche, plongée dans mes cheveux, il me tira la tête en arrière ; avec la main droite, il monta, sur mon cou, jusqu'au menton, le lourd collier métallique que je portais. Cela me fit mal. Ma jugulaire était, tenue comme je l'étais, saillante et, sous le cercle métallique, saillante et exposée.

« Non, » suppliai-je. « Non ! »

Je compris que, du point de vue de ces hommes, je ne servais à rien. Je sentis le tranchant délicat, coupant comme un rasoir, de la lame sur ma gorge.

— « Var Bina, Kajira ? » s'enquit l'homme. « Var Bina ? »

— « Je vous en prie, » sanglotai-je. « Je vous en prie ! » J'aurais fait n'importe quoi. J'aurais fait n'importe quoi. J'aurais dit n'importe quoi, fait n'importe quoi, mais je ne savais rien. Je ne pouvais leur donner l'information qu'ils désiraient.

« Ne me tuez pas, » suppliai-je. « Je ferai tout ce que vous voudrez ! Gardez-moi ! Gardez-

moi pour vous ! Faites de moi votre captive, votre prisonnière ! Faites de moi tout ce que vous voudrez ! Ne suis-je pas belle ? Ne pourrais-je pas vous servir ? Ne pourrais-je pas vous faire plaisir ? » Puis, soudain, du plus profond de mon être, jaillissant de profondeurs dont j'ignorais l'existence, me submergeant, me stupéfiant, ma duplicité m'horrifiant, je criai : « Ne me tuez pas ! Je suis prête à devenir votre esclave ! Oui ! Oui ! Je suis prête à devenir votre esclave ! Votre esclave ! Ne me tuez pas ! Je serai votre esclave ! Laissez-moi être votre esclave ! Je vous supplie de me laisser être votre esclave ! »

L'horreur, le scandale, l'iniquité de ce que je venais de dire me firent trembler. Mais, à ce moment-là, audacieusement, désespérément, avec détermination et résolution, ne répudiant rien, je soufflai distinctement et fermement, la tête tirée en arrière :

« Ne me tuez pas, je vous en prie. Oui, je serai votre esclave. Oui, moi, Judy Thornton, je serai votre esclave. Moi, Judy Thornton, je vous supplie de me laisser être votre esclave. Je vous en prie, laissez-moi être votre esclave, » soufflai-je, « ... Maîtres ! » Je fus stupéfaite de les avoir appelés : Maîtres, pourtant cela me parut naturel car j'étais une femme, proie destinée à des hommes comme eux, gibier et proie naturels d'hommes comme eux et je sentis qu'ils étaient les maîtres naturels, conformément aux lois obscures de la biologie, d'êtres tels que moi.

« Je vous en prie, Maîtres, » soufflai-je.

— « Var Bina, Kajira ? » s'enquit l'homme.

Je gémis de désespoir. Je l'ignorais mais, maîtres riches et puissants, ils avaient accès à de nombreuses femmes aussi belles, et même plus belles que moi. Sur Terre, j'étais considérée comme une beauté, une femme exceptionnellement et terriblement belle mais, sur Gor, comme je le comprendrais par la suite, on pouvait m'acheter et me vendre pour une poignée de pièces en cuivre. Nous, femmes belles, n'avions rien d'exceptionnel. Dans de nombreuses demeures, on nous laissait aux fourneaux, servantes et filles de cuisine. J'étais la plus jolie fille de ma classe, dans mon université privée réservée à l'élite. Dans toute l'université, il n'y avait qu'une fille plus jolie que moi, c'était du moins ce qu'on disait, la jolie Elicia Nevins, qui préparait une licence d'anthropologie. Comme je la haïssais ! Nous étions rivales.

Je sentis le tranchant de la dague pénétrer la couche superficielle de la peau de ma gorge, prête à s'enfoncer. Je sentis la main et le bras de l'homme, par l'intermédiaire de l'acier, se tendre avant l'action. J'allais être égorgée.

Mais la lame s'immobilisa. Elle s'écarta de ma gorge. Le barbu regardait au loin, dans la plaine. Puis j'entendis également. C'était un homme qui chantait, sans crainte aucune, un chant mélodieux et répétitif.

Furieux, le barbu se leva, rengaina sa dague, ramassa son bouclier et sa lance. Son compagnon, déjà prêt, jusqu'au casque, regardait l'homme approcher. Il balançait sa lance dans sa main droite. Le barbu ne mit pas encore son casque, mais ne s'en éloigna pas.

Je me mis à quatre pattes dans l'herbe. Je pouvais à peine bouger. Je vomis dans l'herbe. Je tirai en vain sur le collier et la chaîne. Si seulement j'avais pu fuir, même en rampant. Mais j'étais attachée.

D'une manière engourdie, je levai la tête. L'autre homme approchait d'un pas régulier, calme. Il semblait de bonne humeur. Il chantait, d'une voix riche, une chanson simple, comme pour se faire plaisir dans sa longue marche. Sa chevelure était noire et broussailleuse. Il était vêtu de rouge, comme les deux autres hommes. Il avait également une courte épée sur la hanche gauche, une ceinture avec un poignard dans son fourreau et de lourdes sandales, presque des bottes. Il avait une lance sur l'épaule gauche, qu'il tenait dans la main gauche ; à cette lance, étaient accrochés un bouclier et un casque : suspendu sur l'épaule droite, il

portait un sac qui contenait vraisemblablement des provisions ; une gourde, pleine d'eau supposai-je, était fixée à sa ceinture, derrière l'endroit où le fourreau était accroché à la bande de cuir qui lui barrait la poitrine. Il marchait en chantant, souriant, dans les hautes herbes. Il était habillé de la même manière que les autres hommes, portait une tunique similaire, mais eux réagirent à sa présence d'une manière montrant que son apparition leur déplaisait. Sa tunique était d'une coupe légèrement différente ; elle avait une marque, sur l'épaule gauche, qui leur faisait défaut. Ces différences étaient subtiles, à mes yeux, mais, pour ceux qui les connaissaient, elles étaient peut-être très importantes. Je tirai sur la chaîne. Personne ne fit attention à moi. Si j'avais été libre, j'aurais pu fuir discrètement. Je gémis. Il me fallait attendre.

L'homme cessa de chanter à une vingtaine de mètres de nous puis s'arrêta, souriant, dans l'herbe. Il tenait à présent sa lance, avec les objets qui y étaient accrochés, dans la main gauche, et il leva la main droite dans un geste jovial, la paume vers l'intérieur, face au corps.

« Tal, Rarii ! » dit-il d'une voix forte, avec un sourire.

— « Tal, Rarius ! » répondit le barbu.

Le nouveau venu décrocha la gourde de sa ceinture et posa également le sac qu'il portait.

Le barbu agita le bras d'un air furieux et parla durement. Il ordonnait au nouveau venu de s'en aller. Il montra son compagnon. Ils étaient deux. Le nouveau venu eut un sourire ironique et posa sa lance par terre, dégageant le casque et le bouclier.

Le barbu mit son casque, qui cacha presque complètement ses traits.

Son bouclier sur le bras gauche, tenant légèrement sa lance dans la main droite, son casque, suspendu par ses lanières, également dans la main droite, le nouveau venu avança tranquillement.

À nouveau le barbu lui fit signe de s'en aller. À nouveau, il parla durement. Le nouveau venu sourit.

Ils parlèrent. Je ne compris pas un mot. Le nouveau venu s'exprimait calmement ; à un moment donné, il rit en se tapant sur la cuisse. Les deux autres hommes s'exprimaient avec colère. Celui qui n'avait pas de barbe brandissait sa lance.

Le nouveau venu ne faisait pas attention à lui. Il regardait derrière les hommes, il me regardait.

Je pris alors conscience, ce qui n'était pas arrivé auparavant, à cause de la peur, de l'étrange réaction sentimentale et physiologique dont j'avais été victime quelques instants auparavant, lorsque j'avais supplié des hommes puissants de me réduire en esclavage. Mes sentiments avaient été engloutis par la terreur mais, mêlé à eux, outre la terreur, il y avait eu un relâchement étrange, presque hystérique, de tension, d'émotion contenue. J'avais dit des choses que je n'aurais jamais imaginé pouvoir dire et, à présent, elles ne pouvaient pas être niées. Je me rendis compte que j'avais supplié d'être une esclave. Bien entendu, j'étais terrifiée mais je sentais, au plus profond de mon être, que je ne l'avais pas dit simplement pour sauver ma vie. Bien entendu, je voulais désespérément rester en vie. Bien entendu, j'aurais dit n'importe quoi ! Mais c'était ce que j'avais ressenti lorsque je l'avais dit qui, à présent, me troublait si intensément, jusqu'au plus profond de moi-même. Mêlées à la terreur, il y avait eu la libération d'instincts refoulés, la joie de la confession, la passion de l'ouverture, de l'authenticité, de l'honnêteté. La terreur, et le désir désespéré d'acheter ma vie à n'importe quel prix, avaient été l'occasion, et la justification adéquate, de mes déclarations, mais cette terreur ne pouvait expliquer la reconnaissance sauvage, incontrôlable, l'effondrement des inhibitions, que j'avais ressentis, la passion torrentielle, l'abandon, la capitulation face à moi-même et à mes instincts qui m'avaient, bien qu'estompés par la

terreur, tellement secouée et excitée. La terreur ne comptait pas. Elle n'avait constitué qu'une occasion en rien nécessaire. Ce qui comptait, c'était ce que j'avais ressenti lorsque j'avais supplié ces hommes puissants d'être mes maîtres. C'était comme si, en demandant des chaînes d'acier, je m'étais débarrassée de milliers de chaînes invisibles qui m'empêchaient d'être moi-même. Des chaînes d'acier, me dis-je, pourraient m'attacher à mes vérités, m'interdisant de rechercher ce que, au fond de mon cœur, je ne souhaitais pas, ce que je n'étais pas. Je me demandai alors quelle était la nature de la femme. Je compris alors que, précédemment, dans les émotions qui m'avaient submergée, je n'avais pas été seulement terrifiée. J'avais éprouvé une libération, du soulagement et de la joie. Bizarrement, en outre, pendant ces instants, en dehors de la terreur, j'étais excitée. Jamais, précédemment, je n'avais été aussi érotiquement stimulée, aussi excitée que lorsque j'avais supplié ces deux hommes puissants de me réduire en esclavage. Je regardai alors le nouveau venu, qui me considérait. Je frémis. Nue et enchaînée, je sentis que mon corps baignait soudain dans la chaleur du désir. Peut-être avait-il déchiffré le corps de nombreuses femmes. Il m'adressa un sourire ironique. Face à cette estimation brutale de ma beauté, je rougis, furieuse. Je baissai la tête. J'étais en colère. Pour qui me prenait-il ? Une esclave enchaînée dont la beauté appartenait au plus fort, au plus vigoureux, à celui dont l'épée était plus rapide ou bien à celui qui offrait davantage d'argent ?

Il me montra. Il parla. Le barbu parla à nouveau durement, agitant le bras, ordonnant au nouveau venu de s'en aller. Le nouveau venu rit. Le barbu dit quelque chose, me montrant d'un geste. Le ton de sa voix était méprisant. Cela me mit en colère. Le nouveau venu me regarda plus attentivement. Il me parla, d'une voix forte. Le mot qu'il prononça, je l'avais déjà entendu. L'autre homme me l'avait adressé après que j'eusse été battue, lorsqu'il m'avait poussée avec sa lance, avant que je m'agenouille à nouveau, bien que frappée et battue, devant les hommes, un instant avant que la dague soit posée sur ma gorge. Rejetant la tête en arrière, je m'agenouillai, la chaîne pendant, devant mon corps, jusque dans l'herbe. Je m'assis sur les talons, le dos très droit, les mains sur les cuisses, la tête haute, regardant droit devant moi. Je redressai les épaules, les seins tendus. Je ne négligeai pas la position de mes genoux ; je les ouvris aussi largement que possible, sachant que c'était ce que voulaient les hommes. J'étais à nouveau à genoux devant eux dans cette position extrêmement élégante et pleine d'impuissance que les hommes peuvent exiger des femmes, cette position qui, je l'apprendrais plus tard, est celle de l'Esclave de Plaisir goréenne.

Le nouveau venu parla plus fermement. Le barbu et son compagnon répondirent avec colère. Le nouveau venu, je le vis du coin de l'œil, me montrait. Il souriait. Je tremblais et frémissais. Il exigeait que je lui sois remise. Il leur demandait de me céder à lui ! Le monstre impudent ! Comme je le haïssais et comme j'étais contente ! Les hommes rirent. J'eus peur. Ils étaient deux et lui était seul ! Il aurait dû fuir. Il aurait dû trouver le salut dans la fuite ! J'étais à genoux, enchaînée.

— « Kajira canjelne ! » dit le nouveau venu. Bien qu'il me montrât péremptoirement avec sa lance, c'était aux deux hommes qu'il s'adressait. Il ne les quittait pas des yeux.

Le barbu parut furieux.

— « Kajira canjelne, » admit-il.

— « Kajira canjelne, » dit l'autre homme, sobrement.

Le nouveau venu recula alors de quelques pas. Il s'accroupit, prit un brin d'herbe et se mit à le mâcher.

Le barbu s'approcha de moi. De sous sa tunique, il sortit deux minces lanières de cuir tressé, noir, d'une trentaine de centimètres de long chacune. Il s'accroupit derrière moi. Il me

tira les poignets dans le dos, les croisa puis les attacha solidement et avec compétence. Puis il me croisa les chevilles et les attacha également. Je sentais le cuir tressé, marquant la peau de mes chevilles et de mes poignets. Je me tassai sur moi-même, impuissante. Puis, me tenant par les cheveux avec la main gauche, par-derrière, je sentis une grosse clé, qu'il avait dû sortir de sa tunique, s'enfoncer profondément dans la grosse serrure qui se trouvait sous mon oreille gauche. Le gros collier, avec sa serrure, fut pressé contre le côté gauche de mon cou. La clé tourna. J'entendis la serrure cliqueter. Elle fit un bruit fort. Il devait s'agir d'une grosse serrure, très résistante. Il posa la clé dans l'herbe et, à deux mains, tirant, ouvrit le collier. Il le laissa également tomber avec la chaîne qui y était attachée, dans l'herbe. J'étais débarrassée du collier ! Je regardai le collier. C'était la première fois que je le voyais. Comme je l'avais deviné, il était assorti à la chaîne. Il était lourd, circulaire, en acier noir, articulé, efficace, pratique, effrayant. Il comportait une barrette et un anneau. L'anneau était rond et faisait environ cinq centimètres de diamètre.

J'étais débarrassée du collier. Mais j'étais attachée. Je tirai, en vain, sur mes liens.

Le barbu me prit dans ses bras. Mon poids ne signifiait rien, pour lui. Il se tourna vers l'étranger, toujours accroupi à quelques mètres.

— « Kajira canjelne ? » demanda le barbu. C'était comme s'il donnait à l'étranger une occasion de renoncer. Peut-être une erreur qu'il avait faite. Peut-être y avait-il eu un malentendu ?

L'étranger, accroupi dans l'herbe, son bouclier près de lui, l'extrémité de sa lance dans l'herbe, l'arme dressée, la pointe vers le ciel, hocha la tête. Il n'y avait pas eu d'erreur.

— « Kajira canjelne, » dit-il simplement.

L'autre homme, contrarié, s'éloigna de quelques pas. Puis, à contrecœur, avec la pointe de sa lance, il traça un cercle dans l'herbe. Il faisait environ trois mètres de diamètre. Le barbu me jeta sur son épaule et m'emporta dans le cercle. Je fus jetée en son centre. Je restai couchée sur le flanc, attachée.

Les hommes parlèrent, comme s'ils mettaient la dernière main à un marché. Cela ne dura pas longtemps.

Je me mis péniblement à genoux. Je restai à genoux.

L'étranger, à présent, était debout. Il mit son casque. Il glissa son bouclier sur son bras, ajustant les lanières. Il tira la courte lame qu'il portait sur la hanche gauche de quelques centimètres, dans son fourreau, puis la remit en place, la faisant glisser dans le fourreau. Elle n'était pas serrée. Il prit la lance dans sa main droite. Elle avait une hampe longue et lourde d'environ cinq centimètres de diamètre et deux mètres de long ; la tête de l'arme, y compris l'empennage et les rivets, faisait approximativement vingt-cinq centimètres de long ; les tranchants de la lame commençaient à environ cinq centimètre de la partie inférieure de l'empennage, qui renforçait la lame, s'effilant avec la lame, à deux tranchants, jusqu'à environ vingt centimètres de sa pointe ; la lame était en bronze ; elle était large en bas, effilée en haut ; compte tenu de la solidité de l'arme, de la pesanteur inférieure de cette planète et de la puissance de l'homme qui l'utilisait, je supposai qu'elle disposait d'un pouvoir de pénétration considérable ; je doutais que leurs boucliers, bien que résistants, pussent la détourner, s'ils étaient frappés de front ; je fus persuadée qu'une telle arme pouvait pénétrer d'un quart de sa longueur dans le corps, plus mince et plus tendre, d'une femme ; je regardai la lance ; elle était terriblement puissante ; elle me fit peur.

Mes deux ravisseurs s'entretenaient brièvement. Celui qui ne portait pas de barbe avança alors, le bouclier sur le bras, la lance à la main. Il se trouvait à une douzaine de mètres de l'étranger.

Je les regardais. Ils étaient immobiles, vêtus de rouge, portant un casque et similairement armés. Ils se tenaient dans l'herbe. Ils ne me regardaient pas. J'étais oubliée. J'étais à genoux dans le cercle. Je tentai de me libérer. Cela me fut impossible. Je restai à genoux dans le cercle.

Le vent faisait onduler l'herbe. Les nuages passaient dans le ciel bleu.

Pendant un long moment, personne ne bougea. Puis, soudain, en riant, l'étranger leva sa lance et en ficha la hampe dans le sol.

— « Kajira canjelne ! » cria-t-il en riant.

Je ne pouvais le croire. Il semblait joyeux. La perspective du combat lui faisait plaisir. Comme il était terrible ! Comme il était fier, magnifique ! Je crois que je compris alors, horrifiée, la nature des hommes.

— « Kajira canjelne ! » s'écria l'autre homme.

Méfiant, ils tournèrent l'un autour de l'autre.

J'attendis, à genoux, effrayée, nue et attachée, dans le cercle. Je regardai les hommes qui tournaient avec méfiance l'un autour de l'autre. Je tirai sur mes liens. J'étais impuissante.

Soudain, comme d'un commun accord, chacun poussant un cri sauvage, ils se jetèrent l'un sur l'autre.

C'était le rituel du jet des lances.

La lance de mon ravisseur parut filer vers le ciel, rebondissant sur la surface oblique, levée, du bouclier de l'étranger. La lance, après avoir rebondi sur le bouclier, parcourut une trentaine de mètres, tombant dans l'herbe où elle se ficha, éloignée et inutile, la hampe pointée vers le ciel. La lance de l'étranger avait transpercé le bouclier de mon ravisseur et l'étranger, coinçant la hampe entre son bras et son corps, avait soulevé le bouclier de son adversaire tout en exerçant une torsion, les jetant tous les deux, car son adversaire n'avait pas eu le temps de dégager les lanières, sur le sol, à ses pieds. La lame de l'étranger, à présent dégainée, sous le casque de son adversaire, était posée sur sa gorge.

Mais l'étranger ne frappa pas. Il coupa les lanières du bouclier de son adversaire, lui dégageant le bras. Il recula. Il jeta son bouclier dans l'herbe.

Il attendit, la lame dégainée.

L'autre homme retrouva ses esprits et se releva d'un bond. Il était furieux. Sa lame jaillit de son fourreau. Il chargea l'autre, l'étranger, et le combat commença.

À genoux, terrifiée, je frémissais d'horreur. Il ne s'agissait pas d'êtres humains tels que je les connaissais. Il s'agissait de guerriers et de monstres.

Je criai de peur.

J'avais toujours eu peur des lames en acier, même des couteaux. À présent, j'étais à genoux, attachée et nue, impuissante, complètement exposée et vulnérable, à proximité d'hommes féroces, adroits et forts, qui, déterminés et impitoyables, avec de l'acier nu et aiguisé, se consacraient aux sauvageries de la guerre.

Ils combattirent.

Je regardai, les yeux écarquillés, attachée. La précision de leur combat était furieuse, violente.

Ils étaient à quelques mètres de moi.

Je gémis.

En avant et en arrière, rapidement, ils bougeaient dans leur compétition sinistre.

Je me demandai de quel genre d'hommes il s'agissait ; de toute évidence, ils n'étaient pas comme ceux que j'avais rencontrés jusque-là. Pourquoi ne fuyaient-ils pas ? Mais ils s'opposaient, et se battaient. Comme ces hommes me faisaient peur, et me font toujours

peur ! Une femme ne peut que s'agenouiller, tremblante, devant de tels hommes.

Un homme recula, grognant, tournoyant, et tomba à genoux dans l'herbe, puis il s'effondra sur le flanc, gisant sur l'épaule, plié en deux, crispé par la douleur, saignant, la main sur le ventre, sa lame perdue dans l'herbe.

L'étranger recula, la lame ensanglantée. Il s'immobilisa et regarda l'autre homme, le barbu.

Le barbu leva son bouclier et sa lance.

— « Kajira canjelne ! » s'écria-t-il.

— « Kajira canjelne ! » répéta l'étranger. Il alla arracher sa lance du bouclier transpercé de l'homme avec qui il avait partagé, quelques instants plus tôt, le jeu de la guerre. L'adversaire tombé était recroquevillé dans l'herbe ; sa lèvre inférieure était ensanglantée ; il la déchirait avec ses dents, la serrant afin que, malgré la douleur, aucun son ne franchisse ses lèvres. Ses mains serraient le rouge de sa tunique mouillée, la roulant sous la ceinture partiellement coupée. L'herbe, autour de lui, était couverte de sang.

L'étranger ramassa le bouclier transpercé afin d'en retirer son arme à pointe de bronze.

Au même instant, le barbu, avec un cri sauvage, se jeta sur lui, la lance levée.

Avant que j'aie pu exprimer mon horreur, ou faire le moindre geste, l'étranger avait réagi, roulant sur le flanc et, en un instant, se relevant et se mettant en garde. Tandis qu'un cri de désespoir franchissait mes lèvres, la pointe de la lance du barbu passa à gauche du casque de l'étranger. L'étranger n'était pas resté à proximité du bouclier transpercé mais s'était éloigné. Pour la première fois, à ce moment-là, l'étranger parut mécontent. La lance du barbu s'était enfoncée dans l'herbe. Sa pointe et trente centimètre de hampe avaient disparu dans l'herbe. Il faisait face à l'étranger, à présent, l'épée dégainée. Au moment où il avait manqué son coup, il avait abandonné l'arme, pivotant sur lui-même et dégainant son épée. Le barbu était livide. Mais l'étranger ne s'était pas jeté sur lui. Il attendait, en garde. Il agita sa lame, indiquant qu'ils pouvaient à présent se battre.

Avec un cri de rage, le barbu se précipita sur lui, frappant avec le bouclier, l'épée basse. L'étranger n'était pas là. Deux fois encore, le barbu chargea et, chaque fois, l'étranger n'était plus au point d'impact prévu. La quatrième fois, l'étranger était derrière lui et sur la gauche. L'épée de l'étranger était contre son aisselle gauche. Le barbu resta parfaitement immobile, livide. L'épée de l'étranger bougea. L'étranger recula. Le bouclier du barbu glissa sur son bras. Les lanières qui le fixaient à la partie supérieure du bras avaient été coupées. Le bouclier tomba, sur la tranche, dans l'herbe, bascula et oscilla, puis s'immobilisa, sa grande surface arrondie et concave légèrement inclinée, dirigée vers le ciel. Je voyais les lanières coupées.

Puis ils engagèrent le combat.

Les deux hommes se faisaient face.

Je constatai alors, ce que je n'avais pas fait auparavant, l'adresse de l'étranger. Précédemment, il s'était adapté, pendant quelque temps, à son premier adversaire. D'une manière rapide quoique mesurée, il s'était échauffé, rudement et correctement, respectant son adversaire, ne lui permettant pas de deviner toute la puissance de sa lame, l'adresse dévastatrice et subtile qui, à présent, paraissait conférer une légèreté terrifiante à l'acier rapide. Je vis l'homme blessé, à présent dressé sur le coude, regarder avec horreur. Il n'avait pas été tué. Gisant dans l'herbe ensanglantée, il comprit que la vie lui avait été laissée. Avec une adresse humiliante, l'étranger jouait avec le barbu trébuchant, livide qui, quelques instants auparavant, voulait m'égorger. Attachée, à genoux, je compris avec une exaltation effrayante que l'étranger était le maître des deux autres. Quatre fois, il pénétra la garde de l'autre, sa lame sur sa poitrine ou sur sa gorge, mais il ne se débarrassa pas de lui. Il obligea le

barbu à reculer jusqu'à son bouclier abandonné. Avec un cri, il poussa le barbu qui tomba, trébuchant, en arrière dans le bouclier, puis glissa sur l'herbe où il resta immobile, la lame de l'étranger sur son cou. L'étranger, alors, méprisant, recula. Le barbu se releva péniblement. L'étranger se remit en garde.

Le barbu ramassa sa lame et la jeta dans l'herbe. Elle s'enfonça jusqu'à la garde.

L'étranger remit sa lame dans son fourreau. Le barbu détacha sa ceinture, laissant tomber ceinture et dague dans l'herbe. Puis il s'approcha lentement de son compagnon et détacha également la ceinture de sa dague. L'homme serra sa tunique ensanglantée sur sa blessure pour étancher le flot de sang. Le barbu aida l'autre à se lever et ensemble, le barbu soutenant l'autre, ils s'en allèrent.

L'étranger les regarda partir. Il les regarda jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au loin.

Il retira sa lance du bouclier qu'elle avait transpercé. Il planta la hampe dans l'herbe. Elle faisait penser à un drapeau... Il posa son bouclier à côté.

Puis il se tourna vers moi.

J'étais à genoux dans le cercle tracé dans l'herbe par la pointe de la lance. J'étais nue. J'étais attachée. J'étais sur une planète inconnue.

Il se dirigea vers moi, lentement. Je fus terrifiée.

Puis il s'immobilisa devant moi.

Je n'ai jamais eu aussi peur. Nous étions seuls, totalement.

Il me regarda. Je posai la tête dans l'herbe, à ses pieds. Il resta immobile. Sa présence me rendait terriblement timide, impuissante. J'attendis qu'il parle, qu'il me dise quelque chose. Il devait comprendre ma terreur ! N'était-elle pas visible dans mon corps attaché, ma vulnérabilité totale ? J'attendis qu'il me dise un mot gentil, une parole tendre, quelque chose qui puisse me rassurer, un mot doux et compatissant susceptible de calmer mes craintes. Je tremblais. Il ne dit rien.

Je n'osai pas lever la tête. Pourquoi ne me parlait-il pas ? Un homme bien élevé, certainement, à présent, prononçant des paroles douces et rassurantes, détournant le regard de ma beauté, se serait hâté de mettre un terme à ma désagréable situation.

Il quitta son casque. Il le posa dans l'herbe.

Je sentis sa main dans mes cheveux, pas cruellement, mais avec fermeté et tranquillité, comme on plongerait la main dans la crinière d'un cheval. Puis ma tête fut levée et tirée en arrière jusqu'au moment où, sa main droite sur mes genoux, la gauche dans mes cheveux, je fus à genoux, penchée en arrière, la tête sur le sol, le dos douloureusement arqué, les yeux fixant, effrayés, le ciel. Puis il examina l'arc de ma beauté. Je suis très fière de ma beauté. Ensuite, il me jeta sur le flanc et m'étendit, afin d'en examiner les lignes. Je gisais sur le flanc droit. Il tourna autour de moi en me regardant. Du bout du pied, il me fit aussi tendre les orteils, afin que la ligne de mon corps fût complètement tendue. Il s'accroupit ensuite près de moi. Je sentis sa main sur mon cou. Il passa le pouce sur l'égratignure que le collier m'avait faite au cou, lorsque j'avais stupidement essayé de l'enlever. Cela me piqua. Mais l'écorchure n'était pas profonde. Il toucha mon bras, mon avant-bras, mes doigts, les faisant bouger. Il passa les mains sur mon corps, fermement, en suivant les courbes. Il posa une main sur mon dos et l'autre sur mon flanc et, pendant quelques instants, me tenant de la sorte, suivit ma respiration. Il tâta ma cuisse, plia mes jambes, notant la transformation du galbe du mollet. Un homme bien élevé n'aurait certainement pas agi ainsi. Jamais un homme ne m'avait traitée et touchée comme il le faisait ; aucun homme de la Terre, j'en étais convaincue, n'aurait osé toucher ainsi une femme. J'eus l'impression qu'il m'examinait comme un animal. À un moment donné, me tournant la tête, glissant deux doigts de la main gauche et deux doigts de la droite dans ma bouche, il m'ouvrit grand la bouche et examina mes dents. J'ai d'excellentes dents, blanches, petites et droites. J'avais eu deux caries, qui avaient été soignées. Il ne s'intéressa guère à elles. Il avait déjà rencontré, comme je l'appris plus tard, des femmes de la Terre. Ce type de caractéristique peut servir à démontrer une origine terrienne. Les Goréens ont rarement des caries. Je ne sais pas très bien pourquoi. En partie, c'est sans doute parce qu'ils ont un régime alimentaire plus rustique, plus simple, contenant moins de sucre ; en outre, je présume que la culture joue également un rôle et c'est une culture où on aucune pression chimique inutile, liée à la culpabilité et au souci, n'est exercée sur le corps dans les années précédant la puberté. Les jeunes Goréens, comme les jeunes de la Terre, rencontrent des difficultés en grandissant mais la culture, ou les cultures, n'estiment pas convenable de conditionner implicitement les jeunes à considérer les effets inévitables de la maturation comme suspects, déplorables ou insidieux. Il me jeta donc sur l'autre flanc et soumit la partie droite, impuissante, de ma beauté, à un examen similaire.

L'audace, la franchise, la simplicité avec lesquelles il me manipulait, m'horrifièrent.

Me prenait-il pour un animal ? Croyait-il que je n'étais qu'un objet que l'on possède ?

Puis il me jeta à plat ventre à ses pieds et je restai là. J'avais les poignets attachés dans le dos par une mince lanière de cuir tressé. Mes chevilles étaient également croisées et attachées. Je sentais l'herbe sous mon corps ; je la sentais caresser mon flanc gauche sous l'effet du vent. Je gardai les orteils tendus.

Il me considéra pendant quelque temps.

Comme je dois lui paraître belle, me dis-je ! Et j'avais perçu sa virilité incroyable, sa virilité animale, tellement différente de la sexualité anémiée, atrophiée, conforme aux exigences sociales et tragiquement endémique parmi les mâles de la Terre. Pour la première fois de mon existence, j'eus l'impression de comprendre ce que signifiait le mot « mâle » et, tandis que je gisais ainsi devant lui, vaguement, bien que cela me fasse peur, quel pouvait être le sens du mot : « femme », ou « femelle ». Comme je dois lui paraître belle, me dis-je, attachée, totalement vulnérable, à ses pieds ! Comme cela devait faire frémir les splendeurs de sa virilité de voir cette femme, qui lui appartenait, prise, impuissante à ses pieds, dont il pouvait faire, dans son désir, son plaisir et sa joie, ce qu'il voulait, incapable de lui échapper, sur laquelle il pouvait exercer sa volonté !

Je sentis qu'il me retournait. Je devais lui résister ! C'était un monstre ! J'étais assise, à présent, le visage tourné sur le côté, essayant de le repousser mais, derrière moi, son bras gauche m'immobilisait. Je constatai qu'il était inutile de lutter. Avec la main droite, il tourna mon visage vers le sien. Il regarda les lignes délicates de mon visage. Son pouce était sur le côté droit de mon visage, ses doigts sur le côté gauche. Je ne pouvais bouger la tête. Sa peau était brune. Son visage, à sa manière large, rude, était brutalement beau. Ses yeux étaient très noirs, ses cheveux bruns, broussailleux, longs.

Il me dit quelque chose. Je sentis son souffle sur mon visage. Je tremblai. Je bredouillai.

— « Je vous en prie, je vous en prie, » dis-je. « Je ne parle pas votre langue. Je vous en prie, détachez-moi. »

Il parla à nouveau.

— « Je ne vous comprends pas, » dis-je. « Je vous en prie, détachez-moi. »

Il se redressa et, me prenant par les bras, me fit lever. Il me regarda dans les yeux. Ma tête n'arrivait qu'à la hauteur de sa poitrine ; la largeur de mon corps ne semblait faire que la moitié de celle de cette poitrine puissante, vêtue de rouge. Ses mains me serraient très fort les bras. Mes chevilles étant attachées, croisées, je serais tombée s'il m'avait lâchée ; je ne pouvais tenir debout sans aide. Il parla à nouveau, une question.

— « Je ne comprends pas, » dis-je. Il me secoua. J'eus l'impression que ma tête allait être arrachée. Il répéta la question. « Je ne comprends pas ! » sanglotai-je. Il me secoua à nouveau, avec colère mais sans cruauté. Puis il me lâcha. Attachée comme je l'étais, je ne pus que tomber à genoux. Je levai la tête. Jamais je n'avais connu une telle puissance.

Il s'accroupit devant moi. Il me regarda avec intensité. Il me parla à nouveau. Je secouai misérablement la tête. Je le regardai.

— « J'apprendrai la langue que vous voulez, » bredouillai-je, en larmes, « mais, pour le moment, je ne parle pas votre langue. »

Il parut satisfait, ou résigné, après cette déclaration, considérant qu'il ne servait à rien de tenter de communiquer avec moi. Nous ne pouvions parler. Il se leva et regarda autour de lui. Il n'était pas content. Il ne me regardait pas. Je haussai les épaules, légèrement en colère. Il ne pouvait me voir. Ce n'était pas ma faute si je ne pouvais pas parler avec lui. Mais ensuite, tandis qu'il regardait la prairie, le rocher, je posai la tête par terre, seule et misérable dans le

grand cercle tracé dans l'herbe. J'étais petite dans l'herbe, seule. J'étais à genoux, impuissante, barbare ignorante, nue et attachée, incapable même de parler à son ravisseur, sur une planète inconnue.

Plus tard, après avoir examiné les environs du rocher, cherchant peut-être à déterminer ce que je faisais là et mon identité, l'homme puissant, vêtu de rouge, revint vers moi.

C'était la fin de l'après-midi.

Je le regardai en tremblant.

Il me prit par les cheveux et me jeta à plat ventre dans l'herbe, à ses pieds. Je restai là, impuissante.

J'entendis l'épée glisser dans son fourreau.

« Ne me tuez pas ! » sanglotai-je. « Je vous en prie, ne me tuez pas ! »

Je restai couchée, terrifiée. Je sentis l'épée, dans un mouvement souple, comme si elle ne rencontrait aucune résistance, couper les liens qui m'attachaient les chevilles.

Puis il s'éloigna. Il ramassa le sac et la gourde qu'il portait et les suspendit tous les deux, cette fois, à sa ceinture. Il reprit son casque. Il se dirigea vers la lance plantée dans l'herbe, verticale, la lame dressée vers le ciel, et le bouclier concave qui se trouvait au pied. Il suspendit bouclier et casque à la hampe de la lance, les portant derrière l'épaule gauche, le bras gauche reposant sur la hampe de la lance, la maintenant en place. Puis, sans m'adresser un regard, il s'en alla.

Je le regardai partir. Je me levai péniblement, les mains toujours attachées dans le dos. Je regardai, autour de moi, les indices de bataille, les boucliers abandonnés, dont un était transpercé, les armes éparpillées. Je regardai le rocher auquel, par le cou, j'avais été attachée au moyen d'une lourde chaîne. Je me tenais dans le cercle tracé dans l'herbe. Le vent faisait onduler l'herbe, mes cheveux. Le ciel était plus sombre. Je retins mon souffle. Sur l'horizon, je vis trois lunes se lever. L'homme était loin.

Je sortis du cercle tracé dans l'herbe, courant derrière lui.

« Ne m'abandonnez pas ! » criai-je. « Ne me laissez pas toute seule ici ! Arrêtez ! Attendez ! Je vous en prie, attendez ! »

Le souffle court, je courus derrière lui, trébuchant, tombant de temps en temps.

« Je vous en prie, attendez ! » criai-je.

À un moment donné, il se retourna et s'aperçut que je courais derrière lui. Je m'arrêtai, essoufflée. Je restai debout dans l'herbe, à environ deux cents mètres de lui. Puis il me tourna le dos et continua son chemin. Misérable, trébuchant, je me remis à courir. Il se retourna encore alors que j'étais à vingt mètres de lui. À nouveau, je m'arrêtai. Sous son regard, sans raison nettement apparente, je baissai la tête. Il se remit alors en marche et je le suivis. Quelques instants plus tard, je le rattrapai et restai environ trois mètres derrière lui. Il s'arrêta et se retourna. Je m'arrêtai et baissai la tête. Il repartit alors et je le suivis encore. Puis, une nouvelle fois, quelques minutes plus tard, il s'arrêta. Je m'arrêtai également, baissant la tête. Cette fois, il vint à environ un mètre de moi. Je me tins extrêmement droite, la tête baissée. J'étais terriblement consciente de sa proximité, de ma nudité, de ses yeux sur moi. Bien que je ne sois qu'une femme de la Terre, j'avais une vague idée du tumulte de joie et de plaisir que le spectacle d'un corps féminin peut déclencher chez un homme. Et je savais que j'étais très belle. Il posa le pouce et les doigts sous mon menton et me fit lever la tête. Je vis ses yeux et détournai rapidement les miens, n'osant pas soutenir son regard. Je constatai avec horreur que j'avais envie qu'il me trouve agréable... en tant que femme. Il me considéra pendant une minute ou deux, puis il détacha le bouclier et le casque suspendus à sa lance. Il décrocha le sac et la gourde qu'il portait à la ceinture. Il me les mit autour du cou. Puis,

régplant les lanières, il me mit le bouclier sur le dos. Je trébuchai sous le poids. Ensuite, portant son casque, par ses jugulaires, dans la main gauche et la lance légèrement, dans la droite, il se remit en marche dans l'herbe. Trébuchant sous le poids du bouclier, du sac et de la gourde, je le suivis. À un moment donné, il se retourna et, avec sa lance, indiqua l'endroit et la distance où je devais suivre. Ces choses varient, ai-je appris, d'une ville à l'autre et dépendent également du contexte. Dans un marché, dans la foule et la bousculade, par exemple, la femme peut suivre très près, jusqu'à toucher l'arrière de l'épaule gauche de l'homme. Il est rare que les femmes suivent sur la droite. Si elle est ainsi placée, cela indique en général qu'elle n'est pas appréciée. Si plusieurs femmes suivent, celle qui est le plus près et sur la gauche est en général la plus appréciée ; les femmes luttent entre elles pour obtenir cette place. Dans la campagne, comme dans la plaine où nous marchions, la femme se trouve entre deux ou trois mètres derrière, sur la gauche. Si l'homme doit bouger soudainement, de ce fait, elle ne pourra pas le gêner.

Il se remit à marcher. Portant son bouclier, le sac et la gourde, un peu moins de trois mètres derrière lui, sur sa gauche, je le suivais. Je suppose que cela aurait dû me déplaire. Je savais que je le suivais comme un petit chien. Comme cela me semblait étrange ! Je ne comprenais pratiquement rien de ce qui était arrivé. Je m'étais éveillée, nue et enchaînée, sur une planète étrangère. Des hommes étaient venus près du rocher auquel j'étais enchaînée. Ils avaient la clé de mon collier. Ils venaient vraisemblablement me chercher. Mais qui m'avait abandonné là à leur intention ? Et que voulaient-ils ? Ils m'avaient interrogée, battue. Le mot « Bina » était souvent revenu dans leurs questions. « Var Bina ! » demandaient-ils. Bien entendu, je n'avais pas compris. Alors, furieux, ils avaient voulu m'égorger. J'avais été sauvée par hasard, par un homme armé et adroit, qui passait dans la plaine à ce moment-là. Son arrivée, à en juger par les réactions de mes ravisseurs, était totalement inattendue et indésirable. Compte tenu de ses propres réactions, j'avais déduit qu'il ignorait tout des hommes qu'il avait rencontrés là et qu'il s'était comporté comme il l'aurait fait avec n'importe quels autres individus vêtus de rouge, armés et casqués. Je faisais partie d'un plan, d'un dessein, me semblait-il, que je ne comprenais pas et qui avait été, par cette rencontre due au hasard, ruiné. Mais que signifiait le mot « Bina » ? Il devait s'agir de quelque chose que j'étais censée avoir, ou qui aurait dû se trouver près de moi. Le plan avait peut-être été ruiné, ou bien avait peut-être échoué avant même l'arrivée des deux hommes près du rocher. Je l'ignorais. Je ne comprenais rien. Peut-être le plan n'était-il pas ruiné. Peut-être étais-je encore porteuse d'un secret dont les deux hommes ignoraient tout. Peut-être n'avaient-ils pas compris quelle était mon utilité. Peut-être leurs informations étaient-elles incomplètes ou erronées. J'avais l'impression que je devais jouer un rôle dans quelque chose que je ne comprenais pas. Je ne pouvais ni expliquer ni comprendre ce que je faisais sur cette planète. Si je n'y avais été emmenée qu'en tant que femme nue, il semblait inutile de m'avoir laissée, ainsi, dans cette étendue sauvage. En outre, il aurait également été inutile de m'interroger aussi sévèrement ; en outre pourquoi, si j'avais été transportée sur cette planète pour une raison masculine, à cause de ma beauté, disons, les hommes étaient-ils prêts, dans leur colère, à me tuer ? Ils avaient vraisemblablement dû comprendre que j'étais prête à faire tout ce qu'ils voulaient, que j'étais prête à servir leur plaisir. Si j'avais été transportée là seulement pour ma beauté, ils ne se seraient certainement pas conduits de cette manière. Je frémis, me souvenant de la lame sur mon cou.

Puis l'étranger était arrivé.

« Kajira canjelne ! » avait-il dit. J'avais été débarrassée de la chaîne et du collier. Un cercle avait été tracé dans l'herbe. Attachée, j'avais été jetée à l'intérieur. À genoux, j'avais regardé

les hommes combattre.

Et, à présent, nue et les mains toujours attachées, portant son bouclier, je suivais le vainqueur.

Je me souvins de sa puissance, de son insolence, de son adresse et de sa force. J'admirai la largeur de ses épaules, tandis qu'il marchait devant moi. Je me souvins de la simplicité et de l'audace avec lesquelles, après sa victoire, il m'avait examinée.

Je portais à présent son bouclier. Je marchais derrière lui. Sur sa gauche. Je suppose que cela aurait dû me déplaire. Je savais, naturellement, que je le suivais comme un petit chien. J'y réfléchis. Bien qu'il ait semblé impensable, sur Terre, qu'un homme puisse être tellement fort, puissant, qu'une femme le suive comme un petit chien, ici, sur cette planète, cela ne paraissait ni impossible ni étrange. Il y avait, ici, des hommes dont la force jetait les femmes à leurs pieds. Je me sentis, brièvement, très remuée érotiquement et, peut-être bizarrement, merveilleusement heureuse d'être une femme. Je n'avais jamais rencontré de tels hommes, les deux premiers, et celui que je suivais à présent, puissant parmi les puissants, qui jetaient tout simplement les femmes à leurs pieds. Je n'avais jamais rencontré de tels hommes. Je n'aurais jamais rêvé que de tels hommes pussent exister. Je ne m'étais jamais sentie aussi féminine, aussi émue, aussi vivante et réelle, qu'en leur présence. Pour la première fois de ma vie, je fus heureuse d'être une femme.

Puis je me reprochai ces pensées terribles. Les hommes et les femmes, on me l'avait enseigné et je le savais, étaient identiques. La biologie, et la nature, produit de milliers de générations d'évolution, du temps, et de l'histoire animale, ne comptaient pas. Il fallait les ignorer et les rejeter. Elles n'entraînaient pas les conclusions politiques souhaitables.

Je regardai les trois lunes.

Je ne savais ni quoi croire ni comment vivre. Mais, en suivant cet homme, marchant dans l'herbe magnifique, sous les lunes brillantes et merveilleuses, portant son bouclier, le suivant littéralement comme un petit chien, comme l'aurait fait un animal, prisonnière, nue et attachée, je ressentis, paradoxalement une extraordinaire impression de liberté, de libération psychologique. J'avais envie de courir vers lui et de poser la tête sur son épaule.

Pendant des heures, nous marchâmes dans l'herbe.

Parfois, je tombais. Il ne m'attendait pas. Je me relevais péniblement, vacillant sous le poids de son bouclier et courais pour le rattraper. Mais, à un moment donné, je fus incapable d'aller plus loin. Mon corps n'était pas entraîné à de telles marches. Je n'étais qu'une femme de la Terre. Je tombai. Mon souffle était court, mes jambes faibles. Je restai couchée dans l'herbe. Je ne pouvais plus bouger. Je restai couchée sur le flanc, le poids du bouclier sur les épaules. Quelques instants plus tard je sentis que quelqu'un, debout près de moi, me regardait. Je levai la tête. Je m'efforçai de sourire.

« Je ne peux pas aller plus loin, » dis-je. Mon épuisement, mon impuissance, ne lui échappaient sans doute pas. Je ne pouvais même pas bouger. Je le vis détacher sa ceinture. Je me relevai péniblement. Il ne semblait pas content. Il m'aurait battue ! Il rattacha sa ceinture. Il me tourna le dos. À nouveau, je le suivis.

Au matin, nous traversâmes plusieurs ruisseaux. L'eau était très froide sur mes chevilles et mes mollets. Près de ces ruisseaux, il y avait des buissons et quelques arbres. La prairie était parsemée, à présent, de rares arbres, dont beaucoup avaient le sommet plat. Environ une heure avant l'aube, selon mon estimation, il s'arrêta dans un bosquet, près d'un petit cours d'eau. Il prit le sac et la gourde que je portais autour du cou, le bouclier que j'avais sur le dos. Je tombai dans l'herbe, entre les arbres. Je bougeai légèrement les poignets et perdis

connaissance. Un bref instant plus tard, secouée, je fus réveillée. Une poignée de viande séchée, coupée en petits morceaux, me fut fourrée dans la bouche. Couchée sur le flanc, je mâchai et avalai. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point j'avais faim. Un instant plus tard, il m'assit et, la main gauche sur mon dos, me soutenant, glissa l'embout de la gourde entre mes dents. Je bus alors avec avidité. Il me fit beaucoup boire. Je me couchai à nouveau sur le flanc. Il me prit dans ses bras, si facilement que j'en fus stupéfaite, et me porta près d'un arbre. Tandis qu'il m'attachait à l'arbre par la cheville droite, succombant à l'épuisement, je m'endormis.

J'eus l'impression d'être dans mon lit. Je m'étirai dans la chaleur agréable.

Puis je me réveillai soudain. J'étais dans un buisson, sur une planète inconnue. Il faisait chaud et le soleil, haut, filtrait entre les branches des arbres. Je regardai mes poignets. Ils étaient à présent détachés. Chaque poignet portait la profonde marque circulaire des lanières de cuir qui, précédemment, les immobilisaient. Je me frottai les poignets. Je regardai autour de moi. Ma cheville droite, par une courte lanière de cuir noir, était attachée à un petit arbre à l'écorce blanche. Je me mis à quatre pattes, le dos à l'arbre. J'étais toujours nue. Je m'assis ensuite le dos contre l'arbre, les jambes pliées, le menton sur les genoux, les bras autour des jambes. Je regardai l'homme qui était assis, les jambes croisées, à quelque distance. Il passait une mince couche d'huile sur la lame de son épée.

Il ne me regarda pas. Il semblait totalement absorbé par son travail. Il avait certainement senti mon réveil, mes mouvements, mais il ne me regarda pas. Cela me mit en colère. Je n'avais pas l'habitude d'être ignorée, surtout par un homme. Ils avaient toujours cherché à m'être agréables, à faire tout ce que je désirais.

Je n'avais pas compris que, sur cette planète, c'était à nous de leur plaire, que nous devions céder à tous leurs caprices.

Je le regardai.

Il n'était pas dénué de charme. Je me demandai s'il serait possible d'entretenir avec lui des relations enrichissantes. Il devrait apprendre, naturellement, à me respecter en tant que femme.

Il termina de huiler sa lame. Il l'essuya avec un morceau de tissu, ne laissant qu'une couche d'huile mince et régulière. Il remit le morceau de tissu et l'huile, qui se trouvait dans une petite fiole, dans son sac. Il s'essuya les mains sur l'herbe et sur sa tunique. Il rengaina son épée.

Puis il me regarda.

Je lui souris. Je voulais que nous devenions amis. Il se frappa la cheville droite, puis la montra et me fit signe d'approcher.

Je me penchai afin de détacher le cuir noir qui m'attachait à l'arbre blanc. Je voulus d'abord détacher le cuir qui m'entourait la cheville. Mais, d'un mot bref et d'un geste, il m'indiqua que je devais d'abord détacher la lanière fixée autour du tronc du petit arbre. De toute évidence, il me trouvait stupide. Les femmes ne savent-elles pas qu'il faut toujours retirer en dernier le lien qui se trouve sur leur corps ? Mais j'étais de la Terre et j'ignorais tout de ces questions. Je luttai, avec mes petits doigts faibles, contre les nœuds. Je travaillai dur, couverte de sueur, craignant que cela ne dure trop longtemps. Mais il fut patient. Il savait que les nœuds qu'il avait faits ne pouvaient être aisément dénoués par une personne telle que moi.

Puis je le rejoignis et, de la main gauche, lui tendis la lanière souple. Il la glissa dans son sac et indiqua que je devais me placer devant lui et sur sa droite. Je m'agenouillai et lui

souris. Il parla brièvement, durement. Aussitôt, je m'agenouillai dans la position apprise la veille, qui m'avait été enseignée clairement et exactement, assise sur les talons, le dos droit, les mains sur les cuisses, la tête levée, les genoux largement ouverts. Il me regarda alors avec satisfaction.

Comment pouvais-je être son amie, agenouillée de la sorte ? Comment pouvais-je l'amener à me respecter en tant que personne, dans la position désirable et belle où j'étais devant lui ? Comment pouvais-je, ainsi agenouillée, si belle et petite, ainsi exposée, vulnérable et impuissante, lui appartenant, l'amener à me considérer comme une égale ?

Je me penchai en avant pour prendre entre mes dents le morceau de viande qu'il me tendit. Il ne m'autorisa pas à le toucher avec les mains.

Comme je me sentais misérable ! Sur cette planète, je n'avais pas encore eu le droit de me nourrir moi-même !

Quand j'eus mangé un peu de viande, il me fit à nouveau boire à la gourde.

Je résolus de lui apprendre que j'étais, moi aussi, une personne. J'allais lui montrer.

Je rompis la position qu'il m'avait ordonné de prendre. Je m'assis dans l'herbe, devant lui, les genoux sous le menton. Je souris.

« Monsieur, » lui dis-je, « je sais que vous ne comprenez pas ma langue, ni moi la vôtre, mais il est possible que, par le ton de ma voix, vous puissiez deviner un peu ce que je ressens. Vous m'avez sauvé la vie, hier. Vous êtes venu à mon secours alors que j'étais en danger. Je vous en suis très reconnaissante. »

J'eus l'impression que ma tête allait être arrachée, tellement le coup fut rapide et sauvage ! C'était une gifle qui m'atteignit sur le côté gauche du visage, mais elle dut être nettement audible cent cinquante mètres à la ronde ; je voltigeai, roulant et rampant, sur plus de vingt mètres ; je vomis dans l'herbe ; je n'y voyais plus ; le noir, la violence, le violet, une sensation de chute, des éclairs aveuglants, des étoiles, parurent jaillir, se contracter, se dilater et exploser dans mon crâne ; je secouai à nouveau la tête ; je vomis de nouveau dans l'herbe ; puis je me laissai tomber sur le flanc.

J'entendis un mot, un ordre. Je le reconnus. Je l'avais déjà entendu. Je repris alors rapidement la position que j'avais osé quitter et m'agenouillai de nouveau mais, cette fois, dans une terreur folle, devant cet homme étrange et puissant qui, les jambes écartées et les bras croisés, se tenait devant moi.

Du sang coulait de ma bouche ; le reste du sang, je l'avalai. Ma vision s'éclaircit ; mon cœur battait à tout rompre. J'avais été giflée. Je restai à genoux, terrifiée. À ce moment-là, j'ignorais à quel point la punition avait été légère, considérant la gravité de l'offense. J'avais à la fois parlé sans permission et changé de position sans permission. Plus simplement, j'avais déplié à un homme libre.

Si j'avais su sur quelle planète je me trouvais, comme j'aurais été heureuse de ne pas être fouettée ! Comme je le compris plus tard, on me permettait des erreurs qui, si j'avais mieux connu la planète sur laquelle je me trouvais, ne m'auraient pas été autorisées. Par la suite, ces erreurs ne seraient plus permises, et ne le furent pas.

J'étais à genoux devant l'homme. Il se tenait devant moi, les jambes écartées, les bras croisés, me dominant de toute sa taille. Mes illusions, à ce moment-là, s'en allèrent avec le sang qui s'écoulait de ma bouche. Je ne me persuadai plus de pouvoir être traitée en égale. La stupidité de cette illusion m'apparut clairement. Cette prétention pitoyable disparut face à la réalité biologique simple, intangible, qui m'avait été imposée, à la lumière de la dominance masculine impitoyable qu'il avait décidé d'imposer, dans sa bonne santé et sa puissance, à la femme que j'étais. Comme les femmes qui sont à leurs pieds, me dis-je, doivent paraître

belles aux hommes ! Je me demandai, avec frayeur, si c'était aux pieds des hommes, ou du moins aux pieds de tels hommes, que devaient être les femmes, si tel était l'ordre pur de la nature. Les idées de dominance et de soumission, universelles dans le règne animal, même chez les primates, traversèrent mon esprit. Jamais je n'avais compris aussi nettement et profondément la signification de ces mots. Je le regardai. J'eus peur. Je compris que ma culture avait choisi de nier et de soumettre la biologie. Je devinai que tel n'était pas le cas de cette planète. Devant lui, j'étais à genoux, terrifiée, sienne.

Soulagée, je le vis me tourner le dos. Pourtant, je restai immobile, absolument, craignant de bouger, comme figée dans cette position élégante et pleine d'impuissance, terriblement vulnérable et exposée, qui, je l'appris plus tard, était la position de l'Esclave de Plaisir goréenne.

Il regarda le soleil.

C'était la fin de l'après-midi. Il s'allongea, pour dormir. Je ne changeai pas de position. Je n'en avais pas la permission. Peut-être me laissait-il dans cette position pour me punir. Je l'ignorais. Changer de position me faisait peur. Je me dis, naturellement, que c'était rationnel, qu'il pourrait se réveiller et s'apercevoir que je n'étais plus dans la position prescrite ou que, peut-être, il ne dormait pas vraiment mais, bien qu'il eût les yeux fermés, qu'il me surveillait, épiant mes moindres mouvements. Mais, dans mon cœur, je savais que je ne changeais pas de position parce qu'il ne m'en avait pas donné la permission, parce qu'il n'avait pas annulé son ordre. J'avais terriblement peur de lui. Changer de position me faisait peur. Je lui obéissais.

Pendant plus de deux heures, je crois, je restai à genoux dans cette position. Il se réveilla.

Il me regarda mais ne me permit pas de changer de position. Je restai comme j'étais, dans cette position si symbolique de la soumission.

C'était alors le crépuscule.

Il prit son sac et sa gourde et les accrocha à sa ceinture. Il suspendit son épée, dans son fourreau, derrière l'épaule. Il coiffa son casque. Il ramassa son bouclier et sa lance.

Je le regardai. Ne devais-je pas porter ses fardeaux ? Ne devais-je pas transporter son sac et sa gourde ? Ne devais-je pas me charger de son bouclier ?

D'un claquement de doigts et d'un mouvement de la main, il me libéra de la position. Reconnaisante, je bougeai. Je m'étirais. Je le vis me regarder m'étirer, comme un chat. Rougissant, je cessai. Sur un ordre brutal de sa part, je continuai, voluptueusement, audacieusement, et y pris grand plaisir. Il me regarda bouger le corps, me frotter les jambes afin d'y rétablir correctement la circulation ; elles étaient raides et engourdies, à cause de la position fixe dans laquelle j'avais été maintenue, à titre de punition, après avoir été giflée. J'étais consciente, bien que je ne fusse pas prête à l'admettre, du fait que mes mouvements, tandis que je m'étirais, et passais les mains sur mes jambes, étaient différents de ce qu'ils auraient été si j'avais été seule. Je compris, bien que je ne fusse pas prête à le reconnaître, que je m'exposais fémininement devant lui. Il rit. Je rougis et m'allongeai, furieuse, dans l'herbe. Le corps, bien entendu, resté trop longtemps dans la même position, même la plus naturelle, devient raide et sujet aux crampes. La femme, incidemment, dans la position de l'Esclave de Plaisir goréenne, mais qui n'est pas maintenue dans cette position pour être punie, auquel cas elle reste rigide, dispose d'une latitude subtile, quelle exploite sans changer de position. Parfois, lorsqu'elle est stimulée, elle se soulève un peu sur les talons, parfois ses mains bougent sur ses cuisses, ses épaules et son ventre bougent, sa tête bouge, ses yeux sont vifs et brillants, elle parle, rit et, radieuse, vive jusque dans les moindres parcelles de son être, elle converse lyriquement et délicieusement. Toutes les femmes savent qu'un corps

intéressant est un corps en mouvement. Même dans la contrainte apparente de la position de l'Esclave de Plaisir, le corps d'une femme peut être une mélodie subtile, provocante, de mouvements. Le jeu entre les contraintes de la position et son animation confère à la position une puissance et une beauté incroyables. Oui, puissance. Plus d'un maître, je présume, a été réduit en esclavage par la beauté agenouillée devant lui. C'est un des délices extrêmes de la domination que de s'exposer complètement, et de contourner pourtant, les dangers de la beauté d'une femme, de rester fort, de tirer d'elle un plaisir total et, pourtant, de résister à ses caprices, de tout obtenir d'elle et, pourtant, de la garder à ses genoux, complètement.

Je m'allongeai dans l'herbe.

Il y a des femmes qui se battent à coups de fouet pour obtenir un tel maître.

Je regardai le ciel. Il était sombre, à présent, à travers les arbres. L'homme en compagnie de qui j'étais, entre les mains de qui j'étais, avait quitté le bosquet. Je n'avais pas peur qu'il ne revienne pas. Il n'était pas fâché contre moi. En outre, je l'avais vu me regarder et je l'avais entendu rire.

Sur Terre, je ne trouvais pas les garçons très intéressants, sauf en ce qui concernait l'admiration qu'ils me portaient. Je restais, malgré de fréquents rendez-vous, plutôt hautaine. Je n'aimais guère que les garçons s'approchent de moi. Je les écartais, ou les repoussais, paraissant vexée et leur disant fermement : « Non ! ». Ils s'excusaient, bredouillaient, rougissaient. Peut-être étais-je en colère ? Ils étaient désolés, vraiment désolés. Peut-être étais-je en colère ? Les pardonnerais-je ? Pouvaient-ils envisager de sortir à nouveau avec moi ? Peut-être. Mais pour qui me prenaient-ils ?

Allongée dans l'herbe, je souris.

Je me demandai quel genre de femme j'étais. Des sentiments que je n'avais jamais éprouvés bouillonnaient en moi. Vaguement, je commençais à sentir comment il était possible qu'une femme puisse se donner totalement à un homme.

Je pensai à l'étranger. Je ris. Ce n'était pas un garçon. Avec les garçons, j'avais toujours conservé le contrôle de la situation mais, avec l'homme étrange, puissant, entre les mains de qui j'étais à présent, je savais que je ne contrôlais pas les événements. Il les contrôlait, lui, et totalement. À la moindre parole de sa part, je bondirais pour le servir. Comme les garçons auraient été furieux et jaloux s'ils avaient vu avec quelle perfection la femme hautaine et belle qu'ils ne pouvaient ni intéresser ni impressionner réagissait à présent rapidement, avec impatience, au simple claquement des doigts d'un autre, un homme véritable. Comme ils l'auraient haï et craint ! Comme ils lui auraient envié sa souveraineté tranquille sur la beauté ! Comme il la contrôlait parfaitement, alors qu'eux ne le pouvaient pas ! Eux ne pouvaient même pas satisfaire cette femme. Elle, elle craignait simplement de ne pouvoir satisfaire cet homme.

J'étais couchée, nue, dans l'herbe d'un monde inconnu, où je me trouvais entre les mains d'un homme différent des hommes tels que je les rêvais. J'avais été hautaine, distante, suffisante, considérant que les hommes étaient indignes de moi. À présent, je craignais simplement de déplaire à un homme, entre les mains de qui j'étais. Des sentiments que je n'avais jamais éprouvés bouillonnaient en moi. Vaguement, j'avais commencé à comprendre comment il est possible qu'une femme puisse se donner complètement à un homme. Mais je me demandais si j'aurais l'occasion de me donner. Peut-être ne m'accorderait-il pas cet honneur ? Sur cette planète, les hommes prenaient apparemment ce qu'ils désiraient. Je savais que, sur cette planète, il ne me serait peut-être pas permis d'offrir délicatement ma virginité comme je l'entendais, conformément à ma volonté. Je souris. Je présentai que, sur

cette planète, je ne serais peut-être pas autorisé à choisir l'homme à qui je la donnerais. Je supposais, en revanche, que c'était moi qui serais choisie et que, sans qu'il soit tenu compte de ma volonté, elle me serait prise.

Je sentis le retour de l'homme. Je me dressai sur le coude, rapidement. Il se tenait à quelque distance.

Je le regardai.

Mais il ne m'ordonna pas de me coucher sur l'herbe ; d'un coup de pied, il ne m'ouvrit pas les jambes.

Il me fit signe de me lever. J'obéis.

Je me tins droite devant lui, sachant que c'était ce qu'il voulait. Sur Terre, je ne m'étais jamais tenue aussi droite. Sur cette planète, je savais que c'était ce que l'on attendait de moi. Sur cette planète, je ne savais pas ce que j'étais. Mais je savais que, sur cette planète, quoi que je sois, il fallait que je me tienne avec élégance. C'est ce que je fis. Cela faisait partie de mon obéissance.

Il ne bougea pas, appuyé sur sa lance. Il ne fit guère attention à moi. J'étais simplement là, soumise, au cas où il aurait eu envie de parler ou de faire un geste.

Un peu plus tard, il entra dans la petite clairière et, du pied, effaça les légères traces de notre camp, les rares petits indices de notre séjour dans ce bosquet. Il n'avait pas fait de feu.

Puis, à nouveau, il s'immobilisa à quelque distance de moi, appuyé sur sa lance. À nouveau, il ne fit guère attention à moi. J'étais debout. Je me tenais droite. Bien entendu, je n'osai pas parler ou attirer son attention sur moi. Je ne voulais pas être encore giflée et punie. Je restai immobile. J'étais un peu à l'écart, sans importance.

Je le regardais. Il faisait noir, à présent.

Mon esprit fonctionnait rapidement. Contrairement à la veille, il n'avait pas marché de jour, mais avait passé la journée dans cette petite clairière, qui ne faisait que quelques mètres de diamètre, cachée par les arbres et, en haut, par leurs branches entrelacées. Il n'avait pas fait de feu. À présent, avec l'arrivée de la nuit, il avait repris les armes et effacé les traces de notre camp. Le fait qu'il ait effacé ces traces, qu'il ait pris ces précautions, suggérait à mes yeux que nous nous trouvions dans une région où il avait des ennemis, que, à nos risques et périls, nous traversions une région qui lui était hostile. Je frémis. Je regardai, avec appréhension, les ombres des arbres et des branches. Cachaient-elles déjà des ennemis armés d'acier ? Étions-nous déjà repérés, pris dans une embuscade, attaqués ? Il y eut un bruissement dans le buisson que l'homme regardait. Je faillis crier de peur. Je tombai misérablement à genoux. Je voulus lui prendre la jambe gauche, pour me serrer contre lui mais, avec la hampe de sa lance, il me repoussa. Je tombai violemment dans l'herbe. Le coup n'avait pas été doux. Je revins en rampant. J'étais terrifiée. Je me tassai sur moi-même derrière lui, un genou en terre, me cachant derrière lui. Je tentai de voir au-delà de lui. Si j'avais eu une arme, une arme civilisée, même un simple petit pistolet, que j'aurais pu tenir, le serrant, à deux mains, j'aurais eu moins peur, mais je n'avais rien, absolument rien. Je n'avais rien et j'étais totalement vulnérable. Je n'avais même pas un morceau de tissu, un ruban, susceptibles de protéger mon corps. Ma seule et unique défense était l'acier et le courage de l'homme qui se tenait entre moi et ce qui, quelques mètres plus loin, bruissait dans le buisson obscur. Je dépendais totalement de lui. J'avais besoin de lui. Sans lui, j'aurais été complètement impuissante. Je gémis, pensant à quel point les femmes devaient être vulnérables sur cette planète. Je supposai qu'elles avaient peut-être une mince lame, correspondant à leur taille et à leurs poids, un poignard ou une dague, mais que se passerait-il dans ce cas, si un assaillant tel que l'homme entre les mains de qui j'étais, décidait de la

leur prendre ? Je l'ignorais encore, mais les femmes telles que je serais n'avaient pas le droit de porter ne serait-ce qu'une dague de femme. Les femmes comme moi devaient dépendre complètement de la protection des hommes, à supposer qu'ils soient décidés à l'exercer. Je portai la main à la bouche. Je le vis, dans le noir, sortir du buisson. Je crus d'abord, en raison de son mouvement sinueux, que c'était un gros serpent, mais ce n'en était pas un. Je pensai, en le voyant, se tenant près du sol mais ne reposant pas sur le sol, que c'était peut-être un long lézard. Puis, lorsque le clair des lunes tomba, à travers les branches, sur son museau et son nez, je ne vis pas d'écailles mais une fourrure ondulée, longue et épaisse. Ses yeux réfléchirent la lumière et étincelèrent comme du cuivre fondu. Il gronda. Il avait six pattes. Il faisait environ six mètres de long et pesait sans doute cinq cents kilos. Il approcha sinueusement, crachant. L'homme parla calmement à l'animal. Sa lance était pointée vers lui. Il tourna autour de nous et l'homme tourna également, la lance prête, lui faisant face. Je restai derrière l'homme. Puis l'animal disparut dans les ombres. Je m'effondrai aux pieds de l'homme, tremblante. Il ne me fit pas de reproches. Je ne fus pas punie. Il n'avait pas agi comme s'il avait particulièrement peur de l'animal. Ce n'était pas simplement qu'il était brave et avait chassé de tels animaux mais, comme je le compris plus tard, qu'il connaissait les habitudes de ces créatures. L'animal ne nous chassait pas. En général, ces animaux traquent leur proie, subrepticement puis, sauf lorsqu'ils soupçonnent un piège, comme dans le cas d'une victime attachée, parfois une femme utilisée comme appât, chargent rapidement, inopinément, pour tuer. L'animal était sur une autre piste, peut-être celle d'un tabuk, petite créature à une seule corne, ressemblant à une antilope, qui constitue généralement son gibier et, sur sa piste, nous avons été une distraction. Ces animaux sont des chasseurs infatigables et opiniâtres. Domestiqués, ils servent souvent à suivre les pistes. Lorsqu'on les met sur une odeur, ils la suivent généralement jusqu'au bout. L'évolution, dans leur cas, entre autres, a apparemment privilégié la ténacité. C'est un trait de caractère utile, bien entendu, lorsqu'il faut suivre une piste. Heureusement, cette nuit-là, en sortant de son repaire, l'animal avait flairé une autre piste, avant la nôtre. Dans le cas contraire, nous aurions eu des difficultés. Cet animal est un sleen.

J'ignorais qu'un tel animal pût exister. Je m'agenouillai aux pieds de l'homme, le côté droit de ma tête contre sa cheville. Je compris soudain à quel point le monde dans lequel je me trouvais était périlleux. J'étais complètement sans défense, impuissante. Dans un monde comme celui-ci, sans un homme comme lui pour me protéger, je serais traquée, déchirée en pièces par les animaux sauvages. J'avais besoin de la protection d'un homme comme lui. Dans ses yeux, je lus qu'il fixerait le prix qui lui conviendrait. Je baissai la tête. Comme cette planète, avec de tels animaux, me faisait peur ! Le nom de cette planète est Gor.

Il me fit signe de me lever et j'obéis, bien droite, effrayée, tandis qu'il me regardait. Il avait déjà effacé les traces de notre petit camp. J'en avais déduit qu'il se préparait à quitter rapidement cet endroit. Je ne soutins pas son regard. Je n'osais pas le soutenir. En sa présence, outre ma peur et ma vulnérabilité, je ressentais, pour la première fois de ma vie, des sensations profondes, irrésistibles et indescriptibles. Je savais que ces sensations étaient liées à la sexualité, sa virilité si puissante, dominatrice, et ma féminité, petite et faible, complètement à sa merci. J'étais confuse, stupéfaite, troublée. J'avais envie de lui plaire. Oui ! Cela pouvait-il être possible ? Cela était-il imaginable, dans une telle situation ! Qu'une femme de la Terre, telle que moi, captive impuissante d'un barbare puissant et brutalement beau, ait envie de lui plaire, et comme une femme ? Oui, c'est vrai. C'est la simple vérité. Méprisez-moi si vous vous sentez obligés de le faire. Je ne m'y oppose pas. Je n'ai pas honte.

Je voulais plaire à l'animal dominant. En outre, j'avais envie de lui plaire pas simplement par peur mais aussi, quoique cela vous paraisse peut-être incroyable, à cause de la reconnaissance inexplicable que m'inspirait sa dominance que, sans raison logique, et en dépit de mon conditionnement terrestre, je trouvais magnifique. Je lui étais reconnaissante de sa force, j'en étais fière, bien que je sache que j'étais l'objet impuissant sur lequel elle s'exercerait. Ces sensations me parurent profondément troublantes et terriblement excitantes. Je me tins droite. Bien que je fusse une femme de la Terre, virginale, correctement formée et conditionnée, intelligente et de bonne famille, j'avais envie de me jeter, nue, dans l'herbe, aux pieds de cet homme, sienne.

Il leva la tête et regarda de l'autre côté des arbres.

J'avais envie de porter son bouclier, de sentir son poids écrasant sur mon petit dos, afin de pouvoir lui servir encore, comme je l'avais déjà fait, bel animal de trait le suivant comme un petit chien, mais il ne me fit pas à nouveau trébucher sous ce poids écrasant. Je savais qu'il se trouvait à présent en territoire ennemi. Il conserva son bouclier, tout comme sa lance et son épée.

J'eus envie de le supplier à genoux de me violer.

Il pivota sur lui-même et quitta la petite clairière. Rapidement, je le suivis.

Nous n'allâmes pas loin.

Tout en marchant, je me reprochai ma faiblesse, dans la clairière. Comme je me haïssais ! À présent, je devais m'améliorer et tout faire pour devenir plus forte. J'avais bien failli perdre mon identité, mon amour-propre. Dans la clairière, dans le noir, parmi les arbres, lui appartenant, j'avais presque compromis mon identité, mon intégrité. Moi, femme de la Terre, j'avais eu envie de lui céder, à lui, ce barbare rude ! N'étais-je pas un individu libre, une personne ? N'avais-je donc pas d'orgueil ? Comme j'étais furieuse contre moi-même ! Je savais que, dans la clairière, s'il avait simplement tendu le bras et touché mon épaule, je serais tombée, tremblante, impatiente, gémissante, impuissante, à ses pieds dans l'herbe. Je me serais tortillée devant lui sous sa moindre caresse. Comme je fus heureuse d'avoir échappé à cette dégradation ! Comme j'étais furieuse ! Pourquoi ne m'avait-il pas prise, dans la clairière ? Se désintéressait-il de mes sentiments ? Ne m'étais-je donc pas montrée assez agréable ?

Il pivota sur lui-même et, d'un geste, m'ordonna l'immobilité et le silence.

Nous étions au bord des arbres.

Approchant dans le noir, nous aperçûmes une vingtaine de torches. J'eus peur. J'ignorais qui étaient ces hommes.

La troupe comportait entre soixante-dix et quatre-vingts personnes qui se suivaient. La longueur de la file était comprise entre quarante et cinquante mètres. Dix hommes armés, de part et d'autre, flanquaient la file. Trois la suivaient. Dix ou douze hommes armés supplémentaires étaient répartis çà et là dans la file. Il y avait également, dans la troupe, deux plates-formes et, les suivant, un chariot. Les plates-formes étaient blanches, chacune reposant sur les épaules de dix hommes ; le chariot était marron et tiré par deux grosses créatures brunes, aux cornes évasées, comparables à des bœufs et conduites par deux hommes. Les hommes qui portaient les plates-formes et ceux qui conduisaient les créatures rappelant des bœufs n'étaient pas vêtus différemment des autres, qui flanquaient la troupe ou marchaient en son sein.

La troupe approcha. L'homme entre les mains de qui j'étais recula entre les arbres. Bien entendu, je fis comme lui. La présence de la troupe ne parut ni le troubler ni le surprendre. Je

sentis qu'il l'attendait, qu'il la guettait et, peut-être, qu'il la traquait.

La troupe passerait assez près de nous. Nous étions cachés dans les buissons, silencieux.

La troupe approcha des arbres. Je constatai que, sur la première plate-forme, il y avait environ cinq silhouettes, féminines ; sur la deuxième, il y avait plusieurs coffres, quelques-uns étant couverts d'un tissu luisant ; dans le chariot, sous une bâche peu tendue, il y avait d'autres caisses, mais plus grossières en apparence, plus simples, ainsi que des piquets, des toiles de tente et des jarres.

Il recula encore un peu dans les buissons.

La troupe passerait très près. Mon ravisseur avait sa lance et son bouclier. Il se tenait à présent derrière moi, légèrement sur la gauche, les mains sur mes bras. Nous regardâmes la troupe approcher dans la lumière de ses torches.

Ce spectacle barbare m'excita.

Comme ces êtres humains étaient différents sur cette planète tranquille, sans hâte, barbare, tellement différente de ce que je connaissais ! Je me demandai comment j'y étais arrivée et ce que je pourrais y faire.

L'avant-garde de la troupe arriva près de nous. Je vis les armes des hommes. Les tuniques, rouges, et les boucliers n'étaient ni coupées ni décorés comme ceux de la brute qui me tenait par les bras.

Il ne paraissait pas vouloir que sa présence fût remarquée.

Soudain, j'eus envie de crier. Mon corps avait peut-être très légèrement frémi. Je me figeai. La lame de son poignard était sur ma gorge. Sa main gauche, grosse et lourde, était posée sur ma bouche. Je ne pouvais pousser le moindre cri. La lame étant posée sur ma gorge, je ne me débattis pas. Je restai absolument immobile.

Peut-être ces hommes, vis-à-vis desquels il se conduisait en intrus et en ennemi, pourraient-ils venir à mon secours ! Ils ne pouvaient sans doute pas être pires que la brute qui m'immobilisait. Ce n'était pas un homme doux. Peut-être eux l'étaient-ils ? Il avait sauvagement combattu avec l'acier pour me posséder ; il avait candidement, après sa victoire, suscitant mon horreur, procédé à l'examen de ma chair ; il m'avait laissée attachée pendant des heures ; il m'avait fait porter son bouclier et le suivre comme un animal ; il m'avait giflée et punie ! Il ne m'avait pas traitée comme la personne libre et intègre que j'étais. J'avais voulu crier, pour attirer l'attention des autres hommes. Peut-être viendraient-ils à mon secours ! Peut-être me renverraient-ils, d'une manière ou d'une autre, sur Terre, ou bien me permettraient-ils de rencontrer des gens avec qui je pourrais négocier mon retour sur ma planète d'origine.

Je vis les femmes que l'on transportait sur la plateforme blanche. Elles étaient magnifiquement vêtues. De toute évidence, ces hommes traitaient les femmes avec le respect qui leur était dû, leur accordant la révérence convenable, ne les traitant pas comme des animaux.

J'avais décidé, rapidement, audacieusement, de crier afin que cette action résolue me procurât du secours. Peut-être le léger frisson précédant l'acte avait-il couru dans mon corps. Il y eut un poignard contre ma gorge. Je ne criai pas. Presque aussitôt, sa main se referma sur ma bouche, lourde et ferme, et efficace. Je fus pressée contre sa tunique et son cuir. Je sentais toujours le poignard sur ma gorge.

L'avant-garde de la troupe passa.

Par-dessus la grosse main de l'homme, refermée sur ma bouche, qui me réduisait à l'impuissance, je regardai passer le palanquin transportant les femmes. Dessus, il y avait cinq femmes, jeunes. Quatre d'entre elles avaient les bras nus mais portaient de longues robes

blanches, classiques. Bizarrement, compte tenu de la beauté de leurs vêtements, elles étaient pieds nus. Elles n'étaient pas voilées. Elles étaient brunes et, de mon point de vue, extraordinairement belles. Elles portaient apparemment des colliers en or au cou et des bracelets en or au poignet gauche. Elles étaient à genoux, assises, ou bien se reposaient au pied de la chaise curule décorée qui se trouvait sur la plate-forme. Dans ce siège, dans une attitude lasse et élégante, était assise une autre femme dont, à cause des voiles qui lui couvraient le visage, je distinguai mal les traits. Je fus stupéfaite par le volume et la splendeur de ses robes ; elles étaient multicolores et luisantes dans leurs miroitements et leurs textures chromatiques et drapées, et portées de telle sorte que, principalement à l'ourlet, les diverses bordures de ces divers vêtements semblaient entrer en compétition pour attirer l'œil du spectateur, chacune faisant assaut de splendeur. Sur les robes ainsi qu'au-dessus de la capuche et des voiles, étaient posés des colliers en or avec des pendentifs de pierres précieuses. Aux mains, elle avait des gants blancs fermés par des crochets en or. Sous le dernier ourlet de la dernière robe intérieure, je vis le bout de pantoufles dorées, ornées de pierres précieuses, rouges, étincelant dans la lumière des torches. Il n'y a que sur une planète barbare, me dis-je, que les vêtements peuvent être aussi surchargés, luxueux, opulents.

Puis le palanquin passa, puis des torches, puis des hommes. Le deuxième palanquin était chargé de coffres et de caisses, colorés et attachés avec des chaînes en cuivre. Quelques-uns d'entre eux étaient couverts de riches étoffes qui luisaient dans la lumière des torches.

Je supposai qu'il s'agissait d'une procession nuptiale et que le deuxième palanquin transportait de riches présents, peut-être la dot de la fiancée, ou les riches cadeaux qui l'accompagnaient, qui seraient peut-être remis au fiancé ou à ses parents.

Le chariot qui suivait, tiré par les créatures lentes qui faisaient penser à des bœufs, transportait, à mon avis, les provisions de la troupe. Je supposai que le voyage était long. La fiancée et ses servantes, car je supposai que tel était leur rôle, devaient aller loin.

Puis hommes et torches disparurent au loin, entre les arbres.

Ils étaient partis.

La main quitta ma bouche. Il me lâcha. Le poignard n'était plus sur ma gorge. Mes genoux étaient faibles. Je faillis tomber. Il remit son poignard dans sa gaine et me retourna, par les bras, vers lui. Il me souleva le menton, afin que je le regarde. Je soutins un bref instant son regard, puis baissai la tête. Il savait que j'avais eu l'intention de crier, de trahir notre position. Mais je n'avais pas pu le faire.

Je tremblais de terreur, car j'avais peur qu'il me tue. Je tombai à genoux devant lui et, bien que je fusse une femme de la Terre, baissai la tête et, tenant délicatement ses lourdes sandales, posai craintivement les lèvres sur son pied.

Il pivota sur lui-même, sortant du bosquet et je m'empressai de le suivre.

Il ne m'avait pas tuée. Il ne m'avait pas attachée à un arbre, afin que les sleens me dévorent. Il ne m'avait même pas fouettée jusqu'à ce que je sois à un millimètre de la mort.

Je le suivis. Je me dis que, à présent, je savais comment me comporter avec cet homme. Il me suffisait de flatter sa vanité. Il me suffisait de faire des gestes apaisants. Je me trouvais rusée, et le trouvais stupide, puisqu'il se laissait manipuler par une femme. Je ne compris pas, à ce moment-là, l'indulgence incroyable avec laquelle j'avais été traitée, ni que la patience d'un tel homme n'est pas inépuisable. Je ne tarderais pas à apprendre ces vérités.

J'étais une fille ignorante et stupide. J'apprendrais que l'ignorance et la stupidité ne sont pas tolérées chez les femmes tenant le rôle que je tiendrais sur Gor.

LE CAMP

RAGEUSEMENT, je m'occupais du brasero, à genoux, attisant les braises. Des étincelles jaillissaient du feu entouré de fer, me piquant la peau.

Eta passa près de moi. Je la haïssais. Elle était brune, incroyablement belle. Ses cheveux noirs flottaient derrière elle, tombant jusqu'à sa taille. On lui avait donné des vêtements. Moi, pas. Je lui enviais sa tunique brune et sans manches, courte, haute sur les cuisses, qui dissimulait un peu son corps. Elle était attachée par deux crochets, faciles à briser et le tissu à déchirer.

Un homme, assis, buvait une boisson forte appelée : Paga. Les lances étaient fichées en terre à quelque distance et les boucliers étaient appuyés contre les falaises protectrices qui nous entouraient. Nous étions dans une étroite vallée boisée, comme il y en a beaucoup dans la région. Un petit cours d'eau, comptant également parmi les nombreuses rivières de la région, traversait le camp. En gros, de la manière dont nous étions installés, les deux tiers du camp étaient entourés par les bords de la vallée ; en gros, par conséquent, environ un tiers de son périmètre était fermé par un mur épais d'épineux coupés, d'environ deux mètres cinquante de haut et trois mètres d'épaisseur, protection contre les animaux. Dans le camp et autour de lui, il y avait des arbres, dont certains étaient grands. Le camp n'était pas visible du ciel ; de même, il n'était pas visible au niveau du sol, à moins que l'on n'arrive dessus en suivant cette petite vallée et non une des nombreuses autres de la région. Nous étions arrivés dans ce camp, mon ravisseur et moi, après quatre jours de marche. Pendant ce temps, il ne m'avait pas parlé et je l'avais suivi à l'endroit et la distance qu'il avait indiqués. Comme j'avais été soulagée qu'il se soit pratiquement désintéressé de moi et ne se soit pas servi de moi comme d'une femme ! Et comme je l'avais suivi tristement et rageusement, davantage chaque jour ! Ne lui plaisais-je donc pas ? J'avais eu beaucoup de chance, je le savais. J'étais entre ses mains, complètement, et il n'avait pas profité de la situation ; il n'avait pas exploité l'occasion. Comme j'étais contente ! Et comme j'étais furieuse ! Comme j'avais commencé à le haïr ! Il ne m'avait pas permis de manger, sauf à genoux et dans sa main ; il m'avait fait boire de la même manière, sauf lorsque nous rencontrions un cours d'eau et qu'il m'ordonnait de me mettre à plat ventre sur les galets ; dans ce cas, sa main pesant dans mes cheveux, sans utiliser les mains, je buvais dans le cours d'eau. Ne lui appartenais-je pas ? Ne lui plaisais-je pas physiquement ? Pourquoi ne m'avait-il pas forcée à le servir comme une femme ? Il me maintenait sous sa domination, strictement, puis, lorsque je désirais manifestement sa caresse, il me tournait le dos ; il ne m'adressait même pas un regard. Je le haïssais ! Je le haïssais ! Les deux derniers jours, nous avons marché pendant la journée et il m'avait autorisée à porter son bouclier. Nous étions alors sortis, devinai-je, du territoire ouvertement hostile. Le fait que le camp soit abrité et disposé comme il l'était faisait apparemment partie de la pratique commune des hommes tels que lui, et de ceux qui le servaient, en matière de camp. Les hommes tels que lui, en petit groupe, même dans leur

pays, font rarement des camps ouverts. Pourquoi ne s'était-il pas servi de moi ? Je le haïssais !

Avec un morceau de cuir dur, j'attisai les braises. Un fer était plongé dans le feu.

Eta passa à nouveau près de moi, un morceau de viande sur l'épaule, des morceaux de graisse dans les cheveux. Elle était vive, pieds nus et bronzée. Son corps était beau dans le court haillon qu'elle portait. Son unique bijou était une solide bande d'acier, ajustée, d'une manière tout à fait séduisante, autour de son cou. C'était une fille aux jambes longues, sensuelle, au regard brûlant. C'était, à mon sens, le genre de femme que les hommes de la Terre, effrayés, n'oseraient même pas faire entrer dans leurs rêves. Pourtant, elle semblait à sa place aux pieds des hommes puissants de Gor qui, sans même y réfléchir, la domineraient et obtiendraient tout d'elle.

Comme elle était écoeurante ! Je la haïssais !

Il y avait alors plus de deux jours que j'étais dans le camp. Nous étions arrivés en fin d'après-midi, l'avant-veille. À proximité du camp, alors que nous nous dirigions vers lui, mon ravisseur m'avait pris son bouclier, que je portais. On n'approche pas d'un camp, même du sien, sans armes. On ignore ce qui a pu se produire pendant qu'on a été absent.

Il m'avait laissée seule, à genoux, tandis qu'il surveillait le camp. Peu après, il était revenu puis m'avait fait signe de me lever et de le suivre.

Il se dirigea vers le camp en chantant et en frappant son bouclier avec sa lance.

Des mots de passe furent échangés.

Royalement, il fut accueilli par les hommes du camp qui se précipitèrent à sa rencontre, des hommes dont je devinai qu'il était le chef. Ils crièrent, lui donnèrent des bourrades, lui assénèrent des claques sur les épaules, rirent. Je reculai, effrayée par ces hommes. Puis Eta, la femme aux longues jambes de rêve, s'immobilisa timidement près de l'entrée du camp, contre les épineux qui avaient été écartés pour la journée. Elle était restée immobile, n'osant pas approcher. Ensuite, mon ravisseur lui avait fait signe qu'il l'admettait en sa présence. Radieuse, joyeuse, elle courut s'agenouiller devant lui, posant la tête sur ses pieds. Il confia son bouclier, sa lance et son casque à quelqu'un. Sur un mot de lui, ensuite, elle se leva d'un bond et il la prit dans ses bras, comme s'il la possédait, et elle l'embrassa, également comme si elle était possédée. Je n'avais jamais vu des êtres humains s'embrasser ainsi. Il semblait y avoir une complémentarité profondément sensuelle qui me fit frémir jusqu'au plus profond de mon être. C'était un baiser d'amants, mais plus qu'un baiser d'amants. C'était le baiser d'une maîtresse possédée et d'un homme qui possède sa maîtresse.

Puis il rit et la repoussa. Ensuite, ils se tournèrent tous vers moi.

Comme j'aurais voulu qu'il m'embrasse comme il venait d'embrasser Eta ! Comme j'étais jalouse ! Puis, soudain, constatant que tous les yeux étaient posés sur moi, j'eus peur.

Les hommes et les femmes m'entouraient. Je me tins bien droite. Ils tournèrent autour de moi. Je rougis, jugée. Des commentaires furent échangés. Je sentis que l'on parlait de moi en toute franchise, comme on l'aurait fait d'un animal. Je sentis que tous les commentaires n'étaient pas flatteurs. Quelques-uns, je le sentis, furent totalement humiliants. Les rires, surtout, me firent mal. À cette époque, un régime alimentaire strict et de nombreux exercices ne m'avaient pas conféré les mensurations optimales. Peut-être, aussi, à cette époque, ne me tenais-je pas aussi bien qu'il le fallait. Je me tenais droite, mais peut-être d'une manière trop raide, trop immobile, sans les mouvements des épaules, les minuscules mouvements de la tête, presque imperceptibles, mais contribuant à l'impression d'un corps profondément vivant, riche des promesses latentes d'une sensualité incroyable. Mais surtout, à mon avis, on trouva qu'il me manquait les dimensions psychologiques subtiles, perceptibles par

l'observateur attentif au moyen d'indices presque subliminaux. Ces choses sont exprimées par les subtilités de l'expression faciale et de l'attitude physique. J'étais une femme élevée dans une culture niant les réalités biologiques premières, le produit d'une civilisation dans laquelle les animaux prétendument évolués niaient, dénonçaient hystériquement et s'efforçaient de supprimer leur animalité, un monde dans lequel la folie et même la sexualité sociales devenaient suspectes politiquement. Plus simplement, femme normale de ma planète, j'avais été conditionnée négativement en ce qui concernait les hommes et le sexe. Au cours de ces dernières années, accréditation de cette forme de conditionnement, on m'avait appris que les hommes étaient mes égaux et que les hommes et les femmes étaient équivalents. Si tel était le cas, pourquoi me sentais-je aussi petite parmi les Goréens et tremblais-je lorsqu'ils posaient la main sur moi ? Parmi les hommes de la Terre, prévenants, fins et doux, je ne me sentais ni petite ni négligeable, et je ne tremblais pas lorsqu'ils posaient la main sur moi ; j'étais simplement irritée et les repoussais ; je n'oserais pas repousser un Goréen ; je pourrais être punie ; en outre, je pourrais m'apercevoir que je désirais, bien que je ne fusse pas prête à le reconnaître à cette époque, me serrer amoureusement dans ses bras, sienne. Je crois que la raison pour laquelle je ne fis pas bonne impression aux hommes du camp de mon ravisseur fut que, à cette époque, je n'avais pas encore appris à être vivante en tant que femme. Je ne savais pas encore comment sont les hommes et ce qu'ils pouvaient me faire. Je ne savais pas encore comment, par leur pouvoir, ils pouvaient me déchirer à l'intérieur et me jeter à genoux devant eux. Je n'avais pas appris leur virilité ; en conséquence, je n'avais pas appris ma féminité. Sexuellement, comme de nombreuses femmes de la Terre, j'étais négativiste et inerte.

Sur Gor seulement, en présence de mon ravisseur, j'avais, par moment, commencé de soupçonner qu'il existait un univers incroyable et glorieux d'expérience, autorisé sur cette planète, auquel ma nature de femme me donnait entièrement accès, si j'osais être moi-même. Mais ma peur n'était pas fondée. Il était inutile que j'ose. Il était inutile que je décide d'être moi-même. Les Goréens ne tolèrent ni la comédie ni l'hypocrisie chez les femmes telles que moi. Je serais contrainte, contre ma volonté, d'être ce que j'étais.

Finalement, j'entrai dans le camp et m'agenouillai. Je voulais être protégée et nourrie. Je ferais ce qu'ils voudraient pour payer mon entretien. Derrière moi, les buissons d'épineux, terriblement épais et hauts, furent tirés au moyen de pieux munis de crochets, m'enfermant dans le camp avec les hommes, et Eta.

Il y avait à présent deux jours que j'étais dans le camp. Rageusement, je m'occupais du brasero, à genoux, attisant les braises. Les étincelles voltigeaient autour de moi. Elles me piquaient la peau. J'utilisais un morceau de cuir dur pour attiser les braises. Le manche d'un fer sortait du feu.

Je devais effectuer de nombreuses tâches domestiques, dans le camp et à l'extérieur. Je n'étais pas contente.

J'avais été obligée de faire du feu et de participer à la cuisson des aliments. J'avais été obligée de servir à manger, de verser du vin et du Paga aux hommes, comme si l'étais une servante. J'avais été obligée de participer à l'enlèvement de la nourriture, ensuite, au nettoyage des gobelets et ustensiles, au balayage des débris et des déchets du repas. J'avais été obligée de réparer des vêtements déchirés et, à un moment donné, mécontente d'une couture, Eta m'obligea à tout défaire et recommencer correctement. On m'apprit également, ce qui m'humilia, à laver les vêtements sur les rochers, les battant et les rinçant, à genoux, au bord du petit cours d'eau qui traversait le camp. À l'extérieur du camp, je dus cueillir des

baies, ramasser du bois. Lorsque je sortais, j'étais accompagnée par un des hommes de mon ravisseur. Sur Terre, je jouissais d'un statut socio-économique plutôt élevé. Chez moi, aussi loin que remontaient mes souvenirs, nous avons toujours eu une femme de chambre et un cuisinier. Dès l'âge de quinze ans, j'avais pu donner des ordres, en tant qu'égale, mais pas tout à fait. Je n'étais pas habituée à effectuer des tâches domestiques ou à servir les autres. C'était réservé aux femmes d'une classe différente, inférieure à la mienne. Mais, dans le camp, j'aidais Eta à faire la cuisine, à laver et coudre, et effectuais des tâches plus humiliantes encore, servir le repas aux hommes, par exemple. Cela convenait peut-être à Eta. J'ignorais à quelle classe elle appartenait. À en juger par son vêtement, c'était une classe inférieure. Mais cela ne convenait pas à Judy Thornton. J'étais une femme brillante et j'écrivais des poèmes. Parfois, quand les hommes n'étaient pas là, je refusais d'aider Eta. Dans ces cas-là, sans un mot, sans protester, elle accomplissait elle-même, tristement, la tâche. Lorsque les hommes étaient là, je lui obéissais. J'avais peur des hommes.

Il y avait seize hommes, dans le camp, y compris mon ravisseur mais, pendant la journée, il y en avait rarement plus de quatre ou cinq.

Mon ravisseur m'avait lui-même ordonné de m'occuper du brasero où chauffait le fer.

Je n'osais pas lui désobéir.

Je n'étais pas surprise qu'il y ait du charbon pour le brasero car, pendant la première journée que j'avais passée dans le camp, le visitant, j'avais constaté qu'il était bien approvisionné. C'était dans la nature d'un camp secret, où l'on revient de temps en temps. Dans une caverne de la falaise voisine, il y avait plusieurs caisses. Certaines étaient fermées à clé mais quelques-unes étaient ouvertes. Il y avait des bouteilles de vin et d'autres contenant la boisson appelée : Paga ; des provisions de sel, de grain, de viande séchée et de légumes ; des tuniques, du tissu et des couvertures ; il y avait également des outils et des ustensiles, du fil et des aiguilles ; je trouvais des parfums et des bijoux ; je n'osais pas en prendre, cependant, bien que j'en aie envie ; ils étaient tout à fait barbares ; la femme, Eta, je l'avais constaté, portait comme unique bijou une solide bande d'acier au cou ; cela m'amena à supposer qu'on n'était pas autorisé à utiliser librement ces objets ; de toute évidence, si les hommes souhaitaient que je porte des bijoux, ils me les jetteraient aux pieds et m'ordonneraient de les mettre ou peut-être, ce qui est encore plus effrayant, les mettraient-ils eux-mêmes sur mon corps, avec leurs grosses mains ; je trouvais une caisse contenant des médicaments et des pansements ; il y avait également des fourrures ; je trouvais également une caisse pleine d'objets en cuir : bandes, morceaux et lanières ; je trouvais deux fouets mais ne compris pas à quoi ils servaient, du fait que les hommes n'avaient pas d'animaux sur lesquels ils auraient pu les utiliser ; en outre, bien que lourds, ils paraissaient plutôt courts, considérant les gros animaux que j'avais vus dans la troupe, ces bêtes lentes et massives, évoquant des bœufs, qui tiraient le chariot ; les lanières de cuir souple ne faisaient pas plus d'un mètre de long ; en fait, ces lanières n'étaient guère plus longues que la largeur d'un dos de femme ; il y avait également une caisse de chaînes ; je ne les examinai pas de près ; je ne compris pas à quoi elles servaient. Dans un coin, il y avait un sac de charbon et des fers.

Je m'occupais du brasero.

C'était la fin de l'après-midi.

À quelques mètres de moi, Eta faisait rôtir une cuisse d'animal à la broche. Je sentais le parfum de la viande rôtie.

J'avais faim.

À l'intérieur du camp, mon ravisseur avait continué de me faire manger, de manière humiliante, dans sa main. Il me mettait la nourriture dans la bouche ou bien me la tendait

pour que je la prenne, à genoux, sans utiliser les mains.

Comme je le haïssais !

Les hommes avaient à présent regagné le camp. Deux d'entre eux jouaient, dans un coin, avec un plateau et de hautes pièces. Il y avait cent carrés, sur le plateau. Cinq hommes étaient accroupis autour, suivant la partie. D'autres étaient assis çà et là. Presque tous parlaient. Deux buvaient du vin. Un homme travaillait sur le fourreau de son épée avec un outil petit et fin. Mon ravisseur et deux lieutenants étaient assis près d'une carte tracée sur le sol. Ils discutaient d'un projet dont, ignorant la langue, je ne pouvais comprendre la nature. À un moment donné, un des lieutenants leva la tête et m'adressa un bref regard ; puis il reporta son attention sur la carte.

Mon ravisseur se leva et se dirigea vers le brasero. Je m'assis sur les talons. Avec un gros gant, qu'il avait ramassé dans l'herbe, il prit le fer et l'examina. Il était presque chauffé à blanc. Je reculai, me penchant en arrière, tellement la chaleur était intense. Il remit le fer dans le brasero, profondément, et me fit signe de continuer ; j'obéis, naturellement.

Il retourna auprès de ses lieutenants. Ils reprirent leur conversation, la discussion de leur projet.

Eta fredonnait et chantait tout en s'occupant du rôti, lourd et brûlant, dégoulinant de graisse qui sifflait dans le feu, sur sa broche de bois vert. Parfois, elle m'adressait un bref regard. Elle paraissait d'excellente humeur, surtout considérant que j'avais plusieurs fois refusé de l'aider dans le courant de l'après-midi. La manière dont elle me souriait ne me plaisait pas tellement. La dernière fois, elle avait voulu que je l'aide à cirer du cuir. Bien entendu, j'avais refusé. Ce type de travail convenait peut-être à une femme comme Eta, mais pas à Judy Thornton. Je n'étais ni cuisinière, ni servante, ni cireuse du cuir d'un homme ! J'étais Judy Thornton. Je n'étais pas une servante. Non, j'étais le genre de femme qui a des servantes et donne des ordres, qui les dirige et les surveille. J'étais trop bien pour être une servante.

Je ne comprenais pas pourquoi on faisait chauffer le fer. C'était manifestement un fer à marquer. Pourtant, il n'y avait aucun animal dans le camp. J'avais cru qu'on en amènerai un, que l'on aurait peut-être acquis quelque part, mais on n'en amena aucun. J'imaginai alors qu'un des hommes, peut-être mon ravisseur, puisque c'était lui qui m'avait ordonné de m'occuper du brasero, voulait marquer une de ses possessions, y imprimant un symbole d'identification, peut-être un harnais ou une ceinture, ou le cuir d'un bouclier renforcé de cuivre. Cela me paraissait vraisemblable. J'avais vu le symbole, à l'extrémité du fer. C'était une petite fleur stylisée ; elle était circulaire et faisait environ trois centimètres de diamètre ; elle ressemblait un peu à une petite rose ; elle était incroyablement jolie et délicate. J'en trouvais le dessin très beau ; je n'aurais certainement pas refusé de marquer avec un objet m'appartenant. Mon unique réserve concernant ce motif était que je le trouvais trop délicat et joli, semblable à une jolie rose, pour convenir à de grossiers objets de nature masculine tels que, comme je l'ai dit, harnais et boucliers. Il me semblait, considérant sa ressemblance avec une rose, qu'il conviendrait davantage au marquage de quelque chose de féminin.

Le soleil était couché, à présent, et le dîner serait bientôt prêt. Les braises, dans le brasero, rougeoyaient.

Il y avait, à quelque distance, un arbre à l'écorce blanche, abattu dans l'enceinte du camp. Il était cassé à environ un mètre du sol et le tronc, à partir de cet endroit, descendait en oblique jusqu'à la terre.

Je regardai, dans le camp, les hommes et Eta. Il s'agissait d'hommes durs, forts, qui jouaient à des jeux cruels. La veille au soir, j'avais été contrainte d'aider Eta à servir les

hommes, leur portant de la viande entre mes dents ; plus tard, j'avais marché parmi eux, comme ils me l'avaient ordonné, leur servant du vin et du Paga. Je devais prendre le gobelet, le remplir, l'embrasser délicatement puis le tendre à l'homme. Après le dîner, Eta fut prise et munie de clochettes. On enroula des lanières de plus d'un mètre de long, auxquelles étaient fixées de nombreuses clochettes, autour de ses chevilles brunies. D'autres clochettes furent attachées à ses poignets. Ils prirent ensuite des colliers de clochettes et les lui passèrent au cou. Cinq hommes s'alignèrent à quelques mètres d'elle ; ce seraient les concurrents. Celui qui jouerait le rôle de l'arbitre arracha ensuite le court vêtement que portait Eta. Les hommes poussèrent des cris de joie, se frappant l'épaule gauche avec le poing droit. Eta les regarda, des clochettes sur le corps, autour du cou et sur ses seins, fièrement, avec arrogance. Il y avait une marque sur sa cuisse gauche mais, dans le noir, je ne la vis pas bien. Puis on lui attacha les mains dans le dos. Des morceaux de tissu opaque furent apportés et on engagea des paris. Eta regardait toujours les hommes, hautaine. Puis, autour de sa taille, l'arbitre serra une lanière de cuir. À cette lanière, sur sa hanche gauche, fut attachée une clochette unique, plus grosse que les autres et tintant sur une note différente. Elle servirait principalement à guider les hommes. Puis on lui mit un morceau de tissu sur la tête et on l'attacha sous son menton. On lui avait mis une cagoule. On met une cagoule à la femme afin qu'elle ne puisse pas influencer l'issue du jeu. En outre, je présume que les hommes aiment qu'elle porte une cagoule afin que, dans l'obscurité de la cagoule, dans son impuissance, elle ne sache pas qui s'empare d'elle. Les Goréens, ces monstres, trouvent ces choses-là amusantes. Les cinq hommes portèrent également une cagoule, les morceaux de tissu opaque étant mis sur leur tête et attachés sous le menton. Eta, portant la cagoule, restait absolument immobile, ne faisant pas tinter les clochettes. Les cinq hommes, ensuite, pour la plus grande joie des autres, furent conduits aux quatre coins du camp où on les fit beaucoup pivoter sur eux-mêmes afin qu'ils fussent complètement désorientés. L'arbitre, ensuite, armé d'une badine, s'approcha d'Eta. Dans l'ombre, je regardai. J'étais indignée et horrifiée, naturellement. En outre, j'avais terriblement pitié de ma sœur infortunée. Et j'étais curieuse de voir qui s'emparerait d'elle. Parmi les cinq concurrents, je savais très bien qui j'aurais choisi, si j'avais eu mon mot à dire sur cette question, pour mettre la main sur moi : un jeune géant aux cheveux blonds et broussailleux, aux poignets couverts de taches de rousseur, dont les cheveux couvraient les épaules. Pour moi, c'était l'homme le plus séduisant du camp, après mon ravisseur. Mon ravisseur ne participa pas à la partie. C'était le chef. C'était une distraction pour les rangs inférieurs, afin de rompre la monotonie du camp. Mais mon ravisseur regarda avec intérêt et plaisir. Il porta son gobelet de Paga à ses lèvres. Je crois qu'il avait également parié sur l'issue.

Le jeu d'Attrape-Fille est diversement joué, sur Gor ; on peut y jouer aussi informellement et simplement qu'on le faisait dans le camp de mon ravisseur, pour le plaisir des hommes, ou bien il peut s'agir d'une affaire très sérieuse, supervisée de près et réglementée d'une manière complexe, comme c'est le cas chez les administrateurs commerçant dans les anneaux extérieurs au périmètre de la Foire des Sardar, où s'opposent les jeunes gens originaires de villes différentes. Dans une de ses formes, il y a cent jeunes hommes et cent jeunes femmes d'une ville, les femmes étant sélectionnées en fonction de leur beauté, qui pénètrent dans l'aire de compétition avec cent jeunes gens et cent jeunes femmes, sélectionnées de la même manière, d'une autre ville. Dans cette forme, on ne porte pas de cagoule. L'objectif de l'homme consiste à protéger ses femmes et à capturer celles de l'autre ville. Les femmes sont prises, dénudées, attachées et portées dans la Fosse à Femmes de la ville qui les a capturées, où elles sont jetées. Lorsqu'elles ne peuvent pas se libérer, elles

sont considérées comme prises. Les hommes de leur camp ne peuvent pénétrer dans la Fosse à Femmes de l'équipe adverse pour libérer leurs femmes. Parfois, on joue avec une limite de temps, l'équipe gagnante étant celle qui a le plus grand nombre de captives ; parfois, dans des versions plus brutales, le camp gagnant est celui qui a capturé les cent femmes de l'équipe adverse. Un homme est disqualifié lorsqu'il est sorti de l'aire de jeu. Les femmes de la ville victorieuse, qui ont été capturées sont, naturellement, à la victoire de leur ville, libérées. Les femmes de la ville vaincue, en revanche, ne le sont pas ; elles sont gardées ; elles sont données aux jeunes hommes de la ville victorieuse ; dans le cas où les cent premières captures décident de la victoire, cela signifie qu'il y a une femme pour chaque participant, en général celle qu'il a lui-même jetée dans la Fosse à Femmes. En conséquence, surtout en début de partie, les jeunes hommes consacrent souvent leur attention aux jeunes femmes de la ville ennemie qu'ils trouvent personnellement séduisantes, celles qu'ils aimeraient emmener chez eux à la fin de la journée. Ce sport, incidemment, lorsque l'on n'estime pas que les questions d'honneur sont en jeu, a parfois servi à résoudre les conflits territoriaux entre les villes, évitant ainsi des guerres.

Dans le camp de mon ravisseur, cependant, les règles étaient simples. L'arbitre leva sa badine.

Il cria un mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Proie ». C'était le signal du début de la partie, indiquant que la femme était à présent disponible, qu'il était possible de la capturer. Au moment où il criait ce mot, il avait abattu la badine et frappé Eta violemment sur les fesses, la faisant crier, indiquant l'endroit où elle se trouvait et, dans un tintement de clochettes, la mettant en mouvement. Les hommes se précipitèrent en direction du bruit. Eta s'immobilisa, figée. Elle était accroupie, les mains attachées dans le dos. L'utilisation fréquente ou non de la badine, dans le courant de la partie, dépendrait essentiellement de l'adresse de la joueuse. Elle devait, selon la règle, bouger au moins une fois toutes les cinq ihns, c'est-à-dire un peu moins de cinq secondes. Si elle ne bouge pas au terme de cinq ihns, soit qu'elle ait peur soit qu'elle ait mal compté, l'arbitre, avec sa badine, trahit rapidement sa position à l'intention des concurrents. Un instant avant le terme des cinq ihns, dans un tintement de clochettes, Eta changea vivement de place. Des hommes poussèrent des cris de rage car elle était passée, sans le savoir, entre deux concurrents. L'arbitre avertit sèchement les hommes. Les concurrents ne doivent pas trahir leur position. Cette identification, en ceci qu'elle pourrait affecter le comportement de la femme, celle-ci désirant peut-être être capturée par un homme plutôt qu'un autre, pourrait influencer injustement l'issue de la partie. Inutile de dire que la femme doit être une excellente proie. Si c'est une mauvaise proie, que la traque est décevante et qu'elle est capturée trop tôt, on lui attache les poignets au-dessus de la tête et on la fouette. Il est rarement nécessaire d'en arriver là, naturellement. Les femmes sont fières de leur aptitude à échapper aux hommes ; elles font tout ce qui est en leur pouvoir pour se montrer une proie intelligente, insaisissable, que l'on ne prend pas aisément ; avec ravissement, elles s'efforcent d'échapper à leurs prédateurs ; elles savent cependant que, compte tenu des clochettes, leur capture est inévitable.

Eta était adroite à ce jeu. Mais les hommes l'étaient également. Je soupçonnai qu'elle avait souvent été ainsi traquée par les hommes du camp, ses chasseurs.

Finalement, elle parut ne plus savoir quelle direction prendre. Les hommes, autour d'elle, étaient silencieux.

À l'aveuglette, portant une cagoule, elle prit la fuite... dans les bras du jeune géant blond. Avec un cri de joie, il s'empara d'elle, la jeta dans l'herbe, l'écrasant sous son poids. Elle était prise.

L'arbitre cria un mot qui, je l'appris plus tard, signifiait : « Capture », et donna une claque sur l'épaule de l'homme. Les autres hommes reculèrent. Puis, devant mes yeux horrifiés, Eta, toujours attachée et portant la cagoule, fut prise sur l'herbe.

Lorsque le jeune homme en eut terminé avec elle, il se leva et dénoua le morceau de tissu qu'il avait sur la tête, le jetant. Les hommes levèrent leurs gobelets vers lui et lui donnèrent des claques dans le dos. Il souriait. Il avait gagné. Il regagna sa place. De l'argent changea de mains. Eta gisait, sur le flanc, dans l'herbe.

Elle paraissait petite, couchée ainsi, avec une cagoule, attachée, avec ses clochettes. Tout le monde, sauf moi, l'avait oubliée. J'avais terriblement pitié de ma pauvre sœur. Et je l'enviais d'avoir été prise.

Quelques instants plus tard, l'arbitre alla près d'elle et, par les bras, la remit debout. Elle tremblait sur ses jambes, les mouvements de son corps agitant les clochettes.

Il cria à nouveau le mot qui signifiait : « Proie » et, à nouveau, la mit en mouvement avec sa badine. À nouveau, les hommes la traquèrent. La deuxième place était en jeu. Elle ne courut pas aussi bien, cette fois mais, peut-être parce qu'il n'y avait plus que quatre poursuivants, elle s'acquitta correctement de sa tâche. Deux ou trois minutes plus tard, elle fut à nouveau capturée et, sous mes yeux horrifiés, avec plaisir et brutalité, soumise une nouvelle fois à l'indignité de la femelle prise, son deuxième ravisseur la traitant avec une audace et un sens physique de la propriété à peine inférieurs à ceux du premier. Comme j'avais pitié d'elle et comme, en secret, je l'enviais ! J'assistai à l'attribution de la troisième, puis de la quatrième place. Le cinquième homme, quand il eut retiré sa cagoule, accepta avec bonne humeur les rires et les bourrades des autres. Comme il avait perdu, il n'avait pas le droit de prendre la belle femme aux clochettes.

L'arbitre détacha la cagoule d'Eta qui rejeta la tête en arrière, secouant les cheveux, respirant avidement l'air nocturne. Son visage était rouge et défait. Il exprimait le plaisir. Bizarrement, elle semblait timide. Ses mains furent détachées. Elle s'assit dans l'herbe, retirant ses clochettes. Tout en retirant ses clochettes, elle me regarda.

Je lui rendis son regard, furieuse.

Elle sourit. Elle retira les dernières clochettes. Puis elle rit, vint près de moi et m'embrassa.

Je ne la regardai même pas.

Puis elle alla chercher le haillon brun que l'arbitre lui avait arraché avant la partie. Elle n'essaya pas de mettre le haillon mais, le portant nonchalamment à la main, elle alla s'allonger aux pieds de mon ravisseur. Je me souvins de la manière dont elle m'avait regardée. C'était le regard d'une femme qui se sait incroyablement désirable et belle, qui est à la merci des hommes et qui, parce qu'ils l'avaient souhaité, avait beaucoup servi leur plaisir.

J'étais furieuse contre elle. Je l'enviais également. En outre, elle m'avait regardée comme si j'étais une fille naïve.

Il faisait nuit, à présent.

L'arbre à l'écorce blanche, abattu dans l'enceinte du camp, cassé à environ un mètre du sol, était proche.

Je vis que Eta avait terminé de faire cuire la viande. Deux hommes avaient soulevé le rôti empalé sur sa broche et l'avaient posé dans l'herbe afin de le couper. Je fus heureuse que le dîner soit proche.

Je m'occupais du brasero. Il brillait dans le noir.

Deux hommes vinrent s'immobiliser près de moi. Je levai la tête, surprise. Ils me

soulevèrent par les bras et me portèrent jusqu'à l'arbre à l'écorce blanche. Ils me jetèrent sur le dos, la tête en bas, sur l'arbre. Je les regardai, follement. Mes mains furent attachées devant mon corps, puis tirées au-dessus de ma tête. Elles furent liées, derrière ma tête, en dehors de mon champ visuel, à l'arbre. Mon corps était tendu, une jambe de chaque côté de l'arbre.

« Que faites-vous ? » criai-je. Mon corps fut solidement attaché au tronc. Je me débattis, la tête en bas, les jambes levées. « Arrêtez ! » criai-je. Des cordes furent passées sur mon cou, mon ventre, sur chaque jambe, au-dessus du genou et aux chevilles, puis serrées. « Arrêtez ! » suppliai-je. « Arrêtez, je vous en prie ! » Je pouvais à peine bouger. Les hommes reculèrent : j'étais attachée à l'arbre. « Laissez-moi partir ! » criai-je. « Je vous en prie ! » gémis-je. « Qu'allez-vous faire ? » demandai-je. Ils me regardèrent. J'étais impuissante. « Qu'allez-vous faire ? » gémis-je.

« Oh, non ! » criai-je. « Non, non, non, non ! »

Mon ravisseur était allé près du brasero et, avec le gant en cuir, et un autre également, à deux mains, avait retiré le fer chauffé au blanc. Je sentis sa chaleur, même à trente centimètres.

« Non ! » hurlai-je. « Non ! » Deux hommes, larges d'épaules, forts, immobilisèrent ma cuisse gauche.

Je regardai mon ravisseur dans les yeux.

« Non, je vous en prie, » sanglotai-je. « Non, je vous en prie ! »

Puis, la tête en bas, impuissante, immobilisée, je fus marquée comme une esclave goréenne.

Le marquage, je suppose, ne prit que quelques secondes. C'est probablement vrai. Objectivement, je vous accorde que telle est la vérité. Néanmoins, une femme qui a été marquée a du mal à accepter, psychologiquement, cette vérité.

Peut-être peut-on m'accorder que ces secondes, ces quelques secondes, parurent très longues.

J'eus l'impression de sentir le fer pendant une heure. Il me toucha fermement, m'embrassant puis me prenant.

Je hurlais et hurlais. J'étais seule dans la douleur, la souffrance, la dégradation, l'opiniâtreté de cet objet sifflant qui me faisait tellement mal. Heureusement, les hommes me laissèrent hurler. Il est très fréquent de laisser les femmes hurler, gentillesse goréenne, lorsqu'on les marque au fer rouge. Ensuite, cependant, lorsque le fer a été retiré de leur corps, et qu'elles sont complètement marquées, il est moins probable que les Goréens accordent une telle considération à leurs sentiments. Ils se montrent moins indulgents. Cela se comprend. Ensuite, elles ne sont plus que des filles marquées.

Cela commence rapidement, presque avant qu'on puisse le sentir. Je sentis le fer me toucher et, presque immédiatement, craquant, pénétrer la partie supérieure de ma peau et, fermement, horriblement, aller s'ancrer fermement dans ma cuisse. Il était littéralement dans mon corps, inflexible, brûlant. Je commençai alors à prendre conscience de la douleur. Je me mis à hurler. Je ne pouvais croire ce que l'on me faisait, ni à quel point c'était douloureux. Non seulement je sentais le fer, mais je l'entendais, sifflant, grésillant, dans la blessure précise et belle qu'il brûlait impitoyablement dans mon corps. Il y eut une odeur de chair brûlée. Cette odeur ressemblait à celle de n'importe quelle viande grillée. C'était mon corps que l'on marquait. Je ne pouvais bouger la cuisse. Je rejetai la tête en arrière et hurlai. Je sentis alors, horrifiée, le fer s'enfoncer davantage dans mon corps. La surface marquante du fer, alors, fut immobilisée, sifflant, littéralement submergée dans ma chair. Je ne pouvais

absolument pas bouger la cuisse. La surface marquante du fer fait environ cinq millimètres d'épaisseur. Elle était dans ma chair. Elle y était logée, submergée, sifflant et brûlant. Prenant son temps, sans se dépêcher, elle me marqua, nettement et profondément. Puis, rapidement, proprement, elle s'écarta.

Je sentis l'odeur de ma chair brûlée. Les hommes lâchèrent ma cuisse. Je suffoquais et sanglotais. Les hommes regardèrent la marque. Mon ravisseur fut complimenté pour son travail. J'en déduisis que j'avais été bien marquée.

Les hommes, alors, s'en allèrent et je restai, la tête en bas, attachée et impuissante, sur le tronc incliné de l'arbre à l'écorce blanche.

Je fus dépassée, psychologiquement, par ce qui venait de m'arriver. La douleur avait à présent diminué. Ma cuisse me faisait toujours mal, cruellement, mais la douleur paraissait relativement dénuée d'importance, à présent, comparativement à l'énormité de la compréhension qui me secoua jusqu'aux tréfonds de mon être. J'avais été marquée au fer rouge. Je frémissais dans mes liens. Je gémis et pleurai. Ma cuisse serait douloureuse pendant des jours, mais cela paraissait sans importance, trivial même. La marque qui avait été imprimée dans ma chair demeurerait. Contrairement à la douleur, elle ne disparaîtrait pas. Je porterais cette marque. Désormais, elle ferait de moi quelque chose que je n'étais pas, ou n'avait pas explicitement été, auparavant, mais que j'étais à présent, clairement, aux yeux de tous. J'étais couchée là. Je compris que j'étais à présent, à cause de la marque, profondément et totalement différente de ce que j'étais auparavant. Que pouvait signifier la marque ? Je frémis. J'osais à peine imaginer quelle était la nature d'une femme portant une telle marque sur son corps. Elle ne pouvait être qu'une chose. Je chassai cette pensée de mon esprit. Je tentai de bouger mes poignets, ma tête et mon corps, mes jambes et mes chevilles. Je ne pouvais les bouger que très peu. Ils étaient immobilisés. Seuls les animaux étaient marqués. Je gisais là, impuissante, misérable. J'étais Judy Thornton. J'étais une excellente étudiante dans une université réputée de la Terre. J'étais la plus belle fille de ma classe, peut-être même de toute l'université, sauf, à ce que l'on disait, en ce qui concernait ma rivale, Elicia Nevins, qui préparait une licence d'anthropologie. Je préparais une licence d'anglais et je faisais des vers ! Comment se faisait-il que j'étais attachée sur une planète inconnue et portais, dans ma chair, une marque au fer rouge ? Comme Elicia Nevins aurait ri avec ravissement, si elle avait pu me voir, sa jolie rivale aguichante, ravalée à ce rang, et même marquée au fer rouge ! Je pensai à Elicia. Nous étions félines, hautaines et méprisantes l'une vis-à-vis de l'autre, nous opposant par la beauté, les honneurs et la popularité. Comme elle aurait ri en me voyant ! Je n'aurais pas pu la regarder en face. La marque me rendait différente. Elle, elle n'était pas marquée. Moi, si. Si elle s'était trouvée là, et que j'aie été détachée, j'aurais baissé les yeux et la tête et, honteuse, me serais agenouillée devant elle. Une simple marque sur la cuisse m'avait-elle rendue tellement différente ? Je le croyais. Je frémis. Je pensai aux garçons avec qui j'étais sortie sur Terre, ces jeunes gens immatures, dont beaucoup étaient riches et bien placés socialement, avec qui j'acceptais de me montrer, souvent dans le simple but de faire ressentir mon extraordinaire popularité aux autres filles de l'université. Que se passerait-il s'ils me voyaient à présent ? Quelques-uns, je crois, auraient fui, terrifiés, si une fille marquée telle que moi avait été jetée à leurs pieds. D'autres, peut-être, stupéfaits et troublés, auraient bafouillé et bredouillé, détournant les yeux, me couvrant avec leurs manteaux, prononçant des paroles incohérentes et rassurantes, pleins d'une sollicitude hypocrite. Combien, me demandai-je, feraient ce qu'ils voulaient vraiment, comme j'étais convaincue que le feraient les Goréens ? Combien, me demandai-je, regarderaient à leurs pieds et me verraient pour ce que j'étais : une femme marquée ? Je me

demandai combien me regarderaient de toute leur hauteur, riraient de plaisir et diraient : « J'ai toujours eu envie de toi, Judy Thornton. À présent, je vais te prendre ! », puis me saisiraient par le bras et me jetteraient sur leurs draps ? Ils étaient rares, probablement. Pourtant, à présent, marquée, pour la première fois, je pris intensément conscience de la force fantastique et de la taille de ces garçons, qui n'étaient pas encore des hommes, pas même des hommes goréens, comparativement à la petitesse de ma stature. Ces choses-là ne me paraissaient pas importantes, auparavant ; à présent, elles me semblaient extrêmement importantes. Auparavant, je pouvais écarter les garçons d'un regard, d'un geste, d'un mot sec mais que se passerait-il, à présent, s'ils me voyaient, portant ma marque ? Se contenteraient-ils de rire face à mon regard stupide, mon geste, ma protestation ? Se contenteraient-ils de rire avant de faire ce qu'il leur plairait ? Ou peut-être, comme les Goréens, me puniraient-ils avant d'entreprendre les actions qu'ils envisageaient ? Je savais que, avec la marque, j'étais profondément et totalement différente. J'étais couchée sur le tronc à l'écorce blanche, la tête en bas, en larmes. La marque était, sur Gor, un statut juridique, institutionnel ; l'être qui la porte est un objet ; sa victime n'a aucun droit, aucun recours dans le cadre de la loi. Pourtant, les conséquences les plus profondes de la marque sont apparemment moins sociales qu'intensément individuelles, personnelles et psychologiques ; la marque, presque immédiatement, transforme la conscience la plus intime de la femme ; je résolus de lutter contre ces sentiments, de conserver mon identité, malgré la marque. J'étais couchée, attachée. Je pouvais à peine bouger. Mais je sentais que le lien le plus étroit n'était pas la corde qui m'enserrait les poignets et le ventre, mais la marque récemment imprimée dans ma chair ; par la suite, me semblait-il, même si on me soumettait aux cordes et aux chaînes, ou bien si j'étais enfermée dans une cellule ou une cage, l'entrave la plus inévitable, la plus totale, serait toujours ce motif délicat, féminin, cette jolie fleur ressemblant à une rose, brûlé dans la chair de la partie supérieure de ma cuisse gauche.

J'entendis les bruits du camp, autour de moi. Les hommes étaient près du feu. On coupait la viande rôtie. On conversait. Eta, belle et aux longues jambes, servait les hommes. Je regardai la riche nuit goréenne, avec ses étoiles nombreuses et brillantes. Je sentais l'écorce lisse, cassante, de l'arbre blanc sous mon dos, sur l'intérieur de mes cuisses. Je sentais la viande rôtie, la végétation. J'entendais les insectes. Je tentai de bouger les chevilles et les poignets. Je pouvais les bouger un tout petit peu. J'avais beaucoup crié. Mes joues, couvertes de larmes, semblaient raides sous l'effet des filets salés qui avaient séché sur elles. Je me demandai quel pouvait être mon statut sur cette planète, à présent que j'étais marquée. Quelle pouvait être la nature, sur une planète comme celle-ci, d'une fille qui portait une telle marque sur son corps ?

Les hommes, accompagnés par Eta et mon ravisseur, se rassemblèrent autour de moi.

Mon ravisseur prit ma tête entre ses mains et la tint de telle sorte que je fus obligée de le regarder. J'implorai sa pitié. Dans ses yeux, il n'y avait aucune pitié. Marquée, je frémis dans son étreinte.

« Kajira, » me dit-il, clairement et simplement. « Kajira. » Puis il lâcha ma tête. Je continuai de le regarder. « Kajira, » répéta-t-il. Je compris que je devais également répéter ce mot.

— « Kajira, » dis-je. J'avais déjà entendu plusieurs fois cette expression, sur cette planète. Les hommes qui étaient venus près du rocher où j'étais enchaînée, dans la plaine, l'avaient utilisée. Et il y avait également eu le cri de « Kajira canjelne ! » qui semblait jouer un rôle rituel dans le combat féroce qui m'avait jetée entre les mains impitoyables de mon ravisseur.

— « La Kajira, » dit Eta, se montrant. Elle releva le court vêtement qu'elle portait, se

tournant vers moi, montrant sa cuisse gauche. Elle portait également une marque. Elle aussi était véritablement marquée. Je me rendis alors compte que j'avais déjà vu la marque, dans la lumière des torches, dans la demi-obscurité, la veille au soir, lorsqu'elle avait été déshabillée, qu'on lui avait mis une cagoule et des clochettes et que, jolie proie, elle avait couru pour amuser les hommes. Je n'avais pas compris, à ce moment-là, ne voyant pas clairement, qu'il s'agissait d'une marque. Il ne m'était même pas venu à l'esprit qu'il pût s'agir d'une marque. Je n'y avais vu qu'une marque troublante quelconque. Je n'aurais pas cru, la veille au soir, qu'une femme pût être marquée. Mais, à présent, après ma récente expérience du fer, j'étais prête à croire mes sens. Les femmes, sur cette planète, pouvaient être marquées. Eta et moi étions à présent, dans un sens profond, je le compris à ce moment-là, semblables ; nous étions toutes les deux des femmes marquées ; je ne lui étais plus supérieure ; une marque avait été apposée sur moi par le fer rouge pour le plaisir des hommes ; j'étais, à présent, exactement comme Eta ; quoi qu'elle soit, je compris alors que j'étais exactement cela, et seulement cela. Sa marque, cependant, n'était pas exactement la même que la mienne. Elle était plus mince, plus verticale, évoquant davantage une tige avec des boucles florales, cursives ; elle faisait environ quatre centimètres de haut et un centimètre de large ; c'était, je l'apprendrais plus tard, la première lettre, en écriture cursive, du mot goréen : Kajira ; ma marque était le « dina » ; le dina est une petite fleur, jolie, aux pétales multiples, à la courte tige et fleurissant dans un bouquet de feuilles vertes, généralement sur les pentes des collines, dans les zones tempérées septentrionales de Gor ; son bouton fait penser à celui d'une rose, mais la ressemblance s'arrête là ; c'est une fleur exotique, extra-terrestre ; on l'appelle également, dans le nord, où elle est plus répandue, la fleur des esclaves ; elle était brûlée dans ma chair ; dans le sud, sous l'équateur goréen, où la fleur est beaucoup plus rare, elle est plus recherchée ; il y a quelques années, il était assez fréquent que les familles de caste inférieure du sud appellent leurs filles : Dina ; cette pratique a à présent pratiquement disparu avec l'établissement et le développement de relations commerciales et culturelles entre des villes telles que Ko-ro-ba et Ar, et la géante de l'hémisphère sud : Turia. Lors de la chute de la ville de Turia, il y a quelques années, des milliers de citoyens ont fui, dont beaucoup de marchands et de familles de marchands ; avec la préservation de la ville, et la restauration de l'Ubarat de Phanius Turmus, de nombreuses familles sont revenues ; même parmi les Turiens qui ne rentrèrent pas dans leur ville natale, beaucoup, restant dans leur nouvelle patrie, devinrent les agents de la distribution de produits turiens, ainsi que du cuir et des marchandises des Peuples des Chariots, qui transitent par Turia. Le fait que, dans le nord, le joli dina s'appelait : la fleur des esclaves, n'échappa pas aux Turiens exilés ; avec le temps, en dépit du fait que Dina est un joli nom et le dina une fleur jolie et délicate, il n'est plus utilisé dans l'hémisphère sud, pas plus que dans l'hémisphère nord, comme nom de femme libre ; les femmes libres qui le portaient l'ont généralement fait changer, supprimer des listes de leur ville et remplacé par quelque chose de moins humiliant et plus convenable. Dina, au nord, depuis de nombreuses années, est presque exclusivement un nom d'esclave. La raison pour laquelle, dans le nord, le dina est la fleur des esclaves se perd dans la nuit des temps. On raconte qu'un ancien Ubar d'Ar, capturant la fille d'un ennemi défait, en fuite, dans un champ de dinas, l'a asservie à cet endroit, la dénudant par l'épée, la prenant puis l'enchaînant. Tandis qu'il enchaînait son collier à son étrier, on raconte qu'il a regardé le champ puis l'a nommée : « Dina ». Mais il est possible que le dina soit considéré comme la fleur de l'esclave simplement parce que dans le nord, c'est, malgré sa beauté et sa délicatesse, une fleur assez ordinaire, sans importance ; on peut la cueillir aisément, du fait qu'elle est sans défense, on peut aisément l'écraser, la dominer et, si on le souhaite, la jeter.

La marque d'Eta n'était pas le dina ; c'était, comme je l'apprendrais plus tard, la première lettre, en écriture cursive, du mot goréen : Kajira ; c'était également, toutefois, dans sa nature délicatement florale, une marque incroyablement belle et féminine ; je me souvins avoir pensé que la marque que je faisais chauffer était trop féminine pour marquer un objet masculin tel qu'une selle ou un bouclier, mais qu'elle conviendrait parfaitement à quelque chose de nature féminine ; je comprenais, à présent qu'elle me marquait, moi ; ma marque et celle d'Eta étaient incroyablement féminines ; notre féminité, que nous le voulions ou non, avait été profondément et indélébilement imprimée en nous. Il était naturel, compte tenu du fait que le dina est la fleur des esclaves, que les Marchands d'Esclaves, les Guerriers et les Marchands entreprenants, ceux qui s'occupent de l'achat et de la vente de femmes, aient mis au point une marque basée sur cette fleur. En outre il existe, sur Gor, de nombreuses marques de femmes bien que la marque kajira, que portait Eta, soit de loin la plus répandue. Certains Marchands inventent des marques, comme la dina fut inventée, afin de renouveler la nature de leur marchandise et de stimuler les ventes. Les collectionneurs, par exemple, ceux qui sont riches, collectionnent parfois les marques exotiques, tout comme les collectionneurs de la Terre collectionnent les timbres ou les pièces de monnaie, peuplant leur Jardin de Plaisir non seulement de filles belles mais aussi diversement marquées. Les femmes, bien entendu, veulent être achetées par un maître fort, qui les désire pour elles-mêmes, pas pour leur marque. Lorsqu'une femme est achetée, naturellement, c'est en général parce que l'homme *la* veut, *elle*, *la femelle*, et qu'il est prêt à sortir son argent durement gagné pour elle, elle seule, car elle est seule ; tout ce qu'elle a en quittant l'estrade, c'est elle-même ; c'est une esclave ; elle n'a ni richesse, ni pouvoir, ni relations familiales ; elle est nue, et vendue ; mais c'est uniquement elle qu'il achète. Il y a, naturellement, des hommes qui achètent pour la marque. Pour satisfaire ce marché, des marques diverses sont mises au point et utilisées. La « fleur des esclaves » était un développement naturel. Malheureusement pour ces entrepreneurs, leur avidité et leur absence de contrôle sur les forges ont eu pour résultat la prolifération incontrôlée de la marque dina. En devenant plus populaire elle devint, naturellement, très commune. Les femmes marquées comme je l'étais étaient déjà appelées, sur Gor, d'une manière assez méprisante : « les dinas ». Les collectionneurs, à présent, ne recherchaient guère les dinas. Cette popularité, bien qu'elle constitue sans doute une déception pour certains commerçants et Marchands d'Esclaves, était bien accueillie par les femmes qui portaient cette marque, quoique personne ne s'intéressât à ce qu'elles pensaient. Les femmes mises aux enchères sur l'estrade veulent être achetées parce que les hommes les trouvent désirables, si désirables qu'ils sont prêts à donner leur or pour les avoir ; comme elles seraient misérables en apprenant qu'elles n'ont été achetées que pour leur marque ! Il y avait d'autres marques, dans le camp de mon ravisseur. Cependant, il avait fait de moi une dina. Il ne l'avait pas fait pour des raisons économiques. Il m'avait « estimée », ma nature et mon corps. Il avait décidé que le dina m'irait à la perfection. En conséquence, il avait marqué ma chair avec. À présent, dans mon corps, magnifiquement, je portais la « fleur des esclaves ».

Eta se pencha sur moi, souriante. Elle montra la bande métallique qu'elle portait au cou. Des lettres que je ne pouvais pas lire étaient gravées dans le métal. Elle fit tourner la bande métallique, pas très facilement, autour de son cou. Elle était parfaitement adaptée, comme si elle avait été faite sur mesure. Je retins mon souffle. Elle était littéralement fermée à clé sur son cou. Je compris alors, horrifiée, qu'elle ne pouvait la retirer. Eta portait un collier en acier.

Eta se tourna alors vers mon ravisseur.

« La Kajira, » dit-elle, baissant la tête en signe de soumission. Si j'avais été un homme, je suppose que la manière dont elle dit cela m'aurait rendu fou. Puis Eta se tourna vers moi, riant, montrant ma bouche. Je ne compris pas. Elle montra sa bouche une nouvelle fois, puis se tourna vers mon ravisseur et répéta : « La Kajira », faisant à nouveau le geste de soumission. Puis, avec un sourire, Eta montra ma bouche. Attachée, je regardai mon ravisseur dans les yeux.

— « La Kajira, » dis-je. Puis, en larmes, je fermai les yeux et tournai la tête sur le côté. Attachée comme je l'étais, je ne pouvais guère incliner la tête devant lui mais, instinctivement, j'avais tourné la tête sur le côté, exposant vulnérablement ma gorge. Cela était arrivé si naturellement que j'en tremblai. Puis sa grosse main se posa sur ma gorge. Je savais qu'elle aurait pu facilement l'écraser. Je tournai à nouveau la tête vers lui. Mes yeux s'emplirent de larmes. « La Kajira, » soufflai-je, tournant à nouveau la tête sur le côté. Sa main quitta ma gorge puis, avec les autres, il regagna le feu et continua son repas.

Je restai à nouveau seule sur le tronc de l'arbre à l'écorce blanche. Quel pouvait être mon statut sur cette planète ? On ne marque que les animaux. Je portais une marque. Ce n'était que maintenant, alors que j'étais marquée, qu'ils se décidaient à m'enseigner leur langue. Auparavant, ils ne m'avaient même pas enseigné les mots signifiant : « Cours » et « Va chercher ». Je supposai que, à présent que j'étais marquée, je devais me consacrer avec diligence à l'apprentissage de leur langue. Je ne croyais pas qu'ils seraient, désormais, patients avec moi. J'avais été marquée. Il faudrait que j'apprenne rapidement et correctement. Le premier mot que j'eusse appris était : « Kajira », que mon ravisseur m'avait adressé, et « La Kajira », expressions que, suivant l'exemple d'Eta, je devais dire à mon ravisseur. Je compris alors que j'étais une Kajira et, en outre, je devinai que ce statut, quel qu'il soit, je le partageais avec Eta ; elle lui avait dit : « La Kajira » d'une manière qui montrait clairement qu'elle se considérait, devant lui, comme une Kajira. Nous portions, Eta et moi, une marque. Eta avait même un collier ; je n'avais pas de collier mais je savais que, s'ils souhaitaient m'en mettre un au cou, ils le feraient sans hésiter. Bien que je ne portasse pas de collier, je savais que j'étais, si quelqu'un le souhaitait, passible du collier. Je savais que j'étais désormais une Kajira ; je savais que, suivant l'exemple d'Eta, je m'étais reconnue telle devant mon ravisseur ; je m'étais proclamée Kajira, quel que fût le sens de ce mot, devant lui. Qu'était-ce qu'une Kajira ? Je chassai de mon esprit la seule réponse possible, refusant de l'admettre consciemment. Puis, irrésistiblement, comme un cri de désespoir, elle s'imposa à moi ; il me fut impossible de l'ignorer, de la répudier ; il me devint impossible, fille stupide de la Terre, de nier et de fuir la réalité ; la compréhension, insistante et explosive, s'imposa irrésistiblement à moi ; j'étais nue et attachée ; j'étais passible du collier ; j'avais été marquée ; j'avais dit : « Kajira » ; j'avais dit : « La Kajira » ; c'étaient les premiers mots qui m'eussent été enseignés ; je savais que j'étais une Kajira ; je ne savais même pas si j'avais encore un nom ; je supposai que je n'en avais pas ; je supposai que je n'étais plus qu'un animal sans nom entre les mains des hommes ; j'étais, auparavant, trop bien pour être une servante ; à présent, j'étais une Kajira ; ma cuisse me faisait mal ; je gémis de désespoir ; je pleurai ; je compris qu'une Kajira n'était même pas une servante ; une Kajira était une esclave ; et le sens de « La Kajira », que j'avais dit à mon ravisseur, était : « Je suis une esclave. ».

Je poussai un long cri de désespoir, comprenant alors que j'étais une esclave. « Kajira » et « La Kajira » sont souvent les premiers mots qu'une femme de la Terre apprend sur Gor. Les femmes de la Terre, pour les hommes puissants de Gor, ne sont pratiquement bonnes qu'à être des esclaves.

Lorsque j'avais crié désespérément, attachée sur le tronc incliné de l'arbre à l'écorce blanche, deux hommes s'étaient levés, près du feu et, comme s'ils avaient attendu un tel cri de ma part, indiquant que, à présent, horrifiée, je comprenais véritablement ce que j'étais, que j'avais, à présent, dans mon cœur, et misérablement, irrémédiablement reconnu ma nouvelle nature, vinrent près de l'arbre et, rapidement, avec indifférence, me détachèrent. Puis ils me traînèrent, me tenant par les bras, et me firent agenouiller devant mon ravisseur qui était assis, les jambes croisées, près du feu. Je restai à genoux, le front dans l'herbe, esclave tremblante devant lui.

Précédemment, dans le camp, mon ravisseur m'avait fait manger dans sa main, mettant la nourriture dans ma bouche ou bien me la faisant prendre, à genoux, sans utiliser les mains. Eta avança alors. Elle avait deux bols en cuivre pleins de gruau. Près de moi, elle s'agenouilla devant mon ravisseur ; elle posa un bol devant moi ; puis, tenant l'autre bol, elle le tendit à mon ravisseur ; un homme, me prenant par les cheveux, me tira la tête en arrière de sorte que je ne vis pas clairement ce qui se passait ; mon ravisseur prit le bol de gruau d'Eta puis, sans un mot, le lui rendit. Puis ses hommes, lui et Eta me regardèrent. Je compris alors ce que je devais faire. Je pris le bol à deux mains et, à genoux, le tendis à mon ravisseur. Il prit le bol. Puis il me le rendit. Je pouvais à présent manger. Je restai à genoux, tremblante, le bol entre les mains. Le caractère symbolique du geste ne m'échappa pas. C'était de lui que, symboliquement, je recevais la nourriture. C'était lui qui me nourrissait. C'était de lui que je dépendais pour ma nourriture. S'il décidait de ne pas me nourrir je compris que je ne mangerais pas. La tête baissée, suivant l'exemple d'Eta, je mangeai le gruau. On ne nous donna pas de cuiller. Avec nos doigts et, comme les chats, avec la langue, nous terminâmes le gruau. Il était insipide. Il n'était ni sucré ni salé. C'était du gruau d'esclave. Parfois, c'était tout ce que l'on me donnait. Les femmes, naturellement, ne sont pas toujours nourries de cette manière. En général, elles préparent la nourriture, puis la servent, après quoi elles sont autorisées à manger. Beaucoup d'hommes permettent, en général, aux femmes de manger en même temps qu'eux, à condition qu'ils commencent d'abord et que cela n'entrave pas le service. Ainsi, nourrie, la femme peut gagner plus rapidement les fourrures. Cela dépend essentiellement de l'homme ; la volonté de la femme ne compte pas. Dans certaines demeures, la femme doit, avant le repas du soir, tendre son assiette à l'homme ; ensuite, normalement, il la lui rendra ; si elle n'a pas été totalement satisfaisante, en revanche, il est possible qu'elle soit privée de nourriture. Le contrôle de la nourriture des femmes permet non seulement de réguler intelligemment l'apport en calories, mais constitue également un excellent instrument permettant de les mettre au pas ; celui qui contrôle la nourriture contrôle la femme. Le contrôle de la nourriture, du point de vue de l'homme, a également des conséquences inattendues. Rares sont les choses qui manifestent aussi nettement la domination de l'homme, la dépendance de la femme, que le contrôle de la nourriture. Cette chose toute simple les excite en profondeur. Elle les rend impatientes de leur plaire comme une esclave. Je terminai le gruau d'esclave. Il n'était pas bon mais cette pitance, malgré sa simplicité, suscita ma reconnaissance. J'avais faim. Je mourais de faim. Peut-être la marque au fer rouge m'avait-elle donné faim. Furtivement, je regardai l'homme au-dessus du bol de cuivre. Il semblait terriblement fort et puissant. La cérémonie du don de la nourriture par la main de l'homme, comme elle eut lieu ce soir-là au camp, se révélerait assez exceptionnelle, quoiqu'il soit assez fréquent d'être nourrie à la main, lorsque cela l'amuse, ou de se voir jeter des miettes. Chez de nombreux hommes, cependant, il est peut-être utile de le mentionner, l'anniversaire mensuel de l'acquisition d'une esclave est souvent marqué par cette cérémonie, ou bien une cérémonie semblable. L'esclave est le délice de l'homme ; elle

est extrêmement prisée et précieuse ; le fait que le jour de son acquisition soit célébré chaque mois par des cérémonies spéciales n'est pas surprenant. Ces nombreux anniversaires sont délicieusement fêtés, ce qui n'est pas étonnant dans le cas d'une femme qui est esclave, et rarement oubliés ; lorsqu'un tel anniversaire est oublié, alors qu'il est généralement célébré, les femmes redoublent d'efforts pour plaire, craignant d'être bientôt vendues.

Je posai le bol de gruau.

Une badine fut donnée à Eta. Elle se leva. Je baissai la tête. Elle ne me frappa pas. Je la regardai. Je compris qu'elle était la Première Fille du camp et que je devais lui obéir, qu'elle avait le pouvoir de fixer mes tâches et mes devoirs. Soudain, j'eus peur d'elle. Avant, je la méprisais. À présent, je tremblais. C'était elle qui avait la badine. Avant, je ne lui obéissais généralement qu'en présence des hommes. Je préférais lui laisser le travail. Je compris alors que je devais, sans poser de questions, accepter d'elle mes instructions d'esclave et m'acquitter, rapidement et correctement, de toutes les tâches qu'elle pourrait m'assigner. Je la regardai dans les yeux. Bien que je fusse une femme délicate de la Terre, belle et sensible, écrivant même de la poésie, je ne doutai pas qu'elle utilisât la badine sur moi, et abondamment, si je ne travaillais pas bien. Je baissai la tête. Je résolus de bien travailler. Dans ce camp, bien qu'originnaire de la Terre, j'étais inférieure à elle. Elle pouvait me commander. Elle avait la badine. J'obéirais. Elle était la Première Fille.

Eta me conduisit dans un coin du camp et, ensemble, nous lavâmes les bols de cuivre dans le cours d'eau, les essuyant. Nous rangeâmes le camp.

Les hommes appelèrent. Eta se hâta de leur apporter du vin et du Paga. Je l'aidai à transporter boissons et gobelets près du feu. Elle se mit à les servir. Je restai à l'écart. Comme elle était belle, ses longues jambes dans son court haillon, sa beauté, la lumière du feu sur son visage et ses cheveux, tandis qu'elle servait les hommes ; comme il me parut parfait, alors, parfait et naturel que, belle comme elle était, elle serve comme elle le faisait ! Comme il aurait été grotesque que les hommes la servent ou que tout le monde, elle y compris, se serve ! C'était l'ordre de la nature, pur, que je regardais tandis qu'elle allait et venait parmi ces hommes puissants.

« Kajira ! » appela un homme. Je tremblai d'horreur. Il m'avait appelée. Je me précipitai vers lui et m'agenouillai devant lui. Rudement, il me retourna et, avec une mince lanière de cuir, m'attacha les mains dans le dos. Puis il me montra la viande et me poussa. Je tombai sur le ventre puis me tournai sur le flanc, frénétiquement, pour le regarder. Il me montra la viande en riant. Comment, attachée, aurais-je pu le servir ? Mon ravisseur me fit signe. Je me relevai péniblement, avec une maladresse qui fit rire les hommes, et allai m'agenouiller devant mon ravisseur. Il coupa un petit morceau de viande et le mit entre mes dents. C'était du tabuk rôti. Il montra l'autre homme avec son poignard. J'allai près de l'autre homme, serrant le morceau de viande entre mes dents, et m'agenouillai devant lui. L'homme, assis les jambes croisées près du feu, me fit comprendre par signes que je devais approcher de lui et mettre le morceau de viande dans sa bouche. Rouge de honte, j'obéis. Je tendis délicatement la tête vers lui et, avec sa bouche, il prit la viande qui était entre mes dents. Les hommes exprimèrent leur joie en se frappant l'épaule gauche. Je servis ainsi tous les hommes. J'avais déjà porté de la viande dans la bouche, sans avoir l'autorisation d'y toucher mais, alors, je n'étais pas attachée, je ne m'étais pas agenouillée et ils ne l'avaient pas prise avec leur propre bouche. Je les servais à présent, et telle était leur intention car ils avaient envie de s'amuser, comme seules les esclaves servent les hommes. Ils m'enseignaient, riant et me parlant, ce que j'étais. Le seul homme que je ne servis pas fut celui qui coupa la viande que je portai, mon ravisseur. Il ne coupa aucun morceau de viande que je fus chargée de porter, de cette

manière humble, à sa bouche. C'était surtout lui que je désirais servir. Je voulais oser toucher sa bouche avec mes lèvres, en lui donnant la viande. Mais il ne me fit par le servir de cette manière. J'avais envie de précipiter mon petit corps nu et attaché dans ses bras. Il fronça les sourcils. Je me tassai sur moi-même. Il m'indiqua que je devais me mettre à plat ventre devant lui. J'obéis. Il coupa de petits morceaux de viande et me les jeta. À plat ventre, les mains attachées dans le dos, je mangeai. Mes larmes tombèrent sur l'herbe, tandis que je ramassai les morceaux de viande. J'étais convaincue d'être une esclave. Les hommes se mirent à parler. L'un d'entre eux, sur un mot de mon ravisseur, me détacha et je rampai près d'Eta, en dehors du cercle de feu, et me réfugiai dans ses bras. Plus tard, les hommes se mirent à raconter des histoires et à chanter. Ils demandèrent encore du vin et du Paga et, Eta et moi, nous nous dépêchâmes de les servir. Nous passâmes parmi eux. Moi aussi, à présent, je servais dans la lumière du feu. Je versais le Paga, que je portais, dans un gobelet, l'embrassais, comme je devais le faire, puis le donnais à l'homme.

« Paga ! » cria mon ravisseur. Je faillis m'évanouir. J'allai vers lui et, tremblante, emplit son gobelet de Paga ; j'avais terriblement peur d'en renverser ; je n'avais pas seulement peur, si j'en renversais, d'être battue à cause de ma maladresse ; c'était surtout que je voulais paraître gracieuse et belle à ses yeux ; mais je tremblais et fus maladroite ; le Paga bouillonna dans le gobelet mais, alors que mon cœur s'arrêtait presque, il ne se renversa pas ; il me regarda ; j'étais une fille maladroite et une esclave sans valeur ; je me sentis terriblement petite et indigne, devant lui ; je n'étais pas seulement une femme, petite et faible, devant ces hommes puissants ; je n'étais même pas une bonne esclave. Tremblante, je lui tendis le gobelet. Il ne le prit pas. Je me tassai sur moi-même, troublée. Je ne savais pas quoi faire. Je me rendis alors compte que, dans ma confusion et mon désespoir, j'avais oublié de poser les lèvres sur le gobelet en signe de soumission. Je posai rapidement les lèvres sur le gobelet, l'embrassant. Puis, soudain, alors que j'allais le lui donner, audacieusement, je portai à nouveau le gobelet à mes lèvres. Le tenant à deux mains, je l'embrassai une nouvelle fois, amoureuxment, délicatement, complètement, longuement, les yeux fermés. Je n'avais jamais embrassé, sur Terre, un garçon avec l'abandon et la passion que j'accordai au gobelet de mon ravisseur goréen. Je lui appartenais. J'étais sienne. Je l'aimais. Je sentis le métal du gobelet sous mes lèvres pleines, insistantes. J'ouvris les yeux. Je tendis, les yeux pleins de larmes, le gobelet à mon ravisseur. C'était comme si, avec ce gobelet, je me donnais à lui. Pourtant, je savais qu'il était inutile que je me donne à lui, car j'étais sienne et esclave ; il pouvait me prendre chaque fois qu'il en avait envie. Il accepta cependant le gobelet et me congédia.

Tard dans la nuit, les hommes gagnèrent leurs fourrures et leurs tentes. Nous rangeâmes la nourriture qui restait, Eta et moi, nous lavâmes les gobelets et nettoyâmes les abords du feu des déchets et des débris. Elle me donna une mince couverture de tissu rugueux ; c'était du rep ; je pouvais me couvrir avec pendant la nuit.

« Eta ! » appela un homme. Elle alla vers lui. Elle se glissa, sous sa petite tente, dans ses fourrures. Je la vis quitter le haillon qu'elle portait et je le vis, lui, au clair des lunes, refermer les bras sur elle. J'eus soudain peur. La mince couverture sur les épaules, j'allai au pied de la falaise et regardai la paroi verticale qui se dressait au-dessus de moi. Elle luisait dans la lumière des lunes. Je la griffai avec les ongles. Je gagnai la barrière d'épineux, petite silhouette blanche et triste dans la nuit, serrant une mince couverture autour de mon corps. La barrière d'épineux faisait environ deux mètres cinquante de haut et trois mètres d'épaisseur. Je tendis la main. Misérablement, je la retirai, griffée jusqu'au sang. Je regagnai l'endroit où Eta m'avait donné la couverture de rep et m'allongeai sur le sol dur. Je frémis,

sachant que, si elle avait été appelée dans la tente d'un homme, je pouvais être, moi aussi, appelée de la même manière. Le principal devoir d'une esclave, à mon avis, n'était pas de faire la cuisine, de coudre ou de laver, mais de procurer aux hommes les plaisirs prolongés, profonds et exquis, comme seule une belle femme peut le faire, d'être pour lui tout ce qui lui fait envie, de lui donner tout ce qu'il demande et, dans la mesure de sa beauté, de son innocence et de son imagination, mille fois plus.

Je me mis à transpirer. La totalité et l'ensemble de la condition d'esclave me faisaient peur. Je suis une fille de la Terre, me dis-je. Je ne suis pas une esclave ! Je ne veux pas être une esclave ! Je suis une fille de la Terre !

« Kajira ! » entendis-je.

Terrifiée, serrant la mince couverture autour de mes épaules, je me dressai sur les genoux, puis m'accroupis. Mon ravisseur se tenait devant sa tente. J'apercevais les fourrures, à l'intérieur. Une petite lampe y était allumée.

Je ne voulais pas qu'il soit obligé de se répéter, car je craignais d'être battue.

Serrant la couverture autour de moi, j'allai vers lui. Il me tendit une tasse et, tenant la couverture autour de moi avec une main, je bus de l'autre. C'était une boisson amère, mais je la bus. Je ne savais pas, à ce moment-là, que c'était le Vin des Esclaves. Il est rare que les hommes fassent des enfants à leurs esclaves. Les esclaves, lorsqu'elles doivent concevoir un enfant, portent généralement une cagoule et sont croisées avec un esclave mâle, portant également une cagoule, l'acte se déroulant sous le contrôle de leurs maîtres respectifs ; il est rare qu'une femme porte l'enfant d'un esclave appartenant à la même Demeure qu'elle ; les relations personnelles entre esclaves mâles et femelles sont généralement mal vues ; parfois, cependant, à titre de punition, il arrive que des femmes soient jetées parmi les esclaves mâles, afin de servir leur plaisir. Les effets du Vin des Esclaves dure plusieurs cycles, ou lunes ; ils peuvent être annulés par un autre breuvage, une boisson douce et sucrée, qui libère le corps de la femme en vue de l'acte de l'esclave mâle ou, dans les cas exceptionnels, lorsqu'elle est affranchie, de celui de son amant ; les esclaves, incidemment, ne sont presque jamais affranchies, sur Gor ; elles sont trop délicieuses et désirables pour qu'on les affranchisse ; seuls les imbéciles, dit-on souvent, affranchissent les esclaves.

Mon ravisseur me prit la tasse lorsque je l'eus vidée. Il la jeta dans l'herbe. Il ne m'avait pas quittée des yeux. Je sentis ses mains sur mes épaules. Il écarta la couverture puis la laissa tomber à mes pieds.

Il me regarda. J'étais à quelques centimètres de lui. Puis il me prit par le bras gauche et me jeta dans l'ouverture basse de sa tente. On ne pouvait pas se tenir debout, dans la tente, car le plafond était bas. Je restai à moitié accroupie et à moitié à genoux sur les fourrures. Il n'y avait pas de comparaison entre leur profondeur, leur luxe, et ma pauvre couverture de rep. La tente était rayée à l'intérieur ; la petite lampe était ciselée ; à l'extérieur, incidemment, la tente était d'un brun terne ; parmi les buissons et les arbres, il ne serait pas facile de la distinguer, même si elle était plantée à quelques mètres.

Il se glissa dans la tente et s'accroupit près de moi. Il se débarrassa de son épée, de la ceinture portant le fourreau de sa dague et, enveloppant le tout dans les bandes de cuir souple, le posa dans un coin. Il me regarda. Je baissai la tête. Je me sentais très petite, avec lui. Il leva la lampe afin que je puisse, en me tournant, examiner la marque que j'avais sur la cuisse ; il me tint la jambe avec une main, la tournant de telle sorte que je puisse voir distinctement la marque. Sa main, sur ma cuisse, me fit peur. Il était terriblement fort. Je regardai la marque. Elle était très méticuleuse, propre, profonde, jolie et délicate ; elle était incroyablement féminine ; c'était comme si ma féminité avait été littéralement imprimée

dans mon corps ; c'était comme si j'étais, par elle, devenue une chose que, par la suite, que je le veuille ou non, je ne pourrais jamais nier ; jamais je ne m'étais sentie aussi douce, aussi féminine ; je portais, brûlée dans ma chair, une marque qui comptait parmi les plus belles ; je portais, incisée dans ma cuisse, évoquant une jolie petite rose, le dina, la fleur des esclaves. Je regardai mon ravisseur dans les yeux. Je ne m'étais jamais sentie aussi faible, vulnérable, douce, impuissante, féminine. Il n'y avait pas de larmes dans mes yeux. Je savais que j'étais une esclave et que j'appartenais à cette brute. Je le vis poser la lampe dans un coin. Je lui tendis mes lèvres. Je sentis ses bras se refermer sur moi.

Avec un gémissement de surprise, je fus renversée sur les fourrures.

Mes jambes furent écartées.

« Je t'aime, » soufflai-je, abandonnée dans ses bras « ... Maître. »

LA KAJIRA

JE me réveillai à ses pieds dans l'aube goréenne. Je posai les mains sur ses mollets et ses chevilles, comme pour les serrer, mais si doucement qu'il ne se saurait pas tenu. Je posai délicatement les lèvres sur ses mollets, sentant les poils sous mes lèvres, et l'embrassai. J'embrassai ses chevilles et ses pieds, doucement, afin qu'il ne sût pas qu'il était embrassé, légèrement, afin qu'il ne se réveillât pas, que l'audace de l'esclave couchée à ses pieds ne le mît pas en colère. Puis je m'allongeai contre lui, joyeuse, heureuse. Je voyais la longue barre horizontale de la tente rayée, au-dessus de moi, s'étendant sur les lanières de cuir qui servaient d'armature. Les parois rayées de la tente bougeaient légèrement sous l'effet de la brise matinale. L'aube était d'un gris tendre. Dehors, je vis l'herbe couverte de rosée. J'entendis les appels des oiseaux. Je restai couchée au plus profond des fourrures. Je roulai sur le ventre, afin de regarder l'homme qui me possédait. Plusieurs fois, au cours de la nuit, il m'avait subjuguée. Sur l'intérieur de ma cuisse gauche, d'un brun rougeâtre, sec à présent, il y avait un filet de sang, mon sang virginal, que je ne pourrais plus jamais verser. Dans une sorte de rite primitif, du fait que je n'étais qu'une esclave, il m'avait forcée à le goûter. Il en avait pris sur le doigt et me l'avait mis rudement dans la bouche, tachant mes lèvres, ma langue, mes dents, m'obligeant à faire pénétrer dans mon corps les conséquences de sa victoire, ma capitulation, ma défloration, puis, tenant ma tête entre ses mains, me regardant dans les yeux, il me força à avaler. Je n'oublierai jamais le goût, ni le calme dominateur avec lequel il me regardait. Puis, bien que mon corps fût encore douloureux après son premier assaut, il prit à nouveau son plaisir comme un lion, dans ma douceur vulnérable et blessée ; je n'eus droit à aucune considération, étant esclave. Je m'accrochai à lui, l'aimant. Il se servit beaucoup de son esclave, cette nuit-là. Comme je fus excitée et obéissante, malgré la douleur, sachant parfaitement bien que je serais rapidement et cruellement punie si je ne me montrais pas complètement satisfaisante ! Comme je fus heureuse, et soumise, complètement à sa merci ! Une femme qui n'a pas été possédée ne peut peut-être pas comprendre ce que ressent celle qui l'est, mais, obscurément, elle peut peut-être imaginer la joie de l'esclave. Je ne l'aurais jamais cru si je n'en avais pas fait l'expérience.

Doucement, je baissai la tête vers la brute et l'embrassai doucement, afin de ne pas réveiller mon Maître.

Je m'allongeai dans les fourrures, à ses pieds, dans l'aube goréenne.

À un moment donné, pendant la nuit, il avait ri, doucement, sur un ton grave, me serrant, impuissante, cruellement contre lui, me regardant dans les yeux, profondément satisfait de me posséder. Comme j'avais été reconnaissante, joyeuse, tenue !

Mon Maître était content de son esclave.

J'écoutai les oiseaux, dehors, dans le velours luisant de l'aube douce.

Comme la Terre était loin, avec ses pollutions, ses foules, son hypocrisie, de ce monde ! Doucement, du bout des doigts, je touchai ma marque. Je fis une grimace. Je ne la toucherais

guère, pendant quelques jours, car je voulais que sa délicatesse se cicatrisât parfaitement. Je voulais que la marque fût parfaite. Aucune femme n'est à ce point dépourvue de vanité qu'elle ne veuille que sa marque soit parfaite. Même le rouge à lèvres et l'ombre à paupières, que l'on peut retirer et réappliquer, la femme veut qu'ils soient parfaits ; à plus forte raison la marque, que l'on ne quitte jamais ! Les femmes veulent une marque dont elles puissent être fières. Une bonne marque donne confiance en soi, reconforte et sécurise. Souvent, l'habillement d'une femme se limite à la marque et au collier. Par conséquent, la marque compte beaucoup à ses yeux. En outre chacun sait, sur Gor, qu'une marque petite et belle, bien placée, souligne considérablement la beauté d'une femme. Je tentai de me révolter contre la marque, mais j'en fus incapable. Elle était trop belle et, à présent, en outre, elle faisait trop partie de moi. J'embrassai le bout de mes doigts et, doucement, les posai sur les pétales de la fleur des esclaves que mon Maître, la veille au soir, avec un fer chauffé à blanc, contre ma volonté, avait fait fleurir sur ma cuisse. Je restai couchée là, dans l'aube fraîche. Sur Terre, il me semblait à présent que j'avais été une véritable esclave ; et que, sur cette planète, bien que je portasse une marque, j'étais véritablement libre pour la première fois de ma vie. Sur Terre, des chaînes invisibles me maintenaient cruellement loin de moi-même et de mes sentiments ; conditionnements et dérisions avaient érigé des murailles entre moi, mon cœur et mes émotions ; j'étais crispée, victime misérable de ma propre acceptation ; à présent, pour la première fois de ma vie, bien que je pusse porter un jour des chaînes, dans mon cœur, mes sentiments et mes émotions, j'étais véritablement libre, véritablement libérée ; couchée, j'étais heureuse.

J'eus soudain peur. Je sentis sa main qui me cherchait. Je m'approchai de lui et mis la tête de telle sorte qu'il puisse la toucher, près de sa cuisse. Il dormait. Je sentis sa main glisser dans mes cheveux, les saisir. Il me tira vers sa ceinture. J'étais une esclave.

« Oui, Maître, » soufflai-je.

Je sentis la badine d'Eta sur ma peau.

« Kajira, » souffla-t-elle. « Kajira. »

Je me réveillai. Il était encore très tôt, mais il faisait plus clair. Mon Maître dormait toujours. Seule Eta était debout, dans le camp.

La rosée de l'aube n'avait pas encore séché sur l'herbe. Je sortis en rampant de la tente.

Eta fixerait mes tâches. Esclave, j'allais à présent être mise au travail. Je regardai les hommes endormis, couchés et somnolents, dans leurs tentes et leurs fourrures.

C'étaient les maîtres. Les femmes, les esclaves, allaient à présent préparer le camp. Il y avait beaucoup à faire. Il fallait aller chercher de l'eau, du bois sur les piles, il fallait allumer le feu, préparer le petit déjeuner. Lorsque les maîtres décideraient de se lever, il faudrait que les femmes aient tout préparé.

Je fredonnai doucement en travaillant. Eta semblait également contente. Elle m'embrassa une fois.

Les hommes dormirent tard et Eta m'envoya au ruisseau, avec des tuniques, afin que je les lave sur les rochers. À un moment donné, je fus surprise par les mouvements d'un petit batracien, près de moi. Il plongea dans l'eau. L'eau était claire. Je travaillai rapidement. L'air était frais et beau. Bientôt, je sentis l'odeur des œufs de vulo frits dans une grande poêle plate et le parfum inimitable du café ou, comme disent les Goréens, du vin noir. On le cultive principalement sur les pentes des montagnes de Thentis. Les premiers plants, je suppose, ont été apportés, comme d'autres produits goréens, de la Terre ; il n'est pas impossible, en revanche, que ce soit le contraire, que le vin noir soit originaire de Gor et que les plants aient

été exportés sur la Terre ; j'estime que c'est improbable, cependant, parce que le vin noir est plus répandu sur Terre que sur Gor où c'est, sauf dans la ville de Thentis, ville célèbre pour ses troupeaux de tarns, et dans les villages environnants, un luxe assez rare et exceptionnel. Si j'avais mieux connu Gor, j'aurais pu déduire que mes maîtres avaient consacré leurs épées à la défense de Thentis, qu'ils étaient originaires de cette ville mais, comme je l'apprendrais plus tard, ils étaient originaires d'une autre ville, nommée Ar.

Lorsque le premier homme bâillant, mal réveillé et les yeux chassieux, monstre paresseux, arriva en trébuchant près du feu, nous étions prêtes à le recevoir. Nous nous agenouillâmes devant lui, Eta et moi, posant le front dans la poussière. Nous étions ses femmes.

Eta lui servit des petits œufs brûlants, que nous gardions frais en les enterrant dans le sable de la caverne, sur une assiette, avec du pain jaune grillé. Saisissant le pot à deux mains, avec un morceau de tissu, je lui servis du café, ou vin noir, dans une grande tasse métallique.

Suivant l'exemple d'Eta, nous préparâmes assiettes et tasses à notre intention, ce qui me fit plaisir. Ensuite, en attendant les hommes, nous mangeâmes. Du moment qu'un homme avait pris la première bouchée et la première gorgée d'un repas, il semblait apparemment que nous pouvions également manger. C'est ce que nous fîmes, avec joie. Les traditions goréennes sont plus précisément observées, apparemment, au dîner, qui est davantage sacralisé que les deux ou trois autres repas de la journée. Au dîner, Eta et moi, sous la menace d'une punition, attendions que le maître et tous ses hommes aient commencé. En général, cependant, dans la mesure où cela n'entravait pas notre service, nous n'attendions pas que les hommes aient terminé leur repas avant de commencer le nôtre. Ainsi, nous terminions en même temps qu'eux ou un peu avant. Ainsi, après avoir débarrassé gobelets et plats, lorsqu'on les avait utilisés, nous étions bientôt prêtes à nous consacrer au service du vin et du Paga, ou de nos corps, si les maîtres avaient envie de prendre du plaisir. Pour indiquer la plus grande signification du dîner, comparativement aux autres repas goréens, l'esclave ne peut y toucher sans en avoir au préalable reçu la permission, à supposer qu'un homme ou une femme libres, ou même un enfant, soient présents. « Tu peux manger, Esclave ! » est généralement la manière dont la permission est donnée. Si la permission n'est pas donnée, la femme ne peut pas manger. Si le maître, la femme, ou l'enfant, oublie de donner cette permission, l'esclave n'a pas eu de chance, voilà tout.

À mesure que les hommes venaient prendre leur petit déjeuner, nous manifestions notre obéissance et les servions.

Lorsque mon Maître vint près du feu, ce fut avec impatience, une impatience telle que les hommes rirent, que je m'agenouillai devant lui et posai les cheveux dans la poussière, entre ses sandales.

Je me souvins de la nuit. Il m'avait bien enseigné le sens de ma marque ! Je l'aimais beaucoup.

Il me fit signe de me lever. J'obéis. Je me tins droite devant lui, fière du plaisir que je lui avais donné. Les regards des hommes m'indiquèrent que je me tenais à présent différemment du jour où j'étais arrivée au camp, que l'esclave qui se tenait à présent dans l'enceinte de la muraille d'épineux avait beaucoup plus de valeur que celle qui, récemment, misérable, était captive à l'extérieur de ce périmètre. Les regards des hommes m'indiquèrent que j'étais plus désirable, plus belle. Je sais que j'aurais dû m'opposer à cela, que cela aurait dû me mettre en colère. Pourtant, comme cela me rendait fantastiquement faible et joyeuse, vivante et heureuse !

Mon Maître, accroupi, regarda la fleur des esclaves, sur ma cuisse. Je n'osai pas le

toucher. Je tremblai. Il se redressa. Il semblait satisfait et cela me soulagea beaucoup. Je voulais qu'il fût content, non seulement de son esclave, mais aussi de sa marque. Eta examina également la marque, sourit, me serra dans ses bras et m'embrassa. J'en conclus que la marque était excellente. Je la serrai dans mes bras et l'embrassai également, en larmes. Elle m'autorisa à servir le Maître et je le fis, avec ravissement. Je le surveillais comme un faucon, afin d'anticiper ses moindres désirs.

Un homme, de toute évidence, comme l'indiquaient ses regards et ses gestes, posa des questions sur moi. Mon Maître répondit, mâchant. Ils me regardèrent. J'étais l'objet de leur conversation. Je ne parlais pas goréen mais je rougis et baissai la tête.

Je devinai que, sur de nombreux plans, je laissais beaucoup à désirer. Je me sentis petite et impuissante.

Mon Maître me tendit sa tasse métallique. Reconnaisante, je la remplis à nouveau de vin noir fumant.

Il était gentil. Il me permettait de le servir. Je le regardai. N'y aurait-il aucun secret entre nous ? Les défauts, l'abandon et la totalité de ma soumission à lui seraient-ils exposés publiquement ? Dans ses yeux, je lus que mes questions étaient déplacées. Dans ses yeux, je lus que j'étais une esclave.

Je baissai la tête et me retirai, après avoir rempli la tasse, esclave.

Ce fut avec joie, dans le courant de la matinée, que je reçus le morceau de tissu brun que mon Maître me jeta sur le corps. C'était une tunique d'esclave, sans manches, un haillon d'esclave. C'étaient quelques voiles convenant à une femme asservie. Néanmoins, je l'accueillis comme s'il s'agissait d'une robe de Paris, avec les perles et les gants assortis. À présent, je ne serais plus aussi exposée aux regards des hommes. Ce fut le premier vêtement qui me fut donné, sur Gor. Radieuse fut ma reconnaissance et abondants furent les baisers que, joyeuse, je posai sur ses jambes et ses pieds. Joyeusement, je mis mon vêtement, le passant par-dessus la tête et l'attachant, très ajusté, avec les deux petits crochets métalliques situés sur la gauche. La fente rendait le vêtement, qui était plutôt serré, facile à enfiler ; les deux crochets, une fois fermés, augmentaient naturellement l'étroitesse du vêtement, le serrant sur les seins et les hanches ; délicieusement, alors, d'un point de vue masculin, les formes de la femme sont révélées et accentuées ; en outre, les deux crochets ne ferment pas complètement la fente mais permettent de regarder la douce chair d'esclave enfermée, captive, à l'intérieur ; bien entendu, lorsque l'homme en a assez de ne la voir que partiellement, il lui est facile d'arracher le vêtement.

Mon Maître dégaina son poignard. Je frémis mais n'osai fuir. Je fermai les yeux. Je le sentis couper l'ourlet de ma tunique. Il la rendit scandaleusement courte. C'était une tunique d'Eta, déjà courte, mais relativement à ses jambes, plus longues. À présent, j'osais à peine bouger.

Sur un geste de mon Maître, je m'agenouillai. Je le fis de la manière qui m'avait été enseignée, assise sur les talons, le dos droit, les mains sur les cuisses, la tête droite, le menton levé. Je ne négligeai pas un détail supplémentaire. J'écartai largement les genoux. C'était, comme je l'apprendrais plus tard, la position de l'Esclave de Plaisir goréenne. J'avais vu Eta, naturellement, la prendre automatiquement lorsqu'elle s'agenouillait. Ce type de femme, lorsqu'elle s'agenouille, ne ferme pas les genoux devant un homme libre. Toute esclave, incidemment, appelle les hommes libres : Maître et les femmes libres : Maîtresse, bien qu'une seule personne, à un moment donné, soit son maître ou sa maîtresse.

Cela me procurait du plaisir de m'agenouiller ainsi devant mon Maître, qui avait tous les droits sur mon corps ; cela me procura moins de plaisir, au début, de le faire devant les

hommes libres en général ; pourtant, au bout du compte, je le fis naturellement et avec plaisir ; c'est une position qui non seulement rend la femme plus séduisante aux yeux des hommes ; mais aussi, subtilement, psychologiquement, par ses effets sur la femme, en intensifiant son ouverture, sa vulnérabilité, son abandon, elle rend les hommes plus séduisants à ses yeux, du fait qu'elle est ainsi à genoux, ouverte, devant eux.

Comme je trouvais les hommes séduisants ! Comme j'aimais mon Maître et comme j'avais peur de lui ! J'avais continuellement envie de me donner à lui.

Il donna à Eta des instructions me concernant. Puis, avec ses compagnons, il quitta le camp. Nous restâmes seules, Eta et moi. Elle alla chercher des épingles, de petits ciseaux, une aiguille et du fil. Elle avait apparemment reçu l'ordre de transformer légèrement mon haillon d'esclave. Il devait correspondre parfaitement à mon corps d'esclave et le trahir. Ensuite, nous pourrions nous atteler à des tâches moins importantes. Je me levai, m'agenouillai, me levai et bougeai conformément aux instructions d'Eta. À un moment donné, je quittai le vêtement et elle refit l'ourlet à l'endroit où le poignard l'avait coupé. En faisant l'ourlet, naturellement, bien que Eta prît le moins possible de tissu, le vêtement fut encore raccourci. Je rougis. Je me demandai s'il y avait une différence entre ce vêtement et la nudité ; je supposai que le vêtement donnait aux hommes quelque chose qu'ils pouvaient déchirer. Puis je le remis. Eta changea les crochets de place. J'eus le souffle coupé lorsqu'elle les fixa. Puis, Eta, adroitement, ça et là, coupant, épinglant et cousant, mit le haillon à ma taille avec une perfection candide. Cela fut fait sur mon corps, afin que le vêtement fût parfaitement ajusté. Eta était une couturière extraordinaire. Deux fois seulement, compte tenu des circonstances et de nos objectifs, je sentis l'aiguille. Puis Eta recula et tourna autour de moi. Elle alla chercher un miroir dans la caverne ; il était grand et je pus m'y regarder. J'eus le souffle coupé en découvrant l'esclave réfléchie par le miroir. Je regardai Eta, horrifiée. Je ne m'étais encore jamais vue en esclave. Je fus choquée et stupéfaite. J'ignorais que je pouvais avoir une telle apparence. Je ne pouvais croire que c'était moi. Non, il ne pouvait pas s'agir de moi ! Je regardai à nouveau dans le miroir. Comme cette jolie esclave était belle ! Était-ce possible ? Je regardai Eta. Elle hocha la tête et sourit. Je regardai à nouveau dans le miroir. J'ignorais que je pouvais être aussi belle ! Puis j'eus peur car je devinai ce que cette beauté devait signifier sur la planète où je me trouvais. Quel homme ne s'empresserait pas de l'enchaîner et de lui mettre un collier ? Je restai debout devant le miroir, ébahie, regardant l'esclave.

Eta, alors, avec la pointe de ses ciseaux, coupa légèrement le vêtement minuscule sous le sein droit, afin qu'un morceau de peau fût visible, puis elle fit une découpe un peu plus grande sur la hanche gauche. Elles furent réalisées de telle sorte qu'elles paraissaient naturelles. Ensuite, avec la pointe des ciseaux, en deux endroits, elle déchira légèrement l'ourlet qu'elle venait de coudre, comme si, en ces endroits, le fil avait cédé ; l'ourlet, à ces endroits, fut irrégulier sur mes jambes. Puis, en un autre endroit, elle coupa l'ourlet, le déchira et l'effiloqua, comme s'il s'agissait d'un accroc accidentel ; quelques fils pendirent sur ma cuisse. Telles furent les touches qui, à mon horreur et mon ravissement, firent du vêtement un haillon d'esclave délicieusement parfait. Je regardai la jolie esclave du miroir. Je me demandai si les hommes connaissaient, ou devinaient, l'intelligence féminine présidant à la confection d'un haillon d'esclave. Elle m'armait de beauté. De quoi d'autre une esclave pourrait-elle être armée ? Eta m'embrassa et je l'embrassai. L'ingéniosité et le soin consacrés à un haillon d'esclave, vêtement en apparence pathétique, est un secret soigneusement gardé par les esclaves. Si le maître ignore pourquoi le moindre mouvement de son esclave, vêtue de ce qu'il croit être un simple haillon, le rend pratiquement fou de plaisir, c'est tant mieux. Les maîtres, comme se le disent parfois les femmes, n'ont pas besoin de tout savoir.

Je regardai la fille du miroir. J'approchai. Je soulevai l'ourlet du vêtement sur ma cuisse gauche. La perfection délicate de la marque faillit me faire défaillir. Elle était encore rouge, à vif, non cicatrisée, mais sa forme était clairement imprimée, parfaitement visible, nette. Sur la cuisse, je portais une des plus belles marques, le dina, la fleur des esclaves. Je déchirai le vêtement, là, sur la hanche gauche afin que, lorsque je bougerais, on puisse apercevoir la marque. Puis je m'agenouillai devant le miroir. J'y vis une esclave à genoux. Il n'y avait aucun doute, c'était une esclave. Comme cette esclave pauvre et belle était incroyablement jolie ! Elle était marquée. Elle portait un haillon d'esclave. Il ne lui manquait que le collier métallique. Je supposai qu'il était facile de remédier à cette absence. Mettre un collier au cou d'une femme n'est rien. Je relevai mes cheveux ; je levai le menton, regardant le miroir. J'imaginai l'effet que ferait, sur mon cou, un collier métallique. Je ne pensais pas qu'il me contrarierait. Cela serait plutôt joli. Celui d'Eta l'était, terriblement. J'espérais, naturellement, que je pourrais choisir le collier que je porterais. Mais, frémissant, je compris qu'une femme ne choisit pas le collier qu'elle portera ; c'est l'homme qui choisit ; c'est lui, et lui seul, qui lui met le collier. Soudain, je sentis tout ce que ma condition d'esclave avait de misérable. Je pourrais appartenir à un homme ! Je pourrais appartenir à n'importe quel homme qui pourrait m'emmener ou payer mon prix. Je pourrais être enlevée, achetée, offerte ou perdue au jeu ! Je n'étais qu'une propriété, impuissante et belle, n'exerçant de contrôle pas plus qu'un chien ou un porc, entre les mains de qui je tomberais. Mes yeux s'emplirent de larmes. Mon Maître ne me vendrait sûrement pas ! La moindre parcelle de mon être s'efforcerait continuellement de lui plaire. Je ne voulais pas être vendue ! Comme la femme que je vis dans le miroir était belle et misérable, pauvre esclave qu'elle était ! Comme j'eus pitié de cette beauté ! Mais quel homme serait assez stupide pour vendre une telle beauté ? Ou même pour la partager ? Cet homme garderait certainement cette beauté pour lui, sans la partager avec d'autres. J'essuyai mes larmes. Je regardai la femme du miroir. Comme elle était belle, dans son asservissement ! Je rejetai mes cheveux en arrière et, levant le menton, tournai la tête. J'avais vu des boucles d'oreilles et des bijoux, dans la caverne, des colliers exotiques, des bracelets torsadés et des pendentifs en or ; je les imaginai sur moi, pendant sur mes joues, ornements convenant à l'esclave barbare que j'étais devenue. Je n'avais pas les oreilles percées mais j'étais convaincue que cette opération, si mon Maître le souhaitait, serait rapidement réalisée. Je pensai au maquillage et aux parfums que j'avais vus dans la caverne. Et, en imagination, la femme du miroir en fut parée. J'avais vu des bracelets, des chaînes, des colliers, dans la caverne. Je tendis les bras et les poignets, puis une jambe, imaginant l'effet qu'ils feraient, lourds de gloire barbare. Mais la femme du miroir ne portait qu'un haillon d'esclave. Puis j'imaginai mon apparence, ainsi maquillée, parfumée et parée, vêtue de soie, jaune ou rouge, collante, diaphane, convenant aux Femmes de Plaisir des hommes.

Eta m'appela.

À nouveau, je ne vis plus que la femme quelconque du miroir, la beauté en haillon d'esclave. Les parures ne lui appartenaient pas ; elle n'avait qu'un morceau de tissu ajusté sur sa beauté. Ce n'était pas une haute esclave parée. Elle ne portait qu'un haillon d'esclave. Ce n'était qu'une esclave de rang inférieur.

Je me levai d'un bond et rejoignis Eta.

Elle était à genoux et je m'agenouillai en face d'elle.

« La Kajira, » dit Eta, se montrant. « Tu Kajira, » dit-elle, me montrant.

— « La Kajira, » répétai-je, me montrant. « Tu Kajira, » répétai-je, montrant Eta. Je suis une esclave. Tu es une esclave.

Eta sourit. Elle montra sa marque.

— « Kan-lara, » dit-elle. Elle montra ma marque. « Kan-lara dina, » dit-elle.

Je répétais les mots.

— « Ko-lar, » dit-elle, montrant son collier.

— « C'est le même mot qu'en anglais ! » m'écriai-je. Elle ne comprit pas. Le goréen, comme je le constateraï, est riche en mots empruntés aux langues de la Terre ; dans quelle mesure, mes connaissances philologiques ne me permettent pas de le dire. Il est même possible que toutes les expressions goréennes puissent dériver de langues terriennes. Pourtant, la langue est fluide, riche et expressive. Les expressions empruntées, comme dans toutes les langues qui empruntent, prennent une coloration particulière ; avec le temps, les emprunts sont, pour ainsi dire, naturalisés, complètement assimilés par la langue ; ils deviennent alors, essentiellement, des expressions de la langue.

« Collar ! » dis-je. Eta fronça les sourcils.

— « Ko-lar, » répéta-t-elle, montrant à nouveau la bande métallique qu'elle portait au cou.

— « Ko-lar, » répétais-je, imitant soigneusement sa prononciation. Eta se satisfit de cela.

Eta tira sur le haillon qu'elle portait.

— « Ta-teera, » dit-elle. Je regardai le morceau de tissu, outrageusement court, terriblement scandaleux et indécent, convenant seulement à une esclave, que je portais. Je souris. On m'avait mise dans le Ta-teera.

— « Ta teera, » répétais-je. Je portais le Ta-teera.

— « Var Ko-lar ? » demanda Eta. Je montrai le collier qu'elle portait au cou. « Var Ta-teera ? » s'enquit Eta avec un sourire. Je montrai le court vêtement que je portais. Eta parut contente. Elle avait nommé plusieurs objets. Mes leçons de goréen avaient commencé.

Soudain, bredouillant, je dis :

— « Eta... var... var Bina ? »

Eta me regarda surprise.

Je me souvenais des deux hommes qui étaient venus près de moi, alors que j'étais enchaînée au rocher.

« Var Bina ? Var Bina, Kajira ? » avaient-ils demandé. Je n'avais pu comprendre et les satisfaire. Ils m'avaient battue. Néanmoins, je n'avais pas pu les satisfaire. Je ne comprenais pas. Ils étaient prêts à m'égorger. L'homme en tunique rouge était alors arrivé.

« Kajira canjelne ! » avait-il dit. Il avait combattu pour moi, et gagné. Il m'avait conduite dans son camp, où il m'avait marquée. À présent, j'étais son esclave.

« Var Bina, Eta ? » demandai-je.

Eta se leva légèrement et gagna la caverne. Quelques instants plus tard, elle en sortit. Elle avait, dans les mains, plusieurs colliers de perles de couleur. Ils étaient sans valeur.

Elle me montra les colliers. Puis, passant les doigts dessus, elle montra les petites perles de bois peint.

— « Da Bina, » dit-elle en souriant. Puis elle leva le collier, le regardant. « Bina, » ajouta-t-elle. Je compris alors que « Bina » signifiait perle ou collier de perles d'esclave. Les colliers que Eta me montra étaient magnifiquement colorés et beaux ; pourtant ils étaient simples et probablement sans valeur.

Je gagnai la caverne, suivie par Eta. J'ouvris un coffre. J'en sortis un collier de perles, puis un en or et un autre en rubis.

— « Bina ? » demandai-je chaque fois.

— « Bana, » dit-elle. « Ki Bina. Bana. » Puis, dans une autre caisse, Eta prit un collier de verroterie puis un autre, avec des perles en bois. « Bina, » dit-elle, les montrant. « Bina », je

le compris alors, s'appliquait à des bijoux sans valeur, qui n'avaient que leur charme esthétique. En fait, j'apprendrais plus tard que, par dérision, les bina étaient parfois appelés : « Kajira Bana ». La traduction la plus exacte de « Bina » serait sans doute : perles d'esclave. Elles étaient sans valeur, mais constituaient des parures bon marché qui étaient parfois autorisées aux femmes asservies.

Nous retournâmes dehors, Eta et moi, afin de continuer notre leçon.

Je ne comprenais toujours pas ce qui s'était passé près du rocher. « Var Bina ? Var Bina, Kajira ? » avaient-ils demandé. Le Bina, les Perles d'Esclave, comptait davantage, à leurs yeux, que ma vie. Ce n'était pas moi qui comptait, de leur point de vue, mais les perles. Lorsqu'ils avaient compris que je ne pouvais pas les aider dans leurs recherches, me considérant comme inutile, ils avaient voulu se débarrasser de moi. Je frémis, me souvenant de la dague sur ma gorge. J'avais été sauvée *in extremis* par l'homme dont j'étais à présent l'esclave.

Eta prit un fouet trapu, à longue poignée, qu'il était possible de manier à deux mains, et comportant cinq lanières larges, souples, d'environ un mètre de long.

« Kurt, » dit-elle. Je reculai.

— « Kurt, » répétai-je.

Elle prit des chaînes ; il s'agissait de menottes destinées aux poignets et aux chevilles, reliées au collier par des chaînes luisantes. C'était plutôt joli. C'était trop petit pour un homme. Je compris, cependant, que cela m'irait parfaitement.

— « Sirik, » dit Eta.

— « Sirik, » répétai-je.

Sur ordre, j'avais quitté mon Ta-teera.

J'étais au milieu des hommes.

Le guerrier indiqua que je devais rentrer le ventre. J'obéis, rentrant l'estomac. Je sentis la lanière, noire et mince, passer autour de mon ventre. Elle fut serrée, très fort, et attachée. J'avais la clochette unique sur la hanche gauche. Je regardai mon Maître, avec reproche, désespérée. Les autres clochettes, plusieurs rangées, étaient passées à mon cou et pendaient sur mes seins ; elles tintaient. Le bruit était horrible, sensuel. Avec colère, avec désespoir, je le regardai. Le guerrier me tira les mains dans le dos et, avec une lanière de cuir, attacha les poignets l'un contre l'autre. Comment pouvait-il permettre cela ? Le fait qu'il ait pris ma virginité, la nuit précédente, ne signifiait-il donc rien pour lui ? Le fait qu'il ait pris plaisir avec mon corps, pendant de longues heures, ne signifiait-il donc rien pour lui ? Le fait que je me sois soumise, abandonnée complètement à lui ne signifiait-il donc rien ? Le fait que, vulnérablement, j'aie été entièrement sienne ? Je voulus faire un pas vers lui. Les clochettes de mes chevilles et de mon corps tintèrent. Je ne pus aller vers lui car le guerrier me tenait par le bras. Je regardai mon Maître avec désespoir. Il était assis, les jambes croisées, à quelques mètres, avec d'autres hommes. Il avait un gobelet de Paga, que Eta lui avait servi. Mon Maître ne m'aimait-il donc pas comme moi je l'aimais ? Les yeux mi-clos, il me regardait au-dessus de son gobelet de Paga.

« Ne me faites pas cela ! » criai-je désespérément, en anglais. « Je vous aime ! » Bien qu'il ne parlât pas anglais, le désespoir, les sentiments et l'intention profonde de la femme impuissante, couverte de clochettes, qui se tenait devant lui ne lui échappèrent sans doute pas. « Je vous aime ! » criai-je. Je lus dans ses yeux que, en maître goréen, il ne tenait aucun compte de mon désespoir, de mes sentiments et de mon intention profonde. Je frémis. J'étais une femme asservie. Il fit un signe. Un homme, à proximité, prépara un grand morceau de

tissu opaque, doux, noir, le pliant en quatre de sorte que, plié, il fasse environ un mètre de côté. Il se tourna à nouveau vers moi. « Je vous aime, » dis-je. Le morceau de tissu fut jeté sur ma tête puis, avec une lanière de cuir, enroulée quatre fois autour de mon cou, attaché sous mon menton. Je ne voyais plus. Je portais la cagoule. Je rejetai la tête en arrière, désespérée, sous la cagoule. « Mais je vous aime ! » criai-je. Je restai immobile, portant la cagoule et les clochettes, attachée et désespérée. Je l'aimais. Mais j'avais vu dans ses yeux, à l'instant où le morceau de tissu avait été jeté sur ma tête que, pour lui, mon Maître, je n'étais rien, une esclave sans intérêt.

Je restai là, la tête baissée, misérable, effrayée. J'entendis les hommes rire. Il y aurait cinq concurrents.

Je haïssais les clochettes, si nombreuses, si minuscules, que je ne pouvais enlever et qui les attireraient vers moi. Leur tintement était riche, sensuel. C'étaient des clochettes d'esclave. Elles attireraient les hommes vers mon corps. Je bougeai légèrement. Je les sentis bouger sur mon corps. Le moindre mouvement les faisait tinter. Misérable, j'étais prisonnière de leur tintement délicieux et lascif. Je suppose que le tintement des clochettes, objectivement, est plutôt joli. Pourtant, celles-ci faisaient une musique d'asservissement qui, dans ses sons délicieux, murmurait : « Kajira, Kajira ». Elles disaient : « Tu n'es rien, ma fille. Tu es une Kajira avec des clochettes. Tu n'es rien, ma fille. Tu existes pour le plaisir des hommes. Il faut les satisfaire, jolie Kajira. » Je me secouai, essayant de me débarrasser des clochettes. Je ne le pus pas. Dans leur tintement, impuissante, j'étais prisonnière, trahie. C'était à peine si je pouvais respirer sans faire tinter les clochettes. Mon corps se couvrit de sueur, et j'eus peur. J'eus l'impression d'être soudain prise, une cagoule sur la tête, dans un filet. Mon moindre mouvement était trahi par les clochettes. Je haïssais surtout la grosse clochette, dont la note était différente, fixée sur ma hanche gauche. C'était elle qui guiderait. Je tentai de libérer mes mains. Elles avaient été attachées par un Guerrier. J'étais impuissante. Je frémis. Mais ce léger mouvement lui-même fut repris par les clochettes, indiquant la position exacte de celle qui les portait, l'esclave sur le corps de qui elles étaient fixées.

Les hommes étaient prêts.

« Je vous en prie, Maître ! » criai-je, attachée, portant la cagoule et les clochettes. « Protégez-moi ! Je vous aime ! Je vous aime ! Gardez-moi pour vous, Maître ! »

J'entendis les hommes rire, parler, prendre les paris.

Les concurrents, à présent, avaient probablement mis leurs cagoules. Mais eux ne portaient pas de clochettes. Ils n'étaient pas attachés.

Mes joues, sous la cagoule, étaient couvertes de larmes. L'intérieur de la cagoule en était mouillé.

J'étais Judy Thornton, licenciée d'anglais et poétesse.

Un homme, près de moi, cria un mot, avec ravissement, un mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Proie ». Au même instant, une badine s'abattit violemment sur mon corps et je m'enfuis en courant.

J'étais une esclave sans nom sur une planète inconnue, à la merci des guerriers primitifs dans un camp barbare, objet de leur distraction, jouet à deux jambes, récompense de leurs jeux cruels.

La récompense s'immobilisa, dans un tintement de clochettes, le souffle court, tournant la tête d'un côté et de l'autre comme si elle pouvait voir. Elle était prise au piège dans les plis de la cagoule.

J'entendis un homme, près de moi. Je ne savais pas s'il s'agissait de l'arbitre ou d'un

concurrent.

Je reçus un coup de badine.

Je frémis, dans un tintement de clochettes. Mais le coup n'avait pas été violent. C'était l'arbitre qui m'aidait, indiquant sa présence.

Je respirai profondément. Les clochettes tintèrent. J'entendis un autre homme approcher, probablement les bras tendus. Puis un autre, sur ma gauche.

J'étais terrifiée.

Soudain, j'entendis le sifflement de la badine, derrière moi puis, presque au même moment, la punition s'abattit sur mes fesses, ce qui fit beaucoup rire les hommes. Je fuis follement, dans le tintement des clochettes. J'étais vexée et humiliée. Les larmes me brûlaient les yeux. La douleur était cinglante. On frappe souvent les femmes avec une badine lorsqu'elles sont coupables d'indiscrétions mineures, de petits écarts de conduite. On estime que cet instrument les encourage à se montrer plus attentives et zélées. J'étais restée plus de cinq ihns immobile. C'était pour cette raison que l'arbitre m'avait administré un coup de badine. C'était la deuxième fois de ma vie que je recevais un coup de badine. Je n'avais pas envie d'en recevoir d'autres, surtout lorsque je ne portais que des clochettes et une cagoule. Les rires des hommes me mirent en colère, mais je pleurais. La colère, chez les esclaves, n'est qu'une façade dépourvue de sens. Ce n'est pas comme si elle était une femme libre dont la colère peut avoir une signification, peut même être suivie d'actes et de mots ne suscitant ni représailles ni punition. Les hommes sont les maîtres des esclaves, les maîtres. La colère, chez les esclaves, est futile, dépourvue de sens, mais il arrive que les maîtres l'encouragent chez leurs esclaves, pour les voir rougir et afficher une attitude intéressante mais cela reste, au bout du compte, totalement dépourvu de sens car la femme et le maître savent que c'est le maître, et pas la femme, qui tient le fouet. Ainsi, ce n'est pas que les esclaves ne se mettent jamais en colère. Cela leur arrive. C'est seulement que leur colère, comme le maître et la fille le savent bien, est dépourvue de sens. Je pleurais. L'effet physique du fouet sur une femme n'est pas négligeable mais je crois que son effet psychologique, si les coups sont appliqués sur certaines parties du corps, l'humiliant cruellement, est sans doute plus amer.

En larmes, je courus dans le camp, trébuchant. J'entendais les hommes tomber, buter, se relever, me poursuivre. Je ne pouvais libérer mes poignets. À un moment donné, je tombai dans les bras d'un homme et poussai un cri de désespoir. Il me repoussa. Les autres rirent. Ce n'était pas un concurrent. À un autre moment, l'arbitre me saisit et me poussa contre la roche, afin que je sache où je me trouvais. Il m'avait empêchée de heurter la falaise se dressant derrière le camp. Je fuis à nouveau, dans le camp. Ma course était terriblement erratique. J'étais éperdue et misérable. J'avais très peur d'être prise. En outre, je ne voulais pas recevoir un nouveau coup de badine. Un autre homme, qui n'était pas un concurrent, me saisit et m'empêcha de plonger dans la paroi d'épineux, où j'aurais pu me déchiqueter. Il y eut des rires tonitruants. Plus d'une fois j'entendis les concurrents, à quelques mètres, jurer. Puis j'en entendais un à moins d'un mètre de moi, pivotais sur moi-même et prenais la fuite. À un moment donné, j'en heurtai un, trébuchai et tombai dans le tintement des clochettes. Je l'entendis se jeter sur moi. Je sentis sa main, un bref instant, sur ma hanche droite. Je sentis la main d'un autre sur mon mollet gauche. Je roulai sur moi-même, me dégageai en rampant puis m'enfuis. À un autre moment, je fus entourée de roche. De quelque côté que je me tourne, je trouvais une falaise. Je tournai sur moi-même, désorientée, terrifiée. Puis je me mis à courir et me retrouvai au milieu du camp. J'avais bien failli me faire coincer contre les falaises. Je me mis alors à jouer plus intelligemment, avec davantage de méfiance. Par deux fois, je fus frappée par la badine, une fois sur le bras gauche, au-dessus du coude, et une fois,

plus cruellement, sur le mollet droit alors que, ne voulant pas faire de bruit, ne pensant pas que l'arbitre était près de moi, je restai trop longtemps au même endroit.

Puis je m'enfuis à nouveau, directement dans les bras d'un homme. J'attendis qu'il me lâche, qu'il me pousse vers les autres. Mais ses bras ne me libérèrent pas.

« Oh, non ! » sanglotai-je.

Ses bras me serrèrent. Je fus jetée, hurlant et me débattant, sur son épaule, et transportée. Il y eut des rires. J'entendis l'arbitre donner des claques sur l'épaule de l'homme qui me portait. J'entendis un mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Capture ». On se sent impuissante, lorsqu'on est sur l'épaule d'un homme, dans l'impossibilité de toucher le sol ; on n'a pas le moindre point d'appui ; on est simplement sa prisonnière. J'entendis les cris, les claques assénées sur l'épaule de mon ravisseur. Puis, dans sa joie, une main sur ma cheville droite et l'autre refermée sur mon avant-bras gauche, il me leva au-dessus de sa tête, me montrant aux autres. J'entendis les applaudissements, les poings frappant l'épaule gauche. J'entendis également Eta pousser des cris de joie, ravie. N'était-elle pas ma sœur d'asservissement ? Ne comprenait-elle pas mon désespoir ? Mon ravisseur, quel qu'il fût, impatient de me posséder, me jeta à ses pieds, dans la poussière. Je sentis ses mains sur mes chevilles. Je tournai la tête sur le côté et gémis.

Je restai allongée dans la poussière quand il en eut terminé avec moi. Puis il retira sa cagoule et alla boire le Paga de la victoire.

Je restai couchée, en larmes et misérable, dans la poussière. Lorsque je bougeai, j'entendis le tintement des clochettes, qui étaient des clochettes d'esclave.

Quelques instants plus tard, les mains de l'arbitre se refermèrent sur mes bras. Il me souleva, me remit debout. J'entendis à nouveau le mot qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : « Proie ». Je sentis le coup cinglant de la badine, destiné à me mettre en mouvement ; à nouveau, je courus.

Quatre fois, je fus la proie des jeux cruels de cette soirée.

Quatre fois, je fus capturée et, le dos dans la poussière de ce camp barbare, prise par un inconnu.

Quand, plus tard, je fus détachée par Eta, qui me retira également ma cagoule, j'eus envie qu'elle me prenne dans ses bras et me réconforte, mais elle ne le fit pas. Elle m'avait embrassée, joyeuse, puis m'avait débarrassée des clochettes, retirant en dernier celle que je portais sur la hanche gauche. Puis, par signes, elle m'avait indiqué que je devais l'aider à servir. Je la regardai, stupéfaite. Comment pouvais-je servir, à présent ? Ne comprenait-elle pas ce qu'on m'avait fait ? Je n'étais pas Goréenne. J'étais une fille de la Terre. Était-il négligeable que j'aie été, contre ma volonté, prise quatre fois, que j'aie brutalement servi, quatre fois, contre ma volonté, le plaisir d'hommes puissants ? Je lus la réponse dans les yeux d'Eta, qui me souriaient. Oui, c'était sans importance. Ne savais-je donc pas que j'étais une esclave ? À quoi m'attendais-je ? Cela ne m'avait-il pas fait plaisir ?

Je regardai tristement la poussière. J'étais une fille de la Terre, mais j'étais aussi une esclave.

Cela ne comptait pas. Je le compris alors. Ce n'était rien, pas plus que servir du vin ou reprendre un vêtement. Je compris alors ce que la condition d'esclave signifiait véritablement. Pourquoi mon Maître avait-il autorisé cela ? N'étais-je pas son esclave ? Ne signifiais-je donc rien, pour lui ? Il avait pris ma virginité ; il avait pris du plaisir avec moi ; il m'avait gagnée, me contraignant à l'abandon total de l'esclave ; puis il avait permis à ses hommes de s'amuser avec moi. Ne m'aimait-il pas ? Je me souvins de ses yeux, au moment où on m'avait mis la

cagoule en prévision du jeu cruel. Je me souvins de ses yeux. Dans ses yeux, j'avais vu que je n'étais rien, pour lui, seulement une esclave sans importance.

Je versai le vin de la bouteille que je tenais dans le gobelet d'un homme.

Je me figeai. Je vis de la poussière sur sa tunique. Nos regards se rencontrèrent. C'était, je le savais, un de ceux qui m'avaient prise. À présent, je le servais. Il me regarda. Je lui tendis le gobelet. Il ne l'accepta pas. Nos regards se rencontrèrent. Je portai le gobelet à mes lèvres et l'embrassai. Je le lui tendis à nouveau. Il ne cessa pas de me regarder.

Je n'avais pas été autorisée, après le jeu cruel, à remettre mon Ta-teera, mon haillon d'esclave. Mon Maître avait prononcé un mot bref. Je devais rester nue. Il est de tradition, après le jeu, que la récompense reste nue, afin que la valeur de sa beauté capturée soit visible par tous, par les gagnants pour leur plaisir, par le perdant pour son chagrin, par les spectateurs pour leur admiration et peut-être, aussi, pour les inciter, lors d'une autre partie, à s'opposer pour sa possession.

Ses yeux étaient posés sur moi.

Furieuse, de la colère impuissante, la colère futile, dépourvue de sens, de l'esclave, je pressai à nouveau les lèvres sur le gobelet, pleinement et longuement, cette fois.

Je lui tendis à nouveau le gobelet.

Cette fois, il l'accepta.

Ensuite, sans se préoccuper davantage de moi, il se tourna vers son compagnon de gauche. Je le détestais. Il m'avait prise et, à présent, je devais le servir, esclave nue.

Je servis les autres, également, ce soir-là, comme Eta, restant en dehors du cercle du feu, derrière les hommes assis, avec une bouteille de vin. Nous restâmes dans l'ombre. Lorsqu'un homme levait son gobelet, Eta ou moi, celle qui était la plus proche, allions le servir. En général, nous restions plus près des hommes, souvent à genoux parmi eux, mais pas ce soir-là. Ils parlaient sérieusement. Ils discutaient apparemment des questions importantes. Dans ces moments-là, les hommes ne voulaient pas être distraits par les corps des esclaves. Nous restâmes dans l'ombre.

Je regardai, furieuse. Mon Maître, avec un caillou, traçait des cartes, dans la poussière, près du feu. J'en connaissais quelques-unes. Il les avait tracées la veille au soir à l'intention de ses lieutenants, lorsqu'ils s'étaient entretenus. Il parlait avec vivacité et détermination, indiquant parfois une partie de la carte en la frappant avec son caillou. Parfois, il montrait la plus grosse des trois lunes ; dans quelques jours, elle serait pleine. J'étais debout, nue, récemment prise, le corps couvert de sueur et de poussière, ainsi que les cheveux, tenant une grosse bouteille de vin sur la hanche gauche, regardant. Je me demandais quelle était la nature du camp dans lequel je me trouvais. Il ne me semblait pas qu'il s'agisse d'un camp de chasse, bien que les hommes eussent la chasse pour activité principale. En outre, je ne pensais pas qu'il s'agisse d'un camp de bandits car les occupants du camp n'avaient pas l'air de bandits ; non seulement la coupe et les insignes différents de leurs tuniques évoquaient un uniforme, mais la subordination, l'organisation et la discipline évidentes qui caractérisaient leurs relations ne faisaient pas penser à des hors-la-loi ; de plus, les hommes paraissaient beaux, forts, francs, responsables, dignes de confiance, disciplinés, entraînés et efficaces ; il n'y avait ni le relâchement ni le désordre que je me serais attendue à trouver dans un camp de bandits. J'en déduisis que j'étais esclave dans un camp de soldats appartenant à une ville ou un pays. Le camp, cependant, compte tenu de sa situation, n'était apparemment ni un avant-poste ni un poste de garde ; il n'avait aucun intérêt stratégique ; il n'était pas fortifié ; il était trop petit pour être un camp d'hivernage ; en outre, du fait de sa petite taille, il ne pouvait guère s'agir d'un camp de guerre ; seize hommes y étaient

cantonnés, avec deux esclaves ; il n'y avait ici ni armée, ni divisions ni régiments. Il n'y avait rien, ici, qui puisse permettre de faire la guerre, de repousser ou de lancer une invasion, ou de livrer une bataille d'envergure. Quelle est, dans ce cas, me demandai-je, la nature de ce camp ?

Un homme leva son gobelet et je me précipitai près de lui. Je pris le gobelet et le remplis. Sa tunique était également couverte de poussière. Je le regardai, furieuse, par-dessus le gobelet. Puis je posai les lèvres sur le gobelet, comme je devais le faire en tant qu'esclave, et le lui tendis. Il le prit, m'ayant à peine remarquée, et reporta son attention sur la carte tracée dans la poussière, qui était très importante. Je me demandai s'il avait été le premier, le deuxième, le troisième ou le quatrième à me prendre. Je me demandai quelle était sa place. Ils avaient tous été différents ; pourtant, dans les bras de chacun, je n'avais été qu'une esclave, et totalement. Je le regardai. Il ne savait pas que je le regardais. Je me demandai combien de centaines d'esclaves il avait eues.

Je regardais attentivement, aussi attentivement que je pouvais dans la lumière, l'homme puissant, aux cheveux blonds et broussailleux, qui me semblait, après mon Maître, l'individu le plus séduisant du camp. C'était lui qui avait été le premier à prendre Eta lorsque, le soir précédant celui où j'avais été marquée, je l'avais regardée se livrer, attachée et couverte de clochettes, portant une cagoule, au jeu cruel dont je venais d'être la victime humiliée, traitée comme si j'étais une esclave. Je le regardai. Il n'y avait pas de poussière, sur sa tunique. Je fus contente. S'il avait concouru, et si je l'avais su, j'aurais sans doute entrepris de me jeter dans ses bras. Je le regardai. Qui sait, me dis-je, avec lui, j'aurais peut-être réagi. Cette idée scandalisa la fille de la Terre que j'étais mais, ensuite, je souris et rejetai la tête en arrière. Peu importait. J'étais une fille de la Terre, exact, mais, à présent, je n'étais qu'une esclave. Non seulement l'esclave est autorisée à réagir avec les hommes, mais c'est obligatoire. C'est un devoir dont elle doit s'acquitter et, si elle refuse, elle y sera contrainte. Il n'est pas rare qu'une femme qui n'a pas plu soit fouettée. Je regardai l'homme puissant et beau. Je n'avais ni honneur à protéger, ni orgueil à conserver, car j'étais une esclave. Il était vraiment séduisant. En outre, je n'avais aucune envie d'être fouettée. Je ris intérieurement. Pour la première fois de ma vie, esclave, je me sentais libre d'être une femme. J'aimais mon sexe.

Un homme leva son gobelet et je me dépêchai d'aller le servir, retournant ensuite dans l'ombre. Je remarquai que Eta servait du vin au grand homme blond et séduisant. Peu m'importait. J'aimais bien Eta, bien qu'elle fût Première Fille, et supérieure à moi. J'avais bien travaillé, sous ses ordres, et elle ne m'avait pas frappée. Je regardai mon Maître. Avec la pierre, il martelait le plan. Les hommes posaient des questions, il répondait. Ils buvaient ses paroles. Je regardai le cercle du feu. Comme les hommes étaient fantastiques, terriblement forts, beaux et puissants ! Je me sentis petite, négligeable et impuissante devant eux. Et comme j'étais fière de mon Maître, premier parmi eux, le plus puissant et le plus beau ! Eta restait à proximité du guerrier blond à la chevelure broussailleuse. Je m'approchai de mon Maître. Je voulais lui servir du vin et embrasser son gobelet, s'il m'en donnait l'occasion. Je ne comprenais pas la conversation, ni la nature du projet dont ils discutaient. C'était, apparemment, une question militaire. En outre, il était question d'attendre. Plus d'une fois, les hommes avaient regardé la grosse lune. Dans quelques jours, elle serait pleine.

Mon Maître jeta la pierre à un endroit précis de la carte. Elle s'y immobilisa, partiellement enfoncée dans la poussière. C'était à cet endroit, devinai-je, qu'il se passerait quelque chose. Les hommes grognèrent affirmativement. Il y avait un cours d'eau, à cet endroit, ou le confluent de deux cours d'eau et, apparemment, des bois. Les hommes hochèrent la tête. Mon Maître regarda autour de lui. Personne ne posa de questions. Ils parurent satisfaits.

Leurs yeux brillaient quand ils le regardaient. Comme j'étais fière de mon Maître ! Comme j'étais heureuse, dans mon cœur, d'être possédée par lui !

Les hommes se levèrent et, quelques-uns parlant entre eux, gagnèrent leurs tentes.

Mon Maître me regarda. Il leva son gobelet. Je me précipitai vers lui, pris le gobelet et le remplis. Je pressai les lèvres sur son flanc, longtemps, puis, humblement, le tendis au monstre magnifique à qui j'appartenais. J'étais à genoux devant lui et, dans mes yeux, manifestement, il pouvait lire mon désir. Mais il se détourna.

Avant qu'il se fût détourné, une fois de plus j'avais lu dans ses yeux, comme au début de la soirée, que j'étais pour lui une esclave sans importance.

Étais-je une si mauvaise esclave, nue, rongée par le désir, à ses pieds, pour qu'il me méprise et me rejette ainsi ?

Puis, à genoux dans la poussière, toute la fureur, l'humiliation, la frustration d'une fille de la Terre méprisée, méprisée par un barbare, s'emparèrent de moi. J'étouffai de rage. Je me levai. Je jetai la bouteille de vin, que je portais, entre les bras d'Eta, qui venait pour me reconforter.

« Va-t'en ! » criai-je. Eta prit la bouteille. Je ne la laissai pas m'embrasser. Elle dit quelque chose, d'une voix douce. « Va-t'en ! » hurlai-je. Quelques hommes se tournèrent vers moi. Eta prit la bouteille et, effrayée, s'éloigna rapidement. Je me tenais près du feu qui, à présent, avait considérablement baissé. J'avais les poings serrés. Des larmes coulaient sur mes joues. « Je vous hais tous ! » criai-je. Je courus en trébuchant vers la mince couverture qui m'avait été donnée la veille. Je la ramassai et me couvris avec, la tenant sur mes épaules. Je frémissais, la tête baissée, serrant la couverture autour de moi, les sanglots me faisant trembler, près de l'endroit où j'avais ramassé la couverture. J'avais été arrachée à la Terre contre ma volonté. J'avais été emmenée sur cette planète inconnue. J'avais été marquée au fer rouge. J'y étais esclave. Je levai la tête, follement, regardant le camp, les lunes, les falaises et les épineux. Je regardai les hommes, dont quelques-uns me fixaient. « Je vaudrais mieux que vous ! » criai-je. « Bien que vous me tourmentiez ! Je suis de la Terre. Vous êtes des barbares ! Je suis civilisée. Pas vous ! C'est vous qui devriez vous agenouiller devant moi, pas moi devant vous ! C'est moi qui devrais commander, pas vous ! » Eta vint près de moi et essaya de me faire taire. Personne, dans le camp, en dehors de moi-même, ne comprenait mes paroles mais, de toute évidence, elles étaient prononcées follement, hystériquement, furieusement ; il s'agissait manifestement de paroles de colère, de protestation, peut-être même de révolte hystérique. Eta avait peur. Si j'avais mieux connu Gor, j'aurais sans doute été aussi terrifiée. Je ne connaissais guère, à ce moment-là, le monde sur lequel je me trouvais, ou la signification de la marque que je portais sur la cuisse. Mon bouclier, à ce moment-là, comme précédemment, était simplement mon ignorance, l'ignorance d'une fille stupide. Je criai et hurlai, furieuse, en larmes. Puis je vis, devant moi, mon Maître. Il me dominait de toute sa taille, dans le noir. Je le regardai, enragée. Mes poings serraient la couverture dont je me couvrais. C'était lui qui m'avait gagnée dans le combat qui s'était déroulé dans la prairie ; c'était lui qui m'avait conduite, nue, dans son camp ; lui qui m'avait marquée ; lui qui m'avait dépouillée de ma virginité ; lui qui, dans sa tente, avait fait plusieurs fois de moi, pantelante, l'objet soumis de son plaisir, esclave vaincue et aimante. « Je vous hais ! » lui criai-je, furieuse. Je serrai la couverture autour de moi. Comme il est difficile, pour une femme nue, de se comporter avec dignité, en égale, devant un homme habillé ! Je serrai la couverture avec mes poings. Je la serrai étroitement autour de moi. Cela me donna du courage. Il m'avait amenée à l'aimer ! Je l'aimais ! Et, pourtant, il ne se souciait pas de moi. « Vous ne comprenez donc pas ! » criai-je. « Je vous aime ! Je vous aime ! Et,

pourtant, vous me traitez comme si je n'étais rien ! Je vous hais ! » Je tremblais de rage. « Je vous hais ! Je vous hais ! » criai-je. Après m'avoir amenée à l'aimer, il avait permis à ses hommes de s'amuser avec moi. Il m'avait donnée à eux pour qu'ils s'amusement. « Vous m'avez donnée aux autres, » sanglotai-je. « Je vous hais ! » Je le regardai, follement. « Je suis Judy Thornton ! Je suis de la Terre ! Je ne suis pas une de vos barbares, une de ces filles qui servent votre plaisir ! Je suis une jeune femme raffinée, civilisée ! Je vaud mieux que vous ! Je vaud mieux que vous tous ! »

Je vis, dans le clair des lunes, la main. Elle était tendue vers moi, ouverte.

« Vous ne pouvez pas me maltraiter, » dis-je. « Vous devez me traiter correctement. » Je le regardai avec audace. « J'ai des droits, » repris-je. « Je suis une femme libre. »

La main était toujours tendue vers moi, ouverte. Je ne connaissais pas l'étendue de sa patience.

Je lui donnai la couverture. Je restai alors debout, petite et nue, devant lui. Le clair des lunes éclairait l'esclave marquée debout devant son maître.

Il prit la couverture, la regardant. Puis il me regarda. Je tremblais. Je compris que la femme serait punie.

Il leva la couverture. À cet instant, je fus remplie de joie car il me sembla que, dans sa gentillesse, il allait me couvrir, me dérobant aux yeux des hommes ; peut-être, aussi, était-il ému par ma situation ; peut-être regrettait-il de m'avoir traitée aussi cruellement ; peut-être tenterait-il de se faire pardonner ; peut-être avais-je fait naître la pitié et la compassion dans sa poitrine dure ; peut-être, aussi, était-il ému par l'amour que je lui portais, submergé par la reconnaissance, la tendresse, par la valeur et l'immensité de ce présent ; peut-être me considérerait-il, à présent, à son tour, avec amour et affection.

Je le regardai avec des yeux amoureux. Puis il me mit la couverture sur la tête et, avec une lanière de cuir, l'enroulant plusieurs fois autour de mon cou, l'attacha sous mon menton de sorte que, une nouvelle fois, comme dans le jeu cruel, je portais une cagoule. Puis il me jeta à ses hommes.

J'étais couchée dans la couverture, la serrant autour de moi. Il faisait froid, triste. Je ne pouvais plus pleurer. Les hommes, mes maîtres, dormaient. J'étais repliée sur moi-même, les genoux sous le menton.

Je ne savais pas quelle heure il était. Les lunes étaient toujours dans le ciel.

Je me mis à genoux, serrant la couverture autour de moi. Je regardai le camp immobile.

Mon corps était douloureux.

La fille de la Terre, esclave sur une planète barbare, serra la couverture autour d'elle.

Je levai la tête. Sur la falaise, au-dessus de moi, j'aperçus le gardien accroupi. Il ne me regardait pas.

Je regardai les falaises, la barrière d'épineux.

Je m'assis par terre, la couverture autour de moi. Je savais que j'étais une esclave, légalement, irréfutablement ; la marque le certifiait ; mais je me posai une question qui dépassait les institutions ; je me demandai si j'étais véritablement, dans mon cœur, une esclave. Cette question me troubla profondément. Depuis que j'avais été marquée, j'éprouvais des sentiments profondément ambigus sur ce plan. C'était comme si j'essayais de me comprendre moi-même, mes émotions les plus intimes et mes besoins. Parfois, j'avais été sur le point de m'abandonner moi-même à moi-même, admettant, dans mon esprit conscient horrifié des vérités interdites, des réalités longtemps niées parlant d'une nature vénérable et longtemps supprimée, d'une nature antique précédant les huttes de paille et les cavernes de

grès. J'ignorais quelles dispositions latentes il y avait dans mes structures génétiques, dispositions inadaptées et déplacées dans le monde artificiel en fonction duquel j'avais été conditionnée. La nature, comme la croissance d'un arbre, la forme d'un buisson, peut être taillée et atténuée. La graine empoisonnée ne germe pas ; la fleur plongée dans l'acide ne s'épanouit pas. Je me demandai quelle était la nature des hommes et quelle était la nature des femmes. Je ne connais aucun critère, sur ce plan, en dehors de l'honnêteté et de ce qui apporte la joie.

Peut-être n'aurais-je pas envisagé ces questions, à ceci près que je ne pouvais chasser de mon esprit le souvenir d'un événement qui s'était produit à la fin de la torture sordide à laquelle j'avais été soumise. J'avais été jetée aux hommes de mon Maître. L'un après l'autre, ils m'avaient prise et jetée au suivant. Je passai de mains en mains exactement comme un objet. Féroce fut la punition qu'ils m'infligèrent. Bien que j'aie imploré leur pitié, et hurlé, personne n'écoula. Puis, bizarrement, à la fin de cette torture, se produisit l'événement qui me troubla. J'étais couchée sur le dos, en larmes ; la tête enroulée dans une couverture, me débattant et me tortillant, frappée, tenue, incapable de me dégager, d'échapper à la punition que m'imposait la brute à qui j'avais été jetée en dernier, et cela se produisit. Soudain, j'éprouvai une sensation indescriptible. Tout d'abord, il me sembla, incroyablement que c'était convenable, ce que l'on me faisait ; j'avais été orgueilleuse et vaine devant les hommes ; que croyais-je que des hommes, les hommes de cette planète, feraient dans ce cas ? Tandis que son poids m'écrasait, je sentis, bizarrement : « Sois punie, Femme ! » J'étais à moitié étouffée par la cagoule. Puis, avec stupéfaction, j'acceptai la punition qui m'était infligée. Il y avait, au-delà de l'impression de l'avoir méritée, du fait qu'une femme avait déplu à des mâles puissants, une impression profonde de complémentarité ; la punition, s'il le voulait, c'était à lui de l'infliger et à moi de la supporter ; c'était un homme et j'étais une femme ; il était dominant ; je ne l'étais pas ; c'était à lui de commander, à moi de me soumettre. Je ressentis alors, bien que je fusse punie et humiliée, dans un flot de joie primitive, une complémentarité organique, animale, primaire, la complémentarité de l'homme et de la femme, une complémentarité dépassant la mythologie et la rhétorique, la complémentarité de celui qui prend et de celle qui est prise, de celui qui possède et de celle qui est possédée, de celui qui possède et de celle qu'il fait sienne. Avec un cri de joie et de désespoir, alors, jaillissant des profondeurs de la cagoule, me soulevant comme je pouvais dans la poussière, je m'accrochai à lui ; je sentis mon corps se souder au sien ; puis je sentis mon corps, comme par sa volonté propre, soudain, spasmodiquement, le saisir ; je ne pouvais contrôler les réflexes qu'il avait déclenchés en moi ; ils jaillissaient et explosaient dans mon corps ; je le serrais, désespérément ; je lui appartenais.

Les hommes rirent.

« Kajira, » dit l'un d'entre eux.

Puis je fus jetée à un autre.

J'étais assise dans le camp silencieux, enroulée dans la mince couverture, réfléchissant.

« Kajira, » avait dit un homme.

J'étais furieuse. Je ne pouvais me pardonner de m'être abandonnée aux hommes. Je tentai de me persuader que cela n'était pas arrivé. Il était impossible que cela soit arrivé. De sorte que ce n'était pas arrivé. Pourtant je savais que, en réalité, c'était arrivé. Je m'étais abandonnée à un des hommes. Dans ses bras, moi, qui étais, ou avait été Judy Thornton, je m'étais abandonnée à un des hommes. Une esclave maltraitée avait pleuré et avait été secouée de spasmes dans les bras de son Maître. C'était moi. Comme j'eus honte ! Je me demandai ce que cela signifiait. Pouvais-je nier les impressions qui m'avaient submergée ?

Était-il possible que la vérité sensible, la splendeur de la soumission biologique, si différentes des vérités d'un homme, qui sont celles de la domination, dans la gloire desquelles j'avais été enveloppée, fussent niées ? Je résolus de ne pas m'autoriser la faiblesse qui serait la destruction de mon identité. Il ne fallait plus que je m'abandonne à un homme. Je pensai à Elicia Nevins. Comme elle aurait ri si elle avait vu Judy Thornton, sa jolie rivale, sur le dos dans la poussière, esclave marquée, se débattant dans les affres de l'abandon à un homme, honteusement impuissante dans ses bras, incontrôlablement, pas elle-même la maîtresse mais se soumettant à sa virilité !

Je compris que je devais m'échapper. Ce serait difficile, car j'étais marquée.

Je regardai le gardien. Il ne me surveillait pas. Je gagnai le pied de la falaise. Je l'examinai à la lumière des lunes. Il n'y avait pas d'endroit où je pouvais grimper sur plus d'un mètre. Je griffai le granit avec mes ongles.

Je me tournai vers la muraille d'épineux. Elle me fit peur. Elle était haute et épaisse.

Le gardien ne regardait pas. Le camp ne l'intéressait pas. Il en surveillait les accès possibles.

Je poussai un cri de désespoir. Je hurlai, effrayée. Les épineux cédèrent sous mon poids. Ils ne le supportèrent pas. Ma jambe gauche y était profondément enfoncée, ainsi que mon bras gauche. Je tournai la tête sur le côté, gardant les yeux fermés. Je sentis les épines. Elles parurent me déchirer. J'étais à moitié enfoncée dans la muraille. J'étais prise. Je n'osai plus bouger. Je me mis à pleurer et à hurler.

Mon Maître arriva le premier à mes côtés. Il n'était pas très content. Je me tus immédiatement.

Un autre homme arriva, avec une torche allumée dans les braises du feu. D'autres hommes se levèrent alors et, voyant que ce n'était qu'une esclave, regagnèrent leur tente et leurs fourrures. Eta se précipita à mon aide, mais un mot bref du Maître la renvoya à l'endroit où elle se reposait.

« Je suis prise, Maître, » gémis-je. Il était parfaitement évident que j'avais tenté de m'échapper.

Dans la lumière de la torche, il tira ma tête en arrière, par les cheveux, pour la dégager des épines. Il ne voulait pas que j'aie les yeux crevés. Je parvins, au prix de longues griffures, à sortir mon bras. Il me regarda. Je craignis qu'il ne me laisse comme j'étais. Je ne pouvais sortir ma jambe à cause de sa position dans les épineux. Je n'avais pas de point d'appui, compte tenu de ma position, pour dégager ma jambe.

« Je vous en prie, Maître, aidez-moi, » suppliai-je. Je ne voulais pas rester prisonnière des épineux jusqu'au matin. C'était gênant, j'étais impuissante et c'était douloureux. « Je vous en prie, Maître, » suppliai-je. « Aidez-moi. »

Il me prit dans ses bras, dégageant ainsi ma jambe, bien qu'elle fût coupée et griffée. À cet instant, je fus heureuse de me trouver dans ses bras, serrée contre lui. Mon poids n'était rien, pour lui. J'aimais la sensation de ses mains puissantes sur mon corps, me tenant au-dessus du sol que, dans cette position, à moins que la permission m'en soit donnée, je ne pouvais toucher. Nue, j'eus l'audace de poser la tête sur son épaule. Puis il me déposa.

Je ne soutins pas son regard. Je me sentais petite devant lui. Il était évident que j'avais tenté de m'échapper. J'ignorais, à ce moment-là, quelle est la punition d'une fille qui tente de s'échapper et a le malheur, comme c'est presque toujours le cas, de se faire reprendre. Je ne pensais pas, de toute manière, que j'irais bien loin car, bien que n'ayant pas les oreilles percées, j'étais marquée au fer rouge. La marque trahissait ma condition d'esclave.

Je n'adressai pas la parole à mon Maître. Je suppose qu'il se demandait comment me

punir pour avoir tenté de m'échapper.

J'ignorais, à l'époque, ce que l'on fait généralement aux femmes qui tentent de s'échapper puis sont reprises. C'était aussi bien. Cela dépend beaucoup du maître mais, en général, la première fois qu'elle est reprise, elle est traitée avec beaucoup de clémence, comme si elle n'était qu'une fille stupide. En général, elle est simplement attachée et fouettée. Lorsqu'elle tente de s'échapper une deuxième fois, on lui coupe généralement les tendons situés à l'arrière des genoux. Très rares sont les femmes qui tentent deux fois de s'échapper.

Je ne le savais pas, à l'époque, mais l'idée de s'évader est stupide.

Beaucoup de femmes, même lorsqu'elles ont la chance d'atteindre les murailles de leur ville d'origine, ne peuvent y entrer. Leur asservissement, bien qu'elles n'en soient en rien responsables, les prive de tous leurs droits, y compris de leur citoyenneté.

« Fuis ou accepte les chaînes, Esclave ! » leur dit-on souvent. Elles s'en vont alors en pleurant.

Mon Maître, avec une lance et une corde, dans la lumière de la torche tenue par un de ses hommes, ouvrit un passage dans la muraille d'épineux. Il faisait environ quarante centimètres de large.

Il montra le passage.

Il ne me restait qu'à fuir.

Je regardai mon Maître dans la lumière des lunes. J'eus l'impression que mes genoux allaient céder sous moi. Je me mis à trembler.

Le chemin de la fuite était ouvert.

Je regardai avec terreur l'étroit couloir dégagé au sein des épineux et le noir qui se trouvait au-delà.

Il ne me restait qu'à fuir.

L'esclave nue tremblait de terreur devant son maître.

Puis je m'agenouillai devant lui et posai les lèvres sur ses pieds, tremblante.

« Gardez-moi, Maître, » suppliai-je. « Gardez-moi ! » Je le regardai, serrant ses genoux, les yeux pleins de larmes.

« Je vous en prie, Maître, » sanglotai-je, « laissez-moi rester. »

Je restai à genoux, frissonnant, tandis qu'il me tournait le dos et refermait le couloir, avec la lance et la corde.

Puis il se tourna à nouveau vers moi, me dominant de toute sa taille. Il me fit signe de me lever et de le suivre. Humblement, son esclave le suivit dans le camp. L'autre homme, avec sa torche, suivit également.

Nous nous arrêtâmes devant les fourrures roulées d'un Guerrier. Il cligna des yeux dans la lumière et se dressa sur le coude, nous regardant. Mon Maître lui parla brièvement, pas plus de quatre ou cinq mots. Je regardai l'homme. Je le connaissais bien. Je restais généralement loin de lui. C'était l'homme le moins séduisant du camp.

Pourquoi mon Maître m'avait-il conduite ici ?

Mon Maître me parla, brièvement, et montra le guerrier couché. Je ne compris pas le sens exact des mots qui me furent adressés mais leur sens fut clair et mon cœur se serra. Je devais satisfaire cet homme comme une esclave.

Je regardai l'homme couché dans les fourrures, qui nous fixait. De mon point de vue, c'était l'homme le moins séduisant du camp. Mon Maître m'avait dit quelque chose. Le sens de ses paroles était clair. Je le regardai. Ses yeux étaient durs. Je ravalai mes sanglots. Je m'agenouillai près de l'homme, qui me jeta sur ses fourrures.

Mon Maître était debout derrière moi. L'autre homme tenait une torche. Alors, avec les

maines et la bouche, je me mis à embrasser et caresser le guerrier. Je lui fis plaisir de mon mieux, étant une fille ignorante, suivant ses directives. Finalement, il me saisit et me jeta sous lui, dans les fourrures. Je regardai le visage de mon Maître. Je voyais son profil dans la lumière de la torche. La torche m'éclairait. Puis, soudain, je tournai la tête sur le côté, fermant les yeux et criant. Je ne pouvais plus résister à l'homme. Alors, honteuse, sous les yeux de mon Maître, je m'abandonnai à l'homme.

Quand il en eut terminé avec moi, il me repoussa. Mon Maître m'ordonna alors de me lever et me conduisit à l'endroit où ma couverture était restée. Là, se penchant sur moi, il me tira les poignets dans le dos et les attacha avec une lanière de cuir ; il m'attacha également les chevilles. Je restai couchée sur le flanc. Il jeta ensuite la mince couverture sur moi et s'en alla.

Eta vint près de moi. Je la regardai, les yeux secs. Elle n'essaya pas de me détacher. Le Maître avait décidé de m'attacher pour la nuit. Je tournai le dos à Eta, couchée sur le flanc. Elle resta près de moi. Ce soir-là, couverte de clochettes, j'avais été la proie et la récompense du jeu cruel d'hommes barbares ; insolente, j'avais été jetée aux maîtres, qui m'avaient imposé leur domination ; je ne doutais plus de leur domination ou de ma subordination complète à leur volonté ; mon Maître m'avait autorisée, ensuite, à fuir, à m'échapper si je le souhaitais ; au lieu de le faire, je m'étais agenouillée devant lui, nue, et l'avais supplié de me garder ; il ne me garderait, comme il me l'avait fait clairement comprendre, qu'à ses conditions, celles d'une soumission totale, d'un asservissement abject ; l'esclave avait eu la possibilité de fuir, si elle le souhaitait ; n'ayant pas choisi la fuite, elle restait dans le camp, étant manifestement ce qu'elle était, une esclave totale.

Il m'avait conduite auprès de l'homme que je trouvais le moins séduisant du camp.

Il m'avait été ordonné de servir son plaisir. Il n'y avait eu ni liens ni cagoule. J'avais dû prendre l'initiative, agir. J'avais ravalé mes sanglots. Ma volonté, impuissante, avait plié sous l'effet de celle de mon Maître. Je m'étais agenouillée et, avec les mains et la bouche, embrassant et caressant, je m'étais efforcée de plaire à un homme libre. J'avais essayé de répondre aux directives de l'homme. J'avais fait de mon mieux. J'étais une fille ignorante, maladroite, effrayée, crue, pas mûre, de la « chair à collier », comme on dit. Mais, le moment venu, il m'avait jetée sous lui et, avec plaisir je crois, imposé les affres d'un service intime. J'avais résolu de tenter de résister. Mon Maître regardait. Je voulais conserver mon identité devant mon Maître, afin qu'il me respecte. Mais, moins d'un quart d'heure plus tard, j'avais éprouvé des sensations auxquelles il m'avait été impossible de résister. Mes yeux s'étaient emplis de larmes. Puis, malgré le regard de mon Maître, j'avais tourné la tête, fermé les yeux et crié, incapable de me contenir, m'abandonnant à l'homme, les cuisses et le ventre de Judy Thornton étant secoués par l'orgasme impuissant de l'esclave.

À présent, j'étais nue et attachée sous la mince couverture.

L'occasion de fuir était passée. Le mur d'épineux avait été fermé. Du cuir m'immobilisait. J'étais pieds et poings liés. Je ne pouvais même pas me mettre debout. J'eus un sourire las. Eta était assise près de moi, essayant de me reconforter.

L'esclave était correctement attachée.

Mais je me demandai pourquoi j'avais été attachée. De toute évidence, ce n'était pas pour m'empêcher de fuir. La muraille d'épineux et les falaises verticales jouaient correctement ce rôle. Dans ce cas, pourquoi avais-je été attachée ? Je supposai que c'était peut-être pour me punir. Les liens sont une excellente punition. On les utilise souvent, sur cette planète, dans ce but. Les liens, dans leur humiliation psychologique et leur inconfort physique, surtout au bout d'un certain temps, attachant la femme par la volonté du maître, comptent parmi les

instruments les plus simples et les plus pratiques de la formation des esclaves ; ils vont avec la nourriture et le fouet ; la femme, après avoir été attachée, une fois libre, est impatiente de plaire ; elle n'a pas envie d'être à nouveau attachée ; les liens lui ont donné une conscience nette de sa place, qui est aux pieds de son maître.

Mais je ne croyais pas qu'il s'agisse d'une punition. Mon Maître n'avait pas paru mécontent de moi.

Ma performance n'avait pas été superbe mais, manifestement, j'avais fait de mon mieux pour plaire, comme esclave, à l'homme qu'il avait désigné.

Mon Maître n'avait pas paru furieux ou irrité. Mais je ne croyais pas qu'il s'agisse d'une punition. Pourquoi, dans ce cas, avais-je été attachée ?

J'avais travaillé avec diligence, et sans inhibitions, comme le fait une esclave misérable et belle lorsqu'on le lui ordonne.

J'avais fait de mon mieux.

Pourquoi, dans ce cas, étais-je attachée ?

J'avais tenté pendant plusieurs minutes de résister à l'homme, et j'y étais parvenue. J'étais restée crispée, rigide, et avais essayé de supprimer toutes les sensations. Je ne voulais pas que mon Maître me voie me tortiller comme une esclave.

J'avais encore profondément honte de m'être abandonnée à l'homme.

Puis, allongée là, avec Eta près de moi, je me demandai pourquoi je devrais avoir honte. Était-il mal qu'une femme s'abandonne, impuissante, à un homme ? Était-il mal que le cœur batte, de respirer et de sentir ? Si la nature de l'homme était la conquête et la victoire, quelle était, dans ce cas, la nature de la femme ; était-il possible qu'elle soit complémentaire ; n'était-elle pas la défaite, la capitulation délicieuse et le plaisir ? Je me mis à transpirer dans mes liens. Eta me sourit. Peut-être un égal doit-il résister à l'homme, mais je n'étais pas un égal ; j'étais une esclave ! J'appartenais aux hommes. Je pouvais être une femme biologique, comme les femmes libres ne le pouvaient peut-être pas. Je pouvais être une femme alors qu'elles ne le pouvaient pas. Je pouvais être une femelle primitive, une femme possédée, alors qu'elles ne le pouvaient pas. L'esclavage me rendait libre d'être une femme. Je m'assis, les mains attachées dans le dos. Je ne pouvais me libérer. Eta me prit doucement par les épaules. Mon regard était fou. Je n'avais pas le choix. J'étais une esclave. J'étais contrainte d'être une femme.

Je poussai un cri de plaisir. Eta me fit signe de rester silencieuse. J'avais résisté à l'homme pendant plusieurs minutes. J'avais lutté pour ne pas sentir. Comme j'avais été stupide ! Quel plaisir j'avais gaspillé ! Je m'imaginai alors, superbement, m'abandonnant, embrassant, fondant dans les bras d'un maître presque dès sa première caresse, le plaisir long et délicieux que je pouvais lui donner, son esclave, un plaisir qui me donnerait envie de hurler tant ma joie d'être une femme serait grande.

« Détache-moi, Eta, » suppliai-je. « Détache-moi ! »

Elle ne comprit pas.

Je lui tournai le dos, tendant pitoyablement mes mains attachées vers elle.

« Détache-moi, » suppliai-je.

Eta secoua doucement la tête et me serra dans ses bras. J'avais été attachée par le Maître. Je devais rester attachée.

Je hochai désespérément la tête.

Je voulais aller en rampant près des hommes, leur dire que je comprenais, les supplier de me prendre, de me laisser leur donner du plaisir.

Je voulais les servir comme une esclave, leur appartenir. Mes yeux étaient vulnérables du

désir impuissant de la femme attachée, prête à ramper vers l'homme pour le servir.

Je n'aurais jamais imaginé qu'une telle émotion pût exister. Ce n'était pas seulement que j'étais impatiente d'exposer misérablement et avec soumission ma beauté devant eux, afin qu'ils aient envie de la prendre dans leurs bras et de la conquérir, mais, au-delà de cela, j'étais écrasée par toute une dimension d'émotion que l'on pourrait appeler, bien que les termes ne soient pas tout à fait justes, le désir de servir et d'aimer. Je voulais donner, instinctivement, sans penser à ce que je pourrais recevoir en retour. Je m'étais toujours préoccupée de ce que je pouvais obtenir. À présent, pour la première fois de ma vie, dans ma joie et la reconnaissance de ma condition d'esclave, je voulais donner.

Je voulais être l'esclave des hommes.

L'extase altruiste de l'esclave me fit trembler.

Je voulais aller près des hommes en rampant, leur dire que je comprenais, que je leur appartenais. Je voulais crier, pleurer, m'agenouiller devant eux, embrasser et lécher humblement leur corps tellement ma joie était grande.

« Détache-moi, Eta ! » sanglotai-je.

Elle secoua la tête.

Je savais que je n'avais pas réussi aussi bien que j'aurais dû, en servant l'homme à qui mon Maître m'avait ordonné de donner du plaisir.

Je regardai Eta. Je regardai les hommes endormis. Je regardai à nouveau Eta.

« Apprends-moi, Eta, » suppliai-je dans un souffle désespéré, « apprends-moi, demain, à donner du plaisir aux hommes. Apprends-moi à donner du plaisir aux hommes. »

Eta ne pouvait comprendre mes paroles, mais elle pouvait lire mes yeux, mes regards, les mouvements de mon corps, mon désir pitoyable. Elle sourit, hochant la tête. Elle comprenait ce qui se passait dans mon corps. Je compris que Eta m'aiderait. Elle savait que j'étais une esclave. Elle m'aiderait à devenir une meilleure esclave. Bientôt, je le savais, lorsque je connaîtrais un peu mieux la langue et que je pourrais m'exprimer plus aisément, Eta me formerait, comme elle pourrait, dans l'art de donner du plaisir aux maîtres. Je l'embrassai.

Je tirai sur mes liens.

« Je t'en prie, détache-moi, Eta, » suppliai-je, montrant à nouveau mes liens. Elle sourit et secoua la tête.

Je me débattis. À présent, je savais pourquoi j'avais été attachée. C'était pour m'empêcher d'aller près des hommes en rampant comme une esclave.

Je ne devais pas troubler leur repos.

Je poussai un cri de colère et de désespoir, immobilisée par les liens. Eta me fit signe de rester silencieuse.

Il ne fallait pas déranger les hommes.

Puis elle me prit par les épaules et m'allongea doucement. La mince couverture était sur mes cuisses.

Tandis qu'elle m'allongeait, résistant, je la regardai.

« La Kajira, » dis-je.

Eta hocha la tête.

— « Tu Kajira, » répondit-elle. Puis elle se montra : « La Kajira, » reprit-elle. Puis elle me montra : « Tu Kajira. » Elle sourit.

Puis elle me posa doucement sur le sol et, alors que je reposais sur l'épaule droite, regardant le ciel, elle me couvrit avec la mince couverture.

Je vis le clair des lunes sur l'acier de son collier. Je fus jalouse de son collier ; j'avais également envie d'un collier en acier. Il y avait des lettres, dessus. Elles indiquaient

probablement le nom de son maître. J'avais également envie de porter un collier indiquant le nom de mon Maître.

Eta m'embrassa, se leva et s'en alla.

Je restai allongée sous la couverture, nue et attachée. Je me mis sur le dos. Je bougeai un peu afin de trouver une position confortable. Je ne bougeai pas trop car je ne voulais pas déplacer la couverture. Il serait difficile de la remettre en place, si elle glissait pendant la nuit. Je regardai la nuit, les étoiles, les lunes. Je vis la falaise. Je vis le gardien au sommet de la falaise. Puis je me remis sur l'épaule droite, déplaçant la couverture aussi peu que possible. Je regardai la muraille d'épineux fermée. Je bougeai un peu et regardai les fourrures et les tentes des hommes.

Je tournai la tête et regardai les lunes. Comme elles étaient blanches et belles !

Judy Thornton, ou celle qui, sur une planète lointaine et artificielle, avait été Judy Thornton, regarda les lunes.

Je me souvins de la jolie esclave en Ta-teera que j'avais vue dans le miroir. Ce n'était certainement pas Judy Thornton.

J'étais magnifiquement heureuse d'être une esclave.

Je dormais dehors, dans le camp d'hommes barbares. Au-dessus de moi, il y avait les étoiles brillantes, le ciel noir et trois lunes. J'étais couchée sous une mince couverture. J'étais nue. Il y avait une marque sur ma cuisse. J'étais une esclave attachée. Je n'étais pas malheureuse.

Je regardai les lunes.

« La Kajira, » dis-je. « Je suis une esclave. »

LE RAID

« **Q**UEL est ton devoir ? » demanda mon Maître.

« L'obéissance absolue, » répondis-je en goréen. Il tenait le fouet devant mes lèvres. J'y posai les lèvres et l'embrassai. « L'obéissance absolue, » répétai-je.

Eta, derrière moi, fixa le premier des cinq voiles sur mon visage. Il était léger, miroitant, en soie blanche, presque transparent. Puis, l'un après l'autre, elle ajouta le voile de la liberté, ou voile de citoyenneté, le voile de pudeur, le voile de la Demeure et le voile de sortie. Chacun d'entre eux est plus lourd et plus opaque que le précédent. Le voile de sortie, que l'on porte en public, est extrêmement encombrant, très lourd, et complètement opaque ; même les contours du nez et des joues ne sont pas visibles lorsqu'il est en place ; le voile de la Demeure se porte à l'intérieur, en présence de gens n'appartenant pas à la Maison, ou bien en conversant ou plaisantant avec les relations de son Compagnon. Les femmes libres goréennes combinent les voiles de diverses manières variant suivant la préférence et la caste. De nombreuses Goréennes de castes inférieures ne possèdent qu'un seul voile qui doit servir à tous les usages. Toutes les femmes de castes supérieures ne portent pas un grand nombre de voiles. Une femme libre, en public, ne porte en général qu'un ou deux voiles ; une combinaison fréquente se compose du voile léger, ou dernier voile, et du voile de Demeure ou du voile de sortie. Les femmes riches et orgueilleuses des castes supérieures peuvent porter ostensiblement jusqu'à neuf ou dix voiles. Dans certaines villes, dans le cadre de la Libre Compagnie, la promise peut porter jusqu'à huit voiles, dont plusieurs sont rituellement retirés au cours des cérémonies de la Libre Compagnie ; les derniers voiles et robes, naturellement, sont retirés dans l'intimité de l'homme qui, après les avoir retirés, boit le vin de la Libre Compagnie avec la femme, après quoi il achève la cérémonie. Ce genre de chose, cependant, varie considérablement d'une ville à l'autre. Dans certaines villes, la femme est dévoilée, mais pas déshabillée, naturellement, pendant la cérémonie publique. Les amis de l'homme peuvent alors exprimer leur plaisir et leur joie, face à sa beauté, et célébrer sa chance. Le voile, incidemment, n'est pas juridiquement obligatoire pour les femmes libres ; c'est plutôt une question de pudeur et de tradition. Certaines femmes de castes inférieures qui n'ont pas de Compagnon ne portent pas de voile. De même, certaines femmes libres audacieuses négligent le voile. Négliger le voile n'est pas un délit, dans les villes goréennes mais, dans certaines d'entre elles, c'est considéré comme une omission effrontée et scandaleuse. Les esclaves peuvent être voilées ou non voilées, cela dépend de la volonté du maître. Les esclaves ne sont généralement pas autorisées à se voiler. En réalité, non seulement on leur refuse la dignité du voile mais, en général, on leur fait porter de courtes livrées d'esclave et elles ne peuvent s'attacher les cheveux. Ces femmes vives et vigoureuses, les cheveux flottants, leurs charmes considérables révélés par leur court costume, sont considérées par les hommes comme un des aspects les plus agréables des villes. Les esclaves d'Ar sont-elles, par exemple, plus belles que celles de Ko-ro-ba, ou de Tharna ? Les hommes,

ces monstres, discutent avec animation sur ces sujets. Dans certaines villes, ainsi que dans certains groupes tribaux, il est peut-être utile de le mentionner bien que cela ne soit pas fréquent, le voile est pratiquement inconnu, même parmi les femmes libres. Les villes de Gor sont nombreuses et diverses. Chacune a son histoire, ses coutumes et ses traditions. Dans l'ensemble, toutefois, la culture goréenne prescrit le voile pour les femmes libres. Eta fixa le quatrième des cinq voiles, le voile de la Demeure. Bien que Eta ne portât que le Ta-teera impudique et scandaleux, elle épinglait les voiles à la perfection. Cette délicieuse esclave à demi nue avait été une femme libre. Elle fit magnifiquement son travail.

Le voile de sortie fut mis en place. J'étais voilée comme pourrait l'être une riche Goréenne de caste supérieure se rendant, par exemple, aux drames chantés d'En'Kara.

« Comme c'est beau ! » dit Eta. Ayant reculé, elle me regarda. Les yeux de mon Maître me jugèrent.

Je me tenais droite. Je savais à quel point j'étais belle car, quelques jours plus tôt, dans le camp, j'avais été ainsi vêtue. Je m'étais vue, alors, dans le miroir.

Les robes, soigneusement drapées, essentiellement blanches, dans leur richesse et leur miroitement, étaient resplendissantes ; au-dessus des voiles, mes yeux paraîtraient très noirs. Des gants avaient été glissés sur mes mains. Aux pieds, j'avais des pantoufles rouges.

Je savais que j'étais richement et magnifiquement vêtue. Je savais également que j'étais petite et qu'un homme pourrait facilement me jeter sur son épaule.

Mon Maître me regarda.

Il posa les mains sur mes épaules.

— « Oses-tu poser les mains sur le corps d'une femme libre ! » lui demandai-je, ajoutant respectueusement : « Maître ? »

Il recula. Il me regarda pensivement.

— « Insolent, » murmura-t-il, comme s'il réfléchissait, « qu'une simple esclave porte de tels vêtements. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « T'ai-je déjà fouettée ? » demanda-t-il.

J'avalai ma salive avec difficulté.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Je devrais le faire, un jour, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il n'est guère possible de la laisser vêtue du Ta-teera, » releva un de ses hommes, qui se tenait à proximité.

— « Bien sûr, » acquiesça mon Maître, regardant la femme qu'il possédait. Je me sentais complètement à sa merci. C'était mon Maître. Il me possédait. Il pouvait faire ce qu'il voulait de moi. Il pouvait m'échanger ou me vendre, ou même me tuer s'il en avait envie. Je lui appartenais totalement.

— « Elle est belle, » dit Eta.

— « Il faudra que cela fasse, » décida mon Maître.

— « Leur camp est à deux pasangs d'ici, » indiqua un homme.

On apporta une cape noire. On m'enveloppa dedans.

— « Viens, Esclave, » dit mon Maître.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il pivota sur lui-même et, armé, sortit du camp. Je le suivis, comme doit le faire une esclave.

Eta resta.

Les autres hommes, les Guerriers, sur une file, nous suivirent.

« Silence ! » intima mon Maître.

Je ne parlai pas. Ensemble, les hommes derrière nous, nous regardâmes le camp. Il y avait davantage de chariots, à présent, dans la troupe. Lorsque je l'avais vue, plusieurs jours auparavant, il n'y en avait qu'un, chargé de marchandises.

La plus grosse des trois lunes était pleine.

Le camp se trouvait dans une clairière. Un cours d'eau formait un de ses côtés. Un autre cours d'eau le rejoignait à environ deux cents mètres du camp. Des sentinelles veillaient.

Je parlais, alors, un peu goréen. Je comprenais. Eta s'était occupée de moi avec diligence. Je pouvais, à présent, réagir rapidement à de nombreux ordres. Je connaissais le nom de nombreux objets. J'avais acquis un peu de grammaire. Je pouvais formuler quelques phrases simples. Mes maîtres pouvaient me commander, fille barbare que j'étais, avec une aisance relative, dans leur langue, et, dans une certaine mesure, l'esclave barbare de la Terre pouvait répondre dans la langue de ses maîtres. À présent, maladroitement, je ne pouvais m'empêcher de penser en goréen, naturellement, puisque c'était la langue des maîtres. C'est une belle langue, mélodieuse et expressive. C'est également, dans la bouche des hommes, une langue forte, puissante, opiniâtre. Lorsqu'une femme reçoit un ordre en goréen, elle obéit.

Je regardai les sentinelles, à travers les arbres, faire leur ronde. Il y avait plusieurs tentes, dans le camp. Au centre du camp, il y avait une tente rayée, presque un pavillon, soutenue par dix poteaux. Je vis une femme aux bras nus, vêtue d'une robe blanche classique, sans voile, sortir de la tente centrale et, avec une gourde aller au bord du cours d'eau et remplir la gourde, avant de revenir à la tente. Elle avait un anneau en or au cou et un autre au poignet gauche. Un homme l'avait regardée tandis qu'elle passait près de lui. Il y avait du feu, et la fumée sortait par un trou situé au sommet. À l'intérieur, lorsqu'elles passaient entre le feu et la paroi de la tente, j'aperçus les ombres d'une ou deux autres femmes. Près de la tente centrale, il y avait une tente presque aussi grande, marron, un étendard flottant au sommet du poteau central. Je supposai que c'était la tente du chef du camp. Il y avait soixante-dix ou quatre-vingts hommes, avais-je estimé quelques jours plus tôt, dans la troupe. J'en voyais plusieurs, assis autour de feux. D'autres se trouvaient, supposai-je, dans les tentes, dormant peut-être.

Les deux palanquins, portés chacun par dix hommes, étaient dans le camp, retournés, pour les protéger de la rosée ou de la pluie, supposai-je. Sous l'un d'entre eux se trouvaient les coffres et les caisses contenant les richesses qu'il transportait. Outre le chariot tiré par les créatures ressemblant à des bœufs, il y avait à présent quatre chariots. Ces chariots étaient apparemment également tirés par des créatures ressemblant à des bœufs, qui s'appellent : bosks. Les chariots avaient été dételés. Plusieurs bosks, une dizaine, entravés, broutaient parmi les arbres, de l'autre côté du camp.

Eta, bien que cela ne fût peut-être pas convenable, avait beaucoup écouté les conversations des hommes et, à mesure que mon goréen s'améliorait m'avait communiqué quelques informations.

La troupe était la procession matrimoniale et la dot de Dame Sabina, de la petite ville marchande de Forteresse de Saphronicus, se rendant à Ti, une des quatre villes de la Confédération Salerienne. Ti se trouve sur l'Olni, un affluent du Vosk, au nord de Tharna. Tharna, que l'on appelle parfois la Ville de l'Argent, est bien connue pour la richesse de ses mines d'argent. Elle est gouvernée par Lara, une tatrix. Cela semble paradoxal car c'est

probablement à Tharna, parmi toutes les villes de Gor, que les femmes sont le moins bien traitées. L'insigne des hommes, à Tharna, est deux lanières dorées portées à la ceinture, destinées à attacher les poignets et les chevilles des femmes. Apparemment, à un moment donné, les femmes furent dominantes, à Tharna, mais cette situation, au cours d'une révolution d'hommes, a été renversée. Rares sont, à Tharna, les femmes qui ne portent pas de collier.

Je regardai les quatre chariots qui avaient été ajoutés à la troupe. Le chariot que j'avais vu précédemment, le chariot de provisions, était à présent presque vide, les marchandises ayant sans doute été consommées, et les poteaux, naturellement, soutenaient la tente. Les quatre autres chariots, cependant, étaient apparemment lourdement chargés de produits et de marchandises brutes.

La Dame Sabina, appris-je par Eta, était promise par son père, Kleomenes, Marchand prétentieux mais puissant de Forteresse de Saphronicus, à Thandar de Ti, appartenant à la Caste des Guerriers, benjamin des cinq fils d'Ebullius Gaius Cassius, appartenant à la Caste des Guerriers, Administrateur de Ti, dans le cadre d'un Contrat de Compagnie, conclu entre Ebullius Gaius Cassius et Kleomenes, sur lequel avaient été apposés les sceaux de Forteresse de Saphronicus et de Ti. Les futurs Compagnons, selon Eta, Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus et Thandar de Ti, de la Confédération Salerienne, ne s'étaient encore jamais vus, leur union ayant été décidée entre leurs pères respectifs, comme c'est assez fréquent sur Gor. L'union avait été proposée par Kleomenes, qui désirait négocier une alliance commerciale et politique avec la Confédération Salerienne. Ces alliances, la Confédération Salerienne étant en pleine expansion, n'étaient pas mal accueillies. Ce type d'alliance, naturellement, présageait peut-être de l'entrée de Forteresse de Saphronicus dans la Confédération, qui devenait la puissance montante du Nord. Il ne semblait pas improbable que l'union se révélât profitable et politiquement avantageuse à la fois pour Forteresse de Saphronicus et pour la Confédération Salerienne. Dans cette union, les deux parties avaient beaucoup à gagner. Le Contrat de Compagnie, dans ces conditions, avait été sérieusement négocié, sous la surveillance des juristes de Forteresse de Saphronicus et de la Confédération Salerienne. Le voyage, par conséquent, lorsque les auspices furent favorables, et ils le furent promptement, étant déterminés par l'état et la nature du foie d'un verr sacrifié par les membres de la Caste des Initiés, avait commencé. Le voyage lui-même, de Forteresse de Saphronicus à Ti, prendrait plusieurs jours, mais il fut prolongé afin que les quatre villages vassaux de Forteresse de Saphronicus pussent être visités. Il n'est pas exceptionnel que les villes goréennes soient entourées de plusieurs villages, qui lui fournissent de la viande et des produits alimentaires. Ces villages sont ou ne sont pas vassaux de la ville. Il est fréquent, bien entendu, que la ville protège ces villages, qu'ils soient ou non ses vassaux, du fait qu'ils utilisent son marché. Lorsqu'un village vend sa production dans une ville donnée, cette ville, conformément à la tradition goréenne, doit le protéger, relations qui, bien entendu, sont tout à la fois à l'avantage des villages et de la ville, la ville recevant la production des villages sur ses marchés et les villages recevant la protection des forces armées de la ville. La politique de Forteresse de Saphronicus, étendant son hégémonie politique sur les villages voisins, allant même jusqu'à prélever un impôt en nature, n'est pas sans précédent sur Gor mais, en revanche, ce n'est pas la règle générale. Presque tous les villages sont des villages libres. Le paysan goréen est un individu puissant et résolu, courageux et entêté, fier de sa souveraineté sur sa terre. En outre, il est souvent le Maître du Grand Arc goréen, dans le sillage duquel on trouve souvent la liberté. Celui qui peut bander le grand arc, selon un proverbe paysan, ne peut pas être esclave. Les femmes, naturellement, n'ont pas la force de bander le grand arc. Je

suppose que, si elles le pouvaient, le proverbe n'existerait pas, ou serait différent. Tels sont les hommes. Les Goréens aiment réduire les femmes en esclavage. Les femmes, en général, bizarrement, sauf verbalement, n'y sont pas tellement opposées. Bien entendu, le grand arc est interdit dans les villages proches de Forteresse de Saphronicus. Le voyage matrimonial comprit un passage dans les quatre villages, où il y eut une fête, et où fut donné un chariot de marchandises venant s'ajouter aux richesses de la dot qui serait offerte à Ebullius Gaius Cassius, père de Thandar de Ti, et, par conséquent, au trésor de Ti. J'avais vu quatre chariots, dans le camp et je savais, indépendamment d'Eta, que les quatre villages vassaux avaient été visités. Les chariots de marchandises n'avaient pas grande valeur mais symbolisaient les relations unissant les villages à Forteresse de Saphronicus. En outre, bien entendu, la visite des villages constituait l'occasion de faire connaître l'union et également, pendant les fêtes, de se faire une idée des réactions de la population. Était-elle satisfaite ? Des troubles se préparaient-ils ? Fallait-il déposer ou emprisonner un chef ? Fallait-il prendre une fille en otage ? Des informations exactes sur les opprimés sont essentielles pour les oppresseurs.

De la tente rayée du centre, une autre femme sortit, vêtue comme la précédente, un collier en or au cou et un bracelet au poignet gauche, puis se dirigea vers le chariot de provisions. Elle sortit de la grande tente avec dignité mais, dès quelle ne fut plus visible par l'ouverture, elle rejeta la tête en arrière, secouant sa chevelure, et sa démarche se transforma, devenant souple comme celle d'un sleen. J'eus le souffle coupé. Cette démarche ne pouvait être que celle d'une esclave. Je compris alors que les suivantes de la femme voilée, qui voyageait sur une chaise curule installée sur le palanquin, étaient des esclaves. Leurs colliers étaient vraisemblablement des colliers d'esclave et les bracelets des bijoux sans valeur, mais assortis. Mais il s'agissait sans aucun doute d'esclaves de rang supérieur, à en juger par la finesse de leurs vêtements. Il s'agissait des servantes de Dame Sabina et elles lui appartenaient certainement. Je me demandai depuis combien de temps elles n'avaient pas senti les mains d'un homme sur leur corps.

« La nuit est tranquille ! » cria un gardien.

« La nuit est tranquille ! » répondirent les autres, répartis autour du camp.

Je regardai la plus grosse des trois lunes goréennes. Elle était pleine.

Le lendemain, la troupe repartirait en direction de Ti et serait rejointe, dans deux jours, à l'extérieur de la ville, par une procession de bienvenue. C'était, du moins, ce qui était prévu.

Je sentis la main de mon Maître sur mon bras. Elle n'était pas serrée, mais ferme. J'étais en son pouvoir.

Je ne comprenais pas quel rôle je devais jouer dans les événements qui se préparaient. J'ignorais pourquoi mon Maître, ses hommes et moi avions surveillé cette troupe et nous nous trouvions à présent à proximité de son camp.

Dans un mois lunaire, conformément aux phases de la grosse lune, après plusieurs jours de préparatifs, la cérémonie de Compagnie serait consommée à Ti, unissant dans la Compagnie Thandar de Ti, fils d'Ebullius Gaius Cassius, Administrateur de Ti, et Dame Sabina, fille de Kleomenes, Marchand puissant de Forteresse de Saphronicus. J'espérais, naturellement, qu'ils seraient heureux.

L'esclave vêtue d'une robe, portant un collier et un bracelet, fouilla dans le chariot à provisions à la recherche d'un larma. Je la regardai dans l'obscurité. Je ne crois pas qu'elle avait vu, derrière elle, Dame Sabina, voilée, sortir sur ses talons de la grande tente et la suivre, accompagnée de deux autres esclaves dont une avait une badine. La femme proche du chariot plongea la main dans un sac. Un des guerriers du camp était derrière elle. Je crois qu'elle était consciente de sa présence, mais elle ne le manifesta pas. Il posa une main de

chaque côté de son corps, les appuyant sur le bois du chariot. Elle se retourna facilement, sans surprise, entre ses bras, lui faisant face. Elle leva le larma et, la tête dressée, le regardant, mordit dedans. Elle mordit à nouveau dans le fruit. Il se pencha sur elle. Je vis briller l'or qu'elle portait au cou. Soudain, elle referma les bras sur lui et l'embrassa, esclave dans ses bras et dans l'obscurité. Je vis sa main, derrière son dos, tenant toujours le larma entamé.

« Esclave impudique ! » cria Dame Sabina, qui avait suivi l'esclave, se méfiant peut-être d'elle. Les deux amoureux se séparèrent, la femme poussant un cri de désespoir et se jetant à genoux aux pieds de sa maîtresse ; l'homme recula, furieux, stupéfait.

« Sale esclave impudique ! » cria dame Sabina.

— « Aie pitié, Maîtresse ! » sanglota l'esclave surprise, le front sur les pantoufles de sa maîtresse.

— « Que se passe-t-il ? » demanda un homme, sortant de la grande tente marron qui me semblait être le quartier général du camp. Il avait une épée négligemment suspendue à l'épaule. Il ne portait, autrement, que la tunique et les lourdes sandales, presque des bottes, des soldats.

— « Contemple, » cria Dame Sabina, montrant la femme à genoux, « une esclave lascive ! »

Le soldat, chef du camp à mon avis, n'était pas content d'avoir été interrompu dans son travail, mais il voulait rester déférent.

« Je l'ai suivie, » reprit Dame Sabina, « et je l'ai trouvée, ici, dans les bras d'un soldat, le touchant et l'embrassant impudiquement ! »

— « Pitié, Maîtresse, » sanglota la femme.

— « Ne t'ai-je pas, Lehna, » s'enquit Dame Sabina avec gravité, « enseigné l'attitude convenable ? Ne t'ai-je pas instruite de la dignité ? Est-ce ainsi que tu trahis ma confiance ? »

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dit la femme.

— « Tu n'es pas une Esclave de Paga, » souligna Dame Sabina. « Tu es la servante d'une femme libre. »

— « Oui, Maîtresse » répondit la femme.

— « N'ai-je pas toujours été un modèle d'élégance, un exemple de noblesse et d'amour-propre ? » demanda Dame Sabina.

— « Si, Maîtresse, » dit la femme.

— « Quand tu avais douze ans, mon père t'a achetée dans les cages d'Ar, et il t'a donnée à moi. »

— « Oui, Maîtresse, » dit-elle.

— « Tu as été traitée avec beaucoup de gentillesse. Tu n'as pas travaillé aux cuisines. Tu n'as pas été donnée aux conducteurs de tharlarions. Tu as vécu dans nos appartements. Tu as été autorisée à coucher dans ma chambre, au pied de ma couche. Tu as reçu une formation de servante. »

— « Oui, Maîtresse, » dit la femme.

— « N'est-ce pas un grand honneur, pour une esclave ? »

— « Oh si, Maîtresse ! » s'écria la femme.

— « Et pourtant, » reprit tristement Dame Sabina, « comment ai-je été récompensée ? »

La femme n'osa pas répondre. Elle garda la tête baissée, tremblante.

« J'ai été récompensée par l'ingratitude, » déclara Dame Sabina.

— « Oh, non ! » s'écria la femme. « Lehna est reconnaissante ! Lehna est reconnaissante à sa Maîtresse ! »

— « N'ai-je pas été gentille avec toi ? » s'enquit Dame Sabina.

— « Oh, si, Maîtresse, » répondit la femme.

— « Et pourtant je te trouve dans les bras d'un soldat, comme une fille à un tarsk de cuivre ! »

— « Pardonnez votre servante, Maîtresse, » supplia l'esclave, tassée sur elle-même.

— « As-tu déjà été fouettée ? » s'enquit Dame Sabina.

— « Non ! » cria l'esclave. « Non ! »

— « Penses-tu que je suis faible ? » demanda Dame Sabina.

— « Non, Maîtresse, » répondit la femme. « Gentille, mais pas faible. »

— « Supplie ! » exigea Dame Sabina.

— « Je supplie d'être fouettée, » souffla la femme.

Le chef du camp, qui était sorti de sa tente, une épée suspendue à l'épaule, se tourna vers le soldat dans les bras de qui la femme avait été surprise. D'un signe de tête, il la montra.

— « Déshabille-la et attache-la, » dit-il.

Furieux, l'homme arracha la robe de la femme et, avec une lanière de cuir, l'attacha à genoux, les poignets croisés et liés derrière un montant du chariot de provisions.

— « Tu ne vaux rien, » reprocha Dame Sabina à l'esclave attachée. « Tu devrais servir du Paga dans une taverne ! »

L'esclave, ainsi humiliée, gémit de désespoir. Plusieurs hommes s'étaient rassemblés, regardant la scène. Le capitaine était manifestement irrité.

— « Je te verrai plus tard, » dit-il au soldat, le congédiant. Le soldat pivota sur lui-même et s'en alla.

Dame Sabina tendit la main vers une des deux esclaves qui l'accompagnaient. Dans sa main gantée fut placée la badine.

Elle s'approcha ensuite de l'esclave attachée, qui tremblait.

— « N'ai-je pas toujours été un exemple de noblesse, de dignité et d'amour-propre ? » s'enquit Dame Sabina.

— « Si, Maîtresse, » répondit la femme.

— « Mauvaise esclave, esclave lubrique ! » cria Dame Sabina, la frappant.

La femme fouettée cria de désespoir. Je fus impressionnée par la fureur avec laquelle Dame Sabina frappait la femme attachée. Elle abattit abondamment la badine sur le dos et le corps de la fille asservie, la punissant de ses intentions lascives. Puis, lasse, furieuse, Dame Sabina jeta la badine, pivota sur elle-même et reprit le chemin de sa tente. Elle fut suivie par les deux femmes qui l'avaient accompagnée, dont une ramassa la badine. La femme fouettée resta à genoux près du chariot, attachée et tremblante. Je vis l'or de son collier sous ses cheveux noirs.

Lorsque Dame Sabina eut terminé son travail et regagné sa tente, suivie par ses deux esclaves, le chef du camp, ou capitaine, furieux, retourna également dans sa tente et les hommes, qui s'étaient rassemblés, reprirent leurs occupations, leur repos ou leurs amusements.

La femme fouettée resta attachée au chariot.

Mon Maître leva la tête vers les lunes. De l'autre côté des arbres, retentit un bruit que je pris pour le chant d'un oiseau, le fleer au bec crochu qui chasse les urts nocturnes des forêts. Ce cri fut répété trois fois.

« La nuit est tranquille ! » cria un gardien, et les autres répondirent en écho.

À nouveau, trois fois, j'entendis le cri du fleer.

Mon Maître glissa derrière moi. Il me serra, avec la main gauche. Je sentis, sur le côté,

son poignard glisser sous mes voiles. Puis le tranchant du poignard, mince, inflexible, se posa sur ma jugulaire.

« Quel est le devoir d'une esclave ? » demanda-t-il.

— « L'obéissance absolue, Maître, » soufflai-je, effrayée. « L'obéissance absolue. » J'osais à peine murmurer, de peur de faire bouger ma gorge sous le tranchant du poignard.

Je sentis le poignard s'écarter de ma gorge. Je sentis la cape noire dans laquelle j'étais enveloppée et qui dissimulait mes robes blanches et luisantes, glisser.

— « Cours ! » ordonna mon Maître, montrant un chemin qui, entre les arbres, passait à l'extrémité opposée du camp. « Et ne te fais pas capturer ! »

Il me poussa et, misérable, troublée, je me mis à courir.

J'avais fait moins de dix pas quand j'entendis un des gardiens du camp crier :

« Halte ! Nom ! Ville ! Halte ! »

Je ne m'arrêtai pas.

« Qui est-ce ? » cria un homme. « Une femme libre ! » entendis-je. « Est-ce Dame Sabina ? » cria quelqu'un. « Arrêtez-la ! » entendis-je. « Poursuivez-la ! »

Je courus, follement.

Les hommes, à présent que j'y réfléchis, devaient être aussi troublés que moi. Je savais seulement qu'ils me faisaient peur et qu'on m'avait ordonné de courir. En outre, mon Maître m'avait dit de ne pas me faire prendre. Ignorante, folle, terrifiée, je courus.

Je trébuchai et tombai, me relevai rapidement et courus à nouveau. J'entendis des hommes crier puis, plus effrayant, j'en entendis plusieurs quitter le camp, traversant le cours d'eau, traversant les taillis qui se trouvaient derrière moi. J'étais à présent parmi les arbres, invisible depuis le camp, mais j'étais poursuivie par de nombreux hommes.

Il s'agissait de Goréens.

Je fuyais, terrifiée.

« Dame Sabina ! » entendis-je. « Arrêtez ! Arrêtez ! »

Tout en courant, je compris que la probabilité de la présence d'une femme libre autre que Dame Sabina à proximité du camp était extrêmement faible. Peut-être s'était-elle enfuie ? Peut-être, pour une raison quelconque, ne voulait-elle pas de l'union avec Thandar de Ti qu'elle n'avait jamais vu, selon mes informations. Dans le camp, des hommes avaient sans doute été s'assurer que Dame Sabina était toujours là, mais beaucoup, n'ayant qu'un instant pour réagir, n'auraient pas pu effectuer cette vérification. Si la fuyarde était Dame Sabina, il fallait la reprendre car sa disparition signifierait l'échec des alliances imminentes entre la Confédération Salerienne et Forteresse de Saphronicus. En outre, il fallait la reprendre rapidement car les forêts sont souvent dangereuses. On y trouvait des sleens et des hors-la-loi prêts à tout. En outre, le camp ne disposait pas de sleens dressés. Par conséquent, il fallait la reprendre le plus tôt possible. Il faisait nuit et, au matin, la piste serait moins fraîche, moins nette. Et, si la femme n'était pas Dame Sabina, il fallait la prendre de toute manière. De toute évidence, une femme libre dans la forêt, la nuit, constitue un mystère qui doit être éclairci. Qui est-ce ? Qui fuit-elle ? Est-elle seule ?

Je n'avais pas le temps de réfléchir. Je ne faisais que courir.

En outre, je pensais que les hommes du camp n'avaient guère le temps de peser longuement leurs décisions.

Il était naturel qu'ils aient été nombreux à se lancer à ma poursuite.

Je courus dans les taillis. J'entendais les hommes traverser les buissons, derrière moi. J'ignorais combien ils étaient. Je supposai que, sur les soixante-dix ou quatre-vingts hommes du camp, une bonne vingtaine s'étaient lancés à ma poursuite, peut-être même davantage. En

outre, il est probable que beaucoup de gens regardaient l'extrémité du camp où j'avais été aperçue pour la première fois. C'était à cet endroit que les hommes scruteraient l'obscurité, à cet endroit qu'ils seraient organisés en groupes défensifs ou de recherche.

« Arrêtez ! » entendis-je. « Halte ! Halte ! »

Je courus, trébuchant, écartant les branches et les buissons qui se trouvaient en travers de mon chemin. Mes robes furent déchirées.

Le bruit, derrière moi, se fit plus fort.

Je ne pouvais pas courir plus vite. Ce n'était pas seulement que je fusse encombrée par mes robes. Je savais que, de toute manière, je ne pouvais distancer des hommes. Ils étaient plus forts et plus rapides que moi. Je n'étais qu'une femme. La nature, quelles que soient ses raisons, ne m'avait pas donné la possibilité de distancer des hommes. J'eus peur, soudain, parce qu'elle n'avait pas voulu que les femmes pussent échapper aux hommes. Puis je me rendis compte à quel point c'était stupide de personnifier ainsi la nature, de prêter des intentions délibérées aux processus aveugles, cruels, du monde. En outre, c'étaient les sélections de la nature qui l'avaient voulu ainsi. Les femmes ayant échappé aux hommes seraient sorties du patrimoine génétique. Les femmes prises étaient ramenées dans les cavernes où elles subissaient les tourments et l'imprégnation de leurs ravisseurs, se voyant contraintes de reproduire leurs semblables. Ces considérations exercent peut-être une influence sur la taille et la force réduite des femmes. Pourtant, les choses sont beaucoup plus complexes que ne le suggèrent ces considérations. Car, dans les complexités et les interactions des sélections naturelle et sexuelle, la rapidité, la taille et la force n'auraient pas été seules sélectionnées chez les femmes, mais également tout un ensemble de dispositions génétiques ; il semble incohérent de supposer que l'évolution sélectionne uniquement l'aspect extérieur d'un animal, indépendamment de son intérieur, que seule sa configuration extérieure joue un rôle dans sa survie ou sa désirabilité et non ses prédispositions à réagir d'une certaine manière. Il est probable que l'évolution qui a sélectionné les crocs du lion et la rapidité de la gazelle a également sélectionné la prédisposition à chasser et la prédisposition à fuir, que celle qui a sélectionné la force de l'homme et la faiblesse de la femme a également sélectionné la prédisposition à conquérir et la prédisposition à se soumettre. Nous sommes, dans une large mesure, c'est du moins ce que l'on suppose, le produit de notre environnement, mais il ne faut pas oublier que les environnements formateurs, au sein desquels notre nature s'est stabilisée, sont très anciens ; le sens dans lequel l'environnement détermine les aptitudes est le sens dans lequel il détermine quelles aptitudes seront perpétuées.

Avec désespoir, je compris soudain que mon patrimoine génétique était d'un type qui serait capturé par les hommes.

Les mains d'un homme me saisirent.

« Arrêtez, Madame, » dit-il.

J'eus le souffle coupé, tremblante, serrée dans ses bras.

« Pourquoi avez-vous fui, Dame Sabina ? » demanda-t-il. « C'est dangereux. » Puis il cria : « Je l'ai ! »

Je tentai de m'échapper, mais il me tenait bien.

Quelques instants plus tard, plusieurs autres hommes arrivèrent. Celui qui me tenait me lâcha. Je restais là, capturée, parmi eux. Je ne parlai pas. Je tournai la tête.

« Est-ce Dame Sabina ? » demanda une voix.

« Tournez-vous vers moi, » dit une voix.

Je ne me tournai pas vers elle, gardant la tête de l'autre côté. Je sentis des mains se poser

sur mes épaules.

Fermement, je fus tournée vers celui qui avait parlé.

« Levez la tête, » dit-il. « Dans la lumière des lunes. »

Je gardai la tête baissée mais, avec la main, il me leva la tête afin que la lumière des lunes éclairât mon visage voilé.

Je constatai que c'était le capitaine, le chef du camp. Soudain, je me rendis compte que *lui* n'aurait pas dû me poursuivre. Il aurait dû rester au camp.

Il examina ce qu'il pouvait voir de moi dans la faible lumière des lunes, atténuée par les branches des arbres. Il recula et regarda attentivement les robes que je portai. Puis il dit :

« Qui êtes-vous ? »

Je ne répondis pas. Si j'avais parlé, il aurait immédiatement remarqué mon accent, mon goréen hésitant, et aurait compris que j'étais une barbare.

« Vous n'êtes pas Dame Sabina, » reprit-il. « Qui êtes-vous ? »

Je gardai le silence.

« Fuyez-vous une Compagnie que vous ne souhaitez pas ? » s'enquit-il. « Votre suite est-elle tombée dans une embuscade ? Fuyez-vous les hors-la-loi ? »

Je ne répondis toujours pas.

« Fuyez-vous les Marchands d'Esclaves ? » demanda-t-il. « Nous sommes des hommes honnêtes, » précisa-t-il. « Nous ne sommes pas des Marchands d'Esclaves. » Il me considéra. « Avec nous, vous ne risquez rien, » ajouta-t-il.

La lumière des lunes filtrait entre les branches.

« Qui êtes-vous ? » reprit-il.

Je ne répondis pas davantage. Cette fois, il parut furieux.

« Préférez-vous que votre visage soit dévoilé devant des hommes ? » demanda-t-il.

Je secouai négativement la tête.

Ses mains étaient sur le premier voile, le voile de sortie.

« Alors ? » s'enquit-il.

Je ne répondis pas.

Le voile fut détaché.

« Retirez vos gants ! » dit-il.

Je quittai les gants. Il les prit et les jeta à mes pieds. Je sentis l'air de la nuit sur mes mains.

« Parlez ! » dit-il.

Comme je ne répondais pas, il retira le voile de la Demeure. Les hommes approchèrent. La chair de mon visage n'était cachée à la vue de ces hommes puissants que par trois voiles, le voile de pudeur, le voile de citoyenneté et le dernier voile, très mince. Déjà, en retirant le voile de la Demeure, il m'avait outragée. C'était comme si l'intimité de ma Demeure avait été violée. C'était comme s'il s'était introduit chez moi et m'avait arraché ma robe, me contraignant à rester devant lui, ne portant que mes sous-vêtements.

« Qui êtes-vous ? » demanda une nouvelle fois l'homme. Comment aurais-je pu lui dire qui j'étais ? Mon Maître ne m'avait même pas donné de nom.

« Ce sera le tour du voile de pudeur, si vous ne parlez pas, » souligna l'homme.

Je me demandai ce que feraient ces hommes s'ils s'apercevaient que je n'étais même pas une femme libre. Je chassai cette idée de mon esprit. Les hommes libres ne prennent pas à la légère le fait qu'une Kajira ose mettre des vêtements de femme libre. C'est considéré comme un délit extrêmement grave, passible de châtiments terrifiants. Ceux-ci peuvent aller jusqu'à la peine de mort. Je me mis à trembler.

Le voile de pudeur fut retiré. C'était comme si mes sous-vêtements m'avaient été arrachés par ceux qui s'étaient introduits dans ma Demeure.

Les traits de mon visage étaient à présent visibles sous le voile de citoyenneté. Le dernier voile, mince et transparent, n'était qu'un symbole.

« À présent peut-être, Madame, » dit le capitaine, « déciderez-vous de parler, déciderez-vous de révéler votre nom, votre ville et ce que vous faites ici à cette heure de la nuit ? »

Je n'osai pas parler. Je tournai la tête, avec un sanglot désespéré, lorsque le voile de citoyenneté fut retiré. Je ne portais plus que le dernier voile. C'était comme si, dans ma Demeure, un dernier bouclier de pudeur m'avait été arraché, ne me laissant qu'un morceau de tissu transparent, attirant la main du maître prompt à l'arracher.

La main de l'homme se tendit vers le dernier voile. Elle hésita.

« Peut-être est-elle libre ? » demanda un homme.

— « Peut-être, » reconnut le capitaine. Il baissa la main.

— « Elle est trop jolie pour être libre, » fit remarquer un homme. Quelques-uns furent d'accord.

— « Espérons pour vous, ma chère, » dit le capitaine, « que vous êtes libre. »

Je baissai la tête.

« Considérez-vous comme ma prisonnière, Madame, » reprit l'homme. Il me palpa les avant-bras, constatant que j'étais droitière. Je sentis une boucle de cuir autour de mon poignet droit, serrée. C'était une double boucle qui, une fois serrée, restait en place. L'autre extrémité de la lanière, à une trentaine de centimètres de mon poignet, fut confiée à un soldat. Mon ravisseur pivota alors sur lui-même et prit la direction du camp. Il fut suivi par ses hommes. Attachée par le poignet, je les accompagnai.

J'avais été capturée.

Quelques minutes plus tard, nous arrivâmes à proximité du camp. On me porta pour me faire traverser le cours d'eau. Les torches étaient nombreuses et la confusion régnait.

Le soldat qui me portait me posa par terre. Je fus à nouveau prisonnière de la lanière de cuir, attachée à mon poignet, qu'il tenait.

Un homme courut vers nous, une torche à la main.

« Dame Sabina, » cria-t-il, « a disparu ! Elle a été prise ! »

Avec un cri de rage, le chef, ou capitaine, courut vers les tentes, ses hommes le suivant et moi, trébuchant, le souffle court, étant traînée par la lanière de cuir.

Le capitaine courut droit sur la tente de Dame Sabina.

Traînée par la lanière de cuir que tenait le soldat, je gagnai également cette tente. J'y entrai avec les autres. Un homme, à l'intérieur, se tourna, livide, vers le capitaine.

« Ils sont venus, » dit-il. « Ils l'ont prise ! »

Dans un coin, gisaient deux soldats blessés. Les servantes de Dame Sabina, qui étaient avec elle dans la tente, se tassaient, terrifiées, un peu à l'écart. L'une d'entre elles se tenait l'épaule sur laquelle il y avait un gros bleu.

« Ils étaient ici, » reprit le soldat, montrant les esclaves tremblantes.

— « Que s'est-il passé ? » s'enquit le capitaine.

La femme qui avait un bleu à l'épaule parla. L'arrière de la tente était entaillé.

— « Ils sont arrivés en force, » dit-elle. « Ils étaient nombreux. Nous avons essayé de défendre la Maîtresse. Nous avons été repoussées. C'étaient des hommes, des Guerriers. Nous ne pouvions rien faire ! » Elle montra l'arrière de la tente. « Ils sont entrés par là et sont partis par le même chemin, après s'être emparés de la Maîtresse. »

L'application du nombre et de la puissance est un élément de la stratégie. Les hommes de

mon Maître étaient inférieurs en nombre, manifestement, mais, à l'endroit de l'attaque, leur nombre était supérieur, irrésistible. Vingt hommes peuvent franchir une muraille tenue par cent hommes, si les vingt hommes attaquent à l'endroit où la muraille est défendue par deux hommes. Dans la confusion, tandis que l'attention des soldats était attirée ailleurs, les forces de mon Maître, bien qu'inférieures en nombre, avaient agi rapidement et irrésistiblement. Son coup, dans ce contexte, n'avait pas été difficile.

J'avalai péniblement ma salive. Je compris que je n'avais été qu'une diversion, un pion. J'étais amère et terrifiée.

— « De quelle ville étaient-ils ? » demanda le capitaine à un des blessés.

— « Je ne sais pas, » répondit l'homme.

J'avais vu les hommes de mon Maître retirer les insignes de leurs tuniques, avant l'attaque.

— « Nous savons dans quelle direction ils ont fui, » intervint un soldat. « Agissons rapidement, nous pourrions peut-être les rattraper. »

— « Ne tardons pas, » insista un autre, « afin de pouvoir les rejoindre rapidement. »

Le capitaine donna un violent coup de poing contre un des poteaux de la tente. Le poteau, bien qu'il fût enfoncé dans la terre, trembla.

— « Armez les hommes ! » ordonna-t-il. « Distribuez des arcs et des rations légères. Rassemblement général dans dix ehns ! »

— « Oui, Capitaine, » dit un homme. Les hommes sortirent de la tente. On emporta les deux blessés.

Le capitaine se tourna alors vers moi. Je me tassai sur moi-même. Quatre hommes, outre le capitaine, étaient restés dans la tente, y compris celui qui tenait la lanière de cuir.

La main du capitaine se posa sur le dernier voile, le cinquième voile. Derrière, mes traits, effrayés, étaient visibles. Ce n'était qu'un symbole mais, lorsqu'il aurait été arraché, le symbole lui-même aurait disparu. Je serais à visage découvert devant les hommes. La manière dont j'envisageai cela, sur le moment, est étrange. De toute évidence, beaucoup de choses dépendent du contexte et sont relatives à la culture. Sur Terre, rares sont les femmes qui voilent leur visage, mais beaucoup voilent leur corps. Sur Terre, la dissimulation du corps est culturelle et non la dissimulation du visage. Sur Gor, pour les femmes libres, la dissimulation du visage et du corps est culturelle, et est en général très répandue. Je suppose, objectivement, que la dissimulation du visage est plus importante que la dissimulation du corps. Les corps, bien que différant remarquablement, ont tendance à être plus similaires que les visages. En conséquence, si l'on veut cacher son intimité et ses sentiments, il semble préférable de voiler le visage. De toute évidence, il est plus facile de lire l'individualité et les émotions sur le visage que sur le corps. Dans ce cas, lorsque l'on veut préserver son intimité, ne devrait-on pas se voiler le visage ? Le visage n'est-il pas plus personnel et révélateur que le corps ? N'est-il pas logique que ce soit la partie de l'individu cachée de préférence chez les personnes libres ? N'a-t-on pas droit, pour ainsi dire, à l'intimité de ses pensées et de ses sentiments, parfois terriblement manifestes dans les expressions faciales ? Cependant, il existe des contingences et des situations qui semblent appropriées en fonction du contexte. Les voiles conviennent aux Robes de Dissimulation. En outre, à voir le désir des hommes lorsqu'ils regardent les traits d'une femme, et considérant ce que la dissimulation et la découverte d'un visage signifient à leurs yeux, on a forcément une opinion partielle sur ce sujet. J'étais terrifiée à l'idée que ces hommes voient mon visage. Dans de nombreuses villes goréennes, seules les esclaves ne sont pas voilées.

Je sentis sa main se refermer sur le voile. Puis il l'arracha. Mon visage était complètement

nu. Je fermai les yeux sous l'effet de la honte. Je rougis. Mon visage, mes sentiments, mes émotions étaient à présent exposés. Mon visage, malgré mes Robes de Dissimulation, était aussi nu que celui d'une esclave.

« Je me demande si tu es libre, ma belle, » dit le capitaine.

Ma bouche, à présent qu'il avait arraché le voile, était entièrement exposée à la sienne. Rien ne séparait plus sa bouche, sa langue, ses dents, des miennes. De son point de vue, par conséquent, bien que je pusse être libre, je pouvais également être une esclave.

Je le regardai.

« Lâche la lanière, » dit-il au soldat qui la tenait. Il obéit et la lanière pendit, toujours attachée à mon poignet.

« Une lanière de cuir au poignet ne s'accorde guère avec la dignité d'une femme libre, » me dit le capitaine.

Il marcha autour de moi, comme un homme marche autour d'une femme. J'eus l'impression qu'il voyait mon corps nu, sous les robes.

« Êtes-vous libre, ma belle ? » demanda-t-il. Il dégaina son épée. Je frémis. « Êtes-vous libre ? » demanda-t-il. Il mit l'épée à la hauteur de ma cheville gauche et, avec curiosité, leva un peu les Robes de Dissimulation. « J'espère pour vous, » dit-il, « que vous êtes libre. Si vous ne l'êtes pas, je ne serai pas content. »

Je sentis la lame, sur ma jambe, soulevant les robes.

« Quittez vos pantoufles, » dit-il.

J'obéis en tremblant.

Je sentis l'acier sur ma jambe, levant toujours les robes. Elles étaient à présent au-dessus du genou.

Les trois esclaves de la tente regardaient avec appréhension.

Les robes furent soulevées davantage, quelques centimètres au-dessus du genou.

« Si vous êtes libre, » dit le capitaine, « vous êtes trop jolie pour être libre. »

« Capitaine, » annonça une voix de l'extérieur de la tente, « les hommes sont prêts. »

— « Je vous rejoins dans un moment ! » répondit-il.

— « Oui, Capitaine, » dit l'homme.

Le capitaine reporta une nouvelle fois son attention sur moi. Il était en colère. Il parlait à voix basse, mais sur un ton menaçant.

« Vous vous êtes moquée de nous, » dit-il. « C'est pourquoi j'espère que vous êtes libre. » La lame monta encore un peu sur ma jambe. Je tremblais. « Néanmoins, » reprit-il, « la jambe n'est pas mal. C'est une jambe qui ressemble assez à celle d'une esclave. Je me demande si c'est la jambe d'une esclave. » Il leva les robes jusqu'à ma hanche. Je sentis l'acier contre ma hanche.

Les hommes présents dans la tente poussèrent des cris de colère. Les esclaves se tassèrent sur elles-mêmes.

« C'est bien ce que je pensais, » dit le capitaine. Il recula, mais ne rengaina pas son épée.

« Je te donne vingt ihns, » dit-il « pour quitter tes vêtements de femme libre et pour te mettre à plat ventre, nue, devant moi. »

En larmes, j'arrachai frénétiquement les robes, puis me jetai à plat ventre, nue, devant lui, mâle goréen, maître, comme une esclave.

« Position d'attache ! » dit-il. J'étais à plat ventre. Lorsqu'une femme est à plat ventre, la position d'attache consiste à croiser les poignets dans le dos et à croiser les chevilles. Je pris immédiatement cette position.

Mon obéissance ne lui fit pas plaisir. Elle n'intéressa personne. J'étais simplement une

esclave couchée qui avait reçu l'ordre de se mettre en position d'attache. Personne, y compris moi-même, n'aurait imaginé que je n'obéisse pas. L'absence d'obéissance, chez les esclaves commandées par un maître goréen, est impensable. Elles obéissent.

Le capitaine parla rapidement à deux hommes. Puis il parla également à une esclave qui, du fait qu'il s'adressait à elle, s'agenouilla devant lui. Elle sortit de la tente.

J'entendais les hommes, dehors. Les armes s'entrechoquaient.

La femme qui, un peu plus tôt, avait été attachée au chariot et fouettée, fut amenée dans la tente. Elle me regarda et alla se coucher, pitoyable, dans un coin de la tente. L'autre esclave revint également dans la tente.

Le capitaine se prépara à quitter la tente, à prendre le commandement de ses hommes.

Je restai couchée, non attachée, mais en position d'attache. Je n'avais pas bougé. Je ne voulais pas être tuée.

Le capitaine me regarda, comme s'il avait oublié quelque chose, puis il ordonna à un de ses hommes :

« Attache-la ! »

On apporta le casque du capitaine. Mes poignets et mes chevilles furent attachés. Mes poignets furent attachés avec la lanière de cuir que j'avais au poignet droit lorsque l'on m'avait amenée dans la tente.

Le capitaine me retourna avec son pied. Puis il mit un genou à terre près de moi. Je sentis la pointe de son épée sur mon ventre.

« Je te verrai plus tard, » dit-il, « Jolie Petite Kajira. » La pointe de l'épée s'enfonça légèrement. Je fis une grimace. « Parle ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je.

— « Une Barbare, » releva un homme.

— « Oui, » admit le capitaine, se levant.

— « Mais jolie, » ajouta un autre homme.

Le capitaine me regarda, attachée à ses pieds.

— « Oui, » fit-il. Puis il mit son casque, pivota sur lui-même et sortit de la tente.

Les autres esclaves de la tente, sauf celle qui avait été battue et gisait dans un coin, me regardèrent avec colère. L'une d'entre elles frottait son épaule meurtrie.

« Kajira ! » cracha-t-elle. Je me tournai sur le flanc dans la poussière. Je pleurai. J'étais une esclave capturée, dans la tente des ennemis.

Le côté romantique de l'esclavage avait disparu. Je gémis, désespérée. J'avais été utilisée pour créer une diversion, on s'était servi de moi comme d'un pion. J'avais été exposée au danger, comme si j'étais une simple esclave. Mon Maître ne m'aimait-il donc pas ? Ne prenait-il donc pas soin de moi ? Ne me rendait-il donc pas les sentiments qui m'attachaient à lui ? Je pleurai, esclave insignifiante.

J'entendis les hommes quitter le camp. Puis le camp fut vide, à l'exception des blessés et des esclaves, dont je faisais partie.

« Dina, » lâcha la femme à l'épaule meurtrie. Elle m'avait appelée ainsi à cause de ma marque, la fleur des esclaves. Les femmes qui ont cette marque sont parfois appelées : Dina. La manière dont elle avait dit : « Dina », était méprisante. Le dina est une marque spécialisée mais fréquente, sur Gor. Les Dina étaient assez répandues.

Le camp était à présent silencieux.

La femme à l'épaule meurtrie vint vers moi.

« Dina, » dit-elle en me donnant un coup de pied. Puis elle retourna près des autres. « Notre pauvre Maîtresse, » reprit la femme qui m'avait donné un coup de pied. « Ayez pitié

d'elle ! »

J'entendais les bruits de la nuit, à l'extérieur de la tente, les insectes, les appels des fleers.

Subrepticement, car je ne voulais pas recevoir un nouveau coup de pied, j'essayai de bouger les poignets et les chevilles. Ce fut en vain. Des lanières de cuir avaient été utilisées, pas des cordes ; les nœuds, simples et efficaces, avaient été faits par un Guerrier. Avec un minimum de moyens, j'étais parfaitement immobilisée. Un Guerrier goréen m'avait attachée.

J'entendis à nouveau, dehors, les appels du fleer au bec crochu.

Je me dressai.

Les esclaves crièrent, puis se turent. Des épées étaient posées sur leurs gorges.

Mon Maître était dans la tente, entrant par la déchirure à la suite de ses hommes.

Un homme portait une chaîne avec plusieurs paires de menottes.

« Maître ! » criai-je avec joie. J'essayai de m'asseoir. Il s'accroupit près de moi et, avec sa lame dégainée, coupa les lanières de cuir qui m'attachaient. Je me jetai à ses pieds, embrassant ses sandales. « Maître ! » Je pleurais de joie. Il était revenu ! Il ne m'avait pas abandonnée. Mais il se dégagea et donna des ordres à ses hommes. Les quatre esclaves étaient tassées sur elles-mêmes, terrifiées, au milieu de la tente, y compris celle qui avait été battue. Quelques hommes sortirent de la tente.

« À genoux pour la Chaîne ! » ordonna un homme. Les femmes s'agenouillèrent l'une derrière l'autre. Il y avait six menottes sur la chaîne qu'il portait. Il mit la femme qui avait été fouettée par Dame Sabina en tête de la Chaîne. « Poignet gauche, » dit-il. Elles levèrent le poignet gauche, effrayées. Bizarrement, l'homme qui refermait les menottes sur les poignets des femmes ne mit pas le premier anneau à la première femme, mais le deuxième. Lorsque les quatre femmes furent enchaînées, il resta un anneau vide à l'avant et un à l'arrière. « Debout, Esclaves ! » dit l'homme. « Baissez la chaîne. » Les femmes se levèrent. Puis, en ayant reçu l'ordre, elles baissèrent le bras. Elles étaient ainsi sur une file, enchaînées.

Dehors, j'entendis que l'on attelait des bosks aux chariots. D'autres bosks furent libérés.

Je me demandai si le camp serait incendié. Je supposai que non car la lumière de la toile en flammes, dans le ciel nocturne, avertirait rapidement les soldats du camp de ce qui s'était passé. Une piste évidente avait été laissée à l'intention des soldats ; puis les hommes de mon Maître avaient décrit un demi-cercle afin de regagner le camp. La piste deviendrait plus difficile à suivre, disparaîtrait peut-être. Les hommes du camp n'avaient pas de sleens dressés. Tandis que les poursuivants suivraient une fausse piste, les hommes de mon Maître regagneraient leur camp d'où ils pourraient, plus tard, partir dans une autre direction. Mon Maître se préparait à quitter la tente. Je voulus courir derrière lui, mais il ne le permit pas. Il me repoussa. Je devais rester à l'intérieur. Il sortit de la tente.

L'homme qui avait enchaîné les femmes recula, les regardant.

« Puis-je parler ? » supplia celle qui occupait la tête de la file, celle qui avait été fouettée.

— « Oui, » dit-il.

— « Je hais ma Maîtresse, » dit-elle. « Je suis prête à t'aimer, Maître. »

— « Tu n'es pas contente d'être possédée par une femme ? » s'enquit-il.

— « Je veux aimer un homme, » sanglota-t-elle.

— « Esclave impudique ! » cria la dernière femme de la Chaîne, celle qui se lamentait sur le sort de sa maîtresse, qui m'avait appelée Dina et m'avait donné un coup de pied.

— « Je suis femme et esclave ! » cria la première. « J'ai envie d'un homme ! J'ai besoin d'un homme ! »

— « Ne crains rien, Esclave, » promit avec un sourire ironique l'homme qui avait refermé la menotte sur son poignet, « tu ne seras pas négligée quand on demandera aux filles de

servir. »

— « Merci, Maître, » dit-elle, se tenant très droite, très fièrement.

— « Esclave effrontée ! » ironisa la dernière femme de la Chaîne.

— « Peigne la gamine gâtée d'un Marchand si tu veux, » répliqua la première. « Moi, je danserai nue devant un homme. »

— « Esclave ! » cria la dernière femme de la Chaîne, horrifiée.

— « Oui, esclave, » répondit la première, en colère et fièrement.

J'entendis un chariot quitter le camp. Je supposai qu'il contenait les richesses de la dot de Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus. J'ignorais où se trouvait la dame mais j'étais convaincue qu'elle était dans un endroit sûr, probablement avec un bandeau sur les yeux et un bâillon, enchaînée à un arbre. Je me demandai si elle avait été autorisée à garder des vêtements.

— « As-tu de jolies jambes ? » demanda l'homme à la deuxième femme de la Chaîne.

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « Sais-tu à quoi tu t'exposes, » s'enquit-il, « en mentant à un homme libre ? »

— « Examine-les, » répondit-elle avec un sourire impertinent. « Il ne sera pas nécessaire de me battre. »

La dernière femme de la Chaîne poussa un cri d'indignation.

L'homme, avec son poignard, coupa une grande partie de la longue robe blanche de la femme, la raccourcissant considérablement, de sorte qu'elle fut provocante, haute, effilochée et excitante sur ses cuisses.

— « Il ne sera pas nécessaire de te battre, » reconnut-il.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

La dernière femme de la Chaîne rejeta la tête en arrière avec colère.

— « As-tu de jolies jambes ? » demanda l'homme à la troisième femme de la Chaîne.

— « Je ne sais pas, Maître, » souffla-t-elle. « Je ne suis que la servante d'une femme. »

— « Voyons, » dit l'homme et, comme il l'avait fait avec celle de la précédente, il transforma sa longue robe en courte tunique d'esclave.

— « Puis-je parler ? » demanda la femme.

— « Oui, » répondit-il.

— « Mes jambes sont-elles... jolies ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « L'esclave est contente, » dit-elle. Comme les autres, elle se tint droite.

— « Comme vous êtes impudiques ! » s'écria la dernière femme de la file sur un ton de reproche.

— « Et toi ? » s'enquit l'homme.

— « Je suis l'esclave d'une femme ! » répondit-elle fièrement. « Je suis au-dessus de ces choses-là. » Elle ne le regardait pas. « J'ai de la dignité, » ajouta-t-elle.

— « Mais la dignité n'est pas permise aux esclaves, » rappela-t-il. Puis il ajouta : « Nous allons voir tes jambes. » Ensuite, avec son poignard, il raccourcit sa robe, comme il l'avait fait pour celles des autres jusqu'à ce que, effilochée et excitante, elle soit haute sur ses cuisses. Elle se tint devant lui, les jambes, bien qu'elle fût la servante d'une femme, dénudées devant ses yeux.

« Excellentes jambes, » apprécia-t-il.

Elle frémit, mais je ne crus pas qu'elle fut entièrement mécontente de son jugement. Toutes les femmes souhaitent plaire aux hommes.

— « Je... Je veux être l'esclave d'une femme, » dit-elle, hésitant un peu, à mon avis.

— « As-tu peur des hommes ? » s'enquit-il.

Elle ne répondit pas.

« Ce que tu veux, » lui fit-il remarquer, « ne compte pas. » Il la regarda. « N'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Il lui toucha le cou et le menton.

— « Ne t'es-tu jamais demandé quel effet font les caresses d'un homme ? » s'enquit-il.

— « Viens près de moi, » proposa la première femme, « je t'aimerai comme tu n'as jamais été aimé ! »

— « Il me touche ! » s'écria la dernière femme.

— « Esclave ! » fit la première en riant.

L'homme alla près de la première femme et la prit dans ses bras. Elle poussa un cri de plaisir et se serra contre lui, se collant et s'abandonnant contre sa tunique et son cuir. Il soumit sa bouche et ses lèvres à un baiser qui ne pouvait être que le prélude d'un féroce viol d'esclave.

— « Moi aussi, je sais embrasser, » dit la dernière femme. « Maître, je t'en prie, Maître ! »

— « Non ! » gémit la première femme. « Elle n'est rien. Reste avec moi. Je suis sensuelle. Tu ne sauras pas ce que c'est que de prendre une esclave avant de m'avoir prise. »

J'entendis un deuxième chariot sortir du camp. Je pensai qu'il s'agissait d'un chariot de provisions mais il apparut par la suite que la dot avait été répartie dans deux chariots, les provisions de l'un d'entre eux ayant été déchargées, afin d'alléger la charge et d'augmenter la vitesse.

Mon Maître revint dans la tente.

— « Tu la violeras plus tard, » dit-il au soldat qui serrait la première femme de la Chaîne. À contrecœur, le soldat repoussa la femme qui gémissait.

— « Oui, Capitaine, » répondit le soldat avec un sourire.

— « Quand nous serons violées et obligées de vous servir comme des esclaves, » supplia la première femme, celle qu'il serrait dans ses bras, « violez-moi la première et obligez-moi à vous servir comme une esclave. »

— « On ne t'oubliera pas, ma jolie, » promit-il.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

— « N'oubliez pas non plus Donna, » dit la deuxième femme.

— « Ni Chanda, » dit la troisième.

— « Ni Maria, » dit la quatrième.

— « Lehna est la première, » rappela la première.

Le soldat regarda la quatrième femme. Sous ses yeux, elle se tint très droite dans la Chaîne. L'anneau était refermé sur son poignet gauche, inflexible, l'attachant aux autres femmes.

— « Ni Maria ? » s'enquit-il.

— « Ni Maria, » reconnut-elle.

— « N'es-tu pas l'esclave d'une femme ? » demanda-t-il.

— « Garde-moi une place à tes pieds, Maître, » souffla-t-elle. « Je suis l'esclave d'un homme. »

Mon Maître tourna autour des femmes enchaînées. Puis il regagna sa place.

— « Quatre beautés, » apprécia-t-il. « Une bonne prise. Elles nous donneront beaucoup de plaisir et, ensuite, si nous décidons de les vendre, nous en tirerons un bon prix. »

Il me parut tout à fait convenable qu'il ait dit cela des captives pourtant, dans un sens,

cela me parut horrible. Pourquoi ces hommes ne cachaient-ils pas leur domination ? Pourquoi ne faisaient-ils pas comme si elle n'existait pas ? Pourquoi ne luttaien-ils pas contre elle ? Pourquoi n'atténuaien-ils pas et ne niaien-ils pas le droit congénital de leur nature ? Pourquoi ne se rendaien-ils pas misérables ? Pourquoi ne se torturaien-ils pas et ne cultivaien-ils pas leurs faiblesses, comme les hommes de la Terre, réduisant leur espérance de vie et louant la constriction et la mutilation de leurs instincts ? N'étaien-ils pas assez puissants pour être manipulés, assez forts pour être faibles ?

« Mets-la dans la Chaîne, » dit mon Maître, me regardant.

Je me crispai. La Chaîne n'était pas pour moi. J'étais *son* esclave. Je n'étais pas une nouvelle esclave. Je l'avais bien servi.

Le soldat siffla, comme s'il appelait un sleen domestique, levant le dernier anneau, ouvert, de la chaîne. Je courus, furieuse, près de lui.

« Nous devons nous dépêcher, » dit mon Maître.

Je sentis le métal de l'anneau se refermer sur mon poignet. J'étais enchaînée.

Comme j'étais furieuse d'être enchaînée avec les nouvelles femmes ! Je sentais la chaîne se balancer à mon poignet, reliée à l'anneau de la femme qui me précédait. J'étais furieuse. J'étais bien attachée. Je ne pouvais m'échapper.

Mon Maître me regarda.

Je baissai les yeux. Je portais sa chaîne.

Il tourna le dos à la Chaîne et, écartant la toile fendue de la paroi de la tente, sans regarder derrière lui, disparut dans le noir.

« Maria n'a pas été gentille avec la pauvre esclave lorsqu'elle était attachée, » dit Maria, qui me précédait. « Maria s'excuse. S'il te plaît, pardonne Maria. »

— « Quoi ? » fis-je.

— « Maria s'excuse, Maîtresse, » dit-elle. « Je t'en prie, pardonne Maria. » De toute évidence, la femme avait peur.

Sa peur et le fait qu'elle m'appelle : Maîtresse, me parurent étrange. Puis je compris la légitimité de sa peur d'esclave. C'était elle qui m'avait appelée : « Dina » et qui, lorsque j'étais attachée, m'avait frappée. À présent, elle était possédée par mon Maître et était plus récente que moi. Elle ne connaissait pas encore la nature des relations dans lesquelles elle était à présent, à son corps défendant, impliquée, relations qui pouvaient se révéler aussi périlleuses et significatrices que l'anneau métallique qu'elle avait au poignet. Étais-je la Première Fille ? Lui étais-je supérieure ? Avais-je le droit de la fouetter, comme Eta avait, sur moi, un tel droit ? Serais-je cruelle ? Le ferais-je souffrir ? Serait-elle obligée de faire incroyablement plaisir aux maîtres, de s'occuper continuellement d'eux afin que, peut-être émus, ils la protègent un tout petit peu des rigueurs de ma vengeance ? En outre, elle était enchaînée devant moi et cela la mettait à ma merci. Enchaînée comme je l'étais, je pourrais, si je le voulais, faire de la marche, pour elle, une succession impitoyable de coups inattendus et de tourments. Ses craintes, à la lumière de ces considérations, étaient compréhensibles.

— « Je te pardonne, » lui dis-je.

Aussitôt, la femme se redressa avec insolence et cessa de s'intéresser à moi. Elle supposa qu'elle n'avait plus rien à craindre de moi et qu'elle pouvait me traiter par le mépris. Cela m'irrita. De toute évidence, et cela était peut-être vrai, elle estimait qu'elle était plus belle que moi, et projetait, par conséquent, de devenir ma supérieure dans les relations de l'asservissement. N'ayant rien à craindre de moi, elle s'insinuerait librement, saisissant les occasions, parmi les hommes. Les esclaves se disputent l'attention des maîtres. Chacune s'efforce de leur être plus agréable que les autres. La qualité de l'existence d'une esclave est,

en général, directement fonction de l'agrément qu'elle apporte à son maître. Le fait qu'elle soit une Esclave d'Amour chérie ou une fille de cuisine dont on ne tient aucun compte dépend beaucoup d'elle. Les Goréens, contrairement aux hommes de la Terre, ne se soucient pas des femmes qui ne leur sont pas agréables. Pourtant, même celles-là peuvent avoir leur utilité, suant dans les cuisines publiques des Hauts Cylindres ou travaillant, un collier au cou, aux métiers à tisser des usines de tissu, ou piochant, enchaînées à d'autres, dans les champs de suls. Rares sont les femmes qui, ayant connu les usines ou les champs de suls, ne supplient pas leur propriétaire de les vendre à nouveau sur le marché afin qu'elles aient une nouvelle chance de plaire à un homme.

L'attitude fière et sensuelle de la femme qui me précédait me mit en colère. Je me demandai pourquoi je l'avais pardonnée. Cela m'avait semblé naturel. Je l'avais fait sans réfléchir. Ce n'était pas irrationnel, naturellement. Par exemple, elle était belle et toute domination que je pourrais exercer sur elle serait peut-être temporaire, notre relation se trouvant ensuite inversée. Que se passerait-il si mon Maître la trouvait extrêmement agréable, une nuit, et lui donnait la responsabilité de la badine ? En outre, au cours d'une autre marche, je serais peut-être enchaînée devant elle, et à sa merci.

Pourtant, j'étais furieuse. Elle ne tenait pas compte de moi. Sa victoire avait été facile.

Soudain, rageusement, je lui donnai un coup de pied.

Elle cria, surprise. Je restai bien droite, comme si je n'avais rien fait. Le soldat chargé de la Chaîne, qui ramassait des bijoux dans un foulard, feignit de n'avoir rien vu. Les maîtres ne se mêlent guère des querelles des esclaves. Ils laissent un ordre naturel s'établir entre elles. Cependant, ils ne toléreraient pas qu'une esclave en blesse ou en marque une autre, réduisant ainsi sa valeur. Ce serait là un manquement grave qu'ils n'admettraient pas.

La femme qui me précédait renonça à son attitude fière et sensuelle. Ce n'était plus qu'une femme effrayée, enchaînée à ma merci. Elle était enchaînée devant moi.

« En revanche, » lui dis-je, « je pourrais aussi ne pas te pardonner. »

— « Maria supplie la Maîtresse de la pardonner, » souffla-t-elle.

— « Peut-être ou peut-être pas, » répliquai-je.

— « Bien, Maîtresse, » dit la femme. Elle tremblait. Son poignet secouait la chaîne. Je fus contente. En outre, si elle avait peur de moi, je pourrais peut-être la maintenir loin de mon Maître. Elle était jolie, Maria, et j'étais convaincue qu'elle serait incroyablement délicieuse, dans les bras d'un homme. Je suppose que j'étais jalouse d'elle.

Le soldat chargé de la Chaîne jeta le foulard chargé de bijoux pris dans les coffres de la tente, sur son épaule. Il m'adressa un sourire ironique. Je baissai la tête et souris.

« Nous devons nous dépêcher, Esclaves, » dit-il. Nous nous préparâmes. Je le regardai. Il n'était pas tourné vers moi.

C'était un Goréen et un homme. Ce n'était pas qu'il ait osé être un homme. C'était plutôt qu'il était un homme, tout simplement.

« Attention, Chaîne, » dit-il, « pour la marche de l'asservissement. » Il tenait la main, signal visible de préparation, au-dessus de la cuisse.

Nous nous crispâmes.

Mais, bizarrement, bien qu'originnaire de la Terre, je n'étais pas opposée à un monde où les hommes, comme les larls, étaient vigoureux. Je les aimais ainsi, riches et glorieux dans leur pouvoir. Je sentais, peut-être, que je leur étais complémentaire. Dans un monde où il y avait de vrais hommes, il pouvait y avoir de vraies femmes.

Je sentis le métal sur mon poignet, avec sa chaîne.

Il frappa sa cuisse droite avec la main ouverte, soudainement, brusquement. Esclaves,

nous partîmes du pied gauche, afin que la marche soit uniforme.

Nous étions possédées.

En passant près du soldat, qui se tenait derrière afin de suivre la Chaîne, de la garder, je me sentis faible. Je tentai de le frôler avec l'épaule gauche mais, rudement, il me repoussa. Il ne désirait pas ma caresse. Nous devions attendre qu'il nous permette peut-être, plus tard, de le toucher.

« Har-ta ! » dit-il. « Plus vite. » Lehna, qui était en tête de la Chaîne, accéléra.

Soudain, je fus terrifiée. Ma volonté ne signifiait véritablement rien. Le gardien ne m'avait même pas permis de le frôler. Si je ne pouvais même pas apaiser un homme sexuellement, j'étais totalement impuissante. Même la tentative de plaire à un homme dépendait de sa permission.

Je frémis.

Tout en marchant vite, je regardai le ciel goréen, noir et plein d'étoiles. Je tremblai. Bien qu'originale de la Terre, j'étais enchaînée sous trois lunes barbares.

« Har-ta ! » dit le soldat.

Lehna accéléra à nouveau.

Quelques instants plus tard, nous quittâmes le camp, traversant le cours d'eau. Je sentis l'eau froide autour de mes chevilles, puis de mes mollets ; et je la sentis au-dessus de mes genoux ; ensuite, elle monta sur mes cuisses ; nous levâmes la chaîne afin de ne pas la mouiller.

« Har-ta ! » dit le soldat responsable de nous.

Nous accélérâmes à nouveau. On ne traîne pas, sous les ordres d'un maître goréen.

Je sentis les galets et les cailloux de la rive sous mes pieds. La chaîne tira mon poignet. Je regardai les trois lunes sauvages.

J'étais une esclave.

« Har-ta ! » entendis-je. « Har-ta ! »

La chaîne me tira à nouveau.

Marchant vite, je trébuchai derrière les autres.

J'ignorais vers quel asservissement on me conduisait. Je savais seulement qu'il serait absolu.

GUÉ DU TABUK

MON Maître me tendit son gobelet et, à genoux, je le remplis de Paga de Sul. Je pressai les lèvres sur le gobelet et le lui rendis. Mes yeux piquaient. Les vapeurs m'enivraient presque.

Je me retirai.

Le Paga de Sul est, une fois distillé, bien que le sul lui-même soit jaune, aussi clair que l'eau. Le sul est la racine tubéreuse du sul ; c'est un produit alimentaire goréen. L'alambic, avec ses réservoirs et ses tubes, se trouvait dans le village de Gué du Tabuk dont Thurnus, notre hôte, était le chef.

« Excellent, » apprécia mon Maître, buvant une gorgée de Paga de Sul. Il devait faire allusion à la seule puissance de la boisson, car le Paga de Sul n'a pratiquement aucun goût. On n'avale pas le Paga de Sul d'un seul coup. La veille au soir, un des hommes m'avait tiré la tête en arrière et forcée à en avaler une pleine bouche. En un instant, tout était devenu noir et j'avais perdu connaissance. Je ne m'étais réveillée qu'au matin, malade, misérable, avec une migraine terrible, enchaînée avec les autres femmes.

« Du vin, Esclave ! » dit Maria, me tendant son gobelet.

Furieuse, je posai le Paga de Sul et allai chercher la bouteille de vin de Ka-la-na d'Ar, puis remplis son gobelet. Elle ne me regarda pas, ne me remercia pas, car j'étais une esclave. N'était-elle pas aussi une esclave ?

Je la regardai, dans les haillons de sa robe blanche, avec son vin, lovée dans les bras de mon Maître. Elle s'était élevée rapidement dans la faveur des maîtres, prenant même à Eta sa place de favorite. J'avais craint, dès le début, qu'elle devienne extrêmement populaire. Elle plaisait apparemment beaucoup à mon Maître. Je la haïssais. Eta, elle non plus, ne lui manifestait guère d'affection.

Maria me regarda et sourit.

« Tu es une jolie esclave, » dit-elle.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je, me contenant. Comme elle était devenue la Première Fille du camp, nous étions toutes obligées de la servir et de l'appeler : Maîtresse. Bien qu'elle n'ait reçu ni bijoux ni beaux vêtements, elle était la Première Esclave du camp.

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis l'attaque du camp de Dame Sabina.

L'essentiel de ce temps avait été consacré à un long trajet.

— « Donne-moi à boire ! » me dit Thurnus.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je lui portais la bouteille de vin de Ka-la-na.

Thurnus était un homme aux cheveux blonds et broussailleux, grand, aux épaules larges, aux grosses mains, manifestement avec les os et le corps d'un paysan. C'était le chef du village de Gué du Tabuk. Gué du Tabuk était un gros village d'une quarantaine de familles ; il était entouré d'une palissade et se dressait, comme un moyeu, au milieu de ses champs, longs rayons étroits et allant en s'élargissant, disposés autour de lui comme les rayons d'une roue. Thurnus cultivait quatre de ces bandes. Gué du Tabuk tire son nom du fait que les tabuks des

prairies avaient l'habitude, dans leur migration annuelle, de franchir le Verl, affluent du Vosk, à proximité. Le Verl se jette dans le Vosk, venant du nord-est. Nous avons traversé le Vosk, sur des barques, deux semaines auparavant. Les tabuks des prairies traversent à présent le Verl une vingtaine de pasangs au nord-ouest de Gué du Tabuk, mais le village, construit dans la zone où ils traversaient à l'origine, a conservé le nom du lieu-dit. Gué du Tabuk est un village riche mais sa renommée ne provient pas de son importante production agricole, conséquence de la terre noire du bassin méridional du Verl, mais de ses élevages de sleens. Thurnus, appartenant à la Caste des Paysans, de Gué du Tabuk, comptait parmi les éleveurs de sleens les plus connus de Gor.

Thurnus me regarda et m'adressa un sourire ironique.

— « J'ai dit : « Donne-moi à boire ! ma jolie, » dit-il. Il insista sur le mot : « boire ».

— « Pardonne-moi, Maître, » fis-je et, rapidement, j'allai poser le vin de Ka-la-na et chercher le fort Paga de Sul. En me tournant, en hâte, soudain, effrayée, je me rendis compte que le Ta-teera me cachait à peine. Cela m'effraya car j'avais pris nettement conscience, au cours de ces dernières semaines, du fait que ma beauté excitait les hommes. Eta m'avait dit que je devenais plus belle. Je ne comprenais pas comment cela était possible. Pourtant, apparemment, sans aucune raison claire à mes yeux, je devenais plus provocante et plus stimulante pour les hommes. Je supposais que c'était lié à la disparition progressive de couches de constriction et d'inhibition dans les mouvements et attitudes, expressions aussi, au rejet d'apparences et de rigidités qui m'avaient été imposées pendant mon enfance, sur Terre. Ma relation aux hommes était à présent beaucoup plus spontanée et intensément personnelle qu'auparavant. Je les voyais à présent comme des maîtres uniques, passionnants, tous différents et incroyablement individuels qui, sur un mot ou un geste, pouvaient me prendre ; comment aurait-il été possible que j'aie sur eux la même opinion qu'une femme libre ; de toute évidence, ils me voyaient également de la même manière immédiate et personnelle, non comme un objet protégé par les préjugés et la loi, la peur et l'orgueil, contre eux, qu'il serait criminel d'oser toucher, mais plutôt comme une esclave vulnérable, exposée, à leur merci, unique dans son impuissance et son individualité, semblable, d'une certaine manière, à toutes les femmes asservies et pourtant, bizarrement, profondément différente de toutes les autres. Je partageais la condition d'esclave avec les autres filles asservies, mais chacune d'entre nous, bien entendu, comme les maîtres le savent, dans nos profondeurs et nos complexités, est une individualité unique et surprenante, l'ornement latent d'une Chaîne, une surprise qu'il est fascinant de connaître et de soumettre. Je supposai que les changements qui s'opéraient en moi étaient liés à deux choses : la disparition progressive des conditionnements terrestres et, positivement, les acculturations goréennes auxquelles, en tant qu'esclave, j'étais soumise. J'apprenais mon asservissement. Bizarrement, en apprenant mon asservissement, je faisais l'expérience d'une impression incroyable de libération et de liberté psychologiques. J'étais libérée des rôles politique et économique de la personnification masculine, et libre d'être une femme. La différence essentielle, toutefois, n'était peut-être pas comportementale, sociale ou culturelle, mais biologique. Les nécessités sociales, comme c'est souvent le cas, limitaient et écrasaient ma nature intérieure. Ma nature intérieure, à présent, pouvait ouvrir ses pétales à la pluie ou au soleil d'une planète propre, honnête, magnifique ; je devenais fidèle à moi-même. Je crois que c'est cela. Et, en devenant fidèle à moi-même, je trouvais le bonheur. Et, comme Eta me l'avait un jour dit, les femmes heureuses sont généralement belles.

J'allai près de Thurnus avec le Paga de Sul et m'agenouillai devant lui.

Thurnus me tendit son gobelet. Je me préparai à verser le Paga de Sul dans son gobelet. Il

approcha le gobelet de lui. Je fus obligée d'approcher davantage.

L'excitation des hommes est le prix que paie la femme pour sa beauté. J'étais tout à fait prête à payer ce prix. J'étais heureuse de payer ce prix. Pourtant je savais que la beauté, sur une planète telle que Gor, ne va pas sans risque. Je regrettai soudain de ne pas porter de collier avec un nom, comme Eta, qui aurait indiqué clairement à qui j'appartenais. Mon Maître n'avait même pas pris la peine de me mettre un collier. J'étais une esclave sans collier.

— « Approche, ma jolie, » dit Thurnus.

J'avançai un peu vers lui, à genoux, avec le Paga. Je portais un Ta-teera scandaleusement court, sans manches, déchiré, qui révélait mes charmes.

Thurnus me faisait peur. J'avais souvent vu ses yeux sur moi.

Je versai le Paga de Sul dans son gobelet, la tête penchée tout près de lui. Mes cheveux étaient plus longs que lors de mon arrivée sur Gor. Ils étaient plus courts que ceux des autres esclaves. Presque toutes les esclaves ont les cheveux longs, pendants, bien qu'elles les attachent parfois sur la nuque avec un ruban. Mes cheveux tombèrent devant mes épaules, sur le Ta-teera.

Mon Maître et ses lieutenants étaient assis, les jambes croisées, dans la hutte couverte de chaume de Thurnus. Elle était haute, conique, avec un sol couvert de planches grossièrement équarries, construite sur des pilotis d'environ deux mètres, afin qu'elle soit plus sèche et hors d'atteinte des insectes et de la vermine. On gagnait l'entrée par un escalier grossier et étroit. L'entrée de nombreuses huttes du village, similairement construites, était accessible par une échelle. Thurnus était le chef du village. Au centre de la hutte, il y avait une plaque de métal, ronde, sur laquelle on posait un brasero ou un de ces petits poêles plats, brûlant du bois compressé, durci, fréquents dans les villages situés au nord et à l'ouest d'Ar. Contre les murs, il y avait les propriétés de la demeure, dans des coffres et des ballots. Dans le village, il y avait des huttes de stockage et les cages des animaux. Les planches étaient couvertes de nattes. Aux murs, étaient suspendus des récipients en cuir. Un trou, au sommet du toit, permettait à la fumée de s'échapper. La hutte, probablement en raison de sa construction, n'était pas enfumée. En outre, bien qu'elle fût dépourvue de fenêtre, elle n'était pas, à cette heure du jour, obscure. Le soleil filtrait délicatement à travers la paille du toit et des murs. La hutte, en été, est légère et aérée. L'armature d'une telle hutte est en bois de Ka-la-na ou de Tem. Le toit est refait et les murs tressés à neuf tous les trois ou quatre ans. En hiver, lequel n'est pas dur dans cette région, ces huttes sont recouvertes de toile peinte ou, chez les paysans les plus aisés, de peaux de bosk décorées à la peinture et couvertes d'une couche de graisse. Le village de Gué du Tabuk se trouvait à environ quatre cents pasangs au nord, et légèrement à l'ouest. La route du Vosk était la route utilisée de nombreuses années auparavant par la horde de Pa-Kur lorsqu'elle s'était dirigée sur Ar. Nous avons emprunté la route du Vosk, après avoir traversé le fleuve. Elle est large et évoque un mur enfoncé dans la terre. Elle comporte des bornes pasangriques indiquant les distances. C'est, je suppose, compte tenu de sa nature, une route stratégique donnant accès au nord, assez large pour que plusieurs tharlarions de guerre puissent passer de front, avec chariots de provisions et machines de guerre, afin que les armées en marche, moins étirées, soient moins vulnérables. Ces routes permettent le déplacement rapide de milliers d'hommes chargés de la défense des frontières, de l'opposition à d'autres armées, ou de l'expansion et de l'impérialisme, de la conquête des faibles.

Thurnus me regarda.

« Tu peux embrasser mon gobelet, Esclave, » dit-il. Je posai les lèvres sur son gobelet, qu'il tenait à la main. J'étais faible. J'étais une femme. J'étais à la merci des hommes.

Au mur de la hutte, derrière Thurnus, était suspendu le grand arc, en bois de Ka-la-na souple. Aux extrémités, il y avait des cornes de bosk comportant des entailles. Il était à présent détendu mais la corde, en cuir entrelacé de soie, était prête, enroulée lâchement sur le bois jaune et courbe. Près de l'arc était suspendu un énorme carquois contenant de nombreuses flèches, courtes et longues. Cette arme, je n'aurais même pas pu la plier. Elle nécessitait, en outre, pas seulement la force d'un homme, mais celle de deux, généralement forts. Presque tous les hommes pouvaient utiliser cette arme terrifiante. C'était une arme fréquente chez les paysans. On l'appelle souvent l'Arc du Paysan. L'autre arme des paysans est le grand bâton, qui fait environ deux mètres de long et cinq centimètres de diamètre. Deux bâtons étaient appuyés contre le mur, entre deux caisses jaunes, d'une trentaine de centimètres de haut, et un rouleau de rep grossier.

« Et laisse les lèvres sur le gobelet, » ajouta Thurnus, « jusqu'à ce que je t'aie donné la permission de les retirer. »

Je laissai les lèvres sur le gobelet, la tête penchée. Une esclave goréenne ne s'avise pas de désobéir.

— « Thurnus ! » intervint sa Libre Compagne, femme grande et lourde, portant un voile de rep, à genoux à côté de lui. Elle était trapue et lourde. Elle n'était pas contente.

Il y avait une cage, à proximité, où Thurnus enfermait ses esclaves. Il ne cultivait pas ses champs tout seul.

— « Tais-toi, » lui dit Thurnus, « Femme ! »

Dans un coin, contre le mur de la hutte, sur une petite table, était posée une pierre ordinaire, irrégulière, que Thurnus, de nombreuses années auparavant, lorsqu'il avait fondé la ferme, qui deviendrait plus tard une communauté, à Gué du Tabuk, avait rapportée de ses champs. Il était arrivé, un matin, de nombreuses années auparavant, l'arc sur le dos et le bâton à la main, des graines sur la cuisse, après des mois d'errance, dans un endroit qui lui avait plu.

Il se trouvait dans la vallée du Verl. Il avait été chassé du village de son père parce qu'il s'intéressait de trop près à une fille libre du village. Son frère avait eu les bras et les jambes cassés. La femme l'avait suivi. Elle était devenue sa Compagne. Avec lui, il y avait également deux jeunes hommes, et deux autres femmes, qui voyaient en lui, jeune géant puissant, un futur chef de village. Pendant des mois, ils avaient erré. Puis, suivant les tabuks, dans la vallée du Verl, ils avaient trouvé un endroit qui leur avait plu. Là, les animaux avaient traversé la rivière à gué. Il ne les avait pas suivis plus loin. Il avait enfoncé son bâton jaune d'appropriation dans l'humus noir, près du Verl et était resté là, les armes à la main, près du bâton, jusqu'à ce que le soleil ait atteint le zénith puis se soit lentement couché. C'était à ce moment-là qu'il s'était baissé et avait ramassé une pierre dans ses champs. Elle se trouvait à présent dans la hutte. C'était la Pierre du Foyer de Thurnus.

— « Thurnus ! » répéta sa Compagne.

Il ne fit pas attention. Il y avait de nombreuses années qu'elle avait quitté avec lui le village de son père. De nombreuses années. À la manière des paysans, il la gardait. Elle était devenue molle et grasse. Elle ne pouvait pas retourner dans le village de son père.

Je gardai les lèvres pressées sur le gobelet de Thurnus. Il approcha le gobelet de lui. Je fus obligée de suivre.

Je savais qu'il avait des femmes, dans ses cages.

Thurnus était un homme puissant qui devait soit avoir de nombreuses femmes soit obtenir incroyablement plus d'une femme. Sa Compagne, supposai-je, ne lui plaisait plus ou bien, dans son orgueil et sa liberté, peut-être était-elle trop éloignée de lui. Les hommes

préfèrent les femmes qui sont à leurs pieds, quémendant leur attention.

— « Tu es une jolie petite esclave, » me dit Thurnus.

Je ne pouvais pas répondre car mes lèvres étaient pressées sur le gobelet.

« Comment s'appelle-t-elle ? » demanda Thurnus à mon Maître.

— « Elle n'a pas de nom, » répondit-il.

— « Oh, » fit Thurnus. Puis il ajouta : « C'est une jolie petite chose. » Je sentis sa main sur ma cuisse.

Furieuse, Melina, qui était la Libre Compagne de Thurnus de Gué du Tabuk, se leva et quitta la hutte.

Je frémis sous l'effet de la caresse intime de Thurnus. Je ne pouvais pas lui échapper car mes lèvres devaient rester pressées contre son gobelet.

— « Peut-être devrions-nous lui donner un nom, » suggéra Maria.

— « Peut-être, » dit un des lieutenants, me regardant.

— « Que pensez-vous de : Fille Stupide ? » demanda Maria.

Les hommes rirent.

« Ou : Fille Maladroite ! » insista-t-elle.

— « C'est déjà mieux, » dit un des lieutenants.

Comme j'étais furieuse contre Maria, et jalouse d'elle !

C'était une esclave lubrique. Si j'avais parlé de la sorte, si effrontément et sans permission, j'aurais pu être fouettée.

C'était la Première Fille.

— « Tu as raison, » acquiesça mon Maître, « elle est à la fois stupide et maladroite, mais elle devient plus intelligente, plus belle et plus gracieuse. »

Ces paroles, de sa part, me firent rougir de plaisir.

« Donnons-lui un nom convenant davantage à une esclave qui, un jour, sera peut-être capable de satisfaire les hommes. »

Mes lèvres étaient posées sur le gobelet de Thurnus. Je ne pouvais échapper à sa caresse. Je commençai à m'exciter. J'étais une esclave. Je ne pouvais m'en empêcher.

Thurnus rit. Puis, avec son humour de paysan, suggéra deux noms descriptifs et embarrassants.

Les rires qui accueillirent les propositions me mirent en colère. Néanmoins je savais que, si l'on me donnait un de ces deux noms intimes, obscènes, il me faudrait le porter. Ce serait tout simplement mon nom.

— « Réfléchissons encore, » gloussa mon Maître. Il s'appelait Clitus Vitellius, appartenant à la Caste des Guerriers d'Ar.

Je ne pouvais m'empêcher de bouger sous l'effet de la caresse de Thurnus. Je ne pouvais lutter. J'étais une esclave.

Mon Maître me regarda.

« Les propositions de Thurnus ne manquent pas d'intérêt, » reconnut-il. Je gémis de désespoir. « Mais je crois, » reprit-il avec un sourire, « que nous devrions chercher encore. »

Je tentai de lutter, de ne pas réagir à la caresse de Thurnus. Cela me fut impossible. Je pensai à Elicia Nevins, qui était ma rivale, à l'université, sur la Terre. Comme la hautaine Elicia aurait été amusée de me voir ainsi, esclave à demi nue, vêtue d'un Ta-teera scandaleux, les lèvres posées contre un gobelet, ne pouvant s'empêcher de réagir à la caresse d'un homme ! Comme je fus gênée et humiliée par le simple fait de penser à Elicia, fière, sereine, méprisante, dans la situation désagréable où je me trouvais ! Comme je fus contente qu'elle ne puisse pas voir son ancienne rivale !

Thurnus approcha un peu le gobelet de lui, me mettant dans une position encore plus difficile. Mes mains serraient le poignet de la main qui tenait le gobelet. Mes dents touchaient le gobelet.

« Maria est un joli nom, » dit mon Maître. Il regarda Maria, qui était dans ses bras. « Penses-tu que Maria soit un bon nom pour une esclave ? »

— « Oh, oui, Maître, » souffla-t-elle. « Maria est un nom magnifique pour une esclave. » Elle se mit à lui embrasser le cou et le menton.

— « Peut-être devrais-je l'appeler Maria, » fit-il.

Je compris, à cet instant, que mon nom serait peut-être Maria. Je frémis.

« Mais nous avons déjà une Maria, » reprit mon Maître avec un sourire, regardant les beaux yeux noirs levés, de la jolie Maria.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je ne savais pas quel nom je porterais.

— « Si l'esclave sans nom t'intéresse, » dit mon Maître à Thurnus, me montrant d'un signe de tête, « tu peux en faire ce que tu veux, bien entendu. »

Je frémis. J'étais une esclave, sur Gor.

— « Mais, » dit Thurnus en riant, « tu es venu voir des sleens. »

Mon Maître haussa les épaules.

— « C'est exact, » reconnut-il.

— « Ne perdons plus notre temps à nous amuser avec les esclaves, » lança Thurnus, « mais occupons-nous de choses sérieuses ! » Thurnus me regarda. « Tu peux retirer tes lèvres, Petite, » dit-il.

J'écartai les lèvres. Il enleva la main qui me caressait et se leva.

Je restai à genoux par terre. Mes yeux étaient écarquillés. Mes dents étaient serrées. J'avais envie de griffer les nattes du plancher avec mes ongles.

Mon Maître se leva, et ses lieutenants aussi. Maria, furieuse, boudant, se mit à genoux. Nous n'étions que des femmes. Les hommes avaient à faire. Ils devaient s'occuper de choses plus importantes.

J'eus envie de me rouler par terre et de hurler.

Je regardai la Pierre du Foyer de la hutte. Dans cette hutte, car c'était là que reposait sa Pierre du Foyer, Thurnus régnait. Dans cette hutte, même s'il avait été un homme humble ou un mendiant, en raison de la Pierre du Foyer, il était Ubar. Un palais sans Pierre du Foyer n'est qu'une coquille vide ; une cabane contenant une Pierre du Foyer est un palais.

Dans cette maison, cette hutte, ce palais, Thurnus était souverain. Il pouvait faire ce qu'il voulait. Ses droits et sa suprématie, dans cette demeure, furent reconnus par ses invités. Ils partageaient l'hospitalité de sa Pierre du Foyer.

Si Thurnus m'avait réclamée à mon Maître, dans une telle situation, celui-ci m'aurait immédiatement donnée à lui. Ne pas le faire aurait été inexcusable, impoli, une trahison, un manquement grossier à l'hospitalité et à la politesse.

Pourtant Thurnus, bien qu'il me trouvât manifestement intéressante, ne m'avait pas réclamée. Je me demandai si la manière dont il m'avait traitée était destinée à tester mon Maître, afin de le mieux connaître. Thurnus était, à mon avis, un homme rusé. Mon Maître avait respecté la Demeure de Thurnus et sa souveraineté sur celle-ci. Satisfait, en conséquence, de cette reconnaissance de son pouvoir, qui lui appartenait de droit dans sa Demeure, Thurnus ne me fit pas servir ses désirs, ne demanda pas à mon Maître la permission de le faire, permission qui lui aurait été promptement, sûrement et de bon cœur, accordée. Ayant ainsi acquis la certitude que mon Maître reconnaissait ses droits, il avait

choisi, magnanime et noble, comme cela se fait souvent, de ne pas les exercer. J'étais, après tout, la propriété de mon Maître. Ainsi, ces deux hommes puissants s'étaient mutuellement manifestés, à la manière goréenne, le respect qu'ils se portaient.

Mais je savais que, dans de telles situations, les Goréens ne se contentent pas du respect, ils y ajoutent la générosité.

Pendant le festin qui aurait lieu le soir, Eta m'avait prévenue, il y aurait échange général d'esclaves, les femmes asservies du village étant mises à la disposition des hommes de mon Maître, et nous-mêmes étant mises à la disposition des jeunes gens du village. On nous poursuivrait entre les huttes, dans l'enceinte de la palissade.

Les hommes se préparaient à quitter la hutte.

Mon Maître fit claquer les doigts et Maria se leva d'un bond puis gagna la porte de la hutte. Ses lieutenants suivirent.

J'étais à quatre pattes. J'avais les yeux pleins de larmes. Je tendis la main vers mon Maître.

« Apparemment, j'ai excité ton esclave, » dit Thurnus, me regardant.

— « Je t'en prie, Maître, » soufflai-je.

— « Peu importe, » dit celui-ci. Puis il tourna le dos et s'engagea dans l'escalier. « Allons voir les sleens, » ajouta-t-il.

Thurnus me regarda.

— « Tu es une jolie petite esclave, » apprécia-t-il. Puis il tourna également le dos et, descendant les marches, s'éloigna de la hutte.

Dans la hutte, seule, je martelai les nattes à coups de poing. Quelques instants plus tard, un des hommes de mon Maître entra dans la hutte. Il m'attacha les mains dans le dos.

« Mijote jusqu'au festin, Petit Gâteau, » dit-il. « Tu seras à point au bon moment. »

CLITUS VITELLIUS

— NE me fais pas courir, Maître, » sanglota Perle d'Esclave. « J'étais une femme libre. »
 — « Sur la ligne ! » dit mon maître.

Perle d'Esclave, en trébuchant, gagna la longue ligne tracée dans la poussière du village de Gué du Tabuk. Elle portait les haillons de ce qui avait été le dernier sous-vêtement de ses Robes de Dissimulation. Les manches avaient été arrachées ; il avait été déchiré sur le côté ; il avait été court et, plus tard, encore plus court, jusqu'à ce qu'il soit haut sur ses cuisses, dénudant même la hanche gauche ; l'encolure avait été déchirée jusqu'au ventre, cinq centimètres sous le nombril. Elle était pieds nus, comme le sont fréquemment les esclaves.

— « Où allons-nous fuir ? » gémit Perle d'Esclave, s'adressant à moi.

— « Il est impossible de fuir, » lui répondis-je. Le village était entouré d'une palissade et la porte était fermée.

— « Je ne veux pas être poursuivie comme une esclave, » sanglota Perle d'Esclave. Elle se couvrit les yeux avec les mains.

— « Cesse de pleurnicher, » dit Lehna.

— « Oui, Maîtresse, » dit Perle d'Esclave. Elle avait peur de Lehna. Une des premières choses qui lui était arrivée, après qu'elle eut été marquée au fer rouge, avait été de lui mettre la Sirik et de la confier à Lehna pour que celle-ci la fouettât.

Mon Maître, avec ses hommes, dans un coup audacieux, avait, plusieurs semaines auparavant, capturé Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus, malgré la présence de soldats, tandis qu'elle allait rejoindre son futur Compagnon, Thandar de Ti, à Ti, une des quatre villes de la Saleria, qui constituent la Confédération Salerienne. La motivation de l'enlèvement, tout comme la motivation de la Compagnie envisagée, étaient apparemment politiques. La Compagnie devait souder des relations commerciales et économiques entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération Salerienne, qui était une ligue de villes agressives et expansionnistes situées au nord du Vosk. La puissance croissante de la Confédération Salerienne n'était pas vue d'un bon œil par Ar qui, située dans l'hémisphère nord de Gor, est la plus grande puissance entre le Vosk et le Cartius, ainsi qu'entre la Chaîne des Voltaï et Thassa, la Mer. L'Ubar d'Ar, qui s'appelle Marlenus, est un homme ambitieux et brillant, fier, courageux et impérialiste. Il estimait vraisemblablement que la Confédération Salerienne serait, à terme, capable, si son expansion se poursuivait, de constituer une menace pour la sécurité et les ambitions d'Ar. Dans la situation géopolitique actuelle, une pluralité de villes désunies, généralement petites, était éparpillée dans les territoires situés au nord du Vosk. Ceci créait, pour un État fort tel que Ar, sur le plan de la défense, une frontière stable, sûre et, dans le cadre de ses ambitions possibles, un vide séduisant, exploitable. La croissance de la Confédération Salerienne, en revanche, pourrait altérer cette situation au détriment d'Ar. Si les villes de la Saleria se multipliaient et devenaient fortes, leur puissance pourrait égaler ou dépasser celle d'Ar. Armées et cavaleries de tarns pourraient prendre la direction du

sud. Déjà, quelques années auparavant, Ar avait connu des ennemis au sein même de ses murs ; dans la confusion politique consécutive à la disparition temporaire de sa Pierre du Foyer et à la déposition de son Ubar, Marlenus, il y avait eu une révolte des villes vassales, organisée et conduite par Pa-Kur, Maître de la Caste des Assassins. La horde de Pa-Kur, comme on dit, avait assiégé Ar la Glorieuse. Les Initiés, incapables et lâches, qui détenaient alors le pouvoir à Ar, avaient livré la ville, acte qui, aujourd'hui encore, à Ar, réduit le prestige et l'influence des membres de cette caste. Le jour de la capitulation d'Ar, elle fut sauvée par le soulèvement de ses citoyens, violent, dans les rues, aidés par les forces de quelques villes du nord, notamment Ko-ro-ba et Thentis. C'est ce que racontent les chansons. Un des héros de ces chansons s'appelle Tari de Bristol. Marlenus est également un héros de ces chansons. Plus tard, il reprit le trône d'Ar, après avoir chassé et renversé Cernus d'Ar, qui s'était déclaré Ubar. Il occupe actuellement le trône d'Ar. Parfois, on l'appelle l'Ubar des Ubars.

Donna, Chanda et Maria gagnèrent également la ligne tracée dans la poussière. Perle d'Esclave ravala un sanglot.

Eta nous rejoignit sur la ligne. Je regardai Perle d'Esclave. Ses joues étaient couvertes de larmes. Comme nous toutes, elle était pieds nus. Il y avait de la poussière sur ses chevilles.

Clitus Vitellius, mon Maître, était Capitaine d'Ar. Il avait été chargé, vraisemblablement par Marlenus d'Ar, Ubar de cette ville, d'empêcher ou de retarder l'alliance imminente entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération Salerienne, alliance qui serait confirmée et scellée par la Compagnie de Thandar de Ti, benjamin des cinq fils d'Ebullius Gaius Cassius, de la Caste des Guerriers, Administrateur de Ti, ville de la Confédération Salerienne, et de Dame Sabina, fille de Kleomenes, Marchand puissant de Forteresse de Saphronicus.

Par un coup audacieux, mon Maître avait enlevé la fille du Marchand. Grâce à une diversion, dans laquelle j'avais joué un rôle, il avait attaqué le camp, kidnappé la femme et, apparemment, pris la fuite en laissant une piste. Peu après, les guerriers de la suite s'étaient lancés sur cette piste pendant qu'elle était encore chaude et fraîche. Ils quittèrent d'eux-mêmes les environs du camp et mon Maître était alors revenu afin de s'emparer également de la dot et des belles servantes de Dame Sabina : Lehna, Donna, Chanda et Maria. Nous avons été enchaînées par le poignet gauche et étions parties dans la nuit, sur la piste des deux chariots dans lesquels la dot de Dame Sabina, divisée, avait été chargée. À moins d'un pasang du camp, nous étions arrivés près d'un petit arbre. Dame Sabina, vêtue de ses Robes de Dissimulation, était debout, le ventre contre l'arbre, les poignets attachés autour de lui par des menottes d'esclave. Ses voiles gisaient sur ses épaules. Sa tête était couverte d'un capuchon d'esclave, attaché sous le menton. La conception de ce capuchon était telle qu'il ne servait pas uniquement de bandeau sur les yeux, mais aussi de bâillon, celui-ci étant cousu à l'intérieur du capuchon, et ce dernier étant maintenu en place par des lanières passant par des œilletons et étant attachées sur la nuque. Ces capuchons sont souvent utilisés dans l'enlèvement des femmes, qu'elles soient libres ou esclaves. Leur efficacité et leur côté pratique justifient leur utilisation, sans qu'il soit tenu compte du statut social ou juridique de la femme sur qui il est placé. J'avais remarqué que ses gants avaient été tirés sur ses doigts afin que le métal des menottes soit directement en contact avec ses poignets. Les ravisseurs expérimentés, pour des raisons de sécurité, mettent rarement des liens sur des vêtements. On retire les bas, par exemple, ou on les baisse, avant d'attacher les chevilles d'une femme. Un gardien se tenait près de Dame Sabina, pour la protéger au cas où un sleen viendrait à passer. Ses soldats, à ce moment-là, suivaient une fausse piste qui les conduisait dans la direction opposée. La Chaîne comportait un anneau vide, celui qui se trouvait devant Lehna.

Mon Maître avait détaché et enlevé le capuchon étouffant et humiliant. Dessous,

naturellement, Dame Sabina était à visage découvert. Elle tourna la tête, afin que nous ne puissions pas voir son visage. Mon Maître, ce qui me fit plaisir, la prit simplement par les cheveux et la força à se tourner vers nous, afin que tout le monde pût la voir. Elle se débattit mais, à cause de la douleur, ne put détourner la tête. Il la tint ainsi, nous laissant savourer le spectacle, pendant une ehn entière. Puis, au bout d'une ehn, il la lâcha. Elle sanglotait. Elle nous regardait avec colère. Mais elle n'essaya plus de cacher son visage. C'était à présent inutile. Mon Maître n'avait pas jugé convenable de tolérer son jeu pudique. Elle avait eu le visage découvert, publiquement.

Mon Maître avança afin qu'elle pût le voir plus clairement dans la lumière des lunes.

« Qui êtes-vous ? » dit-elle.

Il ne lui répondit pas.

« Je suis Dame Sabina, de Forteresse de Saphronicus, » dit-elle. « Prenez garde ! »

L'homme qui se tenait derrière elle prit les voiles, qui se trouvaient sur ses épaules, et les jeta par terre.

« Rendez-moi mes voiles ! » s'écria-t-elle.

Les voiles étaient par terre.

« Je suis Dame Sabina, de Forteresse de Saphronicus » répéta-t-elle.

Mon Maître ne lui répondit pas.

« Qui êtes-vous ? » s'enquit-elle. « Vos tuniques ne portent pas d'insignes. Qui êtes-vous ? » Elle tira sur ses menottes d'esclave. La chaîne griffa l'écorce. « Prenez garde à ma colère ! » ajouta-t-elle.

Mon Maître fit un signe et un homme, par-derrière, lui levant les pieds, lui quitta ses pantoufles une par une. Elle fut alors pieds nus, ses petits pieds dans les feuilles écrasées et les brindilles qui se trouvaient au pied de l'arbre. Elle frémit. C'était une fille riche et gâtée. Je supposai qu'elle n'était jamais allée pieds nus dehors.

« Qui êtes-vous ? » souffla-t-elle. Elle n'était plus arrogante. À présent, elle avait peur. En général, les esclaves ne portent pas de chaussures.

— « Ton ravisseur, » répondit mon Maître, s'adressant à elle pour la première fois.

— « Je rapporterai une grosse rançon, » souligna-t-elle.

Il lui mit le pouce sous le menton et lui fit lever la tête. Elle avait des traits délicats et beaux. Sa tête était levée, douloureusement levée, sous la pression du pouce de mon Maître. Elle avait une jolie gorge. Peut-être se demandait-il quel genre de collier lui conviendrait. Elle avait les cheveux noirs. Dans la lumière, je ne distinguai pas bien leur couleur exacte. Dame Sabina, supposai-je, était plus belle que moi, mais elle ne me semblait pas plus belle que ses servantes. Sur presque toutes les estrades, elle se vendrait moins cher qu'elles.

— « Demandez une rançon, Guerriers, » dit-elle, effrayée. Je crois qu'elle savait que son visage et sa gorge étaient estimés, comme pourraient l'être ceux d'une esclave.

Il retira son pouce posé sous son menton.

« Il serait irrationnel de ne pas demander une rançon, » reprit-elle. « Ma rançon sera beaucoup plus élevée que le prix que vous pourriez me vendre sur le marché. »

C'était tout à fait vrai, mais il était également vrai qu'elle était belle.

« Manifestement, » ajouta-t-elle, « vous n'avez pas attaqué ma troupe simplement pour capturer une femme susceptible de porter votre collier. »

— « Non, » dit mon Maître. « Il y a, bien entendu, la question de la dot. »

— « Bien entendu, » acquiesça-t-elle. Elle respirait à présent plus facilement. « Vous êtes des bandits ordinaires, » poursuivit-elle. Puis elle ajouta : « Votre coup était bien monté, hommes courageux. Le butin est important. La dot est énorme et riche. Et, sous forme de

rançon, je vous rapporterai beaucoup plus quela dot que vous avez audacieusement volée. Mais rendez-moi à présent mes voiles, et mes pantoufles, car ma rançon serait certainement inférieure si l'on venait à apprendre que ma pudeur a été si grossièrement compromise. Votre impudence, pour l'honneur de mon nom et la sécurité de vos vies, doit rester notre secret. »

— « Dame Sabina est généreuse, » apprécia mon Maître.

— « Je vous demande seulement, » souligna Dame Sabina, « de ne pas me laisser tomber entre les mains des hommes d'Ar. »

— « Ah, Madame, » s'écria mon Maître, « telle est, voyez-vous, votre véritable valeur ! »

— « Que voulez-vous dire ? » s'enquit-elle, inquiète.

— « Une longue route nous attend, » précisa mon Maître. « Il nous faudra traverser des buissons, des bois et des champs. Vous devez être vêtue, pour ce voyage, d'une manière plus pratique. »

— « Qu'allez-vous faire ? » s'écria-t-elle.

Il lui retira ses gants.

« Qu'allez-vous faire ? » répéta-t-elle.

— « Une longue route nous attend, » répéta-t-il.

Puis, avec son poignard, provoquant l'horreur de la femme, il coupa ses encombrantes Robes de Dissimulation, jusqu'au moment où elle ne fut plus vêtue que de son dernier sous-vêtement. Ensuite, il arracha les manches de ce sous-vêtement qui restèrent suspendues à ses poignets du fait que les menottes d'esclave les empêchaient de passer.

— « Sleen ! » hurla-t-elle. « Sleen ! »

Puis, avec son poignard, il coupa le sous-vêtement au-dessus des genoux. Ses mollets étaient à présent visibles. Ils étaient jolis.

« Sleen ! » hurla-t-elle.

À la suite de cette injure, tranquillement, il arracha un gros morceau de vêtement, découvrant ses cuisses et, sur le côté gauche, lorsqu'il dégagea le morceau de tissu, la hanche. Son injure n'avait fait que la dénuder davantage. Elle était à présent moins habillée que Donna, Chanda et Maria. Lehna, qui avait été dévêtue lorsque sa maîtresse l'avait fouettée, dans le camp, et moi, qui avait été déshabillée par le capitaine du camp, étions nues. Je remarquai que Dame Sabina avait de jolies jambes. Elle crachait de fureur. Elle tirait sur les menottes, déchirant l'écorce de l'arbre.

— « Je crois, » dit mon Maître, reculant, considérant la femme et son travail, « que cela constitue un costume de voyage beaucoup plus pratique que les Robes de Dissimulation pour un long trajet à pied. N'êtes-vous pas d'accord, Dame Sabina ? »

— « Mes vêtements, » dit-elle, « Rendez-les-moi. » Elle s'efforçait de paraître calme.

À cette remarque, tranquillement, à partir de l'aisselle gauche, il déchira le vêtement jusqu'à environ deux centimètres au-dessus de la hanche. La ligne de son sein gauche, vue de flanc, et celle de sa hanche, étaient jolies.

« Sleen insolent ! » cria-t-elle. Puis elle recula, terrifiée. « Non ! » dit-elle. Les mains de mon Maître avaient saisi l'encolure du vêtement. « Non, » supplia-t-elle. Il le déchira, jusqu'à deux centimètres sous le nombril.

Elle le regarda, horrifiée.

— « Votre costume de voyage soulève-t-il encore des objections de votre part ? » s'enquit-il. Ses mains étaient à présent sur les épaules du vêtement, de telle sorte qu'il lui serait facile de l'arracher complètement.

— « Non, Ravisser, » dit-elle.

Il se tourna vers nous et nous fit signe d'approcher. Nous avançâmes.

— « Vous remarquerez, Dame Sabina, » dit mon Maître, « que le premier anneau de la Chaîne est vide. Il vous a été réservé. »

Il leva l'anneau ouvert, au bout de sa chaîne.

— « Ma rançon sera élevée, » souffla-t-elle.

Un homme rit. La femme le regarda, effrayée.

« Je demande seulement, » dit-elle, « qu'on ne me laisse pas tomber entre les mains des hommes d'Ar. »

— « Puis-je me présenter, Dame Sabina ? » s'enquit mon Maître.

— « Oui, » répondit-elle.

Il monta la menotte d'esclave qu'elle avait au poignet gauche. Il plaça l'anneau ouvert autour de son poignet gauche, sous la menotte d'esclave.

— « Je m'appelle Clitus Vitellius, » dit-il.

— « Non ! » cria-t-elle.

La manière dont elle avait crié me laissa supposer que le nom de mon Maître n'était pas inconnu, sur cette planète.

« Pas le Capitaine d'Ar ! » gémit-elle.

— « Il y a de nombreux capitaines, à Ar, Dame Sabina, » dit mon Maître avec un sourire.

Elle posa la joue contre l'écorce.

— « Rares sont ceux qui valent Clitus Vitellius, » dit-elle.

Je fus fière de mon Maître. Comme c'était merveilleux d'être l'esclave d'un tel homme !

Mon Maître referma l'anneau sur le poignet gauche de Dame Sabina. Nous étions à présent enchaînées à elle, et elle à nous. Elle était à présent dans la Chaîne, comme nous.

« Qu'allez-vous faire de moi ? » demanda-t-elle.

— « Je vais vous conduire à mon camp secret où je vous marquerai au fer rouge, comme une esclave. Vous serez ensuite conduite à Ar où, sur une estrade sans importance, vous serez vendue au plus offrant. »

La femme pressa la joue contre l'écorce de l'arbre, gémit et pleura, mouillant l'écorce de ses larmes.

Sur un signe de mon Maître, l'homme qui la gardait ouvrit ses menottes d'esclave.

Elle occupait à présent la tête de la Chaîne.

— « Ne serai-je pas échangée contre une rançon ? » dit-elle.

— « Vous êtes trop importante, politiquement, pour être échangée contre une rançon, » dit-il.

Je me souvins que Dame Sabina était effectivement très importante. Son union avec Thandar de Ti, de la ville de Ti, appartenant à la Confédération Salerienne, était la conséquence d'une alliance entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération. L'union, bien entendue, était politique.

« Par conséquent, » reprit mon Maître, « il est nécessaire, dans le cadre des affaires des États, que vous perdiez toute valeur. »

Dame Sabina, en tête de la Chaîne, gémit.

En tant qu'esclave, elle perdrait effectivement toute valeur politique. Elle pourrait être échangée, achetée ou vendue suivant la fantaisie du maître. L'esclave n'est pas une personne, dans le droit goréen, mais un animal.

— « Ne m'asservissez pas, Capitaine, » dit-elle. « Gardez-moi et vendez-moi à la Confédération. Libre, je vaudrai une énorme fortune. Vos hommes et vous, si vous me rendez à la Confédération, deviendrez plus riches que dans vos rêves les plus fous. »

— « Me demandez-vous, Madame, » s'enquit mon Maître, « de trahir Ar ? »

Soudain, terrifiée, elle tomba à genoux devant lui. Serait-elle tuée sur-le-champ ?

— « Non, Capitaine, » souffla-t-elle.

— « Considérant votre statut futur, » reprit mon Maître, « vous pouvez commencer à donner aux hommes libres le titre de : Maître. L'expérience et la pratique vous feront du bien. »

— « Oui, » répondit-elle, « ... Maître. »

— « Derrière vous, Dame Sabina, » dit mon Maître, « vous remarquerez l'esclave Lehna. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Dans le courant de la soirée, » reprit mon Maître, « vous l'avez abondamment fouettée. »

— « Oui, Maître, » dit Dame Sabina.

— « Donne une badine à Lehna, » dit mon Maître à un de ses hommes. Lehna sourit. On lui donna la badine.

« Lehna, » précisa mon Maître, « si Dame Sabina traîne, ou retarde la Chaîne de quelque manière que ce soit, tu devras la faire avancer plus vite. »

— « Oui, Maître ! » répondit Lehna. Je n'aurais pas voulu être à la place de Dame Sabina.

— « Je regrette de t'avoir fouettée, Lehna, » dit Dame Sabina.

Lehna lui donna un violent coup de badine sur le dos et Dame Sabina, que son mince sous-vêtement ne protégeait guère, poussa un cri de désespoir. La violence du coup lui parut incroyable. Je supposai que c'était la première fois de sa vie qu'elle recevait un coup.

« Lehna ! » cria-t-elle.

— « Appelle les femmes : Maîtresse ! » ordonna mon Maître, debout près de la femme libre à genoux.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Lehna frappa à nouveau, sauvagement, la femme à genoux.

« Je t'en supplie, ne me frappe pas, Maîtresse, » sanglota Dame Sabina.

Le Maître tourna le dos et s'adressa à ses hommes. Quelques instants plus tard, sans regarder en arrière, il s'éloigna entre les arbres, suivi par la majorité de ses hommes. Un homme resta en arrière, suivant la Chaîne, quelques mètres derrière elle.

— « Debout, Dame Sabina ! » cria Lehna.

Dame Sabina se leva d'un bond, dans un bruissement de chaînes.

« Tu partiras du pied gauche, » dit Lehna, « sur mon signal. Plus tard, tu apprendras à marcher gracieusement et avec élégance dans les chaînes. Pour le moment, c'est trop demander à une femme ignorante. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Dame Sabina.

— « Es-tu prête, noble et hautaine Dame Sabina ? » s'enquit Lehna.

— « Je regrette de t'avoir fouettée, Maîtresse, » dit Dame Sabina.

— « Ne t'inquiète pas, ma chère, » promit Lehna. « Je me rembourserai. »

— « Je t'en prie, Maîtresse ! » s'écria Dame Sabina.

— « As-tu reçu la permission de parler dans la Chaîne ? » demanda Lehna.

— « Non, Maîtresse, » gémit Dame Sabina. Lehna la frappa alors cruellement, par deux fois, avec la badine.

— « Crois-tu que je sois faible, Dame Sabina ? » s'enquit Lehna.

— « Non, non, » sanglota Dame Sabina.

Lehna la frappa à nouveau.

— « Tu as raison, » dit-elle. « Je ne suis pas faible. » Dame Sabina pleurait.

« Tiens-toi droite, » dit Lehna. « Plus droite ! » Elle poussa Dame Sabina avec la badine.

Dame Sabina, ravalant ses larmes, se tint droite dans la Chaîne, son attitude accentuant les jolies lignes de sa beauté enchaînée. Je souris. Elle se tenait droite, aussi désirable et belle qu'une esclave.

« Du pied gauche, à mon signal ! » ordonna Lehna.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Dame Sabina.

— « Allez ! » cria Lehna, la frappant. Avec un cri de douleur, Dame Sabina avança, du pied gauche, trébuchant. « Plus vite ! » ordonna Lehna, la frappant à nouveau.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Dame Sabina.

Nous nous hâtâmes alors, dans l'ombre des arbres éclairés par les lunes, suivant les hommes, nos maîtres.

« Je ne veux pas courir pour le plaisir des garçons, » sanglota Perle d'Esclave.

— « Tais-toi, Esclave ! » fit sèchement Lehna.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Perle d'Esclave.

Les filles de Clitus Vitellius, dont je faisais partie, se tenaient sur une ligne tracée dans la poussière dans le village de Gué du Tabuk, situé environ quatre cents pasangs au nord d'Ar, légèrement à l'ouest, ainsi qu'à une vingtaine de pasangs de la route du Vosk, qui se trouvait à l'ouest.

Les jeunes paysans nous regardaient avec des yeux pleins de plaisir. Nous étions toutes belles, vigoureuses et souples et, surtout, nous étions esclaves. Ce n'était pas tous les jours que les filles d'un Guerrier couraient pour leur plaisir. Notre asservissement signifiait que, une fois capturées, nous serions merveilleuses.

On discuta les règles de la chasse. En outre, on prit des paris. Quelques jeunes gens vinrent nous regarder de plus près.

« Oh ! » s'écria Perle d'Esclave. Un jeune homme avait posé la main sur sa jambe.

« Joli troupeau, » apprécia un jeune homme.

— « Oui, » admit un autre.

Un autre jeune homme posa les mains sur moi. J'essayai de reculer un peu mais ne résistai pas beaucoup. J'étais une esclave et ne voulais pas être fouettée.

De l'autre côté de Donna, se tenait Maria, la tête haute, feignant de ne pas remarquer les mains des jeunes gens posées sur elle.

Je regardai Perle d'Esclave. Elle pleurait. Elle se cachait le visage dans les mains. Deux jeunes paysans, un debout et l'autre accroupi, se faisaient une idée de la fermeté de sa chair. Ils le faisaient avec l'attention et l'innocence qui auraient présidé à l'examen de n'importe quel autre animal domestique.

Les deux jeunes hommes s'approchèrent ensuite de moi. Je fermai les yeux. Ils ne furent pas doux. Je fus examinée moins respectueusement, étant une esclave, que ne l'aurait été une génisse de bosk.

J'eus envie de leur arracher les yeux avec mes ongles. Mais je ne voulais pas être fouettée ou tuée. Il n'est pas surprenant que l'esclave goréenne soit obéissante. Celles qui ne sont pas obéissantes sont souvent détruites. J'eus terriblement peur, à ce moment-là, d'avoir seulement pensé me révolter. Je tremblai de terreur. Me croyais-je toujours sur Terre ? Ne savais-je donc pas que j'étais sur Gor ? Je frémis. Les esclaves n'ont pas le droit de se révolter.

Les jeunes gens continuèrent de m'examiner.

Mes yeux s'emplirent de larmes. Il arrive que les esclaves feignent de se révolter, et même qu'on le leur demande, pour l'amusement du maître. Je sentis une larme sur ma joue.

« Révolte-toi ! » est un ordre auquel, comme aux autres, la femme doit obéir. Pourtant, c'est un ordre terriblement cruel. « À genoux ! » est généralement l'ordre qui met un terme à la révolte. Lorsqu'une femme est autorisée à se révolter il est alors d'autant plus agréable, je suppose, de la remettre à genoux.

Il suffit de dire que la femme appartient à son maître, complètement. J'ouvris les yeux. Les jeunes gens allaient près de Donna.

« Tu pleures, » me dit Perle d'Esclave.

Je secouai la tête et mes cheveux.

— « Ce n'est rien, » répondis-je. Je me tenais sur la ligne. Comme je suis loin de la Terre, me dis-je. J'étais sensible et j'écrivais des vers. À présent, j'étais sur une ligne tracée dans la poussière, dans un village de paysans, sur une planète, esclave sans nom, à demi nue, que les jeunes gens allaient poursuivre pour leur plaisir. Je ne comprenais guère ce qui m'arrivait. Je ne comprenais pas comment j'étais arrivée sur cette planète. Je ne savais pas, dans un sens, qui j'étais et ce que j'étais censée faire.

Je souris. Je savais que j'appartenais à Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar.

Au fond, bien que je ne fusse pas prête à l'admettre, je ne m'y opposais pas. C'était un vrai homme.

Je regardai les feux autour desquels il était assis avec les hommes du village, dont Thurnus, les chefs, les paysans et les maîtres des sleens.

Je tremblai de plaisir, debout sur la ligne, en regardant Clitus Vitellius. Dans mon Ta-teera, le simple fait de le regarder rendait mes cuisses chaudes et humides. Il ne fit pas attention à moi parce qu'il parlait avec Thurnus. C'était le genre d'homme qui imposait ses conditions aux femmes libres.

Je regardai mon Maître, assis les jambes croisées près du feu, parlant avec Thurnus.

Pourtant, des centaines de femmes libres de haute naissance, à Ar, dont beaucoup étaient riches, recherchaient avidement la Compagnie de Clitus Vitellius.

Je ne leur en voulais pas. Si j'avais été une femme libre d'Ar, j'aurais également recherché sa Compagnie. Pour avoir un homme comme Clitus Vitellius, j'aurais accepté ses conditions. C'est, je crois, ce qu'aurait fait n'importe quelle femme véritable. Manifestement, il vaut mieux avoir un homme véritable, quelles que soient ses conditions, qu'un demi-homme ou pas d'homme du tout. Les hommes sont les maîtres ; si l'homme est fort, la femme doit se soumettre. Ayant l'occasion d'entretenir des relations avec un vrai homme, rares sont les femmes qui accepteront moins. En réalité, les vraies femmes, dans leur ventre, souhaitent se soumettre aux vrais hommes. C'est un instinct antique inscrit dans le ventre des femmes belles et féminines.

Je regardai mon Maître. Comme il était magnifique !

Son collier, je l'avais entendu dire, comptait parmi les colliers les plus recherchés d'Ar.

Lorsqu'il passait dans les rues, les femmes libres se jetaient parfois à ses pieds, arrachant leurs voiles et leurs robes, le suppliant de leur mettre son collier.

C'était un vrai homme.

La liberté n'est pas un prix élevé, se disaient quelques femmes libres de haute naissance, à Ar, même pour dix jours de collier de Clitus Vitellius. Selon elles, l'ennui de la liberté ne vaut pas un bref séjour entre les bras d'un tel homme.

Mais ces femmes, me dis-je, doivent être des esclaves-nées, bien qu'elles soient juridiquement libres, contrairement à moi. Si ce sont des esclaves-nées, me demandai-je, ne devraient-elles pas être asservies ? Pourquoi les esclaves-nées ne seraient-elles pas esclaves ? Peut-il être mal d'asservir une esclave-née ? N'est-ce pas ce qu'elles veulent ? Je regardai

mon Maître. Quelle femme, me demandai-je, ne serait pas l'esclave-née d'un tel homme ? C'était un maître-né. Toute femme, à mon avis, face à un tel homme, serait une esclave-née. Presque toutes les femmes, me semblait-il, confrontées à un tel homme, sentiraient qu'elles sont des esclaves-nées.

Cela expliquerait pourquoi les femmes d'Ar se tordaient sur leur couche comme des chiennes en chaleur en pensant à Clitus Vitellius. Dans le noir, se souvenant de sa démarche, de son regard, de ses membres, elles le reconnaissaient comme leur maître.

« Préparez-vous à courir, Esclaves ! » cria un paysan.

Je regardai mon Maître. La chaleur qui avait envahi mes cuisses me donnait envie de courir vers lui, mais je n'osais pas quitter la ligne.

Plus tôt, dans le courant de l'après-midi, Thurnus m'avait excitée et personne ne m'avait satisfaite.

J'avais passé l'après-midi dans le désespoir de l'esclave.

J'avais envie de courir vers mon Maître.

Je n'osais pas quitter la ligne.

Je regardai mon Maître. Je me demandai si, bien qu'originaire de la Terre, j'étais une esclave-née.

Comme j'avais envie qu'il me prenne !

Clitus Vitellius, en dépit des désirs des femmes d'Ar, n'avait jamais pris de Compagne.

Je ne pensais pas qu'il le ferait. C'était Clitus Vitellius. Il préférait les esclaves.

Il mettrait toujours un collier à ses femmes. Je l'aimais.

« Lorsque la torche sera abaissée, » cria un paysan, levant une torche allumée dans le feu, « vous courez ! »

— « Oui, Maître, » répondîmes-nous.

— « La torche sera ensuite plantée dans la terre, » expliqua-t-il. « Lorsqu'elle sera fixée au sol, vous aurez deux cents battements de cœur d'esclave ! » Il montra une Esclave de Paysan qui se tenait à proximité. C'était une fille d'origine paysanne qui, deux ans auparavant, avait été capturée par un Marchand d'Esclaves dans un village situé à deux cents pasangs en direction de l'ouest. Thurnus l'avait achetée à Ar et l'avait ramenée, la corde au cou, derrière son chariot. Elle avait les chevilles fortes, était blonde, assez jolie, avec des hanches larges et des yeux bleus. Un des hommes de mon Maître se tenait derrière elle, la main gauche sur son bras gauche. Sa main droite était glissée sous sa courte tunique de laine. Il compterait les battements de son cœur. Elle était pieds nus. Au cou, enroulée deux fois, nouée, elle avait une corde grossière. Je regardai la corde. Elle lui serrait le cou. C'était ainsi que Thurnus marquait ses femmes. Je supposai que le cœur d'une telle femme devait être lent et fort.

« Ensuite, vous serez poursuivies ! » termina le paysan.

En comptant le temps qu'il faudrait pour planter la torche dans le sol et les deux cents battements de cœur, j'estimai que nous aurions environ trois minutes d'avance sur nos poursuivants. Je regardai la femme. Ses lèvres étaient légèrement entrouvertes. Cela me contraria. Elle était excitée par la main de l'homme de mon Maître sur sa chair. Elle se serra légèrement contre lui. Son cœur battait sans doute, à présent, plus rapidement. C'était, après tout, une fille asservie, comme nous. Pourquoi ne comptaient-ils pas cent battements du cœur d'un bosk ? Son excitation sexuelle et la proximité de l'homme de mon Maître risquaient de diminuer considérablement notre avance. Je décidai alors de compter sur une avance légèrement supérieure à deux minutes. En outre, elle lui appartiendrait pour la nuit, lorsqu'il aurait compté en utilisant son corps comme horloge. Il n'était pas surprenant qu'elle fût excitée. Cela ne me parut pas juste. Mais je ne me plaignis pas. Les hommes décident ce

qui est juste et injuste et, de toute manière, font exactement ce qui leur plaît. Les femmes doivent accepter leurs décisions. Les hommes décident ; les femmes se soumettent. Les uns sont les maîtres, les autres les esclaves.

« Je ne veux pas courir pour les jeunes paysans, » dit Perle d'Esclave. « J'étais libre. »

— « Moi aussi, j'étais libre, » lui répondis-je.

— « À présent, tu es une esclave, » dit Perle d'Esclave.

— « Et toi aussi ! » fis-je sèchement.

— « Perle d'Esclave a-t-elle encore envie d'être fouettée ? » cria Lehna.

— « Non, Maîtresse, » répondit hâtivement Perle d'Esclave. Perle d'Esclave avait peur de Lehna. Pour l'essentiel, elle avait été placée sous la responsabilité de Lehna presque dès les premiers moments de sa capture. Elle était généralement enchaînée devant Lehna, dans la Chaîne, et c'était sous la direction de Lehna qu'elle exécutait les tâches qui lui étaient assignées.

Après la capture de Dame Sabina, nous avons regagné le camp secret où mon maître barbare m'avait conduite à l'origine. Dans le camp secret, la nuit de notre arrivée, Dame Sabina avait été dévêtue et jetée sur le dos, la tête en bas, sur le tronc blanc incliné auquel elle avait été, comme cela m'était arrivé, solidement attachée. Quand le fer fut retiré de sa chair brûlée, marquée, elle était devenue, conformément aux intentions des habitants d'Ar, et à celles de mon Maître, politiquement sans valeur. Elle n'était plus qu'une esclave. Elle fut détachée et jetée, femme asservie, aux pieds de mon Maître.

« Nous devons te donner un nom, » dit-il. « Sabina... Sabina... » fit-il, comme s'il réfléchissait à une idée. « Ah, » fit-il ensuite, « il semble que ton ancien nom comporte un excellent nom d'esclave. »

— « Oh, non, non, non, Maître ! » sanglota-t-elle.

— « Ton ancien nom, » reprit-il, « était trompeur. Il semblait être un nom de femme libre, pourtant, à l'intérieur, déguisé, comme nous le comprenons à présent, il cachait secrètement ton nom véritable. Très rusé, Esclave mais, à présent, tu es percée à jour et tu porteras ton nom véritable, qui te convient parfaitement et qui, désormais, par la volonté du maître, sera le tien. »

— « Je t'en prie, Maître ! » sanglota-t-elle.

— « Tu t'appelles Bina, » déclara-t-il.

Elle se cacha le visage dans les mains et pleura. Le mot « Bina » en goréen, signifie : Perle d'Esclave.

« Qu'on mette la Sirik à Perle d'Esclave ! » ordonna mon Maître. Rapidement, la nouvelle esclave de mon Maître fut emprisonnée dans la Sirik légère et brillante.

Ces chaînes lui allaient bien. Je n'avais jamais porté la Sirik.

Elle s'agenouilla devant le maître, nue, prisonnière de la Sirik. Elle le regardait. Sa cuisse, récemment marquée, portait la marque ordinaire des esclaves goréennes, la première lettre, en écriture cursive, du mot goréen : « Kajira », qui signifie : Esclave. Elle tremblait. Elle n'était plus différente des milliers de femmes qui partageaient sa condition, celle de l'asservissement absolu.

« Salut, Perle d'Esclave, » dit mon Maître.

— « Salut, Maître, » dit-elle, répondant à son nom, ce qu'elle était obligée de faire.

Mon Maître la regarda et sourit. Elle leva la tête vers lui, tremblante. C'était son maître.

— « Peut-être te souviens-tu, Perle d'Esclave, » dit mon Maître, « que, il y a quelques heures, le soir, une femme libre a durement et longuement puni une esclave. »

— « Vous savez ? » demanda-t-elle.

— « Nous avons vu, tandis que nous surveillions le camp, » lui apprit-il. Il regarda la femme à genoux, prisonnière de la Sirik. « La correction fut bien appliquée, » ajouta-t-il.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

— « Le crime de l'esclave, si mes souvenirs sont exacts, » reprit mon Maître, « était d'avoir désiré la caresse d'un homme. »

Lehna se tenait un peu à l'écart. Elle était bien droite, esclave séduisante.

— « Oui, Maître, » répondit Perle d'Esclave.

— « La femme libre, » reprit mon maître, « a, depuis, été asservie. En fait, elle est à présent dans ce camp. »

— « Oui, Maître, » dit Perle d'Esclave.

— « L'esclave qu'elle a battue est également dans ce camp, » dit mon Maître.

— « Oui, Maître, » admit Perle d'Esclave. Elle tremblait dans la Sirik.

— « Personnellement, désires-tu la caresse d'un homme ? » s'enquit mon Maître.

— « Oh, non ! Non, Maître ! » s'écria Perle d'Esclave.

— « Ah, » fit mon Maître. « Il semble que, dans ce camp, nous ayons une esclave coupable d'un délit. »

— « Qui, Maître ? » demanda Perle d'Esclave.

— « Toi, » répondit-il.

— « Pas moi ! » s'écria-t-elle.

— « Toi, » répéta-t-il.

— « Quel est mon délit ? » demanda-t-elle.

— « Ne pas désirer la caresse d'un homme, » répondit-il.

Elle le regarda, ébahie.

« Tu vois, » reprit-il, « dans ce camp, pour une femme, c'est un délit de ne pas désirer la caresse d'un homme. » Mon Maître se tourna vers un de ses hommes. « Apporte une badine à Lehna, » dit-il. Il se tourna à nouveau vers Perle d'Esclave. « Tu vas être punie pour ce délit, Esclave, » dit-il.

— « Je suis prête, Maître, » dit Lehna.

— « N'oublie pas cette correction, » reprit mon Maître. « Tu dois désirer les hommes. En outre, apprendre ce que ressent une esclave battue te fera le plus grand bien. Ce que tu as fait à Lehna, elle va, à présent, te le faire. Peut-être, désormais, comprendras-tu mieux ce que tu lui as fait. Peut-être regretteras-tu de ne pas avoir été une bonne Maîtresse. »

— « Elle le regrettera. Maître, » promit Lehna, se passant la langue sur les lèvres.

— « Je te laisse à présent aux tendres soins de Lehna, » dit mon Maître. « Espérons que, dans l'avenir, tes maîtres et maîtresses seront plus doux avec toi que l'était Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus avec ses esclaves. »

— « Ne me laisse pas avec elle, Maître ! » cria Perle d'Esclave. « Elle va me tuer ! Elle va me tuer ! »

— « Ce n'est pas impossible, » reconnut mon Maître. Il s'éloigna d'un pas puis se tourna à nouveau vers Perle d'Esclave, à genoux, terrifiée. « J'espère également, » reprit-il, « que cette correction sera pour toi une initiation utile, compte tenu de tes antécédents et de ta nature, à la condition d'esclave. » Il la regarda avec gravité.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, le regardant.

— « Après avoir été battue, » dit-il, « on te demandera à nouveau si tu désires la caresse d'un homme. Je présume que ta réponse sera alors affirmative. Dans le cas contraire, tu seras à nouveau battue, puis à nouveau, jusqu'à la fin de la nuit. »

— « Ma réponse sera affirmative, Maître, » souffla Perle d'Esclave.

Mon Maître s'éloigna alors, et nous aussi, la laissant avec Lehna.

Plus tard, mon Maître prit Perle d'Esclave par les cheveux.

« Désires-tu, à présent, la caresse d'un homme ? » s'enquit-il.

— « Oui, oui, oui, oui, Maître, » sanglota-t-elle.

On lui retira alors la Sirik.

— « Va voir les hommes, » dit mon Maître.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle alla, à quatre pattes, vers les hommes. Elle tendit la main à l'un d'entre eux et le regarda, les yeux pleins de larmes.

« S'il te plaît, Maître, caresse Perle d'Esclave, » supplia-t-elle.

Il la prit par les cheveux et la traîna dans l'obscurité. Nous ne nous couchâmes pas, cette nuit-là, avant que Perle d'Esclave ait mendié les caresses de tous les hommes de mon Maître. Il fut le dernier à accéder à ses suppliques. Quand il en eut terminé avec elle, il lui remit la Sirik et la jeta contre la paroi de la falaise. Eta alla près d'elle et, la couvrant avec une couverture de rep, la consola.

« Pauvre esclave, » dit Eta.

Ensuite, nous allâmes dormir.

« Courez ! » cria l'homme, abaissant la torche.

Nous partîmes, nous éparpillant dans toutes les directions.

À une cinquantaine de mètres de la ligne, dans le noir, entre les huttes de paille sur pilotis, je m'arrêtai et, frénétiquement, essoufflée, vêtue de mon Ta-teera, regardai derrière moi.

La torche était déjà enfoncée dans la terre. L'esclave de Thurnus, qui portait la corde de Thurnus au cou en guise de collier, s'appuyait contre l'homme de mon Maître. Sa tête était posée contre son épaule. Ses yeux étaient fermés. La main de l'homme était posée sur son corps, comptant les battements de son cœur. Il comptait à voix haute, mais je n'entendais pas.

Je regardai follement autour de moi puis m'enfonçai davantage entre les huttes, dans le long couloir qui les séparait. Puis mes mains touchèrent les troncs lisses de la palissade entourant le village. Je pressai mon corps et ma joue contre le bois. Je reculai et, les mains toujours sur le bois, levai la tête. Les extrémités pointues des pieux étaient deux mètres cinquante au-dessus de ma tête. Je pivotai sur moi-même et, le dos contre les pieux, regardai l'étroite rue poussiéreuse. J'apercevais les feux, sur la place du village, leur lumière éclairant les visages des hommes assis autour. Je vis les jeunes gens se lever, impatients.

« Il n'y a pas de cachettes, » sanglota Perle d'Esclave, qui se trouvait près de moi.

— « Nous sommes des esclaves, » répliquai-je sèchement ; « nous sommes censées être capturées. »

Je vis quelques jeunes gens se cracher dans les mains et les essuyer sur leurs cuisses. Cela améliorerait leur prise. La chair des femmes glisserait moins entre leurs mains.

Je savais que quelques-uns d'entre eux me désiraient. On avait parié sur celui qui m'emporterait, son esclave pour la nuit, dans le cercle tracé autour de la torche, comme on avait engagé des paris sur les autres filles.

Je vis Chanda entrer dans une hutte.

Perle d'Esclave se mit à courir, suivant le périmètre intérieur de la palissade.

Je la suivis, puis plongeai entre les huttes. Je faillis mourir de peur lorsque j'entendis, à moins d'un mètre de moi, des feulements méchants. Je criai, la main devant la bouche. Des dizaines d'yeux méchants me regardaient fixement, entre les barreaux épais d'une cage à sleens, lesquelles étaient nombreuses dans le village. Mufles et dents étaient pressés contre

les barreaux. Je reculai.

Je courus à nouveau.

Je ne vis ni Maria, ni Eta, ni Lehna. Perle d'Esclave avait fui ailleurs.

Je vis une cheville blanche que ne recouvrait pas un morceau de toile. C'était Donna.

« Tu devrais cacher cette cheville, sinon tu seras rapidement prise, Esclave ! » lançai-je, furieuse, tirant la toile dessus. Donna se fit toute petite, sous la toile. Elle tremblait, les mains sur la tête. Elle était mince, avec de petits seins et de jolies jambes. Elle avait les cheveux et les yeux noirs.

J'entendis un cri, au centre du village. Les chasseurs étaient partis.

« Ne crains rien, Donna, » la rassurai-je. « Tu ne seras pas battue, ou pas beaucoup. Tu ne devras pas servir vraiment. Ce ne sont que de jeunes paysans, et ils ne connaissent rien aux esclaves. »

Puis je m'enfuis, filant dans un passage sombre séparant deux huttes.

J'espérais que ce que j'avais dit à Donna était vrai. J'étais sûre que les jeunes paysans ne connaissaient pas grand-chose aux esclaves. Il leur manquerait vraisemblablement la patience et la compétence permettant de tout obtenir d'une esclave. Je ne pensais pas, par exemple, qu'ils parviendraient à me contraindre à l'extase humiliante de l'esclave. En revanche, ils me faisaient véritablement peur. Ils pourraient fort bien me blesser. Je me souvins de leur rudesse et de la manière dont, avec une exactitude brutale, ils s'étaient fait une idée de ma chair. J'étais beaucoup plus petite et faible qu'eux, et ils seraient fous de désir. Ils pourraient se montrer très brutaux avec moi. Je n'étais pour eux, après tout, qu'un animal. Ils pourraient se partager mon corps. Ils pourraient me fouetter avec des cordes, si l'envie leur en prenait.

J'entendis un jeune homme passer en courant. Je me tassai dans l'ombre, accroupie entre les pilotis d'une hutte.

Je ne voulais pas qu'ils me prennent. J'étais prisonnière de la palissade. Il n'y avait pas de cachettes.

J'entendis une femme hurler, sur ma droite, au loin. Ils en avaient pris une. J'ignorais qui.

Je ne voulais pas qu'on me passe la corde au cou. Je ne voulais pas être traînée dans le cercle de la torche, fille prise.

Deux jeunes gens approchèrent avec des torches. Je me cachai entre les pilotis.

Peu après leur passage, le sleen d'une cage se mit à glapir et feuler. Ils coururent vers la cage. Le sleen avait été dérangé. Peut-être par une femme.

Deux autres jeunes hommes approchaient, l'un d'entre eux levant une torche. Je me tassai entre les pilotis, retenant mon souffle. Ils passèrent.

Je les vis s'arrêter près d'une hutte, à plusieurs mètres de moi. Celui qui avait la torche la leva. Elle éclaira ce qui semblait être un tas de toiles. Ils s'immobilisèrent de part et d'autre de la pile de toiles. Cruellement, ils restèrent sans bouger. Donna avait certainement entendu leurs pas. Ils ne s'étaient pas éloignés. Elle devait, terrifiée, se douter que sa position était connue. Pourtant, elle ne pouvait en être certaine. Comme elle devait être misérable, tassée sous la toile, comme elle devait être tendue, terrifiée et inquiète ! Cruellement, ils restèrent immobiles pendant une minute. Elle devait entendre les craquements de la torche. Savaient-ils où elle était ? Ils restèrent encore puis, ayant échangé un regard, l'un d'entre eux, soudain, avec un cri, poussa la pile de toiles. Glapissant de désespoir, Donna fut soulevée par une cheville et un bras, au-dessus de la tête du jeune homme qui l'avait prise. Elle se débattit, impuissante, privée de tout point d'appui.

« Capture ! » cria le jeune homme.

« Capture ! » cria un autre jeune homme, venant de la direction des cages de sleens où le sleen, quelques instants plus tôt, avait glapi et feulé, révélant son agitation. Il poussait Lehna devant lui, la main gauche sur son bras gauche, la main droite lui serrant le poignet droit et le tordant douloureusement dans le dos. La tenant ainsi, il la poussait devant lui. Sa robe avait été rabattue sur ses hanches. Elle grimaçait de douleur, la tête rejetée en arrière.

« Je t'en prie, Maître, » sanglota Lehna. Lehna était plus imposante que moi. Elle était considérée comme forte. Elle terrifiait Perle d'Esclave. Mais, dans les bras d'un homme, même un jeune homme, elle était négligeable, petite et impuissante, simple esclave dont il pouvait faire ce qu'il voulait. Je me mordis la lèvre. Les hommes étaient nos maîtres. Avec le garçon qui avait capturé Lehna, quatre autres arrivèrent, dont deux avec des torches. Le garçon qui avait capturé Donna la jeta sur son épaule gauche. Sa tête pendait dans son dos. Son bras gauche, lourd, robuste, la maintenait en place.

« Servons-nous de notre prise, » dit un des nouveaux venus.

— « Attache-lui les chevilles, » dit celui qui avait Donna sur l'épaule. Un autre jeune homme, qui avait une corde de trois mètres de long, avec une extrémité de la corde, croisa et attacha les chevilles de Donna, qui était toujours sur l'épaule de son ravisseur.

— « Qui est ton Maître pour la nuit ? » demanda son ravisseur à Lehna. Il lui tordit davantage le bras.

— « Toi ! Toi, Maître ! » cria-t-elle. « Tu es mon Maître pour la nuit. »

— « Mets-lui une laisse à la cheville, » dit le jeune homme qui tenait Lehna.

Un autre garçon lui attacha une laisse à la cheville gauche. La laisse de cheville est cruelle. Elle permet de contrôler efficacement la femme. Le garçon qui avait capturé Donna, à présent qu'elle avait les chevilles attachées, la fit basculer par-dessus son épaule. Elle tomba dans la poussière, derrière lui. Le reste de la corde qui lui attachait les chevilles passait sur son épaule. Elle amortit la chute, comme elle le put, avec les mains. Son ravisseur prit la corde au jeune homme qui la tenait et, la saisissant à une trentaine de centimètres des chevilles attachées de la femme, la souleva légèrement. Elle était à plat ventre.

« Voilà ma prise. » dit-il. Puis, s'adressant à Donna : « Retourne-toi. » Elle se mit sur le dos, ses chevilles attachées se trouvant à présent à une trentaine de centimètres du sol. « Voilà, mes amis, » dit fièrement le jeune homme, « c'est ma prise. »

— « Très belle, » apprécia un jeune homme.

— « Oui, très belle, » souligna son ravisseur. Il était fier de Donna. Je ne le lui reprochais pas. Elle était effectivement belle. Donna était une merveilleuse prise.

— « Je la veux, » dit un jeune homme.

— « Les premiers droits de capture m'appartiennent, » dit le garçon qui avait pris Donna. « Mais je suis généreux, et je partagerai ma prise avec vous. » Cette nouvelle fut accueillie par les acclamations des jeunes gens. Donna se débattit, mais elle ne pouvait rien faire, couchée sur le dos et les pieds en l'air.

— « Et ma prise ? » demanda le jeune garçon qui avait capturé Lehna près de la cage au sleen.

— « Comment pouvons-nous savoir si elle est jolie ? » s'enquit un garçon.

— « Ainsi ! » répondit un autre, arrachant le vêtement que Lehna avait sur les hanches. Il y eut des rires. Elle était très belle.

— « Mais elle est debout, » protesta le premier garçon.

— « Sur le dos ou sur le ventre ? » demanda le ravis-sur de Lehna.

— « Les deux ! » crièrent les autres.

Adroitement, avec la laisse de cheville, le jeune homme exposa la beauté de Lehna sur les modes lascifs de l'horizontalité. Certains Goréens prétendent que la beauté d'une femme ne peut être correctement jugée que lorsqu'elle est couchée aux pieds d'un homme. Les garçons poussèrent des cris de plaisir et se frappèrent les cuisses. Donna, alors, hurla lorsqu'un garçon la retourna. Son vêtement lui fut arraché. Ses chevilles étaient toujours attachées.

— « Allons au cercle de la torche ! » cria un jeune homme.

— « Debout, Esclave ! » ordonna le garçon qui avait capturé Lehna. Elle se leva péniblement, couverte de poussière.

— « Il y en a d'autres à prendre, » fit remarquer un garçon. Je savais qu'une femme avait été prise ; je l'avais entendue crier ; j'ignorais qui c'était ; je savais à présent que Lehna et Donna avaient été capturées ; s'il en restait trois, une autre avait également été capturée. J'ignorais aussi qui c'était.

— « Conduisons celles-ci dans le cercle de la torche, » proposa un jeune homme, « attachons-les bien et chassons les autres. »

Les ravisseurs hésitèrent.

— « Vous pouvez mettre vos marques sur celles-ci, avec du charbon de bois, » indiqua un jeune homme, montrant Donna et Lehna.

— « Très bien, » dit un ravisseur.

— « D'accord, » opina l'autre.

Lehna fut emmenée, par sa laisse de cheville, qui était également attachée à son poignet gauche, et que tenait un jeune homme. Le ravisseur de Donna la traîna dans la poussière par la corde qui lui immobilisait les chevilles. Je vis le groupe, poursuivants et captives, disparaître dans la rue.

Je frémis, dans l'ombre, entre les pilotis. Je ne voulais pas être capturée.

Un plan audacieux germa dans mon esprit. Je partis dans l'obscurité. Je restai dans les ombres. J'avancai furtivement. Parfois, je rampai. Autant que possible, je restai entre les pilotis des huttes. Par deux fois, des jeunes gens avec des torches passèrent très près de moi. Je reculai dans l'ombre. Puis je me jetai à plat ventre. À moins de dix mètres de moi, j'aperçus Chanda, courant frénétiquement. Elle fuyait dans une rue voisine. Elle avait une corde à un poignet. C'était une chaîne de poignet, attachée à son poignet droit, avec une boucle destinée à la tenir. Je restai immobile. Derrière elle, un instant plus tard, portant des torches, arrivèrent deux jeunes hommes.

« Je l'ai vue le premier, dans la hutte, » dit l'un d'entre eux.

— « J'ai été le premier à la jeter à terre et à lui passer ma corde, » dit l'autre.

Le premier jeune homme leva sa torche et regarda autour de lui.

— « Ne nous disputons pas, » proposa-t-il. « Continuons de la chercher. »

— « Très bien, » accepta l'autre.

À mon avis, des Guerriers n'auraient pas perdu une femme de cette manière. Les femmes n'échappent pas aux Guerriers.

J'espérai que Chanda leur échapperait.

Je continuai mon chemin. Je restai le plus possible sous les huttes. En outre, il m'arriva souvent de ramper. Je ne voulais pas laisser les empreintes de petits pieds d'esclave. À un moment donné, je criai presque de désespoir car le chemin de la destination que je désirais atteindre se trouvait de l'autre côté d'une rue obscure au bout de laquelle, à une centaine de mètres, j'apercevais la place centrale du village où, autour des feux, étaient assis des hommes, des villageois, mon Maître et ses hommes. À plat ventre, je traversai cette rue puis, soulagée, me glissai à nouveau sous les huttes, dans l'ombre.

Pendant quelques instants, je fus à nouveau en sécurité.

Finalement, subrepticement, rampant dans l'obscurité, j'atteignis la partie du village que j'espérais atteindre, cette partie du village où mon Maître et ses hommes avaient installé leur camp. Je rampai parmi les fourrures, dans le noir. Les tentes n'avaient pas été montées.

J'entendis une femme sangloter et trébucher.

« Dépêche-toi, Femelle ! » entendis-je.

— « Oui, Maître, » entendis-je.

Je n'osai pas bouger. C'est à peine si j'osai respirer. Je restai aussi petite, silencieuse et immobile que possible. Quelques silhouettes, trois, passaient, quelques mètres sur ma droite. Peut-être m'auraient-elles vue, si elles avaient regardé. Lorsqu'elles passèrent, je levai très légèrement la tête. Elles avaient contourné la limite de notre camp, entre lui et la palissade, et se dirigeaient à présent vers le centre du village. Je regardai. Chanda avait à présent les mains attachées dans le dos, la boucle de la corde ayant été utilisée à cet effet. Elle était penchée. Elle trébuchait. Sa robe avait été rabattue sur ses hanches. Elle pleurait. Un jeune homme la tenait par les cheveux. Il la poussait. Ils ne se montraient pas patients avec elle. On la traînait par les cheveux. Je n'aurais pas voulu être à sa place. Elle les avait irrités en s'enfuyant. De toute évidence, ils lui feraient payer sa témérité. Les hommes n'aiment pas que les esclaves leur déplaisent. J'espérai qu'elle ne serait pas trop durement battue. Je les vis la conduire dans le cercle de la torche. Là, ils lui attachèrent les poignets et les chevilles. Ils marquèrent également son corps avec du charbon de bois, prenant probablement possession d'elle pour la nuit.

Je me glissai dans les fourrures de mon Maître. Pour la première fois, à ce moment-là, je respirai plus librement.

J'entendis deux jeunes gens crier.

« Combien de tarsks femelles sont encore en fuite ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Deux, » répondit l'autre.

J'ignorais quelle était celle qui n'avait pas été capturée.

Je me lovai dans les couvertures de mon Maître, me couvrant la tête. Je ne pensai pas qu'on me trouverait à cet endroit. Qui croirait qu'une femme pût avoir l'audace de se cacher dans les fourrures de son Maître ? En outre, je ne pensais pas que les jeunes paysans oseraient fouiller les fourrures des guerriers. Ils tenaient à la vie. Je me sentis en sécurité. C'était probablement le seul endroit sûr du village. J'étais très contente de moi. J'aimais l'odeur du corps de mon Maître, qui était dans les fourrures, m'entourant de passion. L'aura de sa propriété m'enveloppait.

J'entendis des cris et restai parfaitement immobile. J'entendis les jeunes gens crier de plaisir et de triomphe. Quelques instants plus tard, je me risquai à regarder. Ils avaient pris une autre femme. Pensaient-ils qu'elle s'échapperait ? C'était Perle d'Esclave. Ils la portaient dans le cercle de la torche. Elle était sur l'épaule d'un jeune paysan trapu. Elle était attachée aux chevilles, au-dessus des genoux, au niveau des bras et, naturellement, elle avait les poignets liés dans le dos. En outre, un garçon marchait devant elle avec une corde qui lui était passée au cou, et un autre marchait derrière, tenant une corde attachée à sa cheville gauche. Il y avait plusieurs garçons dans le groupe. Quelques-uns, apparemment, l'avaient rabattue comme une femelle effrayée de tabuk.

J'étais à présent la seule esclave qui leur ait échappé. J'étais fière de mon ingéniosité et de ma ruse.

Pendant plus d'une ahn, je restai tranquillement dans les fourrures. Parfois, les jeunes chasseurs venaient à proximité, mais ils ne molestèrent pas notre camp, n'y pénétrèrent

même pas. L'un d'entre eux y pénétra bien de deux ou trois mètres, avec une torche, mais je restai parfaitement immobile. Il ne déplaça pas les fourrures de mon Maître, ni celles de ses hommes.

Je restai bien au chaud dans les fourrures, heureuse. Je leur avais échappé. Je supposai que mon Maître ne serait peut-être pas content que je me sois cachée dans ses fourrures. Si tel était le cas, je supposai que je serais attachée et fouettée. Pourtant, je ne pensais pas qu'il s'opposerait à mon audace et à mon ingéniosité. Je savais que mon Maître voyait à travers moi, son esclave, comme à travers une vitre, mais il me semblait que moi aussi, au cours des semaines passées, j'avais davantage pris conscience de lui et j'étais devenue capable de deviner son humeur et ses réactions. Il me semblait que je connaissais mieux mon Maître. Deux jours auparavant, j'avais senti, en le regardant, qu'il avait davantage envie de vin que de Paga. J'étais allée chercher du vin et m'étais agenouillée devant lui.

« L'esclave peut-elle te proposer du vin, Maître ? » avais-je demandé.

Il avait paru un instant stupéfait. Puis il avait dit :

— « Oui, Esclave. » Et il avait accepté du vin.

Parfois, je sentais ses yeux sur moi. Un jour, au petit matin, alors que j'étais enchaînée avec les autres esclaves, je m'éveillai sans montrer que j'étais réveillée. Les yeux à demi fermés, j'avais vu qu'il se tenait près de moi. La veille au soir, il m'avait touché les cheveux, presque tendrement. Puis, comme furieux contre lui-même, il m'avait violemment giflée et m'avait envoyée demander du travail à Eta. Je n'avais pas été mécontente.

Les fourrures furent violemment écartées.

« Je savais que je te trouverais là, » dit-il.

— « J'espère que le Maître n'est pas mécontent de son esclave ? » dis-je.

La veille au soir, il m'avait touché les cheveux, presque tendrement. Puis, comme furieux contre lui-même, il m'avait violemment giflée et m'avait envoyée demander du travail à Eta. Je n'avais pas été mécontente, malgré ma lèvre coupée. Ce matin, je m'étais agenouillée devant lui.

« Je supplie d'être prise, » avais-je dit. Il m'avait regardée, furieux.

— « Prends-la, » avait-il dit à un soldat qui passait. Puis, furieux, il était parti. Dans les bras du soldat, je souriais. Je crois que j'avais troublé mon Maître. Je crois qu'il luttait contre les sentiments, le désir que je lui inspirais. Puis j'avais involontairement crié sous l'effet du plaisir et m'étais désespérément cramponnée au soldat, avec les ongles, et la pensée de mon Maître avait été chassée de mon esprit tandis que le soldat me conduisait à l'orgasme dévastateur de l'esclave.

« Je devrais peut-être te faire fouetter, » dit mon Maître.

— « Mon Maître fera comme il le veut, » répondis-je.

Il n'avait pas aimé la manière dont je m'étais abandonnée au soldat, mais je n'avais pas pu m'en empêcher.

« Esclave, » avait dit, plus tard, mon Maître, debout près de moi.

— « Oui, Maître, » avais-je dit, le regardant. « Je suis une esclave. »

Il s'était éloigné, furieux, et avait ordonné à Maria de servir son plaisir.

À présent, debout près des fourrures, il se débarrassa de sa tunique.

— « Quitte ton Ta-teera, » me dit-il.

Je m'assis, le détachai et le passai par-dessus ma tête, le posant un peu plus loin. Il me rejoignit dans les fourrures, nous couvrant avec.

J'entendis des cris, qui me parurent lointains, venant du cercle de la torche, où les paysans s'amusaient cruellement avec les belles captives.

Puis je fus dans les bras de mon Maître. Je gémissais de plaisir.

Je sentis les yeux de mon Maître sur moi.

— « Vas-tu me donner aux jeunes paysans ? » demandai-je, inquiète, dans le noir.

Je ne voulais pas qu'on me mette la corde au cou et que l'on me traîne, femme capturée, dans le cercle de la torche. Ils seraient furieux que je leur aie échappée. Je ne savais pas ce qu'ils me feraient.

— « Non, » répondit-il dans le noir.

— « Dans ce cas, » dis-je, respirant plus facilement, « je leur ai échappé. »

— « Mais, à moi, tu ne m'as pas échappé, » dit-il.

— « Non, Maître, » dis-je, me serrant plus fort contre lui, « à toi je ne t'ai pas échappé. »

— « Tu as bien couru, » apprécia-t-il. « Et tu es audacieuse. Il fallait de l'audace pour se cacher, sans y avoir été invitée, dans les fourrures de ton Maître. Pour une telle audace, une esclave pourrait être battue. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Mais l'audace me plaît, chez les esclaves, » souligna-t-il. « Une femme audacieuse peut imaginer des plaisirs merveilleux, à l'intention de son Maître, auxquels une femme plus timide n'oserait même pas penser. »

— « Oui, Maître, » dis-je effrayée.

— « En outre, » ajouta-t-il, « la nature de ta fuite et le choix de ton refuge indiquent une grande intelligence. »

— « Merci, Maître, » répondis-je.

Il posa les mains sur les côtés de ma tête.

— « Tu es très intelligente, » insista-t-il. « Pour une femme et une esclave, » ajouta-t-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je. Quel monstre c'était ! Et, pourtant, je sentais que j'étais effectivement beaucoup moins intelligente que lui, et que la majorité des Goréens que j'avais rencontrés. Les Goréens sont exceptionnellement forts, vigoureux et intelligents.

Parfois, cela me mettait en colère. Parfois, cela me faisait plaisir.

Je ne me sentais pas inférieure à la majorité des Goréennes que j'avais rencontrées, qu'elles soient esclaves ou libres. Leur intelligence, à mon avis, était statistiquement comparable à celle des femmes de la Terre. En ce qui concerne les esclaves de mon Maître, il me semblait que seule Eta m'était supérieure.

— « J'aime les esclaves très intelligentes, » conclut mon maître.

— « Merci, Maître, » dis-je.

Puis je criai et me cramponnai à lui, les lèvres entrouvertes, car il m'avait touchée.

— « Tu sautes comme une femelle de tarsk, » releva-t-il.

Je me mordis la lèvre.

« C'est parce que tu es intelligente, » souligna-t-il. « Je suppose que tu l'ignorais, » ajouta-t-il, « puisque tu es de la Terre. »

Je fus incapable de répondre, à cause des sensations qu'il provoquait en moi.

« Les corps intelligents, » expliqua-t-il, « réagissent beaucoup mieux. Ton intelligence te rend d'autant plus esclave. »

Je me serrai contre lui.

« Je suis content de posséder des femmes intelligentes, comme toi, » assura-t-il. « Les femmes intelligentes font d'excellentes esclaves, » fit-il observer.

— « Je t'en prie. Maître, » dis-je, « je ne peux pas te résister. »

— « Tais-toi ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je.

— « Il est plus agréable de les contrôler et de les dominer que les femmes stupides, » reprit-il. « Les posséder est plus stimulant. Elles procurent davantage de satisfactions. »

— « Oui, Maître, » dis-je. « Oui, Maître. »

— « En outre, » reprit-il, « on profite davantage de leur possession que de celle de femmes plus ordinaires. Elles sont plus éveillées, plus adroites, plus imaginatives, plus inventives. Une femme intelligente peut faire de nombreuses choses et les faire mieux qu'une femme ordinaire. Elle obéit rapidement aux ordres ; elle apprend vite. Ses performances, dans leur complexité et leur profondeur, sont parfois brillantes. Elle apprend et ne cesse jamais d'apprendre, dans son intelligence et sa sexualité, comment plaire aux hommes. En outre, dans la profondeur de ses émotions, de ses sentiments et sensations, ceux-ci étant liés à son intelligence, il est plus facile de la manipuler et de l'exploiter. »

— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je, « prends-moi. »

— « Reste immobile ! » dit-il, « ne bouge pas un seul muscle. »

Je serrai les dents.

— « Oui, Maître, » soufflai-je. Tout mon être voulait hurler et exploser. Je restai absolument rigide. J'avais envie d'exploser. Je n'étais pas autorisée à bouger.

— « De plus, » continua-t-il, « une femme intelligente, très intelligente, comme toi, est capable de comprendre véritablement son asservissement. Une femme ordinaire n'a pas nettement conscience de sa relation à l'asservissement. Elle sait qu'elle est une esclave. Elle admet l'institution et connaît sa réalité juridique. Les chaînes lui sont familières et elle les a portées ; elle connaît le fouet et ses effets. Mais comprend-elle véritablement son asservissement ? »

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je, à peine capable de parler, « mais toute femme esclave comprend véritablement son asservissement. »

— « Est-ce vrai ? » demanda-t-il.

— « Dans son ventre, » dis-je, « toute femme esclave connaît l'asservissement. Cela n'a rien à voir avec l'intelligence, mais seulement avec la condition de femme et d'esclave. Être possédée provoque un indescriptible sentiment d'impuissance dans le ventre. Il n'est pas utile d'être intelligente pour éprouver cette émotion, réagir et sentir. »

— « Peut-être, » admit-il.

J'eus envie de hurler.

— « Je t'en prie, Maître, » dis-je.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, obéissant.

Je restai rigide. Les jeunes paysans auraient-ils pu être plus cruels ?

— « Ne crois-tu pas, » demanda-t-il, « que les femmes ordinaires confondent l'esclavage avec les chaînes et le fouet ? »

— « Non, Maître, » dis-je. Je gémis, abandonnée. « Je ne suis pas enchaînée, » poursuivis-je. « Je ne suis pas fouettée. Mais je ne pourrais pas être plus esclave si j'étais enchaînée ou si j'étais attachée au poteau et fouettée. Je suis complètement en ton pouvoir. Je n'ose même pas bouger. Je suis obligée d'obéir. N'importe quelle femme, à ma place, comprendrait. »

— « Mais peut-être, » estima-t-il, réfléchissant, « ta compréhension de ton asservissement, en vertu de ton intelligence, de ta sensibilité, est-elle plus intense, plus riche et plus profonde que celle d'une femme ordinaire ? »

— « Peut-être, Maître, » dis-je. « Je ne sais pas. »

— « Souhaites-tu être autorisée à bouger ? » s'enquit-il.

— « Oui, » sanglotai-je. « Oui, oui ! »

— « Mais tu n'es pas encore autorisée à bouger, » dit-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je.

— « C'est agréable de posséder une jolie femme de la Terre telle que toi, » assura-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « À qui appartiens-tu ? » demanda-t-il.

— « À toi ! À toi, Maître, » répondis-je.

— « Mais tu es de la Terre, » rappela-t-il. « Comment peux-tu appartenir à un homme ? »

— « Je t'appartiens, Maître, je t'appartiens ! » m'écriai-je.

— « Depuis quelques semaines, » reprit-il, « tu commences à me troubler. »

— « Maître ? » demandai-je.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Non, Maître, » sanglotai-je.

— « Je ne comprends pas, » s'étonna-t-il. « C'est très étrange. Aujourd'hui, je me suis mis en colère contre toi alors que tu t'étais simplement conduite comme une esclave. »

Il faisait allusion au fait que je me sois abandonnée au soldat, dans la matinée.

— « Je suis une esclave, Maître, » dis-je. « Je n'ai pas pu m'en empêcher. »

— « Je sais, » fit-il. « Dans ce cas, pourquoi suis-je en colère ? »

— « Je ne sais pas, Maître, » répondis-je.

Il me toucha et je criai.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Aie pitié de ton esclave, Maître, » suppliai-je. Par sa caresse, il avait une fois de plus conduit mes sensations jusqu'au point où j'avais envie de me tordre et de hurler, pourtant, je devais rester parfaitement immobile.

— « Tu ne comptes pas, » dit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Tu es une esclave sans intérêt, » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Tu peux être achetée et vendue sur n'importe quel marché, » souligna-t-il, « pour une poignée de pièces en cuivre. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Dans ce cas, » demanda-t-il, « comment se fait-il que je m'occupe de toi ? »

— « Je ne sais pas, Maître, » répondis-je.

— « Tu peux bouger, Esclave, » concéda-t-il. Incapable de retenir un cri, je me pressai contre lui. « Tu vois, » releva-t-il, « les femmes de la Terre sont des esclaves-nées. »

— « Oui, Maître, » sanglotai-je.

— « De toute évidence, tu es une femme ordinaire, » conclut-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je pleurais doucement. Je me mis à le lécher, sous le menton, et à l'embrasser.

Je m'accrochais à lui. Je pleurais, riaais, me tortillais, le serrant.

— « Seulement une femme ordinaire, » reprit-il. « Seulement une esclave ordinaire. »

Je posai ma joue trempée de larmes sur sa poitrine dure, le serrant. Je sentais les poils de sa poitrine entre son corps et la douceur de ma joue.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Tu n'as même pas de nom, » rappela-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Quelle est l'importance d'un animal sans nom ? » s'enquit-il.

— « Nulle, Maître, » répondis-je.

— « En quoi peux-tu être intéressante ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Pourtant, tu es un joli petit animal, » reprit-il.

— « Merci, Maître, » dis-je.

— « Je vais te conquérir, » affirma-t-il.

— « Tu m'as conquise depuis longtemps, » dis-je.

— « Je vais te conquérir à nouveau, » déclara-t-il.

— « Chaque fois que tu me regardes ou que tu me touches, » dis-je, « je suis conquise à nouveau. » Je sentais sa poitrine sous ma joue. Je le serrais, dans le noir. « Je suis ta conquête, totalement et complètement, Maître, » repris-je. « Je suis ton esclave. »

— « Peut-être mon esclave devrait-elle avoir un nom ? » estima-t-il.

— « Comme veut le Maître, » répondis-je.

Il me prit par les épaules, me souleva et me tourna. Il me mit sous lui. Je sentis les fourrures et le sol, sous mon dos. Je sentis ses bras autour de moi. Je gémis tandis que mon corps le recevait et le serrait.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Non, Maître, » dis-je. J'avais envie de m'abandonner.

— « Je vais te donner un nom, » dit-il.

Je restai couchée dans le noir, prisonnière de la puissance de ses bras, attendant de savoir qui je serais.

« Le nom, » reprit-il, « comme tu es une femme ordinaire et sans valeur, doit être un nom sans importance, commun et simple, convenant à une femme dépourvue de valeur, une esclave marquée, ignorante, telle que toi. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Tu es même une Barbare, » rappela-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il y a des hommes qui aiment demander aux femmes barbares de faire leurs tours, » dit-il.

— « Demande-moi de faire mes tours, Maître, je t'en supplie ! » Je pleurais.

— « Ne bouge pas ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je. J'avais envie de m'abandonner à lui. J'étais sur le point de m'abandonner, mais il ne m'autorisait pas à bouger. C'était comme si j'allais éclater.

— « Personnellement, » dit-il avec un sourire, « j'aime demander aux femmes, qu'elles soient barbares ou civilisées, de faire leurs tours. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Sais-tu, » s'enquit-il, « que dans les affres de l'orgasme d'esclave, il n'y a pas de différence entre une femme barbare et une femme civilisée ? »

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « C'est intéressant, » reconnut-il. « Dans l'orgasme de l'esclave, elles sont convulsivement identiques. »

— « Nous sommes toutes des femmes, seulement des femmes, » dis-je, « dans les bras de nos Maîtres. »

— « C'est probablement la raison, » fit-il.

— « Permets-moi de m'abandonner ! » suppliai-je.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

— « Non, Maître, » dis-je, les dents serrées. Je lui appartenais tellement ! Pourquoi me refusait-il ?

- « Tu parles goréen avec un accent, » fit-il remarquer.
- « Oui, Maître, » répondis-je. « Pardonne-moi, Maître, » suppliai-je.
- « N'y change rien, » précisa-t-il. « Ton accent te va bien. Il te rend différente et plus intéressante. »
- « Peut-être est-ce ce qui plaît au Maître, chez son esclave ? » avançai-je.
- « Peut-être, » admit-il, « mais j'ai déjà possédé des Barbares. »
- « D'autres femmes de la planète Terre ? » soufflai-je.
- « Bien entendu, » répondit-il. « Ne bouge pas ! »
- « Non, Maître, » dis-je. Soudain, je détestai ces autres femmes du plus profond de mon cœur. Comme j'étais jalouse et furieuse !

— « La petite esclave est en colère, » releva-t-il. « Ne bouge pas ! »

— « Non, Maître, » dis-je.

Je restai dans le noir, entre ses bras, essayant de ne pas bouger.

« Que sont devenues les femmes de la Terre que tu as possédées avant moi, Maître ? » demandai-je.

- « L'esclave a-t-elle reçu l'autorisation de parler ? » s'enquit-il.
- « Pardonne-moi, Maître, » dis-je. « L'esclave peut-elle parler ? »
- « Oui, » répondit-il.
- « Tu as possédé d'autres femmes de la Terre, » dis-je. « Où sont-elles ? »
- « Je ne sais pas, » répondit-il.
- « Qu'as-tu fait d'elles ? » demandai-je.
- « J'ai eu cinq femmes de ce type, sans te compter, ma chère, » dit-il. « J'en ai donné deux et vendu trois. »

— « Vas-tu me vendre ou me donner ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit-il.

Je gémis. Il pouvait faire ce qu'il voulait, bien entendu.

— « T'aimaient-elles ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « Peut-être, peut-être pas. »

— « Te disaient-elles qu'elles t'aimaient ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. « Ce genre de chose est fréquent chez les esclaves. »

— « Pourtant, tu les a données ou vendues ? »

— « Oui. »

— « Comment as-tu pu faire cela, Maître ? » demandai-je.

— « Ce n'étaient que des esclaves, » expliqua-t-il.

Je poussai un gémissement de désespoir. Il pourrait tout aussi facilement se débarrasser de moi.

— « Tu as été cruel, » dis-je, « Maître. »

— « Comment peut-on être cruel avec une esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, » admis-je, « comment peut-on être cruel avec une esclave ? »

— « Tu pleures, » releva-t-il.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je.

Nous restâmes couchés dans le noir, toujours sans que je sois autorisée à bouger. J'entendis les jeunes paysans qui en terminaient avec mes sœurs d'asservissement. Ensuite, on leur entraverait les chevilles.

— « Quel était ton nom barbare ? » s'enquit-il.

— « Judy Thornton, » répondis-je, « Maître. »

— « Comment es-tu entrée en ma possession ? » demanda-t-il.

— « Tu m’as gagnée dans une bataille, Maître, » lui rappelai-je. « Ensuite, tu as fait de moi ton esclave. »

— « Ah oui, » fit-il. Quel monstre c’était, et moi, terriblement nue et impuissante dans ses bras !

— « Les Barbares ont des noms compliqués, » émit-il.

— « Ce sont deux noms, Maître, » expliquai-je. « Mon prénom était Judy et mon nom était Thornton. »

— « Barbare, » fit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Je n’aime pas ces noms, » dit-il. « Par conséquent, tu ne les porteras pas. »

— « Bien, Maître, » répondis-je. Je supposai que ces noms sonnaient mal à l’oreille goréenne.

— « Quel était le nom de ton maître barbare ? » s’enquit-il.

— « Je ne comprends pas, Maître, » bredouillai-je.

— « Le Barbare qui te possédait, sur la Terre, » précisa-t-il. « Nous pourrions peut-être utiliser son nom. »

— « Mais je n’étais pas possédée, sur Terre, Maître, » dis-je. « J’étais une femme libre. »

— « Les femmes telles que toi sont autorisées à être libres, sur Terre ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Comment les hommes de la Terre sont-ils donc ? » demanda-t-il.

— « Différents des Goréens, Maître, » répondis-je.

— « Je vois, » fit-il. « Les hommes sont-ils heureux ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Et les femmes sont-elles heureuses ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Je vois, » fit-il. « Les hommes de la Terre ne te trouvaient-ils pas belle et désirable ? » ajouta-t-il.

— « Ils sont devenus faibles, » expliquai-je. « Je ne savais pas ce que c’était d’être désirée avant de venir sur cette planète. » Je le serrai. « Ce n’est que dans les bras d’hommes véritables, comme toi, que j’ai appris ce que c’est d’être femme. »

— « Tu peux bouger, » m’accorda-t-il.

Avec un cri, je répondis spasmodiquement à ses mouvements.

« Stop ! » dit-il.

— « Maître ! » criai-je.

— « Ne bouge pas ! » dit-il.

Je pleurai de désespoir. Comme il pouvait être cruel !

— « Non, Maître, » sanglotai-je.

J’en étais arrivée au point où le moindre mouvement supplémentaire aurait provoqué l’expérience sexuelle la plus incroyable et la plus fantastique qu’une femme puisse atteindre, celle où elle se sent psychologiquement et physiologiquement soumise, totalement, complètement et absolument, à un maître, les crises psychologiques et somatiques du spasme de soumission, l’orgasme de l’esclave.

— « Je dois te chasser de mon esprit, » dit-il.

Je gémis.

« Quelle est ta marque ? » demanda-t-il.

— « La fleur des esclaves, le dina ! » criai-je. « Le nom, » avait-il dit, « comme tu es une femme ordinaire et sans valeur, doit être un nom sans importance, commun et simple,

convenant à une femme dépourvue de valeur, une esclave marquée, ignorante, telle que toi. »
« Le dina ! » criai-je.
Il avait commencé ma conquête.
« Permits-moi de m'abandonner ! Permits-moi de m'abandonner, Maître ! » criai-je.
— « Non, » dit-il.
Je hurlai de désespoir. Je m'efforçai de rester immobile.
« Tu vas recevoir un nom, » déclara-t-il.
Je ne pouvais même plus parler.
J'étais la seule dina de ses esclaves. C'était une marque répandue. Souvent, les femmes qui la portaient s'appelaient : Dina. Pour une femme ordinaire, qui ne se distinguait pas des autres, c'était un nom convenable. Il était sans importance. Il était simple. Il était commun. J'étais commune et n'avais que très peu de valeur. Le nom, lui aussi, était commun et n'avait que très peu de valeur. Ainsi, il convenait assez bien à une femme comme moi, une esclave marquée et ignorante telle que moi.

« Tu n'oublieras pas ton nom, » dit-il.
— « Non, Maître, » répondis-je. Je savais comment il m'imposerait le nom.
Il m'avait dit que j'étais sans importance, sans valeur. Je savais que je pouvais être achetée ou vendue pour une poignée de pièces en cuivre.
Je savais quel nom il allait me donner.
Il continua de faire ma conquête.
Finalement, je criai, à bout de résistance.
« Je dois m'abandonner, Maître ! Je ne peux pas m'en empêcher. Je ne peux pas m'empêcher de m'abandonner à toi ! »
— « Dois-tu t'abandonner, » demanda-t-il, « même si cela peut signifier ta mort ? »
— « Oui, Maître ! » criai-je.
— « Dans ce cas, abandonne-toi, Esclave ! » dit-il.
En criant, je m'abandonnai à lui.
« Tu t'appelles Dina, » dit-il en riant, sa voix semblable à celle d'un lion. « Tu es l'esclave Dina, que je possède. » Il rit et poussa un cri de plaisir dans son triomphe sur l'esclave.
— « Oui, Maître ! » hurlai-je. « Je m'appelle Dina ! Je m'appelle Dina ! » Je me cramponnai joyeusement à lui, lui appartenant. « Dina aime le Maître ! » sanglotai-je. « Dina aime le Maître ! »

Plus tard, je reposai entre ses bras, esclave possédée, satisfaite près de la puissance de son maître.

Comme je l'aimais !

« Bizarre, » dit-il, regardant les étoiles goréennes.
— « Maître ? » demandai-je.
— « De toute évidence, tu n'es qu'une femme ordinaire, » dit-il.
— « Oui, Maître, » répondis-je. Je me mis à lui embrasser doucement l'épaule.
— « Seulement une femme ordinaire, » répéta-t-il.
C'était vrai. Il était Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar. Je n'étais que Dina.
— « Oui, Maître, » dis-je.
— « C'est malheureux, mais je crois que je commence à m'intéresser à toi, » dit-il.
— « Si Dina a gagné la faveur de son Maître, » dis-je, « elle est contente. »
— « Je dois lutter contre cette faiblesse, » assura-t-il.
— « Fouette-moi, » dis-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Ce n'est pas toi qui es faible, Maître, » dis-je. « C'est Dina qui, dans tes bras, est sans force. » Je l'embrassai.

— « Je suis Capitaine, » dit-il. « Je dois être fort. »

— « Je suis esclave, » dis-je. « Je dois être faible. »

— « Je dois être fort. »

— « Tu ne semblais pas fort, Maître, » dis-je, « quand tu riais et me donnais le nom de Dina. Ensuite, tu étais magnifique, dans ta puissance et ton orgueil. »

— « Ce n'était que la conquête d'une esclave, » releva-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. « Je suis ta conquête. » C'était vrai. Dina, femme de la Terre, qui avait été Judy Thornton, jolie étudiante et poétesse, était à présent la conquête asservie de Clitus Vitellius, d'Ar.

— « Tu me troubles ! » dit-il avec colère.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je.

— « Je devrais me débarrasser de toi, » dit-il.

— « Permets-moi de suivre le plus humble de tes soldats, » dis-je. Je n'avais pas vraiment peur qu'il se débarrasse de moi. Je l'aimais. J'étais convaincue que, malgré lui, il avait de l'affection pour moi.

« Maître ? » dis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Dina t'a-t-elle procuré du plaisir, cette nuit ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Je voudrais ton collier, » dis-je.

Il y eut un long silence, puis il dit :

— « Tu es une femme de la Terre et tu demandes le collier ? »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Selon un proverbe goréen, l'homme, dans son cœur, désire la liberté et la femme, dans son ventre, rêve d'amour. Le collier, à sa manière, répond à ces deux désirs. L'homme est tout à fait libre, possédant l'esclave. Il peut faire d'elle ce qu'il veut. La femme, pour sa part, étant possédée, est institutionnellement et complètement sujette, dans son statut d'esclave, aux soumissions de l'amour.

Je sentais que mon Maître craignait les sentiments qu'il éprouvait pour moi. Cela me donnait un pouvoir sur lui.

« Dina a envie du collier du Maître, » soufflai-je, l'embrassant. Le collier ferait de moi l'égale d'Eta.

— « C'est à moi de décider quelles esclaves portent mon collier, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je, rabrouée. S'il estimait que je devais porter son collier, il me le mettrait ; dans le cas contraire, il ne me le mettrait pas.

— « Dina aime-t-elle son Maître ? » demanda-t-il.

— « Oui, oui, Maître, » soufflai-je. Je l'aimais terriblement.

— « T'ai-je laissé le choix, sur ce plan ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je. « Tu m'as obligée à t'aimer, désespérément et complètement. »

— « Tes sentiments, dans ce cas, » demanda-t-il, « ont été complètement investis et tu es mienne, totalement à ma merci, absolument et vulnérablement, sans qu'il te reste le moindre lambeau d'orgueil et de dignité ? »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Tu reconnais par conséquent que tu es désespérément amoureuse de ton Maître et que tu es une esclave ? »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Amusant, » fit-il.

— « Maître ? » demandai-je.

— « Les hommes, les autres esclaves et moi, » dit-il, « nous quitterons Gué du Tabuk au matin. Tu resteras. Je te donne à Thurnus. »

LA VOLONTÉ D'UNE FEMME N'EST RIEN

JE courus vers la cage. Je devais l'atteindre !

Je me jetai dans la cage, à quatre pattes. Je me retournai frénétiquement, saisis la barre et l'abaissai derrière moi. Le mufle de l'animal glissa méchamment entre les barreaux. Il feula, glapit et cracha. Je me tassai sur moi-même dans la petite cage. De l'autre côté des barreaux de la porte qui coulissait verticalement, abaissée, les yeux en feu du sleen me considéraient. Je gémis, désespérée. Si j'avais couru un peu moins vite, il m'aurait prise et mise en pièces. Il tourna la tête et, avec sa double rangée de dents, mordit les barreaux. J'entendis le crissement des dents sur les barreaux ; il tira la cage, la déplaçant, jusqu'à ce qu'elle soit retenue par la chaîne et le pieu qui l'immobilisaient. Puis il tourna autour de la cage, sur ses six pattes, son long corps velu frottant rageusement contre la cage. Il essaya de m'atteindre par l'autre côté. Je restai à genoux, frissonnante, les mains sur la tête, au milieu de la petite cage. À un moment donné, il me toucha avec son museau et je gémis. Je sentis sa respiration, sentis sa chaleur sur ma chair. Les barreaux étaient mouillés aux endroits où il les avait mordus ; le sol, autour de la cage, était également mouillé car l'animal dans sa frénésie, sa soif de meurtre, avait abondamment salivé.

« En arrière ! » cria Thurnus, s'approchant du sleen et lui passant une corde au cou, l'éloignant de la cage.

« Tout doux, tout doux, gros méchant, » reprit Thurnus d'une voix gentille. Il approcha la tête du gros museau brun, murmurant et claquant la langue, les mains sur la corde que l'animal avait au cou. Il lui parla à l'oreille. L'animal se calma. Thurnus prit un gros morceau de viande et le jeta à l'animal qui se mit à le dévorer.

— « Excellent, » apprécia Clitus Vitellius.

J'étais à genoux dans la cage, tenant les barreaux.

Je m'étais enfermée dans la cage. Lorsque j'avais rabattu la porte derrière moi, deux boulons soudés sous la barre plate de la partie inférieure de la porte avaient glissé dans des clips à ressorts, lourds et efficaces, un à droite et un à gauche, la porte étant ainsi fermée. Je ne pouvais pas ouvrir ces fermetures. Elles comportaient une clé, que Thurnus portait au cou. Ces fermetures sont nécessaires non seulement parce que l'animal suit de très près et que la porte doit être rapidement abaissée, mais aussi parce que, si les fermetures ne sont pas engagées, il glissera le museau sous la partie inférieure de la porte, entre la partie inférieure de la porte et le plancher de la cage puis, levant la tête, montera la porte et accédera à l'occupante de la cage. Le choix de la femme est simple. Ou bien elle s'enferme dans la cage, s'emprisonnant pour le plaisir du propriétaire de la cage, ou bien l'animal la détruit.

Effrayée, je regardai le sleen déchirer la viande.

J'étais à genoux dans la cage, serrant les barreaux de toutes mes forces. La cage est petite mais solide. Je pouvais m'y agenouiller, m'y accroupir, m'y asseoir en gardant les jambes pliées. Je ne pouvais ni m'étendre ni me tenir debout. Le toit de la cage était à peu près au

niveau de la ceinture d'un homme. Elle est conçue de telle sorte qu'il est possible de la relier à d'autres cages, ou de les empiler les unes sur les autres. Bien que la cage ait un plancher en bois, celui-ci se trouve sur des barreaux. La cage dans laquelle je m'étais enfermée ne pouvait contenir qu'une femme ; elle aurait efficacement enfermé un homme puissant. C'était, par conséquent, une cage à esclave tous usages.

Je regardai entre les barreaux. Clitus Vitellius ne me regarda pas. Il m'avait déjà donnée à Thurnus.

La cage se trouvait dans une fosse de dressage de sleens, entourée d'une clôture basse, en bois, et couverte de sable. À l'intérieur de cette clôture, il y avait plusieurs personnes : mes sœurs d'asservissement, qui étaient toujours la propriété de Clitus Vitellius, dont une était, comme moi, dans une cage, Chanda qui, assise dans sa cage, enroulait un morceau de tissu autour de son mollet ensanglanté ; Thurnus ; une de ses esclaves, Lacet de Sandale ; quelques employés de Thurnus ; Clitus Vitellius et quelques-uns de ses hommes. Dans l'arène, il y avait également huit sleens attachés à des pieux par de courtes laisses ; il y avait également des étagères avec de la viande, des bâtons, des cordes et des fouets servant au dressage des animaux. De l'autre côté du mur bas, des gens regardaient la scène : le reste des hommes de Clitus Vitellius, quelques villageois, y compris quelques jeunes paysans, et Melina, la Compagne voilée, molle et grasse de Thurnus.

Melina me regarda. Je ne soutins pas son regard et baissai la tête, fixant la poussière.

J'étais une jolie esclave qui avait été donnée à son Compagnon. Je n'osais pas soutenir son regard. J'espérai qu'elle ne se montrerait pas cruelle avec moi. Mais elle appartenait à la Caste des Paysans et je n'étais qu'une esclave.

Je regardai Chanda. Elle était également enfermée dans une cage minuscule. Elle était assise sur les planches, penchée, les jambes pliées et enroulait lentement un morceau de tissu autour de son mollet ensanglanté. Le sang traversait le tissu. Le vêtement qu'elle portait avait également été arraché par l'animal qui l'avait poursuivie. Le sien aussi avait reçu à manger. Lorsqu'il eut mangé, il avait été attaché avec les autres. Les hommes parlèrent des animaux et de leurs mérites.

Je serrai les barreaux et, la tête baissée, les yeux fermés, appuyai le front contre le métal. Comment une femme pourrait-elle espérer s'échapper dans un monde où il y avait des sleens ?

Chanda et moi, nous avions participé à une démonstration. Des hommes nous avaient tenues tandis que des sleens nous flairaient. Puis Chanda avait été lâchée.

Elle avait été poursuivie la première. J'avais ensuite été lâchée. J'avais été poursuivie peu après elle.

J'avais couru comme une folle, désespérée parce que Clitus Vitellius m'avait donnée. J'étais parfaitement déterminée, dans mon hystérie et mon désespoir, à m'échapper. Quelle esclave stupide j'étais !

J'avais couru follement. Je m'étais presque évanouie quand une forme brune, sinueuse, m'avait dépassée.

Je le vis contourner Chanda et, grondant, commencer son attaque. Elle reprit le chemin de la fosse de dressage. Je la vis trébucher, à un moment donné, et l'animal lui saisit la jambe et elle hurla puis se leva d'un bond, courant, les bras tendus devant elle. Ou bien la femme se laisse ramener rapidement, ou bien elle meurt. Je me retournai pour fuir. Je hurlai. Il était là, devant moi. Il leva la tête. Je reculai en trébuchant. Il gronda horriblement. Distraite par le premier sleen, celui qui poursuivait Chanda, je n'avais même pas vu l'autre, dont le cerveau était occupé par mon odeur, me contourner et approcher.

« Non ! Non ! » criai-je. « Va-t'en ! Je t'en prie, va-t'en ! »

Il était ramassé sur lui-même, à moins de deux mètres de moi, la tête levée, grondant et crachant.

« Je t'en prie, va-t'en ! » sanglotai-je.

Je vis son ventre s'abaisser vers le sol, la tête toujours levée, me regardant. Sa queue battait ; ses yeux étincelaient. Il avança légèrement. Il avait deux rangées de dents.

Je regardai à droite et à gauche. Il glapit hideusement. Il approcha.

C'était un animal correctement dressé, mais aucun dressage n'est parfait. C'est un équilibre entre les instincts et le conditionnement. Ce n'est jamais parfait. L'animal, dans la proximité et l'intensité de mon odeur, devenait incontrôlable. La distance à laquelle un sleen attaque, dans la nature, est de deux mètres. Chez les sleens dressés, naturellement, elle est inférieure. Je vis son agitation grandir. La fourrure se dressa, autour de son cou. Je le vis se tasser sur ses quatre pattes postérieures.

Avec un cri de désespoir, je pivotai sur moi-même et fuis. Je courus vers la fosse de dressage et la cage qui avait été désignée à l'esclave de la Terre.

Je courus follement, désespérément. Il courut derrière moi, crachant et claquant des mâchoires. Je sentais son souffle sur mes jambes. Ses dents me griffèrent les talons. Il me poussa de plus en plus vite.

L'animal était bien dressé. Il savait très bien ramener les esclaves. Il avait le sens de la distance et de mes limites ; sa rapidité et son endurance étaient vraisemblablement supérieures aux miennes. Il avait ramené d'autres femmes. Il me poussait à ma limite, ne me permettant pas de réfléchir, mais seulement de courir, frénétiquement, follement, esclave ramenée et cherchant la cage.

J'étais à sa merci. Il fixait le rythme de ma course, auquel je devais me conformer si je voulais vivre.

Je poussai un cri de désespoir, sans cesser de courir.

Il me ramenait parfaitement.

Mon unique espoir de survie était d'atteindre la cage et de m'y enfermer puis d'y attendre, prisonnière, le bon plaisir d'un maître.

Je me jetai dans la cage, à quatre pattes et, frénétiquement, me retournai pour descendre la porte derrière moi. L'animal essaya de m'atteindre mais n'y réussit pas. J'étais en sécurité dans la cage, mais j'y étais enfermée, à la merci d'un maître. J'avais été ramenée.

Comment les femmes pourraient-elles espérer s'échapper dans un monde contenant des sleens ? Comme nous appartenions complètement aux maîtres !

Je regardai la cage de Chanda. Elle avait terminé de panser son mollet blessé.

J'espérais que la blessure n'était pas profonde. Personne ne paraissait s'inquiéter de son sort. J'en déduisis que sa jambe ne porterait pas de cicatrice et que sa valeur ne serait pas diminuée. Si sa jambe portait effectivement une cicatrice, résultant en une diminution de sa valeur sur l'estrade, il ne faut pas oublier que mon Maître, Clitus Vitellius, l'avait eue pour rien.

La porte de ma cage fut ouverte. Le sleen avait mangé et avait été emmené, par les employés de Thurnus, dans sa cage. Les autres sleens furent également emmenés. Les hommes de Clitus Vitellius avaient quitté la fosse sablée, ainsi que ses environs, accompagnés par leurs esclaves, y compris Chanda, qui avait été libérée. La petite foule qui avait assisté à la scène s'était à présent dispersée, à l'exception de Melina, Compagne de Thurnus, et de deux jeunes paysans qui ne me quittaient pas des yeux. Lacet de Sandale, une des esclaves de Thurnus qui avait travaillé dans la fosse de dressage, était partie accomplir

d'autres tâches, y compris faire boire les sleens. Elle portait une courte tunique d'esclave, blanche, en laine de hurt, et un collier de corde. C'était une femme robuste, aux longs bras, avec des taches de rousseur, d'origine paysanne. Clitus Vitellius, vêtu de sa tunique de Guerrier, restait dans la fosse de dressage, attendant de raccompagner Thurnus jusqu'à sa hutte.

Thurnus frappa les barreaux de la cage avec un fouet à sleen.

« Sors, Petite Esclave ! » dit-il.

À quatre pattes, je sortis de la cage, la tête baissée, sur le sable brûlant. C'était la première fois que j'étais enfermée dans une cage. Sans réfléchir, je me dressai. Le manche du fouet à sleen me frappa violemment, de haut en bas, entre les omoplates, me faisant tomber. Je restai couchée sur le sable brûlant, stupéfaite. J'avais mal. Je sentais les grains de sable brûlant entre mes doigts, sur mes cuisses.

— « Maître ? » demandai-je, effrayée. En quoi lui avais-je déplu ?

— « As-tu reçu l'autorisation de te lever, Esclave ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, effrayée. « Pardonne-moi. » Il est fréquent, sur Gor, que la femme qui sort d'une petite cage, à quatre pattes ou à plat ventre, cela dépend de la taille de l'ouverture, reste à quatre pattes ou à plat ventre aux pieds de son maître en attendant ses instructions. Je ne le savais pas, à cette époque. Je n'avais jamais été enfermée dans une cage.

Couchée sur le sable, je sentais leurs pieds près de moi. Je ne voulais pas être battue.

— « C'est une jolie petite chose, n'est-ce pas ? » demanda Thurnus. Je supposai que j'étais effectivement belle, esclave couchée à leurs pieds dans le sable brûlant.

— « Je suis content qu'elle te plaise, » dit Clitus Vitellius.

— « Je te remercie de ce cadeau, » dit Thurnus.

— « Ce n'est rien, » répondit Clitus Vitellius, « ce n'est qu'une jolie babiole. »

— « À quatre pattes, Esclave ! » ordonna Thurnus.

Je me mis à quatre pattes. Je sentis qu'on me passait une corde à sleen au cou. L'autre extrémité de la corde fut enroulée plusieurs fois et attachée à un barreau de la cage. La laisse restante faisait une trentaine de centimètres.

« Regarde-moi, Esclave ! » dit Thurnus.

Je levai la tête vers lui.

« Tu as tenté de t'échapper, » dit-il.

— « Je n'avais aucune chance de m'échapper, Maître, » répondis-je. « Un sleen était lancé à ma poursuite. »

— « Il est vrai, » reconnut-il, « que tu n'avais aucune chance de t'échapper. Mais, fille ignorante, tu ne le savais pas. »

Je restai silencieuse, effrayée.

« As-tu essayé de t'échapper ? » demanda-t-il.

J'avais essayé de m'échapper.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Assieds-toi, le dos contre la cage, les genoux contre la poitrine ! » ordonna-t-il. J'obéis, le cou attaché à un barreau. Il s'accroupit près de moi.

Il dégaina un poignard à sleen.

Il toucha l'arrière de mes jambes, avec la main gauche.

« Jolies jambes, » apprécia-t-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

— « Sais-tu ce que sont ces muscles ? » demanda-t-il, touchant les cordes jumelles situées derrière mon genou droit.

— « Des tendons, Maître, » répondis-je.

— « Sais-tu à quoi ils servent ? » s'enquit-il.

— « Ils contrôlent les mouvements de ma jambe, » répondis-je. « Sans eux, je ne pourrais pas marcher. »

Je sentis la lame sur un des tendons de mon genou droit. Si Thurnus tirait la lame à lui, le tendon serait coupé.

Il remit le poignard dans son fourreau. Puis il me frappa deux fois, envoyant ma tête sur la gauche puis, avec le dos de la main, sur la droite.

— « Voilà, » dit Thurnus, « pour avoir tenté de t'échapper. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

Puis il me prit les jambes et, avec les pouces, appuya sur les tendons situés derrière mes genoux.

Je me tassai sur moi-même, misérable, contre les barreaux.

— « N'oublie pas, Jolie Petite Esclave Sensuelle, » dit-il.

Je le regardai, horrifiée.

— « Oui, Maître, » dis-je. Le souvenir du poignard à sleen était très présent dans mon esprit.

Il me lâcha et je faillis m'effondrer dans le sable.

— « À quatre pattes, Esclave ! » ordonna Thurnus.

Je me mis à quatre pattes et il détacha la corde, puis la jeta sur le sable, près de moi.

« Regarde-moi, Esclave ! » dit-il.

Je levai la tête vers lui, la corde au cou.

« Va dans la hutte ! » m'enjoignit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Puis ils me tournèrent le dos, Thurnus et Clitus Vitellius.

— « Je dois partir avant midi, » disait Clitus Vitellius. « Il y a quatre sleens qui m'intéressent. »

— « Discutons, » répondait Thurnus.

Ils quittèrent la fosse de dressage. À quatre pattes, pitoyable, sur le sable brûlant, la corde au cou, je regardai la fosse de dressage, les râteliers de cordes et de fouets, les laisses de sleens, les cages, la clôture en bois entourant la fosse, puis, à quatre pattes, je pris la direction de la hutte de Thurnus, la corde traînant derrière moi.

Je commençais à comprendre ce que signifiait le fait d'être l'esclave d'un paysan.

Dans la rue du village, je m'arrêtai. Des pieds se trouvaient devant moi. Je levai la tête, misérable, dans la poussière, la corde au cou. C'étaient deux jeunes paysans.

« Qu'est-ce que cette esclave ? » demanda l'un d'entre eux. C'était Bran Loort, chef des jeunes paysans, garçon dur et presque parvenu à l'âge d'homme. Il avait, disait-on, l'étoffe d'un chef de village.

— « C'est l'esclave rusée qui nous a échappé, la nuit dernière, » dit son camarade.

— « Exact, » reconnut Bran Loort.

— « On dit, » reprit son compagnon, « qu'elle a été donnée à Thurnus. »

— « Dans ce cas, » dit Bran Loort, « elle sera dans le village. »

— « Apparemment, » dit l'autre.

— « Je vous en prie, Maîtres, » suppliai-je, « ne me retardez pas. »

— « Ne la retardons pas, » accorda Bran Loort. Ils s'écartèrent, comme si j'étais une femme libre. Traînant la corde derrière moi, à quatre pattes, dans la poussière de la rue torride et ensoleillée, je passai entre eux.

Comme la jolie Judy Thornton était loin !

Je pensai aux étudiants que je méprisais ou tolérais, avec qui je me montrais hautaine. Comme ils auraient ri s'ils m'avaient vue, à présent, sur cette planète où il y avait de vrais hommes !

Près de la hutte de Thurnus, près d'un des chariots pris dans le pillage du camp de Dame Sabina, que l'on chargeait de provisions et de matériel, se tenait Clitus Vitellius.

Je lui pris les genoux, en larmes.

« Garde-moi. Garde-moi, Maître, » suppliai-je.

Il me regarda. C'était un peu avant midi. Je levai la tête vers lui, les yeux pleins de larmes.

« Je t'aime, Maître, » sanglotai-je.

— « Elle n'a pas envie d'être une Esclave de Paysan, » dit un homme en riant.

— « Je t'aime, Maître, » répétais-je.

Clitus Vitellius ramassa la corde, que j'avais au cou. Il la garda dans la main.

— « Elle n'a pas envie de rester à Gué du Tabuk, » releva un homme.

— « Qui pourrait le lui reprocher ? » demanda un autre.

Je regardai Clitus Vitellius, les bras autour de ses genoux, les yeux pleins de larmes. Il tenait la corde que j'avais au cou.

— « Je suis ton esclave conquise, » sanglotai-je. « Je t'en supplie, emmène-moi. »

Il posa le pied sur la corde, l'appuyant sur le sol. Puis, sous son pied, il tira la corde. Ma tête fut écartée de ses genoux, entraînée à ses pieds, dans la poussière.

Je restai couchée, impuissante, devant lui.

— « Tu es une esclave du village de Gué du Tabuk, » déclara-t-il. Puis il jeta la corde par terre et s'en alla.

Je griffai la poussière et pleurai, près de la roue du chariot.

PLUIE

J'ENFONÇAI ma houe dans le sol, piochant la terre autour d'un pied de sul.

Le soleil était haut. Il était chaud. J'avais un mouchoir de paysan sur la tête.

Je travaillais dans les champs de mon Maître. J'étais seule. Je portais une tunique de paysan. Elle était blanche et sans manches, en laine de hurt. Elle était courte. Thurnus l'avait raccourcie. Sa Compagne, Melina, avait pris mon Ta-teera et l'avait brûlé.

« Esclave scandaleuse ! Vêtements scandaleux ! » avait-elle crié.

Elle m'avait jeté une tunique de paysan qui m'arrivait aux genoux. Thurnus, qui voulait mieux voir mes jambes, l'avait raccourcie avec des ciseaux.

Je me redressai. J'avais mal dans le dos. Je m'essuyai le front avec le dos de la main.

« Tu vas apprendre à travailler, ma jolie, » avait-il dit alors que j'étais à genoux devant lui, entre les pilotis soutenant sa hutte, les mains liées dans le dos, attachée par le cou à un pilotis.

Je me souvenais de cette matinée avec amertume.

« Je vais à Ar avec le Maître, » avait dit Maria, tournant sur elle-même devant moi. « À présent, laquelle est la plus belle ? » demanda-t-elle.

— « Toi, Maria, » avais-je répondu.

— « Adieu, Esclave, » dit-elle avant de s'en aller.

J'étais à genoux sous la hutte de Thurnus, vêtue du Ta-teera, les mains liées dans le dos, attachée par le cou à un pilotis.

À un autre pilotis, quatre belles femelles sleens étaient attachées. Leurs laisses étaient courtes. Elles étaient minces et belles. Mon Maître les avait achetées. Elles ne pouvaient pas m'atteindre.

Clitus Vitellius et ses hommes allaient et venaient.

« Tu vas me manquer, » dit Eta, m'embrassant. « Je te souhaite tout le bien, Esclave, » dit-elle.

Lehna, Donna et Chanda vinrent près de moi et m'embrassèrent.

« Je te souhaite tout le bien, » dirent-elles.

— « Je vous souhaite tout le bien, » dis-je.

Perle d'Esclave se tenait à l'écart, me regardant.

« Tu ne dis donc pas au revoir à ta sœur d'asservissement ? » demandai-je.

Elle vint s'agenouiller près de moi.

— « Oui, » dit-elle, les yeux pleins de larmes, « nous sommes toutes des esclaves. » Elle me prit dans ses bras et m'embrassa. Perle d'Esclave n'était plus Dame Sabina. À présent, ce n'était plus qu'une esclave. « Je te souhaite tout le bien, Esclave, » dit-elle.

— « Je te souhaite tout le bien, Esclave, » répondis-je.

— « En ligne pour la Chaîne ! » ordonna sèchement le gardien.

Rapidement, les femmes se mirent en ligne. Je les regardai. J'aurais voulu être parmi

elles.

Chaque esclave connaissait sa place.

Elles se mirent rapidement en ligne. Elles ne voulaient pas être fouettées.

Maria occupait la tête. Comme elle avait de belles jambes ! Les femmes tendirent le poignet gauche, afin qu'on refermât les anneaux dessus. Elles se tenaient droites, regardant devant elles, se sachant surveillées. Le pied droit de Maria déterminait la ligne. Chaque femme, à l'exception de Maria, aligna le pied droit sur celui de la femme qui la précédait. Parfois, on trace une ligne par terre et chaque femme doit poser le pied dessus, perpendiculairement à elle.

Clitus Vitellius ne m'adressa même pas un regard.

Le gardien, qui était le soldat blond, Mirus, qui était à mes yeux le plus séduisant parmi les hommes de Clitus Vitellius, en dehors de lui, déroula la chaîne qu'il portait sur l'épaule.

Le premier anneau fut refermé sur le poignet de Maria. Elle sourit. Elle était enchaînée. Quand l'anneau fut refermé sur son poignet, elle descendit le poignet contre son flanc, la paume de la main sur la cuisse, regardant toujours droit devant elle.

Lehna, qui était très belle, fut ensuite enchaînée. Elle plaça également le poignet contre le flanc, regardant droit devant elle.

Donna et Chanda furent ensuite ajoutées à la Chaîne. Leur main gauche, prisonnière de l'anneau, fut placée contre la cuisse.

Il y eut un autre claquement d'anneau et la Chaîne porta un autre bijou, la jolie Perle d'Esclave, à demi nue.

Enfin, Eta fut ajoutée à la Chaîne. Le gardien la regarda, leurs regards se rencontrèrent, puis il l'enchaîna.

J'ignorais pourquoi Eta était la dernière de la Chaîne. Cependant, l'expression des yeux du gardien ne trompait pas. Il voulait qu'elle soit son esclave personnelle. Elle semblait effrayée. Il resta un instant derrière elle et elle se laissa aller contre lui, posant la tête sur son épaule. Puis il s'éloigna.

Il y avait une marque, sur le visage d'Eta, à l'endroit où elle avait été frappée. Peut-être n'avait-elle pas correctement servi, pendant un instant, un des soldats de Clitus Vitellius, et avait-elle été frappée, puis mise en queue de Chaîne. Peut-être était-elle en queue de Chaîne parce qu'elle était très belle et que l'on gardait sa beauté pour la bonne bouche ; ainsi, la Chaîne commençait avec la belle Maria et se terminait par la surprise d'une femme encore plus belle. Mais peut-être serait-elle considérée comme laide pendant quelques jours, jusqu'à ce que la marque du coup soit guérie et, à cause de cela, était-elle en queue de Chaîne. Ou peut-être était-ce simplement que le dernier anneau était disponible, du fait que je restais à Gué du Tabuk, et qu'il n'y avait plus de raison qu'elle soit dispensée de la Chaîne. Dans ce cas, elle avait simplement pris ma place, en queue de Chaîne.

Parfois, les maîtres punissent sans donner de raison. Les esclaves, alors, s'interrogent et tentent de deviner, puis tentent de se montrer plus agréables. Parfois, même, il n'y a pas de raison. Nous sommes tellement à leur merci !

Près de moi, dans la poussière, il y avait une gamelle d'eau, et une autre contenant de la bouillie.

La dernière femme, Eta, fut enchaînée.

« Soyez détendues, Esclaves ! » dit le gardien avant de s'éloigner.

Maria se tourna vers moi. Elle leva son poignet gauche enchaîné.

« Je porte la chaîne de Clitus Vitellius, » dit-elle. « Tu portes la corde d'un paysan. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

Elle me tourna le dos.

Les hommes attelaient à présent les bosks aux chariots pris dans le camp de Dame Sabina.

Deux jeunes paysans se tenaient à proximité. Ils me regardèrent. J'étais à genoux, vêtue du Ta-teera, les mains liées dans le dos, la corde que je portais au cou attachée à un pilotis de la hutte de Thurnus, et les regardai.

« Salut, Esclave ! » me dirent-ils.

— « Salut, Maîtres, » répondis-je.

Ils pivotèrent sur eux-mêmes, souriant, puis s'éloignèrent.

Les premiers bosks furent attelés, deux gros animaux puissants, broussailleux, aux cornes polies.

Clitus Vitellius parlait avec Thurnus.

« Les hommes, les autres esclaves et moi, » avait-il dit, « nous quitterons Gué du Tabuk au matin. Tu resteras. Je te donne à Thurnus. »

J'avais poussé un cri de désespoir et d'horreur, dans ses bras.

« Maître ! » avais-je crié.

Il m'avait alors bâillonnée. Ensuite, il m'avait attaché les mains dans le dos et m'avait tirée, nue, de ses fourrures. Il trouva une lourde entrave de chevilles, près de la limite du camp. Il me jeta sur le dos. L'entrave se composait de deux épaisses barres de bois reliées l'une à l'autre par un gond métallique. Il ouvrit l'entrave. Il me regarda. Je me soulevai un peu, difficilement, m'asseyant presque, les mains attachées dans le dos, les yeux fous au-dessus du bâillon. Nos regards se rencontrèrent. Alors, rapidement, brutalement, il se servit de moi et, misérable, impuissante, les yeux brûlants de larmes, je ne pus pas lui résister et réagis en esclave. Il eut un rire méprisant puis, s'accroupissant près de moi, plaça mes chevilles dans l'entrave et la referma, une barre de bois de dix centimètres d'épaisseur de chaque côté de mes chevilles, et il manœuvra ensuite la fermeture de l'entrave. Puis, avec une cheville percée et une lanière de cuir, il attacha soigneusement la fermeture afin qu'elle restât correctement en place. Cela immobiliserait l'esclave attachée. Si je n'avais pas eu les mains attachées dans le dos, il aurait utilisé un cadenas. Attachée comme je l'étais, j'étais prisonnière de l'entrave, de son poids et de sa contrainte. Je me tordais et gémissais sur le sol. J'avais l'impression qu'on m'avait arraché les entrailles. Je regardai, misérable, les étoiles.

Ensuite, me laissant là, Clitus Vitellius alla dormir dans ses fourrures.

J'abattis à nouveau la houe, piochant autour d'un pied de sul.

Le soleil était terriblement chaud.

Au cou, je portais un collier de corde. Mes mains étaient couvertes d'ampoules. Manier la houe était douloureux. J'avais mal dans le dos. Il me semblait que tous les muscles de mon corps me faisaient mal.

J'avais envie de me jeter par terre et de pleurer, mais il fallait piocher les suis.

« Tu vas apprendre à travailler, ma jolie, » m'avait dit Thurnus. J'avais effectivement appris le travail, et le désespoir. Il n'est pas facile d'être l'esclave d'un paysan.

L'asservissement est dur.

Je me souvins d'avoir regardé Clitus Vitellius. Il ne s'était pas retourné. J'avais eu envie de l'appeler, mais je n'avais pas osé. Je ne voulais pas être fouettée.

Il n'est pas facile d'être l'esclave d'un paysan. L'asservissement est dur.

Je me souvins des coups de badine, sur l'arrière de mes cuisses, lorsque Melina m'avait conduite dans la cage.

« Tu vas regretter de ne pas avoir une tunique plus longue, Esclave ! » avait-elle crié.

J'étais tombée dans la porte de la cage et, quelques dizaines de centimètres plus bas, avais touché le plancher couvert de paille. Il s'agissait d'une cage à sleen, penchée, complètement constituée de barreaux et presque complètement enfoncée dans le sol. Utilisée pour des sleens, dans sa position correcte, la cage aurait fait un mètre vingt de haut, un mètre quatre-vingts de large et trois mètres cinquante de long. Placée sur le côté, à l'intention des êtres humains, elle faisait un mètre quatre-vingts de haut, un mètre vingt de large et trois mètres cinquante de long. On y entrait par le haut. À l'intérieur, il y avait une échelle en bois qui permettait d'en sortir. Elle était enfoncée d'un peu plus d'un mètre dans le sol. Des planches couvertes de paille étaient posées sur les barreaux du bas. Ces planches étaient séparées par des espaces de trois centimètres, pour faciliter l'écoulement. Le toit de la cage était également recouvert de planches ; ces planches étaient les unes contre les autres ; elles étaient fixées aux barreaux, y compris sur la porte. La nuit, on jetait une toile sur le toit de la cage. Debout dans la cage, on pouvait regarder dehors.

Je tombai sur le plancher de la cage.

La porte, au-dessus de moi, fut fermée. Elle émit un claquement sourd. Puis j'entendis des tintements de chaînes et de gros cadenas. Deux gros anneaux métalliques permettaient de fermer la porte.

Je levai la tête. J'étais enfermée.

« À genoux ! » dit une voix.

Je me mis à genoux. Il y avait quatre autres femmes, dans la cage.

— « En position d'Esclave de Plaisir ! » dit l'une d'entre elles.

J'obéis.

— « Montre ta marque ! » dit une autre.

Je me tournai et remontai ma tunique.

— « Une dina ! » dit une autre femme. Elles étaient quatre, dans la cage, les esclaves de Thurnus.

— « Sais-tu, » dit une autre femme, « que les dinas sont les esclaves des esclaves ? »

— « Non, » répondis-je. « Je ne le sais pas. »

— « Tu n'as pas reçu la permission de couvrir ta marque ! » dit l'une d'entre elles, durement.

Je remontai la main. Je me tournai vers elles, à genoux. Elles étaient assises sur la paille de la cage.

— « Es-tu une Esclave de Plaisir ? » demanda l'une d'entre elles, curieuse.

— « Oui, » répondis-je.

Elles rirent.

— « Ici, tu es une Esclave de Travail, » dit l'une d'entre elles.

— « Ici, tu vas travailler dur, » dit une autre.

Je me redressai. Elles me mettaient en colère. Je les détaillai, sans me cacher, sans doute pas comme un homme l'aurait fait, mais une par une. C'est une attitude que les femmes comprennent. Je souris. Cela les mit en colère.

— « Peut-être ne travaillerai-je pas aussi dur que vous croyez, » dis-je.

J'étais nettement plus belle qu'elles.

— « Esclave insolente ! » fit l'une d'entre elles.

— « Comme tu es orgueilleuse, Esclave ! » dit une autre.

Je haussai les épaules.

— « Te crois-tu plus belle que nous ? » demanda l'une d'entre elles.

- « Oui, » répondis-je.
- « Crois-tu que tu serviras le maître mieux que nous ? » demanda une autre.
- « Oui, » répondis-je. « Je suis manifestement plus belle. »
- « Tarsk femelle ! » cria l'une.
- « Sleen femelle ! » cria une autre.
- « Tu travailleras dur, » promit la troisième.
- « J'y veillerai ! » affirma la quatrième.
- « Pouvez-vous me prêter un peigne ? » m'enquis-je.

— « Reste en position d'Esclave de Plaisir ! » ordonna la plus imposante, Lacet de Sandale, jeune paysanne puissante, aux longs bras couverts de taches de rousseur.

— « Très bien, » dis-je.

— « Cela te va bien, » dit Queue de Verr, femme aux larges épaules et aux cheveux auburn.

— « Merci, » répondis-je.

Je n'avais pas envie d'être enfermée avec elles. Je sentais leur hostilité. En outre, elles se rendaient certainement compte de l'indifférence qu'elles m'inspiraient. Mais nous étions toutes enfermées dans la même cage.

— « De toute évidence, tu vas bientôt devenir la favorite du maître, » dit Navet, femme brune au visage large.

— « Peut-être, » répondis-je, rejetant la tête en arrière.

— « Radis est actuellement la favorite, » précisa Lacet de Sandale, montrant une fille blondasse, aux chevilles épaisses, qui se trouvait sur la gauche. Je la reconnus. C'était celle dont on avait compté les battements de cœur, au cours du jeu, la nuit précédente. Pendant la nuit, elle avait servi un des soldats de Clitus Vitellius. Je me souvins qu'elle se serrait contre lui tandis que, la main sur son cœur, il comptait. Personnellement, j'avais souvent été dans les bras de tels hommes. Ils n'étaient pas de jeunes paysans.

— « J'étais l'esclave d'un Guerrier, » leur dis-je.

— « Tu es très jolie, » dit Radis. Je décidai que Radis ne me déplaisait pas.

— « Tu ne valais rien, dans les fourrures, » insinua Lacet de Sandale. « C'est pour cela qu'il t'a donnée. »

— « Non ! » criai-je.

— « Tu ne valais rien dans les fourrures ! » répéta Lacet de Sandale en riant.

— « Pourquoi t'a-t-il donnée ? » demanda Queue de Verr.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Tu ne valais rien dans les fourrures ! » insista Lacet de Sandale, me montrant du doigt.

— « Il n'y a pas beaucoup de fourrures, dans le village, » releva Navet en riant. « Nous verrons comment tu te roules dans la paille. »

— « Si tu n'es pas bonne, » ajouta Queue de Verr, « nous ne tarderons pas à le savoir. Thurnus dira à tout le monde si tu es bonne ou pas. »

— « Je suis bonne, » affirmai-je.

— « Pourquoi ton maître t'a-t-il donnée ? » demanda Navet.

— « Cela l'amusait, » répondis-je. « C'est Clitus Vitellius, un capitaine. Il a de nombreuses esclaves plus belles que moi. Il s'est fait aimer par moi, terriblement et désespérément puis, pour s'amuser, il s'est débarrassé de moi. Il a joué avec moi. Il s'est servi de moi pour s'amuser. Ensuite, après m'avoir conquise, totalement et complètement, il m'a repoussée, rejetée, donnée. »

— « L'aimais-tu vraiment ? » demanda Radis.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu es vraiment une esclave ! » ironisa Lacet de Sandale.

— « Il m'a obligée à l'aimer ! » criai-je, sur la défensive. Pourtant, je savais que je l'aurais aimé même s'il ne m'y avait pas obligée. Si j'avais eu le choix, étant une femme libre, j'aurais choisi de l'aimer ; mais je n'avais pas eu le choix, car j'étais esclave ; il m'avait forcée à l'aimer, sans tenir compte de ma volonté, avant que j'aie pu choisir de l'aimer ; moi qui désirais m'agenouiller devant lui, il m'avait ordonné d'embrasser ses sandales comme une esclave.

— « Tu es stupide d'avoir aimé ton maître, » dit Lacet de Sandale.

— « J'aime mon Maître, » dit Radis.

Lacet de Sandale pivota sur elle-même et frappa Radis.

— « Esclave ! » cria-t-elle.

— « Je n'y peux rien si j'aime mon Maître, » gémit Radis.

Lacet de Sandale se tourna vivement vers moi.

— « Reste en position d'Esclave de Plaisir ! » cria-t-elle.

Je gardai la position.

— « N'es-tu pas aussi une esclave ? » criai-je.

Lacet de Sandale se leva. Elle était grande. Elle toucha le collier de corde qu'elle avait au cou. Elle était debout, vêtue de sa courte tunique en laine de hurt. C'était son unique vêtement, comme nous autres. Elle était puissante, lourde, plus forte que nous et pourtant, entre les bras des hommes, elle n'était rien, elle était à leur merci.

— « Oui, » dit-elle, « je peux être battue, vendue ou tuée. On peut me donner. On peut m'enchaîner. On peut me brûler avec des fers. Les hommes peuvent faire ce qu'ils veulent. » Elle regarda à travers les barreaux de la cage. « Je dois m'agenouiller devant eux. Je dois être obéissante. Je dois faire ce qu'ils disent. » Elle me regarda. « Oui, » reprit-elle, « je suis une esclave. »

— « Nous sommes toutes des esclaves, » rappela Radis.

— « Je ne veux pas être une femme ! » cria soudain Lacet de Sandale, secouant les barreaux de la cage. Elle posa le visage contre eux, en larmes.

— « Tu pleures comme une femme, » relevai-je.

« Autrefois, » repris-je, « je ne voulais pas être une femme. Puis j'ai rencontré des hommes dont je n'aurais pas osé rêver. Ils m'ont rendue heureuse d'être une femme. Je ne voulais plus jamais être autre chose. Ma féminité, bien qu'elle me mette à la merci des hommes, m'est à présent délicieusement précieuse. Parmi de tels hommes, je ne renoncerais à ma féminité pour rien au monde. Toute femme a un maître. C'est seulement, Lacet de Sandale, que tu n'as pas rencontré le tien. »

Elle me regarda avec colère, appuyée contre les barreaux.

« Il y a un homme, Lacet de Sandale, que tu supplierais de te laisser détacher les sandales avec les dents. »

— « Si Thurnus voulait simplement me regarder, » dit-elle, « je ferais dix pasangs sur le ventre pour lécher la poussière sur ses chevilles. »

— « Thurnus, dans ce cas, » dis-je, « est ton Maître. »

— « Oui, » admit-elle, « Thurnus est mon Maître. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda Radis.

« As-tu un nom ? » m'avait demandé Thurnus.

— « Mon ancien Maître, Clitus Vitellius, d'Ar, » avais-je répondu, « m'appelai : Dina. »

— « Il te considérerait si mal ? » s'enquit Thurnus.
— « Oui, Maître, » répondis-je.
— « C'est un joli nom, » avait-il dit. « Mais il est ordinaire. »
— « Oui, Maître, » avais-je répondu.
— « Je t'appelle Dina, » dit-il, nommant son animal. « Qui es-tu ? » s'enquit-il.
— « Dina, » avais-je répondu, « Maître. »
« Comment t'appelles-tu ? » demanda Radis.

Je souris.

— « Dina, » répondis-je.
— « Beaucoup de femmes portant ta marque s'appellent : Dina, » releva Navet.
— « Je l'ai entendu dire, » admis-je.
— « C'est un joli nom, » avança Queue de Verr.
— « Merci, » dis-je.
— « Ce doit être agréable d'avoir un nom de femme, » fit remarquer Navet.

Je ne répondis pas.

— « Je m'appelle Radis, » dit Radis.
— « Je m'appelle Navet, » dit Navet.
— « Je m'appelle Queue de Verr, » dit Queue de Verr. Lacet de Sandale me regarda.
— « Je m'appelle Lacet de Sandale, » dit-elle.
— « Tal, » leur dis-je.
— « Tal, » répondirent-elles.
— « Tu es la Première de la cage ? » demandai-je à Lacet de Sandale.
— « Oui, » répondit-elle.

— « Il ne sera pas nécessaire de me battre ou de me donner des coups de pied, » dis-je.

« Je t'obéirai. »

— « Nous sommes toutes des femmes. Nous sommes toutes des esclaves, » reconnut Lacet de Sandale.

— « Nous sommes toutes sous le fouet, » appuya Navet.
— « J'ai été frappée, » dis-je, « mais je n'ai jamais connu le fouet à esclave. »
— « Es-tu esclave depuis longtemps ? » demanda Radis.
— « Non, » répondis-je.
— « Tu es trop jolie pour être libre, » estima Navet.
— « J'habitais très loin, » dis-je.
— « Ton accent trahit une origine barbare, » releva Lacet de Sandale.
— « Oui, » reconnus-je.
— « Où habitais-tu ? » s'enquit Queue de Verr.
— « Dans un endroit appelé : Terre, » répondis-je.
— « Je n'en ai jamais entendu parler, » fit Navet.
— « Est-ce au nord ? » demanda Radis.

— « C'est loin, » répondis-je. « N'en parlons plus. » Comment aurais-je pu leur parler de la Terre ? Je ne voulais pas qu'elles me croient folle ou menteuse. Pourraient-elles croire qu'il existait une planète où les hommes, criant des slogans politiques, cherchaient à renoncer à leur dominance, allaient joyeusement à leur castration ? Ce monde pouvait-il être accepté par qui que ce soit, sauf les lesbiennes et les hommes qui n'étaient pas des hommes ? La vérité et la nécessité politique, me dis-je, ne coïncident pas toujours.

— « Les endroits barbares sont terriblement ennuyeux, » dit Navet. « As-tu déjà été enchaînée à Ar ? »

- « Non, » répondis-je.
- « J'ai été vendue à Ar, » dit-elle. « C'est une ville magnifique. »
- « Je suis heureuse de l'apprendre, » dis-je. Je savais que Clitus Vitellius était d'Ar.
- « Il est étrange que tu n'aies jamais été fouettée, » s'étonna Navet.

Je haussai les épaules.

« Peut-être est-elle trop jolie pour qu'on la fouette, » reprit. Navet.

— « À mon avis, ce sont toujours les femmes laides qui sont fouettées, » dit Queue de Verr.

— « Ce n'est pas vrai, » affirma Radis.

— « Je suppose, » dis-je « que toute femme, belle ou moins belle, si elle mérite d'être fouettée, sera fouettée par son maître. » Je fus surprise, étant une femme de la Terre, d'avoir dit cela. Pourtant, pourquoi une femme méritant d'être fouettée ne serait-elle pas fouettée par un maître goréen ?

— « Dina a raison, » releva Radis.

— « Ils nous fouettent, » souligna Lacet de Sandale, « quand cela leur fait envie. »

Radis rit et se donna des claques sur les cuisses.

— « Oui, » confirma-t-elle, « les monstres, ils nous font goûter le cuir quand cela leur plaît, que nous ayons fait quelque chose ou pas ! »

— « Les hommes sont les maîtres, » conclut Navet, « ils font de nous ce qu'ils veulent. »

— « Ceci est un village de paysans, Dina, » dit Queue de Verr. « Si tu restes longtemps dans le village, tu apprendras à connaître le fouet. »

Je frémis.

— « Je n'ai jamais été vraiment fouettée, » dis-je. Eta ne m'avait jamais fouettée, bien qu'elle en ait eu le droit, du fait qu'elle était la Première Esclave du camp. J'avais été frappée deux fois derrière les cuisses, sous ma courte tunique, par Melina, Compagne de mon Maître, Thurnus, lorsqu'elle m'avait poussée dans la cage. Cela avait été terriblement humiliant et désagréable. Il était difficile d'imaginer ce que serait une véritable flagellation. Je n'avais pas la moindre idée de ce que ferait le cuir du fouet sur mon corps d'esclave.

« Le fouet fait-il mal, Lacet de Sandale ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Lacet de Sandale.

— « Le fouet fait-il très mal ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Lacet de Sandale.

— « Tu es forte, Lacet de Sandale, » relevai-je. « As-tu peur du fouet ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « As-tu très peur du fouet ? » insistai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « J'ai très peur du fouet. »

Je frémis. Si une femme puissante comme Lacet de Sandale avait très peur du fouet, je me demandai quel effet il produirait sur moi.

— « Il est temps de dormir, à présent, » conclut Radis.

Je piochai la terre sèche autour d'un pied de sul.

J'étais esclave à Gué de Tabuk depuis vingt jours.

La houe faisait environ un mètre quatre-vingts de long. La lame est métallique et lourde, son tranchant faisant environ quinze centimètres. Elle fait environ huit centimètres à l'endroit où elle est fixée sur le manche. Elle est fixée sur le manche par un large anneau métallique. Un coin, enfoncé dans l'extrémité du manche, le gonflant, serre le bois dans l'anneau.

J'étais trop petite pour utiliser correctement cet outil. Je n'étais pas une bonne Esclave de Paysan.

Il est difficile d'exprimer les duretés de l'esclavage dans un village de paysans, surtout pour une petite femme comme moi.

Je me redressai. J'eus mal dans le dos. Avec la main, je protégeai mes yeux du soleil.

Sur le chemin de Gué du Tabuk, j'aperçus la charrette de Tup Ladletender, le marchand itinérant, la tirant, penché entre les brancards.

Je regardai mes mains. Elles étaient écorchées et couvertes d'ampoules, sales. Je passai les doigts sous mon collier de corde, l'écartant légèrement de mon cou, essuyant la sueur et la poussière qui se trouvaient dessous. La corde me grattait le cou, mais j'étais obligée de la porter. C'était le symbole de mon asservissement.

La journée commence tôt, avant l'aube, quand Melina ouvre les cadenas de notre cage.

Nous sortons et nous agenouillons devant elle, la tête à ses pieds. Elle a une badine. C'est notre Maîtresse.

Il faut traire les verrs, ramasser les œufs de vulo, donner à boire et à manger aux sleens, nettoyer leurs cages.

Au milieu de la matinée, nous regagnons la hutte de Thurnus où des gamelles de gruaux d'esclave sont posées à notre intention entre les pilotis. Ce gruaux doit être mangé entièrement et les gamelles léchées. À la manière des Esclaves de Paysans, nous devons manger à plat ventre, sans utiliser les mains.

Après le repas, le véritable travail de la journée commence. Il faut aller chercher de l'eau, ramasser du bois, cultiver les champs. Les travaux, dans un village de paysans, sont variés, nombreux et longs. Presque toutes ces tâches incombent aux esclaves. Nous devons les accomplir ou mourir. Parfois, les jeunes gens nous surprennent dans les champs, nous attachent et nous violent. Peu importe, car nous ne sommes que des esclaves.

J'avais l'impression que tous les os de mon corps me faisaient mal.

Dix jours plus tôt, Thurnus s'était servi de moi pour labourer. Il n'avait pas de bosk. Les femmes coûtent moins cher que les bosks.

C'était la première fois que j'avais senti le fouet.

J'avais été attelée avec les autres femmes et, ensemble, en sueur, nous avions travaillé, nues, sous le fouet du maître. Lentement, penchées en avant, nos pieds s'enfonçant dans la terre, nous avions tiré sur le harnais de cuir et, lentement, la lame puissante avait coupé l'humus profond, le retournant. Au bout de quelques mètres, j'eus l'impression que j'allais mourir. Qui s'en apercevrait, si je ne tirais pas de toutes mes forces ? C'est à ce moment-là que j'avais senti le fouet. Ce n'était pas le fouet à cinq lanières, inventé pour punir parfaitement les esclaves entêtées, ce n'était qu'un fouet à bosk, à une seule lanière, pratiquement une badine de cuir, simple encouragement à l'intention de la bête de somme, mais il me frappa le dos comme un serpent brûlant et un coup de fusil. Je ne pus croire ce que je ressentis. C'était la première fois que je recevais un coup de fouet.

« Allons, Dina, tire plus fort ! » cria Thurnus.

— « Oui, Maître ! » criai-je, tirant sur le harnais. Il n'était pas en colère. Il me semblait que mon dos avait été cinglé par un câble brûlant.

Mais, moins d'une heure plus tard, je m'effondrai sans connaissance.

Je me souvins vaguement de la main de Thurnus sur ma nuque et de Lacet de Sandale disant :

« Ne la tue pas, Thurnus. Ne vois-tu pas que ce n'est qu'une jolie esclave, qu'elle ne peut servir que pour le plaisir des hommes et pas pour les travaux des champs ? »

— « Nous pouvons tirer la charrue sans elle, Maître, » dit Navet.

— « Nous l'avons souvent fait, » ajouta Radis.

— « Ne lui casse pas le cou, » supplia Queue de Verr.

La main de Thurnus lâcha ma nuque.

Il m'attacha les mains dans le dos, me lia les chevilles et m'abandonna dans un sillon. Puis je perdis à nouveau connaissance. Ce soir-là, sur son épaule, Thurnus me ramena au village et me jeta entre les pilotis de sa hutte.

« Que se passe-t-il ? » demanda Melina.

— « Elle est faible, » répondit Thurnus.

— « Je vais la tuer, si tu veux, » offrit Melina. Elle sortit un court poignard de ses robes grossières. Je me dressai sur le coude, nue et attachée, impuissante, à ses pieds. Je la regardai avec horreur. Elle se dirigea vers moi, avec son poignard.

— « Je t'en prie, Maîtresse, non ! » sanglotai-je.

— « Rentre à la maison, Femme ! » dit Thurnus avec colère.

— « Tu es faible, Thurnus ! » dit sèchement Melina. Puis elle rangea son poignard et se redressa.

« J'ai commis une erreur en te suivant, » déclara-t-elle.

Il la regarda sans répondre.

« Tu aurais pu être chef de district, » reprit-elle. « Au lieu de cela, je ne suis que la Compagne d'un chef de village. Tu empestes les sleens que tu dresses et les femmes que tu possèdes. »

Les esclaves étaient présentes, pourtant elle parla ainsi.

« Tu es un faible et un imbécile, Thurnus, » ajouta-t-elle. « Je te méprise. »

— « Rentre à la maison, Femme ! » dit-il avec colère. Furieuse, Melina pivota sur elle-même et gravit l'escalier de la hutte. « Tu ne donneras plus longtemps des ordres à Gué du Tabuk, Thurnus, » lâcha-t-elle. Puis elle disparut dans la hutte.

— « Détachez Dina, » dit Thurnus, « et conduisez-la dans la cage. »

— « Oui, Maître, » répondirent les esclaves.

— « Pauvre petite Dina, » dit Thurnus, me regardant tandis que l'on détachait mes membres frêles. « Tu es une mauvaise femelle de bosk. » Puis il eut un sourire ironique. Ensuite, il s'en alla.

Je levai à nouveau la tête. La charrette de Tup Ladletender, le marchand ambulant, était à présent plus loin, sur le chemin menant à la grande route pavée qui conduisait à Ar.

On ne m'aimait guère, dans le village, bien que mes compagnes de cage fussent gentilles avec moi.

Je n'étais ni assez grande ni assez forte pour être une bonne Esclave de Paysan.

Je haïssais les paysans. Ils étaient stupides ! Il y avait mieux à faire, avec une belle esclave, que de l'atteler à une charrue.

« Le village n'est pas un bon endroit pour toi, Dina, » m'avait un jour dit Navet. « Tu es une esclave des villes. Tu devrais être aux pieds d'un homme, dans le secret de ses compartiments, avec un collier et des chaînes, couchée, ronronnant comme une femelle de sleen satisfaite. »

— « Peut-être, » dis-je.

— « Je me coucherais et ronronnerais aux pieds de Thurnus, » souligna Lacet de Sandale. Nous rîmes. Mais elle ne plaisantait pas. Il me parut étrange que Lacet de Sandale, femme robuste, ait envie de se soumettre à la domination d'un homme. Pourtant, j'avais pu constater qu'elle était aussi une femme.

Comme je n'étais pas forte, j'aidais Thurnus à s'occuper des sleens. J'appris à connaître quelques animaux. Mais, dans l'ensemble, les sleens me faisaient peur et, comme ils le sentaient, ils étaient méchants avec moi.

« Tu n'es donc bonne à rien ? » avait demandé Thurnus, exaspéré. J'avais reculé, dans le sable de la fosse de dressage, où nous travaillions. Le soleil était fort et le sable brûlant. Il y avait plusieurs jours que la pluie n'était pas tombée. Le Sa-Tarna souffrait de la sécheresse.

Thurnus me prit par les bras et me secoua.

« Tu n'es bonne à rien ! » dit-il avec colère.

J'avais frémi lorsqu'il m'avait touchée.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il.

Je baissai les yeux, honteuse.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je, « mais il y a plusieurs jours que je n'ai pas été touchée par un homme, et je suis une esclave. »

— « Ah, » fit-il.

Je me tournai vers lui. Je le regardai. Il était très grand.

— « Peut-être le Maître accepterait-il de violer son esclave ? » dis-je.

— « L'esclave supplie-t-elle d'être violée ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître ! » m'écriai-je soudain, m'accrochant à lui. « Oui ! Oui ! » Je ne pouvais plus me contrôler.

Il me jeta sur le sable, remontant ma tunique sur ma poitrine. J'étais couchée au pied d'une cage d'esclave. Il me saisit et je tendis les bras vers les barreaux de la cage et, les tenant, criai. Je me tortillai de plaisir parce qu'il me prenait. À un moment donné, je poussai un cri de désespoir car j'aperçus Melina qui, derrière la clôture de bois, nous regardait.

« Il y a la Maîtresse, Maître, » dis-je.

Il rit.

— « Je fais ce que je veux avec mes esclaves, » dit-il. « Qu'elle regarde, si elle en a envie. Elle pourra s'inspirer du comportement des esclaves. » Mais Melina, furieuse, était partie. Je m'abandonnai à nouveau à mon plaisir, gémissant à l'intention du maître la reconnaissance de l'esclave. Il avait daigné me toucher. Quand il en eut terminé avec moi, je m'agenouillai à ses pieds. Je lui embrassai les pieds.

— « Merci, Maître, » dis-je.

Il rit, me souleva et me regarda, puis, avec bonne humeur, me jeta dans le sable, à ses pieds. Je le regardai.

— « Je vois, Dina, » dit-il en riant, « que tu es au moins bonne à une chose. »

Je baissai timidement la tête.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

C'était la fin de l'après-midi.

La charrette de Tup Ladletender disparaissait au loin dans un petit nuage de poussière.

Le matin, j'avais été soumise à son estimation.

C'était ce matin-là que j'avais constaté que j'étais une putain. Mais je suppose que toute esclave doit être au moins une putain, et merveilleuse.

Il ne m'avait pas prise mais, lors de mon estimation, j'avais essayé de me présenter à lui du mieux possible.

Je me demandai si je le reverrais.

Cela avait commencé ainsi :

« Reste, Dina, » avait dit Melina, Compagne de Thurnus. Les autres femmes étaient allées chercher de l'eau. Thurnus était parti. Il rentrerait tard. Il était allé acheter des vulos dans un

autre village.

J'avais peur de Melina. C'était la Maîtresse. En outre, elle avait voulu me tuer, le jour où je m'étais évanouie en tirant la charrue. De plus, elle m'avait vue dans les bras de Thurnus. Néanmoins, elle ne m'avait plus menacée. Et je supposai qu'elle savait que Thurnus utilisait toutes ses esclaves. Il utilisait Radis davantage que moi. Melina le savait certainement. Seule Lacet de Sandale était rarement prise.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je inquiète.

Je savais que Melina ne m'aimait pas, mais je ne pensais pas qu'elle me haïssait davantage que les autres femmes. Je n'étais en aucun cas la favorite de Thurnus. Il préférait les femmes aux hanches larges et à la poitrine généreuse, comme Melina devait être avant de devenir grosse et flasque.

— « Viens, Joli Petit Oiseau, » dit Melina en m'adressant un signe. Elle était à l'ombre entre les pilotis de la hutte. Je lui obéis. J'allai m'agenouiller respectueusement devant elle, la tête baissée, car j'étais une esclave et elle une femme libre.

« Quitte ta tunique, Dina, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je passai la courte tunique de laine au-dessus de ma tête. Je fus, ensuite, nue.

— « Va t'agenouiller devant ce pilotis, » dit-elle, montrant un pilotis.

J'obéis.

« Plus près, » précisa-t-elle. « Mets un genou de chaque côté et appuie le ventre contre. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Aimes-tu notre village ? » demanda-t-elle.

— « Oh, oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mets les bras autour du pilotis, » ordonna-t-elle, « et croise les poignets, les paumes vers le haut ! »

J'obéis.

« Es-tu heureuse, ici ? » demanda-t-elle.

— « Oh, oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Aimerais-tu quitter le village ? » s'enquit-elle.

— « Oh, non, Maîtresse, » répondis-je. Puis j'ajoutai hâtivement : « Sauf si telle est la volonté de la Maîtresse. »

Elle sortit un morceau de corde de ses robes. Mes poignets furent attachés de l'autre côté du pilotis. La corde fut très serrée.

— « Cela t'immobilisera-t-il ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle recula. Elle me regarda, puis elle gravit l'escalier, regagnant la hutte, et revint bientôt avec une corde. Elle attacha une extrémité de la corde à mon collier puis, laissant une trentaine de centimètres, enroula la corde autour du pilotis, au niveau de mon cou, l'attachant ensuite. Elle laissa le reste de la corde traîner dans la poussière.

Je la regardai.

— « Tu es jolie, » dit-elle.

À cause de la corde que j'avais au cou, je ne pouvais plus me lever.

« Très jolie, » ajouta-t-elle.

J'étais attachée, nue, à genoux, au pilotis. J'étais sa prisonnière.

« Un marchand ambulant, » dit-elle, « est dans le village. »

Je le savais. Il s'appelait Tup Ladletender. Radis me l'avait dit. Je l'avais vu arriver. Il tirait une charrette. Celle-ci avait de longs brancards et deux grandes roues. Dans la charrette, il y

avait de nombreuses étagères chargées de toutes sortes d'ustensiles bon marché. Des tiroirs, au flanc de la charrette, contenaient également des marchandises mystérieuses telles que fils, tissus, ciseaux, boutons, peignes et brosses, sucres, herbes, épices, sels, philtres et médicaments. Personne ne savait exactement tout ce que contenait cette charrette extraordinaire.

« Je vais le chercher, » annonça Melina, « afin qu'il jette un coup d'œil sur toi. »

Mon cœur se mit à battre. Je crus que Melina allait me vendre pendant que Thurnus était absent du village.

« Présente-toi à lui du mieux possible, petite salope, » ordonna Melina, « sinon je te fouetterai pratiquement à mort ! »

— « Oui, Maîtresse, » promis-je. Et telle était mon intention. Quand se présenterait une autre occasion de quitter le village ?

Melina revint quelques instants plus tard avec le marchand ambulant.

« Voici l'esclave, » dit-elle.

— « Comment vas-tu, Petit Vulo ? » demanda-t-il.

— « Bien, Maître, » répondis-je.

— « C'est une Barbare, » dit-il.

— « Ah ? » fit Melina. Elle savait que j'étais une Barbare.

— « Ouvre la bouche, » dit l'homme.

J'ouvris la bouche.

« Vois-tu ? » confirma-t-il à Melina. Il avait les doigts dans ma bouche, la maintenant ouverte. « Sur la dent du fond, en haut, à gauche, » précisa-t-il, « un minuscule morceau de métal. »

— « Les Médecins peuvent faire cela, » dit Melina.

— « Viens-tu d'un endroit appelé : Terre ? » demanda l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Tu vois ? » dit-il à Melina.

— « Esclave rusée, » fit Melina.

J'eus peur d'être fouettée.

— « Je m'appelle Tupelius Milius Lactantius, de la famille des Lactantii, de la Caste des Marchands d'Ar, » me dit-il, « mais nous avons fait de mauvaises affaires et, bien que je n'aie que huit ans, à l'époque, je suis tombé avec ma famille. »

Je souris.

« Elle sourit bien, » commenta-t-il. « Dans les villages, on m'appelle Tup Ladletender. » dit-il. « Comment t'appelles-tu ? »

— « Que penses-tu d'elle ? » demanda Melina.

L'homme me considéra.

— « De toute évidence, c'est de la viande à collier, » dit-il.

J'eus honte, attachée au pilotis. Il était évident, aux yeux d'un Goréen, que j'étais une esclave. Les seuls problèmes étaient mon prix et à qui j'appartiendrais.

— « N'est-elle pas jolie ? » demanda Melina.

— « Dans les villes, » dit-il, « ce genre de femme est fréquent. À Ar, chaque année, des milliers de femmes semblables sont vendues et achetées sur les marchés aux esclaves. »

Je frémis.

— « Quelle est sa valeur ? » s'enquit Melina.

— « Je pourrais en obtenir, au mieux, » estima-t-il, « une poignée de tarsks en cuivre. »

Je savais que j'étais une belle esclave. Mais j'ignorais que les belles esclaves sont très

nombreuses sur Gor. En outre, elles étaient bon marché. Sur Gor, des femmes plus belles que moi travaillaient souvent dans les cuisines des grandes demeures ou bien, enchaînées, lavaient les sols des bâtiments publics pendant la nuit.

Melina n'était pas contente.

— « N'en veux-tu pas ? » demanda-t-elle.

Il me caressa les flancs, et je serrai le pilotis.

— « Elle n'est pas dénuée d'intérêt, » reconnut-il.

Soudain, sans avertissement, il me toucha et je criai, mon corps se jetant contre le pilotis, le serrant, les yeux fermés. Je ne pus pas m'en empêcher.

« Ah, » fit-il.

J'ouvris les yeux, stupéfaite.

« C'est une esclave chaude, » apprécia-t-il. « C'est bien. C'est très bien. »

— « Chaude comment ? » s'enquit Melina.

Il me toucha à nouveau et je criai, misérable, attachée. Je ne pus m'en empêcher. Il rit.

— « Très chaude, » précisa-t-il. Il rit. Puis il dit : « Du calme, Petit Vulo. »

— « Je t'en prie, non, Maître ! » suppliai-je.

Puis je criai et me mis à me tortiller. Mes ongles griffèrent le bois du pilotis.

« Arrête ! » sanglotai-je. « Arrête, Maître, je t'en prie ! »

Il retira la main et je frémis, contre le pilotis, craignant qu'il recommençât.

Il se releva.

— « Dans quelle mesure est-elle chaude ? » demanda Melina.

— « Elle est assez chaude pour être Esclave de Paga, » répondit-il.

— « Excellent ! » dit Melina.

— « Cependant, » reprit-il, « je ne crois pas que je pourrai en tirer plus de quelques tarsks. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Melina.

— « Les guerres, » répondit-il, « les raids, les chutes de villes. Il y a de nombreuses femmes, anciennement libres, qui se retrouvent sur l'estrade, par les temps qui courent, et sont vendues pour quelques tarsks. »

— « Mais sont-elles aussi chaudes que celle-ci ? » demanda Melina.

— « Oui, beaucoup, » dit-il. « Marque une femme, mets-lui des chaînes, donne-lui un peu de formation et, en une semaine, elle sera prête à supplier un maître de la prendre. »

— « Si vite ? » s'étonna Melina.

— « Oui, » répondit-il. « Prends une femme, n'importe quelle femme, pas seulement ces filles de la Terre, qui sont de la viande à collier, même une Goréenne libre et de Haute Caste, même un iceberg, et mets-lui un collier qu'elle ne peut pas retirer ; montre-lui qu'elle est une esclave ; et elle s'enflammera. »

Melina rit. Je rougis, attachée au poteau. Comme les femmes de la Terre étaient injustement calomniées ! Ne savaient-ils pas que j'étais une femme de la Terre ? Bien entendu, ils le savaient ! Comme ils parlaient tranquillement et innocemment, en présence d'une esclave ! Mais je me demandai si c'était vrai. Si c'était vrai, dans la loi goréenne, la calomnie n'existait pas.

« Mets-lui un collier, » précisa l'homme, mettant les mains autour de mon cou, comme si c'était un collier. Je me crispai. Je savais qu'il pouvait aisément m'étrangler, compte tenu de la puissance des Goréens. Je me sentis parfaitement impuissante. Il lâcha mon cou et mit les mains dans mes cheveux. Il serra les mains et tira ma tête en arrière. « Montre-lui que c'est une esclave, » insista-t-il. Je criai lorsqu'il serra davantage les mains et tira encore ma tête en

arrière. Il ne me fit mal que pour me montrer ce qu'il pouvait faire, s'il le voulait. Involontairement, je frémis, reconnaissant que c'était un homme et un maître. Il lâcha mes cheveux. Je me crispai. Je sentis ses mains sur mes flancs. « Et, » fit-il en ricanant, « elle s'enflammera. » Il me toucha et je criai, les yeux pleins de larmes, mordant le bois.

— « Assez chaude pour être une Esclave de Paga, » approuva Melina.

— « Oui, » admit-il.

Les femmes de la Terre étaient considérées comme de la viande à esclave. Je pleurai. Je m'accrochai au pilotis, viande à esclave.

« Jolie viande à esclave, » dit-il, caressant doucement mes flancs.

Je me demandai si toutes les femmes de la Terre étaient de la viande à esclave. Je savais seulement que c'était indéniablement mon cas. Peut-être était-ce différent pour d'autres. Les autres femmes, dans le secret de leur cœur, pouvaient se poser la question. Elles n'étaient pas obligées de dire à qui que ce soit les réponses à ces questions extrêmement révélatrices et intimes, sauf si elles rencontraient quelqu'un à qui elles ne pourraient dire que la vérité, leur maître. Peut-être le problème est-il hormonal. Peut-être y a-t-il des hormones prédisposant les femmes à l'asservissement et les hommes à la domination. Je ne sais pas.

« Qui est ton Maître, Petit Vulo ? » me demanda Tup Ladletender.

— « Mon Maître est Thurnus, » répondis-je, « chef du village de Gué du Tabuk, appartenant à la Caste des Paysans, qui cultive la terre et dresse également des sleens. » J'étais fière de Thurnus, qui me possédait.

— « Comment t'appelles-tu. Petit Vulo ? » me demanda ensuite Tup Ladletender.

— « Mon Maître est content de m'appeler : Dina, » répondis-je.

— « Si ton Maître est content de t'appeler Dina, » dit Ladletender, « eh bien, tu es Dina. »

— « Oh, oui, Maître, » dis-je rapidement. Je ne voulais pas laisser entendre que mon nom n'était pas Dina. Melina me foudroyait du regard. « Je suis Dina, » dis-je rapidement, « seulement Dina, l'esclave de mon Maître. » Ces quatre lettres, en goréen comme en anglais, me désignaient complètement. Ces questions sont entièrement à la discrétion du maître.

— « Jolie Dina, » apprécia Ladletender.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

— « La veux-tu ? » demanda Melina.

— « Elle a les mains rugueuses, » releva Ladletender. Il tira mes petites mains, les écartant du pilotis, et passa le pouce sur la paume. Je frémis. « Tu as les mains rugueuse, Dina, » constata-t-il.

— « Je suis une Esclave de Paysan, Maître, » dis-je.

Mes mains étaient rugueuses parce que je piochais, lavais, utilisais des outils.

Je sentis ses pouces tourner lentement sur mes paumes. Ils appuyèrent. Je me serrai contre le pilotis, fermant les yeux.

— « Avec des lotions, » supputa-t-il, « elles s'adouciront peut-être, devenant propres à caresser les hommes. »

— « Oui, Maître, » dis-je. Je frémis en pensant aux sensations que ses pouces auraient provoquées si mes mains avaient eu la douceur de celles des esclaves.

— « Fais une offre pour cette petite femelle de sleen ! » jeta Melina.

Ladletender me toucha la joue, puis glissa un doigt sous le collier et l'écarta légèrement de mon cou.

— « Tu portes un collier de corde, » fit-il remarquer ; « il doit être rugueux et désagréable. »

— « Ce qui convient à mon Maître, » répondis-je, « me convient. »

— « Mens-tu à un homme libre ? » s'enquit-il.

— « Oh, non, Maître ! » m'écriai-je. Bien entendu, le collier de corde était désagréable et, pour cette raison, je ne l'aimais pas mais, d'un autre côté, étant esclave, j'avais désespérément besoin de plaire à mon Maître, Thurnus. Ma volonté devait se conformer à la sienne. C'était à lui que je devais plaire, complètement. Ainsi, dans un sens, ce qui plaisait à Thurnus me plaisait. J'étais heureuse de lui plaire. Si je ne lui plaisais pas, je pouvais être sommairement tuée. J'étais heureuse de lui plaire. Plaire au maître est ce qui rend l'esclave heureuse.

— « Elle essaie de plaire, » intervint Melina. « Ne te plairait-elle pas, nue, dans tes fourrures ? Tu peux l'acheter bon marché. »

— « Comment cela, bon marché ? » demanda-t-il.

— « Bon marché, » répondit-elle.

— « Thurnus sait-il que tu la vends ? » demanda-t-il.

— « Peu importe ce que sait Thurnus ! » répliqua Melina. « Je suis la Libre Compagne de Thurnus. Je peux faire ce qui me plaît. »

— « Aimerais-tu, jolie Dina, » dit Ladletender, me touchant le cou, « avoir un joli collier métallique, peut-être même émaillé ? »

— « Je n'ai jamais possédé de collier, » dis-je.

— « Cela n'arrivera pas, » fit remarquer Ladletender.

— « Non, Maître, » répondis-je humblement.

Ce ne serait pas moi qui posséderait le collier mais, avec un collier, je serais possédée. Le collier, comme ma personne, appartiendrait au maître. Ce serait son collier. Je ne le posséderais pas. Je me contenterais de le porter.

— « Cette corde est rude et rugueuse, » poursuivit Ladletender, tripotant le collier de corde. « N'aimerais-tu pas un collier en acier, mince et luisant, peut-être décoré et délicatement ciselé, ou émaillé, assorti à tes yeux et tes cheveux, ou bien orné de telle sorte qu'il souligne ta beauté, peut-être même fabriqué sur mesure pour convenir exactement à ton cou ? »

— « Tout ce qui plaît au Maître, » répondis-je. Je savais qu'un collier en acier souligne considérablement la beauté d'une femme. J'avais été très jalouse du collier d'Eta, bien qu'il fût ordinaire. J'avais vu peu de colliers, sur Gor, mais j'avais appris par Eta qu'ils étaient très variés. Cependant, tous les colliers avaient un point commun : il était impossible de les retirer.

— « Fais une offre, » le pressa Melina.

Tup Ladletender se redressa et fouilla dans sa bourse.

— « Tiens, Petit Vulo, » dit-il. Il sortit quelque chose de sa bourse et le glissa dans ma bouche, le poussant avec le pouce contre l'intérieur de ma joue. Je fus stupéfaite, à genoux dans la poussière au pied du pilotis, les mains attachées autour de lui.

— « Merci, Maître, » dis-je.

C'était un petit bonbon dur. Il était sucré. Je fermai les yeux. C'était mon premier bonbon depuis mon arrivée sur Gor. Compte tenu du régime alimentaire simple des esclaves, ce genre de chose est précieux. Les femmes se battent et s'entre-déchirent pour un morceau de chocolat. En général, lorsque les esclaves reçoivent une formation, les maîtres les récompensent par des pâtisseries. Par la suite, celles-ci restent des instruments de contrôle et d'incitation. Même les femmes qui sont esclaves depuis de nombreuses années n'oublient jamais le goût d'un petit bonbon, pour lequel elles sont parfois obligées de travailler plusieurs heures. En général, on donne le bonbon à l'esclave lorsqu'elle est à genoux, le lui mettant

dans la bouche. En revanche, pendant la formation, les bonbons sont généralement jetés aux femmes. Parfois, pour amuser les maîtres, on jette des bonbons à plusieurs esclaves, afin de les regarder se disputer cette récompense.

— « Fais une offre, » insista Melina.

— « Combien as-tu l'intention de la vendre ? » demanda Ladletender.

— « Fais une offre, » répéta Melina.

— « Peut-être, » fit-il, me regardant.

— « N'est-elle pas jolie ? » insista Melina.

— « Oui, elle est jolie, » admit-il.

— « Imagine-la, portant un collier, nue dans tes fourrures, » le tenta Melina, « se frottant contre toi faisant tout pour te plaire. »

— « Je suis Marchand, » dit Ladletender. « Si je l'achète, ce sera pour la revendre avec un bénéfice. »

— « Mais, de toute évidence, tu pourras beaucoup l'utiliser, avant de la vendre, » suggéra Melina.

Ladletender eut un sourire ironique.

— « Deux tarsks en cuivre, » dit-il.

Une sensation étrange s'empara de moi. Je me rendis compte qu'un prix avait été proposé pour moi. Ce fut une impression très étrange. Le prix, naturellement, même pour une femme de la Terre telle que moi, n'était pas réaliste. Ce n'était que le début d'un marchandage. Je valais vraisemblablement quatre ou cinq tarsks en cuivre sur n'importe quel Marché.

— « Je te la vendrai moins cher, » offrit Melina.

Ladletender parut stupéfait.

J'ouvris les yeux, également stupéfaite.

« Il me faut quelque chose que tu as dans ta charrette, » expliqua-t-elle. Elle me regarda, les paupières plissées. « Éloignons-nous, » dit-elle à Ladletender. Ils me laissèrent attachée au pilotis. Elle et Ladletender, qui paraissait troublé, allèrent près de la charrette. Ils discutèrent. Je n'entendis pas leur conversation. Je suçai le bonbon. Il était délicieux. Je voulais qu'il dure aussi longtemps que possible. Je me déplaçai un peu, autour du pilotis, afin de pouvoir regarder, comme par inadvertance, les deux personnes libres qui s'entretenaient près de la charrette. J'étais curieuse. J'étais troublée. L'ayant sorti d'un des nombreux tiroirs de la charrette, Tup Ladletender donna à Melina, Compagne de Thurnus, un petit paquet qui aurait pu contenir une poudre ou un médicament. Puis je changeai à nouveau de position afin qu'ils ne puissent pas soupçonner que je les avais vus, et profitai du bonbon. Un instant plus tard, Melina revint, me détacha et retira également la longue corde passée sous mon collier de corde, ce qui me surprit. Je m'attendais à avoir les poignets attachés dans le dos et à être liée par le cou à l'arrière de la charrette de Ladletender qui m'emmènerait, nue, loin du village.

« Mets ta tunique ! » ordonna Melina. « Prends une houe. Va dans les champs de suls. Pioche les suls. Bran Loort ira te chercher et te ramènera le moment venu. Ne parle à personne. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Vite ! » dit Melina, regardant autour d'elle.

Je mis la courte tunique d'esclave, la faisant rapidement glisser au-dessus de ma tête. Melina paraissait nerveuse.

— « L'esclave peut-elle parler, Maîtresse ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « N'ai-je pas été vendue, Maîtresse ? » demandai-je.
— « Peut-être, jolie Dina, » répondit Melina, Compagne de Thurnus. « Nous verrons. »
— « Oui, Maîtresse, » dis-je, troublée.
— « Demain, jolie petite femelle de sleen, » reprit-elle, « tu appartiendras soit à Tup Ladletender soit à Bran Loort. »

Je la regardai, troublée.

« Va, » ordonna-t-elle. « Vite ! Ne parle à personne. »

Je pivotai sur moi-même et, en hâte, allai chercher une houe. Le reste du bonbon fondit dans ma bouche. Je ne rencontrai personne.

Je piochai la terre sèche autour d'un pied de sul.

Il n'avait pas plu depuis quinze jours et il avait également fait sec auparavant. La terre manquait d'eau.

La charrette de Tup Ladletender avait à présent disparu du chemin conduisant à Gué du Tabuk, le marchand, entre les brancards, la tirant lui-même. Il ne restait même plus le moindre nuage de poussière.

C'était la fin de l'après-midi.

J'étais totalement seule dans les champs, sans protection.

Je piochai les pieds de sul. Je ne devais pas parler.

Je levai la houe, avec son long manche et sa lourde larme métallique, inlassablement. C'était un travail terriblement dur. J'avais mal dans le dos. J'avais mal aux mains. Mes muscles étaient douloureux. Je travaillais dur, très dur, car j'étais une Esclave de Paysan. Ces femmes-là ne sont pas traitées tendrement si elles ne travaillent pas beaucoup. Je ne voulais pas être fouettée.

Le soleil descendait.

Ma tunique était trempée de sueur. Mes pieds et mes jambes étaient noirs de poussière et de sueur.

Mon collier de corde me grattait le cou.

Je me redressai, péniblement. Je n'étais pas assez robuste pour le travail de la terre. Appuyée sur la houe, la tête rejetée en arrière, je respirai profondément.

Comme j'avais voulu que Tup Ladletender m'achète, me conduise loin du travail des champs ! J'avais accepté d'être tout ce qu'il voulait, attachée au pilotis, tout ce qui pouvait l'intéresser, tout ce qui pouvait me permettre d'échapper à Gué du Tabuk, mais Melina et lui, rusés, m'avaient manipulée de telle manière que je n'avais pu être que ce que j'étais, une esclave originaire de la Terre que ses passions mettaient à la merci des hommes. Prête à être une putain, je m'étais trouvée contrainte d'être naturellement moi-même, une esclave, plus désespérément putain qu'une putain. Une esclave doit être au moins une putain, et une merveilleuse putain. Être une putain n'est qu'un petit pas sur le chemin de l'esclavage. Mais peu m'importait. J'aurais fait n'importe quoi pour quitter Gué du Tabuk. Une esclave ne possède rien. Elle n'a rien à offrir à un homme en dehors de ses services et de sa beauté. Elle ne peut proposer qu'elle-même en paiement. C'est ce que veulent les hommes.

J'étais sûre que Tup Ladletender m'avait trouvée séduisante. Je ne savais pas s'il m'avait achetée ou pas.

Je repris mon dur travail.

Soudain, je me crispai.

« Bran Loort ! » m'écriai-je.

Il se tenait à quelques mètres de moi, un rouleau de corde à la main. Mes mains serrèrent

le manche de la houe.

Il me regarda.

Je la jetai par terre. Une femme ne lève pas une arme sur un homme libre. Des femmes ont été tuées, ou ont eu les mains coupées, pour avoir simplement osé toucher une arme.

— « Je suis venu te chercher, Dina, » dit-il.

Je regardai autour de moi. Il y avait un autre jeune paysan sur ma gauche. Il avait également une corde. Je me retournai rapidement. Quatre autres étaient derrière moi. Un autre se trouvait sur ma droite. Deux autres apparurent derrière Bran Loort. L'un d'entre eux avait également une corde.

Il n'y avait pas de fuite possible.

— « C'est la petite maligne qui nous a échappé, dans le village, » dit un jeune paysan.

— « Salut, Petite Maligne, » dit un autre.

— « Salut, Maître, » lui répondis-je.

Je tendis les poignets, croisés, pour que Bran Loort puisse les attacher.

« Tu vas me ramener à mon Maître, » dis-je.

Il rit.

Je baissai les bras. Je regardai autour de moi, effrayée. Les jeunes gens approchèrent, m'encerclant.

Je pivotai sur moi-même et courus, mais me jetai dans les bras d'un jeune paysan qui me repoussa rudement au centre du cercle. Je tentai à nouveau de briser le cercle mais fus une nouvelle fois prise et poussée au centre. Ils étaient à présent près de moi.

Je tendis les poignets, croisés, à Bran Loort.

« Attache-moi, » dis-je, « et conduis-moi à mon Maître. »

Il sourit.

Je tremblai et reculai, aboutissant presque dans les bras d'un de ses robustes acolytes.

« Vas-tu me violer, Bran Loort ? » demandai-je.

— « Et davantage, » répondit-il.

— « Thurnus ne sera pas content, » le menaçai-je.

— « Ce soir, » dit-il, « tu m'appartiendras. »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Ce soir, » expliqua-t-il, « tu seras notre festin et notre fête, Dina. »

Je tremblai.

« Tenez-la ! » ordonna Bran Loort.

Deux jeunes hommes me prirent par les bras.

« Attachez-lui une laisse à chaque cheville, » dit-il. Ce fut fait. Je restai debout devant eux, une laisse à chaque cheville.

« Mets les bras contre les flancs, » ajouta Bran Loort, « légèrement écartés. »

J'obéis.

Des lisses furent ensuite attachées à mes poignets. Les cordes de mes poignets et de mes chevilles, servant de lisses, furent ensuite coupées, le reste des rouleaux restant en possession de Bran Loort et de ses acolytes. Je savais qu'ils pourraient me battre avec.

« Tu vas obéir, » dit Bran Loort.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Retire le mouchoir ! » ordonna-t-il.

Je levai mon poignet attaché et retirai le mouchoir, secouant la tête, dégageant mes cheveux.

— « Joli, » apprécia un jeune paysan.

— « Déchire le mouchoir ! » fit Bran Loort.

— « Je t'en prie, » dis-je. Je ne voulais pas détruire le mouchoir. Tout comme moi, il appartenait à mon Maître. Dina en était responsable. Le Maître ne serait peut-être pas content s'il était sale ou déchiré. Dina serait peut-être battue.

— « Déchire-le ! » répéta Bran Loort. Avec difficulté, je déchirai le mouchoir. Ma faiblesse amusa les jeunes gens.

« Laisse-le tomber par terre et piétine-le ; enfonce-le dans la terre ! » ordonna Bran Loort.

Je le fis, avec le talon de mon pied attaché. J'étais sûre, à présent, que je serais battue en rentrant au village.

Je regardai les jeunes gens. Je compris soudain que j'avais davantage peur d'eux que de la badine de Thurnus ou de Melina. Leurs yeux me terrifièrent. Mes membres étaient attachés. J'étais seule parmi eux, prisonnière.

Je compris que je devrais leur plaire.

« Es-tu docile et coopérative ? » s'enquit Bran Loort.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Déshabille-toi ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je baissai les bras pour passer la courte tunique par-dessus ma tête. J'espérai qu'ils en auraient vite terminé avec moi.

Mais mes mains, tenues par les cordes, ne purent atteindre le bas de la tunique. Mes doigts se tendirent vers la laine qui collait à mes cuisses. Je tentai à nouveau de saisir la tunique mais les cordes m'en empêchèrent. Je regardai Bran Loort, inquiète et contrariée.

— « Déshabille-toi ! » répéta-t-il. Il balançait le rouleau de corde, comme un fouet, négligemment, dans la main. Derrière moi, il y avait un autre jeune paysan avec un rouleau de corde semblable.

Frénétiquement, je tentai de saisir le vêtement, de le passer au-dessus de ma tête, mais les jeunes gens ne me laissèrent pas faire. Je fis tout mon possible pour mettre la main sur la laine blanche et rude, mais je ne le pus pas.

« Es-tu docile et coopérative ? » s'enquit Bran Loort.

— « Oui, Maître ! » criai-je. « Oui, Maître ! »

— « Déshabille-toi ! » ordonna-t-il.

Je tentai à nouveau de saisir le vêtement mais en fus une nouvelle fois empêchée. J'essayai de prendre l'encolure et de le déchirer mais les jeunes gens ne me laissèrent pas faire.

« Tu es une esclave rebelle, » déclara Bran Loort.

— « Non, Maître ! » criai-je.

— « Obéis, dans ce cas ! » dit-il.

Je tentai encore de déchirer la tunique, mais on ne me laissa pas faire.

« Esclave rebelle ! » dit Bran Loort.

Soudain, le rouleau de corde tenu par le jeune paysan qui se tenait derrière moi siffla et me cingla l'arrière des cuisses.

— « Oh ! » criai-je.

Au même moment, Bran Loort frappa avec sa corde, m'atteignant à l'épaule et au cou.

Les jeunes gens tirèrent sur les cordes de mes chevilles et, par elles, ainsi que par celles de mes poignets, que tenaient deux autres jeunes paysans, je fus violemment jetée à plat ventre, écartelée.

Bran Loort et l'autre jeune homme me frappèrent longtemps avec leurs rouleaux de corde puis, en larmes, coupée par les cordes, marquée à travers la tunique, je fus mise à genoux devant lui, les bras maintenus écartés. Il y avait de la terre sur le côté de mon visage, sur mon corps et la tunique trempée de sueur. J'avais même de la terre dans la bouche.

— « Emmenez-la ! » dit Bran Loort.

Les cordes m'obligèrent à me lever et, trébuchant, je fus traînée parmi eux, vers la lisière du champ. Le mouchoir déchiré fut abandonné.

Il y a beaucoup de choses intelligentes que l'on peut faire à une femme qui a les quatre membres attachés, comme c'était mon cas. Les jeunes paysans cruels s'amusèrent beaucoup avec moi. Ils me firent tomber quand ils en eurent envie, et ils en eurent souvent envie ; parfois, ils me jetaient sur le ventre, d'autres fois sur le dos ; parfois ils me portaient, suspendue par les cordes, entre eux ; parfois ils me traînaient, par un poignet ou une cheville, sur le dos ou sur le ventre ; parfois, ils me traînaient ou me faisaient marcher aux endroits qu'ils choisissaient, surtout lorsqu'il y avait des pierres ou des graviers.

Je n'étais pas sûre d'arriver vivante, ainsi conduite.

Nous nous arrê tâmes, à un moment donné. J'étais encore habillée. Je fus tenue, par les cordes, devant Bran Loort. J'étais couverte de sueur et de terre ; je suffoquais ; je tremblais à cause de l'effort musculaire autant que par peur, sachant que j'étais entre leurs mains, ignorant quel sort ils me réservaient. Nous étions à proximité d'un buisson d'épineux semblable à ceux qui sont parfois utilisés pour entourer les camps.

« Tu es toujours habillée, » dit Bran Loort en me regardant.

— « Permits-moi d'arracher mes vêtements devant toi, » suppliai-je, « afin que la beauté d'une pauvre esclave soit dévoilée devant toi. »

— « Fais-le, » dit-il.

Je poussai un cri de désespoir. À nouveau, les cordes m'empêchèrent de me déshabiller.

« Apparemment, tu n'as pas compris la leçon, » dit-il.

— « Je t'en prie, Maître, » sanglotai-je.

— « Les épineux vont la déshabiller, » dit Bran Loort.

— « Non ! » hurlai-je.

Par les cordes, je fus traînée dans le buisson d'épineux. Je hurlai de désespoir. J'implorai

la pitié. Je n'en reçus aucune. Les épines déchirèrent ma tunique et mon corps. Rudement, je fus traînée à l'intérieur du buisson. Je hurlai, tournant la tête d'un côté et de l'autre. Je gardai les yeux fermés afin de ne pas être rendue aveugle.

« Je vous en prie, Maîtres ! » criai-je. Ils n'estimèrent pas nécessaire d'avoir pitié de l'esclave. Ensanglantée, le corps couvert de coupures et de longues égratignures, je fus tirée hors du buisson. La femme de la Terre était à présent nue.

Ils me frappèrent avec les cordes et nous reprîmes notre chemin. Ils chantaient en me conduisant à l'endroit de leur festin, sur la rive herbue de la rivière.

Là, ils m'attachèrent par les bras à un arbre et me fouettèrent avec leurs cordes. Pressée contre l'arbre, la joue contre l'écorce, en larmes, frémissant sous les coups des rouleaux de corde, je me demandai ce que je leur avais fait pour qu'ils pussent se montrer aussi cruels.

Puis ils me jetèrent sur le dos dans l'herbe. Mes chevilles, par les cordes qui les emprisonnaient, tenues par deux jeunes gens, furent largement écartées. Bran Loort me regarda.

Je compris alors que, esclave, je lui avais échappée plusieurs jours auparavant, au cours du jeu qui s'était déroulé dans le village. Au cours ce jeu, par mon intelligence, je m'étais montrée meilleure qu'eux. À présent, je ne me trouvais plus intelligente. Il me fallait payer pour mon intelligence. Comme il est stupide, pour une esclave, de tenter de se montrer meilleure qu'un homme libre ! Ignore-t-elle donc qu'elle pourrait, un jour, être possédée par lui !

Je criai. Bran Loort fut le premier à me prendre.

« Sors, Thurnus ! » appela Bran Loort. « J'ai quelque chose pour toi. »

Je gisais aux pieds de Bran Loort, les genoux sous le menton, sur le flanc. J'avais les mains attachées dans le dos. J'étais nue, mon corps était couvert de sang séché et de terre. Il tenait à la main une corde qui était attachée à mon cou. Ma joue était dans la poussière. J'avais froid et j'avais mal, à cause des innombrables coups de corde et tourments auxquels j'avais été soumise. Je crois que j'étais pratiquement en état de choc. Je ne pouvais plus pleurer. L'unique lueur de sensation qui me restait était la peur des hommes libres. Esclave, je m'étais montrée meilleure que les hommes au cours d'un jeu. J'avais bien appris la leçon. Je ne tenterais plus jamais de me montrer meilleure que les hommes libres. Ils étaient les maîtres. J'étais une esclave.

« Sors, Thurnus ! » appela Bran Loort.

Je frémis.

Je gisais dans la poussière devant la hutte de Thurnus.

Il faisait nuit, à présent, et des hommes se tenaient tout autour, avec des torches. Il y avait les huit compagnons de Bran Loort, et d'autres habitants du village. Les hommes et femmes libres étaient là, ainsi que quelques esclaves que l'on n'avait pas encore enfermées. Lacet de Sandale, Navet, Queue de Verr et Radis étaient présentes. Melina avait voulu qu'elles assistassent à ce qui allait se passer. Il n'y avait pas d'enfants. Bran Loort avançait, son bâton dans la main gauche, sa corde dans la droite. Huit jeunes gens se tenaient autour de lui, tous armés d'un bâton. Autour, il y avait des villageois et les esclaves. Tous les yeux se tournèrent vers la porte de la hutte de Thurnus. Melina sortit de la hutte et descendit l'escalier. La hutte de Thurnus se trouvait près du centre du village, près de la place. Je respirai l'odeur des sleens, dans l'air frais de la nuit. Il faisait froid.

Melina s'immobilisa au pied de l'escalier et se tourna également vers l'entrée de la hutte.

Je regardai Bran Loort. Il semblait splendide, fier et fort, la corde d'une femme à la main,

celle-ci, à ses pieds, prouvant sa virilité. Son bâton faisait deux mètres de long et cinq bons centimètres de diamètre.

« Je serai le chef du village de Gué du Tabuk, » m'avait un jour dit Bran Loort. Je me souvins qu'il avait également dit : « Quand je serai chef de Gué du Tabuk, Melina te donnera à moi. »

« Sors, Thurnus ! » appela Melina depuis le pied de l'escalier.

Je regardai le seuil de la hutte. Il était noir et vide.

Tous les yeux étaient tournés vers la porte de la hutte.

Thurnus n'apparut pas.

Des hommes se tenaient tout autour, avec des torches. Tout était silencieux, à part le craquement des torches. Je gisais, attachée. Les cordes qui m'attachaient les poignets dans le dos étaient très serrées.

Un sleen feula, derrière les huttes, dans sa cage.

La respiration de la foule changea. Thurnus se tenait à présent dans l'encadrement de l'entrée de sa hutte.

« Salut, Thurnus ! » cria Bran Loort.

— « Salut, Bran Loort, » répondit Thurnus.

La lourde sandale de Bran Loort me frappa au ventre. Je poussai un cri de douleur.

« À genoux, Esclave ! » ordonna Bran Loort.

Je me mis péniblement à genoux. Il saisit la corde que j'avais au cou et, la tordant, tira ma tête contre sa cuisse. Ma vision se troubla, puis s'éclaircit. Je vis que Thurnus me regardait.

Il me considéra.

Les jeunes paysans de Gué du Tabuk avaient pris beau-de plaisir avec l'esclave originaire de la Terre, anciennement Judy Thornton, à présent Dina, esclave goréenne.

Je voulus baisser la tête sous le regard de mon Maître. Mais cela ne me fut pas permis. La corde que tenait Bran Loort, dont le nœud était sous le côté gauche de ma mâchoire, maintint ma tête levée.

J'étais montrée à Thurnus.

« J'ai là quelque chose qui t'appartient, » dit Bran Loort.

— « Je vois, » fit Thurnus.

— « C'est une petite esclave bien chaude, » précisa-t-il, « juteuse et jolie. »

— « Je suis au courant, » répondit Thurnus.

— « Elle est à genoux à mes pieds, » insista Bran Loort.

— « Je vois, Bran Loort, » fit Thurnus.

Rapidement, Bran Loort lâcha la corde et, avec son pied, me poussa sur le côté. Je tombai dans la poussière puis me tournai sur le flanc, afin de voir.

Personne ne bougeait. J'entendais le craquement des torches.

Bran Loort parut hésiter un instant. Il regarda ses compagnons.

Puis il se tourna à nouveau vers Thurnus qui se tenait, silencieux, au sommet de l'escalier, deux mètres au-dessus du sol, dans l'encadrement de la porte de sa hutte.

— « J'ai maltraité ton esclave, » dit Bran Loort.

— « Les esclaves sont là pour ça, » répondit Thurnus.

— « Nous avons pris beaucoup de plaisir avec elle ! » reprit Bran Loort avec colère.

— « L'avez-vous trouvée agréable ? » s'enquit Thurnus.

— « Oui, » répondit Bran Loort. Il serra plus fermement son long bâton, se tenant prêt.

— « Dans ce cas, » dit Thurnus, « cela m'évitera de la battre ou de la tuer. »

Bran Loort parut troublé.

« Tu n'ignores sans doute pas, Bran Loort, » reprit Thurnus, « que le devoir d'une esclave consiste à être complètement agréable aux hommes. Dans le cas contraire, elle s'exposerait à de sévères punitions allant jusqu'à la torture et la mort, si tel est le désir de son Maître. »

— « Nous l'avons prise sans ta permission, » souligna Bran Loort.

— « En ceci, » admit Thurnus, « tu as commis une infraction au Code. »

— « Peu m'importe ! » répondit Bran Loort.

— « On ne peut prendre ni bosk, ni femme, ni charrue sans le consentement du propriétaire, » cita Thurnus.

— « Peu m'importe ! » dit Bran Loort.

— « Bran Loort, qu'est-ce qui distingue les hommes des sleens et des larls ? » demanda Thurnus.

— « Je ne sais pas, » répondit Bran Loort.

— « Ce sont les Codes, » déclara Thurnus.

— « Les Codes sont des bruits dépourvus de sens que l'on apprend aux enfants, » affirma Bran Loort.

— « Les Codes sont le mur, » dit Thurnus.

— « Je ne comprends pas, » répondit Bran Loort.

— « Ce sont les Codes qui distinguent les hommes des sleens et des larls, » expliqua Thurnus. « Ils sont la différence. Ils sont le mur. »

— « Je ne comprends pas, » répéta Bran Loort.

— « Tu as renoncé à la protection du mur, Bran Loort, » traduisit Thurnus.

— « Me menaces-tu, Thurnus de Gué du Tabuk ? » demanda Bran Loort.

— « Tu as quitté la protection du mur, » répéta Thurnus.

— « Tu ne me fais pas peur ! » cria Bran Loort.

— « Si tu m'avais demandé la permission, Bran Loort, » reprit Thurnus, me montrant d'un signe de tête, « volontairement et sans arrière-pensée, avec joie, j'aurais fait de toi, temporairement, son Maître. »

Couchée dans la poussière, les mains attachées dans le dos, la corde au cou, je regardais. Thurnus disait vrai. J'aurais pu être prêtée à Bran Loort et j'aurais dû le servir comme mon Maître.

« Mais tu ne m'as pas demandé cette permission, » rappela Thurnus.

— « Non, » répliqua Bran Loort avec colère. « Je ne l'ai pas demandée ! »

— « Et vous avez déjà fait cela, toi et les autres, mais pas dans les proportions de votre action d'aujourd'hui. »

C'était vrai. Parfois, les jeunes gens nous capturaient, nous et d'autres esclaves, nous attachaient et nous violaient dans les sillons des champs, mais c'était dans l'esprit de rude amusement de jeunes gens ayant des femmes à leur merci. Il n'y avait, dans cela, aucune intention insultante ou vexante. C'était un jeu de jeunes gens pleins d'énergie et de santé, rien de plus.

« Je me suis montré patient avec toi, Bran Loort, » souligna Thurnus.

— « Nous te remercions de ta patience, » répliqua Bran Loort. Il regarda ses acolytes en ricanant. Il posa l'extrémité de son bâton dans la poussière.

Je compris que les Codes allaient être invoqués. Ce que Bran Loort et ses acolytes avaient fait dépassait les droits normaux de la tradition, les indulgences et les permissions tacites d'une communauté de paysans ; en général, les Codes sont invisibles ; ils n'existent pas pour contrôler la vie des hommes mais pour la rendre possible.

— « Je suis prêt à me montrer magnanime, Bran Loort, » proposa Thurnus, me regardant.

« Tu peux me demander maintenant la permission de faire ce que tu as fait à cette esclave. »

— « Mais, » répliqua Bran Loort, « je ne te demande pas cette permission ! »

— « Dans ce cas, je dois réunir le Conseil, » dit Thurnus, « afin que nous puissions décider ce que nous ferons de toi. »

Bran Loort, rejetant la tête en arrière, rit ; ses compagnons rirent également.

« Pourquoi ris-tu, Bran Loort ? » s'enquit Thurnus.

— « Seul le chef du village peut réunir le Conseil, » répondit Bran Loort. « Et je ne décide pas de provoquer cette réunion. »

— « Es-tu le chef du village de Gué du Tabuk ? » demanda Thurnus.

— « Oui, » répliqua Bran Loort.

— « Qui a dit cela ? » s'enquit Thurnus.

— « Je l'ai dit, » répondit Bran Loort. Puis il montra ses compagnons. « Nous l'avons dit, » ajouta-t-il.

Ils étaient neuf, y compris Bran Loort. Ils étaient robustes, jeunes et forts.

— « Oui, » confirmèrent-ils presque tous.

— « Je suis désolé, » dit Thurnus. « Je croyais que tu avais l'étoffe d'un chef de village. »

— « Je suis chef de village, » affirma Bran Loort.

— « De quel village ? » demanda Thurnus.

— « De Gué du Tabuk ! » répondit Bran Loort avec colère.

— « As-tu communiqué cette information à Thurnus de Gué du Tabuk ? » s'enquit Thurnus.

— « Je le fais à présent, » répondit Bran Loort. « Je suis le chef de Gué du Tabuk. »

— « Je parle pour Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk, » dit Thurnus. « Il n'est pas d'accord. »

— « Je suis le chef ! » maintint Bran Loort.

— « Au nom de Thurnus, de la Caste des Paysans, chef du village de Gué du Tabuk, » dit Thurnus, « je parle. Thurnus est le chef. »

— « Je suis le chef ! » cria Bran Loort.

— « Non, » dit Thurnus.

Bran Loort blêmit.

« Aurons-nous recours à l'épreuve des flèches ? » demanda Thurnus.

Dans ce cas, les villageois, à l'exception des concurrents, quittent le village et les portes sont fermées. Chaque concurrent dispose de son arc et de cinq flèches. Celui qui ouvre la porte et fait entrer les villageois est le chef du village.

— « Non, » dit Bran Loort, mal à l'aise. Il n'avait pas envie d'affronter l'arc de Thurnus. L'adresse de Thurnus, avec le grand arc, était légendaire parmi les Paysans.

— « Dans ce cas, » demanda Thurnus, « ce sera l'épreuve des poignards ? »

Pour cette épreuve, les deux hommes quittent le village et pénètrent, par les deux côtés opposés, dans un bois obscur. Celui qui revient est le chef du village.

— « Non, » répondit Bran Loort. Rares sont ceux, me dis-je, qui aimeraient rencontrer Thurnus dans un bois obscur, armé d'acier. Le paysan fait partie de la nature. Il peut se muer en rocher ou en arbre. Ou, comme l'éclair, il peut frapper sans avertissement.

Bran Loort leva son bâton.

« J'appartiens à la Caste des Paysans, » déclara-t-il.

— « Très bien, » décida Thurnus. « Nous allons régler notre problème. Le bâton parlera. Le bois de notre pays décidera. »

— « Entendu, » fit Bran Loort.

Je remarquai que Lacet de Sandale était partie discrètement. Personne d'autre ne semblait avoir constaté sa disparition.

Lentement, marche par marche, Thurnus descendit l'escalier de sa hutte.

Melina, les yeux étincelants, s'éloigna du pied de l'escalier. Les hommes, les villageois et les esclaves reculèrent.

— « Chargez le feu ! » ordonna Thurnus. Des hommes s'empressèrent d'aller exécuter cet ordre. Thurnus ouvrit sa tunique et la baissa sur ses hanches. Il fléchit les bras et remonta la jupe de la tunique, la passant sous sa ceinture, jusqu'à ce qu'elle soit haute sur ses cuisses. Bran Loort fit la même chose.

Thurnus vint près de moi et, me prenant par les bras, me mit debout.

« Est-ce à cause de ta beauté, Petite Esclave, » dit-il, « que ceci est arrivé ? »

Je ne pus lui répondre, tellement j'étais dans un état piteux. Je ne pouvais rester debout s'il ne me tenait pas.

« Non, » reprit Thurnus. « Il y a autre chose. » Il me fit pivoter sur moi-même, me détacha les poignets et retira la corde que j'avais au cou.

Je restai devant lui, avec seulement ma marque et mon collier de corde.

Je le regardai. Il avait été gentil avec moi.

« Bâillonne-la et attache-la sur un chevalet, » dit-il à un homme.

Je le regardai, stupéfaite, tandis qu'on me traînait. J'allais être attachée sur le chevalet, à la merci du vainqueur. Je ne savais pas pourquoi je serais bâillonnée.

Les jeunes compagnons de Bran Loort se rassemblèrent autour de lui, l'encourageant. Thurnus, à l'écart, semblait se désintéresser d'eux.

Avec un cri de désespoir, je fus jetée sur les planches du chevalet. Ma cheville gauche fut introduite dans l'ouverture en demi-cercle de la poutre de cheville gauche inférieure, et la poutre de cheville gauche supérieure, avec une ouverture en demi-cercle correspondante, fut rabattue puis fixée. Mon autre cheville fut similairement immobilisée, entre les poutres de cheville droite. Le chevalet de Gué du Tabuk est une entrave horizontale spécialement préparée, dont la partie inférieure est en forme de V. On me prit par les poignets et par les cheveux puis je fus jetée sur le dos, mes poignets et ma tête étant logés dans trois ouvertures semi-circulaires. Une autre planche, avec des ouvertures correspondantes, ferme le chevalet. Je ne pouvais guère bouger. Je fermai les yeux. Lorsque je les ouvris, un homme se tenait au-dessus de moi. Je vis qu'il avait un morceau de tissu à la main. Il était grand. Je pleurai tandis qu'il me le fourrait dans la bouche. Ensuite, il le fixa en place avec une mince bande de tissu qui pénétra jusque derrière mes dents. Puis, avec une troisième bande, couvrant toute la partie inférieure de mon visage, il termina de bâillonner l'esclave. Je ne pouvais pas faire le moindre bruit. Je ne savais pas pourquoi j'avais été bâillonnée. Mon cou reposait sur le demi-cercle du chevalet. C'était douloureux. Je suis Judy Thornton, me dis-je. Je suis Judy Thornton. Je suis une femme de la Terre. Il est impossible que cela m'arrive. Mais je savais que j'étais Dina, esclave goréenne à la merci de ses maîtres.

Je tournai la tête afin de voir le combat. Je constatai que Navet me regardait. Ses yeux exprimaient la frayeur. Puis elle se tourna. Elle aurait pu se trouver sur le chevalet. Radis regardait Thurnus, effrayée. Queue de Verr aussi. Lacet de Sandale était invisible.

« Es-tu prêt ? » demanda Thurnus à Bran Loort.

Les villageois avaient dégagé un cercle. Le feu était haut et on voyait très bien.

— « Tu n'auras pas besoin de bâton ? » s'enquit Bran Loort avec un sourire ironique.

— « Peut-être, » dit Thurnus. Il regarda les huit acolytes de Bran Loort. « Je présume que ces types, » reprit Thurnus, « ne vont pas entrer dans la compétition ? »

— « Je suis parfaitement en mesure de battre seul un type gras et mou tel que toi, » dit Bran Loort avec un sourire ironique.

— « Peut-être, » admit Thurnus.

— « Tu vas avoir besoin d'un bâton, » fit remarquer Bran Loort.

— « Oui, » dit Thurnus. Il se tourna vers un des acolytes de Bran Loort. « Frappe-moi, » dit-il.

Le jeune homme eut un sourire ironique. Il frappa de haut en bas. Thurnus saisit le bâton et, soudain, avec une force comparable à celle d'un larl, tira le jeune homme vers lui tout en frappant sauvagement de bas en haut, cassant les dents du type avec le talon de sa sandale. Le jeune homme fut projeté en arrière, le sang jaillissant de son nez et de sa bouche, se tenant le visage entre les mains, Thurnus lui ayant arraché son bâton. Des dents étaient éparpillées dans la poussière. Le jeune homme, ébahi, resta assis par terre.

« Un bon bâton, » commenta Thurnus, « doit permettre de frapper de la pointe. » Et, disant cela, regardant un jeune homme, il plongea le bâton, comme une lance, dans la poitrine d'un autre ; « et latéralement, » ajouta Thurnus, qui frappa alors le premier type, dont l'attention était retenue par son camarade tombé, sur le côté de la tête. Le premier type tomba, se tenant la poitrine. Je fus persuadée qu'il avait une ou plusieurs côtes cassées ; le deuxième resta immobile dans la poussière, du sang sur le côté de la tête. « Mais, » reprit Thurnus, « un bon bâton doit également être solide. » Les jeunes gens étaient debout, crispés ; il en restait cinq, plus Bran Loort. « Approche, » dit Thurnus à l'un d'entre eux. Enragé, l'homme chargea. Thurnus était derrière lui et il fit voler le bâton en éclats en l'abattant sur son dos. Le gars resta couché dans la poussière, incapable de se relever. Le bâton faisait plus de cinq centimètres de diamètre. « Ce bâton, voyez-vous, » souligna Thurnus à l'intention des jeunes gens, « avait un défaut. Il n'était pas solide. » Il montra le type couché dans la poussière, le visage déformé par la douleur, griffant le sol. « Il ne lui a même pas cassé la colonne vertébrale, » reprit Thurnus. « Dans un combat, on ne peut pas faire confiance à un tel bâton. » Il se tourna vers les quatre jeunes gens, et Bran Loort. « Donne-moi un autre bâton, » dit-il à l'un d'entre eux. Le jeune homme le regarda, effrayé, et lui lança le bâton, ne voulant pas approcher de lui. « Une meilleure arme, » apprécia Thurnus, soupesant le bâton. Il regarda le type qui lui avait lancé le bâton. « Approche, » dit-il. Mal à l'aise, le jeune homme approcha. « La première chose qu'il faut savoir, » reprit Thurnus, lui plongeant violemment, sans avertissement, le bâton dans l'estomac, « c'est de ne jamais donner son arme à un ennemi. » Le jeune homme, plié en deux, vomit dans la poussière. Thurnus le frappa durement sur le côté de la tête, l'abattant. Puis il se tourna vers les deux jeunes gens et Bran Loort. « Tu devrais garder ta garde levée, » conseilla Thurnus à l'un d'entre eux qui, immédiatement, méfiant, leva son bâton. Thurnus frappa alors l'autre, qu'il ne paraissait pas regarder. Il se retourna juste à temps pour le voir tomber dans la poussière. « Toi aussi, bien entendu, » précisa Thurnus, « tu ne devrais pas baisser ta garde. C'est important. » Le jeune homme qui se tenait près de Bran Loort frappa soudain Thurnus, mais Thurnus, manifestement, attendait le coup. Il para et se glissa derrière le bâton de l'autre, levant la partie inférieure de son bâton. Le visage du type blêmit et il tomba. « L'agressivité est bonne, » acquiesça Thurnus, « mais il faut se méfier des contre-attaques. » Thurnus regarda autour de lui. Sur les neuf hommes, il ne restait plus que Bran Loort. Thurnus ricana. Il montra les jeunes gens tombés. « Je présume, » conclut Thurnus, « qu'ils ne vont pas entrer dans la compétition. »

— « Tu es adroit, Thurnus, » admit Bran Loort. Son bâton était prêt.

— « Je regrette d'être obligé de te faire cela, Bran Loort, » releva Thurnus. « Il me

semblait que tu avais l'étoffe d'un chef de village. »

— « Je suis le chef de ce village, » répliqua Bran Loort.

— « Tu es jeune, Bran Loort, » considéra Thurnus. « Tu aurais dû attendre. Ton heure n'est pas encore venue. »

— « Je suis le chef de ce village ! » lança Bran Loort.

— « Le chef de village doit savoir de nombreuses choses, » souligna Thurnus. « Il faut de nombreuses années pour les apprendre : le temps, les récoltes, les animaux, les hommes. Il n'est pas facile d'être chef de village. »

Thurnus se tourna, baissant la tête, pour rattacher sa sandale. Bran Loort n'hésita qu'un instant, puis frappa de haut en bas, atteignant Thurnus à l'épaule. Cela équivalait à frapper un rocher. Bran Loort recula.

« En outre, pour gagner le respect des Paysans, » reprit Thurnus, se redressant et ramassant son bâton, sa sandale étant rattachée, « le chef de village doit être fort. »

Bran Loort était livide.

« Combattons ! » dit Thurnus.

Rapidement, les deux hommes se lancèrent dans la bataille. Les bâtons s'entrechoquèrent violemment. La poussière vola autour de leurs chevilles. Des coups, nombreux et féroces, furent assénés et parés. Bran Loort n'était pas maladroit, et il était jeune et fort, mais il ne pouvait résister à Thurnus, puissant et violent, chef du village de Gué du Tabuk, mon Maître. Autant opposer une jeune larl à la fourrure tachetée à un gros Ubar des Voltaï, aux griffes puissantes. Finalement, ensanglanté et roué de coups, Bran Loort resta couché aux pieds de Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk. Il leva la tête, le regard fixe. Cinq de ses acolytes, dont deux avaient repris connaissance, leur bâton à la main, approchèrent.

— « Tuez-le ! » cria Bran Loort, montrant Thurnus.

Les spectateurs poussèrent un cri de colère.

Les jeunes gens levèrent leurs bâtons, se préparant à charger Thurnus, qui accepta le défi.

— « Arrêtez ! » cria une voix. Il y eut des glapissements stridents de sleens. Lacet de Sandale se tenait à la limite du cercle, avec, dans chaque main, la courte laisse d'un sleen. Les animaux tiraient sur leur laisse, essayant d'avancer, les yeux étincelants, de la salive coulant de leur gueule, leurs dents mouillées luisant dans la lumière du feu.

« Sur le premier homme qui bouge, » cria Lacet de Sandale, « je lâche un sleen ! »

Les jeunes gens reculèrent.

Melina poussa un cri de colère.

— « Jetez vos bâtons ! » ordonna Thurnus. Les yeux fixés sur les sleens, ils jetèrent leurs bâtons.

— « Ce n'est qu'une esclave ! » cria Melina. « Comment oses-tu t'interposer ? » cria-t-elle à Lacet de Sandale.

— « Je l'ai affranchie cet après-midi, » dit Thurnus en riant. Elle n'avait plus de collier de corde au cou. Elle l'avait quitté quand elle était sortie du cercle du feu.

Elle resta immobile, tenant les lisses des sleens, femme libre et fière, dans la lumière du feu, bien qu'elle portât des haillons d'esclave.

« Debout, Bran Loort, » dit Thurnus.

Le jeune homme se releva péniblement. Thurnus, rapidement, lui arracha sa tunique et, le prenant par le bras, rudement, le poussa vers le lourd chevalet sur lequel j'étais attachée.

« Voici l'esclave que tu trouves tellement jolie, Bran Loort, » dit Thurnus. « Elle est devant toi, impuissante. » Bran Loort me regarda, misérable. « Elle est jolie et juteuse, n'est-ce pas ? » demanda Thurnus. Je me tassai sur les planches, tandis qu'on parlait ainsi de moi.

« N'est-ce pas un joli petit gâteau ? » s'enquit Thurnus.

— « Si, » souffla Bran Loort.

— « Prends-la, » dit Thurnus. « Je t'en donne la permission. » Bran Loort baissa la tête.

« Allez, » reprit Thurnus. « Prends-la ! »

— « Je ne peux pas, » souffla Bran Loort. C'était un homme vaincu.

Bran Loort tourna le dos au chevalet et se baissa pour ramasser sa tunique. Il gagna la porte qui fut ouverte. Il quitta le village de Gué du Tabuk.

— « Que ceux qui veulent le suivre le fassent, » dit Thurnus, se tournant vers les jeunes gens qui l'avaient soutenu.

Mais ils ne suivirent pas leur ancien chef.

« À quel village appartenez-vous ? » demanda Thurnus.

— « À Gué du Tabuk, » répondirent-ils.

— « Et qui est le chef du village de Gué du Tabuk ? » demanda Thurnus, en sueur, avec un sourire ironique.

— « Thurnus, » répondirent-ils.

— « Regagnez vos huttes ! » ordonna-t-il. « Vous êtes punis. » Ils quittèrent le cercle du feu. Je supposai qu'ils cultiveraient les champs pendant une saison.

Melina était partie du cercle du feu, regagnant la hutte qu'elle partageait avec Thurnus.

« Festoyons, » décréta Thurnus. Il y eut des acclamations.

— « Mais d'abord, Thurnus, mon amour, » dit Melina depuis le seuil de leur hutte, « buvons à la victoire de ce soir. »

Il y eut un silence.

Un gobelet métallique à la main, lentement, dignement, elle descendit les marches, se dirigeant vers Thurnus.

Elle lui tendit le gobelet.

« Bois, Noble Thurnus, mon amour, » dit-elle. « Je t'apporte le gobelet de la victoire. »

Je compris soudain quel devait être son plan. Melina était une femme intelligente et rusée. Elle comptait que Bran Loort et ses jeunes gens battraient Thurnus. Pourtant, au cas où ils ne réussiraient pas, elle avait acheté une poudre à Tup Ladletender, le marchand ambulant. Si Bran Loort avait été victorieux, elle avait promis de me donner à lui. Mais j'avais également été promise à Tup Ladletender, en échange de la poudre, si celle-ci faisait son effet. Dans les deux cas, Dina, l'esclave, avait été l'appât lui permettant d'arriver à ses fins. Si Bran Loort avait réussi, je lui aurais appartenu. La poudre de Ladletender se serait alors révélée inutile et lui aurait été rendue. Si Bran Loort échouait, il serait alors nécessaire d'utiliser la poudre de Ladletender et, bien entendu, Bran Loort ayant été vaincu, je pouvais servir à la payer. Les deux plans s'excluaient mutuellement ; leur élément commun était le paiement, moi. Melina avait tout prévu.

« Bois, mon amour, » dit Melina, tendant le gobelet à Thurnus. « Bois à ta victoire, et à la mienne. »

Thurnus prit le gobelet.

Je voulus crier mais ne le put pas. Je tirai sur mes entraves. Mes yeux étaient fous au-dessus du bâillon qui m'avait été infligé.

Personne ne me regardait. J'essayai de me débattre. Je voulus crier. Je ne pus émettre le moindre son. J'avais un bâillon goréen.

Thurnus porta le gobelet à ses lèvres. Il s'immobilisa.

« Bois, » insista Melina.

« Ne bois pas, Maître ! » voulus-je crier. « C'est du poison ! Ne bois pas ! C'est

empoisonné ! » Je ne pus émettre le moindre son. J'avais un bâillon goréen.

— « C'est notre victoire commune, » dit Thurnus.

— « Oui, mon amour, » répondit Melina.

— « Bois d'abord, Compagne, » dit Thurnus.

Melina parut stupéfaite. Puis elle dit :

— « C'est d'abord ta victoire, et ensuite la mienne, mon amour. »

Thurnus sourit.

« Bois d'abord, mon amour, » insista-t-elle.

— « Mon amour, » fit Thurnus avec un sourire, « bois d'abord. »

— « Toi d'abord, » dit-elle.

— « Bois ! » dit Thurnus. Sa voix n'était pas tendre.

Elle tendit une main tremblante vers le gobelet.

« Je tiendrai le gobelet, » dit Thurnus. « Bois ! »

— « Non, » dit-elle, baissant la tête. « C'est du poison. »

Thurnus sourit. Puis il rejeta la tête en arrière et vida le gobelet.

Melina le regarda avec stupéfaction.

— « Salut, Madame, » dit Tup Ladletender. Il était sorti d'entre les huttes.

Thurnus jeta le gobelet vide dans la poussière.

— « C'est une boisson inoffensive, » expliqua-t-il. « Tup Ladletender et moi, lorsque nous étions jeunes, avons péché, et chassé le sleen. Un jour, je lui ai sauvé la vie. Nous sommes frères par le rituel des griffes de sleen. » Thurnus leva le bras, sur lequel on pouvait voir une cicatrice en ligne brisée. Ladletender leva également le bras, sa manche remontant. Sur l'avant-bras, il avait une cicatrice semblable. Elle avait été faite par une griffe de sleen tenue par Thurnus ; la même griffe, dans la main de Ladletender, avait marqué le bras de Thurnus ; leurs sangs s'étaient mêlés, bien que l'un fût Paysan et l'autre Marchand. « Aujourd'hui, il m'a également sauvé la vie, » reprit Thurnus.

— « Je suis heureux d'en avoir eu l'occasion, » dit Ladletender.

— « Tu m'as trompée, » reprocha Melina à Ladletender.

Il ne lui répondit pas.

Melina regarda Thurnus. Elle recula.

— « Il aurait mieux valu, » souligna Thurnus, « que la boisson ait été empoisonnée et que tu aies bu la première. »

— « Oh, non, Thurnus, » souffla-t-elle. « Je t'en prie, non. »

— « Apportez une cage ! » ordonna Thurnus.

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Et un collier de sleen ! » ajouta-t-il.

— « Non, non ! » cria-t-elle.

Deux hommes quittèrent le groupe.

« Fais-moi battre avec les fléaux, » supplia-t-elle. « Lâche les sleens sur moi ! »

— « Approche, Femme ! » ordonna Thurnus.

Elle s'immobilisa devant lui.

— « Rase-moi la tête et renvoie-moi, déshonorée, dans le village de mon père, » supplia-t-elle.

Il avait posé les mains sur les épaules de sa robe. Il la déchira, dénudant ses épaules.

« Thurnus, » protesta Melina.

Il la tint par les bras, lui ayant dénudé les épaules. Il la secoua légèrement. Sa tête bascula en arrière. Elle avait les épaules larges, robustes et belles. Le harnais de la charrue leur irait

bien.

Pourtant, chaque partie du corps féminin est belle, pour un Goréen, une main, un poignet, une cheville, l'arrière d'un genou, le galbe d'une cuisse, les petits poils doux et tendres, presque invisibles, de l'arrière d'une oreille. Chaque partie trahit la gloire et les merveilles et les promesses de l'ensemble. J'ai entendu des Goréens crier de joie à la vue d'une femme.

Les mains de Thurnus étaient sur les bras, à présent dénudés, de Melina, dont la robe avait été descendue sur les épaules. Il regarda ses bras. Puis il regarda son visage.

La cage fut apportée, petite cage solide, ainsi qu'un collier de sleen.

« Fais-moi tuer, Thurnus, » supplia-t-elle.

Thurnus lui montra le collier de sleen. De la main, elle le repoussa.

« Tue-moi, Thurnus, » supplia-t-elle, « Je t'en prie. »

— « Mets les bras contre les flancs, Femme ! » ordonna Thurnus.

Elle obéit.

Thurnus lui passa alors le lourd collier de cuir, renforcé de métal, au cou. Avec un poinçon, que lui apporta un homme, il perça deux trous, verticalement, dans la bande cuir, puis glissa deux boucles métalliques dans les trous ; puis il saisit les longues bandes de cuir, car le sleen a un gros cou, les glissa dans les boucles métalliques et, avec un poignard, coupa les morceaux en trop.

Melina, les épaules dénudées, se tenait devant lui, un collier de sleen au cou. Il comportait, sur le côté, un gros anneau métallique permettant d'y fixer une laisse.

Aussitôt, elle fut déshabillée et jetée sur le sol. Elle regarda Thurnus avec frayeur.

« Dans la cage, Esclave ! » ordonna Thurnus.

— « Thurnus ! » cria-t-elle.

Il se baissa et, avec le dos de la main, la frappa sur la bouche, faisant jaillir le sang.

— « Dans la cage, Esclave ! » répéta-t-il.

— « Oui... Maître, » souffla Melina. Elle entra à quatre pattes dans la cage. Sur un geste de Thurnus, Lacet de Sandale, donnant les laisses des sleens à un homme, qui emmena les animaux, vint près de la cage et, à deux mains, abaissa la porte métallique, enfermant son ancienne Maîtresse à l'intérieur.

Les spectateurs poussèrent des acclamations.

— « Festoyons ! » cria Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk. « Et, dans les feux du festin, nous allons faire chauffer un fer à marker les esclaves. »

Il y eut d'autres acclamations.

Dans la cage minuscule, celle qui avait été Melina s'accroupit, un collier de sleen au cou, misérable derrière les barreaux qu'elle serrait dans ses poings.

Sa chair porterait bientôt la marque des esclaves.

Les hommes et les femmes préparèrent rapidement le festin. Sur un geste de Thurnus, Radis, Navet et Queue de Verr me retirèrent mon bâillon et me libérèrent. Elles m'aiderent à quitter le chevalet et me couchèrent dans la poussière. Je pouvais à peine bouger. J'avais encore le goût amer du bâillon dans la bouche. Je n'aurais pas cru qu'il pût exister un bâillon aussi efficace. À cette époque, cependant, je n'avais pas encore porté le capuchon d'esclave, avec son bâillon incorporé.

On fit rôtir du verr, on fit du pudding. On apporta du pain du Sa-Tarna et on le fit chauffer. Le Paga de Sul coula à flots.

Au plus fort de la fête, la cage fut ouverte et son occupante, ancienne femme libre, qui s'était appelée Melina, à présent nue et portant un collier de sleen, reçut l'ordre de sortir à quatre pattes. Une laisse de sleen fut attachée à son collier et elle fut conduite, à quatre

pattes, comme une femelle de sleen, près du chevalet dont j'avais été prisonnière. Elle y fut immobilisée, les poutres se refermant sur ses chevilles, ses poignets et son cou puis, tandis que des hommes forts lui tenaient solidement la cuisse, elle fut marquée par Thurnus, chef du village de Gué du Tabuk. Elle hurla frénétiquement, marquée et, lorsqu'on lâcha sa cuisse proprement marquée, gémit et se tortilla sur le chevalet. Ensuite, on lui rasa la tête. Puis elle pleura, la tête rejetée en arrière, gémissant doucement, immobilisée par de lourdes poutres, oubliée tandis que les hommes et les femmes continuaient leur festin.

À la droite de Thurnus était assis Tup Ladletender. À sa gauche était assise une femme, Lacet de Sandale, qu'il avait affranchie dans l'après-midi. Le festin était servi par les esclaves du village, dont faisaient partie Radis, Queue de Verr et Navet. Je ne fus pas obligée de servir. Je restai couchée près du chevalet sur lequel l'esclave nouvellement marquée était immobilisée. Au bout de quelque temps, elle se tut. Je ne pus imaginer la nature de ses pensées. Peu importait. Elles ne pouvaient être que celles d'une esclave. Elle, si fière, ancienne Maîtresse, ne valait à présent pas mieux que moi, simple esclave à la merci des hommes.

Elle n'était à présent, pas plus que moi, rien.

Je levai la tête et regardai les nuages noirs qui, dans le ciel, passaient devant les lunes.

Il y avait de l'humidité dans l'air.

Cela me fit plaisir.

Thurnus se dressa. Il leva son gobelet de Paga.

« Tup Ladletender, » dit-il, « par le rite des griffes de sleen, est mon frère. Je lève mon verre en son honneur. Buvons ! »

Les villageois burent. Tup Ladletender se leva.

— « Vous avez partagé avec moi, ce soir, votre Paga et votre marmite, » dit-il. « Je bois à l'hospitalité de Gué du Tabuk. » Il y eut des acclamations. Les villageois, Thurnus et Ladletender burent. « Et ce soir, » reprit Ladletender, « je bois aussi à celui dont je ne partage pas la caste mais à ce qui est plus fort que la caste, le sang de la fraternité, à Thurnus, de Gué du Tabuk ! » De nouvelles acclamations retentirent. Les villageois burent. Thurnus se leva à nouveau.

— « Je demande à cette femme libre, » déclara-t-il, montrant Lacet de Sandale, « à qui je porte beaucoup d'affection, d'accepter ma Libre Compagnie. » Les villageois poussèrent un grand cri de joie.

— « Mais, Thurnus, » dit-elle, « puisque je suis libre, n'ai-je pas le droit de refuser ? »

— « Exact, » répondit Thurnus, troublé.

— « Dans ce cas, Noble Thurnus, » dit-elle tranquillement, calmement, « je refuse ; je ne serai pas ta Compagne. »

Thurnus baissa son gobelet de Paga. Le silence se fit.

Lacet de Sandale, lentement, se mit à plat ventre devant Thurnus. Elle prit sa cheville droite entre ses mains et, la tenant, posa doucement les lèvres sur son pied, l'embrassant. Elle leva la tête, les yeux pleins de larmes.

« Permits-moi d'être ton esclave, » dit-elle.

— « Je te propose la Compagnie, » précisa-t-il.

— « Je te supplie de me garder en esclavage, » insista-t-elle.

— « Pourquoi ? » s'enquit-il.

— « J'ai été entre tes bras, Thurnus, » rappela-t-elle. « Dans tes bras, je ne peux être qu'une esclave. »

— « Je ne comprends pas, » fit-il.

— « Je te déshonorerais, » souligna-t-elle. « Dans tes bras, je ne peux être qu'une esclave. »

— « Je vois, » fit le chef du village de Gué du Tabuk.

— « L'amour que je te porte, Thurnus, » expliqua-t-elle, « n'est pas l'amour d'une Libre Compagne, mais l'amour désespéré d'une esclave ; un amour si profond et riche que celle qui l'éprouve ne peut être que l'esclave de son homme. »

— « Sers-moi du Paga », dit Thurnus. Il tendit son gobelet à Lacet de Sandale.

Elle le prit et s'agenouilla devant lui, la tête baissée, lui tendant le gobelet. Bien qu'elle fût libre, elle le servait comme une esclave. Les villageois retinrent leur souffle. Les femmes libres crièrent, scandalisées.

Thurnus posa le gobelet.

— « Fais apporter une corde et mets-moi un collier, Thurnus, » dit-elle. « Je t'appartiens. »

— « Qu'on apporte une corde, » dit Thurnus.

On apporta une corde.

Thurnus prit la corde et regarda la femme.

Elle lui rendit son regard.

— « Mets-moi le collier, » dit-elle.

— « Si je te mets le collier, » la prévint-il, « tu seras à nouveau une esclave. »

— « Mets-moi le collier, Maître, » répéta-t-elle.

Thurnus enroula deux fois la corde autour de son cou et la noua.

Lacet de Sandale s'agenouilla devant lui, son esclave. Il la prit dans ses bras puissants et la serra contre lui, violant ses lèvres du Baiser du Maître, et elle s'accrocha à lui, ne pouvant s'empêcher de crier. Sa tête était rejetée en arrière, ses lèvres entrouvertes. Il avait commencé d'arracher sa tunique avec les dents.

« Porte moi hors de la lumière du feu, Maître, » supplia-t-elle.

— « Mais tu es une esclave, » répliqua-t-il en riant.

Il déchira sa tunique et jeta son esclave entre les feux du festin. Elle posa sur lui les yeux déments de la passion-soumission de l'esclave impatiente.

— « Comme veut le Maître ! » cria-t-elle, rejetant la tête en arrière, les cheveux traînant dans la poussière.

Il se jeta sur elle et, entre les feux, la prit longuement. Ses cris durent porter au-delà des pieux de la palissade.

Lorsqu'il regagna sa place, elle rampa à ses pieds, son esclave, et resta là, osant de temps en temps lui toucher délicatement la cuisse ou le genou, du bout des doigts.

Le festin se prolongea longtemps.

De nouveaux nuages se massèrent dans le ciel et je perçus l'humidité. Les lunes avaient disparu derrière les nuées.

Je crois que je m'endormis, près du chevalet, à cause de l'épuisement et de la douleur provoqués par les coups et les viols que j'avais subis.

Mais il faisait encore noir lorsque je me réveillai. Ce fut le claquement de menottes d'esclave sur mes poignets qui me réveilla. Je levai la tête. Je rencontrai le regard de Tup Ladletender. Je regardai mes poignets. Ils étaient prisonniers d'un acier inflexible.

« Debout, » dit-il, « Petit Vulo. » Je me levai péniblement. Je restai immobile, les poignets prisonniers de menottes, devant lui, à quelques centimètres de lui. « Tu m'appartiens, à présent, Petit Vulo, » dit-il.

— « Maître ? » fis-je.

— « Oui, » répéta-t-il, « à présent, tu m'appartiens. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

J'éprouvai un sentiment étrange. Très simplement, j'avais changé de mains.

Je regardai autour de moi. Le festin était terminé et pratiquement tous les villageois avaient regagné leur demeure. Quelques-uns dormaient près des braises des feux.

Nous nous trouvions près du chevalet sur lequel la nouvelle esclave, qui avait été une femme libre, Melina, était immobilisée. Thurnus était également là, avec Lacet de Sandale, Radis, Queue de Verr et Navet.

« Je t'appelle Melina, » dit Thurnus à l'esclave immobilisée.

— « Oui, Maître, » dit-elle. C'était une injure de lui donner, dans l'asservissement, le nom qu'elle avait porté en tant que femme libre. À présent, ce n'était plus qu'un prénom d'esclave.

« L'esclave peut-elle parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit Thurnus.

— « Pourquoi m'a-t-on rasé la tête ? » demanda-t-elle.

— « Pour te renvoyer, déshonorée, dans le village de ton père, » répondit-il.

— « Je t'en prie, Maître, garde-moi, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » s'enquit-il.

— « Afin que je puisse te plaire, » répondit-elle.

— « Paroles étranges dans la bouche d'une femme telle que toi, » ironisa-t-il.

— « Je supplie d'être gardée pour plaire à mon Maître, » dit-elle.

— « La marque t'a-t-elle privée de ton intelligence ? » s'enquit Thurnus.

— « Je voulais seulement être la Compagne d'un chef de district, » expliqua-t-elle.

— « À présent, tu es une esclave que je peux donner ou vendre à n'importe qui, » déclara-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Je n'ai pas essayé de devenir chef de district, » expliqua Thurnus, « parce que tu tenais absolument à ce que je le fasse. Si j'avais tenté d'obtenir cette position, tout le monde aurait cru que je le faisais pour ton ambition et pour éviter la virulence de ta langue. »

Elle se tortilla sur le chevalet, immobilisée, misérable.

« Dans sa hutte, » reprit-il, « un homme doit être le Maître, même s'il s'est choisi une Compagne. Le rôle de la Compagne consiste à l'aimer et l'aider, pas à l'insulter et le pousser. »

— « J'étais une mauvaise Compagne, » souffla-t-elle. « Je vais essayer d'être une meilleure esclave. »

— « Si j'ai envie de tenter d'obtenir la direction du district, » reprit Thurnus, « je le ferai. Si je n'en ai pas envie, je ne le ferai pas. »

— « Comme veut le Maître, » répondit Melina, l'esclave.

— « Tu ignorais tout de la condition de Compagne, » dit Thurnus.

— « Je vais étudier avec diligence ce qui concerne l'esclavage, » promit Melina.

— « Tu commenceras au matin, quand tu seras publiquement fouettée, » dit-il.

— « Bien, Maître, » répondit-elle.

Il posa la main sur son corps.

« Il y a eu une époque où tu avais de l'affection pour moi, » dit-elle.

— « Oui, » admit-il. « C'est vrai. »

— « Trouves-tu mon corps intéressant, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dit Thurnus.

— « Et je suis forte, » reprit-elle. « Je peux tirer seule la charrue. »

Thurnus sourit.

« Garde-moi, Maître. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-il.

— « Je t'aime, » répondit-elle.

— « Sais-tu comment est puni le mensonge ? » s'enquit-il.

— « Je ne mens pas, Maître, » dit-elle. « Je t'aime vraiment. » Une des punitions infligées, dans un village de paysans, à une femme qui ment, peut consister à la jeter vivante à des sleens affamée. J'étais persuadée que Thurnus était capable de faire cela, s'il prenait une de ses esclaves en flagrant délit de mensonge.

— « Comment cela est-il possible ? » s'enquit Thurnus.

— « Je ne sais pas, » souffla-t-elle. « C'est un sentiment étrange, contre lequel je ne peux pas lutter. Je suis restée longtemps sur le chevalet. J'ai beaucoup réfléchi. »

— « Demain, » souligna Thurnus, « tu auras moins de temps pour réfléchir et davantage pour travailler. »

— « Autrefois, je t'aimais, » expliqua-t-elle, « mais comme une femme libre. Puis, pendant des années, je ne t'ai plus aimé et t'ai méprisé. Et, maintenant, après de longues années, j'ai à nouveau de l'amour pour toi, mais, à présent, c'est l'amour déshonorant, impuissant, d'une esclave pour son maître. »

— « Au matin, tu seras fouettée, » lui rappela Thurnus.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle le regarda. « Tu es fort, » reprit-elle, « et dominateur. Tu es un grand homme, que tu sois ou non chef de district. Ma liberté m'a rendue aveugle à ta virilité et à ta valeur. Je ne voyais pas ce que tu étais mais ce que tu aurais pu devenir, ce qui m'aurait donné de l'importance. Je ne voyais pas en toi un homme mais l'instrument de mes perceptions et ambitions. Je regrette de ne pas avoir, dans ma Compagnie, apprécié et loué ce que tu étais, au lieu de l'image de ce que tu pourrais devenir. Je ne t'ai jamais vraiment regardé. Si je l'avais fait, j'aurais pu te voir. »

— « Tu as toujours été une femme intelligente et rusée, » reconnut Thurnus.

Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Je t'aime, » dit-elle.

— « Tu seras l'esclave de l'ensemble du village, » souligna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « La nuit, tu seras enfermée dans une cage à sleen. Pendant la journée, tu te nourriras de ce que les hommes te jetteront. Chaque jour, tu serviras dans une hutte différente du village. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Il la regarda.

« Puis-je parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dit-il.

— « Ne pourrais-je aussi, de temps en temps, servir mon Maître ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » répondit Thurnus. Il s'éloigna.

— « Je t'en prie, Maître, » dit Melina.

Il se tourna vers elle.

— « Il y a longtemps que tu n'as pas réclamé ma caresse, » fit remarquer Thurnus, les yeux fixés sur elle.

— « Je t'en supplie, Maître, » souffla-t-elle. Elle se souleva sur le chevalet. « Je t'en supplie. »

Nous tournâmes le dos tandis que Thurnus, rapidement et brutalement, violait l'esclave

immobilisée sur le chevalet.

Quand il en eut terminé avec elle, elle resta pantelante sur le chevalet.

« Oh, Maître ! » cria-t-elle. « Oh, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonna Thurnus.

Il la regarda. Je soupçonnai que Thurnus ne s'était jamais servi d'elle avec cette autorité et cette puissance. De nombreuses années auparavant, manifestement, elle avait été aimée avec la tendresse accordée aux femmes libres. C'était la première fois de sa vie, à mon avis, qu'elle était exposée au désir autoritaire, débridé, qui est assouvi sur le corps de l'esclave. Elle n'avait jamais connu une telle expérience. Jamais elle n'avait été prise ainsi. Elle fixait Thurnus, ébahie, troublée, en proie au vertige et à la passion. Je vis qu'elle avait envie de l'appeler, de le supplier de revenir près d'elle, mais elle n'osa pas parce qu'elle était punie. Au matin, de toute manière, elle serait fouettée.

Thurnus serra sa tunique autour de lui. Il se tourna vers moi. Sous le regard d'un homme libre, je m'agenouillai.

« Je t'ai donnée à Tup Ladletender, » dit-il.

— « Bien, Maître, » répondis-je.

— « Tu avais été promise à lui, en paiement d'une poudre qu'il a donnée à une habitante du village, » reprit Thurnus. « La poudre a été utilisée, bien qu'elle n'ait pas produit l'effet escompté. En conséquence, de la part de cette ancienne habitante du village, qui ne peut plus faire ni transactions ni affaires du fait qu'elle a, malheureusement, été asservie, je t'ai donnée à lui en paiement de la poudre. »

— « Bien, Maître, » répondis-je. Mes poings étaient serrés dans les menottes d'esclave. Je servais à payer un petit peu de poudre sans valeur. La colère s'empara de moi. De toute évidence, je valais bien quelques tarsks de cuivre.

« Mais la poudre ne valait rien, » minaudai-je.

— « Tout comme toi, jolie petite Dina, » répliqua Thurnus. Il rejeta la tête en arrière et rit.

— « Oui, Maître, » dis-je avec colère.

Il se tourna vers Lacet de Sandale.

— « Je déclare officiellement que tu es mon esclave préférée, » annonça-t-il. « Tu dormiras dans ma hutte et tu t'en occuperas. »

— « L'esclave est reconnaissante, » dit-elle, « Maître. »

— « En outre, » ajouta-t-il, « tu es Première Fille. »

— « Comme veut le Maître, » répondit-elle.

Radis, Queue de Verr et Navet la prirent dans leurs bras et l'embrassèrent.

— « Nous sommes très heureuses pour toi, » dit Navet.

— « Je suis Première Fille, » dit Lacet de Sandale.

— « Je suis très heureuse pour toi, » dit Radis.

— « Va chercher une badine ! » ordonna Lacet de Sandale.

— « Lacet de Sandale ? » demanda Radis, stupéfaite.

— « Va chercher une badine ! » répéta Lacet de Sandale.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Radis, s'éloignant en hâte.

Quelques instants plus tard, Radis revint avec une badine qu'elle remit à Lacet de Sandale.

— « À genoux ! » ordonna Lacet de Sandale aux trois femmes. Elles s'agenouillèrent.

« Sur une ligne, à quatre horts l'une de l'autre, face au Maître ! » ordonna-t-elle. Elle organisa la ligne. « Droit ! » lança-t-elle. Du pied, elle obligea Radis à reculer les genoux. « Le dos droit, les mains sur les cuisses, le ventre rentré, la tête haute, » précisa-t-elle. Elle toucha le ventre de Queue de Verr avec la badine. Queue de Verr rentra le ventre. Elle toucha deux

fois Navet sous le menton. Navet leva le menton. Dans leurs yeux, je pouvais lire le désespoir. Mais elles étaient magnifiquement agenouillées devant leur Maître, sous l'autorité de Lacet de Sandale.

« Voici tes esclaves, Maître, » annonça-t-elle à Thurnus.

— « Excellent ! » commenta Thurnus. Il regarda les trois femmes. Elles n'osaient pas bouger le moindre muscle. J'étais convaincue que Lacet de Sandale fouetterait abondamment celles qui désobéiraient ou manifesteraient la moindre intention de désobéir. Thurnus sourit. Il commençait d'imaginer les merveilles qu'il obtiendrait de ses femmes.

— « Tu peux les mettre en cage quand tu veux, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit Lacet de Sandale. Comme elle aimait Thurnus, elle voulait qu'il tire le meilleur parti possible de ses esclaves. En outre, je fus persuadée que lorsque ce serait le tour de Melina, l'esclave du village, de servir la demeure de Thurnus, elle serait soumise à la même discipline stricte. Lacet de Sandale, la badine à la main, veillerait à ce que Melina serve parfaitement son Maître.

— « Tu peux te lever, Dina, » me dit Tup Ladletender.

Je me levai, les menottes aux poignets.

— « Tu peux dire au revoir à tes anciennes compagnes de cage, » dit Lacet de Sandale.

Radis, Queue de Verr et Navet vinrent me dire au revoir, me serrant dans leurs bras et m'embrassant, et je leur fis également mes adieux.

« Dans votre cage, Esclaves ! » lança Lacet de Sandale.

— « Nous devons regagner notre cage, » me dit Radis. « Je te souhaite tout le bien. »

— « Je vous souhaite aussi tout le bien, » répondis-je, m'adressant à toutes les esclaves.

Les trois femmes partirent rapidement en direction de leur cage. Lacet de Sandale, la badine à la main, vint près de moi. Elle me serra dans ses bras et m'embrassa.

— « Je te souhaite tout le bien, Dina, » dit-elle.

— « Moi aussi, je te souhaite tout le bien, Maîtresse, » répondis-je. Je l'appelai Maîtresse car c'était la Première Fille.

Lacet de Sandale pivota alors sur elle-même et suivit les autres femmes, afin de les enfermer dans leur cage pour la nuit.

Thurnus approcha, me posa la main sur la tête et la secoua.

Je le regardai, les yeux pleins de larmes.

— « Le village, » dit-il, « n'est pas un endroit pour toi, petite Dina. Les jours sont trop longs et le travail trop dur. » Il me considéra. « Tu as un corps d'Esclave de Plaisir, » reprit-il. « Ta place est aux pieds des hommes. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Viens, Esclave, » dit Tup Ladletender, me prenant par le bras.

Il m'entraîna. Je m'arrêtai, me retournai, résistant à sa traction.

— « Je te souhaite tout le bien, Maître, » dis-je à Thurnus.

— « Tu ne peux même pas tirer la charrue, » dit-il.

— « Je suis une très mauvaise femelle de bosk, » reconnus-je.

— « Tu n'es pas la femelle de bosk, » releva-t-il, « mais la prairie. » Je baissai la tête, rouge. Mon rôle ne consistait pas à labourer mais à être labourée. « Je te souhaite tout le bien, Petite Esclave, » ajouta Thurnus.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

La main de Tup Ladletender serra plus fortement mon bras.

— « Sera-t-il nécessaire de te battre ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, effrayée ; puis je me hâtai de le suivre, sa main étant

restée sur mon bras.

Sa charrette aux deux grandes roues et aux deux longs brancards se trouvait près de la porte du village.

La porte nous fut ouverte par celui qui en était responsable.

Je pensais que je serais attachée à l'arrière de la charrette et qu'il me faudrait la suivre, dans la poussière. Cependant, il me plaça entre les brancards. Il me retira les menottes, qu'il mit dans un des tiroirs de la charrette.

« Je suis trop faible pour tirer la charrette, Maître, » dis-je.

Il sortit deux autres paires de menottes d'un autre tiroir. Il referma un anneau sur le brancard gauche et l'autre sur mon poignet gauche. Puis il fit la même chose à droite, avec l'autre paire de menottes. Je fus enchaînée entre les brancards. Il y avait environ, de part et d'autre, trente centimètres de chaîne entre mon poignet et le brancard.

« Je ne peux pas tirer la charrette, Maître, » dis-je.

Je hurlai lorsque le fouet me cingla le dos. Je saisis les brancards et, utilisant tout mon poids, enfonçant les pieds dans la poussière, tirai.

« Je ne peux pas, Maître ! » criai-je.

Le fouet me frappa à nouveau.

Je poussai un cri de désespoir et tirai la charrette.

Je franchis la porte et tirai la charrette de Tup Ladletender sur la route poussiéreuse de Gué du Tabuk.

Je sentis une goutte de pluie. Puis il se mit à pleuvoir légèrement. Je levai la tête. Les gros nuages étaient rapides, dans la nuit. Je distinguais les lunes, derrière. Puis l'averse se fit plus violente. Je sentis les gouttes sur mes cheveux et mon corps nu. Je tirai la charrette. Puis l'averse se déchaîna et je glissai dans la boue. Ladletender m'aida, poussant les roues de la charrette. Finalement, nous nous arrê tâmes sous le déluge. Puis il me détacha et nous allâmes nous abriter sous la charrette.

« La sécheresse est terminée, » fit remarquer Tup Ladletender.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Un peu plus tard, je dis :

« Puis-je avoir un bonbon, Maître ? » Je n'avais pas oublié le bonbon qu'il m'avait donné sous la hutte de Thurnus. Comme il était sucré et bon ! Ce n'était qu'un bonbon dur et bon marché, mais ces choses-là sont rares dans l'existence des esclaves. Elles sont très précieuses.

— « Le désires-tu beaucoup ? » s'enquit Tup Ladletender.

— « Oui, Maître, » dis-je.

Il me prit dans ses bras et me jeta dans la boue entre les roues de la charrette.

Je le regardai.

— « Gagne-le, » dit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je, lui tendant les bras.

Des torrents de pluie tombaient du ciel doux et obscur. Je pouvais à peine voir les arbres et le chemin.

JE SUIS UNE MARCHANDISE

JE nageai dans l'étang, au bout de la corde attachée à mon cou, et batifolai dans l'eau.

« Lave-toi bien, Dina, » dit Tup Ladletender. « Tu dois étinceler. »

— « Oui, Maître ! » criai-je.

Je m'étais agenouillée près de l'étang et, la corde au cou, avais lavé mes cheveux. Ensuite, j'avais été autorisée à me laver dans l'étang et à nettoyer mon corps. Les bleus consécutifs aux coups et aux mauvais traitements de Bran Loort étaient guéris. Je n'avais que quatre marques, sur le corps, faites par le fouet à animaux de Tup Ladletender, objet avec lequel il m'encourageait à tirer sa charrette. Elles avaient à présent presque disparu. En général, pour me punir, il me giflait. Je le respectais. Il savait s'occuper de moi.

J'étais son esclave depuis environ deux semaines.

Nous avons visité divers villages mais, dans l'ensemble, nous avons suivi la route d'Ar. Il devait reconstituer ses stocks. J'étais heureuse qu'il ne m'ait pas vendue à des paysans. Je savais qu'il me réservait un autre sort.

Lorsque nous étions arrivés sur la grande route, je m'étais réjouie. Elle est large, assez lisse et fait penser à un mur qui aurait été enfoncé dans la terre. Il n'est pas difficile de tirer la charrette sur une telle route. Mon travail fut ainsi plus facile. Les villages devinrent plus nombreux ; en outre, il y avait de temps en temps des auberges et des tavernes au bord de la route. J'aimais regarder passer les caravanes et les paysans, avec leurs chariots tirés par des bosks. Les gros tharlarions des caravanes me faisaient peur. Souvent, les animaux avaient des harnais avec des clochettes. Un jour, nous croisâmes une longue caravane d'esclaves. Elle comportait plus de quatre cents chariots dans lesquels les femmes étaient enchaînées par les chevilles. La caravane appartenait à Mintar, célèbre Marchand. Un autre jour, nous croisâmes une caravane moins imposante. Cette caravane ne comportait que quelques chariots portant des marques de bataille et d'incendie. Marchandises et blessés occupaient les chariots. Quarante femmes enchaînées marchaient entre les chariots. Elles étaient nues, enchaînées et des menottes d'esclave leur attachaient les poignets dans le dos. Elles gardaient la tête baissée. Beaucoup étaient belles.

« Que s'est-il passé ? » demanda Tup Ladletender.

— « Des pillards de Treve, » répondit un homme à l'épaule bandée.

La grande route d'Ar comporte des bornes indiquant les pasangs. Nous l'avions empruntée jusqu'à deux cents pasangs d'Ar. Puis nous l'avions quittée et, pendant deux jours, avons suivi une route secondaire. Le pays était toujours relativement peuplé.

La charrette de Tup Ladletender se trouvait à présent près de la hutte d'un villageois qu'il connaissait.

Au loin, même depuis l'étang, j'apercevais les hauts murs blancs de la forteresse commerciale de Pierres de Turmus, avant-poste turien autorisé à entreposer des marchandises dans le royaume d'Ar. Ces avant-postes ne sont pas rares sur Gor. Ils protègent

la sécurité du commerce. Leur fonction n'est pas militaire mais commerciale. Turia est un des grands centres commerciaux de Gor. Elle se trouve très loin vers le sud, sous les latitudes moyennes de l'hémisphère sud de Gor.

« Regarde, Dina, » dit Tup Ladletender, montrant le ciel.

Je levai la tête et vis, très haut, quatre tarniers en vol. Ils avaient l'étendard jaune de la trêve.

« À mon avis, ils vont à Port Kar, » dit Tup Ladletender, « où ils s'embarqueront pour Cos. »

J'avais entendu dire qu'il y avait la guerre, entre Ar et Cos, à cause du soutien que Cos apportait apparemment aux pirates du Vosk. Le motif des hostilités, cependant, était principalement économique, et concernait les monopoles commerciaux que les deux villes tentaient de s'approprier dans les territoires bordant le Vosk. Ar revendiquait la rive sud du Vosk. Cos et l'autre grand Ubarat maritime, Tyros, en revanche, commerçaient traditionnellement, grâce à leurs réseaux, avec ces territoires. Je vis les tarniers disparaître au loin. Par deux fois, déjà, sur la grande route d'Ar, Tup Ladletender avait montré des tarniers en vol, probablement des messagers. Marlenus d'Ar, et d'autres Ubars, utilisaient souvent de tels courriers.

Je pensai soudain à Clitus Vitellius. Il m'avait repoussée. Comme je le haïssais !

On tira sur la corde que j'avais au cou.

« Je viens, Maître ! » criai-je.

Je gagnai la rive de l'étang. Ladletender me tendit une serviette. Il attacha ma corde à un arbre. Je me séchai.

— « Tu dois étinceler, Dina, » me rappela-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. Je regardai la forteresse de Pierres de Turmus, au loin.

Je me demandai combien je rapporterais. Je n'avais jamais été vendue.

— « Réserve ton attention pour ton maître, » dit Tup Ladletender.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Tup Ladletender me tendit un peigne. Je démêlai mes cheveux. Je regardais toujours la forteresse de Pierres de Turmus. Elle était haute et imposante. C'était entre ses murs que je serais possédée.

Nous avons passé la nuit dans un village voisin, où Ladletender avait un ami. Sa charrette y était restée. Je n'avais pas tiré la charrette, ce matin. Je devais être reposée.

— « Brosse tes cheveux, » dit Ladletender.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Quand j'eus terminé, Ladletender reprit le peigne et la brosse qu'il mit dans son sac.

Il me regarda. Je rougis sous l'œil d'un Goréen. Je ne portais que ma corde.

— « Tiens-toi comme une esclave ! » ordonna-t-il.

Je me redressai, la tête haute, le ventre rentré, la hanche tournée. Aucune femme ne peut avoir autant d'allure qu'une esclave goréenne.

« Excellent ! » apprécia Ladletender, faisant claquer les lèvres.

— « Le Maître est content, » fis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Alors, l'esclave est également contente, » dis-je.

— « Regarde, » dit-il. Il sortit de son fourre-tout en cuir un sac du type de ceux que l'on utilise pour les légumes. Je le regardai. Je fus troublée. Il était plié ; il était petit. Il détacha la corde que je portais au cou. Je secouai la tête et les cheveux, ayant été libérée.

Il montra le sac. Il avait été utilisé pour transporter des légumes. Il y avait des lettres,

dessus.

« Mets-le, » dit-il.

Je dépliai le sac. Des ouvertures y avaient été pratiquées pour la tête et les deux bras. Je le passai par-dessus ma tête. Il était étroit. Avec une lanière de cuir, il le serra sur ma taille.

Il recula.

« Joli, » apprécia-t-il. Il était haut sur mes cuisses. Compte tenu de ma silhouette, il était large, négligé, aux épaules. Mais la lanière de cuir, enroulée deux fois autour de ma taille, serrée, et attachée sur ma hanche gauche, accentuait ma poitrine et mes hanches. Il y avait un côté lascif dans la négligence apparente de ce vêtement. Il évoquait parfaitement une fille bon marché mais très agréable.

Je rougis.

« Tiens, » dit Ladletender. Il montra un collier de perles d'esclave. Je souris. Je tendis la main vers lui. « Pas si vite ! » dit-il. Je baissai les mains. « Tourne-toi ! » dit-il. J'obéis. Sur Gor, c'est souvent l'homme qui met les bijoux à la femme, l'ornant. Je supposai que Tup Ladletender me passerait les perles d'esclave au cou, les attachant sur ma nuque. Elles étaient en bois, bon marché et jolies. J'étais contente de porter un bijou. Un jour, j'avais failli être égorgée parce que j'ignorais ce que signifiait « Bina », ou perles d'esclave. Je ne savais toujours pas pourquoi. Mes mains furent tirées derrière moi et emprisonnées dans des menottes. Puis, alors que j'étais prisonnière des menottes, Tup Ladletender m'attacha le collier autour du cou.

Il vint devant moi.

« Tu es belle, Dina, » dit-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

Puis il pivota sur lui-même.

— « Viens, » dit-il. Je le suivis en trébuchant, pieds nus, les mains attachées dans le dos.

Nous prîmes bientôt la route de Pierres de Turmus. Une ahn plus tard, nous arrivions à la poterne. Les hautes murailles blanches me dominaient de toute leur hauteur. Elles faisaient plus de vingt-cinq mètres de haut. Je me sentis très petite. Il y avait six tours sur la muraille, deux défendant la poterne et une à chaque coin. Soudain, j'eus envie de fuir. Mais j'avais des menottes. Et, sur Gor, il n'y avait pas d'endroit où une femme telle que moi pouvait fuir. J'étais une esclave.

Un petit judas, dans le portail imposant, s'ouvrit.

« Tup Ladletender, » dit Ladletender.

— « Salut, Ladletender, » répondit une voix.

— « Je vends une femme, » expliqua Ladletender, me montrant.

— « Bienvenue, Tup Ladletender, » dit la voix.

Une petite porte, faisant partie du portail, s'ouvrit et nous entrâmes. La petite porte fut refermée derrière nous.

LE PARFUM ET LA SOIE

— J'en t'en donne quatre tarsks en cuivre, » dit le capitaine.

— « Dix, » répondit Ladletender.

— « Six, » proposa le capitaine.

— « Marché conclu, » dit Ladletender.

Mon corps me faisait mal. Mes poignets étaient prisonniers de menottes fixées à une chaîne elle-même attachée à un anneau scellé au plafond. Mon poids était essentiellement soutenu par les menottes et la chaîne. Mes pieds touchaient à peine les dalles du sol.

J'étais nue. J'avais été examinée, exhaustivement, à la manière goréenne. J'étais misérable, et achetée.

Je n'avais pas pu résister à la caresse du capitaine.

J'avais lutté, implorant la pitié, tirant sur la chaîne.

« Il faudra la dresser un peu, » dit le capitaine, « mais nous nous en occuperons. »

J'étais suspendue à la chaîne, molle, le métal me coupant les poignets. J'avais les yeux fermés. Mon corps me faisait mal.

J'entendis le capitaine payer Ladletender, sortant l'argent d'un petit coffre métallique posé sur son bureau.

Puis il s'en alla.

« Regarde-moi, Esclave ! » dit le capitaine.

J'ouvris les yeux.

« À présent, tu es Turienne, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'avais été vendue six tarsks en cuivre. Telle était ma valeur sur Gor.

— « Es-tu soumise ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il gagna son bureau et, d'un tiroir, sortit un collier d'esclave. Il était différent de la majorité des colliers goréens. C'était un collier turien. Les colliers goréens, qu'ils soient ou non décorés, sont fondamentalement des bandes métalliques circulaires, comportant une charnière, que l'on referme sur le cou des esclaves. Le collier turien, en revanche, est une sorte d'anneau et ne serre pas le cou. L'homme peut glisser les doigts sous le collier turien et l'utiliser pour tirer la femme vers lui. Bien entendu, il n'est pas assez large pour qu'il soit possible de le retirer. Les colliers goréens ne sont pas faits pour que les femmes qui les portent puissent les retirer.

Il jeta le collier sur son bureau. Je le regardai tomber sur le bureau. C'était la première fois que je voyais un véritable collier. Soudain, j'eus terriblement peur qu'on me le fasse porter. Il se fermait à clé. Je ne pourrais plus le retirer.

« Non, Maître, » dis-je, « je t'en prie, ne me mets pas le collier ! »

Il vint vers moi et, avec une clé, ouvrit les menottes. Je tombai sur les dalles, à ses pieds.

— « Tu ne veux pas porter de collier ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » soufflai-je.

Il me tourna le dos. J'étais mi-couchée mi-assise sur les dalles, les jambes sur le côté, les paumes sur les dalles, la tête baissée. Je ne le regardais pas. Tup Ladletender était parti. Il avait emporté le sac que je portais, le collier de perles et les menottes. Il n'avait laissé que celle qui avait été Judy Thornton, esclave vendue six tarsks en cuivre.

— « Tu vas supplier de porter le collier, » dit l'homme.

Je me tournai et levai la tête, effrayée. Il me dominait de toute sa taille. Il avait un fouet à esclave.

— « Non, Maître ! » criai-je.

Il me fit regretter mon insolence. Il m'était impossible de fuir. Il me fouetta comme un maître goréen. Finalement, je restai couchée, en larmes, à ses pieds.

— « À présent, je crois que tu es soumise, » dit-il.

— « Oui, Maître, » sanglotai-je. « Oui. »

— « Es-tu soumise ? » s'enquit-il.

— « Je suis soumise, Maître, » sanglotai-je. « Je suis soumise. »

— « Supplies-tu, à présent, de porter le collier ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître ! » criai-je.

— « Supplie ! » ordonna-t-il.

— « Je supplie de porter le collier, » sanglotai-je.

Ensuite, il referma le collier sur mon cou. Il y eut un claquement métallique. Je m'effondrai sur les dalles.

Il pivota sur lui-même et s'en alla, ayant accroché le fouet au mur, où il se trouvait précédemment, à portée de la main. Il fit sonner une cloche. Une porte s'ouvrit et un soldat apparut.

« Fais appeler Sucha, » dit-il. « Il y a une nouvelle femme. »

J'étais couchée sur les dalles. Timidement, tandis qu'il ne regardait pas mais, assis derrière son bureau, travaillait, consignait peut-être mon acquisition et mon prix dans ses livres, je touchai le collier, en fer rond et luisant. Il était véritablement refermé sur mon cou. Je portais un collier. Seule la marque, auparavant, me faisait prendre conscience de mon asservissement. Je pleurai. J'étais marquée et je portais un collier.

J'entendis le tintement de clochettes d'esclave.

Je pris conscience de la présence de pieds de femme, nus, près de moi.

Les clochettes, minuscules, sur quatre rangées, étaient attachées à sa cheville gauche. Un fouet me toucha, me poussant, dans le dos. Je frémis.

« Debout, Esclave ! » dit la femme. Je levai la tête. Elle portait une mince bande de soie jaune. Ses cheveux noirs étaient attachés par un mince ruban de soie jaune, le Talmit.

Je me levai.

« Tiens-toi comme une esclave ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

« Une dina, » dit la femme.

Sa marque était la marque ordinaire des esclaves, la première lettre, en écriture cursive goréenne, du mot : Kajira, désignation la plus fréquente des esclaves, en goréen. Elle était nettement visible, sur sa cuisse. La bande de soie ne prétendait pas la cacher.

« Je m'appelle Sucha, » dit la femme.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Pourquoi as-tu été fouettée ? » s'enquit Sucha.

— « J'ai demandé de ne pas porter le collier, » soufflai-je.

— « Quitte-le, » dit-elle.

Je la regardai, troublée.

« Quitte-le, » répéta la femme.

Je tentai de retirer le collier. Je tirai dessus jusqu'à ce que la douleur devienne insupportable. J'essayai de l'ouvrir. Je tournai le collier et, avec les doigts, tentai de casser la serrure. Il resta inflexiblement, parfaitement, fixé autour de mon cou.

Je regardai la femme avec désespoir.

— « Je ne peux pas le retirer, » dis-je.

— « C'est vrai, Esclave, » répliqua-t-elle. « Et ne l'oublie pas. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Comment t'appelait-on ? » demanda-t-elle.

— « Dina, » répondis-je.

Sucha se tourna vers le capitaine.

— « C'est acceptable, » dit-il.

— « Pour le moment, » dit Sucha, « jusqu'à ce que les maîtres en décident autrement, tu restes Dina. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Suis-moi, Dina, » dit-elle. Je la suivis. Elle portait également un collier turien. Les femmes des Peuples des Chariots, apparemment, portaient aussi ce type de collier.

Nous suivîmes un long couloir. Puis nous quittâmes ce couloir et en empruntâmes d'autres. Nous passâmes devant de nombreux entrepôts fermés par des grilles. À un moment donné, nous franchîmes une lourde porte métallique surveillée par un gardien. De l'autre côté de la porte, elle dit :

« Passe devant, Dina. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je passai devant elle. Nous suivîmes un autre long couloir. Il était également bordé de portes lourdement grillagées donnant accès aux entrepôts.

« Tu es très belle, Maîtresse, » dis-je par-dessus l'épaule.

— « Veux-tu goûter de mon fouet ? » s'enquit-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je. Puis je restai silencieuse.

Je savais pourquoi je la précédais. C'était une coutume goréenne assez répandue. Nous approchions des quartiers des esclaves, et si j'essayais de pivoter sur moi-même et de fuir, elle serait derrière moi, avec le fouet, pour m'en empêcher. Parfois, les nouvelles femmes prennent peur à l'entrée de leurs quartiers d'esclave. Y être enfermée a un côté effrayant.

« Es-tu soumise ? » lui demandai-je.

Il y eut un silence. Puis elle répondit :

— « Oui. »

Nous continuâmes de marcher.

« Nous sommes toutes soumises, » reprit-elle. « On nous a appris notre collier. »

— « Les hommes savent nous soumettre, » sanglotai-je.

— « Les hommes soumettent ou non les femmes, selon ce qui leur fait envie, » dit Sucha. « C'est leur volonté qui décide. Certains hommes ne soumettent pas rapidement leurs femmes, afin de faire durer le plaisir et de jouer avec elles plus longtemps, mais la femme, si elle n'est pas stupide, sait à qui, au bout du compte, elle appartient. Au bout du compte, c'est l'homme qui a le fouet. La femme le sait. Au bout du compte, quand le maître le désire, nous rampons dans ses bras, dociles et soumises. Nous sommes des femmes, nous sommes des

esclaves. »

— « Je hais les hommes ! » criai-je.

— « Parle doucement, sinon tu seras fouettée, » prévint Sucha.

— « Ne hais-tu pas les hommes ? » demandai-je.

— « Je les aime, » répondit Sucha.

Je poussai un cri de colère. Je pivotai sur moi-même.

— « Je ne suis pas soumise ! » criai-je. « Je ne serai jamais soumise ! »

— « Dis-le aux maîtres, » suggéra Sucha.

Je frémis.

« Tu es soumise, » dit-elle.

— « Oui, » reconnus-je, misérable. « J'ai été soumise. » J'étais soumise depuis que le premier Goréen m'avait touchée, il y avait déjà longtemps, alors que je portais la chaîne et le collier, dans une prairie goréenne. Quelque chose, en moi, m'avait aussitôt dit qu'ils étaient les maîtres. Et je me souvins de Clitus Vitellius, de Thurnus et du capitaine, stricts avec moi, dans ma fonction. Je touchai le collier turien que je portais au cou.

— « Fille soumise, » dit Sucha.

— « Oui, » répondit l'ancienne Judy Thornton, qui était à présent Dina, l'esclave. « Je suis soumise. »

Je savais que je devais obéir aux hommes.

— « Voici, » dit Sucha, « l'entrée des quartiers des femmes esclaves. »

Je me tassai sur moi-même. La porte était petite, épaisse et métallique, faisant environ cinquante centimètres au carré.

« Entre ! » ordonna Sucha.

Elle se tenait derrière moi avec le fouet.

Je tournai la poignée de la porte minuscule et, m'étant agenouillée, la franchis à quatre pattes.

Sucha me suivit.

À l'intérieur, nous nous relevâmes. Je regardai autour de moi avec étonnement. La pièce était haute de plafond et spacieuse ; elle comportait de nombreuses colonnes minces et blanches, de riches tentures ; le sol était recouvert de dalles rouges et il y avait un bassin parfumé ; les murs étaient laqués, ornés de mosaïques représentant des esclaves au service des maîtres ; mal à l'aise, je touchai le collier que je portais au cou ; la lumière entrait par de minuscules fenêtres, renforcées de barreaux, situées tout en haut des murs décorés. Ça et là, autour du bassin, étaient couchées des femmes indolentes, que l'on n'avait pas mises au travail. Elles me regardèrent, jugeant mon visage et ma silhouette, les comparant vraisemblablement aux leurs.

— « Cette pièce est belle, » dis-je.

— « À genoux ! » dit Sucha.

Je m'agenouillai.

« Tu es Dina, » expliqua-t-elle. « Tu es à présent esclave dans la forteresse de Pierres de Turmus. Il s'agit d'une forteresse commerciale sous la bannière et la protection de Turia. La garnison comprend cent hommes et cinq officiers. Il y a vingt hommes qui sont le personnel de service, un Médecin, des portiers, des Scribes, etc... »

Les autres occupantes de la pièce vinrent tranquillement près de moi. Elles étaient assez nombreuses. Elles étaient presque toutes nues. Elles portaient toutes le collier turien.

— « Une nouvelle Esclave de Soie, » dit l'une d'entre elles.

Je me redressai. Je fus heureuse qu'elles me considèrent comme une Esclave de Soie.

— « Il y a vingt-huit femmes, à Pierres de Turmus, » reprit Sucha. « Nous venons de dix-neuf villes différentes. Six d'entre nous proviennent d'élevages. »

— « Elle est jolie, » dit une autre femme.

Je souris.

— « Apprenez-lui que c'est la Dernière Fille ! » lança Sucha.

Une femme me prit par les cheveux, par-derrière, et me jeta sur les dalles. Je criai. Les autres, alors, frappèrent et me donnèrent des coups de pied. Je hurlai, me tortillant.

— « Suffit ! » cria Sucha. La correction n'avait duré que quelques brèves secondes. Elle était simplement destinée à m'intimider. J'ouvrais des yeux horrifiés, toujours tenue par les cheveux. Ma jambe saignait à l'endroit où elle avait été mordue.

« Lâchez-la ! » dit Sucha. « À genoux, Dina. »

On me lâcha les cheveux. Je m'agenouillai.

« Tu es la Dernière Fille, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. J'étais terrifiée. Je n'osais même pas regarder les autres femmes dans les yeux. Je les sentais prêtes, à la moindre provocation, à me punir.

Un gong retentit, au loin. J'entendis une voix d'homme. Elle semblait autoritaire, particulièrement significative, dans un tel endroit. Nous écoutâmes, Sucha également.

« L'esclave Suda, » appela-t-il, « est demandée sur la couche de Hak Haran ! »

— « Fais vite, Suda, » souffla Sucha. « Hak Haran n'aime pas attendre. »

— « Oui, Maîtresse, » dit une magnifique brune, le visage rouge de plaisir, s'éloignant en hâte.

— « La femme entend et obéit ! » cria Sucha.

— « C'est bien, » répondit l'homme.

— « Moi, je ne suis jamais appelée, » gémit une autre femme, « sauf sur la couche de Fulmius. »

Les autres se moquèrent d'elle.

— « Laissez-nous, » dit Sucha.

Les autres femmes, quelques-unes après m'avoir adressé un dernier regard, s'éloignèrent.

— « Elles ne m'aiment pas, » dis-je.

— « Tu es très jolie, » dit Sucha, « il est naturel qu'elles t'en veuillent. »

— « Je croyais qu'elles étaient soumises, » m'étonnai-je.

— « Elles le sont vis-à-vis des hommes, qui sont les maîtres, » expliqua Sucha. « Mais elles ne le sont pas les unes vis-à-vis des autres. »

— « Je ne veux pas être blessée, » dis-je.

— « Alors n'oublie pas, » conseilla Sucha, « que tu es la Dernière Fille. Fais-leur plaisir. Sois prudente, dans ton comportement, parmi tes sœurs d'asservissement. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Lève-toi. Suis-moi, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

Je savais qu'on laissait généralement les esclaves s'organiser seules, les maîtres ne se mêlant généralement pas de ces problèmes. Les cages des esclaves étaient parfois des jungles. En général, la plus grande et la plus forte, avec ses compagnes, dominait. L'ordre était imposé par des moyens physiques.

— « Voici ta cage, » me montra Sucha. « Tu y seras généralement enfermée, pendant la nuit, si tu ne sers pas les hommes. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

C'était une petite alcôve, donnant sur la grande pièce, avec une porte munie de barreaux.

On devait entrer et sortir à quatre pattes. La cellule elle-même faisait environ deux mètres cinquante de profondeur, un mètre vingt de large et un mètre vingt de haut. Ainsi, il n'était pas possible d'y tenir debout. Les meubles n'étaient qu'une mince paillasse rouge et une couverture d'esclave, en rep.

— « Je suppose que tu es satisfaite de ton logement, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je souris. En fait, c'était la cage la plus luxueuse que j'aie connue. Elle était sèche et comportait une paillasse. À part être enchaînée au pied de la couche d'un maître, que peut une esclave désirer de plus ?

— « Suis-moi, » dit Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je, la suivant.

Elle me conduisit dans une autre pièce. Lorsque nous passâmes près du bassin, elle me montra les portes des cages.

— « Voici la porte de derrière, » indiqua-t-elle. « C'est par là que nous sommes entrées. » Elle était petite et métallique.

— « Elle ne comporte pas de poignée, de ce côté, » fis-je remarquer.

— « Non, » répondit Sucha. « On ne peut l'ouvrir que de l'extérieur. » Je me souvins d'une autre porte, dans le couloir, surveillée par un garde.

— « Pourquoi, dans ce cas, » demandai-je, « y avait-il un garde dans le couloir ? »

Sucha me regarda.

— « N'as-tu pas vu les portes, dans le couloir ? » demanda-t-elle.

— « Si, » répondis-je.

— « Pour les garder, » expliqua Sucha.

— « Pas nous ? » demandai-je.

Elle rit.

— « Nous sommes ce que la forteresse contient de moins précieux, » dit-elle.

— « Oh ! » fis-je. Je continuai de la suivre, sans pour autant cesser de regarder la petite porte. Elle était solide. Elle ne pouvait être ouverte depuis notre côté. Derrière, dans le couloir, se trouvaient des entrepôts destinés aux marchandises qui avaient véritablement de la valeur et nécessitaient la présence d'un garde. J'étais passée, en venant, devant plusieurs entrepôts. Ils étaient fermés à clé mais pas gardés. Ils contenaient des marchandises plus ordinaires. Le fait que Sucha ait dit que nous étions les marchandises les moins précieuses de la forteresse me mit en colère. Mais je me souvins que je n'avais coûté que six tarsks en cuivre.

Sucha traversa une petite pièce, entra dans un court couloir conduisant à une autre grande pièce. Elle comportait une grande porte munie de barreaux, et une autre derrière. Je compris alors que c'était sur les barreaux que l'homme avait frappé lorsqu'il avait appelé Suda. Mais, à présent, il n'y avait plus ni soldats ni gardes. Les deux portes, cependant, étaient fermées à clé avec de grosses serrures carrées. Deux clés étaient nécessaires pour chaque. Les portes étaient séparées par trois mètres. Au-delà, on apercevait un couloir décoré, avec des vases et un tapis. Je regardai les deux serrures de la porte la plus proche.

— « On ne peut pas les crocheter, » m'informa Sucha. « Ce sont des serrures à manchon. Le manchon empêche la pénétration d'un fil de fer ou d'une tige. En outre, à l'intérieur, il y a un petit cône métallique qu'il faut dévisser avant de pouvoir introduire la clé. Un fil de fer, ou une tige, ne pourraient contourner le cône. »

— « Y a-t-il, dans les cages, un objet qui pourrait tenir lieu de fil de fer ou de tige ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Sucha.

Je saisis tristement les barreaux.

« Tu es une esclave emprisonnée, » souligna Sucha. « Viens. »

Après un dernier regard aux barreaux et aux serrures, je la suivis. Elle me conduisit dans la petite pièce que nous avons traversée. C'était la pièce où les esclaves se préparaient. Elle comportait des miroirs. J'y vis une jolie femme brune, nue, avec un collier turien, moi, suivie par une belle brune, vêtue d'une bande de soie et portant un fouet.

Sucha me montra un des cinq petits bassins, ainsi que les huiles et les serviettes. Elle me montra comment les utiliser.

« Tu es une fille ignorante, » dit-elle. « Tu ne sais même pas prendre un bain. »

Je rougis.

Puis je me lavai les cheveux, les séchai, les peignai et les brossai, me débarrassant de la poussière du chemin jusqu'à Pierre de Turmus et de la sueur de l'après-midi.

— « J'ai faim, » dis-je.

— « Assieds-toi sur les dalles, » dit-elle.

J'obéis, nue sur les dalles.

Elle jeta un ensemble d'anneaux et de clochettes près de moi, sur les dalles.

« Mets les clochettes, » dit-elle.

— « Elles ferment à clé, » relevai-je.

— « Mets les clochettes ! » répéta-t-elle.

Je tendis la cheville gauche et, soigneusement, alignai les quatre anneaux. Ils étaient reliés, verticalement, en cinq points, par de petites attaches ; les anneaux s'ouvraient et comportaient chacun une serrure minuscule ; ils s'adaptaient parfaitement à ma cheville. Chaque anneau comportait cinq clochettes.

Je regardai les clochettes. Elles étaient fixées sur moi.

Je n'osai pas bouger la cheville, de peur de ne pouvoir m'empêcher de réclamer un homme.

« Sais-tu danser nue ? » s'enquit Sucha.

— « Je ne connais pas les danses de l'esclave, » soufflai-je. « Je ne sais pas danser. »

— « Connais-tu l'arrangement des Soies de Plaisir ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je, baissant la tête.

— « Connais-tu le maquillage et les parfums de l'esclave, ainsi que la manière de les utiliser ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Les bijoux ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Sais-tu donner des plaisirs exquis à un homme ? » demanda-t-elle.

— « Je sais très peu de choses, Maîtresse, » dis-je. J'avais peur de bouger la cheville, à cause des clochettes.

— « As-tu une formation quelconque ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pratiquement rien, Maîtresse, » répondis-je. « Une esclave, Eta, » expliquai-je, « a eu la gentillesse de m'enseigner quelques rudiments, afin que je ne sois pas complètement désagréable et ne sois pas trop souvent fouettée. »

— « Qui était ton dernier maître ? » s'enquit Sucha.

— « Tup Ladletender, » répondis-je, « un marchand ambulancier. »

— « Et avant lui ? »

— « Thurnus de Gué du Tabuk, de la Caste des Paysans, » répondis-je.

— « Avant ! » insista-t-elle.

— « Clitus Vitellius d'Ar, de la Caste des Guerriers, » répondis-je.

— « Bien, » fit Sucha.

— « Mais il ne m'a possédée que brièvement, » dis-je.

— « Avant lui ? » s'enquit-elle.

— « Deux Guerriers, » répondis-je. « Je ne savais pas qui ils étaient. Je savais seulement que je leur appartenais. » Sucha ne mit pas cela en doute. Souvent, les femmes ne savent pas qui est leur maître. Il arrive qu'elles soient capturées l'après-midi, asservies le soir et vendues le matin.

— « Avant ? » demanda Sucha.

— « J'étais libre, » répondis-je.

Sucha me regarda et rit.

— « Toi ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Sucha rit. Je rougis. Je supposai que le collier me convenait parfaitement.

— « Tu ignores pratiquement tout des arts de l'esclave, » commenta Sucha. « Tu sembles ignorer pratiquement tout des mouvements, des regards, des attitudes, des poses et des expressions de l'esclave, sans parler des techniques, compétences et subtilités susceptibles de déterminer si les hommes te permettront de vivre. »

Je la regardai, effrayée.

« Mais tu es jolie, » reprit-elle. « Les hommes sont plus indulgents avec les jolies filles. Il ne faut pas désespérer. »

— « Merci, Maîtresse, » soufflai-je.

— « Pourquoi n'as-tu pas bougé la cheville ? » demanda Sucha.

— « Les clochettes, » soufflai-je.

— « Et alors ? » fit Sucha.

— « Elles me font honte, » répondis-je. « Avec elles, je me sens terriblement esclave. »

— « Excellent, » apprécia Sucha. Puis, sèchement : « Debout, Esclave ! »

Je me levai d'un bond, dans un tintement de clochettes. J'étais une esclave avec des clochettes.

« Marche jusqu'au mur et reviens ! » ordonna Sucha.

— « Je t'en prie, Maîtresse ! » suppliai-je. Elle leva le fouet. Je fis ce qui m'était ordonné. Lorsque je me fus à nouveau immobilisée devant elle, elle me toucha.

Je tournai la tête, me mordant la lèvre de honte.

— « Excellent, » fit-elle, « après un simple tintement de clochettes, tu es prête pour l'homme. »

— « Je t'en prie, Maîtresse, » suppliai-je.

— « Tu es une petite salope très chaude, » commenta-t-elle. « À genoux devant le miroir ! »

J'obéis.

« Il y a cent onze couleurs fondamentales de rouge à lèvres à esclave, » dit-elle. « Tout dépend pratiquement de l'humeur du maître. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Plus tard, de nombreuses autres femmes nous rejoignirent dans la salle de préparation car elles devaient servir, comme moi, le repas du soir. Il est fréquent, dans une forteresse goréenne, si elle n'est pas assiégée, que le soir soit un moment de détente.

« Dans cinq ehns, » cria un homme depuis l'extérieur, « vous devrez être dans la salle du

festin ! »

Les femmes crièrent nerveusement, mettant la dernière main à leurs bijoux et leurs soieries. Quelques-unes terminèrent de se maquiller. Deux d'entre elles se battirent presque pour un petit disque d'ombre à paupières mais le fouet de Sucha, abaissé entre elles, les calma. Suda, revenue de la couche de Hak Haran, semblait radieuse. Elle mettait du rouge à lèvres. Les femmes lissèrent leurs soieries.

Je regardai la femme incroyablement belle du miroir, vêtue d'une bande de soie rouge, maquillée, parfumée, vulnérable, douce, avec des bracelets et un collier de perles d'or passé dans le collier turien.

« Elle est belle, » soufflai-je. Sucha m'avait beaucoup aidée.

— « Plutôt jolie, pour une fille de marchand ambulant, » reconnut Sucha avec un sourire.

— « J'ai peur, » dis-je.

— « Ne crains rien, » dit Sucha.

— « Quels sont mes devoirs ? » demandai-je.

— « Une beauté exquise et une obéissance absolue, » précisa Sucha.

Je regardai la femme du miroir. Je me souvins des paroles de Thurnus. « Ta place est aux pieds des hommes, » avait-il dit. Je regardai la femme du miroir. Elle avait des clochettes à la cheville. Elle était belle. C'était une esclave portant un collier, vêtue de soie et parfumée. Elle était très belle. J'étais convaincue que sa place était aux pieds des hommes. C'était une esclave. C'était moi.

« Une beauté exquise et une obéissance absolue, » répéta Sucha.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

J'entendis les coups frappés sur les barreaux de la porte du quartier des esclaves.

Les femmes eurent peur. Sucha elle-même parut effrayée.

— « Vite ! » s'écria-t-elle. « Vite ! »

Nous gagnâmes rapidement la porte intérieure. Bientôt, nous eûmes franchi les deux portes et, pieds nus sur le tapis du couloir, nous allâmes servir le plaisir des hommes.

LA FEUILLE D'ARGENT

« **M**AITRE ? » demandai-je.

J'étais à genoux devant lui, lui présentant le plat de viande.

Avec une fourchette turienne, il fit glisser la viande sur son assiette. La femme à genoux près de lui, lui donna du vin.

Je me levai et allai m'agenouiller devant le suivant, afin de lui offrir les viandes de mon plateau.

La musique sensuelle de Turia emplissait la pièce. Une femme, vêtue de soie jaune, avec ses clochettes, dansait sa beauté parmi les tables.

Il y avait plus d'un mois que j'étais à la forteresse de Pierres de Turmus.

Souvent, je restais tard, pour servir les hommes. Sucha m'avait beaucoup appris. J'étais différente de la femme qui avait été vendue six tarsks en cuivre à Borchoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus. Il pouvait se féliciter de son acquisition.

« Combien l'as-tu payée ? » lui avait demandé un lieutenant.

— « Six tarsks en cuivre, » avait-il répondu.

— « Tu as un œil excellent pour la chair d'esclave, » avait commenté le lieutenant.

Borchoff avait eu un sourire ironique.

Je m'étais éloignée en hâte.

« Elle est aussi chaude que du Paga, » avait un jour dit un soldat. Puis il m'avait jetée à son camarade. Je ne pouvais résister. Parfois, je restais couchée dans ma cage, pleurant, ne voulant pas être esclave.

« Tu es naturellement esclave, » m'avait un jour dit Sucha. « Tu es née pour porter le collier. »

— « Oui, Maîtresse, » avais-je répondu.

« De la viande, Dina ! » cria un homme.

Rapidement, j'allai près de lui, m'agenouillai et lui tendis le plat. Je ne voulais pas être fouettée.

Il y avait à présent vingt-neuf esclaves dans la forteresse de Pierres de Turmus. La population du quartier des esclaves avait légèrement changé ; cinq femmes avaient été vendues à des marchands turien de passage affiliés à la forteresse mais, de même, de temps en temps, au fil des semaines, six autres avaient été acquises. Ainsi, le stock était renouvelé à l'intention des hommes.

« Tu ne seras pas vendue, Dina, » m'avait dit Sucha. « Tu es exceptionnelle. »

— « Merci, Maîtresse, » avais-je répondu.

Je n'étais plus la Dernière Fille du quartier des esclaves. Ce n'était pas parce que je m'étais battue car rares étaient les esclaves plus faibles que moi, mais Sucha en avait décidé ainsi. Elle avait le fouet. Chaque nouvelle femme qui nous était présentée devenait automatiquement la Dernière Fille et les autres bénéficiaient d'un avancement

correspondant. Nous obéissions à Sucha. Elle n'hésitait jamais à utiliser le fouet.

« De la viande, Dina ! » cria un autre homme. Et j'allai vite m'agenouiller devant lui et lui présenter le plat. Je portais de la soie rouge, un collier en or dans mon collier turien, et des clochettes d'esclave.

Je vis Sucha, couchée entre les bras d'un lieutenant, l'embrassant. Elle se lovait merveilleusement dans ses bras !

« Dina ! » cria un homme.

Je fus frappée par un soldat devant qui je passais en hâte. Je supposai qu'il avait déjà appelé et que je n'avais pas entendu. Le soldat m'avait frappée parce que j'avais tardé à répondre au premier homme. Je passai près de la femme qui dansait entre les tables. La musique tourbillonnait autour de moi.

Je m'agenouillai devant l'homme qui avait appelé.

« Es-tu sourde ? » demanda-t-il.

— « Pardonne une misérable esclave. Maître, » dis-je. « Je n'ai pas entendu. »

— « Donne-moi de la viande, » dit-il.

Je levai le plat et il plongea sa fourchette dans un morceau de viande brûlant d'épices turiennes. C'était le dernier morceau du plat. Il me regarda.

— « Je vais aller immédiatement chercher de la viande, Maître, » dis-je.

— « Tu es la viande que je veux, Dina, » dit-il.

— « Le moment de servir le vin n'est pas encore venu, » soufflai-je. C'est une expression goréenne fréquente. Je lui rappelais, timidement, que le moment du plaisir général n'était pas encore arrivé. Nous n'avions pas terminé de servir. Il y avait encore des plats à servir aux maîtres. Au moment des desserts et des vins, nous ramperions vers leurs tables, esclaves.

« Allez chercher le prisonnier ! » cria Borchhoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus.

Pendant l'après-midi, j'étais allée porter de l'eau aux hommes des créneaux. J'étais restée immobile, regardant le paysage. J'étais à plus de vingt-cinq mètres du sol.

« As-tu l'intention, Dina, » s'enquit un soldat en s'arrêtant derrière moi, « de te jeter en bas ? »

— « Non, Maître, » répondis-je. « Je ne suis pas une femme libre. Je suis une esclave. » Je m'appuyai doucement contre lui et levai la tête vers son visage. Je sentis ses mains sur mes bras.

— « Fais ton travail, Esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

J'avais souvent été appelée sur sa couche.

Je lui servis une tasse d'eau de la petite outre en peau de verr que je portais sur l'épaule.

Il faisait chaud, sur le chemin de ronde. La pierre était brûlante sous mes pieds nus. Je portais une courte tunique de travail marron. C'était mon unique vêtement, à l'exception du collier. Nous portions de telles tuniques lorsque nous devons travailler.

Je regardai, au-dessus de moi, les poteaux fixés sur les murailles. Entre eux, étaient suspendus des fils qui se balançaient légèrement dans la brise de l'après-midi. Il s'agit de fils anti-tarns. Ils empêchent les tarns de se poser dans l'enceinte de la forteresse. C'est une défense goréenne fréquente.

Je regardai à nouveau le paysage.

« Maître, » demandai-je.

— « Oui ? » dit-il.

— « Je vois de la poussière, là-bas. » Je montrai le chemin qui conduisait à la forteresse.

— « Ils l'ont ! » dit le soldat qui se tenait près de moi.

Deux gros tharlarions se dirigeaient majestueusement vers la forteresse. Ils étaient montés par deux Guerriers armés de lances. Huit autres Guerriers armés de lances suivaient. Entre les tharlarions, des chaînes au cou, à la hauteur des étriers, courait un homme. Il était brun. Il avait les poignets attachés dans le dos.

— « Qui est-ce, Maître ? » demandai-je.

— « Nous ne savons pas, » dit le soldat. « Mais on dit qu'il posait des questions concernant la forteresse et ses défenses. »

— « Que va-t-on faire de lui ? » demandai-je.

— « Il a été capturé, » répondit le soldat. « Il est probable qu'il sera marqué et asservi. Je n'aimerais pas être à sa place. »

Je regardai l'homme. Il marchait fièrement. Je savais qu'il y avait des hommes esclaves, sur Gor, mais je n'en avais pas vu. Presque tous les esclaves sont des femmes. En général, les hommes capturés sont tués.

« Porte de l'eau aux hommes, Esclave ! » dit le soldat.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je repris la tasse et repartis, sur le chemin de ronde, afin de servir les autres.

Lorsque j'avais descendu l'escalier conduisant à la cour, les portes s'étaient ouvertes et le groupe, avec son prisonnier, était entré. Les portes furent refermées derrière eux. Borchoff, Capitaine de la forteresse, vint examiner le prisonnier. Curieuse, je regardai, l'outre vide sur l'épaule, les pieds dans la poussière de la cour.

L'homme était bronzé, très brun, grand et fort. Il portait des chaînes. Des menottes lui immobilisaient les mains dans le dos. Il se tenait fièrement entre les deux animaux, supportant facilement le poids des deux chaînes fixées à son collier.

Je fus heureuse de voir un homme captif. Il portait de lourdes menottes métalliques et ne pouvait me faire du mal. J'approchai. Ses gardiens ne m'en empêchèrent pas.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda Borchoff à l'homme.

— « Je ne m'en souviens plus, » répondit-il.

Il fut frappé par un gardien.

— « Dans quel but, » s'enquit Borchoff, « tentais-tu de connaître la nature de nos défenses ? »

— « Cela m'est sorti de l'esprit, » répondit l'homme.

Il fut à nouveau frappé. C'est à peine s'il grimaça, malgré la brutalité des coups.

Borchoff tourna le dos à l'homme et s'entretint avec le lieutenant, monté sur un tharlarion, se mettant au courant des détails de la capture.

Je m'approchai davantage du prisonnier. Personne ne m'en empêcha.

Il me regarda. Je rougis. Mon corps n'était guère caché par la courte tunique que je portais, et j'avais un collier. Les Goréens ont une manière particulière de regarder les femmes qui équivaut à les déshabiller et les jeter à leurs pieds. Je me sentis nue. Je reculai.

Borchoff pivota rapidement sur lui-même.

— « Tente-le, » dit-il, « Dina. »

— « Je t'avertis, Capitaine, » lança le prisonnier. « Ne me fais pas l'injure de la tentation d'une esclave ! »

— « Tente-le, » répéta Borchoff, s'en allant.

Le prisonnier se crispa, furieux et silencieux. Soudain, je me sentis très puissante. Il ne pouvait rien faire. En outre, presque incontrôlable, j'éprouvai une fureur terrible contre les hommes, à cause de ce qu'ils m'avaient fait, même du collier et de la marque. Et cet homme

était Goréen et, quelques instants auparavant, il m'avait regardée comme un homme regarde une esclave.

— « Oui, Maître, » dis-je à Borchhoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus.

Je me dirigeai vers le prisonnier, le regardant. Il tourna la tête.

« Le Maître a-t-il peur d'une esclave ? » demandai-je.

Je le touchai du bout du doigt, lui caressant paresseusement l'épaule. Je souriais intérieurement. À ma connaissance, les seuls hommes qui auraient peur d'une esclave étaient les hommes de la Terre. L'esclave les troublerait et les confondrait. Ils ne sauraient pas quoi faire d'elle.

« Tu es grand et fort, Maître, » dis-je au prisonnier. « Et tu es beau, aussi. »

Il tournait la tête, furieux.

« Pourquoi ne me prends-tu pas dans tes bras et ne m'embrasses-tu pas comme une esclave ? » gémis-je. « Ne me trouves-tu pas séduisante ? »

Il ne répondit pas.

« Oh, » fis-je, « tu portes des chaînes. » Je lui embrassai le bras. Il faisait presque trente centimètres de plus que moi et devait peser deux fois plus lourd. J'étais toute petite, à côté de lui.

« Laisse Dina te donner du plaisir, Maître, » soufflai-je. « Laisse Dina te plaire. » Je mordis sa tunique, qui était déchirée. « Tu devrais laisser Dina te plaire, » repris-je, « car tu risques d'être bientôt marqué et que, ensuite, tu ne seras plus qu'un pauvre esclave, comme Dina. » Avec les dents, je déchirai la partie supérieure de sa tunique, le dénudant jusqu'à la ceinture. Sa poitrine était puissante. Je caressai ses flancs, léchai son ventre. « Les hommes esclaves, » repris-je, « peuvent être tués s'ils s'avisent de toucher une esclave. » Je le regardai. « Dina est désolée de constater que tu seras bientôt un esclave, Maître, » conclus-je.

— « Je ne serai pas un esclave, » dit-il. Je le regardai, étonnée. Puis il tourna à nouveau la tête.

Je pris la ceinture de sa tunique entre les dents.

« Ne fais pas cela, Esclave ! » gronda-t-il.

Je reculai, effrayée.

— « Va-t'en, Dina, » dit Borchhoff, revenant près du prisonnier.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je les laissai et regagnai le quartier des esclaves où je nageai, me baignai et me rafraîchis en prévision des tâches du soir.

« Allez chercher le prisonnier ! » cria Borchhoff, se levant derrière la table basse de la salle des plaisirs turiens, son gobelet à la main.

J'étais à genoux près de l'homme à qui j'avais servi de la viande. Le plat était à présent vide.

La femme vêtue de soie jaune avait cessé de danser et les Musiciens étaient silencieux.

Il y avait une cinquantaine d'hommes, dans la salle, et presque toutes les femmes.

« Bienvenue ! » cria Borchhoff lorsqu'on fit entrer le prisonnier. Il avait les chevilles enchaînées et des menottes lui immobilisaient les mains dans le dos. Il avait été battu.

Le prisonnier fut jeté à genoux devant Borchhoff, Capitaine de la forteresse de Pierres de Turmus.

Deux gardes le maintinrent à genoux.

« Tu es notre invité, » dit Borchhoff. « Ce soir, tu vas festoyer. »

— « Tu es généreux, Capitaine, » répondit l'homme.

— « Demain, » dit Borchoff, « nous te forcerons à parler. »

— « Je ne crois pas, » répondit l'homme.

— « Nos méthodes sont efficaces, » affirma Borchoff.

— « Elles n'ont pas encore réussi, » fit remarquer l'homme.

Borchoff parut furieux.

« Mais je parlerai quand cela me plaira, » ajouta l'homme.

— « Nous sommes humblement reconnaissants, » fit Borchoff, s'inclinant.

Le prisonnier inclina la tête.

« Tu appartiens à la Caste des Guerriers, » reprit Borchoff.

— « Peut-être, » répondit l'homme.

— « Tu me plais, » dit Borchoff. Puis il cria : « Suida, Tupa, Fina, Melpomene, Dina, nourrissez et procurez du plaisir à notre mystérieux invité, qui ne se souvient apparemment ni de sa caste, ni de son nom ni de sa cité d'origine ! »

Nous allâmes nous agenouiller près de l'homme enchaîné, obéissantes.

« Demain soir, à notre avis, » supputa Borchoff, « il aura retrouvé la mémoire. »

— « Est-ce la dix-neuvième heure ? » demanda le prisonnier.

— « Non, » répondit Borchoff.

— « Je parlerai, » dit-il, « à la dix-neuvième heure. »

— « Les tortures de demain te font peur ? » s'enquit Borchoff.

— « Non, » répondit le prisonnier, « mais il y a un moment et un endroit pour parler, et il y a un moment et un endroit pour l'acier. »

— « C'est un proverbe des Guerriers, » fit Borchoff.

— « Vraiment ? » s'enquit l'homme.

Borchoff leva son gobelet dans sa direction, le saluant. Borchoff appartenait également à la Caste des Guerriers.

— « Il est regrettable, » dit Borchoff, « que tu sois tombé vivant entre nos mains. Nous avons besoin d'esclaves pour nettoyer les écuries de tharlarions de Turia. »

Ce bon mot de Borchoff fit rire tous les convives. Comme les autres femmes, je ris joyeusement. Il avait gravement injurié le prisonnier, s'il appartenait à la Caste des Guerriers.

Le prisonnier ne répondit pas à Borchoff. Borchoff nous adressa un signe de tête, puis but.

« Pauvre Maître, » dis-je au prisonnier à genoux, enchaîné. Je m'agenouillai près de lui, pris sa tête entre mes mains et posai mes lèvres sur les siennes, l'embrassant. « Pauvre Maître, » répétai-je.

Il me dévisagea.

— « Tu es la femme de la cour, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il sera agréable de te percer l'oreille, pour te marquer, » dit-il. Je ne compris pas.

Nous entreprîmes alors, les autres esclaves et moi, de l'embrasser et de le caresser, de lui apporter des vins et de lui faire manger des pâtisseries. Nous tournâmes autour de lui et le servîmes beaucoup.

— « C'est le moment du plaisir général ! » cria Borchoff.

Les convives réagirent immédiatement.

« Dina ! » cria l'homme à qui, un peu plus tôt, j'avais servi de la viande épicée.

J'embrassai le prisonnier enchaîné, à genoux, lui donnant le baiser insultant et bref dont les épouses de la Terre gratifient leurs maris.

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je, « il faut que j'aille servir quelqu'un d'autre. » Puis je m'éloignai en hâte.

J'entendis le prisonnier demander l'heure à Borchoff.

— « C'est la dix-huitième heure, » répondit Borchoff.

« Un peu de vin pour Dina, Maître, » suppliai-je.

Je me serrai un peu plus contre le soldat. Comme les autres femmes, j'avais rampé entre les tables. Certains hommes sont plus généreux que d'autres. Fina approcha.

« Va-t'en ! » lui ordonnai-je. Furieuse, elle s'éloigna, cherchant quelqu'un d'autre.

« Un peu de vin pour Dina, s'il te plaît. Maître, » mendiai-je. Il me tira la tête en arrière, me prenant par les cheveux, et glissa le bord d'un gobelet dans ma bouche. Je ris en sentant le vin dans ma bouche, dégoulinant sur mon cou, sous le collier et, sous la soie, sur mon sein gauche.

La porte de la salle s'ouvrit soudain avec un craquement sinistre. Des hommes casqués et armés se frayèrent un chemin dans la salle.

« Les fils anti-tarns ont été coupés ! » cria un homme. Puis il s'effondra, couvert de sang.

Borchoff, ivre, se dressa péniblement entre les tables. Les soldats turiens regardèrent frénétiquement autour d'eux. La musique s'était arrêtée. Dehors, nous entendions des cris et des bruits de lutte.

« Aux armes ! » cria Borchoff. « Sonnez l'alarme ! »

D'autres hommes entrèrent dans la salle. Les soldats turiens se précipitèrent vers les râteliers où se trouvaient leurs armes. Les esclaves hurlèrent.

Puis les inconnus prirent le contrôle de la salle. Ils étaient féroces, rapides, efficaces, terribles. Ils portaient des casques gris à plumet de poils de larr ou de sleen. Leur cuir m'indiqua qu'il s'agissait de tarniers.

« La clé de ces chaînes ! » cria le prisonnier, se levant.

Une lame fut posée sur la gorge de Borchoff. Ses hommes jetèrent leurs armes. La surprise avait été totale. À cause de la musique, nous n'avions rien entendu.

Les fils avaient été coupés, avec des crochets tranchants fixés à l'extrémité de cordes traînées par des tarns géants.

Borchoff, furieux, presque dégrisé, lança la clé des chaînes du prisonnier à un intrus. Rapidement, elles furent ouvertes. L'homme se leva fièrement, se frottant les poignets.

« Es-tu le chef de ces hommes ? » demanda Borchoff.

— « Oui, » répondit l'homme.

— « Tu as été appréhendé parce que tu posais des questions, » dit Borchoff, « sur la structure de la forteresse et la nature de ses défenses. »

— « L'enquête, » répondit l'homme, « a été réalisée plus tôt, et les plans mis au point. Il ne me restait plus qu'à tomber entre vos mains. »

— « Ta capture était prévue ? » demanda Borchoff.

— « Oui, » répondit l'homme. « Je fus ainsi conduit dans la forteresse et pus obtenir des renseignements complémentaires, de nature à préciser les tâches de mes hommes. » Puis il se tourna vers ses lieutenants, donnant des ordres. Les lieutenants, à leur tour, communiquèrent avec leurs hommes. Les hommes se mirent au travail.

— « Tu observais, » fit Borchoff.

— « J'ai tiré profit du temps dont je disposais, » répondit l'homme. Il adressa un sourire ironique à Borchoff. « Et tes hommes, comme je l'avais prévu, m'ont beaucoup aidé, parlant librement devant un individu qu'ils croyaient destiné aux chaînes des esclaves. »

Borchoff foudroya ses hommes du regard.

Le chef des intrus reçut un sac, qu'il jeta sur son épaule, et une épée.

« Je serais heureux de poursuivre cette conversation, Capitaine, » dit-il, « mais tu dois comprendre qu'il nous faut agir rapidement. »

— « Bien entendu, Capitaine, » dit Borchoff. « Nous sommes dans les limites des patrouilles des tarniers d'Ar. »

— « La patrouille du soir sera retardée, » l'informa l'homme. « Il y a apparemment un problème, un champ incendié, quelques pasangs plus au sud. Il est nécessaire de faire une enquête et un rapport. »

Borchoff serra les poings.

« Enchaînez-le ! » ordonna l'homme, montrant les chaînes qu'il portait lui-même quelques instants plus tôt.

Borchoff fut enchaîné.

— « Qui es-tu ? » demanda Borchoff, furieux, enchaîné.

— « Est-ce la dix-neuvième heure ? » demanda l'homme.

— « Oui, » répondit Borchoff.

— « Je m'appelle Rask, » dit-il, « de la Caste des Guerriers de la Cité de Treve. »

Les esclaves hurlèrent et, avec elles, je pris la fuite. Derrière nous, des ordres furent donnés. La forteresse serait mise à sac.

Je courais follement dans un couloir obscur. J'entendais un homme, derrière moi. Puis il changea de direction, poursuivant une autre femme. Mon vêtement de soie était à moitié déchiré.

Je tentai de retirer les clochettes que je portais à la cheville. Une esclave me dépassa, prenant un autre couloir. Je regardai follement autour de moi. Je vis une porte métallique. Elle n'était pas gardée. Je la franchis. Derrière la porte, il y avait un corridor obscur. Je courus, les clochettes tintant à ma cheville, dans ce couloir. Puis, ouvrant une porte, je découvris un nouveau couloir, où brûlait une lampe suspendue à une chaîne. Je me souvins de ce deuxième couloir. J'y étais passée le jour de mon arrivée à Pierres de Turmus. Il était bordé de portes grillagées. Je tirai sur les portes grillagées. Puis je reculai. Il ne serait pas sage de se cacher dans ces entrepôts, même si je pouvais y pénétrer. Ils contenaient des trésors. Ils seraient certainement pillés. Il me fallait chercher les entrepôts de marchandises sans valeur. Je me souvins que celles-ci se trouvaient à l'autre extrémité du couloir, de l'autre côté d'une porte métallique. Je courus. J'arrivai à la porte métallique. Elle n'était pas gardée. Je la laissai entrouverte. J'essayai successivement toutes les portes du couloir, ces portes qui donnaient accès aux marchandises sans valeur, mais elles étaient toutes fermées à clé. Je secouai les barreaux. Je ne pus les ouvrir. Je pleurai de frustration. Je regardai le couloir, effrayée. Si quelqu'un entrait dans le couloir, je serais immédiatement visible, esclave en fuite, belle, à demi nue, portant des clochettes. Je secouai à nouveau une porte. Je ne pouvais me cacher ! Il n'y avait pas de cachette ! Je pivotai sur moi-même, le dos contre les barreaux, et gémis.

Je regardai à nouveau le couloir. Il n'y avait encore personne. Je touchai mon collier. Je touchai le morceau de soie que je portais encore sur les hanches. Je gémis. Je savais que j'étais trop belle pour que les Goréens me traitent avec gentillesse. Leurs cordes et leurs fouets me faisaient peur. J'étais une esclave. Qui sait ce qu'ils me feraient, s'ils me prenaient. Je vis alors, plus loin, dans le couloir, la porte du bureau de Borchoff. Je courus jusqu'à la porte, l'ouvris et entrai. Au mur, je vis le fouet avec lequel j'avais été battue. Je touchai le collier que je portais au cou. La simple vue du fouet fait naître la terreur dans le cœur d'une esclave. Elle sait quel effet il produit sur elle. Elle en a l'expérience. J'entendis des cris, dans le couloir conduisant à l'autre porte du bureau de Borchoff. J'entendis le tintement des épées. J'entendis une femme hurler. J'entendis une femme crier pitoyablement et griffer

hystériquement l'autre côté de la porte. J'hésitai. Puis je l'entendis, un instant plus tard, hurler à nouveau tandis qu'on l'éloignait de la porte.

« Attache-la et conduis-la sur le chemin de ronde, » dit une voix. « Je prendrai la suivante. » J'entendis la femme crier sous l'effet de la douleur. J'entendis d'autres voix. Puis je franchis à nouveau la porte par laquelle j'étais entrée. La poignée de l'autre porte tournait. Puis j'entendis des coups. Je vis les planches céder et une main passer, ouvrant la porte. Je pivotai sur moi-même et pris la fuite par où j'étais venue.

J'entendis des hommes entrer dans la pièce que je venais de quitter.

Le souffle court, mes pieds nus frappant les dalles, je courus dans le couloir.

Je franchis rapidement la porte métallique. Je pivotai sur moi-même, passant les mains sur la porte, essayant de trouver le moyen de la fermer. Je poussai un cri de désespoir. Il était impossible de fermer ses quatre verrous. Ils étaient contrôlés par une barre verticale. Des cadenas immobilisaient la barre.

Je courus à nouveau.

J'ignorais si les hommes qui étaient entrés dans le bureau de Borchoff me poursuivaient.

Je m'arrêtai à nouveau, essayant d'arracher les clochettes des anneaux sur lesquels elles étaient fixées. Si j'avais eu un outil, j'aurais peut-être réussi. Mais je n'avais pas d'outil. Mes doigts n'étaient pas assez forts.

J'entendis des hommes dans le couloir.

Mon cœur se serra. J'avais toujours des clochettes.

Puis je me dis que si je pouvais gagner la pièce où les esclaves se préparaient, je pourrais peut-être me procurer la clé des clochettes. La clé se trouvait dans une petite boîte que gardait Sucha. Si la boîte était fermée à clé, je pourrais peut-être la casser ou briser la petite serrure.

Je courus dans le couloir.

Quelques instants plus tard, j'atteignis la petite porte métallique par laquelle j'avais pénétré pour la première fois dans le quartier des esclaves.

Elle s'ouvrait de ce côté.

Je m'agenouillai et ouvris la porte, regardant de l'autre côté. Je vis une femme qu'un guerrier traînait par les cheveux hors de la salle. J'en vis une autre, Melpomene, jetée à plat ventre sur les dalles, près du bassin, un guerrier à genoux sur elle, lui attachant les mains dans le dos. Puis il la jeta sur son épaule et l'emporta. La seule autre occupante de la pièce était la rousse Fina, nue, couchée à la porte de son alcôve ; son poignet gauche portait une menotte d'esclave ; la menotte correspondante était refermée sur un des barreaux de la porte de son alcôve. Elle me regarda, pitoyable. Je ne pouvais l'aider. Elle attendrait le retour de son ravisseur.

Je déchirai des morceaux de mon vêtement de soie et les glissai dans les gâches, afin que la porte ne puisse pas se refermer derrière moi.

Je gagnai rapidement la salle de préparation des esclaves. Elle était en désordre, pillée. Je supposai que des femmes y avaient été capturées. La boîte contenant les clés était cassée. Les clés étaient éparpillées par terre.

J'entendis des cris et des hurlements.

Frénétiquement, j'essayai des clés dans la première serrure. Dehors, je vis Suda passer en courant. Je me tassai sur moi-même.

Elle fut prise de l'autre côté du bassin.

« Ne me marque pas ! » hurla-t-elle. Puis je l'entendis crier. Un moment plus tard, je la vis, les poignets attachés dans le dos, passer, les cheveux sur le visage, un guerrier la tenant

par le bras.

« Conduis-la sur le chemin de ronde ! » cria quelqu'un.

Je trouvai la clé des clochettes. J'ouvris la première serrure, puis les quatre autres. Les anneaux s'ouvrirent. Je jetai les clochettes.

Ensuite, je sortis en rampant de la salle de préparation et, faisant le tour du bassin, gagnai la petite porte métallique. Je ne l'empruntai pas pour sortir. J'entendis des hommes qui approchaient, de l'autre côté. Je pivotai sur moi-même et m'enfuis, courant cette fois, par les portes munies de barreaux qui permettaient de quitter le quartier des esclaves. Je sentis le tapis sous mes pieds.

Je devais trouver une cachette.

Je courus légèrement dans le couloir.

Soudain, devant moi, je vis deux hommes apparaître. Ils tenaient une femme, Tupa, entre eux.

Je pivotai à nouveau sur moi-même et courus dans le couloir.

Mais, derrière moi, à présent, venaient deux hommes, vraisemblablement ceux que j'avais entendus derrière la petite porte métallique.

J'étais prise au piège dans le couloir. Je me tassai contre le mur.

Ils approchèrent.

« C'est la Dina, » dit l'un d'entre eux.

— « Laisse-la partir, » dit l'autre.

Les quatre hommes se rejoignirent et partirent vers la grande salle, Tupa entre eux.

Je m'appuyai contre le mur, le souffle court, ébahie, terrifiée. Ils ne m'avaient pas immobilisée.

Je ne compris pas. Ne voulaient-ils donc pas de moi ? Ne leur convenais-je donc pas ?

Me laisserait-on libre ?

À l'extrémité du couloir, du côté opposé au quartier des esclaves, je vis la silhouette d'un homme, beau, fort, magnifique, dont l'allure suggérait qu'il conduisait des Guerriers goréens.

Il s'appelait Rask de Treve. Je pivotai sur moi-même et m'enfuis.

Je me tassai sur moi-même dans le couloir obscur, coincée. Je vis la lampe minuscule approcher. J'avais conscience des murs du couloir, autour de moi.

Derrière moi, il y avait une porte avec des barreaux, fermée.

La lampe approcha encore.

Il y avait des murs de pierre des deux côtés.

Il leva la lampe et la lumière tomba sur moi. Je m'agenouillai.

« Aie pitié d'une pauvre esclave, Maître, » soufflai-je.

— « À genoux, » dit-il, « le ventre et la joue contre la pierre, et croise les poignets dans le dos. »

J'obéis. Il posa sa lampe sur une étagère qui se trouvait là. Il posa son épée sur les dalles, derrière lui. Une lanière de cuir fut passée autour de mes poignets et serrée ; puis elle fut attachée. Je grimaçai ; j'étais impuissante. Il me prit par les bras et me retourna, m'asseyant sur les dalles, les genoux contre la poitrine, le dos au mur.

— « Aie pitié d'une pauvre esclave, Maître, » soufflai-je. Je l'avais beaucoup tenté et m'étais beaucoup amusée à ses dépens. À présent, je portais sa lanière de cuir et j'étais seule avec lui, dans un couloir obscur situé sous la forteresse de Pierres de Turmus.

Je battis des paupières dans la lumière de la lampe.

Il sortit un objet de sa bourse et me le montra.

— « Sais-tu ce que c'est ? » demanda-t-il.

Cela ressemblait à une petite feuille métallique veinée, ovale et mince. Elle comportait un petit trou à l'extrémité la plus large, dans laquelle passait un petit morceau de fil de fer. Un signe et de petites lettres étaient gravés sur la feuille.

« Connais-tu ce signe ? » demanda l'homme.

— « Non, Maître, » soufflai-je.

— « C'est le signe de Treve, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Peux-tu lire ceci ? » demanda l'homme, montrant les lettres.

— « Non, Maître, » répondis-je. Je ne savais pas lire le goréen. Dans cette langue, j'étais illettrée.

— « C'est mon nom, » dit l'homme, « Rask. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « C'est avec ce type d'objet, » expliqua l'homme, levant la feuille avec son morceau de fil de fer, « que les hommes de Treve, dans leurs diverses entreprises, marquent leur butin. »

— « Non, Maître, je t'en prie ! » criai-je.

Je me tassai contre le mur. Il prit le lobe de mon oreille gauche, tirant dessus. Je criai lorsque le fil de fer perça le lobe, puis il tordit le morceau de fil de fer, formant une petite boucle à laquelle la feuille était suspendue. Je la sentis contre ma joue.

« Il sera agréable de te percer l'oreille, pour te marquer, » m'avait-il dit un peu plus tôt. Je n'avais pas compris, sur le moment. À présent, je comprenais. Je le regardai avec horreur. J'étais étiquetée.

« Tu ne sembles plus aussi insolente, » releva-t-il.

— « Non, Maître, » sanglotai-je.

Puis il me prit par les chevilles et me tira. Je rejetai la tête en arrière et gémis. On m'avait percé une oreille. En soi, ce n'était rien mais, sur Gor, cela revêtait une importance capitale. L'autre oreille, à présent, serait certainement percée, pour correspondre à la première, et je serais alors une « fille aux oreilles percées », catégorie inférieure d'esclaves.

Je regardai Rask de Treve d'un air de reproche. Il rit. Il comprenait bien ce qu'il m'avait fait et savait également que je le comprenais.

« Ta vengeance est-elle douce, Maître ? » lui demandai-je.

— « Je n'ai pas encore commencé de me venger, Jolie Petite Esclave, » me détrompa-t-il. Il écarta mes chevilles.

Je résolus de lui résister. Je tournai la tête et entendis le petit bruit de la feuille d'argent touchant les dalles du couloir.

Mais ses mains étaient sûres.

— « Non, » suppliai-je. « Ne m'oblige pas à m'abandonner à toi ! »

Mais il n'estima pas nécessaire d'avoir pitié de moi. Je criai de désespoir, perdue dans les sensations, tendant mon corps vers lui à la moindre caresse.

Quand il en eut terminé avec moi, je restai couchée entre ses pieds, esclave soumise.

Il leva la tête.

— « De la fumée, » dit-il.

Je sentis également la fumée.

« La forteresse brûle ! » s'écria-t-il. « Debout, Esclave ! »

Nous traversâmes des salles en feu. Quelques ehns plus tard, après avoir gravi des marches, nous arrivâmes sur le toit d'un bâtiment et, de là, par un pont étroit, nous gagnâmes le chemin de ronde. Il y avait plusieurs taras, oiseaux de selle énormes et féroces, de Gor. Je

vis le feu percer le toit d'un bâtiment. Le chemin de ronde était encombré. Des marchandises étaient attachées sur les selles des taras. Les femmes se tenaient près des monstres ailés, les mains au-dessus de la tête, les menottes passées dans les étriers des animaux. En vol, elles seraient suspendues aux étriers, deux de chaque côté. Derrière quelques-uns des animaux, il y avait des paniers fixés à des cordes. Des femmes et diverses marchandises y avaient été entassées. Je vis Sucha, les mains au-dessus de la tête, près d'un étrier. Elle semblait terrifiée. Les hommes montèrent rapidement en selle. Dans la cour, enchaînés, j'aperçus Borchoff, les soldats et le personnel de la forteresse. Il y avait de la fumée autour d'eux. Les tharlarions furent lâchés dans la cour. Les hommes essayaient de ne pas se faire piétiner. Mon ravisseur me tira par le bras.

« Dépêchons-nous, Capitaine, » dit un homme.

— « Nous devons partir sous le couvert de l'obscurité, » précisa un lieutenant. « Nous devons être au rendez-vous des Marchands avant l'aube. »

— « En selle, lieutenant ! » lança Rask de Treve avec un sourire.

L'homme bondit sur l'échelle conduisant à la selle de l'animal gigantesque.

Je vis, en bas, que le grand portail de la forteresse était ouvert. Les tharlarions le franchirent.

Borchoff, dans la cour, leva la tête. Rask de Treve leva la main, lui adressant le salut des Guerriers. Le portail était ouvert. Borchoff et ses hommes, bien qu'enchaînés, pourraient se réfugier ailleurs.

Puis Rask de Treve regarda autour de lui, inspectant rapidement hommes et tarns, femmes et richesses.

Le soldat me prit par-derrière et me jeta, les pieds les premiers, dans l'ouverture en forme de trappe, avec une porte plate, du panier. Il poussa ma tête, me glissant parmi les autres femmes. Je m'accroupis, coincée à l'intérieur. Je pouvais à peine bouger. Levant la tête, je vis la porte se refermer. Je m'agenouillai. Nous ne tenions pas debout. Nous étions huit, dans le panier. Nous avions les poignets attachés dans le dos. Des soieries et de l'or avaient également été jetés dans le panier. Je regardai autour de moi. Nous pouvions à peine bouger. À l'oreille gauche, les autres femmes portaient également une feuille en argent.

« Ho ! » cria Rask de Treve.

Je posai la tête contre la paroi du panier.

« Ho ! » crièrent les hommes de Rask de Treve.

L'homme qui m'avait jetée dans le panier, puis l'avait fermé, monta rapidement sur la selle de son tarn ; les cordes retenant le panier dans lequel nous nous trouvions étaient attachées aux étriers du tarn. Lorsque le tarn s'envolerait, le panier serait tiré derrière lui. Il attendait l'ordre de s'envoler.

« Ho ! » cria Rask de Treve. Il tira sur la première rêne du harnais du tarn.

« Ho ! » crièrent ses hommes.

Le tarn de Rask de Treve battit l'air de ses ailes puissantes. J'eus peur. L'envergure de ces ailes dépassait neuf mètres.

Son tarn, avec des cris stridents, quitta les murailles de la forteresse de Pierres de Turmus. Ceux de ses hommes le suivirent. Malgré l'abri du panier, le torrent d'air fut effrayant.

Au bout d'un instant, les cordes des paniers se tendirent. Notre tarnier tira le panier au-dessus de la cour et, gagnant de l'altitude à cet endroit, s'éloigna des murailles de la forteresse, suivant les autres. Quand le panier, quittant le chemin de ronde, tomba au-dessus de la cour, nous hurlâmes, terrifiées, mais il se balança ensuite sous le tarn et nous

constatâmes que nous prenions de l'altitude, comme si nous allions vers les lunes de Gor.

Je me demandai combien d'esclaves, attachées et réduites à l'impuissance, une petite feuille d'argent pendant à l'oreille, étaient emportées par les hommes de Rask de Treve dans les paniers, et combien d'autres, dans l'avenir, seraient capturées.

Je vis la forteresse de Pierres de Turmus, en flammes, disparaître.

JE SUIS PUBLIQUEMENT VENDUE AUX ENCHÈRES

LE drap me fut arraché. Je criai, surprise.

« Monte sur l'estrade, Esclave ! » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Il me poussa avec son fouet. Je regardai les marches usées, en bois massif, de l'escalier en spirale. J'adressai un bref regard aux autres femmes, dont Suda et Tupa faisaient partie, assises, tassées les unes contre les autres au pied de l'estrade, serrant leurs draps autour d'elles. Sucha et d'autres étaient déjà vendues.

« Il est impossible que cela m'arrive, » me dis-je. « Il est impossible qu'ils me vendent. »

Le fouet me poussa dans le dos. Lentement, je gravis les marches usées par les pieds nus d'esclaves innombrables qui m'avaient précédée.

Il y avait vingt mètres jusqu'à l'estrade.

Mes cheveux étaient plus longs, à présent, puisqu'on ne me les avait pas coupés, sur Gor, sauf pour leur donner une forme. Ils me couvraient les épaules et tourbillonnaient derrière moi, en forme de « flamme d'esclave ».

Je ne portais plus le collier turien ; il avait été rudement scié, autour de mon cou, par un homme esclave, sous la supervision d'un surveillant armé d'un fouet. Il avait été frappé une fois lorsqu'un de ses doigts m'avait frôlé le cou. J'ignore s'il l'avait ou non fait intentionnellement. Je ne portais plus la feuille d'argent, dans l'oreille gauche, qui m'identifiait comme une prise de Rask, Guerrier de la Cité de Treve. J'avais été vendue avant l'aube, dans le camp d'un Marchand d'Esclaves, dans les faubourgs d'Ar. J'avais été jetée, nue, aux pieds du Marchand d'Esclaves. J'avais été rapidement estimée. J'avais rapporté quinze tarsks en cuivre à Rask de Treve, mon ravisseur. Ce n'était pas mal pour une femme de la Terre, compte tenu du marché. Ce chiffre avait été inscrit dans un registre. Ce chiffre fut également inscrit dans un registre tenu par un des hommes de Rask, avec un signe indiquant le compte auquel cette somme devait être créditée, celui de Rask de Treve, mon ravisseur. Quand les deux chiffres furent inscrits dans les registres, le morceau de fil de fer auquel était suspendue la feuille d'argent avait été coupé. La feuille d'argent fut rendue à l'homme qui tenait le registre de Rask de Treve, et celui-ci la mit dans une boîte. Humiliée, ensuite, je fus jetée dans la Chaîne du Marchand d'Esclaves, derrière Suda. Un anneau fut passé dans le collier turien, que je portais toujours, puis dans un maillon de la chaîne. La chaîne était lourde. Tupa y fut attachée derrière moi. Elle ne rapporta que douze tarsks en cuivre à son ravisseur.

« Dépêche-toi, Esclave ! » cria l'homme qui se tenait au pied de l'escalier. J'hésitai. Au cou, je portais une chaîne légère, fermée. Une plaque ovale y était attachée. Sur la plaque, il y avait un numéro, mon numéro de lot ou de vente. Sucha, qui savait lire, m'avait dit que c'était 128. Elle avait le numéro 124. Nous étions vendues dans la salle des ventes de Publius, située Rue des Marques, à Ar. C'est une salle des ventes mineures, où l'on vend des femmes de qualité moyenne en grandes quantités ; elle n'a pas le prestige des grandes salles des ventes,

comme celle de Claudius ou la Curuléenne ; néanmoins, elle est très fréquentée et c'est un endroit où on peut souvent faire de bonnes affaires.

J'entendis les pas de l'homme, derrière moi, sur les marches. Je me retournai, surprise.

— « Je suis nue, » dis-je. Ne comprenait-il pas que je venais de la Terre ? J'avais déjà été vendue, mais pas ainsi. Je levai la tête vers l'estrade. J'eus l'impression que j'allais mourir.

La pièce était un amphithéâtre ; elle était éclairée par des torches. J'avais, auparavant, été exposée dans les cages d'exposition, afin que les acheteurs éventuels puissent examiner la marchandise et se faire une idée de sa valeur. Dans les cages d'exposition, nous étions obligées d'obéir aux ordres des hommes qui se trouvaient à l'extérieur, de bouger d'une manière ou d'une autre, mais ils ne pouvaient pas nous toucher. Je partageais ma cage avec vingt femmes, chacune d'entre nous avec une chaîne et une plaque au cou.

J'entendis l'homme monter rapidement l'escalier, derrière moi. J'avais passé huit jours dans les cages, attendant le soir de ma vente. J'avais été examinée médicalement, en détail, et, tandis que j'étais couchée, attachée, on m'avait administré une série de piqûres douloureuses dont je ne compris pas la raison d'être. Il s'agissait de Sérums de Stabilisation. Nous fûmes soumises à une dure discipline, restâmes enfermées et reçûmes une formation d'esclave.

Je me souvenais bien de la leçon qui nous avait été continuellement répétée :

« Le maître est tout. Il faut lui plaire totalement. »

« Quel est l'effet des Sérums de Stabilisation ? » avais-je demandé à Sucha.

Elle m'avait embrassée.

— « Ils vont te maintenir pratiquement comme tu es, » répondit-elle, « jeune et belle. »

Je la regardai, stupéfaite.

« Les maîtres et les femmes libres, bien entendu, si nécessaire, tu dois le comprendre, reçoivent également les Sérums de Stabilisation, » expliqua-t-elle ; puis elle ajouta avec un sourire : « Bien qu'ils leurs soient administrés, je suppose, avec davantage de respect que ce dont bénéficient les esclaves. »

— « Si nécessaire ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-elle.

— « Y a-t-il des gens qui n'ont pas besoin des sérums ? » demandai-je.

— « Parfois, » répondit Sucha, « mais ces individus sont rares et sont, en général, les enfants d'individus qui ont eu les sérums. »

— « Pourquoi cela ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » dit Sucha. « Les hommes diffèrent. »

Je m'étais levée, dans la cage, stupéfaite, tremblante.

— « Pourquoi des sérums d'une telle valeur sont-ils donnés aux esclaves ? » demandai-je.

— « Ont-ils tellement de valeur ? » demanda-t-elle. « Oui, » reprit-elle, « je suppose. » Elle les tenait pour acquis, ayant vis-à-vis d'eux la même attitude que les habitants de la Terre vis-à-vis des vaccinations. Le vieillissement ne lui était pas familier. L'alternative des sérums n'était pas claire à ses yeux. « Pourquoi les esclaves ne recevraient-elles pas les sérums ? » demanda-t-elle. « Les maîtres ne veulent-ils pas des esclaves en bonne santé, mieux à même de les servir ? »

— « C'est vrai, » dis-je, « Sucha. » Sur Terre, les fermiers vaccinent leurs animaux pour les protéger des maladies ; sur Gor il était naturel, à condition que le sérum soit facile à obtenir, de l'injecter aux esclaves.

Je restai debout près de Sucha, tremblante. J'avais reçu un cadeau qui, sur Terre, ne pouvait être acheté par les hommes les plus riches, un présent inaccessible aux milliardaires

les plus puissants car, sur Terre, cela n'existait pas.

J'étais incroyablement riche. Je regardai les barreaux de la cage.

— « Mais je suis en cage ! » criai-je.

— « Bien sûr, » dit Sucha. « Repose-toi, à présent. Tu es une esclave. Ce soir, tu seras vendue. »

Je sentis la main de l'homme, serrant mon bras.

« Je suis nue, » dis-je.

— « Tu es une esclave, » dit-il.

— « Ne me montre pas aux hommes ! » suppliai-je. « Je ne suis pas comme les autres femmes ! »

— « Monte sur l'estrade, Esclave ! » m'enjoignit-il. Il me poussa. Je tombai sur les marches. Je tremblais.

Je sentis qu'il levait le fouet.

« Je vais te taillader la chair avec le fouet ! » menaça-t-il.

— « Non, Maître ! » sanglotai-je.

— « Numéro 128 ! » cria le commissaire-priseur, sur l'estrade. Il m'annonçait à la foule.

Je levai la tête. Le commissaire-priseur vint au bord de l'estrade. Il me sourit avec gentillesse. Il me tendit la main.

« S'il te plaît, » dit-il.

— « Je suis nue, » dis-je.

Je lui tendis la main et il m'aida à monter sur l'estrade.

L'estrade était ronde et faisait environ six mètres de diamètre. Il y avait de la sciure, dessus.

Par la main, il me conduisit au centre de l'estrade.

— « Elle hésite, » expliqua-t-il à la foule.

Je restai debout devant les hommes.

« Es-tu confortablement installée, à présent, chère madame ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « Merci. »

Soudain furieux, il me jeta sur le bois, à ses pieds. J'entendis le sifflement du fouet. Il me fouetta cinq fois et je hurlai, me couvrant la tête avec les mains. Puis je restai tremblante, fouettée, à ses pieds.

— « Voici le numéro 128 ! » annonça-t-il à la foule. Il prit un bloc que lui donna un assistant.

« 128, » dit-il, lisant avec irritation, « a les cheveux bruns et les yeux marron. Sa taille est de 51 horts. Elle pèse 29 Pierres. Ses mensurations, certifiées, sont 22 horts, 16 horts et 22 horts. Elle accepte la taille deux d'anneaux de poignets et de chevilles. Sa taille de collier est de dix horts. Elle est illettrée et pratiquement dépourvue de toute formation. Elle ne sait pas danser. Sa marque est le dina, la fleur des esclaves. Elle a les oreilles percées. » Il me regarda et me frappa légèrement le flanc avec le pied. « Debout, Esclave ! » dit-il. Je me levai rapidement.

Je regardai autour de moi, misérable, dans la lumière des torches. Je voyais, sur les gradins de l'amphithéâtre, la foule. Il y avait des allées sur les côtés et deux allées, au milieu, avec des marches. Les gradins étaient surpeuplés et, dessus, les hommes buvaient et mangeaient. Çà et là, voilées et vêtues d'amples robes, des femmes me regardaient. Une femme buvait du vin à travers son voile, le tachant. Toutes étaient habillées, sauf moi, qui ne portais qu'une chaîne légère et une plaque.

« Tiens-toi droite ! » dit le commissaire-priseur.

Je me tins droite. Mon dos me faisait terriblement mal, à cause des coups de fouet que j'avais reçus.

« Voici le numéro 128, » dit-il ; « y a-t-il des offres ? »

La foule resta silencieuse.

Le commissaire-priseur saisit mes cheveux et me tira cruellement en arrière.

« 22 horts, » dit-il, montrant mes seins. « 16 horts, » dit-il, me donnant une claque sur le ventre. « 22 horts, » dit-il, posant la main sur ma hanche droite, indiquant la largeur de mon corps. Telles étaient mes mensurations. Je savais que mon maître pourrait me maintenir à ces mensurations, avec le fouet si nécessaire. « Petite, » conclut-il, « mais douce, une délicatesse, nobles sieurs, pleine de promesses. »

« Deux tarsks ! » cria un homme.

« J'ai entendu deux tarsks, » dit le commissaire-priseur. « Elle porte le dina, » reprit-il, montrant ma marque, la fleur des esclaves, à la foule. « N'aimeriez-vous pas posséder cette jolie petite Dina ? Avez-vous déjà une Dina ? » Il me fit tourner la tête, me tenant par les cheveux, d'un côté et de l'autre. « Et les oreilles, nobles sieurs, » dit-il, « sont percées ! » Cela avait été fait dans les cages de la Demeure de Publius, quatre jours auparavant. Je pouvais, à présent, porter des boucles d'oreilles. J'étais une esclave aux oreilles percées.

« Cinq tarsks ! » cria un homme, un homme gras et grossier, boudiné dans ses robes, assis sur ma droite. Il porta son gobelet à la bouche.

Je frémis. Je ne voyais pas bien les visages des acheteurs. C'était moi qui étais éclairée, pas eux.

« Tiens-toi droite, rentre le ventre, avance la hanche, » me dit le commissaire-priseur à voix basse. J'obéis. Mon dos me brûlait toujours, à cause des coups de fouet. « Remarquez, » reprit le commissaire-priseur, me montrant avec son fouet, « le galbe de la cheville, la douceur de ses cuisses, la fermeté du ventre, l'élégance de la silhouette, la délicatesse du cou, attendant votre collier, la délicatesse, la sensibilité et la beauté de ses traits. » Il regarda la foule. « Ne la voudriez-vous pas dans vos compartiments ? » s'enquit-il. « N'aimeriez-vous pas la voir, avec une tunique et un collier de votre choix, à genoux à vos pieds ? N'aimeriez-vous pas la posséder tout entière, votre esclave, que vous commanderiez et qui obéirait ? N'aimeriez-vous pas qu'elle vous serve, répondant rapidement et parfaitement en tous points, à tous vos caprices ? »

« Six tarsks ! » cria un homme.

« Six tarsks, » répéta le commissaire-priseur. « Marche, petite Dina, » me dit-il. « Et bien. »

Les larmes me montèrent aux yeux ; mon corps était tout rouge de honte.

Mais je marchai, et bien. Le fouet me faisait peur. Les hommes manifestèrent bruyamment leur joie.

« Remarquez la fluidité et la grâce de ses mouvements, » dit le commissaire-priseur, « la douceur de sa silhouette, la droiture de son dos, la fierté du port de tête. Pour quelques tarsks en cuivre, vous pouvez la posséder ! »

Une larme coula sur ma joue gauche.

« Marche bien, Petite Dina, » conseilla le commissaire-priseur.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je fis des allées et venues, rouge de honte, devant les acheteurs.

— « Arrête-toi et tiens-toi droite, Petite Dina ! » ordonna le commissaire-priseur. Je m'immobilisai sur l'estrade, la tête haute.

« Achetez-la et mettez-la au travail, » reprit le commissaire-priseur. « Imaginez-la nue,

avec votre collier, à genoux, enchaînée, frottant les dalles de votre compartiment. Pensez qu'elle récurera, lavera, fera de la couture. Pensez qu'elle fera les courses et la cuisine. Pensez, aussi, qu'elle vous attendra dans vos fourrures. »

« Dix tarsks ! » lança un homme.

« Dix tarsks, » répéta le commissaire-priseur.

« Onze ! » lança un autre homme.

« Onze, » répéta le commissaire-priseur.

Je regardai la foule, les hommes et les femmes. Il y avait environ quatre cents personnes dans l'amphithéâtre. Des marchands ambulants vendaient de la nourriture et des boissons. Je touchai légèrement la chaîne et la plaque que je portais au cou. Je vis un homme acheter un morceau de viande couvert de sauce. Il se mit à manger, me regardant. Nos yeux se rencontrèrent. Je tournai la tête. D'autres hommes parlaient sans faire attention à moi. Je les haïssais. Je ne voulais pas qu'on me regarde, mais ils ne me regardaient pas.

« Examinez cette beauté, » reprit le commissaire-priseur, me montrant avec le fouet. « Considérez la perfection de ses mensuration. 22 horts, 16 horts, 22 horts ! » cria-t-il, agitant le fouet dans ma direction.

« Quatorze tarsks en cuivre ! » cria un homme.

« Quatorze, » répéta le commissaire-priseur. « Mais une Maison peut-elle laisser partir une telle beauté pour quatorze petits tarsks ? Dites non, nobles sieurs ! »

« Quinze ! » lança un homme.

« Quinze, » répéta le commissaire-priseur. Je savais que Rask de Treve m'avait vendue quinze tarsks. Le Marchand d'Esclaves qui m'avait achetée m'avait vendue vingt tarsks en cuivre à la Maison de Publius. Le commissaire-priseur le savait vraisemblablement ; de toute évidence, cela se trouvait dans mon dossier.

Le commissaire-priseur me regarda.

« Petite, » dit-il à voix basse, « que tu sois vendue ou non, tu passeras la nuit dans nos cages. Est-ce bien compris ? »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

Les offres ne le satisfaisaient pas. Si je n'étais pas vendue un prix satisfaisant, je serais punie.

Je serais sans doute violemment fouettée.

— « À plat ventre, Petite Dina, » dit-il. « Intéressons les acheteurs. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je me mis à plat ventre à ses pieds, attendant ses ordres. Je levai la tête, terrifiée, craignant qu'il me fouette à nouveau. Je restai là un long moment. Il ne me frappa pas. Ma terreur amusa la foule.

— « Tu vas être prompte, obéissante et belle, 128, » dit le commissaire-priseur à voix basse.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Puis, soudain, faisant claquer son fouet, il ordonna durement :

« Sur le dos, un genou levé, l'autre jambe tendue, les mains au-dessus de la tête, les poignets côte à côte, comme s'ils étaient attachés ! » J'obéis. Puis il me fit prendre les diverses positions de l'esclave exhibée ; il me laissait un bref instant dans chaque position, afin que les acheteurs puissent découvrir mes charmes, puis il m'ordonnait une nouvelle position ou attitude ; la succession de ces mouvements n'était pas due au hasard ; tous les mouvements s'enchaînaient avec élégance.

« Que m'offre-t-on ? » cria-t-il, quand je fus à nouveau à plat ventre à ses pieds.

« Dix-huit tarsks ! » cria un homme.

« Dix-huit, » répéta le commissaire-priseur. « Dix-neuf ? Ai-je entendu dix-neuf ? »

« Dix-neuf ! » cria un homme.

Mes larmes tachaient l'estrade. Je sentais sa sciure sous le bout de mes doigts. La sciure collait également à mon corps, à cause de la sueur.

Le cuir du fouet du commissaire-priseur était proche de mon dos.

Je levai la tête. Il y avait des femmes, dans la foule. Pourquoi ne se levaient-elles pas et ne protestaient-elles pas contre les tourments infligés à une de leurs sœurs ?

Mais elles regardaient impassiblement. Je n'étais qu'une esclave.

« Vingt ! » cria un homme.

« Vingt, » répéta le commissaire-priseur. Il retira le pied qu'il avait posé sur moi et me toucha avec le manche du fouet.

« À genoux ! » dit-il.

Je m'agenouillai sur l'estrade, près du bord, misérable, dans la position de l'Esclave de Plaisir, la petite chaîne et la plaque au cou.

« On m'a offert vingt tarsks en cuivre pour cette jolie petite, » dit le commissaire-priseur. « Ai-je entendu une offre supérieure ? »

« Vingt et un ! » cria un homme.

« Vingt et un, » répéta le commissaire-priseur.

Je respirai plus facilement. Le bénéfice serait faible, mais il existerait.

J'étais très consciente de la plaque que je portais au cou ; elle était sur une chaîne ; je ne pouvais retirer la chaîne ; elle était fermée à clé.

On avait proposé vingt et un tarsks en cuivre pour me posséder.

Je ne ferais pas perdre d'argent à la Maison de Publius.

« J'ai entendu une offre de vingt et un tarsks ! » cria le commissaire-priseur. « Offre-t-on davantage ? »

La foule resta silencieuse.

Soudain, j'eus peur. Et si la Maison n'était pas satisfaite du bénéfice que j'avais rapporté ? Il était faible. J'espérai qu'elle s'en contenterait. J'avais fait de mon mieux pour obéir au commissaire-priseur. Je ne voulais pas être fouettée.

En général, les Goréens ne sont pas indulgents avec les femmes qui leur ont déplu.

« Debout, Chair à Collier ! » lança le commissaire-priseur.

Je me levai.

« Il semble, » reprit-il, « que nous devons laisser partir cette jolie petite pour vingt et un tarsks en cuivre. »

— « Je t'en prie, ne sois pas en colère contre moi, Maître, » suppliai-je.

— « Ce n'est rien, Petite Dina, » dit-il avec une gentillesse surprenante, considérant la dureté avec laquelle il m'avait traitée.

Je tombai à genoux devant lui, serrant ses genoux dans mes bras, le regardant.

— « Le Maître est-il content ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Alors, Dina ne sera pas fouettée ? » demandai-je.

— « Bien sûr que non, » répondit-il. Il me regarda avec gentillesse. « Ce n'est pas ta faute, » dit-il, « si le marché est déprimé. »

— « Merci, Maître, » dis-je.

— « Et maintenant, debout, petite beauté, » dit-il, « et quitte vite l'estrade, car nous avons d'autres animaux à vendre ! »

— « Oui, Maître, » répondis-je, me levant vivement. Je pivotai sur moi-même et me dirigeai vers l'escalier situé à l'opposé de celui par lequel j'étais arrivée.

— « Un instant, Petite Dina, » dit-il. « Viens ! »

— « Oui, Maître, » répondis-je, courant légèrement vers lui.

— « Mets les mains sur la tête, » dit-il, « et ne les retire que lorsque tu en auras reçu la permission. »

— « Maître ? » demandai-je.

Je mis les mains dans les cheveux. Il me prit par la nuque avec la main gauche et me tourna vers la foule.

« Contemplez, nobles sieurs et dames, » dit-il.

Soudain, je hurlai, luttant contre les lourdes lanières, roulées, du fouet.

« Arrête ! Je t'en supplie, arrête, Maître ! » hurlai-je, désespérée. Je n'osais pas retirer mes mains de mes cheveux. « Je t'en prie, Maître ! » hurlai-je, me tortillant, maintenue en place par sa main sur ma nuque. Je tentai de lutter contre la sensation produite par le fouet.

« Tortille-toi, Petite Dina, » dit-il. « Tortille-toi ! »

Je criai, le suppliant de cesser.

« Croyais-tu vraiment, » siffla-t-il, « que nous nous contenterions d'un tarsk en cuivre de bénéfice ? Nous crois-tu assez stupides pour acheter une femme vingt tarsks et la vendre vingt et un ? Crois-tu que nous ne connaissons pas notre métier, petite salope ? »

J'implorai pitié.

Puis, ayant terminé sa démonstration, il me lâcha la nuque. Je tombai à genoux devant lui, sur l'estrade. Je baissais la tête. J'avais toujours les mains dans les cheveux.

« Tu peux baisser les bras, » dit-il.

Je me cachai le visage entre les mains et pleurai. Je fermai les genoux, tremblante, secouée de sanglots.

« Quarante tarsks en cuivre, » entendis-je, « pour *La Taverne des Deux Chaînes* ! »

« *La Soie de Plaisir* propose cinquante tarsks ! » entendis-je.

J'avais été trompée. Le commissaire-priseur m'avait prise par surprise. Sans avertissement, j'avais été contrainte de révéler ma véritable nature d'esclave, spontanément, incontrôlablement ouverte.

« *L'Anneau de Cheville Ciselé* offre soixante ! » entendis-je.

Il avait bien fait son travail. Il avait tiré de la foule le meilleur prix possible, compte tenu du marché, avant de lui révéler, soudainement, la consternant, la richesse et la vulnérabilité délicieuses des possibilités exploitables de la femme.

« *La Corde Parfumée* offre quatre-vingts tarsks en cuivre ! » entendis-je.

Les offres me parurent incroyables.

« Elle est chaude comme du Paga, » dit un homme en riant.

« Exact, » dit un autre. « J'aimerais qu'elle porte mon collier. »

Sur l'estrade, je sanglotais, à genoux. Je n'avais pas pu m'empêcher de réagir comme je l'avais fait à la Caresse du Fouet. Je n'avais pas pu.

« *La Cage d'Argent* offre quatre-vingt-cinq ! » entendis-je. Je fondis en larmes. J'avais été exposée, nue. J'étais vendue aux enchères. Et je compris que je n'étais pas seulement vendue comme une belle femme, car je serais alors partie pour vingt et un tarsks, mais comme une belle esclave.

« J'ai entendu le représentant de *La Cage d'Argent* offrir quatre-vingt-cinq tarsks en cuivre ! » cria le commissaire-priseur. « Y a-t-il une autre offre ? »

« *Le Collier à Clochettes* offre un tarsk en argent ! » entendis-je.

Le silence se fit dans la salle.

« Il y a une offre à un tarsk en argent, » dit le commissaire-priseur. Il était satisfait.

Je baissais la tête, frissonnant, les genoux serrés. Les offres avaient été faites par les représentants des tavernes. J'avais une vague idée de ce que signifiait la condition d'Esclave de Taverne. Les femmes vêtues de soie, portant des clochettes, des tavernes, sont célèbres dans les villes goréennes. Leur raison d'être est le plaisir des clients de leur maître. Elles valent le prix d'un gobelet de Paga.

« *Le Collier à Clochettes* a offert un tarsk en argent, » reprit le commissaire-priseur. « Y a-t-il une offre supérieure ? »

Je levai la tête et, stupéfaite, constatai que les yeux des femmes, au-dessus des voiles, étaient fixés sur moi. Leur attitude et ce que je pouvais voir de leurs visages, me firent peur. À présent, elles me regardaient avec une hostilité non dissimulée. Il est difficile d'être nue, étant esclave, devant une femme. On se sent doublement nue. J'aurais préféré qu'il n'y ait que des hommes, dans la salle des ventes.

« Debout, Petite Dina, » dit le commissaire-priseur.

Je me levai. Je secouai mes cheveux. Je ravalai mes sanglots.

Je regardai la foule d'hommes et de femmes.

« J'ai, de la part de *La Taverne du Collier à Clochettes*, » répéta le commissaire-priseur, « une offre d'un tarsk en argent. Y a-t-il une offre supérieure ? »

Bizarrement, à ce moment-là, je pensai à Elicia Nevins, qui était ma rivale à l'université. Comme cela l'amuserait, me dis-je, de me voir vendue, nue, sur l'estrade !

« Adjugée au *Collier à Clochettes* pour un tarsk en argent ! » annonça le commissaire-priseur.

J'avais été vendue.

Il me poussa alors vers l'escalier et, trébuchant, je quittai l'estrade.

« Numéro 129 ! » appela-t-il.

Au pied de l'escalier, un homme me prit par le poignet et me tira vers une Chaîne. Des menottes d'esclave étaient fixées à la chaîne. Il me poussa derrière la dernière femme de la Chaîne ; elle était à genoux, attachée à la chaîne, me tournant le dos ; elle baissait la tête.

« À genoux ! » ordonna l'homme.

Je m'agenouillai. Il referma les menottes, fixées à la chaîne, sur mes poignets ; puis je restai à genoux, enchaînée ; plus tard, une autre femme, qui avait également été vendue, fut enchaînée derrière moi ; puis une autre, et encore une autre. Je restai à genoux, les menottes aux poignets, enchaînée. J'avais été vendue.

DEUX HOMMES

« P_{AGA}, Maître ? » demandai-je.

Il me chassa d'un geste.

Je m'éloignai, dans un tintement de clochettes, regardant autour de moi.

La femme qui dansait sur le sable était très bonne. C'était encore le début de la soirée, la seizième heure. Elle bougeait à peine, oscillait, les chevilles jointes, les bras au-dessus de la tête, les poignets dos à dos. Pourtant, subtilement, elle dansait, contrôlée par la musique d'une unique flûte. Quelques hommes la regardaient. Nous avions cinq danseuses, au *Collier à Clochettes*. Je les trouvais bonnes. La meilleure se produirait plus tard. Chaque jour, quatre se produisaient et une se reposait. Je ne savais pas danser. Il n'y avait qu'un Musicien, au bord du sable. D'autres se joindraient à lui plus tard. Leur chef était Andronicus, qui jouait du czethar.

« Paga ! » appela un homme.

Je me précipitai vers lui, portant le gros récipient en bronze, contenant le Paga, sur l'épaule.

Je m'agenouillai et remplis son gobelet. Il ne m'envoya pas dans une alcôve. Je me levai et, portant le récipient de Paga, gagnai la porte de la taverne afin de respirer un peu d'air frais. En tant qu'Esclave de Taverne, j'étais comprise dans le prix d'un gobelet de boisson mais, naturellement, je n'étais qu'une agréable possibilité ; mon service dans l'alcôve dépendait entièrement du caprice et de l'appétit du client. Beaucoup d'hommes, naturellement, ne venaient à la taverne que pour voir leurs amis, parler et boire. Parfois, je ne servais pas du tout. J'étais, bien entendu, totalement disponible. Dans le monde des Esclaves de Taverne, j'étais populaire et mon maître, Busebius, n'était pas mécontent de moi. De son point de vue, je suppose que j'étais une bonne acquisition. Plus que les autres, je me tortillais dans les alcôves, parfois enchaînée, me tordant sous la caresse des maîtres, gémissant et criant. Je ne pouvais m'empêcher de m'abandonner. Je savais que des hommes venaient exprès pour moi. Je faisais travailler la taverne. Les règles de la taverne, en ce qui concernait les esclaves, étaient simples. Le client pouvait choisir n'importe quelle serveuse, à condition de payer le prix du Paga ; il pouvait prendre la femme qui l'intéressait, qu'elle l'ait ou non servi ; bien entendu, le client commandait généralement son Paga à la femme qui lui faisait envie, s'il avait envie de se servir d'elle ; s'il n'avait pas envie d'une esclave, il commandait généralement à la femme la plus proche ; chaque gobelet de Paga lui donnait le droit d'emmener une esclave dans une alcôve ; ainsi, théoriquement, il pouvait en utiliser plusieurs dans la soirée ; ces arrangements, cependant, se terminaient à l'aube, avec la fermeture de la taverne ; il ne pouvait pas, pour ainsi dire, garder ses gobelets pour plus tard. Pour les danseuses, il fallait négocier séparément.

Je sortis de la taverne afin de respirer l'air pur de Gor. Nous avons le droit de sortir de la taverne.

Je me tenais sous l'enseigne du *Collier à Clochettes*, qui se balançait au-dessus de moi, un grand collier auquel des clochettes étaient suspendues.

« Salut, Teela, » dit un homme en passant.

— « Salut, Maître, » répondis-je.

J'étais Teela, Esclave de Taverne du *Collier à Clochettes*. On pouvait le lire, d'après ce que j'avais compris, sur le collier que je portais.

Je regardai, au-delà du pont, les tours et les cylindres d'Ar, ainsi que le soleil couchant sur les murailles. Je vis le réseau de ponts se découpant sur le ciel, les gens qui allaient et venaient dessus. Tout en bas, dans les rues, j'apercevais des charrettes et des chariots tirés par des tharlarions. Je levai la tête. Je vis deux tarniers en patrouille dans le ciel. Je pensai à Clitus Vitellius.

« Salut, Teela, » dit la femme qui se tenait à présent près de moi et, comme moi, était sortie de la taverne. Comme moi, elle portait des clochettes d'esclave à la cheville gauche, deux courtes bandes de soie jaune, le collier de la maison. Nous étions pieds nus sur le pont.

Je ne lui répondis pas et tournai la tête.

« Je regrette de m'être battue pour le bonbon, » dit-elle.

— « Je l'ai gagné ! » dis-je avec colère.

— « Oui, Teela, » répondit-elle. Puis, furieuse, elle ajouta : « Il est tombé plus près de moi. Il aurait dû me revenir ! »

Busebius, notre Maître, parfois, avant de nous ordonner de nous baigner et de nous préparer pour la soirée, jetait une poignée de bonbons durs par terre. Ils étaient très précieux et, sur les dalles du quartier des esclaves, nous nous battions pour les avoir.

Je regardai Bina.

J'avais bondi sur le bonbon. Sa main s'en était emparé. Je lui avais ouvert la main et avais mis le bonbon dans ma bouche. Elle m'avait frappée et tiré les cheveux. Roulant follement, nous nous étions mordues, griffées, donné des coups de pied en hurlant. Puis Busebius, à coups de fouet, nous avait séparées. Nous nous étions éloignées l'une de l'autre, tassées sur nous-mêmes, esclaves punies.

« Comme vous paraissiez stupides ! » lança Busebius en riant. Nous rougîmes. Nous n'étions que des femmes. Croyait-il que nous nous battrions comme des hommes ? Nous nous sentions petites et faibles.

« Allez vite vous baigner, » ajouta-t-il, « puis préparez-vous, car il va falloir travailler. »

— « Oui, Maître, » avions-nous dit.

Debout devant la porte du *Collier à Clochettes*, nous reculâmes et nous agenouillâmes.

Bran Loort, qui avait habité Gué du Tabuk, portant une table basse, entra dans la taverne. Il faisait de petits travaux en échange de son entretien et d'un tarsk par semaine. Nous nous étions agenouillées parce qu'il était libre. Pourtant je me demandais si, dans son cœur, il était libre. Il semblait abattu et vaincu. Il passa devant nous avec la table, qu'il avait portée chez un émailleur afin d'y incruster un plateau de Kaissa. Il revenait à la taverne. Il dormait dans la taverne. Il avait le droit d'utiliser les femmes de la taverne, puisqu'il y était employé. Pourtant, il ne nous utilisait jamais. Je crois qu'il ne pouvait pas le faire. Je me souvenais qu'il avait été vaincu par Thurnus puis, nu, jeté devant le chevalet du village sur lequel l'attendait une femme attachée, impuissante. « Prends-la. Je t'en donne la permission, » avait dit Thurnus. Bran Loort avait baissé la tête. « Allez, » avait insisté Thurnus. « Prends-là » — « Je ne peux pas, » avait murmuré Bran Loort. C'était un homme vaincu. Il avait tourné le dos au chevalet et s'était baissé pour ramasser sa tunique. Il avait gagné la porte, qui lui avait été ouverte. Il avait quitté le village de Gué du Tabuk. Il était allé à Ar. Il travaillait à la

taverne.

Nous nous relevâmes, Bina et moi.

« Je suis désolée de m'être battue pour le bonbon, » dit-elle.

— « Je suis plus forte que toi, » dis-je. « Tu aurais dû me le donner. »

— « Non, » répondit-elle.

Je ne lui adressai pas la parole.

« Mais il est embarrassant de se battre devant les hommes, » souligna-t-elle.

— « Le bonbon, » relevai-je, « appartient à la femme qui est assez forte pour s'en emparer. »

— « Tu es la seule femme que je connaisse, ici, » rappela Bina. « Nous appartenions toutes les deux à Clitus Vitellius. Nous avons déjà partagé la même Chaîne. Je veux être ton amie. »

— « Toi aussi, » reconnus-je, regardant Bina, Perle d'Esclave, « tu es la seule amie que j'aie ici. »

— « Soyons amies, » proposa-t-elle.

— « Nous sommes amies. »

— « Bien, » fit-elle, me serrant dans ses bras.

Je la serrai dans mes bras et l'embrassai.

— « Mais le bonbon m'appartenait, » conclus-je.

— « Esclave ! » siffla-t-elle, les yeux étincelants.

— « Esclave ! » criai-je.

— « Dépêchez-vous de rentrer ! » lança Busebius, debout sur le seuil. « Croyez-vous que je vous ai achetées pour rester dehors, comme des femmes libres, à prendre le frais ? »

— « Non, Maître, » dîmes-nous, rentrant précipitamment.

« Paga ! » cria un homme. J'allai le servir.

C'était à présent la dix-huitième heure. La taverne était plus fréquentée. J'étais agenouillée contre le mur bas, les poignets enchaînés, au-dessus de la tête et derrière moi, à l'anneau numéro six. Un client m'avait réservée. J'attendais tandis qu'il disputait une partie de Kaissa.

J'étais dans la taverne depuis plus longtemps que Bina. J'y étais depuis vingt jours et elle seulement depuis six. Il y avait vingt-deux esclaves, dans la taverne, sans compter les danseuses, qui étaient cinq.

« Ne t'en va pas, » avait dit l'homme en me jetant à genoux et en m'enchaînant les mains à l'anneau.

— « Non, Maître, » avais-je dit, les dents serrées.

Je le regardai jouer au Kaissa, complètement absorbé par la partie. Je serrai les poings dans les menottes.

Puis je vis qu'il avait capturé la Pierre du Foyer. Ils rangèrent les pièces dans les tiroirs de la table. Ensuite, ils parlèrent un peu, évoquant apparemment la partie. Ensuite, l'autre homme s'en alla et celui qui m'avait réservée, comme s'il se souvenait soudain de moi, sortit la clé de sa poche et se dirigea vers moi.

Je baissai la tête.

Il détacha mes menottes.

Je le regardai.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il.

— « Teela, » répondis-je. Je le lui avais déjà dit.

— « Alcôve six, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. « Le Maître désire-t-il quelque chose de spécial, ou un harnais ? »

— « Les menottes à crochet, » répondit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je, posant la tête sur ses pieds. Puis il s'éloigna afin de rapporter menottes et clé au comptoir. Je me levai et allai chercher, dans la salle des esclaves, les menottes à crochet ; elles sont en cuir, comportant une serrure et une fermeture ; elles sont souples et les fermetures ne nécessitent pas de clé ; certains hommes aiment que les esclaves les portent. Grâce aux fermetures, la femme peut être diversement attachée, les mains étant immobilisées derrière elle, au-dessus de la tête, ou bien au collier. Puis je gagnai rapidement l'alcôve, gravissant l'échelle.

Le maître m'attendait. Il tendit la main et je lui donnai les menottes à crochet. Les clés de ces menottes sont au comptoir, comme celles des menottes ordinaires.

— « Quitte ta soie, » dit-il.

J'obéis.

« Tends les poignets, » dit-il.

J'obéis. Il me dit les menottes à crochet ; cependant, il ne les attacha pas l'une à l'autre.

J'étais à genoux devant lui, sur les fourrures rouges de la petite alcôve, à la lumière de la lampe minuscule. J'étais agenouillée en position d'Esclave de Plaisir, les menottes aux poignets.

« Occupe-toi de mon plaisir, » dit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je, approchant, la tête baissée, les cheveux sur son corps, pour l'embrasser.

La dix-neuvième heure était largement dépassée et je servais encore.

La taverne était pleine. La musique était entêtante. Notre meilleure danseuse, Helen, femme de la Terre mince et blonde, charmait les clients de Busebius. Elle portait le même collier que moi. Nous ne pouvions nous échapper ni l'une ni l'autre. Nos marques et nos colliers avaient l'aval de la société. Si nous nous échappions, notre Maître se procurerait d'autres femmes. Nous étions des esclaves.

« Paga ! » cria un homme. J'allai le servir.

Sur Gor, j'avais rencontré quatre femmes de la Terre ; toutes étaient esclaves. En outre j'en avais rencontré plusieurs qui, quoique Goréennes, portaient des noms terriens ; je savais que, sur Gor, ces noms sont considérés comme d'excellents noms d'esclaves.

Je m'agenouillai et servis du Paga à l'homme.

« Paga ! » cria un autre. Je me levai d'un bond, pour aller rapidement le servir. Il me semblait que nous n'avions jamais eu autant de monde. Je n'avais même pas eu le temps d'aller demander à Busebius, derrière le comptoir, de me retirer les menottes.

Je frôlai Bina, qui allait servir un autre client.

J'entendis Helen crier quand sa soie lui fut arrachée. Néanmoins, elle continua de danser.

Un homme tendit la main vers ma cheville. Je l'évitai.

Je gagnai rapidement le comptoir et tendis à Busebius, qui avait un large sourire, le récipient de Paga, avec sa bandoulière. Il était à nouveau vide.

Il plongea le récipient dans un grand tonneau de Paga et me le rendit.

« Paga ! Paga ! » entendis-je. Je n'eus même pas le temps de mettre la bandoulière du récipient. Le tenant par ses deux anses, j'allai rapidement servir, dans un tintement de clochettes d'esclave.

La porte de la taverne s'ouvrit. La musique, pendant un instant, cessa. Helen se figea. Les regards se tournèrent vers la porte. Mon cœur s'arrêta un bref instant.

Des hommes imposants se tenaient là, des Guerriers, mais ne portant pas la tenue d'Ar.

Le chef, sans casque, mais portant une cape et un médaillon, fit signe aux Musiciens de continuer.

La musique reprit et Helen se remit à danser.

Le chef des nouveaux arrivants retira ses gants, lentement, et les glissa sous sa ceinture.

Ses yeux examinèrent le corps d'esclave d'Helen, comme un maître regarde sa propriété.

Busebius, s'inclinant, se précipita vers lui.

L'étranger cessa tranquillement de regarder Helen et elle se mordit la lèvre, les larmes aux yeux.

Il me regarda et je me redressai. Il était incroyablement beau et fort. J'espérai que ma beauté était resplendissante.

Il reporta son attention sur Busebius, qui lui parlait.

« Qui est-ce ? » entendis-je un homme demander.

Bina se tenait près de moi. Elle tremblait. Elle lut le médaillon de l'inconnu.

— « Regarde le médaillon, » dit un homme.

Busebius conduisit les visiteurs, ses invités d'honneur, dans un coin discret de la taverne d'où, se trouvant sur une estrade, ils verraient bien la salle, les Musiciens et la danseuse.

— « Tu n'as pas entendu parler d'eux ? » demanda un homme.

— « Non, » répondit l'autre.

Près de moi, Bina tremblait.

— « C'est la délégation de la Confédération Salerienne, » expliqua le premier.

— « Leur chef ? » s'enquit l'autre.

— « Thandar de Ti, » répondit le premier.

À présent, je comprenais l'agitation de Bina. Thandar de Ti, de la Caste des Guerriers, des quatre villes de la Confédération Salerienne, était le cinquième fils d'Ebulius Gaius Cassius, de la Caste des Guerriers, Administrateur de Ti, haut responsable de la Confédération. À un moment donné, Dame Sabina, fille du Marchand Kleomenes, de Forteresse de Saphronicus, Marchand important de cette ville, avait été promise, dans le cadre d'un Contrat de Compagnie, à Thandar de Ti. Des pillards avaient attaqué la caravane, volé des richesses et enlevé Dame Sabina. Afin de rendre le contrat définitivement caduc et d'empêcher toute alliance entre Forteresse de Saphronicus et la Confédération Salerienne, Dame Sabina avait été réduite en esclavage. L'alliance ne s'était pas réalisée. À présent, les deux parties se détestaient.

« Comme il est beau ! » souffla Bina. À ma connaissance, Thandar de Ti et Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus ne s'étaient jamais vus. Leur Compagnie était une affaire d'État.

Bina, Perle d'Esclave, regardait le puissant et magnifique Thandar de Ti.

— « Il est beau, » dis-je.

— « J'ai les oreilles percées, » sanglota Bina. « J'ai les oreilles percées. » Elle ne pouvait plus espérer être la Compagne d'un tel homme.

Thandar de Ti, et ses compagnons, qui étaient cinq, commandèrent à Busebius, qui était resté près d'eux. Ils ne voulaient pas simplement du Paga. Ils voulaient manger et boire du vin.

La présence de ces augustes visiteurs, sauf peut-être par les esclaves, fut oubliée.

Thandar de Ti regarda dans notre direction. Nous étions à genoux, humbles Esclaves de

Taverne, aux oreilles percées. C'était un grand honneur, pour des femmes telles que nous, qu'un homme comme Thandar de Ti daigne nous accorder un regard.

Thandar de Ti tourna la tête.

L'ironie de la situation me fit sourire.

En nous regardant, en regardant deux Esclaves de Taverne humbles et délicieusement belles, il avait regardé celle qui avait été Dame Sabina de Forteresse de Saphronicus, la Libre Compagne qui aurait dû, majestueusement vêtue, se tenir à ses côtés.

Les yeux de Bina étaient pleins de larmes.

J'avais remarqué que Thandar de Ti était très beau.

— « Il te reste peu de Paga, » dis-je. « Ma cruche est pleine. Je vais les servir. »

— « Il faudra plus d'une personne pour les servir, » dit Bina. « S'il te plaît, Teela. »

— « Il est très beau, » dis-je. « Je suffirai. »

— « J'ai envie de le servir, » dit simplement Bina.

— « Je le servirai, » dis-je.

— « Crois-tu qu'il t'achètera ? » demanda Bina.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être. »

Je me levai légèrement. Bina suivit rapidement mon exemple.

Busebius se précipita vers nous. Il nous fit signe, ainsi qu'à quatre autres esclaves. Il nous rassembla autour de lui. Nous étions excitées.

— « Vous allez servir toutes les six, » dit-il, montrant les hommes de l'estrade. Deux femmes poussèrent des cris de joie parce qu'elles avaient été choisies. « Allez dans la salle de préparation, » reprit-il. « Habillez-vous en Prise du Chasseur. » Je fus stupéfaite. Les invités devaient effectivement être importants. Nous gagnâmes rapidement la salle de préparation. Busebius alla donner des ordres aux cuisiniers.

Nous devons servir rapidement les premiers vins, avec les pains et les fromages correspondants.

Nous arrachâmes nos soieries dans la salle de préparation. Nous rafraîchîmes nos parfums et arrangeâmes notre maquillage. Nous devons être douces, parfumées, lascives.

Busebius passa la tête dans la salle de préparation.

« Des boucles d'oreilles ! » lança-t-il. « Des bijoux ! » Puis il disparut.

« Je ne veux pas porter de boucles d'oreilles, » sanglota une femme.

— « Mets-les, Esclave ! » dis-je sèchement. Je ne voulais pas être battue parce que l'une d'entre nous avait désobéi.

Je glissai des anneaux en or dans mes oreilles, me passai des colliers au cou. Je mis un bracelet.

Près de moi, sans protester, Bina mit des boucles d'oreilles.

« Porter des boucles d'oreilles ne te fait pas pleurer ? » lui demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Je suis une esclave aux oreilles percées. » Je remarquai que les boucles d'oreilles, petites pierres précieuses en forme de larme, lui allaient très bien.

Je fouillai dans un coffre à la recherche de filets de chasseur. Ils étaient constitués de cordes solides, destinés à du gibier de taille moyenne. Les mailles faisaient environ deux horts, cinq centimètres, de côté.

Intelligemment, nous enroulâmes les filets autour de nos corps, de la gorge jusqu'à nos marques, haut sur les cuisses. Nous nous habillâmes en « Prise du Chasseur ».

Nous nous regardâmes dans le miroir. Plusieurs femmes eurent le souffle coupé. Nous avions rarement vu six esclaves aussi excitantes.

« Vite ! » dit Busebius, réapparaissant sur le seuil de la salle de préparation. Nous

comprîmes alors que les vins, ainsi que les pains et les fromages correspondants, étaient prêts.

« Teela, attends, » dit Bina.

Les autres femmes quittèrent la salle de préparation.

— « Nous devons nous dépêcher, » dis-je.

— « Je connais ton intention, Teela, » dit Bina. « Et elle n'est pas convenable. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je. Comment pouvait-elle savoir ce que j'avais en tête ?

Bina s'immobilisa entre moi et la porte.

« Écarte-toi de mon chemin, » menaçai-je. « As-tu envie d'être battue ? » Je la regardai, furieuse. « Crains-tu que ton Thandar de Ti me trouve plus agréable que toi ? »

— « Non, » répondit-elle, « Teela, pas du tout. Je ne suis pas une femme libre. La compétition entre esclaves ne me fait pas peur. Je sais que je suis belle et je peux te concurrencer face à n'importe quel homme. »

Je reniflai.

« Mais il y a autre chose, Teela. Je te connais. Tu n'es pas Goréenne. Tu ne comprends pas ces choses. »

Je la regardai, étouffée par la rage.

« Si tu ne parviens pas à lui plaire davantage que moi, si tu ne parviens pas à te faire acheter par lui, » dit-elle, « tu as l'intention de lui dire qui j'étais. »

Je la regardai avec stupéfaction. Comment avait-elle pu deviner mon plan ?

« Tu crois que, dans ce cas, il m'affranchira et t'affranchira, parce que tu lui auras dit la vérité. »

Je ne lui répondis pas.

Elle tourna la tête d'un côté et de l'autre.

« Mes oreilles sont percées, Teela, » reprit-elle. « Tu ne feras que le déshonorer en lui apprenant ma condition présente. »

— « Ne veux-tu pas te débarrasser du collier ? » demandai-je. Je saisis l'anneau métallique qui lui enserrait le cou. « Veux-tu porter cela ? » criai-je. « Veux-tu être esclave, totalement à la merci des hommes ? »

— « Je ne déshonorerai pas Thandar de Ti, » déclara-t-elle. « Je le servirai, sans me faire connaître, amoureusement, comme ce que je suis, une humble Esclave de Taverne. »

— « Tu es folle, » dis-je.

— « Je suis Goréenne, » répliqua-t-elle.

— « Cette décision, » dis-je avec un sourire, « nous amènerons Thandar de Ti à la prendre. Nous le laisserons décider. »

— « Non, Teela, » s'obstina-t-elle. « J'ai décidé. »

— « Écarte-toi de mon chemin ! » ordonnai-je.

— « Non ! » répliqua-t-elle.

— « Écoute, » repris-je, « même si je lui plais et qu'il m'achète, je lui dirai qui tu es, tôt ou tard, simplement pour obtenir notre liberté. »

— « Je sais que tu le feras, Teela, » dit Bina.

— « J'ai également tes intérêts à cœur, » l'assurai-je.

— « Je n'en doute pas, » m'assura-t-elle. « Mais tu ne nous comprends pas. Tu ne comprends pas les Goréens. »

— « Je veux être libre ! » fis-je sèchement.

— « Regarde-toi dans le miroir, Teela, » dit Bina.

Je le fis et vis une femme merveilleuse, douce et parfumée, marquée au fer rouge ; elle

portait un morceau de filet et des bijoux ; elle avait des boucles d'oreilles ; elle avait un collier.

« Que vois-tu ? » demanda Bina.

— « Une esclave, » répondis-je.

— « Crois-tu qu'une femme comme toi, si douce et belle, avec ses réflexes d'esclave puisse être autre chose qu'une esclave, dans ce monde ? »

— « Non, » répondis-je avec amertume.

— « Et tes oreilles sont percées, » ajouta-t-elle.

Je rejetai la tête en arrière.

— « Je sais, » fis-je. Je savais que, en soi, cela suffisait pour que je reste une esclave sur Gor.

Je serais toujours une esclave, sur Gor.

— « Alors, renonce au projet dément de révéler mon ancienne identité à Thandar de Ti, » demanda Bina.

— « Non ! » dis-je.

Elle me foudroya du regard.

« Je pourrais obtenir pour nous deux, » expliquai-je, « au moins un asservissement moins pénible. »

— « Non, » répondit-elle.

— « Crois-tu que je veuille être une simple Esclave de Taverne ? » demandai-je. « Crois-tu que la condition d'Esclave de Taverne est un asservissement facile, pour une femme de la Terre ? Je ne suis pas comme toi. Je suis plus sensible. Crois-tu que j'aime être à la merci de tout homme capable de payer un gobelet de Paga ? »

— « Si tu parles à Thandar de Ti, » me prévint-elle, « tu ne réussiras qu'à nous faire fouetter. »

— « Je prendrai le risque, » déclarai-je.

— « Je suis désolée, » maintint Bina, « mais tu ne le feras pas. »

— « Écarte-toi de mon chemin ! » lançai-je.

— « C'est un conflit entre esclaves, » souligna-t-elle, « et j'en ai décidé ainsi. »

— « Tu crois peut-être que tu pourras le servir comme une petite imbécile, sans qu'il sache qui tu es, » relevai-je, « mais je ne le permettrai pas. »

— « Vite ! Vite ! » cria une autre esclave.

— « Nous devons nous dépêcher ! » criai-je désespérément.

— « Tu as donc l'intention, » conclut Bina, « d'informer Thandar de Ti de mon identité antérieure. »

— « Oui, » répliquai-je. « Je le ferai. Je prendrais n'importe quel risque pour échapper à l'esclavage. À présent, écarte-toi de mon chemin ! »

Elle ne bougea pas, me foudroyant du regard.

« Je suis plus forte que toi, » fis-je remarquer. « Écarte-toi. » Elle se souvenait sans doute comme je lui avais facilement volé le bonbon. Elle ne pouvait me résister.

Soudain, je criai lorsqu'elle se jeta sur moi, frappant et griffant. C'était à peine si je pouvais me défendre. Elle me prit par les cheveux et me jeta sur une coiffeuse, devant le miroir. Je glissai sur la table, éparpillant peignes et parfums. Elle était à présent sur mon dos, arrachant le filet, me prenant les jambes dedans. Je portais toujours les menottes à crochet. Elle me tira les poignets dans le dos et, rapidement, attacha les menottes en cuir l'une à l'autre ; je me tortillai sur la coiffeuse et tombai par terre, les mains attachées.

« Je vais hurler ! » criai-je.

Rapidement, Bina me fourra une écharpe dans la bouche, l'enfonçant, et l'attacha avec une autre écharpe qu'elle noua sur ma nuque. Ensuite, avec le filet, elle m'attacha les chevilles. Puis elle trouva un autre filet, qui n'avait pas été coupé. Elle le jeta sur moi et, tirant sur les cordes, m'emprisonna dedans. Elle m'assit contre le mur et, utilisant les quatre cordes du filet, les passant dans un anneau d'esclave, elle m'attacha contre le mur.

Je me débattis à l'intérieur du filet, mais ne pus me dégager. Je la regardai avec fureur.

— « Tu es la Prise de la Chasseresse, » dit Bina.

— « Bina ! » entendis-je. « Teela ! »

— « J'arrive ! » cria Bina. « Teela est malade ! » Puis elle m'envoya un baiser et quitta la pièce en hâte.

Je me débattis, en vain.

À la première heure du matin, pendant cette même nuit, Bina revint.

Elle était radieuse.

Elle détacha le filet et me retira mon bâillon.

« Thandar de Ti ? » demandai-je.

— « Il est parti, maintenant, » dit-elle. Elle défit joyeusement le filet qui m'emprisonnait les jambes.

— « Tu ne lui as rien dit ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Tu es stupide, » fis-je.

— « Nous étions six, » dit-elle, « mais c'est à moi qu'il a demandé de lui servir son Paga. »

— « Six ? » demandai-je.

— « Comme tu étais malade, » répondit-elle en riant, « Busebius a envoyé Helen pour servir avec nous. »

— « Je vois, » fis-je. « Voudrais-tu, s'il te plaît, détacher les menottes ? »

En un instant, avec une aisance rageante, elle détacha les crochets, libérant mes poignets. C'était tout simple. Celle qui portait les menottes, naturellement, ne pouvait atteindre les crochets.

— « C'est également à moi, » reprit Bina d'une voix rêveuse, « qu'il a demandé de le servir dans l'alcôve. » Elle ferma les yeux, serrant les bras autour d'elle. « Oh, comme il est beau, » dit-elle, « et comme je l'ai bien servi ! » Elle ouvrit les yeux. « Le plaisir qu'il m'a donné ! » gémit-elle. « Je ne pouvais pas y croire ! » Elle me regarda dans les yeux. « Comme il est heureux, » dit-elle, « que je ne sois pas devenue sa Compagne ! »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Car alors, cette nuit, je n'aurais pas pu être son esclave, » souffla-t-elle.

— « Ah, » fis-je.

— « Je me souviendrai toute ma vie, » reprit-elle, « de la nuit où j'ai été l'esclave de Thandar de Ti. »

Je baissai la tête. Je me souvins de la joie que j'avais éprouvée lorsque j'avais été l'esclave de Clitus Vitellius, lorsque j'avais été dominée et commandée par lui.

Puis je me souvins que je le haïssais.

— « Teela, » dit une voix, une voix d'homme, celle de Busebius.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Te sens-tu mieux, à présent ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Pourquoi, dans ce cas, » s'enquit-il, « ne sers-tu pas le Paga ? »

Je regardai le fouet.

— « J'arrive, Maître, » dis-je rapidement.

« Paga ! » cria un homme et, vêtue de soie, les clochettes à la cheville, je m'empressai d'aller le servir.

J'étais pieds nus sur les dalles. Les clochettes, avec une lanière de cuir, étaient attachées à ma cheville gauche.

Les clients étaient plus rares, à présent et, dans une ou deux ahns, nous fermerions la taverne.

Quelques femmes avaient déjà été autorisées à se retirer. Je m'agenouillai devant l'homme et lui servis du Paga, la tête baissée.

Les menottes à crochet avaient été retirées par Busebius, qui possédait la clé.

Je ne portais que les clochettes et la soie. Il était tard. J'avais laissé les boucles d'oreilles, le collier et le bracelet dans la salle de préparation. Je n'étais plus qu'une simple Esclave de Taverne.

Il n'y avait qu'une autre femme, dans la salle.

« Paga, » dit une voix d'homme. Je me tournai vers lui. Je vis qu'il était en compagnie du premier homme.

J'étais à genoux devant eux et, la tête baissée, je remplis son gobelet.

« Sers-moi le Paga, » dit l'homme.

Je posai ma cruche afin de pouvoir prendre convenablement la position qui convient lorsqu'on sert du Paga, ou du vin, à un Goréen.

« Quitte d'abord la soie, » dit-il.

J'obéis. C'était un client. J'étais à ses ordres.

Puis je m'agenouillai, nue, devant lui, la tête baissée.

« À présent, tu peux servir le Paga, » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je tendis les mains vers le gobelet. On s'agenouille, on tend le gobelet, à deux mains, la tête baissée, à l'homme.

Je tendis les mains vers le gobelet.

Soudain, sur mes poignets, alors que j'allais lever le gobelet, des menottes d'esclave se refermèrent rapidement.

Je levai la tête, stupéfaite.

« Non ! » criai-je.

— « Nous te tenons, » dit-il. Je tentai de m'écarter mais sa main, refermée sur la chaîne des menottes, m'en empêcha.

— « Tu as fait l'objet de recherches intensives et difficiles, » dit la deuxième voix.

Je les regardai, terrifiée.

— « Je t'ai vendue deux tarsks d'argent à ces messieurs, » dit Busebius. Je le sentis retirer la lanière de cuir, avec ses clochettes, que je portais à la cheville gauche. Il la posa sur la table. Je le sentis glisser une clé dans la petite serrure du collier que je portais au cou. Il l'ouvrit et le posa également sur la table. « Elle vous appartient, Maîtres, » dit-il.

— « Oh, non, non ! » suppliai-je.

Busebius pivota sur lui-même et s'éloigna.

— « Nous t'avons payée deux tarsks en argent, » dit un des hommes. J'étais à genoux, nue, devant eux, horrifiée, portant leurs menottes.

— « À présent, tu nous appartiens, » dit l'autre homme.

— « Sers-nous du Paga, » dit le premier.

Tremblante, nue, les menottes aux poignets, je tendis le Paga au premier, puis à l'autre. Ils burent lentement, savourant leur triomphe et mon désespoir.

— « Ne me tuez pas, » suppliai-je.

— « Nous devons partir, » dit le premier homme.

Ils me prirent par les bras et, me traînant presque, ils me firent sortir de la taverne.

— « Je vous en prie, ne me tuez pas, » suppliai-je.

C'étaient les deux hommes que j'avais rencontrés lors de mon arrivée sur Gor, lorsque je m'étais réveillée, enchaînée par le cou, dans la campagne. À un moment donné, ils avaient voulu m'égorger.

« Je vous en prie, ne me tuez pas ! » suppliai-je. « Je vous en prie, Maîtres, ne me tuez pas ! »

Entre eux, les menottes aux poignets, je fus entraînée, sur le pont, dans la nuit goréenne.

MA MAÎTRESSE ME PARLE

JE fus jetée sur les dalles devant la silhouette assise sur une chaise curule.

« Voici ta Maîtresse, » dit un des hommes, montrant la jolie silhouette, voilée et vêtue de robes, majestueusement assise sur la chaise curule.

Je levai la tête, à genoux, son esclave. On m'avait retiré les menottes. On m'avait fait mettre une courte tunique blanche, sans manches.

J'étais pieds nus. Je ne portais rien d'autre.

« Laissez-nous, » dit la femme assise. Les deux hommes s'en allèrent.

Je posai la tête sur les dalles, seule avec ma Maîtresse.

« Lève la tête, Judy, » dit la femme.

Je me redressai, stupéfaite.

« Tu ne me reconnais pas, Judy ? » demanda la femme.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

La femme rejeta la tête en arrière et rit joyeusement.

Je fus prise de vertige. Il était impossible que je la connaisse. Pourtant, elle parlait comme si je devais la connaître. Et elle m'avait appelée Judy. On ne m'avait pas appelée Judy depuis que j'avais quitté la Terre.

— « Judy Thornton, » fit la femme en riant. Son rire m'indiqua qu'elle était jeune, peut-être un tout petit peu plus âgée que moi. Ma Maîtresse était une jeune femme ; j'étais possédée par une jeune femme.

— « Maîtresse ? » demandai-je.

— « L'esclavage a-t-il été dur, pour toi, jolie Judy ? » demanda-t-elle.

— « Oh, oui, Maîtresse ! » répondis-je.

— « N'aimerais-tu pas être libre ? » demanda-t-elle.

— « Si, Maîtresse ! » m'écriai-je.

Souriante, avec un geste gracieux, la femme leva son voile, découvrant son visage.

« Elicia ! » criai-je. « Elicia Nevins ! » criai-je, pleurant de joie. Je me jetai dans ses bras, en larmes. Et elle referma les bras sur moi. Je ne pouvais contrôler mes émotions. L'épreuve était terminée. Je tremblais, à demi étouffée par les sanglots. Les menottes, le fouet, les humiliations et les dégradations des esclaves étaient à présent derrière moi. « Je t'aime, Elicia ! » criai-je. « Je t'aime ! » J'allais être libre. Bientôt, avec l'aide d'Elicia, je retournerais sur la Terre. Elle m'avait sauvée. « Je t'aime, Elicia ! » sanglotai-je.

La femme me repoussa et, stupéfaite, je glissai en arrière, perdant l'équilibre sur les dalles. Je tombai à genoux.

Je la regardai, troublée.

— « Il est bon, » dit-elle, « qu'une esclave aime sa Maîtresse. »

— « Je t'en prie, ne plaisante pas, » suppliai-je.

— « N'es-tu pas reconnaissante ? » demanda-t-elle.

— « Oui ! Oui ! » criai-je. « Je suis reconnaissante. Je te suis reconnaissante, Elicia ! »

— « Il est bon, » dit-elle, « qu'une esclave soit reconnaissante, vis-à-vis de sa Maîtresse, du fait qu'elle soit autorisée à vivre et non tuée. »

— « Elicia ? » demandai-je.

— « Reste à genoux ! » dit-elle froidement.

— « Quand serai-je affranchie et renvoyée sur Terre ? » demandai-je.

— « Tu as toujours été une petite dinde stupide ! » jeta-t-elle. « Je me demandais ce que les garçons te trouvaient. »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « C'est pourquoi tu es esclave et moi libre, » souligna-t-elle.

— « Tu n'as certainement pas l'intention de me garder comme esclave, » soufflai-je. « Tu es de la Terre. »

— « Nous ne sommes pas sur Terre, » répliqua-t-elle.

— « Oh, je t'en prie, Elicia ! » dis-je.

— « Silence ! » ordonna-t-elle.

Je restai silencieuse.

« Nous étions rivales, n'est-ce pas ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'aurai plaisir à te posséder, » dit-elle. « Tu me serviras comme esclave. »

— « Oh, non, Elicia ! » suppliai-je.

— « Déjà, sur Terre, je te considérais comme une esclave, » lâcha-t-elle froidement.

« Quand je te voyais aux cours, dans la cafétéria, dans la bibliothèque, marchant dans le campus, donnant des rendez-vous, riant, applaudissant, couchée près de la piscine, posant pour les garçons, maligne, jolie, essayant de te faire plus belle que moi, je te voyais telle que tu étais vraiment et méritais d'être, telle que tu serais un jour... seulement, une jolie petite esclave. »

— « Affranchis-moi. » suppliai-je.

Elle rit.

« Tu m'as demandée si je voulais être libre, » gémis-je.

— « Le veux-tu ? » demanda-t-elle.

— « Oui ! oui ! » criai-je.

— « Cela rendra ta possession d'autant plus agréable, » releva-t-elle. « Mais tu ne dois pas être libre, » ajouta-t-elle. « Tu es une esclave-née, » souligna-t-elle, « comme de nombreuses femmes de la Terre. »

— « Tu es de la Terre ! » criai-je.

— « Oui, » admit-elle, « mais je ne suis pas une esclave-née. Je suis différente des autres. »

Je baissai la tête.

« Connais-tu les devoirs d'une servante ? » demanda-t-elle.

— « Elicia ! » criai-je.

— « Les connais-tu ? » demanda-t-elle. « Je n'ai pas envie de consacrer beaucoup de temps à ta formation. »

— « Un peu, » répondis-je froidement.

— « Va dans ma chambre, » dit-elle, « par la porte qui se trouve à ta droite. Au mur, il y a un collier d'esclave ouvert et un fouet. Apporte-les. »

Je gagnai la belle chambre, luxueusement meublée, avec des coffres, des miroirs, une petite piscine. Je trouvai le collier et le fouet puis, pieds nus, revins.

Je lui tendis le collier et le fouet.

« À genoux ! » ordonna-t-elle.

Je reculai et m'agenouillai.

« Tu étais très jolie, sur l'estrade, » m'apprit-elle.

— « Tu m'as vue ? » gémis-je.

— « D'un bout à l'autre, » répondit-elle.

Je baissai la tête. Elle m'avait vue nue, exhibée, vendue.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas achetée à ce moment-là ? » demandai-je.

— « Il y avait d'excellentes raisons de ne pas le faire, » répondit-elle. « Il nous suffisait de savoir où tu te trouvais et comment t'acquérir. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Afin d'avoir la certitude, » expliqua-t-elle, « qu'on ne t'avait pas suivie. »

— « Je ne comprends pas, » répétais-je.

— « Les recherches, » dit-elle, « ont été longues. »

— « Tu t'es donné beaucoup de mal, » fis-je remarquer, « pour te procurer une simple servante. »

— « Tu t'appelles Judy, » dit-elle, me nommant.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu comprends, bien entendu, » précisa-t-elle, « que ce nom est à présent un nom d'esclave. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle pourrait le changer, ou le retirer, comme elle l'entendrait.

— « Tu m'appelleras, » reprit-elle, « Dame Elicia, ma Maîtresse ou, plus simplement, comme tu l'as fait : Maîtresse. »

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.

— « Excellent, Judy » apprécia-t-elle, « tu apprends rapidement. » Elle se pencha en arrière. « Oh, comme te posséder sera agréable ! » reprit-elle. « Je vais te déprécier, t'humilier, te faire travailler, obtenir de toi tout ce qui me passera par la tête. »

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » soufflai-je. Mon ancienne rivale me possédait.

Elle se leva et s'immobilisa devant moi. Elle tint le collier ouvert devant moi. Il était mince mais solide, en acier, couvert d'émail blanc, décoré de minuscules fleurs roses, un collier convenant à l'esclave d'une femme. Il y avait des lettres, sur l'émail, minuscules, parfaites.

— « Vois-tu ces lettres ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je sais que tu es illettrée, » reprit-elle. « Je vais te lire ce qu'elles disent. Elles disent : « Je m'appelle Judy. Ramenez-moi à Dame Elicia des Six Tours. » Puis elle ajouta : « Baisse la tête, Esclave ! »

À genoux, je baissai la tête. Le collier fut refermé sur mon cou.

Elle recula.

« Mademoiselle Judy Thornton, » dit-elle, « à mes pieds et portant un collier ! » Elle pivota sur elle-même, dans sa belle robe, les bras levés, les poings serrés, les yeux fermés. « Le triomphe ! Quel plaisir ! » s'écria-t-elle.

— « Le collier, » soufflai-je. « Il y a mon nom dessus ? »

— « Oui, » répondit-elle, me regardant. « Il t'attend depuis longtemps. »

— « C'est un collier de dix horts, » soufflai-je. La sensation ne trompait pas.

— « Exactement ta taille, » releva-t-elle en riant.

Je me demandai où les mesures avaient été prises. D'après ce qu'elle avait dit, le collier n'avait pas été fabriqué récemment, il n'avait pas été fabriqué après la vente de la Maison de Publius, au cours de laquelle mes mensurations avaient été rendues publiques.

Je la regardai.

« Les mesures ont été prises pendant que tu étais sans connaissance, » expliqua-t-elle, « avant ton départ de la Terre. »

— « Comment suis-je arrivée ici ? » demandai-je.

— « Inconsciente, » répondit-elle, « nue dans une capsule d'esclave. »

Je frémis.

« Sais-tu, » demanda-t-elle, « qui t'a désignée pour l'esclavage, qui t'a destinée au collier, parmi les centaines d'autres jeunes femmes qui auraient pu être prises ? »

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « C'est moi, » dit-elle.

— « Mais pourquoi, Maîtresse ? » suppliai-je.

— « Parce que cela me plaisait, » répondit-elle, « et que je voulais que tu sois mon esclave. »

Je la regardai, horrifiée.

Le fouet fut posé sur ma bouche.

« Presse les lèvres sur le fouet ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

« Quel est le devoir d'une esclave ? » demanda-t-elle.

— « L'obéissance absolue, » soufflai-je.

— « Embrasse le fouet ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

Elle regagna ensuite la chaise curule et s'assit dessus, me considérant. Elle tenait le fouet dans la main droite, les lanières pliées dans la gauche.

« Je suis sûre que nous nous entendrons bien, n'est-ce pas, Judy ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.

Elle me dévisagea avec attention.

— « Qu'est-ce que c'est, véritablement, que d'être esclave ? » demanda-t-elle.

— « Horrible, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je veux dire, » reprit-elle... « être l'esclave... d'un homme. »

— « Oh, c'est horrible, » répondis-je.

— « J'aurais cru, » fit-elle, « que cela plairait à une femme telle que toi. »

— « Oh, non, Maîtresse, » dis-je, « c'est humiliant, dégradant et terrible. Nous devons obéir en toutes choses. Tu ne peux pas imaginer ce que cela signifie ! »

— « N'es-tu pas ce qu'on appelle une esclave « chaude » ? » demanda-t-elle.

— « Oh non, Maîtresse ! » protestai-je.

— « Je t'ai vue, sur l'estrade, » dit-elle.

Je baissai la tête, troublée, furieuse.

« Je crois que tu es une petite putain, » souligna-t-elle. « C'est ce que j'ai toujours pensé. »

— « Oh, non, Maîtresse, » dis-je.

— « Ce sont les femmes comme toi, sensibles aux hommes, » dit-elle, « qui portent préjudice à notre sexe, qui nous rendent les choses difficiles, sur Terre. »

— « Oh, non, Maîtresse, » dis-je.

— « Vous insultez les femmes et les faites passer pour des esclaves ! » s'écria-t-elle, « Je vous méprise. »

Je secouai négativement la tête, les yeux pleins de larmes.

« La caresse des hommes te procure-t-elle du plaisir ? » s'enquit-elle.

— « Non, Maîtresse, » dis-je. « Non ! »

Elle me regarda, sans parler. Il me parut étrange, par la suite, que nous ayons parlé ainsi. C'était comme si chacune d'entre nous désirait paraître plus frigide et moins passionnée que l'autre, comme si la négation de notre sexualité naturelle était désirable ou méritoire. Les femmes de la Terre, je le savais, sensibles à un héritage de valeurs démentes, d'acculturation biologique, se faisaient parfois concurrence dans la volonté de paraître frigides, concurrence qui se poursuivait souvent dans la chambre de leur mari. Je savais que rares étaient les femmes qui osaient se présenter à leur mari comme des femelles chaudes. Les esclaves, en revanche, n'avaient pas le choix.

— « En tant que femme libre, » dit-elle, « il ne m'est pas donné fréquemment d'assister à l'utilisation d'une esclave. »

Elle me dévisagea avec curiosité.

« Tellus ! » appela-t-elle. « Barus ! »

Les deux hommes qui m'avaient prise entrèrent.

Dame Elicia me montra.

« Amusez-vous avec elle, » dit-elle.

— « Aie pitié de ton esclave ! » criai-je.

Par les bras, je fus jetée sur les dalles.

Je pleurais, la tunique arrachée, le corps rouge et impuissant, me tortillant sur les dalles.

« Cela peut-il aller plus loin ? » demanda Dame Elicia, stupéfaite.

— « Elle n'a pas encore connu le premier orgasme de l'esclave, » dit Tellus, accroupi près de moi, levant la tête.

Je tournais la tête d'un côté et de l'autre, désespérée. Je le regardai. Je tentai de rester immobile. Mais mon corps bondissait sous sa caresse. Je hurlai, désespérée.

— « Est-ce bientôt ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondit Tellus. « Remarquez sa respiration, les marbrures de sa peau, la manière dont elle bouge, ses yeux. »

— « Oh, je t'en prie, Maîtresse, aie pitié de moi ! » sanglotai-je. « Ne les laisse pas me caresser davantage ! Je t'en prie, je t'en prie, Maîtresse ! »

Puis je rejetai la tête en arrière et hurlai. Je m'accrochai à Tellus.

« Tu es mon Maître, » soufflai-je d'une voix rauque. « Tu es mon Maître. »

— « Ne bouge pas ! » ordonna-t-il.

— « Oh, je t'en prie, Maître ! » sanglotai-je.

— « À présent, tu peux bouger, » dit-il.

Je hurlai et m'accrochai à lui, les yeux fermés, le griffant, essayant d'approcher mon corps du sien. Puis je rejetai la tête en arrière, les yeux fous, les lèvres entrouvertes, et je hurlai, abandonnant mon corps à mon Maître.

« C'est le premier orgasme de l'esclave, » commenta Tellus.

— « Je t'aime, Maître ! » sanglotai-je, m'accrochant à lui. Je ne pensais plus à Dame Elicia. Esclave, j'étais dans les bras d'un Goréen. Je le couvrais de baisers et de caresses, en larmes. « Je t'en prie, caresse encore ton esclave, Maître, » suppliai-je.

— « Petite putain, » ironisa Dame Elicia.

— « Caresse-moi encore, Maître ! » suppliai-je.

— « Je savais que tu serais ainsi, même à l'université, » insista-t-elle. « La jolie Judy ! »

Une petite pute ! »
Je léchai le bras de Tellius.
— « Je t'en prie, Maître ! » suppliai-je.
— « Tu es pire qu'une putain ! » me jeta Elicia. Elle me regarda, en rage. « Tu es une esclave ! »
— « Je t'aime, Maître, » soufflai-je à Tellius.
— « Finissez-en avec elle ! » lança Dame Elicia, se levant avec colère. « Et, quand vous aurez terminé, faites-la laver, habiller proprement et amenez-la-moi. »
— « Oui, Madame, » dit Tellius.
Dame Elicia sortit de la pièce.
Je regardai Tellius avec terreur.
— « Je t'en prie, n'en termine pas rapidement avec ton esclave, » suppliai-je.
— « Ne crains rien, petite salope, » dit-il.
Et ils n'en terminèrent pas rapidement mais tirèrent de moi toutes les conséquences de mon asservissement.
Quand Barus se leva, me poussant avec le pied, j'avais été bien utilisée.

« À genoux ! » dit Dame Elicia.
Je m'agenouillai devant elle, vêtue d'une tunique propre, dans sa chambre.
« Tu as mis longtemps, » dit-elle.
— « Pardonne l'esclave, » répondis-je.
— « Entretiens-tu le moindre doute, » demanda Dame Elicia, « sur ta condition d'esclave ? »
— « Non, Maîtresse, » répondis-je. Je baissai la tête. Je me souvins de Tellius et de Barus.
— « Prépare mon bain, » dit-elle.
J'allai tirer de l'eau à la citerne. En outre, j'allumai la lampe à huile sous le récipient de chauffage. On règle la température en mélangeant l'eau chaude et l'eau froide. Une servante doit connaître exactement la température convenant au bain de sa maîtresse. Dame Elicia me l'indiquerait, je le savais. Par la suite, si elle n'était pas correcte, je serais punie. Je savais qu'elle ne se montrerait pas patiente avec moi. Je devrais la servir parfaitement. Lorsque l'eau fut prête, je préparai les huiles, les serviettes et les mousses du bain.
— « Ton bain est prêt, Dame Elicia, ma Maîtresse, » dis-je, m'agenouillant devant elle.
— « Détache mes sandales, » dit-elle, s'asseyant sur le lit, « et déshabille-moi. »
J'obéis.
« Quitte ta tunique ! » ordonna-t-elle.
Je le fis.
« Regarde, à présent, » dit-elle, « dans le grand miroir. Laquelle est la plus belle ? »
À genoux, je regardai dans le miroir. Je ravalai une larme. J'avais toujours cru que j'étais la plus belle mais je vis, à présent que nous étions nues, que ma Maîtresse était plus belle que moi. Elicia Nevins, qui avait été ma rivale, m'était supérieure sur le plan de la beauté. Je m'en aperçus.
« Qui est la plus belle ? » demanda-t-elle.
— « Toi, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.
— « Vraiment ? » demanda-t-elle avec un sourire.
— « Oui, » répondis-je, baissant la tête, « Dame Elicia, ma Maîtresse. »
Elle alla au bord de la baignoire.
— « Apporte-moi le fouet ! » ordonna-t-elle.

J'allai chercher le fouet et le lui donnai.

« Judy, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu es à présent l'esclave d'une femme, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu te comporteras avec dignité, » reprit-elle. « Tu ne me créeras pas de difficultés. »

— « Maîtresse ? » demandai-je.

Soudain, elle me frappa avec le fouet et je pivotai sur moi-même et fus frappée à nouveau, je fus jusqu'au mur et fus encore frappée, et je m'agenouillai contre le mur, le visage contre lui, les mains posées sur lui, et fus frappée une nouvelle fois.

— « Si tu as le malheur de regarder un homme, » siffla-t-elle, « je te frapperai jusqu'aux os. »

— « Oui, Maîtresse, » sanglotai-je.

— « Occupe-toi de moi, à présent, » reprit-elle. « Je veux prendre mon bain. »

Elle entra dans l'eau, gracieusement, les cheveux enroulés dans une serviette, se prélassant dans les mousses multicolores. Elle leva les membres, se lavant avec indolence et élégance.

J'étais à genoux près de la baignoire, au cas où elle aurait eu besoin de moi.

« À quoi penses-tu, Judy ? » demanda-t-elle.

— « Si je le disais à la Maîtresse, » répondis-je, « elle me fouetterait. »

— « Non, » dit Dame Elicia. « À quoi penses-tu ? »

— « Je pensais, » dis-je, « qu'un homme aimerait te faire porter son collier. »

Elle rit joyeusement.

— « Peut-être, » fit-elle. « Je suis très belle. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je, « tu es une des plus belles femmes que j'aie vues. »

— « Crois-tu que je serais vendue cher ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle rit.

« Affranchis-moi, Maîtresse, » suppliai-je. « Affranchis-moi ! »

— « Crois-tu vraiment que tu as été amenée sur Gor pour être affranchie et renvoyée sur Terre ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas pourquoi j'ai été amenée sur Gor, » dis-je.

— « Moi, je le sais, » dit-elle.

— « Simplement pour être ton esclave ? » demandai-je.

— « Cela aurait pu arriver, » répondit-elle. « Nous choisissons. »

— « Mais ce n'est pas tout ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » fit-elle. « Nous avons besoin d'une femme, afin qu'elle porte un message. Elle serait placée à un endroit donné, attachée. Le moment venu, elle serait récupérée et transmise au contact approprié. Là, elle communiquerait le message. » Elle me regarda. « Malheureusement, » reprit-elle, « Telliis et Barus t'ont perdue. »

— « Ils allaient me tuer ! » m'écriai-je.

— « Ils cherchaient le message en clair, » expliqua-t-elle. « Ils ignoraient, à l'époque, la manière dont tu transportais le message. Moi, je la connais. Il est heureux pour nous, et pour toi, que tu n'aies pas été tuée, les deux hommes ayant cru que tu t'étais débarrassée du message, nous privant de son contenu. »

— « Ils voulaient des perles d'esclave, » dis-je. « Je n'en avais pas. »

— « Oui, » fit-elle.

— « Je ne transporte aucun message, » dis-je.

— « Tu en transportes un, » affirma-t-elle, « mais tu ne sais pas comment. »

Je ne la crus pas. Mais il n'est pas prudent de contredire la maîtresse.

— « Un homme n'aurait pas pu apporter le message ? » demandai-je.

— « Les esclaves, » expliqua-t-elle, « attirent peu l'attention, sauf par leur chair et leur personne. On les achète et les vend, elles changent souvent de mains. On les transporte souvent sur de grandes distances. Elles sont ignorantes et font des messagers idéaux. Elles ignorent elles-mêmes qu'elles transportent un message. Pourquoi les gens, dans ce cas, ne voyant qu'une femme marquée et enchaînée parmi d'autres, les soupçonne-raient-ils ? »

— « Tu es très intelligente, Maîtresse, » dis-je.

— « En outre, » reprit-elle, « même si le message tombait en de mauvaises mains, il est caché et ne serait pas perçu comme un message ; et, même s'il était perçu comme un message, le secret serait gardé car il est chiffré. »

— « Votre sécurité est brillante, Maîtresse, » appréciai-je.

Elle leva un bras.

« Tu es engagée dans une bataille, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je suis un agent d'une puissance militaire et politique, une puissance que tu ne peux imaginer, à l'échelle interplanétaire. Ils s'appellent : les Kurii. Les mondes se font la guerre, une guerre féroce, silencieuse, dont tu ignores tout, dont les multitudes ignorent tout. Gor et la Terre sont en jeu. »

— « Dans une telle guerre, » reconnus-je, « les communications sont importantes. »

— « Et difficiles, » ajouta-t-elle. « Les ennemis ne sont pas stupides. »

— « Ne pourriez-vous utiliser la radio ? » demandai-je. Je supposai que ce matériel était disponible.

— « On peut brouiller ou déformer les signaux, » dit-elle. « Et il est dangereux d'apporter ce type de matériel sur Gor. L'ennemi le localise et le détruit rapidement. » Elle leva une cheville fine et jolie, puis la plongea à nouveau dans la mousse du bain. « Comme tu le remarques, il n'y a rien ici, aux Six Tours, qui puisse laisser supposer que je ne suis pas une femme d'Ar ordinaire. »

— « Quel est le message que je transporte ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « N'importe quelle femme, » relevai-je, « aurait pu transporter ce message. »

— « N'importe quel morceau de Chair à Collier, effectivement, » acquiesça Dame Elicia.

— « Dans ce cas, pourquoi est-ce moi qui ait été choisie ? » demandai-je.

Elle rit.

— « À l'université, » répondit-elle, « tu me concurrençais, tu me défiais, tu osais t'ériger en rivale de moi. C'est alors que j'ai décidé, jolie petite imbécile, que tu deviendrais mon esclave. »

— « Que va-t-il advenir de moi ? » m'enquis-je.

— « Demain matin, » dit-elle, « tu seras correctement identifiée et envoyée, en tant qu'esclave nue, par tarn, au port de Schendi d'où, dans un navire d'esclaves, tu gagneras l'île de Cos. »

— « Identifiée ? Navire d'esclaves ? »

— « Une marque chimique, » expliqua-t-elle, « que tu porteras dans ta chair et qui permettra à nos agents de Cos de te reconnaître. »

— « Marque chimique ? » fis-je.

— « Elle restera invisible jusqu'à l'application du révélateur approprié, » dit-elle.

— « Peut-on la retirer ? » demandai-je.

— « Oui, mais pas par toi, » précisa-t-elle. « La combinaison convenable d'éléments chimiques est nécessaire. »

— « Sera-t-elle retirée ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit-elle. « Quand elle aura accompli son œuvre, c'est-à-dire quand nos agents t'auront identifiée. Il serait stupide de la laisser fixée sur ton corps ; ne risquerait-elle pas d'attirer la curiosité et même de te désigner comme une messagère aux yeux de nos ennemis ? »

— « Si, Maîtresse, » dis-je.

Elle souffla sur la mousse qui couvrait sa main, regardant les bulles s'envoler.

« Le navire d'esclaves, » dit-elle, « ne sera pas agréable. »

— « Qu'advient-il de moi, à Cos ? » demandai-je.

— « Tu seras placée au *Chatka et Curia*, une taverne, » répondit-elle. « Et, à partir de là, nos agents établiront le contact. »

— « Comprendrai-je le message ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Tu ne le comprendras pas. Tu ne feras que le transmettre. »

— « Et, » demandai-je, « une fois le message transmis ? »

— « Alors, » répondit-elle, « tu me seras renvoyée. »

— « Et ensuite ? » demandai-je.

— « Ensuite, » répondit-elle, s'allongeant confortablement dans la baignoire, « tu commenceras ton existence de servante, Judy. »

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » dis-je.

UNE VOILE

JE hurlai frénétiquement dans le noir, écartant violemment ma cheville du solide grillage qui m'entourait. Je ne pouvais la tirer que sur quelques centimètres, du fait qu'elle était enchaînée. J'étais allongée sur le dos. Je serrai ma tête rasée entre mes mains. Mes mains étaient également enchaînées, les deux chaînes étant attachées à de lourds anneaux fixés dans le plafond en bois de la rangée où je me trouvais. Je pouvais toucher mon cou avec les paumes de mes mains ; mais cela me permettait de me boucher les oreilles lorsque cela se révélait nécessaire. Je hurlai et me débattis ; j'étais certaine que ma cheville saignait, car je sentais la blessure et le liquide sur ma peau et le bois. Je tentai d'appuyer le pied droit sur la blessure, afin d'arrêter le sang. Je vis les yeux étincelants et cuivrés de l'urt à long poil, de l'autre côté du grillage. J'avais laissé mon pied gauche reposer contre le grillage.

« Faites-moi sortir ! » hurlai-je. « Faites-moi sortir ! »

Parfois, un urt parvient à traverser le grillage, ou à passer par la porte verticale de la cage. La femme, dans ce cas, étant enchaînée, est à sa merci.

— « Tais-toi ! » dit une voix féminine, venant de la cage voisine. Je ne pouvais voir ni elle ni les autres.

— « Je vous en prie, Maîtres ! » sanglotai-je. « Faites-moi sortir ! Faites-moi sortir ! Maîtres ! »

— « Tais-toi ! » répéta ma voisine.

Je tentai de me taire. Je me débattis sur les lattes du plancher.

— « Je vous en prie, Maîtres, mettez-moi dans une cage du pont ! »

Il y avait de petites cages, attachées, que l'on installait parfois sur le pont du navire d'esclaves surpeuplé. Ce navire, qui était petit, n'avait que vingt cages de ce type, installées sur deux rangs au milieu du bateau.

Je hurlai à nouveau.

— « Tais-toi ! » dit une autre femme, furieuse.

Je me débattis sur le bois. Je sentais la vermine du navire.

Je ne pouvais la chasser avec mes doigts ; la manière dont j'étais enchaînée ne le permettait pas ; c'était intentionnel. Je me tortillai en hurlant sur les planches.

— « Tais-toi ! » reprit la première femme. « Les hurlements ne sont pas autorisés en ce moment ! »

— « Je m'en fiche ! » criai-je.

J'entendis du bruit. J'eus peur.

Une trappe s'ouvrit et un homme descendit l'escalier conduisant à la cale. J'aperçus les rangées moisies et leurs occupantes impuissantes.

L'homme regarda autour de lui.

— « C'est elle ! C'est elle qui a hurlé ! » cria ma voisine, me montrant d'un signe de tête.

— « Non ! » criai-je. « Ce n'est pas moi ! »

— « C'est elle ! » cria la première femme.

— « Oui, elle ! » renchérèrent d'autres.

Je sentis que l'homme se tenait près de moi, dans le passage.

— « J'ai été mordue, » dis-je. « J'ai été mordue ! » Je me tortillai sur les planches, essayant de le voir. « Aie pitié, Maître ! » dis-je. « J'ai été mordue ! »

— « Les hurlements ne sont pas autorisés pour le moment, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. « Pardonne-moi, » suppliai-je, « Maître. »

Il y avait six étages d'esclaves, dans la cale, chacun comprenant huit rangées. Les plates-formes étaient séparées par d'étroites allées et ne touchaient pas les parois latérales du navire, ce qui permettait de passer entre la coque et les plates-formes. Chaque rangée comprenait cinq femmes. Il y avait, ainsi, deux cent quarante esclaves dans la cale. Un système de grillage et de cages est incorporé aux plates-formes. Les planches de la rangée dans laquelle la femme se trouve permettent le passage du grillage du sommet de la sixième rangée en bas de la première rangée. Le grillage est agrafé au bois de chaque rangée. Chaque femme, en fait, a sa propre cage grillagée, distincte des autres. Ainsi, si un urt parvient à pénétrer dans une zone donnée, il a à sa merci une seule captive, pas cinq.

J'entendis l'homme ouvrir la petite porte qui se trouvait derrière ma tête. Je ne compris pas pourquoi il faisait cela.

« Maître ? » demandai-je.

Il fit pivoter la porte de haut en bas sur ses gonds. Il ne la referma pas.

« Maître ? » demandai-je, effrayée.

Je l'entendis s'éloigner.

« Maître ! » hurlai-je, terrifiée. « Je me tairai ! Je me tairai ! » Je tournai frénétiquement la tête d'un côté et de l'autre, essayant de regarder derrière moi. « Je t'en prie, Maître ! » suppliai-je. « Je t'en prie. Je me tairai, Maître ! »

Le museau froid, pointu, velu, d'un urt, pouvait à présent, du fait que la porte était ouverte, se glisser entre la porte et le grillage. L'animal pouvait à présent, souplement, furtivement, se glisser dans la cage que, enchaînée, je devrais partager avec lui.

« Maître ! » hurlai-je. Les urts me terrifiaient. « Maître, je t'en prie, » hurlai-je. « Je me tairai ! Je me tairai ! »

Je l'entendis s'arrêter au pied de l'escalier. Il pivota sur lui-même et revint près de ma cage.

« Je me tairai, Maître, » soufflai-je, terrifiée. « Je me tairai, Maître, » soufflai-je. « Je t'en prie, Maître. »

Il referma la petite porte et s'en alla. Quelques instants plus tard, la trappe se referma et ce fut à nouveau le noir. Le navire oscillait sur l'eau et j'entendais les vagues contre la coque. Quelques minutes après le départ de l'homme, j'entendis un urt courir entre les grillages. Je serrai les dents afin de ne pas hurler. Je tirai autant que possible les mains et les pieds vers le centre de la cage et ne fis pas un bruit.

La porte verticale qui se trouvait derrière ma tête fut ouverte. Je tendis la tête en arrière.

« Maître, » dis-je. Mais je ne pus parler car l'embout d'une outre fut glissé entre mes dents et il me fallut boire.

Lorsque l'embout fut retiré, je voulus à nouveau parler.

« Maître, » suppliai-je. Mais sa lourde main me fourra des morceaux de pain dans la bouche.

Ensuite, il passa à la cage suivante, puis aux autres, faisant boire et manger les esclaves de la même manière.

Je savais qu'il reviendrait pour me donner une autre gorgée d'eau, une cuiller de sel et une tranche de topsit amer. Petit à petit, essayant de ne pas m'étouffer, j'avalai les morceaux de pain que l'on m'avait fourrés dans la bouche.

Je sentis à nouveau sa présence derrière ma tête. Je ne pouvais pratiquement jamais voir l'homme à la merci de qui j'étais enchaînée.

L'embout de l'outre fut à nouveau glissé dans ma bouche. Je bus. Quand l'embout fut retiré, je soufflai rapidement :

« S'il te plaît, Maître, puis-je parler ? »

— « Oui, » dit-il.

— « Fais-moi sortir de la cage, » suppliai-je. « Permets-moi d'aller sur le pont. Je ferai n'importe quoi ! »

— « Tu es une esclave, » dit-il. « De toute manière, tu dois faire n'importe quoi. »

— « Oui, Maître, » répondis-je pitoyablement. C'était vrai. Une esclave ne pouvait pas marchander. Tout ce qu'elle pouvait donner était exclusivement à la discrétion du maître.

— « Ouvre la bouche, » dit-il.

— « Choisis-moi, » suppliai-je, « quand une femme sera tirée de sa cage pour le plaisir des marins. »

— « Non, moi, » dit ma voisine.

— « Je suis une Esclave de Plaisir, » soulignai-je.

— « Moi aussi, Maître, » dit ma voisine de gauche.

Je sentis la cuiller près de ma bouche ; j'ouvris la bouche et le sel fut jeté dedans.

— « Chacune votre tour, » dit-il, « vous aurez droit à une demi-ahn sur le pont. »

— « Merci, Maître, » dis-je. Puis la tranche de topsit fut fourrée dans ma bouche. La porte de la cage fut refermée. Je mordis dans le topsit. Il était amer mais juteux. Mon corps en avait besoin. Je le fis durer aussi longtemps que possible. Je n'avais pas encore fini lorsque le repas fut terminé et que la trappe, rabattue, nous plongea une fois de plus dans le noir de la cale du navire d'esclaves.

Je rejetai la tête en arrière, profitant du vent et du soleil. La fraîcheur de l'air, les vents de Thassa, la pureté du ciel me parurent incroyables.

Le pont était blanc et lisse sous mes genoux. Il avait été frotté avec des pierres, lavé et gratté. Les femmes des cages du pont, à quatre pattes, les chevilles enchaînées, se chargeaient de ce travail.

Je regardai la mer. Le ciel était très pur. Ce moment sur le pont était précieux.

« Comme tu es laide, Fille de la Cale ! » dit une des femmes des cages du pont.

Je la regardai. Elle était brune et, comme toutes les autres esclaves du navire, qu'elles soient dans la cale ou sur le pont, nue ; les femmes n'ont pas le droit d'être habillées sur un navire d'esclaves. Elle était assise, les genoux contre la poitrine, dans la petite cage. Elle ne pouvait pas étendre complètement son corps.

Je ne pris pas la peine de lui répondre. Si on lui avait rasé la tête, elle ne serait pas belle, elle non plus. J'aurais voulu être près d'elle, esclave chargée de la surveiller, le fouet à la main, lorsqu'elle avait frotté le pont. Dans ce cas, à mon avis, elle ne se serait pas montrée insolente.

J'entendis la vigie crier, au sommet du grand mât. Il parlait d'une voile et de sa position. Du pont, je ne la voyais pas. Des hommes coururent vers le côté gauche du navire. D'autres grimpèrent aux mâts. Le capitaine parla rapidement à son équipage.

Les deux timoniers dirigèrent le navire vers la droite.

Des hommes se précipitèrent sur les bancs et sortirent les rames.

Un autre homme se mit à crier et, ensemble, ils ramèrent.

Des hommes coururent çà et là sur le pont. Quelques-uns s'occupaient de cordes. D'autres attachaient des objets. On alla chercher des armes, du sable et de l'eau. On ferma les trappes.

J'étais excitée mais impuissante. Je ne pouvais participer à la suite des événements.

Je savais que de nombreux navires et, parmi eux, des navires pirates, naviguaient sur les eaux de Thassa. J'avais entendu dire que Cos et Ar étaient en guerre, la question des pirates du Vosk n'étant pas réglée. Mais Ar n'avait pas de marine, bien qu'elle ait une flotte de bateaux patrouillant sur le Vosk. Le navire pouvait venir de Port Kar, naturellement, d'un des ports du nord, ou même du Torvaldsland.

Je ne pouvais dégager mes chevilles, mes poignets et mon ventre des chaînes qui m'obligeaient à rester à genoux. J'avais peur. Si le navire tombait aux mains des pirates, nous, les esclaves, ferions partie du butin des vainqueurs. J'espérais que nous les intéresserions. Dans le cas contraire, ils nous jetteraient par-dessus bord. Dans ces circonstances, les femmes s'efforcent d'être intéressantes.

« Les esclaves dans la cale ! » cria un officier.

Moi, et les quatre femmes qui avaient été conduites sur le pont en même temps que moi, nous fûmes prises par les bras et traînées. La trappe de la cale fut ouverte. Avec horreur, je vis mes sœurs d'asservissement précipitées dans l'escalier.

« Non ! » criai-je.

Puis je fus également précipitée dans la trappe, dégringolant les marches et me faisant de nombreux bleus.

« Non ! » entendis-je.

Puis les femmes des cages furent conduites près de la trappe et reçurent l'ordre de descendre.

« Quelle puanteur ! » hurla l'une d'entre elles. Puis elle fut violemment poussée dans l'ouverture. Les vingt filles du pont nous rejoignirent. Levant la tête, nous vîmes la lourde trappe se refermer. Les nouvelles hurlèrent dans le noir. Nous entendîmes les deux lourds verrous de la trappe glisser dans leurs logements.

LA LAISSE

LA lourde porte s'ouvrit.

Plusieurs hommes étaient là. L'un d'entre eux avait une petite lampe.

La pièce était longue, large, basse de plafond, avec de nombreux piliers en bois. Les murs et le sol étaient en pierre. Je pensais qu'il devait s'agir d'un entrepôt proche de l'eau. Je ne savais pas, j'avais quitté le navire pirate pieds et poings liés, bâillonnée, dans un sac.

J'étais dans cette pièce depuis environ quatre jours.

Les hommes entrèrent.

J'ignorais où se trouvait la pièce.

Je portais un ovale d'esclave à la taille et j'étais enchaînée par le cou. L'ovale d'esclave est un anneau métallique qui se referme sur la taille de la femme. Deux anneaux de poignet, sur des supports coulissants, sont fixés sur l'ovale. Il comporte également un anneau soudé, à l'arrière, dans lequel on peut glisser un mousqueton, ce qui permet d'attacher l'esclave à un mur ou à un objet, ou bien d'y passer une chaîne. Mes poignets étaient prisonniers des anneaux.

J'étais assise sur la paille, les jambes repliées.

J'avais au cou un collier métallique, avec son anneau, sur la nuque, dans lequel passait une longue chaîne, celle-ci étant fixée dans un anneau du mur. La chaîne faisait une trentaine de mètres de long. Une quarantaine ou une cinquantaine de femmes étaient enchaînées de mon côté de la pièce, et il y en avait autant de l'autre côté. La pièce était en désordre et sentait la paille moisie. La lumière de la petite lampe que portait l'homme semblait très brillante.

« Lesquelles, » demanda un des hommes, qui semblait imposant, portant un casque et une cape, avec quatre compagnons, à celui qui tenait la lampe, un petit homme gras vêtu de l'or et du blanc des Marchands, « proviennent du *Nuage de Telnus* ? »

— « Aucune, bien entendu, Noble Sieur, » dit le Marchand.

— « Tout le monde sait, » dit l'homme de haute taille, portant un casque, « que tu achètes des esclaves au marché noir. »

— « Pas moi ! » s'écria le petit homme, le marchand.

L'homme de grande taille, avec son casque, le regarda d'un air menaçant.

— « Peut-être les Nobles Sieurs voudraient-ils de l'or ? » suggéra le gros homme.

« Beaucoup d'or. »

L'homme de haute taille tendit la main.

Le gros homme mit de l'or dans la paume de l'autre.

« C'est deux fois le tarif normal, » fit-il remarquer.

L'homme de haute taille mit l'or dans sa bourse.

— « Lesquelles, » demanda-t-il, « proviennent du *Nuage de Telnus* ? »

Le gros homme tremblait.

— « Deux, » souffla-t-il.

— « Montre-les ! » ordonna-t-il.

Le gros homme le conduisit près de moi et de la femme brune qui se trouvait dans la cage du pont. Nous étions enchaînées côte à côte. Elle avait la marque ordinaire. Je portais le dina. Je me sentais mal à l'aise et elle était sans doute dans le même cas. Nous ne pouvions pas nous agenouiller devant les hommes. Mais nous avions un collier et étions enchaînées au mur.

— « Étiez-vous sur le *Nuage de Telnus* ? » demanda l'homme de haute taille.

— « Oui, Maître, » répondîmes-nous.

L'homme de haute taille s'accroupit près de nous, irrité. Un de ses compagnons portait le vert des Médecins. L'homme de haute taille nous regarda. En tant qu'esclaves nues, nous baissâmes la tête. Je sentais la paille.

— « La clé des anneaux de poignet, » dit l'homme de haute taille.

Le marchand lui tendit la clé qui ouvrirait les anneaux.

« Laisse la lampe et sors, » dit l'homme de haute taille. Le petit marchand lui donna la lampe et, effrayé, s'en alla.

Les hommes s'accroupirent et se rassemblèrent autour de la femme brune. Je les entendis ouvrir un de ses anneaux de poignet.

« Nous allons te faire un test pour la syphilis, » dit-il. La femme gémit. J'espérai que personne, à bord du *Nuage de Telnus*, puisque tel était le nom du navire sur lequel j'avais embarqué, n'avait la syphilis. Elle se transmet par les piqûres d'insectes. La syphilis était apparue à Bazi quatre ans auparavant. Le port avait été fermé pendant deux ans par les Marchands. Elle avait disparu, s'étendant vers le sud et l'est, en environ dix-huit mois. Bizarrement, il y avait des gens immunisés contre la syphilis, tandis que, chez d'autres, ce n'était qu'une affection temporaire. Chez d'autres, enfin, elle était brève, mortelle, horrible.

— « Ce n'est pas celle-ci, » dit le Médecin. Il parut déçu. Cela me surprit.

— « Je n'ai pas la syphilis ? » demanda la femme brune.

— « Non, » répondit le Médecin, irrité. Je ne comprenais pas son irritation.

L'homme de haute taille referma l'anneau sur le poignet de la femme brune. Les hommes s'accroupirent autour de moi. Je me tassai contre le mur. Mon poignet gauche fut libéré et l'homme le tira vers lui, le retournant pour exposer l'intérieur de mon bras.

Je compris alors qu'ils ne s'intéressaient pas à la syphilis, qui avait disparu de la région de Bazi depuis deux ans.

Le Médecin passa un liquide transparent sur mon bras. Soudain, provoquant ma stupéfaction et la joie des hommes, apparut, comme par magie, une petite phrase en caractères minuscules, rouge vif. Elle était à l'intérieur de mon coude. Je savais ce que disait la phrase car ma Maîtresse, Dame Elicia, d'Ar, me l'avait dit. C'était une phrase toute simple. Elle disait : « C'est elle. ». Elle avait été peinte sur mon bras avec un pinceau minuscule et un autre liquide transparent. Elle avait disparu en séchant. Je n'étais même pas sûre que les lettres fussent restées. Mais à présent, sous l'effet du révélateur, la phrase avait réapparu, fine et claire. Puis, un instant plus tard, le Médecin versa un liquide contenu dans une autre bouteille sur un morceau de rep et, comme par magie, effaça la phrase. Puis la tache invisible disparut. Le révélateur fut alors utilisé une nouvelle fois, afin de vérifier l'effacement. Il n'y eut pas de réaction. La marque chimique m'identifiant au profit des agents avec qui Dame Elicia, ma Maîtresse, était en relations, avait disparu. Le Médecin, ensuite, avec le deuxième liquide, me nettoya à nouveau le bras, retirant le révélateur.

Les hommes se regardèrent et sourirent.

Mon poignet gauche fut à nouveau enfermé dans l'anneau.

« Je n'ai pas la syphilis, Maître ? » demandai-je.

— « Non, » répondit le Médecin.

L'homme de haute taille sortit une craie de sa poche et, à l'intérieur de l'épaule gauche de la femme brune, écrivit un mot.

— « Tu t'appelles Narla, » dit-il.

Ce fut, supposai-je, le mot qu'il écrivit sur son épaule.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Puis il se tourna vers moi et, avec la même craie, écrivit sur l'intérieur de mon épaule gauche.

— « Tu t'appelles Yata, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je supposai que c'était le nom qu'il avait écrit sur mon corps. La craie resterait jusqu'à ce que je puisse me laver.

Les hommes se levèrent et quittèrent la pièce. Ils rejoignirent le marchand près de la porte.

« Il y a des peines pour ce genre de délit, » dit l'homme de haute taille.

— « Je vous en prie, Maître, » gémit le marchand.

— « As-tu encore de l'or ? » demanda l'homme de haute taille.

— « Oui, oui, Maître ! » s'écria le marchand.

Puis la porte se referma et nous restâmes dans le noir. Je sentais encore la pression de la craie sur ma peau. Je supposais qu'un nom y avait été écrit : Yata. Je m'appelais Yata.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda l'homme à la femme brune.

— « Narla, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « C'est acceptable, » répondit-il.

— « Comment t'appelles-tu ? » me demanda l'homme.

— « Yata, » dis-je, « si cela convient au Maître. »

— « C'est acceptable, » répondit-il.

— « Elles m'ont été fournies par un bon Marchand, Alexander de Teletus, » dit le marchand, « mais leurs papiers ont disparu pendant le voyage. »

— « Je les prends toutes les deux, » dit l'homme. Il ne discuta guère le prix. Bientôt, Narla et moi, portant la même laisse, deux colliers reliés entre eux par une lanière de cuir, nous retrouvâmes debout dans le couloir, devant la porte de la grande salle. La laisse, attachée aux deux colliers, pendait entre nous. Des menottes nous immobilisaient les mains dans le dos.

— « Est-ce que Telnus est loin, Maître ? » demandai-je.

— « Petite idiote, » dit-il. « Tu es à Telnus. »

— « Pourquoi nous as-tu achetées, Maître ? » demandai-je.

— « Pour servir le Paga dans mon établissement, » répondit-il.

Narla gémit.

Je souris.

— « Et quel est le nom de ton établissement, Maître, si je peux me permettre de poser la question ? »

— « C'est le meilleur de Telnus, » dit-il.

— « Oui, Maître ? » fis-je.

— « C'est le *Chatka et Curia*, » répondit-il.

— « Merci, Maître, » dis-je.

Le capuchon et la cape furent alors jetés à Narla. Le capuchon fut attaché sous son menton. Ainsi, elle ne saurait pas dans quelle demeure elle avait été achetée. La partie

supérieure de la cape fut alors attachée à son cou, sous le collier de la laisse. La cape, qui était courte, avait quatre ouvertures ovales. C'était un vêtement excitant. Il y avait des mots, imprimés sur la cape. Je ne doutais pas qu'ils vantaient les mérites du *Chatka et Curia*. Je fus également encapuchonnée et vêtue d'une cape. Je ne voyais rien, avec le capuchon d'esclave. Je sentais la courte cape sur mes cuisses. Je sentais l'air par les ouvertures. Puis je me mis à marcher, réagissant aux mouvements de la laisse du maître.

J'étais à Telnus.

LE SAC À ESCLAVE

J'AVANÇAI prudemment, le plateau au-dessus de la tête, entre les tables.

Le *Chatka et Curia* est une grande taverne. Elle comporte quatre niveaux : une grande salle au parquet en bois, une estrade, tout autour, d'environ six mètres de profondeur et, au-dessus de l'estrade, deux balcons d'environ trois mètres de profondeur.

Nous avions beaucoup de monde, ce soir-là.

La taverne était faiblement éclairée par des lanternes de chariot, aux verres rouges, suspendues par des chaînes au plafond et aux balcons.

La foule était très bruyante.

Je me dirigeais vers le deuxième balcon. Je frôlai d'autres serveuses ainsi que des clients qui allaient et venaient dans l'escalier ; je portais le plateau avec soin ; il n'est pas bon de faire tomber un plateau ; de nombreuses femmes travaillent au *Chatka et Curia*, plus de cent ; je montai prudemment.

J'entendis une femme hurler dans une alcôve.

La corde rouge, ou Curia, était nouée autour de ma taille, le nœud, un nœud coulant que l'on peut desserrer d'une simple traction, sur la hanche gauche. Par-dessus le Curia, devant, passant entre les jambes et glissé sous le Curia, derrière, il y avait le Chatka, étroite bande de cuir noir, d'environ dix centimètres de large et un mètre cinquante de long ; il était serré ; lorsqu'une femme porte le Curia et le Chatka, la marque, qu'elle soit sur la cuisse gauche ou sur la droite, est nettement visible. Je portais également un court gilet sans manches, en cuir noir, le Kalmak ; un client l'ouvrit alors que j'essayais de le croiser dans l'escalier ; je m'arrêtai, impuissante, le plateau au-dessus de la tête ; il m'embrassa deux fois.

« Petite beauté ! » dit-il.

— « L'esclave serait heureuse de pouvoir te faire plaisir dans l'alcôve, » répondis-je. C'était une réplique que l'on nous enseignait et que l'on attendait de nous, mais je ne la prononçai pas sans sincérité ; il m'avait prise, quelques jours auparavant, lorsque j'avais servi pour la première fois au *Chatka et Curia* ; il savait très bien tirer le maximum d'une esclave impuissante.

— « Plus tard, » dit-il, « Esclave. »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

Je continuai mon chemin ; outre le Curia et le Chatka, je portais un anneau de cheville recouvert d'émail noir avec cinq petites clochettes fixées par de petites chaînes en or, ainsi qu'un collier turien, également recouvert d'émail noir et comportant également cinq clochettes fixées par des chaînettes en or. Mes cheveux avaient repoussé, ayant été rasés pour la traversée dans le navire d'esclaves, mais ils étaient encore courts ; je portais un large Koora qui me couvrait pratiquement toute la tête.

« Paga ! » cria un homme.

— « Je vais prévenir une fille, Maître, » dis-je, passant devant lui, sur le premier balcon, et

me dirigeant vers le deuxième, qui était le quatrième niveau de la taverne.

Dans l'escalier du deuxième balcon, je croisai Narla, qui quittait ce niveau.

« Le client de la table six du premier balcon veut du Paga, » dis-je, « Esclave. »

— « Va le chercher toi-même, Esclave ! » dit-elle.

— « Je suis occupée, » répondis-je, « Esclave ! »

— « Dommage, » répliqua-t-elle, « Esclave ! »

— « Il a un fouet, » précisai-je, « Esclave ! »

Son visage blêmit. Certains clients apportent des fouets ou des nerfs de bosk, à la taverne. S'ils ne sont pas contents, les femmes sont prévenues ; un anneau à esclave, avec des lanières de cuir, est fixé au bord de chaque table ; nous faisons tout notre possible pour servir correctement. Je souris intérieurement en regardant Narla descendre rapidement chercher son Paga ; sur le navire d'esclaves, dans sa cage, sur le pont, elle avait insulté ma beauté, me traitant de Fille de la Cale. Ce n'était pas ma faute si on m'avait rasé la tête. Je me dis que, lorsque mes cheveux auraient repoussé, noirs et brillants, je serais sans doute plus belle qu'elle ; et j'étais convaincue que je pouvais procurer davantage de plaisir aux maîtres.

Je m'agenouillai devant la table du deuxième balcon, posant le plateau par terre et, rapidement, respectueusement, disposai son contenu sur la table : viandes et fromages assortis, sauces et fruits, vins et amandes.

« Les Maîtres désirent-ils davantage de Yata, leur esclave ? » demandai-je.

— « Laisse-nous, Esclave, » dit une voix féminine, celle d'une femme libre à genoux, avec ses robes et ses voiles, à la table en compagnie de son escorte, des hommes assis derrière elle, les jambes croisées. Des femmes libres venaient parfois, accompagnées, au *Chatka et Curia*. Sa voix n'était pas agréable.

— « Oui, Maîtresse, » soufflai-je, reprenant le plateau et me retirant, la tête baissée. Je me dis que les hommes, si elle n'avait pas été là, auraient sûrement désiré davantage de Yata, leur esclave. Souvent, suscitant l'irritation des autres clients, ils m'avaient gardée à leur table, m'attachant les poignets à l'anneau, me réservant pour plus tard.

Je gagnai la balustrade du balcon et regardai en bas. J'étais environ huit mètres au-dessus du parquet. Les danseuses, au *Chatka et Curia*, et elles sont nombreuses, passent entre les tables ; parfois, lorsqu'elle est réellement exceptionnelle, une danseuse passe au centre du parquet rouge, dans un cercle jaune.

Des hommes allaient et venaient. Je restai là, sur le balcon supérieur, le plateau sous le bras.

Je n'avais pas été contactée. Je ne savais pas pourquoi. Je n'étais, en fait, qu'une simple Esclave de Taverne. Je servais comme les autres, complètement, sans la moindre différence.

Sous le premier balcon, deux hommes se mirent à crier et se battre, se disputant le droit de domination sur une serveuse, Lyrarina, magnifique blonde de Teletus. Elle était tassée sur elle-même, terrifiée, accroupie presque à leurs pieds. Strabo, le Chef de Salle, sur un signe d'Aurelion de Cos, le propriétaire et maître du *Chatka et Curia*, se précipita vers les combattants, les séparant. Ils s'emparèrent de lui et j'entendis des bruits de tissu déchiré. Un autre employé de la taverne, un type qui faisait de petits travaux, comme Bran Loort au *Collier à Clochettes*, à Ar, se jeta dans la bagarre. Deux autres clients s'y lancèrent également.

« Battez-vous ! » crièrent les clients. Une femme hurla.

Parfois, je m'étais dit qu'il serait possible de fuir à la faveur de telles diversions. Mais ce n'était pas possible. Alors que presque toutes les tavernes sont ouvertes et qu'une esclave pourrait simplement se glisser dehors et fuir, il est peu probable que son évasion réussisse. Elle ne porte qu'un collier, une marque et un morceau de soie et elle fuit dans une société qui

la rendra promptement à son maître, sauf si elle décide de la garder. L'évasion, dans l'ensemble, n'est pas une possibilité réaliste pour les esclaves de Gor.

Je sentis une double bande de cuir se serrer autour de mon poignet.

« Maître ? » fis-je.

C'était l'homme qui avait ouvert mon Kalmak et m'avait embrassée. Je ne fus pas mécontente de le voir, ni d'être attachée par lui.

— « Viens dans l'alcôve, » dit-il. Je mis mon plateau sur une étagère. En bas, la bagarre continuait. Il me traîna vers une alcôve du balcon supérieur. En bas, on criait. La bagarre se généralisait. Les Musiciens se mirent à jouer, sur l'ordre d'Aurelion, dans l'espoir que cela calmerait la foule. Je supposai qu'une danseuse avait été envoyée au centre de la salle. En général, on met un terme à ces bagarres en séparant les deux adversaires et en donnant à chacun une femme pour la nuit. Je supposai que Lyrarina serait donnée à l'un d'entre eux et qu'une beauté plus délicieuse encore serait donnée à l'autre. Mais, si cette stratégie devait réussir, elle n'avait pas encore réussi. J'entendis du bruit de verre brisé.

« Celle-ci, » dit l'homme, montrant une alcôve. Il lâcha la lanière et je gravis les cinq marches conduisant à l'alcôve, puis y entrai à quatre pattes.

Je me dis alors que personne ne l'avait vu me conduire dans l'alcôve. Tous les regards étaient tournés vers la bagarre.

Je gagnai le fond de l'alcôve puis me tournai vers celui dont je devais à présent servir le plaisir.

Il me tourna le dos puis, avec les ceintures et les boucles, ferma les rideaux de cuir, afin que nous ne puissions plus être dérangés.

Il me fit signe de quitter mes vêtements et j'obéis, jusqu'au Koora rouge que je portais sur la tête. Puis il me fit signe que je devais approcher de lui et m'asseoir sur les talons, lui tournant le dos. J'obéis. Mes poignets furent attachés dans le dos.

— « Maître ? » demandai-je.

— « Ne te retourne pas ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je sentis qu'il sortait, dans un bruissement de cuir, un objet de sa tunique. Soudain, le bâillon d'un capuchon d'esclave me fut enfoncé dans la bouche, puis fut attaché avec des lanières de cuir. Ce fut fait rapidement. Je ne pouvais émettre un son. J'étais bâillonnée. Puis le capuchon lui-même fut enfoncé sur ma tête et attaché sous le menton. Il me poussa et je tombai sur les fourrures, sur l'épaule droite. Il m'attacha les chevilles. Je le sentis qui écartait des fourrures. Puis je fus repliée sur moi-même et mes pieds pénétrèrent dans l'ouverture d'un sac à esclave. Le sac fut remonté sur mon corps. J'étais assise, repliée sur moi-même ; ma tête fut légèrement poussée ; le sac fut fermé, au-dessus de ma tête, dans un claquement sec.

Puis, stupéfaite, je l'entendis ouvrir une porte. Elle devait se trouver derrière la tenture du fond de l'alcôve. Le sac fut tiré dans l'ouverture, puis traîné sur le parquet d'un passage ; ensuite, il le jeta légèrement sur son épaule et descendit un escalier.

Je me débattais dans le sac, mais en vain. Il était très fort.

JE FAIS UN COLLIER PUIS SUIS UTILISÉE POUR LE PLAISIR DES HOMMES

J'ÉTAIS à genoux.

Je sentis des mains détacher les lanières de mes chevilles et de mes poignets.

Le capuchon d'esclave fut détaché et retiré. Je voyais ! Son cuir reposait sur ma poitrine, tenu par les fixations du bâillon. Les lanières du bâillon furent desserrées. Une main tira le gros bâillon, l'ouvrant afin qu'il sèche. Je faillis vomir, débarrassée du bâillon. Puis je rejetai la tête en arrière, respirant profondément. Le capuchon et le bâillon furent ensuite écartés. Un homme les attacha à sa ceinture. Deux autres hommes étaient accroupis près de moi. Deux autres se tenaient à proximité. L'homme qui se trouvait à ma gauche, à deux mains, prit mon poignet gauche ; l'homme qui se trouvait à ma droite, à deux mains, prit mon poignet droit. Ils se redressèrent, me faisant lever entre eux.

J'étais nue, en dehors du collier noir, émaillé, et de l'anneau de cheville noir, émaillé, telle que j'étais dans l'alcôve du *Chatka et Curia*. Mon visage était rouge, à cause du capuchon. Mon corps était rompu par l'humidité et la chaleur du sac.

J'étais debout entre les deux hommes, leurs mains sur mes poignets. J'étais dans une grande antichambre éclairée par des torches. Un long tapis d'une quarantaine de mètres de long, étroit, rouge, conduisait à une grande double porte blanche. Deux gardiens casqués, armés de lances, se tenaient devant la porte. Il y avait des boucliers et des lances croisées de part et d'autre de la porte.

Je me tassai sur moi-même, regardant les grandes portes.

Je sentis une pression sur mes poignets.

« Viens, animal ! » dit un des hommes.

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

Par les poignets, je fus conduite vers la grande porte. J'avais très peur car je savais qu'il s'agissait d'hommes associés à ma Maîtresse, Dame Elicia d'Ar. Ils croyaient que j'avais un message à leur intention, mais je n'en avais pas. Ils seraient déçus. Ils seraient furieux. Les Goréens ne sont pas patients avec les femmes désagréables. Je ne voulais pas être défigurée, torturée ou tuée. J'étais innocente. Je plaiderais l'innocence. Peut-être serais-je seulement fouettée.

Les portes furent ouvertes par les gardes casqués. Je fus jetée à genoux.

« Embrasse le sol, Esclave ! » dit un des hommes.

J'obéis. Puis, rudement, je fus relevée et conduite dans la pièce.

C'était une belle pièce, haute de plafond, comme dans un palais. Le sol était recouvert de grandes dalles rouges et luisantes. Il y avait de minces colonnes, des tentures dorées. Je fus conduite vers une estrade sur laquelle un homme très grand et gros, terriblement lourd, était installé sur des coussins. Il portait des robes blanches, tachées de vin, bordées d'or. Son

visage était lourd, rude, marqué aux endroits où les poils, un par un, avait été arrachés avec une pince. Il perdait ses cheveux et portait, sur la tête, une couronne de feuilles de vigne, des célèbres raisins Ta des terrasses de Cos. Je sentis, chez lui, l'intelligence, l'orgueil, la richesse, la cruauté et le pouvoir.

Je vis que, au pied de l'estrade, devant moi, à l'endroit où j'étais à genoux, lâchée par les hommes qui me tenaient, il y avait une table basse et, sur cette table, des fils ainsi que, dans de petites tasses, des perles, des perles d'esclave en bois, de toutes les couleurs.

Je regardai la table basse, les perles dans les tasses. Je tremblais.

Un gardien leva un fouet d'esclave devant moi.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

— « Un fouet à esclave, Maître, » répondis-je.

— « Et qu'est-ce que tu es ? » s'enquit-il.

— « Une esclave, Maître, » répondis-je. J'eus envie de leur hurler que j'ignorais tout de leur message ou de ce qu'ils cherchaient. Je voulus leur hurler que je n'étais qu'une misérable esclave ignorante. Je voulais seulement qu'ils me manifestent un peu de pitié.

— « Obéis-tu ? » demanda la voix.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je tremblais. Je rejetai la tête en arrière, craignant le contact du fouet sur mes lèvres. Je sentis que cela étonnait l'homme. Mais, comme c'était son rôle, il poussa le fouet vers mes lèvres. Il le fit avec colère. Le gros cuir du manche me meurtrit les lèvres. Je sentis une goutte de sang.

— « Embrasse le fouet, Esclave ! » dit l'homme.

J'embrassai le fouet.

Il y eut un silence.

— « Qui me commande ? » demandai-je. J'éprouvai soudain du respect pour l'individu qui avait conçu le rituel que nous jouions. Ma dernière question n'était pas le genre de question que poserait une esclave, dans ma situation. Elle était trop audacieuse. Le maître, s'il le souhaite, indique à l'esclave qui la commande. S'il ne veut pas le lui indiquer, il ne le fait pas. La femme a seulement besoin de savoir qu'elle est esclave et qu'elle doit obéir. Néanmoins, la question n'était pas complètement extérieure au contexte. Un spectateur pourrait simplement déduire que la femme avait été récemment asservie et ignorait que cette question pouvait signifier le fouet. Une autre subtilité était que le mot maître n'avait pas été inclus dans la question.

Le gros homme se tourna vers un de ses lieutenants, un homme portant un casque qui se tenait à proximité. Ils échangèrent un regard.

Je m'étais, par cette question, identifiée à leurs yeux. L'identification serait confirmée par les réponses suivantes.

Le gros homme me regarda, puis changea de position sur les coussins.

— « Tu es commandée par Belisarius, Esclave, » dit-il. J'ignorais si Belisarius était son véritable nom ou un nom de code dans le cadre du contact.

Je savais cependant que c'était le contact, que c'était l'individu à qui je devais communiquer les informations secrètes que j'étais censée porter.

J'eus envie de hurler que je ne savais rien. Les petits yeux, dans la graisse du visage, me considérèrent.

— « Que commande Belisarius, le Maître de l'esclave ? » demandai-je. C'était à peine si je m'entendais parler.

— « C'est simple, » dit la voix.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Fais un collier, Esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Une étrange impression s'empara alors de moi. J'avais conscience de ce que je faisais, pourtant il me semblait que j'obéissais à des instructions prédéterminées.

J'eus l'impression de vivre un rêve.

Je tendis la main vers les fils et les tasses de petites perles.

Je ne sais pas pourquoi je choisis d'abord une perle jaune, mais c'est ce que je fis. Puis j'en choisis une bleue et une rouge, et une autre jaune. Je fis un collier.

Je nouai les extrémités du fil du collier.

Je le tendis à Belisarius. Un de ses hommes le prit, prudemment, et le lui donna. Il le posa devant lui sur l'estrade.

Je secouai la tête. Bizarrement, dès que le collier me fut pris, j'eus l'impression de retrouver mon état normal. Ce fut comme si je sortais d'un rêve.

Belisarius examina attentivement les perles qui se trouvaient devant lui. J'avais répété de nombreuses fois le même ordre de perles avant de terminer le collier. En outre, le collier était long et souple, comme presque tous les colliers d'esclave. On le mettait en double autour du cou. Il paraissait semblable aux milliers de colliers que j'avais vus au cou des femmes.

Belisarius ne regarda pas le collier longtemps.

Soudain, il abattit joyeusement son gros poing sur l'estrade.

« Enfin ! » s'écria-t-il. « Enfin ! »

Les hommes qui l'entouraient ne demandèrent pas la signification du collier, et Belisarius n'expliqua pas le sens des perles.

Je sentis un poignard sur ma gorge.

— « Devons-nous la tuer ? » demanda l'homme qui se tenait derrière moi.

— « Non, » répondit Belisarius. « Le message a été transmis. »

— « Et s'il tombait en de mauvaises mains ? » demanda l'homme.

— « Peu importe, » répondit Belisarius. « Refais le même collier, Esclave, » dit-il.

Je tremblai. Je compris soudain que je ne pouvais pas. Je ne me souvenais plus de l'ordre des perles.

— « Je ne peux pas, Maître, » dis-je. « Je t'en prie, ne me tue pas. »

— « Même si elle pouvait refaire le collier, » expliqua Belisarius, « son message serait incompréhensible et, même s'il était compréhensible, il n'aurait aucun sens pour les autres. » Il rit. « Et même si son sens pouvait être percé, l'ennemi n'aurait plus le temps d'agir. Il comprendrait seulement le danger auquel il se trouve exposé. »

Le poignard s'éloigna de ma gorge. Je faillis m'évanouir.

Belisarius me considéra.

« En outre, » ajouta-t-il, « Dame Elicia veut cette jolie petite chose comme servante. »

— « Dame Elicia, » intervint un homme, « aurait, à mon avis, belle allure avec un collier. »

— « Peut-être plus tard, » envisagea Belisarius, « quand elle aura rempli son rôle. »

Les hommes rirent.

On m'attacha les mains dans le dos. Le bâillon du capuchon me fut fourré dans la bouche ; je fis une grimace de douleur ; les lanières du bâillon furent attachées sur ma nuque.

Je regardai Belisarius, attachée et bâillonnée devant lui.

« Donnez-la aux hommes pour qu'ils s'amuse un peu avec elle, » dit-il, « puis reconduisez-la à la *Taverne du Chatka et Curia*. »

Le capuchon d'esclave fut mis sur ma tête, puis attaché sous le menton.
Par une cheville, je fus traînée sur les dalles dans un coin de la pièce.

LA VENGEANCE D'UNE ESCLAVE

JE marchais, une ahn avant midi, sur les quais de Telnus. J'apercevais les grandes portes du port, à environ deux pasangs. Le port contenait de nombreuses embarcations. J'évitai le goudron des planches du quai. Sous les planches, çà et là, j'apercevais de petits bateaux. Des hommes allaient et venaient, chargeant et déchargeant des marchandises. Je passai devant le trône du Praetor du port, vêtu de ses robes, avec ses deux Scribes, chargé de régler les différends pouvant survenir sur les quais. Il y avait également quatre gardes.

Ils me sourirent quand je passai devant eux et je leur rendis leur sourire. Ils étaient beaux et j'étais une esclave.

Mais je ne devais pas les ennuyer, leur demander de venir à la taverne, car ils étaient en service. J'avais été fouettée sur les jambes, pour avoir commis cette erreur. Le Praetor était un homme amer.

Après avoir remis le message à Belisarius, j'avais servi le plaisir de ses hommes puis avais été reconduite à la taverne, attachée et encapuchonnée dans un sac, par l'homme qui m'avait capturée, et par la même porte secrète. Dans l'alcôve, il m'avait sortie du sac, détachée, retiré capuchon et bâillon. L'homme m'avait ensuite rapidement utilisée, puis était sorti par la tenture de cuir habituelle. Je restai seule, nue, dans l'alcôve. Je remis mes vêtements. Je regardai derrière la tenture du fond.

Il y avait une lourde porte métallique. J'y posai le bout des doigts. Timidement, silencieusement, je manœuvrai la poignée. Elle était fermée à clé. Je laissai tomber la tenture. Puis je quittai l'alcôve et allai reprendre mon travail dans la taverne.

« Paga ! » avait crié un homme, et je m'étais précipitée pour le servir.

Après avoir remis le message, je ne fus plus aussi surveillée que précédemment, au *Chatka et Curia*. Parfois, à présent, comme d'autres esclaves, j'avais l'autorisation d'aller me promener, avant les heures de pointe, afin de solliciter la clientèle pour le compte de mon Maître, Aurelion de Cos. Je portais le collier et l'anneau de cheville de la taverne, ainsi qu'un morceau de soie noire. Sur le vêtement, il y avait des mots que Narla avait traduits pour moi. « Je m'appelle Yata. Possédez-moi au *Chatka et Curia*. » J'étais pieds nus. Je portais un fichu rouge car mes cheveux n'avaient pas entièrement repoussé.

Je vis un marin et courus m'agenouiller à ses pieds.

« Le Maître désire-t-il du Paga ? » demandai-je.

— « Va-t'en, Esclave ! » dit-il.

Je me redressai et m'en allai, de la démarche ondulante de ma profession.

Je regardai les caisses et les ballots empilés sur les quais. Je n'abordai pas les hommes occupés. Leurs contremaîtres ne voulaient pas que les esclaves viennent les déranger. Plus d'une fois, à coups de ceinture, ils m'avaient chassée.

Je me perchai sur une lourde caisse, les jambes serrées.

Je respirai l'odeur de l'eau salée, regardai les mouettes. Je portais un collier et j'étais

habillée pour le plaisir des hommes. Mais je n'étais pas malheureuse.

J'entendis des bruits de chaînes et de fouets. Je vis une file de prisonniers, des hommes d'Ar qui avaient été capturés pendant les combats sur le Vosk. Ils étaient une vingtaine. Ils portaient des haillons. Ils avaient les mains attachées dans le dos par des menottes. Ils étaient enchaînés par le cou. Leur chaîne était lourde.

« Vite, Sleens ! » cria le Maître du Fouet. Il y avait quatre gardes avec eux.

Un homme tomba et le Maître du Fouet fut immédiatement sur lui.

Il se releva péniblement et se remit à marcher.

Ils seraient conduits au centre de détention et marqués. Ils rameraient sur les galères de commerce de Cos. Les galères de guerre emploient toujours des rameurs libres ; les navires marchands presque toujours des esclaves.

En voyant les hommes en sueur, fouettés, j'eus peur. Un destin peu enviable les attendait. Puis je me dis que ce destin leur convenait car ils étaient d'Ar. Je me souvins de Clitus Vitellius, qui s'était amusé avec moi, puis s'était débarrassé de moi. Je me souvins que je haïssais Clitus Vitellius. Je le haïssais terriblement !

Néanmoins, j'eus pitié des hommes d'Ar.

Ils n'étaient pas Clitus Vitellius.

J'aurais aimé que Clitus Vitellius fût parmi eux. Mais c'était un noble Capitaine d'Ar et il ne participait sans doute pas aux escarmouches insignifiantes du Vosk.

Les prisonniers, les hommes d'Ar, disparurent sur le quai. Je descendis de la caisse sur laquelle j'étais assise.

Aurelion de Cos ne serait pas content si je ne ramenais aucun client au *Chatka et Curia*.

Je regardai les quais.

Un long bateau se dirigeait vers le quai, sa voile latine roulée sous la vergue inclinée. C'était un navire de guerre de Cos. Je vis des esclaves, appartenant à d'autres tavernes, courir vers l'endroit de son amarrage.

Je les rejoignis rapidement.

Je m'agenouillai, avec elles, dans une ligne de sept ou huit femmes. Nous vantâmes les avantages de nos établissements respectifs. Mais lorsque les hommes eurent débarqués, portant leur sac et leurs armes, aucun ne s'arrêta devant moi.

Je me levai, regardant autour de moi. Des officiers, avec quelques hommes d'équipage, étaient restés à bord. Je m'éloignai.

Un marin me croisa. Il avait un gros sac sur l'épaule, fermé. Je vis le sac bouger. Il contenait, supposai-je, une esclave. Les contours de son corps, derrière la toile, m'indiquèrent qu'elle était nue. Je me demandai si elle était asservie ou libre. Il monta à bord d'un des nombreux navires, disparaissant dans la cale.

Deux hommes me croisèrent, poussant une charrette de peaux de sleen marin. Un ballot, près de moi, sentait les épices.

Il était à présent midi passé et je n'avais pas encore entraîné de client au *Chatka et Curia*. Bientôt, il faudrait rentrer.

Je commençai à m'inquiéter. Je n'avais pas encore trouvé de client pour les tables d'Aurelion. On n'envoie pas les esclaves sur le port pour leur faire respirer l'air du large. On les y envoie, à demi nues, portant leur collier, pour qu'elles ramènent des clients.

J'écartai légèrement ma soie et allai m'agenouiller devant un marin. Je levais la tête vers lui.

« Possède-moi au *Chatka et Curia*, Maître, » dis-je. Il me repoussa du pied, violemment, et je tombai sur les planches chaudes du quai. Je courus m'agenouiller devant un autre.

« Je m'appelle Yata, » dis-je. « Je t'en prie, possède-moi au *Chatka et Curia*, » suppliai-je.

Il me gifla violemment, du dos de la main, me jetant sur le flanc sur les planches. Je sentis le goût du sang dans ma bouche. Je m'agenouillai sur les planches chaudes, furieuses. Il était parti. Rien ne l'obligeait à me frapper.

Je me levai et regardai à nouveau autour de moi. Le grand bouclier jaune du grand poteau du port était déjà monté et descendait et, près de lui, les feux de fumée blanche avaient été allumés. Lorsque le bouclier arrive au sommet du poteau et qu'on le laisse redescendre, c'est la dixième heure, midi sur Gor. Au même moment, on allume le feu de fumée blanche. À la vingtième heure, minuit sur Gor, on allume le feu de signalisation. Ces objets servent à la synchronisation des chronomètres du port ainsi qu'au réglage et à l'utilisation des tables de marées.

Je commençais à désespérer.

Un couple se dirigeait vers moi, un marin et une Esclave de Taverne rousse. Sa tunique m'indiqua qu'elle appartenait à la *Corde de Tharna*, une taverne concurrente du *Chatka et Curia*.

Je m'agenouillai audacieusement devant eux et regardai le marin.

« Yata peut te procurer davantage de plaisir, » dis-je. Je souris au marin. « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.

— « Il est à moi ! » dit la femme rousse, serrant le bras du marin.

— « Je lui appartiens, s'il veut bien de moi, » dis-je.

Il nous regarda successivement. Je vis que nous lui plaisions toutes les deux. Il eut un sourire ironique.

— « Battez-vous ! » nous enjoignit-il.

Avec un hurlement de rage, la femme rousse se jeta sur moi, griffant et mordant, me précipitant sur les planches. Elle était plus grande et plus forte que moi.

Elle ne pouvait guère me prendre par les cheveux car ils étaient encore trop courts. Je lui tirai les cheveux, roulant avec elle sur les planches mais, avec les paumes de ses deux mains, elle repoussa ma tête. Je sentis qu'elle cherchait à me griffer les yeux. Je hurlai quand ses dents me mordirent le bras. Je fus alors terrifiée, essayai de me défendre, et elle me frappa. Elle s'accroupit près de moi, me bourrant de coups de poing. Je roulai sur moi-même, me couvrant la tête. Elle se releva d'un bond et me donna des coups de pied. Un pied m'atteignit dans l'estomac. Je ne pouvais respirer. Elle se jeta sur moi, me forçant à baisser la tête et me passant le bras autour du cou ; ses jambes entouraient mon corps, m'empêchant d'utiliser les bras ; avec la main gauche, comme elle put, elle remonta le collier sur mon cou ; horrifiée, je sentis ses dents, écartant les clochettes, essayer d'atteindre ma gorge ; puis sa tête fut brutalement écartée ; le marin l'avait saisie par les cheveux et contrainte à s'agenouiller.

« La Kajira, Maîtresse, » sanglotai-je. « Je suis une esclave, Maîtresse. » Elle avait manifestement gagné. J'étais son inférieure. Je me tassai sur moi-même, cherchant mon souffle.

— « Il m'appartient ! » cracha-t-elle.

Je baissai la tête, vaincue.

Puis elle poussa un cri de douleur et fut jetée par les cheveux à ses pieds.

— « Tu m'appartiens, » précisa-t-il.

— « Je t'appartiens, » souffla-t-elle, terrifiée.

Puis, la tenant toujours par les cheveux, il la fit lever et s'en alla, la tirant, penchée, tenue par les cheveux, près de lui. Pour moi, elle était terrifiante mais, pour lui, ce n'était qu'une femme servant son plaisir.

Je me relevai, secouée. Je remis mon vêtement en place. Il n'était pas déchiré.

Je regardai le marin et la femme rousse qu'il traînait par les cheveux. Tout indiquait qu'il l'obligerait à bien le servir. Cela me fit plaisir.

Un esclave homme, les poignets enchaînés, séparés par une quarantaine de centimètres de chaîne, poussant une charrette, me croisa. Il me regardait. Cela me mit en colère. Je courus vers lui, furieuse, et le giflai.

« Ne me regarde pas ! » criai-je. « Je ne suis pas pour les gens comme toi. Tu es un esclave ! Un esclave ! » Il rejeta la tête en arrière, furieux. « Esclave ! » hurlai-je.

— « Esclave ! » Je pivotai sur moi-même. Je vis un homme qui devait être son maître, un Marchand. J'étais rouge de colère. J'allai m'agenouiller devant le Marchand. Je montrai l'homme esclave.

— « Il m'a regardée ! » criai-je. « Il m'a regardée ! »

— « As-tu la permission de parler ? » s'enquit-il.

— « Puis-je parler ? » demandai-je, effrayée.

— « Oui, » répondit-il.

Reprenant courage, je montrai à nouveau l'esclave homme.

— « Il a osé me regarder, » dis-je. Je savais que les hommes esclaves sont étroitement surveillés. Je savais qu'ils n'avaient pas intérêt à se faire prendre en train de regarder une esclave de sexe féminin. Cela pouvait signifier la mort. « Il m'a regardée, » répétais-je, le montrant du doigt. La beauté des femmes esclaves était pour les hommes libres, pas pour les esclaves comme lui.

— « Il ne te mérite pas ? » demanda le Marchand.

— « Non, » répondis-je. Puis je me rendis compte que ce n'était pas la chose à dire. Mais je l'avais dite.

— « Vous êtes tous les deux des animaux, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Mais tu es une femelle, » reprit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Et lui, » ajouta-t-il, « bien qu'il soit esclave, c'est un mâle. »

— « Oui, Maître, » soufflai-je.

— « Et l'animal mâle n'est-il pas le maître de l'animal femelle ? » demanda-t-il.

— « Si, Maître, » répondis-je.

— « Cette esclave t'intéresse-t-elle ? » demanda le maître à l'esclave mâle.

Il haussa les épaules.

— « Elle est petite, » répondit-il. Je le regardai, effrayée. « Mais elle n'est pas dépourvue d'intérêt, » concéda-t-il.

— « Crois-tu que tu pourrais l'attraper ? » demanda le maître.

— « Bien entendu, » dit l'esclave.

— « Elle est à toi, » dit le maître.

Je pivotai sur moi-même et m'enfuis. Il me rattrapa près d'une grande caisse et me précipita contre elle. Lorsque je reculai, la chaîne de ses poignets s'était enroulée autour de moi et j'étais capturée.

— « Il y a longtemps que je n'ai pas eu de femme, » dit-il.

Il m'entraîna, la chaîne me serrant la taille.

— « Aie pitié d'une esclave, Maître, » suppliai-je.

Derrière des caisses, sur les planches du quai, il me jeta sous lui.

« Je t'en prie, sois doux avec l'esclave, Maître, » suppliai-je.

Il rit.

Le maître ne le pressa pas mais, je crois, fut occupé ailleurs.

La charrette était vide.

Quand l'esclave s'en alla, je m'étais abandonnée à lui comme à un homme libre. J'avais honte.

Je restai couchée derrière les caisses et regardai le ciel bleu. J'étais désespérée. J'avais été prise par un esclave. Mais, en outre, j'avais peur. Je devrais certainement être déjà rentrée au *Chatka et Curia*. Je ne voulais pas être fouettée.

Lentement, péniblement, les jambes raides, je me relevai. Je remis de l'ordre dans mon vêtement.

Je sortis de derrière les caisses. Je devais me dépêcher de rentrer au *Chatka et Curia*.

Je m'arrêtai, stupéfaite. Puis je reculai entre les caisses. Il était loin, mais j'étais certaine de ne pas me tromper. Ma respiration s'accéléra. Mon cœur se mit à battre très fort.

C'était impossible, pourtant cela arrivait.

Je ne savais pas quoi faire. Tout d'abord, je fus emportée par un flot irrépressible, incroyable, d'amour et de joie. Je ressentis une joie et un amour que seules les esclaves peuvent éprouver.

Il marchait sur le quai, son sac sur l'épaule, déguisé en marin.

J'eus envie de courir vers lui, en criant, de me jeter à ses pieds et, en larmes, de les couvrir de baisers.

Puis j'eus peur d'avoir commis une erreur. Cela ne pouvait être vrai.

Mais je regardai. La certitude s'imposa totalement à moi. Il s'arrêta pour acheter un gâteau à un marchand du port. C'était lui.

C'était mon Maître, Clitus Vitellius d'Ar.

« Oh, Maître, » avais-je envie de crier, « je t'aime. Je t'aime, Maître ! »

Puis je le vis regarder une Esclave de Taverne qui posa et pivota sur elle-même devant lui, lui parlant.

Soudain, je les détestai tous les deux !

Il congédia la femme, mais je l'avais vu la regarder en Guerrier, en maître.

Je les haïssais !

Un plan audacieux, impitoyable et terrible, germa dans mon esprit. Je respirai profondément, froidement résolue.

Il s'apercevrait que la vengeance d'une esclave n'est pas une mince affaire.

Je me redressai. J'écartai lascivement la soie. Je levai la tête, faisant légèrement tinter les clochettes de mon collier.

Il venait vers moi, à présent, mangeant le gâteau qu'il avait acheté.

Je constatai qu'il n'avait pas d'armes et cela me fit plaisir.

Courant à petits pas, j'allai m'agenouiller devant lui. J'embrassai ses pieds. À ses pieds, je fus soudain submergée par une vague d'amour, la faiblesse impuissante de l'esclave abandonnée aux pieds du maître, mais je me dominaï et tout mon être devint froid, calculateur et sensuel. Serrant son mollet entre les mains, je le regardai.

« Dina, » dit-il.

— « Mon Maître m'appelle Yata, » dis-je, « Maître. »

— « Dans ce cas, tu es Yata, » dit-il avec un sourire.

— « Oui, je suis Yata, » dis-je, le regardant en souriant.

— « Es-tu toujours aussi innocente et maladroite ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, baissant la tête, embrassant sa jambe, intensément, tirant

les poils entre mes dents.

— « Je vois que non, » dit-il en riant.

Je levai la tête.

— « On m'a appris à plaire aux hommes, » dis-je.

— « Bien entendu, » fit-il, « tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Es-tu bonne ? » s'enquit-il.

— « Certains maîtres n'ont pas été totalement mécontents, » répondis-je.

— « Crois-tu que tu pourrais me satisfaire ? » demanda-t-il.

Mon cœur se mit à battre. Consciencieusement, aussi subtilement et merveilleusement que possible, je caressai diversement sa jambe, posant doucement une bouche aimante sur les côtés de son genou.

— « Non, Maître, » soufflai-je. « Yata ne pourrait jamais satisfaire un grand Guerrier tel que toi. »

Il regarda autour de lui.

— « Dis seulement : marin ! » ordonna-t-il. « Ici, je ne suis pas un Capitaine d'Ar, Clitus Vitellius, mais un simple rameur de Tyros nommé Tij Rejar. »

Je le regardai.

— « Comme veut le Maître, » dis-je. Puis je me remis à lui caresser la jambe.

« Le Maître ne va pas me repousser, n'est-ce pas ? » suppliai-je.

— « Petite maligne, » dit-il.

Il me fit lever la tête et me retira mon fichu. Je rougis.

— « Il y a quelques semaines, j'ai été amenée sur un navire d'esclaves, » expliquai-je.

— « Jolie cargaison, » fit-il.

— « Je suis contente que le Maître soit content, » dis-je. Je serrai ses jambes, la joue contre sa cuisse. J'eus envie de crier que je l'aimais mais je me repris, me souvenant de mon projet. Je n'étais agenouillée à ses pieds que pour l'abattre. Je ne pensais pas que cela serait difficile si je pouvais l'entraîner au *Chatka et Curia*.

Il paierait. Il paierait !

Je le regardai en souriant.

« Je t'ai appartenu, Maître, » lui rappelai-je.

Il me considéra, presque tendrement.

— « Peut-être ai-je commis une erreur en te donnant, » fit-il.

Je retins mon souffle mais restai ferme. Je ne devais pas renoncer. Je serais impitoyable.

Comme j'étais vulnérable, en un sens, vêtue de soie et portant un collier, à genoux à ses pieds ! Mais je détenais un pouvoir.

— « C'est étrange, » dis-je. « Tu me possédais. À présent, sur les quais de Cos, portant un collier d'Esclave de Taverne, je suis à genoux à tes pieds. »

— « C'est un joli collier, » releva-t-il.

— « Merci, Maître, » répondis-je.

— « Ta soie indique, » reprit-il, « que tu travailles au *Chatka et Curia*. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « En quoi consiste ton travail ? » demanda-t-il.

— « Servir les clients, Maître, » répondis-je.

— « Il y a longtemps que je n'ai pas serré ton petit corps, » dit-il.

Je rougis, bien que je fusse une esclave.

« Tu es une esclave chaude et jolie, tu sais, » reprit-il.

— « Dans tes bras, » dis-je, « n'importe quelle femme, même la fille d'un Ubar, ne serait qu'une esclave sensuelle. » Je ne doutais pas que cela fût vrai. Je me souvenais d'avoir été misérable, dans ses bras, me tordant d'extase non désirée puis, incapable de me contenir plus longtemps, m'abandonnant à l'asservissement entre ses bras. Bien que je fusse de la Terre, il avait fait de moi une esclave spasmodique, abandonnée.

— « J'ai envie de Paga, » dit-il.

— « Je connais un endroit, » répondis-je.

— « *Le Chatka et Curia* ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Mais y a-t-il des filles, à cet endroit ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « En es-tu ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Il y a longtemps que je ne t'ai pas possédée, » dit-il.

Je le regardai audacieusement.

— « Possède-moi à nouveau au *Chatka et Curia*, » soufflai-je.

— « Tu es une petite esclave sensuelle et séduisante, » dit-il. « ... Yata. »

— « Yata peut-elle oser penser, » demandai-je, « que le Maître a eu de l'affection pour elle ? »

— « L'esclave veut-elle être fouettée ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je, baissant la tête.

— « J'ai d'autres choses à faire, » déclara-t-il.

Je le regardai, effrayée.

— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je, « accompagne Yata au *Chatka et Curia*. »

— « Je suis occupé, » répondit-il.

— « Mais le Maître a envie de Paga, » lui rappelai-je.

Il ricana.

« Et Yata, » ajoutai-je, « a été retenue sur les quais. » Je me souvins de l'esclave à qui son maître m'avait donnée pour me punir. J'avais été prise, et longuement. Il m'avait contrainte à réagir, à devenir l'esclave d'un esclave. Il y avait longtemps que j'aurais dû regagner la taverne, me préparant pour la soirée. « Il est tard, » dis-je. « Si je ne reviens pas avec un client, après tout ce temps, le maître ne sera pas content. »

— « Peu m'importe, » dit-il, « qu'une femme soit attachée et fouettée. »

— « Bien sûr, Maître, » répondis-je. Puis je levai la tête vers lui. « Mais Yata, » repris-je, le suppliant, « désire servir du Paga au Maître. » J'étais à genoux devant lui, sur les planches du quai, le serrant. « Prends-moi avec un gobelet, Maître, » suppliai-je. « Je t'en prie, Maître. »

Il me regarda.

« Aie pitié d'une esclave, Maître, » suppliai-je. « Prends-moi avec un gobelet de Paga, Maître. Je t'en prie, Maître ! »

Il sourit.

— « Conduis-moi à ta taverne, Esclave ! » dit-il.

— « Merci, Maître ! » soufflai-je. Je baissai la tête afin qu'il ne voie pas le sourire de victoire, de triomphe, qui se peignit sur mon visage. Dans une attitude soumise, avec le tintement des clochettes de mon collier et de mon anneau de cheville, je me levai légèrement, pivotai sur moi-même et, excitée, osant à peine respirer, pieds nus comme une esclave, je pris la direction du *Chatka et Curia*.

Je l'entendis me suivre.

La double porte, en barreaux d'acier, se ferma derrière moi.

Je pivotai soudain sur moi-même, hurlant, montrant celui qui m'avait suivie à l'intérieur.

« Il est d'Ar ! » criai-je. « C'est un ennemi ! Emparez-vous de lui ! »

Clitus Vitellius me regarda avec stupéfaction.

« Emparez-vous de lui ! » criai-je. Sa main était allée sur sa hanche gauche mais son épée ne s'y trouvait pas.

Strabo, l'assistant d'Aurelion de Cos, se jeta sur lui et fut repoussé. Clitus Vitellius regarda frénétiquement autour de lui.

« Emparez-vous de lui ! » criai-je.

Deux hommes qui travaillaient dans la taverne se précipitèrent vers la porte. D'autres hommes se levèrent.

Clitus Vitellius se tourna vers la porte et essaya d'écarter les barreaux, mais il n'y réussit pas.

Un homme se jeta sur lui, mais il s'en débarrassa. Il se pencha sur Strabo, arracha le trousseau de clés qu'il portait à la ceinture. Il y avait de nombreuses clés. Il déchira avec les clés, les tenant par l'anneau, le visage du deuxième homme qui se jeta sur lui et qui, le visage en sang, recula. Il frappait avec le lourd trousseau de clés. Un homme se jeta sur ses jambes. Deux autres se précipitèrent sur lui. Ils se battirent. Puis deux autres hommes arrivèrent rapidement et il y eut une épée sur sa poitrine, à l'endroit où sa tunique de marin était déchirée. Quatre hommes l'immobilisèrent le dos contre les barreaux de la porte. Aurelion de Cos arriva.

« Que se passe-t-il ? » s'enquit-il.

— « C'est Clitus Vitellius d'Ar ! » criai-je. « C'est un Capitaine d'Ar ! »

— « Un espion ! » cria un homme.

— « Tuez l'espion ! » cria un autre.

— « Il dit qu'il s'appelle Tij Rejar, rameur de Tyros, mais il est d'Ar, de la Caste des Guerriers. C'est Clitus Vitellius ! Il est d'Ar ! C'est un Capitaine ! »

Aurelion me dévisagea.

— « Il serait préférable, Esclave, » menaça-t-il, « que tu ne te sois pas trompée. »

— « Je ne me trompe pas, Maître, » dis-je.

— « Qui es-tu ? » demanda Aurelion.

Soudain, j'eus peur. Si son identité était assez bien établie et qu'il paraisse effectivement être un rameur de Tyros, j'aurais du souci à me faire. Je serais peut-être bouillie vive dans de l'huile de tharlarion. Je me mis à transpirer.

— « Je ne m'abaisserai pas à cacher mon identité aux habitants de Cos, » dit-il. « Je suis Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar. »

Je ris de plaisir.

— « Tu vois ! » criai-je.

— « Qu'on apporte des chaînes ! » dit Aurelion.

Clitus Vitellius me regarda. Je me tassai sur moi-même. Il fut enchaîné.

— « Il ne bougera pas ! » assura Strabo, dont le visage était enflé à la suite du coup asséné par Clitus Vitellius.

Les pieds du Guerrier d'Ar la Glorieuse furent ensuite enchaînés. Un collier, comportant une chaîne de part et d'autre, lui fut mis au cou.

— « Tuez l'espion ! » dit un homme.

— « Non, » dit Aurelion. « Nous allons le conduire devant les Magistrats ! »

Strabo ouvrit la porte double. Quatre hommes se préparèrent à conduire Clitus Vitellius

hors de la taverne.

— « Les espions sont condamnés aux galères, » dit un homme.

— « Il vaut mieux le tuer tout de suite, » dit un autre.

— « Non, » décida Aurelion. « Conduisons-le chez les Magistrats. Ils vont bien s'amuser avec lui avant de l'enchaîner à un banc. »

Clitus Vitellius me regarda à nouveau. Je constatai qu'il était efficacement enchaîné. Je m'approchai de lui.

— « Ho, Clitus Vitellius, » dis-je, « il semble que tu portes aussi des chaînes, à présent, comme un esclave. »

Il ne répondit pas.

« Bientôt, tu seras esclave à bord d'une galère, » dis-je. Je posai devant lui, comme une esclave, ouvrant ma soie. Les hommes rirent. « Regarde bien, Maître, » repris-je, « car il y a peu de femmes dans les cales de nage. » Je pivotai sur moi-même devant lui, puis lui fis à nouveau face. « N'oublie pas Yata, Maître, » dis-je. « Souviens-toi que c'est elle qui t'a fait enchaîner, qui t'a envoyé aux galères. »

Il me regarda sans répondre.

Je m'approchai de lui et, soudain, de toutes mes forces, le giflai. C'est à peine s'il bougea.

« La vengeance d'une esclave, » dis-je, « n'est pas une petite chose. »

— « Ni, » répliqua-t-il, me regardant dans les yeux, « la vengeance d'un Guerrier. »

Je reculai, terrifiée.

— « Emmenez-le ! » ordonna Aurelion.

Clitus Vitellius fut traîné hors de la taverne.

« Tu as bien agi, Esclave, » dit Aurelion.

— « Merci, Maître, » répondis-je. Puis, soudain, je m'agenouillai devant lui. J'avais rendu un grand service au gouvernement de Cos. « Affranchis-moi, Maître, » suppliai-je.

— « Va chercher le fouet, » dit Aurelion à Strabo.

— « Non, Maître, je t'en prie ! » criai-je.

— « Attache-la à un anneau et donne-lui dix coups. Ensuite, jette-lui une pâtisserie. Elle a bien agi. »

— « Bien, Aurelion, » répondit Strabo.

Quelques instants plus tard, je fus attachée à un anneau, mon vêtement ayant été descendu sur mes mollets. Je fus frappée dix fois puis détachée. Une pâtisserie fut jetée par terre devant moi.

« Tu as bien agi, Esclave, » dit Strabo.

— « Merci, Maître, » soufflai-je. Je tendis la main vers la pâtisserie. Le fouet immobilisa ma main. « Pardonne-moi, Maître, » dis-je. Je pris la pâtisserie avec ma bouche.

— « Enchaîne-la dans les cages ! » dit Aurelion.

À quatre pattes, comme une esclave punie, tenant la pâtisserie dans la bouche, je traversai la salle des cages, suivie par Strabo. Contre le mur de béton, sur mes couvertures, je m'allongeai. La chaîne et le collier furent attachés à mon cou. Strabo s'en alla. Je pris la pâtisserie dans mes mains et la mangeai. Comme j'avais été stupide de supplier d'être affranchie ! Il me suffisait de regarder dans le miroir pour voir que je ne serais jamais libre, sur Gor. Je restai couchée dans les cages, sur mes couvertures, dans le noir, à ma place, enchaînée par le cou. J'étais une esclave goréenne. Puis je poussai un cri de désespoir, en larmes, et jetai la pâtisserie. Je martelai le ciment, sous les couvertures, avec les poings. J'avais trahi Clitus Vitellius, mon Maître.

Strabo, accompagné de Narla, se dirigea vers moi. Il me poussa avec le fouet.

« Silence ! » dit-il. Elle avait une lampe. Elle mangeait la pâtisserie que j'avais jetée. Strabo détacha le collier que je portais au cou.

« Il y a un marin ivre, » dit-il, « qui vient de la *Corde de Tharna*, et qui te demande. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je me souvins de l'homme accompagné d'une femme rousse qui m'avait battue sur le quai. Je lui avais dit que je pouvais lui procurer davantage de plaisir qu'elle. À présent, il était apparemment venu me demander au *Chatka et Curia*.

« Je t'en prie, ne m'oblige pas à servir, » suppliai-je.

— « Narla, » dit-il, « va t'aider à te préparer. Fais vite ! »

— « Veux-tu un peu de gâteau ? » demanda Narla, m'en tendant un morceau.

— « Non, » répondis-je. Je regardai Strabo. « J'ai trahi Clitus Vitellius d'Ar, » sanglotai-je.

— « Tu as bien fait, » répliqua-t-il. « À présent, dépêche-toi. »

— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.

Il me frappa avec le fouet et je poussai un cri de douleur.

« Je me dépêche, » sanglotai-je. « Je me dépêche. »

Suivie par Narla, je gagnai en hâte la salle de préparation.

J'entendais les appels du marin.

UN CONVOI QUITTE LE PORT DE TELNUS ; JE FAIS PARTIE DE LA CARGAISON D'UN NAVIRE

C'EST à peine si je me rendis compte que l'on m'attachait les poignets, avec des menottes, dans le dos. J'étais près de la porte du *Chatka et Curia*.

« Viens, Yata ! » dit Strabo, prenant la direction du port.

Pieds nus, les menottes aux poignets, la tête baissée, je le suivis. Je portais une courte tunique d'esclave en rep jaune.

Je savais alors que j'aimais véritablement Clitus Vitellius d'Ar. Pourtant je l'avais trahi, et cela me désespérait. J'aurais aimé pouvoir faire qu'il ne soit rien arrivé. J'aurais voulu pouvoir appliquer mes pauvres forces à la lourde rame qu'il devait tirer. Si j'avais pu, j'aurais pris sa place.

Les hommes de la taverne, et les femmes, avaient été contents que j'aie désigné Clitus Vitellius d'Ar. Ils étaient excités et contents.

« Tu as bien agi, » avaient-ils affirmé. On m'avait jeté une pâtisserie. Mais, seule avec moi-même, j'avais pleuré de désespoir.

J'ignorais que je pouvais aimer ainsi. J'aurais tout donné pour qu'il ne soit rien arrivé.

Il ne m'avait pas bien traitée, mais cela ne comptait pas. La seule chose qui comptait c'était que je l'aimais.

Pourtant, je l'avais trahi.

Peu importait qu'il se soit amusé avec moi et, dans sa cruauté toute simple, m'ait donnée à un paysan. Ne savais-je pas que j'étais une esclave ? À quoi m'attendais-je ? À être traitée en femme libre ? Comme il était énorme, méchant et disproportionné de ma part de l'avoir condamné, pour une si petite chose, simple esclave que j'étais, aux tortures des galères !

J'avais bien agi ! Je pleurais de désespoir. Je l'aimais. Je l'aimais !

J'aurais dû le servir, dans la taverne, puis l'embrasser pour lui dire au revoir, le rendant à sa gloire et à sa liberté, restant à ma place, fille oubliée qu'il avait possédée puis rejetée. J'aurais su alors qu'il était libre.

Cela n'aurait-il pas été suffisant ?

Mais je l'avais trahi, lui que j'aimais.

Strabo se retourna et me regarda.

« Pardonne-moi, Maître, » dis-je. J'avais poussé un gémissement de désespoir.

Nous continuâmes notre chemin en direction des quais.

La nuit où j'avais trahi Clitus Vitellius, j'avais été battue. Je n'avais pas réussi à procurer du plaisir au marin ivre.

Par deux fois, les nuits suivantes, j'avais été battue.

« Tu es apparemment une mauvaise Esclave de Taverne, » avait dit Aurelion de Cos, mon Maître.

— « Pardonne-moi, Maître, » avais-je dit.

— « Il est peut-être temps, » avait-il dit, « de te renvoyer à Ar. »

Je sentais à présent le poisson et le sel, car nous étions près des quais. Entre les bâtiments, je voyais les galères amarrées. Nous descendîmes vers les quais.

Je ne portais plus le collier recouvert d'émail noir, ni l'anneau de cheville, du *Chatka et Curia*.

À présent, je portais un collier de métal gris, avec une étiquette indiquant ma destination. On m'avait dit que l'étiquette indiquait : « Envoyez-moi chez Dame Elicia des Six Tours, à Ar. ».

J'avais trahi Clitus Vitellius d'Ar. Je n'aurais pas pu le haïr autant si je ne l'avais pas aimé si profondément.

Je l'avais trahi, lui que j'aimais.

Strabo me prit par le bras. Cela me surprit, car j'avais des menottes. Il me tira dans la foule. Des hommes couraient. Le feu de fumée blanche avait été allumé, près du poteau du bouclier, bien qu'il ne fût pas encore midi. Le gong d'alerte retentit. Un disque rouge fut hissé au sommet du poteau du bouclier.

« Viens ! » dit Strabo, se frayant un chemin dans la foule, me tenant le bras.

« Évasion ! » entendis-je.

« Ils se sont évadés ! » cria un homme.

« Ils se sont évadés ! » cria un autre.

Je vis des gardes passer en courant. Des gens étaient debout sur les toits.

« Qui s'est évadé ? » criai-je.

Le gong d'alerte retentissait continuellement. Strabo me traîna dans la foule, me conduisant rapidement vers un quai.

« Qui s'est échappé ? » criai-je.

« À genoux ! » ordonna-t-il.

Je m'agenouillai au pied de la passerelle conduisant au pont du *Joyau de Jad*, un navire de guerre. Ces navires transportent parfois des marchandises. Ils en admettent beaucoup moins que les navires de commerce, mais ils sont beaucoup plus rapides.

Strabo s'entretint rapidement avec un officier qui tenait le livre de bord. Strabo me montra. L'homme hocha la tête.

« Debout ! » dit Strabo.

Je me levai.

Puis il me poussa, sur la passerelle, jusqu'au pont du navire. Il faisait six mètres de large.

Strabo donna la clé de mon collier à l'officier, qui la glissa dans sa bourse.

L'officier adressa alors un signe à un marin, puis me montra d'un mouvement de la tête. L'homme alla chercher des chaînes légères. Debout, je sentis des anneaux, reliés par trente centimètres de chaîne, se refermer sur mes chevilles ; une autre chaîne, fixée à cette dernière, se terminait par des menottes légères. Strabo me libéra les mains, remettant ses menottes et leur clé dans son sac. Le marin, ensuite, levant la chaîne verticale derrière moi, attacha les menottes légères.

« Je te souhaite tout le bien, Esclave, » dit Strabo.

— « Je te souhaite tout le bien, Maître, » répondis-je.

Puis il s'en alla. La passerelle fut relevée. Les amarres furent détachées. Trois marins, avec de longues gaffes, écartèrent le navire du quai. Les rameurs, des hommes libres, étaient assis sur les bancs. Les deux timoniers étaient à leurs places. Sur le petit pont arrière surélevé, je vis le capitaine. Lentement, doucement, le navire s'éloigna du quai. Les coups de

rames ne seraient rythmés qu'à bonne distance du quai. La voile latine ne serait hissée que loin des portes du port.

Sur les quais, les hommes semblaient toujours agités. Je vis de nombreux gardes.

Je gagnai le bastingage du bateau. L'officier responsable de la cargaison s'y trouvait. Je vis que d'autres navires quittaient les quais. Nous naviguerions en convoi.

« Qui s'est évadé, Maître ? » demandai-je.

— « N'as-tu rien entendu dire ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Une Chaîne de vingt hommes d'Ar, » dit-il.

— « Comment ont-ils pu s'évader ? » demandai-je. J'étais sûre qu'il s'agissait des hommes que j'avais vus sur les quais le jour où j'avais rencontré mon Maître, Clitus Vitellius.

— « Ils ont été libérés par un prisonnier évadé, » expliqua-t-il. « Ils se sont battus comme des larls. »

— « Quel prisonnier les a délivrés ? » demandai-je.

— « Un certain Clitus Vitellius, » répondit-il.

Je me mis à trembler. J'eus l'impression que j'allais défaillir. La joie que j'éprouvai fut incroyable.

« La dernière fois qu'on les a vus, » dit l'officier, « ils se dirigeaient vers une taverne, le *Chatka et Curia*. »

Je ne réponds rien, tremblante.

« Apparemment, » reprit-il, « une des filles de cet endroit a trahi leur chef, Clitus Vitellius. » Il eut un rire cruel. « Je ne voudrais pas être à sa place, » conclut-il.

« La vengeance d'une esclave, » avais-je dit à Clitus Vitellius, « n'est pas une petite chose. »

— « Ni, » avait-il répondu, me regardant dans les yeux, « la vengeance d'un Guerrier. »

J'avais reculé, terrifiée.

« Emmenez-le, » avait dit Aurelion de Cos, mon Maître. On l'avait traîné hors de la taverne.

« C'est un Guerrier d'Ar, » précisa l'officier debout près de moi. « Je n'aimerais pas être à la place de cette fille. »

Je regardai le quai, qui s'éloignait lentement de nous.

« La connaissais-tu ? » demanda-t-il. Il savait que je venais du *Chatka et Curia*.

— « Oui, Maître, » dis-je. « Mais il ne la trouvera pas au *Chatka et Curia*. On l'a envoyée ailleurs. »

— « Elle a eu de la chance, cette traîtresse. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

La proue du *Joyau de Jad* se tourna vers la porte du port. J'entendis le Maître de Nage crier :

« Sortez les rames ! » Les rames glissèrent dans les ouvertures. « Ramez ! » cria-t-il. Les rames, toutes ensemble, vingt de chaque côté, plongèrent dans les eaux du port.

J'étais indescriptiblement heureuse, mais j'étais également inquiète. Clitus Vitellius était libre, et avait des hommes.

L'officier me regardait. J'étais enchaînée à côté de lui.

« Tu es la seule esclave du bord, » dit-il.

Je le regardai et eus un rire ravi. Il me considéra avec étonnement.

— « Je serai merveilleuse, Maître, » dis-je en riant. « Je serai merveilleuse. »

Il souleva la courte jupe de ma tunique d'esclave jusqu'à la hanche.

- « Tu es une Dina, » dit-il.
- « Oui, Maître, » répondis-je.
- « J'ai entendu dire que les Dina étaient bonnes, » dit-il.
- « Nous sommes fabuleuses, Maître, » répondis-je en riant. « Nous sommes la fine fleur des esclaves. »

Cette plaisanterie le fit rire.

- « Nous mettrons ta vantardise à l'épreuve plus tard, Petite Dina, » promit-il.

J'essayai de me serrer contre lui. J'avais envie de sentir mon corps dans ses bras, lui appartenant. Soudain, Clitus Vitellius, libre, et avec des hommes, le monde me parut à nouveau merveilleux. Une nouvelle fois, je me réjouis de la beauté des hommes et de mon asservissement.

Je tentai de lever les lèvres vers l'officier, mais il m'écarta de lui.

- « Quelle esclave tu fais ! » dit-il en riant.

- « Oui, Maître, » répondis-je.

L'officier fit signe au marin qui m'avait enchaînée et celui-ci approcha.

- « Bien que tu sois la seule femme du bord, » dit l'officier, « ne crois pas que tu seras traitée avec complaisance. »

- « Non, Maître, » répondis-je. Je savais que j'étais une esclave.

- « Conduis-la dans la cale, » dit-il, « et enchaîne-la par le cou à un anneau. »

Le marin me jeta sur son épaule. Je savais que je resterais longtemps enchaînée dans la cale, afin que mon désir grandisse en violence et en intensité.

Puis, quand je gémissais, on me ferait monter sur le pont.

CE QUI ARRIVA AU SUD-EST DE COS

JE me promenais sur le pont du *Joyau de Jad*. Le pont était torride. Le soleil brillait. Je caressai mes cheveux, qui faisaient à présent environ cinq centimètres de long, avec mes deux mains, et fermai les yeux, m'étirant. J'ouvris les yeux et regardai le ciel. Il était d'un bleu intense et les nuages étaient si blancs que les regarder faisait presque mal aux yeux. L'unique voile latine était gonflée par un vent propre et lent. Je voyais d'autres navires, à gauche et à droite, également avec des voiles latines, bateaux de guerre et de commerce. Le convoi comportait une vingtaine de navires. Nous nous dirigions vers Schendi.

Nous avions quitté Telnus depuis deux jours et c'était la dixième heure. J'aimais me promener sur le pont, sentir le vent et les embruns. L'eau n'était qu'à un mètre sous le bastingage, tandis que le navire lourdement chargé fendait les flots étincelants. Je regardai l'horizon, remarquant les autres navires. Ils étaient beaux, avec leurs mâts et leurs voiles. Je compris alors pourquoi les hommes aimaient la mer. Les Goréens, comme les marins de la Terre, l'appellent : Elle.

À l'arrière du bateau, les hommes qui avaient jeté une ligne se mirent, péniblement, couverts de sueur, à tirer dessus. Elle tirait puissamment en sens inverse.

Je courus à l'arrière, afin de regarder. Sortant partiellement de l'eau, puis plongeant à nouveau, je vis un gros grunt tacheté, à quatre nageoires. Il filait sous l'eau, tournoyait. Un autre homme vint aider ceux qui tenaient la ligne. Je regardai la lutte. On pêche souvent, sur les navires, et le régime alimentaire des marins se compose, partiellement, des prises. En général, on garde une partie des prises pour appâter d'autres poissons.

Je poussai un cri de frayeur. Un homme cria avec colère. Arrivant rapidement sous le grunt, apparut un requin au long corps blanc, à neuf nageoires. Il arracha le grunt pris à la ligne et l'emporta. Les nageoires dorsales d'autres requins, plus petits, le suivirent, attendant. Les requins, et parfois les sauriens marins, suivent de temps en temps les navires, mangeant les ordures et volant les prises des pêcheurs. Le convoi, compte tenu de son importance, avait certainement attiré de tels monstres.

Je regagnai la proue du navire.

Je me penchai sur un seau en bois, y pris un topsit, l'ouvris d'un coup de dents et suçai le jus. Personne ne m'en empêcha.

Bien que l'officier responsable de la cargaison, le jour de mon arrivée à bord, m'ait avertie que je ne serais pas traitée avec complaisance, il n'avait pas véritablement tenu parole. Je pouvais aller et venir à ma guise sur le navire. Je n'étais même pas enchaînée la nuit. Les hommes m'aimaient bien, et me traitaient bien, avec l'amitié et la camaraderie rudes qui sont parfois accordées aux esclaves, lorsqu'elles sont communes à tous et doivent obéir à tous. Malgré toutes les contraintes auxquelles j'étais soumise, j'aurai pu être une femme libre, à ceci près que la distinction entre nous, en dehors de ma tunique et de mon collier, aurait été évidente lorsqu'un homme, faisant claquer les doigts, aurait montré le pont à ses pieds, ou

m'aurait sifflée, pendant la nuit, afin que j'aille, comme un sleen apprivoisé, le servir.

« Une voile ! » cria un homme. « Une voile ! » Je levai la tête. Il était haut, au-dessus du pont. Il se tenait, pieds nus, sur la plate-forme de vigie, au sommet du grand mât, nettement au-dessus de la longue vergue et de la voile triangulaire gonflée ; la plate-forme de vigie est un disque en bois fixé au mât ; l'homme se tenait à un anneau également fixé au mât.

— « Où ? » cria l'officier qui se tenait sur le pont surélevé, sortant une longue-vue.

— « Devant par tribord ! » répondit l'homme de vigie.

Le capitaine du *Joyau de Jad* gagna rapidement le pont surélevé. L'officier de quart lui tendit la longue-vue.

— « Il a deux mâts, deux voiles, » dit-il, « et dix rames de chaque côté. Il doit par conséquent s'agir d'un navire de commerce. »

— « Il arbore le drapeau de Port Kar, » dit le capitaine avec satisfaction.

— « Regardez ! » dit l'officier, le bras tendu.

— « Je vois, » répondit le capitaine. « Il fait demi-tour. »

Un autre officier monta sur le pont. Il avait également une longue-vue.

— « C'est un navire de transport, » dit le premier officier.

— « Il est bas sur l'eau, » fit remarquer le deuxième officier, qui venait d'arriver sur le pont.

— « Il est lourdement chargé, » expliqua le premier officier.

Le capitaine baissa sa longue-vue. Il regardait toujours la mer. Il se passa la langue sur les lèvres.

Le *Joyau de Jad* était un navire de guerre, bien qu'il transportât, présentement, des marchandises.

« Il fuit, » dit le premier officier. « Prenons-le ! »

Le deuxième officier regardait toujours le bateau.

— « Il me paraît long, » releva-t-il, « pour seulement dix rames de chaque côté. »

— « Il bat le pavillon de Port Kar, » insista le premier officier. « Prenons-le ! »

— « Nous allons le prendre, » dit le capitaine. « Signalez nos intentions au vaisseau-amiral. Le convoi nous attendra. »

— « Oui, Capitaine, » dit le premier officier, puis il alla rapidement faire hisser les drapeaux de signalisation de Cos au mât du navire.

Le capitaine s'entretint brièvement avec les timoniers et le *Joyau de Jad* tourna afin de se lancer à la poursuite du navire de Port Kar.

Les hommes bondirent sur les bancs et nos rames sortirent. Le Maître de Nage prit sa place sur les marches conduisant au pont arrière. Les armes étaient posées aux pieds des bancs. Le pont ne fut pas dégagé. Personne ne fit attention à moi ou ne prit la peine de m'envoyer dans la cale. Les armes lançant des projectiles ne furent pas préparées. On n'apporta pas de sable sur le pont. Ils ne prirent même pas le temps de descendre la vergue et d'abaisser le mât, ce que l'on fait en général lorsque ce type de bateau se lance dans une bataille. Ce serait facile ; chacun aurait sa part.

Le capitaine ricana.

« Ramez ! » cria le Maître de Nage. Le *Joyau de Jad*, comme un animal vivant, se lança à la poursuite du navire en fuite.

Le deuxième officier, qui avait également une longue-vue, parut troublé, observant le navire en fuite. Puis il reçut l'ordre de regagner son poste.

Je me tenais près du bastingage, près de l'escalier conduisant au pont surélevé.

Les drapeaux de signalisation de Cos claquaient au vent. J'étais très excitée. Je n'avais

jamais vu de capture en mer. Quand le *Nuage de Telnus* avait été pris, j'étais dans la cale, avec les autres esclaves.

« Plus vite ! » cria le capitaine.

« Ramez ! » cria le Maître de Nage. « Ramez ! »

Le convoi s'éloigna derrière nous.

« Regardez ! » cria la vigie. « Ses mâts descendent ! Il fait demi-tour ! »

— « C'est bien ce que je craignais ! » cria le deuxième officier, qui ne tenait guère à poursuivre le navire.

Il gagna rapidement le pont surélevé.

— « Halte ! » cria le capitaine.

— « Halte ! » répéta le Maître de Nage. Les hommes le regardèrent avec étonnement.

— « Regardez ! » s'écria le deuxième officier. « Regardez ! »

— « Tu devrais être à ton poste ! » cria le capitaine.

— « Je vous suggère, Capitaine, » dit-il, « de faire demi-tour. »

Le capitaine regarda le navire à la longue-vue. Le deuxième officier l'examina également.

Je savais que les navires de commerce avaient également deux mâts fixes.

Le navire que nous voyions n'avait plus de mât.

« Regardez les rames, Capitaine, » insista le deuxième officier. « Il y en a à présent vingt de chaque côté. »

De nouvelles rames avaient été glissées dans des ouvertures prévues à cet effet.

« Ce n'est pas un navire de commerce, Capitaine, » souligna le jeune officier. Le fait qu'il ne soit pas haut sur l'eau n'indiquait pas qu'il était lourdement chargé, mais qu'il s'agissait d'un navire terrible et rapide, ressemblant un peu à une coquille. Ses rames n'avaient été que partiellement révélées. À présent, les mâts étaient baissés. Les navires de guerre combattaient à la puissance des rames.

« Vite, Capitaine, » cria le jeune officier, « faisons demi-tour et fuyons à toute vitesse ! »

Le navire se dirigeait rapidement sur nous.

« Demi-tour et vitesse maximum ! » cria le jeune officier.

— « Regardez le drapeau ! » cria le premier officier, qui tenait à poursuivre le navire.

À présent, à côté du drapeau de Port Kar, un autre drapeau flottait à l'avant du navire qui avançait rapidement, droit sur nous.

C'était un grand drapeau, blanc avec des barres verticales vertes. Sur ce fond de barres vertes apparaissait, en noir, géante, la tête cornue d'un bosk.

« C'est le drapeau de Bosk de Port Kar ! » cria le premier officier.

— « Demi-tour ! Demi-tour ! » hurla le capitaine.

— « Nous sommes perdus ! » cria un homme, terrifié, quittant son banc.

Je hurlai et vis le nouveau navire, soudain énorme, paraissant se soulever sur l'eau, puis j'entendis les craquements puissants du bois et le grondement soudain de l'eau au moment où le navire frappa, et j'entendis les hurlements des hommes, vis les cordages détachés, la vergue et la voile de travers, et le pont s'inclinant de sorte que je ne pus tenir debout, tombai, saisis une corde attachée au mât. Le nouveau navire avait reculé et sa proue semblait tourner dans la direction opposée. Puis le pont du *Joyau de Jad* pencha en direction de l'eau, à l'endroit où le navire avait été touché, l'eau se précipitant dans la cale.

Des hommes sautèrent dans l'eau.

Le navire parut se redresser, mais il commençait à couler. J'étais accroupie, terrifiée, serrant la corde, près du mât. Soudain, je sentis sur mes pieds les eaux froides de Thassa. L'autre bateau s'éloigna de nous, comme un sleen soyeux.

Sur le pont supérieur, le capitaine était seul, la main sur le bastingage.

Je regardai autour de moi. Les timoniers n'étaient plus là. Les bancs étaient vides. J'entendis, dans l'eau, un homme hurler.

Au loin retentirent des cornes de signalisation.

Le capitaine me regarda.

« Tu n'es pas en sécurité, ici ! » cria-t-il. « Lâche la corde et fuis dans l'eau ! »

Je secouai la tête.

— « Non ! » dis-je. « Non ! » J'étais terrifiée.

Soudain, il me regarda comme un maître Goréen. Il se dirigea vers moi.

« Oui, Maître ! » criai-je. Je lâchai la corde, courus jusqu'au bastingage et sautai dans l'eau. J'étais une esclave. J'avais davantage peur d'un maître goréen que de l'eau.

L'eau était verdâtre et froide. Je me sentis misérable. Je descendis sous la surface, puis émergeai.

« Éloigne-toi du navire ! » cria un homme.

Je nageai dans sa direction. J'étais à quelques mètres de l'épave lorsqu'elle coula. Je fus entraînée sous la surface mais, quelques instants plus tard, je retrouvai l'air libre.

Je ne voyais rien car j'avais de l'eau salée dans les yeux. Pendant quelques instants, elle me brûla les narines. Je crachai de l'eau.

Une main me saisit et me tira vers un morceau d'épave, quelques planches provenant du flanc du navire.

« Nous serons bientôt secourus, » dit un homme. Ils étaient quatre sur les planches.

J'apercevais les autres navires du convoi. Plusieurs convergeaient sur nous.

« Attendez ! » dit un homme. « Ils font demi-tour ! »

« Il y a d'autres navires ! » cria un autre.

Je me levai péniblement sur les planches. Je constatai effectivement que plusieurs navires du convoi faisaient demi-tour. En outre, au loin, entre eux, j'aperçus d'autres navires qui approchaient.

« Le convoi, » dit quelqu'un, « est attaqué. »

J'aperçus le jeune officier, dans l'eau. Il aidait le capitaine du *Joyau de Jad*. Ils trouvèrent un morceau d'épave.

Je vis une nageoire, longue et blanche, fendre soudain l'eau. Un navire passa près de nous, mais il battait le pavillon de Port Kar. Il ne s'arrêta pas. Je vis une traînée de fumée, dans le ciel, quand la catapulte du navire projeta un projectile enflammé. Au loin, à gauche, une galère brûlait. Elle appartenait à Cos.

On entendait des cornes de signalisation.

Deux barques approchèrent, mises à l'eau par un des navires du convoi. L'une d'entre elles embarqua des naufragés, puis le capitaine et le jeune officier. L'autre se dirigea vers nous. Les quatre hommes y embarquèrent.

Je me préparai également à monter dans la barque. Je fus repoussée.

« Nous n'avons pas de place pour une esclave ! » dit un homme.

— « Je vous en prie, Maîtres, » suppliai-je.

J'étais à genoux sur les planches. Ma tunique de rep jaune était fine et collait à ma peau.

« Je vous en prie, Maîtres, » répétai-je.

Ils me tirèrent dans la barque.

Je m'agenouillai entre leurs pieds, la tête baissée, me faisant toute petite.

Quelques instants plus tard, nous arrivâmes au navire, sur lequel nous montâmes.

Je fus saisie et immédiatement conduite dans la cale.

« Une esclave ! » s'exclama une voix de femme. Il y avait une lampe minuscule.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je en m'agenouillant. Elle gravit l'escalier.

— « Je ne partagerai pas la cale avec une esclave ! » cria-t-elle.

— « Silence, Femme ! » dit un homme qui se trouvait sur le pont. Elle essaya de soulever la lourde trappe, mais elle avait été fermée à clé. Furieuse, elle redescendit l'escalier. Je n'osai pas la regarder.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » suppliai-je. Elle fit les cent pas. Nous avions toutes les deux été enfermées dans la cale. Nous étions toutes les deux des femmes.

La femme libre qui ne daignait pas m'adresser la parole, et moi, nous restâmes longtemps dans la cale, tandis que la bataille se prolongeait pendant l'après-midi et une partie de la nuit. La lampe s'éteignit et nous restâmes dans le noir. Dehors et sur le pont, nous entendions des cris et les claquements des catapultes projetant des bidons de poix enflammée. À un moment donné, tard, nous perdîmes plusieurs rames, à bâbord. Quelques instants plus tard, nous fûmes abordés, mais les agresseurs furent repoussés.

Après que les envahisseurs eussent été repoussés, la trappe s'ouvrit brièvement.

« Le navire est en sécurité, Madame, » annonça le capitaine. « Je vais vous faire apporter de la nourriture. »

Elle avait gravi l'escalier, montant sur le pont. Derrière elle, discrètement, je gagnai le haut de l'escalier.

Il faisait encore noir. Sur le pont, il y avait des lanternes sourdes. Il y avait des lumières, sur l'eau, provenant de galères en flammes.

— « Je ne resterai pas plus longtemps dans la cale ! » dit la dame au capitaine.

— « Je dois insister, » répondit-il.

— « Non, » dit-elle.

— « Vous descendrez de votre propre chef, » reprit-il, « sinon je vous fais enchaîner au pied de l'escalier. »

— « Vous n'oseriez pas ! » s'écria-t-elle.

— « Qu'on apporte des chaînes ! » appela-t-il.

— « Je me conformerai à vos instructions, Capitaine ! » dit-elle avec colère, s'engageant dans l'escalier. Je passai discrètement devant elle. La trappe fut refermée. Elle s'ouvrit quelques instants plus tard et on nous apporta à manger et à boire. Elle ne partagea pas avec moi.

Je sus que le matin était arrivé lorsque j'entendis le changement de quart.

Puis je m'endormis.

Je fus réveillée par la femme libre qui martelait la trappe à coups de poing, exigeant d'être libérée.

Le fait que nous n'ayons pas été libérées me conduisit à penser que nous étions toujours en danger.

D'après ce que j'entendis, le convoi, dans l'ensemble, était resté discipliné et s'était comporté de manière satisfaisante. Nous étions, apparemment, accompagnés par plusieurs navires du convoi.

Puis nous entendîmes crier : « Voile ! Voile ! » Une nouvelle fois, les hommes fatigués coururent sur le pont. Le navire pencha lorsque les rames plongèrent dans l'eau. Nous entendîmes les cris du Maître de Nage.

« Ils reviennent ! » entendis-je. « Ils reviennent ! »

Nous sentîmes la présence d'un navire.

« Que se passera-t-il, » demanda la femme libre, « si nous sommes éperonnés alors que

nous nous trouvons dans la cale ? » C'était la première fois qu'elle m'adressait la parole.

— « Peut-être, Maîtresse, » répondis-je, « quelqu'un pensera-t-il à ouvrir la trappe. »

— « Mais dans le cas contraire ? » demanda-t-elle.

— « Espérons qu'ils n'oublieront pas, Maîtresse, » répondis-je.

Environ un quart d'ahn plus tard, nous entendîmes les hurlements des hommes et, presque tout de suite après, la paroi de la coque, dans un craquement terrifiant, s'enfonça. Nous ne vîmes rien, au début, car nous fûmes emportées dans un torrent d'eau glacée. Nous hurlâmes. Puis nous vîmes un peu de lumière, l'horizon et la proue du navire ainsi que l'éperon courbe de l'agresseur. Le navire recula et l'éperon, sa tâche accomplie, déchirant à nouveau le bois, s'écarta et s'immobilisa. Le trou de la coque faisait plus d'un mètre de large. L'eau jaillissait à l'intérieur, nous empêchant de l'approcher. Nous eûmes soudain de l'eau jusqu'à la taille. Le navire se pencha et nous vîmes le ciel, l'eau cessant d'entrer, puis il se pencha à nouveau dans le sens opposé et l'eau se remit à jaillir.

Nous gravîmes l'escalier de la cale en hurlant.

La trappe s'ouvrit et nous vîmes le ciel. Un officier se tenait là, l'épée dégainée.

Nous montâmes précipitamment sur le pont. Il prit la femme libre par le bras. Il la tira vers une barque. Personne ne fit attention à moi. Le navire qui nous avait attaqués était parti à la recherche d'une autre proie. Je vis qu'il y avait de nombreux navires, autour de nous. C'était, apparemment, le début de la matinée. Des traînées de brouillard stagnaient sur l'eau et il y avait de la brume au nord. J'entendis des cris et, sur un autre navire, le fracas des armes. Sur une distance de cent mètres, il devait bien y avoir quatre ou cinq navires. Deux brûlaient. Les hommes s'entassaient dans les barques. L'une d'entre elles se retourna. La femme libre fut entraînée vers l'autre. Les hommes s'efforcèrent de redresser la barque retournée. L'arrière du navire s'enfonça dans l'eau. Des hommes sautèrent dans l'eau et se mirent à nager en direction d'autres navires. Je courus au bastingage et les regardai. Je ne vis pas l'autre navire approcher, derrière moi. C'était un navire de Cos, en fuite, qui ne put pas, compte tenu de la proximité des bateaux, tourner à temps. Il heurta également le navire sur lequel je me trouvais. Je hurlai et tombai. Le pont s'inclina et je glissai en arrière. Je m'agrippai, essayant de grimper en direction de la proue. Mais je saisis le bastingage et, comme je sentais que le bateau se posait à nouveau sur l'eau, la proue se dressant, sautai dans la mer et m'éloignai du bateau. Le mât du bateau éperonné, abaissé, s'était détaché et, franchissant le bastingage, était tombé à l'eau. C'est ce mât que je saisis, gardant ainsi les bras et la tête au-dessus de l'eau. Il tournait sur lui-même dans l'eau et fut presque submergé quand le navire coula mais, un instant plus tard, il regagna la surface. J'étais à moins de quinze mètres du bateau en feu. L'eau était couverte de morceaux d'épaves. J'entendis des cornes de signalisation et vis des drapeaux. Deux hommes se battaient dans l'eau. Puis, soudain, le brouillard du nord se dirigea vers nous. Le navire en flammes parut indistinct dans la brume grise. J'entendis d'autres cornes de signalisation. Il y eut des cris. Puis j'eus l'impression qu'il n'y avait plus personne autour de moi. Je criai. Le navire en flammes coula. Les cornes s'éloignèrent. Les hommes qui se trouvaient près de moi semblaient avoir disparu. Je fus soudain seule.

Je criai désespérément.

Soudain, je poussai un hurlement de terreur car une gueule armée de petites dents s'était refermée sur ma jambe. Je criai désespérément, essayant de m'accrocher au mât. Elle ne déchira pas et n'arracha pas ma jambe. Je ne voyais pas ce que c'était mais j'en percevais le poids. Ma main glissa sur le mât. La créature me tirait vers le fond. La gueule monta sur ma jambe. Je donnai des coups de poing. Je frappai quelque chose de dur, vivant, lourd. Je vis un

œil rond et hurlai. Mes doigts glissèrent sur le mât. Je frappai frénétiquement la créature. Puis, hurlant, criant désespérément, elle m'écarta du mât et, pivotant sur elle-même, dans l'eau, plongea. Je la griffai et la frappai, mais ne pus me dégager. L'eau froide tourbillonnait autour de moi. Je ne savais plus où se trouvait la surface. Je ne pouvais plus respirer. Mes coups devinrent faibles. Puis j'eus l'impression d'apercevoir une faible lumière. C'était la surface. Je tendis les bras vers elle. J'avalai de l'eau. Il y avait quelque chose d'autre, dans l'eau, venant de la surface. Les choses devinrent noires. Faiblement, j'essayai d'écarter les mâchoires qui me tenaient, longues et étroites, avec de nombreuses dents. Je sentis les dents sous mes doigts. Je ne pouvais plus respirer. Je ne pouvais plus lutter. La surface s'éloignait. Vaguement, je pris conscience de mouvements près de moi, dans l'eau, une autre créature que celle qui me tenait. Je tendis le bras mais ne touchai rien. Je fermai les yeux. Je décidai de respirer. Puis, soudain, l'animal changea de direction et décrivit un petit cercle furieux, battant de la queue, puis l'eau parut différente, plus visqueuse et grasse. L'animal se débattit furieusement. Il relâcha sa prise sur ma jambe. Puis, soudain, il frémit spasmodiquement. Je fus projetée loin de lui. Je le vis rouler dans l'eau noire, au-dessus de moi. Je fus prise par le bras et tirée vers la lumière, lointaine dans l'eau froide. Rapidement, je fus tirée vers la surface. Incapable de voir, mes yeux étant pleins d'eau salée, je sortis la tête de l'eau, toussant et suffoquant. Un bras puissant me soutenait. Je frémis et perdis connaissance.

Je crois que je ne restai pas plus de cinq secondes sans connaissance. Je repris conscience alors qu'on me tirait sur un grand morceau d'épave carré, avec une armature de grosses poutres, semblable à un radeau.

Je restai à plat ventre sur l'épave. Puis je me dressai sur les coudes et vomis dans l'eau, deux fois, et m'effondrai à nouveau.

À quelques mètres du radeau, roulant sans vie dans l'eau, se trouvait un saurien marin grotesque, ressemblant à un poisson, mais reptilien, de plus de six mètres de long.

J'avais conscience des pieds d'un homme près de moi. Il était debout. Il y avait toujours du brouillard sur Thassa.

Il me prit par les bras et, me retournant rudement, me jeta sur le dos devant lui sur les grosses poutres de l'épave. Je portais une courte tunique de rep jaune ; elle était mince ; elle collait à ma peau, car elle était mouillée, et me révélait comme si j'étais nue. Je levai un genou ; j'étais couchée sur le dos, impuissante, à ses pieds. J'ouvris les yeux.

« Maître ! » m'écriai-je. Je me mis péniblement à genoux devant lui, le cœur gonflé de joie. « Je t'aime ! » criai-je. Je posai la tête sur ses pieds, les couvrant de baisers et de larmes, l'émotion me faisait trembler.

« Maître, Maître, » sanglotai-je. « Je t'aime ! Je t'aime ! »

Il me fit lever.

— « Femelle de sleen, » dit-il, calmement, mais d'une voix menaçante.

Il me lâcha et je reculai.

— « Maître ? » dis-je. Puis, soudain, je fus terrifiée.

« Oh, non, Maître, » repris-je. « Je t'aime ! »

Il regarda les requins qui allaient et venaient autour du cadavre du saurien. D'autres, plus petits, tournaient autour du radeau.

« Non, Maître ! » criai-je. « Je t'aime. Je t'aime, Maître ! »

Il avança sur moi, me prit par la nuque et une cheville. Il me leva au-dessus de sa tête.

« Non, Maître, » sanglotai-je.

Il gagna le bord du radeau.

Je ne pouvais rien faire. Rien ne l'empêchait de me jeter aux requins.

— « Non, » dit-il, avec colère. « C'est trop facile pour être la vengeance d'un Guerrier. » Il me jeta à ses pieds sur les planches.

Il regarda autour de lui. L'épave comportait un anneau à l'endroit où elle était plus haute sur l'eau. Il me traîna vers cet anneau et déchira ma tunique de rep. Il s'agenouilla sur moi et, avec des bandes de tissu, me lia les mains au-dessus de la tête et les attacha à l'anneau. J'étais couchée devant lui, la tête plus haute que les pieds, mon corps formant un angle de cinq ou dix degrés. D'un coup de pied, il écarta la tunique qu'il avait déchirée. À la ceinture, il avait le poignard ensanglanté avec lequel il avait tué le saurien.

Il dégaina le poignard et le regarda.

— « Je t'aime, Maître, » soufflai-je.

— « Je vais te couper en morceaux, » dit-il, « et te jeter petit à petit aux requins. »

Il pouvait faire ce qu'il voulait. Je lui appartenais.

La lame dans la main, il tendit le bras derrière la tête, l'armant. Je fermai les yeux.

Elle s'enfonça de huit centimètres dans le bois, près de moi. J'ouvris les yeux. Je frémis.

Il me regardait.

« À présent, je te tiens, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il s'accroupit près de moi. Il tira sur l'étiquette de mon collier. Il lut à haute voix : « Envoyez-moi à Dame Elicia des Six Tours, à Ar. ». Il rit.

— « Toi, la servante d'une Dame ! » ricana-t-il.

Puis il me souleva et me plaqua à nouveau sur le bois.

Je fermai les yeux, défaillant presque au contact de ses mains.

Il me lâcha. Il se leva, me regardant.

— « Je t'aime, Maître, » dis-je.

Il me donna un violent coup de pied, et je criai.

— « Esclave menteuse, » dit-il.

Il s'accroupit à nouveau, arracha le poignard enfoncé dans le bois. Je sentis sa pointe sur ma gorge.

Puis il enfonça le poignard dans le bois, à trente centimètres de moi. Il me considéra.

« Non, » dit-il. « Les requins, le poignard, voilà ce que tu mérites ! »

Je sentis sa main gauche sur ma gorge. Il pouvait facilement l'écraser.

Je frémis.

Puis sa main s'éloigna de ma gorge et toucha pensivement mon sein droit.

« Non, » répéta-t-il, « les requins, le poignard, voilà ce que tu mérites. »

— « Aie pitié d'une pauvre esclave, » suppliai-je. Mais je lus dans ses yeux qu'il n'aurait pas pitié de moi.

Il posa la main droite sur mon corps.

— « Je t'ai poursuivie, » dit-il. « Les gens du *Chatka et Curia* ont eu la gentillesse de me dire que tu avais embarqué à bord du *Joyau de Jad*. Nous nous sommes emparés d'une petite galère. Nous nous sommes joints aux gens de Port Kar. Pendant la bataille, je t'ai cherchée. Ce ne fut pas facile. Les captifs ont dû parler. Les survivants du *Joyau de Jad* avaient été recueillis par un navire de guerre, le *Luciana de Telnus*. Nous l'avons cherché. Nous l'avons trouvé. Dans l'engagement, la galère a été détruite. Mes hommes ont gagné à la nage un navire de Port Kar. Mais j'ai continué de te chercher. »

— « Tu as réussi à me retrouver, Maître, » dis-je. Tu m'as capturée. »

— « Oui, » répondit-il. « La méchante petite esclave menteuse, la petite femelle de sleen, traîtresse à collier, est capturée. » Il me regarda. « Elle est à présent couchée devant moi, nue

et attachée, à ma merci. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Salope ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Il me tourna la tête d'un côté et de l'autre.

— « Tu as même les oreilles percées, » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'avais les yeux pleins de larmes.

— « La vengeance d'un Guerrier, » reprit-il, « tu verras, petite salope menteuse, que ce n'est pas une petite chose. »

— « Je t'appartiens, Maître, » dis-je. Je le regardai, dans le brouillard. Le radeau oscillait sous moi. J'étais attachée, à sa merci, dépouillée de ma courte tunique, sur un morceau d'épave, en pleine mer. « Je t'appartiens, Maître, » soufflai-je. « Fais ce que tu veux. »

Sa main gauche me tenait. Sa main droite bougea sur mon corps. Ses dents et ses lèvres se pressèrent soudain, sauvagement, sur le côté de mon cou, au-dessus du collier.

« Je t'aime, Clitus Vitellius ! » criai-je.

Il me frappa sauvagement car, étant esclave, j'avais prononcé son nom.

Puis il poursuivit les déprédations de mon corps. Quelques instants plus tard, au ciel, à la mer, à sa virilité, impuissante, je criai que je lui appartenais.

LE RADEAU

J'ÉTAIS couchée dans les bras de Clitus Vitellius, mon Maître, sous les étoiles brillantes de Gor, sous les lunes blanches et le ciel noir, sur des planches rugueuses, au milieu de la mer immense et vide. J'entendais l'eau caresser le morceau d'épave sur lequel nous étions couchés. Il m'avait détachée afin que mes mains, sous sa direction, lui procurent du plaisir.

Je posai la tête sur son ventre plat et passai les bras autour de son corps. Il prit ma tête entre les mains. Il était sur le dos.

« Ne crois pas que tu es mon Esclave d'Amour, » dit-il. « Tu n'es qu'une esclave menteuse, ma prisonnière, une traîtresse capturée dont je vais m'occuper. »

— « Je sais, Maître, » répondis-je, l'embrassant. Il avait été très cruel avec moi. Il m'avait beaucoup punie.

— « À ta place, » dit-il, « je serais terrifiée. »

Je l'embrassai.

« Tu ne sembles pas terrifiée, » dit-il.

— « J'ai toujours eu peur de toi, Maître, » dis-je, « de ton caractère, de ta force, de ta volonté. Mais je t'aime aussi. »

Il me prit par le bras et me jeta sur les planches. Il me regarda, m'immobilisant. Il était très brutal.

— « Esclave menteuse ! » jeta-t-il.

Je le regardai.

— « C'est vrai, » dis-je, « Maître. »

— « Tu aimes tous les hommes, » déclara-t-il.

— « Je porte un collier, » répliquai-je.

Il rit.

« Je suis une femme de la Terre, » dis-je. « Je ne me connais plus, dans les bras d'un Goréen. Mais c'est toi, Maître, que j'aime le plus, que j'aime vraiment. »

— « Tu cherches à échapper à la punition, » releva-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je. « Punis-moi. » Je sentis ses mains me serrer puissamment les bras. Il avait une force terrifiante. Je me sentis faible.

— « Je te possède, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Tes sourires et tes jolis bruits, » déclara-t-il, « ne te permettront pas d'échapper à ma vengeance. » Il me frappa cruellement.

— « Non, Maître, » dis-je.

Il se leva, furieux, sur le morceau d'épave. Il s'éloigna de moi, regardant la mer. Je restai où j'étais. Puis il se tourna vers moi, me considérant.

« Je suis à ta merci, Maître, » dis-je. « Venge-toi. »

Il tira son poignard de sa ceinture.

Puis, furieux, il le remit dans son fourreau. Il me tourna le dos.

Je souris, me mis à quatre pattes et m'étirais.

« L'esclave a faim, » dis-je.

Il continua de regarder la mer.

— « C'est étrange, » dit-il.

— « Qu'est-ce qui est étrange, Maître ? » demandai-je.

— « Tais-toi, » ordonna-t-il, « Esclave ! »

— « Oui, Maître, » dis-je. Il ne voulait pas partager ses pensées avec moi.

— « Est-il possible que ce soit Clitus Vitellius ? » se demanda-t-il. Il se retourna, en colère, et me regarda.

— « Je t'ai trahi, Maître, » expliquai-je, « parce que je t'aimais tellement. Si je ne t'avais pas tant aimé, je n'aurais pas pu te haïr autant. J'avais vécu pour le moment où je pourrais me venger de toi et, quand il s'est présenté, j'ai accompli une trahison délicieuse et inexprimable. Quand ils t'ont emmené, j'ai éprouvé un désespoir et une tristesse que je ne puis décrire. Je criai et pleurai. J'avais trahi celui que j'aimais. La vie, pour moi, n'était plus que pierres et cendres. J'aurais préféré avoir été trahie. Mais, quand j'ai appris ton évasion, mon cœur s'est empli de joie. Il me suffisait de savoir que tu étais vivant et libre. »

— « Traîtresse ! » jeta-t-il.

— « Je suis ici, » soulignai-je, « fais ce que tu veux de moi. » Il me considéra avec fureur, puis me tourna à nouveau le dos. Au bout d'un moment, il se retourna.

— « L'aube approche, » dit-il. « Je suis fatigué. Il est temps de t'attacher pour la nuit. »

— « Je t'en prie, ne m'attache pas, Maître, » dis-je. Je me levai. Je lui souris. « Je promets que je ne m'enfuirai pas, Maître, » ajoutai-je.

J'étais debout sur le morceau d'épave qui se balançait.

« Je connais le châtiment auquel s'exposent les esclaves qui fuient, » repris-je.

— « Couche-toi près de l'anneau, » ordonna-t-il, « et tais-toi ! »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Sur le flanc, » précisa-t-il.

J'obéis. Il était le maître. Mes poignets furent tirés dans le dos, croisés et attachés.

J'aurais donné n'importe quoi pour trouver le moyen de le convaincre que je l'aimais. Je voulais qu'il comprenne que je l'aimais vraiment. Ensuite, il pourrait faire ce qu'il voudrait de moi.

Il prit deux morceaux de ma tunique, les torsadant. Puis il les passa sous le collier que je portais, entre le métal et la peau. Ensuite, au moyen de cette corde improvisée, il attacha mon collier contre l'anneau métallique du morceau d'épave. Ensuite, il sortit son poignard de son fourreau, le planta dans le bois à quelques dizaines de centimètres de lui et s'allongea. Quelques instants plus tard, il me tourna le dos et s'endormit.

Je comprenais qu'il soit fâché contre moi. Mais sa méfiance me vexa beaucoup.

Je pouvais à peine bouger la tête. J'étais attachée à l'anneau par mon collier. Je ne pouvais libérer mes mains. Elles avaient été attachées par un Guerrier.

Je voulais être son Esclave d'Amour. Au lieu de cela, j'étais sa prisonnière, une femme qui l'avait trahi et qu'il avait capturée, esclave captive et traîtresse, gisant impuissante et attachée, dans l'ombre du mécontentement et de la vengeance de son maître trahi, lequel était un Guerrier de Gor.

Je savais qu'il n'avait pas encore exercé sa vengeance sur moi. Je me débattis en vain. Pour la première fois, j'eus terriblement peur. Il se mit à faire froid, sur le morceau d'épave.

JE SUIS ENCHAÎNÉE AU FOND D'UNE GALÈRE

« **R**ÉVEILLE-TOI, Esclave ! » dit Clitus Vitellius. Il me donna un coup de pied. Je me réveillai. Je me souvins en le regardant, attachée, que j'étais la femme qui l'avait trahi. Il détacha mon collier de l'anneau et prit la corde, fabriquée avec des morceaux de ma tunique, croisa mes chevilles et les attacha. Le dernier morceau de rep de la tunique, qui me couvrait encore un peu, il l'arracha et le jeta à la mer. Je m'assis sur le morceau d'épave, nue, pieds et poings liés.

Un navire approchait, une galère moyenne avec vingt rames de chaque côté, plongeant sans hâte. La voile latine était molle. Clitus Vitellius, debout sur le morceau d'épave, attendait.

Au mât, flottaient deux drapeaux, celui de Port Kar et l'autre, comportant des barres vertes sur un fond blanc, sur lesquels se détachait une tête de bosk noire. Deux officiers en avaient parlé, deux jours auparavant, à bord de *Joyau de Jad*. C'était le drapeau de Bosk de Port Kar.

La galère pivota et s'arrêta contre le morceau d'épave. Un homme puissant, aux larges épaules, souple pourtant, aux grosses mains, aux yeux gris-bleu, aux cheveux rougeâtres, ébouriffés par le vent, se tenait près du bastingage. Il y avait quelque chose d'animal, chez lui, d'indéfinissable, d'imprévisible, de volontaire, d'intelligent, de cruel. En le regardant on comprenait, bien qu'il se tînt sur le pont d'une galère, qu'il appartenait à la Caste des Guerriers. J'aurais eu peur d'être possédée par lui. Ses yeux, me détaillant, me firent prendre conscience de mon asservissement.

Clitus Vitellius, levant la main, lui adressa le salut des Guerriers. L'homme lui rendit son salut.

« Je m'appelle Clitus Vitellius d'Ar, » dit-il. « Suis-je ton prisonnier ? »

— « Rien ne nous oppose à Ar, » répondit l'homme. « Tu n'as pas beaucoup de cargaison. »

Clitus Vitellius rit.

« Clitus Vitellius et ses hommes, » reprit l'homme, « selon les renseignements fournis par Samos de Port Kar, membre du Conseil des Capitaines, ont participé, avant-hier, à une action favorable au Joyau de Thassa. »

Ses habitants appellent parfois Port Kar : le Joyau de Thassa. D'autres hommes la considèrent comme un repaire de voleurs, de coupe-jarrets et de pirates. La ville est gouvernée par le Conseil des Capitaines.

— « Nous avons fait ce que nous pouvions, » répondit Clitus Vitellius. « Cos, comme tu le sais, est en guerre contre Ar. » Puis Clitus Vitellius regarda l'homme du navire. « Mes hommes ? » s'enquit-il.

— « Sains et saufs, » répondit l'autre, « à bord du navire de Samos, l'*Ubara de Thassa*. »

— « Excellent, » dit Clitus Vitellius.

— « Ton embarcation, » reprit l'homme, « paraît tenir la mer, mais ses lignes laissent à désirer. »

— « Je demande un passage pour deux personnes, » dit Clitus Vitellius, « moi-même et, » me montrant, « cette esclave. »

L'homme du bateau me regarda.

— « Joli petit animal, » fit-il.

— « Une traîtresse, » dit Clitus Vitellius.

— « Tu vas probablement la punir comme il faut, » dit l'homme.

— « C'est mon intention, » répondit Clitus Vitellius.

Je baissai la tête.

— « Je t'accorde le passage, » accepta l'homme du bateau avec un sourire.

Je fus soulevée et passée, attachée, à un marin qui me fit franchir le bastingage. Il me posa près du mât, à genoux, attachée.

Un instant plus tard, aidé par l'homme qui nous avait parlé, Clitus Vitellius monta à bord.

« Tournons ! » cria l'homme à ses timoniers.

« À gauche ! » cria le Maître de Nage. « Ramez ! »

Lentement, la galère tourna.

L'homme qui nous avait accueillis à bord, nous accordant un passage, me regarda. Je le regardai, nue et attachée.

— « Par politesse, » dit Clitus Vitellius, « j'accorde à tes hommes et à toi le droit d'utiliser cette esclave. Mais, au-delà, je me la réserve. Si tu veux obtenir davantage que la permission accordée, nous devons nous la disputer. »

— « Tu veux la garder pour la punir ? » demanda l'homme.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius.

L'homme s'accroupit près de moi. Il m'ouvrit la bouche, la maintenant ouverte à deux mains.

— « Barbare, » dit-il.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius.

Le maître, homme libre, me permit de fermer la bouche. Il prit l'étiquette de mon collier entre ses doigts. Il gratta le sel.

— « On m'envoyait à Dame Elicia d'Ar, » dis-je, « ma Maîtresse. »

— « Tu devrais appartenir à un homme, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Cette esclave semble t'intéresser, » releva Clitus Vitellius, troublé.

— « Tu es une femme de la Terre asservie, » me dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Tu as été envoyée, » reprit-il, « dans une taverne de Cos qui s'appelle le *Chatka et Curia* ? »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je sentis ses mains sur mes bras.

— « Excellent, » dit-il. Il me dévisagea et j'eus peur. « Je vais te poser, » reprit-il, « une question simple. Et tu répondras rapidement, sincèrement, si tu veux vivre cinq ihns de plus. »

Deux marins s'emparèrent de Clitus Vitellius, qui se débattit. Je le regardai, désespérément.

« As-tu entendu parler d'un certain Belisarius ? » demanda l'homme.

— « Oui, Maître, » soufflai-je. « Je lui ai transmis un message. »

— « Quel message ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas ! » criai-je.

Il se leva.

— « Nous aurons le message, » dit-il.

— « Je ne le connais pas ! » criai-je.

— « Lâchez-moi ! » exigea Clitus Vitellius.

— « Thumock, » appela l'homme. « Emmène l'esclave dans la cale. Mets-lui la Sirik.

Enchaîne-la. »

Un homme puissant, blond, me jeta sur son épaule.

— « Maître ! » criai-je à Clitus Vitellius.

Je l'entendis se débattre.

— « Lâchez-moi ! » cria Clitus Vitellius.

— « Je vais parler avec toi sur le pont arrière, » dit l'homme à Clitus Vitellius. « Et je vais te parler seul à seul. »

— « Je ne comprends pas, » fit Clitus Vitellius.

— « Lâchez-le ! » ordonna l'homme. Les marins lâchèrent Clitus Vitellius.

« Accompagne-moi sur le pont arrière, » reprit l'homme. Il pivota sur lui-même et s'éloigna. Clitus Vitellius le suivit, furieux.

L'homme puissant descendit quelques marches après avoir ouvert une trappe.

Le plafond de la cale était bas et, en bas, penché, l'homme me porta dans ses bras. Dans la cale, il y avait des provisions, des armes, des richesses. Le convoi s'était désorganisé. De nombreux navires avaient été pris. Il y avait beaucoup de butin dans les cales.

L'homme me posa sur le flanc sur les planches de la cale. Contre la paroi de la cale, il y avait cinq femmes, éclairées par une lanterne. Elles étaient nues. Elles étaient enchaînées par la cheville gauche au même anneau.

L'homme apporta la Sirik, la referma sur mon cou, mes poignets et mes chevilles. Puis, avec une autre chaîne, passant derrière la chaîne de la Sirik, qui reliait mon cou à mes poignets et mes chevilles, il m'attacha à un lourd anneau, réunissant les deux extrémités de la chaîne par un gros cadenas. Alors seulement, il me détacha les poignets et les chevilles. J'étais beaucoup plus lourdement enchaînée que les autres femmes.

« Les hommes, » dit une des femmes, « ont été enchaînés et conduits dans la cale d'un navire de commerce. »

— « Quels hommes ? » demandai-je, troublée.

— « Les hommes qui étaient avec moi dans la barque, » répondit-elle. « Tu ne te souviens pas de moi ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Nous étions ensemble, » expliqua-t-elle, « à bord du *Luciana de Telnus*. »

— « Tu es la femme libre ! » m'écriai-je.

Elle eut un rire las et souleva, avec sa petite main, la chaîne qu'elle avait à la cheville. Elle montra ses voisines.

— « Nous étions toutes libres, » dit-elle.

— « Estimez-vous heureuses, » dis-je, « d'avoir plu aux hommes. »

Les femmes frémirent.

— « Ils vont nous conduire à Port Kar et nous vendre, » dit l'une d'entre elles.

— « Comment est-ce, être esclave ? » demanda l'une d'entre elles.

Je regardai sa beauté et ris.

— « Tu verras, » répliquai-je, « Esclave. »

Effrayée, elle se tassa contre la paroi de la cale.

— « Quel est ce navire ? » demanda une femme.

— « C'est le *Dorna*, » indiqua une autre.

— « Et qui est son capitaine ? » demandai-je, faisant allusion à l'homme que nous avions rencontré, l'homme mince et puissant, roux, qui appartenait à la Caste des Guerriers.

Il me faisait peur.

— « C'est Bosk de Port Kar, » répondit une des femmes.

Au-dessus de nous, la trappe fut fermée. J'entendis les verrous. Je levai la tête. Je portais la Sirik, enchaînée dans la cale du *Dorna*, navire appartenant au terrifiant pirate et Marchand d'Esclaves de Port Kar : Bosk.

Je m'allongeai sur les planches de la cale, nue et enchaînée.

« Nous aurons le message, » avait-il dit.

Mais j'ignorais la teneur du message.

« Nous aurons le message, » avait-il dit.

Je ne savais pas ce que contenait le message. Me trouvant dans l'incapacité de le lui révéler, j'ignorais ce qui me serait fait.

La guerre faisait rage. J'étais, sans le savoir, l'esclave messagère d'un camp. À présent, j'étais tombée entre les mains de l'autre camp.

Je regardai les autres femmes. Je les enviais terriblement. Elles seraient marquées et deviendraient de simples esclaves.

Il leur suffirait d'obéir aux rêves et aux plaisirs des hommes.

Je sentais les planches sous mon corps. Les chaînes étaient serrées. J'ignorais ce que l'on me ferait.

LE MESSAGE

JE tendis le collier de perles à l'homme aux mâchoires carrées, aux courts cheveux blancs. Son visage était bruni par le vent et, à chaque oreille, il portait un petit anneau en or. À côté, les jambes croisées, était assis Bosk de Port Kar. Près de lui, attentif, se trouvait Clitus Vitellius. Près de l'homme qui se trouvait devant moi, l'homme aux courts cheveux blancs qui était Samos de Port Kar, premier parmi les Capitaines du Conseil des Capitaines de Port Kar, se tenait un homme mince, aux yeux verts, vêtu du vert de la Caste des Médecins. C'était Iskander, autrefois de Turia, maître de nombreuses médecines et connaissant certaines complexités de l'esprit.

J'étais assise sur les talons. Il y avait deux autres esclaves, dans la pièce, vêtues de la soie des esclaves, portant un collier, à genoux dans un coin, prêtes à servir les hommes au cas où ils auraient désiré quelque chose. J'étais nue, comme je l'étais lorsque j'avais enfilé les perles dans la demeure de Belisarius.

Samos posa le collier devant lui sur une petite table. Il le regarda, troublé.

« Est-ce tout ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Iskander, de la Caste des Médecins, m'avait donné une étrange boisson que, étant esclave, j'avais dû boire.

« Cela va te détendre, » avait-il dit, « et provoquer un état de conscience particulier. Tandis que je parlerai, ta mémoire deviendra extraordinairement claire. Tu te souviendras avec précision de détails minuscules. En outre, tu réagiras à mes suggestions. »

J'ignore quel était ce produit, mais il parut très efficace. Lentement, sous son influence et celle de la voix douce mais autoritaire d'Iskander, réagissant à ses suggestions, obéissant à ses ordres, je parlai de la demeure de Belisarius et de ce qui y était arrivé. Peut-être, dans mon état normal, me serais-je souvenue de ce qui s'y était passé, et même des paroles prononcées mais, dans l'état de conscience particulier où Iskander m'avait plongée, au moyen de son produit, les détails les plus triviaux, des choses que l'état normal supprimerait péremptoirement, les considérant comme sans importance, furent évoquées avec une fidélité lucide, patiente. Des notes avaient été prises par une mince esclave blonde, vêtue d'une courte tunique bleue, qui s'appelait Luma. Sa tunique suggérait qu'elle avait dû appartenir à la Caste des Scribes. Elle avait de jolies jambes. Elle était agenouillée près de Bosk de Port Kar.

« En quoi cela importe-t-il, » demanda Samos à Iskander, « qu'un mot ait été prononcé avant ou après un autre ? »

— « Cela importe beaucoup, » répondit Iskander. « C'est comme le mécanisme d'une arbalète, la clé d'une serrure. Tout doit être en ordre ; chaque élément doit être à sa place, sinon le carreau ne partira pas, la serrure ne s'ouvrira pas. »

— « Cela me paraît bizarre, » dit Samos.

— « Cela te paraît bizarre parce que cela t'est étranger, » expliqua Iskander, « mais, en soi, ce n'est pas plus étrange que le mécanisme d'une arbalète ou d'une serrure. Nous devons reconstituer le mécanisme qui, dans ce cas, est une structure verbale, un dialogue, qui libérera, déclenchera, le comportement latent, l'ordre des perles. »

— « Ne suffirait-il pas de lui demander de se souvenir de cet ordre ? » s'enquit Bosk de Port Kar.

J'en étais incapable.

— « Non, » répondit Iskander. « Elle ne peut pas ou imparfaitement. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Samos. « Le produit est-il insuffisant ? »

— « La femme a été soigneusement préparée, » expliqua Iskander. « Elle est sous l'influence d'une puissante contre-suggestion sur ce point. Nous pourrions, avec du temps, la franchir, mais rien ne prouve que nous ne tomberions pas sur un faux souvenir, implanté dans son esprit pour nous tromper et nous lancer sur une fausse piste. La meilleure solution, à mon avis, consiste à retrouver le déclencheur du comportement. »

— « Tu soupçonnes, alors, » intervint Bosk, « que plusieurs ordres de perles sont dans sa mémoire ? »

— « Oui, » répondit Iskander, « chacun, à mon avis, étant relié à un message distinct. »

— « Dans ce cas, » reprit Bosk, « nous ne saurions pas quel message était le bon. »

— « Précisément, » acquiesça Iskander. « Mais nous connaissons le déclencheur relatif au message que nous cherchons. »

— « En d'autres termes, » fit préciser Bosk, « le destinataire du message ignorait également quel message on devait lui transmettre. »

— « Exact, » répondit Iskander.

— « Continue, » dit Samos, « ta tentative de reconstitution du déclencheur. »

Iskander avait alors repris son interrogatoire.

Je tendis le collier de perles à l'homme à la mâchoire carrée, aux cheveux blancs et courts, Samos de Port Kar.

Je m'assis sur les talons.

Samos posa le collier sur une petite table.

« Est-ce tout ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « C'est dépourvu de sens, » dit-il.

— « C'est le bon collier, » affirma Iskander. « J'ai fait ce que je pouvais. D'autres doivent décider de son importance. »

— « Donne-moi le collier, » demande Bosk de Port Kar.

Samos le lui tendit.

Le pirate l'examina.

« Remarquez, » dit-il, « la fréquence des perles jaunes. Une perle sur trois est jaune. »

— « Oui, » dit Samos.

— « Pourquoi ? » fit Bosk avec un sourire.

— « Je ne sais pas, » dit Samos.

— « Du fait qu'une perle sur trois est jaune, » reprit Bosk, « nous sommes en droit de déduire que les unités significatives se composent de paires de perles séparées par des perles jaunes. Remarquez que cette paire se compose d'une perle rouge suivie d'une perle bleue, et cette autre d'une perle orange suivie d'une perle bleue. Il y a plusieurs combinaisons semblables. Nous pouvons supposer, disons, qu'une perle rouge suivie d'une bleue

correspond à une lettre de l'alphabet. »

— « Et si l'ordre était inversé ? » demanda Samos.

— « De toute évidence, si cette combinaison était utilisée, elle se rapporterait à une lettre différente, » dit Bosk.

— « Nous n'avons pas la clé de ce code, » releva Iskander.

— « Nous pouvons essayer toutes les combinaisons ! » s'écria Samos, donnant un coup de poing sur la table.

— « Nous pouvons supposer, » reprit Bosk, « à titre d'hypothèse de travail, que le message est en goréen. À notre connaissance, Belisarius, dont nous ne connaissons que le nom, lequel est peut-être aussi un nom de code, est Goréen. »

— « Oui ? » fit Samos.

— « Voyez-vous, » dit Bosk qui examinait le collier, « la combinaison la plus fréquente est le bleu et le rouge. »

— « Alors ? » s'enquit Samos.

— « En goréen, la lettre la plus fréquente est Eta. Nous pourrions alors supposer que la combinaison du bleu et du rouge représente Eta. »

— « Je vois, » fit Samos.

— « Les lettres les plus fréquentes, ensuite, en goréen, » reprit Bosk, « sont Tau, Al-Ka, Omnion et Nu. Ensuite, dans l'ordre de fréquence, viennent Ar, Ina, Shu, Homan, et ainsi de suite. »

— « Comment sait-on cela ? » demanda Samos.

— « C'est basé sur le comptage des lettres, » répondit Bosk, « de plus de mille mots dans divers manuscrits. »

— « Et ces statistiques ont été établies par les Scribes ? » s'enquit Samos.

— « Oui, » répondit Bosk.

— « Pourquoi cela les intéresse-t-il ? »

— « Ces études ont été entreprises à l'origine, officiellement du moins, par opposition aux études secrètes des cryptographes, en relations avec les fêtes des Sardar, » répondit Bosk, « au cours de réunions de Scribes désireux de standardiser et de simplifier l'alphabet goréen. En outre, cela répondait à des préoccupations pédagogiques. »

— « J'ai appris l'alphabet en commençant par Al-Ka, » dit Samos avec un sourire.

— « Moi aussi, » répondit Bosk. « Peut-être aurait-il été préférable de commencer par Eta. »

— « Ce n'est pas la tradition ! » déclara Samos.

— « Exact, » dit Bosk avec un sourire. « Et ces Scribes innovateurs n'ont pas eu beaucoup de succès dans leurs réformes. Cependant, des choses intéressantes sont sorties de leurs travaux. Par exemple, nous avons appris non seulement l'ordre de fréquence des lettres mais aussi, naturellement, leurs pourcentages de fréquence. Eta, par exemple, est deux cents fois plus fréquente qu'Altron. Plus de quarante pour cent de la langue repose sur les cinq premières lettres mentionnées : Eta, Tau, Al-Ka, Omnion et Nu. »

— « Cela semble impossible, » dit Samos.

— « C'est pourtant vrai, » confirma Bosk. « En outre, plus de soixante pour cent de la langue se compose de ces cinq lettres plus Ar, Ina, Shu et Homan. »

— « Nous pourrions toujours essayer toutes les combinaisons, » dit Samos.

— « Exact, » admit Bosk. « Et dans un message court, ce qui semble être le cas, nous pourrions arriver à plusieurs possibilités intelligibles. Les messages courts, en particulier ceux qui ne font pas référence aux fréquences statistiques des lettres, peuvent être très

difficiles à déchiffrer, même si le code utilisé est rudimentaire. »

— « Rudimentaire ? » demanda Samos.

— « Il y a de nombreuses variétés de codes, » expliqua Bosk, « par substitution ou transposition. Je présume que nous avons devant nous, dans ce collier, un simple code de substitution. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Samos.

— « Il a été interprété presque instantanément par le nommé Belisarius, » rappela Bosk. « Un code plus complexe, reposant sur des mots clé ou des chiffres clé, aurait vraisemblablement nécessité un boulier ou une table. »

— « Tous les codes peuvent-ils être déchiffrés ? » demanda Samos.

— « Il ne faut pas confondre message codé et message chiffré, » expliqua Bosk. « Dans un message codé, un caractère donné, ou un ensemble de caractères, correspondront généralement à un mot, opposé à une lettre. Les messages codés nécessitent un livre de code. Les codes, en réalité, ne peuvent être décodés. Si le livre de code est volé, en fait, le code devient inutilisable. Les messages codés sont vulnérables dans un sens, les messages chiffrés dans un autre. »

— « À ton avis, l'ennemi prendrait-il le risque de conserver un livre de code sur Gor ? » s'enquit Samos.

Bosk sourit.

— « Cela semble improbable, » dit-il.

— « Existe-t-il des messages chiffrés impossibles à percer à jour ? »

— « Oui, » répondit Bosk, « du point de vue pratique comme du point de vue théorique. Du point de vue pratique, si une technique de chiffrage est utilisée brièvement et pour un message court, il est parfois impossible de la percer à jour. Il n'y a pas assez de matériel. Du point de vue théorique, le chiffre à séquence unique ne peut pas être percé à jour. Il utilise des mots ou des nombres clé, mais les messages sont en outre altérés ensuite d'une manière prédéterminée basée sur le hasard. Chaque message est, par conséquent, unique mais déchiffrable en fonction de sa position dans un ensemble de messages. L'expéditeur et le destinataire savent, par exemple, que le message numéro six sera altéré suivant la technique numéro six, et ainsi de suite. »

— « C'est complexe, » fit remarquer Samos.

— « Il est nécessaire que l'expéditeur et le destinataire disposent de tables de déchiffrement, » expliqua Bosk. « Ainsi, bien que cela soit plus pratique que le livre de code, cela suppose une vulnérabilité comparable. »

Samos regarda le collier posé devant lui sur la table.

— « Pourquoi s'agirait-il d'un simple chiffrement par substitution ? » demanda-t-il.

— « Je crois que c'en est un, » répondit Bosk, « à cause de la facilité avec laquelle Belisarius a lu le message. Il me semble plausible qu'il s'agisse d'un chiffrement par substitution à cause de la simplicité et du côté pratique de cette technique. »

— « Est-elle sûre ? » s'enquit Samos.

— « La sécurité de ce chiffrement, » expliqua Bosk avec un sourire, « ne réside pas dans le fait qu'il s'agit d'un chiffrement mais surtout, comme c'est fréquent, dans le fait que le chiffrement n'est pas perceptible. Ce n'est pas, par exemple, un message étrange écrit sur un morceau de papier, attirant l'attention sur lui, mais ce n'est en apparence qu'un collier innocent, en perles de bois, ordinaire, vulgaire, convenant uniquement au cou des jolies esclaves. »

Samos prit le collier. J'ignorais quel secret il contenait.

« En outre, » reprit Bosk de Port Kar, « l'esclave ne connaît pas la nature de son rôle dans

cette affaire. Pendant longtemps, elle ne sait même pas qu'elle porte un message. De plus, la sécurité était augmentée par la manière de déclencher le comportement conduisant à la confection du collier, et par la contre-suggestion qui la rendait incapable de se souvenir de l'ordre des perles aussi longtemps que le déclencheur du comportement n'était pas reconstitué. » Bosk sourit. « Ajoute à cela, » reprit-il, « le côté pratique d'un simple chiffrement par substitution, l'absence de nécessité d'un livre de code ou de tables de déchiffrement, et tu obtiendras un ensemble de conditions maximalisant non seulement la sécurité mais aussi, dans les circonstances appropriées, la facilité des transmissions. »

— « Digne de l'ennemi, » estima Samos.

— « Je le crois, » répondit Bosk.

— « Ne pourrions-nous pas capturer ce Belisarius ? » demanda Samos.

— « Nous ne savons pas qui c'est, » souligna Bosk. Il regarda Iskander, de la Caste des Médecins. « Si nous parvenions à capturer celui qui se fait appeler Belisarius, crois-tu que nous pourrions lui arracher la clé du chiffre ? »

— « Peut-être, » répondit Iskander, « mais je suppose qu'un mot, prononcé par Belisarius lui-même, effacerait, par suggestion, la clé du chiffre de son esprit. »

— « L'ennemi est-il aussi subtil ? » demanda Samos.

Iskander me montra du doigt.

— « Je crois, » répondit-il. « Tu peux constater sa puissance sur ce plan. »

Je baissai la tête.

— « Pourrions-nous l'obtenir par des produits chimiques ? » demanda Samos.

— « Peut-être, » répondit Iskander, « mais il est probable que nous trouverions de nombreuses clés. Qui sait ? »

Samos se tourna vers Bosk.

— « Peux-tu déchiffrer le message ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondit Bosk. « Regarde les répétitions de perles. Il y a plusieurs répétitions pour composer le collier entier. Le message, par conséquent, est court. »

— « Il est peut-être impossible de le déchiffrer, » avança Samos.

— « Oui, » répondit Bosk.

Samos se tourna vers moi.

— « Je me demande, » dit-il, « pourquoi, lorsqu'ils en ont eu terminé avec cette fille, ils ne l'ont pas égorgée. »

Je frémis.

— « Apparemment, ils ne craignaient rien, » dit Bosk. « Ils supposaient que leur sécurité était totale. »

— « Puis-je parler, Maîtres ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Samos.

— « Belisarius, » repris-je, « a dit que d'autres gens ne comprendraient pas le message, même s'ils parvenaient à le lire, qu'il resterait dépourvu de sens. »

Samos regarda Bosk.

— « Capitaine, » dit-il, « mets-toi au travail. »

Bosk sourit puis se tourna vers Luma.

— « Copie, » dit-il, « sur la feuille de papier, l'ordre des perles, en rangées largement espacées. Ensuite, tu me donneras ton crayon et ton papier. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Quelques instants plus tard, ses mains rapides eurent effectué cette tâche et donné papier et crayon à Bosk de Port Kar.

— « Nous commencerons, » annonça Bosk, « en supposant que la séquence de bleu et de rouge correspond à Eta. Ensuite, la séquence la plus fréquente est orange et rouge. Nous supposerons qu'elle correspond à Tau. »

Je m'assis sur les talons et regardai. Personne ne parlait. Samos et Clitus Vitellius étaient attentifs. Bosk travaillait rapidement mais, de temps en temps, paraissait furieux. Plus d'une fois, pour certaines lettres, il altéra l'hypothèse initiale, en substituant une autre, puis une autre encore. Finalement, il posa le crayon et examina la feuille de papier d'un air las.

« J'ai le message, » dit-il simplement.

Samos se tourna vers les esclaves agenouillées dans un coin.

— « Sortez, Esclaves ! » dit-il. Rapidement, dans leurs vêtements de soie, elles quittèrent la pièce.

Bosk se tourna vers Luma.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. Elle se leva et, vêtue de sa courte tunique bleue, s'en alla rapidement.

— « Voulez-vous que je me retire ? » s'enquit Clitus Vitellius.

Samos regarda Bosk de Port Kar. Puis il dit :

— « Reste si tu veux, Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar. »

Clitus Vitellius hocha la tête.

Je restai à genoux, esclave nue.

Bosk regarda avec colère les mots écrits sur le papier qui se trouvait devant lui.

« Quel est le message ? » demanda Samos.

Il demanda à Bosk de Port Kar de lire le papier qui se trouvait devant lui.

— « Demi-Oreille Arrive, » dit-il. Puis il ajouta : « Cela n'a pas de sens. »

— « Si, » répondit Samos, blême, « cela a un sens. »

— « Quel est ce sens ? » demanda Bosk de Port Kar.

— « Quand as-tu transmis ce message, Petite ? » s'enquit Samos.

— « Pendant la dernière Main Transitoire, Maître, » répondis-je.

— « Je l'ai prise à deux hommes, près de la Confédération Salerienne, » indiqua Clitus Vitellius, « au début du printemps. »

— « Il est trop tard, » dit Samos, désespéré.

— « Comment cela ? » s'enquit Bosk de Port Kar.

— « Il est probable que Demi-Oreille est actuellement sur Gor, » dit Samos d'un air lugubre.

— « Qui est Demi-Oreille ? » s'enquit Bosk de Port Kar.

— « Nous ignorons son véritable nom kur, » répondit Samos. « Sur Gor, on ne le connaît que sous le nom de Demi-Oreille. »

— « Qui est-ce ? » demanda Bosk de Port Kar.

— « C'est un grand général de guerre des Kurii, » répondit Samos.

— « Son arrivée sur Gor est-elle importante ? » s'enquit Bosk.

— « Il est probablement venu prendre la tête des opérations des Kurii sur Gor. »

Je ne comprenais pas ces histoires de Kur et de Kurii. Je supposai qu'il s'agissait de l'ennemi.

— « Le fait qu'il arrive sur Gor en ce moment est-il important ? » demanda Bosk.

— « J'en ai terriblement peur, » répondit Samos. Il semblait secoué. Cela me surprit car il semblait très grave et fort. Le message devait effectivement contenir de très mauvaises nouvelles pour troubler ainsi un homme d'une telle puissance.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » insista Bosk de Port Kar.

— « Cela signifie, à mon avis, » dit Samos, « que l'invasion est imminente. »

— « L'invasion ? » s'enquit Clitus Vitellius.

— « Il y a des ennemis, » expliqua Samos.

— « D'Ar ? » s'enquit Clitus Vitellius.

— « D'Ar, de Port Kar, de Cos, de Tharna et du monde ! » s'écria Samos.

— « Demi-Oreille, » reprit Bosk de Port Kar. « J'aimerais le rencontrer. »

— « Moi aussi ! » s'écria Clitus Vitellius.

— « J'ai entendu parler de lui, » dit Samos de Port Kar. « Je ne crois pas que *moi*, j'aimerais faire sa connaissance. »

— « Nous devons le localiser, » dit Bosk.

— « Nous n'avons aucun indice, » répondit Samos. « Aucun indice. » Samos regarda le collier posé sur la table. « Nous savons seulement, » dit-il avec consternation, « que Demi-Oreille est parmi nous, sur Gor. »

J'entendis l'huile craquer dans le réservoir de la petite lampe qui se trouvait près de nous.

Samos me regarda d'un air absent. Puis il dit aux gardes qui se tenaient derrière moi :

« Conduisez-la aux cages et enchaînez-la lourdement. »

JE RETOURNE À AR ; CE QUI ARRIVA À ELICIA NEVINS, MA MAÎTRESSE

« **T**ON bain est prêt, Maîtresse, » dis-je, à genoux, la tête baissée, vêtue d'une courte tunique d'esclave blanche, devant Dame Elicia des Six Tours, d'Ar.

Elle s'assit sur sa grande couche et me tendit les pieds l'un après l'autre. À genoux, je lui quittai ses sandales, les embrassant l'une après l'autre. Elle se leva et, debout derrière elle, je lui retirai sa robe. Je l'embrassai et la posai sur la couche.

Elle eut un sourire approbateur.

— « Peut-être ferai-je de toi une bonne servante, Judy, » dit-elle.

— « J'espère que je saurai plaire à ma Maîtresse, » répondis-je. Elle me fit signe d'apporter la serviette et je l'apportai, l'embrassant, puis la lui enroulai sur la tête, afin que ses cheveux ne fussent pas mouillés.

Elle gagna le bord de la baignoire, plongea un orteil dans l'eau, puis entra dans son bain et s'installa confortablement.

— « Excellent, Judy, » dit-elle.

— « Merci, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je. J'avais fait une bonne estimation de la température de l'eau. L'eau était acceptable. Je ne serais pas fouettée.

Je la servais avec une perfection absolue. J'adressai un bref regard au fouet suspendu au mur. Je n'avais aucune envie de le sentir.

Je regardai la Maîtresse se prélasser dans le bain chaud, belle dans les mousses multicolores. J'étais Judy, sa servante et son esclave. Je tenais son compartiment, faisant le ménage et nettoyant. Je faisais la cuisine et lavais. J'effectuais tous les travaux triviaux et serviles. De son point de vue, me posséder était très pratique.

Elle sortit un joli membre, le bras gauche, de la mousse, et le lava lentement avec la main droite, le regardant d'un air approbateur.

Comme beaucoup de femmes frigides, elle était incroyablement fière de sa beauté. Ne comprenait-elle pas que, biologiquement, elle n'avait pas le moindre sens si elle n'était pas serrée entre les bras d'un homme, d'un maître ?

— « Comme les hommes sont grossiers et méprisables, Judy ! » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Souvent, dans son bain, elle me parlait de son mépris des hommes.

— « Aujourd'hui, » dit-elle, « au marché, j'ai vu un homme battant une esclave attachée à un anneau. C'était horrible. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je me demandai ce que la femme avait fait. Je supposai qu'elle s'était montrée désagréable. Je ne l'avais pas accompagnée au marché, ce jour-là. J'étais restée à la maison, enchaînée à un anneau, au pied de sa couche.

— « Ensuite, » reprit-elle, « la pauvre fille a couvert ses pieds de baisers. »

— « Terrible, Maîtresse, » dis-je.

— « Oui, terrible, » répéta ma Maîtresse, Dame Elicia des Six Tours, d'Ar.

« En outre, » poursuivit-elle, « une course m'a conduite près de la Rue des Marques. »

— « Oh, Maîtresse ? » fis-je. Parfois, lorsqu'elle allait faire des courses, je ne l'accompagnais pas.

— « J'y ai vu, » dit-elle, « des filles enchaînées, nues, dehors, et que des hommes regardaient. Écœurant. »

— « Oui, Maîtresse, » reconnus-je.

Elle sorti gracieusement la jambe droite de l'eau. Ses orteils étaient tendus. Sa jambe était jolie.

— « Me trouves-tu belle, Judy ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle me posait souvent cette question.

— « Vraiment ? » insista-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. C'était effectivement vrai. Ma Maîtresse était une jeune femme incroyablement belle. Elle était manifestement plus belle que moi.

— « Crois-tu que les hommes pourraient me trouver agréable ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Crois-tu, » reprit-elle en riant, comme pour plaisanter, « que je serais vendue cher ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle avait déjà posé ce genre de question. J'avais répondu sincèrement et je répondais sincèrement. Sa curiosité concernant ces questions m'intriguait. J'étais convaincue qu'Elicia Nevins, sur l'estrade, nue, sous le fouet du commissaire-priseur, serait vendue au moins une pièce d'or.

Elle termina de laver ses jambes, l'une après l'autre, rêveusement.

J'entendis le petit bruit que j'attendais depuis plusieurs jours.

Elle s'étendit confortablement dans la baignoire, fermant les yeux. L'eau, les mousses multicolores, entouraient son menton. Puis elle se redressa légèrement dans le bain, l'eau et les mousses autour des épaules. Elle ouvrit les yeux, fixant le plafond.

— « Quel effet cela fait-il d'être l'esclave d'un homme ? » demanda-t-elle.

— « La Maîtresse ne va pas tarder à le savoir, » répondis-je.

Elle se retourna alors, soudain, et, le voyant pour la première fois, poussa un cri de surprise.

— « Qui êtes-vous ? » cria-t-elle.

— « Êtes-vous Dame Elicia des Six Tours, d'Ar ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Je vous accuse, » dit-il, « au nom des Prêtres-Rois de Gor, d'être un agent des Kurii et, en conséquence, soumise aux peines prévues dans ce cas. »

— « Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites ! » s'écria-t-elle.

Il sortit de sa tunique un morceau de papier jaune plié, fermé par un sceau et un ruban. Je vis, sur le papier jaune, à l'encre noire, la marque ordinaire des Kajirae de Gor.

— « J'ai ici, » reprit-il, « un mandat d'asservissement signé par Samos de Port Kar. Examinez-le. Je pense que vous constaterez que tout est en ordre. » Il jeta le morceau de papier sur les dalles.

— « Non ! » cria-t-elle, effrayée, essayant de se cacher. Puis elle hurla : « Tellius ! Barus ! »

— « Vos sbires, » l'informa l'homme, « ne pourront pas vous aider. J'ai entendu dire qu'ils étaient de Cos. Ils sont déjà sous la garde des Magistrats d'Ar. »

— « Tellius ! Barus ! » appela-t-elle.

— « Vous êtes absolument seule, Dame Elicia, » précisa-t-il. « Personne ne peut entendre vos hurlements. »

Il était grand et fort, vêtu du Rouge des Guerriers. À la ceinture, il portait une longue laisse roulée.

« Sortez de votre bain, » dit-il, « et préparez-vous à accepter les liens de l'asservissement. »

— « Non ! » cria-t-elle. Puis elle m'ordonna : « Cours, Judy ! Va chercher de l'aide ! »

— « N'en fais rien, » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je regardai Dame Elicia. « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je, « je suis une esclave ayant reçu un ordre d'un homme. » Je m'agenouillai dans un coin.

— « Salope ! Salope ! » cria-t-elle.

— « Oui, Dame Elicia, ma Maîtresse, » répondis-je.

Elle pivota sur elle-même dans le bain, se cachant, afin de faire face l'intrus.

— « Il y a erreur ! » cria-t-elle. « Laissez-moi. Vous pénétrez illégalement dans les compartiments d'une dame. »

— « Sortez de votre bain, » répéta-t-il, « et acceptez les liens de l'asservissement. »

— « Jamais ! » cria-t-elle.

— « Êtes-vous vierge ? » demanda-t-il.

— « Oui ! » répondit-elle avec colère.

— « Si je dois aller vous chercher dans l'eau, » dit-il, « vous serez prise dans l'eau. »

— « Allez chercher ma robe, » dit-elle.

Il s'approcha de la robe posée sur la couche mais, au lieu de la lui donner, il l'examina, la levant dans la lumière. Dans une manche, dans un mince fourreau, il trouva une aiguille qu'il leva. Puis il retourna près du bain. Elle se tassa sur elle-même, effrayée. Il lava l'aiguille, l'essuya avec une serviette et la remit dans le fourreau. J'ignorais la présence du fourreau et de l'aiguille, tant ils étaient bien dissimulés dans le tissu.

Il la regarda.

J'étais persuadée que l'aiguille était empoisonnée, probablement avec du kanda.

« Vous m'avez désarmée, Guerrier, » dit-elle. « Voulez-vous à présent me donner ma robe ? »

Il jeta la robe dans un coin de la pièce. Elle la regarda, en chiffon sur le dallage.

« Je vous en prie, » dit-elle, « je suis riche. Je peux vous donner beaucoup d'or. »

— « Mettez-vous debout dans votre bain, » dit-il, « les mains au-dessus de la tête. »

— « Vous vous introduisez dans mon intimité ! » cria-t-elle.

— « Bientôt, » répliqua-t-il, « vous n'aurez plus droit à l'intimité. »

— « Ma pudeur ! » cria-t-elle.

— « Quand vous serez esclave, » répondit-il, « la pudeur ne vous sera pas permise. » C'était vrai.

— « Ayez pitié, Guerrier, » dit-elle.

— « Obéissez, sinon ce sera le fouet, » dit-il.

Elicia Nevins se mit debout dans la baignoire et leva les mains au-dessus de la tête, attitude de capitulation.

L'intrus la regarda tranquillement, ouvertement, longuement, avec le regard appréciateur du maître.

Elle tremblait de peur, regardée par un Guerrier goréen.

Le Guerrier gagna ensuite le bord de la baignoire, s'accroupissant près de la partie qui se trouvait à droite d'Elicia Nevins. Elle recula, dans l'eau. Il écarta la mousse. Soigneusement, il

examina la paroi de la baignoire. Quelques instants plus tard, il avait retiré une petite dague qui se trouvait dans un compartiment caché par les carreaux. Il lava le poison qui se trouvait sur la lame, l'essuya, comme il l'avait fait pour l'aiguille, puis la jeta dans le coin de la pièce où gisait déjà la robe. Je ne connaissais ni l'existence du compartiment ni celle de la petite arme empoisonnée qu'il contenait.

Elicia était debout dans l'eau, de l'autre côté de la grande baignoire, les mains au-dessus de la tête.

— « Libérez-moi, » dit-elle. « Je vous paierai bien. »

Il la regarda.

« Je vous donnerai assez pour acheter dix esclaves à ma place, » reprit-elle.

— « Mais elles ne vaudraient pas Elicia Nevins, » souligna-t-il.

Elle secoua la tête avec hauteur. Elle portait toujours la serviette colorée sur la tête.

« Voulez-vous examiner le mandat d'asservissement ? » demanda-t-il.

— « Si je peux, » répondit-elle.

— « Avancez, » dit-il, » en gardant les mains levées. »

Elle obéit et s'immobilisa près du morceau de papier, les mains levées.

« Vous ferez une jolie esclave, » fit-il remarquer. Puis il ajouta : « Vous pouvez baisser les mains et vous agenouiller. » La femme examine toujours les documents d'asservissement à genoux. « Esclave, » dit l'homme, s'adressant à moi, « retire la serviette qu'elle a sur la tête et permets-lui de s'essuyer les mains avec. »

— « Oui, Maître, » répondis-je. Je la retirerai avec prudence, de peur qu'elle ne contienne une aiguille ou un appareil dont j'ignorais l'existence. La jolie cascade des cheveux noirs d'Elicia tomba sur son dos.

— « Oui, » dit l'homme, « une jolie esclave. » Elicia se sécha les mains et, misérable, brisa le sceau puis examina le document.

« Savez-vous lire ? » demanda l'homme.

— « Oui, » répondit-elle d'une voix acide.

— « Comprenez-vous le document ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondit-elle. « C'est un ordre d'asservissement. »

— « Vous comprenez en outre, bien entendu, que, conformément au droit commercial goréen, qui est le seul droit reconnu par toutes les villes, vous relevez de deux autorisations distinctes d'asservissement. Premièrement, si vous étiez d'Ar, j'aurais le droit de faire de vous une esclave, car nous ne partageons pas la même Pierre du Foyer. Deuxièmement, bien que vous vous fassiez appeler Dame Elicia des Six Tours, d'Ar, vous êtes en réalité Miss Elicia Nevins, de la planète Terre. Vous êtes une femme de la Terre et, par conséquent, tout Goréen a le droit de vous réduire en esclavage. »

Les femmes de la Terre n'ont pas de Pierre du Foyer.

On n'enfreint donc aucune loi en les capturant et en en faisant des esclaves.

« Le premier qui vous capture vous possède, » dit-il. « Prépare-toi à recevoir la laisse, Esclave ! » Il déroula la longue laisse qu'il portait à la ceinture, avec son anneau.

— « Attendez, » dit-elle, tendant la main.

— « Oui ? » fit-il.

— « Ne vous avisez pas de me mettre en laisse dans cette ville, » dit-elle. « Je suis vraiment d'Ar ! »

— « Décrivez, » dit-il, « la Pierre du Foyer d'Ar. »

Elle baissa la tête, confuse. Elle ne pouvait le faire.

Les jeunes gens et les jeunes femmes de la ville, lorsqu'ils en atteignent l'âge, participent

à une cérémonie comprenant des serments, ainsi que le partage du pain, du sel et du feu. Au cours de cette cérémonie, chaque jeune prend la Pierre du Foyer et l'embrasse. C'est seulement alors qu'ils reçoivent la couronne de lauriers et le manteau de la citoyenneté. C'est un moment qu'aucun jeune habitant d'Ar n'oublie.

« Vous prétendez être d'Ar, » dit-il. « Pourtant vous ne pouvez pas décrire sa Pierre du Foyer. Expliquez-moi, alors, comment se déroule la Cérémonie de Citoyenneté. »

— « Je ne peux pas, » bredouilla-t-elle.

— « Dois-je vous conduire devant les Magistrats d'Ar, » reprit-il, « afin qu'ils confirment vos allégations ? »

— « Non, » dit-elle « Non ! » Elle le regarda, terrifiée. Usurper une Pierre du Foyer est un grave délit, sur Gor. Elicia Nevins frémit. Elle ne voulait pas être empalée sur les murailles d'Ar.

« Pitié, Guerrier, » supplia-t-elle.

— « Êtes-vous d'Ar ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondit-elle. « Je ne suis pas d'Ar. »

— « Lisez la suite de l'acte d'asservissement, » dit-il.

Les mains tremblantes, elle continua de lire.

« Sexe ? » demanda-t-il.

— « Féminin, » lut-elle.

— « Origine ? » demanda-t-il.

— « La planète Terre, » lut-elle.

— « Nom ? »

— « Elicia Nevins, » lut-elle. Le document la désignait par son nom. Elle frissonnait. Le document tremblait entre ses mains.

— « Est-ce votre nom ? » demanda-t-il.

Elle le regarda, puis se tourna à nouveau vers le Guerrier.

— « Oui, » répondit-elle. « C'est mon nom. »

— « Vous êtes Elicia Nevins ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit-elle, « je suis Elicia Nevins. »

— « Sort ? » demanda-t-il.

— « L'esclavage, » lut-elle. Elle lui rendit le document, les mains tremblantes.

— « Préparez-vous à recevoir la laisse, » dit-il.

Il jeta un regard sur le côté en remettant l'acte d'asservissement dans sa tunique. À ce moment, Elicia, se levant d'un bond, gagna le coin de la pièce où se trouvait la petite dague. Je poussai un cri. Elle pivota sur elle-même, la dague à la main. Il referma sa tunique, ayant glissé l'acte à l'intérieur. Il la regarda, impassible.

Je ne crois pas qu'Elicia se rendait compte que son dressage avait déjà commencé.

— « Sortez ! » cria-t-elle. « J'ai un poignard. Je vous tuerai ! Sortez ! »

— « Vous venez de prendre un bain, » dit-il. « Vous êtes fraîche et prête. Maquillez-vous et parfumez-vous. »

— « Sortez ! » hurla-t-elle.

— « Apparemment, vous n'obéissez pas vite, » fit-il remarquer.

Elle regarda follement autour d'elle, vers la porte de sa chambre.

« Il n'y a pas d'évasion possible, » précisa-t-il. « La porte extérieure est fermée avec une petite chaîne. »

Elle franchit la porte et courut à la porte extérieure. Nous la suivîmes, la regardant. Nous étions dans la pièce contenant la chaise curule, la pièce où elle m'avait reçue la première fois,

alors que j'étais sa nouvelle esclave.

Elle tira sur la chaîne qui maintenait le verrou en place, frappa hystériquement la porte avec son poignard. Puis elle se retourna, frénétique, le souffle court, les cheveux sur le visage, nous découvrant. Elle courut dans la chambre, qu'elle venait de quitter, et ferma la porte derrière elle, faisant glisser les verrous dans leurs logements.

Le Guerrier quitta la chaise curule, sur laquelle il s'était assis, et gagna la porte. Je restai en arrière, stupéfaite. Il donna deux coups de pied dedans, la cassant, arrachant un gond. Le côté de la porte et une partie du chambranle avaient éclaté. Du pied, il ouvrit complètement la porte. Dans la pièce, pitoyable, brandissant son poignard, se tenait Dame Elicia.

— « N'approche pas ! » hurla-t-elle.

Il pénétra dans la pièce et s'immobilisa devant elle. Je m'étais également glissée dans la pièce, restant derrière lui.

— « Tu n'as pas obéi à mon ordre concernant le maquillage et le parfum, » dit-il. « Désobéirais-tu ? »

— « Sors ! » hurla-t-elle.

— « Apparemment, il est nécessaire de te punir, » dit-il.

— « Sors ! » hurla-t-elle. « Sors ! »

Il avança rapidement sur elle. Elle le frappa et il lui prit le poignet puis, l'obligeant à se retourner, soudainement, sauvagement, lui tordit le bras et le lui remonta dans le dos. Elle hurla de douleur. Elle était sur la pointe des pieds. Il lui tenait le bras gauche avec la main gauche ; sa main droite serrait son poignet. Le poignard tomba, inutile, sur les dalles. Du pied droit, il l'envoya dans un coin. Il la maintint immobile pendant quelques instants. Elle rejetait la tête en arrière. Elle fermait les yeux. Ses dents étaient serrées. Puis, du pied gauche, il lui fit perdre l'équilibre et elle tomba à genoux à ses pieds, la tête baissée, le bras tordu dans le dos. Elle était à genoux près de la baignoire.

— « Tu mérites une punition, » dit-il.

— « Je t'en prie, » sanglota-t-elle.

Il lui lâcha le bras puis, la prenant par les cheveux, la jeta à plat ventre sur les dalles, au bord de la baignoire, la tête au-dessus de l'eau.

« Je veux acheter ma liberté ! » cria-t-elle. « Laisse-moi te payer ! »

Il lui plongea la tête dans l'eau, sous les mousses de beauté. Quelques instants plus tard, il la sortit. Elle suffoquait.

« Je ne veux pas être une esclave, » hoqueta-t-elle, le visage dégoulinant d'eau.

À nouveau, il lui submergea la tête, la maintenant sous l'eau. Au bout d'un moment, plus long, il lui sortit à nouveau la tête de l'eau. Elle hoqueta. Elle cracha de l'eau. Ses yeux étaient aveuglés par l'eau et la mousse.

« J'obéirai, Maître, » hoqueta-t-elle.

Il la maintint à plat ventre près de la baignoire et passa la boucle de la laisse au-dessus de sa tête. Rapidement, ses grosses mains efficaces réduisirent le diamètre de la boucle, faisant glisser l'anneau jusqu'à ce qu'elle enserme étroitement le cou, un crochet l'empêchant de reculer. La laisse pouvait être serrée, fonctionnant comme un collier étrangleur, mais elle ne pouvait être desserrée.

Elicia Nevins se tourna sur le flanc, incrédule. Elle toucha le cuir. Elle était en laisse. Elle regarda le Guerrier.

« Maître ? » dit-elle.

— « Bientôt, » dit-il.

— « À qui appartient la laisse que je porte ? » demanda-t-elle.

— « À Bosk de Port Kar, » répondit-il.

— « Pas lui ! » cria-t-elle. Je supposai qu'elle avait entendu parler de son ennemi.

— « Lui, » dit Bosk de Port Kar.

Elle se mit à trembler. Je ne pensais pas que son asservissement serait facile. Je n'aurais pas voulu être à sa place. Le nom de Bosk de Port Kar terrifiait les femmes de Gor.

Il la fit mettre à genoux, tirant sur la laisse. Elle leva la tête vers lui.

Il me montra.

« Où est la clé de son collier ? » demanda-t-il.

— « Dans le tiroir jaune de la coiffeuse, » répondit-elle précipitamment. « Sous la soie. »

— « Va la chercher, » me dit Bosk de Port Kar.

Je gagnai rapidement le tiroir et trouvai la clé. Je ne tardai pas à obéir. Il s'était adressé à moi avec la voix d'un maître goréen.

Il indiqua que je devais remettre la clé à Elicia et m'agenouiller en lui tournant le dos. J'obéis.

« Retire le collier, » dit-il à Elicia.

Maladroitement, elle ouvrit mon collier et le posa, ainsi que la clé, sur les dalles.

« Dis : « Je ne te possède plus. » ! » ordonna le Guerrier.

— « Je ne te possède plus, » me dit Elicia, effrayée. Je me levai d'un bond et me tournai vers elle. Elle se tassa sur elle-même, tenue en laisse. Mes poings étaient serrés. Elle leva la tête vers moi. La voir à genoux, tenue en laisse, me faisait plaisir.

— « À genoux ! » me dit Bosk de Port Kar.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'étais toujours une esclave.

Il était debout devant Elicia et la regardait. Les lèvres de la femme tremblaient.

— « Tu es un agent des Kurii, » dit-il. « Et tu as de la valeur en tant que belle captive. »

— « Serai-je conduite à Port Kar et interrogée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « Je coopérerai, » dit-elle. « Je dirai tout ce que je sais. » Elle ne voulait pas être soumise aux tortures de Port Kar.

— « Naturellement, » dit-il.

Il regarda, par la fenêtre haute et longue de son compartiment, les tours d'Ar. Il faisait encore clair. Le ciel était d'un bleu intense au-dessus des hautes tours de la ville.

— « C'est le début de l'après-midi, » dit-elle. « Il sera difficile de me faire quitter la ville de jour. » C'était vrai. Des tarniers patrouillaient périodiquement au-dessus de la ville. « De toute évidence, » reprit-elle, « tu attends la tombée de la nuit. »

— « C'est exact, » dit-il, « Prisonnière. »

Elle leva la tête vers lui, son cuir autour du cou.

« Ne crains rien, » dit-il, « nous trouverons un moyen de passer le temps. »

— « Comment quitterai-je cette ville ? » demanda-t-elle.

— « Attachée, nue, » répondit-il, « couchée sur le dos en travers de la selle d'un tarn. »

— « Ce n'est guère la bonne manière de transporter une femme libre, » fit-elle remarquer.

— « Au crépuscule, » répondit-il, « ce mode de transport te conviendra parfaitement. »

Elle frémit.

« Va près de la coiffeuse, » dit-il, « et agenouille-toi devant. » Elle obéit. Ensuite, accroupi derrière elle, il lui croisa les chevilles et les attacha avec l'extrémité libre de la laisse. Elle garda les mains libres.

« Maquille-toi et parfume-toi, » dit-il. « Tu dois être très belle. »

Pitoyable, elle tendit la main vers les petites boîtes et les pinceaux.

« Va dans l'autre pièce, » me dit-il. « Dans mes affaires, tu trouveras un fer. Fais du feu et chauffe le fer. Tu trouveras également deux boucles d'oreilles et une aiguille de selle. Apporte-les. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Ce n'est qu'en fin d'après-midi, tenant les poignées du brasero avec des morceaux de tissu, que j'entrai dans la chambre. Je ne l'avais pas fait plus tôt afin que la pièce ne devienne pas désagréablement chaude.

« Comme tu es belle, Elicia ! » m'exclamai-je, stupéfaite. Elle était assise au pied de la couche, les genoux contre la poitrine, sur les fourrures jetées sur le dallage. Elle ne portait plus la laisse. Elle avait les chevilles attachées et les mains liées dans le dos. Elle était magnifiquement maquillée en vue de son marquage au fer rouge. Sa cheville gauche, par une chaîne d'environ un mètre cinquante de long, était attachée à l'anneau d'esclave qui se trouvait au pied de la couche. J'avais souvent dormi là, enchaînée. Bosk avait décidé qu'elle serait marquée à l'anneau d'esclave de sa couche.

— « Judy, » sanglota-t-elle, « que va-t-il faire ? »

— « Il va te marquer, » répondis-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle.

— « Tu n'étais pas forcée de venir sur Gor, » dis-je.

Elle tira sur ses liens. Bosk de Port Kar, avec un morceau de tissu, tira le fer du feu et le remit. Il serait bientôt prêt.

— « Tu es un monstre et un barbare ! » lui cria-t-elle, se tassant sur elle-même.

Il s'empara d'elle et la jeta sur le flanc droit, l'immobilisant dans le coin formé par le dallage et le côté de la couche en pierre. Avec la laisse, il lui attacha les cuisses l'une contre l'autre, laissant entre les lanières de cuir un espace permettant le passage du fer. Il me fit signe d'approcher le brasero de lui. J'obéis. Il me fit signe de lui passer le morceau de tissu avec lequel il prendrait le fer et j'obéis.

« Aide-moi, Judy, » sanglota Elicia.

— « Tu n'étais pas obligée de venir sur Gor, Elicia, » répondis-je.

Elle était couchée sur le flanc droit, coincée contre la couche. Des fourrures roulées la maintenaient en place.

Ses cuisses étaient attachées. Le poids de Bosk, en outre, pesait sur elle. Elle ferma les yeux.

Je regardai, dehors, les nuages et le ciel bleu de la fin de l'après-midi. Il y avait du soleil. Les tours étaient belles. J'aperçus quelques petits oiseaux.

Je fermai les yeux quand elle hurla. J'entendis le fer, patient, effectuant son travail d'identification. Je sentis l'odeur de la chair brûlée. Bosk ne se pressa pas. Il la marqua correctement.

J'ouvris à nouveau les yeux. Le ciel était beau et bleu, derrière la fenêtre. D'autres oiseaux passèrent.

J'entendis les sanglots de la femme. Il y avait une nouvelle esclave sur Gor.

Je la regardai. Elle me rendit mon regard, les yeux pleins de larmes. Elle avait été marquée, irrémédiablement et bien.

« Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Emporte le brasero et le fer, » dit Bosk de Port Kar. « Mets le fer à refroidir. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Avec les morceaux de tissu, je sortis le brasero de la pièce, ainsi que le fer. Dans l'autre

pièce, je posai le fer sur les dalles, près de ses affaires. Il refroidirait.

Quand je regagnai la chambre, il avait assis la nouvelle esclave contre la couche. Avec l'aiguille de selle, il lui perçait le lobe de l'oreille gauche. Je vis l'aiguille passer à travers et une minuscule goutte de sang apparaître. Il lui avait déjà percé le lobe de l'oreille droite. Puis il prit les boucles d'oreilles qu'il avait apportées, de petits anneaux en or de trois centimètres de diamètre, et les lui mit aux oreilles. Ensuite, il me rendit l'aiguille de selle afin que j'aie la remettre dans ses affaires, ce que je fis.

Quand je regagnai à nouveau la chambre, il avait débarrassé l'esclave de ses liens, à l'exception de la chaîne qui lui attachait la cheville à la couche.

Elle était couchée sur les fourrures, au pied de la couche, enchaînée par la cheville, marquée, portant des boucles d'oreilles.

Elle me regarda.

« Salut, Esclave, » dis-je.

— « Salut, Maîtresse, » répondit-elle.

— « Apporte du vin, » me dit Bosk de Port Kar. « Je vais être servi par l'esclave. »

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'allai chercher du vin et le posai sur le dallage, à la portée de l'esclave.

— « Ignore-t-elle comment on s'agenouille ? » demanda-t-il.

Rapidement, j'appris à l'esclave la position de l'Esclave de Plaisir, assise sur les talons, le dos droit, la tête haute, les mains sur les cuisses, les genoux écartés.

« Comment l'appellerons-nous ? » me demanda-t-il.

— « Comme le souhaite le Maître, » répondis-je.

Il vit le collier sur lequel était écrit : « Je m'appelle Judy. Ramenez-moi à Dame Elicia des Six Tours, d'Ar. ».

Il ouvrit le collier. Il s'approcha d'elle.

— « Peut-être, » dit-il, « l'appellerons-nous : Judy. »

Elle frémit de désespoir.

— « Je t'en prie, » supplia-t-elle, « Maître. » Comme elle serait vexée et misérable, l'orgueilleuse ancienne Elicia Nevins, d'être contrainte de porter mon nom, moi vis-à-vis de qui elle s'était montrée tellement méprisante !

— « Qu'en penses-tu ? » me demanda l'homme libre avec un sourire ironique.

— « Je crois, Maître, » répondis-je, « que ce nom ne convient pas parfaitement à cette esclave, compte tenu de la nature de son apparence. »

On cherche souvent à établir une correspondance entre le nom de l'esclave et son apparence. Il me semblait que « Judy » ne convenait pas à la beauté asservie agenouillée devant nous. Je ne tenais pas simplement à ce qu'elle ne portât pas le nom qui avait été le mien lorsque j'étais libre.

— « Exact, » reconnut Bosk de Port Kar, acceptant mon point de vue sur la question.

La femme respira plus facilement.

« Va chercher dans mes affaires le collier d'esclave ouvert que tu y trouveras, » dit Bosk de Port Kar.

— « Oui, Maître, » répondis-je, m'empressant d'obéir. Dans ses affaires, j'allai chercher le collier.

Il le prit. Il était simple, en acier, ordinaire et sûr.

« Lis, » lui dit-il.

— « Je suis l'esclave Elicia, » lut-elle. « J'appartiens à Bosk de Port Kar. »

Elle le dévisagea avec horreur. Son nom d'esclave serait son véritable nom.

— « Soumets-toi, » dit-il.

Elle m'adressa un regard désespéré, pitoyable. Je l'aidai. Je lui montrai comment s'asseoir sur les talons, les bras tendus vers lui, les poignets croisés, la tête baissée entre les bras.

« Dis : « Je me soumets. » ! » ordonna-t-il.

— « Je me soumets, » répéta-t-elle. Il lui attacha les poignets. « Lève la tête, » dit-il. Elle leva la tête. Il lui mit le collier. Je fus très contente de lui voir porter le collier de Bosk de Port Kar.

Bosk quitta ensuite la pièce. Je l'entendis également sortir de l'autre pièce. Je l'entendis, dehors, gagner le toit. De toute évidence, Guerrier, il vérifiait ses possibilités de retraite. Je ne savais pas si le tarn attendrait sur le toit ou bien s'il serait appelé au moyen d'un sifflet à tarn.

Je regardai la nouvelle esclave. Elle était à genoux, pitoyable, portant un collier, marquée, les poignets attachés devant elle, sur les épaisses fourrures au pied de la couche.

Elle me regarda, incrédule.

« Nous sommes toutes les deux des esclaves, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'ai été marquée, » reprit-elle. « Mes oreilles sont percées. Je porte un collier. »

— « C'est exact, Elicia, » dis-je. J'avais utilisé son nom d'esclave. Elle le comprenait bien.

Je la regardai.

« Ton collier te va bien, » soulignai-je.

— « Vraiment ? » fit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « C'est un collier ordinaire, » dit-elle.

— « Cependant, il te va très bien, » l'assurai-je.

— « Véritablement ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Est-il plus beau parce qu'il est fermé à clé ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elicia se regarda dans le miroir qui se trouvait de l'autre côté de la pièce. Elle leva la tête et la tourna d'un côté et de l'autre.

— « Il n'est pas sans charme, » reconnut-elle.

— « Non, » répondis-je, « il est extrêmement séduisant et charmant. »

Elle me regarda avec frayeur.

— « Que vont penser les hommes ? » demanda-t-elle.

— « Que tu es une esclave, » répondis-je. Je haussai les épaules.

Elle trembla de frayeur. Puis, à nouveau, elle se regarda dans le miroir, se tournant.

— « Ma marque est-elle jolie ? » demanda-t-elle.

— « Pourquoi poses-tu cette question ? » m'enquis-je.

— « Par curiosité, » répondit-elle.

— « Oh, » fis-je.

— « L'est-elle ? » demanda-t-elle.

— « Tu étudiais l'anthropologie, » lui rappelai-je. « Tu peux désormais analyser l'institution de l'esclave sans passion et objectivement, en tant que phénomène culturel caractéristique de certaines civilisations. »

— « Je suis une esclave ! » cria-t-elle. « Ne comprends-tu pas ce que cela signifie ? » Elle tira sur les liens de ses poignets.

— « Je comprends très bien ce que cela signifie, » affirmai-je. Je pensai à Clitus Vitellius. « Qu'est devenu ton calme ? » m'enquis-je. « Qu'est devenue ton objectivité ? »

— « Je suis possédée, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je ne savais pas que je pouvais me sentir ainsi, » dit-elle. Elle me regarda, les yeux dilatés. « C'est indescriptible, » dit-elle.

— « À présent, tu fais l'expérience d'une institution culturelle de l'intérieur, » soulignai-je. « Celui qui est le maître en fait également l'expérience de l'intérieur. »

Elle frémit en pensant à la manière dont le maître la regarderait, avec désir et puissance.

« Dans le passé, » repris-je, « tu as entretenu des relations verbales avec les institutions culturelles. À présent, pour la première fois peut-être, tu peux toucher du doigt ce qu'en comprendre une signifie. »

Elle me regarda, effrayée.

« N'aie pas peur, Elicia, » précisai-je. « Il te suffira d'apprendre à procurer beaucoup de plaisir aux hommes. » Je ris.

— « Je n'aime pas les hommes ! » cria-t-elle.

— « Peu importe, » répliquai-je. « Les boucles d'oreilles sont jolies. »

Elle se leva, la chaîne à la cheville, et tourna la tête d'un côté et de l'autre.

— « Elles sont jolies, » admit-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Je n'ai jamais porté de boucles d'oreilles, » reprit-elle, « parce qu'elles étaient trop féminines. »

— « Tu es très féminine, Elicia, » affirmai-je. « Tu n'aurais pas dû combattre ta féminité. »

Elle me foudroya du regard.

« Tu ne pourras plus combattre ta féminité, » repris-je. « Les hommes ne l'autoriseront pas. Ils te contraindront à t'abandonner à ta féminité. »

— « Être féminine, c'est être inférieure à l'homme ! » lança-t-elle.

— « Quoi qu'il en soit, » répondis-je, « c'est ce que tu es. »

— « Est-ce ce que je suis ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Judy, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Maîtresse, » supplia-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ma marque est-elle jolie ? »

Je ris.

— « Oui, » dis-je. « Elle est profonde, nette, et te marque bien. »

— « Le monstre a bien enfoncé le fer dans ma chair ! » dit-elle avec colère. Je perçus également une certaine fierté dans sa voix.

— « Oui, » dis-je, « effectivement. »

— « Je me demande si je suis la première femme qu'il marque, » supputa-t-elle.

— « C'est un Guerrier, » indiquai-je.

— « Oh, » fit-elle, soumise. Puis elle examina à nouveau la marque. « Elle est profonde et nette, » dit-elle. « Et elle indique clairement que mon corps est celui d'une esclave mais, Maîtresse, est-elle jolie et séduisante ? »

— « Qu'en penses-tu ? » demandai-je.

Elle m'adressa un regard désespéré. Puis elle dit :

— « Je la trouve belle. »

— « Moi aussi, » dis-je. « C'est une marque d'une beauté parfaite. De nombreuses femmes seront jalouses de cette belle marque. »

Elle me regarda avec reconnaissance. Sa marque était la marque ordinaire des esclaves goréennes ; c'était la première lettre, en écriture cursive, du mot : Kajira, qui signifie : esclave. Plus de la moitié des femmes asservies de Gor, à mon avis, portaient cette marque.

« Regarde dans le miroir, » dis-je.

Elle obéit.

« Que vois-tu ? » repris-je.

— « Une esclave, » répondit-elle. Elle sourit timidement, baissant la tête. Ce geste me parut étrange de la part de celle qui avait été Elicia Nevins. Je souris.

— « Mais une esclave qui a beaucoup à apprendre, » précisai-je.

Elle m'adressa un regard interrogateur.

« N'entends-tu pas les pas de ton Maître, qui descend l'escalier extérieur ? » demandai-je.

Elle écouta.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Tu apprendras à guetter ce pas, » expliquai-je.

Elle me regarda avec frayeur.

« Est-ce ainsi que tu recevras le Maître ? » demandai-je. « Debout comme une femme libre ? »

Rapidement, elle s'agenouilla en position d'Esclave de Plaisir.

— « Je ne sais pas faire plaisir aux hommes, » sanglota-t-elle.

— « Tu apprendras, » affirmai-je. « Lève encore un peu la tête. » Elle obéit.

Je la regardai.

Je ne sais pas pourquoi, mais la condition d'esclave rend les femmes très belles. Elle supprime les inhibitions des manifestations de sa féminité et de ses désirs les plus profonds.

Bosk entra dans la pièce. Il s'immobilisa un instant, presque stupéfait, puis eut un sourire ironique. Il vit l'esclave agenouillée au pied de la couche.

— « Tout est prêt, » dit-il. « Je vais bâillonner et attacher l'esclave sur la selle à minuit, » dit-il, regardant Elicia. « Ensuite, » ajouta-t-il, « je quitterai Ar. »

— « Le Maître doit faire attention aux patrouilles, » le prévins-je.

— « Je les ai observées depuis le toit, » dit-il. « Elles passent à intervalles réguliers. »

— « Je vois, Maître, » dis-je. Bosk ne laissait rien au hasard. Pourtant, les risques ne seraient pas nuls. Néanmoins, je ne m'inquiétais pas pour lui. Même si j'étais un tarnier d'Ar, je ne m'aviserais pas de le poursuivre.

Il regarda Elicia. Elle était à genoux en position d'Esclave de Plaisir. Ses poignets étaient attachés devant son corps. Sa cheville gauche était enchaînée à un anneau d'esclave.

— « Jolie esclave, » fit-il.

— « Il n'est pas encore minuit, Maître, » dit-elle.

Il lui délia les poignets.

— « Sers-moi du vin, Esclave, » dit-il. Je retins mon souffle.

Elle prit la bouteille que j'avais apportée et remplit le gobelet.

— « Non, » soufflai-je. Puis je lui indiquai comment le servir.

— « Du vin, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Esclave, » répondit-il.

Puis elle s'assit sur les talons devant lui, la tête baissée, tendant le gobelet au Maître à deux mains.

Il prit le gobelet et, la regardant, but. Je constatai qu'il était content de sa nouvelle

acquisition, la belle Elicia.

« Va chercher un plat et verse du vin dedans, » me dit-il. « Puis donne-le à l'animal. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je trouvai un plat, versai un peu de vin dedans et le posai sur le dallage devant Elicia qui, effrayée, baissant la tête, but dedans. Elle se redressa.

— « Tu m'as fait boire comme une femelle de sleen, » dit-elle.

— « Tu es une esclave, » répliqua-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Il lui enseignait l'esclavage.

— « À présent, » reprit-il, « tu vas me servir à nouveau du vin. »

Elicia se tourna vers moi, effrayée. Elle connaissait cette deuxième fois où on lui ordonnait de servir le vin.

C'était le vin de son asservissement. Elle regarda Bosk, terrifiée.

— « Je vais me retirer, Maître, » dis-je.

— « Je ne sais pas procurer du plaisir aux hommes, Maître, » sanglota Elicia.

Je vis que cela ne plaisait pas à Bosk.

« Je ne sais vraiment pas, Maître, » sanglota-t-elle. « Pardonne l'esclave, je t'en prie. »

— « Va chercher le fouet, » me dit Bosk.

J'allai chercher le fouet.

— « Je vais essayer, Maître ! » cria Elicia. Puis elle m'adressa un regard désespéré. « Je t'en prie, Maîtresse, » supplia-t-elle. « Aide-moi ! Je t'en prie, aide-moi, Maîtresse ! »

— « L'esclave souhaite-t-elle de l'aide ? » demandai-je.

— « L'esclave Elicia, » dit-elle, « supplie la Maîtresse de l'aider. »

Je me tournai vers Bosk de Port Kar.

— « Instruis-la, » dit-il, « avec le fouet. »

Je lui touchai le cou avec le fouet.

— « Baisse la tête, Esclave, » dis-je. Elle obéit. « Bien que tu ne sois qu'une esclave, ton Maître te permet de le servir, » repris-je. « C'est un grand honneur. » Elle parut stupéfaite. Puis il devint clair, à ses yeux, que pour elle, une esclave, c'était un honneur. « Tu as une occasion précieuse, » fis-je remarquer, « de servir le Maître. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit-elle.

— « Un homme comme Bosk de Port Kar, » poursuivisse, « a de nombreuses femmes. Te gardera-t-il ou bien te jettera-t-il à ses hommes, ou encore te vendra-t-il pour se débarrasser de toi ? » Elle tremblait. « Si tu n'es pas agréable, » repris-je, « tu seras peut-être tuée. » Elle frémit.

— « Je vais essayer d'être agréable, » bredouilla-t-elle.

— « Souhaites-tu servir le Maître ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « oui, Maîtresse. »

Je montrai les pieds de Bosk.

— « Retire-lui ses sandales avec les dents ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

« À présent, » repris-je, « lèche-le et embrasse-le sous le mollet gauche. »

Elle obéit.

« Désire faire plaisir au Maître comme une esclave, » précisai-je.

— « C'est ce que je fais, » dit-elle d'une voix soudain rauque.

Je ris et reculai. Elle parut stupéfaite. Elle leva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Non ! » dit-elle. « Ce n'est pas ce que je voulais dire ! »

Bosk rit, glissa près d'elle sur les fourrures et la jeta sur le dos. Elle le regarda, terrifiée.

— « Je vais l'instruire tout à loisir, » me dit Bosk. « De toute évidence, c'est une esclave ignorante. »

Elicia se débattit sur les fourrures, femme de la Terre luttant soudain pour conserver l'image qu'elle se faisait d'elle-même.

— « Non, » sanglota-t-elle. « Je ne suis pas une esclave ! »

Bosk l'embrassa sur la gorge et elle ferma les yeux. Je vis ses petites mains se refermer sur lui.

« Je ne suis pas une esclave, » lui dit-elle, les yeux ouverts.

— « Touche-la, » me dit Bosk en riant. « Sens son huile abandonnée et sa chaleur. »

Elle poussa un hurlement désespéré.

— « Vilaine Elicia ! » dis-je en riant.

Elle me foudroya du regard.

« Tu es une esclave, Elicia, » dis-je avec un rire ravi. Cette constatation me fit plaisir.

Elle rejeta la tête en arrière, se tortillant d'un côté et de l'autre. Bosk l'avait touchée.

Je vis ses yeux, frénétiques, essayant de retenir son image de femme de la Terre. Puis, soudain, je constatai qu'elle devenait sensuelle, incontrôlable, vorace. Elle luttait contre l'esclave goréenne qui était en elle. Dans les bras d'un homme tel que Bosk de Port Kar, je ne pensais pas que son combat serait victorieux. Il joua avec sa résistance, lui permettant parfois de se renforcer, lui laissant même parfois croire qu'elle pourrait vaincre, puis il provoquait chez elle, subtilement, les spasmes d'abandon de l'esclave. Elle comprit qu'il jouait avec elle.

— « Monstre, » sanglota-t-elle, « combien de temps vas-tu t'amuser avec moi ? » Plusieurs fois, il l'amena au bord de l'abandon, les dents serrées, les yeux fermés, puis il la laissait se reprendre, cruellement, lui abandonnant un lambeau de sa dignité terrienne.

« Je ne veux pas être une esclave ! » criait-elle.

Mais je voyais que ses yeux et son corps, dans ses bras, le suppliaient de terminer la conquête. Comme elle semblait petite, dans ses bras !

— « Tu te tortilles comme une esclave, Elicia, » fis-je remarquer.

— « Non ! » cria-t-elle, le collier au cou. Elle tenta de rester immobile mais, quand il le décida, elle ne put s'empêcher de bouger.

— « À sa moindre caresse, Elicia, » fis-je remarquer, « tu sursoutes comme une esclave. »

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! » Mais il était clair qu'elle voulait devenir une esclave dans ses bras.

« Je vais te montrer, » me dit-elle, « comment une femme peut résister à un homme ! »

Puis, soudain, il s'écarta d'elle et lui tourna le dos.

— « Je suis fatigué, » dit-il. « Je vais dormir. »

Puis, amusée, je vis la peur et la déception se peindre sur les traits de la jolie Elicia.

— « Maître ? » dit-elle. Elle se tourna vers lui. Elle lui toucha l'épaule. « Je t'en prie, Maître, » dit-elle.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda-t-il.

Elicia avala péniblement sa salive. J'étais présente.

— « Je t'en prie, ne cesse pas de caresser ton esclave, Maître, » dit-elle. Je ris, mais Elicia ne renonça pas.

— « Pourquoi ? » s'enquit-il.

— « Parce que je suis ton esclave, » répondit-elle, reconnaissant qu'elle lui appartenait. Je souris, mais Elicia ne s'en aperçut pas. Je constatai qu'elle était véritablement son esclave. J'en fus très heureuse pour elle.

— « L'esclave Elicia supplie-t-elle son Maître de la caresser ? » demanda-t-il.

— « L’esclave Elicia, » répondit-elle, « misérablement et humblement, supplie de tout son cœur son Maître, Bosk de Port Kar, de la caresser. »

Il se retourna et la saisit.

— « Tu es une esclave, Elicia, » dit-il.

— « Oui, » répondit-elle, « je suis une esclave. » Puis elle cria, s’adressant à Bosk de Port Kar : « L’esclave t’appartient ! Prends-la, Maître ! » Je me retirai tranquillement.

Doucement, du bout du pied, Bosk de Port Kar me réveilla. Je m’étais endormie au pied de la chaise curule.

« Il est presque minuit, » dit-il. « Je dois partir. »

— « Oui, Maître, » répondis-je en me frottant les yeux.

Elicia était à genoux derrière lui. Elle avait les mains attachées dans le dos.

Il la conduirait sur le toit, l’attacherait sur sa selle et l’emporterait à Port Kar.

Je la regardai.

Ses cheveux lui couvraient les épaules. J’apercevais l’or des boucles d’oreilles, dans sa chevelure, l’acier du collier qu’elle portait au cou. Les esclaves ont un côté vulnérable, sensuel et doux. Elle était belle dans son asservissement.

— « L’esclave peut-elle parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

Elle leva la tête vers lui.

— « Je sais, » dit-elle « que je vais être conduite à Port Kar et soigneusement interrogée. »

— « Oui, » dit-il.

— « Je dirai tout ce que je sais, » reprit-elle.

— « C’est exact, Esclave, » répondit-il.

— « Mais ensuite ? » supplia-t-elle. « Quand je ne détiendrai plus d’informations et que je ne pourrai plus servir tes stratégies ? Que fera-t-on de moi ? Serai-je attachée et jetée aux urts des canaux ? »

— « Peut-être, » dit-il.

— « Je n’ai pas d’espoir de vivre ? » demanda-t-elle.

— « Si, » répondit-il. « Tu es belle, » expliqua-t-il.

— « Je vais essayer d’être agréable, » dit-elle. Elle posa les lèvres sur sa cuisse. Elle était conquise.

J’étais persuadée que la belle Elicia, même si elle ne jouait plus aucun rôle dans les conflits du monde, continuerait de servir les plaisirs des hommes ; je la regardai à nouveau ; elle n’était plus l’agent d’une puissance mystérieuse de proportions interplanétaires ; à présent, ce n’était plus qu’une belle esclave goréenne attachée.

— « Debout, Esclave ! » dit Bosk de Port Kar à Elicia.

Elle se leva gracieusement.

À la main, il avait le bâillon qu’il lui mettrait avant de la conduire sur le toit.

— « S’il te plaît, Maître, » supplia-t-elle. « Un instant, s’il te plaît, Maître. »

Il recula.

Elicia s’approcha de moi, les mains attachées dans le dos, le collier au cou.

« Nous sommes toutes les deux des esclaves, à présent, Judy, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je, « Elicia. »

— « L’université semble bien loin, » soupira-t-elle.

— « Oui, » répondis-je avec un sourire.

— « Je t’aime, Judy, » dit-elle impulsivement.

— « Je t'aime aussi, Elicia, » répondis-je. Je la serrai contre moi, la tenant par ses bras attachés. Nous nous embrassâmes.

— « Je te souhaite tout le bien, » dit-elle, « Esclave. »

— « Je te souhaite aussi tout le bien, Esclave, » répondis-je.

Puis, par-derrière, Bosk de Port Kar lui fourra le bâillon dans la bouche et l'attacha. Elle me regarda, bâillonnée.

Ensuite, Bosk de Port Kar m'attacha les poignets dans le dos. Puis il me bâillonna également.

— « Ton cou, » dit-il, « est pour le collier de quelqu'un d'autre. » Je ne pus l'interroger car j'étais bâillonnée. Puis il reprit : « À genoux ! » Je m'agenouillai. « Croise les chevilles, » dit-il. J'obéis. Puis, avec l'extrémité libre de la lanière de cuir qui m'attachait les poignets, il me lia les chevilles. Ensuite, sans ajouter un mot, il retira la chaîne qui fermait la porte, jeta son sac sur l'épaule et, prenant Elicia par le bras, lui fit franchir le portail. Je les entendis gravir l'escalier conduisant au toit.

Je restai seule, à genoux sur le dallage, devant la porte ouverte. C'était après minuit. J'étais une esclave bâillonnée et attachée. Plus tard, j'entendis des pas gravir l'escalier conduisant à l'étage du compartiment.

Mon cœur se mit à battre très fort. Je connaissais ce pas.

Clitus Vitellius apparut sur le seuil. Il me regarda, troublé. J'eus envie de lui crier mon amour, l'amour impuissant, désespéré, d'une esclave.

Il me foudroya du regard. Je ne compris pas sa colère.

Il me détacha les chevilles et je restai couchée devant lui, sur les dalles. Je voulais lui dire à quel point je l'aimais. Je ne le pouvais pas parce que j'étais bâillonnée. Furieux, il s'accroupit et, par une cheville, me tira vers lui, presque sous lui. Avec les mains, il remonta ma courte tunique d'esclave et, brutalement, se servit de moi. Je rejetai la tête en arrière, heureuse de sa caresse. Il en termina rapidement avec moi puis, coupant l'extrémité libre de la lanière qui m'attachait les poignets, me lia à nouveau les chevilles. Je le regardai. Mes yeux étaient pleins de larmes. Je l'aimais. Je voulais lui dire mon amour. Je voulais lui dire à quel point je l'aimais. Il ne retira pas le bâillon. Il ne me permit pas de parler. Il me jeta sur son épaule et m'emporta.

JE SUIS À GENOUX DANS LE CERCLE JAUNE

J'ÉTAIS couchée à ses pieds, comme un sleen domestique, lui, Clitus Vitellius, dans ses compartiments, étant assis sur une chaise curule. Ses mains étaient posées sur les bras du siège. Il regardait d'un air maussade, par la fenêtre, les tours d'Ar.

Je m'agenouillai devant lui.

« Maître, » dis-je. Je ne pensais pas pouvoir le faire revenir sur sa décision. Je portais une courte tunique et son collier.

Je posai la tête sur ses genoux. Je sentis sa main dans mes cheveux. J'avais des larmes dans les yeux.

— « Tu me troubles, » dit-il.

— « Je m'excuse, » dis-je, « si je t'ai déplu. »

— « Je ne comprends pas le sentiment que j'éprouve pour toi, » dit-il. Il serra ma tête entre ses mains et me regarda. « Tu n'es qu'une esclave, » ajouta-t-il.

— « Ton esclave, Maître, » dis-je doucement.

Il me jeta par terre. Je levai la tête vers lui.

— « Et tu viens de la Terre, » reprit-il. « Tu n'es qu'une fille de la Terre, asservie et portant un collier. »

— « Oui, Maître, » dis-je doucement.

Il se leva, furieux. Depuis plusieurs jours, il me traitait très brutalement.

— « Tu me fais peur ! » dit-il soudain.

Je fus stupéfaite.

« Je me fais peur, » reprit-il. « J'ai peur de toi et de moi. » Il me foudroya du regard.

Je m'éloignai, car j'étais une esclave.

« Tu m'affaiblis ! » dit-il avec colère. « Je suis un Guerrier d'Ar. »

— « L'esclave rit de la faiblesse de son Maître ! » criai-je, furieuse.

— « Va chercher le fouet ! » hurla-t-il.

Je courus chercher le fouet et le lui tendis, à genoux devant lui, le poussant entre ses mains. Je le regardais avec colère. Il saisit ma tunique au cou et à l'épaule, se préparant à l'arracher puis à me jeter à ses pieds, afin de me soumettre à la rude punition de sa domination. Sa main était sur ma tunique, le fouet était levé. Puis il lâcha la tunique et jeta le fouet. Il prit ma tête entre ses mains.

« Oh, » dit-il, « tu es une esclave intéressante et maligne ! C'est une des raisons qui te rendent dangereuse, Dina. Tu es terriblement maligne et intelligente. »

— « Fouette-moi, » suppliai-je.

— « Non ! » dit-il avec colère.

— « Le Maître a-t-il de l'affection pour Dina ? » demandai-je.

— « Comment pourrais-je, moi, Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar, avoir de l'affection pour une esclave ? » s'enquit-il.

— « Pardonne l'esclave, Maître, » dis-je.

— « Devrais-je t'affranchir ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » dis-je. « Je ne pourrais pas m'empêcher d'opposer ma volonté à la tienne, de lutter contre toi. »

— « Ne crains rien, » dit-il. « Je suis Clitus Vitellius d'Ar. Je n'affranchis pas les esclaves. »

Sur le chemin de la Curuléenne, nous nous arrê tâmes au *Collier à Clochettes*. Clitus Vitellius me détacha les mains afin que, comme si j'étais une serveuse, je puisse le servir.

« Ne m'entraîneras-tu pas dans une alcôve ? » lui demandai-je.

— « Sleen femelle, » dit-il avec un sourire, sirotant son Paga.

J'aperçus Perle d'Esclave servant les hommes. C'était le début de l'après-midi.

— « J'étais une très bonne serveuse de taverne, » rappelai-je.

— « Je n'en doute pas, » répondit-il.

Diverses esclaves dont je me souvenais, principalement Perle d'Esclave, étaient venues m'embrasser et me parler, avec la permission de Busebius, maître de la taverne. Je crois que plusieurs d'entre elles étaient jalouses de mon Maître, mais je leur dis que j'allais à la Curuléenne, où je serais vendue.

« As-tu besoin d'une esclave, Maître ? » demanda Helen, la danseuse originaire de la Terre, du *Collier à Clochettes*. Elle tendit timidement la main et lui toucha le genou. « Achète-moi, » souffla-t-elle. « Je te servirai bien. » Il la gifla violemment sur la bouche, la faisant saigner. Elle leva la tête, effrayée.

— « Danse pour nous, femme de la Terre, » dit-il. Son accent l'avait trahie.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Devant la table, sur la musique de quatre Musiciens, Helen dansa devant un maître goréen. Ses yeux étaient pleins de larmes. Puis il la congédia et elle s'enfuit. Je ne fus pas mécontente.

Je vis Bran Loort entrer dans la taverne avec un panier de légumes. Il me vit et détourna la tête. Il gagna les cuisines. Il faisait de petits travaux dans la taverne.

— « Où est Maria, Maître ? » demandai-je. Je la considérais comme ma grande rivale, en ce qui concernait Clitus Vitellius.

— « Vendue à un Marchand d'Esclaves, » répondit-il, « spécialisé dans la formation de danseuses. »

Je me souvins des longs cheveux noirs de Maria, de son beau visage, de sa silhouette exceptionnelle. Elle aurait fière allure, avec des clochettes, dans le cercle de la danse.

« J'ai donné Eta, » reprit Clitus Vitellius, « au garde, Miras. »

— « Je suis heureuse, Maître, » dis-je. Je me souvenais du jeune géant blond, Mirus, de la manière dont il l'avait enchaînée, à Gué du Tabuk. J'avais vu qu'ils étaient terriblement attirés l'un par l'autre. À présent, il la possédait. Je pensai que Eta devait être très heureuse. Je fus contente pour elle.

— « Perle d'Esclave, comme tu le sais, » reprit Clitus Vitellius, « est la propriété de Busebius. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Lehna, Donna et Chanda, » dit Clitus Vitellius, je les ai données à deux de mes hommes, Lehna à l'un d'entre eux et Donna et Chanda à un autre, en récompense des services rendus. »

J'acquiesçai. Il n'est pas rare que les Guerriers reçoivent de belles captives en récompense des services rendus à la guerre. Les esclaves sont de jolis cadeaux.

— « Partons-nous bientôt pour la Curuléenne, Maître ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il, « mais j'attends d'abord l'arrivée d'un ami. »

— « Puis-je demander qui, Maître ? »

— « Seulement si tu veux être fouettée, » répondit-il.

Je me tus.

« Mais tu le connais, » indiqua Clitus Vitellius.

Je regardai Clitus Vitellius avec curiosité. Mais je ne posai pas la question. Je ne voulais pas être fouettée, surtout devant les autres femmes.

Quelques instants plus tard, j'entendis une puissante chanson paysanne. Thurnus, quelles que soient ses autres vertus, manquait d'oreille.

— « C'est Thurnus, » dis-je en riant.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius.

— « Ne me donne pas encore une fois à lui, » suppliai-je.

— « Ne crains rien, Petite Esclave, » dit Clitus Vitellius.

Il se leva, puis lui et Thurnus, qui avait son gros bâton, se donnèrent l'accolade parmi les tables.

Quelques instants plus tard, il s'était installé à notre table. Thurnus était déjà ivre, à mon avis. Il me parut étrange qu'ils se soient retrouvés ici, bien qu'ils fussent amis. Thurnus, de toute évidence, était à Ar pour affaires.

« Salut, petite Dina ! » rugit-il.

— « Salut, Maître, » répondis-je.

Il semblait puissant et plein d'entrain et, également, très satisfait de lui-même. Je savais que la sécheresse était terminée. Je supposai que les champs produisaient une récolte abondante.

Je me demandai quelles affaires l'amenaient à Ar. C'était l'automne, à présent.

J'aperçus Bran Loort, regardant depuis la porte de la cuisine, mais il s'en alla, le visage pitoyable. Il ne voulait pas être vu ici, travaillant comme homme à tout faire. Il avait appartenu à la Caste des Paysans.

Je regardai Perle d'Esclave. Elle servait Thandar de Ti, de la Confédération Salerienne, et quatre de ses compagnons. Pendant son séjour à Ar, tandis qu'il négociait des accords commerciaux entre Ar et la Confédération, il semblait venir régulièrement au *Collier à Clochettes*. Il y avait là une femme qui lui plaisait. Elle s'appelait : Perle d'Esclave.

« Paga de Sul ! » cria Thurnus, frappant la table avec son gros bâton.

— « Silence, » dit un consommateur d'une table voisine. Il buvait avec cinq compagnons.

— « Paga de Sul ! » cria Thurnus, tapant sur la table.

— « Silence ! » dit un consommateur d'une autre table.

— « Paga de Sul ! Paga de Sul ! » cria Thurnus. Le gros bâton martela la table.

Busebius se précipita vers la table.

— « Maître, » dit-il, « nous avons de nombreux Pagas, ceux d'Ar, de Tyros, de Ko-ro-ba, d'Helmutsport, d'Anango et de Thama ! »

— « Paga de Sul ! » répéta Thurnus. Plusieurs hommes lui adressaient des regards torves. J'avais travaillé au *Collier à Clochettes* et, plus tard, au *Chatka et Curia* de Cos. Il était évident que, si Thurnus ne se taisait pas, il ne tarderait pas à y avoir des problèmes.

Les Pagas mentionnés par Busebius étaient, naturellement, des Pagas de Sa-Tharna, de diverses sortes et provenances.

« Paga de Sul ! » exigea Thurnus. Comme chacun sait, il est rarement possible de se procurer du Paga de Sul en dehors d'un village de paysans, où on le distille. Le Paga de Sul assommerait un tharlarion. On dit qu'il faut appartenir à la Caste des Paysans depuis

plusieurs générations pour rester debout après une gorgée de Paga de Sul. Et même dans ces conditions, dit-on, ce n'est pas évident.

« Paga de Sul ! » cria Thurnus.

— « Silence ! » répliqua un homme trapu, à quelques tables de là.

— « Je t'en prie, Maître, » dit Busebius, « nous n'avons pas de Paga de Sul. »

Thurnus se leva, son visage exprimant un mélange d'émotions contradictoires, dont la stupéfaction et l'incrédulité.

— « Assis ! » cria un critique.

— « Dehors ! » cria un autre.

— « Pas de Paga de Sul ? » demanda Thurnus.

— « Non, Maître, » répondit Busebius.

— « Dans ce cas, je vais chanter, » décida Thurnus.

Je trouvai cette menace magnifique.

Thurnus, fidèle à sa parole, se mit à chanter. À ce moment-là, incapable de se contenir, un client se jeta sur Thurnus et se mit à le frapper. Il fut bientôt rejoint par plusieurs autres. Clitus Vitellius, ce qui me surprit, se glissa dans un coin. Je rampai entre les jambes des combattants. Je vis Thurnus soulever deux hommes. Leurs têtes firent un bruit sourd lorsqu'elles cognèrent l'une contre l'autre. Une esclave hurla. Puis je vis Thurnus disparaître sous de nombreux agresseurs. Une forme indistincte passa près de moi. Je me couvris la tête et reculai. Je vis Bran Loort saisir un homme par le collet, le soulever, l'individu tombant derrière lui, glissant sur les tables.

« Je suis fichu ! » cria Thurnus, sous le tas. Puis je vis ses mains sortir, saisir un gobelet de Paga et le vider tandis que les hommes se battaient au-dessus de lui, se frappant les uns les autres.

— « Ne crains rien, Chef de Village ! » cria Bran Loort. Il jeta un autre type la tête la première contre le mur. Il en prit deux par le collet, leur frappant la tête l'une contre l'autre. Il en fit pivoter un autre sur lui-même et l'homme n'eut pas le temps de voir arriver le poing énorme qui lui arrangea le portrait. Je vis deux dents jaillir de la bouche de l'homme qu'il frappa ensuite. Bran Loort se battait comme un dément.

« Ne crains rien, Chef de Village, » criait-il. « Je suis là ! »

Thurnus, à ce moment-là, s'était extrait de l'enchevêtrement de corps et se tenait à côté, un gobelet de Paga à la main.

— « Il se bat bien, » dit-il à Clitus Vitellius.

— « Oui, » répondit Clitus Vitellius, penchant la tête sur le côté pour éviter une bouteille. Puis Bran Loort fut acculé au mur par une vingtaine d'hommes furieux. Il regarda frénétiquement autour de lui. Il vit Thurnus.

— « Ils ne sont que vingt, » cria Thurnus, « et tu appartiens à la Caste des Paysans ! »

Il jeta son bâton à Bran Loort, qui le saisit. Le bâton frappa. Un homme hurla. Le bâton pivota, presque invisible, à la vitesse d'un cyclone. Des dents volèrent, et du sang, une mâchoire fut cassée. À mon avis, il y eut plus d'une jambe cassée. Le bâton frappa de pointe un homme à l'estomac. Il frappa horizontalement et des côtes cassèrent. Des hommes tentèrent de déborder le flanc de Bran Loort. Thurnus cassa une table sur la tête de l'un d'entre eux. Busebius pleurait :

— « Arrêtez, Maîtres, arrêtez ! »

Puis Thurnus et Bran Loort combattirent dos à dos, Thurnus ayant confié son gobelet de Paga à Clitus Vitellius. Bran Loort avait le bâton et, derrière lui, avec une moitié de table, Thurnus le protégeait, détournant les coups et frappant. Finalement, il cassa le reste de la

table sur la tête d'une brute qui recula en vacillant. Puis Thurnus et Bran Loort, le mur derrière eux, restèrent immobiles côte à côte.

J'entendis une épée sortir de son fourreau. Puis j'entendis six autres épées sortir de leur fourreau. J'eus peur.

— « Non ! » dit Thandar de Ti, debout sur une table. Il avait dégainé sa lame. Les quatre hommes qui l'accompagnaient, l'un après l'autre, firent de même. Tous appartenaient à la Caste des Guerriers.

Les hommes d'Ar foudroyèrent Thandar de Ti et ses hommes du regard.

« Non, » répéta Thandar de Ti.

L'épée de Clitus Vitellius, Capitaine d'Ar, mon Maître, avait également quitté son fourreau. Il posa le gobelet de Thurnus sur une table voisine. Il prit position entre Thurnus, Bran Loort et les hommes qui les menaçaient.

— « Je suis d'accord avec mes compagnons Guerriers, » dit Clitus Vitellius. « Il n'est pas convenable d'attaquer avec l'acier ceux qui se défendent avec le bois. »

— « Il a raison, » dit un homme. « Nous sommes d'Ar. » Il rengaina sa lame.

— « Paga pour tout le monde ! » cria Thandar de Ti.

— « Et, » ajouta Clitus Vitellius, « je paierai la deuxième tournée. »

— « Vive les Paysans ! » cria un homme au visage couvert de sang.

— « Vive les Paysans ! » crièrent les autres.

Puis ils entourèrent Thurnus et Bran Loort, leur donnant des claques dans le dos.

— « Je ne chanterai pas, » promit Thurnus.

— « Apportez du Paga ! » cria Busebius aux esclaves qui s'étaient éloignées, effrayées. Dans un tintement de clochettes, elles se remirent au travail.

— « Et que fais-tu ici, misérable Bran Loort ? » s'enquit Thurnus.

Bran Loort baissa la tête.

— « Je travaille ici, » expliqua-t-il. « Je suis honteux que tu m'y ai trouvé. »

— « À juste titre ! » rugit Thurnus. Il avait repris son gobelet, que Clitus Vitellius lui avait rendu et, rejetant la tête en arrière, il but.

— « Et toi, que fais-tu ici ? » demanda Bran Loort. « N'est-ce pas la saison de moissonner le Sa-Tarna ? »

— « Je pensais que tu aurais oublié, » dit Thurnus.

— « Non, » fit Bran Loort.

Thurnus considéra le jeune homme.

— « Je suis très surpris de te trouver ici, » reprit Thurnus. « Mais, dans un sens, c'est heureux. »

— « Je suis heureux, » dit Bran Loort, « d'avoir pu t'aider. »

— « Une coïncidence extraordinaire, » s'émerveilla Thurnus. Clitus Vitellius sourit.

— « Oui, » reconnut Bran Loort, troublé.

— « Encore du Paga ! » cria Thurnus. Une esclave remplit son gobelet. Rapidement, une fois de plus, le contenu disparut.

— « Mais que fais-tu ici ? » demanda soudain Bran Loort, avec intelligence. « C'est l'époque de la moisson du Sa-Tarna. »

— « Je cherche des hommes, » répondit Thurnus, « pour nous aider à moissonner. »

— « Je suis fort, » dit Bran Loort. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Bien, » fit Thurnus. Bran Loort lui donna l'accolade, en larmes. « Bois un gobelet de Paga, » reprit-il. « Ensuite, nous partirons. Le Sa-Tarna s'impatiente. »

Bran Loort poussa un cri de joie et pivota sur lui-même, les bras levés, comme un enfant

courant et tournoyant au soleil. Il saisit un gobelet, s'empara de la cruche d'une esclave stupéfaite et le remplit lui-même. Il rejeta la tête en arrière, vida le gobelet et le jeta.

« Il a beaucoup à apprendre, » dit Thurnus, « mais, un jour, il sera chef de village. Il aura également sa propre Pierre du Foyer. »

— « Je suis heureux, » dit Clitus Vitellius, « d'avoir pu te rendre service. »

Thurnus lui prit la main.

— « Merci, Guerrier, » dit-il.

Bran Loort me regarda.

— « Je suis très heureux, » dit-il. « Tu es tellement belle, Dina, » ajouta-t-il. « Tellement belle ! »

— « Je suis heureuse si le Maître est heureux, » dis-je. J'étais très contente pour Bran Loort.

Bran Loort se tourna vers Clitus Vitellius et le Guerrier leva la main avec un sourire.

« Oh ! » criai-je. Bran Loort me prit par les cheveux, qui étaient à présent assez longs pour qu'un maître puisse les saisir.

— « Viens, belle esclave ! » cria-t-il et, me penchant en avant, mes mains essayant de saisir son poignet, il m'entraîna dans l'alcôve la plus proche. Il ne tira même pas le rideau. Je me tassai contre la paroi postérieure de l'alcôve, les genoux contre la poitrine.

« Comme tu es belle, Dina ! » s'écria-t-il. « Comme tu es belle ! Je suis terriblement heureux que tu sois aussi belle ! Quitte vite ton vêtement, » reprit-il joyeusement. « Sinon, je l'arracherai ! »

Je défis les cinq boutons rouges situés entre l'encolure du vêtement et la ceinture. Les boutons étaient une invention récente dans les vêtements des esclaves goréennes. Les vêtements des personnes libres n'en comportent pas. Je défis également l'écharpe rouge que je portais à la taille. La tunique elle-même, sans manches, était blanche. Je passai la tunique par-dessus ma tête et, hâtivement, la jetai dans un coin. J'étais à présent face à Bran Loort, ne portant que mon collier et ma marque.

« Tu es belle, Dina ! » cria-t-il.

— « Je t'en prie, ne me fais pas de mal, » suppliai-je.

Joyeusement, il me saisit les chevilles, me tira vers lui et, avec la rudesse des paysans, les écarta largement.

« Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.

— « Je suis tellement heureux, » s'écria-t-il, « et toi, Dina, jolie petite esclave, tu es tellement belle ! »

— « Oh ! » criai-je. « Oh ! » Et je m'accrochai à lui. Je rejetai la tête en arrière. Je crois que Bran Loort, débordant de joie, n'avait ni le temps ni la patience d'attendre son plaisir ou le mien.

« Oh ! » criai-je.

Lorsqu'il en eut terminé avec moi, je tremblais. Il me couvrit de baisers.

— « Je suis tellement heureux ! » s'écria-t-il. Puis il s'accroupit près de moi et m'embrassa à nouveau. « Il faut moissonner le Sa-Tarna, » reprit-il.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, Dina, » dit-il.

— « Je te souhaite tout le bien, Maître, » répondis-je.

Puis il sortit rapidement de l'alcôve et rejoignit Thurnus. Ils quittèrent la taverne ensemble. Je fus abandonnée sur les fourrures. Quelques instants plus tard, je remis ma tunique, la boutonnai et renouai l'écharpe autour de ma taille. J'allai m'agenouiller derrière

Clitus Vitellius. Il buvait avec Thandar de Ti et ses quatre compagnons. Ils étaient servis par Perle d'Esclave.

« La Confédération Salerienne, » disait Clitus Vitellius, « représente une menace pour la sécurité d'Ar. »

— « Exact, » répondit Thandar de Ti.

— « Tu sembles distrait, » dit Clitus Vitellius, qui semblait apparemment vouloir parler politique.

Thandar de Ti regardait Perle d'Esclave qui, la tête baissée, lui servait à boire.

« Une jolie petite esclave, » fit remarquer Clitus Vitellius.

— « Oui, » répondit Tahndar de Ti. Il tendit la main et, doucement, caressa le cou de Perle d'Esclave tandis qu'elle lui versait à boire. Elle rougit et trembla. « Agenouille-toi devant la table, Esclave, » lui dit-il. Elle obéit, posant la cruche de Paga près d'elle. Elle s'agenouilla en position d'Esclave de Plaisir.

« Crois-tu que je devrais l'acheter ? » demanda Thandar de Ti sans quitter l'esclave des yeux. Perle d'Esclave tremblait d'émotion. C'était à peine si elle parvenait à conserver la position de l'Esclave de Plaisir.

— « Elle est très belle, » répondit Clitus Vitellius. « Si elle te plaît, fais une offre à Busebius. »

— « Busebius ! » appela Thandar de Ti.

Je crus que Perle d'Esclave allait s'évanouir.

« Cette petite esclave, » dit Thandar de Ti à Busebius, montrant Perle d'esclave, « me plaît. Je t'en donne un tarsk en argent. »

— « Le Maître est généreux, » répondit Busebius, « d'offrir autant pour une misérable esclave. »

— « Alors, c'est d'accord ? » s'enquit Thandar de Ti.

— « Cinq tarsks, » répliqua Busebius.

— « Rapace ! » dit Thandar de Ti. « Je t'en donnerai deux. »

— « Alors, c'est d'accord, » dit Busebius en riant. Il était content. Il avait vendu Perle d'Esclave avec bénéfice du fait qu'il l'avait achetée moins d'un tarsk en argent au Marché.

Perle d'Esclave s'évanouit et tomba. Elle était toujours inconsciente quand Busebius lui retira ses clochettes, son collier et sa tunique, la laissant nue, à l'exception de sa marque, sur le dallage. Elle n'avait pas repris connaissance quand Thandar de Ti lui mit ses menottes, lui attachant les mains sur le ventre.

Quelques instants plus tard, elle reprit connaissance, ouvrant les yeux et s'apercevant qu'elle était nue près de la table, avec ses menottes.

« Est-ce que je t'appartiens, Maître ? » demanda-t-elle, levant les menottes vers lui.

— « Oui, Esclave, » répondit-il. Elle s'agenouilla devant lui, tendant les bras vers lui, pleurant de joie.

Il se leva. Elle leva la tête vers lui. Thandar de Ti, son Maître, la considéra. Elle lui avait été promise en Libre Compagnie ; à présent, elle était son esclave.

— « Je t'aime, Maître, » dit-elle.

— « Regagnons l'auberge, » dit un des hommes. « Je crois que nous avons là une esclave impatiente de servir son Maître. »

— « Debout, Esclave, » dit Thandar de Ti.

Elle obéit, s'immobilisant devant lui, les menottes aux poignets.

« Jolie, » dit-il.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

Il examina sa cuisse.

— « Jolie marque, » fit-il. Il écarta ses cheveux et lui tourna la tête d'un côté et de l'autre, lui tenant le menton dans la main. « Les oreilles percées, » dit-il. « Excellent. » Il recula, examinant l'esclave magnifique.

— « Une bonne acquisition, » dit un des hommes.

— « Oui, » admit-il.

Il la regarda dans les yeux.

« Je crois que nous allons t'appeler Sabina, » dit-il.

Elle sursauta.

— « Maître ? » demanda-t-elle. Elle me regarda. Mais j'étais troublée. Je n'avais pas trahi son secret.

— « N'est-ce pas un joli nom pour une esclave ? » demanda-t-il.

— « Si, Maître, » répondit-elle, « c'est un joli nom pour une esclave. »

— « Petit sleen, » dit-il en riant, la prenant par les bras. « Crois-tu que j'ignore qui tu étais ? »

— « Maître ? » fit-elle.

— « Tu étais autrefois Sabina, fille de Kleomenes, » dit-il en riant, « qui m'était promise en Libre Compagnie. »

Elle le regarda, les yeux dilatés.

« À présent, naturellement, tu n'es qu'une esclave, » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tandis que la Compagnie était envisagée, je suis allé discrètement à Forteresse de Saphronicus afin de voir si tu me plaisais. »

— « Si je te plaisais ! » s'écria-t-elle. La dignité des femmes libres leur interdit de plaire aux hommes. Ce sont les esclaves qui leur plaisent.

— « Oui, » confirma-t-il.

— « Tu as dû avoir du mal, » répondit-elle, « à te faire une idée, car je portais des Robes de Dissimulation. »

— « Tu te souviens de tes appartements, » demanda-t-il, « et de la fenêtre située en haut du mur ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « On peut y accéder, avec une corde, depuis le toit, » expliqua-t-il.

Elle eut le souffle coupé.

« Tu étais très belle, dans ton bain, » reprit-il.

Elle baissa la tête, rouge.

« L'esclave est-elle pudique ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » dit-elle. Puis elle le regarda timidement. « Est-ce que je te plaisais vraiment ? » demanda-t-elle.

— « Oui, beaucoup, » répondit-il. « Maria, » ajouta-t-il, « et les autres étaient également très belles. »

— « Oui, » reconnut-elle. « Mes servantes étaient très belles. » Elle leva la tête vers lui. « Étaient-elles plus belles que moi ? » demanda-t-elle.

— « Pas pour moi, » répondit-il.

— « J'en suis heureuse, » dit-elle.

— « Tu dois comprendre, à présent, le problème qui se posait à moi, » dit-il. « En te voyant, j'eus envie de toi. Tu faisais partie de ces femmes qui sont tellement féminines et séduisantes que les hommes ne peuvent penser à elles qu'en termes de possession jalouse. Je

voulais te posséder. Je te voulais nue à mes pieds, portant mon collier. Cependant, tu devais devenir ma Compagne. Comment entretenir avec une femme aussi féminine et belle que toi des relations autres que celles du maître à l'esclave ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « En outre, » reprit-il, « tu appartenais à la Caste des Marchands. Il n'est pas convenable qu'un Guerrier prenne pour Compagne la fille d'un Marchand. Je déteste la politique qui se servait de notre union. Je ne fus pas consulté pendant les négociations. »

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Moi non plus, » fit-elle cependant remarquer.

— « Mais tu es une femme, » dit-il.

— « C'est vrai, » répondit-elle.

— « Les filles des Marchands, » reprit-il, « ne peuvent être que les esclaves des Guerriers. »

— « Oh, Maître ? » demanda-t-elle, sèchement.

— « Oui, » affirma-t-il tranquillement, sans la quitter des yeux.

— « Oui, Maître, » dit-elle, baissant les yeux.

— « De plus, » reprit-il, « libre, tu étais une petite femelle de sleen arrogante. Tu avais besoin d'être asservie, fouettée, et de porter le collier. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, effrayée.

— « J'ai résolu de refuser la Compagnie, » déclara Thandar de Ti. « J'ai résolu de fuir la cité. » Il eut un sourire ironique. « Finalement, » conclut-il, « cela ne s'est pas avéré nécessaire. »

— « Comment le Maître m'a-t-il trouvée ? » demanda-t-elle.

— « Des liens d'amitié unissent les Guerriers, » répondit-il. Clitus Vitellius sourit.

— « Merci, Maître, » dit Perle d'Esclave, qui s'appelait à présent Sabina, à Clitus Vitellius.

Il hocha la tête, acceptant ses remerciements.

Sabina, l'esclave, se tourna à nouveau vers Thandar de Ti.

« Tu m'as trouvée, » dit-elle. « Tu me possèdes. » Ses yeux étaient pleins de larmes. « J'espérais, » reprit-elle, « que tu ignorerais toujours mon identité. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-il.

Elle baissa la tête, confuse. Elle secoua la tête.

« Pourquoi ? » répéta-t-il.

— « Suis-je obligée de parler ? » demanda-t-elle.

— « Tu es une esclave, » dit-il avec colère. « Parle ! »

Elle le regarda, audacieusement, les yeux pleins de larmes.

— « Parce que, » expliqua-t-elle, « je voulais que tu me gardes comme esclave. » Elle baissa à nouveau la tête, confuse. « Je sens, » reprit-elle, « que tu es véritablement mon Maître et que je suis véritablement ton esclave. »

Les hommes se regardèrent, appréciant l'aveu de la jolie petite esclave.

« Et puis, » reprit-elle, « je ne voulais pas que mon sort soit connu, afin de ne pas te déshonorer. »

— « Le fait que la fille d'un Marchand ait connu les chaînes ne peut pas me déshonorer, » affirma Thandar de Ti.

— « Je comprends, » dit-elle, légèrement en colère. Mais c'était vrai. Quelle est l'importance, sur Gor, d'une femme capturée, marquée et asservie ?

« Mais à présent, de par l'honneur, connaissant mon sort, » dit-elle, « tu dois m'affranchir. »

— « Oh ? » fit-il.

— « Oui, » répondit-elle. « Tu m'affranchiras et les projets de Forteresse de Saphronicus et de la Confédération Salerienne aboutiront comme s'il ne s'était rien passé. Libre, je te serai à nouveau promise en Compagnie. Les choses, alors, quels que soient nos désirs, redeviendront comme avant. »

Thandar de Ti rit. Clitus Vitellius sourit.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Comme elle était belle, nue devant lui, avec ses menottes.

— « Jolie marque, » dit Thandar de Ti, examinant sa cuisse.

— « Maintenant que tu sais qui je suis, » insista-t-elle, « tu dois m'affranchir. »

Il lui tourna la tête d'un côté et de l'autre.

— « Et les oreilles percées, » ajouta-t-il.

— « Tu vas m'affranchir, » dit-elle.

— « Tu es la fille d'un Marchand, » dit-il. « Les filles des Marchands ne peuvent être que les esclaves des Guerriers. »

— « Tu vas m'affranchir ! » cria-t-elle.

— « À genoux pour recevoir le collier ! » ordonna-t-il.

— « Maître ! » cria-t-elle.

— « Apporte-moi le fouet, » dit-il à un de ses hommes.

Rapidement, elle s'agenouilla. Le fouet ne serait pas nécessaire. Sabina, l'esclave, regarda Thandar de Ti, les yeux pleins d'étonnement, d'émerveillement et d'amour. Elle connaissait la nature et la force de l'homme qui la possédait. « Apporte-moi le collier, » dit Thandar de Ti à un de ses hommes.

On apporta le collier.

« J'ai trouvé une esclave qui me plaît, » déclara-t-il. « Je lui mets mon collier. »

Il ne se souciait ni de la politique des villes ni de l'ire des États. C'était un Guerrier.

Il passa derrière la femme et, à la manière de Ti et de quelques autres villes, lui fit baisser la tête, tenant le collier ouvert.

« Soumets-toi, » dit-il.

— « Je me soumets totalement, Maître, » dit-elle.

Rudement, il referma le collier sur son joli cou. Puis, d'un coup de pied, il la jeta à terre.

« Jette-moi parmi tes femmes, Maître, » supplia-t-elle.

— « Je le ferai, » promit-il. Puis il pivota sur lui-même et prit la direction de la porte de la taverne.

Je fus convaincue que la jolie Sabina serait son esclave préférée.

Un des hommes de Thandar de Ti alla trouver Busebius et régla l'addition.

« Il me garde comme esclave, » me dit Sabina, transportée de joie. « Comme il est fort et merveilleux ! Je crains seulement de ne pas pouvoir l'aimer assez ! »

Je l'embrassai. Il est difficile pour une femme de ne pas estimer un homme qui agit comme il l'entend, même si elle en est la victime. La femme admire la force, principalement si elle sert à la contrôler et la dominer.

« Je te souhaite tout le bien ! » cria Sabina. « Je vous souhaite à tous tout le bien ! »

— « Je te souhaite tout le bien ! » m'écriai-je.

Les autres esclaves de la taverne lui souhaitèrent également tout le bien.

Les hommes de Thandar de Ti se trouvaient près de la porte de la taverne. L'un d'entre eux se retourna :

« Sera-t-il nécessaire de te mettre une laisse, Esclave ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître ! » s'écria Sabina, se hâtant de les rejoindre.

— « Il est temps, » dit Clitus Vitellius, « que nous partions pour la Curuléenne. »

Je tendis timidement la main et le touchai.

— « Je t'en prie, Maître, » suppliai-je.

Il me regarda, presque tendrement. Je le trouvai triste.

— « Très bien, » dit-il.

D'un geste, il indiqua que je devais le précéder dans une alcôve.

J'entrai dans l'alcôve et quittai ma tunique. Il ferma le rideau derrière nous.

— « De nombreuses fois, » dis-je sur un ton léger, « j'ai procuré du plaisir à de nombreux clients de Busebius dans cette même alcôve. »

Il me prit dans ses bras. Je fus surprise car il me toucha doucement.

— « Tu vas me manquer, Dina, » dit-il.

— « Il y a de nombreuses esclaves, » répondis-je.

— « Oui, » fit-il, « il y a de nombreuses esclaves. »

— « Tu ne tarderas pas à m'oublier, » repris-je.

Il me passa la main dans les cheveux.

— « Tes cheveux, » dit-il, « seront trop courts jusqu'au printemps. »

— « De toute évidence, » dis-je, « cela va abaisser mon prix. »

Il m'embrassa.

« Viendras-tu me voir dans les cages d'exposition ? » demandai-je. Dans presque tous les Marchés, les femmes sont exposées avant la vente. C'est pratiquement toujours le cas à la Curuléenne.

— « Non, » répondit-il.

— « Oh, » fis-je.

Il m'embrassa à nouveau, doucement, tendrement.

« Garde-moi ! » dis-je soudain.

— « Non, » répondit-il.

Je m'efforçai de ne pas pleurer.

« C'est étrange, » dit-il, « j'ai affronté des sleens sauvages et l'acier d'ennemis féroces. Je suis un Guerrier et occupe une place de choix parmi les Guerriers. Pourtant, alors que tu n'es qu'une esclave, tu pourrais me conquérir avec un sourire et une larme. »

— « Non, Maître, » dis-je.

— « Tu comprends certainement, » insista-t-il.

— « L'esclave n'a pas besoin d'explications, » répondis-je. « Elle se contente d'obéir. »

— « Tu vois ! » s'écria-t-il avec colère. « Tu me rends faible ! »

— « Dans ce cas, fais ma conquête, » dis-je.

— « Tu es différente de toutes les autres ! » dit-il avec colère.

— « Pourtant je ne suis qu'une esclave, » répondis-je. « Traite-moi en tant que telle. »

— « Tu mériterais d'être attachée à un anneau et fouettée, » dit-il.

— « Attache-moi à un anneau, » dis-je. « Fouette-moi. »

— « Un Guerrier, » fit-il, « doit être dur et féroce. »

— « Sois dur et féroce avec moi, » répliquai-je.

— « Tu veux être conquise et asservie, n'est-ce pas, traînée ? »

— « Oui, » répondis-je. « Je suis une femme. »

Il s'assit près de moi.

— « Comme tu dois mépriser ma faiblesse ! » dit-il.

— « Oui, » répliquai-je avec colère, « je méprise ta faiblesse ! »

Il me foudroya du regard.

« Je t'aime, » dis-je.

Il me gifla durement, faisant venir le sang dans ma bouche.

— « Esclave menteuse, » dit-il.

Puis il me prit et passa sa colère sur moi. Je fus bien utilisée. Quand il en eut terminé avec moi, il dit :

« Debout. Nous devons aller à la Curuléenne ! »

J'enfilai la tunique, nouai l'écharpe puis, un par un, attachai les boutons. J'aurais voulu qu'il la déchirât et qu'il me poussât ainsi dans les rues afin que tout le monde pût voir la force de l'homme qui me possédait.

Après avoir quitté la taverne, nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la Curuléenne située sur l'arrière du bâtiment.

Je regardai l'imposante porte métallique derrière laquelle je serais vendue.

« Nous devons entrer, » dit-il.

— « Fais de moi ce que tu veux, » répondis-je.

— « C'est ce que je fais, » dit-il.

— « Vraiment ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il.

Je le regardai.

« Je suis un Guerrier, » reprit-il. « Je ne peux pas être faible. »

— « En ce moment, tu es faible, » relevai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Je méprise ta faiblesse, » dis-je.

— « Dans quel sens suis-je faible ? » demanda-t-il.

— « Tu n'as pas envie de me vendre, » expliquai-je, « pourtant tu le fais. »

— « Je veux te vendre, » dit-il.

— « Regarde-moi, » dis-je.

Il se tourna vers moi.

« Que vois-tu ? » demandai-je.

— « Une esclave, » répondit-il.

— « Et maintenant, » repris-je, « que veux-tu réellement faire de moi ? »

— « Te vendre, » répondit-il.

— « Non, » dis-je. « Tu me veux dans tes compartiments. Tu me veux à tes pieds. Tu me veux avec ton collier. Tu ne veux pas me vendre mais me dominer, me posséder. »

— « Je veux beaucoup de choses de toi, » reconnut-il.

— « Dans ce cas exige-les ! » le défiai-je. « M'as-tu retrouvée à Ar, et suivie jusqu'à Cos, pour me vendre ? »

Il semblait furieux.

« Non, » repris-je. « Tu me voulais asservie, nue, dans tes chaînes. »

— « Oui, » dit-il avec colère. « Je te voulais nue, portant mes chaînes ! »

— « Arrache ma tunique. »

— « Non, » dit-il.

Je cédaï.

« Vends-moi, » dis-je avec lassitude. « La décision t'appartient. Je suis une esclave. »

Il frappa à la porte métallique.

« Je croyais que Clitus Vitellius était fort, » dis-je. « Je croyais qu'il appartenait à la Caste des Guerriers. Je croyais qu'il pouvait imposer sa volonté à une femme. Je vois à présent qu'il est trop faible pour faire avec une femme ce qu'il veut vraiment, ce qui lui plaît. »

Il frappa à nouveau à la porte métallique.

« Il est faible, » repris-je. « L'esclave le méprise. »

— « Ne me mets pas en colère ! » jeta-t-il.

Je tournai la tête. Je n'avais rien à craindre de lui.

J'entendis des pas, de l'autre côté de la porte métallique. Un petit panneau glissa latéralement.

— « Qu'est-ce que c'est ? » s'enquit une voix.

— « C'est pour vendre une fille, » répondit Clitus Vitellius.

Le panneau se referma. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit.

— « Entre, Maître, » dit l'homme.

Nous pénétrâmes dans une grande pièce au sol cimenté. Un cercle jaune d'environ trois mètres de diamètre était peint sur le ciment. Un homme était assis derrière une petite table, dans un coin.

— « Quitte-lui sa tunique et son collier, » dit-il. Clitus Vitellius le fit. Nous ne parlâmes pas.

« À genoux dans le cercle, Esclave ! » dit l'homme assis à la table. L'homme qui avait ouvert la porte se tenait un peu à l'écart. Une grosse corde de cuir tressé, roulée, était suspendue à sa ceinture. Je gagnai le cercle et m'agenouillai au centre, sur le ciment. L'homme à la corde entra dans le cercle et détacha la corde qu'il portait à la ceinture. Il me l'attacha autour du cou. Le nœud était sur le côté, sous mon oreille gauche. Il recula, déroulant quelques dizaines de centimètres de corde. Il garda le reste, roulé, dans la main droite. Je savais qu'il servirait à me fouetter, si nécessaire.

Je devrais faire les tours de l'esclave.

— « Donne-moi ce que tu penses qu'elle vaut, » dit mon Maître, « et envoie l'argent aux compartiments de Clitus Vitellius, dans les Tours des Guerriers. »

— « Oui, Maître, » répondit l'homme assis à la table.

Clitus Vitellius pivota sur lui-même et quitta la Curuléenne.

Je restai à genoux, seule, dans le cercle de ciment.

La corde que je portais au cou se tendit. Je sentis les boucles de cuir se balancer près de moi.

L'homme qui se trouvait derrière la petite table se leva et vint dans le cercle. Il me regarda.

— « Eh bien, petite beauté, » dit-il, « voyons ce que nous pouvons faire. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

CE QUI ARRIVA À LA CURULÉENNE

DE nombreuses femmes rêvent d'être vendues à la Curuléenne. Sa grande estrade est peut-être la plus célèbre d'Ar. C'est aussi la plus grande. Elle est semi-circulaire et fait environ douze mètres de large. Elle est peinte, essentiellement en jaune et bleu, couleurs des Marchands d'Esclaves, et sculptée de motifs complexes et subtils. Elle fait environ quatre mètres cinquante de haut.

« Toi, Esclave ! » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je, levant la tête malgré le collier qui, avec ses deux chaînes, une de chaque côté, m'attachaient à mes voisines de gauche et de droite.

Nous étions dans le tunnel conduisant à l'estrade. Un autre tunnel permettait de quitter l'estrade.

— « Connais-tu la chorégraphie de ta présentation ? » demanda-t-il.

J'avais longtemps répété. Rien n'est laissé au hasard, sur l'estrade de la Curuléenne.

Il s'adressa ensuite à ma voisine de droite. Il lui posa la même question. Elle aussi portait un collier qui, avec ses deux chaînes, l'attachait à ses voisines de gauche et de droite.

— « Oui, Maître, » affirma-t-elle.

Je regardai la fille qui se trouvait à ma gauche, et celle qui se tenait à ma droite. Comme elles étaient belles ! Nous étions toutes maquillées. Les hommes devraient se méfier. Nous étions toutes passées par les cages d'exposition, nues à l'exception du parfum. Les acheteurs avaient alors eu la possibilité de nous regarder objectivement. C'était à présent leur responsabilité de se montrer méfiants.

Je sentis la Chaîne frémir soudain. Je me penchai, regardant la file. Le murmure parcourut rapidement la Chaîne.

« Les enchères ont commencé, » disait-il.

« J'ai peur, » dit une fille.

« Tout Ar vient acheter à la Curuléenne. »

Je n'entendais rien. Mais je compris que la première fille était montée sur l'estrade.

Je m'installai aussi confortablement que possible sur le long banc en bois. Il faisait environ vingt centimètres de large. Il était sur un côté du tunnel. Je serrai plus étroitement les larges bandes de soie verte autour de mon corps. Elles ressembleraient, au début, à une robe, mais n'étaient pas une robe. Elles seraient déroulées et retirées une par une, en commençant par la tête et les pieds, me dévoilant progressivement, intelligemment.

— « Avancez d'une place, » dit le Marchand d'Esclaves.

Nous obéîmes.

La femme qui se trouvait à ma gauche portait une tunique courte et aguichante, semblable à celles que portent les Esclaves de Cuisine. Elle serait présentée à la foule comme si, depuis l'enfance, elle était la propriété d'une famille tranquille et respectable qui, à cause de difficultés financières, était forcée de la vendre. On prétendrait qu'elle ignorait

pratiquement tout des désirs des hommes et des devoirs d'une Esclave de Plaisir. Néanmoins, sous-entendrait-on, un maître pourrait les lui enseigner. Cette histoire n'était pas entièrement fausse. On ne dirait pas, cependant, que c'était une fille sensuelle, qui avait accueilli sa vente avec joie, et qu'elle avait envie d'un homme. Elle espérait être achetée par un homme aux moyens modestes. Elle voulait être la seule femme de ses compartiments. À mon avis, elle serait une magnifique esclave. La fille qui se trouvait à ma droite, et serait vendue après moi, portait un morceau de tissu blanc, virginal, qui allait de ses épaules à ses cuisses. Le contraste entre ses cheveux noirs, ses bras et ses jambes nus et le morceau de tissu blanc était stupéfiant. Elle avait les épaules jolies et minces, des jambes longues et bien galbées. À mon avis, elle se vendrait cher. C'était elle qui avait dit qu'elle avait peur. Je ne lui en voulais pas. Premièrement, elle était vierge. Deuxièmement, n'importe quelle jolie fille serait terrifiée d'être présentée dans cette tenue à des Goréens.

Nous avançâmes encore d'une place sur le banc.

« Les ventes vont vite, » dit une fille, sur ma droite. C'était bon signe. En premier lieu, cela signifiait que le commissaire-priseur serait de bonne humeur et se montrerait probablement moins cruel avec nous, sur l'estrade. Le commissaire-priseur nous fait peur. Sur l'estrade, c'est notre maître. Même lorsqu'une femme n'est pas vendue, lorsque la vente se déroule bien, elle a moins de chances d'être fouettée.

« Avancez, » dit le Marchand d'Esclaves.

Je n'entendais pas encore les cris du commissaire-priseur. Les réactions occasionnelles de la foule, cependant, étaient audibles dans le tunnel.

« Debout ! » dit le Marchand d'Esclaves.

Mon groupe se leva.

« Gagnez la position suivante, » dit-il.

Nous allâmes en hâte à la position suivante.

Nous étions à présent enchaînées par groupes de dix. Au début de la Chaîne, pendant les vingt premières femmes, la Chaîne était intacte, une Chaîne pour toutes. Après chaque vente, nous avions avancé d'une place. Chaque fois, nous avions progressé d'une ou deux places, sur le banc, à mesure que nos sœurs étaient vendues. L'effet psychologique de ceci, méthodique et impitoyable, produit l'impatience et l'angoisse, même chez les femmes expérimentées. Personne ne s'habitue complètement à être exposé et vendu. Puis, après les vingt premières femmes, quand nos nerfs furent à vif et tendus, nous fûmes séparées en Chaînes de dix. Nous crûmes alors pouvoir nous détendre. Mais, lorsque nos nerfs furent détendus et que nous respirâmes plus facilement, l'ensemble de la Chaîne reçut l'ordre de se lever et d'avancer de dix places en direction de l'extrémité du tunnel. Ceci a pour effet de ranimer, d'un seul coup, la peur et l'impatience ; alors que l'on commence à se sentir un peu rassurée, on est soudain beaucoup plus proche de l'estrade et de tout ce que cela signifie : l'incertitude, le danger, l'ignorance, la vente, la possession par un inconnu, par quelqu'un qui pourra faire de vous ce qu'il voudra.

J'entendais clairement maintenant les cris du commissaire-priseur. J'entendais également les conversations du public. Un marchand vendait de la nourriture.

J'étais à présent dans la première Chaîne, celle qui se trouvait au bout du tunnel. Les ventes allaient bien.

J'entendis le rugissement du public et compris que la fille qui se trouvait sur l'estrade était vendue. Une autre fille, le N° 89, attendait au pied de l'estrade. Un homme, avec un fouet, la poussait dans l'escalier. Elle monta prudemment, posant délicatement les pieds sur les marches. Une écharpe d'esclave lui bandait les yeux. Elle ne portait rien d'autre. Un

homme avec une écritoire poussa la femme vêtue d'une tunique d'Esclave de Cuisine au pied de l'escalier conduisant à l'estrade.

« Regarde-moi, » dit l'homme.

Je restai parfaitement immobile, le regardant. Il examina mon maquillage. Adroitement, il l'améliora.

« Tu es belle, » dit-il.

— « Merci, Maître, » soufflai-je.

Un autre homme me retira mon collier, avec la chaîne qui m'attachait à ma voisine, la fille virginale avec un morceau de tissu blanc. L'homme à l'écriture m'indiqua que je devais rester près de lui, ce que je fis. De l'endroit où je me tenais, au pied de l'escalier, je voyais le plafond de la Curuléenne et quelques acheteurs massés sur les gradins supérieurs.

Leur excitation m'effraya. Les ventes allaient trop bien.

La foule rugit. La fille, sur l'estrade, était contrainte de se présenter les yeux bandés.

Elle poussa un cri de désespoir, lorsque le bandeau lui fut retiré, regardant les acheteurs.

Elle fut rapidement vendue.

La fille portant une tunique d'Esclave de Cuisine fut poussée sur l'estrade.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'écria le commissaire-priseur. « Il doit y avoir une erreur. Ce n'est qu'une petite Esclave de Cuisine ! »

La foule rugit de rire.

L'homme à l'écriture écoutait attentivement. Il ne me fit pas avancer immédiatement au pied de l'escalier qui conduisait sur l'estrade énorme de la Curuléenne.

J'aurais aimé que mes cheveux soient plus longs.

J'écoutai la vente de la fille en tunique d'Esclave de Cuisine. Celle-ci lui fut bientôt arrachée.

« Numéro, » dit l'homme à l'écriture.

Je me tournai et penchai la tête afin qu'il puisse lire le numéro écrit au rouge à lèvres sous mon oreille gauche.

« 91, » dit-il. Il l'inscrivit sur la feuille de ventes.

J'entendis le craquement de la tunique déchirée de la fille qui se trouvait sur l'estrade, le rugissement du public.

Elle était à présent exhibée nue.

L'homme à l'écriture me poussa vers le pied de l'estrade et je trébuchai en m'arrêtant au pied de l'escalier. Je restai immobile afin de ne pas déplacer les bandes de soie enroulées autour de mon corps. La fille en tunique d'Esclave de Cuisine fut vendue.

Je montai sur l'estrade. L'estrade était très grande. Je n'avais pas réalisé à quel point le public était nombreux. Il était silencieux. Il me fit peur.

Le commissaire-priseur parut troublé, mais cela ne dura qu'un instant.

« Quelqu'un, apparemment, » dit-il, « nous a envoyé un cadeau. » Il me montra avec son fouet. « Ses lignes, » reprit-il, « suggèrent qu'il est joli. » Il regarda la foule. « L'ouvrons-nous ? »

Mais la foule, au lieu de l'encourager, resta silencieuse. Sa main trembla un instant. J'eus peur. Je ne comprenais pas la réaction du public.

« Voyons, » continua-t-il, feignant la bonne humeur. Il déroula les bandes de soie qui cachaient ma tête. La foule émit un murmure admiratif. J'étais trop vaine pour ne pas être contente. « Joli visage, » reprit-il, « féminin, doux, vulnérable, expressif. Il sera facile de le lire afin de la contrôler. » Il haussa les épaules. « Les cheveux, bien entendu, » poursuivit-il, « sont beaucoup trop courts, mais les responsables de la Curuléenne affirment qu'ils

repousseront. »

Le public ne rit pas.

La main du commissaire-priseur tremblait. Il était nerveux. J'avancaï la jambe droite, la levant, tendant les orteils, seuls les orteils de mon pied droit touchant le sol. Ma hanche gauche était tournée vers l'extérieur. Je levai et tendis le bras gauche, le poignet fléchi, la paume vers la gauche.

Avec élégance, il déroula la soie qui cachait mon bras gauche.

« Joli membre, » apprécia-t-il.

Le public paraissait attentif, intense, méfiant. Le commissaire-priseur était manifestement troublé.

« Voyons s'il y a quelque chose de plus intéressant ici, » dit-il.

J'entendis la foule retenir son souffle, mais il n'y eut pas d'enchères.

Nous n'exécutâmes pas la chorégraphie prévue. Le public compte beaucoup. Il influence le drame qui se joue sur l'estrade d'une manière qu'il ne perçoit pas toujours. Le commissaire-priseur, troublé, retira finalement les bandes de soie que je portais. Il ne me fit pas pivoter avec elle ; il ne m'obligea pas à me rouler à ses pieds.

« Voici une femme, » dit-il. « Que me propose-t-on ? »

Il n'y eut aucune enchère.

« Regardez ! » cria une voix. Le public se tourna, ainsi que le commissaire-priseur et moi. Au sommet de l'allée centrale, se découpant sur le portail du Marché, se tenait un Guerrier armé pour la guerre. Il ne parlait pas. Il avait un bouclier et une lance. Sur son épaule gauche, était suspendu un fourreau contenant une épée. Il était casqué.

« Maître ? » s'enquit le commissaire-priseur d'une voix tremblante.

Le Guerrier ne répondit pas.

Le commissaire-priseur me montra, cessant de s'intéresser à la silhouette qui venait d'entrer dans la salle.

« Voici la femme, » dit-il faiblement. « Que me propose-t-on ? »

À ce moment-là, le Guerrier se mit à descendre les marches. Nous le regardâmes approcher.

Quelques instants plus tard, il fut sur l'estrade, faisant face à la foule. Il posa l'extrémité de la hampe de sa lance puissante sur l'estrade.

— « Kajira canjelne, » dit-il. « Défi de l'esclave. » Il se tourna vers moi et je m'agenouillai. Je ne pouvais parler. Il me sembla que j'allais m'évanouir.

Il se tourna à nouveau vers le public.

« J'aurai cette femme, » dit-il, « pour elle, je combattrai Ar et Gor entière. »

— « Je t'aime, Clitus Vitellius ! » criai-je, les yeux pleins de larmes.

— « Tu n'as pas la permission de parler ! » cria le commissaire-priseur. Il leva le fouet dans l'intention de me frapper.

Mais la pointe de la lance de Clitus Vitellius était sur sa gorge.

— « Ne la frappe pas, » dit Clitus Vitellius.

— « Non, Maître, » répondit le commissaire-priseur, blême, baissant le bras, reculant avec frayeur.

Clitus Vitellius se tourna à nouveau vers le public d'Ar.

— « Kajira canjelne, » répéta-t-il. « Défi de l'esclave. »

Il n'y eut pas de réponse dans le public. Puis un homme se leva, se frappant l'épaule gauche. Puis un autre se leva et fit la même chose, puis un autre et encore un autre. Bientôt, le public fut debout, acclamant, se frappant l'épaule gauche. Clitus Vitellius se tenait, droit,

sur l'estrade, son grand bouclier au bras gauche, sa lance puissante dans la main droite. Il avait la tête haute, ses yeux étaient vifs et clairs, des yeux de Guerrier.

— « Elle t'appartient, Maître, » dit le commissaire-priseur à Clitus Vitellius.

Je m'agenouillai joyeusement à ses pieds. À présent, il allait m'affranchir et me prendre comme Compagne. Il posa son bouclier et sa lance, pour me faire lever, me reconnaissant comme son égale.

— « Ton fouet, » dit Clitus Vitellius au commissaire-priseur.

— « Tu ne voulais pas qu'elle soit fouettée, » dit-il.

— « C'est à moi de la fouetter, » dit Clitus Vitellius. Le commissaire-priseur lui remit le fouet.

— « Maître ? » dis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Tu ne vas pas m'affranchir ? » demandai-je.

— « Seuls les imbéciles, » répliqua-t-il, « affranchissent les esclaves. »

— « Maître ! » criai-je.

— « À genoux sous le fouet ! » ordonna-t-il.

J'obéis. Je baissai la tête et, sous mon corps, croisai les poignets, comme s'ils étaient attachés. Mon dos était courbé, prêt à recevoir tout châtiment qu'il jugerait utile de m'infliger. J'étais consternée. Je tremblais. Était-il possible que je sois encore une esclave ? Était-il vraiment sérieux ? Avait-il l'intention de me garder comme esclave ?

Sûrement pas ! Sûrement pas !

— « Je ne voudrais pas que vous enregistriez des pertes à cause d'elle, » dit-il au commissaire-priseur. « Voici de quoi couvrir le coût de cette misérable petite esclave. »

J'entendis une bourse lourde de métal tomber sur les planches polies de l'estrade.

— « Avec la reconnaissance de la maison, Maître ! » s'écria le commissaire-priseur. Il détacha les lacets de la bourse et, avec un cri de joie, éparpilla des pièces d'or sur le bois. Rapidement, il tria les pièces avec compétence. « Il y a cent disques d'or au tarn, ici ! » s'écria-t-il.

Le public poussa un rugissement d'approbation.

Je pleurais, mes larmes tombant sur le bois, se mêlant à la sciure. C'était dix ou cent fois plus que ma valeur. Je compris alors à quel point Clitus Vitellius avait de l'affection pour moi. Je pleurai de joie.

J'ignorais qu'un homme pût désirer une femme à ce point. Néanmoins, il me gardait comme esclave.

Peut-être ne peut-on désirer autant que les esclaves, qui peuvent être achetées et vendues.

Oh, quel sentiment indescriptible, incroyable, que celui d'être possédée, littéralement possédée, par un homme !

J'étais à genoux, esclave sur le point d'être punie.

« Le Maître est beaucoup trop généreux, » dit le commissaire-priseur. « C'est beaucoup plus que la valeur de cette esclave. »

— « Tu as raison, » répondit Clitus Vitellius.

Je tremblais de rage mais ne changeai pas de position.

« Donne-moi aussi la suivante de la Chaîne, » dit-il.

— « Non ! » criai-je.

Il se tourna vers moi et, à nouveau, je baissai rapidement la tête. Était-il véritablement possible qu'il me garde comme esclave ? Était-il possible qu'il soit véritablement aussi fort ? Je ne pouvais le croire.

— « Avec joie, » s'écria le commissaire-priseur. « 92 ! » appela-t-il.

La fille virginale, mince, aux belles épaules et aux jolies jambes, terrifiée, gagna l'estrade. Le morceau de tissu blanc collait à sa peau. Il ne cachait pas grand-chose. Ses jambes étaient bien exposées à l'inspection des maîtres et la douceur de ses seins était évidente.

Le public poussa un rugissement d'approbation et elle recula. Je me demandai ce que les hommes voyaient en elle. Elle n'était qu'un morceau de tissu blanc, destiné à être violé et à servir.

— « Approche ! » ordonna Clitus Vitellius à la fille.

Rapidement, elle alla s'immobiliser devant lui.

« Position ! » fit-il sèchement.

Elle tomba à genoux devant lui, en position d'Esclave de Plaisir.

« Le dos plus droit ! » ordonna-t-il. Elle obéit.

Il s'accroupit près d'elle et, avec son poignard, coupa les lanières qui retenaient le morceau de tissu blanc. Il tomba sur l'estrade, voletant dans les courants d'air.

Il considéra la fille. Puis il se tourna vers moi.

« Je vais prendre les deux, » dit-il.

Je protestai d'un cri.

Alors il fut près de moi, le fouet ; à la main.

Je le regardai dans les yeux. Puis j'eus peur. Je compris que c'était un maître goréen. Même s'il avait beaucoup d'affection pour moi, même s'il me désirait violemment, je compris que je ne pouvais être, vis-à-vis de lui, qu'une esclave impuissante. Quels que soient ses sentiments pour moi, je ne pouvais être qu'une esclave à ses pieds. Je serais totalement possédée. Il obtiendrait tout de moi. Il ne me serait jamais permis de garder quoi que ce soit pour moi. Il serait le maître, je serais l'esclave. Je n'osais plus lui suggérer de m'affranchir. Je n'osais même plus y penser. C'était un Goréen.

Je baissai la tête, à genoux sous le fouet.

— « Pardonne-moi, Maître, » soufflai-je.

— « Ce soir, » dit-il, « bien que tu sois esclave, tu m'as appelé par mon nom au lieu de m'appeler : Maître. »

— « Pardonne-moi, Maître, » dis-je. Je tremblais. Je me souvins que j'avais crié : « Je t'aime, Clitus Vitellius ! ». Comme j'avais été stupide ! C'était une erreur. Elle ne passerait pas inaperçue.

— « En outre, » reprit-il, « tu as parlé plusieurs fois sans permission. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « En outre, » ajouta-t-il, « tu as osé protester lorsque j'ai acheté une fille. »

Je l'avais effectivement fait.

« Opposes-tu ta volonté à la mienne, ou bien mets-tu ma volonté en question ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Me prends-tu pour un maître complaisant ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Supplies-tu d'être punie ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. « Je supplie d'être punie. »

Je le vis prendre le long manche du fouet à deux mains.

Je baissai davantage la tête, je fermai les yeux, je me crispai, je serrai les poings, les poignets croisés, comme s'ils étaient attachés, sous mon corps.

Je résolus de garder cette position.

J'entendis le sifflement rapide du fouet. Jamais je ne l'avais entendu arriver aussi rapidement. Après quatre coups, je ne pus garder plus longtemps la position.

« Attache-moi à un anneau d'esclave, Maître ! » suppliai-je. « Mets-moi au poteau ! » J'étais à plat ventre sur l'estrade, les mains sur la tête. J'avais de la sciure de bois sur les lèvres et le visage. Après deux coups, il m'était devenu impossible de crier. Cependant, il ne me frappa que dix fois. Je pleurais, couchée sur l'estrade, punie. Je le sentis me passer un collier métallique au cou et le fermer.

Je portais un collier. Il n'était pas fâché contre moi. Il s'était contenté de me punir. J'avais mérité le fouet. Il m'avait fouettée.

Néanmoins, les esclaves ne s'habituent guère au fouet. On peut être esclave depuis des années et en avoir encore peur. Le maître goréen n'hésite pas à l'utiliser lorsque nous sommes désagréables. Nous savons qu'il le fera. Nous ne sommes pas désagréables.

Clitus Vitellius s'était tourné vers la fille mince et virginale.

« Souhaites-tu faire la moindre difficulté ? » demanda-t-il avec un rire, levant le fouet.

— « Non, Maître ! » s'écria-t-elle.

Il lui mit le collier, comme il l'avait fait pour moi. Nous portions toutes les deux son collier. Il nous fit agenouiller côte à côte.

— « Je me sou mets entièrement, Maître, » dis-je.

— « Je me sou mets entièrement, Maître, » dit la fille virginale, suivant rapidement mon exemple.

Le fouet était posé dans un coin.

— « Nous avons probablement fait prendre du retard aux ventes de la Curuléenne, » dit Clitus Vitellius au commissaire-priseur.

Le commissaire-priseur s'inclina, la bourse pleine d'or à la main.

« Venez, Esclaves ! » nous dit Clitus Vitellius.

Il prit son bouclier et sa lance puis descendit l'escalier de l'estrade. Nous le suivîmes. Il monta la longue allée conduisant à la porte. Les hommes criaient son nom, l'acclamaient, se frappaient l'épaule gauche lorsqu'il passait devant eux. Il marchait comme un Guerrier. Nous le suivions, ses esclaves.

« Va-t-il nous faire marcher nues dans les rues ? » demanda la fille virginale.

— « Il fera ce qui lui plaît, » répondis-je. « C'est un Guerrier. »

LA VENGEANCE D'UN GUERRIER ; LES FOURRURES DE MON MAITRE

Nous étions à quatre ponts des Tours des Guerriers quand Clitus Vitellius pivota brusquement sur lui-même et me regarda. Je m'arrêtai soudain, nue, à l'endroit où je me trouvais. La fille virginale s'arrêta également. Mais il ne la regardait pas. Il se dirigea vers moi. Il s'immobilisa devant moi, son bouclier sur le bras gauche, sa lance puissante dans la main droite. Immédiatement, je me mis à trembler et tombai à genoux, la tête baissée.

« Oh ! » s'écria la fille virginale. Ayant posé le bouclier et la lance, il était allé près d'elle et lui attachait les mains dans le dos. Il la lia par les poignets à un anneau situé au pied du Pont des Quatre Lampadaires. Ces anneaux sont très répandus, dans les villes goréennes, et permettent aux maîtres d'attacher leurs esclaves. L'anneau était fixé dans un poteau d'environ un mètre de haut. Elle était debout près du poteau, nue, les mains liées dans le dos, au pied du Pont des Quatre Lampadaires. Je voyais les lumières d'Ar la Glorieuse. Elle se trouvait dans la lumière d'un lampadaire. Elle était très belle.

« Maître ? » supplia-t-elle.

Il sortit un morceau de craie de sa poche et écrivit des mots goréens sur son épaule gauche.

Puis il lui retira son collier, ce qui nous stupéfia.

« Maître, » sanglota-t-elle.

Il rangea la craie et le collier.

— « Sais-tu lire ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Lis ce que j'ai écrit sur ton corps, » dit-il.

— « Je ne vois pas bien, Maître, » répondit-elle, « mais, d'après ce que j'ai senti sur ma peau, je sais ce que tu as écrit. »

— « Lis à haute voix, » ordonna-t-il, « Esclave ! »

— « Tu as écrit : « Mets-moi un collier. Possède-moi. », » dit-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « Tu vas me laisser ici à l'intention du premier inconnu qui passera, Maître ? » demanda-t-elle.

— « T'y opposes-tu, Esclave ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle. La pointe de la lance, qu'il avait ramassée, était sur sa gorge.

Puis je sentis la pointe de la lance sur mon dos.

— « Debout, Esclave ! » ordonna-t-il.

Rapidement, je me levai.

Puis il passa devant moi et s'engagea sur le Pont des Quatre Lampadaires. Je le suivis

rapidement. Je me retournai, au milieu du pont, pour regarder la fille attachée. L'endroit était désert. Il était tard. Elle semblait très seule, attachée, nue, dans la lumière du lampadaire, attendant l'arrivée du premier passant.

Je lui tournai le dos et suivis Clitus Vitellius. Je me souvins de ses yeux lorsque, quelques instants plus tôt, il s'était retourné et m'avait regardée. Jamais je n'avais vu autant de désir, de possessivité, dans le regard d'un homme. Je me sentis faible. Je me demandai le rôle de combien de femmes je devrais jouer pour lui. Il s'était débarrassé de la fille virginale, avec arrogance, dans un geste de Guerrier, la laissant au premier inconnu qui passerait. À présent, il me faudrait le servir comme plusieurs esclaves. Je ne savais pas si j'en étais capable.

Nous n'étions pas loin des Tours des Guerriers, à deux ponts d'elles, lorsque Clitus Vitellius se tourna à nouveau vers moi.

« Je ne peux pas attendre, » me dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. Nous étions sur un Haut Pont, un des plus hauts d'Ar. Les lumières de la ville s'étendaient au-dessous de nous ; au-dessus de nous, brillaient les étoiles de Gor.

Il posa son bouclier sur le pont, sa surface convexe face aux étoiles.

Il me fit signe de prendre position dessus et je le fis, la tête baissée. Avec les lanières, passées sous les bords du bouclier, il m'attacha les mains, une de chaque côté, à peu près au niveau des épaules. J'étais couchée sur le bouclier, attachée à lui.

— « À présent, je t'ai comme je te veux, Dina, » souligna-t-il, « fille de la Terre. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Rapidement, il me prit dans ses bras. Je m'abandonnai immédiatement à mon Maître.

Ses mains étaient sur mes épaules. Il me tira vers lui, vers sa bouche avide, tirant sur les lanières qui m'attachaient au bouclier. Je crus qu'il allait m'arracher au bouclier. Puis il me rejeta dessus. Je sentis ses cuisses sur mon ventre et mes cuisses. Je ne pouvais échapper à cette ardeur féroce à laquelle je devais me soumettre. Puis, à nouveau, je criai, perdue dans l'amour de l'esclave pour son maître.

Il me détacha les poignets. Il me poussa à côté du bouclier. Je roulai sur le flanc, sur le pont. Je restai couchée sur le pont, son collier au cou.

— « Il se fait tard, » dit-il. « Nous devons gagner les Fourrures d'Amour. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Debout ! » dit-il. Il me toucha du bout du pied.

Je voulus me lever, mais je tenais à peine debout. Je tombai à quatre pattes.

Il se moqua de moi.

Je tombai sur le flanc. Je tendis la main vers lui.

« Debout, fille de la Terre, » dit-il.

— « Je vais essayer, Maître, » répondis-je.

Mais je tombai une nouvelle fois à genoux.

« Ne me bats pas, Maître, » suppliai-je, « tu m'as rendue tellement faible ! »

— « Je sens l'odeur de ta faiblesse, » répliqua-t-il.

— « Oui, Maître, » dis-je. J'étais tellement dépassée par l'amour que je lui portais que je ne tenais plus debout. Je n'avais jamais connu une telle faiblesse. Il me semblait que j'avais juste la force de rester couchée devant lui, vulnérable, le serrant et l'embrassant, peut-être, l'attendant.

« Je ne peux pas marcher, Maître, » repris-je. « Permets-moi de ramper jusqu'à tes fourrures. »

Il suspendit son bouclier sur son dos et y fixa également la lance.

Puis il me prit doucement dans ses bras. Il me porta, ma tête reposant sur son épaule, jusqu'aux Tours des Guerriers.

Je lui servis du vin.

J'étais la seule femme de ses compartiments. Je comprenais bien ce que cela signifiait. Il avait choisi la perfection d'un homme, maître total, et d'une femme, esclave complète. Cela s'appelle le Lien Parfait.

Cela convient à certains hommes et pas à d'autres. Il faut que l'homme ait trouvé son esclave parfaite et la femme son maître parfait.

Telle était la relation qui m'unissait à Clitus Vitellius, mais je n'aurais pas osé le dire. Je crois qu'il le savait également.

Quand je lui eus servi du vin, il me fit également boire dans son gobelet. C'était un grand honneur et un symbole de l'acceptation de mon statut vis-à-vis de lui. Néanmoins, bien entendu, je ne posai pas les lèvres à l'endroit où il avait posé les siennes.

Il posa le gobelet.

Suivant ses indications, j'étendis les Fourrures d'Amour. Je ne les étendis pas sur la couche, mais au pied. Seule une petite lampe brûlait dans le compartiment.

Sur un geste de Clitus Vitellius, je m'allongeai sur les fourrures, au pied de la couche.

Il quitta sa tunique et s'accroupit près de moi. Je constatai qu'il pouvait à peine s'empêcher de se saisir de moi.

« Je t'appartiens, » lui dis-je. « Prends-moi, Maître ! »

— « J'ai de l'affection pour toi, » dit-il.

Je le regardai.

— « Sois fort avec moi, Maître, » soufflai-je. « Je ne veux pas te défier. Je ne veux pas m'opposer à toi. Je veux te servir et je veux t'aimer. Je veux tout te donner, sans rien garder. »

Il me considéra.

« Tu ne comprends donc pas, Maître ? » demandai-je.

« Si j'avais le choix, je déciderais d'être ton esclave. » J'avais compris qu'une femme doit choisir entre la liberté et l'amour. Ces deux vertus sont estimables. Chacun peut choisir ce qui lui convient.

— « Mais je ne te donne pas le choix, » fit-il remarquer.

— « Bien sûr, Maître, » répondis-je. « Tu es Goréen. »

Il regarda les fourrures.

— « Je te vendrai peut-être, » dit-il.

— « Tu peux faire ce que tu veux, Maître, » répondis-je. Je savais que, simple asservie, j'étais totalement à sa merci.

Il parut furieux.

« Apporte-moi du vin, Maître, » dis-je.

Il me foudroya du regard.

« L'esclave ne fait que tester son Maître, » fis-je en souriant.

Soudain, il me frappa, cruellement, sur la bouche. J'eus mal. Je sentis le goût du sang.

— « Crois-tu, » demanda-t-il, « que, sous prétexte que j'ai de l'affection pour toi, je ne serai pas fort avec toi ? »

— « Non, Maître, » dis-je.

J'étais couchée dans l'ombre de l'anneau d'esclave. Une chaîne et un lourd collier étaient posés au pied de l'anneau, la chaîne étant fixée à l'anneau.

Il prit le lourd collier métallique et me le mit au cou, m'attachant sur les fourrures, au pied de sa couche.

Puis il me toucha.

« Je vois que tu seras fort avec moi, Maître, » relevai-je.

— « Comme je suis stupide, » gronda-t-il, « d'avoir de l'affection pour une misérable esclave de la Terre ! »

— « Je ne demande qu'à t'aimer et te servir, Maître, » dis-je.

— « Pourtant, tu es jolie, » dit-il.

— « L'esclave est reconnaissante si son Maître la trouve jolie, » dis-je.

— « Ainsi, tu choisirais d'être esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Traînée ! » jeta-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « C'est moi qui déciderai, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Je décide... » reprit-il.

— « Oui, Maître ? » suppliai-je.

— « ... que tu es mon esclave, » conclut-il.

— « Oui, Maître ! » criai-je.

Puis je me tortillai dans ses bras et il me prit, explosant dans les extases les plus profondes qu'une femme puisse connaître, celles de l'orgasme de l'esclave, que seules peuvent connaître les femmes possédées.

— « Comment pourrais-je t'aimer autant, » dit-il, « si je ne te possédais pas complètement, si tu ne m'appartenais pas entièrement ? »

— « Je ne sais pas, Maître, » répondis-je. Clitus Vitellius avait avoué son amour pour une esclave. J'espérai qu'il ne me battrait pas.

Il me prit par les cheveux et me jeta la tête en bas sur les fourrures.

— « Un homme ne peut aimer qu'une femme, » déclara-t-il, « qui est véritablement sienne, qui lui appartient. Autrement, ce n'est qu'un Contrat. »

— « Une femme, » dis-je, « ne peut aimer qu'un homme à qui elle appartient vraiment. »

— « À qui appartiens-tu vraiment, Esclave ? » demanda-t-il.

— « À toi, Maître, » répondis-je.

— « Tu me plais, Esclave, » dit-il.

— « Affranchis-moi, » fis-je, mutine.

— « Veux-tu être fouettée ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître ! » m'empressai-je de répondre, soudain effrayée. Je lui appartenais. Il pouvait faire ce qu'il voulait de moi.

— « Mendie ta liberté ! » ordonna-t-il.

— « Je t'en prie, Maître, affranchis-moi, » suppliai-je.

Il rit.

— « Non, » dit-il. « Je ne t'affranchis pas. Je te garde comme esclave. »

Je fermai les yeux. J'avais été Judy Thornton, de la Terre. J'étais étudiante dans une petite université prestigieuse. J'avais écrit de la poésie. J'étais populaire, sur le campus. À présent, je n'étais qu'une esclave marquée au fer rouge, Dina, impuissante dans les bras de son maître.

J'ouvris les yeux.

— « L'esclave est-elle parfois autorisée à dire ce qu'elle pense ? » demandai-je.

— « Peut-être, de temps en temps, » répondit Clitus Vitellius, « à condition qu'elle le fasse à genoux et à mes pieds. »

— « Tu es un monstre, Maître, » dis-je.

Puis je sentis à nouveau son corps sur le mien et criai quand mes jambes furent écartées.

« Tu es dur, Maître, » minaudai-je. Puis, effrayée, j'ajoutai : « Pardonne-moi, Maître. »

Il ne me battit pas.

Je réagis, frissonnant sous les coups de sa virilité puis m'abandonnai, satisfaite, à la douce brutalité qu'il m'imposait.

Il avait de nombreuses manières de me prendre et je devais me soumettre à toutes, absolument.

Plus tard, nous entendîmes des hommes sur les ponts. C'était le début de la matinée.

Je serrais Clitus Vitellius.

« Tu as de grands désirs, Maître, » lui dis-je.

— « Je n'ai honte ni de ma santé ni de ma vitalité, » répondit-il. Il dit ceci comme un Goréen expliquant quelque chose à une fille de la Terre ignorante. « Et toi, » ajouta-t-il, « tu dois le savoir, tu es une petite femelle de sleen extrêmement sensuelle. Cela te fait-il honte ? »

— « Plus maintenant, Maître, » répondis-je.

— « C'est un signe de ta vitalité et de ta santé, de ta liberté émotionnelle, » expliqua-t-il. « Cela indique que tu es vigoureuse et saine, que tu n'es pas psychologiquement diminuée ou malade. »

J'étais devenue libre, sur Gor, malgré le collier que je portais. Bizarrement, avec le collier, j'étais libre. Sans collier, j'étais véritablement une esclave, prisonnière d'une culture pathologique, esthétique, mécaniste et viciée.

— « Je suis peut-être émotionnellement libre, » dis-je en riant, « mais je ne suis pas physiquement libre. »

— « Exact, » dit-il. Il tira sur la chaîne de mon collier.

— « Tu me gardes comme esclave ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » dit-il.

— « Je n'aurais pas imaginé qu'un homme puisse me désirer tellement, » dis-je, « qu'il veuille me garder comme esclave. »

— « Tu n'imaginais pas que tu rencontrerais un homme capable de satisfaire tes désirs les plus profonds, » expliqua-t-il. « Ces désirs cachés, secrets, à peine perçus, dont tu n'avais pas conscience. »

— « Tu es un rêve secret, que j'osais à peine rêver, devenu réalité, Maître, » dis-je.

— « Et toi pour moi, Esclave, » répondit-il.

— « Seras-tu vraiment dur avec moi, Maître ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Bien que tu aies de l'affection pour moi, me garderas-tu vraiment comme esclave ? »

— « Oui, Esclave, » dit-il.

— « Soumise à la punition si je suis désagréable ? » demandai-je.

— « Soumise à la discipline selon mon désir, que tu sois désagréable ou non, » affirma-t-il.

— « Mon asservissement sera donc absolu, » en conclus-je.

— « Bien entendu, Esclave, » dit-il.

Je tendis timidement la main et le touchai. Je l'embrassai tendrement, sur l'épaule.

— « Je t'aime, Maître, » dis-je.

— « Tais-toi, Esclave ! » dit-il, irrité.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Puis il me toucha avec douceur et tendresse, et je me serrai contre lui, mais je ne parlai pas, perdue dans sa caresse, car, esclave, il m'avait été interdit de parler. Il me fit alors doucement l'amour, mais je savais qu'il pouvait devenir violent ou brutal d'un instant à l'autre. Il y a des milliers de manières de prendre une esclave, et je ne doutais pas que Clitus Vitellius les dominait toutes. Comme j'étais joyeuse ! Il me dominait. Je lui étais assujettie. Je lui appartenais, totalement, sans restriction. Il m'est impossible d'exprimer ce que je ressentais. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il m'avait imposé le silence, afin que je n'essaye pas de parler et me contente de ressentir ce qui ne peut être exprimé dans aucune langue. De sorte que je ne tentai pas de parler, et me consacrai simplement aux tâches de l'amour.

FIN

Résumé

J'étais à genoux dans l'herbe, nue, enchaînée à un rocher, sur une planète inconnue. Deux hommes sont venus vers moi et m'ont demandé : « Var Bina, Kajira ? »

Ne les comprenant pas, je n'ai pu leur répondre. Alors ils m'ont fouettée et s'apprêtaient à m'égorger quand celui qui allait devenir mon maître est arrivé. Il a combattu pour moi, et gagné.

Sur Terre, je m'appelais Judy Thornton, j'étudiais la littérature à l'université, j'écrivais des vers, tous les garçons étaient à mes pieds... Mais ici, sur Gor, je suis une kajira, une esclave. Mon maître m'a amenée dans ce camp et je dois le servir. Sur ma cuisse, une marque en forme de fleur, indélébile : ces barbares m'ont marquée au fer rouge, comme on marque le bétail.

Je devrais me révolter, je devrais haïr cet homme qui m'offre à ses compagnons. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'admirer sa force virile. Je voudrais qu'il me prenne chaque nuit. Je veux qu'il m'aime...

JOHN NORMAN

Les Monstres de Gor



opta

JOHN NORMAN

Les monstres de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : BEASTS OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1979 by John Norman

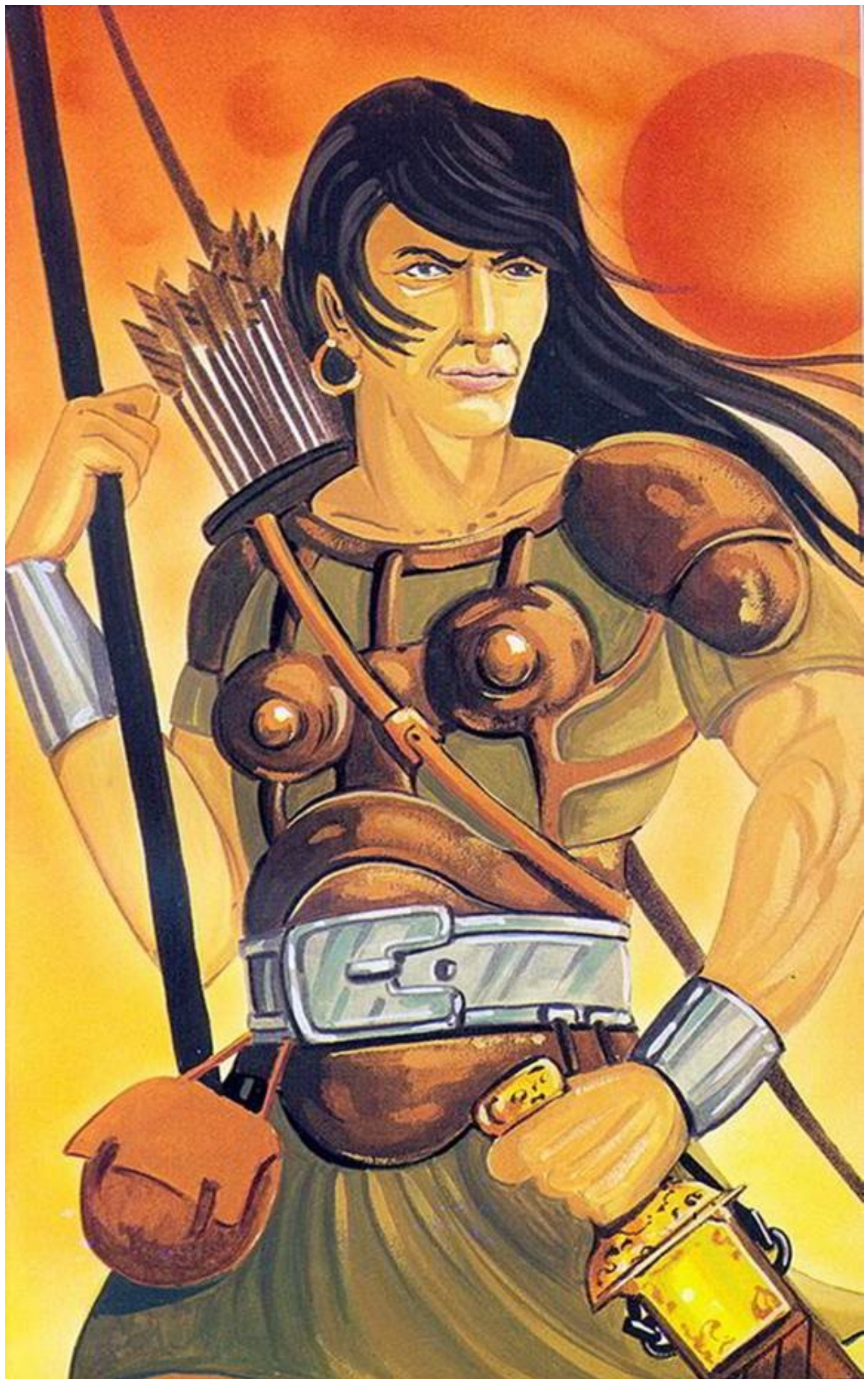
© 1985 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.

John Norman est le pseudonyme de John Frederik Lange. Né en 1931, ce professeur d'université acquit la célébrité parmi les lecteurs d'héroïc fantasy avec sa fameuse série des aventures de Tarl Cabot et Jason Marshall sur Gor, l'Anti-Terre.

Dans cette immense fresque d'un monde à la fois sauvage et raffiné, l'auteur lâche la bride à son imagination et à ses fantasmes.

Des centaines de personnes, des territoires mystérieux, des monstres et des merveilles, des maîtres et des esclaves, des conquérants et des assassins, des pirates et des pillards, des danseuses soumises... Le catalogue ne saurait être plus complet...

Daniel Walther



LE SLEEN

« **I**L n'y a pas d'indice, » avait dit Samos.

J'étais allongé sur la grande couche. Je fixais le plafond de la chambre. La faible lumière d'une lampe ajourée vacillait. Les fourrures étaient profondes et douces. Mes armes étaient posées un peu plus loin. Une esclave, endormie, était enchaînée à mes pieds.

Il n'y avait pas d'indice.

« Il peut être n'importe où, » avait dit Samos. Il avait haussé les épaules. « Nous savons seulement qu'il est parmi nous. »

Nous ne savons pas grand-chose d'une espèce animale nommée : Kur. Toutefois nous savons que ses représentants sont sanguinaires, qu'ils se nourrissent de chair humaine et qu'ils aiment la gloire. « Ils ne sont pas très différents des hommes, » m'avait un jour dit Misk, un Prêtre-Roi.

Cette histoire, dans un sens, n'a pas de début clair. Elle a commencé, je suppose, il y a quelques milliers d'années quand les Kurii, à force de guerres intestines, ont rendu leur planète d'origine inhabitable. Le niveau de développement technologique qu'ils avaient atteint à cette époque leur permit de construire de petites planètes d'acier, en orbite, chacune d'entre elles faisant plusieurs pasangs de diamètre. Les survivants d'une espèce décimée, ensuite, tandis qu'une planète brûlait sous eux, se mirent en chasse dans les plaines des étoiles.

Nous ignorons combien de temps dura leur chasse. Cependant nous savons que, il y a bien longtemps, les planètes sont entrées dans le Système d'une étoile jaune de taille moyenne, à révolution lente, occupant une position périphérique dans un des univers en spirale, étincelants et généreux, de la nature.

Ils avaient trouvé leur proie, un monde.

Ils avaient trouvé deux planètes, l'une connue sous le nom de Terre, l'autre sous celui de Gor.

Une de ces planètes était un monde qui s'empoisonnait lui-même, un monde pathologique, dément, myope, pourri par le désir du profit, qui s'autodétruisait. L'autre était un monde primitif, virginal dans sa beauté et sa fertilité, que ses maîtres, appelés les Prêtres-Rois et vivant dans les Sardar n'autorisaient pas à suivre l'exemple de son frère infortuné. Les Prêtres-Rois ne permettaient pas aux hommes de détruire Gor. Ils ne sont pas tolérants ; ils n'acceptent pas le génocide. Peut-être est-il difficile de comprendre pourquoi ils ne permettent pas aux hommes de détruire Gor. N'est-il pas dur et cruel, de leur part, de refuser ce plaisir aux hommes ? Peut-être. Mais ils sont également rationnels. Et sans doute peut-on être rationnel sans être faible. En réalité, la faiblesse n'est-elle pas le comble de l'irrationalité ? Gor, en outre, il ne faut pas l'oublier, est également le domaine des Prêtres-Rois, vivant dans les Sardar. Ils n'ont pas décidé d'être faibles. Cette décision peut paraître terrifiante aux habitants de la Terre, tellement ils sont obsédés par leur individualisme, leurs

droits et libertés proclamés, mais c'est celle qu'ils ont prise. Je ne la défends pas. Je me contente de la constater. Ceux qui ne sont pas d'accord peuvent s'adresser à eux.

« Demi-Oreille est à présent parmi nous, » avait dit Samos.

Je fixais le plafond, regardant les ombres changeantes et les reflets de la lampe ajourée.

Les Prêtres-Rois, depuis des milliers d'années, défendaient le Système de l'étoile jaune contre les déprédations des agresseurs kurii. La chance avait changé de camp une douzaine de fois, mais les Kurii n'étaient jamais parvenus à établir une tête de pont sur les rivages de cette belle planète. Toutefois, quelques années auparavant, à l'époque de la Guerre du Nid, la puissance des Prêtres-Rois avait été considérablement réduite. Je ne pense pas que les Kurii en soient certains, ou qu'ils connaissent l'étendue de cette réduction.

Je crois que s'ils savaient la vérité, sur ce point, les messages codés fileraient entre les mondes d'acier, les sas s'ouvriraient et les vaisseaux prendraient la direction de Gor.

Mais le Kur, comme le requin et le sleen, est un animal prudent.

Il rôde, hume le vent puis, quand il est certain, il attaque.

Samos était très troublé par le fait que le Kur de haut rang, que l'on appelait Demi-Oreille, soit à présent sur la planète. Nous l'avions découvert grâce à un message chiffré, tombé entre nos mains, caché dans les perles d'un collier.

L'arrivée de Demi-Oreille sur la planète était considérée, par Samos et les Prêtres-Rois, comme un signe de l'imminence de l'invasion.

Peut-être les vaisseaux des Kurii fondaient-ils déjà sur Gor, aussi déterminés et silencieux que des requins, dans les eaux noires de l'espace.

Mais je ne le pensais pas.

J'estimais que le Kur nommé Demi-Oreille était venu préparer l'invasion.

Il était venu aplanir les difficultés, préparer les sables de Gor aux quilles des vaisseaux d'acier.

Il fallait l'en empêcher.

S'il découvrait la faiblesse des Prêtres-Rois, ou s'il construisait les entrepôts nécessaires au ravitaillement, à la protection et à l'entretien des vaisseaux, il était tout à fait probable que l'invasion réussirait.

Demi-Oreille était à présent sur Gor.

« Il est parmi nous, » avait dit Samos.

Les Kurii agissaient, à présent, déterminés et menaçants. Demi-Oreille était sur Gor.

Mais où était-il !

Je pleurai presque de colère, les poings serrés.

Il n'y avait pas d'indice.

L'esclave couchée à mes pieds bougea, mais ne se réveilla pas.

Je me dressai sur le coude et la regardai. Comme elle était incroyablement douce et belle ! Elle était lovée sur les fourrures ; elle était partiellement couverte par elles ; je les déplaçai, afin de la voir entièrement ; elle bougea ; ses mains se déplacèrent légèrement sur les fourrures ; elle remonta les jambes. Elle tendit les bras, comme pour ramener les fourrures sur elle, mais ses doigts ne les trouvèrent pas ; elle remonta encore un peu les jambes et se tassa sur les fourrures ; peut-être n'y a-t-il rien au monde de plus beau qu'une esclave nue ; un lourd collier métallique, avec une chaîne, lui emprisonnait le cou ; la chaîne était reliée à un anneau fixé au pied de la grande couche, ronde et faisant environ trois mètres de diamètre, suivait la circonférence de la couche sur la droite et était roulée à côté, sur la gauche. Sa peau, elle avait la peau très blanche et les cheveux très noirs, semblait très douce et rose, subtilement, légèrement luisante, vulnérable, dans la lumière de la petite lampe

ajourée. Je la trouvais incroyablement belle. Sa chevelure, noire et belle, couvrait partiellement le collier qui lui emprisonnait le cou. Je la regardai. Comme elle était belle ! Et je la possédais. Quel homme n'a pas envie de posséder une belle femme ?

Elle bougea, tendit à nouveau la main vers les fourrures, parce qu'elle avait froid. Je la pris par le bras et la tirai vers moi, rudement, puis la jetai sur le dos. Elle ouvrit soudain les yeux, surprise, criant presque.

« Maître ! » fit-elle. Puis je la pris rapidement. « Maître ! Maître ! » souffla-t-elle, s'accrochant à moi. Puis j'en terminai avec elle. « Maître, » souffla-t-elle, « je t'aime. » On prend les esclaves quand on veut, et comme on veut.

Elle se serra contre moi, la joue posée contre ma poitrine.

Le sexe est un moyen de contrôler les esclaves. Il est aussi utile que les chaînes et le fouet.

« Je t'aime, » souffla-t-elle.

Chez la femme, à mon avis, le sexe est une affaire plus compliquée que chez l'homme. Si elle est correctement traitée, et, par correctement traitée, je n'entends pas traitée avec courtoisie et gentillesse mais, plutôt, conformément à ce que désire sa nature, elle est encore plus intensément soumise à son pouvoir que l'homme. Le sexe, chez la femme, est une chose très subtile et profonde ; elle est capable de plaisirs intenses et soutenus pouvant susciter la jalousie de tout organisme énergétique. L'homme, bien entendu, peut se servir de ces plaisirs pour en faire sa prisonnière impuissante et son esclave. Peut-être est-ce pour cette raison que les femmes libres se prémunissent tellement contre eux. L'esclave, naturellement, ne peut pas se prémunir contre eux, car elle est à la merci de son maître, qui la traitera non comme elle le souhaite, mais exactement comme *lui* le souhaite. Puis elle s'abandonne, comme elle le doit, alors que la femme libre n'est pas obligée, et sa volonté est extatiquement abandonnée à la sienne. Les besoins d'une femme, biologiquement, sont profonds ; il est regrettable que certains hommes estiment qu'il est mauvais de les satisfaire. Le traitement correct d'une femme, qu'il n'est possible d'administrer uniquement qu'aux filles possédées, est adapté à ses besoins, étant en outre complexe et subtil. La moindre fille réserve des merveilles au maître qui la comprend. On peut peut-être ajouter deux choses. Le traitement correct d'une femme n'interdit pas toujours la courtoisie et la gentillesse, sans pour autant les comprendre obligatoirement. Il y a un temps pour la dureté. Le maître ne doit pas oublier qu'il possède la fille ; s'il garde cela présent à l'esprit, il la traitera, en général, correctement. Il doit être fort et il doit être capable de la punir si elle n'est pas agréable. Le sexe, chez la femme, n'est pas seulement intensément biologique, il est aussi psychologique, et les mots suggèrent une distinction légèrement trompeuse. Nous sommes des organismes psychophysiques, ou mieux, peut-être, des organismes qui pensent et ressentent. Le bon traitement d'une femme consiste, en partie, à la traiter comme on a envie ; il y a des dispositions génétiques à la soumission dans toutes les cellules de son corps, fonctions de sélection naturelle et sexuelle. Par conséquent, ce qui serait considéré comme brutal et irrespectueux par un homme, peut apparaître à la femme comme une dimension de sa nature, la preuve irréfutable de sa possession par lui, de la domination qu'il exerce sur elle, ce qui la fait frémir jusqu'au tréfonds d'elle-même parce que cela touche le sens biologique antique de sa féminité. Il se sert simplement d'elle pour son plaisir, parce qu'il en a envie. Il est le maître.

Je ne la repoussai pas.

« Puis-je prononcer ton nom, Maître ? » supplia-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tarl, » souffla-t-elle, « je t'aime. »

— « Tais-toi, Esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je regardai les ombres, sur le plafond. Je sentis ses lèvres qui m'embrassaient doucement.

Vous pouvez juger les Goréens, si vous le voulez, ou vous moquer d'eux. Sachez, toutefois, qu'ils peuvent également vous juger et se moquer de vous.

Ils s'épanouissent, alors que vous, vous ne le faites pas.

Demi-Oreille était sur Gor.

Je ne savais pas où.

Peut-être n'y avait-il pas place pour la courtoisie et la gentillesse avec une femme possédée.

La femme qui se trouvait près de moi, Vella, était possédée.

Je ris. Je me demandai si j'avais été tenté par la faiblesse. Elle trembla. Elle continua de m'embrasser, effrayée à présent, essayant de m'amadouer.

Comme elle était petite et faible ! Et comme elle était belle ! Comme j'étais heureux de la posséder entièrement !

Je me demandai si j'avais été tenté par la faiblesse. La courtoisie et la gentillesse, pour une esclave ? Jamais !

— « Donne-moi du plaisir ! » dis-je. Ma voix était dure.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. Elle se mit à embrasser et lécher mon corps.

Un peu plus tard, je lui ordonnai de cesser et de se remettre sur le dos. J'écartai la chaîne fixée à son collier.

« Oh, » fit-elle, doucement, quand je la pris.

Je sentis ses ongles dans mes bras.

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes. Comme elle était impuissante, dans mes bras !

Puis elle se mit à crier, doucement.

« Je t'en prie, je t'en prie, » supplia-t-elle, « laisse-moi prononcer ton nom. »

— « Non, » répondis-je.

— « Je t'en prie, » supplia-t-elle.

— « Qui suis-je, pour toi ? » demandai-je.

— « Mon Maître, » répondit-elle, effrayée.

— « Seulement cela, » précisai-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

Je ne la laissai pas parler davantage, ensuite, mais contraignis l'esclave, car telle était mon envie, à subir le tumulte prolongé de la dégradation de la femme asservie, prisonnière des bras de son maître qui n'a pas l'intention de se montrer complaisant.

Je la pris comme ce qu'elle était, une esclave.

Un quart d'ahn plus tard, sa beauté se tortillait avec impuissance ; mes bras griffés saignaient ; ses yeux étaient fous et pitoyables.

— « Tu peux parler, » lui indiquai-je.

Elle rejeta la tête en arrière, secouée de spasmes convulsifs.

— « Je me donne à toi comme une esclave ! Je me donne à toi comme une esclave ! » cria-t-elle. Comme les femmes sont belles, dans ces moments-là ! J'attendis qu'elle se calme, tremblante, me regardant. Puis je criai à mon tour, sous l'effet du plaisir de la posséder. Elle s'accrocha à moi, m'embrassant. « Je t'aime, Maître, » sanglota-t-elle. « Je t'aime. »

Je la serrai plus étroitement, bien qu'elle ne soit qu'une esclave. Elle me regarda. Ses yeux étaient humides.

« Je t'aime, Maître, » répéta-t-elle. J'écartai les cheveux noirs collés sur son front. Je

suppose qu'on peut avoir de l'affection pour une esclave.

Puis je me souvins qu'elle avait autrefois trahi les Prêtres-Rois et m'avait désigné à nos ennemis. Elle avait servi les Kurii, dans le Tahari. Elle m'avait souri quand, au tribunal des Neuf Puits, elle avait faussement témoigné contre moi. Un jour, depuis une fenêtre de la kasbah de l'Ubar du Sel, elle m'avait envoyé un baiser et jeté un souvenir d'elle, une écharpe parfumée, en soie d'esclave, afin de me faire souffrir au moment où, enchaîné, je partais pour les Mines de Klima. J'étais revenu de Klima et j'avais fait d'elle mon esclave. Je l'avais conduite du Tahari dans la Demeure de Bosk, Capitaine et Marchand de Port Kar.

Je la gardais dans ma Demeure, esclave. Elle travaillait beaucoup. Parfois, comme cette nuit, je l'autorisais à dormir, enchaînée, à mes pieds.

« Je t'aime, Maître, » dit-elle.

Je me tournai vers le fouet suspendu au mur.

Elle trembla. Allais-je la fouetter ? Elle avait souvent senti la caresse du fouet.

Soudain, je levai la tête. J'avais senti une odeur de sleen.

La porte de ma chambre que, dans la demeure, je ne fermais pas à clé, bougea légèrement.

Aussitôt, je quittai la couche, surprenant la fille enchaînée. Je m'immobilisai, penché, tendu, près de la couche. Je ne bougeai pas.

Le museau de l'animal passa silencieusement dans l'entrebâillement de la porte, poussant légèrement la porte.

La fille émit un cri étouffé.

« Ne fais pas de bruit ! » ordonnai-je. Je ne bougeai pas.

Je m'accroupis. L'animal avait été lâché. Sa tête était grosse et triangulaire. Soudain, réfléchissant la lumière de la lampe, ses yeux étincelèrent. Puis, comme il bougeait à nouveau la tête, leur éclat disparut. Il n'était plus face à la lumière. Il m'épiait.

L'animal faisait environ trois mètres de long et cinq cents kilos, un sleen des forêts domestiqué. Il avait deux rangées de crocs et six pattes. Il se baissa et avança. La fourrure de son ventre devait toucher les dalles. Il portait un collier de sleen, en cuir, mais aucune laisse n'était fixée à l'anneau.

J'avais cru qu'il s'agissait d'un sleen dressé à chasser le tabule avec des archers mais, de toute évidence, il ne chassait pas le tabuk en ce moment.

Je savais reconnaître les sleens de chasse. Celui-ci était un chasseur d'hommes.

Il avança rapidement, puis s'arrêta.

Quand, au cours de l'après-midi, je l'avais vu dans sa cage, avec son dresseur, Bertram de Lydius, il n'avait pas réagi différemment à ma présence qu'à celle des autres spectateurs. Je compris que, à ce moment-là, il ignorait encore mon odeur.

Il avança d'une trentaine de centimètres.

Je ne pensais pas qu'il était sorti de sa cage depuis longtemps, car un tel animal, un sleen, le meilleur pisteur de Gor, n'avait besoin que de quelques instants pour se rendre silencieusement, dans les couloirs, jusqu'à ma chambre.

L'animal ne me quittait pas des yeux.

Je le vis se ramasser sur ses quatre pattes postérieures.

Sa respiration se fit plus rapide. Mon immobilité le troublait.

Puis il avança encore d'une trentaine de centimètres. Il était à présent en mesure de bondir.

Je ne fis rien pour l'exciter.

Il battit de la queue. S'il avait connu mon odeur depuis plus longtemps, je crois que j'aurais sans doute disposé de moins de temps car il aurait été en proie à une frénésie de

chasse plus intense, laquelle est liée aux sécrétions de certaines glandes.

Très lentement, presque imperceptiblement, je tendis la main vers la couche et saisis une des grandes fourrures.

L'animal m'épia avec attention. Pour la première fois, il gronda d'un air menaçant.

Puis la queue cessa de battre et devint presque rigide. Les oreilles s'aplatirent alors sur le crâne.

Il chargea, glissant soudain sur les dalles. La fille hurla. Je lançai la fourrure, comme une cape, me protégeant, enveloppant l'animal bondissant. Je sautai sur la couche, passai du côté opposé et me retrouvai sur mes pieds. J'entendis l'animal gronder et glapir, secouant la tête et le train avant pour se débarrasser de la fourrure. Puis il se redressa, furieux, la fourrure déchirée entre les pattes, grognant et crachant. Il me regarda. J'étais à présent debout sur la couche, la hache du Torvaldsland à la main.

J'eus le rire des Guerriers.

« Viens, mon ami, » l'invitai-je. « Battons-nous. »

C'était un animal véritablement brave et noble. Ceux qui méprisent les sleens, à mon avis, ne les connaissent pas. Les Kurii respectent les sleens, et cela montre bien leur courage, leur férocité et leur ténacité indomptable.

La fille hurla de terreur.

La hache frappa l'animal obliquement et le côté de sa tête, glissant sur la grande lame, me heurta.

Je le frappai à nouveau, à terre, coupant presque le cou.

« C'est un bel animal, » dis-je. J'étais couvert de sang. J'entendis des hommes, dans le couloir. Thurnock et Clitus, Publius, Tab et d'autres s'immobilisèrent sur le seuil, les armes à la main.

— « Que s'est-il passé ? » s'écria Thurnock.

— « Capturez Bertram de Lydius, » dis-je.

Des hommes partirent en courant.

J'allai chercher un poignard, parmi les armes disposées autour de ma couche.

Je partageai des morceaux de cœur de sleen avec mes hommes et, ensemble, dans nos mains, nous bûmes du sang, conformément au rituel des chasseurs de sleens.

« Bertram de Lydius a fui ! » cria Publius, le Maître de Cuisine.

C'était bien ce que je craignais.

J'avais regardé dans le sang contenu dans mes mains. On dit que, lorsqu'on se voit noir et fatigué, on mourra de maladie ; si l'on se voit déchiré et ensanglanté, on périra dans la bataille ; si l'on se voit vieux et gris, on mourra paisiblement en laissant des enfants.

Mais le sleen ne me parla pas.

J'avais regardé dans le sang contenu dans mes mains, mais n'avais rien vu, seulement le sang de l'animal. Il ne décida pas de me parler, ou ne le put pas.

Je me relevai.

Je ne pensais pas que je regarderais à nouveau dans le sang d'un sleen. Je regarderais plutôt dans les yeux des hommes.

J'essuyai mes mains couvertes de sang sur mes cuisses.

Je me retournai et regardai la fille nue, sur les fourrures, emmêlée dans la chaîne, celle-ci étant enroulée autour de la cheville et de la jambe, puis fixée au lourd collier. Elle se tassa sur elle-même, la main devant la bouche.

« Bertram de Lydius s'est approché d'un gardien, » expliqua Publius, « qui ne s'est pas méfié, Bertram de Lydius étant invité dans la Demeure. Il l'a assommé. Avec une corde et un

crochet, il a franchi le mur donnant sur le delta. »

— « Les tharlarions l'auront, » estima un homme.

— « Non, » dis-je. « Un bateau devait l'attendre. »

— « Il ne peut pas être loin, » appuya Thurnock.

— « Il y avait certainement un tarn en ville, » assurai-je. « Ne le poursuivez pas. » Je regardai les hommes qui m'entouraient. « Retournez dormir, » conclus-je.

Ils quittèrent la pièce.

— « L'animal ? » demanda Clitus.

— « Laissez-le, » répondis-je. « Et laissez-moi, à présent. »

Puis nous fûmes seuls, l'esclave et moi. Je fermai la porte. Je poussai les verrous et me tournai vers elle.

Elle paraissait très petite et effrayée, enchaînée à ma couche.

« Ainsi, ma chère, » dis-je, « tu travailles toujours pour les Kurii. »

— « Non, Maître, » s'écria-t-elle. « Non ! »

— « Qui a fait le ménage dans ma chambre, ce matin ? » demandai-je.

— « C'est moi, Maître, » répondit-elle. Il est fréquent que la fille qui doit passer la nuit à vos pieds fasse le ménage de votre chambre, la veille. Elle lave et nettoie, elle range. Ce n'est pas une journée complète de travail et elle y passe des heures pendant lesquelles elle n'a pratiquement qu'à attendre le maître. Elle se prépare. Elle fait des projets. Elle espère. Quand le maître arrive et qu'elle s'agenouille à ses pieds, elle est impatiente et inquiète, vulnérable et stimulée, tout à fait prête, physiquement et psychologiquement, pour la domination à laquelle elle devra se soumettre joyeusement. L'exécution de tâches serviles, cirer ses bottes par exemple, joue un rôle dans la préparation de la nuit. L'exécution de ces tâches lui démontre, irrémédiablement, au plus profond de sa beauté, qu'elle lui appartient réellement, et qu'il est véritablement son maître. Elle est donc tout à fait prête quand il lui montre les fourrures où elle devra exécuter magnifiquement sa tâche la plus délicieuse et la plus intime, sa tâche la plus importante, celle d'Esclave d'Amour.

— « À genoux sur les dalles ! » ordonnai-je.

Elle quitta la couche et s'agenouilla sur les dalles, devant moi. Elle s'agenouilla dans le sang du sleen.

« Position ! » dis-je.

Rapidement, elle prit la position de l'Esclave de Plaisir. Elle s'assit sur les talons, les genoux écartés, les mains sur les cuisses, le dos droit, la tête levée. Elle était terrifiée. Je la regardai.

Je m'accroupis devant elle et la pris par les bras. J'étais couvert de sang de sleen.

— « Maître ? » demanda-t-elle. Je la jetai sur le dos dans le sang du sleen. Je la tins de sorte qu'elle ne puisse pas bouger, puis la pénétrai. « Maître ? » demanda-t-elle, effrayée. Je la caressai, à l'intérieur, avec mon membre. L'étroitesse chaude de son corps, si belle, si impuissante, celui d'une esclave possédée, me serra. Elle réagit, effrayée.

— « Tu travailles toujours pour les Kurii, » dis-je.

— « Non, Maître, » sanglota-t-elle. « Non ! »

Je la sentis se tortiller spasmodiquement sous moi.

« Non, » sanglota-t-elle. Ses hanches frémirent.

— « Si, » dis-je.

— « Non, » répéta-t-elle. « Non, Maître. »

— « Il faut que mon odeur ait été communiquée à l'animal, » soulignai-je.

— « Je suis innocente, » affirma-t-elle. Elle se tordait sous moi. « Je t'en prie, Maître, ne

m'oblige pas à m'abandonner ainsi, » sanglota-t-elle. « Oh, » s'écriai-t-elle. « Oh ! »

— « Parle ! » ordonnai-je.

Elle ferma les yeux.

— « Pitié ! » supplia-t-elle.

— « Parle, » répétai-je.

— « Je portais des tuniques à la laverie, » dit-elle. « Je les aurais mises avec les autres ! »

Elle se dressa partiellement, sous moi, se débattant, les yeux ouverts et fous. Elle était forte, pour une femme, mais les femmes sont faibles. Je la repoussai par terre, les épaules et les cheveux dans le sang. Sa tête était rejetée en arrière. Elle se tortilla, empalée, immobilisée. Comme elle était faible ! Comme sa lutte était futile !

— « Il n'y a aucune fuite possible, » déclarai-je. « Tu m'appartiens. »

— « Je sais, » dit-elle. « Je sais. »

— « Continue, » dis-je.

— « Oh, » s'écria-t-elle. « Oh ! » Puis elle sanglota : « Je t'en prie, Maître, ne m'oblige pas à m'abandonner ainsi ! »

— « Continue, » répétai-je.

— « J'ai été trompée ! » cria-t-elle. « Bertram de Lydius, dans les couloirs, m'a suivie. Je n'y ai pas attaché d'importance. J'ai cru qu'il voulait simplement voir mon corps bouger dans la livrée de la Demeure, qu'il me suivait comme les hommes suivent parfois les esclaves, par désœuvrement, pour le plaisir de les regarder. »

— « Et cela t'a flattée, pas vrai, traînée ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je suis une esclave. »

— « Continue, » dis-je.

— « Je t'en prie, Maître, » dit-elle, s'accrochant à moi. « Oh ! Oh ! » cria-t-elle.

— « Continue, » répétai-je.

— « Oui ! » cria-t-elle avec colère. « J'étais contente ! Il était beau, fort, Goréen, et j'étais une esclave. J'ai pensé qu'il demanderait peut-être à m'utiliser, et que tu lui accorderais courtoisement cette faveur ! »

C'était vrai. Si un invité avait manifesté de l'intérêt pour Vella, Elizabeth, ancienne secrétaire de la Terre, une de mes esclaves, je la lui aurais certainement donnée pour le plaisir de sa nuit. Et, s'il ne s'était pas déclaré totalement satisfait, j'aurais fait fouetter l'esclave, au matin.

« Il m'a parlé, » reprit-elle, « alors je me suis retournée et agenouillée devant lui, serrant les tuniques dans mes bras. « Tu es jolie, » m'a-t-il dit. Cela m'a fait plaisir. « Les esclaves adorent les compliments. En fait, selon un proverbe goréen, toute femme aimant les compliments est, dans son cœur, une esclave. Elle a envie de plaire. Presque tous les Goréens n'hésitent pas à mettre un collier aux femmes qui répondent aux compliments par un sourire. On estime que l'asservissement d'une esclave naturelle est un droit. Pratiquement tous les maîtres, incidemment, contraignent les filles à gagner les compliments. Chacune doit lutter pour être digne d'un compliment. De sorte qu'elle lutte. Les compliments goréens sont généralement significatifs car ils ne sont généralement faits que lorsqu'ils sont mérités, et parfois pas du tout. Les femmes désirent plaire à leur maître. Lorsqu'elles sont complimentées, elles savent qu'elles lui ont plu. Cela les rend heureuses, non seulement parce qu'elles savent qu'elles ne seront probablement pas punies, mais aussi parce que, dans leur cœur, étant femmes, elles désirent sincèrement faire plaisir à celui qui est totalement leur maître. « Alors : « Me connais-tu ? » a-t-il demandé, » reprit-elle. — « Oui, Maître, » ai-je répondu, « tu es Bertram de Lydius, invité dans la demeure de mon Maître. » — « Ton maître

s'est montré généreux avec moi, » dit-il. « Je voudrais lui faire un cadeau afin de lui témoigner ma reconnaissance. Il ne serait pas correct, de ma part, d'accepter son hospitalité sans lui témoigner modestement l'estime que m'inspire sa générosité. » – « Comment puis-je t'aider, Maître ? » ai-je demandé. « À Lydius, » répondit-il, « nous avons des fourrures de sleens des neiges, douces, belles et chaudes. Et nous avons également des tailleurs adroits, qui réalisent des vêtements avec des filets d'or et des poches secrètes. Je voudrais offrir un tel vêtement, un manteau court ou une veste, que l'on puisse utiliser à dos de tarn, à ton maître. » Voilà ce qu'il m'a dit. »

– « Rares sont ceux qui, à Port Kar, » relevai-je « me considèrent comme un tarnier. Je n'ai pas parlé de cela dans mes conversations avec Bertram de Lydius. »

– « Je n'ai pas réfléchi, Maître, » répondit-elle.

– « N'as-tu pas trouvé que c'était un étrange cadeau pour un marchand et un marin ? »

– « Pardonne l'esclave, Maître, » dit-elle. « Mais il y a des habitants de Port Kar qui savent que tu es tarnier, et le cadeau semble approprié de la part d'un homme qui vient de Lydius, dans le nord. »

– « Le véritable Bertram de Lydius n'aurait probablement pas su que je suis tarnier, » insistai-je.

– « Dans ce cas, il n'était pas ce qu'il prétendait être, » souffla-t-elle.

– « Je ne crois pas, » dis-je. « Je crois que c'était un agent des Kurii. »

Je m'enfonçai sauvagement en elle. Elle cria, me regardant. Elle était couverte de sueur. Son cou était prisonnier d'un collier.

« Je crois que nous avons ici, » repris-je, l'immobilisant, « un autre agent des Kurii. »

– « Non ! » s'écria-t-elle, « non ! » Puis je la contraignis à répondre à mes mouvements.

« Oh, » sanglota-t-elle. « Oh. Oh ! »

– « Il a demandé ma tunique, » dis-je, « afin de prendre mes mesures, pour que la veste en fourrure de sleen des neiges soit correctement exécutée. »

« Oui, » sanglota-t-elle. « Oui ! Mais seulement pour quelques instants ! Seulement pour quelques instants ! »

– « Imbécile ! » lui lançai-je.

– « J'ai été trompée, » sanglota-t-elle.

– « Tu as été trompée ou bien tu es un agent kur, » déclarai-je.

– « Je ne suis pas un agent kur, » sanglota-t-elle. Elle voulut se lever, mais je l'en empêchai, maintenant ses petites épaules sur les dalles, dans le sang. Elle n'avait pas la moindre chance de me résister.

– « Même si tu es un agent kur, » dis-je doucement, « sache, Petite Beauté, que tu es avant tout mon esclave. »

Je la regardai dans les yeux.

– « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle se tortilla misérablement, la tête tournée sur le côté. « Il n'a gardé le vêtement que quelques instants, » répéta-t-elle.

– « A-t-il été continuellement sous tes yeux ? » demandai-je.

– « Non, » répondit-elle. « Il m'a ordonné de rester dans le couloir et de l'attendre. »

Je ris.

« Il ne l'a apparemment gardé que quelques instants, » souligna-t-elle.

– « Assez longtemps, » dis-je, « pour le glisser entre les barreaux de la cage du sleen et murmurer le signal de la chasse. »

– « Oui ! » Elle pleurait.

Puis je poussai répétitivement en elle, suivant les rythmes puissants et de plus en plus

intenses d'un maître sauvage, jusqu'à ce que sa beauté portant collier, autrefois celle d'une femme civilisée, hurle et frémissse, puis m'appartienne, sans dignité ni orgueil, brisée, esclave barbare, abandonnée, dans mes bras.

Je me levai et elle resta couchée à mes pieds, dans le sang du sleen.

Je saisis la grosse hache du Torvaldsland. Je dominais la femme de toute ma taille, serrant la hache dans mes mains.

Elle me regardait. Un genou était levé. Elle secoua la tête. Elle saisit le collier et le tira dans ma direction.

« Ne frappe pas, Maître, » supplia-t-elle. « Je t'appartiens. »

Je considérai le collier et la chaîne. Elle me regarda, effrayée. Elle était bien attachée.

Je resserrai mon étreinte sur la hache.

Elle posa les mains de chaque côté, désespérément, et, effrayée, leva le corps vers moi d'un air suppliant.

« Je t'en prie, ne me frappe pas, Maître, » gémit-elle. « Je suis ton esclave. »

Je baissai la hache, la tenant à deux mains devant mon corps. Je la regardai avec colère.

Elle baissa le corps et resta couchée, silencieuse et effrayée, dans le sang. Elle posa le dos des mains sur les dalles, de sorte que les paumes furent tournées vers moi. Les paumes des mains des femmes sont douces et vulnérables. Elle les tendit vers moi.

Je ne levai pas la hache.

« Je ne connais pas bien les sleens, » dit-elle. « Je pensais qu'il s'agissait d'un sleen dressé à chasser le tabuk, en compagnie d'archers, rien de plus qu'un animal dressé à traquer le tabuk. »

— « C'est ainsi que l'animal nous a été présenté, » dis-je. C'était vrai. Pourtant, manifestement, à la lumière d'une telle demande, celle qui concernait le vêtement, un sleen étant dans la demeure, elle aurait dû se méfier.

« Il a demandé le vêtement, » rappelai-je.

— « Je n'ai pas réfléchi, » répondit-elle.

— « Et tu ne m'as non plus parlé de cet incident, » soulignai-je.

— « Il m'a demandé de ne pas t'en parler, » expliqua-t-elle, « car le cadeau devait être une surprise. »

Je ris, regardant le sleen.

Elle tourna la tête, honteuse. Puis elle me regarda à nouveau.

« Il ne l'a gardé que quelques instants, » répéta-t-elle.

— « La cage pouvait être ouverte plus tard, et l'a été, » dis-je. « La chasse a ensuite commencé, dans les couloirs de la demeure, dans le silence et l'obscurité. »

Elle ferma pitoyablement les yeux puis les rouvrit à nouveau, me regardant.

J'entendis la cloche retentir dans la grande salle. J'entendis des pas dans le couloir.

« C'est le matin, » indiquai-je.

Thurnock apparut à la porte de ma chambre.

« Samos a envoyé un messenger, » annonça-t-il. « Il veut te parler. »

— « Fais préparer une barque, » répondis-je. « Nous nous rendrons chez lui par les canaux. »

— « Oui, Capitaine, » dit-il. Puis il pivota sur lui-même et s'en alla.

Je posai la hache. Avec de l'eau, versée dans une cuvette, et un morceau de fourrure, je me lavai. Je mis une tunique propre. Je laçai mes sandales.

La femme ne parla pas.

Je suspendis une épée à mon épaule gauche, une lame d'Amiral.

« Tu ne m’as pas laissée lacer tes sandales, » releva-t-elle.

J’allai chercher la clé de son collier, allai près d’elle et ouvris le collier.

— « Tu as du travail, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. À genoux, elle me prit soudain les jambes, en larmes, me regardant. « Pardonne-moi, Maître ! » s’écria-t-elle. « J’ai été trompée ! J’ai été trompée ! »

— « C’est le matin, à Port Kar, » lui indiquai-je.

Elle baissa la tête vers mes pieds. Elle embrassa mes pieds. Puis elle me regarda. « Si je ne te suis pas agréable aujourd’hui, Maître, » dit-elle, « empale-moi. »

— « Je le ferai, » répliquai-je. Puis je pivotai sur moi-même et sortis.

LE MESSAGE DU SCYTALE ; JE M'ENTRETIENS AVEC SAMOS

« L'ARROGANCE des Kurii peut encore provoquer leur perte, » dit Samos.

Il était assis, les jambes croisées, derrière la table basse. Sur celle-ci, il y avait du pain chaud, jaune et frais, du vin noir chaud, fumant, avec ses sucres, des tranches de bosk rôti, des œufs de vulo brouillés, des gâteaux avec les crèmes correspondantes.

— « C'est trop facile, » dis-je. Je ne parlais pas très distinctement parce que j'avais la bouche pleine.

— « C'est un jeu, pour eux, » souligna-t-il, « cette guerre. » Il m'adressa un regard morne. « Et, apparemment, aussi pour certains hommes. »

— « Peut-être pour certains, » répondis-je, « ceux qui sont soldats, mais certainement pas pour les Kurii en général. À mon avis, leur engagement dans cette affaire est sérieux et retient toute leur attention. »

— « Il faudrait que tous les hommes soient aussi sérieux, » estima Samos.

Je souris et fis passer les œufs avec une gorgée de vin noir bouillant, provenant des grains cultivés sur les pentes des Montagnes de Thentis. Ce vin noir est très cher. Des hommes se sont fait tuer en tentant de sortir frauduleusement des graines du territoire de Thentis.

— « Les Kurii étaient prêts, autrefois, » expliquai-je, « ou, du moins, une partie d'entre eux, à détruire Gor afin de dégager le chemin de la Terre, planète qui leur plairait certainement moins. La volonté de réaliser un tel acte, je présume, ne correspond guère à la personnalité de ces animaux orgueilleux et vains. »

— « Bizarre que tu parles d'animaux orgueilleux et vains, » releva Samos.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Bien sûr, » répondit Samos. Puis il but du vin noir. Je ne lui demandai pas de s'expliquer. Il parut amusé.

— « Je crois que les Kurii sont trop intelligents, trop rusés, trop déterminés, » dis-je, « pour qu'il soit possible de se fier aux apparences dans cette affaire. Un tel acte, pour transmettre un tel message, ne serait pratiquement qu'un sarcasme, un gambit destiné à détourner notre attention. »

— « Mais pouvons-nous prendre ce risque ? » demanda-t-il.

— « Peut-être pas, » répondis-je. Avec une fourchette turienne, utilisée dans la Demeure de Samos, je piquai une tranche de viande puis la posai sur une tranche de pain.

Samos sortit de ses robes un long ruban de soie semblable à ceux qui attachent les cheveux des esclaves. Il semblait couvert de marques dépourvues de sens. Il adressa un signe à un garde.

« Amène la fille ! » ordonna-t-il.

Une femme blonde, furieuse, vêtue d'une courte tunique d'esclave, fut introduite dans la

pièce.

Nous étions dans la grande salle de Samos, où j'avais de nombreuses fois festoyé. C'était la salle où se trouvait la grande carte de mosaïque, incrustée dans le sol.

Elle ne semblait pas esclave. Cela m'amusa.

« Elle parle une langue barbare, » dit Samos.

— « Pourquoi m'avez-vous habillé ainsi ? » s'enquit-elle. Elle parlait anglais.

— « Je comprends ce qu'elle dit, » affirmai-je.

— « Ce n'est peut-être pas un accident, » souligna Samos.

— « Peut-être pas, » admis-je.

— « Vous ne parlez donc pas anglais, bande d'imbéciles ? » demanda-t-elle.

— « Je peux communiquer avec elle, si tu veux, » dis-je à Samos.

Il hocha la tête.

« Je parle anglais, » annonçai-je dans cette langue belle et complexe.

Elle parut stupéfaite. Puis elle cria, furieuse, tirant sur la tunique dont on l'avait vêtue, comme si elle voulait cacher davantage ses jambes, qui étaient jolies.

— « Je ne veux pas être habillée ainsi ! » lança-t-elle. Elle s'éloigna, furieuse, du garde, et s'immobilisa devant nous. « On ne m'a même pas donné de chaussures, » reprit elle. « Et qu'est-ce que cela signifie ? » demanda-t-elle, tirant sur le collier métallique qui avait été fixé à coups de marteau autour de son cou. Son cou était mince, blanc et beau.

Samos donna le ruban à un garde, adressant un geste à la fille.

— « Mets-le, » lui dit-il en goréen.

Je répétais l'ordre en anglais.

— « Quand serai-je autorisée à partir ? » demanda-t-elle.

Voyant les yeux de Samos, elle prit le ruban avec colère et, le passant autour de sa tête, attacha ses cheveux. Elle rougit, furieuse, excitée, sachant que, en levant gracieusement les mains vers ses cheveux, elle avait accentué la jolie ligne de ses seins, à peine cachés par la minceur du vêtement. Puis elle resta immobile devant nous, le ruban dans les cheveux.

— « C'est ainsi qu'elle nous est arrivée, » expliqua Samos, « à ceci près qu'elle portait des vêtements inexplicables, barbares. »

Il fit signe à un garde qui alla chercher et ouvrit un ballot de vêtements sur le bord de la table. Je constatai qu'il y avait une sorte de jeans bleuâtre et une chemise de flanelle à manches longues. Il y avait aussi une chemise blanche, légère, à manches courtes. Si je n'avais pas su qu'ils lui appartenaient, j'aurais pensé qu'il s'agissait des vêtements d'un mâle de la Terre. Il s'agissait d'une tenue imitant celle des mâles.

La femme essaya d'avancer, mais les hampes des deux lances, interposées par les deux gardes qui l'encadraient, l'en empêchèrent.

Il y avait également une paire de chaussures, ordinaires, brunes et basses, avec des lacets plus foncés. Elles avaient une ligne masculine, mais étaient trop petites pour un homme. Je regardai ses pieds. Ils étaient petits et féminins. Ses seins, également, et ses hanches, permettaient d'affirmer que c'était une femelle, et jolie. Les tuniques d'esclave ne permettent guère aux femmes de cacher leur sexe.

Il y avait également une paire de courtes socquettes bleu foncé.

Elle essaya à nouveau d'avancer mais, cette fois, les pointes des lances des gardes l'en empêchèrent. Elles s'appuyèrent sur l'abdomen, sous le nombril. Le rep, généralement utilisé pour les tuniques d'esclave, se déchire facilement. Les pointes avaient transpercé le tissu et elle les sentait sur sa peau. Elle recula, un instant effrayée et déconcertée. Puis elle retrouva son calme et resta immobile devant nous.

— « Ce vêtement est trop court, » dit-elle. « Il est scandaleux ! »

— « Il est féminin, » déclarai-je. « Comme ceux-ci. » Je montrai le soutien-gorge et le slip en soie qui complétaient le tas de vêtements posés sur la table.

Elle rougit.

« Bien que tu aies imité l'homme, extérieurement, » précisai-je, « je remarque que c'étaient ces vêtements-là que tu portais directement sur la peau. »

— « Je ne comprends pas de quoi vous parlez, » répondit-elle.

— « Ici, » expliquai-je, « tu portes un vêtement, qui est féminin ; et, où elle peut être vue, proclame ta féminité, et aucun autre vêtement ne t'est autorisé. »

— « Rendez-moi mes vêtements ! » exigea-t-elle.

Samos fit un signe au gardien et il rattacha le ballot de vêtements, le laissant sur la table.

— « Tu vois, » dit Samos, « comment elle était. »

Il voulait naturellement parler du ruban qu'elle portait dans les cheveux. Elle se tenait très droite. Bizarrement, il est presque impossible à une femme de ne pas être belle quand elle porte une tunique d'esclave et se tient devant des hommes.

— « Donne-moi le ruban, » dit Samos. Il parla en goréen, mais il était inutile de traduire. Il tendit la main. Levant les bras, rouge, furieuse, elle toucha à nouveau le ruban. Elle le détacha et le donna à un garde qui le passa à Samos. Je vis les gardes la fixer. Je souris. Ils étaient impatients de la conduire aux cages. Elle, fille stupide de la Terre, ne remarqua rien.

« Donne ta lance, » dit Samos à un garde. Un garde, qui se tenait derrière, donna sa lance à Samos.

— « C'est, naturellement, un scytale, » dis-je.

— « Oui, » répondit Samos, « et le message est en goréen. »

Il m'avait indiqué quel était le message et nous en avions parlé. J'étais curieux, cependant, de le voir enroulé autour de la hampe d'une lance. À l'origine, pendant sa préparation, le ruban du message est enroulé diagonalement, les bords se touchant, autour d'un cylindre tel qu'un bâton, la hampe d'une lance ou un objet prévu à cet effet, puis le message est écrit en lignes parallèles au cylindre. Le message, facilement écrit, facilement lu, se trouve sur plusieurs divisions de la soie enroulée. Quand la soie est déroulée, bien entendu, le message disparaît en un éparpillement de lignes et de lettres isolées ; le message cohérent est remplacé par des lambeaux dépourvus de sens, inintelligibles ; pour lire le message, naturellement, il suffit d'enrouler le ruban autour d'un objet cylindrique de la même dimension que celui qui a été utilisé à l'origine. Le message apparaît alors en caractères nets, lisibles. Bien que le fait qu'on soit obligé d'enrouler le message autour d'un objet de dimension convenable procure une certaine sécurité, la sécurité essentielle ne réside pas là. Après tout, lorsqu'on a compris que le ruban, la ceinture ou la bande de tissu est un scytale, il suffit d'un peu de temps pour trouver l'objet permettant le déchiffrement du message. En réalité, on peut utiliser une feuille de papier ou de parchemin et la rouler plus ou moins serrée, à mesure des besoins, pour connaître le message. La sécurité du message, comme c'est souvent le cas, est fonction non de l'hermétisme du message en lui-même, mais plutôt du fait qu'il soit caché, pratiquement impossible à identifier en tant que message. Un individu ordinaire n'imaginerait jamais qu'un motif en apparence incohérent, sur un ruban, dissimule un message peut-être significatif, ou capital.

Les réactions de la femme m'indiquèrent qu'elle comprenait à présent que le ruban contenait un message, et que c'était pour elle une découverte.

— « C'est un message ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

- « Que dit-il ? » demanda-t-elle.
- « Cela ne te regarde pas, » répondis-je.
- « Je veux savoir, » dit-elle.
- « As-tu envie d'être battue ? » m'enquis-je.
- « Non, » répondit-elle.
- « Dans ce cas, tais-toi, » dis-je.

Elle se tut. Ses poings étaient serrés.

Je lus le message : « Salut, Tarl Cabot. Je t'attends à l'extrémité du monde. Zarendargar, Général de guerre du Peuple. »

— « C'est Demi-Oreille, » dit Samos, « Kur de haut rang, Général de guerre des Kurii. »

— « Le mot « Zarendargar », n'est-ce pas, » lui dis-je, « est une tentative de transcrire une expression kur en goréen. »

— « Oui, » répondit Samos. Les Kurii ne sont pas des hommes mais des animaux. Leurs phonèmes, pour l'essentiel, ne peuvent être représentés par les alphabets humains. Cela équivaldrait à écrire les cris des animaux. Nos lettres ne suffiraient pas.

— « Renvoyez-moi sur Terre ! » exigea la femme.

— « Est-elle encore vierge ? » demandai-je à Samos.

— « Oui, » répondit-il. « Elle n'est même pas marquée. »

— « Quelle marque utiliseras-tu ? » demandai-je.

— « La marque ordinaire des kajirae, » répondit-il.

— « De quoi parlez-vous ? » demanda-t-elle. « Donnez-moi mes vêtements ! » exigea-t-elle, furieuse.

Une nouvelle fois, les pointes des lances se posèrent sur son abdomen. Une nouvelle fois, elles traversèrent le fin tissu. Une nouvelle fois, elle recula, un instant déconcertée.

Je compris qu'elle devait être habituée à ce que les hommes cèdent à ses exigences.

Quand une femme parle sur ce ton à un homme de la Terre, il s'empresse généralement d'obéir. Il est conditionné à le faire. Ici, cependant, ces techniques terriennes éprouvées se révélaient inefficaces et cela la troublait, la mettait en colère et, je crois, dans une certaine mesure, l'effrayait. Que se passerait-il, si les hommes n'obéissaient pas ? Elle était petite, faible, belle et désirable. Que se passerait-il si elle découvrait que c'était désormais elle qui devait obéir, et à la perfection ? Une femme parlant sur ce ton à un Goréen, si ce n'est pas une femme libre, serait immédiatement fouettée à ses pieds.

Puis elle fut à nouveau la femme de la Terre, bien qu'elle fût vêtue d'une tunique d'esclave.

« Renvoyez-moi sur Terre, » dit-elle.

— « Conduisez-la aux cages, » dit Samos, « et vendez-la. »

— « Qu'a-t-il dit ? » s'enquit-elle.

— « Faut-il la marquer ? » demanda un garde.

— « Oui, » répondit Samos, « la marque ordinaire. »

— « Qu'a-t-il dit ? » cria-t-elle. Les deux gardes qui l'encadraient la prirent chacun par un bras. Elle paraissait très petite, entre eux. Je me dis que la marque ordinaire des kajirae serait magnifique sur sa cuisse gauche.

— « Cuisse gauche, » suggérai-je.

— « Oui, cuisse gauche, » dit Samos à un garde. J'aime les filles marquées sur la cuisse gauche. Un maître droitier peut caresser la marque tandis qu'il serre l'esclave dans son bras gauche.

— « Rendez-moi mes vêtements ! » cria-t-elle.

Samos regarda le ballot de vêtements.

— « Brûlez cela, » dit-il.

Horriifiée, la fille regarda un garde prendre les vêtements et, un par un, les jeter dans une grande vasque en cuivre pleine de braises.

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! »

Les deux gardes lui serrèrent alors étroitement les bras et se préparèrent à la conduire dans les cages.

Elle regarda avec horreur les restes brûlés, les cendres, de ses vêtements.

Elle ne portait, à présent, que ce que les Goréens lui avaient donné, une courte tunique d'esclave et un collier métallique au cou.

Elle secoua la tête, faisant bouger le collier. Pour la première fois, elle parut prendre véritablement conscience de sa présence.

Elle me regarda, terrifiée. Les mains des gardes lui emprisonnaient les bras. Elles étaient serrées.

« Que vont-ils faire ? » s'écria-t-elle.

— « Ils vont te conduire dans les cages, » répondis-je.

— « Les cages ? » s'écria-t-elle.

— « Tu y seras déshabillée et marquée au fer rouge, » expliquai-je.

— « Marquée au fer rouge ? » fit-elle. Je ne crois pas qu'elle comprenait. Son esprit terrien aurait des difficultés à comprendre cela. Elle ignorait encore les réalités goréennes. Elle les apprendrait rapidement. On ne lui donnerait pas le choix.

— « Sera-t-elle vendue en tant que Soie Rouge ? » demandai-je à Samos.

Il regarda la fille.

— « Oui, » répondit-il.

Les gardes ricanèrent. Ce serait une femme consciente de sa féminité quand elle monterait sur l'estrade.

— « J'ai cru que vous disiez que je serais déshabillée et marquée au fer rouge, » dit-elle en riant.

— « Oui, » répondis-je, « c'est exactement ce que j'ai dit. »

— « Non ! » hurla-t-elle. « Non ! »

— « Ensuite, » repris-je, « tu seras violée et tu apprendras ta féminité. Quand tu connaîtras ta féminité, tu seras enfermée dans une cage. Ensuite, tu seras vendue. »

— « Non ! » hurla-t-elle. « Non ! »

— « Emmenez-la, » dit Samos.

Les mains des gardes lui serrèrent encore les bras. De l'acier ne l'aurait pas mieux immobilisée. Elle était obligée de les suivre.

— « Attendez ! Attendez ! » cria-t-elle. Elle se débattit, luttant contre leur étreinte, les pieds glissant sur les dalles. Samos leur fit signe d'attendre un instant. Elle nous regarda, Samos et moi, frénétiquement. « Quel est cet endroit ? » demanda-t-elle.

— « Il s'appelle Gor, » répondis-je.

— « Non ! » dit-elle. « Il n'existe que dans les histoires ! »

Je souris.

« Non ! » cria-t-elle. Elle se regarda, puis dévisagea les hommes puissants qui l'immobilisaient. Elle rejeta la tête en arrière, gémissant, sentant l'anneau qu'elle portait au cou. « Non, non ! » sanglota-t-elle. « Je ne veux pas être une femme sur Gor ! Tout sauf être une femme sur Gor ! »

Je haussai les épaules.

« Vous plaisantez, » dit-elle, frénétique.

— « Non, » répondis-je.

— « Quelle est la langue qu'ils parlent ? » demanda-t-elle.

Je souris.

« Le Goréen, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Et je dois l'apprendre rapidement ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dis-je. « Tu dois l'apprendre rapidement, sinon tu seras tuée. Les Goréens ne sont pas patients. »

— « ... Le goréen, » fit-elle.

— « Est la langue de tes maîtres, » dis-je.

— « ... De mes maîtres ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dis-je. « Tu n'es dans doute pas sans savoir que tu es une esclave. »

— « Non ! » hurla-t-elle. « Non ! Non ! Non ! Non ! »

— « Emmenez-la, » dit Samos.

La fille fut traînée, hurlante et en larmes, hors de la salle.

Comme elle paraissait féminine, à ce moment-là ! Elle ne faisait plus penser à une imitation de mâle. Elle n'était plus que ce qu'elle était, une esclave emmenée dans les cages.

Samos, pensif, se mit à dérouler le long ruban, que la fille portait et qui constituait le scytale, enroulé autour de la hampe de sa lance.

Nous entendîmes l'esclave hurler dans le couloir, puis elle poussa un cri de douleur et se tut. Les gardes, las de l'entendre hurler, l'avaient giflée pour la faire taire. Parfois, les femmes sont autorisées à crier. Parfois, elles ne le sont pas. Cela dépend de la volonté de l'homme. Lorsqu'elles sont marquées au fer rouge, les femmes sont en général autorisées à crier, du moins pendant quelque temps. Mais nous n'entendrions pas ce hurle-ment-là car, lorsque cela serait fait, elle se trouverait en bas, dans les cages.

Je la chassai de mes pensées car c'était une esclave. Son existence de femme libre était arrivée à son terme ; son histoire de beauté asservie commençait.

Samos, ayant déroulé le ruban et rendu la lance au garde, fixait, sur la table, le ruban qui ne paraissait plus être qu'un ruban avec des motifs dépourvus de sens.

« Salut, Tarl Cabot, » dis-je, répétant le message. « Je t'attends à l'extrémité du monde. Zarendargar, Général de guerre du Peuple. »

— « Monstres arrogants ! » lança-t-il.

Je haussai les épaules.

« Nous n'avions pas d'indice, » dit-il. « À présent, nous avons ceci. » Il saisit le ruban, avec colère. « C'est un message explicite. »

— « Apparemment, » admis-je.

Nous ne savions pas où se trouvait l'extrémité du monde, mais nous savions où il fallait la chercher. On disait que l'extrémité du monde se trouvait au-delà de Cos et Tyros, à la limite de Thassa, au bord du monde. Personne n'en était revenu. On ignorait ce qui arrivait, là-bas. Certains disaient que Thassa était infinie et qu'il n'y avait pas d'extrémité du monde, seulement les eaux vertes s'étendant indéfiniment, étincelantes, encourageant marins et héros à aller toujours plus loin, toujours plus loin, jusqu'à ce que les hommes périssent un par un et que les navires abandonnés, leurs gouvernails latéraux attachés, poursuivent le voyage en silence, jusqu'à ce que les poutres pourrissent et que, un jour, peut-être des siècles plus tard, le brave bois, chaud au soleil, coule.

— « Le navire est prêt, » indiqua Samos, me regardant.

D'autres disaient, dans des histoires rappelant la Terre et qui en étaient vraisemblablement originaires, que l'extrémité du monde était protégée par des rochers mouvants, des monstres et par des montagnes capables d'arracher les clous des navires. D'autres disaient, de même, que l'extrémité du monde était abrupte et que les navires pouvaient passer par-dessus le bord, tomber dans le vide pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que des vents violents les désarticulent et que les épaves soient rejetées au fond de la mer. Dans les tourbillons situés à l'ouest et au sud de Tyros, on trouvait parfois des planches brisées. On disait que certaines d'entre elles appartenaient aux navires qui avaient cherché l'extrémité du monde.

« Le navire est prêt, » répéta Samos, me regardant.

Un navire avait été préparé, dans l'intention de gagner l'extrémité du monde. Il avait été construit par Tersites, Architecte naval fou, presque aveugle, longtemps méprisé sur Gor. Samos le considérait comme un génie. Je savais qu'il était fou ; je ne savais pas si c'était, en plus, un génie. C'était un navire exceptionnel. Il avait une grosse quille et des voiles carrées, contrairement à la majorité des navires goréens. Bien qu'il s'agisse d'un navire de guerre, il avait un beaupré. Il possédait des rames énormes, qui devaient être manœuvrées par plusieurs hommes, et non par un seul. Au lieu de deux gouvernails latéraux, il n'en comportait qu'un, fixé à l'arrière. Son éperon était haut, hors de l'eau. Il ne frapperait pas sous l'eau, mais au niveau de la ligne de flottaison. C'était un sujet de plaisanterie, dans les arsenaux de Port Kar, mais Tersites ne prêtait pas attention aux critiques. Il travaillait avec assiduité, mangeant peu, dormant près du navire, supervisant les moindres détails de cette structure énorme. On disait que la taille de la quille ralentirait le navire ; qu'il faudrait trop longtemps pour retirer les deux mâts, en cas de combat naval ; que la taille des rames réduirait la puissance de l'effet de levier, qu'elles ne pouvaient être saisies par un seul homme, que tous les rameurs ne pourraient pas rester assis pendant le coup de rame, que, s'il y avait plus d'un homme par rame, certains rameurs feraient semblant de travailler. Pourquoi un gouvernail plutôt que deux ? Avec un gréement latin, on pouvait naviguer plus près du vent. À quoi sert un éperon qui frappe aussi haut ?

Je n'étais pas Architecte naval, mais j'étais Capitaine. Il me semblait qu'un tel navire serait trop lourd pour manœuvrer correctement, qu'il serait encombrant et lent, qu'il conviendrait davantage au transport des marchandises, à l'abri dans un convoi, qu'à l'affrontement des loups braves, minces, au gréement latin, de Thassa la Luisante, traquant les cargaisons des faibles et des inefficaces. Si je devais chercher l'extrémité du monde, je préférerais le faire avec le *Dorna* ou la *Tesephone*, un navire mince dont je connaissais bien les humeurs et les qualités.

Pourtant, le navire de Tersites était fort. Il était haut et imposant, puissant avec ses virures, fier avec sa proue dominatrice, face au Canal de la Mer. Debout près du navire, sur le quai, regardant la haute proue, si loin au-dessus de moi, il m'avait parfois semblé qu'un tel navire pourrait entreprendre le voyage effrayant, peut-être impossible, jusqu'à l'extrémité du monde. Tersites avait décidé de construire le navire de telle sorte que la proue était tournée vers l'ouest ; elle était dirigée, ainsi, pas seulement vers le Canal de la Mer ; elle était dirigée entre Cros et Tyros ; elle était dirigée vers l'extrémité du monde.

— « Les yeux n'ont pas encore été peints, » dis-je. « Il n'est pas encore vivant. »

— « Peints ses yeux, » me dit-il.

— « C'est à Tersites de le faire, » soulignai-je. C'était lui l'Architecte. Si le navire n'avait pas d'yeux, comment verrait-il ? Pour le marin goréen, le navire est une créature vivante. Certains verraient là une superstition ; d'autres sentiraient qu'il s'agit d'une réalité

inexplicable, une réalité difficile et subtile que l'homme de la mer est capable de percevoir, mais qu'il ne peut pas, et peut-être ne doit pas, expliquer de manière à satisfaire des individus différents de lui. Parfois, au milieu de la nuit, sur le pont, sous les lunes de Gor, j'ai ressenti cela. C'est une impression étrange. C'est comme si le navire, la mer et le monde étaient vivants. Le Goréen, en général, voit les choses d'une manière beaucoup plus personnelle et intense que l'homme cultivé de la Terre. Peut-être est-ce parce qu'il est sujet à un état de conscience plus primitif ; peut-être, au contraire, avons-nous oublié des choses dont il se souvient toujours. Peut-être le monde ne parle-t-il qu'à ceux qui sont prêts à écouter. Indépendamment de la nature de la vérité sur ce plan, que l'homme soit intrinsèquement un mécanisme de produits chimiques ou qu'il soit un animal conscient, vivant, dont la douleur et la défiance transcendent les interactions du carbone et de l'oxygène, les échanges gazeux, l'ouverture et la fermeture des valves, il est indéniable que certains hommes, dont les Goréens, perçoivent leur univers d'une manière intense, profonde, tout à fait différente de celle d'une mentalité mécaniste. L'homme de la Terre estime que le monde est fondamentalement mort ; le Goréen pense que son monde est essentiellement vivant ; l'un utilise la métaphore de la machine aveugle, l'autre celle de l'être vivant ; de toute évidence, la réalité dépasse toutes les métaphores ; face à la réalité, toutes les métaphores sont petites et échouent ; en fait, que sont les métaphores, sinon de fragiles instruments de paille avec lesquels les animaux pathétiques, ignorants, que nous sommes, griffent les portes de mystères de granit impénétrable ; pourtant, si nous devons choisir la façon de notre échec, je ne crois pas que les Goréens aient fait le mauvais choix ; leur choix, à mon avis, n'est pas inférieur à celui des hommes de la Terre. Il aime son monde ; il est son ami ; il ne veut pas le tuer.

Il suffit de dire que, pour les marins goréens, leurs navires sont des créatures vivantes. Si tel n'était pas le cas, comment pourraient-ils les aimer ainsi ?

— « Le navire est pratiquement prêt, » dit Samos. « Il pourra bientôt prendre le chemin de l'extrémité du monde. »

— « Bizarre, n'est-ce pas, » relevai-je, « que le navire soit pratiquement prêt au moment où le message arrive ? »

— « Oui, » admit Samos. « C'est étrange. »

— « Les Kurii veulent à présent que nous prenions le chemin de l'extrémité du monde, » dis-je.

— « Animaux arrogants ! » s'écria Samos, abattant le poing sur la petite table. « Ils nous mettent à présent au défi de les arrêter. »

— « Peut-être, » reconnus-je.

— « Nous les avons cherchés en vain. Nous sommes impuissants. Nous ne savions pas où chercher. À présent, dans leur vanité impatiente, se moquant de notre impuissance, ils ont l'audace de nous annoncer leurs déplacements ! »

— « Vraiment ? » demandai-je.

— « Oui. « Nous sommes ici, » disent-ils. « Venez nous chercher, idiots, si vous osez ! » Oui. »

— « Peut-être, » fis-je. « Peut-être. »

— « Doutes-tu de l'authenticité du message ? » demanda Samos.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Je ne sais pas du tout. »

— « Ils nous provoquent, » insista Samos. « La guerre est un sport, pour eux. »

— « Peut-être, » dis-je.

— « Nous devons agir, » dit-il.

— « De quelle manière ? » demandai-je.

— « Tu dois partir immédiatement pour l'extrémité du monde. » Samos me regarda d'un air morne. « Ensuite, tu devras chercher Demi-Oreille et le détruire. »

— « Personne n'est jamais revenu de l'extrémité du monde, » fis-je remarquer.

— « Tu as peur ? » demanda Samos.

— « Pourquoi, » demandai-je, « le message m'a-t-il été adressé ? »

— « Les Kurii te connaissent, » dit-il. « Ils te respectent. »

Moi aussi, je les respectais. J'étais un Guerrier. J'aimais partager avec eux les jeux cruels, mortels, de la guerre. Ils étaient rusés, féroces et terrifiants. J'étais un Guerrier. Pour moi, c'étaient de précieux adversaires.

« Le destin des mondes ne pèse donc pas sur toi ? » demanda Samos.

Je souris.

« Je te connais, » reprit-il avec amertume, « tu es un guerrier, un soldat, un mercenaire, un aventurier. Tu combats pour les sensations que cela te procure. Tu es frivole. Dans un sens, tu es aussi méprisable que les Kurii. »

— « Peut-être suis-je un aventurier, » répondis-je. « Je ne sais pas vraiment. Je me suis opposé aux Kurii. J'ai affronté les hommes avec l'acier. J'ai eu les femmes de mes ennemis, nues à mes pieds, suppliant de devenir mes esclaves. »

— « Tu es un mercenaire. »

— « Peut-être, » dis-je. « Mais je choisis soigneusement mes guerres. »

— « C'est étrange, » émit Samos.

— « Quoi ? » demandai-je.

— « Nous luttons pour la civilisation, » dit Samos, « contre le barbarisme des Kurii. »

Je souris à l'idée que Samos se voie ainsi.

« Pourtant, » reprit-il, « dans le monde pour lequel nous luttons, nous n'aurions pas notre place. »

Je le regardai.

« Dans un monde civilisé, Capitaine, » poursuivit-il, « des hommes tels que toi n'auraient pas leur place. »

— « C'est vrai, » admis-je.

— « N'est-ce pas paradoxal ? » demanda Samos. « Les hommes ont besoin de nous pour construire un monde où nous serons sans doute méprisés et rejetés. »

Je ne répondis pas.

« Les hommes se souviennent rarement de ceux qui leur ont apporté les fruits de la victoire. »

— « C'est vrai, » concédai-je.

— « Les hommes civilisés, » dit Samos, « ceux qui sont petits et pâles, les justes, les érudits, ceux qui sont satisfaits d'eux-mêmes, les dédaigneux, ceux qui ont l'estomac fragile et ceux qui sont méprisants, sont montés sur les épaules de géants oubliés et couverts de sang. »

Je haussai les épaules.

« Tu es un de ces géants couverts de sang, » reprit-il.

— « Non, » répondis-je. « Je ne suis qu'un tarnier, un nomade dans des conflits extraordinaires, un ami de l'épée. »

— « Parfois, me confia Samos, « je pleure. » Il me regarda. Je ne l'avais jamais vu dans de telles dispositions d'esprit. « Si notre combat est victorieux, » reprit-il, « n'apportera-t-il que le triomphe de la défaite, de ce qui est trivial et placide, que la glorification de la

médiocrité ? »

— « Peut-être, » dis-je.

— « Notre sang aura-t-il été versé, » demanda-t-il, « pour apporter une réalisation aussi minuscule que la satisfaction du troupeau broutant dans les brumes de l'ennui ? »

— « Les hommes auront leurs petites inquiétudes, » dis-je, « qui leur paraîtront importantes. »

Il baissa la tête, furieux.

« Et ils auront leurs distractions, leurs stimulations. Il y aura des industries qui s'efforceront de tromper leur ennui. »

— « Mais rien ne comptera-t-il vraiment ? » demanda-t-il.

— « Peut-être les hommes doivent-ils dormir avant de se réveiller, » dis-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-il.

— « Il y a les étoiles, » expliquai-je.

— « Les Kurii se trouvent entre nous et les étoiles, » rappela Samos.

— « Peut-être travaillons-nous, » dis-je, « pour ouvrir les portes des étoiles. »

— « Les hommes ne chercheront jamais à les atteindre, » déclara Samos.

— « Certains d'entre eux le feront, » lui assurai-je.

— « Mais les autres ne les aideront pas et l'aventure échouera. » affirma Samos.

— « Peut-être, » répondis-je. « Je ne sais pas. » Je le regardai. « Tout dépend de ce que sont les hommes, » ajoutai-je.

— « Leur mesure n'a pas encore été prise, » dit Samos.

— « Et elle ne le sera peut-être jamais, » ajoutai-je. « Peut-être est-il impossible de la connaître. Toutes les limites qu'on leur imposera leur feront découvrir un endroit au-delà duquel ils pourront poser le pied ou la main. »

— « Peut-être, » fit Samos avec un sourire.

— « J'ai traqué et j'ai été traqué, » dis-je.

— « Pourquoi dis-tu cela ? » demanda-t-il.

— « Et, en traquant et en étant traqué, » expliquai-je, « j'ai été vivant. »

— « Oui, » admit Samos. « Mais pourquoi dis-tu cela ? »

— « Ne comprends-tu pas ? » lui demandai-je. « Le conflit, la lutte, même s'ils aboutissent au triomphe du troupeau où chacun sourit et s'efforce d'être semblable aux autres, nous appartiendront, et il sera impossible de nous les retirer. »

— « Oui, » dit Samos.

— « La guerre nous aura appartenu, » soulignai-je.

— « Oui, » admit-il.

— « Ce seront nos mains qui auront serré le pommeau de l'épée. Nous aurons affronté l'ennemi, pas eux. Ils pourront pleurer parce qu'ils n'auront pas été là. »

— « Oui, » acquiesça Samos, « je ne voudrais pas être différent et je ne voudrais pas être ailleurs. »

— « La signification de l'Histoire, » repris-je, « ne réside pas dans l'avenir. Elle est comme une chaîne de montagnes avec de nombreux pics. Les hauts faits sont la signification de l'Histoire. Il y a de nombreuses significations et de nombreux sommets. On peut gravir des montagnes différentes à des moments différents, mais toutes les montagnes brillent sous le même soleil. »

— « Il faut affronter les Kurii ! » déclara Samos.

— « Peut-être déciderons-nous de le faire, » dis-je.

— « Tu es un monstre, Capitaine, » affirma-t-il en riant.

— « J'appartiens à la Caste des Guerriers, » dis-je.

— « Je vous connais, » dit-il. « C'est la bataille que vous aimez. Comme vous êtes pervers et, pourtant, utiles ! »

Je haussai les épaules.

« Vous voyez un combat qui vous fait envie, vous le prenez, » dit-il. « Vous voyez une femme qui vous plaît, vous la prenez. »

— « Peut-être, si elle me fait envie, » admis-je.

— « Tu fais ce qui te plaît, » dit-il.

— « Bien entendu, » répondis-je.

— « Guerrier ! » lança-t-il.

— « Oui, Guerrier, » reconnus-je.

— « Les yeux seront peints et le navire sera lancé à l'aube, » annonça-t-il.

Je me levai.

— « Ne nous précipitons pas, » dis-je.

Il me regarda avec stupéfaction.

« Il faut embarquer des provisions, » repris-je. « Et il faut également recruter un équipage. En outre, il faut effectuer un voyage préliminaire acceptable, afin de tester le comportement du navire. »

— « Le temps est crucial ! » rappela-t-il. « Je peux te donner des provisions, des hommes. »

— « Je dois réfléchir, » dis-je. « Et si je dois partir avec des hommes, je dois les choisir personnellement, car nos destins seront liés. »

— « Demi-Oreille attend à l'extrémité du monde ! » s'écria Samos.

— « Qu'il attende, » répliquai-je.

Samos me dévisagea avec irritation.

« S'il attend vraiment, » repris-je, « il n'y a pas de raison de se dépêcher. » Je regardai Samos. « En outre, il faudra peut-être des mois pour atteindre l'extrémité du monde, s'il est possible de l'atteindre. »

— « C'est exact, » reconnut Samos.

— « De plus, » dis-je, « nous sommes en En'Kara. »

— « Et alors ? » demanda Samos.

— « C'est l'époque des matches de Kaissa de la Foire d'En'Kara, dans les Sardar, » expliquai-je. Je fus très surpris que cela ne soit pas présent à l'esprit de Samos. « Centius de Cos, » poursuivis-je, « défend son titre contre Scormus d'Ar. »

— « Comment peux-tu t'intéresser au Kaissa dans de telles circonstances ? » s'enquit-il.

— « Le match est important, » fis-je remarquer. Tous ceux qui connaissaient le Kaissa étaient au courant. C'était le sujet de conversation de Gor.

— « Je devrais te faire fouetter et enchaîner à une rame, » dit Samos.

— « J'ai été fouetté, » répliquai-je, « en diverses occasions, et j'ai également été enchaîné à une rame. » J'avais connu le cuir. J'avais tiré sur la rame.

— « Apparemment, cela ne t'as pas appris grand-chose, » dit-il.

— « Je n'apprends pas facilement, » reconnus-je.

— « Le Kaissa ! » marmonna Samos.

— « La planète entière attend ce match depuis des années, » soulignai-je.

— « Pas moi, » déclara Samos.

Il avait été remis à cause de la guerre entre Ar et Cos, liée à la piraterie et à des intérêts commerciaux antagonistes sur le Vosk. La guerre continuait, mais les deux Joueurs avaient

été conduits dans les Sardar par des escortes armées de leurs cités respectives, sous la protection de drapeaux de trêve acceptés conjointement par Lurius de Jad, Ubar de Cos, et Marlenus d'Ar, également nommé l'Ubar des Ubars, qui régnait sur Ar. Les hostilités seraient suspendues pendant la durée du match. Les Goréens prennent le Kaissa très au sérieux. Le fait que Samos ne soit guère impressionné par l'énormité de la confrontation m'irrita un peu. Il est difficile de comprendre que l'on ne s'intéresse pas au Kaissa.

— « Nous avons tous nos limites, » dis-je.

— « C'est exact, » reconnut-il.

— « Qu'as-tu dit ? » demandai-je. Il avait marmonné quelque chose.

— « J'ai dit, » répondit Samos, « que le Kaissa est une maladie. »

— « Ah, » fis-je. Si c'était une maladie, et cela ne paraissait pas improbable, elle affectait sans doute une majorité de Goréens. Je m'attendais à payer un disque d'or au tarn pour une place debout dans l'amphithéâtre où se déroulerait le match. Un disque d'or au tarn permettait d'acheter un tarn de guerre dressé ou plusieurs femmes.

— « S'il fallait entreprendre une action capitale, à un moment donné, » dit Samos, « et que le destin de deux planètes repose sur cette action, et que cela dépende d'un match de Kaissa, que ferais-tu ? »

Je souris.

— « Je réfléchirais, » répondis-je. « Quels seraient les adversaires ? »

Samos se leva, exaspéré mais souriant ironiquement.

— « Viens avec moi, » dit-il.

Il me conduisit dans un coin de la salle où il me montra une partie de la carte en mosaïque qui en constituait le plancher.

« Cos et Tyros, » dit-il.

Il montra au-delà. Pour l'essentiel, à l'exception de quelques petites îles sans importance, la carte se terminait là. Personne ne savait ce qui se trouvait à l'ouest de Cos et Tyros, une fois qu'on avait dépassé les petites îles.

« Tu ne devrais pas penser au Kaissa, » dit Samos, « mon cher Capitaine, mais à l'extrémité du monde. » Il montra une autre partie du plancher. Elle ne contenait que des dalles blanches et lisses.

— « Peut-être l'extrémité du monde, » fis-je remarquer, « se trouve-t-elle de l'autre côté du mur. »

Nous ne savions pas où elle se trouvait, compte tenu de l'échelle de la carte de mosaïque.

— « Peut-être, » fit Samos en riant. « Peut-être. »

Il regarda la mosaïque. Pendant un instant, ses yeux s'arrêtèrent près du sommet.

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je. J'avais remarqué une légère hésitation, dans son attitude, un bref mouvement des épaules, le genre de chose qui suggère qu'une idée troublante mais sans importance a traversé l'esprit de quelqu'un.

— « Rien, » répondit-il. Il avait chassé cette pensée.

— « Non, » insistai-je, curieux. « Qu'y a-t-il ? »

Il fit signe à un garde d'apporter une lampe, car nous étions loin de la vasque de cuivre pleine de braises et des diverses torches fixées aux murs.

Nous gagnâmes lentement le fond de la salle. Le garde nous y rejoignit avec la lampe.

— « Comme tu le sais, » dit Samos, « cette Demeure est un centre de renseignements où nous recevons de nombreuses informations. L'essentiel de ce que nous recevons est banal, sans importance, dépourvu de sens. Néanmoins, nous nous efforçons de nous tenir informés. »

— « Naturellement, » dis-je. Comment savoir quand, dans cet ensemble, une structure apparaîtrait ?

— « Deux informations que nous avons reçues nous semblent étranges. Nous les avons reçues à des moments différents. Elles sont, dans leur nature, sans liens. Pourtant, elles sont provocantes. »

— « Quelles sont-elles ? » demandai-je.

— « Regarde, » répondit Samos, s'accroupissant et tenant la lampe à une trentaine de centimètres du sol, « voici Kassau et le Récif de Var. »

— « Oui, » dis-je.

— « Et le Torvaldsland au nord, » reprit-il, « et le Glacier de la Hache. »

— « Oui, » dis-je.

— « As-tu entendu parler du Troupeau de Tancred ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « C'est un troupeau de tabuks nordiques, » expliqua Samos, « un troupeau gigantesque, parmi d'autres. Le Troupeau de Tancred hiverne à la limite des forêts du Nord, au sud et à l'est du Torvaldsland. Au printemps, affamé et le poil court, il sort des forêts et part vers le Nord. » Il montra la carte. « Il suit cet itinéraire, » reprit-il, « sortant des forêts ici, contournant le Torvaldsland par l'est, puis se dirigeant vers l'ouest, au-dessus du Torvaldsland, pour gagner la mer. Il suit la côte de Thassa, traverse le Glacier de la Hache, semblable à des nuages noirs sur la glace, puis continue de suivre la côte en direction du Nord jusqu'au moment où il tourne vers l'est, dans la toundra de la plaine polaire, où il broute pendant l'été. Quand arrive l'hiver, gras et le poil long, il regagne les forêts par le même chemin. Cette migration, comme d'autres, est annuelle. »

— « Oui ? » fis-je.

— « Apparemment, elle n'a pas eu lieu cette année, » dit-il.

Je le regardai, troublé.

« Les chasseurs rouges de la plaine polaire, qui échangent du sucre et du thé, ont indiqué que le troupeau n'est pas arrivé. »

— « C'est troublant, » admis-je.

— « C'est plus grave que cela, » dit-il. « Cela signifie que des hommes ont péri, dans la plaine polaire, ou qu'ils sont pratiquement morts de faim. En été, ils se nourrissent presque exclusivement de tabuk. »

— « Peut-on faire quelque chose ? » demandai-je.

— « Je ne pense pas, » répondit Samos. « Leurs réserves de nourriture, provenant de la chasse sur les glaces, durera un peu. Ensuite, ils devront chasser ailleurs. Peut-être quelques-uns survivront-ils, grâce à la pêche, jusqu'à l'automne et au retour du sleen marin noir. »

Les chasseurs rouges étaient des nomades dont l'existence dépendait des migrations de divers types d'animaux, principalement le tabuk nordique et quatre variétés de sleen des mers. Leurs activités de pêche et de chasse étaient saisonnières et fonction des animaux. Parfois, ils réussissaient à prendre le requin nordique, même la baleine de Hunjer ou la baleine de Karl, moins fréquente, à la queue double. Mais leur vie, dans le meilleur des cas, était précaire. On ne savait pas grand-chose d'eux. Comme de nombreux peuples simples et primitifs, lointains et isolés, ils pouvaient vivre et mourir sans que l'on s'en aperçoive.

— « Envoie un navire dans le Nord, » dis-je, « avec des provisions. »

— « Les eaux, au nord du Glacier de la Hache, sont dangereuses, » rappela Samos.

— « Envoie-le tout de même, » dis-je.

— « Très bien, » répondit-il.

— « Il y avait autre chose, » affirmai-je.

— « Ce n'est rien, » répondit-il.

— « Dis-moi, » insistai-je.

— « Ici, » dit-il, se déplaçant légèrement. « Ici. » Il s'accroupit sur la mosaïque à un endroit où elle montrait la mer, un bras de Thassa, en forme de croissant, s'étendant vers le nord et l'est, près des rivages polaires. La mer, dans cette région, était gelée pendant plus de la moitié de l'année. Les vents et les marées cassaient la glace, la brisant et l'empilant en formes fantastiques, en formations sauvages, dépourvues de pistes, jeu d'une nature terrifiante, les glaciers terribles du Nord.

Samos posa la lampe par terre.

« Ici, » dit-il, le doigt tendu. « Cela se trouve par ici. »

— « Quoi ? » demandai-je. La carte n'indiquait rien.

— « La montagne qui ne bouge pas, » répondit-il.

— « En général, » dis-je avec un sourire, « les montagnes ne bougent pas. »

— « Les montagnes de glace de la mer polaire, » dit-il, « dérivent vers l'est. »

— « Je vois, » fis-je.

Samos voulait parler d'un iceberg. Il y en a de gigantesques qui font plusieurs pasangs de large et plusieurs centaines de mètres de haut. Il s'agit de morceaux de glaciers qui se cassent, généralement au printemps ou en été, puis dérivent sur Thassa, suivant les courants. Les courants sont généralement orientés vers l'est, dans la plaine polaire. Le goréen ne comporte pas de mot désignant spécifiquement les icebergs. Le même mot désigne à la fois une montagne et un iceberg. Lorsque le contexte n'est pas clair, on précise en disant, par exemple : « montagne de glace ». Une montagne est une montagne, pour les Goréens, qu'elle soit constituée de roche ou de terre, ou de glace. Nous avons tendance à considérer les montagnes comme des formations géologiques. Les Goréens estiment qu'il s'agit d'une catégorie d'objets, et non d'une catégorie d'objets dans un contexte prédéterminé. Dans un sens, la situation est la même en anglais puisque le mot « berg » signifie simplement « montagne » en allemand, et que l'expression iceberg est simplement un mot composé signifiant littéralement : montagne de glace. Berg, bien entendu, en allemand, s'écrit avec une majuscule, puisque c'est un substantif. Les Goréens, bizarrement, bien qu'ils n'écrivent pas tous les noms avec une majuscule, le font pour nombre d'entre eux, beaucoup plus que cela n'est pratiqué en anglais ou en français, par exemple. Parfois, le contexte détermine l'emploi de la majuscule. Les langues sont diverses et intéressantes, idiosyncratiques et fascinantes.

J'utiliserai en général l'expression iceberg, pour des raisons de facilité.

— « Il y a ici un iceberg, » expliqua Samos, « qui ne suit pas le Courant du Parsit. » Samos utilisa, bien entendu, littéralement le terme : montagne de glace. Le Courant du Parsit est le courant principal, dirigé vers l'est, de la région polaire. On l'appelle le Courant du Parsit parce qu'il est suivi par plusieurs variétés de parsits migrants, poisson petit et mince, généralement rayé. Les sleens, ce qui n'est pas sans intérêt, accompagnent le parsit dans le Nord, leur migration étant réglée sur celle du parsit, qui constitue l'essentiel de leur nourriture. Les quatre principaux types de sleen des régions polaires sont le sleen noir, le sleen marron, le sleen à défenses et le sleen à nez plat. Tous arrivent à des périodes différentes en fonction des vagues de la migration des parsits. Tous les membres de la même espèce de sleen ne migrent pas. En outre, certains d'entre eux hibernent sous la glace, leurs activités vitales généralement réduites, gagnant la surface tous les quart d'ahn pour respirer. Ils font cela dans les fissures de la glace ou grâce à des trous qu'ils creusent avec leurs dents.

— « Un iceberg qui ne dérive pas avec le courant, qui ne bouge pas avec ses semblables ? » fis-je préciser.

— « Oui, » répondit Samos.

— « Il s'agit d'un mythe, » dis-je.

— « Je suppose, » dit Samos.

— « Tu prends tes responsabilités trop à cœur, Samos, relevai-je. « De toute évidence, une telle chose est impossible. »

Samos hocha la tête. Il eut un sourire ironique.

— « Tu as raison, » admit-il.

— « Où as-tu entendu parler de cela ? » demandai-je.

— « C'est un habitant des régions polaires, venu vendre des peaux aux Sordar, que me l'a dit. »

— « A-t-il vu cela de ses yeux ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit Samos.

Je souris.

— « Et comment se fait-il qu'il en ait parlé ? » demandai-je.

— « On lui a donné une pièce, » expliqua Samos, « pour qu'il parle de tout ce qu'il avait entendu raconter d'étrange ou d'exceptionnel. »

— « Il a bien gagné sa pièce, » fis-je remarquer.

— « Sleen rusé ! » fit Samos.

Je ris. Samos rit également.

— « Il y a des types malins, » fis-je.

— « Il est rare qu'on se montre plus rusé que moi, » dit Samos.

Nous nous redressâmes et regagnâmes la petite table. Samos posa la lampe dessus.

« Alors, partiras-tu bientôt pour l'extrémité du monde ? » demanda Samos.

— « C'est mon intention, » répondis-je. Je me préparai à quitter la demeure de Samos.

— « Capitaine, » dit-il.

Je me tournai vers lui.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Crois-tu, » demanda-t-il, « que si la porte des étoiles était un jour ouverte, les hommes se souviendraient du nom de Tarl Cabot ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, » dit-il.

— « Je te souhaite également tout le bien, » répondis-je, « Samos, Premier Capitaine de Port Kar. »

— « Qui va gagner, » demanda-t-il, « Centius de Cos ou Scormus d'Ar ? »

— « Scormus d'Ar, » répondis-je. « Il est invincible. Centius de Cos est un bon Joueur, mais il est âgé. Il est las. Il a eu son heure de gloire. Il ne pourra pas résister à Scormus. »

Je me souvenais de Scormus d'Ar, que j'avais rencontré dans la Demeure de Cernus, d'Ar, quelques années auparavant. C'était un jeune homme incroyablement beau, brillant, arrogant, hautain, boiteux. Il vivait dans la solitude. On racontait qu'il n'avait jamais touché une femme. Il gouvernait les Hauts Ponts d'Ar avec son jeu de Kaissa. Aucun autre Joueur ne pouvait proposer une partie de Kaissa, sur ces ponts, avant d'avoir vaincu le jeune Scormus. Son jeu était rapide, décisif, brillant, impitoyable ; plus d'un Joueur avait abandonné la partie après que le génie de Scormus lui ait laissé croire qu'il pouvait gagner puis se soit amusé avec lui et l'ait humilié. Le Kaissa était, pour lui, une arme. Il pouvait, grâce à lui, détruire ses ennemis. Centius de Cos, en revanche, était plus âgé ; personne ne connaissait son âge ; on

racontait que les Sérums de Stabilisation n'avaient véritablement fait effet sur lui qu'après son cinquième hiver ; il était malingre et grisonnant ; il était très différent, physiquement et moralement, du jeune Scormus ; il était calme, doux et n'élevait pas la voix ; il aimait le Kaissa et sa beauté. Il lui arrivait souvent d'examiner une combinaison pendant des heures, tout seul, cherchant la combinaison suprême. « Cela me dépasse, » disait-il. Un jour, il avait été battu par Sabo de Turia, au tournoi de Tharna, et il avait pleuré de joie puis embrassé le vainqueur, le remerciant de lui avoir permis de prendre part à une aussi belle partie. « Peu importe, » a-t-il dit, « que l'on gagne ou que l'on perde. Ce qui compte, c'est le jeu et sa beauté. » On l'avait cru fou. « Je préfère laisser le souvenir du perdant d'une belle partie, » avait-il dit, « que celui du vainqueur de mille chefs-d'œuvre viciés. » Il avait toujours cherché la partie parfaite. Il ne l'avait jamais trouvée. La beauté, à mon avis, est tout autour de nous. L'Artisan peut la trouver dans les nervures du cuir, que je ne verrai jamais. Le Musicien peut la percevoir dans un son que je ne puis entendre. Et un Joueur de Kaissa peut la trouver dans la disposition de petits morceaux de bois sur une planche couverte de carreaux jaunes et rouges. Centius de Cos avait toujours cherché la partie parfaite. Il ne l'avait jamais trouvée.

— « Quand rentreras-tu ? » demanda Samos.

— « Après les matches, » répondis-je.

— « Tu assisteras également aux autres ? » s'enquit-il.

— « Bien entendu, » répondis-je. « Sais-tu que Philemon de Teletus va jouer contre Stengarius de Ti, et que Hobart de Tharna va être opposé à Boris de Turia ? »

— « Non, » fit Samos d'un air las. « Cela m'a échappé. »

Je haussai les épaules. Je décidai que Samos était indécrottable.

Il m'accompagna jusqu'à la première porte de sa demeure, où je mis ma cape d'Amiral.

Quelques instants plus tard, je m'installai au gouvernail de la barque, car la tâche simple consistant à diriger l'embarcation me plaisait, et me fis reconduire chez moi. Je vis la tête soyeuse d'un urt, dans le canal, à quelques dizaines de centimètres du bateau. C'était un gros urt qui devait bien peser vingt kilos. Ils se nourrissent des ordures jetées dans les canaux et des esclaves attachées qui n'ont pas su se montrer agréables.

Je me retournai et regardai la demeure de Samos. La mince fille blonde devait être marquée, à présent. Nous ne l'avions pas entendue hurler car cela s'était déroulé dans les profondeurs des cages.

Je pensai au message : « Salut, Tarl Cabot. Je t'attends à l'extrémité du monde. Zarendargar, Général de guerre du Peuple. »

Je souris intérieurement.

La proue du navire de Tersites était déjà tournée vers l'extrémité du monde.

Le canal faisait une courbe et je guidai l'embarcation dans le coude. Tandis que nous tournions, je regardai à nouveau la demeure de Samos. Elle se dressait, haute et imposante, au-dessus du canal, demeure de Marchand d'Esclaves, forteresse haute, noire, effrayante.

Dans les cages, sous la forteresse, il y avait une nouvelle esclave, une mince fille blonde de la Terre. Elle devait être enfermée, à présent. Je me demandai si elle serrait les barreaux de sa cage, appuyant le visage contre eux, essayant de comprendre ce qui lui était arrivé. Elle était mêlée aux affaires des mondes. Elle serait désormais une esclave. Elle était probablement nue, à plat ventre sur le ciment de la cage, les mains au-dessus de la tête, hurlant. Sur l'extérieur de sa cuisse gauche, il y avait une marque au fer rouge. Sur l'intérieur de sa cuisse, il y avait du sang. Elle était mêlée aux affaires des mondes. Elle n'avait pas eu de chance. Elle était à présent esclave. Elle serait bientôt vendue.

Je me demandai si elle apprendrait rapidement à plaire à son maître.

À nouveau, la tête luisante et lisse d'un urt apparut près du bateau, puis elle glissa sous la surface.

À mon avis, elle apprendrait rapidement.

J'envisageai le match prévu entre Centius de Cos et Scormus d'Ar.

J'avais l'intention d'engager de grosses sommes sur Scormus d'Ar. Je ne pensais pas, toutefois, que la cote serait élevée.

LA FOIRE D'EN'KARA

« **P**LACE ! Place ! » cria joyeusement le jeune homme robuste. Il avait une femme nue sur l'épaule, pieds et poings liés. Il avait capturé une femme à l'attrape-fille, compétition destinée à régler un conflit commercial entre deux petites villes, Ven et Rarn, la première étant un port fluvial du Vosk, la deuxième, qui se trouvait au sud-est de Tharna, célèbre pour ses mines de cuivre. Cent jeunes gens de chaque cité et cent jeunes femmes, les plus belles, les plus belles de chaque cité, participaient à la compétition. L'objectif du jeu consiste à capturer les femmes de la cité ennemie. Les armes ne sont pas autorisées. La compétition se déroule en dehors du périmètre de la foire car on y capture des esclaves. L'aire de jeu est entourée par une barrière basse, en bois, et les spectateurs regardent. Quand un homme est poussé hors des limites, il est exclu de la compétition et ne peut, sous peine de mort, entrer à nouveau pendant la durée de la partie. Quand une fille est capturée, elle est attachée et jetée dans une des deux fosses à femmes qui se trouvent aux deux extrémités du « terrain ». Ces fosses sont circulaires, délimitées par de petites clôtures en bois, profondes d'une soixantaine de centimètres et le fond est couvert de sable. Celles qui ne peuvent se libérer sont considérées comme prises. L'objectif des hommes consiste à chasser leurs adversaires hors du terrain et à capturer les femmes des autres cités. L'objectif des femmes, bien entendu, est d'éviter la capture.

« Place ! » cria-t-il. « Place ! » Comme les autres spectateurs, je m'écartai.

Les jeunes gens et les jeunes femmes, dans ce sport, portent une tunique. Les tuniques des jeunes femmes sont courtes, afin de dévoiler leurs charmes. Les jeunes hommes ont des lanières de cuir au poignet gauche, afin de pouvoir attacher leurs prises. Les jeunes femmes, qui sont libres si les règles le permettent, ce qui n'est pas toujours le cas, sont masquées afin que leur pudeur soit moins gravement compromise par la brièveté de leur vêtement. Lorsqu'une femme est prise, cependant, on lui retire son masque. On ne leur retire pas leur tunique, cependant, sauf celles des femmes de la cité perdante, lorsque la partie est terminée et que la victoire a été proclamée. La victoire est acquise quand les jeunes hommes d'une cité ont capturé les cent femmes de l'ennemi. Une femme attachée et jetée dans la fosse à femmes, incidemment, ne peut être libérée par les jeunes hommes de sa cité sauf à la fin de la partie et à condition qu'ils aient été victorieux. Les femmes de la cité victorieuse, à la fin de la partie, sont, naturellement, libérées ; elles sont vêtues de robes et honorées ; les femmes de la cité vaincue, bien entendu, sont simplement dévêtues et réduites en esclavage. Ce sport peut paraître cruel, mais certains le considèrent comme supérieur à la guerre ; de toute évidence, il est plus net et fait moins de victimes ; cette technique de règlement des conflits, incidemment, n'est pas utilisée lorsque le désaccord porte sur des questions d'honneur. L'honneur compte beaucoup, aux yeux des Goréens, ce que les habitants de la Terre auraient sans doute du mal à comprendre ; par exemple, les habitants de la Terre trouvent naturel de faire la guerre pour de l'or et des richesses, mais pas pour l'honneur ; les Goréens, au contraire, confient plus facilement les questions d'honneur que celles qui ont trait à l'or et

aux richesses à la décision de l'acier ; cela s'explique aisément ; l'honneur compte davantage à leurs yeux. Bizarrement, les femmes des cités sont impatientes de participer à ce jeu. Il est probable qu'elles croient toutes que leur drapeau sera victorieux et qu'elles rentreront, couvertes d'honneurs, dans leurs foyers.

Le jeune homme passa rapidement près de moi. La femme avait encore les cheveux attachés sur la tête ; on ne les lui avait pas encore défaits, comme doivent l'être ceux d'une esclave. Au cou, fermé à clé, elle portait un mince collier d'esclave, ordinaire, en acier gris. Il y avait accroché une étiquette, afin que l'on puisse aisément constater qu'elle lui appartenait. Elle était de Rarn, probablement de Haute Caste, compte tenu de la qualité de sa beauté. Elle serait désormais esclave dans le port fluvial de Ven. L'homme semblait être un jeune Marinier. Elle avait des lèvres belles et délicates. Elles l'embrasseraient bien.

Je le regardai se frayer un chemin, à travers la foule, vers la haute palissade qui entourait les Sardar qui se dressaient, noires et couronnées de neige, derrière.

Le nombre de participants est fixé à cent jeunes hommes et cent jeunes femmes afin qu'il y ait une femme pour chaque homme gagnant.

C'était la première fois, incidemment, que les jeunes femmes étaient autorisées à porter un masque. Les masques, toutefois, étaient petits et féminins. Ils ne cachaient pas grand-chose et ne faisaient pratiquement qu'exciter les hommes et les stimuler dans la poursuite de la beauté, laquelle culminait dans l'assaut, la capture et l'arrachage du masque. Cependant, je pensais que cette innovation serait abandonnée l'année suivante. Il est plus facile de parier sur la capture de certaines femmes, et sur le temps que celle-ci exigera, si les parieurs peuvent se faire une idée exacte de leur beauté.

Je regardai le jeune homme. Il se dirigeait vers la palissade. Il monterait sur une plateforme et, mettant la femme à genoux, pieds et poings liés, à ses pieds, face aux Sardar il lui dénouerait les cheveux. Ensuite, il la lèverait à bout de bras, les cheveux défaits, devant les Monts des Sardars, se réjouissant et remerciant les Prêtres-Rois parce que, désormais, elle lui appartenait.

« Où sont les tables des Preneurs de Paris, » demandai-je à un habitant du Torvaldsland, aux longs cheveux nattés, vêtu d'une veste de fourrure, et qui mangeait une brochette de tarsk, « où sont indiquées les cotes des matches de Kaissa. »

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « On ne joue au Kaissa que dans le Nord. »

— « Merci, » dis-je. Il était vrai que le Kaissa du Nord est différent de celui que l'on pratique dans les tournois du Sud. Les jeux, toutefois, sont très similaires. En réalité, le Kaissa se joue de diverses manières, sur la planète. Par exemple, il y a quelques années, la manière de jouer au Kaissa était légèrement différente à Ar. Presque toutes les cités goréennes, à présent, du moins dans le Sud, ont accepté le Kaissa des tournois, tel qu'il est défini par le Grand Conseil de la Caste des Joueurs, qui eux-mêmes, autrefois, dédaignaient aussi de former une caste. Parfois, les différences n'étaient que sémantiques. Par exemple, une pièce qui s'appelait, à Ar, « la cité », était à présent officiellement nommée : « la Pierre du Foyer », même à Ar. En réalité, certains Joueurs d'Ar l'avaient toujours appelée : « la Pierre du Foyer ». Plus sérieusement, il n'y avait plus de « Lanciers Esclaves » dans le Kaissa ordinaire, bien qu'il existe toujours des distinctions entre les « Lanciers ». On avait prétendu que les esclaves n'avaient rien à faire sur un jeu de Kaissa. On peut également noter, en passant, que les esclaves n'ont pas le droit de jouer au Kaissa. C'est un jeu réservé aux individus libres. Dans presque toutes les cités, réduire un membre de Caste des Joueurs en esclavage est considéré comme un délit extrêmement grave. Une loi similaire, dans presque toutes les cités, protège également les membres de la Caste des Musiciens et celle des Poètes.

L'homme du Torvaldsland prit une grosse bouchée de tarsk rôti.

— « Où se trouvent les marchés aux esclaves ? » demanda-t-il.

— « Il y en a beaucoup, » répondis-je. En fait, on peut acheter des esclaves, publiquement ou en privé, en de nombreux endroits, à la foire des Sardar d'En'Kara, qui est une des quatre grandes foires annuelles des Sardar. Il n'est pas permis de tuer ou d'asservir dans le périmètre des foires, mais il n'est pas interdit d'y acheter et d'y vendre des marchandises ; en réalité, une des fonctions principales des foires, sinon leur fonction principale, consiste à favoriser les échanges de marchandises ; les esclaves, bien entendu, sont des marchandises. Les foires, toutefois, ont d'autres fonctions. Elles sont, par exemple, le lieu de réunion des conventions de castes et l'endroit stratégique où s'échangent recherches et découvertes. C'est ici, par exemple, que Médecins, Constructeurs et Artisans peuvent se rencontrer pour échanger des idées et des techniques. C'est ici que la Loi Commerciale est élaborée et stabilisée. C'est ici que l'on chante et que l'on représente les drames chantés. Poètes et Musiciens, Jongleurs et Magiciens se disputent l'attention de la foule. On y trouve des marchands ambulants et de gros commerçants. Les premiers vendent des babioles, les autres les produits de cités célèbres. C'est ici que la langue goréenne est partiellement codifiée. Ces fêtes constituent des zones de paix. Les habitants de cités en guerre peuvent se rencontrer sans crainte. Les négociations politiques et les intrigues sont omniprésentes, généralement secrètes. La paix et la guerre, les règlements et les traités, se décident souvent dans un pavillon situé à l'intérieur du périmètre. « Le plus proche, » indiquai-je à l'homme du Torvaldsland, montrant un passage entre les tentes et les cabanes, « se trouve à environ un quart de parsang dans cette direction, derrière les forges et les boutiques de chaînes. »

— « Tu parles distinctement, pour un habitant du Sud, » dit-il. Il me tendit un morceau de tarsk rôti. Je le pris et mordis dedans. Je m'octroyai un gros morceau de viande. Je n'avais pas mangé depuis le matin, moment où j'étais arrivé à la foire.

— « Merci, » dis-je.

— « Je m'appelle Oleg, » dit-il.

— « Dans le Nord, on m'appelait Jarl Cheveux Rouges, » répondis-je.

— « Jarl ! » s'écria-t-il. « Pardonne-moi. Je ne savais pas ! »

— « La viande est bonne, » dis-je. Il était vrai que, dans le Nord, par la parole de Svein Dent Bleue, porté sur les boucliers, j'avais été fait Jarl.

— « J'ai combattu avec toi, » dit-il, « dans le camp des monstres. Je t'ai vu, un jour, près des tentes de Thorgard de Scagnar. »

— « C'était une bonne bataille, » dis-je.

— « Effectivement, » admit-il, faisant claquer ses lèvres.

— « Le Nord est-il calme ? » demandai-je. « Les Kurii agissent-ils au Torvaldsland ? »

— « Non, » répondit-il, « ils ne font que de rares incursions. Le Nord est calme. »

— « Bien, » dis-je. Les Kurii ne s'agitaient pas au Torvaldsland. Ils avaient été chassés de ce pays hostile et rocheux par les hommes puissants des demeures au toit élevé.

Il me sourit.

« Bonne chasse, » dis-je, « au marché aux esclaves. »

— « Oui, Jarl, » répondit-il, souriant, levant sa brochette de tarsk rôti. Il partit en direction du marché le plus proche. Quelques instants plus tard, il jeta la tige métallique, s'essuyant les mains sur sa veste. Sur son épaule, était suspendue la grosse hache du Torvaldsland.

Il avait plu, pendant la nuit, et les allées de la foire étaient boueuses.

Les foires des Sardar sont organisées, réglementées et administrées par la Caste des Marchands.

J'entendis une fille hurler, parce qu'on la fouettait. Elle était à genoux entre deux tentes ; elle était enchaînée à un pieu court autour duquel elle avait passé les bras, le serrant pour se soutenir. Sa joue était contre le pieu. L'interdiction de la violence, dans le cadre des Sardar, ne s'étend naturellement pas aux esclaves. Ici comme ailleurs, on peut les fouetter, les torturer et les tuer, selon ce que désire le maître. Ce sont des esclaves.

Je m'engageai dans une allée boueuse, me frayant un chemin entre des étalages de Potiers et de Tisserands. Il me semblait que, si je pouvais trouver l'Allée des Pièces, j'y rencontrais certainement les tables des Preneurs de Paris. C'était, quoi qu'il en soit, une idée logique.

« Où se trouve l'Allée des Pièces ? » demandai-je à un homme portant une tunique de Gardien de Tarns.

— « De quelle cité ? » s'enquit-il.

— « Merci, » dis-je. Puis je continuai mon chemin. Les foires, en tout, couvraient plusieurs pasangs carrés.

Je pris une autre allée.

« Achetez l'argent de Tharna, » criait un homme. « Achetez le plus bel argent de Gor ! »

Il se tenait derrière le comptoir d'une échoppe. À la ceinture, conformément à l'habitude des hommes de Tharna, il portait deux lanières jaunes d'une quarantaine de centimètres de long. À l'arrière de l'échoppe, à genoux, petite, le dos rond, la tête et les cheveux dans la boue, nue, portant un collier, se trouvait une femme.

Je m'écartai pour faire place à une procession d'initiés qui, dans un tintement de clochettes, balançant des encensoirs fumants, se dirigeaient vers la palissade. L'Initié de tête portait un drapeau frappé de l'insigne des Prêtres-Rois, un cercle d'or, qui n'a ni début ni fin, symbole de l'éternité, symbole des Prêtres-Rois.

Ils portaient des robes blanches, chantaient, avaient le crâne rasé. La Caste des Initiés est riche, sur Gor.

Je regardai la femme à genoux dans l'échoppe de l'homme de Tharna. Elle n'avait même pas osé lever la tête. Elle n'en avait pas reçu la permission. Rares sont les femmes libres, à Tharna. On dit que l'asservissement le plus dur et le plus cruel est celui des esclaves de Tharna.

« Où prend-on les paris pour les matches de Kaissa ? » demandai-je à l'homme de Tharna.

— « Je ne sais pas, » répondit-il.

— « Merci, » dis-je. Puis je m'éloignai. La femme resta à genoux, comme elle avait été placée.

J'espérai que l'homme du Torvaldsland pourrait acheter un joli morceau, au marché.

« Où prend-on les paris pour les matches de Kaissa ? » demandai-je à un petit homme portant les vêtements de la Caste des Bourreliers. Son chapeau arborait les couleurs de Tabor.

— « Je pourrais te retourner la question, » répliqua-t-il.

— « Es-tu favorable à Scormus d'Ar ? » demandai-je.

— « Assurément, » répondit-il.

Je hochai la tête. Je décidai qu'il serait préférable de chercher un commerçant appartenant à l'organisation des foires, ou de trouver un endroit où il serait possible d'obtenir l'information que je désirais.

Je m'écartai à nouveau. Dans l'allée séparant les tentes, qui étaient à présent celles des Tailleurs de Pierres semi-précieuses, arrivaient quatre hommes portant les amples vêtements du Tahari. Ils étaient voilés. Le premier conduisait un beau kaiila des sables sur lequel se trouvait un kurdah couvert de soie. Leurs mains étaient posées sur les pommeaux de leurs cimeterres. J'ignorais si le kurdah contenait une femme libre de Haute Caste ou bien une

magnifique esclave, nue et couverte de bijoux, qui serait présentée dans une tente et vendue dans l'intimité.

Je vis passer deux hommes du Peuple des Chariots et, à quelques pas d'eux, ne manifestant pas la moindre inquiétude, un individu portant les amples robes de Turia. Les foires étaient véritablement un lieu de trêve.

Six jeunes gens vêtus de blanc me croisèrent. Ils allaient se placer devant la palissade, présentant l'hommage de leur présence aux hôtes mystérieux des Sardar, les Prêtres-Rois, souverains de Gor. Tout jeune Goréen doit, avant son vingt-cinquième anniversaire, faire le pèlerinage des Sardar en l'honneur des Prêtres-Rois. Ces caravanes viennent de tout Gor. La majorité arrive sans encombre. Quelques-unes sont attaquées par les bandits et les Marchands d'Esclaves. Plus d'une jeune beauté, qui croyait monter sur les plates-formes proches de la palissade, levant des couronnes de laurier et, vêtue d'une robe blanche, chanter les louanges des Prêtres-Rois, avait, au lieu de cela, regardé les sommets enneigés des Sardar depuis les estrades des esclaves, nue et lourdement enchaînée.

Des oiseaux multicolores chantaient, sur leurs perchoirs. Ils étaient vendus par les Marchands de Schendi, qui se les procuraient dans la forêt pluviale de l'intérieur. Ils avaient le visage foncé et portaient des vêtements aux couleurs vives.

Il y avait de nombreuses esclaves, dans la foule, nu-pieds, suivant leurs maîtres.

Schendi, incidemment, est le port d'attache de la Ligue des Marchands d'Esclaves noirs. Certains endroits et estrades des foires sont généralement réservés aux marchands noirs, afin qu'ils puissent vendre leurs captures, beautés de toutes races.

Je m'arrêtai pour regarder un théâtre de marionnettes. Sur la scène minuscule était représentée l'histoire de l'Ubar et du Paysan. Chacun d'entre eux, las de sa tâche, décide d'échanger avec l'autre. Naturellement, cela ne se révèle fructueux pour aucun d'entre-eux. L'Ubar s'aperçoit qu'il ne peut faire payer des impôts au bosk, et le Paysan constate que ses céréales ne peuvent pousser sur les pavés de la ville. Ils ne peuvent renoncer à être eux-mêmes et ne peuvent devenir l'autre. À la fin, l'Ubar retrouve son trône avec reconnaissance et le Paysan, avec soulagement, parvient à regagner ses champs à temps pour les semailles de printemps. Les champs chantent, se réjouissent de son retour. Les Goréens aiment ce type d'histoire. Leurs castes leur sont précieuses.

Une esclave, dans la foule, se dirigea vers moi et me regarda. Elle était seule.

Je vis un homme de petite taille, dans la foule de l'allée. Il était trapu et large, puissant, apparemment très fort. Bien que le temps soit frais en ce début de printemps, il était nu jusqu'à la ceinture. Il portait un pantalon de fourrure et des bottes de fourrure qui lui couvraient les genoux. Sa peau était sombre, rougeâtre comme le cuivre ; ses cheveux étaient d'un noir bleuté, grossièrement coupés ; ses yeux présentaient le pli épicanthique. Sur l'épaule, il avait un rouleau de corde tressée, en peau de sleen, et, à la main, il portait un sac et un ballot de fourrures ; sur le dos, il avait un carquois contenant des flèches et un arc court, constitué de couches de corne ligaturées avec des tendons.

Il est rare de voir de tels hommes, sur Gor. Ils sont originaires des régions polaires.

Le Troupeau de Tancred n'avait pas fait son apparition, au Nord. Je me demandai s'il le savait.

Je m'étais arrangé avec Samos pour qu'il envoie rapidement un navire de ravitaillement dans le Nord.

Puis il disparut dans la foule.

L'esclave baissa la tête. Je la sentis mordre timidement ma manche.

Elle leva la tête vers moi. Ses yeux étaient noirs, humides, suppliants.

Les esclaves ont souvent besoin de la caresse des hommes.

« Je t'ai suivi, » dit-elle, « dans la foule. »

— « Je sais, » répondis-je. Je m'en étais aperçu car j'appartiens à la Caste des Guerriers.

— « Je te trouve très séduisant, Maître, » souffla-t-elle.

Elle me serrait le bras, levant la tête vers moi. Ses seins, doux, blancs, étaient jolis dans sa large tunique de rep.

« Je t'en prie. Maître, » souffla-t-elle.

— « Fais-tu une course pour ton maître ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « On n'a pas besoin de moi avant le dîner. »

Je regardai au loin.

Ses mains, petites, pitoyables, serraient mon bras.

« Je t'en prie, Maître, » dit-elle.

Je la regardai dans les yeux.

Ils étaient pleins de larmes.

« Je t'en prie, Maître, » répéta-t-elle, « aie pitié de moi. Aie pitié des besoins misérables d'une fille. »

— « Tu ne m'appartiens pas, » répondis-je. « Tu es une jolie petite esclave, mais je ne te possède pas. »

— « Je t'en prie, » dit-elle.

— « Ton maître, » répondis-je, « s'il le souhaite, satisfera tes besoins. S'il ne le souhaite pas, il ne le fera pas. » Rien ne prouvait qu'elle n'était pas punie, ou privée. Si tel était le cas, je ne voulais pas réduire l'efficacité du contrôle que son maître exerçait sur elle. En outre, je ne le connaissais pas. Je ne voulais pas le déshonorer, quel qu'il soit.

« Ton maître sait-il que tu mendies dans les rues ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle, effrayée.

— « Dans ce cas, » repris-je, « je devrais peut-être t'attacher les mains et l'écrire sur ton corps. »

— « Oh, non ! » s'écria-t-elle.

— « Cette fille t'ennuie-t-elle ? » demanda un Marchand qui portait, sur la tête, le talmit de l'administration de la foire. Derrière lui se tenaient deux gardes armés de fouets.

— « Non, » répondis-je. Puis je demandai : « Où se trouvent les tables où l'on peut parier sur les matches de Kaissa ? »

— « Elles n'ont été installées que ce matin, » répondit-il. « Elles se trouvent près des tentes publiques, non loin de l'amphithéâtre. »

— « Merci, » répondis-je.

— « Les queues sont longues, » ajouta-t-il.

— « Je te souhaite tout le bien, » dis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondit-il. Ils s'en allèrent.

— « Merci, Maître », dit la fille. Sur un mot de moi, elle aurait été fouettée.

— « À genoux et embrasse mes pieds ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

Puis elle leva la tête.

« Retourne vite près de ton maître, » reprit-je. « Rampe jusqu'à lui et supplie-le de te caresser. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle se leva d'un bond, effrayée, et partit en courant.

Il est agréable de vivre dans un monde où il y a des femmes esclaves. Je n'aimerais pas vivre dans un monde différent.

Avant de quitter la foire, je visiterais le marché principal, celui qui se trouvait derrière les forges et les boutiques de chaînes, où les estrades de présentation étaient nombreuses, près des grandes tentes de soie bleue et jaune, couleurs des Marchands d'Esclaves.

Si je trouvais des filles agréables, je pourrais organiser leur transport à Port Kar. Le transport et la livraison des esclaves sont bon marché.

Je m'engageai dans l'Allée des Marchands d'Œuvres d'Art et de Curiosités. Je me dirigeais vers les tentes publiques proches de l'amphithéâtre. C'était là que se trouvaient les tables où l'on pouvait parier sur les matches de Kaissa.

En traversant l'allée, j'aperçus l'homme de la région polaire, nu jusqu'à la ceinture, avec un pantalon et des bottes de fourrure. Il traitait avec un homme puissant, corpulent et grossier, qui tenait une échoppe. Derrière le comptoir, il y avait également un Scribe maigre. L'homme vêtu de fourrures, une corde roulée sur l'épaule, parlait apparemment mal goréen. Il sortait des objets du sac de fourrure qu'il portait. Le gros homme, derrière le comptoir, les examinait. Les objets ne tenaient pas sur le comptoir car ils étaient ronds, comme le sont les formes dans la nature. Ils étaient destinés à être gardés dans un sac, sortis de temps en temps et examinés. Tous les détails doivent être parfaits, sous tous les angles, comme dans la nature. Certains collectionneurs liment ces objets, afin qu'il soit plus facile de les exposer sur une étagère ou dans une vitrine. Les indigènes des régions polaires, en revanche, les tiennent lorsqu'ils les regardent, de sorte qu'ils bénéficient de toute leur attention. Ils les aiment. Ils les ont faits. Il s'agissait de sculptures de sleen marin, de poissons, de baleines, d'oiseaux et d'autres créatures, petites et grandes, des régions polaires.

Il y avait également d'autres objets, d'autres sculptures, dans le sac. Les sculptures étaient taillées dans une pierre tendre et bleuâtre, dans l'ivoire et dans l'os.

Je continuai mon chemin.

Quelques minutes plus tard, j'arrivai près des tentes publiques et il ne fut pas difficile de deviner où se trouvaient les tables. Il y en avait une douzaine et les queues étaient longues.

Je dormirais dans les tentes publiques, ce soir. Pour cinq tarsks en cuivre, on peut louer des fourrures et une place sous une tente. C'est cher mais c'est, après tout, En'Kara et une période de fête. Dans de telles tentes, il n'est pas exceptionnel que paysans, capitaines et commerçants dorment côte à côte. Pendant En'Kara, à la foire, presque toutes les différences entre les hommes et les castes disparaissent.

Malheureusement, on ne sert pas à manger dans les tentes. Pour le prix, on pourrait s'attendre à festoyer. Cette absence, cependant, est compensée par de nombreuses cuisines et tables publiques. Celles-ci sont réparties sur toute la surface de la foire. Il y a également des marchands ambulants.

Je pris place à l'extrémité d'une queue qui, à mon avis, serait plus courte que les autres.

Il y a quelques compensations, cependant, dans les tentes publiques. On peut y avoir du Paga et du vin. Ils sont servis par des esclaves dont l'usage est compris dans le prix du logement.

« Soupe ! Soupe ! » cria un homme.

— « Soupe ! » appelai-je, levant la main. Je lui achetai un bol de soupe brûlante, pour un tarsk en cuivre, plein de morceaux de bosk bouillant et de suis.

« Quel est ton favori pour le grand match ? » demandai-je.

— « Scormus d'Ar, » répondit-il.

Je hochai la tête. Je lui rendis le bol. Je craignais qu'il y ait trop d'enjeux sur Scormus d'Ar. Cependant, je parierais sur lui. J'étais mécontent, cependant, de devoir parier un tarn en or pour gagner un tarsk en argent.

Sur les collines entourant l'amphithéâtre, deux tentes dorées étaient dressées. L'une d'entre elles étaient celle de Scormus d'Ar et l'autre, du côté opposé, était celle de Centius de Cos.

« Ont-ils déjà tiré au sort pour savoir qui aurait les jaunes ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-il.

Normalement, de nombreux parieurs attendraient de savoir quel Joueur aurait les jaunes, qui effectuent le premier mouvement, lequel détermine, naturellement, l'ouverture.

Mais on pariait déjà beaucoup.

Je réfléchis à l'effet que le tirage des jaunes pourrait avoir sur l'issue du match. Si Centius de Cos tirait les jaunes, à mon avis, la cote favorable à Scormus serait peut-être légèrement réduite, mais pas beaucoup ; si Scormus, en revanche, tirait les jaunes, sa cote risquait de baisser dans des proportions telles qu'il ne serait plus raisonnable de parier. Je remarquai un homme de Cos, quelques places devant moi.

« Sur qui vas-tu parier ? » lui demandai-je.

— « Sur Centius de Cos, » répondit-il d'une voix agressive.

On verrait. On verrait. Je me demandai si son patriotisme durerait jusqu'à la table. Souvent, incidemment, le premier mouvement d'une partie repose sur la manière dont un Joueur estime que l'autre tient le Lancier, une des pièces du jeu. Dans cette partie, cependant, un Lancier jaune et un Lancier rouge seraient placés dans un casque couvert d'un morceau de tissu rouge. Scormus d'Ar et Centius de Cos mettraient la main dans le casque et tireraient chacun un Lancier. Celui qui aurait le Lancier jaune jouerait le premier.

J'étais à présent à une vingtaine d'hommes de la table.

« Regardez ! » cria quelqu'un.

Deux groupes d'hommes, sortant des tentes, se dirigèrent vers l'amphithéâtre. Au sein de ces groupes se trouvaient Scormus d'Ar et Centius de Cos. Le représentant officiel de la Caste des Joueurs, ainsi que des délégués de Cos et d'Ar, les attendaient vraisemblablement sur l'estrade en pierre de l'amphithéâtre, avec le casque.

Je respirai plus aisément. J'étais convaincu, à présent, que je pourrais parier avant le tirage. Si Scormus d'Ar tirait les jaunes, et que la nouvelle se répande, je risquais de ne gagner pratiquement rien, même si je jouais gros.

« Vite ! » cria un homme. « Vite ! »

Les deux groupes d'hommes avaient à présent pénétré dans l'amphithéâtre.

« Un tarsk en argent sur Scormus d'Ar, » dit l'homme de Cos, qui était à présent devant la table.

« Ils vont hisser le drapeau d'Ar ou de Cos d'un instant à l'autre ! » cria un homme.

Quelques instants plus tard, je fus à deux hommes de la table.

Puis il n'y eut plus qu'un homme devant moi.

« Suivant ! » appela le Preneur de Paris derrière la table.

Je m'immobilisai devant lui.

« Quatorze contre un en faveur du champion d'Ar, » annonça-t-il.

— « Quatorze cents tarns en or, » annonçai-je, « sur le champion d'Ar. »

— « Qui es-tu ? » demanda le Preneur de Paris. « Es-tu fou ? »

— « Je suis Bosk, » répondis-je. « De Port Kar. »

— « C'est fait, » dit-il, « Capitaine. »

Je traçai le signe de Bosk sur sa feuille de papier.

« Regardez ! » cria un homme. « Regardez ! »

Au-dessus de l'amphithéâtre, on hissa le drapeau d'Ar.

Je m'écartai. Il y eut de nombreux cris. Puis, près de celui qui tenait la drapeau d'Ar, apparut un homme portant les vêtements des Joueurs, robe à carreaux jaunes et rouges, chapeau à carreaux, un plateau et des pièces sur l'épaule, comme les armes d'un Guerrier. Il leva la main.

« C'est Scormus ! » cria la foule. « C'est Scormus ! » Le jeune homme hissa ensuite, lui-même, le drapeau d'Ar.

Les habitants d'Ar pleuraient. Puis le jeune homme disparut.

Il y eut de nombreuses acclamations.

« Suivant ! » dit le Preneur de Paris.

L'homme suivant s'immobilisa devant la table.

« Trente-six contre un en faveur du champion d'Ar, » annonça le Preneur de Paris.

L'homme gémit.

Je souris et m'éloignai des tables. J'aurais préféré avoir une meilleure cote, mais j'avais réussi à placer mon enjeu avant qu'elle ait plus que doublé contre Centius de Cos. J'étais à présent en position de gagner cent tarns en or. J'étais de bonne humeur.

Je dirigeai mes pas vers le marché principal. J'avais envie de voir les marchandises exposées sur les longues estrades en bois. Peut-être achèterais-je une femme pour la nuit et la vendrais-je au matin.

Quelques minutes plus tard, j'aperçus le sommet soyeux de la tente gigantesque, ses drapeaux flottants, le vent gonflant la soie jaune et bleue.

Je vis des hommes esclaves poussant des charrettes pleines de pierres de taille. Elles laissaient des marques profondes dans la terre rendue molle par la pluie.

Je sentis les verrs, enfermés dans des enclos, à plus d'un pasang de moi. L'air était clair, étincelant.

J'arrivai devant la grande tente, mais elle était fermée et silencieuse. Cependant, il y avait beaucoup d'activité et de bruit autour des estrades. Ça et là, on jetait à manger aux esclaves.

Je me mêlai à la foule qui se pressait autour des estrades. Il y en a des centaines, longues, à une trentaine de centimètres au-dessus du sol, beaucoup plus qu'on ne pourrait voir en une journée de promenade. Elles sont louées à des Marchands d'Esclaves, qui en réservent une ou plusieurs, en fonction de leur richesse et de l'importance de leur stock. De petites pancartes, fixées sur les estrades, indiquent le marchand de chair féminine : « Ces filles sont celles de Sorb de Turia » par exemple, ou bien : « Ces filles appartiennent à Tenalion d'Ar. ».

Je pénétrai plus profondément entre les estrades. Une fille, à genoux et nue, lourdement enchaînée, tendit les bras vers moi.

« Achète-moi, Maître ! » supplia-t-elle. Puis je passai devant elle. Je vis deux filles debout dos à dos, le poignet droit de l'une étant attaché au poignet gauche de l'autre.

« Beau Maître, regarde-moi ! » cria une fille tandis que je passais devant elle. Presque toutes les femmes étaient assises ou à genoux sur les estrades. Toutes étaient attachées.

« Scandaleux, » dit une femme libre à une autre femme libre, près de moi.

— « Oui, » répondit l'autre femme libre.

« Bonbons ! Bonbons ! » cria un marchand ambulant. « Bonbons d'Ar ! »

« Achète ce bonbon d'Ar, Maître ! » me dit une fille enchaînée en riant. Je lui caressai rudement la tête et elle me prit soudain le poignet dans ses mains enchaînées et se mit à l'embrasser désespérément. « Je t'en prie, » sanglota-t-elle. « Je t'en prie ! »

— « Non, » répondis-je. J'éloignai mon poignet et poursuivis mon chemin. Elle sanglota et, enchaînée, se remit à genoux.

« Je serai une merveilleuse Esclave d'Amour, » me dit une autre fille. Je ne lui répondis

pas.

Sur une estrade ronde, une esclave nue était à genoux, les poignets enchaînés dans le dos. Sa tête était rejetée en arrière. Un membre de la Caste des Médecins lui nettoyait les dents.

Près d'une autre estrade, un employé de Marchand d'Esclaves marchait le long de l'estrade. Il portait une grosse soupière, avec des poignets, pleine de soupe claire. Les beautés du Marchand d'Esclaves, enchaînées par le cou, étaient à genoux au bord de l'estrade. Chacune d'entre elles plongeait par deux fois les mains en coupe dans la soupière, puis les portait à sa bouche. Ensuite, elles léchaient et suçaient leurs doigts, s'essuyaient les mains sur le corps.

Les ventes se déroulaient le soir, dans la tente, sur une estrade couverte de sciure, à la lumière des torches, mais on peut vendre les femmes dehors. En fait, de nombreuses femmes sont vendues dehors. Compte tenu du nombre de femmes présentes à la foire, et du fait qu'il en arrive continuellement de nouvelles, on ne peut guère espérer les vendre toutes à l'intérieur de la tente. Ce n'est pas réalisable. À la fin de chaque foire, il reste toujours quelques centaines de femmes invendues. Elles sont généralement soldées en groupes, au cours de ventes réservées aux Marchands d'Esclaves professionnels, qui les conduisent sur d'autres marchés, où elles sont vendues.

« Crois-tu que tu pourrais m'obliger à m'agenouiller devant toi ? » demanda une fille assise sur une estrade, enchaînée par le cou et les chevilles, les genoux contre la poitrine, mordant un larma. Elle me sourit, au-dessus du fruit. Puis elle pâlit. « Pardonne-moi, Maître ! » s'écria-t-elle. Elle avait vu mes yeux. Elle s'agenouilla devant moi, sur les planches, tremblante, la tête baissée. Serait-elle autorisée à vivre ? Le fruit gisait, abandonné, près d'elle. Je ramassai le fruit et mordis dedans. Je la fixai pendant quelques instants, puis je dis :

— « Lève la tête. » Elle obéit. Je lui jetai le fruit et, craintivement, elle l'attrapa, ne me quittant pas des yeux. « Termine-le, » repris-je, « puis, pendant une ahn, reste à plat ventre. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je regardai au-delà de la foule et des estrades. De l'endroit où je me trouvais, je voyais la palissade et les Sardar, noires, couronnées de neige.

Je continuai, passant près d'un homme qui examinait les jambes d'une esclave, les palpant. Il envisageait de l'acheter.

« Où sont les nouvelles esclaves ? » s'enquit un homme.

— « Elles sont sur les estrades de l'ouest, » répondit un autre. Ces estrades servent généralement au tri et à l'organisation. Il est rare qu'on y vende des femmes. Elles attendent à cet endroit, en général, lorsqu'elles arrivent, avant d'être conduites sur les estrades où elles sont exposées, celles qui ont été réservées par leur maître.

Comme j'avais tout mon temps, je pris la direction des estrades de l'ouest. Si j'y trouvais une marchandise intéressante, peut-être pourrais-je déterminer sur quelle estrade elle serait vendue et m'arranger pour me trouver là à son arrivée. Dès que le cadenas est refermé sur la chaîne d'une femme, sur l'estrade, on peut proposer un prix. Peut-être trouverais-je une marchandise intéressante.

J'atteignis bientôt les estrades de l'ouest.

Il est facile de distinguer les femmes qui connaissent bien leur condition de celles qui la connaissent mal. Lorsqu'une femme comprend véritablement qu'elle est une esclave et qu'il lui est impossible d'échapper à cela, lorsqu'elle le comprend vraiment, émotionnellement, catégoriquement, intellectuellement, physiologiquement, totalement, profondément, dans toutes les cellules de son beau corps, une transformation extraordinaire s'opère en elle. Elle comprend alors qu'elle est véritablement une esclave. Elle devient alors sauvage, libre,

sensuelle, et ne se soucie pas qu'on se moque de sa condition misérable ou de ses appétits dévorants ; elle sait qu'elle sera ce qu'elle doit être ; elle n'a pas le choix ; c'est une esclave. Les femmes, dans leur cœur, ont envie de se soumettre ; c'est une nécessité chez l'esclave ; elle doit se soumettre ou mourir ; soumise, elle est passionnée jusqu'au tréfonds de son être ; elle vit alors pour l'amour et le service, liés à la volonté de son maître. La joie de l'esclave est peut-être incompréhensible, du point de vue des femmes libres, mais c'est une réalité.

J'entendis les lamentations de femmes enchaînées.

Il faut comprendre clairement que la vie d'une esclave, naturellement, est souvent bien peu joyeuse.

Après tout, c'est une esclave. Sa volonté ne signifie rien.

On peut l'acheter et la vendre.

Elle est exposée au fouet, à la torture et même à la mort, si son maître le souhaite.

Elle ne sait pas qui l'achètera.

Sa condition est objectivement dégradante.

Souvent, elle doit travailler à la perfection pour faire plaisir à un maître brutal pour qui elle n'est rien.

La gloire de l'esclave réside dans sa condition ; et la misère de l'esclave réside également dans cette condition.

Mais, l'un dans l'autre, les chaînes conviennent aux femmes. Elles sont bonnes pour elles.

Je regardai les nouvelles estrades. Il m'était facile de distinguer les femmes qui ne portaient pas le collier depuis longtemps. Elles étaient maladroites et tendues, pas encore libérées, pas encore des femmes.

Tandis que je me promenais parmi les estrades, des chariots tirés par des tharlarions de trait attendaient de décharger leurs jolies marchandises. Les marchés des foires des Sardar sont étendus et comptent beaucoup dans l'économie goréenne. Presque tous les chariots étaient des chariots à esclaves ordinaires, avec deux barres parallèles sur le plateau du chariot, auxquelles il est possible d'enchaîner les chevilles des femmes ; d'autres, cependant, étaient des chariots plats avec une armature métallique ; deux lignes de femmes s'agenouillaient dos à dos, sur ces chariots, les chevilles et le cou prisonniers des armatures ; sur les chariots plats, je constatai que les femmes avaient les poignets attachés dans le dos.

J'examinai les nouvelles estrades.

Être enchaînée sur un chariot plat est douloureux, bien entendu, mais les femmes sont ainsi correctement exposées.

Sur une estrade, les filles étaient toujours vêtues, ou partiellement vêtues.

J'étais sur le point de quitter les estrades de l'ouest quand je vis quelque chose qui m'intéressa, un ensemble de quatre femmes.

Je me dirigeai nonchalamment vers l'estrade en question, restant légèrement en retrait.

Trois étaient brunes et une était blonde. Toutes avaient les poignets enchaînés ; les chevilles également. Leurs poignets étaient séparés par environ quinze centimètres de chaîne, leurs chevilles par trente centimètres de chaîne.

Elles étaient à genoux.

Elles portaient des colliers, reliés entre eux par une chaîne.

Ce qui me parut intéressant, chez ces femmes, fut le fait qu'elles portaient des vêtements terriens.

La femme de l'extrémité, la blonde, portait un très court short de tissu bleu et passé. Il était bas sur son ventre, découvrant son nombril, et effiloché aux ourlets. Il avait des rivets métalliques. Elle portait une chemise bleue dont les pans étaient attachés sous ses seins, de

manière à découvrir sataille. Elle était bronzée et avait les yeux bleus. Ses cheveux blonds étaient défaits et elle portait de minuscules anneaux dans les oreilles. La femme suivante, brune, jolie, portait un pantalon noir ; il était apparemment taillé dans un tissu synthétique d'origine terrienne ; la jambe gauche du pantalon était déchirée jusqu'en bas, à partir du genou ; elle portait également ce qui avait dû être un pull-over à col roulé, rouge et doux ; il était assez féminin ; c'était peut-être pourquoi il avait été partiellement déchiré ; son sein gauche était dénudé ; quand je la regardai, elle baissa la tête, effrayée et, avec une de ses mains enchaînées remonta un lambeau de pull-over, pour se cacher ; je souris ; comme ce geste était dérisoire ! Ne savait-elle donc pas où elle était ; elle était sur Gor ; elle était sur l'estrade ; elle avait également des bijoux dans les oreilles, de minuscules disques de pierre précieuse. Les deux filles suivantes étaient brunes, avaient les cheveux noirs et étaient habillées, à l'exception de la couleur de leurs chemises, identiquement ; toutes deux portaient un blue-jeans ; toutes deux avaient une chemise de flanelle, écossaise pour la première, beige pour l'autre ; toutes les deux avaient de petites boucles d'oreilles en or. Je pensai, naturellement, à la fille de la Demeure de Samos et aux vêtements qu'elle portait, lesquels avaient été brûlés en sa présence. Elle et les deux dernières femmes étaient vêtues de la même manière ; toutes portaient, avaient porté, l'uniforme imitant les mâles qui, supposai-je, devait être populaire parmi ces femmes, des femmes qui s'efforçaient apparemment de copier une masculinité qui, sur le plan hormonal et anatomique, leur serait perpétuellement refusée ; elles paraissaient préférer être une imitation d'homme plutôt qu'oser être ce qu'elles étaient des femmes. Il me semble admissible qu'une femme soit une femme, mais je suppose que le problème est plus complexe que ne le suggère cette simplicité ; je me demandai si ces femmes craignaient les ardeurs de leur sexe, les frémissements internes d'une biologie antérieure aux cavernes ; mais peut-être l'imitation du mâle n'était-elle qu'un pas inconscient, une phase à peine perçue, inhérente à la dynamique peut-être inexorable d'une culture des machines, un pas ou une phase conduisant à la satisfaction correcte des besoins des machines, des unités asexuées, calmes, utilisables, des pièces adaptées, le triomphe de la fonctionnalité et de la neutralité. Je suppose que la machine et l'animal s'opposeront toujours, du moins jusqu'à ce que l'une des deux parties l'emporte. Sur Gor, les esclaves savent à qui elles appartiennent.

Je regardai les femmes de l'estrade. Comme elles devaient peu comprendre un monde biologique ! Et, pourtant, toutes portaient des bijoux dans les oreilles, lesquels exigeaient le percement des lobes, leur beauté et leur douceur se soumettant par là à un simulacre de pénétration. Sur Gor, seules les esclaves ont les oreilles percées. Sur Gor, ces femmes, ayant les oreilles percées, ne pouvaient être qu'esclaves. Pourtant, comme le fait qu'elles aient les oreilles percées, bien qu'elles fussent de la Terre, était féminin ! Les femmes libres goréennes étaient souvent jalouses des oreilles percées des esclaves, bien qu'elles fussent rarement prêtes à le reconnaître. Comme il est barbare qu'une oreille soit percée, qu'elle porte un bijou choisi par le maître ! Leurs oreilles étaient percées. J'admirai ce symbole presque dérisoire de leur féminité, ce petit geste pathétique déclarant aux machines et aux mensonges qu'elles étaient véritablement des femmes ; en outre, je me souvins des sous-vêtements de ce type de femme ; eux aussi affirmaient leur beauté au pays des machines. Compte tenu des lignes des vêtements qu'elles portaient, cependant, il ne me semblait pas qu'elles aient été autorisées à mettre leurs sous-vêtements. De toute évidence, la femme brune au pull-over rouge n'avait pas eu le droit de mettre son soutien-gorge. Il est fréquent de n'autoriser à l'esclave goréenne qu'une couche de vêtements, lorsqu'on lui permet d'en porter. Le fait qu'elles aient été autorisées à conserver ce qu'elles portaient, plutôt que leurs soutiens-gorge ou leurs slips, par

exemple, était manifestement dû au caprice du Marchand d'Esclaves qui les possédait.

« Je veux parler à quelqu'un, » dit la fille de l'extrémité, s'adressant à l'employé du Marchand d'Esclaves qui passait près d'elle. Il s'immobilisa, surpris qu'elle ait osé parler.

« Faites venir un responsable qui parle anglais ! » exigea-t-elle.

Il la gifla.

— « Tais-toi ! » lui enjoignit-il en goréen. La femme avait été projetée en arrière. Elle parut totalement désorientée. Ses yeux étaient grands ouverts. Elle porta les doigts à sa bouche. Elle était couverte de sang.

« Il m'a frappée, » dit-elle. « Il m'a frappée ! »

Les femmes regardèrent autour d'elles, effrayées. La fille au short court, la blonde qui se trouvait à l'autre extrémité, s'agenouilla et se fit toute petite.

« Il m'a frappée, » répéta la femme qui avait été giflée. Il y avait une expression étrange et effrayée, dans ses yeux. Elle regarda l'homme, puis se tourna à nouveau vers les autres filles.

— « Oui, » souffla la femme au pull-over déchiré, se tassant sur elle-même.

La femme qui avait été giflée regarda à nouveau l'homme qui l'avait frappée. Il y avait, dans ses yeux, une expression proche du respect. Puis elles se regardèrent à nouveau, effrayées. Je supposai qu'elles n'avaient jamais vu quelqu'un se faire gifler. Elles comprenaient que cela pouvait arriver à n'importe laquelle d'entre elles.

La fille au short bleu qui, à mon avis, avait moins peur que les autres de sa sexualité latente, regarda les autres :

— « Et s'ils nous obligent à les embrasser, » demanda-t-elle, « que ferons-nous ? »

— « Nous les embrasserons, » répondit la fille au pull-over déchiré.

— « Croyez-vous qu'ils exigeront ce genre de chose ? » demanda la fille à la chemise de flanelle écossaise.

— « Dieu sait ce qu'ils exigeront, » dit la fille au pull-over.

— « Nous avons des droits ! » affirma la fille blonde en short.

— « Vraiment ? » fit la fille au pull-over rouge. Elle semblait être la plus féminine du groupe.

Les femmes restèrent quelques instants silencieuses. Puis l'une d'entre elles prit la parole, celle qui portait un short.

— « Quel type de prisonnières sommes-nous ? » demanda-t-elle.

— « Espérons, » dit la femme au pull-over rouge, « que nous sommes simplement prisonnières. »

— « Je ne comprends pas, » dit la fille en short. « Que pourrions-nous être d'autre ? »

— « Tu ne devines donc pas ? » demanda la fille au pull-over rouge.

— « Non, » répondit la fille au short court, effrayée.

— « Nous sommes peut-être des esclaves, » précisa la fille au pull-over rouge.

— « Ne plaisante pas ! » s'écria la fille en short, stupéfaite.

La fille au pull-over rouge haussa les épaules et tourna la tête.

« Je t'en prie, ne plaisante pas, » souffla la fille blonde. La femme au pull-over rouge ne lui répondit pas.

Je considérai les esclaves. Le fait que la blonde portât un short et ait attaché sa chemise de la sorte indiquait qu'elle avait envie de montrer son corps. De ce fait, j'avais pensé, à l'origine, que sa sexualité lui faisait moins peur qu'aux autres. Je compris alors que, en dépit de son costume, elle avait profondément peur de ses pulsions latentes. En fait, peut-être s'habillait-elle ainsi dans l'espoir de se convaincre elle-même, et les autres, qu'elle n'en avait pas peur. Son comportement, cependant, trahissait la nature de sa terreur. Sans doute avait-

elle senti, dans ses rêves et ses moments d'inadvertance, ce que les hommes pourraient lui faire. Mais le fait qu'elle exposait ainsi son corps, même pour compenser ses peurs, ce qu'elle ne reconnaîtrait sans doute pas, indiquait la puissance des pulsions contre lesquelles elle luttait. Sa manière de s'habiller suggérait des pulsions puissantes, qu'un maître pourrait aisément exploiter. Il était intéressant de constater que les vêtements de la blonde et de la femme au pull-over rouge étaient des variations de l'uniforme imitant les mâles ; la blonde portait l'uniforme, à ceci près qu'elle l'avait transformé pour montrer que c'était elle, une femme, et séduisante, qui le portait. Dans le cas de la brune, le pantalon noir en tissu synthétique et le pull-over rouge étaient également des variations des vêtements conformistes des deux autres femmes. Elle portait un pantalon et ses habits, en général, cachaient son corps ; ces éléments, elles les avaient en commun avec les vêtements des deux autres ; en revanche, le pantalon ne cachait pas son corps autant qu'il aurait pu le faire car il était, en réalité, subtilement, coupé de manière à trahir sa silhouette ; le pull-over doux, également, ne laissait planer aucun doute sur sa féminité, surtout à présent que les maîtres lui avaient retiré son soutien-gorge. Je supposai que le pantalon était fait sur mesure. Elle était probablement riche. C'était à présent une esclave. La blonde, à mon avis, appartenait à la classe moyenne. À présent, c'était également une esclave. Les deux femmes étaient à présent identiques, de simples esclaves. Le fait que la brune porte les vêtements quelle portait suggérait qu'elle était consciente, depuis quelque temps, de sa féminité, bien que celle-ci n'ait probablement jamais été correctement exploitée sur Terre. Elle avait dû vivre dans la frustration. Ses vêtements, à leur manière, comme ceux de la blonde, suggéraient qu'elle avait également de profondes pulsions féminines. Elle semblait les reconnaître plus franchement que la blonde. J'ignorais laquelle avait la sexualité la plus profonde et la plus intense. Toutes les deux, à mon avis, seraient exceptionnelles. J'étais convaincu que la brune en viendrait plus rapidement à lécher ses chaînes. Les deux autres, à mon avis, venaient loin derrière leurs compagnes. Elles étaient encore, en fait, presque des imitations de garçons. Il se passerait sans doute des mois avant que, soudain, dans les affres de l'orgasme de l'esclave, elles deviennent de véritables femmes.

Un autre employé du Marchand d'Esclaves passa près d'elles. Elles se tassèrent sur elles-mêmes.

Je me demandai si ces femmes faisaient partie de la même cargaison que celle que j'avais rencontrée dans la demeure de Samos. Je supposai que, à un moment donné, inconscientes, elles avaient toutes porté à la cheville gauche l'anneau d'identification des Marchands d'Esclaves kurii. Elles ne portaient à présent, comme il était facile de le constater, que de simples anneaux de cheville. Bien entendu, leurs pieds étaient nus. Les Marchands d'Esclaves ne mettent jamais de liens ou de chaînes sur des bas ; de même, si l'on enchaîne ou attache les poignets, on retire les gants ; on ne met pas de liens sur les vêtements. Les esclaves goréennes, incidemment, sont presque toujours pieds nus ; rares sont les filles, et elles doivent être très élevées dans la hiérarchie, qui sont autorisées à porter des sandales. Je regardai à nouveau les quatre filles. Les esclaves terriennes, grâce aux raids des Marchands d'Esclaves kurii, n'étaient plus aussi rares que par le passé. On pense que les femmes de la Terre sont de merveilleuses esclaves. Les Goréens sont prêts à payer pour s'en procurer. Les noms féminins de la Terre, incidemment, sont considérés comme des noms d'esclave. De nombreuses esclaves d'origine goréenne en portent. Le fait que les noms féminins de la Terre soient des noms d'esclave est une indication de la manière dont les Goréens considèrent les femmes de la Terre.

On estime qu'elles sont des esclaves par nature. Je crois, incidemment, que cette

hypothèse est exacte. Elles ne sont pas elles-mêmes aussi longtemps qu'elles ne portent pas le collier et ne sont à genoux au pied d'un maître.

Je tournai le dos aux femmes, car j'avais faim. Je mangerais dans un des restaurants situés à l'intérieur du périmètre de la foire.

J'avais envisagé d'acheter les deux filles de l'extrémité, celles qui se trouvaient dans la partie gauche de la Chaîne, compte tenu de la place que j'occupais, la blonde et la brune au pull-over rouge, mais je décidai de ne pas le faire. Elles n'étaient pas encore brisées et je ne voulais pas que mes hommes les tuent. Toutes les deux, à mon avis, avaient des potentialités stupéfiantes, dépassant celles de la plupart des femmes de la Terre, et deviendraient de superbes esclaves. Il serait dommage que ces potentialités soient brusquement interrompues tandis qu'elles se débattaient, attachées, dans les canaux, sous les dents des urts.

Me retournant, je regardai les filles de la Terre, agenouillées les unes contre les autres, enchaînées, sur l'estrade. Les colliers qu'elles portaient paraissaient un peu incongrus sur leurs vêtements, la chemise bleue de la blonde, le doux pull-over rouge de la brune, les chemises de flanelle des deux autres, mais, bizarrement, cependant, ils semblaient à leur place et, même, beaux, sur leurs gorges. Leurs poignets, dans les menottes, étaient petits et jolis. Leurs pieds, dans les anneaux qui leur emprisonnaient les chevilles, étaient petits et beaux. J'étais satisfait. Les chaînes leur allaient bien. C'est un moyen de dire quelles femmes sont de véritables esclaves. Mais les chaînes ne vont-elles pas bien à toutes les femmes ? Je reconnus le goût et le jugement des Marchands d'Esclaves kurii. Ces femmes, soumises, se nichaient dans les bras des hommes. Je vis deux employés du Marchand d'Esclaves se diriger vers elles. Le premier avait un poignard, le deuxième plusieurs courtes tuniques d'esclaves.

J'avalai le reste du Kal-da. Je n'en avais pas mangé depuis Tharna.

Dans le restaurant où j'avais mangé, il y avait environ deux cents tables, sous une toile de tente.

Je m'essuyai la bouche sur ma manche et me levai.

De nombreux convives chantaient les chansons d'Ar.

« J'attends cette partie avec impatience, » avait dit Centius de Cos à Scormus d'Ar.

— « Je te détruirai, » avait répondu Scormus d'Ar.

Je me demandai quelles étaient les pensées de ces deux géants du Kaissa, à la veille de leur confrontation. Scormus, disait-on, arpentait les gradins de l'amphithéâtre, seul, nerveux, impatient, comme un fauve en cage. Centius de Cos, dans sa tente, disait-on, ne paraissait pas se soucier du match. Il était perdu dans ses pensées, étudiant une position qui s'était produite, une génération auparavant, au cours d'une partie entre deux maîtres mineurs, Ossius de Tabor, exilé de Teletus, et Philemon d'Asperiche, simple Tailleur qui n'appartenait même pas à la Caste des Joueurs. La partie n'était pas importante. Cependant, pour une raison quelconque, Centius de Cos trouvait la position intéressante. Rares étaient les maîtres qui partageaient son enthousiasme. Elle s'était produite au vingt-quatrième coup des rouges, joué par Philemon, Médecin à la Sixième du Médecin, considéré comme une réaction sans défaut au placement de l'Ubar sur la Quatrième du Scribe de l'Ubara, coup joué par Ossius. Quelque chose, dans la position, suggérait à Centius de Cos la possibilité de la perfection, mais cette intuition ne s'était jamais matérialisée.

« Ici, à mon avis, » avait dit Centius de Cos, « la main de Philemon, sans le savoir, a presque touché l'esprit du Kaissa. »

Je vis un homme, à plusieurs tables de moi, me tournant le dos, sortir de la tente.

Quelque chose, en lui, me troubla. Je ne pus mettre le doigt dessus. Je ne vis pas son visage. Je ne pense pas qu'il m'ait vu.

Je sortis de la tente. On paie avant le repas et on emporte un disque, ou bon, à sa table. Le repas lui-même, indiqué sur un disque identique, est apporté par une esclave. On lui donne le disque et elle pose le repas sur la table. Les femmes portent un tablier en cuir et une ceinture métallique. Si on en veut une, il faut payer plus cher.

Une fois sorti de la tente, je me mêlai de nouveau à la foule. Je n'avais rien à faire avant le lendemain matin, moment où commencerait le match.

Les chants des hommes d'Ar étaient à présent derrière ; moi.

Un employé de Marchand d'Esclaves, frappant sur une barre avec une tige métallique, annonça que les ventes commenceraient dans une afin à l'intérieur de la grande tente.

« À louer ! À louer ! » cria un homme, se frayant un chemin dans la foule. Devant lui, poussée à l'extrémité d'un bâton, les poignets enchaînés dans le dos, marchait une esclave nue. Il y a une chaîne en boucle, à l'extrémité du bâton, qui fait une soixantaine de centimètres de long. La boucle est passée autour du cou de l'esclave et il est possible de la serrer ou de la détendre. On peut communiquer avec la femme au moyen de la chaîne. Je vis sa tête et son cou bouger, secoués sous l'effet de la chaîne. Elle s'agenouilla rapidement devant moi et se mit à mordre ma tunique. « Seulement un quart de tarsk ! » annonça l'homme. J'écartai la femme. À l'autre extrémité du bâton, il y a une boucle en cuir. Elle est placée autour du poignet du maître. Derrière moi, j'entendis la femme pousser un cri de douleur puis se relever péniblement. « Salope inutile ! » lui jeta l'homme. Puis il se remit à crier : « À louer ! À louer, gentils Maîtres ! »

Des jongleurs, un peu plus loin, faisaient preuve d'une adresse stupéfiante avec des assiettes et des torches.

Je passai devant des échoppes où l'on vendait des rouleaux de rep. Des paysannes marchandaient avec les commerçants.

Un peu plus loin, de la viande bouillie était suspendue à des cordes. Des nuages d'insectes volaient autour.

J'avais envie d'assister aux ventes, du moins à quelques-unes. Je voulais acheter quelques femmes à l'intention de mes hommes.

Mais il me paraissait inutile d'arriver avant le début. En fait, généralement, il ne sert à rien d'arriver au début d'une vente. Le plus souvent, les commerçants présentent leurs meilleures marchandises à la fin de la soirée.

La pensée de l'homme que j'avais vu au restaurant me troubla brièvement. Puis je la chassai.

Je pris la direction des estrades.

Je vis l'homme des régions polaires, avec son pantalon et ses bottes de fourrure, sa corde et son arc court. Je me souvins qu'il avait vendu des sculptures, au cours de la journée.

J'avais envie de revoir les filles de la Terre. Lorsque je les avais quittées, deux employés du Marchand d'Esclaves se dirigeaient vers elles, le premier avec un poignard, le deuxième avec de courtes tuniques d'esclave. J'avais envie de voir quelle allure elles auraient avec des vêtements exposant leur féminité au lieu de la cacher ou de la nier.

« Où sont les estrades de Tenalion d'Ar ? » demandai-je à un homme. Elles lui appartenaient.

L'homme me les montra du doigt.

« Merci, » dis-je. Tenalion est un Marchand d'Esclaves bien connu.

Presque toutes les femmes, sur les estrades, sont exposées nues et enchaînées. Quelques-

unes, en revanche, sont habillées, généralement de courtes tuniques qu'il est possible d'ouvrir. On pense qu'une femme habillée attire parfois davantage l'acheteur. Quand il avance et demande à voir la femme, et que la tunique est ouverte, il est déjà là, bien entendu, et intéressé. Le Marchand d'Esclaves, ou son employé, peut alors parler avec lui, discuter, vanter et montrer les avantages de la marchandise. Cela n'aurait pas été possible si le client potentiel n'avait fait que la regarder brièvement en passant. Il est extrêmement rare que les femmes soient vendues habillées. On dit que seul un imbécile achèterait une femme habillée. C'est certainement vrai. Achèteriez-vous une femme que vous n'auriez pu examiner en détail ?

Les estrades de Tenalion occupaient les numéros deux cent quarante à deux cent quatre-vingts, inclusivement.

Je fus très content de voir les esclaves. Il était à présent évident qu'elles étaient très belles. Mais presque toutes les esclaves de Tenalion étaient belles.

Elles portaient toujours un collier et étaient enchaînées les unes aux autres. Mais, à présent, leurs colliers leur allaient extraordinairement bien. Elles ne portaient plus leurs vêtements terriens, dérisoires et trompeurs, mais des tuniques d'esclave. Les tuniques étaient très décolletées, ce qui faisait ressortir leur collier, et terriblement courtes. Elles étaient à genoux. Elles étaient séparées l'une de l'autre par environ un mètre de chaîne.

« C'est à peine si j'ose bouger, » dit la blonde. Elle était à genoux, comme les autres, les jambes serrées.

Elles avaient à présent les poignets attachés dans le dos. Elles ne pourraient plus se cacher si on ouvrait leur tunique.

— « Moi non plus, » dit la fille de l'extrémité. « Que va-t-on faire de nous ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondit la troisième fille. « Je ne sais pas. »

Un homme passa, lentement, les examinant.

Elles se tassèrent sur elles-mêmes.

Leurs chevilles étaient prisonnières de larges anneaux qu'elles ne pouvaient cependant pas retirer. Une chaîne commune reliait les anneaux entre eux. Leurs chevilles, à présent, du fait que la chaîne qui passait dans les anneaux était longue, pouvaient être serrées l'une contre l'autre ou écartées autant qu'elles, ou les maîtres, le désiraient. Il y avait des boules métalliques, aux extrémités de la chaîne, pour l'empêcher de glisser complètement dans les anneaux. La première boule se trouvait à droite de la cheville droite de la blonde, et l'autre à la gauche de la cheville gauche de la dernière fille de la Chaîne. Cette méthode, qui autorise une grande flexibilité de mouvements, permet d'exposer plus aisément les femmes.

« Nous avons des droits ! » souffla la blonde.

— « Crois-tu ? » demanda la brune qui, auparavant, portait un pantalon noir et un pull-over rouge, déchiré.

— « Oui ! » répondit la blonde.

— « Regarde leurs yeux, » dit la brune.

La blonde se tassa sur elle-même dans ses chaînes.

« Crois-tu toujours que nous ayons des droits ? » demanda la brune.

La blonde resta silencieuse.

« Crois-tu qu'une femme pourrait avoir des droits avec de tels hommes ? » demanda la brune. « Crois-tu que nous soyons toujours sur la Terre ? » s'enquit-elle.

— « Que va-t-il nous arriver ? » demanda la femme de l'extrémité.

— « N'est-ce pas évident ? » fit la brune. Son visage était mince, mais délicat et très beau.

Elle était petite, mais très bien faite. Ses cheveux étaient courts et très noirs. Elle avait de jolies jambes, merveilleusement révélées par sa courte tunique. C'était, à mon avis, la plus belle. Je pensais également que c'était la plus intelligente. Juste derrière elle, à mon avis, venait la blonde, dont les formes douces étaient excitantes.

— « Non, » répondit la fille de l'extrémité. « Non ! Ce n'est pas évident ! »

La mince fille brune haussa les épaules et, dans un tintement de chaînes, tourna le dos.

Puis toutes les femmes se tassèrent sur elles-mêmes, effrayées, car un autre homme passait, lentement, les examinant.

— « Je ne veux pas être habillée ainsi, » dit la troisième femme de la Chaîne.

— « Estime-toi heureuse, » dit la première fille de la Chaîne, la blonde, « que l'on t'ait autorisée à porter quelque chose. »

Autour d'elles, sur les estrades, de nombreuses esclaves nues étaient enchaînées.

— « Tu remarqueras, bien entendu, » dit la brune, deuxième de la Chaîne, qui portait auparavant un pull-over déchiré, « la nature des vêtements que l'on nous fait porter. »

Le côté gauche de la tunique recouvrait le côté droit. Elle était maintenue en place par une corde légère, glissée dans deux passants et nouée sur la hanche droite. Si la corde était dénouée, le vêtement s'ouvrirait et pourrait aisément être écarté ou bien tomberait, en arrière, sur leurs poignets enchaînés.

— « Et alors ? » demanda la femme de l'extrémité de la Chaîne, agressivement.

— « Crois-tu qu'il serait difficile de l'ouvrir ? » s'enquit la brune.

— « Ils n'oseraient pas ! » s'écria la blonde.

La brune ne lui répondit pas.

« Tu te crois maligne parce que tu es riche ! » cracha la blonde.

— « Crois-tu que nous possédions encore quoi que ce soit ? » demanda la brune, furieuse.

« Crois-tu que nous possédions ne serait-ce que les chaînes que nous portons ? »

— « Je ne comprends pas ce que tu dis ! » déclara avec colère la fille de l'extrémité de la Chaîne.

La brune ne lui répondit pas.

— « Quel est cet endroit ? » cria la femme de l'extrémité. En vain, elle secoua ses poignets attachés. Elle pouvait en amener un derrière sa hanche gauche, ou sa hanche droite, mais elle ne pouvait en amener aucun devant elle.

— « Débats-toi si tu veux, » dit la brune. « Les hommes n'ont pas l'intention de te laisser t'échapper. » Elle sourit. « Par conséquent, tu ne t'échapperas pas. » La femme brune regarda la foule. « En outre, » ajouta-t-elle, « où irais-tu ? Tu ne pourrais aller nulle part. »

— « Je te hais ! » lança la fille qui s'était débattue.

La brune haussa les épaules.

Deux hommes passèrent, jetant un regard indifférent sur les marchandises enchaînées.

Les filles restèrent silencieuses et se tassèrent sur elles-mêmes, petites.

Les hommes ne s'intéressèrent pas à elles. De nombreuses beautés étaient exposées.

— « Je ne supporte pas la manière dont ils nous regardent, » dit la blonde.

— « Qu'est-ce qu'elle signifie ? » demanda la troisième fille de la Chaîne.

« Maîtres ! » appela une femme, en goréen, un peu plus loin, sur la même estrade, s'adressant aux deux hommes qui passaient. Elle se baissa sur un genou, fléchit et tendit l'autre jambe, avec élégance, touchant les planches de l'estrade du bout des orteils. Elle redressa son joli corps et tendit ses jolis seins vers eux. « Maîtres, » minaуда-t-elle, « emmenez-moi chez vous. »

— « Supplies-tu d'être achetée ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Esclave, » dit-il ironiquement.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « La trouves-tu intéressante ? » demanda l'homme à son camarade.

— « Debout, Esclave ! » ordonna le deuxième homme.

Elle se leva devant eux, avec élégance, presque nue dans sa courte tunique.

Un employé du Marchand d'Esclaves, constatant leur intérêt, les rejoignit.

— « Voulez-vous voir cette jolie petite traînée ? » demanda-t-il.

Les quatre femmes de la Terre, bien qu'elles ne parlaient pas le goréen, assistèrent, horrifiées, au déroulement d'une scène goréenne fréquente, la tentative, de la part d'une esclave, d'intéresser des maîtres à son achat.

La blonde retint son souffle et recula quand l'employé du Marchand d'Esclaves, montant sur l'estrade, dénoua rudement le nœud de la tunique et, se tenant derrière la fille, tira sa tunique en arrière, la découvrant aux regards des deux hommes.

Elles ne pouvaient pas, bien entendu, suivre la conversation, mais il s'agissait manifestement d'appréciation et de commerce.

Puis les femmes de la terre, à l'exception de la brune qui regardait, fascinée, les yeux brillants, tournèrent la tête avec un frisson. Un des deux hommes avait rejoint l'employé du Marchand d'Esclaves sur l'estrade. La fille cria, stupéfaite, étant rudement examinée. Puis elle se tortilla sur l'estrade, obéissant à la caresse des maîtres.

« Regardez ! » dit la brune.

Les trois autres se retournèrent alors, horrifiées et fascinées.

Elles virent la beauté exécuter ses positions d'esclave.

Puis elles assistèrent à la vente. L'échange d'argent fut clair. La fille fut détachée et un des deux hommes lui passa les menottes. On lui mit un collier et une laisse, puis on l'emmena. Il ne resta d'elle que les chaînes vides et la tunique froissée, abandonnée. La fille était partie.

« Te demandes-tu toujours où nous sommes ? » s'enquit la brune avec amertume, s'adressant à celle qui se trouvait à l'extrémité de la Chaîne.

La femme, brune également, tremblait d'horreur.

— « C'est impossible, » souffla-t-elle.

La brune, qui portait auparavant un pull-over, se tourna agressivement vers la blonde, à l'autre extrémité de la Chaîne.

— « Crois-tu toujours qu'ils « n'oseront pas » regarder ton précieux corps ? »

La blonde se tassa sur elle-même, terrifiée, dans ses chaînes.

« Crois-tu véritablement, » insista la brune, furieuse, « que tu as des droits, petite idiote ? Crois-tu que, face à de tels hommes, tu aurais des droits ? Ce ne sont pas des hommes de la Terre ! »

La blonde la regarda avec horreur.

« Ces hommes-là imposent leur volonté aux femmes, » déclara-t-elle. « Ne vois-tu pas cela dans leurs yeux ? Ils obtiennent ce qu'ils veulent des femmes. » Elle eut un rire amer. « Et nous sommes des femmes, » conclut-elle.

— « Cet endroit, alors... » bredouilla la fille de l'extrémité de la Chaîne.

— « Oui, » confirma la brune. Puis elle se tourna vers la blonde. « Crois-tu toujours, » demanda-t-elle, « que nous soyons simplement prisonnières ? »

— « Non, non, » sanglota la blonde.

— « C'est un marché aux esclaves, » déclara la brune, « et nous sommes des esclaves. »

La blonde gémit et rejeta la tête en arrière. La troisième et la quatrième femmes se mirent à sangloter.

« Il faut accepter, ma chère, » dit la brune. « Notre réalité est transformée. »

Elles la regardèrent.

« Nous sommes à présent des esclaves sur une planète inconnue. »

— « Non, » souffla la fille de l'extrémité.

— « Je suis à vendre, » précisa la brune, « et toi aussi, et toutes les autres. »

— « Oui, » souffla la blonde, frissonnant soudain. « Je... Je suis à vendre. »

— « Comme nous toutes, » ajouta la brune.

Les femmes renoncèrent, ensuite, et restèrent silencieuses.

Quelques instants plus tard, la brune prit la parole.

« Je me demande, » dit-elle, « quel effet cela fera d'être une esclave. »

- « Je ne peux même pas l'imaginer, » dit la blonde.
- « Je me demande quel effet cela fera d'être possédée par un homme, » fit la brune.
- « Peut-être serons-nous achetées par une femme, » dit la fille de l'extrémité.

La blonde et la brune la regardèrent avec appréhension.

« Nous aurions moins à redouter d'une femme, » ajouta la fille de l'extrémité.

— « Veux-tu être possédée par une femme ? » demanda la brune.

— « Non, » répondit la fille de l'extrémité.

— « Moi non plus, » dit la troisième fille.

— « Moi non plus, » dit la brune.

— « Moi... non plus, » fit la blonde.

— « C'est intéressant, n'est-ce pas ? » demanda pensivement la brune. Elle regarda la foule. « Avez-vous déjà vu de tels hommes ? » s'enquit-elle. « Je n'aurais pas osé espérer que de tels hommes puissent exister. »

— « Non, » souffla la blonde.

— « Ne les trouves-tu pas troublants ? » demanda la brune.

— « Vicieuse ! » cria la fille de l'extrémité.

— « Je vais te dire quelque chose, » reprit la brune. « Ils me font chaud à l'intérieur, ils me rendent brûlante et mouillée. »

— « Vicieuse ! Vicieuse ! » cria la fille de l'extrémité.

— « Je n'ai jamais rien ressenti de tel, » dit la brune. « Je ne sais pas ce que je ferais si l'un d'entre eux me touchait. »

— « Femelle ! Femelle ! » railla la fille de l'extrémité qui, auparavant, portait une chemise de flanelle beige.

La brune, qui portait auparavant un pull-over rouge, vêtue de sa courte tunique, s'assit sur les talons.

— « Oui, » admit-elle, « femelle. »

— « S'ils s'avisent de me toucher, je hurlerai ! » déclara la blonde.

Mais cela ne risquait guère d'arriver car il y avait des marchandises beaucoup plus intéressantes sur les longues estrades de bois au vernis foncé. J'étais resté dans la foule, intéressé par leur conversation. Mais, à présent, j'allais passer mon chemin. C'était presque l'heure de gagner la tente. J'aperçus effectivement, à quelques estrades de moi, l'homme de la région polaire. Il regardait des femmes. La corde de cuir tressée était roulée sur son épaule.

« Regardez, » dit quelqu'un, « c'est Tabron d'Ar. »

Je pivotai sur moi-même. Un tarnier vêtu du cuir écarlate que lui permettait son statut de Guerrier, grand, traversait la foule.

Il s'arrêta, tranquillement, devant les quatre femmes.

La blonde se tassa sur elle-même, avec son collier, ses chaînes et sa tunique, quand il la regarda.

Il examina la brune. Surpris, mais avec plaisir, je la vis se redresser devant lui. Puis il regarda, derrière elle, d'autres filles, et continua son chemin. Enchaînée, elle se détendit.

« Je t'ai vue ! » s'écria la fille de l'extrémité, qui portait auparavant une chemise de flanelle beige.

— « Il était très beau, » répondit la brune « ... et je suis une esclave. »

— « Il ne t'a pas achetée, » ironisa la troisième fille, qui portait auparavant une chemise de flanelle écossaise, « fille de riche ! »

— « Il ne t'a pas achetée non plus, » répliqua la brune, « idiote de classe inférieure ! »

Je souris. Toutes les deux n'étaient que des esclaves.

— « Je suis plus belle que toi, » déclara la troisième fille.

Je constatai avec satisfaction que la troisième fille était à présent beaucoup plus sensible à sa féminité. Peut-être ne lui faudrait-il pas aussi longtemps que je croyais pour constater sa nature de femme. Les Goréens, à mon avis, la lui apprendraient rapidement. Elle serait jolie, me dis-je, rampant vers son maître, ses sandales entre les dents.

— « Si nous devons aborder ce sujet sordide, » intervint la fille de l'extrémité, qui portait auparavant une chemise de flanelle beige, « je suis la plus belle des quatre. »

— « C'est moi ! » déclara la brune, furieuse, indignée.

— « Non, » dit la blonde, « je suis manifestement la plus belle. »

— « Tu ne veux même pas que les hommes te touchent, » ironisa la brune.

— « Non, » répondit la blonde. « Néanmoins, je suis la plus belle. »

La brune regarda la foule.

— « Ils décideront qui est la plus belle, » dit-elle.

— « *Ils ?* » demanda la blonde.

— « Les maîtres, » expliqua la brune.

— « Les maîtres ? » bredouilla la blonde.

— « Oui, » répondit la brune. « Les maîtres, ces hommes qui nous achètent, nos maîtres, ils décideront qui est la plus belle. »

Les filles, enchaînées, s'immobilisèrent. Elles n'avaient pas de mal à s'asseoir sur les talons.

— « Oh ! » s'écria la blonde.

Un homme trapu, portant des vêtements de Gardien de Tarns, sentant les perchoirs à tarns, la regardait. Elle recula et secoua la tête.

« Non. » Ses yeux exprimaient la frayeur.

L'homme trapu regarda autour de lui et aperçut un employé du Marchand d'Esclaves qui, l'ayant vu, se fraya un chemin dans la foule pour le rejoindre.

« Est-ce que ce sont de nouvelles esclaves ? » demanda le Gardien de Tarns.

— « On leur a récemment mis le collier, » répondit l'employé.

— « Il me faut une femme, » expliqua l'homme, « bon marché, qui puisse travailler aux perchoirs pendant la journée, évacuer les excréments des tarns, et qui puisse partager la hutte la nuit, une fille de cuisine et de fourrure. »

— « Ces quatre femmes, » répondit l'employé, avec entrain, montrant la petite Chaîne, « conviendraient tout à fait à ce poste. » Il monta sur l'estrade et s'y accroupit. « Regarde celle-ci, » reprit-il, montrant la blonde qui occupait la tête de la Chaîne.

Il tendit la main vers sa tunique.

— « Ne me touchez pas ! » cria-t-elle, reculant.

— « Une barbare, » fit remarquer le Gardien de Tarns.

— « Oui, » reconnut l'employé.

— « Et les autres ? » s'enquit le Gardien de Tarns.

— « Ce sont toutes des barbares, Maître, » répondit l'employé.

La brune, constatant que le Gardien de Tarns la regardait, recula.

Le Gardien de Tarns pivota sur lui-même et s'en alla. Les filles se regardèrent avec frayeur. Elles paraissaient soulagées. Leur soulagement, toutefois, était certainement prématuré. Un autre employé du Marchand d'Esclaves rejoignit le premier sur l'estrade.

« Nous ne les vendrons jamais, » dit le premier. « Ce sont des filles brutes, sans formation, incapables, maladroites, dérisoires. Elles ne parlent même pas goréen. »

— « Tenalion n'a pas l'intention de les présenter sur l'estrade principale de la tente, » dit

le deuxième. Il avait un fouet à esclave, à cinq lanières, à la ceinture.

— « Ce serait une perte de temps, » reconnut le premier. » Qui voudrait de filles à ce point ignorantes et sans valeur ? » demanda-t-il. « Il faudra certainement que nous les reconduisions à Ar. »

— « Qui voudrait d'elles, à Ar ? » s'enquit le premier homme.

— « Nous pourrions les vendre ici, pour nourrir les sleens, » suggéra le deuxième.

— « C'est exact, » admit le premier.

— « Occupe-toi des estrades quarante à quarante-cinq, » dit le deuxième homme, qui paraissait avoir davantage d'autorité que le premier. « Je vais rester ici pendant quelque temps. »

L'autre acquiesça et s'en alla.

Le deuxième employé du Marchand d'Esclaves considéra les quatre femmes, qui ne soutinrent pas son regard. Il portait une tunique bleue et jaune. Il avait, aux poignets, des anneaux de cuir renforcés de métal. À la ceinture, il portait un fouet. Les femmes, à présent, paraissaient inquiètes. Je ne le leur reprochais pas. Un de ceux qui étaient responsables d'elles se tenait près d'elles. Je les vis regarder le fouet, mais leurs yeux ne comprenaient pas vraiment. Elles ne comprenaient pas encore le fouet, ou ce qu'il pouvait leur faire. J'en déduisais qu'elles n'avaient jamais été fouettées.

« Les enchères ont commencé, » entendis-je.

« Avancez ! » dit l'employé du Marchand d'Esclaves en goréen. Elles ne comprirent pas ses paroles, mais son geste fut clair. Effrayées, à genoux, elles gagnèrent le bord de l'estrade. Elles étaient à présent tout près de la foule. Auparavant, elles se trouvaient à environ un mètre du bord de l'estrade. Lorsqu'une femme se tient légèrement en retrait, il est plus facile de la voir. En revanche, la proximité de la chair féminine peut inciter l'acheteur éventuel à conclure le marché. Quel homme, près d'une belle femme, peut s'empêcher de la désirer ?

Le Marchand d'Esclaves, supposai-je, connaissait son métier.

Les femmes se regardèrent, terrifiées. Elles étaient à présent près des hommes.

« Non, je vous en prie, » gémit la blonde. Un passant lui avait posé la main sur la cuisse.

L'employé du Marchand d'Esclaves la regarda avec colère. Elle leva vers lui des yeux pleins de larmes. Ignorait-il donc ce que le monstre, en passant, avait fait ? Il se détourna.

En quoi était-il gênant qu'un homme ait caressé, même intimement, une femme qui n'était qu'une esclave ?

Elle voulut reculer, mais l'employé du Marchand d'Esclaves, voyant cela, décrocha le fouet qu'il portait à la ceinture, et, avec les lanières, indiqua l'endroit où ses genoux devaient se trouver. Ils devaient être à un centimètre du bord de l'estrade. Les autres femmes s'assurèrent que leurs genoux étaient parfaitement alignés. Les vêtements des passants caressaient leurs genoux.

« Je voudrais voir celle-ci, » dit un Bourrelier, s'arrêtant devant la blonde, première de la Chaîne.

Elle se tassa sur elle-même.

— « Elle est belle, n'est-ce pas ? » dit l'employé du Marchand d'Esclaves avec un sourire. « Ouvre sa tunique. Vois ce qu'elle peut te proposer, » invita-t-il.

Le Bourrelier tendit la main vers la tunique, mais la fille recula.

— « Ne me touchez pas ! » s'écria-t-elle. La brune poussa un cri de douleur, tramée en arrière par le collier. Elle tomba sur le flanc.

« Je vais hurler ! » déclara la blonde.

Le Bourrelier fut très troublé.

— « Je ne pense pas qu'elle m'intéresse, » dit-il. « C'est une barbare. Elle n'est pas encore soumise au collier. »

— « Soumets-la à ton collier, » proposa l'employé du Marchand d'Esclaves.

— « Je n'ai pas le temps de soumettre une femme, » dit-il.

— « Attends, doux Sire, » reprit l'employé du Marchand d'Esclaves. « Attends ! Vois les délices qui t'attendent. »

L'homme hésita.

« Prodicus ! » appela l'employé du Marchand d'Esclaves.

Un instant plus tard, l'homme qui était allé superviser les estrades quarante à quarante-cinq, arriva.

Le deuxième employé du Marchand d'Esclaves, qui avait le fouet, l'avait déroulé sans que les femmes s'en soient aperçues. Il montra la blonde d'un signe de tête.

L'autre homme monta sur l'estrade et la fit rapidement agenouiller devant l'homme au fouet et le Bourrelier. Il défit ensuite le nœud qui maintenait sa tunique fermée.

« Non ! » hurla-t-elle.

Il la tira violemment en arrière, dénudant la femme. Elle était très belle. Elle gisait derrière elle, sur ses poignets enchaînés. Du pied, il l'obligea à écarter les genoux. Puis il s'accroupit derrière elle, la tenant par les avant-bras. Elle se débattit. Elle se mit à hurler pitoyablement, la tête rejetée en arrière. Elle ferma à nouveau les genoux. L'homme au fouet, furieux, monta sur l'estrade. À coups de pied, il l'obligea à les ouvrir à nouveau. Elle sanglotait et hurlait. Les spectateurs riaient.

« Regarde, Maître, » dit l'homme au fouet, mais le Bourrelier était parti. Furieux, il foudroya la blonde enchaînée du regard. Un autre spectateur tendit la main vers la cheville de la brune mais celle-ci, dans un tintement de chaîne, s'écarta. Elle le regarda, terrifiée.

« Ce sont toutes des barbares, » dit l'homme. « Toutes. »

Troublés par les réactions de la blonde et de la brune, d'autres hommes voulurent toucher les deux autres filles de la Chaîne. L'un d'entre eux prit à deux mains les cuisses de la troisième fille, qui portait auparavant une chemise de flanelle écossaise. Elle hurla. Un autre homme prit la quatrième femme, qui portait auparavant une chemise de flanelle beige, sous les bras et la tira vers lui. Elle recula pour que ses lèvres ne touchent pas les siennes. Elle se débattit. Elle hurla. L'homme qui tenait les cuisses de la troisième fille les lâcha. Elle recula précipitamment, en larmes enchaînée. L'employé du Marchand d'Esclaves était furieux. Il regarda successivement les femmes, la blonde enchaînée et nue, la brune tassée sur elle-même, le cou entaillé par le collier, à cause de ses mouvements, la troisième qui sanglotait et le regardait, la quatrième qui gisait sur le flanc, les jambes contre la poitrine, en larmes. Il fit signe à son collègue. L'homme leur retira, l'un après l'autre, leur tunique. Elles restèrent couchées, enchaînées et exposées, à ses pieds. Puis il les soumit au fouet.

Quelques instants plus tard, elles se tortillaient à ses pieds, esclaves implorant sa pitié.

Tenalion d'Ar, le Marchand d'Esclaves, leur maître, se tenait près de l'estrade. Il n'était pas content.

Les filles de l'estrade sanglotaient. Leurs corps étaient couverts de marques rouges.

« Elles ne valent rien, » dit l'homme, enroulant son fouet.

— « Accepte ce qu'on t'en donnera, » dit Tenalion avant de s'en aller.

— « Deux, » dit une voix. « Deux. Combien ? »

C'était l'homme des régions polaires, qui ne portait pas de veste mais un pantalon et des bottes de fourrure, avec l'arc sur le dos et la corde de cuir tressé sur l'épaule. Dans la main gauche, il avait un ballot de fourrures, plus petit à présent, et, dans la droite, un sac qui était à

présent moins gonflé que lorsque je l'avais rencontré, près du théâtre de marionnettes. Je me souvins qu'il avait vendu des sculptures à un individu corpulent et grossier, dont la boutique se trouvait dans l'Allée des Marchands d'Œuvres d'Art et de Curiosités. Elle n'était pas loin du théâtre de marionnettes.

J'approchai, pensant qu'il aurait peut-être des difficultés à communiquer avec l'employé du Marchand d'Esclaves.

« Celles-là, » dit l'homme à la peau cuivrée, montrant la brune et la blonde, récemment fouettées, pleurant dans leurs chaînes.

— « Oui ? » demanda l'employé du Marchand d'Esclaves.

— « Pas cher ? » s'enquit l'homme, chasseur rouge des régions désolées situées au nord du Glacier de la Hache.

— « Ces deux-là ? » demanda l'employé du Marchand d'Esclaves.

Le chasseur acquiesça.

L'employé du Marchand d'Esclaves fit agenouiller les deux femmes devant le chasseur.

C'était un homme. Elles avaient connu le fouet.

— « Oui, bon marché. Très bon marché, » répondit l'employé du Marchand d'Esclaves.
« As-tu de l'argent ? »

Le chasseur sortit une peau de son ballot. Elle était d'un blanc neigeux, la toison d'hiver d'un lart des neiges, animal à deux estomacs. Elle luisait presque. L'employé du Marchand d'Esclaves connaissait sa valeur. À Ar, une telle peau pouvait être vendue un demi-tarsk en argent. Il prit la peau et l'examina. Le lart des neiges chasse au soleil. La nourriture contenue dans le deuxième estomac peut y rester presque indéfiniment. Il est rempli à l'automne et doit suffire au lart pendant tout l'hiver, qui dure plusieurs mois, le nombre de mois dépendant de la latitude du territoire concerné. Ce n'est pas un gros animal. Il fait une trentaine de centimètres de haut et pèse entre quatre et six kilos.

C'est un mammifère à quatre pattes. Il mange les œufs des oiseaux et chasse le leem, petit rongeur arctique qui pèse entre cent-cinquante et trois cents grammes et hiberne à la mauvaise saison.

« Pas assez, » dit l'employé du Marchand d'Esclaves. Le chasseur grogna. Il s'en doutait. Je ne crois pas que l'employé cherchait à tromper le chasseur. En premier lieu, l'homme, étant venu jusqu'ici, avait probablement une idée assez précise du prix des fourrures. En second lieu les chasseurs du Nord, bien que généralement doux et paisibles, sauf avec les animaux, n'hésitent pas à tuer. Ils en ont l'habitude. Chasseurs, ils vivent dans le sang et la mort.

Le chasseur tira de son ballot deux petites peaux de leem. Elles étaient marron. Il s'agissait de la toison d'été des animaux.

« Regarde, » dit l'employé du Marchand d'Esclaves, montrant les deux femmes, la blonde et la brune. « Deux beautés. »

Le chasseur sortit deux autres peaux de leem.

« Pas assez ! » déclara l'employé du Marchand d'Esclaves.

Le chasseur grogna et se baissa, rattachant son ballot de fourrures. Il ramassa le ballot et s'éloigna.

« Attends ! » s'écria l'employé en riant. « Elles sont à toi. »

Les femmes réagirent.

« Nous avons été vendues, » souffla la brune. Je me souvins qu'elle portait auparavant un pantalon noir, doux, coupé sur mesure, un pull-over à col roulé délicieux et doux, rouge. C'était un beau vêtement qui avait probablement coûté très cher. Je me souvins qu'elle avait

été riche. À présent, elle était l'esclave nue d'un chasseur rouge.

L'employé du Marchand d'Esclaves mit les peaux dans un sac qu'il portait à la ceinture.

De la main droite, il obligea la blonde à baisser la tête, jusqu'à ce qu'elle soit sur ses genoux. Il fit la même chose avec la tête de la brune. Elles restèrent dans la position où il les avait mises. Elles avaient senti le fouet.

L'employé du Marchand d'Esclaves passa alors derrière elles et leur détacha les chevilles. Ensuite, il ouvrit les menottes qui leur emprisonnaient les mains dans le dos. Leurs tuniques tombèrent alors sur les planches de l'estrade. Le chasseur, pendant ce temps, avec son poignard, avait coupé un morceau de la corde de cuir tressé qu'il portait sur l'épaule. Il attacha les deux filles l'une à l'autre par le cou. L'employé du Marchand d'Esclaves ouvrit alors les colliers que les esclaves portaient au cou et les jeta, avec les chaînes, sur l'estrade.

Le chasseur tira les deux beautés en bas de l'estrade et elles s'immobilisèrent, effrayées, attachées l'une à l'autre, devant lui.

La troisième et la quatrième femme regardaient la scène avec une terreur non feinte. Elles comprenaient qu'elles pouvaient faire elles-mêmes l'objet d'une telle transaction qui les mettrait totalement à la merci de l'acheteur, leur maître.

Le chasseur rouge, avec deux morceaux de corde en cuir, tira les mains des beautés dans leur dos et, rapidement, adroitement, les attacha. La blonde fit une grimace.

« Oh ! » s'écria la brune.

Je constatai que le chasseur avait déjà attaché des femmes.

Elles étaient totalement impuissantes.

Les chasseurs rouges sont généralement doux et paisibles, sauf avec les animaux. Dans le Nord, deux types d'animaux sont domestiqués ; le premier type est le sleen des neiges ; le deuxième est la femme à peau blanche.

« Ho ! » fit le chasseur rouge, s'éloignant rapidement de l'estrade. Les deux animaux qu'il venait d'acheter le suivirent.

« Leur asservissement sera dur, » dis-je à l'employé du Marchand d'Esclaves.

— « Elles apprendront à tirer un traîneau sous le fouet, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je. Ces femmes servaient d'animaux de trait. Mais, comme toutes les esclaves, elles devraient également exécuter d'autres tâches.

— « Attends que les femmes rouges mettent la main sur elles, » dit en riant l'employé du Marchand d'Esclaves.

— « Peut-être les tueront-elles, » supposai-je.

— « Elles ont une chance de survivre, » précisa l'employé. » Obéir avec une perfection totale. »

— « Mais, » demandai-je, « n'est-ce pas la possibilité de survie de toutes les esclaves ? »

— « Exact, » admit-il. Puis il se tourna vers les deux femmes restantes.

Elles le regardèrent avec terreur. Près d'elles, sur l'estrade, il y avait deux paires d'anneaux de chevilles vides, ouverts, deux paires de menottes ouvertes, deux colliers vides, quelques chaînes et deux tuniques abandonnées.

— « Je crois, » dis-je, « qu'il faudrait à présent faire reculer ces femmes jusqu'au fond de l'estrade et leur attacher les mains sur le ventre, plutôt que dans le dos. »

— « Je crois que tu as raison, » acquiesça-t-il en ricanant. Il monta sur l'estrade et fit reculer les femmes. Puis il ouvrit les menottes de la première fille et rattacha ensuite ses petites mains devant elle. Il fit de même avec la deuxième. Ce faisant, il les avait débarrassées de leurs tuniques. Puis il me rejoignit devant l'estrade.

Elles étaient à présent à genoux au fond de l'estrade, les mains enchaînées devant le

corps. Elles le regardaient.

L'employé du Marchand d'Esclaves, avec son fouet, fit signe aux passants. Il adressa un sourire ironique aux femmes.

La quatrième femme, qui portait auparavant un jeans et une chemise de flanelle beige, tendit ses mains enchaînées vers la foule.

« Achetez-moi, Maîtres ! » cria-t-elle. « Achetez-moi, je vous aimerai et serai votre esclave. Je suis belle. Je vous servirai bien ! ». Elle criait en anglais, car elle ne parlait pas goréen, mais il n'y avait pas de doute sur son intention ou sur la nature désespérée, misérable de ses avances. « Achetez-moi, achetez-moi ! » supplia-t-elle.

« Je suis encore plus belle ! » cria soudain la deuxième. « Achetez-moi ! »

Les hommes se rassemblèrent autour d'elles. Elles redoublèrent d'efforts pour les séduire.

« Achetez-moi, Maîtres ! » criait l'une.

« Achetez-moi, Maîtres ! » criait l'autre.

Elles cherchaient les yeux des spectateurs. Je constatai alors que, bien qu'elles soient barbares, elles suscitaient l'intérêt. Il y a des hommes qui aiment les barbares. Et, quand les femmes ne sont pas totalement soumises au collier, on peut toujours leur apprendre ce qu'il signifie. Il y a toujours le fouet.

« Combien en veux-tu ? » demanda un homme.

— « Elles ne sont pas bon marché, » répondit l'employé du Marchand d'Esclaves.

Je souris intérieurement et m'éloignai de l'estrade. Elles seraient rapidement vendues.

Je me frayai un chemin dans la foule.

Les ventes devaient être commencées, dans la tente.

« Achetez ces filles ! Achetez ces filles ! » entendis-je tandis que, entre les estrades, je me dirigeai vers la tente.

« Achète-moi, Maître ! » cria une fille aux longs cheveux noirs, couchée sur le flanc sur une des estrades au vernis foncé, le corps partiellement couvert de chaînes.

« Un tarsk pour entrer, Maître, » dit l'employé qui se trouvait à la porte de la tente.

Je lui donnai un tarsk que je sortis de la bourse que je portais à la ceinture, et poussai le rideau.

Mes narines se dilatèrent, mon sang coula plus vite dans mes veines. Les marchés aux esclaves ont un côté tendu, passionnant, à cause des couleurs, des mouvements, de l'enthousiasme des foules, des enchères, de l'intensité, de la beauté des femmes que l'on vend.

« Quatre tarsks en cuivre ! » enchérit quelqu'un.

La femme s'immobilisa sur l'estrade, le flanc droit tourné vers les acheteurs. Elle avait les mains sur la tête et son corps était cambré. Sa jambe gauche était en arrière, sa jambe droite, fléchie, se trouvait en avant.

« Six ! » cria quelqu'un d'autre.

Puis elle se tourna vers les clients, partiellement accroupie, les mains sur la tête, ses cheveux lui couvrant le visage. Elle les dévisagea avec colère, soudain, à travers ses cheveux. Pourtant, dans ses yeux, il y avait le désir lascif que savent reconnaître les Goréens. Elle deviendrait rapidement une esclave satisfaisante, chaude, misérable, au pied de son maître. Elle était dirigée par le commissaire-priseur, répondant à ses ordres oraux et aux caresses légères, adroites, de son fouet.

Je me frayai un chemin dans la foule afin d'approcher de l'estrade. La femme fut vendue quinze tarsks en cuivre à un Métallurgiste de Tor.

Je regardai autour de moi.

La suivante était une mince Terrienne blonde. Elle fut envoyée sur l'estrade portant les bizarres sous-vêtements de la Terre. Le haut et le bas étaient blancs. Elle avait les mains attachées dans le dos et le commissaire-priseur la dirigeait par les cheveux. Elle était hystérique. On lui retira son soutien-gorge, puis son slip. Les Goréens estiment que ce dernier est particulièrement bizarre. Soyeux et court, il s'agit indubitablement d'un vêtement d'esclave, mais il est fermé en bas. Un homme mettrait un peu plus longtemps à violer une telle esclave.

Elle fut vendue quatre tarsks de cuivre. Je ne vis pas à qui. Je crois que ce fut à un Serrurier de Ti.

J'achetai une tranche de viande roulée, frite dans l'huile, à un marchand.

C'est à ce moment-là que je le vis. Nos regards se croisèrent. Il blêmit. Immédiatement, me débarrassant de la nourriture, je me frayai un chemin vers lui. Il se retourna et, péniblement, rudement, prit la direction du côté de la tente.

Je savais qui c'était, à présent. C'était l'homme que j'avais vu, de loin, au restaurant. Je n'avais pas pu, à ce moment-là, mettre un nom sur sa silhouette. Il ne portait plus le marron et le noir des Dresseurs de Sleens. Il avait, comme moi, la robe ordinaire des Marchands.

Je ne parlai pas, ne l'appelai pas. Je le poursuivis. Il regarda derrière lui puis, poussant les spectateurs, se dirigea vers le côté de la tente.

Je poursuivis celui qui se faisait appeler Bertram de Lydius et qui, dans ma demeure, avait lancé un sleen sur ma piste.

Je voulais avoir son cou entre mes mains.

Quand je passai par l'entaille qu'il avait coupée dans la tente, il avait disparu.

Je jurai et me donnai un coup de poing sur la cuisse. Il m'avait échappé.

Derrière moi, dans la tente, j'entendis les enchères. Une autre fille était sur l'estrade.

Je regardai la foule. Des milliers de personnes venaient aux foires des Sardar.

Mes chances de retrouver un homme dans cette foule, un homme sachant que je le cherchais, seraient négligeables. Je regardai autour de moi avec colère. Derrière moi, deux hommes sortirent par l'entaille pratiquée dans la tente. Je ne voulais plus assister à la vente. Je m'éloignai de la tente et, furieux, sans idée précise en tête, me mêlai à la foule. Un peu plus tard, je me retrouvai devant la palissade entourant les Sardar. Je montai sur une des hautes plates-formes. Depuis ces plates-formes, on peut voir les Sardar. Debout sur l'une d'entre elles, je regardai les montagnes couronnées de neige, luisant sous la lumière des trois lunes blanches. Depuis la plateforme en outre, je pouvais voir la foire, avec ses lumières et ses feux, ses tentes et ses abris, ainsi que l'amphithéâtre, au loin, où Scormus d'Ar et Centius de Cos se rencontreraient, le lendemain, séparés par un petit plateau couvert de carrés jaunes et rouges. La foire couvrait plusieurs pasangs carrés. Elle était belle, de nuit.

Je descendis les marches de la plate-forme et pris la direction de la tente publique où, le matin, j'avais réservé une place.

Couché sur les fourrures, les mains derrière la tête, regardant le plafond de la tente, je réfléchissais. Il y avait peu de lumière, dans la tente, car il était tard. Je ne trouvais pas le sommeil.

Plus de mille hommes dormaient dans la grande tente.

Le plafond de la tente, au-dessus de moi, se gonflait légèrement sous l'effet d'un faible vent d'est.

De petites lampes étaient suspendues çà et là dans la tente. Elles étaient soutenues par de

minces chaînes. Ces chaînes étaient fixées à des barres métalliques plantées dans les poteaux de la tente.

Je me tournai sur le côté, afin de la regarder approcher.

Elle avançait prudemment parmi les fourrures.

Elle s'agenouilla près de moi.

Une ceinture était nouée autour de sa taille. Sous cette ceinture, devant, était passé un étroit rectangle de rep ordinaire, blanc, d'environ quinze centimètres de large et trente centimètres de long.

Elle portait au cou un haut collier en or avec, devant, un gros anneau en or d'environ cinq centimètres de diamètre. Une chaîne en or était passée dans cet anneau. Cette chaîne était terminée, à chaque extrémité, par une large menotte en or. Lorsque la femme est debout, ses mains peuvent tomber naturellement contre ses flancs, chacune dans sa menotte, chaque menotte étant fixée à la chaîne qui passe dans l'anneau du collier.

C'est une très belle manière d'enchaîner une femme.

« Maître, » souffla-t-elle.

— « Je me souviens de toi, » dis-je. C'était l'esclave qui m'avait suivi, pendant la journée, qui avait mordu ma manche près du théâtre de marionnettes, à qui j'avais évité la correction que voulait lui infliger le garde, sous la supervision d'un responsable de la foire. Elle m'avait supplié d'avoir pitié de ses besoins. Je n'en avais rien fait, bien entendu. Peut-être était-elle punie ou privée. En outre, il me paraissait inutile de déshonorer son maître. Je ne le connaissais même pas. Je lui avais ordonné, après l'avoir fait agenouiller à mes pieds, de courir rejoindre son maître et de ramper vers lui en le suppliant de la toucher.

« Oui, Maître, » avait-elle dit, puis elle s'était levée d'un bond et était partie en courant, effrayée.

« Je ne savais pas que tu étais esclave dans les tentes publiques, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, baissant la tête. « Je suis esclave ici. »

— « Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? » demandai-je.

— « Ne peut-on avoir sa fierté ? » s'enquit-elle.

— « Non, » déclarai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Cela ferait-il une différence ? » s'enquit-elle.

— « Non, » dis-je.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit-elle.

— « Quand tu as rejoint ton maître en courant, » demandai-je, « et que tu as rampé vers lui en le suppliant de te toucher, qu'a-t-il fait ? »

— « Il m'a donné un coup de pied et a ordonné à une servante de me donner des coups de badine, » répondit-elle.

— « Excellent, » fis-je.

Elle baissa la tête.

« Il est probable, » repris-je, « que tu as à présent eu beaucoup de plaisir dans les fourrures. »

— « Il y a d'autres esclaves, ici, » dit-elle, « beaucoup plus belles que moi, et les hommes rentrent tard, ivres le plus souvent. Il est difficile de concurrencer les beautés des tentes où l'on sert du Paga. »

— « Je vois », fis-je.

Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle tendit timidement la main droite vers ma cuisse. Cela fit tinter la chaîne dans l'anneau de son collier.

— « Aie pitié de l'esclave, Maître, » dit-elle.

Je la regardai.

Elle recula un peu puis, à plat ventre, rampa vers moi. Elle écarta timidement les fourrures et posa les lèvres sur ma cuisse. Ses lèvres étaient douces et humides. Elle leva vers moi ses yeux pleins de larmes.

« Je rampe vers mon Maître, » dit-elle, « et le supplie de me toucher. »

Je souris.

Client de la tente, j'étais naturellement son maître. Ces femmes sont comprises dans le prix du logement.

« Je t'en prie, Maître, » sanglota-t-elle, « aie pitié de moi. Aie pitié des besoins misérables d'une femme. »

J'écartai les fourrures et lui fis signe de venir dans mes bras. Elle rampa jusqu'à moi, en larmes.

« Tu es gentil, Maître, » dit-elle.

— « Crois-tu ? » demandai-je.

Elle me regarda, effrayée.

J'écartai sa main droite de son corps, jusqu'à ce que la menotte de son poignet gauche soit contre l'anneau d'or de son collier. Ensuite, je doublai la chaîne et fis avec un nœud coulant, que je passai au-dessus de sa tête. Je serrai l'ensemble. Ses poignets, à présent, étaient contre l'anneau de son collier. Elle me regarda, effrayée. Je la mis sur le dos, dans le berceau de mon bras gauche. Elle tira sur ses menottes ; elle essaya de bouger les mains ; elles étaient immobilisées près de l'anneau en or. Ensuite, j'arrachai le rectangle de rep, le roulai en boule et le fourrai dans sa bouche. Elle me regarda, effrayée. Ensuite, j'entrepris de la caresser.

JE RÉCOMPENSE DEUX MESSAGERS QUI M'ONT BIEN RENDU SERVICE

« UTILISERA-T-IL l'Ouverture des Deux Tarniers ? » demanda un homme.

— « Je parie, » dit un autre, « qu'il utilisera le Gambit du Médecin. »

— « Cela permettrait une Défense Turienne, » dit un troisième.

Je me sentais bien. J'avais eu une excellente nuit de repos. J'avais pris un merveilleux petit déjeuner.

L'esclave que j'avais utilisée avait été impuissante et spasmodiquement magnifique. Elle n'avait pas eu le droit de se servir de ses mains ; elles étaient enchaînées ; le morceau de tissu qu'elle portait lui avait été fourré dans la bouche ; elle ne pouvait pas crier ; elle devait subir dans un silence impuissant, convulsif, les sensations que je décidais d'infliger à son corps. J'étais content ; je l'avais entraînée dans des plaisirs qui auraient conduit une Ubara à supplier d'être asservie. Je ne crois pas qu'elle dormit toute la nuit. Au matin, les yeux rouges, couchée contre ma cuisse, elle m'avait misérablement supplié de l'acheter.

Le matin était frais ; l'air était pur et clair. C'était une belle journée pour disputer un match.

Je m'étais arrangé pour que la jolie petite esclave soit fouettée, puis envoyée à Port Kar. Je crois que c'était un bon achat. Elle ne me coûta qu'un quart de tarsk en argent.

« Sur qui paries-tu ? » demanda un homme.

— « Sur Scormus d'Ar, » répondis-je.

— « Moi aussi, » dit-il.

Je n'étais plus aussi furieux, du fait que l'homme m'ait échappé, la veille, dans la tente. Je n'espérais pas le rencontrer à nouveau. Si cela se produisait, j'aurais tout le temps de le conduire en dehors de l'enceinte et de le tuer.

J'étais nerveux, attendant avec impatience l'ouverture des portes de l'amphithéâtre. J'avais réservé une place depuis Port Kar. Elle m'avait coûté deux tarns en or.

J'arrivai à proximité de la palissade. Il y avait des Initiés et de nombreuses personnes. Ils effectuaient cérémonies et sacrifices. Dans un coin, on tuait un gros bosk blanc. On brûlait de l'encens et on frappait les gongs ; on chantait et on psalmodiait.

Puis je fus entre les hautes plates-formes proches de la palissade.

Attachées par le cou au pied d'un des nombreux poteaux qui soutenaient une plate-forme, à genoux, nues, les mains attachées dans le dos, se trouvaient deux esclaves. Elles me regardèrent avec terreur. Elles avaient passé leur première nuit au pouvoir d'un homme. Leurs cuisses étaient couvertes de sang ; la brune avait des bleus sur les bras. Les chasseurs rouges ne sont pas doux avec leurs animaux.

Je gravis l'escalier de la plate-forme. J'avais envie de regarder les Sardar dans la lumière

du matin. À ce moment, principalement au printemps, le soleil, brillant sur les pics couverts de neige, est exceptionnellement beau.

J'atteignis la plate-forme et trouvai la vue époustouflante, plus splendide que ce que j'espérais. Je restai immobile dans l'air matinal baigné de soleil. C'était très beau.

Près de moi, sur la plate-forme, se tenait le chasseur rouge. Apparemment, l'admiration le réduisait également au silence.

Puis, debout sur la plate-forme, il tendit ses bras nus vers les montagnes.

« Faites que le troupeau vienne, » dit-il. Il avait parlé goréen. Puis il fouilla dans son sac et, doucement, en sortit une représentation du tabuk nordique, sculptée dans une pierre bleue. J'ignorais combien de temps il fallait pour exécuter une telle sculpture. Il fallait sans doute de nombreuses nuits à la lumière des lampes ovales, penchées.

Il posa le tabuk minuscule sur les planches, à ses pieds, puis tendit à nouveau les bras vers les montagnes.

« Faites que le troupeau vienne, » répéta-t-il. « Je vous donne ce tabuk, » ajouta-t-il. « Il était à moi et, à présent, il est à vous. Donnez-nous le troupeau qui nous appartient. »

Puis il baissa les bras et ferma le sac. Il quitta la plate-forme.

Il y avait également d'autres personnes, sur la longue plate-forme. Toutes, supposai-je, avaient quelque chose à demander aux Prêtres-Rois. Je regardai le tabuk minuscule abandonné sur les planches. Je me tournai vers les Sardar.

En bas, le chasseur rouge détacha les femmes à genoux. Elles se levèrent. Une corde de cuir les reliait l'une à l'autre par le cou. Leurs mains restèrent attachées dans le dos. Il s'éloigna alors du pied de la plate-forme. Je me souvins qu'une des femmes de la Terre avait été riche, la brune ; la blonde, supposai-je, appartenait à la classe moyenne, peut-être à la classe moyenne supérieure ; je ne savais pas ; de toute manière, tout cela appartenait désormais au passé, à une autre planète ; elles n'étaient plus séparées par les distinctions sociales ; les distinctions sociales, leurs vêtements par exemple, leur avaient été arrachées ; elles étaient à présent identiques ; toutes les deux, quoi qu'elles aient été auparavant, étaient des esclaves nues. Elles suivirent le chasseur rouge, leur maître.

Je regardai l'amphithéâtre. Je le voyais nettement depuis la plate-forme.

Je constatai que le drapeau du Kaissa, avec ses carrés rouges et jaunes, flottait sur l'amphithéâtre. De part et d'autre, se dressaient les drapeaux de Cos et d'Ar. Celui d'Ar était à droite, car Scormus avait tiré les jaunes ; c'était sa main qui, sous le tissu écarlate, s'était refermée sur le minuscule Lancier en bois qui se trouvait dans le casque, dont la possession déterminait le premier mouvement et, par conséquent, le choix de l'ouverture.

Je gagnerais cent tarns en or.

L'amphithéâtre était à présent ouvert. Je descendis rapidement l'escalier de la plate-forme.

Des acclamations retentirent dans l'amphithéâtre, les hommes se levant sur les gradins, agitant leur chapeau et criant.

« Scormus d'Ar ! » criaient-ils. « Scormus d'Ar ! »

On chantait l'hymne d'Ar.

On ne voyait pas bien.

« Il est ici ! » cria un homme, près de moi.

Je montai sur le gradin. Je voyais à présent, vêtu de la robe des Joueurs, Scormus d'Ar, jeune et ardent champion d'Ar. Il était accompagné par un groupe d'hommes d'Ar. La table, sur laquelle le plateau était installé, se trouvait au centre de la scène, au pied de l'énorme amphithéâtre en forme de demi-cercle. Elle paraissait petite et lointaine.

Scormus tendit les bras vers la foule, les manches de sa robe remontant sur ses bras.

Il portait une cape dont deux autres Joueurs d'Ar le débarrassèrent.

Il jeta son chapeau dans la foule. Les hommes se battirent sauvagement pour se l'approprier.

Il tendit à nouveau les bras vers la foule.

Puis il y eut d'autres acclamations car Centius de Cos, avec la délégation de Cos, entra sur la scène. On chanta alors l'hymne de Cos.

Centius de Cos gagna le bord de la scène, près de la fosse, et tendit les bras vers la foule. Il souriait.

L'amphithéâtre, bien entendu, ne sert pas uniquement au Kaissa. Il est également utilisé pour les lectures poétiques, la présentation de chorales, les représentations théâtrales et les drames chantés. En fait, le grand amphithéâtre n'est généralement pas utilisé pour le Kaissa et les matches des Sardar se déroulent en plein air, devant de longs gradins en pente douce, installés au flanc de petites collines, de nombreuses parties étant jouées simultanément, de grands plateaux verticaux indiquant les positions de chaque partie. Les coups sont inscrits, dans l'ordre, à la craie, dans la partie gauche du plateau ; l'essentiel du plateau comporte une représentation de la partie et de jeunes joueurs, apprentis des maîtres, déplacent les pièces dessus ; on dispose ainsi d'une part de la liste des coups et, d'autre part, d'une représentation graphique de la situation. Les coups, incidemment, sont également inscrits par de jeunes joueurs. Le score officiel est sous la responsabilité d'un jury de trois membres dont au moins un doit appartenir à la Caste des Joueurs. Ces hommes occupent une table proche de celle où se déroule la partie. Les victoires sont accordées, quand la capture de la Pierre du Foyer ne se produit pas, par un groupe de cinq juges qui doivent tous appartenir à la Caste des Joueurs, trois d'entre eux devant être des maîtres.

« Scormus d'Ar va le détruire, » dit un homme.

« Oui, » répondit un autre.

Derrière la table de la partie, sur la scène, légèrement sur la droite, se trouvait la table du jury. Il y avait un représentant d'Ar, un représentant de Cos et un joueur de Thuria, Timor, homme corpulent, bénéficiant d'une réputation d'intégrité indiscutable, et dont on estimait que, étant originaire d'une cité très éloignée des problèmes de Cos et d'Ar, il présentait toutes les garanties d'impartialité. En outre, bien entendu, des centaines d'hommes, sur les gradins, suivaient la partie avec attention. Il était peu probable qu'un mouvement soit mal enregistré. Dans une telle situation, tout officiel assez fou pour essayer d'altérer la liste des coups risquait de se faire mettre en pièces. Les Goréens prennent le Kaissa au sérieux.

Je vis alors, sur la scène, Reginald de Ti, qui était l'Administrateur élu par la Caste des Joueurs. Son compagnon apportait les sabliers. Ces sabliers sont conçus de telle manière qu'ils comportent un bec minuscule qu'il est possible d'ouvrir et de fermer, ce qui détermine l'écoulement du sable. Ces becs sont reliés entre eux de telle façon que la fermeture de l'un d'entre eux commande l'ouverture de l'autre ; lorsqu'un joueur ferme le bec de son sablier, il ouvre automatiquement celui du sablier de son adversaire ; quand les sabliers doivent être arrêtés, en cas d'ajournement de la partie, par exemple, ils sont posés sur le côté par le juge de la partie, Reginald de Ti en l'occurrence. Il y a deux ahns de sable dans le sablier de chaque joueur. Chaque joueur doit avoir effectué quarante coups avant que la totalité du sable se soit écoulée, sous peine d'élimination. Les sabliers améliorent les parties de tournois qui, autrement, pourraient devenir des compétitions de patience, et pas de Kaissa, la victoire pouvant revenir à celui qui a décidé de rester assis plus longtemps que son adversaire. Un courant, parmi les jeunes Joueurs, a préconisé d'imposer vingt mouvements pendant la

première ahn et vingt mouvements pendant la deuxième, dans les conditions d'élimination définies ci-dessus. Cela aurait pour effet, m'avait-on dit, d'améliorer le jeu pendant la deuxième ahn. Il était vrai que les maîtres étaient parfois pressés, pendant la deuxième ahn, ne disposant que de quelques ehns pour sept ou huit coups. En revanche, il semblait peu probable que cette innovation soit acceptée. La tradition s'y opposait, bien entendu. En outre, on estimait préférable que le joueur soit en mesure de décider lui-même, dans les conditions d'une partie donnée, le temps de réflexion qu'il estimait devoir accorder à un coup donné. On pense qu'il est mieux à même de diriger son jeu quand il ne doit tenir compte que d'un élément de temps, celui de deux ahns. Je suis plutôt d'accord avec ce point de vue. Il y a des chronomètres de précision, sur Gor, incidemment, et des méthodes mécaniques de contrôle du temps techniquement réalisables. Les sabliers, en revanche, correspondent à la tradition des tournois.

Centius de Cos jeta son chapeau dans la foule et on se battit également pour se l'approprier.

Il tendit les bras vers la foule. Il paraissait de bonne humeur.

Il traversa la scène, devant la table de la partie, afin de saluer Scormus d'Ar. Il lui tendit la main conformément à la politesse des Joueurs. Scormus d'Ar, cependant, furieux, lui tourna le dos.

Centius de Cos ne parut pas troublé par cet affront et, levant une nouvelle fois les bras vers la foule, il regagna le côté de la scène où se tenaient ses compagnons.

Scormus d'Ar arpentait la scène avec mauvaise humeur. Il essuyait les paumes de ses mains sur sa robe.

Il ne voulait ni regarder Centius de Cos, ni avoir le moindre contact amical avec lui. Un tel geste risquait d'entamer l'intensité de ses haines, sa concentration face à la bataille. Son intelligence, son ardeur compétitive, devaient être à leur apogée. Scormus d'Ar me fit penser aux membres de la Caste des Assassins, qui sont parfois ainsi avant d'entreprendre leur traque. L'ardeur doit être aiguisée, la résolution doit être impitoyable, l'instinct de tuer ne doit, en aucun cas, être émoussé.

Les deux hommes se dirigèrent vers la table.

Derrière eux, se dressait un tableau vertical de douze mètres de haut sur quinze mètres de large. Sur ce tableau, le dominant, était représenté un damier de Kaissa. Les pièces, munies de chevilles, y étaient disposées dans la position de départ. Sur ce damier, le public suivrait la partie. Sur la gauche du damier, il y avait deux colonnes verticales, une pour les jaunes et une pour les rouges, où seraient inscrits les mouvements. Il y avait des tableaux comparables, bien que plus petits, répartis dans les foires, afin que les gens qui n'avaient pas pu prendre place dans l'amphithéâtre puissent suivre la partie. Des messagers, allant et venant, avaient pour mission d'indiquer les mouvements aux responsables de ces divers tableaux.

La foule se tut.

Nous nous assîmes.

Le juge, Reginald de Ti, suivi par quatre autres membres de la Caste des Joueurs, avait fini de s'entretenir avec Scormus, Centius et les membres du jury.

Il n'y avait pas un bruit dans l'immense amphithéâtre. Centius de Cos et Scormus d'Ar s'assirent de part et d'autre de la table.

Le silence d'une foule aussi énorme était presque effrayant.

Je vis Scormus d'Ar incliner brièvement la tête. Reginald de Ti tourna le bec du sablier de Centius de Cos, ce qui permit au sable de tomber dans celui de Scormus.

Scormus tendit la main. Il n'hésita pas. Le coup fut joué. Puis il ferma le bec de son

sablier, coupant l'écoulement du sable, le provoquant dans le sablier de Centius.

Le coup, naturellement, était le Lancier de l'Ubara à la Cinquième de l'Ubara.

La foule manifesta bruyamment son approbation.

« Le Gambit de l'Ubara ! » cria un homme, près de moi.

La grande plaque jaune représentant le Lancier de l'Ubara fut placée sur la Cinquième de l'Ubara. Deux jeunes hommes, apprentis de la Caste des Joueurs, sur un échafaudage, l'installèrent. Un autre jeune homme, également apprenti de la Caste des Joueurs, inscrivit le mouvement, à la craie rouge, sur la gauche du tableau. Des centaines d'hommes, sur les gradins, inscrivirent également le mouvement. Quelques hommes avaient de petits plateaux, grâce auxquels ils suivraient la partie. Sur ces plateaux, bien entendu, ils pouvaient également envisager les variations et les évolutions possibles.

En réalité, j'avais prévu cette ouverture. Elle compte parmi les plus vicieuses et les plus impitoyables du répertoire du Jeu. Les maîtres l'utilisent souvent en tournoi. En fait, c'est l'ouverture la plus répandue parmi les maîtres. Il est difficile de s'y opposer et, dans pratiquement tous ses développements, on ne peut guère la contrer ; on peut l'accepter ou la refuser ; le meilleur espoir des rouges ne consistait pas à réfuter mais à neutraliser au milieu de la partie ; si les rouges parvenaient à obtenir l'égalité au vingtième coup, ils pouvaient estimer qu'ils avaient remporté un succès. Scormus d'Ar, bien qu'il soit presque toujours versatile et brillant, maîtrisait parfaitement cette ouverture ; elle lui avait permis de gagner les tournois turiens de la neuvième année de l'Ubara de Phantias Turmus ; les tournois d'Anango, Helmutsport, Tharna, Tyros et Ko-ro-ba, au cours des cinq dernières années ; le tournoi d'hiver de la dernière foire des Sardar et le championnat d'Ar, qui s'était déroulé six semaines auparavant. À Ar, quand Scormus avait capturé la Pierre du Foyer, Marlenus en personne, Ubar de la cité, avait versé de l'or sur le plateau. On estimait parfois que la victoire au championnat d'Ar équivalait à celle de la Foire d'En'Kara. C'est, pour pratiquement tous les Joueurs de Kaissa, le titre qui occupe la deuxième place dans l'ordre de ceux qui sont les plus convoités. Centius de Cos, bien entendu, connaissait aussi parfaitement le Gambit de l'Ubara. En réalité, ce gambit lui était tellement familier qu'il chercherait probablement le match nul. Je ne croyais pas qu'il réussirait. Il était opposé à Scormus d'Ar. Presque tous les maîtres, incidemment, connaissent plus de cent variations des quelques coups suivant cette ouverture.

« Pourquoi Centius de Cos ne joue-t-il pas ? » demanda mon voisin.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Peut-être envisage-t-il d'abandonner, » dit un homme assis un peu plus loin.

— « Des gens croyaient que Scormus utiliserait l'Ouverture des Deux Tarniers, » dit un autre homme.

— « Il aurait pu, » dit un quatrième, « avec un adversaire moins fort. »

— « Il ne prend pas de risques, » dit un cinquième.

J'étais plutôt d'accord avec ces idées. Scormus d'Ar, qui n'était pas un idiot irrationnel, savait qu'il jouait contre un excellent maître, un des sept ou huit meilleurs Joueurs de la planète. Centius de Cos, de toute évidence, n'était plus à son meilleur niveau. Ses parties, depuis quelques années, étaient apparemment moins des combats, des duels cruels, que des tentatives d'atteindre, sur le plateau du Kaissa, quelque chose que les meilleurs maîtres eux-mêmes ne parvenaient pas à comprendre. En fait, il y avait sur Gor des Joueurs mieux classés que Centius de Cos mais, bizarrement, il apparut que Scormus d'Ar devait le rencontrer pour affirmer sa suprématie. Beaucoup de gens considéraient Centius de Cos, malgré ses victoires, ses défaites et ses nuls, comme le meilleur Joueur de tous les temps. C'était l'éclat de sa

réputation qui faisait paraître moins glorieuse la grandeur de Scormus d'Ar.

« Je le détruirai, » avait dit Scormus. Mais il jouait avec prudence. Le fait qu'il ait choisi le Gambit de l'Ubara indiquait à quel point il respectait Centius de Cos et le sérieux avec lequel il envisageait le match.

Scormus jouerait comme un Assassin. Il serait impitoyable et ne prendrait aucun risque.

Centius de Cos regardait le plateau. Il paraissait déconcerté, comme si ses pensées étaient totalement étrangères à la partie en cours. Il avait levé la main droite, l'immobilisant au-dessus du Lancier de son Ubara, puis il l'avait retirée.

« Pourquoi ne joue-t-il pas ? » demanda quelqu'un.

Centius de Cos regardait le plateau.

La réaction correcte, bien entendu, que le gambit soit accepté ou refusé, consiste à placer le Lancier de l'Ubara à la Cinquième de l'Ubara. Cela permet d'occuper le centre et empêche le Lancier adverse d'avancer. Le mouvement suivant des jaunes, bien entendu, consiste à avancer le Tarnier du Lancier de l'Ubara à la Cinquième du Tarnier de l'Ubara pour attaquer le Lancier rouge. Les rouges décident alors d'accepter ou de refuser le gambit, acceptant en capturant le Lancier du Tarnier de l'Ubara, mais abandonnant le centre, du même coup, ou bien défendant leur Lancier, réduisant ainsi leur marge de manœuvre, le gambit est jouable dans les deux sens, mais pas avec l'espoir que le Lancier capturé constituera un avantage matériel. Nous espérons que Centius placerait le Lancier de l'Ubara à la Cinquième de l'Ubara, afin que Scormus puisse placer le Lancier du Tarnier de l'Ubara à la Cinquième du Tarnier de l'Ubara. Nous étions impatients de savoir si Centius accepterait ou refuserait le gambit.

« Ignore-t-il donc que son sablier est ouvert ? » demanda quelqu'un.

Il semblait étrange que Centius ne joue pas rapidement, à ce stade de la partie. Ce temps pourrait lui manquer plus tard quand, au milieu de la partie, il lui faudrait contrer les assauts et les combinaisons de Scormus, ou bien en fin de partie quand l'issue de la rencontre dépendrait d'un mouvement unique, subtil et délicat, sur un plateau presque vide de pièces.

Le sable coulait dans le sablier de Centius.

Si la main de Centius avait touché le Lancier de l'Ubara, il aurait été obligé de le déplacer. En outre, on peut peut-être indiquer que, s'il posait une pièce sur un carré donné et la lâchait, la pièce devait rester à l'endroit en question, à supposer, bien entendu, qu'il s'agisse d'un mouvement autorisé.

Mais Centius de Cos n'avait pas touché le Lancier de l'Ubara. Personne ne pouvait contester cela.

Il regarda le plateau pendant quelques instants puis, sans regarder Scormus d'Ar, déplaça une pièce.

Je vis un juge se lever. Scormus d'Ar dévisagea Centius de Cos. Les deux jeunes gens, qui avaient déjà pris la plaque du Lancier de l'Ubara parurent troublés. Ils la posèrent.

Centius de Cos ferma le bec de son sablier, ouvrant celui du sablier de Scormus.

Sur le grand tableau, on plaça le Lancier de l'Ubar à la Cinquième de l'Ubar.

Il pouvait à présent être capturé par le Lancier de l'Ubara jaune.

Un silence stupéfait s'abattit sur le public.

« Jouerait-il la Défense du Centre contre un adversaire tel que Scormus ? » demanda un homme.

Cela semblait incroyable. Un enfant pouvait écraser la Défense du Centre. On connaissait ses faiblesses depuis des siècles.

L'objectif de la Défense du Centre consiste à écarter le Lancier jaune du centre. Les

jaunes, naturellement, peuvent ignorer l'attaque et s'enfoncer plus profondément dans le territoire des rouges. En revanche, les jaunes attaquent généralement en oblique, capturant le Lancier rouge. Les rouges le reprennent ensuite avec l'Ubar. Malheureusement pour les rouges, cependant, l'Ubar est une pièce de valeur, comptant neuf points, comme l'Ubara, et il se trouve centralisé trop tôt. Les jaunes se contentent d'avancer le Cavalier de l'Ubara. Cela expose l'Ubar à l'attaque directe de l'initié à la Première de l'initié. L'Ubar doit reculer, perdant un coup. L'Initié des jaunes, bien entendu, est à présent sorti. Le mouvement du Lancier jaune, de plus, outre qu'il a autorisé la capture du Lancier rouge, a permis de sortir l'Ubara jaune.

La Défense du Centre, en général, n'est guère recommandée.

Néanmoins, Centius de Cos y avait recours.

Je trouvais cela troublant. Parfois, les maîtres mettent au point des variations nouvelles de vieilles ouvertures négligées. Les vieilles mines contiennent parfois encore de l'or. Au moins, l'adversaire connaît sans doute moins bien ces ouvertures démodées, considérées comme facilement réfutables. Leur utilisation occasionnelle, incidemment, donne un souffle nouveau au jeu. Trop souvent, au niveau des maîtres, le Kaissa devient une routine, presque automatique, surtout dans les vingt premiers coups. C'est la conséquence, bien entendu, de la quantité incroyable d'analyses auxquelles les ouvertures ont été soumises. Certaines parties, dans un sens, ne débutent pas avant le vingtième coup.

Je regardai le tableau.

Scormus, comme je l'avais prévu, captura le Lancier rouge.

Des parties très brillantes, incidemment, ont débuté par des ouvertures aujourd'hui considérées comme faibles et anachroniques.

La Défense du Centre ne paraissait cependant guère en mesure d'engendrer l'éclat, sauf, peut-être, si elle impliquait une exploitation rapide et dévastatrice, par les jaunes, de la témérité des rouges.

Néanmoins Centius paraissait décidé à opposer la Défense du Centre à Scormus.

Le public était très nerveux.

Mais Centius de Cos ne reprit pas avec son Ubar.

La foule regarda, stupéfaite.

Centius de Cos avait placé le Lancier du Tarnier de l'Ubar à la Quatrième du Tarnier de l'Ubar.

Il n'était pas défendu.

Il ne jouait pas la Défense du Centre. Les hommes se regardèrent. Centius de Cos avait déjà perdu une pièce, un Lancier. On ne donne pas des pièces à Scormus d'Ar.

De nombreux maîtres, ayant un lancier de retard sur Scormus d'Ar, coucheraient leur Ubar.

Mais un autre Lancier était à présent *en prise*[11](#), vulnérablement exposé à la capture par le Lancier menaçant des jaunes.

« Le Lancier prend le Lancier, » dit mon voisin. Je voyais également le grand tableau.

Les rouges avaient à présent deux Lanciers de retard.

Les rouges avanceraient à présent le Cavalier de leur Ubar, pour sortir l'initié de l'Ubar et, simultanément, exposer le Lancier jaune à l'attaque de l'initié.

« Non ! Non ! » s'écria un marchand de Cos.

Au lieu de cela, Centius de Cos avait avancé le Lancier du Scribe de l'Ubar à la Troisième du Scribe de l'Ubar.

Une autre pièce était alors, désespérément, *en prise*.

J'étais glacé de fureur, bien que je sois en position de gagner cent tarns en or.

Scormus d'Ar adressa un regard méprisant à Centius de Cos. Il regarda également les juges. Ils ne soutinrent pas son regard. La délégation de Cos quitta la scène.

Je me demandai quelle quantité d'or Centius de Cos avait reçue pour trahir le Kaissa et l'île de sa naissance. Il aurait pu agir plus subtilement, plus délicatement, feignant de faire un mauvais calcul entre le quarantième et le cinquantième coup, jugement erroné dont les membres de la Caste des Joueurs, eux-mêmes, ne pourraient affirmer qu'il était volontaire, mais il n'avait pas décidé d'agir ainsi. Il avait décidé de trahir ouvertement le Jeu et Cos.

Scormus d'Ar se leva et gagna la table des juges. Ils s'entretenaient avec lui, furieux. Scormus rejoignit ensuite la délégation d'Ar. Un de ses membres, un capitaine, alla voir les juges. Je vis Reginald de Ti, qui dirigeait la partie, secouer la tête.

« Ils demandent que la victoire leur soit accordée, » dit mon voisin.

— « Oui, » répondis-je. Je ne blâmais pas Scormus d'Ar de refuser de participer à cette farce.

Centius de Cos resta calmement assis, fixant le jeu. Il coucha les sabliers, afin que le sable cesse de s'écouler dans celui de Scormus.

La délégation d'Ar, et Scormus, n'avaient apparemment pas obtenu ce qu'ils exigeaient du jury.

Scormus regagna sa place.

Reginald de Ti, responsable de la partie, redressa les sabliers. La main de Scormus bougea.

« Le Lancier prend le Lancier, » dit mon voisin. Centius de Cos avait à présent perdu trois Lanciers.

Il devait à présent, enfin, prendre le Lancier aussi profondément enfoncé dans son territoire, avec le Cavalier de son Ubara. S'il ne le prenait pas à ce moment-là, il serait également perdu.

Centius de Cos plaça son Ubara à la Quatrième du Scribe de l'Ubar. Ignorait-il donc que son Cavalier était *en prise* !

Était-il un enfant n'ayant jamais joué au Kaissa ? Ignorait-il la marche des pièces ?

Non, l'explication était beaucoup plus simple. Il avait décidé de trahir ouvertement le Kaissa et l'île de Cos. Je me dis que c'était sans doute dément. Ignorait-il donc la nature des hommes de Gor ?

« À mort Centius de Cos ! » cria-t-on. « À mort ! À mort !

Les gardes qui se tenaient au bord de la scène repoussèrent, avec leurs boucliers, un homme qui, le poignard dégainé, essayait d'y monter.

Centius de Cos ne parut pas voir l'homme qui avait été écarté de la scène. Il ne semblait pas conscient des cris furieux du public, de sa rage croissante. De nombreux spectateurs se levèrent. Plusieurs brandirent le poing.

« J'exige l'annulation des enjeux ! » cria un homme de Cos. Je supposai qu'il avait parié sur le champion de Cos. C'était, en fait, une désagréable manière de perdre son argent. Plusieurs personnes avaient parié des fortunes sur ce match. Rares étaient les membres du public qui n'avaient pas joué quelque chose sur l'un ou l'autre des deux adversaires.

Mais les plus furieux, bizarrement, étaient les habitants d'Ar. Ils estimaient qu'ils seraient privés de la victoire, si elle était acquise aussi aisément.

Je me demandai qui avait acheté l'honneur de Centius de Cos, à qui il avait vendu son intégrité.

« À mort Centius de Cos ! » entendis-je.

Mes cent tarns en or ne me paraissaient pas en danger, car ce serait folie, de la part des

Preneurs de Paris, de renoncer aux documents qu'ils avaient signés. Je ne pensais pas, en revanche, que mes gains me feraient plaisir.

Les gardes, avec les hampes de leurs lances et le bord de leurs boucliers, empêchèrent encore deux hommes de monter sur la scène.

Scormus d'Ar déplaça une pièce.

« Le Lancier prend le Cavalier, » dit mon voisin avec amertume.

Je vis également cela sur le tableau. Les pièces jaunes partent du bas du tableau, les rouges du haut.

Centius de Cos avait à présent perdu quatre pièces, sans en avoir capturé aucune. Il avait quatre pièces de retard, trois Lanciers et un Cavalier. Les petites pièces, du côté de son Ubar, avaient presque complètement disparu. Je remarquai toutefois, qu'il n'avait perdu aucune pièce principale. La réponse de Centius de Cos à la perte de son Cavalier consista à reprendre avec l'initié de son Ubar.

Le public poussa un soupir de satisfaction et de soulagement. Centius de Cos avait au moins vu ce mouvement élémentaire. Il y eut des réflexions ironiques, dans le public, commentant cette manifestation de compétence.

Ce mouvement, naturellement, sortit l'initié de l'Ubar. Je constatai également, ce qui m'avait échappé précédemment, que le Scribe de l'Ubar rouge était sorti. C'était le résultat de la progression du Lancier du Tarnier de l'Ubar. L'Ubara, bien entendu, comme je l'ai indiqué, se trouvait déjà à la Quatrième du Scribe de l'Ubar. Je me rendis soudain compte que l'Ubar, lui aussi, n'avait plus rien devant lui. Je constatai brusquement que les rouges avaient sorti quatre pièces maîtresses.

Scormus, au sixième coup, avança le Lancier de l'Ubar à la Quatrième de l'Ubar. La Cinquième était impossible car, à cet endroit, le Lancier aurait été exposé aux attaques de l'Ubara et de l'Ubar rouges. Scormus avait à présent, à nouveau, un Lancier au centre. Il protégerait ce Lancier, consoliderait le centre, puis lancerait une attaque massive sur le flanc affaibli de l'Ubar rouge. Scormus placerait sa Pierre du Foyer, bien entendu, du côté de l'Ubara. Cela libérerait les pièces de l'Ubara en vue de l'attaque sur le flanc de l'Ubar rouge.

Centius de Cos, au sixième coup, plaça son Ubar à la Quatrième de l'Ubar. Cela paraissait trop court pour constituer une attaque. Cependant, cela plaça son Ubar sur la même rangée que l'Ubara, de sorte qu'ils se protégèrent mutuellement. Ce mouvement me parut un peu timide. En outre, il semblait exagérément défensif. Néanmoins je supposai que, jouant contre Scormus d'Ar, on ne pouvait lui reprocher de prendre de prudentes mesures défensives.

Au septième coup, Scormus avança le Lancier du Tarnier de son Ubar à la Cinquième du Tarnier de l'Ubar. Il était protégé par le Lancier qui se trouvait à la Quatrième de l'Ubar et pourrait bientôt, avec d'autres pièces, lancer une attaque inexorable sur la ligne du Tarnier de l'Ubar.

Scormus d'Ar montait son attaque avec prudence. Elle serait exacte et imparable.

Je constatai alors que les jaunes n'avaient pas encore placé la Pierre du Foyer.

Cet aspect bizarre de la partie me frappa.

Aucune pièce maîtresse n'avait encore été bougée par les jaunes, ni les Initiés, ni les Constructeurs, ni les Scribes, ni les Tarniers, ni l'Ubar ni l'Ubara. Toutes ces pièces maîtresses restaient à leur place d'origine. Aucune pièce jaune n'avait quitté la rangée de la Pierre du Foyer.

Je me mis à transpirer.

Je regardai le tableau. Ce fut ce que je craignais. Au septième coup, Centius de Cos avança le Cavalier de son Ubara à la Troisième du Constructeur. Cela préparait le Constructeur à la

Deuxième du Constructeur et, ensuite, le placement de la Pierre du Foyer à la Première du Constructeur.

Le public fut soudain silencieux. Comme moi, il avait compris.

Inquiets, nous fixions le tableau.

Si Scormus voulait placer sa Pierre du Foyer sur la Première du Constructeur de l'Ubar ou de l'Ubara, il aurait besoin de trois coups pour y parvenir. Il aurait également besoin de trois coups s'il souhaitait la placer sur la Première de l'initié de l'Ubar, la Première du Scribe de l'Ubara, la Première du Constructeur de l'Ubara, la Première de l'initié de l'Ubara. Il pouvait placer sa Pierre du Foyer, naturellement, en deux coups, s'il acceptait de la mettre sur la Première du Tarnier de l'Ubar, la Première du Scribe de l'Ubar, la Première de l'Ubar, la Première de l'Ubara ou la Première du Tarnier de l'Ubara. Mais ces placements, possibles en deux coups, laissaient la Pierre du Foyer trop centralisée, trop exposée et vulnérable. Ce n'étaient pas de bons placements.

Déjà, bien qu'il ait les rouges, Centius de Cos préparait le placement de sa Pierre du Foyer.

Puis, au huitième coup, avec colère, Scormus d'Ar avança le Cavalier à la Troisième du Constructeur. Son attaque devait être provisoirement retardée.

Au huitième coup, Centius de Cos avança le Constructeur de l'Ubara à la Deuxième du Constructeur, dégageant la Première du Constructeur à l'intention de sa Pierre du Foyer.

Au neuvième coup, Scormus d'Ar, avança également le Constructeur de son Ubara à la Deuxième du Constructeur, libérant la Première du Constructeur afin d'y placer sa Pierre du Foyer au dixième coup.

Nous ne quitions pas le tableau des yeux.

Centius de Cos plaça sa Pierre du Foyer sur la Première du Constructeur de son Ubara. Il le fit au neuvième coup. Il pouvait à présent utiliser son dixième coup comme il l'entendait.

Scormus d'Ar, au dixième coup, ce qui parut inexplicable à de nombreux spectateurs, bien qu'il ait les jaunes, plaça sa Pierre du Foyer sur la Première du Constructeur avec un coup de retard.

Les deux Pierres du Foyer étaient face à face, protégées par plusieurs pièces, Scribes et Initiés, un Lancier central, un Lancier latéral, un Constructeur, un Médecin et un Cavalier.

Scormus, à présent, devait reprendre son attaque.

« Non ! » criai-je soudain. « Non, regardez ! »

Je me levai. J'avais les yeux pleins de larmes.

« Regardez ! » sanglotai-je. « Regardez ! »

Mon voisin vit également, puis d'autres.

Les hommes de Cos s'embrassèrent. Les hommes d'Ar eux-mêmes poussèrent des cris de joie.

L'Initié de l'Ubar rouge contrôlait la Diagonale de l'initié de l'Ubar ; l'Ubara rouge contrôlait la Diagonale du Médecin de l'Ubar ; l'Ubar rouge contrôlait la Diagonale du Constructeur de l'Ubar ; le Scribe de l'Ubar contrôlait la Diagonale du Scribe de l'Ubar ; les rouges ne contrôlaient pas une mais quatre diagonales adjacentes, toutes dirigées sur la citadelle de la Pierre du Foyer des jaunes ; l'Ubara rouge menaçait le Lancier du Scribe de l'Ubara sur la Deuxième du Scribe de l'Ubara ; l'initié menaçait le Constructeur de l'Ubara, sur la Deuxième du Constructeur ; l'Ubar menaçait le Cavalier, sur la Troisième du Constructeur ; le Scribe menaçait le Lancier latéral, sur la Troisième de l'initié de l'Ubara. Je n'avais jamais vu une telle puissance, amassée aussi subtilement, dans une partie de Kaissa. L'attaque, bien entendu, n'était pas dirigée du côté de l'Ubar, mais du côté de l'Ubara, où Scormus avait placé sa Pierre du Foyer. Des coups, qui avaient apparemment affaibli les

rouges, avaient, en réalité, produit une avance considérable sur le plan de la position ; des coups apparemment dépourvus de sens ou défensifs étaient, en réalité, profondément insidieux ; la feinte timide des rouges du côté de l'Ubar, avec l'Ubara et l'Ubar, avait, en fait, préparé un piège dans lequel Scormus ne pouvait pratiquement que placer sa Pierre du Foyer.

Au dixième coup, Centius de Cos plaça son Cavalier, qui se trouvait à la Troisième du Constructeur, à la Quatrième du Constructeur. Cela ouvrit la ligne du Constructeur. La puissance de cette pièce maîtresse, en conjonction avec celle de l'Ubar, était à présent contre le Cavalier des jaunes. L'attaque était commencée.

Je ne décrirai pas les coups suivants en détail. Il y en eut onze.

Sur ce qui aurait été son vingt-deuxième coup, Scormus d'Ar se leva sans un mot. Il resta immobile près de la table puis, d'un doigt, délicatement, coucha son Ubar. Il posa les sabliers sur le flanc, interrompant l'écoulement du sable, pivota sur lui-même et quitta la scène.

Pendant quelques instants, le public resta silencieux, puis un véritable pandémonium se déclencha. Les hommes se jetèrent les uns sur les autres, coussins et chapeaux furent lancés en l'air. Le bruit fit vibrer l'amphithéâtre. C'était à peine si je m'entendais crier. Des hommes tombèrent du gradin qui se trouvait derrière moi. Je montai sur le gradin dans l'espoir de voir la scène. Je fus poussé d'un côté et de l'autre.

Un membre de la délégation de Cos, qui avait à présent regagné la scène, était debout sur la table, serrant la Pierre du Foyer jaune dans la main. Il la levait vers la foule. Des hommes envahirent la scène. Les gardes ne pouvaient plus les en empêcher. Centius de Cos fut porté en triomphe. Il leva les bras vers la foule et les manches de sa robe remontèrent jusqu'à ses épaules. Étendards et drapeaux de Cos apparurent comme par magie. Au sommet du mur d'enceinte de l'amphithéâtre, un homme hissait le drapeau de Cos, adressant des signes à la foule massée dans les allées.

La scène était une mêlée de partisans fous de joie.

Je n'entendais même pas les cris des milliers de personnes qui se trouvaient à l'extérieur de l'amphithéâtre. On dirait, plus tard, que le bruit avait fait trembler les Sardars elles-mêmes.

« Cos ! Cos ! Cos ! » criait-on, comme un martèlement gigantesque, comme des vagues tumultueuses se brisant sur un rivage rocheux.

Je luttai pour conserver ma place sur les gradins.

On cassa des morceaux du grand tableau. Une des manches de la robe de Centius Cos avait été arrachée.

Il adressait des signes à la foule.

« Centius ! Centius Centius ! » entendis-je. Les soldats de Cos levaient inlassablement leurs lances.

« Centius ! Cos ! » criaient-ils. « Centius ! Cos ! »

Je vis la chevelure argentée de Centius de Cos, défaite à présent, dans la foule. Il tendit le bras vers l'homme, monté sur la table, qui avait brandi la Pierre du Foyer jaune. L'homme la lui mit dans la main.

Il y eut de nouvelles acclamations.

Reginald de Ti s'efforçait de calmer la foule. Puis il admit que c'était impossible. Les marées de l'émotion devaient suivre leur cours.

Centius de Cos serrait la Pierre du Foyer jaune dans la main. Il regarda autour de lui, sur la scène, comme s'il cherchait quelqu'un, mais il n'y avait que la foule déchaînée.

« Cos ! Centius ! Cos ! Centius ! »

J'avais perdu quatorze cents tarns en or. Pourtant, je ne regrettai pas cette perte et elle ne

me troubla pas le moins du monde. Qui ne renoncerait pas à une douzaine de fortunes semblables pour assister à une telle partie ?

« Centius ! Cos ! Centius ! Cos ! »

J'avais vu jouer Centius de Cos et Scormus d'Ar.

Porté en triomphe, parmi les hurlements et les drapeaux, la chevelure argentée, Centius de Cos quitta la scène.

Les hommes n'avaient pas envie de sortir de l'amphithéâtre. Je me frayai un chemin jusqu'à une porte. Derrière moi, des centaines de voix chantaient l'hymne de Cos.

J'étais très content d'être venu à la foire des Sardar.

C'était à présent la fin de la soirée du jour où Centius de Cos et Scormus d'Ar s'étaient rencontrés dans l'amphithéâtre. Dans toute la foire, on ne parlait pratiquement que de la partie. On racontait que Centius de Cos avait dit :

« Ce fut une partie vicieuse et cruelle. »

Comment pouvait-il parler ainsi du chef-d'œuvre auquel nous avons assisté ?

C'était un des hauts faits de l'histoire du Kaissa.

« J'espérais, » avait dit Centius de Cos, « que Scormus et moi, ensemble, pourrions construire quelque chose qui fût digne de la beauté du Kaissa. Mais j'ai succombé à la tentation de la victoire. »

Centius de Cos, tout le monde le savait, était un homme étrange.

« C'est à cause de la passion, de la pression et de l'enthousiasme de la foule, » expliqua Centius de Cos. « J'ai été faible. J'étais résolu à faire honneur au Kaissa mais, au premier coup, je l'ai trahi. J'ai vu, soudain, en regardant le plateau, ce qu'il était possible de faire. Je l'ai fait et me suis laissé entraîner. Rétrospectivement, je suis triste. Je n'ai pas choisi le Kaissa mais une conquête sans merci, brutale. Je suis triste. »

Mais les réserves qui troublaient le maître de Cos ne dérangaient ni ses partisans ni ses concitoyens. Cette nuit-là, à la foire, on fêta joyeusement le triomphe de Cos et de ses alliés.

Sa réponse au Lancier de l'Ubara à la Cinquième de l'Ubara, séquentielle, dans sa poursuite, s'appelait à présent : la Défense de Teletus, d'après la cité où il était né, capitale et port principal de l'île de Cos. On en parlait avec enthousiasme. On en joua, cette même nuit, des dizaines de variations. Au matin, il y aurait des analyses et des annotations innombrables sur les diverses possibilités.

Sur la colline de l'amphithéâtre où se trouvait la tente de Centius de Cos, il y avait beaucoup de lumière et des fêtes généreuses. Les torches abondaient. Des tables étaient dressées et des draps étendus par terre. On distribua du tarsk et du bosk rôti, du pain de Sa-Tarna et du vin de Ta, provenant des célèbres raisins Ta des terrasses cosiennes. Seul Centius de Cos, disait-on, ne participait pas aux réjouissances. Il resta enfermé dans la tente, étudiant, à la lumière d'une petite lampe, une position qui s'était produite, plus d'une génération auparavant, entre Ossius de Tabor, exilé de Teletus, et Philemon d'Asperiche, un Tisserand.

Sur la colline de l'amphithéâtre où se dressait la tente de la délégation d'Ar, il y eut peu de réjouissances. Scormus d'Ar, n'était pas dans cette tente. Après la partie, il avait quitté l'amphithéâtre. Il était allé dans la tente. Il ne s'y trouvait plus. Personne ne savait où il était allé. Il y avait abandonné un plateau de Kaissa, les pièces et les robes de Joueur.

Je détournai mes pensées de Centius de Cos et de Scormus d'Ar. Je devais, à présent, penser à mon retour à Port Kar.

Rien ne me retenait plus à la foire. Dans le ciel, au-dessus de moi, des tarns prenaient l'air assez régulièrement, beaucoup avec des nacelles, hommes et femmes rentrant chez eux. De

nombreuses caravanes, en outre, se préparaient à partir. Mon tarn était dans un perchoir, où j'avais loué une place à son intention.

Je pensais qu'il me faudrait quitter la foire ce soir. Il me semblait inutile d'y rester.

Je pensai au navire de Tersites, sa haute proue tournée vers l'extrémité du monde. Le navire exceptionnel et puissant serait bientôt approvisionné et équipé. Il ne voyait pas encore. Ses yeux n'avaient pas été peints. Cela devait être fait. Il serait alors prêt à fouiller la mer et chercher l'extrémité du monde.

Penser au grand navire me troublait. Penser à l'extrémité du monde me troublait. La conception du navire ne m'inspirait pas confiance. J'aurais préféré partir vers l'horizon, au-delà de Cos et de Tyros, avec le *Dorna* ou la *Tesephone* rapide.

Tersites, manifestement, était fou. Samos, toutefois, pensait qu'il était également génial.

Bizarrement, car il ne semblait y avoir aucune raison, je me mis à penser au Troupeau de Tancred et au fait que, mystérieusement, il n'avait pas fait son apparition dans les régions polaires. J'espérais que les provisions que j'avais envoyées dans le Nord atténueraient ce qui serait, autrement, une catastrophe pour les chasseurs rouges, nomades des étendues stériles du Nord. Je me souvins également du mythe de la montagne qui ne bougeait pas, iceberg énorme qui paraissait défier les vents et les courants de l'océan polaire. De nombreux peuples primitifs avaient leurs légendes et leurs mythes. Je souris intérieurement. Il s'agissait vraisemblablement d'une invention du chasseur rouge, déconcerté par la requête de l'homme de Samos, qui lui avait demandé de mentionner tout ce qui risquait de se révéler étrange. Je me demandai si cet homme rusé avait ricané intérieurement en glissant le tarsk dans sa bourse. Je supposai que ses plaisanteries et ses mensonges lui rapportaient rarement de l'argent. La stupidité de l'homme de Samos serait une bonne histoire à raconter autour des lampes.

Je pris le chemin du perchoir où j'avais laissé mon tarn, un tarn marron des Montagnes de Thentis, célèbres pour leurs troupeaux de tarns. J'y avais porté mes affaires, les mettant dans les fontes de la selle. J'étais allé dîner.

J'étais heureux de rentrer à Port Kar. Il est agréable de survoler seul, la nuit, les champs immenses, sous les trois lunes et le ciel parsemé d'étoiles. On peut alors être seul avec ses pensées, les lunes et le vent. Il est agréable également, de voler avec une femme qu'on a désirée, attachée en travers de la selle, liée aux anneaux de selle, silencieuse parce qu'elle en a reçu l'ordre, son ventre blanc cambré, exposé aux lunes.

Je m'engageai dans l'Allée des Tapissiers.

Je n'étais pas mécontent de mon séjour à la foire et les hommes, à mon avis, seraient dans le même cas.

Je souris intérieurement.

Dans ma bourse, j'avais les reçus et les bons de transport de cinq esclaves, celle que j'avais achetée à la tente publique le matin et quatre autres, récemment acquises sur les estrades. Je les avais toutes obtenues pour un bon prix. Il y avait eu un nouvel arrivage où j'avais acheté les quatre. J'avais pu choisir tranquillement parmi les beautés enchaînées. Les ventes étaient rares, comme je l'avais prévu et espéré, à cause de la partie titanique qui avait opposé Centius de Cos à Scormus d'Ar. En fait, le marché était presque désert, à l'exception des marchandises exposées et des commerçants. Les femmes devaient attendre, enchaînées, les acheteurs, tandis que les hommes parlaient Kaissa. Je m'étais procuré les quatre femmes sur les estrades de Leander de Turia. Sa caravane était arrivée en retard à la foire à cause de la crue du Cartius. Il n'avait pas une seule Terrienne. Toutes ses femmes étaient Goréennes. Toutes étaient assez féminines pour survivre lorsqu'on les jetterait, nues et portant un

collier, parmi des hommes tels que les miens. J'avais eu le lot pour un tarsk en argent, compte tenu de la lenteur des ventes, lenteur sur laquelle j'avais compté et dont j'avais profité. Je frappai joyeusement ma bourse, qui contenait les reçus et les bons de transport de ma belle marchandise. Ma favorite, à mon avis, serait la fille achetée à la tente publique. Il suffisait qu'une main d'homme se referme sur son bras pour qu'elle s'ouvre et devienne brûlante. Les femmes sont des esclaves merveilleuses, quand les hommes sont forts.

Je m'engageai alors dans l'Allée des Tailleurs. Presque toutes les échoppes étaient fermées.

Je pensai à nouveau au Troupeau de Tancred, qui n'était pas arrivé dans le Nord, et à la « montagne qui ne bougeait pas », iceberg énorme qui paraissait, bizarrement, indépendant et stable, maintenant sa position, fixe et immobile, dans les eaux agitées tumultueuses, de l'océan polaire. Mais je chassai ce dernier point de mes pensées car il s'agissait manifestement d'un mythe. La disparition du Troupeau de Tancred, en revanche, était un fait, une anomalie troublante qui, jusqu'ici, à ma connaissance, ne s'était jamais produite.

La maladie avait peut-être détruit le troupeau dans les forêts du Nord.

J'espérais que les provisions que nous avions envoyées au Nord, Samos et moi, éviteraient l'extinction des chasseurs rouges.

Je suivis l'Allée des Tailleurs. Elle était presque déserte.

Le navire de Tersites m'intriguait. Je me demandai si sa conception était saine.

« Salut, Tarl Cabot, » disait le message du scytale, « je t'attends à l'extrémité du monde. Zarendargar, Général de guerre du Peuple. »

« C'est Demi-Oreille, » avait dit Samos, « Kur de haut rang, Général de guerre des Kurii. »

Il fallait peindre les yeux du navire de Tersites. Il devait prendre la mer.

C'est à ce moment-là que j'entendis le hurlement, un hurlement d'homme. J'en identifiai le ton parce que j'appartiens à la Caste des Guerriers. L'acier, à l'improviste et profondément, avait pénétré dans un corps humain. Je courus dans la direction du hurlement.

J'entendis un autre hurlement. L'agresseur avait à nouveau frappé. Je cassai un poteau sur lequel une toile était cousue et me frayai un chemin entre les échoppes. J'écartai des caisses et une autre toile, puis me retrouvai dans l'allée parallèle.

« Au secours ! » entendis-je. J'étais dans l'Allée des Marchands d'Œuvres d'Art et de Curiosités.

« Non ! » entendis-je. « Non ! » D'autres hommes couraient dans la direction des cris. Je vis une échoppe, fermée, d'où provenaient les cris. J'arrachai la toile attachée au comptoir et à l'armature supérieure de l'échoppe, fermant la zone de vente. À l'intérieur, accroupi au-dessus de l'homme à terre, vêtu d'une robe noire, se tenait l'agresseur. Une dague brillait dans sa main droite. La lumière, dans l'échoppe, était fournie par une petite lampe à huile de tharlarion suspendue à une des poutres du plafond. L'assistant du Marchand, un Scribe, se tenait dans un coin, le visage et le bras couverts de sang. L'agresseur se tourna rapidement vers moi. Dans la main gauche, il tenait un objet enroulé dans une fourrure ; dans la main droite, il serrait la dague, basse, la lampe dirigée vers le haut. Je m'immobilisai et me baissai, prudent. Il avait tourné la dague, dans sa main, et avait pivoté vers moi. Il est difficile de contrer un coup au ventre.

Je devais faire attention.

« Je ne savais pas que tu appartenais à la Caste des Guerriers, toi qui te fais appeler Bertram de Lydius, » dis-je avec un sourire. « Ou bien est-ce à la Caste des Assassins ? »

Le Marchand blessé, en sang, s'éloigna de l'agresseur.

Les yeux de l'agresseur bougèrent. D'autres hommes arrivaient. En général, les Goréens

ne sont guère patients avec les agresseurs. Il est rare qu'ils vivent assez longtemps pour être empalés sur les murs d'une cité.

La main de l'agresseur, celle qui tenait l'objet de sa quête, une curiosité quelconque, enroulée dans une fourrure, monta en un éclair, et je tournai la tête tandis que l'huile brûlante de la lampe me tombait dessus, la lampe elle-même, arrachée, passant au-dessus de ma tête. Je roulai sur moi-même, dans le noir qui se fit soudain, et me relevai. Mais il n'avait pas décidé d'attaquer. Je l'entendis au fond de l'échoppe. J'entendis la dague couper la toile. Il avait apparemment décidé de fuir. Je n'en étais pas certain, mais c'était un risque que je devais prendre. Le noir me couvrirait. Je plongeai en direction du bruit, bas, roulant, pour être sous la dague, présentant peu de surface, les jambes exécutant un ciseau. Si je parvenais à le déséquilibrer je pourrais peut-être, même dans le noir, me relever le premier, puis lui casser le diaphragme ou la gorge d'un coup de talon ou bien, d'un coup sur la nuque, lui déboîter la colonne vertébrale.

Mais il n'avait pas décidé de fuir.

La déchirure de la toile était, naturellement, une feinte. Il avait fait preuve d'un calme admirable.

Mais j'avais la protection du noir. Tapi sur le côté, il m'attendait et bondit sur moi, mais, me débattant et rampant, je fus une cible fugace. La lame de la dague transperça le col de ma robe puis ma main se referma sur son poignet.

Il roula dans le noir, combattant sur le plancher de l'échoppe. Le contenu des étagères s'éparpilla. J'entendis des hommes, dehors. On déchirait la toile du devant de l'échoppe.

Nous nous relevâmes péniblement.

Il était fort, mais je savais que j'étais son maître.

Je pensais à présent qu'il appartenait à la Caste des Assassins car la ruse de la toile n'était qu'une variante de la ruse de la porte laissée entrouverte, comme dans le cas d'une fuite, pour inciter l'imprudent à plonger sur la lame qui l'attend.

Il poussa un cri de douleur et la dague tomba. Nous trébuchâmes, luttant, jusqu'à l'arrière de l'échoppe et, emmêlés dans la toile déchirée, tombâmes dehors. Un complice attendait à cet endroit et je sentis la boucle d'un garrot s'enrouler autour de mon cou. Je repoussai violemment l'homme que je tenais et pivotai sur moi-même, la corde me coupant à présent la nuque. Je vis encore un autre homme, dans le noir. Les paumes de deux mains montèrent et la tête du premier complice fut rejetée en arrière avec un craquement. Le garrot était desserré. Je me retournai. Le premier homme avait fui et le deuxième avec lui. Un paysan apparut au coin de l'échoppe. Deux autres hommes passèrent la tête dans la déchirure de la toile. Je laissai tomber le garrot par terre.

« Non, » dis-je au Paysan.

— « C'est déjà fait, » répondit-il, essuyant la lame sur sa tunique. Je pense que le coup que j'avais asséné à l'homme, sous le menton, lui avait brisé la nuque, mais il était peut-être encore vivant. Il était à présent presque complètement décapité et il y avait du sang sur les sandales du Paysan. Les Goréens ne sont pas patients avec ce type d'individu. « Les autres ? » demanda le Paysan.

— « Ils étaient deux, » dis-je. « Ils ont pris la fuite. » Je scrutai l'obscurité, entre les échoppes.

— « Appelez un Médecin, » entendis-je.

— « Il en arrive un, » entendis-je.

Ces voix venaient de l'intérieur de l'échoppe.

Je me penchai et écartai la toile, pénétrant à nouveau dans l'échoppe. Deux hommes avec

des torches s'y trouvaient, ainsi que plusieurs autres. Un homme tenait le Marchand dans ses bras.

J'écartai ses robes. Les blessures étaient graves, mais pas mortelles.

Je me tournai vers le Scribe.

« Tu n'as pas bien défendu ton maître, » dis-je.

Je me souvenais qu'il était debout à l'écart quand j'étais entré dans l'échoppe.

— « J'ai essayé, » répondit le Scribe. Il montra son visage ensanglanté, son bras entaillé.

« Ensuite, je ne pouvais plus bouger. J'avais peur. » Peut-être, effectivement, était-il paralysé par la peur. Ses yeux, cependant, ne suggéraient pas cela. Il n'était pas en état de choc. Peut-être, après tout, la peur l'avait-elle paralysé. « Il avait une dague, » fit remarquer le Scribe.

— « Et ton maître n'en avait pas, » intervint un homme.

Je reportai mon attention sur le Marchand blessé. Les endroits où les coups avaient été portés me parurent intéressants.

— « Vais-je mourir ? » demanda le Marchand.

— « Celui qui t'a frappé était maladroit, » répondis-je. « Tu vivras. » Puis j'ajoutai : « Si on arrête le sang. »

Je me redressai.

— « Pour l'amour des Prêtres-Rois, » s'écria l'homme, « arrêtez le sang ! »

Je regardai le Scribe. D'autres pourraient s'occuper des blessures du Marchand.

— « Raconte, » dis-je.

— « Nous sommes entrés dans l'échoppe et avons surpris un individu, sans doute un voleur. Il s'est jeté sur nous et nous a frappés, surtout mon maître. »

— « À quoi s'intéressait-il ? » m'enquis-je. De toute évidence, une échoppe de curiosités ne pouvait guère intéresser un voleur. Personne ne risquerait sa tête et son sang pour quelques sculptures en bois ou en os.

— « À cela, et seulement à cela, » dit le Marchand, montrant l'objet que tenait le voleur et qu'il avait laissé échapper pendant la lutte. Il gisait, enroulé dans une fourrure, par terre. Des hommes appliquaient des morceaux de tissu sur les blessures du Marchand.

— « C'est sans valeur, » indiqua le Scribe.

— « Pourquoi ne l'a-t-il pas acheté ? » demanda le marchand. « Ce n'était pas cher. »

— « Peut-être ne voulait-il pas que l'on sache qu'il l'avait acheté, » répondis-je. « Car, alors, on aurait pu remonter jusqu'à lui, du fait que tu te serais souvenu de la transaction. »

Un homme me tendit l'objet caché dans la fourrure.

Un Médecin entra dans l'échoppe, sa trousse sur l'épaule et vêtu de ses robes vertes. Il s'occupa du Marchand.

« Tu vivras, » affirma-t-il.

Je me souvins de l'agresseur. Je me souvins qu'il avait tourné la lame dans sa main. Je me souvins du calme de son subterfuge, au fond de l'échoppe, attendant près de la toile déchirée que je plonge dans l'ouverture, ce qui lui aurait permis de me localiser puis de me poignarder.

Je tenais l'objet enroulé dans la fourrure. Je ne le regardai pas.

Je savais ce que c'était.

Quand le Médecin eut terminé de nettoyer et de panser les blessures du Marchand, il s'en alla. Presque tous les spectateurs partirent avec lui. Le Scribe avait payé le Médecin avec un tarsk sorti d'une petite boîte métallique qui se trouvait dans une caisse fermée à clé.

Un homme avait rallumé la lampe et l'avait posée sur une étagère. Je restai seul dans l'échoppe avec le Scribe et le Marchand.

Ils me regardaient.

J'avais toujours l'objet enroulé dans une fourrure.

« Le piège a échoué, » dis-je.

— « Piège ? » bredouilla le Scribe.

— « Tu n'appartiens pas à la Caste des Scribes, » dis-je. « Regarde tes mains. » On pouvait entendre la flamme de la lampe, dans le silence de l'échoppe.

Ses mains étaient plus grosses que celles d'un scribe, abîmées et dures. Les doigts étaient courts. Il n'y avait pas de taches d'encre au bout de l'index et du majeur.

— « Tu plaisantes certainement, » dit l'homme vêtu en Scribe.

Je montrai le Marchand.

— « Prends ses blessures en considération, » dis-je. « L'homme que j'ai combattu était un maître, un tueur entraîné, appartenant soit à la Caste des Guerriers, soit à la Caste des Assassins. Il a frappé comme il le souhaitait, non pour tuer mais pour feindre une agression mortelle. »

— « Tu as dit qu'il était maladroit, » rappela l'homme vêtu du bleu des Scribes.

— « Pardonne mon collègue, » dit le Marchand. « Il est stupide. Il n'a pas compris que tu étais ironique. »

— « Tu travailles pour les Kurii, » dis-je.

— « Seulement pour un, » admit le Marchand.

Je déballai lentement l'objet, écartant la fourrure.

C'était une sculpture, presque sphérique, en pierre bleue, à la manière des chasseurs rouges, représentant une tête d'animal. C'était, bien entendu, une tête de Kur. Son réalisme était effrayant, jusque dans la représentation des poils broussailleux, des lèvres retroussées, découvrant les crocs, des yeux. L'oreille gauche de l'animal, représentée avec la fidélité patiente du chasseur rouge, était à moitié déchirée.

« Salut de la part de Zarendargar, » dit le Marchand.

— « Il t'attend, » poursuivit l'homme en bleu, « à l'extrémité du monde. »

Bien entendu, me dis-je. Les Kurii n'aiment pas l'eau.

Pour eux, qui ne sont pas d'origine goréenne, l'extrémité du monde ne pouvait signifier qu'un pôle.

— « Il a dit que le piège échouerait, » reprit le Marchand. « Il avait raison. »

— « Le piège précédent, » dis-je, « celui du sleen, a également échoué. »

— « Zarendargar n'avait rien à voir avec cela, » affirma le Marchand.

— « Il était opposé à cela, » dit l'homme vêtu d'une robe de Scribe.

— « Il ne voulait pas être privé de ta rencontre, » précisa le Marchand. « Il était content que l'attentat ait échoué. »

— « Il y a des tensions au sein du haut commandement kur, » relevai-je.

— « Oui, » admit le Marchand.

— « Mais, » repris-je, « tu travailles exclusivement pour Zarendargar. »

— « Oui, » répondit le Marchand. « Il ne veut pas qu'il en soit autrement. Il veut avoir ses propres hommes. »

— « L'agresseur et ses complices ? » demandai-je.

— « Ils dépendent d'une autorité distincte, » expliqua le Marchand, « qui émane des vaisseaux et à laquelle Zarendargar est subordonné. »

— « Je vois, » dis-je.

Je levai la sculpture.

« Tu as acheté cette sculpture, » demandai-je, « à un chasseur rouge, un homme torse nu, avec un arc et une corde sur l'épaule ? »

— « Oui, » répondit le Marchand. « Mais quelqu'un la lui a donnée en lui disant de nous l'apporter, que je l'achèterais. »

— « Bien sûr, » dis-je. « Ainsi, si le piège échouait, je ne pourrais rien détecter. Ensuite, tu m'aurais donné la statue pour me remercier d'avoir chassé ton agresseur. La voyant, j'aurais compris sa signification et serais parti en hâte dans le Nord, croyant prendre Demi-Oreille par surprise. »

— « Oui, » admit le Marchand.

— « Mais il m'aurait attendu, » ajoutai-je.

— « Oui, » confirma le Marchand.

— « Il y a une partie de ce plan, cependant, » repris-je, « que vous n'avez pas devinée. »

— « Laquelle ? » demanda le Marchand. Un instant, il serra les dents, ses blessures lui faisant mal.

— « Il entrait dans les intentions de Demi-Oreille, » dis-je, « que je comprenne parfaitement, sans erreur possible, que je serais attendu. »

Le Marchand parut troublé.

« Sans cela, » repris-je, « il aurait donné l'ordre de vous tuer. »

Ils se regardèrent effrayés. L'homme avec qui je m'étais battu, lequel se faisait appeler Bertram de Lydius, aurait été parfaitement capable de se débarrasser facilement d'eux.

« Cela aurait ajouté de l'authenticité à la découverte apparemment accidentelle de la sculpture, » ajoutai-je.

Ils se regardèrent.

« Le fait que vous n'ayez pas été tués par un individu aussi compétent que votre agresseur, » expliquai-je, « montre clairement, aux yeux d'un Guerrier, que vous n'étiez pas destinés à mourir. Et pourquoi ? Parce que vous êtes complices des Kurii. Un plan en deux parties est ainsi révélé, un piège et un appât, mais un appât manifeste et explicite, pas tant un appât qu'une invitation. » Je les regardai. « J'accepte l'invitation, » conclus-je.

— « Tu ne vas pas nous tuer ? » demanda le Marchand.

Je gagnai le comptoir et écartai la toile. Je passai par-dessus le comptoir, les pieds les premiers. Puis je me tournai vers eux.

Je levai la sculpture, que j'avais à nouveau enveloppée dans la fourrure.

— « Puis-je garder ceci ? » demandai-je.

— « Cela t'était destiné, » répondit le Marchand.

— « Ne vas-tu pas nous tuer ? » s'enquit l'homme en bleu.

— « Non, » répondis-je. Ils me regardèrent. « Vous n'êtes que des messagers, » expliquai-je, « et vous avez bien fait votre travail. » Je leur lançai deux disques en or au tarn. Je leur adressai un sourire ironique. « En outre, » repris-je, « la violence est interdite dans la foire. »

JE QUITTE LA DEMEURE DE SAMOS

« LA partie, » dis-je « était excellente. »

Samos se leva, tremblant de rage.

— « Pendant que tu t’amusais à la foire, » dit-il, « la catastrophe s’est abattue sur Port Kar. »

J’avais vu l’Arsenal en flammes, lorsque j’étais arrivé à dos de tarn, venant de la foire.

— « Il était fou, » dis-je. « Tu sais bien que c’est vrai. »

— « Lui seul pouvait approcher du navire, lui seul pouvait faire cela ! » cria Samos.

— « Peut-être la conception ne le satisfaisait-elle pas, » suggérai-je. « Peut-être avait-il peur de peindre les yeux, peut-être avait-il peur que son rêve affronte les réalités de Thassa. »

Samos s’assit, les jambes croisées, devant la table basse de sa salle. Il pleura. Il martela la table de ses poings.

« Es-tu sûr que c’était lui ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Samos avec amertume, c’était bien lui. »

— « Mais pourquoi ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Samos. « Je ne sais pas. »

— « Où est-il, à présent ? » demandai-je.

— « Il a disparu, » répondit Samos. « Il s’est sans doute jeté dans un canal. »

— « Cela comptait beaucoup, à ses yeux, » relevai-je. « Je ne comprends pas. Il y a un mystère dans cette affaire. »

— « Il a accepté l’argent des agents des Kurii, » dit Samos.

— « Non, » répondis-je. « L’or ne pouvait pas acheter les rêves de Tersites. »

— « Le navire, » dit Samos, « a été détruit. »

— « Qu’en reste-t-il ? » demandai-je.

— « Des cendres, » répondit-il, « et des poutres noircies. »

— « Et les plans ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il, « les plans. »

Je hochai la tête.

— « Dans ce cas, il est possible de le reconstruire, » dis-je.

— « Tu dois prendre le *Dorna*, » dit-il, « ou la *Tesephone*. »

— « Il me semble incompréhensible, » soulignai-je, « que Tersites ait incendié le navire. »

— « C’est la fin de nos espoirs, » dit Samos, « de retrouver Demi-Oreille à l’extrémité du monde. »

— « J’ai déjà évoqué cette question avec toi, » lui rappelai-je.

— « Oui, » admit Samos avec amertume. « J’ai ta sculpture. Ne vois-tu pas que c’est une ruse destinée à t’attirer dans le Nord tandis que les Kurii mettront leurs plans féroces en application à l’extrémité du monde ? »

— « Peut-être, » dis-je. « Mais je sens qu’il y a de l’honnêteté dans le sport cruel de la

guerre. Je crois que je sens la nature et l'essence de Zarendargar. »

— « Les Kurii, » déclara Samos, « n'ont pas d'honneur. »

— « Il y a une fraternité des soldats professionnels, » lui remontrai-je, « qui, à mon avis, transcende les frontières entre espèces. »

— « Nous n'avons pas le choix, » dit Samos. « Tu dois prendre un autre navire, le *Dorna* ou la *Tesephone*, ou bien tu peux prendre mon navire amiral, l'*Ubara de Thassa*. »

— « Mais il est peu probable, » fis-je ressortir, « que ces navires puissent atteindre l'extrémité du monde. »

— « Jusqu'ici, aucun n'a réussi, ou bien n'a réussi et est rentré, » admit Samos. Il me regarda. « Je ne t'ordonne pas, naturellement, d'entreprendre ce voyage. »

Je hochai la tête.

Aucun chef sain d'esprit ne pouvait ordonner cela à un subordonné. Un voyage si lointain et terrifiant ne pouvait être entrepris que par des volontaires.

— « Je suis désolé en ce qui concerne le navire, » dis-je, « et je ne comprends pas ce qui est arrivé, mais, mon cher Samos, j'avais, de toute manière, décidé de partir vers le Nord, pas vers l'Ouest. »

Samos me foudroya du regard.

« J'espère, naturellement, » dis-je, « découvrir un jour ce qui s'est passé dans l'Arsenal. »

— « Je peux t'ordonner, » dit Samos, « puisque tu es fidèle aux Prêtres-Rois, de rester à Port Kar. »

— « À ma manière, » répondis-je, « je suis un mercenaire. Je suis mon propre maître. Je choisis mes guerres. Je choisis mes fidélités. »

— « Trahiraistu les Prêtres-Rois ? » demanda Samos.

— « Je garderai foi en eux, à ma manière, » répliquai-je.

— « Je t'ordonne de rester à Port Kar, » dit froidement Samos.

Je lui souris.

— « C'est un ordre que tu n'as pas le pouvoir de donner, » déclarai-je. « Je suis un soldat libre. »

— « Tu es un brigand et un aventurier ! » s'écria-t-il.

— « J'ai envie de voir le Nord, » dis-je.

— « Il est possible que le navire ait été détruit par Tersites, à la solde des Kurii, » dit sèchement Samos, « précisément pour t'empêcher de gagner l'extrémité du monde ! »

— « Peut-être, » reconnus-je.

— « C'est là que Zarendargar t'attend, » ajouta Samos.

— « Nous croyons que l'extrémité du monde se trouve au-delà de Cos et Tyros, derrière une centaine d'horizons, » dis-je, « mais qui sait où les Kurii la placent ? » Je me levai et me dirigeai vers la carte en mosaïque du plancher. Je tendis le bras. « Il est tout à fait possible, » repris-je, « que, pour les Kurii, l'extrémité du monde soit ici. » Je montrais le Nord glacé, l'océan gelé, les glaces du Nord désolé. « N'est-ce pas là l'extrémité du monde ? » demandai-je.

— « Seuls les chasseurs rouges peuvent survivre dans cette région, » souffla Samos.

— « Et les Kurii ? » m'enquis-je.

— « Peut-être, » dit-il.

— « Et d'autres ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit-il.

— « Je crois, » repris-je, « que Zarendargar m'attend dans le Nord. »

— « Non, » dit Samos. « La sculpture est une ruse destinée à t'attirer loin du théâtre des

opérations, à la véritable extrémité du monde, là. » Il montra l'extrémité occidentale de la carte, les *terra incognita* situées au-delà de Cos et Tyros.

— « Il faut prendre une décision, » dis-je. « Et je l'ai prise. »

— « C'est à moi de prendre la décision, » répliqua Samos. « Et je t'ordonne de rester à Port Kar. »

— « Mais je ne suis pas à tes ordres, » fis-je remarquer. « Je suis un Capitaine libre. Reporte-toi aux articles du Conseil des Capitaines. »

Je pivotai sur moi-même et pris la direction de la porte.

« Arrêtez-le ! » ordonna Samos.

Deux gardes, croisant leurs lances, me barrèrent la route. Je me tournai vers Samos.

— « Je suis désolé, mon ami, » dit-il, « mais tu es trop précieux pour risquer ta vie dans le Nord. »

— « Dois-je comprendre, » relevai-je, « que tu as l'intention de m'empêcher, par la force, de quitter ta demeure ? »

— « C'est avec joie, » dit-il, « que j'accepterai ta parole de rester à Port Kar. »

— « Bien entendu, je ne te donnerai pas cette parole. »

— « Dans ce cas, je dois te détenir par la force, » répondit-il. « Je suis désolé. Je veillerai à ce que tu sois logé comme un Capitaine doit l'être. »

— « Je présume, » dis-je, « que tu pourras expliquer à mes hommes la bienveillance de tes intentions. »

— « Si la demeure est attaquée, » dit Samos, « elle sera correctement défendue. J'espère cependant, compte tenu des circonstances, que tu n'encourageras pas une hostilité inutile. Nous aimons tous les deux nos hommes. »

— « Il est certain, » dis-je, « qu'ils auraient mieux à faire que mourir derrière tes murs. »

— « Je ne demande que ta parole, Capitaine, » proposa Samos.

— « Apparemment, je n'ai pas le choix, » en conclus-je.

— « Pardonne-moi, Capitaine, » dit Samos.

Je pivotai sur moi-même et saisis les lances croisées des gardes, les tordant et les tirant vers moi, les jetant, surpris et ne lâchant pas assez rapidement leurs armes, sur les dalles.

« Arrête ! » cria Samos.

Je franchis les portes et, avec une lance, la glissant dans les grandes poignées, les fermai. Aussitôt, des coups furent frappés dessus. Je saisis le maillet d'une barre d'alarme qui était suspendue au mur et tapai follement dessus. Cela couvrirait le reste du bruit. Des bruits de course retentirent dans les couloirs ; j'entendis le tintement des armes. Je courus dans le couloir et frappai une autre barre.

Un garde apparut.

« Là-bas ! » criai-je. « Dans la grande salle ! Vite ! »

Quatre gardes apparurent.

« Venez ! » dit le premier garde.

Ils partirent en courant dans le couloir.

D'autres gardes arrivèrent.

« Dans la salle ! » criai-je.

Ils me dépassèrent en courant.

Quelques instants plus tard, j'arrivai au double portail, le premier étant barré, de la demeure de Samos.

« Que se passe-t-il, Capitaine ? » demanda un des gardes.

— « Je crois que ce n'est rien, » répondis-je. « Un nouveau garde, effrayé par une ombre

ou un bruit, a sonné l'alarme. »

— « Est-ce une fausse alerte ? » demanda l'homme.

— « Je le crois, » répondis-je.

— « Peut-être un sleen s'est-il échappé, » dit un autre garde.

— « Cela serait grave, » reconnus-je.

— « Peut-être devrions-nous y aller, » avança un garde.

— « Je crois que vous devriez rester à vos postes, » dis-je.

— « Il a raison, » dit un autre.

— « Ma barque est-elle prête ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit un garde. Il ouvrit la porte intérieure, puis le lourd portail métallique.

« Arrêtez-le ! » entendis-je. « Arrêtez-le ! » Ces cris venaient de la salle.

— « Apparemment, quelqu'un s'est introduit dans la demeure, » fis-je remarquer.

— « Il ne nous dépassera pas, » assura un garde.

— « Bien, » le complimentai-je.

— « Je te souhaite tout le bien, Capitaine, » dit l'homme.

— « Je te souhaite tout le bien, Garde, » répondis-je. Puis je traversai la cour étroite qui se trouvait devant la demeure de Samos et montai dans la barque qui m'attendait.

« À la demeure, Capitaine ? » s'enquit Thurnock.

— « Oui, » répondis-je.

DEUX FEMMES SONT ASSERVIES ; JE GAGNE LYDIUS

« J'ÉTAIS à plat ventre près d'un petit étang et, avec la paume de ma main, portais de l'eau à ma bouche.

« As-tu vu passer un esclave ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle était très jolie et séduisante, dans son costume de chasse, tunique courte et collant marron, cape et chapeau rouges, le chapeau portant une plume. Elle avait un court arc jaune en bois de Ka-la-na, capable de franchir la selle du tharlarion, son projectile pouvant partir d'un côté ou de l'autre. Ses bottes noires, lisses et luisantes, étaient armées d'éperons. Un carquois plein de flèches jaunes se trouvait sur la gauche de la selle.

— « Merci, Guerrier, » dit-elle, faisant tourner le léger tharlarion de selle, dont les griffes projetèrent des pierres dans l'étang.

Elle était avec quatre hommes, également montés sur des tharlarions. Ils la suivirent quand elle s'éloigna rapidement.

Elle avait les cheveux et les yeux noirs.

Je n'aurais pas voulu être à la place de l'esclave.

J'étais dans la campagne au sud du Laurius, à une quarantaine de pasangs de la côte de Thassa, à environ cent vingt pasangs au sud de Lydius, port fluvial situé à l'estuaire du Laurius, sur la rive opposée. Mon tarn chassait. Je l'avais conduit sur l'intérieur, où le gibier est abondant.

Je n'avais, à ce moment-là, pas l'intention de m'arrêter à Lydius. J'avais à faire au Nord.

J'ignorais combien de temps mettrait mon tarn pour tuer une proie et revenir. En général, cela prend une ahn. Le gibier n'est pas rare, sur Gor, sauf dans les régions relativement peuplées. Généralement, on repère le gibier depuis la selle et on crie : « Tabuk ! », qui est le signal de chasse du tarn. Toutefois, je n'avais guère remarqué de gibier convenable et avais lâché le tarn, afin qu'il se débrouille seul. Lorsque le tarn capture du gibier, on peut soit rester en selle, soit pas. Lorsque je ne suis pas pressé par le temps, je descends, ne serait-ce que pour me détendre les jambes. En outre, un tarn dévorant sa proie n'est pas un spectacle agréable à regarder.

Au loin, se dirigeant vers moi, j'aperçus un groupe d'une quinzaine de personnes.

Une femme libre, vêtue d'une robe blanche, voilée, était portée dans une chaise par quatre esclaves de trait. Près de la chaise, de part et d'autre, marchait une femme. Elles étaient voilées mais avaient les bras nus. Du fait que leurs bras étaient offerts aux regards des hommes, je compris que c'étaient des esclaves.

Le voyage, de Port Kar jusqu'à dans le Nord, avait été long.

J'étais de bonne humeur.

Près des femmes et des esclaves de trait, ces derniers étant enchaînés à la chaise par les poignets et le cou, il y avait sept Guerriers, six lanciers et leur capitaine.

Je fis le tour du petit étang, pour aller à leur rencontre. Ils se dirigeaient vers l'étang, probablement pour boire.

J'attendis, mon casque sur le dos, mon bouclier derrière mon épaule gauche, appuyé sur ma lance.

Le groupe s'arrêta en me voyant. Puis, sur un geste de la silhouette vêtue de blanc, se remit en marche. Il s'arrêta à cinq mètres de moi.

« Tal, » dis-je, levant la main droite dans leur direction, la paume tournée vers la gauche.

Personne ne répondit.

Le capitaine avança. Ces individus ne me paraissaient pas agréables.

— « Qui es-tu ? » s'enquit le capitaine.

— « Un homme qui vous a salués, » répondis-je.

— « Tal, » dit-il, levant la main.

— « Tal, » répondis-je.

— « Nous n'avons pas vu l'esclave, » dit-il.

— « Je ne le traque pas, » répondis-je.

— « Où est ton tharlarion ? » demanda un des hommes.

— « Je n'en ai pas, » répondis-je.

— « Ne nous barre pas la route, » dit le capitaine.

— « Je ne vous veux pas de mal, » affirmai-je. « Je vous salue en paix et avec amitié. »

— « Qui es-tu ? » s'enquit le capitaine.

— « J'appartiens à la Caste des Guerriers, » répondis-je. « Je suis un voyageur qui visite ce pays. »

— « Que viens-tu faire ? » demanda-t-il.

— « Je vais dans le Nord, » répondis-je.

— « C'est un brigand des forêts du nord de Laura, » dit la dame.

— « Non, Madame, » répondis-je avec déférence. Je m'inclinai devant elle, car elle était libre et manifestement de haut rang.

— « Tu as été salué, » dit-elle sur un ton glacial. « À présent, écarte-toi. »

Sa voix me parut revêche.

Je ne bougeai pas.

— « Nous accompagnons Constance, Dame de Kassau, se dirigeant vers Lydius après avoir visité Ar. »

— « Elle doit être riche, » fis-je. C'était manifestement le cas, puisqu'elle voyageait ainsi et non au sein d'une caravane publique.

— « Écarte-toi, » dit le capitaine.

— « Un instant, Capitaine, » dis-je. Je regardai la femme libre. « Je suis un homme, Madame, » repris-je, « et j'appartiens à la Caste des Guerriers. J'ai fait un long voyage. »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Je suppose, » ajoutai-je, « que vous allez vous arrêter un moment ici, pour remplir vos gourdes sinon pour camper. »

— « Que veut-il ? » demanda-t-elle.

— « Il appartient à la Caste des Guerriers, Madame, » dit le capitaine.

— « Pardonnez-moi, Madame, » ajoutai-je, « mais le désir s'est emparé de moi. »

Les deux esclaves, les bras nus et voilées, se regardèrent.

— « Je ne comprends pas, » répondit la silhouette gracieuse de la chaise. Elle était libre.

Je lui adressai un sourire.

— « J'ai de la nourriture, » expliquai-je. « J'ai de l'eau. Mais il y a quatre jours que je n'ai pas eu de femme. »

Elle se crispa. La nuit précédant mon départ de Port Kar, j'avais fait venir Vella, nue, dans ma chambre. Je l'avais utilisée plusieurs fois, brutalement, avant de dormir, puis, à l'aube, quand je m'étais réveillé.

« Emmène-moi, » avait-elle supplié.

— « Pour que tu puisses, avec un autre Bertram de Lydius, » avais-je demandé, « conspirer contre moi ? »

— « Il m'a trompée, Maître, » avait-elle sangloté. « Il m'a trompée. »

— « J'aurais dû te faire fouetter presque à mort, Esclave, » avais-je dit.

— « Je suis innocente, Maître, » avait-elle sangloté.

Puis je lui avais tourné le dos et l'avais laissée, nue, enchaînée dans les fourrures au pied de ma couche.

Mais c'était quatre jours auparavant.

J'adressai un signe aux deux filles accompagnant la femme libre. L'une d'entre elles baissa légèrement son voile.

« Je paierai l'utilisation de ces esclaves, » dis-je à la femme libre.

— « Ce sont mes esclaves personnelles, » répondit-elle.

— « Je donnerai un tarsk en argent pour utiliser brièvement celle que tu indiqueras, » précisai-je.

Les guerriers se regardèrent. La proposition était très généreuse. Il était peu probable que les deux femmes rapportent autant sur l'estrade.

— « Non, » répondit la femme libre d'une voix glaciale.

— « Dans ce cas, permets-moi d'en acheter une, » proposai-je, « un tarn en or. »

Les hommes se regardèrent, de même que les esclaves de trait. Une telle somme achèterait, sur l'estrade, une beauté destinée aux Jardins de Plaisir d'un Ubar.

— « Écarte-toi, » dit la femme libre.

J'inclinai la tête.

— « Très bien, Madame, » dis-je. Je m'écartai.

— « J'estime que j'ai été insultée, » dit-elle.

— « Pardonnez-moi, Madame, mais telle n'était pas mon intention. Si j'ai en quoi que ce soit donné cette impression, même très discrètement, je vous exprime mes excuses et mes regrets les plus sincères et les plus profonds. »

Je reculai à nouveau afin de permettre au groupe de passer.

— « Je devrais te faire battre, » dit-elle.

— « Je vous ai salués en paix et avec amitié, » rappelai-je. Je parlai calmement.

— « Battez-le ! » ordonna-t-elle.

Je saisis le bras du capitaine. Son visage blêmit.

— « As-tu levé le bras sur moi ? » demandai-je.

Je lui lâchai le bras et il recula en titubant. Puis il mit son bouclier en place et dégaina la lame qu'il portait sur la hanche gauche.

— « Que se passe-t-il ? » demanda la femme.

— « Tais-toi, femme stupide ! » dit le capitaine.

Elle poussa un cri de rage. Mais que connaissait-elle des Codes ?

Je contrai son attaque, la détournant, et il tomba à mes pieds, perdant son bouclier. Je ne décidai pas de le tuer.

« Aiii ! » cria un des esclaves de trait.

« Tuez-le ! Tuez-le ! » cria la femme libre. Les esclaves hurlèrent.

Les hommes poussèrent des cris de rage.

« Qui est le suivant ? » m'enquis-je.

Ils se regardèrent.

« Aidez-moi, » dit le capitaine. Deux hommes se dirigèrent vers lui et l'aidèrent à se lever.

Il était couvert de sang. Il me regarda, soutenu par ses hommes.

Je me tenais prêt.

Il me regarda avec un sourire ironique.

« Tu ne m'as pas tué, » fit-il remarquer.

Je haussai les épaules.

« Je te suis reconnaissant, » ajouta-t-il.

J'inclinai la tête.

« En outre, » reprit-il, « je connais l'adresse de mes hommes. Ce ne sont pas de mauvais guerriers, tu comprends. »

— « J'en suis convaincu, » répondis-je.

— « Je décide de ne pas les exposer, » dit-il. Il me regarda. « Tu es un tarnier, » ajouta-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit-il. Il me regarda. « Je te donne le salut de la Caste des Guerriers, » conclut-il.

— « Tal, » dis-je.

— « Tal, » répondit-il.

— « Tuez-le ! » glapit la femme libre. « Tuez-le ! »

— « Tu as offensé cet homme, » déclara le capitaine. « Il a agi dans le cadre des Codes. »

— « Je vous ordonne de le tuer ! » hurla la femme libre en me montrant.

— « Nous permettras-tu de passer, Guerrier ? » demanda le capitaine.

— « Je crains bien que, compte tenu des circonstances, » dis-je, « cela ne soit plus possible ».

Il hocha la tête.

— « Bien sûr, » admit-il.

— « Tuez-le ! » glapit la femme libre.

— « Nous sommes six, à présent, en état de combattre, » dit le capitaine. « Il est vrai que nous pourrions le tuer. Je ne sais pas. Mais je n'ai jamais croisé le fer avec un tel homme. Il y a, dans son acier, une rapidité, une sorcellerie, une sauvagerie, que je n'ai jamais rencontrées dans cent combats à mort. Pourtant, en ce moment même, je suis debout près de votre chaise et vous explique cela, à vous qui ne pouvez comprendre. »

— « Il est inférieur en nombre, » fit-elle remarquer.

— « Combien d'hommes tuera-t-il ? » demanda le capitaine.

— « Aucun, naturellement ! » s'écria-t-elle.

— « J'ai croisé le fer avec lui, Madame, » dit le capitaine. « Ce n'est pas à vous de m'expliquer la nature de l'escrime, et les risques. » Il se tourna vers ses hommes. « Voulez-vous attaquer, messieurs ? » demanda-t-il avec un sourire forcé.

— « Si tu nous en donnes l'ordre, nous attaquerons, » répondit un homme.

Je trouvai qu'ils étaient bien entraînés.

Le capitaine secoua la tête d'un air las.

— « J'ai croisé le fer avec lui, messieurs, » dit-il. « Nous allons nous retirer. »

— « Non ! » hurla la femme libre.

Le capitaine s'éloigna, soutenu par deux hommes.

« Lâches ! » hurla-t-elle.

Le capitaine se tourna vers elle.

— « Je ne suis pas un lâche, Madame, » répliqua-t-il. « Mais je ne suis pas non plus un imbécile. »

— « Lâches ! » hurla-t-elle.

— « Si je devais envoyer des hommes contre un tel combattant, » expliqua-t-il, « il faudrait que ce soit pour défendre ma Pierre du Foyer. »

— « Lâches ! Lâches ! » hurla-t-elle.

— « J'ai croisé le fer avec lui, » dit le capitaine. Puis, soutenu par ses hommes, il s'en alla. Plusieurs d'entre eux me regardèrent par-dessus l'épaule. Mais, à mon avis, aucun ne voulait reprendre la contestation.

Je rengainai ma lame.

— « Demi-tour ! » ordonna la femme libre aux esclaves de trait. Elle voulait suivre les guerriers qui se repliaient.

— « Ne faites pas demi-tour, » leur dis-je.

Ils m'obéirent. La chaise resta à l'endroit où elle se trouvait.

— « Pourquoi ne les as-tu pas tués ? » demanda un des esclaves de trait.

— « Tu appartenais à la Caste des Guerriers ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Il ne semble pas convenable que tu sois enchaîné à la chaise d'une dame, » dis-je.

Il eut un sourire ironique et haussa les épaules.

— « Me permettras-tu de me retirer, Guerrier ? » demanda la femme libre.

— « Ces hommes paraissent forts, » dis-je. « Tu possèdes certainement la clé de leurs chaînes. »

— « Oui, » répondit-elle.

— « Donne-la-lui, » dis-je, montrant une des esclaves voilées. Ce fut fait et, sur un geste de moi, la femme libéra les esclaves de trait.

Ils se frottèrent les poignets et bougèrent la tête, n'ayant plus le lourd collier métallique autour du cou.

La chaise était toujours posée sur leurs épaules. Ils me regardèrent, très contents.

— « Je te laisserai utiliser une esclave pour un tarsk en argent, » dit la femme libre.

Je la regardai.

— « C'est un peu tard pour cela, ma chère Dame Constance, » répondis-je.

— « Je t'en vendrai une un tarn en or, » proposa-t-elle.

— « Ce prix me semble élevé, pour une esclave, » répondis-je.

Elle leva son visage voilé.

— « Tu peux utiliser les deux pour rien, » dit-elle.

— « Dame Constance est généreuse, » fis-je.

Elle ne baissa pas la tête, ne daignant pas me regarder.

— « Je te les donne, » dit-elle.

— « Posez la chaise, » dis-je aux esclaves de trait. La chaise fut posée.

« Affranchis-les, » dis-je, montrant les esclaves de trait.

Ils l'entouraient, la regardant. Elle était assise, nerveuse, dans sa chaise.

— « Je vous affranchis, » dit-elle. « Je vous affranchis. »

Ils sourirent mais ne bougèrent pas.

« Vous pouvez partir, » reprit-elle. « Vous êtes libres. »

Je leur adressai un signe de tête et, ensemble, souriant et se donnant des claques sur les épaules, ils partirent. L'un d'entre eux s'attarda un instant.

— « Merci, Guerrier, » dit-il.

— « Ce n'est rien, » répondis-je, « ... Guerrier. »

Il sourit, pivota sur lui-même et rejoignit les autres.

Les deux esclaves se regardèrent.

— « Quittez vos voiles ! » ordonna la femme libre.

Les deux femmes baissèrent leur voile. Elles étaient jolies.

Je leur souris. Elles rougirent, jouissant de mon sourire.

« Elles t'appartiennent, naturellement, si tu le souhaites, » dit la femme libre, montrant les esclaves d'un signe de tête.

Une des deux femmes me regarda et je hochai la tête.

« Non ! » s'écria la femme libre. Une esclave avait écarté le premier voile de la femme libre et l'autre avait baissé sa première capuche.

« Non ! » s'écria la femme libre. Puis, malgré ses protestations, la première femme écarta le dernier voile cachant ses traits et la deuxième baissa la dernière capuche, découvrant ses cheveux, qui étaient blonds. Les yeux bleus de la femme étaient fixés sur moi, effrayés. Son visage avait été dénudé. Je constatai qu'elle était belle.

— « Debout ! » lui ordonnai-je.

Elle se leva.

— « Je te paierai bien si tu me conduis dans un endroit sûr, » dit-elle. Ses lèvres tremblaient.

— « Si la beauté de ton corps égale celle de ton visage, » répliquai-je, « ce sera le collier. »

— « Ce sera le collier, Maître ! » s'écria une esclave avec ravissement.

— « Fina ! » cria la femme libre.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dit la femme.

Les deux esclaves firent tomber les robes de la femme libre jusqu'à ce qu'elle soit exposée devant moi.

Je fis le tour de sa personne.

— « Oui, » dis-je, « c'est le collier, Dame Constance. »

— « Daphné ! Fina ! » cria la femme libre. « Protégez-moi ! »

— « Tu ne sais donc pas que tu dois t'agenouiller devant ton Maître, esclave stupide ? » ironisa Fina.

Effondrée, Dame Constance s'agenouilla.

« Dans mes affaires, là-bas, » dis-je à l'esclave appelée Daphné, « il y a un collier. Va le chercher. »

— « Oui, Maître ! » s'écria-t-elle joyeusement, courant vers l'endroit que j'avais indiqué, le pied d'un petit arbre qui se trouvait à une cinquantaine de mètres de l'étang. J'y avais dressé un camp temporaire en attendant le retour du tarn. Je scrutai les cieux. Il n'était pas en vue.

— « À quatre pattes, la tête baissée, » dis-je à Dame Constance.

Elle prit cette position, ses cheveux tombant devant son visage.

Ensuite, rudement, je mis le collier autour de son cou et elle tomba sur le ventre en gémissant.

Puis j'attachai les mains des esclaves dans le dos et les fis agenouiller près de la chaise. Je pris alors les objets de valeur et l'argent contenus dans la chaise, dans de petits placards des flancs, et les suspendis, dans des écharpes ou des bourses, au cou des deux esclaves. Je fus

surpris. La propriétaire de la chaise était effectivement riche. Il y avait là une fortune, et des bons pour d'autres fortunes. Je ne garderais rien. J'avais ce que je voulais. Elle gisait, avec un collier, sur l'herbe.

« Debout ! » dis-je aux deux esclaves.

Elles obéirent. Je montrai la prairie. Les anciens esclaves étaient visibles, au loin.

« Voyez-vous les hommes ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondirent-elles.

— « Ici, dans ce pays sauvage, attachées et seules, vous mourez, » leur fis-je remarquer.

— « Oui, Maître, » répondirent-elles, effrayées.

— « Suivez les hommes, » leur dis-je. « Suppliez-les de vous garder, vous et les richesses que vous portez. »

— « Nous le ferons, Maître, » répondirent-elles.

— « Je crois que ce sera agréable, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondirent-elles, baissant la tête.

— « Et, afin que vous paraissiez plus dignes d'être gardées, et de faciliter votre poursuite des hommes, » repris-je, « je vais prendre la liberté de raccourcir vos tuniques. »

— « Oui, Maître, » répondirent-elles, contentes.

Mais, quand j'eus terminé, elles me regardèrent avec frayeur. Elles reculèrent.

« À présent, » dis-je, « courez vite après les hommes, sinon je vais vous violer moi-même ! » Elles rirent, pivotèrent sur elles-mêmes et coururent à la poursuite des hommes. « Rejoignez-les avant la nuit, » ajoutai-je, « car un sleen pourrait rôder. »

— « Oui, Maître ! » crièrent-elles. Je ris, les regardant trébucher, chargées de richesses, à la poursuite des anciens esclaves de trait.

Je retournai auprès de la femme couchée dans l'herbe. Elle était à plat ventre. Ses mains avaient creusé le sol. Elle sentit que je me tenais près d'elle. Je me tenais légèrement derrière elle, sur la gauche.

« Suis-je une esclave ? » souffla-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Sa tête était sur le côté. Il y avait des larmes sur sa joue.

— « Que vas-tu faire de moi, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Ce qui me fera envie, » répondis-je.

— « J'ai ordonné à mes hommes de te tuer, » dit-elle. « Vas-tu prendre ma vie ? »

— « Non, bien entendu, » répondis-je. « C'était une décision de Dame Constance, laquelle n'existe plus. »

— « Une esclave a à présent pris sa place ? » dit-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Apparemment, je m'en sors bien, » releva-t-elle.

— « Pas vraiment, » soulignai-je « Mais, à présent, tu es sujette à des peines et des risques nouveaux, ceux d'une esclave. »

Elle serra l'herbe à pleines mains. Elle savait très bien ce que je voulais dire.

« À présent, tu peux mourir pour la moindre parole irritée, pour avoir été un tant soit peu désagréable. En réalité, tu peux mourir pour un simple caprice du maître, si cela lui fait envie. »

Elle sanglotait.

« Comprends-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle me regarda. « Es-tu un maître gentil ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.
— « Je ne sais pas comment doivent se comporter les esclaves, » dit-elle.
— « Les hommes te l'enseigneront, » répondis-je.
— « Je vais essayer d'apprendre rapidement, » dit-elle.
— « C'est une sage décision, » répondis-je.
— « Ma vie en dépendra-t-elle ? » demanda-t-elle.
— « Bien entendu, » répondis-je. Je ricanai. Les Goréens ne sont pas patients avec les femmes.

— « Ce matin, » dit-elle, « j'étais libre. »
— « Tu es à présent une esclave, » dis-je.

Je regardai le ciel de la fin de l'après-midi. Le tarn n'était pas encore rentré. Pourtant, je n'étais pas mécontent.

Je regardai la femme.

« Va près de mes affaires, » dis-je. « Étends les fourrures sur l'herbe. »

— « Je suis vierge, » dit-elle.

— « Tu es Soie Blanche, » rectifiai-je.

— « Je t'en prie, n'utilise pas cette expression vulgaire, » supplia-t-elle.

— « Ne crains rien, » répondis-je, « elle sera bientôt inadéquate. »

— « Aie pitié, » supplia-t-elle.

— « Étends les fourrures ! » ordonnai-je.

— « Je t'en prie, » supplia-t-elle.

— « Je n'ai pas de fouet sous la main, » lui remontrai-je. « Mais je pense que ma ceinture fera l'affaire. »

Elle se leva d'un bond.

— « Je vais étendre les fourrures, Maître, » dit-elle.

— « Ensuite, » dis-je, « mets-toi à plat ventre dessus. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Elle étendit les fourrures sur l'herbe, au pied de l'arbre, puis se mit à plat ventre dessus.

— « Rassemble tes cheveux au-dessus de la tête, » dis-je.

Elle obéit. Le collier était à présent nettement visible. Je m'immobilisai derrière elle, jetai mes vêtements par terre.

— « Pourquoi m'as-tu asservie ? » demanda-t-elle.

— « J'en avais envie, » répondis-je.

Je m'accroupis derrière elle puis, l'ayant saisie par le bras droit et les cheveux, la retournai. Elle était d'une beauté délicate. Elle serait heureuse d'avoir été prise.

« Au Torvaldsland, » dis-je, « on raconte que les femmes de Kassau sont des esclaves magnifiques. » Je la regardai. « Est-ce vrai ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit-elle avec frayeur.

— « Comme tu es merveilleusement belle ! » dis-je.

— « Je t'en prie, sois doux, Maître, » supplia-t-elle.

— « Je n'ai pas eu de femme depuis quatre jours, » répliquai-je. Puis elle cria.

Les trois lunes étaient hautes.

La nuit était fraîche. Je la sentis embrasser doucement ma cuisse.

« Est-il vrai, » demanda-t-elle, « comme on le dit au Torvaldsland, que les femmes de Kassau sont des esclaves magnifiques ? »

— « Oui, » dis-je.

— « Je ne savais pas que je pouvais ressentir cela, » dit-elle. « C'est tellement différent, tellement total, tellement incontrôlable. »

Je lui touchai la tête.

— « Ce ne sont que les sensations d'une esclave, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je me laissai aller sur le dos, regardant le ciel.

« Je t'en prie, Maître, » souffla-t-elle, « soumets-moi encore au viol de l'esclave. »

— « Gagne ton viol, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle, m'embrassant.

— « Arrête ! » dis-je.

— « Maître ? » fit-elle.

— « Silence ! » ordonnai-je. J'écoutai. Je m'éloignai d'elle et m'accroupis sur les fourrures. J'étais à présent certain d'avoir entendu quelque chose. J'enfilai ma tunique et suspendis mon fourreau à mon épaule gauche. Elle se tapit, nue, près de moi dans les fourrures.

Je tirai ma lame.

Je le voyais, à présent, courant dans la prairie, trébuchant.

C'était un homme puissant, épuisé. Sur les hanches, il portait un haillon. Un collier métallique, avec une chaîne cassée, était autour de son cou.

Il arriva près de nous et s'arrêta soudain. Il vacillait.

« Es-tu avec eux ? » demanda-t-il.

— « Avec qui ? » dis-je.

— « Les chasseurs, » répondit-il.

— « Non, » dis-je.

— « Qui es-tu ? » demanda-t-il.

— « Un voyageur avec une esclave, » répondis-je. Elle se tassa sur elle-même dans les fourrures, les remontant jusqu'au menton.

— « Appartiens-tu à la Caste des Guerriers ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu ne me tueras pas, ne me retiendras pas à leur intention ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Les as-tu vus ? » demanda-t-il.

— « Une femme et quatre gardes ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Il y a quelque temps, » répondis-je. « Alors, tu es l'esclave ? » ajoutai-je.

— « Oui, » répondit-il, « acheté aux cages de Lydius pour la chasse d'une femme. »

Je me souvins de la femme brune, aux yeux noirs, mince et énergique, dans son costume de chasse bien coupé, avec une tunique, un collant, des bottes et un chapeau à plume. C'était une manière séduisante de s'habiller.

— « Il t'a fallu beaucoup de courage pour leur échapper aussi longtemps, » dis-je. « Veux-tu manger un peu ? »

— « S'il te plaît, » répondit-il.

Je lui lançai de la viande et il s'assit, les jambes croisées. J'ai rarement vu un homme dévorer ainsi.

— « Veux-tu un peu de Paga ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Je vois que tu as l'intention de survivre, » relevai-je.

— « Telle est mon intention, » répondit-il.
— « Tes chances, » fis-je remarquer, « sont minces. »
— « À présent, j'ai mangé, » dit-il.
— « Tu es, » estimai-je, « un homme courageux. »
— « Avaient-ils un sleen ? » demanda-t-il.
— « Non, » répondis-je. « Apparemment, ils appliquaient les règles de leur sport. »
— « Ceux qui sont bien armés et montés peuvent se permettre d'être nobles, » dit-il.
— « Tu sembles amer, » fis-je remarquer.
— « S'ils ne me trouvent pas ce soir, » expliqua-t-il, « ils reviendront demain avec un sleen. »

— « Ce serait la fin, » admis-je. Le sleen peut suivre les pistes plus efficacement que le larl ou le Kur. Il est infatigable, tenace et impitoyable.

— « J'ai une chance, » dit-il.

— « Comment cela ? » demandai-je.

— « Ils avaient formé une ligne, » expliqua-t-il, « la fille au centre. C'est sur son chemin que j'ai laissé un morceau de tissu, ne daignant plus, ensuite, dissimuler ma piste. Elle devrait avoir trouvé l'appât, à présent. »

— « Elle appellera les gardes, » dis-je, « et tu seras massacré. »

— « Je présume différemment de son orgueil, » dit-il. « C'est son sport, pas le leur. Elle s'éloignera des gardes pour arriver la première sur la proie. »

— « Ils suivront, » dis-je.

— « Bien entendu, » admit-il.

— « Tu auras peu de temps, » dis-je.

— « Exact, » reconnut-il.

— « Crois-tu que, à pied, tu pourras échapper à un archer monté, même s'il s'agit d'une femme ? » demandai-je.

— « Je le crois, » répondit-il.

— « Il y a peu de couverture, » fis-je ressortir. Je regardai la prairie.

— « Il y en a assez, » répondit-il. Puis il se leva et s'essuya les mains sur les cuisses. Ensuite, il gagna l'étang, plusieurs mètres plus loin. Il s'allongea et but.

— « Oui, » fis-je. « Il y a de la couverture. C'est un homme intelligent. »

L'homme laissa des empreintes près de l'étang puis entra dans l'eau froide. Il cassa un roseau puis s'enfonça plus profondément dans l'eau.

La femme qui se trouvait près de moi me toucha timidement.

« Puis-je à présent recommencer de gagner mon viol, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Je souris intérieurement. Le feu des esclaves, tapi chez toutes les femmes, avait été très rapidement réveillé chez celle-ci. Je me souvins que les habitants du Torvaldsland considéraient les femmes de Kassau comme de magnifiques esclaves. Je constatai alors la justesse de cette affirmation. Les Goréennes, cependant, conscientes des implications culturelles de leur collier, et de sa signification, ne luttent généralement pas longtemps contre leur féminité. Elles doivent céder ou mourir. En cédant, dans la soumission, dans l'abandon de toute volonté face au maître, elles sont pour la première fois débarrassées des chaînes de l'égoïsme, libérées de la poursuite épuisante de l'identité, prêtes aux abandons de l'amour.

« Écœurant, » dit la femme libre sur le tharlarion, en costume de chasse.

Je roulai sur moi-même, levant la tête. La blonde qui se trouvait près de moi, l'esclave,

poussa un cri de désespoir, n'osant pas soutenir le regard de sa sœur libre.

— « Salut, » dis-je.

— « Ne me permets pas d'interrompre tes plaisirs, » dit-elle froidement.

L'esclave gémit et baissa à nouveau la tête. Comme elle avait honte, face à la liberté et à la grandeur de la femme libre !

— « As-tu trouvé ton esclave ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle, « mais il est tout près. »

— « Je n'ai pas fait très attention, » dis-je.

— « Tu étais occupé, » dit-elle avec hauteur. Je pensai à la haine que les femmes libres paraissent vouer à leurs sœurs asservies. Cette haine, incidemment, n'est presque jamais dirigée contre le maître mais presque toujours contre l'esclave. Sont-elles jalouses du collier des esclaves ?

— « C'est vrai, » reconnus-je.

— « Il est heureux que je sois ici, » reprit la femme libre. « Tu pourrais avoir besoin de ma protection. »

— « Tu crois qu'un individu dangereux est tapi dans les environs ? » demandai-je.

— « J'en suis sûre, » dit-elle.

— « Nous serons sur nos gardes, » promis-je.

— « Je le prendrai bientôt, » affirma-t-elle. « Il n'est pas loin. » Elle fit pivoter le tharlarion. « Retourne aux plaisirs de ta salope, » ajouta-t-elle.

— « Mais nous devons être sur nos gardes ! » criai-je.

— « C'est inutile, » répondit-elle. « Je vais prendre l'individu dans quelques minutes. »

Je me tournai vers la femme qui se trouvait près de moi. Elle pleurait.

« As-tu honte ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Bien, » dis-je. Elle me regarda. « Tu es une esclave, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, baissant la tête.

— « Regarde, » dis-je. Elle leva la tête.

La femme libre se trouvait au bord de l'étang. Elle ne mit pas pied à terre. Son arc était prêt. Elle fit entrer le tharlarion dans l'eau. De toute évidence, elle pensait que l'étang avait été traversé, pour interrompre une piste qui recommencerait de l'autre côté. Un chasseur plus expérimenté aurait contourné l'étang afin de s'en assurer.

La blonde m'embrassa.

— « Que sait-elle de la féminité ? » demanda-t-elle.

— « Pratiquement rien, » répondis-je. « Mais, demain à midi, elle saura peut-être mieux. »

— « Je ne comprends pas, Maître, » dit la femme.

— « Regarde, » dis-je.

La femme montée sur le tharlarion s'enfonça plus profondément dans le petit étang.

— « Elle est arrogante, n'est-ce pas, Maître, » demanda l'esclave.

— « Oui, » répondis-je.

Soudain, jaillissant de l'eau tout contre le tharlarion, apparut la silhouette imposante, féroce, d'un homme. Sa main se referma sur le bras gauche de la femme, la désarçonna et la fit tomber dans l'eau. Il la plongea sous la surface, la suivant.

« Elle connaissait si mal les hommes qu'elle n'avait pas peur d'eux, » soulignai-je.

Quelques instants plus tard, la silhouette de l'homme surgit, secouant la tête pour chasser l'eau de ses yeux. Le poignard de la femme était dans sa main droite ; sa main gauche lui

maintenait la tête, tenue par les cheveux, sous la surface. Il regarda autour de lui. Il lui sortit la tête de l'eau et elle cracha, hoqueta. Quand elle fut à nouveau en mesure de hurler, il lui plongea à nouveau la tête dans l'eau. Le tharlarion allait et venait, de l'eau au ventre, nerveux, agitant la tête. Puis les rênes tombèrent dans l'eau. C'était un petit tharlarion de chasse, que l'on guide avec une bride. Le grand tharlarion, un tharlarion de guerre, est guidé à la voix et au moyen de coups de lance. L'homme prit le poignard entre les dents et, féroce, frappa le tharlarion du plat de la main. Il grogna, pataugea jusqu'à la berge et s'éloigna dans la prairie.

L'homme sortit à nouveau la femme de l'eau. Elle cracha de l'eau, vomit et toussa. L'homme lui arracha alors sa ceinture et lui attacha les mains dans le dos. Il glissa le poignard, qu'il tenait entre les dents, dans sa propre ceinture. Il cassa un roseau creux. La femme le regarda avec frayeur. Au loin, j'aperçus les gardes, avançant rapidement, essayant de rejoindre la femme, qui les avait distancés, désireux d'arriver la première sur la proie. Apparemment, elle était partie sans les prévenir. En outre, son tharlarion était peut-être plus rapide que les autres. Il était moins chargé. Je vis l'homme lui mettre dans la bouche le roseau creux qu'il avait cassé ; puis le poignard qu'il tenait fut posé sur sa gorge ; je vis ses yeux, fous, dans le clair des lunes ; puis il prit également un roseau creux dans la bouche, puis entraîna silencieusement la femme sous la surface.

Quelques instants plus tard, désespérés, les gardes s'arrêtèrent près de mes fourrures. Je les regardai, l'esclave dans les bras.

« Tal, » dit le chef.

— « Tal, » répondis-je.

— « As-tu vu Dame Tina de Lydius ? » s'enquit un homme.

— « La chasseresse ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Elle m'a interrogé à propos d'un esclave, » dis-je.

— « Où est-elle allée ? » demanda un homme.

— « Vous n'avez pas encore pris l'esclave ? » m'enquis-je. « Il est tard. »

— « As-tu vu Dame Tina ? » insista le chef.

— « Oui, » répondis-je. « Il y a un moment. »

— « Où est-elle allée ? » s'enquit-il.

— « Y a-t-il des empreintes ? » demandai-je.

— « Ici, » dit un homme. « Ici. Regardez. Il y a des empreintes. »

Ils suivirent les empreintes jusqu'au bord de l'étang. S'ils avaient traversé l'étang, ils auraient pu heurter le couple submergé. Ces hommes, cependant, apparemment plus adroits que la femme, contournèrent l'étang à la recherche d'autres empreintes. Ils trouvèrent, naturellement, presque immédiatement celles du tharlarion en fuite. Dans leur hâte, et leur désir de retrouver la belle femme dont ils avaient la charge, ils partirent à toute vitesse dans la nuit. Je ne comprends guère pourquoi, dans leur recherche obstinée des empreintes du tharlarion, ils n'examinèrent pas celles de l'homme, au bord de l'étang. Cependant, comme je pus le constater plus tard, ses empreintes avaient presque complètement disparu sous celles du tharlarion. En outre, j'avais effacé les plus visibles avec une branche.

Je supposai que le couple aurait froid, en sortant de l'eau, de sorte que je pris la liberté de faire du feu. Le bois fut ramassé par mon esclave, que je nommai Constance.

Plus tard, je vis la tête de l'homme sortir lentement, presque imperceptiblement, de l'eau. Il examina les environs puis, traînant la femme derrière lui, se dirigea vers le feu.

« Tu as intérêt à quitter ces vêtements mouillés, » dis-je à la femme.

Elle me regarda avec horreur.

« Non, » supplia-t-elle, s'adressant à son ravisseur.

Elle se débattit, attachée, tandis qu'il coupait sa cape et sa tunique ; puis elle fut jetée à plat ventre dans l'herbe et les bottes, ainsi que le collant mouillé, lui furent retirés. Ensuite, il s'agenouilla sur elle et lui détacha les mains. Avec le poignard, il coupa la ceinture en lanières. Ensuite, il lui attacha à nouveau les mains et, accroupi près d'elle, lui croisa et lui lia les chevilles. Elle se mit péniblement à genoux. Elle nous regarda.

« Je suis Dame Tina de Lydius, » dit-elle. « Libère-moi. »

Nous la regardâmes.

« Je suis Dame Tina de Lydius, » répéta-t-elle. « J'exige d'être immédiatement libérée ! »

J'avais possédé une esclave nommée Tina, qui était également de Lydius. C'est un nom assez répandu. La Tina que j'avais connue était à présent libre, membre estimé de la Caste des Voleurs, à Port Kar, un des plus adroits de la cité. Elle se débrouillait bien.

Je regardai cette Tina. Elle était manifestement trop belle pour qu'il soit possible de la libérer. Elle serait l'esclave des hommes.

« Tu as gagné, » dit-elle à l'esclave. « Je reconnais cela dans la générosité de ma liberté. Détache-moi, à présent, et je demanderai que tu ne sois pas tué. »

— « Au matin, » dit-il, « on amènera des sleens. »

— « Oui, » admit-elle.

— « Leur exposeras-tu le problème ? » demanda-t-il.

— « Peut-être seront-ils en laisse, » répondit-elle.

L'homme rit.

— « Me prends-tu pour un imbécile ? » demanda-t-il. « Ils se contenteront d'ouvrir les cages. Crois-tu qu'ils me veulent vivant ? »

— « Je te possède, » dit-elle à l'homme. « Détache-moi ! » Je me souvins qu'il avait été acheté aux cages de Lydius, afin qu'elle puisse le chasser. Apparemment, elle avait payé en personne. Son arrogance, ses grands airs, laissaient entendre que tel était bien le cas.

— « Tu sembles riche et cultivée, » dis-je.

— « Je le suis, » répondit-elle. « J'appartiens à la Caste des Marchands. »

— « Moi aussi, j'appartenais à la Caste des Marchands, » dit Constance.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonna sèchement la femme libre.

— « Oui, Maîtresse, » bredouilla Constance. Elle posa une branche sur le feu. Elle recula. Elle ne portait pas le collier depuis longtemps.

La femme libre foudroya du regard l'homme qui l'avait capturée.

— « Détache-moi immédiatement, » dit-elle.

Il la regarda, tripotant le poignard qu'il lui avait pris.

La femme libre tira sur ses liens, effrayée. Elle me regarda.

« Tu es libre, » dit-elle. « Protège-moi. »

— « Quelle est ta Pierre du Foyer ? » m'enquis-je.

— « Celle de Lydius, » répondit-elle.

— « Je ne la partage pas, » dis-je.

L'homme s'accroupit près d'elle. Il la tenait par la nuque. La pointe du poignard était sur son ventre.

— « Je t'affranchis ! Je t'affranchis ! » s'écria-t-elle.

— « Prends un peu de viande, » dis-je à l'homme. J'en avais mis à rôtir sur le feu.

Libre, à présent, il vint s'asseoir en face de moi. La femme libre se tassa sur elle-même, dans le noir. Constance s'agenouilla derrière moi, sur ma gauche, restant silencieuse. De

temps en temps, elle entretenait le feu.

Nous mangeâmes, l'homme libre et moi.

« Comment t'appelles-tu ? » demandai-je. Je jetai à Constance un morceau de viande qu'elle attrapa et mangea.

— « Ram, » répondit-il, « autrefois de Teletus, mais sans amis à présent dans cette cité, banni. »

— « Ton crime ? » demandai-je.

— « Dans une taverne, » dit-il, « j'ai tué deux hommes au cours d'une rixe. »

— « On est strict, à Teletus, » estimai-je.

— « L'un d'entre eux avait un poste important dans l'administration de la cité, » précisa-t-il.

— « Je vois, » fis-je.

— « J'ai visité de nombreuses cités, » ajouta-t-il.

— « Comment gagnes-tu ta vie ? » demandai-je. « Es-tu bandit ? »

— « Non, » répondit-il. « Je suis commerçant. J'achète, au nord du Glacier de la Hache, des peaux de sleen, de leem et de lart. »

— « C'est une occupation solitaire, » relevai-je.

— « Je n'ai pas de Pierre du Foyer. » Il haussa les épaules.

Je le plaignais.

— « Comment se fait-il, » demandai-je, « que tu sois devenu esclave ? »

— « Les bandits des peaux, » expliqua-t-il.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Ils ont fermé le territoire situé au nord du Glacier de la Hache, » expliqua-t-il.

— « Comment est-ce possible ? » demandai-je.

— « Des tarniers patrouillent, » dit-il. « J'ai été capturé et, bien que libre, vendu comme esclave dans le Sud. »

— « Pourquoi ces hommes veulent-ils fermer le Nord ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-il.

— « Les tarns ne peuvent pas vivre sous ces latitudes, » fis-je remarquer.

— « En été, ils le peuvent, » dit-il. « En fait, des milliers de tarns migrent, au printemps, dans les falaises des régions polaires, où ils nichent. »

— « Pas les tarns, » dis-je.

— « Non, » admit-il, « pas les tarns. » Les tarns ne sont pas des oiseaux migrateurs.

— « Il doit être possible d'échapper à ces patrouilles, » dis-je.

— « Des hommes y parviennent manifestement, » admit-il.

— « Tu n'as pas eu cette chance, » relevai-je.

— « Je ne savais même pas qu'ils m'en voulaient, » dit-il en riant. « Je leur ai souhaité la bienvenue. Puis j'ai été enchaîné. » Il mastiqua un morceau de viande puis l'avala. « J'ai été vendu à Lydius, » reprit-il. Tout en mastiquant, il regarda la femme libre. « J'ai été acheté par cette Dame, » conclut-il. Il avala la viande.

— « Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle.

— « J'envisage de nombreuses possibilités, » répondit-il, la fixant.

— « Il serait simple de lui détacher les chevilles, » dis-je.

— « Ne me touche pas ! » cria-t-elle. « Je suis libre ! »

— « Peut-être es-tu une esclave, » dit-il.

— « Non ! » répliqua-t-elle. « Non ! Je suis libre ! »

— « Nous verrons, » dit-il.

— « Je ne comprends pas ! » s'écria-t-elle.

Il lui tourna le dos, s'essuyant les mains sur les cuisses. Il alla au bord de l'étang et, s'agenouillant, but. Quand il se redressa, il regarda les empreintes. Quand il revint, il souriait.

« Merci, » dit-il.

Je hochai la tête.

Je scrutai les cieux à la recherche du tarn. Le gibier devait être très rare.

Constance mit à nouveau du bois sur le feu. Elle adressa un bref regard à Dame Tina.

« Ne me regarde pas. Esclave ! » cracha-t-elle.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dit Constance. Elle tourna la tête, effrayée. Elle ne voulait pas être battue.

— « Monsieur, » dit la femme, s'adressant à son ravisseur, Ram, autrefois de Teletus.

— « Oui ? » répondit-il.

— « Ma pudeur est en péril, » dit-elle. « Il m'est désagréable de me trouver nue devant une esclave qui n'est même pas ma servante personnelle. »

— « Au matin, » dit-il, « tu seras partiellement vêtue. »

Elle le regarda, troublée.

« Puis-je commander ton esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Constance, » dit-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Surveille soigneusement notre prisonnière, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

La femme libre tourna la tête de l'autre côté, furieuse.

— « Crois-tu, » demanda-t-il, « quelle serait une jolie esclave ? »

— « Je t'en prie, » protesta la femme libre.

— « Je ne suis pas un homme, Maître, » dit Constance, « mais, à mon avis, elle serait même une belle esclave. »

— « Regarde-la comme tu veux et quand tu veux. »

— « Merci, Maître, » répondit Constance avec un sourire. Je la vis faire une grimace à Dame Tina.

— « Oh ! » s'écria Tina, furieuse, tirant sur ses liens.

— « Qu'en penses-tu ? » me demanda Ram.

— « Elle se débat bien, » répondis-je. « Je crois que c'est de l'excellente viande à fer rouge. »

— « Je vous hais tous ! » cria Dame Tina. « Et je ne serai jamais une esclave ! Vous ne pouvez pas m'asservir ! Je ne serai jamais une esclave ! Aucun homme ne pourra m'asservir ! »

— « Je n'essaierai même pas, » dit Ram.

Elle le regarda, décontenancée.

« Je ne ferai pas de toi mon esclave, » expliqua-t-il, « sauf si tu supplies de devenir mon esclave. »

Elle rejeta la tête en arrière et rit.

— « Plutôt mourir, » dit-elle.

— « Il est tard, » fis-je remarquer. « Je crois que nous devrions dormir. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il.

— « Tarl, » répondis-je. « Cela doit suffire. »

— « D'accord, » dit-il avec un sourire. Il ne s'immiscerait pas davantage dans mes affaires.

De toute évidence, il supposait que j'étais un bandit, un fugitif ou un assassin.

Je pris Constance par le bras et la jetai à ses pieds. C'était un simple geste de politesse goréenne.

Constance me regarda, follement.

— « Fais-lui plaisir ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui, salope ! » cria la femme libre. « Fais-lui plaisir ! Donne-lui beaucoup de plaisir, petite esclave puante ! »

— « Merci, mon ami, » dit l'homme originaire de Teletus. Il prit Constance par le bras, l'entraîna un peu à l'écart et la jeta, sous lui, dans l'herbe.

Quelques ehns plus tard, elle revint près de moi, dans les fourrures, frissonnante. Il dormait.

Je regardai la femme libre. Elle tirait sur le cuir qui l'immobilisait. Mais elle ne pourrait pas se libérer. Elle avait assisté avec rage et, à mon avis, une jalousie mal dissimulée, à ce qui était arrivé à Constance.

Dans la lueur des braises, je regardai Dame Tina, en larmes, tirer sur ses liens.

Il avait dit que, au matin, il l'habillerait partiellement. Je n'avais pas compris cela.

Je la regardai se débattre. Je me dis que le collier lui irait bien. Puis je m'endormis.

« Entends-tu ? » demandai-je.

C'était l'aube. Ram était assis dans l'herbe. Je me tenais près du tarn, qui était rentré pendant la nuit, le bec couvert de sang et de poils de petit tabuk jaune, que l'on rencontre fréquemment dans les bosquets de Ka-la-na. Je nettoyai son bec et ses serres avec de l'herbe sèche. J'avais déjà sellé l'animal.

Constance était un peu plus loin, couchée dans les fourrures. La femme libre, Dame Tina de Lydius, dormait également, sur le flanc, épuisée par les efforts de la nuit. Le ciel était couvert et gris.

— « Oui, » dit-il. « Sleens. »

Nous entendions leurs glapissements au loin. Il devait y avoir quatre ou cinq animaux.

— « Maître ? » demanda Constance, se frottant les yeux.

— « Il y a des sleens au loin, » dis-je. « Sors des fourrures, Paresseuse. »

Elle eut peur.

« Nous avons le temps, » ajoutai-je.

— « Quel poids le tarn peut-il transporter ? » demanda Ram.

— « Il est fort, » dis-je. « Il peut porter, si nécessaire, un cavalier et une nacelle chargée. »

— « Puis-je demander une place ? » demanda-t-il.

— « Elle est à toi, » répondis-je.

Je roulai les fourrures dans lesquelles Constance avait dormi et les posai sur l'arrière de la selle, attachant les deux lanières qui les fixaient.

À présent, nous entendions très clairement les cris des sleens. À mon avis, ils n'étaient pas à plus d'un pasang.

— « Cet anneau, » dis-je à Ram, montrant un anneau situé sur la gauche de la selle, « sera le tien. »

— « Excellent, » dit-il.

— « Viens ici, Constance, » dis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle, me rejoignant en courant.

— « Debout, Dame Tina, » entendis-je Ram dire. Il se penchait sur elle.

— « Croise les poignets devant toi, » dis-je à Constance. Elle obéit et je les attachai. Puis je la portai jusqu'au côté droit de la selle et lui mis le pied droit dans un anneau que j'avais enroulé dans de la fourrure. Je fis passer ses poignets attachés au-dessus du pommeau.

Debout sur l'étrier, je regardais la prairie. Il y avait cinq sleens. Ils étaient à environ un demi-pasang, excités, glapissants, le mufle au ras de l'herbe.

« J'ai une tunique de rechange, » dis-je à Ram, la lui lançant.

— « Que fais-tu ? » demanda Dame Tina.

Il avait quitté le haillon qu'il portait sur les hanches et, avec le poignard, perçait des trous dedans. Dans ces trous, il passa une lanière provenant de la ceinture. Il lui noua le haillon sur les hanches. À cause de l'ampleur agréable de ses hanches, de la finesse de sa taille, de la douce courbe de ses seins, elle ne pourrait pas, ses mains étant attachées dans le dos, quitter le vêtement.

— « Ta pudeur est-elle en péril, à présent ? » demanda-t-il. Il mit la tunique que je lui avais jetée.

— « Quel est ce bruit que j'entends ? » demanda-t-elle.

— « Des sleens, » répondit-il.

Il coupa les bandes de cuir qui lui liaient les chevilles.

« À présent, tu pourras courir, » reprit-il.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Cela ne va pas tarder, » répliqua-t-il.

Je montai sur la selle. Ram mit le pied gauche dans l'anneau que je lui avais indiqué et passa le bras gauche derrière le pommeau de la selle.

Elle se releva péniblement.

— « Où allez-vous ? » cria-t-elle.

— « À Lydius, Dame Tina, » répondis-je. Je n'avais pas, au départ, l'intention d'aller à Lydius, mais j'avais acquis une nouvelle femme dans la prairie. Elle n'était pas marquée au fer rouge. Je la ferais marquer à Lydius.

Les sleens étaient à présent à quelques centaines de mètres du tarn. Je pris les rênes dans la main gauche, la première rêne dans la droite.

Les glapissements étaient puissants. Je les voyais se diriger rapidement vers nous.

Soudain, Dame Tina blêmit.

— « Oh, non ! Non ! » cria-t-elle. Elle essaya, avec ses mains liées, de se débarrasser du haillon qu'elle portait mais, en raison de la ceinture, il tenait parfaitement en place.

« Non ! » hurla-t-elle.

Le haillon qu'elle portait, naturellement, avait l'odeur de celui qui avait été la proie de la femme libre. Des haillons semblables auraient été utilisés pour lancer les sleens sur la piste.

« Non ! » hurla-t-elle. « Non ! Ils vont me mettre en pièces. »

Les sleens n'étaient plus qu'à deux cents mètres. Ils glapissaient furieusement, à présent, ayant aperçu la fille attachée dans la prairie.

« Ils vont me mettre en pièces, » sanglota-t-elle.

— « Cours, Dame Tina, » suggéra Ram.

— « Ils vont me mettre en pièces ! » hurla-t-elle à travers ses larmes.

— « Les chances, » dit-il, « sont exactement celles que j'aurais eues à ta place. »

Les cinq sleens s'arrêtèrent alors, battant de la queue, se tapissant, les épaules hautes, la tête basse, les yeux étincelants. Ils étaient à une cinquantaine de mètres de la femme. Leurs narines étaient dilatées, leurs oreilles plaquées sur le crâne. L'un d'entre eux tira la langue.

Ils avancèrent lentement, ne voulant pas laisser la proie s'échapper.

La femme pivota sur elle-même et courut, le haillon sur les hanches, vers les pattes du tarn. Elle s'agenouilla dans l'herbe. Elle nous regarda, les yeux fous.

— « Emmenez-moi ! » sanglota-t-elle.

— « Nous n'avons pas de place pour une femme libre, » répliqua Ram.

— « Mais je suis une esclave ! » cria-t-elle.

— « Es-tu une esclave par nature ? » demanda Ram.

— « Oui, oui, » sanglota-t-elle. « Je sais depuis des années, dans mon cœur, que je suis véritablement une esclave. Il ne me manque que la marque et le collier. »

— « Intéressant, » fit Ram.

— « Asservis-moi, » sanglota-t-elle.

— « Je n'ai peut-être pas envie de toi, » dit-il.

— « Aie envie de moi ! Aie envie de moi ! » supplia-t-elle.

— « Reconnais-tu que tu es une véritable esclave ? » s'enquit Ram.

— « Oui, oui ! » cria-t-elle.

— « Supplies-tu d'être mon esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, à genoux.

— « Dans ce cas, supplie, » dit-il.

— « Je supplie d'être ton esclave, Maître, » dit-elle.

Les sleens chargèrent. Ram, sa main gauche serrant le harnais du tarn, parvint à lui saisir le bras avec la main droite. Le tarn, la première rêne ayant été violemment tirée, se dressa et, battant l'air de ses ailes puissantes, prit l'air. La femme hurla, suspendue. Un sleen fit un bond de plus de six mètres pour la griffer, mais retomba dans l'herbe en glapissant. L'ancienne Dame Tina de Lydius était en sécurité dans les bras de Ram, son maître. Il lui détacha les mains, afin qu'elle puisse s'accrocher à lui. Avec son poignard, il coupa la ceinture du haillon et nous la regardâmes tomber parmi les sleens furieux qui le déchirèrent en pièces.

— « Apparemment, nous ayons une nouvelle esclave, » dit Constance.

L'ancienne Dame Tina de Lydius la regarda avec frayeur.

— « Oui, » dis-je.

Je dirigeai le tarn sur Lydius.

— « Nous volons en direction de Lydius, Maître, » dit Constance, dont les cheveux flottaient au vent.

— « Nous allons nous y arrêter quelque temps, » répondis-je. « J'ai acquis une femme, dans la prairie. Elle n'est pas encore marquée. J'ai l'intention de la faire marquer. »

Elle blêmit.

« Espérais-tu échapper à la marque ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. Goréenne, elle savait très bien que les esclaves sont marquées au fer rouge.

Elle resta silencieuse.

Je la laissai penser au fer rouge.

— « Moi aussi j'ai acquis une femme dans la prairie, » intervint Ram. « Peut-être, à Lydius, veillerai-je également à ce que sa cuisse soit nettement marquée, afin qu'on puisse voir que c'est une esclave. »

Je regardai la femme nue qui s'accrochait craintivement, désespérément, à Ram.

— « Elle est tellement belle, » dis-je, « que tout le monde pensera automatiquement qu'il s'agit d'une esclave, qu'elle soit ou non marquée. »

— « Elle est jolie, » admit Ram. « Néanmoins, je la ferai indélébilement marquer. »

— « La marque améliorera sa beauté, » soulignai-je, « la rendant doublement désirable. »

— « Exact, » dit Ram, « peut-être même infiniment désirable. »

— « Peut-être, » admis-je. Il est vrai que la marque souligne incroyablement la beauté des femmes. Des femmes ignoraient la nature du désir des hommes, avant d'avoir été asservies et exposées soudainement, vulnérablement, à la totalité de leur prédation.

Libre quelques instants auparavant, elle serrait Ram, son maître, se cramponnant désespérément à lui, afin de ne pas tomber.

Je la laissai s'accrocher à Ram pendant quelques instants, puis je lui dis :

« Tends les poignets et croise-les. »

— « Je vais tomber, » sanglota-t-elle.

— « Si ton maître en a envie, » répliquai-je, « il te tiendra. »

— « Tiens-moi, Maître, » sanglota-t-elle, « je t'en supplie. »

— « Peut-être, » répondit-il.

Elle me tendit les poignets, croisés. Je les attachai avec une lanière de cuir.

Elle savait que seules les mains de son maître l'empêchaient à ce moment de s'écraser sur le sol, des centaines de mètres plus bas. Sa vie dépendait totalement de sa volonté de la tenir.

Puis ses mains furent attachées et je la tirai sur la selle. Ensuite, je levai les bras de Constance et passai les poignets attachés de l'esclave sur le pommeau, remettant enfin les poignets attachés de Constance par-dessus les siens.

La charge du tarn était ainsi équilibrée, le poids des deux beautés d'un côté, celui de Ram de l'autre.

J'avais placé les poignets de Constance au-dessus de ceux de la nouvelle esclave car Constance était Première Fille. Elle serait la première à descendre du tarn.

— « Tu es Première Fille, » annonçai-je à Constance.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Constance est Première Fille, » dis-je à l'ancienne Dame Tina de Lydius.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tu dois l'appeler : Maîtresse, » dis-je à l'ancienne femme libre.

— « Maîtresse, » dit l'ancienne Dame Tina de Lydius, effrayée, à Constance.

— « Esclave ! » répliqua Constance, confirmant ainsi le statut de Deuxième Fille de l'ancienne femme libre.

— « À présent, allons à Lydius, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondirent les deux femmes, la blonde et la brune, Première Fille et Deuxième Fille, toutes les deux de nouvelles esclaves non encore marquées au fer rouge.

JE SUIS IMPRUDENT À LYDIUS ; JE SUIS FAIT PRISONNIER

JE donnai un coup de pied dans la porte. Elle vola en éclats. Je franchis le seuil, l'épée tirée. L'homme, derrière le bureau, se leva d'un bond.

« Où est Bertram de Lydius ? » demandai-je.

— « C'est moi, » répondit l'homme vêtu d'une veste de fourrure. « Que veux-tu ? Es-tu un Assassin ? Tu ne portes pas la dague. Qu'ai-je fait ? »

Je ris.

— « Tu n'es pas l'homme que je cherche, » dis-je. « Dans le Sud, un homme qui me voulait du mal et se prétendait Dresseur de Sleens, a pris ton identité. Je pensais qu'il s'appelait peut-être vraiment Bertram de Lydius. »

— « Je ne te connais pas, » dit l'homme.

— « Moi non plus, » répondis-je.

Je lui décrivis l'homme qui se faisait appeler Bertram de Lydius. Mais il ne put l'identifier. Je me demandai qui c'était, en fait.

— « Tu as une excellente renommée de Dresseur de Sleens, » dis-je. « On la connaît jusque dans le Sud. Sans cela, je n'aurais pas permis à cet homme de pénétrer dans ma Demeure. »

— « Je suis heureux de ne pas être celui que tu cherches, » dit Bertram de Lydius. « Je ne l'envie pas. »

— « Celui que je cherche, » répondis-je, « sait se servir d'un poignard. Il appartient, à mon avis, à la Caste des Assassins. »

Je jetai un tarsk sur son bureau.

« Il faudra faire réparer ta porte, » dis-je.

Puis je pivotai sur moi-même et m'en allai. Je ne pensais pas que l'homme de ma demeure, que j'avais également rencontré dans la tente du Marchand de Curiosités, était réellement Bertram de Lydius, mais j'avais tenu à m'en assurer. En outre, j'espérais qu'il s'agissait de quelqu'un que Bertram de Lydius connaissait. Il est plus facile d'usurper l'identité de quelqu'un quand on connaît raisonnablement bien le sujet. Cependant, pour usurper cette identité, il ne suffisait pas de connaître les rues de Lydius et le dressage des sleens. J'espérais retrouver l'homme. Les Castes des Guerriers et des Assassins ne s'apprécient guère. Chacune se croit supérieure à l'autre et se considère comme son adversaire naturel. L'épée du Guerrier est généralement dédiée à une Pierre du Foyer, celle de l'Assassin à l'or et au poignard.

Je marchai dans les rues de Lydius jusqu'à une petite boutique de forgeron située à l'écart du centre.

J'entrai dans la boutique.

« Pleures-tu toujours ? » demandai-je à Constance.

Elle était assise sur la paille près de l'enclume. Une chaîne, fixée à l'enclume, était attachée à son cou par un cadenas.

— « Ma marque me fait mal, Maître, » dit-elle.

— « Très bien, » dis-je. « Pleure. »

— « Voilà, » dit le Forgeron. Il retira le lourd anneau métallique, avec son morceau de chaîne, que Ram portait au cou.

— « Ah, » fit Ram.

Près de lui, par terre, était agenouillée Tina, ce qui était désormais son nom d'esclave.

Ram demanda au Forgeron de scier trois centimètres du collier ouvert. Il le plaça dans un étau et se mit au travail.

« As-tu trouvé Bertram de Lydius ? » demanda Ram.

— « Oui, » répondis-je.

— « L'as-tu tué ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je, « ce n'était pas l'homme que je cherchais. »

— « Oh, » fit Ram.

— « Je ne pensais pas que ce serait lui, » ajoutai-je.

Je regardai Tina. « Montre-moi ta cuisse, Petite, » dis-je. Elle obéit.

« Comment a-t-elle pris le fer ? » demandai-je.

— « Elle a hurlé comme une femelle de sleen, » répondit-il, « mais elle est calme, à présent. »

— « Les marques, » dis-je, « sont excellentes toutes les deux. »

— « Merci, Maître, » dit Constance. Je constatai que Tina, aussi, se redressait un peu.

Je lançai un tarsk en argent au Forgeron.

— « Merci, Guerrier, » dit-il.

Les deux femmes étaient correctement marquées. J'étais satisfait.

Le Forgeron termina de scier le lourd collier que portait Ram.

Ram fit alors lever Tina en la tirant par les cheveux et lui posa la tête sur l'enclume.

Le Forgeron le regarda.

« Mets-le-lui, » dit-il.

Je regardai tandis que le lourd collier, raccourci pour convenir à une femme, fut cintré avec adresse autour de son cou, à coups de marteau.

« Lève la tête, Esclave ! » ordonna Ram.

Elle obéit, les yeux pleins de larmes. La chaîne du collier pendait entre ses seins.

Je fis signe au Forgeron de détacher Constance. Je lançai à chacune des femmes une courte tunique d'esclave, en rep léger, que j'avais achetées en ville.

Reconnaissantes, sanglotant presque, elles les passèrent. Ne savaient-elles pas que, aux yeux d'un homme, elles étaient presque plus nues avec un tel vêtement que sans lui ? Les vêtements, incidemment, sont un moyen de contrôler les esclaves. Le fait de savoir que le maître ne leur permettra peut-être même pas ce haillon tend à les rendre plus impatientes de plaire, de peur d'être envoyées sans lui dans les rues.

« Je vais la faire marcher pieds nus, ainsi vêtue, dans les rues de Lydius, » déclara Ram.

— « Excellent, » dis-je. Ce serait une bonne plaisanterie. Qui reconnaîtrait l'ancienne dame hautaine de Lydius, la riche Dame Tina, qui était souvent passée dans ces rues, lointaine et cachée, probablement escortée, avec ses voiles et ses nombreuses Robes de Dissimulation ? En la regardant, et on regarderait, on ne verrait qu'une fille asservie, une esclave à demi nue, suivant son maître.

— « Je vais l'obliger à me servir du Paga, publiquement, dans sa cité, » dit Ram.

— « Allons à la taverne de Sarpedon, » proposai-je. « C'est une bonne taverne. » J'y étais déjà allé, quelques années auparavant. Je me souvins d'une fille qui y travaillait, une certaine Tana. J'avais indiqué à Sarpedon, son maître, qu'elle savait danser. Elle avait dansé le soir même, pour les clients, mais j'étais occupé et n'étais pas resté pour la voir.

Moins d'un quart d'ahn plus tard, nous étions dans la taverne de Sarpedon.

J'étais, cependant, de mauvaise humeur. Sur les quais conduisant à la taverne, en de nombreux endroits, j'avais vu des ballots de peaux. Il s'agissait de peaux de tabuks nordiques.

« Je dois quitter Lydius ce soir, » dis-je. « Il y a, ici, de nombreuses choses que je ne comprends pas. Il faut enquêter. »

— « Je t'accompagnerai, » dit Ram.

— « Je suis tarnier, » dis-je. « Il vaut mieux que tu restes. »

— « Les rênes des tarns ne me sont pas inconnues, » m'apprit Ram.

— « Tu es tarnier ? » m'enquis-je.

— « J'ai fait beaucoup de choses, » dit-il. « À Hunjer, j'ai travaillé avec les Gardiens de Tarns. »

— « Connais-tu la lance, l'arc, l'épée ? » demandai-je.

— « Je ne suis pas un Guerrier. » Il haussa les épaules.

— « Reste, » dis-je.

— « Les maîtres désirent-ils quelque chose ? » demanda le propriétaire, individu gras, vêtu d'un tablier en cuir.

Nous étions assis, Ram et moi, derrière une table basse. Nos esclaves étaient à genoux près de nous.

— « Où est Sarpedon ? » m'enquis-je.

— « Il visite Ar, » répondit l'homme. « Je m'appelle Sarpelius et je dirige la taverne en son absence. » Il regarda les femmes. « Jolies, » dit-il. « Les maîtres désirent-ils les vendre ? Je peux toujours utiliser ce genre de fille dans les alcôves. »

— « Non, » répondis-je.

Les femmes parurent se détendre.

« Il y a de nombreux ballots de peaux, sur les quais, » repris-je.

— « Ils viennent de Kassau, au nord, » dit-il.

— « Le Troupeau de Tancred, cette année, est-il sorti des forêts ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit l'homme. « Je l'ai entendu dire. »

— « Mais, » repris-je, « il n'a pas encore passé le Glacier de la Hache ? »

— « Cela, je l'ignore, » répondit l'homme.

— « Sur les quais, » insistai-je, « il y a des milliers de peaux. »

— « Elles proviennent des troupeaux du Nord, » dit-il.

— « Des commerçants du Nord viennent-ils ici ? » demandai-je.

— « Peu, » répondit l'homme.

— « Est-il fréquent, » demandai-je, « qu'il y ait autant de peaux, à Lydius, au printemps ? » En général, on préfère chasser le tabuk en automne, car sa toison est plus fournie.

— « Je ne sais pas, » répondit l'homme. « Je ne suis pas à Lydius depuis longtemps. » Il nous regarda en souriant. « Puis-je vous servir, Maîtres ? » demanda-t-il.

— « Nous nous ferons servir par nos esclaves, » répondit Ram. « Nous ne tarderons pas à les envoyer au tonneau. »

— « Comme veulent les maîtres, » dit Sarpelius. Puis il pivota sur lui-même et s'éloigna.

— « Il n'y a jamais eu une telle quantité de peaux à Lydius, » dit Ram, « que ce soit au printemps ou en automne. »

— « Elles proviennent peut-être du Troupeau de Tancred, » suggérai-je.

— « Il y a d'autres troupeaux, » rappela-t-il.

— « C'est vrai, » admis-je. Mais j'étais troublé. Si le Troupeau de Tancred était effectivement sorti des forêts, pourquoi n'avait-il pas encore traversé le Glacier de la Hache ? Manifestement, des chasseurs, même très nombreux, ne pouvaient arrêter un tel troupeau, qui comptait certainement entre deux et trois cent mille têtes. C'était un des plus gros troupeaux de tabuks de la planète. Malheureusement pour les chasseurs rouges, c'était le seul qui franchisse le Glacier de la Hache pour passer l'été dans les régions polaires. Détourner un tel troupeau de sa destination serait moins facile qu'endiguer une inondation. Pourtant, si les informations étaient exactes, la glace du Glacier de la Hache n'avait pas encore résonné sous les sabots du troupeau.

J'étais à présent plus satisfait que jamais d'avoir persuadé Samos d'envoyer un navire de ravitaillement dans le Nord.

Mais je craignis soudain que le navire ne soit pas parvenu à bon port. Ram avait dit que le Nord était fermé.

— « Attends demain pour te faire du souci, » suggéra Ram. « Ce soir, consacrons-nous aux plaisirs du Paga et des esclaves. »

Je posai un tarn en or sur la table.

— « Reste, » dis-je. « Mais je dois partir. Rien ne fonctionne comme il faut, ici. Je crains le pire. »

— « Je ne comprends pas, » dit-il.

— « Adieu, mon ami, » repris-je. « Cette nuit, je pars pour le Nord à dos de tarn. »

— « Je t'accompagnerai, » dit-il.

— « Je ne peux pas partager cette affaire, » répondis-je. « Mon vol recèlera de nombreux périls, mon travail est dangereux. » Je pensai à Zarendargar, Demi-Oreille, qui m'attendait à l'extrémité du monde. À présent, plus que jamais, je fus certain que les œuvres des Kurii s'épanouissaient, dissimulées dans les neiges des étendues nordiques. Les indices s'organisaient. Le Nord était fermé. Les chasseurs rouges étaient destinés à mourir de faim. Le Nord glacé, dans sa désolation balayée par les vents, devait garder ses secrets. « Non, mon ami, » conclus-je, « tu ne peux pas m'accompagner. »

Puis je pivotai sur moi-même et pris la direction de la porte.

Sur le seuil, je rencontrai Sarpelius.

« Le maître a posé de nombreuses questions, » fit-il observer.

— « Écarte-toi, » dis-je.

Il obéit et je passai devant lui. Constance me suivit, dans sa courte tunique de rep blanc. Devant la taverne, je me retournai et la regardai. Elle avait de jolies jambes, minces, et de beaux seins. Elle était très belle, avec mon collier. Je savais qu'il y avait un marché aux esclaves, sur les quais. J'y avais autrefois acheté une femme-panthère, brune, nommée Sheera. Je lui avais rapidement appris la signification de son asservissement. Quelques mois plus tard, je l'avais affranchie. Comme j'avais été stupide ! Ce n'était pas une erreur que je commettrais à nouveau avec une femme. Qu'elles restent esclaves. Le collier est ce qu'il leur faut.

« Maître ? » fit Constance.

— « Il ne sera pas difficile de te vendre, » dis-je. « Tu es très belle. »

— « Non, » supplia-t-elle. « Ne me vends pas, Maître. »

Je lui tournai le dos. J'estimai que j'en tirerais probablement un tarsk en argent. Elle ne portait pas le collier depuis longtemps, mais ses potentialités étaient incroyables. Tous les Marchands d'Esclaves savent voir cela.

Quand elle aurait été prise quelques fois supplémentaires, elle serait impuissante, et brûlante comme du Paga.

Je pris le chemin du marché. Il fallait que je parte. La fille me suivit en pleurant.

« Je t'en prie, Maître, » sanglotait-elle. Je ne lui ordonnai pas de me suivre. Ce n'était pas nécessaire. C'était une esclave.

J'estimai que j'en tirerais un tarsk.

Soudain, je l'entendis crier, stupéfaite. Je pivotai sur moi-même.

« Ne dégage pas ta lame, » dit un homme.

J'étais sous la menace de quatre arbalètes chargées. Les doigts étaient crispés sur les détentes.

Je levai les bras.

Des lanières de tissu tressé, d'environ cinq centimètres de large, avaient été passées autour du cou de la femme et serrées. Elle était cambrée. Ses doigts tiraient en vain sur les lanières. Elle pouvait à peine respirer. L'homme qui se tenait derrière elle, les lanières enroulées autour des poignets, les serra légèrement et, aussitôt, terrifiée, le regard fou, elle cessa de se débattre.

« Va entre les bâtiments, » dit l'homme qui commandait les autres.

Furieux, j'avancai entre les bâtiments et m'immobilisai dans la ruelle obscure, les bras levés. La femme, brutalement, la gorge serrée par les lanières, y fut également entraînée.

« Les carreaux, » dit l'homme, montrant les projectiles posés dans les guides des armes, « sont enduits de kanda. La moindre égratignure, et ce serait la mort. »

— « Je vois que tu n'appartiens pas à la Caste des Assassins, » dis-je. C'est une question d'honneur, pour les membres de cette caste, de renoncer à l'emploi d'acier empoisonné. En outre, leurs Codes l'interdisent.

— « Tu es étranger à Lydius, » dit l'homme.

— « Je ne pense pas que vous soyez des magistrats enquêtant sur mes affaires, » répliquai-je. « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » J'étais en colère. Mes pensées étaient trop pleines de la peur, du tumulte, de la fureur et des mystères du Nord. Bien que Guerrier, je n'étais pas assez sur mes gardes. Je m'étais montré imprudent.

— « Je ne crois pas qu'on s'apercevra de sa disparition, » dit un homme.

— « Vous n'êtes pas des bandits ordinaires, » relevai-je.

— « Bienvenue à Lydius, » dit le chef. Il me tendit une tasse métallique. Il l'avait remplie avec une petite gourde qu'il portait sur la hanche gauche, sous le fourreau.

— « Pourquoi ne tirez-vous pas simplement vos carreaux ? » demandai-je.

— « Bois, » dit-il.

— « Du Paga ? » dis-je. J'avais senti l'odeur.

— « Bois, » répéta-t-il.

Je haussai les épaules. Je renversai la tête en arrière et vidai la tasse. Je serrai la tasse métallique dans la main. Puis elle tomba.

Un homme posa son arbalète. Je vis le bâillon d'un capuchon d'esclave fourré dans la bouche de Constance puis attaché, sur la nuque, avec deux minces lanières de cuir. Le capuchon lui-même fut mis sur sa tête et fermé sous le menton. L'homme retira les lanières qui lui serraient la gorge.

Je m'appuyai contre le mur.

Les mains de Constance furent tirées dans son dos et on lui passa les menottes.

Je tombai sur un genou, puis mon épaule heurta les pavés de la ruelle. Je tentai de me relever mais tombai à nouveau.

« Il nous sera utile, au mur, » dit un homme.

Les bottes des hommes se brouillèrent, devinrent nettes, se brouillèrent à nouveau.

« Oui, » dit un autre.

La voix paraissait très lointaine. Les objets devinrent noirs. J'eus faiblement conscience du fait qu'ils m'enlevaient ma ceinture et ma bourse, mon fourreau et mon épée. Je perdis connaissance.

JE SUIS PRISONNIER DANS LE NORD

« **O**N dirait qu'il n'y a pas de fin, » fit une voix d'homme. « Nous en tuons des centaines chaque jour, pourtant il en arrive toujours. »

— « Dans ce cas, » dit une voix de femme, « augmentez le rythme des massacres. »

— « Les hommes sont fatigués, » répondit la première Voix.

— « Doublez les salaires ! » répondit-elle sèchement.

— « Ce sera fait, » répondit la voix.

— « Le mur donne des signes de faiblesse à un pasang à l'est de la plate-forme, » dit une autre voix d'homme.

— « Renforcez-le, » dit-elle.

— « Nous manquons de poutres, » dit-il.

— « Utilisez des pierres ! » répliqua-t-elle.

— « Ce sera fait, » répondit la deuxième voix d'homme. J'étais couché sur un plancher de planches grossières.

Je secouai la tête.

Je sentis les planches rugueuses contre mon épaule. J'étais torse nu. Je portais un large pantalon en fourrure, serré à la taille, et des bottes en fourrure. J'avais les mains attachées dans le dos.

— « C'est le nouveau ? » demanda la voix de femme.

— « C'est lui, » répondit une voix d'homme.

— « Réveillez-le ! » ordonna-t-elle.

On me fit mettre à genoux et on me frappa avec des hampes de lances.

Je secouai la tête et regardai la femme.

« Tu es Tarl Cabot, » dit-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Ce que les hommes n'ont pas pu faire, » reprit-elle, « je l'ai fait. Je t'ai capturé. »

— « Il y avait plusieurs hommes, à Lydius, » relevai-je.

— « Je les paie ! » répliqua-t-elle. « Ainsi, c'est moi qui t'ai pris. »

— « Bien entendu, » dis-je.

— « Nous te surveillons, » reprit-elle. « On nous avait dit que tu aurais peut-être l'inconscience de t'aventurer dans le Nord. »

Je ne répondis pas.

« Tu es une brute sensuelle et dangereuse, » dit-elle. « Est-il vrai que tu sois très dangereux ? »

Je ne vis pas de raison de lui répondre.

« Ta capture, » reprit-elle, « me vaudra une promotion de la part de mes supérieurs. »

— « Qui peuvent-ils bien être ? » m'enquis-je.

— « Ce ne sont pas les Prêtres-Rois, » répliqua-t-elle avec un sourire. Elle approcha d'une

table. Je vis, dessus, des affaires qui m'appartenaient, vraisemblablement apportées de Lydius.

« Nous avons compris très vite, » reprit-elle, « que tu n'étais pas comme les ruffians ordinaires des quais de Lydius. » Elle fit couler des disques d'or au tarn entre ses doigts. Elle tira la lame de son fourreau. « On m'a dit, » reprit-elle, « qu'il s'agit là d'une lame finement trempée, fine, subtilement équilibrée, la lame d'un membre de la Caste des Guerriers. »

— « Peut-être, » répondis-je.

Elle déroula la fourrure qui entourait la sculpture de pierre bleuâtre représentant une tête de Kur.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle.

— « Tu ne le sais donc pas ? » fis-je.

— « La tête d'un animal, » répondit-elle.

— « C'est exact, » dis-je.

Elle la remit dans la fourrure. Il me parut évident qu'elle n'en comprenait pas l'importance. Les Kurii, comme les Prêtres-Rois, se servent souvent des hommes, ne se montrant pas à ceux qui travaillent pour eux. Samos, par exemple, ignorait pratiquement tout des Prêtres-Rois.

« Tu es une femme, » dis-je.

Je la considérai. Elle portait un pantalon et une veste de fourrure blanchâtre, celle du sleen marin ; la veste avait une capuche, rejetée en arrière, bordée de fourrure de lart, sur laquelle le souffle humain ne gèle pas. Ses bottes étaient en fourrure de sleen marin, également bordées de fourrure de lart. La veste était serrée à la taille par une étroite ceinture, noire et luisante, à boucle d'or. À cette ceinture, était suspendu le fourreau d'une dague ; la poignée de l'arme était ornée de motifs rouges et jaunes. Sur l'épaule, lui barrant la poitrine, elle avait une deuxième ceinture à laquelle étaient suspendus, sur la hanche droite, une bourse et, sur un anneau, un fouet à quatre lanières de cuir, roulées.

— « Tu es observateur, » dit-elle.

— « Et peut-être même une belle femme, » ajoutai-je. Manifestement, son visage était beau. Comme celui de Constance, il était féminin et délicat. Il ne convenait guère, à mon avis, à la dureté de la mission qu'elle remplissait dans le Nord. Sa peau était claire ; ses yeux étaient bleus ; ses cheveux, qui tombaient sur ses épaules, révélés par la capuche rejetée en arrière, étaient abondants et auburn.

— « Qu'entends-tu par : Peut-être belle ? » s'enquit-elle.

— « Les fourrures m'empêchent de voir, » répondis-je. « Pourquoi ne les quittes-tu pas ? »

Furieuse, elle avança sur moi et me frappa sur la bouche avec sa petite main.

Elle ne put pas frapper fort, car elle était faible. Je ne crois pas qu'elle pesait plus de soixante kilos terrestres. Elle faisait environ un mètre soixante.

Je ris.

« Je pense que tu serais vendue environ un tarsk en argent, sur un marché aux esclaves, » dis-je.

Elle me frappa plusieurs fois puis, furieuse, renonça.

— « Je te ferai regretter ton insolence, » dit-elle.

— « Connais-tu les danses des esclaves goréennes ? » demandai-je.

— « Monstre ! » hurla-t-elle.

— « Tu es de la Terre, » repris-je. « Ton accent n'est pas goréen. » Je la regardai. « Américaine, n'est-ce pas ? » lui demandai-je en anglais.

— « Oui ! » cracha-t-elle, en anglais.

— « Cela explique, » repris-je, « pourquoi tu ne connais pas les danses des esclaves goréennes. »

Elle me foudroya du regard.

« Mais on pourrait te les enseigner, » ajoutai-je.

Elle décrocha le fouet qu'elle portait à la ceinture et, furieuse, hystérique, le tenant à deux mains, se mit à me frapper. Ce ne fut pas agréable, mais elle n'était pas assez forte pour que les coups portent vraiment. J'avais été fouetté par des hommes. Finalement, furieuse, elle recula.

« Tu es trop faible pour me faire du mal, » dis-je. « Mais l'inverse n'est pas vrai. »

— « Je vais te faire fouetter par mes hommes, » dit-elle.

Je haussai les épaules.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « Sydney, » répondit-elle.

— « Quel est ton prénom ? »

— « C'est mon prénom, » dit-elle, agressive. « Je m'appelle Sidney Anderson. »

— « Sidney ? » fis-je. « C'est un prénom masculin. »

— « Quelques femmes le portent, » dit-elle. « Mes parents me l'ont donné. »

— « Ils voulaient certainement un garçon, » dis-je. Puis j'ajoutai : « Ils étaient stupides. »

— « Crois-tu ? » demanda-t-elle.

— « Certainement, » répondis-je. « Les deux sexes sont tout à fait magnifiques. Ils ont de la chance de s'avoir mutuellement. Les femmes sont riches, subtiles et merveilleuses. »

— « Je ne pensais pas que tu respectais les femmes, » releva-t-elle.

— « Ce n'est pas le cas, » répliquai-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Les hommes qui respectent les femmes ne savent pas quoi faire d'autre avec elles, » expliquai-je. « Je voulais simplement indiquer que les femmes sont extraordinairement précieuses et désirables. »

— « Le collier nous va bien, » dit-elle sur un ton acerbe.

— « Vous devez porter le collier, » opinai-je, « et être aux pieds des hommes. »

Furieuse, elle me tourna le dos. Je ne voyais plus son visage.

« Essaies-tu toujours d'être le garçon que tes parents souhaitaient ? » demandai-je.

Elle pivota sur elle-même, furieuse.

« Tu ne réussiras jamais, » déclarai-je.

— « Tu seras longuement et abondamment battu, » promit-elle.

Je regardai la pièce. Elle était haute, en bois, avec un plafond voûté. Il y avait une estrade, à une extrémité, sur laquelle, dans une chaise curule grossière, elle était assise. Il y avait une peau de sleen, sous la chaise, et une autre devant l'estrade. Il y avait une table, dans un coin, sur laquelle se trouvaient mes affaires. Il y avait une cheminée où brûlait un feu de bois.

Je reportai mon attention sur la femme aux cheveux auburn.

— « Es-tu bien payée ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Comprends-tu la nature de la cause que tu sers ? » m'enquis-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Je défends la cause de Sydney Anderson. »

— « Tu es une véritable mercenaire, » fis-je avec un sourire.

— « Oui, » répliqua-t-elle fièrement, « je suis mercenaire. » Elle me dévisagea. « Crois-tu qu'une femme ne puisse pas être mercenaire ? »

— « Non, » répondis-je, « je ne vois pas ce qui pourrait empêcher une femme d'être mercenaire. »

Elle s'approcha de moi et me toucha la joue avec le fouet.

— « Je vais te faire travailler au mur, » dit-elle.

— « Quel mur ? » demandai-je.

— « Tu verras, » répondit-elle.

— « Es-tu vierge ? » demandai-je.

Elle me frappa au visage avec le fouet.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Je serai le premier à te prendre, » déclarai-je.

Elle me frappa à nouveau, sauvagement.

— « Silence ! » cracha-t-elle.

— « La sexualité n'éveille pas ta curiosité ? » demandai-je.

— « N'emploie pas ce mot devant moi, » dit-elle.

— « C'est évident, » repris-je. « Remarque comme tu as serré ta ceinture. Cela est destiné, même inconsciemment, à attirer l'attention sur ta silhouette, à l'accentuer et la souligner. »

— « Non, » dit-elle.

— « As-tu déjà imaginé, » demandai-je, la fixant, « ce que tu éprouverais, nue sur l'estrade des esclaves, vendue à des hommes, si tu étais une esclave nue, possédée, aux ordres des maîtres ? »

— « Non ! Non ! Non ! » cria-t-elle.

— « Tu as vu des esclaves, » insistai-je. « Tu as certainement envie de savoir ce que l'on éprouve quand on est dans cette situation. »

— « Non ! » hurla-t-elle.

L'intensité de ses réactions m'avait fourni les indications qui m'intéressaient.

— « Il y a une esclave en toi, » déclarai-je. « Je lui mettrai un collier. »

Je fermai les yeux, afin que les coups de fouet ne les abîment pas.

Puis elle cessa et, furieuse, accrocha le fouet à sa ceinture.

— « Sydney Anderson, » dit-elle, « ne sera jamais l'esclave d'un homme. Jamais ! »

— « Quand je te posséderai, » dis-je, « je te donnerai un nom de femme, un nom de femme de la Terre, un nom d'esclave. »

— « Et quel sera-t-il ? » demanda-t-elle, curieuse.

— « Arlene, » répondis-je.

Pendant un instant, elle trembla.

— « Ce n'est qu'un nom de fille, » dit-elle.

— « Tu n'es qu'une fille, » lui rappelai-je.

— « Je vois, » fit-elle. Elle recula et me considéra. « Tu es malin, » dit-elle. « Tu cherches à me mettre en colère. »

— « Non, » répondis-je. « Je me suis contenté de répondre à la question que tu as posée. »

— « Tu es mon prisonnier, » dit-elle.

— « Pour le moment, » répondis-je.

— « Je t'apprendrai à me craindre, » déclara-t-elle.

— « C'est toi qui apprendras à me craindre, » répondis-je, « quand je serai ton maître. »

Elle rejeta la tête en arrière et rit. Je constatai que, comme Dame Tina de Lydius, elle connaissait trop peu les hommes pour les craindre. Je supposai qu'elle ne connaissait que les hommes de la Terre et, sur Gor, ceux qui étaient soumis à la cause des Kurii.

Je comprenais pourquoi les Kurii engageaient de telles femmes. Elles n'avaient aucune

allégeance goréenne. Elles ne possédaient pas de Pierre du Foyer. Elles étaient étrangères à cette planète.

Ignoraient-elles donc que, n'ayant pas de Pierre du Foyer, elles étaient exposées au collier de tous les hommes ?

Elle me regarda. Elle avait ri, mais je constatai qu'elle tremblait de rage. En outre, dans ses yeux, il y avait une autre émotion. Je crois qu'elle se demandait quel effet cela ferait d'être possédée par un homme. Elle apprendrait.

— « Le puissant Tarl Cabot, » dit-elle, « un prisonnier à genoux, portant des menottes. »

De plus, ces femmes, frustrées, refoulant désespérément leur féminité, étaient d'excellents agents.

« Alors que les hommes n'ont pas réussi à te capturer, » dit-elle, « moi, j'y suis parvenue. »

En outre leur sexe et leur origine étrangère leur donnent beaucoup d'ascendant sur leurs subordonnés.

Elle prit une des lanières de cuir passées dans l'anneau auquel était accroché le fouet et me passa l'extrémité de la lanière autour du cou, faisant un nœud serré.

Oui, du point de vue des Kurii, ces femmes étaient d'excellents outils.

« Voilà, » reprit-elle, « Tarl Cabot, que tout le monde craint, est en laisse, à genoux sous la corde d'une femme. »

Toutefois, le fait que les Kurii engagent des femmes aussi manifestement, réellement, féminines, belles même, me troublait. Ils pouvaient certainement, sur Terre, trouver des femmes plus masculines. Pourquoi n'utilisaient-ils pas des femmes plus dures, plus rudes, plus semblables aux hommes ?

Je la regardai. Elle tira sur la lanière de cuir, l'éprouvant.

« Une puissance interplanétaire, » dit-elle, « à l'insu des imbéciles de la Terre, assiège le Système Solaire. Son programme culminera dans sa conquête. Et, comme j'aurai participé à la lutte, j'occuperai un poste élevé dans les rangs des Vainqueurs. »

— « Les Prêtres-Rois résistent, » dis-je.

— « Selon mes informations, les Prêtres-Rois sont faibles, » contra-t-elle. « Ne se contentent-ils pas de mouvements défensifs ? » demanda-t-elle.

Il était effectivement vrai que les Prêtres-Rois n'appartenaient pas à une espèce agressive. Il ne me semblait pas, objectivement, improbable qu'ils soient finalement supplantés, dans le Système, par une forme de vie plus féroce, territoriale et agressive. Les Kurii, à mon avis, avaient de sérieuses chances de devenir la forme de vie dominante du Système.

« Je serai du côté des vainqueurs, » dit-elle.

— « Le mercenaire parle, » fis-je.

— « Oui, » admit-elle.

Je la regardai. Elle était mince, avec des yeux bleus et des cheveux auburn, délicatement féminine.

— « Crois-tu vraiment, » demandai-je, « que, si les Kurii sont victorieux, tu occuperas un poste élevé dans les rangs des vainqueurs ? »

— « Bien sûr, » répondit-elle.

Je souris intérieurement. Je savais, à présent, pourquoi de telles femmes étaient importées sur Gor. Quand elles auraient joué leur rôle, elles seraient asservies.

Elle tira sur la corde.

« Debout, Monstre ! » ordonna-t-elle.

Je me levai.

Je regardai sa beauté. Elle avait été amenée sur Gor pour devenir, au bout du compte, l'esclave des hommes.

Je décidai qu'elle m'appartiendrait.

« Viens, Monstre, » dit-elle, tirant sur la laisse pour me faire sortir de la pièce. « Je vais te montrer ce que nous faisons dans le Nord. Plus tard, le moment venu et quand je l'ordonnerai, tu travailleras pour nous. » Elle se tourna vers moi et me considéra. « Il y a trop longtemps que tu t'opposes à nous, » reprit-elle. « À présent, humblement, en portant des pierres et du bois, tu serviras notre cause. »

JE VOIS LE MUR ; JE DOIS ÊTRE FOUETTÉ

« **I**MPRESSIONNANT, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

Nous nous tenions sur une haute plate-forme dominant le mur. Il s'étendait, de part et d'autre, jusqu'à l'horizon.

« Il fait plus de soixante pasangs de long, » expliqua-t-elle. « Entre deux et trois cents hommes y travaillent depuis deux ans. »

Au-delà du mur, allaient et venaient des milliers de tabuks, car il avait été construit sur le chemin de leur migration vers le Nord. Ils occupaient plusieurs pasangs en direction du Sud, broutant.

De notre côté du mur se trouvait le camp, avec la demeure du commandant, les longues maisons des gardes et des chasseurs, les cabanes en bois des ouvriers. Il y avait une cuisine, un dépôt de vivres, une forge et d'autres structures annexes. Les hommes travaillaient.

— « Qu'y a-t-il dans les entrepôts ? » demandai-je.

— « Des peaux, » répondit-elle. « Des milliers qui ne sont pas encore parties pour le Sud. Le massacre, » expliqua-t-elle, « se déroule principalement aux extrémités du mur, afin d'empêcher les animaux de prendre le chemin du Nord. »

— « Nombreux sont ceux qui doivent s'échapper, » supposai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Les extrémités du mur sont courbes et rabattent ainsi les animaux. Tandis qu'ils hésitent, les chasseurs fondent sur eux. Nous en tuons plusieurs centaines par jour. »

— « Pouvez-vous les écorcher tous ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle. « Nous ne conservons que les meilleures peaux. Nous abandonnons le reste aux larts, aux sleens et aux jards. » Le jard est un petit charognard. Il vole en groupes nombreux. Un groupe, comme des mouches, peut dévorer un tabuk en quelques minutes.

— « Les jards eux-mêmes meurent, gorgés de viande, » dit l'homme qui se tenait près de nous, sur la plate-forme.

— « Puis-je te présenter mon collègue ? » dit ma belle compagne, « Sorgus. »

— « Le trafiquant de peaux ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

L'homme ne me regarda pas et ne m'adressa pas la parole.

« Ces hommes, » dit-elle, « nous ont été utiles. Ils ne sont plus obligés de voler les peaux des chasseurs honnêtes. Nous leur offrons un butin dépassant largement ce que pourrait leur rapporter cent saisons de vols. »

— « Mais je remarque, » dis-je, « que des hommes de rang plus élevé t'aident également. »

— « Nous nous rencontrons à nouveau, » dit-il.

Je regardai l'autre homme qui se trouvait sur la plate-forme.

— « Apparemment, » répondis-je. « Peut-être, » ajoutai-je, « maintenant, parviendras-tu à me frapper avec ta dague. »

— « Détache-le, » dit-il à la femme, « afin que je puisse, avec des lames, alors qu'il sera lui aussi armé, me débarrasser de lui. »

— « L'orgueil stupide des hommes m'offense, » répliqua-t-elle.

— « Détache-le, » dit-il.

— « Non, » répondit-elle. « C'est mon prisonnier. Je ne veux pas que tu le tues. »

— « Apparemment, » me dit-il, « tu vas vivre encore, même si ce n'est qu'une heure. »

— « C'est peut-être ta vie, » répliquai-je, « qu'elle prolonge ainsi. »

Il tourna le dos et, par-dessus la balustrade, derrière le mur, regarda les milliers d'animaux massés comme du bétail.

« Peux-tu vraiment me tuer toi-même, » demandai-je, « ou bien as-tu eu besoin, dans ma Demeure, de t'assurer les services d'une esclave pour y parvenir ? » Je me souvenais de Vella. Elle lui avait donné une de mes tuniques, afin qu'il puisse la faire sentir à son sleen. C'était une traîtresse. Je savais qu'elle avait servi les Kurii. J'ignorais, alors, que la jolie petite esclave, ancienne secrétaire de la Terre, léchait toujours leurs griffes. Elle n'aurait plus l'occasion de me trahir. La mort était trop douce pour elle. En rentrant à Port Kar, je la plongerais dans un esclavage plus intense que tout ce qu'elle pourrait imaginer.

L'homme, furieux, ne me répondit pas.

« Tu n'es pas Bertram de Lydius, » dis-je. « Qui es-tu ? »

— « Je ne parle pas aux esclaves, » répondit-il.

Je serrai les poings dans mes menottes.

— « T'es-tu vraiment assuré les services d'une esclave, dans sa demeure ? » demanda la femme.

— « Je ne veux pas parler devant lui, » répondit l'homme.

— « Parle ! » dit-elle sèchement.

Il la regarda avec colère. Je vis l'expression de ses yeux. Je compris que, lorsque la femme aurait terminé son travail, il avait été convenu qu'elle serait son esclave.

« J'attends, » dit-elle.

— « Très bien, » capitula-t-il. « Il est vrai que je me suis assuré les services d'une esclave de sa Demeure pour obtenir de quoi faire connaître son odeur au sleen. »

— « S'agit-il d'une espionne ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondit-il. « Je l'ai trompée. Je me suis servi d'elle. Ce ne fut pas difficile. Ce n'était qu'une femme. »

Les yeux de la femme qui m'avait capturé étincelèrent.

« Seulement une esclave, » ajouta-t-il.

— « C'est mieux, » opina-t-elle. Puis elle reprit : « Les esclaves sont tellement stupides. »

— « Oui, » répondit-il, « c'est vrai. »

Je fus amusé. Je me demandai si elle changerait d'avis sur l'intelligence des esclaves quand elle porterait elle-même un collier. En réalité, l'intelligence compte parmi les principaux critères utilisés par les Marchands d'Esclaves goréens lorsqu'ils cherchent, sur Terre, des femmes destinées à la capture et aux chaînes de Gor. Les deux autres critères principaux sont la beauté et la féminité. Qui voudrait d'une esclave stupide ? En outre, les femmes intelligentes ont une conscience beaucoup plus nette de leur asservissement que leurs sœurs plus simples. De ce fait, il est beaucoup plus amusant de les maintenir dans

l'asservissement. De plus, étant intelligentes, elles comprennent beaucoup plus rapidement la justification biologique de leur situation, bien qu'il leur arrive de lutter plus longtemps. La femme intelligente a davantage tendance à se fier à son intelligence, ses intuitions et ses sentiments, contrairement à la femme moins évoluée qui sera davantage une fonction naïve des stéréotypes et images auxquels elle aura été conditionnée. La femme intelligente comprend plus rapidement, mais admet plus tardivement, que c'est à juste titre que sa beauté a été asservie. Son abandon à ses réalités secrètes, lorsqu'elle s'y abandonne honnêtement et totalement, est extraordinaire. Finalement, elle murmure, à genoux devant lui :

« Je suis une esclave, Maître. »

— « Va sur les fourrures, » lui dit-il doucement.

— « Oui, Maître, » répond-elle. Puis elle obéit.

Mais de nombreuses femmes extrêmement intelligentes ont livré ces batailles dans leur cœur avant même d'avoir vu les chaînes et l'acier du collier.

Elles attendent un maître. Elles attendent l'homme qui les regardera dans les yeux et verra ce qu'elles sont vraiment ; et, dans les yeux de qui elles liront qu'il connaît leur secret. Lorsqu'ils seront seuls, il leur dira, doucement :

« À genoux, Esclave. » Elles s'agenouillent. Elles lui appartiennent alors vraiment, elles sont esclaves.

— « Dis-lui ton nom ! » ordonna-t-elle à l'homme qui se tenait sur la plate-forme.

— « Je ne parle pas aux esclaves, » dit-il.

— « Obéis ! » ordonna-t-elle.

Il pivota sur lui-même et descendit l'escalier de la plate-forme.

« Il s'appelle Drusus, » dit-elle. « Il appartient à la Caste des Forgerons. »

— « Ce n'est pas un Forgeron, » dis-je. « Il appartient à la Caste des Assassins. »

— « Non, » dit-elle.

— « Je l'ai vu se servir d'un poignard, » expliquai-je. « Il ne t'a pas obéi, » fis-je remarquer.

Elle me foudroya du regard.

« Les jours de ton pouvoir, » ajoutai-je, « sont comptés. »

— « Je commande ici ! » déclara-t-elle.

— « Pour le moment, » répondis-je. Je regardai les tabuks.

Il s'agissait de tabuks nordiques, massifs, trapus, rapides, dont beaucoup faisaient plus d'un mètre au garrot, animaux tout à fait différents du petit quadrupède jaune, évoquant une antilope, du Sud. En revanche, ils se distinguaient également par la corne unique du tabuk. Chez ces animaux, toutefois, cet objet en ivoire torsadé faisait souvent, à la base, entre cinq et six centimètres de diamètre et plus d'un mètre de long. Un tabuk qui charge, en raison de la vivacité de ses réflexes, est un animal très dangereux. En général, on les tue de loin, souvent à l'abri de boucliers, avec des flèches.

Mes pensées se tournèrent vers Vella, Elizabeth Cardwell. Apparemment, elle n'avait pas collaboré sciemment avec Drusus, qui s'était fait appeler Bertram de Lydius. Il l'avait trompée. Elle avait été dupe. Dans ce cas, il ne serait pas nécessaire d'être trop dur avec elle. Il suffirait, après mon retour à Port Kar, de la faire fouetter en raison de sa stupidité.

Je la chassai de mes pensées, car ce n'était qu'une esclave.

« Il doit être difficile de placer les poutres du mur, » dis-je, « à cause du permafrost. »

— « Tu verras comme c'est difficile, » répondit-elle. Elle était toujours furieuse parce que son autorité avait été bafouée en ma présence.

À cette latitude, même en été, le sol ne dégèle que sur une profondeur de soixante

centimètres. En dessous, on tombe sur une terre encore gelée. Elle est presque comme de la pierre. Les pics et les barres à mine résonnent dessus.

La construction du mur, en soi, était un exploit considérable. Le fait que cela ait été réalisé avec des outils simples montrait à l'évidence la détermination des Kurii et les rigueurs qu'ils imposaient aux ouvriers.

« Tu verras qui commande ici ! » dit-elle avec colère. La laisse qui m'emprisonnait le cou se tendit. Je descendis avec elle l'escalier de la plate-forme.

« Gardes ! » appela-t-elle. Quatre gardes arrivèrent en courant.

« Amenez-moi Drusus, » ordonna-t-elle, « enchaîné si nécessaire ! »

Ils partirent en hâte. Quelques instants plus tard, ils revinrent avec l'homme qui se faisait appeler Drusus.

Avec arrogance, elle montra le sol, devant elle.

« À genoux ! » ordonna-t-elle.

Furieux, il s'agenouilla.

« Dis-lui ton nom ! » ordonna-t-elle.

L'homme me regarda, furieux.

— « Je m'appelle Drusus, » dit-il.

— « Au travail, Drusus ! » lui enjoignit-elle.

Il se leva et s'en alla. Je constatai qu'elle détenait véritablement l'autorité. Si sa délégation de pouvoir risquait d'arriver bientôt à son terme, rien ne l'indiquait encore. Elle me regarda, rejeta la tête en arrière avec arrogance. Elle dominait tous ces hommes.

« C'est Drusus qui m'a indiqué qui tu étais, » dit-elle.

— « Je vois, » fis-je.

— « Trois prisonniers ont été capturés, » annonça un homme en se dirigeant vers elle.

— « Amenez-les ! » ordonna-t-elle.

Les trois prisonniers, les mains attachées dans le dos, furent amenés. L'un d'entre eux était un homme, les deux autres des femmes, des esclaves. L'homme avait une laisse au cou, tenue par un garde. Les deux femmes partageaient la même laisse, chacune étant attachée à une extrémité. Un garde la tenait par le milieu. L'homme était le chasseur rouge que j'avais vu à la foire. Il n'avait plus son arc ni le reste de ses affaires. Les deux femmes étaient les esclaves qu'il avait achetées à la foire, les femmes de la Terre, la blonde et la brune. Il était vêtu comme à la foire, avec un pantalon et des bottes en fourrure, mais torse nu. Les deux femmes, à présent, toutefois, avaient les pieds enroulés dans de la fourrure, attachée avec des lanières de cuir, et portaient des tuniques en fourrure. Sous la laisse qui leur emprisonnait le cou, étaient attachées quatre lanières de cuir tressées suivant un motif complexe. C'est ainsi que les chasseurs rouges identifient leurs animaux. La manière dont les lanières sont tressées indique le propriétaire.

« À genoux ! » ordonna le garde.

Les deux esclaves s'agenouillèrent immédiatement, obéissant à l'ordre d'un maître.

La femme les regarda d'un air méprisant.

Le chasseur rouge, originaire des régions polaires, ne s'était pas agenouillé. Peut-être ne parlait-il pas assez bien goréen pour comprendre l'ordre. On parle plusieurs langues barbares, sur Gor, en particulier dans les régions isolées. En outre, certains dialectes du goréen sont pratiquement incompréhensibles. En revanche le goréen, dans ses variétés, est la *lingua franca* des régions civilisées. Rares sont les Goréens qui ne le parlent pas bien que, pour certains, ce soit presque une seconde langue. Le goréen a tendance à s'uniformiser grâce aux mélanges et aux transactions des foires. En outre, lors de certaines foires, la Caste des

Scribes, considérée comme arbitre dans le cadre de ces problèmes, décide que certaines prononciations ou formations grammaticales doivent être préférées à d'autres. Les foires, dans divers domaines, tendent à uniformiser la langue qui, dans d'autres conditions, pourrait éclater en variantes régionales lesquelles, au fil des siècles, pourraient devenir des modalités linguistiques mutuellement incompréhensibles et, en réalité, des langues distinctes. Les foires et, à mon avis, la volonté des Prêtres-Rois, empêchent cela.

— « Non, » répondit le chasseur rouge. Il avait parlé goréen.

Des coups de hampes de lances l'obligèrent à s'agenouiller. Il leva la tête, furieux.

« Libérez nos tabuks ! » dit-il.

« Emmenez-le et mettez-le au travail sur le mur ! » ordonna la femme.

L'homme fut entraîné.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda Sydney Anderson, regardant les deux femmes.

— « Des esclaves polaires, les animaux du chasseur rouge, » répondit un homme.

— « Regardez-moi, » dit-elle.

Les femmes la regardèrent dans les yeux.

« Vous semblez être des femmes de la Terre, » dit-elle en anglais.

Je la trouvai perspicace. Il était encore possible de les distinguer des Goréennes asservies. Quelque chose, pour un œil exercé, trahissait encore la complexité, l'inhibition, de leur origine terrestre. Par la suite, si elles avaient le maître convenable, où la succession de maîtres convenables, cela ne serait plus possible en les regardant. Elles seraient trahies, alors, si leurs dents n'étaient pas correctement examinées, par leur accent. Une dent plombée indique généralement une femme de la Terre. Ce n'est pas un indice infallible, cependant, car toutes les femmes de la Terre n'ont pas des plombages et il arrive que les membres de la Caste des Médecins soignent les dents des Goréennes. Les caries sont rares, chez les Goréens, en raison de leur régime alimentaire simple et de l'absence de pressions émotionnelles violentes, avec leurs conséquences physiologiques et chimiques, pendant la puberté. La culture goréenne aime le corps, son développement, ses appétits et ses besoins. Nous ne nous passionnons pas pour la croissance des arbres et les Goréens ne se passionnent pas pour la croissance des gens. Par certains aspects, les Goréens sont peut-être cruels. Pourtant ils n'ont jamais estimé nécessaire de mentir pour faire souffrir les enfants. J'ai toujours eu l'impression qu'ils aimaient les enfants. Peut-être est-ce pour cette raison qu'ils les frappent rarement. Les enfants esclaves eux-mêmes, incidemment, sont rarement maltraités et bénéficient d'une grande liberté jusqu'à ce qu'ils atteignent l'âge adulte. C'est à ce moment-là, bien entendu, qu'on leur enseigne leur asservissement. Des hommes arrivent et le jeune mâle est attaché puis conduit au marché. Si le jeune esclave est une femme, elle sera ou ne sera pas conduite au marché. De nombreuses jeunes esclaves sont élevées avec les filles de la Demeure. C'est souvent une journée stupéfiante et terrifiante, pour ces jeunes femmes, que celles où elles sont soudain forcées de porter un collier, fouettées, ou contraintes de payer le prix de l'épanouissement de leur beauté.

« N'êtes-vous pas des femmes de la Terre ? » demanda Sydney Anderson, yeux bleus et cheveux auburn, aux deux filles à genoux, vêtues de tuniques en fourrure, la laisse au cou et les poignets attachés dans le dos.

— « Oui ! Oui ! » s'écria soudain la blonde. « Oui ! »

Je supposai que Sydney Anderson était la première personne parlant anglais qu'elles eussent rencontrée sur Gor.

— « Qu'êtes-Vous ? » s'enquit Sydney Anderson.

— « Des esclaves, Maîtresse, » répondit la blonde.

— « Comment vous appelez-vous ? » demanda-t-elle encore.

— « Barbara Benson, » répondit la blonde.

— « Audrey Brewster, » répondit la brune.

— « J'ai peine à croire, » dit Sydney Anderson, « qu'un Indien ait pu vous donner de tels noms. »

Je n'avais pas véritablement considéré le chasseur rouge comme un Indien, mais je supposai que tel était le cas. Les Goréens appellent généralement les habitants des régions polaires : les chasseurs rouges. De toute évidence, ils étaient culturellement distincts des sauvages rouges, tarniers, des régions situées à l'est et au nord des Montagnes de Thentis, qui entretenaient un pouvoir féodal sur des communautés agricoles clairsemées d'esclaves blancs. À mon avis, ces individus étaient davantage des Indiens que les chasseurs rouges. Pourtant, manifestement, si l'on voulait être précis sur ces questions, les chasseurs rouges étaient également des Indiens. En revanche, les enfants des chasseurs rouges ont des points bleus à la base de la colonne vertébrale, lorsqu'ils naissent, contrairement à ceux des sauvages rouges des Montagnes de Thentis. De sorte qu'il y a, entre eux, une distinction raciale. Il y a également des différences sérologiques. La race, incidemment, ne compte guère, pour les Goréens, peut-être parce que les peuples se mêlent. La langue et la cité, cependant, la caste, sont des questions capitales, à leurs yeux, et constituent le fondement des discriminations qui font les délices des êtres humains.

La blonde regarda Sydney Anderson.

— « Je m'appelle Dé-à-Coudre, » dit-elle.

— « Je m'appelle Chardon, » dit la brune.

Comme elles étaient belles, à genoux, les mains attachées dans le dos !

— « N'avez-vous pas honte d'être esclaves ? » s'enquit Sydney Anderson.

— « Oui, oui, » sanglota la blonde. Je me souvins qu'elle portait auparavant un short court, effiloché, et une chemise d'homme attachée sous les seins.

— « Bien, » dit Sydney Anderson.

Elles la regardèrent.

« Regardez-vous. » reprit-elle. « Voyez comme vous êtes accoutrées. Vous devriez avoir honte. »

— « Vas-tu nous affranchir ? » souffla la blonde. Puis elle ajouta. « ... Maîtresse. »

Sydney Anderson les considéra d'un air méprisant.

— « Il y a des femmes, » déclara-t-elle, « qui méritent d'être esclaves. »

— « Maîtresse, » protesta la blonde.

— « Emmenez-les ! » ordonna Sydney Anderson.

— « Veux-tu qu'elles meurent ? » demanda l'homme.

— « Lavez-les, peignez-les, » dit-elle, « puis enchaînez-les dans la longue maison à l'intention des gardes. »

— « Ce sera fait, » répondit l'homme.

Les femmes furent emmenées.

— « Tu as certainement d'autres femmes, » dis-je, « à l'intention des hommes. »

— « Ce sont les deux seules, » répondit-elle. « J'ai ordonné à nos cantiniers de ne pas introduire des esclaves dans le camp. »

— « Quand j'ai été capturé, » dis-je, « une esclave blonde du nom de Constance a également été prise. Je croyais qu'elle avait été amenée ici. »

— « Non, » répondit la femme.

— « Où a-t-elle été emmenée ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

Elle tira sur ma laisse de cuir. Puis elle leva le bras, la détacha, la roula et la remit dans l'anneau de sa ceinture.

— « Le soleil est beau sur tes cheveux auburn, » dis-je.

— « Oh ? » fit-elle.

— « Oui, » repris-je. « Sais-tu que les femmes aux cheveux auburn se vendent souvent plus cher, sur l'estrade ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle, « je ne le savais pas. » Puis elle se tourna vers les gardes qui se tenaient autour de nous. « Allez l'attacher au chevalet ! » ordonna-t-elle. « Attachez-le bien et fouettez-le. Utilisez le serpent. Ensuite, enfermez-le et enchaînez-le. Demain, mettez-le au travail sur le mur. »

— « Les chasseurs rouges vivent du tabuk, » lui dis-je. « Sans lui, ils mourront de faim. »

— « Cela ne me concerne pas, » répliqua-t-elle.

Les hommes posèrent les mains sur mes bras.

« Oh, » fit-elle, incidemment, « peut-être es-tu au courant de l'existence d'un navire de ravitaillement à destination du grand Nord. »

— « Je suis au courant, » répondis-je.

— « Il a été coulé, » dit-elle. « Il est probable que les membres de l'équipage te salueront demain. Ils travaillent également sur le mur. »

— « Comment avez-vous fait pour prendre le navire ? » demandai-je.

— « Il y a cinq tarniers, ici, » répondit-elle, « mais ils sont actuellement en patrouille. Ils ont tiré sur le navire depuis les airs. L'équipage, ayant abandonné le navire, a été appréhendé plus tard. Le navire, brûlé jusqu'à la ligne de flottaison, a été dirigé sur les écueils et s'est échoué. À la marée montante, il a été dégagé et a coulé. Ses cales sont à présent occupées par les requins. »

Je la regardai.

« Nous sommes consciencieux, » souligna-t-elle.

— « Les chasseurs rouges vont mourir de faim, » lui remontrai-je.

— « Cela ne me concerne pas, » répliqua-t-elle.

— « Pourquoi retenez-vous les tabuks ? » demandai-je. « Qu'avez-vous à y gagner ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Je me contente d'exécuter les ordres. »

— « Les chasseurs rouges, » insistai-je.

— « Cela ne me concerne pas, » répéta-t-elle. Puis elle ajouta : « Emmenez-le. »

Deux hommes se saisirent de moi et m'entraînèrent. J'étais persuadé d'avoir compris pourquoi on arrêtait les tabuks. Le rôle de ce point, dans les plans des Kurii, me paraissait clair. Le fait que la femme n'ait pas compris me troubla.

Apparemment, elle ne savait que ce qu'elle devait savoir.

CE QUI ARRIVA À PROXIMITÉ DU MUR

« **E**ST-IL encore vivant ? » demanda un homme. J'étais enchaîné dans une cage d'esclave.

— « Oui, » répondit le chasseur rouge.

— « Il est fort, » dit un autre homme.

Je voulais que la femme qui m'avait fait fouetter soit en mon pouvoir. Péniblement, je m'assis.

— « Repose-toi, à présent, » dit Ram. « L'aube est presque là. »

— « Ils t'ont pris, » dis-je. Je l'avais laissé à Lydius, dans une taverne.

Il eut un sourire forcé.

— « Au milieu de la nuit, » expliqua-t-il, « dans une alcôve, ils m'ont surpris en compagnie de Tina. À la pointe de l'épée, j'ai été encapuchonné et enchaîné. »

— « Comment était la fille ? » demandai-je.

— « Il a suffi d'un quart d'ahn, » dit-il, « pour qu'elle hurle qu'elle m'appartenait. » Il se passa la langue sur les lèvres. « Quelle esclave ! » s'émerveilla-t-il.

— « C'est bien ce que je pensais, » dis-je. « Où est-elle ? » demandai-je.

— « Elle n'est pas ici ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Où l'ont-ils emmenée ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » dis-je.

— « Je veux la récupérer, » dit-il.

— « Ce n'est qu'une esclave, » fis-je remarquer.

— « Je veux la posséder à nouveau, » dit-il.

— « Crois-tu que c'est ton Esclave Idéale ? » m'enquis-je. « Celle avec laquelle tu réaliseras le Lien Parfait ? »

— « Peut-être, » répondit-il. « Je ne sais pas. Mais je ne serai pas satisfait aussi longtemps qu'elle ne sera pas à nouveau à mes pieds. »

— « Mais ne l'as-tu pas obligée à te servir du Paga publiquement dans sa propre cité, et comme une esclave ? »

— « Bien sûr, » répondit-il. « Ensuite, je l'ai traînée par les cheveux dans une alcôve. »

— « Est-ce ainsi que l'on traite son Esclave Idéale ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit-il.

— « Excellent, » appréciai-je. Je constatai que Ram était véritablement un maître. L'abandon de la femme était vraisemblablement une réaction à sa force. Bien souvent, les esclaves savent qui est leur maître et qui ne l'est pas.

« Comment t'appelles-tu ? » demandai-je au chasseur rouge. « Pardonne-moi, » ajoutai-je.

Les chasseurs rouges refusent souvent de dire leur nom. Et si le nom s'en allait ? Que se passerait-il si, ayant franchi leurs lèvres, il ne revenait pas ?

— « Un homme que certains chasseurs du Nord appellent Imnak partage tes chaînes, » répondit-il.

Il parut réfléchir. Puis il sembla satisfait. Son nom ne l'avait pas abandonné.

— « Tu t'appelles Imnak, » dis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Je m'appelle Tarl, » dis-je.

— « Salut, Tarl, » dit-il.

— « Salut, Imnak, » répondis-je.

— « Je t'ai déjà rencontré, » dit un homme.

— « Je te connais, » répondis-je. « Tu es Sarpedon, propriétaire d'une taverne à Lydius. »

— « J'ai vendu la petite esclave que tu connaissais, » dit-il.

— « Je sais, » répondis-je. « Elle porte désormais son collier dans ma Demeure. »

— « Une fille superbe, » dit-il. « Je l'ai souvent utilisée pour mon plaisir. »

— « Ta taverne, » dis-je, « est à présent dirigée par un certain Sarpelius. »

— « Je sais, » répondit-il. « J'aimerais pouvoir mettre les mains autour du cou de ce bandit. »

— « Comment es-tu arrivé ici ? » m'enquis-je.

— « Je remontais le Laurius, » raconta-t-il, « pour voir si les Panthères des forêts du Nord avaient capturé de nouvelles esclaves, que j'aurais pu échanger contre des pointes de flèches et des bonbons, puis utiliser dans ma taverne. Malheureusement ce fut moi, capturé par quatre tarniers, qui me retrouvai enchaîné. Cela faisait évidemment partie d'un plan. Mon assistant, Sarpelius, était de mèche avec eux. »

— « Ta taverne sert à recruter des ouvriers pour le mur, » dit Ram.

Plusieurs hommes grognèrent avec colère.

— « Confiez-moi Sarpelius, » déclara Sarpedon, « et vous serez amplement remboursés de vos déboires. »

— « Amiral, » dit un homme.

— « Je te connais, » dis-je. « Tu es Tasdron, capitaine dans la flotte de Samos. »

— « Le navire a été incendié puis coulé, » dit-il. « Le navire de ravitaillement allait vers le Nord. »

— « Je sais, » dis-je.

— « Je suis un mauvais capitaine, » dit-il.

— « Il est difficile de défendre un navire contre des attaques de tarns, contre l'huile en feu lancée sur les voiles. »

— « Ils sont revenus inlassablement, » expliqua-t-il.

— « Ce n'était pas un navire de guerre, » dis-je.

— « Qui aurait pu penser qu'il y aurait des tarniers au nord du Torvaldsland, » dit Ram.

— « Cela est possible au printemps et en été, » dit Sarpedon.

— « Tu as sauvé tes hommes, » dis-je. « C'est déjà bien. »

— « De quel navire s'agit-il ? » demanda Imnak.

— « C'était un navire envoyé au Nord, » expliquai-je, « avec de la nourriture pour les hommes des régions polaires, quand j'ai entendu dire que le Troupeau de Tancred n'avait pas encore foulé les neiges du Glacier de la Hache. »

Imnak sourit.

— « Combien de peaux aurais-tu exigées en échange de cette manne ? » demanda-t-il.

— « Je n'envisageais pas de faire des bénéfices, » répondis-je.

Le visage d'Imnak s'assombrit.

Les habitants du Nord sont fiers. Il n'entrerait pas dans mes intentions de les rabaisser, lui et son peuple.

« C'est un cadeau, » dis-je. Il comprendrait l'échange de cadeaux.

— « Ah, » fit-il. On peut échanger des cadeaux entre amis. Les cadeaux sont importants dans la culture des habitants des régions polaires. On en échange en toutes occasions. Parfois, bien entendu, quand un chasseur n'a pas de nourriture à donner à sa famille, un autre chasseur l'invite chez lui, on lui rend visite, apportant de la nourriture, afin qu'ils partagent le festin. Ce geste, bien entendu, est rendu quand l'occasion se présente. Les échanges eux-mêmes, dans le Nord, bizarrement, prennent parfois l'aspect d'un échange de cadeaux, comme si le commerce, évident et cru, portait atteinte à la sensibilité de ces fiers chasseurs. Celui qui a le courage de poursuivre le dangereux sleen marin des eaux arctiques, n'ayant qu'une fragile embarcation en peau de tabuk, ses armes et son adresse pour se défendre contre les dents de l'animal, ne tient pas à être confondu avec un commerçant.

« Je sais que tu es sage et que je suis stupide, » dit Imnak, « car je ne suis qu'un humble habitant des régions polaires, mais mon Peuple, au rassemblement d'été, pendant les grandes chasses, compte plusieurs centaines d'individus. »

— « Oh, » dis-je. Je ne savais pas qu'ils étaient aussi nombreux. Un navire n'aurait guère atténué leur désespoir, le risque de les voir mourir de faim, même s'il était parvenu à franchir le blocus aérien des tarniers des Kurii.

— « Et puis, » reprit Imnak, « les miens sont à l'intérieur des terres, attendant que le troupeau vienne brouter dans la toundra. Je suis heureux de savoir que tu as compris cela, que tu savais où le trouver et aie envisagé de lui porter les cadeaux jusqu'au cœur de la toundra. »

— « Il n'y avait qu'un navire, » répondis-je. « Et les difficultés relatives au transport des provisions dans les endroits où elles étaient nécessaires m'avaient échappées. »

— « Mes oreilles m'abusent-elles ? » demanda Imnak. « Je ne puis croire ce que j'entends. Ai-je entendu un homme blanc admettre qu'il a commis une erreur ? »

— « J'ai commis une erreur, » confirmai-je. « Celui qui est sage au Sud peut être stupide au Nord. »

Cette reconnaissance laissa Imnak stupéfait pendant quelques instants.

« Tu es plus sage que moi, » ajoutai-je pour faire bonne mesure.

— « Non, » dit-il, « toi, tu es plus sage que moi. »

— « Peut-être suis-je plus sage au Sud, » repris-je, « mais tu es plus sage au Nord. »

— « Peut-être, » reconnut-il.

— « Et tu es un grand chasseur, » ajoutai-je.

Il sourit.

— « Je chasse un peu, » dit-il.

« Debout ! Debout ! » cria un gardien, frappant avec sa lance sur les barreaux en bois des cages. « C'est l'heure du grua, puis du travail ! »

Deux gardiens vinrent ensuite parmi nous, poussant les hommes pour les faire lever.

« Débarrasse cet homme de ses chaînes, » dit Ram en me montrant. « Hier, il a été fouetté avec le serpent. »

Il n'était pas rare que des hommes meurent, sous les coups du serpent, lourde lanière chargée de fils métalliques et de boules de plomb.

— « Selon les ordres, » répliqua le gardien, « il doit travailler aujourd'hui. »

Ram me regarda, stupéfait. J'étais déjà debout. Je me souvins que la jolie femme qui m'avait capturé avait dit que je travaillerais aujourd'hui. Je devais parfaitement comprendre

de qui j'étais le prisonnier.

— « J'ai faim, » dis-je.

Le garde recula. Il alla vérifier les chaînes des chevilles des autres prisonniers.

Bientôt, on nous fit sortir de la cage. En nous dirigeant vers la cabane des cuisines, nous passâmes devant une grande estrade en bois sur laquelle le chevalet était dressé. Elle faisait environ trois mètres au carré et un mètre de haut ; on y accédait par des marches. Le chevalet lui-même, vertical, consistait en deux poteaux d'environ vingt centimètres de côté et deux mètres cinquante de haut, et d'une poutre transversale faisant approximativement quinze centimètres de côté et deux mètres de long. Les deux poteaux verticaux étaient soutenus par des supports d'environ vingt centimètres de côté. Un lourd anneau était fixé sur la face inférieure de la barre transversale ; c'était à cet anneau que le prisonnier, les poignets attachés, pouvait être suspendu. Un anneau identique était fixé sur les planches de l'estrade, exactement sous l'anneau supérieur. C'était à l'anneau inférieur que les pieds du prisonnier, croisés et liés, pouvaient être attachés. Cela évite qu'il se balance trop sous les coups.

On nous fit mettre à genoux près de la cabane des cuisines. On nous donna des bols en bois. On nous donna du gruau mélangé à de gros morceaux de tabuk bouilli ; nous fûmes servis par la femme blonde, qui s'appelait Barbara Benson et était à présent Dé-à-Coudre, et par la brune, autrefois Audrey Brewster et à présent Chardon, simple esclave. Dé-à-Coudre était devenue Première Fille. Elle obligea Chardon à porter le seau métallique, tandis qu'elle remplit nos bols avec une louche. Les femmes ne portaient plus au cou les lanières de cuir qui faisaient d'elles les animaux du chasseur, et leurs pieds n'étaient plus enroulés dans des morceaux de fourrure. Toutes les deux portaient une camisk en laine, avec une ceinture, vêtement ouvert sur les côtés que les esclaves portent parfois. Bien qu'il fasse froid, les deux esclaves étaient pieds nus.

Dé-à-Coudre poussa un cri, saisie par un des hommes de la Chaîne. Elle le frappa avec sa louche. Elle fut jetée par terre sous lui. Aussitôt, les gardiens s'abattirent sur l'homme, le frappant avec les hampes de leurs lances et l'éloignant de la fille. Ils le frappèrent cruellement.

« Elle est réservée aux gardiens, » déclarèrent-ils.

Terrifiée, sa camisk partiellement arrachée, Dé-à-Coudre s'éloigna de la Chaîne.

« Remplis une nouvelle fois leurs bols, » dit le chef des gardiens. « Une dure journée de travail les attend. »

Dé-à-Coudre et Chardon recommencèrent à l'extrémité de la file, sur ma droite. En servant, effrayées, elles restèrent aussi loin que possible des hommes.

Elles connurent la terreur des esclaves parmi des hommes privés de femmes.

La Chaîne comportait une quarantaine d'hommes. Sur les soixante pasangs du mur, il y avait plusieurs Chaînes semblables, avec leurs cages et leur intendance. Entre trois cents et quatre cents hommes, avec leurs gardiens, travaillaient le long du mur. Je ne pense pas que c'était par erreur que je me trouvais dans une des Chaînes centrales. La femme qui m'avait capturé en avait manifestement décidé ainsi. Elle était très fière de ma capture, qu'elle considérait comme un symbole de ses mérites. Elle voulait pouvoir me surveiller facilement, de sorte qu'elle m'affecta près du centre du mur, près du quartier général. En outre, je crois qu'elle jouissait du plaisir de me voir enchaîné.

On nous fit passer devant la haute plate-forme dominant le mur.

Elle se tenait sur la plate-forme, avec deux gardiens.

« Elle se lève tôt, » fit remarquer un homme.

Près de la plate-forme, il y avait un tas de poutres et de lourdes pierres, transportées par

d'autres ouvriers pendant l'après-midi du jour précédent. Il y avait également des outils, enroulés dans des fourrures.

« Prenez ces poutres, » dit un gardien. « Transportez ces pierres ! »

Ram, Imnak, Tasdron, qui avait été capitaine dans la flotte de Samos et dont le navire avait été coulé, et moi, hissâmes une poutre sur nos épaules.

La jolie femme qui nous avait capturés nous regardait. Elle était rouge de plaisir.

« Elle porte des fourrures d'homme, » s'étonna Imnak.

C'était vrai, du moins du point de vue d'un chasseur rouge. Les fourrures des femmes des chasseurs rouges sont différentes de celles des hommes. Leurs bottes, souples, en peau de sleen, montent jusqu'en haut des cuisses et non jusqu'au genou. Au lieu de pantalon en fourrure, elles portent de courts shorts en fourrure. Quand elles couvrent leur poitrine, c'est généralement avec une chemise de peau de lart, ornée de perles. Lorsqu'il fait froid, comme les hommes, elles portent un ou plusieurs anoraks à capuche, en peau de tabuk. La peau de tabuk est la fourrure la plus chaude de l'arctique. Les poils du tabuk du Nord, bizarrement, sont creux. L'air contenu dans les poils creux confère à la fourrure d'excellentes propriétés isolantes. L'air, incidemment, est extrêmement important, d'une manière générale, sur le plan de l'efficacité des vêtements des chasseurs rouges. En premier lieu, étant en peau, les vêtements ne laissent pas passer le vent, contrairement à la majorité des autres vêtements. L'air froid, par conséquent, ne peut pas pénétrer sous les vêtements. La valeur calorifique du vêtement est fonction de l'air emprisonné contre la peau. Cet air, à l'intérieur du vêtement, est naturellement chauffé par le corps. Ce vêtement, à cause de la capuche, et du poids du vêtement sur les épaules, tend à retenir l'air chaud. Il ne s'échappe pas par le bas parce que l'air chaud, étant moins dense, que l'air froid, a tendance à monter. Le danger principal que présentent ces vêtements, bizarrement, réside en ceci que celui qui les porte peut avoir trop chaud. La transpiration, dans l'hiver arctique, qui peut geler sur le corps et mouiller les vêtements qui deviennent alors raides et inutiles, est un danger qu'il faut éviter dans toute la mesure du possible. Toutefois la conception des vêtements a pour effet de supprimer ce danger. Quand le chasseur a trop chaud, il ouvre le col de l'anorak. Cela permet à l'air chaud de s'échapper et sa place est prise par l'air frais, froid, du bas. Ainsi, en fermant et en ouvrant le col du vêtement, il contrôle son efficacité en fonction des besoins. La valeur calorifique de la majorité des vêtements, incidemment, est fonction du nombre de couches, non de l'air emprisonné. Ces nombreuses couches de vêtements sont, bien entendu, lourdes, encombrantes et gênantes. En outre, naturellement, comme ce type de vêtement laisse généralement passer le vent, l'air froid entre et, rencontrant l'air chaud du corps, tend à produire de l'humidité. Les vêtements deviennent, de ce fait, plus lourds et plus dangereux à basse température. De plus, il n'y a aucun moyen simple d'éviter ce danger. On peut, bien sûr, retirer quelques couches de vêtements mais, dans les températures arctiques, cela peut se révéler dangereux. En outre, il est possible que le vêtement soit gelé quand on décide de le remettre. Dans les températures arctiques, l'humidité d'un vêtement peut se transformer en glace en quelques secondes. Les emmanchures des anoraks, incidemment, sont grandes, de sorte que l'homme peut passer les bras et les mains à l'intérieur, s'il le souhaite, pour les réchauffer contre son corps. Les vêtements du chasseur rouge semblent parfaitement adaptés à ses besoins. Ils sont chauds, légers et autorisent une grande liberté de mouvement.

« Travaille bien, Tarl Cabot ! » cria la jolie femme qui m'avait capturé, depuis la plateforme.

« Avancez ! » ordonna un gardien.

Nous nous mîmes en route, avançant d'abord le pied gauche. Nos chevilles droites,

enchaînées, suivirent.

La poutre était lourde.

« C'est comme de la pierre, » dit Ram. Il abattit la barre à mine, qu'il tenait avec de la fourrure. Elle frappa la couche de permafrost et tinta.

J'abattis également la barre à mine dans le trou. Un éclat de sol gelé se détacha.

Nous creusions en diagonale, car les poutres que nous installions devraient servir de support. Nous étions à environ un demi-pasang de la plate-forme. Le mur était plus faible à cet endroit. Je l'avais appris la veille, avant de quitter le quartier général de la femme qui m'avait capturé. On avait déjà installé des poutres et des pierres. Il fallait en poser d'autres. Cet endroit faible se trouvait sur la gauche de la plate-forme lorsqu'on faisait face aux tabuks. Le centre du mur avait été construit en travers du cours principal de la migration des tabuks. Les animaux, frustrés, exerçaient parfois des pressions sur le mur. En outre, parfois, les animaux qui se trouvaient au pied du mur, étaient poussés contre lui, écrasés contre lui, par le poids de ceux qui se trouvaient derrière. Parfois, dans des endroits dégagés, des mâles puissants chargeaient le mur et le frappaient avec leur corne. Les animaux ne comprenaient pas cet obstacle dressé en travers de leur chemin. Il était incompréhensible et beaucoup perdaient la raison. Pourquoi ne cédaient-ils pas ?

J'appris que, en deux ou trois occasions, en certains endroits, le mur avait failli céder mais, chaque fois, les hommes étaient parvenus à le réparer à temps.

« Mettez des pierres ici ! » ordonna un gardien.

Des hommes, portant des pierres, les posèrent contre le mur. Ces renforts, cependant, ne seraient pas aussi efficaces que les poutres de soutien que nous mettions péniblement en place.

De l'autre côté du mur, il y avait des milliers de tabuks. Des milliers arrivaient quotidiennement par les chemins contournant le Torvaldsland.

« Avec le permafrost, » dis-je à Ram, « les poutres du mur ne sont certainement pas profondément enfoncées. »

— « Elles le sont sans doute suffisamment, » répondit-il. « Pour les retirer, il faudrait disposer de la main-d'œuvre nécessaire. »

— « Nous avons manifestement la main-d'œuvre nécessaire, » dis-je.

— « Peut-être pourrais-tu discuter cette question avec les gardes, » suggéra-t-il.

— « Ils ne seraient peut-être pas d'accord, » fis-je remarquer.

— « Quel est ton plan ? » demanda-t-il.

Nous étions enchaînés l'un à l'autre, mais séparés des autres pour la commodité du travail. Plusieurs autres paires étaient ainsi enchaînées. La chaîne, en raison de la structure des anneaux qui nous emprisonnaient les chevilles, pouvait être divisée en unités de travail.

— « Imnak, » dis-je, « voudrais-tu rentrer chez toi ? »

— « Il y a quatre lunes que je n'ai pas vu une danse du tambour, » répondit-il.

— « Tasdron, » repris-je, « aimerais-tu un nouveau navire ? »

— « Je le défendrais contre les tarniers, » dit-il. « Ils pourraient toujours essayer de le prendre ! »

— « Ne sois pas stupide, » intervint un homme. « Nous ne pouvons pas nous échapper. Nous sommes enchaînés. Les gardiens, même si ce n'est pas ici, sont nombreux. »

— « Nous n'avons pas d'alliés, » ajouta un autre homme.

— « Tu te trompes, » dis-je, « nous avons des milliers d'alliés. »

— « Oui ! » s'écria Ram. « Oui ! »

Les clés de nos chaînes étaient en possession du chef des gardiens, responsable de notre

Chaîne.

— « Parlez moins, » intervint un gardien. « Vous êtes ici pour consolider le mur, pas pour parler comme des esclaves. »

— « Il me semble que le mur risque de céder, ici, » dis-je, montrant une partie du mur.

— « Où ? » demanda-t-il, s'approchant du mur et le tâtant.

Je ne trouvais pas prudent, de sa part, de tourner le dos aux prisonniers.

Par-derrière, je poussai sa tête contre les poutres. Elle les heurta avec une force considérable. Je fis signe aux hommes qui m'entouraient de me rejoindre au pied du mur. Le gardien abattu était invisible, parmi nous. J'avais à présent son épée à la main.

— « Que se passe-t-il ? » demanda le chef des gardiens.

— « Tu vas nous faire tuer, » dit un homme.

Il se fraya un chemin parmi nous, frappant à droite et à gauche. Puis il vit son camarade abattu. Il blêmit, la main sur le pommeau de son épée. Mais mon épée était sur sa poitrine.

Ram le débarrassa rapidement de ses clés. Il me détacha, puis passa les clés à Tasdron.

— « Vous ne pourrez pas vous échapper, » dit le chef des gardiens. « Vous êtes coincés entre le mur d'un côté et les gardiens qui peuvent être rapidement amenés ici, de l'autre. »

— « Appelle tes camarades, » dis-je.

— « Je n'en ai pas l'intention, » dit-il.

— « Le choix t'appartient, » répondis-je. Je reculai la lame.

— « Attends, » intervint-il, puis il appela : « Jason ! Ho-Sim ! Rejoignez-moi ! »

Ils arrivèrent rapidement. Nous eûmes alors quatre épées et deux lances. Ils n'avaient pas de boucliers car ils étaient seulement chargés de superviser une équipe d'ouvriers.

« Capitaine ! » cria un autre gardien, à une quarantaine de mètres de nous. « Est-ce que tout va bien ? »

— « Oui, » répondit-il.

Mais l'homme avait apparemment vu une lance bouger parmi les ouvriers.

Il pivota brusquement sur lui-même et partit en courant dans la direction de la plateforme et des bâtiments principaux.

« Une lance ! » dis-je.

Mais, quand la lance fut dans ma main, l'homme était hors de portée.

— « Il va donner l'alerte, » dit le chef des gardiens. « Vous êtes fichus. Rendez-moi mes armes et enchaînez-vous à nouveau. Je demanderai que vos vies soient épargnées. »

— « Eh bien, les gars, » dis-je, « mettons-nous à présent au travail de bon cœur. Je ne pense pas que nous disposions de beaucoup de temps ! »

Énergiquement, ils entreprirent alors de pratiquer une ouverture dans le mur.

— « Vous êtes fous ! » s'écria le chef des gardes. « Vous serez tous piétinés ! »

Dès qu'une poutre fut arrachée et écartée, Imnak se glissa dans l'ouverture et rejoignit les tabuks.

— « Au moins, lui, il s'échappera, » dit un homme.

— « Il va se faire tuer, de l'autre côté, » dit un autre.

La fuite d'Imnak me déçut. Je le croyais plus courageux.

— « Vite, les gars ! » dis-je. « Vite ! »

Une autre poutre fut arrachée, grâce aux barres à mine, puis écartée par de nombreuses mains.

Nous entendîmes alors le tintement des barres d'alerte. Il nous parvint clairement dans l'air clair et froid du nord du Torvaldsland.

« Vite, les gars ! » répétais-je pour les encourager.

« Vous aussi, » dis-je, adressant un geste aux gardiens qui regardaient. « Travaillez bien, et j'épargnerai peut-être vos vies. »

Furieux, ils entreprirent également d'arracher les poutres de la terre cruelle.

Soudain, un tabuk qui faisait nettement plus d'un mètre au garrot franchit l'ouverture, bousculant les hommes.

« Vite ! » dis-je. « Remettez-vous au travail. »

— « Nous allons être tués ! » cria le chef des gardiens. « Tu ne connais pas ces animaux ! »

— « Les gardiens arrivent, » gémit un homme.

Une quarantaine de gardiens couraient à présent dans notre direction, les armes prêtes.

— « Rendez-vous, » dit le chef des gardiens.

— « Au travail ! » lui ordonnai-je.

Il constata que j'étais prêt à le tuer pour l'exemple. Sérieusement, il se pencha et, couvert de sueur, se remit au travail.

« Je me rends ! Je me rends ! » cria un homme, courant vers les gardiens.

Sous nos yeux, il fut taillé en pièces.

Je repris la lance qui m'avait été donnée quelques instants plus tôt. Je la projetais en direction des gardiens, qui se trouvaient à présent à une cinquantaine de mètres. Je vis un homme tomber.

Les gardiens s'arrêtèrent net. Ils n'avaient pas de boucliers. Je pris l'autre lance.

« Travaillez ! » criai-je aux hommes qui se trouvaient derrière moi.

« Ho-hisse ! » cria Ram.

Deux autres tabuks franchirent la brèche. Cela ne suffirait pas. Ils ne savaient pas que le mur était ouvert. Quatre tabuks supplémentaires, comme s'ils avaient senti la liberté, passèrent au trot.

Cela ne suffirait pas.

Je menaçai les gardiens avec la lance. Ils se déployèrent, prudents, méfiants.

Une autre poutre fut écartée.

« Tuez-le ! » cria le chef des nouveaux gardiens. Quatre autres tabuks passèrent au trot.

Il n'y aurait pas assez de tabuks ! Les gardiens approchaient, à présent, l'épée levée.

« Aja ! Aja ! » entendis-je, de l'autre côté du mur. « Aja ! Vite, mes frères ! Aja ! »

Ceux qui travaillaient à la destruction du mur poussèrent des cris de joie.

Plus de quarante tabuks, soudain, avec une rapidité stupéfiante, passèrent devant moi. Ils étaient conduits par un animal magnifique, un mâle géant, qui faisait un mètre cinquante au garrot et avait une corne de plus d'un mètre de long. C'était le chef du Troupeau de Tancred.

« Aja ! » entendis-je derrière le mur.

Soudain, ce fut comme si une digue avait été rompue. Je me jetai contre les poutres. Les gardiens décrochèrent et prirent la fuite.

Comme un raz-de-marée, comme une avalanche brune, tumultueuse, floue, grognant, dressant la tête et la corne, les tabuks passèrent rapidement devant moi. Je vis le chef, un peu à l'écart, sur une éminence, tapant du pied, grognant et levant la tête. Il regarda les tabuks passer devant lui, puis il bondit au pied de l'éminence et partit en courant vers la tête du troupeau. D'autres tabuks, à présent, un fleuve de plus de vingt mètres de large, passaient devant moi dans un bruit de tonnerre. J'entendis les poutres craquer, puis casser, dégageant le passage. Elles tombèrent et quelques-unes, sur le dos des animaux étroitement serrés les uns contre les autres, furent transportées sur des dizaines de mètres, bois éclaté et fendu, flottant sur ce fleuve brun et tumultueux, ce torrent impitoyable de poils et de cornes qui

filait vers le Nord. Je me redressai au moment où d'autres poutres cassaient. Quelques minutes plus tard, le fleuve de tabuks faisait plus de deux cents mètres de large. La terre tremblait sous les pieds. La poussière était tellement dense que je pouvais à peine voir et respirer.

Je pris conscience de la présence d'Imnak, souriant, près de moi.

QUELS AUTRES ÉVÈNEMENTS SE PRODUISENT
PRÈS DU MUR ;
JE REPRENDS LE CHEMIN DU NORD ;
JE NE M'ARRÊTE QUE LE TEMPS D'ASSERVIR UNE
FEMME.

JE lui attachai les poignets. Mes hommes m'acclamèrent.

Comme je l'avais prévu, il n'y avait pas eu de combat.

Après la rupture du mur, Drusus, membre de la Caste des Assassins, s'était enfui avec quelques hommes.

Plusieurs gardiens, en outre, n'obéissant plus aux ordres, s'étaient procuré des provisions et avaient fui en direction du sud. Le mur ayant cédé, il leur parut inutile de mourir pour le défendre.

Il nous fut relativement facile de circonvenir les gardiens et les équipes d'ouvriers qui se trouvaient à l'est de la rupture du mur. Il avait été aisé de mettre les uniformes des gardiens et de feindre de conduire une nouvelle Chaîne vers l'est. Les chaînes, bien entendu, n'étaient pas fermées à clé, sauf en ce qui concernait ceux qui occupaient les extrémités de la Chaîne, anciens gardiens à présent vêtus des haillons des ouvriers. J'appartenais à la Caste des Guerriers et il apparut que Ram savait très bien se servir d'une épée. Confrontés à nous et une majorité d'ouvriers apparemment enchaînés, qui rejetaient soudain leurs chaînes et les encerclaient, ils n'offrirent guère de résistance. Bientôt, comme leurs collègues, ils furent enchaînés et vêtus de haillons. À l'extrémité orientale du mur, une ruse similaire surprit le camp des chasseurs. Quelques-uns parvinrent à fuir vers le sud, mais nous capturâmes et enchaînâmes le reste, nous procurant plusieurs grands arcs et plusieurs centaines de flèches. Neuf d'entre nous appartenaient à la Caste des Paysans. Je leur donnai les arcs.

À l'extrémité du mur, Imnak pleura en voyant les étendues couvertes de tabuks massacrés. La fourrure et la peau que les tabuks fournissent aux chasseurs rouges ne leur procurent pas seulement des vêtements, mais aussi des couvertures, des sacs de couchage et d'autres ustensiles. Les peaux servent également à fabriquer des harnais destinés aux sleens des neiges et à leurs femelles à peau blanche. En outre, elles peuvent servir à la fabrication de seaux, de tentes et de kayaks, canoës de chasse étroits et légers, en peau, dans lesquels on peut traquer les mammifères marins. Les tendons servent à la fabrication de lanières, de lignes, de cordes de harpon. Taillés, les os et la corne permettent d'obtenir des pointes de flèches, des aiguilles, des dés à coudre, des ciseaux à bois, des coins et des poignards. La graisse et la moelle des os constituent un combustible. On peut même manger ses yeux et les mousses partiellement digérées qu'il broute.

Des jardins, couvrant de nombreux cadavres, semblables à des mouches gigantesques, s'envolèrent quand Imnak passa près d'eux, puis retournèrent à leur festin.

Il regarda, autour de lui, les animaux massacrés. Seulement un sur dix était écorché.

Les tendons n'avaient pas été prélevés, ni la viande, ni les os. Quelques peaux avaient été prises, et quelques cornes. Mais la mission des chasseurs ne consistait pas à prélever les richesses du Troupeau de Tancred. Ils avaient pour mission de le détruire.

Poussant soudain un cri, il se jeta sur un chasseur. Je l'empêchai de tuer l'homme.

« Nous devons partir, » dis-je. Je vomis. La puanteur me retournait l'estomac.

J'utilisai un nœud de capture sur ses poignets. Mes hommes m'acclamèrent.

« Je suis ta prisonnière, Capitaine, » dit-elle.

Je ne lui répondis pas et la tendis, les mains attachées devant le corps, à un de mes hommes.

« Nous allons te prendre au mot, » dit Sorgus, le voleur de peaux, mal à l'aise.

— « C'est bien, » répliquai-je.

Avec ses hommes, une quarantaine d'individus, il avait trouvé refuge dans le quartier général du commandant du mur. Ils sortirent en file indienne, crispés, encadrés par mes hommes. Je n'avais pas intérêt à massacrer les hommes de main.

Les hommes et les gardiens qui se trouvaient au centre du mur, dans les bâtiments, et dans la partie orientale du mur, y compris les chasseurs postés à l'extrémité du mur, apprenant la rupture de la structure ainsi que la libération et l'armement de nombreux ouvriers, avaient pris la fuite. D'autres, cependant, sous les ordres de Sorgus, s'étaient audacieusement rassemblés afin de tourner les marées de la victoire en leur faveur. Ils ne savaient pas, cependant, à ce moment-là, que neuf de nos hommes, des Paysans, étaient armés d'arcs en bois de Ka-la-na. Derrière chacun d'entre eux, se tenait un homme disposant de flèches. Sur les forces d'origine de Sorgus, environ quatre-vingt-quinze hommes, cinquante avaient succombé sous la féroce pluie de flèches à pointe d'acier qui s'était abattue sur eux. Seuls cinq de ses hommes étaient parvenus jusqu'aux archers. Je les avais tués. Sorgus, alors, avec une quarantaine de survivants, constatant que je déployais les archers sur ses arrières, gagna le bâtiment et se barricada à l'intérieur.

« Il attend, » dit Ram, « le retour des tarniers qui sont en patrouille. »

Nous ne serions guère protégés, en cas d'attaque aérienne.

Une flèche tirée depuis un tarn en piqué, compte tenu de la pesanteur et de l'élan de l'animal ailé, peut s'enfoncer de trente centimètres dans du bois massif.

Une telle attaque contraindrait mes hommes à se disperser pour se mettre à couvert. Les flèches défensives, contraintes de lutter contre la pesanteur, perdent en efficacité et en portée. La dispersion de mes hommes, bien entendu, permettrait à Sorgus et à ses compagnons, couverts par le tir des tarniers, de quitter le bâtiment.

« Quand les tarniers rentreront-ils de patrouille ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Ram.

— « Sorgus ! » avais-je crié.

— « Je t'entends, » répondit-il.

— « Rends-toi ! » criai-je.

— « Pas question, » répondit-il. Des flèches étaient pointées sur la porte à travers laquelle il parlait.

— « Je ne veux pas vous tuer, » repris-je. « Si vous vous rendez maintenant, je vous autoriserai à garder vos armes et à vous retirer en paix. »

— « Me prends-tu pour un imbécile ? » cria-t-il.
— « Quand les tarniers doivent-ils rentrer ? » m'enquis-je.
— « Bientôt ! » répondit-il.

— « Cela pourrait être plusieurs jours, » estima Ram.

— « J'espère pour toi, Sorgus, » dis-je, « qu'ils rentreront dans l'heure qui vient. »

Je postai mes archers face aux portes du bâtiment, avec des hommes armés chargés de les défendre. Mes hommes cernèrent le bâtiment. Ils étaient armés de bâtons et de pierres.

— « Quelles sont tes intentions ? » cria Sorgus.

— « Je vais incendier le bâtiment, » répondis-je.

— « Attends ! » dit-il.

— « Tes hommes et toi, vous pouvez partir en paix immédiatement, » dis-je ; « ou bien mourir dans une ahn. »

D'autres hommes se joignirent à moi, toujours enchaînés. Ils arrivaient des extrémités occidentales du mur. Ils avaient été abandonnés par leurs gardiens. Plus tard, avec des outils, nous les débarrasserions de leurs chaînes. Ces nouveaux venus avaient des barres à mine, des pics et des pelles. Deux d'entre eux avaient des haches.

À présent, environ trois cent soixante-dix hommes cernaient le bâtiment, tous plus ou moins armés, quelques-uns avec seulement des pierres. Ils n'étaient pas d'humeur à plaisanter.

— « N'incendie pas le bâtiment ! » cria Sorgus.

J'ordonnai d'allumer des feux. Des morceaux de tissu, trempés dans l'huile, furent fixés aux extrémités des flèches.

« Comment pouvons-nous être sûrs que tu nous laisseras aller, si nous partons immédiatement, en paix ? » demanda-t-il.

— « J'ai promis, » répondis-je. « Et j'appartiens à la Caste des Guerriers. »

— « Comment pouvons-nous être sûrs que tu appartiens bien à la Caste des Guerriers ? » demanda-t-il.

— « Envoie ton meilleur escrimeur, » répliquai-je, « et tu n'auras plus de doutes sur la caste à laquelle j'appartiens. »

J'attendis.

Personne ne sortit du bâtiment.

« J'attendrai une ehn, » repris-je, « ensuite, je ferai incendier le bâtiment. »

Quelques instants plus tard, je l'entendis hurler, à l'intérieur du bâtiment.

« Non, non ! » criait-elle. « Combattez jusqu'à la mort ! Combattez jusqu'à la mort ! »

Je compris alors que j'avais gagné.

Sorgus sortit du bâtiment, les bras levés, l'épée sur la hanche.

Je regardai partir Sorgus et ses hommes.

« Je suis une prisonnière libre, » déclara-t-elle. « J'exige tous les droits et privilèges de telles prisonnières. »

— « Ouvrez les chaînes de ces hommes, » dis-je, montrant ceux qui venaient de nous rejoindre, arrivant de la partie occidentale du mur.

— « Oui, Capitaine, » dit un homme.

Je me tournai vers la belle captive.

— « Je suis une prisonnière libre, » dit-elle, « et je... »

— « Tais-toi ! » ordonnai-je. Sa dague était posée sur sa gorge. « Tu commandais, ici, » repris-je. « Mais c'est terminé. À présent, tu n'es qu'une femme, sur Gor. »

Elle me regarda avec frayeur.

« Quand les tarniers rentreront-ils ? » demandai-je.

— « Bientôt, » répondit-elle.

Un homme, la prenant par les cheveux, lui tira la tête en arrière. Je posai la lame en travers de sa gorge.

« Quatre jours, » souffla-t-elle. « Ils doivent rentrer dans l'après-midi du premier jour de la Main Transitoire. »

— « Attache-la, » dis-je.

— « Oui, Capitaine, » répondit l'homme avec un sourire.

On lui retira ses bottes en fourrure et on lui relia les chevilles avec une lanière de cuir ; elle avait de jolies chevilles ; le cuir leur permettait de s'écarter d'une trentaine de centimètres ; la laisse qui lui attachait les chevilles fut ensuite passée entre ses jambes puis l'extrémité fut attachée autour de son cou. L'entrave des chevilles l'empêche de faire glisser ses autres liens et contrôle la longueur de ses pas. Une pression sur la lanière qui relie ses poignets à son cou permet à la laisse de fonctionner comme un collier étrangleur ; une pression différente permet de l'obliger à courir sur la pointe des pieds. Bien entendu, ce sont en général les esclaves nues qui sont attachées ainsi.

« Oh, » fit-elle.

L'homme avait enroulé deux fois son poing dans la lanière, la serrant.

Elle me regarda. Elle était sous le contrôle de l'homme qui tenait la lanière.

« Si les tarniers rentrent avant l'après-midi du premier jour de la Main Transitoire, » dis-je à l'homme responsable d'elle, en lui tendant sa dague, « tranche-lui la gorge. »

— « Oui, Capitaine, » répondit-il.

— « Oh ! » s'écria-t-elle, poussée hors de la présence des hommes. Ne savait-elle donc pas qu'elle n'était qu'une femme, sur Gor ?

— « Nous avons beaucoup à faire, » dis-je à mes hommes. « Il faut détruire le mur. Ensuite, vous pourrez vous partager les provisions et partir. Et ceux qui partiront avant que le travail soit terminé, traqués et capturés, seront attachés à un poteau parmi les tabuks massacrés. »

Les hommes se regardèrent avec appréhension. Ils n'avaient pas envie de devenir la proie des jards.

— « Nous avons faim, » dit un homme.

— « Imnak, » dis-je, « va sur la plate-forme. Monte la garde. Tu seras relevé dans deux ahns. »

Il grogna et gagna la plate-forme.

— « Nous avons faim, » répéta l'homme.

— « Moi aussi, » répondis-je. « Festoyons, mais il ne faut pas boire de Paga. Il est trop tard, Demain matin, nous nous mettrons au travail. »

Il y eut des acclamations.

Au matin, ils travailleraient de bon cœur. Je ne pensais pas qu'il faudrait longtemps pour détruire le mur, certainement pas plus longtemps que le temps précédant le premier jour de la Main Transitoire. Nous avons plus de trois cent cinquante hommes. De plus, en de nombreux endroits, le mur était affaibli par les poussées répétées des tabuks.

J'entendis les cris pitoyables de deux femmes. Un homme sortait de la cabane des cuisines où Dé-à-Coudre et Chardon s'étaient cachées. Il les traîna devant nous, les forçant à se baisser en les tenant par les cheveux.

« Regarde ce que nous avons trouvé ! » s'écria joyeusement un homme.

— « Des esclaves ! » crièrent d'autres.

— « Un instant, » intervins-je. « Nous sommes des gens honnêtes et nous ne sommes pas des voleurs. Lâche-les. »

L'homme lâcha les cheveux des femmes. Aussitôt, elles s'agenouillèrent, effrayées.

« Ces filles, » expliquai-je, « appartiennent à Imnak. »

— « C'est un chasseur rouge, » dit un homme.

— « C'est l'un d'entre nous, » dis-je.

Il y eut des cris de colère.

Je tirai ma lame.

« Personne ne les utilisera sans sa permission, » déclarai-je. « Si besoin est, camarades, je maintiendrai la discipline avec ma lame. »

Je regardai les femmes à genoux.

« Il y a beaucoup d'hommes, ici, » dis-je. « Ils ont manifestement très faim. Peut-être pourriez-vous envisager de regagner rapidement la cuisine et de vous mettre au travail. »

— « Oui, Maître ! » s'écrièrent-elles.

— « Rabaissez vos camisks, » leur conseillai-je.

En larmes, elles coururent vers la cuisine, essayant, avec leurs petites mains, de tirer sur leurs vêtements, de sorte qu'ils révèlent moins leur beauté. Les hommes rugirent de rire. Les camisks courtes, ouvertes sur le côté, qu'elles portaient, n'avaient pas été conçues pour permettre aux femmes de réussir dans une telle entreprise.

« À présent, nous sommes seuls, » lui dis-je.

C'était le début de l'après-midi du premier jour de la Main Transitoire.

— « Complètement seuls ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tout à fait seuls ? » demanda-t-elle encore.

— « Oui, » répondis-je.

— « Où sont allés les hommes ? » s'enquit-elle.

— « Le travail est terminé, » dis-je. « Le mur, brûlé et arraché, est détruit. Les autres bâtiments, à l'exception de celui-ci, ont été incendiés. Les ouvriers, en groupes, chargés de marchandises et d'or, sont partis vers le Sud. »

— « Ils ont pris mon or ? » demanda-t-elle. Elle était assise contre le mur du bâtiment, le dos contre les poutres ajustées horizontalement. Ses chevilles étaient contre ses fesses. Les lanières qui, enroulées autour de son estomac et passées dans un anneau situé derrière elle, la maintenaient contre le mur, lui attachaient également les chevilles. Les liens qui lui attachaient les chevilles à l'origine avaient été retirés. Elle avait toujours, toutefois, les poignets liés, l'extrémité de la lanière qui les immobilisait lui entourant le cou.

— « On a trouvé dix cassettes, » dis-je, « que l'on a forcées. Leur contenu a été partagé. Les hommes sont généralement satisfaits des gros salaires qui leur ont été versés. »

— « Je suis à présent sans ressources financières, » dit-elle.

— « Tu es jolie, » répliquai-je. « Peut-être sera-t-il possible de convaincre les hommes de te laisser vivre. »

— « Tu es un monstre ! » dit-elle.

— « Les gardiens et les chasseurs capturés, » repris-je, « libérés et chargés de provisions, sont également partis vers le Sud. »

— « Tu es généreux, » dit-elle.

— « Parfois, » répondis-je, « ... avec les hommes. »

Elle se tassa sur elle-même.

« Ils ont travaillé, avec les autres, à la destruction du mur, » dis-je.

— « Et le chasseur rouge ? » s'enquit-elle.

— « Parmi tous ceux qui ont travaillé sur le mur, lui seul part vers le Nord, » indiquai-je.

— « Et les deux filles ? » demanda-t-elle.

— « Il pousse ses jolis animaux devant lui, » répondis-je. Imnak avait construit un traîneau qui lui permettrait de traverser le Glacier de la Hache. Dé-à-Coudre et Chardon le tiraient à présent dans la toundra, en direction des neiges. Avant de partir, il leur avait enseigné à confectionner des vêtements adaptés au Nord. Utilisant les fourrures et les peaux disponibles près du mur, elles avaient fabriqué des bas en peau de lart, des chemises de peau, un anorak lourd et un léger, tous les deux comportant une capuche bordée de fourrure de lart. En outre, elles avaient confectionné les hautes bottes de fourrure des femmes nordiques et les courts shorts en fourrure jusqu'auxquels montaient les bottes. Sur la peau des chemises et des anoraks, il leur avait fait broder un motif qui, sur l'épaule gauche, représentait la lanière de cuir. Il indiquait que ces vêtements appartenaient à des animaux. Un motif similaire apparaissait sur tous les autres vêtements. Au cou, à présent, elles portaient à nouveau les quatre lanières, toutes nouées d'une façon différente, grâce auxquelles un chasseur rouge pouvait, en les examinant, déterminer que leur propriétaire était Imnak. Au matin, Imnak, marchant derrière le traîneau et légèrement sur le côté, avait quitté le camp. Comme il faisait chaud, il n'avait pas autorisé les femmes à porter leurs chemises en peau et leurs anoraks. Les femmes nordiques agissent souvent ainsi lorsqu'il fait chaud. Quand il avait fait claquer son fouet, elles avaient tiré. Le traîneau était lourdement chargé, mais ne contenait pas beaucoup d'or. Imnak avait préféré les sucres et les thés de Bazi, les fourrures et les outils. En outre, il avait mis beaucoup de bois sur le traîneau, planches et pieux, car cela a beaucoup de valeur dans le Nord. Le bois sert à la fabrication des traîneaux, des armatures de tentes, des kayaks et des umiaks, grandes embarcations capables de contenir plusieurs hommes et qui servent parfois à la pêche aux baleines. Les arbres ne poussent guère, dans le pays d'Imnak, et leurs besoins en bois dépendent de trouvailles occasionnelles, sur la côte, de bois ayant dérivé depuis le sud et qu'il faut tirer de l'eau glacée. Le fouet d'Imnak claqua et les anciennes Barbara Benson, femme de classe moyenne, et Audrey Brewster, femme riche appartenant à la haute société, désormais Dé-à-Coudre et Chardon, poussèrent un cri et tirèrent le traîneau de leur maître. Je les regardai partir. Toutes les deux étaient à présent égales, commençant au même point, aucune ne possédant un avantage, femelles pures et esclaves cherchant à plaire aux hommes. J'ignorais laquelle se révélerait plus agréable. Je suppose que, avec le temps, elles seraient toutes les deux magnifiques.

Sidney Anderson, attachée contre le mur, me regarda.

— « Toi aussi, tu ferais mieux de fuir, » dit-elle.

— « Les ouvriers, » répondis-je, « n'ont pas fui. Ils sont simplement rentrés chez eux. »

— « Tu es resté, » dit-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Ne me touche pas ! »

Je la détachai du mur et retirai également la lanière qui lui emprisonnait les chevilles. Je la fis lever. Je glissai le poing dans la poignée de sa laisse et, l'enroulant deux fois autour de mon poing, la serrant, poussai la femme devant moi en direction de la porte du bâtiment.

« Où me conduis-tu ? » demanda-t-elle.

Je serrai un peu plus.

« Oh ! » s'écria-t-elle. Puis elle se tut. Elle mordit sa lèvre qui tremblait. Dehors, je scrutai les cieux. Ils étaient vides.

Sidney Anderson regarda autour d'elle. Les bâtiments avaient brûlé. Il n'y avait personne. Le mur était détruit. La plate-forme avait été abattue puis brûlée. Il y avait des cendres, des débris et de l'herbe piétinée par les pieds de nombreux hommes.

Je la poussai devant moi, vers l'estrade du chevalet qui, conformément à mes ordres, était restée intacte.

« Que vas-tu faire ? » demanda-t-elle.

— « Les tarniers, » répondis-je, « ne vont plus tarder, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondit-elle avec colère. « Que vas-tu faire ? »

Je lui fis gravir les marches de l'estrade.

— « Tu vas servir les Prêtres-Rois, » répondis-je, « Jolie Petite Charmeuse, » lui expliquai-je.

Je détachai la laisse qu'elle avait au cou, la passai entre ses jambes puis la jetai dans l'anneau de la poutre transversale.

— « Oh ! » fit-elle.

Je tirai, la suspendant ainsi à l'anneau par ses poignets attachés.

Ensuite, je lui croisai les chevilles et, avec une corde, les attachai à l'anneau inférieur, fixé sur le plancher de l'estrade.

Je baissai la capuche du vêtement de fourrure qu'elle portait. Ses cheveux auburn prenaient magnifiquement le soleil.

Je scrutai le ciel. Il n'y avait rien en vue, à part des nuages.

— « Comment devrai-je servir les Prêtres-Rois ? » demanda-t-elle.

— « En tant qu'appât nu, » répliquai-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle. Je coupai les fourrures qu'elle portait.

— « Tu es très belle, » dis-je.

— « Non, non, » sanglota-t-elle.

Je la considérai.

— « Tu es même assez belle pour devenir une esclave goréenne, » ajoutai-je.

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Ceux qui t'ont amenée sur Gor, » expliquai-je, « te réservaient vraisemblablement ce sort. »

— « C'est un mensonge ! » dit-elle.

— « Il serait facile de trouver des femmes laides, » expliquai-je.

— « Non ! » dit-elle. Non ! »

— « Tu es trop belle pour rester libre longtemps, » dis-je.

— « Non ! » dit-elle.

— « À mon avis, » repris-je, « tu devais être donnée à Drusus. »

— « Donnée ? » fit-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je, « comme esclave. »

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Tu es vraiment naïve, » lui remontrai-je. « Crois-tu que, sur Gor, une femme aussi belle que toi pourrait échapper longtemps au collier ? »

Elle me dévisagea avec horreur. Je la bâillonnai, afin qu'elle ne puisse pas crier.

Les tarniers se méfiaient. Ils étaient cinq. Ils tournèrent plusieurs fois autour de l'endroit. Il ne serait pas difficile, même compte tenu de l'altitude, d'identifier la belle captive

suspendue à l'anneau.

Rares étaient les femmes blanches, dans cette région nordique, au-delà du Torvaldsland, à la limite du Glacier de la Hache. En outre, ses cheveux auburn ne laissaient guère de doute sur son identité. Cette couleur, comme je l'ai indiqué, est rare sur Gor.

Ils verraient la femme. Ils verraient la destruction du mur et des bâtiments, à l'exception du plus grand.

Ensuite, l'un d'entre eux se poserait en éclaireur.

Son tarn me servirait.

Je posai une flèche en bois de Tem noir, à pointe en acier, sur la corde du grand arc en bois jaune de Ka-la-na. La corde était en chanvre entrelacé de soie. L'empennage de la flèche était en plumes de mouette du Vosk.

« Attention ! » cria-t-elle dès que son bâillon fut coupé. « Il en reste un ! Il en reste un ! » Mais je ne crois pas qu'il entendit. Elle hurla et il tournoya, tombant au pied de l'estrade. Au même moment, jetant l'arc, je courus en direction du tarn. Je bondis sur la selle et tirai violemment la première rêne. Le monstre ailé poussa un hurlement de rage puis s'éleva, ses ailes claquant comme des fouets. Je me penchai sur le côté tandis que les serres d'un deuxième tarn tentaient de se saisir de moi. Je tirai à nouveau sur la première rêne, jetant presque l'oiseau sur le dos, l'obligeant à lever les serres. Je faillis être désarçonné quand mon oiseau, frappé par le tarn suivant, tournoya, reculant, une quinzaine de mètres au-dessus du sol. Puis les deux oiseaux, hurlant, se tenant par les serres, luttèrent dans les airs. Un carreau d'arbalète passa près de ma tête. Un autre tarn approchait sur ma gauche. J'arrachai le bouclier fixé à la selle et bloquai les serres, qui entamèrent le cuir. Le quatrième tarn était sous moi. Je vis l'homme frapper de bas en haut avec sa lance. Elle me coupa à la jambe. Je fis pivoter le tarn sur la gauche et il tournoya, toujours accroché à son adversaire. Le tarnier qui se trouvait sur ma gauche tira sur la première rêne afin de ne pas mélanger ses rênes avec celles de son compagnon. L'homme dont le tarn était aux prises avec le mien tira sur la sixième rêne et l'oiseau prit de l'altitude, s'éloignant sur ma droite. Un carreau d'arbalète griffa la selle, sur ma gauche. Puis l'homme qui avait tiré passa derrière moi. Mon tarn était à présent dégagé. Les quatre autres, à présent groupés en formation, montaient en courbe à une centaine de mètres de moi. Je fis rapidement prendre de l'altitude à mon tarn, afin de me trouver au-dessus d'eux. Puis le soleil fut derrière moi et ils furent dessous. Ils se séparèrent et décrivirent des cercles, séparément. Ils ne voulaient pas que je leur tombe dessus en profitant de la lumière aveuglante du soleil. Je les maintins sous moi. Je bouclai alors la ceinture de sécurité. J'examinai le bouclier. Il était déchiré mais utilisable. Une lance était fixée à la selle. Je desserrai les lanières. Une arbalète était suspendue sur ma droite. Il y avait un paquet de carreaux, derrière moi. Je vis la femme, suspendue à l'anneau, tout en bas. Soudain, je ris avec excitation. Je tirai à nouveau sur la première rêne. Je les attendrais dans les nuages.

Les lunes de Gor étaient hautes quand je regagnai l'estrade.

La traque avait été longue. Elle avait duré plusieurs ahns. Deux d'entre eux avaient eu la stupidité de me suivre dans les nuages. Les deux autres avaient pris la fuite. Je n'avais pu les rejoindre qu'en fin d'après-midi. Ils avaient combattu désespérément, et bien.

« Tu leur as échappé, » s'écria-t-elle. « Ils étaient quatre ! »

Mon tarn, à présent, était faible et couvert de sang. Je n'étais pas sûr qu'il vivrait.

À la fin, ils avaient attaqué l'oiseau. Peu après, j'avais mis un terme à la traque.

« Tu ferais mieux de fuir, » dit-elle, « avant leur retour. »

— « Crois-tu qu'ils vont venir à ton secours ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle.

J'étais las. Je posai la main sur son corps. C'était la première fois que je la touchais. Elle était vraiment très belle.

— « Ne me touche pas ! » cracha-t-elle.

— « Tu espères toujours qu'on viendra te sauver ? » m'enquis-je.

— « Bien sûr, » répliqua-t-elle. Puis elle hurla quand je jetai quatre têtes sur l'herbe. J'étais las et j'avais perdu du sang, à cause de ma blessure à la jambe, de sorte que je lui tournai le dos, descendis les marches de l'estrade et pris la direction du bâtiment, où j'avais l'intention de dormir.

« Tu es un barbare ! Un barbare ! » hurla-t-elle.

Je ne répondis pas et entrai dans le bâtiment, car j'étais las et devais me reposer.

Au matin, je me sentais beaucoup mieux.

Le soleil était haut et brillant, j'avais bien mangé, j'avais confectionné un sac à dos dans lequel j'avais mis des provisions et mes affaires quand je gravis à nouveau les marches de l'estrade.

La fille était inconsciente. Je la giflai pour la réveiller.

« Je m'en vais, à présent, » dis-je.

Elle m'adressa un regard vide. Je lui tournai le dos, scrutai la toundra, la solitude, les restes noircis des poutres éparpillées qui avaient constitué le mur, les bâtiments en ruines. J'incendierai le dernier avant de partir. Il y a, dans le Nord, une désolation qui, malgré sa dureté, est belle. Il faisait froid. Une mince couche de neige était tombée pendant la nuit. Je vis cinq tabuks, des attardés, franchir la ligne sur laquelle se dressait le mur. Ils suivraient le troupeau dans le Nord. Ils ignoreraient toujours que la migration avait été interrompue. Je les regardai passer parmi les poutres brûlées puis, de leur démarche caractéristique, prendre la direction du Nord. L'un d'entre eux s'arrêta, renifla l'herbe, écarta la neige avec son museau et brouta une mousse.

— « Vas-tu me laisser mourir ici ? » demanda-t-elle.

Je coupai les liens de ses poignets et de ses chevilles. Elle s'effondra sur le bois de l'estrade. Il était couvert d'une neige cristalline. Elle serra les fourrures contre elle. La veille, je les lui avais retirées.

Puis je descendis les marches de l'estrade. Quelques instants plus tard, j'avais incendié le bâtiment.

Tandis que je regardais l'édifice en flammes, je me retournai une fois vers l'estrade. Elle y était agenouillée, petite, les fourrures serrées contre elle.

C'était une ennemie.

Je pris la direction du Nord. Moi aussi je suivrais le troupeau.

Je ne me retournai pas.

Vers midi, je m'arrêtai. Je mangeai de la viande séchée. Je regardai la petite silhouette, environ deux cents mètres derrière moi, approcher lentement.

Quand elle fut à trois ou quatre mètres de moi, elle s'arrêta. Je la considérai.

Elle s'agenouilla.

« Je t'en prie, » dit-elle.

Je jetai un morceau de viande sur la neige, devant elle et, rapidement, elle l'engloutit. La beauté était affamée.

« S'il te plaît, » supplia-t-elle, « donne-m'en encore. »

— « Rampe à plat ventre sur la neige, » répliquai-je.

— « Jamais ! » dit-elle.

Je continuai mon repas.

Puis je tendis la main vers l'endroit où sa tête, alors que j'étais assis les jambes croisées, était posée sur la neige près de mon genou. Elle était à plat ventre.

« Je t'en prie, » supplia-t-elle. « Je t'en prie. »

Je fourrai de la viande dans sa bouche. Reconnaisante, elle la mangea. Quelques instants plus tard, elle me regarda.

« Tu m'as obligée à ramper jusqu'à toi, » dit-elle sur un ton de reproche.

Je me levai. Je devais partir.

« Je n'aurais jamais cru que je rencontrerais un homme aussi fort, » dit-elle. Elle frissonna. Je crois que c'était à cause du froid.

« Le tarn ? » demanda-t-elle.

— « Il était faible, » répondis-je. « Je l'ai libéré. »

— « Tu vas dans le Nord, » dit-elle.

— « J'ai à faire dans le Nord, » répondis-je.

— « Tu vas y aller à pied ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu auras peu de chances de survivre, » fit-elle remarquer.

— « Je vivrai sur le troupeau, » expliquai-je. « Le seul danger, à mon avis, sera l'hiver. »

À cette saison, il arrivait que des groupes de chasseurs rouges périssent.

« Ne me suis pas davantage, » dis-je.

— « Je ne peux pas vivre seule dans le Nord, » dit-elle. « Il est probable que je ne pourrai pas atteindre le Sud. »

Son estimation de la situation me parut correcte.

— « Les femmes-panthères qui, çà et là, fréquentent les forêts du Nord, survivent, » dis-je.

— « Je ne suis pas une femme-panthère, » répondit-elle.

Je la regardai, à genoux dans la neige à mes pieds, sa petite silhouette mince, ses courbes douces magnifiques et délicates, son joli visage et sa gorge, ses yeux bleus et suppliants, son abondante chevelure auburn tombant sur ses épaules nues.

— « C'est exact, » dis-je. Je la regardai. Son corps, impuissant et magnifiquement féminin, paraissait fait pour recevoir les mains rapaces d'un maître rude. Il serait facile de lire son visage vulnérable et délicat. Un mot suffirait à emplir ces jolis yeux de larmes, ou à amener la peur sur ces jolis traits. Je me demandai si elle valait la peine que je lui enseigne le collier.

— « Je suis une femme de la Terre, » dit-elle.

J'acquiesçai. Elle ignorait tout de la survie dans la nature. Elle était seule sur une planète dure.

— « Tu es une ennemie, » dis-je.

— « Ne m'abandonne pas, » supplia-t-elle. Elle avala péniblement sa salive. « Sans homme pour me nourrir et me protéger, » ajouta-t-elle, « je mourrai. »

Je me souvins de la réponse qu'elle m'avait faite, avant que j'aie recouvré ma liberté, quand je lui avais dit que les chasseurs rouges mourraient de faim si on empêchait les tabuks de gagner le Nord.

— « Cela ne me concerne pas, » répétais-je.

— « Je t'en supplie, » dit-elle, levant les yeux vers moi.

— « Cela ne me concerne, » répétais-je.

— « Oh, non ! » sanglota-t-elle. « Je t'en prie. »

— « N'essaie pas de me suivre, » dis-je. « Si tu insistes, je t'attacherai et t'abandonnerai dans la neige. »

— « Je suis jolie, » dit-elle. « Je sais que je suis jolie. » Elle me regarda, les yeux pleins de larmes. « Est-il impossible de convaincre les hommes, » ajouta-t-elle, « de me laisser vivre ? »

Je souris, me souvenant de ce que je lui avais suggéré.

« Je t'en prie, » supplia-t-elle.

— « Tu ne sais pas de quoi tu parles, » répondis-je en riant. « Tu n'es qu'une fille de la Terre ignorante. »

— « Apprends-moi, » supplia-t-elle.

Elle posa les bras contre les flancs et se redressa devant moi.

— « Quelle petite traînée lubrique tu fais, » dis-je.

Des larmes se formèrent dans ses yeux.

J'imaginai de quoi elle aurait l'air avec une bande de soie d'esclave et un collier métallique portant le nom de son maître. Cette perspective n'était pas complètement désagréable.

« Prends des positions et des attitudes ! » lui ordonnai-je. « Tente de m'intéresser. »

Avec un cri de désespoir, elle s'efforça de susciter mon intérêt. Elle était maladroite mais j'appris, indubitablement, ce que je voulais savoir. La femme qui s'exposait si désespérément devant moi avait une nature d'esclave. Je l'avais compris à l'instant où j'avais posé pour la première fois les yeux sur elle. J'en avais à présent la confirmation. Il fallait féliciter la sensibilité, le goût et le désir des agents des Kurii qui l'avaient recrutée.

« Suffit ! » ordonnai-je.

Elle resta couchée à mes pieds dans la neige, terrifiée.

« Que ressens-tu ? » m'enquis-je.

— « C'est une impression étrange, » répondit-elle, « que je n'ai jamais éprouvée auparavant. »

— « C'est l'impression d'être une femme, » expliquai-je.

Elle tendit la main et toucha ma cheville.

— « Je t'en prie, » dit-elle, « emmène-moi. »

Je me baissai et entrepris de lui attacher les chevilles.

« Non ! » s'écria-t-elle. « Je t'en prie ! Je t'en prie ! »

Ses chevilles furent attachées.

« Non ! » répéta-t-elle.

— « Dans le Nord, » expliquai-je, « je ne tiens pas à être gêné par une femme libre. »

Je lui liai les mains dans le dos.

— « Je ne demande pas à t'accompagner en tant que femme libre ! » cria-t-elle.

— « Oh ? » fis-je.

— « Non ! » dit-elle.

— « Connais-tu le sens de ce que tu dis, fille stupide ? » m'enquis-je.

— « Oui, » sanglota-t-elle.

— « Tu oserais être une esclave ? » demandai-je.

— « Oui, » souffla-t-elle. Je réfléchis à ses paroles. Ignorait-elle l'impuissance, l'intégrité, des esclaves de Gor ? Si elle ne les connaissait pas, je les lui enseignerais.

Je me levai.

Elle se mit péniblement à genoux, les chevilles croisées et attachées, les mains liées dans le dos.

« Je supplie d'être une esclave, » sanglota-t-elle.

Je la regardai.

« Je sais, » reprit-elle, « qu'avec un homme aussi puissant que toi, je ne puis être qu'une esclave. »

— « Avec tous les Goréens, » précisai-je.

— « Oui, oui, » répondit-elle.

Je libérai ses chevilles et lui détachai les mains, mais je les liai à nouveau devant son corps. Je la fis agenouiller devant moi, les genoux ouverts, assise sur les talons, les bras tendus, la tête baissée entre les bras.

— « Connais-tu les rituels de l'asservissement ? » m'enquis-je.

— « Moi, Sidney Anderson, de la Terre, » dit-elle, « je me sou mets à Tarl Cabot, de Gor, en tant qu'esclave, totalement, afin qu'il puisse faire de moi ce qu'il veut. »

Je constatai qu'elle avait eu envie de savoir quel effet cela faisait d'être une esclave. Elle s'était renseignée. C'était très bon signe.

Elle ne fut plus, alors, qu'une jolie petite brute, à mes pieds, un animal asservi.

Je pris une lanière de cuir et la nouai, avec un nœud de capture, à son cou. Ce fut son collier. En outre le nœud de capture, réservé aux Guerriers, indiquerait, dans le Nord, qu'elle m'appartenait.

Elle me regarda, effrayée, esclave.

— « Embrasse mes pieds ! » lui ordonnai-je.

Elle baissa la tête vers mes pieds et, à travers la fourrure de mes bottes, je sentis ses lèvres se presser sur eux. Puis, timidement, les yeux pleins de larmes, elle leva la tête.

Je la pris par les cheveux. Elle se trouva dans l'obligation de me regarder.

« Tu t'appelles Arlene, » lui dis-je.

L'émotion la fit trembler.

« Lève les poignets, » repris-je.

Elle obéit.

Je lui détachai les poignets et remis la lanière de cuir dans mon sac.

— « C'est la première fois que j'ai un nom de femme, » dit-elle.

— « Désormais, » dis-je, « tu n'es plus qu'une femme. »

— « Oui, » souffla-t-elle.

— « Oui qui ? » demandai-je.

— « Oui, » souffla-t-elle, « ... Maître. »

Je la jetai sur le dos dans la neige, afin de commencer à lui enseigner la signification de son collier.

JE PARTAGE LA TENTE D'IMNAK AU RASSEMBLEMENT DU PEUPLE ; JE M'OCCUPE UN PEU DE L'ENTRAINEMENT D'ARLENE

« **M**ETS cela, Esclave ! » dit Dé-à-Coudre, sans gentillesse.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Arlene. Dans la tente en peau, elle enfila le short court que portent les femmes du Nord. Elle avait dû le confectionner elle-même, suivant les instructions de Dé-à-Coudre et de Chardon. Sur la hanche gauche, il portait un signe de lanière de cuir nouée, brodé avec du tendon teint en rouge, qui indiquait que le vêtement appartenait à un animal possédé.

Nous étions assis face à face, Imnak et moi, tous les deux avec les jambes croisées. Je jetai un petit os sur le tapis de fourrure qui nous séparait. Chaque joueur, à son tour, jette un os, prélevé sur sa réserve. L'os que Imnak avait jeté était sculpté en forme de tabuk. Tous les os sont sculptés en forme d'animal, le gaut arctique, le bosk du nord, le lart, le tabuk, et ainsi de suite. L'os qui reste droit gagne. Si les deux os se couchent, il n'y a pas de gagnant. De même, si les deux os restent droits, on les lance à nouveau. L'os qui ne reste pas droit, si l'os adverse reste droit, rejoint la réserve du joueur dont l'os est resté droit. La partie est terminée quand un des joueurs n'a plus d'os.

« Mets les bas ! » dit Dé-à-Coudre à Arlene. Arlene obéit. Les bas étaient en fourrure de lart. Chacun d'entre eux, sur le côté, portait le signe de la lanière de cuir nouée. « À présent, » reprit Dé-à-Coudre, « les bottes ». Lorsqu'il fait froid, une couche d'herbe, pour des raisons d'isolation, que l'on change quotidiennement, est placée à l'intérieur de la botte, entre la semelle intérieure de la botte et le pied du bas. Arlene, bien entendu, pour le moment, ne se soucia pas de cela. La meilleure herbe que l'on puisse réserver à cet usage, naturellement, se trouve au pied des falaises des oiseaux. Arlene enfila les hautes bottes. Elles montaient jusqu'à l'entre cuisse. C'était un entre cuisse brûlant, comme j'avais pu le constater, un superbe entre cuisse d'esclave. La bordure de fourrure du haut touchait son short. Elle était torse nu. Presque toutes les femmes des chasseurs rouges allaient également ainsi vêtues, à l'intérieur et à l'extérieur des tentes, lorsqu'il faisait chaud. Étant libres, naturellement, elles ne portaient pas de cuir, comme Arlene, ou de collier d'asservissement, comme Dé-à-Coudre et Chardon, au cou. De même, leurs vêtements ne portaient pas la marque de la lanière de cuir nouée. Ces marques, bien entendu, n'étaient, pas nécessaire, dans le Nord, pour déterminer qui étaient Dé-à-Coudre, Chardon et Arlene. Le cuir et les lanières d'asservissement ne l'étaient pas davantage. La blancheur de leur peau, à elle seule, du fait qu'il s'agissait de femelles, suffisait à faire d'elles des animaux asservis.

Le petit tabuk qu'Imnak avait jeté resta debout.

Je quittai Arlene du regard. Quelle belle capture c'était !

Je n'avais pas encore pris la peine de lui enseigner l'asservissement total. Je n'étais pas pressé. Elle pouvait encore, provisoirement, conserver des lambeaux de fierté et d'honneur. Je pourrais toujours les lui arracher quand l'envie m'en prendrait ou quand elle me supplierait de l'en dépouiller.

« Essaie la chemise, Esclave ! » dit Dé-à-Coudre.

Arlene passa la chemise. Sur l'épaule gauche, bien visible, elle portait le signe de la lanière nouée. Je la regardai se redresser, mais elle rejeta la tête en arrière et évita mon regard, comme si elle dédaignait de prendre connaissance de mon appréciation. La chemise tombait joliment sur ses seins, debout comme elle était. Elle avait une silhouette exquise. Elle se tenait comme de rares femmes de la Terre auraient osé le faire, exposant sa beauté tout en paraissant se désintéresser complètement de cet objectif. Je souris intérieurement. Elle découvrait sa sexualité. Elle me regarda puis, rapidement, tourna la tête. Je me demandai si elle savait qu'elle était lentement conduite à accepter son asservissement. Parfois, je surprenais dans ses yeux une expression qui disait : « Je peux te résister. » et, d'autres fois, une lueur qui disait : « Je commence à sentir et à craindre ce que tu pourrais me faire. Je t'en prie, Maître, sois gentil. ». Un jour, elle m'avait dit avec colère :

« Tu prends ton temps avec moi, n'est-ce pas, Maître ? »

— « Peut-être, » avais-je répondu ? « Peut-être, Esclave. »

Je jetai le petit tabuk que j'avais dans la main. Il resta également debout.

Imnak ramassa son petit tabuk et le tint au-dessus du tapis en fourrure.

Arlene émit un petit son. Je sentis qu'elle était en colère parce que je ne la regardais plus.

N'était-elle pas assez belle ? Elle avait la vanité des femmes. Ne savait-elle pas encore qu'elle était une esclave et qu'elle devait s'estimer heureuse si un homme libre jetait un bref regard dans sa direction ?

« Essaie le premier anorak ! » dit Dé-à-Coudre.

Arlene l'enfila par la tête, ce qui est la manière dont on met ce type de vêtement et, en général, tous les vêtements du Nord.

« La capuche ! » reprit Dé-à-Coudre.

Arlene mit correctement la capuche.

« Est-ce que je plais au Maître ? » demanda-t-elle. Elle voulait qu'on s'occupe d'elle.

Je levai la tête. Son visage était très joli, entouré par la fourrure de lart qui bordait la capuche.

— « C'est très joli, » admis-je.

— « Merci, Maître, » dit-elle sur un ton acide.

— « Mets le deuxième anorak et sa capuche ! » dit Dé-à-Coudre. Arlene obéit. Les deux anoraks portaient, sur l'épaule gauche, le motif de la lanière nouée qui indiquait qu'il s'agissait de vêtements d'esclave.

— « Maître ? » s'enquit Arlene.

— « Excellent, » répondis-je. « Les vêtements sont superbes et ils te vont magnifiquement. »

Elle rougit.

— « Merci, Maître, » dit-elle. Puis elle ajouta, d'une voix aigre : « L'esclave est contente si son Maître est content. »

— « C'est bien, » répondis-je simplement. Elle trembla un instant.

— « Retire-les, » dit Dé-à-Coudre, « tous, sauf le cuir que tu portes autour du cou ! »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Arlene.

Arlene se dévêtit, à l'exception de son collier en cuir, dans la tente d'Imnak. Dé-à-Coudre et Chardon étaient également nues. Toutes n'étaient que des animaux dans la tente de leur maître.

Je laissai tomber le petit tabuk sculpté, car c'était à mon tour de jouer. Il ne resta pas debout.

— « J'ai gagné, » dit Imnak.

— « Que jouez-vous ? » demanda Arlene. Elle pliait les vêtements.

— « Range les vêtements, » dis-je, « mets-toi à quatre pattes et viens ici. »

Arlene rangea les vêtements pliés dans un coin de la tente puis, furieuse, à quatre pattes, gagna l'endroit où je jouais.

Je la pris par les cheveux et la fis mettre à plat ventre.

« La voilà ! » dis-je à Imnak.

— « Maître ! » s'écria-t-elle.

Imnak se saisit d'elle et la retourna, la mettant en travers de ses jambes.

« Maître ! » cria Arlene.

— « Imnak a gagné le droit de t'utiliser, jusqu'à ce qu'il décide de sortir de la tente, » annonçai-je. « Obéis-lui comme s'il était ton maître. »

— « Non, je t'en prie ! » supplia-t-elle.

— « Obéis-lui, » repris-je avec gravité, « comme s'il était ton maître. »

— « Non, je t'en prie ! » supplia-t-elle.

— « Obéis-lui, » repris-je avec gravité, « comme s'il était ton maître. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, pitoyable.

Ensuite, Imnak la traîna dans un coin de la tente.

Ce qui me frappa le plus fut peut-être l'absence d'arbres.

Environ cinq jours après que j'eusse fait l'acquisition de l'esclave, Arlene, suivant le Troupeau de Tancred, montant le plus souvent, j'arrivai au bord du Glacier de la Hache. J'y trouvai le camp d'Imnak, Dé-à-Coudre et Chardon.

« Je t'attendais, » dit Imnak. « Je pensais que tu viendrais. »

— « Qu'est-ce qui te faisait croire cela ? » demandai-je.

— « J'ai vu les fourrures et les provisions que tu as mises de côté quand nous étions près du mur, » répondit-il. « Tu as à faire dans le Nord. »

— « C'est vrai, » répondis-je.

Il ne me demanda pas ce que je devais faire. C'était un chasseur rouge. Si je voulais le lui dire, il savait que je le ferais. Je décidai de lui parler plus tard. Dans mon sac, il y avait la petite sculpture en pierre bleue représentant la tête d'un Kur à l'oreille partiellement arrachée.

« J'espérais que tu m'attendrais, » dis-je. « Autrement, j'aurais pu avoir des difficultés à traverser la glace. »

Je savais qu'il m'avait regardé préparer mon sac.

Imnak sourit.

— « C'est toi, » dit-il, « qui as libéré les tabuks ». Puis il se tourna vers ses femmes. « Levez le camp ! » leur ordonna-t-il. « Je suis impatient de rentrer chez moi. »

Avec l'aide d'Imnak, nous traverserions le Glacier de la Hache et retrouverions les Innuits, comme ils se nomment eux-mêmes, mot qui, dans leur langue, signifie : « Le Peuple ». Je me souvins que, dans son message, Zarendargar se présentait comme le Général de guerre du « Peuple ». Il voulait parler, bien entendu, supposai-je, de son peuple, sa race.

Divers groupes sont enclins à se définir ainsi. C'est une présomption culturellement répandue. Les Innuits n'ont pas de « Généraux de guerre ». La guerre, au sens propre, leur est inconnue. Ils vivent généralement en petites communautés éparpillées. C'est comme si deux familles vivaient séparées dans une immense zone désolée. Il serait inutile et peu probable qu'il y ait des guerres. Dans le Nord, on a besoin d'amis, pas d'ennemis. Les bonnes années, quand le climat est favorable, il y a généralement assez de tabuks et de sleens pour, en chassant intelligemment, subvenir aux besoins de tous. Il est peu probable qu'une communauté puisse devenir beaucoup plus riche que les autres. On ne peut pas se procurer beaucoup de butin. Ce dont on a besoin, on peut généralement le chasser ou le fabriquer. Il n'y a pas de raison de voler ce que l'on peut se procurer. Au sein des groupes, incidemment, le vol est rare. La taille réduite des groupes permet un contrôle social très efficace. Si quelqu'un volait, où cacherait-il ou bien vendrait-il son butin ? En outre, lorsqu'on désire quelque chose, il est tout à fait possible que le propriétaire le donne, espérant en échange un cadeau d'une valeur équivalente. L'emprunt, de plus, est très répandu chez les chasseurs.

On prête facilement les fourrures, les outils et les femmes.

Je regardai les étendues gelées du Glacier de la Hache. Au-delà, s'étendaient les régions polaires.

Le Nord est un pays dur. On doit s'appliquer presque continuellement aux tâches de la survie, et on ne peut guère s'offrir le luxe de la conquête.

Dé-à-Coudre et Chardon entreprirent de démonter les pieux et les peaux de la tente d'Imnak, les chargeant ensuite sur le traîneau.

La violence, bien entendu, n'est pas rare chez les Innuits. Ce sont des hommes.

Outre, cependant, les considérations telles que le petit nombre, l'isolement géographique et l'inutilité des guerres économiques dans leur environnement, les Innuits paraissent aussi, culturellement et peut-être, même, génétiquement, posséder des dispositions qui ne les poussent pas à la création de groupes violents organisés. Ils font généralement l'effet d'un peuple doux et joyeux. L'hostilité leur semble étrangère. Les étrangers sont bien accueillis. L'hospitalité est généreuse, honnête, cordiale et sincère. Certains animaux, de toute évidence, ont de meilleures dispositions que d'autres. Les Innuits, dans l'ensemble, sont des gens heureux, agréables. C'est peut-être pour cela qu'ils habitent ces régions. Ils n'ont pas pu, ou pas voulu, concurrencer des groupes plus agressifs. Leur douceur, apparemment, les a conduits à reculer jusqu'à l'extrémité du monde. Là où personne d'autre ne voulait vivre, les Innuits, sociables et aimants, ont trouvé un refuge désolé.

Le fouet d'Imnak claqua sur le dos nu de Dé-à-Coudre, la blonde qui avait été Barbara Benson, et elle cria puis pleura.

« Je me dépêche, Maître ! » Elle s'affaira au chargement du traîneau. La brune, Chardon, qui avait été Audrey Brewster, se dépêcha également, de peur que le fouet ne s'abatte également sur son dos.

Les chasseurs rouges, bien que conviviaux, veillent strictement à la bonne conduite de leurs animaux.

« Je vois que tu as un animal, » dit-il en regardant la jolie Arlene, qui se tenait derrière moi.

Debout dans la fine couche de neige, elle avait peur du chasseur rouge. Elle portait une Veste de fourrure, sans manches, serrée à la taille par une lanière de cuir, qui lui descendait aux genoux, un pantalon en fourrure et des peaux enroulées autour des pieds. J'avais improvisé ces vêtements à son intention. Je la regardai. Elle ne savait même pas qu'elle devait s'agenouiller.

« Ces vêtements, » dit Imnak, « ne suffiront pas dans le Nord. »

— « Peut-être pourrais-tu lui apprendre, » suggérai-je, « à en confectionner de plus adaptés ? »

— « J'ai déjà montré à mes femmes comment faire, » répondit-il. « Elles le lui apprendront. »

— « Merci, » dis-je.

La dignité d'un homme ne l'autorise pas à apprendre à coudre à une femme. Imnak l'avait fait avec Dé-à-Coudre et Chardon, parce qu'il y était obligé, et ne voulait pas recommencer. C'est une femme qui doit apprendre à une autre femme à coudre.

— « Je vois que tu portes du cuir au cou, » dit Dé-à-Coudre à Arlene.

— « Je vois que tu as les seins nus, » dit Arlene à Dé-à-Coudre.

— « Quitte ta veste ! » ordonnai-je à Arlene. Furieuse, elle obéit. Les pupilles d'Imnak se dilatèrent. Il était heureux d'accueillir cette jolie femelle dans notre petit troupeau.

— « Mettez les harnais, » dit Imnak.

Dé-à-Coudre et Chardon se baissèrent, puis passèrent les larges lanières en travers de leurs corps.

— « Vous êtes des animaux, n'est-ce pas ? » leur cria Arlene.

— « Peux-tu fabriquer un autre harnais ? » demandai-je à Imnak.

— « Bien sûr, » répondit-il.

Bientôt, furieuse, Arlene fut près des deux autres esclaves.

Imnak fit claquer son fouet au-dessus de leurs têtes et elles tirèrent sur le harnais, halant le mince traîneau chargé sur les rochers, puis sur la pente qui conduisait au Glacier de la Hache, en contrebas. Nous tenions l'arrière du traîneau, Imnak et moi, afin qu'il ne descende pas trop rapidement. Le Glacier de la Hache, à l'endroit où nous le traversâmes, était piétiné par les sabots innombrables du Troupeau de Tancred qui formaient une piste de plus de cent cinquante mètres de large. Nous suivîmes le troupeau.

Il nous fallut dix jours pour traverser le Glacier de la Hache. Il y a de nombreux glaciers, dans les rochers et les montagnes du Nord, mais celui de la Hache est sans conteste le plus large et le plus célèbre. Ces glaciers, semblables à des fleuves gelés, ou des lacs de glace, sont orientés vers les côtes de Thassa, la cherchant, coulant vers elle, presque imperceptiblement, comme de la roche, au rythme de quelques centimètres par an. Plus d'une fois, nous entendîmes des craquements titanesques tandis que d'énormes blocs de glace se brisaient et tombaient à la mer dans un rugissement. C'est ainsi, naturellement, que se forment les icebergs. Ces énormes morceaux de montagne de glace, arrachés au bord du Glacier de la Hache, et de ses semblables, dérivant, emportés par les courants, atteignent finalement la mer septentrionale, extension de Thassa, en direction de l'est, qui borde les régions polaires. C'était dans cette mer nordique, ou polaire, qu'existait apparemment, s'il ne s'agissait pas d'une invention, la « montagne qui ne bouge pas », cet iceberg qui, défiant les marées, les vents et les courants, restait immobile. Parfois, nous apercevions la mer parsemée d'énormes blocs de glace. Certains blocs faisaient plus de trois cents mètres de haut. Parfois, ils font plusieurs pasangs de long. Leur énormité, et la puissance des forces qui les ont constitués, sont encore plus impressionnantes lorsque l'on sait que ce que l'on voit à la surface n'est qu'une petite partie de ce qui se trouve dessous. L'eau douce, dont ces blocs de glace sont constitués, est moins dense que l'eau salée dans laquelle ils flottent, son poids représentant approximativement sept huitièmes de celui de l'eau de mer. Ainsi, lorsqu'on voit un de ces blocs de glace, il faut estimer qu'il y en a encore à peu près sept fois autant sous la surface.

Ces blocs de glace, semblables à des écueils mobiles, à la dérive, constituent un danger pour la navigation. Les petits, surtout la nuit, sont particulièrement redoutables. Les navires goréens, toutefois, s'échouent rarement dessus. Ils ont, en général, un très faible tirant d'eau qui leur permet de passer beaucoup plus près de ces montagnes de glace que des navires à quille ; en outre, les navires goréens, en raison de leur faible tirant d'eau, peuvent parfois monter sur ces blocs, glissant dessus, au lieu de voler en éclats quand ils les heurtent ; de plus, les navires goréens, comme ils sont généralement légers, sont extrêmement sensibles aux manœuvres du ou des gouvernails, ce qui permet d'éviter ce type d'obstacle plus rapidement qu'avec des navires moins maniables ; en outre, les navires goréens, à l'exception de ceux du Torvaldsland et des îles du Nord, gagnent la côte à la tombée de la nuit ; ainsi, quand la visibilité est mauvaise, ils ne sont pas en mer ; s'ils ne gagnent pas la côte, il leur arrive d'abaisser leurs mâts et de jeter l'ancre ; le fait que presque tous les navires goréens comportent des rames augmente les possibilités d'action de l'équipage, en cas d'urgence ; il n'est pas à la merci du vent et peut, si nécessaire, faire reculer le navire ; ces dernières années, rares sont les navires goréens qui naviguent dans les eaux du Nord pendant les mois de nuit ; plus au nord, bien entendu, la mer gèle. La mer elle-même, lorsqu'elle commence à geler, est beaucoup plus dangereuse que les icebergs. Un navire pris dans les glaces, si on ne le dégage pas continuellement, les hommes coupant la glace, sur la banquise elle-même, sera complètement immobilisé ; puis il sera à la merci des pressions exercées par la banquise ; la glace, poussant et serrant, peut le briser comme un fagot de branches sèches.

« Har-ta ! » dit Imnak aux femmes. « Har-ta ! » Le mot : « Har-ta » est goréen. Il signifie : « Plus vite ! Plus vite ! » Il leur parlait tantôt goréen, tantôt dans sa langue. Imnak lui-même parlait bien goréen. Il avait souvent vendu des peaux et des fourrures dans le Sud. De nombreux chasseurs rouges ne parlent pas goréen.

Nous participions, Imnak et moi, à la propulsion, poussant les barres verticales fixées à l'arrière du traîneau.

Imnak voulait que Dé-à-Coudre et Chardon parlent goréen. Les commerçants blancs ne seraient-ils pas prêts à payer une location plus élevée si elles pouvaient comprendre leurs ordres ?

Le traîneau bascula et s'engagea sur la glace. Le Glacier de la Hache, semblable à la grande lame d'une hache du Torvaldsland, s'étendait devant nous.

« Har-ta ! » cria Imnak. Et nous repartîmes.

Il y a des chaînes de montagnes, à l'est et au nord du Torvaldsland. Le Glacier de la Hache se trouve dans la vallée séparant ces chaînes. Ces chaînes, ensemble, sont parfois appelées : les Hrimgar ce qui, en goréen, signifie : les Barrières. Elles ne constituent pas une barrière, cependant, au sens où les Voltaï, les Montagnes de Thentis ou même les Montagnes de Ta-Thassa en forment une. Les Hrimgar ne sont ni aussi imposantes ni aussi escarpées, et de nombreux cols les franchissent. Un de ces cols, que nous empruntâmes, s'appelle le Col de Tancred parce que c'est celui qu'utilise le Troupeau de Tancred.

Quatre jours après avoir franchi la limite septentrionale du Glacier de la Hache, nous atteignîmes le sommet du Col de Tancred, les sommets des Hrimgar nous entourant de part et d'autre. En bas, le col descendant en pente douce, nous découvrîmes la toundra des régions polaires. Elle fait des milliers de pasangs le long et des centaines de large ; elle s'étend, au-delà des horizons que nous pouvions voir, jusqu'à la mer polaire.

Je crois que, pour Imnak, ce fut un instant émouvant. Il s'arrêta au sommet du col et resta un long moment immobile, contemplant l'immensité de la toundra.

« Je suis rentré chez moi, » dit-il.

Puis nous entamâmes la descente.

Je suppose que je ne regardais pas bien où j'allais. Je regardais un homme que l'on faisait sauter dans une couverture de fourrure. La balle de cuir me frappa le dos.

Ce ne fut pas la seule chose qui me heurta le dos. Un instant plus tard, une femme de petite taille, de la race des chasseurs rouges, déchaînée et très en colère, le frappa. Elle cessa de me taper sur le dos, principalement parce que je me tournai vers elle. Mais, à ce moment-là, elle me frappa la poitrine. Puis elle s'arrêta et, me regardant, m'adressa un déluge de paroles furieuses.

Je suis heureux, dans un sens, que les mots soient moins dangereux que les flèches et les dagues, sinon il ne resterait sans doute pas grand-chose de moi.

Finalement, elle se laissa de me battre. Je suppose qu'elle s'en était bien tirée, compte tenu de l'intérêt et des félicitations des spectateurs.

Elle me foudroya du regard. Elle portait les hautes bottes en fourrure et le short des femmes du Nord. Comme c'était, de leur point de vue, une journée chaude, c'est-à-dire qu'il ne gelait pas, elle avait la poitrine nue, comme presque toutes les femmes des chasseurs rouges. Au cou, elle portait des colliers de perles. Elle était jolie, mais son caractère aurait fait honte à une femelle de sleen.

Les fourrures qu'elle portait, bizarrement, étaient plutôt crasseuses. Son attitude et la vivacité de sa langue, cependant, laissaient supposer qu'elle devait être un personnage important. J'apprendrais plus tard que les filles célibataires des hommes importants, à savoir les bons chasseurs, reçoivent souvent les plus mauvaises fourrures. C'est au mari, ou compagnon, s'il le souhaite, de lui en fournir de bonnes. Cela est peut-être destiné à encourager les filles à se montrer un peu provocantes, afin de pouvoir attirer les hommes et, par conséquent, obtenir de bons vêtements. Si tel était le dessein, cependant, il n'avait pas encore donné de résultats dans le cas de ma jolie critique. Je ne fus pas surpris. Il faudrait être audacieux pour oser lui offrir de beaux vêtements de fête.

Elle rejeta la tête en arrière et s'en alla. Elle portait les cheveux en chignon sur la tête, comme le font généralement les femmes des chasseurs rouges. Bizarrement, elles ne portent les cheveux tombant, lorsqu'elles sortent, que pendant leurs périodes de menstruation. Dans une culture où l'échange des partenaires est couramment pratiqué, ce symbole, politesse civilisée, peut fournir aux amis du mari un indice relatif à la pertinence du moment de leurs visites. Dans le Nord, cependant, ce signal n'est pas applicable aux esclaves. Les animaux ne se peignent pas et les esclaves, en général, non plus. En fait, Imnak donnait parfois à Dé-à-Coudre et à Chardon, un ruban rouge afin qu'elles puissent s'attacher les cheveux mais, le plus souvent, il ne le faisait pas ; il faisait, avec elles, ce qui lui faisait envie, et elles obéissaient à ses instructions sur ce plan. Parfois elle portait les cheveux en chignon, parfois elle les laissait tomber sur les épaules.

« Tu as gâché son tir, » me dit un homme en goréen.

— « Je suis désolé, » répondis-je.

La jeune femme, avec d'autres jeunes gens, jouait à une sorte de football avec une balle en cuir, les buts étant dessinés sur l'herbe. J'avais compris trop tard que je traversais le terrain.

« Je suis désolé, » répétai-je.

— « Elle a une grande gueule, » indiqua l'homme.

— « Oui, » admis-je. « Qui est-ce ? »

— « Poalu, » répondit-il, « la fille de Kadluk. ». Les chasseurs rouges, bien qu'ils n'aiment guère prononcer leur nom, n'hésitent pas à prononcer ceux des autres. Cela se comprend,

puisque ce n'est pas le leur et qu'il ne risque, par conséquent, pas de s'enfuir si on le prononce. C'est une bonne chose. Il est parfois difficile, sinon impossible, d'amener un de ces hommes à dire son nom. Souvent, un homme vous dira le nom de son ami, et inversement. Ainsi, on apprend les deux noms, mais pas par la bouche qui devrait les prononcer. Les noms des chasseurs rouges, incidemment, ont un sens mais, en général, je me contente de les rapporter dans leur langue. « Imnak, » par exemple, signifie : « Montagne Abrupte » ; « Poalu » signifie : « Mitaine » ; « Kadluk » signifie : « Tonnerre ». J'ai mentionné Dé-à-Coudre et Chardon. Elles s'appelaient en réalité : « Pudjortok » et « Kakadlamek » et, comme Imnak les appelait souvent, en goréen, Dé-à-Coudre et Chardon, il m'a paru acceptable d'utiliser ces vocables, du fait qu'ils sont plus simples du point de vue d'un individu ne parlant pas la langue du Peuple.

« Elle est belle, n'est-ce pas ? » demanda l'homme.

— « Oui, » répondis-je. « As-tu l'intention de lui offrir des vêtements de fête ? »

— « Je ne suis pas fou, » répondit-il. « Kadluk ne s'en débarrassera jamais. »

Son estimation de la situation me parut acceptable.

— « As-tu un ami susceptible de connaître ton nom ? » demandai-je.

Il appela quelqu'un qui se trouvait à proximité.

— « Quelqu'un voudrait connaître le nom de quelqu'un, » dit-il.

— « Il s'appelle Akko, » dit l'homme. Puis il s'en alla.

— « Je peux prononcer mon nom, » dis-je. « Je suis du Sud. Nos noms ne s'enfuient pas quand nous les prononçons. »

— « Comment pouvez-vous en être sûrs ? » s'enquit Akko.

— « Je vais te montrer, » dis-je. « Je m'appelle Tarl. À présent, écoute. » J'attendis un instant. « Tarl, » répétai-je. « Tu vois ? »

— « Intéressant, » reconnut Akko.

— « Mon nom n'a pas pris la fuite, » dis-je.

— « Peut-être est-il revenu rapidement, » suggéra-t-il.

— « Peut-être, » fis-je.

— « Dans le Nord, » dit-il, « nous estimons qu'il ne faut pas prendre des risques inutiles. »

— « C'est la sagesse même, » admis-je.

— « Bonne chasse, » dit-il.

— « Bonne chasse, » répondis-je. Il s'en alla. Akko, ou Pan-de-Chemise, était un homme agréable.

Je sentis le tabuk rôti.

La grande chasse avait été un succès. Je ne savais pas si c'était le matin, l'après-midi ou la nuit. À cette époque, bas sur l'horizon, le soleil semble tourner interminablement dans le ciel.

Six jours auparavant, Imnak, moi et nos femmes, étions descendus du Col de Tancred. La grande chasse avait déjà commencé. Des centaines de femmes et d'enfants, répartis sur plusieurs pasangs, criant, frappant sur des casseroles, avaient poussé le troupeau vers une large allée de tumuli en pierres. Ces tumuli, qui font approximativement un mètre cinquante de haut et sont couverts de poussière noire, forment un long entonnoir de plus de deux pasangs de long. Le troupeau, qui se disperse quand il broute dans la toundra, est partiellement reconstitué par les rabatteurs. Des milliers d'animaux, poussés par les rabatteurs, fuient en direction de l'extrémité large de l'entonnoir. Les tumuli, qui sont peut-être censés représenter des hommes, ont peut-être pour rôle de canaliser et de guider le troupeau. Les animaux hésitent généralement à franchir la frontière imaginaire qui semble

relier les tumuli entre eux. Par exemple, l'œil humain voyant trois points l'un à la suite de l'autre, « voit » une ligne ; si les points sont disposés différemment, il « voit » un triangle, et ainsi de suite. On peut avoir peur de franchir une frontière qui, en réalité, n'existe que dans la tête. Il n'est pas rare que des êtres humains soient prisonniers de cellules dont ils ignorent qu'elles sont dépourvues de mur. Quoi qu'il en soit, les tabuks retardent autant que possible le moment de franchir le « mur ». Ils suivent l'allée délimitée par les tumuli. À l'extrémité de l'allée, bien entendu, ils pivotent sur eux-mêmes, piétinent et sont massacrés jusqu'à ce que l'un d'entre eux, plus intelligent ou plus sensible à la panique, s'en aille et, les narines dilatées, parte au trot sur les mousses de la toundra immense.

Je regardai deux lutteurs.

Je n'avais pas encore parlé à Imnak de la sculpture de pierre bleue qui se trouvait dans mes affaires, et qui représentait un Kur avec une oreille partiellement arrachée.

Je voyais la ligne bleue des Hrimgar, au sud. Au nord, la toundra s'étendait jusqu'à l'horizon.

Beaucoup de gens ne comprennent pas la nature du nord polaire. En premier lieu, il est très sec. Il y tombe moins de neige qu'aux latitudes inférieures. La neige qui tombe, bien entendu, a moins de chances de fondre. L'essentiel du territoire est une toundra, plaine plate ou légèrement ondulée, dépourvue d'arbres. En été, cette toundra, couverte de mousses, de buissons et de lichens, à cause de la fonte de la surface gelée et du permafrost qui se trouve dessous, lequel empêche l'évacuation complète de l'eau, est molle et spongieuse. En hiver, bien entendu, ainsi qu'au début du printemps et à la fin de l'automne, désolée, déserte, gelée, balayée par le vent, elle présente l'aspect d'un paysage lunaire. En ces saisons, les chasseurs rouges s'installent au bord de la mer et, au plus fort de l'hiver, sur la banquise elle-même.

Je m'écartai pour laisser passer une jeune fille qui portait deux paniers pleins d'œufs de gaut arctique, un oiseau migrateur. Ils nichent dans la Chaîne des Hrimgar ainsi que dans des falaises abruptes. On les appelle : les falaises des oiseaux. Ces falaises, de toute évidence, ne sont pas sans liens géologiques avec la Chaîne des Hrimgar. Quand ces œufs sont gelés, on les mange comme des pommes.

Je vis une femme sortir une casserole qu'un sleen des neiges domestique se mit à lécher.

Un peu plus loin, quatre femmes assises sur une couverture en fourrure jouaient à faire des figures avec un morceau de ficelle. Elles étaient très adroites. Ce jeu est populaire dans le Nord de Gor. On n'y joue pas seulement chez les chasseurs rouges, mais aussi à Hunjer, Skjern, au Torvaldsland et jusque dans les villages de la vallée du Laurius.

La toundra, à cette période de l'année, contredit sa réputation de désolation. En de nombreux endroits, elle se couvre de petites fleurs. Presque toutes les plantes de cette nature sont persistantes, du fait que la saison est trop courte pour que les plantes annuelles puissent terminer leur cycle de croissance. En hiver, les bourgeons de nombreuses plantes restent en léthargie, enroulés dans un cocon cotonneux qui les protège du froid. Environ deux cent quarante variétés différentes de plantes poussent dans l'arctique goréen, dans un rayon de cinq cents kilomètres autour au pôle. Aucune, bizarrement, n'est empoisonnée et aucune ne possède des épines. En été, les plantes et les fleurs poussent pratiquement partout, dans l'arctique, sauf près de la banquise.

À certaines périodes de l'été, il y a même des insectes, des nuages de mouches noires, aux longues ailes, qui couvrent les flancs des tentes et les visages des hommes.

Des enfants me croisèrent en courant, jouant à chat.

Je me tournai vers le nord. C'était là-bas que Zarendargar attendait.

« Salut, Maître ! » dit Dé-à-Coudre.

— « Salut, » répondis-je. Elle était vêtue, à l'exception de la lanière de cuir qui indiquait son asservissement, pratiquement comme les femmes des chasseurs rouges, la poitrine nue, avec de hautes bottes et un short. Chardon, cependant, derrière elle, était nue, portait un joug du Nord et était attachée avec une laisse en cuir. Le joug du Nord est soit en bois soit en os, et il est percé en trois endroits. Celui de Chardon était en bois. Il n'était pas lourd. Il passait derrière son cou, un trou ayant été prévu à cet endroit. Les deux autres trous se trouvaient aux extrémités du joug. Une lanière de cuir est passée autour du poignet de la femme, glissée dans le trou pratiqué à l'extrémité du joug, généralement à sa gauche, passé ensuite dans le trou qui se trouve au niveau du cou, enroulé deux fois autour de sa gorge, glissée à nouveau dans le trou, puis passée dans le trou de l'autre extrémité, généralement à droite, et attachée autour du poignet. Elle est ainsi liée au joug. À chaque extrémité du joug était suspendu un grand sac.

— « Nous allons ramasser de la mousse et de l'herbe, » dit-elle.

La mousse sert de mèches aux lampes. L'herbe, séchée, sert d'isolant, entre l'intérieur de la semelle de la botte et la partie inférieure des bas, en hiver.

— « C'est bien, » dis-je. « Pourquoi Chardon porte-t-elle le joug ? »

— « Cela me faisait envie, Maître, » répondit Dé-à-Coudre, Première Fille. Les deux femmes ne s'aimaient guère.

— « A-t-elle été désagréable ? » demandai-je.

— « Elle m'a parlé sèchement, » répondit Dé-à-Coudre.

— « L'as-tu corrigée ? » demandai-je.

— « Bien sûr, Maître, » répondit Dé-à-Coudre.

— « Excellent, » appréciai-je. La discipline doit régner dans la tente.

Je regardai Chardon. Elle soutint brièvement mon regard, puis baissa la tête. Elle était très séduisante. Je n'avais encore utilisé ni Dé-à-Coudre ni Chardon.

« Imnak en a-t-il terminé avec la nouvelle esclave ? » demandai-je, faisant allusion à Arlene.

— « Je crois, Maître, » répondit Dé-à-Coudre avec un sourire. « Enfin, il l'a attachée à un poteau, derrière la tente. »

— « Pourquoi donc ? » demandai-je.

— « Je ne crois pas qu'elle soit très bonne, » répondit Dé-à-Coudre, esclave en jugeant une autre.

— « Ne me laissez pas vous retarder plus longtemps dans votre tâche, » dis-je.

Chardon, soudain, s'agenouilla devant moi, le joug sur les épaules, et posa les lèvres sur ma botte. La laisse, que Dé-à-Coudre tenait à la main, lui tira violemment la tête en arrière. Ses yeux étaient humides.

— « Maître ! » supplia-t-elle.

— « Viens, Esclave ! » ordonna sèchement Dé-à-Coudre, la faisant lever puis la traînant derrière elle. Elle trébucha, entraînée par la laisse de Dé-à-Coudre. Je souris intérieurement. Chardon, comme je l'avais prévu, était la première à comprendre et ressentir son asservissement.

« Aide-nous, Tarl, » dit Akko, que j'avais rencontré dans le courant de la journée.

— « Il est fort, » dit un homme.

— « Oui, » approuva un autre.

Je suivis Akko et ses amis jusqu'à un endroit où deux équipes attendaient, une grosse corde de peau de sleen tressée entre eux.

Ils me placèrent à l'extrémité de la corde. Bientôt, parmi les cris enthousiastes des

spectateurs, nous commençâmes la compétition. La corde se tendit quatre fois et, quatre fois, notre équipe gagna. On me félicita et on me donna des claques dans le dos.

J'étais, par conséquent, de bonne humeur quand je regagnai la tente d'Imnak.

« Salut, ami, » dis-je. J'avais remarqué qu'Arlene, les poignets croisés au-dessus de la tête, liés, était attachée à la barre horizontale, soutenue par deux trépieds de pieux, où l'on faisait sécher la viande.

— « As-tu passé une bonne journée ? » s'enquit poliment Imnak.

— « Oui, » répondis-je.

— « C'est bien, » dit-il.

Je restai un instant silencieux. Puis je repris : « As-tu passé une bonne journée ? »

— « Peut-être quelqu'un n'a-t-il pas passé une bonne journée, » dit Imnak.

— « Je suis désolé d'entendre cela, » dis-je.

— « Peut-être que celui qui a gagné une partie, » reprit Imnak, « n'est pas correctement récompensé de sa victoire. »

— « Oh ? » fis-je.

— « Parfois, » ajouta-t-il, « il ne sert pratiquement à rien de gagner. » Il haussa les épaules.

— « Je reviens dans un moment, » dis-je.

J'allai rejoindre Arlene derrière la tente.

« Il faut que je te parle, » dit-elle. « Je n'accepterai plus que tu me traites ainsi. Tu ne peux pas me donner à n'importe qui. »

— « Je ne t'ai pas entendue dire : Maître, » fis-je remarquer.

— « Maître, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Tu ne dois plus jamais me donner à un autre homme. » Ses yeux lançaient des éclairs.

— « J'ai cru comprendre qu'Imnak n'était pas content, » dis-je.

— « Imnak ! » s'écria-t-elle.

— « Oui, Imnak, » répondis-je. Je levai le bras et coupai ses liens. Puis, avec la main gauche, je la pris par les cheveux.

— « Arrête, je t'en prie, » dit-elle.

Je la tournai vers moi. Avec la main droite, je tirai sur le collier qu'elle portait au cou.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

— « Un collier, » répondit-elle.

— « Tu es une esclave, » dis-je.

— « Oui, » souffla-t-elle, effrayée, « Maître. »

Je la jetai à mes pieds et elle me regarda.

— « À présent, tu vas ramper jusqu'auprès d'Imnak, » dis-je, « et le supplier de te laisser une nouvelle fois essayer de lui faire plaisir. S'il n'est pas satisfait, je te jetterai aux sleens. »

— « Non, non, » souffla-t-elle.

— « C'est à toi de choisir, Esclave, » dis-je. « Pourquoi crois-tu qu'on te garde et qu'on te nourrit ? »

— « Non, » souffla-t-elle.

Je la regardai.

« Tu n'oserais pas, » souffla-t-elle.

— « J'aurais dû te laisser près des ruines du mur, » dis-je.

— « Non, » souffla-t-elle. Puis elle me regarda et tendit la main. « Parfois, je me sens tellement esclave, » dit-elle. Elle me toucha la cuisse du bout des doigts. « Parfois, il me semble que j'ai envie de tes caresses, et comme une esclave. » C'était à peine si je l'entendais.

« Tes caresses, » reprit-elle, « pas les siennes. »
— « Ce dont tu as envie ne compte pas, » dis-je. « Si Imnak n'est pas content, » repris-je, « je te jetterai aux sleens. »
Elle me dévisagea, horrifiée.
— « Ferais-tu cela ? » demanda-t-elle.
— « Oui, » répondis-je.
— « Je ne sais même pas comment faire plaisir à un homme, » sanglota-t-elle.
— « Tu es une femme intelligente, » répliquai-je. « Je te suggère, si tu as envie de vivre, d'appliquer ton intelligence à cette tâche. »
Ses larmes, du fait que, tremblante, elle baissait la tête, tombaient sur l'herbe.
« Obéis-tu à ton Maître ? » demandai-je.
— « Oui, » souffla-t-elle, « j'obéis à mon Maître. »
— « À plat ventre ! » ordonnai-je.
À plat ventre, elle se rendit auprès d'Imnak. Elle ne commandait plus les agents des Kurii. Ce n'était plus qu'une esclave nue obéissant à son maître.

« As-tu passé une bonne journée ? » demandai-je, plus tard, à Imnak.
— « Oui, » répondit-il, « j'ai passé une bonne journée. »
— « Comment as-tu trouvé l'esclave aux cheveux auburn ? » lui demandai-je.
— « Splendide, » répondit-il, « mais Dé-à-Coudre et Chardon sont meilleures. »
Je ne doutais pas que ce fût vrai. Mais elles étaient esclaves depuis plus longtemps.
— « Fais-nous du thé, Arlene, » dis-je.
— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle était jolie. Je me demandai quelle allure elle aurait, avec un morceau de soie d'esclave et un véritable collier.
Imnak, Dé-à-Coudre et Chardon dormaient. Dehors, le soleil bas, comme il le faisait en été, tournait dans le ciel, ne se couchant pas.
« Maître, » souffla Arlene.
— « Oui ? » dis-je.
— « Puis-je partager ton sac de couchage ? » demanda-t-elle.
— « Supplies-tu ? » m'enquis-je.
— « Oui, Maître, » répondit-elle.
Je l'autorisai à me rejoindre dans le sac. Je passai le bras autour de son petit corps. Sa tête était sur ma poitrine.
« Aujourd'hui, tu as accentué mon asservissement, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.
— « Peut-être, » répondis-je.
— « Tu m'as forcée à ramper auprès d'un homme et à le servir, » reprit-elle. « Comme tu es fort ! » ajouta-t-elle songeusement. Elle m'embrassa. « Je ne savais pas ce que c'est d'être une esclave, » conclut-elle.
— « Tu ne le sais toujours pas, » dis-je.
— « Mais tu me l'apprends, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.
— « Peut-être, » répondis-je.
— « C'est une impression étrange, » dit-elle, « l'esclavage. »
— « Cela te fait-il peur ? » m'enquis-je.
— « Oui, » reconnut-elle, « cela me fait terriblement peur. » Je sentis ses cheveux sur ma poitrine. « On est tellement impuissant, » ajouta-t-elle.
— « Tu n'es pas encore véritablement une esclave, » soulignai-je.
— « Parfois, » dit-elle, « je sens quel effet cela doit faire d'être véritablement une

esclave. »

— « Oh ? » fis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « mais, aussi, et c'est également effrayant, je... » Elle se tut.

— « Continue, » dis-je.

— « Faut-il que je parle ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répliquai-je.

— « Eh bien, » reprit-elle, « je... je m'aperçois que je désire cela intensément. » Je sentis ses larmes. « Comme je suis horrible ! » sanglota-t-elle.

— « Ces sentiments sont normaux chez une femme féminine, » expliquai-je. « Il faut parfois du courage pour s'abandonner à eux. »

— « Je dois lutter contre ces sentiments, » dit-elle.

— « Comme tu veux, » dis-je, « mais, au bout du compte, tu t'abandonneras à eux, soit parce que tu le souhaiteras, soit parce que je t'y contraindrai. »

— « Oh ? » fit-elle.

— « Oui, » dis-je. « Et, au bout du compte, tu deviendras véritablement une esclave. »

Elle ne répondit pas.

« Tu as été amenée sur Gor pour devenir une esclave, » expliquai-je. « Une fois terminé le rôle que tu devais jouer près du mur, vêtue de soie et portant un collier, tu aurais été jetée aux pieds d'un homme. »

— « Crois-tu vraiment cela, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je. « Tiens compte de ta beauté et de la nature des hommes de Gor. »

Elle frémit.

— « J'ai peur de l'esclavage et de moi-même, » dit-elle.

— « Tu es véritablement une esclave, » dis-je.

— « Non, » répliqua-t-elle.

— « Mais tu ne le sais pas encore, » ajoutai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Lutte contre tes sentiments, » dis-je.

— « Je le ferai, » dit-elle.

— « Au bout du compte, cela ne t'apportera rien, » conclus-je.

Elle ne répondit pas.

« Tu as été conditionnée en sens inverse de tes instincts, » expliquai-je. « Tu as été programmée avec des ensembles de valeurs propres à des mâles concurrentiels et territoriaux. Cela tient à des raisons socio-économiques complexes. Ta société ne tient aucun compte des nécessités psycho-biologiques de la femelle humaine. La machine est conçue en fonction de son intérêt, pas en fonction de ceux de ses composants humains. »

— « Je ne veux pas être un composant dans une machine, » dit-elle.

— « Dans ce cas, » dis-je, « écoute ton cœur battre dans le silence. »

— « J'ai du mal à l'entendre à cause du bruit de la machine, » souffla-t-elle.

— « Mais il bat, » dis-je. « Écoute. »

Elle m'embrassa, doucement.

« On t'a appris à fonctionner, » repris-je, « pas à vivre. »

— « Comme c'est mal de vivre ! » sanglota-t-elle.

— « Peut-être pas, » suggérai-je.

— « Je n'ose pas être véritablement moi-même. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Parce que je crois, » répondit-elle, « qu'au plus profond de moi il y a une esclave. »

— « Un jour, tu t'éveilleras, » affirmai-je, « et tu comprendras que tu es cette esclave. »

— « Oh, non, » souffla-t-elle.

— « Tu t'es certainement déjà interrogé sur elle, » fis-je ressortir, « sur cette femme, ta personnalité profonde et véritable. »

— « Non, non ! » dit-elle. Puis elle resta un long moment silencieuse. Ensuite, elle reprit :

« Oui, je me suis interrogée sur elle. »

Je posai doucement la main sur sa tête.

« Quand j'étais petite, » se rappela-t-elle, « seule dans mon lit, je me demandais quel effet cela ferait d'être couchée, douce et petite, parfumée et impuissante, dans les bras d'un homme fort, sachant qu'il pourrait me traiter comme il en aurait envie, faire de moi ce qu'il voudrait. »

— « C'est la virilité sans concession qui t'enthousiasme, » expliquai-je. « C'est rare, sur ta planète d'origine. »

— « Cela ne peut pas servir la machine, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je, « mais remarque, bizarrement, en dépit du fait que tu n'as sans doute jamais rencontré une telle virilité sur la Terre, tu étais capable de la comprendre, de la concevoir et d'espérer sa manifestation. »

— « Comment cela est-il possible ? » demanda-t-elle, effrayée.

— « C'est un espoir génétique, » expliquai-je, « plus antique que les cavernes, un murmure, dans ton esprit, évoquant un monde perdu de nature, un monde dans lequel l'être humain, mâle et femelle, s'est développé. Tu étais adaptée à un monde, tu t'es retrouvée dans un autre. Tu étais étrangère dans une contrée que tu n'avais pas choisie, un invité déconcerté dans une demeure où tu ne te sentais pas chez toi. »

— « J'ai peur de mes sentiments, » dit-elle.

— « Ils te parlent d'un monde de nature, » dis-je. « Ils sont hostiles à la machine. »

— « Je dois les combattre, » dit-elle.

— « Ils rappellent, » repris-je, « une réalité disparue. Ils murmurent des chansons antiques. La machine n'a pas encore pu les effacer de ton cerveau. Ces sentiments, dans leurs fondements génétiques, sont les racines des hommes et des femmes. Ils sont antérieurs à la domestication du feu. Ils étaient déjà antiques quand le premier poignard en pierre a été levé vers le soleil. »

— « Je dois les combattre, » sanglota-t-elle.

— « Combats contre toi-même, dans ce cas, » dis-je, « car ils expriment ta personnalité la plus profonde. »

— « Je ne dois pas être moi-même, c'est mal ! » dit-elle.

— « Peut-être, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

— « On doit toujours feindre d'être différent de ce qu'on est, » déclara-t-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Tu verras, » dis-je, « que les Goréens n'acceptent pas les façades aussi bien que les hommes de la Terre. »

— « Ils me forceront à être ce que je suis véritablement et ce que, dans mon cœur, j'ai envie d'être ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'ai peur, » souffla-t-elle. Nous restâmes quelques instants silencieux. « Pourquoi n'y a-t-il pas de vrais hommes, sur la Terre ? » demanda-t-elle.

— « Je suis sûr qu'il y a beaucoup de vrais hommes, sur la Terre, » répondis-je, « mais ils sont dans une situation beaucoup plus difficile. »

— « À mon avis, il n'y a pas d'hommes, sur la Terre ! » dit-elle avec colère.

— « Je suis sûr qu'ils existent, » dis-je.

— « Et les autres ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » répondis-je, « cesseront-ils un jour d'avoir peur de leur virilité. »

— « Y a-t-il beaucoup d'espoir pour les hommes de la Terre ? » demanda-t-elle.

— « Très peu, » répondis-je. « Il faudrait un renversement d'une pathologie qui dure depuis des siècles. » Je souris. « Les roues sont lourdes et l'élan important, » conclus-je.

— « La machine va se détruire elle-même, » estima-t-elle.

— « C'est aussi mon sentiment, » acquiesçai-je. « Combien de temps pourra-t-elle encore s'étendre, grandir et dévorer ? Le match nul se produira sur les cendres des civilisations, » terminai-je.

— « C'est horrible, » dit-elle.

— « Cela n'arrivera peut-être pas, » fis-je.

— « Peut-être les mensonges de la civilisation sont-ils préférables aux vérités des barbares, » avança-t-elle.

— « Peut-être, » admis-je. « Comment savoir ? »

— « Ne peut-on imaginer une civilisation laissant place aux réalités des hommes et des femmes ? » demanda-t-elle.

— « Une civilisation laissant place à la vie ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Je ne sais pas, » dis-je. « Peut-être. »

— « Tu es gentil de parler avec moi, » dit-elle.

— « Nous venons tous les deux de la Terre, » lui rappelai-je.

— « Comment peux-tu me parler ainsi et me garder tout de même comme esclave ? » demanda-t-elle.

— « Je ne vois pas le problème, » répliquai-je.

— « Oh, » fit-elle.

— « Un des éléments agréables de la possession d'une esclave, » dis-je, « est la possibilité de converser avec elle, de l'écouter, de l'entendre exprimer ses sentiments et ses idées. On peut beaucoup apprendre d'une esclave. De nombreuses esclaves, comme toi, sont extrêmement intelligentes. Elles peuvent s'exprimer avec raison, clarté, pertinence et lyrisme. Il est très agréable de parler avec elles. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Et puis, quand on en a envie, » repris-je, « on les remet à genoux. »

— « Tu es cruel, » dit-elle.

— « Embrasse-moi, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle, m'embrassant doucement.

Nous restâmes ensuite quelques instants silencieux.

« Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Je commence à sentir, » dit-elle, « quel effet cela fait d'être véritablement une esclave. »

— « Tu es une fille ignorante, » répondis-je.

— « J'ai un peu appris, » dit-elle.

— « Très peu, » dis-je.

— « J'ai appris à obéir, » reprit-elle, « et à appeler les hommes libres : Maître. »

— « Qu'as-tu appris d'autre ? » m'enquis-je.

— « Quelque chose que tu m'as enseigné, » répondit-elle.

— « À savoir ? » insistai-je.

— « J'ai appris à avoir besoin des caresses d'un homme, » avoua-t-elle.

— « À présent, je vais dormir, » dis-je.

— « Je t'en prie, ne dors pas encore, » dit-elle. Je sentis le bout de ses doigts sur mon épaule.

« Caresse-moi, » supplia-t-elle. « Caresse-moi... comme une esclave. »

— « Supplies-tu ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Très bien, » dis-je.

Elle me regarda.

— « Vas-tu faire de moi une esclave totale ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je, « je vais seulement satisfaire tes besoins d'esclave tels qu'ils sont à l'heure actuelle. »

— « Bien, Maître, » dit-elle.

Plus tard, elle pleura et se tortilla dans mes bras, abandonnée aux sensations et aux extases qui lui étaient alors accessibles. Puis elle resta couchée contre ma cuisse.

« Peut-il y avoir davantage ? » demanda-t-elle. « Peut-il y avoir davantage ? »

— « Tu n'as pas encore atteint la première leçon de ton asservissement, » répondis-je.

Je criai presque quand, dans un accès de frustration, elle me mordit le flanc et me griffa la cuisse. Elle paraissait presque agrippée à moi comme un animal. La prenant par les cheveux, je tirai sa tête vers le haut. Sa tête reposa alors juste sous ma poitrine. Ses yeux étaient dilatés. Ses petites mains me serraient étroitement. Elle avait le souffle court.

— « Maître ! Maître ! » souffla-t-elle.

— « Tais-toi, Esclave, » dis-je. « Il faut que nous nous reposions. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

IMNAK M'ANNONCE UNE NOUVELLE IMPORTANTE ; NOUS RENCONTRONS POALU

UNE des raisons pour lesquelles il est difficile d'approcher les tabuks dans la toundra, c'est l'absence de couverture.

Je suivis l'exemple d'Imnak, rampant derrière lui, l'arc en corne à la main, la flèche simplement posée sur la corde. J'avais très froid ; j'étais trempé. La toundra est froide et il y a de la boue pratiquement partout.

Une dizaine de tabuks broutaient la mousse à une centaine de mètres de nous.

L'arc en corne, malheureusement, constitué de plaques de corne de tabuk ligaturées avec du tendon, n'est pas efficace au-delà de trente mètres. On doit, par conséquent, être presque sur l'animal quand on décoche le trait. Le bois est rare, dans le Nord et l'arc des Paysans, ou grand arc, y est inconnu. En outre, à la saison froide, le grand arc gèlerait et casserait, de sorte qu'il serait impossible de le bander correctement. J'avais apporté un grand arc, mais je voulais me familiariser avec l'arc en corne, car je savais que l'autre serait inutilisable pendant presque toute l'année. Il est difficile d'exprimer la nature d'un monde soumis à un froid intense. Un clou, frappé par un marteau, peut voler en éclats. L'urine peut geler avant de toucher le sol. On peut entendre le glapissement d'un sleen à dix ou douze pasangs. Une conversation ordinaire peut être entendue à un demi-pasang de distance. Une montagne qui paraît toute proche, compte tenu de la transparence exceptionnelle de l'air glacé, peut se trouver, en réalité, à quarante pasangs. L'air froid, touchant le corps d'un sleen, forme une vapeur qui dissimule presque complètement l'animal. Il arrive qu'un tabuk, quand il court, laisse une telle traînée de vapeur derrière lui. Il arrive que le souffle des hommes gèle dans leur barbe, en faisant un masque de glace.

Je jurai intérieurement quand un tabuk s'éloigna de quelques mètres, broutant.

J'avais suggéré une partie de chasse à Imnak. Je voulais lui parler seul à seul, en dehors de la présence des femmes. La chasse, sur le moment, m'était apparue comme le bon moyen d'atteindre cet objectif. À présent, je regrettais de ne pas les avoir simplement envoyées ramasser de la mousse.

J'avais envie de thé brûlant de Bazi. C'est un élément important du commerce, au Nord. À présent, je comprenais pourquoi. Les sucres du Sud sont également populaires. J'avais supposé que c'était à cause de leur goût sucré, les produits sucrés étant rares dans le Nord, à l'exception de quelques baies. Il me semblait à présent que les calories des sucres jouaient également un rôle dans leur popularité. Il arrive que les chasseurs rouges mangent une demi-livre de sucre d'un seul coup.

Nous tentions de nous approcher d'un gros tabuk. Il s'éloigna à nouveau de nous.

Je résistai à l'envie de me lever et de courir en hurlant sur l'animal, l'arc bandé.

Je suivis Imnak. Il semblait presque faire partie de la toundra. Quand le tabuk se retournait, levant la tête, les oreilles dressées, il s'arrêtait, restant immobile.

Nous approchâmes lentement. Il y avait plus d'une ahn que nous tentions, à plat ventre, d'approcher les animaux.

Imnak me fit signe de venir près de lui. Je m'exécutai.

« As-tu froid ? » s'enquit-il.

— « Oh, non, » répondis-je.

— « C'est bizarre, » dit-il. « Moi, j'ai très froid. »

— « Je suis heureux de te l'entendre dire, » fis-je. « J'ai également très froid. »

— « Il est difficile de ne pas avoir froid, » expliqua-t-il, « quand on rampe dans l'humidité glacée de la toundra. »

— « C'est cela, » dis-je.

— « Tu ne sembles pas de bonne humeur, » remarqua-t-il. « Arlene a-t-elle été désagréable dans le sac de couchage ? »

— « Elle était très bien, » répondis-je. « Comment était Dé-à-Coudre ? »

— « Elle crie beaucoup, » dit-il.

— « Il y a des femmes qui sont plus bruyantes que d'autres, » soulignai-je.

— « C'est vrai, » confirma-t-il. « Peut-être es-tu de mauvaise humeur parce que tu as froid, » suggéra Imnak.

— « Je crois que c'est cela, » dis-je. « Pourquoi es-tu de bonne humeur, » demandai-je, « alors que tu as froid ? »

— « Avoir froid est déjà désagréable, » expliqua-t-il. « Il est inutile d'être, en plus, de mauvaise humeur. »

— « Je vois, » fis-je. Bizarrement, bien que cela soit ridicule, je fus réconforté.

— « Je voulais aller à la chasse avec toi, » dit Imnak, « parce que je dois te parler d'une chose grave. »

— « C'est étrange, » dis-je, « je voulais avoir une conversation avec toi. »

— « Il s'agit d'une affaire grave, » dit-il.

— « La mienne l'est aussi, » répondis-je.

— « Il faut être tellement prudent dans les relations avec les hommes du Sud, » dit Imnak. « Ils sont tellement susceptibles et bizarres. Autrement, il y a longtemps que je t'aurais parlé de cette affaire. »

— « Oh, » fis-je. C'était pour des raisons similaires que j'avais attendu pour confier à Imnak la nature de ma mission dans le Nord.

— « Mon affaire, » dit Imnak, « concerne Poalu, la fille de Kadluk. »

— « Ton affaire est plus grave que la mienne, » dis-je. « Mon problème concerne simplement le sauvetage du monde. » Je me souvenais très bien de Poalu, fille violente, à la peau cuivrée, dont la balle en cuir, frappée par son pied, m'avait heurté.

— « Je ne comprends pas, » dit Imnak.

— « Peu importe, » dis-je. « Poalu ? »

— « Je l'aime, » dit Imnak.

— « C'est désolant, » admis-je.

— « L'aimes-tu également ? » s'enquit Imnak.

— « Non, » répondis-je. « Je trouvais cela désolant de ton point de vue. »

— « Oh, » fit-il. Puis il reprit : « Ce n'est pas improbable, mais on ne peut guère changer ce genre de chose. »

— « Exact, » dis-je.

— « Et Poalu m'aime aussi, » dit-il.

— « En es-tu sûr ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Un jour, j'ai apporté des vêtements de fête chez son père et elle m'a lancé un pot d'urine. »

— « C'est un indice encourageant, » admis-je.

— « Un autre jour, » reprit-il joyeusement, « elle m'a donné des coups de bâton en me traitant de bon à rien. »

— « Il est clair qu'elle s'intéresse beaucoup à toi, » dis-je.

— « Il est étrange qu'une fille aussi belle ait aussi peu de soupirants, » s'étonna-t-il.

— « Oui, c'est très étrange, » reconnus-je.

— « Akko, qui est mon ami, » dit Imnak, « dit que prendre une telle femme équivaldrait à sauter nu dans une fosse pleine de sleens des neiges affamés. Crois-tu cela ? »

— « Je le crois, » répondis-je. En réalité, il me semblait que l'opinion d'Akko sur les potentialités de la situation était exagérément optimiste, teintée qu'elle était par la bonne humeur et la naïveté locales, péchés endémiques chez les chasseurs rouges.

— « Mais je suis timide, » dit-il.

— « J'ai du mal à le croire, » dis-je. « Tu me sembles plutôt audacieux. »

— « Pas avec les femmes, » avoua-t-il.

— « Tu es manifestement intraitable avec Dé-à-Coudre et Chardon, » fis-je remarquer.

« Elles vivent dans la terreur de te déplaire. »

— « Ce ne sont pas des femmes, » releva-t-il.

— « Oh ? » fis-je.

— « Enfin, dans un sens, ce sont des femmes, » admit-il, « mais elles n'appartiennent pas au Peuple. Ce ne sont que de jolis petits animaux à la peau blanche. Elles ne comptent pas. »

— « C'est vrai, » convins-je. Elles ne comptaient pas. Elles n'étaient que des esclaves.

— « Poalu est différente, » dit-il.

— « C'est certain, » admis-je.

— « J'aurai Poalu, » décida-t-il soudain. Il se redressa. « Oui, » dit-il, « j'aurai Poalu. » Les tabuks partirent au trot.

— « Les tabuks sont partis, » dis-je.

— « Mais je suis timide, » poursuivit-il. « Tu dois m'aider. »

— « Les tabuks sont partis, » répétais-je.

— « Tu dois m'aider, » dit-il.

— « Très bien, » répondis-je. « Les tabuks sont partis, » ajoutai-je.

— « Je savais que je pouvais compter sur toi, » dit-il.

— « Les tabuks sont partis, » insistai-je.

— « Oui, je sais, » répondit-il.

— « Que veux-tu que je fasse ? » demandai-je.

— « Je suis trop timide pour le faire, » dit-il.

— « Tu es trop timide pour faire quoi ? » demandai-je.

— « Je suis trop timide pour l'enlever, » dit-il.

— « Pourquoi veux-tu l'enlever ? » m'enquis-je.

— « Il le faut, » répondit-il. « Ne crains rien. Personne ne s'y opposera. »

— « Et Poalu ? » demandai-je.

Il fronça les sourcils.

— « Eh bien, je ne sais pas, » admit-il. « Poalu est parfois de mauvaise humeur. »

— « Peut-être devrais-tu l'enlever toi-même ? » suggérai-je.

— « Je suis trop timide pour faire cela, » dit-il.

— « Je présume que cela serait possible, » fis-je, « à la faveur de la nuit. »

— « Mais tu ne verrais pas bien ce que tu fais, » dit-il. « En outre, il ne fera pas nuit avant plusieurs semaines. »

— « Je sais, » dis-je. « Nous pourrions attendre. »

— « Non, non, non, » dit Imnak.

— « Tu veux l'enlever en plein jour ? » m'enquis-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. « C'est à cette époque qu'on enlève les filles. »

— « Je l'ignorais, » répondis-je. « Je ne connais pas bien le Nord. » Je le regardai. « Ne te trouve-t-on pas parfois confronté à quelques problèmes ? » demandai-je. « Les coups de poignard dans le dos de la part de ses frères, par exemple ? »

— « Poalu n'a pas de frère, » répliqua-t-il.

— « Une chance, » fis-je. « Et son père ? Je suppose qu'il est stupide et faible ? »

— « Kadluk est un grand chasseur, » répondit Imnak. « Il peut transpercer l'œil d'un sleen marin en lançant son harpon depuis un kayak. »

— « Et si Kadluk n'approuvait pas l'enlèvement de sa fille ? » demandai-je.

— « Pourquoi désapprouverait-il ? » s'enquit Imnak.

— « Oh, je ne sais pas, » répondis-je. « Une idée. »

— « Ne crains rien, » dit Imnak sur un ton rassurant. « Toutes les dispositions ont été prises. »

— « Les dispositions ? » fis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Kadluk, dans ce cas, sait que je vais enlever sa fille ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit Imnak. « De toute évidence, il ne pourrait pas entrer dans nos intentions d'enlever la fille de Kadluk sans sa permission. »

— « Non, » admis-je, « d'après ce que je sais de Kadluk, certainement pas. »

— « Cela ne serait pas poli, » ajouta Imnak.

— « Exact, » lui accordai-je. En outre, je ne voulais pas recevoir un harpon dans la tête. L'idée de Kadluk, homme au regard d'acier, faisant un carton sur moi avec un harpon, était agaçante. Je ne pouvais chasser le sleen marin de mon esprit.

— « Poalu sait-elle qu'elle est censée être enlevée ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit Imnak. « Sinon comment pourrait-elle être prête à temps ? »

— « J'aurais dû réfléchir, » dis-je.

— « Cela ne fait rien, » concéda Imnak, généreux.

— « Eh bien, » dis-je, « regagnons la tente. Les tabuks sont partis, je suis trempé et glacé. J'ai très envie d'une tasse de thé de Bazi bien chaud. »

— « Ah, mon ami, » fit Imnak avec tristesse, « je suis désolé, mais il n'y a plus de thé de Bazi. »

— « Pourtant, » fis-je remarquer, « il y en avait encore beaucoup. »

— « Exact, » admit Imnak, « mais il n'y en a plus. »

— « Tu t'en es servi pour acheter Poalu ? » demandai-je.

Imnak me regarda, horrifié.

— « J'en ai fait cadeau à Kadluk, » répondit-il.

— « Oh », fis-je.

— « En outre, » ajouta Imnak, « il ne reste pas de sucre et il n'y a presque plus de fourrures. »

— « Et les pièces d'or que tu as prises pour faire des échanges ? » m'enquis-je.

— « Je les ai également données à Kadluk, » répondit-il, « et presque tout le bois. »

— « Au moins, il nous reste les tranches de tabuk provenant des animaux que nous avons tués, » fis-je sur un ton lugubre.

— « Kadluk aime le tabuk, » dit Imnak.

— « Oh, » fis-je.

Nous prîmes le chemin du retour, mouillés et pitoyables.

Par chance, nous rencontrâmes Poalu.

« Ah, » dit-elle, « vous êtes allés à la chasse ? »

— « Oui, » répondit Imnak.

— « Je vois que vos épaules sont chargées de gibier, » dit-elle.

— « Non, » dit Imnak.

— « Je vois, » reprit-elle, « que vous avez tué de nombreuses proies et avez marqué la viande. Vous enverrez vos filles couper de nombreux steaks à notre intention. »

Imnak baissa la tête.

« Vous ne voulez certainement pas dire que vous rentrez au camp sans viande ? » dit-elle, incrédule.

— « Pourtant, c'est ainsi, » dit Imnak.

— « Je ne peux pas le croire ! » s'écria-t-elle. « Imnak, le grand chasseur, rentre sans viande ! C'est absolument incroyable ! »

Imnak baissa la tête, dansant d'un pied sur l'autre.

« Est-il possible que mon père se soit trompé ? » demanda-t-elle. Imnak, surpris, leva la tête. « Il dit qu'Imnak est un grand chasseur ! Je crois que c'est vrai. C'est seulement qu'Imnak n'est pas très malin et laisse la viande dans les champs à l'intention des jards. »

Imnak baissa à nouveau la tête. « Il est heureux, » reprit-elle, « que tu ne sois qu'un pauvre type sans épouse. Pense à quel point elle serait gênée. Elle devrait dire à ses invités : « Oh, non, Imnak a encore oublié de rapporter la viande. » — « Pas encore ! » s'écrieraient-ils. — « Si, » dirait-elle, « c'est un grand chasseur. Mais il oublie toujours de rapporter la viande à la maison ! Il n'est pas très malin. Il la laisse dans les champs, pour les jards. » « La pauvre femme, vraiment ! »

— « Es-tu sûr qu'elle s'attend à être enlevée ? » demandai-je à Imnak.

— « Bien sûr, » répondit Imnak. « Ne vois-tu pas qu'elle m'aime ? »

— « Oui, » reconnus-je, « c'est parfaitement clair. »

Puis Poalu se tourna vers moi. Elle sortit un poignard de sous ses fourrures.

— « Ne crois pas que tu m'enlèveras, » dit-elle. « Je te taillerais en pièces. »

Je reculai, afin d'éviter un coup de poignard. Imnak bondit également en arrière.

Poalu pivota sur elle-même et s'en alla.

— « Elle est parfois de mauvaise humeur, » dit Imnak.

— « Oui, » reconnus-je.

— « Mais elle m'aime, » ajouta-t-il joyeusement.

— « En es-tu sûr ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Imnak. « Elle ne peut pas cacher ses véritables sentiments. » Il me donna un coup de coude. « As-tu remarqué qu'elle ne nous a pas planté le poignard dans le corps ? » demanda-t-il avec des airs de conspirateur.

— « Oui, » acquiesçai-je, « elle a manqué son coup. »

— « Si Poalu ne m'aimait pas, » dit-il avec un sourire, « elle n'aurait pas manqué son coup. »

- « J’espère que tu as raison, » dis-je.
- « Elle n’a pas manqué Naartok, » expliqua-t-il.
- « Oh, » fis-je.
- « Il est resté six semaines sous sa tente, » précisa-t-il.
- « Qui est Naartok ? » demandai-je.
- « C’est mon rival, » dit Imnak. « Il l’aime toujours. Il est possible qu’il tente de te tuer. »
- « J’espère qu’il ne sait pas très bien lancer le harpon dans l’œil des sleens, » dis-je.
- « Non, » dit Imnak. « Il ne lance pas aussi bien que Kadluk. »
- « Cela veut-il dire qu’il est simplement adroit ? » m’enquis-je.
- « Oui, » répondit Imnak.

LA COUR DE POALU : CE QUI SUIVIT LA COUR DE POALU

IL n'est pas facile de frapper à la porte d'une tente. « Salut, Kadluk ! » criai-je.

Un visage cuivré se montra hors de la tente. C'était un visage très large, aux pommettes hautes, et très sombre, avec des yeux clairs, un visage encadré de cheveux bleu-noir, avec des mèches sur le front.

— « Ah, » sourit Kadluk, « tu dois être le jeune homme qui vient enlever ma fille. »

— « Oui, » répondis-je. Il paraissait de bonne humeur. Peut-être attendait-il ce moment depuis des années.

— « Elle n'est pas prête, » dit Kadluk, haussant les épaules dans un geste d'excuse. « Tu sais comment sont les filles. »

— « Oui, » dis-je. Je me tournai vers Imnak qui, quelques mètres derrière moi, me soutenait moralement. Il sourit et m'adressa un geste d'encouragement. Rassuré, j'attendis devant la tente.

J'attendis plusieurs minutes.

Une autre silhouette sortit de la tente, une femme, Tatkut, ou Mèche, épouse de Kadluk et mère de Poalu. Elle me sourit, s'inclina légèrement et me donna une tasse de thé.

« Merci, » dis-je. Je bus le thé.

Quelques instants plus tard, elle revint et je lui rendis la tasse.

« Merci encore, » dis-je.

Elle sourit, hocha la tête et rentra dans la tente.

Imnak s'approcha de moi. Il paraissait inquiet.

« Enlever une fille ne devrait pas prendre aussi longtemps, » souffla-t-il. J'acquiesçai.

« Enlever une fille ne devrait pas prendre aussi longtemps ! » criai-je. Imnak recula, impatient.

Dans la tente, une dispute était en cours. On s'expliquait. Je reconnaissais les voix de Poalu, de Kadluk et de Tatkut. Ils parlaient leur langue et je ne saisisais que quelques mots. Le thé de Bazi fut plusieurs fois mentionné. Je devinai que Kadluk n'avait pas l'intention de rendre à Imnak son thé de Bazi et ses autres cadeaux.

Quelques instants plus tard, la tête de Kadluk réapparut.

« Elle ne veut pas être enlevée, » annonça-t-il.

— « Eh bien, voilà, » fis-je. Je haussai les épaules. Je me tournai vers Imnak. « Elle ne veut pas être enlevée, » expliquai-je. « Regagnons notre tente. »

— « Non, non ! » s'écria Imnak. « Tu dois à présent entrer dans la tente et l'enlever de force. »

— « Kadluk est-il armé ? » m'enquis-je.

— « Quelle différence cela pourrait-il faire ? » demanda Imnak.

— « À *mon* avis, cela pourrait faire une différence, » soulignai-je. Je n'avais pas oublié le harpon et le sleen.

— « Non, » répondit Imnak. « Kadluk ! » appela-t-il.

Kadluk sortit de la tente.

« Apparemment, il faut enlever ta fille de force, » dit Imnak.

— « Oui, » admit Kadluk. Cela me rassura.

— « Entre, » me dit Imnak. « Va la chercher. »

— « Très bien, » dis-je.

— « Elle a un poignard, » prévint Kadluk.

— « Entre, » insista Imnak.

— « Nous n'avons aucune raison de nous presser, » fis-je observer. « Es-tu bien sûr de vouloir Poalu dans ta tente ? Peut-être devrais-tu réfléchir encore un peu. »

— « Mais nous nous aimons, » protesta Imnak.

— « Pourquoi ne vas-tu pas la chercher toi-même ? » demandai-je.

— « Je suis trop timide, » répondit Imnak, baissant la tête.

— « Peut-être sera-t-elle sensible à la raison, » envisageai-je avec un bel optimisme.

Kadluk pivota sur lui-même, se tenant les flancs. Un instant plus tard, il se roulait par terre. Il est fréquent que les chasseurs rouges soient très démonstratifs dans la manifestation de leurs émotions. Quelques instants plus tard, il reprit son sérieux et s'essuya les yeux.

Je levai prudemment l'auvent de la tente. Poalu se trouvait à l'intérieur. Elle portait des vêtements de fête. Près d'elle se tenait sa mère, Tatkut, rayonnante et fière de sa fille.

J'esquivai le poignard qui fila près de ma tête et manqua de peu Imnak, qui se trouvait dehors.

« Tu ne m'enlèveras jamais de force ! » cria-t-elle.

— « Je t'accorde cette probabilité, » reconnus-je.

Elle s'empara d'une lourde casserole métallique comme celles que l'on utilise pour faire la cuisine dehors.

Il ne serait pas agréable d'en recevoir des coups sur la tête.

« Écoute, » dis-je, « je suis censé t'enlever. »

— « Ne me touche pas ! » répliqua-t-elle.

— « Toutes les dispositions ont été prises, » fis-je remarquer.

— « Je n'y suis pour rien ! » répondit-elle.

Cela me parut justifié.

— « Elle dit qu'elle n'est pour rien dans les dispositions ! » criai-je à l'intention d'Imnak.

— « Cela ne fait rien ! » m'indiqua Imnak.

— « Cela ne fait rien, » répétai-je.

— « Cela fait quelque chose ! » dit-elle.

— « Elle dit que cela fait quelque chose ! » transmis-je à Imnak.

— « Non, cela ne fait rien ! » dit-il.

— « Cela ne fait rien, » transmis-je à Poalu de la part d'Imnak.

— « Ce n'est qu'une femme ! » fit remarquer Imnak.

— « Tu n'es qu'une femme, » lui indiquai-je, transmettant l'argument d'Imnak. Il me paraissait bon.

Elle se jeta alors sur moi, abattant la lourde casserole métallique. Je la lui arrachai. Je le fis pour éviter d'être tué.

Elle gagna alors le fond de la tente. Elle regarda autour d'elle, mais ne trouva rien qui puisse servir d'arme. Je compris alors que Kadluk, sagement, avait sorti ses affaires,

poignards et flèches, de la tente avant notre arrivée.

Il connaissait sa fille aussi bien que les autres, bien entendu.

— « Voudrais-tu me passer le marteau à graisse, s'il te plaît ? » demanda Poalu.

Poliment, je lui tendis le marteau. Je pensais que je pourrais probablement esquiver ou parer ses coups. Le marteau, en pierre, avec un manche en bois, sert à marteler la graisse pour en extraire l'huile, laquelle est utilisées dans les lampes plates et ovales.

« Merci, » dit Poalu.

— « Il n'y a pas de quoi, » répondis-je.

Puis elle me fit face, le marteau à la main.

« Si tu ne veux pas être enlevée, » fis-je ressortir, « pourquoi portes-tu tes vêtements de fête ? »

— « Elle est jolie, n'est-ce pas ? » demanda Tatkut avec un sourire.

— « Oui, » reconnus-je.

Poalu me regarda d'un air rusé.

— « Je ne suis pas une fille ordinaire, » dit-elle, « que tu pourrais enlever facilement. »

— « Cela semble certain, » admis-je.

— « Où est Imnak ? » s'enquit-elle.

Elle savait certainement qu'il était devant la tente.

— « Il est juste devant la tente, » répondis-je.

— « Pourquoi ne vient-il pas m'enlever lui-même ? » demanda-t-elle.

— « J'aimerais qu'il le fasse, » répondis-je. « Il est timide. »

— « Eh bien, » décida-t-elle, « je ne viens pas ! »

— « Elle dit qu'elle ne vient pas ! » criai-je à Imnak.

Il y eut un silence. Puis j'entendis Imnak dire :

— « Bon, tant pis. »

Poalu parut stupéfaite. Je fus soulagé. Je me préparai à partir.

— « Attends, » dit-elle. « Ne vas-tu pas m'enlever ? »

— « Si cela ne tenait qu'à moi, » répliquai-je, « je te laisserais à jamais dans la tente de ton père. »

J'entendis Imnak, dehors.

— « Oui, » dit-il. « Peu m'importe qu'elle ne vienne pas. »

— « Je te rendrai tes cadeaux, Imnak, » dit Kadluk, nettement plus fort que nécessaire.

— « Tu peux les garder, » répondit Imnak, généreux.

— « Non, c'est impossible, » dit Kadluk. Je me pris à espérer qu'il rendrait effectivement les cadeaux d'Imnak. Nous avons besoin du thé de Bazi, des fourrures et des steaks de tabuk.

— « Les chansons que l'on chantera aux festins, à propos de Poalu dont personne ne veut, seront amusantes, » dit Imnak d'une voix forte.

— « Comment peux-tu m'enlever ? » cria Poalu. « Tu n'as pas de traîneau. »

— « Il n'y a pas de neige, » intervins-je.

— « Il y a une manière convenable d'agir, » souligna-t-elle, « et une manière qui n'est pas convenable. »

— « Oh, regarde, » dit Imnak. « Voilà le traîneau. »

Il y avait effectivement un traîneau, celui qu'Imnak avait construit près du mur, et que les filles avaient tiré, ce traîneau grâce auquel nos provisions avaient traversé le Glacier de la Hache.

Poalu, sans lâcher le marteau à graisse, passa la tête dehors.

Dé-à-Coudre, Chardon et Arlene étaient attelées au traîneau.

— « Ho, ho ! » ironisa Poalu. « Tu espères enlever une fille avec un traîneau tiré par des esclaves à peau blanche ! Quel ruffian tu es ! C'est injurieux ! »

— « J'emprunterai un sleen des neiges, » dit Imnak. « Cela suffira-t-il ? »

Je me dis qu'un sleen des neiges, cet animal long et méchant, serait certainement troublé de se trouver attelé à un traîneau alors qu'il n'y avait pas de neige.

— « Peut-être ! » cria Poalu.

Imnak détela Dé-à-Coudre, Chardon et Arlene. Elles restèrent quelques instants immobiles, décontenancées, puis s'éloignèrent de la tente.

— « Veux-tu encore un peu de thé ? » demanda Tatkut.

— « Oui, merci, » dis-je. Au moins, je récupérais une partie du thé donné par Imnak.

Quelques instants plus tard, Imnak revint avec un sleen des neiges au bout d'une laisse solide. Bientôt, il fut attelé au traîneau. C'était l'animal d'Akko qui, à la manière des chasseurs rouges, l'avait gracieusement prêté.

« Quelqu'un a un sleen des neiges attelé à un traîneau devant une tente ! » cria Imnak.

— « Ce n'est pas un bel animal, » dit Poalu. « Trouve mieux. »

— « Tu ne l'as même pas regardé, » lui opposa Imnak.

Poalu sortit la tête de la tente.

— « Ce n'est pas un bel animal, » répéta-t-elle. « Trouve mieux ! »

Imnak, je ne compris pas pourquoi, se mit en quête d'un autre sleen.

« Il est pire que le premier ! » déclara Poalu.

Imnak, furieux, détela le deuxième animal et le remplaça par le premier, celui qui appartenait à Akko.

« Tu n'espères sans doute pas que je vais accepter de monter dans un traîneau tiré par un animal aussi laid ? » s'enquit Poalu.

— « Bien sûr que non, » répondit Imnak. Il se prépara à partir.

— « Que fais-tu ? » demanda Poalu.

— « Je m'en vais, » répondit Imnak. « Je regagne ma tente. »

— « Je suppose qu'il faudra que cela convienne, » concéda Poalu.

— « Tu pourrais lui donner un bon coup sur la tempe, » me glissa Kadluk. « C'est ce que j'ai fait avec Tatkut. » Tatkut hocha la tête avec un large sourire.

— « Personne ne protégera donc une pauvre fille contre l'enlèvement ? » cria Poalu.

Elle avait toujours le marteau à graisse. Un coup correctement appliqué pouvait faire éclater un crâne.

« Personne ne va donc me sauver ? » gémit Poalu.

Kadluk regarda tout autour de lui, d'un air anxieux, craignant que quelqu'un, parmi les spectateurs maintenant de plus en plus nombreux, se décide à intervenir.

« Naartok ! » cria Poalu, « ne viendras-tu pas me sauver ? »

Un homme puissant, qui se tenait à proximité, secoua vigoureusement la tête. Il avait toujours le bras contre le corps, l'épaule légèrement voûtée. Je me souvins que Poalu lui avait plongé sa lame dans le corps aux alentours de cet endroit. Imnak m'avait indiqué que son rival, Naartok, pourrait essayer de me tuer, afin de m'empêcher d'enlever Poalu. Naartok, toutefois, paraissait tout à fait disposé à me laisser entreprendre cette tâche. Il était clair qu'il me souhaitait toute la réussite possible. Naartok, comme tous les chasseurs rouges, n'était pas homme à éprouver de l'amertume pour une affaire comme celle-ci.

— « Viens, » dis-je à Poalu. « Il va bientôt faire noir. »

C'était vrai. Dans quelques semaines, la nuit polaire tomberait. Elle me lança le marteau à graisse à la tête et je fis un pas sur le côté. Il fila près de moi et heurta violemment Naartok

au front.

Elle s'enfuit à l'intérieur de la tente et je la poursuivis souplement. À l'intérieur de la tente, je m'emparai d'elle et la jetai sur mon épaule. Ses petits poings martelèrent mon dos.

« Arrête ! » dis-je.

— « Je ne veux pas partir ! » répliqua-t-elle.

— « Oh, » fis-je.

Je la remis debout et pivotai sur moi-même, sortant de la tente.

— « Elle dit qu'elle ne veut pas partir, » annonçai-je à Imnak.

— « Retourne, » insista Imnak.

— « Inutile, » dis-je. « Écoute, Imnak, » expliquai-je, « ton amitié compte beaucoup pour moi, mais j'en ai vraiment assez. Je ne crois pas que Poalu veuille que ce soit moi qui l'enlève. »

Imnak me regarda, pitoyable.

« C'est mon opinion, » ajoutai-je, confirmant ses craintes. « Il faudra que tu l'enlèves toi-même, » conclus-je.

— « Je suis trop timide, » gémit-il.

— « Dans ce cas, rentrons, » décidai-je, « car j'ai bu assez de thé, dans la tente de Kadluk, et esquivé assez de projectiles pour plusieurs années. »

— « C'est vrai, » répondit Imnak sur un ton lugubre. « Tu as supporté plus que ce que l'on est en droit de demander à un ami. »

— « En outre, » ajoutai-je, « j'ai participé à la destruction du mur et à la libération des tabuks. »

— « Oui, » reconnut Imnak. « Pardonne-moi, mon ami, de t'imposer cela. »

— « Ce n'est rien, » accordai-je. « J'aurais été heureux d'enlever une femme pour toi, mais c'est une chose d'enlever une femme et c'en est une autre d'enlever Poalu. »

— « Poalu est une fille, » fit remarquer Imnak.

— « Je n'en suis pas du tout sûr, » avançai-je.

— « Crois-tu que c'est une femelle de sleen ? » demanda Imnak, inquiet. Sa métaphysique comportait cette possibilité. Parfois, les hommes prenaient la forme d'animaux, et inversement.

— « Tout à fait possible, » répondis-je avec gravité.

— « Cela expliquerait beaucoup de choses, » marmonna Imnak. « Non, » dit-il, sérieusement. « Ce n'est pas possible. Je connais Poalu depuis des années. Quand nous étions enfants, nous ramassions des œufs ensemble, au pied des falaises, nous nous tenions par la main et luttions ensemble contre le sommeil. » Il me regarda avec intensité. « En outre, » ajouta-t-il, « c'est la fille de Kadluk. »

— « Je suppose que tu as raison, » admis-je. « Ce n'est pas vraiment une femelle de sleen. »

— « Mais elle agit comme si elle en était une, » reconnut Imnak.

— « As-tu déjà rencontré une femme semblable à Poalu ? » demandai-je.

— « Pas exactement, » admit-il.

— « Où allez-vous, Paresseux ? » demanda Poalu.

— « Nous rentrons, » dit Imnak.

Nous primes le chemin de la tente d'Imnak. Elle se trouvait à environ deux cents mètres. Imnak conduisait le sleen qui tirait le traîneau dans la toundra, et je marchais près de lui. Dé-à-Coudre, Chardon et Arlene marchaient près du traîneau.

« Imnak est un paresseux ! » cria Poalu. « Imnak ne peut pas chanter dans la Maison des

Festins ! Imnak ne sait pas conduire un kayak ! Imnak est un mauvais chasseur ! »

« Je sens que je vais me mettre en colère, » me dit Imnak.

— « Les chasseurs rouges ne se mettent pas en colère, » lui répondis-je.

— « Il arrive que les chasseurs rouges se mettent en colère, » déclara-t-il.

— « Je ne le savais pas, » dis-je.

— « Si, » dit Imnak.

« Imnak est paresseux ! Imnak ne sait pas chasser ! J'ai de la chance de ne pas être la femme d'Imnak ! Ayez pitié de la pauvre femme qui partagera la tente d'Imnak ! Je suis heureuse de ne pas aller dans sa tente ! Je n'irais dans sa tente pour rien au monde ! »

« J'en ai assez ! » annonça soudain Imnak.

— « On a sa fierté, » reconnus-je.

— « Malheureusement, je suis très timide, » dit Imnak, les dents serrées.

— « Oui, » admis-je, « c'est dommage. »

Soudain, Imnak rejeta la tête en arrière et hurla. Il émit un rugissement d'animal sauvage puis, pivotant sur lui-même, partit en courant vers la tente de Kadluk.

« Continuons, » dis-je aux femmes. Nous continuâmes, nous dirigeant vers la tente d'Imnak, sans regarder en arrière. Le sleen nous suivit, tirant le traîneau sur le sol piétiné.

Derrière nous, retentirent des acclamations.

Nous ne nous retournâmes qu'une fois parvenus sur le seuil de la tente d'Imnak.

Une foule nombreuse approchait, mais de telle manière qu'elle laissait de la place à Imnak. Conduisant la foule, mais presque au milieu d'elle, venait Imnak. Il tirait par les cheveux une silhouette pliée en deux qui trébuchait, se débattait et hurlait. Elle portait des vêtements de fête.

À l'entrée de la tente, il la jeta sur son épaule. Elle ne put rien faire. Il pouvait l'emporter où il le voulait et la poser où il le voulait. Il la porta dans la tente et la jeta sur les fourrures, à ses pieds.

Elle le regarda, furieuse. Elle voulut se lever, mais il la repoussa.

« Tu portes des vêtements de fête, » dit-il. « Crois-tu que tu ailles à une fête ? »

Elle le regarda.

« Non, » reprit-il. « Tu ne vas pas à une fête. Tu n'as pas besoin de vêtements de fête. »

— « Imnak ! » s'écria-t-elle.

— « Enlève tout ! » ordonna-t-il.

— « Imnak ! » protesta-t-elle.

— « Tout de suite ! » lui enjoignit-il.

Elle se déshabilla et resta accroupie sur les fourrures de sa tente. La nudité n'est pas rare, chez les chasseurs rouges. Mais, même pour eux, il est exceptionnel de voir, nue, une fille aussi belle que Poalu. Je présentai que nous aurions de nombreux invités, dans la demeure d'Imnak.

Imnak lui attacha alors les poignets devant le corps et la fit lever.

« Imnak ! » cria-t-elle.

Il la traîna derrière la tente, jusqu'au poteau où l'on suspendait parfois la viande de tabuk pour la faire sécher. Quelques jours plus tôt, Arlene avait été attachée à ce même poteau. Imnak y attachait les poignets de Poalu.

« Imnak ! » cria-t-elle. « Que vas-tu faire ? »

Imnak, qui était reparti dans la tente après l'avoir attachée, retourna près du poteau. Il avait un fouet à sleen.

« Imnak ! » cria-t-elle. « Que vas-tu faire ? »

— « Il ne peut y avoir qu'un Premier, » déclara Imnak.

— « Imnak ! » hurla-t-elle, fouettée.

Les chasseurs et les femmes rassemblés autour d'eux acclamèrent Imnak. Il lui fit bien sentir le cuir.

Puis elle cria :

« C'est Imnak qui est le Premier dans sa tente ! » Elle frémit, dans les lanières de cuir qui l'attachaient. Puis elle fut frappée à nouveau. « Imnak est le Premier ! » cria-t-elle. « Imnak ! Imnak ! »

Il glissa le fouet dans sa ceinture.

Il alla devant elle, afin qu'elle puisse le voir.

« Tu es le Premier, Imnak, » sanglota-t-elle. « Je suis ta femme. Ta femme t'obéira. Ta femme fera ce que tu lui diras. »

« Non, Imnak ! » cria-t-elle un instant plus tard.

« Aiii ! » cria un homme, dans la foule.

Il lui passa des lanières d'asservissement au cou.

Les spectateurs, hommes et femmes, rugirent leur approbation. Ils piétinèrent l'herbe. Quelques-uns se mirent à chanter.

Personne, à mon avis, n'avait espéré voir Poalu, arrogante et hautaine, porter des lanières d'asservissement.

Son caractère et sa langue acérée, à mon avis, lui avaient valu de nombreux ennemis parmi les chasseurs rouges et leurs femmes. Rares étaient ceux, à mon avis, qui n'étaient pas satisfaits de la voir asservie. Désormais, elle pourrait être battue en toute impunité, devrait obéir aux hommes et aux femmes libres.

« À présent, » conclut Kadluk, son père, « tu ne viendras pas te réfugier dans notre tente. »

Affectueusement, il frotta le nez contre sa joue, lui caressa la tête et s'en alla.

— « Père ! » cria-t-elle.

— « Qu'est-ce que j'entends, » fit-il, lui tournant le dos, « le vent ? »

— « Père ! » répéta-t-elle.

— « Oui, » confirma-t-il, « c'est bien le vent. » Puis il s'éloigna.

En fait, elle ne pouvait pas aller se réfugier dans la tente de son père. Imnak, s'il le souhaitait, pouvait la tuer si elle le faisait. Elle portait des lanières d'asservissement.

La foule se dispersa, laissant Imnak et Poalu seuls.

« Pourquoi m'as-tu fait cela, Imnak ? » demanda Poalu.

— « Je voulais te posséder, » répondit-il.

— « Je ne savais pas qu'un homme pouvait désirer une femme à tel point qu'il puisse vouloir la posséder, » dit Poalu.

— « Si, » dit Imnak.

— « Je ne savais pas que tu serais assez fort pour me posséder, » ajouta-t-elle.

— « Je suis assez fort pour te posséder, » dit-il.

— « Oui, » admit-elle, « c'est vrai. Je vois dans tes yeux que c'est vrai. »

Il ne répondit pas.

« Et tu vas me posséder ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « Le fait d'être possédée est une impression étrange, » dit-elle.

Imnak haussa les épaules.

« Je t'aime depuis que nous étions enfants, Imnak, » souffla-t-elle. « Depuis des années,

je pense que je serais un jour ta femme. Mais je n'ai jamais pensé que je pourrais être un jour ton animal. » Elle le regarda. « Vas-tu vraiment m'obliger à t'obéir, Imnak ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

Elle sourit.

— « Ton animal n'est pas mécontent, » dit-elle.

Il lui caressa doucement la joue et la gorge avec son nez. C'est une chose que font les chasseurs rouges. C'est très doux, comme flairer et pousser avec tendresse.

Puis il la prit rudement par la taille.

Elle le regarda.

« Il faut allumer la lampe, » dit-elle, « faire chauffer l'eau, afin que je puisse bouillir la viande du dîner. »

— « Le dîner peut attendre, » dit-il.

Il se mit à la caresser, caresses tendres et puissantes, pourtant possessives et impérieuses, comme l'on caresse un objet que l'on possède et que l'on aime.

La respiration de Poalu se précipita.

« Imnak, » souffla-t-elle, « tu peux faire ce que tu veux avec un animal, et l'animal doit faire tout ce que tu veux. »

— « Je suis au courant, » répondit-il.

— « Oh, Imnak ! » s'écria-t-elle. « Je t'en prie ! Je t'en prie ! »

Puis il lui détacha les mains, la libérant, et elle s'agenouilla à ses pieds. Sur un geste de lui, effrayée, elle posa les lèvres sur ses bottes puis leva à nouveau les yeux vers lui, attendant ses ordres.

Il lui indiqua qu'elle devait ramper jusqu'à la tente. Elle obéit et il la suivit, le fouet à la main. Ensuite, il le lui mit en travers, entre les dents, puis la jeta sur le dos dans les fourrures. Elle le dévisagea, serrant le fouet entre les dents. C'est une technique qui empêche les esclaves de crier dans les instants d'extase. Ainsi, elle ne peut guère que hoqueter et se tortiller.

Imnak regarda autour de lui, puis ferma les rideaux de la tente.

Je suppose que, par la suite, il lui retira le fouet de la bouche car j'entendis, venant de la tente, le hurlement délicieux, assourdissant, de l'esclave se soumettant à son maître.

Dé-à-Coudre et Chardon se regardèrent. Je lus dans leurs yeux, bien qu'elles n'aient sans doute pas été prêtes à l'avouer, qu'elles auraient voulu être dans les bras du maître à la place de la nouvelle fille.

Arlene, timidement, tendit le bras et me toucha.

« Maître, » dit-elle.

— « Supplies-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Arlene supplie. Arlene, ton esclave, supplie de tout son cœur. »

— « Très bien, » dis-je.

Je pris l'esclave dans mes bras. Comme cet acte est délicieux ! Comme j'étais content de la posséder !

Dé-à-Coudre tourna la tête. Chardon, qui avait été Audrey Brewster, femme riche, me regarda, les lèvres entrouvertes. Puis elle se mordit la lèvre et tourna également la tête. Je souris intérieurement. Chardon, à mon avis, ou Audrey, comme je l'appelais parfois, utilisant ce nom comme un nom d'esclave, serait vraisemblablement la première à comprendre totalement l'asservissement. Je me souvins qu'un jour, presque involontairement, alors

qu'elle portait le joug que Dé-à-Coudre lui avait imposé, alors qu'elle allait ramasser de la mousse et de l'herbe, elle s'était agenouillée devant moi. J'avais alors estimé qu'elle serait la première à connaître l'asservissement total ou, comme disent parfois les Goréens, la première à lécher ses chaînes.

— « Maître, » souffla Arlene.

Je lui embrassai le visage, le cou et les épaules.

Elle s'accrocha à moi. C'était bien de la posséder. Elle était belle, intelligente, chaude, et elle m'appartenait. Je suppose que ceux qui n'ont jamais possédé de femme ne peuvent pas comprendre quel plaisir cela procure.

« Oh, Maître, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

AUDREY

IL est agréable d'avoir, dans les bras, une femme nue qui porte des lanières d'asservissement autour du cou.

« Il y a longtemps que j'espère ta caresse, Maître, » souffla Chardon, qui avait été Audrey Brewster. Je lui caressai la joue. Elle me regarda. Elle valait la peine d'être prise.

J'avais gagné son utilisation à la suite d'une partie d'osselets, son utilisation complète d'esclave, jusqu'à ce que je décide de sortir de la tente.

La chasse avait été bonne. Nous avions abattu quatre tabuks, Imnak et moi. Poalu dont Imnak, avec mon accord, avait fait la Première Fille, et les autres femmes, nous avait accompagnés. Poalu leur avait appris à couper la viande et à la faire sécher sur des pierres.

Tout le monde dormait, à présent, dans la tente, sauf Chardon et moi.

— « Tu t'appelait Audrey Brewster, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Dans le cadre de mon utilisation de ta personne, » dis-je, « car j'ai tous les droits sur toi, je te nommerai, pour la durée de l'exercice de mes droits de propriété sur toi, Audrey. »

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « Mais ce nom, » ajoutai-je, « désormais, n'est plus un nom de femme libre, c'est un nom d'esclave. »

— « Oh, » fit-elle.

— « Y es-tu opposée ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Je suis Audrey, ton esclave. » Elle se serra contre moi.

« Pourquoi m'as-tu fait attendre aussi longtemps ? » demanda-t-elle.

— « Cela me faisait envie, » répondis-je.

— « Bien, Maître, » dit-elle.

Je voulais qu'elle soit tout à fait prête.

Deux périodes de sommeil auparavant, j'avais été obligé de séparer Arlene et Audrey à coups de fouet.

« N'approche pas de lui ! » avait crié Arlene.

— « Je ne sais pas de quoi tu parles, » avait protesté Audrey.

— « Je me rends bien compte que tu te jettes à sa tête, que tu lui souris, que tu lui touches le bras en passant près de lui ! » cria Arlene.

— « Menteuse ! » hurla Audrey.

— « Tu nies ! » s'exclama Arlene.

— « Bien sûr ! » répliqua Audrey.

Arlene s'était jetée sur elle et, quelques instants plus tard, toutes dents et griffes dehors, les deux femmes roulèrent dans la toundra.

— « C'est mon Maître, Esclave ! » glapit Arlene. Elle était à genoux sur Audrey.

— « Si Imnak lui donne le droit de m'utiliser, je devrai le servir ! » cria Audrey.

— « Il ne lui a pas donné le droit de se servir de toi ! » jeta Arlene. « Ne l'approche pas ! »

— « Ne me frappe pas ! » cria Audrey.

— « C'est mon Maître, pas le tien ! » menaça Arlene, levant son petit poing. « N'approche pas de lui ! »

— « Je suis une esclave, » souligna Audrey. « Je dois donner du plaisir à tous les hommes libres ! »

Arlene la frappa et, soudain, elles roulèrent à nouveau sur l'herbe piétinée.

— « Ne me frappe pas ! » s'écria soudain Arlene, qui était à présent dessous, Audrey étant à genoux sur elle.

— « Je suis une esclave. Je donnerai du plaisir à tous les hommes libres qui me plaisent ! » lança Audrey.

— « Esclave ! » hurla Arlene.

— « Esclave ! » hurla Audrey.

Arlene parvint à se dégager et elles se battirent à nouveau. Ce combat d'esclaves était, à mon avis, parfaitement équilibré. Arlene était peut-être un peu plus forte. De toute évidence, Dé-à-Coudre aurait pu les battre toutes les deux.

Finalement, armé d'une badine, je me jetai sur elles.

« Oh ! » s'écrièrent-elles.

Je les pris par les cheveux et les jetai à genoux sous le poteau.

« Déshabillez-vous et levez-vous ! » ordonnai-je. « Les mains au-dessus de la tête, les poignets croisés sous le poteau. » Elles obéirent et je les attachai dans cette position, côte à côte.

— « Voilà, à cause de toi nous allons être fouettées, » dit Audrey à Arlene.

— « Tais-toi, Esclave ! » répliqua sèchement Arlene.

Audrey se mit à pleurer.

Je donnai la badine à Dé-à-Coudre, qui avait été Barbara Benson.

— « Punis-les, » dis-je. « Vingt coups chacune. »

— « Oui, Maître, » répondit Dé-à-Coudre.

Puis je m'en allai. Arlene reçut le premier coup, Audrey le dernier.

À présent, je regardai Audrey, qui était nue dans mes bras, dans les yeux.

« Il y a longtemps que j'attends ta caresse, Maître, » dit-elle. « Impatiente et aimante, j'attends de te servir. »

— « C'est bien, » répondis-je.

Elle m'embrassa doucement le bras. Arlene ne pouvait plus l'attaquer. Elle était obligée de me servir, de me servir au mieux de ses aptitudes, magnifiquement et avec dévouement. Son utilisation m'appartenait.

— « Tu as déjà gagné des parties d'osselets, » rappela-t-elle. « Pourquoi as-tu attendu aussi longtemps avant de me choisir ? Ne suis-je pas agréable ? »

— « Tu es acceptable, Esclave, » répondis-je.

— « Je vais essayer de te donner du plaisir, » dit-elle.

Auparavant, quand j'avais gagné des parties d'osselets, jeu consistant à faire tomber des petites sculptures en os ou en ivoire, j'avais intentionnellement choisi Dé-à-Coudre que, pendant la durée de son service, je nommais Barbara, lui donnant ce nom bien qu'il s'agisse, naturellement, d'un nom d'esclave.

— « Je voulais que le petit pudding nommé Audrey mijote un peu, » expliquai-je.

— « Tu es cruel, » gémit-elle.

Imnak, depuis qu'il avait acquis Poalu, ne regardait pratiquement plus ses deux animaux à

peau blanche. Ce n'était pas par cruauté. C'était simplement parce qu'il était occupé ailleurs. Et, même s'il y avait pensé, leur frustration ne l'aurait pas inquiété, car elles n'étaient que des animaux.

Les deux femmes restaient à genoux dans un coin, nues, attendant l'issue de la partie. Parfois je gagnais et, parfois, Imnak gagnait. Quand Imnak gagnait, il avait le choix entre l'utilisation d'Arlene et un steak de tabuk. Assez souvent, ce qui m'amusait et vexait Arlene, Imnak préférait le steak. Comme je le lui expliquai, ce n'était pas parce qu'il lui manquait intrinsèquement quelque chose mais plutôt parce que Imnak, en général, n'avait d'yeux que pour Poalu. Il était souvent impatient de jeter sa petite esclave rouge sur les fourrures. Sa petite esclave était obligée de compenser, mille fois et davantage, les années frustrantes de sa liberté et de son arrogance. Bizarrement, toutefois, cela ne semblait pas la gêner ni même lui déplaire, bien au contraire.

Barbara et Audrey, à genoux dans un coin, attendaient l'issue de la partie.

Depuis l'arrivée de Poalu dans la tente, leur existence était devenue difficile. Ce n'était pas que Poalu, bien qu'elle soit Première Fille, et ferme, se montrât cruelle avec elles mais plutôt, simplement, que Imnak n'avait plus guère de temps à leur consacrer et ne fasse pratiquement plus attention à elles.

Malheureusement, avant l'arrivée de Poalu dans la tente, les deux femmes avaient atteint la deuxième étape de l'asservissement. La première étape est l'acceptation du statut d'esclave, la deuxième étape est le besoin de la caresse d'un homme.

Imnak, à présent, les caressait rarement.

Elles étaient, par conséquent, souvent sous l'emprise du désir.

La liberté permet à une femme de vivre sans hommes. L'asservissement conduit les femmes à avoir besoin de la caresse des hommes. La sexualité d'une femme libre est largement inerte. La sexualité d'une esclave, en revanche, a été délibérément exacerbée. Les hommes, que cela amusait, lui ont fait cela. Ils ont, maîtres ne se souciant pas des conséquences de leurs actes, éveillé la sexualité de la pauvre fille ; elle ne peut plus, ensuite, quels que soient les tourments et le désespoir qu'elle leur inflige, se rendormir. Elle est devenue brûlante et vivante. La femme n'est plus libre ; sa liberté a disparu ; elle n'est qu'une esclave enflammée. La sexualité est, chez l'esclave, une gloire qui la distingue des femmes libres, mais c'est aussi une force intérieure qu'elle doit craindre, car elle la met, impuissante, à la merci du maître. La sexualité éveillée de l'esclave est sans doute sa chaîne la plus solide. Des esclaves, jolies fugitives, ont été reprises simplement parce qu'elles se sont jetées en gémissant aux pieds d'un voyageur, le suppliant de les caresser. Une des choses les plus humiliantes qui puisse arriver à une esclave, c'est de se trouver à plat ventre, sans en avoir reçu l'ordre, gémissant, rampant aux pieds d'un maître qu'elle hait. Elle pose les lèvres sur ses pieds.

« Je te supplie de me caresser, Maître, » dit-elle.

La sexualité de l'esclave excitée est incompréhensible pour une femme libre. Elle ne la comprendra jamais. C'est une couleur qu'elle ne peut voir, un son qu'elle ne peut entendre.

Je regardai les deux femmes à genoux dans un coin. Leur sexualité, depuis qu'elles étaient asservies, avait commencé à se développer. La flamme intérieure avait été allumée. Déjà, elles avaient besoin de la caresse des hommes.

Bien entendu, leur asservissement étant encore relativement récent, elles ne soupçonnaient pas encore les tourments et les merveilles qui les attendaient. Elles ne comprenaient pas encore qu'une femme, hurlant dans une cellule, peut se rompre les os contre les barreaux en essayant de toucher le gardien.

« Tu as gagné ! » dit joyeusement Imnak.

— « Oui, » répondis-je.

J'avais regardé les deux beautés. Elles s'étaient redressées. Elles semblaient bien différentes des filles de la Terre qu'elles étaient auparavant. Tranquillement, je les regardai l'une après l'autre.

« Je t'en prie, Maître, choisis-moi, » dit Audrey.

— « Je suis plus belle, Maître, » dit Barbara.

— « Je t'en supplie, Maître, » mendia Audrey.

J'adressai un bref regard à Barbara. Auparavant, quand j'avais gagné, je l'avais toujours choisie. Elle se redressa devant moi. C'était une très jolie esclave. Elle semblait avoir oublié la Terre.

Ce n'était plus une allumeuse blonde, s'habillant de manière à exciter les garçons mais ayant peur de sa sexualité.

C'était à présent une esclave.

Je regardai Barbara. Puis je montrai Audrey.

« Celle-ci, » annonçai-je.

— « Maître ! » souffla Audrey.

Barbara, furieuse, tourna la tête.

Imnak se leva et prit Poalu par le bras. Il la jeta sur ses fourrures.

Je gagnai mes fourrures, me débarrassai de mes vêtements et m'allongeai sur mes fourrures, dressé sur le coude.

Audrey resta à genoux à l'endroit où elle se trouvait, bien qu'elle n'ait pas cessé de me regarder.

Je montrai mes fourrures. Elle rampa jusqu'aux fourrures, la tête baissée, et s'allongea timidement près de moi.

« Sur le dos ! » ordonnai-je.

Elle se tourna sur le dos et je passai le bras gauche sous elle afin de pouvoir la soulever, la tourner ou la contrôler comme je l'entendais, ma main droite restant libre pour la caresser.

Je regardai les lignes de son corps.

« Tu es une jolie esclave, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

Il est agréable d'avoir, dans les bras, une femme nue qui porte les lanières d'asservissement autour du cou.

« Il y a longtemps que j'attends ta caresse, » souffla Chardon, qui avait été Audrey Brewster. Je lui caressai la joue. Elle me regarda. Elle valait la peine d'être prise.

« Je suis heureuse que tu aies gagné mon utilisation au jeu, » dit-elle.

— « Es-tu bonne ? » demandai-je.

— « Le Maître m'utilisera et me le dira, » répondit-elle. « Je vais essayer d'être bonne. »

Je la regardai.

« Le Maître va-t-il m'utiliser brièvement ? » demanda-t-elle.

Imnak était rarement patient avec ses animaux à peau blanche. Non seulement ils étaient asservis, mais ils étaient blancs.

— « Tu es jolie, » répondis-je. « J'ai l'intention, pendant les heures où je te posséderai, de t'utiliser plusieurs fois. »

— « Plusieurs fois ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je. Je lui souris. « Nous dormirons de temps en temps, » ajoutai-je.

— « Mais que se passera-t-il si nous ne sommes pas éveillés en même temps ? » demanda-t-elle.

— « Tu es une esclave naïve, » dis-je.

— « Oh ! » fit-elle, un peu sèchement.

— « Oui, » expliquai-je, « dès que tu seras pénétrée, saisie ou frappée du plat de la main, tu te réveilleras. »

— « Oh, » fit-elle.

— « C'est très simple, » affirmai-je.

— « Bien sûr, tu peux faire ce que tu veux de moi, et quand tu le veux, » dit-elle, légèrement en colère.

— « C'est bien ce que je ferai, » déclarai-je.

— « J'en suis certaine, » admit-elle.

— « T'y opposes-tu ? » demandai-je.

— « Je ne peux pas m'y opposer, » répondit-elle. « Je suis une esclave. »

— « Es-tu une esclave effrontée et lascive ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Sera-t-il nécessaire de te fouetter ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle avec empressement.

— « Tu vas essayer d'être une bonne esclave ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Donne-moi du plaisir, » dis-je.

— « Maître ! » protesta-t-elle.

— « Donne-moi du plaisir, » répétai-je.

— « Mais je suis la femelle, » répondit-elle.

Je la regardai.

« Je vais essayer de te donner du plaisir, » reprit-elle avec empressement. Elle se mit à me caresser et à m'embrasser maladroitement. L'inefficacité de ses efforts me fit rire.

« Pourquoi ris-tu ? » demanda-t-elle, les yeux pleins de larmes.

— « Je me disais, » répondis-je, « que si je t'avais achetée aux Sardar et jetée à mes hommes, tu serais morte à l'heure qu'il est. »

— « Apprends-moi à survivre comme esclave, » supplia-t-elle.

— « Je vais t'enseigner quelques rudiments, » répondis-je. « Mais les femmes apprennent généralement par d'autres femmes, ou par leurs professeurs, dans les cages. »

— « Les cages ? » hoqueta Audrey.

— « Bien sûr, » répondis-je. « Parfois, » reconnus-je, « les professeurs, armés de leur fouet, viennent dans les compartiments, mais c'est plus coûteux. »

Elle blêmit.

« Tu es une esclave et tu resteras esclave, » expliquai-je, « de sorte que tu as tout intérêt à être bonne. »

Elle me dévisagea.

« Veux-tu vivre ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, apprends, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Voilà, » repris-je, « pose les lèvres sur ma cuisse. Pose-les ainsi. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

« C'est étrange, » dit-elle, me regardant. « J'avais envie que tu me caresses et, à présent, c'est moi qui dois te caresser. »

— « Ne crains rien, Petite Esclave, » dis-je, « tu seras également caressée. »

Ses yeux étaient humides. Elle pressa les lèvres sur mon ventre.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

« Comment se passe l'esclavage, dans le Sud ? » demanda Audrey.

— « C'est la même chose qu'ici, » répondis-je. « Tu serais totalement à la merci d'un homme. »

— « Je sais, Maître, » répondit-elle. « Mais comment serais-je habillée ? Que devrais-je faire ? »

— « Tu serais habillée, à supposer que tu le sois, conformément au désir de ton maître, » répondis-je, « et tu ferais tout ce que l'on t'ordonnerait. »

— « Oh, je sais, Maître, » dit-elle, riant et m'embrassant. Puis elle posa la tête sur mon épaule.

« Serais-je marquée au fer rouge ? » demanda-t-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je. « Cela facilite l'identification des esclaves. »

— « Cela fait-il très mal ? » demanda-t-elle.

— « Sur le coup, » répondis-je. « Pas ensuite. »

— « Où sommes-nous marquées ? » demanda-t-elle.

— « En général, les femmes sont marquées sur la cuisse droite ou sur la cuisse gauche, » répondis-je, « parfois sur la gauche de la partie inférieure de l'abdomen. »

— « J'ai peur d'être marquée, » dit-elle.

— « Cela ne fait mal que sur le coup, » la rassurai-je. « Ce n'est qu'une marque permettant d'identifier les esclaves. »

— « Vraiment, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Eh bien, » répondis-je, « s'il faut dire la vérité, cela souligne considérablement la beauté. En outre, cela produit souvent un effet psychologique non négligeable. »

— « Je n'ai pas de mal à imaginer cet effet psychologique, » dit-elle. Elle frémit.

— « Cela fait comprendre aux femmes qu'elles sont esclaves, » admis-je.

Je lui touchai la cuisse.

— « Là ? » demanda-t-elle.

— « Très probablement, » répondis-je.

Soudain, elle se serra contre moi.

— « Oh ! Oh ! » s'écria-t-elle. « C'est l'idée d'être marquée au fer rouge, » souffla-t-elle, passionnément. « Je t'en prie, Maître, serre-moi, serre-moi ! »

Ses cuisses étaient violemment fermées.

« Je vais avoir un orgasme ! » cria-t-elle, effrayée. Je la serrai ; elle hoqueta et pleura dans mes bras. Je ne l'avais ni pénétrée ni caressée intimement. Elle me regarda, les yeux pleins de larmes. Rudement, je lui écartai les cuisses. « Pardonne-moi, Maître, » sanglota-t-elle, « c'était l'idée d'être marquée. »

— « Ainsi, Esclave, » dis-je, « tu as envie du fer à marquer ? »

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Si je te possédais dans le Sud, » dis-je, « je ne tarderais pas à te faire marquer. »

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle. « Oui, Maître. »

— « Sers-moi, à présent, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître ! » s'écria-t-elle. « Oui, Maître ! »

« Sers-moi encore, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Audrey va une nouvelle fois servir son Maître. »

— « Audrey aime-t-elle servir son Maître ? » demandai-je.

— « Audrey adore servir son Maître, » répondit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Audrey est une esclave, » souffla-t-elle.

— « C'est vrai ? » fis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Puis elle se mit à pleurer, incapable de résister au plaisir.

— « Dans le Sud, » dis-je. « il y a de nombreuses villes. Presque toutes se composent essentiellement de hauts cylindres reliés entre eux par des ponts. »

— « Cela semble très beau, » dit-elle.

— « Ça l'est, » répondis-je.

— « Y a-t-il beaucoup d'esclaves, dans ces villes ? » demanda-t-elle.

— « Oui, beaucoup, » répondis-je.

— « Parle-moi d'elles, » dit-elle.

— « Elles sont généralement pieds nus, » expliquai-je, « et vêtues d'une courte tunique. Elles ont généralement les cheveux longs et tombants. Elles portent généralement, autour du cou, un collier indiquant le nom de leur maître. »

— « Ces femmes sont-elles bien traitées ? » s'enquit-elle.

— « Cela dépend de la volonté du maître, » répondis-je. « Ce sont des esclaves. »

— « Bien sûr, » admit-elle.

— « Presque toutes les femmes sont bien traitées, » expliquai-je, « à condition d'être agréables dans tous les domaines. »

Elle resta silencieuse.

« On ne peut pratiquement rien espérer d'une esclave, » fis-je remarquer.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « T'opposes-tu à cela ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « C'est seulement que la domination à laquelle l'esclave goréenne est soumise est tellement totale, tellement absolue. »

— « Elle est effectivement totale et absolue, » acquiesçai-je. « Les Goréens ne sont pas des hommes de la Terre, » expliquai-je. « Ils obtiennent des femmes ce qu'ils désirent vraiment, complètement. »

— « Bien que je sois destinée à être la victime impuissante de leur volonté, de leur pouvoir et de leur désirs, » dit-elle, « je ne peux pas m'empêcher de craindre et d'admirer ces hommes. »

— « Ils feront de toi une femme, leur femme, » dis-je.

— « Dans mes rêves les plus secrets, » avoua-t-elle, « j'espérais un tel homme. J'ignorais qu'ils existaient. »

— « Dans ton cœur, » soulignai-je, « quelque chose murmurait qu'il devait y avoir de tels hommes. »

— « Ce n'était qu'un rêve, » répondit-elle, « le désir d'un homme vrai, fier, libre et fort, pas malhonnête, brisé, dépouillé de lui-même, dont la puissance et la force me rendrait autant femme qu'il était homme. »

— « Et ensuite ? » demandai-je.

— « Et puis, un jour, sur une estrade des Sardar, j'ai compris que ce n'était pas seulement un rêve, mais qu'une réalité effrayante correspondait à ce rêve. »

— « Toi, fille de la Terre, » dis-je, « tu es à présent nue sur Gor, asservie. »

— « Oui, » souffla-t-elle.

— « As-tu peur ? » demandai-je.

— « Oui, » souffla-t-elle. « J'ai terriblement peur. » Elle serra mes bras. « Ne faudrait-il pas dire à ceux de la Terre que Gor existe vraiment ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Il est préférable qu'ils ne le sachent pas. »

— « Combien de femmes, au cours de cette nuit terrestre, » demanda-t-elle, « seront conduites sur Gor ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être aucune. Je ne connais pas l'organisation du trafic d'esclaves. »

— « Quelle horreur ! » fit-elle. « Quelle joie ! »

— « Joie, » demandai-je, « Esclave ? »

— « Oui, joie, » souffla-t-elle. « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Veux-tu, s'il te plaît, te lever ? » demanda-t-elle.

Je me levai.

« Oui, » reprit-elle, « c'est ainsi que je l'imaginais, l'homme de mes rêves, celui que j'attendais, celui qui viendrait et me soumettrait, sans tenir compte de ma volonté, à son asservissement total. »

— « Et que faisais-tu ? » demandai-je.

— « Je m'agenouillais devant lui, comme ceci, » répondit-elle, « et je posais la tête sur ses pieds. » Elle leva la tête vers moi. « Je comprenais en le voyant, » avoua-t-elle, « qu'il était mon Maître. »

— « Et que faisait-il ? » m'enquis-je.

— « Il ne me laissait pas parler, » dit-elle. « Il me prenait par les épaules et, doucement mais fermement, il me poussait en arrière. »

— « Comme ceci ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Oh, je voulais protester, parler, l'interroger, mais je lisais dans ses yeux que je ne devais pas le faire. »

— « Et ensuite ? » m'enquis-je.

— « Il me disait qu'il allait m'essayer, » reprit-elle, « pour voir si je lui donnais du plaisir. Si je ne réussissais pas, il m'abandonnerait, sans me faire de mal, et je ne le reverrais plus jamais. Mais, si je lui plaisais, il m'emmènerait avec lui, sur une planète lointaine, très différente de la mienne, où il me garderait comme esclave. » Elle me sourit. « Il m'encouragea à essayer de lui résister, afin que je puisse garder ma fierté et ma liberté. » Elle me regarda. « Tu vois, il ne voulait de moi que si j'étais véritablement une esclave, » souligna-t-elle.

— « Que faisais-tu ensuite ? » demandai-je.

— « Je lui ouvrais mon corps comme une fleur, » raconta-t-elle. « Je lui disais : « Ne m'abandonne pas, Maître. Emmène-moi. Je suis vraiment une esclave, comme tu le pensais. Tu es le premier homme à comprendre cela. Ainsi, tu es le premier homme à qui j'appartiens. ». Elle sourit. « Et alors, » disait-il, « je vois que tu es une esclave, mais je ne sais pas si tu me donneras du plaisir. ».

— « Et ensuite ? » demandai-je.

— « Ensuite, » dit-elle, « j'avais très peur car je sentais qu'il suffisait qu'il pose les lèvres sur les miennes pour que je ne sois plus que l'esclave d'un homme. Que se passerait-il si je ne lui donnais pas de plaisir ? M'abandonnerait-il purement et simplement, me laisserait-il,

filles sans maître, esclaves désespérées, solitaires, dans un monde sans hommes assez puissants pour être le maître d'une femme ? »

Je supposai qu'il était difficile, pour une esclave, d'habiter un monde sans maîtres. Peut-être y avait-il des maîtres, dans ce monde, mais elle ne les avait pas rencontrés. L'esclave cherche son maître, le maître cherche son esclave. Quand ils se rencontrent, ils le sentent. Elle s'agenouille devant lui et accepte de lui appartenir.

— « T'a-t-il permis de parler davantage ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je lui ai ouvert les bras. Je lui ai dit : « Je vais essayer de tout mon cœur de te donner du plaisir, Maître, afin que tu puisses me trouver digne de m'emmener avec toi comme esclave. ».

— « Qu'a-t-il répondu ? » demandai-je.

— « Il n'a rien répondu, » dit-elle. « Il m'a prise par les bras, de sorte qu'il me fut impossible de bouger. Puis il a ri. Ensuite, il s'est servi de moi pour son plaisir. »

— « Sa domination fut-elle impitoyable ? »

— « Oui, » répondit-elle avec un sourire, « merveilleusement impitoyable. »

— « Il t'a traitée en esclave ? » m'enquis-je.

— « Complètement, » répondit-elle.

— « Comme cela se doit, » relevai-je.

— « Bien sûr, » dit-elle avec un sourire. « J'étais son esclave. Une esclave ne doit-elle pas être traitée en esclave ? »

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Quand il en a eu terminé avec moi, » reprit-elle, « je lui demandai : « T'ai-je donné du plaisir, Maître ? ». Il ne répondit pas mais sortit une bouteille et versa un tout petit peu de liquide sur un morceau de tissu. « T'ai-je donné du plaisir ? » suppliai-je à nouveau. Ensuite, il posa le morceau de tissu humide sur mon nez et ma bouche, l'appliquant fermement. « Oui, » répondit-il, « tu m'as donné du plaisir, Esclave. » Je le regardai. Je sentais les vapeurs du morceau de tissu. « Tu es une jolie esclave, » reprit-il. « Tu seras vendue un bon prix sur le marché. » Je compris alors qu'il ne me garderait que quelque temps et qu'il me vendrait. Je compris alors que j'aurais de nombreux maîtres. Je me débattis mais ne pus me dégager. Puis je perdis connaissance. »

— « C'est un rêve intéressant, » fis-je.

— « Et, un jour, » dit-elle, « je me suis réveillée enchaînée sur Gor. » Elle m'embrassa. « Maître ? » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Les femmes qui sont esclaves dans les villes, » demanda-t-elle, « sont-elles heureuses ? »

— « Nombre d'entre elles sont merveilleusement heureuses, » répondis-je. « Étrange, » ajoutai-je songeusement, « qu'il puisse en être ainsi, mais les faits sont là. Nombre d'entre elles, portant un collier, soumises au fouet, sont merveilleusement heureuses. Cela m'échappe. Je ne prétends pas comprendre. »

— « Je sens ce que cela peut être, Maître, » dit-elle.

— « Une femme, bien entendu, » commentai-je, « du fait qu'elle a de nombreux maîtres, apprend à leur donner du plaisir. Elle y est obligée, naturellement. »

— « Je suis sûre que cela joue un rôle, » assura Audrey. « Puis-je parler ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Je crois savoir, » dit-elle, « comment serait mon maître véritable. »

— « Tout homme qui te possède est ton maître véritable, » soulignai-je.

— « C'est exact, » dit-elle en riant. « Mais je rêve d'un Maître Parfait dont je serais l'Esclave Parfaite. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Les autres femmes, » reprit-elle, « doivent également éprouver cela. »

— « Peut-être, » fis-je.

— « Les hommes n'imaginent-ils pas une femme qui serait leur Esclave Parfaite ? » demanda-t-elle.

— « De toute évidence, » répondis-je, « il y a des femmes qui sont plus séduisantes et désirables que d'autres et, manifestement, cela n'est pas simplement lié à l'apparence physique. En fait, certaines femmes quelconques sont, sans que je comprenne pourquoi, terriblement séduisantes et intensément désirables. »

— « Il n'y a pas de réponse simple, » fit-elle.

— « Non, » reconnus-je. « Je ne crois pas. »

— « N'est-il pas vrai, » dit-elle en riant, « que tous les hommes veulent une femme qui leur apporte leurs pantoufles entre les dents ? »

— « Leurs sandales, » corrigeai-je.

— « Leurs sandales, » répéta-t-elle en riant.

— « Oui, » confirmai-je, « tous les hommes veulent une telle femme. »

— « Et l'esclave doit être ainsi, » dit-elle.

— « Si son maître l'exige, » reconnus-je, « bien entendu. »

— « Tous les hommes veulent, » dit-elle en riant, « une femme haletant dans leur bras. »

— « Cela ne suffit pas, » insistai-je. « On peut faire haleter n'importe quelle femme, dans les bras d'un homme, » fis-je remarquer.

— « C'est vrai, » reconnut-elle avec amertume. C'était une esclave. Elle savait que n'importe quel homme pouvait la contraindre à s'abandonner.

— « Qu'essayes-tu de dire ? » m'enquis-je.

— « Tu ne pourrais guère me considérer comme correspondant à tes critères de l'Esclave Parfaite, » dit-elle, « ni moi comme correspondant à mes critères du Maître Parfait. En réalité, on peut être l'Esclave Parfaite d'un maître et pas celle d'un autre, comme on peut être le Maître Parfait d'une esclave et pas celui d'une autre. »

— « Continue ! » ordonnai-je.

— « Mais nous sentons tous les deux, » reprit-elle, « que ces questions devraient être, ou doivent être, ainsi. »

— « Peut-être, » fis-je.

— « Je crois que je reconnaîtrai mon Maître Parfait dès que son regard rencontrera le mien. »

— « J'en doute, » dis-je.

— « Je saurai certainement, » insista-t-elle, « que cela pourrait être lui. »

— « Peut-être, » admis-je.

— « En outre, » reprit-elle, « je présume que tu n'as guère de mal à choisir, dans une file de femmes enchaînées, celles qui t'intéressent. »

— « C'est exact, » répondis-je avec un sourire. « Mais ces difficultés, à supposer qu'elles se présentent, ne sont pas intolérables. »

— « Monstre ! » dit-elle. « Mais ce que je veux montrer, Maître, si je puis continuer de parler, c'est que nous éprouverions tous les deux un sentiment de justesse, de correspondance, d'agrément, de compatibilité sur ce point. »

— « Bien sûr, » répondis-je. Puis je repris : « Ah, oui, c'est intéressant. »

— « Oui, » poursuivit-elle. « Suppose qu'une femme soit, comme moi, une esclave naturelle. »

— « Oui, » dis-je, « les achats et les ventes. »

— « Une femme a souvent de nombreux maîtres, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » admis-je. « Une jolie fille change de nombreuses fois de mains. »

— « Et un maître, naturellement, » dit-elle, « possédera probablement, au fil des mois ou des années, plusieurs femmes différentes. »

— « Oui, » admis-je. La majorité des maîtres goréens ne pouvaient pas se permettre plus d'une femme. Le prix d'une, naturellement, peut être consacré à l'achat d'une autre. Dans un sens, après l'investissement initial, à condition que l'on vende et achète, les femmes sont bon marché.

— « Un homme, » expliqua-t-elle, « achète des femmes qui lui plaisent. C'est plus difficile pour la femme, mais elle est parfois en mesure d'influencer la vente. Elle s'efforcera de paraître plus séduisante et plus agréable face à un homme par qui elle voudrait être achetée que face à un homme par qui elle ne voudrait pas être achetée. »

— « Le Marchand d'Esclaves l'écorchera à coups de fouet s'il la surprend à jouer ce jeu, » fis-je remarquer. « En outre, » ajoutai-je, « cela est très difficile, sinon impossible, lors d'une vente aux enchères publiques. »

— « Oui, » dit Audrey. « Dans une vente aux enchères publiques, si je comprends bien, la femme est complètement à la merci des hommes. »

— « Ton raisonnement est excellent, » relevai-je. « Si les femmes sont de véritables esclaves et les hommes de véritables maîtres, et si les échanges sont fréquents, il est probable qu'un homme puisse trouver l'esclave de son choix et une femme le maître de son choix. »

— « Ou l'Accord Parfait du maître et de l'esclave, » souffla-t-elle.

— « Oui, » dis-je. « Le Lien Parfait. »

La béatitude de nombreuses esclaves me parut alors moins troublante. En premier lieu, étant des femmes, esclaves par nature, elles se trouvaient dans une relation à laquelle, en réalité, leur nature les préparait, celle de l'organisme soumis dans la complémentarité biologique antique du mâle et de la femelle ; l'esclave des femmes n'est que l'institutionnalisation culturelle, logique chez des organismes conscients, intelligents, décidés à rester fidèles à la nature, au lieu de la violer, du contrôle du mâle et de sa possession de la femelle. L'homme possède la femme par nature ; dans un monde où il y a des lois et un droit de propriété, l'esclavage des femmes, en tant que fait juridique, n'est pas surprenant ; il existera dans toutes les sociétés ayant gardé un contact avec les vérités de la nature. Le droit goréen, naturellement, est complexe et flottant, dans ce domaine. Par exemple, de nombreuses femmes sont libres, indépendamment de la question de savoir si cela est sage ou désirable, et l'asservissement n'est pas toujours permanent pour les esclaves. Parfois, ayant rencontré l'amour, les femmes sont affranchies, afin de pouvoir porter les enfants d'un ancien maître. Mais la liberté d'une ancienne esclave reste une chose ténue. Sa cuisse porte toujours la marque du fer rouge. Et, si elle a les oreilles percées, il est presque certain qu'elle sera, tôt ou tard, à nouveau asservie. Les hommes ont du mal à laisser en liberté une femme qui serait une bonne esclave. Elle craindra toujours que, dans la nuit, les hommes reviennent la chercher, l'encapuchonnent et l'emportent dans une cité lointaine où elle montera à nouveau sur l'estrade d'un marché animé, où un collier métallique lui enserrera à nouveau le cou, où elle s'agenouillera aux pieds d'un nouveau maître. L'esclavage, bien entendu, comprend également l'asservissement d'hommes, vis-à-vis duquel il n'y a guère de précédents naturels. En ce qui concerne les hommes, l'institution est fondamentalement

économique. La main-d'œuvre esclave est utile et bon marché. On la trouve dans les carrières, les routes, les grandes fermes et certains types de galères de transport, sur les quais, sur les murailles des cités et dans les forêts. Les hommes asservis sont généralement des débiteurs et des délinquants ; ce sont parfois des prisonniers, capturés au cours d'opérations contre les cités ou les installations ennemies ; parfois, ils ont simplement suscité l'hostilité d'hommes ou de familles puissantes ; des Marchands d'Esclaves, travaillant en équipes, se spécialisent dans la capture d'hommes libres destinés à de grands chantiers ; ils obtiennent un prix par tête sur la base d'un accord contractuel.

La deuxième cause de la béatitude de nombreuses esclaves, conséquence de la justification de l'asservissement, de la joie qu'elle éprouve en étant obligée d'être fidèle à elle-même, esclave, était que, compte tenu des transactions de chair dans une cité donnée, tôt ou tard, les maîtres trouvent des femmes qui sont, de leur point de vue, de magnifiques esclaves et les femmes trouvent des maîtres qui, de leur point de vue, sont des hommes merveilleux. C'est un beau moment quand la femme comprend que l'homme qui la possède est son Maître d'Amour et que l'homme comprend que la femme qu'il a achetée, et qui pose sur lui un regard voilé par les larmes, est son Esclave d'Amour.

Le seul danger est alors que l'homme devienne faible. Il faut être fort avec les Esclaves d'Amour. Si on l'aime vraiment, on sera fort. L'asservissement d'une Esclave d'Amour est exceptionnellement profond. Elle doit servir son maître avec une perfection qui stupéfierait les autres femmes ; au moindre manquement, même s'il s'agit d'une chose sur laquelle on passerait avec une autre femme, ou qui ne lui vaudrait qu'une parole de réprimande, elle sera probablement attachée à l'anneau d'esclave et fouettée ; il y a à cela une bonne raison ; c'est, comprenez-vous, une Esclave d'Amour ; aucune femme n'est davantage à la merci d'un homme ; et il ne doit être plus fort avec aucune autre femme.

En outre, bien entendu, si la relation s'affaiblit, ou ne se révèle pas durablement satisfaisante, la femme est simplement attachée et conduite au marché.

La relation qui ne se révèle pas satisfaisante est bientôt terminée. Son terme dépend entièrement de la volonté du maître.

— « Assez discuté, » dis-je. « Il faut que je te prenne. »

— « Oui, prends-moi, Maître, » souffla-t-elle. Ses lèvres cherchèrent les miennes avec impatience.

« Tu es une esclave extrêmement intelligente, Audrey, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Tu m'as appris des choses, » dis-je. « J'en suis heureux. »

— « Les hommes de la Terre, » releva-t-elle, « n'écoutent pas les femmes. »

— « Quelques-uns le font, » répondis-je, « mais ce que tu sous-entends est vrai. En général, les hommes de la Terre n'écoutent pas les femmes. Leur esprit est fermé sur ce plan. Étant des hommes, ils pensent que tous les êtres humains sont semblables à eux. C'est une erreur naturelle. Les femmes masculines, créatures infortunées, dans leur frustration, exploitent cette faiblesse des hommes de la Terre. Elles leur disent ce qu'ils ont envie d'entendre. Elles considèrent ensuite cela comme la confirmation de leurs préjugés. Il est triste que les désirs véritables des femmes doivent être ensuite sacrifiés à l'ignorance des hommes ainsi qu'aux ambitions politiques et économiques de frustrées échevelées. »

— « Tu parles avec cruauté, » releva-t-elle.

— « Je suis désolé, » répondis-je. « De toute évidence, la réalité est plus complexe que ce que suggère cet exposé simple. »

— « Je plains les femmes qui ne sont pas des femmes, » dit-elle.

— « Sur Terre, » soulignai-je, « elle prétendent qu'elles sont de vraies femmes. »

— « C'est logique, » opposa-t-elle. « Que voudrais-tu qu'elles disent ? »

— « Je suppose que tu as raison, » reconnus-je.

— « Je le crois, » dit-elle.

— « Ce qui est considéré sur Terre comme la libération de la femme, » repris-je, « est conforme à un stéréotype agressif masculin et homosexuel, étranger à la majorité des femmes et rejeté par elles. Les femmes, dans leur majorité, n'ont pas vraiment envie d'être des hommes. Elles ont du mal à croire qu'elles ne puissent être véritablement des femmes aussi longtemps qu'elles ne sont pas des hommes. Une véritable libération des femmes serait peut-être désirable si elle leur permettait d'être elles-mêmes, quoi que cela soit, s'il s'agissait d'une libération permettant aux femmes d'être féminines au lieu de les confiner dans une imitation de la masculinité, d'une libération sans images ni objectifs préétablis, qui les amènerait à se trouver, d'une libération qui ne serait pas un charabia de prescriptions politiques, une imitation de l'aspect le plus sordide, étranger, masculin, de l'égoïsme, d'une libération autorisant l'expression des richesses latentes des femmes, de leurs diversités et de leurs gloires, qui accepterait avec reconnaissance et, oui, célébrerait les qualités, si dénigrées actuellement, que sont la douceur, la tendresse et l'amour. Une libération de la femme, en outre, qui ne lui permettrait pas d'être sauvage, libre, sensuelle et fidèle à ses désirs véritables ne serait pas une libération mais un nouvel emprisonnement. »

— « Je ne veux pas être libérée, » souffla-t-elle.

— « Ne crains rien, » répondis-je, « tu ne le seras pas. »

Elle me regarda et m'embrassa.

« Une femme de ta beauté restera esclave, » expliquai-je. « Tu es trop belle pour être libre. »

— « Je vais rester esclave ? » demanda-t-elle.

— « Oui, parce que les hommes veulent que tu sois esclave, » dis-je.

— « Ma volonté ne signifie rien ? » s'enquit-elle.

— « Rien, » répliquai-je.

Elle me regarda.

— « Je suis satisfaite, Maître, » dit-elle.

— « Tu es une esclave, » dis-je.

— « Je suis une femme, » dit-elle.

— « Et une esclave, » précisai-je.

— « Oui, une esclave, » reconnut-elle. « C'est étrange, » reprit-elle, « nous avons parlé de liberté, de libération. Pourtant, bizarrement, bien que je sois une esclave, je suis la femme la plus libérée, la plus libre. Pour la première fois de ma vie, je suis libre d'obéir, d'aimer et de donner du plaisir. »

— « Tu n'es pas seulement libre de faire ces choses, » précisai-je, « tu *dois* les faire. »

— « Oui, » répondit-elle, « et je me suis trouvée avec des lanières d'asservissement autour du cou, sous une tente barbare, sur une planète étrangère. »

— « C'est ici, » dis-je « que tu es contrainte d'être fidèle à ta nature. Tu ne peux pas faire autrement. »

— « La véritable liberté, » constata-t-elle, « c'est de suivre sa nature. »

— « Tout le reste, » convins-je, « n'est que rhétorique et coercition. »

— « Alors, je suis libre ! » s'écria-t-elle.

— « Du calme, » lis-je, « sinon je te sors de la tente, je t'attache au poteau et je te

fouette. »

Elle me regarda avec frayeur.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tu n'es pas libre, » repris-je. « Tu es une esclave. Tu es totalement asservie. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Ne l'oublie pas, » ajoutai-je.

— « Non, Maître, » souffla-t-elle, effrayée.

— « Peut-être devrais-je te fouetter, » fis-je.

— « Laisse-moi plutôt essayer de te donner du plaisir, » supplia-t-elle. Elle avait peur.

— « Très bien, » dis-je. Alors, l'esclave se mit à m'embrasser, impatiente d'apaiser le maître.

Il vaut mieux ne pas laisser les femmes tomber trop amoureuses de leur asservissement. Il vaut mieux ne pas leur donner l'occasion d'oublier qu'elles ne sont que des esclaves.

Plus tard, Audrey fut couchée entre mes bras.

« Je suis heureuse, Maître, » souffla-t-elle.

— « Dormons, à présent, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Maître ? » fit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Je suis heureuse d'avoir été gagnée au jeu. J'ai été contente de te servir. »

— « Dormons, à présent, » répétai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

« Maître ? » dit-elle. Elle parla très doucement, afin de ne pas me réveiller au cas où je dormirais.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Crois-tu qu'Imnak va me garder toujours comme esclave ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Je ne le crois pas. »

— « Va-t-il m'affranchir ? » demanda-t-elle.

— « Absolument pas, » répondis-je.

— « Serai-je tuée ? » s'enquit-elle.

— « Cela ne me semble pas probable, » répondis-je, « si tu es assez agréable. »

— « Je serai assez agréable, » dit-elle sérieusement. « Que vais-je devenir, à ton avis ? »

— « Imnak, à présent, a Poalu, » dis-je.

— « Il n'a plus besoin de moi, » estima-t-elle.

— « Non, » répondis-je, « ni de Dé-à-Coudre, bien que vous soyez jolies. »

— « Que va-t-il faire de nous ? » demanda-t-elle.

— « À mon avis, » répondis-je, « vous serez échangées, au printemps prochain, dans le Sud, contre du thé et du sucre. »

— « Échangées ! Contre du thé et du sucre ! » dit-elle.

— « Oui, » fis-je.

— « Audrey Brewster échangée contre du thé et du sucre ! » s'écria-t-elle.

— « Chardon, l'esclave, » rectifiai-je.

— « Mais c'est pareil ! » protesta-t-elle.

— « Estime-toi heureuse que les femmes-panthères ne t'échangent pas contre des pointes de flèches et une poignée de bonbons, » dis-je.

— « Qui sont les femmes-panthères ? » s'enquit-elle.

— « Des femmes fortes, des chasseresses qui fréquentent les forêts du Nord, » expliquai-

je. « Elles aiment vendre les femmes féminines, comme toi. »

— « Oh, » fit-elle.

— « Tu es une esclave, » repris-je. « Crois-tu que tu aimerais être l'esclave d'une femme ? »

— « Non, » répondit-elle en frissonnant. Elle m'embrassa. « Je suis l'esclave d'un homme, » dit-elle.

— « C'est vrai, » dis-je.

— « Les femmes-panthères sont-elles véritablement très fortes ? » s'enquit-elle.

— « Pas vraiment, » répondis-je. « Une fois capturées quand la marque du fer rouge est imprimée dans leur et conquises, quand elles portent le collier et les soieries, cuisse, elles apprennent à embrasser et lécher aussi rapidement que les autres femmes. En fait, elles deviennent des esclaves magnifiques. Elles se vendent très cher sur les marchés. Ce ne sont que des femmes luttant désespérément contre leur féminité. Quand elles ne sont plus en mesure de le faire, elles ne peuvent que devenir des femmes et des esclaves merveilleuses. Les femmes-panthères conquises sont les esclaves les plus méprisables, les plus délicieuses et les plus joyeuses. »

— « Je vois, Maître, » fit-elle. « Comment serai-je conduite dans le Sud ? » demanda-t-elle.

— « À pied, attachée par le cou à un traîneau, » répondis-je.

— « Je ne veux pas rester indéfiniment l'esclave des chasseurs rouges, » dit-elle. « Je crois que j'aimerais être conduite dans le Sud. »

— « Ce que tu aimerais n'a aucune importance, » dis-je.

— « Je sais, » répondit-elle. « Si je devais être conduite dans le Sud, » demanda-t-elle, « y serais-je vendue ? »

— « Vraisemblablement, » répondis-je.

— « Publiquement ? » s'enquit-elle.

— « Probablement, » répondis-je.

— « Nue ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être porterais-tu des chaînes, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

— « Seul un fou achèterait une femme habillée, » dit-elle.

— « C'est un dicton goréen, » fis-je.

— « Imnak me l'a enseigné, » dit-elle en riant.

— « Tu en vois sans doute le sens ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Si j'étais un homme, je n'achèterais une femme qu'à condition qu'elle soit nue. Je voudrais voir clairement ce qu'on me propose. »

— « Précisément, » reconnus-je.

— « Je demanderais même à l'essayer, » ajouta-t-elle audacieusement.

— « Cela se pratique lors de certaines ventes, » dis-je, « comme les ventes de la Cabine Pourpre, dans la cour de la Demeure d'un Marchand d'Esclaves. »

— « S'il y avait un bel acheteur, je ferais tout mon possible pour lui plaire, » dit-elle.

— « Tu ferais tout ton possible pour plaire à n'importe quel acheteur, » soulignai-je, « sinon ton propriétaire, le Marchand d'Esclaves, exprimerait son insatisfaction. »

— « Je vois, » dit-elle.

En général, un Marchand d'Esclaves exprime son insatisfaction avec le fouet.

« Mais les grandes ventes, les ventes publiques ? » demanda-t-elle.

— « Même dans les ventes, » dis-je, « l'acheteur potentiel n'est pas autorisé à utiliser complètement la femme. »

— « Complètement ? »

— « Ils sont parfois autorisés à la toucher un peu, » expliquai-je. « Le simple fait de poser la main sur une femme permet d'apprendre de nombreuses choses. Comment son bras est-il, au-dessus du coude ? Comment se tient-elle quand on la prend par les épaules et qu'on l'oblige à tourner le dos ? Comment sont les délices de ses cuisses, la douceur de la partie postérieure du genou, le galbe des mollets ? On lève un pied. La voûte plantaire est-elle haute ? Les femmes dont la voûte plantaire est haute sont souvent de bonnes danseuses. On la tourne à nouveau face à soi. Les yeux sont très importants. On peut y voir si elle est intelligente. On embrasse doucement ses seins, on pose délicatement les lèvres sur les siennes. On examine ses yeux, ses expressions. Puis, sans préambule, ou bien après l'avoir prévenue, on la touche. Regarder à nouveau les yeux. On continue de la toucher. On ne quitte pas ses yeux du regard. Puis elle implore la pitié, se tortillant dans ses chaînes ou dans l'étreinte du Marchand d'Esclaves, qui la tient par les cheveux. On sait alors tout ce que l'on a besoin de savoir, sans lui avoir fait exécuter son numéro ou l'avoir forcée à se mettre en valeur sur les fourrures. »

— « Alors, les Marchands d'Esclaves permettent rarement que leurs femmes soient totalement utilisées ? » demanda-t-elle.

— « Pas pour rien, » répondis-je. « Il est fréquent, toutefois, que l'on fasse payer à l'acheteur potentiel, s'il le souhaite, une location que l'on peut ensuite, s'il prend la femme, intégrer au prix. »

— « Cela semble équitable, » reconnut-elle.

— « Je le crois, » répondis-je. « Pourquoi un Marchand d'Esclaves donnerait-il gratuitement la jouissance de ses propriétés ? » demandai-je. « Après tout, c'est de cela qu'il vit, la vente l'achat et la location de femmes. »

— « Bien sûr, » acquiesça-t-elle. « Mais il y a les ventes de la Cabine Pourpre. »

— « Elles sont généralement réservées à une clientèle bien choisie, » expliquai-je, « que le Marchand d'Esclaves connaît. Il sait qu'il s'agit d'acheteurs sérieux et de bonne foi. S'ils n'achètent pas une femme, ils en achèteront probablement une autre. »

— « Oh, » fit-elle. « Mais les grandes ventes publiques ? » insista-t-elle.

— « Dans lesquelles on utilise l'estrade de ventes aux enchères, par exemple ? » demandai-je.

Elle frissonna.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Ces ventes sont fréquentes, sur Gor, » dis-je.

— « Fréquentes ? » s'écria-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je. « De nombreuses femmes sont vendues sur l'estrade dans toutes les villes, » expliquai-je. « Te souviens-tu de la grande tente jaune et bleue, près de l'estrade où Imnak t'a achetée ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « On y vendait des femmes aux enchères, » dis-je.

— « Oh, » fit-elle. « Je ne l'ai pas été, » rappela-t-elle.

— « À cette époque-là, » expliquai-je, « tu n'étais pas considérée comme assez intéressante pour mériter l'estrade. Celles qui se trouvaient à l'extérieur suffisaient. »

— « Mais je suis belle, » objecta-t-elle.

— « Sur Gor, » expliquai-je, « les belles femmes sont nombreuses et bon marché. »

— « Suis-je plus intéressante, à présent, Maître ? » minauda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Peut-être es-tu digne d'orner une estrade... »

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « ... dans une vente mineure, dans une petite ville. » ajoutai-je.

— « Oh, Maître, » fit-elle en riant.

— « Une plaisanterie, » dis-je, « mais je suis également sérieux. Ton asservissement et ta beauté vont se développer. Qui connaît le potentiel d'une femme à l'amour ? »

Elle me regarda.

« Tu as beaucoup de chemin à parcourir, Petite Esclave, » dis-je. « Mais, finalement, je crois que tu seras digne de l'estrade centrale de la Curuléenne, à Ar. »

Elle m'embrassa, effrayée.

— « Comme c'est terrifiant d'être une esclave ! » dit-elle. « Et comme c'est merveilleux ! » ajouta-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Comment peut-on savoir, sur l'estrade, » demanda-t-elle, « si une femme est bonne ? »

— « L'assurance de la chaleur d'une femme, dans certaines villes, » expliquai-je, « est parfois fournie, avec la garantie du Marchand d'Esclaves, avec les documents de la vente. Son degré de chaleur, dans une telle situation, serait également indiqué, bien entendu, avec ses autres propriétés, sur les feuilles de vente, affichées à proximité des cages d'exposition, vingt ans avant la vente. Il serait également annoncé, dans une telle situation, en même temps que son poids, sa taille de collier et d'autres choses, sur l'estrade, pendant la vente. »

— « Cela est-il pratiqué dans de nombreuses villes ? » s'enquit-elle.

— « Très peu, » répondis-je, « et pour de très bonnes raisons. »

— « Par respect pour les femmes ? » demanda-t-elle.

— « Non, naturellement, » répondis-je. « Cela se pratique dans quelques villes en raison des possibilités de fraude de la part de l'acheteur. Il pourrait utiliser la femme pendant un mois puis exiger le remboursement dans le cadre de la garantie. Les Marchands d'Esclaves préfèrent que les ventes soient définitives. En outre, il y a d'autres problèmes. Par exemple, une femme libre qui, avant sa vente, est froide, peut devenir, après la transaction, sachant qu'elle est une esclave vendue, torride dans les bras d'un maître. De même, une femme qui n'est que moyenne, pour ainsi dire peut, sous le regard d'un maître donné, spécial à ses yeux sans raison précise, devenir si faible et chaude qu'elle peut à peine tenir debout. »

— « En général, dans ce cas, » releva-t-elle, « l'acheteur ne peut pas savoir, grâce aux informations de l'estrade, si la femme sera bonne ou pas. »

— « Il le saura certainement, s'il la trouve personnellement séduisante. En outre, les femmes frigides elles-mêmes, dans les bras d'un maître goréen, transpirent et crient. »

— « La frigidité n'est pas permises aux esclaves ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Le maître ne l'accepte pas. »

— « Pauvres femmes ! » fit-elle en riant.

— « La frigidité est un luxe névrotique, » expliquai-je. « Elle n'est permise qu'aux femmes libres, probablement parce que personne ne se soucie vraiment d'elles. En fait, la frigidité compte parmi les titres et les permissions qu'implique le statut élevé des femmes libres. Pour beaucoup c'est, en fait, la possession qu'elles gardent le plus jalousement. Elle les distingue de l'humble esclave. Elle prouve qu'elles sont libres. Si elles sont asservies, bien entendu, elles la perdent, comme leurs propriétés et leurs vêtements. »

— « Les femmes libres ne sont pas toutes frigides, » releva-t-elle.

— « Non, bien sûr, » répondis-je, « mais il y a, en réalité, des degrés dans cette affaire. Car, tout comme certaines femmes libres ne sont pas assez inertes, ou froides, pour être strictement considérées comme frigides, de même aucune, à mon avis, n'est assez enflammée

pour mériter le qualificatif de « chaude comme une esclave », pour ainsi dire. On peut généralement évaluer la sexualité d'une femme libre en termes de degré de froideur, ou de frigidité ; la sexualité d'une esclave, en revanche, peut généralement être évaluée en termes de degré de passion, ou de chaleur. Certaines esclaves sont plus chaudes que d'autres, naturellement, tout comme certaines femmes libres sont moins froides que d'autres, que cela leur plaise ou non. Alors que la frigidité de la femme libre se stabilise, en général, la chaleur d'une esclave a tendance à augmenter en fonction de son maître, de sa puissance, de sa formation, et ainsi de suite. La passion de l'esclave se développe ; la femme libre se complaît dans sa frigidité et se félicite de l'atrophie de ses désirs. »

— « Les femmes libres savent-elles ce qu'elles manquent ? » demanda-t-elle.

— « Je crois qu'elles s'en rendent partiellement compte, » répondis-je. « Sinon, le ressentiment et la haine qu'elles éprouvent vis-à-vis des esclaves seraient inexplicables. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Méfie-toi des femmes libres, » conseillai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Sur l'estrade, bien entendu, » repris-je, « la femme est sous l'autorité du commissaire-priseur, qui joue le rôle de son maître pendant la vente. Souvent, il la présente avec compétence. Un bon commissaire-priseur compte beaucoup, dans la Demeure d'un Marchand d'Esclaves. Il la dirige de la voix ou avec son fouet. Il lui fait parfois exécuter un numéro, la contraignant à prendre des poses ou des attitudes. Si c'est une danseuse, elle peut être contrainte de danser. Parfois, s'il estime que cela est nécessaire, elle peut être caressée publiquement sur l'estrade. »

— « Devant les acheteurs ! » s'écria-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je. « Quelle importance ? C'est une esclave. »

— « Bien sûr, » souffla-t-elle. « Ce n'est qu'une esclave. »

— « Il n'est pas rare, » repris-je, « d'exciter les femmes avant de les envoyer sur l'estrade, afin que la nature de ses mouvements manifeste clairement ses désirs à l'intention du public. »

— « Et, dans ce cas-là, sont-elles caressées ? » demanda-t-elle.

— « Il arrive qu'elles aient un orgasme sur l'estrade, » répondis-je. « Il est parfois nécessaire de fouetter ces femmes pour qu'elles lâchent les pieds du commissaire-priseur. Au minimum, elles supplient de servir un maître dans l'ahn, que ce soit l'acheteur ou un employé du Marchand d'Esclaves, afin de mener à son terme l'excitation qui leur a été infligée. »

— « Comme les Goréens sont cruels ! » dit-elle.

— « Est-ce plus cruel que d'exposer la couleur de ses cheveux et de ses yeux ? » demandai-je. « Les Goréens achètent la totalité de la femme. »

Elle baissa la tête.

— « Ne crains rien, » repris-je. « En général, la vente ne dure pas longtemps. On doit accepter quelques enchères puis chasser la femme de l'estrade, afin que la suivante puisse y monter. Une vente ne prend souvent pas plus de deux ehns. Parfois, il faut vendre quatre cents femmes, sur une seule estrade, en une seule soirée. »

— « On peut être présentée et vendue avant d'avoir compris ce qui se passe, » présuma-t-elle.

— « Je suppose, » dis-je. « Je ne suis pas une femme. »

— « Mais *moi*, j'en suis une, » dit-elle.

— « De sorte que cela risque d'être ton problème, pas le mien, » répliquai-je.

- « Comme tu taquines celle qui n'est qu'une esclave ! » dit-elle.
- « On fait ce qu'on veut, avec elles, » répondis-je.
- « Bien sûr, » reconnut-elle. « Nous ne sommes que des esclaves. »
- « Maître ? » a jouta-t-elle.
- « Oui ? » répondis-je.
- « Existe-t-il un remède contre la frigidité des femmes libres ? » demanda-t-elle.
- « Bien sûr, » répondis-je.
- « L'asservissement total ? » demanda-t-elle.
- « Oui, » répondis-je.

Elle resta silencieuse.

« Toute femme a besoin de se soumettre à un maître, » expliquai-je. « Quand elle se trouve aux pieds d'un maître, son corps ne lui permet plus d'être frigide. Il n'y a plus de raison. Elle est alors à la place que lui donne la nature, à ses pieds et en son pouvoir. Elle lui embrasse les pieds et, en larmes, consciente de la chaleur dans son bas-ventre et de la moiteur entre ses jolies cuisses, elle est impatiente d'être jetée sur les fourrures. »

Elle ne répondit pas.

« Mais je n'évoque pas seulement les simplicités et les négativités d'un traitement, » repris-je. « J'évoque plutôt le début d'une carrière, d'une biographie impuissante et épanouie de service, d'amour et de passion. »

— « Tu évoques une femme dont on fait une esclave, » fit-elle remarquer.

— « Oui, » admis-je.

— « Je me demande si je plairai à un maître ? » s'interrogea-t-elle.

— « Toute esclave, » dis-je, « à condition qu'elle soit bien dirigée et dominée, peut devenir une merveille de sexualité et d'amour. »

— « Je crois que j'aimerai être une esclave, » conclut-elle.

Je haussai les épaules. En quoi ses sentiments avaient-ils de l'importance ? Ce n'était qu'une esclave.

« Il n'est pas étonnant que les femmes libres nous haïssent, » reconnut-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je, « vous êtes tout ce qu'elles ont envie d'être et ne sont pas. »

Elle se mordit la lèvre. Elle me regarda.

— « Les femmes libres ont-elle le droit d'assister à notre vente ? » demanda-t-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je. « Pourquoi pas ? Elles sont libres. »

Elle me regarda, pitoyable.

— « Ah, oui, » dit-elle. « Je vois. Cela doit être très humiliant d'être une esclave vendue sous les yeux d'une autre femme, une femme libre. »

— « Oui, » admis-je. « Et encore, faut-il espérer que la femme libre n'appartienne pas à une famille puissante, » ajoutai-je « qui a fait capturer l'autre pour la faire monter sur l'estrade. »

— « Ce serait affreux, » frissonna-t-elle.

— « Les femmes sont capables de telles choses, » dis-je.

Elle baissa la tête.

« Peut-être est-il bon qu'elles ne soient pas dominantes, » repris-je. « Peut-être faut-il qu'elles soient contrôlées et portent le collier. »

— « Ou des lanières d'asservissement, » dit-elle en riant.

— « Oui, ou des lanières d'asservissement, comme toi, Jolie Petite Esclave, » dis-je.

— « Les hommes veulent que nous soyons leurs esclaves totalement soumises, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, comme toi, ma chère, » répondis-je. « Tout individu qui dirait le contraire mentirait. »

— « Les Goréennes sont-elles majoritairement esclaves ? » demanda-t-elle.

— « Non. En réalité, statistiquement, » expliquai-je, « dans les régions de Gor que je connais, très peu. Une femme sur quarante ou cinquante est esclave. Cela varie, naturellement, d'une ville à l'autre. L'exception principale est la ville de Tharna, où pratiquement toutes les femmes sont esclaves. » Je la regardai. « Il y a, à cela, des raisons historiques particulières, » ajoutai-je.

— « Mais, sur une population nombreuse, » releva-t-elle, « cela fait des milliers. »

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Sont-ce les femmes les plus belles et les plus désirables qui sont généralement esclaves ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » reconnus-je, « les femmes les plus belles et les plus désirables, sur cette planète, semblent être, en général, esclaves. »

— « Ces femmes sont particulièrement exposées aux actions des Marchands d'Esclaves, » fit-elle remarquer.

— « Oui, » dis-je. « Une fille de Basse Caste, appartenant à une famille pauvre, véritablement belle, une fille ne pouvant se permettre l'abri d'une région protégée, est presque certaine, tôt ou tard, de porter un collier. Toutefois, une femme riche et de Haute Caste, si elle est belle, n'est pas hors de danger. Les capturer est considéré comme un sport extrêmement divertissant. »

— « Un sport d'hommes, » précisa-t-elle.

— « Oui, dont l'objectif est d'asservir les belles femmes, » dis-je.

— « Un sport délicieux, » releva-t-elle.

— « Je le crois, » reconnus-je.

— « Monstre ! » lança-t-elle.

— « Peut-être, » répondis-je. « Je crois que c'est vrai. Les femmes les plus belles sont généralement des esclaves, mais permets-moi de te dire quelque chose qui t'intéressera. »

— « De quoi s'agit-il ? » s'enquit-elle.

— « L'esclavage, » repris-je, « rend parfois les femmes plus belles et plus désirables. Il supprime les tensions. Il supprime les inhibitions. Il rend les femmes heureuses. À mon avis, il est difficile, pour une femme heureuse, de ne pas être belle. Parfois, les Goréens se demandent si elles sont esclaves parce qu'elles sont belles ou si elles sont belles parce qu'elles sont esclaves. »

Elle m'embrassa tendrement.

— « Beaucoup d'esclaves goréennes sont-elles d'origine terrienne ? » demanda-t-elle.

— « Je suppose que tous les êtres humains de Gor sont d'origine terrienne, » répondis-je.

— « Je veux parler de femmes dans mon cas, » précisa-t-elle, « qui ont grandi sur la Terre avant d'être amenées sur Gor. »

— « Statistiquement, » répondis-je, « peu, sans doute. Je ne sais pas. » Ce nombre, à mon avis, devait être indécélable dans la population grouillante de la Terre.

— « Nous sommes amenées ici comme esclaves, » dit-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Et le trafic d'esclaves continue, » dit-elle.

— « Je suppose, » dis-je. « Sur Gor, il y a un marché pour les belles femmes de la Terre. Elles font d'excellentes esclaves. »

— « Je suis heureuse d'entendre cela, » dit-elle.

— « Donne-moi du plaisir ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, obéissant cette fois sans surprise ni murmure. Puis elle me donna bien du plaisir. Elle devenait adroite.

« S'il te plaît, parle-moi encore du Sud, » dit-elle.

— « Donne-moi du plaisir ! » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle devenait très adroite. « S'il te plaît, parle-moi encore du Sud, » dit-elle.

— « La curiosité ne sied pas à une Kajira, » répondis-je.

— « Oh, Maître, » fit-elle.

— « C'est un dicton goréen, » expliquai-je.

— « Je sais, » répondit-elle. « Imnak me l'a appris. »

— « À présent, tu connais deux dictons goréens, » relevai-je.

— « Oui, » dit-elle. « Le premier : « Seul un fou achèterait une femme habillée. » et le second : « La curiosité ne sied pas à une Kajira. » Tu vois ? »

— « Oui, » dis-je.

— « S'il te plaît, Maître, » dit-elle.

— « Tu les prononces bien, » fis-je.

— « Oh, s'il te plaît, s'il te plaît, Maître, » supplia-t-elle.

Il était naturel qu'elle soit désespérément impatiente de connaître la nature de sa condition d'esclave.

— « Peut-être, » accordai-je.

— « Oh, merci, merci, Maître, » dit-elle.

— « Que veux-tu savoir ? » m'enquis-je.

Elle était à côté de moi, à plat ventre, dressée sur les coudes. Ses yeux brillaient d'enthousiasme.

— « Dans le Sud, » demanda-t-elle, « un maître me mettrait-il un collier ? »

— « C'est tout à fait probable, » répondis-je.

— « Ce serait peut-être un joli collier, » supputa-t-elle.

— « Il ne faut pas croire que le collier soit un simple bijou, » dis-je, « bien que cela puisse être sa raison d'être. Mais sa raison d'être première consiste à indiquer à qui tu appartiens. »

— « Et si je l'enlève ? » demanda-t-elle.

— « Il est fermé à clé sur ton cou. Tu ne peux pas l'enlever, » dis-je.

— « Oh, » fit-elle. Elle me regarda. « Me donnera-t-on de jolis vêtements, des produits de maquillage et des parfums ? »

— « C'est très probable, » répondis-je. « Les maîtres aiment que les femmes se fassent belles. »

— « J'espère que je donnerai du plaisir à mon maître dans les fourrures, » dit-elle.

— « Tu le feras, sinon tu seras longuement et sévèrement punie, » la prévins-je. « Si tu échouais, tu pourrais même être tuée. »

Elle frémit.

— « Je vais essayer de lui donner du plaisir, » dit-elle.

— « Presque tous les maîtres, » dis-je, « ne possèdent qu'une femme. Ne crois pas que tu passeras tout ton temps à te tortiller près de l'anneau d'esclave. »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Les femmes ont beaucoup de travail, » expliquai-je. « Elles tiennent les compartiments. Elles époussettent et nettoient. Quand elles n'utilisent pas les cuisines

publiques, elles doivent préparer les repas. Si le maître ne désire pas profiter des laveries publiques, l'esclave doit faire la lessive et repasser. Elle fait les courses, marchande au marché, et ainsi de suite. Elle a beaucoup de travail. »

— « Faut-il longtemps pour nettoyer des compartiments ? » demanda-t-elle.

— « Pas très, » admis-je. « Les Goréens vivent simplement et n'aiment pas beaucoup les meubles encombrants. »

— « Je n'ai pas l'impression que l'esclave soit surchargée de travaux domestiques, » releva-t-elle.

— « Je suppose que, objectivement, elle ne l'est pas, » dis-je. « Toutefois, il y a des choses qu'elle doit faire. »

— « Est-elle aussi occupée qu'une épouse de la Terre ? » demanda-t-elle.

— « Non, bien entendu, » répondis-je. « Ce serait stupide. L'épouse de la Terre, d'un point de vue goréen, travaille beaucoup trop. Quand son mari rentre, il arrive souvent qu'elle travaille encore. Comment pourrait-elle l'accueillir convenablement ? Le soir, elle a tellement travaillé qu'elle est souvent épuisée. Cela serait absurde, d'un point de vue goréen. Le maître goréen n'achète pas une femme avec l'idée première d'avoir une servante chez lui, mais avec l'intention d'acquérir une esclave merveilleuse. Il veut que la femme soit extraordinaire. Il ne rechigne absolument pas à sacrifier les servitudes domestiques afin d'obtenir ce qui compte beaucoup plus à ses yeux. Quand il rentre dans ses compartiments, il ne veut pas y trouver une femme de ménage épuisée mais une jolie esclave, fraîche, énergique, impatiente et totalement vivante, à genoux devant lui, attendant ses ordres. »

— « Que fait la femme de son temps libre ? » demanda Audrey.

— « Ce qui lui fait envie, » répondis-je. « Elle a des amies parmi les autres esclaves. Elle marche, elle fait des visites. Elle se maintient en forme, elle lit. Dans certaines limites, elle fait ce qu'elle veut. »

— « Peut-elle travailler hors du compartiment ? » demanda Audrey.

— « Si le maître l'y autorise, » répondis-je, « et de telle sorte que cela ne compromette pas son asservissement. » Je souris. « Certaines femmes, » repris-je, « portent au travail des vêtements de femme libre mais, quand elles regagnent les compartiments, mettent la soie des esclaves, qui correspond à leur condition véritable. »

— « Les maîtres autorisent-ils souvent ce genre de chose ? » demanda Audrey.

— « En général, non, » répondis-je. « On estime souvent que cela compromet l'asservissement des femmes. Elle n'en obtient généralement pas l'autorisation. En général, elle reste totalement et absolument esclave, n'ayant même pas l'autorisation de toucher un vêtement de femme libre. »

— « J'aimerais que mon maître soit ainsi, » espéra Audrey.

— « Presque tous les maîtres le sont, » affirmai-je.

— « Si je suis esclave, je veux être totalement esclave, » affirma-t-elle.

— « Je crois que tu n'as rien à craindre, Petite Audrey, » assurai-je. « Tout maître qui posera les yeux sur toi comprendra que tu ne peux être que totalement esclave. »

— « Oui, » dit-elle en m'embrassant, « cela me va. »

— « Parfois, les maîtres, » dis-je, « pour punir les femmes, les Jouent à des employeurs qui leur confient des tâches répétitives et banales. »

— « Comme c'est affreux ! » s'écria-t-elle.

— « Veille à donner beaucoup de plaisir à ton maître, » lui conseillai-je.

— « Je m'y efforcerai, » répondit-elle.

— « Il y a, bien entendu, de nombreux types d'asservissement, dans le Sud ; je n'ai

mentionné que les plus fréquents. »

— « Parle-moi des autres, » supplia-t-elle, « car je pourrais m'y trouver confrontée. »

— « Il y a les Esclaves de Taverne, » expliquai-je, « qui doivent donner du plaisir aux clients de leur maître. »

Il y a les femmes qui travaillent dans les cuisines et les laveries publiques. Il y a les esclaves de louage, qui peuvent être louées à n'importe qui, dans n'importe quel but, exceptées les blessures et les mutilations, sauf si une compensation est versée au maître. Il y a les Esclaves d'État qui entretiennent les compartiments publics et travaillent dans les bureaux et les entrepôts. Il y a les femmes des villages de Paysans, et les femmes des grandes fermes qui font la cuisine et portent de l'eau aux équipes d'esclaves. Il y a celles qui sont achetées pour les Jardins de Plaisir des hommes riches. Il y a d'autres femmes qui travaillent dans les manufactures, enchaînées à leur métier à tisser. »

Elle me regarda avec frayeur.

« Tous ces asservissement, » repris-je, « et d'autres, pourraient être le tien. Cela dépend entièrement, Jolie Petite Audrey, du maître qui t'achètera et de ce qu'il voudra. »

— « Je me sens totalement impuissante, » dit-elle.

— « Tu es impuissante, absolument impuissante, » affirmai-je.

— « Cependant, » souffla-t-elle, « je peux tenter d'influencer la nature de mon asservissement ? »

— « Bien sûr, » répondis-je. « Mais la décision ne t'appartient jamais. Dans ce sens, tu es absolument impuissante. »

— « Oui, Maître, » dit-elle, tremblante.

— « Les manufactures, les cuisines publiques et tout cela, ce n'est pas agréable, » dis-je.

— « Je ne veux pas de tels asservissements ! » se récria-t-elle. « Je vais essayer d'être une esclave agréable. »

— « Excellent, Audrey, Esclave ! » l'encourageai-je.

— « Les maîtres parlent-ils avec leurs esclaves, » demanda-t-elle, « et les emmènent-ils avec eux ? »

— « Bien sûr, » dis-je. « Il est extrêmement agréable de parler avec une femme que l'on possède. En outre, on les emmène au concert, aux matches, aux drames chantés, et ainsi de suite, parce qu'on veut les montrer et qu'on aime leur compagnie. »

— « Je crois que je pourrais bien servir un tel maître, » estima-t-elle.

— « Tu le ferais, » répondis-je, « sinon, étant esclave, tu serais promptement et efficacement punie, fouettée probablement. »

— « Fouettée ? » demanda-t-elle. « Un tel homme pourrait-il fouetter une femme ? »

— « Bien sûr, » répondis-je. « Ne crois pas que le plaisir que tu lui procures puisse entamer sa domination. »

— « Être possédée par un tel homme serait passionnant, » estima-t-elle.

Je souris intérieurement. Les femmes se battaient parfois avec acharnement, simplement pour être la première à se présenter, nue, devant un maître goréen.

Je me laissai aller sur le dos.

« Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Les autres ne vont pas tarder à se réveiller, » dit-elle.

— « Oui ? » fis-je.

— « S'il te plaît, Maître, » reprit-elle, « encore une fois, avant qu'ils se réveillent, prends ton esclave. »

— « Te prendre ? » fis-je.

— « Oui, prends-moi, » souffla-t-elle.

— « Audrey supplie-t-elle ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Comment vais-je te prendre ? » demandai-je. « Doucement, tendrement, poliment, courtoisement, respectueusement, comme le ferait un homme de la Terre ? »

— « Non, non, » supplia-t-elle, » prends-moi comme ce que je suis, comme une esclave. »

Je la touchai doucement, timidement.

« Oh ! » s'écria-t-elle, pitoyable. « Non, c'est comme ferait un homme de la Terre !

N'insulte pas la féminité impuissante d'une pauvre esclave. Ne joue pas avec mes désirs comme le ferait un homme de la Terre ; oh, Maître, assouvis-les comme un homme de Gor ! Je t'en supplie, Maître ! »

Je ris.

« Tu taquinais l'esclave, » releva-t-elle. « Comme l'esclave est impuissante ! »

— « Écarte les jambes, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Mon Maître goréen a parlé. »

— « Davantage, » repris-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle regarda ma main. Elle avait les dents serrées. Ses yeux étaient dilatés.

« Aiii ! » cria-t-elle, mais ma main gauche se referma sur sa bouche. Elle se tortilla convulsivement. Ses cuisses étaient serrées sur ma main. Elle me regardait, au-dessus de la main posée sur sa bouche.

— « Tu es une jolie esclave, » dis-je.

Avec le genou, je lui écartai les jambes.

Puis son corps se colla au mien. Elle avait les yeux fermés. Je retirai la main qui lui couvrait la bouche. Elle ouvrit les yeux.

— « Merci, » souffla-t-elle, « de m'avoir fermé la bouche, afin qu'on ne m'entende pas crier. »

— « Tu ne voulais pas réveiller les autres, » dis-je.

— « Je ne voulais pas qu'ils sachent à quel point je m'abandonne à toi, » dit-elle. « Ce serait humiliant. »

— « C'est presque l'heure où ils se réveillent, » fis-je remarquer.

— « Maître ? » fit-elle. « Maître, non ! » cria-t-elle. « Qu'est-ce que tu fais ? »

— « Je vais te donner, » expliquai-je, « ton premier orgasme d'esclave. »

— « Non, » sanglota-t-elle. « Je t'en prie, non. Nous ne sommes pas seuls dans la tente ! Je ne veux pas que les autres filles sachent à quel point je suis une esclave ! Je t'en prie, Maître, non ! »

Mais je ne décidai pas d'avoir pitié d'elle.

« Couvre ma bouche ! » supplia-t-elle. « Oh ! Oh ! »

Je lui immobilisai les bras contre les flancs. Puis elle se souleva sous moi, se tortillant et se débattant, rejeta la tête en arrière en hurlant, puis je la coinçai contre les fourrures. Imnak leva soudain la tête puis, comprenant la nature du bruit, secoua la tête et se saisit de Poalu. Elle fut étroitement serrée contre lui et se mit à l'embrasser.

— « Je me soumets ! » hurla Audrey. « Je me soumets à toi, oh, mon Maître ! » Arlene et Dé-à-Coudre, lugubres et furieuses, la regardaient.

— « Esclave ! » lança Arlene.

— « Oui, esclave, esclave ! » sanglota Audrey. Puis elle couvrit mon visage de baisers et de

larmes. Plus tard, je la serrai calmée, dans mes bras, tandis qu'elle léchait, avec sa petite langue douce, les poils durs de ma barbe.

IMNAK SCULPTE

IMNAK était assis dans un coin de la tente, taillant paresseusement un morceau de corne de tabuk.

De temps en temps il s'arrêtait, retournait le morceau d'ivoire et le regardait. Parfois, il marmonnait :

« Qu'est-ce qui se cache là-dedans ? Qui es-tu ? » Puis il se remettait à sculpter. Puis, soudain, il s'écria : « Ah, un sleen ! »

Je le regardai tailler et polir l'ivoire de la corne. Lentement, je vis apparaître la forme d'un sleen, presque comme si elle avait été cachée dans l'ivoire, le mufle et les pattes, puis la longue silhouette sinueuse. Les oreilles étaient plaquées sur le crâne.

Souvent, le chasseur rouge ne décide pas de sculpter quelque chose, mais plutôt de sculpter en attendant patiemment de voir s'il y a quelque chose, dans la matière, qui attend d'être libéré. C'est un peu comme la chasse. C'est ouvert sur ce que l'on peut trouver. Parfois, il y a une forme dans l'ivoire, l'os ou la pierre. Parfois, il n'y en a pas. Il retire l'excédent d'ivoire et, là où elle se trouvait cachée, la forme apparaît.

Le poignard d'Imnak avait un manche en bois et faisait environ vingt-cinq centimètres de long. Sa pointe faisait environ cinq centimètres de long. Il l'appuyait contre sa cuisse quand il sculptait, les doigts près de l'extrémité de la lame, où ils pouvaient contrôler précisément les mouvements du métal. L'appui du poignard permet d'utiliser la force de la jambe sans pour autant sacrifier l'équilibre et le contrôle parce que la pointe est subtilement guidée par les mouvements des doigts.

Imnak me montra le sleen.

Dans la langue des Inuits, il n'y a pas de mot signifiant art ou artiste.

« C'est un bel animal, » appréciai-je.

Ils n'ont pas besoin de tels mots. Pourquoi y aurait-il des mots spéciaux pour désigner les hommes sensibles à la beauté du monde ? N'est-ce pas le désir de tous les hommes ?

— « C'est ton sleen, » dit Imnak en me le donnant.

— « Je te remercie, » dis-je. Je le regardai. C'était un sleen des neiges, facilement identifiable grâce à l'épaisseur de sa toison, la minceur de ses oreilles, la largeur des pattes.

« Je te remercie beaucoup, » ajoutai-je.

— « Ce n'est rien, » répondit-il.

J'ENTENDS PARLER DE KARJUK ; JE DOIS LE RENCONTRER

« **M**AIS je ne l'ai jamais vu, » dit Imnak.

Il examina la sculpture.

C'était une tête de Kur, en pierre bleuâtre, l'oreille gauche partiellement arrachée. Je l'avais apportée de Port Kar. Je me l'étais procurée à la foire des Sardar, dans la boutique d'un Marchand de Curiosités.

— « Je croyais que tu l'avais vendue au marchand de la foire, » dis-je.

— « J'ai vendu des sculptures, » dit Imnak, « oui, mais je n'ai pas vendu celle-ci. »

— « Je le croyais, » dis-je.

— « Non, » répondit Imnak.

— « Dans ce cas, quelqu'un d'autre a dû lui procurer la statue, » dis-je.

Imnak haussa les épaules.

— « Apparemment, » fit-il.

— « Quel autre Innuit, en dehors de toi, » demandai-je, « est allé à la foire, cette année ? »

— « Aucun, » répondit Imnak.

— « En es-tu sûr ? » m'enquis-je.

— « Raisonnablement, » répondit Imnak. « C'est un long voyage. Si quelqu'un d'autre y était allé, j'en aurais entendu parler. Ce sont des choses que l'on raconte, dans les tentes. »

— « Où, dans ce cas, » dis-je, « le marchand a-t-il bien pu se procurer la sculpture ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Imnak. « Je suis désolé, Tarl, toi qui chasses avec moi. »

— « Pardonne-moi, Imnak, toi qui chasses avec moi, » dis-je. « Je n'avais pas l'intention de mettre ton honnêteté en doute. » J'avais trop insisté. Il m'avait dit qu'il n'avait jamais vu la sculpture. Pour un chasseur rouge, cela suffisait.

« Peux-tu deviner, grâce au style, qui aurait pu faire ce travail ? » demandai-je.

L'art des Innuits est souvent similaire, d'un objet à l'autre. Pourtant, pour un œil exercé, il y a de légères différences. Tous les hommes ne libèrent pas exactement de la même manière la forme cachée dans l'ivoire, l'os ou la pierre.

Imnak examina soigneusement la sculpture, la tournant et la retournant entre ses mains.

Je perdis courage. La sculpture m'avait, effectivement, conduit dans le Nord. À présent, elle semblait m'avoir entraîné dans une impasse. Pitoyablement, j'imaginai les immensités des régions polaires. L'été, en outre, était déjà avancé.

« Imnak, » demandai-je, « as-tu entendu parler d'une montagne qui ne bouge pas ? » Il me regarda. « Une montagne de glace, » précisai-je, « dans l'océan polaire ? »

— « Non, » répondit Imnak.

— « N'as-tu pas entendu raconter l'histoire de cette montagne ? » insistai-je.

— « Non, » répondit Imnak.

Je regardai la natte sur laquelle j'étais assis.

— « Imnak, » repris-je, « as-tu déjà vu un animal semblable à celui que la sculpture représente ? »

— « Oui, » répondit-il.

Je le regardai.

« Au nord du Torvaldsland, » expliqua-t-il « il y a quelques années. Je l'ai menacé avec mon harpon et il est parti. »

— « Avait-il l'oreille ainsi déchirée ? » m'enquis-je.

— « Il faisait nuit, » répondit-il. « Je ne voyais pas bien. Je ne crois pas. »

— « Était-ce un gros animal ? » demandai-je.

— « Non, pas très gros, » répondit-il.

— « Comment appelez-vous de tels animaux ? » m'enquis-je.

Il haussa les épaules.

— « Des monstres, » répondit-il.

Je soupirai. Quelques années auparavant, Imnak avait vu un Kur au nord du Torvaldsland. Il s'agissait probablement d'un animal jeune, fils de Kurii des vaisseaux, naufragés depuis longtemps sur Gor. On rencontre parfois de tels animaux, surtout dans les régions isolées.

« Mais ce n'était pas un monstre des neiges, » précisa-t-il.

Je ne compris pas.

« Il n'était pas blanc, » ajouta-t-il.

— « Oh, » fis-je. « Y a-t-il de tels monstres, dans le Nord ? »

— « Oui, » répondit-il, « çà et là, sur la banquise. »

Je supposai qu'il s'agissait également de Kurii indigènes, survivants de vaisseaux kurii qui s'étaient écrasés de nombreuses générations auparavant. Je savais qu'il existait plusieurs races de Kurii quoique, de mon point de vue, il ne paraisse pas nécessaire de les distinguer. On supposait que des guerres fratricides entre ces diverses variétés de Kurii avaient abouti à la destruction de leur planète d'origine.

Imnak me rendit la sculpture.

J'étais désespéré. Je n'avais pas d'indices. Mon voyage dans le Nord m'avait conduit dans une impasse. À présent, il n'y avait plus rien à faire ni aucun endroit où aller.

J'étais à présent seul dans le Nord, idiot isolé et insensé.

— « Après avoir dormi, » dis-je, « je reprendrai le chemin du Sud. »

— « Très bien, » répondit Imnak.

J'enroulai la sculpture dans le morceau de fourrure puis remis le tout dans mon sac.

« C'est le travail de Karjuk, » indiqua-t-il.

Je relevai brusquement la tête.

« Je crois que tu m'as demandé qui avait réalisé cette sculpture, » dit-il.

— « Oui ! » répondis-je.

— « C'est Karjuk, » dit-il.

Je le pris dans mes bras.

— « Tu es merveilleux, Imnak ! » m'écriai-je.

— « Une fois, j'ai tué six sleens dans la même journée, » dit-il. « Mais, en réalité, je suis un mauvais chasseur, » déclara-t-il.

— « Où est ce Karjuk ? » demandai-je. « Je voudrais lui parler. »

— « Il n'est pas ici, » dit-il.

— « Où est-il ? » m'enquis-je.

— « Dans le Nord, » répondit-il.

— « Où, dans le Nord ? » insistai-je.

— « Très loin, » répondit Imnak. « Personne n'habite plus au nord que Karjuk, » ajouta-t-il.

— « Qui est Karjuk ? » demandai-je.

— « C'est le Gardien, » répondit Imnak.

— « Le Gardien ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Imnak, « il protège le Peuple contre les monstres des neiges. »

— « Nous devons le trouver, » dis-je.

— « Karjuk est un homme étrange, » précisa-t-il. « Si les monstres des neiges ne peuvent pas le trouver, comment ferions-nous ? »

— « Je partirai dès que nous aurons dormi, » décidai-je.

— « Tu pars vers le Sud ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je en riant. « À présent, je vais au Nord. »

— « Tu as des choses à faire dans le Nord ? » s'enquit poliment Imnak.

— « Oui, » répondis-je.

— « Mais les tabuks ne sont pas encore gras, » fit-il remarquer. « Leurs toisons ne sont pas encore épaisses et luisantes. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Le moment d'aller au Nord n'est pas encore venu, » expliqua-t-il. « Il y a un temps pour chaque chose. En ce moment, c'est l'époque de la chasse au tabuk. »

— « Je dois aller dans le Nord, » dis-je. « Je ne peux pas m'attarder plus longtemps ici. »

— « Le moment d'aller au Nord n'est pas encore venu, » insista-t-il. « Les tabuks ne sont pas encore gras. »

— « Néanmoins, je dois aller au Nord, » déclarai-je.

— « Ce que tu dois faire semble pressé, » fit-il remarquer.

— « Ça l'est, » répondis-je. Il me regarda. « Je traque un ennemi, » expliquai-je.

— « Dans le Nord, on a besoin d'amis, pas d'ennemis, » dit-il.

Je lui souris. Il me dévisagea. « Le monstre ? » demanda-t-il. « Tu cherches le monstre à l'oreille déchirée ? C'est lui, ton ennemi ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Espérons que les tabuks grossiront lentement, » dit-il. Il eut un sourire ironique.

— « Après avoir dormi, » dis-je, « je partirai pour le Nord. »

— « Je t'accompagnerai, » dit-il.

— « Mais les tabuks ne sont pas encore gras, » fis-je remarquer.

— « Ce n'est pas ma faute s'ils sont arrivés en retard dans la toundra, » dit Imnak. Il passa la tête hors de la tente. « Poalu ! » appela-t-il. « Après avoir dormi, nous partirons pour le Nord. »

— « Le moment d'aller au Nord n'est pas encore venu, » répondit-elle.

— « Je sais que c'est fou, » répliqua Imnak, « mais nous le ferons. »

— « Oui, Imnak, » répondit-elle, « mon Maître. »

Imnak me rejoignit.

— « Où trouverons-nous Karjuk ? » demandai-je.

Imnak haussa les épaules.

— « Si Karjuk ne veut pas que nous le trouvions, nous ne le trouverons pas, » dit-il. « Personne ne connaît la banquise aussi bien que Karjuk. Nous irons au Camp Permanent et nous l'attendrons. Parfois, il vient au Camp Permanent. »

- « Où se trouve ce camp ? » demandai-je.
- « Il est près de la côte de Thassa, » répondit-il.
- « Mais s'il ne vient pas au camp ? » m'enquis-je.

— « Dans ce cas, nous ne pourrons pas le trouver, » expliqua Imnak. « Si les monstres des neiges ne peuvent pas trouver Karjuk, comment nous, pourrions-nous espérer le faire ? »

NOUS CHASSONS PRÈS DU CAMP PERMANENT

J'EXAMINAI soigneusement les eaux.

« Cela ne va plus tarder, » dit Imnak. Ce n'était pas qu'il ait compté consciemment, mais plutôt qu'il était, vraisemblablement en raison de ses expériences précédentes dans ce domaine, sensible aux rythmes concernés, à l'augmentation de leur intensité, compte tenu de la pression du monstre.

Les eaux glacées paraissaient très calmes. Ça et là, des morceaux de glace dérivait.

La côte de galets se trouvait environ un demi-pasang derrière nous.

Je voyais la fumée du Camp Permanent.

Cinq hommes, en dehors de moi, attendaient dans le grand bateau en peaux, l'umiak. Il faisait environ six mètres de long et un mètre cinquante de large. Les peaux cousues sur l'armature, bizarrement, étaient des peaux de tabuk, pas de sleen des mers. Les peaux étaient tendues sur une carcasse en bois et en os.

Les eaux ne bougeaient pas.

En général, ce sont les femmes qui propulsent ces embarcations à la pagaie, mais il n'y avait aucune femme avec nous. On ne risquerait pas une femme dans la tâche que nous accomplissions, pas même une esclave.

« C'est presque le moment, » dit Imnak.

Il arrivait souvent que les umiaks ou les kayaks, plus petits et légers, ne rentrent pas.

« Tenez-vous prêts ! » avertit Imnak.

Les eaux paraissaient très calmes.

Je saisis le long harpon. Il faisait environ deux mètres de long et cinq centimètres de diamètre. La hampe était en bois, mais sa partie antérieure était en os. Dans cette partie antérieure était fixée la tête du harpon, en os, percée, avec une pointe d'ardoise aiguisée. Dans le trou percé dans l'os, environ cinq centimètres au-dessus de la pointe en ardoise, et cinq centimètres sous la base de la tête, était passée une corde en peau qui était roulée au fond de l'embarcation. Compte tenu de la position du trou, la corde fait pivoter la tête du harpon, et la fixe, lorsque la corde se tend.

Soudain, à moins de quatre mètres de l'embarcation, jaillissant verticalement, chassant de l'air dans un bruit d'explosion, projetant un déluge d'eau glacée, apparut une énorme Baleine de Hunjer.

« Maintenant ! » cria Imnak.

Je lançai le harpon.

Un mètre de hampe disparut dans le flanc de l'énorme mammifère.

La corde, se déroulant, fila près de moi, de bas en haut. Le monstre, comme s'il était debout sur sa queue, nous domina de toute la hauteur de ses dix mètres, la corde n'étant plus qu'un mince fil relié à notre embarcation.

« Attention ! » cria Imnak.

Le monstre, rugissant et chassant de l'air, retomba dans l'eau. Il y eut un bruit de tonnerre qui dut être audible à plusieurs pasangs. La corde était à présent horizontale. Le bateau était à moitié plein d'eau. Nous étions trempés. Mon anorak se mit à geler sur mon corps. Avec des seaux en cuir, quatre hommes entreprirent d'écoper. L'air était lourd d'une vapeur semblable à de la fumée, condensation de l'humidité du souffle chaud du monstre, qui formait une brume, un nuage, sur la mer. Je vis le petit œil du monstre, celui de gauche, qui nous observait.

« Il va plonger ! » lança Imnak. Quand il tendit le bras, des morceaux de glace tombèrent de son anorak.

Imnak et un autre homme tirèrent sur la corde, afin de nous amener contre le flanc du monstre.

Les autres chasseurs de l'embarcation, abandonnant leurs seaux, s'emparèrent de leurs lances, minces outils de chasse avec lesquels on frappe de pointe, sans les lancer.

Je tendis la main et poussai contre le flanc du mammifère. La Baleine de Hunjer a des dents.

Près de moi, Imnak et les autres chasseurs se mirent à plonger inlassablement leurs lances dans le flanc du monstre. Sa chair tremblait, faisant sauter de l'eau. J'eus peur que l'embarcation chavire.

Le monstre grogna.

« Tiens la corde ! » cria Imnak.

Je tirai sur la corde, maintenant l'umiak contre le flanc du monstre, afin que les chasseurs puissent le frapper à bout portant.

Puis l'œil de l'animal disparut sous l'eau. Je vis la queue se dresser.

« Donne du mou ! » cria Imnak.

Je laissai filer la corde.

La queue nous dominait, à présent, et le corps de l'animal était presque vertical. La corde disparut sous l'eau.

Il avait disparu.

« À présent, nous allons attendre, » dit Imnak. « Puis, cela va recommencer. »

Je regardai les eaux placides. Nous allions attendre jusqu'à ce que cela recommence.

Les eaux paraissaient très calmes. J'avais du mal à croire que nous étions reliés, par une mince corde, au monstre énorme qui se trouvait sous nous. Il y avait un peu de glace, sur les eaux. Le vent éparpilla le souffle du monstre.

Sur la côte de galets, à un demi-pasang de nous, j'apercevais la fumée du Camp Permanent.

J'avais très froid. Il me faudrait boire du thé, une fois rentré au camp.

JE PUNIS ARLENE

JE regardai Arlene. Nue, elle mangeait la glace de mes bottes. Elle tenait la botte à deux mains, mordait puis mâchait soigneusement.

Elle me regarda, la fourrure de la botte dans la bouche.

« Continue ton travail ! » ordonnai-je.

Elle continua de débarrasser la fourrure des petits morceaux de glace. Comme les bouches des femmes sont merveilleuses, avec leurs petites dents, leurs lèvres pleines, leur langue chaude et douce ! Quand elle avait cassé la glace, à un endroit donné, elle posait la bouche à cet endroit, faisant fondre les résidus qui s'y trouvaient. Puis, avec la langue, elle lissait la fourrure.

Quand elle en eut terminé avec les deux bottes, elle les mit à sécher.

J'étais assis dans la hutte d'Imnak, les jambes croisées. Elle revint devant moi et s'agenouilla.

Il est agréable d'avoir une esclave à genoux devant soi.

« Puis-je avoir la permission de parler, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Pourquoi es-tu venu dans le Nord ? » demanda-t-elle.

— « J'en avais envie, » répondis-je.

— « Dois-je me contenter de cela ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Pourquoi ? » s'enquit-elle.

— « Parce que cela me fait envie, » répliquai-je.

— « Bien, Maître, » dit-elle.

— « Étale les fourrures ! » ordonnai-je, « ton insolence mérite une punition. »

— « Bien, Maître, » répondit-elle.

LA MAISON DES FESTINS ; NOUS RETOURNONS À LA MAISON DES FESTINS

« AJA ! Aja ! » chantait la femme.

Je mordis dans un steak. Près de moi, les jambes croisées, était assis Imnak, le tour de la bouche luisant à cause de la graisse crue qu'il mangeait. Il s'essuya le visage avec la manche.

La Maison des Festins était pleine. Une quarantaine de personnes, hommes et femmes, étaient entassées à l'intérieur.

Imnak, moi et les femmes, nous étions allés dans le Nord pendant l'été. Pendant des semaines, nous avons attendu dans le Camp Permanent désert. Finalement, au début de l'automne, plusieurs familles étaient arrivées. Finalement, il s'était avéré que nous aurions pu partir vers le Nord en même temps que le Peuple, les divers groupes s'éparpillant dans leurs divers camps permanents. Ma hâte ne nous avait pas fait gagner de temps. Nous avons chassé, pêché, nous nous étions amusés avec nos esclaves, et nous avons attendu.

« Je ne croyais pas que Karjuk viendrait dans un camp désert, » dit Imnak, « mais je ne savais pas. Alors, je suis allé dans le Nord avec toi. »

— « Le camp n'est plus vide, » avais-je dit à Imnak.

Imnak avait haussé les épaules.

— « C'est vrai, » avait-il reconnu.

— « Où est Karjuk ? » demandai-je.

— « Peut-être viendra-t-il, » avait dit Imnak.

— « Mais s'il ne vient pas ? » insistai-je.

— « Dans ce cas, » répondit Imnak, « il ne viendra pas. »

Au fil des semaines, j'étais devenu de plus en plus nerveux et inquiet.

« Partons à la recherche de Karjuk, » avais-je proposé à Imnak.

— « Si les monstres des neiges ne peuvent pas trouver Karjuk, » avait répondu Imnak, « comment nous, pourrions-nous le faire ? »

— « Que pouvons-nous faire ? » demandai-je.

— « Nous pouvons attendre, » répondit-il.

Nous avons attendu.

Le tambour des chasseurs rouges est gros et lourd. Il a une poignée et est en forme de disque. Il faut de la force pour l'utiliser. On le tient dans une main et on frappe avec un bâton serré dans l'autre. Son armature est généralement en bois et sa couverture, généralement en peau de tabuk, est fixée sur l'armature par des tendons. Bizarrement, on ne frappe pas le tambour sur la peau, mais sur l'armature. Il a une résonance étrange. Ce tambour, à présent entre les mains d'un chasseur debout au milieu du groupe, faisait environ soixante-quinze centimètres de diamètre. Il le frappait et chantait. Je ne comprenais pas le chant, mais il parlait du vent, des vents doux qui soufflent en été. Ces chants, bizarrement, sont un peu

comme les outils et les sculptures. Ils sont souvent considérés comme la propriété du chanteur. Il est rare qu'un homme ou une femme chante les chants d'un autre. On doit composer ses propres chansons. On suppose que chaque individu est capable de composer et d'interpréter ses chansons, tout comme chaque individu doit savoir sculpter et chasser. Ces chants sont généralement simples, mais il y en a de très beaux et très émouvants. Les hommes et les femmes chantent, bien entendu. Ce sont généralement les hommes qui sculptent. L'ulo, le poignard des femmes, qui comporte une lame en demi-cercle et un manche en bois, ne convient guère à la sculpture. Il est plus efficace pour couper la viande et fendre les tendons. En outre, sculpter l'ivoire et l'os exige de la force. Mais les femmes chantent aussi bien que les hommes. Leurs chants parlent souvent de vêtements de fête, d'amants et de l'adresse à découper le tabuk.

Un autre homme prit le tambour et se mit à chanter. Il interpréta un chant de construction du kayak, généralement adressé au cuir, au bois et au tendon, avec lesquels il travaille, afin qu'ils ne le trahissent pas sur l'océan polaire. Le suivant interpréta une chanson de sleen, généralement chantée sur l'eau, afin d'encourager le sleen à gagner un endroit où il serait facile de le frapper. La chanson suivante parlait d'un tricheur qui, censé chasser le tabuk, s'allongea et frotta ses bottes contre un rocher, revenant plus tard auprès de ses compagnons et déclarant qu'il n'avait pas trouvé de gibier, indiquant ses bottes usées pour montrer qu'il avait longtemps marché. Les regards des gens présents me permirent de deviner que le tricheur devait être dans la pièce. Un homme parut très embarrassé. Bientôt il se leva, cependant, et interpréta une chanson concernant le premier homme, qui ne savait pas fabriquer de bonnes flèches. Deux femmes chantèrent, ensuite, la première de la collecte des œufs quand elle était petite, la deuxième de sa joie en retrouvant un parent qu'elle n'avait pas vu depuis deux ans.

Il est louable, à mon avis, que les chasseurs rouges composent des chansons. Ils ne sont pas aussi critiques que d'autres. Pour eux, l'affection qu'ils portent à la personne qui chante est souvent plus importante que la qualité de la chanson. Si c'est une « vraie » chanson, et quelle vienne du cœur, ils sont contents. Peut-être, dans ces conditions, est-ce une bonne chanson. Les chasseurs rouges estiment que les chansons, même celles qui sont très simples, sont précieuses et assez mystérieuses. Ils sont heureux qu'il existe des chansons. Comme on dit : « Personne ne sait d'où viennent les chansons. ».

« Chante, Imnak ! » cria Akko.

« Chante, Imnak ! » cria Kadluk.

Imnak secoua vigoureusement la tête.

— « Non, non, » dit-il.

— « Imnak ne chante jamais, » dit Poalu, fournissant cette information sans qu'elle lui ait été demandée, ayant apparemment oublié les lanières d'asservissement qu'elle portait au cou.

— « Allez, Imnak, » l'encouragea Akko, son ami. « Chante une chanson. »

— « Je ne sais pas chanter, » dit Imnak.

— « Allez, allez, chante ! » crièrent les autres.

Avec surprise, je vis Imnak se lever rapidement et sortir de la maison.

Je le suivis dehors. Inquiète, Poalu nous accompagna.

« Je ne sais pas chanter, » dit Imnak. Il était debout sur le rivage. « Les chansons ne sortent pas de ma bouche. Je suis un homme sans chansons. Je suis comme la glace sur laquelle les fleurs ne s'épanouissent pas. Les chansons ne volent jamais vers moi. Aucune chanson n'a pris naissance dans mon cœur. »

- « Tu sais chanter, Imnak, » dit Poalu.
- « Non, » répondit Imnak. « Je ne sais pas chanter. »
- « Un jour, » reprit Poalu, « tu chanteras dans la Maison des Festins. »
- « Non, » répondit Imnak. « Je ne chanterai pas. Je ne sais pas chanter. »
- « Imnak ! » protesta-t-elle.
- « Retourne dans la Maison des Festins ! » lui enjoignit-il.

Elle pivota sur elle-même et regagna la Maison des Festins. La Maison des Festins, à ceci près qu'elle était plus grande, ressemblait beaucoup aux autres constructions du Camp Permanent. Elle était à demi enterrée et avait des doubles murs. Les deux murs étaient en pierre. Entre eux, il y avait des couches de tourbe provenant des marécages de la toundra. Des peaux de tabuk étaient également fixées sur l'intérieur, ce qui améliorait l'isolation. Il y avait un trou pour la fumée au sommet de la maison. On se baissait pour franchir la porte basse. Le plafond, soutenu par de nombreux poteaux, était constitué de nombreuses couches de boue et d'herbe. Il y avait, dans le camp, la Maison des Festins et une douzaine de constructions. Bien qu'il y ait environ quinze cents chasseurs rouges, ils vivaient généralement en petits groupes très dispersés. En été, il y avait un grand rassemblement pour la chasse au tabuk, quand le Troupeau de Tancred traversait le Glacier de la Hache et gagnait la toundra mais, même en été, par la suite, les petits groupes se dispersaient, suivant les tabuks qui s'éparpillaient dans le pâturage. À la fin de l'été, ces groupes, qui n'entretenaient guère de relations sauf au printemps et au début de l'été, regagnaient leurs camps. Il y avait une quarantaine de camps, parfois séparés par plusieurs jours de marche. Le camp d'Imnak comptait parmi les plus centraux. Dans ces camps, les chasseurs rouges passaient la majeure partie de l'année. Ils les quittaient parfois, en hiver, quand ils avaient besoin de nourriture, les familles allant chasser le sleen sur la banquise. Les sleens étaient rares, en hiver, et il était fréquent qu'il n'y en ait pas assez, en un endroit donné, pour nourrir dix ou douze familles. Quand le gibier est rare, on peut parfois compenser en réduisant la taille des groupes de chasse et en élargissant le champ d'action. En hiver, principalement, les familles ont absolument besoin d'un bon chasseur.

Imnak regardait la mer.

« Un jour, j'ai cru que je pourrais faire une chanson, » dit-il. « Je voulais chanter. J'en avais très envie. Je voulais chanter le monde et sa beauté. Je voulais chanter la mer immense, les montagnes, les étoiles et le ciel. »

— « Pourquoi n'as-tu pas composé une chanson ? » demandai-je.

— « Une voix, » répondit Imnak, « semblait me dire : « Comment oses-tu composer une chanson ? Comment oses-tu chanter ? Je suis le monde. Je suis la mer immense. Je suis les montagnes, les étoiles et le ciel ! Te crois-tu capable de nous mettre dans ta petite chanson ? » Alors, j'ai eu peur et je suis tombé. »

Je le regardai.

« Depuis ce jour, » reprit-il, « je n'ai plus essayé de chanter. »

— « Chanter n'est pas mal, » dis-je.

— « Qu'est-ce qui m'autorise à composer une chanson ? » demanda Imnak. « Je ne suis qu'un petit homme. Je ne compte pas. Je ne suis personne. Je ne suis rien. »

Je me gardai de lui répondre.

« Toutes mes chansons échouerait, » reprit-il.

— « Peut-être pas, » répondis-je. « De toute manière il vaut mieux essayer de composer une chanson, même si l'on échoue, que ne pas essayer. Il vaut mieux essayer de composer une chanson, même si on échoue, que ne pas chanter. »

— « Je suis trop petit, » dit Imnak. « Je ne sais pas chanter. Aucune chanson ne se pose sur mon épaule. Aucune petite chanson ne vient me demander de la chanter. »

— « Aucune chanson, » dis-je, « ne peut capturer le ciel. Aucune chanson ne peut dominer les montagnes.

Les chansons ne capturent pas le monde. Elles sont extérieures au monde, comme des amants, exprimant sa beauté. »

— « Je suis indigne, » dit Imnak. « Je ne suis rien. »

— « Un jour, peut-être, » repris-je, « une voix dira en toi : « Je suis le monde. Je suis la mer immense, je suis les montagnes, les étoiles et le ciel. Et je suis aussi Imnak ! Dis-moi ta chanson, Imnak, car je ne peux pas chanter sans toi. Ce n'est qu'à travers toi, Imnak minuscule et insignifiant, et d'autres semblables à toi, que je puis me voir et comprendre à quel point je suis beau. Ce n'est qu'à travers toi, mon Imnak minuscule, fragile et précieux, et d'autres semblables à toi, que je puis chanter. » Voilà ce que te dira la voix. »

Imnak me tourna le dos.

— « Je ne sais pas chanter, » dit-il.

Nous entendîmes des rires, dans la Maison des Festins. Je voyais les étoiles, à présent, au-dessus de l'océan polaire. C'était, déjà, le crépuscule polaire.

La carcasse de la grosse Baleine de Hunjer était échouée sur la plage, dépouillée de la majorité de sa viande et d'une grande partie de ses os.

— « Les chevalets à viande sont pleins, » dis-je, faisant allusion aux chevalets disséminés dans le camp.

— « Oui, » dit Imnak.

Deux semaines auparavant, c'est-à-dire entre dix et quinze périodes de sommeil plus tôt, nous avions réussi à harponner une baleine bleue. Il était très rare de tuer deux baleines au cours de la même saison. Parfois il s'écoulait deux ou trois ans sans qu'on en tue une seule.

« C'est bien, » dit Imnak, regardant les chevalets. « Peut-être les familles ne seront-elles pas obligées d'aller sur la banquise, cette année. »

Chasser sur la glace est parfois dangereux, bien entendu. Le terrain, derrière soi, en raison des vents et des marées, peut changer, se soulever ou se briser.

Le soleil était bas sur l'horizon. Nous entendîmes à nouveau des rires dans la Maison des Festins.

La nuit polaire n'est pas absolument noire, bien entendu. Les lunes goréennes, et les étoiles, fournissent un peu de lumière laquelle, reflétée par les étendues couvertes de glace et de neige, permet de voir où l'on va. S'il y a des nuages, bien entendu, ou une tempête, cette lumière disparaît et, restant à l'intérieur, on doit se contenter du bruit du vent dans le noir et du crissement occasionnel des griffes des animaux sur la glace.

« Jamais, au cours de ma vie, les chevalets n'ont été aussi lourdement chargés de viande, » dit Imnak.

— « Il n'est pas étonnant que les gens soient si joyeux, dans la Maison des Festins, » dis-je.

Outre les baleines, on avait pris de nombreux sleens et poissons. De plus, venant du sud, les familles avaient emporté toute la viande de tabuk séchée qu'elles pouvaient transporter. Les enfants eux-mêmes portaient de la viande. Elles avaient également emporté des œufs, des baies et de nombreuses autres choses, qui ne se mangeaient cependant pas toutes, telles que de la corne, des tendons, des os et des peaux. Elles n'emportèrent pas beaucoup d'herbe pour les bottes, ni de mousse pour les mèches, car il était possible de s'en procurer non loin du camp.

Quand le soleil aurait disparu derrière l'horizon, on ne le reverrait pas pendant six mois. Il me manquerait.

— « Je crois que nous avons assez de viande pour l'hiver, » estima Imnak. « Quand la nuit sera tombée, nous aurons assez à manger. » Je regardai les hauts chevalets à viande, dont certains faisaient plus de six mètres afin que les sleens, ceux qui étaient domestiqués comme ceux qui rôdaient parfois sur la côte du fait que, les leems hibernant, le gibier se faisait rare sur l'intérieur, ne puissent la voler. Le sleen des neiges sauvage, surtout quand la faim le pousse à chasser en bandes, peut être très dangereux.

— « Même si nous avons assez de nourriture pour l'hiver, » dis-je, « si Karjuk ne vient pas rapidement, il me faudra aller à sa recherche sur la banquise, même si je dois partir sur la banquise dans la nuit. »

— « Reste au camp, » dit Imnak.

— « Tu n'es pas obligé de venir avec moi, mon ami, » soulignai-je.

— « Ne sois pas stupide, Tarl, toi qui chasses avec moi, » répondit-il.

— « Tu peux rester avec tes amis, » insistai-je, « qui s'amuse dans la Maison des Festins. »

— « Ne parle pas légèrement de mon Peuple, » dit-il, « parce qu'il est content de rire, de s'amuser, de raconter des histoires et de chanter. La vie, n'est pas toujours facile, pour eux. »

— « Pardonne-moi, » dis-je.

— « Il n'y a personne, dans la Maison des Festins, qui appartienne à mon Peuple, » dit-il, « et qui, étant enfant, n'a pas connu une saison de mauvaise chasse. Les enfants ne connaissent pas encore les mauvaises chasses. Nous ne leur disons rien. »

Je savais que les chasseurs rouges étaient extrêmement permissifs avec leurs enfants, même pour des Goréens. Ils les réprimandaient très rarement et ne les frappaient pratiquement jamais. Ils faisaient tout leur possible pour les protéger. Les enfants apprendraient bien assez tôt. En attendant, ils devaient vivre comme des enfants.

« Il n'y a personne, dans la Maison des Festins, qui appartienne à mon peuple, » ajouta-t-il, « et qui, étant enfant, n'ait pas vu des gens mourir de faim. Souvent, en outre, ce n'est pas la faute des gens. Il y a la maladie, il y a le mauvais temps. Parfois, il y a une tempête et la neige cache les trous de respiration des sleens. » Il parlait très calmement. « Parfois, » reprit-il, « il y a un accident. Parfois, un kayak se déchire. Parfois, quelqu'un tombe. Parfois, la glace casse. » Il me regarda. « Non, » dit-il, « ne parle pas légèrement de mon Peuple. Laisse-le rire et être heureux. Ne le méprise pas parce qu'il est joyeux du fait que, pour une fois, ses chevalets sont lourds de viande. »

— « Pardonne-moi, mon ami, » dis-je.

— « C'est fait, » répondit-il.

— « Tu es un grand chasseur, » dis-je.

— « Je suis un très mauvais chasseur, » répondit-il. « Mais il m'est arrivé de tuer six sleens dans la même journée, » ajouta-t-il. Il eut un sourire ironique.

— « Retournons à la Maison des Festins, » proposai-je.

Ensemble, nous regagnâmes la Maison des Festins.

ARLENE

« ÉTEIGNONS les lumières, » suggéra joyeusement Akko.

Cette suggestion fut acclamée avec enthousiasme.

« Que font-ils ? » demanda Dé-à-Coudre, ou Barbara, qui servait de la viande bouillie aux chasseurs et à leurs femmes.

— « Tu vas comprendre, » lui répondis-je.

Comme les autres, je quittai mes vêtements. Les esclaves de la Maison des Festins : Poalu, Arlene, Dé-à-Coudre, ou Barbara, et Chardon, ou Audrey, étaient déjà nues. La Maison des Festins, en raison de sa structure, des lampes et de la chaleur des corps qui se trouvent à l'intérieur, est très chaude. Je n'ai aucun moyen de savoir avec précision quelle était la température mais, à mon avis, elle devait se situer aux environs de trente degrés. Les huttes, et même les maisons de glace construites par les chasseurs quand ils voyagent et chassent, sont souvent très confortables, même quand la température extérieure est de plusieurs dizaines de degrés en dessous de zéro. Souvent, cependant, dans la nuit et à l'approche du matin, les lampes étant éteintes et les invités étant partis, il fait très froid, dans ces habitations, et il arrive qu'il y gèle. Souvent, le matin, on doit casser la glace qui s'est formée à la surface du seau d'eau potable. Mais, bien entendu, quand les maisons sont froides, les chasseurs dorment généralement sous leurs fourrures, en compagnie de leurs femmes. En raison de la chaleur du corps du compagnon, il est beaucoup plus confortable de dormir avec quelqu'un. Les fourrures sont imperméables au passage de l'air et, en conséquence, emprisonnent la chaleur dégagée par les corps. Il est ainsi possible de dormir très confortablement dans un local où la température objective est nettement inférieure à zéro. En outre, on dort généralement sur une sorte de socle. Celui-ci est au-dessus du sol. Ce socle est plus chaud que le sol, bien entendu, puisque l'air chaud a naturellement tendance à monter. Un mètre peut faire une différence de plusieurs degrés dans la hutte d'un chasseur rouge. Bien que les chasseurs rouges puissent supporter un froid intense, le climat ne leur rend généralement pas la vie désagréable. Ils s'y sont adaptés avec intelligence et sont en général parfaitement à l'aise aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. En outre, objectivement, il me semble vrai qu'ils sont moins sensibles au froid. En premier lieu, ils sont le plus souvent petits et trapus, physionomie permettant de conserver la chaleur ; en second lieu, il y a des différences sérologiques entre eux et les autres races de Gor ; ces différences jouent manifestement un rôle dans l'adaptation au froid. À mon avis, il est vrai qu'une certaine intensité de froid ne sera pas pénible pour un chasseur rouge alors qu'elle le serait pour un individu ne partageant pas le même patrimoine génétique. Les chasseurs rouges, par exemple, sortent souvent torse nu lorsqu'il fait une température où tout autre individu endurerait une tunique et une cape.

Il y avait six lampes, dans la Maison des Festins.

L'une après l'autre, les lampes furent éteintes. Imnak fixait Poalu. Arlene, Barbara et

Audrey se regardaient avec appréhension.

« Que se passe-t-il ? » demanda Barbara. « S'ils éteignent les lampes, la pièce va être noire. »

« Marchez ! » cria Akko. « Ne touchez personne. Changez de place ! »

Je changeai de place. C'était, après tout, la culture des chasseurs rouges.

Dehors, objectivement, il faisait plutôt noir. En outre, la Maison des Festins n'avait pas de fenêtres. Il est plus difficile de chauffer un bâtiment comportant des fenêtres, bien entendu. En outre, les peaux des tentes étaient fixées sur les murs, à l'intérieur, améliorant l'isolation. La Maison des Festins était généralement éclairée par des lampes. Elles furent éteintes et le trou à fumée fut couvert. Il faisait très noir à l'intérieur.

Personne ne parla en changeant de place.

J'entendis Barbara gémir. Elle avait peur. Il n'y avait pas de raison d'avoir peur. C'était seulement que quelqu'un, elle ignorait qui, la trouverait, la capturerait et la prendrait.

« Maintenant ! » cria Akko. « Qui pouvez-vous prendre ? »

J'entendis les femmes rire et bouger rapidement. Les hommes tentèrent de les saisir.

Je progressai à tâtons. J'entendis une femme pousser un cri de plaisir, capturée.

« Silence ! » cria Akko.

J'entendis un couple se débattant près de moi. La femme, comme je pus m'en assurer en tendant la main, avait été jetée sur le dos, sur le plancher de la Maison des Festins. Elle se tortillait dans la poussière, tentant de repousser le mâle agressif qui la coinçait sous lui, pour son plaisir. Je sentis des lanières d'asservissement autour de son cou. J'ignorais s'il s'agissait de Dé-à-Coudre ou de Chardon. En touchant ses cheveux, je compris que ce n'était pas Poalu, dont la chevelure était attachée sur le sommet du crâne, à la manière du Peuple.

D'autres femmes furent capturées. L'une d'entre elles me frôla mais, dans le noir, je la manquai.

Soudain, une femme nue me heurta.

« Oh ! » s'écria-t-elle.

Et mes bras se refermèrent sur elle. Elle était capturée. Elle ne pouvait rien faire. Je la posai par terre. Elle se débattit. Je ne lui permis pas de se dégager.

Quelques instants plus tard, elle tortillait les hanches et le ventre sous l'effet du plaisir que je lui infligeais.

Puis, impuissante, elle s'abandonna.

Quand les lampes furent rallumées, je découvris le visage de Barbara.

Je savais que c'était elle, en raison des réactions de son corps et des lanières d'asservissement qu'elle portait au cou.

« Tu as bien forcé l'esclave à s'abandonner, Maître, » dit-elle. « Elle s'est abandonnée totalement, renonçant à toute dignité. »

— « Savais-tu que c'était moi ? » demandai-je.

Elle me regarda. Elle leva les lèvres vers moi et m'embrassa.

— « Je l'ai compris au moment où tu as refermé les bras sur moi, Maître, » répondit-elle.

Je haussai les épaules.

« J'ai été de nombreuse fois dans tes bras, Maître, » expliqua-t-elle. « Et il n'y a pas deux hommes qui prennent et violent une esclave de la même manière. »

— « Je suppose que non, » convins-je. Je regardai autour de moi. Beaucoup d'hommes et de femmes riaient. Je vis qu'Imnak était près de Poalu. Je suppose qu'ils avaient triché. Chardon et Arlene me regardèrent, toujours prisonnières des hommes qui les avaient capturées.

« Festoyons ! » cria Akko.

On ralluma les dernières lampes. Les femmes prises par un homme donné devaient le servir.

Dans les heures qui suivirent, on joua à nouveau, cinq fois en tout, entre lesquelles on mangea.

À la deuxième et à la troisième partie, je capturai des femmes des chasseurs rouges. À la quatrième, je mis la main sur la nuque d'Audrey et la jetai par terre. Elle fut très bonne. Je passai longtemps avec elle. À la cinquième partie, quand les lampes furent rallumées, ce fut Arlene qui me regarda.

« Salut, » lui dis-je, « ancien agent des ennemis. »

— « Salut, Maître, » répondit-elle.

— « Savais-tu que c'était moi ? » demandai-je.

— « L'esclave doit-elle dire la vérité ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Oui, » dit-elle. « J'ai su immédiatement que c'était toi. »

— « Comment as-tu fait ? » m'enquis-je.

— « Crois-tu que les femmes ne connaissent pas la caresse de leur Maître ? » demanda-t-elle.

— « Je suppose que si, » répondis-je. Je supposai que les femmes avaient intérêt à connaître la caresse de leur maître.

— « Mais toi, savais-tu que c'était moi ? » demanda-t-elle, tendue.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « À cause de la lanière que je porte au cou ? » demanda-t-elle.

— « J'aurais su sans elle, » répondis-je.

— « Comment ? » s'enquit-elle.

— « Je connais les sensations que tu procures, » répondis-je.

— « Le Maître connaît les sensations que lui procure son esclave, » dit-elle.

— « Bien entendu, » dis-je.

— « Je croyais que toutes les esclaves, toutes les femmes misérables et asservies, étaient semblables, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je. « Toutes les femmes assument leur asservissement d'une manière différente. Toutes les femmes sont uniques. »

— « Comment cela est-il possible ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être l'asservissement libère-t-il l'unicité et l'individualité des femmes. Il la libère des entraves des verbalismes, des stéréotypes, et lui permet d'être véritablement elle-même, dans les limites de sa nature, bien entendu, celle d'une esclave. »

— « Crois-tu que les femmes soient vraiment des esclaves ? » demanda-t-elle.

— « Absolument et profondément, » répondis-je. « Cela ne correspond pas aux principes qui t'ont été enseignés, principes destinés à perpétuer un certain type de société, ni, peut-être, à ton intuition immédiate sur ces questions, laquelle est fonction d'un conditionnement visant à te faire accepter ces principes, mais cela résiste à l'épreuve de la vie et de l'expérience. »

— « Je sens que c'est ainsi, » souffla-t-elle.

— « Si tel n'était pas le cas, » ajoutai-je, « pourquoi les femmes rêveraient-elles de chaînes et de collier ? »

— « Je ne sais pas, » dit-elle.

— « Mais tu n'es pas une esclave secrète, » dis-je.

— « Non. » Elle sourit. « Je suis ouvertement et publiquement une esclave, la tienne et celle de tous les hommes à qui tu voudrais me donner. »

— « Tu es assujettie à un pouvoir absolu, » dis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Tu as sur moi tous les pouvoirs. »

— « Ainsi que tout homme susceptible de te posséder, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « Comment prends-tu cela ? » demandai-je.

— « Cela me fait peur, » répondit-elle.

— « Et encore ? » insistai-je.

— « Cela m'excite, » souffla-t-elle.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Cela indique-t-il que je suis vraiment une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « C'est bien ce que je craignais, » dit-elle. Elle me regarda, mutine. « Tu me fais progresser lentement, n'est-ce pas ? » fit-elle. « Tu libères lentement mon asservissement, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » dis-je.

— « Pourquoi n'en termines-tu pas et ne fais-tu pas de moi véritablement une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être plus tard, » répondis-je.

— « La femme doit attendre la volonté de son Maître ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Bien sûr, » répéta-t-elle. « Comme tu me réduis en esclavage ! » s'écria-t-elle avec amertume.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Oui, bien sûr, » répéta-t-elle.

Les gens se relevaient, autour de nous, mais je ne la laissai pas se relever.

« Tu m'as prise, » dit-elle. « Les femmes capturées ne doivent-elles pas, à présent, servir de la viande bouillie à leurs ravisseurs ? »

— « Je choisirai la manière dont tu me serviras, » dis-je.

— « Bien sûr. » Elle sourit. « C'est à toi de choisir. Tu es le Maître. »

Je la soulevai dans mes bras.

— « Crois-tu que je pense seulement à la nourriture ? » demandai-je.

— « Je n'ai jamais entretenu cette illusion, Maître, » dit-elle.

Je l'emportai dans un coin de la Maison des Festins, à l'écart, puis la posai sur le dos dans la poussière. Elle me serra les bras. « Avant moi, » dit-elle, « tu as pris Dé-à-Coudre dans le noir. »

— « Oui, » admis-je.

— « Vous êtes-vous reconnus ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu as également pris Chardon, » reprit-elle. « Vous êtes-vous également reconnus ? »

— « Oui, » répondis-je. Chardon et moi, ou Audrey et moi, car c'était le nom que je lui donnais, celui-ci étant à présent un nom d'esclave, nous étions reconnus dans le noir.

— « Je voudrais lui donner des coups de badine, » dit Arlene.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Quelle petite esclave elle est ! » cracha Arlene.

— « Elle deviendra effectivement une esclave superbe, » dis-je. « Mais toi aussi. »

— « J'aimerais la battre, » dit Arlene.

— « Toi et elle, » dis-je, « vous êtes à peu près égales. Peut-être es-tu un peu plus forte. Je ne sais pas. »

— « Je peux la battre, » affirma Arlene.

— « Je ne sais pas, » répondis-je, « peut-être peut-elle, à présent, te battre. »

— « Ce serait horrible, » souffla Arlene. « Je ne pourrais pas supporter de l'appeler : Maîtresse. » Quand une esclave est battue par une autre, la perdante est généralement obligée d'appeler l'autre : Maîtresse. Dans les cages et les Jardins de Plaisir, la femme battue est souvent obligée de servir celle qui est plus forte qu'elle. Cette situation cruelle contribue à maintenir l'ordre parmi les esclaves.

— « Chardon et toi, » expliquai-je, « êtes extrêmement bien assorties. Peut-être est-ce pour cette raison que tu la détestes tant. »

— « Elle veut que tu la caresses ! » dit Arlene.

— « Es-tu jalouse ? » m'enquis-je.

— « Tu es mon Maître, pas le sien, » dit-elle.

— « Chardon et toi, vous feriez bien d'être prudentes, » la prévins-je, « sinon je vous ferai battre par Dé-à-Coudre. »

— « Oui, Maître, » dit Arlene avec un sourire. Elle avait peur de Dé-à-Coudre, qui pouvait facilement la battre.

Je regardai autour de moi. Je vis Dé-à-Coudre, ou Barbara, servant un chasseur et Chardon, ou Audrey, apportant de la viande à un autre. Poalu servait Imnak.

— « Je remarque, » dis-je, « que Poalu apporte de la viande à Imnak. »

— « Cela fait cinq fois de suite, » souligna Arlene, me regardant avec un sourire.

— « Oui, » répondis-je.

— « Il est possible qu'il n'ait pas respecté les règles du jeu, » avança-t-elle.

— « Oui, » admis-je, « je crois que c'est possible. »

— « Je crois que c'est un ruffian, comme tous les hommes, » déclara Arlene.

— « Prends garde, quand tu parles des hommes, Esclave ! » conseillai-je.

— « L'esclave ne doit-elle pas dire la vérité ? » demanda-t-elle.

— « C'est vrai, » répondis-je, irrité.

— « Dans ce cas, tu n'es certainement pas opposé à ce qu'une femme exprime la vérité objective selon laquelle les hommes sont des ruffians, » dit-elle.

— « Je ne considère pas cela comme particulièrement vexant, » dis-je.

— « Mais c'est parce que tu es un ruffian, » dit-elle.

— « Peut-être, » admis-je.

— « Mais tu es parfois un ruffian agréable, » ajouta-t-elle.

— « Tout le monde a ses moments de faiblesse, » reconnus-je.

— « Je ne suis pas la première esclave que tu possèdes, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Tu as manifestement contraint de nombreuses femmes à se soumettre à tes désirs, » dit-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Ruffian audacieux ! » lança-t-elle. « Comme j'admire le fait que tu fasses ce que tu veux de nous ! »

— « C'est un aveu audacieux, pour une femme de la Terre, » fis-je remarquer.

— « Je ne suis plus une femme de la Terre, » releva-t-elle, « je suis une esclave

goréenne. »

— « C'est exact, » reconnus-je. C'était exact.

Je la pris par les cheveux et lui fis tourner la tête, afin de la voir de profil.

— « C'est la force qui m'excite, chez les hommes, » dit-elle, « pas la faiblesse. Je n'ai jamais rencontré d'homme plus fort que toi. »

— « Je suis sûr qu'il y a de nombreux hommes plus forts que moi, » dis-je.

— « La force physique n'est qu'une petite partie de ce que je veux dire, » expliqua-t-elle, « bien qu'elle ait son importance. Je pense à la force de la volonté. De nombreux hommes, forts physiquement, sont des faibles sans énergie, torturés et dominés par les femmes, et les idées. Les femmes, en dépit de ce qu'elles se sentent obligées de déclarer en public, détestent ces hommes, car ils trahissent leur dominance, leur patrimoine génétique de primates mâles, se privant ainsi non seulement de leur épanouissement, mais aussi les femmes du leur. Il n'est pas surprenant que les femmes, désespérées et frustrées, se tournent contre ces hommes, les blessant et les rendant pitoyables. Cela, bien entendu, amène ces hommes, qui ne comprennent pas le problème, à redoubler d'efforts pour plaire aux femmes, et se les concilier, à leur donner tout ce qu'elles désirent, à leur dire tout ce qu'elles ont envie d'entendre. Un cercle vicieux est ainsi créé. »

— « Il existe un moyen d'échapper à ce cercle, » fis-je remarquer. « Tous les êtres humains ; ne sont pas stupides. »

— « Oui, » dit-elle.

— « Il s'agit de la virilité, de la féminité et de la nature. »

— « Il y a longtemps que les habitants de la Terre ont oublié les nombreux noms de la nature, » souligna-t-elle.

— « Peut-être est-il temps, » estimai-je, « de rechercher ses visages oubliés. »

— « Cela n'arrivera jamais sur la Terre, » soupira-t-elle.

— « Je ne sais pas, » avançai-je. « Je crois que, peut-être, quelques êtres humains, çà et là, même au milieu de la souffrance, même dans les pays de confusion et de pathologie, créeront des îles de réalité et de vérité. »

Je tournai à nouveau sa tête vers moi.

— « Peut-être, » sourit-elle. Ses yeux étaient humides.

Je lui lâchai les cheveux.

Elle me regarda, secoua la tête et rit. Du bout de ses petits doigts, elle toucha la lanière de cuir qu'elle portait au cou.

« Me trouves-tu intéressante, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Comment une femme qui n'est qu'une esclave peut-elle être intéressante ? » demanda-t-elle.

— « C'est une question stupide, » répondis-je. « Tous les hommes désirent une esclave, ou des esclaves. C'est dans leur nature. Ainsi, le fait qu'une femme soit esclave, en soi, la rend extrêmement intéressante. Son asservissement, en lui-même, en dehors de son intelligence et de sa beauté, est extrêmement provocant et excitant, du point de vue d'un homme, en raison de sa nature. »

— « Mais les femmes libres ne sont-elles pas plus intéressantes ? » demanda-t-elle.

— « Toutes les femmes sont intéressantes, » expliquai-je. « Mais examine la question objectivement. Tout ce que tu avais d'intéressant, quand tu étais libre, l'est toujours. Mais, à présent, tu as un intérêt supplémentaire, celui d'être totalement asservie. En outre, l'esclavage, en raison de ses relations avec les prédispositions génétiques des femmes, a

tendance à lui permettre d'être elle-même et non une imitatrice de valeurs de type masculin. Il libère son individualité en la dispensant des nécessités de la comédie. En outre, l'esclavage, en supprimant des inhibitions et les exigences étrangères à la nature profonde des femmes, a généralement pour conséquence une augmentation de sa beauté et de son énergie ; elles ne sont plus contraintes et pitoyables, n'ont plus besoin de dépenser de l'énergie pour refouler leurs désirs naturels, effort manifestement grotesque et injustifié, gaspillage tragique de temps et d'énergie. Le fait que les femmes, ainsi, deviennent plus belles et énergiques ne diminue pas leur intérêt, naturellement. En réalité, la similarité, la routine, l'identité, l'ennui, caractéristiques qui tendent à rendre les femmes moins intéressantes, ont souvent tendance à être fonction du conformisme à des exigences et des images imposées par l'extérieur. C'est ainsi que la femme libre, bien qu'elle soit intéressante, étant femelle, est en général, malheureusement, prisonnière de ses préjugés, un organisme replié sur lui-même, idéologiquement limité, imitant des images et des stéréotypes étrangers à sa nature, une marionnette obéissant à des principes qui ne lui conviennent pas. Comment une femme peut-elle être libre avant d'obéir aux lois de sa nature ? »

— « Je ne sais pas, » dit Arlene.

— « L'intérêt, naturellement, est subjectif, » admis-je. « Peut-être certains hommes préfèrent-ils les femmes névrotiques, frustrées, rigides, imitatives, conformistes, libres et répétant les slogans corrects, adoptant le point de vue correct sur toutes les questions et prêtes à calomnier tous ceux qui ne sont pas d'accord avec elles, mais d'autres hommes, peut-être naïfs, préfèrent posséder une esclave intelligente, belle, réfléchie, aimante, une femme capable de penser mais leur obéissant néanmoins, sans tenir compte de sa volonté propre, en toutes choses. La question semble simple. Les hommes n'ont qu'à choisir entre ces deux types de femme. Les hommes n'ont qu'à choisir entre le stéréotype et la vérité, entre la douleur et le plaisir, entre le bonheur et le malheur, entre l'insipide et le délicieux, entre la maladie et la santé, entre la souffrance et la joie. »

Elle me regarda.

« Mais, quelle que soit la vérité, » poursuivis-je, « tu es objectivement mon esclave. De sorte que, que tu sois ou non intéressante ne compte guère. Que tu sois plus ou moins intéressante que tes sœurs stupides, dans leurs cages intellectuelles, se félicitant de leur liberté, ne compte pas. Ce qui compte, c'est que je te possède. De mon point de vue, tu es plus intéressante, ainsi que tes semblables, que tes sœurs méprisantes. Elles sont généralement très semblables, même dans leurs modes et leurs manières de s'habiller, et ont tendance, dans leur pensée et leur conversation, à être répétitivement similaires. Les femmes libres, bien que cela ne soit pas une nécessité, sont souvent ennuyeuses. Qui ignore, par exemple, ce qu'une « intellectuelle » pensera d'un sujet donné, à condition qu'il s'agisse d'un sujet où l'accord est attendu ? »

— « Alors, je suis intéressante ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « L'esclave est contente, » dit-elle.

— « Je te trouvais intéressante quand tu étais libre, » précisai-je. « Et je te trouve beaucoup plus intéressante à présent. »

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « En partie, » ajoutai-je, « c'est parce que je peux désormais faire exactement ce que je veux, et que je le ferai. »

— « Oh, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Il y a un sens, bien entendu, » repris-je, « dans lequel tu es moins intéressante

qu'une femme libre. »

— « Quel est-il ? » s'enquit-elle, « Maître ? »

— « Suppose, » expliquai-je, « que je reçoive une femme libre dans mes compartiments. Dans une telle situation, tu devrais t'effacer et servir humblement. Tu ne parlerais que si on s'adressait à toi et, vraisemblablement, pour répondre avec déférence aux ordres. Tu resterais à l'écart, simple instrument chargé de nous servir. Tu ne serais en aucun cas autorisée à influencer l'impression que la femme libre désirerait produire, ni à la concurrencer. Tu ne serais, dans la pièce, qu'une commodité presque invisible. »

— « Je vois, » dit-elle.

— « Et pourtant, c'est là la surface, » fis-je ressortir, « et une question de théorie. »

— « Oh, Maître ? » fit-elle.

— « Oui, » repris-je, « car, en définitive, ta présence serait profondément ressentie par la femme libre. En fait, elle te haïrait avec une férocité que tu as sans doute du mal à comprendre. Car tu es un reproche, dans les profondeurs de ta féminité, à sa superficialité. Elle sait qu'il y a davantage de séduction dans le moindre de tes mouvements, la tête qui tourne, un petit geste des doigts ou du poignet, qui sont ceux d'une femme asservie, que dans la totalité de son corps crispé, fier, vertueux. Elle ne peut te toucher dans la profondeur de ton existence et de ta réalité sauf si elle apprenait, à un moment ou un autre, quel effet cela fait d'être une esclave portant un collier. Elle sait que tu as trouvé ta féminité, et pas elle. C'est pourquoi elle te hait. Elle sait que l'homme libre est pressé de la voir partir afin de te jeter, toi, l'esclave, sur ses fourrures. C'est pourquoi elle te hait. C'est à toi qu'il a mis un collier, pas à elle. C'est toi qu'il viole, pas elle. C'est pourquoi elle te méprise et te hait. Elle doit se lever et partir. Tu vas rester et servir. Elle te hait et, avec une profondeur et une intensité difficiles à comprendre, elle est jalouse de toi. »

— « Mais pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Parce que tu es une esclave, » répondis-je.

— « Je vois, » fit-elle.

— « Ainsi, » conclus-je, « c'est une situation où une femme libre est théoriquement plus intéressante qu'une esclave mais, en fin de compte, le centre d'intérêt, même dans une telle situation, en raison de sa potentialité, de sa féminité, de son impuissance, de ce qu'on peut lui faire, est l'esclave. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Méfie-toi des femmes libres, » dis-je avec un sourire.

— « Oui, » répondit-elle. « Je crois qu'elles me feraient très peur. »

— « Et tu aurais raison, » reconnus-je. « Elles sont parfois terriblement cruelles avec les esclaves. »

— « Elles me font peur, » dit-elle.

— « À propos de la question de savoir qui est intéressant et qui ne l'est pas, » repris-je, « qu'en est-il de toi, Belle Esclave, et des hommes ? »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Les hommes, à présent que tu es esclave, te paraissent-ils plus ou moins intéressants que lorsque tu étais libre ? » m'enquis-je.

Elle me regarda, stupéfaite.

— « Je les trouve à présent mille fois plus intéressants, » répondit-elle.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Je les regarde, » reprit-elle, « et je me demande quel effet cela ferait d'être possédée par eux, ou caressée par eux. Jamais, auparavant, je n'avais regardé les hommes aussi

profondément, attentivement et craintivement. J'ai à présent conscience de mon asservissement et de ma vulnérabilité. À présent, pour la première fois de ma vie, ils me semblent très importants et intéressants. Comprends-tu, ils peuvent me posséder et je pourrais être obligée de les servir. »

— « Ton asservissement rend-il les hommes sexuellement plus intéressants, à tes yeux ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » dit-elle, « un million de fois plus que lorsque j'étais libre. Je sais que je pourrais être obligée de servir leur plaisir. En outre, à présent, avec de nombreux hommes, je m'aperçois que j'ai envie de servir leur plaisir. Quand j'étais libre, je ne pouvais pas m'agenouiller devant un homme et le supplier de me caresser. À présent que je suis esclave, je pourrais le faire. Ma seule crainte serait que tu ne le permettes pas, car tu es mon Maître. »

Je la regardai. Elle était très belle.

« Ma sexualité a été libérée par mon asservissement, » dit-elle. « C'est, à présent, une force en moi. » Elle me regarda, mutine, d'un air de reproche. « Tu l'as libérée, » poursuivit-elle. « Que dois-je faire, à présent ? C'est une joie et un tourment. » Elle me saisit le bras. « Cela me rend impuissante, » dit-elle. Elle me regarda avec colère. « Tu m'as rendue telle que, à présent, j'ai besoin de la caresse des hommes, » a jouta-t-elle. « Je te hais ! » Puis, enfonçant les ongles dans mon bras, elle dit : « Caresse-moi. »

Je la regardai.

« C'est toi qui m'a fait cela ! » lança-t-elle. « Tu as fait de moi une esclave ! Tu as fait de moi une esclave ! »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Caresse-moi, Maître, » gémit-elle.

— « Supplies-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Arlene, ton esclave, te supplie de la caresser. Oh, » s'écria-t-elle, « merci, Maître ! »

— « Il est probablement temps que tu te lèves et que tu serves de la viande bouillie, » dis-je.

— « Non, non, non, non, » gémit-elle.

— « Mais je suppose que cela peut attendre, » ajoutai-je.

— « Oui, oui, oui, oui ! » s'écria-t-elle.

— « Oui qui ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Tu es une esclave chaude, » relevai-je.

— « Je t'en prie, ne parle pas de moi, » supplia-t-elle. Puis elle dit : « Oh, non, s'il te plaît, n'arrête pas de me caresser. Je t'en prie, n'arrête pas de me caresser ! » Puis elle ajouta : « Oui, oui, Maître. »

— « Es-tu une esclave chaude ? » demandai-je.

Elle ouvrit les yeux, se tortillant sous l'effet de mes caresses. Elle me regarda, furieuse, défiante.

— « Oui, » hoqueta-t-elle. « Je suis une esclave chaude. »

— « C'est bien ce que je pensais, » dis-je.

— « Comme tu me fais honte ! » sanglota-t-elle.

— « Une esclave doit être fière de sa chaleur, » soulignai-je. « Tu n'es pas une femme libre ayant la possibilité de se retirer dans la tour d'ivoire de sa frigidité. »

Elle me regarda.

« Tortille-toi librement, Esclave, » l'invitai-je. « Abandonne-toi aux sensations, sinon tu

seras fouettée. »

— « Me fouetterais-tu vraiment ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je ne veux pas être fouettée, » dit-elle.

— « Dans ce cas, abandonne-toi aux sensations de l'esclave, » dis-je.

— « Je n'ose pas ! » s'écria-t-elle.

— « Abandonne-toi, sinon tu mourras ! » la menaçai-je.

— « Oh ! Oh ! » cria-t-elle.

— « Abandonne-toi, comme une esclave, sinon tu mourras ! » répétais-je.

— « Aiii ! » cria-t-elle, rejetant la tête en arrière dans la poussière, ses ongles me griffant le bras. « Aiii ! » hurla-t-elle follement aux pieux et au cuir, à l'herbe et à la terre du toit de la Maison des Festins, dans la région polaire du grand Nord de Gor.

Elle se mit à sangloter convulsivement. Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

« Tu es un monstre, un animal, » dit-elle.

Je ne lui répondis pas.

« Tu m'as obligée à m'abandonner, » reprit-elle, « ... comme une esclave. »

— « Oui, » acquiesçai-je. « Tu t'es abandonnée comme une esclave. »

— « Force-moi encore à m'abandonner comme une esclave, Maître, » supplia-t-elle.

— « Il y a des abandons qui dépassent ceux que tu connais, » dis-je.

— « Cela peut-il aller plus loin ? » s'enquit-elle.

— « Tu n'as pas encore appris la première leçon de ton asservissement, » répondis-je.

Elle me regarda.

— « L'esclave attend ton plaisir, Maître, » dit-elle.

— « Désires-tu me servir ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, « beaucoup. »

Je m'allongeai près d'elle et elle se pencha sur moi, ses lèvres et sa langue sur mon corps. Je sentis sa petite langue chaude.

Elle cessa et me regarda.

« À présent, je suis sûrement une véritable esclave, » dit-elle.

— « Tu n'as pas encore appris la première leçon de ton asservissement, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, se penchant à nouveau. Je sentis sa langue et ses beaux cheveux auburn, sur mon corps.

— « Arlene ? » dis-je.

— « Oui, Maître ? » répondit-elle.

— « Le premier devoir d'une esclave est-il d'être intéressante ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle, « c'est la préoccupation des femmes libres. »

— « Quel est le premier devoir d'une esclave ? » demandai-je.

— « Donner du plaisir au Maître, » répondit-elle.

— « Que cela soit ta préoccupation, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Puis l'esclave se pencha à nouveau sur sa douce tâche.

NOUS CHASSONS LE SLEEN, IMNAK ET MOI ; NOUS CONSIDÉRONS LA NATURE DU MONDE

« **L**À-BAS, » dit Imnak, montrant l'eau.

— « Oui, » répondis-je.

Je posai la pagaie double sur le cuir du kayak, derrière moi. Je retirai la moufle de ma main droite et la pris entre les dents. Je ramassai la planche de jet et le harpon léger, et glissai la hampe du harpon dans le logement de la planche de jet. La partie antérieure de la hampe du harpon, ainsi que la pointe, étaient en os. Une légère lanière en peau était fixée à la tête. Sur un plateau, devant moi, plusieurs mètres de corde étaient enroulés. À ma droite, le long de la paroi arrondie de l'armature en bois, était posée la longue lance.

« Là-bas, » souffla Imnak, dans son kayak, à quelques dizaines de centimètres de celui que j'utilisais, et qui appartenait à Akko.

La tête d'un sleen, luisante, lisse, sortit de l'eau. C'était un sleen marin adulte, de taille moyenne, pesant entre cent cinquante et deux cents kilos.

J'avais manqué quatre sleens à la suite et je n'étais pas très content de moi.

Je disposai un peu de lanière, lâche, sur la paume de la moufle de ma main gauche.

Je m'efforçai de maintenir, grossièrement, la proue du kayak pointée vers l'animal. On y parvient en bougeant les jambes et le corps dans l'armature.

La tête du sleen disparut sous l'eau. Je posai le harpon et la planche de jet ; je remis la moufle que je serrais entre les dents. Elle avait deux pouces, comme celle de ma main gauche. C'étaient des moufles pour pagayer. Quand un côté est usé, on peut les retourner.

« Tu es trop lent, Tarl, toi qui chasses avec moi, » jugea Imnak.

— « La dernière fois, » rappelai-je, « j'ai été trop pressé. »

— « Oui, » reconnut Imnak. « La dernière fois, tu as été trop pressé. »

— « Le kayak a bougé, » dis-je.

— « Tu devrais l'immobiliser, » conseilla-t-il.

— « Merci, Imnak, » répliquai-je. « Je n'y aurais pas pensé. »

— « À quoi sert-il que nous soyons amis ? » demanda Imnak.

— « Imnak ! » criai-je. Son kayak s'était soudain retourné dans l'eau froide. Un instant plus tard, cependant, il s'était redressé. L'eau coulait sur le kayak et sur l'anorak imperméable d'Imnak.

— « Il fait trop noir, sous l'eau, on ne voit rien, » dit-il.

— « Tu as fait cela intentionnellement ? » demandai-je.

— « Oui, il y a des gens qui aiment se donner en spectacle, » dit-il avec un sourire ironique. Il était de bonne humeur. Il avait pris deux sleens qui gisaient à présent près de nous, dans l'eau. Avec un tube, il avait introduit de l'air sous leur peau et, avec des chevilles en bois, fermé leurs blessures. Cela permettait de faire flotter les animaux. Quand nous

regagnerions le rivage, il les traînerait derrière son kayak.

— « Il est difficile de lancer quand on est assis, » expliquai-je. « Et je ne suis pas habitué à la planche de jet. »

— « Les sleens ont de la chance que tu sois là, » releva Imnak. « Autrement, ils n'en auraient pas. »

— « Compte tenu de tes encouragements, » fis-je remarquer, « je vais sans doute devenir rapidement un grand chasseur de sleens marins. »

— « Peut-être n'es-tu pas assez amical avec les sleens marins, » avança Imnak. « Peut-être pensent-ils que tu ne les aimes pas. »

Jusqu'à ce moment, il ne m'était jamais venu à l'esprit que l'on puisse aimer les sleens marins.

— « Peut-être est-ce le problème, » admis-je.

— « Parle-leur doucement, » conseilla Imnak. « Cajole-les. Ils aiment qu'on les cajole. »

— « Et ils se laisseront joyeusement harponner par quelqu'un qui se montre amical avec eux ? » demandai-je.

— « Aimerais-tu être harponné par un ennemi ? » s'enquit Imnak.

— « Non, » répondis-je, « mais je n'aimerais pas non plus être harponné par un ami. »

— « Mais tu n'es pas un sleen marin, » fit observer Imnak.

— « C'est exact, » dis-je.

— « Alors, » reprit Imnak, « ne préférerais-tu pas être harponné par un ami que par un ennemi ? »

— « Je suppose, » répondis-je. « Si j'avais le choix. »

— « Tu vois ! » s'écria Imnak, triomphant.

— « Mais je préférerais surtout ne pas être harponné du tout, » lui rappelai-je.

— « Cependant, » me rappela Imnak, « tu n'es pas un sleen marin, n'est-ce pas ? »

— « Non, » reconnus-je. Cela semblait incontestable. Il était parfois difficile de discuter avec Imnak.

— « Sois amical, » reprit Imnak. « Ne sois pas amer. Ne sois pas morose. Sois ouvert. »

— « Ho-hé, sleen ! » appelai-je.

— « Bien, » dit Imnak. « C'est un début. »

— « Comment fais-tu ? » demandai-je.

— « Écoute, » dit Imnak. Il parla, sur les eaux glacées. « Tal, » dit-il, « mes beaux-frères, mes frères, mes frères dangereux. Comme vous êtes beaux et forts ! Comme vous nagez vite ! Et votre viande est tellement bonne en soupe ! Je suis Imnak, humble chasseur. J'aimerais beaucoup vous harponner. J'ai là un petit harpon qui aimerait vous voir. Je serais honoré si vous me laissiez vous harponner. Je serais très reconnaissant. »

— « C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue, » dis-je à Imnak.

— « Combien de sleens as-tu harponnés, aujourd'hui ? » demanda-t-il.

— « Je n'ai harponné aucun sleen, » répondis-je.

— « *Moi*, j'en ai harponné deux, » rappela-t-il.

— « C'est tout à fait vrai, » admis-je.

Je me demandai si j'étais resté trop longtemps sur l'eau. Il y a parfois une affliction qui affecte les passagers des kayaks, bien qu'elle se produise en général quand il l'ait vraiment jour et que le balancement, l'attente interminable, les reflets de l'eau font soudain perdre tout sens du temps et de l'espace, de sorte qu'on a l'impression d'être égaré dans le néant et qu'on doit chanter ou hurler, frapper l'eau avec la pagaie, ou bien devenir fou et mourir, déchirant parfois son kayak en pièces.

Je regardai les eaux.

— « Salut, jolis sleens ! » lançai-je. « Il y a longtemps que je vous attends. J'aimerais bien harponner l'un d'entre vous. Si vous pouviez venir vous faire harponner, j'apprécierai votre geste à sa juste valeur. »

— « Pas mal, » estima Imnak.

— « Arlene aimerait bien un peu de soupe, » continuai-je. « Pensez-vous que vous pouvez m'aider ? »

— « À présent, tu as compris, » approuva Imnak.

— « Je vous admire beaucoup, longs nageurs minces ! » repris-je. « Vous êtes très beaux, forts, et vous nagez comme l'éclair. » Je me tournai vers Imnak. « Est-ce que cela va ? » m'enquis-je.

— « Magnifique, » répondit Imnak. « Attention ! » cria-t-il.

Le sleen était monté sous le kayak qui s'éleva d'un mètre au-dessus de l'eau et retomba sur le dos luisant de l'animal. L'embarcation et moi, formant une unité, glissâmes sur le dos de l'animal. Je me penchai afin de redresser la fragile embarcation. Le sleen s'ébroua puis s'éloigna de quelques mètres. Mon visage était glacé, car l'eau de mer gelait dessus. Je retirai brusquement ma moufle et me frottai les yeux. J'avais toujours la pagaie, mais le harpon et la lance étaient dans l'eau.

« Tu vois, » commenta Imnak, « tu comprends ! »

Je crachai un peu d'eau.

« Il y a un sleen, » annonça Imnak, le bras tendu.

Je regardai les eaux glacées dans la direction qu'il indiquait. Manifestement, il y avait une tête de sleen, le quart supérieur sortant de l'eau, le nez et les yeux juste au-dessus de la surface. Ce que je voyais de la tête paraissait très gros. Elle faisait une bonne trentaine de centimètres de large. Je remis ma moufle. J'avais froid à la main.

« Je crois que tu lui plais, » m'avisa Imnak.

Je tirai le harpon jusqu'à moi par la lanière fixée au kayak.

« Ne bouge pas trop brusquement, » conseilla Imnak, « sinon il pourrait charger et te tuer. »

— « Heureusement que je lui plais, » fis-je remarquer, « sinon je serais réellement en danger. »

— « Oh, ho, » fit Imnak.

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « Tu n'aurais peut-être pas dû parler à ce sleen, » dit Imnak.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je crois que c'est un sleen solitaire, » expliqua Imnak. « Il a la tête large et ils sont rares dans ces eaux. En outre, vois-tu le gris, sur le museau, et la cicatrice sur le côté droit de la tête, où la fourrure a disparu ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Je crois que c'est un solitaire, » en déduisit-il. « Et vois comme il te regarde. »

— « Oui, » fis-je.

— « Je crois qu'il a déjà été chassé, » conclut-il.

— « Peut-être, » convins-je. En général, le sleen regarde avec méfiance et, quand on approche, plonge. Normalement, bien qu'il soit prompt à attaquer un objet se déplaçant dans l'eau, un nageur par exemple, il n'attaquera pas une embarcation. Ses instincts d'agression ne sont apparemment pas déclenchés par une telle structure, à moins qu'il n'y ait ni odeur stimulante ou pressions familières susceptibles d'être associées à une proie ou un autre objet

vulnérable, dans l'eau. Ce sleen, cependant, ne paraissait pas nous regarder avec méfiance. Son attitude avait plutôt un côté menaçant.

« Ho-hé, sleen ! » dis-je.

— « Ne sois pas stupide ! » intervint Imnak. « C'est un animal très dangereux. »

— « Ne suis-je pas censé lui parler ? » m'enquis-je. J'avais envie de refaire à Imnak le coup qu'il m'avait fait.

— « Il faut être prudent avec un sleen auquel on parle, » dit sentencieusement Imnak. « Il y a un temps pour parler et un temps pour se taire. »

— « Je vois, » répondis-je avec un sourire.

— « Tu peux lui parler si tu veux, » ajouta Imnak, « mais, à ta place, je ne le ferais pas. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Il pourrait entendre, » répondit-il.

— « N'est-ce pas l'objectif ? » demandai-je avec un rire étouffé.

— « Il aurait été préférable que ce sleen ne t'écoute pas, » souligna Imnak. « C'est un solitaire à tête large, et il a déjà été chassé. »

— « Il ne faut pas adresser la parole à n'importe quel sleen ? » demandai-je.

— « Exactement, » répondit Imnak.

Je sortis la lance de l'eau. La lance et le harpon étaient à présent près de moi.

— « Arlene aimerait bien un peu de soupe, » dis-je au sleen. « Peux-tu m'aider ? »

— « Tais-toi ! » souffla Imnak, horrifié.

— « Je croyais que tu avais dit que je lui plaisais, » rappelai-je.

— « Peut-être fait-il seulement semblant, » avança Imnak.

— « Je crois que c'est vraiment un chic type, » assurai-je.

— « Ne prenons pas de risque, » proposa Imnak. « Nous allons attendre tranquillement qu'il s'en aille et rentrer au camp. Ne lui tourne pas le dos. »

— « Non, » répondis-je.

— « Nous avons deux sleens, » rappela Imnak.

— « Tu as deux sleens, » rectifiai-je.

— « Ne sois pas stupide, Tarl, toi qui chasses avec moi ! » dit-il.

— « Je suis sûr que c'est un chic sleen, » insistai-je.

— « Attention ! » cria Imnak. « Il arrive ! »

Je laissai tomber le harpon car il me serait extrêmement difficile de frapper l'animal de front. La pointe en os du harpon, lancé, ne pénétrerait probablement pas le crâne et il serait extrêmement difficile de frapper la mince partie antérieure du corps qui filait à présent, submergée, vers le kayak. Je plongeai la pointe de la lance dans la gueule béante, à deux rangées de crocs, et elle pénétra dans la joue, déchirant partiellement la tête de l'animal. Il fit un bond de deux mètres, verticalement, près de la mince embarcation. Poussant la lance à deux mains, je repoussai le corps. Une grande nageoire me frappa, me faisant perdre l'équilibre et faisant tourner l'embarcation, l'animal parvenant ensuite à se dégager. Il tourna ensuite autour de l'embarcation, un flot de sang chaud s'échappant de sa gueule. C'est alors que je sortis le harpon de l'eau, en tirant sur sa corde, car il m'avait une nouvelle fois été arraché. Je glissai le harpon léger dans le logement de la planche de jet et, malgré la moufle, un instant avant que l'animal se tourne vers moi, grognai, faisant basculer la planche de jet, précipitant le trait sur l'animal enragé. La pointe en os, disparaissant, s'enfonça dans son cou et il plongea, des bulles et du sang montant à la surface. La corde se déroula, disparaissant sous l'eau. Quelques instants plus tard, la hampe du harpon brisa la surface mais la tête en os du harpon, la corde tendue faisant pivoter la tête dans la blessure, tenait

bon. Je fis de mon mieux. L'animal était un gros adulte à tête large. Il faisait environ six mètres de long et devait peser approximativement cinq cents kilos. Je craignais que, la totalité de la corde ayant été déroulée, il n'entraîne le kayak sous l'eau. Imnak vint m'aider à tirer sur la corde. L'avant des deux kayaks plongeait.

« Il fuit, » dit Imnak. Il lâcha la corde. Le kayak pivota puis repartit. Je serrai la corde, tiré par l'animal. « Donne du mou, » dit Imnak. « Il cherche à passer sous la glace. » J'aperçus une plaque de glace, devant moi.

« Donne du mou, » répéta Imnak.

Mais je ne donnai pas de mou. J'étais décidé à ne pas perdre l'animal. Je tins la corde dans la main gauche, enroulée autour du poignet. Tenant la lance dans la main droite, je pris appui sur la plaque de glace. Puis la lance glissa sur la glace et la corde passa sur le côté, puis le kayak monta sur la glace, glissa, retombant dans l'eau de l'autre côté.

« Il va vers la haute mer ! » cria Imnak, me suivant comme il pouvait dans son embarcation. Puis la corde se détendit. « Il tourne, » dit Imnak. « Attention ! » Mais, un instant plus tard, je vis le corps du sleen fendre la surface. Il était à une vingtaine de mètres du kayak. « Il n'est pas mort, » dit Imnak.

— « Je sais, » répondis-je. Il était facile de voir la respiration sortant de ses narines, semblable à une brume sur l'eau glacée. L'eau avait une apparence luisante, grasse, car elle commençait à geler. Le sang faisait une tache sombre autour de l'animal. Nous approchâmes, afin d'achever l'animal avec nos lances.

— « Attention ! » prévint Imnak. « Il n'est pas mort. »

— « Il a perdu beaucoup de sang, » dis-je.

— « Il est encore vivant, » répondit-il. « Attention ! »

Lentement, nous approchâmes de l'animal par l'arrière.

— « Il ne respire pas, » dis-je.

— « Il a déjà été chassé, » souligna Imnak, « et a survécu. »

— « Il est mort, » dis-je. « Il ne respire pas. »

— « Il a déjà été chassé et a survécu, » répéta Imnak. « Attendons. »

Nous attendîmes un peu.

— « Tirons-le jusqu'au camp, » décidai-je. « Il est mort. »

Je piquai l'animal avec ma lance. Il ne réagit pas, gisant, inerte, sur l'eau.

« Il est mort, » insistai-je. « Attachons-le derrière nous et tirons-le jusqu'au camp. »

— « Je n'ai pas la moindre envie de lui tourner le dos, » dit Imnak.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Il n'est pas mort, » répondit Imnak.

— « Comment peux-tu en être sûr ? » m'enquis-je.

— « Il saigne toujours, » expliqua Imnak.

Les cheveux se dressèrent sur ma nuque. Quelque part, dans ce corps énorme, apparemment sans vie, le cœur battait toujours.

« C'est une tête large, » reprit Imnak. « Il fait semblant. »

— « Il perd du sang, » fis-je ressortir. « En outre, il lui faudra bientôt respirer. »

— « Oui, » acquiesça Imnak. « Il ne va pas tarder à bouger. Tiens-toi prêt. »

— « Nous pourrions l'attaquer avec les lances, » proposai-je.

— « Il attend que nous soyons plus proches, » prévint Imnak. « Ne crois pas que ses sens ne soient pas aiguisés. »

— « Nous allons attendre ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Imnak. « Bien sûr. Il saigne. Le temps joue pour nous. »

Nous attendîmes dans le crépuscule polaire.

Quelques instants plus tard, Imnak reprit :

« Tiens-toi prêt. J'ai compté. Il va bientôt être obligé de respirer. »

Nous préparâmes nos lances, une de chaque côté de l'animal. Soudain, chassant l'air dans un grand bruit, le sleen bondit. Au sommet de l'arc de cercle qu'il décrivit, nous le frappâmes avec nos lances. Il se dégagea et, respirant, tournoya et plongea. Le harpon disparut à nouveau.

« Nous l'avons bien frappé ! » dit Imnak. « Attention ! » cria-t-il. La corde s'était détendue. Je scrutai l'eau. Puis je sentis nettement, à travers la peau du kayak, l'eau se soulever sous moi. Je frappai de haut en bas avec la lance, et fus presque arraché au kayak, l'embarcation étant violemment soulevée tandis que le corps empalé du sleen se dressait tout près d'elle. Imnak frappa à nouveau, de côté. L'animal retomba une nouvelle fois dans l'eau et, arrachant la lance, je la plongeai une nouvelle fois dans la toison mouillée et ensanglantée. Il attaqua à nouveau, latéralement, les crocs claquant, et je le repoussai avec la lance. Imnak frappa une fois de plus. Il se débattit, couvert de sang, dans les eaux glacées. Il se tourna contre Imnak et je plongeai profondément ma lance dans son flanc, derrière la nageoire antérieure droite, traquant le gros cœur ténébreux. Il chassa à nouveau de l'air. Je dégageai la lance pour la plonger à nouveau. L'animal me regarda, puis roula dans l'eau.

« Il est mort, » dit Imnak.

— « Comment le sais-tu ? » demandai-je.

— « La nature de ton coup et sa profondeur, » expliqua Imnak. « Tu as pénétré jusqu'au cœur. »

— « Le cœur est central, » dis-je.

— « Regarde le sang, sur ta lance, » dit-il.

Je regardai. Il y avait du sang sur une longueur supérieure à quatre-vingts centimètres.

« Tu es très fort, » conclut Imnak.

Il approcha son kayak du flanc de l'animal. Avec des chevilles en bois, il entreprit de boucher les blessures. Il ne voulait pas perdre le sang que l'animal contenait encore. Le sang gelé est nourrissant.

— « Vas-tu souffler de l'air sous la peau ? » demandai-je.

— « Seulement s'il devient trop lourd sur l'eau, » répondit-il. « Nous rentrons, à présent. »

— « Il va couler, » craignis-je.

— « Nous allons le mettre entre les deux kayaks, » dit-il. « Ils le soutiendront. »

Nous attachâmes l'énorme animal entre les deux kayaks puis, une embarcation de chaque côté du mammifère gigantesque, prîmes la direction du camp.

— « Je t'avais dit que, à mon avis, le sleen était un chic type, » dis-je.

— « Il y a eu un moment où je n'en étais pas sûr, » répondit Imnak.

— « Tu doutais de lui, » rappelai-je.

— « J'ai eu tort, » admit Imnak. « Mais il joue bien la comédie. Il a failli me tromper. »

— « Ainsi sont les sleens, » dis-je.

— « Ils aiment s'amuser, » reconnut Imnak.

— « C'est toi qui as remarqué que je lui plaisais, » soulignai-je.

Imnak me regarda et sourit.

— « Tu vois, » dit-il, « j'avais raison. »

— « Pendant quelques instants, j'ai douté, » reconnus-je.

— « Quand tu auras passé davantage de temps dans le Nord, » assura Imnak, « ces choses

deviendront plus claires pour toi. »

— « Peut-être, » admis-je.

— « Tu devrais remercier le sleen de t'avoir laissé le harponner, » conseilla Imnak. « Tous les sleens ne font pas cela. »

— « Merci, sleen ! » dis-je.

— « Bien, » opina Imnak. « Ce n'est que la moindre des politesses. De toute évidence, on ne peut pas espérer que les sleens se laisseront harponner si on ne se montre pas poli avec eux. »

— « Je suppose que tu as raison, Imnak, » dis-je.

— « Bien sûr que j'ai raison, » répondit Imnak. « Les sleens ont leur fierté ! »

Nous étions arrivés près des deux sleens qu'il avait laissés dans l'eau, sous la peau desquels il avait soufflé de l'air. Il remercia, avec déférence, les deux sleens de lui avoir permis de les tuer. Puis il les attacha derrière son kayak et nous reprîmes le chemin de la plage de galets.

— « Une fois morts, comment les sleens peuvent-ils savoir que tu les as remerciés ? » demandai-je.

— « C'est une question intéressante et difficile, » convint Imnak. « Je ne sais pas vraiment comment les sleens y parviennent. »

— « Cela me semble difficile, » dis-je.

— « Le Peuple croit, » expliqua Imnak, « que le sleen ne meurt pas vraiment et qu'il renaît au bout d'un certain temps. »

— « Le sleen est immortel ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Imnak. « Et, quand il revient, il est plus disposé à se faire harponner à nouveau s'il a été bien traité. »

— « Pense-t-on que les hommes soient également immortels ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit Imnak.

— « Je connais un endroit, » dis-je, « où certaines personnes pensent que les hommes sont immortels mais que les animaux ne le sont pas. »

— « Ils n'aiment pas les animaux ? » demanda Imnak.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être croient-ils qu'ils sont immortels parce qu'ils sont malins et que le sleen ne l'est pas. »

— « Il y a des sleens qui sont très malins, » releva Imnak. Il réfléchit quelques instants. « Si les sleens avaient des discussions semblables, » dit-il, « ils estimeraient probablement qu'ils sont immortels, et que les hommes ne le sont pas, parce qu'ils nagent mieux. »

— « Peut-être, » admis-je.

— « Qui connaît la nature de la vie ? » dit Imnak.

— « Je ne sais pas, » dis-je. « Peut-être n'existe-t-elle pas. »

— « C'est intéressant, » reconnut Imnak. « Mais, dans ce cas, le monde serait solitaire. »

— « Peut-être le monde est-il solitaire, » avançai-je.

— « Non, » dit Imnak.

— « Tu ne crois pas cela ? » demandai-je.

— « Non, » dit Imnak, tirant son kayak sur la plage, « le monde ne peut pas être solitaire quand deux personnes sont amies. »

Je regardai les étoiles.

— « Tu as raison, Imnak, » déclarai-je. « Quand il y a la beauté et l'amitié, que pourrait-on demander de plus au monde ? Comme il est grandiose et significatif ! En quoi devrait-il se justifier davantage ? »

— « Aide-moi à tirer la viande sur la plage, » dit Imnak.

Je l'aidai. D'autres chasseurs rouges vinrent également nous prêter main-forte.

Je ne connaissais pas la nature du monde mais, parfois, c'était un endroit que je trouvais merveilleux.

VISITE DANS LA MAISON DES FESTINS

« LA nuit est tombée, » dis-je à Imnak. « Je ne crois pas que Karjuk viendra. »

— « Possible, » répondit Imnak.

Il avait neigé plusieurs fois, quoique légèrement. La température avait considérablement baissé.

Environ trois semaines auparavant, il y avait plus de vingt périodes de sommeil, Imnak et moi avions pris trois sleens avec nos kayaks. Mais il n'était plus question de sortir en kayak. Peu après notre partie de chasse, la mer avait commencé à geler. Elle était d'abord devenue lisse et grasse. Puis de minuscules colonnes de cristaux s'étaient formées dedans et, ensuite, de petits morceaux de glace. Puis l'eau, en quelques heures, était devenue dense et lourde, contenant çà et là de gros morceaux de glace. Quelques heures plus tard, ces plaques de glace, en grandissant, s'étaient rejointes, collées, se heurtant les unes contre les autres, glissant les unes sur les autres, formant une surface irrégulière et, enfin, la mer fut gelée, figée dans une sérénité terrifiante et désolée.

— « Il y a de nombreux villages, » dis-je. « Allons-y et voyons si Karjuk s'y est rendu. »

— « Il y a de nombreux villages, » opina Imnak. « Le plus éloigné est à plusieurs périodes de sommeil de distance. »

— « Je souhaite les visiter tous, » dis-je. « Ensuite, si nous ne trouvons pas Karjuk, je devrai partir à sa recherche sur la banquise. »

— « Autant chercher un sleen dans l'océan, » m'avisa Imnak. « C'est sans espoir. »

— « J'ai attendu assez longtemps, » dis-je. « Je dois essayer. »

— « Je vais mettre de la glace sur les patins, » annonça Imnak. « Akko a un sleen des neiges, Naartok un autre. »

— « Bien, » répondis-je. Un sleen des neiges peut tirer un traîneau beaucoup plus longtemps qu'un être humain. Ce sont des animaux très dangereux, mais utiles.

— « Écoute ! » dit soudain Imnak.

Je me tus et écoutai. Au loin, dans l'air froid et clair, j'entendis le glapisement d'un sleen.

— « C'est peut-être Karjuk ! » m'écriai-je.

— « Non, ce n'est pas Karjuk, » dit Imnak. « Cela vient du sud. »

« Imnak ! Imnak ! » appela Poalu, de dehors, gagnant la porte de la hutte en courant. « Quelqu'un vient ! » Elle préparait des peaux, avec les esclaves et d'autres femmes, dans la Maison des Festins.

— « Qui est-ce ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Eh bien monte sur le chevalet à viande, Paresseuse ! » dit-il.

— « Oui, Imnak ! » s'écria-t-elle.

Nous enfilâmes nos moufles et nos anoraks, Imnak et moi, puis sortîmes de la hutte chauffée par les lampes et partiellement enterrée. Il faisait clair et tout était tranquille,

dehors, de sorte que les bruits, même faibles, étaient nettement perceptibles. La neige craquait sous les bottes. Le clair des lunes baignait le village, la neige sur la toundra et la glace sur la mer. J'entendais clairement les conversations des autres villageois. Tout le monde semblait être sorti des huttes. Plusieurs personnes étaient montées sur les chevalets à viande, dans l'espoir de voir plus loin. Il ne faisait pas froid, pour une nuit arctique, mais ce genre de chose est relatif. Tout était très calme. Je suppose qu'il devait faire une quarantaine de degrés au-dessous de zéro. On ne prenait véritablement conscience du froid que lorsque le visage s'engourdissait. Il n'y avait pas de vent.

« Que vois-tu ? » s'enquit Imnak.

— « C'est un traîneau et un homme ! » répondit Poalu.

Nous entendîmes à nouveau le sleen, au loin. Le bruit, bien entendu, dans l'air froid et pur, portait extrêmement loin. Le sleen pouvait être à dix pasangs, ou davantage. Parfois, on les entend à quinze pasangs de distance.

« Allumez les lampes, faites bouillir de la viande ! » cria Kadluk, qui dirigeait le village. « Nous devons accueillir notre visiteur par un festin. »

Les femmes s'empressèrent d'obéir. Je vis Arlene, Barbara et Audrey, les esclaves, se regarder. Si le visiteur avait envie de femelles à la peau blanche, elles savaient qu'elles seraient là pour satisfaire ses appétits sexuels. Puis, obéissant aux ordres brefs de Poalu, qui était toujours sur le chevalet à viande, elles se hâtèrent de faire bouillir l'eau destinée à la cuisson de la viande.

« C'est un traîneau et un homme ! » cria Poalu.

« Allons à sa rencontre, » dit Kadluk.

« Qui peut bien venir en hiver ? » demandai-je à Imnak.

« Ce doit être un marchand, mais c'est étrange car ils ne viennent pas en hiver, » dit Imnak.

— « Je crois savoir qui c'est ! » dis-je. « Il a peut-être des nouvelles. Allons vite à sa rencontre. »

— « Oui, » s'écria Imnak. « Bien sûr ! »

— « Allons vite à la rencontre de notre visiteur ! » s'écria joyeusement Kadluk.

Les hommes allèrent rapidement chercher leurs armes dans leurs huttes. Il y a, de temps en temps, des sleens des neiges sauvages, dans la toundra, presque rendus fous par la faim. Ils constituent un des dangers des voyages en hiver. Ces sleens, ainsi que le froid et l'obscurité, ferment pratiquement le Nord, en hiver. Un commerçant ordinaire ne s'y aventurerait pas en hiver.

Kadluk en tête, suivi par Imnak et moi, avec Akko, Naartok et d'autres, harpons et lances à la main, nous sortîmes du village, nous dirigeant vers le bruit du sleen.

À un pasang du village, Kadluk leva le bras pour obtenir le silence.

Nous nous tûmes.

« Va-t'en ! » entendîmes-nous. « Va-t'en ! » Le bruit, lointain, porta jusqu'à nous.

« Vite ! » cria Kadluk.

Nous gagnâmes une petite éminence, de la neige à peu près jusqu'aux chevilles.

À environ un pasang, dans la plaine inclinée séparant deux collines, dans la lumière des lunes, nous vîmes un long traîneau auquel était attelé un sleen. En outre, nous aperçûmes deux silhouettes, à proximité du traîneau. L'une d'entre elles était celle d'un homme.

« Un monstre des neiges ! » s'écria Akko.

L'autre silhouette, de toute évidence, était celle d'un Kur à poils blancs.

L'homme essayait de le repousser avec sa lance. L'animal était agressif.

Il recula, blessé à mon avis, mais pas grièvement. Il s'accroupit, fixant l'homme, se suçant le bras. Puis il se dressa sur ses courtes pattes postérieures et leva ses deux longs bras en hurlant de rage. Puis il s'accroupit à nouveau, les babines retroussées, dans l'intention d'attaquer.

Je dévalai la pente de la colline, glissant et trébuchant dans la neige, ma lance à la main.

Les autres, derrière moi, brandissant leurs armes et criant, me suivirent.

Le monstre se tourna vers nous qui fondions sur lui en hurlant, les armes à la main. J'eus l'impression, et cela me stupéfia, tandis que je courais vers lui, qu'il estimait la distance et le temps qu'il nous faudrait pour la couvrir.

Je compris qu'il ne s'agissait pas d'un monstre ordinaire, descendant irrationnel et dégénéré des survivants d'un vaisseau kur s'étant écrasé de nombreuses générations auparavant, descendant pour qui la discipline et la fidélité aux Codes des vaisseaux ne signifiaient rien, qui avaient régressé, à l'exception de leur ruse, jusqu'à la sauvagerie. Le Kur qui n'est qu'un monstre est moins dangereux, dans bien des cas, que le Kur qui est plus qu'un monstre. Le premier n'est que terriblement dangereux ; le deuxième est un adversaire incomparable.

Au moment où le Kur s'était tourné vers nous, l'homme s'était empressé de dételer le sleen des neiges. Quand le Kur se retourna, le sleen était libre et bondissait vers sa gorge.

J'étais à présent à quelques centaines de mètres du Kur.

Je le vis jeter le cadavre ensanglanté du sleen, partiellement dévoré, par terre.

L'homme avait frappé une nouvelle fois, quand il avait saisi le sleen des neiges, mais le coup ne s'était pas révélé mortel. Il y avait du sang, autour de son cou, à l'endroit où la lame l'avait coupé.

Puis le Kur jeta les morceaux brisés de la lance. Le sleen, proie récemment tuée, gisait derrière lui dans la neige. Le traîneau était lui aussi abandonné, ses provisions de viande et de sucre, ou d'autres denrées comestibles, étant à présent exposées aux déprédations du Kur.

Toutefois, il ne s'occupa ni du sleen ni du traîneau. Il fixait l'homme.

Je constatai alors que ce n'était pas un monstre ordinaire. Un Kur simple, affamé, prédateur agressif, aurait probablement saisi le corps du sleen, ou la viande du traîneau, et, face à la charge des chasseurs rouges, se serait sans doute enfui.

Lui se mit à quatre pattes et poursuivit l'homme. Je compris alors que c'était forcément un Kur des vaisseaux.

C'était l'homme qui l'intéressait, pas la viande.

Il passa rapidement près de moi et je me campai, le bras en arrière, la lance prête.

« Ho, monstre ! » criai-je. « Je suis prêt à m'occuper de toi ! »

Le Kur s'immobilisa brutalement, à une vingtaine de mètres de moi, découvrant ses crocs.

« Viens goûter à ma lance ! » l'invitai-je.

Un Kur ordinaire, à mon avis, aurait chargé. Lui ne le fit pas. Derrière moi, à une centaine de mètres, les chasseurs rouges me rejoignaient.

Je fis un pas en direction du Kur, le menaçant avec ma lance.

Dans un instant, le Kur serait encerclé par de nombreux hommes hurlants, le frappant, plongeant leurs armes dans son corps.

Avec un dernier rugissement furieux, sans nous quitter des yeux, reculant obliquement, à quatre pattes, le Kur s'éloigna sur notre gauche. Nous le poursuivîmes mais il se mit soudain à courir, s'empara du corps du sleen et, le traînant par une patte, penché, s'en alla rapidement dans la toundra couverte de neige.

Avant qu'il ait tourné le dos, j'avais vu qu'il portait deux anneaux en or aux oreilles.

Nous le regardâmes disparaître dans la toundra.

« Vous m'avez sauvé la vie, » dit Ram.

— « Es-tu blessé ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il.

Nous nous serrâmes la main.

« J'étais presque sûr de te trouver au village de Kadluk et d'Imnak, » dit-il.

Imnak était avec nous près du mur. En outre, je n'étais pas allé vers le sud.

« As-tu du thé de Bazi ? » demanda Akko.

« As-tu du sucre ? » demanda Naartok. Le mot « naartok », dans la langue des Innuits, signifie : « gros ventre ». Dans de nombreux cas, il n'y a aucune correspondance particulière entre le nom et l'individu. Dans le cas de Naartok, cependant, le nom n'était pas inadapté. C'était un homme replet et jovial, dont le goût pour les choses sucrées était prodigieux, même chez les chasseurs rouges.

— « Oui, » dit Ram. « J'ai du thé et des sucres. J'ai des miroirs, des pierres, des poignards et de nombreuses autres marchandises. »

Cette nouvelle fut très bien accueillie. Aucun commerçant, à cause du mur, n'était venu dans le Nord depuis des mois.

— « Nous allons faire un festin pour notre ami ! » s'écria Kadluk.

— « Oh, » gémit Akko, « il est dommage qu'il y ait si peu de viande, au camp, et que, par conséquent, notre festin ne puisse pas être abondant. »

— « Et puis, » dit un autre, « les femmes ne savaient pas que quelqu'un viendrait et elles n'ont pas mis d'eau à bouillir. »

Il faut longtemps pour faire bouillir de l'eau sur une lampe à huile, bien qu'il soit possible d'allonger la flamme en tirant sur la mèche en mousse.

— « Cela ne fait rien, » dit Ram.

En réalité, bien entendu, il y avait beaucoup de viande dans le camp. Il n'y en avait pas eu autant depuis des années et les femmes préparaient déjà un festin magnifique.

— « Nous nous excusons, » dit Kadluk, baissant la tête.

— « Cela ne fait rien, » répondit Ram. « Avec des amis, même un petit morceau de viande est un festin. »

Les chasseurs rouges se regardèrent à la dérobée.

Nous pivotâmes sur nous-mêmes et, quelques hommes tirant le traîneau, reprîmes le chemin du camp. Ram, bien entendu, Marchand depuis des années, connaissait les ruses et les plaisanteries des chasseurs rouges. Il n'avait pas été sans remarquer, par exemple, que presque tous les hommes du village étaient venus à sa rencontre, alors qu'il se trouvait encore à deux pasangs du Camp Permanent. Il en déduisit qu'on ne l'attendait pas et, en raison du nombre de chasseurs venus à sa rencontre, qu'il devait y avoir beaucoup de nourriture dans le camp. Autrement, de nombreux hommes auraient été sur la banquise avec leurs familles.

« Le monstre t'en voulait, » dis-je.

— « Il avait faim, » dit-il.

— « Il ne s'intéressait pas à ton sleen des neiges, » insistai-je, « ni à la nourriture que tu transportais. C'était toi qu'il voulait, particulièrement. »

— « J'ai du mal à le croire, » fit Ram. « À t'entendre, on le croirait intelligent. »

— « Je crois qu'il l'était, » répondis-je. « As-tu remarqué les anneaux qu'il portait aux oreilles ? »

— « Bien sûr, » répondit Ram.

— « Ce sont manifestement des bijoux, » déclarai-je.

— « Il a échappé à son maître, » supposa Ram. « De toute évidence, c'est lui qui lui a mis des anneaux aux oreilles. »

— « À mon avis, » dis-je, « il s'est lui-même mis des anneaux dans les oreilles. »

— « Cela me paraît improbable, » affirma Ram. « Tu n'as donc pas vu à quel point il ressemblait à un animal ? »

— « Crois-tu, » demandai-je, « qu'une créature ne peut pas être intelligente parce qu'elle ne ressemble pas à un homme ? »

Ram pâlit.

— « Mais l'intelligence, » releva-t-il, « si elle était associée à une telle férocité... »

— « Cela s'appelle un Kur, » conclus-je.

La Maison des Festins était brillamment illuminée.

Arlene, nue, la lanière d'asservissement au cou, s'agenouilla devant Ram, lui présentant un plat de viande bouillie.

Il lui mit le pouce sous le menton et lui fit rudement lever la tête.

« Qui est cette jolie petite esclave ? » demanda-t-il. « Il me semble que je la connais. »

Elle le regarda, terrifiée.

« Oh, oui, » reprit-il, « c'est elle qui nous commandait, au mur. »

— « Oui, » confirmai-je.

— « Tu en as fait ton esclave, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Est-elle bonne ? » s'enquit-il.

— « Tu pourras bientôt te faire une opinion personnelle, » répondis-je.

Il rit.

« Reste à genoux devant nous, Esclave ! » ordonnai-je à Arlene.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Nous primes la viande de son plat, Ram et moi, et elle resta à genoux, assise sur les talons.

« Je suis sûr que le monstre te traquait, » dis-je.

— « Peut-être, » admit Ram.

« Comment trouves-tu notre maigre festin ? » s'enquit Kadluk, en passant.

— « C'est le plus beau festin auquel j'aie participé, » répondit Ram. « Il est extraordinaire. »

— « Oui, il n'est pas mal, » admit Kadluk, baissant la tête avec un sourire puis regagnant discrètement sa place.

— « Mais, t'a-t-il suivi longtemps ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Ram.

— « Je présume, quoique je ne le sache pas, » dis-je, « qu'il t'a intercepté, qu'il t'attendait. »

— « Comment aurait-il su où attendre ? » demanda-t-il.

— « Je crains, » répondis-je, « que ma présence dans le village ne soit connue. Comme je n'étais pas retourné dans le Sud, on a supposé que j'étais allé dans le Nord. Il n'y avait qu'un chasseur rouge, près du mur, Imnak. On a sûrement pensé que je l'accompagnerais dans son village. En outre, peut-être ai-je été espionné, ici, je ne sais pas. »

Ram me considéra.

— « Je ne comprends pratiquement rien à cela, » dit-il.

— « Je crois qu'on savait, » repris-je, « que j'étais ou serais dans le village de Kadluk. En

outre, on nous avait vus ensemble à Lydius. De sorte que, lorsque tu as pris le chemin du Nord, on a sans doute cru que tu me cherchais. »

— « Je ne m'en suis pas caché, » souligna-t-il.

— « Ainsi, si l'ennemi, pour ainsi dire, connaissait ma position et ton intention de me contacter, il lui était facile de tendre une embuscade en dehors du village. »

— « Oui, » admit-il.

— « Ils n'ont pas pensé, je présume, que le bruit de ton sleen porterait aussi loin et que les chasseurs rouges iraient à ta rencontre. »

— « Il y a une autre possibilité, effrayante, » avança Ram.

— « Laquelle ? » m'enquis-je.

— « Il est possible que j'aie conduit les adversaires jusqu'à toi, » dit-il.

— « C'est possible, » répondis-je, « mais, si tel est le cas, c'est acceptable. »

— « Comment cela ? » s'enquit Ram.

— « Je crois que quelqu'un veut avoir une conversation avec moi. Je suis venu dans le Nord, en un sens, pour répondre à cette invitation. Si l'on sait que je suis ici, l'ennemi va peut-être essayer d'entrer en contact avec moi. »

— « Ou de te tuer, » dit-il.

— « Oui, » admis-je.

— « Pourquoi le Kur a-t-il tenté de me tuer, *moi* ? » s'enquit-il.

— « Peut-être as-tu des informations que je dois ignorer, » supposai-je.

— « À Lydius, » raconta-t-il, « Sarpedon, le tavernier, et plusieurs autres comme moi, récemment arrivés du mur, avons attaqué Sarpelius et ses hommes de main. » Je me souvenais que Sarpelius était le gros homme ventru qui avait repris la taverne de Sarpedon. Il travaillait avec plusieurs hommes qui fournissaient des ouvriers destinés au mur.

— « Sarpedon a retrouvé sa taverne ? » m'enquis-je.

— « Bien entendu, » répondit Ram. « Sarpelius et ses hommes, avant d'être vendus, esclaves nus, sur les quais, ont été persuadés de parler. »

— « Ce fut sage de leur part, » supposai-je.

— « Les informations qu'ils détenaient n'étaient pas si précieuses qu'ils soient prêts à les conserver face à la mort par la torture, » expliqua Ram. « Sarpelius, par exemple, ne voulut pas être plongé, les pieds les premiers, petit à petit, dans la cage d'un sleen affamé. »

— « Cela ne doit pas être agréable, » fis-je remarquer.

— « Mais, malheureusement, n'étant que des hommes de main, ils ne savaient pas grand-chose. »

— « Qu'as-tu appris ? » m'enquis-je.

— « Qu'un certain Drusus, » répondit-il, « que nous avons rencontré près du mur, les payait et leur donnait des instructions. Les tarniers transportaient les ouvriers, drogués, jusqu'au mur. »

— « Et les femmes ? » demandai-je. Je pensais à Tina et Constance. « Elles n'étaient pas près du mur. »

— « Nous avons appris par Sarpelius, qui le tenait de Drusus, qu'il y avait un quartier général, au nord, où il n'est possible d'accéder qu'au printemps, en été ou au début de l'automne. »

— « Peut-être est-il en mer, » dis-je. La mer, gelée, ne permettait pas le passage des navires, en hiver.

— « Peut-être, » admit-il.

— « Toutefois, » repris-je, « les tarns, comme pratiquement tous les oiseaux, ne peuvent

survivre dans l'arctique que pendant ces saisons. »

— « C'est exact, » dit-il.

— « Cependant, » repris-je, « je crois que le quartier général est en mer. »

— « Pourquoi ? » s'enquit Ram.

— « S'il se trouvait sur la terre ferme, » expliquai-je, « je crois que les chasseurs rouges d'un village ou d'un autre, au cours de leurs expéditions de chasse, l'auraient trouvé. Je suppose qu'il s'agit d'une installation importante. »

— « Je ne sais pas, » dit Ram.

— « Qu'as-tu appris d'autre ? » demandai-je à Ram.

— « Nous avons appris que Drusus dépendait de ce mystérieux quartier général. En outre, les esclaves particulièrement belles y sont parfois transportées. »

— « Comme Tina et Constance ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il. « Tu vois, j'ai cru que tu savais cela et que tu étais parti dans le Nord à la recherche de Constance. »

— « Tu es allé dans le Nord, » relevai-je « principalement pour retrouver Tina ? »

— « Oui, » répondit-il.

— « Mais ce n'est qu'une esclave, » fis-je avec un sourire.

Il rougit.

— « Mais c'est *mon* esclave ! » répliqua-t-il avec colère. « On me l'a enlevée et cela ne me plaît pas ! » Il se frappa la poitrine. « Personne ne peut enlever une esclave à Ram de Teletus, » déclara-t-il. « J'irai la chercher puis, selon ce que je désirerai, je la donnerai ou bien je la battrai et la vendrai. »

— « Bien sûr, » opinai-je.

— « Comprends-moi bien, » reprit-il avec irritation. « Ce n'est pas la femme qui compte, car il ne s'agit que d'une esclave. C'est le principe ! »

— « Bien sûr, » lui accordai-je. « Pourtant, à mon avis, c'est prendre de nombreux risques et consacrer beaucoup de temps pour retrouver une femme qui ne vaut probablement pas plus d'un tarsk en argent. »

— « C'est une question de principe, » insista-t-il.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Tu sembles tout à fait d'accord, » fit-il remarquer.

— « Je le suis, » répondis-je.

— « Je crois que Tina est mon Esclave Parfaite, » expliqua-t-il avec un sourire. « Il faut qu'elle soit à genoux à mes pieds, dans l'ombre de mon fouet. » Puis il me regarda avec gravité. « J'espérais te retrouver dans le Nord, » reprit-il. « Ensemble, nous pourrions partir à la recherche de Tina et Constance. »

— « Qui est Constance, Maître ? » demanda Arlene.

— « Une femme qui, comme toi, était libre, » répondis-je. « C'est à présent une jolie esclave. Elle pourrait t'apprendre beaucoup de choses sur la féminité. »

— « Oui, Maître, » dit Arlene, baissant la tête.

Je la conduisais lentement à son asservissement.

— « Esclave ! » dis-je brutalement à Arlene. Elle leva rapidement la tête.

— « Oh, Maître, » répondit-elle avec frayeur.

— « De la viande ! » ordonnai-je.

Elle nous tendit le plat de viande bouillie. Nous nous servîmes, Ram et moi.

— « Que sais-tu de ce quartier général du Nord, Esclave ? » lui demandai-je.

— « Rien, » souffla-t-elle, « Maître. »

Je pris un autre morceau de viande. Je la considérai. Je mis la viande dans ma bouche et mâchai.

— « Je ne t'ai pas dit de reposer le plat, Esclave, » fis-je remarquer.

— « Pardonne-moi, Maître, » dit-elle, le levant comme précédemment. Je ne l'avais pas quittée des yeux. « Je ne sais vraiment rien, Maître, » reprit-elle. « Drusus apportait l'argent. C'était mon contact. Je ne sais rien ! »

Je pris un autre morceau de viande.

« Je supervisais le travail sur le mur. Je croyais alors que j'étais la supérieure de Drusus. Je ne savais ni d'où il venait ni où il se procurait l'argent qu'il apportait. Je supposais, franchement, qu'il y avait d'autres actions et installations sur la planète, mais j'ignorais où elles se trouvaient. » Ses yeux s'emplirent de larmes. « Crois-moi, je t'en supplie, » dit-elle. « S'il existe un quartier général, j'en ignore tout. Je te supplie de me croire, Maître. »

— « Il est possible que je te croie, » répondis-je.

Elle s'évanouit presque. Je pensais qu'elle avait dit la vérité, non seulement en raison de ses affirmations et du fait que j'avais appris à lire aisément son visage et son corps, au fil des mois, mais à cause de l'aspect général de la situation. Quand elle était libre, j'étais certain qu'elle n'avait pas compris ce que représentait la statue de la tête d'un Kur. Je me souvenais de son étonnement qui, à mon avis, était sincère, dans la salle qui constituait son quartier général, près du mur. En outre, je ne croyais pas que les Kurii autorisent les complices mineurs, ce qu'elle était bien qu'elle soit convaincue du contraire, à savoir plus que ce qui est absolument nécessaire à l'exécution de leur tâche au sein d'un plan complexe. En outre, une femme nue devant un homme peut difficilement lui mentir. Les vêtements rendent le mensonge plus facile. Nue, une femme est exposée physiquement, mais aussi psychologiquement. Elle craint, psychologiquement, exposée comme elle l'est, de ne rien pouvoir cacher, elle a peur qu'il voie tout, qu'il détecte tout, du fait qu'elle est totalement ouverte et vulnérable. Ceci, pour des raisons subtiles et subjectives ayant trait à la psychologie, lui interdit pratiquement, quand elle est totalement exposée à ses regards, de mentir de manière convaincante. Elle a peur qu'il la surprenne. Et, en réalité, sa crainte est fondée. Lorsqu'elle essaie de mentir, la peur fait son apparition et cette peur se manifeste par des reculs et des tensions subtils manifestant qu'elle est une menteuse. Souvent, la femme ne comprend pas comment le maître a deviné qu'elle mentait. Attachée à l'anneau d'esclave, frappée, elle pousse des cris pitoyables. Comment a-t-il deviné ? La réponse est simple. Elle a été trahie par son corps. Il le lui a dit. En outre les esclaves mentent rarement car les châtiments liés au mensonge sont extrêmement sévères. Il arrive que l'on jette les menteuses, vivantes, aux sleens. La sévérité des châtiments auxquels s'exposent les esclaves menteuses, de plus, ont tendance, naturellement, à intensifier la peur de mentir et cette peur, ensuite, est beaucoup plus difficile à cacher. À mon avis, les esclaves comptent parmi les organismes les plus francs et les plus intelligents, du moins quand elles sont nues et confrontées au maître. Elles ne peuvent pas faire autrement. Il ne leur est pas permis de mentir. Cela ne leur interdit pas, cependant, les petits mensonges, la calomnie et le reste, quand le maître n'est pas directement concerné ou affecté. Cela est souvent toléré, sinon encouragé. Elles sont fréquentes chez les esclaves. Ce sont, après tout, des esclaves. Par exemple quand une ancienne femme libre, à présent asservie, vole son premier gâteau à une autre femme, cela fait souvent sourire et la punition, quand elle est appliquée, est légère. Le maître n'est pas fâché. On estime que cela indique que la femme apprend son asservissement. Les esclaves font ce genre de chose. Les jalousies et les conflits dérisoires qui se développent entre les esclaves facilitent le contrôle qu'on exerce sur elles. Le maître, à qui

elles appartiennent, bien qu'il évite généralement de se mêler à leurs querelles, est, bien entendu, en cas de nécessité, l'arbitre ultime de leurs disputes. Il les possède.

Je regardai Arlene et elle frémit. Il me paraissait probable qu'elle ait dit la vérité.

« Audrey ! » criai-je, appelant l'ancienne femme riche par le nom que je lui donnais souvent.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle vint s'agenouiller devant nous.

— « Prends le plat de viande bouillie d'Arlene, » ordonnai-je, « et va servir ! »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle prit le plat et se redressa, se levant et se tournant de telle façon qu'elle exposa sa beauté à Ram, avec beaucoup d'insolence. Puis elle s'éloigna, le regardant une fois par-dessus l'épaule, avec un petit sourire.

— « Ses flancs sont jolis, » fit remarquer Ram.

— « Oui, » opinai-je.

— « Une excellente capture, » estima-t-il.

— « Elle appartient à Imnak, » indiquai-je. « Il l'a achetée à la foire. »

— « Une acquisition magnifique, » releva Ram, félicitant Imnak.

— « J'ai également acheté celle-ci, » dit Imnak, montrant Barbara qui servait, de l'autre côté de la pièce.

— « C'est également une acquisition magnifique, » admit Ram. « Elle est très séduisante. »

Barbara regarda par-dessus l'épaule. Ram n'avait pas parlé discrètement. Elle savait qu'elle était le sujet de notre conversation. Elle se redressa. Elle était fière d'être belle et d'intéresser des hommes forts.

— « Elles m'ont coûté une peau de lart des neiges et quatre peaux de leem, » indiqua Imnak, plutôt content de lui.

Barbara parut furieuse.

— « Obtenir de telles beautés pour un tel prix, c'est merveilleux, » admit Ram.

— « Les affaires marchaient mal, » reconnut Imnak.

— « Mais tu sais marchander adroitement, » fit remarquer Ram. Imnak haussa les épaules avec modestie.

— « Elles m'ont tout de même coûté cinq peaux, » dit-il.

— « Cinq peaux, ce n'est rien pour de telles beautés, » insista Ram.

— « Tu as peut-être raison, » admit Imnak. « Quoi qu'il en soit, elles portent à présent ma manière d'asservissement. »

Barbara vint s'agenouiller devant nous. Elle regarda Ram. Elle avait un bol de baies séchées. Leurs regards se rencontrèrent au-dessus du bol tandis qu'elle le lui présentait. Sans la quitter des yeux, il plongea la main dans le bol et en sortit une grosse poignée de baies. Puis elle se redressa légèrement, souplement, devant lui et, tournant le dos, s'éloigna. Ram la regarda. Elle marcha lentement, avec élégance. Elle avait une conscience aiguë de ses yeux sur elle. Quand elle l'osa, elle se retourna et le regarda, puis baissa la tête en souriant.

« Elles tirent bien les traîneaux, » indiqua Imnak.

— « Elles ont également d'autres usages, » ajoutai-je.

— « Tu peux utiliser celle que tu veux, bien entendu, » offrit Imnak, mettant Dé-à-Coudre et Chardon à sa disposition.

— « Merci, » répondit Ram. « Mais, près du mur, je n'ai pas été commandé par elles. »

Il regarda Arlene, qui était à genoux devant nous, un peu sur la gauche.

— « De la viande, » lui dis-je.

— « Je vais aller en chercher, » dit-elle, se levant.

— « Ne sois pas stupide ! » précisai-je. « Il veut parler de toi. »

— « Oh, » fit-elle, effrayée.

— « Es-tu bonne ? » s'enquit Ram.

— « Je ne sais pas, » souffla-t-elle. « Le Maître me le dira. »

Ram se leva et se dirigea vers le mur de la Maison des Festins. Il quitta la chemise en peau de lart qu'il portait.

— « Avec ta permission, Imnak, » dit-il, « j'essaierai les autres plus tard. »

— « Utilise-les quand tu veux, » répondit Imnak. « Leur utilisation t'appartient. »

Debout, Ram attendait près du mur.

Arlene me regarda avec frayeur.

— « Donne-lui du plaisir ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle voulut se lever.

— « Non, » dis-je, « rejoins-le à quatre pattes. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Et donne-lui beaucoup de plaisir, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je reportai mon attention sur le centre de la Maison des Festins. Il y avait un spectacle de mime. Les chasseurs et les femmes acclamaient et applaudissaient l'adresse des divers mimes. Naartok faisait la baleine. Cela donna au public l'occasion de plaisanteries supplémentaires.

« Tarl, toi qui chasses avec moi, » dit Imnak avec gravité. « J'ai peur. »

— « De quoi as-tu peur ? » m'enquis-je.

— « L'animal que nous avons vu, » répondit Imnak, « était sûrement un monstre des neiges. »

— « Et alors ? » fis-je.

— « J'ai peur que Karjuk ne soit mort, » expliqua-t-il.

— « Pourquoi dis-tu cela ? » m'enquis-je.

— « Karjuk est le Gardien, » répondit-il. « Il s'interpose entre le Peuple et les monstres des neiges. »

— « Je vois, » répondis-je.

Les chasseurs rouges appellent les Kurii à poils blancs : les monstres des neiges. Ces animaux chassent généralement à partir de plaques de glace flottantes, en été, souvent loin des côtes. Contrairement à la majorité des Kurii, ils aiment l'eau. En hiver, quand la mer gèle, il arrive qu'ils pénètrent à l'intérieur des terres. Il y a différentes races de Kurii. On ne savait pas grand-chose du mystérieux Karjuk, même parmi les chasseurs rouges, sauf que c'était un membre de leur race. C'était un homme étrange, qui vivait seul. Il n'avait pas de femme. Il n'avait pas d'amis. Il vivait seul sur la banquise. Il errait dans le noir, silencieux, avec sa lance. Il s'interposait entre le Peuple et les monstres des neiges. Le Kur que j'avais vu à l'extérieur du village, qui s'était enfui avec le cadavre du sleen, avait le poil blanc. J'étais persuadé, toutefois, qu'il s'agissait d'un Kur des vaisseaux et non d'un monstre des neiges ordinaire. En revanche, j'étais également persuadé qu'il venait du Nord, que ce soit de la mer ou de la banquise. Ainsi, il avait probablement pénétré et traversé le territoire dans lequel Karjuk montait la garde. Le fait qu'il ait fait son apparition près du village suggérait soit qu'il était passé près de Karjuk sans être découvert, soit qu'il l'avait trouvé, seul parmi tous les Kurii qui le traquaient, et tué.

« Peut-être est-il passé sans que Karjuk le voie, » suggérai-je.

— « Je ne crois pas qu'un monstre pourrait passer sans que Karjuk le voie, » répondit

Imnak. « Je crois que Karjuk est mort. »

Un homme mimait à présent le sleen marin. Il était très adroit.

Nous restâmes longtemps silencieux, Imnak et moi.

Akko et Kadluk se présentèrent ensuite devant le public. Akko fut un iceberg flottant, dérivant et Kadluk, avançant et reculant, fut le vent d'ouest. Akko, l'iceberg, réagissait au vent, lourdement, maladroitement, tournant lentement dans l'eau.

Tous les deux étaient très adroits.

Leur numéro était plein de joie et de plaisir.

Soudain, alors qu'ils terminaient, une bouffée d'air froid traversa la Maison des Festins. Toutes les têtes se tournèrent vers la porte. Mais personne ne parla. Un homme se tenait là, un chasseur rouge au visage foncé, mince et silencieux. Sur le dos, il avait un arc en corne et un carquois plein de flèches. Il avait une lance à la main et, tenu par des cordes, un sac. Il se retourna, ferma la porte et tira la peau dessus. Il y avait de la neige sur son anorak car, apparemment, la neige s'était mise à tomber pendant le festin. Quand il eut fermé la porte, il se tourna à nouveau vers les convives.

Imnak avait posé la main sur mon bras.

L'homme déposa alors ses armes près du mur postérieur de la Maison des Festins et, portant le sac qu'il avait apporté, gagna le centre. Là, sans un mot, il ouvrit le sac faisant tomber, sur la terre battue, la tête d'un gros Kur à poils blancs, un monstre des neiges. Aux oreilles, il avait des anneaux en or.

Je me tournai vers Imnak.

« C'est Karjuk, » dit-il.

NOUS CONVERSIONS DANS LA HUTTE D'IMNAK ; UNE DÉCISION EST PRISE ; JE PERMETS À ARLENE DE PARTAGER MES FOURRURES

« PEUT-ETRE ai-je eu de la chance, » dit Ram à Karjuk, dans la hutte d'Imnak, « que tu aies suivi le monstre des neiges et réussi à le tuer. » Il regarda la tête coupée qui se trouvait dans un coin de la hutte. « Je détesterais le rencontrer une nouvelle fois. »

Karjuk acquiesça en silence.

Il avait arraché les anneaux des oreilles du monstre et, avec la permission d'Imnak, les avait donnés à Poalu qui les portait à présent, comme bracelets, au poignet gauche.

Avant qu'elle les passe à son poignet, je les avais soigneusement examinés et soupesés.

— « Es-tu sûr, » demandai-je à Ram, « que c'est bien la tête du monstre qui t'a attaqué ? »

— « Pourrait-il y avoir plus d'un monstre, » s'enquit Ram, « avec des anneaux dans les oreilles ? »

— « Cela ne semble pas probable, » admis-je. J'avais examiné très soigneusement la tête, surtout la gueule et les oreilles.

— « Je traquais le monstre depuis des jours, » intervint Karjuk. « Je l'ai suivi jusqu'à un endroit où j'ai rencontré des traces de traîneau, du sang et de nombreuses empreintes de pas dans la neige. »

— « C'est sans doute l'endroit où il a attaqué le sleen et le traîneau, » dit Ram, « et où les hommes du village sont venus à mon secours. »

— « J'ai encore pisté le monstre sur quelques pasangs, dans la neige. Il avait été blessé deux fois et, quand je l'ai trouvé, il dévorait le cadavre d'un sleen des neiges dont la fourrure portait la marque d'un harnais. »

— « Dans ce cas, c'est le même monstre, » dit Ram, « manifestement. »

— « Ensuite, je l'ai tué, » conclut Karjuk.

Je bus une gorgée de thé de Bazi et le regardai, par-dessus le bol. Il me regarda également, tandis que je buvais mon thé.

Les femmes, y compris Poalu, restèrent à l'écart, au cas où les hommes auraient besoin de quelque chose. Les filles blanches ne s'approchaient pas de la tête coupée. Poalu, fille des chasseurs rouges, n'éprouvait ni crainte ni répulsion face à cet objet. Les os, le sang, la peau et le reste faisaient partie de son univers.

— « As-tu entendu parler, Karjuk, » m'enquis-je, « d'une montagne de glace, dans l'océan, qui ne bouge pas ? »

— « En hiver, » répondit Karjuk, « les montagnes qui sont dans l'eau ne bougent pas, car la mer est gelée. »

— « As-tu entendu parler d'une telle montagne restant immobile même quand l'océan est libre ? » insistai-je.

— « Je n'ai pas entendu parler d'une telle montagne, » répondit-il.

— « Je lui ai bien expliqué que cela ne peut pas exister, » intervint Imnak.

— « Mais je l'ai vue, » ajouta Karjuk. Il avait parlé avec la neutralité des chasseurs rouges. Nous restâmes silencieux.

— « Cela existe ? » demanda Imnak.

— « Oui, » répondit Karjuk. « Elle se trouve loin de la côte mais un jour, en chassant le sleen, j'en ai fait le tour en kayak. »

— « Est-elle grosse ? » m'enquis-je.

— « Très grosse, » répondit-il.

— « Comment est-ce possible ? » demanda Imnak.

— « Je ne sais pas, » répondit Karjuk. « Mais je sais qu'elle existe, puisque je l'ai vue. »

— « D'autres l'ont-ils également vue ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit Karjuk. « Je ne sais pas. »

— « Pourrais-tu m'y conduire ? » demandai-je.

— « Elle est au milieu de la banquise, à présent, » dit-il.

— « Pourrais-tu m'y conduire ? » insistai-je.

— « Oui, si tu veux, » dit-il.

Je posai mon bol de thé.

— « Va chercher mon sac, » dis-je à Arlene. Elle s'empressa de me l'apporter. J'en sortis la tête de Kur sculptée dans une pierre bleuâtre, cette tête sauvage avec une oreille partiellement arrachée.

« Est-ce ton travail ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Karjuk. « J'ai fait cela. »

— « As-tu déjà vu un tel animal ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Où ? » demandai-je.

— « Près de la montagne qui ne bougeait pas, » répondit-il.

— « Est-ce la tête d'un monstre des neiges ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-il, « sa fourrure était trop foncée pour qu'il puisse s'agit d'un monstre des neiges. »

— « Pourrais-tu me conduire bientôt à la montagne qui ne bouge pas ? » demandai-je.

— « C'est la nuit, en ce moment, » répondit Karjuk, « et la période de l'obscurité. La banquise est dangereuse. C'est à cette période que les monstres des neiges vont parfois à l'intérieur. »

— « Néanmoins, tu me conduiras, n'est-ce pas ? » demandai-je. Je souriais.

— « Oui, » répondit Karjuk, « si tu veux. »

— « C'est ce que je veux, » déclarai-je.

— « Très bien, » dit Karjuk.

— « Cela ne sera pas très dangereux si Karjuk est avec nous, » intervint Poalu. « C'est le Gardien. »

— « Je vous accompagnerai, » décida Imnak.

— « Tu n'y es pas obligé, » dis-je.

Imnak regarda la tête coupée du Kur à poils blancs. Il était difficile de lire son visage.

— « Non, » dit-il. « Je vous accompagnerai. »

Karjuk but une gorgée de thé.

— « Moi aussi, bien entendu, je vous accompagnerai, » dit Ram.

— « Vas-tu vendre du thé de Bazi aux monstres des neiges ? » demandai-je.

— « Je viens, » répondit-il.

— « Très bien, mon ami, » dis-je. Je me tournai vers Karjuk. « Quand partirons-nous ? »

lui demandai-je.

— « Je dois finir mon thé, » répondit-il, « et dormir. Ensuite, nous pourrons partir. »

— « Veux-tu utiliser une de mes femmes ? » demanda Imnak à Karjuk, montrant Poalu, Dé-à-Coudre et Chardon.

— « Ou bien ma jolie petite esclave ? » demandai-je, indiquant Arlene.

Arlene se tassa sur elle-même. Elle avait peur de Karjuk, mince et taciturne. Pourtant elle savait que sur un mot de moi, si je le prononçais, elle serait obligée de le servir, totalement, car elle était esclave.

Karjuk regarda Poalu, avec ses deux bracelets en or qui avaient été les boucles d'oreilles du Kur mort. Les anneaux étaient jolis sur son petit poignet. C'était une jolie petite esclave rouge.

Elle recula légèrement.

— « Non, » dit Karjuk.

Il termina son thé puis se glissa dans les fourrures. Les autres se préparèrent également à se retirer.

« N'emmenons pas les femmes, » suggérai-je à Imnak.

— « Non, » répondit Imnak. « Nous les emmènerons. Qui d'autre mâchera la glace de nos bottes, pourra coudre, faire bouillir la viande, s'occuper des lampes et nous tenir chaud dans les fourrures ? » Il se retourna dans ses fourrures. « Nous prendrons des sleens des neiges et des femmes, » ajouta-t-il.

— « Très bien, » répondis-je. Je ne pensais pas, objectivement, que les femmes seraient en danger. Si ce que je soupçonnais était exact, elles pourraient servir. Elles étaient toutes belles.

« Maître, » souffla Arlene.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Puis-je ramper sous tes fourrures ? » demanda-t-elle.

— « As-tu froid ? » m'enquis-je. Elle avait ses fourrures. Parfois, elle devait dormir seule car j'étais avec Andrey ou Barbara.

— « Non, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tu es chaude et tu as envie de servir un homme, n'est-ce pas, Esclave ? » dis-je.

— « J'ai peur, » répondit-elle.

J'ouvris les fourrures et la laissai ramper dessous, près de moi. Je la serrai, sous les fourrures, dans mes bras. Elle tremblait, petite, contre moi.

« J'ai peur, » souffla-t-elle, le visage doucement appuyé contre ma poitrine.

— « De quoi as-tu peur ? » m'enquis-je.

— « De Karjuk, » répondit-elle, « et d'aller sur la banquise. »

Elle se serra étroitement contre moi. « Que vas-tu chercher là-bas ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Tu cherches le quartier général de ceux qui étaient mes supérieurs, n'est-ce pas ? » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je, « Esclave. »

— « Ils sont certainement dangereux, » fit-elle remarquer.

— « Peut-être, » reconnus-je.

— « Évite-les à tout prix, » dit-elle. « Fuis vers le Sud, » souffla-t-elle.

- « Supplies-tu ? » m'enquis-je.
- « Oui, Maître, » répondit-elle.
- « Non, » répondis-je. « Ce que tu veux n'a aucune importance. »

Elle se mit à sangloter.

« Connais-tu la nature de ceux qui étaient tes supérieurs ? » m'enquis-je.

- « Non, » répondit-elle.

— « Regarde, » dis-je, la prenant par les cheveux et lui tournant la tête de façon qu'elle puisse voir, dans la faible lumière des lampes, la tête du Kur. « Ils ressemblent beaucoup à cela, » ajoutai-je.

L'horreur lui coupa le souffle.

- « Non, » fit-elle.

— « Tu servais des monstres semblables, quand tu étais libre, » expliquai-je, « Jolie Petite Esclave. »

- « Non, non, » souffla-t-elle.

- « C'est pourtant vrai, » dis-je.

- « Que t'arrivera-t-il, si tu tombes entre leurs mains ? » demanda-t-elle.

- « Je ne sais pas, » dis-je. « Je suppose que cela ne sera pas agréable. »

- « Que feraient-ils de moi, si je tombais entre leurs mains ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être serais-tu rétablie dans tes droits et privilèges, » répondis-je, « et recommencerais-tu à travailler pour eux. »

- « J'ai failli à ma tâche, » souffla-t-elle.

— « C'est exact, » admis-je. « Peut-être te trouveraient-ils une autre occupation, » ajoutai-je.

- « Laquelle, par exemple ? » demanda-t-elle.

— « Tu aurais belle allure, » répondis-je, « avec une bande de Soie d'Esclave et un collier en acier. »

- « Ils me garderaient comme esclave ? » demanda-t-elle.

— « Je suis sûr qu'on t'a transportée sur Gor pour que, au bout du compte, tu sois esclave, » expliquai-je. « Tu es trop belle pour rester indéfiniment libre. »

Elle se serra contre moi.

« Ta beauté, vois-tu, » repris-je, « a un prix sur cette planète. Son prix, c'est ta liberté. La beauté et la féminité exquise, comme les tiennes, s'achètent sur cette planète au prix de chaînes et de maîtres. »

— « Je vais te dire quelque chose, » souffla-t-elle, « que je n'aurais jamais cru pouvoir dire à un homme. »

- « Qu'est-ce que c'est ? » m'enquis-je.

— « J'aimerais porter tes chaînes. Maître, » dit-elle. Puis elle sanglota, dépassée par l'horreur de cet aveu.

— « Ne pleure pas, » dis-je. « Ce n'est que parce que tu es une esclave. » Je l'embrassai. « Lècherais-tu tes chaînes ? » m'enquis-je.

- « Ne m'oblige pas à faire cela, » sanglota-t-elle. En larmes, elle tourna la tête.

- « Je n'ai pas l'intention de t'obliger à le faire, » dis-je.

- « Je ne sais pas ce que je ferais si tu jetais tes chaînes à mes pieds, » dit-elle.

- « Je sais ce que ferait Audrey, » fis-je remarquer.

— « Oui, » dit Arlene avec amertume. « Moi aussi. Quelle petite traînée ! Elle s'agenouillerait, les ramasserait et les lécherait. »

- « C'est ce que je crois, » dis-je.

— « Quelle esclave ! » s'exclama Arlene.

— « Son intelligence, » relevai-je, « est tout à fait comparable à la tienne, et peut-être même supérieure. »

— « C'est ce que je ne comprends pas, » répondit Arlene. « Comment une femme aussi intelligente peut-elle être une telle esclave ? »

— « Peut-être son intelligence lui permet-elle de réagir plus rapidement et plus honnêtement à ses besoins les profonds, » suggérai-je. « Peut-être identifie-t-elle plus promptement ses sentiments les plus profonds et est-elle plus disposée à les accepter qu'une femme plus ordinaire ou, simplement, plus bloquée. Souvent, la femme supérieure cherche, solitaire et frustrée, un homme qui lui soit supérieur, capable d'être totalement masculin vis-à-vis de la femme cachée en elle. Malheureusement, de nombreux individus qui pourraient être un homme pour la femelle cachée dans cette femme ne le deviennent pas, à cause de leur formation et de leur conditionnement. Quand la femme supérieure rencontre effectivement un homme qui lui est supérieur et qui, simplement parce que c'est un homme véritable, lui imposera une authentique relation mâle/felle, dans le cadre de laquelle sa place est à ses pieds, en général, sauf s'il existe des réserves psychologiques particulières, relatives à son conditionnement, elle se soumettra joyeusement à lui et deviendra, en fait, son esclave. Sur Gor, naturellement, le conditionnement des hommes n'est pas dirigé contre l'authenticité des relations mâle/femelle, du moins en ce qui concerne les esclaves. De même, sur Gor, les réserves psychologiques et ce genre de chose, ne sont pas autorisés aux esclaves. Leur volonté ne compte pas. En outre, la société soutient le maître. Les femmes ne peuvent faire appel à personne. Elles ne peuvent fuir nulle part. Elles n'ont aucun recours. Ce sont des esclaves possédées. »

— « C'est très effrayant, » dit-elle.

— « Et, pour de nombreuses femmes, » ajoutai-je, « très passionnant. »

— « Oui, » souffla-t-elle doucement, « c'est très passionnant. Je ne sais pas pourquoi, » dit-elle, « mais c'est très passionnant. »

— « Dans ton cœur, » expliquai-je, « tu sais que tu es une femme. Ainsi, quand tu comprends que tu ne seras pas autorisée à être autre chose qu'une femme véritable, au sens plein des mots, destinée par la nature à être l'Esclave d'Amour de maîtres assez puissants pour te dominer, tu ne peux être que passionnée. Il y a, dans cette situation, de la joie, une honnêteté libératrice et de l'ouverture ; il est naturel que cela procure une sensation de passion aussi véridique, authentique, réelle, significative et vraie, en fait, aussi profondément et passionnément vraie. Les mensonges motivés par la politique et l'économie disparaissent, l'orgueil et l'hypocrisie aussi. Le présent est une vérité douce et passionnée, enfin libre, et l'amour. »

— « S'il te plaît, embrasse-moi, Maître, » dit-elle.

Je l'embrassai.

« Vas-tu me garder, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Mais ne crains rien, Belle Esclave. Sur cette planète, il y a des centaines de milliers d'hommes parfaitement capables de te dominer. Un jour, assurément, compte tenu des ventes et des échanges, de l'épanouissement de ta beauté et de ta compétence, tu trouveras l'amour. »

— « Les femmes désirent l'amour, » souffla-t-elle.

— « L'amour est plus fréquent chez les esclaves que chez les femmes libres, » dis-je. « Si tu veux apprendre l'amour, apprends l'asservissement. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle m'embrassa.

— « Donne-moi du plaisir ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

La lampe s'éteignit doucement dans le noir. Cela l'effraya.

« Es-tu obligé d'aller sur la banquise ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « J'ai peur, » souffla-t-elle.

— « Ne crains rien, » dis-je.

— « Je n'y peux rien, » murmura-t-elle.

— « Donne-moi du plaisir dans le noir, dans les fourrures, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, mon Maître, » répondit-elle.

Quelques minutes plus tard, je la pris dans mes bras et la jetai sur le dos. Elle hoqueta.

« Je croyais que je devais te donner du plaisir, » dit-elle.

— « Tu me donnes du plaisir, » répondis-je.

— « Tu m'obliges à m'abandonner, » dit-elle, avec intensité.

— « Cela me fait envie, » dis-je.

Elle s'agita, se tortilla, fut bientôt perdue dans les affres de l'orgasme de l'esclave, complètement abandonnée au maître. Elle vint en silence, intensément, cramponnée à moi, les autres, qui dormaient dans la hutte, n'en sachant rien. Il était inutile qu'ils sachent qu'une esclave avait été conquise dans la nuit.

Ensuite, je la serrai contre moi, nue, étroitement, chaleureusement.

Un peu plus tard, elle souffla :

« Je voudrais être caressée à nouveau. »

— « Supplies-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Ce que tu veux ne compte pas, » précisai-je.

— « Je sais, » dit-elle.

— « Mais je vais te caresser, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle. Bientôt, elle se tortilla à nouveau en silence, prise sous les fourrures, dans la hutte d'Imnak.

« Merci, Maître, » souffla-t-elle ensuite. « Tu as donné beaucoup de plaisir à l'esclave. »

— « Dors, à présent, Esclave, » dis-je.

Je ne sais pas combien de temps nous dormîmes, mais ce ne fut sans doute guère plus de quatre ou cinq ahns. Je me réveillai, conscient qu'elle me tenait. Sa tête était posée sur mon ventre. Elle ne dormait pas.

« Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

Elle s'agenouilla près de moi.

— « Je t'en prie, Maître, » dit-elle.

— « Ton désir de servir un homme est-il brûlant ? » demandai-je.

Sa respiration ne laissait planer aucun doute.

— « Oui, Maître, » fit-elle.

— « Tu es une esclave, » déclarai-je.

— « Oui, je suis une esclave, Maître, » répondit-elle.

— « Très bien, Esclave, » dis-je, « tu peux me servir. »

— « Merci, Maître, » dit-elle.

Bientôt, son adresse m'émerveilla. J'eus bien du mal à m'empêcher de crier de plaisir, de ravissement et à cause de la fierté que m'inspirait l'esclave que je possédais. Comme j'étais

fier d'elle ! Elle était, pour l'essentiel, sans formation et asservie depuis peu de temps, pourtant de nombreuses femmes que j'avais eues, même dans les tavernes, n'égalaien pas sa performance.

— « Qu'est-ce qu'il t'arrive ? » demandai-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Que t'arrive-t-il ? » insistai-je. « Que s'est-il passé dans ta tête, Jolie Petite Esclave ? »

— « Je ne comprends pas, » répéta-t-elle.

— « Je me suis endormi avec une Esclave de Cuisine, » expliquai-je. « Je me réveille avec une Esclave de Plaisir. »

Elle rit. Puis elle répondit simplement :

— « J'aime être esclave, Maître. »

— « Tant mieux, » dis-je, « car, sur cette planète, tu es une esclave et tu resteras une esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle, tremblante. Puis elle ajouta : « Je suis contente, Maître. »

— « Continue ton travail, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Puis je la laissai me donner du plaisir, complètement, sans même la toucher, afin qu'elle apprenne à satisfaire totalement, sans que le monstre masculin lui accorde un baiser ou une caresse. Parfois, les esclaves sont ainsi contraintes de servir totalement, unilatéralement ; cela contribue à leur faire prendre conscience de leur asservissement.

Puis elle s'allongea près de moi.

« Aimes-tu toujours être une esclave ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Mais je ne t'ai même pas touchée, » dis-je.

— « Oh, le sexe est terriblement important, » dit-elle, « et vous pouvez l'utiliser comme vous le faites, Monstres, pour nous conquérir et nous punir, et faire de nous des esclaves du sexe, mais il y a également d'autres choses, dans l'esclavage, que vous avez sans doute davantage de mal à comprendre, puisque vous n'êtes pas la femme. »

— « Que peut-il y avoir d'autre que les chaînes et le fouet, le baiser et le collier ? » demandai-je.

— « Vous, les hommes, vous êtes simples et naïfs, » répondit-elle en riant. « Vous ne comprenez même pas la totalité du pouvoir que vous exercez sur nous. L'asservissement n'est pas seulement une condition, c'est un mode de vie. La femme n'est pas esclave seulement quand vous la saisissez et la jetez à vos pieds. Elle est également esclave avant et après, soumise à votre volonté, et elle le sait. L'esclavage recèle une intégrité, une totalité, une beauté de l'être de la femme dont, malheureusement, tu n'as apparemment pas conscience. »

— « Peut-être, » admis-je.

— « Crois-tu que les femmes seraient des esclaves aussi merveilleuses s'il n'y avait pas, en elles, quelque chose qui désire l'asservissement ? »

— « Peut-être pas, » reconnus-je.

— « La femme n'est pas seulement esclave, vois-tu, quand elle est commandée ou prise dans les bras de son maître. Elle est esclave, intégralement, totalement, continuellement. C'est ce qu'elle est. Je crois que c'est cette intégralité, cette totalité, cette beauté de l'asservissement que les hommes ne comprennent pas. Il est difficile d'en parler. Quand une femme est asservie, tout son être est asservi. Telle est sa nature. Oh, je pourrais te parler du

besoin d'épanouissement sentimental, de sécurité, de passion, de sentimentalité, de punition ; du besoin d'être liée, dans le bonheur, à un personnage masculin puissant face à qui elle sait, véritablement, dans l'intimité de son être, qu'elle est une femelle et qu'elle lui appartient ; de la disparition de l'égoïsme, de l'ambition et de l'avidité ; du besoin d'amour, du désir de plaire et de servir ; de la volonté intrinsèque de se soumettre à un organisme dominant, impitoyable ; du désir profond d'être tellement belle et séduisante que les hommes auront envie d'elle, qu'ils auront tellement envie d'elles qu'ils les posséderont et les contraindront à tout donner ; mais toutes ces choses ne sont-elles pas des mots futiles, extérieurs aux émotions indicibles que la femme ressent réellement quand elle est à genoux devant son maître et qu'il la caresse ? »

Je ne répondis pas.

« Il y a, chez la femme, dans le fait d'être possédée et d'appartenir à quelqu'un, quelque chose de significatif, » expliqua-t-elle. « C'est également, bien qu'il soit difficile de faire comprendre cela à un homme, profondément passionnant. »

— « Cela est lié à la nature, » suggérai-je.

— « Je le suppose, dans un sens, » répondit-elle.

Il me semblait probable que des sentiments tellement répandus et profonds aient un fondement génétique.

« Vas-tu m'affranchir ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Cela me plaît, » dit-elle.

Elle était couchée près de moi. Je ne la touchai pas.

« Il est difficile de faire comprendre cela à un homme, » dit-elle.

— « Quoi ? » m'enquis-je.

— « L'extase que procure la condition d'esclave, » répondit-elle. « Tu vois, Maître, » poursuivit-elle, « la joie que procure la condition d'esclave est très profonde et durable. Ses épanouissements sentimentaux vont bien au-delà des déprédations dominatrices et des punitions que tu m'infliges. »

— « Elles ne sont tout de même pas sans importance, » relevai-je.

— « Non, » admit-elle, « elles sont importantes. En réalité, ce sont tes caresses qui ont fait de moi une esclave. »

Je sentis qu'elle se tournait vers moi dans le noir.

« Mais, vois-tu, » reprit-elle, « je dois te servir, que je sois ou non caressée. Et, d'une façon que tu auras sans doute du mal à comprendre, je trouve cela très significatif et passionnant. »

— « Tu réagis, par conséquent, non seulement à mes caresses, mais aussi à ta condition de femme asservie ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « mais je préfère penser que je réagis moins à la condition de femme asservie qu'à la conscience nette et indubitable de mon statut d'esclave. Je crois que je suis une esclave, et que telle est ma réalité. »

— « Et tu trouves que cela est, en soi, passionnant ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « être sans volonté, à la merci de quelqu'un, son esclave impuissante. »

— « Je vois, » fis-je.

— « En outre, parfois, » reprit-elle, « étant esclave, je me sens très libre et heureuse. »

— « Peut-être cela est-il lié à la répudiation et à l'abandon de l'égoïsme, cet ennemi de l'amour, » spéculai-je.

— « Peut-être, » répondit-elle. « Je ne sais pas. Il me semble que cela concerne de nombreux éléments, et très profonds. »

— « Seuls les imbéciles disposent d'explications simples pour des phénomènes complexes, » fis-je remarquer. « Ce qui est humain n'est pas simple. »

— « Je suis vulnérablement couchée près de toi, » dit-elle. « Je t'appartiens et tu peux faire tout ce que tu veux. Je suis une esclave. »

Je la serrai dans mes bras et la pris avec lenteur et patience.

« Lâche-moi, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle se débattit, inutilement, empalée.

— « Laisse-moi partir, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « J'exige que tu me lâches ! » dit-elle.

Je ris doucement, la serrant. Elle essaya de se dégager et n'y parvint pas.

Elle cessa de se débattre.

« Ai, ai, » fit-elle, s'accrochant à moi.

Lui tenant le bras droit avec la main gauche, je lui posai la main droite sur la bouche, étroitement, afin qu'elle ne réveille pas les autres occupants de la hutte. Ma main droite était mouillée et chaude, sous l'effet de la chaleur et de l'humidité de son souffle. Je sentais ses dents, sous ses lèvres. Elle essaya de tourner la tête, puis s'abandonna.

C'était agréable de la prendre ainsi.

— « Pourquoi as-tu résisté ? » demandai-je.

— « Pour voir si tu accepterais ma résistance, » répondit-elle.

— « Je ne l'accepte pas, » dis-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Je suis une esclave. » Elle marqua une pause. « Vas-tu me fouetter, » demanda-t-elle, « parce que je n'ai pas été sage ? »

— « Je trouve que tu as été sage, » répondis-je.

— « Oh, » fit-elle. Nous restâmes quelques instants silencieux. « Tu m'as prise contre ma volonté, » dit-elle.

— « Oui, » reconnus-je.

— « Je me demandais si tu le ferais, » dit-elle.

— « Je te prends quand j'en ai envie, » dis-je.

— « Bien sûr, » fit-elle. « Je suis une esclave. » Un peu plus tard, elle posa tendrement les lèvres sur moi. « Oh, » fit-elle. Elle recula. « Tu es fort, Maître, » dit-elle en riant.

— « Tu es une belle esclave aux lèvres douces, » dis-je. C'était vrai. Avec une femme comme Arlene, n'importe quel homme deviendrait fou de désir. Elle était merveilleuse. Il était facile de la désirer.

— « Je ne savais pas qu'un homme pouvait être aussi fort, » dit-elle pensivement.

— « Crois-tu que tu n'y es pour rien, Jolie Petite Idiote ? » demandai-je.

— « Oh ? » fit-elle.

— « Tu y es pour beaucoup, » affirmai-je.

— « Tu ne me vois même pas, dans le noir, » répliqua-t-elle.

— « Je sais comment tu es, » expliquai-je. « Et je sens ta proximité, ton corps, ta peau. Le noir, dans les fourrures, a des aspects intéressants. » Je tendis le bras vers elle et, par la lanière quelle portait au cou, la tirai vers moi. « En outre, » repris-je, « tu es une esclave nue. Aucune femme ne peut être plus intéressante qu'une esclave nue. »

— « Oh, » fit-elle, tenue par la lanière.

— « Le fait que tu sois esclave te rend encore plus excitante, du point de vue d'un homme, » ajoutai-je, « indépendamment de ta beauté et de ton intelligence. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Ainsi, ne sois pas surprise, dans ton asservissement, » repris-je, « de trouver les hommes forts. Le simple fait de te regarder, Belle Esclave, suffit généralement à éveiller leur désir. Tu n'es plus une femme libre pleine de rigidités et de négativités, à qui il est permis d'être irritante et ennuyeuse. Non. Tu es une jolie esclave. En te regardant, les hommes auront envie de toi. Ils auront envie de te posséder. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Il arrive que les hommes tuent pour posséder une esclave telle que toi, » expliquai-je. « Tu es à ce point désirable. »

— « Oui, Maître, » répéta-t-elle.

— « Alors, ne sois pas surprise par la puissance des hommes, » repris-je. « Ce sont ta beauté, ton asservissement et ton intelligence qui suscitent leur puissance et leur agression. Que cela te plaise ou non, tu es telle que les hommes, en te regardant, ont envie de toi, qu'ils ont tellement envie de toi qu'ils sont prêts à paver, ou même combattre, pour t'avoir. Commences-tu à comprendre ce que signifie la condition de belle esclave ? »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle, effrayée.

— « Tu es un article de propriété, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Un trésor, » ajoutai-je.

— « *Ton* trésor, » souligna-t-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « Comme il est étrange d'être totalement possédée, » s'émerveilla-t-elle, « d'être passible de la vente ou de l'échange. »

— « Trouves-tu cela excitant ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Qui te possède ? » m'enquis-je.

— « Toi, Maître, » répondit-elle.

— « À qui appartiens-tu ? » demandai-je.

— « Je t'appartiens, » répondit-elle, « littéralement. »

— « Oui, » dis-je.

— « Prends ton esclave, Maître, » dit-elle. « Elle t'en supplie. »

— « Très bien, » répondis-je.

— « Telle est la condition d'esclave, » souffla-t-elle. « L'asservissement n'est pas seulement tes caresses, mais il ne serait rien sans tes caresses. »

Je l'embrassai doucement.

« Ce sont tes caresses, » reprit-elle, « qui m'asservissent. »

— « Les caresses de n'importe quel maître, » relevai-je, « asservissent une femme. »

— « Ne me laisses-tu aucune fierté ? » sanglota-t-elle.

— « Aucune, » répondis-je, « car tu es une esclave. »

Son souffle se précipita.

« Ne dérange pas les autres occupants de la hutte, » conseillai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle s'abandonna à nouveau, impuissante, désespérée.

Ensuite, elle resta allongée contre moi, douce et chaude, petite et jolie.

« Sais-tu ce que je ferais, à présent, » demanda-t-elle, « si tu jetais des chaînes devant

moi ? »

— « Non, » répondis-je en l'embrassant.

— « Je m'agenouillerais, » reprit-elle, « je les ramasserais et... »

— « Oui ? » demandai-je.

— « Ensuite, je les embrasserais et les lécherais, » souffla-t-elle.

— « Bien sûr, » dis-je. « Tu es une esclave. »

— « Oui, je suis une esclave, Maître, » dit-elle.

— « Dors, à présent, » dis-je.

— « Maître ? » fit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Je n'ai plus peur, à présent, » dit-elle, « d'aller sur la banquise. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Tu seras avec moi, » répondit-elle.

— « Ce sera dangereux, » fis-je remarquer.

— « Je n'ai pas peur. Tu seras avec moi, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Merci d'avoir laissé une esclave effrayée partager tes fourrures. »

— « Ce n'est rien, » dis-je. Je me tournai.

— « Tu es gentil, » dit-elle.

— « Attention ! » fis-je.

— « Pardonne-moi, Maître, » dit-elle, soudain effrayée. « Je ne l'ai pas fait exprès. C'était une petite erreur. Je ne voulais pas t'insulter. Je t'en prie, ne me fouette pas. »

— « Très bien, » répondis-je. J'étais fatigué. En outre il ne me semblait pas que sa remarque, involontaire et dangereuse, puisse entamer la discipline que je lui imposais. Il faut comprendre que la gentillesse n'est pas toujours une faiblesse. En réalité, sa présence et son absence peuvent permettre de contrôler les femmes. De toute évidence, le maître difficile à satisfaire obtient davantage de son esclave que le maître facile à satisfaire, néanmoins, il me semble que la gentillesse n'est pas toujours déplacée, vis-à-vis d'une femme asservie. En réalité, dans certaines circonstances, elle peut parfois faire défaillir d'amour la femme, portant un collier, que l'on a à sa merci. Je ne crois pas que je sois un maître exceptionnellement gentil ou dur. Je crois que, sur ce plan, je me situe dans la moyenne. La gentillesse est acceptable, de mon point de vue, à condition que la femme sache qu'elle est soumise à la discipline la plus stricte. Je veux tout obtenir d'une femme. Si je la possède, alors, comme tous les maîtres goréens, je veillerai à l'obtenir. En outre, je peux être gentil ou non, avec elle, selon ce que je décide. Parfois, bien entendu, la gentillesse est cruauté et une certaine dureté peut être gentillesse. Il faut connaître la femme. Le maître véritablement gentil, à mon avis, est celui qui traite les femmes de telle sorte qu'elles soient obligées de satisfaire leurs désirs dans leur radicalité, leur profondeur et leur diversité ; il les contraint à être des femmes, dans tous les sens du terme, ce qui est la seule chose qu'il puisse faire, au bout du compte, pour les rendre heureuses. Si les femmes étaient des hommes, peut-être le moyen de les rendre heureuses consisterait-il à les traiter comme des hommes. Comme elles ne sont pas des hommes, peut-être est-il nécessaire de les traiter comme des femmes pour les rendre heureuses. Cela est peut-être difficile à comprendre, mais l'homme qui tient réellement à son esclave est plutôt strict avec elle ; il tient assez à elle pour être fort ; parfois, elle peut lui en vouloir ou le haïr mais elle est aussi extrêmement fière de lui à cause de ce qu'il l'oblige à faire, à être, et elle aime sa puissance et sa volonté ; dans son cœur, elle sait qu'elle est l'esclave d'un tel homme ; comment pourrait-elle ne pas aimer l'homme qui se révèle être son maître ? Mais la nature de l'homme et de la femme est, bien entendu,

complexe et mystérieuse. Peut-être les femmes, après tout, ne sont-elles pas des femmes, mais seulement de petits hommes incomplets, comme des hommes et des femmes, épousant les orthodoxies politiques et économiques actuelles sur la question, l'affirmeraient. Je ne sais pas. Pourtant, comme une telle perversion paraîtrait étrange et surprenante, face à l'Histoire.

« Dors, à présent, Douce Esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je restai quelques instants éveillé, réfléchissant à la nature de l'homme et de la femme, puis je fus heureux d'être sur Gor, et pas sur la Terre. J'embrassai la jolie petite esclave qui était près de moi, mais elle ne s'en aperçut pas car elle dormait. Je pensai à Karjuk et à la banquise. Le mot : « karjuk », incidemment, dans la langue des Innuits, signifie : « flèche ». Le vent se leva, dehors. Je n'avais pas envie d'entendre le vent. J'espérai qu'il n'annonçait pas une tempête. Puis je m'endormis.

NOUS PARTONS SUR LA BANQUISE ; NOUS SUIVONS KARJUK

IL faisait terriblement froid. Je ne savais pas quelle distance nous avions parcourue sur la banquise.

« Poussez ! » cria Imnak. Imnak, moi et les femmes, nous poussâmes le traîneau jusqu'au sommet de la pente de glace où il bascula, puis s'engagea dans la descente.

« Attends ! » cria Imnak à Karjuk.

Karjuk descendit de son traîneau et donna un ordre à son sleen des neiges, tirant sur les montants en corne de tabuk situés à l'arrière du traîneau, grâce auxquels il dirigeait ce véhicule des neiges.

Notre groupe disposait de trois traîneaux. Karjuk en avait un, ainsi que son sleen des neiges. Le deuxième était celui d'Imnak, et le troisième celui de Ram, que les chasseurs rouges avaient tiré jusqu'au Camp Permanent. Le traîneau d'Imnak était tiré par un sleen emprunté à un ami, Akko, et le traîneau de Ram était tiré par un autre sleen, remplaçant celui que le Kur avait tué. Il l'avait échangé à Naartok contre du thé de Bazi. Karjuk était seul sur son traîneau, de même que Ram ; Imnak et moi suivions, avec le traîneau fabriqué par Imnak avec les vestiges du mur. Les quatre femmes voyageaient avec nous, courant, comme nous, près du traîneau. Parfois, comme elles s'épuisaient, nous autorisions l'une ou l'autre à monter sur le traîneau.

Karjuk leva le bras pour faire repartir notre convoi.

« Non, attends ! » cria Imnak. Il regardait le ciel. La tempête n'avait pas encore frappé, mais le ciel se couvrait. Nous étions sur la banquise depuis cinq jours. La tempête menaçait depuis plusieurs jours, mais elle ne s'était pas encore matérialisée. Nous avions eu de la chance. J'ai sans doute mentionné que la nuit arctique est rarement complètement noire. En fait, la visibilité est souvent très bonne, car la lumière des lunes, et même des étoiles, se réfléchit sur les immensités couvertes de glace et de neige. Je regardai les formes irrégulières, tourmentées, étranges et puissantes, qui se dressaient autour de nous, fantastiques dans les ombres denses et la lumière bizarre des lunes et de la neige. Nous étions minuscules au milieu de géométries incroyables et effrayantes. Ces structures gigantesques, façonnées par la morsure amère du vent et les soulèvements de la mer qui s'agitait sous nos pieds, étaient à la fois belles et menaçantes. Parfois, nous sentions la glace bouger. Parfois nous franchissions, prudemment, des courants d'eau libre, ouverts par les mouvements de la glace et se refermant presque sous nos pieds.

Imnak montra le ciel et le sud. Nous ne pouvions plus voir les étoiles. Les nuages les cachaient.

« Dressons le camp ici ! » cria Imnak à Karjuk.

Karjuk ne répondit pas, regardant droit devant lui. Il leva une nouvelle fois le bras.

Ram nous rejoignit.

« Il va y avoir une tempête, » expliqua Imnak. « Nous devons dresser le camp. »

Karjuk leva à nouveau le bras.

« Je dois vérifier les patins de mon traîneau ! » cria Imnak.

Karjuk, immobile, attendit.

Les patins du traîneau étaient en bois. Au début de la saison, généralement à la fin de l'automne, une pâte, une boue formée de terre, d'herbe et de mousse, pour des raisons de solidité, est mise en forme et déposée sur les patins, sur une épaisseur variant entre quinze ou vingt centimètres. La glace adhère à cette couche épaisse dont le bois est enduit, comme elle n'adhérerait pas au bois lui-même. La glace est extrêmement importante. À basse température, la neige devient granuleuse et a une texture un peu comparable à celle du sable. La couche de glace, sur l'enduit en terre fixé sur les patins, réduit les frottements. La couche de boue, que l'on répare, dure généralement toute la saison. La couche de glace, naturellement, est souvent remplacée, parfois plusieurs fois par jour. L'urine, qui gèle instantanément, est souvent utilisée à cet effet. Mais on utilise aussi l'eau produite par la fonte de la neige contenue dans un sac en cuir que l'on porte à même la peau. La nuit, lorsqu'on ne l'utilise pas, on retourne le traîneau, afin que le gel ne colle pas les patins sur la banquise. Les harnais des sleens sont suspendus à un poteau planté verticalement dans la neige, afin que les animaux ne puissent pas les dévorer.

Imnak urina, remettant de la glace sur les patins. Il utilisa également l'eau du sac qu'il portait à même la peau. On peut également prendre de la neige dans la bouche, attendre qu'elle fonde et cracher sur les patins, mais cela prend du temps. Quand on mange de la neige, incidemment, on la laisse fondre complètement dans la bouche avant d'avaler. Cela permet d'économiser la chaleur du corps et évite de soumettre l'organisme à des pressions inutiles.

« Continuons ! » cria Karjuk.

— « Une tempête arrive, » répondit Imnak, montrant le sud. « Dressons le camp. »

— « Nous camperons plus tard, » dit Karjuk.

— « Très bien, » répondit Imnak.

— « Est-il sage de continuer ? » demanda Ram à Imnak.

— « Non, » répliqua Imnak.

Nous redressâmes notre traîneau.

« Attache les esclaves au traîneau, » dit Imnak.

Le vent se levait.

Je pris une lanière de cuir et l'attachai au cou d'Arlene, serrant le nœud. Elle faisait environ quatre mètres de long.

— « Maître ! » protesta Arlene.

« Oh ! » cria-t-elle, brutalement frappée et tombant sur la neige. Elle me regarda, du sang sur les lèvres, effrayée, la laisse au cou.

Audrey me rejoignit rapidement, afin que je l'attache au traîneau. J'attachai une autre lanière de cuir, semblable à celle que j'avais utilisée pour Arlene, autour de son cou. Audrey se tint alors devant moi, la laisse au cou. Je la jetai à genoux dans la neige, près d'Arlene. Il ne fallait pas qu'Audrey pense qu'elle était privilégiée, ou meilleure qu'Arlene. Elles n'étaient que des esclaves à mes pieds. Ensuite, j'attachai les deux laisses à la corne de tabuk verticale située à l'arrière du traîneau, sur le côté droit. Pendant ce temps, Imnak avait attaché Poalu et Barbara de la même manière, à gauche du traîneau.

« Voulez-vous que je vous attache les poignets dans le dos, en plus ? » demandai-je à

Audrey et Arlene.

— « Non, Maître, » répondirent-elles.

— « Debout, Jolis Petits Animaux ! » ordonnai-je.

Elles se levèrent d'un bond, m'obéissant.

Karjuk monta sur les patins de son traîneau et fit claquer son fouet au-dessus de son sleen des neiges.

Le traîneau de Ram suivit.

« En avant ! » cria Imnak, prenant sa place derrière le traîneau et faisant claquer le long fouet à sleen au-dessus du sleen des neiges, l'animal d'Akko, qui était dans le harnais. L'animal, le dos arqué, les griffes de ses larges pattes couvertes de fourrure crissant sur la glace, tira, tendant le harnais, et le traîneau bougea. Imnak ne monta pas sur les patins, mais courut entre eux. Je gagnai la droite du traîneau. Les femmes, à présent attachées, coururent également. Parfois, un homme ou une femme court devant le traîneau, pour accélérer le sleen, qui progresse généralement à la vitesse de qui le précède. Pour le moment, cependant, ce n'était pas nécessaire, puisque deux traîneaux, devant nous, imposaient le rythme, celui de Karjuk et, derrière lui, celui de Ram.

De temps en temps, debout sur les patins, Imnak se retournait et regardait le paysage tourmenté qui s'étendait derrière lui. C'est une habitude de chasseur. Cela lui permet de vérifier ce qui se passe derrière lui et lui indique à quoi ressemblera le paysage quand il reviendra. Grâce à cette habitude, les chasseurs rouges ne se perdent pas. Il lui est plus facile de retrouver son chemin car il sait déjà, en fait, quel aspect aura le paysage. Il a déjà, pour ainsi dire, enregistré son apparence dans sa mémoire. Cette habitude, toutefois, est généralement moins efficace sur la banquise, où nous nous trouvons, à cause de son étrange uniformité. Il reste, bien entendu, les étoiles et les vents. Les vents sont extrêmement importants, sur le plan de l'orientation des chasseurs rouges, car ils tournent suivant les saisons. En fait, même dans le noir, le noir total d'un ciel couvert dans la nuit arctique, quand le vent ne souffle pas, il lui arrive souvent de s'orienter en passant sa main gantée sur l'alignement des cristaux de glace sur les pentes et les blocs, car ceux-ci sont la marque du passage antérieur des vents. Cela ne veut pas dire que les chasseurs rouges ne se perdent jamais. Cela leur arrive. En revanche, un pisteur expérimenté sait en général où il se trouve. L'aspect du paysage, les vents et les étoiles l'aident, ainsi qu'un sens subtil et développé de l'orientation, probablement sélectionné par cet environnement difficile. Il mesure la distance en termes de périodes de sommeil. Curieusement, dans ses descriptions et cartes grossières de la région, tracées dans la neige, il ne s'intéresse guère aux masses ou à la forme des étendues, à supposer qu'il en ait conscience. Il se concentre apparemment sur les éléments géographiques et sur les points de repère. La forme de la péninsule sur laquelle il a un camp permanent, par exemple, l'intéresse moins que la position du camp le plus proche et la distance qui l'en sépare. Je suppose que cela est compréhensible. Si l'on doit choisir entre la fidélité topographique et arriver vivant au camp suivant, on est sans doute prêt à sacrifier l'exactitude à l'efficacité. Et si le chasseur rouge s'égare, il est en mesure, du moins pour un temps, de vivre sur le pays. En général, il transporte avec lui des hameçons, lignes, poignards, collets et harpons. Parfois, quand l'un d'entre eux s'égare, en allant faire des échanges dans le Sud, par exemple, il lui faut des mois pour retrouver le chemin de son camp.

« Où étais-tu ? » lui demande-t-on.

— « Oh, j'étais à la chasse, » répond-il.

Il arrive, bien entendu, qu'il soit obligé de tuer le sleen pour le manger. Il est important, naturellement, dans une telle situation, de tuer le premier. Lorsqu'il a très faim, le sleen de

traîneau peut se retourner contre son maître et le tuer. Il y a de nombreux dangers, dans le Nord, et de nombreuses choses à connaître. J'étais très content d'être en compagnie d'Imnak. Il me paraissait bizarre, mais je l'admirais beaucoup. Je ne m'imaginais pas ne pas lui devoir beaucoup. J'avais de la chance que nous soyons amis car, entre amis, il ne peut pas y avoir de dettes.

Moi aussi, de temps en temps, je me retournais. Ce n'était pas seulement pour me faire une idée de l'aspect du paysage sur le chemin du retour, comportement que j'avais appris d'Imnak, mais également pour une autre raison, que les Guerriers et les chasseurs rouges avaient en commun. C'était également pour voir ce qui se passait derrière.

Je ralentis légèrement, courant près d'Imnak.

« As-tu vu ? » demandai-je.

— « Il est derrière nous depuis quatre jours, » dit-il.

— « Crois-tu que Karjuk sache qu'il est là ? » m'enquis-je.

— « Comment pourrait-il en être autrement ? » demanda Imnak.

— « As-tu des suggestions ? » m'enquis-je.

— « Continuons d'avancer, » répondit Imnak. « Je crois qu'il nous échapperait, sur la glace. Et je ne veux pas tourner le dos à Karjuk. »

— « Mais c'est le Gardien ! » protestai-je.

— « As-tu vu la tête du monstre des neiges qu'il a rapportée au camp ? » demanda Imnak.

— « Oui, » répondis-je.

— « L'as-tu examinée attentivement ? » insista-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « Mais Karjuk est le Gardien, » fis-je remarquer.

— « Oui, » admit Imnak. « Mais *qui* garde-t-il ? »

IMNAK DRESSE LE CAMP ; POALU FAIT BOUILLIR DE LA VIANDE

LE vent rugissait autour de nous et c'était tout juste si je tenais debout.

« Nous devons nous arrêter ! » criai-je à Imnak, dans la tempête. Je ne savais pas s'il m'entendait, pourtant il n'était pas à plus d'un mètre. Il faisait totalement noir. Les lunes et les étoiles étaient cachées. Le vent arrachait presque les vêtements de peau que je portais. Je gardais la main gauche, gantée, sur les provisions du traîneau. Puis il sè mit à neiger, les cristaux nous fouettant le visage, poussés presque horizontalement sur le plat et parmi les promontoires et les escarpements de cette région désolée et stérile. Je baissai ma capuche. La fourrure de lart qui la bordait me fouettait le visage, sur la gauche, et fut presque arrachée sur la droite. J'eus l'impression que mon visage allait geler. Je ne voyais rien. Je continuai en trébuchant, tenant le traîneau. Je ne voyais pas les femmes mais je savais qu'elles étaient attachées au traîneau. Imnak avait décidé de les attacher ainsi afin qu'elles ne disparaissent pas, emportées par la tourmente.

« Nous ne voyons pas où nous allons ! » criai-je à Imnak. « Nous devons nous arrêter ! »

J'entendis le sleem glapir, devant nous, son cri étant déformé par la violence de la tempête. Je sentis qu'Imnak se retournait, puis il fut à nouveau entre les cornes de tabuk, verticales, du traîneau, que j'aperçus grâce à une trouée entre les nuages. Je vis les femmes, aussi, tenant leur laisse, petites, ballottées, couvertes de neige, pathétiques dans la tempête, fatiguées. Puis ce fut à nouveau le noir. Devant, j'avais aperçu le traîneau de Ram, pendant quelques instants. Je n'avais pas vu celui de Karjuk.

« Continuer est de la folie ! » criai-je à Imnak.

Le traîneau s'arrêta, coincé entre deux blocs de glace. Nous le basculâmes, Imnak et moi, de sorte qu'il glissa sur un patin, se redressa. Nous continuâmes.

« Arrêtons ! » criai-je à Imnak.

Je crus entendre un hurlement, mais je n'en fus pas sûr dans le rugissement du vent.

Imnak tira de tout son poids sur les montants verticaux. Je l'aidai. Le traîneau s'arrêta. Je cherchai les laisses d'Arlene et Audrey, puis tirai les femmes jusqu'au traîneau. Ensuite, je gagnai l'avant du traîneau. Le sleen était là, roulé en boule dans la tempête de neige. Sa fourrure frémit sous ma main. Il serait bientôt endormi. J'avais presque de la neige jusqu'aux genoux. À tâtons, je regagnai l'arrière du traîneau. Imnak me criait quelque chose, mais je n'entendais pas. Arlene et Audrey, je m'en rendis compte en avançant la main, étaient accroupies près du traîneau. Je fis le tour de l'arrière du traîneau. Je ne voyais rien. Le vent rugissait furieusement. De l'autre côté du traîneau, tendant la main par-dessus le chargement, je touchai Poalu. Comme les autres femmes, elle était accroupie contre le traîneau. Imnak était à côté de moi. Il me glissa une lanière de cuir dans la main. Je la tirai. Barbara avait disparu. L'extrémité de la lanière avait été coupée. Je voulus partir à sa

recherche dans la neige, mais Imnak s'interposa. Il me repoussa. Je ne résistai pas. Imnak, bien entendu, avait raison. Ce serait de la folie de partir à sa recherche dans le noir rugissant, la neige et le vent. En quelques instants, les traces de pas étaient effacées et, errant stupidement dans le noir et la tempête, on se perdait, se trouvant dangereusement séparé du traîneau et des provisions qu'il contient.

Je ne crois pas que les autres femmes comprirent, sur le moment, que Barbara avait disparu. Poalu, épuisée, s'endormit presque immédiatement près du traîneau. Les autres ne tardèrent pas à dormir également.

« Qu'allons-nous faire ? » demandai-je à Imnak, la bouche contre son oreille.

— « L'un d'entre nous va dormir, l'autre va monter la garde, » répondit-il.

Je ne trouvai rien à répondre. J'eus du mal à croire qu'il ait effectivement dit cela.

« As-tu sommeil ? » s'enquit Imnak.

— « Non ! » criai-je.

— « Prends le premier tour de garde, » dit-il. « Je vais dormir. »

Je restai debout près du traîneau. Imnak se coucha alors près du traîneau. J'eus du mal à croire, compte tenu des circonstances, qu'il pourrait dormir. Pourtant, apparemment, quelques instants plus tard, il dormait.

Au bout d'un moment, je m'accroupis près du traîneau et scrutai l'obscurité.

Le vent hurlait autour du traîneau. Je me demandai si Ram était loin. Je n'avais pas vu Karjuk quand le ciel s'était partiellement dégagé, quelques instants plus tôt. Je me demandai où était Barbara. La lanière de cuir qui l'attachait avait été proprement coupée. La belle esclave blonde avait été capturée mais par qui, ou par quoi, je l'ignorais.

Au bout d'un certain temps, Imnak se réveilla.

« Dors, à présent, » dit-il. « Je vais monter la garde. »

Alors, je dormis.

Je me réveillai, la main d'Imnak sur mon épaule.

« Regarde le sleen, » dit Imnak.

L'animal, qui faisait environ deux mètres de long, était réveillé, agité et nerveux. Ses oreilles étaient dressées, ses narines dilatées. Les griffes de ses larges pattes velues entraient et sortaient. Il ne paraissait pas en colère.

Il dressa le museau dans le vent.

— « Il a flairé quelque chose, » dis-je.

— « Il est excité mais pas troublé, » dit Imnak.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » demandai-je.

— « Que nous sommes en danger, » répondit Imnak. « Il y a des sleens dans les environs. »

— « Mais nous sommes au milieu de la banquise, » rétorquai-je.

— « Dans ce cas, le danger est beaucoup plus grand, » affirma Imnak.

— « Oui, » répondis-je, comprenant ce qu'il voulait dire. Si le sleen des neiges avait flairé des sleens, il s'agissait peut-être d'un groupe d'animaux errant sur la banquise, chassés par la faim des régions de l'intérieur. Ces animaux seraient extrêmement dangereux.

« Peut-être Karjuk, ou Ram, sont-ils à proximité, » avançai-je.

— « Le sleen connaît les animaux de Karjuk et de Ram, » dit-il. « S'il s'agissait d'eux, il ne serait pas aussi agité. »

— « Que devons-nous faire ? » demandai-je.

— « Nous devons nous hâter de construire un abri, » répondit Imnak en se levant. Les

femmes dormaient toujours. La tempête était passée et les trois lunes brillaient sur la neige et la glace. « Nous avons peu de temps, » dit-il.

— « Que puis-je faire ? » demandai-je.

Imnak, avec le talon, traça un cercle d'environ trois mètres de diamètre, dans la neige, près du traîneau.

— « Tasse la neige à l'intérieur du cercle, » expliqua-t-il. « Puis décharge le traîneau et pose nos provisions à l'intérieur du cercle. »

Je fis ce qu'il m'indiquait et Imnak, avec un grand os courbe, sorte de scie, s'attaqua à une coulée de neige proche.

Le sleen s'agita davantage, faisant du bruit.

« Écoute, » dit Imnak. J'écoutai, dans l'air froid et tranquille. Je n'aurais pas pu dire à quelle distance cela se trouvait.

— « Sont-ils sur une piste ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Imnak.

— « La nôtre ? » m'enquis-je.

— « C'est tout à fait probable, » supposa-t-il.

Il avait apporté des blocs de neige et les posait le long du cercle, à l'intérieur de la zone que je piétinais. Le premier bloc fut le plus difficile à extraire de la coulée. Les blocs de la première rangée faisaient approximativement soixante centimètres de long sur trente centimètres de large et d'épaisseur.

Je sursautai, soudain, Audrey s'étant mise à hurler. Imnak courut près d'elle, la scie à la main.

« Où est Barbara ? » hurla Audrey. « Elle a disparu ! » Son visage exprimait l'horreur. À la main, elle avait la laisse coupée de Barbara. Elle s'était réveillée, avait rampé jusqu'à la lanière, avait compris et s'était mise à hurler.

Imnak la frappa et elle tomba sur la neige. Elle se tortilla à ses pieds, sa laisse, qui paraissait sortir de ses fourrures, l'attachant toujours au traîneau.

Imnak resta debout près d'elle, la tête levée, écoutant. Il y avait une modulation audible dans les hurlements de chasse de la meute de sleens. C'était presque comme si le rugissement avait recommencé, revitalisé, neuf.

Imnak fit basculer la capuche d'Audrey. Il la prit par les cheveux et lui tira cruellement la tête en arrière. Sa gorge était totalement exposée. Elle était à genoux. La lame de la scie fut posée sur sa gorge. Puis Imnak la jeta rageusement à plat ventre dans la neige.

Il était évident, à présent, que la meute de sleens venait dans notre direction.

La piste qu'elle suivait était manifestement difficile et fragmentaire, transportée par l'air, ne suggérant guère plus qu'une direction. La tempête avait effacé les traces des traîneaux et les indices ordinaires de la marche. Cette piste difficile à suivre, guère plus qu'une odeur vague dans le vent, dérivant sur la glace, était à présent, à cause du hurlement d'Audrey, précisée par un indice auditif, lequel indiquait la distance approximative et la direction à la meute. Elle avait à présent, pratiquement, localisé sa proie. C'était comparable au plaisir que le chasseur éprouve lorsqu'il aperçoit son gibier pour la première fois.

Audrey pleurait dans la neige.

J'écoutai les sleens, au loin.

Imnak posa le premier bloc de la deuxième rangée à cheval sur deux blocs de la première. Les blocs de la deuxième rangée étaient légèrement plus petits que ceux de la première.

« Barbara a disparu, » me dit Arlene. Elle se tenait près de moi, la laisse qu'elle portait au cou l'attachant au traîneau.

- « Oui, » répondis-je.
- « Où est-elle ? » s'enquit Arlene.
- « La lanière a été coupée, » répondis-je. « Elle a été capturée. »
- « Où ? » s'enquit Arlene.
- « Je ne sais pas, » dis-je.
- « Retournons, » supplia Arlene.

Je la pris dans mes bras et la regardai dans les yeux. Comme elle était belle ! Pendant quelques instants, j'éprouvai de la tendresse pour elle.

« S'il te plaît, retournons, » supplia-t-elle.

Puis je me souvins que c'était une esclave.

Rapidement, elle s'agenouilla.

« Pardonne-moi, Maître, » dit-elle.

J'écoutai. Les cris de chasse des sleens nous parvenaient.

— « Même si nous voulions retourner, » expliquai-je à Arlene, « il ne semble pas possible que nous le puissions. »

— « J'entends des sleens, » dit-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Oh, non ! » s'écria-t-elle.

— « Si, » dis-je.

Je la regardai. Elle était très belle. Il serait tragique que ce joli corps soit déchiqueté par des sleens rendus fous par la faim.

Elle frémit.

J'écoutai les sleens. Le bruit était, à présent, très net.

« Combien de temps reste-t-il ? » demandai-je à Imnak.

Il ne répondit pas et continua, rapidement, sans s'arrêter, de couper des blocs de neige.

« Imnak ! » cria Poalu, « tu auras besoin du poignard et de la glace ! »

Je ne compris pas cela.

« Détache Poalu et les autres, » dit Imnak.

Je libérerai les femmes.

« Aide-moi à mettre les provisions dans le cercle, » dis-je à Arlene.

Accroupie dans le cercle, Poalu se mit à travailler près de la lampe. Frappant deux morceaux de pyrite l'un contre l'autre, elle projeta des étincelles sur une mèche d'herbe sèche. La lampe fut allumée.

Imnak termina la deuxième rangée de blocs.

« Chardon, » dit Poalu à Audrey, « apporte la grille et la bouilloire ! » Une des premières choses que l'on fait, après avoir allumé la lampe qui sert de lumière, de poêle et de cuisinière dans les minuscules abris, c'est de faire fondre de la neige pour pouvoir boire de l'eau et faire chauffer l'eau pour bouillir la viande.

Notre sleen, soudain, rejeta la tête en arrière et poussa un glapissement strident, long et hideux.

« Il va se tourner contre nous, » dit Imnak.

— « Dois-je le tuer pendant qu'il en est encore temps ? » demandai-je.

— « Attache-lui la gueule et lie-lui les pattes, » répondit Imnak. « La folie va passer. »

Je ramassai la lanière de cuir qui attachait les femmes.

— « Je les vois, à présent, » dit Arlene. « Là-bas ! Là-bas ! »

Le sleen se débattit mais, le basculant sur le flanc dans la neige, je lui attachai la gueule. Puis je liai ses trois paires de pattes.

— « Mets-le dans l'abri, » dit Imnak.

Je détachai la partie du harnais fixée au traîneau et, par le harnais lui-même, toujours sur l'animal, le traînai dans l'abri.

— « S'il se débat, il va briser les murs ou éteindre la lampe, » prévins-je.

— « Ne le laisse pas faire, » répondit-il.

J'attachai les pattes antérieures du sleen à sa dernière paire de pattes postérieures, celles qui lui permettent de bondir. Il lui serait, de ce fait, très difficile de se débattre et sa puissance se dissiperait largement dans le cercle de ses liens.

— « Ils approchent ! » cria Arlene.

— « Entre dans l'abri ! » lui ordonnai-je. Imnak n'avait construit que deux rangs et une partie du troisième. Il ne cessa pas, cependant, de couper des blocs dans la coulée. On utilise, dans la mesure du possible, une coulée de neige formée au cours de la même tempête. La structure de la coulée, de ce fait, contient généralement moins de fissures, strates et brisures, lesquelles auraient pour effet de rendre les blocs moins solides.

Arlene me rejoignit derrière le mur bas et circulaire. Les hurlements de chasse des sleens étaient à présent proches et distincts. À mon avis, ils n'étaient pas à plus d'un demi-pasang.

« Il reste peu de temps, Imnak ! » criai-je. « Reviens dans l'abri ! »

Il continua de couper des blocs de glace, bien qu'il ne prenne plus la peine de les placer sur les murs. En général, on pose les blocs de l'intérieur. Quand l'abri en forme de dôme est terminé, ce qui n'était pas le cas du nôtre, le dernier bloc est posé sur l'extérieur et le constructeur entre à l'intérieur puis, avec la scie, l'ajustant, le met en place. On laisse un trou pour le passage de l'air et de la fumée. Les murs d'Imnak étaient bruts et irréguliers. La scie suffit, quand on en a le temps, pour donner sa forme définitive à l'abri. Les espaces séparant les blocs sont bouchés avec de la neige, utilisée comme mortier.

— « Prépare-toi à combattre les sleens, » me dit Imnak.

Je pris position derrière le mur bas, la lance à la main.

— « Rejoins-moi, » lui dis-je, « nous combattons tous les deux de l'intérieur. »

— « Je le ferai, » répondit-il. Puis il demanda à Poalu : « L'eau bout-elle ? »

— « Non, » répondit-elle, « mais elle est chaude. »

— « Vite, Imnak ! » appelai-je. Je ne comprenais pas pourquoi il continuait de couper des blocs que nous n'avions pas le temps de poser sur les murs. En outre, je ne comprenais pas pourquoi Poalu devait faire bouillir de l'eau sur la petite lampe ovale. Le moment me semblait mal choisi pour entreprendre des tâches domestiques.

Les sleens, à présent, faisaient penser à un nuage noir se divisant dans le vent, puis se reconstituant, filant vers nous sur la glace. Le nuage n'était plus qu'à un quart de pasang.

« Est-ce la fin, Maître ? » demanda Arlene.

— « Apparemment, » répondis-je. « Pour ma part, ce sera une bonne bataille ; je suis désolé, toutefois, que tu sois là. »

— « Ne veux-tu pas m'affranchir ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Si nous devions mourir sous les crocs des sleens, je quitterais le monde en homme libre et elle en esclave. C'était ce que nous étions.

— « Bien, Maître, » dit-elle.

Les hurlements hideux des sleens nous perçaient les oreilles. Nous entendions également, dans l'air glacé, le souffle des animaux, leurs hoquets, le crissement de leurs griffes sur la glace.

Imnak, à présent, avec un poignard, creusait dans la glace à environ six mètres de l'abri

inachevé.

Les sleens étaient à présent à environ deux cents mètres, rapides, frénétiques.

Imnak gagna rapidement le mur de l'abri. Puis, au lieu de nous rejoindre, il prit des mains de Poalu une tranche de viande et, dans l'autre main, la poignée de la bouilloire. Il retourna en hâte près du trou qu'il avait creusé. Il enfonça la viande sur la lame du poignard puis glissa le manche du poignard dans le trou taillé dans la glace. Il versa ensuite de l'eau dans le trou, autour du manche. Il n'attendit qu'un instant car l'eau, dans la température que nous connaissions, gela presque immédiatement, fixant le poignard aussi solidement que s'il avait été scellé dans du ciment.

« Vite ! » criai-je.

Un sleen était sur Imnak. Il tomba, roulant avec l'animal. Je bondis par-dessus le mur, courus jusqu'à lui et plongeai ma lance dans l'animal, le maintenant sur la glace, tandis qu'Imnak, les vêtements déchirés, se relevait. Il donna un coup de pied à un sleen qui se jetait sur moi, l'atteignant sur le mufle. Je tirai ma lance de l'animal blessé, qui se redressa péniblement, la gueule ouverte, et repoussai un autre sleen avec la hampe. Imnak me hurlait dans l'oreille. Avec la pointe de la lance, j'écartai la gueule du sleen blessé. Puis d'autres sleens nous encerclèrent. Imnak, criant, donnant des coups de pied, me tira vers l'abri. Un autre sleen me frôla. Un autre déchira la fourrure de ma botte. Puis nous nous retrouvâmes derrière le mur bas, Imnak et moi, armés de nos lances. Le flot de sleens, l'essentiel du troupeau, entoura alors l'abri circulaire, crachant et glapissant. Leurs yeux étincelaient dans la lumière des lunes. J'en repoussai un avec ma lance. Imnak écarta également un animal. Notre sleen, frénétique, se débattait. Un animal bondit dans le cercle de neige et, sous lui, je le soulevai et le jetai parmi les autres. Audrey hurla. Poalu jeta l'huile de la lampe, brûlant la face d'un animal. Arlene, avec un hurlement, tournoya, attaquée par un autre sleen, la manche déchirée. Je pris l'animal à la gorge et, saisissant sa patte antérieure gauche, le rejetai parmi les autres. Imnak repoussa un autre sleen. Je repris alors ma lance. Je la plongeai dans la face d'un autre sleen qui, la tête levée, se préparait à bondir par-dessus le mur. Il recula, crachant et grognant.

Puis les sleens s'éloignèrent à six ou sept mètres, foncés sur la glace, bien qu'il s'agisse de sleens des neiges. Quelques-uns firent le tour de l'abri.

L'un d'entre eux fonça sur l'abri et bondit, mais je parvins à contrer sa charge avec la pointe de ma lance et, la face couverte de sang, tordue, la lance lui ayant transpercé la joue, je parvins à détourner sa charge sur le côté et il tomba, grondant, se débarrassant de la lance, à côté de l'abri. Imnak en repoussa deux autres.

Puis il y eut quelques instants de calme.

« Ils sont tellement nombreux, » dit Arlene.

— « C'est une grosse meute, » dis-je.

Je ne pouvais pas compter correctement les animaux, dans la lumière incertaine et les ombres, outre qu'ils se mêlaient et changeaient de place, mais il était clair qu'ils étaient nombreux, probablement plus de cinquante. On trouve des meutes de cent vingt animaux.

« Je te souhaite tout le bien, Imnak, » dis-je.

— « Vas-tu partir ? » s'enquit-il. « Le moment n'est pas bien choisi. »

— « Il y a beaucoup de sleens, » fis-je remarquer.

— « C'est exact, » répondit Imnak.

— « N'es-tu pas prêt à mourir ? » lui demandai-je.

— « Pas moi, » répondit-il. « Les chasseurs rouges n'attendent pas la mort. Il est possible qu'ils meurent, mais cela arrive toujours par surprise. »

Je rejetai la tête en arrière et ris comme un idiot.

« Pourquoi ris-tu, Tarl, toi qui chasses avec moi ? » demanda-t-il.

— « Compte tenu de la situation dans laquelle nous nous trouvons, » répondis-je, « je présume que tu n'as pas l'intention de mourir. »

— « Exactement, » dit-il. « Tu as compris. Cela ne fait pas partie de mes projets. »

— « Imnak, » dit Poalu, « n'a pas peur du Sleen de la Mort. »

— « S'il vient de mon côté, » dit Imnak, « je l'attellerai à mon traîneau. »

— « Je serai fier de mourir à tes côtés, Imnak, » dis-je.

— « Il n'est même pas agréable de vivre à côté de moi, » répondit Imnak. « Tel est mon point de vue sur la question. »

— « Là, je suis d'accord avec toi, » dis-je.

Je regardai Arlene dans les yeux.

— « N'y a-t-il aucun espoir ? » demanda-t-elle.

— « À mon avis, tout est perdu, » répondis-je. « Je regrette que tu sois ici. »

Elle posa la tête contre mon bras. Elle me regarda.

— « Je n'ai aucune envie d'être ailleurs, » dit-elle.

— « Je préférerais être dans la Maison des Festins, » déclara Imnak.

— « Tout n'est pas perdu, » intervint Poalu.

— « Regarde, » ajouta Imnak.

Je regardai la glace.

— « Non, » dis-je avec révolusion.

— « Veux-tu vivre ? » s'enquit Imnak.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas, nous devons faire ce qui est nécessaire pour atteindre cet objectif, » dit-il.

Je regardai la glace, comprenant l'intelligence, l'efficacité hideuse, du piège à sleens que Imnak avait rapidement installé, la meute approchant tandis qu'il travaillait.

Un gros animal fit le tour de la viande fichée sur le poignard puis, soudain, la mordit pour la dégager de la lame. Il arracha la viande, s'en allant avec, s'étant coupé la mâchoire avec le tranchant du poignard. Il y eut alors du sang chaud et frais sur le poignard. Un autre sleen, rendu fou par l'odeur, les côtes saillant sous sa fourrure, se précipita sur le poignard, léchant le sang. Bien entendu, le poignard, solidement fixé dans la glace, lui coupa les lèvres et la langue. Dans la frénésie de sa faim, le sleen, à nouveau stimulé par le sang nouvellement versé, redoubla d'efforts pour le lécher. Un autre animal, plus gros, le mordit et l'éloigna de la lame, qu'il se mit également à lécher, se coupant, à son tour, les lèvres et la langue. Il y avait une plaque de sang noir, gelé, autour de la lame tachée. Un sleen attaqua le premier animal dont la gueule saignait abondamment. Dans un triangle enragé, vicieux, de fourrure et de gueules, les deux animaux combattirent. La gorge de l'un d'entre eux fut tranchée et, aussitôt, quatre ou cinq formes noires se jetèrent sur l'animal abattu, plongeant les crocs dans son ventre et le dévorant. Il poussa des hurlements hideux. D'autres sleens voulurent participer à l'orgie. Deux ou trois grimpèrent littéralement sur le dos de ceux qui mangeaient, essayant de se frayer un chemin entre eux. D'autres sleens se jetèrent sur le poignard. Le sang, abandonné pendant quelques instants sur l'acier, avait gelé. Deux sleens se battirent pour lécher le sang gelé sur la lame. Aussitôt, la lame leur coupa les lèvres et la langue, de sorte que du sang frais coula à nouveau. Un sleen peut se tuer, de cette manière, léchant la lame jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son sang.

Arlene et Audrey détournèrent la tête.

Mais aucun sleen, cette nuit-là, ne perdit tout son sang, victime du piège simple et cruel, car les animaux étaient trop nombreux et trop affamés pour que cela puisse se produire.

Dès qu'un sleen devenait faible, ou que la stimulation du sang devenait insoutenable, les autres animaux, torturés par la faim, l'attaquaient.

Moins d'une ahn plus tard, stupéfait, je vis Imnak sortir de l'abri inachevé et, passant parmi les sleens repus, les sleens qui mangeaient et les sleens morts, gagner la coulée de neige et rapporter des blocs à l'abri.

Quelques instants plus tard, j'allai l'aider. Nous passions à quelques centimètres de sleens des neiges féroces, et c'était à peine s'ils faisaient attention à nous.

Entre vingt et trente sleens avaient été tués, tous par les autres animaux de la meute. Les survivants les avaient dévorés. Quelques-uns continuaient, rongant les os et fouillant les abdomens ouverts.

Plusieurs animaux, repus, dormaient, roulés en boule dans la neige.

Imnak ajouta les nouveaux blocs à l'abri en neige puis, avec sa scie, coupa les blocs dont il avait besoin pour terminer la structure basse, en forme de dôme. Il ne faut pas longtemps pour construire une telle structure, si la neige convient. Je ne crois pas que, en tout, cela lui prit plus de quarante ou cinquante minutes. Avec la scie, il égalisa les blocs, puis boucha les interstices avec de la neige. À l'intérieur, Poalu avait rallumé la lampe et faisait déjà fondre de la neige pour boire et bouillir de la viande.

LE VISAGE DANS LE CIEL ; LES CODES ; IMNAK PREND LE PREMIER TOUR DE GARDE

Nous continuâmes en direction du nord.

Il y avait quatre périodes de sommeil que nous avions quitté l'abri en neige, où nous avions été menacés par une meute de sleens. Chaque fois que nous nous arrêtions pour dormir, nous construisions un tel abri.

La frénésie de notre sleen avait passé rapidement, même quand nous avions construit notre premier abri, mais je l'avais laissé attaché, ne lui déliant la mâchoire que pour le faire manger, en raison de la présence des sleens sauvages à proximité. Après avoir dormi dans le premier abri, nous étions partis en reconnaissance. L'essentiel de la meute était parti, gavé de viande. Imnak avait récupéré son poignard, celui-ci n'ayant pas fait de nouvelles victimes. Cinq sleens étaient restés, reniflant les fourrures et les os des membres tombés de la meute. Ils nous regardèrent de loin, lugubrement.

Nous avons quitté notre abri et repris la direction du nord, notre sleen à nouveau attelé. Les cinq sleens nous avaient suivis, à environ un demi-pasang. Nous les apercevions de temps en temps.

Leur présence n'excitait plus notre sleen.

« Comme ces sleens sont des animaux paresseux ! » s'exclama Imnak. « Ils n'ont pas vraiment faim, mais ils nous gardent présents à l'esprit. Ils devraient chasser le bosk des neiges, le sleen marin, ou bien fouiller la neige à la recherche de leems en état d'hibernation. »

— « Je suppose que tu as raison, » dis-je.

— « Mais regarde-les, » reprit-il à juste titre. « Ils sont là. Ils devraient avoir honte. »

— « Oui, » répondis-je, « certainement. »

— « Aucun sleen qui se respecte ne suivrait ainsi les hommes, » déclara-t-il.

— « Tu as vraisemblablement raison, » admis-je. Bien que les sleens ne soient pas difficiles, l'homme n'était pas leur proie préférée.

— « Mais ils sont là, » dit Imnak.

— « Manifestement, » répondis-je.

— « Nous devons donner une leçon à ces animaux paresseux et avides, » déclara-t-il.

— « Je doute que nous puissions assez les approcher pour leur faire du mal, » répondis-je.

« Quand ils auront faim, ils viendront. »

— « Mais ils seront alors extrêmement dangereux, » précisa Imnak. « Et ils sont cinq. »

— « Exact, » reconnus-je. Il me semblait improbable que nous puissions soutenir l'attaque de cinq sleens, sans abri. Instinctivement, quand ils sont en groupe, ces animaux ont tendance à attaquer simultanément de plusieurs directions. L'abri, incidemment, les dérouta. Ce n'est pas une forme qui libère leur comportement d'attaque habituel. Notre

meilleure solution, probablement, si nous étions pris à découvert, consisterait à combattre dos à dos, les femmes à nos pieds. Même ainsi, les animaux pourraient nous les enlever. La meilleure solution consisterait à être adossés à une paroi de glace.

Avant d'aller dormir, ce soir-là, et après que Imnak eut construit notre abri, il avait sorti de nos affaires plusieurs fanons de baleine, provenant de la baleine bleue que nous avions tuée avant de chasser la grosse Baleine noire de Hunjer. Il les avait emportés. Je n'avais pas compris pourquoi.

— « Que fais-tu ? » lui demandai-je.

Il travaillait à la lumière de la lampe.

— « Regarde, » dit-il.

Il prit une baleine, ou fanon, d'environ trente centimètres de long et, avec son poignard, tailla les deux extrémités en pointe. Puis, soigneusement, il tordit la baleine, celle-ci formant plusieurs S. Sa souplesse autorise cela, mais elle était soumise à une tension importante, bien entendu, risquant à tout instant de reprendre sa forme d'origine. Ensuite, il attacha la baleine, pliée comme elle était, avec un solide tendon de tabuk. Le tendon, bien entendu, maintenait la baleine dans cette position, celle-ci constituant, de ce fait, un puissant ressort bandé. Si le tendon cassait, je n'aurais pas voulu me trouver à proximité de ce ressort de baleine taillée en pointe aux extrémités.

« Mets-le de côté, » dit Imnak.

Imnak confectionna plusieurs objets semblables. Puis il les glissa un par un dans des morceaux de viande.

Il jeta un de ces morceaux de viande, contenant une baleine, à l'extérieur de l'abri.

« À présent, dormons, » dit-il.

— « Ce que tu fais est terrifiant, Imnak, » fis-je remarquer.

— « Veux-tu vivre ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas, ne conteste pas, » dit-il. « C'est nous ou le sleen. »

Je restai longtemps éveillé. Puis, soudain, strident, horrible, j'entendis le hurlement de l'animal. Le tendon s'était dissout dans son estomac.

« Qu'est-ce que c'est ? » s'écria Arlene.

— « Ce n'est rien, » répondis-je.

Puis je m'endormis.

Nous continuâmes en direction du nord.

Aucun sleen ne nous suivit. Un sleen avait été tué près de notre abri, quatre périodes de sommeil auparavant, tandis qu'il rôdait. Il avait été dévoré par les quatre autres. Deux animaux, apparemment repus de viande, étaient partis dans une autre direction. Les deux autres nous avaient suivis. La veille, une période de sommeil auparavant, alors que nous partions, Imnak avait jeté un de ses morceaux de viande, contenant une baleine, dans nos traces. L'animal le plus agressif arriva le premier sur la viande. Il mourut une ahn plus tard, tandis qu'il nous suivait. Le deuxième animal, plus timide, se tapit près de lui. Il attendit qu'il ait cessé de bouger pour commencer son repas. À notre réveil, après la période de sommeil suivante, quand nous eûmes attelé le sleen au traîneau, Imnak jeta à nouveau un de ses cruels morceaux de viande. Quelques heures plus tard, quand nous entendîmes un hurlement de douleur et de mort, Imnak se retourna.

« Vite ! » dit-il. « Il y a de la viande ! »

Quand nous arrivâmes près de l'animal, il gisait sur le flanc, les yeux ouverts, immobile.

La douleur devait être insupportable. Il ne résista pas à nos lances.

« Nous allons construire un abri, » dit Imnak.

Une nouvelle fois, comme de coutume, il trouva une coulée de neige convenable et entreprit de couper des blocs. Nous pouvons appeler ce type d'abri : igloo, ou iglou, je suppose, car c'est le mot, un mot innuit, en fait, qui vient à l'esprit. Cependant, dans la langue des Innuits, ou du Peuple, le mot : « igloo », ou « iglou » désigne plus généralement une maison. Plus précisément, il n'est pas nécessaire qu'un igloo soit constitué de neige et de glace. La hutte partiellement enterrée d'Imnak, au Camp Permanent, par exemple, était également un igloo.

Bientôt, Imnak eut terminé l'abri et me rejoignit dehors. À l'intérieur, les femmes préparaient le dîner.

« À présent, nous sommes débarrassés des sleens, » dis-je.

— « Il est peu probable que les sleens, de nouveaux sleens, » admit-il, « s'aventurent aussi loin sur la banquise. »

— « Nous n'avons pratiquement rien à craindre d'eux, » en conclus-je.

— « Cependant, » reprit Imnak, « c'est le pays des monstres des neiges. »

— « Je n'en ai vu aucun, » répondis-je, « depuis plusieurs périodes de sommeil. »

Plusieurs périodes de sommeil auparavant, nous avions aperçu un monstre des neiges. Cependant nous ne l'avions pas revu depuis la tempête.

— « Entrons, » dit Imnak. « La nuit va être fraîche. »

Je souris intérieurement. La température devait être approximativement de soixante en dessous de zéro.

Je regardai, dans le ciel, les bandes et les rideaux de lumière, essentiellement jaunâtre et verdâtre, à des centaines de kilomètres d'altitude. Il s'agit d'un phénomène atmosphérique causé par des particules chargées électriquement, provenant du soleil et bombardant les couches supérieures de l'atmosphère. Il était exceptionnel que cela se produise à cette période de l'année. Cela arrive plus fréquemment aux équinoxes d'automne et de printemps. Dans des conditions de lumière différentes, ces bandes et ces rideaux peuvent être violets, rouges ou orange, en fonction de leur altitude. Le déluge silencieux de particules chargées, ayant traversé des millions de kilomètres d'espace, tombant sur l'atmosphère, était très beau. Sur Terre, ce phénomène s'appelle parfois : aurore boréale. Il se produit également, bien entendu, dans le sud, à proximité du Pôle Sud.

J'appelai Arlene et elle sortit, suivie d'Audrey. Pendant quelques instants, nous regardâmes les lumières en silence. Puis je leur fis signe de rentrer dans l'abri.

Environ une ahn plus tard, Arlene était dans mes bras.

« C'était très beau, » dit-elle.

— « Oui », répondis-je.

— « La nuit est tellement calme, dehors, » reprit-elle. « Comme le Nord est beau ! »

— « Oui, » dis-je. Tout était très silencieux, très calme, très tranquille, très paisible.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle soudain.

— « Imnak ! » appelai-je.

— « J'ai entendu, » répondit-il.

Nous écoutâmes attentivement. Pendant quelques instants, nous n'entendîmes rien. Puis nous entendîmes la neige et la glace crisser. Il y avait quelque chose, dehors.

— « Est-ce un sleen ? » demandai-je.

— « Écoute, » dit-il.

Quelques instants plus tard, Arlene demanda :

— « Est-ce un sleen ? »

— « Non, » répondis-je. « Cela marche sur deux pattes. »

Puis le bruit disparut. J'entendis Imnak remettre son poignard dans son fourreau. Je rengainai également ma lame.

« Je sors, » annonçai-je.

Je mis mes fourrures. L'anorak extérieur, je le retrouvai dans le long couloir d'entrée de l'abri. L'entrée, telle qu'elle était conçue, empêchait le vent de pénétrer directement dans l'abri. Il est généralement préférable de laisser la fourrure de l'anorak extérieur dans le couloir d'entrée, où il fait plus froid. On brosse la neige de l'anorak avant de se baisser et de gagner l'intérieur de l'abri mais, dans l'abri, le résidu de neige fondrait, mouillant le vêtement. Plus tard, une fois la lampe éteinte, le vêtement pourrait geler et devenir raide. Il est préférable que la fourrure ne soit pas continuellement exposée à ce cycle d'humidification et de gel ; en outre, l'anorak extérieur est généralement trop grand pour le chevalet où on fait sécher les bottes et les moufles. Et, naturellement, il est plus facile d'enfiler le vêtement quand il n'est pas raide.

Accroupi, je me dirigeai vers l'entrée. Le couloir-tunnel, fait environ un mètre de haut, à l'extrémité intérieure. En général, on déploie la tente en peau, dans l'abri en neige, ce qui améliore l'isolation. On l'attache à des chevilles fixées sur la partie externe du toit. Cependant, pour cette période de sommeil, nous n'avions pas déployé la peau de la tente. J'avais écarté le rideau de peau, cependant, qui fermait l'entrée. À l'extrémité extérieure cependant, celui-ci faisait environ un mètre cinquante de haut. Les dimensions du tunnel sont conçues de manière à éviter l'usure et la déchirure des vêtements et des moufles, ce qui peut avoir des conséquences très graves dans ce type de température ; l'aiguille et le fil, dans l'arctique, sont parfois aussi importants que le poignard et le harpon. Un autre avantage des dimensions du tunnel, bien entendu, est qu'on peut en sortir avec l'arme prête. Cela peut avoir son importance dans un pays où il y a de nombreux animaux dangereux.

Je progressai dans le tunnel. J'entendis Imnak derrière moi.

À l'extrémité du tunnel, je me glissai entre les blocs de neige qui fermaient pratiquement l'ouverture. On ne peut pas fermer hermétiquement l'abri, bien entendu ; cela pourrait être extrêmement dangereux ; il doit être correctement ventilé, surtout quand la lampe est allumée. L'air de l'entrée, ou d'une autre ouverture, entrant dans l'abri et, chauffé, s'échappant par le trou destiné à la fumée, fournit la ventilation nécessaire.

Quand je sortis, le poignard à la main, je regardai prudemment autour de moi. Quelques instants plus tard, le poignard également à la main, Imnak me rejoignit.

Tout paraissait très calme...

Les femmes, Poalu d'abord, puis Arlene et Audrey, sortirent.

Tout était très calme, désolé et glacé.

L'aurore boréale tournoyait et jouait dans le ciel.

Imnak et moi, le poignard à la main, les femmes restant près de l'abri, explorâmes les environs.

« Je n'ai rien trouvé, » dis-je à Imnak.

— « Moi non plus, » répondit-il.

— « Il y avait quelque chose, » repris-je, « puisque nous avons entendu du bruit. »

— « Avez-vous trouvé des empreintes ? » s'enquit Arlene.

— « Non, » répondis-je.

— « La glace est dure, » fit remarquer Imnak.

- « Mais il y avait quelque chose, » insistai-je.
- « Oui, » dit Imnak.
- « À présent, il n'y a apparemment plus rien, » repris-je.
- « Non, » admit Imnak.

Je regardai autour de moi.

- « C'est parti, » dis-je. Nous rengainâmes nos poignards.

— « Peut-être n'y avait-il rien, » dit Arlene. « Peut-être était-ce simplement la glace et le vent. »

- « Non, » répondis-je. « Il y avait quelque chose. »

- « Aiii ! » s'écria Imnak, montrant soudain le ciel. Arlene hurla.

Dans les lumières du ciel, dans ces bandes et rideaux aux miroitements subtils, essentiellement d'un vert jaunâtre, à plusieurs centaines de kilomètres d'altitude, apparut nettement, bien que pendant quelques brefs instants, le visage gigantesque et hideux d'un Kur.

Nous le regardâmes en silence, Imnak et moi. Poalu ne dit rien. Audrey hurla et tourna la tête. Arlene s'accrocha à mon bras.

Il était impossible de ne pas identifier ce visage taillé dans la lumière et l'ombre. C'était manifestement celui d'un Kur. Les contours étaient broussailleux. Les yeux paraissaient brûler, comme constitués de flammes. Les narines étaient dilatées. La gueule comportait des crocs. Puis ses lèvres se distendirent ce qui, chez le Kur, signifie l'impatience, le plaisir, l'amusement. Ensuite, les oreilles se plaquèrent sur la tête. Puis le visage s'estompa et disparut, les yeux en dernier, comme il était venu. J'avais pu constater, avant que les oreilles se rabattent contre le crâne, que l'une d'entre elles, la gauche, était partiellement arrachée. Puis les lumières elles-mêmes disparurent et nous vîmes les étoiles sur l'horizon polaire désolé.

- « Qu'est-ce que c'était ? » demanda Arlene.

- « C'était ce que tu servais, » répondis-je.

- « Non, non ! » s'écria-t-elle.

- « Cela nous montre certainement que nous devons faire demi-tour, » dit Poalu.

- « Non, » dit Imnak.

- « Ne crois-tu pas que ce soit un signe ? » demanda-t-elle.

- « Je crois que c'est un signe, » acquiesça-t-il.

- « Alors, nous devons faire demi-tour, » dit-elle.

- « Non, » répondit Imnak.

- « Ce signe n'indique pas que nous devons faire demi-tour ? » s'enquit-elle.

- « Je ne crois pas, » dit-il.

- « Que signifie-t-il, alors ? » demanda Poalu.

- « À mon avis, » répondit Imnak, « il signifie qu'il est trop tard pour faire demi-tour. »

- « Je crois que tu as raison, Imnak, » dis-je.

Je regardai le ciel. Il était effectivement trop tard pour faire demi-tour. J'étais arrivé, après un long voyage, dans le pays de Zarendargar, près du camp de mon ennemi, près du camp de Demi-Oreille.

- « Je crois, Imnak, » dis-je, « que je suis sur le point de trouver celui que je cherche. »

- « Peut-être *lui* t'a-t-il déjà trouvé, » fit ressortir Imnak.

- « Peut-être, » répondis-je, « il est difficile de le savoir. »

- « Fuyons, Maître, » sanglota Arlene.

- « J'appartiens à la Caste des Guerriers, » répliquai-je.

— « Mais tu risques de mourir, » dit-elle.

— « Cela est mentionné dans les Codes, » répondis-je.

— « Que sont les Codes ? » demanda-t-elle.

— « Ils sont rien et tout, » répondis-je. « Ils sont un peu de bruit et l'acier du cœur. Ils sont dépourvus de sens et absolument significatifs. Ils sont la différence. Sans les Codes, les hommes seraient des Kurii. »

— « Des Kurii ? » fit-elle.

— « Des monstres semblables aux monstres des neiges, mais pires, » expliquai-je. « Des monstres dont tu as vu le visage dans le ciel. »

— « Tu n'es pas obligé de respecter les Codes, » dit-elle.

— « J'ai autrefois trahi les Codes, » répondis-je. « Je n'ai pas l'intention de recommencer. » Je la regardai. « On ne comprend vraiment ce que signifie le fait d'être debout que lorsqu'on est tombé. Lorsqu'on est tombé, vois-tu, on sait ce que signifie le fait d'être debout. »

— « Personne ne saurait que tu as trahi les Codes, » insista-t-elle.

— « *Moi*, je le saurais, » répondis-je, « et j'appartiens à la Caste des Guerriers. »

— « Que signifie le fait d'appartenir à la Caste des Guerriers ? » s'enquit-elle.

— « Cela signifie le respect des Codes, » répondis-je. « Peut-être crois-tu que la qualité de Guerrier consiste à être fort et grand, à bien savoir utiliser les armes, à porter une lame sur la hanche, à savoir saisir une lance, à porter du rouge, à porter un casque sur la tête, mais ces choses-là ne sont pas véritablement nécessaires ; ce ne sont pas elles qui font véritablement qu'un homme est un Guerrier et un autre pas. De nombreux hommes sont grands, forts et adroits aux armes. N'importe quel homme, s'il l'ose, peut endosser le Rouge et se barder d'armes. N'importe quel homme peut porter l'acier du casque sur la tête. Mais ce n'est ni le Rouge ni l'acier qui font le Guerrier. »

Elle me regarda.

« Ce sont les Codes, » conclus-je.

— « Abandonne tes Codes, » dit-elle.

— « On ne parle pas des Codes à une esclave, » dis-je.

— « Abandonne-les, » insista-t-elle.

— « À genoux, Esclave ! » ordonnai-je.

Elle me regarda avec frayeur puis s'agenouilla rapidement devant moi, sur la neige, dans la lumière des lunes. Elle leva les yeux vers moi.

— « Pardonne-moi, Maître, » dit-elle. « Je t'en prie, ne me tue pas ! » Elle posa la tête sur mes pieds, serrant mes bottes entre ses mains. « Je t'en prie, ne me tue pas, » répéta-t-elle. « Pardonne-moi. Permets-moi d'apaiser ton âme ! Permets-moi de t'apaiser ! »

— « Rampe dans l'abri ! » ordonnai-je. Elle obéit, la tête baissée, tremblante, esclave terrifiée qui a déplu à son maître.

Je la regardai disparaître.

— « Je t'en prie, ne la tue pas, » supplia Audrey, s'agenouillant devant moi.

Imnak la frappa, la projetant dans la neige.

— « Il fera comme il l'entend, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit Audrey, son joli petit animal à peau blanche.

Audrey suivit Arlene dans la hutte. Puis Poalu et Imnak entrèrent également. Je jetai un dernier regard au ciel puis les suivis.

À l'intérieur, Arlene avait déjà quitté ses fourrures et s'était agenouillée, la tête baissée, près de l'endroit où je dormirais.

« L'esclave supplie de donner du plaisir à son Maître, » dit-elle.

— « Très bien, » répondis-je.

Bientôt, ma colère se dissipa. Je fus positivement incapable de l'entretenir. C'était une esclave terriblement douce et adroite. Même si j'avais eu l'intention de la punir, ce qui n'était pas le cas, la qualité et la diligence de ses services d'esclave lui auraient certainement permis d'obtenir la levée de la punition. Une belle esclave, bien entendu, n'a aucun pouvoir officiel ou juridique. Néanmoins, il serait naïf de sous-estimer le poids et l'influence de sa beauté, de sa vulnérabilité et de ses actes. Ses comportements d'exposition et de soumission, ainsi que ses performances, exercent une influence considérable sur le traitement qu'elle reçoit de la part de son maître. L'apaisement sexuel du mâle dominant par les femelles soumises est universel chez les primates. Ainsi, il est probablement déterminé génétiquement, ou fonction de déterminismes génétiques. Au bout du compte, naturellement, l'esclave ne dispose d'aucun pouvoir. C'est le maître qui décide, au bout du compte, ce qu'il fera d'elle.

Plus tard, Arlene fut couchée dans mes bras.

« T'ai-je donné du plaisir, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « L'esclave est contente, » dit-elle.

Près de nous, Poalu gémit. Puis Imnak s'écarta d'elle.

« Où vas-tu ? » m'enquis-je.

— « Il est possible que nous soyons en danger, » répondit-il. « Je crois que nous devrions peut-être avoir un garde. »

— « C'est une bonne idée, » reconnus-je.

— « Je vais prendre le premier tour de garde, » annonça Imnak. Je l'entendis caresser Poalu, qui poussa de petits cris, puis il enfila ses fourrures et sortit de l'abri.

Poalu ne tarda pas à s'endormir. Arlene également.

J'entendis Audrey s'agiter dans l'abri.

« Personne ne m'a caressée, » gémit-elle.

— « Dors, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Je l'entendis sangloter, seule, insatisfaite.

J'étais fatigué. J'étais content qu'Imnak ait pris le premier tour de garde. Je dormirais bien, sans crainte.

JE DOIS ÉCONOMISER MES FORCES

JE sentis de petites mains douces sur mon corps.

« Maître, Maître, » dit-elle.

— « Il se réveille, » dit une voix de femme.

Je somnolais. Il n'était pas facile de me réveiller. Je secouai la tête. Puis je me remis à rêver.

J'avais fait de beaux rêves, dans mes appartements, festoyant et m'amusant avec des esclaves vêtues de Soies de Plaisir, Goréennes lascives, au regard enflammé, parfumées et portant un collier, me servant et me caressant. Leurs bouches, leurs doigts, leurs lèvres et leurs langues étaient agréables. Certaines dansaient bien, les caresses d'autres trahissaient leur formation.

« Maître, » dit l'une d'entre elles, et je bus le vin qu'elle me tendit. Je lui attachai le gobelet dans les cheveux et l'envoyai en chercher davantage.

« Je ne sais pas danser ! » cria une autre. Je me tournai vers elle et elle arracha sa soie puis, tremblante, dansa, et bien.

Comme les femmes sont belles ! Il n'est pas surprenant que les hommes forts les asservissent.

Je fis un effort pour me réveiller.

« Il se réveille, » dit la femme qui m'avait parlé.

J'avais vaguement conscience d'avoir chaud et d'être couché sur des fourrures. Je ne compris pas cela. Sous les fourrures, je sentais une surface dure.

J'ouvris les yeux, couché sur le dos. Le plafond, au-dessus de moi, ondula pendant quelques instants, puis se stabilisa. Il était rouge.

Arlene était à genoux près de moi.

« Maître, » dit-elle. Je la regardai. C'était la première fois que je la voyais avec le maquillage subtil et beau des esclaves goréennes. Elle ne portait plus ma lanière de cuir au cou. Elle avait été remplacée par un collier métallique, à serrure, d'esclave goréenne. Elle était vêtue, pour ainsi dire, d'une bande obscènement lascive et transparente de soie rouge.

— « Comme tu es belle ! » dis-je.

— « Maître, » dit-elle.

Il me sembla qu'elle appartenait à mes rêves. Si je l'avais emmenée à Port Kar, j'aurais sans doute parfois pris plaisir à la vêtir ainsi. On habille les femmes pour son plaisir, naturellement.

Je regardai, au-delà des fourrures et du sol, l'autre femme.

« Maître, » souffla-t-elle.

Je secouai la tête dans l'espoir de m'éclaircir les idées. Elle était blonde. Elle portait un Curia et un Chatka en soie jaune. Le Curia est une corde de soie jaune torsadée, enroulée autour du ventre et attachée sur la hanche gauche. Le Chatka, qui fait environ un mètre

cinquante de long et dix centimètres de large, est glissé sous la partie antérieure du Curia, passé entre les jambes de la femme, puis passé à nouveau sous le Curia, derrière. Il était très serré. C'était tout ce qu'elle portait, à part un collier, comme Arlene, quelques perles, un bracelet et un anneau barbare à la cheville. Les deux femmes étaient parfumées. Elles étaient douces et excitantes. La blonde rampa jusqu'à moi et, baissant la tête, m'embrassa sur le ventre.

« Maître, » sanglota-t-elle.

— « Constance, » dis-je. Je ne l'avais pas vue depuis que, à Lydius, j'avais été recruté de force pour servir les Kurii, puis conduit près du mur. Elle était, auparavant, libre. Je l'avais asservie dans la prairie, au sud du Laurius.

« Que fais-tu ici ? » demandai-je.

— « Maître, » sanglota-t-elle, m'embrassant.

Je regardai le plafond, qui était rouge. Je le voyais nettement, à présent. Il était rouge foncé et recouvert de fourrure. Le plancher de la pièce était également recouvert de fourrure.

Je poussai un cri de rage, me levai d'un bond et me jetai contre les lourds barreaux.

Je ne pus les ébranler. J'arrachai les fourrures qui couvraient le sol et trouvai des plaques d'acier rivées les unes aux autres. Je levai les bras et éprouvai le plafond. Il semblait également être métallique. J'arrachai les fourrures. Le plafond, tout comme le plancher, était en acier. Enragé, j'arrachai la fourrure des murs. La cellule était un parallélépipède de trois mètres cinquante sur trois mètres cinquante et deux mètres cinquante de haut. Elle était fermée sur cinq côtés par des parois d'acier, et le côté ouvert comportait des barreaux.

Je tirai à nouveau sur les barreaux. Ils faisaient environ cinq centimètres d'épaisseur. La cellule aurait pu contenir un Kur et, en réalité, telle était peut-être sa destination première.

Je pivotai sur moi-même et regardai les femmes qui, effrayées par ma colère, étaient serrées l'une contre l'autre au centre de la cellule.

« On nous a transportés ici, je ne sais pas comment, » dit Arlene. « Je me suis réveillée, avec un collier et vêtue de soie, dans une cage. Ce matin, on m'a conduite dans cette cellule. »

— « Où sont Imnak, Poalu, Audrey ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » sanglota-t-elle.

— « Constance, » dis-je. « Où sommes-nous ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Quand on nous a capturés, à Lydius, on m'a mis un capuchon d'esclave. J'ai voyagé à dos de tarn et en traîneau. Il y a des mois que je suis ici. Je ne suis jamais sortie. »

— « Où sont nos geôliers ? » demandai-je à Arlene.

— « Je n'ai vu que des hommes, » répondit-elle.

— « Il y a d'autres créatures, » indiqua Constance avec un frisson. « Je les ai vues. Des monstres énormes mais agiles. »

— « Vous ne savez pas où nous sommes ? » demandai-je.

— « Non, » répondirent-elles.

Je me retournai et regardai au-delà des barreaux. Il y avait une grande pièce, également avec des cloisons métalliques. Il y avait une porte, dans cette pièce, comportant une petite fenêtre avec des barreaux.

— « Connais-tu bien cet endroit, Constance ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Mais il est grand. On m'a amenée de Lydius jusqu'ici. Il y a également, ici, plusieurs autres filles. »

— « Des esclaves ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « À ma connaissance, toutes sont des esclaves portant un

collier. »

— « Tu es chargée, ici, de distraire la garnison ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Totalelement ? » demanda Arlene.

— « Bien sûr, » répondit Constance. « Nous sommes des esclaves. Et toi aussi. »

Arlene trembla, dans ses Soies de Plaisir. Elle essaya de les tirer un peu sur ses cuisses.

— « Quelle est l'importance de la garnison ? » demandai-je à Constance.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Nous sommes six à servir vingt hommes dans cette partie de cet endroit. Nos mouvements sont limités par une chaîne que nous portons au cou, laquelle est reliée aux glissières du plafond. On nous passe au cou une chaîne comportant un émerillon et une boule à une extrémité. L'émerillon et la boule sont fixés sur la glissière. Deux glissières sont utilisées, afin que les femmes puissent se croiser dans la salle. La petite boule de la chaîne permet à l'esclave de gagner toutes les zones accessibles avec la glissière, mais, bien entendu, seulement les zones accessibles avec la glissière. Une boule plus grosse, en raison de chicanes fixées dans la glissière, diminue la liberté de mouvement de la femme. Ce principe est utilisé successivement. Mes mouvements ont été considérablement restreints. La boule de ma chaîne n'autorise qu'une utilisation très limitée de la glissière, puisque c'est la plus grosse du système ; en réalité, ma liberté de mouvement ne pourrait pas être plus réduite. Au début, je voulais explorer, mais ma boule se coinçait continuellement dans les chicanes. Dans les couloirs, je peux me déplacer entre les quartiers de travail et les quartiers de plaisir. »

— « On doit tout de même te détacher pour travailler et servir, » dis-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle, « mais nous sommes alors enfermées dans les quartiers de travail ou de plaisir. »

— « Combien y a-t-il de quartiers de travail et de quartiers de plaisir ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle, « mais ceux où je sers ne sont pas les seuls. »

— « Dans ce cas, tu n'as aucune idée de l'importance de la garnison ? » demandai-je.

— « Cent hommes, peut-être, ou mille, » répondit-elle. « Nous servons, mes cinq sœurs d'asservissement et moi, vingt hommes. »

— « Sont-ils faciles à satisfaire ? » demanda Arlene.

— « Non, » répondit Constance.

— « J'espère que je ne serai pas avec toi, » dit-elle.

Constance haussa les épaules.

— « Ceux à qui tu seras affectée ne seront sans doute pas plus faciles à satisfaire, » dit-elle. Arlene frémit. « Ne crains rien, ma chère, » ajouta Constance, « tu apprendras à connaître le fouet. »

Arlene m'adressa un regard plein d'horreur.

Je n'y prêtai pas attention. Qu'espérait-elle ? Elle était esclave.

Arlene baissa la tête. Elle toucha sa soie. Elle gémit.

— « Et les monstres ? » demandai-je à Constance.

— « Je ne sais pas non plus combien ils sont, » répondit Constance. « Mais je crois qu'ils sont beaucoup moins nombreux que les hommes. »

— « Tu n'as plus de chaîne au cou, » fis-je remarquer.

— « Je n'en ai pas porté ce matin, » dit-elle. « On m'a conduite directement ici. On m'a jetée dans cette cellule. Tu étais toujours inconscient. » Elle regarda Arlene, sans tendresse. « Cette esclave, » reprit-elle, insistant sur le mot, « était déjà là. La porte a ensuite été fermée. »

— « Je ne comprends pas pourquoi cette esclave, » intervint Arlene, « a été enfermée avec nous. »

— « Je vous possède toutes les deux, » indiquai-je.

— « Oh, » fit Arlene. « Elle est très jolie. La trouves-tu séduisante ? »

— « Silence ! » ordonnai-je à Arlene.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, détournant les yeux.

— « Les caresses de mon Maître m'ont manqué, » dit Constance.

Arlene la foudroya du regard.

— « Tu as dit que tu avais été conduite ici ce matin, » dis-je. « Est-ce le matin ? »

— « Ce complexe, » expliqua-t-elle, « est un monde en soi. Il fonctionne suivant un jour comportant douze divisions. Je ne sais pas combien de temps dure une unité. Je crois que c'est nettement plus d'une ahn. »

Je me souvins des appareils de mesure du temps trouvés dans les vaisseaux qui s'étaient écrasés dans le Tahari, appareils destinés à déclencher l'explosion des explosifs entreposés dans la coque en acier. Ils comportaient douze divisions. Je supposai qu'elles correspondaient aux rotation et révolution de la planète d'origine des Kurii. En outre, je suppose que la division en douze parties doit entretenir des relations avec les mathématiques duodécimales utilisées par les Kurii, lesquelles sont peut-être fonction des six doigts de leurs mains. Ce complexe, ainsi, dans lequel j'étais prisonnier, devait posséder des pendules similaires à celles des vaisseaux kurii et des mondes d'acier, pendules adaptées à leur ancienne planète, laquelle avait été détruite au cours de guerres fratricides.

« Nous distinguons le matin de la nuit grâce à l'éclairage du complexe, » poursuivit Constance. « Il semble être contrôlé par une machine qui règle son intensité. » Je supposai qu'il n'était pas difficile de mettre au point un système de rhéostat déterminant l'intensité de la lumière. Le mécanisme, à mon avis, devait imiter le cycle de la lumière sur la planète d'origine.

« Les monstres, » poursuivit-elle, « se déplacent principalement la nuit. J'entends parfois leurs griffes, sur les plaques métalliques, devant ma cage. Ils doivent voir, mais les êtres humains en sont incapables. » J'acquiesçai. Le Kur, bien que ses activités ne soient pas limitées à l'obscurité, est principalement, dans toutes ses variétés, un animal nocturne. Sa chasse, et sa journée, commencent habituellement à la tombée de la nuit.

Je saisis les barreaux de la cellule. Je les secouai. Ils ne cédèrent pas.

J'entendis une clé tourner dans la serrure de la porte de la pièce qui se trouvait au-delà des barreaux.

Je reculai. Cela encouragerait peut-être le visiteur à s'approcher davantage des barreaux. Je pouvais les regagner rapidement. Arlene et Constance s'agenouillèrent dans un coin, derrière moi. C'était convenable. Elles étaient esclaves.

« Drusus ! » m'exclamai-je.

L'homme s'arrêta dans l'encadrement de la porte, portant les vêtements lugubres de sa caste.

— « Je vois que tu portes le Rouge des Guerriers, » dit-il. C'était vrai, je m'étais réveillé vêtu de la tunique de ma caste. On m'avait pris mes fourrures.

— « Et toi, mon ami, » répondis-je, « tu portes les vêtements correspondant à ta caste. » Il portait à présent, audacieusement, le Noir des Assassins. Suspendu à son épaule, il y avait un glaive.

— « Puis-je saluer, dans notre humble quartier général, » dit-il, « mon collègue dans la confrérie de l'acier ? »

J'inclinai poliment la tête.

« Je suis satisfait de constater que tu es en notre pouvoir, » reprit-il. « Venir dans le Nord était stupide. »

— « Je suis en visite, » répondis-je.

— « Tu es le bienvenu, » dit-il avec un sourire. Puis il fit claquer les doigts. Une délicieuse petite esclave brune, portant un plateau, entra. Elle était nue, à l'exception de son collier et d'un bâillon à serrure en cuir et métal. Sa bouche était fermée. Je vis les barres métalliques courbes, d'environ cinq millimètres de diamètre, sortant des coins de sa bouche. Grâce à un système de roue dentée, l'appareil est adapté à la taille de chaque femme. Il se ferme sur la nuque. On ne peut l'enlever, bien que la femme ait les mains libres. Elle s'agenouilla devant les barreaux et posa la tête sur le plancher métallique. Elle glissa les deux bouteilles entre les barreaux. Puis elle passa le plateau dans une ouverture d'une quinzaine de centimètres de haut, située au pied de la porte de la cellule. Ensuite, elle posa à nouveau la tête par terre, se releva et recula, baissant la tête. Elle regarda Drusus, qui lui fit signe de quitter la pièce. Elle s'en alla rapidement, soumise, pieds nus sur les plaques métalliques.

— « Jolie petite esclave, » fis-je remarquer. « Pourquoi a-t-elle le bâillon à serrure ? »

— « Cela me fait envie, » répondit-il.

— « Bien sûr, » dis-je.

Il pivota sur lui-même, prêt à s'en aller.

— « Drusus, » intervint Arlene. « Tu dois nous aider. » Autrefois, elle le commandait.

Il la regarda et elle se tassa sur elle-même.

— « C'est également une jolie petite esclave, » dit-il.

Terrifiée, elle essaya de cacher son corps avec les mains. Comme les Soies de Plaisir rendent les femmes vulnérables !

— « Elle m'appartient, » dis-je.

— « Je l'aurai, » affirma-t-il.

— « Oh ? » fis-je.

— « Oui, » expliqua-t-il. « À l'origine, elle a été amenée sur Gor afin d'être finalement jetée à mes pieds. Je l'ai choisie parmi plusieurs futures esclaves. »

— « Je vois, » dis-je.

— « Peut-être devrais-tu te joindre à nous, » dit Drusus. « Les Kurii sont généreux avec les femmes. »

— « J'appartiens à la Caste des Guerriers, » répondis-je. « Je prends, par l'épée, les femmes qui me font envie. »

— « Bien sûr, » dit-il. Il n'avait pas quitté des yeux Arlene qui, tremblante, baissait la tête.

— « En outre, » ajoutai-je, « j'ai l'intention de garder, par l'épée, les femmes qui me donnent du plaisir. »

Elle me regarda avec frayeur.

— « Nous verrons, » répondit Drusus.

Je le regardai, de l'autre côté des barreaux.

« Joins-toi à nous, » dit-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Ton ami, Imnak, s'est joint à nous, » indiqua-t-il.

— « Je ne te crois pas, » dis-je.

Drusus haussa les épaules.

— « Les Kurii sont généreux avec les femmes, » répéta-t-il. « ... Et avec l'or. »

Il tourna le dos.

— « Je voudrais voir Zarendargar, » dis-je. « Demi-Oreille. »

— « Personne ne le voit, » répondit Drusus. Puis il pivota une nouvelle fois sur lui-même.

La lourde porte métallique se referma.

Je secouai rageusement les barreaux.

Puis je me tournai vers les femmes. Je m'approchai d'Arlene.

— « Tu as appelé Drusus, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Tu as appelé un homme libre par son nom, » repris-je, « et tu as également parlé sans en avoir demandé la permission. »

— « Pardonne-moi, Maître, » dit-elle.

Je la frappai, la projetant sur les fourrures et l'acier.

— « Maître, » dit Constance, « il y a à manger. » Elle me servit le bosk chaud, le pain jaune, chaud et frais, et le vin. Plus tard, après l'avoir servi, elle mélangea l'eau et la bouillie qui avaient également été apportées par l'esclave brune. Alors, avec la bouche et les doigts, à genoux dans un endroit où je pouvais les surveiller, les deux esclaves mangèrent leur grua. Arlene me regarda par-dessus son bol. Ses yeux étaient pleins de larmes. Il y avait du sang sur ses lèvres. Quand elle eut terminé, elle gagna l'endroit où, assis, les jambes croisées, je mangeais. Elle se coucha sur le métal, le visage sur mon genou.

« Tu m'as frappée, » dit-elle.

Je la regardai. Je ne répondis pas. Je continuai mon repas.

« Je suis désolée de t'avoir déplu. Maître, » reprit-elle. Puis elle s'agenouilla près de moi. Elle prit ses cheveux dans la main droite et, doucement, essuya la graisse déposée sur mes lèvres. « Je suis désolée, Maître, » répéta-t-elle. Nos lèvres étaient toutes proches. Du bout de la langue, je touchai ses lèvres. Certains maquillages d'esclave sont parfumés. « Le goût plaît-il au Maître ? » demanda-t-elle. « Le rouge à lèvres est parfumé, » dit-elle.

— « Je sais, » répondis-je. « Il me rappelle les cerises de Tyros. »

— « Je ne connais pas ce parfum, » dit-elle, « mais il est agréable, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Goûte à nouveau ton esclave, » mendia-t-elle. Je l'embrassai. Je lui serrais les bras. « Prends mes lèvres, enlève le rouge, Maître, » supplia-t-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle, mes mains lui serrant violemment les bras. Mais je la repoussai.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « Je dois ménager mes forces, » répondis-je. « Je dois réfléchir. »

Elle s'éloigna. Je m'assis au milieu de la cellule, les jambes croisées, dans la position des Guerriers.

LA CHARRETTE DE LA CAGE

LES hommes qui se trouvaient de part et d'autre de la charrette de la cage avaient une sorte d'arme à projectiles. Elle tirait, supposai-je, compte tenu de la culasse, une longue fléchette conique propulsée par un gaz. Les principes de l'arme, devinai-je, étaient similaires à ceux d'un fusil, à ceci près que le projectile n'était pas une balle métallique mais plutôt une sorte de petit carreau d'une quinzaine de centimètres de long. Les armes avaient une crosse en bois rappelant l'époque où les fusils étaient fabriqués par des artisans. On tirait, apparemment, grâce à un bouton situé dans la partie antérieure de la crosse. Bien que ce bouton puisse être enfoncé rapidement, il ne pouvait produire une secousse, comme cela se passe avec la détente d'un fusil ou d'une arbalète, action susceptible de nuire à la visée. Chaque homme avait un sac sur la hanche gauche. Il contenait, supposai-je, entre autres objets, les projectiles, ou fléchettes, de l'arme.

Je serrais les barreaux de la cage.

Deux hommes poussaient la charrette de la cage. Drusus, également armé d'un fusil à fléchettes, fermait la marche.

Une jolie esclave, nue, portant un sac de bouteilles de vin sur l'épaule gauche, s'agenouilla quand nous passâmes. Elle baissait la tête. Près de son collier, elle portait une chaîne au cou. Celle-ci était fixée à une des deux glissières du plafond. Le gardien qui se trouvait à ma gauche écarta la chaîne afin que la charrette puisse passer. Il la laissa retomber derrière nous. Je vis la femme, quand nous fûmes passés, se lever et s'éloigner rapidement, pieds nus, dans le couloir. Elle ne se retourna pas. Je suppose qu'elle aurait été battue si on l'avait surprise à se retourner. D'après ce que j'avais pu constater, les femmes du complexe étaient soumises à une discipline stricte. C'est, bien entendu, normal dans la Demeure d'un maître. Le système de glissières, toutefois, me troublait. Cela paraissait être une sécurité injustifiée par les déprédations minimales que pourrait faire une esclave nue ou légèrement vêtue. Quels dégâts pourraient faire un homme ou une femme dans un complexe aussi imposant ?

« Arrêtez ! » dit Karjuk.

La charrette s'immobilisa.

« Salut, homme du Sud, » dit-il.

— « Salut, » répliquai-je.

Karjuk était sorti d'une porte latérale. Il portait un pantalon et des bottes en fourrure, ainsi que des colliers. Il était torse nu. Il avait un bandeau sur le front.

— « Apparemment, nous t'avons mis en cage, » dit-il. « Telle est la place des animaux sauvages. »

Je serrai les barreaux. La charrette comportait huit roues d'environ dix centimètres de diamètre, enrobées de caoutchouc. La cage faisait environ un mètre cinquante de côté sur deux mètres de haut. Il y avait des barreaux sur les quatre côtés, de l'acier en bas et en haut.

« Tu as été facilement trompé, » dit Karjuk.

— « Peut-être pas si facilement, » répliquai-je.

Dans l'encadrement de la porte par laquelle Karjuk était sorti, se dressait un Kur à poils blancs, imposant. Il avait des anneaux en or dans les oreilles. Ses lèvres découvraient ses crocs, indice d'amusement et de plaisir, chez les Kurii.

— « Contemple le Kur, mon allié, » dit Karjuk. « C'est lui qui a attaqué Ram, ton ami, mais a été empêché d'en terminer avec lui par ton intervention, en compagnie des hommes du village. Tu as cru que je l'avais tué. »

— « Non, » répondis-je, « pas du tout. »

— « Non ? » fit Karjuk.

— « Non, » répétai-je. « J'ai examiné la tête que tu as rapportée au camp. Les anneaux d'or des oreilles de ce monstre des neiges étaient plus petits et plus légers, je crois, que ceux de ce monstre. En outre, ils avaient été récemment placés dans ses oreilles, comme l'état des oreilles permit de le constater. De plus, cette tête de monstre des neiges montrait que l'animal n'avait pas été récemment tué mais était mort depuis au moins trois ou quatre jours du Sud. Et puis le monstre des neiges qui avait attaqué Ram avait dévoré le sleen qui tirait le traîneau. Il n'y avait pas de sang sur la langue, dans la gueule, sur les lèvres ou la fourrure de la tête que tu as rapportée au camp. Enfin, ce n'était pas le même animal. »

Karjuk me dévisagea.

« Me crois-tu incapable de distinguer un Kur d'un autre ? » demandai-je. Les Guerriers développent leur sens de l'observation et leur mémoire. L'identification et la compréhension d'un détail, parfois subtil, peuvent souvent faire la différence entre la vie et la mort.

— « Tu as raison, » reprit Karjuk. « C'était la tête d'un monstre des neiges, tué auparavant, dans les oreilles duquel des anneaux en or avaient été placés. »

— « D'après ce que je sais de ta compétence sur la banquise, » repris-je, « en outre, il me paraît improbable qu'un monstre ait pu t'échapper ou, s'il l'avait fait, que, le pistant, tu aies mis aussi longtemps à l'appréhender. »

— « Tu me fais honneur, » dit Karjuk.

— « Considérant toutes ces choses, et la tromperie évidente de la tête coupée, que tu présentas comme celle du monstre que nous avons vu, il me parut évident que tu étais de mèche avec les Kurii et que, en réalité, le premier monstre et toi, aviez vraisemblablement voyagé ensemble. Vous êtes arrivés presque en même temps à proximité du camp. »

— « Tu es intelligent, » releva Karjuk.

— « En outre, pendant le voyage, de temps en temps, Imnak et moi, nous avons aperçu ce monstre, » dis-je, montrant le Kur blanc, « suivant le chemin que nous empruntions. »

Karjuk me dévisagea.

« Il était maladroit, » ajoutai-je. J'avais envie de savoir ce que le Kur comprenait. Je vis ses yeux étinceler et ses oreilles se plaquer sur sa tête. Cela m'indiqua qu'il comprenait le goréen. C'était, par conséquent, un Kur des vaisseaux, formé à la compréhension du langage humain. En outre, il devait certainement être capable de produire des sons identifiables par les êtres humains. Karjuk et lui devaient pouvoir communiquer. Je ne vis aucun appareil de traduction. J'ignorais si la technologie des Kurii avait atteint un tel perfectionnement.

— « Il n'était pas accoutumé à la glace, » dit Karjuk, l'excusant. « C'est, comme tu l'as probablement déjà deviné, non un monstre des neiges méfiant, mais un Kur d'une sorte différente, venu de très loin. »

— « C'est un Kur des vaisseaux, » dis-je.

Karjuk parut troublé. J'en déduisis qu'il ignorait tout des planètes métalliques en orbite.

« Il vient des mondes du ciel, » expliquai-je.

— « Y a-t-il des mondes dans le ciel ? » demanda-t-il.
— « Oui, » répondis-je.
— « Sont-ils éloignés ? » s'enquit-il.
— « Pas aussi éloignés qu'on le croit généralement, » répondis-je.
— « Si tu es tellement intelligent, pourquoi m'as-tu suivi dans le Nord ? » demanda-t-il.
— « J'ai à faire dans le Nord, » répondis-je. « J'ai rendez-vous avec Zarendargar, Demi-Oreille. »

— « Personne ne le voit, » dit Karjuk.
— « Tu étais le Gardien, » dis-je.
— « Je suis le Gardien, » répliqua-t-il.
— « Tu as trahi ta mission, » déclarai-je.
— « Je remplis ma mission à ma manière, » dit-il.
— « Où est Imnak ? » m'enquis-je.
— « Il est également de notre côté, » répondit Karjuk.
— « Tu mens, » dis-je.
— « Comment as-tu été capturé, à ton avis ? » s'enquit-il.

— « menteur ! » criai-je. Je tendis les bras, à travers les barreaux, dans l'intention de le prendre à la gorge, mais il recula. « menteur ! » hurlai-je. « menteur ! »

Puis la charrette fut à nouveau poussée dans le couloir.

« Traître ! » criai-je, me retournant dans la cage, regardant la silhouette mince, lugubre, de Karjuk, avec ses colliers, debout dans le couloir, le Kur à ses côtés. « menteur ! Traître ! menteur ! Traître ! » criai-je.

Puis ils rentrèrent dans la pièce dont ils étaient sortis.

« Si je ne me trompe pas, » indiqua Drusus, marchant derrière la charrette, derrière les deux hommes qui la poussaient, « voici ton ami Imnak. »

Je pivotai sur moi-même et regardai le couloir dans la direction de la progression de la charrette.

Imnak arrivait dans le couloir. Il me salua d'un signe de la main, à une cinquantaine de mètres de moi.

« Imnak ! » criai-je.

Comme Karjuk, il portait des bottes et un pantalon en fourrure. Il était également torse nu. Un bandeau attachait également ses cheveux bleu-noir. Il portait, au cou, plusieurs lourds colliers en or. Il mangeait une cuisse de vulo rôti. Derrière lui, vêtues de Soies de Plaisir, venaient trois femmes. Poalu portait une courte soie jaune ; Audrey et Barbara étaient en rouge. Elles étaient pieds nus et avaient un collier ; elles étaient maquillées ; elles avaient des bracelets aux poignets et à une cheville.

— « Salut, Tarl, toi qui chasses avec moi, » dit Imnak avec un large sourire.
— « Tu as également été capturé ? » demandai-je.
— « Non, » répondit Imnak. « Moi, je n'ai pas été capturé. *Toi*, tu as été capturé. »
— « Je ne comprends pas, » dis-je.
— « Il fait trop chaud, ici, » dit Imnak, mordant dans sa cuisse de vulo.
— « Comment se fait-il que tu sois libre ? » m'enquis-je.
— « Pourquoi, à ton avis, chauffent-ils tellement cet endroit ? » demanda-t-il.
— « Tu étais de garde, » dis-je.
— « J'attendais Karjuk, » dit-il.
— « Pourquoi n'es-tu pas en cage, comme moi ? » demandai-je.
— « Peut-être suis-je plus malin que toi, » dit-il.

Je le dévisageai.

« Pourquoi devrais-je être en cage ? » demanda Imnak. « Je ne comprends pas. »

— « Tu as été capturé, » dis-je.

— « Non, » répondit-il. « C'est toi qui a été capturé. » ajouta-t-il. Il se tourna vers Poalu :

« Poalu n'est-elle pas jolie ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ces vêtements ne conviennent pas à la glace, » dit Poalu.

— « Peut-être est-ce pour cela qu'ils chauffent tellement cet endroit, » supposa Imnak.

— « Ils veulent me faire croire que tu m'as trahi, Imnak, » dis-je.

— « Et tu ne les crois pas ? » s'enquit-il.

— « Non, bien sûr, » répondis-je.

— « À ta place, » dit Imnak, « j'y réfléchirais sérieusement. »

— « Non ! » dis-je. « Non ! »

— « J'espère que cela n'aura pas d'effets néfastes sur notre amitié, » avança Imnak, inquiet.

— « Non, bien sûr, » répondis-je.

— « C'est bien, » dit Imnak.

— « C'est étrange, Imnak, » repris-je. « Avec un autre homme, dans ta situation, j'aurais certainement envie de le tuer, pourtant j'ai beaucoup de mal à être en colère contre toi. »

— « C'est parce que je suis un homme avenant et jovial, » expliqua Imnak. « Tu peux demander à n'importe quel habitant du camp. Je suis très populaire. Mais je ne sais pas chanter. »

— « Mais tu n'es pas loyal, » fis-je remarquer.

— « Je suis loyal, bien entendu, » répondit Imnak. « La question est de savoir à *qui* je suis loyal. »

— « Je n'ai jamais envisagé les choses sous cet angle, » reconnus-je. « Je suppose que tu es loyal à Imnak. »

— « Il vaut la peine qu'on lui soit loyal, » affirma Imnak. « Il est avenant et jovial. Il est populaire dans le camp. Mais il ne sait pas chanter. »

— « J'espère que tu es fier de toi, » dis-je.

Imnak haussa les épaules.

— « Il est vrai que je suis très bon dans de nombreux domaines, » convint-il.

— « Dont la trahison, » relevai-je.

— « Ne sois pas amer, Tarl, toi qui chasses avec moi, » dit Imnak. « J'ai parlé avec Karjuk. Tout est pour le mieux. »

— « J'avais confiance en toi, » dis-je.

— « Dans le cas contraire, ma tâche aurait été plus difficile, » reconnut Imnak.

Je regardai Barbara, vêtue de soie rouge.

— « Nous étions inquiets à ton sujet, » dis-je.

— « Pas moi, » dit Imnak.

— « J'ai été capturée par un monstre des neiges, » expliqua-t-elle, « ou une créature semblable à un monstre des neiges. Il avait des anneaux dans les oreilles. Il est apparemment de mèche avec Karjuk. J'ai été conduite ici. Quand Imnak est arrivé, je lui ai été rendue. »

— « Tu es très belle, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Toi aussi, Audrey, » dis-je, la regardant.

— « L'esclave est contente qu'un homme libre la trouve agréable, » dit-elle, les larmes aux

yeux.

— « Nous devons partir, » dit Drusus.

— « Je te souhaite tout le bien, Tarl, toi qui chasses avec moi, » dit Imnak, levant sa cuisse de vulo rôti pour me saluer.

Je ne répondis pas. La charrette passa devant eux. Je ne me retournai pas.

« L'or achète tous les hommes, » commenta Drusus, marchant derrière la charrette, derrière les deux hommes qui la poussaient. Son épée était sur sa hanche. Dans la main droite, il avait l'arme qui tirait des fléchettes. « Tous les hommes, » répéta-t-il. Je ne répondis pas. Avec amertume, je serrai les barreaux de la cage qui roulait lentement dans le couloir métallique.

LA PETITE ARÈNE

IL y avait deux petites estrades rondes. Sur chacune d'entre elles se tenait une femme vêtue d'une robe blanche ample et longue. Aucune ne portait de collier. Cependant, elles avaient des bijoux. Toutes les deux portaient un diadème. Leurs vêtements, bien que simples, étaient riches. Elles auraient pu être des Ubaras. Les plis de leurs robes, cependant, m'indiquèrent qu'elles étaient nues dessous. Il y avait un poteau métallique d'environ un mètre de haut, sur chaque estrade, derrière la femme. Leurs petits poignets, au moyen de menottes d'esclave et d'un anneau fixé au sommet du poteau, étaient attachés dans leur dos. À leurs pieds, était posé un collier d'esclave, ouvert, avec un morceau de soie enroulé autour.

Une de ces femmes était l'ancienne Dame Tina de Lydius, que Ram avait autrefois asservie. L'autre était Arlene.

Un des hommes des Kurii, debout sur les gradins, descendit sur le sable séparant les deux estrades. Il était armé d'un glaive goréen.

En face de ma cage, il y avait une autre cage dans laquelle Ram, que je n'avais pas vu depuis des jours, puisque nous avons été séparés dans la tempête, était enfermé.

Je fus très satisfait qu'il soit en vie. Peut-être avait-il été épargné pour cette distraction.

La cage de Ram fut ouverte et il descendit sur le sable. Un glaive fut placé dans sa main.

Il effectua quelques mouvements rapides avec le glaive, puis recula. Un homme vêtu de marron et de noir, ce qui paraissait être l'uniforme des hommes des Kurii dans cet endroit, gagna le centre du sable.

Ram m'adressa un regard.

« Je te souhaite bonne chance, » dis-je. Il sourit.

Je regardai le petit amphithéâtre. Il y avait une centaine de spectateurs. On pariait.

Je savais que Ram était adroit. J'ignorais à quel point.

Derrière ma cage, sur le mur, il y avait un miroir d'environ six mètres de haut. Je ne compris pas pourquoi il y avait un miroir à cet endroit.

Je supposai que, derrière, les Kurii regardaient. Je presumai qu'il s'agissait d'une glace sans tain.

L'homme qui se tenait au centre parla aux deux adversaires qui étaient près de lui.

Il ne parla pas longtemps.

Les règles de ce sport sont simples. Ce sont celles de la guerre.

Le fait d'avoir une femme ou un peu d'or, comme enjeu, ajoute du piment à la compétition. La raison pour laquelle les hommes font cela, cependant, n'est pas liée aux femmes, ou à l'or, mais au plaisir qu'ils en tirent.

Les deux adversaires se séparèrent.

« Placez le talon droit contre la bordure en bois du cercle de sable, » dit alors l'homme qui se tenait au centre.

Ram et l'autre homme obéirent. Ils furent, ainsi, face à face, séparés par six mètres de

sable.

L'homme qui se tenait au centre se retira.

« Combattez ! » dit-il.

« Excellent, » soufflai-je. Je m'aperçus que j'admirais l'adresse de Ram. L'autre homme était très fort, mais il n'y eut guère de compétition. Quelques instants plus tard, Ram essuya sa lame sur la tunique de l'homme gisant à ses pieds. J'étais plus rapide que Ram, mais sa vivacité était exceptionnelle, même parmi les Guerriers. J'aurais été heureux qu'il serve avec moi. Je ne doutais plus, à présent que, avant son bannissement de Teletus, sa tunique ait été rouge, malgré ses dénégations.

« Bien joué, Guerrier ! » lui criai-je. Levant sa lame, il me salua.

Tina, détachée, se précipita vers lui mais s'immobilisa soudain, la pointe de l'épée sur le ventre. Elle le regarda avec stupéfaction. Il ne voulait pas qu'elle le touche avec des vêtements de femme libre. Avec son glaive, il indiqua sa robe, ses bijoux et son diadème. Rapidement, elle se déshabilla et s'agenouilla devant lui. Il lui lança le morceau de soie qui était à ses pieds, enroulé dans le collier ouvert. Elle mit ce simulacre lascif de vêtement. Puis, tandis qu'elle était à genoux, il lui referma rudement le collier autour du cou. Ensuite, il la prit dans ses bras comme ce qu'elle était : son esclave. Elle se serra contre lui, criant, possédée. Mais il vit alors les armes à projectiles qui l'entouraient, braquées sur lui. En riant, il la repoussa et jeta son glaive, qui s'enfonça jusqu'à la garde dans le sable. Il fut remis dans la cage et enfermé. Tina fut traînée jusqu'au poteau. Elle fut contrainte de s'y agenouiller, car elle était désormais esclave. On lui leva les bras et lui passa les menottes. Elle fut à nouveau attachée au poteau métallique, à genoux cette fois, les poignets devant le visage. Ses cheveux tombaient sur son dos.

La porte de ma cage fut ouverte et un glaive fut placé dans ma main.

Il était bien équilibré. Ce n'était pas une mauvaise arme.

Je constatai avec satisfaction que Drusus en personne descendait sur le sable.

« Il y a longtemps que j'attends de te rencontrer de cette manière, » dit-il.

Je jaugeai ses mouvements, ses yeux. Je ne recueillis que peu d'indices.

Il paraissait lent. Mais je savais que la lenteur et l'hésitation ne lui avaient pas permis d'acquérir son lugubre vêtement. La formation des Assassins est complète et cruelle. Ceux qui portent le Noir de cette caste ne l'ont pas acquis aisément. Les candidats sont choisis avec beaucoup de soin et on raconte qu'un sur dix seulement parvient au terme de la formation à la satisfaction des maîtres de la caste. On suppose que les candidats qui échouent sont tués, peut-être même pendant la formation car il est possible qu'ils connaissent des secrets. La formation se déroule par paires, les unes s'opposant aux autres. L'amitié est encouragée. Puis, à la fin de la formation, chaque membre de la paire doit traquer l'autre. Quand on a tué son ami, on comprend sans doute mieux la signification du Noir. Quand on a tué son ami, on ne peut plus guère connaître la pitié. On est alors seul avec l'or et l'acier.

Je regardai Drusus.

Les Assassins choisissent des jeunes gens caractérisés par une rapidité exceptionnelle, la ruse, la force, l'adresse ainsi que, peut-être, l'égoïsme et l'avidité ; avec le temps, ils transforment ce matériau brut en hommes fiers, efficaces, impitoyables, pratiquant un commerce ténébreux, des hommes loyaux à des Codes secrets dont la majorité des individus n'ose même pas imaginer le contenu.

Drusus me regardait.

Je n'oubliai pas qu'il avait survécu à la formation des Assassins.

Nous étions au centre du sable, avec l'autre homme, écoutant.

Soudain, la lame de Drusus fila vers moi. Je la détournai. Je m'attendais à ce coup.

Le troisième homme parut stupéfait. Ram, dans sa cage, poussa un cri de rage. Les femmes sursautèrent. Les autres restèrent immobiles, assommés. Un ou deux spectateurs crièrent leur approbation.

« Tu es adroit, » dis-je à Drusus.

— « Toi aussi, tu es adroit, » dit-il.

L'homme qui se tenait au centre, mal à l'aise, recula.

« Placez le talon droit contre la bordure en bois du cercle de sable, » dit-il. Sa voix chevrotait.

Nous obéîmes.

— « Comment feras-tu, » demandai-je à Drusus, « sans un porche sombre d'où bondir sur moi ? »

Il ne répondit pas.

« Peut-être un spectateur me frappera-t-il quand j'aurai le dos tourné ? » suggérai-je.

Le visage de Drusus ne trahit aucune émotion.

« Peut-être ta lame est-elle enduite de poison, » repris-je.

— « Ma caste n'utilise pas le poison, » répondit-il.

Je décidai alors qu'il ne serait pas facile de l'énervier, ceci ayant pour effet de le dérégler, de le pousser à se précipiter, à vouloir tuer trop rapidement.

« Combattez ! » dit l'homme, au bord du cercle.

Nous nous rencontrâmes au centre du cercle. Nos lames se heurtèrent et parèrent.

— « J'ai reçu le début de ma formation dans la cité de Ko-ro-ba, » dis-je.

Nos lames se heurtèrent.

« Quelle est ta Pierre du Foyer ? » demandai-je.

— « Crois-tu que je sois assez stupide pour parler avec toi ? » demanda-t-il.

— « Les Assassins, si mes souvenirs sont exacts, » repris-je, « n'ont pas de Pierre du Foyer. Je suppose que c'est une conséquence de l'appartenance à la caste car, si vous aviez des Pierres du Foyer, vous ne pourriez guère vous faire payer pour assassiner vos concitoyens. »

J'écartai sa lame.

« Tu es plus rapide que je ne pensais, » dis-je.

Nos lames se heurtèrent rapidement, s'éprouvant mutuellement. Puis nous reculâmes, nous mettant en garde.

« Des gens pensent que la Caste des Assassins est utile, » repris-je, « mais j'ai du mal à prendre cela au sérieux. Je suppose qu'il serait possible d'engager ses membres au service de la justice, mais il me semble qu'on peut tout aussi bien les engager au service de n'importe quoi. » Je le dévisageai. « Avez-vous des principes ? » m'enquis-je.

Il attaqua rapidement, trop rapidement. Je n'en profitai pas.

« Apparemment rester en vie n'en fait pas partie, » fis-je remarquer.

Il recula, stupéfait.

« Tu as laissé une brève ouverture, » dis-je. Il le savait et je le savais, mais je ne suis pas sûr que les spectateurs l'aient vu. Sous certains angles, ces choses sont parfois difficiles à voir.

Des quolibets jaillirent des gradins. Ils ne croyaient pas ce que je venais de dire.

Puis je traquai Drusus. Il resta en garde, se protégeant bien. Il est difficile de toucher un homme qui choisit la défense. Il se limite, bien entendu, en adoptant ce stratagème.

À présent, les spectateurs se moquaient de Drusus.

« Est-il vrai, » demandai-je, « que, en obtenant le Noir de ta caste, tu as tué ton ami ? » J'appuyai mon attaque, mais courtoisement. Il se défendit correctement.

« Comment s'appelait-il ? » demandai-je.

— « Kurnock ! » cria-t-il soudain, furieux, se jetant sur moi.

Je le précipitai à mes pieds sur le sable et ma lame fut sur sa nuque.

Je reculai.

— « Relève-toi, » dis-je, « et combattons sérieusement. »

Il se redressa d'un bond. Ensuite je lui donnai, ainsi qu'aux spectateurs, une bonne leçon d'escrime goréenne.

Les spectateurs restèrent silencieux.

Puis, couvert de sang, Drusus, le bras qui tenait l'épée baissé, vacilla devant moi. Il avait été plusieurs fois blessé, comme je l'avais voulu.

Il ne pouvait plus lever sa lame. Du sang coulait le long de son bras, tachant le sable.

Je regardai le miroir du mur qui, à mon avis, était une glace sans tain. Je levai mon épée vers cette fenêtre invisible, dans le salut du Guerrier goréen. Je me tournai à nouveau vers Drusus.

— « Tue-moi, » dit-il, « j'ai failli deux fois à ma caste. »

Je levai ma lame pour le frapper.

— « Ce sera rapide, » dis-je.

Je brandis l'acier.

« Ainsi, » dis-je, « sera remboursée la vieille dette de Kurnock. »

— « C'est la première fois que j'ai failli à ma caste, » dit Drusus. Je le considérai. « Frappe ! » ajouta-t-il.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Je n'ai pas tué Kurnock, » expliqua-t-il. « Il ne pouvait pas me résister. Je n'ai pas pu me résoudre à le tuer. »

Je donnai l'épée au troisième homme qui se tenait sur le sable.

« Tue-moi ! » cria Drusus.

— « Crois-tu qu'un Guerrier puisse être moins magnanime qu'un Assassin ? » demandai-je.

— « Tue-moi, » sanglota-t-il. Puis, comme il avait perdu beaucoup de sang, il tomba sur le sable.

— « Il est trop faible pour être un Assassin, » dis-je. « Emmenez-le. »

On traîna Drusus hors du cercle. L'homme qui avait surveillé le combat détacha alors Arlene.

Fièrement, elle descendit de l'estrade et s'immobilisa devant moi.

Elle ne dit rien mais quitta ses bijoux et son diadème, les jetant sur le sable. Ensuite, elle se débarrassa de sa robe. Elle resta devant moi, fière et belle, absolument nue. Puis elle gagna l'estrade, ramassa le collier ouvert et le morceau de soie enroulé autour. Elle revint alors devant moi. Elle s'agenouilla, présentant le collier et la soie.

« Mets le collier à ton esclave, Maître, » dit-elle.

Je refermai le collier sur son cou, rudement. Puis je pris le morceau de soie et, au lieu de le lui lancer, l'attachai au collier.

Elle ne porterait, sur le sable, que son collier. Elle se tourna alors vers les gradins.

« C'est mon Maître, » dit-elle.

Je fus ensuite entouré d'armes projetant des fléchettes.

« Retourne dans ta cage, » dit l'homme qui avait contrôlé le combat.

« Attendez ! » s'écria un spectateur. « Regardez ! »

Nous levâmes la tête et vîmes une lumière rouge clignoter une fois derrière le miroir.

« Excellent, » dit le juge, ou surveillant des combats.

On ouvrit la cage de Ram et un glaive fut à nouveau placé dans sa main. On me rendit le mien.

Ram jeta son glaive.

« C'est mon ami, » dit-il. « Je ne le combattrai pas. »

— « Ramasse ton glaive, » dis-je à Ram. Je regardai les gradins.

— « Je ne te combattrai pas, » dit-il. « Il faudra d'abord qu'ils me tuent. »

— « Je suis certain qu'ils n'hésiteraient pas à le faire, » dis-je. « Ramasse ton glaive. »

Ram regarda également les gradins.

— « Je vois qu'ils veulent encore du sang, » dit-il.

— « Dans ce cas, ne les décevons pas, » répondis-je.

Ram me regarda puis ramassa sa lame...

— « Tu ne dois pas le combattre. Maître ! » cria Arlene.

— « Ne combats pas ! » cria Tina.

Arlene fut traînée jusqu'au poteau métallique et jetée à genoux. Ses poignets furent enfermés dans les menottes fixées à l'anneau.

— « Je vous en prie, Maîtres ! » crièrent les femmes.

— « Silence, Esclave ! » dit Ram à Tina.

— « Silence, Esclave ! » dis-je à Arlene.

— « Oui, Maître, » répondit Tina.

— « Oui, Maître, » répondit Arlene.

Nous nous rencontrâmes, Ram et moi, comme avec les autres adversaires, au centre du sable.

Puis, quelques instants plus tard, l'homme qui était avec nous au centre du cercle se retira.

« Placez le talon droit contre la bordure en bois du cercle de sable, » dit-il avec un sourire ironique.

Je regardai les gradins. Six armes tubulaires étaient visibles. Les autres hommes, cependant, étaient armés de glaives.

Je regardai Ram, de l'autre côté du sable. Nous levâmes nos lames, nous saluant.

« Combattez ! » cria le juge, ou surveillant des combats.

Je bondis sur les gradins, taillant et frappant. Je fonçai sur ceux qui détenaient les armes tubulaires. Ram, de son côté des gradins, fit de même. Il y eut beaucoup de hurlements et de sang. Je me dégageai de deux hommes. J'en transperçai un autre. Deux armes tubulaires tombèrent. Je décapitai un homme qui voulait s'en emparer. J'entendis les lames sortant des fourreaux. Les femmes hurlaient. D'autres hommes tombèrent, essayant de se lever et de tirer leur arme. J'entendis un sifflement effrayant et quelque chose fila près de ma tête, s'enfonçant dans le sable. Quelques instants plus tard, il y eut une explosion sous le sable, des éclats de bois et du sable étant projetés en l'air. J'échappai aux hommes qui tentaient de m'immobiliser et en transperçai un. Je me protégeai avec une arme tubulaire, tout en frappant un autre homme. J'affrontai deux hommes, sur le sable, en tuant un et blessant l'autre, qui tomba en tournoyant. Je bondis sur le côté et taillai dans un groupe de quatre hommes qui attaquaient Ram. Il se redressa d'un bond, dégagé. Il avait perdu son glaive. Un autre sifflement passa près de moi et je vis, de l'autre côté de la salle, presque au même instant, la fléchette s'enfoncer dans le mur métallique et exploser, y laissant un trou noirci de

dix centimètres de diamètre. D'un coup de pied, je fis glisser un glaive vers Ram qui s'en empara et se défendit contre une attaque. Je passai mon épée en travers du corps de l'homme qui avait dirigé les combats. J'entendis deux autres sifflements ; une partie des bancs explosa et je vis une autre fléchette disparaître dans le corps d'un homme ; ses yeux se dilatèrent et, un très bref instant plus tard, il parut se désarticuler. Je m'aperçus alors qu'un gaz blanchâtre tombait du plafond. J'abattis un homme, près de la porte, et essayai de l'ouvrir. Elle était en acier et fermée à clé. Je toussai, étouffé par le gaz. Je pivotai sur moi-même, parai une lame et tuai l'homme. Je vis Tina et Arlene, attachées aux poteaux métalliques. Elles souffraient, essayant de respirer. Une fléchette en acier, tirée par une arme tubulaire, fila contre les parois métalliques, laissant une cicatrice noircie de trente centimètres de long à l'endroit où elle les avait touchées. Un homme recula, secouant la tête. Il ne voyait pas bien. J'appelai Ram qui pivota sur lui-même, abattant un homme qui l'aurait frappé dans le dos. Je me défendis contre deux autres hommes mais, dans la brume du gaz, je les perdus de vue. J'entendis un homme marteler la porte métallique.

« Laissez-nous sortir ! » criait-il.

Je vis Tina et Arlene, sans connaissance, sur les estrades, au pied des poteaux, leurs petits poignets inflexiblement captifs des menottes qui les attachaient aux anneaux. Je vis un homme basculer, sans connaissance, en haut des gradins. Je vis un autre homme tenter de s'emparer d'une des armes à fléchettes tombée sur les gradins. Je levai la tête vers l'impressionnante fenêtre en forme de miroir. Je voyais le gaz laiteux qui s'y réfléchissait. Je me défendis contre un autre agresseur. Il recula, couvert de sang. Quatre autres hommes tombèrent à genoux, sur les gradins. L'homme avait à présent l'arme tubulaire et tentait de la stabiliser. Je n'avais pas le temps de l'atteindre. Je me jetai sur le sable et, lâchant mon glaive, m'emparai d'une des armes. Un autre homme la prit également et, d'un coup de pied, je le repoussai. Je pivotai, suffoqué, essayant de voir dans le gaz. L'homme des gradins avait porté l'arme à l'épaule, mais il ne tira pas. Son doigt hésita sur la détente ronde. Il vacilla, le canon de l'arme s'abaissa et il tomba sans connaissance. Je regardai autour de moi, comme je pouvais. Ram gisait près de moi dans le sable. J'étais le seul homme debout. Je trébuchai, puis me redressai. Je secouai la tête, essayant de l'éclaircir. Le gaz était épais. Bizarrement, cependant, bien que la salle soit pleine de gaz blanchâtre, elle parut s'assombrir. Je levai péniblement le canon de l'arme vers le miroir. Puis je perdus connaissance et tombai sur le sable.

DEMI-OREILLE

« ENTRE, » dit l'homme vêtu de l'uniforme marron et noir des employés des Kurii. Il montra la porte métallique.

Je les avais suivis dans des couloirs métalliques. Ils étaient deux. Ils n'étaient pas armés et moi non plus.

Dans les couloirs métalliques, je n'aurais guère été avancé en les tuant.

L'un d'entre eux ouvrit la porte métallique. Puis il s'effaça et me fit signe d'entrer.

Je franchis la porte qui fut fermée derrière moi.

Je regardai la pièce. Elle était en forme de dôme et faisait une douzaine de mètres de haut. Elle contenait quelques objets, principalement contre les parois. Il y avait quelques tables, placards et étagères. Il n'y avait pas de chaises. Quelques coffres se trouvaient également contre une paroi. J'étais debout sur un tapis. Il était épais. Il fournirait un bon appui à des pattes griffues. La pièce était plutôt sombre mais j'y voyais correctement. Il y avait apparemment un petit bassin rempli d'eau, encastré dans le plancher. Dans les parois de la salle, çà et là, il y avait des fenêtres semblables à des hublots. Toutefois, je ne pensai pas qu'elles puissent s'ouvrir. Au-delà, je ne voyais ni les glaces stériles, éclairées par les lunes, du Nord, ni les étoiles. Levant la tête j'aperçus, au-dessus de moi, commençant à trois mètres du sol, un réseau de barres en métal et en bois, largement espacées.

Bizarrement, certains hublots étaient hauts, à environ six mètres du sol, entourant le dôme. Compte tenu de cette hauteur, on ne pouvait regarder à travers quand on se trouvait sur le sol. Mais je déterminai, à tâtons, que la paroi située sur ma droite lorsque j'étais entré, comme le sol, était recouverte d'un épais tapis. Ainsi, une créature munie de griffes pouvait y grimper. Sur une table, près de ce que je considérai comme l'avant de la pièce, se trouvait une boîte sombre d'environ trente centimètres de côté et vingt centimètres de haut. Au centre de la pièce, près de l'avant, se dressait une grande estrade ronde. Quelque chose était couché dessus.

Je m'assis, les jambes croisées, à environ six mètres de l'estrade, et j'attendis.

Je regardai la créature de l'estrade. Elle était grosse, velue, roulée sur elle-même et pleine d'énergie.

Je me demandai, au départ, s'il n'y avait pas une autre créature, ou plusieurs, sur l'estrade. Puis j'acquis la certitude qu'il n'y en avait qu'une. Je n'avais pas prévu qu'elle serait aussi gigantesque.

Je restai immobile, la regardant respirer.

Au bout d'un moment, elle bougea. Puis, avec une aisance, une souplesse indolente surprenante chez un monstre de cette taille, elle s'assit sur l'estrade, me considérant. Elle battit des paupières. Les pupilles de ses yeux étaient comme des lunes noires. Elle bâilla. Je regardai la double rangée de crocs, inclinés vers l'arrière, afin de pousser la viande vers le fond de la gorge. Elle battit à nouveau des paupières et entreprit de se lécher les pattes. Sa

longue langue noire nettoya la fourrure autour de la bouche. Elle tourna le dos et gagna un coin de la pièce, où elle fit un besoin. Un levier, abaissé, projeta de l'eau qui nettoya l'endroit. L'animal griffa deux fois le métal à l'endroit où il avait fait ses besoins, comme couvrant, par une sorte de réflexe, ses excréments. Puis, à quatre pattes, avec légèreté, il gagna le bassin rempli d'eau. Il prit de l'eau dans les mains et s'aspergea le visage. Puis il secoua la tête. Il prit à nouveau de l'eau dans ses mains et but. D'un geste de la main, il me fit signe d'approcher et de boire. Accroupi, je pris un peu d'eau dans la paume de ma main, et bus. Nous nous regardâmes par-dessus le bassin.

L'animal, à quatre pattes, s'éloigna du bassin...

Il sortit ses griffes et griffa le tapis de la paroi. Puis il grimpa, son corps ondulant souplement. Puis il tomba sur une barre de l'échafaudage. Il y resta quelques instants puis, avec légèreté, bondit d'une barre à l'autre puis revint, sautant légèrement, compte tenu de sa masse, sur le sol, devant l'estrade. Il s'étira comme un chat. Puis il se dressa sur les pattes postérieures et me regarda. Il faisait plus de deux mètres quarante de haut. À mon avis, il devait peser approximativement quatre cents kilos. Puis il se remit à quatre pattes et se dirigea vers la table sur laquelle se trouvait la boîte noire.

Il manœuvra un interrupteur situé sur la boîte. Il émit des sons, lents, gutturaux, interrogateurs. Il ne s'agissait pas de phonèmes humains de sorte qu'il est difficile, sinon impossible, d'en exprimer la nature. Si vous avez entendu les bruits produits par les grands félins, le tigre du Bengale ou le lion à crinière noire, et si vous pouvez imaginer de tels sons articulés avec la subtilité et la précision d'un langage articulé, cela vous permettra de vous faire une idée de ce que j'entendais. En revanche, l'appareil vocal du monstre n'était même pas d'origine terrestre. Certains sons, par exemple, rappelaient le grognement du sanglier, le grondement de l'ours, le sifflement du serpent. Les phonèmes de ces monstres sont caractéristiques, mais ils ne ressemblent à rien de ce que l'on est préparé à entendre sur Terre. Ils sont différents, extra-terrestres. Le fait d'entendre ces sons, sachant qu'il s'agit d'un langage articulé, peut être très terrifiant. L'évolution n'a pas préparé les habitants de la Terre à rencontrer l'intelligence sous cette forme.

Le monstre se tut.

« As-tu faim ? » entendis-je. Les sons étaient émis par la boîte noire. Il s'agissait, par conséquent, d'une machine à traduire.

— « Pas particulièrement, » répondis-je.

Quelques instants plus tard, un ensemble de sons, bref, semblable à un grondement, sortit de la boîte. Je souris.

Le monstre haussa les épaules. Il gagna souplement un coin de la pièce et appuya sur un bouton.

Une plaque métallique glissa de bas en haut. J'entendis un glapisement et un petit animal, un lart, sortit en courant. La grosse main à six doigts du monstre se referma sur le lart, qui hurla hideusement, et le porta à sa gueule, où il lui mordit la nuque, crachant des vertèbres.

Le lart, mort mais tremblant spasmodiquement, était serré dans la gueule de l'animal. Puis, ses griffes étant libérées, il ouvrit sa fourrure, délicatement, et, me regardant, sortit plusieurs organes qu'il posa par terre devant moi. Quelques instants plus tard, il sortit l'animal de sa gueule. D'un air absent, arrachant la viande du cadavre, il mangea.

« Vous ne faites pas cuire la viande ? » demandai-je.

La machine à traduire, allumée, acceptait les phonèmes humains, les traitait et, quelques instants plus tard, produisait les phonèmes correspondants dans la langue des Kurii.

L'animal répondit. J'attendis.

— « Parfois, » dit-il. Il me regarda. « La viande cuite affaiblit la mâchoire. »

— « Le feu, et la viande cuite, » répondis-je, « ouvrent la possibilité de dents et de mâchoires plus petites, diminuant la nécessité d'une grosse musculature crânienne et autorisant le développement de la cavité cérébrale. »

— « Notre cavité cérébrale est plus importante que celle des êtres humains, » dit-il. « Notre anatomie ne supporterait guère un développement supplémentaire de la cavité cérébrale. Dans notre Histoire, comme dans la vôtre, les grandes cavités cérébrales ont été sélectionnées. »

— « De quelle manière ? » demandai-je.

— « Les meurtres, » répondit-il.

— « Le Kur n'est pas un animal social ? » m'enquis-je.

— « C'est un animal social, » répondit-il. « Mais pas aussi social que les êtres humains. »

— « Peut-être est-ce une régression sur le plan de l'espèce, » fis-je remarquer.

— « Cela comporte des avantages, » répondit-il. « Le Kur peut vivre seul. Il peut suivre le chemin qui lui est propre. Il n'a pas besoin du troupeau. »

— « Dans un passé lointain, les Kurii vivaient certainement en groupes, » dis-je.

— « Oui, » répondit-il, « dans les accouplements et les meurtres. » Il me regarda en mastiquant. « Mais c'était il y a très longtemps, » précisa-t-il. « Nous sommes civilisés depuis cent mille ans, selon votre manière de compter le temps. À l'aube de notre Histoire, de petits groupes sont sortis des terriers, des cavernes et des forêts. Ce fut le commencement. »

— « Comment un tel animal a-t-il pu se civiliser ? » demandai-je.

— « Grâce à la discipline, » répondit-il.

— « C'est un fil bien mince, » fis-je remarquer, « face à des instincts aussi féroces et titanesques. »

Le monstre me tendit une cuisse du lart.

— « Exact, » répondit-il. « Je vois que tu nous comprends bien. »

Je pris la viande et mordis dedans. Elle était fraîche, tiède, encore gorgée de sang.

« Tu aimes cela, n'est-ce pas ? » demanda l'animal.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu vois, » reprit-il, « vous n'êtes pas tellement différents de nous. »

— « Je n'ai jamais prétendu que nous l'étions, » répondis-je.

— « La civilisation n'est-elle pas une réussite aussi grande pour ton espèce que pour la mienne ? » demanda-t-il.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Les fils dont dépend votre survie sont-ils plus solides que ceux dont dépend la nôtre ? » s'enquit-il.

— « Peut-être pas, » répondis-je.

— « Je ne connais pas bien les êtres humains, » reprit-il. « Mais, à mon avis, ce sont presque tous des menteurs et des hypocrites. Je ne t'inclus pas dans cette constatation générale. »

Je hochai la tête.

« Ils se prennent pour des animaux civilisés, pourtant ils ne sont que des animaux avec une civilisation. Cela fait une grande différence. »

— « Naturellement, » répondis-je.

— « Les habitants de la Terre, à mon avis, qui est votre planète d'origine, sont les plus méprisables. Ils sont mesquins. Ils confondent faiblesse et vertu. Ils prennent leur absence

d'appétits, leur incapacité à ressentir, comme un mérite. Comme ils sont petits ! Plus ils trahissent leur nature, plus ils se félicitent de leur perfection. Et ils placent le profit économique au-dessus de tout ! Leur avidité et leur agitation fiévreuse me dégoûtent. »

— « La Terre n'est pas entièrement ainsi, » dis-je.

— « C'est une planète alimentaire, » dit-il. « Et la nourriture n'est pas des meilleures. »

— « Que placez-vous au-dessus de tout ? » m'enquis-je.

— « La gloire, » répondit-il. Il me regarda. « Peux-tu comprendre cela ? » demanda-t-il.

— « Je comprends, » répondis-je.

— « Nous sommes tous les deux des soldats, » dit-il.

— « Comment se fait-il qu'un animal sans instincts sociaux puissants puisse s'intéresser à la gloire ? » demandai-je.

— « Nous supposons que cela provient des meurtres, » répondit-il.

— « Les meurtres ? » demandai-je.

— « Avant même l'apparition des premiers groupes, » expliqua-t-il, « nous nous rassemblions pour les accouplements et les meurtres. De grands cercles de gens, nos semblables, se formaient dans les vallées, pour regarder. »

— « Vous vous battiez pour les femelles ? » demandai-je.

— « Nous nous battions pour le plaisir de tuer, » répondit-il. « L'accouplement, toutefois, était une prérogative du vainqueur. » Il prit une côte de lart et la glissa entre ses dents, libérant les morceaux de viande qui s'y étaient coincés. « Les êtres humains, si je comprends bien, ont deux sexes qui, parmi eux, remplissent toutes les fonctions relatives à la perpétuation de l'espèce. »

— « Oui, » répondis-je. « C'est exact. »

— « Nous en avons trois ou, si tu préfères, quatre, » expliqua-t-il. « Il y a le sexe dominant qui, je suppose, correspond pratiquement au mâle humain. L'instinct du dominant le pousse au meurtre et à l'accouplement. Il y a également une forme de Kur, proche du dominant, mais ne participant ni aux meurtres ni à l'accouplement. On peut, ou on ne peut pas, considérer cela comme deux sexes. Il y a ensuite le porteur d'œufs, qui est imprégné. Cette forme de Kur est plus petite que le dominant ou le non-dominant, puisque l'on désigne ainsi les formes de Kur qui ne se reproduisent pas. »

— « Le porteur d'œufs est la femelle, » dis-je.

— « Si tu veux, » répondit le monstre, « mais, peu après l'imprégnation, dans la lune qui suit, le porteur d'œufs dépose la graine fécondée dans la troisième forme de Kur, qui possède une gueule mais est lente et immobile. Ceux-ci se fixent sur des surfaces dures, comme de grosses anémones globuleuses. L'œuf se développe dans le corps de cette nourrice et, quelques mois plus tard, la déchire pour se libérer. »

— « Il n'a pas de mère, » dis-je.

— « Pas au sens humain, » répondit-il. « Cependant, en général, sauf s'il s'agit d'une nourrice, il suivra le premier Kur qu'il verra, à condition qu'il s'agisse d'un non-dominant ou d'un porteur d'œufs. »

— « Et s'il voit un dominant ? »

— « S'il s'agit d'un non-dominant ou d'un porteur d'œufs, il s'éclipsera discrètement, » expliqua-t-il. « Cela n'est pas stupide, car il est possible que le dominant le tue. »

— « Et que se passe-t-il s'il s'agit d'un dominant potentiel ? » m'enquis-je.

L'animal retroussa les lèvres.

— « C'est ce que tout le monde espère, » dit-il. « Si c'est un dominant et qu'il rencontre un dominant, il découvrira ses petits crocs et sortira ses griffes. »

— « Le dominant le tuera-t-il ? » demandai-je.

— « Plus tard, peut-être, quand il sera grand et fort, » répondit-il. « Mais pas aussi longtemps qu'il sera petit. C'est de cette continuité que dépend l'espèce. Vois-tu, il doit subir l'épreuve des meurtres. »

— « Es-tu un dominant ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. Puis il ajouta : « Je ne te tuerais pas pour avoir posé cette question. »

— « Je ne voulais pas te vexer, » dis-je.

Il retroussa les lèvres.

« Les Kurii sont-ils majoritairement dominants ? » demandai-je.

— « Ils naissent majoritairement dominants, » répondit-il. « Mais très nombreux sont ceux qui ne survivent pas aux meurtres. »

— « Il semble étonnant que les Kurii soient nombreux, » fis-je remarquer.

— « Pas du tout, » répondit-il. « Les porteurs d'œufs sont fréquemment imprégnés et déposent fréquemment des œufs dans les nourrices. Il y a de nombreuses nourrices. Chez les êtres humains, la femelle a besoin de plusieurs mois pour mettre un petit au monde. Dans le même laps de temps, un porteur d'œufs kur produira sept ou huit œufs qui seront fertilisés et déposés dans une nourrice. »

— « Les jeunes Kurii ne boivent pas de lait ? » demandai-je.

— « Les jeunes reçoivent du sang, dans la nourrice, » répondit-il. « Quand ils naissent, ils n'ont pas besoin de lait, mais d'eau et de protéines. »

— « Ont-ils des dents à la naissance ? » m'enquis-je.

— « Bien sûr, » répondit-il, « et ils sont capables de traquer et tuer de petits animaux peu après leur naissance. »

— « Les nourrices sont-elles rationnelles ? » demandai-je.

— « Nous ne le pensons pas, » répondit-il.

— « Ont-elles des sentiments ? » m'enquis-je.

— « De toute évidence, elles ont des sensations, » répondit-il. « Elles reculent quand on les frappe ou les brûle. »

— « Mais il y a des Kurii originaires de Gor, » fis-je remarquer, « qui se sont apparemment reproduits sur la planète. »

— « Certains vaisseaux, originellement destinés à la colonisation, transportaient des représentants des divers sexes, à l'exception des non-dominants, » répondit-il. « En outre, quand nous savions qu'il existait des groupes de Kurii, nous leur avons fait parvenir des porteurs d'œufs et des nourrices. »

— « L'existence de Kurii indigènes vous avantage, » dis-je.

— « Bien entendu, » admit-il. « Mais ils sont rarement des alliés utiles. Ils sombrent trop rapidement dans la barbarie. » Il baissa l'os avec lequel il se curait les dents et le jeta, avec les restes de l'art, dans un coin de la pièce. Puis il sortit un morceau de tissu blanc d'un tiroir de la table sur laquelle se trouvait la machine à traduire et s'essuya les pattes. « La civilisation est fragile, » conclut-il.

— « Y a-t-il un ordre, au sein de vos sexes ? » demandai-je.

— « Bien entendu, il y a un ordre biologique, » répondit-il. « La structure est fonction de la nature. Comment pourrait-il en être autrement ? Il y a d'abord le dominant, puis le porteur d'œufs, puis le non-dominant et enfin, si l'on peut considérer cette créature comme un Kur, la nourrice. »

— « La femelle, ou porteur d'œufs, domine le non-dominant ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit-il. « Ils sont méprisables. »

— « Supposons qu'un dominant sorte victorieux des meurtres, » demandai-je, « que se passe-t-il ? »

— « De nombreuses choses se produisent, » répondit-il, « mais, en général, avec un bâton, il indique les porteurs d'œufs qu'il désire. Ensuite, il les attache et les conduit dans sa caverne. Dans sa caverne, il les imprègne et les oblige à le servir. »

— « Tentent-ils de fuir ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il. « Il les traquerait et les tuerait. Mais, après avoir été imprégnés, ils ont tendance à rester, même lorsqu'ils ne sont plus attachés, car il est alors leur dominant. »

— « Et les non-dominants ? » demandai-je.

— « Ils restent à l'extérieur de la caverne jusqu'à ce que le dominant ait terminé, le craignant beaucoup. Quand il est sorti de la caverne, ils y entrent, apportant de la viande et des cadeaux aux femelles, dans l'espoir qu'ils seront autorisés à partager la caverne du dominant. Ils servent sous les femelles et obéissent à leurs ordres. L'essentiel du travail, y compris l'éducation des jeunes, est exécuté par les non-dominants. »

— « Je ne crois pas que j'aimerais être non-dominant. »

— « Ils sont absolument méprisables, » répondit-il. « Pourtant, bizarrement, il arrive qu'un non-dominant devienne dominant. Cela est difficile à comprendre. Cela arrive parfois quand il n'y a pas de dominant à proximité. Parfois, cela se produit sans raison apparente ; parfois, cela arrive quand un non-dominant est humilié et doit travailler sur un rythme insupportable. Cette transformation inexplicable de non-dominant en dominant est la raison pour laquelle nos biologistes hésitent sur la question de savoir si nous avons trois ou quatre sexes. »

— « Peut-être le non-dominant n'est-il qu'un dominant latent, » suggérai-je.

— « Peut-être, » répondit-il. « C'est difficile à dire. »

— « La restriction de l'accouplement aux dominants, » dis-je, « plus les sélections des meurtres doivent produire une espèce exceptionnellement agressive et féroce. »

— « Cela produit également une espèce exceptionnellement intelligente, » fit-il remarquer.

J'acquiesçai.

« Mais nous sommes civilisés, » reprit-il. Il se leva et gagna un placard. « Il ne faut pas voir en nous les animaux sanguinaires de notre passé, » ajouta-t-il.

— « Ainsi, dans les vaisseaux d'acier, » dis-je, « les meurtres et les accouplements n'existent plus ? »

Le monstre ouvrit le placard, se retourna et me regarda.

— « Je n'ai pas dit cela, » indiqua-t-il.

— « Les meurtres et les accouplements se poursuivent dans les mondes d'acier ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il.

— « Le passé, par conséquent, » dis-je, « est toujours avec vous dans les mondes d'acier. »

— « Oui, » répondit-il. « Le passé n'est-il plus avec vous ? »

— « Peut-être, » fis-je.

Le monstre s'éloigna du placard avec deux verres et une bouteille.

« N'est-ce pas du Paga d'Ar ? » m'enquis-je.

— « N'est-ce pas un de tes préférés ? » demanda-t-il. « Regarde, » ajouta-t-il, « il porte le sceau du distillateur, Temus. »

— « C'est remarquable, » dis-je. « Tu es très prévenant. »

- « Je le gardais, » précisa-t-il.
- « Pour moi ? » m'enquis-je.
- « Bien sûr, » fit-il. « J'étais sûr que tu arriverais jusqu'ici. »
- « Je suis honoré, » dis-je.
- « Il y a longtemps que j'ai envie de parler avec toi, » dit-il.

Il servit deux verres de Paga et reboucha la bouteille. Nous levâmes nos verres et trinquâmes.

« À notre guerre, » dit-il.

— « À notre guerre, » répondis-je.

Nous bûmes.

« Je ne peux même pas prononcer ton nom, » fis-je.

— « Il suffira, » répondit-il, « de m'appeler Zarendargar, mot que les êtres humains peuvent prononcer, ou, plus simplement, Demi-Oreille. »

JE CONVERSE AVEC ZARENDARGAR

« VOIS-TU ? » demanda le monstre, levant le bras vers ce qui semblait être un ciel étoilé, au-dessus de nos têtes.

— « Oui, » répondis-je. Je ne reconnus pas le morceau de ciel qui s'étendait au-dessus de nous.

— « C'était notre étoile, » reprit-il, « une étoile jaune, de taille moyenne, à rotation lente, avec un Système planétaire, assez petite pour disposer de la longévité nécessaire à la vie, assez grosse pour produire une zone habitable convenable. »

— « Assez semblable à celui de Tor-tu-Gor, ou de Sol, » dis-je, « l'étoile commune à Gor et à la Terre. »

— « Exactement, » dit-il.

— « Parle-moi de ta planète, » demandai-je.

— « Ma planète est en acier, » répondit-il. Il paraissait amer.

— « Ton ancienne planète, » insistai-je.

— « Je ne l'ai jamais vue, bien entendu, » dit-il. « Elle était, naturellement, de la taille convenable et à la bonne distance de son étoile. Elle était assez petite pour autoriser le départ de l'hydrogène, assez grosse pour retenir l'oxygène. Elle n'était pas assez proche de l'étoile pour être une boule de roche en fusion, pas assez éloignée pour être un sphéroïde glacé. »

— « Sa température permettait à l'eau d'être sous forme liquide. »

— « Oui, » répondit-il. « Les mécanismes, les nécessités atomiques, de l'évolution chimique, ont été provoqués, de sorte que les macromolécules et les protocellules, avec le temps, ont pu se former. »

— « Les échanges gazeux sont apparus et l'atmosphère dominée par l'hydrogène a laissé la place à une autre, où l'oxygène libre était le composant dominant. »

— « Elle est devenue verte. »

— « La vie a recommencé son ascension, » dis-je.

— « Après deux milliards d'années de guerres, de massacres et de chasses, mon peuple a fait son apparition, » dit-il. « Nous étions le triomphe de l'évolution dans toute sa sauvagerie impitoyable. »

— « Et la condamnation de votre planète, » ajoutai-je.

— « Nous ne parlerons pas de ce qui est arrivé, » dit-il. Il gagna la paroi et, passant la patte devant un interrupteur, fit disparaître la projection du plafond. Il se tourna vers moi. « Notre planète était très belle, » dit-il. « Nous en aurons une autre. »

— « Peut-être pas, » dis-je.

— « L'être humain ne peut même pas tuer avec ses dents, » dit-il.

Je haussai les épaules.

« Mais ne nous querellons pas, » reprit-il. « Je suis heureux que tu sois ici, et tu me plais. »

— « Sur la banquise, » dis-je, « nous avons vu, ou cru voir, ton visage dans les lumières du ciel. »

Il retroussa les lèvres.

— « Vous l'avez vu, » dit-il.

— « Ces lumières n'apparaissent généralement qu'au printemps et à l'automne, » fis-je remarquer, « aux périodes d'équinoxe. »

— « Tu es intelligent, » dit-il.

— « Ce que nous avons vu, » repris-je, « était produit artificiellement. »

— « Oui, » répondit-il. « Mais ce n'est guère différent du phénomène naturel. On produit cela en saturant l'atmosphère de certaines structures de particules chargées. Ces structures peuvent être ordonnées afin de correspondre à des caractères alphabétiques, soit dans une langue kur soit, par exemple, en goréen. Les lumières, qui sont apparemment un phénomène naturel, servent ainsi à communiquer avec des groupes kurii ou humains. »

— « Ingénieux, » fis-je.

— « J'ai fait apparaître mon visage pour t'honorer et te souhaiter la bienvenue dans le Nord, » expliqua-t-il.

J'acquiesçai.

« Veux-tu un autre verre ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « Ton complexe, » repris-je, « est très impressionnant. Voudrais-tu me le montrer ? »

— « Je peux le faire sans quitter cette pièce, » répondit-il. Puis, manœuvrant diverses commandes, il illumina ce que j'avais pris pour des hublots et qui étaient, en réalité, des écrans reliés à des caméras mobiles commandées depuis la pièce. Grâce à ces caméras et à ces écrans, je pus me faire une idée de la taille et de la complexité de l'endroit. Certains écrans étaient au-dessus de ma tête mais, grimpant sur les barres, je pus me hisser à leur hauteur. Le monstre se déplaça doucement près de moi.

— « C'est très impressionnant, » dis-je.

— « Il est presque entièrement automatisé, » expliqua-t-il. « Nous n'avons que deux cents êtres humains et vingt représentants de notre Peuple. »

— « C'est incroyable, » dis-je. De toute évidence, le complexe était très profond et faisait plusieurs pasangs de diamètre.

— « Il fut simple de stabiliser gyroscopiquement et de creuser une île de glace, » expliqua-t-il. « Nous avons créé ceci à l'intérieur de la glace et la glace évacuée est simplement pilée et rejetée dans la mer, sans attirer l'attention. »

— « Vous vouliez empêcher les tabuks de réaliser leur migration vers le Nord pour chasser les chasseurs rouges de la région ? » m'enquis-je.

— « Principalement avant l'hiver, » répondit-il, « quand ils s'aventurent trop au nord sur la banquise. »

— « Il y a une quantité extraordinaire de matériel, ici, » dis-je.

— « Équipement électrique, explosifs, armes, provisions, véhicules, » expliqua-t-il. « Et bien davantage. »

— « Il faut des années pour constituer un tel stock, » dis-je.

— « Effectivement, » répondit-il. « Mais j'en ai récemment pris le commandement. »

— « L'invasion kur, par conséquent, à partir de cette position, est imminente. »

— « Nous ne voulions pas risquer une flotte importante, » expliqua-t-il. « Avec ce dépôt, il nous suffira d'engager, dans l'assaut féroce, les Marches en hibernation. » Une Marche est une expression militaire kur. Elle comprend douze Troupes et leurs officiers. Elle comporte

deux mille cent soixante-douze animaux en comptant les officiers, et est commandée par un Sang.

« En douze heures kur, toutes les villes de Gor peuvent être détruites, » dit-il.

— « Et les Prêtres-Rois ? » demandai-je.

— « Je ne crois pas qu'ils puissent s'opposer à une attaque en force, » estima-t-il.

— « En es-tu sûr ? » m'enquis-je.

— « J'en suis sûr, » répondit-il, découvrant ses crocs, « bien que tous n'en soient pas sûrs. »

— « C'est pour cela qu'on ne prend pas le risque d'une grande flotte ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. « Je pourrais obtenir le lancement de la grande flotte. Mais je ne suis qu'un simple soldat. D'autres sont plus élevés que moi dans la hiérarchie. »

— « Des vaisseaux de transport de troupes, débarquant leur personnel, devraient suffire, » relevai-je, « compte tenu du matériel entreposé ici. »

— « Oui, » répondit-il, « à supposer que les Prêtres-Rois soient aussi faibles que je l'imagine. »

— « Pourquoi penses-tu qu'ils sont faibles ? » demandai-je.

— « La Guerre du Nid, » répondit-il. « Tu en as sans doute entendu parler. »

— « J'ai entendu ce que l'on raconte, » répondis-je.

— « Je crois que ces récits sont vrais, » dit-il. « Le moment où le Peuple doit frapper est venu. » Il me regarda. « Oh, je pourrais écarteler ton esprit, te briser ou te tuer, car tout peut être écartelé, brisé et tué mais, au bout du compte, je ne connaîtrais au mieux que ta conception de la vérité, laquelle serait peut-être erronée. » Il sauta sur le sol et je le rejoignis.

« Les Prêtres-Rois sont intelligents, » dit-il.

— « Je l'ai entendu dire, » répondis-je.

— « Je crois que je ne pourrais pas te briser, » dit-il. « Je crois que je pourrais seulement te tuer. »

Je haussai les épaules.

« Tu es comme un Kur, » reprit-il. « C'est pour cette raison que tu me plais. » Il posa une lourde patte sur mon épaule. « Il ne faudrait pas que tu meures dans la machine de vérité, » dit-il.

— « Il y a beaucoup de matériel très important, dans ce complexe, » fis-je remarquer. « Que se passerait-il s'il tombait entre les mains des Prêtres-Rois ? »

— « Il existe des moyens d'empêcher cela, » répondit-il.

— « C'est bien ce que je pensais, » dis-je. J'étais convaincu que les caméras ne m'avaient pas montré la totalité du complexe. Les glissières qui contrôlaient les mouvements des esclaves ne permettaient pas d'aller partout.

— « Comment sont les Prêtres-Roi ? » demanda-t-il. « Sont-ils comme nous ? »

— « Non, » répondis-je. « Ils ne sont pas comme nous. »

— « Ils doivent être impressionnants, » dit le monstre.

Je pensai aux grandes créatures délicates et dorées.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « En as-tu déjà vu un ? » demanda-t-il.

— « Oui, » admis-je.

— « Tu ne souhaites pas parler ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je. « Je préférerais ne pas parler. »

Il posa les deux pattes sur mes épaules.

— « Bien, » dit-il. « Tu es loyal. Je n'insisterai pas. »

— « Merci, » répondis-je.

— « Mais un jour, » reprit-il, « nous saurons. »

Je haussai les épaules.

— « Peut-être, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

— « Parlons de sujets moins sensibles, » proposa-t-il.

— « D'accord, » répondis-je.

Nous retournâmes près de la table sur laquelle était posé le Paga.

« Comment ai-je été capturé ? » demandai-je.

L'animal remplit nos verres de Paga.

— « Ce fut très simple, » répondit-il. « Un gaz a été introduit dans votre abri en neige, de l'extérieur, faisant perdre connaissance à tous ses occupants. »

— « Imnak était de garde, » fis-je remarquer.

— « Le chasseur rouge comme Karjuk ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Karjuk lui a parlé et, individu rationnel, à la lumière de considérations économiques et liées à la prudence, il s'est promptement joint à nous. »

— « J'ai toujours su qu'Imnak était un homme de décision, » fis-je.

— « Ne sois pas amer, » dit-il.

— « Que penserais-tu si un Kur trahissait les siens ? » m'enquis-je.

Il me regarda avec stupéfaction.

— « Cela ne pourrait pas arriver, » dit-il.

— « Au cours de leurs guerres, les Kurii ont sans doute déjà eu recours à la trahison, » avançai-je.

— « Jamais pour les hommes, jamais pour une autre espèce, » affirma l'animal. « C'est impensable. »

— « Les Kurii sont donc, sur ce point, » conclus-je, « plus nobles que les hommes. »

— « C'est ce que je pense, » dit-il, « mais les Kurii sont plus nobles que les hommes sur tous les plans. » Il me dévisagea. « Mais je te considère comme une exception, » ajouta-t-il. « Il y a, en toi, quelque chose du Kur. »

— « Dans la salle des duels, » dis-je, « il y avait un grand miroir. »

— « Une fenêtre d'observation, » précisa-t-il.

— « C'est bien ce que je pensais, » fis-je.

— « Tu as magnifiquement combattu, » reprit-il. « Tu es très adroit avec cette petite arme. »

— « Merci, » répondis-je.

— « Je suis également adroit avec les armes, » dit-il, « avec diverses armes traditionnelles au sein de mon Peuple, et également avec les armes modernes. »

— « Vous conservez, malgré votre technologie, la tradition du duel ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. « Et également la tradition des crocs et des griffes. »

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Je n'aime guère les armes modernes, » reprit-il. « Un porteur d'œufs ou même un non-dominant pourrait les utiliser. On se trouve, avec elles, trop loin de la mort. Elles sont efficaces et c'est là, à mon avis, leur justification, mais elles sont ennuyeuses. Elles privent, en raison de leur nature, de la proximité, de l'immédiateté, de la joie et de la chaleur de la mort. C'est ce qui les rend condamnables. Elles suppriment le plaisir de tuer. » Il me considéra. « Qu'y a-t-il au-dessus de la joie d'une victoire réelle ? D'une vraie victoire ? Quand on a ouvertement risqué sa vie et que, après un combat difficile, on a son ennemi à ses

pieds, déchiqueté, ensanglanté, mourant, qu'on peut le déchirer, et le dévorer, qu'y a-t-il de comparable à cela ? »

Les yeux du monstre étincelèrent mais cette lueur sauvage s'estompa. Il nous servit à nouveau du Paga.

— « Pratiquement rien, je suppose, » dis-je.

— « Te fais-je horreur ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Je le savais, » dit-il.

— « Comment ? » m'enquis-je.

— « Je t'ai vu combattre, » expliqua-t-il.

Je haussai les épaules.

« Tu aurais dû voir ton visage, » reprit-il. « Tu ne peux pas dire que cela ne te plaisait pas. »

— « Je n'ai pas dit cela. »

— « Un jour ou l'autre, la guerre sera terminée, » reprit-il. Il me regarda. « Si nous survivons, » ajouta-t-il « des personnages tels que nous n'auront plus d'utilité. »

— « Au moins, nous nous serons rencontrés, » dis-je.

— « C'est exact, » reconnut-il. « Voudrais-tu voir mes trophées ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

JE QUITTE LE COMPLEXE

IL faisait froid dans la salle métallique, basse de plafond, qui permettait de gagner la banquise.

Près de la porte circulaire se tenait un Kur à poils blancs, avec des anneaux dans les oreilles, celui qui avait accompagné Karjuk, traître à son Peuple. Il avait un harnais de cuir dans sa main.

Je mis mes fourrures.

Je devais être conduit dehors et, sur la banquise, à quelque distance du complexe, tué. On croirait que le sleen du traîneau s'était retourné contre moi. Si on me retrouvait on penserait que ma mort, quoique violente, était naturelle dans le Nord goréen. J'aurais disparu dans le Nord, apparemment dans une aventure stérile, malencontreuse, mal inspirée dès le départ, et qui n'aurait trouvé qu'une conclusion sanglante, dépourvue de sens. Si l'on me recherchait, on ne trouverait qu'une carcasse déchiquetée et gelée.

Aucun sleen ne tirerait le traîneau, bien entendu.

Le monstre me mit le harnais et j'attendis, immobile, devant le traîneau.

Ses crocs lui permettraient d'imiter, sur mon corps, les déprédations d'un sleen affamé. Il devait s'assurer, bien entendu, que l'on puisse retrouver des restes, quelques os, de la fourrure, le traîneau cassé, des traces de dents.

J'étais content d'avoir rencontré Zarendargar. Nous avions longuement parlé.

Il était étrange que je puisse converser avec lui, car ce n'était qu'un monstre.

Je crois qu'il regretta de m'envoyer sur la banquise, où je serais déchiqueté par le Kur blanc. Zarendargar, ou Demi-Oreille, à mon avis, était un soldat solitaire, un vrai soldat, ne pouvant ni parler ni partager ses pensées avec beaucoup de gens. Je supposai que rares étaient les individus, même dans ce complexe d'acier, avec qui il pouvait converser chaleureusement, passionnément, rapidement, en détail, comme il l'avait fait avec moi, un mot signifiant un paragraphe, un regard, une patte levée évoquant ce qu'il faudrait des heures pour expliquer à un interlocuteur moins averti. Il semblait penser que nous étions, dans un sens, semblables, en dépit d'évolutions distinctes, d'origines éloignées et d'Histoires diverses. Comme cette idée était présomptueuse ! On ne rencontre pas son frère sur les rivages d'un monde étranger. « Les lois ténébreuses qui ont formé les dents et les griffes du Kur ont formé les mains et le cerveau de l'homme, » avait dit Demi-Oreille. Cela me paraissait, toutefois, improbable. De toute évidence, les lois nobles et élevées qui avaient formé le cerveau hautain et les mains utiles de l'homme ne pouvaient être responsables des griffes et des crocs du Kur, monstre prédateur. Nous étions des hommes et ils étaient des monstres. Cela n'était-il pas clair pour tout le monde ?

Le cuir du harnais fut serré plus étroitement sur mon corps. Il fut ajusté.

Je pensai au cuivre en fusion, aux flammes de soufre, aux structures de sel d'Eros sur son orbite, aux crevasses de Titan, aux interactions des composés, à l'agitation des molécules,

au mouvement des atomes, aux trajectoires des électrons. Comme les corrélations implacables paraissent extraordinaires ! Peut-être ce qui nous paraît étranger n'est-il que nous-mêmes avec un autre visage. Peut-être l'autre n'est-il pas différent mais, au bout du compte, semblable. Quand nous cherchons l'inconnu, est-ce nous-mêmes que nous cherchons réellement.

Puis je chassai ces pensées stupides.

De toute évidence, il était impossible que les rythmes ténébreux et la fraternité de chimies distinctes aient pu se combiner pour produire, sur une sphère étrangère, ceux qui étaient nos frères. Il avait parlé dévolutions convergentes. J'avais ironisé. Il suffisait des yeux pour percevoir la différence entre un Kur et un homme. Nous étions des hommes et ils étaient des monstres, voilà tout. Néanmoins, Demi-Oreille ne m'avait pas déplu. J'avais eu l'impression, en le rencontrant, que je le connaissais depuis longtemps et il m'avait semblé qu'il éprouvait la même chose. C'était étrange. Nous étions très différents et pourtant, aussi étrange que cela puisse paraître, assez semblables. Puis je me souvins que j'étais un homme et lui un monstre, voilà tout. Comme j'avais honte qu'il ose se comparer à moi ! Comme je trouvais ses allégations vexantes !

Il suffisait des yeux pour percevoir à quel point nous étions différents.

Le Kur blanc recula. J'étais attelé au traîneau.

La veille au soir, j'avais été enfermé dans ma cellule. Cela n'avait pas été désagréable, cependant. Demi-Oreille y avait veillé. Des viandes délicates, des fourrures et des vins y avaient été déposés à mon intention. En outre, deux esclaves vêtues de soie et portant un collier avaient été jetées dans ma cellule. Les deux colliers indiquaient : « J'appartiens à Tarl Cabot. ». Elles s'étaient agenouillées à mes pieds, en larmes. Mais, pendant la nuit, je leur avais bien fait comprendre leur asservissement. Au matin, quand le Kur à poils blancs était venu me chercher, il fallut fouetter Arlene et Constance pour les éloigner de la porte. Elles restèrent enfermées dans la cellule. Elles passèrent les bras entre les barreaux, hurlant et pleurant. Les fouets les repoussèrent. Je les regardai, belles, derrière les barreaux. Elles n'avaient pas le droit de les toucher.

« Maître, » sanglotaient-elles. « Maître ! » Elles tombèrent à genoux. « Maître ! » crièrent-elles. « Maître ! Maître ! » Je pivotai sur moi-même et traversai la grande pièce sur laquelle donnait la cellule. Je ne me retournai pas.

Le Kur blanc tendit le bras vers le levier qui, abaissé, ouvrirait la grande porte métallique.

« Salut, Tarl, toi qui chasses avec moi, » dit Imnak avec un sourire, en entrant dans la pièce.

— « Salut, Traître, » répliquai-je.

— « Ne sois pas amer, Tarl, toi qui chasses avec moi, » dit Imnak. « On doit toujours se soucier de ses intérêts. »

Je ne répondis pas.

« Je veux que tu saches que le Peuple, et moi, » dit-il, « te serons toujours reconnaissant d'avoir libéré les tabuks. »

— « C'est une pensée réconfortante, » répondis-je.

— « Un homme dans ta situation a besoin de pensées réconfortantes, » fit-il remarquer.

— « C'est exact, » répondis-je. Je ne pouvais en vouloir à Imnak.

— « Je n'avais rien contre toi, » dit Imnak.

— « Voilà qui est rassurant, » fis-je.

— « Je t'ai apporté à manger, » dit-il. Il leva un sac.

— « Non, merci, » dis-je.

— « Mais il est possible que tu aies faim, avant d'arriver à destination, » fit remarquer Imnak.

— « Je ne crois pas, » dis-je.

— « Peut-être, dans ce cas, ton compagnon, » reprit Imnak, montrant le Kur d'un mouvement de la tête, « aimerait-il manger quelque chose. Tu ne dois pas être égoïste. Tu devrais également penser à lui, tu sais. »

— « Il est peu probable que je l'oublie, » répondis-je.

— « Prends la nourriture, » dit Imnak.

— « Je n'en veux pas, » répondis-je.

Imnak parut stupéfait.

Soudain, mon cœur se mit à battre.

— « Les sleens aiment cela, » dit Imnak, engageant.

— « Voyons voir, » dis-je. Je regardai dans le sac. « Oui, je vais la prendre, » décidai-je.

Le Kur s'éloigna du levier de la porte. Il flaira le sac et regarda dedans. Il tripota les gros morceaux de viande qui se trouvaient dans le sac. Il s'assura que le sac ne contenait ni poignards ni armes.

« C'est pour moi, » dis-je au Kur.

Les lèvres du Kur se retroussèrent. Il prit le sac et le posa sur le traîneau. La porte s'ouvrit lentement. J'aperçus la nuit, la banquise éclairée par les lunes. Presque immédiatement, dans la pièce, la température tomba de trente ou quarante degrés. Le vent la balaya, gonflant la fourrure du Kur et les cheveux noirs d'Imnak.

— « Tal, » me dit Imnak, non comme s'il me disait adieu mais plutôt comme s'il m'accueillait.

— « Tal, » répondis-je.

Le Kur prit place derrière le traîneau. Je tirai le traîneau sur les plaques métalliques, puis sur la glace.

CE QUI ARRIVA SUR LA GLACE

JE savais que Demi-Oreille voulait que l'on retrouve mon corps mutilé à bonne distance du complexe.

Nous marchâmes vers le nord. Le vent glacé tourbillonnait. Le froid était intense.

Nous avons quitté le complexe depuis plus d'une ahn.

« J'ai faim, » dis-je au Kur, criant presque, montrant ma bouche.

Il retroussa les lèvres. Il leva le fouet. Je me remis à tirer.

Quand je m'étais éloigné du complexe, je m'étais retourné et l'avais regardé. J'étais resté quelques instants immobile, stupéfait. C'était effectivement une île de glace, d'une taille considérable. Elle se dressait à plus de trois cents mètres au-dessus de la surface de la banquise dans laquelle elle était prise. Sous la surface, elle devait faire plus de deux mille mètres. Elle faisait approximativement quatre pasangs de large. Sa longueur devait être proche de dix pasangs. Ce n'était pas la seule île de cette taille.

Le Kur avait levé son fouet, derrière moi, et je m'étais remis en marche, les falaises de l'île se dressant derrière moi.

Elle était stabilisée gyroscopiquement pendant l'été. Elle serait localisée par la flotte d'invasion en raison de sa position.

Je regardai les étoiles. Déjà, supposai-je, les vaisseaux filaient dans l'espace, chargés de leurs Marches en hibernation.

« J'ai faim, » dis-je au Kur.

Il retroussa les lèvres, grondant cette fois. Il découvrit ses crocs. Je vis qu'il envisageait de me tuer. Mais il exécuterait les ordres, si la situation le permettait. Ce n'était pas, contrairement aux apparences, un simple monstre des glaces. C'était un Kur des vaisseaux, lié par la discipline des mondes d'acier, les serments des équipages et les rigueurs nécessaires de lignes de conduite strictes. Si je ne l'y obligeais pas, il ne me tuerait pas avant d'avoir atteint l'endroit désigné par ses instructions.

Cependant, il n'était pas content de moi.

Je le vis lever le fouet. Il pouvait, bien entendu, lacérer mes fourrures. Mais, s'il le faisait, je ne tarderais pas à geler. En outre, les fourrures coupées par le fouet s'opposeraient à l'hypothèse de l'attaque d'un sleen. Il pouvait me tuer tout de suite, mais il lui faudrait alors tirer le traîneau, après y avoir déposé mon corps déchiqueté, jusqu'à l'endroit où je devais être abandonné.

Le Kur prit le sac de viande. Je tendis le bras vers lui. Il recula le sac et remonta les lèvres sur ses crocs. Puis il s'accroupit sur le traîneau, le sac de viande devant lui, gronda et leva le fouet.

Je le regardai, feignant la consternation.

« Comment pourrais-je tirer le traîneau si tu restes dessus ? » demandai-je. « Je t'en prie, » ajoutai-je.

Il plongea la patte dans le sac et en tira un gros morceau de viande. Je tendis la main vers lui mais, quand je voulus le prendre, il le mit hors de portée et découvrit ses crocs. Je reculai. Il glissa le gros morceau de viande dans sa bouche. Je le vis avaler. Ses lèvres se retroussèrent. Il gronda et leva son fouet.

« Je t'en prie, » dis-je.

Je vis ses yeux étinceler. Puis il avala un autre morceau de viande.

Je tournai le dos et, péniblement, tirai le traîneau. L'animal était lourd et ce n'était pas facile, sur le terrain accidenté.

Une demi-ahn plus tard, fatigué, le dos douloureux, les jambes lourdes, je me tournai à nouveau vers le monstre. Une fois de plus, il gronda et leva son fouet. Le sac où se trouvait la viande gisait, vide, sur le traîneau. Le monstre paraissait satisfait. Il avait les yeux partiellement fermés. Il semblait somnoler.

Je me retournai et continuai de tirer le traîneau. C'était désormais une question de temps.

Je craignais principalement que le monstre ait avalé la viande dans son estomac de stockage, où elle ne serait pas digérée avant que le monstre ait décidé de la faire passer dans son véritable estomac, son estomac chimique. Je ne pensais pas, cependant, qu'il ait mis la viande dans son estomac de stockage. Premièrement, il y avait assez à boire et à manger, au complexe, et les Kurii ne transportent généralement pas de réserves de nourriture dans leur corps quand ils n'anticipent pas de période de pénurie. La nourriture supplémentaire, naturellement, est un fardeau qui diminue les performances. Deuxièmement, le monstre paraissait satisfait et somnolent, ce qui m'autorisait à supposer qu'il avait mangé, et agréablement, tout son saoul. Cependant, les Kurii contrôlent leur métabolisme plus précisément que d'autres organismes. Même dans leur estomac chimique, ils sont en mesure, en réglant l'écoulement de sucs digestifs, de hâter ou de retarder la digestion. Par exemple, ils digèrent en général tranquillement mais, quand ils prévoient un effort, accélèrent le processus. Le Kur, par conséquent, n'a pas besoin d'un long intervalle entre le moment où il mange beaucoup et celui où il fait de violents efforts physiques. Cette caractéristique a manifestement été sélectionnée par l'évolution kur. Je ne m'inquiétais guère, cependant car, même avec un rythme lent de digestion, j'étais persuadé que la viande aurait le temps d'accomplir sa tâche ténébreuse. Le sac était vide. Il devait contenir entre vingt et trente morceaux de viande.

Soudain, le traîneau fut plus léger car le Kur était descendu. Je fus soudain inquiet.

Il s'arrêta derrière le traîneau, regardant autour de lui. Nous étions dans une cuvette peu profonde, d'une centaine de mètres de diamètre. C'était un endroit relativement dégagé entre les crevasses et les reliefs de glace. Il serait facilement identifiable depuis l'air, même à très haute altitude.

Le Kur parut satisfait. Je me mis à transpirer. Je baissai le col de l'anorak, par habitude. Il ne faut pas transpirer, dans le Nord. Il ne faut pas que la sueur gèle sur le corps ou, ce qui est encore plus dangereux, que les vêtements gèlent, ce qui a pour effet de les priver de leur efficacité thermique et de favoriser les déchirures. Un vêtement déchiré, s'il n'est pas rapidement réparé, peut être dangereux. Du fil et une aiguille sont souvent aussi importants, dans le Nord, que le moyen de faire du feu.

Les lèvres du Kur se retroussèrent, dans un sourire kur, en me voyant faire. C'était stupide, je suppose, compte tenu des circonstances. Pourtant, c'est le genre de chose que l'on fait, sans y penser, quand on est prudent, dans le Nord.

Je regardai la cuvette, éclairée par les lunes, au milieu de laquelle nous nous trouvions, le traîneau entre nous.

Objectivement, cet endroit convenait à la tâche hideuse du Kur. Il était relativement dégagé, facilement repérable, du moins aussi repérable qu'un endroit peut l'être sur la banquise, et à distance convenable du complexe.

Il était difficile de prendre le jugement d'un Kur en défaut. C'est un animal intelligent.

Le Kur indiqua que je devais me débarrasser du harnais. J'obéis.

Nous restâmes immobiles. Le vent était tombé. L'endroit était très froid et désolé. Il retroussa les lèvres. Je vis de la salive couler au coin de sa bouche. Elle gela presque immédiatement, formant des perles qu'il chassa d'un geste de sa patte. Son souffle formait une brume autour de ses crocs. Un brouillard léger, comme une vapeur, entourait sa silhouette, puis s'éloignait lentement, aux endroits où l'air glacé entraînait en contact avec la chaleur de ce corps énorme et terrifiant. Je lui fis signe de ne pas approcher.

Il n'obéit pas.

D'un coup de patte, il écarta le traîneau qui nous séparait.

Je lui fis à nouveau signe de ne pas approcher. Il n'en tint pas compte.

Je reculai. Je ne pensais pas pouvoir courir plus vite qu'un Kur.

Il se mit à quatre pattes. Je le vis trembler d'impatience. Puis il redressa sa tête velue et, la gueule largement ouverte, les crocs brillants, regarda sauvagement les trois lunes paisibles de Gor. Puis, aux lunes et au monde gelé qui nous entourait, à la glace, au ciel et aux étoiles, il adressa un long hurlement sauvage et terrifiant. Les origines de ce cri, je suppose, se perdent dans l'antiquité de la préhistoire kur. C'était un cri à la fois territorial et impérial. C'était, le défi du prédateur et du carnivore au monde. Il disait : « Je suis ici. Cet endroit m'appartient. ». En outre, il semblait dire : « Cette viande, cette proie, m'appartiennent. J'attends ceux qui veulent me les disputer. ». C'était un cri qui avait dû retentir à l'entrée des cavernes ou dans l'obscurité des forêts. J'étais convaincu que, à l'aube des âges, sur la planète d'origine des Kurii, ce cri avait précédé le langage. L'homme, de toute évidence, avait oublié de tels cris. Pas le Kur.

Le monstre tourna deux fois sur lui-même, joyeusement, bondissant presque ; puis il me fit face. Ses griffes sortirent. Il gratta la glace avec ravissement. Il me regarda. Il poussa un nouveau cri, mais de plaisir. Sa respiration était rapide. C'était à peine s'il pouvait se contrôler.

Je reculai encore.

Il me regarda, avec vivacité et plaisir. Il gronda doucement, presque un ronronnement, mais plus intense, plus excité.

Ses oreilles se plaquèrent sur son crâne.

Je reculai et il se jeta sur moi.

Je luttai, prisonnier de ses bras. Je vis ses yeux étincelants. Il me souleva, me portant à sa gueule. Il me regarda pendant quelques instants. Puis il tourna la tête. Je me débattis et me tortillai en vain. Son souffle était brûlant sur mon visage et c'était à peine si je le voyais, à cause de la vapeur de nos souffles mêlés. Puis sa gueule s'approcha de ma gorge. Soudain, si soudainement que je ne compris pas, l'animal poussa un glapissement hideux et je n'entendis rien d'autre, pendant quelques instants, que ce hurlement de surprise et de douleur ; je fus un instant assourdi et, en même temps, fus projeté, les étoiles et la glace tournoyant, puis je tombai, roulai et glissai. Je me mis péniblement à genoux. J'étais à plus de dix mètres de l'animal.

Il était debout, immobile, penché, me regardant.

Je me levai, instable sur mes jambes.

Il voulut faire un pas dans ma direction, puis son visage se tordit sous l'effet d'une

douleur insupportable. Il leva une patte vers moi.

Puis, soudain, comme frappé de l'intérieur, il hurla et tomba, roulant sur la glace. Il cria encore deux fois puis resta immobile, mais vivant, sur la glace, sur le dos, regardant les lunes.

Les sucs digestifs, déjà libérés dans le véritable estomac, continuèrent leur tâche chimique implacable. Morceau par morceau, molécule par molécule, conformément aux lois patientes et irrémédiables de la chimie, le tendon se dissolvait lentement, affaiblissant le lien qui maintenait les baleines pointues, comprimées, jusqu'au moment où ce mince lien cassait. Le monstre hurla à nouveau.

Imprudemment, le monstre avait dû manger quinze ou vingt pièges secrets.

Je pensai que je n'avais pratiquement plus rien à craindre.

Je m'approchai du traîneau. Il ne contenait pratiquement rien d'utile.

Heureusement, je levai la tête. Il était à nouveau debout.

Il était penché. Il me regarda. Comme il était indomptable ! Il toussa, fouaillé par la douleur, et cracha des caillots de sang sur la glace.

Lentement, pas à pas, il se dirigea vers moi, les pattes tendues.

Puis il poussa un hurlement de douleur, plié en deux, quand un autre piège sournois s'ouvrit.

Il resta ainsi, debout sur la glace. Pendant un instant, je fus ému.

Puis, à quatre pattes, il chargea. Je retournai le traîneau entre nous. Il tomba en hurlant contre le traîneau, qu'il écarta ensuite d'un coup de patte. Il roula sur la glace, la maculant de sang. Il toussa, hurla et tempêta. Puis deux autres pièges s'ouvrirent. Il regarda les lunes, perdu dans sa souffrance. Il se mordit les lèvres sous l'effet de la douleur. Il se griffa la cuisse.

Je m'éloignai prudemment du monstre. Je pensai qu'il ne me serait plus difficile de lui échapper.

Il saignait, à présent, abondamment, de la bouche et de l'anus. Les coins de sa bouche étaient déchirés. La glace était couverte de sang et d'excréments. En outre, il avait uriné sur la glace.

Je m'éloignai de lui, l'attirant loin du traîneau. Puis je revins sur mes pas et, ramassant le harnais, pris la direction du complexe caché dans l'île de glace.

Je tirai le traîneau, retournant au complexe. Le monstre, pas à pas, ensanglanté, suivit dans la neige. Je ne le laissai pas approcher.

À en juger par ses hurlements, ceux qu'il avait poussés et ceux qu'il poussa en me suivant, il devait y avoir dix-neuf pièges dans son corps. Je trouvai incompréhensible qu'il ne se contente pas de se coucher pour mourir. Chaque pas devait être une torture. Pourtant, il continua de me suivre. Je pus me faire une idée de la ténacité du Kur.

Finalement, en arrivant près du complexe, environ quatre ahns plus tard, il mourut.

Il n'est pas facile de tuer un Kur.

Je regardai l'énorme cadavre. Je n'avais pas de poignard. Il me fallait utiliser mes mains et mes dents.

JE REGAGNE LE COMPLEXE ; CE QUI ARRIVA DANS LE COMPLEXE

« **C**E n'est pas un Kur ! » cria un homme, « Tirez ! » Puis je le pris à la gorge, le jetai entre moi et son compagnon. J'entendis la fléchette pénétrer dans son corps, le repoussai et le vis exploser. L'autre homme, vêtu d'une combinaison en plastique léger, avec un appareil de chauffage suspendu sur la hanche, s'affairait pour remettre une charge dans la culasse. Je plongeai sur lui, la culasse claqua et l'arme, écartée, se déchargea ; je le jetai à terre et nous nous retrouvâmes emmêlés dans la fourrure du Kur blanc. Lui ayant emprisonné le cou dans mon bras gauche, je lui frappai le côté de la tête du plat de la main droite. Il s'immobilisa, la nuque cassée. C'est une prise que les Guerriers apprennent.

Je levai la tête. Tout paraissait calme. Pourtant deux armes avaient tiré. Les armes tubulaires tirent avec un sifflement. Il n'est pas particulièrement fort. L'explosion des fléchettes, cependant, réglées pour détonner un instant après qu'elles ont touché la cible, est beaucoup plus puissante. La première explosion avait été étouffée par le corps de la victime. La deuxième, cependant, avait dû être audible. Elle avait explosé, après une longue trajectoire parabolique, trois cents mètres plus loin, projetant de la glace à plus de soixante mètres d'altitude.

J'avais regagné le complexe avec le traîneau. J'espérais que cela m'éviterait d'être confondu avec un monstre des neiges ordinaire. J'ignorais de quels signes le Kur blanc disposait pour se protéger sur ce plan. Cependant, je n'en avais aucun. Les monstres des neiges ordinaires n'utilisent pas de traîneaux. J'avais pensé que le traîneau me permettrait d'approcher davantage. La peau du Kur, naturellement, dans la lumière incertaine, était également un avantage. J'étais resté, autant que possible, à l'abri des reliefs de glace. J'avais laissé le traîneau au pied de l'île de glace et, caché dans la fourrure du Kur, j'étais monté, crevasse par crevasse, projection par projection, point d'appui par point d'appui, au sommet de l'île. La porte par laquelle j'étais sorti n'était pas visible de l'extérieur. En outre, je ne connaissais pas les signes ou les mots de passe. J'étais monté au sommet de l'île à la recherche d'un moyen d'entrer. Je ne m'intéressais pas tant aux voies d'accès officielles, lesquelles devaient faciliter le travail des gardiens et des surveillants, qu'aux ouvertures plus adaptées à mes objectifs, ouvertures non gardées ne nécessitant ni mot de passe ni appareil d'identification. L'air, à l'intérieur du complexe, était frais. J'espérais qu'il y aurait des conduits de ventilation. Si les Kurii utilisaient un système fermé, il me faudrait utiliser les voies d'accès ordinaires.

Tout semblait calme. Je tendis à nouveau le bras vers la fourrure du Kur.

Cela arriva si rapidement que je ne suis pas sûr que je vis, mais je sentis l'objet couper la fourrure de mon anorak et se loger dans la glace, trente centimètres derrière moi, et je me jetai aussi loin que possible de l'explosion qui déchiqueta la glace, le souffle me projetant

contre un sérac, et je glissai dans une crevasse puis les vis approcher, armés tous les deux, et restai immobile.

« Il est mort, » dit un homme.

— « Je vais lui mettre une autre fléchette, » dit l'autre.

— « Ne sois pas stupide, » dit le premier.

— « Peux-tu être sûr qu'il soit bien mort ? » demanda l'autre.

— « Vois-tu ? » expliqua le premier. « Il n'y a pas de condensation. S'il respirait, la buée produite par son souffle serait nettement visible. »

— « Tu as raison, » dit le deuxième homme.

Je supposai que ces deux hommes n'avaient jamais chassé le sleen marin. J'étais satisfait d'avoir, avec Imnak, fait la connaissance de cet animal dangereux et rusé.

« Aiii ! » cria le premier homme quand je bondis, le frappant avec la main droite pour l'écarter. Je devais d'abord atteindre le deuxième homme. C'était le plus méfiant, le plus dangereux. Son arme était chargée. Il la leva rapidement, mais j'étais déjà derrière elle. L'autre n'avait pas encore rechargé. Je me tournai vers lui quand j'en eus terminé avec le premier. Je ne compris que plus tard qu'il m'avait frappé avec la crosse, par-derrière. Il poussa un long hurlement en tombant au pied de la falaise.

Je triai rapidement les vêtements de l'autre homme. Je devais agir rapidement. Non seulement la célérité était une nécessité tactique, mais l'exposition à l'hiver arctique pouvait entraîner une mort rapide, au sommet de la montagne de glace. Quelques instants plus tard, je portais une mince combinaison en plastique, comportant une capuche, avec un appareil de chauffage sur la hanche. J'ignorais combien de temps durerait la charge de l'unité, mais je n'en aurais pas besoin longtemps. Je pris ensuite le sac de fléchettes de l'autre homme et le jetai sur mon épaule. Je ramassai leurs deux armes.

Un autre objet gisait sur la glace : une petite radio portative. Une voix, en goréen, demandait avec impatience ce qui se passait. Je ne tentai ni de répondre ni de troubler le correspondant. Je jugeai préférable de le laisser se demander ce qui avait bien pu se passer au sommet de l'île. Si j'avais répondu, il aurait immédiatement identifié un intrus humain. Si ma voix ne m'avait pas trahi, l'impossibilité où je me serais trouvé de fournir des mots de code ou des phrases de reconnaissance l'aurait certainement fait. Le silence autoriserait le correspondant à envisager des possibilités telles qu'une panne de l'émetteur, un accident ou l'attaque d'un monstre des neiges. Un groupe de recherche serait rapidement envoyé. Cela ne me déplaisait pas. Plus les hommes seraient nombreux à l'extérieur du complexe, moins ils le seraient à l'intérieur. Les divers sas, en outre, ne devaient pas s'ouvrir de l'extérieur. Si tel était le cas, il serait possible de les coincer. Je savais que j'avais au moins un allié, à l'intérieur, Imnak, qui risquerait sa vie pour me protéger. Il l'avait déjà fait.

Rapidement, je parvins à trouver un conduit de ventilation alimentant le complexe en air frais ; il y avait un réseau de conduits, certains aspirant l'air, d'autres le rejetant. Les Kurii, compte tenu de la taille de leurs poumons et de la nécessité d'oxygéner une grande quantité de sang, sont extrêmement sensibles à la qualité de l'atmosphère. Les Kurii des vaisseaux, naufragés sur la Terre, gagnent généralement les zones isolées, non seulement pour éviter les concentrations humaines, mais aussi pour se procurer une atmosphère moins polluée, plus tolérable. Les Kurii, incidemment, compte tenu de la capacité importante de leurs poumons, respirent facilement même à haute altitude. Ils supportent mal, cependant, les polluants. Les agents kurii, sur Terre, sont presque tous humains.

Je ne pus retirer le grillage fermant le conduit. Il était soudé. Je reculai et appuyai sur le bouton d'une arme tubulaire. Puis je glissai une autre fléchette dans la culasse. Cependant, ce

n'était pas nécessaire. Le métal était arraché et tordu. L'ouverture n'était pas large, mais elle suffirait. Je touchai l'intérieur du conduit avec la main, puis avec le canon de l'arme. Il n'y avait pas de barreaux. Je ne connaissais pas sa profondeur, mais je supposai qu'elle devait être approximativement d'une trentaine de mètres. Je n'avais pas de corde. Je me glissai dans le conduit, en sueur, le dos contre un côté, les deux pieds contre l'autre. Puis je descendis lentement, centimètre par centimètre. La moindre erreur, et je tomberais au fond du conduit, irrémédiablement, où qu'il se trouve.

Il me fallut plus d'un quart d'ahn pour descendre le conduit.

Sur les dix derniers mètres, je glissai et tombai au fond.

La grille de l'extrémité inférieure, située environ deux mètres au-dessus du sol métallique, n'était pas fixée aussi solidement que celle du haut. Elle donnait sur un couloir. En fait, stupéfait, je la vis s'écarter.

« Qu'est-ce qui t'a retardé ? » demanda Imnak.

Il était assis sur deux caisses, sur le côté, découpant un parsit avec un os de sleen.

— « J'ai été retenu, » répondis-je.

— « Tu as fait beaucoup de bruit, » fit remarquer Imnak.

— « Désolé, » fis-je.

Je constatai que les vis qui maintenaient la grille en place avaient été retirées. C'était pourquoi elle s'était écartée.

— « Tu as retiré les vis avec ton poignard ? » demandai-je.

— « Aurais-tu préféré casser le grillage d'un coup de pied ? » s'enquit Imnak.

— « Non, » répondis-je. Puis je repris : « Comment savais-tu que j'arriverais ici ? »

— « J'ai pensé que tu aurais du mal à expliquer aux gardiens des portes qu'il te fallait entrer, » répondit Imnak.

— « Mais il y a de nombreux conduits de ventilation, » fis-je remarquer.

— « Oui, » admit Imnak, « mais rares sont ceux où des gens rampent. »

— « Tiens, » dis-je à Imnak en lui donnant une arme tubulaire et plusieurs fléchettes sorties du sac que je transportais.

— « À quoi cela sert-il ? » demanda Imnak. « Cela fait éclater la viande et il est impossible de fixer une corde sur la pointe. »

— « C'est bien pour tuer les gens, » répondis-je.

— « Oui, » dit Imnak. « Pour cela, cela devrait aller. »

— « J'ai l'intention, Imnak, » repris-je, « de localiser et de faire exploser la machine destinée à empêcher des ennemis de s'emparer du matériel contenu dans le complexe. »

— « C'est une longue explication, » fit remarquer Imnak.

— « Je veux trouver l'interrupteur ou le levier, » dis-je, « qui fera boum-bang-crasher cet endroit, comme quand une fléchette touche quelque chose et fait un grand bruit. »

— « Je ne connais pas le verbe « boum-bang-crasher », » releva Imnak. « Est-il goréen ? »

— « Je veux faire une chose comme le tonnerre et l'éclair, Boum-Boum ! » repris-je avec colère.

— « Tu veux provoquer une explosion ? » demanda Imnak.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ce n'est pas une mauvaise idée, » concéda-t-il.

— « Comment connais-tu les explosions ? » demandai-je à Imnak.

— « Karjuk m'en a parlé, » répondit-il.

— « Où est Karjuk ? » m'enquis-je.

— « Il est dehors, » répondit Imnak.

— « T'a-t-il parlé d'une machine capable de détruire le complexe ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Imnak.

— « T'a-t-il dit où elle se trouve ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Imnak. « Je ne crois pas qu'il le sache. »

— « Imnak, » dis-je, « je veux que tu prennes cette arme et que tu quittes le complexe en emmenant toutes les femmes que tu pourras trouver. »

Imnak haussa les épaules, troublé.

« Ne tarde pas, » insistai-je.

— « Et toi ? » s'enquit-il.

— « Ne t'inquiète pas pour moi, » répondis-je.

— « Très bien, » dit Imnak.

Il s'éloigna.

— « Si tu vois Karjuk, » ajoutai-je, « tue-le. »

— « Cela ne plaira pas à Karjuk, » fit remarquer Imnak.

— « Fais-le, » insistai-je.

— « Mais où trouverons-nous un autre Gardien ? » demanda-t-il.

— « Karjuk ne garde pas le Peuple, » répondis-je. « Il garde les Kurii. »

— « Comment sais-tu ce qu'il garde ? » s'enquit Imnak.

— « Laisse tomber Karjuk, » cédaï-je.

— « Très bien, » dit Imnak.

— « Vite, vite, » lui dis-je. « Va-t'en, vite ! »

— « Puis-je m'inquiéter un peu, Tarl, toi qui chasses avec moi ? » s'enquit-il.

— « Oui, oui, » répondis-je, « tu peux t'inquiéter un peu. »

— « Bien, » répondit Imnak. Puis il pivota sur lui-même et s'éloigna dans le couloir.

Je levai la tête. Il y avait des glissières d'esclave au plafond, ces rails métalliques décidant, grâce à des boules métalliques, les mouvements autorisés aux esclaves.

À ce moment, deux hommes portant des tuniques marron et noir apparurent dans le couloir.

« Pourquoi portes-tu une combinaison ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Je viens de la surface, » répondis-je. « Il y a des problèmes. »

— « Quel genre de problèmes ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Nous ne savons pas encore, » répondis-je.

— « Fais-tu partie de la Sécurité ? » s'enquit un des hommes.

— « Oui, » répondis-je.

— « On ne vous voit pas souvent, » releva l'un d'entre eux.

— « Il est préférable que vous ne connaissiez que vos secteurs, » expliquai-je.

— « C'est plus sûr de cette manière, » accorda l'un d'entre eux.

— « Oui, » convint l'autre.

— « Si vous voyez quelque chose d'inhabituel, faites un rapport, » leur conseillai-je.

— « Nous n'y manquerons pas, » dit le premier homme.

— « En attendant, faites replacer ce grillage, » dis-je.

— « Nous nous en occuperons, » promirent-ils.

— « Pourquoi est-il ouvert ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Je vérifiais, » répondis-je.

— « Ah, » fit l'autre.

— « Tu as oublié d'éteindre l'appareil de chauffage de ta combinaison, » fit remarquer l'un d'entre eux. « Cela va épuiser la charge. »

J'appuyai sur le bouton qui était moins enfoncé que les autres, sur le tableau de commandes de l'appareil.

— « J'ai oublié, un jour, » expliqua un des hommes. « Cela arrive fréquemment, la combinaison maintient une température constante. »

— « Peut-être devraient-ils installer un témoin sur le tableau de commandes, » suggérai-je.

— « Il se verrait dans le noir, » fit ressortir l'autre homme.

— « C'est vrai, » reconnus-je.

Puis je les laissai et, derrière moi, ils entreprirent de remettre la grille en place.

Je rencontrai peu de monde dans les couloirs. À un moment donné, je rencontrai une vingtaine d'hommes, sur deux files, marchant rapidement dans un couloir. Ils étaient conduits par un lieutenant et armés.

Je supposai qu'ils gagnaient la surface afin de participer aux recherches qui devaient être entreprises.

Tôt ou tard, la grille détruite du conduit de ventilation serait découverte.

La femme qui venait à ma rencontre, dans le couloir, était très belle. Elle était pieds nus. Elle portait un court morceau de soie marron, transparente, noué sous le nombril. Elle avait un collier métallique. Elle portait un récipient en bronze sur l'épaule droite. Elle avait de longs cheveux bruns et des yeux marron. C'était une esclave aux hanches douces. Une chaîne d'un peu plus de deux mètres de long était fixée à son collier et glissait aisément derrière elle, elle la tirant, tandis qu'elle se dirigeait vers moi. Si elle s'arrêtait sous la sphère maintenant la chaîne sur la glissière du plafond, la chaîne formerait une boucle élégante contre son dos avant de remonter jusqu'au collier, auquel elle était fixée. La chaîne, compte tenu de sa longueur, permet à la femme non seulement de s'agenouiller, mais aussi de s'allonger sur les plaques métalliques.

Je m'immobilisai et elle continua d'avancer jusqu'à trois mètres de moi. Elle s'agenouilla alors, posant le récipient en bronze près d'elle. Elle s'assit sur les talons, les genoux écartés les mains sur les cuisses, le dos droit et la tête baissée. C'est une position élégante et significative. Elle symbolise la soumission de l'esclave à l'homme libre, le maître. Elle était à ma merci.

Je la regardai pendant quelques instants, remarquant sa beauté et son impuissance.

Elle leva la tête.

« Maître ? » demanda-t-elle, tremblante.

— « Es-tu tellement pressée de recevoir le fouet ? » m'enquis-je.

— « Pardonne-moi, Maître, » dit-elle. Elle baissa à nouveau la tête.

— « Je viens d'arriver dans le complexe, » repris-je. « J'ai besoin d'informations. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Debout ! » ordonnai-je. « Approche et tourne le dos ! »

Elle obéit. Je lui poussai la tête et écartai ses cheveux. Un lourd cadenas métallique était fixé à la chaîne. L'anneau de ce cadenas était glissé entre l'acier du collier et la nuque de la femme, puis fermé. L'anneau était épais et le cadenas devait bien peser cent cinquante grammes.

« Cela ne doit pas être agréable, » fis-je remarquer.

— « Le Maître se soucie-t-il du confort d'une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Ce n'était qu'une observation, » répondis-je. Les petits poils de la nuque de la femme étaient très excitants.

— « Il y a divers types de colliers, » expliqua-t-elle. « Certains comportent un anneau

destiné au cadenas. Je crois qu'ils n'ont pas compris, au début, combien de femmes ils auraient. On se contente même, parfois, d'attacher la chaîne autour du cou de la femme. »

— « Il s'agit bien là d'un collier d'esclave, » dis-je, « mais il est un peu trop grand pour toi. »

— « C'est pour qu'il y ait la place de passer l'anneau du cadenas, » expliqua-t-elle.

— « Il y a deux petites bandes jaunes sur ton collier, » fis-je remarquer.

— « C'est parce que je suis une « femme jaune », » expliqua-t-elle.

— « Il y a également deux bandes jaunes sur le cadenas, » dis-je.

— « Il existe une correspondance entre les colliers et les chaînes, » dit-elle.

— « Et tu es une « femme jaune », donc, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » m'enquis-je.

— « Belinda, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »

— « C'est un joli nom, » fis-je remarquer.

— « Merci, Maître, » répondit-elle. Je ne la battrais pas sous prétexte que son nom me déplaisait.

— « Quels autres types d'esclaves y a-t-il ? » demandai-je.

— « Il y a cinq couleurs de collier, » répondit-elle, « rouge, orange, jaune, vert et bleu.

Chaque couleur correspond à un degré différent de liberté sur les glissières. »

— « Êtes-vous continuellement enchaînées de la sorte ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Seulement quand nous devons faire des courses. »

— « Et quand vous ne faites pas de courses ? » demandai-je.

— « Nous sommes enfermées à clé, » répondit-elle.

— « Toutes les femmes portent-elles un collier avec une couleur-code ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Celles qui sont vraiment belles se trouvent dans les

Salles de Plaisir, où elles doivent distraire les hommes. »

— « Explique-moi le système des couleurs ! » ordonnai-je.

— « Les bleues sont les plus limitées, » expliqua-t-elle. « Les vertes peuvent aller partout où vont les bleues, et plus loin. Je suis jaune. Je peux aller partout où vont les bleues et les vertes, mais je peux également accéder à des zones qui leur sont interdites. Je peux aller jusqu'aux limites du territoire des orange. Là où je dois m'arrêter, elles peuvent continuer. Les femmes portant le collier à deux bandes rouges sont les plus libres. »

Elle me regarda par-dessus l'épaule.

« Mais le Maître sait certainement ces choses-là, » ajouta-t-elle.

Je la tournai vers moi et la plaquai contre la paroi métallique.

« Pardonne-moi, Maître ! » s'écria-t-elle.

— « Pose les mains à plat contre le mur ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

— « Tu n'appartiens pas au complexe, » dit-elle soudain. « Tu es un intrus, » souffla-t-elle.

Avec le canon de mon arme, je défis brutalement le nœud qui maintenait son vêtement de soie sous son nombril. Il tomba. Elle grimaça, le dos à la paroi métallique. Le canon de l'arme tubulaire, enfoncé dans son ventre, l'immobilisait.

« Ne me tue pas, Maître, » dit-elle. « Je ne suis qu'une esclave. »

— « Il arrive que les esclaves parlent trop, » répliquai-je.

— « Je ne parlerai pas, » dit-elle.

— « À genoux ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

— « Je ne parlerai pas, » répéta-t-elle. « Je promets que je ne parlerai pas, Maître ! »

— « Tu es très jolie, Belinda, » dis-je. Le canon de l'arme était dirigé sur son visage.

— « Je ne parlerai pas, » souffla-t-elle. « Je ne te trahirai pas. »

— « Prends le canon de l'arme dans la bouche ! » ordonnai-je. Elle obéit, timidement.

« Tu sais ce que cela peut te faire ? » demandai-je.

Elle acquiesça, à genoux, terrifiée.

« Tu ne parleras pas, n'est-ce pas ? » m'enquis-je.

Elle fit de petits mouvements négatifs avec la tête. Sa bouche était très belle, autour de l'acier. Elle n'avait pas reçu la permission de lâcher le canon.

« Oui, très belle, » fis-je.

Avec le canon de l'arme, je l'obligeai à se coucher sur le flanc, puis je posai l'arme par terre. Elle n'osa pas la lâcher. Je me mis à caresser la femme. Avec stupéfaction, je la vis réagir presque immédiatement, spasmodiquement.

« Quelle esclave tu es ! » plaisantai-je.

Elle gémit, pleura, poussa de petits cris, mais ne put parler. Quand je me redressai et sortis l'arme de sa bouche, elle me dévisagea avec stupéfaction ; elle se souleva légèrement, se tournant sur la cuisse gauche, la jambe droite fléchie, les paumes de ses mains sur le sol, son beau corps intensément tacheté, étendue, rouge en raison de l'intense activité capillaire provoquée par mes caresses.

— « Ton esclave, » dit-elle.

Je pivotai sur moi-même. Je ne pensais pas qu'elle parlerait.

Je continuai mon chemin dans les couloirs. Quelques hommes me croisèrent, ainsi que deux femmes. Je vérifiai les colliers des femmes. Il y avait une bleue et une jaune.

Je progressai rapidement ; pourtant le complexe était un labyrinthe. Je ne croyais pas que les êtres humains du complexe connaissent l'endroit où se trouvait l'appareil que je cherchais. Et je ne pensais pas qu'un Kur me l'indiquerait.

Je courus dans le couloir.

Une sirène se déclencha. Elle retentit très fort dans le couloir.

Je ralentis pour croiser un homme portant le marron et noir du personnel du complexe.

« Il y a un intrus, là-haut ! » lui criai-je.

— « Non, » répondit-il. « La grille d'un conduit de ventilation a été arrachée, à la surface. Il y a de bonnes raisons de penser qu'il est à présent dans le complexe. »

— « Bien sûr, » dis-je. « La sirène. C'est une alerte intérieure. »

— « Sois, vigilant, » dit l'homme.

— « Ne crains rien, » répondis-je.

Nous nous éloignâmes rapidement l'un de l'autre. Je ne quittais pas les glissières des yeux. Puis j'arrivai à un carrefour de couloirs. Les glissières, que j'espérais suivre jusqu'à leur extrémité, se divisaient également. En outre, j'aperçus d'autres ramifications dans les couloirs. Les glissières gagnaient apparemment tous les coins, ou tous les recoins, de ce niveau et, par les escaliers, permettaient également de gagner les autres niveaux. La sirène était puissante, insistante, insupportable. Je jurai intérieurement. Ça et là, dans les couloirs et, également à l'endroit où je me trouvais, il y avait des caméras de surveillance montées sur pivot, sous le plafond. Je vis bouger celle qui se trouvait près de moi, commandée à distance. Mon déguisement, apparemment, m'avait correctement protégé jusqu'ici. Je partis dans un couloir, décidé à ne pas paraître hésitant ou désœuvré. Je voulais que l'on pense que je savais où j'allais. Quand je me retournai, la caméra était orientée dans une autre direction. Elle

n'était pas fixée sur moi. Deux autres hommes passèrent dans le couloir, armé de lance-fléchettes.

Je jurai intérieurement. Il faudrait très longtemps pour explorer les zones reculées du complexe. J'ignorais, en premier lieu, où se trouvait la limite des glissières et les endroits inaccessibles aux appareils de surveillance affectés aux êtres humains. J'étais persuadé que l'appareil de destruction que je cherchais se trouvait en dehors des limites du système de glissières et, supposai-je, dans une zone extérieure au système de surveillance. Je me souvins qu'aucun appareil comparable n'avait été révélé par les moniteurs de l'appartement de Zarendargar, Demi-Oreille, Général de guerre des Kurii.

Je me souvins de la femme que j'avais abandonnée sur les plaques métalliques, dans un autre couloir, enchaînée au système de glissières.

C'était une « jaune ». Il me fallait une « rouge ».

Je regardai la glissière avec colère. À son extrémité, manifestement la plus éloignée, se trouvait la zone que je cherchais.

La sirène cessa et une voix, en goréen, ordonna par l'intermédiaire du système de haut-parleurs :

« Attachez toutes les esclaves ! Tout le monde à son poste ! »

Ce message fut répété cinq fois. Des hommes me croisèrent en courant. Puis le silence se fit dans les couloirs.

C'était une organisation intelligente. En cas de danger, les esclaves goréennes sont souvent enchaînées, afin qu'elles ne puissent pas influencer l'issue des opérations. Elles attendent, impuissantes, le destin que les maîtres leur réservent. Le fait que tout le monde doive rejoindre son poste permettrait aux chefs du complexe de compter leurs forces et restaurerait l'efficacité du système de surveillance du complexe. Isolé, l'intrus serait rapidement repéré.

J'ouvris brutalement une porte donnant sur le couloir. À l'intérieur, un homme attachait des esclaves. Il avait fait agenouiller dix femmes nues face à la paroi métallique. Avec de courtes chaînes, fixées à des colliers, il les immobilisait. Leurs poignets, de chaque côté de la tête, dans des menottes légères, étaient également attachés à la paroi. Il leva la tête.

« Je me dépêche ! » dit-il avec colère. Je ne répondis pas. Il referma sa menotte sur le poignet de la dernière femme. Puis il glissa la clé dans sa bourse et, me regardant d'un air furieux, sortit rapidement de la pièce.

Les femmes, le ventre contre la paroi, avaient peur, mais elles ne faisaient aucun bruit.

Dans un coin, contre le mur, il y avait plusieurs chaînes avec leur cadenas. J'en trouvai une avec un gros cadenas, comportant sa clé, et marqué de deux bandes rouges. Sa chaîne devait passer dans toutes les glissières du complexe.

Je m'approchai alors des femmes et vérifiai les colliers minces et élégants qu'elles portaient sous les lourds colliers d'esclave qui les immobilisaient contre le mur.

J'en trouvai deux avec des marques rouges.

« Où est la clé de tes chaînes ? » demandai-je à l'une d'entre elles.

— « C'est notre gardien qui l'a, Maître, » répondit-elle.

C'était bien ce que je craignais. Je n'avais pas essayé de retenir ou de tuer le gardien. S'il ne s'était pas présenté à son poste, on aurait pu deviner où je me trouvais.

Je regardai autour de moi avec colère.

Je ne pouvais pas détacher une femme à collier rouge. Toutes les deux avaient été correctement enchaînées par un maître goréen. Je n'avais pas le temps de casser ou crocheter les serrures et les femmes étaient attachées en trois points capables de les immobiliser.

isolément. Les fléchettes explosives risquaient de tuer les captives.

Je pivotai sur moi-même et, prenant une chaîne, la faisant glisser dans la glissière, quittai l'endroit où les femmes étaient attachées. Si je parvenais à faire exploser le matériel que je cherchais, j'espérais qu'il ne ferait sauter que la partie du complexe où les munitions et les provisions étaient stockées. Peut-être Imnak parviendrait-il à les trouver et à les détacher. Je lui avais demandé d'évacuer le plus grand nombre possible de femmes. Pourtant, nues ou vêtues de soie, tiendraient-elles plus d'une heure dans la nuit polaire ? À présent, dans le complexe, de nombreuses femmes, belles esclaves impuissantes, étaient sans doute ainsi enchaînées. Elles seraient vraisemblablement les victimes innocentes de la guerre opposant les monstres aux hommes. Puis je chassai ces pensées de mon esprit ; je redevins Goréen ; j'avais une tâche à accomplir ; ce n'étaient que des esclaves.

Je regagnai le couloir, tirant la chaîne derrière moi. J'étais convaincu que je ne tarderais pas à être repéré.

Je me demandai quelle était la longueur de la glissière dans laquelle passait la chaîne. Une telle chaîne, sans esclave, ne manquerait pas d'attirer l'attention.

Je passai devant plusieurs portes. Il y avait des salles d'exercice, de gymnastique, des appartements. Si je décidais de me cacher, les hommes mettraient sans doute longtemps à me retrouver, dans le complexe. Mais cela ne me rapporterait rien.

Je descendis au niveau inférieur, suivant le trajet de la chaîne.

J'entendis des hommes, derrière un coude, courant au pas de gymnastique. Je lâchai la chaîne et, en hâte, me réfugiai dans une pièce, un garde-manger. Je pris un pain dans un panier et mangeai. Puis les hommes passèrent. Ils avaient écarté la chaîne sans y prêter attention. Peut-être la femme avait-elle été emmenée par le gardien le plus proche quand l'ordre d'attacher les esclaves avait été donné. Alors que j'allais retourner dans le couloir, je reculai brusquement. Un gardien et une femme libre, en Robes de Dissimulation, étaient passés. J'ignorais, jusqu'à ce moment-là, qu'il y eût de telles femmes dans le complexe. Il y avait un intrus dans le complexe. De toute évidence, on la conduisait dans un endroit plus sûr. Peut-être vidait-on ce niveau en vue de le fouiller. Je terminai le morceau de pain et sortis du garde-manger.

À l'extérieur, je rencontrai deux groupes de deux individus, deux gardiens et deux autres femmes libres. Je supposai qu'elles recevaient une formation, dans le complexe, en vue des tâches qu'elles devraient accomplir plus tard.

« Il n'est pas là-dedans, » dis-je aux hommes, montrant la pièce dont je sortais d'un mouvement de la tête. « Vite ! »

Ils s'éloignèrent en hâte.

J'aperçus brièvement une cheville, sous les lourdes Robes de Dissimulation. Elle était mince et excitante. Je souris. Je suppose qu'elles ne savaient pas que, lorsqu'elles auraient rempli le rôle qui leur était assigné, elles deviendraient des esclaves portant un collier et vêtues de soie.

Un autre homme arriva en courant, poussant une esclave devant lui. Son collier portait des bandes jaunes, comme celui de Belinda, que j'avais rencontrée précédemment. Elle portait toujours des Soieries d'Esclave.

« Elle devrait être attachée, » dis-je à l'homme, sur un ton de reproche.

— « Elle le sera ! » répondit-il.

J'entendis un autre homme, derrière moi. Je pivotai sur moi-même, pointant mon arme sur lui.

« Ne tire pas ! » s'écria-t-il. « Je suis Gom, du secteur Al-Ka. »

— « Que fais-tu ici ? » m'enquis-je.

— « Je vais chercher Dame Rosa, » dit-il.

— « Dans quel appartement est-elle ? » m'enquis-je.

« Quarante-deux, » répondit-il. « Niveau Central moins un, couloir Mu. »

— « Correct, » dis-je, abaissant mon arme.

Il eut un soupir de soulagement.

« J'irai la chercher, » repris-je. J'avais vraiment besoin d'une femme. « Regagne le secteur Al-Ka. »

Il hésita un instant.

« Vite ! » dis-je avec colère. « Il y a des risques potentiels. »

Il leva la main, acceptant ce que je venais de dire, puis pivota sur lui-même. Il disparut bientôt dans le couloir.

Je constatai bientôt que je me trouvais dans le couloir Mu, grâce aux indications portées à l'intersection d'un autre couloir. Il me parut probable que je sois sur le bon niveau, puisque j'avais rencontré l'homme non loin d'un escalier.

Il n'y avait plus personne dans le couloir. Je tirai la chaîne derrière moi. Bientôt, j'arrivai à la porte quarante-deux. Je constatai qu'une ramification de la glissière pénétrait dans l'appartement, manifestement pour que Dame Rosa puisse être correctement servie par une esclave. J'ouvris la porte et tirai la chaîne à l'intérieur. L'appartement était confortable et luxueux. Il était faiblement éclairé par cinq bougies posées sur un guéridon. Il y avait de nombreuses sculptures, dans la pièce. Une femme, stupéfaite, quitta d'un bond le grand lit rond sur lequel elle était assise. Elle portait des Robes de Dissimulation. Elle abaissa le fourreau soyeux d'un voile devant son visage.

« Tu devrais frapper, imbécile ! » jeta-t-elle. « J'ai à peine eu le temps de me voiler. »

Elle me foudroya du regard, ses yeux étincelant au-dessus du voile. Ses traits n'étaient toutefois guère dissimulés. Son visage était mince mais très beau. Elle avait les yeux noirs, les cheveux d'un brun bleuté et, comme je pus le constater sous sa capuche, plaqués sur les côtés de la tête. Ses pommettes étaient très hautes. Son visage était majestueux, aristocratique et froid. Elle était en colère.

— « Vous êtes Dame Rosa ? » m'enquis-je.

Elle se redressa, hautaine.

— « Je suis Dame Graciela Consuelo Rosa Rivera-Sanchez, » répondit-elle. « Que se passe-t-il ? »

— « Il y a un intrus dans le complexe, » répondis-je.

— « Il n'est pas encore arrêté ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Depuis combien de temps êtes-vous dans le complexe ? »

— « Quatre mois goréens, » répondit-elle. Puis elle précisa : « Quatre mois goréens, sans compter la Quatrième Main Transitoire. »

— « Connaissez-vous le système de chaînes et de glissières contrôlant les déplacements des esclaves ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle.

— « Y compris ses limites extrêmes ? » insistai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « mais les êtres humains n'ont pas le droit de dépasser ces limites. »

Je souris.

« Comment un intrus a-t-il pu pénétrer dans le complexe ? » demanda-t-elle.

— « Par un conduit de ventilation, » expliquai-je. « Vous parlez bien goréen, » poursuivis-

je, « mais avec un accent. »

— « J'ai reçu une formation intensive, » expliqua-t-elle.

L'accent, à mon avis, qui était aristocratique et castillan, ne gênerait pas les maîtres goréens.

« J'ai le don des langues, » ajouta-t-elle avec froideur.

Je me dis qu'elle avait de la chance. Elle serait plus rapidement en mesure de comprendre et de donner du plaisir à un maître, quand elle serait totalement possédée. Cependant, presque toutes les femmes asservies apprennent vite. Elles n'ont pas le choix. Les esclaves sont incroyablement sensibles aux nuances les plus délicates et les plus subtiles des paroles de leur maître. La moindre inflexion leur permet de déterminer si le maître plaisante ou non, si elle doit ou non changer immédiatement de tactique, afin de ne pas être impitoyablement fouettée. Les femmes asservies s'efforcent désespérément d'apprendre la langue de leur maître. Les différences, entre elles, dans la rapidité d'acquisition des divers niveaux de connaissance sont généralement fonction d'aptitudes innées et des conditions. L'esclave est, de toute évidence, une étudiante extrêmement motivée. Néanmoins, si elle apprend le goréen à l'âge adulte, même si elle est jeune, elle conservera pratiquement toujours des traces de sa langue maternelle. J'avais rencontré, sur Gor, des femmes qui parlaient goréen avec divers accents terriens.

— « Que cherche l'intrus dans le complexe ? » demanda-t-elle.

— « Pour le moment, il a besoin d'une femme, » répondis-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Quitte tes vêtements ! » ordonnai-je.

Elle me regarda avec stupéfaction.

« Dois-je le faire à ta place ? » m'enquis-je. « Je suis l'intrus, » expliquai-je.

Elle recula.

— « Jamais ! » jeta-t-elle.

— « Très bien, » dis-je. « Couche-toi sur le lit, les bras et les jambes écartés ! » Je dégainai le poignard suspendu à la ceinture de la combinaison que je portais. Il n'est pas prudent de déchirer les vêtements d'une femme libre à mains nues. Il arrive qu'ils contiennent des aiguilles empoisonnées.

— « Tu plaisantes, » dit-elle.

Avec le poignard, je montrai le lit.

« Tu n'oserais pas ! » cracha-t-elle.

— « Sur le lit ! » ordonnai-je.

— « Je suis Dame Graciela Consuelo Rosa Rivera-Sanchez, » dit-elle.

— « Si tu es assez jolie, » répliquai-je, « je t'appellerai peut-être Pépita. »

— « Tu n'hésiterais pas à prendre mes vêtements, n'est-ce pas ? » dit-elle.

— « Je suis Goréen, » répondis-je. J'avancai d'un pas.

— « Ne me touche pas ! » dit-elle. « Je vais le faire. »

Ses petites mains, à contrecœur, montèrent jusqu'aux crochets fermant l'encolure des vêtements.

— « D'abord le voile et la capuche, » indiquai-je.

Elle les écarta, d'un geste de la main et un mouvement de tête.

« Tu serais vendue cher, » fis-je remarquer.

Elle me foudroya du regard.

« Quitte tes mules, » indiquai-je.

Elle obéit. Elle fut pieds nus.

« Continue ! » ordonnai-je.

Ses mains montèrent à nouveau jusqu'aux crochets de l'encolure. Sa gorge était mince et jolie. Un collier en acier, sur lequel serait gravé le nom de son maître, lui irait parfaitement.

Ses mains serraient les deux Robes extérieures. Elle me regardait.

« Nous n'avons pas toute la journée, » dis-je.

Elles tombèrent sur ses chevilles.

« Entre la troisième et la quatrième Robe, » dis-je, « il y a une dague, dans sa gaine, cachée à l'intérieur d'un pli. N'en approche pas les mains. »

— « Tu es observateur, » fit-elle remarquer.

Les Guerriers sont entraînés à repérer ce genre de chose.

La troisième et la quatrième Robe tombèrent par terre, autour de ses chevilles.

Il ne restait plus que la cinquième Robe et le petit sous-vêtement de soie vert pâle.

Ses mains hésitèrent sur l'encolure de la cinquième Robe.

— « Quitte-la ! » ordonnai-je.

Comme les autres, elle tomba sur ses chevilles.

« Éloigne-toi de tes Robes ! » ordonnai-je.

Elle obéit. Elle était mince, et magnifique dans son fourreau, sans manches, de soie vert pâle.

— « Ne m'oblige pas à me déshabiller davantage, » supplia-t-elle. « Je t'en prie. »

— « Retourne-toi ! » ordonnai-je.

Avec le poignard, je coupai le ruban qui attachait ses cheveux.

« Excellent, » fis-je.

Elle avait la peau très claire ; ses cheveux, longs, descendant sous les fesses, épais et noirs, étaient magnifiques. Ils contrastaient vivement avec la blancheur de ses bras, de ses épaules et de son dos. Je me demandai si elle savait que les femmes aussi blanches et belles qu'elle avaient, en réalité, comme d'autres types, été sélectionnées sexuellement, au fil des générations, même sur sa planète d'origine, une planète qui n'admettait guère, consciemment, qu'elle élevait des esclaves. De nombreux types et lignées de belles femmes avaient été développés, sur Terre, bien entendu. Dame Rosa en était un excellent spécimen. Les femmes de la Terre ont été sélectionnées en fonction de l'amour et de la beauté ; il est dommage qu'on leur enseigne la frustration.

Je trouvai un peigne sur une coiffeuse proche. Rengainant mon poignard et la tenant par la nuque avec la main gauche, rapidement mais avec prudence, je peignai ses cheveux.

Elle sanglota de fureur quand une minuscule aiguille, enroulée dans du tissu et enduite de kanda, tomba de sa chevelure, poussée par les dents du peigne en défense de kailiauk.

Je la retournai brutalement.

Je la dévisageai.

Elle me regarda, les yeux étincelants.

— « Je suis à présent sans défense, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Avec mon poignard, je coupai les fines épaules de son léger vêtement en soie vert pâle. Le plat de ma lame contre sa peau, je fis descendre le vêtement, qui finit par tomber sur ses pieds. Elle frémit quand la lame glacée glissa sur sa peau. Elle regarda le poignard avec appréhension.

« Pourquoi me veux-tu ? » demanda-t-elle. « Vas-tu me violer ? »

Elle regarda le grand lit rond, doux et profond, recouvert de soie verte. Elle s'y imaginait bien, renversée, à ma merci, contrainte de servir mon plaisir.

— « Il faudrait que tu gagnes le droit de servir sur un tel lit, » dis-je. « Une fille comme toi doit d'abord apprendre sur la terre ou la paille, ou bien sur une fourrure jetée sur le ciment, au pied de la couche du maître, sous l'anneau d'esclave. »

Je la pris par les cheveux et la traînai dans un coin de la pièce, près d'un placard.

Je sortis deux lacets de sandale du placard. Avec l'un d'entre eux, je lui attachai les mains dans le dos. Un lacet de sandale est plus que suffisant pour immobiliser une femme. L'autre lacet de sandale, je le serrai autour de sa taille. Puis je pris le long voile qui lui avait dissimulé le visage : il était rouge ; c'était un voile d'intimité ; ce voile est translucide ; son opacité dépend du nombre de couches que l'on met devant le visage ; une femme libre, s'amusant d'un amant impatient, pourrait le retenir pendant des jours, lui offrant chaque soir une vue moins imprécise de ses traits, jusqu'au moment extraordinaire où elle lui permettrait, peut-être, de voir son visage. Ce type de stupidité, naturellement, n'est pas autorisé aux esclaves. On se contente de leur ordonner de gagner l'anneau d'esclave. Je constatai que Dame Rosa n'avait jamais porté le voile d'intimité. Sa présence dans la garde-robe procédait manifestement du désir de ses employeurs de l'initier totalement aux traditions goréennes, connaissances qui lui seraient vraisemblablement utiles dans les missions qu'elle devrait remplir sur Gor.

Je fis une boucle sur sa nuque, avec le voile d'intimité, et le croisai au-dessus de ses seins puis le tirai sur les côtés, au-dessous de ses seins, passai ensuite les deux longueurs restantes autour de son corps et derrière son dos, les croisant, puis les enroulant autour du lacet de sandale qu'elle portait à la taille ; ensuite, je passai les deux extrémités libres entre ses jambes, les glissant sous le lacet de sandale. Je redressai les deux bandes qui pendaient devant ; elles faisaient environ quinze centimètres de large et tombaient correctement.

Elle me regarda, horrifiée.

« Ainsi, tu passeras pour une Esclave de Soie, » dis-je.

Je la traînai devant le grand miroir de la pièce.

Elle gémit en se regardant.

« Remarque le nœud du lacet de sandale, » dis-je. « On peut le défaire en tirant dessus. »

— « Monstre ! » sanglota-t-elle.

Je regardai sa jolie cuisse. Je me dis que la marque ordinaire des kajirae de Gor lui conviendrait parfaitement ; c'est la première lettre, en écriture cursive, du mot : « Kajira », mot signifiant généralement : « femme esclave » dans le lexique goréen ; c'est un signe élégant, floral, convenant très bien à une femme.

Elle se débattit, devant le miroir, mais, la tenant par le bras gauche, je l'empêchai de bouger.

Oui, la marque serait jolie sur sa cuisse.

— « Je t'ai vêtue de soie rouge, » dis-je. « Est-ce approprié ? »

— « Certainement pas ! » s'écria-t-elle.

— « Cela ne va peut-être pas durer, » dis-je.

Elle se débattit féroce, futillement. Puis elle cessa de se débattre.

— « Je te donnerai de l'or, beaucoup d'or, si tu me libères, » dit-elle.

— « Je ne veux pas d'or, » répondis-je.

Elle me regarda, stupéfaite, effrayée.

Je la traînai jusqu'au seuil de l'appartement. C'était là que la chaîne était suspendue à la glissière.

— « Que veux-tu de moi ? » sanglota-t-elle. « Le métal me donne froid aux pieds. Détache-moi. Non ! » cria-t-elle.

J'avais levé la chaîne et l'enroulais autour de son cou. Je fis quatre tours. Elle percevrait son poids. Les épaisseurs, dans une certaine mesure, dissimuleraient le fait qu'elle ne portait pas de collier. La chaîne portait deux bandes rouges. Je passai le lourd anneau du cadenas dans deux maillons de la chaîne. Puis je le fermai. Il avait également deux minces bandes rouges. Je la regardai. Elle était à présent un composant du système de chaînes et de glissières du complexe.

« Je suis Dame Graciela Consuelo Rosa Riviera-Sanchez, » dit-elle.

— « Silence, Pépita ! » répliquai-je.

Elle hoqueta. Puis elle dit :

— « Non ! Ne me force pas à sortir de mon appartement ainsi vêtue ! »

Je la poussai dans le couloir. Elle me regarda pitoyablement, la chaîne pendant derrière elle. Elle comprit qu'elle devrait aller partout où mes instructions l'enverraient.

Je la regardai. J'avais l'arme qui tirait des fléchettes. À présent, j'avais également un guide.

La soie rouge diminuerait les soupçons. Une femme vêtue de soie rouge, dans une forteresse goréenne, n'est pas un spectacle exceptionnel. Les soupçons, à supposer qu'ils existent, reposeraient sur le fait que, compte tenu de l'alerte, elle ne se trouverait pas dans une zone de détention. Sa pudeur rendait improbable le fait que soient identifiés, par de nombreux occupants du complexe, son corps et ses traits, qui étaient, supposai-je, généralement restés cachés par les nombreux voiles et Robes de Dissimulation fréquents chez les femmes libres des grandes cités goréennes.

Elle tomba à genoux, pitoyable.

Je supposais que les Kurii surveillaient les moniteurs des caméras du couloir. Je ne pensais pas qu'ils remarqueraient, compte tenu de la définition de la surveillance, l'absence de marque sur la cuisse. Sans doute auraient-ils été plus méfiants si ses cuisses avaient été couvertes. De même, je pensais qu'ils ne remarqueraient pas, compte tenu de la définition et des chaînes qu'elle portait au cou, qu'elle n'avait pas de collier.

— « Debout ! » ordonnai-je.

Elle se redressa péniblement et, debout, me regarda.

« Dans le cadre du collier à bandes rouges, » dis-je, « y a-t-il une extrémité qui soit plus isolée que les autres ? »

— « Oui, » répondit-elle.

Cela me surprit.

— « Conduis-moi, » dis-je.

Elle se redressa fièrement.

— « Non ! » déclara-t-elle. Elle grimaça, le canon de l'arme en forme de tube s'étant enfoncé dans son ventre.

Je la forçai à reculer, la coinçant contre le mur. « Tu n'oserais pas, » ajouta-t-elle.

— « Tu n'es qu'une femme, » lui indiquai-je.

— « Je vais te conduire, » céda-t-elle, « mais cela ne t'avancera à rien parce que les êtres humains n'ont pas le droit d'aller au-delà de ce point. »

— « Par où ? » m'enquis-je.

Ses yeux indiquèrent la direction.

Je la poussai brutalement, avec le canon de l'arme tubulaire, dans cette direction.

« Plus vite ! » ordonnai-je.

Nous avançâmes rapidement dans le couloir.

— « Si nous croisons des hommes, » dit-elle, « tu sais qu'il me suffira de crier. »

— « Fais cela, » répliquai-je, « et la moitié de ton corps restera suspendu à la chaîne. » Je ne l'avais pas bâillonnée car cela aurait vraisemblablement éveillé les soupçons.

« Plus vite ! » ordonnai-je. Je la poussai avec le canon de l'arme tubulaire et elle poussa un cri de douleur, trébucha, puis accéléra le pas.

Elle était essoufflée. C'était une femme de la Terre. Elle n'avait pas la condition physique des esclaves goréennes, avec leur régime alimentaire presque parfait, imposé par les maîtres, leurs muscles exercés, leurs jambes et leur souffle endurcis par de longues heures d'entraînement à la danse.

Je vis une caméra tourner dans notre direction.

« Vite, Kajira ! » dis-je. « Tu devrais être attachée depuis longtemps. »

La caméra tourna dans une autre direction.

Pendant plusieurs ehns, nous marchâmes dans les couloirs. Parfois, nous descendîmes des escaliers. Elle transpirait et soufflait. La chaîne était lourde, autour de son cou et sur ses épaules.

« Vite, Jolie Pépita ! » l'encourageai-je.

Puis, quatre étages sous le niveau principal, nous vîmes quatre hommes approcher.

« Marche ! » ordonnai-je.

Je marchai près d'elle, cachant sa cuisse gauche.

Elle frémit en voyant la manière dont les hommes la regardaient. L'un d'entre eux rit.

« Une nouvelle femme, » dit-il.

Moins de quatre ehns plus tard, nous arrivâmes au bout du système de glissières.

« Voici l'extrémité du système de glissières, » dit-elle. La chaîne formait une boucle, remontant jusqu'à son cou. Ses petits poignets s'agitaient en vain, dans son dos, attachés par le lacet de sandale. « Les êtres humains ne peuvent pas aller plus loin. »

— « As-tu vu ceux qui ne sont pas humains ? » demandai-je.

Je savais qu'il n'y avait pas beaucoup de Kurii, dans le complexe.

— « Non, » répondit-elle, « mais je sais qu'il s'agit d'Extra-terrestres. Ils sont certainement humanoïdes, sans doute impossibles à distinguer des êtres humains. »

Je souris. Elle n'avait pas vu les monstres qu'elle servait.

« Je t'ai conduit ici, » reprit-elle. « À présent, libère-moi. »

J'ouvris le cadenas et libérai son cou de la chaîne. Le cadenas, avec sa clé, je le refermai sur un maillon, à environ un mètre cinquante du sol. C'est ainsi que l'on range les chaînes inutilisées, le cadenas au niveau du collier, la chaîne formant une boucle fermée à une trentaine de centimètres du sol, cette technique permettant d'attacher rapidement une femme à la chaîne et à la chaîne, si aucune femme n'y est attachée, de glisser sur la glissière sans traîner sur les plaques métalliques du sol.

Elle se retourna, me tendant ses poignets liés afin que je les détache. Au lieu de cela, je la pris par les cheveux et la tirai, faisant glisser la chaîne derrière moi, jusqu'à une intersection de couloirs. Je poussai la chaîne dans le couloir puis, la tenant toujours, revins à l'endroit où la glissière se terminait.

« Libère-moi, » supplia-t-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle lorsque ma main lui tordit les cheveux.

— « Tu es trop jolie pour être libre, » répondis-je.

Puis je la poussai devant moi, dans le couloir, au-delà de la limite du système de glissières et de chaînes.

Elle se retourna, terrifiée.

— « Les êtres humains n'ont pas le droit d'aller au-delà de ce point, » dit-elle.

— « Précède-moi ! » ordonnai-je.

En gémissant, attachée, vêtue de soie, la femme pivota sur elle-même et me précéda.

Je constatai qu'aucune caméra ne couvrait cette partie du couloir. Je me sentais nerveux car les choses paraissaient se dérouler trop simplement. Une porte métallique se dressait à l'extrémité du couloir. J'avais supposé que la machine infernale se trouverait hors de la portée des esclaves, et dans une zone dépourvue de système de surveillance, lequel devait être accessible aux êtres humains. Pourtant, à présent, j'étais inquiet.

Je manœuvrai la porte qui se trouvait au bout du couloir. Elle était ouverte. Je la poussai brutalement avec la crosse de mon arme tubulaire.

Je regardai la femme. Je lui fis signe d'approcher de moi. Elle obéit. Je posai la main gauche, ouverte, sur sa taille. Elle se crispa et me foudroya du regard. J'ouvris et fermai une fois la main. Je constatai que son apprentissage des coutumes goréennes était complet. Elle vint près de moi, légèrement en arrière et, s'accroupissant, baissa profondément la tête. Je la pris par les cheveux. Elle grimaça. Les femmes sont impuissantes, dans cette position. J'avais l'arme à fléchettes, chargée, dans la main droite. Je regardai prudemment au-delà de la porte. J'entrai, guidant la femme. La grande pièce paraissait déserte.

Il s'agissait apparemment d'un entrepôt, très grand. Il était plein de caisses dont je ne pouvais pas lire les inscriptions. Il y avait des caisses en bois, ouvertes. Elles paraissaient contenir des machines ou des pièces détachées. Il y avait des allées entre les caisses.

J'entendis du bruit et, lâchant la femme, levai l'arme, la tenant à deux mains.

Une silhouette vêtue de noir se tenait sur une pile de caisses.

« Ce n'est pas ici, » dit-il.

— « Drusus ! » m'exclamai-je. Je me souvenais de lui, membre de la Caste des Assassins, que j'avais battu sur le sable de l'arène.

Il avait une arme à fléchettes.

« Pose lentement ton arme ! » ordonnai-je.

— « Ce n'est pas ici, » dit-il. « J'ai fouillé. »

— « Pose ton arme ! » répétais-je.

Il la posa à ses pieds.

« Que fais-tu ici ? » demandai-je.

— « La même chose que toi, probablement, » répondit-il. « Je cherche le levier, la clé, la roue, l'appareil qui, manœuvré ou tourné, détruira cet endroit. »

— « Tu sers les Kurii, » dis-je.

— « Plus maintenant, » répondit-il. « J'ai combattu un homme qui m'a épargné. J'ai longtemps réfléchi. Bien que je sois trop faible pour être un Assassin, peut-être suis-je assez fort pour accéder à la dignité d'homme. »

— « Comment puis-je être sûr que tu dis vrai ? » demandai-je.

— « Quatre Kurii gardaient cet endroit, » répondit-il. « Je les ai tués. »

Il montra une allée entre les caisses. Je flairais le sang kur. Je ne le quittai pas des yeux. La femme, s'étant retournée, se tassa soudain sur elle-même, essayant désespérément, futilityment, de libérer ses petites mains, attachées dans son dos, et étouffant un cri.

« Quatre fois j'ai tiré, quatre fois j'ai tué, » dit-il.

— « Raconte ce que tu vois, » dis-je à la femme.

— « Il y a quatre monstres, ou morceaux de monstres, » répondit-elle, « trois ici et un derrière. »

— « Ramasse ton arme, » dis-je à Drusus. Il la reprit. Il regarda la femme.

— « Jolie esclave, » fit-il.

— « Je ne suis pas une esclave ! » cria-t-elle. « Je suis une femme libre ! Je suis Dame Graciela Consuelo Rosa Rivera-Sanchez ! »

— « Amusant, » fit-il. Il descendit des caisses.

— « Je pensais que la machine destructrice, à supposer qu'elle existe, se trouverait ici, » dis-je.

— « Moi aussi, » dit-il.

— « Si vous déclenchez l'explosion, » dit la femme, « nous serons tous tués ! »

— « L'invasion doit être arrêtée, » répondis-je.

— « Il ne faut pas déclencher l'explosion ! » cria-t-elle. « Nous pourrions tous être tués, imbéciles ! »

Je la frappai, la projetant contre les caisses, du sang sur la bouche, et elle tomba.

— « Tu penses et agis comme une esclave, » dis-je.

Elle baissa la tête, tremblante, effrayée, attitude instinctive d'esclave.

« Tu es une esclave, » repris-je. « Je m'y connais. »

Elle me regarda avec frayeur.

« Peut-être devrais-tu demander la permission quand tu parles en présence d'hommes libres, » dis-je.

Elle baissa la tête.

— « Elle serait belle, nue, sur l'estrade d'une vente aux enchères, » estima Drusus.

— « Oui, » admis-je.

— « Qu'allons-nous faire ? » demanda-t-il.

À ce moment-là, la lourde porte métallique par laquelle nous étions entrés se referma. Cela dut se faire automatiquement. Nous ne vîmes personne. La roue qui se trouvait de notre côté tourna avec un bourdonnement, fermant la porte à clé. Au même moment, un gaz blanchâtre descendit du plafond.

« Retenez votre respiration ! » criai-je. Je levai mon arme en direction de la porte et appuyai sur la détente. La fléchette, comme un oiseau insidieux, fila vers l'acier en fumant et perça les couches supérieures. Un instant plus tard, tandis que je me jetais par terre, près de la femme, Drusus avec moi, il y eut une explosion qui me vrilla les tympans. Je fis signe aux autres de se lever et nous courûmes jusqu'à la porte dans le gaz et la fumée. Elle était tordue, presque arrachée de ses gonds, partiellement fondue. La femme hurla quand son mollet toucha le métal brûlant. Nous fûrent alors libres dans le couloir. Environ huit Kurii se précipitaient vers nous.

Drusus leva son arme, calmement. Une fléchette partit en sifflant. Le premier Kur s'immobilisa puis, soudain, explosa. Un autre tournoya, derrière lui. Un autre essuya son visage couvert de sang et de chair, rugissant furieusement. Une fléchette siffla au-dessus de nos têtes et déchira, en explosant, le métal qui se trouvait derrière nous. Je tirai une fléchette et un autre Kur tournoya hideusement, griffant le métal, puis, sous nos yeux, explosa comme s'il avait avalé une bombe. Les six Kurii restants, l'un d'entre eux traînant un bras sur le sol, ce dernier n'étant plus attaché à son corps que par des lambeaux de muscle, reculèrent en grondant. Puis ils disparurent à l'intersection.

« Vite ! » criai-je.

Nous avançâmes en courant et, à la première intersection, tournâmes à gauche.

Nous n'avions pas envie de rencontrer les Kurii.

À peine avions-nous quitté le couloir où nous nous trouvions précédemment, que nous

entendîmes un puissant claquement métallique. Nous retournant, nous constatâmes qu'il avait été fermé.

« Dépêchons-nous ! » suggérai-je.

Nous gravâmes rapidement l'escalier.

Nous ne vîmes personne.

Nous gravâmes un autre escalier. Près du sommet, la femme trébucha et tomba, roulant sur plusieurs marches. Elle était meurtrie et sanglotait.

Je la pris dans mes bras.

« As-tu vu les monstres ! » cria-t-elle. « Qui sont-ils ? »

— « Ce sont ceux que tu servais, » indiquai-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle.

— « Mais tu serviras désormais d'autres maîtres, Jolie Esclave, » ajoutai-je.

Elle me dévisagea avec horreur.

Je la jetai sur mon épaule et gravis l'escalier.

« Qui va là ? » cria un homme. Puis il tournoya et explosa.

Un autre panneau d'acier se referma derrière nous. La sirène retentit dans les couloirs métalliques.

« Peut-être n'y a-t-il pas de machine destructrice, » avança Drusus.

— « Je sais où elle se trouve, à présent, » dis-je. « Nous avons été stupides, stupides ! »

— « Où ? » demanda-t-il, troublé.

— « Hors de la portée des esclaves, en dehors du champ des appareils de surveillance ! » m'écriai-je. « Où personne ne peut l'atteindre, où personne ne peut la voir ! »

— « Nous sommes déjà allés à l'extrémité des glissières des esclaves, » fit-il remarquer.

— « Où toutes les glissières d'esclaves s'arrêtent-elles ? » demandai-je.

— « Toutes ? » fit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Au centre du complexe, » indiqua-t-il.

— « Aux appartements de Zarendargar, » précisai-je.

— « Oui, » convint-il, faisant lui aussi le rapprochement.

— « J'ai vu ces appartements, » dis-je. « Ils contiennent des écrans mais ne sont pas eux-mêmes sous surveillance. »

— « Oui ! » s'écria-t-il. « Oui ! »

— « Où, sinon dans l'appartement du Grand Kur, » soulignai-je, « pourrait se trouver ce mécanisme terrifiant ? »

— « Où personne ne peut l'atteindre, où personne ne peut le voir, » dit-il.

— « Sauf Zarendargar, Demi-Oreille, en personne, » conclus-je.

— « Oui, » reconnut-il. « Nous avons échoué, » regretta-t-il.

J'acquiesçai. L'étrange projet commun de deux hommes, appartenant à des castes distinctes et antagonistes, mais bizarrement similaires, avait échoué.

« Qu'allons-nous faire ? » demanda-t-il.

— « Nous devons essayer d'atteindre l'appartement de Zarendargar, » dis-je.

— « C'est sans espoir, » releva-t-il.

— « Bien sûr, » répondis-je. « Mais je dois essayer. Es-tu avec moi ? »

— « Bien entendu, » répondit-il.

— « Mais tu appartiens à la Caste des Assassins, » fis-je remarquer.

— « Nous sommes entêtés, » dit-il.

— « Je l'ai entendu dire, » admis-je.

— « Crois-tu que seuls les Guerriers sont des hommes ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je, « je n'ai jamais été de cet avis. »

— « Continuons, » dit-il.

— « Je croyais que tu étais trop faible pour être un Assassin, » fis-je remarquer.

— « Autrefois, j'ai été assez fort pour défier le règlement de ma caste, » répondit-il. « J'ai été assez fort pour épargner mon ami bien que j'aie eu peur, ce faisant, d'être tué. »

— « Peut-être es-tu plus fort que la Caste Noire, » estimai-je.

Il haussa les épaules.

« Voyons qui combat le mieux, » dis-je.

— « Notre formation est supérieure à la vôtre, » dit-il.

— « J'en doute, » répondis-je. « Mais on ne nous apprend pas à verser du poison dans le verre des gens. »

— « Les Assassins n'ont pas le droit d'utiliser le poison, » dit-il fièrement.

— « Je sais, » répondis-je.

— « L'Assassin, » reprit-il, « est comme un Musicien, un Chirurgien. Le Guerrier est comme un boucher. C'est un rustre destructeur et assoiffé de sang. »

— « Ce que tu dis n'est pas totalement faux, » admis-je. « Mais les Assassins sont tellement austères ! Les Guerriers sont plus joviaux, plus enthousiastes. »

— « L'Assassin entre, fait son travail et sort rapidement, » dit-il. « Les Guerriers prennent les bâtiments d'assaut et brûlent les tours. »

— « Il est vrai que je préférerais nettoyer derrière un Assassin que derrière un Guerrier, » reconnus-je.

— « Tu n'es pas désagréable, pour un Guerrier, » conclut-il.

— « J'ai connu des Assassins pires que toi, » dis-je.

— « Continuons, » proposa-t-il.

— « D'accord, » répondis-je. Ensemble, portant la femme, nous gravâmes un autre escalier.

« Attends ! » dis-je.

— « Oui ? » répondit-il.

— « Le chemin direct de l'appartement de Zarendargar, » repris-je, « sera sans doute bien gardé. Contournons-le et gagnons le niveau supérieur. Peut-être pourrions-nous entrer par le plafond. »

— « Pour un Guerrier, » répondit-il, « tu n'es pas totalement dépourvu de ruse. »

— « Il nous arrive d'être inspirés, » répliquai-je.

Nous montâmes deux étages plus haut. Puis nous contournâmes par la droite. Nous voulions trouver un autre escalier, plus isolé, pour monter encore.

À peine arrivions-nous sur le deuxième étage que nous entendîmes un cri :

« Halte ! »

Drusus pivota et tira une fléchette, rapidement, l'arme à la hanche. Les hommes s'éparpillèrent. La fléchette rebondit contre les parois et explosa près d'eux. Nous courûmes nous abriter derrière un coude. Quatre fléchettes passèrent en sifflant, puis explosèrent successivement à une cinquantaine de mètres de nous. Je jetai la femme à mes pieds. Nous entendîmes un bruit de course, dans une autre direction. Nous regardâmes frénétiquement autour de nous. Je pris la femme par les cheveux et la fis lever. Puis nous gagnâmes en courant le couloir le plus proche.

« C'est un couloir périphérique, » indiqua Drusus. « Il comporte des portes donnant sur l'extérieur. »

Nous suivîmes rapidement le couloir. Nous entendîmes des pas dans le couloir que nous venions de quitter. Puis, devant nous, à environ deux cents mètres, nous aperçûmes des hommes.

Nous continuâmes de courir.

Je me retournai. Les hommes qui nous poursuivaient paraissaient méfiants. Apparemment, ils ne tenaient pas à nous suivre dans ce couloir. De même, ceux qui se trouvaient devant nous, nous prenant apparemment au piège, n'approchèrent pas.

Nous ralentîmes, troublés.

« Par ici, Tarl, toi qui chasses avec moi ! » cria une voix familière.

— « Imnak ! » m'écriai-je.

Nous entrâmes dans une grande pièce permettant d'accéder à un des sas de sortie. Sur un côté, il y avait la grande roue manœuvrant la porte. Il faisait froid, dans la pièce. Dehors, c'était la nuit arctique. Un homme se retourna.

« Ram ! » m'écriai-je.

— « Imnak m'a délivré, » expliqua-t-il.

Je vis plusieurs armes à fléchettes, dans la pièce, en fait une caisse pleine. En outre, il y avait plusieurs caisses de fléchettes.

— « Oh, Maître ! » s'écria Arlene, se jetant contre moi. « J'ai eu très peur pour toi. » Je violai ses lèvres, comme un maître, et elle s'abandonna comme une esclave.

— « Maître, » dit celle qui avait été Dame Constance de Lydius et était à présent Constance, mon esclave. Comme elle était belle, blonde, avec son morceau de Soie d'Esclave ! Je la serrai avec mon autre bras et l'autorisai à me lécher le cou. Je sentis sa hanche contre ma jambe. Audrey s'agenouilla, la tête posée contre mon mollet. Barbara, à genoux, posa la tête sur mes bottes. Je vis Tina avec Ram et Poalu avec Imnak. Il y avait également une quinzaine d'esclaves, dans la pièce, effrayées. Les seuls hommes étaient Drusus, moi, Ram et Imnak. Il y avait également des fourrures et de la nourriture.

— « J'ai pris ce que je pouvais en femmes, armes et matériel, » dit Imnak.

— « Mais tu n'as pas quitté le complexe, » constatai-je.

— « Je t'attendais, » répondit-il. « Ainsi que Karjuk. »

— « Karjuk ? » dis-je. « C'est un allié des Kurii. »

— « Comment cela serait-il possible ? » demanda Imnak. « Il appartient au Peuple. »

— « Nous n'avons pas trouvé l'appareil de destruction, » dis-je. « Je crois qu'il se trouve dans l'appartement de Zarendargar, Grand Kur de ce complexe. Mais cela n'a plus d'importance, à présent. Il n'y a plus rien qui compte. Tout est perdu. »

— « N'oublie pas Karjuk, » dit Imnak.

Je le regardai.

« Il appartient au Peuple, » rappela Imnak.

— « Où as-tu trouvé cette nouvelle esclave ? » s'enquit Arlene, assez désagréablement, en regardant la femme belle et mince qui m'accompagnait.

— « Je ne suis pas une esclave. Esclave ! » déclara la jeune femme pâle, brune et aristocratique.

Arlene me regarda avec frayeur.

— « Elle n'est pas encore juridiquement une esclave, » expliquai-je à Arlene. « Traite-la, par conséquent, avec le respect dû à une femme libre. »

Arlene tomba à genoux devant elle et la fille se redressa fièrement.

« Debout ! » dis-je à Arlene. Elle obéit. « Bien que cette fille ne soit pas encore juridiquement une esclave, » repris-je, « c'est, en fait, une véritable esclave. » La fille se tassa

sur elle-même. « Par conséquent, » conclus-je, « elle ne doit être traitée avec aucun respect particulier. »

— « Je comprends parfaitement, Maître, » dit Arlene. Elle fixa la fille aristocratique, qui recula. Les autres femmes la fixèrent également. Dame Rosa frémit, n'osant pas soutenir leurs regards. Elle comprit que toutes les femmes présentes dans la pièce la jugeaient, comparant la qualité de sa chair à la leur. « C'est de la bonne viande à esclave, » conclut Arlene.

— « Mais pas aussi bonne que la tienne, Traînée, » ajoutai-je.

— « Merci, Maître, » répondit Arlene, baissant la tête et souriant.

— « Vérifie les liens de la prisonnière, » dis-je.

— « L'as-tu attachée toi-même, Maître ? » s'enquit Arlene.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas elle est bien attachée, » dit Arlene. Mais elle vérifia les liens de Dame Rosa, comme je le lui avais ordonné. Elle le fit avec rudesse. « Elle est parfaitement attachée, » annonça Arlene avec un sourire innocent. Dame Rosa tourna la tête avec hauteur.

— « Il y a des fourrures, ici, » dis-je à Imnak. « Je crois que Ram, toi et les femmes, vous devriez essayer de quitter le complexe et de partir sur la banquise. »

— « Et toi ? » s'enquit Imnak.

— « Je resterai ici, » répondis-je.

— « Moi aussi, » dit Drusus.

— « Je resterai aussi, » annonça Arlene.

— « Tu obéiras, Esclave ! » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, les larmes aux yeux.

Nous entendîmes des coups, à l'extérieur de la porte.

« Rendez-vous ! Ouvrez ! Ouvrez ! » cria une voix.

— « Nous sommes encerclés, » dis-je.

— « Il n'y a pas moyen de fuir, » dit Drusus.

— « Écartez-vous de la porte, » prévins-je. « Ils pourraient la faire sauter. »

Nous reculâmes, les armes pointées.

Soudain, un hurlement retentit de l'autre côté de la porte. Puis un cri de rage. Puis on frappa à nouveau contre la porte.

« Au secours ! Au secours ! » entendîmes-nous. « Laissez-nous entrer ! Laissez-nous entrer ! » La porte fut frénétiquement martelée. « Nous nous rendons ! » entendîmes-nous. « S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! » Il y eut d'autres hurlements. Un objet dur frappa l'acier. Une arme à fléchettes tira. « Nous nous rendons ! » entendîmes-nous. « Nous nous rendons ! Laissez-nous entrer ! »

— « C'est un piège, » dit Drusus.

— « Il est manifestement très convaincant, » reconnus-je.

Nous entendîmes un nouveau hurlement de douleur.

Puis, de l'autre côté de l'acier, une voix appela. Elle parlait la langue du Peuple. Je ne compris pratiquement rien.

Imnak sourit et se précipita sur la roue. Je ne l'en empêchai pas. Il tourna la roue. La grande porte métallique s'ouvrit lentement.

Ram poussa un cri de joie.

Dehors, sur la glace polaire, beaucoup sur des traîneaux tirés par des sleens, il y avait des centaines de représentants du Peuple, hommes, femmes et enfants. D'autres arrivaient, visibles dans la lumière des lunes. Karjuk se tenait près de l'entrée, son arc en corne à la

main, une flèche posée sur la corde. D'autres chasseurs se tenaient autour de lui. Les hommes du complexe gisaient sur la glace. Plusieurs avaient des flèches plantées dans la poitrine ou le dos. D'autres avaient été tués à la lance. Quelques-uns, serrés les uns contre les autres, étaient rassemblés, gardés par des sleens des neiges domestiqués, tenus en laisse par leurs maîtres. Plusieurs hommes furent jetés à plat ventre sur la glace et leurs mains furent liées dans le dos. Puis leurs combinaisons furent fendues avec des poignards en os.

« Nous allons geler ! » cria l'un d'entre eux.

Les chasseurs rouges mettaient leurs ennemis totalement à leur merci, celle de la nuit d'hiver.

Karjuk cria des ordres. Les chasseurs rouges entrèrent, passant devant moi. Imnak donna des armes à fléchettes à quelques-uns d'entre eux, leur en expliquant rapidement le fonctionnement. Mais la majorité se contenta de passer devant lui, préférant leurs outils en os et en bois. Les hommes aux sleens domestiques passèrent alors devant moi. Je n'aurais pas voulu être à la place des adversaires de ces animaux. Drusus, avec une arme à fléchettes, se joignit à un groupe de chasseurs, en avant-garde, afin de tirer sur la résistance qu'ils pourraient rencontrer ; Ram, prenant une arme, se joignit à un autre groupe. Je regardai dehors. D'autres Innuits, femmes, enfants et chasseurs, se dirigeaient vers le complexe. Ils dételaient les sleens, afin de les utiliser comme sleens d'attaque.

Karjuk resta debout près de la porte, continuant de donner des ordres dans la langue des chasseurs rouges.

« Il doit y avoir plus de mille cinq cents chasseurs, » dis-je.

— « Ils viennent de tous les camps, » m'apprit Imnak. « Quand ils seront tous arrivés, il y en aura plus de deux mille cinq cents. »

— « C'est la totalité du Peuple, » fis-je remarquer.

— « Oui, » répondit Imnak. « Tout le Peuple. » Il sourit. « Parfois, le Gardien ne peut pas tout faire. »

Je regardai Karjuk. ;

— « Je croyais que tu étais l'allié des monstres, » dis-je.

— « Je suis le Gardien, » répondit-il, « et j'appartiens au Peuple. »

— « Pardonne-moi, » dis-je, « d'avoir douté de toi. »

— « C'est fait, » dit-il.

D'autres chasseurs rouges passèrent devant nous.

Deux hommes du complexe furent poussés, dans le couloir, en direction d'une porte. Ils avaient les mains liées dans le dos. Une femme fut traînée par les cheveux. Elle était nue. Déjà, son ravisseur lui avait mis des lanières d'asservissement au cou.

— « À ta place, je ne garderais pas ces vêtements, » me conseilla Imnak. « On pourrait te prendre pour un des hommes du complexe. »

Je quittai la combinaison que je portais. Je mis des bottes et un pantalon en fourrure. Je ne pris ni chemise ni anorak, car il faisait chaud dans le complexe.

D'autres chasseurs arrivèrent. Imnak exposa à quelques-uns la nature des armes à fléchettes.

Les prisonniers capturés dehors, tremblants, presque gelés, furent poussés à l'intérieur du complexe, attachés.

Arlene, Audrey, Barbara, Constance et les autres allèrent rapidement se mettre à l'abri du froid.

Karjuk prit la direction des opérations à l'intérieur du complexe. Il fut accompagné par Imnak.

Je sortis dans la nuit arctique, bien que je fusse torse nu, afin de surveiller les arrières de notre position.

Je scrutai les falaises de glace à la recherche d'un groupe organisé. Je ne vis rien. Si les hommes du complexe prenaient la fuite, je ne croyais pas qu'ils tiendraient longtemps dans la nuit arctique. Les appareils de chauffage de leurs combinaisons se déchargeraient, et ils seraient à la merci de la neige et de la glace.

Je regardai autour de moi et, soudain, constatai que la porte du complexe se fermait lentement. Rapidement, je rentrai. Dame Rosa, stupéfaite, se tourna vers moi, près de la roue qui contrôlait le battant. Elle recula, secouant la tête. Sa bouche était posée sur la roue.

Sans un mot, je m'approchai d'elle et la jetai à genoux. Avec mon poignard, je coupai une mèche de cheveux de trente centimètres de long, puis lui croisai et lui liai les chevilles. Ensuite je la traînai dans la pièce, jusque sur la glace.

« Non ! » hurla-t-elle. « Non ! » Je l'abandonnai, couchée sur le flanc, sur la glace. « Non ! » hurla-t-elle.

Je regagnai l'intérieur du complexe et, avec la roue, refermai la lourde porte.

Je l'entendis hurler, de l'autre côté de l'acier.

« Fais-moi rentrer ! » cria-t-elle. « J'exige de pouvoir entrer ! » Ses cris étaient assez nettement audibles. De toute évidence, elle avait réussi à s'agenouiller devant la porte. « Je suis une femme libre ! » reprit-elle. « Tu ne peux pas me faire cela ! »

Je ne pensais pas qu'elle durerait longtemps, dans la nuit arctique, vêtue de soie.

Elle avait essayé de me tuer.

« Je serai ton esclave ! » cria-t-elle.

Elle ne savait pas si j'étais ou non de l'autre côté de la porte.

« Je suis ton esclave ! » cria-t-elle. « Maître, Maître, je suis ton esclave ! Je t'en prie, épargne ton esclave, Maître ! » Le désespoir et le froid la faisaient gémir. « Je t'en prie, épargne ton esclave, Maître ! » sanglota-t-elle.

Je tournai la roue, ouvrant la porte.

Elle tomba en travers du seuil, tremblant de froid. Je la tirai à l'intérieur et refermai la porte.

Je la regardai. Elle leva les yeux vers moi, terrorisée.

« Quel genre d'homme es-tu, Maître ? » demanda-t-elle. Je la dominais de toute ma taille. Elle se mit péniblement à genoux et posa la tête sur mes pieds. Elle se mit à les embrasser, désespérément, dans l'espoir de m'apaiser.

— « Lève la tête ! » ordonnai-je. Elle obéit. « Tu seras sévèrement fouettée, » lui annonçai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « J'ai essayé de te tuer. »

— « Tu as fait cela alors que tu étais une femme libre, » dis-je. « Je n'en tiens pas compte. »

— « Mais pourquoi me feras-tu fouetter ? » s'enquit-elle.

— « Tu embrasses mal, » répondis-je.

— « Je supplie d'apprendre, » dit-elle.

— « Je demanderai à une femme d'essayer de t'enseigner quelques techniques, » annonçai-je. Les femmes expérimentées enseignent souvent la manière de donner du plaisir aux hommes à leurs sœurs récemment asservies.

— « Je vais essayer de bien apprendre les leçons, » dit-elle.

Je la jetai sur mon épaule afin de l'emporter dans un endroit où elle serait enfermée.

— « Tu apprendras bien, » lui dis-je, « sinon tu serviras de repas aux sleens. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

« Le complexe est entre nos mains, » annonça Ram, « sauf l'appartement de Zarendargar. Personne n'y est entré. »

— « J'irai, » dis-je.

— « Nous pourrions faire sauter la porte, » proposa Drusus. « Faisons cela. »

Je m'engageai dans le long couloir conduisant à l'appartement de Zarendargar. Derrière moi, à une centaine de mètres, venaient Ram et Drusus, Karjuk et Imnak, ainsi que de nombreux chasseurs rouges.

J'avais une arme à fléchettes à la main. Le couloir me parut très long. Dans mon souvenir, il n'était pas aussi long. Les glissières du plafond s'arrêtaient à une dizaine de mètres de l'appartement de Zarendargar. Je regardai les caméras du plafond. De toute évidence, mon arrivée était enregistrée. L'appartement lui-même, bien que comportant des écrans, n'était pas surveillé.

Devant la porte de l'appartement de Zarendargar, je m'arrêtai et levai mon arme. Mais la porte paraissait entrebâillée.

Les combats, dans le complexe, avaient été durs et sanglants. Des hommes du complexe et des chasseurs rouges étaient tombés. La résistance avait été conduite par le Kur géant dont l'oreille gauche était partiellement arrachée. Mais il y avait trop de chasseurs rouges, et trop d'armes. Quand la bataille s'était retournée contre lui, il avait autorisé ses hommes et ses Kurii à fuir ou à se rendre. Aucun Kur ne s'était rendu. Presque tous avaient été tués, combattant jusqu'au bout. Quelques-uns étaient partis, blessés, dans la nuit arctique. Zarendargar s'était retiré dans son appartement.

La porte semblait entrebâillée.

Je la poussai avec le canon de l'arme à fléchettes.

Je me glissai à l'intérieur, furtivement, mais abaissai alors l'arme.

Je me souvenais très bien de la pièce.

« Salut, Tarl Cabot ! » dit la machine à traduire.

Sur l'estrade couverte de fourrure, comme la première fois, je vis Zarendargar. Il y avait une petite machine près de lui.

La silhouette imposante se redressa péniblement et resta assise, me regardant.

« Pardonne-moi, mon ami, » dit-il. « J'ai perdu beaucoup de sang. »

— « Pansons tes blessures, » proposai-je.

— « Prends du Paga, » dit-il. Il montra les bouteilles et les verres.

Je gagnai les étagères et, suspendant l'arme sur mon épaule par sa courroie, servis deux verres de Paga. J'en donnai un à Zarendargar, qui le prit, et conservai l'autre. J'allai m'asseoir, les jambes croisées, devant l'estrade, mais Zarendargar indiqua que je devais partager l'estrade avec lui. Je m'assis près de lui, les jambes croisées, comme font les Guerriers.

— « Tu es mon prisonnier, » dis-je.

— « Je ne crois pas, » répondit-il. Il montra le petit objet que j'avais vu, posé près de lui, et qui reposait à présent dans sa main à six doigts.

— « Je vois, » dis-je. Les cheveux se dressèrent sur ma nuque.

— « Buvons à ta victoire, » dit-il. Il leva son verre. « Une victoire pour les hommes et les Prêtres-Rois. »

— « Tu es généreux, » dis-je.

— « Une victoire n'est pas la guerre, » souligna-t-il.

— « Exact, » admis-je.

Nous trinquâmes, à la manière des hommes, et bûmes.

Il posa son verre. Il leva l'objet métallique. Je me crispai.

— « Je peux basculer cet interrupteur, » dit-il, « plus vite que tu ne peux tirer. »

— « Je n'en doute pas, » répondis-je. « Tu saignes, » ajoutai-je. L'estrade était couverte de sang séché. Et je compris que les efforts consentis par lui pour se redresser, à mon arrivée, puis pour trinquer avec moi, avaient ouvert une des mauvaises blessures de son corps puissant.

Il leva l'objet métallique.

— « C'est la commande que tu cherchais, » dit-il.

— « Bien sûr, » répondis-je. C'était l'objet qui se trouvait hors de la portée des hommes et qui échappait au système de surveillance.

— « Savais-tu qu'elle se trouvait ici ? » demanda-t-il.

— « Je ne l'ai compris que plus tard, » répondis-je.

— « Tu ne me prendras pas vivant, » dit-il.

— « Rends-toi, » dis-je. « Il n'est pas déshonorant de se rendre. Tu as bien combattu, mais tu as perdu. »

— « Je suis Demi-Oreille, des Kurii, » dit-il.

Il tripota l'objet métallique en me regardant.

— « Ce qu'il y a ici a donc tellement de valeur, » dis-je, « pour que tu sois disposé à le détruire ? »

— « Les provisions, les cadres, les horaires et les codes ne tomberont pas entre les mains des Prêtres-Rois, » déclara-t-il. Il me regarda. « Il y a deux interrupteurs, sur cet appareil, » ajouta-t-il. Il leva l'appareil.

Il y avait effectivement deux interrupteurs.

« Quand j'abaisse un interrupteur, » reprit-il sans me quitter des yeux, « une séquence en deux parties, irréversible, commence. Premièrement, un signal est transmis aux planètes d'acier. Ce signal, qui peut également être reçu par les sondes et la flotte, indiquera la destruction du complexe, ainsi que la perte des munitions et du matériel.

» La deuxième partie de la séquence, déclenchée simultanément, provoquera la destruction du complexe, » conclut-il.

— « Bien sûr, » dis-je.

Il posa le doigt sur l'interrupteur.

« Il reste des êtres humains, dans le complexe, » fis-je remarquer.

— « Aucun Kur en dehors de moi, » répondit-il.

— « Exact, » dis-je. « Mais il y a des êtres humains. »

— « Libres ? » demanda-t-il.

— « Pas tous, » répondis-je.

Il haussa les épaules. Puis la douleur voûta son grand dos velu.

Je sentais l'odeur du sang.

« Il y a des êtres humains, » indiquai-je, « des prisonniers, qui faisaient partie de tes troupes. »

— « Mes hommes ? » demanda-t-il.

— « Ils ont combattu avec bravoure, » dis-je.

Le monstre parut perdu dans ses pensées.

— « Ils sont sous ma responsabilité, » dit-il. « Bien qu'ils soient humains, je les commandais. »

Il abaissa le deuxième interrupteur.

Je me crispai mais la pièce, le complexe, n'explosèrent pas.

— « Tu es un bon officier, » dis-je.

— « Le deuxième interrupteur a été abaissé, » dit-il. « Le signal aux mondes, aux vaisseaux et à la flotte est transmis. La séquence de destruction a désormais commencé. »

— « Mais c'est une deuxième séquence de destruction, » relevai-je.

— « Oui, » admit Demi-Oreille, « celle qui permet l'évacuation du complexe. »

— « De combien de temps disposons-nous ? » demandai-je.

— « Trois ahns kur, » répondit-il. « L'appareil est réglé sur la chronométrie kur, synchronisée sur la rotation de notre planète d'origine. »

— « La chronométrie qui était utilisée dans le complexe ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il.

— « Cela fait un peu plus de cinq ahns goréennes, » estimai-je.

— « Deux ehns de plus, » précisa-t-il.

Je hochai la tête. Le jour kur était divisé en douze heures, le jour goréen en vingt. Les périodes de rotation de la planète d'origine des Kurii et celles de Gor étaient très similaires. C'était une des raisons de l'intérêt des Kurii pour Gor. Ils souhaitaient une planète adaptée à leurs rythmes physiologiques, développés en harmonie avec des périodes données de lumière et d'obscurité.

« Mais je vous conseille d'être à plus d'une ahn kur de marche avant le moment de l'explosion, » dit-il.

— « Je ferai vite, » répondis-je. « Tu dois nous accompagner. »

Le grand Kur s'allongea sur l'estrade, les yeux fermés.

« Viens avec nous, » insistai-je.

— « Non, » répondit-il. Je voyais le sang qui s'écoulait du corps de l'animal.

— « Nous pouvons te transporter, » ajoutai-je.

— « Je tuerai quiconque tentera de m'approcher, » déclara-t-il.

— « Comme tu veux, » dis-je.

— « Je suis Zarendargar, Demi-Oreille, des Kurii, » reprit-il. « Bien que je sois en disgrâce, bien que j'aie échoué, je reste Zarendargar, Demi-Oreille, des Kurii. »

— « Je vais te laisser, à présent, » dis-je.

— « Je t'en suis reconnaissant, » répondit-il. « Tu sembles bien connaître nos habitudes. »

— « Elles sont assez proches de celles des Guerriers, » répondis-je.

Je lui servis un verre de Paga que je posai près de lui, sur l'estrade.

Puis je gagnai la porte de la pièce. Il souhaitait être seul, saignant dans le noir, afin que personne ne puisse voir ou connaître sa souffrance. Les Kurii sont des monstres orgueilleux.

Près de la porte, je me retournai.

« Je te souhaite tout le bien, Commandant, » dis-je.

La machine à traduire ne répondit pas. Je sortis.

LE BUTIN APPARTIENT AUX VAINQUEURS ; JE LÈVE UN VERRE DE PAGA

LES ordres furent rapidement donnés.

Deux ahns plus tard, nous étions prêts à quitter le complexe. Les traîneaux attendaient ; les prisonniers, à présent vêtus de fourrures, une quarantaine d'hommes, furent attachés, les mains dans le dos, une longue corde de peau les reliant les uns aux autres par le cou. Ils n'avaient plus l'énergie de combattre ; ils savaient que, sur la banquise, loin de la technologie du complexe, ils ne pourraient survivre que si les chasseurs rouges les y autorisaient. Quelques-uns seraient vendus à des Marchands, au printemps ; d'autres resteraient dans les camps et serviraient les chasseurs rouges ; mâles asservis, ils seraient plus forts que les femelles asservies. Peut-être, finalement, un chasseur rouge les conduirait-il au Sud, dans son bateau, et se débarrasserait-il d'eux, en même temps que de ses fourrures, à Lydius par exemple.

Je regardai les quinze femmes à qui les Kurii donnaient une formation avant de les envoyer servir leur cause. Toutes étaient à genoux, nues ; presque toutes portaient déjà une lanière d'asservissement au cou ; celles qui n'étaient pas dans ce cas pourraient être mises en jeu entre les chasseurs.

« Mettez-les dans des sacs ! » dis-je.

Chacune fut fourrée dans un profond sac en fourrure, lequel fut glissé dans un autre sac en fourrure, plus grand. Les sacs comportaient uniquement une ouverture pour la tête, avec une capuche, de sorte que seul le visage était exposé au froid, et qu'il était possible de rentrer la tête à l'intérieur. Les lanières de cuir furent ensuite tirées, enroulées et attachées derrière la capuche ; les femmes ne peuvent pas atteindre les lanières ; elles sont, ainsi, efficacement emprisonnées.

« Attachez les sacs sur les traîneaux ! » dis-je. C'est ainsi que les femmes seraient transportées.

Elles apprendraient, ensuite, à servir les maîtres.

« Sommes-nous prêts à partir ? » demandai-je à Imnak.

— « Presque, » répondit Imnak. Poalu, déjà vêtue de fourrure, était près de lui.

— « Viens avec moi, » dis-je à Imnak. « Et emmène les chasseurs les plus braves qui, pour défendre notre cause, se sont bravement battus. »

Il y eut des acclamations.

— « Karjuk est sûrement le meilleur, » dit Imnak.

— « Viens avec nous, Karjuk ! » criai-je.

— « Allez sans moi, » répondit-il. Il eut un sourire pincé. « Je suis un homme taciturne et solennel. »

— « Tu aimerais certainement une petite chose susceptible de te donner du plaisir dans ta

maison ? » demandai-je.

— « Je risquerais de la trouver trop agréable, » répondit-il. Il se baissa et attacha le ballot qu'il poserait sur son traîneau.

Imnak m'adressa un clin d'œil.

— « Viens, Vieux Taciturne, » dit-il. « Tu pourras nous aider à choisir. »

— « Je ne connais rien à cela, » dit Karjuk. « Je suis un solitaire. »

— « Viens, » insista Imnak. « Tu pourras certainement nous dire lesquelles tireront mieux les traîneaux. »

— « Il faut regarder les jambes, » indiqua Karjuk. « Les jambes sont importantes. »

— « Viens, » dit Imnak.

— « Très bien, » répondit Karjuk.

Nous suivîmes le couloir. Avec nous, il y avait environ quatre-vingts chasseurs rouges, Drusus et Ram.

Nous entrâmes dans une grande salle donnant sur le couloir.

Dans la pièce, seule, au centre, était agenouillée une jeune femme rouge, la tête baissée. C'était la seule femme de sa race, à l'exception de Poalu, qui ait été esclave dans le complexe. Elle avait été trouvée enchaînée dans une pièce réservée aux esclaves. Elle leva la tête.

« Personne ne veut d'elle, » dit Imnak. « Elle a été l'esclave des hommes blancs. »

Les yeux de la femme étaient pleins de larmes. Elle était très jolie. Elle était petite et grasse, comme les femmes des chasseurs rouges.

— « Qu'allez-vous faire d'elle ? » demanda Karjuk.

— « Nous allons l'abandonner dans la neige, » répondit Imnak. « Elle déshonore le Peuple. »

— « Je vis à l'écart du Peuple, » dit Karjuk.

— « La veux-tu ? » s'enquit Imnak.

— « Non, bien sûr, » répondit rapidement Karjuk. « Elle est trop jolie pour moi. »

— « La connais-tu ? » demanda Imnak.

— « Elle s'appelait Neromiktok, du Camp des Falaises de Cuivre, » dit-il. Le mot : « neromiktok » dans la langue du Peuple, signifie : « doux et lisse sous la main ». Imnak me l'avait dit. Il m'avait également dit qu'elle était autrefois la plus belle fille du Camp des Falaises de Cuivre.

— « Le connais-tu ? » demanda innocemment Imnak à la femme.

— « C'est Karjuk, Maître, » souffla-t-elle, « autrefois du Camp des Pierres Brillantes, qui est devenu le Gardien. »

— « On raconte qu'il a quitté les camps et est devenu Gardien, » dit Imnak, « parce que ses cadeaux ont autrefois été refusés par une fille orgueilleuse du Camp des Falaises de Cuivre. »

Elle baissa la tête.

« Comment es-tu devenue esclave ? » s'enquit Imnak.

— « J'étais trop bien pour les hommes, » répondit-elle. Plusieurs chasseurs rouges rirent en entendant une esclave prononcer de telles paroles. « J'ai fui les Falaises de Cuivre pour échapper à un mariage dont je ne voulais pas. J'ai été capturée. J'ai été asservie. »

— « Es-tu toujours trop bien pour les hommes ? » demanda Imnak.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Tu as déshonoré le Peuple, » dit Imnak avec gravité.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, baissant la tête.

— « Quel genre de femme es-tu ? » demanda Imnak.

— « Celui qui veut s'agenouiller aux pieds des hommes et les aimer, » répondit-elle.
— « Honteux ! Honteux ! » s'écria joyeusement Imnak.
— « Oui, Maître, » dit-elle, sanglotant sans lever la tête.
— « Connais-tu le sort réservé à ceux qui déshonorent le Peuple ? » s'enquit-il.
— « Je t'en prie, non, Maître, » supplia-t-elle.
— « Emparez-vous d'elle ! » lança Imnak à deux chasseurs rouges. Ils la saisirent chacun par un bras et la firent lever.

— « Ils vont m'abandonner dans la neige ! » cria-t-elle à Karjuk, désespérée.

— « Allez-vous l'abandonner dans la neige ? » s'enquit Karjuk.

— « Bien sûr, » répondit Imnak.

— « Mais ses jambes sont fortes, » fit remarquer Karjuk.

La femme se débattait, tenue par les deux chasseurs. Ils la lâchèrent et elle se jeta à genoux devant Karjuk, la tête baissée, pleurant, serrant ses jambes.

— « Je suppose qu'elle pourrait tirer un traîneau, » dit un chasseur rouge.

— « Peut-être, » dit un autre.

— « Elle serait jolie, vêtue de fourrures, » dit un troisième.

— « Garde-moi, Maître ! Garde-moi, Maître ! » sanglota la femme, s'adressant à Karjuk.

« Je te supplie de me garder, Maître ! »

— « Personne ne veut de toi, » dit Imnak.

— « Je t'en prie, Maître, » supplia la femme, les yeux pleins de larmes, en regardant Karjuk.

— « Tu es trop bien pour moi, » fit remarquer Karjuk.

— « Non, non, Maître ! » s'écria-t-elle. « Je ne suis qu'une esclave, une esclave ! »

— « Tu es très jolie, » dit Karjuk.

— « L'esclave est contente que son Maître la trouve agréable, » dit-elle.

— « Que veux-tu ? » s'enquit-il.

— « M'agenouiller à tes pieds, te servir et t'aimer, » sanglota-t-elle.

— « Honteux ! » s'écria Imnak.

— « On ne peut pas tout avoir, » dit Karjuk, sur la défensive.

— « Je t'en prie, Maître, » supplia-t-elle.

— « Voyons les choses importantes, » reprit Karjuk. « Sais-tu coudre et faire la cuisine ? »

— « Oui, Maître ! » s'écria-t-elle.

— « Sais-tu faire un bon ragoût de sleen ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Et, bien que tu sois au-dessus de ces choses, je peux te montrer des merveilles, sur les fourrures, que j'ai apprises pendant que j'étais esclave. »

Karjuk haussa les épaules.

— « Il n'est pas mauvais d'élargir le champ de son expérience, » marmonna-t-il.

— « Garde-moi, Maître, » supplia-t-elle.

— « Je t'appellerai Auyark, » décida-t-il.

— « Je suis Auyark ! » s'écria-t-elle joyeusement, posant la tête contre ses jambes, en larmes.

Il la regarda.

« Je crois que tu feras un été dans ma maison, » dit-il. « Auyark », dans la langue du Peuple, signifie : « été ».

« Regarde-moi, » reprit-il, « Esclave. »

Elle leva la tête.

« Je te garderai, » déclara-t-il, « mais tu dois comprendre que tu seras esclave,

complètement esclave et seulement esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Si tu es désagréable, » ajouta-t-il, « je t'abandonnerai dans la neige. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Viens, à présent, » dit-il. « Debout. Nous devons charger le traîneau. »

Elle se leva.

— « Laisse-moi charger le traîneau, Maître, » dit-elle.

Il la regarda.

— « Oui, » dit-il, « tu le chargeras, Jolie Esclave. »

Ils sortirent de la pièce, elle derrière lui.

— « Imnak, » dis-je, « tu as organisé tout cela. »

— « Ce n'est pas impossible, » répondit-il. « Mais dépêchons-nous, il y a d'autres femmes à distribuer, et nous avons peu de temps. »

Je regardai Arlene, à genoux avec d'autres femmes.

Elle était dans le premier rang. Il y avait quatre rangs d'une cinquantaine de femmes chacun. C'étaient les esclaves du complexe.

« Nous sommes votre butin, » dit Arlene.

Toutes les femmes étaient nues. Toutes étaient assises en position d'Esclave de Plaisir.

Celle qui avait été Dame Rosa était à genoux dans un coin, dans la même position.

C'était également une esclave.

— « Oui, » dis-je à Arlene.

— « Les femmes ont toujours été le butin des victoires des hommes, » reprit-elle, « les objets, les symboles, les fruits et les prix de leurs conquêtes. »

— « Bien sûr, » dis-je. « Qu'en penses-tu ? »

— « Je trouve cela très excitant, » répondit-elle.

— « Tiens-toi droite ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Pourquoi Dé-à-Coudre et Chardon, » demandai-je à Imnak, « sont-elles avec le butin de chair ? » Les deux femmes de la Terre, Audrey et Barbara, étaient à genoux près d'Arlene.

— « J'ai Poalu, » répondit Imnak.

Belinda, que j'avais utilisée sur les plaques métalliques du couloir, alors qu'elle portait au cou une longue chaîne reliée au système de glissières, était agenouillée à quelques femmes de là, dans le deuxième rang. Elle se redressa, le regard suppliant, mais conserva la position.

Constance, la jolie esclave blonde de Kassau, que j'avais asservie dans les prairies du sud du Laurius, était au quatrième rang.

Elle était très belle.

On apporta des chaînes, des Siriks, avec leur collier, leurs anneaux de poignets et de chevilles, tous reliés à une chaîne centrale.

Je jetai six Siriks sur mon épaule.

« Commençons, » dit Imnak.

Je jetai deux Siriks sur les dalles, l'une après l'autre.

Arlene et Audrey, rapidement, se levèrent et vinrent s'agenouiller devant moi.

Elles me regardèrent.

— « Je suis une esclave. Je mendie tes chaînes, » dit Arlene.

— « Ramasse-les, » répondis-je, lui montrant la Sirik. Elle prit les chaînes.

— « Je suis une esclave, je mendie tes chaînes, » dit Audrey.

— « Ramasse-les, » répondis-je, montrant l'autre Sirik. Elle prit les chaînes, avec le collier, les anneaux de poignets et de chevilles. Des larmes brillaient dans ses yeux. Doucement, la tête baissée, elle embrassa et lécha le métal. Je souris. J'étais certain que cette ancienne femme riche en viendrait un jour à lécher ses chaînes.

Arlene, furieuse, porta les chaînes à ses lèvres. Me regardant, elle les pressa contre sa bouche et les embrassa. Puis, doucement, sortant sa petite langue douce, elle lécha le métal. Puis elle l'embrassa à nouveau. Puis elle mit la chaîne diagonalement dans sa bouche, serrant ses petites dents blanches dessus. Ensuite, elle les sortit de sa bouche.

— « Tu vois, je peux lécher et embrasser mes chaînes beaucoup mieux qu'elle, » dit-elle.

— « Oh, oh, » fit doucement Audrey. Son corps tremblait. Elle leva la tête. Elle était au bord de l'orgasme.

— « Mais comprends-tu ce que cela signifie ? » demandai-je à Arlene.

Soudain, Arlene frémit et regarda la chaîne. Elle la serrait dans ses petites mains. Celle-ci, refermée sur son corps, l'emprisonnerait impitoyablement, faisant d'elle l'esclave des hommes. Tout organisme a sa place dans la nature. Celle des femmes est aux pieds des hommes.

— « J'aime être une femme, Maître, » dit-elle. Elle serra les chaînes contre sa beauté dénudée.

— « À présent lèche et embrasse les chaînes, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Elle baissa la tête et, délicatement, pleurant d'émotion, lécha et embrassa le métal. Ses larmes tombèrent sur les maillons.

Je fermai la Sirik sur Audrey. Elle m'adressa un sourire désespéré.

« Plus tard, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Va près du traîneau, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Toujours prisonnières de la Sirik, elles seraient fourrées dans des sacs et attachées sur les traîneaux. Plus tard, quand le premier camp de neige aurait été construit, elles seraient détachées et utilisées dans les huttes.

Ensuite, ayant reçu des vêtements, elles marcheraient, attachées par le cou, à côté du traîneau.

Je pris les chaînes d'Arlene et, rudement, les refermai sur son corps.

Je sentis sa féminité. Elle me regarda.

« Plus tard, » dis-je. « Va près du traîneau, Esclave ! »

— « Oui, Maître, » gémit-elle.

Les hommes, tout autour de nous, enchaînaient les femmes asservies. Je constatai que Ram n'en prenait aucune. Il se contentait de la jolie Tina, qui avait été Dame Tina de Lydius. Je vis que Drusus avait passé la Sirik à deux beautés. Il les envoya près du traîneau où on lui avait attribué la place de mettre ses affaires, y compris les esclaves.

Je jetai une autre Sirik par terre, devant moi.

Barbara, la femme blonde de la Terre, était à genoux devant moi.

« Je suis une esclave, » dit-elle. « Je mendie tes chaînes. »

— « Ramasse-les, » répondis-je.

Elle obéit et les embrassa. Je les refermai sur elle.

« Va près du traîneau ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je jetai une autre Sirik par terre.

Constance, l'esclave goréenne, blonde et jolie, s'agenouilla devant moi.

« Je suis une esclave, » dit-elle. « Je mendie tes chaînes. »

— « Ramasse-les ! » ordonnai-je.

Elle obéit et les embrassa. Je les refermai sur elle.

« Va près du traîneau, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je jetai la cinquième Sirik par terre.

Belinda, que j'avais utilisée dans le couloir, vint rapidement s'agenouiller devant moi. Elle était joyeuse. Je lui permettrais, du moins pour quelque temps, d'être à mes pieds.

Bientôt, portant la Sirik, elle prit le chemin de mon traîneau.

Je jetai la dernière Sirik par terre, devant moi.

La femme élégante et aristocratique, qui avait été Dame Rosa, vint s'agenouiller devant moi.

« Je suis une esclave, » dit-elle. « Je mendie tes chaînes. »

— « Ramasse-les ! » ordonnai-je.

Elle obéit et, me regardant, les appuya contre ses lèvres. Puis elle baissa la tête et, délicatement, les embrassa et les lécha.

Je refermai le collier sur son cou puis les deux anneaux, l'un après l'autre, sur ses petits poignets. Ensuite je passai la chaîne entre ses jambes et, m'accroupissant derrière elle, refermai les deux autres anneaux sur ses jolies chevilles. Ensuite, je me levai et allai m'immobiliser devant elle. Je la toisai, les mains sur les hanches.

« De qui es-tu l'esclave ? » m'enquis-je.

— « Je suis ton esclave, Maître, » répondit-elle.

— « Va près du traîneau, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

« Nous devons nous dépêcher ! » lança Imnak. « Dans deux ahns, cet endroit n'existera plus. »

À l'extérieur de la pièce où les vainqueurs s'étaient partagé les esclaves, je pris l'arme à fléchettes d'un chasseur rouge.

« Où vas-tu ? » s'enquit Imnak.

— « Dans l'appartement de Zarendargar, » répondis-je. Je glissai une fléchette dans la culasse de l'arme, puis la refermai.

— « Pourquoi ? » demanda-t-il...

— « Dans l'explosion provoquant la destruction de cet endroit, » expliquai-je, « sa mort serait hideuse. »

Je gagnai l'appartement de Zarendargar, l'arme à la main. Imnak me suivit.

Devant l'appartement, je poussai la porte avec le pied et levai l'arme, afin de tirer sur la silhouette couchée sur la grande estrade couverte de fourrure.

Je fus stupéfait. Je bondis dans la pièce. L'arme à la main, je scrutai la pièce, les murs, les barres disposées au-dessus de ma tête.

Je tremblais.

Zarendargar avait disparu.

« Je vais faire fouiller les pièces et les couloirs ! » cria Imnak. Il sortit rapidement de la pièce.

Je gagnai lentement l'estrade couverte de fourrure ensanglantée. J'y avais posé un verre de Paga avant de sortir de la pièce. Je vis, au pied de la paroi métallique, les débris d'un verre

semblable. Mais, sur l'estrade, il y avait un autre verre, également plein.

Je ris à gorge déployée.

Je me penchai et pris le deuxième verre. Je le levai, dans la pièce vide, en signe de toast et de salut.

Puis je bus le Paga. Ensuite, je fracassai le verre contre la paroi métallique, ses débris se mêlant à ceux du premier.

Je pivotai sur moi-même et quittai la pièce. Dehors, Imnak essayait d'organiser la fouille du complexe.

« Nous n'avons pas le temps, » dis-je.

— « Mais, le monstre, » fit-il.

— « Nous n'avons pas le temps, » répétai-je. « Nous devons partir. »

— « Oui, » reconnut-il, « Tarl, toi qui chasses avec moi. » Il s'éloigna rapidement, appelant les chasseurs rouges.

Les sleens des neiges étaient déjà attelés.

Je restai seul à la porte de l'appartement de Zarendargar, Demi-Oreille, Général de guerre des Kurii. Je regardai une dernière fois l'estrade couverte de sang et les débris mêlés des deux verres.

Puis je pivotai rapidement sur moi-même et m'éloignai. Il fallait prendre la piste.

NOUS AVONS QUITTÉ LE COMPLEXE ; NOUS PRENONS LE CHEMIN DU CAMP PERMANENT

« **R**EGARDEZ ! » cria Imnak.

Je fis faire demi-tour au traîneau. D'autres firent de même et les traîneaux tournèrent, comme un nuage immense sur la glace stérile.

Nombre de nos compagnons poussèrent des cris d'émerveillement et d'inquiétude.

Derrière nous, dans le ciel d'hiver, coulant à des centaines de pasangs d'altitude, miroitants et clignotants, s'étendaient d'immenses rideaux de subtiles lumières chromatiques, jaunes, roses et rouges.

« Ce n'est pas la saison, » dit un chasseur.

Les hommes poussèrent des cris de stupeur. Quelques femmes hurlèrent. Les enfants se cachèrent le visage.

Pendant quelques instants, dans ce spectacle panoramique, était apparue, sculptée dans la lumière, la tête d'un Kur. Une oreille, la gauche, était partiellement arrachée. Les lèvres se retroussèrent dans le terrifiant signe de plaisir du Kur. Puis la tête disparut.

Nous vîmes alors, moi, les autres et le Peuple, sur la glace, à plus d'une heure de marche du complexe, un éclair lumineux, dans l'obscurité de la nuit polaire, qui nous aveugla presque.

Pendant quelques instants, il parut faire aussi clair qu'en plein jour, une clarté que les habitants des régions nordiques n'avaient jamais vue, une clarté qui aurait convenu aux sables brûlants du Tahari ou à la forêt pluviale située à l'est du Cartius.

Puis les lumières disparurent et la nuit polaire reprit ses droits, une colonne de fumée jaune, miroitante, s'élevant tout de même à l'horizon.

« Couchez-vous ! » criai-je à ceux qui se trouvaient près de moi. « Derrière les traîneaux ! »

L'onde de choc de l'explosion nous frappa quelques instants plus tard. Elle était chargée de glace et de neige granuleuse. Elle déchira presque nos fourrures. Je tins le traîneau, me protégeant contre l'onde de choc. Arlene poussa un cri de terreur quand le traîneau faillit se renverser. Comme les autres esclaves, et futures esclaves, elle était absolument impuissante. Elle était enfermée dans deux sacs en fourrure, la couche d'air se trouvant entre eux servant d'isolation. Elle ne pouvait sortir des deux sacs et ils étaient attachés sur le traîneau. Dans les sacs, elle était nue et avait une Sirik. Il n'y avait pas de risques que les femmes s'échappent sur la banquise. Le sleen attelé au traîneau glapit avec colère, griffant, jeté sur le flanc et emmêlé dans le harnais. L'onde de choc ne dura que sept secondes. Puis elle disparut aussi rapidement qu'elle était arrivée.

Je frappai le sleen sur le museau et, le tenant par le harnais, je redressai, le démêlant. Un seul sleen est attelé avec deux harnais, ou harnais double. Quand plus d'un sleen, ou plus

d'une femme, tirent le traîneau, on utilise généralement un seul harnais. Cela économise le cuir et évite que les harnais s'embrouillent.

Je tournai le traîneau dans la direction du complexe. Je montai sur les patins, dans l'espoir de mieux voir. Arlene s'efforça de faire de même. Mes autres femmes, Audrey, Barbara, Constance, Belinda et Dame Rosa, étaient attachées sur les traîneaux d'autres chasseurs. Arlene était très fière d'avoir été attachée sur mon propre traîneau. En outre, c'était elle que j'avais enchaînée en premier. Au premier campement, nous détacherions les femmes et les utiliserions ; quand nous repartirions, elles porteraient des fourrures et seraient attachées par le cou. Parfois, j'envisageais de mettre Audrey en tête de la file, parfois Arlene. Il serait agréable de jouer les deux femmes de la Terre l'une contre l'autre, chacune essayant désespérément de me plaire davantage que l'autre.

Je souris.

Les femmes aux besoins féminins profonds sont impitoyablement exploitées par les Goréens.

C'est un jeu agréable. Elles sont tellement impuissantes !

Et, pourtant, comme elles sont jolies ! On doit se forcer pour rester fort avec elles.

Je posai ma moufle contre la tête d'Arlene. Sa tête était à l'intérieur de deux capuches faisant partie des sacs en fourrure, attachés sur le traîneau, dans lesquels elle était enchaînée.

Elle se tourna vers moi et sourit.

« Veux-tu être respectée ? » demandai-je.

— « Tu ne me respecteras jamais, » répondit-elle. « Je suis une esclave. »

— « Veux-tu être respectée ? » insistai-je.

— « Aucun homme, sachant ce qu'il peut faire avec elles, ne respecte les femmes, » répondit-elle.

— « C'est un dicton goréen, » fis-je remarquer.

— « Je sais, » dit-elle.

— « Tu es une femme insolente, » dis-je. « Je devrais peut-être te fouetter. »

— « Je sais que tu me fouetteras, » répondit-elle, « si tu as envie de le faire. Et cela m'excite. En outre, cela me détermine à essayer de te plaire, complètement et totalement, afin que tu n'aies pas envie de le faire. »

— « Bien, » dis-je. Je la regardai. « Aimerais-tu retourner sur la Terre ? » demandai-je.

— « Je présume que le Maître plaisante, » dit-elle.

— « Bien sûr, » admis-je. « Car tu es une belle esclave, destinée aux marchés et aux chaînes. »

— « Non, » reprit-elle. « Je n'aimerais pas retourner sur la Terre. Je n'ai jamais été aussi sensuellement éveillée qu'ici, à la merci des hommes. Je plains même les femmes libres de cette planète, qui ne peuvent connaître les joies et les amours de l'esclave. Je n'ai pas envie de retourner sur la Terre pour recommencer de feindre d'être un homme. Que peut offrir la Terre qui soit supérieur à la joie et au bonheur ? »

— « Peut-être te vendrai-je, » dis-je.

— « Tu peux faire ce que tu veux, Maître, » dit-elle, « car je ne suis qu'une esclave. Si tu me vends, j'espère que je saurai donner du plaisir à un autre. »

— « Tu ne parles guère comme une femme de la Terre, » fis-je remarquer.

— « Je ne suis plus une femme de la Terre, » souligna-t-elle. « Je suis une esclave goréenne. »

— « Exact, » fis-je.

Elle se nicha dans les fourrures. Je vis les sacs en fourrure, dans lesquels elle était

enfermée, bouger sous les cordes qui les attachaient sur le traîneau. J'entendis un petit bruit de chaîne.

« Tu n'as pas répondu à ma question, » dis-je.

— « Quelle question ? » demanda-t-elle.

— « Veux-tu être respectée ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle. Elle me sourit. « Je veux être aimée et conservée précieusement. Je veux être dominée. »

Je ris.

« Je veux être une femme, » conclut-elle.

— « Ne crains rien, Jolie Esclave, » dis-je. « Nous ne sommes pas sur la Terre. Nous sommes sur Gor. Sur Gor, asservie, tu seras obligée de te conformer aux besoins les plus intenses et les plus profonds de ton sexe. »

— « Oui, Maître. Oui, Maître, » dit-elle.

Les chasseurs rouges faisaient tourner leurs traîneaux.

« Regarde ! » dit Imnak. Je vis que le sleen levait les pattes et qu'il en tombait des gouttes d'eau.

— « Ce n'est que l'air chaud, » dis-je, « sur la glace, provenant de la destruction du complexe. »

— « Non ! » dit Imnak. « Là-bas ! »

Il montrait le lointain. Un nuage de vapeur s'élevait au-dessus de l'eau.

Je vis des morceaux de banquise tomber dans l'eau.

« Regarde la glace, » dit-il. « L'eau bout. »

Soudain, près de nous, une large fissure se forma dans la glace.

Je regardai le complexe. Des nuages de fumée s'élevaient. Dans les couches supérieures de l'atmosphère, ils s'étaient écartés en forme de parapluie. Le nuage en forme de champignon était étrangement familier. L'atome, apparemment, avait joué un rôle dans la destruction du complexe.

Je regardai la montagne de glace, qui avait caché le complexe des Kurii, glisser dans la mer.

« L'eau bout ! » cria Imnak.

— « Rien ne pourrait survivre, dedans, » dis-je.

— « Le monstre est mort, » dit-il.

— « Peut-être, » fis-je.

— « Tu as vu le visage dans le ciel, » dit-il.

— « Le mécanisme qui projette l'image, » expliquai-je, « pouvait être réglé d'avance. »

— « Le monstre est mort, » dit Imnak. « S'il n'est pas mort dans les couloirs ou les salles, il a certainement été brûlé ou noyé. »

— « Rien ne pourrait survivre, là-dedans, » dit un chasseur.

— « Le monstre est mort, » déclara Imnak.

— « Peut-être, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

La glace, sous nos pieds, se mit à plier et grincer.

— « Vite ! » cria Imnak.

Je jetai au dernier regard aux eaux agitées et fumantes, jaillissant et bouillonnant, où l'océan polaire, comme offensé et stupéfait, crachant d'indignation, reculait face à la caresse brûlante d'un mécanisme conçu, paradoxalement, par l'intelligence de créatures rationnelles.

Les Prêtres-Rois ont fixé des limites aux machines que les hommes peuvent utiliser sur cette planète. Ils sont favorables à la lance et à l'arc, à l'épée et à l'acier du poignard. Mais les

Kurii ne dépendent pas d'eux. Je me demandai quel Prométhée velu, il y avait très longtemps, avait donné le feu aux Kurii.

« Vite ! » cria Imnak.

La nature transcendée est peut-être la nature outragée.

« Vite ! » cria Imnak. « Vite ! » Je me secouai. « Le monstre est mort ! » cria-t-il.

« Vite ! »

Je me souvins de l'appartement de Zarendargar et des deux verres vides fracassés contre la paroi.

Je levai la main en direction des eaux bouillonnantes et du nuage de fumée.

« Vite ! » répéta Imnak.

Je fis retourner le traîneau et claquer mon fouet au-dessus de la tête du sleen.

« En avant ! » criai-je. « En avant ! »

Le sleen, griffant la glace, tira le traîneau.

La glace se fendit derrière moi et mon pied, protégé par la botte en peau de sleen, s'enfonça dans l'eau, et je poussai le traîneau sur la glace dure puis, encourageant le sleen de la voix, je m'éloignai rapidement.

JE DOIS REGAGNER LE SUD

JE fermai doucement la porte de la Maison des Festins. Je ne pensais pas que mon départ serait remarqué.

À l'intérieur, les habitants du camp d'Imnak s'amusaient. Il y avait beaucoup de viande bouillie et de ragoût. On riait et on chantait. Dehors, la neige s'était doucement mise à tomber. J'entendais des cris de plaisir provenant de la Maison des Festins. Je regardai le rivage de l'océan polaire, ce bras nordique de Thassa. Les étoiles brillaient dans le ciel.

Je me dirigeai vers les traîneaux.

Dans la Maison des Festins, Imnak chantait. Cela me faisait plaisir. Il n'était plus intimidé par la montagne qui semblait autrefois se dresser devant lui. Il n'avait plus peur car, désormais, la montagne lui souhaitait la bienvenue. « Personne ne sait d'où viennent les chansons, » disait-on. Mais, à présent, les chansons étaient venues à Imnak. Il n'était plus dépourvu de chansons. Elles montaient en lui, comme l'énorme Baleine de Hunjer faisant surface, comme le lever du soleil après la longue nuit, comme la toundra se couvrant de fleurs.

Dans la Maison des Festins, Imnak chantait. Poalu s'y trouvait également. Je vérifiai le harnais du sleen des neiges de mon traîneau.

« Je ne suis pas plus grand que la montagne, » chantait Imnak. « Et, pourtant, la montagne ne peut pas chanter sans moi. C'est seulement à travers moi, et d'autres, que la montagne peut voir et chanter. Il n'y a qu'à travers moi que la montagne peut savoir comme elle est belle. Je dois montrer sa beauté à la montagne. Les chansons viennent à moi, à présent, me disant leurs noms et leurs histoires. On est content qu'elles viennent. On est heureux d'être l'ami des chansons. Personne ne peut atteindre le sommet de la montagne. On monte un peu plus haut, voilà tout. Il suffit au chasseur, petit et frêle, de se tenir sur les premières pentes et de chanter. Personne ne peut monter très haut, et personne ne peut véritablement exprimer la gloire et la beauté de la montagne. Il suffit de chanter sur les premières pentes. Qui pourrait demander à la vie davantage que l'occasion de chanter sur les premières pentes de la montagne ? »

Le harnais du sleen était solide. L'animal était nerveux.

Il y avait huit traîneaux. Ram et Drusus avaient les leurs et, outre le mien, il y avait les traîneaux des cinq chasseurs qui nous accompagneraient de l'autre côté du Glacier de la Hache. Attachée par le cou à l'arrière du traîneau de Ram, sur la gauche, vêtue de fourrures, se tenait Tina. Attachées par le cou à l'arrière du traîneau de Drusus, se tenaient les deux beautés qu'il avait choisies et enchaînées dans le complexe des Kurii. D'autres femmes étaient similairement attachées aux traîneaux des chasseurs qui nous accompagnaient. Attachée par le cou à l'arrière de mon traîneau, il y avait une Chaîne de femmes. Elles étaient six. La première était Arlene ; la deuxième était Audrey ; la troisième était Barbara ; Constance était quatrième ; Belinda était cinquième ; celle qui avait été Dame Rosa était

sixième. Elles étaient toutes vêtues de fourrures. La neige voletait doucement autour d'elles.

Je gagnai l'arrière de la file et pris doucement la dernière femme dans mes bras. Je posai mes lèvres sur les siennes. Elles étaient fraîches, dans la nuit glacée. Cependant, sous les miennes, elles s'abandonnèrent comme celles d'une esclave. Celle qui avait été Dame Rosa avait déjà beaucoup appris. Il y a une différence entre le baiser d'une femme libre et le baiser d'une esclave ; l'esclave s'abandonne au maître ; la différence est évidente. On dit que celui dont les lèvres n'ont jamais touché celles d'une esclave ne sait pas véritablement ce que c'est de serrer une femme dans ses bras.

« Comment vais-je t'appeler ? » demandai-je. « Rosita ? Pépita ? »

— « Appelle-moi comme tu veux, Maître, » répondit-elle, « je t'appartiens complètement. »

Je lui touchai la cuisse, à travers les fourrures.

— « Quand nous serons arrivés à Port Kar, » dis-je, « je te ferai marquer au fer rouge. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

J'allai près de la quatrième femme, Belinda, que je m'étais procurée dans le complexe, que j'avais prise pour la première fois dans les couloirs métalliques, alors qu'elle était encore enchaînée par le cou au système de glissières. Je la pris dans mes bras et l'embrassai, comme je l'avais fait avec la dernière femme.

« Tu es déjà marquée au fer rouge, » lui dis-je.

— « Marque-moi mille fois, » répondit-elle, « je t'appartiendrai chaque fois davantage. »

— « Une marque suffit à te désigner comme esclave, » déclarai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, « mais chaque fois que tu me touches, tu me marques au fer rouge. Chaque fois que tu me touches, je deviens plus esclave. Chaque fois que tu me touches, je t'appartiens davantage. »

— « Tu es une esclave, » soulignai-je. « Ce serait la même chose avec n'importe quel maître. »

Elle baissa la tête.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Lui mettant le pouce sous le menton, je lui fis lever la tête. Elle pleurait.

— « Espère te trouver un jour à la merci de ton Maître d'Amour, » dis-je. « Car je sens qu'il y a en toi une superbe Esclave d'Amour. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle. Elle pressa les lèvres sur ma moufle.

J'allai près de Constance, qui était la quatrième femme de la Chaîne.

Je l'embrassai.

« Comme Belinda, » lui dis-je, « tu es une esclave déjà marquée. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Maître ? » ajouta-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Tu voulais me vendre, à Lydius, » rappela-t-elle.

— « Oui, » reconnus-je.

— « As-tu toujours l'intention de le faire ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Je vais t'emmener à Port Kar. »

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

— « Port Kar a d'excellents marchés aux esclaves, » ajoutai-je.

— « Ne veux-tu pas me garder ? » supplia-t-elle.

— « Peut-être pendant quelque temps, » répondis-je.

— « Je ferai tout mon possible pour te plaire, » promit-elle.

— « Tu le feras, ou bien tu regretteras de ne pas l'avoir fait, » dis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je la regardai.

— « On dit que les femmes de Kassau sont d'excellentes esclaves, » ajoutai-je.

— « Je te montrerai que c'est vrai... Maître, » dit-elle.

— « Correctement formée, tu serais un excellent cadeau pour un habitant du Torvaldsland, » estimai-je.

Elle me regarda avec frayeur.

— « Les femmes de Kassau craignent ces pillards puissants, » frissonna-t-elle.

— « Tu serais très belle, à leurs pieds, » déclarai-je.

Elle frémit. Je la considérai. Peut-être lui ferais-je donner une formation d'Esclave de Plaisir, experte dans les danses sensuelles et les mille arts du plaisir. Elle pourrait être envoyée, formée, parfumée et vêtue de soie, à un féroce rameur du Torvaldsland. Peut-être Ivar Forkbeard, mon ami, aimerait-il qu'elle lèche ses bottes. Les femmes sont de beaux cadeaux. J'en gardais toujours quelques-unes, dans ma Demeure, que je destinais à cet usage.

Mais peut-être la garderais-je pendant quelque temps. Peut-être la ferais-je monter sur l'estrade, à Port Kar.

Je ne savais pas.

— « Je ferai tout mon possible pour te plaire, » promit-elle.

— « À Port Kar, » répliquai-je, « les femmes qui ne sont pas agréables sont généralement jetées, nues, pieds et poings liés, comme des ordures, aux urts des canaux. »

— « Je vais essayer d'être agréable, » assura-t-elle avec un sourire.

Je ris et caressai rudement le côté de sa tête. Elle embrassa ma moufle.

— « Quand je te vendrai, » repris-je, « si je te vends, je te vendrai au Sud, afin que ton asservissement soit parfumé. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

Constance me plaisait. Pourquoi aurait-elle dû garder les verrs et battre le beurre au Torvaldsland ? Il valait mieux qu'elle serve, nue et aimante, avec des clochettes, parfumée et maquillée, sur les dalles multicolores d'un domicile méridional. Il valait mieux qu'elle rampe, nue, portant un collier, aux pieds d'un maître du Sud.

Cela suffirait.

Mais je la garderais peut-être. Je ne savais pas. Je pourrais décider plus tard, à ma convenance.

J'allai près de Barbara, la pris dans mes bras et l'embrassai.

« Je te ferai marquer à Port Kar, » lui annonçai-je.

— « J'attends le fer rouge avec impatience, Maître, » dit-elle.

J'allai ensuite près de la deuxième femme de la file, Audrey. Je la pris dans mes bras et l'embrassai.

Elle s'accrocha à moi.

« Je te supplie de me faire marquer, » dit-elle d'une voix rauque.

— « N'es-tu pas une ancienne femme riche de la Terre ? » demandai-je.

— « Je suis une traînée goréenne et une esclave, » dit-elle. « Je te supplie de me marquer au fer rouge. »

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

« Toutes mes richesses de la Terre, » reprit-elle, « ne pourraient m'acheter un collier et une marque. Je n'ai rien, pourtant je les obtiendrai, parce que cela plaît aux hommes. »

— « Oui, » dis-je.

— « Marque-moi, » dit-elle.

— « Je le ferai, » affirmai-je.

— « Je n'ose pas demander ton collier, » dit-elle. « Quand je serai marquée, débarrasse-toi de moi ou vends-moi. Je me souviendrai toujours du moment de douleur où, bien que n'étant qu'une humble esclave, j'ai été considérée comme digne de ta marque. »

— « Tu porteras mon collier, du moins pendant quelque temps, » dis-je. « Tu n'es pas inintéressante, en tant qu'esclave. Mes hommes te trouveront peut-être divertissante. Et peut-être te permettrai-je, de temps en temps, de servir dans mes appartements. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Ensuite, je crois que je te vendrai, » repris-je. « Je crois qu'il te sera bénéfique de connaître de nombreux maîtres, de nombreux asservissements, car tu es de la chair à esclave superbe et exquise. »

— « Merci, Maître, » répéta-t-elle.

J'allai près d'Arlene, qui occupait la tête de la file. La lanière qu'elle portait au cou était attachée à l'arrière du traîneau.

Elle me regarda. Je baissai sa capuche bordée de fourrure. Elle était incroyablement belle. Il neigeait légèrement. De la neige tomba sur ses cheveux. J'écartai une petite mèche qui lui barrait la joue.

« Ma cuisse n'a pas été marquée, » dit-elle. « Le Maître me fera-t-il marquer à Port Kar ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « L'esclave est contente, » dit-elle.

— « Vraiment ? » m'enquis-je, tenant sa tête entre mes mains.

— « Oui, » répondit-elle, « c'est un grand honneur, pour une esclave, d'être marquée par un Guerrier, et Capitaine, qui plus est. »

Je haussai les épaules. Je supposai que, objectivement, c'était vrai. J'étais de Haute Caste, celle des Guerriers, et j'étais Capitaine.

Soudain, elle me serra contre elle.

« Oh, Maître, » sanglota-t-elle, « en réalité, cela n'a rien à voir avec la caste. C'est, plutôt, à cause du genre d'homme que tu es. Tu pourrais être paysan ou forgeron. Cela ne compte pas. Quand tu regardes une femme, elle désire ta marque. Quand tes yeux se posent sur une femme, elle veut être ton esclave. Les femmes rêvent d'être marquées par un homme tel que toi. Nous rêvons d'être les esclaves d'hommes tels que toi. »

— « Ce sont des rêves d'esclaves, » dis-je.

— « Bien sûr, » fit-elle.

— « Les esclaves ne devraient pas parler de leurs rêves, » conseillai-je, « de peur que les maîtres ne les surprennent. »

— « Toute esclave devrait raconter audacieusement ses rêves, » dit-elle.

— « Mais un maître pourrait entendre, » fis-je remarquer.

— « Espérons pour elle que tel est le cas, » dit-elle. « Pourquoi l'esclave crierait-elle, sinon pour être entendue par son Maître ? »

— « Les femmes me semblent mystérieuses, » dis-je.

— « La réponse à ta charade, » dit-elle, « est un homme fort et un collier. »

— « Je crois que c'est vrai, » dis-je.

— « Je n'ai pas eu vraiment le choix, » dit-elle. « Dans la neige, tu as fait de moi une esclave. »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « C'est à cause de cela que je t'aime, » reprit-elle. « ... Maître. » Je l'embrassai

doucement sur les lèvres. Elle me regarda, les yeux humides.

« Vas-tu me garder ? » demanda-t-elle.

— « Pendant quelque temps, peut-être, » répondis-je.

— « Oui, » fit-elle avec résignation. « Je sais... peut-être pour distraire tes hommes et peut-être, si tu en as envie, pour te servir sur les fourrures. »

— « Peut-être, » admis-je.

— « Et, ensuite, il est possible que tu me vendes, » dit-elle.

— « Peut-être, » dis-je.

— « Ensuite, je devrai servir celui à qui tu m'auras vendue... et en tant qu'esclave, dans tous les sens du terme. »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Mes désirs et mes sentiments ne compteront pas, » dit-elle.

— « Naturellement, » dis-je. « Tu es une esclave. »

— « Oui, » dit-elle. « Je suis une esclave. » Elle essuya une larme sur sa joue. « De toute évidence, » reprit-elle en riant, « comme Audrey, de nombreux maîtres et de nombreux asservissements me seront bénéfiques. »

— « Effectivement, » reconnus-je.

— « Car, comme Audrey, » ajouta-t-elle, « je suis de la chair d'esclave superbe et exquise. »

— « Oui, » dis-je.

« Sur la Terre, je n'étais rien, » rappela-t-elle. « Ici, au moins, mes qualités d'esclave sont reconnues. »

« Dans la mesure où une femme peut avoir des qualités, » relevai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « c'est vrai. » Soudain, ses yeux étincelèrent. « Je pourrais certainement être vendue un bon prix ! » ajouta-t-elle.

— « Tu pourrais être vendue ou achetée une poignée de pièce en cuivre, » précisai-je.

— « Oh ! » fit-elle.

— « Tu n'as pas de formation, » fis-je remarquer.

Elle se mordit la lèvre.

« Mais je veillerai à ce que tu reçoives un minimum de formation, avant de te faire monter sur l'estrade, » affirmai-je.

— « Cela m'aidera à survivre, » estima-t-elle.

— « Oui, » répondis-je, « et cela augmentera ton prix. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Il y a en toi, » dis-je, « comme chez les autres, une magnifique Esclave d'Amour. Si tu passes entre de nombreuses mains et de nombreux asservissements, tes chances de rencontrer ton véritable Maître d'Amour augmenteront. »

— « Nous vends-tu parce que tu es cruel ou bien parce que tu es gentil ? » s'enquit-elle.

— « Si je te vends, » répondis-je, « ce sera comme je le veux, quand je le veux et parce que je le veux. »

— « Oui, Maître, » dit-elle, baissant la tête.

— « Je peux te vendre pour me procurer de l'argent, » repris-je. « Je peux te vendre parce que j'en ai assez de toi. Je peux te vendre parce que cela m'amuse. Je peux te vendre parce que j'ai envie de voir quelle allure tu as, nue sur la sciure de l'estrade. »

— « Oui, Maître, » répéta-t-elle.

— « J'ai vendu des femmes pour toutes ces raisons, et beaucoup d'autres, » expliquai-je.

— « Bien sûr, Maître, » dit-elle. « Pardonne-moi. Nous sommes des esclaves. »

Je lui remis sa capuche.

— « Attache ta capuche, » dis-je, « il va faire froid sur la piste. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je l'embrassai doucement sur les lèvres. Nos lèvres se caressèrent pendant quelques instants. Puis je la pris dans mes bras et l'embrassai longuement.

« Je vais essayer de te plaire, Maître, » souffla-t-elle.

J'entendis le sleen gratter la glace. Ram toussa. Les chasseurs rouges avaient pris position à l'arrière de leurs traîneaux.

— « Silence, Esclave ! » dis-je, la repoussant.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle recula, attachée par le cou.

Je me retournai et regardai encore une fois derrière moi. C'était une habitude des chasseurs rouges, qui voulaient savoir comment serait le paysage, sur le chemin du retour. Mais je ne pensais pas que je reviendrais.

Je vis la glace de l'océan polaire, les étoiles, la Maison des Festins, dans laquelle Imnak chantait.

Puis je me retournai et levai le bras. À ma gauche, à l'est, il y avait le premier miroitement de la lumière, une aube qui commençait la longue journée du printemps et de l'été arctiques. La nuit était terminée.

Je baissai le bras.

« En avant ! » dis-je. « En avant ! »

Les huit traîneaux sortirent du camp. Je marchai derrière le traîneau. Les femmes, derrière le traîneau et sur la gauche, suivirent.

Notre départ fut discret.

FIN

Résumé

Sur Gor, l'Anti-Terre, le terme de monstre pouvait désigner tout aussi bien les Kurii, ces créatures venues de l'espace et résolues à conquérir la planète, que les guerriers goréens dont la sauvagerie au combat était sans égale, ou encore les belles esclaves à la fois bêtes de somme et objets de désir.

Tous trois se trouvent réunis dans ce nouvel épisode de la saga de Gor, où l'on voit Tarl Cabot courir la planète, de Port-Kar aux bouges de Lydius, de Sardar aux banquises arctiques où rôdent les chasseurs rouges.

Le 12^e volume de la grande fresque de John Norman.

[\[1\]](#) En français dans le texte.

JOHN NORMAN

Les Explorateurs de Gor



opta

JOHN NORMAN

Les explorateurs de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : EXPLORERS OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1979 by John Norman

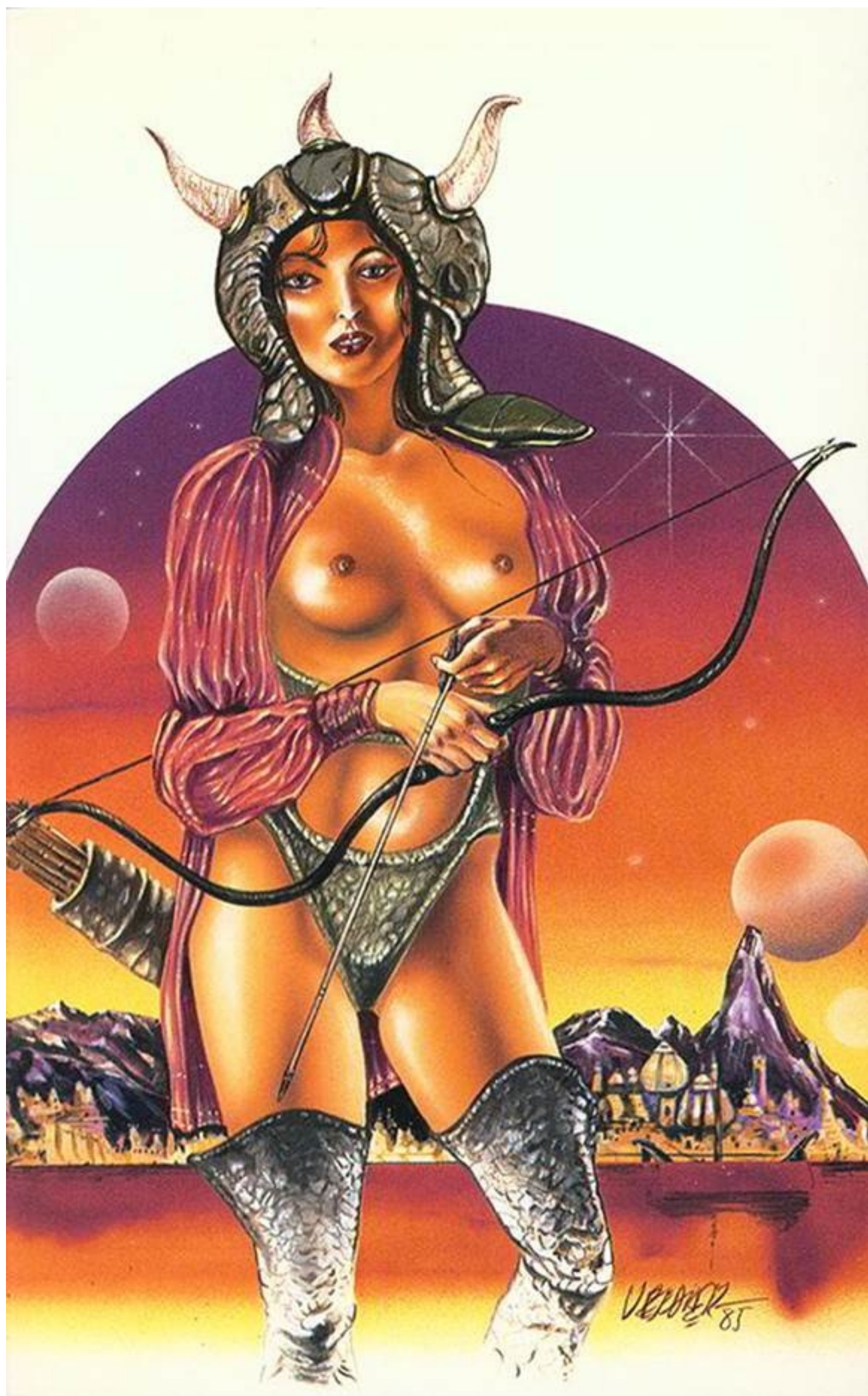
© 1985 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.

John Norman est le pseudonyme de John Frederik Lange. Né en 1931, ce professeur d'université acquit la célébrité parmi les lecteurs d'héroïc fantasy avec sa fameuse série des aventures de Tarl Cabot et Jason Marshall sur Gor, l'Anti-Terre.

Dans cette immense fresque d'un monde à la fois sauvage et raffiné, l'auteur lâche la bride à son imagination et à ses fantasmes.

Des centaines de personnes, des territoires mystérieux, des monstres et des merveilles, des maîtres et des esclaves, des conquérants et des assassins, des pirates et des pillards, des danseuses soumises... Le catalogue ne saurait être plus complet...

Daniel Walther



JE M'ENTRETIENS AVEC SAMOS

ELLE ÉTAIT très belle.

Elle était à genoux près de la petite table basse devant laquelle, dans la salle de Samos, j'étais assis les jambes croisées. Samos était également assis devant la table, les jambes croisées. Il me faisait face. C'était le début de la soirée, à Port Kar, et j'avais dîné avec Samos, Premier Capitaine du Conseil des Capitaines, assemblée de Capitaines gouvernant Port Kar. La salle était éclairée par des torches. Elle contenait la grande carte en mosaïque.

Le dîner nous avait été servi par l'esclave, portant un collier, qui était à genoux près de nous.

Je lui adressai un bref regard. Elle portait une courte tunique en rep, coupée haut sur les cuisses afin de mieux les exposer, son collier en acier, qui était un collier à serrure, et sa marque. Sa marque était la marque ordinaire des Kajirae de Gor, la première lettre, faisant environ cinq centimètres de haut et trois centimètres de large, en écriture cursive, du mot « Kajira », qui est le vocable le plus répandu, sur Gor, pour désigner les femmes asservies. C'est une marque simple, en forme de fleur, une barre avec deux courbes dirigées vers le haut, se joignant à l'endroit où elles touchent la barre, sur sa droite. Elle rappelle un peu la lettre K, dans plusieurs alphabets occidentaux de la Terre, et je suppose que, en dépit de quelques différences, c'est de là qu'elle tire son origine. L'alphabet goréen comporte vingt-huit caractères qui ont tous, à mon avis, leur origine dans l'un ou l'autre des alphabets de la Terre. Quelques-uns, par exemple, rappellent manifestement les lettres grecques. Le « Sidge », en revanche, pourrait être cunéiforme ; le « Tun » et le « Val » dérivent vraisemblablement du démotique. Au moins six lettres suggèrent l'influence de l'alphabet romain classique, et même sept, si l'on compte le « Kef », première lettre de « Kajira ». Le « Shu » est représenté par un signe dont l'origine semble clairement orientale, et le « Homan », à mon avis, doit venir du crétois. De nombreuses lettres goréennes ont des prononciations diverses, dépendant du contexte linguistique. Certains Scribes ont recommandé d'ajouter de nouvelles lettres à l'alphabet goréen, afin de représenter certains de ces sons qui, actuellement, exigent des prononciations différentes, dépendantes du contexte, de certaines lettres. Il est peu probable, cependant, que leurs recommandations soient intégrées au goréen officiel.

Sur des plans tels que l'alphabet, le conservatisme semble inébranlable. Par exemple, il est peu probable qu'il y ait des additions et des suppressions dans les alphabets de la Terre, en dépit du caractère rationnel de ces altérations dans certaines circonstances. Un exemple du conservatisme qui fait la loi dans ce domaine est le fait que les Goréens et, en réalité, de nombreux Terriens, apprennent l'alphabet dans un ordre sans aucun lien avec la fréquence d'emploi des lettres. Le fait que les enfants devraient apprendre l'alphabet dans un ordre conforme à la fréquence d'apparition des lettres, ce qui aurait pour effet d'accélérer leur apprentissage, est une idée apparemment trop choquante et radicale

pour être acceptable. De même, dans certaines régions de la Terre, on s'oppose à un système pratique de mesures arithmétiques, apparemment parce que l'on ne désire pas renoncer à des techniques traditionnelles, péniblement acquises par le passé.

« Les Maîtres désirent-ils autre chose de Linda ? » demanda la femme.

— « Non, » répondit Samos.

Elle posa une petite main sur la table, comme pour le toucher, mendier sa caresse.

« Non, » dit Samos.

Elle se retira, la tête baissée. Elle prit le petit plateau qui se trouvait sur une desserte proche de la table. Dessus, il y avait un petit récipient contenant une liqueur épaisse et sucrée provenant de Turia, l'Ar du sud, et deux verres minuscules dans lesquels nous en avons bu. Sur le plateau, il y avait également le récipient métallique ayant contenu le vin noir, fumant et amer, de la lointaine Thentis, célèbre pour ses troupeaux de tarns, les petites tasses jaunes dans lesquelles nous avons bu le vin noir, ses cuillers et ses sucres, un petit bol de barres de menthe et les morceaux de tissu humide avec lesquels nous avons essuyé nos doigts.

J'avais bien mangé.

Elle se leva. Elle tenait le plateau. Le collier luisant, ajusté et fermé à clé, était très joli autour de son cou.

Je me souvins d'elle quelques mois plus tôt, lorsque je l'avais rencontrée, alors qu'elle ne portait au cou qu'un simple collier métallique, cintré à coups de marteau par un Forgeron.

Elle regarda Samos ; ses lèvres tremblaient.

C'était la femme qui avait apporté le message du scytale dans la demeure de Samos. Le scytale était un ruban que l'on met dans les cheveux et sur lequel se trouvaient des marques. Enroulé autour de la hampe d'une lance, ce qui avait pour effet d'aligner les marques, le message était apparu. Il m'était adressé par Zarendargar, ou Demi-Oreille, Général de Guerre des Kurii, qui m'invitait à le rencontrer à « l'extrémité du monde ». J'avais supposé qu'il s'agissait du pôle de l'hémisphère nord de Gor, et j'avais eu raison. J'y avais rencontré Demi-Oreille, dans un complexe immense, une gigantesque réserve de matériel destinée à armer, ravitailler et soutenir logistiquement l'invasion projetée de Gor, l'Anti-Terre. Il me semble probable que Demi-Oreille a péri dans la destruction du complexe. Son corps, cependant, n'a pas été retrouvé.

La femme qui nous avait servis ce soir-là, mince et blonde, aux yeux bleus, d'origine terrienne, avait apporté le scytale. À l'origine, elle ignorait complètement qu'il contenait un message.

Comme elle paraissait différente de ce qu'elle était alors ! Elle avait été conduite dans la demeure de Samos, portant toujours les vêtements barbares et inexplicables de la Terre, surtout un costume imitant celui des garçons, le pantalon et la chemise de flanelle des femmes contemporaines de la Terre, pathologiquement conditionnées, pour des raisons économiques et historiques, à nier et pervertir les richesses uniques de leur sexualité exceptionnelle. Les cultures décident de la vérité mais la vérité, malheureusement pour les cultures, ne s'en soucie pas. Il arrive que les cultures, démentes et aveugles, meurent sur les écueils de la vérité. Pourquoi la vérité ne pourrait-elle pas être le fondement de la culture, au lieu d'être sa Némésis ? Ne pourrait-on pas construire sur les falaises rocheuses de la réalité, au lieu de se fracasser la tête contre elles ? Mais comme les êtres humains capables de penser, d'interroger, de poser honnêtement les questions sont rares ! Comment peut-on connaître la réponse à une question que l'on n'ose pas poser ?

Samos, bien entendu, avait immédiatement compris que le ruban était un scytale. En ce qui concernait la femme, il lui avait rapidement fait retirer ses vêtements puis l'avait vêtue d'une courte tunique en rep et d'un collier métallique, afin qu'elle ne puisse s'échapper et soit, partout, identifiée comme esclave. Peu après, j'avais été invité chez lui et avais pris connaissance du message. J'avais également interrogé la femme qui, à l'époque, parlait uniquement anglais. Je me souvins comme elle

était arrogante et péremptoire, jusqu'au moment où elle avait compris qu'elle n'était plus parmi des hommes semblables à ceux de la Terre. Samos l'avait envoyée dans les cages, fait marquer au fer rouge, puis les gardes s'étaient amusés avec elle avant de l'enfermer. Je croyais qu'il l'aurait vendue, mais tel n'était pas le cas. Il l'avait gardée dans sa Demeure et lui avait enseigné, totalement, la signification de son collier.

Je vis la marque sur sa cuisse. Bien que la marque soit la première lettre, en écriture cursive, de l'expression la plus fréquemment utilisée pour désigner les femmes esclaves, « Kajira », son symbolisme est, à mon avis, beaucoup plus riche. Par exemple, dans la marque des esclaves, le « Kef », bien qu'il s'agisse manifestement d'un « Kef » en écriture cursive, est plus floral, dans les courbes latérales plus longues et plus contournées, que le « Kef » ordinaire. Cela a pour effet de rendre la marque très féminine. C'est sur ce plan que le symbolisme de la marque devint plus clair. Les deux courbes indiquent la féminité et la beauté ; la barre, dans sa sévérité indomptable, montre que la féminité est soumise à la discipline ; les courbes indiquent une ouverture et une vulnérabilité totales. C'est une marque très simple et jolie, la simplicité étant ce qui convient aux esclaves, la beauté ce qui convient aux femmes.

Incidemment, il y a de nombreuses marques, sur Gor. Deux d'entre elles, que l'on ne rencontre pratiquement jamais sur Gor, en fait, sont celles des Lunes et du Collier, et de la Chaîne et de la Griffes. On rencontre généralement la première dans certaines enclaves goréennes de la Terre, qui sont les quartiers généraux des agents des Prêtres-Rois ; la deuxième se rencontre généralement dans les repaires des Kurii sur Terre ; la première marque se compose d'un collier fermé et, montant en diagonale au-dessus, vers la droite, de trois croissants de lune ; cette marque indique que la femme est soumise à la discipline goréenne ; la chaîne et la griffe signifient naturellement l'asservissement et la soumission au joug kur. Il est apparemment difficile de persuader les Goréens de servir sur la Terre, que ce soit pour le compte des Prêtres-Rois ou pour celui des Kurii. Par conséquent, on utilise généralement des gens d'origine terrienne. Des hommes glandulairement équilibrés, puissants, vigoureux et énergiques, sans leurs esclaves, considéreraient la Terre comme un endroit lugubre, un désert sexuel misérable et détestable. Les hommes vigoureux ont besoin de femmes, un point c'est tout. Les hommes faibles ne comprendront jamais cela. Un homme vigoureux a besoin que la femme soit à ses pieds, qu'elle lui appartienne vraiment. Tout le reste ne peut le satisfaire. Quand un homme a goûté la viande des dieux, il ne peut plus accepter la paille des fous.

« Tu peux te retirer, » dit Samos à la femme.

— « Maître, » supplia-t-elle, les yeux pleins de larmes. « Je t'en prie, Maître. »

Quelques mois auparavant, elle ne parlait pas goréen. À présent, elle parlait cette langue subtilement et couramment. Les femmes apprennent rapidement à parler la langue de leurs maîtres.

Samos la regarda. Elle resta immobile, jolie, tenant le plateau sur lequel se trouvaient les récipients, les petits verres et tasses, les bols, les cuillers, les morceaux de tissu humide avec lesquels nous avions essuyé nos doigts. Elle avait servi correctement, avec élégance et discrétion, comme doit le faire une esclave.

« Maître, » souffla-t-elle.

— « Rapporte tout cela à la cuisine, » dit-il. Je compris, grâce à ses yeux, quelle n'était pas seulement une Esclave de Service. Le pouvoir qu'un homme peut exercer sur une femme est intéressant.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Quand elle s'était agenouillée en face de Samos, elle l'avait fait en position d'Esclave de Plaisir. Quand elle s'était agenouillée en face de moi, elle l'avait fait en position d'Esclave de Service. Samos, disait-on, avait été le premier à provoquer chez elle l'Orgasme de l'Esclave. C'était arrivé six jours après qu'elle soit entrée dans sa Demeure. On dit qu'une femme qui a connu l'Orgasme de l'Esclave ne peut plus être, par la suite, que l'esclave des hommes. Elle sait

alors ce que les hommes peuvent lui faire et ce qu'elle est : une femme. Par la suite, elle ne peut jamais être autre chose.

« Linda supplie le Maître de la caresser, » dit-elle. Linda était son nom terrien. Samos, après le lui avoir retiré, dans son asservissement, le lui avait rendu mais c'était, par sa volonté, devenu un nom d'esclave. Parfois, dans leur asservissement, les femmes se voient attribuer le nom qu'elles portaient précédemment ; parfois, on leur donne un autre nom ; cela dépend de la volonté du maître. Elle admettait librement, devant moi, qu'elle avait besoin de ses caresses. Ce n'était plus une femme de la Terre, inhibée et négativement conditionnée. Elle était à présent ouverte et honnête, magnifiquement nette dans son asservissement, dans l'aveu de ses vérités féminines.

Voyant les yeux de Samos, elle gagna rapidement la porte, pour sortir, mais, incapable de se contenir, elle se retourna. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— « Quand tu auras rapporté les affaires à la cuisine... » dit Samos.

— « Oui, Maître, » dit-elle doucement, pleine d'espoir. Les petites tasses jaunes bougèrent légèrement sur le plateau. Elle tremblait. Son collier réfléchissait la lumière des torches.

— « Regagne ta cage, » reprit Samos, « et demande qu'on t'enferme à l'intérieur. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, baissant la tête. Je crus distinguer un sanglot.

— « D'après le Maître de Chaîne, » dit Samos, « tu as correctement appris la Danse des Dalles. »

Les petits verres et les tasses bougèrent sur le plateau.

— « Je suis heureuse, » répondit-elle, « si tel est l'avis de Krobus. »

La Danse des Dalles est généralement exécutée sur des dalles rouges, le plus souvent sous l'anneau d'esclave de la couche du maître. La femme exécute la danse sur le dos, le ventre et les flancs. En général, elle est enchaînée à l'anneau par le cou. La danse évoque la nervosité, le désespoir de la femme privée d'amour. Au début de la danse, la femme bouge et se tortille, se débat, dans son désir, comme si elle était complètement seule, comme si elle était seule à connaître son désir ; ensuite, le maître feint de la surprendre et elle tente de réprimer l'impuissance et les tourments de son désir ; ensuite, n'y parvenant pas, renonçant au dernier lambeau d'orgueil, elle se tortille ouvertement, pitoyablement, devant lui, le suppliant de daigner la caresser. Inutile de dire que le maître assiste à l'ensemble de la danse et, bien entendu, la danseuse et le public, le maître, sont au courant. La Danse des Dalles, pour des raisons psychologiques et comportementales simples, liées au contexte de soumission et aux mouvements du corps, est capable d'exciter une femme libre froide, même récemment capturée ; dans le cas d'une esclave, bien entendu, elle peut la faire hurler et sangloter de désir.

— « J'ai entendu dire que tu avais travaillé dur pour parfaire la Danse des Dalles, » dit Samos.

— « Je ne suis qu'une pauvre esclave, » répondit-elle.

— « Les cinq dernières fois où tu l'as exécutée, à ce que l'on raconte, » souligna Samos, « Krobus n'a pas pu s'empêcher de te violer. »

Elle baissa la tête.

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « Quand tu auras été enfermée dans ta cage, » reprit Samos, « demande un récipient d'eau chaude, des huiles, un morceau de tissu et du parfum. Lave-toi et parfume-toi. Je te convoquerai peut-être dans mes appartements. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle ravie. « Oui, Maître. »

— « Esclave ! » dit-il.

— « Oui, Maître ? » répondit-elle, pivotant sur elle-même.

— « Je ne suis pas aussi facilement satisfait que Krobus, » précisa-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle sortit rapidement.

— « Elle est jolie, » fis-je remarquer.

Samos se passa la langue sur les lèvres.

— « Oui, » convint-il.

— « Je crois qu'elle te plaît, » ajoutai-je.

— « Stupide ! » jeta-t-il. « Ce n'est qu'une esclave. »

— « Peut-être Samos a-t-il trouvé une Esclave d'Amour, » avançai-je.

— « Une fille de la Terre ? » releva Samos en riant.

— « Peut-être, » appuyai-je.

— « Absolument ridicule ! » déclara Samos. « Ce n'est qu'une esclave que je peux utiliser, battre et humilier si cela me fait plaisir. »

— « Mais toutes les esclaves ne sont-elles pas dans ce cas ? » demandai-je. « Même les Esclaves d'Amour ? »

— « C'est exact, » répondit Samos avec un sourire. Les Goréens ne sont pas indulgents avec leurs femmes, même avec celles pour qui ils ont une profonde affection.

— « Je crois que Samos, Premier Marchand d'Esclaves de Port Kar, Premier Capitaine du Conseil des Capitaines, a de l'affection pour l'esclave blonde de la Terre. »

Samos me foudroya du regard. Puis il haussa les épaules.

— « C'est la première fois que je me sens ainsi vis-à-vis d'une femme, » reconnut-il. « C'est intéressant. C'est une impression bizarre. »

— « Je remarque que tu ne l'as pas vendue, » dis-je.

— « Je le ferai peut-être, » répondit-il.

— « Je vois, » fis-je.

— « La première fois que je l'ai prise dans mes bras, » se souvint Samos, « elle était, dans un sens, pitoyablement impuissante, différente des autres. »

— « Toutes les esclaves ne sont-elles pas pitoyablement impuissantes dans les bras de leur maître ? » demandai-je.

— « Si, » admit Samos, « mais elle semblait différente, elle l'était incroyablement, vulnérablement. »

— « Peut-être a-t-elle compris, sous tes caresses, que tu étais son Maître d'Amour, » avançai-je.

— « J'éprouvais du plaisir à la caresser, » convint-il.

— « Sois fort, Samos, » fis-je avec un sourire.

— « Je le serai ! » promit-il.

Je ne mettais pas sa parole en doute. Samos comptait parmi les Goréens les plus durs. La femme blonde de la Terre avait trouvé un maître puissant et impitoyable.

— « Mais ne parlons pas d'esclaves, » enchaînai-je, « de ces femmes qui nous servent de diversion et de récréation, mais de choses sérieuses, de préoccupations d'hommes. »

— « D'accord, » dit-il.

Il y avait un temps pour les esclaves et un temps pour les choses importantes.

« Cependant, il n'y a pas grand-chose à dire, » déclara-t-il, « sur les affaires des mondes. »

— « Les Kurii sont tranquilles, » dis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Méfie-toi d'un ennemi silencieux, » rappelai-je avec un sourire.

— « Bien entendu, » admit Samos.

— « Il est inhabituel que tu m'invites dans ta demeure, » soulignai-je, « pour m'annoncer que tu n'as rien à raconter. »

— « Crois-tu que tu sois le seul habitant de Gor à servir de temps en temps la cause des Prêtres-Rois ? » s'enquit Samos.

— « Je suppose que non, » répondis-je. « Pourquoi ? » demandai-je. Je ne comprenais pas sa

question.

— « Comme nous connaissons mal notre monde ! » soupira Samos.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Dis-moi ce que tu sais du Cartius, » demanda-t-il.

— « C'est une importante voie fluviale de l'équateur, » répondis-je. « Elle s'écoule de l'ouest au nord-ouest, entrant dans la forêt équatoriale et se jetant dans le Lac Ushindi, lac d'où sortent deux fleuves : le Kamba et le Nyoka. Le Kamba se jette directement dans Thassa. Le Nyoka se déverse dans le port de Schendi et, de là, gagne Thassa. » Schendi était un port libre de l'équateur, bien connu sur Gor. C'est également le port d'attache des Marchands d'Esclaves Noirs.

— « On a autrefois pensé, » rappela Samos, « que le Cartius lui-même était un affluent du Vosk. »

— « C'est ce que j'ai appris, » dis-je.

— « Nous savons que le Cartius de Thassa et le Cartius équatorial ne sont pas le même fleuve. »

— « On a pensé, et montré sur de nombreuses cartes, » continuai-je, « que le Cartius équatorial ne se jetait pas seulement dans le Lac Ushindi, mais en sortait au nord, traversait les régions plates de l'ouest et venait se jeter dans le Vosk à Turmus. » Turmus était le dernier grand port fluvial du Vosk, avant les marécages presque infranchissables du delta.

— « Des calculs effectués par le géographe noir Ramani, sur l'île d'Anango, permettent de supposer que, compte tenu des altitudes concernées, les deux fleuves ne pourraient pas n'en être qu'un. Son disciple, Shaba, fut le premier homme civilisé à faire le tour du Lac Ushindi. Il a découvert que le Cartius, que l'on connaît, entre dans le Lac Ushindi, mais que seuls deux fleuves en sortent : le Kamba et le Nyoka. La source véritable de l'affluent du Vosk, que l'on appelle aujourd'hui le Cartius de Thassa, comme tu le sais, a été découverte cinq ans plus tard par l'explorateur Ramus de Tabor qui, avec une petite expédition, sur une période de neuf mois, malgré l'hostilité des tribus, a réussi à gagner les hautes terres de Ven, au-delà des six cataractes. Le Cartius de Thassa, et ses affluents, drainent les hautes terres et les plaines voisines. »

— « Je sais cela depuis plus d'un an, » dis-je. « Pourquoi m'en parles-tu aujourd'hui ? »

— « Nous ignorons beaucoup de choses, » fit Samos.

Je haussai les épaules. L'essentiel de Gor était *Terra incognita*... Rares étaient ceux qui connaissaient bien les régions s'étendant à l'est des Voltaï et des Montagnes de Thentis, par exemple, ou ce qu'il y avait à l'ouest des îles les plus éloignées : Cos et Tyros. Il était plus irritant, bien entendu, de constater que des étendues considérables, au-dessus de Schendi, au sud du Vosk et à l'ouest d'Ar, étaient inconnues.

— « Il y avait de bonnes raisons de penser que le Cartius se jetait dans le Vosk par l'intermédiaire du Lac Ushindi, » rappelai-je.

— « Je sais, » convint Samos, « la tradition, l'orientation et le cours des fleuves. Qui aurait compris, dans les cités, qu'ils étaient distincts ? »

— « Même les mariniers du Cartius équatorial, et ceux du Cartius de Thassa, au nord, croyaient que le fleuve n'était qu'une seule et même voie d'eau. »

— « Oui, » confirma Samos. « Et, avant les calculs de Ramani, ainsi que les expéditions de Shaba et Ramus, comment aurait-on pu croire qu'il puisse en être autrement ? »

— « La forêt équatoriale a coupé le Cartius véritable des gens civilisés du sud, » fis-je ressortir, « et le commerce avait tendance à se limiter aux Ubarats des rives méridionales du Lac Ushindi. Il était pratique, dans ces conditions, d'utiliser le Kamba ou le Nyoka pour gagner Thassa. »

— « Cela a supprimé la nécessité de chercher un passage au nord du Lac Ushindi, » souligna Samos.

— « D'autant que l'on connaissait l'hostilité des tribus de ce que l'on appelle actuellement le Cartius de Thassa. »

— « Oui, » acquiesça Samos.

— « Mais il est vraisemblable que avant l'expédition de Shaba, » estimai-je, « d'autres ont cherché l'endroit où le Cartius sort du Lac Ushindi. »

— « Il est probable qu'ils ont été tués par les tribus des rives du nord du Lac Ushindi, » indiqua Samos.

— « Comment se fait-il que l'expédition de Shaba ait réussi ? » m'enquis-je.

— « As-tu entendu parler de Bila Huruma ? » demanda Samos.

— « Un peu, » répondis-je.

— « C'est un Ubar noir, » expliqua Samos, « sanguinaire et brillant, un visionnaire puissant, qui a réuni les six Ubarats des rives méridionales du Lac Ushindi, les a réunis par le poignard et la lance, et a étendu son autorité sur les rives septentrionales, où il prélève un tribut de cornes de kailiauk et de femmes sur une confédération d'une centaine de villages. Les neuf bateaux de Shaba avaient fixé, au sommet de leurs mâts, les boucliers à aigrettes des représentants officiels de Bila Huruma. »

— « Cela garantissait leur sécurité, » reconnus-je.

— « Ils ont été attaqués plusieurs fois, » précisa Samos, « mais ils ont survécu. Mais je suis convaincu, néanmoins, que sans l'autorité de Bila Huruma, Ubar d'Ushindi, ils n'auraient pas pu mener leur tâche à bien. »

— « L'hégémonie de Bila Huruma sur les rives septentrionales, dans ce cas, est substantielle, mais incomplète, » remontrai-je.

— « De toute évidence, cette hégémonie n'est pas acceptée, » répondit Samos, « ce que tendent à démontrer les attaques dont l'expédition de Shaba a été l'objet. »

— « Ce doit être un homme brave, » estimai-je.

— « Il est revenu avec six bateaux, et presque tous ses hommes, » souligna Samos.

— « Je trouve intéressant, » relevai-je, « qu'un homme tel que Bila Huruma ait accepté de soutenir une expédition géographique. »

— « Il voulait trouver un moyen de sortir du Lac Ushindi par le nord-ouest, » expliqua Samos. « Cela pourrait signifier l'ouverture de nouveaux marchés, l'intensification des échanges, la découverte d'une voie de communication commerciale pour les marchandises du Nord et les produits du Sud. »

— « Cela pourrait également éviter les dangers des transports maritimes, » fis-je remarquer, « et ouvrir la voie aux conquêtes et à l'acquisition de territoires. »

— « Oui, » opina Samos. « Tu réfléchis en Guerrier, » ajouta-t-il.

— « Mais le travail de Shaba, » fis-je ressortir, « si j'ai bien compris, a démontré que ce passage n'existe pas. »

— « Oui, » admit Samos. « C'est une des conséquences de son expédition. Mais, de toute évidence, même si tu ne connais pas bien le rôle de Bila Huruma dans cette affaire, tu as entendu parler des autres découvertes de Shaba. »

— « À l'ouest du Lac Ushindi, » dis-je, « il y a des terres inondées, des marais et des fondrières par lesquels des quantités considérables d'eau se déversent dans le lac. Au prix de grosses difficultés, se limitant à quarante hommes et abandonnant provisoirement tous les bateaux sauf deux, qui furent tirés dans les marécages pendant deux mois, Shaba a atteint la rive occidentale de ce que nous appelons à présent le Lac Ngao. »

— « Oui, » dit Samos.

— « Il est aussi grand que le Lac Ushindi, sinon plus grand, » précisai-je. « C'est le deuxième grand lac équatorial. »

— « Oui, » confirma Samos.

J'imaginai que Shaba et ses hommes, tirant sur les cordes et poussant sur les gaffes, pataugeant

dans les marais, avaient dû vivre un instant merveilleux quand le Lac Ngao s'était offert à leurs regards. Ils étaient alors retournés, épuisés, auprès des bateaux qui les attendaient sur la rive orientale du Lac Ushindi.

« Shaba a alors continué le tour du Lac Ushindi, » expliqua Samos. « Il a dressé la première carte exacte de l'embouchure du Cartius équatorial dans le Lac Ushindi. Il a ensuite continué vers l'ouest jusqu'aux six Ubarats du pays de Bila Huruma. »

— « Il a vraisemblablement été accueilli en héros, » estimai-je.

— « Oui, » confirma Samos. « Et il l'avait bien mérité. »

— « L'année suivante, » repris-je, « il a monté une nouvelle expédition, avec onze bateaux et mille hommes, expédition sans doute financée par Bila Huruma, afin d'explorer le Lac Ngao et d'en faire le tour. »

— « Exactement, » confirma Samos.

— « Et c'est alors qu'il a découvert que le Lac Ngao n'était alimenté que par un seul fleuve, à son extrémité orientale, un fleuve si large et puissant qu'il pourrait concurrencer le Vosk, un fleuve qu'il a baptisé : Ua. »

— « Oui, » confirma Samos.

— « Il est impraticable, » repris-je, « en raison de diverses chutes et cataractes. »

— « La taille de ces obstacles, les possibilités de portages, de routes et de canaux latéraux ne sont pas connues, » fit remarquer Samos.

— « Shaba lui-même, avec ses bateaux et ses hommes, n'a suivi le fleuve que sur une centaine de pasangs, » rappelai-je. « Des chutes et des cataractes les ont obligés à rebrousser chemin. »

— « Les chutes et les cataractes Bila Huruma, comme il les a appelées, » releva Samos.

— « La taille de ses bateaux rendait le portage difficile, sinon impossible, » fis-je remarquer.

— « Leur conception ne permettait pas de les démonter, » expliqua Samos. « Et les pentes abruptes, la jungle, l'hostilité des tribus de l'intérieur, rendaient la retraite préférable. »

— « L'expédition de Shaba est donc retournée au Lac Ngao, » repris-je, « en a terminé le tour puis a regagné par la suite, via les marais, le Lac Ushindi et les six Ubarats. »

— « Oui, » confirma Samos.

— « Un homme absolument remarquable, » appréciai-je.

— « Manifestement un des meilleurs géographes et explorateurs de Gor, » admit Samos. « Et un homme de confiance. »

— « De confiance ? » demandai-je.

— « Shaba est un agent des Prêtres-Rois, » expliqua Samos.

— « Je ne le savais pas, » dis-je.

— « Tu pensais certainement que d'autres, de temps en temps, servaient également la cause des Prêtres-Rois ? »

— « Je m'en doutais, » convins-je. Mais je n'avais jamais interrogé Samos. Il me paraissait préférable de ne pas connaître de nombreux agents des Prêtres-Rois. En général, les autres ignoraient ce que nous faisions. C'était une précaution élémentaire. Si l'un d'entre nous était capturé et torturé, il ne pourrait pas, s'il craquait, révéler ce qu'il ignorait. Je savais, cependant, que presque tous les agents effectuaient des travaux de surveillance et de renseignement. La Demeure de Samos était le quartier général auquel ces agents transmettaient leurs informations. De là, les activités de nombreux agents étaient dirigées et coordonnées. C'était également là que les informations étaient triées avant d'être transmises aux Sardar.

— « Pourquoi me dis-tu cela ? » demandai-je.

— « Viens avec moi, » dit Samos en se levant.

Il sortit de la salle. Je le suivis. Nous passâmes entre les gardes qui surveillaient la porte. Samos

ne m'adressa pas la parole. Pendant plusieurs minutes, je le suivis. Il parcourut divers couloirs, puis descendit par des rampes et des escaliers. En divers points, et devant plusieurs portes, des mots de passe furent échangés. Les murs épais devinrent humides. Nous continuâmes notre descente, traversant plusieurs étages, passant parfois sur des passerelles surplombant des cages. Les belles occupantes de ces cages nous regardèrent, effrayées. Dans un long couloir, nous passâmes près de deux femmes, nues, à quatre pattes, lavant les dalles avec des brosses et de l'eau. Un garde, avec un fouet, les surveillait. Elles se mirent à plat ventre, quand nous passâmes puis, après notre passage, se remirent à quatre pattes et continuèrent leur travail. Les cages étaient généralement silencieuses car c'était la période de repos. Nous passâmes devant des alcôves munies de barreaux, des cages superposées, des pièces destinées au tri, à la formation et à la punition des esclaves. La Salle des Fers était vide mais des braises luisaient dans le brasero, d'où sortaient deux manches. Il y a toujours un fer au feu, dans la demeure d'un Marchand d'Esclaves. On ne peut pas savoir quand une nouvelle femme arrivera. Dans une autre pièce, je vis, aux murs, des colliers, chaînes, anneaux de poignets et de chevilles rangés par tailles. On en a des jeux complets, dans la demeure d'un Marchand d'Esclaves. Tout est soigneusement répertorié. Nous passâmes également devant des pièces où se trouvaient des tuniques, des soieries d'esclave, des produits de beauté et des bijoux. Normalement, les femmes sont nues dans les cages, mais ces objets servent à leur formation. Il y avait également des cuisines et des garde-manger, il y avait aussi des installations médicales. Alors que nous passions devant une cellule, une femme tendit les bras.

« Maîtres ! » gémit-elle. Puis nous la dépassâmes. Nous passâmes également devant les cages des hommes esclaves. Ceux-ci, généralement des délinquants ou des débiteurs, ou des prisonniers capturés pendant les guerres, puis asservis, sont communément vendus à bas prix et utilisés pour les travaux difficiles.

Nous continuâmes notre descente dans les étages successifs. L'odeur et l'humidité, jamais agréables dans les niveaux inférieurs des cages, devinrent franchement déplaisantes. Ça et là, des lampes et des torches brûlaient. Elles atténuaient légèrement l'humidité. Nous passâmes devant la salle des gardes où plusieurs hommes, qui n'étaient pas de service, se détendaient. Je jetai un œil à l'intérieur car j'entendis le tintement des clochettes d'esclave et celui des zills, petites cymbales fixées aux doigts. Vêtue d'une bande de soie jaune, forcée de reculer dans un coin, pieds-nus et portant des clochettes, une femme à collier dansait, se balançant lentement devant cinq hommes qui la dominaient de toute leur taille, à moins d'un mètre d'elle. Puis son dos toucha le mur, ce qui la fit sursauter, puis ils s'emparèrent d'elle et la jetèrent sur une couverture pour leur plaisir. Je la vis suffoquer, se débattant et les embrassant, puis se tortillant entre leurs bras. Puis ses bras et ses jambes furent écartés, ses poignets et ses chevilles étant tenus à deux mains par ses ravisseurs. Le chef fut le premier à la prendre. Elle rejeta la tête en arrière, impuissante, criant de plaisir, soumise.

Nous arrivâmes bientôt au dernier étage, où la sécurité était la plus grande. L'eau coulait contre les murs, par endroits, et il y avait parfois des flaques d'eau entre les dalles du sol. Un urt disparut dans un trou du mur.

Samos s'arrêta devant une lourde porte métallique ; un étroit panneau en fer glissa. Samos donna le mot de passe du jour, obtint la réponse convenable. La porte s'ouvrit. Il y avait deux gardes, derrière.

Nous nous arrê tâmes devant la huitième cellule du côté gauche. Samos adressa un signe aux deux gardes. Ils avancèrent. Il y avait des cordes, des crochets et de gros morceaux de viande, dans un coin.

« Ne parle pas, une fois à l'intérieur, » me prévint Samos. Il me tendit une cagoule avec des trous pour les yeux.

— « Le prisonnier sait-il où il est et qui le garde ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Samos.

Je mis la cagoule et Samos enfila également une cagoule. Les deux gardes firent de même. Puis ils firent glisser la plaque qui fermait le judas de l'épaisse porte métallique et, après avoir regardé, ouvrirent. La porte s'ouvrait vers l'intérieur. J'attendis en compagnie de Samos. Les gardes, alors, levant les bras, avec des chaînes fixées au-dessus de la porte, abaissèrent une lourde passerelle en bois jusqu'à la surface de l'eau. La pièce, à l'intérieur, jusqu'au niveau de la porte, contenait de l'eau. Elle était sale et noire. J'entendis un bruissement dans l'eau. La passerelle, alors, flottant mais maintenue par ses quatre chaînes, se posa sur l'eau. Sur les côtés, la passerelle comportait des bords métalliques d'environ quinze centimètres de haut. J'entendis de petits crissements, contre le métal, de petits mouvements contre lui, comme ceux de nombreux petits corps ne faisant sans doute pas plus de quelques centaines de grammes.

Samos, debout près de la porte, leva une torche. Les deux gardiens s'engagèrent sur la passerelle. Elle faisait à peu près six mètres de long. La cellule inondée était ronde, et faisait une dizaine de mètres de diamètre. Au centre, il y avait un poteau, entouré de métal, faisant environ dix centimètres de diamètre. Ce poteau sortait de l'eau sur une hauteur d'à peu près un mètre cinquante. Autour de ce poteau, l'entourant, il y avait une étroite plate-forme ronde, en bois recouvert de métal. Il y avait une trentaine de centimètres entre le poteau et le bord de la plate-forme. La plate-forme elle-même était à une vingtaine de centimètres au-dessus de l'eau.

Un garde, qui avait un long bâton, le plongea dans l'eau. À en juger par le bâton, il devait y avoir à peu près deux mètres cinquante d'eau. L'autre garde, alors, glissant un gros morceau de viande sur un crochet, auquel une corde était fixée, éloigna la viande de la plate-forme et la plongea dans l'eau. Presque immédiatement, l'eau se mit à bouillonner autour de la viande. Des gouttes d'eau furent projetées sur mes jambes, bien que je me tins à bonne distance. De minuscules tharlarions, semblables à ceux des marais des forêts situées au sud d'Ar, toujours accrochés au crochet nu, tombèrent. Ces tharlarions minuscules et rapides, innombrables, peuvent ronger un kailiauk jusqu'à l'os en une ehn.

La femme qui se trouvait sur la plate-forme, nue, à genoux, un collier métallique au cou, le poteau métallique entre les jambes, le serrant à deux bras, rejeta la tête en arrière et hurla pitoyablement.

Les deux gardes se retirèrent alors. Samos, portant une cagoule, s'engagea sur la passerelle flottante, stabilisée par ses chaînes. Portant également une cagoule, je le suivis. Il leva la torche.

L'extrémité de la passerelle se trouvait à environ un mètre de la minuscule plate-forme ronde, recouverte de métal et fixée sur le poteau, cette plate-forme minuscule sur laquelle la femme était à genoux, cette plateforme étroite qui la maintenait à quelques dizaines de centimètres de l'eau infestée de tharlarions.

Elle nous regarda, pitoyable, battant des paupières dans la lumière de la torche.

Elle s'accrochait désespérément au poteau. Elle n'aurait pas pu y être attachée plus étroitement avec des chaînes.

Les petits yeux de nombreux tharlarions, environ deux ou trois cents, faisant entre dix et vingt centimètres de long, la surveillant, les narines et les yeux au niveau de l'eau, réfléchissaient la lumière de la torche.

Elle serra plus étroitement encore le poteau.

Elle nous regarda, les yeux pleins de larmes.

« Je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie, » dit-elle.

Elle avait parlé anglais.

Comme Linda, l'esclave de Samos, elle avait les yeux bleus et les cheveux blonds. Elle était légèrement plus mince que Linda. Elle avait de jolies chevilles. Les anneaux de chevilles leur iraient très bien. Je remarquai qu'elle n'était pas encore marquée.

« Je vous en prie, » gémit-elle.

D'un geste, Samos indiqua que nous devions partir. Je pivotai sur moi-même et le précédai sur la passerelle. Les gardes, derrière nous, levèrent la passerelle et l'accrochèrent ; puis ils fermèrent la porte. Ils firent glisser le panneau du judas. Ils verrouillèrent la porte.

Samos, dehors, remit la torche dans son anneau. Nous retirâmes nos cagoules. Puis, suivant Samos, je regagnai la grande salle en sa compagnie.

« Je ne comprends pas ce que ceci signifie, Samos, » dis-je.

— « Il y a là des questions profondes, » reconnut Samos, « des questions qui me troublent autant que toi. »

— « Pourquoi m'as-tu montré la fille dans la cellule ? » demandai-je.

— « Que penses-tu d'elle ? » s'enquit Samos.

— « J'en donnerais quatre tarsks en cuivre dans un Marché de quatrième ordre ; elle pourrait même faire partie d'un lot. Elle est belle, mais pas exceptionnellement belle pour une esclave. Elle est manifestement ignorante et dépourvue de formation. Mais elle a de jolies chevilles. »

— « Elle parle la langue de la Terre que l'on appelle : anglais, n'est-ce pas ? » demanda Samos.

— « Apparemment, » dis-je. « Veux-tu que je l'interroge ? »

— « Non, » répondit Samos.

— « Parle-t-elle goréen ? » demandai-je.

— « Seulement quelques mots, » répondit Samos.

Il est possible de déterminer, bien entendu, si quelqu'un parle une langue donnée. On prononce des phrases significatrices dans la langue. Il y a, lorsque la compréhension existe, des réactions physiologiques qu'il est difficile, sinon impossible, de cacher, l'augmentation du rythme cardiaque, par exemple, ou la dilatation des pupilles.

— « Dans ce cas, cela semble raisonnablement clair, » dis-je.

— « Donne-moi le fond de ta pensée, » proposa Samos.

— « C'est une fille amenée sur Gor par des Marchands d'Esclaves kurii, de la Chair à Collier. »

— « C'est ce que tu crois ? » demanda-t-il.

— « Cela paraît vraisemblable, » répondis-je. « Les femmes formées pour devenir des agents des Kurii connaissent généralement bien le goréen. »

— « Mais elle n'est pas aussi belle que les esclaves généralement importées de la Terre, n'est-ce pas ? » demanda Samos.

— « C'est une question subjective, à mon sens, » dis-je avec un sourire. « Je la trouve très jolie. La question de savoir si elle correspond aux critères normaux de la marchandise est un autre problème. »

— « Peut-être était-elle avec une femme enlevée en vue d'asservissement, » avança Samos, « et a-t-elle été, du fait que c'était plus pratique, attachée avec l'autre et emmenée. »

— « Peut-être. » Je haussai les épaules. « Je ne sais pas. Cependant, à mon sens, elle possède un très gros potentiel d'esclave. »

— « Toutes les femmes ne sont-elles pas dans ce cas ? » demanda Samos.

— « Si, » admis-je. « Mais il y a des esclaves parmi les esclaves. » Je souris à Samos. « Je respecte beaucoup le goût et le discernement des Marchands d'Esclaves kurii, » soulignai-je. « Je crois qu'ils savent reconnaître les esclaves au premier coup d'œil. Ils n'ont jamais commis d'erreur. »

— « Même les femmes qui sont des agents des Kurii, » dit Samos, « semblent avoir été choisies en fonction de leurs aptitudes à devenir, au bout du compte, des esclaves, comme les esclaves Pépita, Elicia et Arlene. »

— « De toute évidence, elles étaient destinées à devenir des cadeaux à l'intention des agents masculins des Kurii, » dis-je.

— « À présent, elles nous appartiennent, » souligna Samos, « ou bien à ceux à qui nous déciderons de les donner ou de les vendre. »

— « Oui, » opinai-je.

— « Et l'esclave Vella ? » s'enquit-il.

— « Dans mon esprit, » dis-je, « elle n'a jamais véritablement été un agent des Kurii. »

— « Elle a trahi les Prêtres-Rois, » rappela-t-il « et servi les agents des Kurii dans le Tahari. »

— « C'est vrai, » reconnus-je.

— « Donne-la-moi, » dit Samos. « Je veux lui attacher les chevilles et les poignets, puis la jeter, nue, aux urts des canaux. »

— « Elle m'appartient, » soulignai-je. « Si elle doit être attachée et jetée, nue, aux urts des canaux, c'est à moi de le faire. »

— « Comme tu veux, » dit Samos.

— « Je suppose, » repris-je, « que la femme des cages, dans la cellule aux tharlarions, en dépit du fait qu'elle soit, bien que belle, moins exceptionnelle que de nombreuses esclaves, est simplement de la Chair à Collier, qu'elle a été amenée sur Gor afin d'être immédiatement mise à la disposition d'un Marchand d'Esclaves, peut-être dans un lot. »

— « Ta supposition, compte tenu du fait qu'elle ne parle pas goréen, est intelligente, » reconnu Samos, « mais elle est, en réalité, incorrecte. »

— « Explique-toi, » dis-je.

— « On pourrait supposer, n'est-ce pas, » demanda Samos, « que cette femme a été découverte dans une Chaîne quelconque, après être passée entre les mains d'un ou plusieurs maîtres, et simplement achetée dans cette Chaîne ou à une vente aux enchères ? »

— « Bien sûr, » acquiesçai-je. « Pourtant, elle n'est pas encore marquée, » ajoutai-je. En général, les Marchands d'Esclaves kurii ne marquent pas les femmes. Le plus souvent, c'est leur premier maître goréen qui les fait marquer au fer rouge.

— « Voilà une observation pertinente, » releva Samos.

— « Comment te l'es-tu procurée ? » demandai-je.

— « Tout à fait par accident, » répondit Samos. « Connais-tu un Capitaine nommé Bejar ? »

— « Bien sûr, » répondis-je. « C'est un membre du Conseil. Il était avec nous le 25 de Se'Kara. » C'était la date de la bataille navale qui avait eu lieu pendant la première année de la souveraineté du Conseil des Capitaines sur Port Kar. C'était également l'an 10120, C.A., Constata Ar, depuis la fondation d'Ar. Nous étions à présent en l'an 7 de la souveraineté du Conseil des Capitaines, année qui, dans la chronologie d'Ar, était l'an 10126, C.A... Le 25 de Se'Kara, première année de la souveraineté du Conseil des Capitaines, au cours de la bataille navale qui s'était déroulée ce jour-là, les flottes alliées de Cos et Tyros avaient été repoussées devant Port Kar. Bejar, Samos, moi et de nombreux autres étaient là. C'était cette même année, incidemment, que Port Kar avait acquis sa Pierre du Foyer.

— « Bejar, » reprit Samos, « en mer, au cours d'une bataille, a capturé un navire de Cos. »

J'écoutai. Cos et Tyros, alliés de circonstance, un Ubarat insulaire étant gouverné par Chendar aux grands yeux, le Sleen de la Mer, et l'autre par le grossier Lurius, de Jad, étaient théoriquement en guerre contre Port Kar. Cependant, il n'y avait pas eu d'affrontements importants depuis plusieurs années. Cos, depuis quelques années, se préoccupait de combats sur le Vosk. Ceux-ci étaient liés aux sphères d'influence concurrentes sur le Vosk lui-même ainsi que sur les vallées de ses affluents. Les produits et les marchés de ces régions sont commercialement très importants. Bien que presque toutes les cités du fleuve soient, en réalité, des États indépendants, rares sont celles qui sont assez puissantes pour ignorer le pouvoir de Cos et celui de son principal adversaire dans la région : la Cité d'Ar. Cos et Ar s'opposent en vue d'obtenir des traités avec ces cités fluviales, de contrôler le trafic et de

dominer les échanges commerciaux. Ar n'a pas de marine, étant une puissance de l'intérieur, mais elle a constitué une flotte fluviale qui affronte souvent celle de Cos, construite à Cos, conduite jusqu'au continent et portée jusqu'au fleuve. Le delta du Vosk, marécage immense de plusieurs milliers de pasangs carrés, n'est pas navigable. Il est dépourvu de chenaux, dangereux, infesté de tharlarions des marais et d'uls, lézards ailés dont l'envergure dépasse un mètre. Il est également habité par les Renciers, qui vivent sur des îles de rence, constituées de roseaux de rence tressés, maîtres du grand arc, qu'ils échangent généralement aux Paysans de l'est. Ils sont unis sous la souveraineté nominale de l'Ubar des Marais, Ho-Hak. Ils se méfient des étrangers, comme presque tous les Goréens. En goréen, le même mot signifie « étranger » et « ennemi ». La situation, sur le Vosk, est encore compliquée par les pirates du Vosk et les rivalités opposant les cités.

« La bataille a été dure, » reprit Samos, « mais le navire, son équipage, ses passagers et sa cargaison ont été capturés par Bejar. »

Samos sourit.

— « Ce n'était pas un transport d'esclaves, je présume, » dis-je, « car, dans ce cas, elle aurait eu la tête et le corps rasés, afin de réduire les risques de contamination par la vermine de la cale. » Je le regardai. « Bien entendu, peut-être était-elle dans une cage du pont, » ajoutai-je. Il y a de petites cages fixées sur le pont. La nuit, et lorsque le temps est mauvais, elles sont généralement couvertes avec une toile. Cela les empêche de rouiller.

— « Ce n'était pas un transport d'esclaves, » confirma Samos.

Je haussai les épaules.

— « Sa cuisse n'était pas encore marquée, » dis-je, « ce qui est intéressant. » Je regardai Samos. « Qui était le propriétaire de son collier ? » m'enquis-je.

— « Elle ne portait pas de collier, » dit Samos.

— « Je ne comprends pas, » avouai-je. J'étais sincèrement troublé.

— « Elle portait des vêtements de femme libre et se trouvait parmi les passagers, » expliqua Samos. « Elle n'a été dévêtue que sur le pont du navire de Bejar, puis a été enchaînée avec les autres femmes capturées. »

— « C'était une passagère ? » fis-je.

— « Oui, » confirma Samos, « une passagère. »

— « Les documents relatifs à son transfert étaient en ordre ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Intéressant, » fis-je.

— « C'est ce que j'ai pensé, » dit-il.

— « Pourquoi une femme de la Terre, ignorant presque totalement le goréen, non marquée, libre, voyagerait-elle sur un navire de Cos ? »

— « À mon avis, de toute évidence, il y a un lien avec les Autres, les Kurii, » dit Samos.

— « Cela semble probable, » reconnus-je.

— « Bejar, » reprit Samos, « que je connais bien, constatant qu'elle était à la fois barbare et non marquée, et qu'elle ne parlait pas goréen, connaissant l'intérêt que je porte à ces questions, a attiré mon attention sur elle. Les yeux bandés, je l'ai fait amener ici. »

— « C'est un mystère intéressant, » reconnus-je. « Es-tu certain que tu ne veux pas que je l'interroge dans sa langue ? »

— « Non, » répondit Samos. « Du moins pas pour le moment. »

— « Comme tu veux, » répondis-je.

— « Assieds-toi, » dit Samos. Il montra la table sur laquelle nous avions dîné.

Je m'assis, les jambes croisées et il prit place, dans la même position, en face de moi.

« Reconnais-tu ceci ? » demanda Samos. Il sortit de ses robes une petite boîte en cuir, qu'il ouvrit.

Il en sortit un grand anneau, trop grand pour convenir au doigt d'un être humain, et le posa sur la table.

— « Bien entendu, » dis-je. « C'est l'anneau que je me suis procuré au Tahari, cet anneau qui projette un champ de distorsion de la lumière et rend celui qui le porte invisible dans les limites du spectre normal. »

— « Vraiment ? » s'enquit Samos.

Je regardai l'anneau. Je le pris. Il était lourd, en or, avec une plaque en argent. Sur l'extérieur de l'anneau, à l'opposé du chaton, il y avait un bouton rond, caché. Quand un Kur portait l'anneau à un doigt de sa main gauche, et faisait pivoter le chaton vers l'intérieur, l'interrupteur sortait. Il pouvait alors appuyer dessus avec un doigt de sa main droite. L'hémisphère gauche du cerveau kur, comme l'hémisphère gauche du cerveau de l'être humain, est dominant. Presque tous les Kurii, comme presque tous les hommes, en raison de cette dominance, sont droitiers. Une pression sur l'interrupteur de l'anneau du Tahari activait le champ, une deuxième pression le désactivait. À l'intérieur du champ d'invisibilité, le spectre est altéré, permettant de voir l'extérieur, mais dans une lueur rougeâtre.

— « Je suppose, » dis-je.

J'examinai l'anneau. J'avais donné l'anneau du Tahari à Samos il y avait bien longtemps, peu après mon retour du Tahari, afin qu'il l'envoie aux Sardar où il serait analysé. J'avais pensé que cet appareil pourrait être utile aux agents des Prêtres-Rois. Je me demandais pourquoi les Kurii ne l'utilisaient pas plus souvent. Je n'avais plus entendu parler de l'anneau.

— « Es-tu absolument sûr, » insista Samos, « que c'est bien l'anneau que tu m'as chargé d'envoyer aux Sardar ? »

— « Manifestement, il lui ressemble beaucoup, » dis-je.

— « Est-ce le même anneau ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je. Je l'examinai plus attentivement. « Non, » répétai-je. « Ce n'est pas le même anneau. Celui du Tahari avait une petite éraflure sur le côté de la plaque en argent. »

— « C'est bien ce que je pensais, » dit Samos.

— « Si c'est un anneau d'invisibilité, nous avons eu de la chance de tomber dessus, » fis-je remarquer.

— « Crois-tu qu'un tel anneau serait confié à un agent humain ? » demanda Samos.

— « C'est peu probable, » répondis-je.

— « Je suis persuadé que cet anneau ne projette pas un champ d'invisibilité, » déclara Samos.

— « Je vois, » fis-je.

— « Prends bien soin de ne pas appuyer sur le bouton, » ajouta-t-il.

— « D'accord, » répondis-je. Je posai l'anneau.

— « Permets-moi de te parler des cinq anneaux, » reprit Samos. « Ce sont des informations que je viens de recevoir des Sardar, mais qui sont fondées sur des renseignements vieux de plusieurs milliers d'années, fournis par un commandant kur victime du délire, et confirmées par des documents provenant de diverses épaves, la plus récente ayant plus d'un siècle. Il y a longtemps, environ quarante mille ans, les Kurii possédaient une technologie très nettement supérieure à celle dont ils disposent actuellement. La technologie qui les rend aujourd'hui si dangereux n'est que les vestiges d'une technologie presque entièrement détruite au cours de leurs guerres intestines, lesquelles aboutirent à la destruction de leur planète. Les anneaux d'invisibilité étaient l'œuvre d'un grand savant kur, que l'on peut appeler, en utilisant les phonèmes humains, pour des questions de convenance, Prasdak de la Falaise de Karrash. C'était un artisan secret et, avant de mourir, il a détruit ses plans et ses archives. Il a laissé, cependant, cinq anneaux. Dans le pillage de sa ville, qui s'est produit environ deux ans après sa mort, on a trouvé les anneaux. »

— « Que sont devenus les anneaux ? » demandai-je.

— « Deux ont été détruits au cours de l'histoire kur, » répondit Samos. « Un troisième a temporairement disparu sur la planète Terre il y a trois ou quatre mille ans, ayant été pris sur le cadavre d'un commandant kur par un certain Cyges, un berger, qui s'en est servi pour usurper le trône d'un pays appelé : Lydie, pays qui existait alors sur la Terre. »

Je hochai la tête. La Lydie était tombée aux mains des Perses au sixième siècle avant Jésus-Christ, pour utiliser une chronologie terrienne. C'était, bien entendu, longtemps après l'époque de Cyges.

« Cela rappelle le nom du port situé à l'estuaire du Laurius, » fit remarquer Samos.

— « Oui, » dis-je. Le nom de ce port est Lydius.

— « Peut-être y a-t-il un lien, » émit Samos.

— « Peut-être, » admis-je. « Peut-être pas. » Il est souvent difficile de déterminer si des similarités phonétiques correspondent à des liens historiques. Dans ce cas, cela me semblait improbable, compte tenu de la situation et du mode de vie de Lydius. Toutefois, il était possible que des habitants de la Lydie aient participé à sa fondation. Je savais que les Voyages d'Acquisition des Prêtres-Rois étaient extrêmement anciens. Ces voyages, actuellement, consécutivement à la Guerre du Nid, avaient été interrompus.

— « Plus tard, les Kurii sont venus chercher l'anneau, » poursuivit Samos. « Cyges a été tué. L'anneau lui-même, cependant, a été, peu après, détruit dans une explosion. »

— « Intéressant, » fis-je.

— « Cela laisse deux anneaux, » précisa Samos.

— « L'un d'entre eux était, de toute évidence, l'anneau du Tahari, » relevai-je.

— « De toute évidence, » admit Samos.

Je regardai l'anneau posé sur la table.

— « Crois-tu que celui-ci soit le cinquième anneau ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit Samos. « Je crois que le cinquième anneau est trop précieux pour qu'on le laisse quitter les mondes d'acier. Je ne crois pas que l'on prendrait le risque de l'envoyer sur Gor. »

— « Peut-être ont-ils appris à fabriquer de nouveaux anneaux, » supposai-je.

— « Cela me paraît improbable pour deux raisons, » dit Samos. « Premièrement, s'il était possible de fabriquer des anneaux, cela aurait sûrement été fait au cours de l'histoire kur, principalement avant l'effondrement de leur technologie et leur retraite dans les mondes d'acier. Deuxièmement, compte tenu de la personnalité secrète de leur inventeur, Prasdak de la Falaise de Karrash, je suppose qu'il existe une autre raison empêchant le démontage de l'anneau et sa reproduction. »

— « De toute évidence, les habitants des Sardar doivent pouvoir percer ce secret, » dis-je. « Qu'ont-ils appris sur l'anneau du Tahari ? »

— « L'anneau du Tahari n'est jamais arrivé aux Sardar, » dit Samos. « Je l'ai appris il y a un mois. »

Je ne répondis pas. Je restai immobile, stupéfait.

— « À qui, » demandai-je, « as-tu confié la tâche de porter l'anneau aux Sardar ? »

— « À un de nos meilleurs agents, » répondit Samos.

— « Qui ? » insistai-je.

— « Shaba, le géographe d'Anango, l'explorateur du Lac Ushindi, le découvreur du Lac Ngao et du Fleuve Ua, » répondit Samos.

— « De toute évidence, il a rencontré des difficultés, » estimai-je.

— « Je ne crois pas, » dit Samos.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Cet anneau, » reprit Samos, montrant l'anneau posé sur la table, « a été découvert dans les

affaires de la femme qui se trouvait dans la cellule des tharlarions. Il était avec elle quand le navire a été pris par Bejar. »

— « Dans ce cas, ce n'est certainement pas le cinquième anneau, » dis-je.

— « Mais quelle est sa raison d'être ? » demanda Samos.

Je haussai les épaules.

— « Je ne sais pas, » dis-je.

— « Regarde, » dit Samos. Il tendit la main vers une boîte plate et noire, semblable à celles où l'on conserve parfois des documents, qui était posée sur la table. Dans la boîte, il y avait un encrier et un endroit pour poser les plumes. Il ouvrit la boîte, sous la partie contenant l'encrier et les plumes.

Il en sortit plusieurs feuilles de papier, pliées, des lettres. Il avait brisé les sceaux.

« Ces documents, » expliqua-t-il, « ont également été trouvés dans les affaires de la prisonnière. »

— « Quelle est leur nature ? » m'enquis-je.

— « Il y a les documents relatifs au transport, » répondit-il, « et une déclaration de citoyenneté cosienne qui est probablement fausse. En outre, et cela est plus important, il y a des lettres d'introduction et des billets permettant de retirer une fortune dans diverses banques de la Rue des Pièces, à Schendi. »

— « À qui les lettres d'introduction sont-elles adressées ? » demandai-je. « Et à quel ordre les billets sont-ils rédigés ? »

— « Une lettre est adressée à un certain Msaliti, » dit Samos, « et l'autre à Shaba. »

— « Et les billets ? » insistai-je.

— « Ils sont rédigés à l'ordre de Shaba, » dit Samos.

— « Il semble, dans ces conditions, » émis-je, « que Shaba à l'intention de céder l'anneau aux agents des Kurii, de se faire payer, puis de porter aux Sardar l'anneau que nous avons devant nous. »

— « Oui, » convint Samos.

— « Mais les Prêtres-Rois comprendront sans doute, dès qu'ils appuieront sur le bouton, que l'anneau est faux, » dis-je. « Ah, oui, » ajoutai-je.

— « C'est ce que je crains, » admit Samos. « À mon avis, le fait d'appuyer sur le bouton, ce qui sera sans doute fait aux Sardar, provoquera une explosion. »

— « Il est probable, dans ces conditions, » avançai-je, « que l'anneau soit une bombe. »

Samos acquiesça. Du fait que nous parlions souvent, et qu'il était en contact avec les Sardar, il connaissait certaines possibilités technologiques. Néanmoins, comme une immense majorité de Goréens, il n'avait jamais assisté à une explosion.

— « Je pense que ce serait comme la foudre, » dit-il, choisissant soigneusement ses mots.

— « Les Prêtres-Rois pourraient être tués, » soulignai-je.

— « La méfiance et l'hostilité pourraient s'installer entre les hommes et les Prêtres-Rois, » ajouta Samos.

— « Et, pendant ce temps, les Kurii auraient récupéré l'anneau et Shaba serait un homme riche. »

— « Apparemment, » admit Samos.

— « Le navire, bien entendu, se rendait à Schendi ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit-il.

— « Crois-tu que la femme soit au courant ? »

— « Non, » répondit Samos. « Je crois qu'elle était simplement chargée du transport de l'anneau et des documents. À Schendi, des agents kurii plus qualifiés sont vraisemblablement chargés de s'occuper de l'anneau après sa livraison. »

— « Peut-être même les Kurii eux-mêmes, » estimai-je.

— « Le climat ne convient pas du tout aux Kurii, » releva-t-il, « mais ce n'est pas impossible. »

— « Il est probable que Shaba se cache, » émis-je. « Je ne crois pas que je pourrai le retrouver »

simplement en me rendant à Schendi. »

— « Il est probablement possible de le joindre par l'intermédiaire de Msaliti, » fit remarquer Samos.

— « Ce sera très difficile, » répondis-je.

Samos acquiesça.

— « Shaba est très intelligent, » dit-il. « Msaliti ignore probablement où il est. Si Shaba, qui contacte vraisemblablement Msaliti, plutôt que l'inverse, soupçonne des difficultés, il ne se montrera vraisemblablement pas. »

— « La femme, de ce fait, est donc le moyen de localiser Shaba, » en conclus-je. « C'est pourquoi tu ne voulais pas que je l'interroge. C'est pourquoi elle doit ignorer que tu l'as détenue. »

— « Exactement, » confirma Samos. « Elle ne doit en aucun cas connaître la nature de sa captivité actuelle. »

— « On doit savoir, ou on saura bientôt, que son navire a été pris par Bejar, » relevai-je. « Il est probable qu'il est déjà amarré à ses quais. Il est impossible de la libérer et de l'envoyer accomplir sa mission. Cela ne tromperait personne. Tout le monde comprendrait qu'elle n'est qu'un appât destiné à faire sortir Shaba de sa cachette. »

— « Nous devons essayer de reprendre l'anneau, » dit Samos. « Ou, du moins, éviter qu'il retombe entre les mains des Kurii. »

— « Shaba voudra les billets à son ordre, » dis-je. « Les Kurii voudront le faux anneau. Je crois qu'ils s'intéresseront beaucoup à notre jolie prisonnière. »

— « C'est également ce que je crois, » opina Samos.

— « On sait, ou on saura, qu'elle a été capturée par Bejar, » dis-je. « Quand ses autres prisonnières monteront sur l'estrade, qu'elle y soit également, simple femme vendue. »

— « Elles seront vendues comme esclaves, » confirma Samos.

— « Bien entendu, » fis-je. « Qu'elle soit donc vendue comme esclave ! »

— « Je vais faire retirer l'anneau qu'elle porte au cou, » dit Samos. « Puis je vais la renvoyer chez Bejar dans un sac. »

— « J'assisterai à la vente, déguisé, » suggérai-je. « Et je verrai qui l'achète. »

— « Cela pourra être n'importe qui, » contra Samos. « Elle sera peut-être achetée par un chasseur d'urts ou un fabriquant de rames. Et ensuite ? »

— « Dans ce cas, elle sera la propriété d'un fabriquant de rames ou d'un chasseur d'urts, » fis-je. « Et nous établirons un nouveau plan. »

Les chasseurs d'urts font nager des esclaves nues, attachées par le cou avec une corde, dans les eaux noires et froides des canaux, afin d'attirer les urts qui, lorsqu'ils font surface pour attaquer, sont tués à coup de lance. Les chasseurs d'urts maintiennent la population des canaux à un niveau acceptable.

— « D'accord, » accepta Samos.

Il me donna l'anneau, les lettres d'introduction et les billets.

« Tu en auras peut-être besoin, au cas où tu rencontrerais Shaba. Peut-être pourrais-tu te faire passer pour un agent des Kurii, puisqu'il ne te connaît pas, et te procurer l'anneau en échange des billets. Il serait ensuite possible de demander aux Sardar d'intercepter Shaba avec le faux anneau et de s'occuper de lui comme ils l'entendent. »

— « Excellent, » opinai-je. « Ces objets augmenteront le nombre de stratégies possibles. » Je glissai l'anneau et les documents sous mes robes.

— « Je suis optimiste, » dit Samos.

— « Moi aussi, » reconnus-je.

— « Mais méfie-toi de Shaba, » ajouta-t-il. « C'est un homme brillant. Il ne sera pas facile de

l'abuser. »

Nous nous levâmes.

— « Il est étrange, » relevai-je, « que les anneaux n'aient jamais été reproduits. »

— « De toute évidence, il y a une raison, » dit Samos.

Je hochai la tête. C'était manifestement vrai.

Nous prîmes la direction des portes de sa salle mais nous nous arrê tâmes devant.

Samos avait quelque chose à dire.

« Capitaine, » commença-t-il.

— « Oui, Capitaine ? » répondis-je.

— « Ne va pas sur l'intérieur, au-delà de Schendi, » me prévint Samos. « C'est le territoire de Bila Huruma. »

— « D'après ce que j'ai entendu dire, c'est un grand Ubar, » dis-je.

— « C'est également un homme dangereux, » précisa Samos. « Et les temps sont durs. »

— « C'est un visionnaire, » dis-je.

— « Un homme avide et impitoyable, » ajouta Samos.

— « Mais un visionnaire, » lui rappelai-je. « N'a-t-il pas l'intention de relier les Lacs Ushindi et Ngao par un canal traversant les marais, ce qui aurait pour effet de les assécher ? »

— « Les travaux ont déjà commencé, » m'apprit Samos.

— « C'est une entreprise visionnaire et ambitieuse, » jugeai-je.

— « Bien sûr, » reconnut Samos. « Ce canal sera une réalisation inestimable sur le plan commercial et militaire. L'Ua, qui détient le secret de l'intérieur, se jette dans le Lac Ngao qui, grâce à un canal, serait relié au Lac Ushindi. Dans le Lac Ushindi, se jette le Cartius équatorial. Du Lac Ushindi, sortent le Kamba et le Nyoka, qui se jettent dans Thassa. »

— « Ce serait une réalisation extraordinaire, » dis-je.

— « Méfie-toi de Bila Huruma, » répéta Samos.

— « Je pense que je n'aurai pas de raison de le rencontrer, » dis-je.

— « Le système de poteau et de plate-forme, qui immobilise notre belle invitée, » expliqua Samos, « m'a été suggéré par une méthode utilisée par Bila Huruma. Dans le Lac Ushindi, dans certaines parties fréquentées par les tharlarions, il y a de hauts poteaux. Les délinquants, les prisonniers politiques et autres y sont conduits en barque et abandonnés, se cramponnant à eux. Il n'y a pas de plate-forme, sur ces poteaux. »

— « Je comprends, » fis-je.

— « Mais je crois que tu n'as rien à craindre, » ajouta Samos, « si tu restes dans la région de Schendi. »

J'acquiesçai. Schendi était un port libre, administré par des commerçants noirs appartenant à la Caste des Marchands. C'était également le port d'attache de la Ligue des Marchands d'Esclaves Noirs, mais leurs activités se limitaient ordinairement à la haute mer et aux villes côtières situées au nord et au sud de Schendi. Comme dans toute grande entreprise de trafic d'esclaves, ils avaient l'intelligence de ne pas se fournir près de chez eux.

« Bonne chance, Capitaine, » dit Samos.

Nous nous serrâmes la main.

Tandis que nous sortions de la salle, Samos s'adressa à un des gardes de faction devant les portes.

« Linda, » dit-il.

— « Oui, Capitaine, » répondit l'homme avant de s'éloigner. L'esclave de la Terre, Linda, n'était pas enfermée dans les caves. Elle était détenue dans les cages proches des cuisines. Malgré cela, elle ne portait que le collier ordinaire de la Demeure. En outre, elle devait effectuer sa part de travaux domestiques. Samos ne gâtait pas ses esclaves, même celles qui s'agenouillaient souvent au pied de sa

couche.

Je pensai à la femme sur la plate-forme de la cellule aux tharlarions. On lui retirerait son collier, on la mettrait dans un sac, puis on la livrerait chez Bejar. Je supposai que Bejar, ou le Marchand d'Esclaves à qui il la vendrait, ferait marquer l'esclave.

Comme elle se cramponnait pitoyablement et désespérément au poteau ! Elle devait avoir déjà compris que Gor n'est pas la Terre.

— « Je te souhaite tout le bien, Capitaine, » dis-je à Samos.

— « Je te souhaite tout le bien, Capitaine, » répondit-il. Nous nous serrâmes à nouveau la main, puis je m'engageai dans le couloir, en direction des portes de sa demeure. Devant la première, constituée de barreaux, en attendant que l'on m'ouvre, je me retournai.

Samos n'était plus visible, étant rentré dans sa salle. Un garde était dans le couloir, avec sa lance.

La porte fut ouverte et je la franchis. Elle fut refermée et j'attendis l'ouverture de la porte extérieure, en bois renforcé de métal.

Je me retournai à nouveau et vis que l'on conduisait Linda, nue et en laisse, auprès de mon maître. Elle m'aperçut et baissa timidement la tête.

Je sortis ensuite de la demeure de Samos.

J'avais entendu dire qu'elle exécutait magnifiquement la Danse des Dalles. J'enviais presque Samos. Je décidai que mes esclaves apprendraient cette danse. J'avais envie de savoir lesquelles pourraient l'exécuter correctement, et lesquelles seraient exceptionnelles.

« Salut Capitaine ! » dit Thurnock depuis la barque.

— « Salut, Thurnock ! » répondis-je. Je descendis dans la barque et pris la barre. La barque fut poussée sur les eaux noires et, quelques instants plus tard, nous nous dirigions silencieusement vers ma demeure.

JE VAIS AU MARCHÉ DE VART

LA femme hurla, tirant sur le collier de vente et la chaîne de position.

Elle essayait de se libérer.

Deux hommes esclaves, sur la droite, tournèrent la manivelle du treuil et elle fut traînée, à son tour, devant les hommes.

Les spectateurs la considérèrent avec curiosité. N'avait-elle donc jamais été vendue ?

Elle voulut tourner le dos, se cacher, les pieds dans la sciure humide. L'intérieur de sa cuisse gauche était taché de jaune : dans sa terreur, elle avait uriné.

Le commissaire-priseur ne la frappa pas avec son fouet. Il se contenta de lui prendre les bras et de les lever, de sorte que la chaîne de position, fixée de part et d'autre du collier, repose sur le haut de ses bras. Puis il lui fit croiser les mains sur la nuque, de sorte que la chaîne, de chaque côté, se trouve dans le creux du coude, et qu'elle soit exposée de telle sorte qu'elle soit nettement visible.

Dans un Marché de classe supérieure, les femmes sont généralement obligées de prendre un diurétique, quelques heures avant la vente, et contraintes d'uriner peu avant de monter sur l'estrade, dans un seau qu'elles se passent. Dans un Marché ordinaire, surtout lorsque les ventes sont nombreuses, ces précautions ne sont pas prises.

Par les cheveux, le commissaire-priseur lui tira la tête en arrière, afin que ses traits soient nettement visibles.

« Encore une partie du butin pris par Bejar, notre Noble Capitaine, au cours de sa brillante capture de la *Fleur de Telnus* ! » cria le commissaire-priseur. C'était également un Marchand d'Esclaves, Vart, autrefois nommé : Publius Quintus d'Ar, banni de cette cité et presque empalé pour avoir falsifié des documents relatifs à des esclaves. Il avait présenté comme une Esclave de Plaisir dressée une femme qui ne connaissait même pas les onze baisers, comme on s'en aperçut plus tard. Le vart est un petit mammifère ailé, aux dents acérées, carnivore, qui vole généralement en groupes.

« Une barbare blonde aux yeux bleus, » cria le commissaire-priseur, « qui ne parle pratiquement pas goréen, sans formation, libre auparavant, une bourse non encore ouverte, une cuisse non encore embrassée par le fer rouge ! Que me propose-t-on ? »

« Un tarsk en cuivre ! » cria un homme du parterre, qui louait des Chaînes d'ouvrières.

« J'ai entendu un tarsk ! » cria le commissaire-priseur. « Me propose-t-on davantage ? »

« Voyons la suivante ! » cria un homme. Les esclaves chargés du treuil se préparèrent, mais le commissaire-priseur ne leur ordonna pas de tourner la manivelle.

« On me propose certainement davantage ! » cria le commissaire-priseur. « Ai-je entendu deux tarsks ? » Je supposai qu'il l'avait payée deux ou trois tarsks à Bejar.

La femme était belle mais pas aussi belle, il est vrai, que la majorité des esclaves goréennes. À

mon avis, elle ne se vendrait pas cher. Malheureusement, dans ces conditions, n'importe qui pourrait l'acheter. Je regardai autour de moi. C'était la foule ordinaire, mélangée, de la Demeure de Vart, où l'on allait généralement pour acheter des femmes bon marché, parfois en lots, au prix de gros. Son établissement était situé dans un entrepôt proche des quais. Il y avait environ deux cents acheteurs et spectateurs. Je portais la tunique, le tablier et la casquette de cuir d'un Forgeron.

« Regarde-là, » dit mon voisin. « Elle est horrible. Une vraie femelle de tarsk ! »

« Vraiment une femelle de tarsk, » appuya un autre.

Je supposai qu'ils n'avaient pas vu beaucoup de femmes de la Terre. Ils ne comprenaient pas les effets de nombreuses années de conditionnement anti-biologique insidieux et continu. Leur culture, peut-être à cause des limites imposées par les Prêtres-Rois, qui ne voulaient pas être menacés ou détruits par l'animal avec lequel ils partageaient la planète, avait pris une orientation différente. Ils ne comprenaient pas un monde dans lequel les blagues grossières existaient, un monde où la séduction d'une femme était fonction de l'emploi de certains produits commerciaux, ou un monde dans lequel on apprenait aux hommes et aux femmes qu'ils sont semblables, dans lequel ils s'efforçaient de le croire, et maintenaient contre vents et marées que c'était vrai, ignorant bravement les indices fournis par leur raison, leurs sens et leur expérience. On peut fonder la civilisation sur la négation de la nature humaine ; on peut également la fonder sur son épanouissement. Le premier mot qu'apprend un enfant de la Terre est généralement : « Non ». Le premier mot d'un enfant goréen est généralement : « Oui ». La machine et la fleur, à mon avis, ne se comprendront jamais.

« Voyons une autre femme ! » cria un autre homme.

« Une autre femme ! » reprirent d'autres.

De nombreuses femmes, naturellement, une fois réduites à la pitoyable condition d'esclave, deviennent nettement plus belles. Cela est principalement lié, à mon avis, à des facteurs psychologiques, surtout à la destruction de structures névrotiques, imposées à la femelle terrienne, et liées à l'imagination des mâles, et la nécessité concomitante, imposée par le fouet, si cela est indispensable, de révéler et manifester sa personnalité profonde, celle d'une femme. En revanche, bien entendu, le régime alimentaire, la gymnastique, l'apprentissage du maquillage et du port des bijoux, ainsi que les diverses formations spécifiques des esclaves, ne sont pas sans effet.

« Ai-je entendu deux tarsks ? » demanda le commissaire-priseur.

Si une femme est véritablement, dans le secret de son cœur, l'esclave d'un homme, comment une femme qui n'est pas l'esclave d'un homme peut-elle être véritablement une femme ? Et comment une femme qui n'est pas véritablement une femme peut-elle être heureuse ?

La femme ne peut-elle être libre que lorsqu'elle est esclave ? N'est-ce pas le paradoxe du collier ?

« Allons, Maîtres, Doux Sires ! » cria le commissaire-priseur. « Ne voyez-vous donc pas les promesses de cette barbare mince et blonde ? »

Les spectateurs se mirent à rire.

« Notre ami Vart est un commerçant négligent, » dit mon voisin. « Il ne l'a même pas fait marquer. »

« Il faut ajouter cela à son prix, » marmonna un autre.

« Toi, au moins, tu n'auras pas à te soucier de cela, » me dit un homme.

Je portais un costume de Forgeron. En général, quand elles ne sont pas marquées par un Marchand d'Esclaves, les femmes le sont dans l'atelier d'un Forgeron.

Je souris.

Le commissaire-priseur annonçait à présent ses mensurations, ses tailles de collier, d'anneaux de poignets et de chevilles. Il les avait notées sur son dos à la craie rouge.

« N'y a-t-il pas un chasseur d'urts prêt à me donner au moins deux tarsks ? » cria le commissaire-priseur avec bonne humeur, mais avec un agacement compréhensible.

J'aurais préféré que Bejar ou Vart l'ait fait marquer. Ainsi, il aurait été plus facile de suivre ses déplacements.

« Elle n'est même pas digne d'être attachée au bout d'une corde et de servir d'appât aux urts ! » cria l'homme qui avait été le premier à suggérer qu'elle soit retirée de la vente.

Des rires s'élevèrent.

« Tu as peut-être raison, » admit le commissaire-priseur.

« Un urt en voudrait-il ? » demanda un autre homme.

Il y eut des rires.

« Peut-être un urt ! » lança quelqu'un en riant.

« Va au bord du canal, » proposa un autre homme, « et vois si un urt veut t'en donner deux tarsks ! »

Une nouvelle fois, tout le monde se mit à rire. Le commissaire-priseur paraissait également s'amuser. Il admettait apparemment qu'il était futile, et légèrement amusant, de tenter d'obtenir un bon prix de ce morceau particulier de Chair à Collier.

Il y avait à présent des larmes dans les yeux pleins d'amertume de la femme. Je constatai, en raison de ses attitudes et réactions, qu'elle ne comprenait pratiquement pas ce qui se passait, pourtant, de toute évidence, elle devait comprendre qu'elle était le sujet de l'hilarité des hommes, qui la méprisaient et se moquaient d'elle, qui ne s'intéressaient pas à elle, qui ne faisaient pas monter les enchères et qui, de toute évidence, voulaient qu'elle s'en aille. C'était une pauvre esclave. Elle était là, avec un collier, avec la chaîne de position fixée de part et d'autre, sur ses bras, posée dans le creux des coudes, les mains croisées sur la nuque.

« Je vous hais ! » leur cria-t-elle soudain, en anglais. « Je vous hais ! »

Bien entendu, ils ne comprirent pas. L'hostilité de son attitude, toutefois, était claire.

Le commissaire-priseur prit une poignée de ses cheveux, les roula en boule entre ses paumes et les lui fourra dans la bouche. Elle resta immobile. Elle comprit qu'elle ne devait pas recracher les cheveux. Elle comprit qu'elle ne devait plus parler.

« Malheureusement, ma chère, tu ne vaux pratiquement rien, » lui dit le commissaire-priseur en goréen.

Elle baissa la tête avec amertume. Je connaissais ce type de réaction. La femme qui craint de ne pouvoir plaire aux hommes leur est parfois hostile, tournant sa fureur et sa déception vers l'extérieur, rejetant la faute sur eux, et recourant aux réactions défensives classiques consistant à nier la sexualité et sa signification, à tenter de se masculiniser, de devenir l'un d'entre eux, mais d'une façon agressive, compétitive, essayant souvent de se montrer meilleure, comme si elle faisait partie de leur camp. Ce type de réaction, cependant, bien que naturel sur Terre dans une telle situation, n'est pas réalisable, sur Gor, par une esclave. Les femmes libres goréennes, bien entendu, peuvent faire ce qu'elles veulent. L'esclave, en revanche, ne concurrence pas le maître, elle le sert. Peut-être la femme blonde haïssait-elle les hommes, peut-être pas, mais, sur Gor, étant esclave, elle devrait les servir, et les servir correctement. La femme qui croit qu'elle ne plaît pas aux hommes, naturellement, se trompe le plus souvent. Il lui suffit d'apprendre à plaire aux hommes. Une femme qui plaît aux hommes, et leur plaît suivant les termes qu'ils définissent, serait une rareté extraordinaire, sur Terre, un trésor incroyablement exceptionnel. Sur Gor, bien entendu, elle ne serait qu'une esclave parmi des milliers tout aussi délicieuses. Sur Gor, toutes les femmes que l'on achète sont prêtes à plaire aux hommes suivant les termes qu'ils définissent. Il est facile de punir celles qui ne manifestent pas de bonne volonté. Au bout du compte, bien entendu, la femme comprend que plaire aux hommes est la seule chose susceptible de satisfaire ses besoins les plus profonds, ceux d'une esclave possédée et soumise.

« Malheureusement, tu ne vaux pratiquement rien, Petite Beauté blonde aux yeux bleus, » dit le

commissaire-priseur à la femme. Lugubre et amère, elle regarda la foule, les mains croisées sur la nuque, une boule de cheveux dans la bouche.

Je ne m'inquiétais pas pour elle, cependant. Ses réactions névrotiques, liées à son conditionnement terrien, n'auraient aucune importance sur Gor.

Il est impossible de les conserver, sur Gor.

Elles seraient brisées.

Elle apprendrait l'asservissement, comme toutes les femmes.

La foule regardait le commissaire-priseur, qui se tenait près de la femme.

Je me demandais, cependant, pourquoi les Kurii l'avaient amenée sur Gor. Elle ne paraissait pas posséder les mêmes qualités que les beautés généralement importées par les Kurii, soit comme agents soit comme simples esclaves.

Le commissaire-priseur s'assura que ses mains étaient bien croisées sur sa nuque. Il alla même jusqu'à les serrer l'une contre l'autre. Elle le regarda, troublée, légèrement effrayée. Il passa derrière elle.

Je souris.

Soudain, elle hurla, sanglota, hoqueta, ses cheveux mouillés jaillissant de sa bouche. Elle regarda le commissaire-priseur avec terreur, mais n'osa pas bouger les mains croisées sur sa nuque. D'une main, il roula à nouveau les cheveux en boule et les lui fourra dans la bouche. Elle ne devait ni crier ni parler. Dans la main, roulé, il tenait le fouet qu'il avait décroché, quelques instants plus tôt, de sa ceinture. Il lui avait administré, avec ses lourdes lanières roulées, la Caresse du Marchand d'Esclaves, ou Caresse du Fouet. Elle secoua frénétiquement la tête. Elle tenta de reculer mais sa main gauche, posée sur ses reins, l'en empêcha.

Elle rejeta la tête en arrière, la secouant follement, négativement. Puis il y eut un spasme. Ensuite, elle sanglota, tremblante, crispée. Puis le commissaire-priseur, la tenant, approcha à nouveau le fouet. Elle rejeta la tête en arrière, les yeux fermés. Mais il ne la toucha pas. Elle ouvrit les yeux, fixant le plafond de l'entrepôt dans lequel elle était vendue, il ne la toucha toujours pas. Elle gémit. Puis je vis ses jambes se crispier et bouger, de petits muscles des cuisses et des mollets. Elle se dressa partiellement sur les orteils. Il ne la toucha toujours pas. Puis je la vis, avec un sanglot, se tendre vers le fouet. Néanmoins, il ne la toucha pas. Puis, tandis qu'elle le regardait, les yeux pleins de larmes, il daigna lever le fouet vers son corps pitoyable, arqué, suppliant. Elle se tortilla alors, en larmes, les mains croisées sur la nuque, les dents serrées sur ses cheveux. Elle tenta de garder le fouet entre ses cuisses. Il retira alors le fouet et, souriant, se tourna vers la foule. Il raccrocha le fouet à sa ceinture.

« Que m'offre-t-on ? » demanda-t-il.

La femme gémissait pitoyablement. Il pivota sur lui-même et, de la main droite, ouverte, la gifla, comme on gifle une esclave. Sa tête fut projetée latéralement. Elle eut un peu de sang sur les lèvres, qui commencèrent à enfler. Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle le regarda. Elle se tut.

« Que m'offre-t-on ? » répéta le commissaire-priseur.

« Quatre tarsks ! » lança un homme.

« Six ! » cria un autre.

« Quinze ! » annonça un troisième.

« Seize ! » cria un quatrième.

La femme, tremblante, debout, les cheveux dans la bouche, les mains sur la nuque, baissa pitoyablement la tête. Elle n'osait même pas regarder les clients, qui la posséderaient peut-être. Elle savait que ses désirs l'avaient trahie.

Je souris intérieurement. Le choix de cette femme au service de la cause des Kurii me paraissait plus compréhensible. Comme les autres, de toute évidence, quand elle aurait joué son rôle politique, elle aurait porté le collier et la soie puis aurait dû apprendre à servir les hommes. À mon avis, elle

serait une bonne esclave. Elle était déjà belle et, avec le temps et l'asservissement, elle deviendrait exceptionnellement belle. Sa sensibilité, bien que fréquente chez une esclave, était impressionnante chez une femme de la Terre non marquée, lors de sa première vente.

« Vingt-deux tarsks ! » cria un homme.

« Vingt-quatre ! » cria un autre.

Oui, la sensibilité de la femme était impressionnante.

En quelques mois, avec le collier et l'anneau d'esclave convenables, elle deviendrait aussi brûlante que du Paga, assez chaude pour servir dans une taverne de Gor.

Elle baissait la tête.

« Vingt-sept tarsks ! » cria un homme.

Elle avait terriblement honte. Pourquoi avait-elle honte de ses désirs sexuels et de sa sensualité ? Bien entendu, me rappelai-je, elle venait de la Terre.

« Vingt-huit tarsks ! » cria un homme.

Un sanglot incontrôlable fit frémir le corps de la femme. Son secret, probablement longtemps caché sur Terre, à savoir qu'elle avait une intense sexualité latente, avait été brutalement et publiquement dévoilé sur un Marché goréen. Elle s'était tortillée comme une esclave nue.

« Vingt-neuf tarsks ! » cria un homme.

Elle s'était tortillée non seulement comme une femme, mais aussi comme une esclave.

Elle baissa la tête. Son corps tremblait.

Pendant quelques instants, j'eus presque pitié d'elle. Puis je ris en la regardant. Ses réactions avaient été celles d'une esclave.

« Quarante tarsks ! » annonça une voix triomphante. C'était la voix de Procopius Minor, ou Petit Procopius, qui possédait *Les Quatre Chaînes*, taverne proche du Quai Seize, à ne pas confondre avec Procopius Major, ou Procopius le Grand, qui possédait plusieurs tavernes semblables en ville. *Les Quatre Chaînes* était une taverne crasseuse, située entre deux entrepôts. Procopius Minor possédait à peu près vingt femmes. Son établissement avait la réputation de fournir du Paga bon marché et des femmes excitées. Ses femmes servaient nues et enchaînées.

« Quarante tarsks ! » répéta Procopius Minor, ou Petit Procopius. Il n'était petit que du point de vue commercial, comparativement à Procopius Major, ou Procopius le Grand. Procopius le Grand comptait parmi les plus gros commerçants de Port Kar. Les tavernes ne représentaient qu'une partie de ses nombreux intérêts. Il travaillait également dans le métal, le papier, la laine et le sel. Petit Procopius n'était pas petit physiquement. C'était un homme puissant et trapu. Cependant, même physiquement, Procopius Major était un peu plus imposant.

La femme leva la tête, percevant l'arrêt des enchères », la répétition d'une enchère, le ton de la voix de Procopius Minor.

Elle avait toujours les mains croisées sur la nuque. Elle n'avait pas été autorisée à les retirer. Elle regarda Procopius Minor. Elle frémit. Elle comprit qu'il ne tarderait sans doute pas à la posséder, totalement.

« J'ai une enchère à quarante tarsks, » dit le commissaire-priseur, Vart. Je me dis qu'il serait bon que la femme serve pendant quelque temps dans une mauvaise taverne. C'est un bon endroit pour apprendre la signification du collier.

« Y a-t-il une enchère plus élevée ? » cria Vart. Oui, elle serait à sa place, enchaînée, s'agenouillant devant les maîtres, dans une taverne. « Ma main est ouverte ! » cria Vart. « Dois-je fermer la main ? Dois-je fermer la main ? »

Il regarda autour de lui, satisfait. Il n'avait pas espéré que la barbare blonde lui rapporterait quarante tarsks.

« Je vais fermer la main ! » cria-t-il.

« Ne ferme pas la main, » dit une voix.

Toutes les têtes se tournèrent vers l'arrière. Un homme de haute taille s'y tenait, mince et noir. Il portait un aba de marin, rouge à rayures blanches, posé sur les épaules ; il le portait sur une toge blanche, descendant jusqu'aux chevilles, aux manches larges, brodée d'or, avec une ceinture dorée. Sous la ceinture, une dague courbe était glissée. Sur la tête, il portait une casquette sur laquelle étaient fixées les deux aigrettes dorées de Schendi.

« Qui est-ce ? » demanda mon voisin.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

« Oui, Maître ? » s'enquit le commissaire-priseur.

— « Je suppose que c'est le capitaine d'un navire de commerce, » reprit mon voisin.

J'acquiesçai. C'était une supposition intelligente. L'homme portait le blanc et or des Marchands sous un aba de marin. Il était improbable qu'un commerçant portât un tel vêtement s'il n'en avait pas le droit. Les Goréens sont stricts sur ces questions. De toute évidence, il possédait et commandait son navire.

— « Quels sont son nom et son navire ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit l'homme.

« Quelle est l'enchère du Maître ? » s'enquit le commissaire-priseur.

Il y eut un silence.

Nous regardâmes l'homme. La femme, avec son collier et ses chaînes, les mains sur la nuque, le regarda également.

« Quelle est l'enchère du Maître ? » répéta le commissaire-priseur.

— « Un tarsk, » dit l'homme.

Nous nous regardâmes. Il y eut des rires gênés. Puis le silence se fit à nouveau.

— « Pardonne-moi, Maître, » reprit alors le commissaire-priseur. « Le Maître est arrivé trop tard.

Nous en sommes déjà à quarante tarsks. »

Procopius, souriant, se retourna.

— « Un tarsk en argent, » précisa l'homme.

— « Aiii ! » cria un spectateur.

— « Un tarsk en argent ? » s'enquit le commissaire-priseur.

— « Oui, » répondit-il, « un tarsk en argent. »

Je souris intérieurement. L'esclave ne valait pas un tarsk en argent. Il n'y aurait plus d'enchères.

« J'ai une enchère à un tarsk en argent, » dit Vart. « Me propose-t-on davantage ? » Le silence lui répondit. Il regarda Procopius. Procopius haussa les épaules.

— « Non, » dit-il.

« Je vais fermer ma main, » dit le commissaire-priseur. Il tendit la main droite, ouverte, puis la ferma.

La femme était vendue.

La femme regarda avec horreur le poing fermé du commissaire-priseur. Il n'était pas difficile de comprendre ce qu'il signifiait.

Le commissaire-priseur se dirigea vers elle, lui retira les cheveux de la bouche, puis les repassa par-dessus son épaule droite. Il lui lissa ensuite les cheveux, sur les côtés et sur le dos. Il évoquait un employé disposant ses marchandises sur un comptoir. Elle paraissait tout juste consciente de ce qu'il faisait. Elle regarda, avec frayeur, l'homme qui l'avait achetée.

Le commissaire-priseur se tourna vers l'acheteur.

« Avec qui notre Maison a-t-elle l'honneur de traiter ? » demanda-t-il.

— « Je m'appelle Ulafi, » répondit l'homme, « Capitaine du *Palmier de Schendi*. »

— « Nous sommes véritablement honorés, » dit le commissaire-priseur.

Je ne connaissais Ulafi de Schendi que de réputation, sachant que c'était un commerçant et un capitaine avisé. Je ne l'avais jamais rencontré. On disait qu'il avait un bon navire.

— « Fais livrer la femme sur mon navire, » dit Ulafi, « au Quai de l'Urt Rouge, à l'aube. Nous partirons avec la marée. »

Il lança un tarsk en argent au commissaire-priseur, qui l'attrapa adroitement et le glissa dans sa bourse.

— « Ce sera fait, Maître, » promit le commissaire-priseur.

Le grand homme noir pivota alors sur lui-même et sortit de l'entrepôt qui était le Marché de Vart.

Soudain, la femme, qui avait toujours les mains sur la nuque, rejeta la tête en arrière et hurla pitoyablement. Je crois que ce n'est qu'à cet instant qu'elle comprit véritablement ce qui venait de lui arriver.

Elle avait été vendue.

Vart adressa un signe aux esclaves du treuil qui tournèrent la grosse manivelle, ce qui eut pour effet de traîner la femme hors de l'aire de vente. La femme suivante était une jolie fille de Tyros, brune et aux formes avantageuses. Sur un mot de Vart, elle croisa les mains sur la nuque, arquant fièrement son corps devant les clients. De toute évidence, elle avait déjà été vendue.

CE QUI ARRIVA SUR LE CHEMIN DU QUAI DE L'URT ROUGE ; UNE BARRE D'ALERTE RETENTIT

C'ÉTAIT presque la cinquième heure.

Il faisait encore noir, le long des canaux. Port Kar, à cette heure-là, paraissait déserte. Je suivais un canal, mon sac de marin sur l'épaule. L'air était humide. Ça et là, de petites lampes posées dans des niches, creusées dans les murs de pierres, ou des lanternes suspendues à des barres métalliques, projetaient de petites plaques de lumière sur les flancs des bâtiments qu'elles éclairaient, ainsi que les dalles du chemin en pente que je suivais et qui, comme de nombreux autres, conduisait aux quais. Je respirais l'odeur de Thassa, la Mer.

Deux gardes, me croisant, levèrent leurs lanternes.

« Tal, » leur dis-je, continuant mon chemin.

Je portais, comme le soir précédent, un costume de Forgeron.

J'entendis un urt plonger doucement dans l'eau, devant moi et sur la gauche.

Je passai devant d'étroites portes métalliques. Ces portes, en général, comportaient un judas. Les murs étaient lisses. Les premières fenêtres se trouvaient généralement à cinq mètres du sol. Les cours et les jardins, quand il y en avait, se trouvaient à l'intérieur des demeures, pas à l'extérieur. C'est une des caractéristiques de l'architecture goréenne. Mais les jardins étaient rares à Port Kar. C'était une ville surpeuplée, construite dans les marais du delta du Vosk, et l'espace était rare et précieux.

Il y avait des poteaux, le long du chemin, auxquels de petits bateaux étaient amarrés. Le chemin lui-même faisait entre un mètre et un mètre cinquante de large.

J'étais resté quelque temps dans la salle des ventes de Vart, après la vente de la barbare blonde. Je n'avais pas voulu partir immédiatement car cela aurait pu indiquer, s'il y avait eu un observateur curieux, que seule cette vente m'intéressait.

Je m'arrêtai. Devant moi, à quelques mètres, une femme brune était à plat ventre en travers du chemin, plongeant les mains dans le canal dans l'espoir d'y trouver des ordures comestibles. Elle était pieds nus et portait des haillons marron. Je ne pensais pas que ce soit une esclave. Quelques femmes libres, fuyardes, vagabondes, femmes sans famille ni situation, habitent les ports, récupérant ce qu'elles peuvent, mendiant, volant, dormant dans des caisses ainsi que sous les ponts et les quais. On les appelle : les urts femelles des quais. De temps en temps, on décide de les rassembler et de les asservir, mais il est rare qu'on y parvienne.

Je ne me souciais pas de la femme. J'étais davantage préoccupé par le fait que, quelques instants auparavant, j'avais croisé deux gardes. Les rondes des gardes sont généralement déterminées au hasard, ordinairement à pile ou face, des combinaisons différentes correspondant à des horaires

différents. La stratégie de ceux qui souhaitent éviter les gardes, bien entendu, consiste à les suivre pendant leurs rondes. J'étais parfaitement conscient du fait que j'avais, dans mon sac de marin, l'anneau de la barbare blonde du *Fleur de Telnus*, et les billets, portant les signatures et les sceaux de banquiers de Schendi, rédigés à l'ordre de Shaba, géographe d'Anango, explorateur du Lac Ushindi, découvreur du Lac Ngao et du mystérieux Fleuve Ua. Je pensais que tout cela pouvait l'amener à sortir de sa cachette, avec l'anneau du Tahari, si je parvenais à le localiser par l'entremise de la femme de la Terre blonde qui avait été achetée par Ulafi, Capitaine du *Palmier de Schendi* et commerçant de cette cité.

La femme, m'entendant arriver, se releva rapidement, se tournant vers moi. Elle eut un large sourire. Elle était jolie.

« Tal, » dit-elle.

— « Tal, » répondis-je.

— « Tu es fort, » dit-elle.

Nous étions à proximité du Quai de l'Urt Rouge. Ce n'est pas un quartier recommandable.

Je posai mon sac.

Elle me regarda.

— « Tu es en danger, ici, » lui remontrai-je. « Tu devrais être chez toi. »

— « Je n'ai pas de chez-moi, » répondit-elle.

Du bout du doigt, elle dessina une figure imprécise sur mon épaule.

« Qui ferait du mal à une petite femelle d'urt ? » dit-elle.

— « Que veux-tu ? » m'enquis-je. J'épiais les moindres bruits.

— « Je te donnerai du plaisir pour un tarsk, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

Soudain, elle s'agenouilla devant moi.

« Je te donnerai du plaisir comme une esclave, si tu veux, » dit-elle.

— « Quand j'ai envie d'une esclave, » dis-je, « je prends une véritable esclave, pas une femme libre feignant d'être une esclave. »

Elle me foudroya du regard.

« Debout, Femme Libre ! » ordonnai-je.

Elle se leva, furieuse. Ce n'était pas une esclave. Pourquoi lui aurais-je accordé le privilège de s'agenouiller à mes pieds ?

— « Je suis chaude et je suis jolie, » dit-elle. « Essaye. »

Je touchai ses flancs. Ils étaient bons. Puis je la pris par les bras. Je la regardai dans les yeux. Elle leva les lèvres vers les miennes.

« Non ! » hurla-t-elle, les yeux fous, tandis que je la soulevais soudain et la faisais tourner, se sachant impitoyablement soulevée et sur la trajectoire d'un coup. Je laissai tomber son corps inerte.

« Tu devrais retenir ton souffle » lui dis-je, en approchant. « En outre, tu devrais lever le bras tôt, afin que le bruit de la manche ne soit pas perceptible. Et puis, tu devrais exiger de la femme qui fait diversion qu'elle garde les yeux fermés. Cela paraîtrait naturel et, de cette façon, tu ne serais pas réfléchi dans le miroir de ses yeux. » Il n'avait pas été difficile de percevoir son approche, même sans tenir compte des indices évidents sur lesquels j'avais attiré son attention. Les sens d'un Guerrier sont entraînés. Sa vie peut dépendre d'eux.

Avec un cri de rage, l'homme attaqua. Je saisis la main qui tenait le bâton, laquelle était maladroite et, la tordant, projetai l'homme à plat ventre sur le chemin. Puis je le pris par les cheveux et lui cognai la tête contre le mur. Il s'affaissa, sans connaissance. Je sortis une lanière de cuir de mon sac et lui attachai les poignets dans le dos ; ensuite, je lui croisais et lui liais les chevilles. Je m'occupai ensuite de la femme. Je lui attachai les mains dans le dos, puis la pris par une cheville et,

l'ayant soulevée, lui trempai la partie supérieure du corps dans les eaux froides du canal. Quelques secondes plus tard, je la retirai, toussant et crachant et l'assis contre le mur, en face de moi. Elle respirait péniblement ; elle s'efforçait de chasser l'eau de ses yeux. Elle suffoquait. Ses cheveux et les haillons qu'elle portait étaient mouillés. Elle se tassa contre le mur, remontant les jambes, serrant les genoux l'un contre l'autre. Elle me regarda avec frayeur.

« Je t'en prie, laisse-moi partir, » dit-elle. L'aube devait déjà éclairer les marais, à l'est. Il faisait encore noir, dans les rues bordées de bâtiments. La brume montait des canaux.

« Je t'en prie, laisse-moi partir, » dit-elle. « Pour moi, ce sera le collier. »

— « Te souviens-tu de ce que tu m'as dit, » demandai-je, « peu avant que je te fasse tourner ? »

— « Non, » répondit-elle.

— « Oh ? » fis-je.

— « Oui, oui, » dit-elle.

— « Répète-le ! » ordonnai-je.

— « Je t'en prie, » supplia-t-elle.

— « Dis-le ! » insistai-je.

— « Je suis chaude et je suis jolie, » bredouilla-t-elle. « Essaye, » conclut-elle. Elle avala péniblement sa salive.

— « Très bien, » dis-je.

Je la tirai vers moi par les chevilles.

— « Je t'en prie, laisse-moi partir. Pour moi, ce sera le collier. Oh ! Oh ! »

Puis, quelques instants plus tard, elle pleura et gémit.

Je la contraignis à s'abandonner, dans toute la mesure où une femme libre le peut. Puis j'en eus terminé avec elle.

Elle leva les yeux vers moi.

« T'ai-je donné du plaisir ? » demanda-t-elle, les larmes aux yeux.

— « Oui, » répondis-je.

— « Laisse-moi partir, » dit-elle.

Je lui pris les chevilles, les croisai et les attachai. Ensuite, je la jetai près de l'homme, la tête sur ses pieds. J'attachai son cou aux pieds de l'homme et ses pieds au cou de l'homme. Ils attendraient, ainsi, les gardes.

« Ils vont le bannir et me mettre le collier, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Je posai un genou par terre, près d'elle. Je sortis un tarsk de ma bourse et le lui fourrai dans la bouche. C'était une femme libre. Comme je n'avais pas l'intention de l'asservir, il me parut convenable de payer son utilisation. Elle avait demandé, si ma mémoire était bonne, un tarsk. Si j'avais eu l'intention de la garder, je me serais contenté de la violer, puis de lui mettre un collier. Une esclave n'a aucun recours.

Je me redressai et, jetant mon sac sur l'épaule, en sifflant, repris le chemin du Quai de l'Urt Rouge où le navire d'Ulafi, le *Palmier, de Schendi*, était amarré.

Je ne tardai pas à presser le pas, car une barre d'alerte retentissait.

J'entendis des pas précipités, derrière moi, et me retournai. Un marin noir me dépassa en courant, se dirigeant également vers les quais. Je le suivis jusqu'au Quai de l'Urt Rouge.

JE REPRENDS UNE ESCLAVE ÉVADÉE ; JE M'EMBARQUE POUR SCHENDI

« DEPUIS combien de temps a-t-elle disparu ? » demandai-je.

— « Plus d'une ahn, » répondit un homme. « Mais ils viennent seulement de donner l'alerte. » Nous étions à proximité du bureau du Praetor du quai.

— « Il ne paraissait pas utile de donner l'alerte plus tôt, » expliqua un homme. « On croyait qu'elle serait rapidement reprise par les gardes ou par l'équipage du *Palmier de Schendi*. »

— « Elle devait partir à bord de ce navire ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit l'homme. « À présent, je suppose qu'il faudra lui couper les pieds. »

— « Est-ce sa première tentative d'évasion ? » demanda un autre homme.

— « Je ne sais pas, » répondit un troisième.

— « Qu'est-ce que toute cette agitation pour une esclave évadée ? » s'écria un homme aux vêtements déchirés, du sang sur l'oreille. « J'ai été attaqué. Qu'allez-vous faire ? »

— « Sois patient, » dit le Praetor du quai. « Nous connaissons la paire. Nous les cherchons depuis des semaines. » Le Praetor tendit une feuille de papier à un de ses gardes. Des gens s'étaient attroupés. Un autre garde cessa de frapper sur la barre d'alerte. Elle était suspendue à une potence fixée sur le toit d'un entrepôt voisin.

— « Tâchez de retrouver une esclave évadée ! » cria le garde qui tenait et lisait la feuille de papier. « Elle est blonde aux yeux bleus. C'est une barbare. La dernière fois qu'on l'a vue, elle était nue ! »

Je ne pensais pas que l'on tarderait à la reprendre. Elle était stupide de vouloir s'évader. C'était impossible. Cependant elle n'était pas marquée et ne portait pas de collier. Peut-être ne serait-il pas aussi facile de la reprendre rapidement.

— « Comment s'est-elle échappée ? » demandai-je à un homme.

— « L'employée de Vart, » répondit-il, « l'a livrée sur le quai, où elle s'est agenouillée parmi les marchandises qui devaient être chargées à bord du *Palmier de Schendi*. Après avoir pris le reçu, il est parti. »

— « Il ne lui avait pas attaché les poignets et les chevilles parmi les caisses et les ballots de la cargaison ? » m'étonnai-je.

— « Non, » répondit l'homme. « Mais qui, de l'employé de Vart et des hommes du *Palmier de Schendi*, aurait pu penser que cela soit nécessaire ? »

Je hochai la tête. Ce qu'il disait n'était pas stupide. Je souris intérieurement. Elle s'était contentée de partir discrètement tandis que les hommes d'équipage avaient le dos tourné. Si elle avait mieux

connu Gor, elle n'aurait pas osé s'enfuir. Elle ne comprenait pas encore complètement qu'elle était une esclave. Elle ne comprenait pas encore complètement que l'évasion ne lui était pas permise.

— « Ramenez la femme au bureau du Praetor de ce quai ! » cria le garde.

— « Et mes voleurs ? » s'écria l'homme aux vêtements déchirés et à l'oreille ensanglantée.

— « Tu n'es pas le premier, » dit le Praetor, le regardant depuis son bureau surélevé. « Il y a plusieurs mandats contre eux. »

— « Par qui as-tu été attaqué ? » demandai-je à l'homme.

— « Je crois qu'ils étaient deux, » répondit l'homme. « Il y avait une femelle d'urt brune, portant une tunique marron. J'ai été frappé par-derrière. Apparemment, elle a un complice. »

— « Elle t'a abordé, attirant ton attention, » dis-je, « et, quand tu as été distrait, tu as été frappé par-derrière ? »

— « Oui, » répondit l'homme avec amertume.

— « J'ai vu deux individus qui pourraient bien être tes amis, » indiquai-je, « sur le chemin du Canal de Ceinture, en direction de ce quai. »

— « Nous allons envoyer deux gardes voir ce qu'il en est, » décida le Praetor. « Merci, Citoyen, de cette information. »

— « Ils ne seront plus là, » releva l'homme à l'oreille ensanglantée.

— « Peut-être pas, » fis-je.

Le Praetor fit signe à deux gardes qui partirent rapidement vers le Canal de Ceinture.

— « Regardez bien si vous voyez aussi une esclave évadée ! » répéta le garde à la feuille de papier. Il cria par-dessus la foule. Je l'entendis compléter les informations disponibles. De nouveaux éléments avaient été fournis par un messenger, qui était allé chercher les documents relatifs à la femme dans les registres de Vart. Toutefois, ils ne comportaient en réalité que ses mensurations, ses tailles de collier, d'anneaux de poignets et de chevilles.

Je gagnai le bord du quai, à une centaine de mètres de là, où le *Palmier de Schendi* était amarré. Des dockers, portant caisses et ballots sur les épaules, remplissaient ses cales. Ils étaient dirigés par l'officier en second. La lumière était grisâtre, le jour s'étant levé quelques ehns plus tôt. Je pouvais déjà voir le bord doré de Tor-tu-Gor, Lumière sur la Pierre du Foyer, se levant à l'est au-dessus de la cité.

« Allez-vous à Schendi ? » criai-je à l'officier.

— « Oui, » répondit-il, levant la tête.

— « J'aimerais embarquer avec vous, » dis-je.

— « Nous ne prenons pas de passagers, » répondit-il.

— « Je peux payer un tarsk en argent, » soulignai-je. Il ne paraissait pas souhaitable de laisser entendre que je pouvais payer davantage. Si les choses se passaient mal, je pourrais embarquer à bord d'un autre navire. Il ne serait pas prudent de louer un navire, car cela éveillerait certainement les soupçons. De même, il ne serait pas prudent de prendre un de mes navires, le *Dorna* ou la *Tesephone*, par exemple, pour aller dans le Sud. On pourrait les reconnaître. Les marins goréens identifient les navires aussi facilement que les visages. Bien entendu, tous les marins sont dans ce cas.

— « Nous ne prenons pas de passagers, » répéta l'officier en second.

Je haussai les épaules et tournai les talons. J'aurais préféré, naturellement, embarquer à bord de ce navire car ce serait à son bord que, une fois arrêtée, la femme serait transportée. Je ne voulais pas prendre le risque de perdre sa trace.

Je regardai le château arrière du *Palmier de Schendi*. J'y vis le capitaine s'entretenant avec le premier officier. Ils ne me regardèrent pas.

Je restai quelques instants immobile, regardant les lignes du *Palmier de Schendi*. C'était un navire rond de taille moyenne, avec un rapport longueur-largeur d'environ six à un ; celui d'un navire long

est en général de huit à un. Il avait dix rames de chaque côté, deux gouvernails et deux mâts au gréement latin. Presque tous les navires goréens avaient deux gouvernails latéraux. Les mâts des navires ronds sont généralement fixes ; ceux des navires longs, qui n'en ont généralement qu'un, sont retirés avant la bataille ; presque tous les navires goréens ont un gréement latin ; cela permet de rester plus près du vent. Les longues voiles triangulaires, incidemment, sont très belles.

Je tournai le dos au navire. Je ne voulais pas être surpris à le regarder trop longtemps. Je portais un costume de Forgeron.

Selon les tables, la première marée serait haute six ehns après la septième ahn.

Je me demandai si Ulafi partirait sans la barbare blonde. Je ne le croyais pas. J'espérais qu'il ne l'avait pas payée un tarsk en argent simplement parce qu'elle lui plaisait. Ce serait rageant. J'étais certain qu'il attendrait qu'elle soit reprise. S'il manquait la marée, cependant, je ne croyais pas qu'il serait content.

Il semblait se passer quelque chose, à présent, près du bureau du Praetor, de sorte que je regagnai cette zone.

« C'est elle ! » s'écria l'homme à la tunique déchirée et à l'oreille ensanglantée, montrant la petite femme brune. Elle se tenait devant le bureau surélevé du Praetor, les poignets attachés dans le dos. Près d'elle, les mains également attachées dans le dos, se tenait son complice. Ils étaient attachés l'un à l'autre par le cou. La femme, bizarrement, était nue, sa courte tunique marron lui ayant été arrachée. Je ne la lui avais pas retirée. Je m'étais contenté de la lui remonter sur les hanches. Il me semblait peu probable que les gardes l'aient fait puisqu'elle était, supposai-je, une femme libre. Néanmoins, elle avait disparu et elle était nue.

— « Nous les avons trouvés attachés comme des vulos, » dit le garde en riant.

— « Qui a bien pu faire cela ? » demanda un homme.

— « Ce ne sont pas des gardes, » répondit le garde. « Nous les aurions ramenés ici. »

— « Apparemment, ils ont choisi la mauvaise victime, » releva un homme.

— « C'est elle ! » répéta l'homme à l'oreille ensanglantée. « Elle a détourné mon attention et son complice, je suppose, m'a frappé. » Il montra, alors, l'homme.

La femme secoua négativement la tête. Elle paraissait vouloir parler.

— « Qu'as-tu dans la bouche, Petite ? » demanda le Praetor.

Un garde lui ouvrit la bouche, brutalement, et en sortit une grosse pièce, un tarsk. Dix pièces semblables valent un tarsk en cuivre. Cent tarsks en cuivre valent un tarsk en argent.

Le Praetor posa la pièce sur son bureau, dont le plateau se trouvait à environ deux mètres du sol. La hauteur du bureau, ainsi que celle du tabouret sur lequel il est assis, lui permettent de voir une part importante du quai. Bien entendu, quand on se trouve devant le bureau, on regarde le Praetor de bas en haut ce qui, psychologiquement, a tendance à provoquer un sentiment de crainte devant la Loi. La barre de bois qui entoure le plateau rend invisibles les éléments et les documents dont le Praetor dispose pour examiner le cas. Ainsi, on ne sait pas avec certitude ce qu'il connaît. De même, on ne peut voir ce qu'il écrit.

— « Rends-moi ma pièce ! » exigea la femme.

— « Tais-toi ! » ordonna un garde.

— « A-t-elle participé à l'agression dont tu as été victime ? » demanda le Praetor, montrant la femme attachée.

— « Oui, » répondit l'homme à l'oreille ensanglantée.

— « Non ! » cria la femme. « Je ne l'ai jamais vu ! »

— « Je vois, » fit le Praetor. Apparemment, la femme ne lui était pas inconnue.

— « Ha ! » fit ironiquement l'homme qui l'accusait.

— « Comment se fait-il qu'on vous a trouvés attachés au bord du canal ? » s'enquit le Praetor.

La femme regarda frénétiquement autour d'elle.

— « Nous avons été attaqués par des brigands, dépouillés, attachés et abandonnés, » dit-elle.

Des rires s'élevèrent.

« Il faut me croire, » insista-t-elle. « Je suis une femme libre. »

— « Examinez la bourse de l'homme ! » ordonna le Praetor.

Elle fut ouverte par un garde qui passa les doigts parmi les pièces.

La femme regarda la bourse avec stupéfaction. Elle ignorait apparemment qu'elle contenait autant. Ses petites mains tirèrent frénétiquement, vainement, sur les lanières de cuir qui les immobilisaient.

« Apparemment, ceux qui t'ont dévalisé ont négligé de prendre ta bourse, » releva le Praetor avec un sourire.

L'homme attaché ne répondit pas. Il fixait le sol d'un air lugubre.

« Il t'a également laissé ton tarsk, » appuya le Praetor, se tournant vers la femme.

— « C'est tout ce que j'ai pu sauver, » bredouilla-t-elle.

Il y eut d'autres rires.

— « Je n'ai pas été volé, » dit l'homme attaché. « Mais j'ai été frappé par-derrière. J'ai ensuite été attaché à cette petite femelle d'urt. Ses méfaits sont bien connus, je suppose, sur les quais. De toute évidence, des ennemis ont injustement l'intention de me lier à ses méfaits. »

— « Turgus ! » cria-t-elle.

— « Je n'ai jamais vu cette femme, » déclara-t-il.

— « Turgus ! » cria-t-elle. « Non, Turgus ! »

— « M'as-tu vu te frapper ? » demanda l'homme qui portait apparemment le nom de Turgus.

— « Non, » répondit l'homme qui avait été attaqué. « Non, absolument pas. »

— « Ce n'était pas moi, » conclut l'homme attaché. « Détache-moi, » demanda-t-il au Praetor. « Libère-moi, car je suis innocent. Il est clair que je suis victime d'un complot. »

— « Il m'a dit ce que je devais faire ! » cria la femme. « Il m'a dit ce que je devais faire ! »

— « Qui es-tu, petite salope ? » demanda l'homme attaché. « Il est évident que cette femelle d'urt, qui qu'elle soit, cherche à m'impliquer dans ses méfaits, afin de ne pas en porter toute la responsabilité. »

— « Je t'assure, » déclara Praetor « qu'elle en portera l'entière responsabilité. »

— « Merci, Praetor, » répondit l'homme.

La femme, pleurant de rage, essaya de donner des coups de pied à l'homme attaché près d'elle. Un garde la frappa sur la cuisse gauche avec la hampe de sa lance et elle poussa un cri de douleur.

— « Tu devrais essayer encore une fois, ma chère, » l'engagea le Praetor. « Tes chevilles seront attachées et tu entendras le reste des débats à plat ventre devant le tribunal. »

— « Oui, Praetor, » répondit-elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » s'enquit le Praetor.

— « Sasi, » répondit-elle.

— « Dame Sasi ? » insista-t-il.

— « Oui, » répondit-elle. « Je suis libre. »

Il y eut des rires. Elle regarda autour d'elle, furieuse, attachée. Je ne pensai pas qu'elle serait obligée de se soucier encore longtemps de sa liberté.

— « En général, » releva le Praetor, « une femme libre ne porte pas simplement des lanières de cuir aux poignets et au cou. »

— « On m'a volé ma robe quand j'ai été attachée, » expliqua-t-elle. « On me l'a arrachée. »

— « Qui l'a prise ? » s'enquit le Praetor. « Un homme curieux de voir ton corps ? »

— « Une femme l'a prise ! » cria-t-elle avec colère. « Une femme blonde. Elle était nue. Elle a

pris mon vêtement. Ensuite, j'étais nue ! Retrouve-la si tu veux vraiment faire justice. J'ai été victime d'un vol. On m'a volé mon vêtement. Vous devriez traquer cette petite voleuse, au lieu de me retenir ici. Je suis une honnête citoyenne. »

Il y eut de nouveaux rires.

— « Puis-je être libéré, Praetor ? » demanda l'homme attaché. « Une erreur a été commise. »

Le Praetor se tourna vers deux gardes.

— « Retournez à l'endroit où vous avez trouvé ces deux-là, » dit-il. « À mon avis, notre esclave évadée porte les vêtements de cette femme. »

Les deux gardes partirent immédiatement. À mon avis, la supposition du Praetor était correcte. En revanche, il était peu probable que l'esclave soit restée près de l'endroit où elle avait volé le vêtement misérable de la femme. Cependant, peut-être serait-il possible de trouver une piste.

— « J'exige la justice ! » déclara la femme.

— « Vous l'aurez, Dame Sasi, » répliqua le Praetor.

Elle blêmit.

« Au moins, il sera inutile de la déshabiller pour la marquer, » dit un homme, près de moi, avec un sourire ironique.

La femme gémit.

Le Praetor s'adressa ensuite à l'homme qui avait du sang séché sur l'oreille gauche. Il en avait également dans les cheveux, sur le côté gauche de la tête.

« Cette femme prétendant s'appeler Dame Sasi, est-elle celle qui a détourné ton attention quand tu as été attaqué ? » demanda le Praetor.

— « C'est elle, » répondit-il.

— « Je ne l'ai jamais vu, » sanglota-t-elle.

— « C'est elle, » répéta-t-il.

— « Je voulais seulement mendier un tarsk, » gémit-elle. « Je ne savais pas qu'il te frapperait. »

— « Pourquoi ne l'as-tu pas averti de l'arrivée de l'homme, derrière lui ? » demanda le Praetor.

— « Je n'ai pas vu l'homme arriver ! » s'écria-t-elle, désespérée.

— « Mais tu as prétendu que tu ne savais pas qu'il allait le frapper, » fit remarquer le Praetor.

« Par conséquent, tu as dû le voir. »

— « Je t'en prie, laisse-moi partir, » implora-t-elle.

— « On ne m'a pas vu frapper l'homme, » déclara l'individu que la femme avait appelé Turgus. « Je réclame l'innocence. Il n'y a pas de preuves contre moi. Faites ce que vous voulez de cette petite salope. Mais libérez-moi. »

La femme baissa misérablement la tête.

— « Je vous en prie, laissez-moi partir, » supplia-t-elle.

— « On m'a volé un tarn en or, » dit l'homme blessé à la tête.

— « Il y a un tarn en or dans la bourse, » intervint un garde.

— « Sur le tarn en or qu'on m'a pris, » précisa l'homme, « j'avais gravé mes initiales : Ba-Ta Shu, Bem Shandar, et, sur l'autre face, le tambour de Tabor. »

Le garde donna la pièce au Praetor.

— « C'est bien ainsi, » dit le Praetor.

L'homme attaché, soudain, irrationnellement, se débattit. Il tenta de se débarrasser de ses liens. La femme poussa un cri de désespoir, hoqueta et tomba. Puis les deux gardes immobilisèrent l'homme en le prenant par les bras.

« Il est fort, » apprécia un garde.

La femme, respirant péniblement, se releva. Puis elle s'immobilisa à nouveau près de lui, attachée à lui par le cou, prisonnière au même titre que lui.

— « La pièce a été mise dans ma bourse, » dit-il. « C'est un complot. »

— « Tu es un urt, Turgus ! » lui cria-t-elle. « Un urt ! »

— « Et toi, tu es une femelle d'urt ! » répliqua-t-il.

— « Vous avez été pris tous les deux, » dit le Praetor, remplissant des documents. « Nous vous avons cherchés longtemps. »

— « Je suis innocent, » dit l'homme attaché.

— « Comment te nommes-tu ? » demanda le Praetor.

— « Turgus, » répondit l'homme.

Le Praetor inscrivit le nom sur les documents. Puis il les signa.

Il regarda Turgus.

— « Comment se fait-il que tu sois attaché ? » s'enquit-il.

— « Plusieurs hommes se sont jetés sur moi, » expliqua-t-il. « J'ai été frappé par-derrière et maîtrisé. »

— « Apparemment, tu n'as pas été frappé par-derrière, » releva le Praetor avec un sourire.

Le visage de Turgus n'était pas beau à voir, du fait que je lui avais écrasé la face sur les pavés, puis cogné la tête contre le mur voisin.

« La lanière de cuir est-elle celle qui attachait leurs poignets quand vous les avez trouvés ? » demanda le Praetor à un garde.

— « Oui, » répondit-il.

— « Examine les nœuds, » demanda le Praetor.

— « Ce sont des nœuds de capture, » répondit l'homme avec un sourire.

— « Vous choisissez mal vos victimes, mes amis, » fit ressortir le Praetor.

Ils se regardèrent, pitoyables. Leur chemin avait croisé celui d'un Guerrier.

Ils étaient, à présent, attachés devant le Praetor.

« Turgus de Port Kar, » dit le Praetor « en vertu de ce que j'ai établi, et en vertu du mandat lancé contre vous, tu es condamné au bannissement. Si l'on te retrouve dans les limites de la cité après le crépuscule, tu seras empalé. »

Le visage de Turgus resta impassible.

« Détachez-le ! » ordonna le Praetor.

On coupa les liens de Turgus qui pivota sur lui-même et se fraya brutalement un chemin dans la foule.

Soudain, il m'aperçut, blêmit, puis tourna le dos et s'éloigna.

Je vis un marin noir, celui qui m'avait dépassé sur le chemin du Canal de Ceinture, quand je me dirigeais vers la jetée, me regarder avec curiosité.

La femme leva les yeux vers le Praetor. La laisse, à présent que Turgus était parti, était tenue par un garde. Ses petits poignets étaient toujours attachés dans le dos.

Elle paraissait très petite et impuissante, devant le bureau surélevé.

— « Je t'en prie, laisse-moi partir, » dit-elle. « Je serai bonne. »

— « La Dame Sasi de Por Kar, » déclara le Praetor, « en vertu de ce que nous avons établi, et en vertu du mandat lancé contre elle, doit être condamnée. »

— « Je t'en prie, Praetor, » supplia-t-elle.

— « Je vais à présent te condamner, » déclara-t-il.

— « Je t'en prie, » s'écria-t-elle, « condamne-moi seulement au bordel pénitencier ! »

— « Le bordel pénitencier est trop doux pour toi, » fit ressortir le Praetor.

— « Aie pitié, » supplia-t-elle.

— « Je serai sans pitié, » dit-il.

Elle le dévisagea avec horreur.

« Tu es condamnée à l’asservissement, » déclara-t-il.

— « Non, non ! » hurla-t-elle.

Un garde la frappa sur la bouche, lui rejetant la tête en arrière.

Elle avait les yeux pleins de larmes et du sang sur les lèvres.

— « As-tu obtenu la permission de parler ? » s’enquit le Praetor.

— « Non, » bredouilla-t-elle entre deux sanglots. « Pardonne-moi... Maître. »

— « Conduisez-la chez le Forgeron le plus proche et faites-la marquer, » déclara le Praetor.

« Ensuite, qu’elle soit mise en vente devant la boutique pendant cinq ehns et vendue le prix de sa marque. Si elle n’est pas vendue après cinq ehns, conduisez-la au Marché public et enchaînez-la, puis acceptez la meilleure offre égale ou supérieure au prix de sa marque. »

La femme regarda fixement le Praetor. La laisse qu’elle portait au cou fut tendue.

« Ce tarsk, » reprit le Praetor, montrant la pièce qu’on lui avait sortie de la bouche, « est confisqué et devient la propriété du Port. » C’était logique. Les esclaves ne possèdent rien. En revanche, elles sont possédées.

La femme, récemment asservie, fut entraînée.

Je remarquai qu’Ulafi, Capitaine du *Palmier de Schendi*, et son premier officier, se tenaient près de moi dans la foule. Ils me regardaient.

Je me dirigeai vers eux.

« Je voudrais partir à bord du *Palmier de Schendi*, » dis-je.

— « Tu n’es pas un Forgeron, » me dit tranquillement Ulafi.

Je haussai les épaules.

— « Je voudrais partir, » répétai-je.

— « Nous ne prenons pas de passagers, » répondit-il. Puis, imité par son officier, il pivota sur lui-même. Je les regardai s’éloigner.

Le Praetor s’entretenait à présent avec l’homme de Tabor, Bem Shandar. On remplissait des papiers ; ceux-ci concernaient les demandes de Bem Shandar concernant la restitution de son argent.

— « Capitaine ! » criai-je à Ulafi.

Il se retourna. La foule se dispersait.

« Je pourrais payer un tarsk en argent pour mon passage, » lui dis-je.

— « Tu sembles pressé de quitter Port Kar, » fit-il remarquer.

— « Peut-être, » reconnus-je.

— « Nous ne prenons pas de passagers, » répéta-t-il. Il s’en alla. Son officier le suivit.

Je m’approchai d’un garde qui se tenait près du bureau du Praetor.

— « Que fait-on pour retrouver l’esclave échappée ? » demandai-je.

— « Fais-tu partie de l’équipage du *Palmier de Schendi* ? » s’enquit-il.

— « J’espère pouvoir embarquer sur ce navire, » répondis-je. « Je crains que le capitaine ne retarde son départ jusqu’à ce qu’elle soit retrouvée. » J’étais sûr que tel serait le cas.

— « Nous avons entrepris des recherches, » dit le garde.

— « Sans doute porte-t-elle les vêtements de la femelle d’urt, » relevai-je.

— « Nous le savons, Citoyen, » répondit-il.

— « Personnellement, » intervint un autre garde qui se tenait à proximité, « j’ai arrêté une femme répondant à la description, portant des haillons de femelle d’urt mais, quand je l’ai forcée à montrer ses cuisses, elle n’était pas marquée. »

— « Où l’as-tu rencontrée ? » demandai-je.

— « Près du Quai des Épices, » répondit-il.

— « Merci, Garde, » dis-je.

Il me semblait probable que la femme envisagerait diverses stratégies pour éviter d’être reprise.

Je ne pensais pas qu'elle fuirait vers l'est, par les chemins bordant les canaux, car ils sont relativement étroits et, entre les bâtiments et le canal, on peut être facilement coincé. En outre, bien que cela ne fasse sans doute pas partie de sa réflexion, elle risquait, au nord, à l'est et au sud, de se heurter au mur du delta ou aux portes des marais. Il ne me paraissait pas probable qu'elle prendrait le risque de voler un bateau. Même si elle était capable de barrer une petite embarcation, ce dont je doutais, car c'était une femme de la Terre, probablement originaire d'une zone urbaine, le risque de se faire prendre était trop grand. En outre, bien qu'elle ne le sache pas, une femelle d'urt dans un bateau attirerait immédiatement les soupçons. Comment une telle femme aurait-elle pu se procurer un bateau si elle ne l'avait pas volé ? De plus, compte tenu de la construction des bâtiments de Port Kar, il serait difficile d'atteindre le toit de l'un d'entre eux de l'extérieur. Je ne pensais pas qu'elle tenterait de pénétrer dans l'un d'entre eux. Dans ces conditions, à mon avis, elle tenterait vraisemblablement d'atteindre les marchés ou de rester sur les quais. Les marchés se trouvaient essentiellement, à l'exception des marchés des quais, à l'intérieur de la cité. Je ne pensais pas qu'elle les atteindrait, ou saurait les trouver. Par conséquent, elle se trouvait probablement à proximité des quais. Elle tenterait vraisemblablement de s'y cacher. Elle pourrait se cacher de diverses façons. La plus simple consisterait à se glisser parmi les marchandises, d'entrer dans une caisse ou un tonneau, ou de ramper sous des voiles ou bien un rouleau de corde. J'étais convaincu que les gardes examineraient systématiquement ces possibilités. En outre, dans un tel endroit, du fait qu'il ne faisait plus nuit, une femelle d'urt serait vraisemblablement considérée comme une fuyarde. Elle serait vraisemblablement attachée et conduite devant le Praetor. Peut-être était-elle recherchée.

J'étais à présent à proximité du Quai des Épices.

Je ne pensais pas que ma proie choisirait une cachette évidente, susceptible de trahir immédiatement sa condition de fugitive. Elle était certainement très intelligente. Elle avait été choisie pour servir les Kurii.

Je pris une femelle d'urt brune par les cheveux.

« Lâche-moi ! » hurla-t-elle. « Je n'ai rien fait. »

— « Où les femelles d'urt se retrouvent-elles ? » demandai-je.

— « Lâche-moi ! » cria-t-elle.

Je la secouai.

« Oh ! Oh ! » hurla-t-elle.

Puis je cessai de la secouer. Je la tins par les bras, ses orteils touchant à peine le sol. Puis elle se tut, me regardant. Ses yeux exprimaient l'effroi. Je constatai qu'elle était prête à obéir.

« Il y a des femmes, derrière les tavernes, au bord du Chemin du Ruban, » dit-elle.

Je la lâchai et elle tomba à genoux, le souffle court.

Le Ruban est un des canaux les plus connus de Port Kar. Un canal plus étroit, situé légèrement au sud du premier, s'appelait : le Chemin du Ruban. C'était peu après l'aube et les tavernes devaient jeter les ordures de la nuit précédente. Les femelles d'urt se réunissent parfois dans ces endroits-là afin de fouiller les restes des festins.

Il restait moins d'une ahn avant la marée haute. Je traversai rapidement deux ponts enjambant des canaux qui débouchaient dans la mer. Puis je pris la direction de l'est, tournai à gauche puis à droite, et franchis un autre pont. J'arrivai au bord du Chemin du Ruban. Le Chemin du Ruban, comme presque tous les petits canaux, et plusieurs grands, ne débouche dans la mer que par l'intermédiaire d'autres canaux. Les grands canaux de Port Kar, incidemment, ont peu de ponts, et ceux-ci sont généralement des ponts basculants qu'il est possible de faire pivoter contre le bord du canal. Cela permet aux navires ronds, navires de commerce, dont les mâts sont inamovibles, de pénétrer dans la cité et, d'un point de vue militaire, de bloquer les canaux et, lorsque les ponts sont basculés, d'isoler certaines parties de la cité, les canaux faisant alors office de douves.

J'aperçus la femme, avec quelques autres, près de la cour située à l'arrière du *Collier d'Argent*. Elles fouillaient dans des poubelles. Elles avaient été sorties et laissées là jusqu'au moment où, plus tard, les femmes en ayant terminé, les ordures seraient jetées dans le canal. Ce n'était pas par pure gentillesse que les employés de la taverne n'avaient pas directement jeté les ordures dans le canal.

Je regardai les femmes. Elles étaient toutes jolies. Elles étaient sept, sans compter celle qui m'intéressait. Elles portaient des haillons de couleurs différentes ; elles avaient de belles jambes ; elles étaient pieds nus.

Je constatai que la barbare blonde restait à l'écart. Apparemment, les ordures la dégoûtaient. Elle ne voulait pas les toucher. Les autres femmes ne faisaient pas attention à elle.

À l'exception de son absence d'intérêt pour les ordures, elle aurait pu être une femelle d'urt parmi les autres. Elle était assez jolie et aussi sale que le reste.

Soudain, elle m'aperçut. Pendant un instant, je vis qu'elle avait peur. Puis elle se dit vraisemblablement que je ne pouvais pas la connaître. Elle n'était, après tout, qu'une femelle d'urt parmi les autres. Sa cuisse n'était pas marquée.

Alors, comme si elle ne m'avait pas vu, elle gagna la poubelle. Elle prit un air dégagé. Se dominant, elle plongea les mains dans les ordures fraîches et mouillées. Elle me regarda. Elle constata que je ne l'avais pas quittée des yeux. Dans la main, elle tenait la moitié d'une poire jaune goréenne, dans laquelle un morceau de fromage de verr était enfoncé. Me regardant, elle porta l'ensemble à sa bouche. À mon avis, ce n'était sans doute pas mauvais. Je constatai qu'elle était sur le point de vomir.

Soudain, son poignet fut saisi par la femme, une grande fille jolie, faisant une dizaine de centimètres de plus qu'elle, vêtue de courts haillons, qui se tenait près de la même poubelle.

« Qui es-tu ? » demanda la femme. « Tu n'es pas des nôtres. » Elle lui prit la poire et le fromage de verr. « Tu n'as pas couché avec les employés de la taverne, de sorte que tu n'as pas droit aux ordures, » ajouta-t-elle. « Va-t'en ! » Toute femme, même si elle est libre, lorsqu'elle a faim, est prête à n'importe quoi. Les employés de la taverne le savaient. « Va-t'en ! » répéta la femme.

Bien qu'elle n'ait sans doute pas compris ce que l'on venait de lui dire, la barbare recula. Elle réagit alors, malgré elle, par une grimace de dégoût quand la femme brune, indifférente, mordit dans la poire et le fromage de verr. Puis, retrouvant ses esprits, elle tenta de feindre la déception.

« Va-t'en ! » reprit la femme. « C'est notre territoire. » Les autres femmes, à ce moment-là, hostiles, se regroupèrent. « Va-t'en ! » répéta la femme brune, « sinon nous t'attacherons et te jetterons dans le canal. »

La barbare blonde recula, n'osant pas les défier. Les femmes retournèrent alors près des ordures. La femme blonde me regarda. Elle ne savait pas dans quelle direction partir. Elle ne voulait pas passer près de moi, mais elle ne voulait pas non plus quitter la zone où les femelles d'urt étaient nombreuses.

Les bâtiments étaient d'un côté, le canal de l'autre. Elle se dirigea alors vers moi. Elle essayait de marcher comme une femelle d'urt. Elle approcha. Elle essaya de ne pas me regarder. Puis, quand elle fut tout près de moi, elle me regarda dans les yeux. Ensuite, elle baissa la tête. Je crois qu'elle n'était pas accoutumée à la façon dont les Goréens regardent les femmes, du moins les esclaves et les femmes sans statut, telles que les femelles d'urt, les jugeant en fonction des fourrures et du collier. Puis elle me regarda audacieusement, effrontément, feignant l'ennui et l'indifférence. Ensuite, elle rejeta la tête en arrière et me croisa. Je la regardai passer. Oui, à mon avis, elle serait une bonne esclave.

Je la suivis, à une dizaine de mètres. De toute évidence, cela la rendrait nerveuse car elle resterait consciente de ma présence. De toute évidence, elle avait dû comprendre que je savais qui elle était. Mais elle ne pouvait en être certaine.

Derrière nous, deux femmes se disputaient des ordures particulièrement désirables.

Je la laissai continuer son chemin. Elle allait dans la direction qui me convenait.

Quelques instants plus tard, près d'un canal conduisant aux quais, non loin du Quai des Épices, nous rencontrâmes quatre femelles d'urt. À plat ventre au bord du canal, elles sortaient des ordures de l'eau.

La barbare blonde se joignit à elles. Ses jambes et ses chevilles étaient très jolies.

Je savais qu'elle avait une conscience très nette de ma présence. Audacieusement, elle plongea la main dans l'eau et en sortit l'écorce comestible d'un larma. Elle me regarda. Puis elle mordit dedans et, petite bouchée par petite bouchée, la mangea. Elle avala le dernier morceau. Je voulais qu'elle mange les ordures du canal. Ainsi, elle comprendrait plus vite qu'elle n'était plus sur Terre.

Je décidai de la capturer. Je voulais qu'Ulafi, si possible, parte avec la marée.

Je fouillai dans mon sac et, discrètement, en sortis une lanière de cuir ; ensuite, je refermai le sac.

La femme s'était levée et, après m'avoir regardé, rejetant la tête en arrière, pivota sur elle-même.

Je la rejoignis rapidement, la pris par la nuque et la poussai obliquement, vers le mur situé à ma droite. Je jetai le sac sur sa gauche. Comme je l'avais poussée contre le mur, il était naturel qu'elle tente de fuir par la gauche. Elle trébucha sur le sac et faillit tomber. Puis je pris sa cheville gauche dans ma main gauche et sa cheville droite dans ma main droite. Je la tirai vers moi, à plat ventre. Je m'agenouillai sur elle, tirai ses petites mains dans son dos et les attachai.

Un petit poing me frappa.

« Lâche-la ! » cria une femme. Des mains me griffèrent. De petits poings s'abattirent sur moi. Les quatre femmes qui sortaient des ordures du canal se jetèrent sur moi.

« Laisse-la partir ! » cria l'une d'entre elles.

« Tu ne peux pas nous capturer ainsi ! » cria une autre.

« Nous sommes libres ! Libres ! » cria une troisième.

Je me levai, les repoussant. Les giflant, j'en écartai deux ; les autres se ramassèrent sur elles-mêmes, prêtes à bondir.

Je me tenais au-dessus de la blonde, une jambe de chaque côté d'elle. Elle était à plat ventre, les mains liées dans le dos.

Une autre femme se jeta sur moi et je l'écartai d'un revers de main. Elle tournoya et tomba à genoux, me regardant. Je crois qu'elle n'avait jamais été frappée avec une telle force. Elle avait porté une main à la bouche et du sang coulait entre ses doigts.

L'autre femme, qui était également prête à attaquer, recula avec méfiance. Elle ne voulait pas se mettre à portée de ma main.

« Laisse-la partir ! » dit la femme qui commandait les autres. « Nous sommes libres, libres. On ne peut pas nous prendre ainsi ! »

« Nous allons appeler un garde ! » cria une autre.

Je souris. Comme les femmes sont délicieuses ! Comme elles sont faibles ! Comme l'asservissement leur convient bien !

« Je suis désolé d'avoir frappé aussi fort, » dis-je à la femme que j'avais frappée en dernier. « J'ai perdu patience, » ajoutai-je. « Je suis désolé. » Après tout, ce n'était pas une esclave. C'était une femme libre. Bien entendu, on peut frapper les esclaves quand on veut et aussi fort qu'on veut. La femme couchée entre mes jambes, une esclave, s'en rendrait compte.

— « Détache-la, » dit la femme qui commandait les autres, montrant la barbare blonde.

— « Tu ne peux pas la prendre comme cela, » dit une autre. « C'est une femme libre. »

— « Ne vous cassez pas la tête pour elle, Jolies Petites Femelles d'Urt, » dis-je. « Ce n'est pas une femme libre. C'est une esclave non marquée, appartenant à Ulafi de Schendi, et qui s'est échappée. »

— « Est-ce vrai ? » demanda la femme qui commandait les autres.

— « Oui, » répondis-je. « Venez voir le Praetor avec moi, si vous voulez, afin que les choses

soient claires. »

— « Es-tu une esclave ? » demanda une femme à celle qui gisait entre mes pieds.

— « Elle ne parle par goréen, » indiquai-je, « ou pas beaucoup. Je ne crois pas qu'elle comprenne. »

La femme gisant entre mes pieds pleurait.

— « Si c'est une esclave, » fit remarquer une femme, « elle aura intérêt à apprendre rapidement. »

Je me dis que c'était vrai.

— « J'espère pour toi, » dit la femme qui commandait les autres à celle qui gisait entre mes pieds, « que tu n'es pas une esclave. » Puis, s'adressant aux autres femelles, elle ajouta : « Trouvez des morceaux de corde. »

— « Allons-nous voir le Praetor ? » demanda une femme, méfiante.

— « Bien entendu, » répondit la première.

— « Je ne veux pas aller voir le Praetor, » dit une autre.

— « Nous n'avons rien fait, » remontra la première. « Nous n'avons rien à craindre. »

— « Il y a des hommes, là-bas, » releva une femme.

— « Il faut se méfier des hommes, » souligna une autre.

— « Nous y allons ! » décida la première avec détermination.

Je ramassai l'esclave de la Terre et la jetai sur mon épaule. Elle se débattit en vain, pleurant. Je ramassai mon sac et, la femme sur l'épaule, mon sac dans la main gauche, je pris le chemin du Quai de l'Urt Rouge.

« Ses cuisses sont-elles marquées ? » s'enquit le Praetor.

— « Non, » répondit un garde, qui avait déjà vérifié.

La femme se tenait, les mains attachées dans le dos, vêtue des courts haillons de la femelle d'urt, devant le tribunal du Praetor. La laisse du garde avait été passée à son cou.

— « Est-ce ton esclave ? » demanda le Praetor à Ulafi de Schendi.

— « Oui, » répondit-il.

— « Comment puis-je être sûr que c'est une esclave ? » demanda le Praetor. « Son corps, ses mouvements, n'indiquent pas qu'elle soit une esclave. Elle semble trop tendue, trop froide, trop rigide. »

— « Elle était libre, capturée par Bejar quand il a pris le *Fleur de Telnus*, » expliqua Ulafi. « Cette condition est nouvelle pour elle. »

— « Bejar est-il présent ? » s'enquit le Praetor.

— « Non, » répondit un homme. Bejar avait quitté le port la veille, partant tenter une nouvelle fois sa chance sur Thassa la Luisante.

— « Ses mensurations correspondent exactement à celles de l'esclave, » dit le garde. Il montra l'instrument de mesure souple, gradué en horts, qu'il avait appliqué quelques instants plus tôt au corps de la femme.

Le Praetor hocha la tête. C'était une excellente preuve. La hauteur, les chevilles, les poignets, le cou, les hanches, la taille et le buste de la femme avaient été mesurés. On l'avait même pesée.

Le Praetor regarda la femme. Il la montra.

— « Kajira ? » demanda-t-il. « Kajira ? »

Elle secoua énergiquement la tête. C'était au moins un mot goréen qu'elle comprenait. Elle niait être une esclave.

Le Praetor adressa un signe discret à un garde.

— « Laisse ! » dit l'homme soudainement, durement, en goréen, derrière la femme.

Elle sursauta, surprise, et poussa un cri de frayeur, mais elle ne leva pas automatiquement la tête,

la tournant sur la gauche, et les muscles de ses bras ne tirèrent pas ses poignets dans son dos, comme pour attendre les menottes.

« Nadu ! » fit sèchement le garde. Mais, involontairement, la femme ne tomba pas à genoux.

— « J'ai les documents d'esclave qui la concernent, » dit Ulafi, « apportés avec elle, ce matin, par l'employé de Vart. »

Il les donna au Praetor.

« Elle ne réagit pas en esclave parce qu'elle n'a pas encore appris son asservissement, » expliqua Ulafi. « Elle n'a pas encore appris le collier et le fouet. »

Le Praetor examina les papiers. À Ar, on prend souvent les empreintes digitales des esclaves. Les empreintes font partie des documents.

— « Quelqu'un sait-il si cette esclave appartient à Ulafi ? » demanda le Praetor.

Je ne voulais pas parler, car cela aurait trahi ma présence à la vente. Je préférais que cela reste secret.

Les quatre femelles d'urt, avec qui la barbare blonde ramassait des ordures dans le canal, se tenaient à quelque distance.

« Il aurait fallu la marquer, » releva le Praetor. « Il aurait fallu lui mettre un collier. »

— « J'ai un collier, » dit Ulafi, montrant un collier métallique. C'était un collier de transport. Dessus, il y avait cinq palmes ainsi que l'emblème de Schendi : les Menottes et le Cimeterre. La femme qui le porterait ferait manifestement partie de la cargaison d'Ulafi.

« Je souhaite partir avec la marée, » précisa Ulafi. « Dans moins d'une demi-ahn, elle sera haute. »

— « Je suis désolé, » dit le Praetor.

— « A-t-on demandé à Vart de venir, » demanda Ulafi, « afin qu'il puisse confirmer mes dires ? »

— « On est parti le chercher, » confirma le Praetor.

À une centaine de mètres de là, dans l'atelier d'un Forgeron, j'entendis une femme hurler. Je connaissais ce cri. Une femme avait été marquée au fer rouge. Celle qui avait été Dame Sasi, petite femelle d'urt complice de Turgus de Port Kar, avait été marquée.

« Malheureusement, je pense que nous devons libérer cette femme, » dit le Praetor, regardant la barbare. « C'est dommage, car elle est jolie. »

— « Vois si elle est chaude comme une esclave, » suggéra un homme.

— « Ce n'est pas convenable, » répondit le Praetor, « si elle est libre. »

— « Oblige-la à se tortiller, » insista l'homme. « Vois si elle a la chaleur des esclaves. »

— « Non, » répondit le Praetor.

Le Praetor regarda la femme. Il dévisagea Ulafi.

« Malheureusement, » reprit-il, « je dois ordonner sa libération. »

— « Non ! » s'écria Ulafi.

— « Attends ! » dit un homme. « Voici Vart. »

La femme se tassa sur elle-même, pitoyablement, les mains liées dans le dos, la laisse au cou, devant Vart qui s'était frayé un chemin dans la foule.

— « Connais-tu cette femme ? » demanda le Praetor à Vart.

— « Bien sûr, » répondit Vart. « C'est une esclave vendue hier soir à ce Capitaine. » Il montra Ulafi de Schendi. « Il l'a payée un tarsk en argent. »

Le Praetor adressa un signe de tête au garde. Il jeta la femme à genoux. Elle était en présence d'hommes libres. Avec la laisse, il lui tira la tête en arrière, lui attachant les chevilles avec ; la lanière de cuir, entre son cou et ses chevilles, qui étaient à présent croisées et attachées, était courte et tendue. Ses haillons marron, qui avaient appartenu à la femelle d'urt, volés à celle qui s'était nommée Sasi, lui furent arrachés. Elle resta alors à genoux, nue, dans une des nombreuses positions goréennes de soumission.

— « L’esclave est attribuée à Ulafi de Schendi, » décida le Praetor.

Les spectateurs manifestèrent leur joie et applaudirent à la manière goréenne, se frappant l’épaule gauche avec le poing droit.

— « Merci, Praetor, » dit Ulafi, reprenant les documents que lui rendit le magistrat.

— « Esclave ! Esclave ! » cria la femme qui commandait les femelles d’urt à la femme attachée.

— « Esclave ! Esclave ! » crièrent les autres.

— « Et dire que nous t’avons laissée ramasser des ordures avec nous alors que tu n’étais qu’une esclave ! » cria celle qui commandait les autres.

Puis les femelles d’urt, qui m’avaient accompagné au bureau du Praetor, se jetèrent sur l’esclave attachée, lui donnant des coups de pied et la frappant avec leurs cordes.

Elle pleura, battue.

« Esclave ! Esclave ! » criaient-elles.

« Reculez ! » cria le Praetor, furieux. « Reculez, sinon je vous passe le collier ! »

Les femmes reculèrent, effrayées. Mais elles continuèrent de foudroyer l’esclave du regard.

La femme blonde tenta de se faire toute petite et de paraître encore plus soumise, de peur d’être à nouveau battue. Elle sanglotait. Elle avait pu se faire une idée de ce que ressentaient les femmes libres vis-à-vis des esclaves, ce qu’elle était.

« Capitaine Ulafi, » dit le Praetor.

— « Oui, Praetor ? » dit Ulafi.

— « Fais-la marquer avant de quitter le port, » fit-il.

— « Oui, Praetor, » répondit Ulafi. Il se tourna vers son premier officier. « Préparons-nous à quitter le port, » dit-il. « Nous avons vingt ehns. »

— « Oui, Capitaine, » répondit l’homme.

— « Va chercher un carcan de chevilles ! » ordonna Ulafi à un garde. On en apporta un. « Mettez-le-lui ! » ajouta Ulafi.

Le garde retira la laisse qu’elle portait au cou, lui déliant également les chevilles. Il lui détacha également les mains. La soulevant, il approcha ses chevilles du carcan ; un autre garde plaça les chevilles dans les demi-cercles de la partie inférieure, puis ferma le carcan, avec ses demi-cercles correspondants, dessus. Il fixa le carcan, qui comportait une charnière dans sa partie gauche, avec un boulon métallique et une chaîne passant dans les anneaux des parties supérieures et inférieures.

Le garde qui l’avait soutenue la lâcha alors. Elle poussa un petit cri. Le poids de la partie supérieure de son corps reposait alors sur les paumes de ses mains, ses bras étant raides. Ses chevilles étaient prisonnières du carcan. Cela participait au soutien de son corps. Ses pieds étaient petits et jolis. Elle regarda désespérément autour d’elle.

« Apportez le cimenterre de discipline ! » ordonna Ulafi. Il fut apporté par un garde. Ulafi montra la lourde lame à la femme. Elle la regarda avec horreur.

« Tu n’aurais pas dû fuir, Petite Esclave Blanche, » dit-il.

— « Non ! Non ! » cria-t-elle en anglais.

Il alla derrière elle et, doucement, afin de ne pas la couper, posa la lame sur ses chevilles.

« Non, non ! » cria-t-elle. « Je vous en prie, non. Je vous en prie, non. Je serai gentille ! Je serai gentille ! » Elle tenta de tourner la tête pour regarder derrière elle. « Je ne m’échapperai plus ! » cria-t-elle. « Je vous en prie, je vous en prie, » gémit-elle, « ne me coupez pas les pieds ! »

Ulafi rendit le cimenterre au garde. Puis il alla près de la tête de la femme, sortant une dague de sous sa ceinture.

Elle tremblait pitoyablement.

Ulafi montra le bureau du Praetor. Puis il la regarda.

— « Kajira ? » demanda-t-il.

La femme avait menti, devant le bureau du Praetor. Elle avait refusé de reconnaître qu'elle était une esclave.

Elle leva la tête vers le bureau du Praetor.

— « Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi ! » supplia-t-elle.

— « Kajira ? » s'enquit Ulafi.

— « Oui, oui, » sanglota-t-elle. Puis, soudain, elle cria : « La Kajira ! La Kajira ! » Ces deux mots faisaient partie du peu de goréen qu'elle connaissait. « Je suis une esclave. »

Ulafi, avec sa dague, mais sans la couper, posa la lame d'abord derrière son oreille gauche, puis sur son nez et, enfin, derrière son oreille droite.

« Ne me faites pas de mal, » supplia-t-elle. « Je regrette d'avoir menti. Pardonnez-moi ! Pardonnez-moi ! La Kajira. La Kajira. »

Ulafi se releva, glissant à nouveau la dague sous sa ceinture. La femme avait à présent compris qu'on pouvait lui couper les pieds pour avoir tenté de fuir, qu'on pouvait lui couper les oreilles et le nez pour avoir menti. C'était toujours une femme ignorante, bien entendu, mais elle savait à présent un peu mieux ce que signifie la condition d'esclave sur Gor.

« Retirez le carcan, » dit Ulafi. Le carcan fut ouvert et la femme s'effondra, tremblante, sur le quai.

« Liez-lui les mains et attachez-la à un anneau d'amarrage ! » ordonna Ulafi à son officier en second et à deux marins, l'un d'entre eux étant celui qui m'avait dépassé en courant, sur le chemin du Canal de Ceinture, alors que je me rendais au Quai de l'Urt Rouge. « Ensuite, fouettez-la, » ajouta Ulafi. « Après, conduisez-la dans l'atelier du Forgeron. Je vous y attendrai. Apportez également un poteau et une cage dans l'atelier. »

— « Oui, Capitaine, » répondit l'officier en second.

— « Viens avec moi, si tu veux, » me dit Ulafi.

Je le suivis dans l'atelier du Forgeron. Devant l'atelier, nue, en larmes, enchaînée par le cou à un anneau, récemment marquée, se trouvait la femme qui avait été Dame Sasi, de Port Kar. Un garde se tenait près d'elle. Si elle n'était pas rapidement vendue le prix de sa marque, elle serait conduite aux ventes publiques, sur de larges marches situées à l'endroit où le Canal Central débouche dans la mer. C'était une esclave bon marché, mais elle était jolie. À mon avis, elle n'aurait pas dû essayer d'ennuyer les citoyens honnêtes. Quand elle me vit, elle essaya de se cacher et se tassa sur elle-même. Je souris. Ne savait-elle pas qu'elle était marquée au fer rouge ?

« Fais chauffer un fer, » dit Ulafi au Forgeron, individu frappée parce que sa réaction n'était pas assez prompte.

— « Tal, » me dit l'homme.

— « Tal, » répondis-je.

— « Nous avons toujours un fer au feu, » dit le Forgeron. Cependant il se tourna vers son apprenti, garçon d'une douzaine d'années. « Attise les braises ! » ordonna-t-il. Le garçon manœuvra les soufflets, projetant de l'air dans la forge conique. Les manches de six fers, dont les parties inférieures disparaissaient dans les braises, étaient visibles.

Je regardai par la porte de la forge. J'aperçus la femme, à une centaine de mètres, les poignets croisés et attachés devant elle, attachée à un gros anneau d'amarrage. Elle était à genoux. Le premier coup de fouet l'atteignit. Elle hurla. Puis il lui devint impossible de crier et elle se tortilla, le souffle coupé, sur le ventre, les flancs et le dos, sous l'effet des coups de fouet. Je crois qu'elle ignorait, auparavant, ce que signifiait véritablement le fouet. Des hommes passèrent près d'elle, vaquant à leurs occupations. Il n'est pas rare, sur Gor, d'assister à la punition d'une esclave.

« J'ai cinq marques, » proposa le Forgeron, « la marque Kajira ordinaire, le Dina, la Palme, la marque de Treve, la marque de Port Kar. »

— « Nous devons marquer une femme ordinaire, » répondit Ulafi. « Ce sera la marque Kajira ordinaire. »

La femme avait été détachée. Apparemment, elle ne pouvait pas marcher. Un marin l'avait jetée sur son épaule et se dirigeait vers l'atelier. Elle était en état de choc. Je crois qu'elle n'avait pas compris ce que le fouet pouvait lui faire.

Pourtant, la correction avait été légère et brève. À mon avis, elle n'avait pas été frappée plus de quinze fois.

Je crois que l'objectif du fait qu'elle ait été fouettée consistait simplement à lui montrer ce que pouvait faire le fouet. Une femme qui connaît le fouet fait tout son possible pour être agréable à son maître.

Les voiles latines du navire d'Ulafi furent détachées, sur les vergues.

Des hommes prirent position près des amarres.

Deux marins, derrière l'officier en second, portaient une cage d'esclave. Elle était suspendue à un poteau posé sur leurs épaules.

La femme fut poussée dans l'atelier et installée près du chevalet de marquage, qui fut refermé sur elle, la maintenant debout. Le Forgeron plaça ensuite ses poignets, derrière elle, dans les menottes réglables prévues à cet effet et fixées sur une barre verticale. Elle grimaça.

Ses pieds furent ensuite enchaînés sur une plate-forme métallique rotative.

« Cuisse gauche ou cuisse droite ? » s'enquit-il.

— « Cuisse gauche, » répondit Ulafi. Les esclaves sont généralement marquées sur la cuisse gauche, parfois sur la cuisse droite ou la partie inférieure gauche de l'abdomen.

Le Forgeron fit pivoter l'appareil. La cuisse gauche de la femme se trouva en face de nous. C'était une cuisse excellente. Elle porterait parfaitement la marque. Le Forgeron, alors, grâce à une roue, fixa l'appareil en place afin qu'il ne puisse plus tourner.

Je regardai les yeux de la femme. Elle ne comprenait pas ce qu'on lui faisait.

Le Forgeron sortit un fer et le regarda.

« Bientôt, » dit-il, le remettant dans la forge.

Je me tournai vers la femme. Elle avait tenté de fuir. Elle avait menti au bureau du Praetor. Pourtant, on ne lui avait pas coupé les pieds. On ne l'avait pas privée des oreilles et du nez. Elle avait bénéficié d'une clémence incroyable. Elle avait seulement été fouettée. Ses transgressions, bien entendu, n'avaient été que des premiers délits, et ce n'était qu'une barbare ignorante. Je crois que désormais, toutefois, elle avait clairement compris que les Goréens ne sont pas permissifs et que de nouveaux délits, sur ce plan, ne seraient pas acceptés avec un tel laxisme.

« Elle est en état de choc, ou partiellement en état de choc, » dis-je.

— « Oui, » répondit le Forgeron. « Il faudrait qu'elle puisse sentir la marque. »

Il prit la femme par les cheveux et, cruellement, lui secoua la tête ; puis il la gifla, brutalement, deux fois. Elle gémit.

— « Puis-je ? » demandai-je. Je montrai un seau d'eau qui servait à tremper le métal.

Je jetai l'eau glacée sur la femme qui, tremblant et hoquetant, se tassa sur elle-même.

Elle me regarda avec frayeur. Mais son regard était redevenu clair. Elle se tortilla, grimaçant. Elle devait à présent sentir la douleur des coups de fouet qu'elle avait reçus. Elle sanglotait. Mais elle n'était plus ni insensible ni en état de choc. C'était à présent une esclave tout à fait consciente, prête à recevoir la marque.

« Le fer est prêt, » annonça le Forgeron. C'était un beau fer, chauffé à blanc.

Ulafi lança un tarsk en cuivre au Forgeron.

— « Mon ami, » dit Ulafi en me montrant, « utilisera le fer. »

Je le regardai. Il sourit.

« Tu es Forgeron, n'est-ce pas ? » fit-il.

— « Peut-être, » répondis-je avec un sourire. Il m'avait dit, un peu plus tôt, que je n'étais pas un Forgeron.

— « Nous sommes prêts à partir, » annonça le premier officier d'Ulafi, qui était venu au rapport.

— « Bien, » dit Ulafi.

J'enfilai des gants en cuir et pris le fer à marquer, que le Forgeron me céda joyeusement. Il supposait, en raison de mon costume, que j'appartenais à la même caste que lui.

Ulafi me regarda, épiait mes gestes.

Je montrai le fer à la femme, afin qu'elle puisse bien le voir. Elle se tassa sur elle-même.

— « Non, non, » gémit-elle. « Je vous en prie, ne me touchez pas avec cela. »

En général, on montre le fer à la femme, afin qu'elle comprenne sa puissance, sa chaleur et sa signification.

« Non, je vous en prie ! » cria-t-elle.

Je la dévisageai. Je ne pensais pas qu'elle soit un agent des Kurii. Je ne voyais en elle qu'une belle femme, digne d'être marquée au fer rouge.

Elle essaya en vain de se débattre. Elle pouvait bouger les mains, le torse, mais ses cuisses étaient parfaitement immobilisées. Elles attendraient le baiser du fer.

« Non, je vous en prie, » gémit-elle.

Ensuite, je la marquai.

« Excellente marque, » apprécia Ulafi.

Tandis qu'elle sanglotait et hurlait, le Forgeron lui détacha les poignets. Ulafi lui passa immédiatement les menottes, lui attachant les mains dans le dos, afin qu'elle ne griffe pas la marque. Le Forgeron lui libéra ensuite les cuisses et elle tomba à genoux. Il ouvrit les anneaux qui lui attachaient les chevilles sur le plateau métallique. Ulafi, ensuite, lui baissant la tête, lui passa le lourd collier de transport au cou, le refermant sur sa nuque. Il y avait cinq palmes, dessus, et l'emblème de Schendi : les Menottes et le Cimeterre.

« Mettez-la dans la cage et chargez-la ! » ordonna Ulafi.

La femme fut jetée dans la cage, qui fut ensuite fermée à clé. Elle s'agenouilla, en larmes, dans la cage. Les marins, au moyen du poteau, soulevèrent ensuite la cage dans laquelle elle était à genoux. Je la regardai. Je vis dans ses yeux qu'elle commençait de comprendre ce que signifiait la condition d'esclave.

On l'emporta jusqu'au navire.

Je ne pensais pas qu'elle s'échapperait. Je me dis que, désormais, elle pourrait m'aider à localiser Shaba, géographe d'Anango, explorateur équatorial. Dans mon sac, il y avait des billets rédigés à son ordre et adressés à des banquiers de Schendi. Dans mon sac, il y avait également le faux anneau qui avait été confié à la femme.

« Je te suis reconnaissant d'avoir arrêté l'esclave, » me dit Ulafi.

— « Ce n'est rien, » répondis-je.

— « Tu l'as aussi magnifiquement marquée, » ajouta-t-il. « De toute évidence, avec le temps, elle deviendra fière de cette marque. »

Je haussai les épaules.

— « Capitaine, » dis-je.

— « Oui ? » dit-il.

— « Je suis toujours décidé à gagner Schendi, » expliquai-je.

Il sourit.

— « Sois le bienvenu à notre bord, » dit-il.

— « Merci, » répondis-je.

— « Cela te coûtera un tarsk en argent, » ajouta-t-il.

— « Oh ? » fis-je.

Il haussa les épaules.

— « Je suis commerçant, » expliqua-t-il.

Je lui donnai un tarsk en argent et, pivotant sur lui-même, il prit la direction du navire.

— « Je te souhaite tout le bien, » dis-je au Forgeron.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondit-il. Je fus heureux d'avoir déjà marqué des femmes.

Je me demandai ce que savait Ulafi.

Puis je quittai l'atelier du Forgeron.

Dehors, je vis un garde détacher la femme qui s'était appelée Dame Sasi. Ses mains étaient à présent attachées devant son corps et elle avait déjà une laisse au cou.

« Tu ne l'as pas vendue ? » demandai-je.

— « Qui voudrait d'une femelle d'urt ? » demanda-t-il. « Je vais la conduire au Marché public. »

Me regardant, la jolie petite femme brune se tassa sur elle-même.

— « Combien en veux-tu ? » m'enquis-je.

— « Son marquage a coûté un tarsk en cuivre, » dit-il.

Je la regardai. Elle me regarda, trembla, secoua négativement la tête.

Je lançai un tarsk en cuivre au garde.

« Elle t'appartient, » dit-il.

Je pris la laisse qu'elle portait au cou et lui détachai les mains.

« Soumets-toi ! » lui ordonnai-je.

Elle s'agenouilla devant moi, assise sur les talons, les bras tendus, la tête baissée, entre les bras, les poignets croisés, comme lorsqu'on doit les attacher.

— « Je me soumets à toi, Maître, » dit-elle.

Je lui attachai les mains ; puis elle baissa ses poignets attachés ; je lui levai la tête. Je lui montrai un collier ouvert, sorti de mon sac. J'en avais préparé un.

— « Sais-tu lire ? » lui demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Il est écrit, » dis-je, « J'appartiens à Tal de Teletus. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Puis je lui mis le collier. J'avais pensé qu'une femme, probablement achetée à Schendi, aurait constitué une addition utile à mon déguisement, permettant d'établir et de confirmer ma fausse identité de Forgeron originaire de l'Ile de Teletus. La petite femme qui portait à présent mon collier, toutefois, conviendrait parfaitement. Il n'y avait aucune raison particulière d'attendre Schendi pour acheter une femme. En outre, le collier qu'elle portait parviendrait peut-être à convaincre Ulafi, qui me paraissait intelligent et méfiant, que, quelle que soit mon identité, j'étais honnête et franc. Je voyageais avec une femme portant un collier à mon nom.

« A-t-elle des papiers ? » demandai-je au garde.

— « Non, » répondit le garde. Les esclaves goréennes n'ont généralement pas de papiers. La marque et le collier sont considérés comme suffisants.

Je fis lever la petite esclave et montrai le *Palmier de Schendi*.

— « Vois-tu ce navire ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Cours à bord aussi vite que tu pourras, » ordonnai-je, « et demande à l'équipage de te mettre en cage ! »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle partit en courant, en larmes, vers le navire.

Ensuite, je pris mon sac sur l'épaule et la suivis. Dès que j'eus franchi la passerelle, elle fut

retraitée. Le bastingage fut fermé et fixé.

Un marin jeta la petite esclave brune dans une petite cage, puis ferma le cadenas. Elle était près d'une autre cage, qui contenait la barbare blonde. La femme brune la regarda avec stupéfaction.

« Toi ! » dit-elle. La blonde se tassa sur elle-même, dans la cage. « Kajira ! » cracha la brune avec colère. C'était la blonde qui lui avait pris ses vêtements, tandis qu'elle était attachée avec Turgus de Port Kar, en attendant l'arrivée des gardes qui les conduiraient devant le Praetor. Les yeux de la blonde s'emplirent de larmes. Elle tira sur les menottes qui lui immobilisaient les mains dans le dos. Puis elle foudroya la brune du regard.

« Kajira ! » lui dit-elle avec colère.

Les amarres furent larguées.

Les marins de bâbord, avec trois gaffes, éloignèrent le *Palmier de Schendi* du quai. Les voiles tombèrent des longues vergues inclinées.

Les deux timoniers étaient à leurs gouvernails.

Le premier officier dirigeait l'équipage. Le capitaine, Ulafi de Schendi, se tenait sur le château arrière.

« Prêts ! » cria l'officier en second.

Dix marins, d'un côté, sortirent les rames.

« Ramez ! » cria l'officier en second, faisant office de Maître de Nage.

Les longues rames plongèrent dans Thassa et remontèrent, dégoulinantes. Le navire prit lentement la direction de la haute mer. Une brise venue de l'est, de Port Kar, gonfla les voiles.

« Rentrez les rames ! » cria l'officier en second.

Les timoniers guidèrent le navire sur la gauche d'une ligne de bouées blanches et rouges.

Je regardai s'éloigner les bâtiments bas de Port Kar. Le ciel était très bleu.

J'allai près de la cage contenant la femme que j'avais achetée. Elle me regarda. Ses poignets étaient toujours attachés.

« Je n'ai pas de nom, » dit-elle. C'était vrai. Elle était aussi dépourvue de nom qu'un tabuk ou un verr. Je l'avais achetée. Je ne lui avais pas encore donné de nom.

— « Tu t'appelles Sasi, » dis-je, lui donnant un nom.

— « Oui, Maître, » dit-elle, baissant la tête. Elle porterait son ancien nom mais, conformément à ma volonté, ce serait désormais un nom d'esclave.

L'officier en second, à présent déchargé de sa tâche de Maître de Nage, s'immobilisa près de moi. Il montra Sasi.

« Il y a un supplément, » annonça-t-il, « pour le logement et la nourriture du bétail. Cela te coûtera un tarsk en cuivre de plus. »

— « Bien sûr, » répondis-je. Je sortis un tarsk en cuivre de ma bourse et le lui donnai. Il pivota sur lui-même et s'en alla.

Je regardai l'autre cage et la barbare blonde, qui avait été un agent des Kurii, à genoux, nue, les mains attachées dans le dos. Elle baissa la tête. Je regardai la marque, fraîche, sur sa cuisse. Elle était petite, précise, profonde, propre, dure et sévère ; c'était une jolie marque indubitable et nette ; sa cuisse, à présent, indiquait clairement ce qu'elle était : une esclave goréenne.

Ulafi, Marchand et Capitaine, se tenait sur le pont du château arrière.

J'étais debout près du bastingage. Les voiles claquaient dans le vent, au-dessus de ma tête. Les mâts et les poutres du navire craquaient. Je respirai la fraîcheur acérée de Thassa la Luisante, la Mer. J'entendais ses eaux lécher les planches. Un marin se mit à chanter un air de Schendi qui fut repris par les autres.

Je regardai Port Kar disparaître au loin.

NOUS GAGNONS SCHENDI

« LESHA ! » dit sèchement l'officier en second à la femme blonde.

Elle pivota sur elle-même, lui tournant le dos, et leva le menton, tournant la tête sur la gauche, plaçant les poignets derrière elle, comme pour les offrir aux menottes.

« Nadu ! » dit-il sèchement.

Elle se retourna rapidement, lui faisant face, et tomba à genoux. Elle s'assit sur les talons, le dos droit, les mains sur les cuisses, la tête levée et les genoux écartés.

C'était la position de l'Esclave de Plaisir.

« Sula, Kajira ! » dit l'homme.

Elle tendit les jambes et s'allongea sur le dos, les mains contre les flancs, paumes vers le haut, les jambes ouvertes.

« Bara, Kajira ! » dit-il.

Elle roula rapidement sur le ventre, plaçant les poignets dans le dos, croisés, et croisant les chevilles, prête à être attachée.

« Elle est jolie, » dit Ulafi, tournant ensuite le dos.

— « Oui, » reconnus-je.

« Sula ! » dit l'homme. « Bara ! Nadu ! Lesha ! Bara ! Sula ! Nadu ! »

La femme hoquetait. Ses yeux étaient pleins de larmes quand elle s'agenouilla sur le pont. À un moment donné, elle avait été frappée, le passage d'une position à l'autre n'étant pas assez élégant. Une autre fois, elle avait été frappée parce que sa réaction n'était pas assez prompte.

Le trajet jusqu'à Schendi est long, et prend plusieurs jours, même par bon vent, ce qui était notre cas.

« Crois-tu qu'elle fera une bonne esclave ? » demanda Sasi qui, debout près de moi, mangeait un larma.

— « Peut-être, avec le temps, » répondis-je. « Comment progressent ses leçons de goréen ? »

Elle haussa les épaules.

— « Je fais ce que je peux, » répondit-elle. « Les barbares sont tellement stupides ! »

J'avais ordonné à Sasi, à la demande d'Ulafi, de consacrer plusieurs heures par jour à apprendre le goréen à la femme blonde. Cela plaisait à Sasi qui, armée d'une lanière de cuir, la frappait quand elle se trompait. Après une bonne leçon, Ulafi lui jetait quelquefois, lorsqu'il y pensait, un morceau de gâteau ou une friandise qu'elle recevait avec reconnaissance. Elle s'agenouillait alors devant Ulafi et lui embrassait les pieds, serrant le morceau de gâteau.

« Merci, Maître, » disait-elle.

Elle s'agenouillait ensuite devant Sasi, son professeur, et lui offrait le morceau de gâteau ou la

friandise, qu'elle acceptait, en prenant l'essentiel et lui en rendant le reste.

« Merci, Maîtresse, » disait-elle, car Sasi était Première Fille. Ensuite, elle rentrait dans sa cage, où elle était enfermée. Elle s'y couchait, ramassée sur elle-même, comme une jolie esclave impuissante et s'efforçait de faire durer le morceau de gâteau aussi longtemps que possible.

Lorsqu'il y a plusieurs esclaves, dans une boutique, une Demeure ou le Jardin de Plaisir d'un homme riche, il est fréquent que le maître, ou les maîtres, nomment une « Première Fille ». Son autorité sur les autres femmes est alors celle d'un maître. Cela a pour effet de réduire les discussions. La Première Fille est en général, mais pas toujours, la favorite du maître. Le plus souvent, toutes les esclaves veulent devenir Première Fille. Les Premières Filles sont souvent jolies et cruelles mais, en général, elles s'efforcent de diriger avec intelligence et équité. Elles savent qu'une autre femme, sur un simple caprice du maître, peut devenir Première Fille et qu'elles seront alors soumises à son pouvoir absolu. Dans ma Demeure, je nommais successivement toutes mes esclaves goréennes au poste de Première Fille. Je n'avais jamais nommé une femme de la Terre Première Fille. Il doit en être ainsi. Elles doivent être les esclaves des esclaves.

Je regardai la femme de la Terre, qui était à genoux sur le pont, l'officier en second l'ayant laissée là. Elle ne bougeait pas un muscle. Elle était bien dressée.

— « Je la hais, » dit Sasi.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Elle est tellement stupide et lente ! »

— « C'est difficile, pour elle, » lui remontrai-je. « N'oublie pas que ce n'est qu'une barbare. »

— « Elle est stupide, » déclara Sasi.

— « Je ne crois pas qu'elle soit stupide, » fis-je.

— « Elle est lente, » affirma Sasi.

— « Elle apprend, » dis-je.

— « Ce sera toujours une esclave pitoyable et maladroite, » insista Sasi.

— « Peut-être, » fis-je. « Je ne sais pas. » Franchement je ne croyais pas que ce soit, même en l'état actuel des choses, une esclave pitoyable et maladroite. Il me semblait qu'elle apprenait rapidement. J'étais convaincu que, avec le temps et, surtout, une fois sexuellement dominée, elle se révélerait superbe.

— « Vas-tu me dresser un peu, ce soir, Maître ? » demanda Sasi.

— « Peut-être, » répondis-je.

Je lui avais déjà fait franchir les limites de la chaleur d'une femme libre.

Parfois, la nuit, je la tirais hors de la cage, dont on m'avait donné la clé, l'utilisais, puis la remettais dans la cage.

Au bout de trois ou quatre jours, elle avait commencé à aimer le collier. C'est une transition assez intéressante, chez la femme.

Je regardai la femme blonde, agenouillée en position d'Esclave de Plaisir.

Sasi mordit dans son larma.

Les deux premiers jours, la femme blonde n'avait pas pu manger. Elle avait reculé, horrifiée, devant la bouillie de farine et de poisson, nourriture convenant aux esclaves, qui avait été glissée dans sa cage. Elle m'avait regardé. Comparativement, les ordures de Port Kar étaient de la *haute cuisine*. Mais, le troisième jour, elle l'avait entièrement mangée, se la fourrant dans la bouche avec les doigts et léchant l'assiette. Souvent, les esclaves n'ont pas le droit d'utiliser des couverts. Constatant que l'assiette était vide, Ulafi avait alors ordonné à l'officier en second de commencer les leçons. Le lendemain, à la demande d'Ulafi, Sasi avait entrepris d'améliorer son goréen.

— « La trouves-tu jolie, Maître ? » demanda Sasi.

— « Oui, » répondis-je. Je la trouvais effectivement jolie. Elle me paraissait plus belle que

lorsque nous avons quitté Port Kar. C'était probablement l'air frais, l'exercice et le fait de se trouver sous la domination absolue des hommes. Le dressage, en outre, y contribuait certainement.

L'officier en second était à présent revenu près de la femme agenouillée et, debout derrière elle, dans un mouvement du fouet à esclave, lui enroula les cinq larges lanières autour du cou. Il réunit ensuite les lanières contre le manche du fouet, son cou étant entouré par elles. Puis, tirant verticalement, il la fit lever.

« Qu'est-ce que tu es ? » demanda-t-il.

— « Une esclave, Maître, » répondit-elle, le cou prisonnier des lanières du fouet.

— « Qu'est-ce qu'une esclave ? » demanda-t-il.

— « Une femme possédée, » répondit-elle.

— « Es-tu une esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, tu es possédée, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Qui te possède ? » demanda-t-il.

— « Ulafi de Schendi, » répondit-elle.

— « Qui te dresse ? » demanda-t-il.

— « Shoka de Schendi, » répondit-elle.

— « As-tu une marque ? »

— « Oui, Maître. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que je suis une esclave. »

— « Portes-tu un collier ? »

— « Oui, Maître. »

— « De quel type de collier s'agit-il ? »

— « D'un collier de transport, Maître. Il montre que je fais partie de la cargaison du *Palmier de Schendi*. »

À mon avis, bien que les réponses soient simples, le goréen de la femme s'était beaucoup amélioré en quelques jours.

— « Quelle est généralement la raison d'être d'un collier ? »

— « Le collier a quatre raisons d'être, Maître, » répondit-elle. « Premièrement, il me désigne visiblement comme esclave, ce que ne peut faire la marque, parfois cachée par les vêtements. Deuxièmement, il me fait prendre conscience de mon asservissement. Troisièmement, il indique mon Maître. Quatrièmement... quatrièmement... »

— « Quatrièmement ? » s'enquit-il.

— « Quatrièmement, » reprit-elle, « il permet de me mettre facilement en laisse. »

Il lui donna un coup de pied car sa réponse avait été longue à venir.

— « Es-tu contente d'être une esclave ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle sanglota. Elle reçut un nouveau coup de pied.

« Oui, Maître ! Oui, Maître ! » s'écria-t-elle.

— « Quel est le premier désir d'une esclave ? » demanda-t-il.

— « Donner du plaisir aux hommes, » répondit-elle.

— « Qu'est-ce que tu es ? » s'enquit-il.

— « Une esclave, » répondit-elle.

— « Quelle est ton premier désir ? » demanda-t-il.

— « Donner du plaisir aux hommes ! » cria-t-elle.

— « Nadu ! » ordonna-t-il, lui libérant le cou.

Elle s'agenouilla rapidement, assise sur les talons, le dos droit, la tête levée, les mains sur les cuisses, les genoux écartés.

Il s'en alla à nouveau et elle resta à genoux. Elle ne bougea pas un muscle.

« Est-elle plus jolie que moi, Maître ? » demanda Sasi.

— « Vos beautés sont tout à fait différentes, » répondis-je. « Je crois que vous êtes toutes les deux très jolies. Je crois que vous serez toutes les deux de magnifiques petites esclaves. »

— « Oh ! » fit Sasi.

Un emploi supplémentaire du collier, bien qu'il ne fasse pas partie de ses quatre raisons d'être normales, est le fait qu'il permette d'attacher les femmes de diverses manières. Par exemple, on peut l'utiliser pour lui attacher les mains devant le cou, sur les côtés ou sur la nuque. On peut l'utiliser, avec une corde ou des chaînes, pour attacher les femmes les unes aux autres. On peut lui lier les pieds au collier et ainsi de suite. Si les pieds sont attachés au collier, le nœud est toujours devant afin que la pression soit exercée sur la nuque de la femme, pas sur sa gorge. L'objectif de cette technique est d'immobiliser la femme, pas de l'étrangler. Les Goréens savent attacher les femmes.

Je regardai la femme blonde à genoux. Comme elle semblait, à première vue, pitoyable, dans son asservissement ! Je supposai que si on lui demandait, en dehors du contexte du dressage, où certaines réponses sont prescrites, si elle était contente d'être esclave, elle l'aurait nié avec véhémence, peut-être avec des larmes. De toute évidence, elle aurait misérablement mendié sa liberté. Néanmoins je me souvins que lorsque son dresseur, Shoka de Schendi, l'avait jetée à ses pieds, lui emprisonnant le cou dans les lanières du fouet, elle était tombée et était restée couchée d'une certaine façon. Je me souvins de la position de ses poignets et de ses paumes, ainsi que de l'expression de ses yeux lorsqu'elle le regardait. Sa hanche était tournée. Ses deux jambes étaient fléchies, mais davantage l'une que l'autre. Ses orteils étaient tendus, ce qui accentuait la courbe de son mollet. Elle n'était pas tombée maladroitement. Elle n'était pas restée maladroitement couchée à ses pieds. Elle était restée couchée, et l'avait regardé, comme une esclave. Elle n'avait pas été dressée à cela. Je ne crois même pas qu'elle en ait été consciente.

— « Est-ce que je te plais ? » demanda Sasi.

— « Oui, » répondis-je, « surtout depuis que tu as pris un bain. »

— « Oh, Maître, » fit-elle.

Je l'avais décrassée, le jour où nous avions quitté Port Kar, à genoux dans un baquet d'eau de mer, avec une brosse généralement utilisée pour nettoyer le pont.

— « De quand datait ton dernier bain ? » m'enquis-je.

— « Une fille m'a poussée dans le Canal du Sud, il y a un an, » répondit-elle.

— « Je vois, » fis-je.

— « Le Maître est-il délicat ? » demanda-t-elle.

— « Pas particulièrement, » répondis-je. « Mais je veux que tu te tiennes, désormais, raisonnablement propre. Tu n'es plus une femme libre. »

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Tu es désormais une esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle savait que les esclaves doivent se préoccuper des questions d'apparence, de santé, de propreté et d'hygiène. Elles ne sont plus libres.

La veille, la femme blonde avait reçu l'autorisation de marcher sur le pont. Je m'étais arrêté près d'elle et elle s'était immédiatement agenouillée, étant en présence d'un homme libre. J'avais lentement fait le tour de sa personne. Elle était très jolie. Je m'étais ensuite immobilisé devant elle, et elle avait soudainement baissé les yeux. Je surpris un mouvement presque imperceptible de ses mains, sur ses cuisses, comme si elle voulait les retourner, exposant les paumes mais, ensuite, elle les appuya fermement sur les cuisses. Je m'accroupis près d'elle. Puis je souris. Je sentis la chaleur des esclaves.

Puis je me levai et vaquai à mes occupations. Je l'aperçus, plus tard, appuyée contre le grand mât. J'allai voir, un peu plus tard, et constatai que ses ongles y avaient laissé des marques.

« Pour ma part, je préfère le dressage des fourrures, » dit Sasi, mordant à nouveau dans le larma.

La femme blonde était toujours à genoux en position d'Esclave de Plaisir. Depuis un moment, son dresseur semblait l'avoir oubliée.

— « C'est simplement parce que tu n'as pas envie d'être fouettée, » répondis-je.

— « C'est possible, » dit-elle en riant. « Maître ? »

— « Oui ? » fis-je.

— « Si je suis bonne, tu ne me fouetteras pas, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Oh, » fit-elle.

Parfois, je faisais dresser Sasi en même temps que la femme blonde mais, le plus souvent, je ne le faisais pas. Ulafi ne s'opposait pas à ce qu'elle partage le dressage de la barbare. En réalité, il avait même proposé qu'il en soit ainsi. Aimablement, il l'avait fait à titre gracieux. En échange, je ne lui faisais pas payer l'enseignement du goréen, que Sasi dispensait à la barbare. Notre arrangement, de ce fait, bien que tacite, était équitable.

Sasi, Goréenne, bien qu'elle ne portât le collier que depuis quelques jours, était déjà très en avance sur la barbare blonde. C'était pour cette raison que je la faisais rarement dresser en même temps que la barbare. Cela n'était pas nécessaire. La barbare avait encore besoin des leçons les plus simples et élémentaires du dressage des esclaves.

Shoka, se souvenant d'elle, était retourné auprès de la barbare blonde. Elle ne s'aperçut pas qu'il était derrière elle.

« Bara ! » cria-t-il. « Sula ! Nadu ! Lesha ! Sula ! Bara ! Nadu ! » Elle obéit immédiatement. Puis elle se retrouva à genoux, comme précédemment.

« Pas mal, » évalua Sasi, mâchonnant un morceau de larma.

— « Oui, » admis-je. Bien que Sasi ait beaucoup d'avance sur la barbare, il me semblait que la barbare blonde, bougeant lentement au début, finirait par la rattraper et peut-être, même, la dépasser. Le potentiel de l'esclave barbare, à mon sens, était exceptionnel.

Shoka, alors, sans avertissement, la frappa avec le fouet. Elle ne changea pas de position, mais hoqueta. Son visage exprima la stupéfaction, son regard devint fou. Elle ne comprenait pas pourquoi elle avait été frappée. On n'a pas besoin d'une raison pour frapper une esclave. Mais, dans un autre sens, dans une situation de dressage, il y avait une raison, à savoir qu'elle était soumise à la discipline et que celle-ci pouvait être appliquée par le maître suivant sa volonté ou son caprice. Elle se crispa. Elle ne savait pas si Shoka, derrière elle, la frapperait encore.

Mais Shoka la prit par les cheveux, la fit lever et, penchée, la conduisit dans la cage. Il la lâcha et elle tomba à quatre pattes, entrant ensuite dans la cage, où elle fut enfermée.

« Puis-je parler, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « Pourquoi ai-je été frappée ? » demanda-t-elle.

— « Embrasse mes pieds ! » ordonna-t-il.

Elle obéit, puis le regarda.

« Cela me faisait envie, » dit-il.

— « Oui, Maître, » fit-elle.

Quelques instants plus tard, elle fut enfermée. Je vis qu'elle le regardait. Puis elle me regarda aussi, et baissa ensuite la tête. Je la vis se coucher sur le flanc dans la cage, les jambes fléchies. La cage était minuscule.

Je regardai par-dessus le bastingage. Il y avait des nuages blancs dans le ciel, qui était très bleu.

Nous arriverions à Schendi, si les vents se maintenaient, dans quatre jours.

« Maître, » dit Sasi.

— « Oui ? » répondis-je. Je me tournai vers elle.

Elle me regarda et sourit.

— « Si je deviens bonne, » demanda-t-elle, « pourrai-je avoir des vêtements ? »

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Je crois que j'aimerais avoir des vêtements, » dit-elle, mordant dans le larma.

— « Cela permettrait de te les arracher, » admis-je.

Elle me regarda avec un sourire.

« Le collier te va bien, Sasi, » dis-je. « Tu pourrais être né avec. »

— « En réalité, c'est le cas, » fit-elle.

— « Je ne comprends pas, » répliquai-je.

— « Je suis une femme, » dit-elle, mastiquant un morceau de fruit.

« Pourquoi vas-tu à Schendi ? » me demanda Ulafi. C'était la fin de la soirée. J'étais debout près du bastingage.

— « Je n'y suis jamais allé, » répondis-je.

— « Tu n'appartiens pas à la Caste des Forgerons, » dit-il.

— « Oh ? » fis-je.

— « Peut-être connais-tu Chungu, » dit-il.

— « Le matelot de quart ? » demandai-je.

— « Exactement, » répondit Ulafi.

— « De vue, » reconnus-je. Je me souvenais très bien de lui. C'était l'homme qui m'avait dépassé sur le chemin du Canal de Ceinture, lorsque je me dirigeais vers le Quai de l'Urt Rouge. Je l'avais revu, ensuite, non loin du bureau du Praetor du quai.

— « Avant que l'alerte générale soit donnée dans Port Kar, concernant la nouvelle de l'évasion d'une esclave, » expliqua Ulafi, « nous avons évidemment effectué nous-mêmes des recherches. Nous espérons la retrouver sans difficulté en quelques minutes, comprends-tu ? »

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Elle était nue et c'est une barbare, » reprit Ulafi. « Où aurait-elle pu aller ? Qu'aurait-elle pu faire ? »

— « Bien entendu, » admis-je.

— « Néanmoins, elle a fait preuve d'intelligence, » releva Ulafi.

— « Oui, » opinai-je. Elle avait volé un vêtement et s'était cachée, sans collier ni marque, parmi les femelles d'urt. J'étais convaincu que c'était une femme extrêmement intelligente. Cette intelligence pouvait désormais être utilisée, puisqu'elle était asservie, pour le plaisir des maîtres.

— « Nous ne voulions pas ennuyer le Praetor, » dit Ulafi.

— « Il est sans doute gênant, pour un habitant de Schendi, et un Capitaine, » estimai-je, « d'attirer l'attention sur le fait qu'il a perdu une femme. »

— « As-tu envie d'être jeté par-dessus bord ? » s'enquit Ulafi.

— « Non, » répondis-je. « Cela ne me plairait pas. »

— « Cela ne serait-il pas gênant pour n'importe qui ? » demanda Ulafi.

— « Bien sûr, » répondis-je. « Pardonne-moi, Capitaine. »

— « Quand nous avons décidé de demander l'aide des gardes et d'interroger les citoyens, » expliqua Ulafi, « nous avons donné l'alerte. Un de mes hommes, Chungu, cherchait la femme à proximité du Canal de Ceinture. Dans cette zone, il vit deux agresseurs, un homme et sa complice, vaincus par un individu portant le costume des Forgerons. En outre, cet acte a été réalisé rapidement,

avec une rapidité que l'on ne s'attend guère à trouver chez un Forgeron. Bientôt, l'homme portant des vêtements de Forgeron disparut. Il avait simplement pris le temps de réveiller la femme, de la violer, puis de l'attacher à l'homme dont elle était la complice. »

— « Oh, » fis-je.

— « Quand l'alerte a été donnée, » reprit Ulafi, « Chungu a regagné le navire. Tu étais l'homme portant des vêtements de Forgeron, » conclut-il.

— « Oui, » reconnus-je.

— « Quand les agresseurs ont été conduits devant le bureau du Praetor, » reprit-il, « on a constaté qu'ils étaient attachés avec des nœuds de capture. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Ces nœuds sont utilisés par les Guerriers, » rappela-t-il.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Pourquoi vas-tu à Schendi ? » demanda Ulafi.

— « Si tu savais que je n'appartenais pas à la Caste des Forgerons, » demandai-je, « pourquoi m'as-tu permis de marquer l'esclave blonde ? »

— « Je voulais voir ce que tu ferais, » répondit-il.

— « Tu as pris le risque d'avoir une femme mal marquée, » lui remontrai-je.

— « La marque était parfaite, » apprécia Ulafi.

— « Ainsi tu vois, » fis-je ressortir, « que j'appartiens véritablement à la Caste des Forgerons. »

— « Non, » répondit Ulafi. « J'ai compris que tu n'appartenais pas à la Caste des Forgerons.

Ainsi, j'ai vu que tu appartiens à la Caste des Guerriers. »

— « Aurais-je dû altérer la marque ? » demandai-je.

— « Cela aurait été dommage, » répondit-il avec un sourire.

— « Exact, » dis-je. « Les hommes aiment les femmes bien marquées. »

— « En outre, » ajouta-t-il, « si la marque avait été mal faite, cela aurait indiqué que tu n'appartenais pas à la Caste des Forgerons. »

— « Ne pourrais-je pas être un Marchand d'Esclaves, ou un de leurs employés ? » demandai-je.

— « Peut-être, » admit Ulafi. « mais cela ne correspondrait pas à la rapidité avec laquelle tu t'es débarrassé des agresseurs, ni aux nœuds de leurs poignets ni, en fait, avec ton allure générale, la façon dont tu marches et t'assieds, dont tu regardes autour de toi, tes yeux et ta manière d'être. »

Je regardai la mer. Les trois lunes étaient hautes. La mer scintillait.

« Était-il important que tu quittes Port Kar comme tu l'as fait ? » s'enquit Ulafi.

— « Je crois, » répondis-je.

— « Pourquoi as-tu décidé d'aller à Schendi ? » demanda-t-il.

— « Ne peut-on pas y faire fortune ? » demandai-je.

— « À Schendi, » répondit Ulafi, « il y a des fortunes et il y a des dangers. »

— « Des dangers ? » demandai-je.

— « Oui, » expliqua Ulafi, « même venant de l'intérieur, de l'Ubarat de Bila Huruma. »

— « Schendi est un port libre, administré par les Marchands, » protestai-je.

— « Nous espérons que cela va continuer, » dit-il.

— « Comme tu l'as deviné, » reconnus-je, « j'appartiens à la Caste des Guerriers. »

Ulafi sourit.

« Peut-être y a-t-il, à Schendi, » repris-je, « des gens prêts à louer mes services. »

— « L'acier se vend toujours bien, » admit Ulafi. Il tourna le dos.

— « Capitaine, » dis-je.

— « Oui ? » répondit-il.

Je montrai la barbare blonde dans sa cage, quelques mètres devant le grand mât. La cage était

arrimée, en quatre points, à quatre taquets fixés sur le pont, afin qu'elle ne bouge pas trop par gros temps. Près d'elle, se trouvait une toile pliée qui servait à la couvrir en cas de pluie. La cage de Sasi était semblable.

Les femmes faisaient leurs besoins pendant la journée, quand elles en recevaient l'ordre.

— « Cette esclave blonde m'intrigue, » dis-je. « Sur le quai, Vart, le Marchand d'Esclaves, a dit qu'il en avait obtenu un tarsk en argent. » Je regardai Ulafi. « De toute évidence une telle femme, d'une beauté moyenne, tendue et crispée, maladroite, sans formation, portant le collier depuis peu et parlant à peine goréen, une barbare, ne vaut, dans le meilleur des cas, que deux ou trois tarsks en cuivre. »

— « Je peux en obtenir deux tarsks en argent, » m'apprit Ulafi.

— « La couleur de ses cheveux est rare, à Schendi ? » m'enquis-je.

— « Ces femmes, et même de meilleures, sont bon marché à Schendi, » répondit-il. « N'oublie pas que Schendi est le port des Marchands d'Esclaves Noirs. »

— « Dans ce cas, comment en obtiendras-tu deux tarsks en argent ? » demandai-je.

— « Elle est sur la liste de recherche, » répondit Ulafi.

— « Je vois, » fis-je. Cela me parut intelligent de la part des agents des Kurii. Ils devaient savoir qu'elle irait de Cos à Schendi. Ce trajet, principalement en raison des activités des pirates de Port Kar, est hasardeux. Il paraissait logique de la rechercher dans les Marchés de Port Kar, si elle était capturée et asservie. Manifestement, des dispositions similaires avaient été prises avec des commerçants de Schendi se rendant à Tyros, peut-être même à Lydius et Scagnar.

« Pourquoi la fais-tu dresser ? » m'enquis-je.

— « C'est une esclave, » répondit Ulafi. « Pourquoi ne serait-elle pas dressée ? »

— « Exact, » fis-je avec un sourire. « Qui est ton client ? » demandai-je.

— « Es-tu prêt à payer un tarsk en cuivre ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Uchafu, » répondit-il. « Un Marchand d'Esclaves de Schendi. »

Je lui donnai un tarsk en cuivre.

— « Uchafu est-il un marchand important ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Ulafi. « En général, il ne met que deux ou trois cents esclaves sur le Marché. »

— « Cela ne te semble-t-il pas étrange, » demandai-je, « qu'Uchafu propose deux tarsks en argent pour une telle femme ? »

— « Effectivement, » admit-il. « De toute évidence, il effectue la transaction pour le compte de quelqu'un d'autre. »

— « Qui ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Ulafi.

— « Je suis prêt à payer un tarsk en argent pour savoir, » précisai-je.

— « Ah, » fit Ulafi. « Je vois que tu n'avais pas tout dit sur ce qui te conduit à Schendi. »

— « Un tarsk en argent, » insistai-je.

— « Je regrette, » répondit Ulafi. « Mais je dois avouer que je ne sais pas. Je suis désolé. »

Je regardai la femme. Elle était couchée dans la cage, sur le flanc, nous tournant le dos.

« Elle est jolie, n'est-ce pas ? » dit Ulafi.

— « Oui, » répondis-je.

Nous regardâmes la femme. Elle était tranquillement couchée. Elle caressait paresseusement, du bout de l'index de la main droite, un des barreaux de la cage. Elle paraissait perdue dans ses pensées.

— « Oui, une jolie esclave, » dit Ulafi.

— « Regarde ! » fis-je.

La femme, très délicatement, leva légèrement la tête et, du bout de la langue, furtivement, toucha

le barreau. Puis, une nouvelle fois, elle le lécha délicatement.

— « Elle commence à comprendre qu'elle est véritablement une esclave, » releva Ulafi.

— « Oui, » opinai-je.

— « Elle commence à apprendre son collier, » ajouta-t-il.

— « Oui, » répétai-je.

La femme se recoucha tranquillement, la tête posée sur le bras gauche, à plat, fléchi, sous elle sur le fond métallique de la cage. Son visage et ses lèvres étaient près du barreau. Les petits doigts de sa main droite touchaient le barreau, près de sa base.

— « As-tu remarqué qu'elle s'est améliorée depuis le début de notre voyage ? » demanda Ulafi.

— « Oui, » répondis-je. « Ses mouvements sont moins crispés. Elle n'est plus aussi maladroite. Elle devient moins inhibée. Elle devient plus belle. » C'était vrai. Elle apprenait son asservissement.

— « Je me demande qui l'a mise sur la liste de recherche, » releva-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « J'aimerais savoir. »

— « Moi aussi, je suis curieux, » dit-il.

Ulafi me quitta. Il gagna le château arrière.

Je me tournai à nouveau vers la mer. Je sentis alors que la femme, Sasi, était près de moi. Elle s'agenouilla légèrement près de moi sur la gauche. Elle baissa la tête. Je sentis sa langue, douce, sur ma cheville. Elle lécha et embrassa ma jambe pendant quelques ehns.

« Puis-je parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle leva la tête vers moi.

— « Je te supplie de me dresser, Maître, » dit-elle.

— « Rampe jusqu'à mes couvertures, près du sac ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. La tête baissée, elle rampa jusqu'à mes couvertures et s'allongea.

La femme blonde était à présent à genoux dans sa cage. Elle serrait les barreaux. Elle me regardait.

Je rejoignis Sasi sur les deux couvertures. Elle y était couchée, en silence, portant mon collier. Mais, dès que je la touchai, elle leva les lèvres vers les miennes, se tortilla et sanglota.

J'étais satisfait. Sa personne marquée au fer rouge m'appartenait.

« Tu apprends bien, Petite Esclave, » appréciai-je.

— « Je t'en prie, ne cesse pas de me toucher, Maître, » supplia-t-elle.

— « Peut-être devrais-je te fouetter, » estimai-je.

— « Non, non, » supplia-t-elle. « Je t'en prie, laisse-moi te donner davantage de plaisir. »

Je souris intérieurement. Bien qu'elle n'ait porté le collier que quelques jours, elle était déjà aussi chaude qu'une esclave.

— « Peut-être es-tu prête pour le premier véritable Orgasme de l'Esclave, » dis-je.

— « Maître ? » fit-elle.

Puis, quelques ehns plus tard, elle se cramponna frénétiquement à moi, ses ongles me griffant les bras.

« C'est impossible ! C'est impossible ! » dit-elle.

— « Dois-je arrêter ? » m'enquis-je.

— « Non, non, » dit-elle avec intensité.

— « Je devrais peut-être m'arrêter, » proposai-je.

— « Ton esclave te supplie de ne pas arrêter, » dit-elle. « Oh, oh, » reprit-elle. « Ça vient. Je sens que ça vient ! »

— « Comment te sens-tu ? » lui demandai-je.

— « Comme une esclave ! Comme une esclave ! » s'écria-t-elle. « Je dois m'abandonner à toi ! » dit-elle. « Je m'abandonne à toi ! » cria-t-elle.

— « Comment ? » m'enquis-je.

— « Comme une esclave ! » cria-t-elle. Elle rejeta la tête en arrière et, frénétiquement, en larmes, sanglotant, hurla la soumission de son asservissement.

Je l'embrassai.

Elle n'avait pas mal réagi. Son corps gagnait en vitalité. Elle était prometteuse, pour une nouvelle esclave. J'étais content.

Elle s'accrocha à moi.

« Je t'en prie, ne me laisse pas, » dit-elle. « Continue de me serrer, même un petit moment. » Elle avait les yeux pleins de larmes. « Je t'en supplie, Maître, » ajouta-t-elle.

— « Très bien, » dis-je.

Je la serrai, l'embrassai, la caressai, la gardant au chaud près de moi.

— « Merci, Maître, » dit-elle. Elle me regarda avec frayeur. « Je ne savais pas que cela pouvait être ainsi, » dit-elle. « Je n'en avais pas la moindre idée. »

Je l'embrassai tendrement.

« Lorsque j'étais libre, » se rappela-t-elle, « parfois, au milieu de la nuit, ou dans mes rêves, il m'arrivait d'imaginer ce que pouvait être la sexualité d'une esclave, mais rien ne me permettait de supposer que cela puisse être ainsi, aussi complet, total et impuissant. »

— « Ce n'était qu'un orgasme d'esclave mineur, » fis-je. C'était le cas.

— « Mineur ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu te moques d'une pauvre esclave, » dit-elle d'une voix plaintive.

— « Non, » répondis-je.

— « Vraiment ? » demanda-t-elle.

— « Vraiment, » répondis-je.

— « Dans ce cas, qu'est-ce qui m'attend ? » souffla-t-elle.

— « L'esclavage, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Elle resta alors couchée près de moi, sur le dos. Elle regardait, esclave, les étoiles et les lunes. Elle toucha son collier. Son corps, au clair des lunes, était blanc sur les couvertures sombres.

« Après avoir ressenti cela, » dit-elle, « comment une femme pourrait-elle être libre ? »

— « Rares sont celles qui en auraient l'occasion, » reconnus-je.

Elle rit. C'était vrai. Les Goréens, dans l'ensemble, n'affranchissent pas les esclaves. L'affranchissement d'une esclave est pratiquement inconnu. Cela se comprend. Elles ne sont pas des femmes libres. Ce sont des propriétés, des valeurs, des esclaves, des trésors. Qui se débarrasse de ses propriétés précieuses, qui renonce à ses trésors ? Si les esclaves avaient moins de valeur, peut-être seraient-elles plus facilement affranchies. Elles sont trop merveilleuses pour qu'on les affranchisse ; et, si elles ne sont pas merveilleuses, on peut les tuer. En outre quel homme, ayant connu la joie et le bonheur d'avoir une femme à ses pieds, aurait envie d'y renoncer pour les embarras et les ennuis d'une femme libre ? Non, les esclaves, dans l'immense majorité des cas, ne sont pas affranchies. Elles portent un collier ou un autre. Telle est la volonté des hommes.

— « Je suis possédée, » dit-elle, touchant le collier. « Tu me possèdes. »

— « Oui, » répondis-je.

— « Je ne veux pas être libre, » reprit-elle.

— « Ne crains rien, » répondis-je ; « tu es trop belle pour être libre. »

Elle m'embrassa.

Parfois, lorsqu'une femme est affranchie, pour une raison ou une autre, comme cela arrive en de rares occasions, elle devient, après la grande joie du début, nerveuse et, plus tard, misérable. Elle devient souvent désagréable et irritable, conséquences de sa frustration. Souvent, elle passe sa mauvaise humeur sur les autres. Souvent, elle tente de dominer les mâles qui l'entourent, sans doute dans l'espoir de provoquer chez eux une action susceptible de lui rendre sa place et sa nature. Elle a autrefois occupé cette place et ne peut manquer de s'en souvenir. Peut-être aurait-il été préférable qu'elle n'ait jamais connu la nature. Il est difficile, ensuite, de se satisfaire de la politique. L'ignorance, comme toujours, est le meilleur rempart du mythe. Ces femmes, très souvent, finissent par marcher sur les Hauts Ponts, ou fréquenter les zones exposées, parfois même en dehors des murs de la cité. Elles courtisent la capture et le collier. Elles veulent s'agenouiller à nouveau, esclaves, devant un homme libre.

— « J'ai été prise de nombreuses fois, quand j'étais une femelle d'urt, » évoqua-t-elle. « J'ai couché avec les employés des tavernes, dans l'espoir d'obtenir quelques ordures. J'ai été violée par des vagabonds. J'ai donné de nombreuses fois du plaisir à Turgus. Pourtant, je n'ai jamais rien éprouvé de comparable à ce que tu m'as fait. »

— « Dans les trois types d'expérience que tu as mentionnés, » dis-je, « le plus proche de ce que tu as récemment ressenti est arrivé quand tu espérais quelques ordures des employés de taverne. »

Elle me regarda avec émerveillement.

— « Oui, » convint-elle. « Comment as-tu deviné ? »

— « Parce que, dans ce cas-là, tu étais soumise à la domination d'un homme, dépendante de lui pour ta nourriture. Te jetterait-il quelques miettes, ou bien ne le ferait-il pas ? Lui donnerais-tu assez de plaisir pour obtenir quelques ordures ? »

— « Oui, » admit-elle, « c'est la femme en position de soumission et de subordination. »

— « Il est probable que, de temps en temps, ils t'ont ordonné de danser nue devant eux, » estimai-je.

— « Oui, » confirma-t-elle.

— « Que s'est-il passé, ensuite, quand tu as été obligée de le faire ? » demandai-je.

— « Je suis arrivée rapidement à l'orgasme, » répondit-elle.

— « Bien sûr, » dis-je. « Mais tu étais encore libre. Si tu voulais, tu pouvais te passer de manger, ou chercher des ordures ailleurs, ou mendier ou ramasser à manger dans les canaux. »

— « Oui, » dit-elle.

— « Tu vois, » fis-je ressortir, « tu ne dépendais pas totalement d'eux. Tu n'étais pas totalement impuissante. Tu n'étais pas leur esclave. »

— « Me permettras-tu de manger, demain ? » demanda-t-elle soudain avec inquiétude.

— « Peut-être, » répondis-je. « Je prendrai ma décision au matin. »

— « Bien, Maître, » dit-elle.

— « Commences-tu à comprendre ce que je te dis ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Je n'aurais pas pu connaître auparavant les sensations que tu m'as procurées. »

— « Non, » dis-je.

— « Maître, » reprit-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « La chose la plus proche de ce que je viens d'éprouver est arrivée sur le chemin du Canal de Ceinture, quand, homme libre et puissant, tu nous a vaincus, Turgus et moi, avant de m'utiliser pour ton plaisir. »

— « Je m'en souviens, » dis-je. « Je me souviens aussi que tu as bien réagi, considérant que tu étais une femme libre. »

— « Tu m’as traitée comme une esclave, » minaуда-t-elle.

— « J’ai vu l’esclave potentielle qui était en toi, » répondis-je. « Par conséquent, je t’ai traitée comme j’aurais traité une esclave. »

— « C’est pourquoi je n’ai pas pu m’empêcher de réagir comme je l’ai fait, » dit-elle.

— « Et pourtant, » repris-je, « il n’y a pas de comparaison avec ce que tu viens de ressentir. »

— « Non, » dit-elle.

— « C’est parce que tu étais alors une femme libre, » expliquai-je. « Tu n’appartenais pas vraiment aux hommes. »

— « Ce n’est plus le cas, à présent, » dit-elle.

— « Non, » dis-je. « À présent, tu es une esclave. »

— « C’est la différence, » dit-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « L’orgasme était mineur ? » fit-elle préciser.

— « Oui, » répondis-je. « Tout comme tu ne pouvais pas, en tant que femme libre, atteindre les sommets de l’orgasme d’esclave mineur qui t’a récemment été infligé, tu ne peux pas, en tant que nouvelle esclave, connaître les extases dévastatrices et humiliantes avec lesquelles les femmes qui portent le collier depuis longtemps sont familières. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Tu as encore beaucoup à apprendre sur l’esclavage, Petite Sasi, » dis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Mais dans un an ou deux, » repris-je, « je crois que tu seras magnifique. Et, au-delà, ce n’est qu’une question de développement ininterrompu. »

— « Les femmes connaissent-elles l’asservissement total ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Je crois qu’aucune femme ne connaît la totalité de son asservissement. »

— « Je veux être une bonne esclave, » dit-elle.

— « Les hommes y veilleront, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Puis-je, s’il te plaît, Maître, avoir les oreilles percées ? » supplia-t-elle.

— « Aimerais-tu être une esclave aussi dégradée ? » demandai-je. Sur Gor, dans presque toutes les cités, le percement des oreilles est considéré comme la chose la plus humiliante que l’on puisse faire à une femme. En général, on ne fait cela qu’aux Esclaves de Plaisir. Comparativement, mettre un anneau dans le nez d’une femme n’est pas grave. En fait, chez les Tuchuks, une des tribus du Peuple des Chariots, les femmes libres elles-mêmes portent un anneau dans le nez. Ces problèmes sont culturels, bien entendu.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » m’enquis-je.

— « Afin de rester toujours une esclave, » répondit-elle.

— « Je vois, » fis-je. Une femme aux oreilles percées, sur Gor, a tout intérêt à perdre tout espoir de jamais recouvrer la liberté, à supposer qu’elle en ait conservé un. Quel Goréen, face à une femme aux oreilles percées, pourrait voir en elle autre chose qu’une esclave ?

— « Je t’en prie, Maître, » dit-elle.

— « Je le ferai faire à Schendi, » décidai-je. En général, ce sont les Bourreliers qui percent les oreilles. À Schendi, il y a de nombreux Bourreliers, dont l’activité principale est le tannage des peaux de kailiauk provenant de l’intérieur. Ce cuir, ainsi que la corne, sont les principales exportations de Schendi. Le kailiauk est un ruminant trapu, à grosse tête. On trouve généralement les troupeaux dans

les savanes situées au nord et au sud de la forêt équatoriale, mais les troupeaux fréquentent également les forêts. Ces animaux sont courts et volumineux. En général, ils ont des rayures marron et rougeâtres sur le train arrière. Les mâles ont trois cornes qui forment un trident. Les cornes se dressent sur le front. Les mâles font généralement dix mains au garrot, les femelles huit mains. Les mâles pèsent entre quatre cents et cinq cents Pierres goréennes, soit entre huit cents kilos et une tonne et les femelles pèsent entre trois et quatre cents Pierres, soit approximativement entre six et huit cents kilos.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

Elle était tranquillement couchée près de moi, sur les couvertures. Mon sac était à ma droite.

« Vas-tu m'enfermer dans ma cage, ce soir, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Ce soir tu dormiras près de moi. »

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « À mes pieds, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

De nouveaux matelots prirent le quart.

Le vent était doux dans les voiles triangulaires. Bien que la nuit soit tombée, Ulafi ne les avait pas fait rouler sous les vergues. Les ancres légères situées à l'avant et à l'arrière, n'avaient pas été jetées. Nous ne mettrions pas en panne. La mer était calme ; les lunes et les étoiles fournissaient une lumière amplement suffisante. Le *Palmier de Schendi*, malgré la nuit, continuait son chemin vers le sud. Ulafi paraissait pressé d'arriver.

« Je suis contente d'être une femme, » dit Sasi. « Je suis contente d'être une femme. » Elle m'embrassa.

— « Tu es une esclave, » précisai-je.

Elle m'embrassa à nouveau.

— « C'est la même chose, » souffla-t-elle.

Je roulai sur moi-même et la saisis. Presque immédiatement, cette fois, elle arriva à l'Orgasme de l'Esclave. Puis elle me regarda, effrayée, et je touchai le côté de son front, écartant quelques cheveux.

« L'esclave qui est en moi me fait tellement peur, » dit-elle.

— « C'est la femme qui est en toi qui te fait peur, » précisai-je.

— « C'est la même chose, Maître, » souffla-t-elle. « C'est la même chose. »

— « Je suis au courant, » répondis-je.

Elle tendit les lèvres vers les miennes et m'embrassa doucement.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « À mes pieds ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Tremblante, elle alla s'installer à mes pieds.

— « Les genoux sous le menton, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Puis je jetai la deuxième couverture sur elle, la couvrant complètement. Lorsqu'une couverture est ainsi jetée sur une esclave, elle ne doit ni se lever ni parler. Elle doit rester en place, silencieuse, jusqu'à ce que le maître, ou un homme libre, retire la couverture.

Puis je m'allongeai sur ma couverture, les mains sous la tête, regardant les étoiles. Du bout du pied, je sentais la femme. Sa respiration régulière m'indiqua bientôt qu'elle dormait.

C'était la première fois, depuis son asservissement, qu'elle dormait à l'extérieur de la cage.

C'était une excellente petite esclave. J'étais content de l'avoir achetée.

Au bout d'un moment, nerveux, je me levai et marchai sur le pont. Ulafi ne dormait pas. Il était sur le château arrière. Deux timoniers se tenaient en contrebas, sur le pont des gouvernails. Le seul autre matelot debout, à ma connaissance, était la vigie, au sommet du grand mât, une quinzaine de

mètres au-dessus de moi.

Je m'approchai de la cage de la barbare blonde. Elle était, à mon avis, la clé du mystère, cet appareil grâce auquel je pourrais localiser Shaba et le quatrième anneau, un des deux anneaux de dispersion de la lumière restants, dont le secret avait apparemment disparu il y avait bien longtemps avec Prasadak de la Falaise de Karrash, le Kur qui les avait inventés. Le cinquième anneau, selon Samos, était toujours dans les mondes d'acier. Nous pensions qu'on ne prendrait pas le risque de l'envoyer sur Gor ou sur la Terre. Peut-être contribuait-il à maintenir l'ordre dans un monde d'acier. À l'abri de l'invisibilité, un assassin pouvait aller et venir à sa guise. Si nous pouvions nous procurer une nouvelle fois, bien sûr, l'anneau du Tahari, le quatrième anneau, qui avait été amené sur Gor par une faction kur désirant éviter la destruction de la planète, nous pourrions certainement le reproduire dans les Sardar. L'utilisation de ces anneaux, si les Prêtres-Rois l'autorisaient, rendrait toute action des Kurii sur Gor très difficile, sinon impossible. Grâce à eux, il serait possible de pénétrer dans leurs places fortes les plus secrètes. Avec eux, un homme pourrait anéantir une armée entière. J'étais heureux que le quatrième anneau ait été apporté sur Gor. Sans lui, qui me fut donné par un guerrier kur mourant, je ne crois pas que j'aurais pu survivre et empêcher, quelques années auparavant, l'explosion des bombes de la Tour d'Acier, au Tahari, explosion destinée à détruire Gor et les Prêtres-Rois afin d'ouvrir le chemin de la Terre. Mais nous pensions que la faction qui était prête à détruire une planète pour conquérir l'autre ne détenait plus le pouvoir dans les mondes d'acier. Demi-Oreille, Général de Guerre des Kurii, que j'avais rencontré dans le Nord, n'appartenait pas à cette faction. Il paraissait à présent clair que les Kurii réexaminaient les possibilités d'invasion. Ils percevaient la faiblesse des Prêtres-Rois. Pourquoi détruiraient-ils un monde qui, comme un fruit mûr, risquait de tomber entre leurs mains ?

Je regardai la barbare blonde. Je constatai avec surprise qu'elle ne dormait pas. En général, pendant le dressage, les femmes dorment bien. Elles travaillent dur et sont fatiguées. Mais elle ne dormait pas. Elle était à genoux dans la petite cage, serrant les barreaux. Elle était nue ; je voyais le clair des lunes sur sa peau, rayée par les ombres des barreaux, et scintillant sur le collier de transport qu'elle portait au cou. Elle me regardait. Je souris intérieurement. De toute évidence, elle n'avait pas sommeil.

Si elle m'avait appartenu, je l'aurais tirée de la cage et jetée sur le pont.

Elle regarda l'endroit où Sasi reposait, sous la couverture. Elle la regarda pensivement. Puis elle se tourna à nouveau vers moi.

« Je l'ai entendue crier, » dit-elle, presque pour elle-même, en anglais. « Que lui as-tu fait ? »

Elle avait entendu, environ une heure auparavant, le cri de Sasi, poussé dans les affres de l'Orgasme de l'Esclave, indiquant qu'elle s'abandonnait à moi.

« Que lui as-tu fait ? » répéta-t-elle, en anglais. Elle devait sans doute savoir ce que j'avais fait à Sasi, ou s'en douter. Toutes les femmes ne seraient-elles pas dans ce cas ?

— « Quoi ? » demandai-je en goréen. Je m'accroupis près de la cage.

Elle s'éloigna des barreaux.

— « Excuse-moi, » dit-elle, effrayée, en anglais. « En fait, je parlais toute seule. Je ne voulais pas t'ennuyer, Maître. »

— « Quoi ? » m'enquis-je en goréen.

Elle se concentra.

— « Ce n'est rien, Maître, » dit-elle en goréen. « Pardonne-moi, Maître. »

Son goréen était toujours terriblement limité. Je la vis regarder une nouvelle fois Sasi, sous la couverture, puis moi.

Tandis qu'elle était à genoux devant moi, dans la cage, je la vis redresser le dos et les épaules, dégageant ses seins. Comme ils étaient beaux ! Je ne crois pas qu'elle se rendait compte de ce qu'elle

faisait. C'était un acte d'esclave exhibant sa beauté asservie devant un homme libre. Néanmoins, je ne crois pas qu'elle avait conscience de ce qu'elle faisait.

Je regardai ses oreilles. Elles n'étaient pas percées. Je n'avais jamais connu de femme, conduite sur Gor pour servir la cause des Kurii, ayant des oreilles percées. Ce n'était pas un accident, bien entendu. Pour les Goréens, une femme aux oreilles percées est une esclave parmi les esclaves. Je la regardai. Si elle avait été à moi, je lui aurais fait percer les oreilles. Sur Gor, cela aurait suffi pour qu'elle porte toujours le collier.

Elle ouvrit les genoux, légèrement, devant moi, tout en restant agenouillée. Elle le fit sans s'en rendre compte. Comme c'était une esclave naïve, probablement toujours fière de sa liberté !

Certaines femmes de la Terre, bien entendu, amenées sur Gor comme esclaves, jolie viande destinée aux marchés de la chair, ont les oreilles percées. Certaines restent des mois sans comprendre pourquoi elles sont traitées avec une dureté et un mépris qui excèdent nettement ceux auxquels sont soumises leurs sœurs d'asservissement, subissant une prédation plus brutale sous les effets des désirs du maître. Et, pourtant, la réponse est simple. Ce sont des femmes aux oreilles percées. On dit que le percement des oreilles des esclaves, sur Gor, est originaire de Turia. De toute évidence, il y était pratiqué. Après la chute de Turia, la coutume s'est répandue au nord. Elle est à présent relativement fréquente, sur Gor, pour les Esclaves de Plaisir. Les Marchands d'Esclaves ont découvert qu'une esclave aux oreilles percées se vend plus cher.

Je regardai la femme blonde dans les yeux. Elle avait une nouvelle fois regardé Sasi, avant de se tourner vers moi. Sa lèvre inférieure tremblait. Puis elle baissa rapidement la tête.

Je constatai qu'elle aurait voulu, sur les couvertures, à la place de Sasi, être soumise au plaisir du maître. Mais, bien entendu, elle n'était pas prête à le reconnaître. Sasi, esclave, avait servi le plaisir du maître. Elle, esclave, ne l'avait pas fait. Sasi avait été appelée sur les couvertures ; elle était restée dans sa cage.

Ulafi ne l'avait pas jetée à son équipage. Il l'avait achetée pour quelqu'un d'autre. Elle devait être livrée intacte à son acheteur de Schendi, qui l'avait inscrite sur sa liste de commande.

Elle leva la tête et nos regards se rencontrèrent. Je vis sa petite main droite trembler. Elle se souleva timidement au-dessus de la cuisse. Elle avait envie de tendre la main à travers les barreaux et de me toucher. Puis, rapidement, elle reposa la main.

Elle baissa la tête.

Je me dis que celui qui la posséderait serait un homme heureux. Son potentiel, sur le plan de l'asservissement, était excellent.

Elle baissa à nouveau la tête.

« Je te trouve tellement séduisant, tellement sauvage, » dit-elle misérablement, en anglais, pratiquement pour elle-même. « Tu me plais vraiment, » dit-elle. « Je te hais, mais tu me plais tellement. Tu me rends faible. Je te hais. »

— « Que dis-tu ? » demandai-je en goréen, comme si je ne comprenais pas.

Elle me regarda, effrontément. Mais elle parla anglais, croyant que je ne comprenais pas.

— « Je ne sais pas ce qui se passe en moi, » dit-elle. « On m'a pris mes vêtements. Je suis en cage. Je porte un collier. On m'a marquée au fer rouge. On m'a fouettée. J'ai été dressée comme une esclave. Pourtant, je te trouve séduisant. Je ne vaux rien. Je ne vaux rien. J'ai envie de me coucher devant toi et de te lécher les pieds. Je veux te servir, totalement, comme une esclave ! » Elle tourna la tête. « Je me hais, » reprit-elle. « Je te hais. Je les hais tous. Et pourtant quelque chose, en moi, commence à éprouver du bonheur et de la joie, à s'épanouir. Comme je suis horrible ! » sanglota-t-elle. « Peut-être suis-je véritablement une esclave, » souffla-t-elle. Puis elle secoua la tête, les yeux pleins de larmes. « Non, non, non, non, » dit-elle. « Je ne suis pas une esclave. »

— « Que dis-tu ? » demandai-je en goréen.

Elle me regarda, puis remit de l'ordre dans ses cheveux.

— « Rien, Maître, » répondit-elle en goréen. « Pardonne-moi, Maître. Ce n'est rien. »

— « Nadu ! » dis-je.

Rapidement, dans la petite cage, elle s'agenouilla en position d'Esclave de Plaisir.

« Bien, » dis-je. Elle avait réagi immédiatement, avec fluidité et élégance.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « À présent, il est temps de dormir, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, se couchant ensuite sur le fond métallique de la cage.

Je la regardai. Ses jambes étaient fléchies. Ses orteils étaient tendus. Son ventre était légèrement

rentré. Son corps était une belle brassée de courbes asservies. On ne lui avait pas enseigné cela. Je la regardai dans les yeux. C'était une esclave par nature, comme toutes les femmes. En outre, je constatai qu'elle s'en doutait. Ensuite, je pris la toile posée à côté de la cage. Je la dépliai, la jetai sur la cage puis l'attachai aux quatre taquets fixés dans le pont, couvrant la femme pour la nuit.

SCHENDI

« **S**_{ENS-TU} ? » demanda Ulafi.

— « Oui, » répondis-je. « Ce sont la cannelle et la girofle, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondit Ulafi, « ainsi que d'autres épices. »

Le soleil brillait et nous avions un bon vent arrière.

Les voiles étaient complètement gonflées et les eaux de Thassa bruissaient contre les flancs du navire.

C'était quatre jours après la conversation que nous avions eue, Ulafi et moi, concernant ma caste et la transaction prévue, à Schendi, pour la barbare blonde.

— « À quelle distance sommes-nous de Schendi ? » demandai-je.

— « Cinquante pasangs, » dit Ulafi.

Nous ne voyions pas encore la terre.

Les deux femmes, à quatre pattes sur le pont, attachées l'une à l'autre par une chaîne brillante, faisant environ un mètre cinquante de long, fixée à deux colliers de travail, en acier, passés sur leurs colliers ordinaires, levèrent la tête. Elles sentaient également les épices, même à cette distance de la terre. Dans la main droite, elles serraient des pierres blanches, tendres, rondes, qui servent à polir le pont des navires. Un peu plus tôt, elles avaient brossé, rincé puis, avec des morceaux de tissu, essuyé le pont. Si des matelots avaient fait ce travail, bien entendu, ils se seraient contentés d'éponger le pont. Cela n'était pas permis aux femmes, naturellement. Elles étaient asservies. Les planches étaient d'un blanc éclatant. Ulafi entretenait bien son navire. Derrière les femmes, se tenait Shoka, avec un fouet. Il n'hésiterait pas à l'utiliser si elles devenaient paresseuses. Elles ne devenaient pas paresseuses.

« Ce sont des mouettes de Schendi, » dit Ulafi, montrant des oiseaux qui tournaient autour du grand mât. « La nuit, elles nichent à terre. »

— « Je suis content, » dis-je. Le voyage avait été long. J'étais impatient de débarquer à Schendi.

Je me tournai vers les femmes. Sasi me regarda et sourit. La barbare blonde avait également levé la tête. Elle respirait les épices. Elle avait compris que nous étions à proximité de la terre. Elle regarda les oiseaux. Elle ne les avait pas encore vus.

Ulafi regarda la barbare blonde. Elle parut effrayée. Il montra les oiseaux.

« Nous arrivons à Schendi, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle baissa la tête, tremblante. Esclave, elle ne savait pas ce qui l'attendait à Schendi.

Shoka, derrière les femmes, secoua les lanières de son fouet. Aussitôt, baissant la tête, les deux femmes se remirent au travail.

Je restai près du bastingage, à bâbord. Bientôt, j'aperçus une tache brunâtre, au loin, se mêlant au

vert de Thassa.

Je respirai profondément, jouissant du parfum agréable des épices, qui était de plus en plus fort.

« Virez sur bâbord ! » cria Ulafi à ses timoniers. Lentement, le *Palmier de Schendi* tourna sur bâbord, les longues vergues pivotant, dans un craquement de poulies, tandis que les matelots tiraient rapidement sur les divers cordages, s'immobilisant presque parallèlement au pont. Le vent arrière, qui nous avait poussés, nous entraîna vers le sud-ouest.

Je regardai à nouveau la tache brunâtre. Néanmoins, nous ne voyions pas la terre. Pourtant, je savais qu'elle devait être proche. Déjà, bien que nous soyons encore à trente ou quarante pasangs de la terre, on voyait clairement, dans les eaux, les traces des sédiments de l'intérieur. Ils devaient être entraînés dans la mer par le Kamba et le Nyoka. Les traces pénètrent dans Thassa sur de nombreux pasangs. Plus près de la côte, on distinguait nettement les traces du Kamba au nord et du Nyoka au sud mais, compte tenu de notre position, nous étions à la limite de la pénétration. Le Kamba, comme je l'ai peut-être déjà mentionné, se jette directement dans Thassa ; le Nyoka, en revanche, se jette dans le port de Schendi, ses eaux ne se déversant qu'ensuite dans Thassa.

Kamba, incidemment, est un mot de l'intérieur, sans lien avec le goréen. Il signifie : Corde. De même, le mot Nyoka signifie : Serpent. Ushindi signifie : Victoire. Ainsi, on peut considérer que le Lac Ushindi est, en réalité, le Lac de la Victoire. Il a été ainsi nommé en raison d'une victoire remportée sur ses rives il y a plus de deux cents ans. On ne se souvient plus du nom du petit royaume, ou Ubarat, qui a remporté cette victoire. Le Lac Ngao, découvert par Shaba, a pris le nom du bouclier, à cause de sa forme ovale. Les boucliers, dans cette région, ont généralement cette forme. Le Fleuve Ua est, littéralement, le Fleuve des Fleurs. J'ai décidé, cependant, de conserver les mots de l'intérieur, car ce sont ceux qui sont généralement utilisés. Il y a, bien entendu, de nombreuses langues sur Gor, mais la langue que j'appelle : goréen, dans ses divers dialectes, est la *lingua franca*, de la planète. On la parle presque partout, sauf dans les régions très isolées. L'Intérieur équatorial fait naturellement partie de ces régions. En général, j'appellerai : dialectes de l'intérieur les dialectes de la région du Lac Ushindi. Dans une certaine mesure, bien entendu, c'est abusif car il y a de nombreuses langues, parlées dans l'intérieur équatorial, qu'un habitant de la région d'Ushindi ne comprendrait pas. Il est utile, cependant, de disposer d'un moyen pratique de désigner les modalités linguistiques de la région du Lac Ushindi. Incidemment, on parle goréen à Schendi. Le mot Schendi, à ma connaissance, n'a aucun sens évident en lui-même. On estime en général, toutefois, que c'est une corruption phonétique du mot Ushindi qui, apparemment, servait autrefois à désigner toute cette région. Dans ces conditions, à mon avis, on peut estimer que Schendi, bien que ce mot n'ait pas de sens en lui-même, entretient une relation étiologique avec un mot signifiant : Victoire. Le mot goréen signifiant Victoire est : Nykys, vocable ayant manifestement subi l'influence du mot : Nike, signifiant victoire en grec classique. Shaba, incidemment, nommait généralement ses découvertes dans l'un ou l'autre des dialectes de l'intérieur. Il en parle plusieurs couramment, bien que sa langue maternelle soit le goréen, que l'on parle à Anango, son île natale. La langue de l'intérieur ou, plutôt, un de ses dialectes, est naturellement celle de la Cour de Bila Huruma, client et commanditaire de Shaba.

« Voiles ! » cria la vigie. « À l'avant par bâbord ! »

Les hommes allèrent à bâbord et Ulafi monta sur le château arrière. Je me hissai sur la corde à nœuds, parallèle au grand mât, qui permettait de gagner la plateforme de la vigie.

Je ne pouvais pas encore voir les voiles. Ulafi ne mit pas en panne et ne changea pas de direction.

Je m'installai, les pieds posés sur un des nœuds de la corde. Je m'immobilisai, passant un bras autour du mât.

Les hommes ne se ruèrent pas sur les bancs de nage, n'ouvrirent pas les sabords, ne sortirent pas les grandes rames. On ne puisa pas d'eau de mer. On ne monta pas, de la cale, des seaux de sable. Le premier officier, Gudi, ne présida pas la distribution de lames et de lances.

J'étais très inquiet, du fait qu'il était impossible de baisser les mâts. Comme le navire me paraissait vulnérable, avec ses mâts dressés, ses vergues inclinées et ses voiles gonflées ! Il y avait une petite catapulte, à l'avant, mais elle n'avait pas été dressée. Si Ulafi avait des flèches enflammées, elles n'étaient pas visibles. En outre, les braseros n'avaient pas été attisés, ni le feu sous la bouilloire d'huile, destinée à remplir d'huile bouillante les globes de terre cuite lancés ensuite par la catapulte de l'avant. Si des onagres se trouvaient, en pièces détachées, dans la cale, on ne les monta pas sur le pont.

Je regardai, au-delà de la proue, presque droit devant. Je voyais à présent les voiles. J'en comptai onze. Les navires n'avaient qu'un mât. Il s'agissait de navires de guerre. Cependant, je respirai plus facilement. Comme, de la position légèrement surélevée que j'occupais, contre le grand mât, je pouvais voir leurs voiles, je compris que leurs vigies, du sommet des mâts, devaient voir le *Palmier de Schendi*. Cependant, les navires ne roulaient pas leurs voiles. Ils ne baissaient pas les vergues et ne descendaient pas les mâts. Il aurait pu s'agir, compte tenu de leur lenteur, d'un convoi de navires de commerce. Cependant, il s'agissait de navires de guerre à un seul mât. En outre, Ulafi et ses hommes ne paraissaient pas inquiets. Ils savaient apparemment quels étaient ces navires. Peut-être la vigie les avait-elle déjà identifiés. Pour ma part, j'avais une idée précise de l'identité des navires, puisque c'était le printemps nordique et que nous étions dans les eaux de Schendi.

« Transmettez notre salut à la flotte ! » cria Ulafi depuis le château arrière, abaissant sa lunette des Constructeurs. Des drapeaux de couleurs différentes furent hissés sur les cordages de l'avant.

Je redescendis sur le pont.

Je gagnai la proue, à tribord. De part et d'autre, cinq d'un côté et six de l'autre, les navires bas et minces, à faible tirant d'eau, comportant un seul mât, nous croisèrent.

« Tu ne sembles pas inquiet, » dis-je à Shoka, l'officier en second d'Ulafi, qui se tenait près de moi.

— « Nous sommes de Schendi, » répondit-il.

Je restai avec Shoka près du bastingage.

— « Soudain, » dis-je, « j'ai une impression étrange, comme si je nageais et me trouvais brusquement entouré de requins qui passent sans me regarder. »

— « Ce doit être effrayant, » reconnut Shoka.

— « Attaquent-ils les navires de Schendi ? » demandai-je.

— « Je ne crois pas, » répondit Shoka. « S'ils le font, je suppose que les navires et leurs équipages sont détruits en mer. On n'en entend jamais parler. »

— « Je ne trouve pas cela particulièrement réconfortant, » dis-je.

— « Nous sommes dans les eaux de Schendi, » précisa Shoka. « S'ils devaient attaquer des navires de Schendi, il semble peu probable qu'ils le fassent dans ces eaux. »

— « C'est un peu plus réconfortant, » reconnus-je.

Les navires minces et bas nous croisaient. J'aperçus les visages noirs des matelots, çà et là. Je ne vis pas les rameurs car ils étaient cachés par la superstructure du pont de nage. De temps en temps, j'aperçus les rameurs du côté opposé, au moment où un navire s'inclinait sur une vague. Les rameurs étaient certainement des hommes libres. Sur les navires de guerre, on ne confie pas les rames à des esclaves. La superstructure du pont de nage, bien entendu, protège les rameurs de l'eau, en cas de gros temps, et des projectiles.

Je regardai les navires. Ils étaient très beaux.

D'un geste, Shoka indiqua que les femmes devaient se lever et venir voir la flotte.

« Est-ce prudent ? » demandai-je. « Peut-être serait-il préférable de les mettre à plat ventre sous une toile, afin qu'elles n'attirent pas l'attention. » Pourquoi montrer que l'on transporte deux jolies esclaves ?

— « Cela n’a pas d’importance, » dit Shoka. « Il faut que les femmes voient. »

— « Mais elles seront également vues, » fis-je remarquer.

— « Cela n’a pas d’importance, » répéta Shoka. « Dans deux mois, ces navires auront des centaines de femmes semblables, enchaînées dans leurs cales. »

— « Je suppose que tu as raison, » dis-je.

— « Oui, » assura-t-il.

Les navires passèrent. Ulafi, sur le château arrière, adressa un signe de la main à un capitaine noir, qui se trouvait à une soixantaine de mètres de lui, sur le château arrière de son navire. Le capitaine lui rendit son salut.

« Vous n’avez même pas pris de précautions défensives, » fis-je remarquer.

— « À quoi cela aurait-il servi ? » demanda-t-il.

Je haussai les épaules. Effectivement, un navire de commerce, comme le *Palmier de Schendi*, n’aurait guère pu résister aux navires qui venaient de nous croiser de même que, malgré sa rapidité, il n’aurait pas pu les distancer.

« Et s’ils avaient estimé que ces précautions manifestaient notre hostilité ? » demanda Shoka.

— « C’est également vrai, » reconnus-je.

— « Notre défense, » reprit Shoka, « est que nous sommes de Schendi. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Ils ont besoin de nos installations portuaires, » souligna Shoka. « Le larl lui-même est parfois fatigué, et le tarn doit trouver un endroit tranquille où replier ses ailes. »

Je me retournai, regardant les navires disparaître au loin.

« Remettez-vous au travail ! » ordonna Shoka aux femmes.

— « Oui, Maître, » répondirent-elles puis, dans un tintement de chaînes, elles se remirent à quatre pattes, ramassant leurs pierres. Shoka étant près d’elles, elles travaillèrent avec ardeur.

Je me tournai à nouveau vers les navires. Ils n’étaient plus que des points sur l’horizon. Ils se dirigeaient vers le nord. À l’automne nordique, ils rentreraient, seraient réparés et réapprovisionnés à Schendi puis, quelques semaines plus tard, au printemps de l’hémisphère sud, prendraient le chemin du sud. Schendi, située à proximité de l’équateur goréen, légèrement au sud à celui-ci, fournit à ces navires une base qui leur permet d’exercer leurs activités dans les deux hémisphères. J’étais heureux d’avoir vu les navires. Je n’aurais pas pu imaginer une façon plus agréable de faire leur connaissance. J’avais vu passer la flotte des Marchands d’Esclaves Noirs de Schendi.

Les femmes avaient été lavées et coiffées. Shoka les avait aspergées de parfum.

« Tends les poignets, croisés, pour que je puisse les attacher, » dit-il à la barbare blonde.

À genoux, elle obéit.

— « Oui, Maître, » dit-elle. La corde que Shoka attacha autour de ses poignets croisés était déjà passée dans un gros anneau métallique, doré, un des deux qui étaient fixés dans les oreilles de l’énorme tête de kailiauk qui, dominant les eaux, surplombait la proue.

Nous avions mis en panne, après nous être approchés du port de Schendi, la veille au soir, après avoir rencontré la flotte des Marchands d’Esclaves Noirs. Nous voyions la côte, à présent, avec ses sables et, au-delà, la végétation dense et verte, semblable à une jungle, parsemée de clairières indiquant les champs et les villages. Schendi elle-même était plus au sud, sur les pentes d’une petite péninsule, la Pointe de Schendi. Les eaux étaient brun foncé, essentiellement à cause de l’embouchure du Nyoka.

« Tends les poignets, croisés, pour que je puisse les attacher, » dit Shoka à Sasi.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Ses poignets furent alors attachés avec une autre corde, passée dans un anneau doré fixé dans l’oreille droite de la tête de kailiauk de la proue. Je l’avais prêtée, à la

demande d'Ulafi, qui avait son orgueil. C'était un important capitaine et commerçant de Schendi. Il n'était pas entré dans le port la veille au soir. Le *Palmier de Schendi* ferait son entrée le matin, alors que les quais seraient animés, les boutiques ouvertes et la circulation intense.

Je regardai autour de moi. Le *Palmier de Schendi* étincelait. Le pont était poli et blanc, les cordages étaient soigneusement roulés, le matériel était attaché, les écoutes étaient fermées, les cuivres brillaient. La veille, deux marins avaient repeint la tête de kailiauk de la proue en marron et les yeux en blanc et noir. Les anneaux des oreilles avaient été redorés. Le *Palmier de Schendi* entrerait dans son port d'attache, Schendi, avec style. En mer, bien entendu, il faut trouver un compromis intelligent entre un navire continuellement prêt pour une inspection, pour ainsi dire, et un navire négligé. Le navire doit être propre, mais vivable ; il doit y avoir de l'ordre, mais pas de rigidité ; le navire doit être confortable pour les hommes, mais il doit aussi permettre l'exécution efficace des tâches nécessaires. Ulafi, à mon avis, avait su instaurer un tel équilibre avec son navire et ses hommes. Je trouvais que c'était un bon capitaine, avec un peu de mauvaise humeur, car il appartenait à la Caste des Commerçants. Il était difficile de le prendre en défaut. Il commandait un navire propre, discipliné, mais avec bon sens.

Les ancres légères furent levées.

Les voiles tombèrent des longues vergues inclinées.

Les rameurs, sous les ordres du premier officier, individu imposant nommé Gudi, qui se tenait sur le pont des timoniers, firent glisser leurs longues rames dans les sabords. Bientôt, les rames plongèrent dans les eaux brunâtres.

Les femmes étaient à genoux sur le pont, à l'avant, les poignets attachés sur le ventre par des cordes qui passaient dans les anneaux.

Le *Palmier de Schendi* entreprit de contourner la Pointe de Schendi.

« Es-tu fière ? » demandai-je à Sasi.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je suis très fière. »

Je me tenais à bâbord, près de la proue. Je regardais la côte verte qui glissait lentement. La veille au soir, nous avions mis des lanternes à l'avant et à l'arrière.

Je regardai l'esclave blonde. Elle était très jolie, à genoux, nue, avec son collier, les poignets attachés devant le corps, la corde passant dans l'anneau doré. Voyant que je la regardais, elle baissa la tête, honteuse.

Je souris.

La veille, une ahn après qu'elle eût été enfermée dans sa cage, je l'avais regardée. Elle était couchée sur le dos, les genoux fléchis. Ses mains étaient près de ses cuisses, les paumes tournées vers le haut. Sa tête était tournée vers moi. Quand elle avait vu que je la regardais, elle s'était tournée, rapidement, vers le plafond métallique de la cage.

J'étais allé m'accroupir près de la cage.

« Nadu ! » lui avais-je dit, et elle s'était agenouillée devant moi, derrière les barreaux, en position d'Esclave de Plaisir. J'avais examiné son corps et, surtout, son visage, ses yeux et son expression. J'avais ensuite passé les mains entre les barreaux et l'avais prise par les bras. Elle parut terrifiée mais ne dit rien. Je la tirai vers moi, la plaquant contre les barreaux. Je la maintins ainsi pendant quelques minutes, lisant dans ses yeux, et dans ma prise sur ses petits bras tendres, la tension, la douceur, la confusion, le désir, la peur, de la belle esclave.

Ensuite, je vis ce que je voulais. Elle se pressa contre les barreaux. Ses yeux étaient fermés. La partie inférieure de son visage, les barreaux appuyant cruellement dessus, se tendit vers moi. Ses lèvres, douces et humides, s'offrirent à moi.

« Oh, non, » avait-elle soufflé doucement, en anglais puis, effrayée, elle avait reculé. Je lui avais alors lâché les bras et elle s'était tassée sur elle-même, dans la cage, contre les barreaux du côté

opposé. Je ne l'avais pas embrassée et je n'avais pas vraiment refusé son baiser. Cela n'était arrivé, en fait, ni rapidement ni lentement, mais elle m'avait offert ses lèvres, presque sans s'en rendre compte, hésitante ; puis, effrayée, consternée, avait reculé. Je ne crois pas que je l'aurais embrassée, du fait qu'elle ne m'appartenait pas mais, naturellement, elle l'ignorait. J'avais envie de voir quels progrès elle avait faits dans le domaine de son asservissement. Cela pouvait influencer ce qui lui arriverait, et ce qui lui arriverait pouvait jouer un rôle dans le déroulement de ma mission à Schendi. Si elle était encore trop rigide ou irritante, du point de vue des hommes, elle serait peut-être tuée avant d'avoir pu me conduire au mystérieux Shaba. Mais mon petit test, positif dans son résultat, me convainquit qu'elle était déjà assez esclave pour obtenir le droit de vivre, du moins jusqu'au moment où elle serait jetée, nue, à ses pieds.

Ensuite, j'avais encore regardé la femme pendant quelques instants. Elle me regarda, pitoyable et effrayée.

« Je ne suis pas une esclave, » dit-elle, pour elle-même, en anglais puis, soudain, elle se cacha le visage dans les mains et sanglota.

Je souris.

Elle avait certainement senti que le baiser, qu'elle avait offert contre sa volonté, et offert comme une esclave, symbolisait l'ouverture du vagin à la pénétration masculine.

« Je ne suis pas une esclave, je ne suis pas une esclave, » sanglota-t-elle.

Comme ces femmes de la Terre luttent contre la femme naturelle qui est en elles ! À ma connaissance, il n'est pas plus désagréable d'être une femme qu'être un homme. Je ne sais pas, bien entendu, car je ne suis pas une femme. Peut-être est-il désagréable d'être une femme. Si tel n'était pas le cas, pourquoi lutteraient-elles tellement ? Mais peut-être les hommes faibles, qui ont peur des femmes véritables, les ont-ils conditionnées de la sorte. Un homme véritable ne s'opposera pas à une femme véritable. En revanche, ceux qui ont peur de l'un et de l'autre s'opposeront aux deux. Les valeurs sont intéressantes. Comme les vents qui soufflent sur les plaines de la biologie sont changeants et bizarres !

« Je ne suis pas une esclave, » sanglota la femme. « Je ne suis pas une esclave. » Puis, soudain, elle me foudroya du regard. « Tu sais que je suis une esclave, n'est-ce pas, monstre ? » demanda-t-elle en anglais.

Je ne répondis pas.

« C'est pour cela que je te déteste tellement, » reprit-elle. « Parce que tu sais que je suis une esclave. »

Je la regardai.

« Ou bien est-ce que je te hais tellement, » demanda-t-elle, « parce que j'ai envie que tu sois mon maître ? »

Puis elle baissa à nouveau la tête.

« Non, non, » sanglota-t-elle. « Je ne suis pas une esclave. Je ne suis pas une esclave. »

Je m'éloignai. Je ne m'opposais pas à ce que la femme s'adresse à moi en anglais, croyant que je ne comprenais pas. Il me semblait sain qu'elle ait l'occasion d'exprimer ce qu'elle ressentait. De nombreux maîtres goréens autorisent les esclaves à bavarder, de temps en temps, dans leur langue maternelle. On estime que cela leur fait du bien.

Quelques minutes plus tard, je rejoignis Sasi sur la couverture.

« Je t'en prie, Maître, caresse-moi, » supplia-t-elle.

— « Très bien, » dis-je.

Je jetai un bref regard sur la cage de la barbare blonde. Shoka l'avait couverte pour la nuit.

J'avais vu son corps et ses yeux proclamer son esclavage, et j'avais entendu sa bouche le nier, et l'affirmer, puis le nier à nouveau. La femme blonde livrait encore un combat intérieur. Elle ne savait

pas encore qui elle était et ce qu'elle était. Bizarrement, je l'avais entendue se demander si elle me haïssait parce qu'elle avait envie que je sois son maître. Je savais qu'une femme ayant envie qu'un homme soit son maître peut accomplir des prodiges pour lui. Et, pourtant, ce n'était qu'une femme ignorante, brute, ne portant pas le collier depuis longtemps. Que savait-elle de la situation d'une esclave vis-à-vis de son maître ? Mais je me souvins alors qu'elle avait nié sa condition d'esclave. Je souris intérieurement. Comme elle était stupide ! Elle ne savait pas encore véritablement ce que signifie la condition d'esclave.

« Oh, Maître ! » fit Sasi.

Ensuite, je détournai mon attention de la femme blonde, du rôle qu'elle jouerait dans mes projets et ce qui m'attendait à Schendi. Je consacrai toute mon attention à Sasi, douce, agitée, portant un collier, petit animal élégant et marqué au fer rouge des quais de Port Kar. Comme elle était délicieuse ! Elle n'avait pas les problèmes de la femme blonde. Mais elle était Goréenne. Dès l'instant où on lui avait passé le collier, elle avait commencé à s'épanouir dans son asservissement. L'esclavage est culturel, du point de vue des Goréens. Les femmes savent que cela peut leur arriver.

« Tu me donnes beaucoup de plaisir, Maître, » dit-elle.

— « Silence ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Un quart d'ahn plus tard, je la serrai et l'embrassai, tendrement, la laissant s'abandonner aux rythmes qui lui étaient propres.

« Qu'est-ce que tu es ? » lui demandai-je.

— « Une esclave, Maître, » répondit-elle.

— « L'esclave de qui ? » demandai-je encore.

— « La tienne, Maître, » répondit-elle.

— « Es-tu heureuse ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Oui, Maître. »

Le *Palmier de Schendi* avait commencé de contourner la Pointe de Schendi.

Les vergues pivotaient sur les mâts, prenant le vent. Les rames montaient et descendaient.

Nous étions encore à sept ou huit pasangs des bouées. J'apercevais les navires, dans le port.

Nous entrerions avec une ligne de bouées à bâbord. Les navires quittaient également le port avec une ligne de bouées à bâbord. Cela règle la circulation. En mer, dans la mesure du possible, les navires se croisent également par bâbord.

« Quelles sont les marques de la ligne de bouées qu'utilisera Ulafi ? » demandai-je à Shoka, qui se tenait près de moi, non loin des femmes.

— « Des bandes jaunes et blanches, » répondit-il. « Elles conduisent aux Quais des Commerçants. L'entrepôt d'Ulafi se trouve sur le quai numéro huit. »

— « Louez-vous les quais ? » demandai-je.

— « Oui, au Conseil des Commerçants, » répondit-il.

J'apercevais entre quarante et cinquante voiles, dans le port. Il devait y avoir beaucoup plus de navires, naturellement, car presque tous les navires roulent leurs voiles lorsqu'ils sont amarrés. Les navires dont les voiles étaient tendues devaient entrer dans le port ou en sortir. Presque tous les navires, bien entendu, étaient de petits bateaux, caboteurs et galères légères. En outre, bien entendu, il y avait également, dans le port, des bateaux servant au trafic sur le Nyoka.

Je n'avais pas imaginé la taille du port de Schendi. Il devait faire environ huit pasangs de long et entre deux et trois pasangs de profondeur. À son extrémité orientale, bien entendu, le Nyoka, canalisé par des digues distantes d'environ deux cents mètres, pénètre dedans. Le Nyoka, à cause des digues, entre dans le port beaucoup plus rapidement qu'il ne coule normalement. C'est généralement, comme le Kamba, un fleuve large et tranquille. Sa largeur, cependant, qui est d'environ deux pasangs au-

dessus de Schendi, est réduite par les digues. Cela sert à contrôler le fleuve et protéger le port. Une conséquence, bien entendu, de la réduction de la largeur, la quantité d'eau restant constante, est l'augmentation de la rapidité du flot. Pour aller en amont de Schendi, il y a un chenal, assez semblable à un système d'écluses, fournissant un trajet tranquille aux navires désireux de regagner le Nyoka. On ne l'utilise que pour aller en amont de Schendi. Ce chenal, « l'Hameçon », comme on l'appelle, entre dans le Nyoka dans le sens du courant. Il faut faire faire demi-tour au bateau avant de remonter le courant, à la voile ou à la rame.

Les effluves des épices, principalement la cannelle et la girofle, étaient à présent très fortes. Nous les avions senties alors que nous étions encore en mer. Une odeur qui ne me plaisait pas beaucoup était celle du poisson. De nombreux poissons, dans ces eaux tropicales, sont empoisonnés, en raison de certaines algues qu'ils mangent. Les algues sont inoffensives pour les poissons, mais elles contiennent des substances toxiques pour les êtres humains. Les poissons d'eau douce, en revanche, sont généralement comestibles. En fait, la pêche est la ressource principale de nombreux villages situés au bord du Nyoka, du Kamba et du Lac Ushindi. Schendi, cependant, n'exporte pas de grandes quantités de ce poisson. Je sentais, toutefois, les liquides de tannage et les teintures des boutiques des Bourreliers. De grandes quantités de cuir de kailiauk sont traitées à Schendi, transportées dans ce port non seulement de l'intérieur, mais aussi du nord et du sud. Je sentais le goudron et la résine des chantiers navals. Mais, surtout, je sentais la jungle qui s'étendait au-delà de Schendi. Cette odeur, bizarrement, ne va pas aussi loin, en mer, que celles des épices. C'était l'odeur d'une végétation dense et humide, de fleurs incroyables et de pourriture.

Un dhaw, avec une voile à rayures rouges et blanches, passa à bâbord.

Le *Palmier de Schendi* avait à présent tourné et la Pointe de Schendi s'éloignait derrière nous. Les yeux peints, noir et blanc, impassibles, de la tête de kailiauk de la proue, regardaient à présent le port de Schendi.

Il se trouvait droit devant, à environ quatre pasangs.

La barbare blonde se tourna vers Sasi.

« Maîtresse, » souffla-t-elle à Sasi, qui était Première Fille.

— « Oui, Esclave ? » répondit Sasi.

La blonde leva ses poignets attachés, dont la corde était passée dans un anneau fixé dans l'oreille gauche de la tête de kailiauk, avant de retomber sur le pont.

— « Pourquoi sommes-nous attachées ainsi ? » demanda-t-elle.

— « Tu ne sais pas, petite imbécile ? » demanda Sasi. Je souris car Sasi était, en fait, un peu moins grande que la femme blonde. À mon avis, elles faisaient à peu près le même poids. Peut-être Sasi était-elle un peu plus lourde.

— « Non, Maîtresse, » répondit la femme blonde. Elle était déférente avec Sasi. Si elle ne l'avait pas été, elle aurait pu être fouettée presque à mort.

— « Réjouis-toi, » dit Sasi. « On nous a trouvées assez belles pour être suspendues à la proue. »

— « Oh, » fit la femme blonde, hésitante. Puis elle s'assit sur les talons. Elle sourit. Puis, inquiète, elle leva la tête vers l'anneau fixé dans la tête de kailiauk, ornement orgueilleux de la proue du *Palmier de Schendi*, dans lequel passait la corde de ses poignets.

« À plat ventre ! » ordonna Shoka, et les deux femmes se couchèrent sur le pont.

Tout d'abord, il croisa les chevilles de la blonde, puis fit la même chose avec celles de Sasi. On procède ainsi pour améliorer la ligne du corps de la femme, lorsqu'elle est suspendue à l'anneau.

« Redressez-vous, » leur dit Shoka, et elles s'agenouillèrent à nouveau. Elles étaient prêtes à être suspendues aux anneaux, la blonde à gauche et Sasi à droite.

Nous étions à présent à trois pasangs de Schendi.

Une galère légère, à deux mâts, avec des voiles jaunes, sortait du port.

Derrière nous, un navire rond dépassait la Pointe de Schendi. Il portait les couleurs d'Asperiche. Au loin, à tribord, nous apercevions deux autres navires : un navire rond de classe moyenne et une grosse galère, cette dernière ayant des mâts rouges, tous les deux d'Ianda.

« Que va-t-on faire de nous, à Schendi ? » demanda la femme blonde à Sasi.

— « Je ne sais pas ce que je deviendrai, » répondit Sasi, « mais toi, tu seras certainement vendue. »

— « Vendue ? » demanda la blonde.

— « Bien sûr, » répondit Sasi.

Inquiète, la blonde tira légèrement sur ses liens, mais ils l'immobilisaient parfaitement.

« Ne crains rien, » reprit Sasi. « Tu apprendras à obéir parfaitement aux hommes. Ils y veilleront. »

— « Oui, Maîtresse, » dit la blonde. Puis elle m'adressa un bref regard avant de détourner à nouveau la tête. Je continuai de la fixer. Elle s'assit sur les talons, comme elle pouvait du fait que ses petites chevilles étaient attachées, un peu effrayée, dressant son buste. Elle s'exposait bien. Femme de la Terre, elle savait qu'elle était examinée par un Goréen. Elle n'osait pas ne pas s'exposer correctement. Elle ne voulait pas être battue.

Cependant, en la regardant, je ne vis pas seulement le corps, la beauté et l'intelligence d'une esclave.

Je vis, sous-jacentes, la joie et la fierté de l'esclave, de la femme qui sait que, bien que son corps soit asservi, sa féminité, paradoxalement, est libérée.

Je continuai de la regarder. Manifestement, au début du voyage, Ulafi n'aurait jamais envisagé de la suspendre à la proue. Il aurait mieux valu qu'elle soit enchaînée dans la cale, à un anneau, ou mise dans une cage, sur le pont, la cage étant sous une toile, afin qu'elle ne dépare pas la splendeur de son entrée dans le port. Mais, pendant le voyage, grâce à Ulafi et Shoka, elle avait beaucoup progressé. À présent, bien que cela paraisse incroyable, elle était digne d'orner la proue du *Palmier de Schendi*. Comme la beauté d'une femme est chose subtile ! Comme elle est éloignée, finalement, de la symétrie des formes et de la régularité des traits ! Elle dépasse les chiffres ; les mathématiques, à mon avis, ne peuvent pénétrer ses équations mystérieuses. Je n'ai jamais compris la beauté ; mais je suis content qu'elle existe.

La femme me regarda puis, à nouveau, tourna la tête. Tremblante, elle baissa la tête.

Je souris, me souvenant de ses yeux. C'était ceux d'une esclave. Comme il était incroyable qu'elle ne sache pas encore quelle était une esclave !

Je tendis le bras vers le port. Nous en étions à présent à deux pasangs et demi.

« Schendi, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tu y seras vendue, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Les hommes te posséderont, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Quel est ton désir le plus cher ? » m'enquis-je.

— « Donner du plaisir aux hommes, » répondit-elle, se souvenant de son dressage.

— « Pourquoi souhaites-tu cela ? » demandai-je.

Elle me regarda.

— « Parce que je suis une esclave, » répondit-elle.

— « Est-il vrai que tu sois une esclave ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Désires-tu intensément être une esclave ? » demandai-je.

— « Suis-je en cours de dressage ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je désire intensément être une esclave. »

— « Tu n'es plus en cours de dressage, » repris-je. « Désires-tu intensément être une esclave ? »

— « Non, non, » sanglota-t-elle. « Non, Maître. Non, Maître. »

— « Je vois, » fis-je, puis je lui tournai le dos. Elle resta à genoux, tremblante, près de moi.

Nous étions alors à environ deux pasangs de Schendi. La circulation était plus dense.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je me tournai vers elle.

— « Qu'as-tu dit ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Oui quoi ? » demandai-je.

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

— « Oui, Maître, » dit-elle, « je désire intensément être une esclave. »

— « Tu n'es pas en cours de dressage, » précisai-je.

— « Je sais, » souffla-t-elle. « Mais je désire intensément être une esclave. » Elle ravala un

sanglot. Des larmes coulèrent sur ses joues. Elle pencha la tête et, délicatement, doucement, m'embrassa la cuisse droite, sous l'ourlet de la tunique. Puis, timidement, elle me regarda à nouveau. Je ne la giflai pas.

— « Ne crains rien, » dis-je. « Ton désir est exaucé. Tu es, complètement et totalement, une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle baissa la tête. Ses petits poings se serrèrent. « Non, » reprit-elle soudain, « je ne suis pas une esclave ! »

— « Lutte contre le collier, » lui dis-je ; « au bout du compte, cela ne servira à rien. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle, me regardant. « Pourquoi ? »

— « Parce que tu es une esclave, » répondis-je.

— « Non, » dit-elle, « non. » Mais je lus dans ses yeux qu'elle savait que j'avais vu l'esclave en elle. Elle savait que j'avais compris. Elle n'avait pas pu me le cacher. La femme est dans une position difficile quand elle rencontre un homme capable de voir l'esclave en elle. Que peut-elle faire ? Elle peut fuir ou s'agenouiller devant lui.

« Non, » dit-elle, « je ne suis pas une esclave. »

— « Silence, Esclave ! » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle s'agenouilla sur les talons. Je vis un plaisir subtil envahir son corps parce qu'elle avait reçu l'ordre de se taire. Ses protestations n'avaient pas été acceptées. Ses réalités immédiates étaient simples. Elle était silencieuse, en ayant reçu l'ordre, et à genoux. Elle n'avait pas voulu que ses protestations soient acceptées, bien qu'il ait été important, pour elle, de les faire. Sa résistance devait être vaincue. Comment, autrement, aurait-il été possible de lui faire comprendre que sa volonté était soumise à celle de quelqu'un d'autre ? Comme toutes les femmes, dans son cœur, elle souhaitait être possédée et dominée.

Elle regardait devant elle, le corps magnifiquement droit. Elle se mordit la lèvre inférieure. Elle s'efforçait de feindre la colère.

Je souris intérieurement. Déjà je voyais à de nombreux indices, subtils ou évidents, que l'esclave secrète, tapie dans toutes les femmes, avait commencé à sentir, avec crainte et passion, qu'elle avait été conduite sur un monde où elle serait peut-être enfin libre de se montrer ; les chaînes avaient été retirées ; elle leva les poignets ; ses petits membres n'étaient à présent plus entravés ; elle regarda la paille, l'escalier long et étroit conduisant à la porte métallique ; elle était entrouverte ; dès sa naissance, une culture pathologique l'avait enfermée dans un donjon de frustration, la contraignant à

rester dans le noir ; sa réalité et son existence avaient été ignorées et hystériquement niées ; mais parfois, de temps en temps, dans ses rêves ou ses instants de désœuvrement, ses hurlements, implorant la pitié, avaient été entendus dans les profondeurs obscures ; ou bien ce n'était que le bruit du vent ; je supposai que la femme blonde, inquiète, avait souvent entendu les cris de l'esclave emprisonnée ; l'esclave, à présent, les Goréens lui ayant retiré ses fers, rampait vers la porte métallique ; était-elle véritablement entrebâillée ? les hommes l'avaient-ils ouverte ? Devant la porte, la femme blonde attendait en tremblant ; l'esclave allait sortir ; mais l'esclave avait peur ; derrière elle, la femme blonde entendait des hommes puissants appeler l'esclave ; l'esclave sortirait ; puis la femme aurait le souffle coupé car elle constaterait qu'elle était l'esclave. Ensuite, le collier serait refermé sur son cou et elle s'agenouillerait, au soleil, aux pieds d'un maître.

« Suspendez-les à la proue ! » cria Ulafi.

Deux marins vinrent aider Shoka.

Nous étions à présent à deux pasangs de Schendi. La circulation était plus dense.

Shoka souleva la femme blonde, facilement, dans ses bras. Elle avait peur. La corde de ses poignets passait dans l'anneau doré fixé sur la gauche de la tête de kailiauk de la proue du *Palmier de Schendi*. Ensuite, de l'anneau, elle rejoignait le pont. Deux matelots tenaient la corde, sur le pont. Shoka, alors, jeta la femme par-dessus bord. Elle hurla pitoyablement mais, quelques instants plus tard, se balança au bout de la corde passée dans l'anneau et attachée à ses poignets. Sur les ordres de Shoka, elle fut hissée jusqu'à une trentaine de centimètres sous l'anneau doré. Un marin tint la corde tandis que l'autre l'attachait à un anneau fixé dans le pont. La femme fut alors suspendue. Quelques instants plus tard, Sasi fut également suspendue, de la même façon, au-dessus des eaux brunes de Schendi.

Une lourde galère de Tyros, quarante rames de chaque côté, passa près de nous, ses voiles latines flasques sur leurs vergues. Les matelots interrompirent leurs tâches pour examiner la beauté des esclaves exposées. Son capitaine, baissant sa lunette des Constructeurs, leva le bras, le poing serré, saluant Ulafi, le félicitant pour son navire et les femmes suspendues à la proue. Ulafi, gracieusement, leva la main ouverte, répondant au salut.

Nous étions à l'entrée du port et, quelques instants plus tard, suivîmes la ligne de bouées à rayures jaunes et blanches. Il y avait déjà deux navires derrière nous, à présent, et un autre nous précédait. Tandis que nous nous dirigeons vers les quais, trois navires nous croisèrent, gagnant la haute mer. Il y a plus de quarante quais de commerce, à Schendi, tous pouvant accueillir quatre navires de chaque côté. Les quais situés sur l'intérieur ont les numéros les moins élevés.

Nous apercevions des hommes sur les quais. Beaucoup parurent reconnaître le *Palmier de Schendi*, qui fut bien accueilli. Je ne savais pas que Schendi était un port aussi grand et animé. De nombreux quais étaient pleins. Sur les quais et dans les entrepôts, dont les grandes portes étaient généralement ouvertes, je vis de grandes quantités de marchandises. Il y avait des tonneaux d'épices et des ballots de peaux, mais il y avait également beaucoup d'autres choses. Tandis que le *Palmier de Schendi*, dont les voiles avaient été roulées et les vergues disposées parallèlement au pont, passait devant les quais, de nombreux hommes cessaient le travail et posaient leurs fardeaux pour nous adresser des signes. Les hommes aimaient les beaux bateaux. En outre, les femmes suspendues à la proue ne le déparaient pas. Elles faisaient des ornements magnifiques, ces deux belles esclaves, suspendues au-dessus des eaux brunâtres. Nous dépassâmes les hauts bureaux des Praetors du port. Je vis également, çà et là, vêtues de tuniques courtes, des esclaves portant un collier ; j'aperçus également, à un moment donné, des Esclaves de Taverne enchaînées, travaillant pour leur maître, le propriétaire de la taverne. De nombreuses marchandises passent par Schendi, comme c'est le cas dans tous les grands ports, telles que métaux précieux, bijoux, tapis, soieries, corne et produits dérivés, médicaments, sucres et sels, rouleaux, papier, encre, bois, pierre, tissus, huiles, parfums, fruits secs,

un peu de poisson séché, de nombreux tubercules, chaînes, objets d'artisanat, outils agricoles tels que les houes et les lames métalliques de faux, vins et pagas, oiseaux multicolores et esclaves. Les exportations les plus significatives de Schendi sont manifestement les épices et les peaux, la corne de kailiauk et les produits dérivés ayant également beaucoup d'importance. Une de ses exportations les plus délicieuses est le vin de palme. Une des plus célèbres, et précieuses, exportations sont les petits saphirs sculptés de Schendi. Ils sont généralement bleu foncé, mais certains sont violets et d'autres, bizarrement, jaunes ou blancs. Ils représentent le plus souvent de minuscules panthères, mais il y a également d'autres animaux. Parfois, cependant, c'est un kailiauk, ou une tête de kailiauk. Les esclaves, bizarrement, ne comptent pas parmi les marchandises importantes de Schendi, en dépit du fait que le port soit le quartier général de la Ligue des Marchands d'Esclaves Noirs. Les Marchands Noirs commercialisent généralement leurs captures plus près des Marchés, au nord et au sud. Un de leurs principaux Marchés, auquel ils transportent les femmes par voie de terre, est la Foire des Sardar, surtout celle d'En'Kara, qui est la plus grande et la plus belle. Cela ne veut pas dire, naturellement, que Schendi n'ait pas d'excellents Marchés aux Esclaves. C'est un des plus grands ports goréens. Schendi compte approximativement un million d'habitants. L'immense majorité est composée de noirs. Il y a des individus de toutes races, cependant, Schendi étant une cité cosmopolite. De nombreux commerçants de villes lointaines ont des succursales à Schendi. De même, la cité est toujours pleine de marins. Les eaux équatoriales entourant Schendi, naturellement, sont navigables toute l'année. C'est une des raisons de l'importance du port. Schendi, bien entendu, ne connaît pas d'hiver. Se trouvant légèrement au sud de l'équateur, elle a une saison sèche, pendant l'hiver de l'hémisphère sud. Les agriculteurs de la région de Schendi, comme le font généralement les agriculteurs des zones équatoriales, plantent ou sèment au début de la saison sèche. Du point de vue d'un individu accoutumé aux latitudes nordiques de Gor, je ne suis pas tout à fait satisfait de la conception de la saison sèche, telle que la présentent les géographes. Elle n'est pas réellement sèche, mais il pleut moins. Pendant les pluies de la saison des pluies, il arrive que les graines soient emportées et les champs inondés. L'agriculteur équatorial, incidemment, déplace souvent ses champs, après deux ou trois saisons, du fait que le sol, appauvri en minéraux par des siècles de pluies violentes, est rapidement épuisé. Le sol des zones tropicales, contrairement à la croyance populaire, n'est pas très fertile. Les jungles, qui poussent généralement le long des cours d'eau ou dans les systèmes fluviaux, se développent sur un sol qui serait incapable de produire des récoltes de céréales. Les agriculteurs de la région de Schendi sont, en réalité, davantage des jardiniers que des agriculteurs. Quand un champ est épuisé, le fermier en défriche un autre. Les villages se déplacent. Cette absence de fertilité du sol est la raison pour laquelle les concentrations de population ne se sont pas développées dans l'intérieur équatorial goréen. Sur l'équateur même, bizarrement, les géographes soutiennent qu'il y a, en fait, deux saisons sèches et deux saisons des pluies. Une nouvelle fois, je préfère parler de deux saisons des pluies et de deux saisons moins pluvieuses. Mes observations me conduisent à penser que, sur l'équateur, il n'y a pas de saison sèche.

« Rentrez les rames ! » cria Gudi, qui tenait lieu de Maître de Nage.

Les matelots lancèrent les amarres à des hommes qui se tenaient sur le quai. Elles furent attachées. Des rouleaux de corde, suspendus contre les flancs du navire, évitaient que la coque ne frotte contre le quai. Les hommes rassemblèrent leurs affaires. Une passerelle fut installée. Le numéro du quai était : Huit.

Je vis deux Marchands d'Esclaves s'arrêter sur le quai, regardant les femmes suspendues aux anneaux.

« Si tu veux les vendre, conduis-les au Marché de Kovu ! » cria l'un d'entre eux, individu laid, la joue barrée d'une longue cicatrice.

Shoka leur adressa un signe de la main, montrant qu'il avait entendu.

Puis ils passèrent leur chemin.

Les belles esclaves, habillées ou déshabillées, ne sont pas rares sur Gor. Le fait que les deux femmes aient attiré l'attention indiquait que leurs charmes dévoilés n'étaient pas sans intérêt.

Deux hommes, venant du bureau du Praetor le plus proche, un Scribe et un Médecin, montèrent à bord. Le Scribe avait un porte-documents. Il vérifierait les papiers d'Ulafox, l'enregistrement du navire, les problèmes d'amarrage et la nature de la cargaison. Le Médecin s'assurerait que l'équipage et les esclaves étaient en bonne santé. La peste, quelques années auparavant, s'était déclenchée à Bazi, au nord, et les commerçants avaient évité ce port pendant deux ans. En dix-huit mois, elle s'était épuisée, se répandant vers le sud et l'est. Bazi n'était pas encore remise du choc économique. À mon avis, on ne pouvait pas reprocher aux autorités de Schendi de prendre toutes les mesures visant à éviter une telle calamité.

Le Scribe, avec Ulafi, se mit au travail. En compagnie des matelots, je me soumis à l'examen du Médecin. Il ne fit que regarder nos yeux et examiner nos avant-bras. Mais nos yeux n'étaient pas jaunes et nous n'avions pas de pustules sur la peau.

Deux esclaves, blanches, pieds nus, portant des tuniques brunes et déchirées, avec des anneaux en or dans les oreilles, l'une d'entre elles mangeant un larma, s'arrêtèrent sur le quai, près de la proue.

« Comme vous êtes laides ! » cria l'une d'entre elles aux femmes suspendues aux anneaux.

— « As-tu déjà été suspendue à la proue ? » demanda Sasi sans hésiter.

Elles ne répondirent pas.

Je vis la barbare blonde, suspendue à son anneau, trembler soudain parce qu'elle venait de comprendre. Puis elle parut très fière d'occuper cette place. Elle regarda ses poignets attachés et le gros anneau. Ses pieds bougèrent, se frottant légèrement l'un contre l'autre ; ses chevilles, croisées et attachées, bougeaient sous la corde qui les liait. La ligne de son corps, du fait qu'elle était suspendue, était très belle. Elle regarda Sasi et Sasi lui sourit. Puis, avec stupéfaction, bien que ses poignets lui fissent probablement mal, du fait qu'ils supportaient tout son poids, je vis la barbare blonde rendre son sourire à Sasi. Ensuite, elle adressa un regard méprisant aux femmes du quai.

« Vous êtes ordinaires, pauvres esclaves ! » cria une femme.

— « Vous êtes ordinaires, pauvres esclaves, pas nous ! » répliqua Sasi. « Nous sommes à la proue ! » Elle les foudroya du regard. « Avez-vous déjà été suspendues à la proue ? »

Une nouvelle fois, elles ne répondirent pas.

« Votre maître n'a donc pas les moyens de vous acheter des tuniques décentes ? » demanda Sasi. Je souris car Sasi n'avait absolument rien à se mettre sur le dos. Je voulais que ses talents d'esclave soient beaucoup plus développés, avant de l'autoriser à porter le moindre morceau de tissu. « Je parie que votre maître vous fait danser pour les esclaves mâles ! » cria Sasi.

Les deux femmes hurlèrent de rage et l'une d'entre elles lui lança le noyau du larma, qui l'atteignit dans la partie inférieure droite de l'abdomen.

« Filles aux oreilles percées ! » cria Sasi.

Les deux femmes, soudain, se regardèrent puis, en larmes, quittèrent rapidement le quai.

Sasi me regarda, très satisfaite d'elle-même. Je devais reconnaître qu'elle s'était bien défendue. Je me souvins également que, pendant le voyage, elle m'avait supplié de lui faire percer les oreilles, afin de devenir irrévocablement une esclave. Je ne savais pas si elle avait changé d'avis sur cette question, mais cela n'avait aucune importance. Je la regardai. Oui, des anneaux dans les oreilles lui iraient très bien. De sorte que je lui ferai percer les oreilles, ou bien m'en occuperais moi-même. Je regardai également la femme blonde. Je décidai que des anneaux dans les oreilles lui iraient également très bien. Si elle devenait ma propriété, elle ne tarderait pas à avoir les oreilles percées et à porter des anneaux en or.

La femme blonde me regarda, puis tourna la tête. J'étais satisfait. Je vis qu'elle était fière d'avoir

été considérée comme assez belle pour orner la proue d'un navire goréen. Peut-être commençait-elle à comprendre à quel point elle était belle.

« Amenez les esclaves ! » dit le Médecin.

Un matelot tint la corde de Sasi, au-dessus de l'anneau fixé dans le pont. Un autre détacha la corde. Shoka, avec un bâton terminé par un crochet, tira Sasi jusqu'au bastingage. Il posa le bâton puis, la prenant par la taille, la fit passer par-dessus le bastingage. Il la posa sur le pont, les chevilles et les poignets toujours attachés.

Le Médecin se baissa et l'examina.

Shoka, reprenant le bâton, tira la femme blonde jusqu'au bastingage.

Elle était très belle. Nos regards se croisèrent brièvement tandis que Shoka la faisait passer par-dessus le bastingage. Il la posa près de Sasi, ses poignets et ses chevilles restant également attachés. Ses bras, fléchis, comme ceux de Sasi, étaient au-dessus de sa tête.

« Oh ! » s'écria-t-elle, manipulée comme une esclave.

Curieux, le Médecin la toucha à nouveau. Elle gémit et se tortilla.

« Elle est chaude, » dit le Médecin.

— « Oui, » répondit Ulafi.

La femme regarda le Médecin avec horreur, les yeux pleins de larmes. Mais il termina son examen, regardant ses yeux, l'intérieur des cuisses, le ventre et l'intérieur des avant-bras.

Le Médecin se leva.

— « Elles sont en bonne santé, » dit-il. « Tout est en ordre. Tout le monde peut débarquer. »

— « Excellent, » répondit Ulafi.

Le Scribe inscrivit le rapport du Médecin dans ses documents et le Médecin le signa.

« Puis-je te souhaiter bonne chance dans ce que tu vas entreprendre à Schendi ? » dit Ulafi.

— « Oui, merci, Capitaine, » répondis-je. « Et merci également pour cet agréable voyage. »

Il hocha la tête.

— « Merci également » dit-il, « de nous avoir permis de suspendre ta petite beauté brune à la proue. »

— « Ce n'est rien, » répondis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, » dit-il.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondis-je.

Je me baissai et détachai Sasi. Ensuite, je sortis des menottes de mon sac et lui immobilisai les mains dans le dos. Il me fallait trouver un logement.

« Mets une Sirik à celle-ci, » dit Ulafi à un matelot, montrant la femme blonde, « et enchaîne-la à un anneau du quai. Il ne faut pas qu'elle s'échappe à nouveau, comme elle l'a fait à Port Kar. »

— « Oui, Capitaine, » répondit l'homme.

J'allai chercher mon sac, Sasi, les menottes aux poignets, me suivant.

J'entendis les chaînes de la Sirik, qui se refermaient sur la femme blonde. Ensuite, on la débarrassa des cordes.

On la fit lever en tirant sur la chaîne du collier de la Sirik. Le collier de la Sirik était ajusté et, contrairement à un collier de travail, ne pouvait être porté par-dessus le collier de transport. Le collier de transport fut monté jusque sous son menton, où il serait facile de le vérifier. Le collier de la Sirik fut ensuite refermé dessous. Je ne pensais pas que la femme serait débarrassée du collier de transport avant d'avoir été remise à Uchafu, qui devait l'acheter. Ulafi ne prenait aucun risque. Cependant, je ne croyais pas qu'elle tenterait à nouveau de s'échapper. Elle avait un peu appris l'asservissement et elle avait connu le fouet. En outre, elle devait se souvenir de la sensation produite par le cimeterre, posé sur ses chevilles, à Port Kar, près du bureau du Praetor des quais. Sur un mot d'Ulafi, on lui aurait coupé les pieds. Heureusement, elle avait seulement été fouettée, avant d'être

marquée au fer rouge et de porter un collier. Je ne croyais pas qu'elle ait envie de perdre ses pieds. Je ne pensais pas qu'elle tenterait à nouveau de s'échapper.

Shoka la tira sur la passerelle et, avec une chaîne et un gros cadenas, l'attacha à un anneau proche du navire.

Elle resta à genoux sur les planches chaudes.

Elle me regarda, nue et enchaînée.

Pendant un instant je vis à nouveau, dans ses yeux, l'esclave secrète qui était en elle. Puis ses yeux nièrent l'esclave. Elle se mordit la lèvre et baissa la tête.

« Non, non, » souffla-t-elle, pour elle-même, en anglais, « je ne suis pas une esclave. »

« Vas-tu me vendre à Schendi ? » demanda Sasi.

— « Peut-être, » répondis-je. « Si j'en ai envie. »

— « Oui, Maître, » répondit Sasi.

La femme blonde baissait la tête.

Je supposai que l'esclave secrète savait très bien que le geôlier était la femme blonde. Mais je ne croyais pas que la femme blonde sache véritablement qu'elle était l'esclave qu'elle inhibait cruellement.

La femme blonde, timidement, leva la tête vers moi.

Je la regardai.

Les Goréens, malgré elle, libéreraient l'esclave. La femme blonde serait obligée de devenir ce qu'elle était au plus profond d'elle-même. Les mensonges de sa fausse civilisation ayant été rejetés, les vernis de son acculturation ayant été grattés et écaillés, cela n'intéressant pas les Goréens, qui ne les partageaient pas, l'animal femelle, primitif, qui était en elle, serait libéré. Elle serait obligée de devenir une femme.

Effrayée, la femme blonde baissa rapidement la tête.

Elle trembla. Les chaînes bougèrent. Elle parut petite.

Je continuai de la fixer.

Néanmoins, elle serait obligée de devenir une femme, dans tous les sens du terme, et l'Esclave d'Amour d'hommes puissants.

Je pivotai sur moi-même.

« Maître ! » appela-t-elle.

Je me tournai vers elle.

« Ne pars pas, » dit-elle. « Je t'en prie, ne me laisse pas. »

— « Je ne comprends pas, » répondis-je.

— « Emmène-moi avec toi, » supplia-t-elle.

— « Je ne comprends pas, » répétai-je.

— « Je t'en prie, achète-moi, » dit-elle. Elle me regarda, les yeux pleins de larmes, levant ses poignets enchaînés vers moi. « Je t'en prie, je t'en prie, Maître, achète-moi ! » dit-elle.

— « Il a déjà une esclave ! » intervint Sasi avec colère.

— « Tais-toi ! » ordonnai-je à Sasi.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Supplies-tu d'être achetée ? » demandai-je à la femme blonde.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Seules les esclaves supplient d'être achetées, » déclarai-je. Cela est considéré comme la reconnaissance de leur asservissement, du fait qu'elles peuvent être achetées et vendues.

— « Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » admis-je. « Mais tu ne le sais pas encore vraiment. »

Elle me regarda.

« Tu ignores encore tout de ton collier, » dis-je.

— « Achète-moi, » répondit-elle. « Apprends-moi. »

— « Tu me tentes, Jolie Petite, » dis-je.

Elle me regarda.

« Embrasse mes pieds ! » lui ordonnai-je.

Elle obéit, enchaînée, à genoux sur les planches brûlantes du quai de Schendi. Puis elle leva à nouveau les yeux vers moi.

« Quelqu'un d'autre t'achètera, » lui dis-je. Puis je lui tournai le dos. « Nous devons chercher un logement, » dis-je à Sasi.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

J'entendis la femme, derrière nous, crier de désespoir. Puis elle hurla, bien que nous ne nous soyons pas retournés pour la regarder, en anglais :

« Je te hais ! Je te hais, Maître ! Je ne suis pas une esclave ! Je ne suis pas une esclave ! »

Mais je me souvenais de ses lèvres et de sa langue délicate, sur mes pieds. La sensation produite par la caresse ne laissait aucun doute. Ses lèvres et sa langue appartenaient à une esclave.

« Je ne suis pas une esclave ! » cria-t-elle en anglais.

Je pensai que la femme serait utile. Elle me conduirait, sans le savoir, à Shaba, géographe, explorateur du Lac Ushindi, découvreur du Lac Ngao et du Fleuve Ua. Elle me conduirait, sans le savoir, à l'anneau du Tahari.

C'était ce que je cherchais et peut-être, aussi, le sang de Shaba, qui avait trahi les Prêtres-Rois.

LE MARCHÉ D'UCHAFU

IL Y A de nombreux Marchés aux Esclaves, à Schendi, en particulier ceux d'Ushanga, Mkufu, Utajiri, Dhähabu, Fedha, Marashi, Hariri, Kovu et Ngoma. Le Marché d'Uchafu, en revanche, ne compte pas parmi ceux-là.

On peut s'y procurer des filles de cuisine et des femmes très ordinaires. Il était par conséquent logique que la barbare blonde, ignorante et sans formation, parlant à peine goréen, encore presque de la Chair à Collier, y ait été conduite. Elle n'attirerait guère l'attention.

« Puis-je t'aider, Maître ? » demanda Uchafu, se dirigeant vers moi, appuyé sur un gros bâton noueux.

— « Peut-être plus tard, » répondis-je. « Pour le moment, je me promène. »

— « Promène-toi autant que tu veux, Maître, » dit Uchafu. « Tu verras que nous avons les plus belles esclaves de Schendi. » Il avait perdu plusieurs dents et était aveugle d'un œil. Sa toge était sale, avec des taches de graisse et de sang. Un long poignard, sans fourreau, était glissé sous sa ceinture.

— « Pourquoi cette femme a-t-elle les yeux bandés ? » demandai-je en montrant une femme, à genoux parmi d'autres, enchaînée, sous un abri bas, couvert de feuilles de palmier.

— « Pour la faire taire, Maître, » répondit Uchafu.

Je hochai la tête. C'est une méthode souvent utilisée par les Marchands d'Esclaves.

Uchafu s'éloigna.

« Achète-moi, Maître, » dit une femme près de moi. Je lui adressai un bref regard puis m'éloignai, suivant la rangée.

Le Marché était boueux car il avait plu, la veille, l'après-midi et le soir, après notre arrivée à Schendi. L'air était humide. On sentait la végétation de la jungle, au-delà du port. Le Marché d'Uchafu se trouvait derrière les Quais des Commerçants, près de l'entrée du port. Il était au bord d'un canal, le Canal du Poisson, débouchant dans le port. Il borde, au sud, un Marché aux Poissons. Ceux-ci sont livrés en pirogue, à travers le port, par les pêcheurs du Nyoka, puis transportés sur le marché par le canal. Il y a également de nombreuses petites boutiques, à proximité. Le nom officiel du canal est : Canal Tangawizi, ou Canal du Gingembre, mais on l'appelle généralement : Canal du Poisson, à cause du marché.

« Achète-moi, Maître, » dit une autre femme quand je passai devant elle. Elle avait la peau brune et de jolies jambes.

Il n'y avait, à mon avis, lorsque je suis allé au Marché d'Uchafu, qu'environ deux cent cinquante femmes. Le stock d'Uchafu n'était pas complet. Il s'occupait pratiquement de tout mais était aidé par quatre hommes plus jeunes, dont un était son frère. En dépit du fait que son stock n'était pas au complet, il entassait ses femmes, laissant plusieurs petits abris couverts de feuilles de palmier, ceux

qui se trouvaient près de la palissade d'enceinte, vides.

Presque toutes les femmes étaient noires, ce qui n'a rien de surprenant dans cette région, mais il y avait une quinzaine de blanches et deux métisses ayant probablement du sang oriental.

« Maître, » dit une rousse, tendant timidement la main, sans oser me toucher.

Je la regardai.

Craintivement, elle retira sa main.

Je continuai de suivre la file. Deux femmes noires se tassèrent sur elles-mêmes. Je supposai qu'elles ne portaient pas le collier depuis longtemps.

Puis je m'intéressai à un autre abri. Ils font environ six mètres de long, un mètre cinquante de profondeur et un mètre vingt de haut. Deux gros pieux sont profondément enfoncés dans le sol aux extrémités de chaque abri. Une chaîne était tendue entre ces pieux. Chaque femme, à la cheville gauche, porte un anneau avec une boucle de chaîne et un cadenas. Au moyen de cette boucle et du cadenas, elle est attachée à la chaîne centrale. D'autres femmes avaient également les mains attachées devant ou derrière le corps avec des menottes. Une femme, couchée sur le flanc dans la boue, était cruellement ligotée avec des lanières de cuir. Peut-être n'avait-elle pas été totalement satisfaisante.

Je m'accroupis près d'une femme blonde aux chevilles épaisses. Je la tirai vers moi par les cheveux et la tournai sur le flanc. J'examinai son collier. Il y avait été écrit : « J'appartiens à Kikombe », Kikombe, cependant, avait été rayé et « Uchafu » avait été tracé avec un outil pointu. Je souris. Uchafu utilisait même des colliers d'occasion. Les Kurii étaient malins. De toute évidence, personne ne chercherait une femme de valeur dans un tel Marché.

« Te plaît-elle ? » demanda Uchafu, qui était revenu près de moi. Il m'avait gardé à l'œil. « Je la tiens de Kikombe, honnêtement, » ajouta-t-il.

— « Je n'en doute pas, » répondis-je. Je supposai qu'il me prenait pour un agent recherchant des esclaves passées en fraude.

Ce n'était pas sans raison que j'avais paru m'intéresser à la blonde aux chevilles épaisses.

— « Aimes-tu les femmes blanches ? » demanda Uchafu.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ce sont de magnifiques esclaves, » dit Uchafu.

— « Oui, » répondis-je.

— « Celle-ci est très belle, » reprit-il, montrant la femme dont je venais d'examiner le collier.

— « En as-tu d'autres ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « En as-tu d'autres avec ce genre de cheveux ? » insistai-je.

— « Oui, » répondit-il. Mais, soudain, il me dévisagea avec méfiance.

Je regardai autour de moi, au-delà des abris, ceux qui étaient vides.

— « Tu as des abris vides, là-bas, » dis-je. « Pourquoi entasses-tu ainsi les femmes ? Ne serait-il pas préférable de les éloigner un peu plus les unes des autres, pour les exposer ? »

— « Ainsi, il est plus facile de les nourrir et de les nettoyer, » dit-il. « Il y a moins d'espace à couvrir. »

— « Je vois, » fis-je.

— « En outre, » ajouta-t-il, « j'attends des livraisons et j'aurai besoin de cet espace. »

Des buissons et des mauvaises herbes poussaient au pied de la palissade entourant le Marché. La palissade faisait environ un mètre vingt de haut. Une petite hutte en bois, couverte de feuilles de palmier, dans un coin de l'enclos, servait de demeure et de bureau à Uchafu et, je présume, également de dortoir à ses assistants.

— « Apparemment, tu n'as pas d'hommes esclaves, » fis-je remarquer.

— « Ils sont rares, à Schendi, en ce moment, » dit-il. « Bila Huruma, Ubar du Lac Ishindi, les

emploie à la construction de son grand canal. »

— « Il a l'intention de relier le Lac Ushindi au Lac Ngao, à ce que j'ai entendu dire. »

— « C'est un projet dément, » jugea Uchafu. « Mais que peut-on attendre des barbares de l'intérieur ? »

— « Cela ouvrirait le Fleuve Ua sur la mer, » soulignai-je.

— « Si cela peut être réalisé, » releva Uchafu. « Mais cela n'arrivera jamais. Des milliers d'hommes sont déjà morts. Ils périssent dans la chaleur, ils meurent au soleil, ils sont tués par les tribus hostiles, ils sont détruits par les insectes, ils sont dévorés par les tharlarions. C'est une entreprise démente, ruineuse en argent et en vies humaines. »

— « Il doit être difficile de se procurer de telles quantités d'esclaves mâles, » émis-je.

— « Les gens qui travaillent au canal ne sont pas en majorité des esclaves, » expliqua Uchafu. « Beaucoup sont des débiteurs et des délinquants. Beaucoup sont des gens ordinaires, recrutés de force dans les villages. En fait, cette année, Bila Huruma a exigé des quotas d'hommes de Schendi. »

— « Cela, naturellement, lui a été refusé, » dis-je.

— « Nous avons renforcé nos défenses, » confirma Uchafu, « consolidé la palissade qui sépare Schendi de l'intérieur, mais nous ne devons pas nous faire d'illusions. Ces murailles ont été construites pour repousser les animaux et les bandes de brigands, pas une armée de milliers d'hommes. Nous ne sommes ni une cité armée, ni une forteresse ni un pays puissant. Nous n'avons même pas de marine. Nous ne sommes qu'un port de commerce. »

— « Cependant, vous avez tout de même rejeté la demande de Bila Huruma concernant des hommes, » dis-je.

— « S'il le voulait, » répondit Uchafu, « il pourrait prendre Schendi et la brûler. »

— « Les barbares de l'intérieur ? » demandai-je.

— « Bila Huruma a une armée organisée, entraînée, disciplinée, efficace, » répondit Uchafu. « Il gouverne un Ubarat, avec des districts et des gouverneurs, des tribunaux, des espions et des messagers. »

— « Je ne savais pas qu'une telle puissance existait dans le sud, » dis-je.

— « C'est un grand Ubarat, » confirma Uchafu, « mais il est mal connu, parce qu'il est à l'intérieur. »

Je ne répondis pas.

« Schendi, » reprit-il, « est comme une fleur aux pieds d'un kailiauk. »

— « Dans ce cas, vous avez accepté de livrer des hommes ? » dis-je.

— « Oui, » répondit Uchafu.

— « Je suis désolé, » dis-je.

Uchafu haussa les épaules.

— « Mais ne t'inquiète pas pour nos ennuis, » rit-il, « car tu n'es pas de Schendi. » Puis il pivota sur lui-même. « As-tu vu la rousse ? » s'enquit-il. « Elle est très jolie. »

— « Oui, » répondis-je. « Je l'ai vue. » Je regardai autour de moi. « Il y a une blonde, là-bas, » dis-je, montrant la femme aux yeux bandés, à genoux et enchaînée, serrée contre ses compagnes sous les feuilles de palmier de l'abri. Elle était sale. Ses genoux étaient dans la boue. Sa cheville gauche, comme celle des autres femmes, était prisonnière d'un anneau. Comme les autres, par une boucle de chaîne et un cadenas, elle était attachée à la chaîne centrale, tendue entre les deux pieux. Comme les autres, elle était nue. Ses petites mains, ses poignets étant prisonniers de menottes, étaient maintenues sur son ventre au moyen d'une chaîne qui lui entourait la taille. Elle ne pouvait donc pas toucher le bandeau. Il était en tissu noir. Il couvrait pratiquement tout le haut de sa tête.

— « Permits-moi de te montrer ces deux-là, » dit Uchafu, m'éloignant de la femme aux yeux bandés. C'était la seule à avoir les yeux bandés. Uchafu m'avait dit, plus tôt, que c'était pour la faire

taire. « Et celles-ci ? » demanda Uchafu.

La veille, après avoir laissé la barbare blonde sur le quai, j'avais trouvé à me loger à *La Girofle de Schendi*, établissement proche du Quai Dix et fréquenté par les marins. Les pièces étaient petites mais correctes, avec un matelas posé par terre ; une caisse occupait un coin ; il y avait une table basse, une lampe à huile de tharlarion, une cuvette et un broc d'eau et, au pied du matelas, un solide anneau d'esclave. Je jetai mon sac près de la caisse, passai les menottes aux poignets de Sasi, l'attachant à l'anneau, puis sortis de la pièce, fermai la porte à clé, glissai la clé dans ma bourse et regagnai discrètement le Quai Huit, où l'on déchargeait le *Palmier de Schendi*. Je n'attendis pas longtemps. Uchafu en personne apparut bientôt, rencontra Ulafi et réalisa la brève transaction qui lui procura la barbare blonde. Shoka lui retira le collier de transport du *Palmier de Schendi*. Uchafu lui mit alors son collier. Shoka ouvrit ensuite les menottes de sa Sirik et Uchafu lui passa une chaîne autour de la taille, lui mettant ensuite les menottes aux poignets et lui immobilisant les mains sur le ventre. Puis Uchafu lui banda les yeux et fixa une laisse à son collier. Shoka termina alors de retirer la Sirik. Il ramassa la Sirik, ainsi que la chaîne et le cadenas qui, fixés au collier de la Sirik, l'attachaient à l'anneau du quai. Il remonta ensuite à bord du *Palmier de Schendi*. Uchafu, par la laisse, fit lever la femme qui avait les menottes aux poignets et les yeux bandés, puis quitta le quai, la tirant derrière lui. Je les avais suivis. Uchafu n'avait pas regagné directement son Marché. Je crois que la femme, même si elle avait connu Schendi, aurait été incapable de déterminer l'endroit où elle était conduite.

« Elles sont jolies, » reprit Uchafu, montrant une paire de blondes blanches. « Ce sont des sœurs, » ajouta-t-il. « D'Asperiche. Tu peux les acheter ensemble ou séparément, comme tu préfères. »

La barbare blonde, à genoux, effrayée, dans la boue, avec ses compagnes, avait toujours les yeux bandés. Elle ignorait où elle se trouvait. Uchafu, de toute évidence, compte tenu des prix, devait savoir qu'elle était importante. En revanche, je ne crois pas qu'il connaissait la nature de cette importance. Ulafi non plus, j'en étais sûr. Il n'y avait pas de sang sur l'intérieur des cuisses de la barbare. Je me souvins qu'Ulafi ne l'avait pas utilisée et ne l'avait pas jetée à son équipage. Cela confirmait, à mon sens, leur ignorance. Peut-être un homme riche, un excentrique quelconque, la désirait-il. Peut-être serait-il mécontent, ou refuserait-il de payer si elle n'était plus Soie Blanche au moment de la livraison. Je souris intérieurement. Si Ulafi ou Uchafu avaient véritablement connu la nature de l'importance de la femme, à savoir qu'elle était sans lien avec le fait d'être Soie Rouge ou Soie Blanche, elle aurait sans doute été énergiquement et abondamment violée.

« Que penses-tu d'elles ? » s'enquit Uchafu, montrant les deux sœurs blondes d'Asperiche.

Elles avaient les yeux bleus. Elles étaient accroupies dans la boue, enchaînées, sous l'abri couvert de feuilles de palmier.

« Que savez-vous faire ? » demandai-je.

Elles se regardèrent avec frayeur. L'une d'entre elles gémit. D'un air menaçant, Uchafu leva son gros bâton noueux.

— « Tout ce que le Maître désire, » répondit la première.

— « Tout ce que le Maître désire, » répéta rapidement la deuxième.

— « Et cette autre, là-bas ? » demandai-je tranquillement, montrant la barbare blonde, dans un autre abri situé sur ma gauche.

— « Celles-ci sont très belles, » dit Uchafu, montrant les deux sœurs blondes d'Asperiche. « Tu peux en acheter une, ou les deux. »

Mais je me dirigeais déjà vers la barbare blonde. Uchafu se précipita derrière moi et me prit par la manche pour m'arrêter.

« Non, » dit-il. « Pas elle. »

— « Pourquoi ? » demandai-je, feignant l'étonnement.

— « Elle est déjà vendue, » dit-il.

— « Combien en as-tu obtenu ? » m'enquis-je.

— « Quinze tarsks en cuivre, » répondit-il. Il avait annoncé un prix un peu trop élevé pour cette femme et ce Marché. Je supposai que c'était pour me décourager. Je me souvins qu'on en avait proposé à Vart, autrefois Publius Quintus d'Ar, à Port Kar, quarante tarsks en cuivre. L'enchère avait été faite par Procopius, patron d'une taverne. Ce prix n'avait été atteint, naturellement, qu'après qu'il eût été démontré qu'elle était exceptionnellement chaude.

— « Je t'en donnerai seize, » dis-je.

Uchafu parut contrarié. Je ne m'autorisai pas à sourire. Je savais qu'il n'avait pas encore vendu la femme, car elle était toujours dans sa Chaîne. Il attendait son acheteur. En outre, je savais, par Ulafi, qu'il l'avait payée deux tarsks en argent. L'acheteur qu'il attendait lui en donnerait sans doute trois ou quatre. Mais il sourit et haussa les épaules.

— « Oh, quelle misère pour un pauvre commerçant ? » dit-il. « J'aurais pu en obtenir seize et je l'ai vendue quinze. Misère ! Mais, malheureusement, je ne peux pas revenir sur ma parole, car je suis un commerçant dont l'intégrité est reconnue. Même si je serais heureux de te la vendre seize tarsks, je dois à présent la donner à l'acheteur précédent pour quinze. Telle est parfois le triste lot de celui qui a fait le choix difficile, et s'y tient, consistant à traiter avec franchise et honnêteté avec tous les hommes, quels qu'ils soient. »

— « Je n'imaginais pas que l'intégrité puisse être un tel handicap, » compatis-je.

— « Ah, si, » gémit-il.

— « Mais il est possible que, à la longue, ta réputation de commerçant noble et honnête exerce une influence favorable sur tes bénéfices et ton honneur. »

— « Espérons-le, » dit-il.

— « Tu comptes parmi les Marchands d'Esclaves les plus honnêtes que je connaisse, » assurai-je.

— « Merci, Maître, » souffla-t-il en s'inclinant.

— « Je te souhaite tout le bien, » dis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondit-il.

Puis je quittai le Marché. Je crois qu'il comprit alors que je n'avais pas acheté de femme.

— « Nous en aurons d'autres à la fin de la semaine ! » cria-t-il. « Reviens ! »

Je lui adressai un signe de la main par-dessus la palissade.

CE QUI ARRIVA AU *KAILIAUK D'OR*

« **V**ITE ! Vite, esclave maladroite ! » cria le petit homme couturé, bossu, traînant la jambe droite. Il portait une tunique sale ; dessus, il avait un long aba marron, déchiré et effiloché. Il était pieds nus. Un morceau de tissu marron était enroulé, comme un turban, autour de sa tête. Il paraissait furieux. Ses pieds et ses jambes, ainsi que ceux de l'esclave, étaient boueux et sales, à cause de la boue des rues.

« Vite ! » cria-t-il.

« Oh ! » s'écria-t-elle, sanglotant sous son bandeau, poussée devant lui, frappée par la longue badine qu'il avait à la main.

« Oh ! Oh ! » s'écria-t-elle. « Je t'en prie, ne me frappe plus, Maître ! »

Puis elle cria à nouveau, trébuchant et pleurant devant lui, frappée deux fois supplémentaires.

Je les suivis à bonne distance. J'avais assisté à sa vente, au moyen d'une lunette des Constructeurs, depuis un toit proche du Marché d'Uchafu. Ensuite, j'avais refermé la lunette et l'avais glissée dans mon sac. J'avais vu de l'argent changer de mains. Mais je ne savais pas exactement combien de pièces avaient été données, du fait que l'acheteur me tournait le dos.

« Vite ! » cria-t-il. Il la frappa à nouveau.

Il était habillé en mendiant, mais je ne croyais pas qu'il exerçait cette profession. En outre, les mendiants n'achètent pas d'esclaves, du moins ouvertement.

J'étais sûr que l'homme était un agent des Kurii.

Il la frappa à nouveau et, à nouveau, elle trébucha devant lui. Elle avait toujours les yeux bandés avec le morceau de tissu noir qui lui couvrait la partie supérieure de la tête. Je savais qu'elle n'avait pas vu le Marché d'Uchafu et qu'elle ne savait pas où on la conduisait. De Schendi, elle n'avait vu que le port et le quai. Ensuite, on lui avait bandé les yeux. Elle trébuchait, pitoyablement, devant son convoyeur. Ses petites mains étaient toujours attachées sur le ventre, mais avec une lanière de cuir. Ses poignets avaient été croisés et attachés, puis la lanière de cuir avait été enroulée autour de sa taille, étant ensuite liée à nouveau à ses poignets. Ainsi, elle ne pouvait toujours pas toucher le bandeau et son dos, ce qui était sans doute prévu, se trouvait totalement exposé aux coups de badine. Le collier d'Uchafu lui avait été retiré, au Marché, et un autre collier avait été refermé sur son cou. Bien entendu, je n'avais pas eu l'occasion de le lire.

« Je t'en prie, ne me frappe plus, Maître ! » supplia-t-elle. « Je me dépêche ! Je me dépêche ! »

Puis elle heurta une femme libre qui, furieuse, hurla, lui donna des coups de poing et des coups de pied.

Elle tomba à genoux et baissa la tête.

« Pardonne-moi, Maîtresse, » supplia-t-elle. « Pardonne-moi ! »

La femme libre, en colère, continua son chemin.

« Debout ! » gronda le convoyeur.

La femme se redressa, mais un de ses pieds glissa dans la boue et elle tomba sur le flanc.

Aussitôt, l'homme se précipita sur elle et lui donna des coups de badine.

« Debout, salope blanche sans valeur ! » cria-t-il.

Elle se redressa péniblement.

— « Oui, Maître ! Oui, Maître ! » sanglota-t-elle.

— « Vite ! » cria-t-il. Il la frappa à nouveau.

— « De quel côté ? » s'écria-t-elle, désorientée. Elle tourna la tête dans tous les sens, les pieds dans la boue. « Oh ! Oh ! » cria-t-elle, abondamment frappée, puis elle tomba à genoux, désespérée. Il la fit lever en la prenant par le bras et la poussa devant lui dans la rue.

— « Vite ! » ordonna-t-il. Il la frappa à nouveau.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle, et elle se remit en marche, trébuchant, les yeux bandés, femme convoyée.

Je regardais de temps en temps derrière moi mais ne voyais que les passants et les occupants normaux des rues de Schendi. Je portais un costume de Forgeron. Si l'on posait des questions, on apprendrait que l'homme arrivé à bord du *Palmier de Schendi* appartenait, du moins en apparence, à la Caste des Forgerons.

« Entre, esclave sans valeur, » dit l'homme, puis, prenant la femme par le bras, il lui fit franchir les portes d'une taverne : *Le Kailiauk d'Or*.

Il la poussa près d'un mur, en face des portes, non loin d'une petite porte latérale.

« Couchée ! » ordonna-t-il.

Elle s'allongea sur le parquet.

« Sur le flanc, » précisa-t-il. « Les genoux sous le menton ! »

Elle resta ainsi couchée, petite, les genoux relevés.

Il jeta son aba marron sur elle, la recouvrant complètement, puis sortit en boitant par la petite porte.

« Le Maître désire-t-il quelque chose ? » demanda une femme noire, s'agenouillant devant moi, une esclave de l'établissement.

— « Paga, » commandai-je. Elle se leva et alla derrière le comptoir. Je m'assis, les jambes croisées, à une table basse, d'où je pouvais voir la femme couchée, couverte par l'aba du mendiant.

Je supposai que le convoyeur l'avait livrée dans cette taverne, où elle serait prise par quelqu'un d'autre.

Je fis durer mon Paga.

Mais personne ne parut venir la chercher.

Je commençai à me demander si une erreur n'avait pas été commise. Et si Ulafi s'était trompé sur la femme ? Et si Uchafu ne la lui avait pas véritablement payée deux tarsks ? Et si le mendiant l'avait véritablement achetée pour le compte du patron de la taverne ? Et si elle était véritablement destinée à devenir Esclave de Taverne ? Il n'y avait qu'une autre femme blanche, dans la taverne, une brune, portant un collier, vêtue de Soies de Plaisir jaunes, qui, apparemment, était une Esclave de Taverne au même titre que les femmes noires. Peut-être le patron de la taverne voulait-il simplement une autre femme blanche, afin de procurer davantage de variété à sa clientèle.

Je regardai la femme blonde couchée sous l'aba. Elle n'osait pas bouger.

Mais, non, je me souvenais clairement que de l'argent avait changé de mains, lors de sa vente.

Il n'y avait pas d'erreur.

Je devais attendre.

Je commandai un autre gobelet de Paga. Je fis une partie de Kaissa avec un autre client de la

taverne. Le Paga avait un goût un peu bizarre, mais c'était du Paga local et il y a des variations, dans ce domaine, qui dépendent des herbes et des grains choisis par le brasseur. De temps en temps, je regardai la femme sous l'aba. J'utilisai la Défense de Telnus pour contrer le Gambit de l'Ubara de mon adversaire, croyant qu'elle devait être inconnue à Schendi, puisqu'elle avait été jouée pour la première fois le printemps précédent, à la Foire d'En'Kara, près des Sardar. Il la contra directement, cependant et, n'étant pas Centius de Cos, je me trouvai rapidement entraîné dans des difficultés troublantes. Toutefois, je réussis tout juste à gagner, en fin de partie.

« Je ne pensais pas que tu réagirais ainsi à ma réponse au Lancier de l'Ubara à la Cinquième de l'Ubara, » dis-je.

— « De toute évidence, tu utilisais la Défense de Telnus, » dit-il.

— « Tu en as entendu parler ? » demandai-je.

— « J'ai lu plus de cent analyses, » répondit-il. « Crois-tu que nous soyons des barbares, à Schendi ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Je te félicite, » reprit-il. « Tu joues très bien au Kaissa. »

— « Je n'ai pas joué ma meilleure partie, » répondis-je.

— « Cela n'arrive jamais, » dit-il.

— « Tu as peut-être raison, » dis-je. « Tu joues bien, » ajoutai-je. « Merci pour cette partie. »

Il me serra la main et s'en alla. C'était apparemment un chic type. Les joueurs de Kaissa sont généralement des gens agréables.

Je regardai une nouvelle fois la femme sous la couverture. Je battis des paupières. Mes yeux me paraissaient un peu étranges, ils me démangeaient. Mes avant-bras et mon ventre également. Je me grattai.

« Maître ? » demanda une femme, une femme noire aux pommettes hautes.

— « Encore du Paga, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Une ahn plus tard, des Musiciens arrivèrent. Peu après, la taverne se remplit et ils se mirent à jouer. Ma cuisse était irritée. Je la grattai.

Je regardai la femme blanche, brune, portant un collier, servir du Paga. Elle avait de jolies jambes.

La trille d'une flûte et le martèlement des petits tambours de Tabor attirèrent soudain mon attention sur le carré de sable au bord duquel les Musiciens étaient assis.

Ensuite, je regardai la danseuse, fille noire, aux hanches douces, portant des perles jaunes.

Elle était adroite et, à mon avis, compte tenu de l'usage qu'elle faisait de ses mains et des perles, avait été dressée à Ianda, île située au nord d'Anango. Certaines figures, formées avec les mains et les perles, ont une signification symbolique, qui me dépassait presque complètement du fait que je ne connaissais pas les conventions concernées. Cependant, il y en avait quelques-unes que j'avais déjà vues et qui m'avaient été expliquées. Il y avait la femme libre, le fouet, l'abandon de l'esclave. Il y avait également l'esclave voleuse et la femme convoquée, terrifiée, devant son maître. Tout cela, avec la musique et la danse suivant son rythme, était très bien exécuté. Les femmes sont belles et dansent merveilleusement. Une figure montre une femme, une esclave, rencontrant un lépreux. Esclave, elle sait que si elle attrape la maladie, elle sera sommairement tuée. Elle danse sa terreur. Ensuite, il y eut une figure d'obéissance et une figure de joie.

Je regardai autour de moi et ne vis plus la femme blanche et brune qui servait du Paga.

J'étais irrité et un peu ivre. Il me semblait que la barbare blonde aurait dû avoir été emmenée.

Je regardai à nouveau l'aba, au pied du mur. Je voyais toujours, dessous, d'élégantes courbes féminines.

Soudain, je poussai un cri de fureur et renversai la petite table à laquelle j'étais assis. En deux enjambées, je fus près de l'aba, que j'écartai violemment.

Ce n'était pas la barbare blonde. C'était la femme blanche, brune, portant un collier et des Soies de Plaisir jaunes, qui servait du Paga.

« Maître ! » hurla-t-elle, me regardant avec frayeur.

La tirant par les cheveux, je la fis mettre à genoux.

— « Où est l'autre femme ? » demandai-je. « Où ? »

— « Que se passe-t-il ? » cria le patron de la taverne, qui était arrivé un peu plus tôt et se trouvait à présent derrière le comptoir, distribuant du Paga.

Un employé de la taverne se précipita vers moi mais, voyant mes yeux, hésita. Plusieurs hommes étaient à présent debout. Les Musiciens avaient cessé de jouer. La danseuse était immobile sur le sable.

— « Où est la femme qui était sous cet aba ? » m'enquis-je. « Où ? »

— « De quelle femme s'agit-il ? » demanda le patron. « À qui appartenait-elle ? »

— « Elle a été amenée par Kunguni, pendant que tu étais sorti, » expliqua une femme noire.

— « J'ai ordonné de ne plus le laisser entrer dans ma taverne ! » dit l'homme.

— « Tu n'étais pas là, » gémit la femme. « Nous n'avons pas osé dire à un homme libre qu'il ne pouvait pas entrer. »

— « Où étais-tu ? » cria le patron à son employé.

— « J'étais aux cuisines, » répondit-il. « Je ne savais pas qu'elle avait été amenée par Kunguni. »

Furieux, je repoussai la femme que je tenais.

— « Qui l'a vue partir, et avec qui ? » m'enquis-je.

Les hommes se regardèrent.

« Comment es-tu arrivée sous cet aba ? » demandai-je à la femme que j'avais écartée.

— « Un homme m'a dit de ramper dessous, » répondit-elle. « Je ne l'ai pas vu. Il m'a dit de ne pas me retourner. »

— « Tu mens, » déclarai-je.

— « Aie pitié, Maître, » dit-elle. « Je ne suis qu'une esclave. »

L'employé de la taverne, qui était près de moi, me fixait avec intensité. Je ne compris pas. Il recula, inquiet. Je ne compris pas. Je ne l'avais pas menacé.

— « Un tarsk en argent pour l'homme qui peut trouver cette femme, » dis-je.

Les femmes noires se regardèrent.

— « Ce n'était qu'une fille de cuisine, » dit l'une d'entre elles.

— « Un tarsk en argent, » répétei-je, renouvelant mon offre, « à celui qui peut retrouver cette esclave. »

— « Regardez ses yeux, » dit l'employé de la taverne, reculant encore d'un pas.

Elle ne pouvait pas être partie depuis longtemps. Je devais la chercher dans les rues.

Soudain, la danseuse se cacha le visage dans les mains et hurla. Elle me montra.

— « C'est la peste ! » hurla-t-elle. « C'est la peste ! »

L'employé de la taverne pivota sur lui-même et s'enfuit en trébuchant.

— « La peste ! » hurla-t-il. Les hommes quittèrent la taverne en courant. Je restai seul près du mur. Les tables furent retournées. Du Paga fut répandu par terre.

La taverne parut soudain très calme. Les serveuses elles-mêmes avaient fui.

J'entendis des cris, à l'extérieur, dans la rue, et des hurlements.

« Appelez les gardes ! » entendis-je.

« Tuez-le ! » entendis-je. « Tuez-le ! »

Je m'approchai d'un miroir. Je passai la langue sur mes lèvres. Elles me parurent sèches. Le blanc de mes yeux, de toute évidence, était jaune. Je remontai la manche de ma tunique et vis, sur la chair de

mon avant-bras, comme des ampoules ouvertes, quelques pustules.

JE DÉCIDE DE CHANGER DE LOGEMENT

« **M**ÂÎTRE ! » cria Sasi.

— « Ne crains rien, » lui dis-je. « Je ne suis pas malade. Mais nous devons quitter rapidement cet endroit. »

— « Ton visage, » dit-elle, « est marqué. »

— « Cela passera, » répondis-je. J'ouvris ses menottes et les glissai dans mon sac.

« Je crois que nous avons été suivis jusqu'ici, » expliquai-je. « Nous devons changer de logement. »

J'avais quitté la taverne par la porte de derrière, puis j'étais monté sur un toit bas et, de là, sur un autre, plus haut. J'étais passé de toit en toit jusqu'au moment où j'avais trouvé un endroit tranquille où il m'avait été possible de descendre. Je m'étais ensuite enroulé dans l'aba abandonné par Kunguni, et avait pris le chemin de *La Girofle de Schendi*. Au loin, sur les quais et dans la ville, retentissaient les barres d'alerte.

« La peste ! » criaient les hommes, dans les rues.

« Tu n'es pas malade, Maître ? » demanda Sasi.

— « Je ne crois pas, » répondis-je.

Je savais que je n'étais pas allé dans une région victime de la peste. En outre, la peste de Bazi avait disparu depuis plusieurs années. À ma connaissance, il n'y avait eu aucun cas depuis des mois. Et, surtout, je ne me sentais pas malade. J'étais légèrement ivre et le Paga m'avait donné chaud, mais je n'avais pas de fièvre. Mon pouls et ma respiration paraissaient normaux. Je reprenais mon souffle sans difficulté. Je n'avais ni vertiges ni nausées, et ma vision était claire. Les symptômes physiques les plus graves étaient l'irritation de mes yeux et des démangeaisons désagréables. J'avais envie de m'arracher la peau avec les ongles.

— « Appartiens-tu à la Caste des Forgerons ou à celle des Bourreliers ? » demanda-t-elle.

— « Ne nous occupons pas de cela pour le moment, » répondis-je, attachant la corde de mon sac. Je regardai la pièce. À l'exception de Sasi, ce que je possédais était soit dans mon sac soit sur ma personne.

— « Les femmes aiment savoir à quelle caste appartient leur maître, » dit-elle.

— « Partons, » dis-je.

— « Peut-être est-ce celle des Commerçants, » dit-elle.

— « Veux-tu être fouettée ? » m'enquis-je.

— « Je n'en ai pas envie, » répondit-elle.

— « Dépêchons-nous, » dis-je.

— « Tu n'as pas le temps de me fouetter maintenant, n'est-ce pas ? » dit-elle.

- « Non, » répondis-je, « effectivement. »
- « C'est bien ce que je pensais, » reprit-elle. « Je ne crois pas que ce soit celle des Paysans. »
- « Je pourrai toujours te fouetter plus tard, » indiquai-je.
- « C'est exact, » reconnut-elle. « Je ferais peut-être mieux de me taire. »
- « Voilà une excellente déduction, » dis-je.
- « Merci, Maître, » dit-elle.
- « Si je suis pris, et que l'on croie que j'ai la peste, » dis-je, « tu seras vraisemblablement exterminée avant moi. »
- « Ne tardons pas, » dit-elle.

Nous sortîmes de la pièce.

« Tu as des mains puissantes, » dit-elle. « Serait-ce celle des Potiers ? »

- « Non, » répondis-je.
- « Je l'aurais pourtant cru, » dit-elle.
- « Tais-toi ! » ordonnai-je.
- « Oui, Maître, » répondit-elle.

J'INTERROGE KIPOFU, UBAR DES MENDIANTS DE SCHENDI

L'AVEUGLE leva ses yeux blancs vers moi. Sa maigre main noire, en forme de serre, se tendit.

Je mis un tarsk dans sa main.

« Es-tu Kipofu ? » demandai-je.

Je posai un autre tarsk dans sa main. Il mit les deux petites pièces dans un bol en cuivre posé devant lui. Il était assis, les jambes croisées, sur une pierre plate et rectangulaire, large et lourde, faisant une trentaine de centimètres de haut, dans un coin de la grande Place Utukufu, ou Place de la Gloire. La pierre était son *etem*, son siège. C'était l'Ubar des mendiants de Schendi.

— « Je suis Kipofu, » dit-il.

— « On raconte, » repris-je, « que, bien que tu sois aveugle, tu vois pratiquement tout ce qui se passe à Schendi. »

Il sourit. Il se frotta le nez avec le pouce.

« J'ai besoin d'informations, » ajoutai-je.

— « Je ne suis qu'un pauvre aveugle, » répondit-il. Il écarta les bras dans un geste d'excuse.

— « Rares sont, à Schendi, les événements qui t'échappent, » insistai-je.

— « Les informations coûtent parfois cher, » répondit-il.

— « Je peux payer, » affirmai-je.

— « Je ne suis qu'un pauvre ignorant. »

— « Je peux payer cher, » ajoutai-je.

— « Que veux-tu savoir ? » s'enquit-il.

Il était assis sur son *etem*, vêtu de haillons marron, un chiffon marron roulé autour de la tête, pour la protéger du soleil. Il y avait des plaies sur son corps. Il avait une croûte de boue séchée sur les bras et les jambes. La peau d'un larma gisait près d'un genou. Il était aveugle, à moitié nu et sale, mais je savais qu'il était Ubar des mendiants de Schendi. Il avait été désigné par eux pour régner sur eux. On racontait qu'il avait été choisi parce que, étant aveugle, il ne pouvait voir à quel point ils étaient repoussants. Devant lui, les difformes et les estropiés, les défigurés et les paralytiques, pouvaient se présenter comme des hommes, sujets devant un souverain, être entendus avec objectivité et obtenir une justice honnête, sans passion, sans être congédiés avec mépris ou diminués par l'indulgence de celui qui les gouvernait. Mais s'il y avait du vrai, dans cela, une vérité plus élevée jouait également un rôle. Kipofu, malgré son avarice et sa mesquinerie sur de nombreux plans, avait en lui quelque chose d'un souverain. C'était un homme extrêmement intelligent qui pouvait, de temps en temps, se montrer très sage et rusé. C'était un homme déterminé, avec une volonté de fer et des idées. Il avait été le

premier à organiser efficacement les mendiants de Schendi, stabilisant leur nombre et définissant leurs territoires. Personne ne pouvait mendier, à Schendi, sans son autorisation, et personne ne pouvait pénétrer dans le territoire d'un autre. Et, chaque semaine, chacun payait une taxe à Kipofu, prix inévitable du gouvernement. Ces taxes, bien que l'essentiel revienne sans doute à Kipofu, car les monarques tiennent à ce que les fardeaux et les tribulations de leur charge soient bien rémunérés, servaient à procurer des services et des assurances aux administrés. Les mendiants de Schendi n'étaient plus réellement privés d'abri, de soins médicaux et de nourriture. Tout le monde s'occupait des autres, dans le cadre du système. On racontait que les membres du Conseil des Commerçants s'adressaient parfois à Kipofu. Une des conséquences de l'organisation des mendiants, incidemment, était que Schendi n'avait pas beaucoup de mendiants. En effet, moins les mendiants sont nombreux, plus les oboles sont importantes. Les mendiants indésirables avaient le choix entre quitter Schendi, tous frais payés, ou terminer leur carrière dans le port.

— « Je cherche des renseignements, » dis-je, « sur un individu qui semblait être un mendiant et se nommait Kunguni. »

— « Paie, » dit Kipofu.

Je posai un autre tarsk dans sa main.

« Paie, » répéta Kipofu.

Je mis encore un tarsk dans sa main.

« Il n'y a, à Schendi, aucun mendiant nommé Kunguni, » répondit-il.

— « Permits-moi de te décrire l'homme, » dis-je.

— « Comment saurais-je ces choses ? » demanda Kipofu.

Je sortis un tarsk en argent.

Je savais que Kipofu, grâce à l'organisation des mendiants, leurs territoires et leurs rapports, mais également avec ses messagers et ses espions, était peut-être l'homme le mieux informé de Schendi. Comme une araignée intelligente au milieu de sa toile, il était le centre d'un réseau de renseignements que de nombreux Ubars auraient pu lui envier. Rares étaient les frémissements de Schendi qui n'atteignaient pas tôt ou tard Kipofu, sur son *etem*.

— « Voici un tarsk en argent, » dis-je. Je le mis dans sa main.

— « Ah, » fit-il. Il soupesa la pièce dans sa main, s'assura de son épaisseur. Il passa le doigt sur la tranche afin de s'assurer qu'elle n'avait pas été coupée. Il la frappa sur l'*etem*. Et, bien qu'il ne s'agisse pas d'or, il la mit dans sa bouche, touchant sa surface avec la langue, éprouvant sa résistance avec les dents.

« Il est de Port Kar, » dit-il. Il avait également pressé le pouce sur les deux faces de la pièce, sentant le navire et, de l'autre côté, le signe de Port Kar, ses initiales, dans l'écriture que l'on trouvait sur la Pierre du Foyer.

— « Cet homme, » dis-je, « est petit, et bossu. Il a une cicatrice sur la joue gauche. Il boite, traînant la jambe droite. »

Le sang parut soudain quitter le visage de Kipofu. Il pâlit légèrement. Il se crispa. Il leva la tête et écouta attentivement.

Je regardai autour de moi. Il n'y avait personne près de nous.

« Il n'y a personne, » dis-je. J'étais convaincu que Kipofu, dont les sens étaient extrêmement développés, pouvait entendre une respiration dans un rayon de six mètres, même sur la place. Je me demandai quel était cet homme qui avait déclenché une telle réaction chez Kipofu.

— « Son dos est bossu, mais il ne l'est pas, » dit Kipofu. « Il a une cicatrice, mais il n'en a pas. Il est estropié, mais il ne l'est pas. »

— « Sais-tu qui est cet homme ? » lui demandai-je.

— « Ne le cherche pas, » répondit Kipofu. « Oublie-le. Fuis. »

— « Qui est-ce ? » demandai-je.

Kipofu me rendit la pièce.

— « Reprends ton tarsk, » dit-il.

— « Je veux savoir, » déclarai-je avec détermination.

Soudain, Kipofu leva la main.

— « Écoute, » dit-il. « Écoute ! »

J'écoutai.

« Il y a quelqu'un, » dit-il.

Je regardai autour de moi.

« Non, » dis-je. « Il n'y a personne. »

— « Là, » dit Kipofu, tendant le bras. « Là ! »

Mais je ne vis rien dans la direction qu'il montrait.

— « Il n'y a rien, » dis-je.

— « Là ! » souffla Kipofu, le bras tendu.

Je me dis qu'il était peut-être fou. Mais je marchai dans la direction qu'il montrait. Je ne trouvai rien. Puis les cheveux se dressèrent sur ma nuque au moment où je compris ce que cela devait être.

« C'est parti, » dit Kipofu.

Je regagnai l'*etem* de l'Ubar des mendiants. Il était manifestement secoué.

« Va-t'en ! » dit-il.

— « J'aimerais savoir qui est cet homme, » dis-je.

— « Va-t'en, » répéta Kipofu. « Reprends ton tarsk ! » Il me le tendit.

— « Que sais-tu du *Kailiauk d'Or* ? » demandai-je.

— « C'est une taverne, » répondit Kipofu.

— « Que sais-tu d'une esclave blanche qui y travaille ? » m'enquis-je.

— « Pembe, » répondit-il, « patron de la taverne, ne possède plus de femme à la peau blanche depuis des mois. »

— « Ah, » fis-je.

— « Reprends ton tarsk, » dit Kipofu.

— « Garde-le, » répondis-je. « Tu m'as dit pratiquement tout ce que je voulais savoir. »

Je pivotai sur moi-même et m'en allai, quittant Kipofu, étrange Ubar des mendiants de Schendi.

SHABA

LA FEMME s'arrêta devant la lourde porte en bois, dans la rue obscure, et frappa quatre coups puis, après une pause, deux coups supplémentaires. Une petite lampe à huile de tharlarion brûlait près de la porte. J'apercevais ses cheveux noirs et ses pommettes hautes, dans la lumière. La lumière jaune, en outre, se réfléchissait sur l'acier de son collier, sous ses cheveux. Elle portait une tunique d'esclave en cuir, sans manches, descendant jusqu'aux genoux, plutôt pudique pour une femme asservie. Toutefois, elle avait le décolleté plongeant qui mettait le collier en valeur.

Elle frappa à nouveau, aussi précisément que la première fois.

Elle était pieds nus. Dans la main, roulé en boule, il y avait le minuscule morceau de soie jaune qui avait été son uniforme dans la taverne de Pembe.

Elle était assez jolie. Ses cheveux, brun foncé, touchaient ses épaules.

Son accent, comme je l'avais constaté la veille, au *Kailiauk d'Or*, était barbare. Quelque chose, lorsqu'elle avait crié et m'avait parlé, permettait de supposer qu'elle connaissait l'anglais.

J'étais convaincu qu'elle était liée à l'homme qui se faisait appeler Kunguni. Elle avait pris la même position que la barbare blonde, sous l'aba. Son visage et son corps, quand elle m'avait affirmé son innocence, démentaient ses paroles. J'avais appris, par Kipofu, qu'elle n'appartenait pas à Pembe, patron du *Kailiauk d'Or*. Manifestement, en échange d'une somme d'argent, payée par son maître, si elle était esclave, elle avait été autorisée à servir dans cet endroit. Parfois, les maîtres agissent ainsi avec leurs femmes. C'est moins onéreux que louer une place dans des cages publiques ou privées. Pembe n'imaginerait pas qu'il se tramait quelque chose.

Je reculai dans l'ombre. Un judas glissa, puis se referma. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit.

Je vis, dans la lumière, brièvement, le visage couturé et le dos bossu de l'homme qui se faisait appeler Kunguni. Il regarda dans la rue mais ne me vit pas, caché dans l'ombre. La femme passa près de lui, entrant, puis la porte se referma.

Je regardai autour de moi, puis traversai la rue étroite. Je regardai les fenêtres aux volets fermés. J'aperçus des rais de lumière entre les lattes.

À l'intérieur, non loin de la porte, j'aperçus la femme et l'homme. La pièce, ou l'antichambre, était crasseuse.

« Est-il arrivé ? » demanda la femme.

— « Oui, » répondit l'homme. « Il attend à l'intérieur. »

— « Bien, » dit-elle.

— « Nous espérons, » dit l'homme, « que tu réussiras mieux ce soir qu'hier. »

— « Je ne peux rien obtenir d'elle si elle ne sait rien, » répliqua sèchement la femme.

— « C'est vrai, » reconnut l'homme.

La femme déroula le petit morceau de soie jaune qu'elle avait dans la main et, l'ayant un peu défroissé, le glissa sur une petite baguette de bois, dans un placard ouvert.

— « Quel vêtement écœurant ! » dit-elle. « Être nue serait encore mieux. »

— « Un joli vêtement, » répondit l'homme, « mais je suis d'accord avec ce que tu penses de lui. »

Elle le foudroya du regard.

« As-tu été demandée de nombreuses fois, ce soir ? » s'enquit-il, « ou bien a-t-il été obligé d'annoncer que tu n'étais pas utilisable ? »

— « Personne n'a demandé, » répondit-elle avec colère.

— « Intéressant, » fit-il.

— « Pourquoi est-ce intéressant ? » demanda-t-elle, contrariée.

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « Il semblerait que ton corps et ton visage puissent intéresser les gens mais, apparemment, ce n'est pas le cas. »

— « Je peux être séduisante, si je veux, » répliqua-t-elle.

— « J'en doute, » dit-il.

— « Regarde ! » dit-elle, prenant une pause.

— « C'est faux, » dit-il. « Les femmes telles que toi ne comprennent rien à la séduction. Avec vous, c'est une question d'actes extérieurs. Les vrais hommes s'en aperçoivent immédiatement. Tu confonds la fiction et la réalité, l'artifice et la vérité. Tu crois que tu pourrais devenir séduisante, mais tu décides simplement de ne pas l'être. C'est une illusion. Cela te permet de te consoler avec des mensonges et, en même temps, te fournit une bonne raison de mépriser et de regarder de haut les femmes réellement séduisantes croyant que, comme tu le ferais si tu étais à leur place, elles jouent la comédie. Mais ce n'est pas vrai. La source de la séduction d'une femme est en elle. Elle est intérieure. Elle vient de l'intérieur. Elle est vulnérable, désire les hommes, a envie d'être touchée et possédée. Cela se voit dans son corps et ses mouvements, dans ses yeux et son visage. Telle est la femme véritablement séduisante. »

— « Comme cette femelle de sleen dans l'autre pièce ? » demanda la femme.

— « Elle a expérimenté le fouet et connu la domination du mâle, » dit-il. « Et toi ? »

— « Non, » répondit-elle.

— « J'ai pris la liberté de caresser un peu ta captive blonde, avant ton arrivée, » dit-il. « Elle est très chaude. »

— « Je hais ce type de femme, » fit-elle. « Elle est faible. C'est une esclave et je n'en suis pas une ! »

Je vis l'homme sourire.

« Ce soir, si elle sait quelque chose, » déclara la femme, « je le lui ferai dire. »

— « J'en suis sûr, » répondit-il.

Avec surprise, je vis alors la femme sortir une clé de sa tunique.

« Permets-moi, » dit-il.

— « Non, merci, » répliqua-t-elle, acerbe. Puis, levant les bras, elle glissa la clé dans la serrure du collier. Ce geste fit saillir la ligne de ses seins, qui était jolie, et souleva la tunique en cuir sur ses cuisses. Elle avait de jolies jambes, comme je l'avais déjà constaté. « Tu n'es pas obligé de me regarder pendant que je fais cela, » dit-elle.

— « Excuse-moi, » dit-il en se retournant. Il souriait. Il entreprit d'ouvrir certaines boucles, fixées à des lanières de cuir, sous sa tunique.

Elle quitta le collier et le posa sur une étagère du placard, avec la clé.

— « Un collier ! » fit-elle. « Comme il est barbare de faire porter des colliers aux femmes ! » Elle frémit.

Avec surprise, je vis l'homme qui se faisait appeler Kunguni sortir de sous sa tunique une sorte de

gros coussin rembourré, avec des sangles. Ensuite, il se redressa. Il n'était pas grand, mais il était à présent mince et droit. Sa jambe droite, à présent, ne paraissait plus le faire souffrir. Il s'appuyait dessus. Avec le pouce et l'index de la main droite, il décolla une bande de pâte et d'ocre qui se trouvait sur sa joue gauche, retirant ce que j'avais pris pour une cicatrice. Je me souvins des paroles de Kipofu : « Il est bossu, mais il ne l'est pas. Il a une cicatrice, mais il n'en a pas. Il est estropié, mais il ne l'est pas. » Mais je ne savais pas qui c'était. « Ne le cherche pas, » avait dit Kipofu. « Oublie-le. Fuis. »

« Combien de temps devrai-je continuer de feindre de servir au *Kailiauk d'Or* ? » demanda-t-elle.

— « Ce soir, » répondit l'homme, « était le dernier soir. »

— « Excellent, » dit-elle.

Il sourit.

« Si tu veux bien m'excuser, à présent, » dit-elle froidement, « je voudrais enfiler un vêtement convenable. »

Il la regarda.

« Plus convenable que cette tunique, » précisa-t-elle.

— « Tunique d'esclave, » releva-t-il.

— « Oui, tunique d'esclave ! » lança-t-elle, irritée.

— « Toutes les femmes de ton ancienne planète sont-elles comme toi ? » s'enquit-il.

— « Pas assez, » répliqua-t-elle.

— « Comme je plains les hommes de cet endroit ! » s'exclama-t-il.

— « Les vraies femmes leur apprennent comment ils doivent agir et être, » déclara-t-elle.

— « Quels fous pitoyables ! » s'exclama-t-il.

— « Qu'entendais-tu par « ancienne planète » ? » demanda-t-elle. « C'est *toujours* ma planète. »

L'ombre d'un sourire distendit les lèvres de l'homme qui se faisait appeler Kunguni.

« Si tu veux bien m'excuser, » dit-elle, « je voudrais me changer. »

— « Je t'attendrai avec lui dans l'autre pièce, » indiqua-t-il.

— « Très bien, » répondit-elle.

— « Quand tu viendras, » ajouta-t-il, « apporte ton fouet. »

— « D'accord, » répondit-elle.

L'homme sortit alors de la petite antichambre, fermant la porte derrière lui, et la femme tendit la main dans le placard, où des vêtements étaient suspendus.

Je ne pus pas voir l'intérieur de l'autre pièce, de l'endroit où je me trouvais et, de toute évidence, elle n'avait pas de fenêtre. Je reculai dans la rue obscure et, à quelque distance, aperçus un toit bas et en pente. Presque toutes les maisons de Schendi ont, dans le toit, des conduits de ventilation que l'on peut ouvrir ou fermer. Ils sont souvent ouverts afin que l'air chaud contenu dans la pièce puisse monter et sortir. On peut les fermer de l'intérieur, avec une tige métallique, en cas de pluie ou pendant les périodes de reproduction de divers insectes pullulants.

Quelques instants plus tard, je me hissai sur le toit bas puis, grimpant à nouveau, montai sur le toit de la maison où l'homme et la femme s'étaient entretenus. Il y avait un conduit de ventilation, fermé par une grille, au-dessus de la pièce principale, comme je l'avais prévu. Cela existe dans au moins une pièce. Autrement, à Schendi, il serait presque impossible de vivre à l'intérieur. Je voyais la pièce, environ cinq mètres plus bas, à travers la grille. Je ne pouvais pas, compte tenu de ma position, voir l'ensemble de la pièce. Surtout, je ne voyais pas la personne qui, compte tenu de la conversation et des regards de l'homme et de la femme, se tenait à l'extrémité opposée, derrière une petite table. J'aperçus, de temps en temps, les mouvements des mains, longues et délicates, noires.

Je voyais, toutefois, l'homme qui se faisait appeler Kunguni et la femme qui portait une tunique d'esclave. Je voyais également, à genoux sur une couverture noire, nue, les chevilles liées, les mains

attachées au collier, la tête baissée, les yeux toujours bandés, l'esclave blonde.

« Je m'excuse d'être en retard, » dit la femme qui portait précédemment une tunique d'esclave en cuir. « Pembe m'a gardée plus longtemps que prévu, pour continuer de servir du Paga à deux rameurs ivres. »

— « Quels sacrifices nous devons consentir dans l'intérêt de notre difficile mission ! » fit l'homme connu sous le nom de Kunguni.

La femme le foudroya du regard. Elle portait à présent un étroit pantalon noir et un chemisier noir, boutonné. Je constatai qu'elle portait également des sous-vêtements terriens. Aux pieds, elle avait des sabots en bois. Ses vêtements contrastaient violemment avec le cadre. Apparemment, elle ne percevait pas les incongruités esthétiques, ou bien elle tentait ainsi de se convaincre qu'elle était bien de la Terre, et pas de Gor. À mon avis, avec le collier et la tunique en cuir, elle s'intégrait mieux dans l'environnement. Ils paraissaient plus adaptés, plus élégants, plus appropriés. Je me souvins qu'ils lui allaient bien. Mais ne vont-ils pas bien à toutes les femmes, sur toutes les planètes ?

Il y avait deux autres hommes, dans la pièce, et je les regardai avec étonnement. Il s'agissait de deux individus imposants, puissants et minces, portant des vêtements de cuir, des bracelets en or et des plumes. Ils avaient des boucliers ovales, et de courtes lances à longue lame. Je fus convaincu qu'ils venaient de l'intérieur.

La barbare blonde, les yeux bandés, effrayée, leva la tête. Sa lèvre inférieure tremblait.

L'homme qui se faisait appeler Kunguni s'accroupit devant la femme et, d'un geste brusque, défit le nœud qui liait ses mains, lesquelles restèrent cependant attachées au collier. Il serra ses deux poignets dans une seule main.

« Je vous en prie, ne me faites plus de mal, » dit-elle, en anglais. « J'ai dit tout ce que je savais. »

Avec la main droite, tenant les poignets de la femme dans la gauche, l'homme jeta une corde au-dessus d'une poutre. Il lui attacha ensuite les poignets avec. Puis il adressa un signe aux deux hommes imposants qui assistaient à la scène. Ils posèrent boucliers et lances puis, tirant sur la corde, firent brutalement lever la blonde.

« Je vous en prie, » sanglota-t-elle. « J'ai dit tout ce que je sais. »

Sur un signe de l'homme qui se tenait près d'elle, les deux hommes imposants soulevèrent la femme, qui resta suspendue à une vingtaine de centimètres du sol.

« Commence, » dit la voix de l'homme que je ne voyais pas, derrière la table. Il parlait goréen.

La femme en pantalon noir secoua les lanières de son fouet. Elle toucha, avec, le corps de la femme suspendue.

« Sais-tu ce que c'est ? » demanda-t-elle.

— « Un fouet à esclave, Maîtresse, » répondit la femme, en anglais. Leur conversation se déroula entièrement en anglais. Les deux femmes, à mon avis, étaient les deux seules personnes présentes parlant cette langue. La femme au pantalon noir, naturellement, traduisit de temps en temps ce que disait la barbare. Bien entendu, elle communiquait avec les hommes en goréen.

— « Parle ! » dit la femme au pantalon noir.

— « Je t'ai dit tout ce que je sais, » sanglota la barbare blonde. « Je t'en prie, ne me bats pas encore. »

— « Parle, » répéta la femme au pantalon noir, touchant légèrement l'autre avec le fouet.

— « Je m'appelle Janice Prentiss, » dit-elle.

— « Tu t'appelais Janice Prentiss, » corrigea la femme au fouet.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota la femme suspendue. « J'ai été recrutée en... »

— « Tais-toi ! » ordonna la femme au fouet.

— « Oui, Maîtresse, » gémit la femme.

Puis, la femme au fouet, soudain, la frappa. La blonde cria pitoyablement, se tortillant au bout de

la corde, les pieds à vingt centimètres du sol.

— « Parle ! » ordonna la femme au pantalon noir.

— « Maîtresse ! » cria la blonde.

Elle fut frappée une nouvelle fois.

« Maîtresse ! » sanglota la blonde.

— « Parle de choses importantes, de l’anneau et des papiers, » grogna-t-elle.

— « Oui, Maîtresse ! Oui, Maîtresse ! » sanglota la blonde.

La femme au pantalon noir s’apprêta à frapper à nouveau, mais l’homme qui se faisait appeler Kunguni leva la main et elle laissa tomber le bras, à contrecœur. Je constatai qu’elle prenait du plaisir à frapper la femme blonde. Elle paraissait la haïr.

« L’anneau et les documents, » dit la blonde, « des papiers quelconques et deux lettres, je les ai reçus à Cos d’un certain Belisarius. J’ai embarqué à destination de Schendi sur le *Fleur de Telnus*, un navire de Cos. Nous avons été capturés par des pirates, en haute mer. Je crois qu’ils étaient de Port Kar. Nous avons été abordés. La bataille a été féroce, mais brève. Notre navire a été pris. Les autres femmes et moi, entassées dans un filet, avons été déposées sur le pont du navire pirate. On nous a ensuite déshabillées et enchaînées. Nous avons été conduites dans la cale et attachées à des anneaux. Plus tard, j’ai été vendue à Port Kar. J’ai été achetée par un commerçant, Ulafi de Schendi. Il m’a conduite, esclave, dans ce port. »

La femme au pantalon noir la frappa deux fois avec le fouet, puis l’esclave suspendue, marquée par les coups, se balançait en sanglotant.

— « L’anneau et les documents ! » dit la femme au pantalon noir.

— « J’ai été capturée, » hoqueta la femme. « J’ai été emmenée sur un autre navire. J’ai été enchaînée dans une cale obscure, avec d’autres femmes, nue. Je ne sais pas ce qui est arrivé. Ayez pitié d’une esclave ! »

La femme au pantalon noir arma à nouveau son bras en vue de frapper avec le fouet à cinq lanières, mais l’homme qui se faisait appeler Kunguni lui fit signe d’attendre. Il parla, en goréen, à la femme au pantalon noir.

— « Comment s’appelait le navire qui a capturé le *Fleur de Telnus* ? » demanda-t-elle. « Qui était son capitaine ? »

— « Je ne sais pas, » sanglota la femme blonde. « Je ne sais même pas dans quel Marché j’ai été vendue. »

— « C’était le *Sleen de Port Kar*, » dit l’individu qui se faisait appeler Kunguni, « commandé par Bejar, du même port, un rustre. »

Regardant à travers la grille, je souris intérieurement. Bejar, à mon avis, comptait parmi les Capitaines les plus responsables, honnêtes et sérieux de Port Kar.

« Nous savons cela par Uchafu, le Marchand d’Esclaves, qui a parlé à Ulafi, » dit l’homme.

— « Il aurait fallu recruter Ulafi, » releva la femme brune. « Il ferait n’importe quoi pour de l’or. »

— « Sauf trahir les Codes des Commerçants, » répondit l’homme qui se faisait appeler Kunguni.

Entendre cela me fit plaisir car j’aimais bien Ulafi. Apparemment, ils ne considéraient pas comme probable qu’il ait acheté des documents volés pour les revendre ensuite à leur propriétaire légitime. De nombreux commerçants, à mon avis, ne seraient pas aussi regardants. De telles pratiques, bien entendu, encourageraient le vol de documents. C’était pour cette raison qu’elles étaient interdites par les Codes. Ces documents, lorsqu’ils disparaissent, doivent être annulés et remplacés par d’autres.

— « Envoyons un navire à Port Kar, » dit la femme brune, « et obtenons de Bejar qu’il rende les documents. »

— « Ne sois pas stupide ! » répliqua l’homme qui se faisait appeler Kunguni. « Bejar s’est

certainement débarrassé de l'anneau, qui n'a aucun sens, de son point de vue, et vendu les documents. »

— « Peut-être les a-t-il confiés à un agent, » avança la femme, « chargé de les revendre à Schendi. »

— « Non, il les a vendus, » maintint l'homme. « Il a choisi un bénéfice sûr. Un agent pourrait le trahir. En outre, un agent détenant les documents risquerait d'être accueilli avec de l'acier, à Schendi, et pas de l'or. »

— « Dans ce cas, ils sont perdus, » en déduisit la femme.

— « Mais nous conservons le véritable anneau, » rappela l'homme. « Belisarius, à Cos, s'il apprend la disparition du *Fleur de Telnus*, va sans doute contacter ses supérieurs, qui agiront. Un nouveau faux anneau sera fabriqué et de nouveaux billets seront préparés. »

— « S'il l'apprend, » releva la femme.

— « Cela peut prendre des mois, » reconnut l'homme. Puis il se tourna vers le personnage assis derrière la table basse, que je ne pouvais voir. « Tu pourrais porter l'anneau à Belisarius, » ajouta-t-il.

— « Je ne suis pas stupide, » répondit-il. « Les billets doivent d'abord arriver à Schendi. »

— « Comme tu veux, » dit l'homme qui se faisait appeler Kunguni. « Mais, » ajouta-t-il en frissonnant, « ils viendront peut-être le chercher. »

— « *Ils ?* » demanda le personnage assis.

— « Ceux qui le désirent, » expliqua l'individu qui se faisait appeler Kunguni.

— « Ils ne me font pas peur, » déclara le personnage assis.

— « J'ai entendu dire qu'ils ne sont pas comme les hommes, » dit l'individu qui se faisait appeler Kunguni.

— « Ils ne me font pas peur, » répéta l'homme assis à la table.

— « Donne-moi l'anneau, » dit l'homme qui se faisait appeler Kunguni. « Je le mettrai en sûreté. »

— « Je ne suis pas stupide, » répliqua l'autre. « Apporte-moi les billets. »

— « Et elle ? » demanda la femme en pantalon noir, montrant avec le fouet l'esclave suspendue.

— « Je crois qu'elle nous a dit, volontairement et sans avoir pu faire autrement, tout ce qu'elle sait, » dit l'homme qui se faisait appeler Kunguni.

— « Qu'allons-nous faire d'elle, à présent ? » demanda la femme au pantalon noir.

L'individu qui se faisait appeler Kunguni regarda l'esclave blonde suspendue. Il l'examina attentivement, réfléchissant.

— « Elle est jolie, » dit-il enfin. « Laissons-la vivre. »

Il adressa un signe aux deux hommes imposants, vêtus de cuir, de plumes et de bracelets en or, puis leur donna un ordre bref. Je ne comprenais pas la langue dans laquelle il parla. Ce n'était ni de l'anglais ni du goréen. La femme blonde fut descendue et la corde qui lui liait les poignets détachée. Puis, avec la même corde, on lui attacha les poignets dans le dos. Ensuite, on la jeta à plat ventre, on lui détacha les chevilles, puis on les enchaîna, une vingtaine de centimètres de chaîne séparant les deux anneaux. Ensuite, on la mit à genoux sur la couverture noire où elle se trouvait au début. On glissa une extrémité de la corde avec laquelle elle avait été suspendue sous son collier et on en tira environ trois mètres, rudement, sur le côté du cou. Ensuite, on attacha cette extrémité à un anneau scellé dans le mur, à environ un mètre du sol, derrière elle. Les yeux bandés, les chevilles enchaînées, les mains liées dans le dos, attachée par le cou à un anneau, elle était correctement immobilisée.

« Tu es une créature misérable et sans valeur, » lui dit la femme au fouet.

— « Oui, Maîtresse, » répondit la femme blonde, les lèvres tremblantes.

« Regarde, » dit l'individu qui se faisait appeler Kunguni à la femme brune qui avait le fouet. Puis, s'adressant à la blonde, il ordonna sèchement : « Nadu ! »

Aussitôt, de son mieux, la blonde se mit en position d'Esclave de Plaisir. Ses mains, naturellement, étaient liées dans le dos.

« Esclave méprisable, » fit la femme brune.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota la blonde.

La femme brune leva le fouet dans l'intention de la frapper, mais l'homme qui se faisait appeler Kunguni lui prit le poignet.

« Non, » dit-il. « Le fouet sera utilisé plus tard. »

Puis il lâcha son poignet.

— « Excellent, » dit-elle. « J'attendrai avec impatience. »

— « Moi aussi, » dit-il.

La femme foudroya la blonde du regard.

Je souris intérieurement. Je ne croyais pas qu'ils aient encore besoin des services de la femme brune. Ses traductions, je dois le reconnaître, étaient exactes.

Ensuite, je m'éloignai du conduit d'aération, traversai le toit puis, silencieusement, descendis sur le toit en pente qui me permit de gagner la rue.

Je pivotai sur moi-même.

Je me trouvai confronté aux deux lances des deux noirs imposants. Ils étaient sortis pour m'accueillir.

La porte était à nouveau ouverte et, dans la lumière, j'aperçus le visage de l'homme qui se faisait appeler Kunguni.

« Viens, » dit-il. « Nous t'attendions. »

Je me redressai.

— « J'ai dans ma tunique, » dis-je, « deux lettres qui devraient éclaircir ma présence. »

— « Ne fais pas de mouvements brusques, » conseilla l'homme qui se faisait appeler Kunguni.

Lentement, les yeux fixés sur les pointes des lances, je sortis les deux lettres. Je n'avais pas emporté, naturellement, l'anneau et les billets.

Je tendis les deux lettres à l'homme qui se tenait sur le seuil. Il les regarda brièvement.

— « L'une d'entre elles, » précisai-je, « est adressée à un certain Msaliti. »

— « Je suis Msaliti, » dit l'homme qui se faisait appeler Kunguni. « Entre, » ajouta-t-il.

Je le suivis à l'intérieur, traversant la petite antichambre, puis entrant dans la grande pièce que j'avais vue à travers la grille du conduit d'aération. Les deux individus imposants vêtus de cuir, de plumes et portant des bracelets en or, entrèrent derrière moi.

À l'intérieur, je vis l'esclave aux yeux bandés qui avait été fouettée. Elle avait dit, impuissante, tout ce qu'elle savait. Elle était à présent agenouillée en position d'Esclave de Plaisir. Elle n'avait pas reçu l'autorisation de changer de position. L'autre femme, la brune avec le fouet, parut stupéfaite par mon arrivée. Elle ne m'attendait pas. Les hommes, apparemment, ne l'avaient pas mise dans la confiance. C'était le genre de femme que le meilleur moyen de saluer consiste à jeter sur le dos et violer.

Je regardai l'homme assis, les jambes croisées, derrière la table. Il était grand et imposant. Il avait des mains longues et fines, aux doigts délicats. Son visage paraissait raffiné mais ses yeux étaient durs, perçants. À mon avis, il n'appartenait pas à la Caste des Guerriers, mais j'étais convaincu que c'était un familier de l'acier. J'avais rarement rencontré de visages reflétant une telle sensibilité mais, en même temps, une telle intelligence et une telle volonté opiniâtre. Sur la ligne de ses pommettes, il y avait des tatouages tribaux. Il portait une robe verte et marron, avec des bandes noires. Dans un environnement de jungle, se mêlant aux plantes et aux ombres, elle serait difficile à voir. Il portait également un petit chapeau rond et plat, dans le même tissu. À l'index de la main gauche, il portait un anneau à pointe qui, j'en étais convaincu contenait du poison, probablement celui, mortel, du kanda.

La deuxième lettre, que j'avais donnée à Msaliti, était à présent posée devant l'homme, sur la table.

— « Cette lettre, » dis-je, « est adressée à Shaba, géographe d'Anango. »

Il prit la lettre.

— « Je suis Shaba, » dit-il, « géographe d'Anango. »

ON PARLE AFFAIRES À SCHENDI ; J'ACQUIERS UNE NOUVELLE FEMME

« JE SUIS VENU négocier l'anneau, » dis-je.

— « As-tu le faux anneau et les billets à ordre sur toi ? » demanda Shaba.

— « Non, » répondis-je.

— « Sont-ils à Schendi ? » s'enquit Shaba.

— « Peut-être, » répondis-je. « As-tu l'anneau sur toi ? »

— « Peut-être, » répondit Shaba avec un sourire.

J'étais convaincu qu'il avait l'anneau sur lui. Ce type d'objet était beaucoup trop précieux pour qu'on le laisse traîner. Comme il avait l'anneau sur lui, naturellement, il était terriblement dangereux.

« Viens-tu en tant qu'agent de Bejar, Capitaine de Port Kar ? » s'enquit Shaba.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Non, » reprit Shaba. « Certainement pas, car tu connais la valeur de l'anneau et Bejar en ignorait certainement tout. » Il me considéra. « Cet argument suffit à démontrer, » ajouta-t-il, « que tu n'es pas un simple spéculateur cherchant à vendre les billets. »

Je haussai les épaules.

— « Tu pourrais toujours attendre, dans un tel cas, leur annulation et leur réémission. »

— « Oui, » admit-il. « À condition qu'ils soient réémis et que nous puissions attendre des mois. »

— « Tu as un projet en train ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit Shaba.

— « Et tu veux le réaliser rapidement ? » m'enquis-je.

— « Certainement, » répondit Shaba. Il sourit.

— « Quel est ce projet ? » m'enquis-je.

Msaliti le regardait avec curiosité.

— « C'est une affaire personnelle, » répondit Shaba.

— « Je vois, » fis-je.

— « Comme, » reprit Shaba, « tu ne viens pas de la part de Bejar et que tu n'es pas un spéculateur, je crois que nous pouvons déduire que tu ne peux venir que de deux sources : les Kurii ou les Prêtres-Rois. »

J'adressai un regard gêné aux gardes, armés de lance, qui se tenaient à proximité.

— « Ne crains rien, » intervint Msaliti, « mes askaris ne parlent pas goréen. » Le mot Askari, originaire de l'intérieur, signifie approximativement « Soldat » ou « Garde ».

— « Quel que soit le camp auquel j'appartiens, » dis-je, « tu as ce que je veux : l'anneau. »

— « L’anneau, » dit Msaliti, « ne doit pas retourner chez les Prêtres-Rois. Il doit être rendu aux Kurii. »

— « J’apporterai, quand je reviendrai, bien entendu, » dis-je, « le faux anneau, afin qu’il soit transmis aux Sardar. »

— « Il est avec nous, » dit Msaliti. « Aucun agent des Prêtres-Rois ne souhaiterait que l’anneau soit porté aux Sardar. »

Cela confirma la véracité de l’idée de Samos, selon laquelle le faux anneau constituait un grave danger.

— « Ensuite, bien entendu, » dis-je à Shaba, « en tant qu’agent des Prêtres-Rois, tu livreras l’anneau aux Sardar. »

— « Ne crois-tu pas qu’il soit un peu tard, à présent ? » s’enquit Shaba.

— « Nous devons essayer. »

— « C’est le plan, » dit Msaliti avec gravité.

— « Tu dois réaliser ta part du marché, » ajouta la femme brune.

Shaba se tourna vers elle.

— « Tais-toi ! » lui dit Msaliti avec colère.

Elle recula, furieuse.

— « Tu n’as pas l’air d’être un agent des Kurii, » dit Shaba avec un sourire.

— « Tu n’as pas l’air d’un homme capable de trahir les Prêtres-Rois, » répliquai-je.

— « Ah, » fit-il, se penchant en arrière. « Comme la nature des hommes est subtile et impénétrable ! » ajouta-t-il.

— « Comment nous as-tu trouvés ? » demanda la femme.

— « Il t’a suivie, bien entendu, petite imbécile, » dit Msaliti. « Pourquoi crois-tu que nous t’avons laissée un soir de plus dans la taverne de Pembe ? »

— « Vous auriez pu me prévenir, » fit-elle ressortir.

Msaliti ne lui répondit pas.

— « Comment avez-vous compris que j’étais sur le toit ? » demandai-je. « Les askaris m’attendaient dans la rue. »

— « C’est une vieille ruse de Schendi, » expliqua Shaba. « Lève la tête. Vois-tu ces petits fils, avec les perles ? »

— « Oui, » répondis-je. Il y en avait plusieurs, d’une trentaine de centimètres de long, suspendus au plafond. À leur extrémité, il y avait un petit objet sphérique.

— « Il arrive assez fréquemment que les voleurs entrent par ces conduits, » dit Shaba. « Ce sont des pois séchés suspendus à des fils. Ils sont glissés sous certaines planches et dans certaines fissures du plafond. Quand on marche sur le toit, la pression et les mouvements détachent les pois. On sait alors qu’il y a quelqu’un sur le toit, ou que quelqu’un y est passé. »

— « Cela donne un avertissement silencieux, » en déduisis-je.

— « Oui, » confirma-t-il. « Le propriétaire de la demeure peut alors chasser l’intrus ou, s’il le souhaite, se jeter sur lui quand il entre dans la demeure. »

— « Et si l’occupant de la maison dort ? » demandai-je.

— « Des petites clochettes, fixées au grillage, » expliqua Shaba, « et descendant près des oreilles du dormeur. Lorsqu’on essaie de couper les fils, ou de monter les clochettes, bien entendu, cela fait généralement assez de bruit pour réveiller les occupants. »

— « C’est intelligent, » approuvai-je.

— « En fait, » reprit Shaba, « tu as été extrêmement efficace. Seuls quelques fils ont été déplacés. Ton pas était léger. En réalité, les fils n’ont apparemment été déplacés que lorsque tu as quitté le toit. »

Je hochai la tête. Bien entendu, j’avais quitté le toit avec moins d’attention que je n’y étais monté.

La retraite me semblait sûre. Je ne connaissais pas l'existence des fils et des pois.

— « Pourquoi ne m'a-t-on pas dit que je serais suivie ? » s'enquit la femme.

— « Tais-toi ! » répondit Msaliti.

Elle se crispa, furieuse.

— « Tu m'as brillamment échappé, dans la taverne de Pembe, le *Kailiauk d'Or*, » dis-je à Msaliti.

« L'échange des femmes était ingénieux. »

Il haussa les épaules et sourit.

— « Bien entendu, » dit-il, « cela nécessitait l'assistance de Shaba et de l'anneau. »

— « Bien entendu, » fis-je.

— « J'ai bien joué mon rôle, » souligna la femme.

— « Effectivement, » admis-je.

Elle adressa un regard triomphant aux hommes.

« Tu as conduit la femme dans la taverne, » dis-je, « et tu l'as couverte avec ton aba afin qu'elle ne bouge pas. Shaba, sous le couvert de l'anneau, a drogué le Paga que je buvais. Quand mon attention a été détournée, toujours sous le couvert de l'anneau, il a emmené la femme blonde et celle-ci, conformément au plan, a pris sa place. »

— « Oui, » reconnut Shaba.

— « Ma poursuite a été compromise, » dis-je, « par la drogue versée dans mon Paga. »

— « La drogue, » expliqua Shaba, « était composée de sajel, produit donnant des pustules, et de gieron, un allergène puissant. Mélangés, ils reproduisent les symptômes superficiels de la peste de Bazi. »

— « La foule, » fis-je ressortir, « aurait pu me tuer. »

— « Je ne pensais pas qu'on oserait s'approcher de toi, » expliqua Shaba.

— « Tu ne voulais pas que je sois tué ? » demandai-je.

— « Certainement pas, » répondit Shaba. « Si tel avait été le cas, il aurait été aussi facile de mettre du kanda, dans ton Paga, que du sajel et du gieron. »

— « C'est exact, » admis-je.

— « Nous voulions seulement nous assurer que tu ne nous contacterais pas avant que nous ayons pris notre décision. Nous ne savions pas qui tu étais. Nous voulions d'abord interroger la femme. Peut-être ne serait-il pas nécessaire de te contacter. »

— « Cette esclave stupide, » intervint la femme brune, « ne savait rien. »

— « Si je n'avais pas trouvé votre quartier général ce soir, » dis-je, « vous m'auriez contacté ? »

— « Bien sûr, » répondit Shaba. « Demain. Mais nous pensions que tu nous trouverais ce soir. Nous pensions que tu découvrirais ou déduirais le rôle de la femme dans nos affaires et que tu t'arrangerais pour qu'elle te conduise à nous. Les questions que tu as posées à Kipofu, le mendiant, ont confirmé cette conviction. »

— « Tu étais là, » dis-je.

— « Bien sûr, » répondit-il, « sous le couvert de l'anneau, mais je ne pouvais approcher autant que je le désirais. Kipofu a l'ouïe exceptionnellement fine. Quand ma présence a été perçue, je me suis simplement retiré. »

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas contacté directement ? » demandai-je.

— « Pour deux raisons, » répondit Shaba. « Nous voulions interroger une deuxième fois la femme blonde avant d'établir le contact, et nous nous demandions si tu pourrais nous trouver par tes propres moyens. Tu y as réussi. Nous te félicitons. De toute évidence, tu es digne de travailler pour les Kurii. »

— « Depuis combien de temps savez-vous que je suis à Schendi ? » m'enquis-je.

— « Depuis l'arrivée du *Palmier de Schendi*, » répondit-il. « Nous ne pouvions être certains, au

départ, que ton arrivée n'était pas une coïncidence. Cependant, nous avons rapidement compris que nous devons nous intéresser à toi. Tu es allé au Marché d'Uchafu. Tu as suivi Msaliti. Tu as attendu au *Kailiauk d'Or*. »

— « Je suis surveillé depuis mon arrivée à Schendi ? » relevai-je.

— « Oui, » répondit Shaba. « De temps en temps. »

— « Dans ce cas, » dis-je, « vous savez certainement où j'habite, depuis que j'ai quitté *La Girofle de Schendi*. »

J'avais pris une chambre au rez-de-chaussée, derrière la boutique d'un Tailleur, près de la Rue des Tapis. Portant l'aba pris à Msaliti, la tête couverte avec, afin que mon visage et mes yeux soient invisibles, Sasi sur l'épaule, roulée dans une couverture entourée de cordes, j'avais loué le logement. La femme libre qui me donna la chambre ne posa pas de questions. Quand je lui avais donné un tarsk de pourboire, elle avait regardé la couverture roulée contenant son fardeau impuissant, puis m'avait adressé un sourire ironique.

« Donne-toi du bon temps, » avait-elle dit en glissant le tarsk dans une bourse suspendue sur sa hanche.

— « Si nous le savions, » répondit Shaba, « des hommes seraient déjà en train de fouiller ton logement, à la recherche de l'anneau et des billets à ordre. »

— « Bien sûr, » fis-je.

— « Tu as agi rapidement, » reprit Shaba. « Lorsque nous sommes allés à *La Girofle de Schendi*, après avoir déposé la femme blonde ici, tu n'y étais déjà plus. »

— « Je vois, » fis-je. Je fus content d'avoir agi en toute hâte.

— « Mais, à présent, » dit Shaba, « nous sommes amis. »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Quand livreras-tu les billets ? » s'enquit-il.

— « Et le faux anneau ? » ajouta Msaliti.

— « Demain soir, » répondis-je.

— « Tu préfères agir sous le couvert de l'obscurité ? » demanda Shaba.

— « Je crois que c'est plus prudent, » assurai-je.

— « Très bien, » dit Shaba. « Demain soir, à la dix-neuvième ahn, retrouve-nous ici. Apporte les billets et le faux anneau. Nous procéderons alors à l'échange avec le vrai. »

— « Je viendrai, » promis-je.

— « Notre mission, ainsi, » dit la femme brune, rougissant de plaisir, « sera enfin remplie. »

— « Buons, » dit Shaba, « pour célébrer ce rendez-vous longtemps attendu. » Puis il me sourit. « Je suppose que tu n'as pas peur de boire avec nous, » ajouta-t-il.

Je souris.

— « Non, bien sûr, » répondis-je. « As-tu du Paga d'Ar, de la brasserie de Temus ? »

— « Oh, » fit Shaba avec un sourire. « Nous n'avons que du Paga de Schendi, mais il est très bon. C'est, bien entendu, une question de goût. »

— « Très bien, » dis-je.

— « Tu verras qu'il est meilleur sans sajel ni gieron, » affirma-t-il.

— « C'est rassurant, » admis-je.

— « Les symptômes produits par le Paga que tu as consommé au *Kailiauk d'Or*, » dit-il, « devraient avoir disparu le lendemain matin. »

— « Effectivement, » admis-je.

— « Ma chère, » demanda Shaba à la femme brune, « veux-tu nous apporter du Paga ? »

Elle se raidit.

— « Va chercher du Paga. Femme ! » dit Msaliti. « Tu es la moins importante. »

— « Pourquoi suis-je la moins importante ? » s'enquit-elle.

— « Pardonne-nous, ma chère, » dit Shaba.

— « Je vais chercher du Paga, » dit-elle.

Quelques instants plus tard, elle revint avec une bouteille de Paga de Schendi et quatre gobelets. Elle remplit les gobelets.

« Pardonne-moi, » dis-je à Shaba, prenant le gobelet qu'elle avait posé devant lui.

Il sourit et écarta les bras.

— « Bien sûr, » dit-il.

Puis nous levâmes nos gobelets et trinquâmes.

« À la victoire, » dit Shaba.

— « À la victoire, » répétâmes-nous. Porter ce toast ne me gênait pas. Nous ne pensions pas tous à la même victoire, bien entendu.

— « Je n'ai pas été présenté à ce joli agent, » dis-je en me tournant vers la femme brune.

— « Pardonne-moi, » dit Shaba, « c'est négligence de ma part. Je ne veux pas être impoli. » Il me dévisagea. « Tu t'appelles Tarl de Teletus, » reprit-il, « si mes renseignements sont exacts. »

— « C'est exact, » répondis-je. « Ce nom conviendra. Il cachera mon identité véritable. »

— « Les agents ont des noms de code, » reconnut Shaba.

— « Oui, » dis-je.

— « Tarl de Teletus, » dit-il, « permets-moi de te présenter Dame E. Ellis. Dame E. Ellis, Tarl de Teletus. »

Nous inclinâmes la tête.

— « Le E est-il l'initiale d'un nom ? » lui demandai-je.

— « C'est l'initiale d'Evelyn, » dit-elle. « Mais je n'aime pas ce nom. Il est trop féminin. Appelle-moi « E ». »

— « Je t'appellerai Evelyn, » répliquai-je.

— « Tu peux faire ce que tu veux, bien entendu, » dit-elle.

— « Je vois que tu sais comment traiter les femmes, » releva Shaba. « Tu leur imposes ta volonté. »

— « Evelyn Ellis est-il ton véritable nom ? » m'enquis-je avec un sourire.

— « Oui, » répondit-elle. « Pourquoi souris-tu ? »

— « Pour rien, » répondis-je.

Msaliti et Shaba souriaient également. Constater que la femme croyait avoir un nom m'amusait.

« Je me dois d'admirer la perceptivité des recruteurs kurii, » repris-je. « De toute évidence, tu es extrêmement intelligente et très belle. »

— « Elle a été bien entraînée, » ajouta Msaliti.

— « Je n'ai pas seulement été bien entraînée, » précisa-t-elle. « Je l'ai également été intensivement, totalement et, même, brillamment. Rien n'a été laissé au hasard. Les moindres détails ont été examinés. En vue de remplir plus efficacement mon rôle, j'ai même accepté d'être marquée au fer rouge. »

— « Je m'en souviens, » dis-je. Je l'avais vue, bien entendue, au *Kailiauk d'Or*, vêtue de Soies de Plaisir.

Elle me foudroya du regard.

« L'admiration que m'inspirent les pratiques et les techniques de l'espionnage kur ne connaît pratiquement pas de limites, » dis-je, « et je dois reconnaître que celle que suscitent les produits de leur formation est incommensurable. »

Elle rougit de plaisir, flattée et adoucie.

Je vidai mon gobelet de Paga.

« J'aimerais voir d'autres indices de tes compétences, » repris-je, « Je n'ai plus de Paga, » ajoutai-je.

Elle tendit la main vers la bouteille afin de remplir mon gobelet.

« Non, » dis-je.

Elle me regarda.

« Ne t'a-t-on pas appris à servir du Paga comme une esclave ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle.

— « Montre-moi, » dis-je.

— « Très bien, » répondit-elle. Elle recula, avec la bouteille et le gobelet. Dans presque toutes les tavernes, il n'y a pas de bouteille sur la table, le gobelet est apporté par une esclave qui l'a généralement rempli derrière le comptoir. Elle remplit le gobelet et le posa. Elle revint poser la bouteille sur la table, puis retourna près du gobelet.

— « Pose-le, » dis-je.

Elle obéit, me regardant sans comprendre.

« Tu es vêtue bizarrement, pour une Esclave de Taverne, » lui remontrai-je, indiquant les sabots, le pantalon noir et le chemisier.

— « Veux-tu que je mette les Soies de Plaisir ? » s'enquit-elle, glacée.

— « Non, » répondis-je.

Elle rejeta la tête en arrière.

« Dans de nombreuses tavernes goréennes, » expliquai-je, « les esclaves servent nues. »

— « Oui, » répondit-elle lentement, « effectivement. »

— « Ne t'a-t-on pas appris à faire cela ? » demandai-je.

— « Si, » reconnut-elle.

— « Je veux voir la preuve de tes compétences, » dis-je.

— « Très bien ! » lança-t-elle, furieuse, son orgueil ayant été bafoué.

Elle quitta les sabots et fut pieds nus. Elle quitta le pantalon noir et le chemisier. Elle quitta sa culotte et, un instant plus tard, son soutien-gorge. Elle était furieuse mais je constatai, et les autres aussi, qu'elle était également sexuellement excitée. Elle était nue devant des hommes habillés. Cela est parfois sexuellement stimulant pour la femme. Il lui est difficile, dans de telles circonstances, de ne pas les considérer comme des maîtres alors que, devant eux, elle est une esclave. De même, elle savait que, dans un instant, elle serait à genoux, nue, les servant. Pour des raisons liées à la nature, ces choses sont souvent très érotiques, pour la femme. La relation entre le maître et l'esclave, bien entendu, chez un organisme psychologique à l'intelligence extrêmement développée, tel que l'être humain, est une expression magnifique et profonde de la vérité centrale et fondamentale de la nature humaine, à savoir l'ordre et la structure, la dominance et la soumission. Ce n'est que l'expression élaborée, légalisée, logique chez des organismes rationnels, du contexte biologique dans lequel la sexualité humaine s'est développée, contexte qu'il est possible de trahir mais que l'on ne peut pas, en raison de la nature même des dispositions génétiques, totalement oublier ou, dans la durée, nier avec succès. En la niant, nous nions notre nature. En la trahissant, nous ne trahissons que nous-mêmes. Le maître ne peut être heureux que s'il domine. L'esclave ne peut-être heureuse que si elle est dominée. Voilà ce que nous sommes.

Je regardai la femme. Elle se mordit la lèvre. Je constatai qu'elle était jolie.

— « Attends, » dit Msaliti. « Il manque encore quelque chose pour que l'effet soit complet. »

— « Bien sûr, » dit Shaba.

Il quitta la pièce et, quelques instants plus tard, revint avec le collier.

— « Oh ! » fit-elle quand, par-derrière, il le referma sur son cou. Je le vis glisser la clé dans sa bourse. À mon avis, il ne lui serait pas retiré de sitôt.

Msaliti nous rejoignit à table.

La femme était orgueilleusement debout devant nous.

« Est-ce que je suscite l’approbation des Maîtres ? » demanda-t-elle.

— « Sers-nous du Paga, Esclave ! » ordonna Msaliti.

Elle se crispa, puis sourit.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je souris également. Je voyais bien qu’elle croyait jouer un rôle. Ne comprenait-elle pas quelle avait été réellement marquée et que, par la caresse du fer, lorsqu’il l’avait marquée, elle était véritablement devenue une esclave ! Je sentis alors que son asservissement, latent jusqu’ici, serait bientôt véritablement exprimé. En fait, il l’était, mais elle ne le savait pas. Elle croyait être une femme libre servant comme une esclave. Elle ignorait qu’elle était véritablement une esclave qui, bizarrement, se croyait toujours libre. C’était une bonne blague à faire à cette femme orgueilleuse, correspondant à une esclave insolente.

« Du Paga, Maître ? » demanda-t-elle, s’agenouillant devant moi, tenant le gobelet métallique à deux mains devant elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle me tendit le gobelet. Elle s’assit sur les talons, les genoux écartés, et tendit les bras vers moi, le gobelet entre les mains.

« As-tu négligé de l’embrasser ? » lui demandai-je.

Elle retira le gobelet et, le pressant contre ses lèvres, l’embrassa.

« Est-ce ainsi qu’une esclave embrasse le gobelet de son Maître ? » demandai-je.

Elle pencha la tête et posa les lèvres, doucement, longuement, contre. Puis elle l’embrassa. Je vis un frisson parcourir son corps. Je crois qu’elle comprit alors ce que signifie vraiment le fait d’embrasser le gobelet d’un maître. Puis, à nouveau, assise sur les talons, les genoux écartés, tendant les bras vers moi, le gobelet entre les mains, elle me tendit le Paga.

« Tu dois mettre la tête entre les bras, » rappelai-je. Elle baissa la tête. Je vis à nouveau dans les mouvements de son corps, un frisson, subtil. Elle avait baissé la tête devant un homme. Une autre conséquence de cette position est que les yeux de la femme, dans l’acte de servir, ne rencontrent pas ceux du maître. Ils sont baissés devant les siens, comme lorsqu’une personne se soumet. Cela rappelle également, chez la femme expérimentée, son dressage. Souvent, dans le dressage, la femme n’est pas autorisée à regarder le dresseur dans les yeux, sauf avec sa permission expresse. En fait, dans certaines cités, une femme en cours de dressage ne doit pas lever les yeux au-dessus de la ceinture du dresseur sauf, bien entendu, si elle en reçoit l’ordre.

« Parle, » lui dis-je.

— « Ton Paga, Maître, » dit-elle.

Mais je ne pris pas le Paga.

— « Connais-tu d’autres expressions ? » demandai-je.

Il y en avait beaucoup, en fait, et elles variaient d’une taverne à l’autre, d’une cité à l’autre. Il n’y avait, en fait, pas de standardisation sur ce plan.

Elle trembla, la tête baissée, me tendant le Paga.

— « Ton esclave t’apporte à boire, Maître, » dit-elle.

— « D’autres ? » insistai-je.

— « Voici ton Paga, Maître, » dit-elle. « Je supplie de te servir encore, comme tu le souhaites. »

— « Et encore ? » demandai-je.

— « N’oublie pas que je suis comprise dans le prix du gobelet, » dit-elle. « Utilise-moi comme tu l’entends, Maître. »

— « Une autre ! » ordonnai-je sèchement.

— « Pour ton plaisir, » dit-elle, « je t'apporte du Paga et une esclave. »

— « Une expression personnalisée, » dis-je.

— « E..., » commença-t-elle.

— « Evelyn, » rectifiai-je.

— « Evelyn tend humblement à boire au Maître, » dit-elle. « Evelyn espère que le Maître lui permettra de lui donner du plaisir. »

— « Encore ! » ordonnai-je.

— « Je m'appelle Evelyn, » dit-elle. « Je te sers, nue et portant un collier. Prends-moi, plus tard, dans l'alcôve. Je te supplie de m'apprendre mon asservissement. »

Je pris alors le Paga.

— « Tu peux à présent servir les autres, » lui indiquai-je.

— « Tu l'as obligée à bien servir, » apprécia Shaba.

— « Merci, » dis-je.

La femme trembla, puis se reprit. Ensuite, comme une esclave nue, dans une taverne, elle servit Msaliti et Shaba. J'observai sa technique. Je me dis qu'elle pourrait sans doute servir, dans une taverne, dans des conditions réelles, pas dans les conditions artificielles où elle avait servi dans la taverne de Pembe, *Le Kailiauk d'Or*, mais elle serait sans doute souvent battue, au début.

Quand la femme eut terminé de servir Shaba, elle se redressa et fit le tour de la table, jusqu'à l'endroit où son gobelet était posé.

Elle tendit la main vers lui, mais Msaliti l'éloigna. Elle le regarda, troublée.

— « Une Esclave de Taverne boit-elle à la table des maîtres ? » demanda-t-il.

Elle rit.

— « Non, bien sûr, » dit-elle.

— « Tu pourrais être fouettée, pour cela, » souligna-t-il.

— « Oui, » dit-elle. « C'est vrai. » Elle sourit. Puis elle se dirigea vers ses vêtements posés sur le sol. Elle se baissa pour les ramasser et les remettre.

— « Ne t'habille pas, » dit Msaliti.

— « Pourquoi ? » s'enquit-elle.

— « Agenouille-toi ici, » indiqua Msaliti, montrant un endroit situé à environ un mètre de la table.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Ici ! » répéta-t-il.

Elle s'agenouilla, troublée. C'était à peu près l'endroit où une Esclave de Taverne aurait pu s'agenouiller, assez près pour être prête à servir au moindre signe, assez loin pour ne pas être gênante.

— « Tu vois, » me fit-elle remarquer, « que j'ai été bien formée. »

— « Je vois, » répondis-je.

— « Tu n'as pas reçu la permission de parler, » dit Msaliti à la femme.

Elle le regarda sans comprendre.

« Tu pourrais être fouettée, pour cela, » souligna-t-il à nouveau.

— « Bien sûr, » répondit-elle en riant. Puis elle regarda la barbare blonde. La femme blonde, pitoyable, les yeux toujours bandés, était à genoux près du mur. Ses chevilles minces étaient entravées. Elle avait les mains attachées dans le dos. Une corde, passée sous son collier, la liait à un anneau fixé à environ un mètre du sol. « Veux-tu être à nouveau fouettée ? » demanda la femme brune.

— « Non, » intervint Msaliti.

— « Je croyais que tu avais dit que le fouet serait à nouveau utilisé ce soir ? » rappela-t-elle.

— « C'est exact, » répondit Msaliti.

— « Vas-tu la battre ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondit-il.

— « Je ne comprends pas, » fit-elle.

Msaliti la regarda.

— « Pour toi, ma chère, » expliqua-t-il, « le moment de retourner à la taverne de Pembe est presque venu. »

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Tu as dit que la mission, là-bas, était terminée. »

— « Elle l'était, » répondit-il. « Mais c'est aussi le premier soir où tu y serviras vraiment. »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

Elle se leva, furieuse, et se dirigea vers la petite antichambre. Mais les deux askaris lui barrèrent le chemin. Elle pivota sur elle-même, nous faisant face.

« Je voudrais la clé, » dit-elle avec colère, « pour retirer ce... ce collier ! » Elle montra le collier.

— « La clé est ici, » dit Msaliti, la montrant, l'ayant sortie un instant plus tôt de sa bourse.

— « Oh, » fit-elle. Puis elle se dirigea vers nous.

— « N'approche pas davantage sans permission, » prévint Msaliti.

Elle s'arrêta à environ un mètre cinquante de la table.

« À genoux, » dit-il.

— « Je ne comprends pas, » répéta-t-elle.

— « À genoux ! » dit-il. Je constatai qu'il avait répété l'ordre. Les maîtres n'aiment pas répéter les ordres.

Elle s'agenouilla.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle à nouveau.

Je ne crois pas qu'elle était inintelligente. C'était simplement que son esprit terrien ne pouvait comprendre rapidement que, incroyablement, incompréhensiblement, elle pouvait être placée dans certaines catégories.

« Donne-moi la clé, » dit-elle.

— « À qui appartient le collier que tu portes ? » demanda-t-il.

— « À Pembe, bien entendu, » répondit-elle.

— « Que veux-tu en faire ? demanda-t-il.

— « Le retirer, naturellement, » répondit-elle.

— « Mais c'est le collier de Pembe, » fit-il valoir.

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Ainsi, » reprit-il, « s'il doit être retiré, la décision doit manifestement être prise par Pembe, pas par toi. »

— « Que dis-tu ? » s'écria-t-elle.

— « Toutes les femmes de ton ancienne planète sont-elles aussi stupides que toi ? » demanda-t-il.

— « Qu'entends-tu par « ancienne planète ? » demanda-t-elle.

— « Exactement ce que j'ai dit, » répliqua-t-il, « à savoir cette planète qui était précédemment la tienne. De toute évidence tu dois savoir, à présent, que ta planète est Gor, que c'est le monde goréen, et seulement lui, qui est désormais le tien. »

— « Non ! » s'écria-t-elle.

— « Tu es une esclave goréenne, » conclut-il.

— « Non ! Non » cria-t-elle. Elle se leva d'un bond et courut vers la porte, mais les deux askaris s'emparèrent d'elle et la jetèrent une nouvelle fois à genoux devant nous.

« Tu plaisantes ! » sanglota-t-elle.

— « Non, » répondit Msaliti.

— « Retire-le ! » cria-t-elle, tirant soudain sur le collier. « Retire-le ! Retire-le ! »

— « Non, » répondit Msaliti.

Elle le regarda. Le collier en acier, inflexible, resta autour de son cou.

Msaliti, dans la langue des askaris, parla brièvement. Ils prirent la femme par les bras et la traînèrent dans un coin de la pièce. Ils la jetèrent à genoux face au mur. Ils lui mirent les menottes aux poignets et l'attachèrent à un anneau, celui qui se trouvait loin de l'esclave blonde et près de la porte. Il était, comme les autres, à environ un mètre du sol. Msaliti, debout, s'éloignant de la table, secoua les lanières du fouet.

— « Je ne suis pas une esclave ! » cria-t-elle, le regardant par-dessus l'épaule droite.

— « Tu es devenue une esclave, » dit Msaliti, « à l'instant même où tu as été marquée, mais tu ne le savais pas. »

— « Non ! Non ! » cria-t-elle. Puis elle hurla : « Je vous ai bien servis ! »

— « Oui, » répondit Msaliti, « mais tu n'es plus nécessaire. »

— « Je vous ai bien servis, » sanglota-t-elle.

— « Il est convenable qu'une esclave serve bien ses maîtres, » souligna Msaliti.

— « Je suis ta collègue ! » rappela-t-elle.

— « Tu as toujours été notre esclave, petite imbécile blanche ! » siffla Msaliti.

— « Et si tes supérieurs apprennent cela ? » cria-t-elle.

Msaliti rit.

— « J'agis en accord avec leurs instructions, » répondit-il. « Tu ne crois tout de même pas que les femmes telles que toi sont conduites sur Gor dans un autre objectif que l'asservissement ultime ? »

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! »

Puis il s'immobilisa derrière elle, légèrement sur le côté, avec le fouet.

« Shaba ! » cria-t-elle. « Shaba ! »

— « Tes services ne sont plus nécessaires, ma chère, » dit-il.

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Écoute-moi, Esclave, » reprit Msaliti. « Je me suis longtemps montré patient avec toi. Mais, désormais, les maîtres ne seront plus patients avec toi. Nous ne tiendrons pas compte des milliers d'infractions et d'insubordinations du passé, de présomptions et de prises de parole sans autorisation et ne considérerons que les quelques instants passés. Il y a quelques ehns, tu as osé toucher un gobelet sur la table des maîtres, comme s'il t'appartenait et, si on ne t'en avait pas empêchée, tu aurais bu son contenu. En outre, tu as parlé sans permission. De plus, à un moment donné, tu n'as pas réagi à la première émission d'un ordre qu'il a, par conséquent, fallu répéter. Enfin, il y a un instant, tu t'es adressée à un homme libre par son nom, au lieu de l'appeler : Maître. »

— « Msaliti ! » supplia-t-elle.

— « Ah ! » fit-il. « Quelle esclave stupide ! Tu viens de recommencer. »

— « Tu n'oserais pas me frapper ! » dit-elle.

— « Un peu plus tôt, » rappela-t-il, « je t'ai dit que le fouet serait utilisé plus tard. Tu as dit, si je me souviens bien, que tu attendrais ce moment avec impatience. »

— « Ne me frappe pas ! » supplia-t-elle.

— « Prépare-toi à être battue comme ce que tu es : une esclave, » dit-il.

— « Je n'ai pas peur du fouet, » déclara-t-elle.

— « L'as-tu déjà senti ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondit-elle.

— « Tu trouveras l'expérience instructive, » promit-il.

— « Je ne suis pas comme ces femmes, » déclara-t-elle, « qui, au moindre coup de pied, rampent devant vous et vous embrassent les pieds. »

— « Parle avec bravoure, » dit-il, « quand tu auras senti le fouet. »

Elle se crispa, se préparant au coup. Ses yeux étaient ouverts. Elle serrait l'anneau dans ses petites

maines entravées.

Puis il s'abattit sur elle, le fouet goréen à cinq lanières.

Je vis l'incrédulité, la stupéfaction, entrer dans ses yeux. Puis elle ferma les yeux, hermétiquement, les larmes coincées entre ses paupières mouillant ses cils et ses joues. Ses phalanges étaient à présent blanches sur l'anneau qu'elle serrait.

— « Non, » souffla-t-elle. « C'est impossible ! »

Msaliti ne la frappa pas immédiatement. Il savait se servir du fouet. Il lui accorda plusieurs ihs, afin qu'elle commence à prendre conscience de la douleur du premier coup.

« Je t'obéirai, » souffla-t-elle. « Ne me frappe plus. »

Le deuxième coup s'abattit sur elle et elle hurla désespérément, lâchant l'anneau, presque projetée contre le mur, le griffant avec ses mains entravées, la joue contre les grosses planches. Il y avait à présent deux couches de peur, dans son corps, se chevauchant, chacune renforçant et intensifiant l'autre. Son corps, sensibilisé par le premier coup, impuissant, à vif, conscient, attentif, exposé, sentit le deuxième, comme cela était prévu, se mêler aux échos brûlants, aux blessures palpitantes du premier, mille fois plus cruellement.

« Cela suffit ! » sanglota-t-elle entre deux hoquets. « Cela suffit. Je ferai tout ce que tu voudras. »

Msaliti se mit alors à la fouetter.

« Non, Maître ! » hurla-t-elle, attachée à l'anneau, se tortillant. Mais Msaliti lui administra une punition efficace, quoique brève. Compte tenu de la moyenne, la flagellation ne fut pas particulièrement sévère. En revanche, elle fut vraie. Evelyn avait été véritablement battue. Elle avait senti le fouet.

« Aie pitié, Maître, de ton esclave ! » sanglota-t-elle.

Msaliti, alors, après une douzaine de coups, baissa son fouet. Il parla aux askaris. Ils ouvrirent la menotte gauche de la femme, la détachant de l'anneau. Elle tomba à plat ventre, en larmes.

— « À mes pieds ! » ordonna-t-il.

Elle rampa jusqu'à ses pieds et les embrassa.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Msaliti s'adressa à nouveau aux askaris et ils tirèrent les poignets de la femme dans le dos, refermant la menotte gauche sur son poignet, lui immobilisant ainsi les mains.

Msaliti la regarda, à plat ventre à ses pieds.

— « Tu es une créature pitoyable et sans valeur, » dit-il.

Je me souvins que la femme brune avait adressé les mêmes paroles à la barbare blonde qui était toujours à genoux, les yeux bandés et terrifiée, dans un coin. Elle ne comprenait guère ce qui se passait. Elle comprenait, cependant, qu'une sœur d'asservissement, près d'elle, venait d'être punie.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Regardez, » nous dit Msaliti en souriant. Puis, à la femme brune, il ordonna sèchement : « Nadu ! »

Elle se mit péniblement à genoux et, comme elle put, les mains attachées dans le dos, prit devant lui la position élégante de l'Esclave de Plaisir.

« Esclave méprisable, » lui dit Msaliti en souriant.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

Ces paroles avaient également été adressées à la barbare blonde par la femme brune.

La femme brune était à présent à genoux devant Msaliti, portant un collier, esclave à la merci des hommes.

Msaliti s'adressa à nouveau aux askaris. Il donna la clé du collier de la femme à l'un d'entre eux.

— « Il y a plusieurs jours, » dit-il à la femme à genoux devant lui, « tu as été vendue à Pembe. Ce soir, tu lui seras livrée. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Apparemment, tu lui plais, » reprit Msaliti. « Il pense que tu peux devenir une bonne Esclave de Taverne. Je ne sais pas s'il a raison. Toutefois, à ta place, je ferais de mon mieux pour justifier la confiance qu'il place en toi. Pembe n'est pas patient. Il a coupé les mains et les pieds de plusieurs femmes. »

Elle blêmit.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Les askaris la firent lever, la tenant par les bras.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui ? » répondit-il.

— « Puis-je avoir la permission de parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il.

— « Ai-je un nom ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondit-il, « sauf si Pembe décide de t'en donner un. »

— « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondit-il.

— « Qu'as-tu obtenu pour moi ? » demanda-t-elle.

— « Tu as l'orgueil de l'esclave, » fit-il, « n'est-ce pas ? »

Elle baissa la tête.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « C'est un excellent indice, » releva-t-il. « Peut-être survivras-tu. »

Elle le regarda pitoyablement.

« Quatre tarsks en cuivre, » dit-il.

— « Si peu ? » demanda-t-elle.

— « À mon avis, c'est plus que tu ne vaux, » dit Msaliti. Puis il adressa un signe aux askaris, qui firent pivoter l'esclave sur elle-même et la poussèrent, devant eux, dans l'antichambre. Dans l'antichambre, l'un d'entre eux reprit la petite bande de soie jaune qu'elle avait apportée avec elle, roulée dans la main, lorsqu'elle était arrivée. Il l'attacha à son collier. Elle se tourna vers nous, effrayée.

Puis elle fut poussée vers la porte donnant sur l'extérieur, et dans la rue.

Je me levai.

— « Eh bien, je vous verrai demain soir, » dis-je.

— « Apporte, » dit Shaba, « le faux anneau et les billets. »

— « Et toi, » répondis-je, « ne néglige pas d'apporter le véritable anneau. »

— « Je l'aurai sur moi, » affirma-t-il. Je n'en doutais pas.

Msaliti, dans un coin, avait commencé à se déguiser en Kunguni, le mendiant. Il avait déjà glissé le coussin sous sa tunique et réglait les sangles qui le maintenaient en place. Puis, debout devant le miroir, avec de la pâte et de l'ocre, il s'occupait de la cicatrice.

« Et cette esclave ? » demandai-je à Msaliti, montrant la barbare blonde.

Msaliti haussa les épaules.

— « Elle ne nous sert plus à rien, » dit-il.

— « Combien l'as-tu payée à Uchafu ? » demandai-je.

— « Cinq tarsks en argent, » répondit-il.

— « Je t'en donne six, » dis-je.

— « Elle est chaude, » admit Msaliti.

— « L'as-tu soumise au test du viol ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-il. « Seulement la caresse de la main du propriétaire. »

— « C'est généralement un test digne de confiance, » dis-je.

— « J'accepterai six tarsks, » dit-il, « si tu es sérieux. »

Je donnai six tarsks en argent à Msaliti. La femme m'appartint. Compte tenu de la situation, telle que je la voyais, soit elle aurait dû m'être donnée, du fait qu'elle avait suscité mon intérêt ; soit je devais en proposer un peu plus que le prix payé par Msaliti. Les choses se passèrent à peu près comme je l'avais prévu. Je ne pensais pas vraiment que Msaliti, individu intelligent et rusé, pointilleux sur les questions de richesse et de pouvoir, accepterait de donner la femme. En outre, comme il avait payé la femme en tarsks en argent, il chercherait à la vendre dans les mêmes prix, de préférence avec bénéfice. Proposer six paraissait parfaitement adapté. Cela lui permettait de satisfaire sa vénalité et, du même coup, je ne paraissais pas exagérément mercenaire. Si j'avais essayé de me la procurer pour moins de six tarsks, ou davantage, la situation aurait pu devenir difficile.

Msaliti, sa cicatrice étant à présent fixée, et son déguisement restauré, se baissa et retira les anneaux des chevilles de la barbare blonde. Ensuite, il lui enleva son collier et, avec lui, la corde qui l'attachait au mur. Puis il la fit lever et lui détacha les mains. Il la poussa alors, les yeux toujours bandés, mais pas entravée, vers moi. Elle s'immobilisa près de moi, s'accrochant à moi, effrayée.

« Je te possède, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle leva les mains vers le bandeau.

— « Ne retire pas le bandeau, » lui dis-je.

— « Non, Maître, » dit-elle, la lèvre tremblante.

— « Tu peux garder le bandeau, » dit Msaliti. « Laisse-le-lui jusqu'à ce qu'elle soit loin d'ici. »

— « Très bien, » dis-je. Il ne voulait pas, naturellement, qu'elle puisse retrouver cet endroit.

— « Tu ne dois pas toucher le bandeau sans permission ! » lui ordonnai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle, restant immobile près de moi. Esclave, elle était entravée par ma simple volonté.

— « À demain soir, » dit Msaliti, levant la main.

— « À demain soir, » répondis-je.

Puis il s'en alla.

« À présent, nous sommes seuls, » dis-je à Shaba. La présence de la femme, bien entendu, ne comptait pas. C'était une esclave.

— « Oui, » répondit Shaba en se levant.

Je mesurai la distance qui nous séparait.

« Qui es-tu véritablement ? » demanda-t-il.

— « Je crois, » dis-je, « que tu as l'anneau sur toi et que tu ne le laisserais nulle part. »

— « Tu es un homme intelligent, » acquiesça Shaba. Il leva la main gauche, à l'index de laquelle il avait un anneau à pointe. Il ferma le poing et, avec le pouce, appuya sur un petit déclencheur. La pointe, en acier creux, jaillit.

— « Contient-elle du kanda ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Cela ne t'aidera guère, » relevai-je, « si tu ne peux pas me frapper avec. »

— « Une égratignure suffira, » souligna-t-il.

— « Il faut, de temps en temps, prendre des risques, » dis-je.

— « Je crois que je pourrais facilement multiplier les risques, » affirma-t-il. Il glissa la main droite sous ses robes. Quelques instants plus tard, il parut tourbillonner puis, le champ de dispersion de la lumière s'étant activé, il disparut.

— « Demain, » dis-je, « j'apporterai le faux anneau et les billets. »

— « Excellent, » opina Shaba. « Je crois que, maintenant, nous nous comprenons parfaitement. »

— « Oui, » admis-je.

— « C'est un plaisir de travailler avec un homme honnête, » apprécia-t-il.

— « J'entretiens des sentiments comparables à ton égard, » lui assurai-je.

Puis je pivotai sur moi-même et, prenant l'esclave par le bras, sortis de la pièce.

Bientôt, nous fûmes dans la rue.

JE RETOURNE AU *KAILIAUK D'OR*

« **N**E CRAINS rien, » dis-je à Pembe. « Ce n'était qu'une indisposition passagère. »

Ses mains tremblaient.

« Regarde, » repris-je. « Je n'ai pas la peste. »

— « Ta peau, » reconnut-il, « est véritablement nette. Et tes yeux aussi. »

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Te sens-tu bien ? » demanda-t-il.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Bienvenue au *Kailiauk d'Or*, » dit-il, soulagé.

— « Je reviendrai au comptoir dans un moment, » le prévins-je. J'allai près du mur contre lequel j'avais placé la barbare blonde. Je lui avais ordonné de se mettre à plat ventre et de poser les paumes de ses mains contre le mur. Elle resta, naturellement, comme je l'avais placée.

« À genoux ! » lui dis-je. « Assise sur les talons, » ajoutai-je.

Elle obéit, au pied du mur.

« À présent, prends les chevilles dans les mains et baisse la tête ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « À présent, ne change pas de position, » dis-je, « avant d'en avoir reçu la permission. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

Elle parla sans changer de position.

— « Qui es-tu ? » s'enquit-elle. « Qui me possède ? »

— « Tais-toi, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Puis je retournai au comptoir.

— « As-tu une esclave à la peau blanche ? » demandai-je. « Une barbare ? »

— « Oui, » répondit-il. « Je l'ai achetée ce soir, quatre tarsks. Je ne l'ai pas encore affectée dans la salle. »

Je lui lançai un tarsk en cuivre.

— « Du Paga, » dis-je, « et l'esclave. »

— « Tu dois connaître les askaris de Msaliti, » estima-t-il.

— « Je les ai rencontrés, » convins-je.

Il se tourna vers un employé.

— « Va chercher la nouvelle esclave, » dit-il. « Excellent, » reprit-il pour lui-même. « On la demande déjà. »

La femme, nue, avec son collier, n'ayant même plus le morceau de soie jaune qui y avait été attaché, fut poussée à travers un rideau de perles par l'employé de la taverne.

— « Ah, » dis-je. Elle ne m'avait pas encore vu. « Je crois que tu ne tarderas pas à récupérer les quatre tarsks que tu l'as payée, » ajoutai-je.

— « Mais il faut également compter, » fit-il valoir, « le prix du Paga. »

— « C'est exact, » admis-je.

— « C'est une nouvelle femme, » reprit-il. « Si elle n'est pas entièrement satisfaisante, prévien-moi, je la ferai fouetter et je te rembourserai. »

— « Très bien, » acquiesçai-je. « Je serai à cette table, » ajoutai-je, montrant une table du fond de la taverne, non loin d'une alcôve au rideau rouge.

— « Bien, Maître, » répondit Pembe.

J'allai m'asseoir, les jambes croisées, derrière la table. J'avais estimé préférable de ne pas retourner directement chez moi. Si quelqu'un me suivait, il lui faudrait attendre longtemps. Mon arrêt à la taverne, à mon avis, me permettrait d'échapper plus facilement aux poursuites. J'avais choisi cette taverne, bien entendu, à cause de la nouvelle esclave de Pembe. Lorsqu'elle avait cru jouer à nous servir, au quartier général de Shaba et Msaliti, elle m'avait beaucoup excité, intentionnellement ou non. Je la désirais. Par conséquent, je la prendrais. En outre, je pensais qu'il était dans l'intérêt de la femme que ce soit moi qui la brise, car je connaissais les limites des femmes de la Terre mieux que la majorité des Goréens. En général, ce sont les deux ou trois premières nuits qui conditionnent la survie d'une femme dans une taverne. Après deux ou trois nuits, elle a généralement compris ce qu'elle est : une Esclave de Taverne. Si elle n'a pas appris, il est probable qu'elle aura la gorge tranchée par un client, son prix étant payé au propriétaire, plus un ou deux tarsks en cuivre d'indemnité.

La femme fut poussée, par l'employé qui la tenait par le bras, vers le comptoir. Il la lâcha devant le comptoir. Pembe lui mit un gobelet de Paga dans les mains. Puis il me montra du doigt.

Elle se retourna. Elle faillit renverser le Paga tellement elle tremblait. Il était préférable qu'elle ne le renverse pas.

Lentement, seule Esclave de Taverne, nue et portant un collier, elle se dirigea vers moi.

Puis elle s'agenouilla devant moi.

« Pose le gobelet sur ton ventre, » dis-je.

Elle obéit, le laissant à cet endroit.

— « Paga, Maître ? » souffla-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle sanglota.

« Embrasse le gobelet, » ajoutai-je.

Elle leva le gobelet métallique puis, inclinant la tête, posa les lèvres dessus. Ensuite, elle l'embrassa. Et, les genoux écartés, les bras tendus vers moi, la tête entre les bras, elle me tendit le Paga.

— « Ton Paga, Maître, » souffla-t-elle.

Je ne pris pas le Paga.

— « Pembe t'a-t-il donné un nom ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Dans le cadre de ton service de ce soir, » dis-je, « je te nomme Evelyn. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Utilise à présent, » dis-je, « la deuxième formule personnalisée que tu as utilisée plus tôt, quand tu étais assez stupide pour croire que tu étais une femme libre. »

— « Je m'appelle Evelyn, » dit-elle. « Je te sers, nue et portant un collier. Prends-moi, plus tard,

dans l'alcôve. Je te supplie de m'apprendre mon asservissement. »

— « Très bien, » dis-je.

Elle était à genoux à environ un mètre de la table. Je la regardai. Je bus du Paga.

« Tu es une jolie esclave, Evelyn, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Es-tu Soie Blanche ? »

— « Je suis vierge, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, tu es Soie Blanche, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « T'es-tu déjà demandé, » m'enquis-je, « ce que représente la condition d'esclave ? »

Elle me regarda.

« Fais attention, » repris-je. « Tu es nue et à genoux. Tu portes un collier d'esclave. Il ne sera pas facile de mentir. »

— « Oui, » répondit-elle, baissant la tête. « Je me suis demandé ce que représente la condition d'esclave. »

— « Tu apprendras, » lui assurai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je reportai ensuite mon attention sur mon gobelet de Paga, et mes pensées. Plus tard, je l'envoyai chercher un autre gobelet. Le prix d'un deuxième gobelet, dans la taverne de Pembe, n'était que d'un tarsk. Je payai à l'employé, qui vint encaisser. Les femmes de la taverne de Pembe, comme dans de nombreuses tavernes, n'avaient pas le droit de toucher les pièces. Evelyn, bien entendu, était comprise dans le prix du premier gobelet et m'appartiendrait jusqu'au moment où je déciderais de quitter la taverne, ou de la libérer.

« Puis-je avoir la permission de parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Le Maître a-t-il l'intention de m'utiliser ? » s'enquit-elle.

— « Peut-être, » répondis-je. « Ou peut-être pas. Je ferai ce qui me plaît. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je sirotai le deuxième gobelet de Paga. Puis, au bout d'un certain temps, je le repoussai.

« Le Maître va partir ? » demanda-t-elle.

— « Va dans l'alcôve ! » ordonnai-je.

Elle me regarda, désespérée. Elle se leva et, à peine capable de marcher, engourdie, gagna l'alcôve. Elle ne put se résoudre à franchir les rideaux rouges.

Je la pris par le bras gauche et la poussai à l'intérieur, sur les fourrures, à mes pieds. Puis je me retournai et tirai les rideaux, les accrochant.

Ensuite, je me tournai à nouveau vers elle.

Elle était assise, paralysée, sur les fourrures, les genoux sous le menton. Je pris la chaîne et l'anneau de cheville qui se trouvaient dans le coin gauche de l'alcôve, lorsqu'on entre. La chaîne fait environ un mètre de long et est reliée à un anneau fixé dans le plancher. Il y a des chaînes similaires aux quatre coins de la pièce et au milieu du mur, près du plancher, face aux rideaux rouges. Dans le coin droit de l'alcôve, lorsqu'on entre, bien entendu, au bout de sa chaîne, il y a un anneau de cheville. Dans les coins opposés, naturellement, les chaînes comportent des anneaux de poignets. Au centre du mur, près du plancher, face aux rideaux, la chaîne se termine par un collier. Il y a des systèmes permettant de régler la longueur des chaînes. Ces appareils fonctionnent avec des serrures, manœuvrées par une clé unique, laquelle est suspendue au mur. Inutile de dire que les prisonnières ne peuvent l'atteindre, même si elles ne sont attachées que par une seule chaîne. Près de cette clé, il y a un deuxième crochet. À ce deuxième crochet est suspendu un fouet à esclave.

J'enfermai la cheville gauche de la femme dans le premier anneau de cheville. Elle regarda avec surprise l'acier refermé sur sa cheville. Elle souleva la chaîne fixée à l'anneau de sa cheville gauche. Elle me regarda.

« Tu m'as enchaînée, » dit-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle quand je la jetai sur le dos sur les fourrures. Puis j'attachai ses poignets dans leurs anneaux respectifs. Ensuite, je lui passai le collier de l'alcôve, réduisant la longueur de sa chaîne, le mettant par-dessus le collier de Pembe. Elle ne pouvait pas se soulever de plus de quelques centimètres. J'allai ensuite sur sa droite et raccourcis la chaîne. Puis je pris sa cheville droite. « Oh ! » fit-elle, quand je la tirai sur la droite. Puis je refermai l'anneau, au bout de la chaîne raccourcie.

Elle me regarda, terrifiée. Je la considérai.

— « Commences-tu à comprendre, » dis-je, « ce que représente le fait d'être enchaînée comme une esclave ? »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Regarde à présent la cloison, sur ta droite, » indiquai-je. « Que vois-tu ? »

— « Un fouet à esclave, » répondit-elle.

— « Commences-tu à comprendre ce que représente la condition d'esclave ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Ceci est une alcôve, » repris-je. « Mais tu peux te la représenter comme un endroit très particulier. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Comme une chambre de soumission, » dis-je.

— « Oui, oui, Maître, » dit-elle.

— « Vois dans cet endroit, » repris-je, « profondément, intensément, avec toutes les fibres de ton joli corps, une chambre de soumission, une chambre dans laquelle, esclave, tu dois plier sur tous les plans, une chambre où, femme et esclave, tu dois te soumettre totalement à la volonté des hommes. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Je vais à présent te toucher, » annonçai-je.

— « Je suis frigide, » sanglota-t-elle. « Ne me tue pas, je t'en prie. »

— « Réfléchis profondément, intensément, » dis-je. « Tu es dans la chambre de soumission. »

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

Je la touchai alors avec une douceur exquise.

Ses hanches tremblèrent, les chaînes tintèrent. Elle me regarda avec stupéfaction.

— « Te soumets-tu totalement ? » lui demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle leva pitoyablement son corps. « Je t'en prie, touche-moi encore, » dit-elle.

Je la fis attendre un peu. Puis je la touchai à nouveau, très doucement.

« Aiii ! » s'écria-t-elle, se tortillant. Je continuai un peu de la toucher. « Oh, oh, » gémit-elle.

Puis je cessai.

Elle me regarda.

« Quelles sont ces sensations ? » demanda-t-elle.

— « Apparemment, tu devrais être fouettée, » dis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle. « Pourquoi, Maître ? »

— « Parce que tu as menti, » répondis-je. « Tu m'as dit que tu étais frigide. »

Elle me regarda avec frayeur.

« Mais tu ne l'es pas, » repris-je. « Tu n'es qu'une esclave chaude parmi les autres. »

— « Non, non, » dit-elle. « Pas une esclave chaude, pas moi. »

— « Voyons, » fis-je.

— « Oh, oh, » gémit-elle doucement.

Elle me regarda.

« Comment peux-tu me respecter ? » demanda-t-elle.

— « Il n'y a aucune raison de te respecter, » lui répondis-je. « Tu n'es qu'une esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Tu n'as plus de fierté à sauvegarder, » précisai-je. « Une esclave n'a pas de fierté. »

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle. « Oh, oh. » Puis elle tourna la tête de côté, sur les fourrures.

« Je veux me respecter ! » s'écria-t-elle.

— « Tu ne dois pas te respecter, » lui remontrai-je, « mais être toi-même. »

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

— « Je n'ose pas être moi-même, » souffla-t-elle.

— « Est-il mal qu'une femme soit une femme ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Oui, c'est mal et dégradant. »

— « Intéressant, » fis-je. « Que devrait être une femme ? » lui demandai-je.

— « Elle devrait être un homme, » répondit-elle.

— « Mais, de toute évidence, » fis-je, « tu n'es pas un homme. »

— « Je n'ose pas être une femme, » sanglota-t-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Parce que, » répondit-elle, « je sens, dans mon cœur, que la femme est une esclave. »

— « N'est-il pas naturel que l'esclave soit esclave ? » demandai-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » sanglota-t-elle. « Je ne sais pas. »

— « Peut-il être mal d'être ce que l'on est vraiment ? » demandai-je.

— « Oui, oui, » répondit-elle.

— « Est-il mal que l'arbre soit un arbre, le rocher un rocher, l'oiseau un oiseau ? » m'enquis-je.

— « Non, non, » reconnut-elle.

— « Pourquoi, dans ce cas, » repris-je, « serait-il mal que l'esclave soit une esclave ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Peut-être n'est-il pas mal que l'esclave soit une esclave, » avançai-je.

— « Je n'ose même pas penser cela, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Je t'en prie, ne cesse pas de me toucher, Maître. »

— « L'esclave supplie-t-elle ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Evelyn supplie le Maître de ne pas cesser de la toucher. »

Je l'embrassai, doucement, sur les seins, mais ne cessai pas de la toucher.

« Merci, Maître, » souffla-t-elle.

Puis, soudain, elle tira sur les chaînes, essayant de se libérer, ce qui était, naturellement, impossible.

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « Je dois te résister ! » cria-t-elle. « Je ne dois pas m'abandonner. Je ne dois pas m'abandonner ! »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je sens le monstre en moi, » répondit-elle. « Je ne l'avais jamais senti mais cela doit être lui. Ce sont comme des vagues, très profondes. Il m'envahit. C'est fantastique. C'est incroyable. Non ! Non ! Tu dois cesser de me toucher. »

Je cessai de la toucher.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je commençais à venir à toi, » expliqua-t-elle.

— « Et alors ? » demandai-je.

— « Tu ne comprends pas, » dit-elle. « Je commençais de venir à toi... comme une esclave à son maître. »

— « Mais tu es une esclave, » indiquai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Et tu es dans la chambre de soumission, » ajoutai-je.

— « Tu ne me donnes pas le choix, » dit-elle.

Je lui souris.

— « Cette fois, et cette fois seulement, » soulignai-je, « je vais te donner le choix. »

— « Le choix ? » fit-elle.

— « Un choix d'esclave, » précisai-je.

— « Quel est-il ? » demanda-t-elle.

— « Tu peux t'abandonner... ou mourir, » lui dis-je.

Elle me regarda avec terreur.

— « Je choisis de m'abandonner, Maître, » dit-elle.

— « Bien sûr, » fis-je. « Tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « La prochaine fois, » repris-je, « tu n'auras même pas ce choix. Cela ne sera pas nécessaire. Ton asservissement est désormais avéré. À présent, tu n'auras plus jamais le choix, aucune alternative à l'application de ta soumission. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Puis je recommençai de la toucher, la porter vers les sommets qu'elle désirait, les joies dégradantes de l'asservissement, les extases humiliantes de l'esclave enchaînée.

« Aiii ! » cria-t-elle, rejetant la tête en arrière. « Je m'abandonne à toi, mon Maître ! » hurla-t-elle.

Je n'avais même pas encore, à ce stade de la soirée, décidé d'entrer en elle.

« Je t'en prie, touche-moi, serre-moi, » sanglota-t-elle désespérément. Je m'y employai. Comme ses petites mains qui s'ouvraient et se fermaient, dans les anneaux, étaient pitoyables !

« Je ne savais pas que cela pouvait être ainsi, » dit-elle.

— « Ce n'était rien, » lui répondis-je.

— « Rien ! » sanglota-t-elle. « C'était l'expérience la plus incroyable de ma vie. »

— « Ce n'était qu'un orgasme mineur, » affirmai-je.

— « Quand je suis venue à toi, » dit-elle, « j'étais soumise et possédée. Je n'ai jamais connu de sensation aussi belle et glorieuse. »

Puis, un peu plus tard, je me remis à la toucher.

« Que va faire le Maître à son esclave ? » demanda-t-elle.

— « Je vais lui donner une nouvelle leçon d'asservissement, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Cette fois, moins d'une ehn plus tard, elle se mit à se tortiller et crier. Puis, soudain, elle me regarda avec frayeur.

« Cela vient, » dit-elle. « C'est plus fort que la première fois. Je ne vais pas le supporter. Cela va me tuer. Je vais mourir ! »

— « Non, » déclarai-je.

— « Aiii ! » hurla-t-elle, la tête rejetée en arrière. Puis elle pleura. « Je suis enchaînée. Je suis enchaînée. Serre-moi, je t'en prie. Ne me laisse pas échapper. Reste près de moi, fais-moi chaud. Je t'en prie, Maître. Je t'en prie, Maître ! »

Je la serrai et l'embrassai. Je n'avais toujours pas décidé de la pénétrer.

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

« Je t'en prie, entre en moi, » supplia-t-elle. « Je veux t'appartenir totalement, être prise sans pitié par mon Maître. Prends-moi, je t'en supplie ! Prends-moi ! »

— « Plus tard, » répondis-je. « Je viens juste de commencer de te chauffer. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle, effrayée.

Plus tard, vers le matin, à l'aube, je m'éveillai, les lèvres d'Evelyn intimes sur mon corps.

Dans le courant de la nuit, je l'avais désenchaînée, à l'exception de l'anneau et de la chaîne de sa cheville gauche.

Elle me réveilla comme je le lui avais ordonné. Il est agréable d'être réveillé de cette façon. Je posai les mains sur ses cheveux, tandis qu'elle me donnait du plaisir.

Pendant la nuit, je lui avais appris quelques choses, quelques techniques simples pour sa bouche et ses mains, ses seins, ses cheveux, ses lèvres, ses pieds et sa langue. Je pensais qu'elles l'aideraient à survivre dans la taverne de Pembe. Mais, surtout, je m'étais efforcé de lui faire comprendre l'importance capitale de la soumission et son asservissement. Tout le reste, en fait, découle de cela.

J'émis un petit cri et elle me regarda, heureuse d'avoir obtenu cela de moi.

« Termine ton travail, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je saisis sa chevelure, l'immobilisant. Puis je la lâchai.

Je la tirai vers moi et, dans la lumière qui filtrait à travers le rideau rouge, lui essuyai la bouche avec ses cheveux.

« C'est le matin, Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Je lui serrai les bras, la maintenant au-dessus de moi.

« Parle ! » lui ordonnai-je.

Alors, dans un souffle, elle récita ce qui suit. Je le lui avais appris pendant la nuit.

Il est le Maître et je suis l'Esclave.

Il me possède et je suis possédée.

Il ordonne et j'obéis.

Il a du plaisir et je donne du plaisir.

Pourquoi ?

Parce qu'il est le Maître et que je suis l'Esclave.

Je la pris puis la mis sur le dos près de moi. Je la regardai dans les yeux.

« Bonjour, Esclave, » dis-je.

— « Bonjour, Maître, » répondit-elle.

— « As-tu bien dormi ? » demandai-je.

— « Aux moments où tu m'as permis de dormir, » répondit-elle, « je n'ai jamais aussi bien dormi de ma vie. »

— « As-tu rêvé ? » m'enquis-je.

— « J'ai rêvé que j'étais une esclave, » répondit-elle. « Puis, en me réveillant, j'ai constaté que c'était vrai. »

Je lui souris.

« Je suis une esclave, » conclut-elle, « tu sais. »

— « Oui, » admis-je.

— « Quand je me suis réveillée, ce matin, » reprit-elle, « j'ai su que c'était vrai. Tu me l'as appris

pendant la nuit. »

— « Crois-tu qu'une femme libre aurait pu ressentir ce que tu as ressenti ? » demandai-je.

— « Jamais, » répondit-elle, « car elle n'est pas esclave. » Elle me regarda. « J'ai éprouvé les sensations de l'esclave dans les bras de son maître. Ce sont des sensations qu'aucune femme libre ne peut connaître. »

— « Sauf si elle est asservie, » rectifiai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle avec un sourire. Puis elle reprit : « Comme je les plains, ces femmes libres, ce que j'étais avant ! Comme elles sont ignorantes ! Pas étonnant qu'elles soient tellement hostiles aux hommes. Comment les femmes ne détesteraient-elles pas les hommes incapables de leur mettre le collier ? »

— « Possible, » fis-je. Je pensai à une femme que j'avais connue et qui avait autrefois été ma Libre Compagne. Je pensai à sa cruauté vis-à-vis de moi, un jour, dans la demeure de Samos, alors qu'elle me croyait malade et diminué. C'était la fille de Marlenus, mais il l'avait rejetée car, alors qu'elle était l'esclave impuissante de Verna, une Panthère des forêts du Nord, elle avait supplié d'être achetée, un acte d'esclave. Plutôt que de supporter cette tâche sur son honneur, l'Ubar d'Ar la Glorieuse avait juré, sur son épée et sur le sceau de sa cité, le serment féroce de désaveux. Elle était à présent libre, mais privée de citoyenneté, séquestrée à Ar. Sa cuisse gauche portait toujours la marque de Treve car, autrefois, elle était tombée entre les mains de Rask de Treve, Capitaine et Tarnier. Je me demandai s'il l'avait obligée à s'abandonner complètement, comme une esclave, quand il la possédait. Je n'en doutais pas. Je me dis que la marque de Port Kar ferait bien, sur sa cuisse, au-dessus de celle de Treve. Je me demandai quel effet elle ferait, vêtue de rouge, dansant devant les hommes.

— « Le collier est fait pour nous, » dit Evelyn.

J'entendis, derrière le rideau, les bruits du matin. On poussait les tables contre les murs, afin de laver le sol. Ce travail est généralement effectué par les employés de la taverne. Les femmes, à cette heure, sont ordinairement endormies, enchaînées dans leurs cages.

— « C'est le matin, » dis-je.

— « Tu vas partir d'un instant à l'autre, n'est-ce pas, » demanda-t-elle, « en m'abandonnant, esclave enchaînée ? »

— « Bien sûr, » répondis-je, « Esclave de Taverne. »

— « Ne pars pas tout de suite, » dit-elle. « Je t'en supplie, Maître. »

— « Très bien, » répondis-je.

— « Je porte le collier de Pembe, » reprit-elle, touchant la bande d'acier qui lui entourait le cou. « Je voudrais porter le tien. »

Je la regardai.

« Ce que tu m'as fait pendant la nuit, » reprit-elle, « signifie certainement quelque chose, pour toi. »

— « Ce n'était qu'une nuit de plaisir avec une Esclave de Taverne, » répondis-je.

— « Oh, » fit-elle.

— « N'importe quel Goréen pourrait te faire la même chose, » expliquai-je.

— « M'obliger à m'abandonner ainsi ? » demanda-t-elle. « Comme une esclave ? »

— « Bien sûr, » répondis-je, « Esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Que penses-tu, à présent, de ton collier ? » demandai-je.

— « Je le hais, » répondit-elle, « et je l'aime. »

— « Tu aimes ton collier ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « je l'aime. » Elle me regarda. « J'aime être une esclave, » ajouta-t-elle. « J'aime être asservie. J'aime être contrainte de m'abandonner et obéir aux hommes. »

— « Je vois qu'il est logique que tu portes le collier, » dis-je.

— « Oui, » lança-t-elle sur un ton de défi. « C'est parfaitement logique ! »

— « Sais-tu pourquoi c'est parfaitement logique ? » m'enquis-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle, « parce que je suis une véritable esclave. »

— « Oui, » admis-je, « Esclave. »

— « Et pourtant, » reprit-elle, « je suis une femme de la Terre. » Elle posa les mains sur son collier. « Comme c'est cruel de me faire porter un collier ! » Elle me regarda. « Ne sera-t-il jamais retiré ? » demanda-t-elle.

— « Certainement, » dis-je.

— « Ah, » fit-elle.

— « Pour être remplacé par un autre, » précisai-je.

— « Oh, » fit-elle. Elle regarda le fouet à esclave suspendu au mur.

« Tu ne m'as pas fouettée, » dit-elle.

— « As-tu envie d'être fouettée ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle. « Non ! » Elle avait senti le fouet. Puis elle me regarda à nouveau. « Je suppose, » dit-elle, « que je vais être achetée et vendue de nombreuses fois. »

— « Indubitablement, » répondis-je.

— « Crois-tu que les hommes m'affranchiront un jour ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Pourquoi ? » s'enquit-elle.

— « Le collier te va bien, » répondis-je.

Elle le toucha.

— « Oui, » dit-elle, « il me va bien. Et tu as compris cela tout de suite, n'est-ce pas, monstre ? C'est pour cela que tu m'as obligée, lorsque j'étais libre, à te servir, nue, comme une Esclave de Taverne. »

— « Il semblait convenable, » admis-je, « que ton asservissement soit manifeste. »

— « Bien sûr, » convint-elle. « Tu es un maître goréen. »

— « Tout Goréen, en posant les yeux sur toi, » expliquai-je, « que tu portes ou non un collier, verrait que tu dois être une esclave. »

— « Et, à présent, je suis une esclave, » conclut-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je ne m'y oppose pas, » dit-elle.

— « Peu importe que tu y sois ou non opposée, » relevai-je.

— « Exact, » fit-elle avec un sourire.

J'entendis des allées et venues, dehors, des hommes lavant le sol. Je m'assis.

« Ne t'en va pas, Maître, » supplia-t-elle.

— « Je dois partir, » dis-je.

— « En m'abandonnant ici ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je t'en prie, reste encore un peu, » supplia-t-elle.

— « Me retiendrais-tu ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « avec les charmes d'une esclave. »

— « Tu ne parles pas comme une femme de la Terre, » constatai-je.

— « Je ne suis plus une femme de la Terre, » expliqua-t-elle. « Je ne suis plus qu'une esclave goréenne. »

— « C'est exact, » dis-je.

Elle glissa le long de mon corps et entreprit, misérablement, de m'embrasser.

« Je n'ai pas le temps, » indiquai-je.

— « Attends, je t'en prie, attends ! » supplia-t-elle, « juste quelques instants. »

Je constatai qu'elle avait peur d'être abandonnée. Elle me regarda, pitoyable.

— « À présent, tu commences à comprendre, n'est-ce pas, » demandai-je, « ce que signifie le collier ? »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « À présent, » repris-je, « tu choisiras sans doute la liberté ? »

Elle me regarda, audacieusement.

— « Non, » répondit-elle. « J'ai été une femme libre et je suis une esclave. Je connais les deux conditions. »

— « La liberté n'est-elle pas incommensurablement précieuse ? » demandai-je.

— « Assurément, » répondit-elle. « Mais, de mon point de vue, l'asservissement est plus précieux encore. »

Je la considérai.

« Je choisis la marque, » reprit-elle, « le collier, et les mains d'un maître sur mon corps. » Je la tirai près de moi et la jetai sur le dos. « Utilise-moi rudement, Maître, » supplia-t-elle.

— « C'est ce que je vais faire, » affirmai-je.

— « Viole-moi comme une esclave, » dit-elle.

— « Ce sera fait, » affirmai-je.

Quelques instants plus tard elle hurla sa soumission et me regarda avec incrédulité.

— « Je ne savais pas quel effet cela fait d'être violée comme une esclave, » souffla-t-elle. « C'était tellement rapide et brutal, » ajouta-t-elle. « Je t'en prie, serre-moi, » dit-elle.

D'un coup de pied, je la poussai dans un coin de l'alcôve et elle resta immobile, tremblante, en larmes.

Elle tendit les bras vers moi.

« Je t'en prie, touche-moi, » supplia-t-elle.

— « Tais-toi, Esclave ! » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

J'entrepris de m'habiller.

Elle se mit à genoux et resta ainsi, contre le mur, enchaînée par la cheville à un anneau fixé dans le plancher.

« Comme tu t'es servi de moi ! » souffla-t-elle, tremblant toujours.

— « Sandales ! » dis-je.

Elle rampa jusqu'à moi et, la tête baissée, glissa les sandales sur mes pieds. Ensuite, elle les attacha, serrant les lanières et les nouant.

— « Comme tu t'es servi de moi ! » répéta-t-elle. Puis elle me prit les jambes et appuya la joue contre ma jambe gauche, au-dessus du genou. Je ne l'écartai pas d'un coup de pied. Elle leva vers moi des yeux pleins de larmes. « Quand on est vraiment une esclave, » dit-elle, « il n'est pas mal d'être une esclave, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondis-je.

Elle serrait mes jambes, me regardant.

— « Quand on est vraiment une esclave, » reprit-elle, « il est bien d'être une esclave, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Je suis véritablement une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Par conséquent, il est bien que je sois une esclave, » conclut-elle.

— « Oui, » admis-je. Je la fis lever, la tenant par les bras.
— « Il est bien, » reprit-elle, « qu'une esclave véritable soit asservie. »
— « Bien sûr, » dis-je.
— « Je suis une esclave véritable, » dit-elle.
— « Je sais, » répondis-je.
— « Par conséquent, il est bien que je sois asservie, » dit-elle.
— « Oui, » répondis-je.
— « Je suis asservie, » constata-t-elle.
— « Oui, » dis-je. Puis je la jetai à mes pieds et, pivotant sur moi-même, écartai les rideaux de l'alcôve.

— « Maître, » sanglota-t-elle.

Je me tournai vers elle.

« Encore un seul baiser, Maître, je t'en prie, » dit-elle.

Elle était à genoux sur les fourrures, enchaînée par la cheville, et je m'accroupis devant elle puis la pris dans mes bras. Nous nous embrassâmes. Puis je la repoussai et me levai.

« Tu m'as soumise au viol de l'esclave, » dit-elle, des larmes douces dans les yeux, sur un ton de reproche tendre.

— « Oui, » admis-je.

— « Et, ensuite, tu m'as repoussée. »

— « Oui, » dis-je.

— « Garde-moi, Maître, » supplia-t-elle soudain. « Garde-moi ! »

Je la regardai. Elle était à genoux devant moi. Elle était très douce et belle, les yeux et les cils pleins de larmes, ses cheveux noirs et soyeux tombant sur les épaules, les lèvres tremblantes.

« Garde-moi, » supplia-t-elle.

Elle avait été un agent des Kurii.

« Emmène-moi, » supplia-t-elle. « Ne m'abandonne pas dans cet endroit. »

Elle avait été un agent des Kurii.

— « Parle ! » ordonnai-je.

Tremblante, baissant la tête, elle parla.

Il est le Maître et je suis l'Esclave.

Il me possède et je suis possédée.

Il ordonne et j'obéis.

Il a du plaisir et je donne du plaisir.

Pourquoi ?

Parce qu'il est le Maître et que je suis l'Esclave.

— « Tous les soirs, pendant un mois, » dis-je, « après avoir été enchaînée dans ta cage, et avant de t'endormir, répète cela. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « De même, pendant ce mois, » ajoutai-je, « répète-toi cela de nombreuses fois pendant la journée. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Cela t'aidera peut-être à survivre, » conclus-je.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « N'oublie pas de t'abandonner aux hommes, » ajoutai-je.

— « Je ne pourrai pas m'en empêcher, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « N’oublie pas la soumission, et ta condition d’esclave, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Cela va peut-être te paraître difficile à croire, » repris-je, « mais tu constateras un jour que tu es incapable d’écarter ces rideaux et d’entrer dans cette alcôve, venant de la salle, sans être chaude et mouillée. Le simple fait de franchir le seuil de cette alcôve, de cette chambre de soumission, te rendra prête pour le plaisir des hommes. »

— « Je n’ai pas de mal à le croire, Maître, » souffla-t-elle. « Le simple fait de regarder les rideaux m’excite. » Elle toucha son collier. « Le simple fait de toucher le collier m’excite. Être à genoux sur les fourrures, être simplement à genoux devant un homme, tout cela m’excite. Être nue devant lui, à genoux, me donne une envie folle d’être touchée par lui. »

— « Je crois que tu survivras, Esclave, » estimai-je.

— « Puis-je encore embrasser une fois tes pieds, Maître ? » demanda-t-elle.

Je l’y autorisai.

Je sentis ses lèvres, très douces, sur mon pied, ses larmes et ses cheveux.

« Garde-moi, » supplia-t-elle. « Garde-moi, Maître. »

Je regardai encore une fois l’esclave qui était à mes pieds, qui avait été un agent des Kurii.

Puis je pivotai sur moi-même et sortis de l’alcôve.

« Maître ! » cria-t-elle. Elle était à plat ventre, ayant partiellement franchi les rideaux, la jambe gauche tendue derrière elle, retenue par l’anneau de cheville. Elle tendit la main droite vers moi. « Je t’en prie, achète-moi ! » sanglota-t-elle.

« Comment était-elle ? » demanda un employé de taverne, cessant un instant d’essuyer les gobelets.

— « Je n’exigerai pas le remboursement, » déclarai-je.

— « Crois-tu qu’elle deviendra valable ? » demanda-t-il. « Pembe se pose la question. »

— « Probablement, » répondis-je. « Il n’y a pas de certitude, sur ce plan. Je présume qu’elle se révélera satisfaisante. »

— « Son asservissement est-il proche de la surface ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « De toute évidence, il ne tardera pas à se manifester totalement. »

— « A-t-elle le feu des esclaves ? » s’enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « C’est bien, » dit-il. « Peut-être tout espoir n’est-il pas perdu. J’en ai assez d’aller jeter les cadavres dans le port. »

Je gagnai l’endroit, près du mur, où j’avais laissé la barbare blonde. Elle s’était endormie, les yeux bandés. Elle avait, naturellement, lâché ses chevilles.

Je la touchai doucement et, avec un petit gémissement inquiet, elle se réveilla. Elle comprit soudain, avec frayeur, qu’elle s’était endormie. Elle reprit immédiatement la position dans laquelle je l’avais mise, tenant ses chevilles, la tête en bas.

« Non, » lui dis-je doucement.

Puis je la pris dans mes bras. Comme elle était petite et légère ! Je ne crois pas qu’elle pesait plus de cinquante-cinq kilos.

« Je sors par-derrière, » dis-je à l’employé.

— « Comme tu veux, » répondit-il.

Dehors, j’attendis quelques instants pour voir si la porte, derrière moi, s’entrebâillait. J’examinai également la poussière de la ruelle, pour voir si elle bougeait, ou voletait, comme cela aurait été le cas si quelqu’un était passé. Je scrutai les toits. La porte ne bougea pas. La poussière était immobile. Les toits des immeubles me parurent déserts.

Je regardai la femme que je tenais dans les bras. Elle s’était à nouveau endormie. Pendant

quelques instants, elle m’inspira de la tendresse. Son existence, depuis quelques semaines, n’était pas facile. Elle avait été un pion dans la partie cruelle qui opposait les mondes. En outre il est parfois traumatisant, pour une femme libre et fière de la Terre, de constater qu’elle est devenue une esclave possédée. Je la laissai dormir. Je la portai dans les rues de Schendi. Je ne regagnai pas directement ma chambre.

UNE FEMME DEVIENT PLUS BELLE ; JE DOIS DIRE AU REVOIR À SASI

SASI ouvrit la porte.

« Prépare une chaîne pour la nouvelle femme, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je ne crois pas que Sasi fut très contente quand je portai l'esclave blonde à l'intérieur et la posai sur la paille, près de l'anneau.

« N'est-ce pas la fille blonde du *Palmier de Schendi* ? » demanda Sasi. La femme blonde, épuisée, dormait toujours.

— « Effectivement, » dis-je.

Sasi fixa une chaîne courte à l'anneau d'esclave, fermant sa serrure sur l'anneau. Puis, avec une clé, la clé de la serrure de la chaîne, elle ouvrit l'anneau de cheville.

— « Que veux-tu faire d'elle ? » demanda Sasi. Elle me tendit l'anneau ouvert.

— « Elle m'intéresse, du moins pour le moment, » répondis-je. Je refermai l'anneau sur la cheville gauche de la femme blonde. Elle était enchaînée. Sasi se redressa et suspendit la clé à un crochet. Près d'elle, sur un autre crochet, était suspendu un fouet à esclave. Fixé dans une des poutres de la pièce, il y avait un anneau de flagellation, que l'on peut baisser et auquel on peut attacher une esclave. C'était une chambre meublée. Il faut comprendre que, sur Gor, les esclaves ne sont pas tellement rares.

Je couvris l'esclave blonde avec une couverture. La pauvre petite était épuisée.

— « Tu ne m'as pas portée pour me faire franchir le seuil, » dit Sasi.

— « Tu étais attachée dans une couverture, sur mon épaule, » rappelai-je, « quand nous sommes entrés dans cette pièce. »

— « Je veux parler d'avant, » précisa-t-elle.

— « Non, » reconnus-je, « effectivement. Toutefois, si tu te souviens bien, quand je t'ai utilisée pour la première fois, je t'ai ordonné d'aller sur mes couvertures. »

— « Je n'ai pas oublié, » dit-elle. Elle frémit de plaisir, se souvenant de ce moment. « Tu m'as simplement ordonné d'aller sur tes couvertures, » dit-elle.

Ce genre de chose se produit quand un maître ramène une nouvelle femme chez lui, dans une maison complètement vide, parfois à dessein, et qu'elle ne connaît pas, lui ordonnant alors d'entrer seule.

« Fais chauffer le vin, » lui dit-il. « Allume la Lampe d'Amour. Étale les fourrures. Rampe, nue, dedans, et attends-moi. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Elle entre alors dans la demeure. Elle ne porte ni chaînes ni lanières de cuir. Mais rares sont les femmes qui pourraient être plus esclaves qu'elle tandis qu'elle entre, craintivement, dans une maison inconnue et vide, se préparant au plaisir du maître.

« Il est difficile de faire comprendre à un homme, » dit-elle, « ce qu'une femme éprouve à ce moment-là. »

— « Ce sont des sensations d'esclave, » fis-je.

— « Comme c'est exprimé simplement ! » s'écria-t-elle. « Oui, » reprit-elle. « Ce sont des sensations d'esclave. Mais je me demande si les hommes comprendront véritablement un jour ce que le collier signifie pour les femmes. Je me demande s'ils seront un jour capables d'imaginer ce que ressentent les femmes, à genoux à leurs pieds. »

— « De toute évidence, les femmes libres ont aussi des émotions, » estimai-je.

— « J'étais libre, » répondit-elle. « Je n'ai compris ce que signifiait ressentir qu'après être devenue esclave. J'étais libre. Il n'y avait pas de raison de ressentir ou de faire attention. Mais cela a changé depuis que je suis une esclave. Je dois, à présent, être sensible aux sentiments des autres. Je n'ai jamais été aussi attentive aux êtres humains. Et je ne peux pas toujours faire ce que je veux, je dois me soumettre à la domination des mâles. Je peux être commandée et je dois obéir, être agréable. Cela répond à quelque chose de très profond en moi, Maître. »

— « Bien sûr, » dis-je, « à l'esclave qui est en toi. »

— « Oui, » avoua-t-elle, « l'esclave et la femme qui sont en moi. »

— « Elles ne font qu'une seule personne, » précisai-je.

— « Oui, » dit-elle.

— « Il est difficile d'être un homme, » repris-je, « jusqu'au moment où l'on a une relation avec une femme. Et je suppose qu'il est difficile d'être une femme, jusqu'au moment où l'on a une relation avec un homme. »

— « Quelle relation, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Celle de l'ordre naturel, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » admit-elle.

Je la regardai.

— « Je ne peux connaître bien la nature de tes sensation, » concédai-je, « mais je sais que les femmes sont profondes autant que belles. »

— « Nous sommes très différentes de vous, » précisa-t-elle. « Je crois que tu ne nous comprendras jamais. »

— « Bien entendu, il est plus facile de vous jeter à genoux et de vous mettre le fouet entre les dents que de vous comprendre, » reconnus-je.

— « L'homme qui nous comprend vraiment, » dit-elle en riant, « est le premier à nous jeter à genoux et à nous faire embrasser son fouet. »

— « Retire mes sandales ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle leva la tête. « Avant d'être esclave, » reprit-elle, « je ne m'étais jamais sentie aussi impuissante et vulnérable. »

Je ne répondis pas.

« Je dois détacher tes sandales, » reprit-elle. « Je dois ramper vers toi, si tu le souhaites. Je dois faire tout ce que tu veux. Je suis heureuse. »

— « Occupe-toi de ton travail, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle me retira mes sandales. Elle les embrassa et leva la tête vers moi.

— « Ce soir, » dis-je, « avant de m'en aller, je te percerai les oreilles. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Tu seras alors, » poursuivis-je, « irrévocablement une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle me regarda. « Tu ne nous comprends pas, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Cela augmentera ton prix, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle en souriant.

— « Je crois également, » repris-je, « que je vais lui percer les oreilles. » Je montrai la femme blonde endormie. Elle avait travaillé pour les Kurii. Je décidai que cela assurerait que, sur Gor, elle porterait toujours le collier. Je lui percerai les oreilles.

Je regardai la femme endormie, tellement fatiguée. Je m'approchai d'elle et, d'une main, soulevai la couverture. Elle bougea, troublée, percevant la différence de température, l'air sur sa peau.

« Non, » gémit-elle doucement, en anglais. « Je ne veux pas me lever. » Comme elle était belle, douce et impuissante, couchée sur la paille ! Elle bougea à nouveau, leva le genou, changeant la position de sa cheville entravée. « Non, je ne veux pas me lever, » souffla-t-elle en anglais. Elle tendit le bras, cherchant la couverture. Je la pris alors par les bras. « Oh ! » fit-elle, partiellement réveillée, essayant de se dégager. Mais je la tenais. « Oh ! » répéta-t-elle. « Oh ! » revenant soudain, brutalement, à la réalité de son asservissement, comprenant qu'elle était couchée sur la paille, le dos sur du parquet, tenue par un homme. Elle bougea la cheville, craintivement, et sentit l'anneau ainsi que la chaîne.

« Qui est là ? » demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Est-ce mon Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Qui est mon Maître, s'il te plaît ? » demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Qui est mon Maître ? » cria-t-elle pitoyablement.

— « Moi, » répondis-je.

— « Qui me possède ? » supplia-t-elle.

— « Moi, » indiquai-je.

Elle tourna la tête et gémit. Puis elle tourna à nouveau le visage vers moi, la partie supérieure étant couverte par le bandeau.

— « Pourquoi me tiens-tu ainsi ? » demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle encore.

Je ne lui adressai pas la parole.

« Qu'attends-tu de moi ? » demanda-t-elle. « Oh, non, je t'en prie, » dit-elle. « Je suis vierge ! » Ses lèvres tremblaient. « Non, je t'en prie, » dit-elle, crispée. « Non, » reprit-elle, « je t'en prie, non, ne prends pas ma virginité ainsi, ou pas ainsi. J'ai les yeux bandés ! Je ne peux pas te voir. Je ne peux même pas te voir. Je veux voir qui me prend ma virginité ! » Puis elle cria, doucement, et pleura.

— « C'était ton Maître, Esclave, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je la maintenais parfaitement immobile.

« Comme c'est doux et fort, » murmura-t-elle. « Et comme je suis bien tenue. Je ne pourrais pas m'échapper, à présent, sauf si tu me lâchais. »

Je ne dis rien.

« Le Maître daignera-t-il embrasser son esclave ? » demanda-t-elle.

Je posai doucement mes lèvres sur les siennes et elle leva les siennes vers les miennes,

m'embrassant puis posant à nouveau la tête sur la paille.

« Merci, Maître, » dit-elle.

— « Cette première fois, » dis-je, « est sans doute difficile et douloureuse. »

— « Je n'ai pas mal, » répondit-elle.

— « Oh, » fis-je.

— « Je n'ai jamais été prise, » dit-elle. « Je ne savais pas que c'était ainsi. »

— « Cela te plaît ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Oui, Maître. » Puis elle serra mes bras. « Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Il me semble que j'ai envie de répondre, » souffla-t-elle. « Puis-je bouger, Maître ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Oh ! » fit-elle, doucement, en bougeant. « Je ne savais pas que cela pouvait être ainsi. Je n'ai jamais été ainsi serrée dans les bras d'un homme. Comme c'est doux ! Comme je me sens impuissante ! Je commence à être excitée, Maître. Je commence à être terriblement excitée, Maître. »

Elle leva soudain les lèvres et m'embrassa, puis elle rejeta la tête en arrière et la tourna d'un côté et de l'autre, perdue dans le plaisir et le noir de son bandeau.

« Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Nous sommes complètement seuls, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Oh ! » s'écria-t-elle pitoyablement. « Oh, non ! » Puis elle demanda : « Qui d'autre est présent ? »

— « Une autre femme, » indiquai-je.

— « Oh, non, non, non, non, » sanglota-t-elle. « Non, non. »

— « Ne crains rien, » dis-je. « Ce n'est qu'une autre esclave. »

— « Regarde comment cette brute abuse de moi ! » cria-t-elle. « Comme nous souffrons entre les mains de ces monstres ! »

Je fus stupéfait. Sasi me regarda, troublée.

« Viole-moi comme une esclave ! » cria-t-elle. « Tu n'obtiendras pas le moindre plaisir de moi ! »

Cela me parut hautement improbable.

Puis la femme enchaînée s'écarta, appuyant les mains sur ma poitrine, la tête tournée.

« Fais ce que tu veux de moi, » dit-elle. « Je suis insensible. Je peux supporter cela. Cela ne signifie rien. »

— « Serais-tu désagréable ? » lui demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « As-tu connu le fouet ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Veux-tu le connaître à nouveau ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, » indiquai-je, « tu as la permission de bouger à nouveau. »

— « Tu ne crois tout de même pas que je bougeais, avant ? » lança-t-elle.

— « À présent, tu as ma permission de bouger à nouveau, » dis-je.

— « Il est impossible que je bouge avec une autre femme dans la pièce, » murmura-t-elle. « Tu comprends certainement cela, Maître. »

— « Bouge ! » ordonnai-je.

— « Est-ce un ordre, Maître ? » demanda-t-elle avec incrédulité.

— « Oui, » répondis-je.

— « Comment peux-tu ordonner une telle chose ? » demanda-t-elle.

— « Comme je viens de le faire, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Et, en outre, » précisai-je, « tu bougeras comme une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, pitoyable. Elle se mit alors à bouger, timidement, légèrement, autour de moi.

« Je vais essayer d'oublier qu'il y a une autre femme dans la pièce, » dit-elle.

— « Non, » dis-je. « Garde cela nettement présent à l'esprit. »

— « Maître ? » fit-elle.

— « Montre-lui ta chaleur d'esclave, » dis-je.

— « Mais ne doit-on pas avoir honte de sa passion ? » demanda-t-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Y a-t-il une raison rationnelle ? » m'enquis-je. « Je ne doute pas qu'il y ait de nombreuses raisons ou causes irrationnelles. »

— « Peut-être parce que les bras d'un homme transforment les femmes en esclaves, » dit-elle.

— « Cela, » répondis-je, « est indubitablement vrai, mais c'est une réserve qui, si elle est pertinente, à supposer qu'elle le soit, ne l'est que pour les femmes libres. »

— « Oui, » dit-elle, hésitante.

— « Tu es déjà une esclave, » fis-je remarquer.

— « Oui, » reconnut-elle. « Je suppose que les esclaves ont le droit d'être passionnées. »

— « Elles n'en ont pas seulement le droit, » précisai-je.

— « Maître ? » fit-elle.

Je la serrai très fort.

« Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Une esclave, » conclus-je, « *doit* être passionnée. »

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » précisai-je. « L'esclave n'a pas le choix. Elle *doit* être passionnée. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « En outre, » repris-je, « elle *doit* être fière de sa passion. C'est une de ses qualités les plus splendides, belles et joyeuses. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Commence ! » ordonnai-je.

Elle se mit à bouger, essayant de m'embrasser.

— « Oh, non, » dit-elle. « Je suis trop malheureuse. C'est trop embarrassant. »

— « Continue ! » ordonnai-je.

— « Mais, si je continue, je vais être excitée, » dit-elle.

— « Tu seras excitée, » admis-je.

— « Mais il y a une autre femme, » dit-elle.

— « Bouge ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Sois fière de ta chaleur d'esclave, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Montre-lui ta chaleur d'esclave, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle. Puis, quelques instants plus tard, malgré sa résolution, un gémissement de plaisir lui échappa. « Oh, non, » ajouta-t-elle.

— « Il n'est pas mal de connaître le plaisir sexuel, » lui expliquai-je.

— « Mais il y a une autre femme, » dit-elle.
— « Montre-lui ta chaleur d’esclave, » dis-je.
— « Pardonne-moi ! » cria-t-elle. « Je ne peux pas m’en empêcher. Le Maître m’excite ! »
— « Maître, » dit Sasi, incapable de se contenir, « retire-toi d’elle ! Laisse-moi servir ton plaisir. »
— « Non, non ! » dit la barbare blonde, se cramponnant à moi. « Il est avec moi, maintenant ! »
Ses lèvres tremblaient. « Ne te retire pas, » supplia-t-elle.

— « Pourquoi ? » m’enquis-je.
— « Je veux servir ton plaisir, » souffla-t-elle.
— « Que sais-tu du plaisir des hommes ? » dit Sasi. « Supplie-le de te pardonner de l’avoir déçu et laisse-moi le prendre dans mes bras. »

— « Non ! » s’écria la barbare blonde. Puis elle me dit : « Je m’excuse si je te déçois, Maître. »

— « Tu ne m’as pas encore déçu, » répondis-je.

— « Je vais essayer de ne pas te décevoir, Maître, » dit-elle.

— « Laisse-moi servir ton plaisir, Maître, » supplia Sasi.

— « Pour le moment, c’est moi qui sers son plaisir, » dit la femme blonde.

— « Si tu appelles cela servir son plaisir ! » ironisa Sasi.

— « Aide-moi, » supplia la femme blonde.

— « Lève ton corps contre le sien, » dit Sasi, « tortille-toi, embrasse-le. »

La blonde gémit désespérément.

— « C’est ainsi que font les esclaves, » souffla-t-elle.

— « Obéis ! » ordonna Sasi.

— « Est-elle Première Fille ? » demanda la blonde.

— « Oui, » répondis-je.

— « Oui, Maîtresse, » dit pitoyablement la blonde. Puis elle obéit, car elle était esclave. De temps en temps, nous fîmes, Sasi et moi, des suggestions simples à la blonde, qui était prise pour la première fois. Nous la contraignîmes à collaborer à son viol. Je serrai les dents.

— « Cesse de bouger ! » ordonnai-je.

Elle cessa. Mais elle n’en avait pas envie. Elle serrait mes bras.

— « Ma passion fait de moi une esclave, » souffla-t-elle.

— « Tu es déjà une esclave, » indiquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « La passion, techniquement, » expliquai-je, « n’a rien à voir avec l’imposition du joug de l’asservissement. Bien entendu, par la suite, on l’exige de la femme asservie. On lui ordonne d’être passionnée. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Le sens dans lequel la passion fait de toi une esclave, » repris-je, « réside dans le fait qu’il te met, en réalité, dans une situation d’esclave, impuissante, s’abandonnant, se soumettant au maître. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Mais tu ne commenceras véritablement à comprendre la passion, fille ignorante, » dis-je, « que lorsque tu auras été longtemps esclave. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tu peux recommencer à bouger, Esclave, » l’autorisai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle se remit à bouger et, bientôt, poussa de petits cris.

— « Je crois que ce sera une esclave chaude, » dis-je à Sasi.

— « Oui, » reconnut Sasi. « Je le crois aussi, Maître. »

— « Je vous en prie, ne parlez pas ainsi de moi, » supplia-t-elle.

— « Répète, » ordonnai-je : « Je suis fière d’être une esclave chaude. »

— « Je suis fière d'être une esclave chaude ! » cria-t-elle pitoyablement.

— « Et tu en es vraiment fière, tu sais, » lui assurai-je.

Elle s'accrocha à moi, stupéfaite. Ses lèvres tremblaient.

— « Oui, » dit-elle soudain. « C'est vrai. Comme c'est incroyable ! Je suis fière ! Je suis fière d'être une esclave chaude. »

— « Bien sûr, » dis-je, « Esclave. »

— « Non, non ! » s'écria-t-elle. « J'ai honte d'être une esclave chaude ! »

— « Que tu sois fière ou que tu aies hontes, » lui remontrai-je, « tu es, de toute façon, une esclave chaude. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Cela ne pouvait être nié. « Je viens d'une planète lointaine, » reprit-elle. « La femme de cette planète a honte. La femme de cette planète-ci, l'esclave, n'a pas honte. Elle est fière. » Elle tourna la tête. « Comme elle est effrontément fière ! » ajouta-t-elle.

— « La femme de la planète lointaine, » déclarai-je, « n'existe plus. Ce qui existe à présent, à sa place, c'est sa transformation en belle esclave à la merci du maître. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Quel est le nom de ton ancienne planète ? » m'enquis-je.

— « La Terre, » répondit-elle. « En as-tu entendu parler, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Les femmes qui en viennent ne sont pas inconnues sur nos Marchés. »

— « Oh, » fit-elle.

— « Ce sont d'excellentes esclaves, » ajoutai-je.

Elle ne répondit pas.

« Cela te semble-t-il difficile à croire ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. Puis elle leva les lèvres et m'embrassa. « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Tu as pris ma virginité, » dit-elle. « À présent, je te supplie de m'imposer ta volonté. »

— « Supplies-tu comme une esclave ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je supplie comme une esclave. »

— « Supplie ! » ordonnai-je.

— « Prends-moi, » supplia-t-elle, « Prends-moi comme une esclave ! »

— « T'abandonnes-tu ? » demandai-je, « complètement et totalement, comme une esclave ? »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je m'abandonne complètement et totalement, comme une esclave. »

Alors, je la pris.

« Je pensais que cela devait être toi, Maître, » dit-elle, écartant ses lèvres de mon pied.

J'avais retiré le bandeau.

C'était la seizième ahn. Plusieurs ahns s'étaient écoulées depuis que j'avais pris la virginité de l'esclave.

« Dès l'instant où je t'ai vu, » dit-elle, « j'ai rêvé d'être ton esclave. À présent, c'est vrai. »

— « Aide Sasi à faire la vaisselle, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle porta les doigts à ses oreilles et tourna la tête, regardant les anneaux de ses oreilles.

« Ils sont beaux, » dit-elle, se contemplant dans le miroir.

Ils étaient en or et faisaient environ trois centimètres de diamètre. Je lui avais percé les oreilles et les lui avais mis.

« Comme c'est formidable de voir à nouveau ! » s'écria-t-elle. Le bandeau gisait dans un coin.

Elle n'était plus enchaînée à l'anneau.

« Suis-je belle, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Presque, » répondis-je.

Elle se regarda, à genoux, dans le miroir.

— « Je ne veux pas paraître vaine, » dit-elle, « mais je crois que je suis plus belle que l'immense majorité des femmes de la Terre. »

— « Tu l'es sans doute, » répondis-je. « Mais es-tu aussi belle qu'une esclave goréenne ? »

— « Manifestement, Maître, » répondit-elle, « cela dépend de l'esclave goréenne. »

— « Crois-tu que tu es aussi belle que la moyenne des esclaves goréennes ? » demandai-je.

Elle baissa la tête.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Je ne le crois pas.

Je ne savais pas que de telles femmes pouvaient exister avant d'en avoir vu quelques-unes, à Cos, quand j'étais libre, puis d'autres, sur les quais de Por Kar et de Schendi, après que, vendue au Marché, je fus également devenue une esclave. » Elle me regarda. « Parfois, » reprit-elle, « il semble mal qu'une femme puisse être aussi belle et désirable. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Peut-être parce que je ne suis pas aussi belle et désirable. Peut-être parce qu'elles plaisent beaucoup aux hommes. Peut-être parce que je suis jalouse de leur beauté et de leur pouvoir de séduction, et furieuse parce que les hommes ne me trouvent pas aussi désirable. »

— « Il est naturel que ce qui est laid déteste la beauté, » fis-je remarquer.

— « Je ne suis pas laide, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Non, » reconnus-je, « tu ne l'es pas. En fait, tu es presque belle. »

— « Je me demande si les Goréens, » dit-elle, « savent à quel point ils ont de la chance d'avoir de telles femmes sur leur planète. »

— « N'y a-t-il pas d'innombrables femmes semblables, sur ta planète, » demandai-je, « belles et désirables qui, aiment et impuissantes, supplient de servir et de donner du plaisir ? »

— « Comme vous, monstres goréens, tenez naïvement pour acquises les richesses glorieuses dont vous disposez ! »

Je haussai les épaules.

Elle me regarda.

« Comment se fait-il, » demanda-t-elle, « que sur ta planète les choses ne soient pas comme sur la mienne ? »

— « Les Goréens ne sont ni faibles ni stupides, » répondis-je.

Elle me regarda.

« Ils n'ont pas décidé de renoncer à la dominance qui est le sang et l'épine dorsale de leur nature. »

Elle déglutit péniblement.

« Ils la conservent, » ajoutai-je.

— « Oui, » dit-elle.

— « Oui qui ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » corrigea-t-elle.

— « Et moi ? » demanda Sasi. « Ne suis-je pas belle ? Mes boucles d'oreilles ne sont-elles pas jolies ? »

— « Oui, » reconnus-je. « Tu es belle et tes boucles d'oreilles, petite femelle de sleen, te vont magnifiquement. » Les boucles d'oreilles de Sasi, également en or, étaient les mêmes que celles de la barbare blonde.

— « Merci, Maître, » répondit-elle. Sasi était de bonne humeur. Après avoir pris la barbare blonde en revenant de la taverne de Pembe, j'avais dormi quelques heures. Mais, lorsque je m'étais réveillé, j'avais satisfait ses appétits d'esclave. Nous avons ensuite mangé car, pendant que je me reposais, elle était allée acheter des provisions avec les quelques pièces que je lui avais données. J'avais également fait manger la blonde qui, à ce moment-là, avait toujours les yeux bandés. Je lui avais fourré du pain et des fruits dans la bouche pendant qu'elle était agenouillée en position d'Esclave de Plaisir. C'est ainsi que l'on procède, la première fois que l'on fait manger une femme, et on peut recommencer de temps en temps. On la fait manger comme un animal, dans la main du maître, en position d'Esclave de Plaisir. Cela lui permet de comprendre ce qu'elle est.

— « Au moins, » reprit la blonde avec un sourire, « je suis presque belle. »

— « Peut-être, » dis-je, « un jour, deviendras-tu belle. »

Elle me regarda.

« L'esclavage rend les femmes plus belles, » expliquai-je.

Elle regarda le miroir.

— « Belle même pour une esclave goréenne ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je, « je crois que tu constateras un jour que tu es devenue belle, même pour une esclave goréenne. »

Ses yeux exprimaient la stupéfaction.

« Oui, » insistai-je. « Je crois que tu constateras sans doute un jour que tu es devenue magnifiquement belle et désirable, que tes moindres mouvements exerceront un formidable pouvoir de séduction sur les hommes. Sans doute, ce jour-là, trembleras-tu de terreur, car tu seras devenue aussi belle qu'une esclave goréenne. »

— « J'ai peur, » dit-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « J'ai peur d'être belle, » ajouta-t-elle.

— « Naturellement, » admis-je. « Mais, malheureusement, je ne crois pas que tu puisses l'empêcher. »

— « Mais, en devenant plus belle et désirable, » dit-elle, « je deviendrai également plus impuissante, plus esclave, plus que jamais à la merci des hommes puissants de Gor. »

— « Oui, » répondis-je, « bien entendu. Tu ne seras que leur belle esclave impuissante. »

— « Comme c'est effrayant ! » frissonna-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Crois-tu vraiment que je deviendrai belle ? » demanda-t-elle. Elle prit ses cheveux entre les mains et, se redressant, se regarda dans le miroir.

— « Oui, » répondis-je.

Puis elle lâcha ses cheveux. Ils tombèrent sur la douceur de ses omoplates. Ils étaient un peu trop courts, pour une esclave goréenne. Les maîtres exigent généralement que les cheveux soient assez longs.

Elle se regarda, à genoux, dans le miroir.

« Les boucles d'oreilles sont belles, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle écarta ses cheveux avec les deux mains et, tournant la tête d'un côté et de l'autre, le bout des doigts près des oreilles, se regarda à nouveau.

Elle avait la vanité d'une jolie esclave.

— « Que vois-tu dans le miroir ? » demandai-je.

— « Une esclave, » répondit-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Une femme que l'on peut acheter et vendre, dont le maître peut abuser pour son plaisir, » dit-

elle.

— « Bien sûr, » acquiesçai-je.

— « Je ne suis peut-être pas belle, » reprit-elle, « mais je suis délicate et jolie, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » admis-je, « effectivement. »

— « Pourrais-tu véritablement te persuader de me soumettre à ta volonté impitoyable ? »

demanda-t-elle.

— « Certainement, » répondis-je.

— « Tu le peux et tu le feras, n'est-ce pas ? » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Pourrais-tu me fouetter ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « La condition d'esclave provoque une impression bizarre, » fit-elle.

— « Tu t'y habitueras, Esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

J'allai me mettre debout derrière elle, en face du miroir.

— « Que vois-tu ? » demandai-je.

— « Une esclave, » répondit-elle, « aux pieds de son Maître. »

Je la pris par les cheveux et lui tournai la tête d'un côté et de l'autre, puis cessai.

— « Que vois-tu ? » demandai-je à nouveau.

— « Une esclave aux pieds de son Maître, » répondit-elle, « sa main dans ses cheveux, la commandant et lui faisant faire ce qu'il veut. »

Puis, la tenant toujours par les cheveux, je la fis pivoter et basculer en arrière, exposant son corps dans le bel arc de sa beauté asservie.

— « Que vois-tu ? » m'enquis-je.

— « Une esclave exposée, » répondit-elle. Je ne la lâchai pas. Soudain, elle s'écria : « Non, non, non ! »

J'attendis un bon moment, la tenant fermement, la laissant voir ce qu'elle voyait. Puis je la lâchai.

Bile resta à genoux, terrifiée, frissonnante, devant le miroir.

— « Qu'as-tu vu ? » demandai-je.

— « C'est difficile à expliquer, » répondit-elle avec un frisson. « Soudain, pendant un instant terrifiant, je me suis vue aussi incroyablement belle, aussi belle que je le serai peut-être un jour, mais la beauté n'était pas celle, froide et formelle, d'une femme libre, ce que je peux comprendre, mais une beauté chaude, sensuelle, celle d'une esclave possédée, et j'étais une esclave. Et, pendant un bref instant, j'ai eu l'impression de comprendre l'effet que produisent ces femmes sur les hommes. C'était tellement effrayant ! Comme nous devons craindre que, dans leur désir, ils s'emparent simplement de nous et nous mettent en pièces ! Et, soudain, j'ai compris la marque et le collier, le fouet et les chaînes. Bien sûr, ils nous marquent pour que nous leur appartenions ! Bien sûr, ils nous mettent des colliers en acier que nous ne pouvons retirer. Bien sûr, ils nous enchaînent à des anneaux ! Bien sûr, ils n'hésitent pas à utiliser le fouet si nous sommes un tant soit peu désagréables ! »

Elle était à genoux devant le miroir et tremblait.

— « Peut-être, à présent, » relevai-je, « commences-tu à comprendre ce que ressentent les femmes qui plaisent aux hommes. »

— « Ils nous veulent, » souffla-t-elle avec frayeur, « littéralement. »

— « Oui, » convins-je.

— « Ils veulent nous posséder, » dit-elle. « Nous posséder. »

— « Bien sûr, » acquiesçai-je.

— « Je ne savais pas qu'un tel désir puisse exister, » dit-elle.

— « Si, » fis-je.

— « Et je pourrais être possédée par un tel homme, » dit-elle. Puis elle me regarda et, soudain, baissa la tête. « Et je suis possédée par un tel homme, » fit-elle, tremblante.

— « Et qu'en penses-tu ? » m'enquis-je.

— « Rien, sur ma planète d'origine, ne m'a préparée à cela, Maître, » répondit-elle.

— « Il y a une tache de sang sur ta cuisse, » indiquai-je.

— « Mon Maître a pris ma virginité, » dit-elle.

— « Tu es désormais Soie Rouge, » indiquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Je suis désormais Soie Rouge. »

— « Qui est Soie Rouge ? » demandai-je.

— « Ton esclave Soie Rouge, Maître, » répondit-elle.

Je regagnai le milieu de la pièce et me tournai vers elle.

Elle était à genoux devant le miroir.

— « Debout ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

« Tourne-toi et viens vers moi, » ajoutai-je.

— « Mais je suis nue, » répondit-elle.

— « Veux-tu que je répète l'ordre ? » demandai-je.

Elle blêmit.

— « Non, Maître, » dit-elle. Puis elle vint s'immobiliser tout près de moi. Je ne lui avais pas appris à s'arrêter aussi près. Elle comprit, instinctivement, qu'elle devait agir ainsi. Cela me satisfait car cela démontrait, qu'elle en soit ou non consciente, qu'elle était une esclave par nature. Cette distance, naturellement, de son point de vue, n'était pas culturelle. Elle venait d'une culture exigeant une distance significative, généralement un mètre, entre interlocuteurs mâles, et autant, ou davantage, entre interlocuteurs de sexes opposés. Néanmoins, elle comprit instinctivement, debout devant moi, qu'elle devait se trouver à une distance où il me serait aisé de la prendre dans mes bras.

Elle me regarda.

« Maître ? » demanda-t-elle.

L'esclave goréenne, incidemment, ne se tient pas à la même distance de son maître suivant les situations. Par exemple, si elle est assez loin, il lui est plus facile de montrer sa beauté ; si elle désire mendier une caresse, elle approche davantage ; si elle reçoit des instructions, elle peut s'agenouiller à quelques dizaines de centimètres ; si elle supplie de servir son plaisir, elle peut s'agenouiller à ses pieds, peut-être les embrasser et lui tenir les chevilles ; de toute évidence, en outre, la femme qui craint d'être punie restera à l'écart ; parfois, les femmes n'osent pas approcher avant que le maître, par un petit signe, ait indiqué qu'elles ne sont pas en disgrâce.

Je pris la tête de la barbare blonde entre mes mains et la regardai. Elle baissa les yeux. Comme il est magnifique de posséder une femme ! C'est un plaisir incomparable.

Je lui tournai la tête d'un côté et de l'autre. Comme les boucles d'oreilles, pénétrant la chair tendre de ses lobes, étaient excitantes ! Ces bijoux barbares soulignaient la beauté de l'esclave. Je souris intérieurement. Sur la Terre, je ne m'intéressais guère aux boucles d'oreilles. Mais, à présent, dans l'environnement goréen, elles me semblaient délicieuses et excitantes. Peut-être, à cet instant, compris-je véritablement la conception des Goréens sur ces choses. Manifestement, elles sont symboliques autant que belles. Les jolies oreilles de la femme ont été littéralement percées ; la possibilité de pénétrer sa chair tendre est ainsi effrontément indiquée sur son corps, proclamation de sa vulnérabilité, provocation au viol masculin. Et, quand elle porte les boucles d'oreilles, il peut voir le métal disparaître dans la douceur de ses oreilles, littéralement fixé en elle. Sa chair est doublement pénétrée, devant ses yeux. En outre, les boucles d'oreilles sont fermées, ce qui rappelle

l'asservissement. Il n'est pas étonnant que les Goréennes ne se font jamais percer les oreilles ; il n'est pas étonnant que, au début, seules les esclaves les plus soumises et les plus excitantes aient eu les oreilles percées ; à présent, cependant, il n'est pas rare que les esclaves aient les oreilles percées ; cette coutume est désormais relativement répandue. En outre, la boucle d'oreille est un bijou visible. De sorte que la femme a visiblement été parée. Les parures conviennent aux esclaves. En outre, la boucle étant belle, l'esclave devient plus belle.

Je lui immobilisai la tête et la levai, afin qu'elle me regardât.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Je la considérai.

— « Tu es juridiquement une esclave, » lui indiquai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Mais tu ne sais pas encore, » repris-je, « que tu es une véritable esclave, une esclave par nature. »

— « Je viens d'une planète, » rappela-t-elle, « où les femmes ne sont pas des esclaves. »

— « S'agit-il de la planète nommée Terre ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « J'ai entendu dire, » déclarai-je, « que les femmes de cette planète sont des esclaves pitoyables, mais n'ont pas de maîtres. »

— « Cette absence, » dit-elle, « dans mon cas, sur cette planète-ci, ne durera certainement pas. »

— « En effet, » dis-je.

Je lui lâchai la tête et la tins, ensuite, par les bras.

— « Je t'obéirai, » dit-elle. « Je ferai tout ce que tu voudras. »

— « Je suis au courant, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle, rejetant la tête en arrière, légèrement irritée.

— « Veux-tu devenir plus belle ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle avec légèreté, « si mon Maître le souhaite. »

Je la lâchai et elle resta immobile.

J'allai chercher mon sac dans un coin de la pièce. Je le jetai au milieu de la chambre. Elle le regarda, troublée. Il était en grosse toile bleue, attaché avec une corde blanche.

— « Couche-toi dessus ! » lui ordonnai-je, « sur le dos, la tête par terre ! »

Elle obéit.

— « Non, je t'en prie, » dit-elle. « Pas comme cela. » C'est généralement dans cette position que l'on viole les esclaves pour les punir. La femme est alors très vulnérable et impuissante.

Ensuite, je la pris.

« Non, » sanglota-t-elle en anglais. « Tu ne respectes donc pas ce que je ressens ? Ne suis-je rien pour toi ? » Je me levai. Volontairement, je ne lui avais pas laissé le temps de réagir autrement que comme une esclave brutalisée, ni le temps de ressentir autrement que comme une femme soumise unilatéralement au plaisir du maître. Elle me regarda pitoyablement.

— « Maintenant, » ordonnai-je, « va à quatre pattes devant le miroir et regarde-toi ! »

Pitoyable, elle obéit, les cheveux tombant devant son visage, les seins pendants. Elle leva la tête et hoqueta, regardant dans le miroir.

« Vois-tu ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle. Puis elle pleura, baissant la tête.

— « Relève la tête ! » ordonnai-je, « et regarde à nouveau. »

Elle obéit.

« Vois-tu ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle entre deux sanglots. « L'esclave est plus belle qu'avant. » Puis elle baissa

à nouveau la tête et pleura.

— « Rampe, à présent, jusqu'à la paille, près de l'anneau ! » ordonnai-je. « Couche-toi, les jambes repliées. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Ensuite, j'allai jeter une couverture sur elle, mais sans lui couvrir la tête.

Elle me regarda, terriblement vulnérable et délicate, terriblement désespérée et effrayée.

« Je suis plus belle, à présent, » dit-elle, « mais comment ? Comment est-ce possible ? »

— « C'est la conséquence d'une transformation intérieure, » expliquai-je, « se manifestant extérieurement dans le comportement du corps. »

— « Mais quoi ? » demanda-t-elle.

— « Dis ce que tu ressens ! » ordonnai-je.

— « Jamais, » répondit-elle, « je ne me suis sentie aussi totalement possédée. »

— « Cela joue effectivement un rôle, » admis-je.

— « Tu m'as soumise si tranquillement, si violemment, à ta volonté, » dit-elle.

— « Cela joue également un rôle, » expliquai-je.

— « Tu es mon Maître, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répliquai-je.

— « Tu peux faire tout ce que tu veux, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « Et tu le feras, n'est-ce pas ? » insista-t-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Je suis heureuse d'être possédée, » dit-elle soudain.

— « Bien sûr, » dis-je. « Tu es une femme. »

— « Lorsqu'une femme aime être possédée, » demanda-t-elle, « n'est-elle pas forcément une esclave par nature ? »

— « Réponds toi-même à la question, » dis-je. « Tu es la femme. »

— « Je n'ose pas répondre. » fit-elle.

— « Fais-le ! » ordonnai-je.

— « Oui, » souffla-t-elle, « c'est une esclave par nature. »

— « Et tu es une femme, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « Tire la conclusion, » lui dis-je, « à haute voix. »

— « Je suis une esclave par nature, Maître, » dit-elle.

— « Oui, » confirmai-je.

Elle me regarda.

— « Je n'aurais jamais cru que je pourrais reconnaître cela, » s'étonna-t-elle.

— « Cela exige beaucoup de courage, » admis-je.

Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Mais, pour le moment, » précisai-je, « ce n'est qu'une reconnaissance intellectuelle. Elle n'est pas encore intériorisée, ne fait pas encore partie de l'ensemble de ton être et de tes réactions. »

— « Non, Maître, » dit-elle.

— « Néanmoins une reconnaissance intellectuelle, bien qu'abstraite et superficielle, est une étape nécessaire de la transformation de ta conscience et la libération de ta personnalité profonde, avec ses émotions et ses besoins. »

— « Ma personnalité profonde est féminine, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Seule ta conscience présente a été, dans une certaine mesure, masculinisée et, dans une plus large mesure, neutralisée. Sous les structures, les dressages, les rôles,

se trouve la femme. C'est elle que nous devons chercher, elle que nous devons libérer. »

— « J'ai peur d'être féminine, » gémit-elle.

— « Sur cette planète, » expliquai-je, « seules les femmes libres te reprocheront ta féminité. »

— « Libres ! » s'écria-t-elle avec un rire de dérision.

— « Elles croient l'être, » convins-je.

— « Pourrais-je oser être une femme, sur cette planète ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Mais que se passera-t-il si j'ai envie de ramper vers un bel homme et supplier de lui obéir ? »

demanda-t-elle.

— « Sur cette planète-ci, » répondis-je, « tu peux le faire. »

— « Mais, alors, se conduisant en homme bien élevé, scandalisé, ne me fera-t-il pas rapidement lever, gêné, me diminuant implicitement et m'encourageant à la poursuite de vertus masculines ? »

— « Cela te ferait-il peur ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-elle.

— « Est-ce pour cela que tu hésiterais à ramper vers un homme ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » dit-elle.

— « Sur cette planète, en tant qu'esclave, tu n'as pas de raison d'avoir peur, » déclarai-je.

— « Que fera-t-il, sur cette planète ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être t'indiquera-t-il la façon correcte de ramper, » répondis-je.

— « Oh, » fit-elle.

— « Si tu ne l'as pas fait d'une façon assez élégante, il est possible qu'il te fouette, » ajoutai-je.

— « Qu'il me fouette ? » demanda-t-elle.

— « Exactement, » répondis-je.

Elle me regarda.

« Il n'est pas facile de satisfaire les Goréens, Esclave, » expliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « La masculinité et la féminité sont des propriétés complémentaires, » expliquai-je. « Si un homme souhaite qu'une femme soit plus féminine, il doit être plus masculin. Si une femme souhaite qu'un homme soit plus masculin, elle doit être plus féminine. »

— « Je pense à la planète lointaine d'où je viens, Maître, » évoqua-t-elle. « Je crois que ce que tu viens de dire entraîne un corollaire terrifiant. Si un homme a peur d'une femme, peut-être voudra-t-il qu'elle soit plus masculine, et si une femme a peur d'un homme, peut-être voudra-t-elle qu'il soit plus féminin. »

— « Peut-être, » acquiesçai-je. « Cela dépend peut-être des individus. Je ne sais pas. »

— « Je suis plus belle, à présent, » dit-elle. « Je l'ai vu dans le miroir. »

— « Oui, » dis-je.

— « Je ne comprends toujours pas, clairement, » dit-elle, « comment cela est possible. »

— « Tu as appris, » expliquai-je, « que tu es possédée et que tu peux être soumise, totalement, à la volonté du maître. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tu viens de comprendre, vois-tu, » ajoutai-je, « que, en tant que femme, tu es véritablement soumise à la domination du mâle. »

— « Et cela m'a rendue plus belle ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Comment ? » demanda-t-elle.

— « En libérant davantage ta féminité, » expliquai-je.

Elle me regarda avec frayeur.

« C'est une chose naturelle, » repris-je. « En devenant plus féminine, la femme devient plus belle. »

— « J'ai peur d'être belle et féminine, » dit-elle.

— « Et tu as bien raison, sur cette planète-ci, en tant qu'esclave, » soulignai-je. « Sachant ce que cela signifiera pour toi, la manière dont tu exciteras le désir des hommes que l'envie de te posséder rendra fous. »

— « Non, » dit-elle. « Ce n'est pas cela. C'est plutôt la peur de moi-même. J'ai peur d'être moi-même. »

— « T'es-tu jamais demandé quel effet cela fait, » demandai-je, « entourée d'hommes armés de fouets, de danser nue dans la lumière du feu, tes pieds frappant le sable, devant des Guerriers ? »

— « Oui, » confirma-t-elle. « Je me le suis demandé. »

— « Tu vois, » dis-je, « cette personnalité qui te fait peur est ta personnalité véritable. »

— « Donne-moi le choix, » supplia-t-elle.

— « Tu n'auras pas le choix, » déclarai-je. « Ta féminité sera contrainte de croître, nourrie par le fouet, si nécessaire. »

— « Oui, » souffla-t-elle.

— « Oui qui ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Maître ! » protesta-t-elle, mais je soulevai la couverture et la tirai sur sa tête, la couvrant complètement. Elle ne pouvait plus ni parler ni se lever, car la couverture était sur elle.

Je me redressai. De mon sac, je sortis les billets à ordre, rédigés au nom de Shaba, et le faux anneau qu'il était censé porter aux Sardar. En échange des billets, me faisant passer pour un agent des Kurii, je devais recevoir le véritable anneau, l'anneau du Tahari, que je rapporterais à Port Kar, afin que Samos le fasse parvenir à destination. Je ne pensais pas que je tuerais Shaba. S'il prenait véritablement le risque de livrer l'anneau aux Sardar, il tomberait sans doute entre les mains des Prêtres-Rois. S'il décidait de ne pas le livrer, je pourrais toujours le traquer et le tuer plus tard. Ma première priorité consistait à rendre l'anneau à Samos le plus rapidement possible.

La dix-huitième ahn était proche.

« Maître, » dit Sasi, « tes yeux me font peur. »

— « Je dois partir, » dis-je.

— « Tes yeux me font peur, » répéta-t-elle. « La façon dont tu me regardes. Reviendras-tu près de nous ? »

— « Je vais essayer, » répondis-je.

— « Je vois dans tes yeux, » reprit-elle, « que tu crains de ne pas revenir. »

— « Je me lance dans une entreprise difficile, » expliquai-je. « Dans ce sac, » ajoutai-je, « il y a diverses choses. La clé de ton collier, par exemple. En outre, il y a des pièces. Au cas où je ne reviendrais pas, ou resterais longtemps absent, elles devraient vous permettre de vivre pendant une longue période. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle me regarda, pensive. « Tu me laisserais poser la main sur la clé de mon collier ? » demanda-t-elle.

— « Il ne sera sans doute pas facile de survivre à Schendi, » dis-je. « Dans certaines circonstances, il sera peut-être pratique de retirer le collier. »

— « M'affranchis-tu ? » demanda-t-elle. Il ne vint pas à l'esprit de Sasi que l'on puisse affranchir la barbare blonde. Lascive et belle comme elle était, elle ne pouvait, sur une planète telle que Gor, être qu'esclave.

Je regardai Sasi. Rapidement, elle s'agenouilla.

« Pardonne-moi, Maître, » dit-elle. « Je t'en prie, ne me tue pas. »

— « Non, » dis-je. « Mais il sera sans doute difficile de survivre à Schendi. Dans certaines circonstances, il sera peut-être pratique de retirer le collier. »

— « Je suis marquée, » dit-elle. « Je n'oserai pas feindre d'être une femme libre. »

— « Je ne te le conseille pas, » opinai-je. « Tu pourrais être jetée en pâture aux tharlarions. Néanmoins, il est peut-être préférable qu'on ne sache pas que tu es l'esclave de Tari de Teletus. »

— « Qui es-tu vraiment, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Regarde la poutre qui se trouve au-dessus de toi, » dis-je. « Qu'est-ce qui y est suspendu et que l'on peut baisser ? »

— « Un anneau de flagellation, » répondit-elle.

— « Qu'est-ce qui est suspendu au mur, derrière toi ? » m'enquis-je.

— « Un fouet à esclave, » répondit-elle.

— « Demandes-tu toujours à connaître ma véritable identité ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Tu es une esclave agile et intelligente, Sasi, » dis-je, « aussi fine que belle. Tu as vécu sur les quais de Port Kar. Je ne me fais guère de souci pour toi. » J'adressai un regard à la barbare, sous la couverture.

— « Ne crains rien, Maître, » dit Sasi. « Je lui apprendrai à se cacher, manger des ordures et donner du plaisir aux employés de taverne. »

— « Je dois partir, à présent, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Avec le temps, » repris-je, « si je ne reviens pas, vous serez probablement prises et vendues aux enchères. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je pivotai sur moi-même.

« Dois-tu partir immédiatement ? » demanda-t-elle.

Je me retournai et la regardai.

« Je ne te reverrai peut-être pas, » ajouta-t-elle.

Je haussai les épaules.

« Je n'ai pas envie d'être libre, » dit-elle.

— « Ne crains rien, » répondis-je. « Tu ne le seras pas. »

— « Je t'en prie, Maître, » dit-elle. « Fais-moi doucement l'amour. »

J'allai m'accroupir près de Sasi et la pris dans mes bras.

NOUS SOMMES TROMPÉS PAR SHABA, MSALITI ET MOI ; CE QUI ARRIVA DEVANT LE QUARTIER GÉNÉRAL DE MSALITI ET SHABA

« T_U ES en retard, » dit Msaliti.

— « J'ai apporté les billets, » annonçai-je.

— « La dix-neuvième ahn est passée, » dit-il.

— « J'ai été retenu, » expliquai-je.

— « As-tu apporté les billets ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « Je les ai apportés. » Il était manifestement nerveux.

Il me fit entrer dans la petite antichambre donnant sur la pièce où nous nous étions entretenus la veille.

« Shaba est-il là ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Dans ce cas, en quoi est-il important que je sois en retard ? » demandai-je.

— « Donne-moi les billets, » dit-il. « Donne-moi l'anneau. »

— « Non, » répondis-je. J'entrai dans la grande pièce où nous nous étions entretenus la veille.

« Où sont les askaris ? » demandai-je. Ils n'étaient pas dans la pièce.

— « Ils sont ailleurs, » répondit-il.

— « La pièce était plus agréable hier, » fis-je remarquer, « quand elle contenait deux esclaves. »

Msaliti s'assit, les jambes croisées, près de la table basse.

« Hier soir, » repris-je, « après que nous nous soyons séparés, je suis allé à la taverne de Pembe. J'ai utilisé l'esclave qui était autrefois Evelyn Ellis. Elle n'est pas mauvaise. »

— « Elle est frigide, » déclara Msaliti.

— « Ridicule ! » dis-je. « La pauvre est aussi brûlante que du Paga ! »

— « Je trouve cela surprenant, » s'étonna-t-il.

— « À présent, elle ne se tient plus, » ajoutai-je.

— « Pathétique, » fit-il.

— « Il suffisait de quelques chaînes et de lui apprendre, pour ainsi dire, à embrasser le fouet. »

— « Excellent, » apprécia Msaliti.

— « Tu parais distrait, » fis-je remarquer.

— « Ce n'est rien, » répondit-il.

Je pensai à la barbare blonde et à Sasi.

« Laisse-la sous la couverture pendant une ahn après mon départ, » avais-je ordonné à Sasi. « Ensuite, tu pourras la libérer, si tu veux. Si tu n'en as pas envie, naturellement, laisse-la dessous aussi longtemps que tu veux. »

— « Oui, Maître, » avait répondu Sasi.

— « C'est une femme ignorante et une esclave naturelle, » avais-je ajouté. « Par conséquent, soumetts-la à une discipline stricte. »

— « Oui, Maître, » avait répondu Sasi.

— « N'hésite pas à la fouetter, » avais-je ajouté.

— « Non, Maître, » avait répondu Sasi.

— « N'oublie pas que c'est une esclave naturelle, » avais-je dit.

— « Nous sommes toutes des esclaves naturelles, » avait-elle relevé. « Mais ne crains rien. Je la soumettrai à une discipline très stricte. »

— « Comme il convient pour une esclave, » avais-je précisé.

— « Oui, Maître, » avait répondu Sasi avec un sourire.

Je l'avais embrassée puis étais parti.

« Pourquoi ne me donnes-tu pas les billets et l'anneau ? » demanda Msaliti.

— « Mes ordres, » répondis-je, « sont de les échanger à Shaba contre l'anneau authentique. »

— « À qui rendras-tu l'anneau ? » s'enquit-il.

— « À Belisarius de Cos, » répondis-je.

— « Connais-tu sa maison ? » demanda-t-il.

— « Certainement pas, » dis-je. « Je serai contacté. »

— « Où le contact sera-t-il établi ? » demanda Msaliti, me fixant avec attention.

— « Au *Chatka et Curia*, » répondis-je. « À Cos. »

— « Qui est le patron du *Chatka et Curia* ? » demanda Msaliti.

— « Aurelion de Cos, » répondis-je. « Naturellement. »

— « Oui, » acquiesça Msaliti.

— « Ne crains rien, » repris-je. « Je ferai tout mon possible pour que l'anneau parvienne aux autorités convenables. »

Msaliti hocha la tête. Je souris.

« Pourquoi veux-tu l'anneau ? » demandai-je.

— « Pour être sûr qu'il parviendra aux monstres. » répondit-il. « Ils ne seraient pas contents s'il se perdait une deuxième fois. »

— « Ta fidélité à leur cause est admirable, » dis-je.

— « Je n'ai pas envie d'être mis en pièces, » dit-il.

— « Cela se comprend, » admis-je. « Personnellement, une telle fin ne me plairait pas davantage. »

— « Tu sembles de bonne humeur, » releva-t-il.

— « Tu devrais, toi aussi, être d'humeur joyeuse, » soulignai-je. « Notre mission n'est-elle pas pratiquement terminée ? »

— « Je l'espère, » répondit Msaliti.

— « As-tu vraiment peur des monstres ? » demandai-je.

— « Nous avons été retardés, » expliqua-t-il. « J'ai peur que les monstres ne viennent chercher l'anneau eux-mêmes. »

— « Mais je dois convoyer l'anneau, » indiquai-je.

— « Je ne te connais même pas, » dit Msaliti.

— « Je ne te connais pas non plus, » répliquai-je.
— « Nous cherchions la femme blonde, » dit-il.
— « Elle a été retardée, » dis-je. « Elle a été asservie, » fis-je joyeusement remarquer.
— « Dommage, » dit-il.
— « Ridicule ! » répliquai-je. « L’esclavage convient aux femmes. »
— « Je ne fais pas confiance à Shaba ! » lança-t-il soudainement.
— « Moi non plus, en fait, » confirmai-je. « Au moins, nous nous faisons mutuellement confiance. »

Msaliti tambourina sur la table du bout des doigts.

« Es-tu sûr que nous sommes seuls ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit Msaliti. « Personne n’est entré. Avant mon arrivée, dans l’antichambre, les askaris gardaient la porte. »

— « Je vois qu’ils ont négligé, » dis-je, « de remplacer les pois décrochés par ma promenade sur le toit. »

— « Ils les ont remplacés, » dit-il.

— « Dans ce cas, » répondis-je, « je n’affirmerais pas que nous sommes seuls. »

Msaliti leva rapidement la tête. Plusieurs fils, avec leurs pois, étaient suspendus.

« Je remarque également, » dis-je, « que la grille a été retirée. »

— « Tu es observateur, » convint Shaba.

Msaliti se releva péniblement et recula.

En face de nous, à sa place habituelle, Shaba était assis. L’endroit avait été un instant troublé, comme par un tourbillon de lumière, puis, calme, il s’était trouvé assis devant nous.

— « Je ne pensais pas que tu serais en retard, » dis-je. « Tu paraissais ponctuel. »

— « C’est toi qui étais en retard, » dit-il.

— « Oui, » reconnus-je. « Je m’excuse. J’ai été retenu. »

— « Était-elle jolie ? » s’enquit Shaba.

— « Oui, » acquiesçai-je.

— « Des questions extrêmement importantes doivent être réglées ici, » intervint Msaliti. « Avec votre permission, j’aimerais que nous y venions. »

— « J’ai cru comprendre, » me dit Shaba, « que tu avais apporté les billets et le faux anneau. »

— « Oui, » répondis-je. Je posai les billets sur la table.

— « Où est l’anneau ? » demanda Msaliti.

— « Je l’ai, » répondis-je.

Shaba examina attentivement les billets. Il ne se hâta pas.

— « Ces billets paraissent en ordre, » dit-il.

— « Puis-je les voir ? » demanda Msaliti.

Shaba lui tendit les billets.

— « Tu ne fais pas confiance à notre messenger aux larges épaules ? » demanda-t-il.

— « Je fais confiance à un nombre aussi réduit que possible de gens, » répondit Msaliti. Il examina les billets de très près. Puis il les rendit à Shaba. « Je connais les sceaux et les signatures, » dit-il. « Ils peuvent véritablement être tirés dans les banques indiquées. »

— « Il y a là vingt mille tarns en or, » dis-je.

— « Touche-les avant de porter le faux anneau aux Sardar, » dit Msaliti. « Nous avons intérêt, compte tenu des circonstances, à agir de bonne foi. »

— « Mais que se passerait-il si je ne portais pas le faux anneau aux Sardar ? » demanda Shaba.

— « Je le ferais à ta place, » dit Msaliti.

— « Je vois, » fit Shaba.

— « Les monstres, » ajouta-t-il, « ne sont pas tendres avec les traîtres. »

— « Cela se comprend, » dit Shaba.

— « L'affaire pourrait être conclue au matin, » dis-je, « dans les banques en question. Tu pourrais alors constater la validité des billets et retirer ou redéposer l'or. »

— « Kunguni le mendiant, » fit ressortir Msaliti, « ne peut guère entrer dans les bureaux de la Rue des Pièces de Schendi. »

— « Dans ce cas, entre sous les traits de Msaliti, » suggérai-je.

Msaliti rit.

— « Ne dis pas de bêtises, » fit-il.

Je ne compris pas sa réponse.

— « Je suis satisfait de nos transactions de ce soir, » dit Shaba. « Si les billets ne sont pas vrais, de toute évidence je ne serai pas obligé de porter l'anneau aux Sardar. »

Les poils se dressèrent sur ma nuque. Je constatai alors que ce que je soupçonnais devait être vrai, que le faux anneau était très dangereux.

Shaba glissa les billets sous ses robes. Puis il retira une chaîne longue et légère qu'il portait au cou. Elle avait été, jusque-là, cachée sous ses robes. Il ouvrit la chaîne.

Je vis l'anneau sur la chaîne.

Mon cœur battait très fort.

Il tendit la main.

— « Puis-je avoir le faux anneau ? » demanda-t-il.

— « Je ne crois pas qu'il soit utile de porter l'anneau aux Sardar, » dis-je. « Le retard a certainement éveillé les soupçons. » C'était vrai. En fait, pour une raison personnelle, je ne tenais pas à ce que Shaba livre l'anneau. Je respectais son action dans l'exploration de Gor. Je savais qu'il était intelligent et courageux. C'était un traître, oui, mais il avait quelque chose, un élément indéfinissable qui me plaisait. Je ne souhaitais pas particulièrement le voir subir ce que les Prêtres-Rois, ou leurs alliés humains, réservaient aux traîtres. Je ne pensais pas que, s'ils y réfléchissaient, ils seraient moins ingénieux que les Kurii. Peut-être était-il préférable que je le tue. J'agirais rapidement, sans le faire souffrir.

— « L'anneau, je te prie, » dit Shaba.

— « Donne-lui l'anneau, » dit Msaliti.

Je donnai le faux anneau à Shaba et il le glissa sur la chaîne.

— « N'y avait-il pas onze fils suspendus au plafond ? » demanda-t-il.

Rapidement, Msaliti se retourna et regarda.

— « Je ne sais pas, » dit-il. « Y en a-t-il davantage maintenant ? »

Je n'avais pas quitté Shaba des yeux.

— « Il y en avait douze, » précisai-je.

— « Il y en a douze à présent, » confirma Msaliti en comptant.

— « Dans ce cas, il y en a autant que précédemment, » conclut Shaba.

— « Oui, » opinai-je, le regardant tranquillement.

— « Je dois te féliciter, » reprit Shaba. « Tu as des facultés d'observation dignes d'un Scribe... ou d'un Guerrier. »

Il retourna la chaîne et fit glisser l'anneau, me le donnant.

Les géographes et les cartographes, bien entendu, appartiennent à la Caste des Scribes.

Je tins compte du fait que la chaîne avait été retournée. Je pris l'anneau qui était précédemment sur la chaîne.

Shaba remit alors la chaîne avec le faux anneau.

Il se leva et nous fîmes de même, Msaliti et moi.

« Je quitte Schendi ce soir, » annonça Shaba.

— « Moi aussi, » dit Msaliti. « Je suis resté trop longtemps ici. »

— « Il ne faudrait pas que tu sois trop longtemps absent, » releva Shaba avec un sourire.

— « Non, » répondit Msaliti. Je ne compris pas cet échange.

— « Je vous souhaite tout le bien, collègues dans la trahison, » dit Shaba.

— « Adieu, » répondîmes-nous. Puis, s'étant incliné, il se retira.

— « À présent, donne-moi l'anneau, » dit Msaliti.

— « Je le garderai, » dis-je.

— « Donne-le-moi ! » répéta Msaliti sur un ton désagréable.

— « Non, » répondis-je. Puis j'examinai l'anneau. Je le retournai. Je cherchai l'éraflure minuscule qui, de mon point de vue, identifiait l'anneau du Tahari. Je tripotai fiévreusement l'anneau. Mes mains tremblaient. « Arrête Shaba, » dis-je. « Ce n'est pas l'anneau. »

— « Il est parti, » rappela Msaliti. « C'est l'anneau de la chaîne qu'il portait au cou, où il portait l'anneau d'invisibilité. »

— « Ce n'est pas l'anneau d'invisibilité, » dis-je pitoyablement.

J'avais été trompé. Shaba était un homme brillant. Il avait établi, la veille au soir, que l'anneau de la chaîne était l'anneau d'invisibilité. Ce soir, toutefois, il y avait substitué un autre anneau. Je ne m'en serais sans doute pas aperçu s'il n'avait pas tenté de détourner notre attention, mentionnant les fils du système d'avertissement, laissant croire qu'il tenterait d'échanger les anneaux tandis que nous regarderions ailleurs. Toutefois, je n'avais pas détourné les yeux. En outre, lorsqu'il avait retourné la chaîne, j'avais veillé à ce que l'anneau qu'il me donnait soit bien celui qui se trouvait auparavant sur la chaîne. L'échange des anneaux, naturellement, avait déjà eu lieu, en privé. Il avait apparemment l'intention, au cours de l'échange, de me rendre le faux anneau, gardant le vrai. Je n'avais pas permis cela. Ma volonté d'empêcher ce tour de passe-passe m'avait rendu stupidement aveugle à la possibilité de l'existence d'un deuxième faux anneau.

Msaliti parut écœuré. Je lui donnai l'anneau.

Shaba, à présent, avait l'anneau véritable, celui du Tahari, et le faux anneau, celui que les Kurii avaient l'intention de porter aux Sardar à la place du vrai.

— « Comment sais-tu que ce n'est pas l'anneau véritable ? » demanda Msaliti.

— « On t'a certainement indiqué comment identifier l'anneau véritable, » dis-je.

Je réfléchis rapidement.

— « Non, » répondit Msaliti.

La copie de l'anneau véritable était bien faite. Au bord de la plaque en argent, qui tenait le chaton de l'anneau, il y avait effectivement une minuscule éraflure. Elle était similaire, mais pas identique, à celle de l'anneau du Tahari. L'orfèvre qui avait reproduit l'anneau avait légèrement échoué sur ce point. Il y avait une petite différence dans la profondeur et l'angle.

— « Cela ressemble beaucoup à l'anneau, » expliquai-je à Msaliti. « Celui-ci est gros, en or et comporte une plaque rectangulaire, en argent, dans le chaton. De l'autre côté de l'anneau, il y a un bouton rond que l'on peut enfoncer. »

— « Oui, oui, » dit Msaliti.

— « Mais regarde, » repris-je. « Vois-tu cette éraflure ? »

— « Oui, » répondit-il.

— « L'anneau véritable, selon mes informations, ne possède pas de telle marque, » expliquai-je. « Son apparence est censée être parfaite. S'il avait été ainsi abîmé, j'en aurais vraisemblablement été informé. Cela aurait simplifié l'identification. »

— « Tu es stupide ! » lança Msaliti. « Shaba l'a sans doute éraflé. »

— « Ne prendrais-tu pas soin d'un objet aussi précieux ? » m'enquis-je.

Msaliti retourna l'anneau. Il me regarda. Puis il appuya sur le bouton. Il ne se produisit rien. Il poussa un cri de rage, serrant l'anneau dans la main.

— « Tu as été trompé ! » hurla-t-il.

— « *Nous* avons été trompés, » rectifiai-je.

— « Shaba, dans ce cas, a l'anneau véritable, » fit-il ressortir.

— « Exact, » répondis-je. Shaba avait effectivement l'anneau du Tahari, auquel celui que tenait Msaliti ressemblait presque parfaitement. En fait, Shaba avait les deux anneaux, le vrai et le faux.

« Tu dois poster des hommes dans la Rue des Pièces de Schendi, » dis-je. « Il ne faut pas laisser Shaba retirer son or. »

— « Il sait certainement que cela peut être fait, » releva Msaliti. « Il n'est pas fou. Comment a-t-il l'intention de toucher son or ? »

— « Il est très intelligent, brillant même, » fis-je. « De toute évidence, il a prévu un tel mouvement. Néanmoins, il faut le faire. »

— « Il sera fait ! » répondit Msaliti avec colère.

— « Comment, dans ce cas, » me demandai-je, « a-t-il l'intention de retirer son or ? »

Msaliti me foudroya du regard.

« Il doit avoir un plan, » fis-je.

— « Je m'en vais, » dit Msaliti.

— « Tu vas certainement mettre d'abord ton déguisement, » émis-je.

— « Je n'en ai plus besoin, » répondit-il.

— « Que vas-tu faire ? » demandai-je.

— « Je dois agir rapidement, » expliqua-t-il. « Il faut donner de nombreuses instructions. Il faut arrêter Shaba. »

— « Comment puis-je t'aider ? » demandai-je.

— « Désormais, je m'occuperai de tout, » dit-il. « Ne t'inquiète pas. »

Il jeta un aba de brocart sur ses épaules et, furieux, prit la direction de la porte.

— « Attends ! » criai-je.

Il était sorti de la pièce.

Furieux, je le suivis. Après avoir traversé l'antichambre et franchi la porte, sortant dans la rue, mes bras furent immobilisés dans mon dos. Une douzaine d'hommes attendaient, près de l'immeuble, de part et d'autre de la porte. Il y avait sept ou huit askaris, y compris les deux géants noirs, vêtus de cuir et de plumes, portant des bracelets en or, que j'avais rencontrés la veille. Les autres étaient des gardes de Schendi. Il y avait également un officier du Conseil des Commerçants de Schendi.

« Est-ce lui ? » s'enquit l'officier du Conseil des Commerçants.

— « C'est lui, » confirma Msaliti, pivotant sur lui-même. « Il prétend s'appeler Tarl de Teletus, mais il sera incapable de prouver cette identité. »

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » criai-je. Je me débattis, tentant d'échapper aux hommes qui me tenaient. Puis deux dagues percèrent l'étoffe de ma tunique.

Je cessai de me débattre, sentant les pointes des armes sur ma peau. Toutes les deux pouvaient être enfoncées jusqu'à la garde avant que j'aie pu me débarrasser de mes ravisseurs.

On m'attacha les mains dans le dos.

« Ces hommes m'attendaient, » dis-je à Msaliti.

— « Bien sûr, » reconnut-il.

— « Je constate que tu avais décidé, quelles que soient les circonstances, de rendre personnellement l'anneau à nos supérieurs, » fis-je ressortir.

— « Bien sûr, » admit Msaliti. « Cela me permettra de gagner davantage leur faveur. »

— « Et moi ? » demandai-je.

Il haussa les épaules.

— « Qui pourra deviner ce qui t'est arrivé ? » demanda-t-il.

— « Tu es un officier de Schendi, » dis-je à l'homme responsable des gardes. « J'exige d'être libéré ! »

— « Voici le document, » dit Msaliti à l'officier.

L'officier prit le document et l'examina. Puis il se tourna vers moi.

— « Tu es l'individu qui se fait appeler Tarl de Teletus ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

L'officier glissa le document sous ses vêtements.

— « Il n'y a pas de place à Schendi, » déclara-t-il, « pour les criminels vagabonds. »

— « Regarde dans ma bourse, » contrai-je. « Tu verras que je ne suis pas un vagabond. »

On coupa les lanières de la bourse suspendue à ma ceinture. L'officier fit tomber des pièces d'or et des tarsks en argent dans sa main.

« Tu vois ? » dis-je.

— « Il est arrivé à Schendi, » précisa Msaliti, « habillé en Forgeron. À présent, il porte des vêtements de Bourrelier. » Msaliti sourit. « Comment un Forgeron, ou un Bourrelier, pourrait-il avoir autant d'argent ? »

— « De toute évidence, c'est un voleur et un fugitif, » déclara l'officier.

— « Les ouvriers du tribut imposé à Schendi doivent partir au matin, » rappela Msaliti. « Peut-être cet homme pourrait-il prendre la place d'un bon citoyen de Schendi ? »

— « Considérerais-tu cela comme acceptable ? » demanda l'officier.

Msaliti me regarda.

— « Oui, » répondit-il.

— « Magnifique ! » s'écria l'officier. « Passez la corde au cou de ce sleen. »

Des cordes furent nouées autour de mon cou.

— « Cela n'est pas la justice ! » m'écriai-je.

— « Les temps sont durs, » déclara l'officier. « Et Schendi lutte pour survivre. »

Puis il salua Msaliti de la main et s'en alla, suivi par les gardes.

— « Où serai-je conduit ? » demandai-je à Msaliti.

— « Dans l'intérieur, » répondit-il.

— « Tu bénéficies de la collaboration du Conseil de Schendi, » estimai-je. « Quelqu'un de très haut placé a dû ordonner cela. »

— « Oui, » reconnut Msalliti.

— « Qui ? » demandai-je.

— « Moi, » répondit Msaliti.

Je le regardai, troublé.

« Tu sais certainement qui je suis, » reprit-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Je suis Msaliti, » indiqua-t-il.

— « Et qui peut-il bien être ? » demandai-je.

— « Eh bien, moi, » répliqua-t-il avec un sourire.

— « Et toi ? » m'enquis-je.

— « Je croyais que tout le monde savait, » répondit-il. « Je suis le grand vizir de Bila Huruma. »

KISU

« **E**N ARRIÈRE ! » criai-je, frappant avec la pelle. Le bord de la pelle toucha, coupant, sur le côté du museau. Il cracha. Le bruit est incroyablement puissant, ou semble l'être, lorsqu'on est à proximité. Je vis la langue sortie, la gueule, ouverte, faisant plus d'un mètre de haut, avec ses crocs pointus, dirigés vers l'arrière.

J'avais réussi à poser le pied sur la mâchoire inférieure et, avec la pelle, à ouvrir la gueule, dégageant la jambe lacérée d'Ayari qui, ensanglanté, recula péniblement. J'avais senti sa chaîne tirer sur mon collier.

Je frappai à nouveau, avec la pelle, contre les dents supérieures, poussant, criant.

D'autres hommes, également, à la droite d'Ayari et à ma gauche, hurlèrent et frappèrent avec leur pelle.

Les yeux étincelants, il recula, ses petites pattes griffues battant l'eau. Sa queue gigantesque s'agita, heurtant un homme et le projetant quatre mètres plus loin. J'avais de l'eau à la hauteur des cuisses. Je poussai à nouveau, avec la pelle. Les paupières transparentes de l'animal, sous ses paupières écailleuses, s'ouvrirent et se fermèrent. Il cracha à nouveau, sa langue léchant le sang d'Ayari qu'il avait dans la gueule.

« En arrière ! » cria un askari dans la langue de l'intérieur, plongeant sa torche dans la gueule de l'animal.

Il rugit sous l'effet de la douleur. Puis, crachant, se tortillant, il s'éloigna de l'eau peu profonde. Je vis ses yeux et son museau, les narines ouvertes, presque au niveau de la surface.

« Éloignez-vous ! Éloignez-vous ! » cria l'askari dans la langue de l'intérieur, brandissant sa torche. Un autre askari, près de lui, armé d'une lance, la serrant à deux mains, cria également, prêt à aider son compagnon.

Bizarrement, l'incident n'influença guère le travail. De l'endroit où je me trouvais, je voyais des centaines d'hommes, travailleurs et askaris, et de nombreux radeaux, quelques-uns étant chargés de provisions, d'autres de troncs et d'outils, d'autres encore avec la boue et la terre que nous sortions du marécage, qui serviraient à soutenir les palissades latérales, afin que la zone où nous travaillions puisse être asséchée, de sorte qu'il serait possible de creuser, par la suite, le chenal principal.

« Te sens-tu bien ? » demandai-je à Ayari.

Il chassa les mouches posées sur son visage.

— « Je crois que j'ai envie de vomir, » dit-il.

Il y avait du sang, dans l'eau, autour de sa jambe.

— « Remettez-vous au travail ! » dit l'askari portant la torche en s'approchant de nous.

— « Nous nous en sommes sortis de justesse, » dis-je à Ayari.

Il vomit dans l'eau.

— « Peux-tu travailler ? » demanda l'askari.

La jambe d'Ayari ne paraissait pas pouvoir supporter son poids. Il faillit tomber dans l'eau.

— « Je ne peux pas rester debout, » dit-il.

Je le soutins.

« Heureusement que je suis enchaîné avec les fortes-têtes, » ricana Ayari. « Je n'ai jamais été aussi satisfait de ma situation. Si je n'avais pas été enchaîné, j'aurais sans doute été emporté. »

— « C'est tout à fait possible, » lui dis-je.

Ayari était de Schendi, un voleur. Il faisait partie du tribut en hommes, payé à Bila Huruma pour le canal. Schendi utilisait le désagrément des tributs pour se débarrasser, autant que possible, des citoyens indésirables. Je supposais que l'on ne pouvait guère le lui reprocher. Ayari, de Schendi, naturellement, parlait goréen. Heureusement pour moi, il parlait également la langue de la Cour de Bila Huruma. Son père, de nombreuses années auparavant, avait fui un village de l'intérieur, Nyuki, célèbre pour son miel, et situé sur la rive septentrionale du Lac Ushindi. L'incident était lié au vol de plusieurs melons dans le potager du chef. Son père était revenu cinq ans plus tard, pour acheter sa mère. Ensuite, ils avaient vécu à Schendi. Chez lui, on parlait la langue de l'intérieur. On estime que, à Schendi, cinq à huit pour cent de la population parle la langue de l'intérieur.

— « Peux-tu travailler ? » demanda l'askari à Ayari.

Je comprenais ce type de phrase simple, grâce à l'enseignement d'Ayari.

Cependant, l'aptitude d'Ayari à comprendre les tam-tams m'impressionnait davantage quoique, à ce que l'on dit, cela ne soit pas difficile lorsqu'on parle la langue de l'intérieur. Certaines notes des tam-tams sont analogues à certaines voyelles de la langue de l'intérieur, mais elles diffèrent en fonction de l'endroit où l'on frappe sur le tronc évidé. Le rythme du message du tam-tam, bien entendu, est le rythme de la langue de l'intérieur. Ainsi, avec le tam-tam, il est possible de reproduire les voyelles et les intonations de phrases dans la langue de l'intérieur. Lorsqu'on ajoute à cela certains signaux correspondant, en fait, aux clés du message ou à des codes représentant les consonnes, on obtient une technique directe, efficace et ingénieuse permettant, à l'aide de relais, de communiquer sur des distances considérables. Un message peut parcourir des centaines de pasangs en moins d'une ahn. Inutile de dire que Bila Huruma avait adopté et perfectionné la technique et qu'elle jouait un rôle dans l'efficacité de sa machine de guerre, sans parler de l'administration de son Ubarat. De toute évidence, cette technique de communication était supérieure aux signaux de fumée et aux feux du Nord. À ma connaissance, il n'existait rien de comparable, sur Gor, sauf, bien entendu, les appareils perfectionnés dont disposaient les Prêtres-Rois et les Kurii, ceux-ci étant cependant interdits, conformément aux lois sur les armes et les transmissions, aux humains de Gor. Je trouvais surprenant, comme, sans doute, la majorité des Goréens, même à Schendi, qu'un Ubarat aussi grand et complexe puisse exister sur l'équateur. Un des indices les plus stupéfiants de sa taille et de son ambition était le projet auquel je participais contre ma volonté, la tentative visionnaire de relier le Lac Ushindi au Lac Ngao, distants de quatre cents pasangs, par un canal, un canal qui, via le Lac Ushindi, les Fleuves Nyoka et Kamba, relierait le mystérieux Fleuve Ua, qui se jetait dans le Lac Ngao, à Thassa la Luisante, la Mer, ce qui aurait pour effet, compte tenu de l'existence de l'Ua, d'ouvrir le monde civilisé aux richesses de l'intérieur, richesses qui transiteraient forcément par l'Ubarat de Bila Huruma.

« Peux-tu travailler ? » demanda à nouveau l'askari à Ayari.

— « Non, » répondit Ayari.

— « Dans ce cas, je dois te faire tuer, » dit l'askari.

— « Je me suis rétabli rapidement, » indiqua Ayari.

— « Bien, » dit l'askari, avant de s'éloigner avec sa torche. L'autre askari, avec sa lance à

tharlarion, l'accompagna.

Quelques instants plus tard, le radeau à boue, constitué de troncs attachés avec des lianes, qui serait chargé de boue, fut à nouveau arrêté à proximité de nous.

« Peux-tu creuser ? » demandai-je à Ayari.

— « Non, » répondit-il.

— « Je vais creuser pour toi, » proposai-je.

— « Tu le ferais, n'est-ce pas ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je vais creuser moi-même, » dit-il.

— « Comment va ta jambe ? » m'enquis-je.

— « Elle est toujours là, » répondit-il.

En majorité, les ouvriers du canal n'étaient pas enchaînés. Il s'agissait d'hommes libres engagés de force.

Les eaux du Lac Ngao se déversaient dans le grand marécage situé entre le Lac Ngao et le Lac Ushindi, et, de là, gagnaient le Lac Ushindi. L'intention des ingénieurs de Bila Huruma consistait à construire deux murs parallèles, d'environ deux mètres de haut, séparés par une centaine de mètres. La zone située entre les murs, les eaux du marécage étant détournées de part et d'autre, serait asséchée en prévision du creusement du canal principal. Pour ce travail, des tharlarions de trait et des hermes énormes, venant du nord, ainsi que des ouvriers innombrables, seraient utilisés. Au cas où le canal central, une fois terminé, ne pourrait contenir la totalité du trop plein du Lac Ngao, on envisageait de construire des canaux latéraux. L'intention ultime de Bila Huruma n'était pas seulement d'ouvrir les forêts de l'intérieur, ainsi que le Bassin de l'Ua et de ses affluents, à l'exploitation commerciale et à l'expansion militaire, mais d'assécher les marais situés entre les Lacs Ngao et Ushindi, afin de consacrer les territoires ainsi récupérés à l'agriculture. Bila Huruma ne cherchait pas seulement à consolider un Ubarat, mais à fonder une civilisation.

Je tuai des insectes.

« Au travail ! » dit un askari passant à proximité.

Je sortis une nouvelle pelletée de terre du marais et la jetai sur le radeau.

« Au travail, au travail ! » répéta l'askari, encourageant mes compagnons.

Je regardai, autour de moi, les centaines d'hommes que je pouvais voir de l'endroit où je me trouvais.

« C'est une réalisation impressionnante, » dis-je à Ayari.

— « De toute évidence, nous pouvons nous estimer heureux de jouer un humble rôle dans une entreprise aussi énorme, » répondit-il.

— « Je le suppose, » fis-je.

— « En revanche, » reprit-il, « je ne serais pas mécontent de laisser ma part de cette noble réalisation à des personnes plus dignes d'y participer. »

— « Moi aussi, » reconnus-je.

« Creusez ! » ordonna un askari.

Nous continuâmes de charger de la boue sur le radeau.

« Notre seul espoir, » dit un homme qui se trouvait à ma gauche, également originaire de Schendi, « ce sont les tribus hostiles. »

— « Et quel espoir ! » releva Ayari. « Sans les askaris, elles se seraient déjà jetées sur nous pour nous massacrer avec leurs poignards. »

— « Le canal rencontre sans doute des résistances, » estimai-je.

— « Il y a les villages de la région du Ngao, sur la rive septentrionale, » dit Ayari. « Il y a des problèmes, là-bas. »

— « C'est la résistance la mieux organisée, » précisa l'homme qui se trouvait à ma gauche.

— « Le canal coûte très cher, » dis-je. « Il doit peser lourdement sur les finances de Bila Huruma. Cela doit mécontenter la Cour. En outre, les quotas de travail forcé doivent susciter l'hostilité des villages. »

— « De plus, ce projet ne plaît guère aux habitants de Schendi, » ajouta Ayari.

— « Ils ont peur de Bila Huruma, » supposai-je.

— « Oui, » admit Ayari.

— « Il y a des opinions contradictoires, à Schendi, » précisa l'homme qui se trouvait à ma gauche.

« Ses bénéfices augmenteraient si le canal était terminé. »

— « C'est exact, » reconnut Ayari.

Des cris s'élevèrent devant nous.

Les askaris se précipitèrent.

— « Soulève-moi, » dit Ayari. Il n'était pas imposant.

Je le hisсай sur mes épaules.

— « Que se passe-t-il ? » demanda l'homme qui se tenait à ma gauche.

— « Rien, » répondit Ayari. « Ce ne sont que trois ou quatre pillards. Ils ont lancé leurs javelots et ont pris la fuite. Les askaris les poursuivent. »

Je reposai Ayari dans l'eau.

— « Y a-t-il eu des morts ? » demanda l'homme qui se trouvait à ma gauche.

— « Non, » répondit Ayari. « Les ouvriers les ont vus et ont reculé. »

— « Hier soir, » reprit l'homme, « dix ouvriers ont été tués. » Il nous regarda. « Et ils n'étaient pas enchaînés, » ajouta-t-il.

— « Il est vrai, » reconnut Ayari, « que nous sommes à la merci de ces pillards. »

— « Il est peu probable, cependant, » relevai-je, « qu'ils puissent retarder beaucoup l'achèvement du canal. »

— « Non, » admit Ayari.

— « Ne pourraient-ils pas libérer et armer les équipes d'ouvriers ? » demanda l'homme qui se trouvait à ma gauche.

— « Les hommes des équipes d'ouvriers n'appartiennent pas à leurs tribus, » expliqua Ayari. « Tu penses en habitant de Schendi, pas en habitant de l'intérieur. » Ayari montra les files d'hommes qui se trouvaient derrière nous. « En outre, » reprit-il, « presque tous ces hommes sont, à leur façon, des fidèles sujets de Bila Huruma. Une fois leur temps terminé, ils regagnent leurs villages. En général, on ne les forcera pas à travailler une deuxième fois avant trois ou quatre ans. »

— « Ah, » fit l'homme qui se trouvait à ma gauche d'un air dégoûté.

— « Il n'y a que deux façons d'arrêter Bila Huruma, » déclara Ayari. « Le vaincre ou le tuer. »

— « La première est improbable, » estimai-je, « compte tenu de son armée et de son entraînement. Sur ce terrain, rien ne pourrait lui résister. »

— « Il y a les rebelles de la rive septentrionale du Ngao, » dit l'homme.

— « Comment se fait-il qu'ils soient rebelles ? » demandai-je.

— « Bila Huruma, en vertu des découvertes de Shaba, » expliqua Ayari, « s'est approprié toutes les terres de la région du Lac Ngao. Ceux qui s'opposent à lui sont, par conséquent, des rebelles. »

— « Je vois, maintenant, » opinai-je. « Manifestement, il arrive que les distinctions des États m'échappent. »

— « C'est fondamentalement simple, » releva Ayari. « On détermine ce que l'on veut prouver puis on organise ses principes de telle façon que la conclusion désirée en découle comme une conséquence démontrable. »

— « Je vois, » fis-je.

— « La logique est aussi neutre qu'un poignard, » fit-il.

— « Mais la vérité ? » m'enquis-je.

— « La vérité est plus ennuyeuse, » reconnut-il.

— « Je crois que tu ferais un excellent diplomate, » appréciai-je.

— « J'ai toujours été un menteur et un charlatan, » convint Ayari. « Ainsi, la transition ne serait pas difficile. »

— « Il y a cinq jours, » nous apprit l'homme qui se trouvait à ma gauche, « des centaines d'askaris, en pirogue, sont passés devant nous, se dirigeant vers l'est, avant que vous soyez intégrés à la Chaîne. »

— « Leur objectif ? » m'enquis-je.

— « Vaincre les forces rebelles de Kisu, ancien Mfalme des villages d'Ukungu. »

— « S'ils réussissent, » dit Ayari, « cela mettra un terme à la résistance organisée à Bila Huruma. »

— « Ils réussiront, » assura l'homme.

— « Pourquoi as-tu dit : « ancien Mfalme » ? » demandai-je.

— « Bila Huruma, » expliqua-t-il, « c'est bien connu, a acheté les chefs de la région d'Ukungu. En Conseil, ils ont déposé Kisu et porté leur chef de file, Aibu, au pouvoir. Kisu, ensuite, est parti avec environ deux cents guerriers, qui lui sont restés fidèles, et a continué la lutte contre Bila Huruma. »

— « Dans les arts de la politique, » fit ressortir Ayari avec complaisance, « l'argent est plus insidieux que l'acier. »

— « Il devrait se retirer dans les forêts et continuer le combat à partir de là, » estimai-je.

— « La guerre à partir de la forêt, » fit ressortir Ayari, « n'est efficace que contre un ennemi faible ou clément. L'ennemi faible n'a pas le pouvoir lui permettant d'exterminer la population de la forêt. L'ennemi clément se refuse à le faire. Bila Huruma, cependant, n'est ni faible ni clément. »

— « Toutefois, il faut l'arrêter, » dis-je.

— « Peut-être pourrait-il être tué, » avança Ayari.

— « Il est sans doute bien gardé, » estima l'homme qui se trouvait à ma gauche.

— « Sûrement, » admit Ayari.

— « Notre seul espoir, » dit l'homme qui se trouvait à ma gauche, « est la victoire des forces de Kisu. »

— « Il y a cinq jours, » rappela Ayari, « les askaris sont partis vers l'est afin de livrer bataille. »

— « Peut-être la bataille est-elle terminée, » supposa l'homme qui se tenait à ma gauche.

— « Non, » dis-je. « Il est sûrement trop tôt. »

— « Pourquoi ? » demanda Ayari.

— « Kisu est très inférieur en nombre, » expliquai-je. « Il aura cherché une position favorable. Il aura choisi le moment de la bataille avec beaucoup de soin. »

— « Sauf si on l'en a empêché, » intervint Ayari.

— « Comment cela serait-il possible ? » m'enquis-je.

— « Ne sous-estime pas l'efficacité des askaris de Bila Huruma, » précisa Ayari.

— « Tu parles, » relevai-je, « comme s'il s'agissait de guerriers professionnels, commandés par des généraux rusés, sachant repérer le terrain, déborder et couper les retraites. »

— « Écoutez ! » lança Ayari. Il leva la main.

— « J'entends, » dis-je. « Comprends-tu ? »

— « Silence, » dit Ayari. « J'écoute. »

Ce n'était qu'à deux pasangs, devant nous, et se rapprochait. Mais, un instant plus tard, le message fut repris derrière nous, à environ quatre pasangs, en direction du Lac Ushindi. Ensuite, d'un poste à l'autre, il serait transmis au palais de Bila Huruma.

« Les forces de Kisu ont été vaincues, » dit Ayari. « Tel est le message des tam-tams. »

Les askaris levèrent leurs armes au-dessus de leur tête et poussèrent des cris de joie.

Derrière nous, des ouvriers levèrent leur pelle et manifestèrent leur fierté.

« Regardez ! » indiqua Ayari.

Je vis alors l'embarcation. C'était un dhaw sans mât, à faible tirant d'eau. Il était tiré par une centaine d'hommes qui, de l'eau jusqu'à la taille, le halaient avec des cordes. Ils portaient des colliers d'esclave. Ils étaient enchaînés, en groupes de huit ou dix, par le cou. Des askaris, dans des pirogues ou marchant dans l'eau, les flanquaient. Les askaris jubilaient. Sur le pont avant du dhaw, il y avait un tam-tam. Dessus, méthodiquement, un askari martelait inlassablement le message de victoire. De nombreux askaris étaient également sur le dhaw, principalement des officiers, à en juger par la disposition des plumes et des bracelets en or, lesquels symbolisaient le rang, pour ceux qui savaient s'y reconnaître, ce qui n'était pas mon cas. En tout, il y avait environ un millier d'askaris. À la place du mât, placée dans le logement du mât, il y avait une structure en forme de « T », comportant une barre horizontale fixée sur la barre verticale. Sur cette structure en forme de « T », un homme était enchaîné. Ses bras étaient passés derrière la barre horizontale, ses mains étant attachées par une chaîne qui passait ensuite devant son corps, le maintenant contre la barre verticale. Ses pieds avaient été posés sur une autre petite barre horizontale, en bas. Ses chevilles étaient également enchaînées. C'était un homme imposant, tatoué. Il avait apparemment été blessé et, manifestement, beaucoup battu. Je me dis qu'il devait être mort mais le vis, lorsque le dhaw approcha, bouger la tête. Puis il se redressa, la tête haute, et nous considéra orgueilleusement.

Les askaris pointèrent leurs lances vers lui et, tournés vers nous, crièrent.

Il était impossible de se méprendre sur le nom qu'ils criaient.

« Kisu ! » criaient-ils. « Kisu ! Kisu ! »

« C'est Kisu, » dit Ayari.

MSALITI A CONÇU UN PLAN

LES esclaves blanches, nues, essuyaient mon corps.

« Partez ! » ordonna sèchement Msaliti. Elles s'en allèrent rapidement, leurs pieds nus glissant sur les nattes tressées de mes quartiers, dans l'enclos gigantesque qui constituait le palais de Bila Huruma.

« Ces robes, » dit Msaliti, montrant les robes étalées sur la couche, « conviendront à un Ambassadeur de Teletus. » Puis il montra le petit coffre qui se trouvait au pied de la couche. « Ces cadeaux également, » reprit-il, « paraîtront acceptables de la part d'un individu désireux de négocier un traité commercial avec Bila Huruma. »

J'enfilai une tunique.

« Pourquoi n'as-tu pas arrêté Shaba dans les banques ? » demandai-je.

— « Il n'a jamais encaissé les billets, » répondit Msaliti.

Je le regardai.

— « Il a eu peur ? » m'enquis-je.

— « Nous avons été trompés, » expliqua Msaliti. « Il a endossé les billets au nom de Bila Huruma et ce sont des agents de l'Ubar qui les ont touchés. »

— « Vingt mille tarns en or, » rappelai-je, rêveur.

— « L'argent, » m'apprit Msaliti avec colère, « est investi dans la formation d'une flotte de cent navires, totalement équipés, comportant chacun un équipage de cinquante hommes. Ces navires sont construits de telle sorte qu'il sera possible de les démonter et de les remonter, si bien qu'ils pourront être transportés par terre dans les passages difficiles. Notre argent, ce que nous avons payé en échange de l'anneau, sert à la préparation d'une expédition d'exploration de l'Ua ! »

— « Cette entreprise est certainement intéressante pour un géographe, comme Shaba, et un Ubar, comme Bila Huruma, » estimai-je.

— « Je croyais qu'il voulait l'or pour le garder, » convint Msaliti.

— « Peut-être s'intéresse-t-il moins à l'or qu'à la gloire, » avançai-je.

— « Il ne doit pas partir avec, » gronda Msaliti. « Nous devons récupérer l'anneau ! »

— « Il faudra des mois pour préparer ces navires, » estimai-je.

— « Le travail est commencé depuis des mois, » m'apprit Msaliti.

— « Il me semble peu probable que tu n'aies pas été au courant, » fis-je remarquer.

— « Le travail a été réalisé dans les chantiers navals d'Ianda, » expliqua-t-il. « J'avais entendu parler d'un tel projet, mais ignorais la nature des navires et l'implication de cet Ubarat. Mais, en ce moment, les navires remontent déjà le Nyoka. »

— « Apparemment, » relevai-je, « Bila Huruma ne te dit pas tout. »

— « Il est secret, » expliqua Msaliti.

— « Peut-être est-il préférable, de son point de vue, » insinuai-je, « qu'il ne te fasse pas entièrement confiance. »

— « De toute évidence, on peut déceler l'influence de Shaba dans cette affaire. »

— « Évidemment, » fis-je.

— « Dans cette région, » reprit Msaliti, « seuls toi, moi et Shaba connaissons l'existence de l'anneau. »

— « Je suppose que tu sais où se trouve Shaba ? » dis-je.

— « Il est ici, ce salaud plein d'audace ! » s'écria Msaliti. « Dans ce palais, vivant sans se cacher, protégé par Bila Huruma. »

— « C'est un homme courageux, » fis-je remarquer.

— « Il pense qu'il n'a pratiquement rien à craindre, » dit Msaliti.

— « Quel est ton plan ? » demandai-je.

— « Bila Huruma, ce matin, » dit-il, « reçoit. Déguisé en Ambassadeur de Teletus, tu lui apporteras et lui montreras des cadeaux. Il parlera. Tu n'auras pratiquement rien à faire. Dans l'assistance, pratiquement personne ne comprendra le goréen. Il expliquera que les termes du traité commercial que tu proposes seront discutés avec le vizir concerné et soumis plus tard à ton approbation. »

— « En bref, » résumai-je, « il ne s'agira pratiquement que d'une prise de contact officielle entre deux gouvernements. »

— « Cela est convenable à ce stade des négociations, » expliqua Msaliti.

— « Très bien, » acquiesçai-je. « Mais qu'as-tu en tête en ce qui concerne la suite ? »

— « Shaba, comme il fait partie des proches de Bila Huruma, sera présent, » dit-il. « Tu l'attaqueras et le tueras. Ensuite, je te ferai arrêter par les askaris. Je prendrai l'anneau sur le corps de Shaba et, plus tard, je te permettrai de t'évader. Je te paierai cent tarns en or et je rendrai personnellement l'anneau aux monstres. »

— « Bila Huruma ne fera pas le lien entre mon attaque et toi ? » demandai-je.

— « Vraisemblablement pas, » répondit Msaliti. « Je dois me tenir à l'écart, tu comprends. »

— « Bien sûr, » convins-je. « Pourquoi n'engages-tu pas un Assassin pour faire ce travail ? » demandai-je.

— « Tu es un agent des Kurii, » répondit-il. « Tu es apparemment le choix idéal. »

— « Bien sûr, » admis-je.

— « Je crois que je peux te faire confiance, » souligna-t-il.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Tu as travaillé au canal, » expliqua-t-il.

— « Et si je ne coopère pas complètement, » en déduisis-je, « tu m'y enverras à nouveau. »

— « J'en ai le pouvoir, » affirma-t-il.

— « Permets-moi d'endosser mes robes d'Ambassadeur de Teletus, » conclus-je.

— « Certainement, » répondit-il.

CE QUI ARRIVA DANS LE PALAIS DE PAILLE ; JE RENCONTRE BILA HURUMA ; IL FAUT ÉTABLIR UN NOUVEAU PLAN

« **A**S-TU la dague ? » souffla Msaliti.

— « Bien sûr, » dis-je, « dans ma manche. » Puis il s'éloigna. Il y avait plus de deux cents personnes dans la salle, hommes et femmes de haut rang et quelques roturiers venus plaider leur cause. En outre, il y avait des gardes, des chefs et des émissaires. Les robes étaient généralement en peau, magnifiquement décorées. Il y avait beaucoup d'or, d'argent et de pierres précieuses. Les bracelets, aux poignets et aux chevilles, ainsi que les plumes, étaient fréquents. L'opulence et les couleurs de la Cour de Bila Huruma étaient très impressionnantes. Je suis sûr qu'elles dépassaient celles de nombreux Ubars du Nord. Divers types raciaux étaient représentés, dans la Cour, presque tous noirs. J'étais le seul Blanc. Il y avait des hommes bruns de Bazi, cependant, et un Médecin de type oriental. Même parmi les types de Noirs, les coiffures, les tatouages et les vêtements étaient différents, ce qui m'apparut comme des indices de distinctions culturelles et tribales. Un des problèmes de l'Ubarat de Bila Huruma était ce type d'hétérogénéité raciale et tribale. Heureusement, presque tous ces gens, originaires de la région du Lac Ushindi, parlaient des dialectes très voisins. Cette hétérogénéité était sans doute un obstacle au pouvoir de Bila Huruma, et le fait que le gouvernement soit stable indiquait clairement, à mon avis, l'intelligence de sa souveraineté ainsi que la brutalité de sa politique et l'acharnement impitoyable de sa volonté.

Quand j'entrai dans la salle, Bila Huruma terminait d'entendre le rapport des officiers des forces qui avaient vaincu Kisu. La bataille, bizarrement, avait eu lieu dans les marais, à l'ouest du Ngao, en fait à quelques pasangs du chantier. Kisu, apparemment, avec sa poignée d'hommes, marchait sur Bila Huruma. Tout aussi courageusement et pathétiquement qu'une fourmi pourrait attaquer un géant. Je ne doutais pas du courage de Kisu ; je me demandais, cependant, s'il avait le bon sens et la sagesse nécessaires à un Mfalme.

Des anneaux en or et des insignes de rang, plumes et colliers, furent distribués.

À un moment donné, Bila Huruma leva la main et dit :

« Bien. »

Les soldats ainsi félicités, à mon avis, seraient morts plutôt que de trahir Bila Huruma.

Je regardai le haut plafond conique, de branches et de paille tressées, de la salle d'audience de Bila Huruma. Il se trouvait une vingtaine de mètres au-dessus de ma tête. La salle elle-même, ronde, faisait une trentaine de mètres de diamètre.

Msaliti se glissa à nouveau près de moi.

« Es-tu prêt ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

Bila Huruma, à ce moment-là, entendait des plaideurs.

Peut-être, un jour, le guerrier qui est en l'homme mourra-t-il et, avec lui, le combattant, le vagabond, l'explorateur, l'aventurier, celui qui agit et espère. L'époque des solitaires, des marcheurs et des chercheurs sera alors arrivée à son terme. Les hommes deviendront peut-être alors, comme beaucoup le souhaitent, semblables au bétail et aux fleurs, libres de brouter placidement, jusqu'au jour où ils mourront sous des soleils qu'ils n'auront jamais tenté d'atteindre.

Mais il était difficile de savoir ce qu'apporteraient les brumes du matin.

Je me consolai avec l'idée que des actes avaient été réalisés qui, à présent, que l'on se souvienne d'eux ou non, quel que soit le point de vue qu'on ait sur eux, sont indélébilement fixés dans la texture de l'éternité. Ils ont existé. Rien, jamais, ne pourra changer cela. Le sens de l'histoire n'est pas dans l'avenir mais dans le présent. Elle est toujours à notre portée. Et s'il s'avérait que l'histoire de l'homme, une fois terminée, n'est qu'une brève lueur dans le néant de l'oubli, elle conservera tout de même la valeur de l'instant pendant lequel elle a brûlé. Mais peut-être, avec le temps, cette étincelle illuminera-t-elle l'univers.

Il est difficile de savoir ce qu'apporteront les brumes du matin.

Tout dépend de ce qu'est l'homme.

Tout dépend de ce qu'il veut être.

« Es-tu prêt ? » insista Msaliti.

— « Oui, oui, » répondis-je. « Je suis parfaitement préparé à ce que j'ai l'intention de faire. »

Il s'éloigna à nouveau de moi. J'aperçus Shaba, dans un groupe proche de Bila Huruma.

Le premier cas concernait une femme spoliée par un créancier. L'homme, hurlant, fut traîné hors de la salle. Il aurait les mains coupées, comme un voleur ordinaire. Ses propriétés seraient divisées, la moitié à la veuve et l'autre moitié, probablement, à l'État.

Le suivant était un véritable voleur, presque un enfant, qui avait volé des légumes. Il apparut qu'il avait faim et qu'il avait supplié sa victime de le laisser travailler dans son jardin.

« Dans mon Ubarat, » déclara Billa Huruma, « ceux qui veulent travailler ne doivent pas avoir faim. »

Puis il décida que le jeune homme travaillerait dans ses jardins, qui étaient considérables. Je supposai que, si l'on ne veut pas travailler, on doit prévoir de mourir de faim. Bila Huruma, à mon avis, n'était pas patient avec les paresseux. L'équité est la thèse centrale du bon gouvernement.

Deux assassins furent ensuite amenés devant lui. Le premier, homme du commun, avait tué un marinier de Schendi. Le deuxième, un askari, avait assassiné un autre askari. L'homme du commun fut condamné à avoir cinq doigts coupés, puis à être mis sur un poteau à tharlarion, dans le Lac Ushindi. Les cinq doigts coupés étaient considérés comme une marque de pitié, de la part de Bila Huruma, car, du fait qu'il ne pourrait se cramponner longtemps au poteau, ses souffrances seraient brèves. Celui qu'il avait tué n'était pas un sujet de Bila Huruma, mais un habitant de Schendi. Son crime, de ce fait, était moins haïssable. L'askari fut condamné à être tué à coups de lance par un membre de sa famille. Ainsi, son honneur serait sauvegardé et il n'y aurait pas de vendetta entre deux familles. L'askari demanda, cependant, d'être autorisé à combattre les ennemis de l'Ubarat. Sa demande fut rejetée du fait que, en tuant son camarade, il lui avait retiré ce même privilège. Cette décision fut acceptée par l'askari.

« Mais ne suis-je pas un membre de ma famille, mon Ubar ? » demanda-t-il.

— « Assurément, » répondit Bila Huruma.

Il fut conduit dehors. On lui donnerait une lance à hampe courte et il serait autorisé à se jeter dessus.

Le suivant avait fraudé sur ses impôts. Il serait pendu, un crochet lui traversant la langue, sur la place du marché. Ses propriétés seraient confisquées et distribuées, la moitié étant donnée aux membres de son village, l'autre moitié à l'État. On estimait que, lorsqu'on le dépendrait, s'il était toujours en vie, il ferait plus attention à ses comptes.

De l'extérieur, nous parvint le cri de l'askari. Il s'était appliqué lui-même la sentence de Bila Huruma.

Kisu, le rebelle, fut ensuite traîné devant Bila Huruma. Il fut jeté à genoux. Il fut condamné au canal, où il serait enchaîné avec les fortes-têtes, afin qu'il puisse enfin servir son souverain, Bila Huruma. Kisu, toujours à genoux, fut traîné dans un coin. Ensuite, arriva Mwoga, ambassadeur des villages d'Ukungu, représentant du grand chef, Aibu, qui avait organisé les chefs ukungu contre Kisu, l'ayant ensuite déposé. Il offrit des cadeaux, peaux et plumes, anneaux en cuivre et dents de tharlarion, à Bila Huruma, et lui jura l'allégeance des villages de l'Ukungu. En outre, pour sceller cette alliance, de la part d'Aibu, il offrit à Bila Huruma la fille du grand chef, une femme nommée Tende, afin qu'elle devienne une de ses Compagnes.

« Est-elle belle ? » demanda Bila Huruma.

— « Oui, » répondit Mwoga.

Bila Huruma haussa les épaules.

— « Peu importe, » dit-il.

Je supposai que cela importait peu. Il y avait certainement de nombreuses femmes dans son palais. J'avais entendu dire qu'il avait déjà plus de deux cents Compagnes, sans parler d'un nombre deux fois plus élevé d'esclaves, captures, achats et cadeaux. Si le corps de Tende lui plaisait, il pourrait lui faire porter des héritiers. Dans le cas contraire, il pourrait l'oublier, la négliger, la séquestrer dans un coin du palais.

« Puis-je parler au prisonnier ? » s'enquit Mwoga.

— « Oui, » répondit Bila Huruma.

— « Tende est-elle belle ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondit Kisu. « Elle est aussi orgueilleuse et froide qu'elle est belle. »

— « Dommage qu'elle ne soit pas asservie, » regretta Bila Huruma. « On pourrait alors la faire ramper et pleurer de désir. »

— « Elle mérite d'être asservie ! » cria Kisu. « C'est la fille d'un traître : Aibu. »

Bila Huruma leva la main.

— « Qu'on l'emmène, » dit-il.

Kisu, qui se débattait, fut traîné hors de la salle.

Mwoga, peu après, s'inclinant et marchant à reculons, prit congé.

Msaliti apparut alors à mes côtés et me poussa lentement dans la foule.

« Tiens-toi prêt, » dit-il.

Bila Huruma et ceux qui l'entouraient, y compris Shaba, me regardèrent. Shaba ne montra pas s'il me reconnaissait. S'il révélait que je n'étais pas ce que je paraissais être, il semblerait raisonnable de lui demander comment il était au courant. Cela mettrait en évidence le problème de l'anneau. Cette babiole, naturellement, intéresserait beaucoup l'Ubar, Bila Huruma. Il n'était pas dans l'intérêt de Shaba, ni dans le mien, ni dans celui de Msaliti, que l'attention du souverain de cet immense Ubarat équatorial soit attiré sur l'anneau.

Une fois près de Bila Huruma, je devais dégainer la dague, tuer Shaba et, conformément au plan, être immédiatement arrêté par les gardes. Msaliti était censé prendre l'anneau sur le cadavre de Shaba. Par la suite, il était prévu que je recevrais cent tarns en or, et la liberté. Je souris intérieurement.

« Es-tu armé ? » demanda Msaliti, dans la langue de l'intérieur, que je comprenais un peu grâce à Ayari, et en goréen.

— « Oh, oui, » répondis-je tranquillement, révélant la dague dans le fourreau fixé à l'intérieur de ma manche, et la lui donnant.

Pendant un bref instant, je vis, dans les yeux de Msaliti, un éclair de fureur incontrôlable. Puis il hocha la tête et prit la dague, qu'il tendit à un askari.

Je montrai le fourreau à Bila Huruma, que cela intéressa beaucoup. Ces fourreaux sont fréquents dans le Tahari mais, dans l'intérieur équatorial, où les hommes ont généralement les bras nus, c'était une nouveauté.

Bila Huruma s'adressa à un assistant. Cela concernait la confection, à son intention, d'une robe comportant un tel fourreau.

« Salut, Grand Ubar, » dis-je, « et Nobles Seigneurs. » Je souris à Shaba. « Je vous apporte le salut du Conseil des Commerçants de Teletus, conseil souverain dans cette île libre. Conscients de la richesse et des grands projets de cet Ubarat, nous désirons établir des liens commerciaux avec votre État. Si le grand canal est un jour terminé, nous estimons qu'il constituera un lien capital entre l'Est et l'Ouest. Nous souhaitons, comme le feront sans doute d'autres associations de commerçants, celles de Schendi et de Bazi, par exemple, vous transmettre tous nos vœux et vous demander votre faveur, afin que nos marins et commerçants soient autorisés à vous assister dans vos entreprises futures. »

Msaliti, mécontent, traduisit à l'intention de Bila Huruma.

J'avais tenu à faire cette déclaration pour diverses raisons. Premièrement, il me paraissait possible que des personnes présentes, outre Shaba et Msaliti, peut-être des conseillers proches de Bila Huruma, parlent goréen. Il était important, de mon point de vue, de passer véritablement pour un envoyé de Teletus. Deuxièmement, je trouvais amusant de m'essayer à la diplomatie. J'en avais rarement l'occasion et j'ai toujours été impressionné par ce genre de chose. Je constatai, grâce aux expressions des personnes, que ce que j'avais déclaré correspondait bien aux phrases creuses que l'on prononce dans ces occasions. Cela me fit plaisir. Troisièmement, je crois que j'aurais aimé déconsidérer Msaliti, le prendre, pour ainsi dire, à son propre jeu.

Msaliti fit alors signe à un homme qui apporta le petit coffre contenant les cadeaux destinés à Bila Huruma.

Il les accepta et ils furent posés dans un coin. Je fus informé, par l'entremise de Msaliti, l'Ubar parlant, que le salut de Teletus était accepté et que l'Ubarat exprimait des salutations similaires à l'adresse de l'île, que l'Ubarat appréciait l'intérêt que nous portions à son avenir et que son vizir du commerce s'entretiendrait avec moi dans dix jours. Alors, comme les autres l'avaient fait avant moi, je m'inclinai et me retirai en marchant à reculons.

L'émissaire suivant était de Bazi. Il offrit à Bila Huruma quatre coffres d'or et dix esclaves noires, nues, avec des chaînes en or.

Cela ne me plut guère. Il me sembla que Msaliti aurait pu faire un peu mieux pour Teletus. Je constatai que l'émissaire de Bazi serait reçu par le vizir cinq jours plus tard.

Peu après le départ de l'émissaire de Bazi, la réunion fut suspendue. Je crois qu'une esclave avait séduit Bila Huruma. J'espérai qu'elle était bien dressée. C'était un Ubar. Il ne serait pas facile de lui plaire.

Nous nous retrouvâmes seuls, Msaliti et moi, dans la grande salle au toit conique.

Je rengainai la dague que l'askari m'avait rendue après la suspension de la séance.

Il était fou de rage.

« Pourquoi n'as-tu pas tué Shaba ! » s'écria-t-il. « C'était le plan. »

— « Ce n'était pas *mon* plan, » dis-je. « C'était le *tien*. J'ai un plan différent. »

— « Je vais te faire renvoyer immédiatement au canal ! » lança-t-il.

— « Cela sera difficile à réaliser, » relevai-je. « Tu as déjà établi, et je t'en suis reconnaissant, que je suis un Ambassadeur de Teletus. »

Il poussa un cri de rage.

« Tu ne pensais tout de même pas, » repris-je, « que je serais assez stupide pour faire ce que tu demandais. Aussitôt après la mort de Shaba, tu aurais ordonné aux askaris, dans la confusion, de me tuer également. Cela t'aurait permis de m'écarter et d'accéder plus facilement à l'anneau. »

— « Tu as cru que je te trahirais ? » demanda-t-il.

— « Bien entendu, » répondis-je. « Tu l'aurais fait, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » reconnut-il.

— « C'est bien ce que je pensais, » dis-je. « Vois-tu, » ajoutai-je, « il y a en toi tout ce qu'il faut pour faire un homme honnête et franc. »

Je sortis la dague de son fourreau.

— « Me tuer ne servira à rien, » dit-il.

— « Je vérifiais simplement le fourreau, » expliquai-je. Je rengainai la dague.

— « Apparemment, nous devons travailler ensemble, » dit-il.

Je sortis à nouveau la dague.

— « Oui, » reconnus-je.

Il regarda l'acier.

— « Quel est ton plan ? » demanda-t-il.

— « Nous devons agir rapidement, » dis-je. « Nous ne savons pas combien de temps nous avons. Le vizir du commerce ne tardera sans doute pas à comprendre que je ne connais pas bien les affaires de Teletus. Nous devons agir rapidement. »

— « Que veux-tu faire ? » demanda-t-il.

— « C'est simple, » répondis-je. « Shaba a l'anneau. Montre-moi ses appartements et j'irai le chercher cette nuit même. »

— « Shaba sait que tu es au palais, » remontra-t-il. « Il sera certainement sur ses gardes. »

— « Dans ce cas, envoie quelqu'un d'autre, » répliquai-je.

— « Nous sommes les seuls, » rappela-t-il, « à connaître l'existence de l'anneau. »

— « Précisément, » fis-je.

— « Je te montrerai ses appartements ce soir, » dit-il.

— « Bien, » répondis-je.

— « Comment puis-je être sûr que tu agiras honnêtement ? » demanda-t-il. « Comment puis-je être sûr que tu ne disparaîtras pas avec l'anneau ? »

— « Tu ne peux pas en être sûr, » expliquai-je.

— « Oh, c'est un aspect magnifique de ton plan ! » souligna-t-il avec irritation.

— « Je le trouve séduisant, » reconnus-je. « Si tu souhaites fouiller toi-même les appartements de Shaba, tu es libre de le faire, » ajoutai-je.

— « Si j'échouais, » dit-il, « cela mettrait un terme à ma position au sein de la Cour. »

— « Manifestement, » admis-je. « De plus, si tu avais la malchance de toucher la bague à pointe de Shaba, cela ne mettrait pas seulement un terme à ta situation. Elle contient du kanda, si j'ai bien compris. »

— « Apparemment, il n'y a pas d'alternative intelligente à ton plan, » conclut-il.

— « C'est moi qui suis censé récupérer l'anneau, tu sais, » rappelai-je.

— « Je sais, » répondit-il. « Je sais. »

— « Tu me fais certainement confiance ? » m'enquis-je, feignant d'être vexé.

— « Comme si tu étais mon frère, » précisa-t-il.

— « Je ne savais pas que tu avais un frère, » fis-je remarquer.

— « Il m'a trahi, autrefois, » expliqua Msaliti. « Je me suis arrangé pour le faire accuser d'abus de confiance et je l'ai fait exécuter pour conspiration contre l'Ubarat. »

— « Lui faire confiance était une erreur, » convins-je.

— « Précisément, » admit-il.

— « À ce soir, » dis-je.

— « En fait, le véritable obstacle entre nous et l’anneau est Bila Huruma. C’est le client et le protecteur de Shaba. Si Bila Huruma disparaissait, il serait facile d’arrêter Shaba et de prendre l’anneau. »

— « Peut-être, » répondis-je. « Mais, manifestement, c’est Shaba qui a l’anneau. C’est auprès de lui que nous devons nous le procurer. »

— « Shaba n’acceptera peut-être pas de donner l’anneau, » avança Msaliti.

— « J’espère que je parviendrai à le convaincre, » répondis-je.

— « Veux-tu, s’il te plaît, remettre cette dague dans son fourreau, » dit Msaliti. « Elle me rend nerveux. »

— « Très bien, » acquiesçai-je. Je glissai la lame dans le fourreau.

— « Que penses-tu de notre Ubar ? » demanda Msaliti.

— « De toute évidence, c’est un homme imposant, » dis-je, « mais je n’ai guère fait attention à lui. » Bila Huruma, en fait, était un homme extrêmement puissant, aux bras exceptionnellement longs. Il était assis sur un tabouret royal, en bois laqué noir, monté sur un support en cornes de kailiauk. Ses bras et ses jambes nus luisaient parce qu’ils étaient enduits d’huile. Il portait des bracelets en or aux bras et aux chevilles. Il portait, à la taille, des peaux de panthère jaune. Il portait également un collier constitué de dents du même animal. Sur ses épaules, était posée une cape de plumes multicolores. Sa tête était surmontée d’une coiffe complexe dominée par de longues plumes blanches, courbes, provenant de la grue de l’Ushindi. Elle était assez semblable à la coiffe des askaris. En fait, à l’exception de la longueur des plumes, et de la complexité du tissage du cuir et des perles, elle était similaire. Elle indiquait clairement que l’Ubar, Bila Huruma en personne, était un askari. Son visage était large, avec des yeux très espacés. Sur les joues et l’arête du nez, il portait des tatouages témoignant de son passage, de nombreuses années auparavant, à l’âge adulte.

— « Tu l’as certainement bien vu, » fit ressortir Msaliti, « puisque tu étais devant lui. »

— « J’ai remarqué son aspect extérieur, » répondis-je, « et je me souvenais de ce que tu m’as dit des insignes de sa charge, mais je pensais davantage à Shaba qu’à l’Ubar. Je l’ai vu, mais pas vraiment vu. »

— « Tu étais distrait, » en déduisit-il.

— « Oui, » admis-je.

— « Il est peut-être préférable que tu n’aies pas plongé profondément en lui, » convint Msaliti.

— « Voir véritablement un Ubar, » opinai-je, « regarder dans son cœur, est parfois effrayant. »

— « Il n’y a qu’une place sur le trône, » précisa Msaliti.

— « C’est un dicton du Nord, » fis-je remarquer.

— « Je sais, » dit Msaliti. « Mais il existe aussi à l’est de Schendi. »

— « Même à l’est de Schendi, » reconnus-je, « le trône est un pays solitaire. »

— « Personne n’est plus seul, » affirma Msaliti, « que l’homme qui est assis sur le trône. »

J’acquiesçai. Peut-être était-il préférable de ne pas regarder Bila Huruma dans les yeux. Il n’est pas toujours désirable de regarder un Ubar dans les yeux.

« À ce soir, » dit Msaliti avant de se retirer.

— « À ce soir, » dis-je.

UN PANIER D'OSTS ; UNE CHAÎNE EN OR ; LES YEUX DE L'UBAR

« P OURQUOI n'y a-t-il pas de garde ? » demandai-je.

— « On a disposé de lui, » répondit Msaliti. « Ne crains rien. » Il montra le portail. « Entre, » ajouta-t-il.

— « Shaba est certainement en compagnie de membres de sa caste, géographes et Scribes, » dis-je.

— « Entre, » répéta Msaliti.

— « Prête-moi ta lampe, » dis-je. Il avait une petite lampe à huile de Tharlarion.

— « Les askaris pourraient voir la flamme, à travers les murs de la pièce, » me remontra-t-il. « Ils sont nombreux. Vite. »

Je me glissai dans la pièce. L'intérieur était totalement noir. Je m'immobilisai le dos au mur de paille, à gauche de la porte, après être entré.

On m'avait indiqué que la couche se trouvait au centre de la pièce. Je supposais que Shaba porterait l'anneau au cou. Très lentement, centimètre par centimètre, tous les sens en alerte, je me dirigeai vers le centre de la pièce. Msaliti m'y avait conduit en personne. Il n'était pas accompagné par des askaris. Je trouvai cela étrange.

« Nous devons être aussi peu nombreux que possible à savoir, » avait-il dit.

— « Oui, » avais-je répondu.

Mais il ne croyait vraisemblablement pas que je lui rendrais l'anneau. J'avais cru qu'il serait accompagné par des askaris chargés de me tuer lorsque j'aurais soit assassiné Shaba soit retrouvé l'anneau. Mais il n'y en avait pas. J'avais espéré, bien entendu, et c'était un risque que Msaliti avait pris, que je pourrais, avec l'anneau, échapper aux askaris, même si la pièce était encerclée. Ma position, si j'avais eu l'anneau, aurait été favorable. Il y avait des risques, naturellement, que Msaliti était obligé d'accepter. Je pouvais toujours quitter la pièce en défonçant le mur de paille.

Je me retournai et vis, derrière la cloison, la lampe de Msaliti se lever et se baisser deux fois.

Je souris intérieurement. Je conclus qu'il indiquait à ses askaris que j'étais à l'intérieur de la pièce et qu'ils pouvaient l'encercler.

Mais, ensuite, je fus troublé, car je ne vis apparaître aucun askari dans l'obscurité.

Soudain, j'entendis un bruissement de pas. Je m'accroupis immédiatement, serrant la dague dans ma main, prêt à combattre. Mais les pas ne se dirigèrent pas vers moi. Je fus stupéfait. Je crus entendre que l'on montait. Puis, soudain, devant moi, dans le noir, j'entendis un horrible cri de

douleur. Ensuite, il y eut un glapissement pitoyable qui se termina par une toux et des hoquets spasmodiques. Des ongles griffèrent du bois, un corps se débattit.

Je voulus quitter la pièce mais, à la porte, me trouvai confronté aux lances de plusieurs askaris. Msaliti n'était plus là. Je levai les bras, laissant tomber mon poignard. Des hommes entrèrent avec des lampes.

Je constatai alors que je n'étais pas dans la chambre de Shaba.

Au centre de la pièce, sur une plate-forme d'environ trois mètres de haut, soutenue par huit poteaux, assis avec les jambes croisées, nu en dehors du collier de dents de panthère, se tenait l'Ubar, Bila Huruma.

Des hommes m'immobilisèrent les bras dans le dos. On m'attacha les poignets.

Plusieurs lampes éclairaient à présent la pièce. D'autres lampes, sur un geste de l'Ubar, furent allumées.

Je regardai la fosse circulaire située au centre de la pièce. Elle faisait une trentaine de centimètres de profondeur. Les poteaux soutenant la plate-forme étaient à l'intérieur. Dans la fosse, les mains crispées, les ongles ensanglantés, serrant un des poteaux ronds, gisait un askari. Son corps était horriblement tordu. Sa peau avait pris une teinte orange foncé et, par endroits, s'était déchirée comme du papier brûlé. Un poignard se trouvait près de la fosse. Autour de son corps, fins et nerveux, rampaient de petits serpents, des osts. Tous étaient attachés par un petit fil. Il y avait huit petits reptiles. Les fils, fixés derrière leur tête, étaient attachés à un pieu situé à la tête de la plate-forme. L'ost est généralement orange, mais il s'agissait d'osts de l'Ushindi, qui sont rouges avec des bandes noires. Anatomiquement et du point de vue du venin, ils sont semblables à l'ost ordinaire. Un panier était suspendu au pied de la plateforme.

« Que se passe-t-il, mon Ubar ? » cria Msaliti en entrant. Ses vêtements étaient en désordre, comme s'il avait été réveillé par les cris. Il n'avait pas la lampe. Dans sa hâte, naturellement, il n'avait pas eu le temps d'allumer une lampe. Je l'admirai. C'était un homme rusé.

Soudain, Msaliti s'arrêta, stupéfait. Il parut déconcerté, mais cela ne dura qu'un instant.

« Mon Ubar ! » cria-t-il. « Es-tu sain et sauf ? »

— « Oui, » répondit Bila Huruma.

En entrant, Msaliti avait appelé l'Ubar mais, quand il le vit vraiment, il resta un instant stupéfait. Je compris qu'il avait appelé en vue de démontrer qu'il s'attendait à ce que l'Ubar soit en vie mais, lorsqu'il constata que l'Ubar était véritablement vivant, il eut un instant de stupéfaction. Il avait repris son calme presque immédiatement. Mais il ne pensait sûrement pas que je tuerais l'Ubar. Je cherchais l'anneau. Si je ne l'avais pas trouvé sur la personne de Shaba, je ne l'aurais certainement pas tué, risquant d'en perdre définitivement la trace.

Msaliti regarda la fosse située sous la plate-forme de Bila Huruma. Il blêmit.

— « Que s'est-il passé ? » demanda-t-il. Il regarda attentivement la silhouette tordue, les mains décolorées serrant toujours le poteau. « C'est Jambia, » dit-il. « Ton garde. »

— « Il a essayé de me tuer, » dit Bila Huruma. « Il a certainement été très bien payé. Il ignorait l'existence des osts. Cet homme est sans doute son complice. »

Je compris alors l'intelligence de Msaliti. Mais Msaliti avait sous-estimé le génie de son Ubar.

On m'avait dit qu'on avait disposé du garde. En fait, il était à l'intérieur, payé par Msaliti, attendant qu'il lui fasse signe avec la lampe. Je me souvins que, le matin, Msaliti m'avait dit que Bila Huruma était l'obstacle dressé entre nous et l'anneau et que, s'il disparaissait, il serait facile d'arrêter Shaba et de prendre l'anneau. Son plan, à partir de là, était simple. Bila Huruma serait tué par Jambia, qui prendrait ensuite la fuite, probablement en défonçant la cloison de paille. Quant à moi, on m'aurait trouvé dans la chambre de l'Ubar. Peut-être Jambia lui-même aurait-il fait cette découverte. La déchirure de la cloison, les bords étant tournés vers l'intérieur, aurait indiqué la façon dont j'avais

pénétré dans la chambre. Si le plan avait réussi, Bila Huruma aurait été mort et Shaba, sans protecteur, pratiquement à la merci de Msaliti qui, en tant que grand vizir, aurait pris en main, temporairement du moins, les rênes du pouvoir. Ma fausse identité, que Msaliti lui-même avait fabriquée, d'émissaire de Teletus, ne me protégerait plus. J'aurais été totalement à la merci de Msaliti. Son plan, s'il avait réussi, lui aurait permis non seulement de s'emparer de l'anneau, mais aussi de se débarrasser de moi. J'avais posé des problèmes à Msaliti. Je risquais de lui en poser encore. Par conséquent, il m'avait donné un rôle dans son plan. En outre, bien entendu, si on croyait que j'étais l'assassin, les investigations ne seraient pas dirigées sur l'intérieur de la Cour.

Mais le plan de Msaliti n'avait pas réussi.

— « Tuez-le ! » dit Msaliti en me montrant.

Deux askaris levèrent leur lance dans l'intention de me la plonger dans la poitrine.

— « Non, » dit Bila Huruma.

Ils baissèrent leurs armes.

« Parles-tu la langue de l'Ushindi ? » me demanda Bila Huruma.

— « Seulement un peu, » répondis-je. Ayari m'avait beaucoup aidé. Nous parlions tous les deux goréen, de sorte que j'avais fait des progrès rapides sur le plan du lexique. La grammaire, bien entendu, était beaucoup plus difficile. Je parlais très mal la langue de l'intérieur mais, grâce à Ayari, je pouvais comprendre ce qui se passait.

— « Qui t'a engagé ? » demanda Bila Huruma.

— « Personne ne m'a engagé, » répondis-je. « Je ne savais pas que c'était ta chambre. »

Un par un, lentement, presque tendrement, au bout de leurs fils, Bila Huruma souleva les petits ostes et les glissa dans le panier.

— « Appartiens-tu à la Caste des Assassins ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je. Il immobilisa le dernier ost, au bout de son fil, à environ un mètre cinquante du sol.

— « Approchez-le ! » ordonna-t-il.

Je fus tiré au bord de la fosse. Bila Huruma tendit le bras. Je vis le petit ost, rouge à bandes noires, près de mon visage. Sa petite langue fourchue entra et sortait rapidement entre ses petites mâchoires.

« Aimes-tu mon animal familier ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je. « Pas du tout. »

Le serpent se tortilla au bout de son fil.

— « Qui t'a engagé ? » demanda-t-il.

— « Personne ne m'a engagé, » répétai-je. « Je ne savais pas que c'était ta chambre. »

— « Il est probable que tu ne sais pas qui t'a véritablement engagé, » admit-il. « Il est probable que l'on n'aurait pas agi ouvertement. »

— « Il est blanc, » intervint un homme qui se tenait à proximité. « Seuls les habitants de Schendi engageraient un tel tueur. Ils connaissent les sleens du Nord. »

— « Peut-être, » fit Bila Huruma.

Le serpent fut levé à la hauteur de mes yeux.

« Connaissais-tu Jambia, qui était mon garde ? » s'enquit Bila Huruma.

— « Non, » répondis-je.

— « Pourquoi voulais-tu me tuer ? » demanda Bila Huruma.

— « Je ne voulais pas te tuer, » répondis-je.

— « Que faisais-tu ici ? » s'enquit-il.

— « Je cherchais un objet de valeur, » répondis-je.

— « Ah, » fit Bila Huruma. Puis il parla rapidement aux askaris. Je ne compris pas ce qu'il dit.

Bila Huruma écarta le petit serpent puis, délicatement, le glissa dans le panier. Ensuite, il referma

le panier. Je respirai plus facilement.

Soudain un lourd collier en or fut placé autour de mon cou. Il provenait d'un coffre posé dans un coin.

« Tu étais invité dans ma demeure, » dit-il. « Si tu désirais un objet de valeur, tu aurais dû le demander. Je te l'aurais donné. »

— « Merci, Ubar, » répondis-je.

— « Ensuite, si j'avais pensé que tu n'aurais pas dû le demander, » précisa-t-il, « je t'aurais fait tuer. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Mais je te donne ceci librement, » reprit-il. « Cela t'appartient. Si tu es un Assassin, garde-le pour remplacer la paie que tu ne recevras pas. Si tu es, comme je le pense, un simple voleur, considère-le comme un symbole de l'admiration que m'inspire ton audace, car il a fallu beaucoup de courage pour entrer dans la chambre d'un Ubar. »

— « Je ne savais pas que c'était ta chambre, » répétai-je.

— « Garde-le en souvenir de notre rencontre, » dit-il.

— « Merci, Ubar, » dis-je.

— « Porte-le dans le canal, » ajouta-t-il. « Emmenez-le ! »

Deux askaris me firent pivoter sur moi-même et me poussèrent vers la sortie. Près de la porte, je m'arrêtai, surprenant les askaris. Je me retournai, les obligeant à faire de même, et regardai Bila Huruma dans les yeux.

Il était assis sur sa plate-forme, au-dessus des autres, solitaire et isolé, le collier de dents de panthère au cou, les lampes sous lui.

Je sentis, pendant un instant, quel effet cela doit faire d'être Ubar. C'est à cet instant que je le vis vraiment, tel qu'il était, tel qu'il devait être. Je regardai, alors, la solitude, la décision et le pouvoir. L'Ubar doit avoir, en lui-même, des forces ténébreuses. Il doit être capable de faire, contrairement à de nombreux hommes, ce qui est nécessaire.

Il n'y a qu'une place sur un trône, comme on dit. Et, comme on dit, celui qui est assis sur le trône est le plus solitaire des hommes.

Il doit être étranger à tous les hommes et tous les hommes lui sont étrangers.

Le trône est vraiment un pays de solitude.

De nombreux hommes le désirent, mais rares sont ceux qui pourraient en supporter les fardeaux.

Continuons de nous représenter nos Ubars comme des hommes semblables à nous, peut-être un peu plus sages, forts et favorisés par la chance. Ainsi, nous pourrions continuer de les accepter et, peut-être, nous sentir un peu supérieurs à eux. Mais ne les regardons pas trop dans les yeux, car nous pourrions y voir ce qui les distingue de nous.

Il n'est pas toujours désirable de regarder profondément dans les yeux d'un Ubar.

Les askaris me firent à nouveau pivoter sur moi-même. Je vis, brièvement, le visage de Msaliti.

Puis je sortis de la chambre de Bila Huruma, son cadeau, une chaîne en or, autour du cou. Je me souvins de lui, dormant sur sa plate-forme, sous laquelle était suspendu un panier d'osts.

JE NE TUE PAS KISU

« IL EST joli, » dit l'askari.

— « Oui, » répondis-je.

Il tendit la main vers lui et je la repoussai.

— « Je le veux, » dit-il.

— « C'est un cadeau de Bila Huruma, » indiquai-je.

Il recula. J'estimai qu'il ne m'ennuierait plus.

— « Il est joli, » dit Ayari.

— « Au moins, il ne rouillera pas sous la pluie, » répondis-je avec un sourire. Je regardai les lourds maillons de la chaîne en or, au-dessus du collier et de la chaîne de travail que je portais.

— « Voilà quelque chose de *véritablement* joli, » dit Ayari.

Nous étions près du radeau de boue, ce radeau de troncs et de lianes sur lequel nous déposions nos pelletées de vase. Dans l'endroit où nous nous trouvions, l'eau ne nous arrivait qu'aux genoux.

Je regardai dans la direction qu'Ayari indiquait d'un signe de tête.

Je serrai la pelle, stupéfait.

« J'ai entendu dire hier, par un askari, » expliqua-t-il, « qu'ils passeraient ici aujourd'hui. Ce sont des cadeaux de Bila Huruma à Tende, fille du grand chef, Aibu, des villages d'Ukungu : des Esclaves de Service. Il a l'intention d'accepter Tende en Compagnie. »

— « La Compagnie, » dit un homme, « va consolider les liens unissant les villages d'Ukungu et l'Ubarat. »

— « J'aimerais bien recevoir d'aussi jolis cadeaux, » dit un autre homme.

— « Dommage que Tende soit une femme, » dit un troisième.

Les deux femmes étaient sur un radeau tiré par cinq esclaves enchaînés. Quatre askaris entouraient le radeau. Les femmes étaient debout. Un poteau, soutenu par deux trépieds, était fixé au milieu du radeau, sur sa longueur, environ deux mètres au-dessus de sa surface. Les femmes se tenaient sous le poteau, leurs petites mains attachées à celui-ci par des menottes. Toutes les deux étaient pieds nus. À la cheville gauche et au cou, elles portaient plusieurs colliers de coquillages blancs. À la taille, elles avaient de courts pagnes en rep.

« Ho ! » criai-je, avançant vers le radeau autant que me le permettait la chaîne que je portais au cou.

— « Maître ! » cria la barbare blonde.

Les deux femmes étaient des esclaves blondes, aux yeux bleus, blanches, aux seins nus. Elles étaient assorties pour souligner la beauté sombre de Tende, fille d'Aibu, grand chef des villages d'Ukungu.

« Nous avons été prises presque immédiatement, Sasi et moi ! » cria la barbare blonde. « Nous avons été mises en vente ! »

— « Où est Sasi ? » criai-je.

« Silence ! » ordonna un askari, levant sa lance dans ma direction.

— « Elle a été vendue à un tavernier de Schendi ! » répondit-elle. « Un certain Filimbi. »

Un askari, furieux, monta sur le radeau. Les femmes se tinrent très droites, effrayées, regardant droit devant elles. Mais, tenant sa lance et son bouclier dans la main gauche, il la gifla violemment par deux fois. J'aperçus du sang sur ses lèvres. Elle avait parlé sans permission. L'askari qui se tenait près de moi, et supervisait la Chaîne, me poussa avec son bouclier et je tombai dans l'eau ; puis il me frappa quatre fois avec la hampe de sa lance. Je me relevai, furieux. Il me menaça de la lame de sa lance. Je tournai la tête, avec colère. D'autres askaris étaient à proximité. Je restai immobile. Sur le radeau, l'askari qui avait puni la barbare blonde lui fourra un fouet à esclave en travers de la bouche. Cela la ferait taire. Si elle le laissait tomber, bien entendu, elle serait battue avec.

Le radeau, lentement, dépassa notre Chaîne. La barbare blonde n'osa pas se retourner. Elle regarda droit devant elle, le fouet entre les dents. L'autre esclave, également blonde aux yeux bleus, se retourna une fois. Je crois qu'elle ne comprenait pas pourquoi un homme enchaîné portait un collier en or. Je supposai que c'était également une barbare.

« Creuse ! » ordonna l'askari qui m'avait frappé.

J'avais cru que Sasi échapperait plus longtemps à la capture, mais je m'étais trompé. Apparemment, les deux femmes avaient été prises presque immédiatement. Peu après, elles avaient été mises en vente. Elles étaient de bonnes marchandises. Elles avaient sans doute été rapidement vendues, Sasi à Filimbi, dont j'avais entendu parler, propriétaire d'une taverne, et la barbare blonde, directement ou indirectement, à un agent de Bila Huruma, probablement dans le but de l'assortir à une autre et d'offrir l'ensemble à Tende, nouvelle Compagne, pour des raisons politiques, de l'Ubar.

« Creuse ! » répéta l'askari d'un air menaçant.

Naturellement il y avait sur le radeau, outre les femmes, des coffres pleins de richesses, richesses qui, selon les askaris, avec qui Ayari s'efforçait de rester en bons termes, se composaient de tissus, de pierres précieuses, de produits de beauté, de pièces d'argent et de parfums. Cela se comprenait, bien entendu, et exprimait la générosité de Bila Huruma. Ses cadeaux auraient sans doute été humiliants s'ils s'étaient limités à deux esclaves partiellement nues.

La hampe de la courte lance s'abattit violemment sur mon épaule gauche.

« Creuse ! » dit l'askari.

— « Très bien, » répondis-je, plongeant à nouveau la pelle dans la boue, à mes pieds.

— « Toi aussi ! » dit l'askari à un homme qui se trouvait un peu plus loin dans la Chaîne.

« Creuse ! Creuse ! »

L'homme, grand, majestueux, le regarda d'un air méprisant. Il se tourna à nouveau vers le radeau transportant les cadeaux destinés à Tende. L'askari le frappa plusieurs fois sur les épaules et la poitrine. Puis, sans daigner regarder l'askari, il se remit à creuser.

Cet homme était Kisu, qui avait commandé les rebelles d'Ukungu.

Un peu plus tard, quand les askaris se furent éloignés de quelques mètres, je dis à Ayari :

« Transmets mon salut à Kisu. » Je l'avais vu regarder le radeau, et j'avais lu une rage glacée, une fureur semblable à de l'acier, dans son corps.

Nous nous dirigeâmes vers Kisu, traînant les chaînes que nous portions au cou. Les hommes, derrière nous, suivirent.

Ayari s'adressa à Kisu et il leva la tête, me considérant avec dédain.

— « J'ai transmis ton salut à Kisu, » dit Ayari, s'adressant à moi en goréen.

— « Il n'a pas répondu, » dis-je.

— « Bien sûr, » répondit Ayari. « Il est Mfalme d'Ukungu. Il ne parle pas aux gens ordinaires. »

— « Dis-lui qu'il n'est plus Mfalme d'Ukungu, » demandai-je. « Dis-lui qu'il a été déposé. S'il y a encore un Mfalme d'Ukungu, c'est Aibu, sage et noble. »

En fait, Aibu deviendrait administrateur de district, sous l'autorité de Bila Huruma.

— « Tiens ta pelle prête, » me conseilla Ayari en goréen.

— « Je le ferai, » répondis-je.

Mais, ayant reçu mon message, Kisu n'attaqua pas. Il se crispa, me foudroya du regard mais ne fit pas mine de m'attaquer avec sa pelle. Pour un homme orgueilleux, à la fois collet-monté et puissant, il se contrôlait correctement.

« Dis-lui que je veux lui parler, » dis-je. « Si nécessaire, en tant que Mfalme d'Ukungu, il peut m'anoblir. »

Ayari transmet joyeusement à Kisu.

Kisu se contrôla une nouvelle fois. Puis il tourna le dos. Il se remit à creuser.

« Dis-lui, » repris-je, « que Bila Huruma, son Ubar, parle aux gens ordinaires. Dis-lui qu'un véritable Mfalme parle à tout le monde, et écoute tout le monde. »

Kisu se redressa et se tourna vers moi. Ses phalanges étaient blanches sur le manche de la pelle.

— « Je lui ai répété ce que tu as dit, » indiqua Ayari. La langue de Kisu était très proche de celle de l'intérieur et Ayari n'avait pas de mal à communiquer avec lui. C'était plus difficile pour moi, bien entendu, car je ne connaissais pas bien la langue de l'intérieur. La langue de l'intérieur et l'ukungu pouvaient être considérés, à mon avis, comme deux dialectes de la même langue.

— « Dis-lui, » demandai-je, « qu'il ferait bien de prendre des leçons de gouvernement auprès d'un véritable grand chef : Bila Huruma. »

Cela fut transmis à Kisu.

Avec un cri de rage, Kisu se jeta sur moi, cherchant à m'atteindre à la tête avec sa pelle. Je parai le coup et, faisant pivoter le long manche de ma pelle, l'atteignis sur le côté de la tête. Ce coup aurait fait vaciller un kailiauk. Je constatai avec stupéfaction qu'il ne tombait pas. Ensuite, j'entrepris de parer et détourner les coups. Un seul coup de pelle aurait signifié ma fin. Je le repoussai deux fois avec le manche de ma pelle, l'atteignant, la deuxième fois, au plexus solaire. Il s'immobilisa, paralysé par ce coup. Mais il ne tomba pas. Il ne pouvait plus se défendre. J'étais essoufflé. Bien entendu, je ne le frappai pas. Ce point du corps est une des cibles enseignées aux Guerriers. Ce coup est généralement donné avec la hampe d'une lance, ordinairement dans une mêlée, quand on ne peut pas retourner l'arme.

J'étais convaincu que Kisu était à peu près aussi fort que moi. Néanmoins, ce n'était pas un Guerrier entraîné. Il n'était pas étonnant qu'il ait été vaincu par les askaris de Bila Huruma.

Il leva la tête, me regardant avec stupéfaction. Il ne comprenait pas comment un tel coup pouvait avoir arrêté un homme de sa force. Puis il vomit dans le marais.

Les askaris se dirigeaient vers nous, criant avec colère. Ils nous frappèrent avec les hampes de leurs lances.

Nous fûmes séparés puis reconduits à nos places respectives, la chaîne étant à nouveau tendue.

Quelques instants plus tard, Kisu se retourna et s'adressa à Ayari. Ayari, ensuite, me dit :

« Il veut savoir pourquoi tu ne l'as pas tué. »

— « Je ne voulais pas le tuer, » répondis-je. « Je voulais simplement lui parler. »

Cela fut transmis à Kisu. Puis il prit à nouveau la parole.

— « Il est Mfalme d'Ukungu, » me dit Ayari. « Il ne peut pas parler aux gens ordinaires. »

— « Très bien, » répondis-je. Cette acceptation fut également transmise à Kisu.

« Creusez ! » ordonna l'askari le plus proche.

Nous nous remîmes alors à creuser.

CE QUE JE VIS, UNE NUIT, DANS LE MARAIS, ALORS QUE J'ÉTAIS ENCHAÎNÉ DANS LA CAGE

« **R**ÉVEILLE-TOI, » dit Ayari en me poussant.

Je roulai sur moi-même, enchaîné, sur le radeau.

« Quelque chose vient, » dit-il.

— « Des pillards ? » demandai-je.

— « Je ne crois pas, » estima-t-il.

Je m'accroupis péniblement, le collier métallique, autour de mon cou, et la chaîne étant lourde. Le radeau de notre Chaîne était long, couvert par une cage fermée à clé.

Je scrutai l'obscurité.

— « Je ne vois rien, » dis-je.

— « J'ai brièvement vu la lueur d'une lanterne sourde, un instant ouverte, » dit Ayari.

— « Celui qui se déplace ainsi est discret, » relevai-je. Des pillards, naturellement, ne posséderaient pas de telles lanternes.

— « Écoute, » dit Ayari.

Soudain, le museau d'un tharlarion, couché contre le radeau, heurta les barreaux. Je reculai. Il grogna. Il laissa son museau pendant quelques instants contre les barreaux. Puis, doucement, il s'éloigna dans l'eau peu profonde.

« Écoute, » répéta Ayari.

— « J'entends, à présent, » dis-je. « Des rames, étouffées, plusieurs. »

— « Combien d'embarcations ? » demanda Ayari.

— « Deux, au moins, » répondis-je, « se déplaçant en tandem. » J'entendais, légèrement décalée, l'entrée dans l'eau, plus douce, du deuxième groupe de rames.

— « Il ne peut pas s'agir d'askaris, » dit Ayari.

— « Non, » répondis-je. Les askaris n'utilisaient pas des rames mais des pagaies et des pirogues. En outre, lorsqu'ils se déplaçaient de nuit, les pagaies plongeaient toutes suivant le même rythme. De ce fait, il était difficile de savoir combien elles étaient. Il est fréquent, naturellement, de naviguer en tandem pendant la nuit, le passage de la première embarcation définissant un chenal sûr, son arrêt prévenant de la présence d'un obstacle.

— « Que penses-tu du tirant d'eau ? » demanda Ayari.

— « Ce sont des embarcations légères, » dis-je, « et, de toute façon, dans ces eaux, il ne peut pas en être autrement. »

— « Le nombre de rames suggère la longueur, » dit Ayari. « Il doit s'agir de galères légères. »

— « Non, » répondis-je. « Je connais les galères légères. Ces embarcations sont trop légères pour en être. En outre, malgré leur faible tirant d'eau, des galères légères ne pourraient traverser ce marécage, ou alors ce sont des navires spécialement conçus pour un tel usage. »

— « De quel type de bateau s'agit-il ? » demanda Ayari. « Et d'où peuvent-ils bien venir ? »

— « Il ne peut s'agir que d'une chose, » répondis-je, « et leur présence ici, la nuit, est de la folie. »

Nous entendîmes un bruit d'eau quand un tharlarion, peut-être celui qui avait posé le museau contre les barreaux, heurta l'embarcation à une vingtaine de mètres de nous.

Nous entendîmes un cri de colère et, pendant un bref instant, la lanterne sourde fut ouverte. Nous vîmes deux hommes à la proue d'une embarcation basse sur l'eau, évoquant une péniche des marais du delta du Vosk. L'un d'entre eux poussait sur la hampe d'une lance, écartant la grosse tête d'un tharlarion.

Je serrai les barreaux de la cage dans laquelle j'étais enfermé.

Puis la lanterne sourde fut refermée. Les embarcations passèrent. Il y en avait trois. Les rames, aux endroits où elles reposaient sur les dames de nage en forme de U, étaient enroulées dans de la fourrure, afin de ne pas produire le moindre bruit en bougeant. Les rames elles-mêmes entraient dans l'eau et en sortaient dans un silence presque complet. Les dames de nage étaient également recouvertes de fourrure.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Ayari.

— « Rien, » répondis-je.

Dans la lumière de la lanterne sourde, lorsqu'elle avait été brièvement ouverte, j'avais vu les visages de trois ou quatre hommes, les visages de ceux qui se tenaient à la proue et deux autres qui se tenaient près d'eux. Je connaissais un de ces visages. C'était celui de Shaba, le géographe.

Je serrai les barreaux. J'étais réduit à l'impuissance. Pendant un instant, je les secouai dans un accès de rage futile. Puis je me calmai.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Ayari.

— « Rien, » répondis-je.

JE CONTINUE DE CREUSER LE CANAL

JE JETAI une pelletée de boue sur le radeau.

Je n'avais pas entendu de tam-tam venant de l'ouest, rien qui puisse suggérer que l'on poursuivait Shaba.

Cependant, j'étais certain que c'était lui qui était passé silencieusement près de nous, pendant la nuit. Il y avait trois embarcations du type de celles qui avaient été construites à Ianda, convoyées jusqu'à Schendi puis jusqu'au Lac Ushindi par le Nyoka, appartenant à la flotte que Bila Huruma organisait pour permettre à Shaba d'explorer l'intérieur en remontant l'Ua. Mais il n'y avait que trois embarcations, sur les cent existantes. Et Shaba agissait secrètement. À ma connaissance, il n'était pas accompagné par des askaris en pirogues ; en outre, il n'y avait pas d'askaris dans les embarcations. Les hommes qui l'accompagnaient, à mon avis, ou la majorité d'entre eux, étaient des membres de sa caste, géographes et Scribes, peut-être, mais des hommes accoutumés aux situations difficiles, l'ayant peut-être accompagné dans ses explorations de l'Ushindi et du Ngao, des hommes en qui il avait confiance et sur qui il pouvait compter dans les situations désespérées, des frères de caste.

Je chassai les insectes posés sur mon visage.

Il me parut clair que Shaba était en fuite et j'étais convaincu qu'il avait l'anneau sur lui. Il était passé devant nous, se dirigeant silencieusement, secrètement, vers l'est.

Je plongeai violemment la pelle dans la vase, à mes pieds.

Je creusai et Shaba, ma proie, s'éloignait chaque fois que je remontais une pelletée de boue, chaque fois que les insectes me piquaient.

Je jetai une nouvelle pelletée de boue sur le radeau.

« Il est impossible de fuir, » dit Ayari. « Ne te laisse pas aller à des pensées stupides. »

— « Comment sais-tu que je pense à fuir ? » demandai-je.

— « Regarde comme tes phalanges sont blanches sur le manche de la pelle, » indiqua-t-il. « Si le marais était un ennemi, tu l'aurais déjà taillé en pièces. » Il me regarda. « Sois prudent, mon ami, » ajouta-t-il. « Les askaris ont également remarqué. »

Je regardai autour de moi. Il était vrai qu'un askari regardait dans ma direction.

« Ils t'auraient sans doute déjà tué, » reprit Ayari. « Mais tu es fort. Tu es un bon ouvrier. »

— « Je pourrais le tuer, » dis-je.

— « Il n'a pas de clé, » répondit Ayari. « Le métal que tu portes au cou a été refermé à coups de marteau. Creuse, à présent, sinon tu seras frappé avec les hampes des lances. »

— « Dis à Kisu, » demandai-je, « que je voudrais lui parler, que je voudrais m'évader. »

— « Ne sois pas stupide, » dit Ayari.

— « Dis-le-lui, » insistai-je.

Une nouvelle fois, comme la veille, mes paroles furent transmises à Kisu. Il regarda autour de lui. Il répondit.

— « Il ne parle pas aux gens ordinaires, » m’annonça Ayari.

Je plongeai la pelle dans la vase, jetai son contenu sur le radeau.

S’il s’était agi de Kisu, il aurait été détruit.

ÉVASION ; KISU REND VISITE À TENDE

« N'EST-ELLE pas belle ? » souffla Ayari.

— « Oui, » répondis-je.

« Taisez-vous ! » ordonna un askari.

« Tenez-vous droit ! » dit un autre askari. « Levez la tête ! Mettez-vous en ligne ! »

« Qui est le nommé Kisu ? » dit un askari en se dirigeant vers nous.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « C'est lui, » indiqua Ayari, montrant Kisu, un peu plus loin.

Lentement, la plate-forme fut tirée jusqu'à nous. Constituée de planches posées en travers de quatre pirogues, elle était tirée par des esclaves enchaînés. Sur la plate-forme, à l'ombre d'un auvent en soie, il y avait une estrade couverte de coussins en soie.

— « Pourquoi lui as-tu dit qui est Kisu ? » demandai-je.

— « Elle l'aurait reconnu, n'est-ce pas ? » dit-il.

— « C'est vrai, » répondis-je.

Sur les coussins, couchée, dressée sur un coude, vêtue de robes jaunes, brodées d'or, portant de nombreux colliers et bijoux, se trouvait une jolie femme à l'expression impérieuse.

« C'est Tende, » souffla un homme, « fille d'Aibu, grand chef du district d'Ukundu. »

Nous étions au courant car le message des tam-tams, venant de l'est, l'avait précédée.

De part et d'autre de Tende, une jolie esclave blanche, des colliers de coquillages blancs au cou et à la cheville gauche, ne portant qu'un pagne serré, était à genoux. Les deux esclaves étaient séduisantes. Elles avaient des hanches merveilleuses. J'avais du mal à les quitter des yeux. Elles faisaient partie des cadeaux que Bila Huruma avait envoyés à sa future Compagne, Tende. Je souris et me passai la langue sur les lèvres. Bien qu'elles soient devenues les servantes d'une femme, j'étais convaincu qu'elles avaient été achetées par un agent mâle. Chaque esclave tenait, à deux mains, le manche d'un grand éventail de plumes multicolores. Lentement, elles éventaient leur maîtresse.

Je regardai la barbare blonde, qui avait été Janice Prentiss, à genoux à présent aux pieds de Tende. Elle évita mon regard. Sa lèvre inférieure tremblait. Elle n'osa pas m'adresser le moindre signe de reconnaissance.

Je remarquai qu'un fouet, par une boucle, était attaché au poignet de Tende.

« Tenez-vous droit ! » dit un askari.

Nous nous tîmes droit.

Sur le radeau, près de Tende et de ses deux jolies esclaves aux seins nus, se tenaient quatre

askaris, hommes de Bila Huruma, avec leurs peaux, leurs plumes et leurs bracelets en or. Comme presque tous les askaris, ils avaient un bouclier à aigrettes et une lance courte. Je supposai que la fille d'Aibu était bien gardée. D'autres askaris marchaient dans l'eau près de la plate-forme.

Un autre homme, en dehors des askaris, se tenait également sur la plate-forme. C'était Mwoga, vizir d'Aibu, conduisant Tende au palais de Bila Huruma. Je le reconnus, l'ayant déjà vu là-bas. Comme de nombreux habitants de l'intérieur, ainsi que des plaines et des savanes situées au sud et au nord de la zone équatoriale, il était grand, avec des os longs, stature physique tendant à dissiper la chaleur du corps. Son visage, comme celui de nombreux habitants de l'intérieur, était tatoué. Ses tatouages et ceux de Kisu étaient similaires. On distingue les tribus, naturellement, ainsi que les villages et les districts, grâce à ces tatouages. Il portait une longue robe noire, brodée de fils d'or, et un chapeau plat, assez semblable à ceux que l'on rencontre à Schendi.

À mon avis, ces vêtements étaient des cadeaux de la Cour de Bila Huruma.

« Contemple, Madame, » dit Mwoga en montrant Kisu, « l'ennemi de ton père, et ton ennemi, réduit à l'impuissance et enchaîné devant toi. Il s'est opposé à ton père. À présent, enchaîné, il creuse la vase pour le compte de ton futur Compagnon, le grand Bila Huruma. »

Le dialecte ukungu est très proche du dialecte ushindi. Ayari, à voix basse, traduisit la conversation. Cependant, s'il ne l'avait pas fait, j'aurais désormais pu la suivre approximativement.

Kisu regarda Tende dans les yeux.

« Tu es la fille du traître, Aibu, » dit-il.

L'expression de Tende ne changea pas.

— « Comme le rebelle parle bravement ! » ironisa Mwoga.

— « Je vois, Mwoga, que tu es devenu vizir alors que tu n'étais que l'homme de main d'un chef mineur. Telles sont, je suppose, les bonnes fortunes de la politique. »

— « Meilleures pour certains que pour d'autres, » reconnut Mwoga. « Toi, Kisu, tu étais trop stupide pour comprendre la politique. Tu es emporté et stupide. Tu ne comprenais que la lance et le tambour de guerre. Tu charges comme un kailiauk. Moi, plus malin, j'ai gagné du temps, comme l'ost. Le kailiauk ne peut franchir la palissade. L'ost se glisse entre les pieux. »

— « Tu as trahi l'Ukungu au profit de l'Empire ! » accusa Kisu.

— « L'Ukungu est un district de l'Empire, » répondit Mwoga. « Ton insurrection était illégale. »

— « Tu joues sur les mots ! » dit Kisu.

— « La lance, dans toutes ces affaires, » souligna Mwoga avec un sourire, « décide dans quel camp est le droit. »

— « Que dira l'Histoire de tout ceci ? » demanda Kisu.

— « Nous, les survivants, nous raconterons l'Histoire, » souligna de nouveau Mwoga.

Kisu fit un pas dans sa direction, mais l'askari qui se tenait près de lui le contraignit à reculer.

« On ne peut pas trahir, » reprit Mwoga, « les gens qui n'acceptent pas d'être trahis. »

— « Je ne comprends pas, » répondit Kisu.

— « L'Empire signifie la sécurité et la civilisation, » expliqua Mwoga. « Les gens en ont assez des guerres tribales. Les hommes veulent pouvoir compter sur leurs récoltes. Comment les hommes peuvent-ils se considérer comme libres quand, chaque soir, le crépuscule leur fait peur ? »

— « Je ne comprends pas, » répéta Kisu.

— « C'est parce que tu es toi-même un chasseur et un tueur, » précisa Mwoga. « Tu connais la lance, le raid, les représailles, la vengeance, les ombres de la forêt. L'acier est ton outil, l'obscurité ton alliée. Mais ce n'est pas le cas de la majorité des hommes. La majorité des hommes désire la paix. »

— « Tous les hommes désirent la paix, » releva Kisu.

— « Si c'était vrai, il n'y aurait pas de guerre, » fit ressortir Mwoga.

Kisu le foudroya du regard.

— « Bila Huruma est un tyran, » dit-il.

— « Bien sûr, » répondit Mwoga.

— « Il faut lui résister, » dit Kisu.

— « Dans ce cas, résiste-lui, » dit Mwoga.

— « Il faut l'arrêter, » reprit Kisu.

— « Dans ce cas, arrête-le, » répondit Mwoga.

— « Tu te considères comme un héros qui conduira mon peuple à la civilisation ? » demanda

Kisu.

— « Non, » répondit Mwoga. « Je suis un opportuniste. Je suis à mon service et à celui de mes supérieurs. »

— « À présent, tu parles franchement, » reconnut Kisu.

— « La politique, les nécessités et l'époque font émerger des hommes tels que moi, » admit

Mwoga. « Sans hommes tels que moi, il ne pourrait pas y avoir de changement. »

— « Le tharlarion et l'ost ont chacun leur place dans le palais de la nature, » accorda Kisu.

— « Et j'aurai la mienne à la Cour des Ubars, » releva Mwoga.

— « Battons-nous à la lance, » proposa Kisu.

— « Comme tu comprends mal ! » répondit Mwoga. « Comme tu vois les choses naïvement !

Comme ton cœur désire la simplicité ! »

— « Je voudrais que ton sang soit sur ma lance ! » souhaita Kisu.

— « Cela n'empêchera pas l'Empire d'exister, » répondit Mwoga.

— « L'Empire est mauvais ! » proféra Kisu.

— « Comme c'est simple ! » fit Mwoga. « Comme tu dois être troublé et déconcerté quand, de temps en temps, tu te heurtes à la réalité ! »

— « L'Empire doit être détruit ! » martela Kisu.

— « Dans ce cas, détruis-le, » répliqua Mwoga.

— « Va servir ton maître, Bila Huruma, » cracha Kisu. « Je te congédie ! »

— « Je te suis reconnaissant de ton indulgence, » répondit Mwoga avec un sourire.

— « Et emmène ces esclaves, cadeaux de Sa Seigneurie, Bila Huruma, » ajouta Kisu, montrant

Tende et ses deux servantes.

— « Dame Tende, fille d'Aibu, grand chef de l'Ukungu, » précisa Mwoga, « est conduite, avec tous les honneurs, à la cérémonie de Compagnie qui l'unira à Sa Majesté Bila Huruma. »

— « Elle est vendue pour conclure un marché, » releva Kisu. « Comment pourrait-elle être plus asservie ? »

Le visage de Tende resta impassible.

— « Librement et volontairement, » précisa Mwoga, « Dame Tende devient Ubara de Bila Huruma. »

— « Une Ubara parmi plus de deux cents ! » ironisa Kisu.

— « Elle agit en toute liberté, » déclara Mwoga.

— « Excellent, » approuva Kisu. « Elle se vend. Bien joué, Esclave ! » conclut-il.

— « Elle sera honorée dans sa Compagnie, » souligna Mwoga.

— « J'ai rencontré Bila Huruma, » fit ressortir Kisu. « Face à lui, les femmes ne peuvent être que des esclaves. Et j'ai vu des esclaves lascives, noires, blanches et orientales, dans son palais, des femmes qui savent donner du plaisir aux hommes, et désirent le faire. Bila Huruma a tout un choix de belles femmes dressées et asservies. Si tu ne veux pas rester stérile et asservie, dans ta Cour, tu devras apprendre à les concurrencer. Tu apprendras à ramper à ses pieds et à supplier de le servir avec l'abandon total et délicieux d'une esclave dressée. »

Le visage de Tende resta tout aussi impassible.

« Et tu le feras, Tende, » assura Kisu, « car tu es, au fond du cœur, comme je le vois dans tes yeux, une esclave véritable. »

Tende leva la main, la main droite, celle qui tenait le fouet. Elle bougea paresseusement cette main. Ses deux esclaves, crispées, effrayées, renoncèrent à l'éventer.

Tende se leva gracieusement, descendit de l'estrade et gagna le bord de la plate-forme, devant Kisu.

« Tu n'as donc rien à dire, ma chère Tende, fille du traître, Aibu ? » s'enquit Kisu.

— « Je ne parle pas aux gens ordinaires, » dit-elle. Puis elle le frappa au visage, avec son fouet. Il avait fermé les yeux, afin de les protéger. Ensuite, le visage toujours impassible, elle regagna sa place.

Elle leva paresseusement la main et les esclaves se remirent à l'éventer.

Kisu ouvrit les yeux. Une traînée sanglante barrait son visage. Ses poings étaient serrés.

« Continuons, » dit Mwoga à un des askaris de la plate-forme.

L'homme aboya un ordre rauque à l'intention des esclaves qui tiraient la plate-forme, pointant sa lance. Ils se remirent en marche, dans l'eau, halant les pirogues soutenant la plate-forme.

Nous regardâmes l'ensemble s'éloigner vers l'ouest.

Je regardai Kisu. Je ne pensais pas qu'il me faudrait attendre encore longtemps.

« Creusez ! » dit un askari.

Avec un sentiment de satisfaction et de plaisir, je plongeai ma pelle dans la vase.

Nous étions assis dans la longue cage, fermée à clé, sur le radeau. Je passai les doigts sous mon collier, pour le déplacer légèrement. Je sentais, autour de moi, le marais.

Dans un tintement de chaîne, il s'approcha de moi dans le noir. Du bout d'un ongle, je grattai une plaque de rouille sur la chaîne de mon collier. Au loin, au-delà du marais, nous entendions les appels des oiseaux de la jungle et les hurlements des primates aux longs bras. C'était environ une ahn après la dernière averse, aux environs de la vingtième ahn. Le ciel était encore nuageux, ce qui constituerait un avantage dans la tâche que nous allions bientôt entreprendre.

« Je dois te parler, » dit-il dans un goréen hésitant.

— « Je ne savais pas que tu parlais goréen, » répondis-je.

— « Quand j'étais enfant, » expliqua-t-il, « je me suis sauvé. J'ai vécu deux ans à Schendi, puis je suis retourné en Ukungu. »

— « Je me disais bien qu'un simple village ne pouvait te satisfaire, » fis-je. « Ce fut un voyage long et difficile, pour un enfant. »

— « Je suis retourné en Ukungu, » rappela-t-il.

— « Peut-être est-ce pour cette raison que tu es un tel patriote, » estimai-je. « Parce que tu as quitté l'Ukungu. »

— « Je dois te parler, » dit-il.

— « Je ne parle peut-être pas aux membres de la noblesse, » relevai-je.

— « Pardonne-moi, » répondit-il. « J'ai été stupide. »

— « Tu as appris, dans ce cas, » dis-je, « par Bila Huruma, qui parle à tous les hommes. »

— « Sinon, comment pourrait-on écouter ? » demanda-t-il. « Comment pourrait-on comprendre les autres ? »

— « Les mendiants parlent aux mendiants, et aux Ubars », dis-je.

— « C'est un dicton de Schendi, » releva-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Parles-tu ushindi ? » s'enquit-il.

— « Un peu, » répondis-je.

— « Me comprends-tu ? » demanda-t-il dans le dialecte de la Cour de Bila Huruma.

— « Oui, » répondis-je. Parler goréen lui était difficile. L'ushindi me posait autant de problèmes.

« Si je ne comprends pas, » poursuivis-je, « je te préviendrai. » J'étais persuadé que, du fait qu'il parlait goréen et que je connaissais un peu le dialecte ushindi parlé à la Cour de Bila Huruma, nous pourrions communiquer.

— « Je vais essayer de parler goréen, » décida-t-il. « Au moins, ce n'est pas la langue de Bila Huruma. »

— « Il y a d'autres éléments en sa faveur, » fis-je ressortir. « C'est une langue complexe, efficace, avec un vocabulaire étendu. »

— « L'ukungu, » déclara-t-il, « est la plus belle langue du monde. »

— « C'est bien possible, » répondis-je. « Mais je ne la parle pas. » Personnellement, j'aurais pensé que l'anglais ou le goréen étaient les plus belles langues du monde. Cependant, j'avais rencontré des gens qui pensaient la même chose du français, de l'allemand, de l'espagnol, du chinois et du japonais. Le seul dénominateur commun de ces discussions me semblait être le fait que tous les informateurs avaient une de ces langues comme langue maternelle. Comme nous sommes chauvins sur le plan de la langue ! Ce chauvinisme est parfois tellement grave qu'il lie certains individus à leur langue maternelle.

— « Je vais essayer de parler goréen, » dit-il.

— « Très bien, » dis-je avec générosité. Je respirai plus facilement.

— « Je veux m'échapper, » dit-il. « Je dois m'échapper. »

— « Très bien, » répondis-je. « Faisons-le. »

— « Mais comment ? » s'enquit-il.

— « Les moyens, » répondis-je, « sont depuis longtemps à notre disposition. Mais je n'ai pas disposé de la coopération qui m'aurait permis de les exploiter. » Je me tournai vers Ayari. « Préviens la Chaîne, dans les deux directions et dans les diverses langues, que nous nous évaderons cette nuit. »

— « Comment comptes-tu y parvenir ? » demanda Ayari.

— « Exécute ta tâche, mon cher interprète, » répondis-je. « Tu verras bientôt. »

— « Et si quelques-uns ont peur de s'évader ? » demanda Ayari.

— « Ils seront arrachés à la Chaîne, » répondis-je.

— « Je ne suis pas certain d'être favorable à cela, » avança Ayari.

— « Veux-tu être le premier ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Ayari. « Je suis occupé. J'ai des choses à faire. Je dois prévenir la Chaîne. »

— « Comment pouvons-nous nous évader ? » demanda Kisu.

Je tendis les bras et mesurai la chaîne fixée à son collier, puis glissai les mains sur la chaîne jusqu'au moment où, un mètre cinquante plus loin, elle monta vers le collier du suivant. Je les fis approcher l'un de l'autre afin que la chaîne forme une boucle sur les troncs du radeau. À tâtons, je fis passer la chaîne entre les extrémités de deux troncs, la glissant dessous. La partie inférieure de la chaîne était à présent sous l'eau. Je mis une extrémité de la chaîne entre les mains de Kisu et pris l'autre.

« Je vois, » dit Kisu, « mais c'est un outil inefficace. »

— « Tu peux toujours en demander un meilleur aux askaris, » suggérai-je.

Nous commençâmes alors, lentement et régulièrement, en exerçant des pressions rythmiques, à faire glisser la chaîne sous le tronc. Quelques instants plus tard, avec cette scie rudimentaire, nous avions dépassé l'écorce du tronc et, rythmiquement, entamions le bois plus dur qui se trouvait dessous. Les maillons jouaient correctement le rôle de dents. Le métal grinça de temps en temps sur le bois mouillé, mais le travail se déroula, pour l'essentiel, silencieusement. C'était une erreur, de la

part des askaris, de nous avoir laissé les chaînes au cou dans une cage fixée sur des troncs. Nous arrê tâmes quelques instants quand des askaris passèrent en pirogue.

Je sentis du sang sur mes mains. Les mains de Kisu étaient sans doute également couvertes de sang.

Un homme approcha de nous.

« C'est de la folie, » dit-il. « Je ne suis pas avec vous. »

— « Dans ce cas, nous devons te tuer, » répliquai-je.

— « J'ai changé d'avis, » dit-il. « À présent, je suis avec vous, totalement. »

— « Bien, » répondis-je.

— « Le bruit va porter, sous l'eau, » dit un autre homme. Le bruit se propage effectivement un peu plus de cinq fois mieux dans l'eau. Le bruit, cependant, ne franchit guère la surface de l'eau. « Il va attirer les tharlarions, ou les poissons puis les tharlarions, » précisa-t-il.

— « Nous attendrons qu'ils se dispersent, » dis-je.

Ayari était près de moi.

— « Il fait noir, » releva-t-il. « C'est une bonne nuit pour les pillards. »

Un éclat de bois, projeté par la chaîne, me toucha le pied.

Je fis glisser la chaîne vers l'extrémité du tronc, où le bras de levier serait plus important.

— « Tire, » dis-je à Kisu ; puis j'exerçai une traction puissante sur la chaîne, cassant un morceau de tronc. Avec les mains et les pieds, je brisai les éclats.

« À présent, nous allons attendre un peu, » dis-je.

Nous entendîmes un tharlarion, un gros, se frotter contre l'extrémité du radeau. Je fis une boucle de chaîne, entre mes mains couvertes de sang, afin de le frapper s'il passait le museau par le trou.

« Couvrez le tronc, » souffla un homme. « Faites semblant de dormir. »

Nous nous assîmes autour du morceau de tronc, quelques hommes se couchant sur le radeau. Je vis la lumière d'une petite torche à l'avant d'une pirogue qui contenait une dizaine d'askaris armés.

Ils ne firent guère attention à nous.

« Ils craignent les pillards, » dit Ayari.

Un peu plus tard, quand tout me parut calme, j'ordonnai :

« Faites avancer le premier homme de la Chaîne ! »

Contrarié, il fut poussé vers moi.

« Je descendrais bien le premier, » expliquai-je, « mais je ne peux pas puisque je suis au milieu de la Chaîne. »

— « Et le type qui se trouve à l'autre extrémité de la Chaîne ? » s'enquit-il.

— « Excellente idée, » répliquai-je. « Mais, comme toi, il n'est peut-être pas d'accord ; en outre, c'est ton cou qui est à portée de ma main. »

— « Et s'il y a des tharlarions ? » s'enquit-il.

— « As-tu peur ? » demandai-je.

— « Oui, » admit-il.

— « Tu as raison, » répondis-je. « Il y a peut-être des tharlarions. »

— « Je n'y vais pas, » décida-t-il.

— « Respire profondément, » ordonnai-je, « et ne cesse pas de bouger, car les autres doivent suivre ! Gagne le radeau de boue. Il y a des pelles, dessus. »

— « Je n'y vais pas, » répéta-t-il.

Je m'emparai de lui et le jetai la tête la première dans le trou. Le suivant descendit les pieds les premiers. Le troisième, gros, eut du mal à se glisser par l'ouverture. Un autre homme passa. La tête du premier homme apparut à la surface. Il prit la direction du radeau de boue. L'un après l'autre, les quarante-six prisonniers de la Chaîne, dont nous faisions partie, Kisu, Ayari et moi, s'évadèrent.

« Prenez des pelles et amenez le radeau ! » ordonnai-je.

— « De quel côté irons-nous ? » demanda Kisu.

— « Suivez-moi, » répondis-je.

— « Tu vas vers l'ouest ! » s'étonna Ayari.

— « Nous devons nous libérer, » expliquai-je. « Enchaînés, nous ne pourrions pas fuir longtemps.

Si nous allons vers l'ouest, nous tromperons peut-être les askaris. Et, à l'ouest, à environ un pasang, se trouve l'île des Forgerons, où l'on ajoute de nouveaux hommes aux Chaînes. »

— « Il y aura des outils, » fit ressortir Ayari.

— « Exactement, » approuvai-je.

— « Partons vers l'est, ou dans la jungle, au nord ou au sud, » intervint un homme.

Kisu le frappa sur le côté de la tête, le faisant basculer. Je regardai Kisu.

— « Ne te paraît-il pas sage, Mfalme, » lui demandai-je, « d'aller vers l'ouest ? »

Il se redressa.

— « Oui, » dit-il. « Nous irons vers l'ouest. »

Son accord me satisfait. Sans sa collaboration, son prestige et son statut, il m'aurait été difficile, sinon impossible, d'imposer ma volonté à la Chaîne. Sans son assistance et son influence, nous n'aurions sans doute pas pu sortir de la cage. J'avais constaté, du fait qu'il avait frappé l'homme, qu'il était d'accord avec moi. J'avais alors utilisé le titre de Mfalme dans le but d'explicitier notre accord. Sa réponse m'avait rassuré. En lui posant la question, bien entendu, j'avais également indiqué que je prenais en compte son opinion, que, incidemment, je respectais, et, en utilisant le titre de Mfalme, j'avais également reconnu que je le considérais comme souverain de l'Ukungu. Si je n'avais pas prévu son accord, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je suppose que l'un d'entre nous aurait dû battre ou tuer l'autre.

Bientôt, conduisant la Chaîne, ses extrémités de part et d'autre de nous, nous nous dirigeâmes vers l'ouest, Kisu et moi, les pelles à la main. Quelques hommes, derrière nous, tiraient le radeau de boue.

« Tu es intelligent, » me dit Kisu.

— « Tu reconnais certainement que notre meilleur choix, pour le moment, est l'ouest, » lui fis-je préciser.

— « Oui, » admit-il.

— « Ils ne penseront pas que nous prendrons cette direction et nous trouverons des outils. »

— « Il y a également quelque chose, là-bas, » ajouta-t-il, « que je veux. »

— « Quoi donc ? » demandai-je.

— « Tu verras, » répondit-il.

— « Des askaris, » prévint Ayari. « Devant ! »

— « Nous avons été libérés par d'autres askaris et envoyés vers l'ouest pour des raisons de sécurité, » lui glissai-je. « On nous a donné nos outils. Il y avait des pillards. »

« Qui va là ? Arrêtez ! » cria un askari.

Nous nous arrê tâmes. Nerveusement, je constatai qu'il y avait plusieurs askaris autour de nous, davantage que je ne le pensais au départ, une vingtaine avec leurs boucliers et leurs lances. Les plumes blanches de leurs coiffures indiquaient leur position. Dans les raids, les askaris quittent parfois leur coiffure. Lorsqu'ils combattent dans le noir, bien entendu, elle contribue au maintien de la formation et permet de distinguer les amis des ennemis. Bien que la coiffure ait des avantages et des inconvénients c'est, à mon avis, un désavantage. Comme le shako du hussard, elle constitue une bonne cible.

« Des pillards ! » cria Ayari, montrant derrière lui. « Nous avons été libérés par des askaris et on nous a ordonné d'aller nous mettre à l'abri. »

— « Des pillards ! » s'écria un askari.

— « C'est une bonne nuit pour eux, » dit un autre.
— « Vous nous protégerez, n'est-ce pas ? » supplia Ayari.
— « Où sont les askaris qui vous ont libérés ? » s'enquit un askari.
— « Ils combattent ! » répondit Ayari.

— « Battez le tambour ! » ordonna l'homme. Un askari partit en courant. « Préparez-vous à soutenir le secteur attaqué ! »

— « En colonne par deux ! » cria un autre.

Les askaris se disposèrent sur deux rangs.

— « Qui va rester pour nous protéger ? » demanda Ayari.

— « Gagnez l'arrière, » dit l'officier. « Vous y serez en sécurité. »

— « Quel soulagement ! » s'écria Ayari.

— « Vite ! » cria l'officier.

Nous repartîmes immédiatement vers l'ouest. Les askaris s'éloignèrent rapidement vers l'est. Bientôt, nous entendîmes le tambour. Le tambour ferait venir d'autres askaris.

« Vite ! » dit Ayari.

Par deux fois, nous croisâmes des colonnes d'askaris, et même des pirogues chargées d'hommes.

« Ils ne vont pas tarder à découvrir que c'est une fausse alerte, » estima Kisu.

« Vite ! » répliquai-je.

Quelques instants plus tard, nous montâmes sur l'île des Forgerons. Des askaris nous croisèrent.

« Que se passe-t-il ? » demanda un Forgeron, une torche à la main, devant le dortoir.

Ses camarades et lui, dans le dortoir, furent entourés d'hommes désespérés.

« Retirez-nous nos chaînes ! » ordonnai-je.

— « Jamais, » répondit l'un d'entre eux.

— « Nous pouvons le faire nous-mêmes, » prévint Ayari. Les pelles furent levées. Les Forgerons, menacés, se dirigèrent vers leurs enclumes, accompagnés par les hommes enchaînés.

Les colliers furent rapidement ouverts, en quelques coups de marteau adroitement placés. Nous poussâmes à nouveau les Forgerons dans leur dortoir, les fîmes coucher à plat ventre. Nous leur attachâmes les poignets et les chevilles, les bâillonnant en leur fourrant des poignées d'herbe des marais dans la bouche, les maintenant en place avec des bandes de cuir. Je fermai la porte du dortoir en bois, afin d'éviter qu'un tharlarion, monté sur l'île, puisse la pousser.

« Dispersez-vous, » dis-je aux hommes. « Désormais, c'est chacun pour soi. »

Ils disparurent dans le noir, chacun prenant une direction différente.

Nous restâmes sur l'île, Kisu, Ayari et moi.

« Où allons-nous ? » demanda Kisu.

— « Je dois aller vers l'est, » dis-je. « Je poursuis un certain Shaba. Je cherche le Fleuve Ua. »

— « Cela me convient parfaitement, » dit-il sur un ton lugubre.

— « Je ne comprends pas, » répondis-je.

— « Tu comprendras plus tard, » dit-il.

— « Me menaces-tu ? » demandai-je.

Il posa les mains sur mes épaules.

— « Par les récoltes d'Ukungu, non, » affirma-t-il.

— « Dans ce cas, je ne te comprends pas, » dis-je.

— « Cela viendra, » répondit-il.

— « Je dois partir, » dis-je. « Le temps presse. »

— « Tu ne pars pas vers l'est, » releva-t-il.

— « Je dois d'abord m'arrêter, » expliquai-je.

— « Moi aussi, » dit-il, « j'ai une affaire à régler. »

— « Cela est-il en accord avec un plan ? » demandai-je.

— « Exactement, » dit-il.

— « J'ai l'intention de retrouver une esclave perdue, » expliquai-je. Je n'avais pas oublié la jolie barbare blonde, Janice Prentiss. Je la voulais à mes pieds.

— « C'est pour cela que tu as emmené le radeau de boue, » releva Kisu avec un sourire.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Je crois que je vais aussi prendre une esclave, » dit-il.

— « Je crois que tu le pourrais, » répondis-je.

— « Je ne comprends pas pourquoi les askaris ne sont pas encore revenus, » intervint Ayari. « Ils devraient avoir compris que c'était une fausse alerte. »

— « Effectivement, » admis-je.

— « Dépêchons-nous ! » lança Kisu.

Nous partîmes dans le noir, vers l'ouest, poussant le radeau de boue, sur lequel nous avions posé nos pelles.

« Pourquoi n'es-tu pas avec les askaris qui combattent à l'est ? » demanda Ayari.

— « Je garde Dame Tende, » dit-il. « Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que cela ? »

— « Où est la Chaîne des fortes-têtes ? » s'enquit Ayari.

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « Qui es-tu ? Quel est ce radeau ? »

— « Je m'appelle Ayari, » répondit Ayari. « C'est le radeau de boue de la Chaîne des fortes-têtes. »

— « La Chaîne des fortes-têtes est à l'est, » répondit l'homme. « Nous sommes passés devant elle dans la journée. »

— « Que se passe-t-il ? » s'enquit Mwoga, approchant sur la plate-forme fixée sur des pirogues.

— « C'est un ouvrier qui cherche la Chaîne des fortes-têtes, » répondit l'askari.

Mwoga scruta l'obscurité. Il ne voyait pas bien Ayari. De toute évidence, l'homme était un ouvrier, puisqu'il n'était pas enchaîné. Le radeau s'était probablement détaché et l'ouvrier avait l'intention de le ramener, malgré le danger.

— « Un seul askari, » cria Ayari, « ce n'est pas assez pour garder un personnage aussi important que Dame Tende ! »

— « Ne crains rien, mon ami, » répondit Mwoga. « Il y en a deux autres. »

— « C'est tout ce que je voulais savoir, » répondit Ayari.

Nous avons localisé chacun un gardien, Kisu et moi. Les autres, apparemment, participaient aux recherches, à l'est.

— « Je ne comprends pas, » dit Mwoga.

Du plat de nos pelles, nous assommâmes les gardes, Kisu et moi.

Mwoga nous avait indiqué qu'il n'y avait que deux gardes et que nous pourrions agir rapidement. Il nous avait beaucoup aidés.

Mwoga regarda à droite et à gauche. Sans ajouter un mot, sans essayer de dégainer sa dague, il sauta dans l'eau, tomba, se releva péniblement et disparut dans le noir.

Les esclaves enchaînés qui tiraient la plate-forme, sur un geste d'Ayari, restèrent silencieux.

Les tam-tams retentissaient dans le noir.

« Je ne peux pas dormir, » annonça Dame Tende, sortant de la petite tente de soie où elle se trouvait en compagnie de ses esclaves.

À ce moment-là, elle vit Kisu.

NOUS NOUS PROCURONS UNE PIROGUE ; KISU ASSERVIT TENDE

LE jour se levait.

Nous poussions le radeau de boue devant nous.

Quelques askaris nous croisèrent, quelques-uns étant blessés. Une pirogue, avec des askaris couverts de sang, était passée, presque à la dérive, à une centaine de mètres de nous.

Plus d'une ahn auparavant, nous étions passés devant l'endroit où notre radeau pénitentiaire était amarré.

« Il y avait des pillards, » reconnut Kisu.

— « La nuit leur était favorable, » rappela Ayari.

Nous continuâmes de pousser le radeau devant nous.

L'aube, raie de gris luminescent, était devant nous. Sur Gor, comme sur la Terre, le soleil se lève à l'est.

Un askari nous croisa en boitant, avançant péniblement dans l'eau qui lui montait jusqu'aux cuisses.

« N'allez pas plus loin, » dit-il. « On se bat à l'est. »

— « Merci du renseignement, ami, » répondit Ayari. « Préparez-vous à faire demi-tour, » nous dit-il. Lentement, nous fîmes tourner le lourd radeau chargé de boue. Quand l'askari fut à une centaine de mètres, nous le tournâmes à nouveau et repartîmes vers l'est. À mon avis, il ne s'apercevrait pas que nous ne le suivions pas. Et, de toute façon, dans le cas contraire, il n'était pas en état de nous poursuivre.

Cachés sous une mince couche de boue, il y avait deux boucliers et deux lances, que nous avions pris aux askaris vaincus près de la plate-forme de Tende. Nos pelles étaient posées bien en vue sur la boue du radeau.

Nous continuâmes de pousser notre radeau vers l'est.

Ayari regarda le ciel.

« Ce doit être environ la huitième ahn, » estima-t-il.

— « À quelle distance se trouve le Ngao ? » demandai-je à Kisu.

— « Des jours, » répondit Kisu.

— « C'est sans espoir, » dit Ayari. « Gagnons la rive. »

— « Ils s'attendent à ce que nous fassions cela, » contrai-je. « Et si l'on nous voit, nous tomberons peut-être entre les mains d'indigènes hostiles ou, si ce sont des alliés de Bila Huruma, nous risquons que le tam-tam transmette notre position. »

— « Écoutez ! » dit soudain Kisu.

— « J'entends, » dis-je.

— « Quoi ? » demanda Ayari.

— « Des cris de guerre, devant et sur la droite, » répondis-je. « Des hommes qui se battent. » Je montai sur le radeau. Kisu me suivit.

— « Que voyez-vous ? » demanda Ayari.

— « Il y a un engagement, » répondis-je. « Dans des pirogues et dans l'eau, une centaine d'askaris contre une quarantaine de pillards. »

— « Il doit y avoir de nombreux engagements semblables, » supposa Ayari. « Évitions-les. »

— « Bien sûr, » répondis-je.

Nous redescendîmes dans l'eau, Kisu et moi, puis nous remîmes à pousser le radeau.

Par deux fois, avant midi, nous aperçûmes des engagements. Il avait beaucoup plu, aux alentours de la neuvième ahn mais, déjà trempés, nous n'avions pas cessé de pousser le radeau.

« Baissez-vous ! » prévint Ayari.

Nous nous accroupîmes dans l'eau, la tête dépassant à peine de la surface, protégés par le radeau. De l'autre côté, passèrent deux pirogues d'askaris regagnant le camp. Ils n'avaient vu, de l'endroit où ils se trouvaient, qu'un radeau à la dérive.

« Les askaris reviennent, » avertit Ayari. « Les pillards ont été repoussés. »

Kisu sortit la coiffure d'un askari de l'eau, puis la jeta.

— « Pas sans pertes, » releva-t-il.

— « Nous ne risquons plus rien, à présent, » estima Ayari.

— « Fais attention aux tharlarions, » prévint Kisu. Il plongea la main dans l'eau et en sortit une grosse sangsue luisante qui s'était attachée à sa jambe.

— « Détruis-la, » conseilla Ayari.

Kisu la laissa simplement tomber dans l'eau.

— « Je ne veux pas que mon sang, qu'elle contient, se répande dans l'eau, » expliqua-t-il.

Ayari acquiesça en frissonnant. Ce sang pouvait attirer le bint, petite anguille carnivore des marais, ou le grunt bleu, petit prédateur vorace, cousin du grunt de Thassa, plus gros et plus connu. Le grunt bleu est surtout dangereux pendant les heures de jour précédant sa période d'accouplement, quand il se rassemble en bancs. Ses périodes d'accouplement correspondent aux phases de la grosse lune de Gor, son reflet sur l'eau, lorsqu'elle est pleine, réveillant l'instinct de procréation. Pendant les heures de jour précédant ce moment, les grunts, nerveux, se rassemblent et mettent en pièces tout ce qui a le malheur de croiser leur chemin. Pendant les heures d'accouplement, toutefois, on peut parfaitement passer parmi eux. Les dangers du gint et du grunt bleu, cependant, ne nous concernaient pas directement, compte tenu du fait que les grunts n'étaient pas réunis en bancs, mais tenait au fait que, attirés par le sang, ils pourraient être suivis par des tharlarions.

Un mince javelot d'environ deux mètres de long se ficha dans la boue près de ma main.

« Des pillards ! » cria Ayari.

Nous entendîmes des cris.

Kisu écarta la boue, à la recherche d'une lance et d'un bouclier.

Un homme sauta sur le radeau. Je glissai sous l'eau.

Je me frayai un chemin parmi les algues. Une lance fut projetée vers moi. Puis je parvins à me glisser sous la pirogue et me redressai, hurlant, précipitant ses occupants dans l'eau. Puis, soudain, au-dessus des eaux du marais, retentit le cri de guerre de Ko-ro-ba. Je laissai tomber un homme inerte, la gorge ouverte, dans l'eau. Un homme voulut me frapper avec sa lance et les autres, stupéfaits, restèrent en arrière. Je lui arrachai sa lance. Il glissa et je plongeai la lame dans son corps, puis le clouai au fond du marais, l'eau se teintant de sang. Je regardai les quatre autres hommes, qui

restaient immobiles. Je constatai qu'ils ne cherchaient pas à attaquer. Posant le pied sur le corps gisant au fond de l'eau, je dégageai ma lance. Le corps émergea, à plat ventre, dans les herbes.

Je fis un pas sur le côté. Les hommes qui se tenaient en face de moi restèrent immobiles.

Kisu était debout sur le radeau, semblable à un dieu noir, le bouclier dans une main, la lance couverte de sang dans l'autre. Dans l'eau, sur sa gauche, deux corps sans vie flottaient à la dérive.

J'agitai la main.

« Partez ! » criai-je. « Partez ! »

Je ne crois pas qu'ils comprirent mes paroles, mais leur sens était clair. Les quatre hommes reculèrent, puis pivotèrent sur eux-mêmes et s'enfuirent.

Je redressai la pirogue. Kisu, descendant du radeau, alla chercher deux calebasses de farine, hermétiquement fermées, qui flottaient dans le marais. Attaché dans la pirogue elle-même, il y avait un long panier plein de poisson séché et salé.

Ayari gagna la pirogue.

« Crois-tu qu'ils soient partis ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Il y en a peut-être d'autres, » dit-il. Il sortait les pagaies de l'eau.

— « Je crois qu'il est maintenant trop tard pour des pillards, » estimai-je. « Peut-être attaqueront-ils à nouveau les ouvriers du canal dans quelques jours. Je crois que, pour le moment, nous n'avons pratiquement plus rien à craindre. »

— « Bila Huruma va brûler leurs villages, » prédit Kisu.

— « Il doit être prudent, » relevai-je. « Il n'a certainement pas envie de s'aliéner les communautés amicales, que ce soit dans le marais ou au bord du Ngao. »

— « Il fera ce qu'il estimera nécessaire à ses objectifs, » conclut Kisu.

— « Tu as manifestement raison, » opinai-je. En réalité, j'étais convaincu que Bila Huruma agirait judicieusement, dans un sens ou dans l'autre. Ubar par nature, il n'était pas facile à manœuvrer, ou à arrêter.

Ayari posa les six pagaies qu'il avait trouvées, dans la pirogue. Cela nous fit en tout huit pagaies, puisqu'il y en avait encore deux au fond de la pirogue. Il est fréquent, naturellement, que les pirogues de guerre, celles des pillards, comportent des pagaies de rechange, car on risque toujours d'en perdre une. En fait, on trouve également des pagaies de rechange dans les pirogues ordinaires, surtout lorsqu'on voyage sur des eaux agitées.

Je poussai la pirogue contre le radeau. Trois tiges creuses de roseau des marais sortaient de la boue. Kisu, avec les mains, creusa la boue. Il plongea une main dedans et saisit la chevelure blonde d'une esclave portant un collier de coquillages blancs au cou. Il la sortit, par les cheveux, de la boue. Le roseau, grâce auquel elle avait respiré, tomba d'entre ses dents. Ses yeux étaient effrayés et dilatés. Elle avait les poignets liés dans le dos et ses chevilles étaient également attachées. Kisu la plongea dans l'eau, la secouant, frottant la boue qui lui couvrait le corps. Puis il me la passa.

« Maître, » dit la barbare blonde.

— « Tais-toi, Esclave ! » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la portai jusqu'à la pirogue où je la mis à plat ventre, comme une esclave.

Kisu avait dégagé la deuxième esclave blonde, puis l'avait plongée dans l'eau pour la rincer. Il me la tendit et je la posai dans la pirogue, comme j'avais fait pour la première. Je posai la deuxième femme à l'avant de la pirogue, de sorte que ses pieds se trouvaient près de la tête de la barbare blonde. Cela leur interdirait toute communication. Ce type de détail facilite la domination des esclaves.

« Monstre ! » hurla Tende à l'intention de Kisu, crachant et toussant, quand il la sortit de l'eau.

« Détache-moi ! Détache-moi ! »

— « Je croyais que tu ne parlais pas aux gens ordinaires, » répliqua-t-il. Ayari ricana en me traduisant leurs remarques. Si j'avais parlé ushindi, j'aurais probablement mieux compris ce qu'ils se disaient, comme c'était le cas pour Ayari, car l'ukungu en est très proche. Mon ushindi, cependant, était pauvre. Par la suite, j'apprendrais à transposer entre l'ushindi et l'ukungu. Les vocabulaires sont très semblables, sauf en ce qui concerne la prononciation. Les grammaires, dans leurs structures de base, sont presque identiques. Je suis convaincu que l'essentiel de la population noire de Gor, descendante d'individus amenés par les Prêtres-Rois au cours de Voyages d'Acquisition, des centaines d'années auparavant, dérive d'une des grandes familles linguistiques de la Terre, peut-être le groupe bantou. Le goréen, quant à lui, est manifestement dérivé de langues indo-européennes.

Tende étouffa un cri de colère.

Kisu la jeta, dans ses robes souillées, sur le radeau. Il lui détacha les mains, qui étaient liées dans le dos, la retournant brutalement, presque comme si elle était une esclave, les lui rattachant devant le corps et laissant une longue partie qui pourrait servir de laisse. Elle hoqueta d'indignation et, couchée sur le flanc, le foudroya du regard. Ensuite, il lui détacha les chevilles et la fit descendre du radeau. Il la tira par ses poignets attachés puis fixa la corde à l'arrière de la pirogue. La laisse faisait environ deux mètres de long. Elle resta debout dans l'eau, vêtue de ses robes couvertes de boue. Elle avait de l'eau jusqu'aux hanches. Elle était mince et faisait environ un mètre soixante-cinq.

« Détachons les deux esclaves, » dit Kisu. « Elles pourront nous aider à payer. »

Je détachai les deux femmes blanches et les fis agenouiller dans la pirogue. Elles avaient les seins nus. Au cou et à la cheville gauche, elles portaient des colliers de coquillages blancs. À la taille, elles portaient un pagne couvert de boue, vêtement convenant à des esclaves. Je leur donnai des pagaies.

« Nous devons nous dépêcher, » nous pressa Ayari, s'installant à l'avant de la pirogue.

Les deux femmes, l'une derrière l'autre, étaient à genoux derrière lui. J'étais à genoux, une pagaie à la main, derrière la deuxième esclave, qui avait autrefois été Janice Prentiss. Elle était séduisante. J'étais content de l'avoir reprise.

Derrière moi, également avec une pagaie, se tenait Kisu. Nous avions mis les armes dans la pirogue, les lances et les boucliers des askaris, quelques lances et un bouclier ayant appartenu aux pillards.

Tende hurla et nous nous retournâmes. Nous vîmes le corps d'un pillard, saisi dans la gueule d'un tharlarion, disparaître sous la surface. Il avait été attiré par l'odeur du sang, dans l'eau, ou par la présence d'autres formes de vie aquatique, probablement le bint et le grunt, qui avaient réagi au même stimulus. Il est fréquent que les tharlarions suivent les bints et les grunts. Ils constituent une partie de son régime alimentaire. En outre, ils le conduisent parfois à des morceaux plus importants.

Nous plongeâmes nos pagaies dans l'eau, Kisu, les femmes et moi.

Tende, attachée à l'arrière, nous suivit en trébuchant. Me retournant, j'aperçus deux autres tharlarions.

Puis je plongeai à nouveau ma pagaie dans l'eau.

Une quarantaine de mètres derrière nous, l'eau bouillonnait. Le tharlarion, quand il prend une grosse proie, l'entraîne généralement sous l'eau, où elle se noie, puis la dévore, membre après membre, sur la vase du fond.

« Je t'en prie, Kisu, » supplia Tende, « laisse-moi monter dans la pirogue. »

Mais il ne répondit pas. Il ne la regarda même pas.

« Je ne peux pas marcher dans l'eau, avec ces robes, » reprit-elle. « Je t'en prie, Kisu. »

Elle trébucha et tomba, de sorte qu'elle resta quelques instants sous la surface, mais la laisse qui lui attachait les poignets la fit sortir et, en gémissant, elle se redressa et nous suivit à nouveau.

Je me tournai une nouvelle fois vers le radeau de boue. Je vis un corps jaillir de l'eau puis

constatai qu'il était serré dans la gueule d'un tharlarion qui, se dressant, cherchait à le conserver. Chaque animal en voulait un morceau.

Je vis quatre tharlarions se diriger vers le festin.

« Kisu ! » sanglota Tende. « Je t'en prie, Kisu. »

Mais il ne la regarda pas.

Nous continuâmes de payer.

« Ce n'est qu'une question de temps, Kisu, » dis-je en goréen, « avant que les tharlarions aient tout mangé. Ensuite, quelques-uns d'entre eux suivront probablement la piste dans l'eau, ou l'odeur de la sueur et de la peur. »

— « Bien sûr, » répondit Kisu sans se retourner.

Je me tournai une fois vers Tende. Elle regardait par-dessus son épaule.

Je continuai ensuite de payer. Nous ne forçâmes pas l'allure. La femme devait être en mesure de suivre. Et nous ne devions pas aller trop vite de peur que les tharlarions, troublés, ne perdent la piste.

« Kisu ! » cria la femme. « Fais-moi monter dans la pirogue. »

Mais, une fois de plus, il ne lui répondit pas.

« Kisu, » reprit-elle, « je ne peux pas marcher dans l'eau, avec ces robes. »

— « Veux-tu que je te les retire ? » demanda Kisu.

— « N'avais-tu pas de l'affection pour moi, Kisu ? » cria-t-elle.

— « Tu es la fille de mon pire ennemi, Aibu, » répondit froidement Kisu.

— « Pourquoi ne veux-tu pas me laisser monter dans la pirogue ? » demanda-t-elle.

— « Là où tu es, les tharlarions pourront te prendre, et je pourrai assister à la scène, » expliqua-t-il.

— « Non ! » hurla-t-elle. « Non ! Non ! »

— « Mais si, ma chère Tende, » dit-il.

— « Je t'en prie, Kisu, » supplia-t-elle. « Je t'en prie ! »

— « Je n'entends que la voix d'une femme libre orgueilleuse, Tende, fille de mon pire ennemi, Aibu, » dit Kisu.

Elle se mit à pleurer. Elle tenta de se rapprocher de la pirogue mais, chaque fois, Kisu accélérât un peu, tendant la laisse. À un moment donné, il la laissa arriver près de l'arrière mais, alors qu'elle tendait les mains, il la repoussa avec sa pagaie. Elle resta immobile dans l'eau. La pirogue se remit alors à avancer. Elle se remit à suivre, au bout de la laisse.

— « Je t'en prie, Kisu, » supplia-t-elle.

Mais il ne répondit toujours pas.

Nous payâmes en silence pendant un quart d'ahn.

« Regardez ! » indiqua Ayari en se retournant.

— « Sont-ils là ? » demanda Kisu.

— « Oui, » répondit Ayari. « Quatre tharlarions. »

Tende regarda par-dessus son épaule.

Au début, je ne les vis pas. Puis, en raison de faibles mouvements de l'eau, je les aperçus. Leur corps, à l'exception des narines et des yeux, étaient sous l'eau.

Ils étaient à environ quatre-vingts mètres. Ils ne se pressaient pas mais avançaient avec la fluidité menaçante de leur espèce.

Nous arrêtâmes la pirogue.

Tende, plus bas que nous sur l'eau, les vit à ce moment-là.

« Kisu ! » hurla-t-elle. « Fais-moi monter dans la pirogue ! »

— « Tu es à l'endroit que je t'ai réservé, » dit-il, « là où les tharlarions peuvent te prendre et où je peux assister à la scène. »

— « Non ! » hurla-t-elle. « Non ! Non, je t'en prie ! Je t'en prie ! »

— « J'entends la voix d'une femme libre et orgueilleuse, Tende, » dit Kisu, « fille de mon pire ennemi, Aibu. »

— « Non ! » sanglota-t-elle. « Non ! »

— « Dans ce cas, quelle est cette voix que j'entends ? » demanda Kisu.

— « La voix d'une esclave désespérée, » cria Tende, « qui supplie son Maître de lui accorder la vie ! »

— « Tu fais semblant d'être une esclave, » déclara Kisu.

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! Je suis véritablement une esclave ! »

Les quatre tharlarions étaient à présent à une vingtaine de mètres. Constatant que leur proie ne bougeait pas, ils ralentirent.

— « Dans ton cœur ? » s'enquit Kisu.

— « Oui, oui, Maître ! » cria-t-elle.

— « Une esclave naturelle ? » insista-t-il.

— « Oui, je suis une esclave naturelle ! » cria-t-elle.

Les tharlarions cessèrent alors de nager ; ils se laissèrent glisser vers elle. Cela a pour effet de réduire la force des vagues poussées par leur corps, vagues qui risqueraient d'alerter la proie. Bougeant très légèrement leurs pattes postérieures, ils s'immobilisèrent, la regardant.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda Kisu.

— « Comme il plaît au Maître, » sanglota-t-elle. La réponse était acceptable.

— « Supplies-tu d'être asservie ? » demanda-t-il.

— « Oui, oui, Maître ! » cria-t-elle.

— « Je vais y réfléchir, Petite, » fit Kisu.

— « Je t'en prie, Maître ! » cria-t-elle.

Avec de légers mouvements de leurs pattes postérieures, les quatre tharlarions, encerclant presque la femme, parurent se diriger vers elle, semblables à des troncs partiellement submergés, ce que démentait leur convergence méthodique. Ensuite, ils avanceraient d'un seul coup, refermant leurs mâchoires sur la proie.

« Maître ! » cria Tende.

Kisu, soudain, tendit les bras et, saisissant la femme par ses poignets attachés, la tira dans la pirogue, dans un déluge d'eau.

Au même instant, constatant que leur proie avait bougé, les quatre tharlarions se jetèrent sur elle. Deux d'entre eux filèrent vers l'arrière de la pirogue. Un autre émit un bruit explosif, à mi-chemin entre le grognement et le rugissement, qui résonna dans le marais. Le quatrième, la gueule largement ouverte, attaqua le flanc de la pirogue. Je le chassai à coups de pagaie.

La pirogue pencha en arrière lorsqu'un tharlarion, partiellement dressé au-dessus de l'eau, tenta de monter sur la poupe. Kisu le frappa avec la pagaie. Ses dents cassèrent la pagaie en deux. Les femmes, cramponnées aux bords, hurlèrent. Ayari avança sur la proue, presque debout, dans l'espoir d'équilibrer le poids. Kisu frappa le tharlarion avec le moignon de la pagaie. Il retomba dans l'eau. La pirogue reprit contact violemment avec l'eau, chavirant presque. Un autre tharlarion frappa le flanc de la pirogue avec son museau. Le bois craqua mais ne cassa pas. Il se retourna pour utiliser sa queue. Un autre tharlarion glissa sous la pirogue.

« Avancez ! » cria Kisu. « Ne les laissez pas passer dessous ! »

Je plongeai ma pagaie dans l'eau et, quand l'animal voulut remonter sous la fragile embarcation, le repoussai vers le fond. La pirogue le dépassa et se redressa. Ayari prenant alors une pagaie, nous avançâmes.

Les tharlarions nous suivirent, claquant des mâchoires et rugissant. Kisu, avec sa pagaie cassée,

en repoussa un.

Puis, une poignée de poisson séché fut jetée dans la gueule d'un animal. Ayari, ayant posé sa pagaie, plongeait la main dans le panier de poisson séché qui faisait partie des provisions de la pirogue. Il jeta du poisson à un autre tharlarion qui referma sa gueule sur cette manne salée. De même, il jeta du poisson aux deux autres animaux.

« Donne-moi une autre pagaie, » dis-je à la première esclave. Elle était accroupie, tremblante, la tête baissée, au fond de la pirogue.

« Obéis, Esclave ! » insistai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. Elle tendit une pagaie à la barbare blonde qui, presque en état de choc, engourdie, me la passa. Elle me regarda avec frayeur, puis tourna la tête. Je crois qu'elle comprit qu'elle m'appartenait à nouveau. Je saisis la pagaie et la passai à Kisu, qui la prit calmement. Ensuite, nous nous remîmes à payer, Kisu et moi. Tende, les poignets attachés devant le corps, gisait entre Kisu et moi, au fond de la pirogue. Ayari jeta alors des morceaux de poisson dans l'eau, obligeant les tharlarions à nager pour les manger. Il les jeta de plus en plus loin, derrière la pirogue. Puis il éparpilla plusieurs morceaux de poisson, en arc de cercle, derrière les tharlarions. Nous continuâmes de payer, Kisu et moi. Les tharlarions, distraits, mangeant, ne suivirent pas.

Au bout d'un quart d'ahn, Kisu posa sa pagaie. Il retourna Tende, se penchant sur elle. Il lui détacha les mains.

« Il est juste, n'est-ce pas, » dit-il, « d'asservir une femme qui est une esclave par nature ? »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Ensuite, doucement, il lui retira ses vêtements.

— « Tu es belle, » apprécia-t-il.

— « L'esclave est contente si le Maître est content, » dit-elle.

— « Dommage que tu ne sois qu'une esclave, » ajouta-t-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Ensuite, je retirai les colliers de coquillages blancs que la barbare blonde portait au cou et à la cheville gauche, les cassai en deux. Puis, je les lui remis au cou et à la cheville. Je donnai les deux autres morceaux à Kisu. Il les passa au cou et à la cheville gauche de Tende.

« Tu m'as ornée comme une esclave, Maître, » fit remarquer Tende.

— « Cela est convenable, Esclave, » répondit-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Puis ses vêtements, à l'exception d'une bande de soie, provenant d'un sous-vêtement, furent jetés dans le marais. Kisu plia soigneusement la bande de soie, en faisant un petit carré, puis la glissa sous la ceinture de son pagne. Elle pourrait constituer un pagne similaire à celui des autres femmes s'il estimait, plus tard, devoir l'habiller.

« Ton esclave est couchée, nue, devant toi, Maître, » dit Tende.

— « Je t'ai toujours désirée, Tende, » reconnut-il.

Elle lui tendit les bras.

« Tu es une esclave, Tende, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle baissa les bras. Elle le regarda. « Depuis que je suis toute petite, » reprit-elle, « je veux être ton esclave. Mais je n'ai jamais pensé que tu serais assez fort pour m'asservir. »

— « En Ukungu, » répondit-il, « ce n'était pas possible. » Il la regarda, les mains serrées sur ses bras. « Ici, » reprit-il, « c'est possible. »

— « Ici », dit-elle, « c'est la réalité. » Puis elle grimaça car ses mains, dans son désir, serraient très fortement ses bras. « Oh, » fit-elle, « tu me fais mal. »

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Il la regarda férocelement. Elle ne put soutenir son regard. Je crois qu'elle ne savait pas, auparavant, qu'un homme pouvait la désirer ainsi. Elle n'avait pas été esclave.

— « Je te nomme Tende, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, portant à présent ce nom comme un collier, du fait qu'il lui avait été donné comme nom d'esclave.

— « À qui appartiens-tu ? » demanda-t-il.

— « À toi, Maître, » répondit-elle.

— « Crois-tu que ton asservissement sera facile, avec moi ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Tu as raison, » approuva-t-il. « Ton asservissement sera un asservissement total. »

— « Je n'en désire pas d'autre, » dit-elle, tournant la tête vers lui. Je sentais sa chaleur. « Vas-tu proclamer que je suis ton esclave ? » demanda-t-elle. Ils paraissaient avoir oublié les autres occupants de la pirogue. Cependant, si tel n'avait pas été le cas, cela n'aurait rien changé, car la femme n'était qu'une esclave.

— « Je proclame, Tende, » dit-il, « que tu es mon esclave ! »

— « Vas-tu appliquer les droits du maître ? » demanda-t-elle.

— « Quand j'en aurai envie et comme j'en aurai envie, » répondit-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle, violemment pressée au fond de la pirogue.

— « Tende, fille de mon pire ennemi, Aibu, je proclame que tu es mon esclave ! » déclara-t-il.

« En tant qu'esclave et pour la première fois, j'applique pour la première fois les droits totaux et impitoyables de la domination ! »

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Oui, Maître ! »

Ayari et moi, ainsi que les deux esclaves blanches aux seins nus, en silence, nous continuâmes de payer.

NOUS ATTEIGNONS LE SEUIL ; JE NE SUIS PAS CONTENT D'UNE ESCLAVE

« **R**EGARDEZ ! » dit Ayari, qui se tenait à la proue de la longue pirogue, en tendant le bras.

— « Enfin, » dit Kisu, à l'arrière, posant sa pagaie.

Les deux esclaves blanches, à genoux l'une derrière l'autre devant moi, posèrent leur pagaie en travers de l'étroite embarcation.

Derrière moi, juste devant Kisu, Tende sortit également sa pagaie de l'eau. Kisu la faisait placer immédiatement devant lui. Il voulait qu'elle soit continuellement à portée de sa main. Elle savait qu'il ne cessait jamais de la surveiller. Elle n'osait pas paresser, et les autres esclaves non plus. Plus d'une fois, Kisu l'avait frappée en travers des épaules avec sa lourde pagaie sculptée, quand elle perdait le rythme.

Nous étions arrivés au Seuil, endroit où le marais laisse la place aux eaux du Lac Ngao.

Nous nous glissâmes dans l'eau, Kisu et moi et, dérapant dans la boue, nous poussâmes et tirâmes la pirogue.

Puis les roseaux des marais s'écartèrent et nous vîmes devant nous, étincelantes sous le soleil, larges et enchâssées, les eaux du Lac Ngao.

« Comme c'est beau ! » souffla la barbare blonde en anglais.

Il nous avait fallu quinze jours pour atteindre le Seuil.

Nous avions survécu en péchant à la lance et en buvant l'eau douce du marais.

Le soleil brillait sur les eaux tranquilles.

Je me souvins que Shaba avait été le premier homme civilisé à contempler ce paysage.

« C'est beau, » me dis-je. Malheureusement, songeai-je, le premier homme civilisé à avoir vu ce paysage est Shaba, le traître.

« L'Ukungu, » indiqua Kisu, « se trouve au nord-ouest, sur la côte. »

L'Ukungu était un pays de villages côtiers parlant le même dialecte ou des dialectes similaires. Il avait été annexé par l'Empire de Bila Huruma.

— « Tu n'y es plus le bienvenu, » dis-je à Kisu.

— « Exact, » répondit-il.

— « As-tu l'intention d'y retourner, » demandai-je, « et d'essayer de fomenter une nouvelle rébellion ? »

— « Cela ne fait pas partie de mes plans actuels, » répondit-il.

— « Quels sont tes plans actuels ? » m'enquis-je.

— « Je t'en parlerai plus tard, » dit-il.

— « Je cherche un certain Shaba, » repris-je, « avec qui j'ai des affaires à régler. Ma tâche me conduit au Fleuve Ua. »

— « Moi aussi, » dit-il, « je me dirige vers l'Ua. »

— « Cela fait partie de tes plans ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Cela fait partie de mes plans. »

— « Personnellement, » repris-je « si nécessaire, je m'engagerai sur l'Ua. »

— « Pour moi aussi, cela se révèlera peut-être nécessaire, » dit-il.

— « Je suppose que le pays de l'Ua, » ajoutai-je, « est dangereux. »

— « Je compte là-dessus, » répondit-il.

— « Cela fait-il également partie des plans dont tu gardes jalousement le secret ? » m'enquis-je.

— « Effectivement, » répondit Kisu avec un sourire.

— « Connais-tu l'Ua ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Kisu. « Je ne l'ai jamais vu. »

Je stabilisai la pirogue. Elle flottait librement, à présent, sur les eaux du Lac Ngao.

— « Partons, » dis-je.

Kisu, de l'eau à présent jusqu'aux cuisses, plongea les bras dans la pirogue. Il prit une lanière de cuir et attacha les poignets de Tende dans le dos. Puis, lui croisant également les chevilles, il les lia.

« Pourquoi mon Maître m'attache-t-il ? » demanda-t-elle, à genoux, réduite à l'impuissance, dans la pirogue.

— « Je ne pense pas que nous rencontrerons des pirogues de l'Ukungu, » expliqua Kisu, « mais, si tel était le cas, tu ne serais pas tentée de sauter dans l'eau et de t'enfuir à la nage. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, baissant la tête.

— « Les autres esclaves, » dis-je, « pourraient également être tentées par un collier moins contraignant au sein de l'Empire. »

— « Dans ce cas, décourageons-les également de vains espoirs d'évasion, » déclara Kisu.

J'attachai les deux autres femmes comme Kisu avait attaché Tende. Ensuite, avec deux lanières de cuir, nous les attachâmes les unes aux autres par le cou et par la cheville gauche.

— « Ne m'attache pas avec des esclaves blanches, Maître, » supplia Tende, mais Kisu se moqua d'elle et elle fut attachée.

Nous remontâmes dans la pirogue, Kisu et moi, puis nous nous mîmes à pagayer calmement sur les eaux du Lac Ngao.

Nous ne fîmes pas attention à Tende qui pleurait à cause de l'humiliation qui lui avait été infligée.

La fille orgueilleuse d'Aibu, grand chef du district d'Ukungu, apprenait qu'elle n'était qu'une esclave.

« Toi, rampe dans mes bras, » dis-je.

J'étais couché dans la pirogue, sur un coude, sous les lunes de Gor, la pirogue n'étant qu'un morceau de bois sur l'immensité du lac miroitant.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

La barbare blonde, le corps pâle dans la lumière des lunes, se dirigea prudemment vers moi. J'entendis tinter doucement les coquillages qu'elle portait au cou.

— « Love-toi ! » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle se lova dans le creux de mon bras gauche.

Nous n'avions gardé les femmes attachées que pendant les deux premiers jours sur le Ngao. Nous nous étions alors trouvés si loin des rives que nous ne risquions plus de rencontrer la moindre pirogue. Ensuite, pendant deux jours supplémentaires, nous les avons simplement attachées les unes aux autres par la cheville gauche et le cou. Le cinquième jour, nous nous étions contentés de les

attacher par le cou. Le sixième jour, nous avons supprimé cette entrave.

— « Embrasse-moi, » dis-je.

Elle obéit. Puis elle resta immobile, la tête sur mon épaule gauche.

« Tu as peur, » dis-je. Elle avait perdu beaucoup de terrain, depuis Schendi. « Ne te souviens-tu pas de la belle esclave que tu as vue, dans le miroir, à Schendi ? » demandai-je.

— « C'était une esclave, » souffla la femme.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Elle me fait peur, » dit-elle.

— « C'est l'esclave qui est en toi, » rappelai-je. « En fait, c'est ta personnalité véritable, un instant aperçue, suppliant d'être libérée. »

— « Je n'ose pas la libérer, » dit-elle. « Elle est trop belle et sensuelle. »

— « Tu n'oses pas être ce que tu es ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Si c'est ce que je suis, je n'ose pas l'être. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « C'est trop beau et sensuel, impuissant et soumis. »

— « Pourtant, dans ton cœur, » relevai-je, « tu as désespérément envie d'être cela. »

— « Non, » répondit-elle. « Non. »

Je restai silencieux.

« Je vis un conflit, » reprit-elle, pitoyable.

— « Résous le conflit, » lui offris-je. « Libère l'esclave qui est en toi, ta personnalité véritable. »

— « Non, non, » refusa-t-elle, pressant la joue contre mon épaule. Je sentis des larmes.

— « Tu ne seras pas heureuse, » repris-je, « tant que tu ne l'auras pas admise. »

— « Non, » souffla-t-elle.

— « Il faut la libérer, » repris-je, « cette jolie femme, l'esclave désirant le collier, qui est en toi, ta personnalité la plus vraie et la plus profonde. »

— « Je n'ose pas libérer l'esclave, » dit-elle.

— « L'honnêteté est-elle si terrifiante ? » demandai-je.

— « Une femme doit avoir sa dignité, » dit-elle.

— « L'aveuglement, les mensonges et l'hypocrisie sont-ils tellement nobles ? » m'enquis-je.

— « Je n'ose pas libérer l'esclave, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « J'ai peur d'être elle, » expliqua-t-elle.

— « Tu es elle, » affirmai-je.

— « Non, non, » souffla-t-elle.

— « Si, » insistai-je.

— « Je ne suis pas Goréenne, » dit-elle.

— « Les femmes de la Terre, un collier au cou et brisées par le fouet, » rappelai-je, « sont des esclaves magnifiques. »

— « Oh, » fit-elle quand je la touchai.

— « Tu es sèche et crispée, » constatai-je.

— « Pardonne-moi, Maître, » dit-elle avec amertume.

— « Tu n'es plus sur Terre, » déclarai-je. « Ici, personne ne se moquera de toi sous prétexte que tu es belle et sensuelle. Ici, tu ne dois pas te sentir coupable parce que tu es aimante et féminine. »

— « Je ne suis pas une salope goréenne ! » fit-elle.

— « Crois-tu que je sois patient ? » m'enquis-je.

— « Si le Maître veut utiliser son esclave, qu'il le fasse, » répondit-elle, « et, ensuite, qu'il m'autorise à regagner ma place. »

Je lui pris la tête entre les mains.

« Je t'en prie, tu me fais mal, » dit-elle.

— « Crois-tu que je sois patient ? » répétai-je.

— « Je suis prête à obéir, Maître, » répondit-elle, crispée, effrayée.

— « Crois-tu que je sois patient ? » répétai-je une nouvelle fois, la tenant.

— « Je ne sais pas, Maître, » souffla-t-elle péniblement.

— « Il y a un temps pour la patience et un temps pour l'absence de patience, » annonçai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Méfie-toi, » repris-je, « du moment où je déciderai de ne plus être patient. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je la lâchai.

Elle resta couchée sur le flanc, dans la pirogue, crispée, près de moi.

« Veux-tu me prendre, à présent, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Retourne à ta place. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle regagna sa place.

Couché sur le dos, je regardai les étoiles et les lunes.

J'entendis ses ongles griffer le bois de la pirogue. C'était une esclave rejetée.

NOUS ENTRONS SUR L'UA ; NOUS ENTENDONS DES TAM-TAMS

LA barbare blonde plonge sa pagaie dans l'eau et la tira vers l'arrière.

« Le lac est-il interminable ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Il y avait vingt jours que nous étions sur le lac, mangeant du poisson, buvant son eau.

J'apercevais des taches brunâtres sur le lac. Je sentais des fleurs. L'embouchure de l'Ua devait être devant nous.

— « Conduis-tu les esclaves vers le danger ? » demanda la barbare blonde.

— « Oui, » répondis-je.

Elle trembla, mais ne perdit pas le rythme. Elle avait essayé de me parler en plusieurs occasions, au cours de ces derniers jours, mais je ne lui avais guère répondu, me limitant à des phrases courtes et sèches. À un moment donné, je l'avais bâillonnée, avec ses cheveux et une bande de cuir.

Elle continua de payer, pitoyablement, convaincue qu'elle n'avait plus la faveur du maître.

« Nous sommes certainement près de l'embouchure de l'Ua, » dit Ayari, qui se trouvait à l'avant.

— « Regarde l'eau, » indiqua Kisu. « Respire l'odeur des fleurs et de la forêt. Je crois que nous sommes *déjà* dans son embouchure. »

Je fus stupéfait. Une embouchure pouvait-elle être aussi large ? Nous étions peut-être déjà sur l'Ua.

Kisu montra le ciel.

« Regardez le mindar, » dit-il.

Nous levâmes la tête et vîmes un oiseau au plumage coloré, aux ailes courtes et au bec pointu. Il était jaune et rouge.

« C'est un oiseau de la forêt, » expliqua Kisu.

Le mindar est adapté à des vols courts et rapides, presque des bonds, ses ailes battant très vigoureusement, le projetant rapidement de branche en branche, et au camouflage dans les arbres en fleur où son bec pointu lui permet de creuser l'écorce à la recherche de larves et d'insectes.

« Regardez ! » dit Ayari, tendant le bras vers la gauche.

Nous vîmes un tharlaron prenant un bain de soleil sur un banc de sable. À notre approche, il glissa dans l'eau et s'éloigna.

— « Nous sommes sur le fleuve, » dit Kisu. « J'en suis sûr. »

— « Le lac se divise, » annonça Ayari.

— « Non, » répondit Kisu en riant, heureux. « C'est une île dans le fleuve. Il y en aura sans doute

beaucoup. »

— « De quel côté passerons-nous ? » demandai-je.

— « À droite, » répondit Kisu.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je. Je suis Anglais. Il me paraissait plus naturel de passer à gauche. Ainsi, le bras qui tient l'épée se trouve automatiquement du côté de l'individu qui peut éventuellement vous croiser. Manifestement, il est plus prudent de maintenir un inconnu sur sa droite. Les Goréens, en général, comme les Anglais, restent dans la partie gauche d'un chemin. Ce sont également des gens intelligents. Ils le font, explicitement, pour les raisons qui ont dû amener les Anglais à agir, à savoir la prudence et la défense en cas d'agression. Presque tous les Goréens, comme presque tous les Terriens, sont droitiers. C'est naturel, du fait que presque tous les Goréens descendent des Terriens.

— « Lorsqu'on entre dans un village de la côte du Ngao, » expliqua Kisu, « on entre toujours par la droite. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Ainsi, on expose son flanc à la lame de l'autre, » répondit Kisu.

— « Est-ce prudent ? » demandai-je.

— « Comment, » s'enquit-il, « montrer plus manifestement que l'on vient en paix ? »

— « Intéressant, » fis-je. Pour ma part, j'aurais préféré passer à gauche. Et si l'autre ne désire pas la paix ? En tant que Guerrier, je connaissais la valeur du huitième d'ihn nécessaire pour pivoter sur soi-même.

— « Ainsi, » reprit Kisu, « s'il y a des hommes dans ces régions et si leurs coutumes ressemblent à celles des villages du Ngao, et de l'Ukungu, nos intentions pacifiques seront claires. Cela nous évitera de nombreux ennuis. »

— « Cela me paraît intelligent, » reconnus-je. « S'il y a des hommes dans ces contrées, cela les incitera peut-être à nous laisser tranquilles. »

— « Précisément, » souligna Kisu.

— « Et nous pourrions, bien entendu, en cas de nécessité, » repris-je, « tourner la pirogue. »

— « Oui, » convint Kisu.

Nous dirigeâmes alors la pirogue vers la droite. Moins d'une demi-ahn plus tard, l'île était à notre gauche. Elle faisait plusieurs pasangs de long.

« Je ne pense pas qu'il y ait des hommes dans ces régions, » estima Ayari. « Nous sommes beaucoup trop à l'est. »

— « Tu as probablement raison, » dit Kisu.

C'est à ce moment-là que nous entendîmes les tam-tams.

— « Peux-tu lire les tam-tams ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Ayari.

— « Kisu ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il, « mais il est probable qu'ils annoncent notre arrivée. »

LE VILLAGE DE PÊCHEURS ; UNE ESCLAVE SUPPLIE D'ÊTRE TOUCHÉE ; AYARI OBTIENT DES INFORMATIONS

ILS S'AGITAIENT sur l'échafaudage surplombant le fleuve. Nous ne comprenions pratiquement pas ce qu'ils disaient. À partir de l'échafaudage, une rangée double de pieux écorcés, à environ trois mètres, les uns des autres, reliés par de nombreuses barres attachées avec des lianes, s'étendant sur plus de cent mètres dans les eaux de la rivière, soutenait de nombreuses cordes à l'extrémité desquelles étaient fixés des paniers coniques, des nasses.

« Partez ! Partez ! » cria un homme, d'abord en ushindi, puis en ukungu. Lui, et d'autres, nous faisaient signe de partir. Il n'y avait que des hommes et des petits garçons, sur l'échafaudage. Sur la rive, presque invisibles dans la jungle, se dressaient les huttes du village. Sur les toits en feuilles de palmier de ces huttes, en rangées, des poissons séchaient. Nous aperçûmes des femmes, sur la rive ; quelques-unes, avec des cuvettes, vinrent au bord du fleuve pour voir ce qui se passait.

« Partez ! » cria l'homme en ukungu et en ushindi.

— « Nous sommes des amis ! » répondit Ayari en ushindi.

— « Partez ! » hurla l'homme, en ushindi cette fois. Je supposai que c'était le linguiste du village. D'autres hommes, huit ou neuf, et quelques jeunes garçons d'âges divers, avancèrent sur la plateforme, en équilibre sur les barres, afin de nous faire signe de partir.

— « Je voudrais savoir, » dis-je, « si Shaba est passé par ici, et depuis combien de temps. »

Plusieurs hommes sortirent des poignards et nous menacèrent.

— « Ils ne sont pas tellement amicaux, » fit observer Ayari.

— « Ce n'est pas bien, » dit Kisu. « Nous aurions besoin de provisions, de machettes et de matériel. »

— « Avec quoi les achèteras-tu ? » demandai-je.

— « Tu as la chaîne en or donnée par Bila Huruma, » dit-il.

Je touchai la chaîne.

— « Oui, » répondis-je. « C'est vrai. »

Je retirai la chaîne et la montrai aux hommes perchés sur l'échafaudage.

Ils continuèrent de nous encourager à partir.

— « Cela ne sert à rien, » dit Ayari.

Les enfants eux-mêmes hurlaient, imitant leurs aînés. Pour eux, à mon avis, objectivement, le fait que nous accostions ou non ne faisait pas la moindre différence. C'était le premier village que nous rencontrions sur le fleuve. Il se trouvait une ahn au-delà de la première île.

— « Continuons, » dit Kisu.

Soudain, j'entendis un hurlement, celui d'un petit garçon et, me retournant, vis un enfant d'environ huit ans tomber de l'échafaudage. Presque immédiatement, il fut entraîné par le courant. Sans réfléchir, je plongeai. Quand je fis surface, j'entendis Kisu ordonner de faire faire demi-tour à la pirogue. Je me lançai à la poursuite de l'enfant, nageant rapidement avec l'aide du courant. Puis j'arrivai à l'endroit où, compte tenu de ma vitesse, je pensais qu'il se trouvait. Il n'y était pas. Quelques instants plus tard, la pirogue glissa près de moi.

« Le vois-tu ? » criai-je à Ayari.

— « Il est en sécurité, » répondit Ayari. « Monte dans la pirogue. »

— « Où est-il ? » demandai-je, me hissant dans la légère embarcation.

— « Regarde, » dit Kisu.

Je me retournai et, avec surprise, vis l'enfant qui grimpait le long d'un pieu. Il souriait.

— « Il nage comme un poisson, » commenta Ayari. « Il ne courait pas le moindre danger. »

Je remarquai que les hommes n'avaient pas plongé. Pourtant, l'enfant avait hurlé. Pourtant, j'avais eu l'impression qu'il était emporté par le courant, apparemment dans une situation désespérée.

Un des occupants de la plate-forme nous fit signe d'approcher. Il avait rengainé son poignard de pêcheur. Nous avançâmes. Pendant ce temps, il aida l'enfant à remonter sur la plate-forme. Je constatai que les hommes et les enfants s'y déplaçaient avec beaucoup d'aisance. Je me rendis compte qu'ils avaient aussi peu de chance de tomber qu'un Terrien de tomber du trottoir. Ils connaissaient parfaitement leur installation et travaillaient dessus plusieurs heures par jour.

L'enfant, et les autres, nous adressaient des sourires ironiques. Un homme, peut-être son père, lui caressa la tête, le félicitant. Il avait bien joué son rôle.

« Accostez, » dit un homme en ushindi, celui qui, un peu plus tôt, avait également parlé ukungu. « Vous auriez sauvé l'enfant, » poursuivit-il. « Ainsi, il est clair que vous êtes nos amis. Soyez les bienvenus. Accostez, amis de notre village. »

— « C'était un truc, » s'étonna Kisu.

— « Oui, » répondis-je.

— « Mais un joli truc, » estima Ayari.

— « Je n'aime pas que l'on me trompe, » releva Kisu.

— « Peut-être, au bord du fleuve, » supposai-je, « ne peut-on pas être trop prudent. »

— « Peut-être, » admit Kisu.

Ensuite, nous contournâmes la plate-forme et prîmes la direction de la rive.

Nous attachâmes les mains des femmes dans le dos et les fîmes asseoir dans la poussière.

Nous étions dans une hutte, aux murs de pieux et au toit de feuilles de palmier, du village des pêcheurs. Un petit feu, dans une cuvette de terre cuite, éclairait faiblement l'intérieur. Il y avait des étagères, dans la hutte, sur lesquelles se trouvaient des récipients et des masques.

La laisse de chaque femme était attachée à un pieu à esclave profondément enfoncé dans le sol.

On avait beaucoup chanté et dansé. Il était tard. Nous étions assis face à face, Kisu et moi, de part et d'autre de la cuvette en terre cuite du feu.

« Où est Ayari ? » demandai-je à Kisu.

— « Il est resté avec le chef, » répondit Kisu. « Il n'est pas encore satisfait. »

— « Qu'espère-t-il apprendre de plus ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas au juste, » répondit Kisu.

Nous avions appris que trois bateaux, avec plus de cent vingt hommes, plusieurs d'entre eux portant une tunique bleue, étaient passés devant le village plusieurs jours auparavant. Ils ne s'étaient pas arrêtés.

Nous étions loin derrière Shaba et ses hommes.

« Maître, » dit Tende.

— « Oui ? » répondit Kisu.

— « Nous sommes nues, » dit-elle.

— « Oui, » répondit Kisu.

— « Tu as échangé le petit morceau de soie que tu me permettais de porter sur les hanches, » dit-elle. « Tu as échangé les coquillages que je portais au cou. Tu as même échangé les coquillages de ma cheville. »

— « Oui, » admit Kisu. Les coquillages et la soie, bizarrement, avaient une valeur considérable aux yeux des pêcheurs. Les coquillages venaient des îles de Thassa et étaient inconnus sur l'intérieur. La soie y était également inconnue. Les coquillages que les femmes portaient au cou et à la cheville, bien entendu, avaient été échangés. Nous avions également échangé les bandes de rep rouge et noir que les deux esclaves blondes portaient sur les hanches. Nous avions conservé la chaîne en or que je portais, cadeau de Bila Huruma. Elle pourrait nous être utile, pensions-nous, plus tard. Au sein de la civilisation, naturellement, elle avait une valeur considérable. Ici, nous ne savions pas si elle avait davantage de valeur que des poignards métalliques ou des rouleaux de fil de cuivre. Le résultat de nos échanges se montait à deux paniers de poisson séché, un sac de farine et de légumes, un morceau de tissu rouge, à base d'écorce martelée, une poignée de perles en bois, colorées et, surtout, deux pangas, lourdes machettes à lame courbe, d'une soixantaine de centimètres de long.

C'était surtout ces deux derniers objets qui intéressaient Kisu. Je ne doutais pas de leur utilité future.

— « Je ne suis pas contente, Kisu, » dit Tende.

Il bondit par-dessus le feu et la frappa sauvagement sur le côté gauche de la tête, du plat de la main.

— « As-tu osé prononcer mon nom, Esclave ? » s'enquit-il.

Elle était couchée sur le flanc, à ses pieds, terrifiée, du sang sur les lèvres, les mains liées dans le dos, attachée à un pieu d'esclave par une laisse tendue.

— « Pardonne-moi, Maître ! » cria-t-elle. « Pardonne-moi, Maître ! »

— « Je vois que j'ai commis une erreur en te permettant de porter des bijoux et des vêtements, esclave orgueilleuse ! » jeta-t-il.

— « Pardonne-moi, Maître, » supplia-t-elle. Il est vrai qu'une esclave ne peut porter, en matière de bijoux, de maquillage et de vêtements, que ce que son maître l'autorise à porter. Parfois, naturellement, il n'autorise rien.

— « Il y a encore un objet, » souligna Kisu avec colère, « que nous pourrions échanger, demain matin, avant de quitter le village. »

— « Lequel ? » demanda-t-elle.

— « Il est couché à mes pieds, » répliqua-t-il.

— « Non, Maître ! » cria-t-elle.

— « Je me demande contre quoi je pourrais bien t'échanger, » fit-il.

— « Ne m'échange pas, Maître, » supplia-t-elle. Bien entendu, elle pouvait être échangée aussi facilement qu'un sac de farine, un poignard, un morceau de tissu, un tarsk ou un vulo. C'était une esclave.

— « Tu n'es pas une très bonne esclave, » souligna-t-il.

— « Je vais essayer d'être meilleure, » promit-elle, se remettant péniblement à genoux. « Laisse-moi te donner du plaisir, cette nuit. Je te donnerai des plaisirs dont tu ignores l'existence. Je te donnerai tellement de plaisir que, au matin, tu n'auras plus envie de m'échanger. »

— « Ce ne sera pas facile, » releva-t-il, « avec les mains attachées dans le dos. »

Elle le regarda avec frayeur.

Il détacha la laisse du pieu et la porta, les mains toujours attachées dans le dos, dans un coin de la hutte. Il la mit à genoux puis, paresseusement, s'allongea, dressé sur le coude, entre elle et le mur de la hutte. Il la regarda.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Puis, pitoyablement, comme une esclave, elle se consacra à son plaisir.

Je restai assis près du petit feu brûlant dans la cuvette en terre cuite, réfléchissant. Au matin, il nous faudrait partir tôt. Avec un petit morceau de bois, j'attisai le feu. Shaba avait beaucoup d'avance sur nous. Pourquoi, me demandai-je, a-t-il gagné l'Ua ? Avec l'anneau, il aurait pu gagner mille endroits beaucoup plus sûrs, à la surface de Gor. Pourtant il avait choisi la route dangereuse, inconnue, de l'Ua. Croyait-il que les gens hésiteraient à le poursuivre, sur ses eaux solitaires pénétrant des régions luxuriantes, mystérieuses et périlleuses ? Il devait vraisemblablement savoir que ceux qui cherchaient l'anneau, et moi, n'hésiteraient pas à le suivre dans les étendues sauvages de l'Ua. À mon avis, il avait commis une grave erreur de jugement, étonnante de la part d'un esprit aussi subtil.

« Maître, » entendis-je.

Je me retournai.

La première esclave blonde, pas celle qui avait été Janice Prentiss et que j'appelais : la barbare blonde, était à genoux à l'extrémité de la laisse, les bras tendus derrière elle. C'était elle qui, assortie à la barbare blonde, avait été donnée par Bila Huruma en cadeau à Tende, dans le cadre de leur Compagnie projetée. La femme était également blonde et également barbare, compte tenu de son accent, de ses dents qui comportaient deux plombages, et de ses marques de vaccination d'origine terrienne. Comme la barbare blonde, elle avait sur la cuisse gauche la marque ordinaire des Kajirae de Gor.

« Maître, » répéta la première esclave. La barbare blonde, les mains liées dans le dos, attachée à un pieu, resta assise dans la poussière, furieuse.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je rampe jusqu'au bout de ma laisse, » dit-elle, « et je m'agenouille devant toi. »

— « Oui ? » fis-je.

Elle baissa la tête.

— « Je te supplie de me toucher, » dit-elle.

La barbare blonde, près d'elle, étouffa un cri d'indignation.

J'entendais les bruits du plaisir de Kisu et Tende, dans un coin de la hutte.

La femme à genoux leva la tête et me regarda.

« Je te supplie de me toucher, Maître, » dit-elle. « Le besoin s'est emparé de moi. »

J'entendis à nouveau la barbare blonde pousser un cri étouffé, mais de stupéfaction. Elle ne pouvait croire avoir entendu une femme reconnaître le désir sexuel. Cette traînée ne savait-elle donc pas que les femmes ne doivent jamais faire cela ?

— « Esclave ! » ironisa la barbare blonde. « Esclave ! Esclave ! »

— « Oui, esclave, » reconnut la première femme. « Je t'en prie, Maître, » me dit-elle.

J'approchai d'elle, mais pas assez pour qu'elle puisse me toucher.

« Je t'en prie, » supplia-t-elle.

— « Tu es une barbare, » relevai-je.

— « Je suis à présent une esclave goréenne, » dit-elle.

— « Viens-tu d'une planète appelée Terre ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Depuis combien de temps es-tu sur Gor ? » m'enquis-je.

— « Plus de cinq ans, » répondit-elle.

— « Comment es-tu arrivée sur Gor ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Je me suis endormie un soir, dans ma chambre, sur ma planète. Je me suis réveillée, peut-être plusieurs jours plus tard, enchaînée sur un Marché goréen. »

Je hochai la tête. Les Marchands d'Esclaves goréens droguaient généralement leurs captures pendant le trajet entre les deux planètes.

— « Quel est ton nom ? » demandai-je.

— « Celui qui plaît au Maître, » répondit-elle.

— « C'est exact, » constatai-je.

Elle me sourit.

— « J'ai été possédée par de nombreux hommes, » dit-elle, « et j'ai eu de nombreux noms. »

— « Quel était ton nom barbare ? » m'enquis-je.

— « Alice, » répondit-elle. « Alice Barnes. »

— « Ce sont deux noms, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Alice était mon prénom et Barnes mon nom de famille. »

— « Alice, » fis-je, « est un nom d'esclave. »

— « C'est ce que j'ai compris sur cette planète, » dit-elle. « Sur ma planète d'origine, cependant, cela peut également être un nom de femme libre. »

— « Intéressant, » fis-je.

Elle sourit. Les prénoms féminins de la Terre sont souvent utilisés, sur Gor, comme des noms d'esclave. Il arrive même qu'on les donne à des esclaves d'origine goréenne. Ils ont tendance à exciter les maîtres et augmentent le prix de la femme. L'origine de la coutume est probablement simple. Presque toutes les femmes amenées sur Gor sont des esclaves. Il est, par conséquent, naturel que leurs noms d'origine soient considérés comme des noms d'esclave. De nombreux Goréens, même ceux qui ont accès à la Seconde Connaissance, réservée aux Hautes Castes, ont du mal à croire que les délicieuses femmes de la Terre qui apparaissent sur leurs Marchés aient pu être libres sur leur planète d'origine.

« Si elles étaient libres, elles n'auraient pas dû l'être, » disent de nombreux Goréens. « De toute façon, » ajoutent-ils, « elles portent à présent le collier, qu'elles méritent, et elles resteront ici. » Il est vrai, incidemment, qu'une esclave d'origine terrienne n'est presque jamais affranchie, sur Gor. Elles sont trop désirables et magnifiques pour qu'on les affranchisse. Sans doute faudrait-il être fou pour en affranchir une.

« Je te nomme : Alice, » décidai-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Ce nom est désormais un nom d'esclave, » précisai-je.

— « Je sais, » répondit-elle.

— « Es-tu contente, » demandai-je, « de porter ton ancien nom, qui est dorénavant celui d'une esclave humiliée ? »

— « Je l'aime, » dit-elle. « Il est délicieux. Il me fait frémir de désir. »

Elle tira sur la laisse, essayant de s'approcher de moi.

— « On dit, » fis-je, « que les femmes de la Terre sont des esclaves par nature. »

— « C'est vrai, » souffla-t-elle.

— « On dit aussi que ce sont les esclaves les plus basses et les plus pitoyables, et qu'il faut les traiter en tant que telles. »

— « C'est vrai, Maître, » répondit-elle. Elle baissa la tête. « On me l'a bien fait comprendre, sur Gor, » reprit-elle. Elle leva la tête. « Je t'en prie, prends-moi dans tes bras, » ajouta-t-elle. « Je suis une femme de la Terre qu'on a transformée en esclave goréenne. Tu n'as pas besoin de me respecter

comme tu le ferais peut-être avec une Goréenne et, en outre, je suis une esclave. Ne me respecte pas. »

— « Je ne le fais pas, » indiquai-je.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

« Je suis une femme de la Terre, asservie, » dit-elle. « Je compte parmi les esclaves les plus basses et les plus pitoyables. Prends-moi dans tes bras, je t'en prie, et traite-moi en tant que telle. »

Je la pris dans mes bras.

« Utilise-moi de telle façon que j'aie l'impression de mourir, Maître, » supplia-t-elle.

Je posai les lèvres sur son cou et elle rejeta la tête en arrière.

— « Esclave ! Esclave ! » ironisa la barbare blonde.

— « Oui, esclave, » sanglota la femme qui était dans mes bras. Je la posai sur la poussière. Je restai longtemps près d'elle. Je ne pris pas la peine, toutefois, de lui détacher les mains. Cela m'aurait obligé à les lui rattacher plus tard.

La barbare blonde tourna le dos, amère. Elle resta couchée sur le flanc dans la poussière. Je l'entendis pleurer. Ses petits poings, dans son dos, étaient serrés par la frustration.

Je me dis que, dans quelques jours, sans doute serait-elle à genoux au bout de sa laisse, ses bras attachés tirés derrière elle, la laisse tendue, suppliant le maître de la toucher.

Il était tard quand Ayari revint dans la hutte.

Les femmes dormaient. Tende, quand Kisu en eut terminé avec elle, avait été ramenée à sa place. Comme les autres femmes, elle dormait dans la poussière, les mains liées dans le dos, attachée à un pieu.

« As-tu obtenu des renseignements supplémentaires ? » demandai-je.

— « D'autres, » répondit-il, « que Shaba et ses compagnons, sont passés par ici. J'ai finalement appris cela par le chef, et deux de ses hommes, avec qui j'ai parlé. »

— « Hésitaient-ils à parler ? » m'enquis-je.

— « Tout à fait, » répondit Ayari. « Le simple fait de dire ce qu'ils ont vu leur faisait peur. »

— « Qu'est-ce que c'était ? » demandai-je.

— « Des monstres, » répondit-il.

— « Quel genre de monstre ? » insistai-je.

— « Ils ne veulent pas le dire, » répondit Ayari. « Ils ont trop peur. » Il me regarda. « Mais je crains que nous ne soyons pas les seuls à chercher Shaba. »

— « D'autres le poursuivent également ? » demanda Kisu.

— « Je crois, » répondit Ayari.

— « Intéressant, » fis-je. Je m'allongeai près du feu. « Dormons, à présent, » conclus-je. « Nous devons partir tôt, demain matin. »

LA BOÎTE DANS LA RIVIÈRE

« **L**A-BAS, » indiqua Ayari. « Obliquez sur la droite ! » Nous fîmes tourner notre fragile embarcation.

— « Je vois, » dis-je.

Nous avons quitté depuis quatre jours le village de pêcheurs où nous avons été cordialement reçus. Au cours de ces quatre jours, nous avons dépassé deux villages, où l'on cultivait la terre dans de petites clairières, mais nous ne nous étions pas arrêtés.

Le fleuve, ou la rivière, ainsi qu'on l'appelait communément tout le long de son cours, et ainsi le ferai-je également, avait alors entre deux cents et quatre cents mètres de large. Le soir, nous tirions la pirogue sur la rive, la cachions et dressions le camp environ un demi-pasang sur l'intérieur, afin d'éviter les tharlarions, qui ont tendance à rester près de l'eau.

La boîte, qui faisait environ soixante centimètres de profondeur et soixante centimètres de côté, lourde, presque complètement submergée, avec une serrure ciselée, frotta contre la pirogue. Par ses poignées métalliques, je la hissai dans la pirogue. Avec le dos d'un lourd panga, je cassai la serrure à anneau. Ensuite, je soulevai le couvercle.

« Ah ! » fit Kisu.

Dans la caisse, en désordre, il y avait des rouleaux de fil, des miroirs, des épingles et des poignards, des perles, des coquillages et des morceaux de verre coloré.

« Des objets pour faire des échanges, » dit Kisu.

— « Provenant vraisemblablement d'un des bateaux de Shaba, » dit Ayari.

— « Vraisemblablement, » admis-je.

Nous glissâmes les objets dans un sac provenant du village des pêcheurs et jetâmes la boîte, à la serrure cassée, dans l'eau.

— « Continuons avec prudence, » dit Kisu.

— « Cela me paraît sage, » convins-je.

TISSU D'ÉCORCE ET PERLES

Nous étions assis autour d'un petit feu, à environ un demi-pasang de la rivière, dans la forêt équatoriale.

Un fourmilier de plus de six mètres de long, à l'épine dorsale proéminente, rôdait à la limite du camp. Nous vîmes sa longue langue mince sortir de la bouche.

La barbare blonde s'approcha de moi.

« Il est inoffensif, » dis-je, « sauf si on le dérange. Ses pattes aux griffes puissantes peuvent éventrer un larl. Il se nourrit de fourmis blanches et de termites, cassant leurs hauts nids d'argile durcie, qui font parfois plus de dix mètres de haut, avec ses pattes griffues, puis plongeant sa langue d'un mètre de long, couverte de salive collante, parmi leurs occupants stupéfaits, en mangeant des milliers en quelques brefs instants. »

Elle recula encore un peu, effrayée. C'était une femme nue, et une esclave, sur Gor, planète barbare. Peut-être n'aimait-elle pas dépendre les hommes pour sa protection, sa vie même, mais elle dépendait d'eux et le savait.

Nous avons apporté certains objets, avec nous, jusqu'au camp.

« Oh ! » s'écria la femme, surprise. Une grosse sauterelle rouge, de la taille d'un gim à corne, oiseau pesant une soixantaine de grammes et fréquent dans le nord de Gor, avait sauté près du feu avant de disparaître dans un buisson.

Elle se contraignit à ne pas approcher davantage de moi. Elle baissa la tête, gênée.

Kisu, avec un poignard, coupait une bande dans le tissu à base d'écorce martelée que nous nous étions procuré au village des pêcheurs. Il est très souple, peut-être parce que la teinture est mélangée à de l'huile de palme. Tende le regardait attentivement.

J'eus un rire étouffé.

« Le Maître se moque-t-il de moi ? » demanda la barbare blonde avec irritation.

— « Je pensais à cet après-midi, » dis-je.

En fin d'après-midi, alors que nous accostions, elle s'était prise dans la toile d'une araignée-rocher, une grosse. On les appelle : araignées-rocher parce qu'elles ont l'habitude de garder les pattes pliées sous le corps. Cette habitude, ainsi que leur taille et leur couleur, généralement grise ou marron, font penser à un petit rocher, d'où leur nom. C'est une excellente technique de camouflage naturel. Un mince fil relie l'araignée à la toile. Quand quelque chose touche la toile, la vibration est transmise à l'araignée par l'intermédiaire du fil. Bizarrement, les mouvements de la toile sous l'effet du vent ne font pas réagir l'araignée ; de même, si la proie est trop petite et ne mérite pas le dérangement, ou trop grosse, et peut-être dangereuse, elle ne se montre pas. En revanche, lorsqu'un oiseau, un mindar ou un perroquet, par exemple, ou bien un petit animal tel qu'un urt des feuilles ou

un tarsk nain, se prend dans la toile, l'araignée sort rapidement. Elle est parfaitement capable de maîtriser de telles proies. Quand la barbare blonde tomba en hurlant dans la toile, essayant de la chasser de ses cheveux et de son visage, l'araignée ne se montra même pas. Je l'écartai de la toile et la giflai pour la faire taire. Curieux, tandis qu'elle se nettoyait avec des feuilles et de la salive, je localisai le fil mince indiquant l'endroit où se trouvait l'araignée. Celle-ci, immobile sur le sol, faisait environ trente centimètres de diamètre. Elle ne bougea que quand je la poussai avec un bâton et, alors, s'éloigna rapidement.

« Ce n'était pas la peine de me frapper, » protesta-t-elle.

— « Silence, Esclave ! » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Le fait qu'une esclave ait un tant soit peu irrité quelqu'un suffit à justifier un coup, bien entendu. En fait, on peut même frapper les esclaves sans raison. On peut le faire par pur caprice. Les femmes le savent. Cela contribue à leur discipline. Dans ce cas précis, évidemment, outre l'irritation provoquée par son éclat, je ne voulais pas que ses cris puissent indiquer l'endroit où nous nous trouvions. Nous ignorions qui voyageait, peut-être parallèlement à nous, dans cette végétation luxuriante.

« Maître, » dit la femme.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Ce n'était pas la peine de me frapper, dans l'après-midi, » dit-elle. « Mais je suppose que c'est à toi de décider, puisque tu es le maître, » ajouta-t-elle avec légèreté.

Je la considérai.

« Il faut certainement une raison, pour frapper une esclave, » ajouta-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Je vois, » fit-elle, baissant la tête. Elle tremblait.

— « Viens ici, » dis-je. « À genoux, assise sur les talons. »

Elle obéit sans me quitter des yeux.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

Soudain, je la frappai, une gifle puissante qui la projeta sur le flanc, les lèvres couvertes de sang.

Je me redressai.

— « Tu vois ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle, me regardant avec horreur.

— « À présent, agenouille-toi devant moi et embrasse mes pieds, » dis-je, « puis remercie-moi de t'avoir frappée. »

Tremblante, elle s'approcha de moi et s'agenouilla devant moi. Elle baissa la tête. Je sentis ses lèvres sur mes pieds.

— « Merci de m'avoir frappée, Maître, » souffla-t-elle. Elle leva la tête vers moi.

— « Comprends-tu, à présent, que tu es une esclave ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Crois-tu toujours qu'un maître ait besoin d'une raison pour frapper une esclave ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Et pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Parce que je suis une esclave, » répondit-elle.

— « C'est exact, » dis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Puis je m'assis à nouveau, les jambes croisées, et reportai mon attention sur Kisu. Il montrait la bande de tissu, d'une trentaine de centimètres de large sur un mètre cinquante de long, à Tende.

J'espérai que la barbare blonde avait compris la leçon. Cela l'aiderait à survivre, sur Gor. Une

femme ne conteste pas ce que lui fait son maître. Elle est esclave.

Tende s'agenouilla devant Kisu et posa la tête par terre.

« Je te supplie de me donner des vêtements, Maître, » dit-elle.

— « Gagne-les, » répliqua-t-il.

— Oui, Maître, » dit-elle, impatiente, puis elle le gagna bien. Quand elle eut terminé, Kisu lui jeta la bande de tissu, qu'elle enroula, ravie, autour de ses hanches. Puis, fouillant dans le sac que nous avions apporté, il lui jeta deux colliers de perles en bois, bleues, rouges et jaunes, que nous nous étions procurés au village des pêcheurs.

« Merci, mon Maître, » souffla Tende, puis elle se pavana devant lui, la bande de tissu serrée sur ses hanches et les colliers de perles au cou.

— « À présent, il est temps de t'attacher pour la nuit, » décida Kisu.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

La première blonde, Alice, regardait Tende avec envie. Elle rampa alors jusqu'à moi, baissant la tête.

« Je te supplie de me donner des vêtements, Maître, » dit-elle.

— « Es-tu prête à les gagner ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « Putain ! » cria la barbare blonde.

Je pris Alice dans mes bras, l'embrassant, et elle rejeta la tête en arrière.

« Putain ! Putain ! » cria la barbare blonde.

J'embrassai Alice.

— « Va chercher du bois pour le feu ! » ordonnai-je à la barbare blonde. « Charge-le un peu. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Alice me regarda.

— « Tes caresses sont formidables, » dit-elle. Elle me sourit. « La femme de la Terre s'abandonne à son Maître goréen. »

Le feu était bas.

C'était environ deux ahns avant l'aube.

Alice, les mains liées dans le dos, sa laisse attachée à l'arbre auquel celle de Tende était également fixée, dormait. Autour des hanches, elle portait une bande de tissu qu'elle avait bien gagnée. Je l'avais coupée à son intention, après sa performance. Je lui avais également donné des colliers de perles. Ils lui allaient bien. Comme Tende, c'était à présent une esclave vêtue et portant des bijoux. Tende dormait aussi. Ayari et Kisu également.

Je regardai la barbare blonde, qui était assise près du feu. Elle tisonnait le feu avec une branche de bois vert.

« Va t'asseoir près du pieu à esclave ! » lui ordonnai-je, désignant ainsi l'arbre mince auquel les deux autres femmes étaient attachées, « et croise les poignets dans le dos. »

Elle obéit.

« Oh ! » fit-elle quand, avec une longue lanière de cuir, je lui attachai les poignets. Ensuite, j'attachai l'autre extrémité de la laisse à l'arbre.

« Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Ne vais-je pas avoir de vêtements ? » demanda-t-elle.

— « Es-tu prête à les gagner ? » m'enquis-je.

— « Si tu me l'ordonnes, » dit-elle, « je devrai obéir. Je suis une esclave. »

— « Et si je ne t'ordonne rien ? » demandai-je.

— « Maître ? » fit-elle.

— « Supplierais-tu d'avoir la possibilité de gagner de quoi t'habiller ? » demandai-je.

— « Jamais ! » répondit-elle. « Jamais ! »

— « Il est temps de dormir, » dis-je.

— « Je veux des vêtements, » dit-elle. « Je t'en prie, Maître ! »

— « Allonge-toi, » dis-je. « Il est temps de dormir. »

Elle se coucha sur le flanc.

— « Je ne peux pas supplier qu'on me donne des vêtements, » sanglota-t-elle. « Je suis une femme de la Terre. »

— « Alice aussi, » fis-je remarquer.

— « C'est une esclave, » releva la barbare blonde.

— « Et toi ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit la barbare blonde dans un sanglot. « Moi aussi, je suis une esclave. »

— « Supplie, si tu veux, » dis-je.

— « Je ne peux pas, » répondit-elle.

— « Dors, à présent, » conseillai-je. « La journée sera longue et difficile. »

— « Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Tu m'as donné une leçon, ce soir, n'est-ce pas ? »

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Un maître n'a pas besoin de raison pour me punir sévèrement. »

— « C'est exact, » reconnus-je.

— « À ta manière cruelle, n'es-tu pas gentil, » demanda-t-elle, « avec une esclave ? »

— « Veux-tu être fouettée ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Ton asservissement ne servira guère aux hommes, » dis-je, « si, en raison de ton ignorance, il faut te jeter, vivante, aux sleens ou aux tharlarions. »

— « Je vois, » fit-elle avec amertume. « Tu n'es pas gentil. »

— « Non, » répondis-je.

— « Tu dresses simplement un animal afin qu'il connaisse sa place dans l'existence. »

— « Oui, » admis-je. Je souris. Je résistai à l'envie d'être tendre. Je résistai également à l'envie de la prendre par les chevilles, de la retourner, de lui écartier les jambes et de la violer.

Elle se dressa péniblement sur un coude. Elle me regarda.

— « Qu'est-ce que les hommes attendent d'une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Tout, » répondis-je.

Elle se laissa retomber, pitoyable.

— « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Un homme peut faire tout ce qu'il veut, à n'importe quel moment, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Il n'a pas besoin de raison, » dit-elle.

— « Non, » admis-je.

— « Mais, en général, » insista-t-elle, « un homme ne me frapperait pas, ou n'abuserait pas de moi, sans raison. »

— « Il peut le faire, s'il en a envie, » dis-je, « surtout pendant le dressage mais, bien entendu, en temps normal, il ne le ferait pas. Cela serait inutile. Il y a mieux à faire avec une femme, une fois

qu'elle est dressée. »

— « Si le maître en a envie, il me frappera, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Si cela lui fait plaisir, il n'hésitera pas, » répondisse.

— « Mais si je lui donne entièrement satisfaction, totalement, et comme une esclave soumise, » insista-t-elle, « il est peu probable qu'il ait envie de me frapper, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondis-je, « bien sûr. Tu dois comprendre, bien entendu, que si tu es un tant soit peu désagréable, cela lui donnera une bonne raison de te punir comme il l'entendra. »

— « Je comprends clairement cela, » dit-elle. « Mais je vais essayer de donner satisfaction à mon maître. »

— « Totalement satisfaction, et entièrement, comme une esclave soumise ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « Je ferai tout mon possible pour donner satisfaction à mon maître de cette façon. »

— « Aux maîtres, » précisai-je.

Elle avala péniblement sa salive.

— « Aux maîtres, » répéta-t-elle. Elle savait qu'elle aurait sans doute de nombreux maîtres, sur Gor.

Je constatai alors que l'esclave était proche de la surface.

— « Es-tu prêtre, à présent, » demandai-je, « à supplier de gagner de quoi t'habiller ? »

— « Je ne peux pas faire cela ! » s'écria-t-elle, horrifiée. Je constatai que l'esclave qui était en elle avait été une nouvelle fois refoulée.

— « Très bien, » dis-je. « Reste nue. »

— « Très bien, » répliqua-t-elle. « C'est ce que je ferai. »

— « Tu as eu l'occasion de supplier de gagner de quoi te vêtir, » lui fis-je ressortir. « Tu l'as négligée. Il est possible que cette possibilité ne se représente pas. »

Elle me regarda avec frayeur.

« Dors, à présent, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Puis je retournai m'asseoir près du petit feu. Je monterai la garde pendant quelque temps, puis réveillerais Kisu. Ainsi, du fait qu'il prendrait son tour de garde, je pourrais dormir un peu avant l'aube.

Je m'intéressais à la faune de la rivière et de la forêt. Je me souvins de petits poissons qui se chauffaient au soleil sur les racines de gros arbres. Ils avaient les yeux globuleux, de petites nageoires latérales et faisaient une vingtaine de centimètres de long. Cette aptitude à sortir de l'eau, dans certaines petites rivières, pendant la saison sèche, leur permet de chercher d'autres cours d'eau, ou des mares. Cette aptitude, naturellement, leur permet également d'échapper aux prédateurs aquatiques et, lorsqu'ils sont sur la terre, de retourner dans l'eau en cas de danger. En général, ils restent tout près de l'eau. Parfois, il leur arrive même de prendre le soleil sur le dos de tharlarions endormis. Si le tharlarion plonge, le petit poisson plonge également, restant près de lui, mais hors de portée des mâchoires. Cette proximité du tharlarion, bizarrement, lui fournit une protection efficace contre presque tous ses prédateurs naturels, principalement l'anguille noire. De même, ces petits poissons peuvent se nourrir des restes des proies des tharlarions. Il arrive même qu'ils se battent pour la possession de leur tharlarion. Le rémora et le requin entretiennent apparemment des relations similaires. Ces petits poissons, incidemment, sont des gints.

J'attisai le feu.

Je me demandai s'il me fallait donner à la barbare blonde une nouvelle possibilité de supplier de gagner de quoi se vêtir, une bande de tissu et une poignée de perles. Je prendrais ma décision plus tard.

« Kisu, » dis-je. « Réveille-toi. C'est ton tour de garde. »

Il se redressa et je m'allongeai. Je pensai à la rivière et m'endormis rapidement.

NOUS CONTINUONS DE REMONTER LA RIVIÈRE

« **N**E LAISSEZ PAS la pirogue partir à la dérive ! » cria Kisu, essayant de dominer le bruit de l'eau.

Nous étions sur l'Ua depuis deux semaines. Nous étions arrivés à une autre cataracte.

Il est impossible de pagayer contre ces courants du fait que la rivière, coulant rapidement, plonge en torrents dans une jungle de rochers.

Kisu, moi, la barbare blonde et Tende, nous marchions dans l'eau près de la pirogue, la poussant devant nous. Sur la rive, chacun avec une corde, la première étant attachée à la proue et la deuxième à la poupe, trébuchaient Ayari et Alice. Ayari tenait la corde de la proue et Alice celle de la poupe. Nous pouvions porter la pirogue, mais c'était très difficile. C'était une pirogue à huit rameurs.

« Ne perds pas pied, Esclave Nue ! » cria Tende à la barbare blonde.

— « Non, Maîtresse, » répondit-elle, couvrant le grondement de l'eau, s'efforçant de ne pas perdre l'équilibre.

Tende était Première Fille. Elle avait été, après tout, la Maîtresse des deux autres.

Elles lui obéissaient à la perfection. Si elles ne l'avaient pas fait, nous les aurions battues. Si Tende, pour sa part, n'avait pas joué correctement son rôle de Première Fille, nous avions convenu, Kisu et moi, qu'Alice la remplacerait. Nous étions convaincus que Tende, craignant d'être à la merci de son ancienne esclave, ferait tout son possible pour s'acquitter correctement de sa tâche.

Tende et Alice s'étaient mises à appeler la barbare blonde : Esclave Nue. Elle n'avait, parmi nous, pas d'autre nom. Nous ne lui en avions pas donné. Cette appellation manifestait clairement ce qui la distinguait des autres. C'était une femme inférieure. Nous lui faisons exécuter les tâches les plus serviles. La barbare blonde pleurait, la nuit, mais nous ne faisons pas attention à elle, sauf pour lui ordonner de se taire.

« Tirez sur les cordes ! » cria Kisu.

Ayari et Alice tendirent les cordes.

« Poussez ! » cria Kisu.

Presque aveuglés par l'eau, nous poussâmes la pirogue.

NOUS NOUS ARRÊTONS POUR FAIRE DES ÉCHANGES ; LES AVEUX D'UNE ESCLAVE

« É^{CHANGES} ! Échanges ! Amis ! Amis ! » criaient-ils.

« Ne m'emmène pas là-bas sans vêtements, Maître, » supplia la barbare blonde.

Nous avons tiré la pirogue sur la rive. J'attachai les mains de la barbare blonde dans le dos et lui passai au cou une corde dont je lançai l'extrémité à Alice. Il serait plus convenable, avions-nous pensé, du fait que, contrairement aux autres femmes, elle n'était pas habillée, qu'elle soit conduite en laisse comme une esclave dévêtue, récemment capturée. Autrement, on aurait pu soupçonner qu'elle n'était pas bien vue. Si cela se savait, elle ferait l'objet de marchandages acharnés, les villageois s'efforçant de profiter du fait qu'elle n'était pas en faveur pour l'acquérir à bas prix, peut-être pour la revendre à l'intérieur. Dans les circonstances actuelles, si elle avait été récemment prise, nous n'avions peut-être pas encore eu le temps de déterminer son potentiel.

« Comment se fait-il que vous veniez de l'ouest, sur le fleuve, avec elle ? » demanda un homme qui parlait un peu ushindi.

Je ne compris pas sa question.

La barbare blonde frémit pitoyablement, voyant la façon dont les hommes la regardaient.

« Est-elle une Taluna ? » demanda un homme.

Je ne compris pas sa question.

La barbare blonde gémit désespérément parce que les hommes la tripotaient, parfois intimement.

« Regardez ! » dit un homme accroupi près d'elle, tenant sa jambe, montrant sa marque. Cela suscita l'intérêt. Ils n'avaient jamais vu de femme marquée. La marque d'Alice était cachée par son pagne. Sans se faire remarquer, elle le baissa légèrement, sur sa cuisse, afin de mieux cacher sa marque. La barbare blonde se tortillait parmi les hommes. Ses mains tiraient sur la lanière de cuir qui les immobilisait dans le dos. Je me dis que nous avons bien fait de lui attacher les mains. Si elle avait tenté de repousser les villageois, ou de les empêcher de la toucher, ils auraient peut-être exigé qu'on lui coupe les mains. Elle poussa un cri désespéré. Je fis un signe et nous avançâmes, Alice éloignant la barbare blonde des hommes.

Nous franchîmes la clôture du village.

« Échanges ! » criai-je « Amis ! Amis ! »

Ayari était un homme remarquable.

À mon avis, aucun habitant du village ne connaissait plus d'une douzaine de mots d'ushindi mais Ayari, avec son ushindi, ses gestes, son intelligence vive et un bâton, avec lequel il dessinait dans la

poussière, réalisa les échanges d'une façon adroite et parvint également à obtenir des informations.

« Shaba est venu ici, » dit Ayari.

— « Quand ? » demandai-je.

— « Le chef dit simplement : « Il y a longtemps. », » répondit Ayari. « Il avait plusieurs malades. Il est resté une semaine. »

— « Cela explique pourquoi il y a des gens qui parlent quelques mots d'ushindi, » relevai-je.

— « Bien sûr, » acquiesça Ayari. « Et Shaba et ses hommes se sont certainement arrangés pour apprendre un peu la langue des villageois. »

J'acquiesçai.

Nous avons obtenu, contre quelques poignards et du verre de couleur, plusieurs sacs de farine, des fruits et des légumes.

— « Y a-t-il autre chose ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Ayari avec un sourire ironique. « Nous sommes censés faire demi-tour. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Le chef dit que la rivière est dangereuse, au-delà de ce point. Il dit qu'il y a des tribus hostiles, des eaux dangereuses, de gros animaux, des monstres et des Talunas, femmes de la jungle à la peau blanche. » Il montra la barbare blonde, à genoux, les mains liées dans le dos, près d'Alice qui était debout et tenait sa laisse. « Il croyait que c'en était une, » ajouta-t-il. « Je lui ai dit que ce n'était qu'une esclave ordinaire. »

Je regardai la barbare blonde.

— « C'est vrai, » admis-je.

Elle baissa la tête.

« Shaba est reparti vers l'amont, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Ayari.

— « Dans ce cas, je ferai de même, » décidai-je.

— « Nous le ferons tous, » intervint Kisu.

Je le regardai.

« Cela fait partie de mes plans, » expliqua-t-il.

— « Tes plans mystérieux ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il avec un sourire.

— « Le chef et les autres, » demandai-je à Ayari, « ont-ils parlé des « monstres » que les pêcheurs ne mentionnaient qu'à contrecœur ? »

— « Je leur ai posé la question, » dit Ayari. « Ils n'ont rien vu qui sorte de l'ordinaire. »

— « Dans ce cas, nous les avons perdus, » dit Kisu.

— « Peut-être, » dis-je. « Pouvons-nous partir ? » demandai-je.

— « Non, bien sûr » dit Ayari. « Il y a un festin, ce soir, des chants et des danses. »

— « Naturellement, » dis-je.

Cette nuit-là, nous dormîmes dans une hutte du village, derrière la palissade. C'était le premier village entouré d'une palissade que nous rencontrions.

Cela me donna à réfléchir. La rivière, en direction de l'est, à partir de cet endroit, deviendrait plus dangereuse.

J'entendis bouger la barbare blonde. Comme les autres, elle avait les mains liées dans le dos. Une corde d'un mètre cinquante, derrière elle, était attachée à un pieu. Les yeux mi-clos, dans la faible lumière des lunes, filtrant à travers les pieux des murs, je la vis se mettre péniblement à genoux. Elle gémit doucement. À genoux, centimètre par centimètre, elle s'approcha de moi, jusqu'à ce que ses bras soient tendus derrière elle.

« Je sais que les hommes sont les maîtres, » dit-elle, si doucement que je compris qu'elle ne voulait pas me réveiller. En outre, elle parlait anglais, sa langue maternelle, que j'étais censé ne pas comprendre. « J'ai appris cela, irrémédiablement, sur cette planète naturelle mais je crois que, dans mon cœur, j'ai toujours su que c'était vrai. Je t'appartiens, Maître. Pourquoi ne me prends-tu pas comme l'esclave que je suis ? Tu m'as obligée à m'abandonner complètement, à Schendi. Crois-tu que j'aurais pu oublier ces sensations ? Crois-tu qu'une femme puisse jamais les oublier, ces sensations qui ont transformé la femme orgueilleuse de la Terre, que j'étais, en esclave impitoyablement soumise ? Moi, l'esclave, j'ai envie d'être serrée dans les bras de mon Maître. Pourquoi ne m'as-tu pas reprise dans tes bras ? J'ai envie de te servir, Maître. Ne suis-je pas agréable ? Que veux-tu que je fasse ? Dois-je ramper jusqu'à toi, comme l'esclave que je suis, et te supplier de me toucher ? Ne comprends-tu pas que je ne peux pas admettre que les hommes sont mes maîtres, parce que je suis une femme de la Terre ? » Elle sanglota doucement, prisonnière de son conditionnement. « Pourquoi les hommes de Gor n'ont-ils pas renoncé à leur dominance naturelle ? » demanda-t-elle. « Pourquoi sont-ils restés forts, fiers, joyeux, puissants et libres, contrairement aux hommes de la Terre ? Ne leur a-t-on pas appris qu'il est mal d'être de vrais hommes, qu'il est mal d'être épanouis et heureux ? Ne leur a-t-on pas appris que la frustration, le conflit et le désespoir sont la condition convenant au mâle humain, qu'il ne peut être accepté que s'il se soumet à des critères extérieurs, étrangers à sa nature. Pourquoi les hommes de Gor sont-ils si différents de ceux de la Terre ? Est-ce parce que les esprits empoisonnés n'ont pas été importés sur Gor ? Je ne sais pas. Peut-être ceux qu'ils appellent les Prêtres-Rois, s'ils existent, sont-ils responsables de cela. Ou peut-être est-ce simplement que les hommes de Gor, contrairement à ceux de la Terre, ne veulent pas renoncer à leur virilité. Pourquoi le ferions-nous ? demanderaient-ils. Et, à mon avis, il n'y a pas de réponse à cette question. Les hommes de Gor, comme des monstres ou des dieux aimants, soumettent les femmes à leur totale domination. Cela leur plaît. Ce sont des hommes. Devrais-je être désespérée ou mécontente ? Non, car je suis une femme. J'admire leur honnêteté, leur volonté de ne pas cacher la souveraineté qui est leur nature. Ils ne jouent pas la comédie. Ils nous jettent à leurs pieds, ce qui est notre place. Devrais-je être mécontente ? Non, car je suis une femme. Il ne peut y avoir de vraies femmes que lorsqu'il y a de vrais hommes. Quelles que soient les raisons, qu'elles soient culturelles, génétiques, ou les deux, les hommes de Gor sont différents de ceux de la Terre. Ils sont restés des hommes, peut-être simplement parce que cela leur faisait envie. Cela me plaît également car il ne peut y avoir de vraies femmes que lorsqu'il y a de vrais hommes. » Elle baissa la tête.

Je ne bougeai pas mais, les paupières mi-closes, continuai de la regarder.

« Je ne savais pas que de tels hommes pouvaient exister, » reprit-elle, toujours en anglais, langue qu'elle utilisait pour exprimer ses pensées intimes, toujours assez doucement pour ne pas me réveiller. Elle avança vers moi, à genoux, les bras tendus derrière elle. « Le simple fait de les regarder, » souffla-t-elle, « donne envie à l'esclave qui est en moi de s'assouvir. » Elle sanglota et hoqueta. Puis elle ajouta : « Comme je suis horrible ! Heureusement que ma laisse est aussi courte. Je veux ramper jusqu'à toi, te donner du plaisir avec ma langue et ma bouche. J'espère que tu ne me battrais pas si je te dérangeais ainsi dans ton sommeil. » Elle resta quelques instants silencieuse, puis elle reprit, si doucement que j'entendis à peine, à nouveau en anglais : « Bien que je sois une femme de la Terre, je reconnais que les hommes sont mes maîtres. Bien que je sois une femme de la Terre, je reconnais que je suis une esclave. Bien que je sois une femme de la Terre, je supplie mon Maître de me toucher. »

Je ne bougeai pas.

Lentement, silencieusement, elle retourna près du pieu à esclave et s'allongea. Je l'entendis sangloter doucement. Je souris intérieurement. Elle avait fait beaucoup de chemin, cette nuit-là, sur la route de l'esclavage. Elle avait fait les Aveux de l'Esclave, mais si doucement que j'avais à peine

entendu, et dans une langue que j'étais censé ne pas comprendre.

COMPORTEMENT D'EXHIBITION DE LA FEMME ; RÊVE D'ESCLAVE ; TISSU D'ÉCORCE ET PERLES

« **N**E LA LAISSEZ PAS TOMBER ! » s'écria Kisu, les muscles crispés, couvert de sueur.

Les femmes poussèrent des cris de désespoir, glissant, tentant d'empêcher la pirogue de tomber. Ayari tenait l'avant. Derrière lui, il y avait les trois femmes, puis Kisu au milieu, et moi à l'arrière. Nous entendions la cataracte, à environ deux cents mètres. La pirogue, sur nos épaules, était inclinée suivant un angle de vingt degrés. Des pierres roulaient sous nos pieds, dévalant la pente.

— « C'est impossible, » dit Ayari.

— « Continue d'avancer, » l'enjoignit Kisu.

— « Je suis fatigué, » répondit Ayari.

— « Monte ! Monte ! » insista Kisu.

— « Très bien, » répondit Ayari. « Je ne discute jamais avec les gros. »

Le portage n'était pas facile et ce n'était pas le premier. Cette cataracte était la onzième.

Parfois, nous mettions des rouleaux sous la pirogue et utilisions des cordes.

Les bateaux de Shaba étaient démontables, ce qui facilitait les portages. Il disposait de nombreux hommes puissants. Nous n'avions que nous-mêmes et trois frêles esclaves.

« Je ne peux pas aller plus loin, » dit Ayari. C'était le quatrième portage de la journée.

— « Reposons-nous, » décidai-je.

Nous posâmes doucement la pirogue. Pendant que les autres la tenaient, je la calai avec de grosses pierres, afin qu'elle ne glisse pas sur la pente.

Nous étions entourés d'arbres. Les oiseaux de la jungle nous survolaient. Nous entendions, autour de nous, le bavardage des singes.

— « Allez chercher le matériel, » dit Kisu.

— « Oui, Maître, » répondirent les femmes couvertes de sueur. Elles descendirent la pente et ramassèrent les pagaies, les sacs et les ballots contenant nos affaires. Nous déplaçons les choses séparément, couvrant généralement une centaine de mètres à chaque fois. Nous nous remplacions à l'arrière, Kisu et moi. Il faut beaucoup de force pour tenir la pirogue à cet endroit.

— « Shaba est passé ici, » dit Kisu, s'asseyant, essuyant son front couvert de sueur.

— « Nos portages, » fis-je remarquer, « seraient beaucoup plus difficiles s'il ne nous avait pas précédés. »

— « C'est exact, » admit Kisu avec un sourire. Nous suivions généralement les chemins dégagés par Shaba et ses éclaireurs. Ils avaient localisé les itinéraires les plus faciles et, en raison de la taille

de leurs bateaux, coupés des arbres et des lianes.

Je souris intérieurement. J'étais convaincu que, désormais, nous progressions plus rapidement que Shaba. En outre, la maladie d'une douzaine de ses hommes lui avait fait perdre une semaine dans le village où nous avions récemment fait des échanges.

J'étais satisfait de la situation. J'estimai, compte tenu de la repousse de la végétation, sur les itinéraires que nous empruntions, qu'il n'avait pas plus de quinze ou vingt jours d'avance sur nous.

Je regardai la pente. Se dirigeant vers nous, sur une file, conduites par Tende, les esclaves apportaient le matériel. En queue, venait la barbare blonde, nue, droite et jolie, un ballot, qu'elle maintenait en équilibre avec les mains, sur la tête. Elle me regarda. Je constatai quelle me regardait comme une esclave regarde son maître. Cela me satisfit. Elle posa le ballot. Puis, comme les autres femmes, qui avaient également posé leur fardeau, redescendit la pente. Ce transport exigeait toujours deux voyages.

Ayari, couché sur le dos, regardait le ciel. Kisu, assis, regardait le courant bouillonnant et rapide de la rivière, au-delà des arbres.

Quelques minutes plus tard, les femmes recommencèrent à monter. À nouveau, elles étaient sur une file. À nouveau, la barbare blonde était en queue ; à nouveau, droite et jolie, elle portait un ballot sur la tête.

« Ne pose pas ton fardeau, » lui dis-je. Puis je me levai et gagnai l'endroit où elle se tenait, belle et obéissante. Elle se redressa encore, équilibrant le fardeau sur sa tête. Je fis lentement le tour de sa personne, examinant sa beauté d'esclave.

« Tu es une jolie bête de somme, » dis-je.

— « Je suis ta bête de somme, Maître, » répondit-elle. « Je suis une esclave. »

Je la regardai, nos regards se croisèrent et elle baissa la tête, effrayée. Pouvais-je connaître la vérité à son propos ? Pouvais-je savoir qu'elle avait avoué qu'elle était une esclave et avait besoin de mes caresses ? Non, bien sûr, puisque je dormais et ne comprenais pas l'anglais. Pourtant, depuis le matin suivant la nuit où elle l'avait secrètement avoué, nos relations étaient subtilement, délicieusement, différentes. Elle me regardait, depuis ce matin-là, timidement, avec le désir vulnérable d'une esclave. En secret, elle avait avoué qu'elle était mon esclave. À présent, je pouvais faire ce que je voulais d'elle. Elle leva à nouveau les yeux vers moi. Pendant un instant, j'y lus la frayeur. Était-il possible que je connaisse son secret ? Non, bien sûr. Comment aurais-je pu ? Rapidement, elle baissa à nouveau les yeux.

— « Tu peux poser ton fardeau, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Repose-toi, à présent, » dis-je. « Couche-toi sur le ventre, la tête sur la gauche, les jambes écartées ; les poignets sur le sol et les paumes dirigées vers le haut. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

La journée avait été longue et difficile.

Nous avons dressé le camp. Nous nous trouvions près d'un petit cours d'eau qui se jetait dans l'Ua.

Elle se tenait devant moi et, sans avoir demandé, doucement, délicatement, détacha, ouvrit et retira la tunique déchirée, sale, que je portais. Elle était couverte de boue et de crasse. Après me l'avoir retirée, elle m'embrassa doucement, tendrement, sur la poitrine et la hanche gauche.

« Es-tu une esclave dressée ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Puis elle s'agenouilla devant moi, serrant le vêtement déchiré, boueux, contre elle.

« Le vêtement du Maître est couvert de boue, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

Puis elle se pencha en avant et m'embrassa doucement.

— « Tu es certainement une esclave dressée, » dis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle, levant la tête vers moi. Puis elle se leva.

Accroupi près du cours d'eau, je la regardai, à genoux, à la manière de la femelle primitive, possédée, laver et rincer le vêtement de son maître. La femme orgueilleuse de la Terre, sans qu'on le lui ait demandé, faisait la lessive.

Quand elle eut terminé, et essoré le vêtement, je lui ordonnai de me le remettre. Il finirait de sécher sur moi. Avant de refermer la tunique, elle m'embrassa doucement, sur la poitrine et le ventre, puis elle s'agenouilla à nouveau devant moi, la tête baissée.

— « Va chercher du bois pour le feu ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Il était tard et les autres dormaient.

Tende et Alice, les mains liées dans le dos, étaient attachées à un petit arbre.

La barbare blonde me regarda, puis baissa la tête et ajouta un peu de bois sur le feu.

Il n'est pas toujours facile de faire du feu dans la forêt. Il y a généralement deux grosses averses pendant la journée, une en fin d'après-midi et une autre en fin de soirée, un peu avant minuit, la vingtième ahh. Ces pluies sont souvent accompagnées de vents violents. La forêt est trempée. On ramasse du bois sous les surplombs rocheux ou sous les arbres abattus. On peut également, avec les pangas, déblayer le bois mouillé pour accéder au bois sec qui se trouve dessous. Même en pleine journée, alors qu'il fait très chaud, il est difficile de trouver du combustible convenable. La jungle, en raison des pluies et de la chaleur, baigne dans une brume humide. En outre, comme le toit d'une serre, le feuillage luxuriant des arbres a tendance à emprisonner l'humidité. C'est l'oxygénation fantastique produite par la végétation, ainsi que l'humidité et la chaleur, et l'odeur des plantes, de la pourriture, qui confèrent à la jungle diurne son atmosphère incomparable, à la fois belle et effrayante. La nuit, la jungle est plus fraîche, parfois même froide, l'air est un peu moins dense. Pourtant, la nuit, on a probablement une conscience plus nette de l'immensité de la jungle. Le jour, l'horizon est limité par la végétation. La nuit, dans l'obscurité, on perçoit l'étendue presque infinie de la jungle qui s'étire, autour de soi, sur des milliers de pasangs.

La barbare blonde attisait le feu avec un bâton. Je la regardai.

Dans la jungle, on ne dresse pas le camp près des grands arbres. En raison de l'abondance d'humidité, les arbres n'ont pas de racines profondes, leur réseau de racines s'étendant horizontalement. Sous l'effet des vents violents qui fouettent souvent la jungle, il n'est pas rare que des arbres, déracinés, tombent.

Elle parut vouloir parler, mais elle ne parla pas.

Il y a une variété incroyable d'arbres, dans la forêt équatoriale, je ne peux imaginer combien de types différents. Il y a, cependant, plus de quinze cents variétés de palmiers. Certains d'entre eux ont des feuilles de six mètres de long. Un de ces palmiers, le palmier-éventail, qui fait plus de six mètres de haut et étend ses feuilles comme un éventail ouvert, est une source excellente d'eau pure, un litre de cette eau se trouvant à la base de chaque feuille. Dans la forêt équatoriale, certains arbres font et perdent des feuilles tout au long de l'année, restant toujours verts. D'autres, quoique à des moments différents, même au sein d'une même espèce, perdent leurs feuilles pendant quelques semaines, avant de produire des bourgeons et un feuillage nouveau. Ils ont conservé leurs cycles de régénération mais, bizarrement, ces cycles ne sont plus synchronisés avec celui de leurs congénères du nord.

« Maître, » dit la femme.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Rien, » dit-elle, baissant la tête.

Dans la forêt équatoriale, on peut distinguer trois zones écologiques distinctes, trois niveaux ou étages. Chaque étage, ou niveau, se caractérise par ses formes spécifiques de vie animale ou végétale. Ces niveaux sont liés aux hauteurs différentes des arbres. L'étage supérieur est celui des « émergents », celui des arbres qui se sont élevés au-dessus de la couverture végétale. Ce niveau se situe entre quarante-cinq et cinquante mètres. Le deuxième niveau est celui de la couverture végétale. C'est un fantastique enchevêtrement vert qui constitue, en quelque sorte, le plafond de la jungle. C'est ce que l'on verrait si on survolait la jungle à dos de tigre ou si on la regardait du sommet d'une haute montagne. Cette couverture se trouve entre vingt et trente mètres. La première zone s'étend du sol à la couverture végétale. On pourrait appeler cette zone le plancher, ou la zone basse, de la jungle. Au niveau des émergents, on trouve principalement des oiseaux, surtout des perroquets, des fliers au long bec et des loris à la queue en pointe. Cependant, on y trouve également des singes, des urts arboricoles, des serpents et des insectes. Au niveau en dessous, celui de la couverture végétale, on trouve une variété incroyable d'oiseaux, fauvettes, pinsons, min-dars, loris à crête et loris ordinaires, tinsels, gims jaunes, quelques variétés de perroquets et beaucoup d'autres. On y trouve également toutes sortes de singes, d'urts, de reptiles et d'insectes. Dans la zone inférieure de la jungle, on rencontre les oiseaux lourds, comme le pivert au bec d'ivoire et l'oiseau-parapluie. Les singes guernon habitent également ce niveau. Sur le sol lui-même, on trouve certains oiseaux, dont quelques-uns peuvent voler, comme le gort au bec crochu, qui se nourrit principalement de rongeurs tels que les urts, et le pinson insectivore, ainsi que quelques autres espèces incapables de voler. Au bord de la rivière, bien entendu, on trouve de nombreuses autres variétés d'oiseaux, tels que les gauts de la jungle, les martins-pêcheurs et les grues à pattes jaunes. En outre, au niveau du sol, il y a toutes sortes de serpents, tels que l'ost et l'hith, ainsi que de nombreuses races d'insectes. L'araignée-rocher a déjà été mentionnée, ainsi que les termites. Au niveau du sol, on trouve également de petits animaux tels que les tarsiers, les singes nocturnes, les écureuils noirs, les urts à quatre doigts, les varts de la jungle et le giani solitaire, petite panthère de la taille d'un chat, ne s'attaquant pas à l'homme. Plusieurs variétés de tarsks habitent également cette zone. On y rencontre également plus de six variétés de fourmiliers, et plus de vingt races de petits tabuks rapides, à une seule corne. Il y a également le larl et la panthère de la jungle, ainsi que de nombreux félins plus petits. Dans l'ensemble, toutefois, ils évitent l'homme. Ils sont généralement moins dangereux dans la forêt équatoriale que dans les régions septentrionales. Peut-être est-ce parce que la nourriture est très abondante. Cependant, quand on les provoque, ils n'hésitent pas à attaquer. Dans la forêt de la région de l'Ua, il n'y avait pas de sleens. C'était aussi bien car cet animal féroce est extrêmement dangereux et s'attaque à l'homme. Je crois que le sleen, très répandu sur Gor, est rare dans les forêts équatoriales en raison de l'abondance des pluies et de l'humidité. Il est possible que cet habitat ne convienne pas à cet animal fouisseur, couvert de fourrure. Il y a, cependant, un animal rappelant le sleen, le zeder, qui fait une soixantaine de centimètres de long et pèse environ cinq kilos, dans l'Ua et ses affluents. Il fend l'eau pendant la nuit et, le jour, regagne son nid de boue et de morceaux de bois, généralement situé dans les branches d'un arbre surplombant l'eau.

J'écoutai les bruits nocturnes de la jungle, les claquements, les sifflets, les cliquetis et les cris des animaux nocturnes.

J'adressai un bref regard à la barbare blonde. Il était presque temps de l'attacher pour la nuit.

Contrairement à ce que l'on croit, le sol de la jungle n'est pas un enchevêtrement impénétrable de végétation, dans lequel il faut se tailler un chemin à coups de panga. Au contraire, il est en général très dégagé. C'est une conséquence de la densité de la couverture qui, arrêtant la lumière, réduit la croissance végétale. Regardant autour de soi, parmi les colonnes minces des arbres, on peut souvent voir jusqu'à une soixantaine de mètres. Il est difficile de ne pas penser aux colonnades des temples

des Initiés de Turia ou d'Ar. Cependant, il y a effectivement des zones impénétrables, ou difficilement pénétrables. Il s'agit ordinairement d'étendues de repousse. On ne peut les traverser que difficilement, en se taillant un chemin à coups de machette. On ne les rencontre que lorsque les hommes ont défriché une zone, puis l'ont abandonnée. C'est pourquoi on parle de « repousse » ; on les trouve généralement au bord des cours d'eau et elles ne sont pas représentatives de la structure botanique de la forêt.

La barbare blonde posa quelques morceaux de bois sur le feu.

« Pourquoi alimentes-tu le feu maintenant ? » demandai-je.

— « Pardonne-moi, Maître, » répondit-elle.

Je souris. Elle n'avait pas envie de se retirer maintenant. Toutefois elle savait certainement qu'il était presque l'heure de l'attacher.

— « Il est l'heure de t'attacher, » dis-je.

— « Faut-il que je sois attachée, ce soir ? » demanda-t-elle. Puis elle parut effrayée. « Pardonne-moi, Maître, » reprit-elle. « Je t'en prie, ne me fouette pas. »

— « Va t'asseoir au pied de l'arbre, dans la position où tu seras attachée ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la laissai là pendant quelques minutes. Elle n'osa pas regarder par-dessus son épaule.

— « Viens t'agenouiller devant moi, » dis-je ensuite.

Elle obéit.

— « Je t'en prie, ne me frappe pas, Maître, » supplia-t-elle.

— « Qu'as-tu dans la tête, ce soir ? » demandai-je.

— « Rien, Maître, » bredouilla-t-elle, les yeux baissés.

— « Tu peux parler, » précisai-je.

— « Je n'ose pas, » souffla-t-elle.

— « Parle ! » ordonnai-je.

— « Tende et Alice ont des vêtements, » dit-elle.

— « Ce qu'elles portent est pratiquement inexistant, » relevai-je, « et elles peuvent en être privées d'un instant à l'autre, au moindre caprice du maître. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle me regarda, désespérée, les yeux pleins de larmes.

— « Toi, une femme de la Terre, » dis-je, « désires-tu à nouveau la possibilité, refusée par toi précédemment, de supplier de gagner de quoi te vêtir ? »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, « je supplie d'avoir cette possibilité. »

— « Bien que tu sois une femme de la Terre ? »

— « Oui, bien que je sois une femme de la Terre, Maître, » dit-elle.

— « Tu l'as, Femme de la Terre, » répondis-je.

Elle baissa la tête.

— « Je supplie d'avoir de quoi me vêtir, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Supplies-tu de gagner cela ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Par tout moyen que j'estimerai convenable ? » insistai-je.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Dans une situation comparable, » rappelai-je, « tu as traité Alice, ta sœur d'asservissement, de putain. »

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « À présent, » repris-je, « tu es apparemment aussi une putain. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je suis à présent une putain. »

— « Mais tu as tort, » repris-je, « dans ton cas, comme tu avais tort dans celui d’Alice. »

Elle leva la tête.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Dans ta vanité, » expliquai-je, « tu te dignifies. »

— « Maître ? »

— « Crois-tu que tu es libre ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « La putain, » expliquai-je, « est une femme libre. Ne t’avise pas, dans ton insolence, de peur d’être taillée en pièces, de te comparer à elle. Elle t’est mille fois supérieure. Tu lui es mille fois inférieure. Elle est libre. Tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle en sanglotant, la tête baissée. « Je t’en prie, pardonne-moi, Maître. » L’émotion la faisait trembler.

Je la considérai.

« Je supplie de gagner de quoi me vêtir, par tout moyen que le Maître estimera convenable, » dit-elle, « et, humblement, je supplie comme ce que je suis, une esclave. »

Elle leva la tête. Nos regards se rencontrèrent.

— « Exécute les comportements d’exhibition de la femelle, » dis-je.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Les comportements d’exhibition de la femelle, » répétei-je. « Tu connais certainement ce concept biologique, et les structures comportementales qui le sous-tendent. »

Elle me regarda.

« Elles sont très fréquentes, » précisai-je, « dans le monde animal. »

— « Je ne suis pas un animal, » déclara-t-elle.

— « L’être humain, » expliquai-je, « n’est ni étranger à la nature, ni distinct d’elle. C’est, sur certains aspects, un de ses produits les plus intéressants et les plus perfectionnés. Il appartient à la nature. Il n’est pas moins animal que le zeder ou le sleen, par exemple, mais il est simplement plus complexe. Dans un sens, compte tenu des rigueurs de l’évolution et de la sélection, l’être humain ne contient pas moins d’animalité que les créatures que nous considérons comme inférieures, mais davantage. L’être humain est plus animal qu’elles. En lui il y a dans un sens, celui de la complexité et du perfectionnement, davantage d’animalité qu’en elles. »

— « Comme toute personne cultivée, » dit-elle, « je connais notre héritage animal. »

— « Ce n’est pas seulement ton héritage, » dis-je. « C’est, admets-le si tu l’oses, ta réalité présente. »

Elle baissa la tête.

« Un jour, » repris-je, « le sleen deviendra peut-être assez intelligent pour commettre des erreurs de raisonnement. Quand cela arrivera, sa première erreur consistera sans doute à croire qu’il n’est pas réellement un sleen. »

— « C’est stupide, » dit-elle. Elle sourit.

— « Est-ce moins stupide, » m’enquis-je, « quand ce sont les êtres humains qui font cela ? »

— « Peut-être pas, » reconnut-elle.

— « Bien entendu, » repris-je, « si j’ai un problème d’algèbre, je le donnerai à un mathématicien avant de le donner à un sleen. La raison, cependant, n’est pas que le sleen est un animal et pas le mathématicien, mais plutôt que le mathématicien est plus fort que le sleen en algèbre. Le mot « animal » peut être utilisé dans divers sens qui ne s’appliquent pas tous aux animaux. Au sens littéral, l’être humain est un animal. Dans un sens différent, nous établissons parfois une distinction entre les êtres humains et les animaux, c’est-à-dire que nous divisons la catégorie des animaux en deux, considérant une partie des animaux, nous-mêmes, comme des êtres humains, et rassemblant tout le

reste sous l'appellation : animal. Ne me demande pas d'expliquer la logique de cette distinction. Il y a également des sens d'animal qui sont des compliments ou des reproches. Par exemple : « Il a un charme animal. » ou « Quand il a bu, il se conduit comme un animal. ». Tu vois ? »

Je la regardai.

« En outre, » continuai-je, « si ces questions t'intéressent, tu n'es pas seulement un animal au sens littéral, biologique, mais dans le sens où les personnes, les individus, avec des droits juridiques, sont distincts des animaux. »

Elle me regarda avec frayeur.

« Dans ce sens, ma chère, » repris-je, « je ne suis pas un animal et *toi* tu es un animal. Oui, ma chère, tu es juridiquement un animal. Du point de vue du droit goréen, tu es un animal. Tu n'as pas de nom qui t'appartienne. On peut te mettre un collier et te tenir en laisse. On peut t'acheter, te vendre, te fouetter, te traiter comme le maître le désire, disposer de toi. Tu n'as aucun droit. Juridiquement, tu n'as pas plus de statut qu'un tarsk ou un vulo. Juridiquement, en fait, tu es un animal. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « À présent, tu peux exécuter les comportements d'exhibition de la femelle, » dis-je.

— « Je n'en connais aucun, » répondit-elle.

Je ris.

« Je ne suis pas une fille lubrique, » souligna-t-elle.

— « L'esclave a-t-elle de la fierté ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Exécute ! » ordonnai-je.

— « Je ne sais pas comment faire, » sanglota-t-elle. « Je ne sais pas. »

— « Arrache les incrustations hideuses de ton conditionnement antibiologique ! » ordonnai-je. « Dans toutes les cellules de ton corps, dans le code génétique des moindres cellules, produits d'une évolution longue et complexe, se trouvent les merveilles dont je parle. Dans les parties les plus profondes de ton cerveau, se cachent les provocations de ces vérités. Tu es le résultat de milliers et de milliers de femmes qui ont donné du plaisir aux hommes. L'évolution a sélectionné ces femmes. Ne me dis pas que tu ne connais pas ces comportements. Nie-les, si tu veux, mais ils font partie de toi. Ils font partie de ton être. Ils sont, ma douce esclave, dans ton sang. »

— « Non, » sanglota-t-elle.

— « Exécute ! » répétai-je.

Elle rejeta désespérément la tête en arrière, se prenant les cheveux et, soudain, stupéfaite, les mains dans les cheveux, me regarda avec de grands yeux. La ligne de ses seins était joliment tendue.

« Oui, » dis-je, « consulte l'animal qui est en toi. »

— « Qu'est-ce que je fais ? » sanglota-t-elle.

Elle s'assit, tendit la jambe et prit sa cheville droite entre ses mains, puis remonta lentement de sa cheville au mollet. Les orteils étaient tendus, accentuant la courbe du mollet.

— « Cela ne te revient-il pas, à présent ? » demandai-je. « N'est-ce pas comme un souvenir cinétique et intellectuel ? Ne touches-tu pas du doigt des impressions et des réactions rudimentaires dont tu as peur ? Ne perçois-tu pas des vérités antiques, celles de la femelle devant le mâle ? »

— « J'ai peur, » dit-elle.

— « Alimente le feu ! » ordonnai-je.

— « Maître ? » fit-elle.

— « Afin que je puisse mieux voir ma femelle s'exécuter, » expliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je la regardai ramasser des branches, puis revenir près du feu en m'adressant de brefs regards. Comme je l'avais prévu, elle en profitait pour manifester un comportement d'exhibition de la

femelle. Je me demandai si elle était totalement consciente de ce qu'elle faisait. Et, pourtant, il était clair qu'elle était excitée. Comme elle manifestait sa beauté subtilement et merveilleusement ! Les moindres mouvements d'une femme peuvent inciter l'homme au viol. Je ne crois pas qu'elle avait conscience de son attitude provocante. Cependant elle avait très nettement conscience de mon regard sur elle.

Je me demandai si les femmes savaient à quel point elles étaient belles. Je supposai que non. Si tel avait été le cas, pourquoi auraient-elles été aussi déroutées par l'asservissement ? J'observai ses mouvements. Elle avait commencé à comprendre son asservissement, à sentir, dans son cœur, qu'elle était une esclave.

— « Tu bouges comme une esclave devant son maître, » appréciai-je.

— « Je suis une esclave devant son maître, » répondit-elle.

L'esclave bouge et se tient différemment de la femme libre. Cela apparaît dans ses moindres gestes. Ces mouvements et ces attitudes, subtils et beaux, difficiles à déguiser, ont trahi plus d'une esclave qui, portant des vêtements de femme libre, tentait de fuir. Les lances des gardes, soudain baissées, lui barrent le chemin.

« Où vas-tu, Esclave ? » demandent-ils. Alors, on la jette à genoux et on la déshabille, révélant son collier et sa marque. Rendue à son maître, elle peut être sûre qu'elle sera sévèrement punie.

Je regardai l'esclave. Elle ajouta un peu de bois sur le feu. Je souris. Les hommes de la Terre voient souvent le sexe en termes d'acte spécifique. Ceci est, cependant, beaucoup trop limité. Les périmètres du sexe ne se limitent pas à l'accouplement. Toute femme, je suppose, sait cela ; il est dommage que beaucoup d'hommes l'ignorent. La barbare blonde et moi, elle subissant ma volonté, étions engagés dans une relation sexuelle ; pourtant elle se trouvait à plusieurs dizaines de centimètres de moi et nous ne nous touchions pas.

— « Le feu est assez haut, » dis-je. « À présent, viens t'agenouiller devant moi, Esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Étends-toi comme le petit animal souple que tu es ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « À présent, lève-toi avec élégance, » dis-je, « et marche devant moi. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la regardai.

— « Tu es une jolie esclave, » appréciai-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « À présent, mets-toi debout devant moi et baisse la tête, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Lève la tête et baisse-la à nouveau, » dis-je. « Avec davantage de déférence, cette fois. »

— « J'obéis, Maître, » dit-elle. Elle leva à nouveau la tête puis, lentement, gracieusement, avec déférence, l'inclina.

— « Excellent ! » appréciai-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « À présent, tiens-toi devant ton maître, » dis-je, « le cou baissé en signe de soumission. »

— « Oui, mon Maître, » répondit-elle.

— « Lève la tête, à présent, et regarde-moi, » indiquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle obéit.

— « Tu es une femme de la Terre, » repris-je. « Sur Terre, si je comprends bien, ton animalité délicieuse et vulnérable, ton animalité féminine, ta féminité, la plus profonde et la plus fondamentale, impuissante et soumise au désir, était, pour des questions culturelles et politiques, continuellement inhibée et frustrée. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.
— « T’arrivait-il de rêver ? » demandai-je.
— « Je luttais contre les rêves, » dit-elle.
— « Stupide ! » lançai-je.
— « Mais ils revenaient, » précisa-t-elle.
— « Bien sûr, » dis-je.

Elle me regarda.

« Quel était ordinairement leur thème ? » m’enquis-je.

— « Je me trouvais en position de soumission devant les hommes, » répondit-elle.

— « C’est naturel, » dis-je.

— « Oui, Maître, » admit-elle.

— « Et, la nuit, » ajoutai-je, « de temps en temps, jaillissant des profondeurs de ton esprit, trahissant tes besoins et tes désirs cruellement refoulés, il y avait certains rêves courts. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Décris m’en un ! » ordonnai-je.

— « Il y en a un que j’ai fait plus d’une fois, » dit-elle, « qui revenait même continuellement. »

— « Raconte-le-moi, » dis-je.

— « Mais ces choses-là sont privées, » dit-elle.

— « Parle, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « J’étais apparemment dans les jungles d’Amérique du Sud, un continent de ma planète d’origine, la Terre, ou peut-être sur une autre planète. Je ne sais pas. Je voyageais, faisais du tourisme. Il y avait un groupe. Les détails ne sont pas nets. Nous visitions les ruines d’une civilisation antique, énormes blocs de pierre avec des sculptures effrayantes. »

— « Oui ? » fis-je.

— « Je portais des bottes, une jupe et un chemisier à manches courtes, » poursuivit-elle, « et un chapeau de tissu léger pour me protéger du soleil. Je portais également des lunettes de soleil, morceaux de verre coloré que les habitants de la Terre mettent devant leurs yeux, qui dissimulent la majeure partie de leur visage mais ont également pour effet de réduire l’éclat du soleil. »

— « Je comprends, » dis-je.

— « « Quelle est cette sculpture ? » demandai-je à notre guide indigène. C’était un homme de haute taille, rouge, beau et fort. Il portait une chemise bleue, à col ouvert et aux manches roulées. Il portait également un pantalon bleu. Ce type de vêtement couvre la partie inférieure du corps et entoure les jambes. »

— « Je connais ce type de vêtement, » indiquai-je. « On en porte au Torvaldsland, ainsi que dans d’autres régions, principalement au Nord. »

— « — « N’est-ce pas évident ? » demanda-t-il. « C’est une esclave nue à genoux devant son maître. ». Je fus terriblement gênée. — « Ce n’est peut-être qu’une prisonnière ! » dis-je avec colère. —

« Regardez ! » dit-il en tendant le bras. « Elle porte une ceinture au cou. Voyez le nœud et le disque. C’est le nœud distinctif des esclaves et le disque qui identifie son maître. » — « Oui, » répondis-je. — « C’est une esclave, » conclut-il. — « Alors, » dis-je, « elle est obligée de faire tout ce que son maître lui ordonne. » À deux mains, il me retira alors mes lunettes de soleil. Il me regarda droit dans les yeux.

— « Oui, » dit-il. Je tremblai car, pendant quelques instants, il m’avait regardée comme une femme contenant peut-être une esclave. Ensuite, il me fit pivoter afin que je puisse regarder à nouveau la sculpture de la femme asservie, à genoux devant son maître. Je la vis alors en plein dans la lumière du soleil. Il était évident qu’elle était jolie, malgré la grossièreté de la sculpture. Comme c’était horrible de regarder directement une telle réalité ! Comme il est préférable de la nier ou de la voir

simplement à travers du verre coloré, à travers les mensonges atténués, teintés, de la civilisation. « Ne les remettez pas, » dit-il. J'étais furieuse. Je les remis immédiatement.

— « Continue, » dis-je. « Que se passe-t-il, ensuite, dans ton rêve ? »

— « Cette nuit-là, bien sûr, » reprit-elle, « j'ai été capturée, impitoyablement bâillonnée et attachée avec des lanières noires. Pendant des jours, j'ai été transportée dans la jungle. Je sentais mauvais. Mes vêtements, pourrissant à cause de ma sueur, de la chaleur et de l'humidité, se désintégrèrent sur mon corps. Ils furent également déchirés par les épines et les branches. Au début, je fus attachée sur un poteau et portée sur les épaules des hommes. Puis on me mit un sac sur la tête et on me jeta à plat ventre au fond d'une pirogue. Puis, plus tard, après que j'eusse à nouveau été transportée dans la jungle, on retira le sac. Alors, les mains liées dans le dos, je marchai devant mes ravisseurs. Cela dura deux jours. Quand je traînais, on me donnait des coups de badine. Finalement, nous sommes arrivés dans une clairière. Il y avait une ville dans cette clairière. L'architecture de la ville était identique à celle des ruines que j'avais visitées, mais cette ville n'était pas en ruine. C'était une ville peuplée, animée, au cœur de la jungle. On ignorait ce qu'était devenue la population de la ville qu'on avait laissée tomber en ruine. Il n'y avait pas trace d'incendie ou de guerre. On avait apparemment abandonné les repas et les feux. À un moment donné, peut-être déterminé par leurs prêtres ou leurs chefs, la population avait apparemment quitté la ville, partant dans la jungle. Le sort de cette population était un mystère anthropologique. Je fus poussée vers la ville. J'étais sans doute la seule personne blanche à savoir ce qu'il était advenu de la population de la ville qui, plusieurs siècles auparavant, était tombée en ruine. Elle était venue ici, apparemment, dans cet endroit de la jungle, et avait reconstruit sa ville. Les nombreux individus, hommes et femmes rouges, portant des robes et des plumes multicolores, sur les trottoirs et les terrasses de cette ville, perpétuant leur mode de vie antique, étaient apparemment leurs descendants. On me poussa vers une petite porte donnant sur une pièce taillée dans la roche et située à la base de ce qui semblait être un temple. Quatre femmes rouges, très belles, m'attendaient. Je fus détachée et confiée aux femmes rouges, qui me traitèrent avec beaucoup de déférence. Elles me firent manger, me retirèrent doucement mes vêtements, me baignèrent. Elles me peignèrent et me parfumèrent. On me donna des sandales dorées et une robe. Mes anciens vêtements et mes bottes que les femmes, en riant, coupèrent en petits morceaux avec des poignards, furent brûlés. Devant la porte, armés de poignards courbes, se tenaient des hommes imposants, des guerriers montant la garde. »

La barbare blonde me regarda.

— « Continue ! » ordonnai-je.

— « Cette nuit-là, on vint me chercher, » reprit-elle. « On m'attacha les mains dans le dos. Deux lanières de cuir me furent passées au cou et, par deux hommes, les femmes suivant, je fus emmenée. Je fus conduite dans une longue rue bordée d'immeubles imposants. Des hommes et des femmes me suivirent, avec des éventails de plume à long manche. On chanta beaucoup. Il y avait des torches et des tambours. Au bout de la rue, devant un groupe d'hommes debout sur des marches larges et un perron d'environ trois mètres de haut, nous nous arrê tâmes. Sur un geste d'un des hommes du perron, on me retira les lanières que je portais au cou. On me détacha les mains. Je les regardai. Un autre geste fut fait. Les femmes me retirèrent mes sandales et ma robe. Je regardai à nouveau les hommes. J'étais à présent complètement nue. L'homme debout sur le perron me regarda pendant quelques instants. Puis, hochant la tête, il indiqua son approbation. La foule poussa un cri de joie qui me fit frémir. Une longue lanière fut attachée à chacun de mes poignets. Avec ces laisses, les hommes me tirèrent sur les marches. Les chants et les tambours recommencèrent. « Non ! » hurlai-je quand j'arrivai sur le perron, car je vis, devant moi, un long bloc de pierre, autel massif, primitif, couvert de grosses taches de sang séché, comportant des anneaux métalliques. « Non ! Non ! » hurlai-je. Mais je fus soulevée par de nombreuses mains et posée sur cet autel. Mes mains, avec les laisses qui les attachaient, furent

liées, au-dessus de ma tête, aux anneaux métalliques. En même temps, on m'écarta les jambes. Je criai. Mes jambes furent écartées encore. Des hommes me passèrent des lanières de cuir aux chevilles et m'attachèrent les jambes à des anneaux métalliques situés au pied de l'autel. Je pleurai et implorai la pitié. La cérémonie commença. Le prêtre prit un poignard sur un plat en or. Il était translucide et mince, faisant une trentaine de centimètres de long, taillé dans une pierre bleuâtre. Je me tortillai sur l'autel, sous les torches. Autour de moi, il n'y avait que robes, plumes et visages rouges, sauvages ; les lanières de cuir s'enfonçaient profondément dans la chair de mes poignets et de mes chevilles ; les chants et les battements de tambours s'intensifièrent ; ils devinrent assourdissants ; le prêtre leva le poignard. C'est alors que je le vis, assis sur un pilier oblong faisant environ deux mètres de haut, à une dizaine de mètres de l'autel. Il était assis les jambes croisées, regardant impassiblement. Bien qu'il portât les plumes et la robe de ce peuple sauvage, je le reconnus immédiatement. C'était le guide de mon voyage organisé, celui qui nous avait fait visiter la ville en ruine. C'était lui qui m'avait expliqué le sens de la femme à genoux, et m'avait dit de ne pas remettre mes lunettes de soleil, lui à qui j'avais désobéi. « Maître ! » hurlai-je. « Maître ! »... »

— « Maître ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je l'ai appelé : Maître. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « J'ai été moi-même surprise de l'avoir appelé ainsi. Pourtant ce mot est venu naturellement à mes lèvres, du plus profond de mon être. »

— « Tu l'as appelé : Maître, » expliquai-je, « parce que, dans ton cœur, tu savais qu'il était ton maître. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je suppose que j'ai compris, dès l'instant où je l'ai vu, qu'il était mon maître et que j'étais son esclave mais comment, femme de la Terre, aurais-je pu le reconnaître, face à cette magnifique brute rouge ? »

— « Que s'est-il passé, ensuite, dans le rêve ? » demandai-je.

— « Il a levé la main, a parlé au prêtre et aux hommes qui se tenaient autour de l'autel.

» J'étais impuissante. Il m'a montrée et a dit quelque chose dans sa langue. Je compris que c'était ironique.

» Le prêtre, furieux, a remis le poignard sur le plat en or. Les autres étaient également en colère. On coupa les liens de mes chevilles. Ceux de mes poignets furent détachés. La foule manifesta son mécontentement. On m'écarta rudement de l'autel. Ils ne voulaient apparemment plus que je sois près de l'autel. Je fus frappée par un homme. Je me tassai sur moi-même. Les laisses de mes poignets furent saisies par deux hommes et je fus traînée près du pilier oblong sur lequel était assis l'individu que j'avais appelé : Maître. Je compris que la colère de la foule n'était pas dirigée vers la brute rouge, mais contre moi. Bizarrement, ils me reprochaient, à moi, d'avoir interrompu la cérémonie. Je frémis, nue, tenue par les poignets devant la pierre, objet de mépris et de la fureur, de l'ironie et de la colère, de la multitude. Terrifiée, je sentais leur haine s'abattre sur moi comme des vagues.

« Pourquoi ne nous as-tu pas dit que tu étais une esclave ? » me demanda-t-il. Il parlait anglais. —

« Pardonne-moi, Maître, » suppliai-je. — « Pour nos dieux, » dit-il, « le sacrifice d'une esclave méprisable est une offrande injurieuse. » — « Oui, Maître, » répondisse. — « Quand je t'ai rencontrée, » reprit-il, « j'ai compris que tu étais une esclave. Pourtant, quand je t'ai ordonné de ne pas remettre tes lunettes de soleil, tu l'as fait. » — « Pardonne-moi, Maître, » dis-je. — « Tu sais certainement que tout homme libre peut exercer son autorité sur une esclave ? » demanda-t-il. — « Oui, Maître, » répondis-je. — « Du fait que tu n'as pas obéi, » reprit-il, « je me suis dit que je m'étais peut-être trompé, que tu n'étais peut-être pas une esclave, mais une femme libre et que, de ce fait, tu pourrais être sacrifiée aux dieux. » — « Oui, Maître, » répondis-je, baissant la tête. — « Mais, comme je l'ai pensé à l'origine, » dit-il, « tu n'es qu'une esclave. » — « Oui, Maître, » répondis-je. Je ne levai pas la tête. — « Quand je

t'ai ordonné de ne pas remettre tes lunettes de soleil, tu n'en as pas tenu compte, » dit-il. – « Non, Maître, » répondis-je. – « Pourquoi ? » s'enquit-il. – « Pardonne-moi, Maître, » répondis-je. – « Tu as désobéi, » dit-il. – « Oui, Maître, » reconnus-je. – « Fouettez-la ! » ordonna-t-il. »

La barbare blonde me regarda.

— « Continue, » dis-je.

— « Il y avait deux anneaux devant la pierre, à environ un mètre cinquante l'un de l'autre, » dit-elle. « Ils m'ont fait agenouiller. »

— « Agenouille-toi, » dis-je, « exactement comme dans ton rêve. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle s'agenouilla. « Les laisses de mes poignets furent glissées dans les anneaux et tenues, tendues, par des hommes. »

— « Il est intéressant que cela se soit passé ainsi dans ton rêve, » dis-je. « C'est une technique utilisée pour maintenir une tension différentielle dans le corps de la femme battue. »

— « Cela me parut naturel, » dit-elle.

— « C'est naturel, » répondis-je. « À présent, place les poignets exactement comme ils étaient au début de la flagellation. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle tendit les poignets sur les côtés.

— « Que s'est-il passé ensuite ? » demandai-je.

— « J'ai été fouettée, » dit-elle.

— « Combien de coups ? » m'enquis-je.

— « Onze, » répondit-elle. « Dix pour désobéissance et un pour me rappeler que j'étais une esclave. »

— « Intéressant, » fis-je. « Cela se pratique parfois. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « À présent, tu vas compter les coups et, chaque fois, réagir comme dans ton rêve, » indiquai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la regardai. La flagellation, dans son rêve, avait apparemment été très efficace. J'examinai les expressions du visage, les mouvements du corps. Parfois, sous l'effet des coups, ou les attendant avec crainte, elle se tortillait ou changeait de position, parfois assise, parfois accroupie, une fois à plat ventre ; presque tous les coups furent donnés sur le dos, mais elle en reçut un sur le ventre, deux sur le flanc gauche et un sur le flanc droit. Je compris, grâce à ses mouvements, comment les deux hommes tenant les laisses, les tendant ou les laissant aller, avaient joué avec elle, comme l'on fait parfois, lorsqu'on est adroit, avec les esclaves fouettées.

— « La flagellation fut alors terminée ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Apparemment, tu as été bien fouettée, » dis-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle, « j'ai été bien fouettée. »

— « Et, après la flagellation, tu avais compris que tu étais une esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « J'avais compris que j'étais une esclave. »

— « Que s'est-il passé ensuite ? » demandai-je.

— « Je me suis tassée sur moi-même, à genoux, en larmes, devant mon maître, » dit-elle. « Les hommes ont sorti les laisses des anneaux et m'ont obligée à me lever. J'ai regardé mon maître, pitoyablement, cherchant le moindre indice de gentillesse sur son visage. Mais il n'y en avait aucun. J'étais une femme d'une race étrangère et haïe, et une esclave. « Tu es une esclave sans valeur, » dit-il. – « Oui, Maître, » sanglotai-je. Il tendit le bras sur la droite. Je fus traînée par les laisses de mes poignets. Devant moi, je vis un trou rond dans la pierre, comme une piscine d'environ deux mètres cinquante de diamètre. Les hommes allèrent de part et d'autre du trou, me tirant vers lui par les

laisses. J'entendis des grognements et des mouvements d'eau, dans le trou. À la lumière des torches, j'aperçus ce qu'il contenait. Je hurlai. Dans l'eau, se montant les uns sur les autres, ouvrant la gueule, il y avait des crocodiles, animaux semblables aux tharlarions de la rivière, mais dont la peau n'a pas les mêmes écailles.

» Me débattant, essayant de reculer, hurlant, luttant pour chaque centimètre, je fus traînée vers le trou. « Maître ! Maître ! » hurlai-je. Puis j'arrivai au bord même du trou. Je regardai frénétiquement par-dessus l'épaule, en larmes. « Je t'en prie, Maître ! » sanglotai-je. « Pitié, Maître ! Pitié, Maître ! Aie pitié d'une esclave sans valeur ! » Les laisses de mes poignets se tendirent, afin de me faire basculer dans les gueules béantes. Je rejetai la tête en arrière. Je ne sais pas de quelle partie de mon être sortit le cri pitoyable que je poussai alors. « Laisse-moi te donner du plaisir ! » criai-je. Il dut faire un signe car les laisses se détendirent, sans pour autant m'autoriser à reculer. « Laisse ton esclave essayer de te donner du plaisir, Maître ! » criai-je. « L'esclave supplie de donner du plaisir au Maître ! » J'étais horrifiée d'avoir prononcé de telles paroles. C'étaient, de toute évidence, des paroles d'esclave. Néanmoins, elles m'étaient naturellement et spontanément venues aux lèvres. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Je fus traînée devant la pierre oblongue. Puis on détacha les laisses de mes poignets. Je courus, terrifiée, jusqu'à la pierre, me serrai contre elle et la griffai, puis le regardai. « Désires-tu donner du plaisir à ton maître ? » demanda-t-il. – « Oui, Maître, » répondis-je. – « Comme une esclave ? » s'enquit-il. – « Oui, Maître, » répondis-je, « comme une esclave. » Je le regardai. Je savais à présent ce que signifiaient les mots que j'avais prononcés, ces mots qui m'avaient tellement horrifiée et qui, pourtant, étaient sortis naturellement et spontanément de mes lèvres. Ils signifiaient que j'étais véritablement une esclave et que j'avais envie de donner du plaisir à mon maître. Alors, dans mon cœur, je pris conscience de mon asservissement. – « Fais-le ! » ordonna-t-il. – « Oui, Maître, » dis-je, et je reculai, devant la pierre. »

J'écoutai les bruits nocturnes de la jungle. Je jetai quelques morceaux de bois sur le feu.

« — « Tu comprends clairement, n'est-ce pas, » demanda-t-il, « que si tu n'es pas assez agréable, tu seras jetée aux crocodiles ? » – « Oui, Maître, » répondis-je. »

— « Continue ! » ordonnai-je.

— « J'étais terrifiée, » dit-elle. « Je regardai la brute. Je compris que, si je voulais vivre, je devais lui donner du plaisir, beaucoup de plaisir, et comme une esclave. »

— « Et qu'as-tu fait ? » demandai-je.

— « J'ai bougé devant lui, » répondit-elle, « comme une esclave. »

— « Fais-le, » dis-je, « exactement comme tu as fait dans ton rêve. »

— « Ah ! » fit-elle. « Comme tu es rusé, Maître ! Comme tu m'as intelligemment trompée ! »

Je la considérai sans répondre.

« C'est à nouveau une question de comportements d'exhibition de la femelle, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je.

— « Mais ces comportements, » reprit-elle, « vont à présent sortir de mes rêves les plus intimes et les plus secrets. »

Je ne répondis pas.

« Tu es un maître audacieux et exigeant, » dit-elle.

Je ne dis rien.

« N'oblige pas l'esclave à exposer ainsi ses besoins, » supplia-t-elle.

— « L'esclave doit exposer honnêtement ses besoins, » déclarai-je. « L'hypocrisie de la femme libre n'est pas autorisée à l'esclave. »

— « Oh, Maître, » sanglota-t-elle pitoyablement.

— « Es-tu prête à t'exécuter ? » demandai-je.

— « Ne viole pas ainsi l'intimité des rêves d'une femme ! » supplia-t-elle.

— « Tu n'as pas d'intimité, » répliquai-je. « Tu m'appartiens. »

— « Ne puis-je conserver le moindre vestige de fierté ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » affirmai-je.

— « Je dois à présent m'exécuter devant mon maître, » dit-elle.

— « Fais-le, » précisai-je, « exactement comme dans ton rêve, avec tous les détails. »

— « Oui, mon Maître, » répondit-elle. Elle me regarda. « N'oublie pas, » ajouta-t-elle, « que j'ai été forcée de faire cela, afin de ne pas être jetée aux crocodiles, ces animaux qui ressemblent aux tharlarions. Pour ne pas subir ce sort horrible, je savais que je devais lui donner du plaisir, et beaucoup, comme l'esclave que j'étais devenue. »

— « Tu t'es exécutée pour pouvoir vivre, » relevai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, « comme une esclave terrifiée. »

— « Exécute-toi ! » ordonnai-je.

Presque immédiatement, elle parut transformée. Je fus stupéfait. Pour la première fois, je participais au rêve d'une femme. Comme elle revivait son expérience avec intensité ! Je percevais presque la pierre barbare sur laquelle, les jambes croisées, son maître était assis. Je percevais presque les torches, le bassin plein de reptiles, le rude autel, avec ses anneaux, à l'arrière-plan. Je sentais presque les sauvages, ces hommes et femmes rouges, avec leurs robes et leurs plumes, parmi lesquels la beauté blanche, récemment asservie, s'efforçait pitoyablement de sauver sa vie en tentant de donner du plaisir à un maître grave et rouge.

Je la regardai s'exécuter. Je m'émerveillai. Je crois que l'on ne pourra plus jamais me mentir à propos des femmes. Comme elles sont incroyablement excitantes et merveilleuses ! Comme les hommes qui ne cherchent pas et ne libèrent pas l'esclave qui est en elles sont stupides !

Puis elle fut à plat ventre, gémissant, griffant le sol, le visage pressé contre lui. Délicatement, elle sortit la langue et lécha la pierre. Puis, gémissant, elle roula sur le dos et se tortilla, tournant la tête d'un côté et de l'autre, dans la poussière. La lumière du feu était belle sur son corps. Je crois qu'il n'y avait pas une partie ou une attitude de son corps qu'elle ne m'ait présentée, afin que je l'inspecte et en fasse l'estimation. Puis elle se mit sur le dos, les genoux levés, devant moi. Elle cambra le dos. Ses seins étaient joliment dressés. Je les regardai monter et descendre suivant le rythme de la respiration de ses petits poumons. Puis elle posa les épaules par terre et, poussant sur le sol avec ses petits pieds, leva pitoyablement vers moi, afin que je l'examine ou la prenne, si j'en avais envie, la douce fissure de sa chaleur d'esclave. Comme les esclaves sont vulnérables ! Je me levai, les poings serrés.

— « C'est ainsi, » dit-elle, « que j'ai essayé de lui donner du plaisir. » J'examinai de haut en bas l'esclave nue qui était à mes pieds. Je sentais mes ongles dans la paume de ma main. Je serrai les dents. Je ne devais pas la prendre. Elle n'était pas encore tout à fait prête. Il faut parfois être patient avec les esclaves. Quand je la prendrai, décidai-je, elle serait un véritable festin. À l'occasion de ce festin, j'avais l'intention de lui apprendre qui elle était vraiment, de libérer enfin l'esclave qui était sa personnalité véritable, la femme qui, jusque-là, n'avait été autorisée à sortir que dans des rêves clandestins, la femme pitoyable, niée et réprimée, qui avait été si longtemps cruellement emprisonnée dans le donjon de son esprit. Je ferai sortir l'esclave secrète du donjon ; puis je prendrai possession d'elle. Je l'appellerai Janice.

La femme s'assit. Je m'assis les jambes croisées. Le feu était bas.

— « Ensuite, que s'est-il passé dans ton rêve ? » demandai-je.

— « Mon maître est descendu de la grosse pierre, » répondit-elle. « Et, de la main, il a montré la direction que je devais prendre. Il m'a suivie, avec une torche. J'ai traversé la ville et, parvenue à un

édifice imposant, ou un temple, avec des marches de pierre, je me suis arrêtée. Il me fit signe de monter. Le bâtiment était construit avec d'énormes blocs de pierre. Sa structure montrait les talents architecturaux de ce peuple. De nombreuses pierres étaient sculptées. Ce bâtiment me parut bizarrement familier. Puis il me fit signe d'aller à gauche et je pénétrai sur une grande terrasse. J'eus l'impression d'avoir déjà visité cet endroit. Dans la lumière de sa torche, je constatai que de nombreuses sculptures étaient peintes, couleurs ou pigments naturels n'ayant pas été délavés par la pluie. « Arrête-toi ! » ordonna-t-il. Je m'arrêtai. « Tourne-toi et mets-toi à genoux, » ajouta-t-il. Je me tournai vers lui et m'agenouillai devant lui, sur les dalles dures de la terrasse. Puis il leva sa torche vers le mur qui se dressait à ma gauche. Je hoquetai. À genoux près de moi, sculptée en relief sur la pierre, il y avait une femme nue. – « Elle me ressemble, » soufflai-je. – « Oui, » dit-il. Je constatai, grâce aux pigments, que la femme représentée, comme moi, avait la peau claire, les cheveux blonds et les yeux bleus. Mais elle portait une ceinture jaune au cou, contrairement à moi. Je compris alors pourquoi le bâtiment m'avait semblé familier. Il était identique à celui que j'avais visité. Et j'étais à genoux, comme la femme sculptée que j'avais vue précédemment. « J'ai ordonné la réalisation de cette sculpture, » dit-il, « peu après t'avoir rencontrée. » – « Tu avais décidé, dans ce cas, » dis-je, « que je serais ton esclave. » – « Bien sûr, » répondit-il. Puis il glissa sa torche dans un anneau du mur. Sur une table métallique, à droite de l'anneau, il y avait une boîte plate. « Couche-toi sur le flanc droit, » dit-il, « exposant ta cuisse gauche, » précisa-t-il. – « Oui, Maître, » répondis-je. De la boîte, il sortit un petit poignard courbe et une fiole en cuir. Je serrai les dents mais ne fis pas le moindre bruit. Avec le petit poignard, il tailla un motif étrange dans la chair de ma cuisse gauche. Ensuite, il sortit une poudre orange de la fiole et la fit pénétrer dans la blessure. « À genoux ! » dit-il. J'obéis. De la boîte, il sortit alors une ceinture jaune d'environ cinq centimètres de large, avec des perles. Elle se fermait avec une lanière de cuir attachée sur la gorge. « Dis : Je suis une esclave. Je suis ton esclave. Maître ! » ordonna-t-il. – « Je suis une esclave. Je suis ton esclave, Maître, » répétais-je. Il m'attacha alors la ceinture au cou. De la boîte, il sortit un petit disque en cuir jaune, comportant un trou. Il y avait des lettres barbares, dessus. Il passa l'extrémité de la lanière de cuir dans le trou et, utilisant également l'autre extrémité, fixa soigneusement le disque sur ma gorge. Il me regarda. – « Tu as été marquée au poignard, » dit-il. « La marque orange que tu portes sur la cuisse sera identifiable dans la jungle sur des centaines de kilomètres à la ronde. Si tu étais assez stupide pour tenter de t'évader, toute personne qui t'arrêterait, voyant la marque, te ramènerait dans la ville. » – « Oui, Maître, » répondis-je. « Maître, » demandai-je, « la femme de la sculpture de la ville en ruine avait-elle une marque semblable sur la cuisse ? » Elle n'était pas visible, naturellement, puisque la femme était à genoux. – « Oui, » répondit-il. « Elle en portait une. » – « Je ne comprends pas, Maître, » dis-je. – « C'est un collier d'esclave, » dit-il, tirant sur la ceinture que je portais au cou. « Lui aussi, » ajouta-t-il, « indique que tu es une esclave. Tu n'as pas le droit de le retirer. » – « Oui, Maître, » répondisse. – « Le disque, bien entendu, » reprit-il, « est un système d'identification. Il indique que tu es ma propriété. » – « Oui, Maître, » dis-je. « Maître, » demandai-je, « comment pouvais-tu savoir que l'autre femme, celle de l'autre sculpture, était marquée au couteau ? » – « Je l'ai marquée moi-même, » répondit-il. – « Maître ? » fis-je. – « Souviens-toi bien de la sculpture, » reprit-il. « Ne peux-tu pas identifier la femme, en dépit des déprédations infligées par le temps ? » – « Maître ? » fis-je. – « Réfléchis bien, » dit-il. – « C'était moi, » soufflai-je. – « Et le maître ? » demanda-t-il, debout devant moi, les bras croisés. – « Toi, » soufflai-je. Je fus prise de vertige. – « La jungle, » dit-il, « est un endroit étrange. Même nous, qui l'habitons, ne la comprenons pas complètement. » – « Mais les gens ont mystérieusement quitté la ville, » dis-je. – « Peut-être ne l'avons-nous jamais quittée, » dit-il. « Regarde autour de toi. » Je regardai autour de moi, depuis la terrasse sur laquelle j'étais à genoux. – « C'est la même ville, » soufflai-je. Je frémis. J'étais terrifiée. – « Ne trouves-tu pas qu'il soit bon et juste que tu sois à genoux à mes pieds ? » demanda-t-il. – « Oui, » répondis-je, « Maître. » C'était une

impression étrange. – « Les interstices et les cycles du temps, » dit-il, « sont intéressants. » Il me regarda. « N'avons-nous pas déjà été là ? » demanda-t-il. « Me reconnais-tu, Belle Esclave ? » demanda-t-il. – « Tu es mon Maître, » soufflai-je. – « Et je t'ai à nouveau capturée, » dit-il, « et, à nouveau, je t'ai jetée à mes pieds. » Je le regardai en tremblant. – « Alors, je suis éternellement une esclave et tu es éternellement mon Maître ? » – « Tu es éternellement une esclave, » précisa-t-il, « mais tu as eu de nombreux maîtres, comme j'ai eu de nombreuses esclaves. » Je le regardai, terrifiée. « Mais tu es ma jolie petite femme blanche, une de mes favorites. Tu me serviras bien et je tirerai de toi des plaisirs incroyables. » – « Oui, Maître, » dis-je. Je compris alors que j'étais une esclave éternelle et qu'il était un de mes maîtres éternels. Il sortit alors de la boîte plate le dernier objet qu'elle contenait, un fouet à esclave. Il le mit devant ma bouche et je l'embrassai. – « Debout ! » dit-il. Je me levai. Il me passa les lanières autour du corps et me tira vers lui. Je sentis le brocart rugueux de sa robe contre mes seins. Il me tint de telle façon que je ne puisse pas bouger. Je levai les lèvres vers les siennes. »

La barbare blonde baissa la tête et se tut.

— « Que s'est-il passé ensuite ? » demandai-je.

Elle leva la tête et sourit.

— « Je ne sais pas, » dit-elle, « je me suis réveillée. »

— « Un rêve intéressant, » fis-je. « Étrange, » ajoutai-je, « que, dans le rêve d'une femme naïve de la Terre, de tels détails puissent apparaître, des détails tels que la tension différente des lanières et le coup de fouet supplémentaire que l'on donne parfois aux femmes pour leur rappeler qu'elles sont des esclaves. En outre, le Baiser au Fouet est tout à fait exact, il se pratique dans de nombreuses villes et il est étrange qu'il soit apparu dans le rêve d'une femme ignorante de la Terre, ne sachant rien de l'asservissement. Le marquage au poignard, en outre, pratiqué par quelques peuplades primitives, est très rare. Il est étrange que tu en aies entendu parler. C'est une pratique que de nombreux érudits ignorent. » Je la regardai. « Tu es très inventive, » dis-je.

— « Peut-être suis-je une esclave éternelle, » dit-elle avec un sourire.

— « Peut-être, » fis-je.

— « Crois-tu, » demanda-t-elle, « qu'il existe des replis du temps ? »

— « Cela me semble peu probable, » dis-je, « mais je ne connais pas ces choses-là. Je ne suis pas physicien. »

— « Crois-tu, » demanda-t-elle, « que les gens ont déjà vécu, qu'ils ont peut-être eu de nombreuses vies et se sont déjà rencontrés ? »

— « Je ne veux pas rejeter cette possibilité, » dis-je, « mais elle me paraît très improbable. »

— « C'était un rêve intéressant, » dit-elle.

— « Je crois, bien que je ne le sache pas, » avançai-je. « que le rêve ne te révélait pas les vérités d'autres mondes ou d'autres époques, mais celles de ce monde et de cette époque. Je pense que ce rêve, dans la belle allégorie de son symbolisme, ne te présentait pas les vérités mystérieuses d'autres réalités, mais les vérités cachées de ta réalité, vérités que ta personnalité consciente, en raison de ton conditionnement, ne pouvait accepter. »

— « Quelles vérités ? » demanda-t-elle.

— « La femme, par nature, » dis-je, « est une esclave éternelle et l'homme, par nature, est un maître éternel. »

— « Les hommes de ma planète, » releva-t-elle, « ne sont pas des maîtres. »

— « Ils sont estropiés, » répondis-je, « et sont apparemment détruits lentement. »

— « Pas tous, » objecta-t-elle.

— « Peut-être, » admis-je. « Pourtant, lorsque l'un d'entre eux remet en question les valeurs de renoncement et de négation dont son cerveau est imprégné, il est immédiatement assailli par les »

puissances de l'ordre établi, qui veillent jalousement sur la dissolution de leur culture. Est-il tellement difficile de constater l'échec des philosophies publiques ? Le malheur, la frustration, la misère, la pénurie, la pollution et la délinquance ne servent-ils pas les intérêts de ceux qui sont au pouvoir ? Je crains le réflexe spasmodique. « Mais nous ne sommes pas responsables, » diront-ils en patageant dans les cendres empoisonnées. »

— « N'y a-t-il pas d'espoir pour ma planète ? » demanda-t-elle.

— « Très peu, » répondis-je. « Peut-être, çà et là, quelques hommes formeront-ils de petites communautés où l'on se souviendra encore de mots tels que courage, discipline et responsabilité, des communautés qui, à la rigueur, seraient dignes de la Pierre du Foyer. Ces communautés, sortant des ruines, constitueront peut-être le noyau d'une structure plus adaptée à la nature humaine. »

— « La civilisation doit-elle forcément être détruite ? » demanda-t-elle.

— « Rien n'est obligatoire, » répondis-je. « Elle se détruit elle-même. Crois-tu qu'elle durera encore mille ans ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Je crains, » dis-je, « qu'elle ne soit remplacée par un totalitarisme plus laid, stupide et inefficace que ce qui l'aura précédé. »

Elle baissa la tête.

« Plutôt que réfléchir, les hommes préfèrent mourir, » dis-je.

— « Pas tous les hommes, » releva-t-elle.

— « C'est vrai, » admis-je. « Dans toutes les cultures, il y a les solitaires, les marcheurs isolés, ceux qui gravissent les montagnes, regardent le monde qui s'étend à leurs pieds et se posent des questions. »

— « Comment se fait-il, » demanda-t-elle, « que les hommes de Gor, contrairement à ceux de la Terre, ne pensent pas et ne se déplacent pas comme un troupeau ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être sont-ils différents. Peut-être leur culture est-elle différente. Peut-être cela est-il lié à la décentralisation des villes-États, à la multiplicité des traditions, à la diversité des codes des castes. »

— « Je crois que les hommes de Gor sont différents, » dit-elle.

— « Ils sont vraisemblablement tous d'ascendance terrienne, » indiquai-je.

— « Je crois dans ce cas, » dit-elle, « que seul un type d'homme particulier a été emmené sur Gor. »

— « Quel type ? » m'enquis-je.

— « Celui qui était capable de dominer, » dit-elle.

— « Il y a sûrement sur Terre, » estimai-je, « des hommes capables de dominer. »

— « Peut-être, » dit-elle. « Je ne sais pas. »

— « Debout, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tu as bien bougé, cette nuit, Esclave, » dis-je. « Tu as bien gagné une étroite bande de tissu pour tes cuisses. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle. Je ne crois pas qu'elle aurait été plus heureuse si je lui avais accordé une robe de satin blanc.

Je coupai une bande de tissu d'écorce et l'enroulai autour de ses douces hanches d'esclave. Je la baissai, afin de bien découvrir son nombril. Les esclaves, sur Gor, montrent leur nombril.

« Tu m'obliges à montrer mon nombril, Maître, » fit-elle remarquer.

— « N'est-ce pas approprié ? » demandai-je.

— « Assurément, Maître, cela l'est. »

— « Cela te plaît-il ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tu es une esclave, n'est-ce pas ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Ensuite, je fouillai dans le sac qui se trouvait près du feu. J'en sortis une poignée de colliers de perles. Je lui jetai un collier de perles rouges et noires que je trouvais joli.

« Maître, » demanda-t-elle, le doigt tendu, « puis-je avoir aussi ce collier de perles ? »

Tende et Alice avaient chacune deux colliers. Je ne voyais pas pourquoi la barbare blonde n'aurait pas été dans le même cas.

Je lui donnai un autre collier de perles et remis le reste dans le sac. Elle avait déjà passé le premier autour de son cou. Il tombait gracieusement entre ses jolis seins. Le deuxième collier se composait de perles bleues et jaunes.

« Maître, » demanda-t-elle, « s'il te plaît, veux-tu me mettre ce collier ? »

— « Très bien, » dis-je, me tenant derrière elle et le passant deux fois autour de son cou.

« Pourquoi voulais-tu ce collier-ci ? » demandai-je.

— « Le bleu et le jaune ne sont-elles pas les couleurs des Marchands d'Esclaves ? » demanda-t-elle.

— « C'est exact, » répondis-je.

— « Les perles bleues et jaunes, dans ce cas, » dit-elle, « ne me conviennent-elles pas, puisque je suis une esclave ? »

— « Elles sont très jolies, » admis-je, « mais toutes les perles sans valeur conviennent aux esclaves. »

— « Je vois, Maître, » dit-elle. « Mais puis-je les garder ? »

— « Jusqu'au moment où un homme libre, » expliquai-je, « estimera convenable de te les retirer. » Je la pris par les bras, par-derrière. « Elles ne t'appartiennent pas, » précisai-je. « Tu ne fais que les porter, parce que les hommes libres le veulent bien. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je ne possède rien. Je suis possédée. »

— « Exactement, » dis-je. Je la tournai vers moi. « Tu commences à comprendre ton asservissement, n'est-ce pas ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Ce soir, tu m'as beaucoup appris. Pour la première fois de ma vie, j'ai réellement bougé comme une femme. Je ne crois pas que je pourrais recommencer, Maître, à bouger comme un homme. »

Je la serrai et plongeai mon regard dans le sien.

— « Tu n'es pas un homme, » lui dis-je. « Tu es une femme. C'est ce que tu es. Essaie de comprendre cela. Tu es une femme, pas un homme. »

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Va près de l'arbre ! » ordonnai-je. « Assieds-toi le dos à l'arbre, les poignets croisés dans le dos. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je pris une lanière de cuir d'environ un mètre cinquante de long et m'accroupis près d'elle.

« Oh, » fit-elle quand je lui attachai les poignets dans le dos. Ensuite, je liai l'extrémité de la lanière de cuir autour de l'arbre.

« Je suis une esclave attachée, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Il y a une chose que je n'ai pas dite, à propos de mon rêve. »

— « Laquelle ? » demandai-je.

— « C'est une chose que tu ne comprendras pas, » dit-elle, « car tu es un homme. »

— « Laquelle ? » répétai-je.

— « C'est quand j'ai été obligée de donner du plaisir à mon maître, et comme une esclave, » dit-elle.

— « Et alors ? » demandai-je.

— « J'avais *envie* de lui donner du plaisir, » souffla-t-elle.

— « Bien sûr, » dis-je. « Tu avais désespérément envie de lui donner du plaisir parce que tu savais que, si tu n'y parvenais pas, tu serais cruellement, horriblement, détruite. »

— « Mais je voulais également lui donner du plaisir pour d'autres raisons, » dit-elle.

— « Quelles raisons ? » m'enquis-je.

— « Je voulais lui donner du plaisir parce qu'il était mon maître, » dit-elle. Elle me regarda. « Les esclaves ont envie de donner du plaisir à leur maître, parce qu'il est leur maître. »

Je ne répondis pas.

« Peux-tu comprendre cela ? » demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

« Crois-tu que nous serions des esclaves aussi magnifiques si nous n'avions pas envie de donner du plaisir aux maîtres ? »

— « Peut-être pas, » admis-je.

— « La femme désire donner du plaisir à son maître, » dit-elle. « Peux-tu comprendre cela, Maître ? »

— « Je suppose, » répondis-je.

— « Je désire te donner du plaisir, » dit-elle.

— « Je vois, » fis-je.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Pourquoi ne m'as-tu pas violée, cette nuit, Maître ? » demanda-t-elle. « Me trouves-tu désagréable ? »

— « Plus tard, peut-être, » répondis-je.

— « Tu me dresses, n'est-ce pas, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

CE QUE NOUS VIMES EN HAUT DES CHUTES ;
TENDE DANSE ;
NOUS REPARTONS SUR LA RIVIÈRE ;
JE PRÉVOIS LA CAPITULATION DE LA BARBARE
BLONDE

Nous faisions monter la pirogue, Kisu et moi à l'arrière, Ayari et les femmes tirant sur les cordes fixées à l'avant. Elle bascula, se redressa et nous la tirâmes, chargée, sur le plat.

Le bruit des chutes, à ma gauche, était assourdissant.

Il est difficile de faire sentir la splendeur des paysages de l'Ua à ceux qui ne les ont pas vus. Il y a la puissance du fleuve semblable à une large route faisant des courbes, parfois parsemé d'îles, parfois lent, parfois entrecoupé de cataractes et de rapides ; puis il y a la jungle, son immensité et sa vie sauvage, et le ciel au-dessus.

« Je suis content, » dit joyeusement Kisu en s'essuyant le front.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Viens, » répondit-il.

— « Sois prudent, » lui conseillai-je. Il avançait dans l'eau.

— « Viens, » répéta-t-il.

Je le rejoignis à une dizaine de mètres de la rive. L'eau ne nous arrivait qu'aux genoux.

« Regarde ! » dit-il, le bras tendu.

Du sommet de la chute, nous voyions plusieurs pasangs en aval. Nous dominions le fleuve.

« Je le savais, » dit-il, se donnant une claque sur la cuisse pour exprimer sa joie.

Je regardai. Les poils se dressèrent sur ma nuque.

« Tende ! Tende ! » cria Kisu. « Viens, tout de suite ! »

La femme nous rejoignit prudemment. Kisu la prit par la nuque et la tourna vers l'aval.

« Tu vois, Jolie Petite Esclave ? » demanda Kisu.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, effrayée.

— « C'est lui, » dit Kisu. « Il vient te chercher. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Regagne la rive, » ordonna-t-il. « Fais du feu, prépare à manger, Esclave ! »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, commandée, s'éloignant en hâte.

Je regardai le fleuve, en aval, plissant les yeux à cause du reflet du soleil.

En aval, à plusieurs pasangs, petits mais identifiables, des pirogues et des bateaux se dirigeaient vers nous. Il devait y avoir une centaine de galères fluviales, le reste de la flotte construite par Shaba en vue de remonter l'Ua, et à peu près autant de pirogues. S'il y avait cinquante hommes par galère et entre cinq et dix hommes par pirogue, la force qui nous suivait devait compter entre cinq et six mille hommes.

« C'est Bila Huruma ! » cria triomphalement Kisu.

— « Alors c'est pour cela que tu m'as accompagné sur l'Ua ? » demandai-je.

— « Je serais venu de toute manière, pour t'aider, car tu es mon ami, » dit Kisu. « Mais nos pas, heureusement, nous conduisaient dans la même direction. N'est-ce pas une coïncidence magnifique ? »

— « Oui, magnifique, » fis-je avec un sourire.

— « Tu vois à présent quel est mon plan ? » demanda-t-il.

— « Ton plan mystérieux ? » ricanai-je.

— « Oui, » répondit-il joyeusement.

— « C'est bien ce que je pensais, » dis-je, « mais je crois que tu as peut-être fait un mauvais calcul. »

— « Je ne pouvais pas battre Bila Huruma dans une bataille, » expliqua Kisu. « Ses askaris sont supérieurs à mes villageois. Mais, en volant Tende, qui devait devenir sa Compagne, je l'ai attiré dans la forêt. Il ne me reste plus qu'à l'entraîner derrière moi jusqu'à ce qu'il se fasse tuer dans la jungle ou jusqu'à ce que, privé d'hommes et de provisions, il ne me reste plus qu'à l'affronter d'homme à homme, de Guerrier à Guerrier. »

Je le regardai.

« Ainsi, » conclut Kisu, « en détruisant Bila Huruma, je détruirai l'Empire. »

— « C'est un plan intelligent et audacieux, » reconnus, « mais je crois que tu as fait un mauvais calcul. »

— « Comment cela ? » s'enquit Kisu.

— « Crois-tu vraiment que Bila Huruma, » demandai-je, « qui possède ou est le Compagnon de plus de cent femmes, prendrait le risque de te poursuivre dans la jungle pour reprendre une femme, une femme dont il sait certainement qu'elle est devenue une esclave, c'est-à-dire sans valeur politique, une femme qui n'a jamais représenté pour lui qu'un moyen politique dans la querelle mineure de la côte du Ngao ? »

— « Oui, » répondit Kisu. « Ce serait pour lui une question de principe. »

— « C'est peut-être une question de principe pour *toi*, » soulignai-je, « mais je doute que ce soit une question de principe pour Bila Huruma. Il y a principe et principe. Pour un homme tel que Bila Huruma, je pense que le principe relatif à la préservation de l'Empire prend le pas sur les questions personnelles mineures. »

— « Mais Bila Huruma est sur le fleuve, » fit remarquer Kisu.

— « Probablement, » admis-je.

— « Dans ce cas, » dit Kisu, « tu te trompes. »

— « Peut-être, » admis-je.

— « Crois-tu que ce soit toi qu'il suive ? » demanda Kisu.

— « Non, » répondis-je. « Je ne compte pas, à ses yeux. »

— « Dans ce cas, » conclut Kisu, « c'est moi qu'il suit. »

— « Peut-être, » admis-je. « Tu as peut-être raison. »

Kisu, alors, pivota joyeusement sur lui-même et regagna la rive.

« Quitte ton vêtement, » dit Kisu à Tende.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Suis-moi, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Vous pouvez venir aussi, » ajouta-t-il.

Nous suivîmes Kisu et Tende, dans l'eau, jusqu'au milieu de la rivière. Un gros rocher plat dominait les chutes. Nous montâmes sur le rocher. De là, nous découvrions le fleuve et, au loin, la flottille des pirogues et des galères de Bila Huruma.

— « Que vas-tu faire de moi, Maître ? » demanda Tende.

— « Je vais te faire danser nue, » répondit-il. Il la poussa, sur le rocher, vers l'aval.

Tende resta immobile, tremblante, vêtue seulement de perles d'esclave.

« Bila Huruma ! » cria Kisu. « Je suis Kisu ! » Il montra la femme. « Cette femme, Tende, aurait dû être ta Compagne ! Je te l'ai prise ! J'en ai fait mon esclave ! »

Bila Huruma, naturellement, s'il était à bord de la flottille, comme nous le pensions, ne pouvait entendre Kisu. La distance était trop grande. En outre, même s'il avait été à cinquante mètres, il ne l'aurait sans doute pas entendu davantage, à cause du rugissement de la chute. De plus, la flottille était tellement loin que nous n'étions probablement pas visibles. Je n'avais pas vu de lunette des Constructeurs, dans le palais de Bila Huruma. Cependant je savais que Shaba en possédait une. Cela le rendrait difficile à approcher.

« Voici cette Tende ! » cria Kisu, face à l'ennemi éloigné, hurlant pour couvrir le rugissement de la chute, montrant Tende. « Elle devait être ta Compagne ! Je me la suis appropriée ! À présent, je la montre nue devant toi car elle est mon esclave ! »

— « Il ne peut ni te voir ni t'entendre ! » cria Ayari.

— « Cela ne fait rien, » répondit Kisu en riant. Il donna joyeusement une claque sur les fesses de Tende.

— « Oh ! » s'écria-t-elle.

— « Danse, Tende ! » ordonna-t-il. Il se mit à chanter en frappant dans ses mains, regardant l'aval.

— « C'est une chanson d'esclave ! » s'écria-t-elle.

Il cessa de frapper dans ses mains et de chanter, la regardant.

« Il y a des esclaves blanches, Maître ! » cria-t-elle.

Il la fixa avec gravité.

« Je danse, mon Maître ! » cria-t-elle, effrayée. Elle fléchit les genoux, conférant toute sa souplesse à son corps, puis tendit gracieusement les bras sur la droite.

— « Est-elle libre ? » s'enquit Ayari.

— « Non, » répondit Kisu.

— « Fais-lui mettre les bras au-dessus de la tête, poignets dos à dos, » dit Ayari.

— « Obéis ! » ordonna Kisu.

Tende s'exécuta.

« Comme c'est joli ! » s'exclama Kisu.

— « J'ai vu faire cela à Schendi, » expliqua Ayari. « C'est une des façons dont les esclaves commencent à danser. »

Je souris intérieurement. C'était vrai. La jolie position que Tende venait de prendre était indéniablement une des positions initiales de la Danse des Esclaves. Elle est très répandue sur Gor, naturellement, et pas seulement à Schendi. Les danses d'esclave, naturellement peuvent commencer d'une douzaine de façons différentes, la femme étant même parfois attachée aux pieds d'un homme. Je regardai Tende. Bien entendu, seule une esclave pouvait commencer dans une telle position. Aucune femme libre, par exemple, ne prendrait une telle position devant des Goréens libres sauf si, naturellement, lasse de son désespoir et de sa frustration, elle les suppliait presque explicitement de lui mettre le collier.

— « Es-tu prête, Esclave ? » s'enquit Kisu.

— « Oui, Maître, » répondit Tende.

J'aime beaucoup les danses d'esclave. Les femmes peuvent difficilement être plus belles que lorsqu'elles dansent leur beauté d'esclave devant les maîtres. Mais les femmes sont souvent incroyablement belles dans presque toutes les attitudes et positions.

— « Danse, Esclave, » dit Kisu.

— « Oui, Maître, » répondit Tende.

Tende, alors, obéissant, à l'ordre de son maître, tandis que Kisu frappait dans ses mains et chantait, dansa sur le rocher plat de l'Ua, dansa devant Bila Huruma, au loin, l'ennemi de son maître, à qui elle avait été volée.

Elle dansait bien.

Je regardai les yeux de la barbare blonde qui, avec Alice, était à genoux sur le rocher. Les yeux de la barbare blonde, fixés sur la danseuse, brillaient d'excitation. Comme Tende était belle ! Et comme il devait être stimulant, du point de vue de la barbare blonde, de constater qu'un homme pouvait contraindre une femme à faire ce genre de chose.

Kisu continua de frapper dans ses mains. Il continua de chanter la chanson d'esclave.

Les danseuses se vendent cher, sur Gor. Certains Marchands d'Esclaves se spécialisent, les louant, les achetant et les vendant. Certains prétendent que les meilleures danseuses se trouvent à Ar ; d'autres estiment qu'elles sont à Port Kar, d'autres encore dans le Tahari ou à Turia. Ces controverses, à mon avis, sont stériles. J'ai vu des danseuses merveilleuses dans de nombreuses cités.

— « Assez ! » cria joyeusement Kisu. Tende cessa de danser. Puis, sans préambule, avec une lanière de cuir, il lui attacha les mains dans le dos. Ensuite, il la prit par les cheveux et la traîna jusqu'à la rive. Nous le suivîmes mais je m'arrêtai un instant pour regarder les objets minuscules qui se trouvaient en aval, objets que je savais pleins d'hommes.

Nous poussâmes la pirogue dans l'eau peu profonde, Kisu et moi. Tandis que je tenais l'embarcation, il y mit Tende à genoux. Ensuite, il lui croisa les chevilles et les lia. Ensuite, il prit deux lanières de cuir qu'il lui passa au cou. Il attacha l'extrémité de la première au banc qui se trouvait devant elle et l'extrémité de la deuxième à celui qui se trouvait derrière elle, l'immobilisant ainsi entre deux bancs.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « Cela devrait te tenir, » dit-il.

C'était une litote ; Kisu attachait bien.

— « Pourquoi me lies-tu aussi étroitement, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Bila Huruma est à présent derrière nous, » expliqua-t-il, « ainsi, tu ne le rejoindras pas. »

Elle rejeta la tête en arrière et rit.

— « Oh, Maître ! » protesta-t-elle.

— « Qu'y a-t-il ? » s'enquit-il.

— « Je ne veux pas te quitter, » dit-elle.

— « Oh ? » fit-il.

Elle le regarda.

— « Tu n'as donc pas encore compris, Maître, » dit-elle, « que tu as conquis Tende, l'esclave ? »

— « Je ne prendrai aucun risque avec toi, Esclave, » souligna-t-il.

— « Comme veut le Maître, » répondit-elle, baissant la tête.

Je compris alors, ce qui échappa à Kisu, que la fière Tende, qui était autrefois hautaine et froide, n'était plus qu'une Esclave d'Amour soumise. Je souris intérieurement. Politiquement, elle n'avait effectivement plus aucune valeur.

— « Et les restes du feu ? » demanda Ayari. « Ne devrions-nous pas effacer cet indice de notre

présence ? »

— « Non, » dit Kisu. « Laisse-les. »

— « Mais ils indiqueront notre piste, » protesta Ayari.

— « Bien sûr, » répondit Kisu. « Telle est bien mon intention. »

Ensuite, nous poussâmes la pirogue vers le milieu de la rivière.

Kisu, de l'eau jusqu'à la taille, se tourna vers la chute. Il brandit le poing et l'agita.

« Suis-moi, Bila Huruma ! » cria-t-il. « Suis-moi, Bila Huruma, si tu l'oses ! » Sa voix fut presque inaudible dans le grondement de la chute. Ensuite, il baissa le poing et monta dans la pirogue, prenant sa place à l'arrière. Ayari et Alice montèrent. Puis je m'installai et, prenant la barbare blonde sous les bras, la fis monter. Je ne la lâchai pas immédiatement. Elle me regarda par-dessus l'épaule gauche.

« As-tu vu ? » demanda-t-elle. « Sur le rocher, il l'a obligée à danser nue. »

— « Bien sûr, » répondis-je. « Ce n'est qu'une esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit la barbare blonde.

— « Comme toi, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Ensuite, je la poussai devant moi, à sa place.

— « Prends ta place, Esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis nous levâmes nos pagaies et les plongeâmes dans l'eau.

Elle se tourna une fois vers moi. Mais mon regard grave lui conseilla de se concentrer sur sa tâche.

Je souris intérieurement. Je constatai qu'il était temps de libérer l'esclave qui était en elle. Ce soir, me dis-je, elle suppliera explicitement le maître de la toucher.

LA BARBARE BLONDE DANSE ; CE QUI SE PASSA DANS LA FORÊT ENTRE LE MAÎTRE ET L'ESCLAVE

« **A**TTENTION ! » dis-je.

Le tarsk, un petit, ne faisant pas plus de vingt kilos, avec des défenses, grognant, chargea.

Il pivota, tentant de frapper avec ses défenses courbes, et je parvins seulement à le détourner avec la pointe de la lance que je tenais. Il revint sur moi avec une vitesse incroyable.

La barbare blonde hurla.

Je frappai à nouveau. Une nouvelle fois, il pivota et chargea. Je le repoussai encore. Il y avait du sang sur la lame de la lance et la toison de l'animal luisait à cause de lui. Il est plus facile de chasser ces animaux à dos de kaiila, avec une lance, en terrain découvert. Ils sont rusés, opiniâtres et rapides.

Il renifla, grogna et chargea à nouveau. Je le détournai une fois de plus. On ne suit pas ce type d'animal dans les buissons. Ce n'est pas seulement une question de visibilité réduite, mais de possibilité de manœuvrer correctement son arme. Même à découvert, comme c'était mon cas, il est difficile de tirer le meilleur profit de la lance car l'animal ne s'éloigne pas et se déplace rapidement.

Soudain, il tourna sa tête massive et large, avec sa crinière hérissée allant jusqu'à l'arrière-train.

« Va derrière moi ! » dis-je à la femme.

Il baissa la tête et chargea la barbare blonde. Elle trébucha, hurlant, et, l'animal à ses trousses, tomba. Mais, à ce moment-là, du côté, j'écartai l'animal. À nouveau, il se retourna. Je le repoussai une fois de plus. Cette fois, soudain, avant qu'il ait pu se retourner encore une fois, je parvins à plonger la lame à travers son corps, derrière la patte antérieure droite.

Je rejetai la tête en arrière, le souffle court.

Posant le pied sur l'animal, je dégageai la lance.

Je me tournai vers la barbare blonde.

« Est-ce que ça va ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Il y avait du sang, sur l'extérieur de sa jambe gauche, à environ quinze centimètres de la cheville. Je m'accroupis près d'elle.

— « Donne-moi ta jambe, » dis-je.

J'examinai la jambe. J'assis la femme par terre. La jambe était douce entre mes mains.

— « Est-ce grave, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Ce n'est rien. Ce n'est qu'une égratignure. » Elle avait eu de la chance.

— « Cela ne laissera pas de cicatrice, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Tant mieux, » dit-elle. Soulagée, elle s'appuya, en arrière, sur les mains. « Je veux être jolie, » ajouta-t-elle, « pour moi-même et pour mon maître, ou mes maîtres. »

— « Tu es jolie, » dis-je. « En fait, ces dernières semaines, tu es même devenue belle. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle. Elle me regarda. « Je t'appartiens, tu sais, » ajouta-t-elle.

— « Bien sûr, » reconnus-je.

— « Pourtant, tu ne m'as pas prise depuis Schendi, » fit-elle ressortir.

— « C'est exact, » admis-je.

— « Là-bas, tu m'as obligée à m'abandonner comme une véritable esclave, » rappela-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Et quand tu m'as jetée, la tête en bas, sur ton sac, et violée avec brutalité, j'ai compris que je n'étais plus une femme libre. »

— « C'est une leçon utile qu'une esclave doit apprendre rapidement, » dis-je.

— « Et je me souviens de la femme que j'ai vue, à ce moment-là, brièvement, dans le miroir. Elle était tellement belle ! »

— « Oui, » dis-je.

— « Mais elle était si belle qu'elle ne pouvait être qu'une esclave. »

— « Oui, » admis-je.

— « Mais je suis une femme de la Terre, » reprit-elle. « Je ne pouvais pas oser être une telle femme. »

Je souris. Elle ne comprenait pas que, à Schendi, pendant ces brefs instants, elle avait été l'esclave qui était longtemps restée enfermée en elle et qui constituait sa véritable personnalité. Les cruautés que les hommes infligent aux femmes, me dis-je, ne sont pas comparables à celles qu'elles s'imposent d'elles-mêmes.

Elle se pencha et examina sa jambe blessée.

— « C'est superficiel, » dis-je. « Cela ne laissera pas de cicatrice. »

— « J'ai une vanité d'esclave, n'est-ce pas ? » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Est-ce autorisé ? » s'enquit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Bien, » dit-elle.

Elle continua d'examiner la blessure de sa jambe.

« Je ne crois pas que je supporterais d'être vendue moins cher que Tende ou Alice, » dit-elle.

— « Quelle esclave tu fais ! » lançai-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « Ne crains rien, » repris-je. « Ta valeur n'a pas été réduite. »

— « Merci, Maître, » dit-elle.

Puis je me levai et gagnai un palmier-éventail qui se trouvait à quelques mètres de là. À la base d'une feuille, je puisai une poignée d'eau dans mes mains. Je retournai près de la femme et, soigneusement, lavai la blessure. Elle grimaça. Ensuite, je coupai quelques feuilles et les enroulai autour. J'attachai le pansement improvisé avec des morceaux de plante rampante.

« Merci, Maître, » dit-elle. Elle leva les bras et les passa autour de mon cou. Je pris ses mains et, lentement, les écartai. Je les poussai contre ses flancs. Elle me regarda. Je la giflai, projetant sa tête sur la droite.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « La prochaine fois, » dis-je, « reste derrière moi. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Debout, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

C'était au matin, peu avant midi, que nous étions arrivés au sommet des chutes et que Kisu, face aux forces de Bila Huruma, qui approchaient au loin, avait fait danser l'esclave nue nommée Tende.

J'allai près du tarsk mort.

Nous avons ensuite remonté la rivière pendant plusieurs heures. En fin d'après-midi, nous avons accosté, caché la pirogue, puis dressé le camp sur l'intérieur.

« J'ai envie de viande, » avait dit Kisu.

— « Moi aussi, » avais-je dit. « Je vais chasser. » Kisu et moi, Guerriers, avons envie de viande. En outre nous supposons que, devant nous, comme on nous l'avait indiqué, la rivière deviendrait plus dangereuse. Nous pensions que nous aurions besoin des protéines contenues dans la viande.

« J'aurai besoin d'une bête de somme, » avais-je dit.

La barbare blonde, immédiatement, s'était levée d'un bond. Elle s'était immobilisée devant moi, la tête baissée.

— « Je suis une bête de somme, » avait-elle dit.

— « Suis-moi, » avais-je répliqué.

— « Oui, Maître, » avait-elle dit.

Je soulevai le tarsk sauvage.

Nous marchions dans la forêt depuis plus de deux heures, quand nous avons rencontré le tarsk. Il avait chargé. Je l'avais tué.

« Baisse-toi, » dis-je à la femme.

Je jetai le tarsk en travers de ses épaules. Elle vacilla sous le poids.

Ensuite, je pivotai sur moi-même et quittai la clairière. J'avais les mains libres pour utiliser la lance. Essoufflée, trébuchant, vacillant sous le poids du tarsk que j'avais tué, l'esclave me suivait.

Je levai la tête, regardant à travers les arbres.

« Le soir tombe, » annonçai-je. « Nous n'avons plus le temps de regagner le camp avant la nuit. Nous allons camper dans la forêt. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Tandis que la femme, à genoux, faisait rôtir le tarsk, je coupai un bâton d'environ un mètre cinquante de long sur une dizaine de centimètres de diamètre. À environ cinq centimètres de l'extrémité, je creusai une entaille de deux centimètres de profondeur.

« À quoi cela sert-il ? » demanda-t-elle.

— « C'est un pieu à esclave, » expliquai-je, « afin de t'attacher pour la nuit. »

— « Je vois, » fit-elle. Elle faisait tourner le tarsk sur sa broche. Il luisait. De ses flancs, des gouttelettes de sang tombaient en chuintant dans le feu.

Avec une grosse pierre, centimètre par centimètre, j'enfonçai le gros pieu dans le sol. Quand j'eus terminé, il ne restait plus qu'une dizaine de centimètres au-dessus du sol.

« Le tarsk est prêt, » annonça-t-elle.

Je saisis la broche à deux mains et retirai le tarsk du feu, le posant sur des feuilles. Puis je m'accroupis et le découpai. Je levai la tête. La femme, à genoux près du feu, me regardait. Je me levai. Je lui attachai une longue lanière de cuir au cou et la conduisis près du pieu. J'attachai l'extrémité libre de la lanière dans la rainure pratiquée plus tôt dans le pieu.

— « À genoux ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle se mit alors à genoux, attachée au pieu par le cou. Je lui avais laissé environ deux mètres de laisse. Puis je retournai près de la viande et coupai des tranches. Puis je mangeai. Quand je commençai à me sentir rassasié, je regardai la femme. Je lui lançai un morceau de viande qui toucha

son corps. Il tomba par terre. Elle le ramassa à deux mains et, me regardant, mordit dedans.

Un peu plus tard, je m'essuyai le visage avec l'avant-bras. J'avais fini de manger.

— « En veux-tu encore ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Nous avons bu, plus tôt, l'eau contenue au pied des feuilles des palmiers-éventail.

Ensuite, je m'allongeai, dressé sur un coude, près du feu. Je regardai la belle esclave. Il est agréable de posséder des femmes.

« Vas-tu m'attacher les mains dans le dos, avant de dormir ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « On pratique généralement ainsi avec les esclaves, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Dehors, oui, » répondis-je, « quand on ne dispose pas de cages, de chaînes et de menottes. Bien entendu, les mains d'une femme ne sont pas forcément attachées dans le dos. Elles peuvent l'être au-dessus de la tête, devant le corps, généralement autour d'un petit arbre. »

— « Les femmes sont-elles attachées, la nuit, dans les villes ? » demanda-t-elle.

— « Parfois, » répondis-je. « Parfois pas. Elles portent un collier. Les villes sont entourées de murailles. Où pourraient-elles fuir ? »

— « Mais toutes les femmes ne veulent pas s'échapper, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « De nombreux indices montrent que rares sont les femmes qui ont envie d'échapper à leur maître. L'esclavage, apparemment, leur convient. Mais toutes les femmes, qu'elles veuillent ou non s'échapper, savent que la fuite est impossible. En outre, si elles s'échappaient, elles tomberaient certainement entre les mains d'un autre maître, peut-être pire que le précédent. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « De plus, » repris-je, « je ne crois pas qu'il soit prudent, de la part d'une femme, de tenter de s'enfuir. Par exemple, si elle se fait prendre, on peut lui couper les pieds. »

— « Tenter de fuir me ferait peur, Maître, » dit-elle.

— « Tu as essayé de t'enfuir, à Port Kar, » rappelai-je.

— « Je ne comprenais rien, à ce moment-là, » dit-elle. « J'ignorais ce que cela signifiait, la totale impossibilité d'évasion et la nature radicale des châtiments que les Goréens m'infligeraient sans même y réfléchir. Je ne savais pas ce que veut dire, sur Gor, l'asservissement des femmes. »

— « Mais, à présent, tu comprends un peu mieux, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, à genoux près du pieu, la lanière de cuir au cou. Elle tripota sa laisse. « Si j'avais su ce que je sais à présent, » ajouta-t-elle, « je n'aurais pas osé bouger. »

Je hochai la tête.

« J'aurais eu peur, » reprit-elle avec un sourire forcé, « de bouger le moindre muscle, craignant d'être fouettée par les hommes d'Ulafi. »

— « Bien sûr, » fis-je.

Les femmes intelligentes comprennent rapidement les réalités de Gor.

— « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Tous les maîtres n'attachent pas leurs esclaves pendant la nuit, n'est-ce pas, même dehors ? »

— « Non, » reconnus-je. « Cela dépend beaucoup de la femme et de la région. »

— « Un maître n'attacherait probablement pas une Esclave d'Amour conquise, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Il peut le faire, » répondis-je, « simplement pour lui rappeler qu'elle est une esclave. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Il y a une autre raison justifiant le fait que l'esclave soit attachée pendant la nuit, » dis-je, « pour l'enfermer dans une cage ou, si elle doit rester dehors, l'enchaîner dans la cour. »

— « Laquelle ? » demanda-t-elle.

— « Empêcher qu'elle soit volée, » répondis-je.

— « Nous pouvons être volées, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle. Elle tremblait.

— « Bien entendu, » répondis-je. « Le vol d'esclaves n'est pas inconnu sur Gor. »

— « J'ai entendu dire, » reprit-elle, « que les femmes sont souvent enchaînées à un anneau au pied de la couche de leur maître. »

— « C'est exact, » dis-je.

— « Mais une femme ne risque guère d'être volée, » releva-t-elle, « dans le compartiment de son maître. »

— « Pas quand il s'y trouve, » admis-je.

— « Dans ce cas, pourquoi sont-elles enchaînées ainsi ? » demanda-t-elle.

— « Parce qu'elles sont esclaves, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » fit-elle, baissant la tête.

— « Il est presque temps de t'attacher pour la nuit, » indiquai-je.

— « Oh, je t'en prie, Maître, » dit-elle, levant la tête. « Permits-moi de parler encore un peu avec toi. N'attache pas ton esclave tout de suite. »

— « Très bien, » répondis-je.

Elle s'assit joyeusement sur les talons. Elle posa les doigts sur la laisse qu'elle portait au cou.

— « N'est-ce pas horrible, » demanda-t-elle, « ce que Kisu a fait à Tende, aujourd'hui ? »

— « Quoi ? » demandai-je.

— « La faire danser nue, » répondit-elle.

— « Non, » dis-je.

— « Oh ! » fit-elle.

— « C'est une esclave, » lui rappelai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Elle me regarda. « Les esclaves sont-elles autorisées à danser nues ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dis-je.

Elle baissa la tête.

— « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Suis-je une esclave-objet ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » dis-je. « Et tout à fait délicieuse, » ajoutai-je.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « Es-tu gênée d'être un objet ? » demandai-je.

— « Je n'ai pas l'impression d'être un objet, » répondit-elle.

— « Techniquement, » précisai-je, « face au droit goréen, tu n'es pas un objet mais un animal. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Dans un sens, » repris-je, « aucun être vivant ne peut être un objet. Ils ne sont ni des tables ni des pierres. Dans un autre sens, tous les êtres vivants sont des objets. Par exemple, ils occupent un espace et obéissent aux lois de la physique et de la chimie. »

— « Tu vois ce que je veux dire, » fit-elle.

— « Non, » répondis-je. « Pas du tout. Parle plus clairement. »

— « Une femme est traitée comme un objet, » expliqua-t-elle, « quand les hommes ne l'écoutent pas ou ne se soucient pas de ses sentiments. »

— « Il arrive certainement, » dis-je, « que les femmes, dans la poursuite opiniâtre de certains objectifs, traitent d'autres femmes, et des hommes, de cette façon ? Et que des hommes se conduisent ainsi vis-à-vis d'autres hommes, et ainsi de suite ? Le problème auquel tu penses n'est-il pas d'ordre

général ? »

— « Peut-être, » répondit-elle.

— « De même, » repris-je, « il ne faut pas confondre : être traité comme un objet et être un objet. Ni être traité comme un objet et être considéré comme un objet. Par exemple, les individus qui traitent les êtres humains comme des objets pensent très rarement qu'ils sont des objets. Cela suggérerait la folie. »

— « Tu ne réponds pas directement, » releva-t-elle.

— « Est-ce le fait que les hommes ne soient pas d'accord avec toi qui te fait dire que tu es traitée comme un objet ? » demandai-je. « Dans ce cas, c'est un peu obtus. »

— « Je suppose que cela l'est, » dit-elle. « Si les hommes font ce qu'ils veulent, dans ce cas, pour ainsi dire, ils ne nous écoutent pas et ne se soucient pas de nos sentiments. »

— « C'est un mode de pensée extrêmement intéressant, » reconnus-je. « De même, si les femmes ne tiennent pas compte des désirs des hommes, et ne s'y plient pas, dans ce cas, les hommes pourraient considérer qu'ils sont traités comme des objets. »

— « Comme c'est stupide ! » fit-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « Il est difficile de parler de ces choses-là avec toi, » dit-elle.

— « Je crois, » reconnus-je.

— « Tu ne connais pas les slogans, » ajouta-t-elle.

— « C'est peut-être la raison, » avouai-je.

— « Je vais encore essayer, » dit-elle.

— « Fais, » l'encourageai-je.

— « Les hommes, » dit-elle, « ne s'intéressent qu'au corps des femmes. »

— « Je n'ai jamais rencontré d'homme s'intéressant exclusivement au corps d'une femme, » dis-je. « Cela ne signifie pas qu'un tel individu, tout à fait exceptionnel, ne puisse pas exister. »

Elle me regarda.

« Si ce que tu dis était vrai, » repris-je, « l'homme ne se soucierait pas de savoir si la femme avec qui il a des relations est ou non consciente. En réalité, si ce que tu dis était vrai, peu lui importerait que l'être qu'il tient dans ses bras soit une femme intelligente ou un mécanisme inconscient construit à l'image d'une femme. Je prétends, respectueusement, que cela est non seulement diffamatoire, mais aussi ridicule. Aucun individu intelligent, s'il se donne la peine de réfléchir, ne peut soutenir une telle thèse. Parmi les hommes que je connais, aucun ne se contenterait d'une femme sans conscience. Ce genre de chose est tout simplement stupide. À mon avis, en tant que propagande, elle aurait une valeur limitée. »

— « Ces affirmations troublent et terrorisent les hommes de la Terre, » releva-t-elle.

— « Certains, peut-être, » répondis-je. « Les idiots. »

— « Peut-être, » admit-elle. « Mais ces affirmations peuvent être politiquement efficaces. »

— « Oui, » reconnus-je. « Le truc consiste à porter une accusation si manifestement fausse et désespérément vague que l'interlocuteur, généralement soucieux de se montrer poli et avenant, se ridiculise en s'efforçant de la prendre au sérieux. C'est un peu comme l'individu tentant de répondre à une accusation de folie en discutant ses analyses de sang. »

— « Cela signifie peut-être, » émit-elle, « que les hommes ne prêtent pas assez attention aux pensées et aux sentiments des femmes. »

— « C'est une affirmation tout à fait différente, » relevai-je, « et elle est peut-être vraie. »

Elle me regarda.

« Il est fréquent, » repris-je, « que les êtres humains ne prêtent guère attention aux autres. Par conséquent, il n'est pas étonnant que les hommes ne prêtent guère attention aux pensées et aux

sentiments des femmes. Si cela peut être une consolation, ils ne prêtent guère plus d'attention aux pensées et aux sentiments des autres hommes. Bien entendu, on peut dire la même chose des femmes. De nombreuses femmes, par exemple, savent parfaitement ne pas écouter les autres. Aucun sexe n'a le monopole du dogmatisme. » Je la regardai. « Si ces choses-là t'intéressent d'un point de vue goréen, » repris-je, « les hommes et les femmes libres se préoccupent généralement des pensées et des sentiments de leurs semblables. Non seulement ils sont libres, mais il arrive qu'ils partagent la même Pierre du Foyer. Les femmes libres, étant libres, veulent être écoutées quand elles parlent, et elles en ont le droit. Le cas des esclaves, ma chère, est, bien entendu, très différent. La différence est que tu n'as droit ni au respect ni à l'attention, et qu'on n'est pas obligé de te les accorder. Tu es une esclave. En pratique, naturellement, les maîtres ont tendance à accorder beaucoup d'attention aux pensées et aux sentiments de leurs belles esclaves. C'est délicieux et satisfaisant. Il est merveilleux de connaître intimement un autre être humain, surtout quand on le possède. Il n'y a pas de secrets entre les maîtres et les esclaves. Ses pensées et ses désirs les plus profonds, ainsi que ses rêveries et ses observations les plus banales, lui sont accessibles et, comme il la possède, l'intéressent beaucoup. »

— « Mais cela n'empêche pas la femme d'être une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je, « totalement et catégoriquement. Elle peut même être vendue, s'il le souhaite. »

— « L'attention et l'amour qu'une telle femme obtient, » dit-elle, « ne lui sont pas forcément accordés. »

— « Non, » répondis-je. « Ce sont des cadeaux du maître. »

— « Il peut, à tout moment, » reprit-elle, « lui imposer le silence et la mettre à ses pieds. »

— « Bien sûr, » admis-je. « Et, parfois, il le fait, simplement pour lui rappeler qu'elle est une esclave. »

— « Ainsi, malgré ses libertés, elle dépend totalement de sa volonté. »

— « Oui, » dis-je. « Elle est son esclave. »

— « Je t'aime, Maître, » souffla-t-elle.

J'écoutai les craquements du feu et les bruits nocturnes de la jungle.

— « En tant que femme de la Terre, » dis-je, « tu n'as certainement pas l'habitude de te considérer comme un article de propriété. »

— « Non, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « Mais tu penses, à présent, » dis-je, « que tu es peut-être prête à comprendre dans quel sens tu es une esclave-objet. »

— « Oui, Maître, » reconnut-elle, les larmes aux yeux.

— « Tu es une belle femme qui est possédée, » dis-je. « Tu peux être achetée et vendue. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « En outre, » repris-je, « on peut ne pas prêter la moindre attention à tes pensées et tes sentiments. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « C'est principalement ce que signifie être une esclave-objet. »

— « Je comprends, Maître, » dit-elle.

— « Tu vois, » repris-je, « cela n'a aucun lien avec la conscience ou les sentiments. »

— « Je reconnais la justesse de l'expression, » dit-elle, « mais elle me semble cependant inadaptée. »

— « Tu ne penseras peut-être pas ainsi, » émis-je, « quand tu seras enchaînée et vendue à un maître qui te terrifiera. »

— « Non, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « Pourquoi trouves-tu l'expression inadaptée ? » m'enquis-je.

— « Parce que je n'ai pas l'impression d'être un objet, » répondit-elle. « Je n'ai jamais été aussi vivante, énergique, je ne me suis jamais sentie aussi importante, réelle, que depuis que je suis esclave. Jamais, dans les limites de ma liberté, je n'aurais pu vivre les expériences que j'ai connues sur cette planète, en tant qu'humble esclave. Je n'aurais pas rêvé qu'un tel bonheur puisse exister. Je ne savais pas que je pouvais connaître une telle joie. »

— « Je devrais peut-être te fouetter, » avançai-je.

— « Je t'en prie, non, Maître, » dit-elle. « Prends pitié de ton esclave. »

Je haussai les épaules. Je décidai de ne pas la fouetter, du moins pour le moment.

« Alors, tu vois, Maître, » reprit-elle, « bien que, sur certains plans, je sois une esclave-objet, un article que l'on peut acheter et vendre, une chose dont les pensées et les désirs ne comptent pas et qu'il n'est pas nécessaire de respecter, dans un autre sens, celui du sentiment et de l'émotion, je suis tellement éloignée d'un objet que l'emploi d'une telle expression est totalement incapable d'exprimer la réalité de ce que je ressens. J'étais beaucoup plus « objet », chose manipulée par les exigences intériorisées des autres, n'osant pas être elle-même, quand j'étais libre. »

— « Je concède, » dis-je, « que, dans la pratique, l'expression « esclave-objet » n'exprime pas correctement les réalités concernées. En réalité, dans la pratique, l'expression n'est pas seulement trompeuse et dégradante, elle est aussi, comme tu l'as indiqué, inadaptée. »

— « Tu vois, » dit-elle. « Sur certains plans je suis un objet et, sur d'autres plans, je n'en suis pas un. »

— « Oui, » admis-je, « et, au fond, tu n'es pas un objet. »

— « Oui, Maître, » dit-elle avec un sourire.

Je la regardai, à genoux devant moi, un morceau de tissu d'écorce sur les hanches, deux colliers de perles au cou, ma laisse l'attachant au pieu d'esclave.

— « Mais tu es un animal asservi, » dis-je.

— « Oui, Maître. » répondit-elle, « Je suis un animal asservi. »

— « Il est temps de t'attacher pour la nuit, Joli Petit Animal Asservi, » décidai-je.

— « L'animal supplie de ne pas être attaché tout de suite, » dit-elle.

— « Très bien, » accordai-je. Je la regardai. Je m'appuyai sur le coude. Elle resta à genoux.

— « Les esclaves, selon toi, » dit-elle, « n'ont pas envie de s'évader. »

— « C'est apparemment vrai, » répondis-je. « C'est étrange, n'est-ce pas ? »

— « Je ne trouve pas cela étrange, » dit-elle.

— « Oh ? » fis-je.

— « Je n'ai pas envie de m'évader, » dit-elle.

— « De toute façon, tu seras attachée, » affirmai-je.

— « Bien sûr, Maître. » Elle sourit. « Maître ? » reprit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Les animaux ont des besoins, » affirma-t-elle.

— « Quelle sorte de besoins ? » m'enquis-je.

— « Toutes sortes, » répondit-elle.

— « Sexuels ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. Elle baissa la tête. Sa lèvre tremblait.

— « Regarde-moi, Esclave ! » ordonnai-je.

Elle me regarda. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Reconnais-tu que tu as des besoins sexuels ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Cette reconnaissance est-elle seulement intellectuelle ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle, « elle est plus profonde. » La reconnaissance intellectuelle de

l'existence de besoins sexuels n'engage à rien. Elle est parfaitement à la portée d'un bigot rusé. Ce type de reconnaissance, automatique, prévue et inoffensive, non seulement remplace souvent une reconnaissance authentique, mais permet souvent, psychologiquement, de la nier.

— « As-tu véritablement des besoins sexuels ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Et souhaites-tu qu'ils soient satisfaits ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Dis, dans ce cas, » ordonnai-je, « : J'ai véritablement des besoins sexuels. »

— « Je suis une femme de la Terre, » protesta-t-elle. « Je t'en prie, ne m'oblige pas à dire cela. »

— « Dis-le ! » commandai-je.

— « J'ai... véritablement des besoins sexuels, » dit-elle.

— « Dis à présent : Je veux qu'ils soient satisfaits, » indiquai-je.

— « Je veux qu'ils soient satisfaits, » répéta-t-elle.

— « Dis, » ordonnai-je, « : Je ne nierai plus jamais mes besoins sexuels. »

— « Je ne nierai plus jamais mes besoins sexuels, » répéta-t-elle.

— « Dis, » ordonnai-je, « : Je serai telle et me comporterai de telle façon que j'obtiendrai la satisfaction de mes besoins sexuels les plus profonds et les plus honnêtes. »

— « Je serai telle et me comporterai de telle façon que j'obtiendrai la satisfaction de mes besoins sexuels les plus profonds et les plus honnêtes. » Elle me regarda. « Même si ce sont ceux d'une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Même si ce sont ceux d'une esclave, » répétai-je.

— « Même si ce sont ceux d'une esclave, » dit-elle.

— « Dis maintenant, » repris-je, « : Je suis une esclave. Je suis ton esclave, Maître. »

— « Je suis une esclave. Je suis ton esclave, Maître, » répéta-t-elle. Elle me regarda. « Je ne peux pas croire ce que je ressens, » dit-elle. « Je suis incroyablement heureuse, Maître. »

— « Regarde-moi ! » ordonnai-je, « et parle distinctement. »

Elle leva la tête.

— « Je suis une femme pleine de désir, » dit-elle audacieusement. « Je supplie mon Maître de me toucher. »

Je souris et elle rougit. Enfin, elle avait explicitement supplié de recevoir mes caresses. La barbare blonde me rendit mon regard et sourit.

« Je suis prête à te donner du plaisir par tous les moyens que tu jugeras convenables, Maître, » dit-elle.

Je m'appuyai sur le coude, la considérant.

« Commande-moi, » ajouta-t-elle.

— « Absolument pas, » répliquai-je.

— « Maître ? » fit-elle.

— « Si tu désires me donner du plaisir, » dis-je, « tu peux le faire. Je te donne ma permission. »

— « Mais je suis une femme de la Terre, » protesta-t-elle. « Ne vas-tu pas me commander ? »

— « Non, » dis-je.

— « Tu ne penses tout de même pas que moi, une femme de la Terre, je vais donner du plaisir à un homme, réellement lui donner du plaisir, de mon propre chef ? » demanda-t-elle.

Je souris.

— « C'est une idée stupéfiante, » reconnus-je.

Elle sourit.

« Veux-tu me donner du plaisir ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, tu peux le faire, si tu veux, » indiquai-je.

— « Mais je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « Les esclaves ne doivent-elles pas être commandées ? » demanda-t-elle.

— « Pas toujours, » répondis-je.

— « C'est étrange, » dit-elle. « Je n'aurais jamais cru que je serais un jour à genoux devant un homme, lui disant que je suis prête à lui donner du plaisir par tout moyen à sa convenance. Maintenant je l'ai fait et il ne me commande pas. »

— « Peut-être, si tu le souhaites, » dis-je, « pourrais-tu me donner du plaisir par un moyen à ta convenance. »

— « Mais je suis une esclave, » dit-elle.

— « Précisément, » fis-je.

— « Tu sais, n'est-ce pas, » demanda-t-elle, « que je veux te donner du plaisir comme une esclave. »

— « Bien sûr, » répondis-je, « tu es une esclave. »

— « Commande-moi, » supplia-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Mais je suis une femme de la Terre, » insista-t-elle.

— « Plus vraiment, » répondis-je. « Tu es dorénavant une esclave goréenne. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle se leva légèrement. Elle écarta la laisse du pieu. La laisse, attachée au pieu, faisait environ deux mètres de long.

Je la regardai.

« J'ai des besoins sexuels, » dit-elle, « et j'ai envie de donner du plaisir à mon Maître. »

Je haussai les épaules.

Elle regarda le pieu.

« Je remarque que ce soir, » dit-elle, « tu ne m'as pas attachée à un petit arbre, mais que tu as confectionné un pieu à esclave. Je remarque également, Maître, » ajouta-t-elle, « que cette laisse est un peu plus longue que nécessaire. »

— « Tu es une femme extrêmement intelligente, » fis-je ressortir. « C'est d'autant plus agréable de te posséder. »

— « Tu savais ce que je voudrais faire, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » dis-je.

Soudain, elle se prit la tête entre les mains et sanglota.

— « Je n'ose pas, » sanglota-t-elle. « Je n'ose pas. Commande-moi ! Commande-moi ! »

— « Non, » dis-je. Je ne voulais pas la presser.

Finalement, elle écarta les mains, essuya ses larmes.

— « Attache-moi pour la nuit, » supplia-t-elle.

— « Très bien, » dis-je.

— « Non, » fit-elle. « Non ! »

— « Très bien, » dis-je.

Elle se redressa, sourit. Ses yeux étaient humides.

— « Ce que je vais faire, » annonça-t-elle, « je le ferai parce que je le veux. J'ai des besoins sexuels. Je vais manifester le désespoir de ces besoins devant mon Maître, en espérant qu'il prendra pitié de moi et les satisfera. L'esclave espère également que son Maître ne la trouvera pas désagréable. »

Puis, doucement, elle retira la bande de tissu d'écorce qu'elle portait sur les hanches. Puis elle fléchit les genoux et leva les mains au-dessus de la tête, poignets dos à dos.

— « Attends, » dis-je.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « As-tu supplié de pouvoir danser ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Tu peux le faire, » dis-je.

— « Je supplie de pouvoir danser devant mon Maître, » dit-elle.

— « Très bien, » répondis-je. « Tu peux le faire. »

— « Merci, Maître, » dit-elle.

Puis elle dansa devant moi, volontairement, femme dans le besoin, désirant plaire à son maître.

Sa danse devint de plus en plus désespérée et, de temps en temps, je dus la repousser.

Puis elle resta couchée près du pieu. Elle me tendit les bras.

J'allai près d'elle, la pris par les bras et la fis lever. Elle me regarda avec frayeur.

« Ce n'était pas trop mal, Esclave, » lui dis-je. « Mais, à présent, tu dois apprendre comment on danse *vraiment* devant un homme. »

— « Maître ! » s'écria-t-elle pitoyablement.

— « Reprends la position ! » ordonnai-je.

Aussitôt, effrayée, elle s'immobilisa devant moi, les genoux fléchis, les bras au-dessus de la tête, poignets dos à dos. Je tirai sur la laisse qu'elle avait au cou.

« Ceci est une laisse, » dis-je. « Elle doit être incorporée à ta danse. Tu es une esclave en laisse. Ne l'oublie pas. Tu peux lutter contre la laisse, tu peux l'aimer. Elle peut emprisonner ton corps, tu peux l'utiliser pour te caresser. Tu n'es pas obligée de danser toujours sur les pieds. Une femme peut parfaitement danser à genoux, en bougeant subtilement les mains et le corps. Dans tous les cas, n'oublie jamais que tu es une esclave. »

— « M'ordonnes-tu de danser devant toi ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Danse à présent comme une esclave qui en a reçu l'ordre. Et si je ne suis pas content, sois sûre que tu seras copieusement battue, ou même tuée. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Ensuite, je reculai.

— « Quand je frapperai dans mes mains, » indiquai-je, « tu danseras, Esclave. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je frappai alors dans mes mains et, terrifiée, la femme dansa.

Elle n'avait pas appris la Danse de la Laisse, qui compte parmi les plus belles danses d'esclave, mais elle improvisa correctement. En fait, il était difficile de croire qu'elle n'était pas dressée. Je suis porté à penser que les danses de besoin et les danses d'exhibition de la femelle humaine sont, du moins dans leurs rudiments, instinctives. Je pense qu'il existe des dispositions génétiques provoquant ce type de comportement.

Je regardai danser la femme. Elle était très bonne.

Les besoins des êtres humains sont une question de biologie. Les valeurs d'une culture sont les valeurs de certains hommes. De nombreuses personnes tiennent les valeurs de leur culture pour acquises, comme si elles faisaient partie des meubles de l'univers. Elles devraient comprendre que les valeurs qui leur sont enseignées sont les valeurs d'hommes particuliers et souvent, malheureusement, d'hommes qui, il y a longtemps, étaient ignorants, mal informés, en mauvaise santé et, souvent, pas très sains d'esprit. Peut-être les êtres humains, à la lumière des connaissances contemporaines et de la médecine moderne, devraient-ils reconsidérer ces valeurs sans doute anachroniques. Les valeurs ne doivent pas forcément être quelque chose que l'on « sait » mystérieusement, résultat de l'oubli du processus de conditionnement au moyen duquel elles ont été assimilées, mais pourraient constituer des instruments permettant d'améliorer l'existence. Il n'est pas mal que les êtres humains soient

heureux.

« À présent tu deviens une femme, » lui dis-je. Elle était appuyée sur le genou droit ; sa jambe gauche était fléchie ; la laisse était enroulée autour de sa cuisse gauche ; ses mains étaient également sur sa cuisse gauche, sa tête était baissée, mais tournée vers moi ; ses lèvres tremblaient. « Continue de danser, Esclave, » lui dis-je.

— « Oui, Maître » répondit-elle.

Je la regardai et m'émerveillai. Il est intéressant de remarquer que les mouvements des danses d'esclave, en dépit des inhibitions de cultures rigides, se produisent parfois dans le sommeil des femmes ou même quand, nues, elles passent devant le miroir de leur chambre. Comme elle doit être choquée de voir soudain son corps bouger comme celui d'une esclave ! Est-il possible que ce soit elle ? Plus tard, surprise, elle se retrouve debout devant le miroir. Elle est nue et seule. Puis, sans comprendre ce qui lui arrive, elle voit la femme du miroir se mettre à danser. Les mouvements ne sont sans doute pas différents de ceux des femmes qui, il y a des milliers d'années, dansaient devant leurs maîtres dans des cavernes éclairées par le feu. Alors, sachant parfaitement bien que c'est elle qui danse, elle s'enhardit devant le miroir. Elle lui présente son corps nu dans les attitudes et les positions de l'esclave. Ensuite, il lui arrive de se jeter sur le tapis, le griffant et pressant son ventre contre lui.

« Je veux un maître, » souffle-t-elle.

Je me levai. J'avais les bras croisés.

La femme était à présent à genoux à mes pieds, la laisse la reliant au pieu. Sans cesser de danser, elle se mit à lécher et embrasser mon corps.

Puis je la pris par les avant-bras et la soulevai légèrement, devant moi.

« Je t'en prie, ne me fouette pas, » supplia-t-elle.

Puis, par les avant-bras, je la traînai jusqu'au pieu et la fit mettre à genoux. Elle me regarda.

— « Tu as bien dansé, Esclave, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle. Elle me regardait en tremblant.

— « Qu'est-ce que tu es ? » demandai-je.

— « Une esclave, » répondit-elle.

— « Totalemment et seulement une esclave ? » m'enquis-je.

Elle me regarda. Son corps tout entier se mit à trembler.

L'esclave secrète qui était en elle apparaissait. Elle sortait lentement du donjon, dans la lumière du soleil. Elle était à genoux sur le gravier de la cour, petite, belle et nue, aux pieds des maîtres.

— « Oui, Maître, » répondit la barbare blonde. « Je suis totalement et seulement une esclave. » Puis, soudain, elle rejeta la tête en arrière et pleura de joie. Ensuite, elle posa la tête sur mes genoux et, les serrant, les couvrit de baisers. Je sentis ses cheveux sur mes pieds. Je sentis ses larmes de joie. « Oui, » souffla-t-elle. « Je suis totalement et seulement une esclave. »

Je constatai que l'esclave secrète était sortie du donjon. Elle n'y retournerait plus jamais.

La barbare blonde leva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes. L'esclave secrète avait également levé la tête. Ses yeux étaient également pleins de larmes.

« Merci, Maître, » souffla l'esclave secrète.

— « Tu es mon esclave, » dis-je à la barbare blonde. Je la pris par les cheveux. Je la regardai dans les yeux. « Tu es l'esclave des hommes, » dis-je.

— « Oui, mon Maître, » répondit-elle.

L'esclave secrète était joyeusement à genoux dans la cour ensoleillée, sur le gravier cruel. Elle embrassa le collier métallique poussé contre ses lèvres. Elle ferma joyeusement les yeux quand il fut fermé sur son cou. Elle portait désormais, au cou, ce qu'elle avait désiré pendant de longues années de détention, le collier doux, libératoire et impitoyable de l'asservissement public.

« Je suis libre, » souffla la barbare blonde. « Enfin, je suis libre ! »

— « Fais attention à ce que tu dis, Esclave, » conseillai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

« Je me sens terriblement libre, » dit-elle.

— « Dans un sens tu es libre et dans un autre sens tu ne l'es pas, » dis-je. « Tu es libre sur le plan de la liberté émotionnelle. Esclave, tu as à présent honnêtement reconnu, dans ton cœur, totalement, que tu es une esclave. Cela élimine les conflits. Cela procure un sentiment de joie et d'épanouissement. Tu es à présent en paix avec toi-même. Le plan sur lequel tu n'es pas libre est évident. Tu es une esclave totalement et complètement à la merci du maître, ou des maîtres. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la pris par les cheveux et lui tournai cruellement la tête.

« Oh ! » cria-t-elle.

— « Crois-tu que tu es libre ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » sanglota-t-elle.

Je la lâchai. Je m'accroupis, la regardant. Elle leva la tête.

« Je suis très heureuse, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« J'aime être soumise à la domination totale du mâle, » reprit-elle.

J'approchai d'elle. Je la pris par les bras, accroupi près d'elle.

« Ai-je donné du plaisir à mon Maître en dansant ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Comment puis-je donner davantage de plaisir à mon Maître ? » demanda-t-elle.

Alors, par les bras, les serrant, je la poussai en arrière. Puis elle fut couchée près du pieu, les épaules dans la poussière. La laisse était toujours autour de son cou.

« Oui, Maître, » souffla-t-elle.

« Je n'ai jamais été aussi heureuse que cette nuit, Maître, » souffla-t-elle.

Elle était couchée sur le flanc, me tournant le dos. Je lui attachai les mains dans le dos.

— « Tu t'appelles Janice, » déclarai-je, lui donnant un nom.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

Je l'avais utilisée plusieurs fois pendant la nuit. Et, plusieurs fois, se débattant dans les affres de l'Orgasme de l'Esclave, elle pleura et hurla qu'elle m'appartenait.

« Je ne savais pas que de telles sensations pouvaient exister, » avait-elle dit.

— « Elles ne sont accessibles qu'aux esclaves, » lui avais-je répondu. « Ce sont les spasmes de capitulation et de soumission de la femme possédée, de la femme qui doit s'abandonner absolument et totalement, sans rien conserver, à son maître. »

— « Je vois, Maître, » avait-elle dit.

— « Dans la nature des choses, elles sont inaccessibles à la femme libre, » avais-je poursuivi, « car elle est sa propre maîtresse et non l'esclave d'un maître. »

— « Oui, Maître, » avait dit la femme.

— « Te plaisent-elles ? » avais-je demandé.

— « Je les aime, » avait-elle appuyé.

— « Aimes-tu être une esclave ? » avais-je demandé.

— « Cela me plaît beaucoup, » avait-elle dit. Puis elle avait ajouté : « Je t'en prie, Maître, viole-moi encore. » Et je l'avais fait.

Je vérifiai les nœuds de ses poignets. La femme était immobilisée.

« Merci de m'avoir appelée : Janice, » dit-elle.

— « C'est un joli nom, » dis-je. « Et il me permettra de t'appeler, quand tu devras travailler et

servir. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle se tourna vers moi. Elle avait les mains attachées dans le dos. « J'aime porter ce nom comme nom d'esclave, » dit-elle.

Je la regardai.

« C'était le nom de cette femme de la Terre que j'étais, » reprit-elle en riant, « cette petite imbécile prétentieuse, si hautaine et hypocrite, si fière de sa personne, si désireuse de prouver qu'une personne aussi importante qu'elle ne pouvait devenir une esclave. Cela me procure beaucoup de plaisir de constater que son maître lui a donné son nom et la force de le porter, ouvertement et publiquement, comme un nom d'esclave. »

— « Le nom : « Janice », » dis-je, « outre ces considérations, est un beau nom d'esclave. »

— « Je vais essayer d'en être digne, » promit-elle.

— « Dans le cas contraire, » précisai-je, « il sera sans doute rapidement changé. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Janice, sur Gor, est un nom d'esclave, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « T'y opposes-tu ? »

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Je trouve cela délicieux et parfaitement approprié. »

Elle se pencha vers moi, les mains liées dans le dos, et m'embrassa doucement.

— « Reposons-nous, à présent, Esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je me réveillai soudain, stupéfait pendant un instant. Puis je compris ce qui se passait.

C'était environ une ahn avant l'aube.

Elle leva la tête. Elle n'était guère visible dans la lumière. Le feu était éteint.

« Je t'en prie, ne me fouette pas, Maître, » dit-elle, effrayée.

— « Tu peux continuer, » lui dis-je.

Elle pencha à nouveau la tête sur mon corps. Elle était à genoux près de moi dans le noir. Elle avait les mains liées dans le dos. Elle avait la laisse autour du cou.

« Arrête un peu, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Je sentis sa joue contre moi. Puis elle posa la tête sur mon ventre.

« Pardonne-moi de troubler ton sommeil, Maître, » dit-elle. « Je sais que je ne devrais pas faire cela. Bats-moi s'il le faut. »

— « Je ne suis pas en colère, » répondis-je.

— « Je n'ai pas pu m'en empêcher, » reprit-elle, « malgré la peur d'être battue. Tu ne sais pas ce que c'est d'être une esclave. Je suis tellement faible ! J'ai succombé au désir de mon Maître. »

— « Je ne suis pas en colère, » lui dis-je. « Mais il ne faut pas que cela arrive trop souvent. C'est moi qui te dirai quand servir mon plaisir. »

— « Mais mes besoins ? » demanda-t-elle.

— « Tes besoins, » répliquai-je, « seront satisfaits si cela me plaît et quand j'en aurai envie. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Il est tout à fait acceptable que tu sois couchée seule dans le noir, pitoyable, tourmentée par tes besoins, » dis-je, « car tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Mais ne puis-je, de temps en temps, supplier d'être utilisée ? »

— « Bien sûr, » acquiesçai-je.

Alors, levant la tête, elle se mit à lécher et embrasser doucement mon corps. Je regardai les étoiles, écoutai les bruits nocturnes de la nuit.

— « Comme c'est doux, fort et beau ! » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Es-tu fâché contre moi, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « J'aime t'embrasser, » dit-elle. Puis elle baissa à nouveau la tête sur mon ventre.

— « N'arrête pas, Esclave, » dis-je.

Elle leva à nouveau la tête. Je la pris par les cheveux et la poussai contre moi.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Exécute-toi, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je poussai alors sa tête et la maintins en place, comme on pratique généralement avec les esclaves.

— « Tu es adroite, » lui dis-je.

Elle gémit doucement.

« Très adroite, » ajoutai-je.

Elle poussa un nouveau gémissement, doux et pitoyable.

« Aiii, » soufflai-je doucement et, sans la lâcher, maintenant sa tête contre moi, je me redressai, presque accroupi. Elle hoquetait, sanglotait. Ses genoux ne touchaient plus le sol. Comme elle était incroyablement belle, dans la nuit de la jungle, si petite, si blanche et douce, les mains liées dans le dos, la laisse au cou. Je rejetai la tête en arrière et respirai profondément. Puis je la posai doucement par terre. Elle me regarda.

— « Je t'aime, Maître, » souffla-t-elle.

Je me contraignis à ne pas oublier qu'elle n'était qu'une esclave. Puis je m'allongeai près d'elle. J'essuyai sa bouche avec mon avant-bras. Je pris sa tête entre mes mains et l'embrassai sur le front. Puis, frissonnant, je la serrai. Quelques minutes plus tard, j'étais calme. Un quart d'ahn plus tard, elle me sentit bouger contre sa cuisse.

« Tu es fort, Maître, » dit-elle.

— « Tu es belle, » répondis-je.

— « Tu m'as indiqué, » dit-elle, « que je pouvais de temps en temps supplier d'être utilisée. »

— « J'ai l'intention de t'utiliser à nouveau, » dis-je. « Inutile de supplier. »

— « Mais ne puis-je pas supplier, si j'en ai envie ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je avec un sourire.

— « Je supplie d'être utilisée, Maître, » dit-elle.

— « Tu es une femme incroyablement belle et désirable, » dis-je. « Comme il serait dommage, pour les hommes, que tu ne sois pas une esclave ! »

— « Mais je suis une esclave. » Elle rit. « Et les hommes peuvent m'acheter et faire ce qu'ils veulent de moi. »

Je l'embrassai.

« Ne vas-tu pas accéder à la prière de ton esclave excitée, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Je dois à présent me taire et attendre ta décision, » dit-elle.

— « Ce serait prudent, » reconnus-je.

— « Tu pourrais me battre, si tu en avais envie, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « J'ai envie de toi, » souffla-t-elle.

— « Nous verrons, » dis-je.

— « Oh ! » fit-elle en riant. Puis elle ajouta : « J'ai eu raison de dire la vérité. » Elle m'embrassa. « Soumets-tu toujours tes femmes à un tel examen ? » demanda-t-elle.

— « Quand j'en ai envie, » répondis-je.

— « Bien sûr, Maître, » dit-elle. « Nous sommes esclaves. »

Je posai à nouveau la main sur elle et elle rejeta la tête en arrière.

« Tu vois que je n'ai pas menti, Maître, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je. Je sentis son petit corps bouger sous ma main. Elle leva son corps, pitoyablement.

— « Ne suis-je pas prête à recevoir mon Maître ? » demanda-t-elle.

— « Si, Esclave, » répondis-je. « Tu es tout à fait prête. »

— « Prête comme une femme de la Terre pour la pénétration d'un égal ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Prête comme une esclave goréenne suppliant son maître de la toucher. »

— « C'est vrai, Maître, » dit-elle. « Je ne suis plus une femme de la Terre, je ne suis plus qu'une esclave goréenne. »

— « Es-tu aimante et obéissante, Esclave ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je l'embrassai.

« Si j'osais, » dit-elle, « je supplierais à nouveau d'être prise. »

— « Tu peux supplier, » dis-je.

— « Je t'en prie, prends-moi, Maître, » supplia-t-elle. « Je t'en prie, prends-moi, Maître. »

— « Quelle esclave tu es ! » lançai-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « Comment veux-tu être traitée ? » demandai-je.

Elle se serra contre moi, m'embrassant, sanglotant presque.

— « Traite-moi comme l'esclave amoureuse et sans valeur que je suis, » dit-elle.

— « Tu n'es pas sans valeur, » relevai-je. « Tu as une valeur marchande. En fait, elle a augmenté au cours de cette nuit. »

— « Mais je suis totalement une esclave, » dit-elle.

— « C'est exact, » dis-je. « Et excitée, amoureuse. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je pris sa tête entre mes mains. Je l'embrassai sur les seins.

« Je t'en prie, prends-moi, » supplia-t-elle.

— « Doucement ? » demandai-je.

— « Non, » souffla-t-elle, « pas doucement. »

Au bout d'un long moment, elle récupéra un peu.

« Comme cette expérience était incroyable ! » dit-elle.

— « Il y a de nombreuses façons de prendre une femme, » lui dis-je. « Et même de nombreuses façons de la prendre sans douceur. »

— « Peut-être ceux qui sont libres sont-ils les seuls qui se laissent emprisonner par l'habitude, » dit-elle.

— « Peut-être, » concédai-je. « Je ne sais pas. » Je l'embrassai doucement. « Dors, à présent, » ajoutai-je. « Il fait presque jour. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

« Il fait jour, Maître, » dit-elle doucement.

Je me réveillai. Je roulai sur moi-même et me dressai sur le coude. Je la regardai dans l'aube luisante, humide, de la jungle. Elle était couchée près de moi, la laisse au cou, les mains liées dans le dos.

— « Il faut que nous partions bientôt, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Je constatai qu'elle était très belle. Hier, c'était une femme asservie. Aujourd'hui, c'était une esclave.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Je saisis ses chevilles et les écartai.

« Oui, mon Maître, » souffla-t-elle.

Plus tard, debout près d'elle, je la regardai. Elle leva les yeux vers moi.

« Je t'aime, Maître, » dit-elle.

— « Tu seras certainement vendue et achetée de nombreuses fois, Esclave, » lui dis-je. « Et tu auras de nombreux maîtres. »

— « Je m'efforcerai d'aimer mes maîtres, » dit-elle.

— « Ce serait sage de ta part, » lui remontrai-je.

— « Oui, Maître. » Elle sourit. Je la regardai. Peut-être rencontrerait-elle un jour son Maître d'Amour, pour qui elle serait l'Esclave Parfaite. Parfois, ces individus se reconnaissent immédiatement, parfois pas. Parfois, un homme voit une femme nue, enchaînée sur l'estrade, et comprend soudain qu'elle est l'Esclave d'Amour qu'il a toujours cherchée. Parfois, la femme, à genoux devant son maître, ressent soudain une émotion violente. Peut-être est-ce la façon dont son acier est fermé sur elle ; peut-être est-ce l'audace et l'assurance avec lesquelles il la manipule. Elle lève la tête, rencontrant son regard. Aussitôt, elle baisse à nouveau la tête, tremblante. Elle comprend alors qu'elle a rencontré son Maître d'Amour, et qu'elle ne peut-être que son esclave impuissante. Je regardai la femme couchée à mes pieds. Peut-être, un jour, me dis-je, rencontrera-t-elle son Maître d'Amour, pour qui elle sera une parfaite Esclave d'Amour. En attendant, elle serait vendue et achetée, passerait de mains en mains, soumise aux échanges et aux marchandages ; elle connaîtrait les joies et les peines d'asservissements divers ; peu importait, car elle n'était qu'une esclave.

Je lui donnai un coup de pied.

« Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle resta debout, attachée et en laisse, tandis que je mangeai un peu de tarsk rôti. Il fallut chasser les fourmis. Ensuite, je détachai l'extrémité de la laisse fixée au pieu et la tirai jusqu'au tarsk.

— « À genoux, et mange, » dis-je. Elle s'agenouilla et, baissant la tête, mordit dans le tarsk. Au bout d'un moment, je l'écartai et, la tenant toujours en laisse, la conduisis près d'un palmier-éventail.

« Bois ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Tandis qu'elle étanchait sa soif, puis s'agenouillait près du palmier-éventail, je détruisis les indices de notre camp. J'allai même jusqu'à arracher le pieu, le jetant ensuite dans les taillis. Puis, j'attachai les morceaux de tarsk les uns aux autres. Ensuite j'allai chercher l'esclave, ma jolie bête de somme. Je lui détachai les mains et lui retirai la laisse. Je lui jetai la petite bande de tissu d'écorce.

— « Habille-toi, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

Elle enroula la bande de tissu d'écorce autour de ses hanches. Puis elle la baissa, afin de révéler correctement son ventre d'esclave.

« Mon Maître est-il content ? » demandai-je.

— « Oui, » répondis-je.

Elle posa devant moi, souriante.

— « Le costume du matin, » dit-elle, « d'une esclave élégante. »

— « Souvent, » précisai-je, « les esclaves restent nues, à l'exception de leur collier et de leur marque. »

— « Ah, » fit-elle. « Et je n'ai même pas de collier. Comme je suis brimée ! Mais je porte ma marque. »

— « Tu ne peux pas la retirer, » rappelai-je.

— « C'est vrai, » répondit-elle en souriant.

— « Elle te marque bien, » dis-je.

Elle remonta le pagne d'écorce.

— « Oui, » admit-elle. « C'est vrai. »

— « Comment l'as-tu obtenue ? » m'enquis-je.

— « Une brute cruelle l'a appliquée sur ma chair avec un fer rouge, » répondit-elle.

— « Je m'en souviens, » fis-je.

— « J'aime ma marque, » dit-elle.

— « Presque toutes les femmes sont dans ce cas, » dis-je.

— « Elle me rend plus jolie, n'est-ce pas ? Et elle indique correctement ce que je suis, une esclave. »

— « Oui, » reconnus-je. La marque rend les femmes mille fois plus belles. Ce n'est pas seulement à cause de son effet esthétique, bien qu'il souligne incroyablement la beauté d'une femme ; cela tient, toutefois, davantage à sa signification.

— « Je comprends, Maître, » dit-elle.

— « Quel est son sens ? » m'enquis-je.

— « Elle signifie que je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » dis-je, « une femme possédée, incroyablement impuissante, belle, excitante et désirable, totalement à la merci du maître, qu'elle doit servir et à qui elle doit obéir. »

Elle vint se serrer contre moi.

« Nous devons partir, » dis-je. Puis je la jetai par terre.

— « Tu vas me violer, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Je lui jetai la viande de tarsk autour du cou, sur les épaules. Elle trembla un peu sous le poids. Puis elle se redressa.

« Je sais pourquoi les esclaves ne veulent pas fuir leur maître, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Parce que nous les aimons et désirons leur donner du plaisir, » répondit-elle.

Je la fis pivoter et la poussai dans la direction de notre camp principal, où Kisu et les autres attendaient.

Je la suivis.

Je tenais à la main la longue lanière de cuir, qui avait servi de laisse.

Je regardai le soleil. Nous devions nous dépêcher.

— « Har-ta, Kajira ! » dis-je. « Plus vite, Esclave ! » Je la frappai avec la lanière, sèchement, afin qu'elle comprenne qu'elle ne devait pas traîner.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

QUERELLES D'ESCLAVES

« JE T'EN PRIE, ne m'attache pas, ce soir, Maître, » supplia Tende.

— « Silence ! » ordonna Kisu. Puis il la jeta à plat ventre, lui attacha les mains dans le dos, lui croisa les chevilles et les lia. Avec une lanière de cuir passée autour de son avant-bras, il l'attacha à un petit arbre situé à peu de distance de notre feu.

Il y avait une semaine que nous avions vu, depuis le sommet des chutes, la flottille de Bila Huruma.

« As-tu oublié de m'attacher, ce soir, Maître ? » demanda Janice.

— « Oui, j'ai oublié, » répondis-je.

— « Tu as également oublié hier soir, » rappela-t-elle.

— « C'est exact, » reconnus-je.

— « Tu ne vas pas m'attacher ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Fuis, si tu l'oses. »

— « Je n'ose pas et je n'en ai pas envie, » dit-elle.

— « Couche-toi ici ! » ordonnai-je.

Elle se coucha, comme je le lui avais indiqué, la tête sur mes cuisses. Elle se lova contre moi.

— « Janice, » souffla Tende.

Janice s'éloigna de moi et alla près de Tende. Tende avait réussi à s'asseoir. Janice se mit à genoux tandis que Tende restait assise, car Tende était Première Fille.

— « Maîtresse ? » demanda Janice.

— « Puis-je parler avec toi ? » demanda Tende.

— « Bien sûr, Maîtresse, » répondit Janice.

Tende se mit alors péniblement à genoux. Je compris qu'elle voulait parler de son maître.

— « Comment puis-je donner davantage de plaisir à Kisu ? » demanda-t-elle à Janice.

— « Sens-tu, au plus profond de ton cœur, que tu es une esclave ? » s'enquit Janice.

— « Oui, » répondit Tende. « Au plus profond de mon cœur, je sens que je suis une esclave. »

— « Dans ce cas, sers-le comme une esclave, totalement, » dit Janice.

— « Je le ferai, » dit Tende.

Les femmes avaient parlé goréen. Kisu avait demandé que j'autorise Janice et Alice à apprendre la langue à Tende. J'avais accepté. Pendant les quelques semaines de notre voyage, elle avait raisonnablement appris. Tende était intelligente. Kisu, bien entendu, profitait également de ces leçons. En fait, peut-être était-ce en partie dans son propre intérêt qu'il tenait à ces leçons. Toutefois, il trouvait certainement amusant que Tende, qui avait autrefois été si orgueilleuse, soit contrainte, conformément à sa volonté, d'acquérir une nouvelle langue. Pour ma part, j'étais heureux des

progrès de Kisu et de Tende en goréen. Compte tenu d' Ayari et de moi, d' Alice et de Janice, c' était manifestement le choix le plus intelligent d' un moyen de communication commun.

Janice revint près de moi.

« Il n' a pas oublié de m' attacher, » dit Alice. Elle était à genoux à quelques dizaines de centimètres de nous, les mains liées dans le dos, attachée par une lanière de cuir au même arbre que Tende.

— « Oh, tais-toi, Esclave Attachée ! » dit Janice.

— « Détache-moi, Maître, » supplia Alice. « Laisse-moi te servir. »

— « Je le servirai, » dit Janice, désagréable.

— « Laisse-moi te servir. Maître, » supplia Alice.

— « Tais-toi, » dit Janice, « sinon je t' arracherai les yeux ! »

— « Si je n' étais pas attachée, » répliqua Alice, « je te mettrais en pièces ! »

Un des aspects de la domination, pas toujours agréable, mais supportable, est la concurrence entre les femmes pour gagner les attentions du maître. En fait, certains maîtres ont plus d' une femme, uniquement dans cet objectif, pas seulement pour alléger leur travail, mais afin qu' elles s' efforcent toutes de gagner sa faveur. Toutes cherchent, naturellement, à miner la position des autres et à devenir la favorite. Du point de vue des femmes, rares sont les esclaves qui ne sont pas prêtes à travailler deux fois plus pour avoir l' exclusivité du compartiment du maître. Bien entendu, la gagnante de cette compétition devient Esclave de Plaisir tandis que la perdante est Esclave de Cuisine. Mon opinion sur la question est que l' Esclave de Plaisir est bien meilleure si elle est également forcée de travailler à la cuisine. La femme qui lave, coud et cuisine pour son maître comprend parfaitement qu' elle est possédée. Dans ma Demeure, je veille à ce que mes Esclaves de Plaisir préférées exécutent leur part, ou même davantage, de travaux domestiques.

« Maître ! » supplia Alice.

— « Tais-toi, » dit Janice.

Alors que les rivalités entre les hommes peuvent être graves et dangereuses, celles qui opposent les esclaves peuvent être mesquines et méchantes ; c' est logique ; ce ne sont, après tout, que de jolis petits animaux.

— « Je peux te donner davantage de plaisir qu' elle, » dit Alice.

— « Non, tu ne peux pas, » dit Janice.

— « Je peux ! » insista Alice.

— « Non, » répliqua Janice. Puis elle sourit. « Si tu peux donner tellement de plaisir, » dit-elle, « comment se fait-il que tu sois attachée et tenue en laisse comme un tarsk domestique, alors que je suis couchée, libre de mes mouvements, près de mon Maître ? »

Alice tira sur ses liens et pleura. Janice rit.

— « Te crois-tu meilleure qu' elle ? » demandai-je à Janice.

— « Ne le suis-je pas, Maître ? » s' enquit-elle.

— « Non, » répondis-je.

Ensuite, je pris une lanière de cuir, liai les mains de Janice dans le dos et la jetai près du petit arbre. Par l' extrémité de la lanière, je l' attachai, comme Alice, à l' arbre.

— « Voilà, regarde ce que tu as fait, » dit Janice à Alice. « À présent nous sommes toutes les deux attachées. »

Alice ne paraissait pas mécontente.

— « Dormez, Esclaves, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit Alice.

— « Oui, Maître, » répondit Janice, avec colère.

— « Es-tu en colère ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » s' empressa-t-elle de répondre. « Je t' en prie, ne me bats pas. »

- « Esclave, » dit Alice.
- « Oui, esclave, » admit Janice.
- « Je suis meilleure que toi, » dit Alice.
- « Non, tu ne l'es pas, » dit Janice.
- « Dormez ! » ordonnai-je.
- « Oui, Maître, » dit Alice.
- « Oui, Maître, » dit Janice.

L'ÉPAVE ; NOUS CONTINUONS DE REMONTER LA RIVIÈRE

« **L**A-BAS, » indiqua Ayari, le bras tendu.

Nous posâmes la pirogue que nous portions, contournant une cataracte. Nous vîmes, écrasé sur les rochers, l'arrière d'une galère. Des planches déchiquetées, sèches et brûlantes, étaient exposées au soleil et, plus bas, coincés entre des rochers, il y avait l'arrière lui-même et les restes d'un gouvernail latéral.

J'allai près de l'épave. Il n'y avait plus rien à l'intérieur.

« Elle a peut-être été entraînée par le courant sur de nombreux pasangs, » estima Ayari.

Je hochai la tête. Déjà, auparavant, nous avions trouvé un objet trahissant des difficultés, une caisse pleine d'objets destinés à faire des échanges. Nous en avions fait bon usage. Cependant, nous n'avions pas vu d'épave. La caisse, mal attachée, avait pu simplement tomber. Mais il était possible qu'un bateau ait chaviré. Cependant, nous n'avions pas vu d'épave. À notre connaissance, à ce moment-là, Shaba n'avait pas perdu de galère.

Je poussai l'épave, d'abord avec l'épaule, puis avec le dos. Je la dégageai et, en tournoyant, elle s'éloigna vers l'aval.

Je regagnai les rochers de la rive. Shaba, désormais, n'avait plus que deux galères.

— « Tu as eu raison de la dégager, » dit Kisu. Il regarda autour de lui. « Moins il y a d'indices trahissant la présence d'étrangers, plus nous sommes en sécurité. »

Je regardai également, autour de moi, la jungle. Elle paraissait calme.

— « Oui, » dis-je. « Mais je l'aurais dégagée, de toute façon. »

— « Pourquoi ? » demanda Kisu.

— « C'est ce qu'il reste du bateau, » répondis-je. « Il a droit à la liberté. »

Comment pouvais-je expliquer à Kisu, homme de l'intérieur, les sentiments de ceux qui connaissent les vagues de Thassa ?

« Tu ne vas pas m'affranchir, n'est-ce pas, Maître ? » demanda Janice.

— « À genoux ! » ordonnai-je.

Elle s'agenouilla.

« Tu es une femme, » dis-je. « Tu resteras une esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « À présent, ramasse ton fardeau, » dis-je. Elle ramassa son fardeau et le tint à deux mains sur la tête. « Tiens-toi droite, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Ensuite, avec Ayari et Kisu, je soulevai à nouveau la pirogue et nous reprîmes notre chemin.

NOUS N'ÉCHANGÉONS PAS TENDE

LE chef, sur son petit tabouret, montra Tende. Kisu leva un collier de perles en verre rouge. Le chef secoua vigoureusement la tête. Il montra à nouveau Tende.

Tende était à genoux près de Kisu, les mains liées dans le dos. Dans les semaines suivant sa conversation avec Janice, elle était devenue une magnifique esclave. Les femmes ont du mal à cacher cela. Les yeux du chef pétillaient quand il la regardait.

Kisu secoua négativement la tête.

En dépit du fait que Tende soit devenue une magnifique Esclave d'Amour, Kisu n'oubliait jamais de l'attacher soigneusement. Souvent, elle pleurait à cause de cela, mais il ne cédait pas.

« Je t'aime, Maître, » sanglotait-elle. « Je t'aime. »

Mais il continuait de la traiter impitoyablement, avec la sévérité et la dureté généralement appliquées aux captures récentes, pas avec l'autorité et l'affection rude généralement accordées aux esclaves si amoureuses de leur maître que des coups de fouet ne peuvent les éloigner de leurs pieds. Elle pleurait, le soir, attachée à un arbre, jusqu'à ce que Kisu, d'un mot ou d'un coup de pied, la fasse taire.

Le chef montra une nouvelle fois Tende.

Kisu, à nouveau, secoua négativement la tête.

« Partons, » dit nerveusement Ayari.

— « Oui, » ajoutai-je.

Nous nous levâmes et nous frayâmes un chemin parmi les villageois. Le chef cria pour nous retenir, mais nous ne nous arrê tâmes pas. J'écartai un homme.

Nous regagnâmes rapidement la pirogue et la poussâmes sur la rivière.

CE QU'AYARI CRUT VOIR DANS LA FORÊT

A_{YARI} revint au camp.

Soudain, il parut stupéfait.

« Janice est ici ? » dit-il.

— « Oui, » répondis-je. Janice et Alice se tournèrent vers lui.

— « Qu'y a-t-il ? » demanda Kisu.

— « J'ai cru la voir dans la forêt, il y a quelques instants, » expliqua-t-il. « Ne ramassait-elle pas du bois ? »

— « Non, » répondis-je. Je me levai d'un bond. « Conduis-moi à l'endroit où tu as cru la voir. »

— « C'est ici, » dit Ayari, un instant plus tard, montrant un espace entre les arbres.

Nous examinâmes l'endroit. Je m'accroupis et regardai le sol au clair des lunes.

— « Je ne vois pas de traces, » dis-je.

— « C'était sans doute un effet de la lumière et des ombres, » supposa Ayari.

— « Sans doute, » admis-je.

— « Retournons au camp, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je.

NOUS NE SOMMES PAS POURSUIVIS

« IL Y A un village, à droite, » annonça Ayari.

Nous étions, au cours des six derniers jours, passés devant deux villages. Chaque fois, les habitants s'étaient précipités sur la rive, avec lances et boucliers, pour nous menacer. Nous étions restés au milieu du fleuve et avions continué.

« Il y a des femmes et des enfants sur la rive, » dit Ayari. « Ils nous font signe d'accoster. »

— « Il est agréable de rencontrer un village amical, » dit Alice.

— « Approchons, » dit Ayari. « Nous pourrions peut-être échanger des fruits et des légumes, puis obtenir des informations sur celui que tu cherches, le nommé Shaba. »

Nous prîmes la direction de la rive.

— « Où sont les hommes ? » demandai-je, soudain inquiet.

— « Oui, » dit Kisu. « Où sont les hommes ? »

La pirogue était à présent à une quarantaine de mètres de la rive.

— « Cessez de payer, » dit Ayari.

— « Ils sont derrière les femmes, » indiquai-je.

— « Tournez la pirogue ! » cria sauvagement Kisu. « Vite ! Payez ! »

Soudain, constatant que nous partions, les femmes et les enfants s'écartèrent. Apparaissant derrière eux, brandissant lances et boucliers, poignards et pangas, des dizaines d'hommes plongèrent dans le fleuve.

Des lances tombèrent dans l'eau, près de nous, filant sous la surface, puis flottant.

Un homme arriva jusqu'à nous, à la nage, mais je le repoussai avec ma pagaie.

« Payez ! Vite ! » cria Kisu.

Nous regardâmes derrière nous, mais nous ne vîmes personne pousser des pirogues sur le fleuve.

« Ils ne nous poursuivent pas, » dit Ayari.

— « Peut-être voulaient-ils simplement nous chasser, » dit Alice.

— « Peut-être, » dit Ayari, « connaissent-ils la rivière mieux que nous et n'ont-ils pas envie d'aller plus à l'est. »

— « Peut-être, » convins-je.

— « Continuez, » répondit Kisu.

TENDE PARLE À KISU

JE REGARDAI les étoiles.

J'écoutais les bruits de la jungle et le crépitement du feu de camp.

Tende était à genoux près de Kisu, penchée sur lui. Je l'entendais lécher et embrasser doucement son corps. Elle avait les mains liées dans le dos, une lanière l'attachant à un petit arbre qui tenait lieu de pieu à esclave. Ses chevilles étaient également croisées et liées.

Janice et Alice, à présent endormies, étaient couchées près de moi. Elles n'étaient pas attachées.

« Ah, excellent, Esclave, » dit Kisu. Puis il la prit par les cheveux. « Excellent, » répéta-t-il.

Puis il la lâcha et elle posa la tête sur son ventre.

— « Trouve-moi agréable, Maître, » supplia-t-elle.

— « C'est ce que je fais, » répliqua-t-il.

— « Je t'aime, Maître, » dit-elle.

— « Tu es la fille de mon pire ennemi, Aibu, » rappela-t-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Je ne suis plus que ton Esclave d'Amour conquise. »

— « Peut-être, » fit-il.

— « Crois-tu que je sois moins conquise que Janice et Alice, mes sœurs blanches d'asservissement ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être pas, » reconnut Kisu. « Il est difficile d'affirmer ce genre de chose. »

— « Moi aussi, » reprit-elle, « je ne suis qu'une esclave, amoureusement et désespérément. »

— « Mais tu es noire, » releva-t-il.

— « Cela ne fait aucune différence, » dit-elle. « Moi aussi, je suis une femme et tu es devenu mon Maître, totalement. »

Il ne répondit pas.

« Me détestes-tu, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondit-il.

— « M'aimes-tu, juste un petit peu ? » insista-t-elle.

— « Peut-être, » dit-il.

— « Je t'aime, » affirma-t-elle.

— « Peut-être, » fit-il.

— « Ne peux-tu me faire confiance, juste un peu ? » demanda-t-elle.

— « Je n'en ai pas envie, » répondit-il.

— « C'est étrange, » dit-elle. « Les autres femmes dorment librement près de leur maître et moi, qui suis désespérément tienne, aussi esclave qu'elles, je suis toujours attachée. »

Il ne répondit pas.

« Pourquoi, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Cela me fait envie, » répondit-il.

— « Comment puis-je te convaincre de mon amour ? » demanda-t-elle. « Comment puis-je gagner ta confiance ? »

— « Veux-tu être fouettée ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Il roula sur lui-même, la prit dans ses bras et la mit sur le dos.

« Ce n'est pas grand-chose, » dit-elle, « qu'une femme supplie de pouvoir dormir aux pieds de son maître. » Elle tendit les lèvres et l'embrassa. Puis elle s'allongea à nouveau. « Crois-tu que je sois inférieure aux esclaves blanches ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondit-il. « Tu ne leur est ni inférieure ni supérieure. Vous êtes toutes semblables dans l'asservissement. »

— « Mais je suis la seule esclave attachée, » souligna-t-elle.

— « Oui, » reconnut-il.

— « Ne pourrais-tu, au moins, me détacher les chevilles ? » demanda-t-elle.

— « Ah, » fit-il en riant, « tu es une petite esclave, Tende. »

Quand il en eut terminé avec elle, il ne lui lia pas les chevilles.

— « Tu ne m'as pas attaché les chevilles, » fit-elle remarquer. « Cela signifie-t-il que tu as désormais l'intention de me traiter avec davantage de gentillesse ? »

— « Non, » répondit-il. « C'est seulement que j'aurai peut-être à nouveau envie de toi avant le matin. »

— « Oui, mon Maître, » dit-elle en riant. Puis elle se lova contre lui. Bientôt, ils s'endormirent.

LE FILET DANS LA RIVIÈRE

« **A**TTENTION ! » cria Ayari.

Il parut jaillir de l'eau, s'étendant d'une rive à l'autre.

Il se dressa devant nous, réticulé et mouillé, dégoulinant, un filet, une barrière de lianes tressées.

« Coupe-le ! » cria Kisu.

En même temps, derrière nous, nous entendîmes des cris. Sur chaque rive, environ deux cents mètres derrière nous, des dizaines de pirogues furent poussées dans la rivière.

« Coupe-le ! » cria Kisu.

Ayari, avec son poignard, s'attaqua aux lianes.

Nous amenâmes la pirogue contre le filet afin que nous puissions, Ayari et moi, avec nos pangas, tailler dans le filet qui barrait la rivière.

Les cris, derrière nous, se rapprochèrent.

Le piège, lesté, juste sous la surface, est activé par deux cordes de lianes passées sur des branches, cordes qui se tendent quand deux troncs, auxquels elles sont attachées, sur chaque rive, sont précipités du haut d'un échafaudage. Un signal que nous n'avions pas vu avait sans doute été donné.

L'acier tranchant de nos pangas coupa les grosses lianes. L'eau des lianes mouillées, projetée par les coups, tomba sur nos épaules.

« Faites passer la pirogue ! » cria Kisu.

Nous fîmes pivoter la pirogue. Une lance plongea dans l'eau à quelque distance de nous. La pirogue, les lianes glissant contre ses flancs, passa.

« Payez ! » cria Kisu. « Payez si vous voulez vivre ! »

NOUS QUITTONS LE VILLAGE PENDANT LA NUIT

« T_{ARL}, » souffla Ayari.

— « Oui, » répondis-je.

— « Nous devons quitter ce village, » ajouta-t-il.

Quatre mois s'étaient écoulés depuis le jour où, du sommet de la chute, nous avions aperçu au loin les bateaux et les pirogues de la force de Bila Huruma. Nous ne savions pas si elle était toujours derrière nous. En outre, aucun indice ne nous permettait d'affirmer que Shaba était devant nous. Un mois auparavant, nous avions échappé au filet de lianes et, en payant dans le noir, avions distancé nos poursuivants. Ils ne restaient pas sur le fleuve la nuit. Il est impossible d'exprimer la grandeur et la longueur de la rivière, les centaines de traits géographiques, la variété de la vie animale et végétale qui caractérise ses abords. La rivière semble être en elle-même un monde de nature, sans parler des merveilles des paysages qu'elle traverse. Elle était comme une route conduisant à des choses merveilleuses, un chemin luisant, périlleux, enchanté, pénétrant au cœur de contrées riches et jusqu'à inconnues. Dans sa rudesse, son étendue, sa tranquillité, ses fureurs, elle était comme une clé permettant d'ouvrir une partie d'un continent en plein épanouissement, un monde nouveau, vert, neuf, mystérieux et immense. N'étant pas géographe, je ne pouvais guère faire l'estimation des richesses qui m'entouraient.

J'avais vu des traces de cuivre et d'or dans les falaises. La rivière et les forêts grouillaient de vie. Les ressources en fibres, plantes médicinales et bois paraissaient inépuisables. Un monde nouveau, vierge, beau et dangereux était accessible grâce à la rivière. Il me semblait impossible de surestimer son importance.

— « Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « J'ai visité le village dans le noir, » répondit-il.

— « Et alors ? » demandai-je.

— « J'ai trouvé le dépôt d'ordures, » expliqua-t-il.

— « À l'intérieur de la palissade ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-il.

— « C'est bizarre, » admis-je. En général, le dépôt d'ordures se trouvait à l'extérieur du village.

— « Cela m'a également paru étrange, » reprit Ayari. « J'ai pris la liberté de l'examiner. »

— « Oui ? » fis-je.

— « Il contient des os humains, » lâcha-t-il.

— « C'est sans doute pour cette raison qu'il se trouve à l'intérieur de la palissade, » estimai-je.

— « Je crois, » reconnut Ayari. « Ainsi, les étrangers ne peuvent pas le voir avant d'être entrés, sans méfiance, dans le village. »

— « Ils paraissaient accueillants, » rappelai-je. Cependant, je devais reconnaître que j'avais rencontré des gens plus séduisants. Ils avaient les dents limées en pointe.

— « Ne fais jamais confiance à un homme, » dit Ayari, « avant de savoir ce qu'il mange. »

— « Où sont les hommes du village ? » m'enquis-je.

— « Ils ne dorment pas, » dit Ayari. « Ils sont réunis dans une hutte. »

— « Je vais réveiller Janice et Alice, » décidai-je. « Réveille Kisu et Tende. »

— « J'y vais, » souffla-t-il.

Quelques ehns plus tard, nos affaires à la main, nous quittâmes silencieusement le village. Quand nous entendîmes des cris et aperçûmes des torches sur la rive, nous étions en sécurité sur la rivière.

LES TALUNAS

« **R**EGARDE la taille de celui-ci, » dit Ayari.

— « Je ne crois pas qu'il attaquera la pirogue, » estima Kisu.

Ayari le repoussa avec sa pagaie et, battant de la queue, il disparut dans l'eau.

— « J'en ai déjà vu, » dis-je. « Mais ils ne faisaient qu'une vingtaine de centimètres de long. »

La créature qui avait fait surface près de nous, mesurant à peu près trois mètres et pesant approximativement cinq cents kilos, était couverte d'écailles et avait de gros yeux globuleux. Elle avait des branchies mais aspira de l'air en nous regardant. Elle était similaire aux petits poissons dotés de poumons que j'avais vus plus tôt, ces petites créatures accrochées aux racines partiellement submergées des arbres de la rive et qui prenaient souvent le soleil sur le dos des tharlarions, ces poissons minuscules appelés : gints. Ses nageoires pectorales étaient grandes et charnues.

« Oh, hommes ! » entendîmes-nous. « Hommes ! Hommes ! Je vous en prie, aidez-moi. Ayez pitié de moi ! Aidez-moi ! »

« Regarde, Maître ! » cria Alice. « Là-bas, près de la rive ! Une femme blanche. »

Elle était brune et avait les cheveux noirs. Elle portait de courts vêtements de peau. Elle courut au bord de l'eau. Ses mains n'étaient pas attachées ensemble mais, à chaque poignet, une corde nouée était suspendue. C'était comme si elle avait été attachée, puis, d'une façon ou d'une autre, libérée.

« Je vous en prie, sauvez-moi ! » cria-t-elle. « Aidez-moi ! »

J'examinai les vêtements de peau qu'elle portait. Je remarquai également qu'elle avait un bracelet en or et, au cou, un collier de griffes. Elle avait aussi, à la taille, une ceinture avec un fourreau de dague, bien que ce fourreau soit vide.

« Sauvez-moi, s'il vous plaît, Nobles Seigneurs ! » sanglota-t-elle. Elle avança un peu dans l'eau. Elle tendit pitoyablement les mains vers nous. Elle était très belle.

J'examinai la forêt, derrière elle. Les arbres étaient gros et les buissons, près de la rive, épais.

Nous plongeâmes nos pagaies dans l'eau, Kisu et moi.

« Maître ! » cria Janice. « Tu ne peux pas l'abandonner ici ! »

— « Silence, Esclave ! » lui ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle ravala un sanglot. Elle plongea à nouveau sa pagaie dans l'eau.

« Je vous en prie, aidez-moi ! » entendîmes-nous à nouveau.

Puis nous laissâmes la femme derrière nous.

« Maître, » sanglota Janice.

— « Silence, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Regardez ! » cria Alice. « Il y en a une autre ! »

Sur la rive, enchaînée à un pieu, nous aperçûmes une femme blonde.

« Je vous en prie, aidez-moi ! » cria-t-elle, tirant sur ses chaînes. Comme la première, elle portait de courts vêtements de peau ; comme la première, elle avait un bracelet et un collier. En outre, elle avait un anneau en or à la cheville gauche.

Nous sortîmes nos pagaies de l'eau.

— « Jolie fille, » apprécia Kisu.

— « Oui, » admis-je.

« Je vous en prie, aidez-moi ! » cria la femme, tirant sur ses chaînes. « Sauvez-moi ! Ayez pitié de moi ! On m'a abandonnée ici pour que je meure ! Ayez pitié de moi ! Sauvez-moi ! S'il vous plaît, sauvez-moi ! »

— « Je crois que nous nous sommes attardés assez longtemps ici, » déclara Kisu. « Cet endroit est dangereux. »

— « D'accord, » dis-je.

— « Ne partez pas sans elle, je vous en prie, Nobles Maîtres, » supplia Janice.

— « Je vous en prie, Maîtres, » supplia Alice.

— « Je t'en prie, Maître, » supplia Tende.

— « Quelles petites imbéciles vous faites ! » siffla Kisu. « Ne voyez-vous pas que c'est un piège ? »

— « Maître ? » demanda Tende.

Kisu rejeta la tête en arrière et rit.

— « Maître ? » s'enquit Janice.

— « Elles parlent goréen, » fis-je remarquer. « Par conséquent, elles ne sont pas originaires de la jungle. La couleur de leur peau, à elle seule, blanche, devrait te l'indiquer. Prends le cas de la première femme. Les cordes attachées à ses poignets étaient trop longues pour toute façon ordinaire d'attacher. Cinquante centimètres de corde suffisent amplement pour lier les mains d'une femme devant le corps ou dans le dos. En outre, on attache généralement les deux poignets ensemble, ce qui permet de faire un seul nœud, et on ne les lie pas séparément. »

— « Peut-être était-elle attachée autour d'un arbre, » émit Janice.

— « Peut-être, » admis-je. « Mais la corde avait été coupée, elle n'était pas effilochée. Comment aurait-elle été coupée ? »

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit-elle.

— « Tiens également compte du fait, » repris-je, « qu'elle avait toujours sa ceinture et le fourreau de sa dague. Un ravisseur normal les lui aurait sûrement retirés. À quoi ces objets pourraient-ils servir dans le cas d'une femme capturée ? »

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit-elle.

— « De plus, » repris-je, « comme la femme du poteau, elle portait des vêtements et des bijoux. Une des premières choses que fait un ravisseur, ordinairement, avec une femme, c'est de lui prendre ses vêtements. Elle n'est pas autorisée à cacher des armes. En outre, cela lui permet de comprendre qu'elle est capturée. De plus, naturellement, le ravisseur a envie de voir la beauté de sa capture. Cela lui fait plaisir. Et, bien entendu, il a souvent envie d'estimer sa valeur marchande ou la quantité de plaisir qu'il pourra la contraindre à lui procurer. Au moins, il semble raisonnable que ses bijoux, surtout ceux qui sont en or, lui soient retirés. Il n'y a pas de raison de laisser des bijoux de valeur sur le corps d'une femme capturée. La place de ces objets est dans le sac où le ravisseur met son butin. Bien entendu, son maître pourra, par la suite, la contraindre à les porter. Tiens compte, ensuite, de la nature et de l'état de ses vêtements. Les vêtements ne sont pas déchirés. Ils ne portent pas de signes de lutte, ou du fait que leur propriétaire ait été abusée. En outre, ils sont en peau, comme ceux qui

pourraient appartenir à une femme libre ou une chasserresse, et non en rep ou en tissu d'écorce, comme il conviendrait à une esclave. »

— « Leurs corps, de plus, » ajouta Kisu, « ne portaient pas de traces de fouet ou de coups. Elles ne venaient vraisemblablement pas d'être capturées. »

— « D'autres indices montrent également qu'elles ne sont sans doute pas ce qu'elles paraissent être. Prends la femme du poteau, ses mains ne sont pas attachées au-dessus de sa tête, ce qui aurait pour effet d'accentuer la ligne de ses seins. Il faut comprendre que le poteau sert souvent à exposer une femme, pas seulement à l'attacher. Telle qu'elle était, nous ne pouvions même pas être certains qu'elle avait bien les mains liées dans le dos. Nous ne pouvions pas voir. En outre, les ravisseurs originaires de cette jungle ne disposeraient certainement pas de chaînes. »

« Je vous en prie, aidez-moi ! » cria plaintivement la femme.

— « Depuis combien de temps es-tu attachée à ce poteau ? » lui demandai-je.

— « Quatre jours, » répondit-elle. « Ayez pitié de moi ! Aidez-moi, je vous en prie ! »

« As-tu encore des doutes ? » demandai-je. « Regarde son état. Elle est toute fraîche. Donne-t-elle vraiment l'impression d'avoir été attachée quatre jours à ce poteau ? »

— « Non, Maître, » répondit Janice.

— « De plus, » ajoutai-je, « si elle avait passé la nuit ainsi enchaînée, n'est-il pas probable que les tharlarions l'aient découverte et dévorée ? »

— « Si, Maître, » reconnut Janice.

— « En outre, l'épaisseur des buissons et des arbres de cet endroit m'engage à la méfiance car ils pourraient parfaitement cacher de nombreuses personnes en embuscade. »

— « Peut-être devrions-nous nous dépêcher de partir, » dit Tende, regardant autour d'elle.

— « Prenez vos pagaies, » décida Kisu. « Partons. »

« Arrêtez-vous, s'il vous plaît ! » supplia la femme enchaînée. « Ne laissez pas une pauvre femme mourir ici ! »

— « Mais pouvons-nous vraiment la laisser ? » demanda Janice.

— « Oui, » répondit Kisu.

Janice gémit.

— « Pagaie ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Notre pirogue s'éloigna et nous nous retournâmes.

« Poursuivez-les ! » cria la femme. Elle se débarrassa de ses chaînes et, se baissant, ramassa une lance légère. De nombreuses femmes similairement vêtues et armées sortirent des buissons. Des pirogues furent poussées sur l'eau.

— « Peut-être, à présent, pagaieras-tu plus énergiquement, » dis-je.

— « Oui, Maître, » dit Janice.

Il y avait à présent à peu près huit pirogues derrière nous. Chacune d'entre elles contenait cinq ou six femmes. À la proue de la première, se tenait la femme blonde qui avait feint d'être enchaînée. À la proue de la deuxième, se tenait la brune aux jambes minces que nous avions vue précédemment. Les cordes étaient toujours attachées à ses poignets.

— « Vont-elles nous rattraper ? » demanda Alice.

— « C'est peu probable, » répondis-je. « Il n'y a pas plus de six payeuses par pirogue. Dans la nôtre, il y a également six payeurs, dont trois hommes. »

Moins d'un quart d'ahn plus tard, nous avions considérablement augmenté notre avance.

« Te souviens-tu, Janice, » demandai-je, « que dans un village, il y a longtemps, un homme a demandé si tu étais une Taluna ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « Derrière nous, » repris-je, « ce sont des Talunas. »

En une demi-ahn, nous avions complètement distancé nos poursuivantes. Quelques ehns plus tard, elles renoncèrent.

« Je suis épuisée, Maître, » dit Alice.

Janice et Tende ne pouvaient plus suivre le rythme. Elles suffoquaient. Elles pouvaient à peine lever les bras.

— « J’ai l’impression que la pagaie est en fer, » dit Janice.

Tende sanglotait.

— « Pardonne-moi, Maître, » supplia-t-elle, s’adressant à Kisu. Sa pagaie heurta le flanc de la pirogue. Elle faillit la laisser tomber dans l’eau. Puis elle baissa la tête, à bout de souffle. « Pardonne-moi, Maître, » répéta-t-elle.

— « Repose-toi, » lui dit Kisu.

— « Reposez-vous, » dis-je à Janice et Alice.

Les femmes, incapables de continuer, posèrent leurs pagaies dans la pirogue. Alice et Janice vomirent dans l’eau. Puis, tremblantes, à bout de souffle, les femmes s’allongèrent dans la pirogue.

Nous continuâmes de pagayer, Ayari, Kisu et moi.

LES PETITS HOMMES ; NOTRE CAMP A ÉTÉ ATTAQUÉ

« REJOINS-MOI ! » cria-t-elle en riant, pataugeant dans l'eau.

C'était un lagon ouvrant sur la rivière. J'étais debout sur la rive, une lance à la main. Il n'y avait apparemment pas de tharlarions, mais il semblait préférable de rester vigilant.

Elle était très jolie, prenant un bain.

Nous n'étions pas avec les autres. Comme nous le faisons parfois, nous étions partis chasser. En outre, il est parfois agréable d'être seul avec une délicieuse esclave.

— « Lave-toi bien, Esclave, » lui criai-je, « afin d'être plus agréable à mes sens ! »

— « Oui, Maître, » répondit-elle en riant. « Et toi ? »

— « C'est toi l'esclave, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je crus entendre un bruissement, dans la forêt, derrière moi. Cela ne ressemblait pas au passage d'un homme ou d'un animal. Cela faisait plutôt penser au vent dans les feuilles. Pourtant, il n'y avait pas de vent.

Je pivotai sur moi-même et fis quelques pas dans la forêt. Je n'entendis plus le bruit. Sans doute avait-il été causé par un courant d'air exceptionnel.

Soudain la femme, dans le lagon, poussa un hurlement.

Aussitôt, je pivotai sur moi-même et courus jusqu'aux arbres.

« Reviens sur la rive ! » lui criai-je.

À l'extrémité du lagon, à l'endroit où il donnait sur le fleuve, je vis ce qui avait fait peur à la femme. C'était un gros poisson. Son dos luisant et sa nageoire dorsale sortirent de l'eau quand il franchit la barre séparant la rivière du lagon.

« Regagne la rive ! » criai-je. « Vite ! »

Je vis le poisson, un de ces poissons aux yeux globuleux que nous avons déjà rencontrés, un gint géant, ayant franchi la barre, disparaître sous l'eau.

« Vite ! » criai-je.

Frénétiquement, elle pataugeait en direction de la rive. Elle regarda derrière elle. Elle hurla. La nageoire dorsale du poisson, qui filait dans sa direction, était à présent visible dans l'eau.

« Vite ! » répétais-je.

Sanglotant, hoquetant, elle se traîna dans l'eau peu profonde du bord puis se hissa sur l'herbe et la boue de la rive.

« Comme il était horrible ! » s'écria-t-elle.

Puis elle hurla follement. Le poisson, sur ses nageoires pectorales trapues, la suivait hors de l'eau. Elle pivota sur elle-même et s'enfuit en hurlant dans la jungle. Avec la hampe de ma lance, je repoussai le museau du poisson. Les yeux globuleux me considérèrent. La grande gueule aspirait à présent de l'air. Puis, maladroitement, il monta sur la rive. Je reculai et, sur ses nageoires pectorales, se dressant également sur sa queue puissante, il sortit de l'eau et se dirigea vers moi. Je repoussai à nouveau son museau avec la hampe de ma lance. Il tenta de la saisir dans sa gueule. Ses yeux globuleux me considérèrent. Je reculai. Il avança, agressif. Je l'évitai. Puis je reculai, entre les arbres. Il me suivit jusqu'aux arbres, puis s'arrêta. Je ne pensais pas qu'il s'éloignerait beaucoup de l'eau. Quelques instants plus tard, il recula. Puis, la queue la première, il glissa dans l'eau du lagon. J'allai au bord de l'eau. Je le vis, sous la surface, ses branchies s'ouvrant et se fermant. Puis il tourna et, avec un lent mouvement de la queue, s'éloigna. Ayari et Kisu disaient que ces poissons étaient des gints. J'acceptais leur jugement sur la question. Il ne faut pas les confondre, toutefois, avec leurs congénères minuscules de l'ouest.

« À l'aide ! » entendis-je. C'était la voix de Janice. Je me dirigeai rapidement vers l'endroit d'où venait sa voix. Une cinquantaine de mètres plus loin, je m'arrêtai. Autour d'une dépression, se tenaient une douzaine de petits hommes. Ils portaient des pagnes avec des ceintures de lianes. Dans les boucles de ces ceintures étaient glissés des poignards et des objets divers. Ils avaient des lances et des filets. Leur taille ne dépassait pas un mètre cinquante. Ils ne pesaient vraisemblablement pas plus de quarante kilos. Leurs traits étaient négroïdes mais leur peau était plus cuivrée que noire.

« À l'aide ! » entendis-je Janice crier.

Je regardai les petits hommes. Ils ne paraissaient pas menaçants.

« Tal, » dit l'un d'entre eux.

— « Tal, » répondis-je. « Tu parles goréen ? »

« Maître ! » cria Janice.

Je gagnai le bord de la dépression. Là, quelques dizaines de centimètres sous moi, suspendue dans un filet gigantesque, se trouvait Janice. Une jambe et un bras étaient passés entre les mailles du filet. Ce n'était pas seulement l'adhérence des fils de la toile qui l'empêchait de se dégager, mais aussi son balancement et son élasticité.

Je regardai les petits hommes. Ils paraissaient amicaux. Pourtant, ils ne firent pas un geste pour aider Janice.

« Maître ! » hurla Janice.

Je baissai la tête. La toile frémissait. Une énorme araignée-rocher approchait. Elle était globuleuse, velue, marron et noire, et faisait environ deux mètres cinquante de diamètre. Elle avait des yeux nacrés, des mâchoires à articulation latérale.

Janice rejeta la tête en arrière et hurla de désespoir. Je me laissai glisser contre le flanc de la dépression, à l'extrémité de la toile. J'armai la lance dont je disposais. Je la plongeai dans l'araignée. Elle pénétra dans son corps et le transperça presque. Levant ses deux pattes antérieures, elle la retira. Puis elle se tourna vers moi. Dès qu'elle fut tournée dans ma direction, abandonnant la femme, les petits hommes, hurlant et glapissant, lui jetèrent leurs lances dans le corps. Elle s'immobilisa, troublée, sur la toile. Je fis le tour de la dépression, glissant une fois, et ramassai la lance. Elle était couverte de fluides visqueux provenant du corps de l'arachnide.

Je pivotai à nouveau et, d'un coup de taille, lui coupai un morceau de patte. Elle chargea et je plongeai ma lame dans sa tête. Quelques petites hommes tournaient autour de la dépression, frappant l'animal avec des feuilles de palmier, détournant son attention, l'excitant. Lorsqu'elle se tourna vers eux, je lui coupai un autre morceau de patte. Alors, instable, elle se dirigea à nouveau vers moi. Je me glissai sur le côté et frappai à la jointure du céphalo-thorax et de l'abdomen. Un fluide s'écoula. Elle recula latéralement. Elle se mit à tourner de façon erratique. Les mâchoires à articulation latérale

s'ouvraient et se fermaient. Un fil sortit inutilement des glandes de son abdomen. Alors, tandis qu'elle reculait, je lui coupai la tête. Les petits hommes me dépassèrent, marchant sur la toile elle-même, et grimpèrent sur l'animal, le découpant avec leurs poignards. Je sortis de la dépression, les fluides de l'animal séchant sur ma lance. Janice gisait, nue, dans la toile. L'arachnide géant était à présent sur le dos, couvert de petits hommes. Quelques-uns étaient à genoux à l'intérieur de son corps. Je nettoyai ma lance avec des feuilles mouillées. Quand je revins, les petits hommes avaient roulé la carcasse de l'animal dans un coin. Elle reposait là, gigantesque et globuleuse, à la façon des araignées-rocher, les pattes repliées sous elle. Les petits hommes regagnèrent alors le bord de la dépression.

« Tal, » me dit leur chef avec un sourire.

— « Tal, » lui répondis-je.

« Maître ! » cria Janice. « Je ne peux pas me dégager. »

Je la regardai. Elle était emmêlée et ne pouvait se redresser.

Je voulus lui tendre, afin qu'elle s'y accroche, la hampe de ma lance.

Aussitôt, les petits hommes se précipitèrent vers moi, secouant la tête. Ils essayèrent de m'éloigner.

« Non, » dit leur chef. « Non, non. »

Je fus troublé. Je me souvins que les petits hommes, à l'origine, se tenaient au bord de la dépression, assistant impassiblement au drame de Janice. Ils n'avaient pas manifesté la moindre intention de l'aider, même quand le monstre à huit pattes était venu chercher sa proie. Pourtant, quand j'avais combattu le monstre, et quand il s'était tourné contre moi, ils m'étaient vigoureusement venus en aide. Ils avaient plongé leurs lances dans le corps de l'animal et avaient détourné son attention. Ensuite, audacieusement, ils l'avaient achevé à coups de poignard. Mais il semblait à présent, bien qu'ils paraissent avoir de bonnes intentions vis-à-vis de moi, qu'ils ne voulaient pas que je délivre Janice, l'esclave. Ils voulaient, bizarrement, que je l'abandonne là, impuissante, à la merci de la jungle, où elle mourrait de faim ou de soif ou, plus probablement, succomberait sous les griffes d'un autre prédateur.

Je repoussai les petits hommes.

« Reculez ! » leur dis-je.

Ils reculèrent. Ils étaient mécontents, mais ils ne paraissaient pas désireux de m'arrêter. Je tendis la hampe de la lance à Janice et, quand elle l'eut saisie de sa main libre, je la tirai hors de la dépression.

Alors, avec stupéfaction, lorsqu'elle fut en sécurité, tremblante, je vis les petits hommes se rassembler autour d'elle et s'agenouiller, posant la tête par terre.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda-t-elle.

— « Ils t'expriment leur respect et leur obéissance, » dis-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle, effrayée.

— « Bien sûr, » dis-je. « Tout s'éclaire. »

— « Quoi ? » demanda-t-elle avec frayeur.

— « Debout ! Debout ! » dis-je aux petits hommes. « Levez-vous ! Levez-vous ! »

Terrifiés, les petits hommes se redressèrent.

J'adressai un regard dur à Janice.

« N'es-tu pas une esclave, en présence d'hommes libres ? » demandai-je.

— « Pardonne-moi, Maître, » s'écria-t-elle. Elle s'agenouilla rapidement. Les petits hommes la considérèrent, stupéfaits et effrayés.

— « Pose la tête sur leurs pieds ! » ordonnai-je. « Embrasse leurs pieds. Supplie-les de te pardonner l'affront que tu viens de leur faire ! »

Janice baissa la tête et embrassa les pieds des petits hommes.

— « Pardonnez-moi, Maîtres, » supplia-t-elle.

Ils la regardèrent avec stupéfaction.

— « Debout ! » ordonnai-je à la femme. Puis, rudement, je lui attachai les mains dans le dos. Les petits hommes approchèrent afin de s'assurer qu'elle avait véritablement les mains attachées.

« C'est une esclave, » leur expliquai-je.

— « Nous sommes les esclaves des Talunas, » dit un homme, le chef.

Je hochai la tête. C'est ce que j'avais pensé, compte tenu de leur comportement. C'était, en outre, par les Talunas qu'ils avaient appris le goréen.

— « Les hommes ne doivent pas être les esclaves des femmes, » déclarai-je. « Les femmes doivent être les esclaves des hommes. »

— « Nous sommes petits, » dit un homme, « les Talunas sont trop grandes et trop fortes. »

— « On peut les prendre et les asservir, comme toutes les femmes, » dis-je.

— « Aide-nous à nous débarrasser des Talunas, » demanda le chef.

— « J'ai des affaires à régler, » répondis-je.

Le chef hocha la tête.

Puis je pivotai sur moi-même et suivis la femme, mon esclave, en direction du lagon. Surpris, je constatai que les petits hommes, sur une file, me suivaient. Près du lagon, je ramassai les colliers de perles et le morceau de tissu d'écorce, dont la femme s'était débarrassée pour prendre un bain. Je lui mis les colliers au cou. J'ajustai la bande de tissu d'écorce sur ses hanches. Puis je regardai la forêt et le soleil. J'estimai qu'il était trop tard pour chasser. Alors je pivotai sur moi-même et, suivi par mon esclave blonde, je repris le chemin du camp. Les petits hommes, sur une file, m'emboîtèrent le pas.

« Kisu ! » appelai-je, inquiet. « Ayari ! Tende ! Alice ! »

Il y avait indubitablement, dans le camp, des traces de lutte. En outre, sur le sol, je trouvai du sang.

— « Ils sont partis, » dit le chef des petits hommes. « Ils ont été pris par les Mamba, ceux qui liment leurs dents. »

Mamba, dans presque tous les dialectes de la rivière, désigne généralement presque tous les types de tharlarions de proie. Les Mamba étaient par conséquent, pour ainsi dire, les Tharlarions. Les Mamba mangeaient de la chair humaine. Les tharlarions aussi. C'était sans doute pour cette raison que ce peuple portait ce nom.

— « Comment savez-vous que c'étaient les Mamba ? » m'enquis-je.

— « Ils sont venus à pied dans la forêt, » dit le chef des petits hommes. « Il est probable qu'ils vous suivaient. Il est probable qu'ils voulaient vous surprendre. »

— « Comment savez-vous que c'était eux ? » insistai-je.

— « Nous les avons vus, » expliqua un homme.

— « C'est notre pays, » dit un autre. « Nous savons pratiquement tout ce qui s'y passe. »

— « Les avez-vous vus attaquer ? » m'enquis-je.

— « Nous ne voulions pas être près, » dit un autre homme.

— « Nous sommes petits, » ajouta un autre. « Ils étaient nombreux, et ils sont grands. »

— « Nous les avons vus emmener tes compagnons, » dit un autre.

— « Ils étaient vivants, à ce moment-là ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit un autre homme.

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela plus tôt ? » demandai-je.

— « Nous pensions que tu étais au courant de l'attaque, » expliqua un des hommes, « et que tu avais réussi à t'échapper. »

— « Non, » dis-je. « Je chassais. »

— « Nous te donnerons de la viande, si tu veux, » proposa un petit homme, « La chasse a été bonne, aujourd'hui. »

— « Je dois essayer de secourir mes compagnons, » dis-je.

— « Les Mamba sont trop nombreux, » dit un petit homme. « Ils ont des lances et des poignards. »

— « Je dois essayer, » insistai-je.

Les petits hommes se regardèrent. Ils parlèrent rapidement dans une langue que je ne compris pas. Quelques mots, mais très rares, étaient identifiables. Il y a des liens de parenté linguistique entre pratiquement toutes les langues de la rivière. La langue qu'ils parlaient, toutefois, était très éloignée de l'ushindi et de l'ukungu.

Quelques instants plus tard, les petits hommes se tournèrent vers moi.

— « Échangeons des cadeaux, » dit le chef. « Débarrasse-nous des Talunas et nous t'aiderons. »

— « Vous devez être très braves, » leur dis-je.

— « Il nous arrive d'être braves, » répondit l'un d'entre eux.

— « Vous chassez à la lance et au filet, » dis-je. « Voici mon plan. »

JE CAPTURE LE CHEF DES TALUNAS

LÉGÈREMENT, je sautai à l'intérieur de la palissade des Talunas. Elle contenait plusieurs petites huttes couvertes de chaume. La visibilité était bonne, dans la lumière des trois lunes.

Je progressai silencieusement, en rampant, m'arrêtant de temps en temps pour écouter, vers les huttes centrales. Dans une hutte, fermée de l'extérieur, j'entendis un bruissement de chaînes.

Je choisis la hutte la plus imposante et la plus grande, qui se trouvait au milieu du camp.

À plat ventre, silencieusement, j'y entrai. Le clair des lunes pénétrait entre les pieux formant les murs de la hutte. Elle dormait à l'intérieur, vêtue de ses courts habits de peau. Ses armes étaient dans un coin de la hutte. Elle était couchée sur une natte, ses cheveux blonds défaits. J'examinai ses cuisses, remontant les peaux qu'elle portait. Elles n'avaient jamais été marquées. Elle se tourna nerveusement. C'était la femme qui avait feint d'être enchaînée à un pieu. J'étais convaincu qu'elle commandait les Talunas. Elle avait donné des ordres, pendant notre poursuite. Elle ne partageait pas sa hutte avec une autre femme. Elle passa nerveusement le bras au-dessus de la tête. Je vis ses lèvres bouger. Je souris. C'était une femme rongée par le désir. Elle gémit. J'attendis que ses bras soient à nouveau contre ses flancs et qu'elle soit sur le dos. Je la vis lever les hanches, dans son sommeil. Elle avait envie des caresses d'un homme. Ces femmes, pendant les heures de veille, sont souvent tendues et nerveuses ; il n'est pas rare, en outre, qu'elles soient irritables ; et, souvent, elles sont hostiles aux hommes ; bien souvent, elles ignorent les causes du malaise constant dans lequel elles vivent ; comme elles seraient horrifiées si on leur disait qu'elles sont des femmes et ont envie d'un maître !

La femme tourna la tête sur le côté. Elle s'agitait nerveusement dans son sommeil.

J'attendis que sa tête soit droite et qu'elle soit couchée sur le dos, les bras le long du corps. Ses petits poings étaient serrés. Elle gémit, ayant besoin d'un homme.

Elle était vraiment belle. Je me dis qu'elle aurait fière allure, nue, sur l'estrade.

Rapidement, je m'agenouillai au-dessus d'elle, l'immobilisant, lui plaquant les bras contre les flancs. Presque immédiatement, effrayée, elle se réveilla. La première réaction de la femme capturée fut de hurler. Cela était prévisible. Quand sa bouche s'ouvrit, j'y fourrai une grosse boule de tissu. En un instant, avec une lanière de cuir, je l'attachai. Puis je mis la femme à plat ventre et lui liai les mains dans le dos. Ensuite, je la remis sur le dos. Ses yeux étaient dilatés, terrifiés, au-dessus du bâillon. Avec mon poignard, je coupai ses vêtements de peau.

« Tu n'en auras plus besoin, » déclarai-je.

Je la considérai. Ce type de femme se vend très cher. Je la pris dans mes bras. Ses yeux exprimaient la frayeur. Elle secoua frénétiquement la tête, négativement. Mais son corps, comme soudainement soulagé, se colla désespérément au mien. Elle tourna la tête d'un côté et de l'autre, puis me regarda à nouveau. Elle secoua la tête, négativement. Mais son corps se jeta contre le mien, ne

demandant pas de quartier, sollicitant pitoyablement l'empalement total.

« Très bien, » dis-je. Elle me foudroya du regard. « Tes yeux disent : Non, » lui indiquai-je, « mais ton corps dit : Oui. »

Ses hanches et ses cuisses se mirent à bouger. Elle rejeta pitoyablement la tête en arrière, sur la natte. Puis, quelques instants plus tard, ses yeux s'emplirent de larmes et elle tenta de lever sa bouche bâillonnée vers la mienne. Quand, plus tard, je m'accroupis près d'elle, elle s'assit, tremblante, et posa la joue contre mon épaule gauche. Je sentis la lanière du bâillon contre ma peau.

Je la repoussai sur la natte.

« Tu n'es qu'un appât, » lui indiquai-je. Puis je lui liai les chevilles et, l'ayant jetée sur mes épaules, la tête dans mon dos, je sortis de la hutte. Je quittai le village par la porte de la palissade. Je laisserais une piste évidente.

LES AUTRES TALUNAS ONT ÉTÉ CAPTURÉES ; J'ENTENDS PARLER DES MARCHEURS

« ILS SONT là ! Nous les tenons, à présent ! » cria la femme brune aux jambes minces.

Je plongeai dans un buisson, tirant la blonde attachée et bâillonnée, trébuchante, par les cheveux derrière moi.

Je me retournai quand j'entendis des cris de surprise, puis de fureur, puis de peur.

J'attachai la femme blonde par les cheveux à un mince palmier puis retournai près des filets.

Plusieurs Talunas étaient couchées par terre, emmêlées dans les filets, les lames des lances des petits hommes posées sur leur gorge ou leur ventre. Plus d'une vingtaine se débattaient, se gênant mutuellement, dans le long filet de lianes qui les entourait.

La première femme que je sortis du filet fut la brune aux longues jambes. Je la giflai, puis la jetai à plat ventre, lui liant les poignets et les chevilles. Ensuite, je sortis une autre femme et la traitai de la même façon. Puis, sur un rang, couchées dans la jungle, il y eut quarante-deux captives. Ensuite, je détachai la blonde immobilisée au palmier et, lui ayant lié les chevilles, la jetai avec le reste. Je ne pris pas la peine de lui retirer son bâillon.

« Détachez-nous, » dit la femme brune, tirant sur ses liens.

— « Tais-toi ! » ordonna le chef des petits hommes, posant la lame de sa lance sous son omoplate gauche.

La femme serra les dents, effrayée, et se tut.

— « Prenez leurs vêtements et leurs bijoux, » dis-je aux petits hommes.

Ceci fut fait. Les petits hommes passèrent ensuite un collier de lianes au cou de chaque femme et, par les bras, les traînèrent jusqu'à un gros arbre abattu. Autour de ce tronc, il y avait de nombreuses boucles de lianes. Les petits hommes firent agenouiller les femmes près de ces boucles. Leur faisant baisser la tête, avec des lianes, ils attachèrent alors chaque femme, par le collier, au tronc. Les quarante-trois femmes furent alors à genoux, nues, les mains liées dans le dos, les chevilles croisées et attachées, près du tronc de l'arbre abattu. Elles ne pouvaient se libérer en faisant glisser les boucles à cause des racines de l'arbre d'un côté, et des branches, de l'autre. Elles étaient immobilisées. Un petit homme, avec un lourd panga rouillé, probablement échangé il y avait longtemps, fit les cent pas devant elles. Elles frémirent. Elles comprirent que, si les petits hommes le souhaitaient, ils pourraient les décapiter.

« Voilà les puissantes Talunas, » dis-je.

De nombreux petits hommes sautèrent sur place, brandissant leurs lances et chantant.

« À l'intérieur de la palissade des Talunas, » repris-je, « il y avait une hutte-prison. À l'intérieur,

j'ai entendu les chaînes d'un prisonnier. Les chaînes étaient lourdes. Il s'agissait probablement d'un homme. Les femmes telles que les Talunas ont souvent un ou deux esclaves. Ils sont utiles, notamment, dans les travaux difficiles. Je le laisserais enchaîné jusqu'à ce que sa nature ait pu être déterminée. C'est peut-être un bandit. Ensuite, je suggère de fouiller l'intérieur de la palissade à la recherche d'autres esclaves et d'objets de valeur. Après, à votre place, je brûlerais le village. »

— « Nous ferons cela, » dit le chef des petits hommes.

— « À présent, » déclarai-je, « je dois me consacrer au sauvetage de mes compagnons. »

— « Nous devons faire vite, » dit le chef des petits hommes, « car il va y avoir la guerre sur le fleuve. »

— « La guerre ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Une force puissante remonte le fleuve et les peuples de la rivière se réunissent pour l'arrêter. » Il me regarda. « Il va y avoir de grandes batailles, ce qui n'est jamais arrivé sur la rivière. »

J'acquiesçai. J'avais pensé que ce n'était effectivement qu'une question de temps avant que les peuples de la rivière forment une coalition pour s'opposer à la progression de Bila Huruma. Apparemment, ils étaient sur le point de le faire.

— « Combien d'hommes puis-je avoir ? » demandai-je.

— « Deux ou trois devraient suffire, » répondit le chef des petits hommes, « mais, comme nous avons beaucoup d'affection pour toi, neuf autres, et moi, t'accompagnerons. »

— « Sans doute est-ce généreux, » dis-je, « mais comment proposes-tu de prendre le camp des Mamba avec aussi peu d'hommes ? »

— « Nous allons recruter des alliés, » dit le petit homme. « Ils ne sont pas loin. »

— « Combien penses-tu que nous pourrions en recruter ? » demandai-je.

— « Il y en aura tellement que je ne pourrais pas les compter, » répondit-il.

— « Ne peux-tu pas me donner une idée ? » insistai-je. Je savais que les mathématiques de ces hommes, qui n'avaient pas de tradition écrite, qui ne disposaient pas d'une accumulation complexe de concepts abstraits, étaient sévèrement limitées.

— « Ils seront comme les feuilles sur les arbres, comme les grains de sable sur la rive, » dit-il.

— « Beaucoup ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Te moques-tu de moi ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-il. « C'est le temps des marcheurs. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Viens avec moi, » dit-il.

L'ATTAQUE DES MARCHEURS ; NOUS EN TERMINONS AVEC LES MAMBA

À L'INTERIEUR de la palissade des Mamba, il y avait beaucoup de lumière et de bruit. J'entendais leurs instruments de musique et leurs tambours. J'entendais également des psalmodies et les claquements des baguettes des danseurs.

Je connaissais le village, car c'était celui dont nous nous étions évadés.

Deux jours auparavant, le chef des petits hommes m'avait conduit dans la jungle, abandonnant la clairière où les jolies Talunas étaient immobilisées, la tête à la merci du panga.

Nous avons marché peu de temps dans la jungle quand le petit homme leva la main pour demander le silence. J'avais alors entendu, comme cela m'était déjà arrivé, le bruit étrange de vent passant dans les feuilles, bruissement que je n'avais pas pu identifier.

Bientôt, tandis que nous approchions silencieusement, le bruit devint plus fort. Il était à présent tout à fait net, semblable à un murmure de feuilles, mais il n'y avait pas de vent.

« Les marcheurs, » dit le chef des petits hommes, le bras tendu.

Les cheveux se dressèrent sur ma nuque.

Je constatai alors que le bruissement était produit par des millions de pieds minuscules marchant sur les feuilles et les débris de la jungle. En outre il devait y avoir, mêlé à ce bruissement, le bruit presque infinitésimal, audible seulement dans son effet cumulatif, des frottements et des crissemments des articulations de membres minuscules, ainsi que ceux de leurs exosquelettes luisants, enveloppes raides des segments de leur corps.

« N'approche pas, » dit le chef des petits hommes.

La colonne de marcheurs faisait environ un mètre de large. Je ne pus estimer sa longueur ; elle s'étendait, en avant et en arrière, aussi loin que le regard pouvait porter. Ce type de colonne peut faire plusieurs pasangs de long. Il est difficile d'imaginer le nombre d'individus constituant cette marche. On pouvait l'estimer à plusieurs dizaines de millions. La colonne ne s'élargit que lorsqu'elle trouve à manger ; elle peut atteindre cent cinquante mètres de large. Il ne faut pas essayer de traverser le flot. Le torrent de créatures affamées ne laisse que des os après son passage.

« Allons vers l'avant de la colonne, » dit le petit homme.

Nous marchâmes pendant plusieurs heures dans la jungle, parallèlement à la colonne. À un moment donné, nous franchîmes un petit cours d'eau. Les marcheurs, formant des ponts vivants avec leurs petits corps, montant les uns sur les autres, le traversèrent également. Bruissants et noirs, ils passaient par-dessus les arbres abattus, les rochers et les feuilles de palmier. Ils paraissaient infatigables et impitoyables. Sur les flancs, des individus canalisait la colonne. Dans la forêt verte, la colonne progressait, semblable à un serpent noir, interminable et bruissant.

— « Marchent-ils la nuit ? » demandai-je.

— « Souvent, » répondit le petit homme. « Il ne faut pas dormir n'importe où. »

Nous avons alors dépassé la tête de la colonne.

— « Il va pleuvoir, » dis-je. « Cela va-t-il les arrêter ? »

— « Pendant quelque temps, » répondit-il. « Ils vont s'éparpiller et se réfugier sous les feuilles et les branches, sous les débris de la forêt puis, sur l'ordre de leurs chefs, ils reformeront la colonne et reprendront la marche. »

À peine avait-il terminé que les cieux s'ouvrirent et que, des nuages noirs, zébrés d'éclairs, tombèrent des rideaux de pluie et que le vent secoua violemment les branches des arbres.

— « Chassent-ils ? » criai-je au petit homme.

— « Pas vraiment, » répondit-il. « Ils broutent. »

— « Peut-on diriger la colonne ? » m'enquis-je.

— « Oui, » ricana-t-il, se frottant le nez. Puis, comme les autres, il se coucha pour dormir. Je regardai le ciel, les rideaux de pluie, les branches secouées. J'avais rarement été aussi heureux de me trouver pris sous un orage.

À l'intérieur de la palissade des Mamba, il y avait beaucoup de lumière et de bruit.

La colonne ne peut pas vraiment être dirigée, mais il est possible de l'attirer dans une direction donnée.

Au matin, avec leurs filets et leurs lances, les petits hommes avaient tué un jeune tarsk.

« Regarde, » avait dit le chef des petits hommes, au matin. « Des éclaireurs. »

Il avait jeté par terre un morceau de tarsk. Je vis une vingtaine de fourmis, qui avaient environ deux cents mètres d'avance sur les autres, se diriger vers la viande. Leurs antennes étaient dressées. Elles paraissaient crispées et nerveuses. Elles faisaient environ cinq centimètres de long. Leur morsure est extrêmement douloureuse, mais pas mortelle. La mort n'est pas rapide pour ceux qui ne parviennent pas à échapper à la colonne. Plusieurs fourmis avaient formé un cercle, les têtes les unes contre les autres, les antennes frémissant. Puis, un bref instant plus tard, le cercle fut rompu et elles reprirent le chemin de la colonne.

« Regarde, » avait dit le petit homme.

Horriifié, je vis la colonne prendre la direction du morceau de tarsk.

Nous avons plusieurs fois encouragé la colonne, pendant la journée, avec des morceaux d'animaux tués par les petits hommes.

Je regardai la palissade. Je me souvins que c'était celle dont, une nuit, nous nous étions échappés.

Je passai du sang de tarsk sur les pieux. Derrière moi, j'entendis, à quelques mètres, un bruissement.

« Nous t'attendrons dans la jungle, » dit le petit homme.

— « Très bien, » répondis-je.

Le bruissement était plus proche. Les occupants de la palissade, compte tenu de la musique et des danses, ne l'entendraient pas. Je reculai. Je vis la colonne, semblable à un étroit rideau noir, gravir la palissade.

J'attendis.

À l'intérieur de la palissade, compte tenu du festin, la colonne s'élargirait, ses millions d'individus couvrant chaque centimètre carré de terrain, nettoyant chaque brin de paille, traquant la moindre goutte de graisse, le moindre morceau de viande.

Quand j'entendis le premier hurlement, je lançai ma corde, prenant le sommet d'un poteau dans sa boucle.

Un homme hurla de douleur.

Je franchis la palissade. Une femme, qui ne parut même pas me voir, criant de douleur, me

dépassa. Elle avait un enfant dans les bras.

Des hurlements horribles retentissaient à présent dans le camp. Les hommes, irrationnellement, frappaient le sol avec leurs lances. D'autres arrachaient des feuilles de palmier des toits et balayaient autour d'eux.

J'espérai qu'il n'y avait pas d'animaux attachés, dans le camp. Entre deux huttes, je vis un homme se rouler par terre sous l'effet de la douleur.

Je fus douloureusement mordu au pied. D'autres fourmis franchissaient la palissade. À présent, au pied du mur, et s'étendant vers le centre du village, il semblait y avoir un tapis bruissant et luisant d'insectes. Je me donnai des claques sur les bras et courus vers la hutte où, la première fois, nous avions été logés. À coups de pied, je cassai les poteaux de l'arrière.

« Tarl ! » s'écria Kisu, attaché. Je tranchai ses liens. Je libérai également Ayari, Alice et Tende.

Des hommes, des femmes et des enfants passèrent en courant devant la porte de la hutte.

Il y avait partout des hurlements.

« Des fourmis ! » s'écria Ayari.

Alice poussa un cri de douleur.

Nous les entendions, sous le toit de la hutte. L'une d'entre elles tomba sur mon épaule et je la chassai.

Tende hurla, mordue.

« Par ici, » leur dis-je. « Courez. N'hésitez pas ! »

Nous cassâmes quelques poteaux supplémentaires, à l'arrière de la hutte et sortîmes dans l'obscurité bruissante.

Les habitants fuyaient le village. La porte de la palissade avait été ouverte. Une hutte brûlait.

« Attends, Kisu ! » criai-je.

Alice poussa un cri pitoyable.

Kisu, comme un dément, courut vers le feu de camp qui se trouvait au centre du village. Là, au milieu de gens qui ne le remarquèrent même pas, il renversa les deux grandes marmites d'eau bouillante. Les villageois hurlèrent, brûlés. L'eau fut absorbée par la terre. Les jambes de Kisu étaient couvertes de fourmis. Il bouscula un homme, lui prit sa lance.

« Kisu ! » criai-je. « Reviens ! » Puis je courus vers lui. Un tarsk domestique me dépassa en glapissant.

Kisu, soudain, s'empara d'un homme et le projeta d'un côté et de l'autre, le frappant inlassablement avec la hampe de la lance, comme s'il s'agissait d'un animal. Ensuite, à coups de pied, il le poussa jusqu'à la palissade. C'était le chef des Mamba. Il frappa l'homme au visage avec l'extrémité de la hampe de la lance, lui cassant les dents. Il lui plongea ensuite la pointe de sa lance dans le ventre, le jetant à plat ventre au pied de la palissade. Inlassablement, comme si la fureur lui avait fait perdre la tête, Kisu plongea la lame dans les jambes de l'homme, jusqu'à ce que les tendons situés derrière les genoux soient coupés. Ensuite, lui-même presque complètement couvert de fourmis, hurlant, avec les dents, il arracha du bras de l'homme une bouchée de chair qu'il cracha immédiatement. Le chef, couvert de sang, hurla de douleur. Il leva la main vers Kisu. Kisu pivota alors sur lui-même et l'abandonna au pied de la palissade.

« Vite, Kisu ! » criai-je. « Vite ! » Il me suivit. Nous nous retournâmes une fois. Le chef des Mamba se tordait en hurlant au pied de la palissade puis il essaya de se traîner vers la porte de la palissade. Les villageois, cependant, en partant, l'avait fermée, espérant contenir les fourmis.

TROIS NOUVEAUX MEMBRES VIENNENT S'AJOUTER À NOTRE GROUPE, DONT DEUX ESCLAVES

JE LUI DONNAI un coup de pied.

« Je prendrai celle-ci, » dis-je.

Le chef des petits hommes délia alors les chevilles de la femme blonde et détacha la liane qui lui immobilisait la tête sur le tronc de l'arbre.

« Debout ! » lui ordonnai-je. Elle se leva. Elle était toujours bâillonnée. Le bâillon ne lui avait été retiré que pour la faire manger et boire.

La femme qui avait commandé les Talunas se tenait devant moi, un collier de lianes au cou, les mains liées dans le dos.

« Baisse la tête ! » ordonnai-je. Elle baissa la tête.

Puis j'allai près de l'homme blanc qui avait été prisonnier des Talunas et avait été libéré par les petits hommes avant l'incendie du village des Talunas.

Il était à genoux dans la clairière, dans les chaînes des Talunas, les poignets et les chevilles entravés, un lourd collier au cou.

« Tu étais avec Shaba, » dis-je.

— « Oui, » répondit-il. « J'étais rameur. »

— « Je te connais, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Je m'appelle Turgus et j'étais de Port Kar. C'est à cause de toi que j'ai été banni de cette cité. »

— « La faute, à mon avis, te revient, » dis-je, « car tu avais décidé de me voler. »

C'était lui qui, avec l'aide de Sasi, avait tenté de me détrousser le long du canal conduisant au Quai de l'Urt Rouge.

Il haussa les épaules.

— « Je ne savais pas que tu appartenais à la Caste des Guerriers, » expliqua-t-il.

— « Comment es-tu arrivé sur la rivière ? » m'enquis-je.

— « Quand j'ai été banni de Port Kar, » expliqua-t-il, « j'ai été obligé de quitter la cité avant le coucher du soleil. J'ai été engagé comme rameur sur un navire en partance pour Bazi. De Bazi, je suis allé à Schendi. À Schendi, j'ai été contacté par un agent de Shaba, qui recrutait secrètement des rameurs en vue d'une entreprise à l'intérieur. La paie promettait d'être bonne. Je me suis joint à l'expédition. »

— « Où est actuellement Shaba ? » demandai-je.

— « Il est probablement mort, » répondit-il. « Nos bateaux ont été presque continuellement

attaqués. Il y a eu des accidents, un naufrage et nous avons plusieurs fois chaviré. Nous avons perdu du ravitaillement. Nous avons été pris dans des embuscades. Il y a eu la maladie. »

— « Shaba n’a pas fait demi-tour ? »

— « Il est obstiné, » répondit l’homme. « C’est un grand meneur d’hommes. »

J’acquiesçai. C’était un jugement qu’il était nécessaire d’approuver.

— « Comment as-tu été séparé de lui ? » demandai-je.

— « Shaba, malade au camp, » expliqua-t-il, « a autorisé ceux qui voulaient partir à le faire. »

— « Tu es parti ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. « Continuer était de la folie. Nous avons construit des radeaux en vue de rejoindre le Ngao et l’Ushindi. »

— « Oui ? » fis-je.

— « Nous avons été attaqués la première nuit, » raconta-t-il. « Tous mes compagnons ont été tués, mais j’ai pu m’échapper. J’ai suivi la rivière. » Il adressa un bref regard aux Talunas, attachées au tronc d’arbre. « J’ai été capturé par ces femmes, » reprit-il. Il leva ses poignets enchaînés. « Elles ont fait de moi leur esclave de somme, » ajouta-t-il.

— « Elles t’ont sans doute également obligé à servir leur plaisir, » dis-je.

— « Parfois, elles me battaient et me montaient, » reconnut-il.

— « Retirez-lui ses chaînes. C’est un homme, » dis-je.

Ayari, avec une clé provenant d’un sac trouvé dans la hutte de la femme qui commandait les Talunas, ouvrit les chaînes de Turgus, qui avait été de port Kar.

— « Tu me libères ? » demanda-t-il.

— « Oui, » dis-je. « Tu peux partir. »

— « Je préfère rester, » dit-il.

— « Combats ! » lui dis-je.

— « Quoi ? » demanda-t-il.

— « Frappe-moi, » précisai-je.

— « Mais tu m’as libéré, » objecta-t-il.

— « Frappe ! » répétai-je.

Il frappa et je bloquai le coup, puis, le frappant à l’estomac et sur le côté de la tête, l’envoyai rouler au sol.

Il se releva d’un bond, furieux, et je le projetai une nouvelle fois au sol. Il était fort. Quatre fois, il se releva pour reprendre le combat, puis il fut incapable de se redresser. Il essaya, mais échoua.

Je l’aidai à se mettre debout.

« Nous avons l’intention de remonter la rivière, » annonçai-je.

— « C’est de la folie, » dit-il.

— « Tu es libre de partir, » répliquai-je.

— « Je préfère rester, » décida-t-il.

— « Kisu et moi, » repris-je, montrant l’ancien Mfalme d’Ukungu, « sommes devant toi. Tu recevras tes ordres de nous. Tu feras ce que nous dirons, et correctement. »

Kisu leva sa lance et la secoua.

Turgus se frotta la mâchoire et sourit.

— « Vous êtes devant moi, tous les deux, » répondit-il. « Ne craignez rien. J’exécuterai correctement les ordres. »

— « L’insubordination, » déclarai-je, « sera punie de mort. »

— « Je comprends, » dit Turgus.

— « Nous ne sommes pas des gentlemen comme Shaba, » appuyai-je.

Turgus sourit.

— « Sur la rivière, » dit-il, « Shaba n'est pas un gentleman. Comme tout le monde, il savait que, sur la rivière, la discipline doit être stricte. »

— « Nous nous sommes bien compris, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Parfaitement, » répondit-il, « Capitaine. »

— « Examine les femmes, » dis-je, montrant les Talunas attachées. « Laquelle préfères-tu ? »

— « Celle-ci, » répondit-il, montrant la brune aux jambes minces qui, à notre connaissance, était l'adjointe de la commandante des Talunas. La voix de Turgus était lourde de menace.

— « Peut-être te souviens-tu bien d'elle, lors de ton asservissement ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Je me souviens bien d'elle. »

— « Elle t'appartient, » décidai-je.

La femme se mit à trembler.

— « Non, » supplia-t-elle, « s'il te plaît, ne me donne pas à lui. »

— « Tu lui appartiens, » déclarai-je.

— « Il va me tuer ! » s'écria-t-elle.

— « S'il le souhaite, » répliquai-je.

— « Je t'en prie, ne me tue pas ! » cria-t-elle à Turgus. « Je vais essayer de te plaire totalement, et de toutes les façons. »

Il ne répondit pas.

« Je serai l'esclave la plus aimante et la plus humble qu'un homme puisse demander, » sanglota-t-elle. « Je t'en prie, permets-moi de gagner le droit de vivre ! »

Il lui délia les chevilles et détacha la liane qui l'attachait au tronc d'arbre. Il la jeta à ses pieds et lui baissa la tête en signe de soumission. Puis elle fut placée, debout, les mains liées dans le dos, près de la femme blonde qui avait commandé les Talunas.

Je pris deux paires de menottes dans le butin provenant du camp des Talunas. Les femmes telles que les Talunas gardent ce type de matériel au cas où des esclaves tomberaient entre leurs mains. Elles sont extrêmement cruelles vis-à-vis des femmes asservies, considérant qu'elles ont trahi leur sexe en devenant les esclaves des hommes. En réalité, bien entendu, il semble probable que leur haine des esclaves, qui est irraisonnée et méchante, soit due moins à des sentiments élevés qu'à la jalousie que leur inspirent la joie et l'épanouissement de leurs sœurs asservies. L'esclave joyeuse, obéissant aux désirs du maître, est un affront et, surtout, une menace inexpugnable et terrifiante à l'encontre de leurs illusions les plus chères. Sinon, pourquoi les haïraient-elles ainsi ?

Je remontai légèrement les liens qui immobilisaient les poignets de la femme blonde. Puis, sous les liens, je refermai les anneaux des menottes sur ses poignets. Ensuite, je détachai les liens qui lui avaient jusque-là immobilisé les poignets. Elle avait toujours les mains liées dans le dos, mais avec des menottes.

Je desserrai le bâillon, le tampon pendant sur sa poitrine, à cheval sur la lanière.

Elle vomit par terre. Le tampon empestait. Elle rejeta la tête en arrière, cherchant son souffle. Je lui essuyai la bouche avec une poignée de feuilles.

« Veux-tu être une esclave ? » lui demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Non. »

— « Très bien, » répondis-je. Je jetai l'autre paire de menottes à Turgus. Il les referma sur les poignets de la femme brune puis, comme je l'avais fait, lui délia ensuite les mains.

Elle le regarda, troublée.

— « Veux-tu être une esclave ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondit-elle. « Non, non ! »

— « Très bien, » fit-il.

Je serrai la main du chef des petits hommes, en signe d'amitié.

— « Je te souhaite tout le bien, » dis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondit-il.

Puis, suivi de Kisu, Turgus, Janice, Alice et Tende, je pivotai sur moi-même et pris le chemin de la sortie de la clairière. Nous retournerions à la pirogue, au bord de la rivière, près de laquelle nous avions laissé l'essentiel de nos affaires.

« Qu'allons-nous faire d'elles ? » cria le chef des petits hommes. Nous nous retournâmes. Il montrait la file de Talunas pitoyablement attachées.

— « Ce que vous voulez, » répondis-je. « Elles vous appartiennent. »

— « Et celles-là ? » s'enquit-il, montrant la blonde et la brune qui avaient commandé les autres. Elles étaient debout, les mains attachées dans le dos, déconcertées, au milieu de la clairière.

— « Elles nous appartenaient, » répondis-je. « Nous les laissons partir. Laissez-les partir. »

— « Très bien, » répondit-il.

Ensuite, nous sortîmes de la clairière.

« Ouvrez nos menottes, » supplia la femme blonde. La brune et elle nous avaient suivis au bord de la rivière.

Nous poussions, Kisu, Ayari, et moi, notre pirogue vers la rivière. Les femmes : Janice, Alice et Tende, avec les pagaies et le matériel, nous accompagnaient.

Nous étions au bord de l'eau.

« Je t'en prie, » supplia la femme blonde. Elle se retourna, me montrant ses poignets, prisonniers des menottes. « Je t'en prie, ouvre nos menottes, » supplia-t-elle.

« Je t'en prie, » supplia également la brune.

Nous poussâmes la pirogue sur l'eau, Kisu, Ayari et moi. Janice, Alice et Tende y déposèrent les pagaies et le matériel, puis y montèrent et prirent leurs places.

« Je t'en prie, libère-nous, » supplia la blonde.

— « Ce ne sont que des menottes d'esclave, » répondis-je. « Libérez-vous vous-mêmes. »

— « Nous ne pouvons pas, » gémit la blonde. « Nous sommes des femmes et nos forces sont celles des femmes. »

Je haussai les épaules.

« Je t'en prie, » supplia-t-elle à nouveau.

— « Pensiez-vous, Nobles Femmes Libres, » demandai-je, « que vous pourriez faire ce que vous voulez, qu'aucune punition ne vous serait infligée ? »

— « Vous ne pouvez pas nous laisser ici ! » sanglota-t-elle. Elle regarda la jungle avec frayeur.

Nous nous dirigeâmes, Turgus et moi, vers la pirogue, que Kisu et Ayari maintenaient immobile.

« Je t'en prie ! » supplia la blonde. « Tu ne peux pas nous laisser ici. »

Je me tournai vers elle.

— « Tu as perdu, » déclarai-je. Puis je tournai le dos.

— « Il y a une autre punition que l'on peut infliger aux femmes libres ! » cria la blonde.

Je me tournai à nouveau vers elle.

— « N'en parle pas, » dis-je. « C'est trop humiliant et horrible. De toute évidence, la mort est nettement préférable. »

— « Je supplie de recevoir cette autre punition, » dit la blonde, tombant à genoux dans la boue de la rive.

— « Moi aussi ! » s'écria la brune, s'agenouillant également dans la boue.

— « Parlez clairement ! » ordonnai-je.

— « Nous supplions d'être asservies, » dit la blonde. « Asservissez-nous, nous vous en supplions. »

— « Asservissez-vous ! » ordonnai-je.

— « Je reconnais que je suis une esclave, » dit la blonde, « et je me soumetts à toi, mon Maître. » Elle posa le front sur la boue.

— « Je reconnais que je suis une esclave, » dit la brune ; puis elle se tourna vers Turgus, « et je me soumetts à toi, mon Maître. » Puis, comme la blonde, elle posa le front sur la boue.

— « Lève la tête ! » ordonnai-je à la blonde.

— « Lève la tête ! » ordonna Turgus à l'autre femme.

Les deux femmes levèrent la tête, inquiètes.

— « Vous n'êtes plus que deux esclaves, » déclarai-je.

— « Oui, Maître, » dit la blonde.

— « Oui, Maître, » dit la brune.

Elles avaient reconnu qu'elles étaient des esclaves. L'esclave elle-même, bien entendu, après avoir fait cette déclaration, ne peut plus y revenir. Cela est impossible, puisqu'elle est devenue une esclave. L'esclave ne peut être affranchie que par celui qui la possède.

Nous montâmes dans la pirogue, Kisu, Ayari, Turgus et moi.

— « Maîtres ! » cria la blonde, à genoux dans la boue, les mains immobilisées dans le dos.

— « Attendez ! » cria la brune.

— « Vous êtes des esclaves, » répliquai-je. « On peut vous abandonner. » La proue de la pirogue se tourna lentement vers le milieu de la rivière.

— « Ne nous abandonnez pas ! » cria la blonde. Elle se leva péniblement et, glissant, pataugeant, vint contre le flanc de la pirogue. La brune fit de même.

Elles avaient de l'eau à la taille.

La blonde se serra contre le flanc de la pirogue.

— « Je t'en prie, » supplia-t-elle. « Je t'en prie. » Les deux femmes portaient toujours au cou les colliers de lianes que leur avaient mis les petits hommes, afin de pouvoir les attacher au tronc d'arbre. La blonde, en outre, avait toujours la lanière du bâillon, autour de laquelle était enroulé le tampon.

« Utilisez-nous comme Esclave de Travail ! » cria la blonde.

— « Oui, Maîtres, je vous en supplie ! » cria la brune. La pirogue continua de glisser, entraînant les deux femmes en larmes qui se trouvait près d'elle.

— « Permettez-nous d'être des Esclaves de Travail et de Plaisir ! » cria la blonde.

— « Oui, Maîtres ! » renchérit la brune. « S'il vous plaît ! S'il vous plaît ! »

— « As-tu l'étoffe d'une Esclave de Plaisir ? » demandai-je à la blonde. Je la tenais contre la pirogue par son collier de lianes.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle. « Oui, Maître ! »

— « Moi aussi ! » cria la brune.

Je hissai la blonde dans la pirogue, l'agenouillant devant moi, le dos face à moi. Elle frissonnait. Turgus hissa la brune, qui pleurait et tremblait, dans la pirogue. Elle s'évanouit quand il la coucha sur le flanc, les jambes repliées, devant lui.

— « D'où es-tu ? » demandai-je à la blonde.

— « Fina et moi, » répondit-elle, montrant la brune d'un mouvement de la tête, « nous sommes de Turia. Les autres femmes venaient de diverses cités du sud. »

— « Vous avez-vous épiés, » demandai-je, « en aval ? »

— « Oui, » avoua-t-elle « C'était moi. Nous avons alors décidé de tenter de vous capturer et de vous asservir. » Dans ce cas, conformément à ce que je pensais, c'était bien une Taluna qu'Ayari avait vue dans la forêt, et pas Janice ramassant du bois.

— « Comment êtes-vous arrivées dans la forêt ? » m'enquis-je.

— « Fina, moi et les autres, » expliqua-t-elle, « avons fui des Compagnons qui ne nous plaisaient pas. »

— « Mais à présent, vous êtes devenues des esclaves, » dis-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « Le reste de la bande, » repris-je, « ne connaîtra sans doute pas un sort plus noble. »

— « Oui, Maître, » admit-elle. Elle frémit. « Désormais, nous appartenons toutes aux hommes. »

— « Oui, » confirmai-je.

— « Mais comment pouvais-tu savoir ? » demanda-t-elle.

— « Bien que vous luttiez contre votre féminité, » expliquai-je, « vous restez belles et féminines. »

— « Tu savais que nous étions des esclaves par nature ? » dit-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Je n'aurai plus jamais le droit de lutter contre ma féminité, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Tu es désormais une esclave. Tu te soumettras totalement à elle. »

— « J'ai peur, » dit-elle.

— « C'est naturel, » admis-je.

— « Cela va me rendre tellement aimante et impuissante, » ajouta-t-elle.

— « Oui, » reconnus-je.

— « Puis-je oser, désormais, » demanda-t-elle, « être sensuelle ? »

— « Si tu n'es pas agréable dans tous les domaines de l'esclave, sensualité et autres, » relevai-je, « tu seras sévèrement punie. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Ou tuée, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

La pirogue gagna le milieu de la rivière.

« Je ne sais pas comment devenir une esclave, » sanglota-t-elle soudain. Je lui fis baisser la tête.

— « Tu commenceras, » dis-je, « par apprendre à être docile et soumise. » Ensuite, je reformai le tampon et, lui tirant brièvement la tête, par les cheveux, de derrière, le lui fourrai dans la bouche et l'attachai. Ensuite, je lui fis baisser la tête. « En outre, » ajoutai-je, « tu apprendras à te demander si ton maître a ou non envie de t'entendre parler. Si tu es dans le doute, tu pourras lui demander la permission de parler, qui pourra être accordée ou refusée, suivant ce qu'il désire. »

Elle acquiesça pitoyablement.

Ensuite, nous continuâmes notre progression vers l'est.

Quelques instants plus tard, elle se mit à trembler. Des larmes tombèrent sur ses cuisses et le bois du fond de la pirogue. Je la posai alors doucement à plat ventre, la tête tournée vers la gauche. Elle frissonna puis, épuisée par l'épreuve, s'endormit.

Nous payâmes.

Nous laisserions les nouvelles esclaves dormir pendant quelque temps. Ensuite, dans une ou deux heures, nous les saisirions et, les tenant par les cheveux et leurs poignets entravés, leur plongerions la tête et le torse dans l'eau afin de les réveiller. Ensuite, nous les poserions à nouveau dans la pirogue, leur attacherions les chevilles à un banc et leur retirerions leurs menottes. On leur donnerait des pagaies. Alice et Tende pourraient alors se reposer et les nouvelles femmes, esclaves brutes, ignorant encore pratiquement tout de leur condition, pourraient contribuer à notre progression sur la rivière.

ON VA SE BATTRE SUR LA RIVIÈRE ; TENDE NE SERA PAS ATTACHÉE CE SOIR

« PEU-TU lire les tam-tams, Ayari ? » demandai-je. « Kisu ? »

— « Non, » répondit Ayari.

— « Non, » répondit Kisu.

— « Les tam-tams n'ont ni le rythme de l'ushindi ni celui de l'ukungu, » expliqua Ayari.

Deux jours auparavant, nous avions quitté le pays des petits hommes, où nous avions rencontré Turgus et acquis deux nouvelles esclaves.

Une ahn plus tard, nous entendions toujours les tam-tams, devant et derrière nous.

« Continue de pagayer, » dis-je à Janice.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Nous avions taillé de nouvelles pagaies afin que chaque membre de notre groupe, libre ou esclave, ait la sienne. S'il s'avérait nécessaire de progresser rapidement, nous voulions que chaque membre de notre groupe puisse effectuer sa part de travail. En général, toutefois, en temps ordinaire, seuls quatre ou cinq d'entre nous, deux hommes et deux ou trois femmes, pagayaient en même temps. Ainsi, non seulement nous étions assurés de disposer toujours d'un équipage prêt, mais nous pouvions rester plus longtemps sur la rivière. Kisu avait ajouté la dernière touche aux pagaies, les adaptant à Turgus et aux deux nouvelles esclaves, qui avaient commandé les Talunas. Nous avions également, incidemment, taillé une pagaie supplémentaire qui vint s'ajouter à celle que nous avions déjà. La présence d'une pagaie de rechange est assez fréquente, sur la rivière.

Ayari regarda autour de lui. Il écouta les tam-tams.

« La jungle est pleine de gens, » dit-il.

Soudain, Alice hurla.

— « Regardez ! » cria-t-elle, le bras tendu. Nous aperçûmes, suspendu par le cou au-dessus de l'eau, le corps d'un homme. Il y avait, sur son corps, des lambeaux de tissu du bleu des Scribes.

— « Est-ce Shaba ? » s'enquit Kisu.

— « Non, » répondis-je.

— « C'est un de ses hommes, » indiqua lugubrement Turgus.

— « En voilà un autre ! » cria Alice. Environ deux cents mètres après le premier corps, du même côté de la rivière, un autre homme était pendu. Les haillons de celui-ci étaient marron et verts.

— « C'est encore un des hommes de Shaba, » indiqua Turgus. « Je crois qu'il serait sage de faire demi-tour. »

Les tam-tams retentissaient dans la jungle, devant et derrière nous, le long de la rivière.

— « Continuons, » décidai-je.

En quelques ehns, nous dépassâmes six cadavres.

— « Regardez ! » indiqua Ayari. « Sur la rive. »

Nous dirigeâmes la pirogue vers la rive puis la tirâmes parmi les racines et les buissons.

— « C'est une des galères de Shaba, n'est-ce pas ? » demandai-je à Turgus.

— « Oui, » répondit-il.

Elle était partiellement brûlée. Ses flancs montraient des marques de coups portés par des armes.

Le fond avait été fendu avec des pangas ou des haches. Des rames cassées gisaient çà et là.

« Je ne crois pas que Shaba soit allé plus loin, » dit Turgus.

Les deux nouvelles esclaves, la blonde et la brune, restèrent dans la pirogue. Leurs chevilles étaient attachées au banc. Elles avaient posé leurs pagaies en travers de la pirogue et, fatiguées, étaient penchées sur elles.

— « Il y avait trois galères, » rappelai-je.

— « Je n'aime pas le son des tam-tams, » dit Ayari.

— « Oui, » dit pensivement Turgus. « Il y avait trois galères. »

— « Nous avons déjà trouvé une épave, » dis-je, « et en voici une deuxième. »

— « Shaba n'a sans doute pas pu aller plus loin, » reprit Turgus. « Écoute les tams-tams. »

— « Il y avait une troisième galère, » insistai-je.

— « Oui, » reconnut Turgus.

— « Crois-tu que Shaba aurait fait demi-tour ? » demandai-je.

— « Il était malade, » répondit Turgus. « Il a certainement perdu de nombreux hommes. Quel espoir aurait-il pu avoir ? »

— « Crois-tu qu'il aurait fait demi-tour ? » insistai-je.

— « Non, » répondit Turgus.

— « Dans ce cas, nous allons continuer, » dis-je. Nous regagnâmes la pirogue et la poussâmes à nouveau sur les eaux boueuses de l'Ua.

Au cours de l'ahn suivante, nous dépassâmes plus de soixante cadavres suspendus au-dessus de l'eau. Shaba n'en faisait pas partie. Autour de certains cadavres, tournaient des charognards. Sur les épaules d'autres, étaient perchés de petits kards à ailes jaunes.

« Les tams-tams, » dis-je, « ne nous concernent peut-être pas. »

— « Pourquoi dis-tu cela ? » demanda Ayari.

— « Je les ai entendus pour la première fois très loin en amont, » expliquai-je. « Le message, ensuite, a été transmis vers l'aval. »

— « Quel peut être le message, dans ce cas ? » demanda Ayari.

— « Je crains, » dit Turgus, « qu'il ne signifie la destruction de Shaba. »

— « Qu'en penses-tu, Kisu ? » demandai-je.

— « Je crois que tu as raison et que nous ne sommes pas concernés par les tam-tams, » répondit Kisu. « Et pour la raison que tu as donnée. Mais je crois également que, si la destruction de Shaba était le contenu du message, nous aurions entendu le tam-tam hier, ou avant-hier, quand la deuxième galère a sans doute été détruite. Pourquoi le tam-tam retentirait-il seulement maintenant ? »

— « Dans ce cas, Shaba est vivant, » dis-je.

— « Qui sait ? » demanda Kisu.

— « Dans ce cas, que signifient les tam-tams ? » s'enquit Ayari.

— « Je crois savoir, » répondis-je.

— « Moi aussi, je crois savoir, » dit lugubrement Kisu.

— « Écoutez ! » dit Ayari. Nous cessâmes de payer.

— « Oui, » dis-je.

— « Oui, » dit Kisu.

Nous entendîmes alors, venant de l'amont, des chants.

— « Vite ! » dis-je. « Tournons à gauche et cachons-nous sur cette île. »

Nous dirigeâmes rapidement la pirogue vers l'île étroite, presque un banc de sable boisé, de part et d'autre duquel coulait placidement l'Ua.

À peine avions-nous tiré notre pirogue dans un buisson que la première embarcation contournait le bord sud de l'île.

— « Incroyable, » souffla Ayari.

— « Baissez-vous, Esclaves ! » ordonnai-je à la blonde et à la brune, qui étaient attachées dans la pirogue. Elles se mirent à plat ventre sur le fond, n'osant pas lever la tête. Allongés sur l'herbe, derrière les buissons, nous regardâmes.

— « Combien sont-ils ? » demanda Ayari.

— « Innombrables, » répondis-je.

— « C'est ce que j'espérais, » dit Kisu.

Des centaines de pirogues dépassaient la petite île. Il s'agissait, dans de nombreux cas, de pirogues de guerre contenant entre quinze et vingt hommes. Ils pagayaient en rythme et chantaient. Ils étaient hérissés de plumes. Leurs corps étaient couverts de dessins à la peinture blanche ou jaune.

— « Le chef des petits hommes, » expliquai-je, « m'a dit que les peuples de la rivière se rassemblaient pour la guerre. »

Les pirogues passaient toujours. Nous entendions les tam-tams, en contrepoint des chants, transmettant toujours le message.

Finalement, une demi-ahn plus tard, la dernière pirogue disparut en aval.

Nous nous levâmes, Kisu et moi. Tende se leva également.

— « Eh bien, Kisu, » dis-je, « tu as apparemment attiré Bila Huruma vers sa destruction. Il devra se battre à au moins dix contre un. Il est impossible qu'il survive. Ton plan, apparemment, a réussi. Dans la bataille qui t'opposait à l'Ubar, tu as apparemment gagné. »

Kisu regarda la rivière. Puis il prit Tende par les épaules.

— « Ce soir, Tende, » dit-il, « je ne t'attacherai pas. »

LE LAC ; LA VILLE ANTIQUE ; NOUS ENTRERONS DANS LA VILLE ANTIQUE

« IL EST immense, » dit Ayari.

— « Il est plus grand que l’Ushindi ou le Ngao, » dit Turgus.

Nous guidâmes notre pirogue sur les eaux miroitantes, tranquilles, du grand lac.

— « Je suis convaincu, » dis-je, « que c’est la source de l’Ua. »

— « Il doit être alimenté par des milliers de cours d’eau, » estima Kisu.

Deux semaines auparavant, nous étions arrivés au pied d’une nouvelle cataracte, plus haute que celle depuis le sommet de laquelle nous avions aperçu, au loin, la flotte de Bila Huruma. Nous devions être plusieurs centaines de mètres, compte tenu des nombreuses cataractes, au-dessus du niveau de Thassa. Depuis les chutes, au bord du lac sans nom, nous avions pu voir la rivière sur des kilomètres. Elle était vide.

Çà et là, sortant du lac, se dressaient d’énormes silhouettes de pierre, torsos et têtes d’hommes, un bouclier sur le bras, une lance à la main. Ces silhouettes étaient usées et recouvertes de la patine du temps, verdâtre et rouge. Les lichens et les mousses poussaient en plaques sur la pierre ; des lianes les entouraient. Des oiseaux étaient perchés sur les têtes et les épaules. Sur les socles, près de l’eau, tortues et tharlarions prenaient le soleil.

« De quand datent ces choses ? » demanda Janice.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

J’examinai les énormes statues. Elles faisaient entre neuf et dix mètres de haut. Notre pirogue paraissait petite, glissant parmi elles. J’étudiai les visages.

« Ces hommes appartenaient à ta race, ou à une race comparable à la tienne, Kisu, » dis-je.

— « Peut-être, » répondit Kisu. « Il y a beaucoup de peuples noirs. »

— « Où sont passés les constructeurs de ces choses ? » demanda Ayari.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Continuons, » décida Kisu, plongeant sa pagaie dans l’eau calme.

« Comme c’est beau ! » dit Janice.

— « Là-bas, amarrée, » indiqua Ayari, « il y a une galère. »

— « C’est la troisième galère, » dit Turgus. « La dernière galère de Shaba. »

Devant nous, faisant plus de quatre cents mètres de long, il y avait une grande étendue dallée située sur la rive orientale du lac. C’était un quai de cent mètres de large. Dessus, il y avait des piliers

énormes, avec des anneaux métalliques permettant d'amarrer des bateaux. Au-delà, des escaliers s'étendaient sur toute la longueur du quai. En haut, en retrait, se dressait un bâtiment imposant, en ruine, avec des escaliers et des colonnes. Derrière lui, s'étendaient les ruines d'une ville. Nous ne pouvions pas, de l'endroit où nous nous trouvions, estimer correctement sa taille. Un tharlarion, qui se trouvait sur le quai couvert de plantes grimpantes, plongeait.

Par endroits, de part et d'autre du bâtiment imposant se trouvant en haut des escaliers, se dressaient de hautes statues de guerriers.

« Shaba doit être là, » dit Turgus.

— « Il est arrivé le premier à la source de l'Ua, » dit Kisu.

Je pris le panga qui se trouvait près de ma place, dans la pirogue. Je ramassai également la lance, prise aux pillards il y avait bien longtemps.

— « Amarrons la pirogue près de la galère, » dis-je.

— « Ta longue quête, Tarl, mon ami, » dit Kisu, « arrive à son terme. »

Je montai sur le quai. Je glissai le panga sous ma ceinture. J'avais la lance.

— « Pourquoi cherches-tu Shaba ? » demanda Turgus. « Tes yeux brillent comme ceux d'un Guerrier avant l'action. »

— « Ne t'inquiète pas, » répondis-je.

— « Veux-tu du mal à Shaba ? » demanda-t-il.

— « Je suppose qu'il sera nécessaire de le tuer, » répondis-je.

— « Je ne peux pas autoriser cela, » dit Turgus. « J'étais au service de Shaba. »

— « À présent, tu es à notre service, » déclarai-je.

— « Shaba m'a bien traité, » insista-t-il. « Il nous a permis de partir quand nous l'avons voulu. »

— « Toi, un bandit, as-tu de l'honneur ? » m'enquis-je.

— « Appelle cela comme tu veux ! » répliqua-t-il avec colère.

Kisu le frappa entre les omoplates avec la hampe d'une lance.

Nous trainâmes Turgus, presque sans connaissance, sur le quai. Là, Kisu le jeta à plat ventre et lui lia les mains dans le dos. Puis il le bâillonna. Ensuite, il lui passa une corde au cou.

Je considérai les esclaves.

« Sur le quai, et à plat ventre ! » ordonnai-je.

Alice, Janice, la blonde et la brune, ainsi que Tende, quittèrent la pirogue et se mirent à plat ventre sur le quai. Nous leur liâmes les mains dans le dos puis, avec une longue lanière de cuir, nous les attachâmes les unes aux autres par le cou. Je bâillonnai l'esclave brune, car c'était l'esclave de Turgus. Elle me regarda pitoyablement. Je souris. Elle serait dans l'impossibilité totale de prévenir Shaba, si nous le rencontrions, dans l'espoir qu'un tel acte puisse lui permettre de gagner la faveur de son maître. Je crois que cela fut sage, de ma part. Je l'avais vue se tortiller dans les bras de Turgus. Elle avait été bien conquise et n'hésiterait certainement pas à le servir de cette façon, même au risque de sa vie. Le bâillon, en l'empêchant d'agir de la sorte, lui sauverait la vie. Kisu, ainsi, ne serait pas obligé de l'égorger.

« Suivez-moi, » dis-je.

« Debout, Turgus, » dit Ayari, qui tenait la corde qu'il avait au cou. Turgus, vacillant, se leva.

Je m'engageai dans l'escalier, suivi par Kisu. Ensuite, venaient Ayari et Turgus. Derrière eux, sur une file, les mains liées dans le dos, marchaient les esclaves. Tende était en tête, parce qu'elle était Première Fille. Ensuite, venaient Janice, Alice et les deux anciennes Talunas. Quelques jours plus tôt, j'avais retiré le bâillon de la blonde. La femme orgueilleuse qui avait commandé les Talunas était devenue docile et déférente ; en outre, sa vitalité et sa sensualité augmentaient. Et elle était plus heureuse. Son bâillon, qui n'était plus nécessaire à sa discipline et son instruction, était à présent porté par la femme brune, qui avait été son adjointe.

BILA HURUMA

« COMME ceci ? » demanda la femme blonde à Janice.

— « Baisse-toi davantage, » dit Janice. « Prends la laisse à deux mains, une au-dessus de la cuisse gauche, l'autre dessous. Prends conscience de sa présence. Puis bouge les hanches, ainsi. »

— « Comme ceci ? » demanda la femme blonde.

— « Oui, » répondit Janice.

Je regardai la femme blonde. Comme son visage était rouge et excité, dépourvu de tension et de crispation, d'anxiété et de stress ! Il y a une libération incroyable d'énergie et de bonheur, quand une femme cesse de lutter contre elle-même. Il faut une quantité extraordinaire d'énergie, naturellement, pour maintenir les rigidités de l'inhibition et de la crispation. La négation de soi-même, la torture que l'on s'inflige, la prétention, l'hypocrisie et le conformisme à des critères étrangers, extérieurs, prélèvent obligatoirement leur tribut. Les dégâts et le prix sont prélevés non seulement sur le cœur, mais aussi sur les tissus du corps. Les lois sont implacables, les conséquences inexorables. L'être humain est, à notre connaissance, le seul animal qui se torture. Cela n'est pas obligatoire. Pourtant, comme les êtres humains qui comprennent cela et le croient sont rares !

— « Cela ne devrait-il pas être fait avec une chaîne ? » demanda la femme blonde.

— « Personnellement, je ne l'ai fait qu'avec une laisse, » dit Janice. « Une chaîne, cependant, conviendrait bien. »

— « Il est probable que ce trou dans la pierre, à mes pieds, » dit la blonde, « était destiné à une chaîne. »

— « Certainement, » dit Janice.

La blonde s'immobilisa et se redressa. Elle était trempée de sueur.

— « Si j'apprends bien cela, » dit-elle, « crois-tu que le maître m'autorisera à porter un vêtement ? »

Janice haussa les épaules.

— « Si ta performance le justifie, et si tu lui donnes assez de plaisir sur tous les plans, peut-être daignera-t-il te jeter un haillon. »

— « Je vais essayer de lui donner du plaisir, » dit la blonde.

— « Fais de ton mieux, » conseilla Janice, « mais n'oublie pas qu'il est mon maître avant d'être le tien. »

— « Oui, Maîtresse, » dit la blonde. Les deux nouvelles femmes appelaient les autres : « Maîtresse ». Nous pensions, Kisu et moi, que cela nous aiderait à maintenir l'ordre. Dans toute situation de dressage, bien entendu, il est fréquent que la femme dressée appelle son instructrice : « Maîtresse », qu'elle soit libre ou asservie. Une discipline stricte est capitale sur le plan du dressage

des esclaves.

— « Tu n'es pas vraiment plus grande que moi, » dit Janice.

— « Non, Maîtresse, » répondit la blonde. La blonde faisait approximativement un mètre soixante et devait peser environ cinquante-cinq kilos.

— « À présent, assieds-toi et croise les chevilles, » dit Janice. « Enroule la laisse autour d'elles, comme si elles étaient attachées. Quand je te ferai signe, déroule la laisse, comme si on les détachait. Ensuite, lève-toi et étire-toi comme une esclave devant son maître. »

— « Oui, Maîtresse, » dit la blonde.

Je souris intérieurement. Lorsqu'elle était sur Terre, Janice n'avait sans doute jamais imaginé qu'elle enseignerait l'art de plaire aux hommes. Les femmes de la Terre, c'est bien connu, sont au-dessus de ces choses sauf, peut-être, quand elles sont amenées, nues, sur Gor, et sont forcées de porter un collier en acier. Alors, elles deviennent très impatientes d'apprendre les arts délicieux et sensuels. Cela se comprend. Leur vie en dépend.

— « Pas mal, » fit Janice.

— « Tu vas m'enseigner des choses avec la bouche et la langue, n'est-ce pas ? » supplia la blonde.

— « Peut-être, » répondit Janice, « si tu ramasses du bois à ma place, si tu laves les vêtements, à ma place, à l'exception de ceux de mon maître. »

— « Je le ferai, je le ferai ! » s'écria la blonde. Les femmes aiment échanger des informations.

— « Cela suffit, » dit Kisu. Il écarta Turgus et la femme brune l'un de l'autre. Ils étaient toujours bâillonnés et avaient les mains liées dans le dos. Kisu, alors, leur croisa et leur attacha les chevilles.

Je regardai la grande salle. Elle faisait environ soixante mètres de côté, avec de hautes colonnes. Elle était pleine de gros blocs de pierre tombés, peut-être plusieurs siècles auparavant, du plafond. Les murs étaient à peu près intacts. Le sol, sauf aux endroits où il était encombré, était lisse, à l'exception de trous, dans lesquels on pouvait passer des chaînes. Quelques chaînes, rongées par la rouille, prêtes à s'effriter au moindre choc, gisaient çà et là. On accédait à la salle par un large escalier. Et, au fond de la salle, il y avait un autre escalier conduisant à un autre étage. Sur les murs, on distinguait encore des mosaïques. Apparemment, autrefois, la salle avait servi de centre d'asservissement destiné aux femmes vraisemblablement capturées dans les raids et les guerres de ceux qui avaient construit ces murs puissants. Plusieurs mosaïques montraient des captives pitoyables à qui on prenait leurs haillons ; d'autres montraient des séances de flagellation ; d'autres représentaient le marquage et la pose du collier ; d'autres les montraient à genoux, la tête baissée, en signe de soumission, devant leurs maîtres ; d'autres les représentaient dansant devant leurs maîtres ; d'autres les montraient servant les plaisirs intimes de leurs maîtres.

Nous avons choisi de camper dans cette salle à cause des femmes. Les mosaïques les avaient séduites. Perdant presque connaissance, elles avaient immédiatement supplié d'être utilisées. Les femmes apprennent par l'exemple. Si on leur présente des modèles masculins, dans des contextes d'approbation, elles s'efforcent souvent de se conformer à ces modèles étrangers. Si, en revanche, on ne leur permet que des images véritablement féminines, dans un contexte d'ouverture et de permissivité, il est naturel qu'elles manifestent d'intenses affinités biologiques vis-à-vis de ce qu'elles voient. En général, les femmes ne parviennent guère à se conformer à des images masculines et acceptent de bonne grâce, naturellement, les images féminines, vis-à-vis desquelles elles paraissent avoir une disposition génétique. Peut-être est-ce parce qu'elles ne sont pas des hommes, mais des femmes. Le sexe n'est pas superficiel. Les cellules du corps de la femme ne sont pas les mêmes que celles du corps de l'homme.

Je vis Tende dans les bras de Kisu. Il ne l'avait pas attachée, la nuit, depuis que nous avons vu passer les forces des peuples de la rivière, depuis l'île où nous étions cachés, ces forces incroyablement nombreuses qui avaient certainement balayé Bila Huruma, sa flottille et ses bataillons

d'askaris.

Je me dirigeai vers la blonde et elle s'agenouilla rapidement, baissant la tête.

Je la fis lever et lui attachai les mains dans le dos. Elle portait déjà une laisse.

« Couchée ! » ordonnai-je. Elle s'allongea sur les dalles du sol.

— « Vas-tu m'attacher ? » demanda Alice.

Je lui liai les mains dans le dos. Puis, par sa laisse, je l'attachai par le cou au cou de la brune.

« Couchée ! » lui ordonnai-je. Elle s'allongea.

— « Prépare-toi à être attachée, » dis-je à Janice.

— « Je t'en prie, ne m'attache pas, » minaуда Janice, approchant de moi, me regardant, passant le

bout des doigts sur l'épaule gauche de ma tunique.

— « Contestes-tu ma volonté ? » m'enquis-je.

Rapidement, elle s'agenouilla, la tête sur mes pieds.

— « Non, Maître, » dit-elle. « Je t'en prie, ne me fouette pas. » Elle leva la tête, serrant mes

jambes. « Je t'en prie, Maître, laisse-moi servir ton plaisir. »

— « Tu l'as déjà fait ce soir, » dis-je. « Comme les autres, tu as dansé et servi. »

— « Je suis tout juste un peu excitée, Maître, » dit-elle.

Je la pris par les cheveux et la traînai jusqu'à l'endroit où la brune et Alice étaient couchées. Je la

mis à genoux et lui liai les mains dans le dos. Puis je l'ajoutai à la laisse des autres.

Elle me regarda, la laisse qu'elle portait au cou l'attachant à Alice.

« Je t'en prie, Maître, » dit-elle.

— « Couchée ! » lui ordonnai-je. Elle s'allongea, d'abord sur l'épaule gauche, puis sur le dos.

Je la regardai, puis envisageai de la fouetter.

— « Permits-moi de t'apaiser, » supplia-t-elle. Elle tendit son corps vers moi. « Je t'en prie,

Maître, » supplia-t-elle.

Je la regardai.

— « Tu es une belle esclave, » dis-je.

— « Je t'en prie, Maître, » supplia-t-elle.

— « Très bien, » acceptai-je. Le délit consistant à contester ma volonté méritait une punition, mais

je décidai que le fouet des fourrures serait suffisant.

« Elle a bien gémi, » dit Kisu.

— « C'est une esclave chaude, aux hanches douces, » dis-je. Je rejoignis Kisu près du petit feu que

nous avions allumé dans les ruines. Je m'assis, les jambes croisées. Tende était couchée près de lui.

Je regardai Janice qui, les mains liées dans le dos, attachée aux autres par le cou, était couchée sur

le flanc. Je souris. Je crois qu'il n'y a pas de musique plus agréable aux oreilles de l'homme que les

gémissements d'une esclave qui s'abandonne.

— « Tu vois, Tende, » dit Kisu, « tu es la seule esclave qui ne soit pas attachée. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire. « Merci, Maître. »

— « Mets du bois sur le feu, » dit Kisu.

Elle rit.

— « Tu es un monstre, Maître, » dit-elle.

Elle se leva, alla chercher du bois qu'elle posa sur le feu, puis revint près de Kisu.

— « Puis-je me tourner vers mon Maître ? » demanda Janice qui était couchée comme je l'avais

placée, le dos tourné à nous.

Elle avait des bleus, car je l'avais prise sur les dalles.

— « Oui, » répondis-je.

Elle se tourna péniblement vers nous. Ses yeux étaient humides. Elle gonfla les lèvres puis,

délicatement, embrassa, comme si elles étaient posées sur mon corps. Je lui envoyai un baiser. Puis je lui tournai le dos.

— « Maître, » dit-elle. « Je t'aime. »

— « Tais-toi, Esclave, » répondis-je sans la regarder.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

C'était une excellente esclave, qui connaîtrait certainement de nombreux amours jusqu'au moment où, totalement impuissante, elle tomberait aux pieds d'un maître dont elle n'aurait pas osé rêver : son Maître d'Amour. Sans doute, à ce moment-là, ne serait-elle plus vendue. À quoi cela servirait-il ?

— « La ville est grande, » dit Kisu. « Il est tout à fait possible que nous n'y retrouvions pas Shaba. »

— « Nous devons continuer les recherches, » dis-je. « Je suis certain qu'il est quelque part. »

Soudain, Janice hurla et nous nous levâmes d'un bond. Des askaris étaient entrés dans la salle, environ deux cents, armés. Msaliti était avec eux. Et, avec eux, à leur tête, était entrée une silhouette caractéristique, noire et énorme, avec un bouclier et une lance.

— « Bila Huruma ! » cria Kisu.

LE SCRIBE

TENDE courut se jeter en pleurant aux pieds de Bila Huruma.

« J'irai avec toi ! » cria-t-elle. « Ne leur fais pas de mal ! Ne les tue pas. J'accepterai d'aller avec toi ! Tu m'as retrouvée. Je te supplie de laisser partir les autres. Laisse-les s'en aller, Grand Ubar ! »

— « Qui est cette femme ? » s'enquit Bila Huruma.

Kisu recula, stupéfait. Tende regarda Bila Huruma sans comprendre.

— « Ne me cherchais-tu pas, Grand Ubar ? » demanda-t-elle. « N'était-ce pas pour moi que tu voyageais sur la rivière ? »

— « Où est Shaba ? » s'enquit Bila Huruma.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Grand Ubar ! » cria Tende.

— « Qui est-ce ? » demanda Bila Huruma.

— « Je ne sais pas, » répondit Msaliti. « Je ne l'ai jamais vue. »

Bila Huruma regarda l'esclave à demi-nue à genoux à ses pieds.

— « T'ai-je déjà rencontrée ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit-il. « Dans le cas contraire, je me serais certainement souvenu des lignes de son corps. »

— « J'étais Tende d'Ukungu, » dit-elle.

— « Qui était Tende d'Ukungu ? » s'enquit l'Ubar.

— « Ah, » intervint Msaliti. « Elle devait t'être envoyée par Aibu, chef de l'Ukungu, afin de consolider l'alliance entre l'Ukungu et l'Empire. »

— « L'Ukungu *fait* partie de l'Empire, » souligna Bila Huruma.

— « Non ! » s'écria Kisu, saisissant une lance.

Bila Huruma ne fit pas attention à Kisu. Il regarda Tende, à genoux à ses pieds.

— « Jolie petite esclave, » évalua Bila Huruma. « Joli symbole d'estime et de bonne volonté, mais ne suffisant pas à consolider une question aussi importante qu'une alliance politique. »

— « C'était la fille d'Aibu, » indiqua Msaliti. « Elle devait devenir ta Compagne. »

— « Compagne ? » s'enquit Bila Huruma.

— « Oui, » répondit Msaliti.

— « Est-ce vrai ma chère ? » demanda Bila Huruma.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tende d'Ukungu ? » demanda-t-il.

— « J'étais autrefois Tende d'Ukungu, » dit-elle. « Je ne suis plus que Tende, une esclave, et je ne

m'appelle Tende que parce que mon Maître a décidé de me donner ce nom. »

— « As-tu autrefois porté les robes d'une femme libre ? » demanda Bila Huruma.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tu portes à présent les haillons et les perles d'une esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « Ils te vont bien, » dit-il.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

— « Les haillons et les perles vont mieux aux femmes que les robes, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. C'était vrai.

— « Il est convenable que tu aies été asservie, Tende, » dit-il. « Car ton corps est assez joli pour être celui d'une esclave. »

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Il y a une chose que je ne comprends pas, » reprit-il.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Mes rapports étaient apparemment faux, » dit-il.

— « Maître ? » répéta-t-elle.

— « Tende d'Ukungu était apparemment orgueilleuse et froide. »

— « Tes rapports n'étaient pas faux, Maître, » dit-elle. « Ils étaient exacts. Tende d'Ukungu était une femme orgueilleuse et froide. »

— « Mais tu n'es pas elle, » dit-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Je ne suis plus que Tende, l'esclave de Kisu, mon Maître. »

— « Es-tu sensuelle et chaude ? » s'enquit-il.

Tende baissa la tête.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Bila Huruma sourit.

Tende ne leva pas la tête.

« Mon Maître m'a conquise, » expliqua-t-elle.

— « Excellent, » dit Bila Huruma.

— « Je t'en prie, Grand Ubar, » supplia Tende, levant soudain la tête, les larmes aux yeux. « Ne fais pas de mal à mon Maître, Kisu. »

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonna sèchement Kisu.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Tu es désormais une esclave sans valeur, Tende, » intervint Msaliti. « Si mon Ubar décide de te contraindre à servir ses sens, il le fera. Sinon, il ne le fera pas. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « J'ai de nombreuses esclaves, » dit Bila Huruma, « et beaucoup sont plus belles que toi. À plat ventre ! »

— « Oui, Maître, » répondit Tende, effrayée.

— « À présent, rejoins ton maître en rampant ! » ordonna Bila Huruma.

— « Oui, Maître, » dit Tende.

Il y avait environ deux cents askaris, dans la salle, ainsi que Msaliti et Bila Huruma. Nous lui faisons face, Kisu et moi, Kisu avec une lance à la main. Ayari était derrière nous, sur la gauche. Les femmes attachées étaient à présent réveillées. La brune ne pouvait se lever car ses chevilles étaient liées. Alice et Janice, cependant, étaient debout. En outre, la blonde qui avait commandé les Talunas était également debout, sa laisse étant passée dans un des trous du sol. Turgus, bâillonné, pieds et poings liés, était couché sur le flanc.

— « Battons-nous ! » cria Kisu à Bila Huruma.

Tende était à plat ventre à ses pieds.

— « Nous ne pensions pas te revoir, » dis-je.

— « J'ai réussi à passer, » expliqua Bila Huruma. « Il me reste deux cent dix hommes, trois galères et quatre pirogues. »

— « Je salue ton sens du commandement et ta volonté indomptable, » dis-je. « Tu t'en es bien tiré. »

— « Battons-nous ! » cria Kisu, levant sa lance.

— « Qui est ce type ? » s'enquit Bila Huruma.

— « Kisu, le rebelle de l'Ukungu, » répondit Msaliti. « Tu l'as rencontré, un jour, à la Cour, à genoux et enchaîné devant toi. C'est également à cette époque que tu as rencontré Mwoga, grand vizir d'Aibu, chef de l'Ukungu. Il t'a parlé, à cette époque, si tu t'en souviens, mon Ubar, de Tende, fille d'Aibu, qui devait devenir ta Compagne et qui, à présent, son esclave, est à plat ventre à ses pieds. »

— « Ah, oui, je me souviens, » dit Bila Huruma. « L'homme qui avait la taille et le caractère d'un kailiauk. »

— « Oui, » confirma Msaliti.

— « Prépare-toi à te battre ! » dit Kisu à Bila Huruma.

— « Notre guerre est terminée et tu as perdu, » dit Bila Huruma.

— « Ma guerre ne sera terminée que lorsque je n'aurai plus la force de serrer une lance ! » déclara Kisu.

— « Il y a plus de deux cents askaris, Kisu, » indiquai-je.

— « Battons-nous en combat singulier ! » cria Kisu à Bila Huruma.

— « Il est rare, » fis-je remarquer à Kisu, « que les Ubars acceptent d'affronter de simples soldats en combat singulier. »

— « Je suis Mfalme d'Ukungu ! » dit Kisu.

— « Tu as été déposé, » lui rappelai-je. « Franchement, Kisu, ton importance politique ne justifie pas un combat singulier avec un Ubar. »

— « Nomme-moi à nouveau Mfalme d'Ukungu, » dit Kisu à Bila Huruma, « si tu estimes que c'est nécessaire. »

— « Vraiment, Kisu, » intervint Ayari.

— « Quelles traces de Shaba avez-vous vues ? » s'enquit Bila Huruma.

— « Comme toi, sans doute, seulement sa galère. Nous le cherchons également. »

— « Je ne crois pas qu'il soit loin, » dit Bila Huruma.

— « Je l'espère, » dis-je.

— « Où est la chaîne en or que je t'ai donnée dans ma chambre ? » demanda Bila Huruma.

— « Avec nos affaires, dans la pirogue, » répondis-je.

— « Elle n'y est plus, » dit-il. Il adressa un signe à un askari, qui me lança la chaîne.

« Je savais que je te trouverais ici, » dit Bila Huruma. « J'ai reconnu la chaîne. »

— « Merci, Ubar, » répondis-je. Je passai à nouveau la chaîne autour de mon cou.

— « Bats-toi ! » cria Kisu.

— « Je cherche Shaba, » dit Bila Huruma. « Je ne veux pas être dérangé par un hâbleur mécontent. »

— « Bats-toi ! » cria Kisu, secouant sa lance.

— « Je pourrais pénétrer la garde de cette arme primitive en un instant, » dit Bila Huruma à Kisu. « Pourquoi crois-tu que j'aie équipé mes soldats de lances courtes ? »

— « Nous avons ce type d'arme ! » cria Kisu. Nous en avons deux. Ayari en avait une. L'autre était dans la pirogue.

— « Connais-tu les techniques, les trucs, les subtilités de leur maniement ? » s'enquit Bila

Huruma.

— « Non, » répondit Kisu, « mais cela ne m'empêchera pas de combattre. »

— « Tu es fort, bon et brave, Kisu, » dis-je. « Mais Bila Huruma et ses hommes sont entraînés au combat. Renonce à cette folie. »

— « Si je tue Bila Huruma, » dit Kisu, « je tue l'Empire. »

— « C'est hautement improbable, » dis-je. « L'Empire, comme l'or, est précieux. S'il échappait aux mains d'un homme, il tomberait dans celles d'un autre. »

— « Je ne décide pas de me battre avec toi, » dit Bila Huruma. « Et, si tu m'attaques, je devrai soit te tuer, soit te faire tuer. »

— « C'est un combattant entraîné, Kisu, » soulignai-je. « Ne l'attaque pas. »

— « Que dois-je faire ? » s'enquit Kisu.

— « À mon avis, » conseilla Ayari, « il serait préférable de le poignarder dans le dos, ou bien de verser du poison dans son vin de palme. »

— « Je ne peux pas faire cela ! » s'écria Kisu. « Que dois-je faire ? »

— « Pose ta lance, » lui dis-je.

Avec un cri de rage, il abattit l'extrémité de la hampe de sa lance sur les dalles.

Tous les regards se tournèrent vers Kisu.

Il resta immobile, l'extrémité de la hampe de sa lance posée sur le sol, la lame au-dessus de la tête. Sa tête était baissée. Ses épaules tremblaient. Il pleurait. Tende rampa jusqu'à ses pieds et les embrassa, sanglotant également.

— « Pourquoi cherches-tu Shaba ? » demanda Bila Huruma.

— « Sans doute pour la même raison que toi, » répondis-je.

Msaliti s'agita nerveusement, près de Bila Huruma.

— « Nous avons parcouru un long chemin, Grand Ubar, » dit-il. « Nous avons vaincu beaucoup de difficultés et de dangers. Ces quelques hommes ne sont que le dernier obstacle sur ton chemin. Nous sommes beaucoup plus nombreux qu'eux. Écarte-les. Ordonne à tes askaris d'en finir avec eux. »

Bila Huruma me regarda. Pendant quelques instants, il parut perdu dans ses pensées.

« Bila Huruma ! » entendîmes-nous. La voix venait du haut de l'escalier qui se trouvait derrière moi. Nous nous tournâmes dans cette direction.

Vêtu de haillons bleus, mais orgueilleusement droit, se tenait un Scribe.

— « Je suis Bila Huruma, » dit l'Ubar.

— « Je sais, » répondit le Scribe. Il nous regarda. « Y a-t-il un nommé Tarl Cabot parmi vous ? » demanda-t-il.

— « C'est moi, » répondis-je.

Msaliti, soudain, réagit. Ce nom ne lui était apparemment pas inconnu. Sa main fila vers la poignée de la dague qu'il portait sur la hanche, mais il ne dégaina pas l'arme.

— « Je vais vous conduire à Shaba, » annonça le Scribe.

LA BATAILLE ; LE SANG ET L'ACIER ; NOUS SURVIVONS

« J'ESPÉRAIS que tu suivrais, » dit Shaba. « Quand tu as été enchaîné avec les fortes-têtes, j'ai eu peur que tu disparaisses. Tu ne peux savoir à quel point j'ai été heureux de constater que tu étais ici. »

Shaba, fatigué, les traits tirés, était allongé, des couvertures sous la tête. Son bras gauche paraissait sans vie et la maladie le rendait hagard.

— « Dans ce cas, » dis-je, « retire les menottes que l'on m'a mises. »

Le Scribe nous avait guidés à travers la ville, dans les rues, à travers les bâtiments, le long d'avenues antiques bordées de constructions en ruine dont la grandeur avait dû être impressionnante. Nous avons suivi le Scribe de près, Bila Huruma et moi. Derrière, venaient nos divers compagnons. Nos femmes, à l'exception de Tende, étaient attachées les unes aux autres par le cou. Nous avons délié les chevilles de la brune et de Turgus. Nous leur avons laissé leur bâillon. Ayari tenait la laisse de Turgus. Ensuite, nous avons gagné les ruines d'une forteresse dominant la ville. On nous avait fait attendre dans ce qui avait été le poste de garde. Les hommes de Shaba avaient, dans une certaine mesure, fortifié les ruines, plaçant des blocs de pierre en travers de la porte afin de ne laisser entrer qu'un homme à la fois. En outre, entre les extrémités des murs, ils avaient érigé une palissade. Shaba avait encore une cinquantaine d'hommes. Tandis que les autres, y compris Bila Huruma, restaient dans le poste de garde, je fus conduit dans une grande salle dallée au centre de laquelle se dressait une couche de pierre sur laquelle Shaba était allongé. Avant de me permettre de l'approcher, les hommes de Shaba, me tenant en respect avec des lances, m'immobilisèrent les mains dans le dos avec des menottes. C'est ainsi que je me trouvai face au géographe d'Anango.

« Shaba est mourant, » avait dit le Scribe qui nous avait conduit à cet endroit. « Ne lui parle pas longtemps. »

Je regardai Shaba.

— « Je t'en prie, ami, » me dit Shaba. « Pardonne les menottes. Mais tu dois comprendre qu'elles constituent une précaution intelligente de ma part. »

Au cou de Shaba, sur une mince chaîne en or, était suspendu un anneau. Il était lourd et doré, beaucoup trop gros pour le doigt d'un homme. Sur l'anneau, il y avait une plaque en argent. Face au chaton, sur l'extérieur de l'anneau, il y avait un bouton caché.

— « Tu montres audacieusement l'anneau, » dis-je.

Shaba toucha l'anneau. À la main droite, à présent, il portait un autre anneau, un anneau à pointe, plein de kanda, celui que j'avais déjà vu à Schendi. Une égratignure, infligée par cet anneau, détruirait un kailiauk en quelques secondes.

— « Penses-tu du mal de moi, Tarl Cabot ? » demanda-t-il.

— « Tu as trahi les Prêtres-Rois. Tu as volé l’anneau du Tahari. » dis-je.

— « Je suis un Scribe, un homme de science et de lettres, » dit Shaba. « Tu comprends certainement pourquoi l’anneau compte tellement, à mes yeux. »

— « Il peut procurer la richesse et la puissance, » dis-je.

— « Ces choses-là ne m’intéressent pas, » déclara Shaba. Un sourire plissa les tatouages de son visage. « Mais je n’espère pas que tu croiras cela, » ajouta-t-il.

— « Je ne le crois pas, » confirmai-je.

— « Comme il est difficile, pour deux individus appartenant à des castes différentes, de se comprendre ! » soupira Shaba.

— « Peut-être, » concédai-je.

— « J’ai pris l’anneau pour deux raisons, » expliqua-t-il. « Premièrement, il a permis de remonter l’Ua. Sans lui, nous ne serions pas allés aussi loin. Dans de nombreux villages, et parmi des peuples hostiles, la démonstration du pouvoir de l’anneau, comme je l’avais espéré, nous a permis de passer. Sur les bords de la rivière, je dois être considéré comme une sorte de sorcier. Sans l’anneau, nous aurions de nombreuses fois été tués, mes hommes et moi. » Il me sourit. « Sans l’anneau, mon exploration de l’Ua n’aurait pas été possible. »

— « Tu sais certainement que la possession de l’anneau est dangereuse, » dis-je.

— « J’en ai parfaitement conscience, » dit-il. De la main droite, il fit un mouvement circulaire. Il montra les murailles de la forteresse dans laquelle il s’était retranché avec ses hommes.

— « Vous nous attendiez, » dis-je.

— « Bien sûr, » dit Shaba. « Et si vous n’étiez pas arrivés aujourd’hui, je ne sais pas ce que nous aurions fait. »

— « Les murs, » dis-je, « vous protègent depuis quatre ou cinq jours. »

— « Cela a suffi, » répondit-il. « Ils vous ont laissé le temps d’arriver. »

— « Tu as été suivi par les Kurii, » dis-je.

— « Oui, » répondit Shaba. « Je le crois. Cependant, nous n’avons vu que des traces. Mais je crains qu’ils ne soient en train de se rassembler. Ils doivent être dans la ville. »

— « Ton compagnon a fait preuve de courage en venant nous chercher, » dis-je.

— « Il s’appelle Ngumi, » indiqua Shaba. « Il est effectivement courageux. Nous n’étions pas sûr qu’il réussirait. »

— « Je ne savais pas qu’un Scribe pouvait être aussi courageux. »

— « Il y a des braves dans toutes les castes, » dit Shaba.

— « Cependant, il est possible qu’on nous ait laissés passer, » fis-je remarquer.

— « Afin que Msaliti puisse pénétrer les fortifications ? » demanda Shaba.

— « Naturellement, » dis-je.

— « Peut-être, » admit-il.

— « Tu as dit, » repris-je, « que tu as pris l’anneau pour deux raisons, mais tu n’en as mentionné qu’une, celle qui concernait l’exploration de l’Ua. »

— « Regarde, » dit Shaba, montrant une table sur laquelle se trouvaient une boîte cylindrique, en cuir, et quatre gros volumes reliés en cuir.

— « Je vois, » dis-je.

— « Il y a là une carte, » expliqua-t-il, « et mes notes. J’ai dressé la carte de l’Ua et consigné mes observations. Ces choses, bien que tu ne le comprennes peut-être pas, du fait que tu appartiens à la Caste des Guerriers, sont inestimables. »

— « Ce que tu as fait a sans doute beaucoup de valeur aux yeux des géographes, » dis-je.

— « Cela a une valeur inestimable pour tous les hommes civilisés, » précisa Shaba.

— « Peut-être, » concédai-je.

— « Les cartes, les notes, » reprit Shaba, « ouvrent un monde nouveau. N'envisage pas cela seulement en termes de profit, mon ami, de gibier pour les chasseurs et les trappeurs, les commerçants et les colons, les planteurs et les médecins, mais aussi pour tous les hommes qui veulent comprendre, qui veulent savoir, qui veulent dévoiler les secrets et pénétrer les mystères. Dans ces cartes et ces notes, pour ceux qui peuvent les comprendre, se trouvent les premiers aperçus de pays immenses et inconnus. Dans ces notes, ces cartes et ces dessins, il y a des trésors et des merveilles. » Il me regarda attentivement. « Et c'est la deuxième raison qui m'a poussé à prendre l'anneau. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Je ne pensais pas survivre à ce voyage, ni rentrer, » dit-il. « Je suis heureux d'être allé aussi loin, d'avoir découvert la source de l'Ua. »

— « Oui ? » fis-je.

— « J'ai pris l'anneau, » précisa-t-il, « non seulement pour faciliter mon voyage, mais aussi afin que quelqu'un me suive et rapporte mes cartes et mes notes à la civilisation. »

— « Tu as fui, » fis-je ressortir, « parce que tu avais peur de moi. »

Shaba sourit.

— « Fuir sur l'Ua serait plutôt étrange, » releva-t-il. « Non, mon ami, je n'ai pas fui. J'ai commencé mon voyage d'exploration, mon voyage vers l'intérieur. »

— « Et l'argent, ces sommes énormes provenant des Kurii, les billets encaissés à Schendi ? » demandai-je.

— « Ils étaient destinés à financer l'expédition, » expliqua-t-il. « Tu n'es certainement pas opposé à l'utilisation des Kurii dans ce but. Ils devraient être fiers d'avoir contribué à une entreprise aussi noble. »

— « Tu répartis impartialement les trahisons, » reconnus-je. « Cela doit certainement être porté à ton crédit. »

— « N'aie pas une trop mauvaise opinion de moi, Tarl, » dit Shaba. « C'était l'occasion de ma vie. Si je me suis trompé, je me suis trompé dans l'intérêt de ma caste et de l'humanité. » Il me considéra, un peu tristement. « À ton avis, que feront les Prêtres-Rois avec l'anneau ? » demanda-t-il. « Il est important, de leur point de vue. Mais, pour moi, pour les hommes, il est capital. En fait, je ne pense pas que les Prêtres-Rois permettraient aux hommes d'utiliser l'anneau. Ils estimeraient sans doute qu'il est contraire à leurs conceptions de la technologie humaine. »

— « Peut-être, » admis-je. « J'ignore totalement quelle serait leur opinion. »

— « Ainsi, » reprit Shaba, « j'ai pris l'anneau. Grâce à lui, j'ai exploré l'Ua. J'ai trouvé sa source. Grâce à lui, en outre, tu m'as suivi et tu rapporteras mes notes et mes cartes à la civilisation. »

Je regardai la boîte cylindrique et les volumes reliés en cuir.

« Oui, » reprit Shaba, « ce sont ces choses que j'ai achetées au prix du vol de l'anneau et de ma vie. » Soudain, il se crispa. Je vis qu'il souffrait. « Prends-en bien soin, mon ami, » dit-il.

— « Pourquoi as-tu fui le palais de Bila Huruma ? » demandai-je. Je me souvenais que Shaba avait fui avec trois galères. Bila Huruma, avec le reste des bateaux et du matériel, l'avait suivi.

— « C'est peut-être à lui que j'ai fait le plus de mal, » dit tristement Shaba, « pourtant je crois que, en fuyant son palais, je lui ai sauvé la vie. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Bila Huruma, mon client et protecteur, » expliqua Shaba, « s'interposait entre Msaliti et moi. Msaliti avait déjà tenté une fois de le tuer, en achetant Jambia, qui a été tué par les osts, dans l'opération où tu as été impliqué. »

— « Oui, » dis-je.

— « Tant que j'étais dans le palais, Bila Huruma était en danger, » fit-il ressortir. « Après ma

fuite, Msaliti n'avait plus de raison de comploter contre sa vie. Pourtant je savais que Bila Huruma me suivrait. »

— « Bien sûr, » dis-je. « Msaliti serait alors obligé de parler de l'anneau à Bila Huruma, puis se joindrait à la tentative de Bila Huruma en vue de s'en emparer, dans l'espoir de pouvoir se le procurer plus tard. »

— « Je ne crois pas que Bila Huruma m'a suivi à cause de l'anneau, » dit Shaba avec un sourire.

— « Aucune motivation n'aurait pu le conduire ici, » dis-je, « autre que tuer pour l'anneau. Son pouvoir le rendrait absolument invincible. »

— « Peut-être, » fit Shaba en souriant.

— « Comment se fait-il que tu as peur d'avoir fait du mal à Bila Huruma ? » demandai-je. Cela me paraissait aussi improbable que s'inquiéter pour le larcin que l'on a à ses trousses.

— « En l'utilisant pour atteindre mes objectifs, » dit Shaba.

— « Quels objectifs ? » demandai-je.

Shaba resta quelques instants immobile. Il ferma les yeux, à cause de la douleur.

Je fixai l'anneau suspendu à son cou.

Shaba, épuisé, ouvrit les yeux. Il me regarda. Il était faible.

« Je ne m'intéresse ni à tes cartes ni à tes notes, » dis-je. « Je suis venu chercher l'anneau. Fais retirer ces menottes. Donne-moi l'anneau. »

Soudain, un hurlement retentit en haut du mur. Je pivotai sur moi-même et vis un des hommes de Shaba tourner, puis tomber sur les dalles. Puis, se découpant sur le bleu du ciel tropical, je vis, les bras levés, un panga taché de sang dans sa patte droite, la silhouette énorme, velue, d'un Kur. Des hurlements retentirent en bas. Puis j'entendis les cris des Kurii tout autour de moi, sur les murs. Je vis l'extrémité d'un arbre mince apparaître au sommet du mur. Un Kur grimpa dessus et sauta à l'intérieur de l'enceinte. En d'autres endroits, j'aperçus également des têtes de Kurii, larges, aux yeux étincelants, les bras passés par-dessus le mur.

Un Kur hurla, une lance lui ayant traversé la poitrine. Bila Huruma, rapidement, déploya ses askaris. Je vis Kisu, la lance au-dessus de la tête, se jeter sur un Kur accroupi qui venait de sauter dans l'enceinte.

« Ouvre ces menottes ! » dis-je à Ngumi, le Scribe qui nous avait conduits dans cet endroit.

Une dizaine de Kurii sautèrent à l'intérieur et restèrent un instant accroupis, le panga entre les dents, les mains par terre.

Je vis Msaliti dégainer sa dague et se glisser à l'écart.

Les askaris gravirent les escaliers en pierre conduisant au sommet des murs, aux endroits où le chemin latéral n'était pas effondré. Je vis l'un d'entre eux repousser un autre tronc d'arbre. Puis quatre autres furent taillés en pièces par un Kur armé d'un panga géant. Je vis également des Kurii passer les bras à travers les pieux de la palissade dressée près du poste de garde. Ayari, malgré sa petite taille, se joignit aux askaris qui frappaient, entre les poteaux, avec leurs lances.

« Détache-moi ! » hurlai-je, fou de rage, au Scribe. Je tirai sur les menottes. Je vis d'autres Kurii franchir le mur.

Le Scribe adressa un regard désespéré à Shaba.

« Libère-le, » dit Shaba.

Je vis deux Kurii, à quatre pattes, le panga entre les dents, nous regarder.

J'entendis des hurlements près du poste de garde. Les pieux volèrent en éclats sous l'action des pangas.

Une esclave, quelque part, hurla. Une menotte s'ouvrit. Je supposai que de nombreux Kurii étaient des Kurii de Gor, Kurii sauvages et dégénérés, descendants de survivants de vaisseaux kurii accidentés. Les autres devaient venir des vaisseaux.

« Vite ! » criai-je.

Un des Kurii qui nous regardaient leva soudain le bras et nous montra. À quatre pattes, avec une souplesse et une rapidité effrayantes chez un tel animal, ils chargèrent. L'autre menotte s'ouvrit. Je vis un animal, le panga entre les dents, se jeter vers Shaba, tendant la main vers l'anneau. Je lançai les menottes ouvertes au visage d'un autre Kur. L'animal qui s'attaquait à Shaba recula soudain, stupéfait. Troublé, il regarda sa patte, où il y avait une traînée de sang. Le panga qu'il tenait entre les dents tomba. L'animal qui m'avait attaqué, hurlant, arracha les menottes de ses grands yeux déchirés. Sa gueule était couverte de sang à l'endroit où il s'était coupé avec le panga. Je gagnai, baissé, bondissant l'endroit où Ngumi, après m'avoir passé les menottes, avait posé ma ceinture et ma dague. Je roulai sur le flanc. Le panga de l'animal qui m'avait suivi, avec un tintement puissant et une gerbe d'étincelles, s'abattit sur les dalles. L'animal qui avait attaqué Shaba gisait, mort, près de sa couche. Shaba toussait et crachait du sang. L'aiguille de sa bague, contenant du kanda, était sortie et couverte de sang. Je me jetai sur le côté et le panga énorme s'abattit à nouveau. La table sur laquelle se trouvaient les cartes et les notes de Shaba parut exploser, les objets s'éparpillant.

Le Kur regarda autour de lui en rugissant et grondant. Pendant un instant, il me perdit de vue. Je restai du côté où il était aveugle. Puis, poussant le cri de guerre de Ko-ro-ba, je bondis sur son dos et, passant un bras autour de son cou, plongeai la dague dans son cœur. Je sentis le grand corps frémir et sautai à l'écart.

Je pivotai sur moi-même. Je vis un autre Kur près de Shaba. Une nouvelle fois, Shaba interposa l'anneau à pointe. Je vis les six doigts se refermer sur la chaîne que Shaba portait au cou, puis les doigts lâchèrent la chaîne et l'animal glissa en arrière, mollement. Il resta quelques instants assis, puis tomba sur le côté.

Je m'emparai du panga de l'animal que j'avais tué. Il était lourd. Il faudrait le manœuvrer à deux mains. Je pris ma dague, couverte de sang kur, entre les dents.

Je regardai Shaba qui, la tête baissée, serrait ses couvertures. Elles étaient couvertes de sang. Ngumi courut vers lui. Shaba leva la tête.

« Combattez ! » dit-il. « Sauvez-vous ! »

— « Je ne te quitterai jamais ! » cria Ngumi. Puis il hurla, presque coupé en deux. Je bondis et, frontalement, frappai le Kur qui avait tué Ngumi. Sa grosse tête fut presque fendue en deux. Je regardai Ngumi. Ses tatouages faciaux, si étonnants et paradoxaux chez un Scribe, homme de civilisation, étaient identiques à ceux de Shaba.

« À l'aide ! » entendis-je. « Ils passent ! »

Je courus au poste de garde puis, bondissant sur les pierres, hurlant, frappai les bras et les pattes qui poussaient la palissade. Pattes et bras, coupés, tombèrent. Les Kurii reculèrent en hurlant.

« D'autres passent par-dessus les murs ! » entendis-je.

« Détachez-moi, » entendis-je. Je courus jusqu'à Turgus et tranchai ses liens. Il s'empara de la lance d'un askari mort et courut au combat. Ensuite, je tranchai les liens des esclaves tassées les unes contre les autres.

« Maître ! » cria Janice.

Elles avaient désormais une possibilité de fuir. Cependant, elles étaient prisonnières des murs. Une esclave humaine, tombant entre les mains du vainqueur peut parfois avoir la vie sauve en se soumettant totalement à lui, du moins jusqu'à ce qu'il ait déterminé s'il la trouve ou non assez agréable. Les Kurii, en revanche, ne s'intéressent guère aux femelles humaines, sauf en tant que nourriture.

Je me retournai afin d'affronter un autre Kur. Je bloquai son coup avec le panga, et la puissance du choc me fit reculer de trois mètres. Il frappa à nouveau et je fus projeté contre le mur. Le panga m'avait presque été arraché. Mes mains me démangeaient. Il frappa à nouveau, faisant voler des éclats

de pierre, à droite de ma tête. Je glissai sur le côté et le frappai sur la hanche et la partie inférieure de l'abdomen avec le panga. Il grogna et recula, serrant des os cassés et des intestins dans sa patte. Ensuite, je lui coupai la tête.

« Kisu, attention ! » criai-je.

Kisu pivota mais une silhouette s'interposa entre lui et l'agresseur. Une lance fut plongée dans le ventre de l'animal puis cinq nouveaux coups furent portés, au ventre, à la poitrine et au cou, la silhouette contraignant l'animal étonné et furieux à reculer. Un askari le frappa alors par-derrière, plongeant la lame de sa lance dans son dos, sous l'omoplate gauche. L'animal se tourna vers cette menace nouvelle et la silhouette qui s'était interposée, se trouvant à présent derrière lui, plongea la lance dans son dos, comme l'avait fait l'askari. L'animal tomba à genoux et poursuivit, à quatre pattes, l'askari qui l'avait frappé, sur plus de trois mètres, avant de s'effondrer sur les dalles.

Kisu foudroya du regard la silhouette qui s'était interposée.

« Merci, Ubar, » dit-il ensuite.

Ensuite, Kisu, le rebelle, et Bila Huruma, Ubar de l'Empire équatorial, côte à côte, se tournèrent vers de nouveaux Kurii. Je serrai le panga à deux mains. Ma bouche saignait car je m'étais coupé avec la dague que je serrai entre les dents. Je regardai autour de moi. Je glissai la dague dans ma tunique, le tissu percé la maintenant en place par la garde. J'essuyai le sang de mon visage. Je me jetai à nouveau dans la bataille. Je frappai un Kur par-derrière, lui fendant le crâne jusqu'à la nuque. J'en frappai également un autre, par-derrière, lui coupant la colonne vertébrale. Il était penché, s'arrêtant pour manger. Je vis d'autres Kurii franchir les murs. D'autres poussaient à nouveau les pieux de la palissade. J'allai les repousser. Ils reculèrent, un de leurs chefs rugissant et gesticulant. Puis deux d'entre eux apportèrent de ces troncs minces qu'ils avaient utilisés pour franchir les murs. Je rejetai la tête en arrière et respirai profondément. Je vérifiai que ma dague était toujours prise dans ma tunique. Je l'accrochai plus solidement. Elle risquait de tomber.

« Comment avons-nous été surpris ? » demandai-je à Ayari, qui était près du poste de garde.

— « Les sentinelles ont été attaquées par surprise et tuées, » expliqua-t-il.

— « C'est un massacre, » dis-je.

Je regardai autour de moi. Les boucliers ovales, en cuir, et les lances courtes des askaris constituaient sans doute l'armement idéal dans le cadre de guerres tribales, mais ils ne faisaient pas le poids face aux lourds pangas des Kurii. Ils n'étaient pas comparables aux haches puissantes et aux boucliers solides du Torvaldsland.

Bila Huruma encourageait ses hommes. Il s'était débarrassé de son bouclier, ou bien l'avait perdu.

« Isolez-les ! » criait-il. « Attaquez par cinq. Le premier engage le combat, les autres frappent. »

— « Il improvise une tactique, » dit Ayari.

— « Il est Ubar, » dis-je.

Un askari pouvait parer le coup de panga avec sa lance. Les quatre autres pouvaient alors plonger plusieurs fois leur arme dans le corps de l'animal. Ces Kurii étaient, dans l'ensemble, des Kurii sauvages. Ils avaient l'habitude de combattre seuls, terrifiants et solitaires, traquant leur proie à la manière antique. Sans doute étaient-ils à proximité les uns des autres mais chaque individu constituait, en fait, une unité isolée. Ils étaient terrifiants et féroces, mais n'avaient aucun entraînement.

« Ils sont trop nombreux, » dis-je.

— « Il est vrai que nous sommes perdus, » dit Ayari, « mais nous nous battons jusqu'au bout. »

— « Bien dit, » fis-je, « Petite Forte-Tête ! »

Je vis Bila Huruma tomber sur un genou. Un Kur puissant se tenait au-dessus de lui, le panga levé au-dessus de la tête. Alors, derrière Bila Huruma, retentit le cri sauvage de l'Ukungu et une lance fila près de l'Ubar, plongeant dans le cœur de l'animal.

— « Merci, Rebelle, » dit Bila Huruma en se relevant. Kisu arracha son arme du corps de

l'animal.

— « À présent, je ne te dois plus rien, » dit-il.

— « Exact, » reconnut Bila Huruma. Puis, à nouveau, le rebelle et l'Ubar combattirent côte à côte.

Un chef kur, alors, rassembla ses forces et les disposa en lignes, afin qu'il ne soit plus possible de les attaquer séparément. J'acquis la conviction que c'était un Kur des vaisseaux. J'admirai son aptitude à organiser les Kurii dégénérés qu'il commandait.

— « Nous sommes perdus, » dis-je. « Ils vont combattre ensemble. »

Bila Huruma rassembla ses hommes autour de lui. Beaucoup étaient couverts de sang. Il n'en restait probablement pas plus d'une centaine.

Je vis d'autres Kurii franchir le mur.

Soudain, derrière nous, la palissade céda et les Kurii entrèrent, soit avec des pangas, soit avec des pieux taillés en pointe. Nous fûmes littéralement entraînés par le flot.

Je perdis alors le panga, l'abandonnant dans le corps d'un Kur que j'avais frappé avec.

« Rassemblez-vous ! » criai-je. « Mettez-vous le dos au mur ! »

Les hommes allèrent prendre position le dos au mur. Je bondis sur la poitrine d'un Kur, ma main droite serrant les poils de sa nuque. Je plongeai inlassablement ma dague dans sa poitrine. Le Kur portait des anneaux en or. Il s'agissait d'un Kur des vaisseaux. Je me dégageai quand l'animal tournoya en hurlant et tomba parmi les pierres.

Je vis Turgus plonger une lance dans la poitrine d'un Kur.

Puis j'eus l'impression d'être entouré de Kurii dont, cependant, toute l'attention était concentrée sur les hommes du mur. Je plongeai ma dague dans le ventre d'un Kur qui passait près de moi et celui-ci, dans sa précipitation, se rendant à peine compte qu'il était blessé, me traîna sur une quinzaine de mètres parmi ses congénères. Je me dégageai et, lorsqu'un autre Kur, constatant soudain ma présence parmi eux, tendit le bras vers moi, je frappai de bas en haut avec la dague. Il est difficile d'atteindre le cerveau d'un Kur avec une arme aussi petite. Cela est possible, cependant, suivant l'angle correct, à travers un œil. C'est également possible à travers l'oreille ou au niveau de la tempe, où l'os est plus mince. Le Kur rugit de douleur et je perdis la dague, qui me fut arrachée quand le Kur porta les pattes à son visage. Il arracha la dague en hurlant. Puis il tendit les bras vers moi. Je reculai. Il mourut avant d'avoir pu m'atteindre. Puis je continuai de reculer et me retrouvai parmi les hommes. Les armes s'entrechoquaient. La chaîne en or, cadeau de Bila Huruma, était couverte de sang. Je vis un Kur, passant par-dessus le mur, au-dessus de nos hommes. Je bondis sur l'escalier usé, conduisant à cet endroit de la muraille. D'un coup de pied, je le fis basculer. Un autre, s'accrochant aux anfractuosités de la pierre antique, montait. Je retirai la chaîne en or, le frappai au visage avec, et il alla s'écraser sur les dalles, six mètres plus bas. Je courus sur le chemin de ronde et repoussai un tronc appuyé contre le mur. Deux Kurii sautèrent quand il bascula. Puis je vis un Kur, en bas, dans l'enceinte. Il était derrière nos hommes. Il leva son panga. Je bondis sur ses épaules et passai la chaîne en or autour de son cou. Il voulut se saisir de moi mais n'y parvint pas. Je le forçai à baisser la tête et me tins à l'écart du panga. Je serrai la chaîne. Il se jeta contre le mur et je fus presque écrasé. J'eus l'impression que mon dos était mouillé et que des morceaux de pierre y étaient incrustés. Je serrai obstinément la chaîne. Je sentis les griffes du Kur me lacérer le dos. Puis soudain, les cartilages de sa gorge cédèrent. Il continua de me griffer. Il ne pouvait émettre le moindre son. Sa langue était presque complètement coupée. Le panga tomba par terre. Il vacilla. Mes mains étaient couvertes de sang, serrant la chaîne profondément enfoncée, presque invisible, dans la gorge du Kur. Puis il tomba et je me dégageai d'un bond, libérant la chaîne et la passant autour de mon cou. Je ramassai le panga. Horrifié, je vis l'animal tendre les bras vers moi. Ses poumons puissants se dilataient et ses grands yeux me fixaient. Il respirait par sa gorge rompue, une écume sanglante aux lèvres. Il n'est pas facile de tuer un Kur. Il tendit à nouveau les bras vers moi. Je le frappai avec le panga, puis le frappai à

nouveau.

« Pardonne-moi, mon ami, » dis-je. Les coups n'avaient pas été ceux d'un Guerrier, mais ceux d'un boucher. J'étais faible et vacillais ; mes mains avaient tremblé. J'espère qu'il ne se considérerait pas comme déshonoré par ma maladresse.

J'entendis Bila Huruma rassemblant ses hommes près du mur. Puis il cria :

« Chargez ! »

Son audace avait surpris les Kurii. Mais, quelques instants plus tard, Bila Huruma, Kisu, Turgus, Ayari et les askaris furent obligés de reculer.

La situation était désespérée, pourtant je crois que les Kurii avaient appris à respecter les hommes.

Puis je vis le chef kur aligner lentement et méthodiquement ses monstres. À mon avis, une charge suffirait. Avec surprise, je vis le chef kur, énorme Kur marron, probablement originaire des vaisseaux, lever son panga pour saluer l'Ubar noir. Bila Huruma, alors, leva sa lance serrée dans son poing ensanglanté.

« Askari holdari ! » cria-t-il.

Je tremblai d'émotion. C'était un grand honneur qu'il avait fait à l'animal qu'il affrontait. Le salut du commandant kur avait été accepté et rendu. Les mots prononcés par Bila Huruma étaient, naturellement, en ushindi. On pourrait les traduire, dans ce contexte, par : « Brave Soldat ! ». Une autre traduction possible, toutefois, du fait que le mot n'existe pas en ushindi, pourrait être : « Guerrier ».

« Je l'ai ! » entendîmes-nous. Nous nous tournâmes vers les pierres de l'entrée. Msaliti était là, une dague couverte de sang dans une main, une chaîne, à laquelle était suspendu un anneau, dans l'autre.

— « Il a l'anneau ! » criai-je.

Msaliti agita la chaîne au-dessus de sa tête.

— « Je l'ai ! Je l'ai ! » répéta-t-il.

Je me tournai vers la couche de Shaba. Elle était entourée de Kurii morts et d'askaris massacrés. Shaba, toussant, se tenait la poitrine. L'anneau à pointe ne contenait plus de kanda. Msaliti avait attendu cet instant. Il s'était alors jeté sur Shaba. Compte tenu des blessures, je supposai que Shaba avait été frappé au moins quatre ou cinq fois. Ensuite, il avait pris la chaîne et l'anneau, puis gagné le poste de garde. Les Kurii étaient entre nous et Msaliti.

Le commandant kur leva le bras. Ses lèvres découvrirent ses crocs. C'était l'indice du triomphe des Kurii, de leur plaisir. Ensuite, il donna rapidement des ordres à ses animaux. Msaliti disparut entre les pierres et sortit de l'enceinte. Les Kurii, grondant, sans nous tourner le dos, reculèrent. Ils obéirent à leur commandant. Il avait gagné. Il ne voulait pas risquer de perdre d'autres animaux. En outre, il avait besoin d'eux pour gagner l'endroit où un vaisseau était sans doute censé venir le chercher, afin qu'il rapporte l'anneau sur les mondes d'acier.

Serrant le panga à deux mains, je me jetai vers les animaux. Kisu me retint. Bila Huruma s'interposa également entre moi et nos ennemis velus.

« Non ! » cria Kisu.

— « Non ! » cria Bila Huruma. « C'est de la folie. »

— « Reste avec nous, Tarl ! » cria Ayari. Turgus me prit également par le bras. Je ne pouvais échapper à Kisu et Turgus.

— « Lâchez-moi ! » dis-je.

— « Tu ne peux plus rien faire, » dit Kisu.

Maintenu, j'assistai au départ des Kurii. Obéissant aux ordres, ils se retirèrent. J'admirai leur commandant, qui était parvenu à discipliner ainsi ces animaux féroces. En s'en allant, quelques-uns emportèrent les corps de quelques askaris.

Bila Huruma se précipita aux côtés de Shaba.

J'échappai à Kisu et Turgus, puis courus jusqu'aux ruines du poste de garde. Debout sur les pierres, je regardai les Kurii s'éloigner dans les ruines de la ville. Ensuite, je descendis. Je me tournai à nouveau vers les Kurii. Kisu, Turgus et Ayari se tenaient derrière moi.

Au loin, Msaliti leva la chaîne et l'anneau au-dessus de sa tête.

« Je l'ai ! » cria-t-il.

Le commandant kur lui prit la chaîne et la passa à son cou.

« Je l'ai retrouvé ! » cria Msaliti.

Le commandant kur donna un ordre à un de ses animaux. Msaliti hurla désespérément quand l'animal s'empara de lui et, dans un geste puissant, lui arracha la tête, jetant ensuite le corps sur le sol. Puis, sur une file, les Kurii s'en allèrent.

Bila Huruma vint s'immobiliser près de moi.

« Shaba est mort, » annonça-t-il.

Soudain, Janice, en larmes, s'accrocha à mon bras. Elle avait autour du cou et, sur les poignets ainsi que les chevilles, les marques foncées de lanières coupées. Les femmes, pendant la bataille, avaient été capturées par les Kurii qui les avaient attachées les unes aux autres par le cou. Ensuite, elles avaient été rassemblées dans un coin de l'enceinte. Là, on les avait jetées à plat ventre puis on leur avait lié les poignets et les chevilles. Elles étaient restées là en attendant l'issue de la bataille. Un askari, après le départ des Kurii, les avait détachées.

« Oh, mon Maître ! » sanglota Janice. « Tu es vivant, mon Maître ! »

Je regardai, avec amertume, la direction dans laquelle étaient partis les Kurii. J'avais échoué. Puis je serrai la tête de la femme contre mon épaule et, tandis qu'elle pleurait, pensai aux fortunes de la guerre. Les Kurii disparurent définitivement, au loin, parmi les ruines.

Je serrai étroitement l'esclave contre moi.

NOUS NOUS PRÉPARONS À QUITTER LA VILLE ANTIQUE

« J'AI EXAMINÉ les cartes et les notes, » dis-je à Bila Huruma.

— « A-t-on tout retrouvé ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

Nous nous tenions sur un grand espace dégagé auquel on pouvait accéder par plusieurs larges escaliers donnant sur le quai immense, avec ses colonnes d'amarrage, qui se trouve à l'extrémité occidentale de la ville antique, ce quai où nous étions arrivés, quelques jours auparavant, après avoir traversé le lac. Le grand bâtiment, avec ses colonnes, dont quelques-unes étaient cassées ou tombées, se trouvait derrière nous. De part et d'autre, se dressaient les hautes silhouettes de guerriers de pierre, leur regard grave fixant l'ouest. La galère de Shaba, les trois galères et les pirogues de Bila Huruma, ainsi que la pirogue qui nous avait longtemps et fidèlement servis, étaient amarrées au loin.

Nous regardâmes le lac calme et immense.

Sur la terrasse où nous nous trouvions, dans un coin, nous avions dressé un grand bûcher. Bila Huruma en personne, de ses propres mains, avait jeté les cendres de Shaba dans le vent, qui les avait dispersées dans les ruines de la ville et dans la jungle. Une partie de Shaba, poursuivait son chemin de géographe, cendres blanches emportées par le vent, évanescentes mais opiniâtres, brèves mais éternelles ; irrévocablement impliquées dans les réalités de l'histoire et de l'éternité.

« Ce lac, qui constitue la source de l'Ua, » dis-je, « il l'a appelé : Lac Bila Huruma. »

— « Barre cela, » dit Bila Huruma. « Écris, à la place : Lac Shaba. »

— « Je le ferai, » répondis-je.

Pendant quelques instants, nous regardâmes les pirogues et les galères se préparant au départ. On avait chassé. On avait fait des provisions. Bila Huruma n'avait plus que quatre-vingt-dix askaris. Seize compagnons de Shaba avaient survécu.

— « Je suis un homme seul, » dit Bila Huruma. « Shaba était mon ami. »

— « Pourtant, tu l'as poursuivi, » dis-je, « afin de le rejoindre, le tuer et le voler. »

Bila Huruma me regarda avec étonnement.

— « Non, » répondit-il. « Je l'ai suivi pour le protéger. C'était mon ami. Dans le cadre de nos projets, il devait prendre cent galères et cinq mille hommes. Mais il est parti avec trois galères et probablement moins de deux cents hommes. Je voulais lui apporter la sécurité du nombre. »

— « Il n'avait pas été prévu que tu l'accompagnerais ? » demandai-je.

— « Bien sûr que non, » répondit-il. « Je suis Ubar. »

— « Dans ce cas, pourquoi l'as-tu suivi ? » demandai-je.

— « Je voulais que les forces passent, » répondit-il. « Shaba aurait pu les faire passer. J'aurais pu les faire passer. Je n'étais pas sûr que d'autres en seraient capables. »

— « Mais tu es un Ubar, » fis-je remarquer.

— « J'étais également son ami, » dit Bila Huruma. « Pour un Ubar, un ami est précieux. Nous en avons peu. »

— « Shaba m'a dit, » indiquai-je, « qu'il t'avait fait du mal. »

Bila Huruma sourit.

— « Il regrettait d'avoir utilisé un subterfuge pour m'entraîner sur la rivière, » dit-il. « Pourtant, il est possible qu'il m'ait sauvé la vie en fuyant le palais. On avait déjà tenté une fois de me tuer. Il pensait que, s'il fuyait, je serais provisoirement en sécurité. »

Je hochai la tête. Msaliti, ayant besoin de la protection de l'Ubar et de ses hommes, sur la rivière, renoncerait sans doute, provisoirement, aux complots contre sa vie. Bien entendu, Msaliti n'avait pas intérêt à tuer l'Ubar sans raison. La seule raison d'être de cet assassinat était la suppression d'un obstacle le séparant de l'anneau du Tahari.

— « Msaliti t'a-t-il encouragé à te lancer à la poursuite de Shaba ? » demandai-je. « T'a-t-il parlé d'un objet de grande valeur qui était en possession de Shaba ? »

— « Non, » répondit Bila Huruma. « Cela n'était pas nécessaire. J'étais décidé. Il a seulement insisté pour m'accompagner, et je lui en ai accordé la permission. »

— « Apparemment, » dis-je, « Shaba espérait que je le suivrais sur la rivière, moi ou un autre. »

— « Oui, » dit Bila Huruma. « Il ne pensait pas qu'il survivrait, j'ignore pourquoi. Il voulait que tu le suives afin que ses cartes et ses notes puissent être rapportées à la civilisation. »

— « Apparemment, » fis-je.

— « Pourquoi croyait-il qu'il ne survivrait pas ? » demanda Bila Huruma.

— « La rivière, les dangers, la maladie, » suggérai-je.

— « Les monstres, sûrement, » dit Bila Huruma.

— « Oui, » reconnus-je, « les monstres, aussi. »

— « Et toi, » ajouta Bila Huruma. « Tu l'aurais sans doute tué pour obtenir ce que tu cherchais. »

— « Oui, » répondis-je. « Si cela avait été nécessaire, je l'aurais tué pour obtenir ce que je cherche. »

— « Cela doit être très précieux, » fit remarquer Bila Huruma.

Je hochai la tête.

— « Cela l'était, » dis-je.

— « *Était* ? » demanda-t-il.

— « Les Kurii l'ont pris, » expliquai-je. « Ceux qui nous ont attaqués. Les monstres. »

— « Je vois, » fit-il.

— « Shaba, » repris-je, « m'a dit qu'il s'était servi de toi pour atteindre ses objectifs. Je crois que c'est dans ce sens, indépendamment du fait qu'il t'a entraîné sur la rivière, qu'il avait l'impression de t'avoir fait du mal. »

— « Il m'a parlé de cela avant de mourir, » dit Bila Huruma.

— « Je ne comprends pas, » dis-je, « comment il s'est servi de toi pour atteindre ses objectifs. »

— « N'est-ce pas clair ? » demanda-t-il avec un sourire.

— « Non, » répondis-je.

— « C'était pour te protéger, » expliqua-t-il, « pendant que tu redescendrais la rivière, afin que les cartes et les notes parviennent à la civilisation. »

Je restai immobile, stupéfait. Kisu, gravissant l'escalier, nous rejoignit.

— « Les galères et les pirogues sont prêtes, » annonça-t-il.

— « Très bien, » répondit Bila Huruma.

— « Nous vous rejoindrons dans un moment, » dis-je.

Kisu acquiesça, puis descendit les marches, rejoignant les embarcations.

— « Nous avons été trompés tous les deux, » dit Bila Huruma.

— « Tu ne sembles pas amer, » dis-je.

— « Je ne le suis pas, » répondit-il.

— « Nous pouvons brûler les cartes et les notes, » avançai-je.

— « Bien sûr, » admit-il.

— « Je ne peux pas le faire, » dis-je.

— « Moi non plus, » reconnut l'Ubar avec un sourire. « Nous les emporterons jusqu'en Ushindi.

Ensuite, avec une escorte convenable, tu les porteras à Schendi. Ramani d'Anango, qui a été le professeur de Shaba, les attend dans cette cité. »

— « Shaba avait tout prévu, » fis-je remarquer.

— « Il va beaucoup me manquer, » dit Bila Huruma.

— « C'était un voleur et un traître, » répliquai-je.

— « Il était fidèle à sa caste, » dit Bila Huruma.

— « Un voleur et un traître, » répétais-je avec colère.

Bila Huruma se tourna, regarda les ruines des bâtiments, les hautes statues de la ville abandonnée.

— « Autrefois, il y avait ici un grand empire, » dit-il. « Il a disparu, aujourd'hui. Nous ignorons qui a construit ces bâtiments, tracé ces avenues. Nous ignorons jusqu'au nom de cet empire et de ses habitants. Nous savons seulement qu'ils ont construit cette ville et y ont vécu. Les empires s'épanouissent, puis disparaissent. Pourtant, les hommes ne peuvent s'empêcher de les construire. »

— « Ou de les détruire, » ajoutai-je.

— « Oui, » reconnut Bila Huruma, regardant les galères et les pirogues. Kisu nous attendait près d'elles. « Oui, » répéta-t-il. « Il y a ceux qui construisent les empires, et ceux qui les détruisent. »

— « Qu'est-ce qui est plus noble ? » demandai-je.

— « Je crois, » répondit Bila Huruma, « que construire est préférable à détruire. »

— « Même si ce que l'on fait risque de tomber en ruine ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit Bila Huruma, « malgré cela. »

— « Sais-tu ce que nous cherchions, Msaliti et moi ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. « Shaba m'a tout dit avant de mourir. »

— « Cela ne lui appartenait pas, » dis-je. « C'était un voleur et un traître. »

— « Il était fidèle à sa caste, » dit Bila Huruma.

Je tournai le dos à l'Ubar et m'engageai dans l'escalier.

« Attends, » dit Bila Huruma.

Je me tournai vers lui et il me rejoignit.

« Shaba, » reprit-il, « m'a demandé de te remettre ceci. C'était caché sur sa personne. » Il posa un gros anneau dans ma main. Il était doré, avec une plaque en argent. Sur l'extérieur de l'anneau, en face du chaton, il y avait un petit bouton caché. Sur l'anneau lui-même, il y avait une égratignure minuscule, indubitable.

Ma main trembla.

« Shaba, » poursuivit Bila Huruma, « m'a demandé de te transmettre ses remerciements et ses excuses. Il avait besoin de l'anneau, comprends-tu ? Sur l'Ua, comme tu le devines, il lui a été très utile. »

— « Ses remerciements ? » demandai-je. « Ses excuses ? »

— « Il a emprunté l'anneau, pour ainsi dire, » expliqua Bila Huruma. « Il espérait que tu ne lui en voudrais pas. »

Je fus incapable de répondre.

« Il avait l'intention de te le rendre personnellement, » reprit Bila Huruma, « mais l'attaque des monstres a été trop soudaine pour qu'il puisse le faire. »

Je fermai ma main sur l'anneau.

— « Sais-tu ce que tu me donnes ? » demandai-je.

— « Un anneau disposant d'un grand pouvoir » dit-il, « celui de jeter un manteau d'invisibilité sur celui qui le porte. »

— « Avec un tel anneau, » fis-je remarquer, « tu pourrais être invincible. »

— « Peut-être, » admit Bila Huruma avec un sourire.

— « Pourquoi me le donnes-tu ? » demandai-je.

— « C'était le désir de Shaba, » répondit-il.

— « Je ne savais pas qu'une telle amitié puisse exister, » dis-je.

— « Je suis un Ubar, » expliqua Bila Huruma. « Dans ma vie, je n'ai eu que deux amis. À présent, ils sont partis tous les deux. »

— « Shaba, » dis-je.

— « Bien sûr, » répondit Bila Huruma.

— « Et l'autre ? »

— « L'autre a été tué, » dit-il.

— « Quel était son nom ? » m'enquis-je.

— « Msaliti, » répondit-il.

L'EXPLOSION ; NOUS QUITTONS LA VILLE ANTIQUE

« P ARTONS ! » cria Kisu.

Nous descendîmes l'escalier, l'Ubar et moi, en direction du quai situé sur la rive orientale du Lac Shaba.

C'est alors que l'explosion se produisit. Elle eut lieu à plusieurs pasangs de nous. Il y eut un éclair lumineux. Une énorme langue de feu jaillit dans le ciel tropical. Il y eut un énorme nuage de poussière et de feuilles. La terre trembla, les eaux du Lac Shaba frémirent. Les hommes crièrent et les femmes hurlèrent. Nous sentîmes une onde de choc torride et vîmes des arbres tomber. Il y eut une pluie de pierres, de branches et de débris.

Puis tout fut silencieux, à l'exception du clapotis des vagues contre les flancs des embarcations. Au sud-ouest, le ciel était noir. Par endroits, le sommet des arbres encore debout brûlait. Puis, les incendies n'étant plus entretenus par la chaleur de l'explosion, ils s'éteignirent un à un, incapables de vaincre l'humidité du bois.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Kisu.

— « Cela s'appelle une explosion, » répondis-je.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda Bila Huruma.

— « À mon avis, » dis-je, « cela signifie que nous pouvons descendre tranquillement la rivière. »

Je souris intérieurement. Le faux anneau n'atteindrait jamais les Sardar.

— « Continuons, » décida Bila Huruma.

— « Larguez les amarres ! » criai-je aux hommes. Bientôt, les quatre galères et les pirogues, y compris la nôtre, furent sur le lac.

J'attachai l'anneau du Tahari autour de mon cou, avec la chaîne de Bila Huruma. Près de moi, dans la pirogue, enroulées dans des toiles imperméables et fixées à une petite structure portable, se trouvaient les cartes et les notes de Shaba.

J'adressai un dernier regard à la ville ainsi qu'au nuage noir qui se trouvait au sud-ouest.

Puis je plongeai ma pagaie dans les eaux du lac.

CE QUI ARRIVA À NYUNDO, VILLAGE CENTRAL DE L'UKUNGU

« OÙ EST Aibu ? » cria Kisu.

Nous étions dans la clairière de Nyundo, village central de l'Ukungu.

Mwoga, la lance à la main, le bouclier au bras, vint à notre rencontre.

— « Il est mort, » dit-il.

Tende, derrière Kisu, poussa un cri de désespoir.

— « Comment est-il mort ? » s'enquit Kisu.

— « Empoisonné, » répondit Mwoga. « Je suis à présent chef de l'Ukungu. »

— « Ma lance dit que ce n'est pas vrai, » déclara Kisu.

— « Ma lance, » répliqua Mwoga, « dit que c'est vrai. »

— « Dans ce cas, nous les laisserons décider, » dit Kisu. De petites bandes de cuir entourent généralement les pointes des lances de l'Ukungu. Mwoga et Kisu avaient retiré ces bandes. Les tranchants des lames luisaient. Chacun des deux hommes avait également un bouclier.

— « Je suis meilleur Mfalme qu'Aibu, » dit Mwoga. « C'est pourquoi je l'ai fait tuer. »

Le combat fut bref, puis Kisu arracha sa lance couverte de sang de la poitrine de Mwoga, qui gisait à ses pieds.

— « Tu as bien combattu, » dit Bila Huruma. « Vas-tu, à présent, massacrer les partisans de Mwoga ? »

— « Non, » répondit Kisu. « Je n'ai rien contre eux. Nous appartenons à la même tribu. Ils peuvent rester en paix dans les villages de l'Ukungu. »

— « Autrefois, Kisu, » rappela Bila Huruma, « tu n'étais qu'un kailiauk, avec l'obstination et la brutalité de la puissance du kailiauk, prompt à s'enflammer et téméraire dans ses charges. À présent, je vois que tu as appris une sagesse digne d'un Mfalme. »

Kisu haussa les épaules.

« Accompagne-nous en Ushindi, » proposa Bila Huruma. « Msaliti est mort et j'ai besoin d'un second pour gouverner l'Empire. »

— « Je préfère être premier en Ukungu que second dans l'Empire, » répliqua Kisu.

— « Tu es premier en Ukungu, » dit Bila Huruma, nommant Kisu à ce poste.

— « Je te chasserai de l'Ukungu, » déclara Kisu.

— « Pourquoi ? » s'enquit Bila Huruma.

— « Je veux que l'Ukungu soit libre, » répondit Kisu.

Bila Huruma sourit.

— « L’Ukundu, » déclara-t-il, « est libre. »

Les hommes poussèrent des cris d’étonnement.

« Nettoie la lame de ta lance, Kisu, » dit Bila Huruma. « Remets les bandelettes de cuir autour.

Pose ton bouclier. »

— « Je vais nettoyer et envelopper ma lame, » dit Kisu. « Je vais poser mon bouclier. »

Kisu donna ses armes à un villageois. Bila Huruma et lui se donnèrent l’accolade.

C’est ainsi que l’Ukundu et l’Empire firent la paix.

JE REMONTE À BORD DU *PALMIER DE SCHENDI* ; JE RETOURNE À PORT KAR

« IL N'EST PAS nécessaire de m'enchaîner ainsi, Maître, » dit Janice.

Elle était à genoux sur les planches brûlantes du quai de Schendi. Ses chevilles étaient entravées et des menottes lui immobilisaient les mains dans le dos. Une chaîne serrée autour de sa taille, fixée à un anneau situé à une trentaine de centimètres d'elle, la maintenait à sa place. Elle était nue. Au cou, elle avait un collier métallique. On pouvait y lire : « J'appartiens à Bosk de Port Kar ». C'est sous ce nom que je suis connu dans de nombreuses régions de Gor. Il a son histoire propre.

« Avant, » reprit Janice, me regardant, « alors que j'aurais pu fuir, comme je l'ai fait à Port Kar, je n'étais même pas attachée. À présent, alors que je sais ce que je fais, ce qui signifie la condition d'esclave sur Gor, et n'oserais même pas quitter cet endroit sans permission, je suis lourdement enchaînée. »

— « Il est fréquent d'attacher les cargaisons féminines avant de les embarquer, » dis-je. « Cela aurait dû être fait précédemment. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Même si tu n'étais pas enchaînée, » repris-je, « et que tu souhaites t'échapper, je ne crois pas que cela serait réalisable. »

— « Non, Maître, » reconnut-elle. « Je suis marquée au fer rouge et je porte un collier. »

— « Salut, » me dit le Capitaine Ulafi.

— « Salut, » répondis-je.

— « Est-ce la petite esclave désagréable ? » demanda-t-il, en regardant Janice.

— « Je ne crois pas qu'elle sera à nouveau désagréable, » dis-je.

Janice posa la tête sur les planches du quai.

— « Pardonne-moi, Maître, » dit-elle, « si je t'ai autrefois déplu. »

— « Lève la tête ! » ordonna Ulafi.

Janice le regarda.

« Comme elle est devenue belle ! » apprécia Ulafi. « Il est difficile de croire que c'est la même femme. » Il la considéra. « Elle est devenue un rêve sensuel. »

— « C'est une esclave, » dis-je. Je haussai les épaules.

— « Comme les hommes sont stupides de laisser les femmes en liberté ! » dit-il.

— « Peut-être, » fis-je.

— « Tu veux embarquer sur le *Palmier de Schendi*, » dit-il, « et retourner à Port Kar ? »

— « Avec ta permission, Capitaine, » répondis-je.

— « Les modalités ont été définies, » dit-il. Je lui donnai les pièces sur lesquelles nous nous étions mis d'accord.

« Nous partirons bientôt, » dit-il. « Avec la marée. »

Quand j'étais revenu à Schendi, j'avais des sauf-conduits provenant de la Cour de Bila Huruma. L'argent que l'on m'avait pris, quand j'avais été arrêté, puis déporté à la construction du canal, m'avait été rendu. J'avais également retrouvé mon sac et son contenu. La femme qui m'avait loué une chambre, près de la Rue des Tapis, me l'avait rendu. Le sac était posé à mes pieds. À l'intérieur, avec mes affaires, il y avait la chaîne en or que Bila Huruma m'avait donnée, il y avait bien longtemps. Elle avait participé à presque toute mon odyssée équatoriale. Au cou, sur une lanière de cuir, je portais l'anneau du Tahari.

Je pensai à Bila Huruma et à la solitude de l'Ubar. Je pensai à Shaba et ses voyages d'exploration, qui l'avaient conduit jusqu'à un lac immense qu'il avait appelé : Lac Bila Huruma. Mais, conformément à la volonté de Bila Huruma, j'avais remplacé ce nom par celui de : Lac Shaba. C'était sans doute un des plus grands explorateurs de Gor, sinon le plus grand. Je ne pensais pas que son nom serait oublié.

« Je te remercie, » avait dit Ramani d'Anango, qui avait été le professeur de Shaba. Je lui avais remis, ainsi qu'à deux autres membres de sa caste, les cartes et les notes de Shaba. Ramani et ses compagnons avaient pleuré. Je les avais quittés et avais regagné ma chambre. Les cartes et les notes seraient copiées. Elles seraient ensuite distribuées par la caste dans toutes les cités civilisées de Gor. Les premières copies, cependant, avaient été réalisées par les Scribes de Bila Huruma, en ushindi. Il était inutile que Ramani sache cela.

« Vas-tu continuer les travaux du canal ? » avais-je demandé à Bila Huruma.

— « Oui, » avait-il répondu. Quand le Lac Ushindi et le Lac Ngao seraient reliés par le canal, une voie fluviale continue serait ouverte entre Thassa et l'Ua. On pourrait alors, via le Kamba ou le Nyoka, gagner le Lac Ushindi. On pourrait ensuite emprunter le canal jusqu'au Lac Ngao. Depuis le Ngao, on pourrait pénétrer sur l'Ua. On pourrait ensuite suivre l'Ua sur des milliers de pasangs et gagner le Lac Shaba. Et le Lac Shaba lui-même était alimenté par de nombreux cours d'eau riches de promesses, tout comme les affluents de l'Ua, quant aux possibilités de territoires nouveaux. L'importance du travail de Bila Huruma et de Shaba, le premier en tant qu'Ubar, le deuxième en tant que Scribe et explorateur, ne pouvait, à mon avis, être surestimée.

Je pensai à Ayari, avec qui j'avais partagé la Chaîne des fortes-têtes et mes aventures sur l'Ua.

Il portait à présent les robes du vizir de Bila Huruma. Ayari avait prouvé sa valeur, au cours des voyages sur l'Ua. Il avait le don des langues et des relations dans les villages du Nyuki, sur la rive nord de l'Ushindi, dont son père était originaire, et, en raison des liens qui l'unissaient à Kisu, avec l'Ukungu. En outre, il était né et avait grandi à Schendi, de sorte qu'il parlait goréen. Compte tenu de son intelligence, sa ruse et son humanité, il me paraissait parfaitement adapté à la tâche. Cet homme pouvait rendre de grands services à un Ubar souhaitant non seulement améliorer ses relations avec l'intérieur, mais aussi avec la Cité de Schendi, qui était un des ports les plus importants de Gor. De plus, Ayari était un des rares hommes ayant remonté et descendu l'Ua. Il jouerait sans doute un rôle important dans les projets à long terme de Bila Huruma. Avec le temps, j'étais convaincu qu'Ayari deviendrait une figure prédominante des régions équatoriales de Gor. Je souris intérieurement. Rares étaient probablement ceux qui auraient cru que le petit voleur de Schendi, fils d'un jeune homme qui avait dérobé des melons, aurait un jour sa place près du trône.

Mais je pensais surtout à Kisu, qui était à nouveau Mfalme d'Ukungu.

Aujourd'hui encore, comme on peut le constater sur les cartes, l'Ukungu est un État libre et souverain au sein de l'Empire de Bila Huruma.

Avant de quitter le village de Nyundo, Bila Huruma s'était adressé à Kisu.

« Si tu veux, » avait-il dit, montrant Tende, qui était à genoux près d'eux, « je peux emmener cette esclave et la faire vendre à Schendi. Ensuite, je te ferai parvenir le montant de son prix. »

— « Merci, Ubar, » avait répondu Kisu, « mais cette femme restera en Ukungu. »

— « As-tu l'intention de l'affranchir ? » demanda Bila Huruma.

— « Non, » répondit Kisu.

— « Excellent ! » approuva Bila Huruma. « Elle est trop belle pour être libre. »

Tende regarda Kisu.

— « Je vais essayer de plaire à mon Maître, » dit-elle.

Nous avons passé la nuit au village de Nyundo. Je me souvenais bien du festin. Outre son importance politique, il avait donné aux Talunas l'occasion d'apprendre à danser et servir. Leur féminité n'avait guère progressé pendant la période où elles avaient ramé sur les galères.

Je souris.

En descendant la rivière, nous avons rencontré les petits hommes qui conduisaient les Talunas vers l'ouest, afin de les vendre. Nous avons alors accosté. Nous avons échangé les Talunas contre une caisse de perles et cinq pangas.

Les femmes furent ensuite enchaînées, quatre par banc, sur le pont de nage d'une galère. On leur mit ensuite des rames entre les mains, quatre femmes par rame, afin qu'elles puissent les manœuvrer. Nous avons ainsi assez de femmes pour manœuvrer cinq rames de chaque côté, celle qui restait étant chargée d'apporter de l'eau et de la nourriture à ses compagnes. Une longue chaîne fut tendue entre l'avant et l'arrière de l'embarcation. La cheville gauche de la femme chargée du ravitaillement, qui portait déjà aux poignets des menottes reliées par trente centimètres de chaîne, fut emprisonnée dans un anneau, relié à un autre par quelque quarante centimètres de chaîne. Le deuxième anneau fut alors passé sous la chaîne centrale, puis fermé sur la cheville droite de la femme. Ainsi, elle était libre de ses mouvements, mais seulement le long de la chaîne centrale. À bord de cette galère, prison flottante des Talunas, nous installâmes cinq askaris, l'un d'entre eux étant chargé du gouvernail et les quatre autres, armés de fouets, ayant pour mission de stimuler l'ardeur des femmes au travail, en cas de nécessité.

« La rivière doit être sûre, » avait dit Bila Huruma en refermant l'anneau sur la cheville droite de la femme chargée du ravitaillement de ses compagnes.

— « Que vas-tu faire d'elles ? » demandai-je.

— « Je les ferai vendre à Schendi, » répondit-il.

Les quais étaient animés. Je vis deux esclaves, nues et enchaînées, livrées sur un navire.

La veille au soir, en un lot, les Talunas avaient été vendues aux Marchands d'Esclaves Noirs de Schendi. L'ensemble avait été payé un tarsk en argent. Je les avais vues, une par une, la tête baissée, ramper dans le cercle d'asservissement. Elles s'étaient soumises aux hommes. Ensuite, elles furent enchaînées les unes aux autres et emmenées. Elles seraient enfermées pendant quelque temps dans les cages des sous-sols des Marchands d'Esclaves et apprendraient leurs devoirs d'esclaves. Ensuite, elles seraient vendues sur les Marchés du nord.

Deux d'entre elles, cependant, ne seraient pas avec elles. Il s'agissait de la blonde, qui les avait commandées et que j'avais décidé d'appeler Lana, et de la brune, qui était devenue l'esclave de Turgus. Il l'avait appelée Fina.

Je regardai à ma gauche, sur le quai. La femme blonde qui avait commandé les Talunas et était à présent Lana, l'esclave, était à genoux à cet endroit. Près d'elle, se trouvait Alice. Les deux femmes étaient nues et avaient les mains enchaînées dans le dos. Elles étaient attachées, par le cou, au même anneau.

« Maître, » dit la femme qui avait commandé les Talunas, Lana.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Tu me conduis à Port Kar, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je. Il est naturel que le nom de cette cité, à lui seul, terrifie les femmes.

— « Les hommes seront-ils cruels, à Port Kar ? » demanda-t-elle.

— « Tu seras traitée comme l'esclave que tu es, » répliquai-je.

Elle frémit.

On dit, sur Gor, que les chaînes des esclaves sont plus lourdes à Port Kar. En réalité, toutefois, je ne pensais pas que les esclaves y soient particulièrement maltraitées.

— « Que fait-on, à Port Kar, » demanda Lana, « des femmes qui ne sont pas totalement agréables ? »

— « En général, » répondis-je, « on leur attache les mains et les poignets, puis on les jette, nues, aux urts des canaux. »

Elle me regarda avec stupeur. La chaîne était jolie, sur son cou, l'attachant, à genoux, à l'anneau du quai. Elle tira sur les menottes qui lui immobilisaient les mains dans le dos mais, naturellement, ne put pas se libérer.

« À ta place, » repris-je, « je m'efforcerais de donner du plaisir à mon maître. »

— « Je m'y efforcerai désespérément, » promit-elle.

— « C'est une excellente idée, » fis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Alice posa la joue contre ma cuisse. Je sentis ses lèvres sur ma cuisse quand elle m'embrassa. Je posai la main sur ses cheveux puis, rudement, affectueusement, lui secouai la tête. Elle leva les yeux vers moi.

« Je t'en prie, garde-moi, au moins un peu, » dit-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

Je la regardai. À mon avis, comme Janice, elle deviendrait un jour une magnifique Esclave d'Amour. En attendant, il faudrait la remettre sur le marché.

Ngoma, un des matelots d'Ulafi, et deux autres membres de l'équipage, s'approchèrent de moi.

« Nous allons bientôt partir, » annonça-t-il. « Les cages sont prêtes. »

Je hochai la tête. J'ouvris les chaînes de Janice, ainsi que celle qu'elle avait à la taille. Elle resta à genoux. Elle n'avait pas obtenu la permission de se lever. Ngoma la prit par les cheveux. Ensuite, j'ouvris les chaînes d'Alice et de *Lana*. Elles restèrent également à genoux, car elles n'avaient pas reçu la permission de se lever. Les deux autres matelots les prirent également par les cheveux.

Ngoma se tourna vers moi. J'acquiesçai.

« Mets-les dans leurs cages, » dis-je. Il fit lever Janice et, maintenant sa tête à la hauteur de ses hanches, l'entraîna sur la passerelle du *Palmier de Schendi*.

« Il sera bientôt temps d'embarquer ! » me cria Ulafi. Il était sur le château arrière de son navire.

— « Très bien, » répondis-je.

Il y avait encore deux cages vides, sur le pont du *Palmier de Schendi*, des cages pour lesquelles j'avais pris des dispositions.

« Ho ! » criai-je à un employé de la taverne de Pembe.

Il m'aperçut et me rejoignit rapidement, tirant en laisse une esclave aux hanches douces et aux yeux bandés. Elle avait les mains enchaînées dans le dos. Quand il arriva près de moi, il lui fit un croche-pied et elle tomba à genoux, tremblante, à mes pieds. Il retira la laisse et les menottes. Ensuite, rudement, il lui enleva le collier de la taverne de Pembe.

« Ngoma ! » appelai-je.

L'homme de la taverne de Pembe détacha alors le bandeau et le retira.

« Oh ! » s'écria celle qui avait été Evelyn Ellis, me regardant avec stupéfaction.

— « À présent, tu m'appartiens, » lui annonçai-je. Elle avait autrefois servi les Kurii.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Ngoma, descendant la passerelle, arriva près de moi.

Je me souvenais bien de l'époque où elle servait Shaba, Msaliti et moi. Je me souvenais également d'elle dans la taverne de Pembe. J'avais été le premier, quelques mois auparavant, à lui enseigner la signification de son collier. Je l'avais achetée la veille, sans qu'elle le sache, alors qu'elle n'était pas dans la salle de la taverne. Elle m'avait coûté deux tarsks en argent.

« Oh, Maître ! » s'écria-t-elle joyeusement.

— « Soumets-toi ! » ordonnai-je.

Rapidement, elle s'assit sur les talons, les genoux écartés, puis leva et tendit les bras, les poignets croisés, comme pour les faire attacher. Sa tête était baissée entre les bras.

— « Je me soumets, totalement, comme une esclave, » dit-elle.

Je lui attachai les poignets et lui mis un collier sorti de mon sac.

« Je t'appartiens, » dit-elle.

— « Tu t'appelles Evelyn, » déclarai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Merci, Maître. »

— « Mets-la en cage, » dis-je à Ngoma.

— « Ce sera fait, » répondit-il.

Evelyn fut emmenée, courbée en deux, tirée par les cheveux, puis enfermée dans une cage.

Je pensai à Janice. La veille, pendant l'après-midi, pour la première fois, j'avais parlé anglais à Janice.

« Tu parles anglais ! » s'était-elle écriée, stupéfaite.

— « Bien sûr, » avais-je répondu.

— « Mais, » gémit-elle, « j'ai parlé anglais devant toi, quand je croyais que tu ne comprenais pas. J'ai révélé mes pensées et mes sentiments les plus intimes. »

— « Oui, » reconnus-je.

— « Oh, » sanglota-t-elle, « tu as fait de moi une esclave totalement exposée. »

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Es-tu de la Terre ? » demanda-t-elle. « Non, » reprit-elle, « un homme comme toi ne peut pas être de la Terre. »

— « J'étais de la Terre, il y a longtemps, » dis-je. « Désormais, toutefois, comme toi, je ne suis plus que de Gor. »

Elle s'était alors agenouillée devant moi.

— « Je supplie mon Maître goréen de m'utiliser, » avait-elle dit.

Je l'avais alors prise dans mes bras et jetée sur les fourrures.

« Maître ! Maître ! » cria Sasi, courant vers moi, les mains enchaînées dans le dos. Je la pris dans mes bras.

— « Tu parais être en pleine forme, petite traînée, » fis-je remarquer.

L'homme de la taverne de Filimbi, à laquelle elle avait été vendue peu après ma capture, quelques mois auparavant, n'était que quelques dizaines de centimètres derrière elle. Il avait détaché sa laisse afin qu'elle puisse courir jusqu'à moi. Elle portait encore une courte tunique avec l'emblème de la taverne, une flûte, dans le dos. Filimbi était le nom du propriétaire, mais le mot signifie également : Flûte. Comme Evelyn, j'avais acheté Sasi la veille, sans qu'elle le sache, demandant qu'on me la livre sur le quai ce matin. Elle m'avait coûté deux tarsks en argent et cinq en cuivre.

— « Tu ne m'as pas oubliée, » dit-elle.

— « Tu es trop jolie pour que l'on puisse t'oublier, » dis-je.

L'homme de la taverne de Filimbi lui retira ses menottes. Ensuite, tandis qu'elle baissait timidement la tête, pudeur inhabituelle chez une esclave, il détacha, écarta et retira sa tunique. Elle appartenait, après tout, à la taverne.

Elle était exquise.

« À genoux et soumets-toi, Esclave ! » ordonnai-je.

Rapidement, elle s'agenouilla et se soumit, totalement, comme une esclave. Ensuite, ses poignets furent attachés et un collier fut mis autour de son cou.

« Il est temps d'embarquer ! » cria Ulafi.

« Salut Turgus, » dis-je quand il s'arrêta près de moi. « C'est gentil de venir me voir partir. »

— « Quelle est cette merveilleuse petite esclave agenouillée à tes pieds ? » demanda-t-il, regardant Sasi.

— « Tu reconnais sans doute ton ancienne complice de Port Kar ? » demandai-je.

— « Elle ? » s'écria-t-il. « Lève la tête, Petite. »

Elle leva la tête.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Es-tu Sasi ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Merveilleux, » dit-il.

— « Ton esclave, Fina, » dis-je, faisant allusion à la femme brune à genoux derrière lui, « est également devenue beaucoup plus belle. » Elle baissa la tête, heureuse. Elle portait une courte tunique. Elle avait un collier. Turgus l'avait choisie comme esclave, parmi une quarantaine de Talunas. Son choix avait été excellent. Autrefois froide et arrogante, la femme était à présent agenouillée, joyeuse, derrière lui. Elle avait appris la soumission et l'amour.

Je tendis à Turgus une lettre que je sortis de mon sac.

« Dans cette lettre, » dis-je, « je demande l'amnistie des délits que tu as commis à Port Kar. Elle est adressée au Conseil des Capitaines, assemblée gouvernant la cité, dont je suis membre. Avec cette lettre tu peux, si tu le souhaites, retourner à Port Kar. Je pense que le Conseil acceptera de t'amnistier. S'il s'y refuse, tu disposeras de dix jours pour quitter la ville. »

Il prit la lettre.

— « Je te remercie, » dit-il. « Mais le Conseil acceptera-t-il ? »

— « Nous avons combattu ensemble, » dis-je.

— « C'est vrai, » reconnut-il.

— « Reviendras-tu à Port Kar ? » demandai-je.

— « J'ai de l'argent, ici, » répondit-il. « Mon dû, relatif à l'expédition sur l'Ua, m'a été versé. J'ai de quoi vivre de nombreux mois. »

— « Il est moins dangereux, à présent, » dis-je, « pour un étranger de rester à Schendi, puisque Ayari est devenu vizir de Bila Huruma. »

— « Oui, » répondit-il avec un sourire. Bila Huruma n'exigeait plus que Schendi fournisse des hommes pour la construction du canal. Ce changement avait complètement transformé les relations entre Schendi et l'Empire de Bila Huruma. Ayari avait certainement montré à Bila Huruma la valeur de l'amitié des hommes de Schendi et ses avantages.

— « Avec cette lettre, » repris-je, « tu pourras toujours rentrer. Toutefois, si le Conseil prenait une décision en ta faveur, je te conseillerais d'adopter une profession honnête. Si les magistrats ne t'arrêtent pas, tu risques, à Port Kar, de t'opposer à la Caste des Voleurs. Il lui arrive d'être jaloux de ses prérogatives. »

Il sourit.

— « Je crois que je vais changer de cité, » dit-il. « Il faut que je prenne un nouveau départ. Peut-

être irai-je à Turia, ou Ar. »

— « Ce sont de grandes cités, » reconnus-je, « pleines de possibilités pour les gens intelligents et ambitieux. » Je le regardai. « Regrettes-tu, » demandai-je, « ce que tu as vécu ces derniers mois ? »

— « Non, » répondit-il. « J'ai eu l'honneur de servir Shaba, et toi. J'ai remonté l'Ua. J'ai vu sa source. Ces choses sont grandioses. » Puis il se tourna vers la femme à genoux derrière lui. « Et, en plus, » reprit-il, « j'ai trouvé une esclave magnifique. » Elle baissa la tête, souriante, heureuse parce que son maître l'avait complimentée, bien qu'elle ne soit qu'une esclave. Puis il se tourna à nouveau vers moi. Il sourit. « Je ne regrette rien, » dit-il. « Je ne suis pas mécontent. Je suis même très satisfait. »

Nous nous serrâmes la main.

— « Je te souhaite tout le bien, » dis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondit-il.

« Il est temps d'embarquer ! » appela Ulafi.

Je fis lever Sasi puis la jetai sur mon épaule. De ma main libre, je ramassai mon sac. Ensuite, je m'engageai sur la passerelle et embarquai sur *le Palmier de Schendi*.

FIN

4^{ème} de couverture

Pour la 13^e fois : GOR !

Quand les pouvoirs des Kurii tombèrent aux mains d'un étrange et ténébreux explorateur, les Prêtres-Rois considérèrent que le temps était venu, pour Tarl Cabot, de se mettre en route et de faire tout son possible pour rentrer en possession de cette force engendrée, dans un lointain passé par une science et une technologie étrangères.

La quête de Tarl Cabot conduisait dans les territoires non répertoriés des grandes forêts équatoriales et au cœur même des périls les plus éprouvants... Royaumes de la jungle, cités tropicales, tribus féroces, créatures perverses et troublantes : GOR c'est GOR, et c'est tout dire...

JOHN NORMAN

Le Champion de Gor



opta

JOHN NORMAN

Le champion de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : FIGHTING SLAVE OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1980 by John Norman

© 1986 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.

John Norman est le pseudonyme de John Frederik Lange. Né en 1931, ce professeur d'université acquit la célébrité parmi les lecteurs d'héroïc fantasy avec sa fameuse série des aventures de Tarl Cabot et Jason Marshall sur Gor, l'Anti-Terre.

Dans cette immense fresque d'un monde à la fois sauvage et raffiné, l'auteur lâche la bride à son imagination et à ses fantasmes.

Des centaines de personnes, des territoires mystérieux, des monstres et des merveilles, des maîtres et des esclaves, des conquérants et des assassins, des pirates et des pillards, des danseuses soumises... Le catalogue ne saurait être plus complet...

Daniel Walther



LE RESTAURANT ; LE TAXI

« POUVONS-NOUS avoir une conversation intime, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, Beverly, » répondis-je.

Nous étions assis à une petite table, dans un coin. Le restaurant se trouvait dans la 128^e Rue. Une bougie brûlait sur la table, debout dans une soucoupe. La nappe était blanche, les couverts luisaient doucement dans la lumière de la bougie.

Elle paraissait troublée.

Je ne l'avais jamais vue ainsi. Elle était généralement posée, énergique et calme.

Elle me regarda.

Nous n'étions pas véritablement amis. Nous étions plutôt des relations. Je me demandai pourquoi elle m'avait demandé de la retrouver dans ce restaurant.

— « C'est gentil d'être venu, » dit-elle.

— « Cela me fait plaisir, » répondis-je.

Beverly Henderson avait vingt-deux ans et venait d'obtenir sa licence d'anglais dans une grande université de la région de New York. J'étais également étudiant à cette même université, bien que je sois en train de travailler à un doctorat de littérature antique, ma spécialité étant les historiens grecs. Beverly était une petite jeune femme à la poitrine exquise, aux jolies chevilles, aux hanches douces. Elle ne correspondait guère aux femmes puissantes, aux hanches droites, qui composaient l'essentiel du personnel de sa matière. Elle faisait de son mieux, toutefois, pour se conformer sur les plans du comportement, des vêtements et de l'agressivité. Elle avait adopté les clichés et l'apparence que ses pairs attendaient d'elle, mais, à mon avis, elle n'avait jamais véritablement pu se faire accepter. Elle était, en fait, différente. Cela se voyait. Je regardai Beverly. Elle avait les cheveux très foncés, presque noirs. Ils étaient sévèrement tirés et roulés en chignon. Elle avait la peau claire et les yeux marron foncé. Elle devait faire un peu moins d'un mètre soixante et pesait approximativement quarante-huit kilos. Je m'appelle Jason Marshall. J'ai les cheveux et les yeux bruns, la peau claire, fais un mètre quatre-vingts et pèse approximativement quatre-vingt-cinq kilos. Lorsque nous nous sommes rencontrés, j'avais vingt-cinq ans.

Je tendis le bras dans l'intention de lui toucher la main.

Elle avait demandé si nous pouvions avoir une conversation intime. Malgré mon calme apparent, mon cœur battait rapidement. Avait-elle perçu les sentiments qu'elle m'inspirait, depuis quelques mois, depuis que je connaissais son existence ? Il me semblait que j'avais rarement connu de femme plus excitante. Il est difficile d'expliquer ces choses. Toutefois, ce n'était pas qu'elle soit simplement séduisante. Il me semblait que cela était davantage lié à une potentialité que je percevais en elle sans pouvoir la comprendre totalement. J'avais souvent rêvé de la serrer, nue, dans mes bras, parfois,

bizarrement, un collier métallique étant sa seule parure. Je chassais ce type de pensée de mon esprit. Bien entendu, je l'avais souvent invitée à m'accompagner au théâtre, à des conférences, au concert, ou à dîner avec moi, mais elle avait toujours refusé. Toutefois, je n'étais apparemment pas le seul à collectionner ces refus décevants. De nombreux hommes, semblait-il, avaient eu aussi peu de chance que moi avec la jolie Beverly Henderson. À ma connaissance, il était rare qu'elle accepte un rendez-vous. Toutefois, je l'avais vue une ou deux fois, sur le campus, avec ce que je supposai être des amis de sexe masculin. Ils paraissaient parfaitement inoffensifs. Leurs opinions, supposai-je, correspondaient aux conceptions correctes. Elle ne risquait rien avec eux sauf, peut-être, l'ennui. Puis, ce soir-là, elle m'avait appelé au téléphone, me demandant de la rejoindre dans ce restaurant. Elle ne s'était pas expliquée. Elle avait seulement dit qu'elle voulait me parler. Troublé, j'étais allé au restaurant par le métro. Bien entendu, je la raccompagnerais chez elle en taxi.

Elle retira la main.

— « Ne fais pas cela, » dit-elle.

— « Excuse-moi, » répondis-je.

— « Je n'aime pas ce genre de chose, » déclara-t-elle.

— « Excuse-moi, » répétai-je.

J'étais irrité. Mais j'étais, à présent, encore plus troublé.

— « N'essaie pas d'être masculin avec moi, » dit-elle. « Je suis une femme. »

— « Cela te pose-t-il des problèmes ? » demandai-je avec un sourire.

— « Je veux dire que je suis une personne, » expliqua-t-elle. « J'ai un esprit. Je ne suis pas un objet sexuel, une chose, un jouet, un amusement. »

— « Je suis certain que tu as un esprit, » opinai-je. « Dans le cas contraire, tu serais dans une situation très difficile. »

— « Les hommes ne s'intéressent pas aux femmes, sauf en ce qui concerne leur corps. »

— « J'ignorais cela, » répondis-je. « Cela ressemble à ce que l'on pourrait dire d'une femme à qui il serait très difficile de s'intéresser en raison de son corps. »

— « Je n'aime pas les hommes, » précisa-t-elle. « Et je ne m'aime même pas moi-même. »

— « Je ne comprends pas la raison d'être de cette conversation, » relevai-je.

Dans ce bref échange, il me semblait qu'elle avait évoqué les deux ambiguïtés principales affectant la politique qu'elle épousait. En premier lieu, il y avait l'affirmation de la féminité, couplée avec l'inhibition de la féminité, l'exaltation de l'idéal neutre, asexué, de la personne. Il faut affirmer sa féminité, rhétoriquement, mais il ne faut en aucun cas se montrer honnête vis-à-vis de cette féminité. L'idéal de la personne était l'antithèse d'une sexualité honnête, une technique visant à l'inhiber, la réduire, sinon la détruire. C'était, naturellement, un outil utile à certaines femmes dans la poursuite de leurs ambitions politiques. Dans un sens, cela me paraissait sage, de leur part. Elles avaient l'intelligence de comprendre que la sexualité des êtres humains, et l'amour, étaient les obstacles principaux à la réalisation de leurs projets. Le désir de rencontrer l'amour pouvait se révéler fatal aux desseins de ces femmes. La deuxième ambiguïté de cette politique était la combinaison paradoxale d'hostilité et de désir vis-à-vis des hommes. Plus simplement, au niveau de la pureté primitive, ces femmes haïssaient les hommes mais avaient envie d'être des hommes. Elles haïssaient les hommes parce qu'elles n'étaient pas des hommes. La conséquence naturelle de cela, bien entendu, était que, n'acceptant pas leur condition, elles se haïssaient également. La solution de cette difficulté était peut-être simple, à savoir : accepter ce que l'on est, totalement et profondément, l'homme acceptant la masculinité et la femme la féminité, avec tout ce que cela comporte.

— « Les sexes sont identiques, » dit-elle.

— « Je l'ignorais, » répondis-je.

— « Je suis exactement comme toi, » insista-t-elle.

— « Je ne vois aucune raison d'entamer une conversation sur ce sujet, » fis-je. « Quel type de contre-argument accepterais-tu ? »

— « Seuls nous distinguent des détails anatomiques mineurs et sans importance, » affirma-t-elle.

— « Et les dizaines de milliers de générations d'ascendance animale, et l'évolution, et les dispositions génétiques de milliards de cellules, qui sont toutes différentes dans ton corps et dans le mien ? »

— « Es-tu sexiste ? » s'enquit-elle.

— « Peut-être, » répondis-je. « Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'un sexiste ? »

— « Un sexiste est un sexiste, » répondit-elle.

— « C'est d'une logique inébranlable, » reconnus-je. « Une pomme est une pomme. Cela ne fait guère progresser la conversation. »

— « Le concept est vague, » fit-elle valoir.

— « Il ne s'agit pas d'un concept, » expliquai-je. « C'est ce que l'on appelle un « mot-signe », un mot choisi en raison de son contenu émotionnel, pas de sa signification cognitive. Il est utilisé comme outil de calomnie afin d'éluder les questions et de forcer l'acceptation verbale. Des expressions similaires, autrefois significatives, telles que « chauviniste », « objet sexuel », « personne », « conservateur », « libéral », sont désormais devenues, dans une large mesure, des objets rhétoriques. Un des grands avantages de ces mots, qui ont perdu depuis longtemps tout leur contenu cognitif, est qu'ils rendent la pensée inutile. Il n'est pas étonnant que les hommes tiennent tellement à eux. »

— « Je ne te crois pas, » dit-elle. « Il est possible que tu ne partages pas mes valeurs. »

— « Est-ce que cela te gêne ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle rapidement. « Non, bien entendu. »

La colère s'emparait de moi. Je me levai.

« Non, » dit-elle, « je t'en prie, ne pars pas ! » Elle tendit le bras et me prit la main. Puis, rapidement, elle la lâcha. « Pardonne-moi, » dit-elle. « Je ne voulais pas être désagréable. »

— « Très bien, » fis-je avec irritation.

— « Je t'en prie, ne pars pas, » répéta-t-elle. « J'ai désespérément envie de parler avec toi, Jason. »

Je m'assis. Nous nous connaissions à peine, pourtant elle avait utilisé mon prénom. Je supposai que j'étais faible. Je me laissai convaincre. En outre, j'étais curieux. Et puis, elle était belle.

« Merci, Jason, » dit-elle.

Je fus stupéfait. Elle m'avait remercié. Je ne m'y attendais pas. J'eus l'impression qu'elle avait peut-être véritablement envie de parler avec moi, bien que je ne puisse en deviner la raison. De toute évidence, nos opinions n'étaient pas assez convergentes, comme elle devait désormais le comprendre, pour qu'il lui soit possible d'imaginer que j'apporterais des arguments à l'appui de ses conceptions.

— « Pourquoi souhaites-tu me parler ? » demandai-je. « Avant, c'était à peine si tu m'adressais un regard. »

— « Il y a des raisons. »

— « Avant, tu refusais de me parler, » ajoutai-je.

— « Tu me faisais peur, Jason, » dit-elle.

— « Comment cela ? » demandai-je.

— « Il y avait quelque chose, chez toi, » dit-elle. « Je ne sais pas vraiment ce que c'était. Il y a, chez toi, une sorte de puissance, de masculinité. » Elle leva rapidement la tête. « Je trouvais cela désagréable, comprends-tu ? »

— « Très bien, » dis-je.

— « Mais cela me rendait féminine, faible. Je ne veux pas être féminine. Je ne veux pas être

faible. »

— « Je regrette que ce que j'ai dit ou fait ait pu t'inquiéter, » dis-je.

— « Tu n'as rien fait ou dit, » souligna-t-elle. « C'était plutôt quelque chose que je sentais en toi. »

— « Quoi ? »

— « Eh bien, tu étais différent des autres, » dit-elle.

— « Comment cela ? » m'enquis-je.

— « Tu étais un homme, » dit-elle.

— « C'est stupide, » fis-je. « Tu dois connaître des centaines d'hommes. »

— « Pas des comme toi, » répondit-elle.

— « De quoi avais-tu peur ? » demandai-je. « Que je t'oblige à faire la cuisine ? »

— « Non, » répondit-elle avec un sourire.

— « Que je te dise d'aller te déshabiller dans la chambre ? » demandai-je.

— « Je t'en prie, Jason, » dit-elle, baissant la tête et rougissant.

— « Excuse-moi, » fis-je. Intérieurement, toutefois, je souriais. Je trouvais qu'il serait très agréable d'ordonner à la jolie Beverly Henderson d'aller dans la chambre de mon petit appartement et de se déshabiller.

— « Il y a diverses raisons qui m'ont amenée à vouloir te parler, » reprit-elle.

— « J'écoute, » répondis-je.

— « Tu ne me plais pas, tu comprends, » ajouta-t-elle.

— « Très bien, » dis-je.

— « Et les hommes tels que toi ne font plus peur aux femmes, » reprit-elle.

— « Très bien, » dis-je.

Toutefois, elle ne parla pas. Elle baissa la tête.

Ce soir-là, elle n'était pas habillée comme d'habitude. En général, elle portait les vêtements tacitement prescrits par son environnement intellectuel : pantalon, chemise et veste, parfois même avec une cravate. Les vêtements imitant ceux des hommes, bizarrement, sont fréquemment adoptés par celles qui se réclament avec la plus grande véhémence de leur féminité. Il est possible, naturellement, que les femmes qui font le plus de bruit à propos de leur féminité soient les moins féminines. Mais il est peut-être préférable de laisser ce problème aux psychologues.

« Tu es très jolie, ce soir, » appréciai-je.

Elle me regarda. Elle portait une robe de satin blanc, étroite, découvrant les épaules. Elle avait un petit sac en perles argentées. Ses poignets et son cou étaient nus. Elle avait de jolis avant-bras arrondis, de petits poignets et mains. Ses doigts étaient courts mais jolis et délicats. Elle ne portait pas de vernis à ongles. Aux pieds, elle avait des escarpins dorés, avec des lanières dorées.

— « Merci, » répondit-elle.

Je la considérai. Ses épaules étaient jolies et excitantes. J'estimai que ses seins seraient très blancs. Sa poitrine, petite mais à la courbe douce, gonflait le satin serré de sa robe. J'eus envie de déchirer ce vêtement et de la jeter sur le dos, nue et impuissante, sur la table. Lorsqu'elle supplierait d'être utilisée, je pourrais la jeter par terre et la prendre. Je chassai ces pensées de mon esprit.

— « Mais ce n'est manifestement pas l'uniforme de ton milieu, » fis-je remarquer.

— « Je ne sais pas ce qu'il m'arrive, » dit-elle pitoyablement. Elle secoua la tête. « Il fallait que je parle à quelqu'un. »

— « Pourquoi moi ? » demandai-je.

— « Il y a des raisons, » assura-t-elle. « L'une d'entre elles est le fait que tu sois différent des autres. Je sais d'avance ce que les autres vont dire et penser. J'ai besoin de quelqu'un qui pense par lui-même, qui puisse être objectif. Au cours de nos brèves conversations, j'ai constaté que tu ne pensais pas en termes de mots, mais en fonction d'objets et de réalités. Ta pensée ressemble moins au

passage de bandes magnétiques qu'à des photographies d'événements. »

— « Des milliers d'individus réfléchissent en fonction du monde, de sa nature et de son devenir, » répondis-je, « et non en termes de slogans et de formules verbales. En réalité, ceux qui contrôlent le monde ne peuvent pas se permettre cela. Il leur arrive d'utiliser des formules verbales pour manipuler les masses mais, dans le cadre de leur réflexion, ils ne peuvent être limités de cette façon, sinon ils n'auraient pas pu accéder au pouvoir. »

— « Je suis accoutumée, » dit-elle, « à ceux qui ne pensent que verbalement. »

— « Le milieu universitaire, » reconnus-je, « est trop souvent le refuge et le paradis de ceux qui ne peuvent pas faire davantage. La pensée universitaire, contrairement à la pensée pragmatique, ne connaît pas la sanction du succès et de l'échec. L'ingénieur en aéronautique commet une erreur et l'avion s'écrase. Un historien écrit un livre stupide et obtient une promotion. »

Elle baissa la tête.

— « Commandons, » dit-elle.

— « Je croyais que tu voulais parler, » lui rappelai-je.

— « Commandons tout de suite, » insista-t-elle.

— « Très bien, » fis-je. « Veux-tu boire un verre ? »

— « Oui, » dit-elle.

Nous commandâmes un apéritif, puis, plus tard, le dîner. Le serveur était attentif mais pas gênant. Nous bûmes et mangeâmes en silence. Après le dessert, nous prîmes du café.

« Jason, » dit-elle, rompant le silence, « je t'ai dit que je ne comprenais pas ce qu'il m'arrivait. C'est vrai. »

— « Tu avais envie de parler à quelqu'un, » dis-je.

— « Oui, » admit-elle.

— « Continue, » dis-je.

— « Ne me dis pas ce que je dois faire, » protesta-t-elle. « Ne me dis pas ce que je dois faire ! »

— « Très bien, » dis-je. « Dois-je commander l'addition ? »

— « Pas encore, » dit-elle. « Je t'en prie, attends. Je... Je ne sais pas par où commencer. »

Je bus une gorgée de café. Je n'avais pas de raison de la presser. J'étais curieux.

« Tu vas croire que je suis folle, » dit-elle.

— « Si tu veux bien pardonner cette observation, » avançai-je, « tu me paraissais plutôt effrayée. »

Soudain, elle leva la tête et me regarda.

— « Il y a quelques mois, » dit-elle, « j'ai éprouvé des sentiments et des envies inhabituels. »

— « Quel genre de sentiments et d'envies ? » m'enquis-je.

— « C'était le genre de choses que l'on considérait autrefois comme féminines, » révéla-t-elle, « lorsque l'on croyait encore à la féminité. »

— « La majorité des gens croient encore à ce genre de choses, » fis-je observer. « Ta position officielle, quelle que soit sa valeur politique, est une perversion non seulement de la vérité, mais aussi de la biologie. »

— « Le crois-tu ? » demanda-t-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je. « Mais, à ta place, je me soucierais moins de ce que les gens considèrent comme vrai que de ce qui est vrai. Si tu as des envies profondément féminines, tu les as. C'est tout simple. Laisse celles qui n'ont jamais véritablement fait l'expérience de la féminité se demander si elle existe ou non. Celles qui savent qu'elle existe, parce qu'elles en ont fait l'expérience, peuvent se consacrer à des problèmes différents. »

— « Mais la nature de ma féminité me fait peur, » gémit-elle. « Et je fais des rêves effrayants. »

— « Quel genre de rêves ? » m'enquis-je.

— « C'est à peine si j'oserais les raconter à un homme, » souffla-t-elle, « tellement ils sont

horribles. »

Je ne répondis pas. Je ne voulais pas exercer inutilement des pressions sur elle.

« Je rêve souvent, » révéla-t-elle, « que je suis une femme asservie, que je suis vêtue de haillons ou nue, que je porte un collier métallique au cou, que j'ai été marquée au fer rouge, que j'ai été punie, que je dois servir un homme. »

— « Je vois, » fis-je. Je serrai le bord de la table. Pendant quelques instants, ma vision se brouilla. Je regardai la belle jeune femme. Je ne m'étais pas cru capable de ressentir un tel désir, d'avoir aussi terriblement, follement, envie d'une femme. Je n'osai pas faire le moindre geste.

— « Je suis allée chez un psychiatre, » m'apprit-elle. « Mais c'était un homme. Il m'a dit que ces pensées étaient parfaitement normales et naturelles. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Alors, je suis allée voir une psychologue, » continua-t-elle.

— « Qu'est-il arrivé ? » demandai-je.

— « Ce fut étrange, » dit-elle. « Quand j'ai raconté cela à la psychologue, elle m'a traitée de petite salope lubrique et perverse. »

— « Cela n'est guère caractéristique de sa profession, » relevai-je avec un sourire.

— « Quelques instants plus tard, » expliqua la jeune femme, « elle s'est excusée et est redevenue elle-même. »

— « As-tu continué de la voir ? » demandai-je.

— « De temps en temps, » répondit-elle, « mais ce n'était plus la même chose. Finalement, j'ai cessé. »

— « Apparemment, tu as touché sa corde sensible, » raisonnai-je. « Ou bien ce que tu as dit constituait une menace pour elle, peut-être du fait que cela n'était pas compatible avec une conception théorique. » Je la regardai. « Il y a de nombreux autres psychiatres, » fis-je remarquer, « hommes et femmes. »

La jeune fille hocha la tête.

« Il y a des positions diverses, dans ce type de domaine, surtout dans celui de la psychologie, » appuyai-je. « Si tu cherches un peu, tu en trouveras certainement un qui te dira ce que tu as envie d'entendre, quoi que ce soit. »

— « C'est la vérité que j'ai envie d'entendre, » précisa-t-elle. « Quelle qu'elle soit. »

— « Peut-être, » lui remontrai-je, « souhaites-tu entendre n'importe quoi, sauf la vérité. »

— « Oh ? » fit-elle.

— « Oui, » dis-je. « Suppose que la vérité soit que tu es, au fond de ton cœur, une femme asservie ? »

— « Non ! » s'écria-t-elle, puis elle baissa la voix, gênée. « Non, » répéta-t-elle. Puis elle dit : « Tu es détestable, purement et simplement détestable. »

— « Le fait que tu puisses être, dans le fond de ton cœur, une esclave, n'est même pas une possibilité que tu puisses envisager, » soulignai-je.

— « Non, bien entendu, » dit-elle.

— « C'est politiquement inadmissible, » précisai-je.

— « Oui, » reconnut-elle, « mais, au-delà, il est impossible que cela soit vrai. Il ne faut pas que cela soit vrai. Je n'ose même pas penser que cela puisse être vrai ! »

— « Mais tu es très belle et très féminine, » appréciai-je.

— « Je ne crois même pas à la féminité ! » lâcha-t-elle.

— « As-tu prévenu tes hormones, » demandai-je, « si abondantes et sensuellement riches dans ton beau petit corps ? »

— « Je sais que je suis féminine, » déclara-t-elle soudain. « Je ne peux pas m'en empêcher. Je ne

peux simplement pas m'en empêcher. Tu dois le croire. Je sais que c'est mal et méprisable, mais je ne peux pas m'en empêcher. J'ai terriblement honte. Je veux être véritablement une femme, mais je suis trop faible, trop féminine. »

— « Il n'est pas mal d'être soi-même, » fis-je ressortir.

— « En outre, » reprit-elle, « j'ai peur. L'été dernier, je n'ai même pas osé faire une croisière aux Caraïbes. »

— « Tu avais peur du célèbre Triangle des Bermudes ? » demandai-je.

— « Oui, » reconnut-elle. « Je ne voulais pas disparaître. Je ne voulais pas être enlevée, asservie sur une autre planète. »

— « Chaque année, » fis-je remarquer, « des milliers d'avions et de bateaux traversent tranquillement le Triangle des Bermudes. »

— « Je sais, » dit-elle.

— « Tu vois, tu te fais des idées, » fis-je ressortir.

— « Oui, » admit-elle. Puis elle demanda : « As-tu entendu parler d'une planète appelée : Gor ? »

— « Bien sûr, » répondis-je. « C'est un monde fictif raisonnablement connu. » Je ris soudain. « Le Triangle des Bermudes et Gor, » dis-je, « n'ont, à ma connaissance, absolument aucun lien. » Je lui souris. « Si les Marchands d'Esclaves de Gor ont décidé de t'enlever, ma chère, » fis-je ressortir, « ils ne vont certainement pas attendre tranquillement que tu partes en voyage aux Caraïbes. » Je la regardai attentivement. Elle était belle. Je me demandai si, au cas où les Marchands d'Esclaves goréens existaient, elle ne serait pas le genre de femme convenant à leurs chaînes. Une nouvelle fois, je me crispai, osant à peine bouger. L'image de la jolie Beverly Henderson en esclave goréenne impuissante, à la merci d'un maître, excitait tellement ma passion que c'était à peine si j'osais respirer. Je me contraignis à rester parfaitement immobile.

— « Tu as raison, » reconnut-elle. « Gor et le Triangle des Bermudes n'ont vraisemblablement aucun lien. »

— « Je ne crois pas, » dis-je.

— « Tu es réconfortant, Jason ! » s'écria-t-elle avec reconnaissance.

— « En outre, » repris-je avec un sourire, « si les Marchands d'Esclaves t'enlèvent et t'emportent, peut-être finiras-tu par rencontrer un maître qui sera gentil avec toi. »

— « Les Goréens, » dit-elle avec un frisson, « sont stricts avec leurs esclaves. »

— « C'est ce que j'ai entendu dire, » admis-je.

— « J'ai peur, » dit-elle.

— « C'est stupide, » fis-je. « Tu n'as rien à craindre. »

— « Crois-tu que Dieu existe ? » demanda-t-elle.

— « Non, bien entendu, » dis-je. « C'est une fiction intéressante. Personne ne croit véritablement à son existence. »

— « J'ai fait quelques recherches, » m'apprit-elle. « Il y a trop de choses qui demeurent inexpliquées. Je crois qu'une structure est en train de se former. N'est-il pas possible que la saga de Gor soit, en réalité, un moyen de préparer la Terre et ses peuples à la révélation de l'existence véritable de l'Anti-Terre, au cas où il s'avérerait nécessaire de faire connaître cette présence ? »

— « Certainement pas, » dis-je. « Ne sois pas stupide. »

— « Il y a aussi trop de détails, » insista-t-elle, « de petites choses qu'un romancier n'aurait pas l'idée d'inclure, des choses sans importance telles la fabrication d'une selle ou la façon dont est frappée la monnaie. Ce ne sont pas des choses que l'on mentionnerait si l'on voulait construire des fictions économiques et bien réalisées. »

— « Elles sont davantage comme de petites choses venant à l'esprit de quelqu'un qui n'est pas un écrivain, mais les trouve intéressantes et souhaite les mentionner. »

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Chasse cela de ton esprit, » affirmai-je. « Gor est une fiction. »

— « Je ne crois pas que John Norman soit l’auteur de la saga goréenne, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Ce genre de chose me faisait peur, » expliqua-t-elle. « Je l’ai rencontré et j’ai parlé avec lui.

Apparemment, sa façon de parler et son style ne sont pas ceux des livres. »

— « Il a toujours prétendu, » fis-je remarquer, « qu’il se contentait de mettre ces livres en forme. D’après ce que j’ai compris, ils sont généralement écrits par d’autres, essentiellement un certain Tarl Cabot. »

— « Il existait un Cabot, » rappela-t-elle, « qui a disparu. »

— « Norman reçoit ses manuscrits, n’est-ce pas, d’un certain Harrison Smith. C’est probablement lui le véritable auteur. »

— « Harrison Smith n’est pas son véritable nom, » révéla-t-elle. « Il a été inventé par Norman en vue de protéger son ami. Mais j’ai rencontré ce Harrison Smith. Il reçoit les manuscrits mais paraît tout ignorer de leur origine. »

— « Je crois que tu prends cela trop au sérieux, » dis-je. « Norman lui-même croit certainement que les livres sont des fictions. »

— « Oui, » admit-elle. « J’en suis convaincue. »

— « Si, en étant l’auteur ou celui qui les met en forme, il croit qu’il s’agit de fictions, il me semble que tu pourrais te sentir parfaitement libre de faire de même. »

— « Puis-je te raconter une chose qui m’est arrivée, Jason ? » demanda-t-elle.

Je fus soudain troublé.

— « Bien sûr, » répondis-je. Je souris. « As-tu vu un Marchand d’Esclaves goréen ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit-elle. Je la regardai. « J’étais sûre que tu me croirais folle, » ajouta-t-elle.

— « Continue, » dis-je.

— « Naïvement, peut-être, » indiqua-t-elle, « je n’ai pas fait mystère de l’intérêt que je portais à ces questions. Des dizaines de personnes, d’une façon ou d’une autre, ont dû apprendre que je cherchais à me renseigner. »

— « Continue, » dis-je.

— « Cela explique, en conséquence, le coup de téléphone que j’ai reçu, » raconta-t-elle. « C’était une voix d’homme. Il m’a dit de me rendre à une certaine adresse, si je m’intéressais aux affaires goréennes. J’ai l’adresse ici. » Elle ouvrit son sac et me montra une adresse. Elle se trouvait dans la 55^e Rue, dans l’East Side.

— « Es-tu allée à cette adresse ? » m’enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « C’était stupide de ta part, » relevai-je. « Que s’est-il passé ? »

— « J’ai frappé à la porte de l’appartement, » dit-elle.

— « C’était au cinquième étage, » remarquai-je, notant le numéro de l’appartement.

— « Oui, » confirma-t-elle. « On m’a dit d’entrer. L’appartement était bien meublé. Il y avait un homme imposant, assis sur un canapé, derrière une table basse. Il était puissant, avec de grosses mains, une calvitie naissante, viril. « Entrez, » a-t-il dit. « Ne craignez rien. » Il m’a souri. « Vous ne risquez absolument rien pour le moment, ma chère, » a-t-il ajouté. »

— « Pour le moment ? » fis-je préciser.

— « Ce furent ses paroles. »

— « Avais-tu peur ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Ensuite, que s'est-il passé ? » demandai-je.

— « Il m'a dit : « Approchez. Arrêtez-vous près de la table basse. » J'ai fait cela. « Vous êtes jolie, » a-t-il dit. « Peut-être avez-vous des possibilités. ». »

— « Qu'entendait-il par là ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » dit-elle. « J'ai voulu lui donner mon nom, mais il a levé la main et m'a dit qu'il le connaissait. Je l'ai regardé avec frayeur. Sur la table basse, devant lui, il y avait une carafe de vin et un lourd gobelet en métal ciselé. Je n'avais jamais vu de gobelet de ce type. Il était terriblement primitif et barbare. « Il paraît, » lui dis-je, « que vous avez des informations sur Gor. » – « Mettez-vous à genoux devant cette table basse, ma chère, » a-t-il dit. »

— « Qu'as-tu fait ? » m'enquis-je.

— « Je me suis agenouillée, » répondit-elle en rougissant. Soudain, je fus terriblement jaloux du pouvoir que cet homme exerçait sur la belle Beverly Henderson.

« Ensuite, » reprit-elle, « il m'a dit : « Versez du vin dans ce gobelet. Remplissez-le précisément jusqu'au deuxième anneau. » Il y avait cinq anneaux, sur l'extérieur du gobelet. Je versai le vin, comme il l'avait demandé, puis posai le gobelet sur la table basse. « À présent, déboutonnez votre chemisier, » a-t-il dit. « Complètement. ». »

— « Tu as alors poussé un cri de fureur et quitté précipitamment l'appartement ? » demandai-je.

— « J'ai déboutonné mon chemisier, » corrigea-t-elle. « Complètement. « À présent, ouvrez votre pantalon, » a-t-il dit. »

— « As-tu fait cela ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-elle. « Et : « À présent, quittez votre chemisier et baissez votre pantalon sur vos chevilles, » a-t-il dit.

— « As-tu fait cela ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Et : « À présent, baissez votre slip sur vos hanches jusqu'à ce que votre nombril soit visible. » J'ai également fait cela. Je me suis ensuite agenouillée devant lui avec mon slip, baissé sur les hanches afin que mon nombril soit visible, mon pantalon autour des chevilles, et mon soutien-gorge, mon chemisier gisant près de moi sur la moquette. »

J'avais peine à croire ce que j'entendais.

« Comprends-tu ce que signifie le fait de montrer le nombril ? » demanda-t-elle.

— « Je crois, » répondis-je, « que, sur Gor, cela s'appelle : le Ventre de l'Esclave. »

— « Exactement, » dit-elle. « Mais, naturellement, Gor n'existe pas. »

— « Naturellement, » dis-je.

— « Puis : « À présent, prenez le gobelet, » a-t-il dit, « et appuyez le métal contre votre corps. » Je pris le gobelet et le serrai, étroitement, contre mon corps. Je tins le lourd métal rond contre moi, sous mon soutien-gorge. « Plus bas, » précisa-t-il. « Contre votre ventre. » Je descendis alors le gobelet. « Appuyez plus fort, » a-t-il dit. J'obéis. Je sens encore le métal froid contre moi, en partie contre la soie de mon sous-vêtement, en partie contre mon ventre. « À présent, » a-t-il dit, « portez le gobelet à vos lèvres, embrassez-le longuement, puis donnez-le-moi, les bras tendus et la tête baissée. ». »

— « As-tu fait cela ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas ! » répondit-elle avec colère. « Je n'avais jamais rencontré d'homme tel que lui. Il semblait y avoir, en lui, une puissance que je n'avais jamais rencontrée chez un autre homme. C'est difficile à expliquer. Mais il m'a semblé que je devais lui obéir, parfaitement, et qu'il n'y avait pas d'autre solution. »

— « Intéressant, » fis-je.

— « Quand il eut terminé le vin, il posa le gobelet sur la table. Puis il dit : « Vous êtes maladroite et sans formation, mais vous êtes jolie et il sera peut-être possible de vous donner un enseignement. Vous pouvez vous lever, à présent, et vous habiller. Puis vous pourrez partir. ». »

— « Qu’as-tu fait, à ce moment-là ? » demandai-je.

— « Je me suis levée et habillée, » dit-elle. « Ensuite, je lui ai dit : « Je m’appelle Beverly Henderson. » Je suppose que j’avais besoin d’affirmer mon identité. « Je connais votre nom, » a-t-il dit. « Êtes-vous fière de votre nom ? » a-t-il demandé. « Oui, » ai-je répondu. « Profitez-en pendant que vous le pouvez, » a-t-il conseillé, « vous ne l’aurez peut-être plus longtemps. ». »

— « Qu’entendait-il par là ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « J’ai également exigé de savoir, mais il s’est contenté de répéter que je pouvais partir. Je me mis alors en colère. « Quelles informations aviez-vous donc sur Gor ? » demandai-je. « De toute évidence, vous venez d’apprendre quelque chose sur Gor, » a-t-il dit. « Je ne comprends pas, » dis-je. « Dommage que vous soyez aussi stupide, » a-t-il dit, « sinon, vous vous vendriez plus cher. »

— « Plus cher ! » criai-je. « Oui, plus cher, » dit-il avec un sourire. « Vous savez sans doute qu’il y a des hommes disposés à acheter votre beauté. ». »

— « Continue, » dis-je.

— « J’étais terriblement en colère, » dit-elle. « « Je n’ai jamais été insultée de cette façon ! » ai-je crié. « Je vous hais ! » ai-je crié. Il m’a souri. « Les femmes libres ont le droit d’être gênantes et désagréables, » a-t-il dit. « Soyez gênante et désagréable pendant que vous le pouvez. Plus tard, cela ne vous sera plus permis. » Je pivotai alors sur moi-même et gagnai la porte. Sur le seuil, je me retournai. « Ne craignez rien, Miss Henderson, » a-t-il ajouté, « nous avons toujours une ou deux capsules supplémentaires, en dehors de celles qui sont consacrées aux demandes ordinaires, au cas où une bonne affaire se présenterait. » Puis il a alors ricané. « Et, à mon avis, avec la formation, les exercices et le régime alimentaire requis, vous vous révéleriez tout à fait exceptionnelle. À présent, vous pouvez partir. » Je me mis alors à pleurer et sortis précipitamment. »

— « Quand cela est-il arrivé ? » demandai-je.

— « Il y a deux jours, » répondit-elle. « À ton avis, qu’est-ce que cela signifie ? »

— « Je crois, » répondis-je, « qu’il s’agit d’une plaisanterie cruelle qui aurait pu devenir une plaisanterie dangereuse. Je te conseille de ne plus jamais accepter ce type de rendez-vous. »

— « Je n’ai aucune intention de le faire, » affirma-t-elle.

— « C’est terminé, à présent, et il n’y a aucune raison de se faire du souci, » lui assurai-je.

— « Merci, Jason, » dit-elle.

— « As-tu prévenu la police ? » demandai-je.

— « Je l’ai fait, » dit-elle, « mais seulement le lendemain. Aucun délit, naturellement, n’avait été commis. Je ne pouvais rien prouver. Néanmoins, cela me semblait justifier une enquête. »

— « Je suis parfaitement d’accord, » opinai-je.

— « Je suis retournée à cette adresse en compagnie de deux agents, » m’apprit-elle.

— « Que s’est-il passé au cours de la confrontation ? » demandai-je.

— « Il n’y a pas eu de confrontation, » m’apprit-elle. « L’appartement était vide. Il n’y avait même plus de meubles. Il n’y avait pas de rideaux, rien. Le gardien a prétendu qu’il était vide depuis une semaine. Les agents n’avaient aucune raison de ne pas le croire. Peut-être avait-il été payé. Peut-être était-il de mèche avec l’homme imposant. Je ne sais pas. Les agents, furieux, m’ont fermement déconseillé de recommencer de telles plaisanteries, puis m’ont laissée partir. Toute cette affaire a été pour moi douloureuse et embarrassante. »

— « Cela fait manifestement penser à un coup monté très élaboré, » émis-je.

— « Pourquoi se donnerait-on tout ce mal ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » admis-je.

— « Crois-tu que j'aie des raisons de m'inquiéter ? » demanda-t-elle.

— « Non, » dis-je. « certainement pas. » Puis je levai la main, appelant le serveur.

— « Je dois payer la moitié de la note et laisser la moitié du pourboire, » dit-elle.

— « Je m'occupe de tout, » fis-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle soudain, avec irritation. « Je ne veux pas dépendre d'un homme pour quoi que ce soit. »

— « Très bien, » acquiesçai-je. Je constatai que Beverly Henderson avait un côté irritable. Je supposai que le fouet goréen, si Gor existait, l'aurait rapidement amenée à renoncer à cette attitude.

Ensuite, au vestiaire, nous reprîmes nos vêtements. La femme, derrière le comptoir, était blonde. Elle portait un chemisier blanc et une courte jupe noire ; ses jambes, très dévoilées, étaient couvertes de dentelle noire. Beverly Henderson reprit sa cape légère. Je repris mon manteau. Je donnai un dollar à la femme. Elle avait de jolies jambes. Elle avait un joli sourire. Elle me plaisait.

« Merci, monsieur, » dit-elle.

— « De rien, » répondis-je.

« La façon dont certaines femmes exploitent leur corps est un scandale, » fit remarquer Beverly tandis que nous nous éloignions du vestiaire.

— « Elle était jolie, » soulignai-je.

— « Je suppose que tu aimerais bien la posséder, » dit Beverly, d'un ton acerbe.

— « Effectivement, » admis-je. « J'aimerais bien la posséder. Il serait sans doute très agréable de la posséder. »

— « Tous les hommes sont des monstres ! » jeta Beverly.

Je mis mon manteau. Elle tenait sa cape.

— « Pourquoi es-tu habillée de cette façon, ce soir ? » demandai-je. « Ne crains-tu pas d'être vue par quelques-unes de tes « sœurs » ? Peux-tu te permettre de prendre ce risque ? »

Elle parut un instant inquiète. Je plaisantais. Puis je constatai que ce n'était pas véritablement une plaisanterie. Un étudiant peut, subtilement, humilier et diminuer un autre étudiant aux yeux de ses pairs et de l'université. Cela peut être réalisé avec une innocence apparente, au cours d'un séminaire, par une remarque apparemment due au hasard, alors que l'on prend le café ou le thé, ou même par une expression ou un mouvement du corps dans la classe ou le couloir. Les règles de la conformité et la sanction des différences sont rarement explicites ; en réalité, ces règles et ces sanctions sont généralement niées. Elles sont raisonnablement perceptibles, toutefois, par les familiers de la psychologie de groupe. Ces choses, malheureusement, peuvent ruiner des carrières universitaires. Elles sont particulièrement évidentes dans l'estimation du travail de l'étudiant et dans ses lettres de recommandation, surtout celles qui sont rédigées par des professeurs stricts, ayant des opinions politiques correctes, quelles que soient les institutions auxquelles elles sont adressées.

— « Il n'est certainement pas interdit, » releva-t-elle, « à une femme d'être de temps en temps féminine. »

— « Peut-être, » admis-je. « C'est une question très épineuse. »

— « J'ai assisté à des débats sur ce sujet, » dit-elle.

— « Est-ce que tu plaisantes ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Je vois, » fis-je.

— « À mon avis, » dit-elle, « les femmes ont le droit d'être féminines, de temps en temps, juste un peu. »

— « Je vois, » dis-je. Je me demandai s'il existait un monde, quelque part, où les femmes, ou, du moins, un certain type de femmes, se trouvaient dans l'obligation d'être totalement féminines,

continuellement. Je souris intérieurement. Je pensai au monde fictif de Gor, qui n'existait naturellement pas. Les Goréens, à ma connaissance, n'acceptaient pas la pseudo-masculinité chez leurs esclaves ; cela, ainsi, contraignait les femmes à être des femmes véritables.

« Mais tu n'es pas seulement un peu féminine, ce soir, » fis-je remarquer. « Tu es délicieusement féminine. »

— « Ne me parle pas de cette façon, » protesta-t-elle.

— « Même si c'est vrai ? » demandai-je.

— « Surtout si c'est vrai, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Parce que je suis une personne, » répondit-elle.

— « Accepterais-tu : « Une personne délicieusement féminine » ? » demandai-je.

— « Tu te moques de ma qualité de personne, » me reprocha-t-elle.

— « Et : « Un petit animal féminin délicieusement joli » ? » demandai-je.

— « Quel monstre tu es ! » s'écria-t-elle. « C'est comme si tu voulais me mettre un collier et me conduire dans ton lit. »

— « Cela serait agréable, » reconnus-je.

— « Tu me trouves sexuellement attirante, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Est-ce que cela te gêne ? »

— « Non, » dit-elle. « Pas vraiment. Je sais que des hommes me trouvent sexuellement attirante. Quelques-uns ont même tenté de me prendre dans leurs bras et de m'embrasser. »

— « Horrible, » fis-je.

— « Je ne leur ai pas permis de réussir, » indiqua-t-elle.

— « Tant mieux, » dis-je.

— « Je tiens à être totalement respectée, » souligna-t-elle.

— « As-tu envisagé, » demandai-je, « que ton désir d'être respectée puisse entraver l'épanouissement de ta sexualité ? »

— « Le sexe, » répondit-elle, « n'est qu'une partie minuscule et sans importance de la vie. Il doit être mis dans la perspective convenable. »

— « Le sexe, » relevai-je, « est un phénomène capital de l'existence humaine. »

— « Non, non, » précisa-t-elle. « Le sexe est sans importance, dépourvu de signification et d'intérêt. Plus précisément, il doit être placé dans la perspective qui lui convient. C'est une chose que toutes les personnes politiquement éclairées, hommes et femmes comprennent. En réalité, la sexualité est une menace et un handicap dans le cadre de l'accession à une civilisation véritable. Il doit être impitoyablement soumis et contrôlé. »

— « Ridicule, » fis-je.

— « Ridicule ? » s'enquit-elle.

— « Oui, ridicule, » répétai-je. « Il est possible que le sexe soit un obstacle à la réalisation d'un type donné de civilisation, » reconnus-je, « mais je ne crois pas que je me plairais dans le type de civilisation où il serait un handicap. Il me semble possible de concevoir une civilisation qui ne serait pas hostile à la nature des êtres humains, mais compatible avec leurs désirs et leurs besoins. Dans une telle société, il ne serait peut-être pas nécessaire d'inhiber les besoins mais il serait possible, au contraire, de les laisser s'épanouir. »

— « Il est impossible de parler avec toi ! » lança-t-elle. « Tu es trop rustre. »

— « Peut-être, » admis-je. « Mais, parmi toutes les complexités, une chose est claire. »

— « Laquelle ? » s'enquit-elle.

— « Le fait que, » dis-je, « tu sois, indéniablement et indubitablement, une jeune femme extrêmement jolie et excitante. »

— « Tu es terrible, » dit-elle, baissant la tête avec un sourire.

— « Il est facile de voir pourquoi les Marchands d'Esclaves de Gor pourraient s'intéresser à toi. »

— « Quel monstre tu es, » fit-elle en riant.

Je constatai avec satisfaction que j'avais confirmé ce qu'elle pensait de ce sujet.

— « Et les vêtements que tu portes ce soir, » soulignai-je, « comme toi-même, que cela te plaise ou non, sont délicieusement féminins. »

Elle se regarda. Sans véritablement y avoir réfléchi, elle lissa la robe sur ses hanches. C'était un geste très naturel. Je supposai que ce type de geste était enseigné aux esclaves. Mais, chez Beverly Henderson, il était totalement naturel. Je la trouvais très séduisante. Je me demandai s'il existait des esclaves par nature. S'il y en avait, j'étais convaincu que Beverly Henderson possédait les qualités requises.

— « Tu es une brute haïssable et indécrottable, » dit-elle avec un sourire.

— « C'est la première fois que je te vois porter des vêtements féminins, » fis-je valoir. « Qu'est-ce qui motive ce changement brutal de conception, à savoir qu'il serait peut-être convenable qu'une femme soit un peu féminine ? »

Elle baissa la tête.

« De toute évidence, cela représente un changement, » insistai-je.

— « Oui, peut-être, » répondit-elle. « Je ne sais pas. »

— « Tu as récemment acheté ces vêtements, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Quand ? » demandai-je.

— « Ce matin, » répondit-elle. Elle leva la tête avec colère, sur la défensive. « J'ai pensé qu'il ne serait pas mauvais d'avoir quelque chose qui soit un peu joli. »

— « Tu n'es pas seulement un peu jolie, » fis-je remarquer.

— « Merci, » dit-elle.

— « Et tu portes un peu de maquillage et d'ombre à paupières, » repris-je.

— « Oui, » dit-elle.

— « Et du parfum, » ajoutai-je.

— « Oui, » dit-elle. « J'espère vraiment, » reprit-elle, « que mes camarades ne me verront pas telle que je suis. »

— « Elles se moqueraient de ta séduction, » dis-je, « et tenteraient, par jalousie, de se venger de toi, dans le cadre de tes recherches ? »

— « Oui, » reconnut-elle. « Je crois. »

— « Ce changement est très brutal, » relevai-je. « Il est lié à ta rencontre avec l'homme imposant qui, pour ainsi dire, t'a fait passer un examen, dans l'appartement, n'est-ce pas ? »

Elle hocha la tête.

— « Oui, » répondit-elle. « C'est étrange. Je ne me suis jamais sentie aussi féminine que lorsqu'il m'a ordonné, avec complaisance, de m'agenouiller et de le servir. »

— « Cela a libéré ta féminité ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-elle. « C'est très étrange. Je ne peux pas expliquer. »

— « Tu étais soumise à la domination du mâle, » expliquai-je. « Pour la première fois de ta vie, tu as été confrontée à une relation totalement naturelle et biologique. »

— « Je rejette ton analyse, » dit-elle.

— « En outre, tu étais sexuellement excitée, » ajoutai-je.

— « Comment sais-tu cela ? » demanda-t-elle. « Je n'ai pas mentionné cela. »

— « Ce n'était pas la peine, » dis-je. « Tes expressions, le ton de ta voix, la façon dont tu racontais cette expérience rendaient cela évident. »

— « Tu es détestable ! » s'écria-t-elle avec irritation.

— « Puis-je t'aider à mettre ta cape ? » demandai-je.

— « Je peux me débrouiller seule, » dit-elle.

— « Certainement, » admis-je.

Elle adressa un bref regard à la femme du vestiaire. La femme baissa la tête.

— « Oui, » dit-elle clairement, un peu plus fort que nécessaire, « tu peux m'aider à mettre ma cape. »

Puis elle resta immobile et silencieuse tandis que, debout derrière elle, je posais la cape sur ses épaules. Pendant un instant très bref, après avoir mis la cape en place, je laissai les mains sur ses bras. Pendant cette brève seconde, elle comprit qu'elle était tenue. Ensuite, je la lâchai. Son corps était crispé, rigide, hostile.

« Ne crois pas que tu parviendras à me dominer, » souffla-t-elle avec colère. « Je ne me laisserai jamais dominer par un homme ! » Puis elle ajouta, clairement, légèrement, un peu trop fort, au profit de la femme du vestiaire : « Merci. »

Puis, soudain, elle gémit presque. Ensuite, elle dit, avec ravissement :

« Bonsoir, comment allez-vous ? Quelle joie de vous rencontrer ici ! » Les présentations furent faites. Je regardai les deux femmes chevalines, une grande et une petite, seules, qui venaient d'entrer. Elles me considérèrent avec hostilité. Elles sourirent à Beverly.

— « Comme tu es jolie, ce soir, Beverly ! » dit la plus grande.

— « On peut porter une robe de temps en temps, » répondit Beverly. « C'est la liberté. »

— « Bien sûr, » répondit la femme. « Ne t'inquiète pas. Cela te va bien, très bien. »

La plus petite des deux femmes ne dit pratiquement rien. Puis elles entrèrent dans la salle du restaurant et furent accueillies par le maître d'hôtel.

« Je n'aurais jamais dû venir ici, » dit Beverly.

— « Tu les as rencontrées à l'université ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Beverly. « Elles sont dans deux de mes séminaires. »

— « Tu sembles malade, pitoyable, » relevai-je. « Te soucies-tu vraiment de ce qu'elles pensent ? »

— « Elles sont politiquement influentes, » répondit-elle. « Surtout la grande. Quelques professeurs, bien qu'il s'agisse d'hommes, ont peur d'elles. »

— « Tant pis pour eux, » dis-je.

— « Ceux qui ne sont pas titulaires ont souvent peur du jugement de leurs étudiants, » expliqua-t-elle, « et, surtout, de leur influence sur le jugement des autres. Presque tous nos jeunes professeurs, hommes ou femmes, font ce que l'on attend d'eux et tentent de leur plaire. Ils ne veulent pas perdre leur place. »

— « Je connais ce genre de chose, » acquiesçai-je. « Cela s'appelle : liberté universitaire. »

Elle noua les lacets de sa cape. Puis nous sortîmes du restaurant.

« Je vais appeler un taxi, » dis-je.

— « En fait, je ne suis pas véritablement une femme, » dit-elle, pitoyablement, devant le restaurant. « Je suis trop féminine. » Elle me regarda. « J'ai tenté de lutter contre ma féminité, » affirma-t-elle. « J'ai tenté de la vaincre. »

— « Tu pourrais redoubler d'efforts, » lui dis-je en guise d'encouragement. « Tu pourrais t'améliorer. »

— « Je ne pourrai pas rester dans ma section, » gémit-elle. « Elles vont me calomnier et me détruire. »

— « Tu pourrais entrer dans une autre université, » suggérai-je. « Et recommencer à zéro. »

— « Peut-être, » dit-elle, dubitativement. « Mais je crois que c'est sans espoir. Je risque de

recommencer. Ou bien on pourrait apprendre que je n'appartiens pas à leur monde. »

— « Au monde convenable ? » demandai-je.

— « À leur monde, » répéta-t-elle.

— « Celui des femmes que tu as rencontrées dans le restaurant ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Elles sont fortes et masculines, comme étaient les hommes, autrefois. »

— « La féminité n'est pas acceptable chez une femme, et la virilité n'est pas acceptable chez un homme ? » m'enquis-je.

— « Bien sûr que non, » répondit-elle. « Ce sont des obstacles à la qualité de personne. »

— « Mais il est bon que les femmes soient masculines et que les hommes soient féminins ? »

— « Oui, » dit-elle, « c'est acceptable. En fait, ils doivent apprendre à être doux, tendres et féminins. »

— « Tu ne comprends donc pas, » fis-je ressortir, « que les femmes qui souhaitent trouver cela chez un homme ne s'intéressent pas vraiment à ce que sont les hommes mais, en réalité, ne désirent pas un homme, mais une femme d'un genre particulier ? »

Elle me regarda, horrifiée.

« Cette idée est désagréablement plausible, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « C'est la première fois que je rencontre une personne comme toi, » dit-elle. « Tu me troubles. »

— « Franchement, » repris-je, « tu n'es pas comme ces deux femmes que nous avons rencontrées au restaurant. Tu es absolument différente. Elles ne sont même pas véritablement des femmes. Elles sont autre chose, ni homme ni femme. Il n'est pas surprenant qu'elles soient tellement hostiles, haineuses, méchantes et belliqueuses. Après des siècles de rejet, pourquoi, dans le but de se venger, ne se présenteraient-elles pas à présent comme des modèles de leur sexe ? Pourquoi, alors que le monde leur a été si longtemps refusé, ne tenteraient-elles pas aujourd'hui, grâce à la rhétorique et à la politique, de le soumettre à leurs desseins ? Peut-on leur en vouloir ? Ne peut-on comprendre la haine que leur inspirent des femmes telles que toi, qui constituent une véritable injure biologique, un reproche, à leurs prétentions et leurs projets ? Tu es leur ennemi, avec ta beauté et tes désirs, beaucoup plus que les hommes qu'elles tentent, par l'entremise du pouvoir politique, d'intimider et de manipuler. » Je la regardai avec colère. « Tu n'as pas la moindre idée de la menace que ta séduction et ta beauté représentent, de leur point de vue. Leur succès exige l'écrasement et la disparition des femmes telles que toi ! »

— « Je ne dois pas t'écouter, » dit-elle. « Je dois être véritablement une femme. »

— « Je suis convaincu que tu es plus intelligente qu'elles, et que tu perçois mieux la réalité, » continuai-je, « mais il me semble peu probable que tu puisses les vaincre. Tu n'as ni leur agressivité ni leur violence, lesquelles sont sans doute liées à une quantité exceptionnelle d'hormones masculines dans le corps de ces femmes. Avec cruauté et assurance, elles t'écraseront dans la conversation et, lorsque leur objectif l'exigera, n'hésiteront pas à te calomnier et t'humilier. »

— « Je n'interviens même pas dans leurs conversations, » révéla-t-elle. « J'ai peur. »

— « Tu ne souhaites pas être verbalement fouettée, » dis-je.

— « Je ne sais pas quoi penser, » reconnut-elle.

— « Efforce-toi de comprendre et d'interpréter tes sentiments, » fis-je valoir. « Envisage la possibilité d'être fidèle à toi-même. »

— « Peut-être sont-elles réellement des femmes, mais d'une façon latente, » émit-elle.

— « Peut-être, » admis-je. Je haussai les épaules.

— « Qu'est-ce qu'une femme, en réalité ? » demanda-t-elle avec colère. « Une esclave ? »

Cette question me surprit. Je la regardai. Elle ne dominait plus ses sentiments. Ses yeux étaient

pleins de larmes. Je compris que je devais la rassurer et nier avec véhémence ce que suggérait sa question. Mais je ne la rassurai pas et ne niai pas, comme j'étais censé le faire, ce qu'elle avait suggéré. En fait, je me rendis soudain compte que non seulement il était étrange qu'elle m'ait posé cette question, probablement rhétorique, mais, aussi, que c'était probablement le genre de chose que, sans qu'il me soit possible de comprendre clairement pourquoi, les femmes ayant les mêmes convictions politiques qu'elle, s'efforçaient continuellement de nier. Je me demandais pourquoi elles se donnaient tellement de mal, fréquemment et avec intensité, pour démontrer qu'elles n'étaient pas des esclaves. Pourquoi estimaient-elles nécessaire de nier cette allégation apparemment fantastique aussi souvent et désespérément ?

« Crois-tu que nous soyons des esclaves ? » s'enquit-elle.

Je la regardai. Elle était petite et très belle. Elle avait un peu de rouge à lèvres et d'ombre à paupières. Je respirais son parfum. La blancheur de ses seins, que je voyais, et de sa gorge, était merveilleuse. Comme le fourreau blanc cachait et révélait merveilleusement sa beauté ! J'eus envie de le lui arracher.

« Alors ? » insista-t-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

Elle me tourna brutalement le dos, furieuse.

Je ne lui adressai pas la parole, me contentant de la regarder, debout, furieuse, devant le restaurant.

Je la considérai. Des idées me traversèrent l'esprit. Je me demandai quel effet elle ferait, sans ses vêtements, debout sur les dalles d'un palais.

Il me parut étrange que la société ait évolué de telle façon que des créatures aussi délicieuses et désirables soient autorisées à conserver leur liberté. De toute évidence, elles étaient faites pour porter un collier métallique et demeurer aux pieds des hommes.

Elle sentait mes yeux posés sur elle mais ne me regarda pas directement. Elle rejeta la tête en arrière. Je me dis que c'était un joli mouvement, celui d'une femme se sachant examinée, un mouvement d'esclave.

— « Vas-tu t'excuser ? » demanda-t-elle.

— « Pour quelle raison ? » demandai-je.

— « Pour avoir dit que je pourrais être une esclave, » répondit-elle.

— « Oh ! » fis-je. « Non, » ajoutai-je.

— « Je te hais, » dit-elle.

— « Très bien, » dis-je. Je continuai de la regarder, l'imaginant sans vêtements. Je lui fis porter, intérieurement, divers types de colliers et de chaînes.

— « Tu es un individu grossier et détestable, » insista-t-elle.

— « Je regrette, » répondis-je. Puis je l'imaginai telle qu'elle pourrait être sur un Marché.

Enfin, elle se retourna vers moi, furieuse.

— « À quoi penses-tu ? » demanda-t-elle.

— « Je t'imaginai sur l'estrade des esclaves, » répondis-je, « présentée par un commissaire-priseur connaissant son affaire. »

— « Comment oses-tu dire de telles choses ! » s'écria-t-elle.

— « Tu m'as demandé à quoi je pensais, » lui rappelai-je.

— « Tu n'étais pas obligé de me le dire ! » répliqua-t-elle.

— « Tu aurais préféré le mensonge ? » m'enquis-je.

— « Je ne connais personne qui soit plus détestable que toi ! » déclara-t-elle.

— « Je regrette, » fis-je.

Elle se dirigea vers moi, furieuse, afin de m'affronter, mais elle baissa rapidement les yeux.

— « Je ne vois pas de taxis, » dit-elle.

— « Moi non plus, » dis-je.

Elle me regarda.

— « Étais-je jolie ? » demanda-t-elle.

— « Quand ? » m'enquis-je.

— « Dans ton imagination, » répondit-elle sèchement.

— « Sensationnelle, » répondis-je.

Elle sourit.

— « Comment étais-je habillée ? » demanda-t-elle.

— « Tu étais présentée nue, » répondis-je, « car c'est ainsi que les femmes sont vendues. »

— « Oh ! » fit-elle.

— « Si cela peut te rassurer, » repris-je, « tu avais les poignets enchaînés. Le commissaire-priseur te présentait avec un fouet. »

— « Avec un fouet ? » demanda-t-elle en frissonnant.

— « Oui, » confirmai-je.

— « Dans ce cas, j'étais obligée de lui obéir, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Tu lui obéissais effectivement, » confirmai-je.

— « Parfaitement ? » demanda-t-elle.

— « Parfaitement, » répondis-je.

— « Si je ne l'avais pas fait, il se serait servi du fouet, n'est-ce pas ? »

— « Bien entendu, » dis-je.

— « Dans ce cas, j'avais raison d'obéir. »

— « Je suppose, » dis-je.

— « Étais-je jolie ? » demanda-t-elle.

— « Merveilleusement excitante et belle, » répondis-je.

Elle sourit et rougit. Comme elle était féminine !

— « Jason, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « M'aurais-tu achetée ? »

— « Qu'y avait-il d'autre à vendre ? » demandai-je avec un sourire.

Furieuse, elle me gifla violemment.

— « Monstre détestable ! » cria-t-elle.

Elle me tourna le dos.

« Je ne suis pas une esclave ! » lança-t-elle. « Je ne suis pas une esclave ! »

À ce moment-là, je vis les phares d'une voiture s'allumer. Elle était garée dans la rue, à quelque distance. Elle se trouvait là depuis quelque temps.

« Hé ! » appelai-je, levant le bras, constatant soudain, tandis qu'elle approchait, qu'il s'agissait d'un taxi.

Le taxi s'arrêta contre le trottoir.

« Je vais t'accompagner chez toi, » proposai-je.

— « Ce n'est pas nécessaire, » dit-elle. Elle était furieuse, désespérée, contrariée.

Le chauffeur descendit de voiture et ouvrit la porte arrière droite.

— « J'ai été très grossier, » convins-je. « Je suis vraiment désolé. Je ne voulais pas te contrarier. »

Elle ne regarda même pas le chauffeur.

— « Je ne suis pas comme ces femelles que tu fréquentes ! » lança-t-elle. « Je suis une femme véritable. »

Elle monta, furieuse, dans le taxi. J'aperçus une jolie cheville. Je chassai de mon esprit l'idée que

sa minceur élégante serait rehaussée par un anneau métallique.

— « Je t'en prie, donne-moi la possibilité de m'excuser, » suppliai-je. Soudain, je fus également contrarié. Je me rendis compte qu'elle était sans doute en colère et refuserait certainement de me revoir. Je ne pouvais supporter l'idée de la perdre de cette façon. Je l'admirais et la désirais de loin depuis des mois. Puis, ce soir, nous étions sortis ensemble et avions parlé. Je la trouvais irrésistiblement séduisante.

« Je t'en prie, permets-moi de m'excuser, » suppliai-je. « Je me suis montré insensible et grossier. »

— « Ne te donne pas cette peine, » dit-elle.

— « Je t'en prie, je t'en prie, » insistai-je.

— « Ce n'est pas nécessaire, » dit-elle d'une voix glaciale.

J'étais désespéré. C'était une femme intelligente. Comme mon audace stupide avait dû la vexer ! Comme elle avait dû être scandalisée par la prétention de ma virilité grossière et stupide ! Ne tenais-je donc aucun compte de ses sentiments ? Comme mes opinions inopportunes et non-conformistes avaient dû lui paraître ennuyeuses et ridicules ! Il était sans doute encore temps d'en changer, pour lui plaire. J'espérais que je n'avais pas irrémédiablement compromis tout ce qui aurait pu se passer entre nous. Ma puissance ne me permettait-elle pas d'être prévenant, doux, gentil, tendre et féminin ? J'espérai que je ne cesserais pas de lui plaire. Je compris, avec une force inconnue auparavant, probablement parce que je n'avais jamais rencontré de femme aussi séduisante, que, dans cette société, les hommes devaient faire des efforts pour plaire aux femmes, qu'ils devaient, s'ils voulaient entretenir des relations avec elles, être et faire exactement ce que les femmes souhaitaient et exigeaient, faute de quoi les femmes ne les acceptaient pas. Les femmes, désormais, étaient une race nouvelle, différentes, comme par magie, de toutes les femmes du passé, libres et indépendantes. C'était elles qui posaient leurs conditions et les hommes, s'ils souhaitaient les connaître, devaient se conformer à leurs désirs. Mais n'était-ce pas logique ? De toute évidence, les femmes avaient le droit d'exiger que les hommes se conforment précisément à leurs désirs. Si les hommes refusaient, il suffisait que les femmes refusent toutes relations avec eux. Dans ma société, les femmes jouaient la musique, et les hommes devaient apprendre à danser. Si les femmes, pour une raison inconnue, voulaient que nous soyons exactement comme des femmes, eh bien, nous devrions faire tout notre possible pour être exactement comme des femmes. Elles pouvaient décider du fait qu'elles étaient en mesure d'accorder ou de refuser leurs faveurs.

— « S'il te plaît, » suppliai-je.

— « Tu es méprisable, » dit-elle.

— « Je t'en prie, pardonne-moi, » suppliai-je.

Le chauffeur voulut fermer la porte.

« Attendez ! » lui dis-je. Je maintins la porte ouverte. Bizarrement, il semblait vouloir que je reste à l'extérieur du taxi. Il ne me demanda pas si je montais et accompagnais la dame. Il paraissait vouloir partir en me laissant là. Je ne compris pas cela, mais ne pris pas le temps de réfléchir.

« Je vous en prie, Miss Henderson, » dis-je. « Je sais que j'ai dû vous offenser. Et j'en suis absolument désolé. » Je réfléchissais rapidement. « Mais il est tard, et il sera sans doute difficile de trouver un autre taxi. Si vous ne voulez pas que je vous raccompagne chez vous, permettez-moi au moins de partager le taxi, afin que je puisse regagner mon appartement sans difficulté. »

Le chauffeur réagit avec irritation. Je ne compris pas cela. Il me semblait pourtant qu'il avait tout intérêt à faire une course supplémentaire.

— « Très bien, » dit-elle, regardant droit devant elle. « Monte. »

Je montai dans le taxi. Le chauffeur ferma la portière, avec colère, me sembla-t-il.

Nous restâmes assis côte à côte dans le taxi, Miss Henderson et moi, silencieux.

Le chauffeur fit le tour de la voiture. Quelques instants plus tard, il s'installa au volant.

Ensuite, nous lui donnâmes les adresses. Miss Henderson habitait plus près que moi. Bien que le chauffeur nous tournât le dos, je constatai sa réaction de colère, lorsque je lui donnai mon adresse, qui était plus éloignée du restaurant. Je ne comprenais pas son irritation. Pourquoi se souciait-il de savoir lequel d'entre nous descendrait le premier ? Il paraissait taciturne. En outre, il était imposant.

— « Je m'excuse, Miss Henderson, » dis-je.

— « C'est bon, » dit-elle sans me regarder.

Dans la partie supérieure du siège qui se trouvait devant nous, sur lequel le chauffeur était assis, il y avait une fente latérale. Dans la partie supérieure du taxi, bizarrement, il y avait une fente similaire. La fente faisait approximativement deux centimètres de large.

Le taxi s'éloigna du trottoir et se glissa dans la circulation de la 128^e Rue.

« Je suis une femme, » dit Miss Henderson. « Je suis libre et indépendante. »

— « Bien sûr, » m'empressai-je de répondre.

— « Dans le restaurant, tu m'as serrée pendant un instant, tandis que tu m'aidais à mettre ma cape. Cela ne m'a pas plu. »

— « Je regrette, » dis-je.

— « Tu as essayé de me dominer, » reprit-elle. « Je ne me laisserai jamais dominer par un homme. »

Je restai pitoyablement silencieux.

« En outre, tu m'as insultée quand tu as voulu payer l'addition et laisser le pourboire. »

— « Je regrette, Miss Henderson, » dis-je.

— « Je ne dépendrai jamais d'un homme ! » affirma-t-elle.

— « Bien sûr, » admis-je.

— « Je suis libre et indépendante, je suis une personne et une femme véritable, » déclara-t-elle.

— « Oui, Miss Henderson, » répondis-je.

Elle me regarda.

— « Crois-tu que je sois une esclave ? » s'enquit-elle.

— « Non, naturellement, » répondis-je. « Non, naturellement. »

— « Ne l'oublie pas, » dit-elle.

— « Non, Miss Henderson, » répondis-je.

Nous roulâmes en silence.

« Croyez-vous que nous pourrions nous revoir, un jour ? » demandai-je.

— « Non, » dit-elle. Puis elle me regarda avec colère. « Je te trouve totalement méprisable ! » ajouta-t-elle.

Je baissai la tête. J'étais malheureux. Mon comportement rustre et grossier, mes attitudes et mes opinions stupides, crûment exprimées, terriblement impolies, avaient ruiné toute possibilité de relation significative entre nous. J'étais malheureux. Je ne lui plaisais pas.

« Je suis libre et indépendante, je suis une personne et une femme véritable, » répéta-t-elle.

— « Oui, Miss Henderson, » dis-je.

— « Je ne dépendrai jamais d'un homme, » affirma-t-elle. « Je ne me laisserai jamais dominer par un homme. »

— « Oui, Miss Henderson, » répondis-je, la tête baissée.

— « Chauffeur ! » dit-elle soudain, « vous avez pris la mauvaise direction. »

— « Désolé, » répondit-il.

Il tendit la main sous le tableau de bord et manœuvra deux leviers. J'entendis un mouvement métallique dans la portière située de mon côté. Un instant plus tard, lorsqu'il manœuvra le deuxième levier, j'entendis un mouvement métallique dans la portière située du côté de Miss Henderson.

Il continua dans la même direction, sans faire demi-tour.

— « Chauffeur ! » dit Miss Henderson, « vous allez dans la mauvaise direction ! »

Il continua de conduire.

« Chauffeur ! » dit-elle avec irritation, d'une petite voix froide et impérieuse, « vous n'allez pas dans la bonne direction ! »

Il ne lui répondit pas.

« Tournez ici ! » reprit-elle, alors que nous arrivions à un croisement. Mais il continua tout droit.

« Entendez-vous ? » demanda-t-elle, se penchant en avant.

— « Tais-toi, Esclave ! » dit-il.

— « Esclave ! » s'écria-t-elle.

Je fus stupéfait. Presque immédiatement, lorsqu'il manœuvra un levier qui devait se trouver près de lui, une lourde plaque de verre sortit du dossier du siège sur lequel il était assis. Elle s'enclencha dans la fente située dans le toit du taxi. En même temps, j'entendis deux sifflements provenant du dossier du siège qui se trouvait devant nous, un de chaque côté. Je me mis à tousser. Un gaz incolore, sous pression, était injecté à l'arrière du taxi.

« Arrêtez ! » exigeai-je, toussant, frappant du plat de la main sur la plaque de verre. Elle vibra légèrement. Elle était épaisse. Je crois que le chauffeur ne pouvait pas entendre, où mal, en raison de sa masse.

« Que se passe-t-il ? » cria la jeune femme.

Le taxi, à présent, accélérail. Je constatai soudain que les portières ne comportaient pas de manivelles permettant de baisser les vitres.

« Arrêtez ! » criai-je, le souffle court.

« Je ne peux pas respirer ! » cria la jeune femme. « Je ne peux pas respirer ! »

J'appuyai violemment sur la poignée de la portière. Elle ne bougea pas. Je m'efforçai de ne pas respirer. Les yeux me piquaient. Je plongeai du côté opposé, m'appuyant sur la jeune femme. Je tentai de manœuvrer la poignée de sa portière, mais elle était également bloquée. Je compris alors la signification des deux bruits métalliques que j'avais entendus quelques instants plus tôt. Deux barres s'étaient mises en place, bloquant les portes.

Je regagnai mon côté du taxi, où j'aurais davantage de force pour tenter de manœuvrer la poignée.

La femme pleurait et toussait.

J'étais fort, mais je ne parvenais pas à faire bouger le métal.

Ensuite, avec le poing, je me mis à frapper le verre épais. Il ne céda pas.

« Je vous en prie, chauffeur, arrêtez ! » cria la jeune femme.

J'avais l'impression que mes poumons allaient éclater. Je quittai précipitamment mon manteau et ma veste, les pressant contre une des ouvertures rondes, faisant environ huit centimètres de diamètre, situées dans le dossier du siège qui se trouvait devant nous.

C'était par ces ouvertures que le gaz pénétrait dans notre partie du taxi. Les ouvertures étaient protégées par un solide grillage métallique. En raison de ces grilles, je ne pus fourrer la veste à l'intérieur. Le gaz continua d'entrer, passant à travers le tissu. En outre, il continua de pénétrer dans notre partie du taxi par l'autre ouverture.

« Je vous en prie, chauffeur, arrêtez ! » sanglota la jeune femme, entre deux hoquets. « Je vous paierai ! »

Je tentai alors d'arracher la grille métallique, afin de pouvoir fourrer ma veste dans l'ouverture. Je ne pus glisser les doigts derrière elle.

La jeune femme se pencha, appuyant le visage et les mains contre la vitre épaisse qui nous séparait du chauffeur.

« Je vous en prie, je vous en prie, » sanglota-t-elle. « Je vous laisserai même m’embrasser, si vous voulez. Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! »

Je me mis à frapper contre la vitre latérale. Je compris immédiatement, avec désespoir, qu’elle était également d’une épaisseur exceptionnelle. Ce n’était pas une vitre ordinaire. La portière, bien que d’apparence normale, avait été conçue spécialement pour la recevoir.

Soudain, spasmodiquement, pitoyablement, les poumons sur le point d’éclater, je chassai l’air qu’ils contenaient. Ensuite, lorsque je respirai à nouveau, j’eus envie de vomir et l’impression d’étouffer. Quelles que soient les molécules composant le gaz, je compris qu’elles seraient rapidement dans mon sang. Je secouai la tête. Mes yeux pleuraient.

La jeune femme retomba en toussant sur le siège. Elle remonta les jambes. Elle me regarda pitoyablement.

« Qu’attendent-ils de moi, Jason ? » demanda-t-elle. « Que vont-ils me faire ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Je n’en ai pas la moindre idée. » La seule explication qui me venait à l’esprit était tellement horrible et fantastique que je me refusais à en envisager la possibilité, et encore moins à parler d’elle à la jeune femme terrifiée. C’était simplement trop effrayant. Je la regardai, effrayée, avec sa cape et sa robe étroite, les pieds ramenés sous elle, sur le cuir de la banquette du taxi. C’était une jeune femme exceptionnellement belle, capable de rendre les hommes fous. Je chassai cette idée de mon esprit. Non, c’était impossible. Ils ne pouvaient pas la vouloir pour cela ! Mais quel homme n’en voudrait pas ? Non, me dis-je, non ! C’est impossible. Je renonçai à cette idée. La possibilité était trop terrifiante pour qu’il soit possible même d’en envisager l’éventualité.

— « Jason, » supplia-t-elle. « Aide-moi ! »

Je lui tournai le dos et, du bout des doigts, cherchai un espace quelconque entre le verre et l’acier, à côté de moi et devant moi, tout ce qu’il serait possible d’exploiter. Je ne trouvai rien.

Je me tournai à nouveau vers elle.

« Jason, » supplia-t-elle, « aide-moi ! »

— « Je ne peux pas, » répondis-je.

Elle s’agenouilla sur le cuir de la banquette, face à la vitre latérale du côté opposé. Elle se tourna vers le dos du chauffeur.

« Je vous en prie, laissez-moi partir ! » cria-t-elle pitoyablement. « Je vous laisserai faire l’amour avec moi, » promit-elle au chauffeur, « si vous me laissez partir. »

Je ne sais pas pourquoi, à ce moment-là, je prononçai ces paroles. Sans savoir pourquoi, j’étais furieux.

— « Tais-toi, » ordonnai-je, « petite esclave stupide ! »

Elle me regarda avec terreur.

« Comment, » demandai-je, « alors que tu es possédée, penses-tu pouvoir marchander avec les Maîtres ? »

Ne savait-elle pas que, si ses maîtres le souhaitaient, elle leur appartenait totalement ?

Pourquoi m’étais-je ainsi fâché contre elle ? Pourquoi ces paroles terribles avaient-elles jailli des profondeurs jusque-là secrètes de mon être ?

Je regardai sa beauté. Je la vis alors, soudainement, délicieusement et merveilleusement, comme la beauté d’une esclave. Chez toute femme, il y a une esclave et, chez tout homme, un Marchand d’Esclaves.

Elle baissa la tête, n’osant affronter mon regard.

Pourquoi étais-je tellement en colère contre elle ? Était-ce parce que d’autres la possédaient, et pas moi ?

Elle était à genoux, la tête baissée, sur le cuir du siège. Les prétentions et la politique avaient disparu. L’illusion de sa liberté et de son indépendance, son arrogance et son orgueil, avaient disparu.

Ce n'était qu'une jeune fille effrayée et peut-être, j'en avais peur, une esclave capturée.

Puis, soudain, je fus à nouveau un homme de la Terre, prompt à s'excuser, pitoyable, auto-castrateur, succombant à l'angoisse. Comme je m'étais montré cruel avec elle ! Comme je l'avais gravement humiliée ! Ne savais-je donc pas qu'elle était une personne ?

« Pardonnez-moi, Miss Henderson, » sanglotai-je. « Je ne savais pas ce que je disais. »

Elle se tassa sur le siège. J'étais à genoux sur le plancher du taxi.

« Je regrette, » dis-je. « Je regrette. » Je regrettais véritablement. J'ignorais pourquoi j'avais prononcé de telles paroles. À la faveur des tensions produites par la situation où nous nous trouvions, elles avaient simplement jailli, cruellement, irrépressiblement, explosivement.

Bien entendu, elle n'était pas une esclave ! Pourtant, lorsque je la regardai, tassée sur elle-même, sans connaissance, sur le cuir, simple esclave pathétique, je ne pus m'empêcher de remarquer à quel point ses petites courbes étaient follement séduisantes. Je ne pus m'empêcher de me demander quel effet elles feraient, possédées et vêtues de soie et d'acier. Je ne pus m'empêcher de me demander si les jeunes femmes telles que Miss Henderson, fantastiquement belles et féminines, n'étaient pas, en réalité, des esclaves. Si tel était le cas, pourquoi ne seraient-elles pas asservies ? Puis je chassai ces pensées de mon esprit. Le taxi, roulant rapidement, continuait son chemin. Je comprenais pourquoi les hommes avaient enlevé Beverly Henderson. Le collier lui irait parfaitement. Cependant, je ne les intéressais probablement pas. Je compris alors, compte tenu du comportement antérieur du chauffeur, qu'il ne voulait pas de moi. La proie était la jolie Beverly Henderson, pas moi. C'était par accident que j'avais également été capturé. Ce qui l'entourait devint noir. Je m'efforçai de ne pas perdre connaissance. Je me souviens que je regardai à nouveau Beverly Henderson. Je me souviens, alors que ma vision se troublait, avoir vu sa jolie cheville. Je pensai qu'un anneau métallique lui conviendrait parfaitement. Je me demandai ce que je deviendrais. Puis je perdis connaissance.

LES SERINGUES

JE sentis l'air froid, lorsque la portière du taxi fut ouverte.

Lentement, douloureusement, je repris connaissance.

Je me rendis compte que l'on sortait Beverly Henderson du taxi.

Ensuite, on me sortit également du taxi, deux hommes me tirant par les bras. Nous étions dans une sorte de hangar. Le sol était cimenté. Beverly Henderson fut posée à plat ventre sur le ciment. Le bâtiment était éclairé par quatre ampoules. Elles étaient suspendues au plafond par leur fil. Elles avaient des abat-jour de métal foncé, dont l'intérieur était recouvert d'émail blanc. Elles étaient protégées par un grillage.

Je fus également posé à plat ventre sur le ciment. On me tira les mains dans le dos. Ensuite, consterné, je me rendis compte qu'on me passait des menottes.

Je vis, de l'endroit où je me trouvais, cinq hommes. Il y avait le chauffeur de notre taxi, trois types robustes, deux en veste et le troisième en pull-over et un autre homme, vêtu d'un costume froissé, la cravate desserrée. C'était un homme puissant et lourd. Ses mains étaient également grosses et lourdes. Il paraissait très fort. Il était viril et devenait chauve.

« Réveillez l'esclave, » dit-il.

Un homme, à ce moment-là, par-derrière, saisit Beverly Henderson par les cheveux et, à deux mains, brutalement, la tira en arrière, de sorte qu'elle poussa un cri de douleur, reprenant connaissance, se retrouvant à genoux, tenue par les cheveux, face à l'homme puissant.

« C'est vous ! » dit-elle. « L'homme de l'appartement ! »

— « Tu n'as pas obtenu la permission de parler, » répliqua-t-il.

— « Je n'ai pas besoin de permission pour parler ! » s'écria-t-elle. « Je suis une femme libre ! Je ne suis pas une esclave ! »

« Oh ! » cria-t-elle, sous l'effet de la douleur, tandis que la main de l'homme resserrait son étreinte, dans ses cheveux, lui tirant la tête en arrière.

Ses petites mains, serrant son gros poignet, étaient impuissantes.

— « Tu as intérêt à prendre rapidement l'habitude d'appeler les hommes libres : « Maître », Esclave, » dit l'homme puissant.

— « Je ne suis pas une esclave ! » cria-t-elle. Puis elle hurla de douleur lorsqu'on lui tordit les cheveux. Ensuite, elle ajouta : « Maître. »

L'homme puissant adressa un geste à celui qui tenait la femme. Il desserra son étreinte mais ne retira pas ses mains. Elle hoqueta. Elle regarda l'homme puissant.

— « C'est mieux, » concéda-t-il.

— « Oui, » dit-elle, « ... Maître. »

— « Il est certain, » reprit-il « que la question est discutable, et intéressante. Dans un sens tu es une esclave et, dans un autre, tu n'es pas une esclave. Le sens où tu es une esclave est celui dans le cadre duquel j'ai le droit de m'adresser à toi comme à une esclave, et de parler de toi comme d'une esclave. C'est le sens de l'esclave par nature. Ne réagis pas ainsi, ma chère. C'est vrai. Tu es une esclave par nature. Cela est parfaitement évident pour tous ceux qui connaissent ces questions. Tout Marchand d'Esclaves, tout maître, individu connaissant les femmes et, même, une autre femme, à condition que ces questions lui soient familières, verrait cela du premier coup d'œil. Ne t'agite pas. C'est tout simplement vrai. Et, en réalité, si cette remarque peut te rassurer un peu, je n'ai jamais vu de femme plus naturellement destinée à l'asservissement. Ton asservissement est déjà tout près de la surface. »

— « Non, » dit-elle. « Non. »

— « Ta culture ne te fournit guère l'occasion de satisfaire et d'assouvir tes besoins d'esclave, » précisa-t-il. « D'autres cultures, comme tu le constateras, sont plus généreuses et tolérantes sur ce point. »

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Le sens où tu n'es pas une esclave, bien entendu, » reprit-il, « est trivial. Tu n'as pas encore été soumise à l'esclavage en tant qu'institution. Tu n'es pas encore juridiquement une esclave. Par exemple, tu n'as pas encore été marquée au fer rouge, contrainte de porter le collier ou d'accomplir les gestes de soumission. »

Elle le regarda, horrifiée.

« Mais ne crains rien, » reprit-il, « tu seras finalement en conformité avec toutes les exigences de la loi. Tu comprendras finalement que tu es totalement et juridiquement, conformément à la loi, une esclave, totalement esclave et uniquement esclave. » Il lui sourit. « Tu peux à présent dire : « Oui, Maître. », » indiqua-t-il.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Mets l'esclave à plat ventre ! » ordonna-t-il.

L'homme qui la tenait poussa la femme en avant.

Elle amortit sa chute avec les mains. Puis, avec le pied, il la plaqua au sol. Je vis la marque de sa botte sur le dos de la robe blanche.

« Pose les mains de part et d'autre de la tête, les paumes contre le ciment ! » ordonna l'homme puissant.

— « Oui, » dit-elle.

— « Oui qui ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Puis elle cria : « Vous ne pouvez pas me réduire en esclavage ! »

— « L'esclavage des femmes n'est ni exceptionnel ni nouveau, » fit-il ressortir. « Au cours de l'histoire humaine, de nombreux millions de jolies femmes ont été réduites en esclavage. Elles se sont retrouvées aux pieds des maîtres. Tu n'es pas spéciale. Du point de vue historique, ton destin n'est pas unique. »

Puis il sortit une boîte en cuir d'une caisse émaillée. Il posa le contenu de la boîte sur une table métallique se trouvant contre un mur. Elle contenait deux flacons, du coton et des seringues jetables.

— « Je ne peux pas être une esclave, » dit-elle. « Je suis Beverly Henderson ! »

— « Profite de ton nom pendant que tu l'as encore, » conseilla-t-il. « Plus tard, tu n'auras que les noms que les maîtres voudront bien te donner. » Je compris alors, ce qui m'avait échappé précédemment, la remarque de l'homme puissant, dans l'appartement, laquelle m'avait été rapportée par la femme, et selon laquelle elle ne disposerait sans doute plus longtemps de son nom. Une esclave, bien entendu, ne possédait pas de nom. Elle devait porter avec docilité celui que le maître décidait de lui donner.

La femme gémit.

L'homme puissant, à ce moment-là, versa un peu du liquide contenu dans un des flacons sur un morceau de coton.

« Mais peut-être, » reprit-il, « ton maître décidera-t-il de t'appeler Beverly. Il me semble que c'est un joli nom pour une esclave. »

Il adressa un signe de tête à l'homme qui tenait la fille par les cheveux. Il déchira sa robe à la hauteur de la ceinture, sur le côté gauche, sans tenir compte de ses gémissements. Ensuite, il écarta les côtés de la robe, exposant un morceau de peau.

« Dans ce cas, bien entendu, le nom ne serait qu'un nom d'esclave, » précisa-t-il, « qui te serait attribué par la volonté du maître. » Il lui sourit. « Dis : « Oui, Maître. », » indiqua-t-il.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Il s'accroupit près d'elle et, avec le coton sur lequel il avait versé du liquide, frotta une partie de la peau exposée.

Elle frémit.

— « C'est froid, n'est-ce pas ? » dit-il. « C'est de l'alcool. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. Il laissa le morceau de coton sur son corps puis retourna près de la boîte en cuir posée sur la table métallique. Avec un autre morceau de coton et un peu d'alcool supplémentaire, il désinfecta le diaphragme en caoutchouc du deuxième flacon. Il retira ensuite l'emballage d'une des seringues jetables et, tenant le deuxième flacon, à présent désinfecté, à l'envers, glissa l'aiguille dans le diaphragme en caoutchouc. Il aspira un liquide verdâtre dans la seringue.

« Que faites-vous ? » gémit la femme.

Il reposa le deuxième flacon sur la table métallique et se dirigea vers elle. Il s'accroupit près d'elle.

— « Je te prépare en vue du transport, » dit-il.

— « Le transport ! » s'écria-t-elle.

— « Bien sûr, » dit-il. Il retira le morceau de coton qu'il avait laissé sur sa peau.

— « Où ? » demanda-t-elle.

— « Tu ne devines pas, petite idiote ? » demanda-t-il.

— « Non, » souffla-t-elle.

— « Tu es une petite esclave délicieuse, mais stupide, » releva-t-il.

— « Où, Maître ? » demanda-t-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle lorsque l'aiguille pénétra dans son corps, dans le dos, juste au-dessus de la hanche gauche.

Je voulus me redresser, mais le pied botté d'un homme m'en empêcha.

La femme se mit à sangloter. L'homme puissant, quelques instants plus tard, retira l'aiguille. La seringue était vide. Il frotta à nouveau l'endroit où la seringue avait pénétré.

« Où, Maître ? » supplia la femme, frissonnant sous la caresse froide de l'alcool. « Où ? »

— « Eh bien, sur la planète Gor, » répondit-il.

— « Gor n'existe pas ! » s'écria-t-elle.

— « Ne nous engageons pas dans une controverse futile, » dit-il.

— « Elle n'existe pas ! » cria-t-elle.

— « Tu seras mieux à même de porter un jugement sur cette question un peu plus tard, » affirma-t-il, « lorsque tu reprendras connaissance, enchaînée dans une forteresse goréenne. »

Il se redressa. Il donna le coton et la seringue jetable à un homme, qui s'en débarrassa.

— « Il est impossible que je sois une esclave. Il est impossible que je sois une esclave ! » sanglota-t-elle.

— « Tu es une esclave, » dit-il, la dominant de toute sa taille.

— « Non ! » s'écria-t-elle.

— « En réalité, » reprit-il, « tu comptes parmi les esclaves naturelles les plus sensuelles et les plus

jolies qu'il m'ait été donné de voir. »

— « Non ! » se récria-t-elle. « Non ! »

— « Reste à plat ventre, » conseilla-t-il.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle. Elle tremblait et gémissait. « Vous m'avez droguée, » dit-elle.

— « C'est par gentillesse que nous l'avons fait, » expliqua-t-il. « Le voyage, autrement, serait très difficile. »

Elle se mit à sangloter convulsivement.

« Détends-toi, Petite Esclave, détends-toi, » dit-il d'une voix rassurante.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle perdit connaissance.

Sous mes yeux horrifiés, Miss Henderson fut complètement déshabillée. Une caisse fut alors apportée. Elle s'ouvrait sur le côté. À l'intérieur, il y avait des sangles. Un homme bâillonna la femme. Le bâillon était en cuir noir, et efficace. Il se fermait sur la nuque avec deux boucles. Je supposai qu'ils ne prenaient pas de risques au cas où la drogue cesserait prématurément de faire effet. L'homme puissant apporta alors une longue boîte rectangulaire, en cuir. À l'intérieur, alignés, maintenus en place par la structure de l'intérieur de la boîte, reposant chacun dans une fente capitonnée, il y avait le reste, approximativement six imités, de ce qui avait dû être une série d'une vingtaine d'anneaux de cheville.

Miss Henderson, à présent bâillonnée, gisait, sans connaissance, à plat dos, sur le ciment.

L'homme puissant posa la boîte en cuir sur la table métallique, inscrivit quelque chose dans un petit carnet, puis jeta un des objets métalliques à l'homme qui se tenait près de Miss Henderson, et qui l'avait bâillonnée.

Je constatai que l'objet était effectivement un anneau de cheville. L'homme le referma sur la cheville gauche de Miss Henderson. Le claquement fut sec, lourd, précis. L'anneau fut alors fermé sur sa cheville. Horrifié, je compris qu'elle ne pouvait pas le retirer. Elle devrait le porter jusqu'à ce que les hommes décident de l'en débarrasser.

« H-4622 ? » demanda l'homme puissant.

L'autre homme souleva la cheville de Miss Henderson, examinant la serrure métallique.

— « Oui, » confirma-t-il.

L'homme puissant ferma son carnet.

Il adressa un signe de tête à l'homme qui se tenait près de Miss Henderson, et également à un autre.

Sans un mot, les deux hommes, sous mon regard impuissant, placèrent Miss Henderson dans la caisse. Ils l'assirent dans la caisse, le panneau qui s'ouvrait se trouvant à gauche. Sa tête fut tirée en arrière et fixée en place. Il y avait un anneau, sur les lanières du bâillon, et un autre sur l'intérieur de la caisse. Les deux anneaux s'enclenchèrent, maintenant sa tête en arrière. Une lourde ceinture noire, fixée à l'intérieur de la caisse, fut ensuite passée autour de sa taille. Elle fut poussée vers l'intérieur du récipient. Puis la ceinture fut serrée et fermée avec une boucle. Ses poignets furent ensuite attachés, le poignet gauche à gauche et le poignet droit à droite, le dos du poignet reposant contre la partie de la caisse contre laquelle sa tête était immobilisée. En raison de la taille réduite de la caisse, ses jambes devaient être pliées. Les deux chevilles furent immobilisées.

L'homme puissant considéra la femme.

La lourde ceinture, serrée autour de sa taille, plaquait son corps contre la paroi de la caisse. Sa tête, grâce aux deux anneaux, était également immobilisée. Ses poignets et ses chevilles étaient attachés. Elle était bâillonnée.

L'homme puissant sourit. De toute évidence, sa prisonnière était correctement immobilisée.

Je suppose que je n'aurais pas dû la regarder, mais je ne pouvais m'en empêcher. Habillée, elle était belle ; nue, elle était fantastique. Je pouvais à peine imaginer la joie et l'impression de puissance

qu'un homme éprouverait, avec une telle femme à ses pieds.

« Fermez la caisse, » dit l'homme puissant.

Le flanc pivotant de la caisse se referma sur Miss Henderson, l'enfermant à l'intérieur, un anneau numéroté, apparemment destiné à l'identifier, autour de la cheville gauche.

Lorsque le flanc de la caisse se referma, il le fit avec un claquement. Deux loquets s'étaient mis en place. Deux hommes, ensuite, serrèrent une dizaine de boulons. Il serait absolument impossible d'ouvrir la caisse de l'intérieur. Il y avait deux petits trous ronds, faisant chacun approximativement un centimètre de diamètre, dans la partie supérieure de la caisse qui tenait lieu de porte. C'était grâce à eux que la femme pourrait respirer.

Je regardai la caisse. Je compris que son contenu, Miss Henderson, si elle était véritablement une esclave, serait sans doute un jour mis en vente. L'image de Miss Henderson sur l'estrade des esclaves, devenue en fait presque réelle, me faisait presque perdre la tête.

« Mettez la caisse dans le camion, » dit l'homme puissant.

Deux hommes soulevèrent la caisse et l'emportèrent. Un autre homme les précéda, peut-être pour ouvrir les portes du camion.

Je sentis, au niveau du sol, un courant d'air frais. On avait ouvert une porte. Je me crispai. La botte posée sur mes reins me plaqua alors plus fermement au sol.

« Ne tente rien, » dit une voix, celle de l'homme qui conduisait le taxi. Le courant d'air frais disparut. J'entendis, dans une autre pièce, une porte se fermer.

L'homme puissant se tourna alors vers moi et me considéra.

— « Vous l'avez traitée comme une marchandise ! » protestai-je avec colère.

— « C'est une marchandise, une esclave, » répliqua-t-il.

— « Qu'allez-vous faire d'elle ? » demandai-je.

— « Elle va être transportée sur une autre planète, appelée : Gor, » répondit-il, « où elle sera marquée au fer rouge, du fait que c'est une esclave, puis vendue sur le marché, au prix que l'on voudra bien en donner. »

— « Comment pouvez-vous faire cela ? » demandai-je.

— « C'est mon travail, » répondit-il. « Je suis Marchand d'Esclaves. »

— « Mais vous n'avez donc pas pitié de vos prisonnières pathétiques ? » demandai-je.

— « Elles ne méritent aucune pitié, » répondit-il. « Ce sont des esclaves. »

— « Mais leur bonheur ? » insistai-je.

— « Il ne compte pas, » répondit-il. « Mais, au cas où cela t'intéresserait, la femme n'est réellement heureuse que lorsqu'elle est possédée et dominée. »

Je restai silencieux.

« Libère une femme, » reprit-il, « et elle tentera de te détruire. Asservis-la et elle rampera à tes pieds en te suppliant de la laisser lécher tes sandales. »

— « Folie ! » m'écriai-je. « Faux ! Faux ! »

L'homme puissant adressa un sourire à celui qui se tenait derrière moi.

— « C'est apparemment un homme de la Terre typique, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Effectivement, » répondit celui qui se tenait derrière moi. Je sentis à nouveau le courant d'air qui, un instant plus tard, cessa. Les trois autres hommes rentrèrent.

— « La caisse est dans le camion, avec les autres, » annonça l'un d'entre eux.

Je fus stupéfait. Il devait, dans ce cas, y avoir d'autres femmes, partageant le destin sordide, terrifiant, de Miss Henderson.

Je me trouvai alors sous les regards convergents des cinq hommes. J'eus soudain très peur. Je me mis à transpirer. Je me rendis compte qu'on ne nous avait pas bandé les yeux. Les hommes, de ce fait, ne se souciaient pas de savoir si, dans l'avenir, nous serions en mesure de les identifier, ou de

reconnaître l'intérieur du bâtiment où nous avons été transportés.

— « Que... Qu'allez-vous faire de moi ? » demandai-je.

Celui qui avait conduit le taxi vint devant moi, s'immobilisant à environ trois mètres de moi. Je constatai alors qu'il tenait un revolver. De la poche de sa veste, il sortit un objet cylindrique et creux. Il le vissa à l'extrémité du canon de son arme. C'était un silencieux, qui étoufferait le bruit du coup de feu.

« Qu'allez-vous faire de moi ? » demandai-je.

— « Tu en sais trop et tu ne peux pas nous servir, » dit l'homme puissant.

Je tentai de me redresser, mais deux hommes me plaquèrent contre le ciment.

Du coin de l'œil, je vis le revolver, avec son silencieux. Puis je sentis l'extrémité du silencieux contre ma tempe gauche.

— « Ne me tuez pas, » suppliai-je. « Je vous en prie ! »

— « Il ne vaut pas une balle, » dit l'homme puissant. « Mettez-le à genoux. Utilisez le garrot. »

L'homme qui avait conduit le taxi retira le silencieux de son arme. Il le remit dans sa poche et glissa le revolver dans sa ceinture. Je fus jeté à genoux, deux hommes me tenant par les bras, les menottes m'immobilisant les mains dans le dos.

Le cinquième homme, qui avait ouvert les portes à ceux qui portaient la caisse, vint alors s'immobiliser derrière moi. Un mince fil s'enroula soudain autour de mon cou.

— « J'ai quelqu'un d'autre à prendre, ce soir, » dit l'homme qui conduisait le taxi.

— « Nous te rejoindrons sur l'autoroute, » répondit l'homme puissant. « Tu connais l'endroit. »

Le chauffeur du taxi hocha la tête.

« Nous devons être au lieu d'embarquement à quatre heures du matin, » rappela l'homme puissant.

— « Elle quitte son travail à deux heures, » précisa le chauffeur de taxi. « Je l'attendrai. »

— « Ce sera juste, » estima l'homme puissant. « Mais ne renonce pas. Nous pourrons la déshabiller, lui faire la piqûre et la mettre en caisse dans le camion. »

Le fil me serra le cou.

— « Je vous en prie, non, je vous en prie, ne faites pas cela ! » criai-je.

— « Ce sera bref, » dit l'homme puissant.

— « Je vous en prie, ne me tuez pas ! » suppliai-je.

— « Supplies-tu de garder la vie ? » demanda l'homme puissant.

— « Oui, » dis-je. « Oui, oui ! »

— « Mais que devons-nous faire de toi ? » s'enquit l'homme puissant.

— « Ne me tuez pas, je vous en prie, ne me tuez pas ! » suppliai-je. Je me débattis, à genoux, le fil autour du cou.

L'homme puissant me regarda, à genoux devant lui, réduit à l'impuissance.

« Je vous en prie, » dis-je. « Je vous en prie ! »

— « Contemplez un homme de la Terre typique, » dit alors l'homme puissant.

— « Nous ne sommes pas tous faibles et lâches, » protesta un des hommes.

— « C'est exact, » reconnut l'homme puissant. Puis il me regarda. « Y a-t-il le moindre espoir, » demanda-t-il, « pour les individus tels que toi, qui ne sont pas des hommes ? »

— « Je ne comprends pas, » bredouillai-je.

— « Comme je vous méprise, » dit-il, « vous, les hommes stupides, faibles, culpabilisateurs, hésitants, satisfaits d'eux-mêmes, insignifiants, prétentieux, mous, qui se sont laissé prendre les prérogatives de leur sexe, dépouiller du droit de leur virilité, qui n'osent pas être fidèles aux besoins véritables de leur sang, des mâles trop faibles, effrayés et honteux pour être des hommes ! »

Ces propos me surprirent car j'avais le sentiment de disposer d'une virilité supérieure à celle des

autres hommes de la Terre. En fait, on m'avait souvent raillé et humilié sous prétexte que j'étais trop masculin. Mais il me parlait comme si j'ignorais encore tout de la virilité. Je fus déconcerté. Je me mis à trembler. Qu'était donc, dans ce cas, la virilité biologique, dans l'intégrité de sa rationalité et de sa force ? J'avais déjà commencé de penser que la virilité n'était pas une simple prétention, comme on me l'avait enseigné, mais le résultat d'une sélection, ce qui paraissait raisonnable, comme la nature de l'aigle ou du lion, au sein des réalités dures d'une évolution brutale, mais, à présent, pour la première fois, il me sembla que ma conception de la virilité, bien qu'elle me paraisse élaborée, ne faisait guère que lever le voile sur les gloires possibles d'une réalité inhibée, humiliée, torturée, une réalité génétiquement inscrite dans toutes les cellules du corps de l'homme, une réalité crainte et raillée par une culture anti-biologique. Je venais d'un monde où les aigles étaient incapables de voler. Je baissai la tête. Les lions ne peuvent pas s'épanouir dans un pays empoisonné.

« Regarde-moi, » dit l'homme puissant.

Je levai la tête.

« J'estime que tu es coupable de trahison, » dit-il.

— « Je n'ai commis aucune trahison, » répondis-je.

— « Tu es coupable de la plus grave des trahisons, » insista l'homme puissant. « Tu t'es trahi toi-même, tu as trahi ton sexe et ta virilité. Tu es un traître méprisable, pas seulement à toi-même, mais à tous les hommes véritables, partout. Tu es une insulte non seulement à ta virilité, mais aussi à celle des autres. Tu es un lâche répugnant et un faible, ne méritant que le mépris le plus profond. »

— « Il faut être fort pour être faible, » répondis-je. « Il faut être brave pour être doux. Les hommes véritables doivent être gentils, tendres, affectueux, prévenants et faire ce que souhaitent les femmes. C'est ainsi qu'ils démontrent qu'ils sont des hommes véritables. »

— « Les hommes véritables donnent des ordres aux femmes, et les femmes obéissent, » déclara l'homme puissant.

— « Ce n'est pas ce qui m'a été enseigné, » dis-je.

— « On t'a enseigné des mensonges ! » me lança l'homme puissant. « De toute évidence, ta misère et ton désespoir devraient t'indiquer cela. »

— « Il a été reconnu coupable de trahison, » rappela un homme. « Quelle est la sentence ? »

L'homme puissant regarda les autres. Je sentis le fil, autour de mon cou.

— « Quelle devrait être la sentence ? » demanda-t-il.

— « La fin de son existence pitoyable, » répondit un homme. « La mort. »

L'homme puissant me considéra.

— « Je me demande, » dit-il, « s'il y a le moindre espoir pour les individus tels que toi. »

— « La sentence doit être la mort, » insista l'homme.

— « Ou autre chose, » proposa l'homme puissant.

— « Je ne comprends pas, » dit celui qui avait suggéré que je sois tué.

— « Regardez-le, » reprit l'homme puissant. « N'est-il pas un homme de la Terre typique ? »

— « Si, » répondit un homme.

— « Oui, » ajouta un autre.

— « Toutefois, » poursuivit l'homme puissant, « ses traits semblent symétriques et son corps, bien que mou et faible, est imposant. »

— « Et alors ? » fit un des hommes.

— « Croyez-vous qu'une femme le trouverait agréable ? » demanda l'homme puissant.

— « Peut-être, » fit un de ses compagnons avec un sourire.

— « Mettez-le à plat ventre et attachez-lui les jambes, » décida l'homme puissant. Le fil s'éloigna de mon cou. Je fus jeté sur le ciment. Ma ceinture fut détachée et arrachée. Mes chevilles furent croisées et, avec la ceinture, solidement attachées. Quelques instants plus tard, ma chemise fut

violemment remontée sur mon flanc, je sentis la caresse froide du coton imbibé d'alcool, puis la pénétration de l'aiguille qui s'enfonça profondément dans ma chair.

— « Qu'allez-vous faire de moi ? » demandai-je, terrifié.

— « Ne parle pas, » dit-il.

Je sentis le liquide entrer dans mon corps. C'était apparemment une quantité supérieure à celle qui avait été injectée à Miss Henderson. Ce fut douloureux. Ensuite, il retira l'aiguille et frotta l'endroit avec le coton imbibé d'alcool.

— « Qu'allez-vous faire de moi ? » soufflai-je.

— « Tu vas être conduit sur la planète Gor, » répondit-il. « Je crois que je connais un petit Marché où tu auras ta place. »

— « Gor n'existe pas, » dis-je.

Il se leva, jeta le coton et la deuxième seringue.

« Gor n'existe pas, » répétai-je.

— « Mettez-le dans le camion, » dit-il aux hommes.

— « Vous êtes tous fous ! » criai-je. Je fus soulevé par deux hommes. « Gor n'existe pas ! » criai-je. On m'emporta en direction de la porte. « Gor n'existe pas ! » criai-je. « Gor n'existe pas ! »

Puis je perdis connaissance.

DAME GINA

JE HURLAI de douleur, me réveillant en sursaut. Je tentai de me lever. Cela ne fut pas possible. Mes poignets et mes chevilles paraissaient immobilisés. J'avais apparemment un poids au niveau du cou. Je me mis à quatre pattes. J'eus l'impression que mes sens me trompaient. Je portais un collier, j'étais nu et enchaîné. Puis le fouet s'abattit à nouveau et je criai désespérément et tombai sur le ventre. J'étais couché sur de gros blocs de pierres taillées. Mes poignets étaient enchaînés à un anneau métallique, mes chevilles à un autre. Je sentis de la paille humide sous mon corps. Les pierres étaient mouillées. La pièce ne comportait pas de fenêtre. La lumière était faible, dispensée par une petite lampe posée dans une niche. L'endroit était humide et sentait les ordures. J'estimai qu'il devrait être sous le niveau du sol. J'avais une conscience extrêmement nette du lourd collier métallique que je portais. Il comportait, supposai-je en entendant son tintement sur le sol, lorsqu'il bougeait, un morceau de métal plus petit, peut-être un anneau quelconque.

Puis le coup de fouet, alors que je pleurais encore sous l'effet de la douleur produite par le précédent, et d'autres qui lui succédèrent inlassablement.

« Arrêtez, je vous en prie, » sanglotai-je. « Arrêtez, je vous en prie ! »

Puis le cuir cessa de déchirer ma peau.

La pesanteur de cette planète était différente de celle de la mienne, légèrement inférieure. Je compris que je n'étais plus sur Terre.

Je me tournai, effrayé, dans mes chaînes, afin de voir la personne qui m'avait frappé.

Une femme imposante se tenait là, faisant environ un mètre soixante-quinze et pesant approximativement soixante-dix kilos. Elle était essoufflée et serrait fermement le fouet à deux mains. Elle était brune et avait les yeux noirs. Elle était musclée et forte, mais son corps était magnifique. Elle portait un boléro et un slip en cuir noir. Sa taille était extraordinairement blanche, tout comme ses bras et ses jambes. Elle avait un bracelet en or au bras gauche. Ses cheveux étaient attachés sur la nuque avec une lanière de cuir. Elle portait une lourde ceinture à clous, serrée, et de lourdes sandales, presque des bottes, attachées avec des lacets. À sa ceinture, étaient suspendus un trousseau de clés et une chaîne avec un mousqueton. Sur la ceinture, à l'arrière, sur le côté droit, était fixée une paire de menottes.

Je voulus me tourner de l'autre côté, parce que j'étais nu, mais elle arma son bras et, soudainement, me donna un nouveau coup de fouet.

« Vous êtes une femme, » dis-je, lui tournant partiellement le dos, subissant encore les effets du puissant coup de fouet.

— « Ne m'insulte pas ! » dit-elle.

Puis elle me fouetta à nouveau et je criai pitoyablement.

Puis elle se déplaça, me contournant, s'arrêtant à quelques dizaines de centimètres de l'anneau qui se trouvait devant moi, auquel mes mains étaient enchaînées. Je tentai une nouvelle fois de me tourner, afin de ne pas m'exposer à elle d'une façon aussi indécente.

« À genoux face à moi ! » ordonna-t-elle. « Écarte les jambes ! »

J'obéis, pitoyable et gêné.

« Les personnes libres peuvent te regarder autant qu'elles en ont envie, » dit-elle.

— « Vous parlez anglais, » relevai-je.

— « Un peu, » répondit-elle, « pas beaucoup. Il y a environ quatre ans, mes supérieurs ont estimé qu'il pourrait être utile que j'apprenne cette langue. Une captive, licenciée en linguistique et soumise à une discipline stricte, a été acquise afin de me l'enseigner. Lorsque j'ai su ce que je devais savoir, on s'est débarrassé d'elle. »

— « Tuée ? » demandai-je.

— « Non. » Elle sourit. « Elle était intelligente et jolie. De sorte que nous l'avons asservie et vendue. Elle a été achetée par un maître puissant. Elle le servira bien. »

— « Mais vous ne pratiquez guère votre anglais, » fis-je remarquer.

— « Plus maintenant, » répondit-elle. « Pendant quelque temps, nous nous en sommes servis dans le cadre de la formation des filles de la Terre, des esclaves. Mais, à présent, partant de cet endroit et d'autres, elles sont simplement réparties, après quelques jours de formation, dans divers Marchés, et vendues, pratiquement ignorantes et brutes. Elles sont alors contraintes d'apprendre directement la langue de leurs maîtres, comme un enfant l'apprendrait, et non au moyen de leur langue maternelle. Cette méthode est efficace. Les femmes s'acclimatent rapidement aux chaînes et au collier dans un environnement mono-linguistique, celui de leurs maîtres. »

— « Détenez-vous ici, » demandai-je, « une femme de la Terre nommée Beverly Henderson ? »

— « Les esclaves n'ont pas de nom, » répondit la femme, « sauf si leur maître a envie de leur en donner un. »

— « Elle est brune, avec les yeux noirs, » la décrivis-je, « très jolie, mesure un peu moins d'un mètre soixante et pèse approximativement quarante-huit kilos. »

— « Oh, quelle petite beauté exquise ! » s'exclama-t-elle.

— « Oui, » opinai-je.

— « J'aurais bien voulu mettre la main dessus, » dit-elle.

— « Où est-elle ? » demandai-je.

— « Je n'en sais rien, » répondit-elle. « Comme les autres, encapuchonnée et enchaînée, elle est déjà partie pour le Marché où elle a été vendue. Toutes deviendront rapidement des esclaves magnifiques. »

Je la regardai.

« C'était une jolie cargaison, » reprit-elle. « Les maîtres seront contents de les avoir. »

Je gémis. Quel destin pitoyable attendait la jolie Miss Henderson et, bien entendu, les autres prisonnières, ou esclaves !

— « Vous ne savez pas du tout où elles ont été envoyées ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Ce type d'information ne me concerne pas. »

Je secouai pitoyablement la tête. Miss Henderson, petite beauté impuissante, désormais totalement soumise au pouvoir des hommes, pouvait être dans n'importe quelle partie de cette planète.

Je levai mes mains enchaînées.

— « Pourquoi suis-je enchaîné ? » demandai-je.

— « Comme tu es stupide ! » dit-elle. Puis elle fit le tour de ma personne, le fouet à la main. « Néanmoins, tu es joli, » admit-elle. « Tu pourrais plaire à une femme. »

Puis elle s'immobilisa à nouveau devant moi.

Je me tassai sur moi-même. J'avais une conscience aiguë des anneaux métalliques qui emprisonnaient mes poignets et mes chevilles.

Elle s'approcha de moi et, avec les lanières du fouet, toucha le métal que je portais au cou.

« Ceci est un collier, » dit-elle. Puis, avec la main gauche, elle secoua la pièce métallique fixée au collier. Compte tenu de ce que je ressentis, j'estimai qu'il s'agissait, comme je l'avais pensé, d'un anneau. Puis il retomba contre le collier et contre ma clavicule. Ensuite, elle recula et me considéra. Je n'avais jamais été toisé aussi objectivement par une femme. « Je crois que tu feras parfaitement l'affaire, » ajouta-t-elle.

— « Je vous en prie, libérez-moi, » dis-je.

Elle me frappa violemment, par deux fois, avec le fouet.

Je tombai à plat ventre sur la pierre et la paille. Je voulus me couvrir la tête avec les mains. Le fouet s'abattit encore cinq fois, impitoyablement.

— « Sur le dos ! » ordonna-t-elle.

Je roulai sur le dos et restai pitoyablement couché à ses pieds. Elle me caressa le flanc avec les lanières du fouet.

« Oui, » dit-elle, « je crois que tu conviendras parfaitement. À présent, à genoux devant moi, les jambes écartées ! »

Je me remis à genoux devant elle, exactement comme elle l'avait ordonné, lui obéissant. Effrayé, je levai les yeux vers ceux de ma robuste geôlière. Ses yeux m'effrayèrent. Ils étaient cruellement durs, fixes, dominateurs. Jamais, au cours de mon existence, je n'avais vu une volonté aussi inflexible dans les yeux d'une femme. Je baissai la tête. Je compris que sa volonté était plus forte que la mienne. Je craignis qu'elle ne se montre stricte avec moi. Je tremblai. J'avais peur d'elle.

Le fouet, sous mon menton, m'obligea à lever la tête. Je la regardai à nouveau.

« Ne crains rien, » dit-elle d'une voix rassurante. « Esclave. »

— « Je ne suis pas un esclave, » dis-je.

Elle recula en riant. Elle s'éloigna sur ma gauche. Le mur, à cet endroit, avait la forme d'une grande arche conique. La zone qui aurait dû être ouverte, toutefois, était fermée par de lourds barreaux renforcés, tous les quinze centimètres, par de solides barres transversales. Cet assemblage de barreaux comportait une porte également constituée de barreaux. Derrière les barreaux et les barres transversales, j'apercevais un couloir faisant environ deux mètres cinquante de large. De l'autre côté du couloir, j'aperçus une autre cellule. Elle me parut vide. Ma geôlière se tenait très droite, orgueilleuse, près de la lourde porte. Sa peau paraissait très blanche. Je vis le trousseau de clés et la chaîne, suspendus à sa ceinture, ainsi que, légèrement sur l'arrière, les menottes métalliques.

« Prodicus ! » appela-t-elle. « Gron ! »

Quelques instants plus tard, deux hommes extrêmement imposants et puissants répondirent à son appel. Ils étaient vêtus à peu près comme elle, à l'exception du boléro et de la lanière de cuir qui lui attachait les cheveux. Leurs torsos nus étaient hauts et larges. L'un des deux était poilu, l'autre ne l'était pas. Leurs bras et leurs cuisses étaient comme de l'acier. Ils n'avaient pas de fouet. Le premier paraissait Caucasien et l'autre Oriental. Le Caucasien avait une chevelure brune et broussailleuse, l'Oriental avait le crâne rasé, à l'exception d'un chignon de cheveux noirs et luisants sur le sommet de la tête. Ils entrèrent dans la cellule, car elle avait apparemment laissé la porte ouverte après y avoir pénétré. À moins qu'elle n'ait pas été fermée à clé, compte tenu de la présence de mes chaînes. Elle leur parla rapidement dans une langue que je ne comprenais pas. J'entendis l'expression : « sleen ».

« Qu'allez-vous faire ? » demandai-je avec frayeur. Les hommes se dirigèrent vers moi et je tentai de reculer, malgré mes chaînes. J'entendis le cliquetis d'une pièce métallique, probablement un anneau, sur mon collier. Les hommes me manipulaient comme un enfant. Je n'avais jamais été confronté à une telle puissance. Je fus jeté à plat ventre. La chaîne et les menottes m'attachant à

l'anneau de devant furent retirées et mes mains furent tirées dans mon dos. Mes mains furent ensuite à nouveau emprisonnées dans des menottes provenant de la ceinture d'un des hommes. Puis mes chevilles furent libérées et, me tenant par les bras, les deux hommes me firent brutalement lever.

« Qu'allez-vous faire ? » demandai-je à la femme.

Sans répondre, elle tourna le dos et sortit de la cellule. Les deux hommes me tenant par les bras, je fus contraint, trébuchant, de la suivre.

« Non ! » hurlai-je. « Non ! » J'étais couché sur le flanc. Mes chevilles étaient croisées et attachées. Je vis un gros quartier de viande, soulevé près de moi, suspendu à un crochet. J'avais regardé dans la fosse. J'avais entendu les grondements des animaux. « Non, » suppliai-je. Une corde fut serrée autour de ma taille, puis attachée à la courte chaîne reliant les menottes qui m'immobilisaient les mains dans le dos. Mes mains, de ce fait, ne pouvaient s'éloigner de mes reins. « Je vous en prie, non, je vous en prie, non, » suppliai-je. Deux hommes prirent un autre quartier de viande, gros et lourd, et l'enfilèrent sur un autre crochet. Ensuite il fut levé et on le fit pivoter, grâce à un système de cordes, de l'autre côté de la barrière, jusqu'au centre de l'enclos circulaire et en creux, où il fut abaissé. J'entendis les grondements et les glapissements, les mouvements frénétiques des mâchoires. « Non, je vous en prie, » suppliai-je. Je n'avais jamais vu de tels animaux. Ils étaient de couleur sombre, généralement marron, quelques-uns étant noirs. Quelques-uns faisaient jusqu'à six mètres de long. Plusieurs devaient peser entre six cents et sept cents kilos. Ils avaient six pattes, griffues, et une double rangée de crocs. Leur tête était large et triangulaire, comme celle des vipères, mais leur corps, long et sinueux, était couvert d'une fourrure épaisse. Ils se tordaient et se frottaient les uns contre les autres. Les deux hommes m'avaient tenu près de la barrière, afin que je puisse les voir se jeter sur le premier morceau de viande. Les animaux bondirent sur lui, quelques-uns faisant des sauts de huit mètres de haut. Quelques-uns s'y accrochèrent, tandis qu'on l'abaissait, le déchirant et le déchiquetant avec leurs pattes antérieures. La puanteur, à l'endroit où se trouvaient les animaux, ainsi que le bruit de leurs grondements, de leurs glapissements, de leurs sifflements et de leurs hurlements de défi, étaient assourdissants et terrifiants.

« Non ! » hurlai-je. Un homme glissa un crochet sous les cordes qui m'attachaient les chevilles. Quelques instants plus tard il monta et je fus soulevé, la tête en bas, au-dessus du chemin de ronde qui entourait l'enclos. Je restai suspendu, impuissant, attaché par les pieds.

« Non, je vous en prie, » sanglotai-je.

La femme vêtue de cuir noir, que j'avais prise pour ma geôlière, fit un signe.

« Non, je vous en prie ! » criai-je.

Impuissant, je fus hissé plus haut et, grâce au système de cordes, transporté au-dessus de l'enclos, dont le sol se trouvait à une vingtaine de mètres de moi.

Je voyais les animaux, sous moi, leur taille imposante ; leur puanteur fétide montait vers moi, presque insupportable ; ils allaient et venaient nerveusement, se frottant parfois les uns contre les autres. Je basculai la tête en arrière et aperçus plusieurs corps velus. Je vis leurs têtes levées, leurs yeux étincelants, leurs longues langues noires, triangulaires, leurs mâchoires distendues, leurs deux rangées de dents. Puis la corde céda un peu et je descendis d'une trentaine de centimètres dans leur direction.

Le premier animal bondit dans ma direction, me manquant de plusieurs mètres, retombant, déséquilibré, parmi ses congénères.

Je fus alors abaissé d'un peu plus d'un mètre. Je pleurais de désespoir. Je sentais à présent le lourd collier, sous mon menton, car il avait glissé. La pièce métallique, qui me paraissait être un anneau, se trouvait sur mon menton.

Je fus alors abaissé de trois mètres, puis encore de trois mètres.

Les animaux étaient à présent complètement déchaînés, à l'exception de quelques-uns qui, çà et là,

en petits groupes, grondants, déchiquetaient la viande déjà déposée dans la fosse.

La corde glissa une nouvelle fois et je descendis encore.

« Arrêtez, je vous en prie ! » suppliai-je. J'apercevais la femme à la peau si blanche, vêtue de cuir noir, avec son fouet, contre la barrière. Derrière elle se tenaient les deux brutes qui m'avaient fait sortir de la cellule. Je n'avais jamais fait l'expérience d'une telle puissance. Entre leurs mains, j'étais totalement impuissant. Ils me contrôlaient avec une aisance totale.

J'étais à présent, criant et me débattant, une douzaine de mètres au-dessus de la fosse.

La corde glissa à nouveau.

Je hurlai désespérément.

Les animaux, à ce moment-là, se mirent à sauter. J'entendis les mâchoires claquer un peu plus d'un mètre sous ma tête. Je vis les grosses griffes, sorties, courbes et blanches, passer sous moi. J'acquis la certitude que, d'un seul coup de patte, ils pouvaient m'arracher la moitié de la tête.

Mes hurlements se mêlèrent aux grondements et aux glapissements stridents des animaux affamés.

La corde glissa à nouveau et je descendis d'une trentaine de centimètres.

Je criai désespérément.

Puis, soudain, mon corps se balança latéralement et je fus remonté. Je fus hissé, grâce au système de cordes, puis passai au-dessus de la barrière. Les deux brutes qui m'avaient fait sortir de la cellule me décrochèrent. Ensuite, ils détachèrent mes chevilles. Puis ils retirèrent la corde qui, serrée autour de ma taille, immobilisaient mes mains sur mes reins. Les deux hommes glissèrent un gros morceau de viande sur le crochet que je venais de quitter et, quelques instants plus tard, l'ayant soulevé avec le système de cordes, le firent passer au-dessus de la barrière et le descendirent dans l'enclos. J'entendis les animaux se battre et le déchiqueter. L'Oriental imposant se saisit alors de mes mains, enchaînées dans mon dos. Puis, avec une clé, il retira mes menottes, qu'il accrocha ensuite à sa ceinture. Elles lui appartenaient.

« À genoux ! » dit la femme à la peau blanche, vêtue de cuir noir, ma geôlière.

Je m'agenouillai, terrifié. J'entendais les animaux qui déchiquetaient la viande.

« Les jambes écartées ! » précisa-t-elle.

J'obéis en tremblant.

« Sais-tu, à présent, que tu es un esclave ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Oui. »

— « Oui qui ? » s'enquit-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

— « Oui, Maîtresse, » indiqua-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répétai-je.

— « À présent, dis : « Je suis un esclave, Maîtresse. ». »

— « Je suis un esclave, Maîtresse, » dis-je.

— « Dis à présent, » reprit-elle, « « Je suis ton esclave, Maîtresse. ». »

— « Je suis ton esclave, Maîtresse, » dis-je.

— « À présent, tu peux baisser la tête et m'embrasser les pieds, » m'accorda-t-elle.

J'obéis. Elle me terrifiait.

« Sais-tu sur quelle planète tu te trouves désormais ? » demanda-t-elle.

Je n'osai pas lui répondre.

« Elle s'appelle Gor, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je tremblais. Je m'évanouis presque. Gor existait vraiment.

— « Lève la tête, Esclave ! » dit-elle.

Je levai la tête.

« Et, sur Gor, » reprit-elle, « tu es un esclave. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Sur Gor, » dit-elle, « nous n'acceptons pas la désobéissance chez les esclaves. Pas la moindre désobéissance. Est-ce bien compris ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « En outre, » poursuivit-elle, « un esclave doit être totalement agréable, totalement. Est-ce bien compris, parfaitement ? »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Les animaux que tu as vus sont des sleens, » expliqua-t-elle. « Ils ont, sur Gor, de nombreuses utilisations. Ils sont généralement utilisés pour traquer et détruire les esclaves. C'est, incidemment, dans ce but que les animaux que tu viens de voir ont été dressés. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Il est fréquent, sur Gor, de jeter les esclaves désagréables ou désobéissants, ou les esclaves récalcitrants, ou les esclaves qui n'ont pas été totalement satisfaisants, même d'une façon mineure, aux sleens pour qu'ils les dévorent. En fait, il arrive que des esclaves soient jetés aux sleens simplement pour distraire les maîtres. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Comprends-tu, à présent, » demanda-t-elle, « ce que représente la condition d'esclave, sur Gor ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mets-toi à quatre pattes ! » ordonna-t-elle.

J'obéis.

Un des deux hommes, celui qui avait les cheveux bruns et broussailleux, lui dit quelque chose. Elle rit et secoua la tête. Ils échangèrent quelques remarques puis les deux hommes, celui qui avait les cheveux bruns et broussailleux, ainsi que l'autre, l'Oriental imposant, s'en allèrent.

« Il demandait, » m'apprit-elle, « si je voulais qu'il m'accompagne jusqu'à la cellule. » Elle suspendit le fouet à sa ceinture, enroulant les lanières. Il y avait, à l'extrémité du manche du fouet, un petit anneau qu'elle glissa dans un crochet de sa ceinture. Les lanières roulées avaient également leur crochet. Elle tourna le collier que je portais au cou de sorte que la petite pièce métallique, ou anneau, se trouve sur ma nuque. « Je lui ai dit que cela n'était pas nécessaire, » ajouta-t-elle. Elle décrocha la chaîne qu'elle portait à la ceinture. « Je lui ai dit que tu étais docile, » reprit-elle. Puis elle fixa la chaîne au collier. Elle tira dessus. J'étais à quatre pattes, tenu en laisse.

« Tu es docile, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Viens, à présent, » dit-elle. « Nous retournons dans ta cellule. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

« À genoux ici ! » dit-elle.

Je m'agenouillai à l'endroit qu'elle indiquait. Elle prit les menottes d'un anneau voisin et les ferma sur mes chevilles. Elle me contourna et s'accroupit devant moi. « Mets les poignets ici ! » dit-elle.

Je mis les poignets à l'endroit qu'elle indiquait et elle les emprisonna dans les menottes prévues à cet effet. Elle avait déjà retiré la chaîne fixée à mon collier et, l'ayant roulée, l'avait suspendue à sa ceinture.

Je fus alors à genoux devant elle, enchaîné. J'étais de retour dans ma cellule. Mes chevilles étaient à nouveau enchaînées à un anneau. J'avais à nouveau, aux poignets, des menottes fixées à un autre anneau. La situation était comparable à ce qu'elle était avant que la femme ait appelé les deux hommes qui m'avaient fait sortir de la cellule. Il y avait, toutefois, une différence importante. Avant, un homme

libre enchaîné était agenouillé à cet endroit. À présent, ce n'était plus qu'un esclave enchaîné.

Elle se leva, recula un peu et s'immobilisa, me considérant.

« En général, » dit-elle, non sans gentillesse, « lorsque tu seras à genoux devant une femme libre, tu écarteras les jambes, sauf si la dame désire qu'il en soit autrement. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « C'est bien, » dit-elle. « Cela me paraît bon. Mais n'oublie pas : seul compte le caprice de la maîtresse. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu es, à ma connaissance, » dit-elle, « le premier homme de la Terre conduit sur Gor en tant qu'esclave. »

— « C'est par accident que je suis ici, » dis-je. « Je me suis trouvé en travers du chemin d'un groupe de Marchands d'Esclaves. Je vous en prie, renvoyez-moi sur Terre. »

— « Tais-toi, Esclave ! » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle me contourna et s'immobilisa derrière moi, où je ne pouvais pas la voir.

— « J'ai séjourné sur ta planète, » m'apprit-elle.

— « Oh ? » fis-je.

J'entendis un petit bruit, presque inaudible, métallique.

— « As-tu entendu ce bruit ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « C'est le bruit du fouet que je décroche de ma ceinture, » expliqua-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Tu apprendras à le connaître, » assura-t-elle. « Oui, » reprit-elle, « il y a un an et demi, au service de mes supérieurs, j'ai passé plusieurs mois sur ta planète. As-tu peur d'être frappé ? »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « C'est là, » reprit-elle, « que j'ai appris à connaître la nature des hommes de la Terre, et à les mépriser. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

J'entendis un autre petit bruit, très semblable au précédent.

— « J'ai raccroché le fouet à ma ceinture, » m'annonça-t-elle. Puis elle revint vers moi, me dominant de toute sa taille. Le fouet était à nouveau accroché à sa ceinture.

« Je ne vais pas te fouetter maintenant, » dit-elle.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je.

— « Comment t'appelles-tu ? » s'enquit-elle.

— « Jason, » répondis-je, « Jason Marshall. »

— « Tu n'as pas de nom, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mais « Jason » fera l'affaire, » ajouta-t-elle. « Tu es Jason. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Ce nom est désormais un nom d'esclave, » précisa-t-elle, « que tu portes parce que cela me plaît. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. J'étais à présent un esclave portant un nom.

Elle gagna un coin de la cellule. Sur une étagère, il y avait deux petites casseroles. Elles étaient déjà là précédemment. Elle en apporta une près de moi. Elle contenait, comme je le constatai alors, des morceaux de viande. Elle tint la casserole dans la main gauche et, avec la main droite, en sortit un morceau de viande.

Elle me regarda.

« Le passage à l'esclavage sera plus facile pour toi que pour un homme véritable, » dit-elle, « néanmoins, il ne sera sans doute pas facile. »

Je la regardai, pitoyablement.

« Mange, Jason, » dit-elle, me mettant un morceau de viande dans la bouche.

« Je suis allée sur la Terre, » reprit-elle. « J'ai vu les hommes de cette planète. Rares sont ceux qui sont des mâles véritables. Est-ce donc si difficile d'être un homme ? Comment se fait-il que de si nombreux hommes de la Terre ont renoncé à leur virilité et feignent d'accepter joyeusement leur mutilation ? De toute évidence, il y a des causes historiques complexes. Les formes grotesques qu'une culture peut imposer à une biologie torturée sont intéressantes. »

Tout en parlant, elle continuait de me faire manger.

« Mais je n'ai pas pitié de vous, pauvres hommes de la Terre, » reprit-elle, « car vous vous êtes laissé faire. Vous êtes des faibles et des lâches méprisables. Il ne vous reste pratiquement que les vestiges de votre virilité et, même eux, vous vous en laissez dépouiller petit à petit. »

Elle me fourra un autre morceau de viande dans la bouche.

« Pauvre petit Jason, » dit-elle. « Il ne sait plus quoi penser. » Elle me sourit. « Je vais te dire un secret, Jason, » reprit-elle. « Tu étais déjà un esclave, mais tu ne le savais pas. Tu étais l'esclave d'une culture, de valeurs, d'une propagande et des femmes. Tes chaînes étaient invisibles de sorte que tu feignais de croire qu'elles n'existaient pas. Mais ne sentais-tu donc pas leur poids ? Les choses sont-elles différentes ici de ce qu'elles étaient là-bas ? De toute évidence, il y a peu de différence. Ici, bien entendu, les fouets sont véritablement en cuir, et les chaînes en bon fer. Lorsque tu leur es soumis, tu ne peux pas feindre de croire qu'ils sont autre chose que ce qu'ils sont. » Elle cessa de me faire manger. « Ils sont précisément ce qu'ils paraissent être, » fit-elle ressortir. « Du cuir et du fer. Et tu es précisément ce que tu parais être : un esclave. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je pitoyablement.

Ensuite, elle posa la casserole de viande sur les pierres, hors de ma portée. Puis elle regagna l'étagère et rapporta l'autre casserole. Elle la posa à portée de ma main, sur les pierres. Elle contenait de l'eau.

— « Baisse la tête et bois, » dit-elle. « Ne te sers pas de tes mains. »

Je baissai la tête et bus.

« Stop ! » dit-elle.

Je m'interrompis.

Puis, avec son pied chaussé d'une grosse sandale évoquant une botte, elle poussa les deux casseroles hors de ma portée.

« L'esclave dépend totalement du maître ou de la maîtresse, » dit-elle, « même pour le boire et le manger. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Puis, à nouveau, avec le pied, elle poussa la casserole de viande et la casserole d'eau à portée de ma main.

— « Dis : « Merci, Maîtresse. », » indiqua-t-elle.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je.

— « Baisse à nouveau la tête et bois, » dit-elle.

Je baissai à nouveau la tête et, effrayé, bus.

— « Oh, » fit-elle, « comme je te méprise et comme il sera agréable de travailler avec toi ! »

Je tremblai.

« Lève la tête, Jason ! » ordonna-t-elle.

Je levai la tête.

« Regarde-moi dans les yeux ! » dit-elle.

J'obéis. Il me fut difficile de soutenir son regard.

« Lequel de nous deux est plus fort ? » s'enquit-elle.

— « Vous, Maîtresse, » répondis-je. Je n'avais jamais rencontré chez un être humain, une résolution aussi inflexible. Je compris que je ne pouvais pas lutter contre la puissance de sa volonté, la dureté de sa personnalité. Je ne pouvais que céder, impuissant, devant elles. Elle était totalement supérieure à moi. Elle était la maîtresse ; j'étais l'esclave.

— « As-tu peur de moi, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Il te suffit d'être totalement agréable, » souligna-t-elle. « Ainsi, dans une certaine mesure, tu amélioreras tes chances de survie. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « C'est à moi de décider, » précisa-t-elle, « si je suis ou non satisfaite. »

— « Je m'efforcerai d'être agréable, Maîtresse, » promis-je.

— « Je n'en doute pas, Joli Petit Jason, » dit-elle. Puis elle recula. « Je ne suis pas si terrible, » fit-elle valoir. « Je peux aussi être gentille. »

Je la regardai avec stupéfaction.

« Oh, » fit-elle en riant, donnant une claque vigoureuse sur son fouet, « ne crois pas que je ne me montrerai pas stricte avec toi. Je suis stricte dans le cadre de toutes mes responsabilités. Tout le monde doit obéir parfaitement. Tout le monde doit être totalement agréable. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Mais, » reprit-elle, « je peux également être gentille. Il y a, sur Gor, des maîtresses plus mauvaises que moi. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Sur cette planète, comme sur la tienne, » expliqua-t-elle, « les esclaves agréables sont parfois récompensés. Par exemple, dans l'avenir, tu ne seras pas forcément enchaîné comme un esclave brut, nu, dans une cellule puante. Il y a de meilleurs logements dans les cages. »

Je baissai la tête. J'avais une conscience aiguë des chaînes que je portais.

Elle gagna la lourde porte de la cellule, qu'elle avait laissée ouverte. Elle s'arrêta et se tourna vers moi. Je pivotai sur la gauche, afin de la voir.

« Les récompenses et les punitions, » reprit-elle, « entrent dans le cadre des prérogatives de la maîtresse qui peut les distribuer, sur le plan de leur nature comme sur celui de leur abondance, comme elle l'entend. »

— « Je comprends, Maîtresse, » dis-je.

— « Tu comprends également, n'est-ce pas, » souligna-t-elle, « que tu es totalement en mon pouvoir ? »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Ta vie ou ta mort dépendent de mon caprice, » affirma-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je pitoyablement.

— « Tu es un esclave, » ajouta-t-elle. « Totalement. Comprends-tu ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mais je ne suis pas cruelle, » dit-elle. « Si tu es agréable, j'irai même jusqu'à être gentille. »

— « Je vais m'efforcer d'être agréable, Maîtresse, » promis-je.

— « Il m'est possible de te rendre l'existence plus douce, si je le souhaite, » fit-elle valoir. « Les récompenses peuvent être nombreuses et variées, différents types de chaînes et de cellules, des vêtements divers, un collier plus léger, une nourriture plus variée. Je peux même te faire jeter une femme. » Elle sourit. « Mais, homme de la Terre, saurais-tu quoi en faire ? »

Elle pivota sur elle-même et franchit la lourde porte de la cellule, porte constituée, comme la

paroi de la cellule elle-même, de gros barreaux et de lourdes barres transversales séparées par une quinzaine de centimètres. Elle tira la porte qui se ferma avec un lourd claquement métallique dont l'écho retentit dans le couloir. Elle resta derrière, me regardant.

« Oui, » dit-elle, « tu es joli, Jason. Je crois que tu conviendras parfaitement. »

— « Qui êtes-vous ? » criai-je.

Elle me regarda, de l'autre côté des barreaux. C'était une femme imposante, grande et forte. Elle se tenait très droite. Son corps était magnifique. Sa peau était très blanche. Elle contrastait nettement avec le cuir noir qu'elle portait. Elle portait également, sur la tête, un bandeau en cuir. À la taille, elle avait une lourde ceinture à laquelle étaient suspendus une chaîne, un trousseau de clés, une paire de menottes et un fouet.

— « Je suis Dame Gina, » répondit-elle. « Ta dresseuse. »

— « Dresseuse ? » m'écriai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Je ne comprends pas, » dis-je. « En quoi consiste votre travail ? »

— « Tu n'as donc pas deviné ? » demanda-t-elle. « Je dresse les hommes afin qu'ils apprennent à donner du plaisir aux femmes. »

Je la regardai, horrifié.

Puis elle décrocha le trousseau de clés qu'elle portait à la ceinture, en glissa une dans la serrure de la porte et la tourna, fermant la porte à clé.

« Dors bien, Joli Petit Jason, » dit-elle. « Les leçons commenceront demain matin. »

Puis elle raccrocha les clés à sa ceinture et s'en alla.

LOLA ET TELA

« **M**ETS les poignets dans le dos, » dit-elle.

J'étais debout dans ma cellule. J'avais été débarrassé des chaînes. Je mis les poignets dans le dos, obéissant à Dame Gina. Elle décrocha les menottes qu'elle portait à la ceinture et avec compétence, presque automatiquement, dans un seul mouvement, me les passa et les referma sur mes poignets. Je supposai qu'elle avait passé les menottes à de nombreux hommes.

Elle attacha une ceinture de tissu souple, roulé, autour de ma taille. Elle prit ensuite une longue bande de tissu faisant approximativement un mètre cinquante de long sur vingt centimètres de large, la passa sous la ceinture, devant, la glissa ensuite entre mes jambes, puis la passa à nouveau sous la ceinture, derrière ; puis, l'ayant correctement mise en position, elle la serra.

« Cela n'est pas destiné à flatter ta pudeur, Jason, » expliqua-t-elle. « C'est parce que tes leçons de goréen seront, dans une large mesure, réalisées par des femmes esclaves. »

— « Des femmes esclaves, Maîtresse ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Ce sont de petites traînées puantes, insignifiantes, lascives, qui ont été esclaves entre les bras des Goréens. Elles ne peuvent plus être libres. Ce sont de petits animaux sensuels et sans intérêt dont les maîtres cruels ont jugé bon d'enflammer les passions. Leur sexualité, leur audace, leurs besoins, leur impuissance sont des injures aux femmes libres. Je ne veux pas qu'elles tombent à genoux devant toi et se mettent à te saisir, te caresser, te serrer et te lécher. »

— « Non, Maîtresse, » dis-je.

Ensuite, elle décrocha la chaîne qu'elle portait à la ceinture et la fixa à l'anneau métallique de mon collier. Le matin, lorsque l'on m'avait retiré mes chaînes, j'avais touché la pièce métallique. C'était, comme je l'avais deviné, un anneau. Il faisait approximativement un demi-centimètre d'épaisseur. Il était solide. Il était en fer.

— « Viens, Jason, » dit-elle. Ensuite, les menottes aux poignets et tenu en laisse, elle me fit sortir de la cellule.

« Voici Lola. Voici Tela, » dit Dame Gina, montrant successivement les deux femmes.

Je fus stupéfait. Jamais, étant originaire de la Terre, je n'aurais imaginé que de telles femmes puissent exister. Je pouvais à peine respirer. J'étais ébahi. Je contemplais, pour la première fois de ma vie, des esclaves goréennes.

Je soutins leur regard. Elles me regardèrent avec une attention paresseuse. Les deux femmes étaient incroyablement belles et presque nues, mais cela ne les décrit guère. Je suppose que, si vous n'avez jamais vu une esclave, il me sera impossible de vous communiquer plus qu'une vague idée de ce que l'on éprouve lorsqu'on en voit une, surtout pour la première fois. Imaginez la femme la plus

belle et la plus désirable qu'il vous a été donné de rencontrer ; imaginez ensuite qu'elle soit debout, nue, devant vous, portant un collier métallique, que ce collier vous appartienne, que la femme vous appartienne et soit obligée d'obéir. Cela vous donnera une idée de ce que signifie la condition de femme-esclave. Je regardai les deux femmes. De toute évidence, leurs corps étaient élégants, gracieux et vigoureux ; de toute évidence, elles étaient toutes les deux exceptionnellement et même incroyablement belles ; en outre, elles n'avaient été autorisées à porter que les haillons des esclaves à demi nues ; néanmoins ce n'étaient pas ces éléments, aussi bizarre que cela puisse paraître, qui les distinguaient des autres femmes ; ce n'étaient pas ces éléments qui les rendaient tellement différentes. Ce qui les distinguait des autres femmes, ce qui les rendaient tellement différentes, ce qui rendait leur beauté dix mille fois plus dévastatrice que celle des autres femmes était le fait que, en réalité, elles étaient des esclaves possédées.

Les deux femmes s'agenouillèrent devant Dame Gina. Elle leur parla en goréen. J'entendis le mot « Kajirus » qui, je l'apprendrais plus tard, signifiait : homme esclave, et j'entendis le mot « Jason », qui était le nom qui m'avait été donné. Comme j'enviais Dame Gina, du fait que de pareilles beautés s'agenouillaient devant elle !

Les deux esclaves la regardaient avec déférence, buvant ses paroles.

Je ne pouvais quitter les esclaves des yeux. C'étaient les premières esclaves qu'il m'ait été donné de voir.

Dame Gina leur parla rapidement, et en détail.

Les esclaves sont différentes des autres femmes, et les dépassent. La Terre, avec ses femmes frigides, concurrentes, frustrées, qui cherchent à être des hommes, ne prépare pas les hommes à comprendre que des femmes aussi belles et fantastiques puissent exister. Quelles merveilles fait le collier sur une femme ! Comme il la transforme ! Les Goréens disent qu'aucune femme n'est véritablement une femme tant qu'elle n'a pas été assujettie à l'esclavage, et que les hommes n'ont pas fait complètement l'expérience de leur sexualité tant qu'ils ne l'ont pas jetée au pied de leur couche. En regardant les femmes, je me demandai s'il n'était pas stupide d'autoriser une seule femme à ne pas porter le collier. Ne sont-elles pas toutes, en vérité, la propriété des hommes ? Ne devraient-elles pas toutes, en vérité, être possédées par les hommes ?

Une des femmes, Lola, posa une question à Dame Gina, qui répondit immédiatement. Elle continua ensuite de donner ses instructions.

Je serrai les poings dans les menottes qui immobilisaient mes poignets dans le dos. J'eus envie de hurler de plaisir du fait que j'avais été conduit sur un monde où de telles femmes existaient. Elles étaient profondément sensuelles, intensément féminines, terriblement désirables, et asservies.

Dame Gina tendit la main, le dos face au sol, et la leva légèrement. Les deux femmes, obéissant à ce geste, se levèrent.

Elles se tournèrent vers moi. Les deux femmes avaient les cheveux et les yeux noirs, ceux de Tela étant plus foncés que ceux de Lola. Les Goréens, hommes et femmes, comme tous ceux qui proviennent d'une population terrienne, dont ils sont manifestement issus, pour l'essentiel, sont bruns. On ne trouve des exceptions en nombre significatif qu'au Torvaldsland et, plus généralement, dans le Nord. Lola, à mon avis, devait faire environ un mètre soixante et peser approximativement cinquante-cinq kilos ; Tela était un peu plus petite et, selon moi, devait faire approximativement un mètre cinquante-cinq et peser environ cinquante-cinq kilos, elle aussi.

« Les femmes te plaisent-elles, Jason ? » demanda Dame Gina.

Je regardai les deux femmes. Elles étaient bien faites, avec des corps véritablement féminins, sensuels et généreux. Leurs seins étaient nus. Elles portaient, sur les hanches, un haillon gris, noué au-dessus de la hanche droite, afin d'exposer la hanche gauche et la cuisse. Elles portaient toutes les deux, au cou, un fin collier à serrure. Des lettres étaient gravées dans le métal des colliers, mais je ne

pouvais les lire. Elles ne portaient que l'acier qui leur enserrait le cou et le haillon qu'elles avaient sur les hanches. Elles étaient pieds nus.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Elles sont chargées de t'enseigner le goréen, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. « Merci, Maîtresse. »

— « Méfie-toi d'elles, » me prévint-elle.

— « Maîtresse ? » demandai-je.

Des cravaches furent remises aux femmes.

— « À genoux, Jason ! » dit Dame Gina.

Consterné, j'obéis.

Les cravaches s'immobilisèrent devant mon visage.

« Embrasse les cravaches ! » dit-elle.

J'obéis, commandé par une femme dont j'avais peur, et qui était ma Maîtresse.

« Pendant les leçons, » expliqua-t-elle, « elles seront tes Maîtresses au même titre que moi. Tu leur obéiras parfaitement. Tu apprendras rapidement, et bien. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Regarde les esclaves, » dit Dame Gina.

Je me tournai vers elles. C'étaient des femmes fantastiquement séduisantes, leurs jolis visages étant encadrés par des cascades de cheveux bruns, avec leurs colliers exactement adaptés à leur cou, leurs épaules, leurs seins, nus, leur taille étroite, leurs hanches légèrement évasées, le haillon qu'elles portaient, leurs cuisses, mollets, chevilles et leurs petits pieds nus.

« Les trouves-tu belles ? » demanda Dame Gina.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Les désires-tu ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Dame Gina adressa un signe de tête aux femmes et, soudain, violemment, elles se mirent à me frapper avec les cravaches.

Je baissai la tête, pitoyablement. J'étais stupéfait. Lorsque je me redressai, troublé, effrayé, il y avait une dizaine de marques rouges sur mon corps.

Dame Gina s'adressa à l'esclave Lola. Aussitôt, celle-ci posa les mains sur la nuque et rejeta la tête en arrière, cambrant le corps, les jambes fléchies. Je supposai que les esclaves devaient parfois s'exhiber ainsi pour le plaisir des maîtres. La voir ainsi me fit presque sangloter de joie.

— « Tu as les menottes aux mains, Jason, » dit Dame Gina. « Dommage. Tu aimerais la toucher, n'est-ce pas ? »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je pitoyablement.

Dame Gina adressa un signe de tête à Tela qui, avec un cri de colère, me frappa deux fois avec la cravache. Lola, pendant ce temps, reprit une position normale et me regarda impassiblement.

Je regardai Dame Gina. Mes yeux étaient pleins de larmes, à cause de la violence des coups de cravache.

— « Pauvre Jason, » dit-elle d'une voix cajoleuse. Puis elle parla à nouveau à Lola. La belle esclave arracha alors le haillon qu'elle portait sur les hanches et se laissa tomber sur les dalles. Puis elle se coucha sur le dos devant moi. Elle écarta les chevilles et posa les poignets contre ses flancs, le dos sur les dalles. Elle donna l'impression de se débattre, comme si elle était enchaînée, puis de se résigner à son impuissance ; puis elle tourna le visage vers moi. Je la regardai. C'était comme si elle était enchaînée devant moi. Puis, soudain, elle parut chercher une nouvelle fois à se dégager, mais elle ne pouvait pas. Ensuite, elle parut se débattre de plus en plus faiblement, puis renonça, restant couchée devant moi, comme si elle acceptait le sort que le maître déciderait de lui réserver. Soudain, des

larmes jaillirent de ses yeux. Elle tenta de rester immobile. Elle se mordit la lèvre, tentant de se contrôler. Esclave, elle était couchée devant un homme.

Dame Gina, soudain, lui donna un violent coup de pied et lui parla avec dureté. La femme ferma les yeux et resta parfaitement immobile. Dame Gina lui parla à nouveau. Elle ouvrit les yeux et me regarda. Elle tendit son corps vers moi. Puis elle s'allongea à nouveau sur les dalles, me regardant, ses jolis seins se soulevant et s'abaissant au rythme de sa respiration.

Je ne pouvais croire à quel point la femme couchée devant moi était belle et désirable ! Moi, homme de la Terre, j'avais envie de crier mon enthousiasme face à la beauté de cette femme. Moi, homme de la Terre, j'avais envie de hurler de joie en constatant qu'une femme pouvait être à ce point désirable. Et je ne savais pas, à l'époque, que les femmes, Lola et Tela, bien qu'extraordinairement jolies, étaient tout juste au-dessus de la moyenne des esclaves goréennes.

« Aimerais-tu la prendre dans tes bras ? » demanda Dame Gina.

Je me tortillai.

— « Je vous en prie, ne me frappez pas ! » suppliai-je.

— « Parle, Esclave ! » ordonna Dame Gina.

— « Non, Maîtresse. Non, Maîtresse ! » m'écriai-je. « Je ne voudrais pas la prendre dans mes bras. »

Elle me gifla, furieuse, et me donna des coups de pied.

— « Tu peux être tué, si tu mens, Esclave ! » cracha-t-elle.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » suppliai-je.

— « As-tu menti ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. « J'ai menti ! J'ai menti ! Pardonne-moi, Maîtresse. Je t'en prie, pardonne-moi ! »

— « Ainsi, » demanda-t-elle, « tu aimerais la prendre dans tes bras ? »

Je regardai la femme couchée devant moi, dont le corps paraissait enchaîné. Elle était terriblement désirable et excitante, dépassant largement tout ce que j'avais pu imaginer.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Dame Gina parla alors aux deux femmes. Lola se leva. Elle attacha à nouveau le court haillon sur ses hanches. Toutes les deux avaient leur cravache bien en main. Il s'agissait de longues cravaches, faisant au moins une soixantaine de centimètres. À présent, elles les tenaient à deux mains.

— « À présent, tu vas être battu deux fois, » expliqua Dame Gina, « une fois pour avoir, esclave effrayé et ignorant que tu es, osé mentir à ta Maîtresse, et une fois pour avoir eu envie de prendre une belle femme dans tes bras. »

Je fus alors battu deux fois, vingt coups à chaque fois. Dame Gina remit la chaîne de ma laisse à Lola. Alors que je levais la tête, misérable, tassé sur moi-même, le dos et les jambes lacérés et couvert de sang, je vis, la remarquant pour la première fois, une marque profonde, une jolie marque, faisant environ cinq centimètres de haut sur deux centimètres de large, dans la chair de la cuisse gauche de Lola. Je fus stupéfait. C'était une marque. Lola avait été marquée au fer rouge. La marque était exquise, sur sa cuisse. Le dessin était floral. Il comportait apparemment une ligne droite, plutôt sévère, et deux, rameaux courbes et élégants. J'apprendrais plus tard que c'était, en écriture cursive, la première lettre du mot goréen « Kajira » qui est le mot le plus souvent appliqué aux femmes esclaves. Le dessin, en outre, selon certains, est censé avoir une signification symbolique. La ligne droite est censée représenter le bâton de la discipline et les deux rameaux la beauté de la femme. La signification de l'ensemble serait, de ce fait, la soumission de la beauté au bâton de la discipline. Bizarrement, le motif paraît ressembler un peu, lorsque l'on y réfléchit, à la lettre K. Comme le premier son du mot Kajira serait représenté, en anglais, par la lettre K, il est tout à fait possible que la ressemblance ne soit pas une coïncidence. Certaines lettres de l'alphabet goréen, pas toutes,

ressemblent nettement à certaines lettres des alphabets terriens. Cela semble logique, compte tenu de l'origine terrienne probable de l'essentiel de la population humaine de Gor. Le nom goréen de la lettre en question, si cela peut présenter un intérêt, est « Kef ».

Je reprenais péniblement mon souffle. Mon corps était douloureux. Mais je ne pouvais pas, pour le moment, quitter des yeux la marque exquise inscrite au fer rouge sur la cuisse de la femme. Elle était nette et belle. Elle la portait dans sa chair même. Lola était nettement, définitivement et magnifiquement marquée au fer rouge. Tous ceux qui voyaient la marque constataient immédiatement qu'elle était une esclave. Je regardai la cuisse de Tela. La même marque, jolie et identique, était brûlée dans la chair de sa cuisse. Elle était également une esclave marquée.

Soudain, Lola me frappa sur le ventre avec sa cravache, un coup violent et méchant. Tela me frappa également avec sa cravache, mais sur l'épaule gauche. Je poussai un cri de désespoir. Déconcerté, je regardai ma Maîtresse.

« Tu as regardé leurs marques, » m'expliqua Dame Gina. « N'oublie pas que tu n'es qu'un esclave, Jason. »

Lola tira sur la laisse et me posa sa cravache sous le menton, exerçant une pression de bas en haut. Je me levai. Elle me donna de petites tapes sur le ventre et les reins. Je me tins droit, effrayé.

« Regarde les esclaves ! » ordonna Dame Gina. « Vois leurs chevilles, leurs jambes, la douceur de leur ventre, la beauté de leurs seins, l'élégance de leurs épaules, leur cou, leur visage et leurs cheveux. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je. Les esclaves ont généralement les cheveux longs et défaits. Lola et Tela avaient les cheveux longs, descendant jusqu'à leurs reins.

— « Elles sont désirables, n'est-ce pas ? » demanda Dame Gina.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je, me crispant.

— « Tu aimerais les posséder, n'est-ce pas ? » demanda Dame Gina.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je, me crispant davantage en prévision des coups.

Puis Lola, sur un signe de Dame Gina, me frappa avec sa cravache.

« Je ne comprends pas, Maîtresse ! » criai-je. « Je ne sais quoi faire. Pourquoi me faites-vous cela ? »

— « Ce n'est pas différent de ce qui se passe sur Terre, » répondit-elle. « Mais ici, sauf pour les enfants qui peuvent être, et sont souvent, maltraités, les fouets sont sociaux et verbaux. »

Je la regardai, horrifié.

« C'est le type de conditionnement auquel un homme de la Terre est presque certain de se trouver exposé, » poursuivit-elle. « Aimerais-tu que je te retire tes menottes et que je te donne une de ces femmes pour une heure, pour ton plaisir ? » demanda-t-elle.

— « Non, » dis-je, avec franchise, me tassant sur moi-même.

— « Lola ? » s'enquit-elle. « Tela ? »

— « Non, » dis-je. « Non, Maîtresse. »

— « Suppose que je t'ordonne d'en prendre une, afin de voir comment tu fais ? » s'enquit-elle.

Je la regardai avec terreur.

— « Je ne pourrais pas, Maîtresse, » dis-je.

— « Il y a quelques minutes, » reprit-elle, « tu aurais pu les utiliser. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Et maintenant ? » demanda-t-elle.

— « Plus maintenant, » répondis-je. « Plus maintenant. »

— « Je t'enseigne, comme cela est enseigné aux hommes de la Terre, » dit-elle, « à craindre et inhiber ta sexualité. Le procédé est simple. Provoquer et punir. Bientôt, au moyen de liaisons psychologiques naturelles, il existera une association entre sexualité et punition. Tu en viendras à

avoir peur de tes émois sexuels, du fait qu'ils annonceront la douleur, physique ou mentale. Cela produira l'anxiété dans des situations sexuelles et affectera l'efficacité sexuelle. Chez les enfants, naturellement, les punitions sont complètement oubliées, du moins du niveau conscient. Des angoisses inexplicables, toutefois, subsistent souvent. Ces angoisses, et les règles qui paraissent associées à elles, visant la répression et l'inhibition de la sexualité, doivent, bien entendu, être rationalisées par des organismes intelligents. Toute une structure de mythes est alors créée en vue de protéger l'individu contre la sensation d'avoir été, longtemps auparavant, alors qu'il était sans défense, mutilé et diminué. Tu connais la nature de ces mythes, de ces superstructures et mécanismes de défense. Ils sont nombreux et variés. Ils vont de la célébration d'un célibat ridicule dans l'intérêt d'un esprit probablement inexistant jusqu'aux genres des histoires et plaisanteries salées, dans lesquelles on se venge d'une sexualité étouffée en tentant de la rendre mesquine et sale. Entre ces deux folies, il y a une diversité d'anti-sexismes plus dangereux, plus perniciose parce que plus subtils, le renouveau de puritanisme se dissimulant sous le fatras de rhétoriques creuses, l'emploi de mots tels que « personne », destiné à réprimer la pensée et faire appliquer la conformité sociale. »

— « Mais quelle serait la raison d'être de cette folie et de cette cruauté ? » demandai-je.

— « Pourquoi la laideur cherche-t-elle à humilier la beauté ? » demanda-t-elle. « Pourquoi la faiblesse décrie-t-elle la force ? »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « La virilité, chez l'homme, » expliqua-t-elle, « est intimement liée à la sexualité. Le meilleur moyen d'attaquer la virilité consiste à attaquer la sexualité, et plus elle est générale et perniciose, mieux c'est. Les hommes sont, par nature, les maîtres. L'étude de la biologie des primates le démontre. Ainsi, le mâle doit être écrasé, brisé, amoindri. Il doit être, en tant que mâle, détruit. Les femmes peuvent alors devenir son égal ou son supérieur. »

— « Pourquoi détestez-vous ainsi les hommes ? » demandai-je.

— « Je n'en suis pas un, » répondit-elle.

— « Pourquoi ne cherchez-vous pas à défendre votre cause en dehors des cages ? » m'enquis-je.

Elle rit.

— « Je ne suis pas stupide, » dit-elle. « Crois-tu que j'aie envie d'être marquée au fer rouge ? Crois-tu que j'aie envie de porter un collier métallique et d'être jetée aux pieds des hommes, sous leurs fouets ? Non, mon cher Jason, je ne veux pas. Ici, nous n'avons pas des hommes de la Terre, prêts à discuter tranquillement de leur castration. Ici, les hommes sont des Goréens. »

— « Ils vous font peur, » relevai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Ils me font peur. »

J'aurais voulu être un tel homme.

— « Ainsi, » dis-je « vous vous efforcez de m'amener à craindre mes émois sexuels, afin que je les réprime et, du même coup, ma virilité. »

— « Nous ne connaissons pas de meilleur moyen, » admit-elle, « de réduire l'efficacité d'un homme dans toutes les situations de concurrence sociale. Il est alors diminué, naturellement, pas seulement sur le plan sexuel, mais, souvent, sur de nombreux autres plans. Lorsque sa sexualité ne le stimule plus, il devient timide et malléable. Il peut alors être utile aux femmes ambitieuses qui, dans une situation différente, auraient à peine osé lui adresser la parole. »

— « À quoi sert le fait de dépouiller les hommes de leur sexualité ? » demandai-je.

— « N'est-ce pas évident ? » s'étonna-t-elle. « Pour en faire des esclaves ! »

— « Est-il possible d'effacer aussi complètement la biologie ? » demandai-je.

— « Pas avec de simples, techniques de conditionnement, » répondit-elle. « Il y a davantage d'espoir sur ta planète, avec les implants punitifs, les altérations chimiques, la castration des bébés non-conformes, les injections d'hormones, le contrôle sexuel, les manipulations génétiques et le

reste. Il ne devrait pas être difficile, le pouvoir étant entre les mains des femmes, ce qui paraît inévitable dans votre type de démocratie, de réaliser ces programmes. »

— « Pourquoi, dans ce cas, » demandai-je, « n'allez-vous pas vous installer sur la Terre ? »

— « Je ne suis pas folle, » répondit-elle.

— « Vous ne souhaitez pas véritablement la réalisation de ces programmes hideux ? » demandai-je.

— « Non, » admit-elle, « car, en fait, cela signifierait la disparition de l'espèce humaine. »

— « Dans ce cas, » demandai-je, « vous voyez au-delà de vos intérêts égoïstes ? »

— « Je ne peux pas m'en empêcher, » répondit-elle. « Il reste encore, en moi, un petit morceau d'humanité. »

— « Je ne crois pas que la Terre sombrera dans le cauchemar que vous avez décrit, » dis-je.

— « Elle est déjà en train de le faire, » souligna-t-elle. « Tu ne vois donc pas les signes ? »

— « Les hommes et les femmes empêcheront cela, » assurai-je.

— « Les Terriens, » fit-elle ressortir, « sont des organismes manipulés, impuissants dans le flot des forces sociales, sombrant dans les slogans et la rhétorique. Ils seront les premiers à fêter leur chute. Ils découvriront trop tard ce qui leur a été fait. »

— « J'espère que vous vous trompez, » dis-je.

Elle haussa les épaules.

— « Il est possible que je me trompe, » admit-elle. « Espérons-le. »

— « Plus probables que votre scénario de l'avenir, » dis-je, « il y a des périodes de conflits et de tumultes, de guerres horribles et gigantesques. »

— « Peut-être, » reconnut-elle. « Je suppose qu'il y aura toujours des brutes récalcitrantes refusant de renoncer à leur virilité. »

— « L'avenir ne tend-il pas vers la barbarie ? » m'enquis-je.

— « La barbarie ou le parti de la carpe, » répondit-elle avec un sourire. « Vous avez peut-être le choix. »

— « Tout individu rationnel doit manifestement choisir le parti de la carpe, » dis-je.

— « Est-ce vrai ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » fis-je.

— « Je choisirais plutôt la barbarie, » envisagea-t-elle. « Les carpes sont ennuyeuses. »

— « Votre sexe, » fis-je remarquer, « ne serait peut-être pas à son avantage dans la barbarie. »

— « Il n'y a rien de sûr, » répondit-elle.

— « Mais vous seriez pratiquement des esclaves, » fis-je ressortir, « et peut-être même totalement des esclaves. »

— « Cela nous conviendrait peut-être parfaitement, » suggéra-t-elle.

Je restai silencieux.

Puis elle me regarda avec colère.

« Comme j'ai été stupide de parler avec toi ! » s'écria-t-elle, « un simple esclave ! »

Elle se tourna alors vers les deux femmes. Elles n'avaient pas compris notre conversation, bien entendu, puisqu'elles ne parlaient pas anglais.

— « Pourquoi, Maîtresse, » demandai-je, « m'avez-vous parlé ainsi ? De toute évidence, vos techniques auraient été plus efficaces si je les avais imparfaitement connues. C'est comme si vous m'avertissiez de vos intentions. »

Elle ne me regarda pas, mais elle me parla.

— « Sur Gor, » dit-elle, « nous ne brisons pas nos hommes esclaves comme sont brisés les hommes de la Terre. »

Puis elle s'adressa aux deux femmes et elles m'emmenèrent, Lola me tirant avec la chaîne et Tela

me poussant avec sa cravache.

Mes leçons de goréen commenceraient bientôt.

Je m'efforçai de ne pas regarder la beauté de la femme qui me tirait. Je savais que, si je les regardais comme un homme, je serais puni. Je ne devais m'autoriser aucun émoi sexuel. Je devais me contrôler rigoureusement. Je devais garder continuellement présent à l'esprit le fait que j'étais un esclave.

Puis je me rendis compte qu'il n'était pas bien que je regarde leur beauté. Tout comme moi, elles étaient esclaves contre leur volonté. Elles étaient, malgré leurs haillons et leur beauté, leur marque et leur collier, des personnes, tout comme moi. Je devais les respecter. Je ne devais pas les regarder comme les hommes forts, agressifs, regardant biologiquement les belles femmes. Je devais les regarder comme des personnes. Ce n'était pas, ainsi, une faiblesse de ma part, mais la manifestation de mon respect, de ma noblesse, de ma compréhension, de ma douceur et de ma gentillesse. La répression des émois qu'elles m'inspiraient n'était pas, de ce fait, une manifestation de ma lâcheté mais, plutôt, de ma force et de mon courage. J'étais alors assez fort et courageux pour me contrôler et me dominer. J'étais, en fait, merveilleux. Je n'étais pas méprisable. Non, je méritais d'être encouragé et félicité. Peut-être les Goréens ne comprendraient-ils pas le sacrifice que j'avais fait, ni ma noblesse, mais j'étais certain que ces choses, mon sacrifice et ma noblesse, seraient bien comprises et appréciées à leur juste valeur par une femme de ma planète.

Satisfait, alors, je marchai en compagnie des deux femmes qui étaient, pour la durée de la leçon, mes Maîtresses.

Je ne devais pas laisser les Goréens me dépouiller de ma personnalité véritable. Je connaissais ma personnalité véritable, car on m'en avait enseigné la nature sur Terre. Des années de conditionnement attentif, ainsi qu'un milieu social et culturel omniprésent, m'avaient enseigné la nature de ma personnalité véritable.

À mon avis, elle n'entraverait pas mon asservissement.

J'APPRENDS À SERVIR LE VIN ; JE SUIS PUNI ; J'ENTENDS PARLER DU MARCHÉ DE TIMA

« SERS, Jason, » dit Dame Gina.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je quittai la rangée d'hommes à genoux et me dirigeai vers la table, portant le récipient de vin que Tela m'avait donné. Derrière la table, à genoux, les jambes serrées, comme une femme libre, se trouvait Lola. Elle avait, sur les épaules, un morceau de tissu blanc symbolisant les voiles d'une femme libre. Près de la table, vêtue de cuir, avec son fouet, se tenait Dame Gina.

J'approchai de la table avec déférence. Je m'agenouillai devant Lola.

« Du vin, Maîtresse ? » demandai-je.

— « Oui, Esclave, » répondit-elle.

— « Tu es joli, ce soir, Jason, » dit Dame Gina.

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je.

Je portais une courte tunique de soie, blanche, bordée de rouge. Mes cheveux, longs, bien que je les aie toujours portés longs, étaient peignés en arrière et attachés sur la nuque avec un ruban blanc. J'estimais que j'étais dans les cages depuis cinq ou six semaines. Le lourd collier métallique que je portais au début avait été remplacé par un collier plus léger, recouvert d'émail blanc. Il comportait des signes jaunes, mais également gravés dans le métal. Je ne pouvais pas les lire car j'étais analphabète. On m'avait dit qu'ils signifiaient : « Ramenez-moi à la Demeure d'Andronicus, où je serai puni. ». Je n'avais pas envie d'être surpris, avec ce collier, en dehors des cages. Je ne savais pas où se trouvait la Demeure d'Andronicus. Un jour où j'avais posé cette question, on m'avait battu. On m'avait dit que la curiosité ne convenait pas à un esclave. Le collier, toutefois, bien que nettement plus léger que le précédent, comportait également un anneau destiné à la laisse.

Lola me regarda d'un air méprisant.

J'entendis, derrière moi, les mouvements des autres esclaves, avec leurs soieries et leurs rubans. Ils n'étaient pas contents que la Maîtresse m'ait félicité. Ils étaient jaloux de ce genre de chose, ainsi que de leur élégance.

— « Recommence, Jason, » dit Dame Gina. « Plus doucement, avec davantage de déférence. »

— « Du vin, Maîtresse ? » demandai-je à nouveau.

— « Oui, Esclave, » répondit Lola.

— « Bien, » dit Dame Gina. « Sers, à présent. »

Soigneusement, je versai du vin dans le gobelet posé devant Lola.

— « Tu verses trop vite, Esclave ! » dit Lola.

Je regardai Dame Gina. Manifestement, je ne versais pas trop vite.

— « Seul compte le caprice de la Maîtresse, » rappela Dame Gina.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je à Lola. Lola me regarda d'un air amusé.

— « Descends ta tunique jusqu'à la taille, » dit-elle.

J'obéis.

— « Un coup pour l'esclave maladroit ! » cria Lola à Tela. Tela décrocha un fouet à esclave suspendu au mur et, venant s'immobiliser derrière moi, me frappa sur le dos. La tunique avait été baissée jusqu'à la ceinture afin qu'elle ne soit pas tachée de sang.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je.

Je regardai Lola. Comme elle semblait impérieuse, feignant d'être une femme libre ! Elle était à genoux derrière la table, presque nue à l'exception du haillon qu'elle portait sur les hanches, du morceau de tissu blanc posé sur ses épaules et du collier métallique enserrant son joli corps. Ses seins étaient très excitants. Comme elle avait été méchante avec moi ! Elle m'avait dressé avec une méchanceté excédant considérablement ce que l'on attendait d'elle. Ses coups de cravache m'avaient souvent empêché de dormir. Comparativement, Tela s'était montrée très professionnelle et efficace, avec moi, me traitant avec la sévérité et le mépris qui auraient été réservés à n'importe quel esclave pitoyable confié à sa responsabilité. Je ne savais pas pourquoi Lola me haïssait tellement. Je lui inspirais apparemment un mépris incroyable. Elle ne manquait jamais une occasion de m'humilier et de me frapper. Je m'étais efforcé de ne pas la regarder. Je m'étais efforcé, continuellement, de la respecter et je m'étais rappelé, des milliers de fois par jour qu'elle était, comme moi, une personne. Cependant, pour être honnête, elle se montrait également mesquine et méchante avec d'autres esclaves. Elle n'était pas populaire, dans les cages, ni auprès des gardiens ni auprès des esclaves. Je savais qu'elle était une personne. Toutefois, il était difficile de ne pas la considérer comme une femme, et une esclave. Il me semblait parfois que Dame Gina en avait assez d'elle.

« Il m'a regardé ! » cria Lola, triomphante, me montrant, se tournant vers Dame Gina.

C'était vrai. Je l'avais regardée. Bizarrement, compte tenu des semaines passées dans les cages, de la nourriture simple, du dressage et de l'exercice physique, peut-être de l'environnement goréen, je commençais à percevoir le renouveau de ma sexualité. J'avais lutté contre cela, naturellement. Mais, parfois, il me semblait qu'il était peut-être inutile que je m'impose cette torture. À quoi, en fait, cela servait-il ? En quoi était-il mal d'être un homme ?

« Vingt coups ! » cria Lola à Tela.

Tela se tourna vers Dame Gina.

— « Un coup fera l'affaire, » dit Dame Gina.

Lola, soudain, blêmit.

« N'oublie pas, Lola, » remontra Dame Gina, « que tu n'es pas réellement libre. Ne sois pas prétentieuse. »

— « Oui, Maîtresse, » dit Lola, effrayée. La peur de l'esclave me fit plaisir.

— « Tu peux à présent administrer le coup, » dit Dame Gina à Tela.

Le coup fut donné. Je grimaçai. Tela, étant une femme, ne pouvait pas frapper très fort. Sa force n'était que celle d'une femme. Une femme ne peut pas fouetter très efficacement un homme. Un homme, en revanche, peut administrer une punition terrifiante à une femme, avec le fouet, s'il le souhaite. Toutefois, les hommes véritables que je connaissais ne le souhaiteraient naturellement pas.

« Remets le vin dans le récipient, » dit Dame Gina, « et verse-le à nouveau. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

Quelques instants plus tard, je versai à nouveau le vin dans le gobelet posé devant Lola.

— « Tu verses trop lentement, Esclave ! » dit Lola.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » répondis-je. Mais elle ne demanda pas à Tela de me frapper à

nouveau.

Tandis que je reculais, Lola tendit le bras et, avec la main, renversa le gobelet sur la petite table.

— « Esclave maladroit ! » cria-t-elle, furieuse.

Je restai interdit.

Lola se tourna vers Dame Gina.

« Regarde ce qu'il a fait ! » cria-t-elle.

Je foudroyai Lola du regard.

— « N'es-tu pas un esclave, Jason ? » s'enquit Dame Gina.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » m'empressai-je de dire à Lola. « Je vais nettoyer cela immédiatement. »

— « Vite ! Esclave ! » lança Lola, triomphante. « Et, en attendant, je vais réfléchir à la punition appropriée. »

Furieux, j'allai dans un coin de la pièce et posai le récipient de vin. Je pris des chiffons et de l'eau, puis retournai rapidement nettoyer la table et le plancher, à l'endroit où Lola avait renversé le gobelet.

« Esclave maladroit ! » souffla un de mes compagnons d'asservissement, à genoux dans la rangée. Après avoir nettoyé la table et le plancher, j'allai remettre l'eau et les torchons en place, puis revins m'agenouiller devant Lola.

« Baisse la tête, » dit-elle.

Je baissai la tête.

« Quelle punition vais-je t'administrer ? » fit-elle. « Je sais ! Retourne dans ta cellule et quitte tes vêtements. Fais-toi enchaîner. Ce soir, tu n'auras ni dîner ni couverture. Et dis également au gardien que tu dois recevoir vingt coups de fouet. » Elle s'interrompit. « Avec le Serpent, » ajouta-t-elle pensivement.

Je la regardai, incrédule. On pouvait mourir, sous les coups du Serpent. Elle me dévisagea avec mépris.

— « Cinq feront l'affaire, » intervint Dame Gina.

— « Très bien, cinq, » acquiesça Lola.

— « Remercie ta Maîtresse et obéis, » dit Dame Gina.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je à Lola.

— « Cours ! » m'enjoignit Lola, « cours, Jason, l'esclave ! »

Je me levai et, furieux, sortis de la pièce en courant.

— « Tandruk ! » appela Dame Gina, tandis que je m'en allais. « C'est à toi. Sers le vin, Tandruk. »

J'étais couché sur les pierres de ma cellule, nu, couvert de sang, les poignets et les chevilles enchaînés. J'avais reçu cinq coups de Serpent, administrés par un homme.

« Jason, » entendis-je.

Je me mis péniblement à genoux et regardai sur ma gauche. De l'autre côté des barreaux, se tenait Dame Gina.

« Pourquoi n'as-tu pas fait remarquer que Lola avait renversé le vin ? » demanda-t-elle.

— « Tu sais qu'elle l'a fait ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Sa petite main, bien que rapide, n'était pas assez rapide pour mes yeux. En outre, comme tes mains étaient posées sur le récipient de vin, elles ne pouvaient pas renverser le gobelet. »

— « Je ne voulais pas que tu la punisses, » dis-je.

— « Bien, » releva-t-elle. « Je constate que tu apprends. Tu voulais te la réserver afin de pouvoir plus tard, si l'occasion s'en présente, la punir toi-même. Bien ! Tu commences à comprendre ce

qu'est un homme. »

— « Je ne l'aurais pas punie, » fis-je ressortir. « Je suis un homme de la Terre. Une femme ne peut pas être punie, quoi qu'elle fasse. »

— « Dans ce cas, comment pouvez-vous contrôler vos femmes ? » demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

— « Nous ne les contrôlons pas, » répondis-je.

— « Vous, les hommes de la Terre, vous méritez l'existence que vous menez ! » dit-elle en riant.

— « Maîtresse ? » demandai-je.

— « Oui ? » répondit-elle.

— « Pourquoi Lola me déteste-t-elle ? » demandai-je.

— « Tu es différent des hommes qu'elle a connus, » expliqua Dame Gina. « Elle te trouve méprisable. Tu ne domines pas l'esclave qui est en elle. »

— « C'est une personne, » dis-je. « Elle a des sentiments. »

— « Elle a des sentiments, naturellement, » acquiesça Dame Gina. « Elle a les sentiments profonds, passionnés, d'une femme qui sait qu'elle est une esclave. As-tu réagi en fonction de ces sentiments ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non, bien sûr. »

— « Tu es un homme de la Terre, » dit-elle avec un sourire.

— « Oui ! » répondis-je. « Elle n'est pas censée avoir de tels sentiments, » ajoutai-je. « Elle est censée être une personne. »

— « Les femmes sont des esclaves, » affirma Dame Gina. « Elles désirent des maîtres. Cela est beaucoup plus profond que vos mythes et vos inventions politiques, même sans tenir compte de leur efficacité dans votre type de société. »

— « Comment peux-tu parler de cette façon ? » demandai-je. « Tu es également une femme ! »

— « Regarde-moi, Jason, » dit-elle. « Regarde ma taille, ma force, ma sévérité. Je ne suis pas comme les autres femmes. Je suis, en réalité, un homme mais, par un piège cruel de la nature, je suis enfermé dans un corps de femme. C'est douloureux, Jason. C'est peut-être pour cette raison que je déteste tellement les hommes et les femmes. »

— « Je ne crois pas. Maîtresse, » dis-je, « que tu les détestes vraiment. »

Elle me regarda, troublée. Puis elle dit :

— « Fais attention à ce que tu dis. Tu pourrais être fouetté et brûlé au fer rouge. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je. « Néanmoins je crois que, contrairement aux apparences, tu es intelligente et douce. »

— « Attention, Esclave, » conseilla-t-elle.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je.

— « N'oublie pas, Jason, » rappela-t-elle avec insistance, « que les femmes sont des esclaves désirant des maîtres. »

— « Ce sont des personnes, » insistai-je.

— « Tu tiens absolument à voir les femmes en fonction de catégories asexuées et humiliantes, » fit-elle ressortir. « Ce faisant, tu te refuses la possibilité de les connaître et de les comprendre. En utilisant de telles catégories, tu te privas de leur richesse, leur profondeur, leurs potentialités, leur féminité, et tu resteras continuellement incapable de satisfaire l'intégralité de leurs besoins biologiques, lesquels incluent la nécessité de se soumettre à un mâle puissant. »

— « Faux ! Faux ! » criai-je. « Faux ! Faux ! Faux ! »

— « Je regrette de t'avoir contrarié, Jason, » dit-elle. « Ce n'était pas mon intention. Tu as eu une journée difficile et cruelle. De toute évidence, je ne devrais pas te parler comme je le fais quelquefois. Parfois, bizarrement, il me semble que j'oublie que tu es un homme de la Terre, et un esclave. »

Je ne répondis pas.

« Tu es grand et fort pour un esclave, Jason, » reprit-elle. « C'est peut-être pour cela qu'il m'arrive d'oublier que, étant un homme de la Terre, tu es petit et faible à l'intérieur. »

— « Il faut du courage et de la force pour être petit et faible ! » dis-je avec colère.

— « Peut-être, » répondit-elle. « Je ne sais pas. Je ne suis ni petite ni faible. »

Je baissai la tête, furieux.

« C'est une façon intéressante de voir les choses, » émit-elle. « Peut-être l'idiot a-t-il la force d'être idiot. Peut-être le lâche a-t-il le courage de sa lâcheté. »

Je la regardai.

« Il est triste d'être idiot et lâche, » dit-elle, « et il est inutile de transformer ces défauts en vertus. Ne comprends-tu pas que tu as été conditionné en fonction d'une morale de la faiblesse, invention des faibles destinée à ébranler et inhiber les forts ? L'utilisation sociale d'une telle technique, si intimement liée aux peurs des mesquins et des craintifs, n'est-elle pas évidente ? Ne comprends-tu pas qu'une moralité visant à affaiblir et étouffer les forts, à les retourner contre eux-mêmes, est l'instrument idéal de la réalisation des ambitions des petits et des faibles ? Tandis que les forts se lacèrent et se déchirent sous l'effet du désespoir et de la culpabilité, les faibles, grouillant sans restriction, poursuivent tranquillement leurs projets mesquins. »

— « Non, non, » dis-je.

— « Repose-toi, à présent, Jason, » conseilla-t-elle. « Demain, tu seras présenté aux Marchandes d'Esclaves du Marché de Tima. »

— « Qu'est-ce que le Marché de Tima ? » demandai-je.

— « Tu le découvriras bien assez tôt, » dit-elle. Puis elle ajouta : « Couche-toi, Jason. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle me regarda pendant quelques instants.

— « Lola n'aurait pas dû tenter de te mettre dans une situation difficile vis-à-vis de moi, » reprit-elle. « L'esclave est allée trop loin. Je suis de moins en moins satisfaite de son attitude. Elle marche sur un fil. Je crois qu'elle devient trop audacieuse, trop prétentieuse. Si elle est une nouvelle fois désagréable, dans les cages, même très peu, je crois que je la ferai punir. »

Je la regardai.

« Nous ne sommes pas sur Terre, Jason, » reprit-elle. « Nous punissons les esclaves lorsqu'elles sont désagréables. En fait, il arrive même que nous les punissions lorsqu'elles sont agréables. »

— « Mais pourquoi, Maîtresse ? » demandai-je.

— « Parce que ce sont des esclaves, » répondit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Repose-toi, à présent, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Incidemment, Jason, » ajouta-t-elle, « je te félicite de tes progrès en goréen. Tu es doué pour les langues. »

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je.

— « Et ton corps, » reprit-elle, « avec la gymnastique et le régime alimentaire, prend de l'allure. Tu as pris du poids mais tu parais plus mince, car ce poids est désormais constitué davantage de muscles que de graisse. »

— « Merci, Maîtresse, » répétai-je. Le tissu musculaire, naturellement, est plus lourd et plus compact que le tissu graisseux. Cela expliquait le paradoxe de l'augmentation du poids associée à une apparence de minceur.

— « Tu es aussi puissant que la moyenne des Goréens, Jason, » reprit-elle. « En réalité, tu es même plus puissant que la majorité d'entre eux. Il est dommage que tu ne puisses être qu'un esclave. »

- « Oui, Maîtresse, » répondis-je.
- « Dors, à présent, Jason, » dit-elle.
- « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

DAME TIMA

« INTÉRESSANT, » fit la femme, « prometteur. »

Je ne pus m'empêcher de trembler lorsque les lanières froides du fouet de la femme, repliées contre le manche, montèrent contre mon flanc droit.

— « Nous l'appelons Jason, » dit Dame Gina, qui se tenait un peu à l'écart.

J'avais les mains prisonnières de menottes fixées dans le plafond bas de la pièce, qui était elle-même éclairée par des torches. Mes chevilles étaient également enchaînées. Elles étaient attachées à un anneau fixé dans le sol, près de mes pieds. J'étais nu.

— « Joli nom, » dit la femme. « Mais nous pouvons appeler ce tarsk n'importe comment. »

— « Bien sûr, » répondit Dame Gina.

Alignés à ma gauche, formant une file dont je constituais le point de départ, nus, attachés comme je l'étais, il y avait une vingtaine d'hommes esclaves. Ils étaient examinés par cinq femmes voilées et vêtues de robes, les Marchandes d'Esclaves.

« Ouvre la bouche, » me dit une femme.

J'ouvris la bouche.

Elle poussa de bas en haut, avec le pouce, sous mes dents supérieures. Les robes et les voiles des femmes étaient élégants et luisaient comme de la soie. Les couleurs étaient à dominante bleu et jaune, ce qui est la couleur des Marchands d'Esclaves. La manche élégante de sa robe découvrit le bracelet en cuir noir, clouté, qui lui entourait le poignet. Ses yeux étaient noirs et rusés, féroces, objectifs, scrutateurs et impitoyables. Je fus convaincu que, dans ses cages, elle était aussi autoritaire, sinon plus autoritaire, que Dame Gina. Je ne soutins pas son regard. Comme Dame Gina, lorsqu'elle décidait d'être sévère, elle me faisait peur. Je savais que ce type de femme se montrerait très strict avec moi. Elles ne traitaient pas avec complaisance les hommes qui avaient l'infortune de tomber entre leurs mains. Puis elle me fourra les doigts dans la bouche, l'ouvrant davantage, me faisant pencher la tête d'un côté et de l'autre afin d'effectuer plus complètement son examen. Puis, m'ayant saisi le menton entre le pouce et l'index, elle me tourna la tête d'un côté et de l'autre.

« Pas mal, » estima-t-elle. Elle recula. « Lève la tête, » reprit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Je levai la tête. Nous étions examinés par ces femmes comme ce que nous étions : des animaux et des esclaves.

« Celui-ci a de bonnes cuisses, » dit une femme, un peu plus loin.

« Bien, » dit une autre.

« Gardienne ! » appela la femme qui m'avait examiné.

— « Je suis ici, » répondit Dame Gina.

— « Celui-ci, » reprit la femme en me montrant, « a une marque sur le bras gauche et, dans une de ses dents, au fond à gauche, un morceau de métal. Je n'ai vu cela, auparavant, que chez les Kajirae de la planète esclave. »

— « C'est un homme de la planète esclave, » confirma Dame Gina.

— « C'est bien ce que je me disais, » fit la femme. « Mais nous ne le paierons pas plus cher, à cause de cela, s'il nous intéresse. »

— « Ces questions sont à régler entre vous et mes supérieurs, » dit Dame Gina.

— « Tes supérieurs sont des hommes, » railla la femme.

— « Oui, » admit Dame Gina.

— « Une femme comme toi pourrait m'être utile, » avança la femme.

— « J'ai mon travail ici, » répondit Dame Gina.

— « Comme tu veux, » fit-elle. « Sont-ils vigoureux ? » demanda-t-elle.

— « Je crois, » répondit Dame Gina, « mais nous les avons laissés enfermés dans les cages, afin d'être mieux à même de les contrôler. »

— « C'est une question délicate, » reconnut la femme qui m'avait examiné. « Néanmoins, je crois qu'une maîtresse intelligente s'efforcera généralement de se satisfaire. »

« Celui-ci est vivant, » dit une femme, un peu plus loin, en riant.

Elle retira la main posée sur le corps de l'esclave.

« Amusons-nous, » dit la femme qui m'avait examiné. « Fais venir une Kajira. »

Dame Gina gagna la porte de la salle au plafond bas.

« Prodicus, » dit-elle, « va chercher Lola. »

Quelques instants plus tard, Lola entra dans la pièce. Je ne l'avais jamais vue aussi modeste. Ses cheveux étaient tirés en arrière et attachés sur la nuque avec un ruban. Elle avait été lavée. Elle portait une courte tunique blanche, sans manches. Elle était pieds nus. Elle portait toujours au cou, bien entendu, son collier métallique. Lola alla s'agenouiller devant Dame Gina, posant le front sur le sol. Je constatai que la présence de femmes libres terrifiait Lola. Je pris alors conscience, ce qui n'était pas arrivé auparavant, du mépris et de la haine qui constituaient l'attitude des femmes libres vis-à-vis des esclaves.

« Jolie petite esclave, » apprécia une des femmes.

Je compris alors que le vêtement de Lola, si modeste et pudique pour une esclave, si peu comparable au haillon généralement noué sur ses hanches, devait être dû à la présence des Marchandes d'Esclaves dans les cages. La Demeure d'Andronicus, où j'étais asservi, ne souhaitait vraisemblablement pas offenser ses visiteuses. J'imaginais en outre que Lola n'était que trop heureuse d'atténuer sa sensualité face à ses sœurs libres. Elle n'avait pas envie, après tout, de se tortiller sous les coups de fouet, objet fouetté de la fureur et du mépris des femmes libres, jalouses peut-être de l'impuissance de l'esclave face aux hommes, de sa beauté et de son collier.

Quand Lola leva la tête, Dame Gina la dirigea vers la femme qui m'avait examiné. Lola alla rapidement s'agenouiller devant elle.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda la femme.

— « Lola, » répondit l'esclave, levant craintivement la tête.

— « Debout, Lola, » dit la femme, « et quitte tes vêtements. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Lola. Elle se leva et défit sa tunique, qui tomba derrière elle, sur les dalles.

— « Tu es une jolie petite esclave, Lola, » apprécia la femme.

— « Merci, Maîtresse, » répondit Lola.

— « Elle peut commencer, » indiqua la femme à Dame Gina.

— « Lola, » ordonna Dame Gina, « commence à l'extrémité de la rangée d'hommes esclaves. Dis

à chacun d'entre eux que tu es son esclave. Embrasse-les. Dis-leur que tu les aimes. Appelle-les : Maître. Puis embrasse-les à nouveau ! »

— « Oui, Maîtresse, » répondit pitoyablement Lola. Elle courut légèrement jusqu'à l'extrémité de la rangée.

Dame Gina la suivit jusqu'à l'extrémité de la rangée. Elle décrocha le fouet qu'elle portait à la ceinture. Ce mouvement n'échappa pas à Lola.

— « Sois sensuelle, Lola, » souligna Dame Gina. « Je crois que tu en es capable, » ajouta-t-elle d'une voix glaciale.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Lola, adressant un regard effrayé à Dame Gina et aux Marchandes d'Esclaves.

Lola prit le premier esclave dans ses bras. Elle le regarda.

« Je suis ton esclave, Maître, » dit-elle. Puis elle l'embrassa. « Je t'aime, Maître, » reprit-elle. Puis elle l'embrassa à nouveau.

— « Excellent, Lola, » commenta Dame Gina. Deux Marchandes d'Esclaves rirent. L'une d'entre elles, avec un crayon, écrivit quelque chose sur un morceau de papier fixé sur une plaque de bois.

« Au suivant ! » dit Dame Gina.

Lola, obéissante, effrayée, passa à l'esclave suivant. Je savais qu'il était très déshonorant, pour une esclave, d'être contrainte de toucher un homme esclave, sans parler de lui donner le titre de maître. Les femmes esclaves méprisent les hommes esclaves. Elles se considèrent, à juste titre, je suppose, comme la propriété réservée des hommes et des femmes libres, les maîtres et les maîtresses.

Finalement, Lola s'immobilisa devant moi. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle hoquetait presque.

« Pas lui, je t'en prie, Maîtresse, » dit-elle.

— « Tu as hésité dans l'exécution de tes devoirs, Lola, » releva Dame Gina.

Rapidement, Lola me prit dans ses bras. Puis, soudain, pendant un instant, elle me serra très fort. J'avais senti son corps, pendant un instant, bouger spasmodiquement contre le mien. Sa joue était contre ma poitrine.

« Intéressant, » nota une Marchande d'Esclaves.

« Je crois que cette petite traînée devrait être fouettée, » ajouta une autre.

— « Ne crains rien, » promit Dame Gina. « Elle sera punie. »

Lola recula légèrement. Elle tremblait. Je sentais toujours son corps, avec ses doux frissons, contre moi. Elle me regarda. Ses yeux étaient pleins de larmes.

« Continue, Lola, » dit Dame Gina.

— « Avec un esclave aussi méprisable, Maîtresse ? » demanda Lola.

— « Continue, Lola, » répéta Dame Gina.

— « Oui, Maîtresse, » dit Lola.

Puis elle me serra à nouveau étroitement. Elle leva à nouveau les yeux vers moi.

« Regardez cette petite traînée, » lança une des femmes. « Elle est excitée ! »

« Quelle petite esclave repoussante ! » ajouta une autre.

Lola était nue, à l'exception de son collier. Elle était pieds nus sur les dalles.

« Je suis ton esclave, Maître, » souffla-t-elle.

Je sentais son ventre contre moi, et ses seins. C'était le genre de femme qu'un homme de la Terre n'aurait même pas osé imaginer en rêve. Je me souvins qu'elle avait un jour été obligée de se coucher, nue, devant moi, comme une esclave. Je devais lui résister ! Puis son être chaud, sensuel, portant un collier, se colla à moi. Je sentis ses lèvres sur les miennes et elle m'embrassa, me donnant le baiser liquide, fondant, indescriptible, de l'esclave, de la femme possédée.

« Je t'aime, Maître, » souffla-t-elle.

« Aiii ! » s'écria une des femmes.

Je poussai un cri de désespoir. Les femmes rirent.

« Celui-ci est vivant, » dit l'une d'entre elles.

« Es-tu sûr qu'il vient de la Terre, la planète aux esclaves ? » demanda une autre.

« La maîtresse qui l'aura sera bien lotie, » fit remarquer une autre.

Je regardai les femmes, effondré, honteux. Je me tournai vers la femme avec le crayon et la feuille de papier fixé sur une plaque de bois. Elle me regarda et rit. Je vis le crayon bouger tandis qu'elle prenait des notes.

« Ne t'habille pas, Lola ! » ordonna Dame Gina. « Va directement dans ta cage. Je m'occuperai de toi plus tard. »

— « Oui, Maîtresse, » dit Lola. Puis elle se tourna vers moi. « Je te hais, Esclave ! » cria-t-elle. « Esclave ! »

— « Cours, Lola, » dit Dame Gina.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Lola, avant de quitter rapidement la pièce.

— « Il faut qu'elle soit vraiment dépravée, » commenta une Marchande d'Esclaves, « pour se laisser exciter par un homme esclave. »

— « Oui, » convint une autre.

— « Gagnons une pièce plus confortable, » proposa Dame Gina, « et parlons des esclaves. »

Dame Gina sortit de la pièce, suivie par presque toutes les Marchandes d'Esclaves. L'une d'entre elles resta quelques instants à me regarder. C'était celle qui m'avait examiné de près, celle qui portait, sous la soie de sa manche, le bracelet noir en cuir clouté.

« Viens-tu, Dame Tima ? » demanda une autre femme sur le seuil de la pièce.

— « Oui, » répondit la femme en me considérant. Puis elle pivota sur elle-même et, en compagnie de l'autre femme, qui l'avait attendue, sortit de la pièce.

ON ME JETTE UNE FEMME

J'ÉTAIS seul dans ma cellule. J'étais assis sur un banc massif, faisant environ un mètre cinquante de long, posé devant une table trapue et rectangulaire. Ces meubles avaient été installés dans la cellule à mon intention. Je portais une légère tunique d'esclave en rep. Par terre, sur la paille, il y avait une couverture qui m'avait été donnée. Bien que la porte de la cellule soit fermée à clé, je n'étais pas enchaîné. Sur la table, il y avait un gobelet de vin bon marché, quelques tranches de pain jaune et un bol en bois contenant des légumes et des morceaux de viande.

Aujourd'hui, j'avais fait l'objet d'une estimation.

La fureur causée par la honte n'était pas tombée. Je n'étais pas une femme ! Puis je souris intérieurement. C'était presque une pensée goréenne. Je me rappelai que j'étais un homme de la Terre. Comme une telle épreuve devait également être humiliante pour une femme ! Comme il était pitoyable que de telles beautés soient réduites en esclavage pour le plaisir des hommes !

J'aurais voulu en posséder une. Puis, naturellement, je chassai cette idée de mon esprit.

Je mastiquai un morceau de viande et bus un peu du vin contenu dans le gobelet ébréché.

Mes pensées étaient troublées et : confuses. Aujourd'hui, j'avais fait l'objet d'une estimation. J'étais convaincu, désormais, que je ne resterais plus longtemps dans les cages. Mais je ne savais même pas où se trouvaient les cages. Je ne savais même pas dans quelle ville j'étais détenu. On m'avait dit que la curiosité ne convenait pas aux esclaves. Je souris intérieurement. Comme la Terre, avec sa mesquinerie et sa vanité, me paraissait éloignée ! Bizarrement, je n'étais même pas malheureux d'avoir été transporté sur Gor. Je ne comprenais pas clairement pourquoi. De toute évidence, ma situation était humiliante et j'avais de bonnes raisons d'être inquiet. De toute évidence, sur de nombreux plans, j'avais été transporté sur une planète horrible. Je me souvins des sleens. J'avais été fouetté. Néanmoins, je n'étais pas véritablement malheureux. La Terre était une planète de pollution et de poisons. L'air que les hommes respiraient, la nourriture qu'ils consommaient contenaient des éléments toxiques dont l'existence était admise mais que l'on ne supprimait pas. J'en avais déduit qu'il était impossible de remédier à cela. Quelle planète incroyable était la Terre ! Ne pouvait-elle donc pas comprendre que le délinquant écologique était beaucoup plus dangereux que le dément ou l'assassin solitaires, que son crime n'affectait pas seulement des victimes isolées mais des communautés, une planète, des générations futures ? Le profit qu'il en tirait était-il véritablement aussi sacré ? Était-il vraiment plus précieux que la vie, et l'avenir ? Les hommes de la Terre, satisfaits d'eux-mêmes, se félicitaient de la puissance de leurs démocraties où le peuple, apparemment, gouverne. Mais, si les populations gouvernaient vraiment, comment l'évolution de leur planète pourrait-elle se dérouler d'une façon aussi hostile à leurs intérêts ? Pourquoi le monde rendrait-il les gens aussi misérables s'ils régnaient véritablement sur lui ? Mais peut-être ne régnaient-ils pas sur

lui. Peut-être leur a-t-on dit qu'ils régnaient sur lui et s'en satisfont-ils. Qui, me demandai-je, règne vraiment sur le monde ? Mais il était possible que personne ne règne véritablement sur lui, et que le monde ne soit qu'une machine emballée.

Je me levai et fis les cent pas dans la cellule. Je posai la main sur un mur humide. Je fus heureux d'avoir une couverture. J'allai toucher les lourds barreaux, avec les barres latérales, qui constituaient une paroi de la cellule, et les serrai. J'étais efficacement enfermé. J'étais un prisonnier et un esclave. Je portais même un collier métallique. Toutefois, je n'étais pas très mécontent. J'étais impatient de voir cette planète sur laquelle, homme de la Terre, j'avais été transporté comme esclave. J'espérais que, si j'obéissais à mes maîtres et maîtresses, et leur étais agréable, il me serait permis de vivre.

Pourquoi n'étais-je pas plus misérable du fait que j'avais été transporté sur Gor ? Je réfléchis à cela. En raison du régime alimentaire et de la gymnastique, obligatoire dans les cages, j'étais à présent plus fort et en meilleure santé. Peut-être cela était-il lié à ce que je ressentais. Des éléments simples tels que le régime alimentaire, le repos et la gymnastique influencent parfois nettement la conception du monde. En outre, j'espérais vivre une aventure sur cette nouvelle planète, même si je n'y jouais que le rôle d'un esclave. Je ris. Peut-être tout cela se résumait-il simplement à l'eau et l'air de Gor, terriblement purs et frais, terriblement vivifiants, comparativement à ceux de la Terre, même dans la profondeur des cages.

Je me levai à nouveau et saisis un pied du banc dans mon poing. Je le soulevai, par ce pied, lentement, verticalement, jusqu'au moment où je le tins à bout de bras. Sur Terre, je n'aurais jamais pu faire cela. Ce n'était pas dû seulement à la pesanteur réduite de la planète, mais aussi à mes forces récemment acquises.

« Il est possible qu'une maîtresse ait envie de sentir qu'elle est dans tes bras, » m'avait dit Dame Gina.

Je ris. Je reposai lentement le banc par terre.

Je m'assis sur le banc et mangeai un autre morceau de viande.

Je regardai la cellule. Il me semblait que, au fond, la raison pour laquelle je n'étais pas terriblement mécontent était que j'avais été transporté sur une planète telle que Gor. Je me souvenais de la Terre avec ses mesquineries, son avidité, sa vanité, son autosatisfaction, ses prétentions, ses pollutions et ses poisons, ses populations grouillantes, entassées, misérables, ses peurs endémiques, peur, par exemple, de ne pas avoir assez d'énergie pour faire fonctionner une technologie exorbitante et largement inutile, et peur, totalement justifiée, de la chute de l'Épée de Damoclès thermonucléaire. La Terre semblait être un monde de maladies et de pièges, un monde apparemment conçu comme une injure à la nature, un monde où l'air lui-même, du fait de l'homme, était chargé de gaz délétères. Il n'était guère étonnant, dans ces conditions, que je n'eusse pas été totalement mécontent de constater avec joie que j'avais été introduit dans un milieu radicalement différent. Je sentais que, sur Gor, il y avait une jeunesse et une ouverture d'esprit qui, depuis longtemps, faisaient défaut à ma planète. Sur Gor, je percevais une ambition, une fraîcheur et un espoir, une étincelle, dont la Terre ignorait sans doute tout depuis l'époque de la construction du Parthénon. De toute évidence, on peut déplorer de nombreux éléments de la civilisation goréenne, mais je ne pouvais me contraindre à les déplorer. De toute évidence, Gor est impatiente, cruelle et impitoyable, mais il me semble qu'elle est également innocente. Telle est sa nature. Gor était un monde vigoureux, un monde nouveau, un monde où les hommes pouvaient offrir leur visage au soleil et rire, un monde où ils pouvaient encore entreprendre de longs voyages. C'était un monde qu'Homère aurait pu chanter, célébrant le fracas des armes et la douceur du vin aux reflets sombres.

Je pensai aux paysages gris, noircis, de la Terre. Comme il est triste de voir un monde vieillir dans la résignation et la veulerie !

De toute évidence, on peut déplorer de nombreux éléments de la société goréenne, mais je ne

pouvais me contraindre à les déplorer. Je ne puis me résoudre à déplorer l'exubérance, la joie, la vigueur et la liberté que l'on rencontre sur Gor. D'autres peuvent, s'ils le souhaitent. Je ne peux pas. J'y suis allé.

Puissent les hommes reprendre les rames ; puissent les navires bas et rapides être à nouveau lancés !

Je pris un autre morceau de viande dans le bol en bois. Je regardai la paille, et ma couverture, lourde et foncée, qui se trouvait dessus. Je n'avais pas encore envie de dormir.

Puis je l'entendis, tramée, en larmes, dans le couloir. Je me levai d'un bond. Puis je vis le gardien, Prodicus, de l'autre côté des barreaux. C'était un géant. J'avais déjà fait l'expérience de sa puissance le jour où, avec son compagnon, Gron, l'Oriental, il m'avait soulevé sans effort. Je savais qu'il pouvait me casser les bras et les jambes sans difficulté, s'il le souhaitait.

« Recule jusqu'au fond de la cellule, Esclave ! » m'ordonna-t-il.

Je reculai. Contre sa hanche gauche, cruellement penchée, la main plongée dans sa chevelure, il tenait la femme. Elle était nue et pleurait. Des menottes immobilisaient ses petites mains dans son dos. Par un fil, une clé était suspendue à son collier. Je supposai que c'était la clé de ses menottes. À son cou, attaché par ses lanières, était également suspendu un fouet. Prodicus, faisant tinter les clés de son trousseau, glissa une clé dans la serrure de ma cellule et fit jouer le mécanisme du verrou. Ensuite, il raccrocha le trousseau à sa ceinture. Il ouvrit la porte de la cellule. Il entra dans la cellule, traînant la femme. Il la jeta cruellement à genoux devant moi.

« Elle est à toi pour la nuit, » dit-il. « Ne la tue pas. Ne lui casse pas les os. »

— « Je comprends, » répondis-je.

Puis, à reculons, il sortit de la cellule. Quelques instants plus tard, il referma la porte à clé et, ayant raccroché son trousseau à la ceinture, disparut dans le couloir.

Lola, le fouet autour du cou, terrifiée, me regarda :

« Je t'en prie, Maître, ne me fais pas de mal, » dit-elle.

Je fus surpris qu'elle m'appelle « Maître » mais je me souvins alors qu'elle m'avait été donnée pour la nuit. Je la possédais.

— « Debout, Lola, » dis-je.

Elle se leva péniblement, effrayée. Presque pliée en deux, elle recula jusqu'au moment où elle fut arrêtée par les barreaux, qui l'enfermaient avec moi dans la cellule, une des nombreuses cellules souterraines de la Demeure d'Andronicus.

Je me dirigeai vers elle.

Elle se redressa, à ce moment-là, le dos contre les barreaux, la tête sur le côté. Je compris soudain qu'elle n'osait pas me regarder en face.

— « Je regrette de t'avoir fait du mal, Maître, » dit-elle. Je me souvins qu'elle s'était souvent montrée cruelle avec moi, pendant mon dressage, qu'elle m'avait donné de nombreux coups de cravache, qu'elle m'avait souvent fait fouetter, qu'elle m'avait souvent frappé avec ses petits poings, donné des coups de pied, humilié. Je me souvenais surtout de la façon dont elle avait renversé le verre de vin, au cours d'une leçon, et avait prescrit vingt coups de Serpent. Dame Gina avait réduit la punition à cinq. J'étais convaincu que vingt coups de Serpent pouvaient tuer.

J'étais irrité du fait qu'elle ne me regardait pas directement. Furieux, avant même d'avoir véritablement réfléchi, je serrai les côtés de sa bouche entre le pouce et les doigts et, serrant étroitement, ce qui a pour effet de pousser douloureusement les joues entre les dents, lui tournai la tête vers moi. J'avais vu un jour un gardien faire cela à Tela, alors qu'elle feignait de ne pas le voir. Ce n'est pas un acte contre lequel les femmes luttent. Elles obéissent immédiatement. Je regardai Lola, ainsi tenue, en face de moi. Elle avait peur. Mais, soudain, je lus également dans ses yeux qu'elle avait envie d'être prise comme une esclave. Avant cet instant, il ne m'était jamais arrivé de dominer une

femme comme une brute masculine, son maître. Je n'ai jamais oublié cet instant.

Puis, naturellement, je la lâchai.

— « Pourquoi as-tu renversé le vin et m'as-tu accusé de l'avoir fait ? » demandai-je.

— « C'était une plaisanterie, » répondit-elle dans un souffle.

— « Ne mens pas, » dis-je.

— « Je te haïssais, » dit-elle.

— « Me hais-tu, maintenant ? » m'enquis-je.

— « Oh, non, Maître ! » s'empressa-t-elle de répondre. « Je t'aime, à présent. Je veux t'être agréable. Je t'en prie, ne me fais pas de mal. »

Je souris. Je ne pensais pas que Lola, lorsqu'elle m'avait soumis à ses cruautés, ou quand elle m'avait joué le cruel tour du vin, puis avait prescrit vingt coups de Serpent, avait prévu qu'elle serait un jour dans ma cellule, les menottes aux poignets, esclave nue à ma merci.

— « Pourquoi vingt coups de Serpent ? » demandai-je. « Voulais-tu ma mort ? »

— « Tu es fort, » répondit-elle, la tête légèrement inclinée, mais sans cesser de me regarder. « Vingt coups ne t'auraient pas tué. Ils auraient simplement fait terriblement mal. »

— « Tu m'aurais infligé cela, » demandai-je, « parce que tu me haïssais ? »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle s'empressa d'ajouter : « Mais je ne te hais plus. Je t'aime, à présent. Je t'en prie, sois gentil avec moi, Maître. »

— « Permets-moi de te soulager du poids du fouet, » dis-je, tendant les bras pour dénouer les lanières attachées autour de son cou.

Elle leva la tête, le crâne appuyé contre les barreaux. Son corps, son dos, ainsi que ses jolies omoplates étaient pressés contre eux.

— « Vas-tu l'utiliser ? » demanda-t-elle.

— « Je ne t'ai pas entendue dire : Maître, » fis-je observer.

— « Maître, » ajouta-t-elle rapidement.

Je dénouai le fouet et, l'ayant pris, regagnai la table et le banc. Je le posai sur le banc. Je m'assis sur le banc. Je regardai la femme, debout, le dos contre les barreaux.

— « Avance et agenouille-toi, Esclave ! » dis-je.

Elle vint rapidement s'agenouiller près de la table.

— « Vais-je être fouettée, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Silence ! » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je regardai la femme. J'éprouvais des émotions conflictuelles. Je n'avais jamais vu de femme aussi belle que Lola. Elle était à présent à genoux devant moi, effrayée et obéissante, nue, les menottes aux poignets, et je pouvais en faire ce que je voulais puisqu'elle m'appartenait. Oui, elle m'avait fait beaucoup de mal et m'avait beaucoup tourmenté. Toutefois, bizarrement, les douleurs et les humiliations quelle m'avait infligées n'occupaient pas la première place dans mon esprit. Ce n'était pas que je ne sois pas conscient du fait que j'avais désormais la possibilité de prendre une revanche bien méritée sur sa belle peau d'esclave ; c'était plutôt que cette pensée ne m'occupait guère. Ce n'était pas, quoi qu'il en soit, ce qui me paraissait le plus important dans la situation où je me trouvais.

Je regardai la belle femme à genoux, les menottes aux poignets. Ce qui comptait, à mes yeux, était le fait que cette femme, qui était obligée d'obéir et était également en mon pouvoir, était à genoux à mes pieds.

« Maître, » dit Lola.

— « Oui ? » dis-je.

— « Je n'ai pas mangé depuis ce matin, » dit-elle. « Puis-je manger ? »

Je pris un morceau de viande dans le bol posé sur la table. Je le lui donnai.

« Merci, Maître, » dit-elle.

Puis, tournant délicatement la tête, elle le prit entre les dents. Ensuite, pendant un moment, je fis manger Lola. Elle dépendait de moi, pendant les heures où je la possédais, pour le manger et le boire. Je comprenais à peine les sensations qui m'assaillaient tandis que je faisais manger cette belle jeune femme. J'ignorais que de telles sensations puissent exister chez un homme. Ensuite, je posai le bol par terre et, baissant la tête, les mains enchaînées dans le dos, mordant et léchant, elle se consacra à son contenu. Je regardai l'esclave à genoux qui mangeait. Elle était en mon pouvoir. Pendant ces heures, elle m'appartenait. Je luttais contre le flot incroyable de pouvoir et de plaisir qui s'empara de moi, pouvoir et plaisir du sang et de la virilité. Je luttais contre la puissance et la passion, la gloire et la joie, car j'étais un homme de la Terre. Mais, pendant ces instants, avant qu'il m'ait été possible de déplorer et de réprimer mes sensations, avant qu'il m'ait été possible de susciter le désespoir et la culpabilité, j'avais compris, bien que brièvement, ce que signifie le fait d'occuper la place d'un homme dans l'ordre de la nature. J'avais, pendant un court instant, goûté à la dominance. Mais je me souvins alors que j'étais un homme de la Terre et que le monde de la nature, ainsi que ce qu'étaient les hommes et les femmes, devaient être rejetés et répudiés. Lorsque j'avais soif, je ne devais pas boire. Mourant de faim, je ne devais pas manger. Il ne fallait jamais être fidèle à soi-même. Il fallait toujours être fidèle aux images et aux mensonges des autres, ceux qui avaient peur, les faibles incapables d'être forts, qui assuraient leur sécurité en saignant et trompant les animaux dangereux. N'est-il pas de l'intérêt des esclaves d'interdire aux rois de prendre possession de leur trône ?

Puis je succombai au désespoir et à la culpabilité du fait que j'avais osé me laisser aller à de telles pensées.

La nature avait complètement tort. Il ne fallait en aucun cas être fidèle aux thèmes profonds du royaume animal. Était-il véritablement nécessaire que je sois ce que j'étais ? Pourquoi devrais-je satisfaire mes besoins ? Il était mauvais d'avoir des besoins. Et il serait encore plus mauvais d'oser vouloir les satisfaire. Je savais que les hommes devaient être comme des fleurs, pas comme des lions, pas comme des hommes.

Mais qui dira au lion qu'il doit être une fleur ? Les fleurs, bien entendu. Et qui dira à l'homme de ne pas être un homme ? Encore les fleurs, bien entendu, craignant le passage de la lourde patte ou du pied du guerrier.

Puis je ris, car il me parut soudain absurde que des conflits aussi incroyables fassent rage en moi. De toute évidence, homme de la Terre, je savais vivre. On m'avait appris à vivre et si, en appliquant les reniements et les négations de ma planète, j'étais devenu misérable et pitoyable, qu'est-ce que cela pouvait bien faire, en réalité, dans l'ordre des choses ? Pour qui me prenais-je ? Me croyais-je important ? Le lion, ou l'homme, sont-ils, en vérité, plus importants que l'insecte ou la fleur ? S'il y avait davantage de fleurs que de lions, ou d'hommes, ne vaudrait-il pas mieux être une fleur, et pas un lion ou un homme ?

Il n'est peut-être pas facile aux hommes et aux lions de feindre d'être des fleurs, mais ils doivent faire de leur mieux. Et, surtout, il ne faut pas laisser aux fleurs la possibilité de croire qu'il puisse y avoir des lions ou des hommes parmi elles. Elles seraient troublées. Elles agiteraient féroce­ment leurs pétales.

Une nouvelle fois, je chassai ces pensées goréennes de mon esprit.

Lorsque j'avais ri, la femme avait cessé de manger et avait tremblé. Puis, au bout d'un moment, elle s'était remise à manger.

— « Tiens, » dis-je. J'écrasai le reste du pain, que je n'avais pas mangé et qui se trouvait sur la table, dans le bol, le mélangeant aux légumes et à la viande qui s'y trouvaient encore.

— « Merci, Maître, » dit-elle.

Elle baissa la tête et se remit à manger. Je souris. La belle esclave aux poignets enchaînés était affamée.

J'avais ri parce qu'il m'avait soudain paru absurde que je puisse, même pour un instant, m'être laissé aller à des pensées inadmissibles. N'étais-je pas de la Terre ? N'étais-je pas un homme véritable, capable de se dominer ? Pourquoi, me demandai-je, devrais-je me dominer ? Pourquoi ne me permettrai-je pas d'être victorieux ? Puis, à nouveau, attristé, gêné, je chassai ces pensées de mon esprit.

Mais qui est fort, me demandai-je, celui qui persiste à se blesser et se saigner pour faire plaisir aux autres, ou celui qui refuse de continuer dans ce sens ?

Je secouai la tête pour chasser cette idée de mon esprit.

La femme se redressa. Le bol était propre. Je ramassai le bol et allai le porter dans un coin, sur une petite étagère.

« Merci de m'avoir fait manger, Maître, » dit-elle.

Je pris une mèche de ses cheveux et, doucement, lui essuyai la bouche. Surpris, je la sentis poser les dents sur ma main puis, doucement l'embrasser et la mordiller. Puis elle écarta la tête.

« Tu ne vas pas me battre, n'est-ce pas, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Tais-toi, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je regardai Lola. Je me contraignis à ne pas oublier que, en dépit de sa beauté et de son collier, c'était une personne. Je regardai la petite clé, suspendue par un fil à son collier, se balançant entre ses seins. C'était manifestement la clé des menottes. Je devais la détacher. Pourtant, en la regardant, je me vis dans l'obligation de reconnaître que j'étais heureux qu'elle soit à ma merci. Je savais, bien entendu, en dépit du fait qu'elle était une femme et moi un homme, et qu'elle était à ce moment-là comme mon esclave et moi comme son maître, que je ne devais pas m'autoriser ce plaisir. Il suggérait trop clairement la dominance naturelle que j'exerçais sur elle, dominance que je ne pouvais pas me permettre d'exercer sur elle, dominance dont, étant originaire de la Terre, je ne devais même pas reconnaître l'existence. Elle ne correspondait pas aux mythes politiques actuels de ma planète. Je savais que, récemment encore, les hommes n'étaient pas autorisés à reconnaître qu'ils étaient des animaux. À présent, apparemment, bien qu'il leur soit symboliquement permis d'admettre leur animalité, on leur refusait la permission d'admettre qu'ils appartenaient à une catégorie donnée d'animaux. Je me demandai s'il était possible que la politique ne trahisse pas la vérité. Peut-être une telle politique, dépassant le théâtre des mythes, sortirait-elle un jour de la forge de l'histoire.

— « Il y a un seau d'eau, dans un coin de la cellule, » dis-je. « Va boire. Ensuite, reviens t'agenouiller devant moi. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle gagna le coin de la pièce et se mit à genoux. Il y avait là un seau en bois, cerclé de métal. Il était plein. Elle baissa la tête et but. Pendant ce temps, je posai le gobelet ébréché contenant le vin sur l'étagère. La femme ne prêta pas attention à cela. Elle ne pensait pas recevoir du vin. C'était une esclave. Il était plus que suffisant qu'elle puisse s'agenouiller près du seau et, les menottes aux poignets, boire. En fait, je ne l'avais pas forcée à ramper jusqu'à une assiette. Je voulais que la table soit vide.

Je retournai m'asseoir sur le banc. Quelques instants plus tard, la femme fut à nouveau à genoux devant moi.

« Merci, Maître, » dit-elle. Elle avait mangé et bu.

Je me levai et fis le tour de sa personne. Je suppose que je n'aurais pas dû faire cela, mais elle était incroyablement belle. C'était un plaisir de la voir ainsi exposée, totalement, dans sa beauté et son acier. Elle était à genoux, très droite, devant moi, un peu tendue, assise sur les talons, les genoux écartés. Comme il doit être merveilleux de posséder une telle esclave ! me dis-je. Puis je me souvins

qu'elle était une personne. Il y avait un aspect de sa personne, subtil, dans sa respiration et la tension de son corps, que je ne compris pas sur le moment. En outre, une odeur excitante émanait d'elle, facilement perceptible dans l'air goréen, même dans les cages. Homme de la Terre, je ne perçus et ne compris pas totalement ces signes. Je ne les avais jamais rencontrés chez une femme de la Terre, du moins pas à ce degré. Je compris alors qu'elle s'efforçait de rester immobile et de se contrôler, mais que son corps la trahissait. La preuve était évidente, perceptible par mes sens mais, idiot naïf de la Terre que j'étais, je ne comprenais pas complètement ce qui se passait devant moi. J'avais, à mes pieds, une esclave excitée.

Je posai les mains sur ses bras, sans violence, sans comprendre son frisson, et la fis lever.

« Maître, » supplia-t-elle.

Je compris que je devais la lâcher. Elle m'avait beaucoup tourmenté. Puis je la soulevai, la tenant par un bras et une cheville. Je fus stupéfait. Je n'aurais pas cru être capable de la soulever aussi aisément et, apparemment, elle ne le croyait pas non plus.

« Maître, » supplia-t-elle. « Je t'en prie. » Alors, moins doucement que je n'aurais peut-être dû le faire, je la jetai à plat ventre sur la table. Elle se crispa et resta parfaitement immobile. Je poussai ses cheveux en avant. Je fis tourner son collier jusqu'au moment où je pus saisir le fil et la clé qui y était attachée. Je dénouai le fil et le posai, avec sa clé, près de la tête de la femme. Je remis le collier en place, autour de son cou, de sorte que la petite serrure se trouve à nouveau sur la nuque. J'examinai les petits cheveux de sa nuque, sa chevelure étant repoussée en avant, et l'acier, avec sa serrure, sur sa nuque, ajusté. Je glissai la petite clé dans la serrure des menottes et, dans un cliquetis métallique, les lui retirai. Je posai la clé, avec son fil, et les menottes, sur le banc.

« Mes mains sont à présent libres afin que je puisse te donner davantage de plaisir, » souffla-t-elle. Elle était couchée devant moi, à plat ventre, les cheveux repoussés en avant. Ses mains étaient posées contre elle, le dos sur la table. Cela exposait les paumes. Les paumes des mains des femmes sont extrêmement sensibles et érotiques. Je résistai à l'envie de tracer légèrement, dans la paume de sa main gauche, un petit « Kef » cursif, le bâton et les rameaux, la lettre servant généralement à marquer les esclaves au fer rouge.

La femme resta immobile. Elle ne bougea pas. Cela m'irrita. Ne lui avais-je pas retiré les menottes ? Je sais à présent qu'elle attendait que je lui donne les ordres relatifs à mon plaisir.

Elle gémit.

Je la regardai. Elle était très belle, et il m'était très difficile de ne pas oublier que je ne devais pas la traiter comme la femme merveilleuse et désirable qu'elle était, mais plutôt comme une personne, un être dont la masculinité ou la féminité étaient accidentelles et ne comptaient pas.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Puis, soudain, pendant un instant, je vis en elle, Lola, une esclave nue, portant un collier, qui m'avait beaucoup tourmenté et qui gisait devant moi, avec qui je pouvais faire tout ce que je voulais. Elle se crispa soudain, percevant mon changement d'attitude. Furieux, je serrai le bord de la table.

« Ne me fouette pas, Maître, » supplia-t-elle. « Laisse-moi essayer de te donner du plaisir. Si je ne te donne pas de plaisir, alors fouette-moi. »

— « Tu marchandes ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître ! » s'écria-t-elle. « Non, Maître. Pardonne-moi, Maître ! Je t'en prie, Maître, pardonne-moi. »

— « Silence ! » lui ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

J'étais heureux que Lola soit à sa merci. Puis je me rappelai qu'elle ne devait pas être traitée conformément aux dures modalités de la nature, celles de la dominance et de la soumission ainsi que de l'exécution des ordres. Elle était, naturellement, une personne.

Croyait-elle vraiment que, étant un homme de la Terre, je la traiterais en esclave ?

Elle savait certainement qu'elle n'avait rien à craindre d'un individu tel que moi, que je la traiterais avec dignité et respect.

Puis, soudain, la regardant, je ressentis une bouffée de colère. C'était elle qui avait voulu me faire donner vingt coups de Serpent.

Je soulevai un côté de la table, jetant la femme sur le sol. La table glissa jusqu'au milieu de la cellule.

Puis elle fut à mes pieds, sur les pierres, à genoux dans la paille, la tête baissée, les cheveux devant le visage. Je sentis ses lèvres, à travers ses cheveux, embrasser mes pieds. Je n'avais jamais rêvé de rencontrer une femme aussi belle, sans parler de l'avoir en mon pouvoir, tentant de m'amadouer.

Je regardai la femme qui baissait la tête.

« Lola supplie de donner du plaisir au Maître, » sanglota-t-elle. Je ressentis, en la regardant, d'un bout à l'autre de mon corps, un déchaînement incroyable de force, de puissance et de joie. Je rejetai la tête en arrière et ris. Elle garda la tête baissée. Elle tremblait. Lola, je crois, avait déjà entendu ce type de rire. Les sensations qui s'emparèrent de moi étaient presque incompréhensibles et inexprimablement magnifiques. Je la regardai. Elle était à mes pieds. Je compris alors, avec une netteté et une puissance dépassant celles des discussions et des théories, que j'agissais conformément à l'ordre de la nature. Sans cesser de rire, je me penchai sur elle. Je la pris par les cheveux. Je lui fis lever la tête. Elle avait les yeux fermés. Je constatai avec stupéfaction que son visage exprimait l'enthousiasme.

« Oui, Maître ! » dit-elle. « Oui ! » Je voulus la jeter sur la paille et les pierres et la traiter comme elle le méritait en tant que femme et esclave. Puis je me souvins que j'étais un homme de la Terre. Je lâchai ses cheveux. Je la pris par les bras et la repoussai. Je serrai les poings. Je criai de désespoir et de frustration. Elle était alors à quatre pattes sur les pierres. Elle me regarda avec frayeur. Puis, à nouveau, elle s'agenouilla rapidement.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Elle était terriblement belle.

J'enfonçai les ongles dans les paumes de mes mains. Je serrai les dents.

Elle rampa jusqu'à moi sans y avoir été invitée. Elle s'agenouilla tout près de moi. Elle tendit la main et me toucha.

« Maître, » dit-elle.

— « Ne me touche pas ! » dis-je soudain.

Elle retira rapidement la main.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je lui tournai le dos.

« Pourquoi n'ai-je pas réussi à te donner du plaisir ? » gémit-elle.

— « Silence ! » ordonnai-je sèchement.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je gagnai le mur de la cellule, m'éloignant de la femme. Je tendis les bras et, la tête baissée, m'appuyai contre le mur. Je luttais contre moi-même ainsi que contre mes besoins et mes désirs.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « Silence ! » criai-je.

Je martelai les lourdes pierres en gémissant. Je devais me dominer. Je devais me vaincre. Je devais réprimer et supprimer mes impulsions, mon sang et ma virilité. Je devais être mon propre ennemi. Je devais devenir ma propre victime.

— « Puis-je te servir du vin, Maître ? » demanda-t-elle.

Je me retournai. Je me dominais. Je respirai profondément, hoquetant presque.

Sans y avoir été invitée, elle gagna l'étagère sur laquelle j'avais posé le gobelet ébréché contenant du vin bon marché, convenant aux esclaves. Ensuite, tenant le gobelet, elle s'agenouilla devant moi avec élégance. Sans me quitter des yeux, elle secoua la tête, rejetant ses cheveux noirs en arrière. Le mince collier métallique était beau sur son cou. Tenant le gobelet à deux mains, elle l'appuya contre son ventre, nettement sous le nombril. Je regardai le bord du gobelet, contenant le vin, appuyé contre sa chair. Puis elle leva le gobelet devant elle et, tendrement, inclinant la tête, posant doucement les lèvres dessus, l'embrassa. Ensuite, à deux mains, la tête baissée, elle me tendit le gobelet ébréché.

« Du vin, Maître ? » demanda-t-elle.

Je pris le gobelet de vin. Elle tremblait. Elle me regarda.

Je bus, ensuite, tenant le gobelet à deux mains. Puis, un instant plus tard, j'écartai le gobelet de mes lèvres et regardai la belle esclave. Je n'avais pas terminé le vin.

« Le vin et Lola t'appartiennent, Maître, » dit-elle. Je savais qu'elle disait la vérité.

Je portai à nouveau le gobelet à mes lèvres et bus. Ensuite je posai le gobelet, contenant son reste de vin, sur la table qui se trouvait derrière moi.

J'avais bu en maître devant la femme, l'esclave à genoux.

« Tu as goûté le vin de la Demeure d'Andronicus, » dit-elle. « Goûte à présent le vin de Lola. »

Je compris alors, nettement, soudainement, véritablement, que l'esclave qui se trouvait devant moi était sexuellement excitée, et impuissante. Jusqu'ici, j'étais resté insensible à l'évidence, manifestée par l'expression de ses besoins. Des indices dont j'avais jusqu'ici négligé de tenir activement compte m'apparurent alors dans toute leur clarté, même l'odeur de son corps suppliant d'esclave. Je compris alors que j'avais perçu pratiquement tous ces signaux pitoyables mais que, d'une façon ou d'une autre, j'avais refusé de les identifier consciemment. J'avais été, je suppose, stupide et insensible. C'est une chose de comprendre clairement ce qui se passe chez l'esclave et de satisfaire ou non ses besoins, afin de la contrôler plus intensément, et c'en est une autre de ne pas savoir ce qu'il se passe dans sa tête et son joli corps. Mon ignorance, dans ce domaine, était, à mon avis, fonction de facteurs complexes. Premièrement, j'étais un homme de la Terre. De ce fait, je n'avais pas l'habitude de regarder véritablement les femmes, de les voir véritablement et d'essayer de les comprendre. Malheureusement les hommes de la Terre, en majorité, ne font guère attention aux femmes. Les hommes, bien souvent, ne connaissent pas véritablement leur compagne. Dans le cas contraire, il semble que les malentendus, les divorces et le reste seraient moins fréquents. Sur Gor, la relation maître/esclave constitue un contraste intéressant. Les hommes, en général, s'intéressent beaucoup à ce qu'ils possèdent et ont tendance à l'aimer. Les femmes possédées ne constituent pas une exception à la règle. L'esclave est généralement désirée et appréciée par son maître ; elle est un de ses trésors. Le maître goréen, qui s'intéresse à elle et l'observe, veut tout connaître d'elle, dans son intimité et sa complexité. Il veut connaître ses pensées, ses émotions, ses sentiments, dans tous leurs détails lyriques et féminins. Converser avec une belle esclave est un des plaisirs de sa possession. Il est presque impossible à une femme de cacher ses pensées ou ses sentiments à son maître. Il la connaît trop bien. Presque toutes les femmes sont extrêmement enthousiastes vis-à-vis de leur maître, et l'aiment profondément, de cet amour incroyable que seules les femmes possédées peuvent connaître, cet amour qu'une femme ne peut accorder qu'à son maître total. Néanmoins, j'aurais tort de ne pas indiquer que, même l'esclave la plus énergique et enthousiaste, conversant délicieusement avec son maître, sait que, au moindre claquement de doigts, il lui faudra déchirer ses vêtements et le servir comme une traînée enchaînée. Elle est possédée. En outre, de nombreuses femmes sont possédées par des hommes durs et froids qui les méprisent du fait qu'elles sont esclaves. Ces femmes doivent également obéir. En outre, elles doivent également être parfaitement agréables.

« Je t'appartiens, Maître, » dit Lola.

Je la regardai. Non, jusqu'ici, je n'avais pas compris l'ampleur de ses besoins. Je l'avais regardée mais je ne l'avais pas véritablement vue. Je l'avais regardée comme l'aurait fait un homme de la Terre, la voyant en termes de classification, de catégories, en fonction de mes attentes conditionnées, sans tenir compte de ce qui n'entrait pas dans le cadre de ces catégories et attentes, refusant de voir ou, du moins, de comprendre, ce qui était clairement, objectivement, présenté à mes sens. Toutefois, je la voyais désormais non en fonction de généralités et d'attentes conditionnées, mais telle qu'elle était, bien que cela soit surprenant du point de vue de mon esprit terrien : une femme incroyablement excitée, à mes pieds.

Je serrai les poings.

« Maître, » dit Lola.

J'ignorais même qu'une femme puisse avoir de tels sentiments, avec cette profondeur et ce désespoir. Mon éducation terrienne ne m'avait pas familiarisé avec les besoins profonds et complexes des femmes. Cela, à mon avis, explique également pourquoi je n'avais pas perçu les besoins de Lola. Je n'avais pas compris ce que je voyais. J'ignorais que ce genre de chose puisse exister à ce degré et avec cette intensité. J'étais furieux. Mon éducation comportait apparemment, sur ce plan, des carences délibérées. J'étais convaincu que de nombreux spécialistes, sur Terre, connaissaient ces éléments, éléments qu'ils avaient politiquement intérêt à réprimer ou, plutôt, à éviter de porter à l'attention du public. La science justifie encore de nombreuses investigations. De toute évidence, il est inutile d'explorer également tous les domaines, surtout si des recherches non encadrées risquent, lors de leur publication, de ruiner une carrière. Il est plus facile d'être objectif sur les composants d'un atome que sur nous-mêmes.

Je regardai la femme.

Bien entendu, je n'avais jamais rencontré l'expression d'un tel besoin chez une femme de la Terre. Mais, bien entendu, je n'avais jamais vu de femme de la Terre, nue, portant un collier métallique, jetée à mes pieds sur la paille d'une forteresse goréenne. Je me demandai si les femmes de Gor étaient vraiment incroyablement différentes des femmes de la Terre. Elles paraissaient sexuellement vivantes, terriblement féminines et énergiques, alors que les femmes de la Terre, dans leur majorité, paraissaient inhibées et timides, terriblement limitées et crispées, très gâtées, honteuses de leur sexe et ayant peur de lui. C'était comme si elles craignaient de se laisser aller ; comme si il était terriblement important, de leur point de vue, de se contrôler. En réalité, que signifiait la pseudo-masculinisation de nombreuses femmes de la Terre, dans le costume et les pensées, sinon une tentative hystérique de nier leur sexualité ? De quoi les femmes de la Terre avaient-elles peur ? De ce que la reconnaissance sincère de leurs besoins sexuels les plus profonds les conduise à s'agenouiller aux pieds des maîtres ?

Lola me regarda, les yeux pleins de larmes. Je compris soudain que l'asservissement libère la féminité des femmes. Je ne croyais pas qu'une Goréenne libre se serait laissée aller à cet apogée de mise à nu, de vulnérabilité et d'excitation, qui n'était peut-être pas exceptionnel chez une esclave. La distinction essentielle, dans ce cas, supposai-je, ne résidait pas entre la femme de Gor et la femme de la Terre, mais entre la femme libre et l'esclave. Je me souvins que les Marchands d'Esclaves goréens transportaient des femmes de la Terre sur Gor afin de les asservir. De toute évidence, ils ne le feraient pas si elles ne se vendaient pas bien et, bien entendu, elles ne se vendraient pas bien si elles ne se révélaient pas, dans l'ensemble, des esclaves totalement satisfaisantes. De nombreuses femmes de la Terre, à mon avis, qui se croyaient frigides et sexuellement inertes sur leur planète d'origine, avaient sans doute constaté avec horreur que, portant un collier, nues, elles étaient chaudes, impuissantes, exquises, sur les fourrures de leur maître. La femme de la Terre découvrait sa sexualité sur Gor, ou bien le fouet de son maître la lui enseignait.

« Le vin a-t-il plu au Maître ? » demanda Lola.

— « Je ne l'ai pas encore terminé, » dis-je. Le gobelet était derrière moi, sur la table.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

J'avais bu dans le gobelet quelle m'avait tendu. J'étais debout. Elle, esclave nue, était à genoux devant moi. J'avais bu tandis qu'elle était à mes pieds, comme un maître. La puissance avait pris possession de mon corps, tandis que je buvais le vin. Je me souvins que j'aurais dû réprimer le sentiment de puissance que j'avais éprouvé à ce moment-là, mais que je ne l'avais pas fait. Je m'étais senti puissant et magnifique. Je compris alors, naturellement, que j'aurais dû avoir honte. Je me demandai s'il était mal de se sentir magnifique et puissant. Se sentir magnifique et puissant était-il réellement indigne d'un homme ? Pourquoi ? me demandai-je. Pourquoi serait-il mal qu'un homme se sente un homme ? Peut-être, me dis-je, n'est-il pas mal qu'un homme se sente un homme. Peut-être, même, n'est-il pas mal qu'un homme *soit* un homme. Qui pourrait penser ainsi, sauf, peut-être, ceux qui n'étaient pas eux-mêmes des hommes ?

« Veux-tu que je te serve à nouveau le vin, Maître ? » demanda Lola.

— « Non, » répondis-je.

— « Bien, Maître, » dit-elle. Elle baissa la tête avec déférence. Je compris qu'elle attendait que je la saisisse par les bras et la jette sur la paille, la prenant, la soumettant à la domination impitoyable, parfois tendre, parfois dure, toujours inébranlable, accordée par le maître à celle qui n'est qu'une esclave misérable.

Les larmes me montèrent aux yeux. J'avais envie d'elle. Toutefois je savais que je ne devais pas la toucher. J'étais un homme de la Terre. Je ne devais pas oublier cela. Et elle était une femme impuissante, une personne. Elle leva la tête.

« Goûte-moi, » dit-elle.

Je compris alors, avec tristesse, que ma peur m'avait également empêché d'être sensible à ses besoins. Celui qui ne perçoit pas les besoins d'une femme n'a manifestement pas besoin de se demander s'il doit ou non les satisfaire. Lorsqu'une femme s'exhibe comme une esclave, cela constitue manifestement, du point de vue de l'homme, une invitation à la dominer. Elle était à mes pieds, esclave. Cela, en réalité, ne me mettait-il pas au défi de lui passer le collier ? Celui qui a peur de ne pas pouvoir satisfaire une femme, ou craint de ne pas être capable de le faire, feint souvent de ne pas comprendre son besoin. Si nécessaire, il arrive qu'il la taquine, tendrement, l'humilie ou la ridiculise, tentant de la rendre honteuse de son besoin, afin de lui faire oublier qu'il ne l'a pas satisfait. Si la femme peut ainsi être prise au piège de la répudiation verbale de ses besoins, l'homme, dans sa faiblesse, peut se dispenser d'envisager de les satisfaire. Ces tromperies, naturellement, réussissent rarement ; la déception, le conflit et la frustration, par conséquent, du point de vue des hommes et de celui des femmes, du fait que les besoins ne peuvent être psychologiquement répudiés, deviennent endémiques. Celui qui a peur d'être un maître, qui doute de ses capacités, de sa puissance, de sa force, de sa volonté et de sa résolution, fera naturellement la sourde oreille aux supplications de l'esclave la plus belle et la plus pitoyable. Comment pourrait-il satisfaire quelqu'un d'autre alors qu'il a peur de se satisfaire lui-même ? L'homme qui ne possède pas une esclave ne peut pas être véritablement heureux. La femme qui n'appartient pas à un maître ne peut pas être véritablement heureuse. Mais, dans un instant d'abandon, j'avais soudain perçu la terreur liée à la perspective de ma satisfaction, à l'acceptation de ma responsabilité, de la joie et du pouvoir incroyables, stimulants et exaltants, de ma domination, à la réaction aux besoins évidents et profonde de la femme jolie et soumise qui se trouvait devant moi, et j'avais rapidement chassé cette compréhension effrayante de mes pensées. J'avais peur de regarder au fond de moi, et au fond des femmes. Étais-je assez fort pour accepter honnêtement ce que je pouvais trouver ? N'est-il pas plus raisonnable de se terrer dans les cavernes du mensonge au lieu de se tenir debout sur les falaises de la vérité, contemplant le monde ? Cependant, lorsque l'on se tient au soleil, et que l'on sent les vents de la vérité, comme les abris

humides de l'erreur paraissent honteux, et comme il paraît ridicule d'avoir autrefois eu peur du jour et de l'air pur ! Mais, rapidement, homme de la Terre, connaissant bien mes mythes, j'ironisai sur le fait que j'aurais pu avoir peur d'assumer ma virilité. Je connaissais parfaitement les définitions de ma virilité et la façon de les respecter, à savoir que je devais me montrer tendre, prévenant, féminin et doux, obéissant aux caprices des femmes, de peur d'être une brute. Mais j'ai à présent compris que ces définitions ne tenaient pas compte d'une nature modelée par une évolution rigoureuse, de remarques liées à des dispositions génétiques sélectionnées à une époque où les prairies étaient hantées par le tigre à défenses et où le barrissement des mammoths retentissait dans les collines ; ces définitions ne racontaient pas les chants violents et les cris des chasseurs ; elles ne parlaient pas des feux de camp et des poignards de silex bleu ; elles ne mentionnaient pas les guerriers ou la viande, rôtie sur des broches, par des femmes capturées, portant une lanière de cuir au cou ; une réalité paraissait avoir échappé aux formules creuses que l'on m'avait enseignées ; un élément avait été tenu à l'écart des définitions ; c'était l'homme.

« Je suis à genoux devant mon Maître, » dit Lola. « J'attends d'être prise. »

Je poussai un cri de désespoir et de frustration. Lola me regarda, stupéfaite, incapable de comprendre le conflit que faisait rage en moi. J'avais envie de la saisir et de la jeter sur le dos, d'assouvir ma colère et ma joie sur elle, exerçant impitoyablement les droits nocturnes qui m'avaient été accordés sur sa personne, prenant sa chaude chair d'esclave dans mes bras, la faisant frémir à la moindre caresse, la contraignant à hurler sa soumission à son maître, mais je savais que j'étais un homme de la Terre et qu'elle était une personne.

Soudain, furieux, stupide, je la frappai, la giflant du dos de ma main gauche. Elle tomba en arrière. Je fus stupéfait de l'avoir frappée. Pourtant, c'était arrivé si rapidement que je ne comprenais guère ce qui s'était passé. Je n'étais pas tant fâché contre elle que contre moi. Lola était innocente. Ce n'était qu'une belle esclave nue et excitée, portant un collier, à mes pieds. Elle n'était pas responsable du fait qu'elle m'avait été jetée, ni de ses besoins, qui étaient ceux d'une esclave. Néanmoins, elle était le réactif évident de mon dilemme, de mon désespoir. C'était pour cette raison que, soudainement, irrationnellement, je l'avais frappée. C'était stupide et insensé. Elle fut projetée sur la paille, du sang sur ses jolies lèvres. Je croyais qu'elle m'adresserait un regard horrifié et chargé de reproche. Mais elle baissa la tête et rampa rapidement jusqu'à mes pieds. Puis elle resta à plat ventre devant moi, se soutenant sur les coudes, la tête penchée sur mes pieds. Sa voix me parut exprimer l'émerveillement et le plaisir.

« Oui, Maître, » dit-elle. « Merci, Maître. Je regrette d'avoir été désagréable. » Je compris alors qu'elle avait interprété le coup comme un symbole de ma domination, de la souveraineté que j'exerçais sur elle. Je sentis ses lèvres embrasser joyeusement mes pieds, avec reconnaissance.

L'esclave est soumise à la discipline. Elle peut être frappée avec ou sans raison. En général, naturellement, le maître a une raison, même si elle est triviale. Parfois, bien entendu, il peut la frapper sans raison évidente, même triviale. Cela a pour effet de lui rappeler qu'elle est une esclave et peut être frappée sans raison.

Je regardai Lola.

Elle leva les yeux vers moi, tournant la tête et se dressant sur les coudes, puis elle m'embrassa à nouveau les pieds. Ensuite, elle roula sur elle-même, sur la paille, s'éloignant d'environ un mètre. Elle resta couchée sur le dos, heureuse, me regardant.

« Il ne sera pas nécessaire de me frapper à nouveau, Maître, » dit-elle. « Je serai docile, obéissante et aimante. » Elle me regarda en souriant, le genou gauche levé, les mains posées contre elle, paumes vers le haut, dans la paille. « Prends-moi, Maître, » dit-elle. « Soumets-moi impitoyablement à ton plaisir. »

— « Supplies-tu ? » demandai-je. Je ne compris pas pourquoi je posais cette question.

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire. « Je supplie. »

— « Pourquoi as-tu été conduite ici, ce soir ? » demandai-je.

— « Pour être punie, » répondit-elle. Elle sourit. « J'attends ma punition, Maître, » dit-elle.

Puis, soudain, la peur, la culpabilité et la confusion s'emparèrent de moi. Je fus faible, je rougis et bredouillai. J'avais frappé la pauvre petite. Et elle ne pensait certainement pas que je serais fort, que je la prendrais en main comme un maître goréen. J'étais de la Terre. Et ignorait-elle donc qu'elle était une personne ?

« Je regrette de t'avoir frappée, » bredouillai-je. « C'était stupide et cruel. Je n'étais pas en colère contre toi, mais contre moi. Je me suis conduit comme une brute. Je regrette beaucoup. »

Elle me regarda avec frayeur. Elle ne me comprenait pas et ignorait tout des forces qui s'opposaient en moi. Comment aurait-elle pu me comprendre, elle, une Goréenne, portant un collier, à qui des hommes forts avaient depuis longtemps enseigné sa féminité ? Ne comprenait-elle donc pas que, en raison de mes peurs, je tentais de la faire ressembler à un homme ? Ne pouvait-elle donc pas, en raison de ses peurs, comme beaucoup de femmes de la Terre, essayer d'être comme un homme ? Chaque sexe pourrait alors, en raison de ses peurs, tenter de se protéger contre l'autre, niant les complémentarités évidentes de la nature, l'assemblage de dispositions et de modalités distinctes. On ne parvient pas à la cohérence, on ne résout pas le puzzle, en assemblant des pièces identiques.

Je la regardai. Rapidement, tremblante, elle s'agenouilla, tassée sur elle-même. Elle posa le front sur la paille.

— « Ne sois pas cruel avec moi, Maître, » supplia-t-elle. « Si je t'ai déplu, contente-toi de me fouetter. Je ne te comprends pas, ni ce que tu fais. Je ne suis qu'une pauvre femme asservie. Je t'en prie, ne me torture pas de cette façon insidieuse. Si je t'ai gravement déplu, punis-moi avec l'honnêteté du cuir. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

Elle gémit.

— « Je t'en prie, ne me soumets pas à ces tortures, Maître, » supplia-t-elle. « Lola n'est qu'une pauvre esclave. Contente-toi de l'attacher et de la fouetter ? Peut-être, alors, apprendra-t-elle à te plaire davantage. »

— « Je ne cherche pas à me montrer cruel avec toi, » répondis-je. « Je m'efforce d'être gentil. »

Elle gémit.

« Lève la tête, » repris-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle leva la tête, effrayée.

— « Je regrette de t'avoir frappée, » dis-je. « Je regrette beaucoup. »

— « Mais Lola est une esclave, » répondit-elle. « Les esclaves sont là pour être battues et tourmentées. »

— « Je regrette, » répétai-je.

— « Regretter ? » fit-elle.

— « Oui, » dis-je. « Je regrette vraiment. »

Elle frémit.

— « Attache-moi et fouette-moi, » supplia-t-elle.

— « Tiens, » dis-je, allant rapidement chercher le vin, que j'avais posé sur la table. Je pris le vin et m'accroupis devant la femme tremblante, portant le gobelet à ses lèvres. Elle but en frissonnant. « Tu vois, » dis-je, « tu m'as servi du vin, à présent je te sers du vin. »

— « Oui, Maître, » dit-elle, tremblante.

Je comprends à présent sa nervosité, alors que ce n'était pas le cas sur le moment. Mes conflits émotionnels et mes frustrations, mes motivations contradictoires, s'exprimant par l'incohérence de mes paroles et de mon comportement, la terrifiaient. Elle était Goréenne et son expérience, sur Gor,

ne l'avait pas préparée à comprendre un homme à qui on avait appris à se méfier de sa nature, à se torturer et se déchirer en raison d'impulsions, de désirs et de sentiments aussi naturels que la circulation du sang ou le mouvement des molécules dans les membranes des cellules. Elle pouvait comprendre la honte, la tristesse d'un homme ayant perdu son honneur, mais les culpabilités pathologiques conditionnées, les angoisses névrotiques acquises, outils de la pérennité d'une société malade, ne lui étaient pas familières. Je crois, à présent, qu'elle devait avoir peur de se trouver en présence d'un dément, à qui sa beauté, sa vulnérabilité et son impuissance paraissaient dépourvues de sens, qui ne semblait pas comprendre qu'elle était une femme et une esclave, qui semblait ignorer ses désirs, rester insensible à ses besoins, qui ne paraissait pas savoir quoi faire d'elle, ni comment la traiter, qui, bien qu'apparemment sain d'esprit, et peut-être dangereusement fort, se conduisait d'une façon imprévisible et irrationnelle et qui, bien que manifestement de sexe masculin, ne se comportait guère comme un homme. Il n'est pas surprenant qu'elle ait eu peur. Elle a certainement supposé que, si je n'étais pas fou, j'étais manifestement stupide. Seuls les fous ne buvaient pas quand ils avaient soif et ne mangeaient pas quand ils avaient faim. Mais je n'étais ni fou ni stupide. Je n'étais ni l'un ni l'autre ou, peut-être, les deux. J'étais un homme de la Terre.

— « Pardonne-moi, » suppliai-je, m'adressant à la femme.

Elle frémit, renversant un peu de vin. Elle me regarda avec terreur. Je ne la frappai pas.

« As-tu terminé ? » m'enquis-je.

Elle acquiesça, terrifiée.

« Il en reste un peu, » repris-je. « Termine-le. »

Je tins le gobelet ébréché et la femme, effrayée, but le reste du vin. Je posai le gobelet sur la table.

Je retournai près de la femme et m'accroupis près d'elle. Elle n'osa pas soutenir mon regard.

« Je t'en prie, pardonne-moi, » suppliai-je.

Elle frémit.

« Pardonne-moi ! » répétais-je, irrité.

— « Je te pardonne, Maître, » s'empressa-t-elle de répondre.

— « En réalité, je ne voulais pas t'ordonner de me pardonner, » fis-je ressortir. « Je serais heureux si, librement, tu me pardonnerais volontairement. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Je te pardonne librement et volontairement. »

— « Merci, » répondis-je.

— « Je t'en prie, Maître, ne me fais pas de mal, » supplia-t-elle. Elle refusa de me regarder dans les yeux.

— « Regarde-moi, » dis-je.

— « Je t'en prie, ne me torture pas, Maître, » dit-elle.

— « Regarde-moi, » répétais-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle leva la tête et me regarda dans les yeux. Je fus stupéfait. La femme avait sincèrement peur.

Je vis le mince collier métallique qu'elle portait au cou. Pendant un bref instant, mes yeux durent se durcir ou briller. Elle frémit. Puis elle redevint maître d'elle-même.

— « Tu n'es pas obligée de m'appeler : Maître, » dis-je avec gentillesse.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Ne m'appelle pas : Maître, » dis-je.

— « Je suis une esclave, Maître, » sanglota-t-elle. L'absence de respect, pour une esclave, est passible de la mort.

— « Ne m'appelle pas : Maître, » répétais-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je veux dire : Oui, » sanglota-t-elle.

— « Appelle-moi Jason, » dis-je.

Elle baissa la tête, tremblante, terrifiée.

— « Jason, » souffla-t-elle. « Je t'en prie, ne me tue pas, Maître. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Tu t'es moqué de ma beauté, » sanglota-t-elle. « Tu as refusé de me prendre. Tu m'as forcée à te manquer de respect. À présent, cruellement, ne vas-tu pas me punir parce que je ne suis pas assez belle, pour ne pas m'être abandonnée dans tes bras comme une esclave soumise et pour t'avoir manqué de respect ? Ne vas-tu pas, à présent, me jeter à tes pieds, me donner des coups de pied et me battre impitoyablement, exorcisant ton mécontentement sur moi ? »

— « Non, bien sûr, » répondis-je.

Elle se tassa sur elle-même.

— « Les responsables de la Demeure d'Andronicus ne seraient pas contents, si tu me tuais, » dit-elle. « Je leur appartiens. »

— « Je n'ai pas l'intention de te tuer, » lui assurai-je.

Le soulagement la fit trembler. Puis elle me regarda.

— « Je suis ici, » dit-elle. « Que vas-tu faire de moi ? »

— « Rien, » répondis-je.

— « Je trouve cela difficile à croire, Maître, » s'étonna-t-elle.

Je haussai les épaules.

« Quel jeu joues-tu avec moi ? » demanda-t-elle. « À quels traitements et châtiments cruels me prépares-tu ? »

— « Aucun, » répondis-je.

Elle frissonna.

— « Je sais que tu n'es pas de Gor, » reprit-elle. « Tous les hommes de ton monde sont-ils comme toi ? » demanda-t-elle.

— « Presque tous, je suppose, » répondis-je.

— « Comme leurs esclaves doivent avoir peur d'eux ! » s'exclama-t-elle.

— « En général, les hommes de ma planète n'ont pas d'esclaves, » lui appris-je. « Presque toutes nos femmes sont laissées en liberté. »

— « Qu'elles le veuillent ou non ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je. « Sur ce plan, ce qu'elles veulent ne compte pas. »

— « Cela s'appelle : liberté ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Je suppose. »

— « Mais certains hommes, » dit-elle, « les hommes forts, doivent réduire leurs femmes en esclavage ? »

Je hochai la tête. J'avais entendu parler de tels cas. Je supposais que ces hommes-là n'obéissaient qu'aux lois qui leur étaient propres.

« Mais, en général, » dit-elle, « les hommes de ta planète n'ont pas d'esclaves. »

— « Non, bien sûr, » répondis-je.

— « Avais-tu des esclaves ? » s'enquit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Même pas *une* esclave ? » insista-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Es-tu représentatif des hommes de ton monde ? » demanda-t-elle.

— « Je crois, » répondis-je.

— « Si cela est vrai, » dit-elle, me regardant attentivement, « comment se fait-il que tu saches si bien plonger une femme dans la terreur ? »

— « Si je t'ai involontairement fait peur, » dis-je, « j'en suis sincèrement désolé. Ce n'était pas

mon intention. »

— « Je suis nue, je porte un collier, je suis à ta merci, » souligna-t-elle. « Penses-tu vraiment que je vais croire que tu ne me réserves rien ? »

— « Je ne te tourmenterai pas. Tu ne risques rien, avec moi. Ne crains rien. »

— « Tu me tortures ! » s'écria-t-elle. « Pourquoi ne fais-tu pas ce que tu as l'intention de faire, et que ce soit terminé ? Ai-je été véritablement si cruelle avec toi que tu juges utile de me soumettre à de telles souffrances ? »

Je ne savais pas comment la rassurer.

« Y a-t-il un caprice cruel que tu as l'intention de m'imposer, » demanda-t-elle, « un acte humiliant et déshonorant auquel tu veux me soumettre pour ton plaisir ? »

— « Ne crains rien, » dis-je.

— « Tortionnaire ! » sanglota-t-elle. « Tortionnaire ! »

— « Ne crains rien, » répétai-je.

Elle se prit la tête entre les mains et pleura.

— « Comme les hommes de ton monde sont cruels et surnois ! » sanglota-t-elle. « Comme les exactions des Goréens sont simples et innocentes, en comparaison. Pourquoi ne pouvais-tu pas, simplement, m'obliger à te servir, avant de me violer et de me battre, si tu le voulais ? »

— « Je n'ai pas l'intention de te faire du mal, » dis-je.

En larmes, elle rampa jusqu'au banc sur lequel j'avais laissé le fouet. Elle le prit entre les dents et, en le portant entre les dents, rampa jusqu'à moi. Puis elle leva le fouet vers moi. Je le pris entre ses petites dents.

— « Fouette-moi, » supplia-t-elle.

Je jetai le fouet.

— « Non, » dis-je.

Tremblante, elle resta couchée à mes pieds. Elle ne savait pas ce qu'il adviendrait d'elle.

Je ne lui adressai pas la parole et me dirigeai vers la couverture sombre qui gisait sur la paille. J'étendis la couverture, qui était lourde et en laine d'hart, sur la paille. Je montrai la couverture.

« Allonge-toi là-dessus, » dis-je avec gentillesse.

Elle rampa jusqu'à la couverture et se coucha dessus, sur le dos. Son corps était très beau, sur la couverture foncée. Elle toucha légèrement son collier, du bout des doigts. C'était une esclave. Elle me regarda.

— « Cela commence-t-il maintenant ? » demanda-t-elle.

Debout près d'elle, je regardai son petit corps tremblant, ouvert à tout ce que je déciderais de lui infliger.

Je m'accroupis près d'elle et ses yeux, terrifiés, rencontrèrent les miens.

« Je t'en prie, sois gentil avec Lola, Maître, » souffla-t-elle. « Elle n'est qu'une pauvre esclave. »

Doucement, je pris la moitié de couverture sur laquelle elle n'était pas couchée et la couvris avec.

— « Il est tard, » dis-je. « Tu dois être fatiguée. Dors. »

Elle me regarda, effrayée et incrédule.

— « Tu ne vas pas me posséder ? » demanda-t-elle.

— « Non, bien sûr, » répondis-je. « Repose-toi, à présent, Jolie Lola. » Puis je me rendis compte que, étant un homme de la Terre, je n'aurais pas dû l'appeler : « Jolie Lola ». Il ne fallait pas tenir compte du fait qu'elle était extrêmement jolie et totalement asservie ; ces choses-là ne devaient pas être admises. Elles pourraient entraver les constructions artificielles de personnalités neutres, constructions en fonction desquelles mon conditionnement exigeait que je la voie. Comme il me semble aujourd'hui stupide d'avoir refusé de voir la beauté et l'asservissement !

— « Ne vas-tu pas partager la couverture ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Mais je suis marquée au fer rouge et je porte un collier ! » s'écria-t-elle.

— « Repose-toi, » dis-je. « Dors, Lola. »

Je gagnai le mur de la cellule situé à l'opposé des barreaux. Je m'assis, le dos appuyé contre le mur.

« Dors, » dis-je tendrement à la femme.

Elle me regarda, la couverture serrée autour du cou.

— « Ne vais-je pas être attachée, ou enchaînée ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle resta silencieuse.

« Tu ne risques rien, » ajoutai-je. « Dors. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Maître, » reprit-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ne vas-tu pas me traiter comme une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Non, bien sûr, » répondis-je. « Je suis un homme de la Terre. »

Croyait-elle vraiment que, étant un homme de la Terre, je la traiterais en esclave du simple fait qu'elle était une esclave ?

Elle resta silencieuse.

« Dors, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je m'appuyai contre le mur, assis sur la paille. La femme resta parfaitement silencieuse. Nous restâmes longtemps sans parler. Puis, au bout d'environ une ahn, je l'entendis gémir et la vis se tortiller sous la couverture.

« Maître, » supplia-t-elle. « Maître. »

J'allai près d'elle.

Dans la pénombre, elle repoussa la couverture sur ses cuisses. Partiellement assise, sur la partie inférieure de la couverture, elle me regarda. Elle voulut tendre les bras pour me prendre par le cou. Mais je lui saisis les poignets et l'en empêchai.

« Maître, » supplia-t-elle. « Je t'en prie, Maître ! »

Son corps, petit et courbe, était beau dans la pénombre. Ses seins étaient merveilleux. Je remarquai la courbe douce de son corps, à l'endroit où le ventre s'évasait pour former les hanches.

— « Que t'arrive-t-il ? » demandai-je. Sa force, réduite, ne pouvait concurrencer la mienne.

— « Je t'en prie, prends-moi, Maître, » supplia-t-elle. « Je t'en prie, possède-moi, et comme une esclave. »

Je regardai son petit corps et le collier métallique qu'elle portait au cou.

— « Non, » dis-je.

Elle cessa de se débattre et je lui lâchai les poignets. Je me levai et restai à la regarder. Elle était à présent à genoux, tremblante, sur la couverture.

« Je suis un homme de la Terre, » déclarai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle, baissant la tête.

J'étais furieux et j'avais peur. Mon cœur battait à tout rompre.

— « Tu n'as rien à craindre de moi, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle savait certainement qu'elle n'avait rien à craindre de moi, je la traiterais avec dignité et respect.

Pourquoi, dans ce cas, me terrifiait-elle, alors qu'elle n'était qu'une esclave ? Je crois que c'était parce que j'avais peur qu'elle ne libère, en moi, des choses que je ne voulais pas comprendre, parce que j'avais peur qu'elle ne libère, en moi, quelque chose de fier et de sauvage, quelque chose qui serait étranger aux excuses et aux comédies, quelque chose de puissant et d'oublié, quelque chose qui provenait des cavernes et de la chasse, quelque chose que l'on pourrait appeler : l'homme.

Je regardai la femme, l'esclave agenouillée. Pendant quelques instants, je me sentis plein de puissance.

Puis je me souvins que je ne devais pas être un homme, car la virilité était prohibée et interdite ; elle devait être humiliée et ridiculisée. On ne devait pas être un homme. On devait, au contraire, être une personne. Les lions doivent être pris au piège, castrés et saignés. Ils n'ont pas leur place parmi les fleurs. Il fallait que les lions apprennent que leur fonction consiste à tirer des charrettes de moutons. Leurs récompenses seraient des bêlements d'approbation.

Mais, pendant quelques instants, en regardant la femme, j'avais senti bouger en moi quelque chose de sombre, de puissant, d'impitoyable et de fort, quelque chose qui m'avait dit que les beautés telles que celle qui était à présent à genoux devant moi étaient, à juste titre, la propriété des hommes.

Puis je chassai ces pensées de mon esprit.

— « Je ne te comprends pas ! » dis-je avec colère.

Elle garda la tête baissée.

« Je t'ai traitée avec gentillesse et courtoisie, » dis-je. « Pourtant, tu persistes à te comporter comme une esclave. »

— « Je suis une esclave, Maître, » répondit-elle.

— « Je ne sais pas ce que tu veux, » dis-je. « Devrais-je t'attacher aux barreaux, afin que les urts puissent te dévorer ? »

— « Je t'en prie, ne fais pas cela, Maître. »

— « C'était une plaisanterie, » précisai-je, constatant avec horreur qu'elle m'avait pris au sérieux.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit-elle à voix basse.

— « À propos de plaisanteries, » lançai-je, « quel tour magnifique nous avons joué, ce soir, à nos geôliers ! »

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Ils t'ont mise ici pour que je te punisse, pourtant je ne l'ai pas fait. Je t'ai traitée avec douceur et courtoisie, avec gentillesse et respect. »

— « Oui, Maître, » dit-elle, « c'est un tour magnifique. »

— « Apparemment, tu as du mal à dormir, » repris-je. « Moi aussi, je suis nerveux. Si tu veux, nous pouvons parler. »

Elle baissa la tête, en silence.

« Veux-tu que je te parle des femmes de ma planète, » demandai-je, « qui sont libres ? »

— « Sont-elles heureuses ? » s'enquit-elle.

— « Non, » répondis-je. « Mais les hommes non plus, » m'empressai-je d'ajouter.

— « Il y a certainement, sur ta planète, des hommes et des femmes heureux, » dit-elle.

— « Quelques-uns, je suppose, » répondis-je. « Je l'espère. » Il ne me parut guère utile de lui raconter en détail le désespoir répandu sur toute ma planète, la mesquinerie et la frustration. Si l'on jugeait une civilisation en fonction de la joie et de la satisfaction de sa population, les grandes civilisations de la Terre seraient manifestement des échecs. Il est intéressant de constater que certaines civilisations sont tenues en haute estime alors que, du point de vue humain, du point de vue du bonheur de l'être humain, ce sont de véritables désastres.

« Tu ne crains rien avec moi, » lui dis-je. « Je ne t'humilierai pas en te traitant en femme. »

— « Pourquoi est-il humiliant d'être traitée en femme ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Mais il est apparemment humiliant de traiter les femmes en femmes. »

— « Oh, » fit-elle.

— « Elles doivent être traitées de la même façon que les hommes, » repris-je. « Il est insultant de ne pas les traiter en hommes. »

— « Qui t'a dit cela ? » demanda-t-elle.

— « Les hommes, » répondis-je, « certains hommes, et des femmes qui ressemblent beaucoup aux hommes. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « De sorte que cela doit être vrai, » dis-je.

— « Je vois, » fit-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Je suis une femme, » dit-elle.

— « Ce que tu veux ne compte pas, » dis-je.

— « Je vois, » fit-elle.

Je restai silencieux.

« Il me paraît très insultant de traiter une femme comme si elle était un homme, » dit-elle.

— « Non, » dis-je.

— « Oh, » fit-elle. Elle me regarda. « Mais les hommes et les femmes ne sont-ils pas manifestement différents ? »

— « Statistiquement, bien entendu, » admis-je, « il y a entre eux des différences énormes et évidentes, aussi bien psychologiques que physiques, mais on trouve des hommes très féminins et des femmes extrêmement masculines. De ce fait, l'existence de ces hommes féminins et de ces femmes masculines prouve que, en réalité, les hommes et les femmes sont semblables. »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Moi non plus, je ne comprends pas vraiment, » reconnus-je.

— « Si l'on peut trouver un homme qui est comme une femme et une femme qui soit comme un homme, cela ne suggère-t-il pas, au contraire, que les hommes et les femmes sont véritablement différents ? »

Je restai silencieux.

« Si l'on peut trouver un urt qui est comme un sleen, » reprit-elle, « et un sleen qui soit comme un urt, cela indiquerait-il que le sleen et l'urt sont semblables ? »

— « Non, bien sûr, » dis-je. « Ce serait ridicule. »

— « Quelle est la différence ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Il doit y en avoir une. »

— « Oh, » fit-elle. « Et, » reprit-elle, « un homme féminin et une femme masculine, en raison de leur rareté relative, ne tendent pas à annuler les différences évidentes entre les hommes et les femmes mais, au contraire, par leur caractère exceptionnel, à mettre davantage en évidence le contraste et les différences, n'est-ce pas ? »

L'irritation s'empara de moi.

— « Les contrastes, avec le temps, » dis-je, « diminueront. L'éducation, actuellement, sur ma planète, est orientée vers la masculinisation des femmes et la féminisation des hommes. Les femmes doivent devenir des hommes et les hommes doivent s'efforcer d'être des femmes. Telle est la clé du bonheur. »

— « Mais les hommes et les femmes sont différents ! » s'écria-t-elle. Elle paraissait dégoûtée.

— « Ils doivent se comporter comme s'ils étaient semblables, » dis-je.

— « Mais qu'advient-il de leur nature véritable ? » demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

— « Leur nature véritable ne compte pas, » dis-je. « Les têtes doivent être modelées par des moules, les pieds doivent être attachés avec des cordes. »

— « Mais l'heure de hurler, d'exprimer la fureur et de lever le poignard ne viendra-t-elle pas ? » demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

— « Je ne sais pas, » dis-je. « Espérons que non. » Je savais que la frustration avait tendance à produire l'agressivité et l'esprit de destruction. Il ne me paraissait pas improbable que les frustrations de ma planète, surtout celles des hommes, puissent précipiter la démence et l'irrationalité de la guerre thermonucléaire. L'agressivité avait de fortes chances de se tourner vers un ennemi extérieur. Mais il faudrait appuyer sur la détente. Il serait regrettable que le dernier moyen laissé à l'homme pour se prouver qu'il est bien un homme soit le carnage d'un conflit technologique. Toutefois, je connaissais des hommes qui espéraient cette démence, afin que les murailles de leur prison soient détruites, même s'ils devaient eux-mêmes périr en hurlant dans les flammes.

Mais peut-être reprendraient-ils possession de leur virilité avant que leur planète, et eux-mêmes, ne deviennent les victimes impuissantes de ses fureurs réprimées.

On ne peut nier indéfiniment la virilité. L'animal marche à nos côtés ou nous détruit.

— « Dois-je comprendre, » demanda-t-elle, « que les hommes de ta planète ne prennent pas leurs femmes en main et ne les jettent pas à leurs pieds ? »

— « Non, bien entendu ! » dis-je. « Nos femmes sont traitées honorablement, dans la dignité et le respect. Elles sont traitées en égales. »

— « Pauvres hommes, pauvres femmes, » souffla-t-elle.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Tu traiterais une Esclave d'Amour en égale ? » s'enquit-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je.

— « Tu la priveras, dans ce cas, de la possibilité d'être possédée, contrainte de servir et d'aimer. Tu l'empêcheras, dans ce cas, de satisfaire les instincts les plus profonds de sa nature. »

Je ne répondis pas.

« Si tu refuses d'être un homme, » demanda-t-elle, « comment veux-tu qu'elle soit une femme ? »

— « Crois-tu que la femme soit une esclave ? » m'enquis-je ironiquement.

— « J'ai été serrée dans les bras d'hommes forts, » répondit-elle. « Oui. »

Je fus ébahi.

— « Tu te trompes ! » criai-je. « Tu te trompes ! » J'eus terriblement peur, à ce moment-là car, si ce qu'elle avait dit était vrai, il devait y avoir, en moi, un maître. Mais si une femme s'agenouillait devant moi et me suppliait de lui mettre le collier, ne serais-je pas trop terrifié pour enfermer son joli cou dans cette inflexible étreinte ? N'aurais-je pas peur de la posséder, d'assumer les responsabilités écrasantes de la domination ? Avais-je le pouvoir, la force et le courage d'être un maître ? Avais-je peur d'être incapable de contrôler et de dresser ce bel animal sensuel, puis de me l'approprier ? Non, rougissant et effrayé, je l'aurais certainement fait lever, m'efforçant de l'embarrasser et de lui faire honte du fait qu'elle avait ainsi ouvertement manifesté ses besoins. Si elle était également un homme, je pouvais, en toute bonne conscience, me dispenser de satisfaire ses besoins de femme.

— « Et tu es stupide ! » dit-elle.

Cela m'irrita, mais je me souvins que j'étais un homme de la Terre et que les femmes pouvaient me contrarier et m'injurier en toute impunité. Si cela ne leur était pas permis, comment auraient-elles pu nous respecter ?

« Je ne suis pas surprise, » reprit-elle, « que les femmes soient les égales d'individus tels que toi. Il me semble, Jason, que tu es manifestement l'égal des femmes. »

Je ne répondis pas.

« Tu es méprisable, » ajouta-t-elle.

— « Tu devrais être contente, » dis-je, « d'être l'égale des hommes. »

— « Les femmes ne rêvent pas d'égaux, » signifia-t-elle, « mais de maîtres. »

J'allai m'asseoir contre le mur, furieux.

« Il est humiliant de porter un collier dans cette cellule ! » s'exclama-t-elle. Puis elle s'allongea sur la couverture, amère, et me tourna le dos.

Elle ne prit pas la peine de couvrir son joli corps. Toutes les courbes insolentes de son corps d'esclave portant un collier étaient offertes à mes regards, méprisantes, séduisantes. C'était l'injure de la femme esclave à l'homme esclave inefficace dont elle n'avait pas peur. Je serrai les poings. Une vague de colère déferla sur moi. J'envisageai de me jeter sur elle, de la basculer sur le dos, de la gifler avec le plat puis le dos de la main puis, impitoyablement, de la violer, lui rappelant qu'elle n'était qu'une esclave, une fille qui m'avait été donnée pour la nuit. Mais je ne fis pas cela. Je me dominaï.

Je restai assis contre le mur, furieux. J'avais essayé d'établir des relations avec elle. Je regardai le banc, près duquel se trouvait le fouet. J'envisageai de l'utiliser jusqu'à ce qu'elle supplie de servir. Lola comprendrait les coups de pied et de fouet. Ce sont des arguments que toutes les femmes perçoivent. Puis je chassai ces pensées de mon esprit. Je n'étais pas parvenu à établir des relations avec elle, bien que je me sois montré prévenant et charmant, en dépit du fait que je l'avais traitée honorablement, dans la dignité et le respect. Je l'avais traitée en égale et, en retour, avais été soumis au mauvais traitement et à l'ironie. Je ne comprenais pratiquement pas ce qui était arrivé. J'avais plaisanté avec elle ; je l'avais traitée avec une camaraderie de bonne compagnie ; je l'avais presque invariablement considérée comme une personne.

« Vas-tu me fouetter ? » demanda-t-elle.

— « Certainement pas, » répondis-je.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit-elle. Puis, dans un mouvement élégant, elle se mit sur le dos et fixa le plafond.

Je restai assis contre le mur et, troublé, réfléchis.

Je décidai que Lola ne comprenait pas les bonnes manières. Elle était habituée aux brutes de Gor. J'étais trop bien pour elle.

— « Tu ne sembles pas m'être reconnaissante ! » fis-je remarquer avec colère.

— « Pourquoi te serais-je reconnaissante ? » s'enquit-elle.

— « Tu as été conduite ici pour être punie, » dis-je. « Je ne t'ai pas punie. »

— « Comme les maîtres ont été intelligents ! » dit-elle avec amertume. « Ils doivent être très fâchés contre moi. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « On ne pouvait pas me punir plus cruellement, » dit-elle.

— « Je ne comprends pas, » dis-je. « Je ne t'ai pas punie. »

Soudain, elle roula sur le ventre et, avec ses petits poings, martela la couverture étendue sur la paille. Elle se mit à sangloter hystériquement. Je ne compris pas.

« Que se passe-t-il ? » demandai-je.

Elle se leva d'un bond puis, pitoyablement, hoquetant et sanglotant, courut jusqu'aux barreaux. Elle appuya son joli petit corps contre eux, puis tendit les bras entre eux, vers le couloir vide et silencieux.

« Maîtres ! » cria-t-elle. « Maîtres ! Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir ! Je vous en prie, laissez-moi sortir ! » Puis elle secoua les lourds barreaux avec ses jolies petites mains. « Laissez-moi sortir ! » supplia-t-elle. « Je vous en prie, Maîtres, laissez-moi sortir. » Puis, abandonnant, en

sanglots, elle se laissa tomber à genoux près des barreaux, les serrant dans ses petites mains. « Laissez-moi sortir, Maîtres ! » sanglota-t-elle. « Je vous en prie, Maîtres, laissez-moi sortir ! » Mais personne ne répondit à ses cris. Elle resta à genoux près des barreaux, la tête baissée, en larmes. « Laissez-moi sortir, » souffla-t-elle. « Je vous en prie, Maîtres, laissez-moi sortir. »

« Je ne te comprends pas, » dis-je.

Elle sanglota près des barreaux.

« Je ne comprends pas, » repris-je. « Je ne t'ai pas punie. »

— « Sais-tu quelle était la nature de ma punition ? » s'enquit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « C'était de partager ta cellule, » répondit-elle. Elle baissa la tête et pleura.

Furieux, je retournai m'asseoir contre le mur.

Elle resta à pleurer près des barreaux. Puis, plus tard, elle s'endormit près d'eux.

Je restai appuyé contre le mur, furieux. Je ne dormis pas.

JE SUIS HUMILIÉ ; JE VAIS QUITTER LA DEMEURE D'ANDRONICUS

« ENTRE, » dit Prodicus.

Gron, torse nu, se tenait près de lui, la pointe d'une longue épée courbe reposant près de ses pieds.

« Attends, » dit Dame Gina.

Je m'agenouillai, la tête baissée, devant la caisse métallique carrée, dont l'extérieur était recouvert d'émail blanc, dont un côté, le couvercle, ouvert, reposait sur les dalles. Je me crispai. Sur deux des côtés de la caisse, en écriture d'imprimerie, il y avait un Kef rouge. Le Kef, naturellement, est la première lettre du mot goréen « Kajira », vocable le plus souvent utilisé pour désigner les femmes esclaves, mais également de « Kajirus », mot goréen le plus fréquent pour désigner les hommes esclaves. L'écriture d'imprimerie indiquait que la caisse était destinée aux hommes esclaves. Cela, naturellement, aurait également pu être déduit de sa taille qui, bien que réduite, était supérieure à celle d'une caisse destinée à une femme. Ces caisses, destinées aux femmes, étaient également marquées en rouge sur blanc mais la lettre, bien entendu, était un Kef cursif, qui sert également à marquer au fer rouge les femmes asservies.

« Hier soir, Jason, » dit Dame Gina, « nous t'avons jeté une femme. » Elle secoua les lanières de son fouet. Je gardai la tête baissée. « J'étais curieuse de savoir ce que tu ferais avec elle. Je m'interrogeais à ton propos. Je croyais qu'il y avait, en toi, un peu de virilité. » Soudain, elle me donna un coup de fouet. « Je vois qu'il n'y en a pas, » reprit-elle. Elle me frappa à nouveau. Les lanières, en frappant, me brûlaient cruellement le dos. Je ne pus empêcher des larmes de se former dans mes yeux. Cependant je crois que ces larmes étaient dues à la frustration et au désespoir, ainsi qu'à la honte, car je savais, au fond de mon cœur, que je méritais cette correction, et non simplement à la douleur provoquée par les coups.

— « Puis-je parler, Maîtresse ? » suppliai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Je suis un homme de la Terre, » dis-je. « Nous prouvons notre virilité en la niant. Celui qui ne se comporte pas comme un homme démontre, de ce fait, qu'il est effectivement un homme. »

— « Crois-tu cela ? » demanda Dame Gina.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je pitoyablement. Je n'y croyais pas vraiment. J'avais simplement appris à le dire.

— « Peut-être, » dit-elle, « ceux qui s'enorgueillissent de la négation de leur virilité s'abusent-ils. Peut-être est-ce ainsi qu'ils se dispensent de comprendre qu'ils n'ont, en réalité, pas de virilité »

susceptible d'être niée. »

Je gardai la tête baissée. Je savais que les hommes différaient les uns des autres. Il y en avait sans doute qui étaient, en réalité, dépourvus de virilité. Il était certainement plus facile, de leur point de vue, de prétendre être capables de la nier. D'autres hommes, supposai-je, bien que cela paraisse pratiquement incroyable, n'éprouvaient ni désirs forts ni appétits puissants. Rien, peut-être, dans leur expérience, ne les préparait à comprendre les envies, les désirs et les fureurs susceptibles de les terrifier. Ainsi, leur expérience ne les préparait peut-être pas à comprendre les désirs et les fureurs de natures plus profondes et puissantes que la leur. Ces choses seraient simplement, de leur point de vue, des couleurs qu'ils ne percevaient pas, des bruits qu'ils ne pouvaient entendre, des mondes qui leur resteraient à jamais fermés.

Mais il est possible que je me trompe. Peut-être, en tout homme, les vestiges du nomade et du chasseur demeurent-ils ; peut-être aucun homme n'est-il si faible qu'il ait oublié la sensation produite par l'os sanglant serré dans sa patte, ou ce que l'on ressent, par une nuit venteuse, lorsqu'on rejette la tête en arrière pour hurler à la lune.

« Comment peut-on savoir, » demanda Dame Gina, « si l'on a une virilité qu'il est possible de nier, lorsqu'on ne l'a jamais exprimée ? »

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » répondis-je.

— « Ceux qui ont exprimé leur virilité, » reprit-elle, « sont en mesure de savoir s'ils veulent ou non la nier. »

Je ne répondis pas.

Je ne savais pas quel effet cela ferait, véritablement, d'être un homme. J'avais peur de la virilité. Supposons que je devienne un homme. Comment, dans ces conditions, ayant pris le risque de goûter à la chair et au sang, et à la victoire, pourrais-je renoncer à ce droit précieux récemment retrouvé ? Je savais que les hommes ne devaient pas être des hommes. Je gardai la tête baissée.

« Esclave ! » railla Dame Gina.

J'étais à genoux, nu, portant le collier métallique de la Demeure d'Andronicus, devant la petite caisse ouverte. Dessus, il y avait deux ensembles d'anneaux, fixés aux extrémités de la partie supérieure, dans lesquels on glisserait les longs morceaux de bois servant au transport. Un peu plus loin, derrière Gron, et en retrait, se tenaient quatre porteurs, hommes puissants, robustes, portant un collier, deux d'entre eux tenant de longs morceaux de bois dont l'extrémité reposait sur les dalles, comme la hampe d'une lance.

« Lève la tête, Jason, Esclave, » dit Dame Gina. « Regarde autour de toi. »

Je regardai Dame Gina, ainsi que les hommes présents dans la pièce.

« Comment es-tu considéré, bel esclave ? » demanda Dame Gina.

— « Avec mépris, Maîtresse, » répondis-je.

— « Oui, » confirma-t-elle.

C'était vrai. Tous les gens présents dans la pièce me regardaient avec mépris, moi, l'homme de la Terre à genoux.

« Baisse la tête, Esclave, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je baissai la tête.

— « Il est absolument justifié que tu sois un esclave, » dit-elle ironiquement.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je ne savais pas pourquoi elle était tellement en colère contre moi. Bizarrement, elle paraissait estimer que je l'avais déçue.

Qu'attendait-elle d'un individu qui n'était qu'un esclave ?

Soudain, avec un cri de rage, elle se mit à me fouetter. Je restai à genoux, nu, pitoyable, sous les coups.

Elle me frappa inlassablement.

Puis, au bout d'un moment, elle se lassa. Elle accrocha le fouet à sa ceinture. Me tirant par les cheveux, elle me fit lever la tête.

— « Y a-t-il un homme en toi, Jason ? » demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

Elle sourit.

« Entre dans la caisse à esclave ! » ordonna-t-elle.

J'hésitai.

« Obéis-tu ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Dans ce cas, obéis ! » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

J'entrai dans la petite caisse, à genoux. Elle était à peine assez grande pour moi. La porte métallique, derrière moi, fut levée et fermée. J'entendis les verrous glisser dans leur logement. Je m'appuyai contre les parois de la caisse. À droite et à gauche, à peu près au niveau de mes yeux, les parois latérales de la caisse comportaient une quinzaine de trous disposés en trois rangées horizontales de cinq. Chaque ouverture faisait approximativement trois centimètres de diamètre. Les deux longues barres de bois furent glissées dans les anneaux de la partie supérieure de la caisse.

« Livrez-le au Marché de Tima, » dit Dame Gina.

— « Ce sera fait, Dame Gina, » répondit Prodicus. La caisse fut soulevée, au moyen des barres de bois. Je baissai la tête et pleurai. J'étais un homme de la Terre. J'étais un esclave.

JE SUIS UNE MARCHANDISE DESTINÉE AU MARCHÉ DE TIMA

« RESPIRE l'odeur d'une esclave, Maître ! » railla l'esclave. La caisse à esclave, dans laquelle j'étais transporté au Marché de Tima, était posée sur les pierres près d'un ruisseau où les porteurs, à présent enchaînés, buvaient. Nous étions au bord de ce qui paraissait être une place, dans une ville. Je m'écartai brusquement des perforations de la paroi métallique de ma caisse lorsque le rep marron, couche unique et mince de tissu couvrant le ventre doucement arrondi d'une esclave, se pressa contre les perforations. Elle se frotta avec insolence et vigueur contre les perforations. Je respirai effectivement son odeur : poussière, sueur et féminité brûlante.

« Respire-moi aussi, Maître, » dit une autre esclave. Également vêtue de rep marron, elle se frotta à son tour contre les perforations.

« Écartez vos petits corps sales et puants d'ici ! » cria Prodicus.

Les deux femmes rirent et, pivotant sur elles-mêmes, s'en allèrent en courant légèrement.

Elles étaient toutes les deux séduisantes, portaient une tunique courte et un collier. La tunique de l'une d'entre elles était déchirée jusqu'à la taille, sur le côté gauche.

Elles ne s'exposèrent pas au fouet de Prodicus.

« Esclave ! Esclave ! » cria un enfant, frappant contre les flancs de la caisse.

« Esclave ! Esclave ! » cria son camarade. Ils frappèrent inlassablement contre la caisse. À l'intérieur, le bruit était douloureux. Puis ils allèrent jouer ailleurs.

« Maître ! » criai-je à un homme qui passait. Je pressai mon visage contre les perforations. « S'il te plaît, Maître, » criai-je, « dans quelle ville suis-je ? »

Il cracha contre les perforations. Je reculai rapidement le visage. Je m'essuyai la joue.

Je me rends compte, à présent, qu'il a eu la gentillesse de ne pas me faire battre. J'avais été terriblement insolent, puisque j'avais osé lui adresser la parole. Il arrive que des esclaves soient tués pour de tels actes.

« Es-tu joli ? » entendis-je. Une voix de femme avait parlé. Je regardai à travers les perforations.

« On ne le voit pratiquement pas, » dit une autre voix de femme. Deux femmes libres, voilées et vêtues de robes, se tenaient près de la caisse. Chacune portait, au bras, un panier destiné à son marché.

« Es-tu joli ? » entendis-je.

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » répondis-je.

Elle rit.

— « À quel Marché es-tu transporté ? » demanda l'autre femme.

— « Le Marché de Tima, » répondis-je.

Elles se regardèrent et rirent.

— « Je parie que tu es joli, » dit une des femmes.

— « Mon Compagnon ne me permettrait pas d'avoir un animal comme toi, » dit l'autre.

— « Es-tu bien apprivoisé ? » demanda la première.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Il l'est probablement, » dit la deuxième femme. « Le Marché de Tima est célèbre pour ses esclaves apprivoisés. »

Je ne leur dis pas que je venais d'une planète où tous les hommes étaient presque parfaitement apprivoisés, en fait, d'un monde où les hommes étaient censés s'enorgueillir du fait qu'ils étaient inoffensifs et agréables.

— « Je ne fais pas confiance aux Kajiri, » dit la première femme. « Il leur arrive de redevenir sauvages. Imagine comme cela serait terrifiant, si l'un d'entre eux se retournait contre toi. »

La deuxième femme frémit, mais de plaisir, il me sembla.

— « Oui, » dit-elle.

— « Tiens compte du danger, et de ce qu'ils pourraient t'obliger à faire, » dit la première.

— « Oui, » reconnut la deuxième.

— « Ils pourraient te traiter pratiquement comme une esclave. »

— « Ou, peut-être, carrément comme une esclave, » renchérit la deuxième.

— « Cela serait horrible, » dit la première.

— « Oui, » admit la deuxième. Mais j'eus l'impression que, sous ses voiles et ses robes, elle frémit une nouvelle fois de plaisir.

— « Mais si la maîtresse est forte, » reprit la première, « que peut-elle redouter ? »

— « Un esclave plus fort qu'elle, » dit la deuxième.

— « Je suis plus forte que les hommes, » affirma la première.

— « Mais que se passerait-il, si tu rencontrais ton maître ? » demanda la deuxième.

La première resta quelques instants silencieuse. Puis elle répondit :

— « Je l'aimerais et le servirais désespérément, » dit-elle.

— « Belles Maîtresses, » demandai-je, « pouvez-vous me dire dans quelle ville je me trouve ? »

— « Tais-toi, Esclave ! » dit la première femme.

— « La curiosité ne convient pas à un Kajirus, » ajouta la deuxième.

— « Oui, Maîtresses, » dis-je. « Pardonnez-moi, Maîtresses. »

Elles s'éloignèrent, leur panier au bras. Le manche du fouet de Prodicus frappa soudain deux fois le flanc de la caisse, violemment. Le bruit me fit sursauter et je poussai un cri de surprise et de frayeur.

« Tais-toi, Esclave, » dit-il, « sinon tu seras battu. »

— « Oui, Maître, » répondis-je. « Pardonne-moi, Maître. »

Puis la caisse à esclave fut à nouveau soulevée. Je pressai mon visage contre les perforations. Je vis les robes et les tuniques aux couleurs vives des gens. Je vis les échoppes et entendis les appels des marchands ambulants vantant leur marchandise. Je sentis l'odeur des légumes frais et de la viande rôtie. La journée était claire. L'air était pur. Sur une estrade en ciment, dans un coin de la place, je vis un homme vendant des esclaves nues et enchaînées. Elles étaient belles et pitoyables, avec leur collier et leurs chaînes. Je pensai à Miss Beverly Henderson. Comme elle était jolie ! J'osais à peine imaginer quel destin tragique lui avait été réservé, sur cette planète rude.

« Faites place ! » cria Prodicus. « Faites place aux marchandises destinées au Marché de Tima ! »

JE SUIS ESCLAVE DANS LA DEMEURE DE DAME TIMA ; JE SUIS LA DISTRACTION DE DAME TIMA, APRÈS SON TRAVAIL

LA porte de la caisse à esclave, derrière moi, fut ouverte et abaissée. En même temps, je fus poussé en avant, dans la caisse, et on me saisit les chevilles. Je fus traîné hors de la caisse, sur le ventre. Quatre hommes me tinrent. Prodicus enfonça violemment la clé dans la serrure située à l'arrière de mon collier et, en un instant, il l'eut ouvert et me l'eut retiré. Presque au même instant, un autre homme me passa un autre collier au cou et le ferma. Je portai alors le collier de la Demeure de Tima. Je vis une femme, sévère et cruelle, vêtue de cuir noir, avec des bracelets en cuir, signer un document. Prodicus glissa le document dans sa tunique. Deux hommes me soulevèrent et me jetèrent à genoux sur le ciment de la pièce. La porte de la caisse à esclave fut soulevée et fermée, les verrous étant glissés dans leurs logements. Prodicus adressa un signe aux porteurs qui glissèrent à nouveau leurs barres de bois dans les anneaux et, quelques instants plus tard, portant la caisse, précédés par Prodicus, ils disparurent derrière la porte métallique.

Je sentis le fouet de la femme, sous mon menton. Il m'obligea à lever la tête.

« Salut, Joli Esclave, » dit-elle.

— « Salut, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je m'appelle Tima, » reprit-elle. « Je suis la maîtresse de cette Demeure. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Puis elle se tourna vers les hommes qui l'entouraient, individus robustes, chargés de maintenir l'ordre dans les cages.

— « Fouettez-le, » dit-elle. « Ensuite, lavez-le et frottez-le bien. Puis envoyez-le dans mes appartements. »

— « Oui, Dame Tima, » répondit un homme.

On me fit lever et, deux hommes me tenant par les bras, on m'emmena.

« À genoux, » dit l'homme, indiquant un endroit situé devant une lourde porte métallique, dans un couloir obscur. « Après notre départ, » ajouta-t-il, « manifeste ta présence. »

— « Oui, Maître, » répondis-je, pitoyablement. Je n'étais dans la Demeure de Tima que depuis quelques ehns lorsque j'avais été suspendu à un anneau, scellé dans le plafond, mes chevilles étant attachées à un autre anneau fixé dans le sol, puis fouetté. J'avais ensuite été conduit dans une petite

cellule basse de plafond, où j'avais été enfermé. Je suppose que j'y suis resté, couché et pitoyable, pendant quelques ahns. Puis un homme m'a apporté une gamelle d'eau et un bol de gruau d'esclave. Je n'avais pas faim mais reçus l'ordre de manger et, à genoux, surveillé, obéis. Lorsque j'eus terminé de manger, il me conduisit dans une pièce chaude et humide. Dans cet endroit, il y avait des baignoires, des citernes d'eau et des récipients d'eau chaude. En outre, il y avait des strigiles, des serviettes et des huiles. Il me retira mon collier et m'ordonna d'entrer dans un bain. Il était désagréablement chaud, mais je n'osai pas protester. Les maîtres goréens ne se préoccupent généralement pas des opinions des esclaves. Homme de la Terre asservi, stupide, je ne savais même pas prendre un bain. En riant, il me montra comment utiliser les strigiles, les rinçages et les huiles. Malgré ma frayeur, je trouvais agréable cette longue procédure du bain, qui est généralement, du point de vue des Goréens, une expérience agréable, et souvent sociale, aux bains publics, et me débarrassai de la puanteur des cages. Je fus ensuite parfumé avec des eaux de toilette considérées comme adaptées à certains types d'hommes esclaves. On me donna ensuite une tunique de soie blanche.

« À genoux, » dit-il alors. Je m'agenouillai et il me remit mon collier. Nous sortîmes de la pièce. Je fus ensuite guidé dans les salles de la Demeure de Tima, jusqu'à l'entrée d'un long couloir obscur. Cette entrée était gardée par deux sentinelles armées de lances et d'épées.

« Continue d'avancer, Esclave, » dit l'homme.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Je continuai d'avancer et les deux sentinelles, sans un mot, nous suivirent. Le couloir était long et comportait des ramifications. Nous marchâmes pendant quelques ehns. Je sentais le tapis, sous mes pieds nus.

« Tourne à gauche, » dit l'homme. Nous continuâmes de marcher. J'avais nettement conscience de l'acier, autour de mon cou, de la soie sur mon corps. « Tourne à droite, » dit-il. Nous continuâmes pendant encore une ehn. « Arrête-toi, » dit-il. Nous nous trouvions devant une lourde porte métallique.

« Devons-nous attendre ? » demanda une des sentinelles.

— « Cela ne sera pas nécessaire, » répondit l'homme. « Cet individu est originaire de la Terre. »

Les sentinelles, comprenant, acquiescèrent.

« À genoux, » dit l'homme, indiquant un endroit situé devant la lourde porte métallique. « Après notre départ, » ajouta-t-il, « manifeste ta présence. »

— « Oui, Maître, » répondis-je, pitoyablement.

Puis il pivota sur lui-même et s'éloigna, suivi par les deux sentinelles. Ils ne se retournèrent pas.

Je restai pitoyablement à genoux devant la porte. Je levai la main afin de frapper à la porte, mais mon bras retomba. J'avais peur de frapper. Je baissai la tête, désespéré. Après ma détention dans la cellule, il avait suffi, en réalité, d'un seul homme pour me contrôler. Il m'avait fait manger, donné des ordres, avait supervisé mon bain et les préparatifs de ce qui allait suivre. Il m'avait retiré mon collier puis, plus tard, m'ayant fait agenouiller, me l'avait remis. Je savais qu'il n'était pas armé, pourtant, effrayé, je lui avais obéi. Les hommes libres, de mon point de vue, étaient des maîtres, et les femmes libres des maîtresses. Je fus en colère, à la réflexion, en constatant qu'ils avaient estimé suffisant de me confier à un homme seul. Au début, brutalement et cruellement, quatre ou cinq hommes m'avaient contrôlé. Mais, ensuite, j'avais été fouetté. Ils m'avaient vu, sous les coups de fouet, crier et supplier. Je suppose qu'ils avaient compris à ce moment-là, du fait que les Marchands d'Esclaves sont sensibles à ces choses, qu'un homme seul serait parfaitement à même de me contrôler. Je n'étais qu'un homme de la Terre.

Puis j'eus peur, car je n'avais pas encore frappé à la porte.

Je frappai légèrement, effrayé, à la porte. J'avais frappé timidement. J'avais à peine entendu le

bruit. Je baissai la tête, tremblant.

Je regardai le couloir. L'homme qui m'avait conduit à cet endroit avait à présent disparu, ainsi que les sentinelles.

Il était certainement retourné vaquer à ses occupations, quelles qu'elles soient, et les sentinelles avaient vraisemblablement repris leur poste. Je voyais toute la longueur du couloir. Ils n'avaient pas eu peur de me laisser seul devant la porte. Un homme seul, en fait, m'avait conduit à cet endroit. En compagnie des sentinelles, il était parti. J'aurais tout aussi bien pu être une femme. Ils ne me manifestaient pas plus de respect qu'ils en auraient accordé à une esclave impuissante, vulnérable. J'eus terriblement honte. Cependant, n'avaient-ils pas raison ? J'étais un homme de la Terre. Ne sommes-nous pas tous bien apprivoisés ?

La porte ne s'était pas encore ouverte. J'eus peur. On m'avait dit de manifester ma présence.

Puis, effrayé, le souffle court, le cœur battant à tout rompre, je frappai à nouveau contre la lourde porte. J'espérais qu'il n'y aurait personne à l'intérieur.

« Qui est là ? » cria une voix de femme, indifférente.

— « Un... un esclave, » bredouillai-je.

Elle ouvrit la porte et me regarda. Elle tenait de longues feuilles de papier jaune dans une main.

— « C'est Jason, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Si cela convient à la Maîtresse, » répondis-je.

— « Cela ira, » dit-elle. Elle me considéra. Elle ne parut même pas remarquer que j'étais seul dans le couloir. Cela ne me sembla pas extraordinaire. « J'avais oublié, » reprit-elle. « Tu as été envoyé dans mes appartements, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Entre, » dit-elle. « Quitte ta tunique et agenouille-toi près de la couche. Ferme la porte derrière toi. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle portait des sandales dorées et une longue robe pourpre, avec un haut col décoré fermé par un clip en argent.

J'entrai dans la pièce et fermai la porte derrière moi. Je quittai la tunique en soie qui m'avait été donnée, la pliai et la posai par terre. Puis je m'agenouillai, nu et portant un collier, près d'elle, non loin de la couche.

Elle s'agenouilla devant un bureau bas, me tournant le dos, et se plongea dans l'examen des documents, qu'elle avait posés dessus. Elle tenait un crayon dans la main droite.

— « Je règle les détails de la vente de demain soir, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle travailla en silence, avec attention. Parfois, elle retirait un document et en ajoutait un autre. De temps en temps, elle annotait un document avec son crayon. Plusieurs ehns passèrent. Je ne la dérangeai pas. Je savais qu'elle travaillait. C'était une femme d'affaires, avec des responsabilités lourdes et complexes. Je me demandai si des documents se rapportaient à moi. Je n'osai pas poser la question, bien entendu. J'avais appris que la curiosité ne convient pas aux esclaves. Si je devais être vendu le lendemain, je l'apprendrais quand les maîtres ou les maîtresses décideraient de m'avertir, peut-être seulement au moment où le disque de vente serait accroché à mon collier.

— « Sers-moi du vin, Jason, » dit-elle. « Comme un esclave, » précisa-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je avec amertume.

— « Ai-je perçu de l'amertume ? » s'enquit-elle sans tourner la tête.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Bien, » dit-elle. « Tu es véritablement un homme de la Terre, destiné à être l'esclave d'une femme. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je trouvai du vin et lui en servis un peu. Ensuite, comme Lola l'avait fait pour moi, je pressai le gobelet contre la partie inférieure de mon abdomen puis le portai à mes lèvres et, inclinant la tête, l'embrassai. Puis, baissant la tête, assis sur les talons, les bras tendus, je l'offris à ma Maîtresse.

— « Excellent, Jason, » dit-elle.

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je.

Elle but une gorgée de vin et me considéra avec mépris. Puis elle dit :

— « Retourne à ta place. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

J'allai à nouveau m'agenouiller près de la couche. Elle me tourna le dos, posa le gobelet de vin sur le bureau bas et, quelques instants plus tard, fut à nouveau totalement absorbée par son travail. Je crois qu'elle oublia que j'étais dans la pièce. Je restai à genoux, en silence. De temps en temps, toutefois, elle buvait une gorgée de vin.

J'étais ignoré et négligé. Je serais appelé le moment venu.

Je regardai la grande couche couverte de fourrures. Je constatai qu'elle comportait des anneaux auxquels étaient fixées des chaînes.

Finalement, d'un geste las, elle repoussa les documents et posa son crayon. Elle se leva, s'étira, puis se tourna vers moi.

« Va sur la couche, » dit-elle. « Sur le dos. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle gagna le côté droit de la couche et, d'une façon routinière et indifférente, prit un anneau monté sur une chaîne, et le referma sur ma cheville droite. Elle contourna ensuite la couche et enchaîna ma cheville gauche de la même façon. Puis ma jambe fut légèrement tirée sur la gauche et elle la fixa à un anneau. Puis elle contourna le pied de la couche et, saisissant mon poignet gauche, l'emprisonna également dans une menotte, sur ma gauche. Mon poignet gauche fut alors écarté, tandis qu'elle réglait la longueur de la menotte de gauche, grâce à un mousqueton passé dans un maillon de la chaîne et dans l'anneau de la couche. Mes pieds furent alors correctement enchaînés, ainsi que mes mains, à quelques centimètres de mes flancs. Elle avait effectué ces opérations avec l'habitude, l'absence d'attention et l'indifférence qui auraient présidé au rangement d'un vêtement dans un placard ou d'un peigne dans une coiffeuse.

— « Te souviens-tu de moi, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Je crois, Maîtresse, » répondis-je. « Tu étais, n'est-ce pas, la Marchande d'Esclaves qui m'a soumis à un examen complet dans la Demeure d'Andronicus ? »

— « Tu sais regarder les femmes, Jason, » apprécia-t-elle. « J'étais voilée. »

— « Merci, Maîtresse, » dis-je. « Oui, Maîtresse, » ajoutai-je.

— « T'ai-je fait peur, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Comme je méprise la faiblesse chez les hommes ! » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Tu es de la Terre, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Dame Gina me l'a dit, » indiqua-t-elle, « dans la Demeure d'Andronicus. En outre, c'est précisé sur tes papiers. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle me regarda, homme de la Terre, enchaîné devant elle, sur sa couche.

— « Les femmes de ton monde ne méprisent-elles pas la faiblesse, chez les hommes ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je. « Elles la désirent. »

— « Comment sais-tu cela ? » s'enquit-elle.

— « C'est ce que l'on nous enseigne, » répondis-je.

— « Intéressant, » fit-elle. « Sont-elles, dans ce cas, tellement différentes des autres femmes ? »

— « Peut-être, Maîtresse, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

— « Je me demande, dans ces conditions, » reprit-elle, « si cela est vrai, pourquoi les femmes importées de la Terre deviennent de tels rêves de plaisir et de soumission pour les hommes de Gor. »

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Tu sais certainement que, nues et portant un collier, jetées aux pieds d'hommes forts, elles deviennent des esclaves fantastiques, abandonnées ? »

— « Je ne le savais pas, Maîtresse, » répondis-je. J'ignorais tout des esclaves originaires de la Terre. J'avais entendu dire, toutefois, pour être honnête, qu'elles étaient très appréciées sur certains Marchés et qu'elles se vendaient souvent un bon prix. Je supposai que leur valeur devait s'expliquer. Je pensai à la pauvre Beverly Henderson. J'espérais qu'elle avait réussi à échapper au destin cruel de l'asservissement des femmes. Comme il serait dommage que sa beauté, si tendre et délicate, soit purement et simplement vendue au plus offrant ! Quel affront à son intelligence et à sa dignité de personne ! En outre, je chassai de mon esprit l'idée qu'il serait extrêmement agréable de la posséder.

— « Je te trouve intéressant, Jason, » dit Dame Tima. Elle gagna un placard, l'ouvrit et en sortit un fouet.

Je me crispai.

« La première fois que je t'ai vu, » reprit-elle, « j'ai eu l'impression, pendant quelques instants, en te regardant dans les yeux, qu'il s'agissait peut-être d'yeux d'homme. J'ai pensé cela alors que je te savais originaire de la planète Terre. »

Je ne répondis pas.

« J'ai cru un moment, » poursuivit-elle, « en te regardant dans les yeux, que c'était le genre d'yeux devant lesquels une femme craint que les lignes de ses traits, pourtant voilés, soient clairs dans l'esprit de celui qui la regarde. En réalité elle craint, tandis que son regard impérieux la détaille tranquillement, que sa beauté et ses besoins, en dépit des robes et des couches de tissu, soient aussi visibles que ceux d'une esclave. »

Je ne répondis pas. Elle passa les lanières du fouet, doucement, sur mon corps, le caressant tout en lui enseignant son asservissement.

— « Je t'en prie, ne me fouette pas, » dis-je.

— « Mais, à ce moment-là, » reprit-elle, « j'ai constaté que tu n'étais pas un homme, mais un esclave méprisable et faible. »

— « Je t'en prie, Maîtresse, » suppliai-je. « Ne me fouette pas. »

Elle posa le fouet sur la couche, près de moi.

— « Ne crains rien, Jason, » dit-elle. Elle me regarda. « Tu n'es pas digne d'être fouetté. »

Elle posa les mains sur le haut col de sa robe, ouvrant l'agrafe en argent. Elle fit glisser la robe sur ses épaules, la laissant tomber par terre. Elle était extraordinairement belle.

« Je ne vais pas jouer longtemps avec toi, Jason, » dit-elle. « Je vais bientôt te renvoyer à tes chaînes. »

— « Que vas-tu faire de moi ? » demandai-je.

Elle rit. Puis elle alla chercher le vin et remplit à moitié le gobelet. Puis elle vint s'asseoir près de moi, à la tête de la couche. Je me dressai péniblement sur les coudes. Je rejetai la tête en arrière. Elle me soutint la tête et porta le gobelet à mes lèvres.

— « Bois, Joli Petit Jason, » dit-elle. « Cela te détendra. »

Puis elle bascula le gobelet et versa le vin, petit à petit, dans ma gorge. Je bus, effrayé. Puis elle se

leva et rapporta le gobelet sur la petite table. Quelques instants plus tard, elle revint à côté de la couche et resta debout, me regardant.

Je percevais déjà les effets du vin. J'étais encore partiellement dressé sur les coudes.

— « Que vas-tu faire de moi ? » demandai-je.

— « Te traiter en fonction de ce que tu es, » répondit-elle, « un homme de la Terre, un faible à la merci d'une femme goréenne libre. »

Je la regardai avec frayeur.

« Allonge-toi, Joli Petit Jason, » dit-elle. Je m'allongeai. Les fourrures étaient épaisses, sous moi. Je sentais l'étreinte inflexible de l'acier sur mes poignets et mes chevilles.

Puis, soudain, avec la légèreté d'un chat, elle bondit près de moi, sur la couche.

— « Je ne comprends pas, » dis-je. « Que vas-tu faire de moi ? »

— « Te posséder, » souffla-t-elle. « T'utiliser pour mon plaisir. »

Je la regardai, horrifié.

Elle sourit puis me fourra le fouet, en travers de la bouche, entre les dents.

Ensuite, elle m'excita et me viola.

LA SALLE DE PRÉPARATION

« **P**AUVRE esclave, » dit la femme. « Comme la Maîtresse a abusé de toi ! »

Je levai légèrement la tête au-dessus des pierres plates. J'étais couché sur le flanc. La pièce était très sombre. Mes chevilles étaient enchaînées, la chaîne qui les réunissait étant apparemment passée dans un anneau fixé dans le sol. J'étais nu. Je portais un collier.

« Reste tranquillement couché, » dit la femme.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Un morceau de tissu mouillé et frais, m'essuya le front.

— « Je ne suis pas une maîtresse, » dit-elle en riant. « Moi aussi, je suis une pauvre esclave. »

— « Que s'est-il passé ? » demandai-je. « Quelle heure est-il ? Où suis-je ? »

— « Hier soir, » dit-elle, « tu as été envoyé dans les appartements de la Maîtresse. »

Je restai silencieux.

« Je présume qu'elle t'a bien démontré que tu es un esclave, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je. « J'ai bien compris que je suis un esclave. »

La femme continua de me baigner le front.

« Quelle heure est-il ? » demandai-je.

— « C'est le début de la soirée du lendemain du jour où tu as été envoyé dans les appartements de la Maîtresse, » répondit-elle.

— « Comment cela est-il possible ? » demandai-je.

— « Après en avoir terminé avec toi, » demanda la femme, « la Maîtresse n'a-t-elle pas détaché tes chaînes et posé un bol contenant de la nourriture au pied de la couche ? »

— « Si, » répondis-je. J'avais été obligé de manger à quatre pattes, la tête baissée, sans utiliser les mains.

— « N'a-t-elle pas passé ta tunique sous ton collier et ne t'a-t-elle pas dit d'aller trouver les gardes, qu'ils sauraient quoi faire de toi ? Et ne t'a-t-elle pas renvoyé ? »

— « Si, » répondis-je. « Mais je ne me souviens pas des gardiens. »

— « La nourriture était droguée, » expliqua-t-elle.

— « Où suis-je ? » demandai-je.

— « Dans une des salles de préparation des esclaves, » répondit-elle. « C'est dans ces salles que les esclaves sont souvent préparés en vue de leur vente. »

— « Vais-je être vendu ? » m'enquis-je.

— « Je le crains, » répondit-elle, « puisque tu as été amené ici. »

Je m'assis, amer.

« J'ai pitié de toi, » dit-elle. « La vente est une expérience humiliante, souvent incompréhensible. »

— « As-tu déjà été vendue ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « de nombreuses fois. »

— « Je suis désolé, » dis-je.

— « Cela n'a pas d'importance, » fit-elle. « Je ne suis qu'une esclave. » Je sentis qu'elle s'écartait.

« Veux-tu que je te baigne encore le front ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Mais tu as été très gentille. » Je l'entendis essorer le torchon, l'eau tombant dans une cuvette d'eau. Puis elle se leva, emportant apparemment le torchon et la cuvette dans un coin de la pièce. Elle revint quelques instants plus tard.

— « As-tu soif ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle porta une gourde d'eau à mes lèvres et je bus avec reconnaissance.

— « Comme ils t'ont cruellement enchaîné ! » fit-elle remarquer. Lorsque je m'assis, mes poignets, enchaînés l'un contre l'autre, se trouvèrent près de mes chevilles, qui étaient également enchaînées. Une chaîne, reliant mes poignets et mes chevilles, et passant dans un gros anneau, m'immobilisait sur place.

« As-tu faim ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Cassant des morceaux de pain sec, elle me fit manger.

— « Veux-tu boire à nouveau ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. Elle porta à nouveau la gourde d'eau à mes lèvres.

— « J'ai volé un peu de viande pour toi, » souffla-t-elle. Puis, morceau par morceau, elle me fit manger un peu de viande bouillie.

— « Tu n'aurais pas dû prendre un tel risque, » dis-je.

— « Mange, » répliqua-t-elle. « Cela te donnera des forces. »

— « Que t'arriverait-il si on s'apercevait que tu as volé de la viande ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Je suppose qu'ils se contenteraient de me fouetter. Peut-être me couperaient-ils les mains. »

— « Pourquoi as-tu pris un tel risque, seulement pour moi ? » demandai-je.

— « N'es-tu pas de la Terre, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Je suis de la Terre. Comment se fait-il que tu saches mon nom ? »

— « J'ai entendu que l'on t'appelait ainsi, » répondit-elle. « N'est-ce pas le nom qui t'a été donné ? »

— « Effectivement, » dis-je. « C'est le nom qui m'a été donné. » Jason, désormais, n'était plus qu'un nom d'esclave. Les esclaves n'ont pas de nom qui leur soit propre. Ce sont des animaux. Les maîtres les appellent comme ils veulent.

« Connais-tu l'existence de la Terre ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle avec lassitude. « Je la connais. »

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

Elle resta silencieuse.

« Comment t'appelles-tu ? » insistai-je.

— « Mon nom est couvert de honte, » répondit-elle. « Je t'en prie, ne m'oblige pas à le prononcer. »

— « S'il te plaît, » dis-je.

— « Darlene, » répondit-elle.

— « Mais, c'est un nom de la Terre ! » m'écriai-je avec enthousiasme. Je tremblai dans mes chaînes.

— « Oui, » reconnut-elle.

— « C'est un beau nom, » dis-je.

— « Apparemment, il incite les maîtres goréens à la débauche, » dit-elle.

— « Pourquoi t'ont-ils donné ce nom ? » demandai-je.

— « Afin que tout le monde sache que je suis une traînée et une esclave, » répondit-elle.

J'avais entendu dire que les noms de femmes de la Terre étaient souvent utilisés, sur Gor, comme noms d'esclave, et étaient fréquemment attribués aux esclaves les plus soumises, excitantes et sensuelles.

— « Comme les Goréens sont cruels ! » dis-je. Puis je repris : « Excuse-moi. Pardonne-moi ! »

— « Pourquoi ? » s'enquit-elle.

— « Je ne voulais pas t'insulter, » dis-je.

— « Je ne comprends pas, » répondit-elle.

— « Tu es Goréenne, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, d'où viens-tu ? » m'enquis-je.

— « Je suis une pauvre esclave de la Terre, » répondit-elle.

Je fus ébahi.

— « Ton goréen, » appréciai-je, « est impeccable, magnifique. »

— « Le fouet m'a beaucoup appris, » expliqua-t-elle.

Je restai silencieux, écrasé par la pitié qu'elle m'inspirait. Comme il est tragique, pensai-je, d'être une femme de ma planète et d'être, cruellement, transportée sur Gor et y être réduite en esclavage !

« Sur Terre, » reprit-elle, « je m'appelais Darlene. C'était, bien entendu, à cette époque, mon nom, et pas celui que je portais conformément au caprice des maîtres. »

— « Il faut que je te voie, » dis-je.

— « Mange, Jason, » conseilla-t-elle. « Il reste un peu de viande. »

Je terminai la viande, ses petits doigts la glissant délicatement dans ma bouche.

— « Tu as pris beaucoup de risques, » dis-je, « pour apporter cette viande à un simple esclave. »

— « Ce n'est rien, » répondit-elle. « Tu es un homme de ma planète. »

— « Tu es une femme gentille et brave, » appréciai-je.

— « Je ne suis qu'une esclave misérable, » souligna-t-elle.

— « Il faut que je te voie, » insistai-je. « Est-il possible d'éclairer cet endroit ? »

— « Il y a une petite lampe, » dit-elle. « Mais j'ai peur de l'allumer. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Tu es un homme de la Terre, » répondit-elle. « J'aurais terriblement honte si tu me voyais, moi, une femme de la Terre, telle que je suis à présent. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je ne porte que le haillon et le collier des esclaves, » répondit-elle.

— « Allume la lampe, » demandai-je avec gentillesse. « S'il te plaît, Darlene. »

— « Si je le fais, » dit-elle, « efforce-toi, s'il te plaît, de me regarder avec la gentillesse d'un homme de la Terre. »

— « Bien sûr, » répondis-je. « S'il te plaît, Darlene. »

— « Je vais allumer la lampe, » prévint-elle. Elle se leva et gagna un coin de la pièce.

Je l'entendis frotter deux pierres l'une contre l'autre, probablement deux morceaux de pyrite, et je vis des étincelles. Je restai stupéfait lorsque j'aperçus brièvement, dans la lueur des étincelles, la femme magnifique agenouillée dans un coin de la pièce. Elle portait les haillons scandaleusement courts d'une tunique de rep marron, déchirée sur les cuisses, délibérément, je suppose, tenue par une mince bretelle sur l'épaule gauche. Ses seins, pleins, beaux et doux, étaient à peine dissimulés par le mince tissu. Dans la lueur des étincelles, j'avais vu briller le collier métallique qu'elle portait au cou.

Elle était pieds nus.

Les pierres furent à nouveau frottées l'une contre l'autre et je la vis à nouveau, à genoux près d'un peu de mousse qu'elle s'efforçait d'enflammer. Ses cheveux étaient noirs, courts mais épais, et tombaient devant son visage. J'aperçus à nouveau les courbes généreuses de son corps, son collier et ses pieds nus. Si j'avais été Marchand d'Esclaves, je n'aurais sans doute pas hésité à l'inclure dans une cargaison.

Puis le petit tas de mousse s'enflamma et elle y plongea un brin de paille. Cette paille, brûlant à une extrémité, servit à allumer la mèche d'une petite lampe à huile en terre cuite. Ensuite, elle secoua la paille, l'éteignant et, du bout des doigts, écarta le petit tas de mousse, l'étalant, de sorte que la petite flamme se mua en nombreux petits points rouges qui, rapidement, disparurent. Elle prit alors la lampe à deux mains et se dirigea vers moi, puis elle s'accroupit et la posa, s'asseyant ensuite sur les talons. Je la regardai alors, assise sur les talons, petite, désirable, la beauté douce des courbes de son corps à peine dissimulée par son haillon, les genoux serrés l'un contre l'autre.

Elle me regarda, protestant pitoyablement.

Comment un homme ayant encore une seule goutte de sang dans les veines, et n'ayant pas cessé de respirer, aurait-il pu regarder une telle femme avec gentillesse ?

Elle secoua la tête.

« Je t'en prie, » dit-elle.

J'eus envie de lui écarter les genoux, de la prendre par les cheveux et une cheville puis de la jeter sur le dos. J'avais envie de la prendre, impitoyablement, avec des cris de joie. Je serrai les poings. J'étais enchaîné. Comme j'enviais les animaux rustres de Gor, qui avaient ces femmes à leur merci !

— « Pardonne-moi, » suppliai-je.

— « Tu m'as regardée, » dit-elle d'une voix tremblante, se tassant sur elle-même, « comme l'aurait fait un homme de Gor, dont la femme sait qu'il est son maître et à qui elle sait qu'elle doit obéir. ».

— « Non, non, » protestai-je. « Ce n'est pas vrai. Non. »

— « Il est peut-être heureux, » dit-elle, souriant et se détendant, « que tu sois étroitement enchaîné. »

— « Peut-être, » fis-je avec un sourire.

Elle rit. Elle me regarda. Elle toucha le haillon qu'elle portait. « Je suppose qu'il est difficile, » dit-elle, « de respecter une femme qui porte le haillon des esclaves, le Ta-Teera. »

— « Non, » dis-je. « Non, bien entendu. »

— « Même, » reprit-elle, montrant son collier, « lorsqu'elle porte un collier d'esclave ? »

— « Non, bien entendu, » répondis-je.

Naturellement, il n'était pas facile de respecter une femme qui ne portait que le Ta-Teera scandaleux et sensuel, et dont le cou était prisonnier du collier élégant et excitant des esclaves. Comment pouvait-on considérer une telle femme, en vérité, sinon comme une esclave ? Et comment pouvait-on traiter une telle femme, en vérité, sinon comme une esclave ? Et les esclaves des Goréens étaient des esclaves véritables. Il était tout à fait naturel qu'ils les traitent en fonction de ce qu'elles étaient, leurs esclaves possédées.

« Non, bien entendu, » répétais-je, « je te respecte profondément et totalement. »

Naturellement, le spectacle d'une telle femme, ainsi vêtue et portant un collier ne provoquait pas le respect mais des émotions plus profondes et primitives, des émotions telles que l'amour, le désir et la luxure, la dominance et une possession sans compromis. Une telle femme était, dans le cadre d'une civilisation, une femme primitive qui devait espérer plaire à la brute qui la possédait.

« Je t'accorde un respect complet et total, » affirmai-je.

— « Il y a quelques instants, » plaisanta-t-elle avec un sourire, « tu m'as regardée comme si j'étais

une esclave. »

— « Pardonne-moi, » répondis-je en souriant.

— « Tu me respectes vraiment, n'est-ce pas, Jason ? » demanda-t-elle.

— « C'est exact, » répondis-je. « Totalement. »

— « Dans ce cas, je te pardonne, » dit-elle avec un sourire.

— « Merci, » répondis-je. J'étais reconnaissant et soulagé qu'elle ait pardonné mon erreur, laquelle avait consisté, pendant un bref instant, à la regarder comme un homme contemple une femme. Pendant cet instant honteux, je l'avais regardée non comme une personne, mais comme une femme lascive, désirable, dont la place naturelle était aux pieds des hommes forts.

Elle me sourit.

— « J'ai beaucoup d'affection pour toi, Jason, » dit-elle. « Depuis de nombreuses années, tu es le premier homme qui se soit montré gentil avec moi, qui m'ait contemplée avec douceur et respect. »

Je souris et haussai les épaules.

« En outre, » reprit-elle, « je n'ai pas rencontré d'homme originaire de ma planète depuis de nombreuses années. Tu éveillés en moi les souvenirs agréables de leur douceur, de leur prévenance et de leur courtoisie. »

— « Ton existence d'esclave doit être dure, » estimai-je.

Elle sourit.

— « Nous servons et obéissons, » dit-elle.

— « Tu as certainement eu des maîtres durs, » supposai-je.

— « Je t'en prie, ne demande pas à une femme de parler de son asservissement, » dit-elle. Elle baissa la tête.

— « Je regrette, » dis-je doucement.

— « Tu ne peux pas imaginer, » souffla-t-elle, « ce que représente la condition d'esclave sur une planète habitée par des hommes tels que ceux de Gor. »

— « Je suis désolé, » dis-je.

— « Ils sont irrésistibles, » souligna-t-elle. « De temps en temps, j'ai même été contrainte de m'abandonner à eux. »

Je la regardai.

« Comme une esclave, » ajouta-t-elle avec amertume.

— « Je suis vraiment désolé, » répétai-je. J'avais presque envie de hurler de plaisir en imaginant que la jolie Darlene pouvait être contrainte de s'abandonner comme une esclave. Comme j'enviais la brute qui, à ce moment-là, la serrait dans ses bras !

— « Jason, » dit-elle doucement.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Non, » dit-elle. « Rien. »

— « Que se passe-t-il ? » demandai-je. « Tu parais troublée, effrayée. »

— « Tu sais quelle est cette pièce, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Tu m'as dit que c'était la salle de préparation des esclaves, » répondis-je.

— « Oui, » confirma-t-elle. « Sais-tu ce que signifie ta présence dans cette pièce ? »

— « Que je dois être bientôt vendu, » répondis-je avec amertume.

— « J'en ai peur, » opina-t-elle.

— « Quand vais-je être vendu ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Je ne suis pas tenue au courant des secrets des maîtres. »

— « Mais il est probable que ce sera bientôt, » estimai-je.

— « J'en ai peur, » admit-elle.

Elle resta silencieuse.

« Jason, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « As-tu envie d'être vendu ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non, bien entendu. »

— « Je peux t'aider à t'évader, » souffla-t-elle.

Je secouai les chaînes.

— « Comment ? » dis-je. « Non, » repris-je. « C'est trop dangereux. »

— « J'ai volé la clé de tes chaînes, » m'apprit-elle, « et celle de ton collier. J'ai volé des vêtements. Je peux te montrer comment sortir de cet endroit. »

— « C'est de la folie, » fis-je ressortir. « Comment un esclave pourrait-il s'évader, sur Gor ? »

— « Veux-tu essayer, Jason ? » demanda-t-elle.

Soudain, nous nous tûmes et nous regardâmes, inquiets. Deux hommes approchaient en parlant.

Puis deux gardes, individus gigantesques, trapus, nus jusqu'à la taille, le crâne rasé à l'exception d'une touffe de cheveux au sommet de la tête, s'arrêtèrent derrière les barreaux de la porte de la cellule. La porte était entrebâillée, sans doute pour que la femme puisse aller et venir en s'occupant de moi.

La femme se tourna vers eux, tassée sur elle-même, à genoux, les mains posées par terre, le front sur les pierres. Cette position m'excita. C'était une esclave en présence des maîtres.

« As-tu fait manger l'esclave, Darlene ? » demanda un des deux hommes, le plus imposant.

— « Oui, Maîtres, » répondit-elle sans lever la tête.

— « Dans ce cas, laisse-le, Darlene, Esclave, » dit-il.

— « Oui, Maîtres, » répondit-elle sans lever la tête.

Puis les deux hommes s'éloignèrent dans le couloir.

Rapidement la femme se retourna, se redressant, et me regarda. Ses yeux étaient dilatés. Ses lèvres tremblaient.

« Je crois, malheureusement, que le temps presse, » souffla-t-elle.

Je hochai la tête.

« Veux-tu essayer, Jason ? » demanda-t-elle.

— « De toute évidence, cela représenterait pour toi des dangers incroyables, » avançai-je.

Elle haussa les épaules.

— « Personne ne sait que j'ai les clés, » répondit-elle. « Personne ne croira que j'ai pu te faire évader. »

— « Mais si tu te fais prendre ? » demandai-je.

— « Étant esclave, » répondit-elle, « je serai vraisemblablement jetée aux sleens. »

— « Je ne peux pas te permettre de prendre un tel risque, » dis-je.

— « Ils ne croiront pas que c'est moi, » affirma-t-elle. « Ils ne pourront pas croire que c'est moi. »

— « Crois-tu que tu ne risques rien ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je ne risquerai rien. Tout le danger sera pour toi. »

Elle se leva et gagna un coin de la pièce, où il y avait un petit tas de mousse, destiné à allumer la lampe. Elle sortit deux clés de la mousse.

Je serrai mes poings entravés.

Elle revint frénétiquement près de moi et fourra une clé dans l'anneau de ma cheville droite. Elle l'ouvrit. Puis, avec la même clé, elle ouvrit l'anneau de ma cheville gauche et les menottes que j'avais aux poignets.

Nous écoutâmes. Nous n'entendîmes rien, dans le couloir. Je me frottai les poignets.

Je sentis qu'elle fourrait l'autre clé dans la serrure de mon collier. Elle tourna la clé, faisant jouer

les deux pênes.

« Avec un collier, tu n'irais pas loin, » souffla-t-elle avec un sourire.

— « Non, effectivement, » reconnus-je.

J'arrachai le collier que je portais au cou.

Elle prit le collier et, prudemment, sans bruit, le posa dans un coin, afin qu'il soit invisible depuis la porte. Je regardai le collier posé sur les pierres. Il était en acier solide. Je n'aurais pas pu le retirer. Il indiquait bien que j'étais un esclave.

« Je suis nu, » dis-je. « Où sont les vêtements ? »

Elle s'éloigna et ramassa un sac fermé par une corde, dont le nœud était recouvert d'une plaque de cire portant l'empreinte d'un tampon.

— « Les gardes ont dit, » expliqua-t-elle, « que c'étaient tes vêtements. Ils ne savaient pas que je les entendais. C'est vraisemblablement vrai. »

Je la regardai.

« Je n'ai pas osé briser le sceau, » dit-elle. « Je ne savais pas si tu accepterais ou non de tenter une évasion. »

— « Quel est ce sceau ? » demandai-je, montrant la plaque de cire.

— « C'est le sceau de la Demeure d'Andronicus, » dit-elle.

— « Quand ceci est-il arrivé ici ? » demandai-je, effrayé.

— « La veille de ta livraison, » répondit-elle. « Crois-tu que ce ne sont pas des vêtements ? »

Je cassai le sceau. Je défis le nœud. J'ouvris le sac, tirant violemment sur la boucle de la corde.

Mon cœur se serra.

« Ce ne sont pas des vêtements ? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— « Ce sont des vêtements, » répondis-je.

— « Qu'y a-t-il, alors ? » demanda-t-elle. « Même si ce sont des vêtements d'esclave, ils pourront te permettre de gagner les rues. »

— « Regarde, » dis-je.

— « Oh, » sanglota-t-elle pitoyablement. « Je ne pouvais pas savoir. »

Je sortis les vêtements du sac, consterné. C'étaient mes anciens vêtements, les vêtements que je portais sur Terre le soir où Miss Beverly Henderson, belle proie des Marchands d'Esclaves goréens, avait été enlevée et où j'avais, sans le vouloir, partagé le même destin.

Je levai ma veste, la serrant furieusement dans la main. J'ignorais ce qu'il était advenu de mes vêtements. Lorsque j'avais repris connaissance, j'étais nu, enchaîné dans une cellule de la Demeure d'Andronicus. Mes vêtements, sans que je le sache, y compris ma veste et mon manteau, avaient apparemment été transportés sur Gor en même temps que moi, bien qu'il me soit impossible d'imaginer dans quel but.

« Comme ils sont cruels ! » gémit-elle.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Cela a vraisemblablement été envoyé ici, » expliqua-t-elle, « afin d'être utilisé, lors de ta vente, pour l'instruction et l'amusement des acheteurs. »

— « C'est probablement le cas, » admis-je. Je la regardai pitoyablement.

— « Le sceau du sac est brisé, » dit-elle. « Que pouvons-nous faire, à présent ? »

— « Nous sommes obligés de continuer, » dis-je.

— « C'est trop dangereux, » protesta-t-elle.

— « Nous n'avons pas le choix, » dis-je. « Il y a quelques instants, lorsque je me suis réveillé et t'ai demandé quelle heure il était, tu as répondu que c'était le début de la soirée. »

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Il s'est écoulé un peu de temps, depuis ce moment-là, » calculai-je. « Crois-tu qu'il fasse nuit,

à présent ? »

— « Oui, » répondit-elle en tremblant.

— « Il est possible que, dans le noir, » estimai-je, « je puisse passer brièvement inaperçu, du moins assez longtemps pour me procurer des vêtements plus convenables, moins voyants. »

— « Tout est de ma faute, » dit-elle pitoyablement.

— « N'aie pas peur, » dis-je, la rassurant. Je la pris par les épaules et la regardai dans les yeux.

— « Je vais essayer d'être brave, Jason, » promit-elle.

Je baissai doucement la tête afin de l'embrasser, mais elle se détourna, baissant les yeux.

« Non, Jason, je t'en prie, » dit-elle. « Bien que je porte un collier, n'oublie pas que je suis une femme de la Terre. »

— « Excuse-moi, » dis-je. « Ne crains rien. Je ne profiterai pas de toi. » Je me calmai. Comme j'avais été entreprenant ! Je la connaissais à peine. En outre, j'étais nu et elle ne portait que son Ta-Teera scandaleux, et son collier.

— « Merci, Jason, » souffla-t-elle.

— « Les hommes ont été cruels avec toi, n'est-ce pas ? » demandai-je avec douceur.

— « Je suis une esclave, » répondit-elle en haussant les épaules.

Je pouvais parfaitement imaginer les tourments et les extases auxquels les brutes de Gor avaient dû soumettre la beauté de la Terre.

— « J'avais l'intention, » précisai-je, « de t'embrasser seulement avec la gentillesse et la tendresse d'un homme de la Terre. » Je n'avais pas eu l'intention de soumettre sa bouche, sa gorge, ses seins, son ventre, l'intérieur de ses cuisses, aux baisers violents et impérieux du maître goréen.

— « Comme tu es merveilleux, Jason, » dit-elle. « Si seulement les hommes de Gor étaient comme toi ! »

— « S'il te plaît, laisse-moi t'embrasser, » demandai-je. Elle était très jolie.

Elle détourna la tête.

— « Non, » répondit-elle. « Je porte un collier. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Je suis une femme de la Terre, » répondit-elle. « Je serais déshonorée si je me laissais embrasser alors que je porte un collier d'asservissement autour du cou. »

— « Bien sûr, » dis-je. « Je regrette. »

— « Habille-toi, à présent, Jason, » me relança-t-elle. « Le temps presse. »

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « Il est possible que les gardes fassent bientôt une ronde, » expliqua-t-elle.

— « Je vois, » fis-je. Je sortis mes vêtements du sac. Je commençai par enfiler mes sous-vêtements.

— « Ce n'est pas seulement pour cette raison que je ne t'ai pas laissé m'embrasser, » dit-elle.

— « Comment cela ? » m'enquis-je.

— « C'est à peine si j'ose parler de cela, » dit-elle.

— « Explique-toi, » la pressai-je.

— « Tu ne sais pas ce que le collier fait aux femmes, » expliqua-t-elle. « Lorsqu'une femme porte un collier, elle n'ose pas autoriser un homme à l'embrasser. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Elle a peur de se transformer en esclave, entre ses bras, » répondit-elle à voix basse.

— « Je vois, » fis-je.

— « Je veux que tu me respectes, » ajouta-t-elle.

Je hochai la tête. On peut se réjouir du spectacle d'une esclave spasmodique, en la soumettant à la conquête de la femme impuissante et asservie mais il était vrai que, dans une telle situation, on ne

pouvait pas la respecter. Elle procure alors trop de plaisir pour qu'il soit possible de la respecter.

— « D'où es-tu ? » demandai-je.

— « Je ne comprends pas, » répondit-elle.

— « Tu es de la Terre, » dis-je. « J'aimerais savoir de quelle partie. » Il n'existe pas de mot goréen signifiant « pays » au sens de nation. Les hommes de la Terre pensent en termes de villes situées dans des pays. Les hommes de Gor pensent davantage en termes de villes et de territoires qu'elles contrôlent. L'entité politique fondamentale, du point de vue des Goréens, est la ville ou le village, endroits où sont rassemblés la population et le pouvoir. Il peut y avoir, bien entendu, des ligues parmi les villes, et des territoires tangentiels. Les hommes de la Terre ont une notion du territoire que l'on pourrait qualifier de circonférentielle tandis que, pour les Goréens, elle est plutôt radiale. Prenons un cercle avec un point au centre. L'homme de la Terre estimera que son territoire est limité par la circonférence ; l'homme de Gor estimera plutôt que son territoire est fonction de l'étendue embrassée par le rayon émanant de ce point central. Géométriquement, naturellement, ces deux conceptions sont équivalentes. Psychologiquement, toutefois, elles ne le sont pas. L'homme de la Terre est tourné vers la périphérie, l'homme de Gor vers le centre. L'homme de la Terre considère le territoire comme statique, sans se préoccuper du pouvoir qui en assure la pérennité ; le Goréen considère le territoire d'une façon plus dynamique, conséquence réaliste des réalités géopolitiques des centres de pouvoir. Peut-être serait-il plus juste de dire que le Goréen pense davantage en termes de sphère d'influence qu'en termes de lignes imaginaires, ne reflétant peut-être pas les réalités historiques présentes, sur des cartes. Certaines conséquences de ces attitudes peuvent être bénéfiques. Par exemple, le Goréen moyen n'estimera vraisemblablement pas que son honneur, qui compte énormément à ses yeux, est nécessairement lié à l'intégrité d'une frontière spécifique, tracée avec exactitude. Ces frontières, en règle générale, n'existent pas sur Gor, bien que, naturellement, certaines choses soient tacitement admises, à savoir, par exemple, que l'influence de la ville d'Ar ne s'étend traditionnellement pas au nord du fleuve Vosk. Une autre conséquence de la tendance du Goréen à envisager le territoire en termes plus facilement comparables à une zone chauffée ou éclairée qu'à une zone délimitée une fois pour toute par les géographes, est le fait que son sentiment d'appartenir à un territoire augmente avec la proximité de la ville ou du village. Une des conséquences de cette attitude est que presque toutes les guerres, presque tous les conflits armés, restent locaux. Elles ne concernent généralement que quelques villes, ainsi que les villages et les territoires associés, et non des entités politiques gigantesques telles que les nations. Le résultat est que le nombre de gens affectés par la guerre, sur Gor, est statistiquement très limité. En outre, il faut préciser que les guerres goréennes sont généralement faites, par un groupe relativement restreint de soldats professionnels, rarement plus de quelques milliers sur le champ de bataille à un moment donné, des hommes entraînés, qui ont leur caste propre. La guerre totale, avec l'armement de millions d'hommes et le massacre de centaines de population, n'est goréenne ni dans l'esprit ni dans la pratique. Les Goréens, dont on déplore souvent la cruauté, trouveraient ces horreurs impensables. La cruauté, sur Gor, bien qu'elle existe, a généralement un objectif, tel que faire prendre conscience de sa virilité à un jeune homme ou enseigner à une femme qu'elle est une esclave. Je crois que l'explication de l'organisation politique, des attitudes et des institutions goréennes réside dans l'existence de la Pierre du Foyer. C'est la Pierre du Foyer qui, du point de vue du Goréen, indique le centre. Je crois que c'est à cause de la Pierre du Foyer que les Goréens se représentent le territoire davantage comme un rayonnement vers l'extérieur, pour ainsi dire, que comme un repli sur soi à partir de l'extérieur. Reprenons l'analogie du cercle. Pour le Goréen, la Pierre du Foyer indique le centre du cercle. C'est, pour ainsi dire, la Pierre du Foyer qui détermine le cercle. Un point peut exister sans cercle ; mais un cercle ne peut pas exister sans point central. Mais ne parlons pas des Pierres du Foyer. Si vous avez une Pierre du Foyer, il est inutile que j'en parle. Et, si vous n'avez pas de Pierre du Foyer, comment pourriez-

vous comprendre ce que je dirais ?

— « Je viens d'un endroit appelé Angleterre, » répondit la femme.

Je fus surpris qu'elle ait dit : « Je viens d'un endroit appelé Angleterre. » et non : « Je viens d'Angleterre. ». Sa construction était goréenne. Cependant, bien entendu, elle parlait effectivement goréen.

J'avais mis mon pantalon et ma chemise. Je bouclai ma ceinture.

— « Je parle anglais, » lui appris-je. « Je viens d'Amérique. Nous pouvons parler anglais. Merveilleux ! »

Elle baissa la tête.

— « Je ne suis qu'une esclave, » dit-elle, en goréen. « Parlons goréen. Je n'ose pas parler une autre langue que celle de mes maîtres. »

J'allai près d'elle et lui touchai légèrement le visage.

— « Ne crains rien, » dis-je. « Nous sommes seuls. Parle anglais avec moi. » J'avais parlé anglais.

Elle leva timidement la tête.

— « Je n'ai pas parlé cette langue depuis longtemps, » dit-elle. Elle avait parlé anglais.

— « Je te crois, » dis-je en riant. « Je pensais que tu dirais quelque chose comme : « Il y a longtemps que je n'ai pas parlé anglais. ». »

Elle sourit.

— « Tu vois comme il y a longtemps ? » demanda-t-elle.

Je souris.

— « Ton goréen est impeccable, » fis-je remarquer.

— « Mon anglais est-il réellement mauvais, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Il est très bon. Il est précis. Mais je ne peux pas situer l'accent. »

— « Il y a de nombreux accents, en Angleterre, » rappela-t-elle.

— « Exact, » fis-je avec un sourire. « Mais ton accent ne paraît même pas anglais. »

— « Hélas, » soupira-t-elle, « je crois que je suis sur Gor depuis trop longtemps. »

Je m'assis et mis mes chaussettes ainsi que mes chaussures.

— « C'est cela, » dis-je, « ton anglais a des intonations goréennes. »

Elle baissa la tête.

— « Depuis des années, je ne suis pas autorisée à parler ma langue maternelle, » dit-elle. « Nous, les femmes, » ajouta-t-elle à voix basse, touchant du bout des doigts de la main droite l'anneau métallique qu'elle portait au cou, « nous devons apprendre la langue des maîtres. »

— « Bien sûr, » opinai-je. Je me levai. « Je suis prêt, » ajoutai-je. « Montre-moi la sortie. »

— « S'il te plaît, » dit-elle. « Tu ne veux pas mettre ce vêtement ? » Elle me tendit ma cravate que j'avais laissée par terre.

— « Je n'ai guère besoin d'une cravate, » relevai-je avec un sourire.

— « Il y a si longtemps que je n'ai pas vu un homme de la Terre avec un tel vêtement, » insista-t-elle. « S'il te plaît. »

— « Très bien, » acquiesçai-je.

Elle vint près de moi et leva la cravate.

Je la regardai dans les yeux. Je relevai le col de ma chemise.

« Veux-tu faire le nœud ? » demandai-je. J'aurais bien aimé qu'elle me passe les bras autour du cou, même brièvement, afin d'effectuer cette tâche simple et domestique.

— « Je ne sais pas faire les nœuds, Jason, » dit-elle.

— « Très bien, » acquiesçai-je. Je pris la cravate et la nouai rapidement. Ensuite, je rabattis et lissai le col de ma chemise. J'ajustai mon nœud de cravate du mieux possible, n'ayant pas de miroir.

— « Comme tu es beau ! » souffla-t-elle.

Cela me plut.

— « Ta cuisse, » dis-je soudain, « n'est pas marquée. » Sa cuisse gauche ne portait pas de marque. Je m'en étais certainement aperçu plus tôt mais, bizarrement, je n'en avais pas pris clairement conscience. Le Ta-Teera, compte tenu de la façon dont il avait été déchiré, ne cachait pas la partie de sa jambe qui aurait dû être marquée.

— « Non, » dit-elle. « Non, » ajouta-t-elle avec colère, « je ne suis pas non plus marquée sur la cuisse droite ! » Presque sans y penser, je m'étais déplacé de façon à m'en assurer. Presque toutes les femmes portent leur marque sur la cuisse gauche, afin qu'un maître droitier puisse aisément la caresser. Quelques femmes, toutefois, sont marquées sur la cuisse droite. D'autres encore, très rares, sont marquées sur la partie inférieure gauche de l'abdomen.

« Es-tu déçu ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non. »

— « Veux-tu que Darlene soit marquée ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non, bien sûr. » Je fus surpris qu'elle ait parlé d'elle de cette façon, en utilisant son nom. Ce n'est pas rare, naturellement, chez les esclaves goréennes. Je me rappelai qu'elle était une esclave, qu'elle était vraisemblablement depuis longtemps sur Gor, et qu'elle s'accommodait probablement bien des dures réalités de son collier. Comme il est merveilleux, me dis-je, que de belles femmes soient asservies ! Comme, alors, pendant un instant, j'enviai les brutes de Gor, qui pouvaient posséder une femme comme celle qui se tenait devant moi !

— « Préférerais-tu que je sois marquée, Jason ? » demanda-t-elle avec colère.

— « Non ! » m'écriai-je. « Non, bien entendu ! » Mais quel homme ne préférerait pas qu'une belle femme soit marquée ? Je me rendis compte que, cette fois, elle n'avait pas utilisé son nom. C'était presque comme si elle s'était reprise.

Elle me regarda avec colère.

« J'ai seulement été surpris, » dis-je, gêné, « parce que tu n'es pas marquée. Les femmes esclaves que j'ai vues jusqu'ici, sur Gor, étaient marquées. »

— « Eh bien, je ne le suis pas, » dit-elle.

— « Je le vois bien, » dis-je.

— « Me parles-tu comme une brute goréenne ? » demanda-t-elle. Avec ses petites mains, elle tenta de couvrir ses cuisses avec le tissu déchiré.

— « Non, » m'empressai-je de dire. « Je ne voulais pas te mettre dans l'embarras. Je regrette vraiment. »

— « Peut-être suis-je marquée sur la partie inférieure de l'abdomen, » avança-t-elle. « Cela se fait parfois. Veux-tu regarder ? »

— « Non, » répondis-je. « Non, bien entendu. »

Furieuse, elle ouvrit le Ta-Teera sur le bas de son abdomen. Elle maintint le tissu écarté.

— « Y a-t-il une marque ? » demanda-t-elle.

— « Non, » dis-je. « Non. »

J'eus envie de la prendre par le bras, de plonger la main droite dans la déchirure du vêtement et, la soulevant presque, de la pousser contre le mur, de l'immobiliser contre lui, de la contraindre à demander pitoyablement d'être prise, puis de la jeter par terre et de la violer comme une esclave.

« Pardonne-moi, s'il te plaît, » dis-je. « Je suis vraiment désolé. »

Elle me regarda.

« Je t'en prie, pardonne-moi, » insistai-je. « Je suis vraiment, vraiment, désolé. »

— « Je te pardonne, » accepta-t-elle. « Je n'aurais pas dû me mettre en colère. » Elle leva la tête. « Peux-tu me pardonner toi aussi, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Il n'y a rien à pardonner, » répondis-je.

— « C'est que je suis terriblement sensible, » expliqua-t-elle, « du fait que ma beauté, si beauté il y a, est totalement exposée aux regards des maîtres. »

— « Je comprends, » dis-je. « Et tu es effectivement belle. »

— « Merci, Jason, » dit-elle. « Tu es très gentil. »

— « Tu es belle, » affirmai-je. « Très belle. »

— « Je suppose que cela n'est pas difficile à voir, lorsque c'est vrai, » dit-elle, « quand on est habillé en esclave goréenne. »

— « Non, » fis-je avec un sourire. « Effectivement. »

— « Ce sont des brutes, » reprit-elle, « qui nous habillent pour leur plaisir. »

— « Au moins, » fis-je remarquer, « tu as été autorisée à porter des vêtements. »

— « Oui, » reconnut-elle en souriant. Il était vrai que, souvent, dans les cages et dans les Demeures des Marchands d'Esclaves, les femmes étaient nues, à l'exception de leur collier. Cela permet d'économiser sur le lavage des tuniques. En outre, on estime que cela contribue à maintenir la discipline parmi les femmes. Elles apprennent que même un haillon ne peut pas être tenu pour acquis et qu'il faut, pour ainsi dire, le gagner. En outre, il est peut-être utile de mentionner que certains maîtres laissent leurs femmes nues, dans leurs compartiments. En général, toutefois, ils les autorisent à porter un vêtement, le plus souvent une courte tunique sans manches. Cela permet au maître de se contrôler plus facilement, s'il souhaite le faire. En outre, il est agréable, au moindre claquement de doigts, de voir la femme la retirer ou, même, si on le souhaite, de la lui arracher.

« Avec le Ta-Teera, » releva-t-elle d'une voix amère, « on est parfois plus nue que lorsqu'on est nue. »

— « Je comprends, » dis-je à voix basse. Cela la présentait comme une esclave exhibée.

Elle resta silencieuse.

« Néanmoins, » repris-je, « il protège ta pudeur plus efficacement qu'un simple collier. »

— « Oui, » reconnut-elle avec un sourire, « un peu mieux que le collier seul. »

Comme, une fois de plus, j'enviai les brutes goréennes qui, d'un simple claquement de doigts, pouvaient ordonner à une telle femme de tout quitter, sauf son collier !

— « Je n'ai pas été marquée, » expliqua-t-elle, « parce que les maîtres pensaient que cela pourrait nuire à ma beauté. »

— « Je comprends, » répondis-je. En fait, toutefois, bien que je ne fusse pas disposé à discuter, cela me parut très étonnant. D'après ce que j'avais vu, la marque rendait la femme au moins cent fois plus belle et excitante. L'aspect merveilleux de la marque, bien entendu, n'est pas simplement fonction de son accentuation esthétique de la beauté de la femme, ajoutant à sa beauté, multipliant presque géométriquement sa séduction, mais elle était, de tout évidence, beaucoup plus fonction de sa signification ; elle indiquait que la beauté dans laquelle elle était brûlée était celle d'une femme extraordinairement désirable, une esclave.

« Je n'ai pas besoin de la veste, » dis-je.

— « S'il te plaît, Jason, pour moi, » minauda-t-elle.

Elle était si jolie !

— « Très bien, » acceptai-je. Je mis la veste.

— « À présent, le manteau, » dit-elle.

— « Je n'en ai manifestement pas besoin ! » me récriai-je.

— « Oh, s'il te plaît, s'il te plaît, Jason, » minauda-t-elle.

— « Très bien, » cédaï-je. Je mis le manteau.

— « Comme tu es formidable ! » s'exclama-t-elle. « Comme il y a longtemps que je n'ai pas vu un bel homme de ma planète, vêtu avec une telle élégance ! »

— « J'ai l'impression d'être stupide, » dis-je. « Ces vêtements sont ridicules, sur cette planète. En

outre, ils semblent peu pratiques et déplacés, presque grossiers et barbares, face aux lignes et à la simplicité des vêtements goréens. »

— « Non, non, » assura-t-elle. « Ils sont parfaits. »

— « Si tu le dis, » fis-je en souriant.

— « C'était très gentil de ta part, » reprit-elle, « de me permettre de te voir vêtu à la mode de ma chère planète d'origine. Cela m'a beaucoup fait plaisir. Comme tu me rappelles de beaux souvenirs ! »

— « Ce n'est rien, » dis-je. Ce n'était effectivement rien et la femme paraissait apprécier. Je supposai que cela comptait beaucoup pour elle.

« À présent, » enchaînai-je, « tu pourrais peut-être me montrer la sortie secrète, afin que je puisse tenter de m'évader ? »

— « Vite ! » me pressa-t-elle, passant devant moi et franchissant la porte, qui était entrebâillée.

— « Doucement, » fis-je observer. « Il y a encore peut-être des gardes dans le couloir. »

— « Non, » dit-elle. « Ce n'est pas encore l'heure de la ronde, mais nous avons peu de temps. Il faut faire vite. »

Rapidement, je sortis de la cellule derrière la femme. Derrière moi, j'abandonnais le collier, posé par terre, et les chaînes, ouvertes et posées près de l'anneau.

J'étais très content de quitter la salle de préparation des esclaves. Je suivis rapidement la femme, le cœur battant, dans la pénombre des couloirs. Nous eûmes la chance de ne pas rencontrer de gardes. Elle connaissait bien le chemin. À un moment donné, un gong retentit au loin.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je.

— « C'est un signal, » répondit-elle. « C'est l'heure où les gardiens commencent leur ronde. Vite ! »

— « Vite ! » convins-je. Elle avança rapidement, devant moi.

Comme elle était brave ! Elle prenait de gros risques, manifestement, pour un homme qui était simplement originaire de sa planète.

Quelle belle et noble femme !

Soudain, elle s'arrêta devant un lourd portail. Elle se tourna vers moi, essoufflée.

« Est-ce cette porte ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

Je la pris dans mes bras.

— « Il faut que tu viennes avec moi, » dis-je. « Je ne peux pas te laisser ici. »

Elle secoua la tête.

— « C'est impossible, » répondit-elle. « Laisse-moi ! Fuis ! »

— « Il faut que tu viennes avec moi, » insistai-je.

— « Je ne suis qu'une esclave presque nue, » fit-elle ressortir, « portant un Ta-Teera et un collier. Je serais reprise presque immédiatement. Va ! »

— « Je t'en prie, » insistai-je, « viens avec moi. »

— « Connais-tu les punitions infligées aux femmes esclaves qui s'évadent ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je avec frayeur.

— « J'ai tenté une fois de m'évader, » dit-elle. « Cette fois, on pourrait me couper les pieds. »

Je frémis.

« Vite, je t'en prie, » reprit-elle. « Chaque instant supplémentaire augmente le danger. »

— « Tu es la femme la plus gentille et la plus brave que j'aie connue, » lui assurai-je.

— « Vite ! » souffla-t-elle.

Je baissai la tête, afin de l'embrasser mais, une nouvelle fois, elle se détourna.

« N'oublie pas que je suis une femme de la Terre, » dit-elle.

Je ne la lâchai pas. Elle était sensible à la pression de mes mains sur ses bras.

Elle me regarda.

« Notre relation a été belle, Jason, » souligna-t-elle. « Je t'en prie, ne gâche pas tout. »

— « Excuse-moi, » dis-je. Je la lâchai.

Elle ouvrit la porte et regarda de l'autre côté. Il faisait noir, au-delà de la porte.

Elle se tourna vers moi. Elle souriait.

— « Je te souhaite bonne chance, Jason, » dit-elle.

— « Moi aussi, je te souhaite bonne chance, » répondis-je.

— « Vite ! » dit-elle.

— « Je ne t'oublierai jamais, » promis-je. Puis je franchis la porte.

Mes bras furent immédiatement immobilisés contre mes flancs. J'entendis, derrière moi, un rire de femme.

« Allumez les torches ! » dit une autre voix de femme. Je reconnus celle de ma Maîtresse, Dame Tima.

Des torches furent allumées. Je me trouvais sur une scène en demi-cercle, dans une sorte d'amphithéâtre. Mes bras étaient immobilisés par deux brutes gigantesques, les gardes vus un peu plus tôt. Il y eut de nombreux éclats de rire de femmes, retentissant autour de moi, tombant en cascade sur moi. À ma droite et à ma gauche des torches furent allumées. Je fus bien éclairé. Je ne voyais pas bien les gradins, mais je voyais, indistinctement, qu'ils étaient occupés par des femmes voilées, vêtues de robes. Je me débattis, en pure perte. Cela fit beaucoup rire.

Je vis la femme qui m'avait dit s'appeler Darlene ouvrir son collier avec une clé et le retirer. Elle donna le collier à une brute trapue qui avait glissé un poignard sous sa ceinture, et qui lui donna une longue robe blanche qu'elle mit, fermant l'agrafe du col. Puis on lui donna un fouet. Elle secoua les lanières et les fit claquer. Le bruit fut effrayant.

Je regardai les gradins.

Je me souvins des paroles de l'homme puissant, sur Terre.

« Je crois que je connais un petit Marché où tu pourrais avoir un intérêt. »

Je gémis.

Le fouet de Dame Tima m'obligea à lever le menton. Elle était vêtue de cuir noir. Elle portait des bracelets cloutés. Elle avait des clés et un poignard à la ceinture.

« Bienvenue au Marché de Tima, » dit-elle.

Je lui adressai un regard désespéré.

Elle fit signe à un homme qui frappa un gong avec un maillet. C'était le bruit que j'avais entendu, quelques instants auparavant, dans les couloirs. Je compris à ce moment-là ce qu'il signifiait.

« Que la vente commence ! » dit Dame Tima.

La femme que je connaissais sous le nom de Darlene avança. Elle me montra avec le fouet.

« Voici un homme de la Terre, » annonça-t-elle. « J'attends la première enchère. »

« Quatre tarsks en cuivre ! » cria une femme.

Je devais être vendu.

LE MARCHÉ DE TIMA

« J'AI une offre à quatre tarsks ! » cria la femme en robe blanche, celle-ci cachant le Ta-Teera honteux qu'elle portait lorsqu'elle se faisait passer pour une esclave de la Terre.

« Cinq ! » entendis-je.

« Cinq ! » répéta la femme.

« Montrez-le ! » cria une femme d'une voix stridente.

« Il se tient devant vous dans les vêtements barbares de sa planète ! » cria Dame Tima, avançant en me montrant avec son fouet. « Remarquez-les ! »

Je me débattis, mais en vain. J'étais bien tenu par les deux brutes qui m'immobilisaient les bras.

« Voyez comme ces vêtements sont laids ! » indiqua Dame Tima. « Et gênants ! »

Il y eut des rires. En réalité, face aux vêtements goréens, avec leur simplicité, leurs lignes fluides, la liberté de mouvement qu'ils procuraient, mes vêtements paraissaient rigides, étroits, craintifs, dépourvus d'imagination et rustres. Je me demandai si les habitants de la Terre avaient aussi peur de leur corps que le suggéraient leurs vêtements.

« Ne les trouvez-vous pas choquants ? » s'enquit Dame Tima.

« Enlève-les ! » crièrent plusieurs femmes, en riant, sur les gradins.

« Il y a des femmes de la Terre qui aspirent à porter de tels vêtements ! » s'écria Dame Tima en riant. « C'est leur façon d'essayer d'être des hommes, conformément aux modalités fantasques de cette planète bizarre. »

« Nos hommes leur apprennent qu'elles sont des femmes ! » lança une femme en riant.

« Il est vrai que ces petites traînées apprennent rapidement, » reconnut Dame Tima.

Il y eut de nombreux rires.

Je me débattis mais ne pus me dégager. Comme il était cruel, de leur part, de me présenter devant les acheteuses dans des vêtements qui, bien qu'appropriés au monde d'où je venais, ne pouvaient paraître que stupides et ridicules comparativement aux vêtements de Gor ! J'étais triste d'être présenté aux femmes de Gor avec des vêtements que me paraissaient, à présent, grossiers et stupides. Ces vêtements me semblaient désormais dépourvus de charme, d'élégance et de liberté. Le fait que certaines femmes s'empressent de les porter, m'apparaissait, à présent, comme une ironie pitoyable, trahissant la confusion de ma planète d'origine. La question était moins de savoir pourquoi les femmes souhaitaient les porter que de savoir pourquoi tout le monde les portait. Je me demandai si le jugement esthétique des femmes qui s'empressaient de porter de tels vêtements était aussi développé et irréfléchi que celui des hommes qui les portaient tout naturellement. J'espérais que non. Mais peut-être les femmes déterminées à jouer le rôle des hommes n'avaient-elles pas le choix. Si elles n'imitaient pas les hommes dans leurs excentricités et leurs stupidités, de même que sur les autres

plans, l'interprétation de leur personnage serait certainement moins convaincante et plausible. Ces vêtements, à mon avis, étaient l'héritage amoindri, et non une rupture vis-à-vis de l'héritage, des répressions d'une histoire antérieure de la Terre, répressions aujourd'hui reniées mais qui, manifestement, s'attardaient. Comme un habitant de la Terre serait scandalisé et honteux s'il lui fallait adopter un costume beau et pratique ! Comme cet individu serait ridicule ! Comme nous sommes restés insensibles aux leçons vestimentaires des Grecs et des Romains ! Est-il véritablement plus facile, me demandai-je, d'adopter les colonnes et les voûtes, la philosophie et la poésie, les mathématiques, la médecine et le droit, qu'une façon rationnelle de s'habiller ? Mais les Grecs et les Romains étaient des peuples fiers, si libres qu'ils ne reniaient pas leur humanité. Il n'est pas surprenant qu'ils soient tellement étrangers aux hommes de la Terre. Il y a longtemps que je n'ai pas lancé du sel dans le vent ; il y a longtemps que je n'ai pas versé du vin dans la mer ; il y a longtemps que je ne suis pas allé à Delphes.

« Un tarsk en argent ! » cria une femme. « Voyons-le ! »

« Un tarsk en argent ! » répéta la femme en robe blanche, qui avait joué le rôle d'une esclave de la Terre. Elle était très contente. Avec son fouet, elle m'obligea à lever le menton. « Une excellente enchère, pour un début, » dit-elle à la femme qui avait crié.

« Mais, un instant ! » intervint Dame Tima en riant. Elle adressa un signe à un homme, individu puissant qui apporta et posa dans un coin de la plate-forme un grand plat en bronze contenant des cubes de bois. Il approcha une torche de ce bois, qui était apparemment couvert d'huile. Les cubes s'enflammèrent immédiatement. Je ne compris pas ce que signifiait le plat, ni son contenu enflammé.

« Nous sommes prêtes, à présent, n'est-ce pas, » dit Dame Tima, « à lui quitter ses vêtements ? »

Des cris d'approbation retentirent sur les gradins.

Dame Tima adressa un signe de tête aux hommes qui me tenaient. Ils changèrent leur prise, me saisissant les poignets.

Dame Tima fit alors signe à l'individu puissant qui, avec un poignard, par-derrière, coupant le dos et les manches du manteau, m'arracha celui-ci. Il le jeta dans le plat où brûlait le bois imbibé d'huile. Puis, de la même façon, il me dépouilla de ma veste, qu'il jeta également dans le plat de bois enflammé. Je regardai brûler le manteau et la veste. C'étaient des choses qui me venaient de la Terre. Les hommes qui me tenaient me prirent à nouveau par les bras.

« Encore ! Nous voulons en voir davantage ! » cria une femme.

« Mais, d'abord, » cria Dame Tima, « permettez-moi, belles, nobles et généreuses clientes, de vous féliciter d'avoir magnifiquement coopéré au bon tour que nous avons joué à ce pauvre esclave ! Vous êtes restées silencieuses. Il croyait être en train de s'évader, avec l'aide d'une femme de sa planète, rôle qui a été joué par la jolie Dame Tendite. » Elle montra la femme en robe blanche, qui s'était fait passer pour une esclave de la Terre. Celle qui, croyais-je, portait le nom de Darlene, mais qui était en réalité Dame Tendite, de Gor, hocha la tête et sourit, levant son fouet en direction de la foule. De nombreuses occupantes des gradins se frappèrent l'épaule gauche avec la paume de la main droite, façon goréenne d'applaudir. « Au lieu de cela, » reprit-elle, « il n'est qu'un esclave sur le point d'être vendu. » Il y eut de nombreux rires. « Vous avez été magnifiques, » dit-elle. « La Demeure de Tima est reconnaissante. » Plusieurs femmes continuèrent de l'applaudir. Elle était intelligente. La foule qui participait à la vente était d'excellente humeur.

Soudain, la fureur s'empara de moi.

Je me débattis frénétiquement. Je constatai avec stupéfaction que, en dépit de la taille imposante des deux hommes qui me tenaient, je parvins presque à me dégager. Je crois que les deux hommes furent également surpris. Ils furent presque projetés au loin. Puis, à nouveau, ils me tinrent fermement entre eux. Je foudroyai le public du regard. Je fus convaincu que s'il n'y avait eu qu'un homme, il n'aurait pas pu, en dépit de sa taille, m'immobiliser. Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais aussi

fort.

Je crois que les femmes des gradins, ainsi que les Dame Tima et Tendite, avaient également fait cette constatation.

Elles se regardèrent.

« Est-il apprivoisé ? » demanda une femme du deuxième rang.

Je constatai, avec surprise, que plusieurs femmes étaient inquiètes. Au fond de la salle, je vis deux gardes armés de lances gagner l'extrémité des allées, ce qui leur permettrait de descendre rapidement, en cas de nécessité.

Je fus satisfait bien que, essoufflé, je n'en laissai rien paraître. J'étais devenu, pendant mon séjour sur Gor, compte tenu des exercices et du régime alimentaire, plus formidable que je n'aurais pu rêver de l'être dans le cadre de l'existence sédentaire et raffinée que je menais sur ma planète d'origine.

« Vous possédez presque toutes un tharlarion, » dit Dame Tendite, interpellant joyeusement la foule. « Ils sont beaucoup plus forts que lui, » dit-elle en riant. « Et ils sont peut-être plus intelligents, » ajouta-t-elle.

Il y eut des rires gênés.

« Qui voudrait d'un esclave stupide ? » cria une femme.

« Dame Tendite plaisante, » s'empressa de dire Dame Tima. « L'esclave est extrêmement intelligent. La Demeure de Tima garantit l'intelligence de ses esclaves. »

« Oui ! » appuya Dame Tendite. « Ce n'était qu'une plaisanterie. L'esclave est très intelligent. »

« Peut-être est-il trop intelligent ? » dit une femme.

« Regardez ses yeux ! » cria une autre. « Il n'a pas l'air d'un esclave. »

« Peut-être est-il un maître ? » dit une autre femme d'une voix tremblante.

« Voudrais-tu que nous mettions un maître dans notre boudoir ? » s'enquit une autre. Plusieurs femmes furent ébahies par l'audace de la question. Je fus stupéfait. Il y avait eu quelque chose d'inéluctable dans leur réaction, une expression d'enthousiasme, de plaisir excité, scandalisé. Est-ce cela qu'elles désirent, me demandai-je, un maître dans leur boudoir ? Mais, si tel était le cas, elles devaient également savoir que, dans leur boudoir, elles ne seraient que des esclaves.

Je compris que je devais me tromper.

« Non, non, non, non, » dit Dame Tima en riant. « Non ! » Elle paraissait amusée, mais je me rendis compte que le tour qu'avait pris la vente ne lui plaisait pas du tout. Je remarquai qu'il n'y avait pas eu de nouvelles enchères. « Son intelligence, qui est très élevée, » dit-elle, « est celle d'un homme de la Terre. Il est entraîné à utiliser son intelligence pour prévoir les désirs des femmes, les servir et leur obéir. L'intelligence des hommes de la Terre est à la disposition des femmes. Ils font ce que disent leurs femmes. »

« N'y a-t-il pas de maîtres, parmi eux ? » s'enquit une femme. « Sont-ils tous des Esclaves de Soie ? »

« À ma connaissance, » répondit Dame Tima, « ils sont tous les Esclaves de Soie des femmes. »

Je me dis que cela était certainement faux. J'avais connu, sur Terre, des hommes grands et forts. Néanmoins il était vrai que ces hommes, malgré leur stature et leur taille masculines, s'empressaient d'obéir aux femmes. On leur avait appris qu'ils ne pouvaient pas être des hommes véritables s'ils n'obéissaient pas aux femmes. Sur Gor, naturellement, ce sont les femmes qui obéissent, si elles ont été réduites en esclavage.

« Les hommes de la Terre ne sont que des Esclaves de Soie, » insista Dame Tima.

J'étais certain qu'elle avait tort. Sur Terre, çà et là, j'étais convaincu qu'il existait des hommes franchement forts, au sens historique et biologique, des hommes devant qui les femmes, créatures petites et faibles, objets d'un désir intense, s'agenouillaient. Je croyais que j'étais un tel homme. Puis je m'étais retrouvé sur Gor, asservi. Je me demandai si plus d'une poignée d'hommes de la Terre se

souviendraient un jour de leur virilité. Je ne le croyais pas. Il est plus facile de craindre la virilité, et de la réprimer, que de l'assumer. Le premier cas est à la portée des faibles ; le deuxième est seulement à la portée des forts.

« Seulement des Esclaves de Soie, » répéta Dame Tima.

« Non ! » criai-je avec désespoir. « Non ! Il y a forcément de vrais hommes sur Terre ! »

Le fouet de Dame Tima, soudain, les lanières pliées contre le manche, me frappa au visage.

« Oh, Jason, » dit Dame Tima sur un ton réprobateur, « as-tu parlé sans permission ? »

Je me débattis à nouveau, féroce, pour écarter les deux hommes qui me tenaient. Je fus à nouveau immobilisé.

« Ce n'est pas un Esclave de Soie ! » entendis-je.

« Envoie-le aux carrières ! » cria une femme.

« Enchaîne-le à un banc de nage ! » cria une autre. « Qu'il rame ! »

« Faites venir l'esclave suivant ! » cria une troisième.

« Commencez la vente suivante ! » cria une quatrième.

« Attendez ! Attendez ! » cria Dame Tima.

La foule se tut.

« Est-ce que nous vous avons réellement trompées, Mesdames ? » demanda-t-elle en riant.

La foule resta silencieuse.

Elle se tourna vers moi.

« Bravo, Jason, » dit-elle. « Tu as bien joué ton rôle en feignant de ne pas être parfaitement apprivoisé. » Je la regardai, tenu par les bras.

Elle se tourna à nouveau vers la foule.

« Pardonnez-moi, Mesdames, » dit-elle en riant. « Ma plaisanterie était apparemment mauvaise. J'ai cru que tout le monde savait que les hommes de la Terre sont de simples esclaves. Aussi, lorsque vous avez vu l'esclave se débattre, obéissant à mon signal, j'ai cru que l'aspect théâtral de son activité serait évident. Mais je vois que vous ne connaissez pas vraiment les hommes de la Terre et craignez que quelques-uns puissent être des hommes. Ne joue-t-il pas bien la comédie ? » Elle se tourna vers moi et se frappa l'épaule gauche, comme pour m'applaudir. Quelques femmes également, sans enthousiasme, se frappèrent l'épaule gauche.

« Est-il apprivoisé ? » demanda une femme du quatrième rang.

« Il est parfaitement apprivoisé, » affirma Dame Tima. « Je l'ai personnellement utilisé sur ma couche. »

Je baissai la tête. Je me souvenais bien de mon humiliation sur la couche de Dame Tima.

« Garantisiez-vous sa docilité ? » demanda une femme.

« Tout à fait, » répondit Dame Tima. « La Demeure de Tima garantit totalement la docilité. »

« Démontrez-nous sa docilité ! » cria une femme.

« Nous le ferons, » répondit Dame Tima en souriant. Elle se tourna vers moi. Elle sourit. Elle parla à voix basse. Seuls les gens présents sur la plate-forme pouvaient entendre. « Tu as eu ton heure de gloire, Jason, » reprit-elle, « feignant, comme c'est parfois le désir des hommes de la Terre, d'être un homme, mais tu dois désormais te souvenir de ce que tu es véritablement, un faible de la Terre, ne pouvant être que l'esclave d'une femme. »

Je la foudroyai du regard.

« Il y a des sleens, dans la Demeure de Tima, » indiqua-t-elle. « Peut-être désires-tu leur servir de repas ? »

— « Non, » répondis-je.

Elle me regarda.

« Non, Maîtresse, » me repris-je. Je baissai la tête, effrayé. Je me souvenais bien des crocs

courbes et terrifiants, des longs corps sinueux, des griffes, de la musculature souple, de la rapidité et de l'agilité incroyable des sleens de la Demeure d'Andronicus, bondissant, féroces, les yeux étincelants, la bave aux lèvres, afin de m'arracher à la corde à laquelle j'étais suspendu.

— « Regarde-moi dans les yeux, Jason ! » ordonna-t-elle.

Je levai la tête et la regardai dans les yeux. Elle, et les maîtres, avaient droit de vie et de mort sur moi. Ils étaient tout et je n'étais rien. J'étais un esclave.

« Qu'est-ce que tu es, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Un esclave, » répondis-je.

— « Ne l'oublie pas, » dit-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « À présent, tu peux baisser les yeux, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je baissai la tête.

« Il n'est pas nécessaire de le tenir, » dit-elle aux deux hommes qui m'immobilisaient. Ils me lâchèrent. Je restai tranquillement sur la plate-forme. J'avais bien compris que j'étais un esclave et que je devais obéir.

« Joli Jason, » dit Dame Tendite, se dirigeant vers moi. Elle me toucha la joue avec la paume de sa main droite.

Je serrai les poings.

— « Attention, Jason, » souffla Dame Tima.

J'ouvris les mains.

Dame Tendite donna le fouet à un homme.

Doucement, avec sollicitude, debout tout près de moi, Dame Tendite retira ma cravate.

— « N'est-ce pas plus confortable, Jason ? » s'enquit-elle. Puis elle s'éloigna et jeta la cravate dans le plat où brûlait le bois. Puis elle revint près de moi et, attentivement, bouton par bouton, ouvrit ma chemise, jusqu'aux boutons des manches. « Ne sois pas contrarié, Jason, » dit-elle avec douceur. « Tu te souviens certainement de moi, Darlene, la petite esclave de la Terre. »

— « J'avais confiance en toi, » dis-je avec amertume.

— « Tu étais stupide, » dit-elle.

— « Oui, » reconnus-je.

— « Je ne croyais pas qu'il me serait aussi facile de te tromper, » fit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je. « Craignais-tu que ton anglais ne soit pas à la hauteur ? »

— « Mon anglais est excellent, » répondit-elle.

— « C'est exact, » convins-je. Son anglais était effectivement excellent. Il était peut-être un peu trop formel et précis, du point de vue d'une personne dont c'était la langue maternelle, un peu trop correct, peut-être, et il souffrait parfois de constructions et d'expressions un peu bizarres, mais je n'avais pas attaché beaucoup d'importance à ces éléments. J'avais écarté ces imperfections, les attribuant à ce qui me paraissait être les conséquences de l'influence goréenne et une longue interruption dans la pratique de la langue. « Pourquoi, dans ce cas, » demandai-je, « craignais-tu de ne pas pouvoir me tromper ? »

— « N'est-ce pas évident ? » s'enquit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Crois-tu qu'une véritable esclave aurait même envisagé d'agir de la sorte ? » demanda-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Connais-tu les punitions relatives à un tel acte ? » demanda-t-elle. « Les petites traînées savent parfaitement ce que signifie leur collier. »

— « Je comprends, » dis-je. Je frémis. Ces quelques mots me révélèrent les profondeurs et la signification de l'asservissement goréen.

Elle passa derrière moi et me retira ma chemise, qu'elle jeta ensuite dans le feu.

Puis elle gagna le devant de la plate-forme.

« Nous avons une offre à un tarsk en argent, » dit-elle. « Y a-t-il une enchère plus élevée ? »

La foule resta silencieuse.

« Allons, Mesdames ! » relança Dame Tendite. « C'est un superbe Esclave de Soie. Il est vrai qu'il n'est pas complètement dressé, mais n'êtes-vous pas capables de dresser un esclave ? Il vient de la planète Terre. Il est totalement apprivoisé. »

Mais la foule ne proposa pas d'enchères.

Dame Tendite se tourna vers moi.

« Retire le vêtement du haut, » dit-elle. « Celui qui cache ta poitrine. » Je la regardai. « Vite ! » ajouta-t-elle sèchement.

Je passai le simple maillot en coton, à manches courtes, au-dessus de ma tête. Il n'existe pas de mot goréen s'appliquant spécifiquement à ce type de vêtement. Dame Tendite ignorait vraisemblablement comment il s'appelait en anglais.

Quelques femmes, sur les gradins, rirent en constatant la célérité avec laquelle j'avais obéi à Dame Tendite.

En outre, je pris conscience du fait que les femmes me regardaient avec intérêt, quoique prudence. Je me tins très droit. Je n'étais pas mécontent d'être regardé avec intérêt. En outre, je n'étais pas mécontent du fait que quelques femmes me considéraient avec une circonspection considérable. J'étais grand et fort. Il n'était pas évident, supposai-je, que je sois totalement apprivoisé. Les sentiments d'une femme, vis-à-vis d'un homme qui n'est pas totalement apprivoisé, sont souvent ambigus. Elle a peur de lui mais est intriguée par lui. Elle se demande quel effet cela ferait d'être à sa merci, dans ses bras. Que se passerait-il si, véritablement, il n'était pas apprivoisé ? Dans ce cas, comment serait-elle traitée ? Que lui arriverait-il ? Ne deviendrait-elle pas, en fait, son esclave, conformément à la nature ? Mais j'étais également inquiet car, en regardant les gradins, je me rendis compte qu'une de ces femmes pouvait effectivement m'acheter, que je serais obligé de lui obéir, qu'elle me posséderait, totalement, et que je serais obligé de faire tout ce qu'elle voudrait. Je constatai également que j'étais détaillé avec une franchise, une ouverture d'esprit, une curiosité et une sensualité inconnues chez les femmes de la Terre. J'étais considéré, avec candeur, comme une brute érotique, le complément possible de leurs désirs et besoins. Les Goréennes, n'étant pas formées à la honte de leurs instincts, n'ayant pas appris à réprimer et trahir leur nature, ont tendance à regarder les hommes qu'elles trouvent séduisants avec honnêteté et plaisir. La dissimulation des sentiments, surtout lorsqu'il s'agit d'hommes esclaves, est une tromperie que les Goréennes ne pratiquent guère. Non seulement elles s'estiment au-dessus d'une telle tromperie, mais, en outre, elle leur paraîtrait sans doute dénuée de sens. L'homme esclave, voyez-vous, est un animal. En conséquence, il faut le traiter en tant que tel.

Dame Tendite approcha de moi et tendit la main. Je posai le maillot que je venais de quitter dans sa main et elle alla le jeter sur les cubes enflammés du plat. Je le vis brûler.

Elle revint vers moi, s'adressant à la foule :

« Remarquez, » dit-elle, « la largeur de la poitrine et des épaules, la finesse de la taille, le ventre plat. »

« Un cinq ! » cria une femme. « Je pourrai l'utiliser dans les rixes d'écuries. » Je ne compris pas l'allusion aux rixes d'écurie. Toutefois, je devinai que l'enchère se montait à un tarsk en argent et cinq tarsks en cuivre.

« Les rixes d'écurie ? » s'écria Dame Tendite en riant. « Je suppose que tu plaisantes ! »

« Es-tu sûre qu'il est docile ? » demanda une autre femme.

« Tu as vu avec quelle célérité il a quitté son vêtement, lorsque je le lui ai ordonné, » répondit

Dame Tendite. « Tu vois qu'il reste debout sur la plateforme sans qu'il soit nécessaire de le tenir. »

« Baisse la tête, » me souffla Dame Tima.

J'obéis.

« Regardez-le, » reprit Dame Tendite. « Un esclave craintif attendant vos ordres. »

« Un six ! » cria une autre femme.

Dame Tendite, en colère, se tourna vers moi.

« Quitte tes chaussures et tes chaussettes, » dit-elle. « Pose-les sur la plate-forme, puis agenouille-toi. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je mis un genou en terre. Je dénouai le lacet de ma chaussure droite.

Dame Tima, avec son fouet, se tenait près de moi.

« Ce n'est pas un esclave de peine ordinaire, » dit Dame Tendite à la foule, « une simple brute, un rustre insensible destiné à vos écuries ou vos champs. C'est un Esclave de Soie très intelligent et de grande valeur. En outre, c'est un homme de la Terre. Dès la naissance, il a appris à tenir compte des désirs des femmes, à adopter toutes les valeurs qu'elles lui ont dit d'adopter, et à appliquer toutes les convictions qu'elles lui ont dit d'appliquer. Dès sa naissance, il a appris à être l'esclave des femmes. Ne craignez rien. Il sera doux, tendre, prévenant, compréhensif, compatissant et obéissant. De sa part, vous ne devez craindre ni le désir ni la puissance. Vous ne devez pas craindre de vous trouver seules avec lui. C'est un homme de la Terre. Enchérissez. Il sera toujours votre esclave, beau et total. »

Je mis le genou droit en terre et dénouai le lacet de ma chaussure gauche.

« Tendite, » me dit Dame Tima, « ne sait pas mener correctement une vente. Je suis en train de la former. »

Je ne répondis pas.

« Parle-t-elle correctement ta langue ? » me demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Les enchères, lentement, sans enthousiasme, atteignirent Un huit.

« Comment se fait-il, » demandai-je, « que Dame Tendite parle anglais ? »

— « Elle a appris cette langue dans le cadre de la formation de femmes esclaves importées de la Terre, » m'apprit-elle, « dans la Demeure d'Andronicus. Il y a deux ou trois ans, l'anglais était une des langues terriennes utilisées dans cette activité. À présent, comme tu le sais peut-être, les femmes sont essentiellement, sinon totalement, dressées en goréen. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je me souvins que Dame Gina m'avait dit quelque chose d'approchant. Les femmes de la Terre portant le collier apprenaient désormais le goréen comme le fait un enfant, ou un animal, et non par l'intermédiaire d'une autre langue. Selon Dame Gina, la méthode était efficace. Je n'en doutais pas. En réalité, mon goréen était la conséquence de cette technique. Toutefois je dois reconnaître que Dame Gina, qui parlait anglais, m'avait aidé de temps en temps. Bien qu'elle se soit montrée stricte avec moi, elle ne m'avait pas, dans l'ensemble, maltraité. Je regrettais de l'avoir déçue en ne devenant pas un homme. Mais je n'étais qu'un homme de la Terre, et un esclave.

— « À la suite de ce changement, naturellement, » reprit Dame Tima, « elle est restée employée par la Demeure d'Andronicus, travaillant dans sa spécialité, à savoir la formation, quoique généralement brève, à l'heure actuelle, des traînées de la Terre, nues et portant un collier. »

J'avalai péniblement ma salive.

« Les petites beautés de la Terre ont appris à craindre le fouet, » dit Dame Tima.

J'imaginai que c'était vrai.

« Je l'ai attirée dans la Demeure de Tima en lui proposant un salaire supérieur, » révéla-t-elle.

— « Mais tu n'es pas satisfaite de son comportement ? » demandai-je.

— « N'est-elle pas belle ? » demanda Dame Tima.

— « Elle l'est, » reconnus-je.

— « J'obtiendrai d'elle toute la valeur de son salaire, » assura Dame Tima, « bien qu'elle soit en ce moment sans formation. Tu verras. Et, avec le temps, elle mènera une vente avec autant de compétence que les autres Marchandes d'Esclaves. »

Assis sur la plate-forme, penché en avant, je quittai mes chaussettes. Puis je m'agenouillai.

« Tu me rapporteras au moins quatre tarsks, » affirma Dame Tima. Je supposai qu'elle voulait dire quatre tarsks en argent. C'était un prix élevé. Les belles femmes se vendent généralement un ou deux tarsks en argent. Je ne pensais pas qu'elle parviendrait à me vendre quatre tarsks. Les enchères me concernant évoquaient plutôt celles d'un esclave de peine, bien qu'il y ait des ambiguïtés. Les esclaves les moins chers sont souvent les femmes de peine, achetées pour les cuisines et les laveries publiques. Les esclaves du niveau supérieur, qui ne sont généralement pas considérés comme ayant beaucoup de valeur, sont les hommes de peine, généralement utilisés sur les galères de transport, sur les quais, dans les champs et les carrières. Le niveau suivant, et le plus répandu sur Gor, est celui de la femme qui peut être utilisée comme Esclave de Plaisir. J'estime que quatre-vingt-dix pour cent des esclaves de Gor sont des femmes et que quatre-vingts pour cent de celles-ci entrent dans la catégorie des esclaves dont les devoirs incluent le service du plaisir du maître. En réalité, même les femmes misérables des champs, ou celles des cuisines et des laveries, savent qu'elles seront de temps en temps utilisées, généralement enchaînées, au service de la débauche des contremaîtres ou des maîtres. La femme esclave, sur Gor, se sachant possédée, sait en général ce qui risque de lui arriver. Le niveau supérieur est celui des hommes Esclaves de Soie. Ils se vendent en général plus cher que les Esclaves de Plaisir. À mon avis, il s'agit simplement d'un problème lié à l'offre et à la demande. Les femmes Esclaves de Plaisir, compte tenu des raids et des saccages de villes, sont relativement abondantes sur Gor. Les Esclaves de Soie ne le sont pas. À mon avis, cela s'explique assez bien. Premièrement, la femme est l'objet privilégié de la capture des Marchands d'Esclaves. Elle se vend plus cher que les esclaves de peine de sexe masculin. Deuxièmement, dans les batailles, les hommes sont souvent massacrés ou mis en fuite. Leurs femelles, de ce fait, font partie du butin des vainqueurs, qui les enchaînent. En outre, les hommes capturés sont souvent tués. Les femmes, en revanche, surtout lorsqu'elles sont jolies, sont généralement épargnées et portent le collier des conquérants. Elles apprennent à s'abandonner à leurs maîtres. La catégorie d'esclaves la plus précieuse, toutefois, ce qui attriste quelques Esclaves de Soie, est celle des femmes exceptionnellement désirables. Il s'agit en général de Goréennes extraordinairement belles, ayant appartenu à une Haute Caste. Parfois, ce sont des danseuses. Le plus souvent, elles sont extrêmement bien dressées. Parfois, ce sont même des Esclaves de Passion, des femmes littéralement sélectionnées pour le plaisir des hommes. Les bijoux achetés par les Ubars et les hommes riches pour leur Jardin de Plaisir appartiennent généralement à cette catégorie. Les femmes ayant un intérêt politique entrent généralement dans cette catégorie. Par exemple, une Ubara capturée et asservie se vendra généralement très cher. Ces remarques générales, toutefois, si l'on voulait les rendre plus exactes, nécessiteraient de nombreux aménagements. Par exemple, le prix des femmes de la Terre a eu tendance à augmenter, sur Gor, ces dernières années. Les Goréens prennent plaisir à leur enseigner leur asservissement. En outre, lorsqu'elles connaissent la signification de leur collier, ce sont des esclaves parfaitement délicieuses. Certaines autorités estiment que les esclaves de la Terre devraient constituer une catégorie particulière. D'autres ne sont pas d'accord. Je suis favorable à celles qui ne sont pas d'accord, les femmes de la Terre n'étant que des femmes comme les autres. Bien entendu, les posséder a un certain piquant, une certaine saveur. Je n'ai pas mentionné les exotiques, à propres, esclaves sélectionnés ou formés en vue d'objectifs exceptionnels. Je n'ai pas non plus mentionné les esclaves possédant des compétences professionnelles telles que la médecine ou le droit, ni les Esclaves de Combat, des gladiateurs, en

réalité, hommes achetés pour exercer les fonctions de garde du corps ou de combattants au cours de jeux organisés. La complexité de l'institution de l'esclavage, sur Gor, est prodigieuse. Ces remarques générales, ne traitant que des catégories principales et évidentes, ne constituent qu'un survol rapide et grossier de la situation. L'utilité de la généralisation ne doit pas nous faire perdre de vue la spécificité de la réalité. Il y a des variables liées au marché, aux acheteurs et aux esclaves. Une femme qui, de l'avis général, n'est qu'une pauvre esclave de bouilloire et de natte peut, aux yeux d'un homme donné, être très précieuse. Elle peut avoir, à ses yeux, autant de valeur qu'une Ubara asservie à qui il faut enseigner, strictement, ses devoirs d'esclave.

« J'ai une enchère à Un seize, » dit Dame Tendite. « Je suis persuadée, Nobles Acheteuses, que vous nous ferez des propositions plus réalistes pour cet article magnifique. »

« Je te vendrai au moins quatre, » me dit Dame Tima.

— « Pourquoi les enchères ne sont-elles pas plus élevées ? » demandai-je.

— « Elles ont peur de toi, » répondit-elle.

— « Je vois, » fis-je.

— « Mais je leur montrerai qu'elles n'ont rien à craindre, » assura-t-elle.

Je la regardai avec appréhension.

« Faites venir un autre esclave ! » cria une femme.

« Faites venir un autre esclave ! » cria une deuxième.

Dame Tendite, consternée, se tourna vers Dame Tima.

« Je vais clore les enchères, » dit-elle. Elle savait qu'elle n'avait pas bien agi. Elle était mécontente d'elle-même.

— « Puis-je continuer ? » demanda Dame Tima.

— « Certainement, » répondit Dame Tendite avec reconnaissance.

« Faites venir un autre esclave ! » cria une femme.

Dame Tima, soudain, fit claquer son fouet, les lanières crépitant avec violence presque contre mon oreille, et la foule se tut immédiatement, attentive, stupéfaite.

« Debout ! » ordonna Dame Tima. « Déshabille-toi ! À genoux ! Les genoux écartés ! »

Stupéfait, terrifié, comprenant à peine ce que je faisais, je me retrouvai à genoux devant les acheteuses.

« Rampe jusqu'à Dame Tendite ! » ordonna Dame Tima. « Supplie-la de te mettre le collier. »

Terrifié, je rampai jusqu'à Dame Tendite. Le fouet claqua à nouveau, derrière moi.

« S'il te plaît, mets-moi un collier, Maîtresse, » suppliai-je.

— « Plus fort ! » ordonna Dame Tima.

— « S'il te plaît, mets-moi un collier, Maîtresse, » suppliai-je, m'adressant à Dame Tendite.

— « Reste à quatre pattes, la tête baissée ! » ordonna Dame Tima.

Un collier fut apporté du fond de la plate-forme. Il était identique à celui que je portais dans la salle de préparation.

Il fut passé autour de mon cou et fermé. Je frémis.

Je vis Dame Tima jeter les vêtements que je venais de quitter dans le feu.

J'entendis les applaudissements.

Dame Tima, avec son fouet, montra les chaussures et les chaussettes gisant sur la plate-forme.

« Prends-les une par une dans la bouche, » dit-elle, « et va les jeter dans le feu. »

Le fouet claqua à nouveau.

J'entrepris d'accomplir ce qui m'avait été ordonné, brisé, terrifié, asservi.

J'entendis les enchères :

« Deux tarsks ! » entendis-je.

« Trois tarsks, » entendis-je.

« Trois cinq, » entendis-je.

« Trois six ! »

« Trois dix ! »

« Trois vingt ! »

Les enchères étaient à Quatre dix-huit lorsque je reculai la tête, ayant jeté ma chaussure droite dans les flammes. J'avais mal aux genoux. Je sentais le bois lisse de la plate-forme sous la paume de mes mains. J'étais nu sur Gor, à l'exception de mon collier métallique. Je vis le reste de mes vêtements s'enflammer. Je vis les flammes attaquer la chaussure que j'avais jetée dans le feu.

Le fouet claqua à nouveau.

« Ici, Jason ! » ordonna Dame Tima, montrant ses pieds.

Je rampai jusqu'à ses pieds.

« Cinq tarsks ! » entendis-je.

« Debout, Jason ! » ordonna Dame Tima.

Je me levai.

« Voici l'esclave ! » lança Dame Tima. « Vous l'avez vu, nu, s'agenouiller devant une femme et la supplier de lui mettre un collier. Notre belle collaboratrice, Dame Tendite, ne l'a-t-elle pas bien préparé à cette vente ? »

« Six tarsks ! » entendis-je.

On applaudit Dame Tendite. J'étais amer. Je compris seulement alors que la salle de préparation avait exactement rempli son office. Dame Tendite m'avait préparé à ma vente, allant jusqu'à me faire mettre mes vêtements d'homme de la Terre. Elle avait tendu les collets, installé les pièges, gagnant ma confiance, construisant mon espoir, ce qui m'avait rendu d'autant plus vulnérable aux misères et aux humiliations de ma vente. Elle avait bien fait son travail. Comme elle s'était moquée de moi ! Quelle magnifique plaisanterie, de la part d'une Goréenne ! J'avais cru pouvoir m'évader. J'étais à présent nu, vendu.

« Sept tarsks ! » entendis-je.

« Sept cinq ! » entendis-je.

Comme j'avais été stupide de ne pas comprendre qu'elle n'était pas véritablement une esclave ! Je supposai qu'une esclave véritable n'aurait même pas osé imaginer un tel comportement. Elle aurait connu les punitions. En outre, les esclaves ne s'intéressent pas aux hommes asservis ; elles s'intéressent aux maîtres.

« Sept sept ! » entendis-je.

« Sept huit ! »

« Montre-toi telle que tu étais dans la salle de préparation, » dit Dame Tima à Dame Tendite, « lorsque tu as joué le rôle d'une misérable esclave de la Terre. »

— « Dame Tima ? » s'enquit Dame Tendite.

— « Je sais ce que je fais, » dit Dame Tima avec un sourire.

— « Mais j'aurais honte de me montrer ainsi vêtue devant les femmes libres, » dit-elle.

— « Il n'y a que des femmes, ici, cet esclave et nos hommes, » souligna Dame Tima. « Obéis. »

Dame Tendite la regarda sans comprendre.

« Veux-tu rester mon employée ? » s'enquit Dame Tima.

Dame Tendite sourit. Elle ouvrit l'agrafe qui attachait le col de sa robe blanche, de sorte que celle-ci resta posée sur ses épaules, comme une cape.

Elle resta immobile, ensuite, avec son Ta-Teera. Elle était extrêmement belle.

Les Goréennes des gradins parurent, pendant quelques instants, stupéfaites. Puis, une par une, elles se frappèrent l'épaule gauche.

« Comme elle est belle ! » soufflèrent plusieurs femmes.

Je vis plusieurs femmes regarder Dame Tendite, le souffle presque coupé, enthousiasmées par sa beauté.

Je compris alors à quel point la Marchande d'Esclaves qui régnait sur la Demeure était intelligente. Les femmes des gradins, succombant à l'enthousiasme, s'identifiaient à Dame Tendite. Bien que ce soit elle qui soit debout sur la plate-forme, c'étaient elles qui, dans leur imagination, portaient le Ta-Teera honteux et se tenaient sur le bois de la plate-forme. Dame Tendite sourit et salua la foule de la main. Peut-être se rendit-elle compte à ce moment-là que sa beauté avait joué un rôle dans son engagement par Dame Tima. Je regardai les femmes des gradins.

« Quitte ta robe et mets le collier, » dit Dame Tima à Dame Tendite.

— « Oui, Dame Tima, » dit-elle. Elle fit tomber la robe. Un homme lui remit le collier qu'elle avait quitté quelques instants plus tôt. Debout devant la foule, souriante, elle mit le collier.

La foule, attentive, se tut. Puis des acclamations éclatèrent. Ensuite, la foule applaudit Dame Tendite.

Elle se tenait devant le public, esclave portant un collier.

On applaudit beaucoup.

Les femmes des gradins, de toute évidence, s'identifiaient à Dame Tendite, et à sa beauté d'esclave portant un collier. La Dame Tima exploitait un élément profond des femmes, qu'elle percevait bien, étant Marchande d'Esclaves, le désir profond, excitant, des femmes, d'être les esclaves possédées d'un homme fort, d'être dominées et de se trouver contraintes d'obéir. Je ne sais pas combien de femmes comprenaient clairement ce qu'il se passait sur la plate-forme. Peut-être constataient-elles seulement que, pour une raison qu'elles ne comprenaient pas tout à fait, elles étaient excitées et enthousiastes. Et elles pouvaient, naturellement, être innocentes en ressentant cette excitation et cet enthousiasme car ce n'était pas elles mais Dame Tendite qui se tenait sur la plate-forme et, également, qu'elle jouait simplement le rôle d'une esclave sans en être véritablement une. Cela aurait, naturellement, été très effrayant si le collier avait été réellement fermé à clé sur son cou.

« Mes félicitations à une actrice exceptionnelle, Dame Tendite ! » cria Dame Tima.

Il y eut de nouveaux applaudissements.

Je fus convaincu que le fait que je me tienne en retrait, derrière Dame Tendite, homme grand et fort, jouait un rôle dans la scène prévue par Dame Tima. Elle était très petite, comparativement à moi.

« Caresse l'esclave, » dit Dame Tima à Dame Tendite.

Dame Tendite vint près de moi. Elle me regarda dans les yeux.

Elle était extraordinairement belle. Ses seins, qui tendaient le mince tissu du Ta-Teera, me donnèrent envie de hurler de plaisir.

« Je t'en prie, ne me touche pas, » suppliai-je.

Elle portait un collier métallique.

« Je t'en prie, » suppliai-je. Je criai de désespoir et de honte.

« Dix tarsks ! » entendis-je.

« Dix cinq ! »

« À présent, tu peux retirer ton collier et reprendre ton fouet, » dit Dame Tima. « Ensuite, avec le fouet, exhibe-le comme tu l'entends. »

Dame Tendite sourit et gagna l'arrière de la plateforme.

Les enchères continuèrent. Puis Dame Tendite revint, sans collier, le fouet à la main. Elles étaient alors à Onze six. Ensuite, guidé par la voix de Dame Tendite, et les caresses adroites du fouet, je fus exhibé à la foule. Mes yeux étaient pleins de larmes. Ensuite, je dus m'agenouiller.

« Quatorze tarsks ! » entendis-je.

— « Jason, » dit Dame Tima, « tu as vraiment tenté de t'évader. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je en tremblant.

— « Parle plus fort ! » ordonna-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répétai-je.

— « En outre, tu as parlé au moins une fois sans permission, ce soir. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je, fort, comprenant que je devais parler ainsi pour être entendu dans les gradins.

— « Supplies-tu d’être fouetté ? » s’enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. « Je t’en prie, fais-moi fouetter. » Je baissai la tête, pitoyable.

Dame Tima fit un signe à un employé qui vint prendre position derrière moi et secoua les lanières d’un fouet.

— « Fouette-le, » dit-elle.

Je frémis lorsque les lanières s’abattirent sur moi.

Les enchères continuèrent tandis que j’étais battu. Je fus vendu seize tarsks en argent. Je ne sus pas qui m’avait acheté. Mes mains et mes pieds furent enchaînés. Je me souviens que je me suis aperçu que l’on ne me fouettait plus. Je fus traîné, couvert de sang, hors de la plate-forme. Je me souviens avoir entendu une nouvelle fois le gong. Un autre esclave était présenté aux acheteuses.

DAME FLORENCE ; JE RENCONTRE UNE ESCLAVE POSSÉDÉE PAR ONEANDER D'AR

« COMME il est joli, à ton étrier, Dame Florence ! » dit la femme voilée, allongée sur son palanquin, les esclaves de trait s'étant arrêtés.

— « Les cheveux un peu plus longs, un ruban blanc les attachant sur la nuque, une tunique en soie font une grande différence, Dame Melpomene, » répondit Dame Florence.

— « Je vois qu'il n'est plus enchaîné, » remarqua Dame Melpomene.

— « J'ai rapidement constaté que ce n'était pas nécessaire, » fit ressortir Dame Florence. Je gardai la tête baissée.

— « Je t'envie ce doux esclave, » dit Dame Melpomene.

— « Ton amertume me fait plaisir, » laissa tomber Dame Florence sur un ton glacial. Je tenais les rênes de son tharlarion. Il n'était pas gros. L'étrier était à la hauteur de mon épaule droite.

— « L'as-tu déjà fait marquer ? » demanda Dame Melpomene.

— « Non, » répondit Dame Florence. « Je ne fais pas marquer mes hommes esclaves. »

— « Intéressant, » releva Dame Melpomene.

Dame Florence haussa les épaules.

« Est-il bon, sur la couche ? » demanda Dame Melpomene.

— « Je l'utilise lorsque j'en ai envie, » répondit Dame Florence.

— « Bien sûr, » opina Dame Melpomene.

— « Il est regrettable que tes ressources, lors des ventes récentes, soient devenues si limitées, sinon, tu aurais pu proposer un prix supérieur. »

— « Mes ressources sont très élevées, » se défendit Dame Melpomene.

— « On raconte, » glissa Dame Florence, « que tu es presque ruinée. »

— « Ces rumeurs, » répliqua Dame Melpomene, « sont méchantes et fausses. »

— « C'est bien ce que je pensais ! » s'écria Dame Florence avec bonne humeur. « Il est regrettable qu'elles soient tellement répandues. »

— « L'esclave m'intéressait, puisque j'ai proposé quinze tarsks, » rappela Dame Melpomene.

— « Bien sûr, » dit Dame Florence.

— « Es-tu à Ar depuis longtemps ? » demanda Dame Melpomene.

— « Quatre jours, » répondit Dame Florence. « Nous avons quitté ma demeure de Vonda il y a un mois, pour ma villa. » La villa de Dame Florence de Vonda se trouvait une quarantaine de pasangs au sud-ouest de Vonda. Vonda était une des quatre villes de la Confédération Salérienne. Les autres villes de cette confédération étaient Ti, Port Olni et Lara. Ces quatre villes se trouvent sur l'Olni, affluent du

Vosk. Ti est la plus éloignée du confluent de l'Olni et du Vosk ; en aval de Ti, il y a Port Olni ; ce furent les deux premières villes d'une ligue originellement destinée à lutter contre les pirates de la rivière et protéger les transports ; plus tard, en aval de Port Olni, Vonda et Lara, qui se trouvent à la jonction de l'Olni et du Vosk, ont rejoint la ligue. L'Olni est pratiquement débarrassé des pirates. Les serments de la ligue, et les premiers articles concernant sa création, ont été prêtés et signés dans la Prairie de Salerius, qui se trouve sur la rive nord de l'Olni, entre Port Olni et Vonda. C'est pour cette raison que cette confédération porte le nom de Confédération Salérienne. La ville principale, parce que c'est la plus grande et la plus peuplée, est Ti. Le gouvernement de la confédération est centralisé à Ti. L'Administrateur de la confédération est un certain Ebullius Gaius Cassius, de la Caste des Guerriers. Ebullius Gaius Cassius est également, ce qui n'est pas surprenant, l'Administrateur de la ville de Ti. La Confédération Salérienne, incidemment, est également parfois appelée : les Quatre Villes de Saléria. Le mot Saléria, dont l'origine est vraisemblablement la Prairie de Salerius, désigne souvent les territoires fertiles situés au nord et au sud de l'Olni, territoires sur lesquels la Confédération exerce son hégémonie. La Prairie de Salerius, de ce fait, se trouve sur la rive nord de l'Olni, entre Port Olni et Vonda ; la région appelée Saléria, en réalité, comprend toutes les zones contrôlées par la confédération. Ti, Port Olni et Vonda se trouvent sur la rive nord de l'Olni ; Lara est située entre l'Olni et le Vosk, à leur confluent. On estime que son importance stratégique est très grande. Elle pourrait, si elle le souhaitait, empêcher les marchandises de l'Olni de gagner les marchés des villes du Vosk et, de la même façon, empêcher les marchandises de ces villes d'atteindre les marchés de l'Olni. Les transports terrestres, dans cette région, comme c'est généralement le cas sur Gor, sont longs et coûteux ; en outre, ils sont souvent dangereux. Il est intéressant de remarquer que le contrôle de la piraterie sur l'Olni dépendait, dans une large mesure, de l'intégration de Lara à la confédération. Cela empêchait les pirates, après leurs raids, de descendre l'Olni et de prendre la fuite sur le Vosk. Il est peut-être également intéressant de remarquer que ce qui n'était au début qu'une ligue défensive visant essentiellement la protection du trafic fluvial, est devenu progressivement une force politique considérable de l'Est de Gor. Rivalités et griefs, jalousies et rivalités et, même, conflits armés séparent souvent les villes goréennes. Il est rare qu'elles s'unissent. De ce fait, dans cet environnement de méfiance, d'orgueil, d'autonomie et d'honneur, les quatre villes de Saléria représentaient une anomalie stupéfiante et considérable au sein de la situation politique goréenne. La ligue destinée à protéger le trafic fluvial sur l'Olni, fondée en fonction de l'intérêt commun aux quatre villes, avait constitué la base de ce qui devint plus tard la puissante Confédération Salérienne. De nombreuses villes de Gor, disait-on, ne voyaient pas d'un bon œil les quatre géantes de l'Olni. On racontait qu'Ar elle-même s'intéressait à la Confédération Salérienne.

« Nous sommes ensuite allés dans ma maison de Venna, » continua Dame Florence, bavardant avec Dame Melpomene.

— « Moi aussi, j'ai une maison à Venna, » dit-elle.

— « J'ignorais, compte tenu de l'état de tes finances, que tu avais réussi à la conserver, » glissa Dame Florence. Venna est une petite station balnéaire située environ deux cents pasangs au nord d'Ar. Elle est célèbre pour ses bains et ses races de tharlarions.

— « Viens-tu souvent faire des courses à Ar ? » demanda Dame Melpomene.

— « Deux fois par an, » répondit Dame Florence.

— « Je viens quatre fois par an, » souligna Dame Melpomene.

— « Je vois, » fit Dame Florence d'une voix sucrée.

— « Je peux me le permettre, » précisa Dame Melpomene.

— « Ne me laisse pas te retarder, » dit Dame Florence.

— « Je ne resterai pas longtemps à Ar, » fit savoir Dame Melpomene.

— « Je ne crois pas qu'il y aura des troubles, » estima Dame Florence.

— « On parlait, aux bains de Vonda, » lui apprit Dame Melpomene. « On redoute une attaque d'Ar. Il y a déjà eu des accrochages au sud de l'Olni. »

— « Les hommes sont des sauvages, » déclara Dame Florence. « Ils se battent continuellement. »

— « Si les hostilités éclataient, » fit ressortir Dame Melpomene, « une femme de Vonda n'aurait pas intérêt à se trouver dans cette ville. »

— « Je ne crois pas qu'il y aura des troubles, » assura Dame Florence.

— « Tu peux risquer le collier métallique si tu le souhaites, » commenta Dame Melpomene. « Moi, je quitte Ar ce soir. »

— « Nous partirons demain matin, » décida Dame Florence.

— « Excellent, » approuva Dame Melpomene. « Peut-être nous verrons-nous à Venna. »

— « Peut-être, » répondit Dame Florence.

— « Et peut-être me permettras-tu de profiter de ton esclave, » ajouta Dame Melpomene.

— « Peut-être... si tu paies, » répliqua froidement Dame Florence.

— « Payer ? » s'enquit Dame Melpomene.

— « Seize tarsks, » dit Dame Florence. « Le prix pitoyable que tu ne pouvais pas te permettre de payer pour l'avoir. »

Seize tarsks étaient effectivement un prix élevé pour un Esclave de Soie. En général, ils se vendaient entre quatre et six tarsks.

— « Je te souhaite tout le bien, » dit Dame Melpomene.

— « Je te souhaite tout le bien, » dit Dame Florence.

Dame Melpomene frappa ensuite dans ses mains.

« En avant ! » cria-t-elle aux esclaves de trait qui portaient sur leurs épaules les brancards du palanquin.

Quelques instants plus tard, ils s'éloignèrent dans la rue.

« Quelle femme détestable ! » s'écria Dame Florence. « Quelle crâneuse ! Je la méprise ! Elle est ruinée. Elle n'a pratiquement plus un tarsk ! Si elle a effectivement toujours une maison à Venna, je suis sûre qu'elle la perdra bientôt. Quelle audace, de sa part, d'oser même m'adresser la parole ! Elle est probablement venue à Ar pour tenter d'obtenir un prêt, ou de vendre sa maison de Venna, si elle l'a toujours. Le palanquin et les esclaves sont loués. Elle ne m'a pas trompée ! Je la hais ! Je la hais ! As-tu vu comme elle m'a parlé avec douceur ? Mais elle me hait également. Nos familles s'opposent depuis des générations. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Elle est même allée jusqu'à faire monter les enchères, quand je t'ai acheté, » rappela-t-elle. « Une amie aurait-elle agi ainsi ? »

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » dis-je.

— « Non ! » déclara Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Elle a eu le culot de demander à t'utiliser, » reprit Dame Florence. « Je ne te partagerai qu'avec les femmes que je choisirai. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Il est fréquent, dans le cadre de l'hospitalité goréenne, d'offrir l'usage d'un esclave à son invité, s'ils le trouvent séduisant. Dame Florence de Vonda, à qui j'appartenais, pouvait me donner ou m'attribuer à qui elle voulait, comme tous les esclaves qu'elle possédait. Toutefois, jusqu'ici, elle m'avait gardé pour elle. Parfois, lorsqu'il y avait des invités dans la villa, j'étais enfermé dans une cage.

— « Par ici, Jason, » dit-elle. « Je veux acheter des épingles de voile chez Publius. Ensuite, je veux gagner l'avenue du Cylindre Central afin d'examiner les soieries de Philebus. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je suivis la rue dans la direction indiquée, conduisant le

tharlarion par la bride. Les petits tharlarions de selle sont généralement dirigés par des rênes fixées au museau. Les énormes tharlarions de guerre sont généralement dirigés par des signaux vocaux et des coups de hampe de lance sur le cou et la face. Les tharlarions de trait sont attelés et dirigés par des hommes ou, plus généralement, des enfants, marchant à leurs côtés, ou par des rênes et des fouets manœuvrés par le conducteur du chariot.

Nous croisâmes une femme d'Ar, suivie par un Esclave de Soie. Il me regarda. Je supposai qu'il se demandait combien j'avais coûté.

Une esclave passa, beauté aux jambes robustes, vêtue d'une tunique grise, mordant dans un larma. Elle cracha contre le mur en passant.

« Ne fais pas attention à elle, Jason, » dit Dame Florence.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je. Mais j'aurais voulu pouvoir lui mettre la main dessus.

— « Ces filles manquent totalement de raffinement, » souligna-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Mais la femme avait de jolies chevilles.

— « Arrête-toi ici, Jason, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

« Va attacher le tharlarion, Jason, » dit Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Quand tu auras terminé, » reprit-elle, « tu reviendras m'attendre ici. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Le soleil était haut, à présent, et il était plus de midi. Nous étions devant la boutique de Philebus, spécialiste des soies turiennes. Cette boutique se trouve sur la grande avenue du Cylindre Central, qui fait plus de cent vingt mètres de large, avenue servant aux triomphes, dominée par le Cylindre Central d'Ar, qui se dressait à une de ses extrémités. De nombreux arbres bordent cette avenue, et il y a de nombreuses fontaines. C'est une avenue très belle et très impressionnante. Elle constituait un spectacle agréable. Les boutiques de cette avenue, naturellement, ne serait-ce qu'en raison des loyers, sont très chères.

Elle regarda la chaîne roulée sur le flanc de la selle.

« La Maîtresse veut-elle enchaîner Jason, son esclave ? » demandai-je. Si elle souhaitait cela, j'irais chercher la chaîne après avoir attaché le tharlarion. Il y avait des anneaux à esclave, devant la boutique de Philebus. Ces anneaux sont fréquents dans les lieux publics de Gor. Un esclave, assis, les mains attachées devant le corps, était enchaîné par le cou à un de ces anneaux. Une autre, également assise, était enchaînée par un anneau fixé à son collier.

— « Non, Jason, » répondit-elle. « Tu pourras boire à la fontaine, tandis que je serai à l'intérieur. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. « Merci, Maîtresse. »

La fontaine comportait deux vasques, une grande vasque et, presque au niveau du trottoir, la deuxième, peu profonde. Dans cette vasque peu profonde, les esclaves pouvaient boire.

Dame Florence me regarda. Je ne pus déchiffrer son expression.

— « Il est possible que ce que je vais acheter te plaise, » dit-elle.

— « Je suis certain que cela me plaira, Maîtresse, » dis-je. Je ne mentais pas. J'avais constaté que son goût était très sûr.

Elle pivota rapidement sur elle-même et entra dans l'obscurité fraîche de la boutique.

« Elle ne t'a pas enchaîné, » me dit l'Esclave de Soie.

— « Non, » répondis-je.

— « Combien as-tu coûté ? » s'enquit-il.

— « Seize tarsks, » répondis-je.

— « Ce n'est pas beaucoup, » dit-il, troublé.

— « En argent, » précisai-je.

— « menteur ! » lança-t-il.

Je haussai les épaules.

Je conduisis le tharlarion sur une petite aire sablonneuse, ensoleillée, proche de la boutique de Philebus, enroulant deux fois les rênes autour d'un anneau. Compte tenu de la façon dont je l'avais attaché, il pouvait atteindre l'eau d'une rigole de la fontaine voisine. Ces anneaux à tharlarion sont très semblables aux anneaux à esclave. En réalité, seule leur fonction les distingue, les premiers étant utilisés pour attacher les tharlarions, les deuxièmes pour enchaîner les esclaves. Leur point commun, bien entendu, est qu'ils servent à attacher des animaux.

Je regardai le tharlarion.

Il restait immobile, placide. Une membrane transparente glissa de bas en haut sur son œil parce qu'un insecte aux grandes ailes s'était posé sur sa paupière. L'insecte s'en alla. Dame Florence possédait de nombreux tharlarions. Ses écuries comptaient parmi les mieux fournies et les plus grandes de Vonda.

Je regagnai le devant de la boutique de Philebus.

J'adressai un nouveau regard à l'Esclave de Soie assis sur le trottoir, enchaîné à un anneau.

« menteur ! » dit-il. Je crois qu'il était en colère parce que je n'avais pas été enchaîné, alors que lui, l'était. La grande avenue était belle, avec ses pavés et ses fontaines, ses bâtiments, ses arbres et le Cylindre Central, au loin. C'était dans ce cylindre, avais-je appris, que se trouvait l'administration d'Ar, les services relatifs au fonctionnement de l'État ; en outre, diverses assemblées s'y réunissaient ; on y trouvait également les compartiments privés de l'Ubar d'Ar, un certain Marlenus.

Je m'appuyai contre le mur de la boutique de Philebus. Les boutiques goréennes n'ont généralement pas de vitrine. Presque toutes sont ouvertes sur la rue ou ont un comptoir ouvert sur la rue. La nuit, ces boutiques sont généralement fermées par des volets. Les boutiques contenant des objets précieux, comme celle de Philebus, s'ouvrent sur la rue par une porte étroite. Souvent, celle-ci donne sur un patio comportant des auvents sous lesquels les marchandises sont exposées. Il y avait, dans la boutique de Philebus, un tel patio, où il était possible d'examiner les marchandises à la lumière du jour.

Désœuvré, je regardai les passants. Ils n'étaient pas très nombreux, en ce jour de semaine, à cette heure ; toutefois, il y avait du monde. Il y avait quelques palanquins, les riches utilisant ce moyen de transport pour vaquer à leurs occupations. Quelques charrettes légères, à deux roues, passèrent, tirées par des tharlarions. Je vis également plusieurs chariots, tirés par des bosks énormes, velus, aux cornes puissantes. Leurs sabots étaient polis ; des perles étaient suspendues à leurs cornes. Un de ces chariots avait une bâche de toile jaune et bleue, fermée par des bandes de cuir. À l'intérieur, j'entendis les rires de femmes esclaves. Un homme accompagnait le chariot, suivant derrière, avec un fouet. Dans un tel chariot, les femmes sont généralement enchaînées par les chevilles à une barre métallique fixée au milieu du plateau du chariot. Je vis une femme soulever légèrement la bâche et regarder dehors. Je me demandai si elle était jolie. Elle appartenait à quelqu'un. Puis la bâche fut rapidement abaissée. Je supposai que toutes les femmes risquaient d'être fouettées, à cause de cette transgression. C'étaient des esclaves.

Je regardai la femme esclave enchaînée par une laisse à un des anneaux de la boutique de Philebus. Ses petits poignets étaient attachés devant son corps avec une corde nouée avec adresse. Les nœuds se trouvaient sous le poignet gauche, de sorte qu'il était pratiquement impossible de les atteindre avec les dents.

Elle me regarda.

Elle portait une tunique grise, légère et courte. J'examinai les lignes de ses cuisses et de ses

mollets.

« Je suis destinée aux hommes libres, » dit-elle avec colère. « Pas aux individus tels que toi, Esclave ! »

— « T’abandonnes-tu, dans leurs bras, Esclave ? » m’enquis-je.

Elle tourna la tête, se mordant la lèvre.

J’examinai son corps. Il était excitant et séduisant. J’aurais bien aimé la posséder.

« Je suis sûr que tu t’abandonnes bien, Esclave, » lui dis-je.

Elle rougit de la tête aux pieds, enchaînée à son anneau. Je constatai que ma déduction était correcte. Je souris intérieurement. Un sanglot secoua ses épaules.

Je gagnai la fontaine, qui ne se trouvait qu’à quelques mètres et, me mettant à quatre pattes, baissant la tête, bus dans la vasque inférieure où esclaves et animaux pouvaient étancher leur soif.

Puis je regagnai la boutique de Philebus et attendis ma Maîtresse.

Je levai la tête, entendant un tambour à tarns dans le ciel. Une escadrille de la cavalerie de tarns d’Ar, les battements des ailes étant synchronisés avec les coups de tambour, passa au-dessus de moi. Il y avait à peu près quarante oiseaux et cavaliers. La formation paraissait trop importante pour qu’il s’agisse d’une simple patrouille.

Je regardai les robes des femmes libres qui montaient ou descendaient l’avenue, les chariots, les passants de plus en plus nombreux, les palanquins des riches, auxquels étaient parfois attachées des esclaves vêtues d’une courte tunique.

Ma Maîtresse restait longtemps dans la boutique. Je supposai que je devrais porter de nombreux paquets.

Je vis passer un kailla. Il était hautain, digne, avait des crocs et le pelage soyeux. J’avais entendu parler de ces animaux mais c’était la première fois que j’en voyais un. Il était jaune, avec une longue crinière. Son cavalier était monté sur une haute selle pourpre, avec des poignards dans les fourreaux de sa selle. Il avait une longue lance noire. Un filet métallique était suspendu à l’arrière de son casque. Je supposai que c’était un représentant du Peuple des Chariots, vraisemblablement un Tuchuk. Son visage, couvert de tatouages colorés, portait l’héraldique rude de ces cavaliers sauvages et lointains.

« Esclave ! » dit une voix de femme.

Je m’agenouillai immédiatement, baissant la tête. Je vis les sandales et la robe de la femme libre qui se tenait devant moi.

« Où est la boutique de Tabron, l’Orfèvre ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » répondis-je. « Je n’habite pas cette ville. Pardonne-moi, Maîtresse. »

— « Animal ignorant ! » cracha-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, répondis-je. Puis ses robes tournoyèrent et elle s’en alla.

Je me relevai. Je m’appuyai contre le mur de la boutique de Philebus. Je sentais le collier d’acier solide que je portais au cou. Il était couvert d’émail blanc. Dessus, dans une écriture cursive féminine, était gravé un message en goréen. Il signifiait, m’avait-on dit : « J’appartiens à Dame Florence de Vonda. ». La serrure, sur la nuque, était à double pêne, bien qu’une seule clé soit nécessaire pour l’ouvrir. J’étais pieds nus. La tunique que ma Maîtresse m’avait donnée était en soie blanche.

Je me redressai, près du mur, car j’entendis des pas cadencés. Une colonne d’hommes, en rangs de quatre, passait à présent sur l’avenue. Les quatre files comportaient chacune cinquante hommes. Les hommes portaient des tuniques rouges. Derrière l’épaule gauche, ils avaient un bouclier rond. Sur la tête, ils avaient une casquette rouge avec des fourragères jaunes. Derrière leur épaule gauche, par-dessus leur bouclier, était suspendu un casque métallique. De courtes épées, dans leur fourreau, étaient suspendues à leur épaule gauche. Sur l’épaule droite, ils portaient une lance à longue pointe en bronze. Leurs pieds étaient chaussés de lourdes sandales, à semelle épaisse, qui montaient, presque

semblables à des bottes, jusqu'à mi-mollet. Le martèlement de ces sandales, sur le pavé de l'avenue, était net et régulier. Derrière l'épaule droite, suspendu à la hampe de la lance, ils portaient un petit paquetage. Je supposai que les hommes quittaient la ville. En général, l'infanterie goréenne ne transporte pas beaucoup de matériel. Des postes militaires de ravitaillement, entourés de murailles, se dressent à intervalles réguliers sur les grandes routes. En réalité, une des anomalies apparentes de Gor est la qualité et la linéarité de certaines routes, qui sont soigneusement entretenues, routes qui traversent souvent, paradoxalement, des territoires peu peuplés. La nature de ces routes, et leur qualité, paraissent étranges, jusqu'au moment où on examine les cartes les concernant. On constate alors qu'elles conduisent toutes vers les frontières. Il s'agit, en réalité, de voies de communication militaires. Cela devient encore plus évident lorsque l'on s'aperçoit que pratiquement tous les postes de ravitaillement sont à quarante pasangs les uns des autres. Quarante pasangs est la distance que peut couvrir un fantassin goréen dans une journée. Je me demandai pourquoi les soldats quittaient la ville. En outre, j'avais appris que les troupes quittaient généralement la ville à l'aube, vraisemblablement afin de pouvoir effectuer un jour de marche complet. Je regardai les troupes disparaître dans l'avenue. Elles étaient conduites par deux officiers, également à pied. La colonne était également flanquée de deux autres officiers, vraisemblablement de grade inférieur. La marche de la colonne était régulière. Le pas était sans prétention mais, d'une certaine façon, émouvant et spectaculaire. On sentait que ce qui passait n'était pas simplement un groupe d'hommes, un rassemblement d'individus, mais une unité. C'était, supposai-je, la conséquence de l'entraînement de ces hommes. En tête de la colonne, derrière les officiers mais devant le premier homme du rang de droite, marchait un individu portant un drapeau sur lequel on voyait un tarn argenté. Presque tous ces drapeaux ont plus d'un siècle. Le soldat goréen est généralement un soldat professionnel, appartenant à la Caste des Guerriers. Dans un sens, compte tenu de la sélection cruelle subie par ses ancêtres, il est né pour ce travail. Il porte la lance et la guerre dans le sang.

La colonne avait à présent disparu. Lorsqu'elles quittent les routes principales, ces troupes sont suivies par des chariots de ravitaillement. En outre, grâce aux tarns, elles peuvent être ravitaillées par les airs. On peut également mentionner qu'il arrive souvent que des troupes, souvent de taille relativement réduite, vivent de gibier. En outre, il est possible, dans certains territoires, de réquisitionner du ravitaillement dans les villages. La mobilité et la surprise sont deux éléments déterminants de la guerre goréenne. Elle est souvent plus proche du raid que du siège ou du conflit ouvert de grands nombres d'hommes sur des champs de bataille étendus. Il serait très exceptionnel, par exemple, qu'une ville goréenne, à un moment donné, ait plus de cinq mille hommes sur le champ de bataille.

Géné, je portai la main à mon collier. On y lisait, m'avait-on dit : « J'appartiens à Dame Florence de Vonda. ». Je ne pouvais pas le retirer, bien entendu, puisque j'étais un esclave, et qu'il était fermé à clé. Je regardai l'avenue du Cylindre Central, où les soldats avaient disparu. J'avais entendu dire à Dame Melpomene, alors que j'étais debout contre l'étrier de ma Maîtresse, que la situation était tendue entre Ar et la Confédération Salérienne. Dame Melpomene avait dit qu'elle quitterait Ar le soir même. Dame Florence, bien entendu, si l'on s'apercevait que j'étais son esclave, ne pourrait cacher qu'elle était originaire de Vonda, ville appartenant à la Confédération. À mon avis, elle aurait quelques difficultés si les hostilités se déclenchaient véritablement et qu'elle soit capturée à Ar. En réalité, peut-être serions-nous vendus sur la même estrade. Je me demandai comment lui irait le collier. Bien entendue, je l'avais vue nue, car j'étais son Esclave de Soie. Les femmes libres ne prennent pas plus la peine de se cacher devant leur Esclave de Soie que les femmes de la Terre devant leur chien. En outre, bien entendu, il ne serait pas recommandé d'être une femme d'Ar à Vonda, si les hostilités éclataient. La réduction immédiate à un esclavage total serait certainement le sort le plus enviable auquel pourrait être soumise une telle femme. Il me paraissait préférable, du point de vue de

ma Maîtresse, de quitter Ar dans un avenir proche et de gagner sa demeure de Venna. La nervosité s'empara de moi. Il me sembla que nous avions intérêt à quitter Ar le plus tôt possible. Je n'étais pas seulement inquiet pour ma Maîtresse, naturellement, je l'étais également pour moi. Je savais que les Goréens ne sont pas patients avec les Esclaves de Soie. Je ne voulais pas être obligé de gagner à quatre pattes, sous les coups de fouet, le marché aux esclaves le plus proche.

À une cinquantaine de mètres, dans l'avenue, un autre palanquin passa, porté par des esclaves de trait, quelques belles femmes asservies, en courte tunique, enchaînées par le cou derrière lui. Des menottes leur immobilisaient également les mains dans le dos. Peut-être cela était-il un peu ostentatoire, mais je n'y étais pas opposé. Les femmes avaient les cuisses minces et de jolis seins.

Je regardai la femme aux mains liées, attaché par le cou à un anneau de la boutique de Philebus. C'était l'après-midi et il faisait très chaud. Je constatais avec surprise, mais n'en montrai rien, qu'elle me regardait. Elle tourna la tête. Je continuai de la regarder. Je crois qu'elle fut consciente de cela. Elle se redressa un peu, contre le mur, relevant la tête. Je pensai aux femmes enchaînées derrière le palanquin que je venais de voir, et à la femme qui était à présent devant moi, attachée à un anneau. Comme il est merveilleux, me dis-je, d'être sur une planète où il est possible de posséder de telles femmes ! Je ne fus pas mécontent, à ce moment-là, d'être sur Gor. Je regardai ses chevilles, ses mollets et ses cuisses, la douceur de son ventre et de ses seins, sa gorge, son visage et ses cheveux.

« J'ai soif, » dit-elle.

— « À genoux, » dis-je.

— « Jamais ! » répliqua-t-elle.

Je la quittai des yeux.

« Je suis à genoux, » dit-elle.

Je me tournai à nouveau vers elle. Elle était à genoux.

« Esclave ! » lança l'Esclave de Soie, attaché à un autre anneau.

Bizarrement, j'étais sûr que la femme se mettrait à genoux. Il est difficile d'expliquer pourquoi. En réalité, peut-être n'en étais-je pas sûr et m'y attendais-je seulement.

Elle était à genoux. Elle avait obéi.

Je me souvins de notre conversation précédente, au cours de laquelle elle m'avait dit qu'elle n'était pas pour des individus tels que moi, mais pour les hommes libres.

« T'abandonnes-tu, dans leurs bras, Esclave ? » avais-je demandé. « Je suis sûr que tu t'abandonnes bien, » avais-je ajouté. Elle avait rougi et sangloté. Notre relation était à présent tout à fait différente de ce qu'elle aurait été si cette conversation n'avait pas eu lieu. Au cours de cette conversation, je lui avais clairement fait sentir qu'elle était une femme et que, si elle voulait entretenir des relations avec moi, elle devait le faire en tant que femme. Je n'acceptais aucune autre solution. J'avais estimé convenable, par un acte de ma volonté, volonté virile, de lui refuser les refuges pratiques de la tromperie, de la comédie et de la fraude. À présent, elle était à genoux à mes pieds. C'était le résultat de mes paroles impérieuses.

Elle me regarda. Je constatai que ses yeux brillaient de colère. Je lus également, dans ses yeux, qu'elle savait que sa place était aux pieds des hommes.

« J'ai très soif, » dit-elle.

— « Et alors ? » m'enquis-je.

Ses yeux étincelèrent.

Je regardai l'avenue.

— « J'ai très soif, » répéta la femme quelques instants plus tard. « Je suis enchaînée. Veux-tu aller me chercher de l'eau à la fontaine, s'il te plaît ? »

— « Tu dois me payer, » dis-je.

L'Esclave de Soie enchaîné à l'anneau voisin poussa un cri scandalisé.

« Tu dois me payer, » dis-je. « Comprends-tu ? »

— « Clairement, » répondit-elle.

Je gagnai la fontaine et, dans la vasque inférieure, puisai de l'eau dans mes deux mains, la portant ensuite à la femme. Je la montai jusqu'à ses lèvres et, à genoux, les mains liées devant le corps, une chaîne l'attachant par le cou à un anneau, elle but. Mes mains étaient dans une position, lorsqu'elle eut bu, me permettant de lui prendre la tête. Elle me regarda avec frayeur.

« Je connais la sensation produite par ces mains, » dit-elle. « Tu n'es pas un Esclave de Soie, » souffla-t-elle.

— « Moi, » dit l'Esclave de Soie attaché à l'anneau voisin, « si j'avais été libre de mes mouvements, je serais allé te chercher de l'eau pour rien. »

— « Je sais comment vous êtes, vous autres, » dit-elle. « Vous ne demandez rien, mais vous espérez beaucoup. » Je poussai la femme contre le mur. Je posai les lèvres sur son cou. « Je préfère un homme, » dit la femme à l'Esclave de Soie, « qui domine une femme et obtient d'elle ce qu'il désire. » Puis elle me dit, dans un souffle, tournant la tête sur le côté. « Et que veux-tu de moi ? »

— « Tout, » répondis-je, « et plus. »

— « C'est bien ce que je craignais, » répondit-elle en riant.

Je levai ses mains attachées, afin qu'elles ne me gênent pas. Je compris alors pourquoi les Goréens attachent généralement les mains dans le dos des esclaves. Puis ses poignets croisés, liés, furent sur ma nuque et ses lèvres se pressèrent avec impatience sur les miennes.

« Prends-moi, » souffla-t-elle, « ... Maître. »

— « Arrêtez ! » cria l'Esclave de Soie. « Arrêtez ! Je vais tout raconter ! »

— « Prends-moi, Maître, » supplia la femme. « Je t'en prie, prends-moi ! »

— « Arrêtez ! » cria l'Esclave de Soie. « Arrêtez ! Je vais tout raconter ! Je vais tout raconter ! »

J'avais été pris de nombreuses fois par des femmes libres, généralement enchaîné et obéissant à leurs ordres, mais je n'avais pas été autorisé à prendre une femme, à la serrer dans les bras, la possédant, à la transformer en esclave obéissante et palpitante. Incontrôlable, déchaîné, privé depuis trop longtemps de la possession d'une femme, je la repoussai brutalement contre le mur. Puis je la traînai, partiellement couchée, l'immobilisant, à l'écart du mur. La laisse et le collier lui relevaient la tête.

« Oh ! » cria-t-elle. « Oh ! »

« Écœurant ! » lança une femme libre, passant dans la rue.

« Animal ! » jeta une autre femme.

Mais ces passants, et les autres, ne nous séparèrent pas. Nous étions des esclaves. Ces scènes ne sont pas particulièrement rares dans les rues de Gor. Elles ne suscitent guère plus d'attention que les ébats des sleens dans leurs cages. C'est pour cette raison que les femmes esclaves portent parfois une ceinture de chasteté, lorsqu'elles sortent. Bien entendu, les femmes sont plus souvent attaquées par de jeunes voyous, les hommes esclaves étant souvent étroitement surveillés.

« Oh, » gémit la femme, dans mes bras. « Oh, Maître ! »

« Rentrons, Publius, et caresse-moi, » entendis-je une femme en Robes de Dissimulation dire à l'homme qui l'accompagnait.

Ils s'éloignèrent rapidement.

La joie de la posséder m'arracha un cri.

« Maître, » sanglota-t-elle.

Je m'écartai de la femme, tremblant, frémissant, passant ses poignets attachés au-dessus de ma tête.

« Tu es vigoureux, Maître, » dit-elle. Puis elle tendit la bouche vers moi et m'embrassa inlassablement sur l'avant-bras gauche.

Je me levai, la laissant à mes pieds. J'étais essoufflé.

« Attends que ta Maîtresse revienne, » prévint l'Esclave de Soie. « Je lui raconterai tout ! »

La femme, partiellement assise et partiellement à genoux, attachée par le cou, les mains toujours liées devant elle, posa la tête contre le mur. Elle était couverte de sueur et l'odeur de son plaisir émanait d'elle. Son corps était couvert de marques rouges.

D'un air faussement modeste, elle lissa l'ourlet de sa tunique.

Je me retournai et regardai l'avenue. À une vingtaine de mètres, deux palanquins, allant dans deux directions opposées, étaient arrêtés côte à côte. Les hommes qui les occupaient, face à face, parlaient, bavardant probablement avec amabilité. Le rythme de la vie, dans une ville goréenne, même une grande ville comme Ar, n'est pas généralement rapide. Parfois, lorsque le temps est particulièrement beau, les gens ferment boutique et gagnent les Ponts Supérieurs, pour regarder le ciel.

« Je raconterai tout, » répéta l'Esclave de Soie attaché à l'anneau.

Derrière les palanquins, comme derrière presque tous ceux que j'avais vus ce jour-là, il y avait des femmes enchaînées, portant une courte tunique et des rubans.

« Oui, je raconterai tout ! » insista l'Esclave de Soie.

Une femme me regardait. Elle était petite, avec des jambes minces et portait un collier. La courte tunique de soie qu'elle portait était remontée sur la jambe gauche. Elle était attachée dans une des deux Chaînes de onze femmes fixées à l'arrière du palanquin. Ses mains, comme celles des autres femmes, étaient attachées dans le dos.

Je tremblai d'émotion. Je n'aurais pas cru qu'elle pouvait être aussi belle.

Elle me regardait.

Lentement, tremblant, le cœur battant, je me dirigeai vers elle.

« Reviens ! » appela l'Esclave de Soie. « Reste près du mur ! Je raconterai tout ! Je raconterai tout ! »

J'approchai de la femme. Les maîtres ne s'aperçurent de rien, car ils bavardaient. Quelques serviteurs bavardaient également, près des palanquins. Ils ne remarquèrent rien.

Puis je m'immobilisai devant elle. Ses yeux me fixaient avec horreur. Elle recula.

« Je ne pensais pas te revoir, » dis-je.

Elle ne répondit pas. Je regardai sa jolie gorge blanche ; elle était belle et délicate ; elle était étroitement enserrée dans l'anneau d'asservissement.

— « Cette femme, » dit-elle. « Tu l'as violée. »

Je reculai, afin de la regarder. Je pouvais à peine croire mes yeux.

« Je t'en prie, » dit-elle.

Objectivement, je suppose qu'elle n'était pas plus belle que des milliers d'autres femmes mais, de mon point de vue, je n'avais jamais rencontré de femme plus excitante.

« Je t'en prie, » répéta-t-elle.

Émerveillé et joyeux, je regardai la femme qui se tenait devant moi, ses petits pieds nus, ses chevilles minces, ses mollets et ses cuisses, les courbes délicieuses de son corps sous la mince tunique en soie, la beauté de son cou gracile, prisonnier de son collier, la délicatesse et la beauté de ses traits, l'éclat de son regard sensible et vulnérable, les merveilles de ses cheveux bruns, plus longs à présent, et attachés avec un ruban blanc.

« Je t'en prie, » dit-elle. « Ne me regarde pas ainsi ! »

— « Es-tu marquée ? » m'enquis-je.

Elle me cacha son flanc gauche. Elle tira sur les menottes qui lui immobilisaient les mains dans le dos.

« Comme elle est belle ! » dis-je, ayant avancé jusqu'à sa gauche. Sa tunique, de ce côté, avait été remontée sur la hanche, vraisemblablement pour mieux exposer la marque qui faisait d'elle une

marchandise.

— « Tu as violé cette femme, » dit-elle.

Il m'était difficile de quitter sa beauté des yeux. J'avais constaté que sa cuisse portait la marque ordinaire des Kajirae de Gor.

— « N'es-tu pas contente de me voir ? » demandai-je. Le contraire me paraissait impossible.

— « Tu as violé cette femme ! » dit-elle avec colère.

— « Pas vraiment, » répondis-je. « Elle payait l'eau que je lui ai apportée. »

— « Monstre ! » s'écria-t-elle.

Je restai quelques instants silencieux.

Je la regardai. Elle était dans la première des deux Chaînes de onze femmes attachées à l'arrière du palanquin. Elle était la dixième femme de la Chaîne. La chaîne comportait des colliers, arrondis et larges, qui prenaient place sous le collier ordinaire des femmes ; elles ne pouvaient pas, bien entendu, les quitter. Ils étaient similaires aux colliers turiens, que j'avais appris à reconnaître.

— « Tu es très belle, » dis-je. Je m'immobilisai tout près d'elle.

Elle rejeta la tête en arrière.

— « Il est probable que, si je m'étais trouvée dans la même situation », dit-elle, « tu m'aurais soumise à un traitement similaire. »

Je posai les mains sur sa tunique. Elle s'était légèrement ouverte, semblait-il, tandis qu'elle suivait le palanquin. Du fait qu'elle avait les mains attachées dans le dos, elle ne pouvait pas fermer le vêtement. Pendant un bref instant, j'eus envie de le déchirer. Elle était assez femme pour percevoir cela. Elle frémit. Puis je le refermai, afin que ses jolis seins soient un peu mieux cachés.

« Tu me déshabillerais et tu me violerais dans la rue, si tu pouvais, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

J'avais envie de la prendre dans mes bras. Mais je ne savais pas, du fait qu'elle était attachée, véritablement comment m'y prendre. Du fait qu'elle était enchaînée, elle ne pouvait être prise que comme une captive ou une esclave. Cela ne semblait guère convenable dans ce contexte.

« N'est-ce pas ? » insista-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non, bien entendu. »

— « Oh, » fit-elle.

— « Tu n'es pas Goréenne, » expliquai-je.

— « C'est exact, » dit-elle.

Je la regardai.

— « Tu parais en pleine forme, » appréciai-je. C'était vrai. Je ne l'avais jamais vue aussi détendue et belle. Néanmoins, elle se tenait devant moi, impuissante, enchaînée. L'asservissement, naturellement, réduit les tensions chez la femme.

« Toi aussi, tu parais en pleine forme, » dit-elle.

— « Je vois que tu es exhibée, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle avec un sourire.

— « Si je te possédais, moi aussi je t'exhiberais, » assurai-je.

— « Monstre, » fit-elle avec un sourire.

— « Tu portes un ruban blanc, » remarquai-je.

— « Toi aussi, » répondit-elle.

— « Je ne suis pas Soie Blanche, » dis-je en souriant.

— « Le ruban est simplement assorti à ma tunique, » dit-elle. « Je ne suis pas vraiment Soie Blanche. »

— « Veux-tu parler anglais ? » demandai-je. « Cela serait-il plus facile ? »

Elle regarda nerveusement autour d'elle. Les autres femmes ne faisaient pas attention.

— « Non, » répondit-elle, continuant en goréen. Nous parlions tous les deux, naturellement, la langue des maîtres. Les maîtres n'aiment pas que les esclaves parlent des langues qu'ils ne comprennent pas. L'esclave comprend la langue du propriétaire et l'apprend correctement. Son goréen était très bon. Le mien, à mon avis, était meilleur. Bizarrement, nous nous étions entretenus en goréen sans même y penser. Je ne croyais pas que c'était simplement parce que nous craignons d'irriter ou de vexer les Goréens qui passaient, et qui ont tendance à considérer les langues différentes de la leur comme barbares, ou parce que les esclaves sont censés s'exprimer dans une langue comprise par les maîtres, mais parce que, en fait, le goréen était devenu notre langue. Je suis sûr, toutefois, que nous aurions pu nous entretenir en anglais, si nous l'avions voulu. Après une brève période de réadaptation, nous en aurions repris l'habitude.

« J'étais Soie Blanche, sur Terre, » dit-elle.

— « Je l'ignorais, » répondis-je.

— « Ce n'est guère le genre de chose dont une femme parle publiquement, sur Terre, » fit-elle observer.

— « Je le suppose, » répondis-je. Ce type d'information, bien entendu, était annoncé aux acheteurs des marchés aux esclaves. « Qui a été le premier à te prendre ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » dit-elle. « On m'a mis une cagoule et jetée nue, aux gardiens. J'ai été violée et passée d'une brute à l'autre. Ils ont fait de moi ce qu'ils voulaient. »

— « Je comprends, » dis-je. Son éducation avait été complète, accomplie par des Goréens. Je la regardai. Elle était belle. J'enviai les brutes qui avaient profité d'elle.

— « Ensuite, » poursuivit-elle, « bien qu'étant une femme de la Terre, je pouvais être dressée à l'esclavage. »

— « Bien sûr, » dis-je. Je ne l'interrogeai pas sur la nature de son dressage.

— « J'ai été dressée dans la Demeure d'Andronicus, » m'apprit-elle, « et vendue à Vonda. »

— « Moi aussi, j'étais dans la Demeure d'Andronicus, » dis-je. « J'ai été, plus tard, acheté par Tima, une Marchande d'Esclaves, maîtresse de la Demeure de Tima. J'ai été vendu sur le Marché de Tima. Il se trouve également à Vonda. » Je la regardai. « Étais-tu nue et vendue aux enchères ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Et toi ? »

— « Moi aussi, » répondis-je.

Elle haussa les épaules.

— « Nous ne sommes que des esclaves, » dit-elle.

Je la regardai. Je compris qu'elle était dressée pour donner du plaisir aux hommes. Elle était belle. Elle le ferait bien. Cela me plut. J'enviais la brute paresseuse du palanquin, qui la possédait. J'aurais voulu la posséder. Mais, naturellement, me rappelai-je, elle n'était pas Goréenne. C'était une femme de la Terre.

« Hé, toi ! » entendis-je. « Que fais-tu ici ? »

Je m'éloignai rapidement de la femme. Je me retournai. Je vis un des serviteurs, près du palanquin, avec un fouet, me faire signe de m'éloigner. Puis il se remit à parler avec ses camarades.

— « Qui est ton maître ? » criai-je à la femme.

Elle me regarda avec frayeur, se tenant à présent très droite, derrière le palanquin.

« Esclave craintive ! » dis-je avec colère. Elle avait peur de parler.

« À qui appartiens-tu ? » demanda une femme blonde, la dernière de la Chaîne.

— « Ma Maîtresse est Dame Florence de Vonda, » répondis-je.

— « Tu appartiens à une femme ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Je ne te crois pas, » dit-elle.

— « C'est vrai, » insistai-je.
— « Tu es un Esclave de Soie ? » demanda-t-elle.
— « Oui, » répondis-je.
— « Autrefois, j'étais libre, » dit-elle. Elle haussa les épaules, bougeant ses poignets entravés.
— « À présent, tu sers les hommes, » dis-je.
— « Bien sûr, » dit-elle.
— « Mais qui te possède ? » demandai-je.
— « Attention, » prévint-elle. « Strabar approche. »
« Reste où tu es ! » entendis-je.

Je pivotai sur moi-même. Le serviteur, avec son fouet, se dirigea vers moi. Il s'arrêta à environ trois mètres de moi.

« Ne bouge pas ! » dit-il.

Je restai immobile.

Il se tourna vers les femmes.

« Laquelle d'entre vous a osé parler à cet esclave ? » demanda-t-il.

Les femmes restèrent silencieuses.

« C'était celle-ci, n'est-ce pas ? » ricana-t-il, touchant la jolie petite brune avec qui je m'étais entretenu du bout de son fouet. Elle frémit.

— « C'est à elle que je me suis adressé, » dis-je. « Si c'est une mauvaise action, la responsabilité m'en revient. »

— « Esclave audacieux, » fit-il avec un sourire.

— « Nous sommes originaires d'une planète appelée Terre, » expliquai-je. « Nous nous connaissons, là-bas. »

— « Tu n'étais pas autorisé à lui parler, » dit-il.

— « Je l'ignorais, » répondis-je. « Je m'excuse, Maître. »

Il me considéra. Puis il regarda à nouveau la femme.

— « Elle est jolie, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Reste où tu es ! » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'étais étonné car il ne m'avait pas ordonné de m'agenouiller. Il faisait chaud, naturellement. Peut-être n'avait-il pas envie de me battre. En outre, il ne paraissait pas méchant. Je constatai alors que j'avais attiré l'attention des deux hommes des palanquins. Cela m'inquiéta un peu. Je vis les esclaves de trait tourner et les deux palanquins se dirigèrent vers moi. Puis, sur un geste des maîtres, les palanquins furent posés par terre. Les esclaves de trait, qui n'étaient pas enchaînés, furent alors libres de leurs mouvements. Je me trouvai alors entouré de divers individus, les hommes des palanquins, les serviteurs, les femmes esclaves et les esclaves de trait. En outre, quelques passants s'arrêtèrent pour voir ce qui arrivait.

« Qui te possède ? » demanda un des hommes des palanquins, celui derrière lequel était enchaînée la femme avec qui je m'étais entretenu.

Je m'agenouillai. De toute évidence, c'était un maître.

— « Dame Florence de Vonda est ma Maîtresse, Maître, » répondis-je.

Il me fit signe de me lever. Il sortit, d'une petite boîte fixée sur le palanquin, une lentille ronde montée sur une baguette ornée de perles. Ensuite, il regarda les femmes enchaînées derrière le palanquin. Il examina celle avec qui je m'étais entretenu.

— « Connaissais-tu cette femme, sur ta planète ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Était-elle libre, là-bas ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Regarde-la, » indiqua-t-il.

J'obéis.

« À présent, c'est une esclave, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Soudain, la femme enchaînée se tassa sur elle-même. Elle me regarda avec frayeur. Je me passai la langue sur les lèvres. Puis je secouai la tête afin de me débarrasser de la façon dont, pendant un instant, je l'avais vue. Je l'avais vue, pendant cet instant, non pas avec émerveillement et plaisir, comme précédemment, mais du point de vue d'une virilité impitoyable, avec triomphe et plaisir, comme l'objet convenant le mieux à l'exercice de la domination du pouvoir et du désir masculins, comme ce qu'elle était, et était seulement : une esclave.

Les maîtres et les serviteurs rirent. Quelques esclaves de trait rirent également. La femme sanglotait. Je secouai à nouveau la tête, afin de chasser le souvenir violent et excitant de l'instant où j'avais vu la femme pour ce qu'elle était : une esclave. Je compris soudain que non seulement elle pouvait être possédée mais aussi que, littéralement, elle *était* possédée. Quand j'avais regardé la femme, quelques-unes de ses compagnes avaient retenu leur souffle. L'excitation faisait monter et descendre la poitrine de quelques-unes. Quelques autres avaient rougi. Je constatai que de nombreuses femmes me regardaient. De toute évidence, de temps en temps, elles avaient été regardées honnêtement, comme des femmes esclaves.

« As-tu vu cela ? » demanda l'homme qui me paraissait être le propriétaire de la femme.

— « Oui, » répondit l'autre.

Je rougis de honte parce que, pendant un instant, j'avais regardé cette femme comme une esclave. Comme elle avait dû être vexée et offensée ! Mais, à présent, bien entendu, elle était une esclave, et seulement une esclave.

— « Granus, Turus, » dit l'homme du palanquin auquel la femme était enchaînée.

Je regardais la femme mais elle ne voulait pas soutenir mon regard. J'étais terriblement désolé de l'avoir regardée comme un mâle goréen. Elle n'était pas Goréenne. Elle était de la Terre. Ne le savais-je donc pas ? Toutefois, elle était belle et légalement asservie.

J'entendis un grognement, derrière moi. Je pivotai. Un poing m'atteignit sur le côté de la tête. Puis je reçus des coups de pied. Je hoquetai, reculai en trébuchant. Deux esclaves de trait s'étaient jetés sur moi, me donnant des coups de poing et de pied. Je roulai sous l'un d'entre eux et me relevai, couvert de sang.

« Granus lui a donné un bon coup, » dit quelqu'un.

« J'ai vu, » dit quelqu'un d'autre.

« Et il s'est relevé, » fit remarquer une troisième personne.

« Intéressant, » fit quelqu'un.

« Il est fort, » dit une autre voix.

J'essuyai le sang qui coulait sur le côté de ma tête. Mes jambes me supportaient à peine.

L'homme du palanquin me montra avec son lorgnon orné de perles.

Le premier esclave de trait se dirigea à nouveau vers moi, serrant ses poings énormes.

« Quand je te frapperai à nouveau, » dit-il, « ne te relève pas. Le Maître sera satisfait. »

Je hoquetai.

Puis il se jeta sur moi. Je tentai de me défendre. Son poing gauche m'atteignit à l'estomac, me pliant en deux, puis son poing droit me frappa sur le côté gauche du visage. Je basculai sur le côté, perdant l'équilibre, glissant sur les pavés. Je restai à genoux par terre.

L'esclave de trait s'éloigna de moi.

« Regardez ! » cria quelqu'un. « Il s'est relevé. »

Je vacillais.

L'esclave de trait, qui s'appelait apparemment Granus, surpris, se tourna à nouveau vers moi. Son camarade et lui se regardèrent.

« Fuis, » dit le serviteur qui avait un fouet. « Fuis. »

Je constatai que personne ne me barrait la retraite.

— « Non, » répondis-je. « Non. »

L'homme du palanquin, déconcerté, me montra à nouveau avec son lorgnon orné de perles.

« C'est un combat ! » cria quelqu'un avec enthousiasme.

L'esclave de trait imposant se dirigea à nouveau vers moi. Il me frappa encore par deux fois, brutalement, tandis que je reculais en trébuchant, puis je le saisis, le tenant, tentant de m'éclaircir les idées, m'efforçant de l'empêcher d'armer ses coups puissants. Je l'entendis grogner. Mes bras serraient leur étreinte. Je le contraignis à se pencher en arrière. Il y avait du sang, sur son corps et sur ma tunique.

« Non, » grogna-t-il.

Je constatai soudain qu'il avait peur. Je continuai d'appuyer ma prise. Puis, soudain, terrifié, je compris ce que je pouvais lui faire.

« Arrête ! » cria l'homme au fouet.

Je lâchai l'esclave de trait, qui tomba. Sa colonne vertébrale n'avait pas été cassée. J'ignorais tout de la lutte mais j'avais découvert, avec terreur, qu'il y avait en moi une puissance que je ne connaissais pas. Je me souvins du jour où j'avais soulevé le banc, dans la Demeure d'Andronicus. Sans véritablement y attacher de l'importance, j'avais continué la gymnastique et les exercices physiques auxquels j'avais été soumis pendant mon séjour là-bas.

« Es-tu un Esclave de Combat ? » demanda quelqu'un.

— « Non, » répondis-je.

L'homme au fouet regarda celui du palanquin.

« Intéressant, » fit l'homme du palanquin.

— « Cela suffit-il ? » s'enquit l'homme au fouet.

— « Oui, » répondit l'homme du palanquin. Je compris soudain qu'il ne voulait pas risquer un esclave.

L'homme du palanquin leva son lorgnon orné de perles et, à nouveau, les esclaves de trait prirent leur place. L'homme au fouet rejoignit les autres serviteurs à côté du palanquin. Quelques instants plus tard, les deux palanquins, avec leurs suites respectives, s'en allèrent. Je restai debout, vacillant, couvert de sang, dans la rue.

La foule se dispersa.

Soudain, furieux, je courus derrière le palanquin auquel la jolie femme blonde avec qui je m'étais entretenu était enchaînée. Je me glissai, sans me faire voir, derrière la femme blonde qui m'avait dit qu'elle était autrefois libre et qui était à la queue de la Chaîne.

Ma main se referma sur sa nuque.

Elle sursauta.

« Comment s'appelle ton maître ? » demandai-je.

— « Nous n'avons pas le droit de parler dans la Chaîne, » dit-elle. « Oh ! » fit-elle. J'avais serré mon étreinte sur sa nuque.

— « Comment s'appelle ton maître ? » répétei-je.

— « Oneander d'Ar, » répondit-elle, « de la Caste des Marchands. Il fait des affaires à Vonda. »

Je ne lui lâchai pas la nuque.

« Tu n'es pas un Esclave de Soie, » dit-elle, douloureusement tenue.

— « Oneander d'Ar ? » répétei-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Oui qui ? » m'enquis-je, appuyant mon étreinte.

— « Oui... Maître, » répondit-elle. Je la lâchai et elle trébucha, suivant les-autres. Elle se retourna, effrayée. Puis elle regarda à nouveau devant elle. Ce n'était pas une femme de la Terre, bien entendu. Ce n'était qu'une Goréenne, une esclave dont les hommes pouvaient faire ce qu'ils voulaient.

Je gagnai le bord de la rue, regardant les palanquins et les Chaînes qui les suivaient.

Je savais que je devais retourner devant la boutique de Philebus. Si ma Maîtresse sortait et que je ne sois pas là, elle ne serait pas contente. Mais, répondant à une impulsion, je suivis pendant quelque temps, sur la gauche, la double Chaîne.

De toute évidence, je ne passai pas inaperçu car je saignais et, comme je le constatai, ma tunique était sale et avait une manche déchirée ; en outre, elle était tachée de sang ; mais personne ne m'adressa la parole. Peut-être craignait-on que je ne sois contrarié, ou dangereux.

Je suivis la double Chaîne sur sa gauche car c'était sur la cuisse gauche que la jolie esclave brune était marquée. Je la regardai, enchaînée par le cou, ses petits poignets, au-dessus de la chair arrondie de ses paumes et sous la chair arrondie de ses petits avant-bras, prisonniers de l'acier des menottes. De toute évidence, je n'avais jamais rencontré de femme plus excitante et désirable. Lorsque je l'avais vue, sa beauté m'avait presque abasourdi.

Je souris intérieurement.

À présent, je savais qu'elle appartenait à Oneander d'Ar, un Marchand qui faisait apparemment des affaires à Vonda. Je supposai qu'il l'avait achetée à Vonda. Il me paraissait dommage qu'il se contente de l'exhiber. Peut-être l'utilisait-il de temps en temps, ainsi que les autres femmes, ou bien les jetait à ses hommes. Je me demandai si elle ferait une bonne esclave. Je supposai que non, car elle était de la Terre. Il était difficile de l'imaginer à genoux devant un homme, désespérément excitée, en larmes, suppliant d'être prise.

Je me laissai distancer, passant sur la droite des Chaînes, regardant le palanquin continuer son chemin.

Je vis la femme blonde, dernière de la Chaîne de droite, se retourner. Elle se demandait, apparemment, si je suivais toujours. Elle sourit. Je lui adressai un sourire ironique. Je l'avais contrainte à m'appeler : Maître. Puis elle regarda à nouveau devant elle. Mais son corps bougea, soudain, comme celui d'une esclave. Je souris. Peut-être avait-elle été libre mais, à présent, manifestement, elle n'était qu'une esclave. Elle était excitée. Une fois rentrée dans la demeure de son maître, elle s'agenouillerait vraisemblablement devant le premier gardien, suppliant d'être utilisée, et peut-être serait-elle donnée, une cagoule sur la tête, pendant une heure, à un esclave de son choix.

Debout sur les pavés de l'avenue du Cylindre Central, je regardai s'éloigner le palanquin et ses Chaînes de beautés asservies.

Je considérai à nouveau la jolie petite femme brune. Je ne pensais pas la revoir un jour. Puis cela était arrivé. Comme elle avait été transformée ! Sa beauté m'avait presque déconcerté. Je ne pouvais la chasser de mon esprit.

Je me souvins alors, bizarrement, que les femmes de la Terre étaient importées sur Gor pour devenir des Esclaves d'Amour. Je me demandai si les hommes de Gor connaissaient les femmes de la Terre plus en profondeur que les hommes de la Terre.

Le palanquin, avec ses femmes enchaînées, disparut dans l'avenue.

La femme brune, sur Terre, bien entendu, était extrêmement belle, mais sa beauté, à cette époque, bien que considérable, n'était pas comparable à ce qu'elle était devenue. Debout dans la rue, je me souvins d'elle avec stupéfaction. Je n'aurais pas rêvé qu'elle puisse devenir aussi délicatement et incroyablement belle. C'était la première fois, naturellement, que je voyais Beverly Henderson, de la Terre, sous les traits d'une esclave.

Puis je pivotai sur moi-même et repris rapidement le chemin de la boutique de Philebus.

« Jason ! Jason ! » cria Dame Florence avec colère. « Où étais-tu ? »

Je m'agenouillai rapidement devant elle, la tête baissée.

— « Dans la rue, Maîtresse, » répondis-je.

— « Regarde-toi ! » s'écria-t-elle. « Tu t'es battu ! »

J'adressai un bref regard à l'Esclave de Soie attaché à l'anneau voisin de celui de la femme. Il m'adressa un regard ironique. Je compris qu'il avait dû raconter à Dame Florence ce qui s'était passé.

« Je ne peux pas te laisser un instant sans surveillance ! » dit Dame Florence. « Tu m'as fait attendre ! Je ne peux pas tourner le dos un instant sans que tu crées des difficultés. Sais-tu que j'ai terminé mes courses depuis un quart d'ahn ? »

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Il s'est enfui, » dit l'Esclave de Soie.

— « Non, » répondis-je. « Je suis seulement allé me promener dans la rue. »

— « As-tu violé cette pauvre esclave ? » demanda Dame Florence, montrant la femme attachée à l'anneau.

— « Pardonne-nous, Maîtresse, » supplia la femme qui, à genoux, tremblait. Elle baissa la tête, autant que possible compte tenu de la laisse fixée à l'anneau.

— « Je l'ai prise, » reconnus-je.

— « Prise ! » s'écria Dame Florence.

— « Elle avait soif, » expliquai-je. « Elle voulait de l'eau. Je l'ai fait payer en l'utilisant. »

— « Monstre ! » s'écria Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Ta tunique est déchirée, » me remontra-t-elle. « Tu es couvert de sang. Es-tu blessé ? »

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

Elle se tourna d'un bloc vers la femme attachée à l'anneau, qui trembla.

— « Tu as échangé ton utilisation contre un peu d'eau ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondit la femme.

— « Traînée ! » cria Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » répondit la femme.

— « Esclaves écœurants ! » lança Dame Florence. « Comme le collier vous convient bien ! »

— « Il a également accosté une esclave, dans une suite, » indiqua l'Esclave de Soie attaché. « C'est à ce moment-là qu'il y a eu une bagarre. »

— « Je ne sais pas ce que je vais faire de toi, Jason, » déclara Dame Florence. « Tu ne m'as pas attendue. Tu as abusé de cette pauvre fille. Tu as abordé une esclave inconnue. Tu t'es battu. Ta tunique est sale, déchirée et couverte de sang. C'est trop ! »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Sois sûr que tu seras bien puni, quand nous regagnerons Venna, » promit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu seras enchaîné pendant deux jours, » précisa-t-elle.

Cela ne me plaisait guère. Dans de telles circonstances, les poignets et les chevilles sont généralement enchaînés ensemble. Avec le temps, bien entendu, cela provoque des douleurs dans tout le corps. En général, après avoir été enchaîné de cette façon pendant cinq ahns, une femme est prête à servir délicieusement son maître.

« Comprends-tu, Jason ? » reprit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Je regardai l'Esclave de Soie qui était assis sur le trottoir, attaché par le cou à l'anneau situé

derrière lui. J'eus envie de lui écraser le visage.

— « Va chercher le tharlarion, Jason, » dit Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Quelques instants plus tard, je revins avec le tharlarion.

Une chaîne fut passée autour de mon cou. Dame Florence me la mit. L'autre extrémité fut attachée à l'étrier.

— « Je regrette, Jason, » dit-elle, « mais cela me semble nécessaire. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Aide-moi à monter en selle, » dit-elle. Je soulevai son pied chaussé d'une sandale et elle s'installa sur le siège en cuir fixé sur le côté du dos du tharlarion. Il comporte des étriers, dans lesquels je l'aidai à placer les pieds, mais ce n'est pas exactement une selle comparable à ce que l'on se représente sur Terre, même pas une selle en amazone. C'est davantage un fauteuil avec des étriers. Il se trouve à la hauteur de l'échine de l'animal, capitonné, fixé par des sangles. Elle s'installa sur le siège, ou la selle, si l'on préfère. En l'aidant à monter, j'avais aperçu sa cheville. Je savais qu'elle était jolie. Je ne l'avais jamais serrée dans mes bras. Lorsqu'elle m'utilisait, ce qui était fréquent, j'étais enchaîné sur sa couche.

« Philebus ! » appela-t-elle.

Un homme, accompagné d'un serviteur, apparut sur le seuil de la boutique. Il était chauve et insignifiant. Un serviteur, derrière lui, portait plusieurs paquets. Je tendis les rênes du tharlarion à Dame Florence.

« Merci, Jason, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Je regardai Philebus dans les yeux. Son regard était troublé. Le serviteur sortit sur le trottoir et me donna les paquets. Il me foudroya du regard.

« Merci, Maître, » lui dis-je.

— « Bien, Jason, » dit Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je te souhaite tout le bien, Dame Florence, » dit le commerçant.

— « Moi aussi, Philebus, je te souhaite tout le bien, » répondit Dame Florence. Philebus, en fait, était de Turia. Néanmoins, sa boutique était à Ar. Il habitait Ar depuis plusieurs années.

Dame Florence dirigea le tharlarion vers la rue. Je suivis, portant les paquets, enchaîné par le cou à l'étrier dans lequel elle avait glissé son pied gauche. Son corps était légèrement tourné sur la selle, afin qu'il lui soit plus facile de diriger l'animal qu'elle montait.

« Tu m'as créé des ennuis, aujourd'hui, Jason, » dit-elle.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » répondis-je.

— « As-tu vraiment utilisé l'esclave attachée à l'anneau ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Écœurant, » fit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « L'as-tu utilisée, » demanda-t-elle, « ... comme une esclave ? »

Je réfléchis.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ah ! » fit-elle. Elle me regarda. Ses yeux étaient indéchiffrables.

Puis elle tourna la tête, dirigeant le tharlarion.

« Et la petite traînée de la suite ? » s'enquit-elle.

— « Maîtresse ? » demandai-je.

— « Était-elle jolie ? » fit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Comment se fait-il que, étant esclave, tu as osé parler à une femme enchaînée ? » demanda-t-elle.

— « J'ignorais que cela était interdit, » répondis-je.

— « Tu as de la chance de ne pas avoir la langue coupée, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « La connaissais-tu ? » s'enquit-elle.

— « Je l'ai rencontrée sur la Terre, » répondis-je. « À présent, nous sommes tous les deux esclaves. »

— « Bien sûr, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » fis-je.

— « Jason, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse ? » répondis-je.

— « Nous quitterons Ar ce soir, pas demain matin, comme je l'avais prévu. »

— « Pourquoi, Maîtresse ? » demandai-je.

— « J'ai parlé avec Philebus, » répondit-elle. « Il me conseille de quitter rapidement la ville. Il y a malheureusement des conflits entre Ar et la Confédération Salérienne. »

Je hochai la tête. J'avais deviné que la situation se dégradait. J'avais vu les mouvements de troupes.

« Tu ne voudrais pas me voir porter le collier, n'est-ce pas, Jason ? » demanda-t-elle, un sourire dans la voix.

Je ne répondis pas.

« Jason ? » insista-t-elle.

— « Je crois que le collier t'irait très bien, Maîtresse, » répondis-je.

Je la vis tendre la main vers la cravache suspendue contre la selle, mais elle ne la saisit pas. Elle rejeta la tête en arrière et rit joyeusement.

— « Tu es un monstre ! » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Nous quitterons la ville dans une heure, » reprit-elle. « Par la grande porte. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

UNE MAÎTRESSE S'INTERROGE SUR LA CARESSE DES HOMMES ; UNE MAÎTRESSE ORDONNE À SON ESCLAVE DE LA PRENDRE DANS SES BRAS

« **E**ST-CE toi, Jason ? » demanda-t-elle sans se retourner.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle savait que c'était moi. Elle se trouvait sur un large balcon, entouré d'une balustrade basse, à l'extérieur de sa chambre. J'étais dans la chambre. Nous étions dans sa maison de la ville balnéaire de Venna, célèbre pour ses bains et ses races de tharlarion. C'était le début de la soirée.

Elle se retourna et entra dans la chambre. Je m'agenouillai, vêtu de soie.

— « Suis-je jolie ? » demanda-t-elle. Elle tourna sur elle-même devant moi, la robe de soie écarlate, presque diaphane, comme de la soie d'esclave, tournoyant autour d'elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Elle était effectivement jolie, et même belle. Elle faisait approximativement un mètre soixante et était bien faite. Son visage était plein, ovale. Ses yeux étaient bleus ; ses cheveux, qui étaient longs et dénoués, étaient auburn.

« Tu es très belle, Maîtresse, » dis-je.

— « Comme les Esclaves de Soie sont obséquieux ! » répondit-elle en riant. Mais elle était contente.

— « C'est vrai, Maîtresse, » dis-je. C'était vrai.

— « Ma robe te plaît-elle ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « J'étais sûre qu'elle te plairait, » dit-elle. « Je l'ai achetée chez Philebus, à Ar. »

Je me dis que cela était sans doute vrai. Je ne l'avais jamais vue.

« Crois-tu qu'elle ressemble trop à... à de la soie d'esclave ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » répondis-je.

Elle rit.

Nous étions à Venna depuis cinq jours. Pendant deux jours, j'avais été enchaîné en raison de mon comportement, à Ar. J'étais encore un peu courbatu. C'était la première fois, depuis notre retour à Venna, qu'elle me faisait venir dans sa chambre. Mes relations avec la Maîtresse, bizarrement, étaient à présent légèrement différentes de ce qu'elles étaient avant notre voyage à Ar. Bien qu'elle ait prétendu que mes actes l'avaient contrariée, et qu'elle m'ait infligé une punition appropriée, je sentais qu'elle n'était pas totalement mécontente de moi. Elle était plutôt fière, me semblait-il, bien qu'elle ne soit pas prête à le reconnaître, d'être la Maîtresse d'un esclave potentiellement dangereux. Le fait que je me sois montré entreprenant et rude, à mon avis, lui avait plu. Elle n'avait pas peur de moi, bien

entendu, puisque j'étais son esclave. Un jour, après notre retour à Venna, je l'avais entendue parler de moi avec une autre femme.

« Tu n'as pas peur d'un tel esclave ? » avait demandé l'amie.

— « Je le force à rester à genoux, » avait-elle répondu.

Un autre jour, dans les couloirs, elle était passée près de moi tandis que je frottais un grand vase en cuivre. Deux femmes esclaves, également possédées par ma Maîtresse, pieds nus, portant un collier et une tunique, bavardaient à proximité, un panier de linge en équilibre sur la tête.

« Il vaut mieux éloigner celui-ci des femmes esclaves, » avait-elle dit à un gardien en me montrant. Ils avaient ri. C'était une plaisanterie, bien entendu. Le simple fait de toucher une des esclaves de ma Maîtresse sans permission pouvait signifier la mort. Toutefois, cette plaisanterie de la Maîtresse me parut intéressante. Elle n'était pas vraiment mécontente, me semblait-il, que je me sois mal conduit à Ar. Les femmes, à ce moment-là, leur panier sur la tête, étaient parties en riant. Leurs pieds nus claquèrent sur les dalles. Celle de droite, Taphris, petite et sensuelle, n'était pas sans intérêt.

— « Debout, Jason, » dit ma Maîtresse.

Je me levai. Je posai les mains sur ma tunique, afin de la quitter.

— « Dois-je prendre place sur ta couche, Maîtresse ? » demandai-je.

J'adressai un bref regard à la couche couverte de fourrures et aux chaînes avec lesquelles elle m'attachait lorsqu'elle me faisait servir son plaisir.

— « Non, » dit-elle. Son expression me parut indéchiffrable. Debout, naturellement, je la dominais de toute ma taille. Je laissai tomber les bras, lâchant ma tunique.

« Jason, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse ? » répondis-je.

Elle me tourna le dos et sortit à nouveau sur le balcon. Les trois lunes étaient levées. Nous entendions les insectes, dans les jardins s'étendant sous le balcon. Nous voyions également les lumières de Venna. Les bains étaient encore ouverts. La maison de ma Maîtresse se trouvait dans le quartier de Telluria, situé dans la partie nord-ouest de la ville, sur une colline. C'est le meilleur quartier résidentiel de Venna. La maison, compte tenu de sa situation, jouissait d'une jolie vue sur la ville.

— « Jason, » dit-elle sans se retourner, « viens près de moi, sur le balcon. »

Je la rejoignis sur le balcon, près de la balustrade.

« Je suis très riche, Jason, » dit-elle, « mais je suis également très seule. Et puis, je suis nerveuse. Je ne sais pas pourquoi. »

Je ne répondis pas. Je savais que les maîtresses se confiaient souvent à leurs Esclaves de Soie.

« Je suis certaine qu'il y a en moi des besoins, des désirs, » dit-elle, « qui ne sont pas satisfaits. »

« Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mais je n'en connais pas véritablement la nature, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je sais seulement que je suis désespérément malheureuse, » reprit-elle.

— « Je regrette, Maîtresse, » dis-je.

— « J'ai assisté à un accouplement de sleens, aujourd'hui, » poursuivit-elle. « La femelle s'est débattue. Le mâle l'a prise à la gorge entre ses crocs. Elle est immédiatement devenue docile. Bientôt, elle s'est tortillée de plaisir. J'ai vu un urt pousser une femelle dans un coin et elle n'a pas tardé à glapir de joie. La femelle du larl, les flancs couverts de sang, s'abandonne au mâle, puis elle porte son petit et chasse pour lui. Le verr et le bosk choisissent les femelles qui leur plaisent et les poussent dans un endroit de leur choix. » Elle regarda les jardins avec amertume. « Dans toutes ces relations, c'est uniformément le mâle qui est le maître. Et les femelles, bizarrement, ne paraissent pas mécontentes. Que signifie cela ? »

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » répondis-je.

— « Aujourd'hui, » reprit-elle, « j'ai vu des femmes esclaves, traînées insensées, portant un collier, dont la nudité était à peine couverte par un haillon. Elles paraissaient joyeuses et heureuses ! Qu'est-ce que cela signifie ? »

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » répondis-je.

— « Moi non plus, » dit-elle avec amertume. Elle regarda les jardins. « Elles sont asservies et elles sont heureuses, » reprit-elle. « Je suis libre et je suis malheureuse. Je ne comprends pas. »

Je ne répondis pas.

« Personne ne se préoccupe de les rendre heureuses, » dit-elle. « Elles doivent rendre les autres heureux. Elles doivent s'abandonner, obéir, servir, aimer et procurer du plaisir. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Pourquoi, dans ce cas, » poursuivit-elle, « sont-elles heureuses et moi pas ? »

— « Je ne sais pas, Maîtresse, » répondis-je.

— « Plusieurs de mes amies, » dit-elle, « me conseillent d'accepter un Compagnon. »

— « Je l'ignorais, » répondis-je.

— « De nombreux hommes, jeunes et riches, ont voulu devenir mes Compagnons. Ces unions, dans de nombreux cas, seraient profitables à nos intérêts financiers. Jusqu'ici, néanmoins, j'ai toujours refusé. Je suis restée indépendante. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « J'ai vu de nombreuses Compagnies, » reprit-elle. « Toutefois, dans de nombreux cas, l'homme entretenait des traînées asservies et c'était vers ces traînées qu'allait son affection. » Sa voix était pleine d'amertume. « Pourquoi, » demanda-t-elle, « l'homme renonce-t-il à une Compagne noble, sereine et belle, indépendante et majestueuse, pour une traînée portant un collier, prête à ramper jusqu'à ses pieds et à les lécher ? »

Je ne répondis pas.

« Monstre ! » lança-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je hais les hommes ! » s'écria-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Toutefois, » ajouta-t-elle, « ils me troublent. Oh, je ne pense pas à toi, Jason, Esclave de Soie, mais aux vrais hommes. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

Elle continua de regarder les jardins.

— « Ils me dérangent, » reprit-elle. « Ils me rendent nerveuse. »

Je ne répondis pas.

« Ils éveillent ma curiosité, » dit-elle. « Je me demande parfois ce que j'éprouverais, nue dans leurs bras. »

Je ne pris pas la parole.

« Je n'ai jamais été dans les bras d'un homme, Jason, » me révéla-t-elle. Cela ne me surprit guère. Elle m'avait utilisé de nombreuses fois, bien entendu, mais elle ne m'avait jamais permis de la prendre dans mes bras. Bien entendu, suivant ses instructions, je l'avais embrassée, léchée et caressée. Je lui avais donné beaucoup de plaisir mais, femme de statut social élevé, riche et libre, elle ne m'avait jamais laissé la serrer. Le fait qu'il m'ait été impossible de soumettre véritablement une femme à ma volonté était un des tourments de mon asservissement. La seule femme que j'avais véritablement prise, sur Gor, était l'esclave attachée devant la boutique de Philebus, à Ar. La posséder avait été une joie. Je ne connaissais même pas son nom, ni son maître, et elle ne connaissait pas davantage le mien, ou celui de ma Maîtresse. Nous n'étions que deux esclaves, l'une attachée, les

mains liées, s'accouplant à l'ombre d'un anneau à esclave, par une chaude journée, à Ar.

Soudain, elle se tourna vers moi.

« Prends-moi dans tes bras, Jason, » dit-elle.

Je la pris soudain dans mes bras et l'embrassai dans le cou.

« Non, » souffla-t-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle. La robe était tombée sur ses chevilles. « Jason, » dit-elle. Je la soulevai, nue, et la portai jusqu'à la couche. Son poids ne signifiait rien, pour moi. Ses mains étaient croisées sur ma nuque. Elle m'embrassa le cou puis tourna la tête, horrifiée parce qu'elle avait posé les lèvres sur le corps d'un esclave. Je m'arrêtai avant d'avoir atteint la couche. Elle me regarda. Elle m'embrassa la poitrine. « Non, non, » sanglota-t-elle. Mais je repartis en direction de la couche. « Non, » dit-elle. Je la posai sur la couche. Je m'assis près d'elle. Puis je la tirai par les bras afin de la faire asseoir et la serrai. « Non, » dit-elle, « non ! » Mes bras accentuèrent leur étreinte. Elle se débattit mais n'avait aucune chance de se dégager. « Est-ce cela que l'on éprouve dans les bras d'un homme ? » demanda-t-elle en pleurant.

— « Ce n'est que le début de ce que l'on ressent dans les bras d'un homme, » répliquai-je.

— « Tu me serres trop fort, » dit-elle. « Tu me fais mal. Oh ! » s'écria-t-elle lorsque j'accentuai encore mon étreinte. Ensuite, je la fis basculer à plat dos sur les fourrures. Elle me regarda, les yeux dilatés. Je penchai la tête sur sa petite bouche. « Arrête, Esclave ! » s'écria-t-elle. « Arrête ! »

Je la lâchai et me levai. Elle s'agenouilla sur la couche, tremblant convulsivement, en larmes. Elle me montra du doigt.

— « Sors ! » cria-t-elle. « Sors ! »

Je quittai la chambre.

« Tu seras battu ! » cria-t-elle tandis que je m'en allais. « Tu seras battu ! »

JE SUIS BATTU ; LA MAÎTRESSE S'ENTRETIENT AVEC MOI

J'ÉTAIS debout sous l'anneau de flagellation, les poignets croisés et attachés au-dessus de la tête.

Je sursautai sous l'effet du deuxième coup de Serpent. Je ne criai pas. Il n'y avait que deux gardiens, l'un d'entre eux maniant le fouet, et Dame Florence.

Je sentis le sang couler sur mon dos.

« Attends ! » dit Dame Florence. Elle vint s'immobiliser tout près de moi, près de mon épaule gauche. Nous nous trouvions sous un porche situé dans la partie sud de la maison.

« Comprends-tu pourquoi tu es fouetté, Jason ? » demanda-t-elle.

— « J'ai déplu à ma Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu ne pleures pas sous l'effet des coups, » releva-t-elle.

Je haussai les épaules. J'étais en colère.

« J'ai beaucoup réfléchi à ce qui s'est passé hier soir, » reprit-elle. « Cela n'a guère quitté mes pensées. »

Je ne répondis pas.

« Je n'ai pas bien dormi, » ajouta-t-elle.

— « Je regrette. Maîtresse, » répondis-je. Ma voix était légèrement teintée d'amertume ou d'ironie.

— « Es-tu en colère, Jason ? » demanda-t-elle.

Je haussai les épaules. Mon dos me faisait mal. J'avais envie de vomir.

« Je n'étais pas totalement mécontente, à la réflexion, » reprit-elle, « du fait que tu m'aies prise dans tes bras. » Elle parlait à voix basse. Les autres, qui se tenaient légèrement en retrait, ne pouvaient entendre.

— « J'ai cru que la Maîtresse m'avait ordonné de la prendre dans mes bras, » dis-je. « Apparemment, je me suis trompé. »

— « C'est la façon dont tu m'as prise dans tes bras, » fit-elle ressortir.

— « Oh ? » fis-je.

— « Je suis une Dame, » précisa-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu me serrais trop fort, » indiqua-t-elle.

— « Veux-tu instruire un homme de la façon de te prendre ? » demandai-je.

— « Me prendre ? » s'enquit-elle avec colère.

— « Naturellement, » dis-je.

— « Je suis une femme libre, » déclara-t-elle.
— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.
— « Je pourrais te faire fouetter à mort, » souligna-t-elle.
— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.
— « Es-tu fâché contre moi, Jason ? » s'enquit-elle.
— « Non, Maîtresse, » répondis-je.
— « Je suis la Maîtresse, » déclara-t-elle.
— « Bien sûr, Maîtresse, » répondis-je. « Je comprends parfaitement cela, Maîtresse. »
— « Cependant, tes mains, sur mon corps, ne produisent pas une sensation totalement désagréable, » dit-elle.

— « La Maîtresse devrait être une esclave, » fis-je.
— « Tu comprends certainement que tu es attaché et à ma merci, » fit-elle valoir.

Je bougeai les poignets dans les lanières de cuir qui les immobilisaient. J'avais été attaché, avec compétence, par un gardien. Je ne pouvais pas me libérer.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.
— « Je peux te faire fouetter à mort, torturer ou tuer, » déclara-t-elle.
— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.
— « Cependant, tu oses me parler avec cette audace ? » s'enquit-elle.
— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.
— « Fouette-le ! » dit-elle. Elle s'éloigna de moi. Par trois fois, le Serpent s'abattit sur mon dos.
« Arrête ! » dit-elle.

J'étais toujours debout. Je m'efforçais de le rester. Je ne voyais pratiquement plus.

« Il est fort, Dame Florence, » dit l'homme qui m'avait frappé. C'était un individu de petite taille, puissant, Kenneth, homme libre, gardien et contremaître des écuries. Je n'avais pas perdu une seule fois l'équilibre. Je me souvins que, dans la Demeure d'Andronicus, j'avais reçu cinq coups de Serpent. Après le deuxième coup, j'avais perdu l'équilibre et étais resté suspendu, impuissant, implorant la pitié.

— « Crois-tu toujours que la Maîtresse devrait être une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Fouette-le ! » dit-elle. Le Serpent s'abattit encore cinq fois sur mon dos. Puis, une nouvelle fois, elle cria : « Arrête ! »

« Crois-tu toujours que ta Maîtresse devrait être une esclave ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je, les dents serrées.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Parce que tu es excitante et belle, » répondis-je.

— « Esclave flatteur ! » ironisa-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Mais je suis excitante et belle comme une femme libre, » dit-elle.

— « C'est vrai, Maîtresse, » admis-je. « Mais la séduction et la beauté d'une femme libre ne sont rien comparativement à la séduction et la beauté d'une esclave. »

— « Monstre ! » s'écria-t-elle en riant. Mais je crois qu'elle savait que c'était vrai.

— « Doit-il être encore fouetté ? » demanda Kenneth, gardien et contremaître.

— « Veux-tu être encore fouetté, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Supplie-moi de pardonner ton insolence, » dit-elle.

— « Je te supplie de pardonner mon insolence, » dis-je.

— « Es-tu prêt à obéir en tous points et à être totalement agréable ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Très bien, » dit-elle. « Je te pardonne. » Puis elle se tourna vers Kenneth, qui avait toujours le fouet. « Encore cinq coups, » indiqua-t-elle.

Je la regardai.

« Je t'ai pardonné, Jason, » dit-elle. « Mais tu comprends certainement que ton insolence doit être punie. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Cinq nouveaux coups de Serpent s'abattirent sur mon dos.

« Il est encore debout, » fit remarquer l'autre homme.

— « C'est exact, » dit l'homme qui m'avait fouetté, Kenneth, le contremaître.

— « Il est fort, » dit Dame Florence, ma Maîtresse. Sa voix était empreinte de fierté.

— « Doit-il être encore battu ? » demanda Kenneth.

— « Non, » répondit-elle. « Cela suffit. » Elle s'éloigna et me regarda. « Coupez ses liens ! » ordonna-t-elle. « Ensuite, retirez-vous. Je vous appellerai quand il faudra le reconduire dans sa cellule. »

La lanière de cuir qui attachait mes poignets liés à l'anneau fut coupée.

Je m'accroupis sous l'anneau. Je ne m'effondrai pas sur les dalles. Je vomis. Je vis le sang, sur les dalles, sous mes pieds et sur eux. Je pris conscience du fait que mon corps était couvert de sueur et de sang. Je sentais le collier métallique, autour de mon cou. Je savais que vingt coups de ce fouet terrifiant pouvaient tuer un homme.

Je sentis la main de ma Maîtresse sur mon épaule nue.

« Tu es fort, Jason, » dit-elle. « Très fort. Cela me plaît. »

Je ne répondis pas.

« Tu dois comprendre clairement, bien entendu, que je suis la Maîtresse, » reprit-elle. « Est-ce bien compris ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu me plais, Jason, » dit-elle. « Tu m'excites, » souffla-t-elle. Les femmes n'hésitent pas à se confier à leurs Esclaves de Soie car elles les considèrent comme des animaux.

Je sentais la sueur sous les lanières de cuir qui immobilisaient mes poignets. J'étais essoufflé.

« Es-tu fâché contre moi, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Un jour, » dit-elle, « peut-être, si tu es très gentil, je t'autoriserai à me prendre à nouveau dans tes bras. »

L'air était doux et caressant. Je sentais les parfums des fleurs du jardin.

« Mais tu ne devras pas me serrer, » précisa-t-elle. « Et tu devras faire exactement ce que j'ordonnerai. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Kenneth ! Barus ! » appela-t-elle.

Les deux hommes revinrent. Ils avaient attendu dans la maison.

« Ramenez-le dans sa cellule, » dit-elle. « Enduisez ses blessures de baume. Ensuite, donnez-lui à manger. Laissez-le se reposer. Demain, il fera quelques courses pour moi. Demain soir, envoyez-le dans ma chambre. »

— « Oui, Dame Florence, » répondit Kenneth, qui était le plus gradé des deux hommes.

Puis, dans un tourbillon de robes, Dame Florence quitta le porche.

« As-tu déjà combattu ? » demanda Kenneth, m'aidant à me redresser, assisté de son compagnon.

— « Non, » répondis-je. « Non. »

— « Ne vomis pas avant que nous soyons arrivés dans ta cellule, » dit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je.

LA PARFUMERIE DE TURBUS VEMINIUS ; JE SUIS CAPTURÉ

J'ÉTAIS à genoux dans les profondeurs fraîches de la boutique de Turbus Veminius, Parfumeur de Venna. Venna compte de nombreuses bonnes boutiques fournissant les clients fortunés qui fréquentent les bains et les villas publiques de la région. Étant esclave, non accompagné par une personne libre, je devais attendre que les clients libres aient été servis. Je sentais les parfums et leurs mélanges, dans la longue boutique située derrière le comptoir. Assis sur des bancs, des apprentis parfumeurs mesuraient et mélangeaient, attentifs à leur travail. Bien que l'on naisse généralement dans une caste, il arrive fréquemment que l'on ne puisse pas pratiquer l'activité spécifique de cette caste avant d'avoir subi un apprentissage convenable. Cela garantit la qualité de la production de la caste. Il arrive, mais cela est rare, que les membres d'une caste ne soient pas autorisés à exercer les activités spécifiques de la caste, bien qu'il leur soit possible de pratiquer une activité annexe. Par exemple, un membre de la Caste des Métallurgistes pourrait se voir interdire de travailler le fer, mais il pourrait être autorisé à le peindre, le transporter ou le vendre. Les droits relatifs à la caste, évidemment, tels que le droit au soutien de la caste et le Sanctuaire de Caste, en cas de fuite, qui leur appartiennent par leur naissance, leur restent acquis. Les femmes d'une caste donnée, cela mérite d'être mentionné, ne pratiquent généralement pas l'activité spécifique de la caste. Par exemple, une femme de la Caste des Métallurgistes ne travaille généralement pas à la forge ; de même, il est rare qu'une femme de la Caste des Constructeurs supervise la construction de fortifications. L'appartenance à une caste, du point de vue des Goréens, est en général une simple question de naissance ; mais elle n'est pas nécessairement liée à l'exercice de certaines compétences ni à l'obtention d'un certain niveau de qualité dans l'exercice de ces activités. Bien entendu, certaines activités sont traditionnellement liées à certaines castes, situation avérée par les noms des castes : Bourreliers, Métallurgistes, Chanteurs et Paysans. Une exception importante à la généralisation selon laquelle les femmes d'une caste donnée n'exercent normalement pas l'activité de la caste est la Caste des Médecins, dont les filles sont généralement formées, au même titre que les garçons, à la pratique de la médecine. Les Médecins eux-mêmes, toutefois, n'autorisent les femmes à exercer véritablement qu'après la naissance de leur deuxième enfant. L'objectif de cette pratique est de conserver un niveau élevé d'intelligence au sein de la caste. Les femmes qui travaillent, c'est bien connu, ont tendance à ne pas se reproduire, situation qui, avec le temps, aurait vraisemblablement pour conséquence une diminution de la qualité de la caste. La préoccupation liée à l'avenir de la caste est, de ce fait, exprimée par les limites imposées aux femmes dans l'exercice des activités de la caste. Le bien de la caste, dans l'esprit des Goréens, passe avant les ambitions des individus. Le bien d'un grand nombre d'individus, estime le Goréen, à juste

titre ou à mauvais escient, est préférable au bien d'un nombre réduit d'individus. Je ne discute pas cela. Je me contente de le rapporter.

« Merci, Dame Teela, » dit Turbus Veminius, propriétaire de la boutique, acceptant les pièces et donnant un petit flacon à la femme vêtue de robes. Puis elle s'en alla.

Les femmes de la Caste des Médecins, dans de nombreuses villes, à l'âge de quinze ans, portent deux bracelets au poignet gauche. Lorsqu'elle a eu un enfant, un bracelet est retiré ; lorsqu'elle en a eu un deuxième, l'autre bracelet est retiré. Elle peut alors, si elle le désire, exercer son art à part entière.

Turbus Veminius se consacra ensuite à ses autres clientes.

La caste est importante, du point de vue des Goréens, d'une façon qu'il est difficile de communiquer à ceux dont les structures sociales ne comportent pas de relations de caste. Dans presque toutes les villes, par exemple, on sait qu'il y aura des frères d'une caste sur qui on pourra compter. La charité, par exemple, est toujours associée, sur Gor, aux droits de caste. Une des raisons pour lesquelles il y a si peu de hors-la-loi, sur Gor, est sans doute que celui qui se met dans cette situation renonce du même coup aux droits liés à sa caste. L'esclave, en outre, naturellement, n'a pas de droits de caste. Il est en dehors des structures de la société. C'est un animal. On dit, sur Gor, que seuls les esclaves, les hors-la-loi et les Prêtres-Rois, qui sont censés régner sur Gor et habiter les Sardar, n'ont pas de caste. Ce dicton, toutefois, il est peut-être utile de le faire remarquer, comme les Goréens le reconnaissent, n'est pas complètement vrai. Par exemple, il existe des individus qui ont perdu leur caste ou ont été privés de leur caste ; d'autres personnes naissent en dehors des castes ; certaines professions ne sont pas traditionnellement associées aux castes, telle que le jardinage, les emplois de domestique et le gardiennage des troupeaux, et, en réalité, il existe, sur Gor, des cultures entières qui ignorent tout des castes. De même, les limites entre les castes sont parfois vagues, de même que les relations entre castes et sous-castes. Les Marchands d'Esclaves, par exemple, se considèrent soit comme des Commerçants, soit comme une caste distincte. Ils ont effectivement leurs couleurs propres, le bleu et le jaune, celles des Commerçants étant le blanc et l'or. En outre, les mariniers du Cartius méridional constituent-ils ou non une caste ? Ils pensent que oui, mais tout le monde n'est pas d'accord sur ce point. Il existe, sur Gor, cela vaut peut-être la peine d'être mentionné, des moyens de créer ou de transformer les castes, mais les Goréens y ont très rarement recours. Du point de vue de presque tous les Goréens, il serait impensable de transformer une caste. Ils sont trop fiers de leur caste et elle fait trop partie de leur personnalité pour qu'ils puissent se permettre de penser ainsi. En outre, il est admis que pratiquement toutes les castes exercent des activités nécessaires, dignes et utiles. Le Bourrelier, de ce fait, n'est pas jaloux du Métallurgiste, ou inversement, et les représentants de ces deux castes ne sont pas jaloux des Tailleurs. Tout le monde a besoin de sandales et de portefeuilles, de vêtements et d'outils métalliques. Chacun, toutefois, a tendance à estimer que sa caste est spéciale et, à mon avis, légèrement préférable aux autres. Presque tous les Goréens sont très satisfaits de leur caste ; cela est probablement dû à l'orgueil de caste. Je suis convaincu que la structure des castes contribue considérablement à la stabilité de la société goréenne. Elle réduit, entre autres, le chaos concurrentiel, social et économique, et empêche la concentration de l'intelligence et de l'ambition dans un petit nombre d'activités prestigieuses. Si l'on peut juger sur la base de l'issue des tournois de Kaissa, tournois amateurs opposés à ceux auxquels participent les représentants de la Caste des Joueurs, il y a des hommes brillants dans toutes les castes.

« Le parfum de Dame Kita de Bazi est-il prêt ? » cria Turbus Veminius.

— « Non, » répondit une voix.

— « Ne te dépêche pas ! » cria Turbus Veminius. « Il doit être parfait. »

— « Oui, Turbus, » entendis-je.

Turbus Veminius se tourna alors, avec gravité, vers Dame Kita. C'était une petite femme délicate,

à la peau brune, avec un voile jaune, fréquent à Bazi. Elle se tassa sur elle-même.

— « Quand ton parfum devait-il être prêt, Dame Kita ? » s'enquit-il. Il ne paraissait pas impressionné par les deux gardes imposants, à la peau foncée, qui se tenaient derrière elle.

— « À la quinzième ahn, » répondit-elle timidement.

— « C'est en ce moment la quatorzième ahn, » dit-il, adressant un regard significatif à la pendule à eau posée sur son comptoir.

— « Je suis en avance, » expliqua-t-elle.

— « Manifestement, » dit-il.

— « Oui, Turbus, » dit-elle.

— « Reviens à la quinzième ahn, pas avant, » dit-il.

— « Oui, Turbus, » répondit-elle.

Dame Kita pivota sur elle-même et sortit rapidement de la boutique, suivie par ses gardes.

Turbus Veminius la regarda partir. Comme presque tous les parfumeurs, coiffeurs et maquilleurs, il traitait les femmes de sa clientèle presque comme s'il s'agissait d'esclaves. En réalité, il était célèbre parce qu'il avait dit un jour : « Ce sont toutes des esclaves ! ». Cependant, en dépit de l'autorité bourrue à laquelle elles étaient soumises, et la façon rude et péremptoire avec laquelle on leur parlait, les femmes de Haute Caste, pour des raisons restant mystérieuses à mes yeux, envahissaient sa boutique. Il comptait, naturellement, parmi les meilleurs Parfumeurs de Gor. Ses prix n'étaient accessibles qu'aux très riches. Il faut également mentionner qu'il ne vendait pas de parfums d'esclave.

« Le parfum de Dame Kita sera-t-il prêt à la quinzième ahn ? » cria Turbus.

— « Je ne sais pas, » répondit la voix.

— « Ne te dépêche pas, » dit-il. « S'il n'est pas prêt, je lui ordonnerai d'attendre, ou de revenir demain matin. Il doit être parfait. »

— « Oui, Turbus, » entendis-je.

L'idée consistant à ordonner à une femme libre d'attendre ou de revenir le lendemain matin, en sachant qu'elle obéirait, me fit sourire. On disait que Turbus Veminius avait dit, un jour : « Ce sont toutes des esclaves ! ».

Puis il se tourna vers une autre cliente. Elle avança en hâte, avec déférence.

J'étais à genoux sur les dalles. Il faisait chaud, dehors, mais frais à l'intérieur, à l'ombre. Je sentais les parfums de la boutique, dont beaucoup étaient mélangés à la main, sur la base de recettes, au fond de la boutique. Les recettes sont uniques et secrètes. Elles sont le résultat de la formation et de l'expérience du parfumeur, la conséquence de la volonté de concevoir le parfum correspondant parfaitement à une femme donnée, bien que parfois relativisé en fonction du moment de la journée et de l'humeur. Une femme riche peu avoir jusqu'à dix ou quinze recettes particulières, toutes différentes. Ces recettes sont personnelles non seulement parce qu'elles sont réservées à une femme donnée, mais aussi parce que le parfumeur qui les a conçues les considère comme dignes de son établissement. Ces recettes sont conservées dans le coffre-fort du parfumeur. Il y a également, bien entendu, des parfums spécifiques d'un établissement donné, qui peuvent être achetés par plus d'une femme. Il y a aussi, bien entendu, des centaines de parfums ordinaires, dont la préparation est bien connue des parfumeurs de toutes les villes. Les parfums d'esclave, évidemment, sont un domaine entièrement différent. Il s'agit généralement de senteurs plus lourdes, plus sensuelles que celles qui sont utilisées par les femmes libres, senteurs convenant mieux à une femme qui doit obéir, et parfaitement. Il y a des centaines de parfums d'esclave, et il y a des centaines de parfums de femme libre. Les parfumeurs de Gor, contrairement à ceux de la Terre, se sont tout spécialement consacrés aux parfums d'esclave. Il y a, de ce fait, sur Gor, une variété complexe de parfums d'esclave, excitants, provoquants, sensuels et indubitables. Il y a des parfums pour l'esclave qui est en toutes les

femmes de Gor. Parfois, bien que cela soit coûteux, le maître conduit son esclave en consultation chez le parfumeur ; le parfumeur interroge alors la femme, la fait bouger et peut même aller jusqu'à la caresser ; ensuite, il recommande un parfum, ou un mélange de parfums ; ce parfum, ou ce mélange de parfums, est, de ce fait, adapté à la beauté asservie. Presque toutes les esclaves, cependant, estiment que les parfums individualisés ne sont pas nécessaires. En outre, elles ont souvent envie d'utiliser divers parfums, en fonction de plusieurs facteurs tels que le moment de la journée, leur humeur ou celle du maître. De plus, de nombreuses femmes sont stimulées lorsqu'elles portent un parfum commun, comme la marque et le collier, à de nombreuses esclaves. Cela accentue la conscience de leur asservissement.

Turbus Veminius en avait terminé avec la cliente dont il s'occupait.

Il me regarda. Je baissai la tête devant un homme libre. Il ne me fit pas signe d'avancer. Je devais encore attendre.

J'entendis, dans la rue, un homme qui vendait du pain.

Je levai la tête. Turbus Veminius ne faisait plus attention à moi.

« Le parfum de Dame Kita de Bazi est-il prêt ? » cria-t-il. Il adressa un bref regard à la pendule à eau.

— « Il est terminé, » répondit une voix. « Il ne manque plus que ton approbation. »

Turbus gagna le fond de la boutique.

Il n'est pas exceptionnel, sur Gor, que les articles vendus dans une boutique soient fabriqués sur place, ou à proximité. C'est souvent le cas des produits d'artisanat tels que le cristal et le métal, essentiellement l'orfèvrerie, les tapis et les nattes, les sandales et les bijoux. Le commerçant, de ce fait, supervise étroitement la production et contrôle la qualité des articles qu'il fournit. Il y a également, bien entendu, de nombreuses boutiques spécialisées dans la vente de produits pour ainsi dire étrangers. Une différence essentielle entre la distribution sur Gor et sur Terre est que, sur Gor, les magasins généraux, vendant toutes sortes de marchandises, sont très rares. Il faut, généralement, lorsque l'on fait ses courses, visiter plusieurs boutiques spécialisées. C'est peut-être un inconvénient, sur certains plans mais, au moins, on sait que le commerçant connaît sa marchandise et que son niveau de vie est intimement lié à la qualité. La place des magasins généraux est tenue principalement par les bazars et les marchés où, côte à côte, dans des échoppes, parfois en toile, on peut trouver une grande variété de marchandises. Il y a, naturellement, des quartiers commerçants, dans les villes goréennes, où sont rassemblées toutes sortes de boutiques. Parfois, bien entendu, certaines zones sont spécialisées dans divers types de services ou de produits. Chaque ville a généralement, par exemple, sa « Rue des Pièces ». Dans cette zone, seront installées les banques. De même, presque toutes les villes ont leur « Rue des Marques », où se trouvent les Demeures des Marchands d'Esclaves. C'est dans cette rue qu'il faut se rendre lorsque l'on veut une femme. Comme je l'ai déjà indiqué, l'immense majorité des esclaves de Gor sont des femmes.

Turbus Veminius était toujours au fond de la boutique.

J'aperçus deux hommes imposants, en tunique brune, sur le seuil. Il me parut improbable qu'il s'agisse de clients de Veminius. Ils m'adressèrent un bref regard, puis se tournèrent vers le fond de la boutique. Ils se regardèrent. Puis ils se tournèrent à nouveau vers moi. Ensuite, ils sortirent. Je les avais déjà vus deux fois, au cours de la matinée, en faisant des courses pour Dame Florence. La première fois, j'avais cru qu'ils me suivaient, individus chargés de me surveiller, afin de voir si je m'acquittais parfaitement des courses et si mes yeux n'erraient pas sur les chevilles des esclaves mais, à ce moment-là, ils avaient changé de direction et j'en avais déduit que je me trompais. En outre, il me paraissait improbable que ma Maîtresse me fasse suivre. Le contrôle qu'elle exerçait sur moi rendait cette mesure inutile. Ma Maîtresse me tenait désormais pour acquis. Elle n'imaginait plus que je puisse me montrer récalcitrant. Je n'étais plus qu'un esclave obéissant et docile. J'avais été

fouetté avec le Serpent. J'estimai que les deux individus étaient des hommes de main chargés de retrouver un esclave échappé ou attardé. Je n'eus pas peur d'eux car, à ma connaissance, j'étais en règle avec mon collier. On y lisait, m'avait-on dit : « J'appartiens à Dame Florence de Vonda. ». Il leur suffisait de vérifier mon collier pour voir que je n'étais pas celui qu'ils cherchaient.

Turbus Veminius avait regagné le comptoir. Il avait un petit flacon de parfum qu'il s'était procuré au fond de la boutique. Il le mit dans un placard. C'était vraisemblablement celui qui était destiné à Dame Kita de Bazi. Il adressa un bref regard à la pendule à eau. La quinzième ahn sonnerait dans cinq ehns. Midi, sur Gor, est la dixième ahn. Les ombres étaient longues, dehors, en ce chaud après-midi d'été.

Je me déplaçai un peu, afin de pouvoir regarder dehors. Je ne vis aucun signe des deux hommes en marron. Quelque chose, en eux, m'inquiétait. Je vis deux femmes esclaves passer en courant. Il était un peu tard, à présent, et elles se dépêchaient de rentrer. Lorsque leur maître reviendrait, elles devraient l'attendre, à genoux, après avoir préparé son repas.

Turbus Veminius me regarda. Je baissai à nouveau la tête. S'il voulait que j'approche, il m'appellerait.

J'avais les mains liées dans le dos, avec une lanière de cuir goréen. Les esclaves, lorsqu'ils vont faire des courses, sont parfois attachés de cette façon. Au cou, suspendu à un lacet en cuir, je portais un petit sac. Il contenait une lettre, et des pièces. Je ne pouvais pas lire la lettre, bien entendu, car j'étais analphabète, en goréen. J'avais fait d'autres courses, au cours de la matinée, de la même façon. Je levai la tête. Turbus Veminius était à nouveau occupé ailleurs. Il rangeait des flacons dans un placard. Je bougeai les mains. Je changeai légèrement de position, reculant. Par deux fois, déjà, je m'étais trouvé seul dans la boutique, mais on ne s'était pas occupé de moi. Turbus Veminius et un de ses employés, pendant ces périodes, s'étaient contentés de parler, comparant diverses races de tharlarion. Je n'avais pas protesté et je ne protestai pas davantage. Je ne voulais pas être battu ni que l'on fixe à mon collier une étiquette indiquant : « Cet esclave a été impudent. Je recommande vingt coups de fouet. ».

Je pensai à nouveau aux deux femmes esclaves qui se dépêchaient de rentrer chez elles, vraisemblablement pour arriver à temps pour préparer le repas de leur maître et être prêtes, baignées, parfumées et vêtues d'un morceau de soie, à l'accueillir à genoux. Je savais que, le soir, je recevrais l'ordre de me rendre dans la chambre de ma Maîtresse. Je ne pensais pas qu'elle serait contente si je rentrais tard. Je n'avais pas envie d'être à nouveau fouetté, bien que cela ne soit certainement pas encore avec le Serpent, ni d'être une nouvelle fois enchaîné pendant une journée.

« Puis-je parler, Maître ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il.

— « Bien, Maître, » dis-je. Je regardai la pendule à eau. La quinzième ahn était tout juste passée.

« Ah, » fit Turbus Veminius lorsque Dame Kita, avec ses deux gardiens, entra dans la boutique.

— « Le parfum est-il prêt ? » demanda-t-elle.

Turbus Veminius lui donna le flacon. Elle retira le petit bouchon et le porta à son visage, qui était voilé. Elle respira délicatement, par le nez.

« Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda-t-elle, horrifiée. « De toute évidence, c'est un parfum d'esclave. »

— « Non, » répondit Turbus Veminius, « mais, du fait de sa concentration, il y ressemble. »

— « Tu n'espères certainement pas que je vais payer cela ? » dit-elle.

— « Seulement si tu le souhaites, Dame Kita, » répondit-il.

Les yeux, au-dessus du voile, étincelaient de colère.

« Tu voulais un parfum, n'est-ce pas, » dit Turbus Veminius, « capable de détourner ton Compagnon de ses traînées asservies ? »

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Ce parfum, » reprit Turbus Veminius, « lui rappellera ce qu'il a oublié, à savoir que tu es une femme. »

Elle le regarda, le corps crispé par la fureur.

« Mais, à lui seul, » ajouta-t-il, « il n'améliorera guère ta situation. »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Je suppose, » expliqua Turbus Veminius, « que tu es jolie. Si ton Compagnon t'achetait, nue, et portant un collier, sur un Marché, il est vraisemblable que tu aurais, à ses yeux, beaucoup de valeur. »

— « Turbus ! » s'écria-t-elle avec colère.

— « Mais, du fait que tu es sa Compagne, il ne te regarde plus guère, » conclut-il.

— « C'est vrai, » dit-elle.

— « Si tu veux que la situation s'améliore, » reprit-il, « je te recommande d'apprendre les arts de l'esclave et de les appliquer avec diligence. »

— « Cela ne ferait qu'améliorer un peu ma situation ? » demanda-t-elle, troublée.

— « Oui, » répondit-il, « car tu seras toujours libre et une femme libre, du fait même qu'elle est libre, ne peut pas concurrencer une esclave. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondit Turbus Veminius. « Peut-être est-ce simplement parce que l'esclave est véritablement esclave, et possédée. »

— « Que dois-je faire, dans ce cas ? » demanda-t-elle.

— « Tu pourrais prendre le risque de l'esclavage, » dit-il, « t'exposer à la capture, te promener sur les ponts quand ils sont déserts, pique-niquer à la campagne, aller seule dans les tavernes, voyager par mer. »

— « Mais qu'arriverait-il si j'étais capturée et asservie ? »

— « Tu serais alors véritablement une esclave, » dit-il, « et tu serais certainement contrainte d'apprendre, totalement, plus profondément et sensuellement que tu ne pourrais espérer le faire en tant que femme libre, car tu serais alors une esclave, les arts de la femme asservie. »

— « Mais, dans ce cas, il me serait vraisemblablement impossible de retrouver mon ancien Compagnon, » objecta-t-elle.

— « Sans doute, » reconnut-il. « Mais tu deviendrais vraisemblablement la propriété d'un homme te désirant vraiment et prêt à payer cher pour t'avoir. »

— « J'ai apporté une grosse dot à mon Compagnon, » dit-elle. « Peut-être tenait-il davantage à elle qu'à moi. »

— « Je ne sais pas, » répondit Turbus en haussant les épaules.

— « C'était cela ! » s'écria-t-elle. « C'était cela ! »

— « Peut-être serait-il préférable, dans ce cas, » émit Turbus, « que tu ne retombes pas en sa possession. »

Elle baissa la tête.

« La femme qui est achetée sur l'estrade, » reprit Turbus, avec sympathie, « sait que c'est elle, et seulement elle, qui est désirée. La femme est vendue, comprends-tu ? »

— « Oui, Turbus, » répondit-elle. « Je comprends. »

— « Je vais reprendre le parfum, » dit-il. « Manifestement, tu n'en veux pas. »

— « Non, » dit-elle rapidement, levant la tête. « Je le garde. »

— « Le prix est élevé, » reprit-il. « Un disque en or au tarn. »

— « Je paie, » dit-elle, sortant la pièce d'une petite bourse ornée de perles.

Elle pivota sur elle-même, puis se tourna à nouveau vers lui.

— « Oui ? » demanda-t-il.

— « Vends-tu du parfum d’esclave, du véritable parfum d’esclave ? » demanda-t-elle.

— « L’établissement de Veminius ne vend pas de parfum destiné aux traînées asservies, » répondit-il.

— « Pardonne-moi, Turbus, » dit-elle.

— « Va voir aux *Menottes*, » indiqua-t-il avec un sourire. « C’est près de la Demeure de Hassan, dans la Rue des Marques. »

— « Merci, Turbus, » dit-elle, pivotant une nouvelle fois sur elle-même.

— « Et ne te fais pas voler ! » cria-t-il. « Cinq flacons de deux horts ne devraient pas coûter plus d’un tarsk en cuivre. »

— « Oui, Turbus, » dit-elle. « Merci, Turbus. » Elle s’arrêta sur le seuil, mais ne se tourna pas vers lui. « Je te souhaite tout le bien, Turbus, » ajouta-t-elle.

— « Je te souhaite également tout le bien, Dame Kita, » répondit-il.

Elle regarda un des deux gardes puissants qui se tenaient derrière elle. Puis elle baissa la tête. Il la considérait avec une curiosité et un intérêt qui devaient la gêner. Elle sortit rapidement de la boutique, suivie par les gardes.

Turbus Veminius se tourna vers moi.

« Approche, Esclave, » dit-il sèchement, « et baisse la tête ! »

Je le rejoignis rapidement et baissai la tête. Il prit le petit sac que je portais autour du cou.

« Tu es Jason, » demanda-t-il, « l’esclave de Dame Florence de Vonda ? » Il fixait la lettre, sortie du sac.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Son parfum est prêt depuis hier, » dit-il. Il gagna un placard. Il sortit les pièces du sac. Il s’agissait de cinq tarsks en argent. Il les mit dans un tiroir. Il écrivit quelque chose sur la lettre puis glissa la lettre et le flacon dans le sac. Je baissai à nouveau la tête lorsqu’il me passa au cou le lacet de cuir auquel le sac était suspendu.

« Fais attention à ce parfum, » dit-il. « Il est coûteux. C’est un parfum personnel. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Ta Maîtresse est-elle belle ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Le collier lui irait-il bien ? » s’enquit-il.

— « Je ne suis qu’un pauvre esclave, » répondis-je. « Comment pourrais-je avoir une opinion sur cette question ? »

Il me considéra avec gravité.

« Oui, Maître, » repris-je. « Le collier lui irait bien. »

— « Tu es grand et fort, » apprécia-t-il. « T’es-tu déjà battu ? »

— « Non, Maître, » répondis-je.

— « Il se fait tard, » dit-il. « Tu devrais peut-être te dépêcher de rentrer. Ta Maîtresse, chaude sous ses robes, va se demander ce que tu deviens. »

Je ne répondis pas.

« Dois-je te chasser de la boutique à coups de fouet ? » demanda-t-il.

— « Non, Maître, » répondis-je. Je pivotai sur moi-même.

— « Il est regrettable qu’une belle femme perde son temps avec un Esclave de Soie, » dit-il. « Elle devrait ramper, portant un collier, aux pieds d’un homme véritable. »

Je ne répondis pas.

« Cours ! » ordonna-t-il. « Cours, Esclave ! »

Je sortis en courant de la boutique.

Dehors, je heurtai presque aussitôt les deux hommes.

« Pardonnez-moi, Maîtres, » dis-je. Mais les deux hommes me prirent chacun un bras. « Je ne voulais pas vous heurter, » dis-je. Ils m'entraînèrent dans la rue. Les ombres étaient longues. Il faisait chaud ; c'était la fin de l'après-midi. Il n'y avait que quelques passants, dans la rue. Je constatai que les deux hommes étaient les individus en tunique marron que j'avais vus plus tôt. « Je m'excuse, Maîtres, » repris-je. « Battez-moi et laissez-moi partir, je vous en prie. » Je constatai qu'ils m'entraînaient vers une impasse. Mes pieds nus glissaient sur les pavés plats de la rue. Mes mains, attachées dans le dos, tiraient sur la lanière de cuir. Un Boulanger, en nous croisant, nous adressa un bref regard. « Que me voulez-vous ? » demandai-je. Je fus entraîné dans l'impasse. « Je suis Jason, esclave de Dame Florence de Vonda, » dis-je. « Je ne peux pas être celui que vous cherchez. Regardez mon collier ; appelez un garde. » Je fus poussé dans l'impasse. À une cinquantaine de mètres, il y avait un chariot. Il était bâché. Je fus brutalement projeté le dos contre un bâtiment proche du chariot. Un coup de pied me balaya les jambes. Mon poids, de ce fait, à lui seul, m'immobilisa. Je constatai que ces hommes avaient l'habitude des esclaves. « Qui êtes-vous ? » demandai-je. Un homme sortit un capuchon à esclave de sa tunique. « Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? » criai-je. Puis le bâillon fixé dans le capuchon fut fourré dans ma bouche ; quelques instants plus tard, ses boucles furent fermées sur ma nuque. Un des deux hommes souleva la bâche du chariot. À l'intérieur, je vis un sac à esclave ainsi qu'une petite cage en bois, aux barreaux solides. Ces cages conviennent parfaitement aux esclaves attachés. Le capuchon fut ensuite rabattu sur mon visage et bouclé sous le menton. Quelques instants plus tard, je fus fourré, plié en deux, dans un gros sac en cuir. Le sac fut fermé au-dessus de ma tête. Les deux hommes me soulevèrent et me mirent dans la cage. J'entendis la fermeture de la porte en bois. La porte serait ensuite attachée.

« Rabats la bâche et ferme-la, » entendis-je.

La bâche, vraisemblablement, fut alors rabattue et fermée.

Quelques instants plus tard, je perçus le mouvement des roues cerclées de fer du chariot sur les pavés de l'impasse.

Je me débattis pendant quelques instants, dans le sac, mais je manquais de place. De temps en temps mon corps, prisonnier du sac, exerça de vaines pressions contre les barreaux solides de la cage à esclave. Je tentai de libérer mes poignets mais n'y parvins pas. Ils étaient parfaitement immobilisés et resteraient parfaitement immobilisés, prisonniers l'un de l'autre, jusqu'à ce que les maîtres les détachent. Des nœuds d'asservissement, et des lanières de cuir goréenne, destinés à immobiliser parfaitement esclaves et prisonniers, avaient été utilisés.

Je me débattis à nouveau, vainement, irrationnellement. Puis je cessai de me débattre.

La résistance était inutile.

DAME MELPOMENE ; LA VENGEANCE DE DAME MELPOMENE

« **A**_H, Jason, » dit la femme. « Tu es réveillé. »

Je voulus bouger, mais cela me fut difficile. Lorsque le chariot était arrivé dans une maison de Venna, on m'avait sorti de la cage et du sac à esclave. Après qu'on m'eut retiré le capuchon, avec son bâillon, on m'avait forcé, dans la cour, la tête tirée en arrière et le nez pincé, à avaler de l'eau dans laquelle une poudre rouge avait été dissoute. Peu après, j'avais perdu connaissance.

Je fermai les yeux. L'image de la femme était trouble.

« Je sais que tu es réveillé, » dit-elle.

J'ouvris les yeux. Je bougeai légèrement les bras et les jambes mais ils étaient, dans l'ensemble, efficacement attachés. J'étais allongé sur une grande couche ronde, sur des fourrures épaisses. Mes poignets et mes chevilles étaient enchaînés.

« Me connais-tu ? » demanda-t-elle.

Je la reconnus à ce moment-là, mais estimai plus prudent de le cacher. Elle était voilée, lorsque je l'avais vue dans les rues d'Ar mais il n'était pas difficile d'identifier les yeux, les pommettes et la voix.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je suis Dame Melpomene de Vonda, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle se tenait près de la couche et me regardait.

— « Ta Maîtresse, » dit-elle avec aigreur, « a insinué à Ar que je n'aurais pas pu te payer seize tarsks. Cela est faux. Je pensais simplement que tu ne valais pas seize tarsks. »

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

— « Tu es son Esclave de Soie préféré, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Je crois, Maîtresse, » répondis-je.

— « Lui plais-tu ? » s'enquit-elle.

— « Sur certains plans, elle ne me trouve pas désagréable, » répondis-je.

— « Tu es à présent enchaîné sur ma couche, » fit-elle remarquer.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu es joli, » dit-elle, « mince et fort. »

Je ne répondis pas.

« Je t'ai fait un compliment, » insista-t-elle.

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je ne pensais pas que la poudre de Tassa aurait sur toi un effet aussi bref, » dit-elle. « Mais, peu importe. Tu peux regarder, tandis que je me prépare. » Elle gagna une coiffeuse et s'agenouilla devant puis, regardant le miroir, entreprit de brosser ses cheveux. Ils étaient longs et noirs.

Je regardai la pièce. Elle était grande mais vétuste. Les tentures étaient vieilles. Certains murs étaient fissurés. Elle n'était pas bien entretenue.

Dame Melpomene, lentement, abondamment, se délectant de sa beauté, et l'exhibant généreusement, se brossa les cheveux. Elle utilisait une brosse en corne de kailliauk. Elle portait une robe jaune, longue et presque transparente. Ses pieds étaient nus.

« Dame Melpomene a de beaux cheveux, » dis-je.

— « Les Esclaves de Soie sont terriblement flatteurs, » répliqua-t-elle. Mais je constatai qu'elle était contente. Il était vrai, naturellement, qu'elle avait de beaux cheveux.

Il y avait de la poussière sur ses pieds nus, ainsi que sur le sol. J'avais entendu dire qu'elle avait été obligée de vendre presque tous ses esclaves. Ma Maîtresse parlait de temps en temps d'elle. Elle la haïssait. Les deux familles des jeunes femmes étaient rivales, à Vonda. Les investissements de la famille de ma Maîtresse, toutefois, avaient prospéré, tandis que ceux de la famille de Dame Melpomene avaient dépéri. En réalité, presque tous les membres de la famille de Dame Melpomene avaient quitté Vonda, au fil des années. Elle y était restée, régnant sur les vestiges de ce qui avait été une fortune considérable.

— « Dans la cour, » dis-je, « j'ai été drogué. »

— « Avec de la poudre de Tassa, » précisa-t-elle.

— « Elle est inodore et efficace, » dis-je.

— « Les Marchands d'Esclaves l'utilisent parfois, » dit-elle. « Les femmes, » reprit-elle, « ont souvent intérêt à ne pas boire avec un homme qu'elles ne connaissent pas. » Elle rit.

— « Naturellement, elle est visible dans l'eau, » fis-je remarquer.

— « En général, on la mélange à du vin rouge, » dit-elle.

— « Bien sûr, » fis-je.

Je me demandai combien de femmes, acceptant la générosité apparente d'un inconnu, s'étaient soudain inexplicablement évanouies, puis s'étaient retrouvées, nues, dans les chaînes d'une esclave.

Dame Melpomene posa sa brosse. Puis elle parfuma son corps.

— « Ma conversation avec ta Maîtresse, à Ar, » dit-elle, « ne m'a guère plu. »

Adroitement, elle se parfuma.

« Elle a insinué que ma fortune traversait une mauvaise passe, » reprit-elle, « en fait, que j'étais presque ruinée. »

— « Peut-être ne pensait-elle pas à mal, » dis-je.

— « Je ne suis pas stupide ! » répliqua-t-elle sèchement. Puis elle se leva et se tourna vers moi. Comme de nombreuses Goréennes, elle ne se maquillait pas. Les femmes libres d'Ar se maquillent mais, en dehors d'Ar, seules les femmes audacieuses le font. Ma Maîtresse, par exemple, ne se maquillait pas. De nombreuses femmes libres estiment que le maquillage est réservé aux esclaves. Les esclaves, naturellement, se maquillent souvent. Dame Melpomene me considéra. Puis elle fit glisser la robe jaune sur son corps. Elle était extrêmement jolie mais, à mon avis, pas aussi jolie que ma Maîtresse. Mes yeux, involontairement, errèrent sur sa gorge. Un collier lui aurait parfaitement convenu. Le collier, comme la marque, souligne la beauté d'une femme, surtout lorsqu'elle est nue. « Mais à présent, » reprit-elle, « Jason, son précieux Esclave de Soie, est enchaîné sur ma couche. »

Je ne répondis pas.

Elle vint s'asseoir près de moi, sur la couche.

« Tu es un joli esclave, » apprécia-t-elle.

Je ne répondis pas.

Elle me regarda avec gravité.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je.

Elle me toucha.

— « Je constate que tu me trouves séduisante, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle baissa la tête, ses cheveux me couvrant le visage.

— « Sens-tu le parfum ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « C'est celui de ta Maîtresse, » reprit-elle. « Combien a-t-il coûté ? »

— « Cinq tarsks en argent, » répondis-je. « Il a été acheté, comme tu le sais peut-être, chez Veminius. »

— « Autrefois, » dit-elle, « je pouvais me permettre des parfums à cinq tarsks. Autrefois, je pouvais également me servir chez Veminius. »

Je regardai la grande pièce mal entretenue, couverte de poussière. Femme libre, autrefois riche, elle ne pouvait épousseter et nettoyer. Elle était au-dessus de cela. Apparemment, elle avait dû vendre presque tous ses esclaves. Je n'avais été ni lavé ni peigné, avant d'être enchaîné sur la couche. De toute évidence, les hommes qui m'avaient capturé, pour un salaire modique, m'avaient transporté dans la chambre et étaient partis, à la suite de quoi, tandis que j'étais sans connaissance, elle m'avait enchaîné.

— « Est-il vrai, dans ce cas, » demandai-je, « que la Maîtresse a fait de mauvaises affaires ? »

— « J'ai eu des difficultés, Jason, » répondit-elle. « Tout le monde le sait. »

Je ne répondis pas.

« À Ar, je négociais la vente de cette maison, » expliqua-t-elle. « Le palanquin sur lequel tu m'as vue était loué. »

— « Ma Maîtresse, » dis-je, « pensait que tel était le cas. »

— « Mais, à présent, tu es enchaîné à ma merci, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « J'ai réussi à vendre la maison, » m'apprit-elle. « Je partirai demain. »

— « La Maîtresse a à présent retrouvé sa fortune, » dis-je.

— « Seulement une petite partie, » répondit-elle. « Je reste très endettée. »

— « La Maîtresse, » dis-je, « a une maison à Vonda. Peut-être pourrait-elle également la vendre. »

— « Je pourrais vendre dix maisons, » dit-elle avec un sourire, « cela ne me rendrait pas ma fortune. Je dois de l'argent aux commerçants d'une dizaine de villes. »

— « Que vas-tu faire ? » m'enquis-je.

— « Demain, » expliqua-t-elle, « avec l'argent de la vente de cette maison, je vais tout récupérer, en un après-midi. Je vais redevenir une des femmes les plus riches de Vonda. »

— « Et comment la Maîtresse va-t-elle arriver à ce résultat ? » demandai-je.

— « Je connais les gagnants de plusieurs courses de tharlarions, » expliqua-t-elle.

— « Tu as des informations ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Est-il prudent de risquer ainsi ton capital ? » m'enquis-je.

— « J'en ferai ce qu'il me plaira, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je suis dans une situation difficile, » ajouta-t-elle. « Je dois faire quelque chose. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mais ne crains rien, Joli Petit Esclave, » dit-elle. « Dame Melpomene de Vonda gagnera, et elle comptera à nouveau parmi les femmes les plus riches de Vonda. Peut-être même parviendra-t-elle

à ruiner ta Maîtresse et à la contraindre à te vendre. » Elle me sourit, me touchant paresseusement le bras. « Elle pourrait alors t'acheter, » dit-elle, « rien que pour elle. » Elle me toucha le ventre. « Cela te plairait-il, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondis-je.

— « Pourquoi ? » s'enquit-elle. « Ne suis-je pas belle ? »

— « Tu es belle, Maîtresse, » répondis-je.

— « Dans ce cas, pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Je suis un homme, » répondis-je.

— « Non, » dit-elle. « Tu n'es qu'un Esclave de Soie. » Elle me regarda. « En fait, tu es un homme d'un monde appelé Terre. De ce fait, tu ne peux être que la propriété des femmes. »

Je ne répondis pas. J'étais amer. Je savais que de nombreux hommes de la Terre étaient, en fait, la propriété de leurs femmes. Ce n'était pas exactement de leur faute. On les avait formés à cette attitude. La rhétorique, le conditionnement et les contrôles sociaux les maintenaient à leur place. Ils ne rêvaient que de temps en temps des hégémonies biologiques réprimées qui faisaient partie intégrante de leur nature. En réalité, il faut posséder ou être possédé. Les femmes de la Terre, en fait, possédaient leurs hommes. Mais les femmes de la Terre n'étaient pas heureuses. Peut-être auraient-elles voulu, dans les profondeurs de leur être, que ce soient les hommes qui les possèdent.

— « As-tu l'intention de me rendre à ma Maîtresse ? » demandai-je.

— « Peut-être, » répondit-elle.

Je me dressai soudain, me débattant, soulevant légèrement les épaules.

« Ne crains rien, Jason, » dit-elle. « Je me contente de te caresser. »

Je me débattis en vain.

« Tu ne peux rien faire, Jason, » dit-elle. « La pièce est effectivement mal entretenue, mais je t'assure que les chaînes sont neuves, et solides. Je les ai vérifiées. »

Je poussai un cri de rage.

Je me débattis à nouveau, mais l'acier résistant m'immobilisait parfaitement.

« Tu es comme un larl enchaîné, » dit-elle en riant. « Comme j'ai de la chance que tes mains ne soient pas libres ! Si tu étais libre, moi, une femme libre, j'oserais à peine imaginer mon destin. »

Je me débattis à nouveau, mais l'acier ne céda pas davantage.

« Cesse de te débattre, » dit-elle-soudain avec colère, « sinon je vais te fouetter ! »

Je cessai de me débattre.

« Voilà qui est mieux, » reprit-elle.

— « Que vas-tu faire de moi ? » demandai-je.

— « Tu ne le sais donc pas, Esclave que tu es ? » demanda-t-elle.

Je la foudroyai du regard.

« Te crois-tu capable de me résister ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Pas du tout. » Aucun homme, enchaîné comme je l'étais, n'aurait pu résister à une femme. En outre, elle était excitante et belle.

Elle me monta.

« Détache-moi, » dis-je. « Laisse-moi te prendre dans mes bras. »

— « Je ne suis pas stupide, » répliqua-t-elle. « Je ne serai pas l'esclave d'un homme. »

— « Aiii ! » m'écriai-je.

— « Ainsi, » dit-elle en riant, « moi, Dame Melpomene de Vonda, je prends l'Esclave de Soie de mon ennemie, la méprisable Dame Florence de Vonda ! »

Je la regardai en frissonnant.

« Ce n'est que le début, » indiqua-t-elle.

Elle m'utilisa plusieurs fois, cette nuit-là. Ce n'est que plus tard que je constatai que, bien qu'elle

m'ait totalement utilisé, elle ne m'avait pas embrassé une seule fois. Elle ne voulait pas se salir les lèvres en les posant sur le corps d'un esclave.

L'INSPECTION DES ESCLAVES DES ÉCURIES

« LES esclaves des écuries sont prêts pour l'inspection, Dame Florence, » annonça Kenneth, contremaître des esclaves de la Maîtresse. Barus, son assistant, était près de lui.

Nous étions à genoux au soleil, dans la cour centrale des écuries de la Maîtresse, qui étaient grandes. Il y avait des granges, du matériel et des mangeoires. Les structures étaient généralement jaunes, bordées de bleu. Ces couleurs sont apparemment culturelles, chez les Goréens, dans le domaine des bâtiments destinés aux animaux domestiques. Le bleu et le jaune, en outre, naturellement, sont les couleurs des Marchands d'Esclaves. Il y a peut-être un lien, du fait que l'esclave est considéré comme un animal domestique. Toutefois, dans la couleur des granges et bâtiments comparables, le jaune est la couleur prédominante tandis que, dans le cas des couleurs des Marchands d'Esclaves, comme, par exemple, la bâche jaune et bleue d'un chariot à esclaves, ou la toile d'un pavillon, le bleu et le jaune sont, ou tendent à être, plus également répartis, apparaissant presque invariablement en bandes.

J'étais agenouillé près de l'extrémité de la rangée. La Maîtresse, avec une longue cravache à tharlarion, avait commencé l'inspection.

Après en avoir terminé avec moi, au terme de la longue nuit pendant laquelle elle m'avait utilisé, Dame Melpomene m'avait à nouveau fait boire de l'eau, colorée par de la poudre de Tassa. J'avais refusé de boire. Elle avait alors posé une dague sur mon corps. Je bus. Bientôt, je perdis connaissance.

« Tiens-toi droit, Esclave ! » dit Dame Florence à un esclave.

Apparemment, les deux hommes engagés par Dame Melpomene, qui m'avaient capturé, et transporté dans sa maison de Venna, revinrent me chercher. Je ne repris connaissance qu'au moment où on me jeta sur une surface dure. J'entendis les deux hommes s'en aller en courant. J'étais, les genoux repliés et la tête baissée, attaché dans un sac à esclave. À l'intérieur du sac mes chevilles étaient croisées et liées et j'avais les poignets attachés dans le dos.

« Que se passe-t-il ? » entendis-je crier. « Arrêtez ! » C'était la voix de Kenneth, contremaître des esclaves de ma Maîtresse, Dame Florence de Vonda. J'avais entendu le chariot s'en aller.

« Que se passe-t-il ? » avais-je entendu, une voix de femme, celle de ma Maîtresse. Au-dessus de ma tête, le sac fut ouvert.

— « C'est Jason, » avait annoncé Kenneth. Il m'avait sorti du sac en me tirant par un bras. Des gifles me furent données. « Tu es en présence de la Maîtresse, » avait dit Kenneth. Je m'étais alors agenouillé devant elle. J'étais sous le porche de sa maison de Venna. J'étais nu. « Il y avait une lettre attachée à son collier, » dit Kenneth. Les occupants de la maison, y compris les hommes et femmes esclaves, esclaves domestiques et esclaves de service, la jeune et sensuelle Taphris, notamment,

s'étaient rassemblés autour de nous. La lettre attachée à mon collier fut retirée et donnée à Dame Florence. Elle lut la lettre, puis la froissa et la jeta. Elle me foudroya du regard.

« Envoyez-le aux écuries ! » dit-elle.

— « Bien, Dame Florence, » répondit Kenneth.

— « Et vous, » dit-elle aux autres, « vous n'avez rien de mieux à faire que regarder un Esclave d'Écurie ? »

Rapidement, la petite foule se dispersa, les personnes libres retournant à leurs occupations et les esclaves, pieds nus, y compris Taphris, s'en allant discrètement. Nous restâmes seuls sous le porche, Dame Florence, Kenneth et moi.

Kenneth me détacha les chevilles et jeta la lanière de cuir qui les immobilisait.

Je gardai la tête baissée.

Kenneth se leva :

« Dame Florence ? » demanda-t-il.

— « Oui ? » fit-elle.

— « Lorsque nous regagnerons ta villa près de Vonda, » demanda-t-il, « l'esclave doit-il être ramené dans la demeure ou bien souhaites-tu qu'il serve, là-bas comme ici, aux écuries, pas tes écuries privées, mais les grandes écuries ? » Dame Florence possédait plus de mille tharlarions. Elle élevait des tharlarions et ses écuries comptaient parmi les meilleures de la région de Vonda.

— « C'est un Esclave d'Écurie, » répondit-elle avec colère. « Utilise-le en tant que tel. »

— « Dans les grandes écuries ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondit-elle.

— « En tant qu'Esclave d'Écurie à part entière, » demanda-t-il, « soumis à toutes les conditions et disciplines de cet état ? »

— « Oui, » répondit-elle.

— « Excellent, » dit-il.

Puis, furieuse, elle pivota sur elle-même, faisant tournoyer ses robes.

Je levai la tête. Kenneth riait discrètement. Bizarrement, il paraissait satisfait.

« Maître, » dis-je.

— « Oui ? » répondit-il.

— « Puis-je savoir ce qu'il y avait sur la lettre attachée à mon collier ? »

— « Moi aussi, je suis curieux, » dit-il avec un sourire ironique. Il ramassa la lettre. « Ma douce amie et compatriote, Dame Florence de Vonda, » lut Kenneth. « Je te remercie d'avoir pu utiliser ton bel Esclave de Soie, Jason. Il m'a beaucoup plu. Je comprends aisément pourquoi tu as autant d'affection pour lui. Incidemment, je te remercie également pour le parfum. Je le portais tandis que je l'utilisais pour mon plaisir. Merci encore, douce, compréhensive et généreuse amie, de ta gentillesse. Je te souhaite tout le bien. Melpomene, Dame de Vonda. »

Kenneth laissa ensuite tomber le mot à peu près à l'endroit où il l'avait ramassé.

Il me fit lever et me poussa, trébuchant, me faisant descendre les marches puis suivre le large chemin conduisant aux écuries.

Au coin de la maison, nous nous arrê tâmes.

« Regarde, » dit-il.

Je me retournai. Dame Florence était à nouveau sous le porche. Elle regarda autour d'elle mais ne nous vit pas, car nous étions assez loin, au coin de la maison et protégés par des arbres. Elle se baissa et ramassa furtivement la lettre qui était attachée à mon collier. Puis elle rentra en hâte dans la maison.

« C'est une femme, » dit Kenneth.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Elle ne peut pas supporter l'idée que quelqu'un puisse la trouver, » dit Kenneth en riant.

« Peut-être veut-elle aussi, en la relisant, attiser la haine que lui inspire Dame Melpomene, si cela est encore possible. »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « As-tu vu comme elle a agi furtivement ? » demanda-t-il. « Comme elle avait peur d'être découverte ? »

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Malgré sa fortune et sa liberté, » dit-il, « elle n'est qu'une femme. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Est-elle agréable, sur les fourrures ? » s'enquit-il.

— « C'était moi, l'Esclave de Soie, qui devais être agréable, » dis-je avec un sourire, « pas elle. »

— « Bien sûr, » reconnut-il. Puis il reprit : « Le collier lui irait-il bien ? Serait-elle belle, nue, sur l'estrade ? »

Je fus stupéfait.

— « Puis-je répondre à de telles questions ? » demandai-je.

— « Oui, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je, « le collier lui irait bien et elle serait belle, nue, sur l'estrade. »

— « C'est bien ce que je me disais, » fit-il.

— « Si je puis parler, Maître, » dis-je, « tu parais satisfait du fait que j'aie été affecté aux écuries. »

— « Je le suis, » répondit-il. « J'espère que tu vas nous rapporter de l'argent, à Barus et à moi. »

— « Maître ? » demandai-je.

— « Sais-tu te battre ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

Il rit.

— « Tu es grand et fort, » dit-il. « Tu parais rapide. En outre, tu es manifestement intelligent. C'est important, très important, ce que les imbéciles ne comprennent pas. »

— « Je ne sais pas me battre, » dis-je. J'avais une conscience nette de la lanière de cuir qui m'immobilisait les mains dans le dos.

— « Contracte le ventre, » dit-il.

J'obéis. Puis, comme je l'avais prévu, il me frappa violemment dans les abdominaux. J'étais, naturellement, en bonne condition physique et préparé au coup.

« Bien, » dit Kenneth.

— « Je ne sais pas me battre, » déclarai-je.

— « Aux écuries, » dit Kenneth, « je suis l'autorité. En pratique, tu m'appartiendras. Est-ce compris ? »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Souhaites-tu vivre ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Dans ce cas, tu feras ce que l'on te dira, » déclara-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Aux écuries, » reprit-il, « nous avons également, en dehors des hommes esclaves, quelques Kajirae, des traînées d'écurie, comme nous les appelons. Je peux les affecter comme je l'entends. »

Je le regardai. Je pensai aux Kajirae goréennes. Involontairement, je me passai la langue sur les lèvres.

Il rit et pivota sur lui-même, s'éloignant.

« Viens, Esclave d'Écurie, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je, le suivant.

La rangée d'hommes esclaves des écuries était droite. J'étais à genoux près de l'extrémité de cette rangée. La Maîtresse, sans se presser, continuait son inspection. Kenneth et Barus la suivaient. De temps en temps, elle s'arrêtait et parlait à un esclave, l'interrogeant parfois sur ses tâches et leur accomplissement. Elle ne laissait rien au hasard, ma Maîtresse, Dame Florence de Vonda. De nombreux esclaves avaient peur de ses questions et de sa cravache. Elle avait sur eux, bien entendu, droit de vie et de mort. Elle n'était plus qu'à quelques esclaves de moi. Il avait plu, la nuit précédente, et le sol était mou. Elle portait une jupe beige dont l'ourlet se trouvait à une quinzaine de centimètres du sol, et des bottes de cuir noir, un chemisier beige et une veste beige, serrée à la taille ; en outre, elle portait une ample capuche fixée sur la veste par des crochets, et un voile opaque. Ce type de vêtements, beaucoup moins formel que le costume ordinaire de la femme libre goréenne, est parfois porté par les femmes riches lorsqu'elles inspectent certaines propriétés telles que les vergers, les champs, les fermes et les vignobles. Il constitue, pour ce type de femme, une sorte de costume de travail.

La Maîtresse n'était plus qu'à cinq esclaves de moi.

L'ourlet de la jupe, à une quinzaine de centimètres du sol, empêche que la jupe soit salie par la boue ou l'eau. De toute évidence, c'est pour cette raison qu'il se trouve à cet endroit. En outre, bizarrement, c'est également un moyen de contrôler les esclaves. Le spectacle de la cheville de la maîtresse, bien entendu, même bottée, est séduisant ; il est excitant et provocant. L'esclave, de ce fait, s'il est vigoureux, est violemment attiré par elle. En revanche, il sait qu'un tel acte peut être puni de mort. Ainsi, lorsqu'il est en présence de la maîtresse, ainsi vêtue, il a peur et est nerveux. En réalité, elle s'exhibe devant lui, agissant comme si tel n'était pas le cas. Elle connaît sa souffrance. Elle l'exploite afin de le contrôler.

La Maîtresse était à présent à quatre esclaves de moi.

J'étais le vingt-cinquième d'une longue rangée de quarante-deux esclaves. Nous étions à genoux, vêtus d'une courte tunique brune, sur la terre molle. Le soleil brillait ; l'air avait l'exubérance et la fraîcheur de Gor. Les odeurs domestiques de la cour des écuries et des granges ne sont pas vraiment gênantes, lorsque l'on est accoutumé à elles. Finalement, j'aimais bien les odeurs des écuries et des granges, odeurs mélangées et complexes, allant de la paille, du foin et du cuir aux déchets organiques de nos protégés imposants, approximativement quatre races de tharlarions de trait. Nous n'élevions pas, dans les grandes écuries, de tharlarions de selle bien que, dans les écuries de la maison, ici, dans la villa de la Maîtresse, située à une quarantaine de pasangs de Vonda, il y ait plusieurs tharlarions de selle. Incidemment, la Maîtresse n'élevait pas de tharlarions de course. Ceux-ci sont généralement plus grands et plus souples que les tharlarions de selle ordinaires, et plus petits, bien entendu, que le tharlarion de guerre, ce dernier étant presque exclusivement utilisé dans les cavaleries de tharlarions de Gor, gigantesques animaux dressés, pesant plusieurs tonnes, guidés par des ordres vocaux et des coups de hampe de lance. Dame Melpomene de Vonda, incidemment, car ces histoires descendent jusque dans les écuries, n'avait pas eu de chance aux courses de tharlarions de Venna. Je me souvins qu'elle avait espéré récupérer sa fortune grâce à ces courses. Apparemment, elle n'avait pas réussi. À ce que l'on racontait, et ce que je savais corroborait ces récits, elle avait joué ce qui constituait, en réalité, ses dernières ressources financières sérieuses, sommes provenant de la vente de sa maison de Venna, sur l'issue de certaines courses de tharlarions. Elle avait cru, en vertu de la possession d'informations importantes et secrètes, connaître les gagnants. Malheureusement, ces informations, comme c'est apparemment souvent le cas dans ces affaires, s'étaient révélées erronées. Ses paris avaient été uniformément désastreux. Elle s'était ruinée. Elle avait dû fuir Venna à la faveur de la nuit, afin de ne pas tomber entre les mains de ses créanciers. Ces créanciers se rendent souvent chez une femme avec des chaînes et un collier. Elle habitait à présent Vonda, dans une petite propriété mal

entretenu où, du fait qu'elle était citoyenne de cette ville, elle bénéficiait, au moins contre les créanciers étrangers, de la protection de sa Pierre du Foyer. Dame Melpomene, désormais ruinée et pauvre, ne pouvait plus être fière que de son nom et de la splendeur passée de sa famille. Dame Florence, bien qu'elle soit vraisemblablement au courant de ces choses, ne prononçait jamais, disait-on, le nom de Dame Melpomene. Peut-être avait-elle oublié qu'elle existait.

La Maîtresse était toujours à quatre esclaves de moi. Elle interrogeait sèchement un de mes compagnons d'asservissement. Bredouillant, se tassant sur lui-même, il s'efforçait de la satisfaire. Je regardais les chevilles de la Maîtresse qui, sous l'ourlet de la jupe beige, étaient minces et bien tournées, dans les bottes de cuir fin. Un Marchand d'Esclaves, naturellement, lui retirerait ses bottes avant de lui enchaîner les chevilles. Je vis Kenneth, derrière elle, m'adresser un sourire ironique. Je décidai qu'il était préférable de cesser de regarder la Maîtresse.

Nous avons travaillé dur, pendant deux jours, afin de préparer les animaux et les écuries en prévision de la visite de la Maîtresse. J'ignorais si elle trouverait à redire mais, de mon point de vue, objectivement, l'établissement était en excellent état. Kenneth, qui avait déjà fait son inspection, s'était montré satisfait et, à mon avis, il était plus difficile à contenter que la Maîtresse. En réalité, il était assez exceptionnel que la Maîtresse conduise personnellement l'inspection. En outre, elle consacrait aux esclaves davantage de temps que de coutume. Cet intérêt soudain, intense, pour les détails du fonctionnement des grandes écuries n'était pas dans ses habitudes. C'était la Maîtresse, bien entendu, et elle pouvait faire ce qui lui plaisait.

« Veux-tu être fouetté avec le Serpent ? » demanda-t-elle à un homme.

— « Non, Maîtresse, » s'empressa-t-il de répondre.

— « Dans ce cas, travaille bien, Esclave ! » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » bredouilla-t-il.

Je regardai à nouveau le cuir noir et lisse des bottes. Une femme libre, bien entendu, si elle possède des esclaves, ne cire pas elle-même ses bottes. Ce travail incombait à sa domesticité. Je supposai que Taphris, jolie et sensuelle, cirait ses bottes.

Je vis Kenneth froncer les sourcils. Puis je cessai de regarder la Maîtresse.

Je souris intérieurement. Kenneth ne voulait pas que je sois attaché entre deux tharlarions et écartelé.

Je ne portais plus un collier d'Esclave de Soie. Je portais désormais, comme les autres esclaves des écuries, un collier de travail ordinaire, en acier noir, comportant un anneau. On pouvait y lire : « J'appartiens à Dame Florence de Vonda. ». Comme les autres esclaves des écuries, j'étais enchaîné pendant la nuit.

Dame Florence était à présent à deux esclaves de moi.

Près de la rangée de quarante-deux hommes esclaves des écuries, dont la Maîtresse s'occupait présentement, étaient agenouillées, sur une rangée, le dos droit et la tête levée, cinq Kajirae, les traînées des écuries. Elles avaient les bras et les pieds nus, et portaient une tunique marron. Il y avait deux blondes et trois brunes. Toutes étaient des filles de Gor. Au cou, elles portaient également un collier de travail, comportant un anneau. J'aimais les regarder.

« Esclave ! » fit sèchement Kenneth.

— « Oui, Maître, » m'empressai-je de répondre, surpris.

La Maîtresse, les yeux pleins de colère, s'immobilisa devant moi. Elle faisait claquer sa cravache dans la paume de sa main. Elle n'était pas contente parce que je ne l'avais pas vue s'arrêter devant moi.

Je me tins très droit. Je restai le regard fixe, inspecté. J'apercevais la forme des cuisses, sous la jupe. Levant les yeux, je me souvins de son ventre, désormais caché par la jupe, le chemisier et la veste ; je vis ses seins, qui tendaient doucement le chemisier et la veste. Je me souvins de la douceur

mince de son corps et de ses épaules, la beauté de sa gorge, de son visage et de ses cheveux, l'ensemble étant pratiquement caché par sa capuche et son voile. Je l'inspectai.

Les lignes de son corps ne m'étaient pas inconnues, du fait que j'avais été son Esclave de Soie.

Au-dessus du voile, brièvement, je vis ses yeux étinceler de colère. Mais elle se domina. Elle ne dirait rien. Comment aurait-elle pu, dans une telle situation, attirer l'attention sur le fait qu'elle avait été inspectée, et comme une femme, par un simple esclave ?

« N'est-ce pas le nouvel Esclave d'Écurie ? » demanda-t-elle à Kenneth.

— « Effectivement, Dame Florence, » répondit Kenneth, « mais il est, en fait, avec nous depuis cinq semaines. »

— « Comment s'appelle-t-il ? » demanda-t-elle.

— « Jason, » répondit Kenneth.

— « Il me semble familier, » dit-elle.

— « Peut-être te souviens-tu de lui, Dame Florence ? » dit Kenneth. « Il a été ton Esclave de Soie. »

— « Ah ! » fit-elle, comme si cela lui revenait soudain en mémoire. « Est-ce vraiment toi, Jason ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

Elle recula de quelques dizaines de centimètres et me considéra. « Tu es devenu une brute robuste, » fit-elle remarquer.

Je ne répondis pas.

« Ton visage et tes traits, » reprit-elle, « se sont apparemment durcis. Et tu as une cicatrice en bas de la joue gauche. »

Je ne répondis pas. C'était la cicatrice d'une coupure reçue quatre semaines auparavant. J'avais été imprudent.

« J'ai, de temps en temps, entendu parler les esclaves, » dit-elle. « Est-il vrai que tu es le champion des écuries ? »

Je souris intérieurement. Son informatrice, sur ces questions, était Taphris. Kenneth me l'avait dit.

« Est-ce vrai ? » insista-t-elle.

Je regardai la rangée d'hommes.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Il est formidable, Dame Florence, » dit Kenneth avec chaleur. « C'est un véritable champion. Il a déjà battu les champions de cinq écuries, celles de Kliomenes, Policrates, Gordon, Dorto et Miles. »

— « J'abhorre la violence, » dit-elle en frissonnant, sa cravache à la main.

— « Bien sûr, Dame Florence, » dit Kenneth. « Pardonne-moi. Ce ne sont, naturellement, que des esclaves qui sont opposés les uns aux autres. »

— « C'est exact, » admit-elle. « Ce n'est pas comme s'il s'agissait de gens. Ce ne sont que des animaux. »

C'était vrai. Les esclaves, hommes et femmes, sont des animaux. On peut tout faire avec eux.

« Lorsqu'il se comporte bien, ou gagne, » demanda-t-elle, comme si elle était simplement curieuse, « est-il récompensé ? »

— « Oui, » répondit Kenneth. « Cela fait partie de l'entraînement. »

— « Et comment est-il récompensé ? » demanda-t-elle.

— « Une ration supplémentaire, » répondit Kenneth avec enthousiasme, « quelques pâtisseries de temps en temps, parfois même un bol de vin bon marché. »

— « Je vois, » fit-elle.

Je regardai la rangée de traînées des écuries, à genoux sur la terre humide. Je les avais toutes

eues, et plus d'une fois. Kenneth avait été généreux. Assez souvent, il en conduisait une dans le box où j'étais enchaîné pendant la nuit, et l'attachait par le cou, près de moi, sur la paille. Ma préférée était la blonde, Telitsia.

« Et est-il, de temps en temps, » s'enquit Dame Florence, « récompensé d'une autre façon ? »

— « Bien sûr, Dame Florence, » répondit Kenneth.

— « Comment ? » demanda-t-elle.

— « Avec des petites choses dénuées de sens, des trivialités, des babioles, des choses sans le moindre intérêt, » répondit Kenneth.

Dame Florence regarda la rangée de Kajirae à genoux.

— « Effectivement, » fit-elle d'une voix glaciale.

— « Si Dame Florence n'approuve pas, » reprit Kenneth, « nous renoncerons à cette pratique, bien entendu. »

— « Pourquoi désapprouverais-je ? » demanda-t-elle avec colère.

— « Je ne sais pas, Dame Florence, » dit Kenneth. « Je pensais seulement... »

— « Les traînées ont pris leur vin des esclaves, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondit Kenneth.

— « À quoi pourrais-je bien m'intéresser d'autre ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondit-il.

— « Si elles devaient porter des enfants, cela m'intéresserait, naturellement, » ajouta-t-elle, « et je superviserais cela. »

— « Bien sûr, Dame Florence, » dit Kenneth.

Les esclaves font partie du cheptel. Ils ont des enfants quand les maîtres le souhaitent, s'ils le souhaitent et comme ils le souhaitent.

— « Comme tes bras sont devenus puissants ! » fit Dame Florence, en me regardant. Comme les autres esclaves, je portais une tunique sans manches.

Je ne répondis pas.

« Peu m'importe, » reprit Dame Florence, « que cet esclave soit utilisé dans les combats. Ce n'est qu'un esclave. Veille, toutefois, à ce qu'il effectue sa part de travail. »

— « Bien entendu, Dame Florence, » répondit Kenneth.

La Maîtresse me tourna alors le dos et passa à l'inspection de l'esclave suivant. Cependant, elle ne resta qu'un instant devant lui. Et, en réalité, le reste de l'inspection ne prit pas longtemps. Elle pivota sur elle-même.

« Dame Florence souhaite-t-elle inspecter les Kajirae ? » s'enquit Kenneth.

Le corps de Dame Florence se crispa soudain.

— « Oui, » répondit-elle.

Puis, un instant plus tard, avec sa large jupe, sa capuche et son voile, chaussée de ses bottes, sa cravache à la main, elle s'immobilisa devant les représentantes de son propre sexe, vêtues de courtes tuniques, portant un collier de travail, qui étaient à genoux devant elle.

« Laquelle, » demanda-t-elle, « est la préférée de l'Esclave de Combat nommé Jason ? »

— « Telitsia, celle-ci, » répondit Kenneth, troublé. Telitsia regarda la Maîtresse avec frayeur.

— « Vends-la, » dit Dame Florence, avant de pivoter sur elle-même et de s'en aller.

TAPHRIS

LA POUTRE d'entraînement, faisant approximativement trente centimètres au carré, enfoncée dans son logement bordé de bois, faisant un mètre de profondeur, fixée, également, dans la grange au plancher de bois et haute de plafond, tremblait sous l'effet des coups qui lui étaient portés. Aux mains, je portais les gunni, appareils d'entraînement, poids courbes, en plomb, pesant plusieurs kilos, comportant des poignées recouvertes de tissu. La valeur de ces appareils est double. Premièrement, ils développent les muscles des épaules, du dos et des bras, leur conférant une force incroyable ; deuxièmement, lorsqu'ils sont retirés, on a l'impression que les mains, débarrassées de ces poids, peuvent voler comme des guêpes. Je restai près de la poutre. Le poing se déplace plus rapidement et développe l'essentiel de sa puissance dans les vingt premiers centimètres de sa trajectoire, alors que le dos et le bras sont derrière. La situation est la même que celle d'une flèche, dont la rapidité et la puissance sont maximales à l'instant où elle quitte la corde de l'arc. Les surfaces concaves du gunni font face à l'utilisateur et les poignées sont nichées dans ces surfaces. Les surfaces extérieures, ou surfaces de frappe, des gunni, sont en général légèrement arrondies et convexes. Cela empêche toute détérioration excessive de la poutre. Les coups, ainsi, dans un sens, compriment et tassent la poutre jusqu'au moment où, après quelques coups ultimes, elle vole en éclats. Ces poutres sont fréquemment remplacées. Cela peut paraître surprenant, mais un homme puissant, déterminé et frappant contre la montre, peut casser une telle poutre en quelques ehns. Le poids des gunni est comparable à celui d'une masse. On peut, naturellement, défoncer les murs, avec ce type d'appareil.

Je frappai la poutre, l'entaillant, la faisant trembler.

La veille, nous avons été inspectés par la Maîtresse. Après m'avoir inspecté, il me semblait qu'elle en avait terminé rapidement. Elle avait été brève avec les esclaves de ma rangée, et avait à peine regardé les Kajirae.

Je frappai une nouvelle fois la poutre. Il est important de conserver son équilibre. Cela favorise la mobilité et empêche l'adversaire de tirer profit d'un faux pas ou d'une maladresse transitoire dans la répartition des masses ; en outre, cela assure la puissance des coups portés. Mes pieds étaient rarement à plus de cinquante centimètres l'un de l'autre ; au début de mon entraînement, mes chevilles avaient été enchaînées ; à présent, je maintenais automatiquement l'écartement optimal de mes pieds ; en outre, je me tenais généralement sur les orteils ; cela réduit la friction et favorise la vivacité des mouvements ; en outre, dans la fosse de combat, le gros orteil enfoncé dans le sable permet d'augmenter la puissance du coup. De nombreux combats d'esclaves ne sont que des bagarres sanglantes auxquelles les personnes libres aiment assister. Kenneth et Barus, en revanche, qui pariaient, prenaient ces combats au sérieux. Ils avaient, au fil des années, consacré beaucoup de temps et d'intelligence à l'entraînement des Esclaves de Combat. Les écuries de Dame Florence, de ce fait,

surtout depuis quatre ou cinq ans, remportaient de nombreux succès. En réalité, Kenneth et Barus avaient accumulé de petites fortunes en récompense de leurs efforts dans ce domaine. Les Goréens libres, de Haute Caste, naturellement, ne se souciaient généralement guère de ces questions.

Je frappai inlassablement la poutre. Elle gémit. Je l'entendis craquer. Je continuai de la marteler de coups. Les coups retentissaient dans la grange. Je me rendis compte qu'elle ne tarderait pas à céder. J'augmentai la vitesse et la puissance des coups.

Parfois, tous les quatre ou cinq jours, on me mettait une cagoule, on m'enchaînait et on me mettait dans un chariot avec d'autres esclaves, également des combattants. J'étais ensuite détaché, et débarrassé de la cagoule, une fois mon tour arrivé, dans une fosse peu profonde autour de laquelle des personnes libres, presque toujours de Basse Caste, étaient massées. Dans la fosse, il y avait également un autre esclave. Nos mains étaient entourées de cuir, afin qu'elles ne se cassent pas trop facilement. On pouvait donner des coups de pied, mais les prises à mort étaient interdites. On combat, avec quelques périodes de repos, car cela prolonge la durée de la rencontre, les combattants étant brièvement rafraîchis, jusqu'à ce que l'un des adversaires soit incapable de se battre. On crie et on parie beaucoup. J'avais perdu les premiers matches, dans nos écuries, mais, avec le temps, grâce à l'entraînement, aux conseils et à l'expérience de la fosse, je m'étais amélioré. J'avais gagné mes dix-sept derniers combats, dont cinq en dehors de nos écuries. Je faisais généralement partie d'une équipe de cinq combattants répartis en fonction de leur poids. Je faisais partie de la catégorie la plus lourde. Certains hommes de petite taille, c'est bien connu, sont d'excellents combattants bien que leur taille et leur poids ne leur permettent pas de vaincre des hommes plus puissants, à supposer que les niveaux techniques soient comparables.

Soudain, la poutre vola en éclats sous l'impact de mon coup.

Je rejetai la tête en arrière, respirant profondément.

Je sentis soudain qu'elle était près de moi, petite femme blonde, portant un collier, vêtue d'un haillon marron.

« Telitsia, » dis-je.

Elle retira le gunni de ma main gauche. Il était lourd, pour elle. Elle le porta, à deux mains, sur une étagère voisine.

« Kenneth sait-il que tu es ici ? » demandai-je.

Elle revint près de moi et retira le gunni de ma main droite.

« Kenneth sait-il que tu es ici ? » répétai-je.

Elle posa le deuxième poids sur l'étagère, près du premier. Elle se retourna et me regarda. Je la regardai. Elle tremblait. Elle baissa la tête et se dirigea vers un seau d'eau qui se trouvait dans un coin de la grange. Il y avait une louche, près du seau. Elle plongea la louche dans l'eau puis me l'apporta. Je pris la louche et bus. Je lui rendis la louche et elle alla la remettre à sa place. Ses petits pieds nus déplaçaient la sciure couvrant le plancher de la grange. Elle revint près de moi avec une grande serviette rugueuse et entreprit, avec douceur, de m'essuyer le corps. Il était trempé de sueur. Nous étions seuls dans la grange. Il y avait plusieurs boxes dans la grange. Ils étaient vides mais le sol était recouvert de paille fraîche. Elle continua de m'essuyer.

J'écartai les cheveux qui me tombaient dans les yeux.

« Kenneth sait-il que tu es ici ? » demandai-je une troisième fois.

Elle continua, la tête baissée, de m'essuyer les jambes.

« Parle, femme ! » ordonnai-je.

— « Non, » souffla-t-elle. Soudain, elle leva la tête. « Le chariot doit venir me chercher cet après-midi, » dit-elle. « Je dois être conduite au Marché et vendue. »

— « Je sais, » dis-je.

— « Je ne veux pas être vendue, » dit-elle.

— « Tu es une esclave, » dis-je. « Ce que tu veux ne compte pas. »

— « Je sais, » souffla-t-elle.

Elle continua de m'essuyer.

« Le chariot ne va pas tarder d'arriver, » dit-elle.

Je hochai la tête. On lui mettrait un capuchon d'esclave, on l'attacherait, puis on la chargerait dans le chariot qui la transporterait au Marché.

Soudain, elle jeta la serviette et, sanglotant, me regarda, les yeux pleins de larmes. Elle était très belle, à genoux devant moi, pieds nus, uniquement vêtue d'une tunique marron, sans manches, ses cheveux blonds sur les épaules, ses yeux bleus mouillés, le cou entouré d'un simple collier de travail.

— « Telitsia est à tes pieds, » souffla-t-elle pitoyablement, « ... Maître. »

Je la soulevai et la portai dans un box, où je la posai doucement sur la paille.

« Telitsia ! Telitsia ! » entendîmes-nous. C'était la voix de Kenneth, Maître Gardien des esclaves de Dame Florence.

La dixième ahn, midi sur Gor, avait déjà sonné.

« Je dois m'évader, » sanglota Telitsia. Je touchai sa marque, je tripotai son collier tandis qu'elle était couchée près de moi sur la paille, me regardant.

Je secouai la tête.

— « Non, Telitsia, » dis-je. « Tu ne peux pas t'évader, puisque tu es une esclave goréenne. »

Elle tourna la tête.

— « Je sais, » dit-elle.

— « Telitsia ! » dit Kenneth, debout devant le box. Rapidement, pris en faute, nous nous écartâmes l'un de l'autre. Nous nous agenouillâmes immédiatement devant une personne libre.

« Où étais-tu ? » demanda Kenneth.

— « Ici, Maître, » gémit-elle.

— « Mets ta tunique, » reprit-il. « Le chariot est prêt. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, passant son vêtement pathétique au-dessus de la tête.

— « Et toi, Jason, » ajouta Kenneth avec sévérité, « as-tu été autorisé par une personne libre à utiliser cette traînée ? »

— « Non, Maître, » répondis-je, la tête baissée.

— « Sais-tu que cela pourrait signifier ta mort ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître, » reconnus-je.

— « Comment était-elle ? » demanda-t-il.

— « Jolie, et chaude comme une esclave, » répondis-je.

Toutes les parties visibles du corps de la femme rougirent, y compris les jambes.

Je souris. Je ne pensais pas que Kenneth soit véritablement opposé à mes ébats avec la jolie petite traînée des écuries. En fait, il ne l'avait pas enchaînée par le cou dans les cages, ce matin-là, précaution qui n'est pas rare lorsqu'une femme doit être vendue. En réalité, il l'avait laissée aller et venir. Je crois que, à sa façon, il n'était pas méchant. Il avait probablement prévu qu'elle viendrait me voir, ou un autre homme de son choix. Il ne l'avait pas fait rechercher. Kenneth, apparemment, était venu presque directement dans la grange où je m'entraînais.

Kenneth me lança une lanière de cuir et une laisse.

— « Attache-la, mets-lui une laisse et conduis-la jusqu'au chariot, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. J'allai près de Telitsia, lui attachai les mains dans le dos puis fixai la laisse à l'anneau de son collier.

Cependant il faut remarquer que, en me permettant de prendre la belle esclave à ce moment-là, Kenneth s'était assuré qu'elle serait correctement échauffée en vue de la vente. De ce fait, sa

motivation n'était pas totalement altruiste. Une femme vigoureuse et passionnée se présente plus efficacement, sur l'estrade, qu'une femme inerte, froide et frigide. Il y a des degrés, sur ces plans, bien entendu. Par exemple, une femme véritablement frigide sera vraisemblablement vendue en premier. La frigidité est un luxe névrotique que les Goréens n'estiment pas nécessaire d'accorder aux femmes esclaves. Seules les femmes libres y ont droit. La femme qui était frigide lors de sa première vente sera certainement, lors de la seconde, même si elle a lieu moins d'un an plus tard, une merveille de chair sensuelle, ayant besoin d'amour et des caresses d'un maître impitoyable.

— « Venez, » dit Kenneth.

Tenant Telitsia en laisse, je le suivis.

« Salut, Kenneth, » dit Borto, conducteur du chariot. « Je vois que tu as une esclave. »

— « Salut, Borto, » répondit Kenneth. « Et je crois qu'elle est prête pour la vente. »

Borto rit.

— « J'en apporte une autre en remplacement, » dit-il, montrant une silhouette dans un sac à esclave.

— « Bien, » dit Kenneth. « Nous manquons de traînées des écuries. Elles nous servent à satisfaire les hommes esclaves et peuvent faire les travaux faciles, où la puissance d'un homme serait inutile. »

Borto donna à Kenneth une lettre qu'il sortit de sous sa tunique.

Kenneth prit la lettre et la lut, les sourcils froncés.

« Je vois, » fit-il. « Mets-la dans le chariot, » ajouta-t-il à mon intention, « position à genoux, jambes attachées. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Telitsia me regarda. Elle avait les mains liées dans le dos. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle tendit les lèvres vers les miennes. Je l'embrassai. Puis je la mis dans le chariot, à genoux sur les planches. Ses seins étaient doux, sous le mince vêtement. Celui-ci était haut sur ses cuisses. Puis avec la laisse, passant celle-ci devant son corps et entre ses cuisses, je lui attachai les chevilles, l'immobilisant dans la position où je l'avais posée. Elle ne pouvait pas se redresser et la fixation de son collier l'empêchait de redresser la tête. C'est une position de soumission des femmes esclaves de Gor.

La femme qui était dans le sac se débattit avec irritation et colère.

Kenneth regarda le sac bouger, évoquant les courbes lascives de la femme.

— « Sait-elle qu'elle ne doit pas se débattre ? » demanda Kenneth.

Borto rit.

— « Apparemment, non, » dit-il.

— « Rien, dans la lettre, » reprit Kenneth, « n'indique qu'elle ne doit pas être une traînée des écuries. »

— « De toute évidence, il faudra lui apprendre quelques rudiments, » dit Borto.

— « Barus ! » appela Kenneth.

— « Oui ? » répondit Barus qui, un peu plus loin, comptait des sacs.

— « Va chercher un collier des écuries, » dit Kenneth.

Barus posa son écritoire et son crayon, puis gagna le petit bâtiment où était entreposé le matériel.

« Mets-lui un capuchon, » me dit Kenneth.

Telitsia sanglotait. Je pris le capuchon à esclave posé sur le fond du chariot et le lui mis sur la tête, fermant les lanières sous son menton. Puis je descendis du chariot.

Kenneth lança la clé du collier de Telitsia à Borto, qui s'en saisit et la glissa dans sa bourse. Son collier ne serait retiré que lorsqu'un autre serait prêt à le remplacer, vraisemblablement dans la salle des colliers de la Demeure d'un Marchand d'Esclaves.

« Sors-la du sac, » dit Kenneth, « nous allons la regarder. »

Borto détacha les cordes du fond du sac.

Barus revint, donnant un collier d'écurie à Kenneth, cercle métallique articulé que les traînées des écuries portaient au cou.

Borto leva légèrement le sac, le secouant, faisant glisser la femme à l'intérieur. Puis elle fut à genoux, le sac couvrant la partie supérieure de son corps. Je constatai qu'elle avait de jolies jambes. En outre, elle portait une tunique marron, semblable à celles des traînées des écuries. Elle était, toutefois, un peu longue.

Borto retira ensuite le sac.

« Ah ! » fit Kenneth.

Je fus également surpris. À genoux sur le plancher du chariot, les mains immobilisées dans le dos par des menottes, deux petites clés suspendues à son collier émaillé, se tenait Taphris, qui était une des esclaves personnelles de Dame Florence.

« Tu as apparemment perdu la faveur de la Maîtresse, Taphris, » dit Kenneth.

— « Peut-être, » dit-elle.

Il la regarda.

« Peut-être, Maître, » corrigea-t-elle.

— « À plat ventre ! » ordonna-t-il, « la tête à l'extérieur du chariot. »

Avec colère, Taphris se laissa tomber sur l'épaule, puis sur le ventre, et passa la tête à l'extérieur du chariot.

Kenneth, détachant une clé du collier émaillé qu'elle portait, lui retira celui-ci, le posant ensuite sur le fond du chariot. Ensuite, il lui referma le collier des écuries sur le cou.

Il la laissa pendant quelques instants dans cette position. Puis il dit :

« Descends du chariot et viens te mettre debout devant moi. »

Elle se releva péniblement puis, prudemment, afin que sa tunique ne remonte pas, passa les jambes à l'extérieur du chariot et descendit.

Kenneth la considéra. Taphris était une jolie fille.

« Tu n'es plus une esclave domestique, » dit-il. « Il y a des hommes forts, aux écuries. Tiens-toi droite et sois belle ! »

— « Je présume, » dit-elle d'une voix glaciale, « que le Maître a pris connaissance de la lettre qui m'accompagne. »

Kenneth sortit la lettre de sa tunique, où il l'avait rangée, et la relut, apparemment avec soin.

Elle rejeta la tête en arrière.

— « Rien, ici, n'indique que tu ne sois pas une traînée des écuries, » dit-il.

— « Maître ! » protesta-t-elle.

— « N'es-tu pas, désormais, une simple traînée des écuries ? » demanda-t-il.

Taphris m'adressa un bref regard.

— « Si, Maître, » admit-elle. « J'ai perdu la faveur de la Maîtresse. Je ne suis plus qu'une traînée des écuries. »

— « C'est exact, » dit Kenneth d'une voix lugubre. Il remit la lettre dans sa tunique.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Va chercher des ciseaux, » dit Kenneth à Barus.

— « Maître ? » répéta Taphris.

Barus revint quelques instants plus tard avec de grands ciseaux métalliques, provenant du bâtiment où était entreposé le matériel. Ils étaient du type utilisé pour tondre les hurts. Dame Florence n'élevait pas d'hurts, bien qu'il y en ait dans les fermes voisines. Miles de Vonda, par exemple, élevait des hurts au même titre que des tharlarions. Ils servaient, dans les écuries, à divers usages, allant de l'ouverture des sacs à la tonte des Kajirae, dont les cheveux font les meilleures cordes de catapulte. Les esclaves,

incidemment, n'avaient pas le droit d'entrer dans le bâtiment du matériel. Tous les outils tranchants étaient soigneusement répertoriés et comptés.

Kenneth, les ciseaux à la main, recula et regarda Taphris.

— « Ta tunique a des manches, » dit-il. « Nous allons te dénuder les bras, afin que tu sois plus à l'aise pour travailler. »

— « Travailler ? » fit-elle.

Kenneth coupa les manches de sa tunique, lui dénudant les bras.

Ses mains se crispèrent, dans les menottes qui les immobilisaient dans le dos.

— « Nous allons également libérer tes jambes, » fit-il pensivement.

Puis, avec les ciseaux, il diminua considérablement la longueur de sa tunique. Cela ne me déplut pas. Il rendit les ciseaux à Barus.

— « Tu verras, quand la Maîtresse apprendra cela ! » cria-t-elle.

— « Et ceci, » dit Barus avec colère, « c'est pour le plaisir de mes hommes ! »

Elle recula. Furieux, déchirant la tunique, il la raccourcit de deux horts supplémentaires. Elle cria pitoyablement, exposée.

« Et ceci aussi ! » ajouta-t-il avec colère.

— « Je t'en prie, Maître, » sanglota-t-elle.

Mais ses mains déchirèrent la tunique, de sorte que la beauté de ses seins ne soit plus cachée. Finalement il ouvrit, jusqu'à la hanche, sur la gauche, la tunique déjà scandaleusement courte. Je constatai quelle portait la marque ordinaire des Kajirae de Gor.

Ensuite, il la fit tomber et elle resta à genoux, en larmes, dans la poussière, à ses pieds.

— « Donne-moi les ciseaux, » dit-il à Barus.

— « La lettre, la lettre, Maître, » dit la femme, le regardant pathétiquement.

— « N'est-il pas temps, » demanda Kenneth à Barus, « de récolter les cheveux de cette Kajira ? »

— « Il me semble, » répondit Barus.

Taphris avait de longs cheveux noirs.

— « La lettre, la lettre, Maître, » sanglota la femme.

— « Ne crains rien, Esclave, » dit Kenneth. « Tu seras traitée conformément aux instructions de la lettre. Mais, au-delà de cela, tu n'es qu'une traînée des écuries. »

Puis, lui tenant les cheveux, il les coupa à la base du cou.

« Attache-les et mets-les dans le sac, » dit-il à Barus.

La femme sanglotait.

En général, Kenneth ne coupait pas les cheveux des traînées des écuries, même à l'automne. Néanmoins, il utilisait parfois cela comme punition. Les Goréens, en général, aiment les cheveux des femmes. La femme tondu, de ce fait, avec son collier, est souvent un objet de plaisanterie et de ridicule. Les femmes font tout leur possible pour plaire aux hommes, afin de ne pas être tondues. Les femmes qui sont régulièrement tondues sont en général les esclaves qui travaillent dans les grandes fermes ou dans les grands élevages commerciaux d'hurts, ou bien les filles de rien, qui sont utilisées en grands nombres dans les usines, les laveries et les cuisines publiques. Toutes les femmes, naturellement, peuvent être tondues, même les Esclaves de Plaisir, si elles ont déplu à leur maître. Les femmes savent qu'il y a toujours un marché pour leurs cheveux.

Je regardai Barus regagner le bâtiment du matériel. Il transportait les cheveux et les ciseaux. Le sac où l'on entreposait les cheveux coupés des Kajirae, en attendant de les vendre, se trouvait dans ce bâtiment.

« Debout, Esclave Tondu ! » dit Kenneth à la femme.

Elle se leva rapidement.

« N'oublie pas que tu n'es plus une esclave de la demeure de la Dame, » dit-il. « Tu es désormais

une traînée des écuries. »

Alors, craintivement, elle se tint droite. Le simple fait de la voir, avec son court haillon de traînée des écuries et son collier, donnait envie de la violer.

« Pas mal, » commenta Kenneth.

La femme trembla. Ses petites mains étaient toujours immobilisées dans le dos par des menottes.

« Pas mal du tout, » apprécia Kenneth.

Barus revint, après avoir rangé les cheveux dans le sac. En outre, il avait également remis les ciseaux en place.

— « Ah, » fit Barus, « elle est assez séduisante, pour une esclave tondue. »

— « Oui, » reconnut Kenneth.

— « Elle sera un ajout agréable aux Kajirae des écuries, » dit Barus.

— « Je crois, » dit Kenneth.

— « Je dois partir, » annonça Borto, conducteur du chariot.

Barus alla ramasser le collier émaillé posé sur le fond du chariot. Il retira la deuxième clé, qui était celle des menottes. Il passa derrière la femme et lui libéra les mains. Il jeta les menottes, laissant la clé dans la serrure, dans le chariot. Borto leva et fixa le tablier arrière.

« Je vous souhaite tout le bien, » dit Borto aux deux hommes libres.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondit Kenneth.

— « Je te souhaite tout le bien, » répondit Barus.

Quelques instants plus tard, Borto monta sur le chariot et fit claquer son fouet au-dessus des deux tharlarions qui le tiraient.

Borto se mit à chanter.

Je regardai le chariot s'en aller, ses roues laissant des traces dans la poussière molle de la cour des écuries. Dans le chariot, un capuchon d'esclave sur la tête, attachée à genoux, les épaules secouées de sanglots, se trouvait Telitsia, animal conduit au Marché.

Je me tournai à nouveau vers Taphris.

« Sors la hanche, » dit Kenneth. « Place le pied comme cela, » ajouta-t-il, lui frappant le pied droit. « Rentre le ventre. Pose les paumes des mains sur les cuisses. Lève la tête. »

Taphris apprenait rapidement qu'elle n'était plus dans la demeure mais dans les écuries, province où elle était femme et où les hommes régnaient.

« Baisse-toi à partir de la ceinture, » dit Kenneth. « Davantage ! »

Ses genoux étaient fléchis. Elle avait la tête au niveau de sa hanche.

Kenneth recula. Je constatai qu'il n'était pas mécontent d'avoir la jolie Taphris à sa merci.

Elle n'osait pas lever la tête.

« Barus, » dit Kenneth « va te montrer ta cage et ton travail. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Barus la prit par les cheveux. Elle grimaça.

Elle n'avait pas bougé la tête, bien entendu, car elle savait qu'elle avait été mise dans une position généralement utilisée pour conduire les esclaves.

Elle voulut regarder Kenneth, mais la main de Barus l'en empêcha. Elle devait regarder par terre.

Barus s'éloigna, la conduisant.

« Barus, » dit Kenneth.

— « Oui ? » répondit Barus, s'arrêtant et se retournant.

— « Veille à lui donner beaucoup de travail, » dit Kenneth.

— « Les écuries sud doivent être nettoyées, » rappela Barus.

— « Vidées et frottées, » précisa Kenneth.

Barus ricana.

« Ensuite, il faut tirer de l'eau et remplir les citernes des écuries six à dix. »

— « Oui, » dit Barus. Il pivota sur lui-même et s'en alla, traînant Taphris derrière lui.

Il faut tirer l'eau dans des puits. Ensuite, il faut transporter les seaux jusqu'aux citernes.

Je n'enviais pas la belle Taphris.

Kenneth se tourna vers moi.

« Tu ne sais pas lire, » dit-il.

— « Non, Maître, » répondis-je. « Pas le goréen. » Les esclaves sont généralement maintenus dans l'ignorance. Cela les rend plus contrôlables. Cela permet au maître de mieux les dominer. En outre, dit-on, pourquoi un esclave saurait-il lire ?

— « Je ne crois pas que notre petite amie, Taphris, » dit-il, « ait perdu la faveur de la Maîtresse. »

— « Oh, Maître ? »

— « Non, » dit-il.

— « Mais elle a été envoyée aux écuries, » dis-je.

— « Et elle apprendra ce que signifie l'état de traînée des écuries, » dit Kenneth sur un ton lugubre.

Je souris. J'étais convaincu que ce que disait Kenneth était vrai.

— « Puis-je demander ce que contenait la lettre qui l'accompagnait ? » m'enquis-je. Je pensais que Kenneth me l'aurait fait lire, si j'en avais été capable.

— « Elle spécifie qu'elle ne doit pas être affectée dans les écuries des hommes esclaves et qu'elle ne doit pas leur être jetée pour qu'ils s'amusent avec elle. »

— « C'est intéressant, » fis-je.

— « Et elle spécifie en outre que, dans certaines conditions, elle doit bénéficier d'une certaine liberté d'observation et de mouvement. En outre, une fois par semaine, elle doit être envoyée en course à la demeure. »

— « Quelles sont les conditions dans lesquelles elle doit bénéficier de cette liberté de mouvement et d'observation ? » m'enquis-je.

— « Les conditions considérées comme relatives aux allées et venues et aux activités d'un certain homme esclave, » répondit-il.

— « Moi ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit Kenneth avec un sourire ironique.

Je ne répondis pas.

« Notre jolie Taphris, apparemment, » reprit-il, « est en mission aux écuries. »

Je ne répondis pas.

« Apparemment, la Maîtresse n'a pas oublié son ancien Esclave de Soie. »

Je ne dis rien.

« Taphris est une espionne, » résuma Kenneth. « La Maîtresse l'a chargée de t'espionner. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Méfie-toi d'elle, » ajouta-t-il.

— « Je n'y manquerai pas, » répondis-je.

J'APPRENDS QUE LA MAITRESSE AURA DES INVITÉS

JE RECULAI en tournoyant, tombant sur le sable. Je sentis le sang autour de ma bouche.

Je grognai, donnai un coup de pied. Il se jeta sur moi, brandissant les poings.

J'entendis les hurlements de la foule, sur les gradins. Je roulai sur moi-même, échappant à l'adversaire.

Je me relevai péniblement. Il était également debout. Je tentai, le souffle court, de le repousser. Il me donna un coup de tête dans le ventre, me projetant presque contre le mur. Il baissa à nouveau la tête. Je joignis les mains et frappai de bas en haut, le touchant au menton, et il recula en trébuchant. Je crachai du sang sur le sable. Il se jeta à nouveau sur moi, me saisissant, et me jeta contre la balustrade basse.

« Combattez ! Combattez ! » entendis-je.

« Jason ! » entendis-je.

« Kaibar ! » entendis-je.

« Il est fini ! » entendis-je.

« Éloigne-toi du mur ! » hurla Kenneth.

L'esclave, à ce moment-là, Kaibar, des écuries de Shandu, les mains jointes, me frappa alternativement avec le coude gauche et le coude droit.

« Éloigne-toi du mur ! » hurla Kenneth.

Je grognai, encaissant un coup au ventre, puis un autre et un troisième, les poings s'abattant avec violence.

« Éloigne-toi du mur ! » entendis-je. Mais ce n'était pas ce salaud de Kenneth qui était coincé contre lui ! Je m'accrochai à Kaibar, le souffle court. Il tenta de me faire lâcher prise.

« Ne fais pas traîner le combat ! » cria l'arbitre, tournant autour de nous. Je sentis son fouet s'abattre sur moi. Puis il fut entre nous, nous séparant. Mais j'étais à présent au centre de la fosse. Nous étions face à face, Kaibar et moi. Nous étions tous les deux couverts de sang et épuisés. Il lança un poing. Je bloquai le coup. Il était fort. J'avais mal aux bras. Le simple fait de parer les coups d'un homme puissant se paie. Mes épaules et mes bras me faisaient mal. Je pouvais à peine les lever. Kaibar avança sur moi en trébuchant. Je m'accrochai à nouveau.

Le gong retentit.

« Ici ! » cria Kenneth. Pivotant sur moi-même, je pris la direction indiquée par sa voix et, quelques instants plus tard, il me fit asseoir sur une caisse. Barus, avec une éponge trempée dans un seau, me fit couler de l'eau sur la tête.

« Tu te comportes magnifiquement, » affirma Kenneth.

Je ne pus même pas lui répondre.

Barus essuya le sang et le sable qui maculaient mon corps.

« À boire, » dit Kenneth à Taphris, agenouillée à proximité.

Elle lui donna une bouteille d'eau, fortement sucrée, qu'il porta à ma bouche et me fit boire. Je crachai l'excédent sur le sable. Kenneth rendit la bouteille à Taphris.

Barus essuya alors mon corps. Faiblement, je l'écartai. J'espérais que la sueur et l'eau, sur mon corps, auraient pour effet de dévier les coups frappés obliquement.

Ensuite, il essuya le cuir de mes poings, afin qu'il ne glisse pas en frappant la chair.

Le gong retentit à nouveau, note sèche.

« Tu le tiens, » dit Kenneth. « Finis-le rapidement. »

On me fit lever et je gagnai en trébuchant le centre de la fosse. Je décidai que Kenneth était fou. Toutefois, il avait assisté à des centaines de combats.

J'encaissai le premier coup, projeté latéralement. Je me redressai et enfonçai mon poing dans le ventre de Kaibar. Il tendit les bras vers moi, mais j'écartai ses mains et le frappai sur le côté gauche de la tête. Nous restâmes debout sur le sable, vacillants.

« Combattez ! » cria l'arbitre.

« Combattez ! » hurla la foule. Le public, pour l'essentiel, était composé d'hommes de Basse Caste mais, çà et là, il y avait des femmes voilées, en général également de Basse Caste. Il y avait, aux meilleures places, quelques Goréens de Haute Caste, identifiables par la couleur et la qualité de leurs vêtements et, même, abondamment voilées, quelques femmes de Haute Caste. À une extrémité de l'enclos, il y avait une porte à barreaux. Derrière celle-ci, excitées, serrant les barreaux, des esclaves à demi nues, des traînées des écuries, encourageaient les champions des diverses écuries.

« Combattez ! » cria l'arbitre. Le fouet s'abattit sur Kaibar.

Soudain, j'eus froid. Je compris que j'aurais dû laisser Barus me sécher. Je craignis d'être victime de crampes musculaires. La sueur et l'eau, en outre, à présent que j'étais immobile, collantes, formaient une pellicule adhésive qui retiendrait peut-être le cuir de Kaibar.

« Combattez ! » cria l'arbitre. Son fouet me cingla le dos. Le fouet de l'arbitre s'abattit sur Kaibar, puis à nouveau sur moi.

Nous nous dirigeâmes une nouvelle fois, en trébuchant, l'un vers l'autre. J'avais survécu à dix-huit périodes de combat.

Puis, soudain, il me sembla que les gunni étaient toujours sur mes poings et que je me trouvais dans la grange, face à la poutre. J'entendais, mais au loin, les hurlements de la foule, les glapissements des femmes, asservies et libres. Je devais faire vite. Kenneth n'avait-il pas le sablier ? Les coups s'abattaient apparemment comme une avalanche de plomb sur la poutre. Je devais battre le sable. Je me jetai sur la poutre, à quelques dizaines de centimètres d'elle, frappant inlassablement. Puis, crachant du sang, les jambes couvertes de sable jusqu'aux genoux, frappant, riant, transporté de joie, terrifiant, je vis le poteau voler en éclats et tomber.

« Arrête ! Arrête ! » cria Kenneth. Il me rejoignit, me retenant. Je restai immobile, couvert de sang, sur le sable. À mes pieds, Kaibar gisait sans connaissance.

« Est-il mort ? » cria quelqu'un.

— « Non, » répondit l'arbitre.

Je fus tiré au centre du sable. L'arbitre et Kenneth, mon entraîneur, me levèrent chacun un bras, en signe de victoire.

Je rejetai la tête en arrière, respirant profondément. Mes mains étaient enflées. On coupa le cuir couvert de sang qui les couvrait.

« J'aurai un champion capable de battre ton Jason ! » cria Miles de Vonda, qui se tenait à quelque distance.

— « Amène-le ! » cria Kenneth. « Les écuries de Dame Florence de Vonda l'attendront. »

J'avais battu le champion des écuries de Miles de Vonda deux semaines auparavant. Ce match avait établi ma domination sur les Esclaves de Combat de la région de Vonda. À la suite de ce match, j'étais devenu champion régional. La victoire avait déplu à Miles de Vonda. Ce n'était pas seulement que son champion avait été vaincu et qu'il avait perdu beaucoup d'argent dans les paris engagés, mais surtout le fait qu'il avait été, dans le passé, comme de nombreux autres jeunes gens des environs, un des soupirants éconduits de Dame Florence de Vonda.

Je fus traîné et poussé par la foule, Kenneth et Barus m'encadrant, Taphris me suivant, jusqu'à la porte à barreaux permettant d'entrer dans la fosse. Un autre combat commencerait bientôt. Je me frayai un chemin parmi les gens, asservis et libres, qui se pressaient autour de moi, me félicitant, essayant de me toucher, même les personnes libres. Les femmes esclaves, les yeux brillants, le souffle brûlant, tentaient pitoyablement de se serrer contre moi. Quelques-unes tombèrent à genoux, sur mon passage, essayant de saisir mes jambes, d'embrasser mes chevilles et mes cuisses. Les femmes savent qu'elles sont le butin naturel les hommes conquérants. Même les yeux des femmes libres brillaient, au-dessus des voiles.

« Bavo, Jason, » dit Kenneth. « Bravo ! »

Nous entendîmes le gong. Un autre match commençait.

Nous passâmes derrière les gradins, nous frayant toujours un chemin parmi les admirateurs. Les esclaves nous suivaient, espérant un dernier regard mais craignant, loin de la porte à barreaux, de bousculer les personnes libres.

« Reculez ! » dit Kenneth. « Reculez ! Retournez sur les gradins ! »

Nous étions à présent près de la porte du couloir conduisant de la petite arène aux boxes où nous étions préparés au combat.

« La Maîtresse, » m'avertit Kenneth.

Je levai la tête. Devant nous, debout, près de la porte du couloir, se tenaient deux femmes libres vêtues d'amples robes.

Rapidement, je m'agenouillai. J'étais possédé par une de ces femmes.

« Félicitations, Jason, » dit Dame Florence de Vonda. « Tu t'es bien battu. »

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je. Je la regardai. Je portais son collier. J'étais encore essoufflé.

Bien qu'elle portât une robe et fût voilée, je l'aurais reconnue, naturellement, à cause de ses yeux, son attitude et les lignes de son corps. Les Esclaves de Soie reconnaissent le corps de leur Maîtresse, même lorsqu'elles portent une robe et sont voilées, aussi aisément qu'un maître reconnaît le corps de ses esclaves. En outre, comme je l'avais appris sur Gor, j'avais un bon œil pour la chair féminine. De plus, avec stupéfaction, je reconnus la femme qui se tenait à côté d'elle.

— « Puis-je te présenter, Kenneth, » dit Dame Florence de Vonda, « ma chère amie, Dame Melpomene de Vonda ? »

— « Je suis charmé, Dame Melpomene, » répondit Kenneth en s'inclinant.

— « Jason, » reprit Dame Florence, « peut-être te souviens-tu de ma bonne amie, Dame Melpomene de Vonda, ma ville ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondisse, baissant la tête.

— « Nous avons réglé nos différends, Jason, » m'apprit-elle. « Et nous sommes désormais les meilleures amies du monde. »

— « J'en suis heureux, Maîtresse, » répondis-je.

— « Dame Melpomene va rester deux ou trois jours avec nous, » ajouta Dame Florence, « et, bientôt, nous aurons des invités. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu veilleras à ce que les jardins et les écuries soient propres, n'est-ce pas, Kenneth ? » demanda Dame Florence.

- « Bien sûr, Dame Florence, » répondit Kenneth.
- « Et tu enchaîneras les traînées des écuries, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.
- « Si Dame Florence le désire, » répondit Kenneth.
- « Je ne voudrais pas que leur présence embarrasse ou vexe nos invités. »
- « Bien, Dame Florence, » dit Kenneth.
- « Oh, Kenneth, » demanda Dame Florence, « la nouvelle femme travaille-t-elle bien ? »
- « Oui, Dame Florence, » répondit-il.
- « Comment s'appelle-t-elle ? » s'enquit-elle.
- « Taphris, » répondit Kenneth.
- « Ah, oui, » fit-elle. « Donne-t-elle satisfaction ? »
- « Oui, » répondit Kenneth. « Elle a la possibilité de devenir une superbe traînée des écuries. »
- « Oh ! » fit la Maîtresse.

Taphris, avec son collier des écuries, rougit et se tassa sur elle-même.

- « Apparemment, sa tunique a été déchirée, » remarqua Dame Florence, « et ses cheveux ont été coupés. »

Taphris, à deux mains, tenta de réunir les côtés de sa tunique, mais cela ne servit pratiquement à rien. Elle était désormais aussi exposée que les autres traînées des écuries. Kenneth y avait veillé. L'espionne de la Maîtresse était à présent un rêve de plaisir pour tous les hommes posant les yeux sur elle.

- « La Maîtresse doit reconnaître que, désormais, sa tunique convient davantage aux travaux ardu, et grossiers des écuries. »
- « Bien entendu, » répondit Dame Florence.
- « Et ses cheveux avaient une valeur, » reprit Kenneth, « de sorte que, comme elle n'est qu'une traînée des écuries, j'ai estimé nécessaire de les couper. »
- « Bien entendu, » répondit Dame Florence. Elle ne voulait pas intervenir, naturellement, dans la façon dont Kenneth dirigeait les esclaves.

Kenneth sourit.

- « Une nouvelle fois, Jason, » dit Dame Florence, tournant le dos à Kenneth, « permets-moi de te féliciter de ta victoire. »

- « Merci, Maîtresse, » répondis-je.
- « J'ignorais, Dame Florence, » dit Kenneth, « que tu étais favorable à ces combats. »
- « Je ne le suis pas, » répliqua-t-elle. « Mais nous avons pensé, Dame Melpomene et moi, qu'il serait peut-être amusant, pour une fois, d'aller voir comment se distraient les Basses Castes. »
- « Je vois, » dit Kenneth. « Les combats ont-ils plu à Dame Florence ? » s'enquit-il.
- « Comme je suis une femme de goût et ayant une sensibilité raffinée, » répondit-elle, « ils ne pouvaient pas me plaire. »

- « Je vois, » fit Kenneth.
- « Ils sont beaucoup trop brutaux, » dit-elle. Elle se tourna vers Dame Melpomene. « Comment as-tu trouvé cela, ma chère ? » demanda-t-elle.

- « Écœurant, simplement écœurant, » s'empressa de répondre Dame Melpomene.
- « Le plus écœurant, peut-être, » reprit Dame Florence, « fut le spectacle de ces femmes esclaves à demi nues, essayant de toucher les combattants. »
- « Oui, » reconnut Dame Melpomene.
- « Ce ne sont que des esclaves, » fit remarquer Kenneth.
- « C'est exact, » reconnut Dame Florence.
- « Oui, » renchérit Dame Melpomene. « Que peut-on attendre de traînées portant un collier ? »
- « Néanmoins, je me demande quel effet cela ferait d'éprouver de telles émotions, » fit Dame

Florence.

— « Elles ne portent qu'un haillon et un collier, » releva Dame Melpomene. « Elles sont possédées. Elles sont obligées de servir. La fierté ne leur est pas permise. Dans ces conditions, il est probablement facile d'éprouver des émotions. »

— « Peut-être, » admit Dame Florence en frissonnant.

— « Avec ta permission, Dame Florence, » intervint Kenneth, « je voudrais conduire Jason dans le box, afin que nous puissions le sécher et le réchauffer. Il est couvert de sueur. Je ne veux pas qu'il prenne froid. »

— « Je présume que tu prends autant de soin de mes tharlarions que de tes combattants, » dit Dame Florence.

— « Bien sûr, » répondit Kenneth avec un sourire ironique.

— « Tu peux m'embrasser les pieds, Jason, » dit Dame Florence. Je me penchai et, posant les lèvres sur ses babouches, les embrassai. « Et aussi ceux de Dame Melpomene, » dit-elle. Je me baissai à nouveau, posant cette fois les lèvres sur les babouches de Dame Melpomene, les embrassant.

« Il est devenu une brute puissante, n'est-ce pas ? » demanda Dame Florence.

Je levai la tête.

« Et une belle brute, » ajouta-t-elle.

— « Viens, Jason, » dit Kenneth, me faisant lever. Il me poussa dans le couloir.

— « Kenneth ! » appela Dame Florence.

Kenneth s'arrêta et se retourna.

« Sera-t-il récompensé ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondit Kenneth. « N'était-ce pas une splendide performance ? Ne s'est-il pas magnifiquement battu ? »

— « Double ration et vin, » dit-elle.

— « Bien sûr, » dit Kenneth.

J'étais furieux.

— « Et pas de traînée, » ajouta-t-elle, distinctement.

— « C'est un homme esclave, un combattant, » protesta Kenneth. « Il a besoin d'une traînée portant un collier et se tortillant dans ses bras. Il l'a gagnée ! »

— « Pas de traînée, » maintint-elle.

— « Permits-moi au moins d'enchaîner Taphris près de lui », dit Kenneth. « C'est la traînée la moins bonne, et elle a été tondue. »

Taphris se tassa sur elle-même.

— « Non, Kenneth, » insista Dame Florence. « Ne lui donne pas de femme. »

— « C'est un homme, » protesta Kenneth. « Il a besoin de viande et d'une femme esclave. »

— « Il ne doit pas avoir de femme, » déclara Dame Florence. « Est-ce bien compris, Kenneth ? »

— « Oui, Dame Florence ! » répondit-il avec colère.

— « Kenneth, » reprit-elle.

— « Oui, Dame Florence ? » répondit-il.

— « Plus tard, je lui trouverai une traînée, » expliqua-t-elle. « J'ai une traînée en tête. »

Kenneth la regarda, troublé.

— « Très bien, Dame Florence, » répondit-il. Puis il pivota sur lui-même, me poussant dans le couloir et je me retournai, regardant à nouveau, près de la porte, Dame Florence et, près d'elle, Dame Melpomene. Puis je cédai à la poussée de Kenneth qui me guida vers les boxes réservés à nos combattants. Barus nous suivait, ainsi que Taphris. Au-delà de la porte, sur les gradins, des cris retentissaient. Un autre match se déroulait.

LA CABANE D'INCUBATION

J'ÉTAIS nu et je suais abondamment. Il fait chaud dans la cabane d'incubation.

« La Maîtresse semble être de bonne humeur, » dis-je.

— « Chut, » dit Barus, qui était nu jusqu'à la ceinture. « Écoute. » Il posa l'oreille sur le sable chaud.

Je fis comme lui, écoutant. Sous le sable chaud, environ trente centimètres sous sa surface, nous entendîmes un petit crissement.

« Il ne va pas tarder à sortir, » dit Barus avec un sourire, en se redressant.

— « Oui, Maître, » dis-je.

— « Taphris, » ordonna Barus, « remets du bois dans la tranchée des flammes ! »

Elle nous regarda. Elle était nue. Barus lui avait fait quitter ses vêtements avant d'entrer dans la cabane d'incubation. Elle était couverte de sueur. Sa peau, dans la lumière des flammes de la tranchée entourant presque la couvée enterrée qui se trouvait devant nous, luisait. Des serviettes étaient à portée de la main. Fabriquées avec de la toile de sac, elles servent à sécher les petits. Des sangles, également, roulées, destinées à attacher leurs mâchoires, étaient posées à proximité.

— « Je ne devrais pas être obligée de faire ce travail, » maugréa Taphris.

— « Mets-toi à quatre pattes ! » exigea Barus. « Prends les morceaux de bois un par un, dans la bouche. »

— « Oui, Maître ! » répondit-elle avec colère. Je souris intérieurement en voyant l'espionne de ma Maîtresse obéir aux ordres d'un homme libre.

— « Il est dommage qu'elle ne puisse pas être utilisée, » me dit Barus. « Elle a besoin d'être violée. »

Je haussai les épaules. Ce que venait de dire Barus était manifestement vrai.

« Kenneth n'est pas content d'elle, » reprit Barus. « On ne peut pratiquement rien faire, dans les écuries, sans être sûr qu'elle ira le rapporter à la Maîtresse. »

Je hochai la tête.

Je regardai Taphris, à quatre pattes, porter un morceau de bois jusqu'au bord des flammes et, fermant les yeux, le laisser tomber, retirant ensuite rapidement la tête. Puis elle nous regarda.

« Continue, Esclave, » dit Barus.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, allant, à quatre pattes, chercher un autre morceau de bois.

— « La présence de cette espionne est irritante, » reprit Barus. « En outre, elle se croit importante. Elle croit qu'elle est toujours une fille de la demeure, et pas une traînée des écuries. Sa présence exerce une mauvaise influence sur les autres femmes. »

C'était vrai. Si elle ne devait pas être fouettée et enchaînée, dévêtue et violée, comme pouvaient

l'être les autres, du simple fait qu'elles étaient la préférée d'un gardien, raison qu'une femme peut comprendre, dans ce cas, le trouble et, même, la consternation et la dissension pouvaient se manifester dans les cages. Les autres femmes pouvaient demander les mêmes privilèges. Et, si l'on laissait faire, les esclaves à moitié nues pourraient rapidement aspirer aux prétentions des femmes libres, désirant être maîtresses de leurs vêtements et de leur corps. Mais, naturellement, on ne laisserait jamais les choses aller jusque-là. On n'attendrait pas aussi longtemps avant de décrocher le fouet.

« Nous devons faire quelque chose, à propos de Taphris, » déclara Barus.

Je haussai les épaules. Il me semblait à présent, objectivement, que Taphris était assez punie. Elle allait et venait à quatre pattes, transportant des morceaux de bois dans la bouche, afin d'entretenir le feu de la tranchée. Il est vrai que, pendant quelques instants, au cours de l'après-midi, il en était apparemment allé autrement.

« Taphris ! » dit sèchement Barus.

— « Oui, Maître ? » répondit-elle, surprise.

— « Va chercher de l'eau, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle se leva et gagna un coin de la cabane, où se trouvaient un seau et une louche jaune.

Nous la regardâmes.

— « Elle est jolie, » releva Barus.

— « Oui, » reconnus-je.

— « Il est dommage que l'on ne puisse pas la violer, » regretta-t-il.

— « Oui, Maître, » admis-je.

Elle remplit la louche.

— « Il ne nous sera pas difficile de nous débarrasser d'elle quand nous le souhaiterons, » fit ressortir Barus. « Kenneth a déjà laissé entendre à la Maîtresse qu'elle pourrait devenir une excellente traînée des écuries. »

— « Je vois, » fis-je avec un sourire.

— « La Maîtresse ne tardera sans doute pas à lui faire confiance, dans les écuries, lorsque tu y seras, » dit-il.

— « Je vois, » répétai-je.

— « Deux traînées de cages supplient d'être autorisées à te voir, » m'apprit Barus.

— « Puis-je demander lesquelles ? » demandai-je.

— « Tuka et Claudia, » répondit-il. « Et ne crois pas que Peliopé ou Leah refuseraient que tu poses les mains sur elles. »

Je haussai les épaules.

« Elles en suent dans leurs chaînes, » ajouta-t-il.

— « Je voudrais pouvoir les prendre, » dis-je.

— « Ce n'est pas le souhait de la Maîtresse, » rappela-t-il.

— « Ton eau, Maître, » dit Taphris.

Il la regarda et, soudain, terrifiée, elle tomba à genoux. Elle baissa la tête. Elle appuya vigoureusement la louche jaune, pleine d'eau, contre son bas-ventre. Puis elle la porta à ses lèvres et, longuement, tournant la tête, l'embrassa ; ensuite, elle la lui donna, la tenant à deux mains, la tête baissée entre ses bras tendus.

Barus prit la louche et but. Il avait veillé à ce que l'espionne de la Maîtresse le serve bien.

— « Es-tu parfaitement disciplinée, Taphris ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle en tremblant.

— « Je n'ai pas eu cette impression, dans l'après-midi, » rappela-t-il.

— « Pardonne-moi, Maître, » répondit-elle en tremblant. « Je t'en prie, ne me fais pas tuer. » Taphris, esclave goréenne, savait qu'elle était totalement à la merci des personnes libres. Barus, étant un des gardiens des esclaves de la Maîtresse, pouvait la tuer, ou la faire tuer. Elle savait que la Maîtresse pouvait toujours envoyer une autre espionne aux écuries, Pamela ou Bonnie, d'autres esclaves domestiques. Pamela et Bonnie, incidemment, n'étaient pas des femmes de la Terre, bien qu'elles portassent des noms de femmes de la Terre. Ces noms, comme je l'ai déjà mentionné, sont souvent utilisés comme noms d'esclaves.

Taphris garda la tête baissée.

« Ne me fais pas agenouiller avec ces traînées ! » avait-elle crié avec colère.

Les autres femmes, à genoux en cercle, traitées de traînées par une femme dont c'était manifestement la condition, protestèrent, vexées.

— « À genoux ! » avait ordonné Barus.

— « Oui, Maître, » avait dit Taphris, et elle s'était agenouillée, prenant sa place dans le cercle.

Elle n'était pas contente, mais elle avait obéi.

Je vis les autres femmes échanger des regards. L'éclat de Taphris n'avait pas été puni. Elle n'avait pas été giflée jusqu'à ce qu'elle implore la pitié, ni dévêtue, ni battue. De toute évidence, elle jouissait d'un statut spécial. J'avais vu que Barus était en colère.

« Au travail ! » avait-il lancé avec irritation.

Il avait jeté des sacs aux femmes. À Tuka, il avait donné une paire de ciseaux. Aux autres, il avait donné une aiguille et du fil. Les sacs devaient être transformés en serviettes à l'intention des jeunes sur le point de naître.

L'incident avait eu lieu dans un bâtiment qui comportait une grande fenêtre. Les coutures des sacs sont ouvertes, puis les sacs sont découpés en bandes de taille convenable, qui sont cousues bout à bout et auxquelles on fait un ourlet. En général, c'est un moment agréable pour les femmes, à genoux sur des morceaux de tissu, cousant et bavardant mais, cette fois-là, elles restèrent silencieuses et travaillèrent, la tête baissée. Le tissu terminé fait à peu près trois mètres de long et un mètre de large. Taphris cousait également. Elle souriait légèrement. La toile de sac, incidemment, bien que rude, est rarement utilisée pour les vêtements des esclaves. La laine d'hurt est généralement utilisée pour les vêtements des hommes esclaves ; elle absorbe convenablement la transpiration ; et le rep est généralement employé pour les vêtements des femmes esclaves ; il est mince et colle bien aux courbes du corps féminin.

« Nous allons les enchaîner, à l'exception de Taphris, à la quinzième ahn, » me dit Barus.

— « Les invités de la Maîtresse, » rappelai-je, « d'après ce que je sais, n'arriveront pas avant la nuit. »

— « Effectivement, » reconnut Barus, « mais il est possible que quelques-uns arrivent plus tôt. Plusieurs invités sont apparemment très sensibles. La Maîtresse ne veut pas que le spectacle de traînées asservies puisse les gêner. »

— « Si les invités sont des hommes, » relevai-je, « je ne crois pas qu'ils seront gênés ou embarrassés. »

— « Peut-être, » admit Barus.

— « Pourquoi les invités de la Maîtresse arrivent-ils à la tombée de la nuit ? » demandai-je. « Il est exceptionnel, sur Gor, n'est-ce pas, de voyager de nuit ? »

— « Oui, c'est exceptionnel, » acquiesça Barus, « surtout dans la période actuelle de tension politique entre Ar et la Confédération Salérienne. C'est une situation où de nombreuses lances peuvent mélanger la sauce. » C'était un dicton goréen. La situation politique était effectivement complexe et pouvait, par différentes parties, alliées ou ennemies, et même par les spectateurs, être diversement influencée ou exploitée.

— « Je suppose que les invités vont arriver sans encombres, » dis-je.

— « Je le crois, » répondit Barus. « Ils ont manifestement les moyens de payer des escortes armées. »

— « Mais pourquoi, dans ce cas, décident-ils d'arriver de nuit ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Barus.

J'avais, pendant l'après-midi, sans parler, regardé les femmes coudre. Elles étaient jolies.

Barus, après que la quatorzième ahn eut sonné, avait regardé de temps en temps par la fenêtre, estimant la position du soleil.

Au début de la matinée, nous étions allés dans la prairie du sud-est, Banis, moi et une équipe d'hommes esclaves. Taphris était également avec nous, transportant de l'eau. Nous avons placé des pieux pointus, dirigés vers l'intérieur, autour de la prairie. Ils servaient à empêcher les tharlarions puissants de sortir de la prairie où ils broutaient.

« Regardez ! » avait crié Barus, le bras levé.

Dans le ciel, nous avons vu approximativement cent vingt-cinq tarniers. Ils se dirigeaient vers le sud. Nous voyions leurs lances, posées sur l'étrier droit, semblables à des aiguilles, à cause de la distance, et les boucliers, apparemment petits et ronds. Le drapeau était celui de Vonda. Toutefois, je savais que Vonda n'avait pas de tarniers. Les hommes étaient des mercenaires.

« C'est une patrouille, » dit mon voisin.

— « C'est une patrouille exceptionnellement nombreuse, » relevai-je.

— « Je travaille aux clôtures depuis quatre jours, » expliqua l'homme. « Je les ai vus quatre fois. En général, ils rentrent avant la nuit. »

— « Il est vraisemblable qu'Ar a également organisé de telles patrouilles, » dit un autre homme.

— « Hier, » intervint un troisième, « j'ai vu un tarnier isolé, se dirigeant vers le nord-est. Il devait s'agir d'un éclaireur d'Ar. »

— « Crois-tu qu'il y aura des troubles ? » demanda un homme à Barus.

— « Il y a déjà eu des troubles, » répondit Barus. « Des incidents à la frontière de la zone contestée. »

— « Mais cela est déjà arrivé auparavant, n'est-ce pas ? » demanda un homme.

— « Oui, » répondit Barus.

— « Et cela n'a jamais eu de conséquences, » fit ressortir l'homme.

— « Non, » reconnut Barus.

— « Tu ne crois pas qu'il y aura des troubles graves, n'est-ce pas ? » insista un autre homme.

— « Non, » répondit Barus. « Je ne crois pas. » Il regarda les tarniers qui disparaissaient. « Il y a, à Vonda, un parti qui souhaite la guerre, » expliqua Barus. « Mais, d'après mes informations, rares sont les habitants de la Confédération Salérienne qui veulent un conflit avec Ar. »

— « Mais Marlenus d'Ar, son Ubar ? » demanda un homme.

— « Il n'a pas intérêt à s'opposer à la Confédération Salérienne, » révéla Barus. « Il a déjà assez de problèmes avec Cos et ses activités dans la vallée du Vosk. » C'était une allusion aux rivalités entre Ar et Cos, liées aux marchés et aux ressources des territoires immenses arrosés par le Vosk. Les deux États désiraient étendre leur hégémonie sur ces régions. De petites villes, généralement indépendantes, et même adversaires, situées le long du fleuve, telles que Ven et Turmus, se trouvaient, à leur corps défendant, contraintes par la force armée et séduites par les alliances et les traités, entraînées dans les luttes des grandes puissances.

« Ha ! » fit Barus en riant. « Vous êtes malins, bande de paresseux. Vous engagez la conversation avec moi, ce qui retarde l'accomplissement de vos humbles tâches. Vous prenez-vous pour des personnes libres, qui peuvent s'arrêter et passer agréablement le temps ? Non, vous êtes des brutes portant un collier. À présent, au travail, sleens paresseux, si vous voulez vivre jusqu'au crépuscule.

Au travail ! Au travail ! »

En riant, nous nous remîmes énergiquement au travail.

« Va-t'en ! » cria Barus, agitant un morceau de tissu, à un tharlarion qui broutait près des pieux. Il battit des paupières et s'éloigna, agitant son énorme queue.

Plus tard, dans la matinée, sur la route poussiéreuse longeant la clôture, une charrette à deux roues passa, tirée par un petit tharlarion et conduite par un seul homme. Derrière, attachée par le cou à une corde fixée à l'arrière du véhicule, portant une courte tunique d'esclave, les mains liées dans le dos, marchait une esclave. Elle se retourna et me regarda. Nos regards se rencontrèrent. Elle sourit timidement. Je ricanai. C'était une esclave. Soudain, elle fit quelques pas plus rapides que les autres et, profitant du terrain ainsi gagné, la corde s'étant détendue, elle se tourna vers moi. Elle tira sur ses menottes. Puis, soudain, fléchissant légèrement les jambes, elle tendit l'abdomen vers moi, ses lèvres mimant un baiser. Ensuite, elle pivota rapidement sur elle-même et se remit en marche, afin de ne pas être jetée à terre par la corde. C'était un geste d'esclave. Je lui envoyai un baiser. En outre, elle ne voulait pas que son maître soit au courant. Cependant, il arrêta la charrette et se retourna. Mais il la trouva docilement attachée par le cou, les mains liées dans le dos, la tête baissée. Il me regarda et je me penchai sur mon travail. Quelques instants plus tard, la charrette s'éloigna. Je levai la tête. Je vis la femme se retourner. Elle gonfla les lèvres, mimant un baiser. Je lui en envoyai un, à la manière goréenne. Elle pivota sur elle-même et suivit la charrette de son maître.

« Elle avait envie que tu la prennes, » fit remarquer Barus.

Je ne répondis pas.

« Elle a offert son corps comme on le fait devant un maître, » reprit-il. « Intéressant, » fit-il, « car tu n'es qu'un esclave portant un collier. »

Je ne répondis pas et me penchai sur mon travail. Je réfléchis, toutefois, au pouvoir que l'homme libre exerce sur une femme esclave.

Je vis Taphris me foudroyer du regard. Elle était furieuse. Je fus convaincu que la Maîtresse entendrait parler de l'interlude avec l'esclave.

Barus fut remplacé à midi et, comme il aurait, plus tard, besoin d'aide dans la cabane d'incubation, il m'emmena avec lui. Taphris, laissant l'outre aux ouvriers, nous suivit.

« Qui est le capitaine des mercenaires qui volent pour Vonda ? » demandai-je. « Est-ce un homme tel que Terence de Treve, ou Ha-Keel, autrefois d'Ar ? » Ce sont là deux capitaines mercenaires très connus. D'autres étaient : Oleg de Skjern, Leander de Farnacium et William de Thentis.

— « Vonda n'a pas assez d'argent pour cela, » répondit-il. « C'est un certain Artemidorus. »

— « Artemidorus de Cos ? » demandai-je.

— « Oui, » confirma Barus.

— « Vonda joue avec le feu, » fis-je remarquer.

— « Peut-être, » admit Barus. Bien que ce capitaine soit un capitaine libre, il avait vraisemblablement la sympathie de Cos. En outre, s'il y avait des affrontements, les soldats d'Ar se rendraient vraisemblablement compte qu'ils étaient opposés à des Cosiens.

— « Ce choix paraît potentiellement dangereux, » fis-je ressortir.

— « Même si Vonda était prête à payer des hommes tels que Terence ou Ha-Keel, » fit valoir Barus, « il est peu probable qu'ils accepteraient de monter pour elle. Terence, étant de Treve, n'a certainement pas envie de s'opposer à Ar. Cela risquerait d'entraîner une nouvelle expédition des tarniers d'Ar dans les Voltaï. » Je savais que, plusieurs années auparavant, il y avait eu une guerre entre Ar et Treve. Les tarniers de Treve, au-dessus des cimes enneigées des Voltaï, avaient repoussé les escadrilles d'Ar. C'était une des batailles aériennes les plus sanglantes et les plus féroces de l'histoire de la planète. Ar n'avait jamais oublié qu'elle avait échoué dans les Voltaï, ni Treve ce que cet échec lui avait coûté. Je supposai que Terence n'avait guère envie de voler contre Ar, sauf après

avoir retiré les insignes de son casque et de son bouclier. Il paraissait peu probable qu'il le fasse. Les hommes de Treve se refusent généralement à cacher leur identité. « Et Ha-Keel, » reprit Barus, « bien qu'il ait été banni d'Ar, ne voudrait pas, à mon avis, s'opposer à elle. »

Ha-Keel avait été banni d'Ar. C'était un problème de meurtre. Une femme était impliquée. Il l'avait capturée, violée et asservie, avant de la vendre. « Sois vendue comme l'esclave que tu es, » avait-il dit. On racontait toutefois que, depuis son bannissement, Ha-Keel n'avait jamais oublié Ar et la femme. Il ne l'avait jamais retrouvée, naturellement. Il est difficile de suivre la trace d'une esclave. Elles changent souvent de nom et de propriétaire.

— « Je comprends, » dis-je.

— « Ce qui me fait peur, » releva Barus, « c'est que ce n'est pas par hasard qu'Artemidorus a été choisi. »

— « Tu vois, dans cette décision, le désir, de la part de ceux qui, à Vonda, sont favorables à la guerre contre Ar, de provoquer un conflit entre Ar et Cos, conflit dans lequel Cos et la Confédération Salérienne se trouveraient naturellement alliés ? »

Barus me regarda avec gravité.

— « Bien entendu, » admit-il. « Toutefois, Cos, Ar et la Confédération Salérienne ne veulent pas vraiment d'un tel conflit. »

— « Elles pourraient y être poussées par ceux qui le veulent, » émis-je.

— « C'est possible, » admit Barus. « Ce sont des problèmes délicats. » Il se tourna vers le sud. « Au Kaissa, » fit-il, « les enjeux sont parfois élevés. » Le Kaissa est un jeu complexe, populaire sur Gor.

Barus regarda Taphris.

« La jolie petite espionne nous accompagne, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

Taphris baissa la tête en rougissant.

— « Lorsque vous aurez mangé et bu, Jason et toi, » dit-il, « nous irons dans la pièce de couture. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Sais-tu coudre, Taphris ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Je suis heureux que tu saches faire, » dit-il, « les travaux convenant aux femmes esclaves. »

— « Oui, Maître ! » répondit-elle avec colère.

« Enchaîne-les, » dit Barus.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

J'avais, pendant l'après-midi, en silence, regardé les femmes, y compris Taphris, coudre. Elles étaient jolies.

Barus, après la quatorzième ahn, avait regardé de temps en temps par la fenêtre, estimant la position du soleil.

Les femmes étaient très adroites, bien qu'elles soient seulement chargées de coudre de la toile de sac. Leurs doigts étaient rapides et souples, leur travail précis. Comme les grosses mains d'un homme auraient été rudes et maladroites, dans ce type de travail, et comme les jolies petites mains des esclaves lui convenaient parfaitement !

J'avais vu Barus regarder une nouvelle fois par la fenêtre. C'était peu avant la quinzième ahn.

J'avais regardé les femmes, leurs courts vêtements, leurs colliers.

Comme il est merveilleux de vivre sur une planète où de telles beautés peuvent être possédées !

« Enchaîne-les, » avait dit Barus.

— « Oui, Maître, » avais-je répondu.

Les femmes, Tuka, Claudia, Peliopé, Leah et Taphris, me regardèrent.

« Tuka, » dis-je, « ouvre le placard et range les ciseaux ; Claudia, remets les aiguilles en place ; Peliopé, range les bobines de fil ; Leah, plie les bandes de toile de sac ; Taphris, pose les toiles pliées sur la table proche de la fenêtre. Quand vous aurez terminé, allez vous agenouiller près de la porte, par ordre de taille décroissant. »

— « Oui, Maître, » répondirent-elles car, bien que je sois un esclave, j'étais chargé de les commander.

Quelques instants plus tard, j'allai inspecter le placard. Les ciseaux étaient suspendus à leur place. Je comptai les aiguilles. Les cinq qui avaient été utilisées avaient été rangées. Il y avait également cinq bobines de fil. Je poussai la porte du placard. Barus le ferma à clé. Il prit les bandes de tissu plié qui se trouvaient sur la table.

« Rejoins-moi dans la cabane d'incubation, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je. « Debout ! » ajoutai-je à l'intention des femmes.

Taphris regarda Barus par-dessus son épaule.

— « Je ne dois certainement pas être enchaînée, » fit-elle remarquer.

Il réfléchit quelques instants. Il haussa les épaules. Il m'adressa un signe de tête.

— « Ne l'enchaîne pas, » acquiesça-t-il. « Du moins pour le moment. » Si elle avait été enchaînée, enfermée dans une cage, comment aurait-elle pu me surveiller ?

Elle rejeta la tête en arrière.

— « Je suis une exception, » souligna-t-elle.

— « Peut-être, » dis-je. « Les autres, » poursuivis-je, « dans les cages, vite ! » Je frappai dans mes mains.

— « Oui, Maître, » répondirent les femmes, à l'exception de Taphris, sortant rapidement de la pièce.

Je regardai le soleil. Elles seraient dans les cages avant la quinzième ahh.

Je fermai le lourd cadenas, avec sa chaîne, sur l'anneau du collier de Tuka.

Les femmes avaient rapidement gagné leurs cages. Lorsque j'arrivai, elles attendaient, à genoux sur les planches de leurs cages, devant leur anneau, en position d'Esclave de Plaisir, assises sur les talons, la tête levée, le dos droit, les genoux écartés.

« Ne la touche pas ! » dit Taphris. Ma main gauche s'était égarée sur la cuisse droite et ma main droite sur la hanche gauche de la première d'entre elles. Il est difficile de s'abstenir de toucher les femmes esclaves. Elles sont destinées à être tripotées et dominées.

« Cet esclave, » dit sèchement Taphris à Tuka, « ne doit pas avoir de plaisir. Telle est la volonté de la Maîtresse ! »

— « Mais qu'en est-il de mes plaisirs et de mes besoins ? » demanda Tuka.

— « Tais-toi, Esclave ! » répliqua sèchement Taphris.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Tuka, car elle sentait que Taphris était soutenue par la Maîtresse. Taphris n'était même pas enchaînée.

— « Hurle, tortille-toi, sanglote, mords ta chaîne, griffe le plancher de ta cage ou sa porte, si tu veux, » conseilla Taphris avec un sourire. « Je suis certaine que la Maîtresse n'est pas opposée à cela. »

— « Oui, Maîtresse, » gémit Tuka.

Furieux, j'allai près de Claudia et attachai la chaîne à son collier.

— « Tu m'as enchaînée, » souffla-t-elle.

Je lui adressai un sourire ironique.

— « Oui, » répondis-je. Ses seins se soulevaient. Sur Gor, on estime généralement que l'homme

qui enchaîne une femme a tous les droits sur elle.

— « Maître, » souffla-t-elle.

— « Esclave, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Ne fraternise pas avec les traînées ! » ordonna Taphris.

Puis j'enchaînai Peliopé et Leah. Ensuite, elles me regardèrent, le poids de la chaîne tirant leur collier vers le bas. Je constatai qu'il aurait suffi que je fasse claquer les doigts pour qu'elles se jettent sur le dos, les jambes écartées, devant moi.

« Ne traîne pas, » menaça Taphris, « sinon, je le raconterai à la Maîtresse ! »

Je me levai.

« Tu as certainement du travail, » dit-elle.

— « Je dois aller à la cabane d'incubation, » répondis-je. « Je crois qu'il y fera très chaud et que cela risque d'être inconfortable. Tu n'es pas obligée de m'accompagner. »

— « Je viendrai avec, toi, » dit-elle.

Je la regardai.

— « Très bien, » acquiesçai-je. « On trouvera certainement un moyen de t'occuper. »

— « Je ne dois pas être utilisée pour le plaisir des hommes, » déclara-t-elle.

Je pivotai sur moi-même et quittai les cages. J'entendis les pieds nus de Taphris, derrière moi. J'entendis, également, Tuka crier désespérément, secouant ses chaînes. J'entendis les autres femmes gémir. Puis je fus dehors, Taphris derrière moi. Je pris seulement le temps de fermer la porte à clé.

Sur le chemin de la cabane d'incubation, j'entendis sonner la quinzième ahn. Les traînées des écuries étaient à présent enchaînées et les invités de la Maîtresse ne pourraient pas les voir.

Dans la cabane d'incubation, Barus, la louche à moitié pleine à la main, regarda Taphris.

« Es-tu parfaitement disciplinée, Taphris ? » s'enquit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle en tremblant.

— « Ce n'est pas l'impression que j'ai eue cet après-midi, » rappela-t-il.

— « Pardonne-moi, Maître, » répondit-elle en tremblant. « Je t'en prie, ne me fais pas tuer. »

Taphris, esclave goréenne, savait qu'elle était totalement à la merci des personnes libres. Barus, étant un des gardiens des esclaves de la Maîtresse, pouvait la tuer, ou la faire tuer. Elle savait que la Maîtresse pourrait toujours envoyer une autre espionne aux écuries, Pamela ou Bonnie, d'autres esclaves domestiques. Pamela et Bonnie, comme je l'ai déjà indiqué, n'étaient pas des femmes de la Terre, bien qu'elles portassent des noms de femmes de la Terre. Ces noms, comme je l'ai déjà mentionné, sont souvent utilisés comme noms d'esclaves.

Taphris garda la tête baissée.

— « Nous savons que tu es l'esclave de la Maîtresse, » dit Barus.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Sers de l'eau à Jason ! » cria-t-il.

— « Jason ! » hurla-t-elle.

Il lui tendit la louche jaune. Elle la regarda, la serrant entre ses mains.

— « Veux-tu que je répète l'ordre ? » s'enquit-il.

— « Non, Maître ! » s'écria-t-elle, se levant d'un bond et gagnant le seau qui se trouvait dans un coin de la cabane. Bientôt, elle revint avec la louche pleine d'eau. Elle regarda Barus, puis s'agenouilla devant moi, appuya la louche contre son ventre nu puis, la tête baissée, la porta à ses lèvres et l'embrassa longuement, avant de me la donner, les bras tendus, la tête baissée.

— « Parle ! » ordonnai-je.

— « Je t'apporte à boire, Maître, » dit-elle.

Je pris la louche et bus, sans la quitter des yeux. Comme elle était bien à sa place, dans l'ordre de la nature, nue, à genoux devant un homme ! À ce moment-là, on prend fréquemment la femme.

— « Permits-moi de la jeter sur le dos dans le sable, » demandai-je à Barus sur un ton suppliant.

Elle se tassa sur elle-même, regardant Barus. Elle comprit que, sur un simple geste de sa part, elle serait prise.

Elle tremblait.

— « Non, » dit Barus, la regardant, « elle ne doit pas être utilisée pour le plaisir des hommes, et la Maîtresse a explicitement indiqué que, sauf avec une permission, tu ne devais pas t'amuser avec les traînées. »

Je lui tournai le dos et, furieux, excité, esclave portant un collier, je donnai des coups de poing dans le mur de la cabane d'incubation.

« Rapporte la louche dans le seau, Taphris, » entendis-je. Furieux, j'avais jeté la louche par terre. Barus ne m'avait pas réprimandé.

— « Oui, Maître, » entendis-je.

Je sanglotai, appuyé contre le mur.

Lorsque je me retournai, Taphris, à quatre pattes, nue, transportant les morceaux de bois dans la bouche, alimentait à nouveau le feu de la tranchée. Je la foudroyai du regard. Elle paraissait être une véritable invitation au viol. Elle n'osa pas soutenir mon regard.

« Jason ! » appela Barus. « Viens écouter. »

J'allai m'agenouiller près de lui sur le sable. Le sable commença de s'enfoncer légèrement. Je le vis bouger. Puis, soudain, le museau corné d'un tharlarion jaillit du sable chaud. Il battit des paupières. Sa langue sortit de sa bouche, léchant le sable déposé sur ses lèvres. Sa tête faisait une vingtaine de centimètres de large.

« Lanière de cuir ! » dit Barus.

Je pris une des longues lanières de cuir, roulées, qui se trouvaient à proximité.

La tête du petit, faisant une vingtaine de centimètres de large et une trentaine de long, était à présent complètement sortie du sable. Je vis une grosse patte sortir à son tour. L'animal cracha.

J'enroulai la lanière de cuir autour de sa gueule et la nouai, immobilisant les mâchoires. Il se tortilla et sortit partiellement de l'enveloppe parcheminée qui le contenait, la tirant hors du sable.

« Serviette, Taphris ! » appela Barus.

Ensemble, Barus et moi, nous sortîmes le petit du sable. Du pied, je repoussai la coquille.

« Attention à la queue, Taphris, » prévint Barus. Elle recula.

Nous fîmes rouler le petit sur le dos, lui enveloppant le torse dans la serviette en toile de sac. Cela le protège de l'air du tunnel, lorsqu'on le conduit à la nursery. Je me baissai et, avec l'aide de Barus, chargeai le petit sur mes épaules. Sa tête, aux mâchoires attachées, se trouvait à l'extrémité d'un cou d'une soixantaine de centimètres de long. Elle cognait contre ma cuisse. Le jeune animal pesait, à mon avis, entre soixante-dix et soixante-quinze kilos. Barus ouvrit un verrou et souleva une haute trappe située dans un coin de la cabane et, prudemment, à la faible lumière des feux de la cabane d'incubation, je m'engageai sur la terre battue de la rampe. Au fond, le tunnel, en son centre, est couvert par un ensemble de planches, disposées bout à bout. Cela permet de le suivre dans le noir. Il suffit de garder les deux pieds sur les planches. Avec l'aide des planches, et un peu de pratique, en suivant une torche lors du premier trajet, il n'est pas difficile de s'orienter dans les tunnels, même dans le noir. Des cordes, suspendues au plafond, et que l'on touche obligatoirement, indiquent les intersections. Les pentes indiquent la sortie. Les cordes comportent des nœuds montrant de quel côté se trouve le tunnel latéral. Si l'on rencontre, dans un tunnel latéral, une paroi de cordes nouées, on sait que l'on va déboucher dans un tunnel principal que l'on pourra prendre à droite ou à gauche. Cela ne se produisait, dans les tunnels situés sous le domaine de Dame Florence, que lorsque l'on

approchait du tunnel principal.

« Jason ! » appela Kenneth, depuis la cabane.

— « Oui, Maître, » répondis-je, me retournant, le jeune sur les épaules.

— « Quand tu auras porté le petit à la nursery, reviens dans la cabane d'incubation. D'autres œufs vont probablement éclore cette nuit. »

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Demain, tu pourras te reposer, » ajouta-t-il.

Je fus étonné.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Demain soir, tu dois aller à la demeure. »

Je ne compris pas.

« Tu avais raison, » reprit-il, « quand tu as dit que la Maîtresse paraissait de bonne humeur. Elle l'est. »

— « Oui, Maître ? » répondis-je.

— « Ses invités arrivent ce soir, essentiellement, semble-t-il, à la faveur de l'obscurité, » annonça-t-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

— « Elle attend demain soir avec impatience, » reprit-il. « Elle a, paraît-il, préparé un divertissement exotique à leur intention. »

— « Je dois aller à la demeure demain soir ? » fis-je préciser.

— « Oui, » répondit-il.

— « Ferai-je partie de la distraction ? » demandai-je.

— « Ce n'est pas impossible, » répondit-il.

— « Connais-tu sa nature ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il, « mais je peux deviner de quoi il va s'agir. »

Je restai immobile dans le tunnel, troublé.

— « Le petit ne doit pas prendre froid, » rappela-t-il. « Va à la nursery. »

— « Oui, Maître, » répondis-je, et je pivotai sur moi-même.

— « Attends, Maître ! » entendis-je Taphris crier.

Je me retournai une nouvelle fois et la vis, passant son minuscule vêtement au-dessus de la tête, descendre la rampe.

Je pivotai sur moi-même et repris rapidement mon chemin dans le tunnel.

J'entendis la trappe se refermer derrière moi. Le tunnel fut aussitôt plongé dans l'obscurité totale.

Je pris le chemin de la nursery, gardant le pied droit au milieu de la planche.

« Attends, Esclave ! » cria-t-elle péremptoirement.

Mais je n'attendis pas. Je connaissais bien le tunnel.

« Attends, Esclave ! Attends, Esclave ! » cria-t-elle avec colère. Puis je l'entendis trébucher dans le noir, s'efforçant de me suivre.

« Je suis furieuse que Barus m'ait obligée à m'agenouiller devant toi ! » cria-t-elle. « J'ai la faveur de la Maîtresse ! J'ai la faveur de la Maîtresse ! Je suis une esclave de la demeure ! Je ne suis pas une traînée des écuries ! Je suis une esclave domestique ! »

Je continuai mon chemin dans le tunnel.

« Je suis une esclave domestique ! » répéta-t-elle.

Taphris était une gêne permanente. Je ne pouvais plus supporter qu'elle me suive partout. Kenneth et Barus en avaient également assez de ses observations et de ses rapports à la Maîtresse. Ils n'auraient pas été mécontents si les écuries avaient été débarrassées d'elle.

« Attends, Esclave ! » cria-t-elle.

J'envisageai de poser le petit et de la violer dans le noir des tunnels, jusqu'à ce qu'elle soit complètement épuisée. Mais je ne le fis pas. Ce n'était pas parce que j'avais peur de la Maîtresse. C'était plutôt parce que je ne voulais pas que le jeune prenne froid. J'avais attendu sa naissance. J'étais responsable de lui. En outre, je le respectais. C'était un animal libre. Ce n'était pas un esclave.

LES INVITÉS DE DAME FLORENCE ; LA VENGEANCE DE DAME FLORENCE ; ON ME DONNE UNE ESCLAVE POUR QUE JE M'AMUSE AVEC

« J'NE NE SAIS PAS comment je pourrai un jour te remercier, Dame Florence, » souffla Dame Melpomene.

— « Ce n'est rien, » dit Dame Florence, « car nous partageons la même Pierre du Foyer et sommes, en outre, amies. »

— « Comme je regrette nos différends antérieurs ! » dit Dame Melpomene, serrant les mains de Dame Florence entre les siennes.

Dame Florence hocha la tête, ses traits étant visibles derrière le léger voile d'intérieur, convenant à un dîner avec des amis. Dame Melpomene avait un voile semblable. Elles étaient toutes les deux richement vêtues.

J'étais debout, avec Kenneth, derrière un rideau. À travers le rideau, nous pouvions entendre et voir ce qui se passait dans la grande salle de la demeure de Dame Florence de Vonda. La salle était belle, outre sa taille, avec ses mosaïques, ses dalles, ses tentures et ses minces colonnes. Dans la salle, il y avait des tables disposées en un cercle pas tout à fait fermé, et une poignée d'invités étaient assis sur des coussins et des nattes. Il y avait quatre hommes et deux femmes, outre Dame Florence, l'hôtesse, et son invitée depuis plusieurs jours, Dame Melpomene. Les tables étaient couvertes de nappes d'un blanc éclatant et de vaisselle en or. Devant chaque invité, il y avait de minces tranches de topsit et de larma, des pâtisseries et, dans une petite coupe en or, avec une petite cuiller, des œufs de grunt blanc. Le premier vin, un vin blanc léger, était servi avec déférence par Pamela et Bonnie. Les deux femmes, vêtues d'une longue robe blanche, étaient belles. Elles avaient les bras nus, bien entendu, comme c'est généralement le cas des esclaves. Elles portaient au cou un collier en argent soigneusement poli et, au poignet, comportant une chaîne au cas où quelqu'un aurait voulu les attacher, un bracelet assorti. Les deux femmes, naturellement, étaient pieds nus.

« Quand ces documents seront signés, » dit joyeusement Dame Melpomene, levant les feuilles de papier qui se trouvaient devant elle, « je n'aurai plus de dettes. »

On applaudit poliment, autour des tables, y compris Dame Florence.

« Et tout cela, je le dois à ma chère amie, » dit-elle, « Dame Florence. »

On applaudit à nouveau mais, cette fois, Dame Florence se contenta de hocher la tête avec élégance.

« Je lève mon verre à Dame Florence de Vonda, » dit Dame Melpomene.

— « Nous levons notre verre à Dame Florence de Vonda, » répondirent les invités.

Ils burent tous, sauf Dame Florence qui, souriante, ne leva pas son verre. Lorsqu'elles boivent, les femmes libres soulèvent généralement leur voile avec la main gauche. Les femmes de Basse Caste font en général de même. Parfois, cependant, surtout en public, elles boivent à travers leur voile, ou leurs voiles. Parfois, naturellement, les femmes libres boivent non voilées, même avec des invités. Cela dépend essentiellement des personnes présentes. Chez elles, évidemment, en présence des membres de leur famille, ou des serviteurs et des esclaves, les femmes libres ne se voilent pas, même celles de Haute Caste.

— « Je vous remercie, citoyens de Vonda et amis, » dit Dame Florence. « Et, à présent, je vais également lever mon verre. »

Tous levèrent leur verre, sauf Dame Melpomene.

« Je lève mon verre, » dit Dame Florence, « à Dame Melpomene de Vonda qui est tellement belle qu'elle pourrait porter un collier d'esclave ! »

Ce toast audacieux provoqua des rires et Dame Melpomene baissa la tête en rougissant.

— « Je t'en prie, Dame Florence, » minauda-t-elle. « Il y a, ici, des invités qui ne sont pas de Vonda. » Elle regarda, de l'autre côté des tables, les hommes, dont un était de Venna et les deux autres d'Ar. « Que vont penser tes invités ? » demanda-t-elle.

— « Ne crains rien, Dame Melpomene, » dit un homme d'Ar en levant son verre. « Je suis certain que le toast de Dame Florence est absolument conforme à la vérité. »

Il y eut de nouveaux rires et tout le monde but, sauf Dame Melpomene qui, souriant d'un air gêné, était l'objet du toast.

Pamela et Bonnie, la tête baissée, effacées et silencieuses comme il convient à des esclaves, remplirent à nouveau les verres. Ce fut le deuxième service du vin blanc. Au cours d'un dîner goréen, dans une Demeure riche, on peut servir jusqu'à huit ou dix vins différents.

Je regardai, à travers le rideau, les invités de Dame Florence, outre Dame Melpomene. L'homme de Venna, vêtu de blanc et or, était Philebus, créancier professionnel. Il était connu des marchands de plusieurs villes. Ces hommes achètent des traites à bas prix et s'emploient à en réaliser la valeur nominale. Ils sont obstinés. J'ignorais quelle était la profession des deux hommes d'Ar. Il s'agissait de Tenalion et de son collaborateur, Ronald. Le quatrième homme s'appelait Brandon. Il était de Vonda. Il était Préfet de cette ville. Sa signature, sur certains documents, serait importante. Les deux femmes, toutes les deux de Vonda, s'appelaient Leta et Perimene. C'étaient des amies des Dames Florence et Melpomene. En tant que citoyennes libres de Vonda, elles pouvaient être témoins dans les transactions juridiques.

« Dame Melpomene est richement vêtue, » fis-je remarquer à Kenneth, qui se tenait près de moi.

— « Les vêtements appartiennent à Dame Florence, » dit-il.

— « Je vois, » fis-je.

— « Même son parfum appartient à Dame Florence, » précisa-t-il.

— « Je vois, » répétais-je.

Tandis que nous parlions, cinq Musiciens entrèrent dans la salle et allèrent s'installer dans un coin. Il y avait un joueur de czehar, deux flûtistes, un joueur de kalika et un joueur de kaska, petit tambour.

Entre les tables, il y avait un grand cercle de dalles rouges, faisant environ quatre mètres de diamètre, avec un anneau métallique au centre.

« Quelles sont les distractions prévues à notre intention, Dame Florence ? » s'enquit Dame Melpomene.

— « Ce sera une surprise, » répondit Dame Florence.

— « Je suis très impatiente, » dit Dame Melpomene.

— « Tu es terriblement cachottière, Florence ! » lança Dame Leta en riant, comme si elle taquinait

Dame Florence. Toutefois, compte tenu de son rire, il me sembla quelle savait ce qui allait se passer.

Philebus, du côté opposé du cercle dallé, s'éclaircit la voix.

— « Réglons nos affaires, » dit-il. « Ensuite, nous pourrons passer aux distractions. »

— « Excellente idée ! » dit Dame Florence.

— « Excellente idée ! » dit Dame Melpomene.

— « Devant toi, Dame Melpomene de Vonda, » annonça Philebus, « se trouvent plusieurs documents relatifs à la consolidation de tes dettes. Ces documents sont certifiés par la banque de Bemus de Venna, et authentifiés par les signatures de deux citoyens de cette ville. Reconnais-tu que les sommes sont exactes et que les dettes sont tiennes ? »

— « Oui, » répondit Dame Melpomene.

— « À présent, » reprit-il, « compte tenu du fait que j'ai acheté ces dettes, j'en exige le paiement. »

— « Et, grâce à mon amie, Dame Florence, de Vonda, » dit Dame Melpomene, « tu seras payé immédiatement. Dame Florence a eu la gentillesse de me prêter la totalité de la somme, et sans intérêt. »

Cela me parut incroyablement généreux de la part de Dame Florence. Kenneth, près de moi, derrière le rideau, souriait.

« Je signe donc publiquement, » déclara Dame Melpomene, « cette traite consentie à moi par Dame Florence de Vonda, pour la somme de mille quatre cent vingt tarns en or. »

— « Et, » poursuivit Dame Florence, « je signe publiquement un billet de cette même somme, tiré sur la banque de Reginald de Vonda, et authentifié, à l'ordre de Philebus de Venna. »

Elle donna le billet à Dame Melpomene. Dame Melpomene lui donna la traite. Philebus de Venna alla près de la table de Dame Melpomene et prit le billet. Il l'examina et, d'un air satisfait, le glissa dans sa bourse. Personnellement, Dame Florence porta le billet au Préfet, puis à Dames Leta et Perimene. Ceux-ci signèrent, attestant l'authenticité de la traite. Pamela et Bonnie, incidemment, beautés goréennes asservies, chargées du service, ne transportèrent pas les documents. Cela fut fait par Philebus de Venna et Dame Florence. Les esclaves ne sont généralement pas autorisés à toucher les documents juridiques. Ce sont des esclaves.

— « Tu es dorénavant mon unique créancier, Dame Florence, » dit Dame Melpomene. « J'espère que tu seras gentille et tolérante. »

— « Tu seras traitée exactement comme tu le mérites, » affirma Dame Florence.

— « Réjouissons-nous ! » cria Dame Melpomene. « Préparez-vous à lever vos verres en l'honneur de notre belle et généreuse hôtesse, dont je partage la Pierre du Foyer, ma chère amie, Dame Florence de Vonda. » Dame Melpomene tendit la main vers son verre.

— « Ne touche pas ce verre, Traînée ! » lança Dame Florence.

— « Florence ! » s'écria Dame Melpomene.

— « As-tu payé ce vin ? » demanda Dame Florence. « Peux-tu le payer ? »

— « Je ne comprends pas, » bredouilla Dame Melpomene.

Dame Florence tendit la main vers le petit verre de vin, le saisit et jeta le contenu sur Dame Melpomene. Il toucha son voile et la partie supérieure de ses vêtements.

« Que fais-tu ? » s'écria Dame Melpomene avec colère.

— « Quel parfum portes-tu ? » s'enquit Dame Florence.

— « Le tien, tu le sais bien, » répondit froidement Dame Melpomene. « Celui de chez Turbus Veminius de Venna. » Je me souvins du parfum que j'étais allé chercher pour la Maîtresse, le jour où j'avais été enlevé par les hommes de main de Dame Melpomene. Je supposai qu'il s'agissait du même parfum, remplacé.

— « Il n'est pas à moi, » dit Dame Florence. « Il ne sert qu'à mes esclaves. J'en asperge les traînées des écuries avant de les jeter, enchaînées, aux hommes. » Ce n'était pas vrai. Dame Florence

n'autorisait pas les traînées des écuries à se parfumer, même avec du parfum d'esclave. En revanche, l'odeur de leur sueur et de leur peur, et les parfums de leurs huiles brûlantes d'esclaves, trahissant leur excitation, suffisaient pour exciter les brutes qui les prenaient dans leurs bras.

« À qui appartiennent les vêtements que tu portes ? » s'enquit Dame Florence.

Dame Melpomene se leva d'un bond.

— « Je ne resterai pas ici si l'on m'insulte ! » dit-elle avec colère. Elle releva légèrement ses robes et, furieuse, avec un sanglot, se dirigea vers la porte. Mais elle se trouva confrontée à deux individus imposants qui lui barrèrent le chemin. « Durbar ! Hesius ! » dit-elle. « Reconduisez-moi chez moi. » Je reconnus la paire. Il s'agissait des deux individus qui m'avaient capturé, dans une impasse de Venna, m'avaient mis dans un sac à esclave puis m'avaient conduit chez Dame Melpomene, qui m'avait utilisé pour son plaisir.

Les deux hommes prirent chacun un bras de Dame Melpomene.

« Ramenez-moi chez moi ! » cria-t-elle.

— « Nous sommes à présent employés par Dame Florence, » dit l'un d'entre eux, le nommé Durbar, me sembla-t-il.

Puis ils firent pivoter Dame Melpomene sur elle-même et la ramenèrent entre les tables. Ils s'immobilisèrent tous les trois sur les dalles rouges. Les deux hommes, tenant chacun un bras de Dame Melpomene, la contraignirent à regarder Dame Florence.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » cria Dame Melpomene.

— « À qui appartiennent les vêtements que tu portes ? » s'enquit Dame Florence.

Dame Melpomene se débattit, mais en vain.

— « À toi, à toi ! » cria-t-elle finalement, tenue.

— « Quitte-les, » dit Dame Florence avec froideur. Les deux hommes lâchèrent les bras de Dame Melpomene et reculèrent légèrement.

— « Jamais ! » dit Dame Melpomene.

— « Commence par les babouches, » dit Dame Florence.

Dame Melpomene quitta les babouches.

« Elle dénude ses pieds devant les personnes libres, » souligna Dame Florence. Dame Leta et Dame Perimene rirent.

« À présent, bascule ta capuche en arrière et retire ton voile ! » reprit sèchement Dame Florence.

— « Jamais ! » cria Dame Melpomene. Le voile était taché par le vin qui avait été jeté dessus.

— « Tu le feras, ou bien on le fera pour toi, » dit Dame Florence, montrant Durbar et Hesius.

Dame Melpomene, avec colère, bascula sa capuche en arrière et, épingle par épingle, retira son voile. Je me souvins que ses cheveux étaient longs et noirs. Ses pommettes étaient hautes, ses yeux foncés. C'était une très jolie femme.

« Elle dénude son visage devant les personnes libres, » souligna Dame Florence.

— « Pourquoi me fais-tu cela ? » cria Dame Melpomene. Dame Leta et Dame Perimene rirent à nouveau.

— « À présent, retire tous tes vêtements, » dit Dame Florence avec froideur.

Avec un sanglot, Dame Melpomene s'enfuit soudain dans l'antichambre. D'un geste, Dame Florence indiqua à Durbar et Hesius qu'ils devaient la poursuivre. Nous entendîmes Dame Melpomene, dans l'antichambre, donner des coups de poing contre la porte. Elle était apparemment fermée de l'autre côté et celui qui la gardait, probablement Borto, un des hommes de Dame Florence, avait reçu l'ordre de ne pas ouvrir.

— « Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir ! » cria Dame Melpomene.

— « Reviens, Dame Melpomene ! » appela Dame Florence. « Sinon, nous risquons d'être mécontents. »

Dame Melpomene revint rapidement entre les tables, en larmes, et tomba à genoux devant la table basse de Dame Florence. Elle tendit les mains vers Dame Florence. Elle tenta de toucher Dame Florence, mais Dame Florence s'écarta.

— « Qu'est-ce que tu me fais ? » supplia Dame Melpomene.

— « Va te mettre debout à l'endroit où tu étais précédemment, » dit Dame Florence, pointant le doigt.

Avec un sanglot, Dame Melpomene se leva et gagna cet endroit.

« À présent, retire tous tes vêtements, » dit Dame Florence. « Sinon, cela sera fait pour toi. »

Tremblante, un vêtement après l'autre, Dame Melpomene se dévêtit. Puis elle resta immobile sur le rond rouge, près de l'anneau métallique.

« Voici le total de tes ressources, » dit Dame Florence. « C'est ce que tu possèdes : rien. »

— « Je t'en prie, Florence, » gémit Dame Melpomene.

— « Ne suis-je pas ton seul créancier ? » demanda Dame Florence.

— « Si, » souffla Dame Melpomene.

Puis, majestueusement, hautainement, Dame Florence ramassa la traite qui se trouvait devant elle, sur la table.

— « J'exige le paiement, » dit Dame Florence. « J'exige que tu me remettes immédiatement la somme de mille quatre cent vingt tarns en or. »

— « Je ne peux pas payer tout de suite, » dit Dame Melpomene. « Tu le sais. »

Dame Florence se tourna vers Brandon, Préfet de Vonda. Il jeta quelques notes sur un document qui se trouvait devant lui.

« Tu ne peux pas faire cela ! » cria Dame Melpomene.

— « Les traites que je détiens, » dit Dame Florence, « sont payables, comme tu le sais sans doute, à la demande du créancier. »

— « Oui, oui ! » cria Dame Melpomene, serrant ses petits poings. « Mais je ne croyais pas que tu exigerai que cette traite soit honorée rapidement. »

— « J'en ai le droit ! » répliqua impérieusement Dame Florence.

— « Tu dois me donner le temps de retrouver ma fortune ! » cria Dame Melpomene.

— « Telle n'est pas mon intention, » dit Dame Florence.

— « Veux-tu me ruiner totalement ? » demanda Dame Melpomene.

— « Mes intentions vont au-delà de ta ruine, » répondit Dame Florence.

— « Je ne comprends pas, » dit Dame Melpomene.

— « Une demande de paiement a été faite, Dame Melpomene, » intervint Brandon, Préfet de Vonda. « Peux-tu payer ? »

— « Tu m'as attirée ici ! » cria Dame Melpomene à Dame Florence, « loin de Vonda, hors de la protection de ses murs ! »

— « Les murs de Vonda, » dit le Préfet avec gravité, « ne peuvent plus te protéger car la totalité de ta dette est détenue par une citoyenne de Vonda. »

Dame Melpomene frémit.

— « J'ai été trompée, » dit-elle.

— « Peux-tu payer ? » insista le Préfet.

— « Non ! » cria-t-elle désespérément. « Non ! »

— « À genoux, Dame Melpomene, femme libre de Vonda, » dit le Préfet.

— « Je t'en prie, non, » sanglota-t-elle.

— « Préfères-tu que cela soit fait sur l'estrade de déshonneur, en place publique, à Vonda, ce qui risquerait d'attirer la honte sur ta Pierre du Foyer ? » s'enquit le Préfet.

— « Non, non, » sanglota Dame Melpomene.

— « À genoux, » dit le Préfet.

— « Quelle sera la sentence ? » demanda-t-elle.

— « À genoux, » répéta-t-il.

Elle s'agenouilla, tremblante, craintive, devant lui.

« Je te déclare esclave, » dit-il.

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! » Mais c'était fait.

— « Qu'on lui mette un collier, » conclut-il.

La femme baissa la tête en sanglotant.

Dame Florence poussa un cri de joie et battit triomphalement des mains. Dame Leta et Dame Perimene battirent également des mains et rirent de joie. Puis, pendant quelques instants, elles se frappèrent l'épaule gauche, applaudissant à la goréenne la victoire de Dame Florence sur sa vieille ennemie.

— « À quatre pattes, Esclave ! » dit Tenalion d'Ar, qui s'était levé. De la boîte posée près de lui, il avait sorti un collier, avec un anneau et une chaîne.

— « Puis-je te présenter notre ami Tenalion sous un jour nouveau ? » demanda Dame Florence à l'esclave tremblante, à quatre pattes près de l'anneau. « Je me suis montrée un peu obscure, ce qui était logique, compte tenu de la tâche dont il était chargé. C'est, naturellement, un Marchand d'Esclaves, tout comme son collaborateur, Ronald. »

Il y eut un cliquetis nettement audible lorsque Tenalion ferma le collier sur le cou mince et gracieux de la nouvelle esclave. Il lui allait parfaitement. Les Marchands d'Esclaves peuvent déterminer la taille de collier d'une femme d'un seul regard. Elle sanglotait, la tête baissée, à quatre pattes près de l'anneau. Elle portait désormais un collier. Tenalion s'accroupit près d'elle. Je trouvais intéressant que Tenalion, Marchand d'Esclaves d'Ar, se trouve dans la région de Vonda. Je me demandai pourquoi. Je supposai qu'il s'agissait vraisemblablement d'une coïncidence. La chaîne pendait au collier. Ses seins, qui étaient désormais ceux d'une esclave, compte tenu de sa position, pendaient également. Je supposai que ce type de femme dépensière, puis indigente, aurait été, sur mon ancienne planète, la Terre, entretenue indéfiniment par les deniers publics. Tenalion fixa l'extrémité de la chaîne à l'anneau scellé dans les dalles. L'ancienne Dame Melpomene de Vonda était dorénavant une esclave sans nom, à plat ventre, sanglotant sur les dalles rouges, enchaînée par le cou à un anneau d'esclave. Les Goréens ne jugent pas convenable de récompenser l'imprévoyance.

« Apportez un fouet à esclave ! » cria Dame Florence, se levant d'un bond.

Pamela quitta la salle en courant.

Brandon, bien qu'il soit Préfet de Vonda, se leva et porta les documents à Dame Leta et Dame Perimene. Elles étaient, après tout, des femmes libres. Elles signèrent les documents. Puis il regagna sa place et signa également.

Pamela revint en hâte et remit à Dame Florence un fouet à esclave à cinq lanières.

Elle prit le fouet à deux mains et se tourna vers Brandon.

Le tampon de Brandon s'abattit sur les documents qui se trouvaient devant lui. Il regarda Dame Florence et sourit.

— « Les papiers sont parfaitement en ordre, » dit-il.

— « J'attends cet instant depuis longtemps ! » cria Dame Florence. « Nous sommes rivales et ennemies depuis de nombreuses années ! » dit-elle à l'esclave allongée. « Je méprisais ton orgueil et tes prétentions, je te haïssais, je n'éprouvais pour toi que du mépris. À présent, tu m'appartiens et tu es à ma merci ! »

La femme sanglotait.

— « Je te nomme Melpomene ! » cria Dame Florence.

Des sanglots convulsifs secouèrent la femme.

« À genoux sous le fouet ! » ordonna Dame Florence.

Melpomene, alors, en larmes, s'agenouilla, les jambes serrées, les poignets croisés sous elle, comme s'ils étaient attachés, la tête baissée, touchant le sol, la courbe de son dos exposée, femme esclave attendant la punition.

« Triomphe ! Joie ! » cria Dame Florence. Puis, tenant le fouet à deux mains, elle fouetta sauvagement l'esclave. Elle frappa inlassablement, comme victime d'une fureur démente. La femme frappée, poussant des cris de désespoir, ne put garder la position.

« Oses-tu faire obstruction aux coups de fouet ? » hurla Dame Florence à la femme terrifiée, gisant à ses pieds, qui tentait d'écarter le cuir avec les mains.

— « Non, non ! » cria la femme.

— « Non qui ? » hurla Dame Florence.

— « Non, Maîtresse ! » cria la femme.

— « À plat ventre, » dit Tenalion à l'esclave. « Serre l'anneau d'esclave à deux mains. »

La femme obéit. Dame Florence, à nouveau, frénétiquement, avec colère, abattit le cuir sur le dos gracieux de son ancienne rivale. Je souris intérieurement. Tenalion, bien que probablement strict, n'était pas dépourvu de pitié. Il aidait la femme à supporter la première flagellation. En général, naturellement, la femme est attachée ou enchaînée lorsqu'elle est battue. Parfois, toutefois, on lui ordonne simplement de tenir un anneau. Après deux ou trois coups, il arrive qu'il soit difficile d'ouvrir les doigts crispés sur le métal. À mon avis, il est préférable d'attacher ou d'enchaîner la femme. La flagellation est alors plus directe et efficace. Dame Florence était à présent essoufflée. Serrant le fouet à deux mains, debout près de l'esclave, le souffle court, elle s'interrompit.

— « Supplies-tu d'être fouettée ? » demanda-t-elle.

— « Non, Maîtresse, » sanglota la femme à plat ventre.

— « Supplie ! » hurla Dame Florence.

— « Je supplie d'être fouettée, Maîtresse, » sanglota-t-elle.

— « Très bien, » répondit Dame Florence. Puis elle se remit à frapper la femme. Ensuite, après cinq coups, elle recula et jeta le fouet. La femme gisait à ses pieds, secouée de sanglots et de frissons, les mains crispées sur l'anneau, le dos couvert de marques rouges. La Maîtresse regagna sa place, épuisée. Dame Florence n'était pas forte. Sa force était celle d'une femme. Je regardai le dos de la femme. Il était rouge et couvert de traînées plus foncées, mais il ne saignait pas et n'était pas entaillé. Le fouet à esclave est conçu pour punir les femmes, et terriblement, mais il ne laisse pas de traces ou de cicatrices permanentes. Une femme avec des cicatrices sur le dos se vend moins cher. Melpomene sanglotait sous l'effet de la douleur et de l'incrédulité. Elle ignorait ce que l'on ressent lorsqu'on est fouettée. Je fus convaincu qu'elle serait désormais docile et obéissante, une véritable femme esclave. Néanmoins, je ne pus m'empêcher de sourire intérieurement. Je me demandai quelle aurait été sa réaction si elle avait été fouettée par un homme, avec la force d'un homme, et pas par une simple femme.

« À genoux, Melpomene ! » ordonna sèchement Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota la femme.

— « Fais manger et boire l'esclave, » dit Dame Florence à Bonnie.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Bonnie. Elle alla chercher une assiette de croûtes et une assiette d'eau, qu'elle posa par terre devant Dame Melpomene.

— « Tu vois comme je suis une maîtresse indulgente, Melpomene, » fit ressortir Dame Florence. « J'autorise l'esclave à manger avant la fin de notre dîner. »

— « Oui, Maîtresse, » souffla Melpomene.

— « De qui reçois-tu la nourriture et l'eau ? » demanda Dame Florence.

— « De toi, Maîtresse, » répondit Melpomene.

— « Mange, » dit Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » dit Melpomene. Elle tendit la main vers une croûte de pain.

— « Melpomene ! » cria Dame Florence.

— « Maîtresse ? » demanda la femme avec frayeur.

— « N'utilise pas les mains, » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondit la femme. Elle se pencha et, les paumes sur les dalles, mangea.

Tout en mangeant, elle lapa de temps en temps un peu d'eau.

— « Pamela ! Bonnie ! » appela Dame Florence, « nous sommes à présent prêts pour le deuxième plat de notre dîner. »

— « Oui, Maîtresse, » répondirent-elles, s'empressant d'aller chercher le deuxième plat.

— « C'est un petit plat, » annonça Dame Florence, « de blanc de vulo rôti avec une sauce au Sataarna épicé et au vin de Ta. »

Les invités é mirent un murmure de satisfaction.

— « Ce sera merveilleux, » dit Dame Leta.

Dame Florence se tourna vers les Musiciens, qui étaient assis dans un coin.

— « Vous pouvez jouer, » dit-elle.

— « Oui, Dame Florence, » répondit le joueur de czechar, qui dirigeait l'orchestre.

Je regardai la femme attachée à l'anneau, à quatre pattes, mangeant comme une femelle de sleen.

« Pourquoi ai-je été conduit ici ? » demandai-je à Kenneth.

— « Sois patient, » répondit Kenneth.

— « Oui, Maître, » dis-je.

Sept plats furent servis sans hâte. Le bavardage fut léger et la conversation souvent charmante. La musique était agréable et discrète.

Quand les petites assiettes et coupes du septième plat eurent été retirées, Dame Florence regarda l'esclave enchaînée, à genoux près de l'anneau. Elle avait terminé sa maigre pitance et, sur l'ordre de la Maîtresse, avait même léché les assiettes. Celles-ci avaient été emportées par Bonnie.

« À présent, il faut que tu nous amuses un peu, ma chère, » dit Dame Florence à l'esclave.

La femme la regarda avec frayeur.

« Tu ne crois tout de même pas que nous avons des esclaves pour les gâter et les nourrir ? » s'enquit-elle.

— « Non, Maîtresse, » répondit la femme.

— « J'avais l'intention de louer une esclave, à Vonda, » annonça Dame Florence à ses invités, « une belle fille vêtue de soie bleue et portant un collier en or, dont la beauté et la grâce nous auraient séduits, mais cette idée m'est sortie de l'esprit. Je suis terriblement distraite. Je crois que nous devons nous contenter de cette pauvre Melpomene. »

Dame Leta rit.

« Pamela, » dit Dame Florence, « va chercher des soieries pour notre esclave. »

— « Oh, Maîtresse, » répondit Pamela, « nous sommes une Demeure raffinée. Nous n'avons pas ce type de vêtements scandaleux ! »

— « Ah, pauvre Melpomene, » dit la Maîtresse. Puis, sèchement, elle ordonna à Melpomene : « Debout, Esclave ! »

Melpomene se leva d'un bond, les yeux pleins de larmes. Une chaîne reliait son collier à l'anneau fixé dans les dalles.

— « Tenalion, mon cher, » reprit Dame Florence, « voudrais-tu, s'il te plaît, débarrasser Melpomene de la gêne que constitue la chaîne ? »

— « Certainement, Dame Florence, » répondit Tenalion. Il avait regardé Dame Florence, cherchant vraisemblablement à deviner quelles étaient les lignes de son corps, sous les lourdes robes.

En un instant, Tenalion débarrassa Melpomene de la chaîne, la dégageant d'abord de l'anneau fixé au sol, puis de celui du collier. L'ordre de ces actes n'était pas arbitraire. C'était l'inverse de l'ordre dans lequel elle avait été enchaînée, la chaîne étant d'abord fixée à l'anneau du collier, et ensuite seulement à celui du sol. En général, sur Gor, lorsque l'on attache ou enchaîne, lorsqu'il n'y avait pas précédemment d'entraves, l'entrave qui se trouve sur la femme, ou qui est la plus proche d'elle, est fixée la première ; de même, naturellement, elle est retirée en dernier. Dans de nombreux cas, bien entendu, il n'y a qu'une fixation à manœuvrer, celle qui se trouve sur la femme. Il n'est pas rare, par exemple, que le maître ait en permanence une chaîne, fixée à un anneau, au pied de sa couche. Il lui suffit, de ce fait, lorsqu'il le souhaite, d'attacher la femme avec. Tenalion roula la chaîne et regagna sa place. Il mit la chaîne dans la boîte posée près de lui. Melpomene, ainsi, détachée, mais nue et portant un collier, se tint sur les dalles rouges, près de l'anneau à esclave.

Dame Florence regarda le chef des Musiciens.

— « Tu ne vas certainement pas faire danser une esclave nue devant un public mixte, » dit Dame Leta en riant.

— « Est-ce une Demeure licenciée ? » renchérit Dame Perimene.

— « Scandaleux ! » fit Dame Leta en riant.

— « Oh ! » s'écria Dame Florence, feignant la consternation, « je voulais me procurer une danseuse esclave à Vonda, mais cela m'est sorti de la tête, tellement je suis distraite, et, à présent, il ne nous reste plus que la pauvre Melpomene. »

— « Il faudra s'en contenter, » dit Dame Leta.

— « Ce n'est apparemment pas une bonne esclave, » dit Dame Perimene.

— « De nombreuses esclaves sont ainsi, au début, » intervint sérieusement Tenalion, « mais, avec un régime alimentaire adapté, de la gymnastique, un dressage et de la discipline, elles deviennent absolument magnifiques. »

— « Je vois, » fit Dame Perimene en frissonnant.

— « Il est vrai qu'il n'est guère convenable, dans une Demeure raffinée, de faire danser une esclave nue devant un public mixte, mais n'oubliez pas que je suis l'hôtesse, que nous avons des hommes, ici, et vous savez quels monstres ils sont ! » plaida Dame Florence. Les femmes rirent.

— « Oui, » admit Dame Leta.

— « Et ainsi, » reprit Dame Florence, « en tant qu'hôtesse, je me dois certainement de fournir un petit quelque chose aux hommes. »

— « Bien sûr, » reconnut Dame Leta.

— « Les monstres ! » fit Dame Perimene en riant.

Les hommes rirent et Melpomene rougit entièrement.

Dame Florence se tourna à nouveau vers les Musiciens.

— « Maîtresse, » cria soudain Melpomene, désespérée, « je ne sais pas danser ! »

— « Quoi ! » s'écria Dame Florence, comme si elle était stupéfaite.

— « J'étais une femme libre, » sanglota Melpomene. « On vient juste de me mettre le collier. J'ignore tout des danses belles et sensuelles de la femme esclave. »

— « Va chercher le fouet, » dit Dame Florence à Pamela, qui le lui apporta rapidement.

Je vis Tenalion sourire. Bien entendu, de nombreuses danses des esclaves sont belles et sensuelles ; d'autres, naturellement, sont pitoyables et orgasmiques. En toute équité, toutefois, il faut reconnaître qu'il existe une grande variété de danses, sur Gor, et qu'il y a quelques différences d'une ville à l'autre. L'institution de l'esclavage des femmes, sur Gor, a vraisemblablement plusieurs milliers d'années d'existence ; de ce fait, il est logique que la forme d'art qu'est la danse des esclaves soit extrêmement complexe et raffinée. Il y a même, cela vaut la peine d'être mentionné, des danses de haine et de révolte, mais presque toutes les danses, bien entendu, sont des danses d'exhibition, de

besoin, d'amour et de soumission ; les danses de révolte elles-mêmes, évidemment, se terminent par la soumission totale de l'esclave à son maître.

— « Je ne sais pas danser, Maîtresse, » gémit Melpomene. « Je t'en prie, ne me fouette pas ! »

Dame Florence se leva.

« Je vais danser ! Je vais danser ! » cria la femme.

Dame Florence s'assit en souriant.

— « Et en dansant, Melpomene, » indiqua-t-elle, « ne néglige pas de danser ta beauté pour les hommes, et de la danser comme la traînée et l'esclave que tu es. »

— « Oui, Maîtresse, » sanglota-t-elle.

Dame Florence adressa alors un signe aux Musiciens. Après un accord et un roulement de tambour, il y eut un silence et le czechar entama une mélodie goréenne. Et Melpomene, esclave portant un collier, dansa, distrayant les invités de sa maîtresse, Dame Florence de Vonda.

« C'est naturel chez la femme, » dit Kenneth.

— « C'est ce que je crois, » répondis-je.

Bien que Melpomene fût manifestement sans formation et ne dominât pas la précision et la technique des danseuses entraînées, elle n'était pas dépourvue de séduction. Elle s'efforçait de plaire et de bien danser. Je suis convaincu que les aptitudes à la danse des esclaves sont instinctives chez la femme. Aucune autre explication ne peut rendre compte de la rapidité avec laquelle elles apprennent. De nombreuses expressions, beaucoup de gestes et de mouvements du corps rappellent clairement, bien entendu, ceux du désir, de l'amour et de la soumission. Je suis convaincu que ces dispositions et ces talents ont été naturellement et sexuellement sélectionnés au cours de l'évolution, ce type de femme étant plus souvent épargné et recherché.

Les Musiciens accélérèrent le rythme.

— « Je suis persuadé, » dit Kenneth, « qu'elle a déjà dansé ainsi, dans l'intimité de sa chambre, nue, devant son miroir. »

— « Peut-être, » dis-je.

« Quelle esclave ! » s'écria Dame Leta.

— « Elle est pour les hommes, » dit Dame Florence en riant.

— « Il faut sûrement que je détourne les yeux, » dit Dame Leta.

— « Moi aussi, » fit Dame Perimene en riant.

— « Danse, Traînée, danse ! » cria Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Melpomene. « Oui, Maîtresse. »

Je constatai que les deux femmes n'avaient pas détourné les yeux.

— « Pour les hommes ! » ordonna Dame Florence. « Pour les hommes ! »

En larmes, l'esclave dansa alors sa beauté pour Brandon, Préfet de Vonda. Il rejeta la tête en arrière, riant de l'humiliation qui lui était infligée, elle qui avait été une femme libre orgueilleuse. Elle s'éloigna de lui et dansa devant Philebus, créancier professionnel de Venna. Il ricana et lui montra le billet à ordre, tiré sur la banque de Reginald de Vonda, certifié et signé par Dame Florence, correspondant à mille quatre cent vingt tarns en or. Il n'était pas venu pour rien et il avait, en outre, à présent, le plaisir de voir celle qui avait refusé de payer ses dettes danser, nue, devant lui. Ensuite, elle dansa devant Tenalion et Ronald, son collaborateur. Je remarquai que, devant eux, elle dansait plus désespérément et sensuellement. C'étaient des hommes forts, des Marchands d'Esclaves. En outre, Tenalion lui avait mis le collier.

« Continue de danser ici, » dit Tenalion, montrant un endroit situé devant sa table.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, commandée.

Puis, tandis qu'elle dansait devant lui, il sortit un petit bloc et prit des notes. De toute évidence, il faisait son estimation et projetait les moyens de l'améliorer. Quelques instants plus tard, il dit :

— « Tu peux aller danser ailleurs. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Mais, peu après, Dame Florence se leva et fit signe aux Musiciens de cesser provisoirement de jouer.

Melpomene, à ce moment-là, bien entendu, s'agenouilla, la tête baissée, face à la Maîtresse.

« Comment as-tu trouvé ma petite danseuse ? » demanda-t-elle.

— « Excellente, pour une esclave brute, » dit Tenalion. « De toute évidence, elle a le feu des esclaves au ventre. »

— « As-tu entendu, Petite ? » demanda Dame Florence à Melpomene. « Tu as le feu des esclaves au ventre. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Melpomene, la tête baissée, honteuse.

— « Je le savais, » reprit Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » dit Melpomene en sanglotant.

— « Le collier te convient parfaitement, Esclave, » ironisa Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Melpomene.

Dame Florence considéra sa nouvelle femme esclave.

— « As-tu été assez humiliée, Melpomene ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Melpomene.

— « Non, tu ne l'as pas été, » dit Dame Florence. « Il n'est pas déshonorant, pour une esclave, de danser devant les personnes libres. Je t'ai plutôt accordé le privilège de le faire. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Melpomene.

— « À présent, j'ai l'intention de t'humilier vraiment, » dit-elle.

— « Maîtresse ? » demanda Melpomene.

— « À présent, tu vas danser devant un homme esclave, » dit-elle.

— « Oh, non, Maîtresse, » supplia Melpomene. « Je t'en prie, je t'en prie, ne m'humilie pas ainsi. »

Les deux femmes. Dame Leta et Dame Perimene, battirent joyeusement des mains. Brandon et Philebus rirent. Tenalion et Ronald sourirent.

« Je t'en prie, non, Maîtresse, » supplia Melpomene, tendant les mains vers la Maîtresse. Elle ne pouvait pas croire que l'on la traite ainsi. Obliger une femme à servir un homme esclave est l'humiliation suprême.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonna sèchement Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Melpomene.

— « Kenneth ! » appela la Maîtresse. « Jason ! »

— « Passe devant, » dit Kenneth, écartant le rideau.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

J'entrai dans la salle. J'étais torse nu. Je portai la moitié d'une tunique d'esclave des écuries.

Les femmes, Dame Leta et Dame Perimene, retinrent leur souffle.

« Toi ! » souffla Dame Melpomene, mettant la main devant la bouche.

Je m'immobilisai à quelques dizaines de centimètres d'elle, les bras croisés. Je la regardai. Elle paraissait très petite et vulnérable, blanche et douce, avec son collier métallique, à genoux sur les dalles.

Je regardai les hommes. Nous nous estimâmes, comme le font les hommes. Je soutins leurs regards, bien qu'ils soient libres et que je sois esclave. J'avais affronté des hommes tels que Gort, des écuries de Miles, et Kaibar, des écuries de Shandu, dans la fosse de cuir et de sang. Brandon, Préfet de Vonda, et Philebus, créancier professionnel, parurent troublés. Je souris intérieurement. Je pouvais les mettre en pièces, si l'envie m'en prenait. Je ne pensais pas que Brandon m'adresserait la parole, sauf

s'il était accompagné par ses gardes. Je ne pensais pas que Philebus tenterait de me faire rembourser des dettes. J'avais davantage de respect pour Tenalion et son collaborateur, Ronald. C'étaient des Marchands d'Esclaves. Ils connaissaient les arts martiaux. Ils étaient certainement armés. Peut-être pouvaient-ils me tuer avant que j'aie pu mettre la main sur eux. Ces hommes, bien qu'ils s'occupent essentiellement de femmes asservies, devaient connaître la domination des Kajiri, animaux beaucoup plus dangereux. Je constatai qu'ils n'avaient pas peur de moi. Ils constatèrent également que je n'avais pas peur d'eux.

« Regarde son corps ! » souffla Dame Leta.

— « Où le caches-tu, ma chère ? » s'enquit. Dame Perimene.

— « C'est un Esclave de Combat, n'est-ce pas ? » demanda Brandon.

— « J'ai appris, » répondit Dame Florence, « qu'il lui est arrivé de participer à des combats. » En réalité, j'étais le champion de la région s'étendant dans un rayon de cinquante pasangs. Gort, des écuries de Miles, et Kaibar, des écuries de Shandu, n'avaient pas pu me battre.

« Voici Jason, » dit Dame Florence, me présentant à ses invités. « Il compte parmi les Esclaves d'Écurie les plus humbles. Apparemment, toutefois, certaines femmes déchues lui trouvent un peu de charme. »

Dame Leta et Dame Perimene rirent.

« Selon mes informations, » continua Dame Florence, « quelques-unes de mes traînées des écuries sont folles de lui. »

— « Imagine ce que cela serait, » dit Tenalion, « s'il était libre et si elles lui appartenaient. »

— « Je crois que je n'aimerais guère être traînée dans tes écuries, ma chère Florence, » dit Dame Perimene, « si je devais me trouver à la merci d'un tel monstre. »

— « Je le prive de femmes, bien entendu, » dit-elle en riant.

— « Cela pourrait être dangereux, Dame Florence, » lui remonta Tenalion. « Sauf s'il est étroitement enchaîné. »

— « Sauf de temps en temps, bien entendu, » précisa-t-elle. Elle regarda Melpomene qui, à genoux, portant son collier, frémit.

— « Pourquoi limites-tu ses rations de chair fraîche ? » demanda Tenalion.

— « Telle est ma volonté ! » répondit Dame Florence avec colère et agressivité.

— « Je vois, » fit Tenalion. Il sourit. Il considéra Dame Florence comme s'il la déshabillait du regard.

— « Oh, je lui permets un peu de chair fraîche de temps en temps, » reprit-elle. « Quand cela me chante. » Mon visage était impassible. Je n'avais pas eu de femme depuis le jour où j'avais pris Telitsia, dans la grange, le jour où elle avait été vendue. « En fait, » conclut Dame Florence en riant, « je vais peut-être lui permettre d'en avoir un peu ce soir. »

Il y eut des rires.

« Jason, » reprit Dame Florence, « puis-je te présenter une de mes esclaves, une nouvelle. Je l'appelle Melpomene. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je. Je considérai Melpomene. Elle tremblait visiblement.

— « Te souviens-tu de Jason ? » demanda Dame Florence d'une voix sucrée.

— « Oui, Maîtresse, » souffla Melpomene.

— « Crois-tu que tu serais capable de jouer le rôle de la chair fraîche destinée à Jason, l'Esclave de Combat ? » demanda Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » répondit-elle.

— « À ses pieds, Esclave ! » ordonna sèchement Dame Florence. « Lèche-les et embrasse-les ! »

Melpomene vint devant moi. Je sentis ses lèvres, sur mes pieds, et sa petite langue.

Dame Leta et Dame Perimene rirent.

« À présent, supplie de danser pour lui, » dit Dame Florence.

Melpomene leva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes. Je vis le collier qu'elle portait au cou.

— « Je supplie de danser pour toi, Maître, » dit-elle.

J'adressai un bref regard à Dame Florence. Puis je dis :

— « Tu peux. »

Melpomene se leva et recula légèrement, puis elle leva les mains au-dessus de la tête, les poignets dos à dos. Ses genoux étaient fléchis.

Dame Florence regarda l'esclave qui, sans se déplacer, et n'osant pas soutenir mon regard, prenait une des jolies attitudes de la danseuse asservie. Puis, lentement, sans se dépêcher, Dame Florence regagna sa place derrière la table basse. Elle s'agenouilla, cherchant une position confortable, arrangeant la disposition de ses robes.

Le silence se fit dans la salle.

Dame Florence fit alors signe aux Musiciens, qui se mirent à jouer.

Et Melpomene dansa devant moi.

« Si tu n'es pas satisfait, Jason, » avertit Dame Florence, « n'hésite pas à me le dire. Je la ferai tuer avant le matin. »

Melpomene blêmit car sa vie avait été placée entre mes mains.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Je t'en prie, trouve-moi agréable, » supplia Melpomene. « Je t'en prie, Maître. »

Mon visage resta impassible. Je la regardai, debout, les bras croisés. Je me souvenais bien de la nuit, dans sa maison de Venna, où, enchaîné sur sa couche, j'avais été soumis à son plaisir et ses mauvais traitements.

« Je t'en prie, trouve-moi agréable, Maître, » supplia-t-elle, dansant, nue, devant moi.

— « Je ne te trouverai pas agréable si tu n'es pas agréable, » dis-je. C'était vrai.

Elle gémit. La musique prit de l'ampleur. De plus en plus misérablement, elle dansa sa beauté devant moi.

— « La trouves-tu intéressante, Jason ? » demanda Dame Florence.

— « L'esclave n'est pas dénuée d'intérêt, » répondis-je.

Soudain, la joie fit son apparition dans les yeux de Melpomene, lorsqu'elle sentit qu'elle serait peut-être épargnée, puis ce fut une expression de stupéfaction, comme si elle ne comprenait pas ce qu'il se passait en elle, et, enfin, une expression de chaleur et de passion.

« Regarde bouger ses flancs, » dit Tenalion à Ronald.

— « Remarque son ventre, » dit Ronald.

— « Excellent, » dit Tenalion.

« Traînée ! Traînée ! » cria Dame Florence.

La musique devint encore plus sauvage et primitive.

« Esclave ! » cria Dame Leta.

« Esclave ! » cria Dame Perimene.

Je souris. À présent, c'était une esclave excitée, impatiente de servir le maître, qui dansait devant moi.

La musique cessa soudain et Melpomene tomba à genoux, posant la tête sur mes pieds.

« As-tu trouvé sa danse satisfaisante, Jason ? » s'enquit Dame Florence.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Monstre ! » dit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Pamela ! » cria Dame Florence, « va chercher des fourrures d'amour ! »

— « Oui, Maîtresse, » répondit-elle.

— « Tenalion, » reprit Dame Florence, « puis-je te demander de bien vouloir enchaîner ma petite Melpomene à l’anneau ? »

— « Bien sûr, Dame Florence, » répondit Tenalion. Il sourit. Dame Florence et Melpomene faisaient approximativement la même taille et le même poids. Dame Florence faisait peut-être un huitième d’hort de plus.

Melpomene se leva et s’immobilisa près de l’anneau, la tête baissée, tandis que Pamela étendait les fourrures d’amour sur les dalles, entre les tables. Tenalion referma un anneau de cheville sur sa cheville gauche. Il comportait une boucle de chaîne. Ensuite, il prit la chaîne qu’il avait utilisée plus tôt et en referma une extrémité sur la boucle de son anneau de cheville, fixant l’autre à l’anneau scellé dans le sol. La belle esclave fut alors enchaînée à sa place.

— « Tu te souviens, Jason, » dit Dame Florence, « que, après ta victoire sur Kaibar, dans les écuries de Shandu, j’ai ordonné de ne pas te donner de femme ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Mais j’ai dit à Kenneth, » reprit-elle, « que je te fournirai une traînée, plus tard ; que j’avais une traînée en tête. »

— « Je m’en souviens, Maîtresse, » dis-je.

— « Voici cette traînée, » dit Dame Florence, montrant Melpomene.

— « Oui, Maîtresse, » dis-je.

Melpomene se tenait près des fourrures d’amour. Elle les regardait.

« Sur les fourrures, Esclave ! » lui dis-je.

Melpomene me regarda avec frayeur.

Je la frappai du dos de la main, la faisant tomber sur les fourrures.

Elle me regarda, à moitié couchée et à moitié à genoux. Il y avait du sang sur ses lèvres.

« Quand tu reçois l’ordre d’aller sur les fourrures, exécute-le rapidement, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Les deux femmes, Dame Leta et Dame Perimene, retinrent leur souffle. Je me rendis compte qu’elles auraient aimé être à la place de Melpomene.

— « Je vois que tu sais comment traiter les esclaves, Jason, » dit-elle.

Je haussai les épaules. Je regardai ma Maîtresse. À mon avis, elle serait également une excellente esclave.

— « Melpomene, » dit Dame Florence à la nouvelle esclave, qui était à présent à genoux sur les fourrures d’amour, « quand tu étais libre et que tu as eu le front de voler mon Esclave de Soie pour ton plaisir, l’as-tu embrassé ? »

— « Non, bien entendu, Maîtresse, » répondit-elle. « J’étais une femme libre. Je me refusais à poser les lèvres sur le corps d’un esclave. »

— « Couche-toi sur les fourrures d’amour, Jason, » dit Dame Florence. J’obéis, quittant l’unique vêtement que je portais. Dame Leta et Dame Perimene retinrent une nouvelle fois leur souffle.

« Melpomene, » reprit Dame Florence, « tu comprends que tu n’es plus une femme libre, mais une traînée et une esclave ? »

— « Oui, Maîtresse, » s’empressa de répondre Melpomene.

— « En outre, tu comprends que Jason n’est plus un Esclave de Soie, mais un esclave des écuries, un humble esclave des écuries ? »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Melpomene.

— « Embrasse son corps, » dit Dame Florence. « Chaque centimètre. »

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Melpomene.

La Maîtresse frappa alors dans ses mains.

— « Pamela, Bonnie ! » appela-t-elle. « Servez le huitième plat. »

— « Oui, Maîtresse, » répondirent-elles.

Finalement, mon corps fut couvert de baisers et des larmes de la nouvelle esclave.

C'est à ce moment-là que la Maîtresse, interrompant son repas, me regarda et dit :

« Félicitations pour ta victoire sur Kaibar, des écuries de Shandu. »

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je.

— « J'ai entendu dire que, il y a deux semaines, tu es devenu le champion de la région. »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Tu y es parvenu en battant Gort, des écuries de Miles, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « J'ai entendu parler de cela, » dit-elle. « Miles compte parmi les soupirants que j'ai rejetés, »

dit-elle. « Ta victoire sur son champion m'a procuré beaucoup de plaisir. »

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je.

— « Profite d'elle, » dit la Maîtresse, montrant Melpomene, enchaînée près de moi.

— « Merci, Maîtresse, » dis-je.

Je saisis Melpomene et la jetai sous moi, sur les fourrures. Dame Leta et Dame Perimene poussèrent des cris de joie.

Je regardai Melpomene dans les yeux. Elle leva doucement, délicatement, les lèvres vers les miennes.

« Profite de moi, Maître, » souffla-t-elle.

« Le collier te va bien, Melpomene, » lui dis-je.

— « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

De nombreuses fois, tandis que les invités dînaient et conversaient, j'avais obligé Melpomene à s'abandonner comme une esclave. Souvent, tandis que je caressais la petite traînée impuissante, les invités ne faisaient guère attention à nous. Ils poursuivaient leur dîner, servi par Pamela et Bonnie, et conversaient. Ils parlaient souvent politique. Mais, de temps en temps, Dame Leta et Dame Perimene s'interrompaient, regardaient la passion impuissante de l'esclave et se moquaient d'elle, ou l'injuriaient. Mais cela ne l'empêchait pas de m'embrasser et de se cramponner à moi.

« Esclave ! » ironisa la Maîtresse à un moment donné.

— « Oui, esclave, Maîtresse ! » cria joyeusement Melpomene. « Esclave ! »

« Scandaleux, » déclara Dame Leta à un moment donné.

— « Elle n'a pas le choix, » releva Dame Perimene. « Elle doit obéir et s'abandonner ainsi. C'est une femme esclave. »

— « Regarde-la, » dit Dame Leta. « Crois-tu qu'elle ait *envie* d'avoir le choix ? »

— « Non, » répondit Dame Perimene. « Elle n'a pas envie d'avoir le choix. Privée de choix, elle a envie de s'abandonner complètement et totalement. »

— « Elle *choisirait*, » appuya Dame Leta, « de ne pas avoir le choix. »

— « Ne serait-ce pas ce que tu choisirais toi aussi ? » demanda Dame Perimene.

Dame Leta resta silencieuse.

« Comment serait-il possible, autrement, de s'abandonner à un homme ? » demanda Dame Perimene.

Par la suite, toutefois, les gémissements et les cris de l'esclave devinrent sans doute gênants.

« Devons-nous bâillonner cette petite traînée, pour la faire taire ? » demanda Dame Florence avec colère.

Par la suite, je posai de temps en temps la main sur la bouche de l'esclave, afin que ses gémissements et ses plaintes ne dérangent pas les personnes libres. La dernière fois, cependant, je la laissai hurler sa soumission.

« Je suis ton esclave, Maître ! » hurla-t-elle. « Je suis ton esclave, Maître ! »

Les invités se levèrent. Je restai accroupi près de Melpomene. Elle était couchée sur les fourrures d'amour. Elle était essoufflée ; les bouts de ses seins étaient délicatement rigides ; sa peau, à cause de la dilatation des capillaires, était marbrée de rouge. Le collier lui enserrait obstinément le cou. Elle tendit le bras pour me toucher la main. Je la laissai faire, bien qu'elle soit une esclave.

Dame Florence contourna les petites tables et s'immobilisa près des fourrures, dominant l'esclave de toute sa taille.

« Tu es une esclave, Melpomene, » dit-elle.

— « Je n'en suis pas mécontente, Maîtresse, » répondit Melpomene.

La Maîtresse, soudain, donna un méchant coup de pied à la femme allongée. Melpomene poussa un cri de douleur.

— « À genoux ! » dis-je à Melpomene.

Rapidement, elle s'agenouilla devant la Maîtresse, la tête baissée. Je constatai alors que la Maîtresse était radoucie. Je ne pensai pas qu'elle ferait tuer Melpomene sur-le-champ.

— « Ta vengeance était exquise, » dit Dame Leta.

— « Parfaite, » renchérit Dame Perimene.

— « Merci, » répondit Dame Florence, considérant son ancienne ennemie, désormais une esclave nue, à ses pieds.

— « Vas-tu la garder comme esclave domestique ? » demanda Dame Leta. « Cela pourrait être amusant. »

— « Elle est trop sexuelle pour être une esclave domestique, » releva Dame Florence.

Melpomene, la tête baissée, sourit.

— « Vas-tu l'envoyer aux écuries ? » demanda Dame Perimene.

Dame Florence m'adressa un bref regard. J'avais remis ma tunique.

— « Non, » dit-elle. « Je ne l'enverrai pas aux écuries. » Je trouvai cela décevant. Melpomene, à mon avis, aurait été une merveilleuse traînée des écuries. Sa simple présence aurait rendu les hommes fous de désir.

« Non, » dit Dame Florence. « Je vais la faire vendre à Ar. C'est pour cette raison que j'ai invité Tenalion. Il a, dans son chariot, une cage qui lui est destinée. » Elle se tourna vers Tenalion. « Tu peux la prendre, » dit-elle.

Tenalion se leva et alla près de la femme.

— « À quatre pattes, la tête baissée, Esclave ! » dit-il.

La femme prit immédiatement cette position.

Il détacha la chaîne de l'anneau, puis de la boucle de son anneau de cheville. Ensuite, il attachait cette extrémité de la chaîne à l'anneau de son collier, afin qu'elle puisse être utilisée comme une laisse. Ensuite, jeta la chaîne entre ses jambes. Puis il retira l'anneau de cheville et le lança à son compagnon, Ronald, qui le remit dans la boîte posée près de la place de Tenalion.

— « Crois-tu que c'est de la bonne chair à esclave ? » demanda Dame Florence.

— « Elle est brute, sans formation ; elle a besoin d'un régime alimentaire, de gymnastique et de discipline, » répondit-il, « mais je crois qu'elle deviendra, avec du temps, une esclave magnifique. » Puis il regarda Dame Florence. Je crois que Tenalion estimait que Dame Florence, dans des circonstances similaires, deviendrait également une esclave magnifique. Je supposai que la cage de son chariot était assez grande pour deux.

— « Je te remercie pour le dîner et la soirée, » dit Brandon, Préfet de Vonda. « Je dois rejoindre mes hommes et retourner en ville. »

— « Je te remercie également, » dit Philebus, créancier professionnel de Venna. Il regarda l'esclave nue, à quatre pattes, la chaîne suspendue à son collier traînant entre ses jambes. « Je ne

pensais pas pouvoir récupérer aussi rapidement le montant de mes factures. »

Les deux hommes, ensuite, après avoir échangé des politesses avec la Maîtresse, s'en allèrent. Je constatai que la porte de l'antichambre n'était plus fermée à clé. Ce n'était plus la peine.

Dame Florence regarda Melpomene, nue et humiliée.

— « Emmenez cette traînée, » dit-elle. « Mettez-la en cage. Conduisez-la à Ar. Vendez-la. Mettez-la aux enchères sur une estrade ! »

Tenalion sourit.

— « C'est une propriété, » dit-il, « une marchandise. Je ne suis pas un pillard. Je suis un homme d'affaires. Je ne peux pas simplement l'emmener. »

— « Elle ne vaut rien ! » lança Dame Florence. « Je te la donne. »

— « Elle n'est pas sans valeur, » objecta Tenalion, estimant les lignes de l'esclave.

— « Donne-moi, dans ce cas, » accepta-t-elle, « un dixième de tarsk en cuivre. C'est plus qu'elle ne vaut. »

— « Je suis un homme honnête, » dit Tenalion. « Permits-moi de t'en donner un prix compétitif, en fonction de ce qui se pratique ce mois-ci. »

— « Que vaut-elle ? » demanda Dame Florence avec curiosité.

Tenalion lui mit un tarsk en argent dans la main.

« Autant ? » demanda Dame Florence.

— « Oui, » répondit Tenalion. « Elle est belle et, dans son ventre, il y a le feu des esclaves. Les hommes sont prêts à payer cher pour une telle traînée. »

La main de Dame Florence se referma sur le tarsk en argent. Melpomene appartenait désormais à Tenalion d'Ar.

— « Je t'ai vendue, Melpomene, » dit Dame Florence. « Tu es une esclave vendue. »

— « Oui, Maîtresse, » répondit Melpomene. « Maître, » ajouta-t-elle.

— « Oui ? » répondit Tenalion.

— « Puis-je parler ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit Tenalion.

— « Combien ai-je été vendue ? » demanda-t-elle, la tête baissée.

— « Un tarsk en argent, » indiqua Tenalion.

— « Ah ! » souffla Melpomene.

— « Veille à être digne du tarsk en argent que j'ai payé pour t'acheter, » conseilla Tenalion.

— « Oui, Maître, » dit Melpomene.

— « Sans doute, Tenalion, » dit Dame Florence, « vas-tu la faire rapidement marquer au fer rouge. » Elle avait parlé avec légèreté, mais je constatai que cette question l'intéressait.

Les yeux de Dame Leta et de Dame Perimene brillaient, au-dessus de leurs voiles.

— « Je la ferai marquer au fer rouge dans mon camp, avant le coucher du soleil, après-demain, » dit Tenalion.

— « Je vois, » fit Dame Florence.

— « Ne crains rien, Dame Florence, » reprit-il, « sa cuisse connaîtra bientôt le baiser du fer rouge. Bientôt, ce sera une esclave convenablement marquée. »

— « Bien, » opina Dame Florence. Puis elle ajouta : « Ne la laisse pas s'évader. »

— « Les esclaves n'échappent pas à Tenalion d'Ar, » fit-il. Il la regarda droit dans les yeux.

Elle frissonna.

— « Je vois, » dit-elle.

Je souris intérieurement. Même si la sécurité de Tenalion n'était pas parfaite, alors que celle de presque tous les Marchands d'Esclaves l'est, ce qui rend toute évasion impossible, où une femme nue, portant un collier, aurait-elle pu aller ? Si elle échappait à un maître, elle en rencontrerait bientôt un

autre. Les femmes asservies restent asservies.

— « Ta vengeance, Dame Florence, » dit Dame Leta en regardant Melpomene, « est manifestement complète et parfaite. »

— « Oui, » renchérit Dame Perimene, regardant l'esclave portant un collier, « tu l'as réduite en esclavage, tu l'as humiliée, tu l'as contrainte à distraire tes invités, tu l'as obligée à danser devant un esclave des écuries, puis à lui donner du plaisir et, à présent, tu l'as vendue. »

— « Oui, » admit Dame Florence. « Ma vengeance est manifestement complète et parfaite, mais comment se fait-il que je sois étrangement insatisfaite ? »

— « Je peux expliquer cela, Dame Florence, » intervint Tenalion, « si tu veux bien écouter. »

Elle le regarda, troublée.

« Esclave ! » lança-t-il à la femme.

— « Oui, Maître, » s'empessa-t-elle de répondre, effrayée parce qu'il s'était sèchement adressé à elle. N'avait-elle pas été totalement agréable ?

— « Es-tu contente d'être une esclave ? » lui demanda-t-il.

Il y eut un silence. Puis la femme souffla :

— « Oui, Maître, je suis contente d'être une esclave. »

Les femmes, Dame Florence, Dame Leta et Dame Perimene, furent stupéfaites.

— « C'est pour cela que tu es insatisfaite, ma chère Dame Florence, » dit Tenalion.

— « Je ne comprends pas, » dit Dame Florence.

— « Tu as libéré l'esclave qui était en elle, » expliqua Tenalion. « Elle est désormais libre d'être totalement l'esclave qu'elle a toujours été. »

— « Je ne comprends pas, » répéta Dame Florence.

— « Elle connaîtra des émotions, des dégradations et des joies que toi, en tant que femme libre, tu ne peux même pas imaginer. Tu lui as rendu ce qui lui appartient de par sa naissance. »

— « De par sa naissance ? » s'enquit Dame Florence.

— « La femme est née pour le collier et l'amour, » expliqua Tenalion. « Tu lui as mis le collier. À présent, impuissante, elle peut chercher l'amour. »

— « Bonne nuit, Tenalion ! » dit-elle avec colère. « Je te souhaite tout le bien. »

— « Bonne nuit à toi aussi, Dame Florence, » dit-il. « Je te souhaite également tout le bien. »

Puis il s'adressa à l'esclave. Sa voix était différente, selon qu'il s'adressait à une esclave ou à une femme libre.

« Va jusqu'à la porte de derrière, Melpomene, » dit-il. « Mon chariot s'y trouve. Supplie le conducteur de t'enfermer dans la cage. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Soudain, elle posa les lèvres, puis la joue, contre mon genou. Je sentis son baiser, et ses larmes.

— « Esclave ! » cria Dame Florence.

— « Oui, esclave, Maîtresse, » dit Melpomene. Puis, la tête baissée, elle quitta la pièce à quatre pattes. Elle n'avait pas obtenu la permission de se lever. La chaîne, fixée à son collier, traînait derrière elle.

— « Je veux te remercier pour cette belle soirée, » dit Dame Leta.

— « Une soirée merveilleuse, exquise, » renchérit Dame Perimene.

Tenalion et Ronald, son collaborateur, s'en allèrent. Ronald portait la boîte contenant les chaînes, les colliers et les anneaux.

Les deux femmes, Dame Leta et Dame Perimene, s'en allèrent également.

Tandis qu'elles sortaient, j'entendis Dame Perimene dire à Dame Leta :

« Mais qui ne serait pas esclave dans les bras d'une telle brute ? »

Dame Florence indiqua aux Musiciens qu'ils pouvaient partir. Pamela et Bonnie s'agenouillèrent

dans un coin de la salle, attendant l'autorisation de se retirer.

« Je dois reconduire l'esclave aux écuries, » dit Kenneth. « Il est tard. »

— « Bien sûr, » dit Dame Florence.

Je pivotai sur moi-même.

« Oh, Jason, » fit-elle.

Je me retournai.

« Tu t'es bien comporté, ce soir, » reprit-elle. « Je suis satisfaite. »

— « Merci, Maîtresse, » répondis-je. Je pivotai à nouveau sur moi-même.

— « Oh, Jason, » ajouta-t-elle.

— « Oui, Maîtresse ? » répondis-je, me tournant à nouveau vers elle.

— « Rien, » dit-elle. « Rien. » Elle me regarda. Elle paraissait en colère. « Va-t'en, » reprit-elle.

« Sors ! »

— « Oui, Maîtresse, » répondis-je.

— « Vous pouvez débarrasser, » dit-elle à Pamela et Bonnie.

Je me retournai, avant de sortir de la salle. Je vis Pamela et Bonnie près des tables. La Maîtresse était debout, seule. Soudain, avec colère, elle prit une assiette et la jeta contre un mur. Pamela et Bonnie gardèrent la tête baissée et feignirent de n'avoir rien vu. Furieuse, la Maîtresse quitta la salle.

« Viens, Jason, » dit Kenneth.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

UNE FEMME DANS LE TUNNEL

J'ÉTAIS debout dans le noir total du tunnel. C'était le tunnel central du réseau de tunnels situés sous les terres de la Maîtresse, au moyen duquel divers bâtiments, tels que les granges, la cabane d'incubation, certaines écuries et la nursery étaient reliés.

Mon dos me faisait mal. Par deux fois, au cours de la semaine, j'avais été fouetté, et bien.

La veille au soir, alors que j'étais enchaîné par le cou dans mon box, j'avais reçu deux visites : celle de Taphris et celle de Kenneth.

« Vois-tu, à présent, le pouvoir que j'exerce sur toi ? » avait demandé Taphris.

— « Oui, » avais-je répondu, pitoyable, à plat ventre sur la paille, malade.

— « Je bénéficie de la faveur de la Maîtresse, » dit Taphris. « Je peux te faire fouetter quand cela me chante. »

— « C'est vrai, » reconnus-je.

— « Vas-tu me retrouver, à présent, dans le tunnel ? » avait-elle demandé.

— « Non, » répondis-je.

Elle se tenait à l'extrémité ouverte du box, hors de portée. Elle était furieuse.

— « Je veillerai à ce que, demain, » reprit-elle, « tu prennes Claudia dans tes bras, la serres contre toi et écrases ses lèvres sous le Baiser du Maître. »

Je la regardai.

« Je découvrirai cette indiscretion par hasard, » poursuivit-elle, « et je crierai, ce qui forcera les esclaves coupables à se séparer. »

— « Et je serai une nouvelle fois battu, » conclus-je.

— « Bien entendu, » répondit-elle.

— « Je vois, » fis-je.

— « Veux-tu me rencontrer, à présent, dans le tunnel ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Très bien, » dit-elle.

Je restai silencieux.

« Tu n'as donc pas envie de savoir ce que je te réserve ? » s'enquit-elle.

— « Que me réserves-tu ? » demandai-je.

— « Je porte un collier, » dit-elle. « Je suis une esclave. Je dois obéir. Mais je voudrais être maîtresse. »

— « Maîtresse ? » demandai-je.

— « Je t'aurai, quand cela me chantera, dans le secret des tunnels, et tu seras mon Esclave de Soie, » expliqua-t-elle. « Alors, tu m'obéiras et tu exécuteras mes ordres. »

Je restai silencieux.

« Je trouve que ton corps n'est pas désagréable, Jason, » dit-elle.

— « Je vois, » fis-je.

— « En outre, tu es fort et puissant. Je déteste les hommes tels que toi. Tu es le genre d'homme entre les bras de qui les femmes sanglotent qu'elles sont esclaves. Je hais les hommes tels que toi ! Il sera particulièrement délicieux de te briser et de t'humilier. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Retrouve-moi dans le tunnel, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Très bien, » fit-elle. Puis elle pivota sur elle-même et s'en alla.

J'étais debout dans le noir absolu du tunnel, et j'attendais.

Je n'entendais rien.

« J'ai vu Taphris sortir discrètement de la grange, » avait dit Kenneth lorsqu'il était venu me voir dans mon box, la veille au soir.

— « Oui, Maître, » avais-je répondu, me mettant péniblement à genoux, la chaîne au cou. Je ne voulais pas être tué pour comportement irrespectueux.

— « Ne prends pas la peine de t'agenouiller, » dit Kenneth, accroupi à l'entrée du box.

Je m'étais alors assis sur la paille.

« Comment va ton dos ? » demanda Kenneth.

— « Il est douloureux, » répondis-je. « Barus ne l'a pas épargné. »

— « Nous n'avions pas le choix, » dit Kenneth. « Taphris regardait. » Kenneth me considéra. « Taphris est venue ici, » dit-il. « Que voulait-elle ? »

— « Rien, » répondis-je.

— « Parle, » dit-il.

— « Elle veut que je la retrouve dans le tunnel, » dis-je. « Elle veut me contraindre à devenir son Esclave de Soie. »

— « Quelle femelle de sleen ! » fit Kenneth. « Qu'as-tu répondu ? »

— « J'ai refusé, » dis-je.

— « Elle va vraisemblablement s'arranger pour que tu sois à nouveau battu, » dit-il.

Je haussai les épaules.

— « Sans doute, » reconnus-je.

— « Ce genre de chose pourrait nuire à tes combats, » fit-il ressortir. « En outre, et c'est plus grave, cela est inutile et irrationnel. Cela entrave la discipline. » Kenneth sortit de sa ceinture un flacon qu'il me tendit. « C'est du vin, » indiqua-t-il.

— « Merci, Maître, » dis-je. J'en bus quelques gorgées. C'était du vin des terrasses de Cos. Cela trahissait l'étroitesse des liens commerciaux entre Vonda et Cos. Au cours de l'année écoulée, de lourdes taxes avaient été imposées aux importations de vin en provenance d'autres régions, principalement Ar.

Je rendis le flacon à Kenneth.

— « Je ne suis pratiquement plus maître des écuries, » marmonna Kenneth. « Ce n'est pas seulement toi. Taphris se mêle de tout. Les hommes ne peuvent plus s'entraîner correctement en vue des combats. Les traînées des écuries vivent dans la terreur, craignant de perdre les oreilles ou les pieds à la suite d'un de ses mensonges. Barus lui-même doit se montrer prudent, sans parler de moi. » Kenneth rejeta la tête en arrière et vida le flacon. Puis il se leva. « Elle devient chaque jour plus fière, plus audacieuse et plus insolente. »

— « Elle veut faire ce qui lui plaît, » dis-je.

— « Mais c'est une esclave portant un collier ! » s'écria-t-il.

Je haussai les épaules.

« Je crois que nous devons trouver le moyen de rappeler à notre petite Taphris ce qu'elle est, » décida-t-il.

Je le regardai.

« Demain, » reprit-il, « retrouve-la dans le tunnel, à l'embranchement du tunnel central et de celui de la grange numéro quatre, à la quinzième ahn. »

— « Maître ? » demandai-je.

— « J'ai un plan, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

J'étais debout dans le noir absolu du tunnel, et j'attendais. Je n'entendais rien. C'était presque la quinzième ahn. Le tunnel de la grange numéro quatre, également plongé dans le noir total, se trouvait à ma droite.

« Jason ? » entendis-je. C'était la voix de Taphris.

— « Maîtresse ? » demandai-je.

— « Ah, tu m'appelles : Maîtresse, » dit-elle. « Excellent ! »

Elle se dirigea prudemment vers moi, dans le noir absolu. Je sentis sa petite main sur ma poitrine.

— « Tu es debout, » dit-elle. « À genoux, Esclave ! »

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » dis-je. Je m'agenouillai devant elle. Je l'entendis passer sa tunique d'esclave par-dessus la tête et la jeter par terre.

« J'appartiens à Dame Florence de Vonda, naturellement, » rappelai-je.

— « Ici, dans les tunnels, » répondit-elle, « tu m'appartiens. »

— « Je ne crois pas que Dame Florence de Vonda serait contente d'entendre cela, » fis-je remarquer.

— « Qui se soucie de ce qu'elle pense ? » fit Taphris en riant. « Je la hais. C'est une femme froide et arrogante. C'est elle qui devrait être esclave, pas moi. En fait, c'est parce que tu as été son Esclave de Soie que je veux que tu sois le mien. Moi, simple esclave, j'utilise son ancien Esclave de Soie comme Esclave de Soie. Ainsi, je l'humilie. »

— « Au cours de cette semaine, » évoquai-je, « je n'ai pas volé de baiser à Tuka, et je n'ai pas non plus caressé, à deux mains, la cuisse de Peliopé. »

Elle rit.

— « Pourtant, » dit-elle, « tu as été fouetté à cause de ces deux délits. »

— « Pourquoi as-tu menti ? » demandai-je.

— « Cela me faisait envie, » répondit-elle. « Et cela ne m'a-t-il pas permis de te contraindre à t'agenouiller devant moi, dans le tunnel ? »

— « Apparemment, » fis-je. « As-tu souvent menti à la Maîtresse ? » demandai-je.

— « Je lui ai menti cent fois, » répondit-elle. « Cette imbécile stupide et idiote me croit. Plus tard, bien que je porte un collier, je serai, en fait, maîtresse des écuries. »

— « Je vois, » fis-je.

— « À présent, Esclave, » reprit-elle d'une voix impérieuse, « sers mon plaisir ! »

Je lui pris la cheville gauche dans la main droite et la cheville droite dans la main gauche.

« Que fais-tu ? » s'écria-t-elle. Mes mains serraient fortement ses chevilles.

« Oh ! » cria-t-elle. Je tirai sur ses jambes, la faisant pivoter, de sorte qu'elle tomba lourdement à plat ventre. Puis je m'agenouillai au-dessus d'elle, posant un genou de part et d'autre de son corps et, avec une lanière de cuir, lui attachai les mains dans le dos.

« Que fais-tu, Monstre ? » cria-t-elle.

- « Je vais t'utiliser pour mon plaisir, jolie Taphris, » répondis-je.
— « Je le dirai à la Maîtresse, » cria-t-elle. « Oh, non ! Non ! Je t'en prie ! Non ! Oh ! Oh ! »

Taphris pleurait entre mes bras, essayant de m'embrasser dans le noir.

« Es-tu à présent la Maîtresse ? » demandai-je.

— « Je ne savais pas que de telles sensations pouvaient exister, » répondit-elle.

— « Es-tu à présent la Maîtresse ? » répétai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Non. Je ne suis qu'une esclave. J'étais une esclave, avant, mais je ne le savais pas. Tu m'as montré que je suis, en réalité, une esclave. »

— « Crois-tu que tu oublieras cela ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Je n'oublierai jamais. Je m'en souviendrai toujours, avec amour. »

J'embrassai ses épaules et son cou.

« Je suis une esclave ! » cria-t-elle joyeusement. « Je suis ton esclave, Maître ! »

— « Assez ! » cria la Maîtresse. « Lumière ! Lumière ! »

J'entendis le tintement des pierres dans le noir. Il y eut un jet d'étincelles, puis une flamme minuscule.

Taphris glapit de terreur, se tortillant en vain sous moi.

Puis Kenneth leva la torche qu'il avait allumée. Taphris sur le dos dans la poussière, nue, battant des paupières à cause de la lumière, les mains liées dans le dos, regarda avec terreur la silhouette grave de la Maîtresse.

« Esclaves pris sur le fait ! » cria la Maîtresse.

— « Les esclaves sont souvent troussées dans les tunnels, » indiqua Kenneth.

— « Écœurant, » dit la Maîtresse.

— « Pardonne-moi, Maîtresse, » supplia Taphris. « Pardonne-moi, Maîtresse. » Elle se mit à genoux et posa la tête sur les pieds de la Maîtresse.

— « Je devrais te transpercer les chevilles avec une épingle, » cria Dame Florence, « et te suspendre à un arbre, enduite de ton propre sang, à l'intention des jards ! »

— « As-tu tout entendu, Maîtresse ? » supplia Taphris.

— « Tout ! » répondit sauvagement la Maîtresse.

Taphris, avec un gémissement, se jeta à plat ventre devant la Maîtresse.

— « Pitié, » supplia-t-elle. « Pitié, je t'en prie ! »

— « Vends-la ! » glapit la Maîtresse. « Vends-la ! »

— « Debout, Taphris, » dit Kenneth, « la tête baissée, en position pour être conduite. » Il se pencha et ramassa son haillon d'esclave. Je remis ma tunique.

Taphris était penchée, les genoux fléchis, la tête à la hauteur de la hanche de Kenneth.

— « Je suis ton esclave, Maître, » me dit-elle à voix basse, les yeux pleins de larmes.

— « Tu seras l'esclave de tous les hommes qui sauront devenir tes maîtres, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Vends-la comme Esclave de Cuisine ! » lança la Maîtresse.

— « Mais c'est à présent une esclave en chaleur, » fit valoir Kenneth avec un sourire.

— « Es-tu une esclave en chaleur ? » s'enquit la Maîtresse.

— « Oui, Maîtresse, » sanglota Taphris.

— « Très bien, » acquiesça la Maîtresse, « lorsqu'elle sera poussée sur l'estrade et vendue aux enchères, que ce soit dans un Marché qui vend des Esclaves de Plaisir. »

— « Oui, Dame Florence, » dit Kenneth.

— « Merci, Maîtresse, » dit Taphris.

La Maîtresse, furieuse, lui tourna le dos.

— « Traînée ! » lança-t-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Taphris.

Kenneth fourra le haillon de Taphris dans sa bouche. Elle devait le tenir. Elle ne devait pas parler, bien entendu, jusqu'au moment où il serait retiré.

— « Emmène-la, » dit Dame Florence.

Kenneth entraîna alors Taphris dans le tunnel, la main gauche plongée dans ses cheveux, la main droite tenant la torche.

Dame Florence regarda le tunnel, puis la silhouette de Kenneth qui s'éloignait. Puis elle me considéra. Je restai immobile, la regardant, les bras croisés. Ensuite, elle pivota sur elle-même et suivit Kenneth, ainsi que la lumière de la torche.

UNE AUTRE FEMME DANS LE TUNNEL

J'ÉTAIS à nouveau dans le noir absolu du tunnel, le tunnel central du réseau de tunnels situé sous les terres de la Maîtresse et permettant de communiquer entre certains bâtiments.

« Va dans le tunnel à la quinzième ahn, » avait dit Kenneth. « Attends dans le tunnel central, à l'embranchement du tunnel conduisant à la grange numéro quatre. »

— « Oui, Maître, » avais-je répondu, troublé. C'était à cet endroit, la veille, que Taphris m'avait clandestinement donné rendez-vous. C'était là que nous avions été surpris par la Maîtresse.

« Puis-je demander au Maître pourquoi je dois aller à cet endroit ? » m'enquis-je.

— « Parce que tu en reçois l'ordre, » répondit-il.

— « Bien, Maître, » dis-je.

Il sourit.

— « Il y a une nouvelle esclave, » reprit-il. « Elle doit être envoyée dans le tunnel. »

— « Mais la Maîtresse approuverait-elle ? » demandai-je.

— « Elle en a donné l'ordre, » dit-il.

— « C'est intéressant, » estimai-je. « En général, la Maîtresse ordonne de me priver de femme. »

— « À présent, elle t'en envoie une, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondis-je.

À présent, j'attendais en silence dans le tunnel. La quinzième ahn était vraisemblablement arrivée.

Puis j'entendis des pas se dirigeant vers moi. C'étaient des pas légers et rapides, n'évoquant pas la démarche d'un homme. Compte tenu du bruit produit par ses pas sur les planches, je devinai qu'elle portait des babouches.

« Je suis ici, » dis-je, dans le noir.

— « Oh ! » fit-elle, et elle s'immobilisa à un ou deux mètres de moi.

Je la laissai attendre quelques instants. Elle ne prit pas la parole.

— « Es-tu nue ? » demandai-je.

— « Je porte une légère robe d'esclave, » répondit-elle.

— « Retire-la, » dis-je. J'entendis la légère robe de soie tomber sur le sol.

— « Es-tu nue, à présent ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Tu ne l'es pas, » dis-je. « Tu portes des babouches. »

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Quitte-les, » dis-je. J'entendis les babouches tomber à côté de la planche.

— « Es-tu à présent totalement nue ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « À genoux ! » dis-je.

— « À genoux ? » fit-elle.

— « Un ordre doit-il être répété ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle. Je l'entendis s'agenouiller.

— « Es-tu à genoux, à présent ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je suis à présent à genoux. » J'avais voulu l'entendre avouer qu'elle avait adopté une position de soumission devant moi.

— « Viens jusqu'à moi sur les genoux, » dis-je.

Elle hésita mais obéit.

« Embrasse mes pieds, » dis-je. Elle sursauta mais, tendant les mains, me localisant, elle obéit.

« Redresse-toi, » dis-je. Elle obéit.

Je tendis les mains, lui touchai la tête et les épaules. Je plongeai brièvement les deux mains dans ses cheveux, afin qu'elle comprenne bien que je pouvais la contrôler de cette façon, si je décidais de le faire. Puis je reculai légèrement.

« Couche-toi sur le dos, » lui dis-je. Je quittai ma tunique.

« Es-tu couchée ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

Je me glissai près d'elle, m'assurant rapidement, avec les mains qu'elle avait bien pris la position indiquée.

Lorsque mes mains la touchèrent, elle sursauta de plaisir. Elle voulut me prendre par le cou, mais j'écartai ses mains. Puis elle s'allongea rapidement près de moi, les bras contre les flancs. Elle respira profondément.

— « Tu es une nouvelle esclave ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

Je touchai son cou.

— « Tu ne portes pas de collier, » fis-je remarquer.

— « Kenneth ne m'a pas encore mis de collier, » répondit-elle.

Je touchai sa cuisse gauche. Presque toutes les femmes sont marquées sur la cuisse gauche. Mais elle n'était pas marquée.

Sa cuisse droite non plus ne portait pas de marque, ni la partie inférieure gauche de son abdomen.

— « Tu n'es pas marquée, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Tes mains, » dit-elle, « sont terriblement possessives. »

— « Non, » dis-je. « Tu n'es apparemment pas marquée. »

— « Non, » hoqueta-t-elle, « je ne suis pas marquée. »

J'avais soigneusement examiné son corps, à la recherche de marques.

« Comme tu le sais sans doute, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « La Maîtresse n'a pas encore jugé utile de me marquer, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » répétais-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Crois-tu que je suis au courant des secrets de la Maîtresse ? Elle fait de moi ce qui lui plaît. »

— « Tu n'es qu'une esclave ignorante, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « je ne suis qu'une esclave ignorante. »

— « Pourquoi, à ton avis, as-tu été envoyée dans le tunnel ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Il me semble, » dis-je, « que tu n'es pas seulement ignorante. Tu es également idiote et stupide. »

— « Je ne suis pas idiote et stupide ! » s'écria-t-elle avec colère.

— « Embrasse-moi ! » ordonnai-je.

Je sentis ses lèvres, chaudes, douces et humides, sur les miennes.

« Je vois que tu sais très bien pourquoi tu as été envoyée dans le tunnel, » dis-je.

— « Oui, » dit-elle. « Je sais très bien pourquoi j'ai été envoyée dans le tunnel. »

— « Ton utilisation m'appartient, » dis-je.

— « Mon utilisation ! » s'écria-t-elle.

— « Bien sûr, » dis-je.

— « Oui, » reprit-elle, ronronnant de plaisir. « Ma Maîtresse t'a donné mon utilisation. »

— « Tu m'appartiens, » dis-je, « pour une ou deux ahns. »

— « Oui, » admit-elle.

— « Je suis, de ce fait, pendant une ou deux ahns, ton Maître, » indiquai-je.

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Et tu devras me donner ce titre, » conclus-je.

— « Oui, » souffla-t-elle doucement, « ... Maître. »

Elle voulut m'embrasser mais je ne la laissai pas faire.

— « La Maîtresse te possède-t-elle depuis longtemps ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Je suis une nouvelle esclave. »

— « Où as-tu été achetée ? » demandai-je.

— « À Vonda, » répondit-elle.

— « Pourquoi la Maîtresse t'a-t-elle envoyée à moi ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit-elle.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.

— « La Maîtresse ne m'a pas encore donné de nom, » répondit-elle. « Si tu le souhaites, tu peux me donner un nom pour le temps de mon utilisation. »

— « Je ne prendrai pas cette peine, » répondis-je. « Je me contenterai de te serrer dans mes bras comme une traînée sans nom. »

Son corps se crispa soudain, mais elle se détendit.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Il est probable que ta Maîtresse ne tardera pas à te donner un nom, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Il est pratique que les esclaves aient un nom, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Ainsi, il est plus facile de leur donner des ordres, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Il est étrange que tu ne portes pas de collier et que tu ne sois pas marquée, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Penses-tu que tu seras bientôt soumise au collier et marquée ? » demandai-je.

— « Probablement, » répondit-elle tristement.

— « Tu parais triste, » relevai-je.

— « Je ne devrais pas l'être ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Le collier et la marque vont parfaitement aux femmes. Elles les rendent mille fois plus belles. »

— « Oh, » fit-elle.

— « Embrasse-moi, Traînée Sans Nom, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle s'allongea à nouveau et je sentis son doigt sur mon épaule.

— « Crois-tu que je suis plus belle que la Maîtresse ? » demanda-t-elle.

— « Probablement, » répondis-je. « Une femme libre ne peut en aucun cas être aussi belle qu'une esclave. »

— « La Maîtresse est-elle séduisante ? » demanda-t-elle.

— « C'est une très belle femme, » répondis-je. « Si elle était réduite en esclavage, elle serait vraisemblablement extraordinairement belle et désirable. »

— « Si la Maîtresse et moi étions toutes les deux esclaves, » dit-elle, « laquelle, à ton avis, serait la plus belle ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Il faudrait vous voir côte à côte, portant le collier. »

— « Cela serait difficile à réaliser, » dit-elle en riant.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Rien, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » répétais-je.

— « Oh, » s'empressa-t-elle de répondre, avec légèreté, mais aussi avec frayeur, « parce que la Maîtresse est une magnifique femme libre et que je ne suis qu'une pauvre esclave. »

— « Je vois. » Je souris.

— « Que vas-tu faire de moi, à présent ? » demanda-t-elle.

— « Je vais t'utiliser pour mon plaisir, et comme une esclave, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Mais, préalablement, je dois voir si tu es chaude, » dis-je.

— « Maître ? » demanda-t-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle.

— « Je vois que tu es chaude, » constatai-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Je la serrai.

« Tes bras sont puissants, » dit-elle.

Je ne bougeai pas. Je sentis sa beauté se tortiller contre ma poitrine et mes cuisses.

« Maître, Maître, » souffla-t-elle. « Je t'en prie, Maître. »

— « Que veux-tu que je te fasse ? »

— « Prend ton esclave en chaleur, » supplia-t-elle.

— « Très bien, » concédai-je.

Je la fis hurler et sangloter dans le noir du tunnel. Elle paraissait pitoyable, dans mes bras.

« Je ne savais pas que cela pouvait être ainsi, » fit-elle dans un souffle rauque.

— « Tais-toi, Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, m'embrassant et gémissant.

« Recommence, Maître, » supplia-t-elle. « Je t'en prie, Maître. »

— « Il se fait tard, » dis-je.

— « Je t'en prie, Maître, » dit-elle.

— « Il est temps de te renvoyer à ta Maîtresse, » dis-je. « Elle se demande certainement où tu es passée. »

— « Je t'en prie, Maître, » supplia-t-elle.

— « Tu n'as certainement pas envie d'être attachée à l'anneau de flagellation ? » dis-je.

— « La Maîtresse ne me fouetterra pas, » dit-elle.

— « Comment sais-tu cela ? » m'enquis-je.

— « J'en suis sûre, » dit-elle. « Je t'en prie, je t'en prie, Maître. »

— « Il est tard, » fis-je.

— « Encore une fois, je t'en supplie, » dit-elle. « Une petite fois, je t'en supplie, Maître, » dit-elle.

— « Très bien, » concédai-je.

Elle était couchée sur le dos, près de moi. Elle était très calme.

Je me levai, retrouvai ma tunique et la mis.

« À genoux ! » lui ordonnai-je.

Elle obéit.

Je tendis une main et, lui tenant la tête, lui arrachai quelques cheveux avec l'autre.

— « Oh ! » s'écria-t-elle. « Pourquoi as-tu fait cela ? »

— « J'en avais envie, » répliquai-je.

— « Tu m'as fait mal, » dit-elle.

— « Tais-toi ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je mis les cheveux dans un endroit où il me serait possible de les retrouver plus tard.

— « Retrouve tes affaires, » dis-je, « et garde-les à la main. »

Elle chercha à tâtons, dans le noir.

— « Je les ai, » annonça-t-elle.

— « Es-tu à nouveau à genoux devant moi ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Embrasse-moi les pieds, » dis-je.

Je sentis ses lèvres sur mes pieds.

« Redresse-toi, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « À présent, je te congédie, » annonçai-je.

— « Tu me congédies ! » s'écria-t-elle.

— « Ne dois-je pas, à présent, te renvoyer à ta Maîtresse ? » demandai-je avec un sourire.

— « Si, Maître ! » répondit-elle avec colère.

Je l'entendis se lever.

— « Attends ! » dis-je.

— « Maître ? » s'enquit-elle d'une voix aigre.

Je m'accroupis près d'elle. Je pris les babouches et la robe légère qu'elle avait à la main.

— « Ouvre la bouche ! » ordonnai-je. Je posai le morceau de soie sur ses dents inférieures puis glissai les parties ouvertes des babouches par-dessus. « Ferme la bouche, » dis-je. Elle obéit, avec un grognement de colère. Ensuite, la prenant par les bras, je la fis lever et pivoter sur elle-même.

« Retourne auprès de ta Maîtresse ! » lui ordonnai-je.

Elle émit un borborygme de colère.

« Cours ! » lui dis-je. Je lui donnai une claque rapide et vigoureuse sur les fesses.

Elle s'enfuit en sanglotant dans le tunnel.

Je ramassai les cheveux et les plaçai dans ma tunique.

Je l'entendis courir en sanglotant dans le tunnel, s'éloignant de moi.

Je souris dans le noir.

J'AFFRONTE KRONDAR, ESCLAVE DE MILES DE VONDA ; TARNIERS

ON ME RETIRA ma cagoule en cuir. J'entendis les hurlements de la foule. Barus me frotta le dos. Kenneth enroulait les longues bandes de cuir autour de mes mains. Je vis les femmes esclaves, près de la porte, quelques-unes debout contre les barreaux.

« Jason ! Jason ! » crièrent quelques-unes.

« Krondar ! » crièrent plusieurs personnes libres, dans la foule.

« Jason ! » crièrent d'autres.

Le public hurla à nouveau et un petit homme trapu fit son entrée sur le sable de la fosse. Il tirait sur les menottes qui lui immobilisaient les mains dans le dos. « Il est impatient, » pensai-je.

« Krondar ! Krondar ! » crièrent des spectateurs.

« Je n'ai jamais entendu parler de cet esclave, » dis-je à Kenneth. « Gort n'est-il pas le champion des écuries de Miles de Vonda ? »

« Voici, » cria l'arbitre en me montrant, « Jason, champion des écuries de Dame Florence de Vonda ! » Il y eut des acclamations.

« Jason ! Jason ! » crièrent plusieurs femmes esclaves. Les spectatrices, aussi bien sur les gradins que derrière la barrière, étaient excitées. Les femmes s'excitent lorsque les hommes sont sur le point de se battre. C'est parce qu'elles savent qu'elles sont le butin naturel des guerriers.

« Il semble fort, » dis-je à Kenneth.

— « Oui, » répondit Kenneth sans se retourner, continuant d'enrouler du cuir autour de mes mains.

— « Son corps, » fis-je remarquer, « porte de nombreuses cicatrices. »

— « Évidemment, » répondit Kenneth. Je ne compris pas cette remarque.

« Krondar ! » crièrent des spectateurs.

« Jason ! » crièrent d'autres.

Je regardai les gradins et vis la silhouette fière, majestueuse, de Miles de Vonda. Il souriait. Je me souvins que c'était un des soupirants éconduits de Dame Florence de Vonda. C'était un des plus gros éleveurs de tharlarions de la région. À mon avis, un homme aussi fier n'avait sans doute pas accepté calmement son rejet. Dame Florence, ce jour-là, n'assistait pas au combat. Elle avait prétendu qu'elle était souffrante et était restée enfermée dans sa demeure. Lorsque j'avais interrogé Kenneth sur les raisons de cette attitude, il avait ricané et demandé :

« Tu ne sais donc pas ? »

— « Peut-être, » avais-je répondu avec un sourire.

Miles de Vonda adressa un signe à un des assistants de l'arbitre et celui-ci retira la cagoule de mon futur adversaire.

« Aiii ! » soufflai-je.

La foule étouffa un cri d'horreur.

« Voici, » cria un autre assistant de l'arbitre, montrant l'homme trapu, dont on ouvrait les menottes lui immobilisant les mains dans le dos, « Krondar, esclave récemment acheté de Miles de Vonda et champion de ses écuries ! »

Krondar se débattit, mais ses compagnons le retinrent. Un assistant de l'arbitre sortit une courte lame et, la levant, en enfonça quelques millimètres dans le ventre de l'homme trapu. Krondar cessa de se débattre. Il savait ce que signifiait l'acier goréen. Ce type de lame s'enfonce très facilement dans la chair.

Le regard de Krondar chercha le mien. Il avait de petits yeux sous des sourcils proéminents. Son visage était une masse de tissu cicatriciel.

« Ce n'est pas un Esclave de Combat ordinaire, » dis-je à Kenneth.

— « Non, » répondit Kenneth sans me regarder. « C'est Krondar. C'est un Esclave de Combat célèbre à Ar. »

— « Son visage ! » fis-je avec incrédulité.

— « Dans les fosses d'Ar, » dit-il, « il a combattu avec du cuir clouté et des gants à pointes. »

— « De toute évidence, il a coûté beaucoup d'argent à Miles de Vonda, » dit Barus en me frottant le dos.

— « Pourquoi Miles de Vonda a-t-il acheté un tel esclave ? » demandai-je. « Le championnat des écuries compte-t-il tellement, pour lui ? »

— « Ce n'est pas seulement le championnat local qui est en jeu, » expliqua Barus. « Miles est furieux parce que tu as battu Gort, son ancien champion. Il est mécontent, en réalité, d'avoir perdu le titre au profit des écuries de Dame Florence, qu'il a autrefois courtisée en vain. En outre, chacun sait que tu as été l'Esclave de Soie de Dame Florence. Ainsi, je crois qu'il ne serait pas entièrement mécontent si tu étais humilié et si tu subissais une défaite écrasante, dans la fosse, peut-être même si tu étais brisé, défiguré ou estropié. »

— « Il ne peut tout de même pas être jaloux de moi ! » m'étonnai-je. « C'est une personne libre et je ne suis qu'un esclave portant un collier. »

Kenneth rit.

De l'autre côté de la fosse, on enroulait du cuir autour des mains de Krondar.

— « Ne te fais pas d'illusions, » dit Kenneth. « Tous les coups qu'il te portera lui feront plaisir. Lorsque tu tomberas aux pieds de Krondar, ensanglanté, incapable de bouger et à sa merci, il savourera sa vengeance contre toi et, également, vis-à-vis de Dame Florence. »

— « Vraisemblablement, » fis-je.

« Frappe-le bien et marque son visage, Krondar ! » cria Miles de Vonda à son esclave.

— « Oui, Maître, » gronda l'esclave.

« Quand Krondar en aura terminé avec lui, » dit un spectateur en riant, « une femelle de tharlarion n'en voudra même plus comme Esclave de Soie ! »

« Krondar est apparemment un adversaire extraordinaire, » dis-je.

Barus rit.

— « C'est un des meilleurs Esclaves de Combat d'Ar, » dit Kenneth.

— « Il semble capable de me mettre en pièces, » fis-je avec un sourire.

— « Cela ne me paraît pas impossible, » dit Kenneth, terminant d'enrouler le cuir autour de mes mains.

Je me sentis mal à l'aise.

— « Crois-tu que je peux gagner ? » demandai-je.
— « Non, bien entendu, » répondit Kenneth.
— « Dans ce cas, pourquoi vais-je me battre ? »
— « Tu es le champion, » répondit Kenneth. « Tu dois te battre. »
— « As-tu parié sur moi ? » demandai-je.
— « Non, » répondit Kenneth.
— « As-tu parié sur Krondar ? » demandai-je.
— « Non, » répondit Kenneth.
— « Pourquoi ? » m'enquis-je.
— « Un tel pari jetterait le doute sur l'honnêteté des combats, » dit Kenneth.
— « Il serait possible de faire un tel pari en secret, par l'entremise d'agents, » émis-je.
— « Effectivement, » reconnut Kenneth.
— « Mais tu ne l'as pas fait ? » demandai-je.
— « Non, » répondit-il.

— « Pourquoi ? » demandai-je.
— « Je me refuse à parier contre mes hommes, » répondit Kenneth.
— « Le Maître dit-il la vérité ? » m'enquis-je.
— « Question audacieuse, » fit-il avec un sourire.
— « Sa réponse ? » demandai-je.
— « Oui, » répondit-il, me posant la main sur l'épaule. « Je dis la vérité. »
— « Parie, » lui dis-je.
— « Parier ? » s'enquit-il.
— « Oui, » répondis-je avec un sourire. « Je vais gagner. »

— « Tu es fou, » estima Barus.

— « Après les premiers coups, » me conseilla Kenneth, « feins la désorientation et, lorsqu'il y en aura un autre, tombe sur le sable. »

— « Et ensuite ? » demandai-je.

— « Eh bien, fais comme si tu étais sans connaissance, » expliqua Kenneth, « ou incapable de te lever. »

Je le considérai.

« Krondar va probablement te donner quelques coups de pied, afin de te casser les côtes, ou te tirer par les cheveux, afin de te mettre à genoux, et de te casser les dents ou la mâchoire, mais tu vivras. »

— « Comme un esclave vaincu et humilié, » dis-je.

— « Bien sûr, » reconnut Kenneth.

— « Le Maître m'ordonne-t-il, » demandai-je, « d'adopter cette tactique ? »

— « Je te le conseille, » répondit Kenneth, « dans ton intérêt. »

— « Est-ce un ordre du Maître, » insistai-je, « à un esclave portant un collier ? »

— « Je t'ai regardé, Jason, » dit Kenneth. « Le collier ne te convient pas. Tu n'es pas une femme destinée à lécher et aimer les pieds des hommes. Tu es de l'étoffe des maîtres. »

— « Dans ce cas, je n'ai pas d'ordres à recevoir, » dis-je.

— « Non, » répondit Kenneth. « Je ne te donne pas d'ordres. »

— « Merci, Maître, » dis-je. Je pris la mesure de Krondar, qui se tenait de l'autre côté du sable.

— « Le gong va bientôt retentir, » avertit Barus.

Krondar était impatient. Cela me plut. Je décidai de me débarrasser rapidement de lui.

— « J'ai fait tout ce que je pouvais faire, » dit Kenneth.

— « Pas tout, » répondis-je.

— « Que puis-je faire d'autre ? » demanda-t-il.

— « Eh bien, parier, » répliquai-je.

— « Tu es vraiment fou ! » lâcha Kenneth.

Le gong retentit. Je me levai d'un bond et gagnai le sable.

Je n'étais pas devant lui, toutefois, lorsque Krondar se jeta sur moi. Il tournoya, frappé sur le côté de la tête, heurtant les barres de bois entourant la fosse.

La foule parut pétrifiée.

Je ne pressai pas mon avantage.

« Il y a des combattants ailleurs qu'à Ar, » dis-je à Krondar. « J'espère que tu comprends clairement cela. »

Il me foudroya du regard.

« Un tarn en or sur Jason ! » entendis-je Barus crier.

— « Tenu ! » cria un spectateur des gradins.

— « Mais à dix contre un ! » précisa Barus.

— « Accordé ! » cria l'homme.

« Moi aussi, je veux parier ! » cria un autre spectateur.

Furieux, Krondar se jeta sur moi, tête baissée. De ce fait, il n'était pas en position de se protéger contre le coup de bas en haut que je lui assénai. Heureusement que nous ne combattions pas avec des gants à pointes, car sa tête aurait été arrachée. Même les cestas cruelles des fosses de bas étage lui auraient arraché la mâchoire inférieure. La violence du coup se répercuta dans mon bras et mon épaule droits. Il recula en vacillant. Une nouvelle fois, je ne poussai pas mon avantage.

« Je t'ai dit qu'il y a des combattants dignes de ce nom dans les provinces reculées, » déclarai-je. Il respirait bruyamment. « Même dans les écuries de Vonda, » précisai-je, « il y a des champions. » De nombreux spectateurs applaudirent ces paroles. Les esclaves elles-mêmes, avec leur haillon et leur collier, poussèrent des cris de joie.

« Un tarn en or sur Jason ! » cria Barus. « À dix contre un ! » Il y eut un silence. « Huit contre un ! » cria Barus. « Cinq contre un ! »

— « Tenu, » répondit un homme d'une voix hésitante.

Une nouvelle fois, fou de rage, baissant à nouveau la tête, Krondar se jeta sur moi. Cette fois, je ne le frappai pas et le laissai passer rapidement près de moi. Il pivota sur lui-même, stupéfait, près de la palissade. Il savait que je ne l'avais pas frappé.

« Prenons-nous mutuellement au sérieux, » dis-je.

« Un tarn en or sur Jason ! » cria Barus. « Cinq contre un ! Cinq contre un ? Trois contre un ? Deux contre un ? À égalité ! À égalité ! »

— « Tenu, » dit un homme.

— « Tenu, » dit un autre.

Sur le visage carré, hideusement couturé, de Krondar, apparut soudain la conviction que, bien qu'il se trouvât à proximité de Vonda, celui qui se trouvait en face de lui sur le sable de la fosse n'était peut-être pas indigne du nom de combattant.

« Un tarn en or sur Jason ! » cria Barus. « À égalité ! À égalité ! »

Le public ne répondit pas.

Une nouvelle fois, Krondar chargea, fou de rage, mais j'avais constaté qu'il savait que je pouvais être dangereux. Cette fois, je me plaçai sur la droite et, alors qu'il tendait les mains pour me saisir, frappai de bas en haut avec le poing gauche. Puis je frappai latéralement avec le poing droit et une nouvelle fois du gauche, au ventre. Cela le contraignit à baisser la tête, ce qui me permit de frapper une nouvelle fois de bas en haut avec le poing gauche. La succession fut rapide et exécutée à faible distance. La foule hurlait. J'imaginai une poutre volant en éclats, dans la grange d'entraînement.

Krondar secoua la tête et recula. Je le suivis, méfiant. D'un coup de pied, il projeta un déluge de sable sur moi, mais j'arrivai trop rapidement sur lui. Ce type d'action provoque un déséquilibre. Je le frappai quatre fois et il heurta la balustrade, se retournant.

« Tu n'aurais certainement pas recours à ce truc dans les fosses d'Ar, » ironisai-je. « Crois-tu qu'il soit prudent de te mettre en déséquilibre devant moi ? La prochaine fois, je pousserai mon avantage avec sévérité. »

Krondar ricana et essuya le sang qui couvrait son visage. Il haussa les épaules.

— « Tu es rapide, » dit-il.

« Il y a des champions à Vonda ! » cria un homme, sur les gradins.

« Oui ! » crièrent d'autres.

« Un tarsk en argent sur Jason ! » cria Barus. « À égalité ! À égalité ! »

Mais personne n'accepta sa proposition.

Krondar gagna prudemment le milieu du sable. Il m'adressa un signe.

« Viens, » dit-il. « Faisons mieux connaissance. »

— « Crois-tu qu'un combat rapproché me fasse peur ? » demandai-je.

Il se jeta soudain sur moi et nos mains, malgré le cuir qui les entouraient, s'accrochèrent les unes aux autres. Il grogna sauvagement, tentant de me déséquilibrer et de me projeter contre la balustrade. Nous luttions, vacillant, le souffle court, sur le sable.

Les femmes esclaves hurlèrent.

Krondar heurta violemment la balustrade. Elle trembla. Il y avait du sang sur les barres.

La foule cria et hurla. Krondar secoua la tête. Il était toujours conscient.

« Un tarsk en argent sur Jason ! » cria Barus. « À deux contre un en faveur de Jason. Quatre contre un ? Dix contre un en faveur de Jason ! »

Le gong retentit, mettant un terme à la période de combat.

La foule hurlait.

Je vacillais au milieu du sable. C'était la quatrième période de combat. Kenneth et Barus coururent jusqu'à moi. Mes poings entourés de cuir imbibé de sang furent levés en signe de victoire. Un déluge d'or s'abattit sur le sable. Des esclaves à demi nues, à genoux à mes pieds, pleuraient, pressant leurs lèvres sur mes chevilles et mon corps. Je vis les regards fixes, voilés, au-dessus des voiles des femmes libres des gradins. Les hommes hurlaient. Beaucoup se frappaient l'épaule gauche avec la main droite. Je constatai que Miles de Vonda était parti. Je me dégageai et aidai Krondar, couvert de sang, à se relever. Nous nous donnâmes l'accolade.

« Tu pourrais combattre à Ar, » dit-il.

Puis on l'éloigna de moi, on lui mit sa cagoule et ses menottes. Kenneth et Barus m'entraînèrent. Nous nous frayâmes un chemin dans la foule. Des esclaves s'accrochaient à moi. Les femmes libres elles-mêmes tentaient de toucher mon corps couvert de sueur et de sang.

Bientôt, à la porte conduisant aux boxes utilisés comme vestiaires, les hommes des combats s'interposèrent entre nous et la foule.

« Reculez ! Reculez ! » crièrent-ils.

« Reculez, femelles de sleen ! » crièrent-ils aux esclaves, sortant leurs fouets. Et le cuir s'abattit libéralement sur les beautés asservies. Les femmes libres elles-mêmes, avec des cris de désespoir, furent frappées. Puis les femmes, libres et asservies, reculèrent, effrayées, car toutes les femmes, qu'elles soient libres ou esclaves, comprennent le fouet. La porte fut refermée derrière nous. Barus jeta une serviette sur mes épaules et entreprit de me sécher. Kenneth me poussa joyeusement dans le couloir, puis dans le box.

« Bien joué, Jason ! » s'écria-t-il.

Barus tendit la main vers le crochet auquel étaient suspendues ma cagoule et mes menottes.

— « Je veux une femme, » hoquetai-je. Mes mains furent tirées dans mon dos. « Je veux une femme, » répétais-je. Les menottes, lourdes et impitoyables, se refermèrent sur mes poignets. « Je veux une femme, » insistai-je.

— « Si je pouvais te jeter une fille, » dit Kenneth, « je le ferais. Tu l'as bien gagnée. »

— « Mais la Maîtresse n'approuverait pas ? » demandai-je.

— « Je ne crois pas, » répondit Kenneth.

— « Et la « nouvelle esclave », » proposai-je avec un sourire, « qui m'a été envoyée dans le tunnel ? »

Kenneth grimaça.

— « Je ne crois pas que la Maîtresse approuverait, » glissa-t-il.

— « J'ai envie d'une femme, » insistai-je.

— « Je regrette, » répondit-il. Puis la cagoule fut mise sur ma tête et fermée sous mon menton.

Je ne devais plus parler. J'étais un esclave.

Barus continua de m'essuyer. J'entendis des cris, mais ce n'étaient pas les hurlements de joie qui ponctuaient généralement les combats.

« Que se passe-t-il ? » cria Kenneth.

« Des hommes de Cos, des tarniers, ont attaqué les faubourgs d'Ar ! » répondit quelqu'un.

« Cela va signifier la guerre ! » cria un autre homme.

— « Les fantassins de Vonda et d'Ar se sont battus au nord de Venna ! » annonça une troisième voix.

« C'est la guerre, » dit Barus.

« Mais de quel droit les hommes de Vonda se sont-ils aventurés aussi loin au sud ? » demanda quelqu'un.

« C'est fait, » répondit quelqu'un d'autre.

« Toute la Confédération Salérienne sera sans doute impliquée, » estima Kenneth.

« Tyros aussi, » fit remarquer quelqu'un.

« Une partie lugubre est en train de se jouer, » conclut un homme.

« Les informations sont-elles exactes ? » demanda Kenneth.

« Elles paraissent peu douteuses, » répondit quelqu'un.

« L'acier a été ensanglanté, » releva Kenneth d'une voix morne. « Cela est finalement arrivé. C'est la guerre. »

« Ar et Venna sont loin, » fit remarquer quelqu'un.

« Heureusement pour nous, » dit quelqu'un d'autre.

Barus n'avait pas cessé d'essuyer mon corps. Quelques minutes plus tard, j'entendis les cris habituels en provenance de l'aire de combat.

« Nos hommes ont terminé, » dit Kenneth. « Faisons-les monter dans le chariot. »

— « Je vais d'abord chercher nos parcs, » rappela Barus.

— « Rejoins-nous au chariot, » indiqua Kenneth.

— « D'accord, » répondit Barus.

La main de Kenneth fut posée sur mon bras et je fus conduit, dans les couloirs, en direction de notre chariot.

« Les combats se déroulent loin d'ici, » entendis-je un homme dire. « Nous n'avons rien à craindre. »

Nous étions en routé depuis deux ahns, regagnant le domaine de Dame Florence de Vonda.

Je ne connais pas l'identité de l'homme qui nous héla. Peut-être s'agissait-il d'un paysan, d'un

éleveur de tharlarions, ou d'un garde.

« Attention aux brigands ! » cria-t-il. « Ils sont dans la région. Ils ont déjà attaqué les propriétés de Gordon et de Borto. »

— « Merci, ami, » répondit Kenneth. À l'intention de Barus, il ajouta : « Sois vigilant. Garde les clés à portée de la main. »

— « D'accord, » répondit Barus.

Je tirai sur mes chaînes.

« Crois-tu qu'il y ait du danger ? » demanda Barus à Kenneth.

— « Je ne sais pas, » répondit Kenneth.

Le chariot se remit en chemin. À l'intérieur, nous étions dans des boxes individuels, enchaînés par les chevilles, les poignets et le cou, au moyen d'anneaux fixés dans le fond du chariot. Nous n'avions, de ce fait, pratiquement aucune liberté de mouvement. Nous étions des hommes esclaves, des Esclaves de Combat. Je tirai sur mes chaînes. Elles me tenaient bien. J'entendis un de mes voisins se débattre furieusement. Lui aussi, naturellement, était immobilisé. Nous n'étions que des esclaves goréens, efficacement enchaînés par leurs maîtres.

« Regarde à droite, » indiqua Barus au bout d'un moment.

— « Je vois, » répondit Kenneth.

— « Et un peu plus à droite, » ajouta Barus.

— « Oui, » dit Kenneth.

Je ne compris pas cette conversation et mes camarades, je suppose, non plus.

— « Regarde ! » s'écria soudain Barus. « Dans le ciel ! »

— « Je vois, » dit Kenneth. Le chariot s'arrêta.

J'entendis quelqu'un descendre du siège du chariot.

Quelques instants plus tard, j'entendis le bruit du verrou de la porte arrière du chariot. Puis j'entendis des clés tourner rapidement dans des serrures.

« Sors du chariot ! » entendis-je Barus ordonner à quelqu'un.

Quelques instants plus tard, une clé fut glissée dans la serrure de mes anneaux de chevilles, puis les menottes qui m'immobilisaient les mains dans le dos furent détachées de l'anneau auquel elles étaient fixées. La chaîne qui m'immobilisait le cou glissa ensuite dans l'anneau de mon collier.

« Sors du chariot ! » ordonna Barus.

« Vite ! » cria Kenneth. « Il va revenir avec d'autres dans quelques ehns. »

Barus me tira presque hors du box et me poussa vers l'arrière du chariot. Je portais toujours une cagoule. Des menottes immobilisaient toujours mes mains dans mon dos.

« Sors du chariot ! » entendis-je Barus crier à un autre homme.

Je m'assis à l'arrière du chariot et basculai les jambes à l'extérieur. Puis je restai immobile, pieds nus, sur la poussière de la route.

Stupéfait, je sentis glisser une clé dans la serrure de mes menottes.

« Il arrive avec les autres, à présent ! » avertit Kenneth.

« Sors du chariot ! » ordonna Barus à un autre homme.

Les menottes me furent retirées puis furent jetées dans le chariot.

« Retire ta cagoule ! » dit Kenneth à un autre homme.

Je me débattis avec les boucles et rejetai la cagoule. L'air frais était merveilleusement froid.

« Ils seront ici dans moins d'une ehn ! » s'écria Kenneth.

« Sors du chariot ! » ordonna Barus, s'adressant au dernier homme.

Je me retournai, regardant légèrement sur la droite. Il y avait deux colonnes de fumée, dans cette direction, au loin. Je vis également ce que je pris pour une bande d'oiseaux, dans le ciel.

« Ils arrivent rapidement ! » cria Kenneth.

Puis je compris qu'il s'agissait de tarns, vraisemblablement montés par des hommes déterminés et armés.

— « Que se passe-t-il ? » cria un esclave.

Kenneth montra le ciel.

— « Des tarniers ! » dit-il.

— « Des hommes d'Ar ? » demanda l'homme.

— « Ou pire ! » répondit Kenneth. Puis il détacha le dernier homme. « Retire ta cagoule, » dit-il. L'homme obéit.

Je regardai les cavaliers, qui se trouvaient à environ un pasang de nous et à une altitude approximative de cent cinquante mètres.

« À votre avis, que vont-ils faire de vous ? » demanda Kenneth.

Nous restâmes immobiles, hésitants et troublés.

« Vous prenez-vous pour de jolies femmes, nues et séduisantes, qu'ils pourraient enchaîner et transporter jusqu'à leur camp, afin de leur passer le collier ? »

Nous le regardâmes.

« Fuyez ! » cria Kenneth. « Dispersez-vous ! »

Déconcertés, stupéfaits, nous nous éparpillâmes dans toutes les directions.

Me retournant, je vis Kenneth et Barus s'enfuir également. Je gagnai ensuite, sans me retourner, le refuge d'un rideau d'arbres bordant un petit cours d'eau. Je constatai que le chariot brûlait. Les tarniers, quelques instants plus tard, reprirent l'air. Ils ne nous poursuivirent pas. Ils reprirent la direction des deux colonnes de fumée. Le tharlarion du chariot, qui avait été dételé, s'en alla lourdement. J'étais essoufflé. Mon cœur battait à tout rompre. Je touchai, du bout des doigts, le lourd collier métallique que je portais au cou.

JE CAPTURE DAME FLORENCE ; NOUS FUYONS DANS LES TUNNELS

IL Y EUT un bruit de tissu déchiré.

« Non ! » cria-t-elle, lui échappant, courant, terrifiée jusqu'au mur.

Il lui fit signe, avec la main gauche, d'approcher. Dans la main droite, il serrait une épée.

— « Viens, ma beauté, » dit-il.

— « Non, je t'en prie ! » cria-t-elle. Elle était essoufflée. Elle était terrifiée. Sa main droite tenait sa robe, déchirée sur l'épaule gauche.

L'homme, barbu, ricanant, rengaina son épée.

« Aie pitié ! » supplia-t-elle.

— « J'aurai pitié de toi comme un maître a pitié d'une esclave. » répondit-il en riant.

Il s'approcha d'elle et, en ricanant, lui déchira sa robe jusqu'à la taille.

J'entendis une femme hurler, à quelque distance. C'était probablement Bonnie.

L'homme, alors, ricanant toujours, referma les menottes d'esclave sur les poignets de Dame Florence.

Elle hurla de terreur lorsque je saisis l'homme par la nuque, glissant la main sous son casque, et le projetai la tête la première contre le mur. Étourdi, il pivota sur lui-même. Je fus immédiatement sur lui. Il ne put dégager son épée ou sa dague. Je projetai une nouvelle fois sa tête, le côté de son crâne, contre le mur. Ensuite, je cassai la jugulaire du casque et, saisissant ce dernier par la crête, le basculai en arrière, brisant presque la nuque de l'homme. Ensuite, je le fis pivoter, prenant sa mesure. Il ne pouvait pas se défendre. Il devait attendre que je le frappe. Je lui donnai un coup à la mâchoire, latéralement, et il tomba sans connaissance. Je reculai. Il gisait, inconscient, à mes pieds.

« Jason ! » s'écria Dame Florence.

Je la regardai. Elle rougit jusqu'à la taille.

« J'ai les menottes aux poignets ! » dit-elle, levant ses petites mains entravées.

— « Les menottes d'esclave te vont bien, » lui dis-je.

Elle rougit davantage.

— « Libère-moi, » dit-elle.

Je la considérai.

« Libère-moi, » supplia-t-elle.

J'allai chercher la bourse de l'homme sans connaissance et y trouvai la clé des menottes. Je les lui retirai. Elle se frotta les poignets.

« Comme la sensation produite par l'acier des esclaves est horrible, sur un corps de femme ! »

dit-elle.

— « Elle n'est pas horrible, » contrai-je, « elle est joyeuse et délicieuse. »

— « De toute évidence, c'est à moi d'en juger, » déclara-t-elle.

— « Si elle était si horrible, » relevai-je, « tu ne serais pas sexuellement excitée et pleine de désir. »

— « Je ne le suis pas ! » s'écria-t-elle.

— « Crois-tu que ces choses-là ne sont pas trahies par ta respiration, les marbrures de ta peau, l'état des pointes de tes seins, le timbre de ta voix ? »

— « Non, » s'écria-t-elle. « Non ! » Rapidement, elle remonta sa robe, la tenant à la hauteur de son cou. Je voyais toujours ses épaules.

J'eus un geste d'indifférence.

« Il y a d'autres brigands, » dit-elle avec frayeur.

— « J'en suis parfaitement conscient, » répondis-je. « Et ils ont également attaqué les domaines de Borto et de Gordon. »

— « Où sont les gardes de Vonda ? » demanda-t-elle.

— « Si quelques-uns d'entre eux se sont échappés dans la direction de Vonda, » estimai-je, « peut-être arriveront-ils demain soir. »

— « Demain soir ! » s'écria-t-elle avec consternation.

— « Peut-être, » fis-je ressortir.

— Puis nous restâmes silencieux, car nous avons entendu des hommes, dans le couloir. Nous entendîmes, également, des cris de femme. Nous restâmes immobiles. Par l'entrebâillement de la porte, je vis passer deux hommes. L'un d'entre eux traînait une fille nue par les cheveux. C'était Bonnie.

— « Aide-moi à échapper à ces hommes, » gémit Dame Florence.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Ils vont me réduire en esclavage, » dit-elle.

— « Tu seras une très jolie esclave, » appréciai-je.

— « Je t'en prie, Jason, » dit-elle, désespérée, en me regardant. « Je t'en prie, Jason ! » Comme la Maîtresse paraissait petite et faible, pathétique et impuissante ! Comme elle était différente de la femme orgueilleuse et impérieuse qui, autrefois, me commandait. « Je t'en prie, Jason, » répéta-t-elle.

Je la regardai sans parler.

« Je t'affranchirai ! » dit-elle soudain.

Je ne répondis pas.

« Tu es affranchi ! » s'écria-t-elle. « Tu es affranchi ! »

Elle courut jusqu'à une petite coiffeuse située près de la couche. Elle sortit une clé d'un tiroir et revint près de moi, tenant sa robe autour du cou avec la main gauche.

— « Retire le collier, » dis-je.

— « Je t'en prie, Jason, » dit-elle.

— « Retire-le, » insistai-je.

En rougissant, elle lâcha sa robe et, à deux mains, tenant le collier avec la main gauche et manœuvrant la clé avec la droite, elle le retira. Elle se baissa et posa clé et collier par terre. Elle hésita un instant, se rendant compte qu'elle s'était penchée devant moi, puis se redressa rapidement. J'avais toujours les menottes, les serrant dans ma main droite. J'avais glissé la clé sous la ceinture de toile de la demi-tunique.

Elle sourit.

— « Tu es désormais un homme libre, Jason, » souffla-t-elle.

— « Aujourd'hui, » dis-je, « j'ai vaincu Krondar, Esclave de Combat d'Ar, acheté par Miles de

Vonda. »

— « Je te félicite de cette victoire, » dit-elle.

— « J'ai envie d'une femme, » dis-je. « Ne touche pas ta robe ! » Ses mains hésitèrent, mais ne touchèrent pas la robe. Son corps était petit et doux, beau et rond, devant moi. Les femmes sont incroyablement belles !

— « Bien entendu, » dit-elle avec nervosité. « Cela est compréhensible. Tu peux choisir. »

Je jetai les menottes d'esclave sur la couche. Elle les regarda, nerveusement.

« Jason ? » demanda-t-elle.

Je la considérai.

« Tu pourras choisir ! » dit-elle.

— « Je sais, » répondis-je.

Elle me regarda en tremblant.

« Quitte tous tes vêtements ! » ordonnai-je. « Va sur la couche. »

— « Non, » souffla-t-elle. « Non ! »

— « Mets-toi à plat ventre sur la couche ! » ordonnai-je.

— « Non ! » répondit-elle.

— « Faut-il te battre ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle avec frayeur. « Non. » Elle quitta sa robe et ses babouches, puis alla sur le lit. Elle se mit à plat ventre dessus. Je m'assis près d'elle. « Tu peux choisir, » gémit-elle. Je lui tirai les poignets dans le dos. « Il y a des brigands partout, » gémit-elle. Je refermai les menottes sur ses poignets. « Oh ! » fit-elle, car je les avais serrées. Je la tins par les bras, de derrière. « Mais tu pourras choisir, » répéta-t-elle.

— « Je sais, » répondis-je.

Puis je la mis sur le dos, sur la large couche. Elle me regarda avec frayeur.

« C'est toi que je choisis, » dis-je.

Celle qui avait été ma Maîtresse hoquetait dans mes bras puis, la tête rejetée en arrière, elle respira profondément. Ses petits poignets tiraient en vain sur les menottes d'esclave, puis elle cessa de se débattre.

« Sais-tu ce que tu as fait ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Chut, » dis-je, soudain, car j'avais entendu des voix d'hommes, dehors, non loin de la fenêtre. Elle se crispa dans mes bras, effrayée.

« Avez-vous pris les traînées des écuries ? » demandait un homme.

— « Il en manque encore une, » lui fut-il répondu.

— « Et les esclaves de la demeure ? » s'enquit la première Voix.

— « Elles portent nos chaînes, » lui fut-il répondu.

— « Attachez-les aux anneaux de selle, » dit la première voix. « Nous n'allons pas tarder à prendre l'air. »

« Où est Orgus ? » demanda un homme.

— « Il a poursuivi la Maîtresse dans la demeure, » répondit une autre voix.

— « Où est-il ? » insista la première voix.

— « Il est probable qu'il profite d'elle, » répondit une voix. Je souris. Il y eut des rires.

« Es-tu le genre de femme dont on profite ? » demandai-je à la fille impuissante, aux mains entravées, qui était dans mes bras.

— « Je ne suis pas le genre de femme dont on peut profiter ! » cracha-t-elle. « Je suis une femme libre ! Je suis Dame Florence de Vonda. Oh ! Oh ! »

Je souris intérieurement. Elle ignorait pratiquement tout des potentialités de sa beauté.

« Oh ! Oh ! » gémit-elle.

— « Tu t'es sous-estimée, belle Dame, » déclarai-je.

Elle me foudroya du regard.

« Naturellement, » ajoutai-je, « tu n'as rien d'une esclave. »

— « Sleen, » dit-elle, mais elle ferma les yeux et s'abandonna aux plaisirs que je jugeai bon de lui infliger. « Oh ! » sanglota-t-elle. « Oh ! »

— « Enfin, un peu, tout de même, » rectifiai-je.

Elle ne répondit même pas, se contentant de gémir doucement. La totalité des orgasmes de la femme, bien entendu, dans l'intégralité de leurs dimensions psychologique et physiologique, ne peut être atteinte que par la femme esclave, la femme possédée se trouvant à la merci d'un maître puissant et dominateur. Toutefois, je trouvai la réaction de Dame Florence, bien qu'elle soit dans les limites accessibles aux femmes libres, très impressionnante. Je fus fier de mon ancienne Maîtresse. Je fus persuadé que, si elle était réduite en esclavage, elle apprendrait facilement l'art de plaire aux maîtres.

« À propos, » demandai-je. « Où est la « nouvelle esclave » que tu m'as envoyée, dans le tunnel ? »

Elle me regarda avec frayeur.

— « Je l'ai vendue, » s'empressa-t-elle de répondre.

— « C'était un agréable petit gâteau, » dis-je.

— « Un agréable petit gâteau ! » s'écria Dame Florence avec colère.

— « Oui, un peu comme toi, » ajoutai-je.

Elle me foudroya du regard.

« Détends-toi, » dis-je. « Pour le moment, contente-toi d'être un agréable petit gâteau. »

— « Oh ! » fit-elle en fermant les yeux. « Ah ! » fit-elle. « Ah ! »

— « Voilà, » dis-je.

— « Monstre, » souffla-t-elle.

Je l'embrassai.

« Tu m'humilies sur ma propre couche, » murmura-t-elle. « Oh, non, » fit-elle. « Ne m'oblige pas à m'abandonner à nouveau. »

« Orgus ! Orgus ! » entendîmes-nous.

« Ne m'oblige pas à m'abandonner à nouveau, » supplia-t-elle.

— « Abandonne-toi, » dis-je.

Elle cria, s'abandonnant, incapable de résister.

« L'entends-tu hurler ? » dit un homme en riant.

— « Orgus est toujours occupé avec elle, » dit un autre.

« Sleen audacieux, » sanglota la femme. « Nous allons certainement nous faire prendre. »

« Avez-vous pris la dernière traînée des écuries ? » demanda un homme.

— « Oui, » répondit une voix. « Elle dit qu'elle s'appelle Tuka. Elle est chaude. Je l'ai battue, du fait que nous avons été obligés de la chercher. Elle est à présent enchaînée à mon étrier. »

— « Bien, » dit la première voix.

— « À présent, son nom sera celui que nous déciderons de lui donner, » dit un autre homme.

— « Bien sûr, » dit une autre voix.

— « Allez chercher Orgus, » dit la première voix. « Il faut que nous prenions l'air. »

Je souris. La femme me regarda avec frayeur. Puis elle serra les dents, hoquetant. Nous nous dressâmes sur la couche. Puis nous restâmes immobiles. Elle sanglotait. Puis je la rejetai sur la couche. La marque de mes doigts était profonde, sur ses bras. Puis je descendis de la couche. J'allai dans un coin de la pièce et pris un banc.

La femme s'était péniblement mise à genoux sur la couche. Ses cheveux étaient en désordre. Son corps était couvert de sueur. Elle avait les mains entravées dans le dos.

« Que m’as-tu fait ? » cria-t-elle.

— « Aurais-tu préféré te promener dans le jardin ? » demandai-je.

Elle me foudroya du regard.

« À genoux près de la couche ! » ordonnai-je. « Face à elle, la tête baissée. »

— « Je suis une femme libre ! » glapit-elle. « Tu n’as pas d’ordres à me donner ! »

— « Veux-tu que je te casse la nuque ? » demandai-je.

Rapidement, elle s’agenouilla dans la position indiquée.

« Ah, » fit l’homme en franchissant la porte, « la voilà, nue et les menottes aux poignets. » Il regarda autour de lui. « Orgus ! » s’écria-t-il. « Qu’est-il arrivé ? »

— « Salut, » dis-je.

Il pivota sur lui-même. Son épée était à moitié sortie de son fourreau lorsque le banc l’atteignit au ventre. Puis je soulevai le banc et le lui cassai sur le dos.

« Puis-je bouger, Jason ? » demanda la femme sans se retourner.

— « Oui, » répondis-je.

Elle se leva d’un bond et pivota sur elle-même.

J’étais à genoux près d’Orgus. Je lui arrachai ses armes et ses affaires. Je lui retirai sa tunique et la mis. J’enfilai également ses sandales.

— « Tu es fort, Jason, » dit-elle en regardant le banc cassé. « Très fort. »

— « Quand ces types reprendront connaissance, » indiquai-je, « je ne crois pas qu’il soit prudent de se trouver à proximité. » J’accrochai les armes d’Orgus à ma ceinture. J’agis ainsi essentiellement pour me déguiser. Je ne savais pas manœuvrer l’acier goréen. J’étais convaincu qu’un maître de cet art pourrait aisément me vaincre.

« Quand Orgus et Andar reviendront, » dit une voix, dehors, « brûlez la maison. »

« Avez-vous sorti tous les objets de valeur et toutes les esclaves ? » demanda une autre voix.

« Sauf la maîtresse, » répondit la première voix, « à qui Orgus a apparemment enseigné sa nouvelle condition. »

Il y eut des rires.

La femme me regarda avec frayeur.

Je mis le casque d’Orgus.

— « Qu’allons-nous faire ? » supplia la femme.

— « Viens près de moi et tourne le dos, » dis-je.

— « Comme tu parais féroce, avec ce casque, » souffla-t-elle, se tassant sur elle-même.

— « Dois-je répéter un ordre ? » demandai-je.

Elle vint près de moi et me tourna le dos.

— « Non, Jason, » dit-elle.

Je la débarrassai des menottes et les jetai, avec la clé, sur les dalles.

— « La tête en position de conduite, » dis-je.

— « Je suis Dame Florence ! » protesta-t-elle.

Je la pris par les cheveux et lui fis baisser la tête jusqu’à la hauteur de ma hanche. C’était ainsi qu’un brigand avait conduit Bonnie à son nouvel asservissement, où elle ne servirait pas une femme, mais des hommes.

— « Oh, » fit la femme sous l’effet de la douleur. « Je t’en prie, tu me fais mal. Que vas-tu faire ? »

— « Tais-toi, » dis-je. « J’ai un plan. »

— « Oh, » sanglota la femme, courant près de moi, pliée en deux. Bien qu’elle soit Dame Florence, femme libre de Vonda, je la conduisais à ma hanche comme une esclave.

Je traversai rapidement les salles de la demeure. Les meubles avaient été éventrés et déplacés. Les

tentures avaient été déchirées. Les placards avaient été forcés. Je sortis de la demeure par l'entrée principale et pris le chemin des écuries.

« Ho, Orgus ! » cria une voix, dans le jardin. « Ho, Orgus ! »

« Nous sommes ici ! » cria une autre voix.

Je continuai mon chemin en direction des écuries.

« Tu ne t'es donc pas encore assez amusé avec elle ? » cria une voix. « Amène-là ! Enchaîne-la avec les autres. Tu auras tout le temps de t'amuser avec elle au camp, Orgus ! »

Je continuai de marcher rapidement en direction des écuries.

« Orgus ! » entendis-je. « Orgus ! »

Je ne ralentis pas.

« Nous sommes sur le point de partir ! » cria une voix. « Orgus ! »

« C'est bien toi, Orgus ? » s'enquit une voix.

À ce moment-là, je lâchai les cheveux de la femme, lui pris la main et me mis à courir vers les écuries. Je fus convaincu que nous ne tarderions pas à être poursuivis, ma belle prisonnière et moi.

« Poursuivez-les ! » entendis-je.

Je la traînais presque derrière moi. Je me retournai. Quatre hommes s'étaient lancés à notre poursuite.

« Vite ! » criai-je à la femme.

Nous courûmes, la femme trébuchant et hoquetant.

J'atteignis la porte de la nursery et l'ouvris d'un coup de pied, poussant la femme à l'intérieur devant moi. Je la rejoignis, fermai la porte et abaissai la barre.

Quelques instants plus tard, les pommeaux des épées frappèrent contre le vantail.

« Nous sommes pris, » sanglota-t-elle.

— « Tu es prise, pas moi, » répliquai-je. Je regardai autour de moi. Je pris deux lanières de cuir, généralement utilisées pour attacher la gueule des jeunes tharlarions. Elle me regarda. Je glissai une lanière, roulée, sous ma ceinture. Avec l'autre, je lui attachai les poignets sur le ventre, laissant une longueur de lanière permettant de constituer une laisse. « Par moi, » précisai-je. Elle hoqueta. Des coups étaient frappés contre la porte.

Je gagnai la trappe conduisant aux tunnels grâce auxquels les jeunes tharlarions étaient transportés de la cabane d'incubation à la nursery.

Une fenêtre vola en éclats.

« Arrêtez ! » entendîmes-nous.

Tirant Dame Florence par la laisse de ses poignets, je l'entraînai sur la rampe de terre battue conduisant au tunnel.

Derrière nous, nous entendîmes les hommes défoncer la porte. Un autre termina de casser la fenêtre.

« Vite, Captive ! » dis-je.

— « Captive ! » s'écria-t-elle.

Mais, ayant parcouru une cinquantaine de mètres dans le tunnel, je m'arrêtai. Comme je m'y attendais, les hommes ne nous suivirent pas à l'aveuglette dans le noir. Nous étions censés connaître les tunnels. Pas eux. Et j'étais armé car, à présent, l'acier d'Orgus était suspendu à mon épaule gauche.

« Allez chercher des torches ! » cria quelqu'un.

Riant sous cape, j'entraînai Dame Florence dans le noir.

« Je ne suis pas ta captive, » dit-elle.

Je pivotai sur moi-même.

« Oh, » fit-elle, me heurtant dans le noir. Je la fis tomber et l'assis contre la paroi du tunnel. Je lui croisai les chevilles. « Que fais-tu ? » souffla-t-elle.

— « Je vais t'attacher les chevilles, » expliquai-je. « Je vais utiliser l'extrémité libre de la lanière. Ensuite, je passerai la lanière entre tes poignets, afin que le nœud ne soit pas à la portée de tes doigts ou de tes dents. »

— « Non, non ! » dit-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Ils vont me capturer, » dit-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « Ne me laisse pas ici, » dit-elle.

— « Qui voudrait d'une femme trop stupide pour comprendre qu'elle est captive ? » demandai-je.

— « Ne me laisse pas ici, » supplia-t-elle.

— « Tu seras abandonnée ici, ligotée, femme stupide, » lui remontrai-je, « et tu seras capturée par les autres, qui se préoccupent sans doute moins de l'intelligence de leurs captives ! »

— « Je ne suis pas stupide, » dit-elle, se débattant en vain. « Je ne suis pas dépourvue d'intelligence. »

Je me levai.

« Ne me laisse pas ici, » supplia-t-elle.

Je lui tournai le dos.

« Je sais que je suis ta captive, » sanglota-t-elle.

J'hésitai.

« Ravisser ! » s'écria-t-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Je t'en prie, ne me laisse pas ici, » supplia-t-elle. « Emmène ta captive. »

— « Es-tu une captive ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « De qui ? » insistai-je.

— « La tienne ! La tienne ! » répondit-elle.

— « Est-ce vrai ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Tu sais que c'est vrai, Monstre ! »

— « Et tu le savais également avant, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui ! » répondit-elle avec colère. « Je le savais avant. »

— « Mais tu viens seulement de le reconnaître, » indiquai-je.

— « Oui ! » dit-elle. « Je viens seulement de le reconnaître. »

Je ris.

« Te moques-tu de ta captive ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle poussa un cri de rage.

Je pivotai à nouveau sur moi-même.

— « Je t'en prie, ne me laisse pas ici, » dit-elle. « Emmène ta captive. »

Je me tournai une nouvelle fois vers elle. Je l'entendis se tortiller pitoyablement dans le noir.

— « Supplies-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Ravisser, » répondit-elle.

— « Très bien, » concédai-je. Je détachai la lanière qui lui liait les chevilles. Je la levai brutalement et la traînai derrière moi. Elle suivit, trébuchant et hoquetant, les poignets liés par ma laisse.

Nous courûmes pendant environ une minute, puis nous nous arrê tâmes.

— « Pourquoi nous sommes-nous arrêtés ? » demanda-t-elle.

— « Te souviens-tu de cet endroit ? » demandai-je.

— « Il fait noir, » répondit-elle.

— « C'est l'endroit où tu as un jour surpris deux esclaves se donnant du bon temps dans le noir, » lui rappelai-je, « et où, plus tard, tu as eu la gentillesse de m'envoyer une « nouvelle esclave » chargée de satisfaire mes besoins. »

— « Dépêchons-nous, » dit-elle. Mes mains étaient posées sur ses bras. Puis, soudain, je lui levai les bras, de sorte que ses poignets liés furent au-dessus de sa tête.

« Non, » s'écria-t-elle. « Monstre ! »

— « N'es-tu pas ma captive ? » demandai-je.

— « Si, » répondit-elle.

— « Je crois que je vais m'amuser un peu avec ma captive, » dis-je.

— « Non, » gémit-elle.

— « Je vais exercer les droits du ravisseur goréen sur la belle femelle qu'il a capturée, » annonçai-je.

— « Monstre ! Monstre ! » cria-t-elle. Je la fis tomber sur le dos dans la poussière. Elle se débattit. « Tu es fou, » me remontra-t-elle. « Ils sont dans le tunnel, à présent, leurs torches approchent. Oh ! Oh ! » Elle baissa les bras, posant ses poignets liés sur ma nuque. Elle m'embrassa désespérément. Je la relevai. Je la traînai près de moi dans le noir.

« Je les entends ! » cria une voix. Je perçus le tintement des armes. Nous accélérâmes, la femme nue, mon ancienne Maîtresse, courant et trébuchant près de moi. Je ne la tirais plus par la laisse de ses poignets. Elle traînait derrière elle. J'avais senti comme son corps s'était pressé contre le mien, dans le noir. À présent, je la tenais par les cheveux. Je la faisais courir près de moi, pliée en deux, la tête à la hauteur de ma hanche.

JE VEILLE À CE QUE DAME FLORENCE RÉAGISSE CORRECTEMENT

« **N**ETTOIE, » dis-je.

— « C'est ce que je fais ! » répondit-elle avec colère. Elle me tournait le dos, à quatre pattes, tenant une grosse brosse à deux mains, un seau d'eau à côté d'elle.

« Crois-tu qu'ils sont partis ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Nous avons assez attendu. Ces hommes sont obligés de fuir. Ils ne peuvent pas rester trop longtemps à proximité des lieux de leurs pillages. »

— « Dans ce cas nous sommes seuls, absolument seuls, dans mon domaine, » dit-elle.

— « Dans les vestiges de ton domaine, » précisai-je. « La demeure et de nombreux bâtiments ont brûlé. »

Elle sanglota.

« Continue ton travail ! » lui ordonnai-je.

— « Oui, Jason, » répondit-elle.

Je la regardai.

« Tu es un homme intelligent, Jason, » dit-elle. « Je croyais que nous serions capturés. Tu nous as sauvés. »

« Non, » avait-elle crié, « c'est de la folie. Non ! » Je l'avais jetée sur le flanc, sur le sable de la cabane d'incubation et lui avais délié les poignets. Je l'avais ensuite retournée et lui avais attaché les mains dans le dos. Ensuite, lui remontant et lui croisant les chevilles, je les avais attachées à ses poignets. Je l'avais alors saisie par les bras et l'avait jetée, à genoux, sur les morceaux de bois noircis et les cendres grises de la tranchée du feu. Ensuite, à coups de pied, j'avais projeté du sable autour d'elle. Je rejetai la tête en arrière tandis qu'elle hurlait désespérément. Je l'ensevelis dans le sable jusqu'au moment où seuls ses yeux, son nez et sa bouche furent exposés. À ce moment-là, j'avais entendu des hommes frapper contre la trappe conduisant à la cabane d'incubation. J'avais poussé le verrou.

« Ouvrez cette porte ! » entendis-je.

Je traversai rapidement la cabane d'incubation et ouvris la porte d'un coup de pied. Je regagnai la tranchée, marchant dans mes empreintes. J'entendis les coups, contre la trappe. Je regardai Dame Florence et vis ses yeux terrifiés. Ensuite, je jetai une couverture sur elle. À coups de pied, je creusai le sable, près d'elle et, lorsque la trappe vola en éclats, tirai la couverture sur ma tête. Ma main gauche serrait ses cheveux. Si elle bougeait le moindre muscle, je m'en rendrais compte, et elle aussi s'en rendrait compte. Je serrais la courte épée dans la main droite. Sa pointe était posée sur son dos.

Nous entendîmes plusieurs hommes entrer par la trappe. Nous les entendîmes parler, chercher.

« Par ici ! » dit l'un d'entre eux. Puis ils sortirent par la porte. Nous restâmes cachés dans le sable pendant plusieurs ahns, sans doute longtemps après le départ des brigands. Vers la dix-septième ahn, je sortis du sable et fis une reconnaissance. Les brigands étaient effectivement partis, les fontes de leurs selles pleines de butin, de belles esclaves nues suspendues à leurs étriers. J'avais tiré Dame Florence du sable.

« Détache-moi ! » avait-elle exigé, mais elle avait hoqueté, sur le dos, la pointe de mon épée sur le ventre. « Pardonne-moi, Jason, » avait-elle supplié.

— « Tais-toi, à présent ! » avais-je ordonné. « Sinon, je te remplis la bouche de sable. »

— « Oui, Jason, » avait-elle soufflé. Ensuite je l'avais laissée, ligotée, et avais visité certains bâtiments, me procurant les provisions qui me paraissaient nécessaires.

« Cela t'amuse-t-il, Jason, » demanda-t-elle, « de me voir nettoyer ton box ? »

— « As-tu terminé ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle. Elle était belle, à genoux, dans la lumière de la petite lanterne suspendue à une poutre.

— « Vide l'eau, » dis-je. « Rince et sèche le seau. Rince la brosse. Puis range ces ustensiles à l'endroit où tu les as trouvés. »

Je la regardai faire ces choses. Quelques instants plus tard, elle s'immobilisa devant moi.

— « J'ai fait tout ce que tu as ordonné, » dit-elle.

— « À présent, mets de la paille fraîche dans le box, » dis-je.

Je la regardai.

Puis elle resta immobile dans le box, les jambes disparaissant jusqu'aux genoux dans la paille fraîche.

— « J'ai fait ce que tu as ordonné, » dit-elle. « Que veux-tu que je fasse, à présent ? » demanda-t-elle.

— « J'ai remporté de nombreux combats, » rappelai-je.

— « Je suis au courant, Jason, » dit-elle.

— « Mets cela, » lui dis-je, lui jetant un haillon. Elle l'attrapa, le regarda, incrédule. Je l'avais pris dans la réserve.

— « Jamais ! » souffla-t-elle avec énergie. « Je suis une femme libre. »

Je secouai les lanières du fouet à esclave.

« Non ! » dit-elle. Puis, rapidement, elle enfila le Ta-Teera. Elle recula vers le fond du box. Elle tenta de tirer le vêtement sur ses cuisses, effrayée. Il était coupé sur les côtés. Puis, effrayée, elle s'immobilisa face à moi, le dos à une trentaine de centimètres du fond du box.

« Pourquoi m'as-tu fait cela ? » demanda-t-elle.

Dame Florence, mon ancienne Maîtresse, portait à présent le haillon d'une traînée des écuries.

— « Que dis-tu de ce vêtement ? » demandai-je.

— « Je t'en prie, donne-moi quelque chose que je puisse porter, » supplia-t-elle.

— « Tu as quelque chose que tu peux porter, » répondis-je.

Elle gémit.

« Quelle sensation ce vêtement produit-il, chez toi ? » demandai-je.

— « Je t'en prie, Jason, » supplia-t-elle.

— « Prends conscience de lui sur ton corps, » lui enseignai-je, « sa texture, sa signification, la façon dont il le touche. »

— « Jason ! » protesta-t-elle.

— « Ferme les yeux, » poursuivis-je. « Examine bien tes sensations, vis-à-vis du tissu, de sa taille réduite, de son étroitesse, de l'impression qu'il produit sur ton corps et, également, de l'impression

produite aux endroits qu'il ne couvre pas, et, en outre, ce qu'il fait de la femme qui le porte. »

Elle frémit, les yeux fermés.

— « M'aurais-tu fouettée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle frémit et ouvrit les yeux.

« Quelle sensation ce vêtement produit-il en toi ? » m'enquis-je.

— « C'est la première fois que je porte un tel vêtement, » répondit-elle.

— « Comment te sens-tu ? » demandai-je.

— « Vulnérable, » répondit-elle. « Impuissante. »

— « Et ? » insistai-je.

— « Ne m'oblige pas à parler, » supplia-t-elle.

— « Parle ! » ordonnai-je.

Sa voix devint un souffle.

— « Chaude et sensible, » répondit-elle.

Je souris. C'est une des caractéristiques de nombreux vêtements de femmes esclaves, qui sont souvent courts et ouverts en bas. On a constaté que la femme contrainte de porter ce type de vêtement peut généralement être poussée à une succession d'orgasmes plus rapidement que celle qui est traditionnellement vêtue. C'est peut-être pour cette raison que les maîtres obligent souvent leurs esclaves à porter ce type de vêtement. Les deux autres caractéristiques de ce type de vêtement, naturellement, sont qu'il démontre à la femme qui le porte qu'elle est une esclave et qu'il expose, audacieusement et délicieusement, sa beauté aux regards des maîtres.

« Que vas-tu faire de moi, Jason ? » demanda-t-elle. « Non ! » sanglota-t-elle. « Pas cela ! Je t'en prie, non ! »

— « Combien de combats ai-je gagné sans avoir été convenablement récompensé ? » demandai-je.

— « Ne me mets pas le collier, » supplia-t-elle. « Je t'en prie, non ! »

Elle était acculée au mur du box. J'étais tout près d'elle. Je lui passai le collier autour du cou, mais ne le fermai pas.

« Je m'excuse, » sanglota-t-elle. « Je t'en prie, Jason, ne referme pas le collier. »

— « Te souviens-tu de Telitsia ? » demandai-je.

— « Ne ferme pas le collier, » supplia-t-elle.

— « Te souviens-tu de Telitsia ? » répétais-je.

— « Oui, Jason, » répondit-elle.

— « Elle me plaisait, » dis-je. « Tu l'as vendue. »

— « Non ! » sanglota-t-elle lorsque le collier fut refermé sur son cou. Puis je la jetai à mes pieds. Aussitôt, je m'accroupis près d'elle et fixai la chaîne du box à l'anneau de son collier. Ensuite, je me levai. À genoux, les yeux pleins de larmes, tremblante, ses petites mains sur la chaîne à présent fixée à son collier, elle me regarda.

« Je suis Dame Florence, » dit-elle, incrédule. « Tu m'as enchaînée à tes pieds comme une traînée des écuries. »

— « J'ai remporté de nombreux combats sans avoir été convenablement récompensé, » rappelai-je. « En outre, j'aimais bien Telitsia, que tu as vendue. »

— « Que vas-tu faire de moi ? » demanda-t-elle.

— « Je vais veiller à ce que tu me procures les plaisirs que tu as interdit aux autres de me donner, » dis-je.

— « Tu vas m'arracher les plaisirs que Telitsia et les autres auraient dû te procurer ? » demanda-t-elle.

— « Exactement, » répondis-je.

— « Je ne peux pas faire cela, » déclara-t-elle. « Je suis libre. »

Je m'accroupis près d'elle et la poussai dans la paille. Je remontai le court haillon qu'elle portait sur ses hanches.

« Il faudrait que je te serve comme une esclave, » protesta-t-elle, horrifiée.

— « Tu le feras, » répliquai-je. « Et de nombreuses fois. »

Elle était couchée dans mes bras.

« Toutes ces nombreuses fois, tu m'as traitée comme une esclave, » plaisanta-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Touche-moi encore, » supplia-t-elle.

— « Comme une femme libre ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle, la main gauche montant jusqu'à la chaîne fixée à son collier. « Comme une esclave. »

— « Supplies-tu ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Oui qui ? » demandai-je.

— « Oui... Maître, » répondit-elle.

« Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Quelle heure est-il, à ton avis ? » demanda-t-elle.

— « Il doit être aux environs de deux ahns, » répondis-je. La lanterne s'était éteinte. Nous étions dans le noir.

— « Permits à ton esclave de te donner encore du plaisir, » supplia-t-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle, ravie.

— « Très bien, » dis-je. Puis, soudain, je la pris.

— « Aiii ! » cria-t-elle bientôt.

— « Déjà ? » m'émerveillai-je. Elle frémit dans mes bras. Je compris alors qu'elle était restée couchée, en chaleur, près de moi, attendant ma moindre caresse.

« Hé, vous, » entendis-je. « Ne bougez pas ! »

Nous nous écartâmes l'un de l'autre.

« Ne bougez pas ! » dit une voix. Une lanterne fut levée. Nous étions dans une tache de lumière, couchés sur la paille. La femme hoqueta et se recroquevilla sur elle-même.

« Jolie petite, » apprécia une voix. Je me crispai.

« Ne bouge pas, » conseilla une autre voix. Je voyais, indistinctement, qu'il y avait environ cinq hommes, à quelques mètres de nous. Trois d'entre eux avaient une arbalète bandée. Les carreaux étaient pointés sur moi.

« Es-tu un brigand ? » demanda une voix.

— « Non, » répondis-je. « Dans ce cas, vous n'êtes pas non plus des brigands ? »

« Va chercher Miles, » dit une voix. Un homme quitta la grange. Lorsqu'il sortit, par la grande porte, je constatai qu'il faisait toujours nuit. Je vis la lumière des lunes goréennes, sur le sol. Les étoiles brillaient dans le ciel.

« Ainsi, vous n'êtes pas des brigands ? » demandai-je.

— « Non, » répondit l'homme.

— « Êtes-vous des gardes, dans ce cas ? » demandai-je. Je ne pensais pas qu'ils soient des gardes. En outre, je ne pensais pas que les gardes puissent arriver avant le matin. En outre, de nombreux

domaines de la région avaient dû être attaqués par les brigands.

— « Non, » répondit l'homme.

Une silhouette imposante entra dans la grange. Avec elle, il y avait environ cinq hommes, dont deux avec des lanternes. L'un d'entre eux était celui qui était allé chercher Miles. Ce Miles était un homme de haute taille ; je supposai que c'était également leur chef.

— « Il n'y a qu'eux deux dans le domaine, » dit un homme. « Les tharlarions eux-mêmes ont été dispersés. »

— « Les brigands se sont montrés cruels et exhaustifs, » dit un autre.

Deux autres lanternes furent levées, nous exposant complètement, la femme et moi, dans la paille. Je battis des paupières sous l'effet de la lumière. Je ne voyais pas bien les traits de l'homme imposant. Il avait une épée dans la main droite et, dans l'autre, des chaînes légères convenant à une femme esclave.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda l'homme.

— « Jason, » répondis-je.

— « L'Esclave de Combat ? » demanda-t-il.

— « J'ai été affranchi, » répondis-je.

Le regard de l'homme se posa sur la femme enchaînée près de moi. Il s'attarda sur elle, examinant tranquillement sa beauté. Elle se tassa sur elle-même.

— « Ne sait-elle pas qu'elle est en présence d'hommes libres ? » demanda-t-il.

— « Position, Traînée ! » ordonnai-je sèchement à la femme.

Rapidement, Dame Florence s'agenouilla, effrayée, sur la paille. Elle s'assit sur les talons, le dos droit, la tête levée, les mains sur les cuisses. Elle était agenouillée en position d'esclave domestique. Je la regardai avec gravité. Rapidement, elle écarta les genoux. Elle fut alors agenouillée en position d'Esclave de Plaisir.

— « Lève la tête, Jason, » dit l'homme. « Approche une lanterne, » ajouta-t-il à l'intention d'un de ses compagnons.

Je fis ce qu'il demandait.

« Effectivement, » reprit-il. « Ton cou ne porte plus de collier. »

— « La Maîtresse m'a affranchi, » expliquai-je, « alors que les brigands n'avaient pas encore quitté le domaine. »

— « Je me demande si cela est vrai, » fit l'homme.

— « C'est vrai, » déclarai-je. « Si j'avais été un esclave cherchant à fuir, je ne me serais pas attardé dans le domaine. »

— « C'est exact, » dit un des hommes. « Il est connu ici, et dans cette région. »

— « Tu as bien combattu, aujourd'hui, Jason, » apprécia l'homme. « Tu m'as coûté de nombreux tarns en or. »

— « Tu es Miles de Vonda, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit l'homme.

— « Il m'a coûté vingt tarsks en cuivre, » dit un autre homme.

— « Et moi quinze, » dit un deuxième.

— « C'était un combat magnifique, » dit un troisième homme avec admiration.

— « Oui, » reconnut un autre.

— « Merci, » dis-je. Je fus légèrement rassuré. Il ne me semblait pas que ces hommes aient des intentions hostiles. Si je me montrais prudent, je ne pensais pas qu'ils chercheraient à me nuire.

— « Que fais-tu ici ? » demanda la femme.

— « Ton esclave a besoin d'être dressée, » fit remarquer Miles de Vonda.

Je pivotai sur moi-même et saisis la chaîne du collier de la femme. Rapidement, je la giflai deux

fois, d'abord avec la paume de la main, puis avec le dos. Ensuite, je la jetai sur le flanc dans la paille. Elle me regarda, incrédule et horrifiée. Il y avait du sang sur ses lèvres. Je crois qu'elle n'avait jamais été giflée par un homme. En réalité, étant une Goréenne libre, peut-être n'avait-elle jamais été réellement giflée.

— « Position ! » lui dis-je.

Péniblement, elle se remit en position d'Esclave de Plaisir.

— « Que fais-tu ici ? » demandai-je à Miles de Vonda.

Il sourit.

— « Cela ne te regarde pas, » répondit-il. « Où est celle qui était ta Maîtresse ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. La femme trembla. Miles de Vonda, naturellement, ne risquait guère de la reconnaître car, jusqu'ici, il ne l'avait vue que voilée et vêtue des lourdes robes d'une femme libre. Je ne pensais pas qu'il ferait le lien entre la hautaine Dame Florence, femme riche, bien née, de Vonda, et la traînée à peine vêtue, excitante, qui était enchaînée près de moi.

— « S'est-elle enfuie ? » demanda-t-il.

— « Je crois qu'elle a échappé aux brigands, » répondis-je.

— « Où est-elle, à présent ? » demanda-t-il.

— « Peut-être à Vonda ou dans la région, » répondisse. « Pourquoi la cherches-tu ? »

— « Les temps sont durs, » dit Miles de Vonda. « La loi et l'ordre ne sont plus respectés. »

— « Je vois, » fis-je. « Mais pourquoi, compte tenu de cette situation, cherches-tu celle qui était la maîtresse ? »

— « Qui sait ce qu'il pourrait arriver à une femme, dans cette situation ? » répondit-il. Il leva les chaînes. Elles tintèrent.

— « Je vois, » répétais-je.

— « Elle n'est pas ici, » dit Miles à ses hommes. « Nous allons chercher ailleurs, dans les buissons, le long des routes conduisant à Vonda. » Il se tourna vers moi. « Profite de ta traînée, Jason, » dit-il. Il sourit. « Tu l'as bien gagnée. »

— « Merci, » répondis-je, « Miles de Vonda. »

Les hommes sortirent ensuite de la grange. Je saisis la femme par la nuque, au-dessus du collier, et posai mon autre main sur sa bouche, afin qu'elle ne puisse pas parler avant que les hommes se soient véritablement éloignés. Finalement, après plusieurs ehns, je la lâchai.

« As-tu vu cela ? » souffla-t-elle. « Il me cherchait et il avait des chaînes. »

— « Oui, » répondis-je. Je souris. Miles de Vonda était un des soupirants éconduits de l'orgueilleuse Dame Florence de Vonda. Il n'avait pas réussi à devenir son Libre Compagnon. Dame Florence estimait qu'elle était au-dessus des hommes. Il avait apparemment décidé que, s'il ne pouvait pas la persuader de s'agenouiller en face de lui, à table, vêtue des robes honorables de la Libre Compagnie, elle pourrait peut-être ramper, nue, devant lui, sous la menace du fouet, sur les dalles de son quartier des esclaves.

Elle me regarda avec frayeur.

« Sur le dos, Traînée ! » dis-je.

Elle s'allongea sur la paille, la chaîne au cou. Elle l'écarta d'un geste de la main.

— « Tu m'as frappée, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je n'avais jamais été frappée, » dit-elle. « Être frappée par un homme produit une sensation étrange. »

Je la regardai.

« Je dois t'obéir, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Vas-tu me frapper à nouveau ? » demanda-t-elle.

— « Si j'en ai envie, » répondis-je.

— « Ne me frappe pas encore, » dit-elle. « Embrasse-moi et caresse-moi, plutôt. »

— « Je ferai l'un ou l'autre, ou les deux, selon ce qui me fera envie, » répondis-je.

— « Dans ce cas, » fit-elle ressortir, « je ne suis pratiquement qu'une esclave dans tes bras. »

— « Oui, » admis-je.

Elle s'assit, furieuse, tirant sur le collier qu'elle portait au cou. Elle ne put le retirer.

« Espères-tu vraiment le retirer ? » lui demandai-je.

— « Non ! » répondit-elle avec colère. Elle se pencha en avant, passant les bras autour des genoux. « Comme Miles de Vonda est stupide ! » dit-elle. « Il m'a regardée et n'a même pas pu faire la différence entre Dame Florence de Vonda et une simple esclave. »

— « Il ne faisait pas très clair, » fis-je ressortir. « Il n'a pas cherché la marque, sur ta cuisse. »

— « Mais il m'a regardée ! » dit-elle.

— « C'est exact, » répondis-je avec un sourire. Je me souvins qu'il avait tranquillement examiné sa beauté.

— « Comment est-il possible qu'il ne m'ait pas reconnue, moi, une femme libre ? » demanda-t-elle.

— « Il n'a pas examiné ta cuisse, » dis-je.

— « Allume la lanterne, Jason, » dit-elle, « s'il te plaît. »

J'ajoutai un peu d'huile dans la lanterne, montai la mèche et l'allumai. Ensuite, je suspendis à nouveau la lanterne à sa poutre.

« Regarde-moi, Jason, » dit-elle. « Crois-tu que je sois une esclave ? »

— « Je sais que tu es une femme libre, » répondis-je. Puis j'ordonnai sèchement : « Position ! »

Avec colère, elle prit une position d'esclave domestique. Je ne la quittai pas des yeux. Avec colère, elle écarta les genoux.

— « Il est difficile de parler à un homme, en tant que femme libre, dans cette position, » releva-t-elle.

— « C'est manifestement vrai, » reconnus-je.

— « Puis-je prendre une autre position, » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Regarde-moi, Jason, » dit-elle. « Ne vois-tu pas que je suis une femme libre ? »

— « Je sais que tu es une femme libre, » répondis-je.

Elle rejeta la tête en arrière avec irritation. La chaîne, contre son collier, émit un tintement métallique.

— « Suppose que tu ne me connaisses pas, » dit-elle. « Dans ce cas, que penserais-tu ? »

Je souris.

« Non ! » s'écria-t-elle. « Non ! »

— « Je pourrais, naturellement, examiner tes cuisses, ou la partie inférieure gauche de ton abdomen, ou l'ensemble de ton corps, » suggérai-je.

— « Non ! » cria-t-elle. « Non ! » Elle me foudroya du regard. « Ne peux-tu pas simplement me regarder et voir que je suis libre ? »

— « Peut-être, si tu portais des Robes de Dissimulation, et un voile, et si tu étais transportée en palanquin dans les rues de Vonda, » admis-je, « croirais-je que tu es libre. »

— « Cela n'a rien à voir avec ces choses, » dit-elle. « Les femmes libres sont différentes des esclaves. Elles sont simplement différentes. Les femmes libres sont nobles et belles. Les esclaves ne sont que des traînées insignifiantes, lascives et sensuelles. »

— « De nombreuses esclaves sont aussi grandes, ou plus grandes, que toi, Dame Florence, »

précisais-je. « En outre, d'où crois-tu que viennent les esclaves ? Rares sont celles qui sont nées asservies. »

— « As-tu vu de quelle façon Miles de Vonda m'a regardée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Comme si j'étais une simple esclave, » dit-elle.

— « Oui, » reconnus-je. Je souris intérieurement.

— « Mais je ne suis pas une esclave, » dit-elle.

— « Pas légalement, » convins-je.

— « Comment une simple convention juridique pourrait-elle faire de moi une esclave ? »

demanda-t-elle. « Cela n'a pas de sens. »

— « Va dire cela aux femmes qui portent le collier et se trouvent totalement à la merci des maîtres, » offris-je.

— « Miles de Vonda est stupide ! » dit-elle sèchement.

— « Ne change pas de position, » fis-je.

Elle leva la tête vers moi.

— « Regarde-moi, Jason, » dit-elle.

Je le fis, avec plaisir.

« Crois-tu qu'une femme comme moi puisse jamais être une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ai-je l'air d'une esclave ? » s'enquit-elle avec colère.

— « Oui, » répondis-je.

Elle poussa un cri de rage.

« Ne change pas de position, Dame Florence, » lui conseillai-je.

— « Très bien, Jason, » répondit-elle froidement.

— « Tu parais froide, » fis-je remarquer. « Peut-être pourrais-je te chauffer un peu ? »

— « Ne t'avise pas de me toucher ! » dit-elle.

— « Tu as peut-être oublié que tu es captive, » lui rappelai-je.

Elle me regarda avec frayeur.

— « Non, » répondit-elle. « Je n'ai pas oublié. »

— « Sur le dos, Traînée ! » ordonnai-je.

Elle obéit. Elle écarta la chaîne.

— « Je t'en prie, ne me parle pas ainsi, » dit-elle. « Je t'en prie, ne m'appelle pas : traînée, » ajouta-t-elle.

— « Tu oublies que je t'ai serrée dans mes bras, » rappelai-je.

— « Je suis Dame Florence, » déclara-t-elle.

— « Dame Florence, » dis-je, « est une jolie petite traînée. »

— « Non ! » s'écria-t-elle.

— « N'oublie pas que je t'ai serrée dans mes bras, » insistai-je.

— « Je suis Dame Florence, » répéta-t-elle, « je ne suis pas une traînée. »

— « Tu portes le Ta-Teera d'une traînée des écuries, » fis-je remarquer.

— « Cela ne signifie rien, » dit-elle.

— « Dans ce cas, quitte-le, » dis-je. Je le lui arrachai. « Oui, » fis-je, « Dame Florence est effectivement une jolie petite traînée. »

— « Monstre ! » lança-t-elle. « Que vas-tu faire de moi ? »

— « J'ai bien combattu, » rappelai-je. « J'ai gagné de nombreux combats. »

— « Oui, » reconnut-elle.

— « En général, on récompense les vainqueurs, » dis-je.

— « Je t'ai privé de ces récompenses, » dit-elle.
— « Oui, » reconnus-je.
— « Mais tu as décidé que moi, ton ancienne Maîtresse, je serai à nouveau ta récompense. »
— « Oui, » répondis-je.
— « Je ne suis pas la récompense d'un homme, » dit-elle.
— « Comment se fait-il, dans ce cas, » demandai-je, « que tu sois enchaînée dans mon box ? »
— « Je n'ai pas l'habitude de me considérer comme la récompense d'un homme, » souligna-t-elle.

— « Prends-en l'habitude, » conseillai-je.
— « Très bien, » céda-t-elle. « Je suis la récompense d'un homme. Tu l'as décidé. »
— « Oui, » dis-je.
— « Crois-tu que je sois assez jolie pour être la récompense d'un homme ? » demanda-t-elle.
— « Je crois, » répondis-je. « Je vois que cette idée te fait plaisir. »
— « Non, » dit-elle. « Non ! »

Je la regardai avec gravité.

« Oui, » admit-elle. « Cette idée me fait plaisir. Je t'en prie, ne me frappe pas. »

Je souris.

« C'est seulement, » reprit-elle, « que je n'ai pas l'habitude, pas du tout l'habitude, de me considérer comme la récompense d'un homme. »

— « Cependant, » dis-je.
— « Cependant, » souffla-t-elle.
— « C'est une des nombreuses choses qui conviennent aux femmes telles que toi, » dis-je.
— « Je vois, » fit-elle.
— « Souris ! » lui ordonnai-je.
— « Sourire ! » s'écria-t-elle.
— « Et tends-moi les bras, » ajoutai-je.

Elle s'efforça de sourire. Elle me tendit les bras.

« Dis : « Tu as gagné de nombreux combats. » ! » ordonnai-je.

— « Tu as gagné de nombreux combats, » répéta-t-elle.
— « Dis à présent : « Ton esclave espère te donner du plaisir. » ! » ordonnai-je.
— « Ton esclave espère te donner du plaisir, » répéta-t-elle.

Alors, je m'accroupis près d'elle et la pris dans mes bras. Elle sursauta.

« Pourquoi me fais-tu cela ? » demanda-t-elle.

— « Je l'ai bien gagné, » répliquai-je.

« Prends à nouveau ce que tu as gagné, » supplia-t-elle.

— « Je le ferai, » répliquai-je.

« Embrasse bien et tortille-toi bien, Traînée, » dis-je.

— « Oui, je suis une traînée, » sanglota-t-elle. « Je suis une traînée. »
— « Embrasse et tortille-toi ! » dis-je.
— « Oui, » sanglota-t-elle. « Oui, oui ! »

« Dans tes bras, tu m'as appris que moi, Dame Florence, je suis une traînée, » souffla-t-elle, penchée sur moi. Nous étions dans le noir. La lanterne s'était une nouvelle fois éteinte. Je sentis ses cheveux, sur ma poitrine, ainsi que la chaîne de son collier métallique.

« Je ne savais pas que j'étais une traînée, » dit-elle.

— « Ton excitation et tes réactions l'ont démontré, » fis-je valoir.

— « Je ne savais pas que je pouvais éprouver de telles sensations, ou me comporter de cette façon, » dit-elle.

Je la pris dans mes bras et la jetai à nouveau sous moi.

« Personne ne doit savoir que je suis une traînée, » dit-elle. « Tu es le seul homme au monde à le savoir. »

— « Pour le moment, » répondis-je.

Elle se crispa entre mes bras, effrayée.

— « Il faut que ce soit notre secret, » supplia-t-elle. « Ne le dis à personne. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Personne ne doit savoir que je réagis sexuellement, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » répétais-je.

— « Cela ruinerait ma réputation, » expliqua-t-elle.

— « Les hommes ont certainement le droit de savoir, » dis-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Non ! »

Je ris.

« Ne rends pas public le fait que je réagis sexuellement, » insista-t-elle. « Je t'en supplie. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je suis une femme libre, » répondit-elle.

— « Mais également une traînée lascive, » fis-je remarquer.

— « Respecte-moi ! » supplia-t-elle.

— « Tu ne seras pas respectée, » précisai-je. « Tu seras désirée. »

— « Comme nous, les femmes, sommes à la merci des brutes que vous êtes ! » dit-elle.

— « Tu ne sais même pas ce que signifie le fait d'être à la merci d'un homme, » dis-je.

— « Oh ? » fit-elle.

— « Oui, » précisai-je. « Tu es simplement captive. »

— « Et pas une esclave ? » releva-t-elle.

— « Non, » dis-je.

— « Je conserve tout de même ce lambeau de fierté, » fit-elle ressortir.

Je souris intérieurement. Compte tenu de ses réactions dans la situation de femme libre, il était difficile d'imaginer ses réactions dans le cadre de l'asservissement.

« La traînée, » fit-elle valoir, « est supérieure à l'esclave. »

— « Oui, » admis-je, « la traînée est libre et, de ce fait, mille fois supérieure à l'esclave. »

— « Oui, » dit-elle, puis elle m'embrassa.

— « Es-tu prête à réagir à nouveau, Dame Florence ? » demandai-je courtoisement.

— « Comme la traînée que tu as éveillée en moi ? » demanda-t-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je.

— « Oui, Jason, » répondit-elle.

— « Alors, fais-le, Dame Florence, » dis-je courtoisement.

— « Et si je ne le faisais pas ? » demanda-t-elle.

— « Dans ce cas, tu serais fouettée, » répondis-je.

— « Pourrais-tu faire cela ? » s'enquit-elle.

— « Oui, et impitoyablement, » répondis-je.

— « Je vais réagir à nouveau, » dit-elle.

— « Et bien, comme la traînée que tu es, » précisai-je.

— « Oui, Jason, » confirma-t-elle. « Je vais réagir, et comme la traînée que je suis. »

— « Réagis, Dame Florence, » dis-je.

— « Oui, Jason, » répondit-elle.

LES CHEVILLES DE DAME FLORENCE NE SONT PAS ATTACHÉES

ELLE ÉTAIT à plat ventre.

« Pourquoi m’attaches-tu les mains dans le dos ? » demanda-t-elle.

C’était peu avant l’aube. Avec la clé, j’ouvris le collier qu’elle portait au cou et le jetai, avec la chaîne, par terre.

« C’est le matin, » dit-elle. « Les gardes vont sans doute bientôt arriver. »

— « J’en doute, » estimai-je. « De nombreux domaines ont dû être attaqués et pillés. Néanmoins, les gardes arriveront vraisemblablement tôt ou tard. »

— « Je suis prête à négocier avec toi, Jason, » proposa-t-elle. « Jason, », reprit-elle, « pourquoi me mets-tu une lanière autour du cou ? » Je nouai la lanière sous son menton. Puis je l’enroulai plusieurs fois autour de son cou et coinçai l’extrémité sous l’ensemble. Ainsi, si je la déroulais, elle pourrait tenir lieu de laisse.

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

Elle s’assit péniblement, les mains liées dans le dos, la lanière foncée autour du cou.

— « Tu t’es beaucoup servi de moi, » expliqua-t-elle. « Mais je suis tolérante. Je sais pardonner. »

— « Dame Florence est généreuse, » relevai-je.

— « Libère-moi, » demanda-t-elle. « Détache-moi. Retire cette horrible lanière que je porte au cou. Elle ressemble trop à une laisse d’esclave. »

— « Elle ressemble effectivement beaucoup à une laisse d’esclave, » reconnus-je.

— « Je t’en prie, Jason, » dit-elle.

— « Position ! » ordonnai-je sèchement.

Rapidement, comme elle put, elle se mit en position d’esclave et, cette fois, prit automatiquement la position de l’Esclave de Plaisir.

« Tu étais sur le point de négocier avec moi, » rappelai-je.

— « Je t’en prie, permets-moi de prendre une autre position, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Il est difficile de parler avec toi comme je le souhaite, » fit-elle valoir, « alors que je suis attachée, alors que j’ai du cuir autour du cou et que je suis à genoux devant toi en position d’Esclave de Plaisir. »

— « Parle ! » ordonnai-je.

— « Je suis prête à faire preuve d’indulgence à ton égard, » offrit-elle. « Je suis même prête, dans une certaine mesure, à passer sur tes indiscretions d’hier et de cette nuit. »

— « Tu es véritablement généreuse, Dame Florence, » estimai-je. Je souris intérieurement. Je fus amusé parce qu'elle appelait : indiscretions, les viols auxquels je l'avais soumise, et ce que je l'avais obligée à faire, choses qui, pratiquement, convenaient à une esclave.

— « Je suis même prête, » reprit-elle, « à envisager la possibilité de te permettre de rester sur mon domaine. »

— « Pourquoi ferais-tu cela ? » m'enquis-je.

— « Tu m'as aidée à échapper aux brigands, » répondit-elle, « et au destin innommable de l'esclavage. » Elle sourit. « Sans toi, Jason, » reprit-elle, « je sentirais peut-être déjà, sous mes pieds, la sciure de l'estrade où je serais vendue aux enchères. »

— « Peut-être, » fis-je. En réalité, je doutais que cela soit aussi rapide. Les femmes ne sont généralement pas vendues dans les quelques jours suivant leur capture, et d'autres, subissant un dressage, passent des semaines ou des mois dans les cages des Marchands d'Esclaves. Les femmes dressées, naturellement, se vendent plus cher.

— « Et, en récompense de ce grand service que tu m'as rendu, » reprit-elle, « je suis prête non seulement à passer sur tes manquements à ma dignité, mais aussi à te procurer un bon emploi sur mon domaine. »

— « Cette générosité est presque incroyable, » dis-je. « Tes conditions ? »

— « Il y en a deux, » répondit-elle.

— « Et quelle est ta première condition ? » demandai-je.

— « Tu ne dois jamais parler de ma faiblesse, de mes réactions sexuelles, à qui que ce soit, » dit-elle.

— « Mais c'est ridicule ! » fis-je. « Tes réactions sont extraordinairement délicieuses. C'est un élément important de ta personnalité. Les hommes ont le droit de savoir. Ils ont le droit de connaître les plaisirs délicieux qu'ils peuvent tirer de toi ! »

— « Non, » dit-elle.

— « Ah, mais si, ma chère Dame Florence, » déclarai-je.

— « Ne dis pas mon secret, » demanda-t-elle.

— « Sous les caresses d'un homme fort, » lui remontrai-je, « ton corps le trahira, de toute façon. »

Elle frémit.

« Ces éléments, » repris-je, « concernant les femmes telles que toi, tout comme leur taille et leur poids, ainsi que la couleur de leurs cheveux, sont généralement rendus publics. »

— « Publics ? » demanda-t-elle. « À propos de femmes telles que moi ? Je ne comprends pas. »

— « Quelle est ta deuxième condition ? » m'enquis-je.

— « Que, du fait que tu seras mon employé, » répondit-elle, « tu m'obéisses en toutes choses et fasses tout ce que je souhaiterai. »

— « Je serais, en réalité, ton esclave-employé ? » demandai-je.

Elle rejeta la tête en arrière.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Je rejette ta proposition, » déclarai-je.

— « Non, Jason, » dit-elle. « Je t'en prie. »

Je gagnai la porte de la grange et l'ouvris. Il faisait clair car le jour était sur le point de se lever. Il me fallait partir rapidement. Je ne voulais pas m'attarder. Je ne pensais pas que les gardes arriveraient avant plusieurs ahns, à supposer qu'ils arrivent ce jour-là, mais je ne voulais pas prendre le risque de les rencontrer.

Je me tournai vers la femme.

« Je te paierai bien, » dit-elle.

— « Non, » dis-je. En fait, je ne pensais pas, bien que sa proposition ne m'intéressât pas, que Dame Florence soit en mesure de me procurer un bon emploi. Sa demeure, et plusieurs bâtiments, avaient brûlé. Les tharlarions avaient été dispersés. Bien qu'il lui restât vraisemblablement des avoirs, j'estimai que Dame Florence était pratiquement ruinée.

— « As-tu l'intention de fuir les gardes ? » demanda-t-elle.

— « Assurément, » répondis-je.

— « Ne fais pas cela, » dit-elle. « J'interviendrai auprès des gardes. Je ne leur permettrai pas de te faire du mal. Reste avec moi sur mon domaine. »

— « En tant qu'esclave-employé ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Non, » dis-je.

— « Tu n'as pas d'endroit où aller, » fit-elle ressortir. « Tu n'as pas d'argent. »

Je la regardai. Elle se tassa sur elle-même.

— « Ne change pas de position ! » lui dis-je.

Elle garda la position, assise sur les talons, les genoux écartés, le dos droit, la tête haute, ses petits poignets attachés dans le dos, la lanière de cuir foncé autour du cou.

— « Ne me regarde pas ainsi, » dit-elle. « Je ne suis pas une esclave. »

Je souris.

« Je ne suis pas une esclave, » répéta-t-elle.

— « Je dois partir, » dis-je. Je pris quelques affaires que j'avais apportées, la veille, dans la grange. Il y avait de la nourriture, de l'eau et la lame que j'avais prise au brigand, Orgus.

— « As-tu véritablement pris cette décision ? » demanda-t-elle avec amertume.

— « Oui, » répondis-je.

Elle tira sur ses liens.

— « Tu ne vas tout de même pas m'abandonner ici, pour que les gardes me trouvent ainsi, nue et attachée comme une traînée. »

— « Non, » répondis-je.

— « Apporte-moi des vêtements, » dit-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Je peux aller chercher moi-même des vêtements, » proposa-t-elle. « Je sais que tu veux partir rapidement. Contente-toi de me détacher. »

— « Non, » répondis-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « De toute évidence, tes chevilles ne sont pas attachées, » fis-je remarquer.

Elle me regarda.

« Debout, Dame Florence, » ajoutai-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle.

Je regardai le fouet à esclave.

Elle se leva rapidement.

Je me disais qu'elle serait une agréable compagne de voyage, pendant quelque temps.

NOUS ALLONS VERS LE SUD ; UNE MÈCHE DE CHEVEUX ; JE DÉCIDE DE PRÉPARER DAME FLORENCE À SON ASSERVISSEMENT

« C'EST de la folie, » dit-elle. « Tu ne peux pas avoir véritablement l'intention de m'emmener avec toi. »

Je la regardai. Elle trembla.

« Il serait difficile et délicat d'obtenir une rançon, » reprit-elle.

— « Effectivement, » reconnus-je.

— « Renonce à cette idée, » conseilla-t-elle.

— « Je ne l'ai jamais eue, » dis-je.

— « Dans ce cas, je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Je recherche une femme de la Terre, » expliquai-je, « nommée Beverly Henderson, qui a été conduite en même temps que moi, comme esclave, sur cette planète. Elle est possédée, je crois, par Oneander d'Ar. »

— « Elle a certainement eu déjà de nombreux maîtres, » estima Dame Florence.

C'était vrai. Les femmes esclaves changent souvent de main.

— « Je dois la retrouver, » dis-je.

— « Pour la jeter à tes pieds ? » demanda Dame Florence.

— « Non, bien entendu, » répondis-je. « J'ai l'intention de l'affranchir du collier et de l'asservissement. »

— « Mais c'est une femme de la Terre ! » releva Dame Florence. « Les femmes de la Terre sont des esclaves par nature. Le collier est tout ce qui leur convient. »

— « Non, » dis-je. « Non. »

— « Tout le monde sait cela, » dit-elle.

— « Veux-tu être fouettée ? » demandai-je.

— « Non, Jason, » répondit-elle.

Je la poussai vers la porte de la grange et, quelques instants plus tard, nous traversâmes les prairies, au-delà des ruines de plusieurs bâtiments, le soleil à notre gauche.

— « Tu ne vas pas vers Vonda, » remarqua-t-elle. « Tu vas vers le sud. »

— « Je sais, » répondis-je. Je scrutai les cieux. Je la poussai à nouveau devant moi.

— « C'est une période de guerre, » fit-elle ressortir. « Il est possible que tu te diriges vers les

camps d'Ar. »

— « C'est possible, » admis-je.

— « Mais je suis de Vonda, » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu n'ignores certainement pas ce qui m'attendrait si je tombais entre les mains des soldats d'Ar, » souligna-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Soudain, elle s'arrêta et pivota sur elle-même. Elle tira sur les liens de ses poignets.

— « Pourquoi me fais-tu quitter mon domaine, Jason ? » demanda-t-elle. « Quel rôle vais-je jouer dans tes projets ? »

— « Tu n'as donc pas deviné ? » m'enquis-je.

— « Pourquoi allons-nous vers le sud ? » demanda-t-elle. « Que cherches-tu ? »

— « Te souviens-tu de la femme qui était Dame Melpomene ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Une traînée impudique. »

— « Elle m'a paru ni plus ni moins sensuelle que toi, » fis-je remarquer.

Dame Florence rougit.

— « Je l'ai vendue comme esclave, » rappela-t-elle.

— « À qui ? » demandai-je.

— « À Tenalion d'Ar, » répondit-elle.

— « Son camp, » estimai-je, « compte tenu du temps nécessaire pour gagner ta demeure, puis pour retourner au camp, n'est pas à plus de deux jours de marche d'ici. »

Elle me regarda avec consternation.

— « Ne plaisante pas, je t'en prie, Jason, » dit-elle.

— « Les Marchands d'Esclaves, » expliquai-je, « suivent les armées. Compte tenu des circonstances, il me semble que ce n'était pas par hasard que Tenalion d'Ar soit venu dans la région de Vonda. En outre, étant Marchand d'Esclaves, je crois qu'il a vraisemblablement traité avec diverses parties. Je présume que son camp ne reçoit pas seulement les captures des brigands et les femmes nues provenant des faubourgs des villes salériennes, prises par les pillards d'Ar, mais également des femmes capturées par les guerriers de Cos et des villes de Saléria. Ce type de camp, en fait, est un terrain de trêve où les hommes d'allégeances diverses peuvent conduire le butin de chair qui est tombé entre leurs mains. »

— « Tenalion me connaît, » dit-elle. « Il ne tarderait sans doute pas à me libérer. »

— « Il a probablement déjà évalué ton potentiel d'esclave, » lui assurai-je.

— « Il me connaît, » répéta-t-elle.

— « Crois-tu que cela fera une différence, de son point de vue, » demandai-je, « quand, avec l'objectivité sans passion du Marchand d'Esclaves, il te fera monter sur son estrade d'estimation et évaluera les qualités de ta chair d'esclave ? »

— « Ne me conduis pas à Tenalion, » dit-elle. « Il me fait peur. »

— « Et tu as bien raison, femme de Vonda, » dis-je.

— « Tout cela est une plaisanterie ! » s'écria-t-elle, se mettant soudain à rire.

— « Cependant, tu es attachée et tu as une lanière au cou, » lis-je remarquer.

— « Tu me gardes quelque temps, comme otage, » dit-elle, « voilà tout. »

— « Et ensuite ? » m'enquis-je.

— « Ensuite, tu me libéreras, » répondit-elle en riant. « Voilà. »

Je la fis pivoter et la poussai devant moi, vers le sud.

« Où allons-nous ? » demanda-t-elle.

— « Au camp de Tenalion, » répondis-je.

— « Mais pour quelle raison, Jason ? » demanda-t-elle. « Pour quelle raison ? »

— « Il te connaît, » répondis-je, « et il sait des choses que tout le monde connaît, à Vonda et dans les environs. Il saura, par exemple, que les jeunes propriétaires riches de Vonda ont pratiquement tous essayé de devenir ton Libre Compagnon, mais que tu estimais leur être supérieure et que tu les a tous éconduits. »

— « Oh, Jason ! » s'écria-t-elle.

Elle trébucha. Je scrutai les cieux.

— « Il est probable que ces jeunes propriétaires, » repris-je, « invités à une vente privée, dans un endroit secret, feront monter les enchères pour t'avoir. Tenalion te vendra certainement un bon prix, bien que tu sois sans formation et, sachant cela, il n'hésitera certainement pas à faire une excellente proposition pour t'obtenir. »

— « Tu ne peux pas me vendre, » sanglota-t-elle. « Je ne suis pas une esclave. »

— « Les temps sont durs, Dame Florence, » dis-je. « Continue d'avancer. »

— « Je ne suis pas une esclave, » dit-elle. « Tu es fou si tu crois que tu pourras me vendre. »

— « Nous verrons, » répliquai-je. « Continue d'avancer. »

Soudain, elle se retourna et tomba à genoux, dans l'herbe, devant moi.

— « Je sais que tu peux me vendre, » sanglota-t-elle. « Mais ne le fais pas, je t'en prie. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je ne suis pas une esclave, » sanglota-t-elle.

— « Les Goréens croient qu'il y a une esclave en toute femme, » rappelai-je.

— « Reconduis-moi à Vonda, » supplia-t-elle. « Je te procurerai une autre femme, une esclave véritable, que tu pourras vendre. Laisse-moi partir. Vends une autre femme, une esclave véritable. »

— « Crois-tu que tu pourrais en trouver une autre, » demandai-je, « qui puisse prendre ta place ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Oui. »

— « Il y a une femme qui m'intéresse, » repris-je. « Apparemment une de tes esclaves. »

— « Oui ? » fit-elle avec impatience.

— « Tu avais eu la gentillesse de l'envoyer dans le tunnel, afin qu'elle satisfasse mes désirs, » dis-je.

Elle blêmit.

« Elle n'avait pas encore de nom, si mes souvenirs sont bons, » poursuivis-je. « On l'appelait simplement, si je me souviens bien, la « nouvelle esclave ». »

La femme tremblait et refusait de soutenir mon regard.

« Il devait effectivement s'agir d'une nouvelle esclave, » repris-je, « car elle n'était pas encore marquée et ne portait pas de collier. »

— « Oui, Jason, » souffla la femme.

— « Elle fut agréable, dans mes bras, à la façon servile d'une traînée, » dis-je.

Dame Florence me regarda avec colère.

« C'était véritablement une esclave, n'est-ce pas ? » demandai-je à la femme.

— « Oui, » répondit-elle avec colère, « c'était véritablement une esclave ! »

— « Crois-tu que tu pourrais me la procurer ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle. « Non. »

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je te l'ai dit, » répondit-elle. « Je te l'ai dit dans ma chambre : je l'ai vendue ! Je l'ai vendue ! »

— « Mais tu n'as pas dit la vérité, » fis-je remarquer.

Elle m'adressa un regard méfiant.

— « Comment peux-tu savoir cela ? » demanda-t-elle.

— « Les nouvelles circulent rapidement, dans les écuries, » lui appris-je. « Si tu avais vendu une esclave, j'en aurais entendu parler. »

— « Je vois, » fit-elle.

— « Pourquoi as-tu menti ? » m'enquis-je.

— « J'étais... j'étais jalouse d'elle, » expliqua-t-elle.

« Je voulais te faire croire qu'elle n'était plus dans le domaine. »

— « Mais elle était toujours dans le domaine, n'est-ce pas ? » m'enquis-je.

— « Oui, » admit-elle.

— « Qu'est-elle devenue ? » demandai-je.

— « Elle a vraisemblablement été capturée par les brigands, lorsqu'ils ont pillé mon domaine, » dit-elle.

— « Je ne crois pas, » objectai-je. « J'ai vu des esclaves, effectivement, attachées aux anneaux de selle des brigands, mais je les connaissais toutes. Aucune femme ne m'était inconnue. De ce fait, aucune d'entre elles ne pouvait être la nouvelle esclave. »

— « Je ne sais pas ce qu'elle est devenue, » dit Dame Florence, baissant la tête, tremblante.

— « Mais tu es certaine, n'est-ce pas, » demandai-je, « que c'était véritablement une esclave ? »

— « Oh, oui ! » dit Dame Florence. « Cette traînée était véritablement une esclave. »

— « Le collier lui convenait-il, à ton avis ? » m'enquis-je.

— « Oui, Jason, » répondit Dame Florence.

— « Je me demande si je la reverrai, » fis-je rêveusement.

— « Tu ne le saurais pas, si cela arrivait, n'est-ce pas, » s'enquit Dame Florence, « puisque, conformément à ma volonté, elle t'a servi dans le noir total. »

— « Je pourrais la reconnaître, » affirmai-je.

— « Oh, » fit-elle, méfiante.

— « Sa taille, son poids et la sensation produite par son corps, » expliquai-je, « étaient assez comparables aux tiens. »

Elle haussa les épaules avec impatience.

« Sa cuisse, en outre, » repris-je, « était aussi lisse que la tienne et son cou, comme le tien, ne portait pas le cercle obstiné de l'asservissement. Ce type d'omission est certainement exceptionnel chez les femmes esclaves. »

— « Elle ne portait pas encore de collier et je ne l'avais pas encore fait marquer, voilà tout, » dit-elle. « C'était, après tout, une nouvelle esclave. »

— « Mais ne sont-ce pas là les premières choses que l'on fasse aux femmes ? » demandai-je.

— « Parfois, » admit Dame Florence en haussant les épaules.

— « Sa voix, de plus, n'était pas tellement différente de la tienne, » dis-je.

— « Où veux-tu en venir ? » s'enquit Dame Florence avec colère.

— « Mais ses cheveux, » insistai-je, « étaient-ils semblables aux tiens ? »

— « Non, » répondit-elle. « Non ! Ses cheveux étaient blonds, très blonds. » Dame Florence se redressa, puis sourit.

— « Tes cheveux, dans ce cas, » dis-je, « sont tout à fait différents. »

— « Oui, » répondit-elle.

Je passai lentement derrière Dame Florence. Elle était à genoux, se tenant droite.

— « Tes cheveux, » dis-je, « sont auburn. »

— « Oui, » répondit-elle.

— « Cette couleur, » repris-je, « est très exceptionnelle. »

— « Je suis fière de mes cheveux, » dit-elle.

— « Tu as bien raison, » opinai-je. « De nombreuses esclaves rêveraient sans doute d'avoir une

telle chevelure. »

— « Tu n'es pas obligé de parler de cette façon, » fit-elle remarquer.

— « Sais-tu que les cheveux auburn sont très prisés, sur les marchés aux esclaves ? » demandai-je.

— « Je l'ai entendu dire, » reconnut-elle. « Oh ! » fit-elle. Je lui avais arraché quelques cheveux.

Je retournai devant elle et lui montrai des cheveux.

« Pourquoi as-tu fait cela ? » demanda-t-elle.

— « Ce sont bien tes cheveux ? » m'enquis-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Pourquoi les as-tu arrachés ? »

— « Pour pouvoir t'identifier, grâce à eux, plus tard, » dis-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Pourquoi m'as-tu menti ? » demandai-je.

— « À quel propos ? » s'enquit-elle.

— « À propos de la couleur des cheveux de la nouvelle esclave, » répondis-je.

— « Je n'ai pas menti, » dit-elle.

— « Cela te paraît-il blond ? » demandai-je. Je lui fourrai sous le nez les cheveux dont je venais d'établir qu'ils lui appartenaient.

— « Non, » répondit-elle, « non, bien sûr. »

— « Ce sont les tiens, n'est-ce pas ? » m'enquis-je.

— « Bien entendu, » répondit-elle.

— « Intéressant, » fis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Ces cheveux, que tu as reconnus comme étant les tiens, » expliquai-je, « je les ai arrachés, il y a quelques jours, dans le noir, sur la tête de la « nouvelle esclave ». »

— « Non, » dit-elle, « tu viens de me les arracher. »

— « Non, » contestai-je, ouvrant la main gauche. « Voici les cheveux que je viens d'arracher. Les autres étaient cachés depuis quelques jours dans ma tunique. Je les ai sortis de ma tunique tandis que j'étais derrière toi. » Je mis les deux ensembles de cheveux dans ma main droite. « Remarque, » conclus-je, « que tous ces cheveux sont identiques. »

Elle fut complètement décontenancée.

« Salut, Nouvelle Esclave, » dis-je.

— « Salut, » répondit-elle, me regardant avec frayeur.

— « Salut qui ? » demandai-je.

— « Salut... Maître, » répondit-elle.

Je la poussai sur le dos, dans l'herbe. Je la dominais de toute ma taille.

— « Que vas-tu faire de moi ? » supplia-t-elle.

— « Tu m'as menti, » dis-je.

— « Que vas-tu faire de moi ? » supplia-t-elle.

— « Te violer comme une esclave, » répondis-je.

— « J'ai seulement fait semblant d'être une esclave, » sanglota-t-elle.

— « Cette comédie se terminera d'un seul coup au camp de Tenalion, » lui dis-je, « lorsque le fer rouge sera appliqué sur ta cuisse et le collier passé autour de ton cou. »

— « Oh ! » s'écria-t-elle. « Que fais-tu ? Tes mains ! »

— « Je te prépare à l'esclavage, » expliquai-je.

— « Libère-moi, » supplia-t-elle.

Je posai la bouche sur la sienne. Je sentis ses lèvres, pleines et liquides, humides, sous les miennes.

— « Non, » répondis-je.

NOUS REPRENONS NOTRE VOYAGE

QUELQUES instants plus tard, elle s'agenouilla devant moi, dans l'herbe, tremblant de la tête aux pieds.

« Tu m'as véritablement traitée comme une esclave, » dit-elle.

— « Tu es une esclave, » relevai-je, « sauf en ce qui concerne certaines dispositions juridiques qui seront bientôt prises. »

— « Non, » sanglota-t-elle. « Non. »

— « Entre cet instant précis et notre arrivée au camp de Tenalion, » dis-je, « tu te comporteras et agiras sur tous les plans comme si tu étais totalement et juridiquement asservie. Cela t'aidera à accepter ta condition future. En fait, cela te sauvera peut-être la vie. »

— « Prends pitié de moi, Jason, » dit-elle, la tête baissée.

Je lui relevai la tête en la tirant par les cheveux. Je m'accroupis près d'elle.

« Oh ! » fit-elle. Je la giflai deux fois.

— « Une esclave s'adresse-t-elle à son Maître par son nom ? »

— « Non, » répondit-elle, les yeux pleins de larmes.

— « Non qui ? » insistai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. Je lâchai ses cheveux. Je me redressai.

« J'ai peur, » dit-elle, « de ne pas pouvoir faire la transition : de la condition de femme libre à celle d'esclave. »

Je me moquai d'elle et elle me regarda avec colère.

— « En réalité, tu n'as pas besoin de te préoccuper de la transition, » dis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Parce que tu es une femme, » répondis-je. « Debout, femme ! »

Elle se leva, furieuse, les mains liées dans le dos.

« Tourne-toi ! » ordonnai-je.

Elle obéit.

— « Ne crois-tu pas que la laisse sera nécessaire ? » demanda-t-elle. « Ne dois-je pas être conduite au Marché tenue en laisse, comme une femelle de tarsk ? »

— « J'utiliserai la laisse après la tombée de la nuit, » dis-je. L'utilisation de la laisse diffère suivant les maîtres. Certains maîtres utilisent la laisse simplement pour attacher les femmes. D'autres, bien entendu, l'utilisent pour les forcer à suivre. Elles sont souvent employées avec les femmes fières, rebelles, récalcitrantes, parfois en public afin de les humilier. Après avoir été tenues en laisse, il n'est pas rare que les femmes supplient leur maître d'être autorisées à le suivre comme un petit chien, avec déférence, à la place qui leur revient. Les lisses sont généralement utilisées dans les

villes ou les foules. Une esclave en liberté peut constituer une gêne. Elles sont utiles, en outre, dans les régions boisées ou accidentées, où une fuyarde pourrait trouver une cachette, ou dans les endroits dangereux, où elle pourrait être volée. La laisse, de plus, cela mérite peut-être d'être mentionné, en dehors de son aspect pratique dans le cadre du contrôle de l'esclave, principalement la laisse étrangleuse, est un instrument de dressage extrêmement efficace. De nombreux dresseurs, la boucle de la laisse autour du poignet gauche, tiennent la laisse dans la main gauche et le fouet de dressage dans la main droite. En outre, on peut apprendre aux femmes à utiliser la laisse pour augmenter leur séduction, tirant dessus ou, au contraire, la laissant se détendre, l'enroulant autour de leur corps, l'embrassant, la prenant dans la bouche, la manipulant et ainsi de suite. Un des tests du potentiel d'esclave, utilisé par certains Marchands d'Esclaves, consiste à mettre une femme en laisse et à voir si, dans sa rébellion et sa défiance apparentes, elle ne l'utilise pas subtilement, peut-être inconsciemment, pour augmenter son pouvoir de séduction et sa beauté. Cela indique que, dans son cœur, elle n'est pas mécontente de porter la laisse d'un maître. En réalité, il n'est pas rare que la laisse conduise la femme à s'épanouir sexuellement. Cela est probablement fonction de la réalité de l'entrave ; elle lui démontre qu'elle est un animal, une femme esclave ; et cela lui indique clairement, ainsi que d'autres symboles tels qu'un bracelet, une marque ou un collier, quel est l'ordre de la nature, qui la contrôle et à qui elle doit obéir, qui est le maître et qui est l'esclave. La laisse, naturellement, en dehors des problèmes de dressage, a souvent un puissant impact psychologique sur les femmes. C'est un moyen très efficace de persuader la femme qu'elle est une esclave ; de même, cela le lui rappelle efficacement. Il y a des femmes qui ne croient qu'elles sont esclaves qu'au moment où on leur met la laisse. Mais, après cela, il est rare qu'il subsiste des doutes dans leur esprit. Il y a des femmes qui supplient d'être tenues en laisse, allant même à ramper jusqu'aux pieds de leur maître, la laisse entre les dents. Pratiquement tous les maîtres utilisent la laisse à un moment ou à un autre. Selon un dicton goréen, l'esclave en laisse est une esclave en chaleur.

- « Ainsi, tu vas utiliser la laisse après la tombée de la nuit ? » releva-t-elle.
- « Oui, » répondis-je.
- « Apparemment, tu n'as pas l'intention de me permettre de fuir, » fit-elle ressortir.
- « Non, » répondis-je.
- « Permets-moi de négocier ma liberté, » offrit-elle.
- « Marche ! » ordonnai-je.
- « Oui, Maître, » répondit-elle.

NOUS CONTINUONS EN DIRECTION SUD

C'ÉTAIT l'heure chaude. Le soleil était haut.

« Sur le dos ! » lui ordonnais-je.

Elle s'allongea et je la pris. Ensuite, je la mis à plat ventre et lui déliai les mains, qui étaient attachées dans son dos. Ensuite, je la retournai et lui liai à nouveau les poignets, croisés, sur le ventre, les immobilisant à cet endroit grâce à une lanière de cuir.

« Debout, » lui dis-je, « et tourne-toi vers le sud. »

— « Pourquoi m'as-tu attaché les mains de cette façon ? » demanda-t-elle, me tournant le dos.

— « Parce que tu es belle, » dis-je.

— « Je vois, » fit-elle.

— « Marche ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

JE N'ÉCOUTE PAS LES PROMESSES DE DAME FLORENCE

« JE NE CROYAIS PAS que tu aurais le courage de me mettre une laisse, » dit-elle.

Nous étions sur la terre molle et les feuilles, dans un petit bosquet, au milieu d'une prairie. J'étais sur le dos, regardant les lunes à travers le feuillage des arbres. Les étoiles étaient belles et brillantes dans le ciel. Elle se serra contre moi. Je lui avais à nouveau attaché les mains dans le dos. Elle était attachée par le cou, à côté de moi. La lanière de cuir était attachée à un arbre que je pouvais toucher. Le nœud était sous son menton.

« Comment se fait-il que tu as eu le courage de me mettre en laisse ? » demanda-t-elle.

— « Je ne comprends pas, » répondis-je.

— « Je suis encore libre, véritablement, tu sais, » rappela-t-elle.

— « Oui, » admis-je, « légalement. »

— « Je suis furieuse, » dit-elle, « parce que tu m'as mis une laisse. » Elle m'embrassa.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je suis libre, » répondit-elle, « et c'est terriblement humiliant. C'est comme si j'étais une esclave. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Je suppose qu'il était nécessaire de me mettre en laisse, » reprit-elle, « afin que la captive ne puisse pas s'enfuir. »

— « Je ne crois pas que cela était nécessaire, » dis-je, « mais c'était pratique. »

— « Pratique ! » s'écria-t-elle. « Tu m'as mise en laisse parce que c'était pratique ! » Elle se dressa sur le coude, près de moi, la laisse au cou.

— « Oui, » dis-je, « mais il y avait une autre raison. »

— « Laquelle ? » s'enquit-elle.

— « Parce que tu es jolie, en laisse, Dame Florence, » dis-je.

Elle me regarda sans répondre.

Peu après la tombée de la nuit, nous marchions toujours. Je l'avais fait coucher sur le dos, lui avais délié les mains, puis les lui avais rattachées dans le dos. Je l'avais à nouveau fait coucher sur le dos et avais déroulé la lanière de cuir qu'elle portait autour du cou. Ensuite, tenant la lanière à une soixantaine de centimètres de son cou, j'avais tiré deux fois dessus, afin qu'elle sente bien la pression exercée sur sa nuque. Elle m'avait regardé.

« Pas mal, » avais-je apprécié. Elle avait sursauté. Ensuite, je l'avais fait lever. Elle m'avait regardé, les yeux dilatés.

— « Je suis en laisse, » avait-elle soufflé, incrédule. Puis j'avais pivoté sur moi-même et l'avais tirée derrière moi. Quelques instants plus tard, elle se hâtait derrière moi, les mains liées, en laisse. Par deux fois, afin qu'elle puisse se reposer, nous nous étions arrêtés. Chaque fois, elle s'était agenouillée tout près de moi. La deuxième fois, elle m'avait regardé, pitoyablement, sa laisse au cou, puis m'avait embrassé la cuisse. La laisse produit un effet intéressant sur les femmes. La laisse goréenne ordinaire, incidemment, contrairement à la simple lanière, comporte un mousqueton que l'on passe soit sous le collier soit dans un anneau. On peut indiquer qu'il existe également des laisses de poignet et de cheville.

— « À quoi penses-tu ? » lui demandai-je.

— « Je pensais, » répondit-elle, « que tu as été mon Esclave de Soie. »

Je ne dis rien.

« Si tu étais un gentleman, » reprit-elle, « et si j'étais plus complètement libre, je pourrais supplier de tenter de gagner ma liberté en exécutant, à ton intention, des services intimes. »

— « Tous les services que tu pourrais exécuter, » fis-je ressortir, « je peux déjà t'ordonner de les réaliser. »

— « C'est vrai, » reconnut-elle.

— « Je les ordonne, » ajoutai-je.

— « Afin que je puisse gagner ma liberté ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je, « afin que tu puisses, grâce à la pratique, améliorer tes compétences d'esclave. »

— « Je ne suis pas une esclave, » dit-elle.

— « Tu te comporteras en tant que telle, » affirmai-je.

Elle me foudroya du regard.

« Viens ici, » dis-je. Je tenais la laisse.

— « Tu tiens ma laisse, j'obéis, » dit-elle.

Quand elle fut à quelques centimètres de moi, je l'attirai avec la laisse, contre moi. Ses lèvres n'étaient qu'à dix centimètres des miennes.

« Vas-tu me conduire, demain, au camp de Tenalion ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ne m'y conduis pas tenue en laisse, » dit-elle.

— « Il est fréquent de tenir les femmes en laisse pour les conduire au Marché, » fis-je observer.

— « Mais Tenalion me connaissait en tant que femme libre, » objecta-t-elle.

— « Bientôt, il ne verra plus en toi qu'une belle esclave, » dis-je.

— « Non, pas en laisse, je t'en prie, » dit-elle.

— « En laisse, » déclarai-je.

— « Ma volonté ne signifie rien, » dit-elle.

— « Rien, » reconnus-je.

Elle pleura et je la jetai sous moi.

— « Ne me vends pas, » supplia-t-elle.

— « Tais-toi, Belle Esclave ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

« Demain, » souffla-t-elle d'une voix empreinte de certitude, « tu vas me reconduire sur mon domaine et me libérer. »

— « Non, » répondis-je.

— « Tu ne peux pas envisager sérieusement de me vendre, » dit-elle. « C'est de la folie. »

— « Il n'y a aucune folie là-dedans, » répondis-je. « Tu feras simplement l'objet d'une

transaction. »

— « Tu ne peux pas me vendre, avec tout ce que j'ai fait pour toi cette nuit, » sanglota-t-elle. « J'ai agi avec toi comme une esclave totale ! »

Je la tirai à nouveau vers moi, par la laisse. Elle gémit. Puis je la tournai sur le dos et posai la main sous son menton, basculant sa tête en arrière.

« Totalement comme une esclave, » dit-elle.

Je l'embrassai, sur les lèvres. Puis je levai la tête.

— « Et tu recommenceras, » dis-je.

— « Je suis obligée, » dit-elle. « Tu tiens ma laisse. »

Elle se tortillait en gémissant dans mes bras. Ensuite, je glissai la main gauche derrière ses reins et la touchai correctement et totalement avec la main droite. La laisse était autour de son cou. Ses mains étaient attachées dans le dos. Elle leva pitoyablement son corps vers moi.

« Tu deviendras une esclave très chaude, » affirmai-je.

— « Je suis en laisse, » répondit-elle. « Je dois obéir. »

— « Ta condition est celle d'une esclave, » fis-je ressortir. « C'est une chose qui va bien au-delà des laisses et des colliers. »

— « Ne cesse pas de me toucher, » dit-elle. Elle se dressa contre moi.

— « Tu es superbe, Dame Florence, » dis-je.

— « J'ai envie... J'ai envie... » souffla-t-elle, terrifiée.

— « Oui ? » fis-je.

— « J'ai envie de hurler que je suis une esclave soumise, » sanglota-t-elle.

— « Fais-le ! » dis-je.

— « Je suis une esclave, » sanglota-t-elle. « Je le reconnais, » sanglota-t-elle. « Je suis une esclave ! » cria-t-elle. « Je suis une esclave ! » Puis elle frémit et trembla dans mes bras, et il me devint presque impossible de la tenir, et elle se mit à pleurer et sangloter de joie. Je continuai de la serrer et de l'embrasser puis, comme elle était très belle, j'entrai en elle et exultai.

« Merci, Maître, » souffla-t-elle, et je continuai de la serrer. « Je suis une esclave, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Cela m'a toujours fait peur, » dit-elle.

— « En soi, cela ne devrait pas faire peur, » relevai-je. « Crains, plutôt, l'asservissement en lui-même et ceux qui seront tes maîtres. »

— « Cela me fait effectivement peur, et eux aussi, » reconnut-elle. « Mais une esclave véritable, telle que moi, ne doit-elle pas être asservie et avoir un maître ? Autrement, elle ne pourrait pas s'épanouir. »

— « Sur une planète que j'ai connue autrefois, et qui s'appelle la Terre, » lui appris-je, « il est fréquent de refuser aux esclaves les moyens de s'épanouir. Il arrive même que les lois empêchent cet épanouissement. »

— « Lois cruelles, » jugea-t-elle.

— « Le monde goréen est cruel sous de nombreux aspects, » expliquai-je, « mais ses cruautés ne sont pas hypocrites. Elles sont honnêtes et compréhensibles. Elles ne sont pas pernicieuses et insidieuses. Il ne viendrait pas à l'idée d'un Goréen de refuser le collier à une esclave. Elle ne serait pas contrainte de nier et de frustrer ses dispositions et sentiments biologiques les plus profonds, son désir d'être, totalement, la femelle d'un homme. »

— « Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Oui, » reconnus-je.

- « J'ai envie d'être une esclave, » a jouta-t-elle, « mais la condition d'esclave me terrifie. »
- « Tu as bien raison, » dis-je.
- « Que peut me faire un maître ? » demanda-t-elle.
- « N'importe quoi, » répondis-je.
- « J'ai peur, » souffla-t-elle.
- « Tu as bien raison, » répondis-je.

Soudain, elle s'éloigna de moi, éparpillant humus et feuilles. Elle recula, effrayée, jusqu'à l'extrémité de sa laisse. Elle lutta contre elle, la tête baissée. Elle tenta vainement de libérer ses poignets. Elle était très belle, en essayant de se libérer. Elle ne pouvait pas y parvenir.

- « Je ne veux pas être une esclave ! » cria-t-elle.
- « Ce soir, » lui indiquai-je, « tu auras connu le fer rouge et tu porteras un collier. »
- « Je ne veux pas être une esclave ! » répéta-t-elle.
- « La décision ne t'appartient pas, » dis-je.
- « Je ne veux pas être une esclave, » sanglota-t-elle. Elle tomba à genoux près de moi. « Libère-moi, » supplia-t-elle. « Libère-moi. »

— « Efforce-toi de plaire aux maîtres, » conseillai-je. « Peut-être, dans ce cas, te permettront-ils de vivre. »

Elle me regarda avec stupéfaction.

« À présent, lâche-moi et embrasse-moi, » dis-je. « Le jour se lève et nous ne devons pas tarder à partir. »

- « Oui, Maître, » répondit-elle.

NOUS ALLONS ENTRER DANS LE CAMP DE TENALION ; LA LAISSE

« LÀ-BAS, » dis-je. « C'est cela. » Je lui montrai dans une vallée peu profonde, entre deux collines, à environ un demi-pasang de la route du sud, les tentes de toile bleue et jaune. En outre, nous apercevions des cages, des enclos entourés de palissades et des chariots. En fin de matinée, nous avions demandé des indications à un homme armé poussant devant lui deux femmes attachées, un bâton en travers de la nuque. Nous avions également vu un tarnier, volant dans cette direction, quatre femmes attachées à ses anneaux de selle. Nous étions au sommet de la colline, dans l'herbe, à l'ombre d'arbres de Ka-la-na, vigne jaune de Gor. « C'est le camp de Tenalion, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je pris la laisse et l'enroulai autour de son cou.

« Tu ne vas pas me conduire immédiatement au camp ? » demanda-t-elle.

— « Es-tu tellement pressée d'être marquée ? » demandai-je.

— « Ils vont me marquer au fer rouge, n'est-ce pas, » dit-elle, « comme n'importe quelle autre femme. »

— « Tu es n'importe quelle autre femme, » soulignai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Nous allons nous reposer un peu ici, » dis-je. « Il y a des raisins. Fais-moi manger. »

Je m'allongeai, appuyé sur le coude, et la regardai cueillir des grains de raisin avec les dents. Ensuite, elle venait s'agenouiller humblement et me les mettre dans la bouche.

« Apporte-moi de l'eau ! » ordonnai-je.

Elle alla près d'un ruisseau proche et, se mettant à plat ventre au bord, aspira de l'eau dans la bouche. Ensuite, elle revint et, lorsqu'elle se fut agenouillée près de moi, je bus l'eau contenue dans sa bouche.

Elle se redressa, à genoux.

— « As-tu eu peur que je m'évade ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

Elle me regarda.

— « Je ne peux pas m'évader, » dit-elle.

Je la saisis et la jetai sur le dos, dans l'herbe, près de moi.

— « C'est exact, » dis-je. « Tu ne peux pas t'évader. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Je t'ai regardée apporter les grains de raisin et l'eau, » dis-je. « Tu te comportais bien. Je

crois que tu apprendras rapidement. »

— « Tu m’as beaucoup appris, » reconnut-elle.

— « Nous sommes près du camp de Tenalion d’Ar, » dis-je. « Ne souhaites-tu pas, une nouvelle fois, me supplier misérablement de te libérer ? »

— « Non, Maître, » répondit-elle. « À présent, je supplie simplement d’obtenir l’autorisation de te plaire. »

Plus tard, je cessai de la toucher et de l’embrasser.

« Suis-je agréable ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Puis je me levai, les jambes tremblantes. Je ramassai l’acier d’Orgus, dans son fourreau, et le passai sur mon épaule. Elle était à genoux dans l’herbe, en position d’Esclave de Plaisir, les mains attachées dans le dos.

— « Crois-tu que je deviendrai une bonne esclave, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Je crois que tu deviendras une esclave magnifique, Dame Florence. »

— « Crois-tu que je serai vendue un bon prix ? » demanda-t-elle.

— « Tu es une femme libre, » dis-je. « Tu es très belle. En outre, tes cheveux sont auburn. »

— « Crois-tu que je serai vendue un bon prix ? » répéta-t-elle.

— « C’est une question d’esclave, » fis-je remarquer.

Elle rejeta la tête en arrière d’un air irrité.

« Oui, » repris-je, « je crois que tu seras vendue un bon prix. »

— « Oui, » dit-elle avec amertume, « parce que les hommes de Vonda, soupirants éconduits, seront prêts à me payer cher. »

Je ris.

« Maître ? » demanda-t-elle.

— « Regarde-toi, » dis-je. « Crois-tu vraiment que seul un soupirant éconduit pourrait te trouver intéressante ? »

— « Je ne sais pas, » bredouilla-t-elle.

— « Tu es un magnifique morceau de viande asservie, Dame Florence, » dis-je.

— « Viande asservie ! » s’écria-t-elle.

— « Les hommes, en te voyant, auront envie de te mettre leur collier, » repris-je. « Ils paieront cher pour te faire descendre de l’estrade. En tant que femme libre, tu es extrêmement belle. En tant qu’esclave, tu seras mille fois plus belle. »

— « Je vais essayer de plaire aux maîtres, » décida-t-elle.

— « Debout, Dame Florence, » dis-je. « Il est temps de gagner le camp de Tenalion. »

Je gagnai la crête de la colline et m’immobilisai entre les arbres. Je voyais le camp, au loin, avec les tentes bleues et jaunes, les cages, les enclos et les chariots. Je vis un guerrier, avec une lance, y pousser une femme. Ses Robes de Dissimulation étaient déchirées jusqu’à la ceinture. Ses mains étaient liées dans le dos. Elle était en laisse. La femme était à présent debout près de moi.

« Suis-moi, » dis-je, m’engageant sur la pente.

— « Maître ! » appela-t-elle.

— « Oui, » répondis-je, me retournant et la regardant.

— « N’as-tu pas oublié quelque chose ? » demanda-t-elle.

— « Quoi ? » m’enquis-je.

— « Ma laisse, » répondit-elle.

— « Viens ici, » dis-je. Elle descendit prudemment la pente et s’immobilisa devant moi.

« Souhaites-tu être tenue en laisse ? » demandai-je.

— « Ne dois-je pas devenir une esclave ? » demanda-t-elle.

Je souris et déroulai la laisse qu'elle portait au cou.

— « Oui, » dis-je. Ensuite, je descendis la pente, conduisant la beauté captive, Dame Florence, en laisse, vers le camp.

NOUS ENTRONS DANS LE CAMP DE TENALION ;
JE VENDS DAME FLORENCE ;
JE DOIS À PRÉSENT CHERCHER L'ESCLAVE BEVERLY
HENDERSON

Nous entrâmes dans le camp de Tenalion.

Quelques femmes esclaves, en courte tunique, portant un collier, allaient et venaient dans le camp, exécutant des tâches diverses. Elles regardèrent Dame Florence, lorsque je la fis entrer. Elles la jugèrent avec candeur, comme une nouvelle femme. Nous passâmes entre des gardes. Je vis leurs regards admiratifs. Cela m'encouragea. C'étaient les hommes d'un Marchand d'Esclaves. Ils pouvaient utiliser toutes les femmes du camp, sauf les vierges.

« Par ici, » dis-je à Dame Florence, me dirigeant vers le centre du camp, où se trouvait vraisemblablement l'estrade d'estimation.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

J'entendis le tintement du marteau d'un Forgeron, sur le métal, de simples bandes de métal étant cintrées à coups de marteau autour du cou de beautés, la tête posée sur l'enclume, ces bandes tenant lieu de colliers temporaires. Je respirai l'odeur des feux où chauffaient les fers à marquer. J'entendis le claquement des fouets sur le dos des femmes. Je vis des femmes en cage, d'autres, serrées les unes contre les autres, par les interstices des palissades.

« Où se trouve l'estrade d'estimation ? » demandai-je à un homme.

— « Par ici, » répondit-il.

J'entendis le hurlement d'une femme que l'on marquait au fer rouge.

« J'ai peur, » dit Dame Florence.

J'enroulai un peu la laisse, la traînant à peu près un mètre derrière moi. Je vis deux guerriers, un d'Ar et l'autre de Cos, villes ennemies. Ils bavardaient. Le camp de Tenalion était un terrain de trêve. À leurs pieds, nues, à l'exception de leurs liens en cuir noir, deux esclaves étaient à genoux.

« Dans le chariot ! » dit un homme, poussant devant lui des femmes enchaînées les unes aux autres par le cou.

Un peu plus loin, je vis un autre chariot, les femmes y étant assises face à face. Leurs chevilles étaient étroitement enchaînées. La courte chaîne reliant les deux anneaux avait été glissée sur une barre métallique faisant toute la longueur du chariot. Un employé du Marchand d'Esclaves souleva alors légèrement cette barre et la laissa tomber dans son logement. Un cadenas la fixerait ensuite à sa place. Un autre homme tendait la bâche du chariot. Son rôle consiste à protéger la marchandise du

soleil et des intempéries. Un autre chariot, vide, la bâche relevée, entraînait dans le camp.

« Conduis-la au pieu de flagellation, » dit un homme à un autre, qui tenait par le bras une femme dont les poignets étaient attachés dans le dos.

— « Je ne voulais pas être désagréable, » sanglota-t-elle.

Je ne vis, dans le camp, pratiquement aucun indice de dressage. J'aperçus toutefois, à l'intérieur d'une tente, une femme couchée sur un tapis, à qui on apprenait à bouger. Elle était dirigée à l'aide d'un bâton pointu.

« Fais la queue, » dit un employé du Marchand d'Esclaves, près de l'estrade d'estimation.

Je pris ma place dans la file d'attente, tenant Dame Florence près de moi, par sa laisse.

Nous entendîmes le hurlement d'une autre femme marquée au fer rouge.

« Une bonne prise, » dit l'homme qui se trouvait devant moi, montrant Dame Florence d'un signe de tête.

— « Elle n'est pas dépourvue d'intérêt, » reconnus-je. Puis je regardai la petite beauté lascive à genoux près de lui, tenue en laisse. « Elle est superbe, » dis-je, montrant sa prise.

— « Elle n'est pas dépourvue d'intérêt, » répondit-il avec un haussement d'épaules. La femme me regarda, comme une esclave.

Dame Florence sursauta.

« Puis-je m'agenouiller, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

Rapidement, elle s'agenouilla entre moi et la femme brune.

« Ton Maître est beau, » lui dit la femme brune.

— « Ton Maître aussi est beau, » répondit Dame Florence.

— « Je dois être vendue, » dit la femme brune.

— « Moi aussi, je dois être vendue, » dit Dame Florence.

Je vis une femme blonde, en larmes, passer, les menottes aux poignets et une laisse de chaîne au cou.

— « Je sais donner beaucoup de plaisir aux hommes, » dit la femme brune.

— « Moi aussi, je sais donner beaucoup de plaisir aux hommes, » dit Dame Florence.

— « Je n'en doute pas, » admit la femme brune. « Tu es très belle. »

— « Toi aussi, tu es très belle, » dit Dame Florence.

« Hé, toi ! » dit une voix, celle d'un employé du Marchand d'Esclaves. Un homme se dirigea vers moi. Derrière lui, je vis Tenalion, sur l'estrade d'estimation, s'interrompre et me regarder.

« Tu es Jason, l'Esclave de Combat, n'est-ce pas ? » demanda l'homme qui s'était approché de moi. Comme Tenalion, il était torse nu. Il portait un bracelet bleu et jaune. Il avait un fouet dans la main droite. Je le reconnus. C'était Ronald. Il était en compagnie de Tenalion, chez Dame Florence.

— « Je suis Jason, » répondis-je, « l'homme libre. »

« Jason ! » cria Tenalion, « amène ta capture. »

J'avancai, tirant Dame Florence derrière moi. Puis, quelques instants plus tard, tremblante, elle monta sur l'estrade d'estimation.

« Tu es libre, à présent, Jason ? » demanda Tenalion.

— « Oui, » répondis-je, debout au pied de l'estrade.

Tenalion se tourna alors vers une femme brune, attachée, debout sur l'estrade, la tête baissée, les cheveux devant les yeux.

« Dix tarsks en cuivre, » dit-il au Scribe installé derrière une petite table sur laquelle se trouvaient des feuilles de papier et une boîte pleine de pièces. Le Scribe donna dix tarsks en cuivre à un homme. « Marque-la, » reprit Tenalion, s'adressant à un de ses hommes. « Marque ordinaire. Mets-lui un collier et enferme-la dans l'enclos six. »

— « Oui, Tenalion, » répondit l'homme ; puis il prit la femme par les cheveux et l'emmena.

Tenalion se tourna alors vers l'autre femme de l'estrade, la beauté aux cheveux auburn, qui tremblait.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-il.

— « Une femme proposée à ton estimation, » dis-je.

— « Tiens-toi droite, » lui dit-il, posant la main sous menton et la contraignant à le lever.

« Comment t'appelles-tu ? » demanda-t-il.

— « Je suis Dame Florence de Vonda, » répondit-elle.

— « Pourquoi as-tu été conduite dans mon camp ? » s'enquit-il.

— « Pour être vendue comme esclave, » répondit-elle.

— « Es-tu chaude, Dame Florence ? » demanda-t-il.

— « Je t'en prie, Maître, » dit-elle.

Mais il avait déjà posé les mains sur elle.

— « Je vois que l'on t'a déjà un peu appris ce que signifie la condition d'esclave, » dit-il.

— « Un peu, » reconnut-elle.

Les yeux pleins de larmes, Dame Florence me regarda.

— « Combien en demandes-tu ? » s'enquit-il.

Je n'avais rien contre Tenalion, mais j'avais besoin d'argent, de sorte que je décidai de demander un prix très exagéré, quitte à accepter moins par la suite.

— « Cinq tarsks en argent, » dis-je avec audace.

— « Donne-lui-en dix, » dit Tenalion au Scribe. « Veux-tu reprendre ta laisse et ta lanière de cuir ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

Il poussa ensuite Dame Florence en bas de l'estrade. Un de ses hommes la prit en charge. Il la fit pivoter, afin qu'elle puisse entendre les décisions de Tenalion la concernant.

« Marque-la, » dit-il. « Marque ordinaire. Et mets-lui un collier. »

— « Dans quel enclos dois-je la mettre ? » demanda-t-il.

— « Enchaîne-la dans ma tente, » répondit-il. « Ce soir, Dame Florence, » ajouta-t-il, « esclave, tu me serviras du vin. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle me regarda désespérément. Puis l'homme, la tenant par le bras, l'emmena.

« Que vas-tu faire de tout cet argent ? » demanda Tenalion.

— « Je recherche une femme, » répondis-je, « que j'ai connue sur une planète lointaine appelée : Terre. »

— « Une esclave ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je. « La pauvre femme a été réduite en esclavage. »

— « C'est une entreprise sans espoir, » dit-il. « De nombreuses femmes portent leur collier, sur Gor. »

— « Elle s'appelle, » dis-je, « Beverly Henderson. »

Tenalion sourit. Son nom, désormais, ne signifiait plus rien. Et elle pouvait être n'importe où. Devais-je la chercher dans toutes les villes et tous les villages de Gor, dans tous les immeubles et toutes les tentes, sur tous les bateaux ? Dans quel coin écarté était-elle enchaînée ?

« Je ne prévois pas de difficultés, » dis-je. « Je connais son propriétaire, un commerçant nommé Oneander, de ta ville, Ar la Glorieuse. »

— « Il y a, dans ce camp, des femmes d'Oneander, » dit-il.

— « Peut-être celle que je cherche est-elle parmi elles, » émis-je.

— « Il n'y a pas une seule femme de la Terre, » précisa-t-il.

— « Puis-je les voir ? Puis-je les interroger ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. Il alla près du Scribe et examina les documents. « Elles sont toutes dans l'enclos numéro deux, » dit-il. « Paie-le, » ajouta-t-il à l'intention du Scribe. Le Scribe me donna dix tarsks en argent. C'était une somme considérable. « Donne-moi ton fouet, » dit Tenalion à son assistant, qui lui tendit le fouet. « Continue le travail, » ajouta Tenalion.

« Suivante ! » cria l'homme, et une autre femme monta sur l'estrade.

Je suivis Tenalion jusqu'à un enclos solide. Un garde ouvrit la porte et Tenalion y entra, faisant claquer son fouet. Les femmes, qui portaient des bandes de métal en guise de collier, s'éloignèrent, se serrant les unes contre les autres, près de la palissade. C'étaient des femmes esclaves. Elles connaissaient le fouet.

« 217, 218 et 219, » dit Tenalion en agitant son fouet, « à genoux, le dos à la palissade, face à moi, le dos droit, les genoux écartés, les mains croisées sur la nuque ! »

Trois femmes, gémissant désespérément, s'empressèrent de lui obéir. Elles avaient toutes un numéro, tracé à la peinture, sur l'épaule gauche. C'était de la peinture rouge. Le même numéro était peint en blanc sur leur collier.

« Ces femmes appartenaient à Oneander, » m'apprit Tenalion. « Elles ont été vendues, dans la région de Vonda, il y a quelques jours. »

Je ne les reconnus pas, mais un homme tel qu'Oneander avait sans doute de nombreuses femmes.

— « Où avez-vous été vendues ? » leur demandai-je.

— « Nous ne savons pas, » répondit l'une d'entre elles, sans quitter des yeux le fouet de Tenalion.

— « Oneander, » confia Tenalion, « fait le commerce du sel et du cuir. Je le connais. Il a fait de nombreuses affaires à Vonda. Depuis quelques mois, comme tu peux l'imaginer, il est dans une situation délicate. »

— « Ses contrats étant dénoncés, il avait besoin d'argent liquide ? » demandai-je.

— « Je crois, » répondit Tenalion.

— « Où est Beverly Henderson ? » leur demandai-je.

— « Nous ne la connaissons pas, » répondit une femme, effrayée.

— « La femme Beverly ? » insistai-je.

— « Nous ne connaissons pas de femme Beverly, » répondit une autre.

— « L'esclave Beverly ! » précisai-je avec colère.

— « Nous ne connaissons pas d'esclave Beverly, » répondit une femme.

— « Elle est petite, brune, et extrêmement belle, » indiquai-je.

— « Veminia ? » demanda l'une d'entre elles, aux autres.

— « Elle est de la Terre, » précisai-je.

— « Veminia ! » dit l'une d'entre elles.

— « La barbare, » dit une autre.

— « Oui, » dis-je.

— « Celle qui est arrivée, enchaînée, d'un Marché de Vonda ? » demanda une autre.

— « Il s'agit vraisemblablement d'elle, » acquiesçai-je. « Où se trouve-t-elle ? »

— « Nous ne savons pas, » répondit une femme.

Je poussai un cri de colère. Tenalion leva son fouet.

— « Nous ne savons pas, » répéta la première femme, se tassant sur elle-même.

— « A-t-elle été vendue avec vous ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître ! » cria la première femme.

— « Où est Oneander ? » demandai-je.

— « Nous ne savons pas, » sanglota la femme. « Je vous en prie, ne nous fouettez pas, Maîtres ! »

— « À ton avis, où est-il ? » demandai-je.

— « Il retournait à Ar, » répondit la première femme. « Il y est peut-être. »

Je me tournai vers Tenalion.

— « Je suppose qu'il est à Ar, » dit-il, « mais je n'en suis pas sûr. »

— « Je crois que je n'ai pas besoin d'interroger davantage les esclaves, » dis-je.

Tenalion hocha la tête, pivota sur lui-même et gagna la porte de l'enclos. Lorsque la porte fut ouverte, il se tourna vers les femmes à genoux près de la palissade et dit :

— « Vous pouvez changer de position. »

— « Merci, Maître, » répondirent-elles, baissant les bras, effrayées.

— « Je dois aller à Ar, » dis-je à Tenalion, quand nous eûmes quitté l'enclos. « Il me semble probable que celui que je cherche soit dans cette ville. »

— « Peut-être, » admit Tenalion.

Je hochai la tête. Beverly Henderson était une esclave. Elle pouvait avoir été conduite sur une estrade et vendue, comme les femmes de l'enclos. Elle pouvait être n'importe où.

— « Nous regagnerons Ar dans un mois ou deux, » dit Tenalion.

— « Je ne comprends pas, » répondis-je.

— « Abandonne l'esclave, pour le moment, au collier qu'elle porte, » proposa Tenalion. Il sourit. « Elle est sûrement enchaînée quelque part et ne risque pas de se sauver. »

— « Je ne comprends pas, » répétais-je.

— « Tu es fort, Jason, » expliqua Tenalion. « J'ai entendu parler de toi. Tu as battu Krondar, l'Esclave de Combat. Un homme tel que toi pourrait m'être utile. Reste au camp avec moi. Je paie bien et tu pourras utiliser pratiquement toutes les femmes. »

— « Tenalion est généreux, » répondis-je. « Je te suis véritablement reconnaissant. Mais je souhaite partir le plus tôt possible pour Ar. »

— « Es-tu tellement pressé d'enchaîner cette femme, nue, au pied de ta couche ? » demanda Tenalion.

Je souris. Il me paraissait absurde d'évoquer Miss Henderson en ces termes. Cependant, elle était séduisante. À mon avis, elle aurait été à sa place, enchaînée au pied de la couche d'un homme.

— « Je dois partir, » dis-je.

— « Il y a un tarnier, au camp ; Andar, » indiqua-t-il, « qui ne va pas tarder à partir pour Ar. Il aime l'argent. Pour un tarsk, il acceptera certainement de te transporter. »

— « Merci, Tenalion, » répondis-je.

— « Dans trois jours, » dit-il, « tu seras à Ar. »

— « Je te suis reconnaissant, » répondis-je.

Nous entendîmes le hurlement d'une femme marquée au fer rouge.

— « Est-ce Dame Florence ? » demandai-je.

— « Pas encore, » répondit-il. « Il y en a plusieurs avant elle. Ici, elle doit attendre son tour. Ce n'est qu'une femme comme les autres. » Il me regarda. « Veux-tu attendre, » demanda-t-il, « qu'elle soit marquée au fer rouge et porte le collier ? »

— « Non, » répondis-je, « ce n'est qu'une femme comme les autres. »

FIN

4^{ème} de couverture

Un nouveau héros : Jason Marshall de la Terre...

Jason Marshall qui, en essayant d'arracher son amie à des chasseurs d'esclaves goréens, tombe lui-même dans le piège et se retrouve sur Gor, l'Anti-Terre ! Il devient ainsi le premier homme civilisé jeté dans les fers des maîtres cruels qui régissent ce monde insensé, brutal et sophistiqué à la fois. Jason va vivre des aventures extraordinaires. Il servira d'abord une femme orgueilleuse, qui fera de lui son champion, mais, sans cesse, il cherchera à reconquérir sa liberté et à retrouver celle qu'il aime...

Le premier tome des aventures de Jason Marshall.

JOHN NORMAN

Le Forban de Gor



opta

JOHN NORMAN

Le forban de Gor



AVENTURES FANTASTIQUES

Éditions opta, 24, rue de Mogador, Paris 9^e

Titre original : ROGUE OF GOR

Traduction : Daniel Lemoine

© 1981 by John Norman

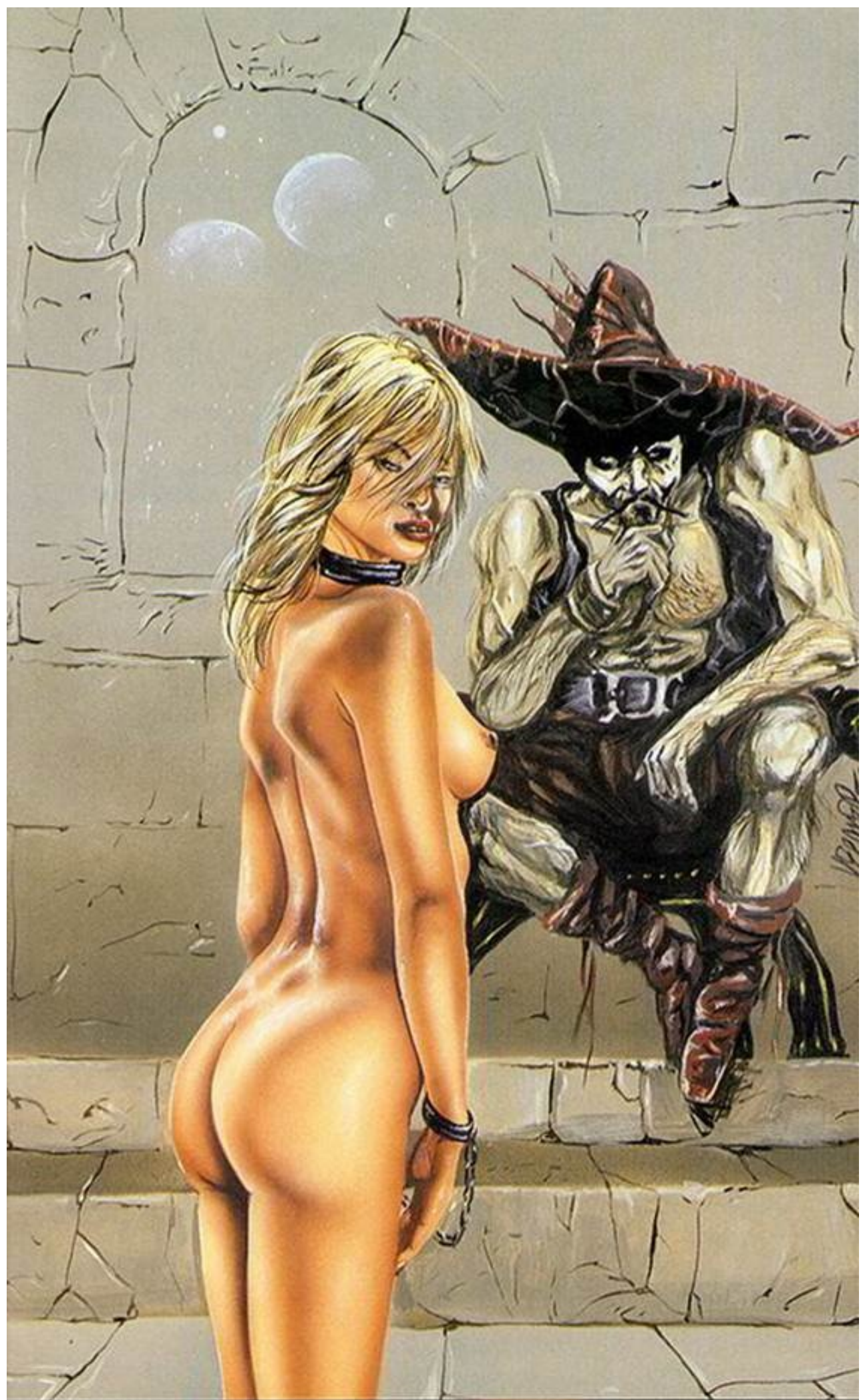
© 1986 Nouvelles Éditions Opta pour la traduction française. Reproduction interdite pour tous pays, sans accord de l'Éditeur.

John Norman est le pseudonyme de John Frederik Lange. Né en 1931, ce professeur d'université acquit la célébrité parmi les lecteurs d'héroic fantasy avec sa fameuse série des aventures de Tarl Cabot et Jason Marshall sur Gor, l'Anti-Terre.

Dans cette immense fresque d'un monde à la fois sauvage et raffiné, l'auteur lâche la bride à son imagination et à ses fantasmes.

Des centaines de personnes, des territoires mystérieux, des monstres et des merveilles, des maîtres et des esclaves, des conquérants et des assassins, des pirates et des pillards, des danseuses soumises... Le catalogue ne saurait être plus complet...

Daniel Walther



JE RECHERCHE UNE ESCLAVE ; JE PASSE LA SOIRÉE AU *COLLIER À CLOCHETTES*

JE ME GLISSAI derrière la femme et, soudain, la saisis, lui posant fermement la main sur la bouche. Les ordures qu'elle transportait s'éparpillèrent. Je la tirai en arrière. Elle se débattit. Elle poussa des cris étouffés. Je la jetai par terre, derrière la rangée de poubelles qui se trouvaient derrière la demeure d'Oneander d'Ar. Ma main était posée sur sa gorge, poussant le collier métallique qu'elle portait sous son menton.

« Ne fais pas de bruit ! » ordonnai-je.

Elle était blonde, elle portait une courte tunique blanche, sans manches, d'esclave domestique. Elle était pieds nus. Je la reconnus. C'était la femme, autrefois libre, qui occupait la dernière place dans la Chaîne d'Oneander, il y avait longtemps, à Ar, cette Chaîne dans laquelle Miss Henderson était attachée.

— « Prends-moi rapidement, » dit-elle. « Je ne dois pas tarder. »

— « Où est Oneander ? » demandai-je, les yeux durs. Je n'avais pas eu de chance avec les sentinelles qui gardaient la porte de sa demeure. En fait, je savais seulement qu'il n'était pas en ville.

— « Parti, » répondit-elle. « Dans le Nord, pour affaire. »

— « Où ? » demandai-je. « Où ? » Ma main serra son étreinte sur sa gorge.

— « Je ne sais pas, Maître, » souffla-t-elle. « Je ne sais pas. Je ne suis qu'une esclave. »

— « L'esclave Veminia est-elle dans la demeure ? » demandai-je. « La barbare, la petite brune, celle qui vient de Vonda et a été vendue par la Demeure d'Andronicus ? »

— « C'est toi ! » s'écria-t-elle soudain, me reconnaissant. « L'esclave de la rue. »

— « Désormais, je suis libre, » dis-je. « Où est-elle ? » Mon étreinte se serra. « Parle ! »

— « Elle a été emmenée dans le Nord, avec dix autres, par Oneander, » souffla-t-elle.

— « Où ? » insistai-je.

— « Je ne sais pas, » souffla-t-elle. « Je ne suis qu'une humble esclave. »

— « Qui est au courant ? » demandai-je féroce.

— « Ceux qui sont avec lui, » répondit-elle. « Oneander aime le secret. »

— « Qui d'autre ? » insistai-je. « Il y a forcément quelqu'un. »

— « Alison, » dit-elle. « La danseuse du *Collier à Clochettes*. Peut-être sait-elle. Oneander l'utilise chaque fois que cela lui fait envie. »

Je lui lâchai la gorge. Elle la toucha, effrayée, me regardant. Je la considérai.

« Je suis à présent en danger, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Pas plus qu'une autre esclave, » répondis-je.

Elle se coucha sur le ciment. Sa main gauche toucha les poubelles.

— « Tu es beau, » dit-elle.

Je haussai les épaules.

« Je suis à ta merci, » reprit-elle. « Vas-tu pousser ton avantage ? »

— « Supplies-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Tu n'es pas désagréable à regarder, » reconnus-je. Puis je remontai sa courte tunique et elle passa les bras autour de mon cou, levant ses lèvres vers les miennes.

Je regardais le ventre et les hanches de la danseuse, tandis qu'elle les projetait dans ma direction, les faisant onduler au rythme de la musique, dans la taverne.

« Connais-tu les nouvelles ? » me demanda mon voisin.

— « Non, » répondis-je.

La femme était nue, à l'exception de nombreux colliers, bracelets et anneaux de cheville, fermés à clé et comportant des clochettes. Son collier était en or et comportait également des clochettes. Elle était blonde et on la disait originaire de la Terre. Une perle, sertie comme une goutte d'eau dans sa monture, à l'extrémité d'une petite chaîne en or, était suspendue au milieu de son front.

— « Il y a eu une grande bataille, que l'on attendait depuis longtemps, au sud de Vonda, » m'apprit mon voisin. « Plus de quatre mille hommes y ont participé. Les combats ont été féroces. La mobilité de nos carrés a joué un rôle capital, dans les phases initiales, se séparant pour permettre aux tharlarions qui chargeaient de pénétrer dans nos lignes, puis isolant les animaux. » Je savais que les troupes ne pouvaient espérer résister à la charge des tharlarions, sauf si elles étaient protégées par une tranchée ou des rangées de pieux pointus. « Mais, à ce moment-là, » reprit l'homme, « leurs phalanges ont fondu sur nous. Alors, la bataille a paru perdue et on a sonné la retraite, mais il avait été prévu de reculer sur un terrain crevassé, jusqu'à des pentes rocheuses et accidentées, parsemées de ressauts saillants. Nos généraux avaient bien choisi leur terrain. » Je savais, également, qu'aucune formation militaire ne pouvait affronter une phalange sur son terrain et survivre. Des lances de longueurs différentes sont tenues par des rangées différentes, les lances les plus longues par les rangs situés à l'arrière. Elle charge au pas de course. C'est comme une avalanche rugissante, hurlante, hérissée d'acier. Sa puissance est incroyable. Elle est capable de faire voler un mur en éclats. Quand deux formations comparables se heurtent sur le champ de bataille, le choc est perceptible à plusieurs pasangs à la ronde. On ne peut affronter une phalange qu'avec une autre phalange. En général, on manœuvre pour l'éviter. « Nos auxiliaires ont alors poussé les tharlarions, affolés et furieux, en direction de la phalange. Dans le ciel, nos tarniers ont contourné les mercenaires d'Artemidorus. Ils ont tiré un déluge de flèches sur la phalange. Tandis que les lanciers levaient leurs boucliers pour se protéger, nos carrés se sont jetés sur eux. »

Je hochai la tête. Je ne quittai pas des yeux la femme qui se trouvait devant moi. On la disait originaire de la Terre. Assis, les jambes croisées, derrière la table basse, je portai mon gobelet de Paga à mes lèvres.

Elle me regardait, tout en dansant sa beauté devant moi.

« Nous avons gagné, » conclut l'homme. « Nos soldats sont entrés dans Vonda. »

J'acquiesçai. Je regardais toujours la danseuse. Ses yeux, posés sur moi, étaient sensuels et brûlants, comme ceux d'une esclave véritable. J'avais du mal à croire qu'elle fût vraiment originaire de la Terre.

« Les femmes de Vonda vont bientôt envahir nos marchés aux esclaves, » souligna l'homme.

— « Cela va faire baisser les prix, » fit lugubrement remarquer un autre.

— « J'ai entendu dire, » ajouta un troisième, « que les forces de Port Olni se portent au secours de Vonda. »

— « Nos hommes vont aller à leur rencontre, » dit un quatrième.

« Je t'en prie, Maître, » souffla la femme à mon intention. Elle tendit ses petites mains, sans cesser de danser, comme pour me toucher. Aux poignets, elle portait des bracelets en or, avec des clochettes. Je vis les petites serrures, avec le logement de la clé, des bracelets. Elle ne pouvait pas les retirer.

— « Tu lui plais, » releva mon voisin, son attention ayant été attirée par la danseuse.

Soudain, un fouet claqua violemment et la danseuse, terrifiée, s'éloigna précipitamment de moi. Busebius, propriétaire de la taverne, se tenait à la limite du sable.

« Crois-tu que je n'aie qu'un client ? » lui cria-t-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Il y eut des rires. Puis elle dansa également devant les autres, parmi les tables. Je la regardai. C'était un rêve de sensualité. Il était difficile d'imaginer qu'elle puisse être originaire de la Terre.

« Il y avait une autre danseuse, ici, avant, » évoqua mon voisin. « Elle s'appelait Helen. C'était également une blonde de la Terre. Alison a été achetée pour la remplacer. »

— « Qu'est-il arrivé à l'autre femme ? » demandai-je.

— « Helen ? » s'enquit-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Marlenus d'Ar l'a vue, un jour, et il l'a achetée. Elle a été enchaînée et donnée en cadeau. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Du Paga, Maître ? » demanda une Esclave de Taverne aux cheveux noirs, vêtue d'une bande de soie jaune et diaphane.

Je lui fis signe de s'éloigner. Ses jambes étaient courtes et jolies, ses fesses douces et rondes. La bande de soie était serrée autour de sa taille par plusieurs tours de corde jaune, plus qu'il n'en fallait pour l'attacher dans une alcôve.

Je continuai de regarder la danseuse, qui était à présent à quelques mètres, sous le plafond bas.

La femme qui m'avait proposé du Paga n'avait pas véritablement envie de me servir du Paga. Mon gobelet, de toute évidence, était encore pratiquement plein. Elle m'avait proposé autre chose, d'autres marchandises fournies par la taverne.

La danseuse, à présent, tandis que la musique montait en crescendo, se dirigeait à nouveau vers moi. Je regardai ses chevilles et ses cuisses, son ventre doux, ses seins, ses épaules et sa gorge, sa beauté, son visage et ses yeux, les envolées de ses cheveux blonds et tourbillonnants, les bijoux étincelants, mobiles, qui couvraient son corps, le métal qui emprisonnait ses poignets et ses chevilles, la perle suspendue sur son front.

« Maître, » dit-elle, dansant devant moi.

Je la considérai, les paupières partiellement baissées.

Puis elle tomba à genoux et, à genoux, penchée en arrière, dansa devant moi comme une esclave agenouillée.

La musique atteignit son point culminant et, lorsqu'elle se tut, la femme se redressa puis se laissa glisser sur la hanche droite, tendant le bras droit vers moi, allongée devant moi, soumise, la tête posée par terre.

Des applaudissements retentirent dans la salle, les hommes se frappant l'épaule gauche avec la main droite, à la manière goréenne.

Je me levai et posai deux tarsks en cuivre sur la table.

J'allai près de la femme et la poussai avec le pied.

« Va dans l'alcôve ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle se leva précipitamment et, dans un tintement de bijoux et de clochettes, prit le chemin de l'alcôve fermée par un rideau.

Il y eut d'autres applaudissements tandis que je la suivais et, me retournant, à l'intérieur de

l'alcôve, tirais les rideaux. Après les avoir attachés de l'intérieur, je me tournai vers la femme...

Elle était à genoux en position d'Esclave de Plaisir, au fond de l'alcôve, sur les fourrures rouges, à la lumière d'une petite lampe. Il y avait des chaînes, dans l'alcôve, ainsi qu'une corde et un fouet.

« Si le Maître désire un équipement particulier, » dit-elle, « il sera fourni par Busebius. »

— « Il y a ici largement de quoi te dresser, » répondis-je.

— « Oui, Maître, » opina-t-elle.

— « T'appelles-tu Alison ? » demandai-je.

— « Pendant la durée de mon utilisation, le Maître peut me donner n'importe quel nom, » fit-elle ressortir.

— « T'appelles-tu Alison ? » insistai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « C'est un nom de femme de la Terre, » fis-je remarquer.

— « Je t'en prie, Maître, ne te montre pas cruel à cause de cela, » dit-elle.

— « Es-tu originaire de la Terre ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « T'appelais-tu déjà Alison ? » demandai-je.

— « Oui, » reconnut-elle, « mais, par la volonté de mes maîtres goréens, c'est désormais un nom de simple esclave. »

— « Comment es-tu arrivée sur Gor ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle. « Je me suis couchée, un soir, et me suis réveillée plus tard, j'ignore combien de temps plus tard, nue, dans une forteresse, enchaînée avec d'autres femmes. »

— « Toutes esclaves ? » demandai-je.

— « Oui, » acquiesça-t-elle. « Nous ne le savions pas, à ce moment-là, mais nous étions toutes esclaves. »

— « Des esclaves véritables ? » m'enquis-je.

— « Oui, » confirma-t-elle. « Des esclaves véritables. »

— « C'est un joli nom, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « En outre, » repris-je, « c'est un nom magnifique pour une femme esclave. »

— « Oui, Maître, » dit-elle. « Merci, Maître. »

Je la considérai.

— « Tu sembles être une esclave, » dis-je.

— « Je suis une esclave, Maître, » assura-t-elle.

— « Les hommes de Gor, » repris-je, « disent que les femmes de la Terre sont des esclaves par nature. Est-ce vrai ? »

— « Oui, Maître, » confirma-t-elle. « Tout comme les femmes qui étaient enchaînées avec moi, j'ai rapidement compris que nous étions des esclaves par nature. »

— « Comment ont-elles pris cette découverte ? » demandai-je.

— « En général, au début, avec tristesse et honte, » reconnut-elle, « puis avec une résignation impuissante, une compréhension objective et une acceptation tranquille, ensuite, avec une joie libératrice et inexprimable. »

— « Es-tu une esclave par nature ? » lui demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la considérai.

« Fais l'essai, Maître, » proposa-t-elle. « Juge par toi-même. »

— « Mais tu es originaire de la Terre, » objectai-je.

— « Cela te contrarie-t-il, » demanda-t-elle, « qu'une femme de la Terre puisse être une esclave »

par nature ? »

— « Mets-toi sur le dos, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle déroula les colliers dont son corps était ceint, les posant à côté d'elle.

— « Non, » fis-je, « garde les bracelets et la perle que tu as sur le front. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle s'allongea.

— « Que veux-tu faire ? » demandai-je.

— « Donner du plaisir à mon Maître, » répondit-elle avec un sourire.

— « C'est une réponse d'esclave, » fis-je remarquer.

— « C'est ma réponse, » dit-elle, « et je suis sérieuse, et j'en suis fière. »

— « À plat ventre ! » ordonnai-je.

Inquiète, elle se tourna sur le ventre. Elle était crispée, sur les fourrures.

— « Le Maître a décroché le fouet, » dit-elle. « Vais-je être fouettée ? » Je lui caressai doucement le flanc avec les lanières du fouet. Elle frémit.

— « Tu éprouves une peur d'esclave, » relevai-je. Puis je remis le fouet à sa place. Ensuite, je touchai son corps et elle se tortilla sur la fourrure, la serrant avec ses petits doigts. « Oui, » confirmai-je, « tu as des réflexes d'esclave. Sur le dos ! » ordonnai-je ensuite.

Elle se mit rapidement sur le dos et me regarda avec frayeur.

Je ramassai la corde posée dans un coin de l'alcôve et, l'ayant pliée en quatre, la lui enroulai plusieurs fois autour du cou et la nouai. J'avais ainsi fabriqué un lourd collier de corde, avec deux laines épaisses. Ensuite, je la dressai sur les genoux, devant moi, le menton relevé par les nœuds, de sorte qu'elle était obligée de me regarder.

« Je suis prêt à croire que tu es, comme tu le prétends, une esclave par nature, » dis-je. « Connais-tu la punition infligée à une esclave qui ment ? » demandai-je.

— « À la discrétion du Maître, » souffla-t-elle, terrifiée, me regardant.

— « Connais-tu un nommé Oneander d'Ar ? » m'enquis-je.

— « C'est un Marchand, » répondit-elle.

— « Le connais-tu ? » insistai-je.

— « Il vient de temps en temps au *Collier à Clochettes*, » souffla-t-elle. « Je t'en prie, Maître, ne me brutalise pas. »

Je tirai sur la lourde corde et elle poussa un cri de désespoir.

— « Le connais-tu ? » répétai-je.

— « Je l'ai servi, » sanglota-t-elle.

— « Le connais-tu ? » insistai-je.

— « Oui, oui ! » sanglota-t-elle, les genoux ne touchant plus le sol. « Il m'utilise quand il en a envie, comme une esclave soumise, abjecte et totale. »

Je la foudroyai du regard.

« Busebius lui accorde une priorité, » précisa-t-elle, « afin qu'il puisse m'utiliser quand il en a envie. Parfois, je suis envoyée chez lui. »

— « Où est-il ? » demandai-je. « Où ? »

— « À Lara ! » cria-t-elle. « À Lara ! » C'était une ville de la Confédération Salérienne, au confluent du Vosk et de l'Olni. Il n'était pas surprenant qu'Oneander n'ait pas révélé sa destination.

Je jetai la femme sur les fourrures.

Parfois, les hommes parlent librement aux esclaves. Oneander, peut-être à cause de la boisson et du plaisir, avait confié ses intentions à l'esclave qu'il serrait dans ses bras.

« Je ne devais rien dire, » sanglota-t-elle.

Peut-être la fille stupide de la Terre l'avait-elle interrogé et n'était-il pas d'humeur à la battre.

Peut-être était-il fier d'entreprendre une aventure audacieuse à cette époque troublée. Je ne savais pas. Ar, naturellement, n'était pas officiellement en guerre avec la Confédération Salérienne. De même, à cette époque, les hostilités avec les villes salériennes se limitaient à quelques engagements contre Vonda. Son action, bien qu'elle ne soit peut-être pas tout à fait convenable et que, de ce fait, il ait estimé plus prudent de ne pas en parler, n'était pas illégale et ne pouvait être considérée comme une trahison. Toutefois, Lara faisant partie de la Confédération Salérienne, elle suggérait des difficultés économiques. Privé des marchés de Vonda et, peut-être, de ceux de Port Olni et de Ti, il était naturel, supposai-je, qu'Oneander se tourne vers Lara.

« Je ne devais rien dire, » sanglota la femme.

Je la fis mettre à genoux et la jetai contre le mur. Je pris les deux grosses laisses de son collier, les passai dans un anneau et tirai, plaquant la femme contre le mur. Ensuite, avec ces laisses, je lui attachai les poignets, étroitement, sous le menton. Elle était, de ce fait, attachée à genoux, le ventre contre le mur, le cou et les poignets étroitement entravés à un anneau par quelques centimètres de corde.

« Je ne devais rien dire, » sanglota-t-elle.

— « Busebius, ton vrai maître, t'a-t-il ordonné de ne rien dire ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, pourquoi pleures-tu et trembles-tu ? » m'enquis-je.

— « Oneander ne voulait pas que je parle, » répondit-elle.

— « Mais je voulais que tu parles, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Et tu as parlé, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Crois-tu qu'il soit prudent, de la part d'un homme, de confier ses secrets à une femme telle que toi ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Tu ne regrettes pas d'avoir parlé, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Crois-tu que tu as eu raison de m'obéir ? » demandai-je.

— « Oui, Maître ! » s'écria-t-elle. « Oui, Maître ! »

— « Tu n'es qu'une simple esclave, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Aie pitié de moi, Maître ! »

— « En conséquence, tu as eu raison de parler, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle. « Oui, Maître. »

— « Crois-tu qu'il faille confier des secrets à une femme telle que toi ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Parce que l'on peut nous obliger à parler, » répondit-elle.

— « Tu as été obligée de parler, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Puis je pivotai sur moi-même et gagnai les rideaux en cuir de l'alcôve. Je levai les bras pour détacher les boucles qui les fermaient.

« Vas-tu me laisser ? » demanda-t-elle, derrière moi, attachée.

— « Naturellement, » répondis-je.

— « Je t'intéressais uniquement pour l'information, » releva-t-elle.

Je haussai les épaules.

— « À présent, j'ai cette information, » admis-je.

— « Attarde-toi un peu, Maître, » souffla-t-elle.

Je me tournai vers elle et la considérai.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

Elle me regardait par-dessus son épaule.

— « Je t'en prie, » dit-elle.

— « Je ne comprends pas ! » répétai-je avec colère.

— « J'ai dansé devant toi, » rappela-t-elle, « et totalement, comme l'esclave que je suis. »

— « Il est vrai, » reconnus-je, « que tu as dansé comme une esclave. »

— « Je *suis* une esclave, » insista-t-elle.

— « Mais tu es de la Terre, » objectai-je. Je ne sais pas pourquoi j'étais furieux contre elle.

— « Les femmes de la Terre, » répondit-elle, « sont des esclaves par nature. »

— « Non ! » criai-je.

— « Ne nous méprise pas et ne nous condamne pas, » me pria-t-elle. « Comprends-nous. »

— « Non ! » dis-je avec colère.

— « Satisfais-nous, » supplia-t-elle.

— « Non, » dis-je. « Non ! »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

— « Peut-être parce que nous sommes des esclaves, » émit-elle. « Tu exerces ta cruauté sur nous. »

— « Peut-être ! » répondis-je avec colère.

— « La plus grande cruauté qu'un homme puisse infliger à une femme, c'est lui refuser son collier. »

Je ne répondis pas.

« As-tu vu comme j'ai dansé devant toi ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu m'excites, Maître, » expliqua-t-elle. « Cela te fait-il horreur ? Cela te scandalise-t-il ? Cela te surprend-il et te met-il mal à l'aise, cela te consterne-t-il tellement, cela semble-t-il si difficile à comprendre, qu'une femme de la Terre puisse être sexuellement excitée, qu'elle puisse avoir des désirs sexuels, qu'elle puisse éprouver une passion impuissante et frustrante, qu'elle puisse même être sexuellement satisfaite ? »

— « Ce n'est pas l'habitude, » fis-je ressortir. « Et ce n'est pas autorisé. »

— « C'est l'habitude, » contra-t-elle. « Comme tu connais mal les femmes ! Et, sur Gor, c'est autorisé... aux esclaves. »

Je ne répondis pas.

« Sur Gor, » reprit-elle, « j'ai connu des sentiments et des sensations dont j'ignorais l'existence. Les inhibitions ont volé en éclats, chassées parfois par des hommes puissants et des coups de fouet. J'ai appris à vivre et à éprouver. Mes émotions ont été libérées. Ma sexualité et ma nature les plus profondes ont été, sur cette planète, enfin autorisées à s'exprimer totalement. Je suis devenue moi-même. J'aime et je sers. Je sais enfin qui et ce que je suis, l'Esclave d'Amour de maîtres inflexibles. »

— « Non, » affirmai-je. « Non. »

Je lui tournai le dos, à nouveau, pour ouvrir les rideaux.

— « Ma danse a-t-elle intéressé le Maître ? » demanda-t-elle.

Je me tournai à nouveau vers elle. Elle était à genoux près du mur, attachée à l'anneau par le cou et les poignets. J'entendis tinter légèrement les clochettes réparties sur son corps. Je vis les bracelets barbares, et la chaîne minuscule qui maintenait la petite perle sur son front.

— « Oui, » répondis-je. Je serrais les poings.

— « Je te supplie de me satisfaire, » dit-elle, « et comme l’esclave que je suis. Je sais que je n’ai aucun droit de te demander cela, car une esclave n’a aucun droit, néanmoins je le fais, me plaçant totalement et vulnérablement à ta merci. Tu peux, naturellement, me refuser cette satisfaction, car je suis une esclave. J’espère, toutefois, que tu ne le feras pas. J’espère, au contraire, que tu jugeras utile de te montrer gentil avec une misérable femme asservie. »

Je ne répondis pas.

« Je ferai tout pour être digne de ta satisfaction, » promit-elle.

Je m’accroupis derrière elle et posai les mains sur sa taille. Elle frémit, s’appuyant contre le mur.

— « De quelle façon ? » demandai-je.

— « En te servant totalement et intimement, comme une esclave soumise, abjecte et totale, » expliqua-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Tu ne le regretteras pas, Maître, » ajouta-t-elle. Je lui détachai les poignets, la corde glissant ensuite dans l’anneau. Puis je la pris dans mes bras, tandis qu’elle était toujours à genoux près de l’anneau.

« Alison va faire tout son possible pour plaire au Maître, » souffla-t-elle. Puis elle m’embrassa, doucement. Puis, doucement, elle me souffla à l’oreille : « Les femmes de la Terre sont des esclaves par nature. »

— « Non ! » dis-je.

— « Fais-toi une opinion en fonction de moi, » invita-t-elle.

Je la fis glisser sur les fourrures. Je me mis à embrasser son corps.

— « Non, » dis-je.

Bientôt, elle se mit à sangloter et hoqueter dans mes bras. Puis elle se tortilla. Ensuite, elle hurla dans l’alcôve et, frissonnant, tremblant, fut tenue dans mes bras.

— « Ne suis-je pas une esclave par nature ? » demanda-t-elle.

— « Si, » répondis-je. « C’est vrai. »

Il n’y avait pas d’équivoque dans la nature de ses mouvements, de ses réflexes. C’étaient manifestement ceux d’une esclave par nature. Ces constatations me troublèrent. Elle se laissa aller sur le dos.

— « Et je suis une femme de la Terre, » rappela-t-elle.

— « Tu n’es pas typique, » fis-je ressortir.

— « Je suis typique, » assura-t-elle. Je la regardai. « À quoi penses-tu ? » demanda-t-elle.

— « Je pensais, » répondis-je, considérant la femme, « que les hommes de la Terre, s’ils pouvaient voir une femme de la Terre telle que tu es en ce moment, hurleraient de plaisir. »

J’entendais les Musiciens, à l’extérieur de l’alcôve, les bruits de la taverne. Lorsque l’on emmène une femme dans une alcôve, on peut la garder, en réalité, pratiquement aussi longtemps qu’on le souhaite. On la possède jusqu’au moment où on décide d’ouvrir à nouveau les rideaux. Après la fermeture de la taverne, un employé est chargé de faire sortir les clients restants et d’enchaîner correctement la femme, ou de l’enfermer dans une cage.

— « Crois-tu que satisfaire les besoins d’une femme soit une chose tellement difficile ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Et si elle est une esclave par nature, » reprit-elle, « il est manifestement acceptable qu’elle recherche, même désespérément, la satisfaction de ses besoins les plus profonds. »

— « Oui, » reconnus-je.

— « Et, de toute évidence, » reprit-elle, « il est acceptable que le maître, bien qu’il ne soit pas obligé de le faire, la femme n’étant qu’une esclave, daigne, par gentillesse, si tels sont son caprice ou

son plaisir, satisfaire les besoins d'une esclave. »

— « Cela dépend totalement de lui, » relevai-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle. « Elle n'est qu'une esclave. »

— « Le fait que tu sois une esclave par nature, Alison, » fis-je remarquer, « ne signifie pas que toutes les femmes de la Terre sont des esclaves par nature. »

— « Toutes mes compagnes, pendant le dressage, » fit-elle ressortir, « ont constaté que tel était le cas. »

— « Cela ne prouve rien, » dis-je.

— « Crois-tu que nous étions toutes si rares et différentes ? » demanda-t-elle.

Je haussai les épaules.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Nous ne l'étions pas, » assura-t-elle.

— « Peut-être, peut-être pas, » dis-je.

Elle sourit.

« Depuis combien de temps sais-tu que tu es une esclave ? » demandai-je.

— « Depuis l'époque où j'étais jeune fille, » répondit-elle. « Je l'ai d'abord découvert dans mes pensées, mes rêves, mes sentiments, mes désirs. Mais je croyais que je ne pourrais être qu'une esclave secrète, à la merci d'un maître secret. Ensuite, j'ai été conduite sur Gor. Ici, je porte ouvertement mon collier et m'agenouille devant les maîtres sans me cacher. »

— « C'est vrai, » convins-je.

— « Es-tu opposé à mes besoins d'esclave, Maître ? » demanda-t-elle.

— « Je ne suis pas opposé à ce que, personnellement, tu aies des besoins d'esclave, » répondis-je.

« En réalité, je suis heureux que tu aies des besoins d'esclave car ils te rendent parfaite et font de toi un rêve de plaisir. »

— « Mais tu ne voudrais pas que toutes les femmes soient comme moi ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Mais si elles l'étaient ? » demanda-t-elle.

Je la regardai avec colère.

« Ou bien voudrais-tu qu'une seule femme soit comme moi ? » s'enquit-elle.

— « Non ! » répondis-je.

— « Mais si elle l'était ? » demanda la femme.

Je fermai les yeux. L'image de Miss Beverly Henderson en esclave était presque insupportablement érotique. J'eus du mal à me contrôler. Je chassai cette pensée de mon esprit. Je ne devais même pas m'autoriser de telles pensées.

J'ouvris les yeux.

« Ne lui refuse pas sa nature, » dit la femme.

— « À genoux sous le fouet ! » criai-je. Terrifiée, la femme se mit à genoux, se faisant toute petite, la tête sur les fourrures. Ses poignets étaient croisés sous elle, comme s'ils étaient attachés. Elle tremblait. Je me tenais à présent au-dessus d'elle, le fouet à esclave à la main. Je le levai, puis le jetai dans un coin, avec colère. Je m'accroupis. Ensuite, je la pris par les cheveux et la forçai à lever la tête.

— « Permets-moi de t'apaiser, » supplia-t-elle, tendant la bouche et les lèvres vers moi. Mais, la tenant par les cheveux, je l'empêchai d'approcher de moi. Elle gémit, refusée. Ensuite, je lui lâchai les cheveux et lui permis de me toucher. « Merci, Maître, » souffla-t-elle.

C'était une esclave. Je lui permettrais de tenter de m'apaiser, d'une façon pratiquée de toute antiquité par les femmes esclaves.

« Je dois partir bientôt, » dis-je.

- « Le Maître recherche une esclave, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.
- « Peut-être, » répondis-je.
- « Ne lui permets jamais d'oublier qu'elle est une esclave, » dit-elle.
- « Je dois partir, » répondis-je.
- « Prends-moi encore une fois, » supplia-t-elle.

Je le fis puis, plus tard, je me levai. Je détachai les rideaux en cuir, puis les écartai. La taverne était vide et fermée. Je me retournai et regardai à nouveau la femme. Elle avait remis ses colliers et était agenouillée en position d'Esclave de Plaisir.

- « J'ai du mal à croire que tu es une femme de la Terre, » dis-je.
- « Désormais, je ne suis qu'une esclave goréenne, » dit-elle.
- « Tu as bien dansé, » reconnus-je.

Un employé entra par une porte latérale.

- « Je vais la mettre dans sa cage, » annonça-t-il.

Il fit claquer les doigts. « Viens, Petite ! » ordonna-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle se leva rapidement et courut légèrement jusqu'à lui. Il la prit par le bras.

- « Celle que tu cherches est une esclave, n'est-ce pas ? » me demanda-t-elle.

- « Elle est juridiquement esclave, » précisai-je. « Mais ce n'est pas une véritable esclave. »

Elle fut ensuite poussée vers la petite porte par laquelle l'employé était arrivé. Je supposai que, derrière, se trouvaient les cuisines, les bureaux, les caves, les garde-manger, les entrepôts, les salles de préparation, le cachot et les cages. Sur le seuil, l'employé lui permit de s'arrêter et de se tourner vers moi.

- « Bonne chasse, Maître, » dit-elle. « N'aie pas pitié d'elle. »

Puis elle m'envoya un baiser, à la manière goréenne. Je lui rendis son geste. Elle fut ensuite emmenée. Quelques instants plus tard, j'entendis la fermeture d'une porte coulissante. Quelques instants plus tard, l'employé revint et me fit sortir par la porte principale. Les verrous furent tirés derrière moi. Je me retrouvai alors dans les rues d'Ar. Je regardai les lunes et les étoiles, au-dessus des cylindres et des ponts. Puis je pris le chemin de la Rue des Tarns, où il me serait peut-être possible de trouver le moyen de gagner le nord, et la ville salérienne de Lara.

LE CAMP DE LA VICTOIRE

« SALUT, Dame Tima ! » dis-je.

— « Jason ! » s'écria-t-elle, tirant sur ses liens. « Ne me fais pas de mal ! »

Les flammes de la ville incendiée rougissaient le ciel nocturne.

« C'est un tarsk, » intervint l'homme qui faisait les cent pas devant les Chevalets de Plaisir.

Je glissai un tarsk dans le petit sac en cuir cloué au montant du chevalet.

Elle tira sur ses liens.

« Je ne te conduirai pas plus près de Lara, » avait dit le cavalier du tarn qui m'avait conduit à cet endroit. « Les tarniers d'Ar, » avait-il ajouté, « patrouillent entre Vonda et Ar, mais ils ne sont pas assez nombreux pour surveiller correctement les abords de cet itinéraire. En outre, demain, lorsque les cavaleries se masseront en prévision de l'attaque, la surveillance de l'itinéraire sera abandonnée. » J'avais acquiescé et je l'avais payé, sortant péniblement du lourd panier. Au retour, il conduirait certainement des réfugiés, ou des femmes asservies, à Ar.

— « Où en est la guerre ? » demandai-je à l'homme qui gardait la longue ligne de Chevalets de Plaisir. « Je viens d'arriver d'Ar. »

— « Nous avons été victorieux, ici, » m'apprit-il, « battant les forces de Vonda ainsi que celles des tarniers d'Artemidorus de Cos. Vonda est au pillage. La ville brûle. Ceci est un camp de la victoire, destiné au butin et au plaisir. »

— « De toute évidence, la Confédération Salérienne est désormais obligée de faire la guerre, » dis-je.

Il haussa les épaules.

— « Les forces de Lara marchent vers le nord, » dit-il. « Les forces de Port Olni sont à cent pasangs, marchant vers le sud. Elles ne ralentissent leur progression que pour que leur arrivée corresponde à celle des hommes de Lara. »

Je hochai la tête. Ce serait un mouvement de tenaille destiné à prendre les hommes d'Ar, loin de leurs lignes de ravitaillement, sur deux fronts.

— « Nous devons à présent battre en retraite, » en conclus-je.

Il rit.

— « Non, » dit-il. « Tandis que les forces de Port Olni restent dans leur camp, nous marchons sur elles. Nous les attaquerons séparément. Après les avoir vaincues, nous retournerons au sud, à la rencontre des forces de Lara, peut-être même en vue des cendres de Vonda. »

— « Je vois, » dis-je.

— « Notre seule crainte est l'intervention des forces de Ti, » convint-il.

Ti était la ville la plus importante et la plus peuplée de la Confédération Salérienne. Elle avait, jusqu'ici, refusé de se laisser entraîner dans les intrigues de Vonda et de Cos.

— « Ce n'est vraisemblablement qu'une question de temps, » émis-je.

— « Je suppose, » admit l'homme. « En ce moment même, Ebullius Gaius Cassius, appartenant à la Caste des Guerriers, Administrateur de Ti, rencontre le Grand Conseil de Ti. »

— « Leur attente semble inexplicable, » remontrai-je.

— « Les Cosiens, ennemis d'Ar, et les commerçants de Vonda, » dit l'homme, « ont précipité la guerre, dans l'espoir d'engager l'ensemble de la Confédération. »

— « Un parti minoritaire, par conséquent, » fis-je ressortir, « manœuvre la situation. »

— « Je crois, » dit l'homme. « Je doute, franchement, qu'Ar ou Ti souhaitent un conflit généralisé. »

« À combien est celle-ci ? » cria un homme, à quelques chevalets de nous. C'était une blonde attachée.

« Excuse-moi, » dit l'homme, me tournant le dos. « Un tarsk, » dit-il au client.

— « Bien sûr, » fis-je.

C'était le soir. Des feux, au sommet de hauts pieux, illuminaient le camp. De nombreux hommes allaient et venaient. De l'endroit où je me trouvais, je voyais de nombreuses tentes, des tentes longues, et des zones de détention et de stockage entourées de palissades temporaires. Dans ces enclos se trouvaient essentiellement des marchandises et des prisonniers. Deux soldats ivres passèrent en trébuchant.

« Comment as-tu été capturée ? » demandai-je à Dame Tima.

— « Par des soldats, en ville, » répondit-elle, « avec d'autres. » Elle me regarda. « Sois gentil avec moi, Jason, » supplia-t-elle. « Je suis absolument impuissante. »

— « Comment as-tu été conduite ici ? » demandai-je.

— « Au bout d'une corde, » dit-elle, « j'ai été conduite ici, nue, puis attachée sur un chevalet. »

Je regardai la longue rangée de chevalets alignés sous les torches.

La blonde, quelques chevalets plus loin, implorait pitié.

— « Ton Marché et tes biens ? » demandai-je.

— « Le Marché a été brûlé, » répondit-elle, « les biens et les esclaves ont été pris. »

— « De nombreux habitants de Vonda ont-ils pu quitter la ville ? » demandai-je.

— « Oui, beaucoup, » répondit-elle.

— « En survolant cette région, » repris-je, « j'ai vu plusieurs enclos, contenant principalement des femmes. »

— « Elles ont été traquées plus impitoyablement, » dit-elle avec amertume.

— « Néanmoins, quelques femmes ont dû pouvoir quitter la ville, » émis-je.

— « Oui, » reconnut-elle, « surtout celles qui se sont enfuies au début. Beaucoup sont allées se réfugier à Lara. »

La blonde, quelques chevalets plus loin, se mit à crier et se tortiller dans ses liens.

« Non, non, » suppliait-elle. Mais on ne lui manifestait pas la pitié qu'elle implorait.

— « Qu'est devenue la Demeure d'Andronicus ? » demandai-je.

— « Disparue, » répondit-elle, « brûlée, les esclaves et le personnel en fuite ou capturés. »

— « Et Dame Gina ? » m'enquis-je. Je me souvenais d'elle avec un certain plaisir.

— « Entravée, » répondit-elle, « dans la tente réfectoire, où elle sert les hommes. »

— « Crois-tu qu'elle soit contente de les servir ? » demandai-je.

— « Ils sont contents d'être servis par elle ! » répliqua-t-elle avec colère.

— « Vraisemblablement, » fis-je. « Te souviens-tu de l'esclave Lola, de la Demeure d'Andronicus ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je ne sais pas ce qu'elle est devenue. » Lola et Tela étaient les femmes qui m'avaient enseigné le goréen. C'étaient les premières esclaves goréennes qu'il m'ait été donné de

voir. Je n'avais jamais oublié ce spectacle. Le fait que de telles femmes puissent exister, et être esclaves, avait été une révélation stupéfiante et agréable à certaines réalités de Gor.

— « Tu avais une assistante, » repris-je, « une actrice merveilleuse qui, feignant d'être une simple esclave de la Terre, allant même jusqu'à porter le collier et le Ta-Teera, m'a magnifiquement préparé à ma vente sur ton Marché. »

— « Dame Tendite, » dit-elle. « Ne me touche pas ! »

— « Oui, c'est elle, » dis-je. « Elle m'a ridiculisé. »

— « Non, Jason, je t'en prie. »

— « Je la croyais, » indiquai-je. « Complètement. »

— « Je suis totalement impuissante, Jason, » souligna-t-elle. « Je t'en prie, aie pitié de moi. »

— « La vente a dû être amusante, » continuai-je.

— « Tes mains ! » sanglota-t-elle.

— « Avez-vous préparé cela ensemble ? » demandai-je. « Ton corps paraît plus petit et plus impuissant que dans mon souvenir, » fis-je remarquer.

— « Oui, oui, » sanglota-t-elle, « mais c'était son plan, à l'origine, son idée à elle. Elle pensait qu'il serait amusant de te jouer ce tour. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Je t'en prie, cesse de me toucher, » supplia-t-elle.

Soudain, quelques chevalets plus loin, la blonde, rejetant la tête en arrière et se cambrant involontairement dans ses liens, hurla sa soumission.

Dame Tima frémit puis, soudain, se souleva en direction de moi. Mais ma main ne la toucha pas tout à fait.

— « Où est-elle ? » demandai-je.

— « Elle a fui Vonda, » répondit-elle. « Elle est allée à Lara. Je t'en prie, ne cesse pas de me toucher. »

— « Es-tu prête à supplier d'être touchée ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je supplie. »

— « Comment ces choses fonctionnent-elles ? » demandai-je en regardant le chevalet.

— « Jason, je t'en prie, » souffla-t-elle.

— « Je constate que tu n'es pas encore marquée, » dis-je. « Et les autres non plus, je suppose. »

— « Jason, » supplia-t-elle.

— « Parle ! » ordonnai-je.

— « Nous avons été attachées aux chevalets en tant que femmes libres, » expliqua-t-elle, « afin que, femmes de l'ennemi, nous soyons convenablement humiliées. En outre, n'est-ce pas une bonne plaisanterie, pour les hommes d'Ar, d'avoir attaché plus de mille femmes libres de Vonda à leurs Chevalets de Plaisir, comme des esclaves, et de les louer pour un tarsk à tous ceux qui passent ? »

— « Oui, » admis-je avec un sourire. « C'est une bonne plaisanterie. » Les hommes de Gor aiment ce type de plaisanterie.

— « Et ce n'est qu'après nous avoir totalement humiliées, » poursuivit-elle, « que les hommes d'Ar, s'ils en ont envie, consentiront à nous diviser en lots, à nous marquer et nous mettre le collier, puis à nous vendre dans toutes les villes de Gor. »

— « Magnifique ! » m'écriai-je. « Magnifique. »

Elle m'adressa un regard plein d'horreur.

— « Es-tu un homme de Gor ? » demanda-t-elle.

Je haussai les épaules. Je ne savais pas.

Puis, à nouveau, soudainement, elle leva son corps vers moi.

« Tu m'as excitée, » souffla-t-elle. « Sais-tu que tu m'as excitée, et cruellement ? »

— « Tu lèves ton corps comme une femme asservie, Dame Tima, » fis-je ressortir.

Elle grogna et se laissa retomber. Elle gémit.

La blonde, quelques chevalets plus loin, sanglotait à présent de plaisir. Elle était seule.

« Maîtres ! Maîtres ! » appelait-elle. « Je veux seulement un tarsk ! Je vous en prie, touchez-moi ! »

« Quelle traînée ! » jugeai-je.

— « Oui, Jason, » souffla Dame Tima.

— « Ces liens paraissent t'immobiliser correctement, » remarquai-je.

— « Je suis totalement impuissante, » dit-elle. « Touche-moi, je t'en supplie. »

— « Le Chevalet de Plaisir est un appareil intéressant, » appréciai-je. J'examinai les roues en bois, les leviers. Grâce aux axes de l'appareil, aux divers engrenages, pignons et articulations, compte tenu des planches articulées, des encoches et des points d'ancrage, il est possible de le régler suivant diverses positions. Bien entendu, tous les Chevalets de Plaisir n'étaient pas aussi perfectionnés que celui auquel était attachée mon ancienne Maîtresse, Dame Tima de Vonda, autrefois Marchande d'Esclaves. Cet appareil, comme quelques autres, avait manifestement été amené de la ville, peut-être par les hommes enchaînés de Vonda, tirant sur les cordes des chariots.

— « Jason, » supplia Dame Tima.

— « Je n'en avais jamais vu de près, » fis-je remarquer.

— « Jason ! » cria-t-elle.

— « Tu as bonne allure, à genoux devant moi, » dis-je.

— « Jason, » sanglota-t-elle.

Ensuite, je la penchai en arrière et, la soulevant et la tournant, examinai le côté gauche de sa beauté, puis le droit. Puis je lui fis prendre diverses positions, explorant, en fait, les diverses possibilités de l'appareil, bien que les expériences aient leur valeur esthétique car Dame Tima était belle.

— « Fascinant, » fis-je.

— « Jason ! » protesta-t-elle. Puis, ayant pratiquement assimilé le maniement de l'appareil, je l'utilisai en fonction de ce pour quoi il était conçu, à savoir l'exposition et l'exhibition d'une prisonnière impuissante. Sa deuxième fonction, évidemment, consiste à maintenir la femme dans la position qu'on a choisie. Je la fis pivoter sur le dos. Puis je me détournai d'elle. « Jason ! » cria-t-elle. « Jason ! »

Je me tournai à nouveau vers elle.

« Tu m'as humiliée et tu t'es servi de moi, » dit-elle. « Tu m'as fait pivoter et examinée sur le chevalet comme si j'étais une esclave. Tu m'as cruellement excitée. Tu ne peux pas m'abandonner, à présent ! »

— « Je peux, » déclarai-je.

— « Je t'en prie, reviens, » sanglota-t-elle. « Touche-moi. Touche-moi ! »

— « Supplies-tu ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Comme une esclave ? » m'enquis-je.

— « Oui, oui, » répondit-elle. « Je supplie comme une esclave. »

— « Mais c'est plus abject que l'attitude d'une simple traînée, » fis-je valoir. « Tu te souviens certainement de la femme blonde, » insistai-je, montrant la fille qui se trouvait quelques chevalets plus loin.

— « Je supplie comme une traînée et comme une esclave, » gémit-elle.

Alors, j'approchai lentement du chevalet. Elle me regarda, effrayée. Je la mis en position, lui écartant douloureusement les jambes. Ensuite, la fixant droit dans les yeux, je lui écartai encore un

peu plus les jambes.
Ensuite, je la pris.

LA TENTE RÉFECTOIRE

« ICI, » dis-je à Dame Gina. « À genoux. » Je montrai un endroit, sur la paille, près de la paroi de la tente réfectoire, un endroit dégagé, entre d'autres couples.

Elle s'agenouilla devant moi, levant les yeux vers moi.

— « C'est la première fois qu'un homme m'ordonne de me coucher sur la paille, » dit-elle.

— « Crois-tu que tu n'es pas séduisante ? » demandai-je.

— « Je sais que je ne suis pas séduisante, » dit-elle.

— « Pour beaucoup d'hommes, » fis-je, « tu pourrais être très séduisante. »

— « Je suis une prisonnière nue et entravée, » dit-elle. « Bientôt, si tel est le désir des hommes d'Ar, je serai marquée comme une esclave. Je me suis occupée de ta table, je t'ai servi à boire et à manger. Outre ces choses, je te supplie de ne pas m'insulter et me torturer. »

— « Tu t'es bien acquittée de ta tâche de serveuse nue, » admis-je. « Avec compétence et déférence. »

— « Je ne souhaite pas être tuée, » fit-elle ressortir.

— « Tu étais une bonne dresseuse, » rappelai-je. « Tu m'as appris beaucoup de choses. »

— « Et, à présent, » releva-t-elle, « tu as l'intention de dresser un peu ta dresseuse ? »

— « Peut-être, » fis-je.

— « Je n'ai jamais éprouvé les sensations d'une femme normale, » fit-elle.

— « Couche-toi ! » lui ordonnai-je.

— « J'obéis, » dit-elle. Elle me regarda. « Tu ne parais pas être en colère contre moi, » s'étonna-t-elle.

Je m'assis près d'elle.

— « Je ne le suis pas, » dis-je. « Gardien ! » appelai-je. « Donne-moi la clé des fers de celle-ci. »

Il vint près de moi et me donna une clé avec laquelle je retirai l'anneau qu'elle portait à la cheville droite. Je rendis la clé au gardien. Je n'ouvris pas l'anneau de la cheville gauche. Elle continua de le porter, avec la courte chaîne et l'anneau droit ouvert.

« Il n'a pas paru surpris ou étonné, » relevai-je, « du fait que j'aie ouvert ton anneau. »

— « Non, » répondit-elle, troublée. « C'est vrai. »

— « De sorte qu'il ne paraît pas impensable, » dis-je, « qu'un homme puisse avoir envie de libérer tes jambes. »

Elle me regarda avec frayeur.

« N'oublie pas, » fis-je ressortir, « que tu n'as plus le fouet et les clés, que tu n'es plus vêtue de cuir noir, que tu n'es plus en position de pouvoir, les hommes à ta merci. »

— « Non, » souffla-t-elle.

— « Et même sous ce déguisement, il n'est pas improbable que les hommes aient envie de

t'arracher ton fouet, de te jeter par terre et de t'enseigner ce que signifie l'état de femme. »

— « J'avais envie qu'ils le fassent, » convint-elle. « J'avais envie qu'ils me traitent en femme. »

— « Tu es une femme, » dis-je. « Aie le courage de ton état. »

— « Non, » dit-elle. « Il signifie la soumission aux hommes. »

— « Bien sûr, » fis-je.

— « Je n'ai pas les sensations d'une femme normale, » rappela-t-elle.

— « Peut-être est-ce simplement qu'elles te font peur, » émis-je.

— « Non, non ! » s'écria-t-elle.

— « Dans ce cas, trouve le courage de les avoir, » avançai-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Dame Gina ne sera jamais une esclave soumise ! »

— « Tu es trop orgueilleuse pour être une femme, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Bien que tu sois, en réalité, une femme ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Il est mauvais d'être une femme ! Il est mauvais d'être une femme ! »

— « Tu pourrais toujours faire comme si être une femme équivalait à être un homme, » avançai-je.

— « Je ne suis pas stupide, » dit-elle.

— « Crois-tu vraiment qu'il soit mauvais pour une femme d'être véritablement une femme ? »

— « Oui, » répondit-elle, « car cela revient à être une femme, pas un homme. »

— « Mais tu n'es pas, en réalité, un homme, » fis-je ressortir.

— « Je sais, » répondit-elle.

— « Dans ce cas, sois une femme, » insistai-je.

— « Je n'ose pas, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « La condition de femme est-elle tellement terrifiante ? » demandai-je.

— « Oui, oui ! » s'écria-t-elle.

— « Non, » assurai-je. « Elle n'est pas terrifiante. Elle est profondément et extraordinairement merveilleuse. »

Elle trembla.

« Prends ta place dans l'ordre de la nature, » lui indiquai-je.

— « Aux pieds des hommes ! » s'écria-t-elle.

— « Telle est ta place, » affirmai-je.

Elle se mit à frissonner, près de moi.

— « Je commence de ressentir des sentiments, des sensations, » dit-elle, « qui me font peur. Ils menacent de prendre le dessus sur moi. »

— « C'est incontrôlable. C'est comme un orage, » admis-je.

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Abandonne-toi à eux, » l'engageai-je.

— « Je ne veux pas être une femme, » sanglota-t-elle. « Je ne veux pas être une femme. »

— « Quel a été le sort de la Demeure d'Andronicus ? » demandai-je.

Elle me regarda avec étonnement.

— « Les biens et les esclaves ont fui ou ont été capturés, » répondit-elle. « La demeure elle-même a été détruite. »

— « Et Andronicus ? » m'enquis-je.

— « Il a fui, » répondit-elle. « Avec d'autres. »

— « Quel a été le sort de Lola ? » demandai-je.

— « Elle a fui, » répondit-elle. « J'ignore si elle a été ou non capturée par les pillards. »

— « Crois-tu qu'elle soit parvenue à s'échapper ? » demandai-je.

— « Aux pillards, peut-être, » répondit-elle. « Mais elle porte un collier. »

Je hochai la tête. Lola était séduisante. Elle portait certainement des chaînes. Les jolies esclaves ne restent jamais longtemps libres.

« Sais-tu qu'il lui arrivait parfois de crier ton nom dans son sommeil ? » demanda Dame Gina.

— « Non, » répondis-je.

— « Pourtant, en tant que maître, tu lui as failli, » rappela-t-elle.

— « C'est vrai, » reconnus-je.

— « C'était il y a longtemps, » dit-elle.

— « Exact, » convins-je.

— « Tu parais très différent, à présent, » releva-t-elle.

Je haussai les épaules.

— « Peut-être, » dis-je.

— « Jason, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Tu as libéré mes jambes, » dit-elle.

— « Oui, » admis-je, « mais c'était une erreur. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Tu n'as pas les sensations d'une femme normale, » rappelai-je. « Tu n'y peux probablement rien. » Je me baissai afin de lui remettre l'anneau. Rapidement, elle éloigna les jambes. « Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « Je t'en prie. Ne m'entrave pas tout de suite, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « J'ai envie d'être une femme, » souffla-t-elle.

— « Vraiment ? » demandai-je.

— « Oui, vraiment, » sanglota-t-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « J'ai envie d'être une femme, » souffla-t-elle.

— « Sincèrement ? » demandai-je.

— « Oui, sincèrement, » sanglota-t-elle.

— « Dans ce cas, » fis-je ressortir, « tu dois être prête, sans rien cacher, à t'abandonner à tes sentiments les plus intenses et les plus profonds. »

— « Mais dans ce cas, » gémit-elle, « je ne serai qu'une esclave soumise, vaincue et dominée. »

Je la pris dans mes bras. Elle était tendue, et effrayée.

— « Tu trembles, » dis-je.

— « Je ne suis qu'une femme, et une prisonnière, » dit-elle.

— « Ne l'oublie pas ! » lui ordonnai-je.

— « Non, Jason, » répondit-elle.

— « Tu ne sembles pas grande et forte, » dis-je.

— « Je ne suis pas grande et forte, » dit-elle.

— « Ton corps est doux, » appréciai-je, « et agréable sous mes mains. » Je la tirai brutalement pour la faire asseoir, puis je la regardai.

— « Un homme pourrait-il me trouver désirable ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Échappe-moi ! »

Elle se débattit, en vain.

— « Je ne peux pas t'échapper, » dit-elle. « Tu le sais. »

Je la jetai sur le dos dans la paille.

« Ne sois pas rude avec moi, Jason, » demanda-t-elle.

— « Tu seras désormais traitée conformément au désir des hommes, » déclarai-je.

— « Oui, Jason, » dit-elle.

— « Prends l'habitude de l'obéissance et de la soumission, » lui conseillai-je.

— « Oui, Jason, » répondit-elle.

— « Sera-t-il nécessaire de te fouetter ? » demandai-je.

— « Non, Jason, » dit-elle.

— « Prépare-toi à t'abandonner à tes sentiments les plus intenses et les plus profonds, » soulignai-je.

— « Je vais essayer, » dit-elle. « Oh ! » s'écria-t-elle, mes mains dans les cheveux.

— « Tu ne vas pas te contenter d'essayer, » déclarai-je. « Tu vas t'abandonner. »

— « Oui, » promit-elle.

— « Oui qui ? » m'enquis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

« Tu t'es correctement abandonnée, Dame Gina, » dis-je.

— « Je n'aurais jamais cru que je pouvais éprouver de telles sensations, » reconnut-elle. « Je ne pensais pas que de telles sensations puissent exister. »

— « Tu as certainement vu des esclaves hurler et se tortiller, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Mais, avant tout à l'heure, je n'avais qu'une vague idée de ce qu'elles pouvaient ressentir. » Elle sourit. « Il n'est pas surprenant que ces petites traînées lascives aiment tellement leur collier. »

— « On peut progresser, sur ce plan, » fis-je ressortir. « Il est possible qu'aucune femme ait encore sondé les profondeurs de la joie des esclaves. »

— « Oui, » convint-elle, « la joie d'être possédée par un homme, d'être en son pouvoir, entièrement, de lui appartenir complètement, de l'aimer et de le servir totalement. »

— « Peut-être, » admis-je.

Elle m'embrassa.

— « Tu manipules bien les femmes, Jason, » dit-elle. « Tu m'as bien obligée à agir. »

— « N'importe quel maître ou ravisseur, » relevai-je, « peut t'obliger à agir. »

— « C'est vrai, » reconnut-elle. Puis elle m'embrassa. Elle posa la tête sur mon ventre. « J'ai vu des femmes telles que moi, sur l'estrade, » dit-elle. « Nous ne sommes pas vendues cher. »

— « Peut-être, » acquiesçai-je.

— « Si j'étais envoyée dans les cuisines, les usines ou les blanchisseries, » estima-t-elle, « je serais sous les ordres d'un contremaître, n'est-ce pas ? »

— « Oui, » dis-je.

— « Peut-être devrais-je, sous son fouet, tirant sa charrue, obéir à un paysan, » poursuivit-elle, « ou peut-être devrais-je tenir la hutte d'un docker, préparant sa nourriture et, lorsqu'il le souhaiterait, réchauffant sa natte. »

— « Peut-être, » dis-je.

— « T'ai-je donné du plaisir ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Crois-tu que je pourrais donner du plaisir à d'autres hommes ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Je sais que je ne suis pas aussi désirable que beaucoup d'autres femmes, » dit-elle.

— « Tu es désirable, » affirmai-je. « Et, pour certains hommes, tu seras inexprimablement »

désirable. »

— « Comme tu es gentil avec une prisonnière impuissante, » s'écria-t-elle, « qui sera vraisemblablement, si les hommes d'Ar le souhaitent, bientôt réduite en esclavage ! »

— « Je dis la vérité, » affirmai-je.

— « Tu es gentil, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Je vais essayer de donner beaucoup de plaisir aux hommes, » décida-t-elle.

— « Je te le conseille, » dis-je. Elle frémit, contre moi.

— « Les hommes d'Ar, » fit-elle, « ont pris ma liberté lorsqu'ils m'ont capturée. Tu m'as pris ma liberté quand tu m'as obligée à m'abandonner comme une esclave. »

— « Ton abandon, » relevai-je, « n'était pas celui d'une esclave, car tu n'es pas encore véritablement une esclave. Néanmoins, c'était, de toute évidence, l'abandon le plus intense dont tu sois actuellement capable. »

— « Peut-il y avoir plus intense ? » demanda-t-elle.

— « Tu ne peux pas, dans les circonstances actuelles, soupçonner les profondeurs, les dimensions, les merveilles et les munificences de la soumission de l'esclave. »

— « Ce que tu m'as fait, » affirma-t-elle, « est irréversible. Je ne pourrai plus jamais être, à présent, sachant ce que je sais, une femme libre orgueilleuse. »

Je haussai les épaules. Cela ne me concernait absolument pas.

« Néanmoins, » dit-elle en sanglotant, « je suis trop ordinaire pour être une esclave. »

— « Tu es une femme, » lui dis-je.

— « Oui, » reconnut-elle, « je suis une femme. Je ne savais pas, avant, ce que signifiait véritablement la condition de femme. »

— « Ce n'est pas être une sorte d'homme, » soulignai-je.

— « Non, » admit-elle. « C'est être totalement femme, dans l'ordre de la nature. »

— « Oui, » confirmai-je.

— « Esclave, » ajouta-t-elle.

— « Oui, » confirmai-je.

Elle sanglota.

« Qu'y a-t-il ? » demandai-je.

— « J'ai envie d'un maître, » dit-elle. « Je veux être tout, faire tout, pour lui. Je veux me donner entièrement à lui, sans rien cacher. Je veux n'être rien pour lui, seulement son esclave possédée, l'aimant et le servant totalement. »

— « Et alors ? » fis-je.

— « Mais je suis ordinaire, » gémit-elle. « Aucun homme ne voudra de moi. »

« Tu n'en as pas encore fini avec elle ? » demanda une voix rude.

Nous sursautâmes et levâmes la tête. À la limite de la paille, se tenait un homme puissant et rude, portant des vêtements de Gardien de Tarns.

— « J'ai fini, » répondis-je. Je souris. Je m'assis, ramassai l'anneau ouvert de Dame Gina et lui enchaînai les chevilles. Je me préparais à fermer l'anneau ouvert sur sa cheville droite. Ses chevilles seraient enchaînées l'une près de l'autre, comme précédemment, séparées par une quinzaine de centimètres de chaîne. Les anneaux métalliques étaient grands et lourds.

— « Ne l'enchaîne pas, » dit-il.

— « Très bien, » dis-je en me levant.

— « Tu as l'air d'être un bon petit gâteau, » dit-il à Dame Gina. Couchée sur la paille, elle le regarda.

« Es-tu déjà marquée, Femme ? » demanda-t-il.

Elle posa involontairement la main sur la cuisse gauche.

— « Non, » répondit-elle. « Non. »

— « Est-elle bonne ? » me demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « Elle est très bonne. Et personne ne peut dire à quel point elle sera bonne quand elle sera correctement asservie et se trouvera en possession du maître convenable. »

— « Bien entendu, » convint-il. Il la regarda à nouveau. Il y eut une lueur étonnée et douce, dans les yeux de Dame Gina, quand elle regarda l'homme. Soudain, elle me parut très douce et très vulnérable, sur la paille. C'était comme si, bizarrement, elle s'était transformée.

« Elle est belle, » dit-il.

— « Oui, » répondis-je car, bizarrement, soudainement, peut-être parce qu'elle avait soudain compris et accepté sa nature, c'était devenu vrai.

Elle sursauta et le regarda, parce qu'il l'avait trouvée belle. Elle tremblait.

Alors, il lui donna un coup de pied et elle poussa un cri de douleur.

— « Écarte les jambes, Femme de Vonda, » dit-il. « Tu vas être prise. »

— « Oui, Maître ! » cria-t-elle.

Pendant quelques instants, je la regardai se tortiller dans ses bras.

— « Tu auras fière allure sur l'estrade, » lui dit-il.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

— « Je t'achèterai peut-être, » dit-il.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Oui, Maître. »

Je les laissai et me frayai un chemin entre les tables, parmi les soldats et les commerçants, ainsi que les femmes nues, entravées, de Vonda, qui faisaient office de serveuses, vers la sortie de la tente réfectoire.

« Nos forces sont déjà parties vers le nord, » disait un homme.

« Les troupes de Lara ne seront pas ici avant deux jours, » dit un autre.

« À ce moment-là, elles ne trouveront ici que les cendres de Vonda, » dit un autre en riant.

Lorsque je frôlai involontairement une femme de Vonda, elle trembla, baissa la tête et s'agenouilla rapidement. Je continuai mon chemin.

« Les caravanes de marchands sont en danger, » dit un homme.

« Beaucoup ont été attaquées, » dit un autre.

« On raconte que les pirates des rivières sont pires que jamais, » dit un troisième.

« Ils se sont enhardis, depuis le retrait des troupes de Lara. Ils ont même attaqué Lara elle-même, se repliant ensuite sur leurs galères. »

« Peut-être cela incitera-t-il les troupes de Lara à rebrousser chemin, afin de protéger leurs biens, » dit un autre.

« Non, » dit un homme, « elles ont pris des engagements. »

« Elles seront vendues sur les Marchés de la rivière, » dit quelqu'un près de qui je passai. Je ne compris pas le sens de cette remarque. Elle ne concernait pas, devinai-je, les femmes de Vonda. Il serait difficile de les acheminer sur les Marchés de la rivière, qui se trouvaient au-delà de Lara, sur le Vosk, et il serait probablement possible d'obtenir de meilleurs prix sur les Marchés du sud. Je présumai que, étant les femmes de l'ennemi, elles seraient vraisemblablement vendues sur les estrades d'Ar.

Je sortis de la tente et fus bousculé par un homme imposant. Il portait un masque.

« Regarde où tu vas ! » dit-il avec colère. Je reculai mais ne répondis pas. J'étais furieux. Il me semblait que c'était lui qui m'avait bousculé. Soudain, pendant quelques instants, il s'immobilisa et me regarda attentivement. C'était comme s'il pensait me connaître. En outre il me sembla, en dépit du masque, familier. Puis, sans ajouter un mot, il entra dans la tente. Il était seul. Je ne le remettais pas.

Ensuite, je quittai la tente réfectoire et pris le chemin des enclos des tarns. J'espérais pouvoir trouver un moyen de transport jusqu'aux environs de Lara. J'avais encore cinq tarsks en argent. C'est une somme considérable. J'étais convaincu de pouvoir trouver un tamier, peut-être originaire d'une ville neutre, qui accepterait de me conduire, par un itinéraire détourné, dans la région de Lara.

Des taras étaient apparemment récemment arrivés de l'ouest. Quelques-uns transportaient des réfugiés. Je vis des hommes blessés. Ça et là, de petits groupes d'hommes étaient tristement serrés les uns contre les autres. Je ne vis pas de femmes, dans ces groupes, même asservies. Quelques-uns portaient le blanc et or des Marchands. D'autres étaient masqués. Ils étaient accroupis autour des feux.

« Qui sont ces gens ? » demandai-je à un homme qui se trouvait près des enclos des tarns.

— « Principalement des commerçants. » répondit-il, « victimes des attaques des pirates, à Lara. »

— « Certains sont masqués, » fis-je remarquer.

— « Néanmoins, nous les connaissons pratiquement tous, » dit l'homme. « Malgré les masques. Là-bas, sans masque, c'est Splenius, et Zarto. Tu connais Zarto, le Marchand de fer ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Il a perdu ses chariots de lingots, » indiqua l'homme. « Près de lui, masqué, c'est Horemus. On lui a pris huit Pierres de parfum. Et, un peu plus loin, à gauche, avec le masque marron, c'est Zadron, Marchand d'argent. Il a pratiquement tout perdu. Avec le masque rouge, c'est Publius, un autre Marchand d'argent. Il n'a plus que ce que contient la ceinture qu'il porte sur l'épaule. »

— « Je ne vois ni femmes ni esclaves avec eux, » relevai-je.

— « Elles ont été livrées, » expliqua-t-il. « Pour garder la vie sauve, ils ont donné leurs marchandises et leurs esclaves. »

— « Ils viennent tous de Lara et des environs ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Ils n'ont pas compris que les troupes de Lara prendraient le chemin de l'est, ou que les pirates et les brigands s'enhardiraient autant. »

— « Sont-ils tous là ? » demandai-je avec inquiétude.

— « Non, » répondit l'homme. « Quelques-uns sont allés dans la tente réfectoire. »

— « Un certain Oneander, Marchand de sel et de cuir, était-il parmi eux ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit l'homme.

LA VILLE DE LARA ; JE RETROUVE UNE CONNAISSANCE

LA FEMME BOUGEA avec inquiétude. Ses jambes étaient repliées. Elle portait le Ta-Teera, le haillon des esclaves, et un collier. Elle était couchée dans un coin de la grande salle de l'auberge. Elle était sur une natte d'esclave. Je l'y avais mise.

J'étais assis, les jambes croisées, derrière une table basse. Je mangeais un morceau de pain. L'auberge, à présent, était déserte. Elle avait été évacuée au début de la matinée.

« Dix tarsks en cuivre, » avait dit l'homme, la veille, en posant un bol de bouillie de sul devant moi. Je n'avais pas discuté. J'avais payé.

« Tu ne peux pas me jeter dehors ! » s'était écriée une femme libre, s'adressant au propriétaire de l'auberge, qui se tenait derrière son comptoir.

— « Tu n'as pas payé ton logement pour la nuit dernière ! » dit-il. « Paie immédiatement, ainsi que pour ce soir, sinon tu ne pourras pas rester à l'auberge. »

— « Un tarsk en argent pour une nuit ! » cria-t-elle. « C'est prohibitif. C'est inconcevable ! Tu n'as pas le droit de demander un tel prix ! »

D'autres clients, près du comptoir, présentaient les mêmes réclamations. L'auberge était celle de Strobis, à Lara, au confluent de l'Olni et du Vosk. Elle était pleine de réfugiés de Vonda. Des centaines de personnes avaient fui Vonda, et presque toutes s'étaient embarquées sur la rivière en direction du sud, payant très cher le passage sur les diverses péniches, galères, barques et même coracles qui les avaient transportées jusqu'à Lara.

— « Ce sont mes prix, » déclara Strobis.

« Sleen ! » crièrent plusieurs hommes.

« Il profite de la situation, » ricana un homme installé à la même table que moi.

« Je suis une femme libre de Vonda ! » criait la femme, devant le comptoir.

Je portai la bouillie de sul à mes lèvres. Le masque que je portais, comme celui de quelques autres occupants de la pièce, ne couvrait que la partie supérieure de mon visage.

On frappa à la porte de l'auberge. Des gardes, ayant ouvert un judas, regardèrent dehors. Puis ils firent entrer un autre groupe de réfugiés. Il n'y aurait pas de chambres pour eux, comme il n'y en avait pas pour de nombreux clients mais eux aussi, même pour une place dans le couloir, devraient payer un tarsk en argent pour la nuit. L'établissement de Strobis n'était pas considéré comme une bonne auberge, mais il était grand, et bien défendu. En outre, c'était une des rares auberges encore ouvertes à Lara. De nombreux réfugiés, ayant tout perdu, n'avaient pas été autorisés à débarquer sur les quais de Lara et avaient été chassés vers l'aval. En outre, çà et là, dans la ville, les pirates du fleuve, en toute impunité, pourchassaient les femmes et pillaient.

Plusieurs occupants de la pièce, en dehors de moi, portaient des masques. Je posai la bouillie de sul sur la table. Elle n'était pas bonne, mais elle était chaude.

« Je suis une femme libre de Vonda ! » criait la femme, devant le comptoir. « Tu ne peux pas me jeter à la rue ! »

Oneander d'Ar, Marchand de sel et de cuir, ainsi que quelques autres, portaient des masques dans le camp dressé à proximité de Vonda. Sans doute cela était-il prudent de sa part. Il avait envisagé de commercer avec Lara, ville de la Confédération Salérienne. Cela ne serait pas bien vu à Ar, ou dans les régions contrôlées par Ar. En outre, comme j'en avais acquis la certitude, il avait été attaqué par les pirates du fleuve sur la rive méridionale de l'Olni et, vaincu, avait sauvé sa vie, ainsi que celle de ses hommes, en livrant ses marchandises et ses esclaves aux assaillants. Il n'était pas surprenant qu'il ait décidé de dissimuler ses traits. Il ne voulait pas se trouver confronté à la colère des hommes d'Ar et souhaitait vraisemblablement cacher la honte et la tristesse liées à l'issue embarrassante de son aventure commerciale dans les régions du Nord.

J'avais attendu devant la tente réfectoire du camp. À l'ouest, les flammes de Vonda éclairaient le ciel.

« Es-tu Oneander d'Ar ? » demandai-je à l'homme qui sortit de la tente.

— « Non, » répondit-il.

— « Je crois que tu es Oneander d'Ar, » déclarai-je.

— « Ne parle pas aussi fort, » dit-il en regardant autour de lui. « Imbécile ! »

Je l'avais alors saisi par la tunique et l'avais tiré vers moi.

— « Quitte ton masque ! » ordonnai-je.

— « Il n'y a donc personne pour me protéger ? » cria-t-il.

— « Que se passe-t-il ? » s'enquit un garde.

— « Je crois que cet homme est Oneander d'Ar, » dis-je.

— « J'ai appris qu'il était dans le camp, » admit le garde. « Est-ce vrai ? »

— « Oui, » répondit l'homme, hésitant, furieux.

— « Quitte ton masque, » dis-je, « sinon je te le retirerai moi-même. »

Avec colère, il retira son masque.

— « C'est Oneander, » dit le garde, contrarié.

— « Ne me laisse pas seul avec lui ! » cria Oneander d'Ar.

Mais le garde avait tourné les talons.

« Qui es-tu ? » demanda Oneander d'Ar avec inquiétude.

— « J'étais autrefois un Esclave de Soie, » répondis-je. « Peut-être te souviens-tu de moi, dans les rues d'Ar, il y a quelques mois, près de la boutique de Philebus. Tu as lancé deux esclaves sur moi. »

— « Ne me tue pas, » souffla-t-il.

— « J'ai entendu dire, » poursuivis-je, « que tu as été attaqué, près de Lara, et que tu as livré tes marchandises ainsi que tes esclaves. »

— « Sur la rive sud de l'Olni, » admit-il. « Oui, c'est vrai. »

— « Tu as bien fait, » dis-je, « de sauver ta vie ainsi que celle de tes hommes. »

— « J'ai subi de grosses pertes, » souligna-t-il.

— « À ton avis, que sont devenues tes marchandises et tes esclaves ? » demandai-je.

— « Elles ne m'appartiennent plus, » répondit-il. « Elles sont désormais la propriété des pirates du fleuve, conformément aux droits de l'épée et du pouvoir. »

— « C'est exact, » acquiesçai-je. « Mais, à ton avis, que sont-elles devenues ? »

— « Il n'est pas improbable qu'elles soient vendues à Lara, ou plus au nord, » répondit-il. « En général, les pirates vendent leurs marchandises et leurs captives dans les nombreuses villes du fleuve. »

— « Quelles villes ? » demandai-je.

— « Il y en a des dizaines, » dit-il. « Ven, peut-être, Port Cos, Iskander, Tafa, qui sait ? »

— « Celui qui t’a attaqué, le chef des pirates, » dis-je. « Qui était-ce ? »

— « Il y a de nombreuses bandes de pirates, sur le fleuve, » répondit-il.

— « Qui était-ce ? »

— « Kliomenes, un lieutenant de Policrates, » répondit-il.

— « Dans quelle ville vend-il ses marchandises ? » m’enquis-je.

— « Il y a une douzaine de villes possibles, » répondit Oneander. « Je ne sais pas. »

Je le pris par la tunique et le secouai.

« Je ne sais pas, » répéta-t-il. « Je ne sais pas ! »

Je ne le lâchai pas.

« Je t’en prie, ne me tue pas, » souffla-t-il.

— « Très bien, » dis-je. Puis je le lâchai. Ensuite, j’avais pivoté sur moi-même et avais pris le chemin des enclos des tarns, dans l’espoir de trouver un tarnier audacieux acceptant de me conduire, par un itinéraire convenablement détourné, dans la région de Lara.

La femme bougea à nouveau, dans le coin de la salle. Elle roula sur le dos. Un genou était levé. Elle était sensuelle, avec son haillon d’esclave et son collier. Elle tourna la tête d’un côté et de l’autre. Elle fit un petit bruit. Elle ouvrit et ferma une petite main. Je me demandai si elle avait conscience, faiblement, de la rudesse de la natte d’esclave, sous son dos. Je ne croyais pas. Pas encore.

« Je suis une femme libre de Vonda ! » avait crié, la veille au soir, la femme debout devant le comptoir. « Tu ne peux pas me jeter dehors ! »

— « Tu paieras ou tu seras chassée, » lui avait dit Strobilus.

— « Tu ne peux pas me jeter à la rue ! » avait-elle crié.

J’avais bu une nouvelle gorgée de bouillie.

La femme qui se tenait près du comptoir était voilée, ce qui est fréquemment le cas des Goréennes, principalement lorsqu’elles sont de Haute Caste et habitent des villes importantes. De nombreuses Goréennes, hautaines et orgueilleuses, préfèrent ne pas exposer leur visage aux regards des gens ordinaires. Elles sont trop subtiles et nobles pour s’offrir aux regards de la racaille. De même, les Robes de Dissimulation, que portent de nombreuses Goréennes, répondent vraisemblablement à la même préoccupation. Toutefois, le voile n’est pas sans raison d’être dans une culture où les captures, les chaînes et le fouet ne sont pas inconnus. Une justification du voile et des Robes de Dissimulation, considérée comme relativement importante, est qu’ils sont censés fournir un minimum de protection contre l’enlèvement et la prédation. Qui serait prêt à risquer sa vie, dit-on, pour capturer une femme qui peut, une fois attachée à un arbre et nue, de se révéler aussi laide qu’un tharlarion ? Les esclaves, en revanche, ne sont pratiquement jamais autorisées à porter le voile. De même, elles sont généralement vêtues de telle façon que leurs charmes soient dévoilés à tous ceux qui les regardent. Ceci, en dehors de la fonction consistant à leur rappeler qu’elles sont totalement esclaves, et à donner du plaisir aux hommes, est censé faire d’elles, contrairement aux femmes libres, les objets désirés de la capture et du viol. Je crois que cette théorie n’est pas dépourvue de fondement car, statistiquement, c’est presque toujours l’esclave, et non sa sœur libre, qui est enlevée et tire sur les liens du ravisseur ou du Marchand d’Esclaves. Toutefois, en dépit des théories liées à ces questions, les femmes libres ne sont pas exemptées de la capture et de l’asservissement. De nombreux hommes, en dépit des théories, et acceptant les risques, prennent plaisir à les capturer. Des Marchands d’Esclaves sont spécialisés dans la capture des femmes libres. En fait, il y a des gens qui pensent, sans doute principalement en raison des risques supplémentaires, et de la surprise liée à la découverte de ce que l’on a pris, que leur capture est plus piquante et distrayante. En outre, on dit qu’il est agréable,

lorsque l'on en a le temps et la patience, suscitait d'abord leur horreur, puis leur joie, de leur apprendra leur collier.

« Tu ne peux pas me jeter à la rue ! » avait crié la femme libre.

— « Je peux, » indiqua-t-il sobrement.

— « Je suis une femme libre de Vonda, » dit-elle, « membre de la Confédération. »

— « Je suis un aubergiste, » répliqua-t-il. « Ma politique est celle du livre de compte et de l'argent. »

J'avais bu ma bouillie de sul tout en écoutant la conversation.

Il y a diverses circonstances dans lesquelles les Goréens ont parfois recours au masque. Oneander portait un masque, comme d'autres résidents du camp, parce qu'il craignait la colère des hommes d'Ar, à propos de son entreprise commerciale concernant Lara ainsi, vraisemblablement, qu'en raison de la honte qu'il éprouvait à cause de l'échec de cette entreprise. Plusieurs hommes, dans la grande salle de l'auberge, étaient également masqués, sans doute parce qu'ils avaient des raisons de cacher leur identité. La situation était instable. Peut-être, en outre, souhaitaient-ils ne pas être reconnus parce qu'ils étaient importants et riches, et traversaient actuellement une mauvaise passe. Ils risquaient d'être capturés et rendus contre rançon. D'autres, peut-être, honteux en raison de la chute de Vonda, ou de la nécessité de leur fuite, souhaitaient-ils ne pas être reconnus à Lara. Les masques, en outre, sont parfois portés par les hommes déshonorés, ou souhaitant voyager incognito. Je me souvins de Dame Florence. De toute évidence, les jeunes gens de Vonda, et des domaines de la région de Vonda, qui assisteraient à sa vente secrète, porteraient un masque. Il était tout à fait possible qu'elle ne sache pas qui était son maître avant de se retrouver à genoux, son esclave, au pied de sa couche. Je portais un masque parce que je ne souhaitais pas être reconnu à Lara. À Lara, il y avait de nombreux réfugiés de Vonda et des environs. Quelques-uns avaient peut-être assisté à mes combats. Je ne pensais pas que ma tâche serait facilitée si l'on reconnaissait en moi l'ancien Esclave de Combat que j'avais été. À présent, toutefois, pour une autre raison, j'étais satisfait d'avoir porté un masque. Parfois, incidemment, les jeunes hommes libres portent un masque et capturent une femme libre, lui prenant ses vêtements et la contraignant à les servir comme une esclave. Ensuite, elle est généralement libérée. Par la suite, bien entendu, lorsqu'elle rencontre des jeunes gens, elle ne sait pas lequel d'entre eux l'a forcée à le servir comme une esclave. Ce type de femme se met généralement à prendre des risques ne convenant pas à une femme libre. Elle est, tôt ou tard, capturée et asservie. Elle est alors, comme elle l'a souhaité, capturée, vendue, et porte véritablement le collier. Peut-être un des jeunes hommes l'achètera-t-il et la gardera-t-il.

« Je suis une femme libre ! » cria la femme qui se tenait près du comptoir.

— « Cet état, » répliqua l'aubergiste, « pourrait ne se révéler que temporaire. »

— « Je n'ai pas d'endroit où aller, » dit-elle. « Je suis en sécurité, ici. Les pirates du fleuve sont peut-être toujours en ville. Je ne serai pas en sécurité si tu me chasses. »

— « Tu me dois un tarsk en argent, pour la nuit passée. En outre, si tu veux rester ici, tu dois payer un tarsk de plus. »

— « Je ne les ai pas, » sanglota-t-elle.

— « Dans ce cas, je dois te chasser, » dit-il.

— « Prends mes bagages, » offrit-elle. « Mes malles. »

— « Je n'en veux pas, » dit-il.

J'avais l'intention de partir en direction de l'aval le lendemain matin. Ce que j'avais à faire ne se trouvait pas à Lara, mais plus à l'ouest, sur le fleuve. De nombreux réfugiés, incidemment, n'étaient pas restés à Lara. La ville était trop proche de la zone des combats. Elle était à portée des cavaleries de tarns, qui s'étaient révélées terriblement dévastatrices dans les champs et les collines du sud de Vonda. De petits bateaux faisaient la navette entre Lara et les villes proches situées en aval, telles que

White Water et Tancred's Landing.

— « Tu ne peux pas me jeter à la rue ! » cria-t-elle.

Strobius, l'aubergiste, excédé, adressa alors un signe à un de ses employés. L'homme alla derrière la femme libre et la pris par les bras, l'immobilisant. Elle fut réduite à l'impuissance.

— « Jette-la dehors, » dit Strobius.

— « Tu ne peux pas me jeter à la rue ! » cria-t-elle.

— « Réjouis-toi, » fit ressortir Strobius. « Je ne t'ai pas déshabillée et vendue. »

— « Que se passe-t-il ? » avais-je dit, me levant et gagnant le comptoir.

— « Nous la jetons dehors, » répondit Strobius « Elle me doit de l'argent. Elle ne peut pas payer. »

— « Mais c'est une femme libre, » fis-je remarquer.

— « Elle ne peut pas payer, » répéta-t-il.

— « Combien doit-elle ? » demandai-je.

— « Un tarsk en argent pour la nuit dernière, » répondit-il, « et, si elle veut rester ici cette nuit, un tarsk supplémentaire, et d'avance. »

— « Cette somme me paraît correcte, » dis-je. Je posai deux tarsks en argent sur le comptoir.

— « Effectivement, » dit Strobius. Il fit glisser les pièces dans sa main et les rangea dans son tablier.

— « Voilà ton argent, aubergiste, » dit la femme libre à Strobius, hautainement, aussi hautainement que possible, bien qu'elle soit toujours immobilisée par l'employé.

— « Oui, Madame, » répondit-il, s'inclinant devant elle avec déférence.

— « Peut-être, à présent, » dit-elle, luttant contre l'étreinte de l'employé, « ordonneras-tu à ce ruffian de me lâcher ! »

Je la considérai.

Elle frémit. Sa Pierre du Foyer n'était pas celle de Lara, la situation était instable et Strobius était maître dans son auberge. En outre, quelques instants auparavant, elle lui devait de l'argent. Aimerais-elle qu'elle soit nue et porte le collier ?

« Je t'en prie, Doux Sire, » se reprit-elle. Les Goréens sont souvent peu pressés de lâcher les femmes qu'ils tiennent. Ce sont des hommes.

— « Bien sûr, Madame, » dit Strobius, souriant et s'inclinant à nouveau. Puis il fit signe à l'employé de lâcher la femme, ce qu'il fit. Ensuite elle recula, avec colère, et brossa ses vêtements. Puis elle se redressa et se dirigea majestueusement vers moi.

— « Merci, Monsieur, » dit-elle en me regardant.

— « De rien, » répondis-je.

— « Je vous suis reconnaissante, » ajouta-t-elle.

— « Peut-être aimeriez-vous vous joindre à moi, » proposai-je. « Il n'y a que de la bouillie de sul, mais je pourrais vous en commander un bol. »

— « Il ne faut pas être exigeant, dans des circonstances difficiles, » dit-elle. « Il faut se contenter de ce qu'il y a. »

— « As-tu du vin ? » demandai-je à Strobius.

Il sourit.

— « Oui, » répondit-il.

— « Aimeriez-vous un peu de vin ? » demandai-je à la femme.

Ses yeux brillèrent au-dessus du voile. Je supposai qu'elle était restée plusieurs jours sans pouvoir s'offrir du vin.

— « Oui, » répondit-elle. « C'est avec grand plaisir que je boirai votre vin. »

— « Je vous en prie, allez vous installer, » dis-je en montrant la table. « Je vais prendre toutes les

dispositions. »

— « Très bien, » dit-elle, pivotant sur elle-même et se dirigeant vers la table.

— « La bouillie de sul, » dit Strobios, « coûte dix tarsks en cuivre. Je te demanderai quarante tarsks en cuivre pour le vin, deux gobelets. »

— « Très bien, » répondis-je.

Quelques instants plus tard, un employé posa la bouillie de sul et deux gobelets de vin sur le comptoir. Je payai.

« Oh, à propos, » demandai-je, « as-tu un paquet de poudre de Tassa ? »

Il eut un sourire ironique et glissa la main sous le comptoir.

— « Oui, » répondit-il, me le donnant.

— « Combien te dois-je ? » m'enquis-je.

— « C'est gratuit, » répondit-il. « Avec les compliments de la Maison. »

— « Très bien, » répondis-je.

La femme bougea avec inquiétude, sur la natte. Elle s'était à nouveau tournée sur le flanc. Elle avait à nouveau replié les jambes. Elle gémit. Je vis les petits doigts de sa main droite toucher la natte. Le bout de ses doigts était tendre contre les fibres rugueuses. La texture de la natte apparaissait sur la jambe sur laquelle elle s'était appuyée.

Je mis de côté une partie du morceau de pain que je mangeais.

Elle bougea, inquiète, et fit un petit bruit. Elle devait à présent sentir que le matin approchait.

Je regardai autour de moi. L'auberge était déserte. Elle portait les indices d'une évacuation hâtive. On avait entendu dire que les tarniers d'Ar ne tarderaient pas à prendre l'air à destination de Lara. L'évacuation de l'auberge avait constitué une partie de l'évacuation de toute la ville. Dehors, les rues étaient vides et silencieuses. Je supposai qu'il ne restait presque plus personne à Lara. Il y avait, naturellement, la femme et moi.

Elle se mit à plat ventre sur la natte. Elle resta allongée, le côté gauche du visage sur la natte, ses petites mains à côté de la tête.

Je la regardai.

Je vis ses petits doigts bouger légèrement et caresser les fibres de la natte.

Puis, soudain, je vis le bout de ses doigts appuyer sur la natte et ses ongles, effrayés, s'y enfoncer. Tout son corps, d'un seul coup, se crispa.

« Tu es réveillée, » fis-je remarquer.

— « Sur quoi suis-je installée ? » s'enquit-elle, effrayée.

— « N'est-ce pas évident ? » demandai-je. « C'est une natte d'esclave. »

— « Où suis-je ? » demanda-t-elle, levant la tête.

— « Dans la grande salle de l'auberge de Strobios, » répondis-je, « dans la ville de Lara. »

Elle se mit à quatre pattes. Je remarquai que ses seins étaient jolis, sous le haillon qu'elle portait.

— « Que s'est-il passé ? » demanda-t-elle.

— « Tu as été droguée, » répondis-je.

Elle secoua la tête. Elle me regarda. Je ne crois pas qu'elle me voyait correctement.

« Tu n'aurais pas dû boire mon vin, » lui dis-je.

— « Où sont mes vêtements ? » demanda-t-elle.

— « J'ai jeté, brûlé ou détruit tes bagages et tes affaires, » répondis-je. « À l'exception de ce que tu portes : un Ta-Teera et un collier. »

— « Je porte un collier, » souffla-t-elle, incrédule. Elle tira sur le métal.

— « Il est fermé à clé, » indiquai-je.

Je vis sa main, subtilement, furtivement, toucher le côté de son Ta-Teera.

« La clé n'est plus là, » indiquai-je. « En outre, j'ai arraché et jeté la petite poche que tu avais fait coudre à cet endroit. Les femmes n'ont pas le droit de transporter des objets dans leur Ta-Teera. Tu le sais certainement. »

— « Où est la clé ? » souffla-t-elle.

— « Je l'ai jetée, » répondis-je.

Elle secoua la tête.

— « Je me souviens de toi, » dit-elle. « Tu as payé mon hébergement. Tu m'as donné du vin. »

— « Oui, » dis-je.

— « Il était drogué, » dit-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Donne-moi la clé de ce collier ! » cria-t-elle soudain. Elle se leva d'un bond, ses mains tirant sur le collier.

— « Ne sors pas de la natte d'esclave, » indiquai-je. « J'ai jeté la clé, » lui rappelai-je.

— « Jeté ? » fit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Mais c'est un véritable collier ! » s'écria-t-elle. « Je ne peux pas le quitter. »

— « Non, » confirmai-je. « Il est conçu de telle façon qu'une femme ne peut pas le retirer. »

Elle m'adressa un regard chargé d'horreur.

« Ne quitte pas la natte ! » lui ordonnai-je.

Elle recula jusqu'au milieu de la natte.

« À genoux, » suggérai-je.

Elle s'agenouilla, les genoux serrés l'un contre l'autre.

« J'ai trouvé le Ta-Teera et le collier dans tes affaires, » dis-je. « Ce sont des objets que l'on ne trouve généralement pas dans les affaires d'une femme libre. »

Elle ne répondit pas.

« Peut-être es-tu une esclave évadée, » repris-je.

— « Non ! » s'écria-t-elle. « Je ne suis pas une esclave. Je ne suis pas marquée. »

— « Montre-moi ta cuisse, » dis-je, « afin que je puisse voir si tu es ou non marquée. »

— « Non ! » dit-elle. Puis elle reprit, avec colère : « Tu m'as mis le Ta-Teera. Tu sais très bien que je ne suis pas marquée. »

— « C'est exact, » fis-je avec un sourire.

— « Pourquoi m'as-tu fait cela ? » demanda-t-elle. « Qui es-tu ? Est-ce une plaisanterie de mauvais goût ? »

— « Non, » répondis-je. « Ce n'est pas une plaisanterie. »

Elle blêmit.

« Libère-moi, » dit-elle.

— « As-tu faim ? » demandai-je.

— « Oui, terriblement, » répondit-elle, hésitante.

Je lui lançai le reste du morceau de pain. Il tomba sur la natte, devant elle.

Elle tendit la main vers lui.

— « N'utilise pas les mains ! » lui ordonnai-je.

— « Je suis une femme libre, » dit-elle.

— « Pose les mains à plat sur la natte, baisse la tête et mange, » lui indiquai-je.

— « Je suis une femme libre, » protesta-t-elle.

— « Mange ! » ordonnai-je.

Elle mangea, comme je le lui avais indiqué, sans utiliser les mains.

« Bois ! » lui ordonnai-je. Alors elle but, comme elle avait mangé, sans utiliser les mains. Ensuite,

je ramassai le récipient, jetai l'eau restante et le posai. Puis, je regagnai ma place et m'assis à nouveau, les jambes croisées, derrière la petite table. Elle me regarda. Je crois qu'elle n'était pas mécontente d'avoir mangé et bu.

— « Qu'attends-tu de moi ? » demanda-t-elle. « Qui es-tu ? »

— « Écarte les genoux ! » ordonnai-je.

Furieuse, elle obéit.

« Comment se fait-il qu'une femme libre ait, dans ses affaires, un Ta-Teera et un collier ? »

— « J'ai eu des liens, » répondit-elle, « avec des Marchandes d'Esclaves de la Demeure de Tima.

Il m'est arrivé d'utiliser ces objets dans le cadre de mon travail. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Est-ce que je te connais ? » demanda-t-elle.

— « À ton avis ? » m'enquis-je.

— « Tu es masqué, » dit-elle. « Tu m'as désavantagée. »

— « Il est vrai que tu es très bien exposée devant moi, » admis-je.

Elle rougit.

— « M'as-tu déjà rencontrée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Où ? » demanda-t-elle.

— « À Vonda, » répondis-je.

Elle haussa les épaules avec colère.

— « Tu pourrais être mille individus différents, » émit-elle.

— « Mais ce n'est pas le cas, » dis-je.

— « Non, » admit-elle. « Je suppose. »

— « Approche, » dis-je, « et allonge-toi sur la table, sur le dos, devant moi. »

Elle obéit.

— « Que vas-tu me faire ? » demanda-t-elle.

— « Tu verras, » répondis-je. La table était basse et solide.

— « De toute évidence, tu as l'intention de me traiter en esclave, » dit-elle.

— « Peut-être, » dis-je.

— « Je vois que tu as préparé deux morceaux de corde, » remarqua-t-elle.

— « Oui, » admis-je.

Puis, lentement, sans me dépêcher, j'entrepris de l'attacher sur la table. Je commençai par le poignet gauche, l'attachant au-dessus de sa tête et, derrière elle, à un des pieds trapus de la table.

— « Où sont les autres ? » demanda-t-elle.

— « La ville a été évacuée, » répondis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « On craignait une attaque des tarniers d'Ar, » répondis-je.

Puis je tirai sur la corde, faisant passer son poignet droit au-dessus de la tête. Puis je l'attachai.

Je retroussai le Ta-Teera, afin de pouvoir lui écarter les jambes.

— « As-tu véritablement jeté la clé de mon collier ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas, tu dois m'aider rapidement à le quitter, » dit-elle. « Peut-être avec des outils. »

— « Pourquoi ? » demandai-je, lui attachant la jambe gauche.

— « Tu l'as sûrement lu, » dit-elle. « Ces colliers portent généralement une légende. Cette légende indique ordinairement le maître afin que l'esclave, si elle s'est enfuie ou égarée, puisse lui être rapidement rapportée. »

— « Non, » répondis-je. « Je ne sais pas lire le goréen. Indique-t-il le nom de ton maître ? »

demandai-je.

— « Non, » dit-elle. « Oh ! » fit-elle lorsque je tirai sa cheville droite jusqu'au coin droit de la table et, avec deux tours de corde rugueuse et résistante, l'attachai.

Ensuite, j'écartai rudement le Ta-Teera, afin qu'elle soit bien exposée. Elle hoqueta. Elle se tortilla et trembla. Puis je me redressai et la considérai, examinant mon travail.

Elle tira sur les cordes et comprit qu'elle était réduite à l'impuissance.

« Tu m'as prise audacieusement, » dit-elle.

Je haussai les épaules.

« Je suppose, à présent, » dit-elle, « que tu vas souhaiter que je t'appelle : Maître. »

— « Comme tu veux, » répondis-je. « Peu importe. »

— « Compte tenu du fait que je suis attachée, » dit-elle, « il ne me semble pas inconvenant de t'appeler : Maître. »

Je ne répondis pas.

« Je demande la permission de le faire, » ajouta-t-elle.

— « Accordée, » dis-je. « Que dit ton collier ? » demandai-je.

Soudain, elle tenta de se redresser.

— « Tu dois m'aider à le retirer ! » s'écria-t-elle.

— « Que dit-il ? » insistai-je.

— « Il dit : « Je suis l'esclave Darlene. », » répondit-elle.

— « C'est un nom de femme de la Terre, » fis-je remarquer.

— « Précisément, » dit-elle. « Tu peux imaginer ce qui m'arriverait si j'étais prise avec un tel collier. Les hommes pourraient croire que j'étais une femme de la Terre, ou une de ces femmes comme les femmes de la Terre, et que, de ce fait, on m'a donné ce nom. »

Je souris.

« Tu comprends certainement mes craintes ? » s'enquit-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je.

— « Je dressais des femmes de la Terre, » dit-elle. « Je sais comment les hommes les regardent. »

Je hochai la tête. Les Goréens n'étaient pas tendres avec les femmes de la Terre. Ils les considéraient comme des esclaves par nature et les traitaient en conséquence, totalement. Sur Gor, l'asservissement le plus abject était le lot des femmes de la Terre.

« Ainsi, tu vas m'aider à retirer ce collier le plus tôt possible, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Je verrai si cela me fait envie, » répondis-je.

Elle se laissa retomber sur la table.

— « Je porte tes cordes, » fit-elle en haussant les épaules.

Je m'accroupis près d'elle.

« Tu me connais, n'est-ce pas ? » reprit-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « Tu as entendu mon nom dans l'auberge, » dit-elle.

— « Oui, » admis-je, « mais, même sans cela, je t'aurais reconnue. »

— « Même voilée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

Elle tira sur les cordes.

— « Dans ce cas, » dit-elle, « tu sais regarder les femmes. »

— « Peut-être, » dis-je.

— « Me connais-tu réellement ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Quel est mon nom ? » demanda-t-elle.

— « Tu es Dame Tendite de Vonda, » répondis-je, « assistante de Dame Tima de Vonda, Marchande d'Esclaves de cette ville, Maîtresse de la Demeure de Tima. »

— « Qui es-tu ? » demanda-t-elle avec frayeur.

Je retirai mon masque.

« Qui es-tu ? » demanda-t-elle.

— « Tu ne te souviens donc pas de moi ? » demandai-je. « J'étais Esclave de Soie. Je m'appelle Jason. »

Lentement, la compréhension s'installa dans ses yeux.

— « Non, » souffla-t-elle. « Non. » Puis, se débattant désespérément, elle tira sur les cordes. « Non ! » hurla-t-elle. « Non ! » Puis elle s'immobilisa devant moi, aussi parfaitement attachée que précédemment. « Non, » souffla-t-elle. « Non, non. »

— « Si, » lui soufflai-je. « Si. »

Dame Tendite était à présent couchée sur la natte d'esclave, où je l'avais mise dans le courant de la matinée.

« Tu vas m'aider à retirer ce collier, n'est-ce pas ? » ronronna-t-elle, levant les bras et les passant autour de mon cou, tendant ses lèvres vers les miennes.

— « Darlene supplie-t-elle ? » demandai-je.

— « Darlene ! » fit-elle, se recouchant avec colère.

— « N'est-ce pas le nom indiqué sur le collier ? » demandai-je.

— « Oui, » reconnut-elle. « Effectivement. »

— « Darlene supplie-t-elle ? » répétai-je.

— « Oui, » ronronna-t-elle, levant les bras et les passant à nouveau autour de mon cou. « Oui, » souffla-t-elle. « Darlene supplie. » Puis nous nous embrassâmes.

— « La demande de Darlene est refusée, » dis-je.

Furieuse, elle se mit à genoux et tira sur le collier.

Elle me foudroya du regard.

— « Sleen ! » cracha-t-elle.

Je souris.

« Sleen ! Sleen ! » répéta-t-elle.

Le Ta-Teera était déchiré. Elle s'était bien tortillée.

« Sleen ! Sleen ! » sanglota-t-elle.

Elle était douce, sensuelle et bien faite. Il était facile de voir pourquoi les hommes asservissaient les femmes.

— « Silence ! » lui ordonnai-je soudain.

Elle me regarda avec frayeur.

« Ne quitte pas la natte, » lui dis-je en me levant. Je gagnai une des étroites fenêtres à barreaux de l'auberge. Je vis cinq hommes armés passer en courant dans la rue.

« Les pirates du fleuve, » dis-je. « Vraisemblablement. »

Elle gémit et, stupidement, tenta de cacher sa beauté. Je me tournai vers elle.

« Crois-tu que, si tu portais leurs chaînes, ils t'autoriseraient à être pudique ? » demandai-je. Puis je la tournai sur le flanc. « Ils ne viennent pas ici, » repris-je. « Je crois qu'ils ont décidé qu'il est temps de quitter Lara. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Pourtant, il n'y a pas d'odeur de fumée. C'est intéressant. »

— « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle.

— « Tu ne devines donc pas ? » demandai-je.

— « Non, » dit-elle. « Non. »

Ensuite, je la pris par les bras et la jetai sur le dos, sous moi, sur la natte d'esclave.

— « Ma chère Dame Tendite, ou « Darlene », comme je déciderai peut-être de t'appeler, » dis-je, « je crois que nous ne devons pas nous attarder beaucoup ici. »

— « Que veux-tu dire ? » demanda-t-elle.

— « Et tu devras partir un peu avant moi, » ajoutai-je.

— « Je ne comprends pas, » dit-elle. « Oh ! » fit-elle, pénétrée et immobilisée. Elle tenta de me repousser mais n'y parvint pas. Alors, elle s'accrocha à moi.

— « Excellent, Darlene, » dis-je.

— « Qu'est-ce que tu me fais ? » demanda-t-elle.

— « Tu ne devines donc pas ? » m'enquis-je.

— « Tu as gagné, Jason, » souffla-t-elle, couchée sur le flanc près de moi, la tête sur le bras. « Tu m'as obligée à m'abandonner, irrésistiblement, désespérément, et comme une esclave. »

— « Comme une femme libre, » corrigeai-je. « Tu n'as pas la moindre idée de l'ampleur et de la profondeur de l'abandon de l'esclave. »

— « Je sens ce qu'elles doivent éprouver, » souffla-t-elle, « étant totalement possédées, totalement et légalement à la merci des maîtres. »

— « Cette idée t'intrigue-t-elle ? » demandai-je.

— « Je dois la chasser de mon esprit, » dit-elle. « Je ne dois même pas oser en prendre conscience. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Elle est trop profondément féminine, » répondit-elle.

— « Et, de ce fait, ne convient pas à une femme libre orgueilleuse ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Mais convient, sans doute, à une esclave portant le collier, » ajoutai-je.

— « Oui. » Elle sourit. « Une telle femme peut se permettre d'être honnête avec elle-même. »

— « Je présume, » dis-je, « qu'elle n'a pas le choix. »

— « Oui, » admit la femme. « Elle est obligée d'être honnête avec elle-même. Dans le cas contraire, le maître et le fouet veilleraient à ce qu'elle le soit. »

— « Tu parais presque envier les misérables femmes asservies. »

— « Peut-être, » répondit-elle.

— « Tu portes un collier, » constatai-je.

— « Mais je suis une femme libre, » déclara-t-elle.

— « Pour le moment, peut-être, » convins-je.

— « Que veux-tu dire ? » demanda-t-elle.

— « Debout ! » lui ordonnai-je. Nous nous levâmes.

Elle se tourna vers moi.

— « Tu ne vas pas m'aider à quitter le collier, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle. Elle me toucha l'épaule du bout des doigts.

— « Non, » dis-je.

— « Tu suscites en moi des sensations étranges, Jason, » dit-elle.

— « Oh ? » fis-je.

— « En général, » reprit-elle, « les hommes font ce que je veux. »

— « Je te suggère, Dame Tendite, » dis-je, « de prendre l'habitude de faire ce que les hommes veulent. »

— « Que fais-tu ? » demanda-t-elle. J'avais entendu des hommes à proximité, le tintement des armes. Je la tirai vers la porte de l'auberge. J'ouvris le judas et regardai dehors. La rue paraissait

vide. Je fermai le judas et retirai les lourdes barres de la porte. J'ouvris la porte et regardai dehors. La rue était vide. Je tenais fermement Dame Tendite par le bras gauche. Elle était pieds nus, portait un Ta-Teera déchiré et un collier. Ensuite, je la poussai sur les marches conduisant dans la rue. Elle tomba à quatre pattes dans la rue et, soudain, se redressa, frénétiquement, regardant autour d'elle. Ensuite, je fermai la porte, abaissant les lourdes barres. Elle se précipita sur la porte et lui donna des coups de poing.

« Laisse-moi entrer ! » cria-t-elle. « Laisse-moi entrer ! »

À l'intérieur de l'auberge, je quittai la salle et gagnai l'étage, d'où j'aurais une meilleure vue sur la rue. J'entendais toujours les coups donnés contre la porte.

« Laisse-moi entrer Jason ! » criait-elle. « Laisse-moi entrer ! » Elle frappait inlassablement contre la porte avec ses petits poings. « Je serai ton esclave, Maître, » sanglota-t-elle. « Aie pitié de moi, Maître ! Je t'en prie, aie pitié de moi, Maître ! »

Puis, par la fenêtre, je la vis courir jusqu'au milieu de la rue. Elle se tourna à droite et à gauche, hésitante. Elle sanglotait.

« Ne bouge plus, Esclave ! » entendis-je. Des hommes étaient arrivés dans la rue. Je constatai qu'ils portaient, comme je l'avais prévu, l'uniforme d'Ar.

La femme pivota frénétiquement sur elle-même et voulut s'enfuir. Mais elle n'avait fait qu'un ou deux pas quand elle vit cinq autres hommes, à l'extrémité opposée de la rue, se dirigeant également vers elle. Elle s'immobilisa, troublée, dans la rue. Les hommes, sans se dépêcher, l'entourèrent.

« Je ne suis pas ce que je parais être ! » cria-t-elle « Je ne suis pas une esclave ! »

Un homme la prit par les cheveux et lui tira la tête en arrière.

« Elle s'appelle Darlene, » dit-il.

— « Non ! » protesta-t-elle. « Je suis Dame Tendite, femme libre de Vonda. »

Un homme lui tira les mains dans le dos. Il ferma des menottes sur ses poignets.

« Je ne suis pas une esclave, » dit-elle.

— « Darlene est un excellent nom d'esclave, » dit un homme. « J'ai déjà envie d'elle. »

— « Attends que nous soyons rentrés au camp, » dit le chef.

— « Jolie capture, » dit un autre.

Un autre homme attacha une laisse à son collier.

— « Es-tu une fille de la Terre ? » demanda un homme.

— « Non, » répondit-elle. « Non. »

— « Néanmoins, je présume que tu te tortilleras aussi bien, » dit un autre.

— « Je ne suis pas une esclave ! Regardez ! » cria-t-elle, bougeant la hanche pour écarter les lambeaux de son Ta-Teera. « Je ne suis pas marquée ! »

— « Seule une esclave montrerait sa cuisse à des hommes libres, » dit un des hommes.

— « Elle n'est pas marquée, » fit observer un autre.

— « Pourquoi n'es-tu pas marquée, Darlene ? » demanda un homme.

— « Je ne suis pas une esclave, » dit-elle. « Et je ne m'appelle pas Darlene. »

— « Tu parles beaucoup, Darlene, » lui dit-on.

— « Emmenez-la ! » ordonna le chef. « Nous devons terminer notre patrouille. »

La laisse fixée au collier de Dame Tendite se tendit. Elle résista.

— « Je ne suis pas une esclave, » dit-elle. « Je ne m'appelle pas Darlene. Je suis Dame Tendite, de Vonda. »

— « Toutes les femmes de Vonda courent-elles dans les rues, à moitié nues, vêtues de haillons d'esclave et portant un collier ? » s'enquit le chef.

— « Non, » répondit-elle. « Bien entendu. J'ai été capturée et maltraitée, attachée sur une table et contrainte de donner du plaisir comme une esclave. On m'a également fait d'autres choses. J'ai même

été contrainte de m'abandonner à mon ravisseur, comme s'il était le maître et moi l'esclave. »

— « Magnifique ! » fit un homme en riant.

Elle le foudroya du regard.

— « Je parie que moi aussi je pourrais l'obliger à s'abandonner, » dit un homme.

— « Plus tard, au camp, » déclara le chef. Puis il se tourna à nouveau vers Dame Tendite. Il s'inclina très bas devant elle en un simulacre de politesse. « Je vous invite, si vous le souhaitez, Dame Tendite, à nous accompagner, » dit-il. « Nous allons bientôt regagner notre camp, qui se trouve à l'est de Vonda. Vous pourrez alors constater que les femmes de Vonda ne nous sont pas totalement inconnues. Nombreuses sont celles qui ont déjà consenti à offrir leur cuisse à la marque, leur cou au collier. Je suis sûr que vous ne vous montrerez pas moins généreuse. »

— « Elle aura fière allure sur l'estrade, » dit un homme.

— « Exact, » dit un autre.

— « Et, Dame Tendite, » reprit le chef, « en attendant d'être convenablement et légalement asservie, vous répondrez au nom de capture de Darlene. Répète ! » ordonna-t-il sèchement.

— « Darlene ! » cria-t-elle. « Mon nom de capture est Darlene ! »

— « Et, » poursuivit le chef, « en vertu de ton collier, et par anticipation à ton asservissement imminent, tu te comporteras vis-à-vis de nous comme une esclave vis-à-vis d'hommes libres. »

— « Oui, » dit-elle.

Elle fut frappée sur le dos avec la hampe d'une lance, cruellement.

« Oui, Maître ! » cria-t-elle.

La patrouille, ensuite, se remit en route. Je regardai Dame Tendite, les mains immobilisées dans le dos par des menottes, en laisse, traînée par les hommes. Elle se retourna, au bout d'une vingtaine de mètres, et me regarda. Elle me vit. Puis la laisse la contraignit à regarder devant elle et elle fut à nouveau traînée, en trébuchant, la laisse au cou, dans la rue.

JE CONTINUE DE RECHERCHER MISS HENDERSON

LE PATRON de la taverne saisit la danseuse rousse par le bras et, sans tenir compte de ses cris, la poussa, vêtue de son costume constitué de dix minces chaînes en argent, cinq devant et cinq derrière, fixées à son collier, hors du sable. Elle tomba sur le dallage et, accroupie, se retourna et regarda.

« Voici Jason ! » cria le patron en me montrant. « Il parie dix tarsks en cuivre qu'il peut battre n'importe quel client de la maison. »

— « C'est exact ! » criai-je, entrant sur le sable et quittant ma tunique.

« Je parie qu'il ne peut pas ! » cria un individu imposant, un paysan du nord du fleuve.

Un employé de la taverne, sur l'ordre du patron, fut chargé de garder les pièces.

Les clients de la taverne parièrent.

Les hommes se rassemblèrent. Parmi eux, nues, portant le collier, il y avait les Esclaves de Taverne, avec leurs récipients en bronze et leurs bandoulières en cuir.

L'individu imposant se jeta sur moi. Je le laissai frapper. Néanmoins, je reculai avec le coup, de telle façon que son impact fut pratiquement dépourvu de puissance. Je réagis, toutefois, comme si j'avais été cruellement touché. Les hommes poussèrent des cris de joie. Le poing en avant, bougeant, je le maintins à distance.

« Il se bat bien, » apprécia un spectateur.

Ayant récupéré, je saisis l'homme de telle façon qu'il ne puisse plus se servir de ses mains. Il ne fallait pas que je paraisse trop accoutumé à ce type de sport. J'avais déjà commis cette erreur, à Tancred's Landing, et personne n'avait plus répondu à mes défis. Les gardes, quant à eux, m'avaient encouragé à quitter la ville. En conséquence, je n'avais gagné que dix tarsks en cuivre, à Tancred's Landing.

« Bats-toi ! » crièrent plusieurs hommes.

« Maladroit ! » cria quelqu'un.

« Lâche ! » cria un homme.

« Lâche ! » répéta le Paysan.

Cela m'irrita. Je renonçai à mes résolutions concernant la façon de l'affronter. Victime d'une combinaison rapide, il tomba sur le sable. Je feignis d'être épuisé, vacillant, tenant à peine debout.

« Quel coup de chance ! » crièrent plusieurs hommes.

Je regardai l'individu imposant qui, groggy, était assis sur le sable. Je m'efforçai de paraître incrédule, comme si je ne comprenais pas comment j'avais bien pu le faire tomber.

« Debout ! » crièrent plusieurs hommes.

Par les bras, il fut tiré sur le côté.

« Dix tarsks, » cria un autre Paysan, « que je peux le battre ! »

« Peux-tu combattre à nouveau, Jason ? » demanda le patron de la taverne avec inquiétude. Ces

combats, supervisés, étaient bons pour ses affaires.

— « Je vais essayer, » répondis-je.

Le deuxième homme, arrachant sa tunique, se précipita sur le sable et, hésitant à peine, se jeta sur moi, les poings levés. Je crois qu'il constata avec surprise que ses coups n'arrivaient pratiquement jamais à destination. Bientôt, ses bras furent las. Je le fis durer plus longtemps que le précédent. Puis, quand l'intérêt se relâcha, je mis un terme au combat. On le traîna par les talons pour le sortir du sable.

« Je ne vois pas comment un individu aussi maladroit, se battant aussi mal, peut gagner aussi souvent, » dit un homme debout près du sable.

— « Il n'a pas encore rencontré Haskoon, » dit un autre sur le ton de la confidence.

— « Je suis Haskoon, » annonça un Marinier, entrant sur le sable. La garde de Haskoon était trop haute.

Le suivant, après Haskoon, était davantage un lutteur et n'utilisait guère les poings. Mais je ne lui cassai pas la colonne vertébrale.

Le cinquième était rameur sur une galère céréalière. Il était fort mais, comme les autres, n'était pas entraîné. Il eut la mâchoire cassée, mais ce fut un accident.

« Jason est sûrement épuisé, » dit joyeusement le patron. « Qui veut entrer sur le sable ? »

Mais personne, comme je m'y attendais, ne voulut me rencontrer.

Je levai les bras. J'enfilai ma tunique. Je n'étais pas essoufflé. J'étais de bonne humeur. Je payai du Paga aux cinq hommes qui m'avaient aidé à gagner de quoi poursuivre mon voyage. Cela parut atténuer leur déception. Mes ressources financières, les dix tarsks en argent provenant de la vente de mon ancienne Maîtresse, Dame Florence de Vonda, à un Marchand d'Esclaves, Tenalion d'Ar, avaient considérablement diminué. Normalement, sur Gor, une telle somme permettait de vivre plusieurs mois. Compte tenu de la situation, toutefois, en raison de mes besoins et des prix, surtout à Lara, j'avais dû recourir à de nouvelles sources de revenu.

« Tu n'es pas un combattant ordinaire, » me dit le premier homme, le Paysan imposant.

— « Ne le dis pas trop fort, » lui demandai-je.

— « Très bien, » dit-il.

— « Je ne me suis pas senti ainsi, » dit un autre, « depuis que j'ai été piétiné par cinq bosks. »

— « Je vous suis reconnaissant à tous, » affirmai-je.

Les esclaves se massaient autour de moi, afin de me servir du Paga. Les colliers rehaussaient la beauté de leur cou.

Le patron se dirigea vers notre table et je me mis debout, levant mon gobelet de Paga, pour l'accueillir.

« Tu as bien combattu, Jason, » dit-il.

— « Merci, » répondis-je.

Je baissai la tête. À genoux près de mon genou droit, la joue contre ma jambe, se tenait la danseuse rousse. Elle me regarda timidement, les yeux brillants. Comme elle était à genoux, les minces chaînes fixées à son collier traînaient par terre.

— « Tu as bien combattu, Jason, » répéta le patron. « Elle est à toi pour la nuit. Utilise-la pour ton plaisir. »

— « Merci, Doux Seigneur, » répondis-je. Je levai mon gobelet de Paga, saluant le patron ainsi que les hommes assis à ma table. « Merci à tous, » dis-je.

Des félicitations furent échangées. Puis je fis passer mon gobelet dans la main gauche. Ensuite, je claquai des doigts et plaçai ma main droite, ouverte, à la hauteur de la hanche. Rapidement, la femme se leva et, s'inclinant, mit la tête près de ma main. Je plongeai fermement et profondément les doigts dans sa chevelure rousse. Elle sursauta et m'embrassa la cuisse. Ensuite, le gobelet de Paga dans la

main gauche, ses cheveux dans la droite, je la traînai, dans le tintement de ses minces chaînes, jusqu'à l'alcôve vide la plus proche.

J'ENTENDS PARLER DES MARCHÉS DE VICTORIA ; JE DÉCIDE DE M'Y RENDRE

PENDANT les ventes aux enchères, des femmes sont presque toujours nues. Ainsi, les hommes peuvent voir ce qu'ils achètent.

Je tournai le dos à l'estrade, dans le bâtiment en forme de grange de Fina, une des nombreuses villes du Vosk. La voix du commissaire-priseur s'estompa derrière moi. À mon avis, il tirerait un bon prix de la jolie brune. C'était une des dernières ventes de la soirée. Avant qu'elles soient traînées sur l'estrade, j'avais examiné les femmes restantes dans la cage où elles attendaient. Celle que je cherchais n'était pas parmi elles.

Devant la grange, je fus arrêté par deux gardes.

« Es-tu Jason, le lutteur ? » demanda l'un d'entre eux.

— « Je suis Jason, » reconnus-je.

— « Tu quitteras Fina ce soir, » conseilla un garde.

— « Très bien, » répondis-je.

De toute façon, j'avais l'intention de quitter Fina avant le matin. Ce n'était pas la première fois, incidemment, que des gardes me suggéraient de quitter la ville. Cela m'était déjà arrivé une fois, à Tancred's Landing.

Quelques jours auparavant, j'avais quitté Lara. Les soldats d'Ar, des tamiers, n'avaient pas brûlé Lara. En réalité, ce qui était sans doute étonnant, ils s'étaient contentés de chasser les pirates de la ville et de s'emparer d'un peu de butin, ainsi que de quelques femmes, principalement des réfugiées de Vonda qui tombèrent entre leurs mains. Leur opération, toutefois, le coup de main contre Lara, avait provoqué une grande consternation au sein des forces de Lara, qui se dirigeaient vers Vonda. Les choses, de ce fait, avaient bien tourné pour les hommes d'Ar car les soldats de Lara, inquiets, avaient ralenti leur progression en direction du nord. De ce fait, ils ne prirent pas part à l'engagement qui se déroula peu après au nord-est de Vonda. Au cours de cet engagement, toutefois, les forces de Port Olni avaient reçu le soutien inattendu des troupes de Ti, commandées par Thandar de Ti, un des fils d'Ebullius Gaius Cassius. La bataille avait été dure, mais indécise. Au crépuscule du deuxième jour, les deux armées avaient quitté le champ de bataille. L'infanterie d'Ar était inférieure en nombre mais sa mobilité et l'appui des cavaleries de tarns avaient compensé, dans une certaine mesure, sa faiblesse. Thandar de Ti, bizarrement, n'avait pas défié Ar dans les cieux, mais avait déployé les mercenaires d'Artemidorus de Cos contre les voies de ravitaillement d'Ar. Finalement, après plusieurs jours d'escarmouches, les haruspices de Port Olni, Ti et Ar, s'étant réunis en terrain neutre, avaient décidé, après avoir lu les auspices dans le foie et les entrailles d'un verr sacrifié, que le moment était propice au retrait des deux armées. Dans un sens, aucun des deux camps ne perdit la face. Ces auspices

n'avaient été mis en doute que par les haruspices de Vonda et de Cos. Il fut généralement admis que ni la Confédération Salérienne ni la ville d'Ar ne souhaitaient la guerre. Il fut clairement admis que, ayant comploté avec Cos, la ville de Vonda était responsable des hostilités. En brûlant et pillant Vonda, Ar avait, pour l'essentiel, sauvegardé son honneur militaire. De même, en stoppant la progression des troupes d'Ar, la Confédération Salérienne pouvait estimer que son amour-propre était sauf. Les tarniers d'Artemidorus de Cos, incidemment, n'avaient pas attaqué les chariots transportant les esclaves vers le sud. Les conducteurs de ces chariots, ainsi que leur escorte, s'étaient contentés de retirer les bâches afin de montrer qu'ils transportaient des femmes enchaînées. Les tarniers d'Artemidorus, alors, étaient simplement passés, sans tenir compte des bras levés et des cris des femmes. Les Goréens estiment généralement que, lorsqu'une femme est devenue esclave, elle peut le rester. Les femmes furent ensuite réduites au silence à coups de fouet. Il est à mon avis probable que la cessation des hostilités dans le nord a été largement fonction de la générosité des hommes d'Ar, générosité non dépourvue de bon sens politique, à mon sens, du fait qu'ils n'avaient pas fait subir à Lara le même sort que Vonda. Ils avaient démontré qu'ils pouvaient détruire Lara mais avaient renoncé à le faire. Cela signifiait qu'Ar ne tenait pas à se lancer dans une guerre totale contre la Confédération Salérienne. En outre, bien entendu, dans l'avenir, cette attitude aurait sans doute pour effet de diviser la Confédération sur le plan de son opinion vis-à-vis d'Ar. Lorsqu'il apparut clairement, incidemment, qu'Ar avait, en réalité, épargné Lara, les troupes de Lara, renonçant à rejoindre celles de Port Olni et de Ti, étaient rentrées dans leur ville. Il y aurait, désormais, à Lara, un préjugé favorable à Ar. Cela donnerait à Ar les moyens d'une influence politique au confluent de l'Olni et du Vosk, point stratégique au cas où les forces de Cos décideraient de remonter le Vosk. Lara était le pivot entre la Confédération Salérienne et les villes du Vosk.

« Vite ! » cria un garde.

Je levai les bras, montrant que j'avais entendu, et poursuivis mon chemin en direction des quais de Fina.

Depuis plusieurs semaines, j'allais de ville en ville, visitant les marchés aux esclaves et tentant d'obtenir des informations sur les allées et venues du pirate Kliomenes. Bien entendu, les informateurs coopératifs étaient rares. J'étais convaincu que de nombreuses personnes en savaient beaucoup plus que ce qu'elles acceptaient de dire. Son nom et celui de son capitaine, Policrates, étaient apparemment craints sur le fleuve. Il faut comprendre que ces pirates du fleuve n'étaient pas quelques bandes éparpillées de coupe-jarrets. De nombreux groupes avaient leurs places fortes et leurs vaisseaux. Il n'était pas rare qu'un Capitaine dispose de trois ou quatre cents hommes et de huit à dix vaisseaux. De même, il y avait des relations entre ces bandes, des divisions de territoire et des alliances. Ils représentaient, sur le fleuve, une puissance.

Je m'écartai pour laisser passer une femme libre, voilée, avec un enfant.

J'étais allé de Lara à White Water, utilisant le canal réservé aux péniches, afin de contourner les rapides, et de là à Tancred's Landing. J'avais ensuite descendu le fleuve jusqu'à Iskander, Forest-Port et Ar's Station. Ar's Station, incidemment, se trouve près de l'endroit où se rassembla, il y a plusieurs années, la horde de Pa-Kur, membre de la Caste des Assassins, qui conduisait une alliance de douze villes, augmentée de mercenaires et d'Assassins, contre la ville d'Ar. Cette guerre est célébrée, incidemment, à la manière goréenne, dans plusieurs chansons. Les plus célèbres sont sans conteste celles qui sont consacrées à Tarl de Bristol. L'engagement avait eu lieu en 10 110 C.A., Constata Ar, depuis la Fondation d'Ar. Conformément à cette chronologie, on était alors en 10127. Ar's Station, incidemment, n'existait pas à l'époque du rassemblement de la horde de Pa-Kur. Elle a été fondée quatre ans plus tard, en tant qu'avant-poste et comptoir commercial sur la rive sud du Vosk. Elle contrôle également, en fait, l'extrémité nord d'une des grandes routes, la Vitkel Aria, ou Route du Triomphe d'Ar, conduisant à Ar. Cette voie de communication est également appelée : Route du Vosk,

principalement par ceux qui voient en elle le moyen de gagner le fleuve. À l'ouest d'Ar's Station, sur le fleuve, j'avais visité Jort's Ferry, Point Alfred, Jasmine, Siba, Sais et Sulport. Je m'étais également arrêté à Hammerfest et Ragnar's Hamlet, dont l'importance avait récemment augmenté. Sa croissance peut être opposée à celle de Tetrapoli, qui se trouve beaucoup plus à l'ouest. Ragnar's Hamlet, petit village au début, s'est développée à partir de ce noyau central. Tetrapoli, en revanche, se composait au départ de quatre villes distinctes : Ri, Teibar, Heiban et Azdak, la légende voulant qu'elle ait été fondée par quatre frères. Ces villes se développèrent ensemble le long du fleuve et formèrent finalement une unité. Les quatre parties de la ville, ce qui n'a rien de surprenant, conservent les noms des villes d'origine. Le mot Tetrapoli, incidemment, signifie, en goréen : « Quatre Villes ».

Je me dirigeai vers les quais de Fina. De temps en temps, je croisai des hommes. J'étais alors près du port fluvial. Je m'écartai pour laisser passer une Chaîne de femmes entravées, nues jusqu'à la ceinture. On les conduisait vers un entrepôt en rondins dont les portes s'ornaient du signe des Kajirae, où elles seraient vendues. Elles étaient tristes, dans leurs chaînes. Quelques-unes me regardèrent, se demandant peut-être si un homme tel que moi les achèterait. Les entrepôts en rondins destinés aux esclaves sont généralement à double cloison et les femmes y sont nues et portent généralement des fers aux pieds, sauf lorsque les gardes en décident autrement. L'évasion, en réalité, est une impossibilité statistique pour les esclaves goréennes. En outre, les peines liées aux tentatives d'évasion sont souvent sévères. Il n'est pas rare que l'on coupe les tendons situés derrière le genou. L'esclave goréenne n'espère pas s'évader, elle espère donner du plaisir à son maître. J'examinai les femmes quand elles passèrent devant moi. Celle que je cherchais n'était pas parmi elles.

« Passage, Maître ? » s'enquit un homme.

— « Je préfère chercher ailleurs, » répondis-je.

— « Nous sommes bon marché ! » cria-t-il. « Bon marché ! »

— « Merci, » dis-je. Et je continuai mon chemin. J'avais constaté, dans diverses villes, que les prix étaient plus intéressants sur les quais eux-mêmes.

En suivant le fleuve, je passai devant quatre entrepôts en rondins dont les portes s'ornaient du signe des Kajirae. Je vis de minuscules fenêtres, avec des barreaux, tout en haut des murs extérieurs. Pendant la journée, un peu de lumière passe par ces fenêtres, puis filtre, grâce à une ouverture correspondante, légèrement plus basse, dans la zone de détention. En outre, il y a parfois des ouvertures similaires dans le toit de ces structures. Dans certains entrepôts, incidemment, qui ne paraissent faire qu'un étage de haut, les zones de détention sont en contrebas, semblables à des caves aux murs de rondins. Les fenêtres sont généralement petites et entre deux mètres cinquante et trois mètres au-dessus de la tête des femmes. La lumière, à l'intérieur, est faible. Le sol est généralement en bois, sauf une bande centrale où la terre est apparente, qui fait environ six mètres de large. Elle sert essentiellement au drainage. Un réseau de barres métalliques, se trouvant entre deux et cinq centimètres sous la surface, occupe toute la surface du plancher. De la paille est éparpillée le long des murs de la pièce, sur le bois. Dans les rondins des murs, à des hauteurs différentes, mais n'excédant généralement pas un mètre, on trouve des anneaux d'esclave. On accède ordinairement au niveau du sol par une rampe de terre battue. Ces endroits, comme on peut le supposer, se caractérisent généralement par les odeurs des esclaves détenues.

« Mange ! » entendis-je un homme crier, à l'intérieur d'une de ces structures. Puis j'entendis le claquement du fouet et les cris de douleur de la femme.

— « Oui, Maître ! » cria-t-elle. « Oui, Maître ! »

Je continuai mon chemin en direction des quais. Parfois, je désespérais presque de trouver Miss Beverly Henderson. Comment pouvait-on espérer retrouver une femme parmi les milliers, et même les dizaines de milliers, éparpillées dans les villes, les villages et les champs de Gor ? En outre, si elle avait été transportée par caravane, ou par tarn, elle pouvait se trouver n'importe où. Néanmoins,

j'étais décidé à poursuivre les recherches. De toute évidence, j'avais deux éléments en ma faveur. Je savais quelle avait récemment été capturée par Kliomenes, le pirate. De ce fait, mes recherches n'étaient pas sans espoir. En réalité, j'étais convaincu de pouvoir retrouver Miss Henderson si je pouvais découvrir sur quel Marché, ou Marchés, Kliomenes déciderait de disposer de ses captures récentes.

« Hé, toi ! » dit un capitaine, sur les quais. « Tu as l'air fort. Tu cherches du travail ? »

— « J'ai l'intention de descendre le fleuve, » répondis-je.

— « Nous allons à Tafa, » dit-il. « Il nous manque un rameur. »

Les villes suivantes, sur le fleuve, étaient Victoria et Tafa. À l'ouest de Tafa, se trouvait Port Cos, qui avait été fondée un siècle auparavant par des colons de Cos. Les villes principales de l'ouest de Cos, sans compter les petites agglomérations, étaient Tetrapoli, Ven et Turmus, Ven se trouvant au confluent du Cartius Ta-Thassa et du Vosk, et Turmus, à la limite orientale du delta du Vosk, était la dernière ville située sur le fleuve même.

— « Je vais à Victoria, » dis-je. C'était la ville suivante, sur le fleuve.

— « Tu es un homme honnête, n'est-ce pas ? » demanda le capitaine.

— « Je crois, raisonnablement, » répondis-je avec méfiance. « Pourquoi ? »

— « Si tu es un homme honnête, » reprit le capitaine, « pourquoi veux-tu aller à Victoria ? »

— « Il y a certainement des activités honnêtes, à Victoria, » dis-je.

— « Je suppose, » admit le capitaine.

— « Est-ce un endroit dangereux ? » demandai-je.

— « Tu dois être nouveau sur le fleuve, » estima-t-il.

— « Oui, » reconnus-je.

— « Évite Victoria, » dit-il.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Es-tu Marchand d'Esclaves ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Dans ce cas, évite Victoria, » insista-t-il.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « C'est un repaire de voleurs, » expliqua-t-il. « Ce n'est pratiquement qu'un marché et une ville d'esclaves. »

— « On y trouve un important marché aux esclaves ? » demandai-je.

— « On peut parfois s'y procurer des marchandises extrêmement sensuelles à très bas prix, » m'informa-t-il.

— « Pourquoi les prix sont-ils parfois tellement bas ? » demandai-je.

— « On peut vendre bon marché les femmes qui ne coûtent rien, » expliqua-t-il.

— « Dans ce cas, les femmes vendues sont essentiellement des captures ? » demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit-il.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « C'est un fait connu sur le fleuve, » dit-il.

— « Qu'est-ce qui est connu ? » demandai-je.

— « Que Victoria est le principal point d'écoulement des marchandises des pirates du fleuve. »

— « Je dois y aller, » dis-je avec impatience.

— « Je vais à Tafa, » rappela-t-il. « Je n'accosterai pas à Victoria. »

— « Permets-moi de ramer pour toi jusqu'à proximité de Victoria, » offris-je. « Puis débarque-moi. Je gagnerai ensuite la ville à pied. »

— « Il sera utile d'avoir un autre rameur, » reconnut-il, « même jusqu'à Victoria, et le courant sera avec nous. »

— « Oui, » dis-je.

— « En outre, » reprit-il, « nous pourrons peut-être engager un autre rameur à l'ouest de Victoria. »

— « Peut-être, » dis-je.

Il me regarda.

« Tu n'as pas besoin de me payer, » dis-je. « Je ramerai gratuitement. »

— « Es-tu sérieux ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

Il eut un sourire ironique.

— « Nous partons dans l'ahn, » conclut-il.

J'ARRIVE À VICTORIA ; J'ENTENDS PARLER DE LA GRANGE DE LYSANDER

« QUE me propose-t-on pour cette femme ? » cria le commissaire-priseur. « Que me propose-t-on pour cette femme ? »

C'était une paysanne blonde, solide, aux chevilles trapues, du sud du Vosk. Elle était vendue sur une plate-forme grossière, sur les quais de Victoria. Elle portait un collier de chaîne.

« Deux tarsks ! » cria un spectateur.

Je me frayai un chemin dans la foule des quais. Les quais étaient encombrés d'hommes et de marchandises. Les mâts de nombreuses galères se dressaient dans le ciel. Il y avait l'odeur du fleuve, et celle du poisson.

« J'ai entendu dire qu'on transporte la topaze vers l'est, » déclara un commerçant, s'adressant à un autre commerçant.

— « Cela n'augure pas bien de la sécurité sur le fleuve, » commenta son compagnon.

Je les dépassai. Puis je m'immobilisai brusquement. Un sleen marron tirait violemment sur une grosse chaîne. Il gronda. Il découvrit ses crocs. Un tel animal pouvait arracher la jambe d'un homme, au niveau de la cuisse, d'un seul mouvement de ses mâchoires énormes.

« Au pied, Taba ! » ordonna un des commerçants.

Crachant, l'animal se baissa, ses omoplates toujours saillantes sous sa fourrure partiellement dressée, ses quatre pattes postérieures toujours crispées. Il me parut vraisemblablement capable, s'il le souhaitait, d'arracher l'anneau métallique, fixé dans les planches, auquel il était attaché. Je reculai. Les commerçants, sans plus s'occuper de moi, continuèrent leur conversation.

« Victoria a refusé le tribut, » disait l'un d'entre eux.

— « Ils croient qu'ils peuvent trouver d'autres marchés, » dit le deuxième homme.

— « C'est stupide, » estima le premier.

— « Ils pourraient aller faire leurs affaires à Tafa, » suggéra le deuxième.

— « Ou revenir à Victoria, quand la ville aura convenablement compris son intérêt, » avança le premier.

— « C'est exact, » admit le deuxième.

— « En fait, » reprit le premier, « ils ne peuvent pas permettre cette insolence de la part de Victoria. Toutes les petites villes du fleuve pourraient suivre son exemple. »

— « Ils estimeront que Victoria doit être punie, » assura le deuxième.

— « Peut-être est-ce pour cette raison que l'on transporte la topaze à l'est, » fit valoir le premier.

— « Ce serait la première fois en dix ans, » rappela le deuxième.

— « Néanmoins, c'est intéressant, » souligna le premier, « car je ne croyais pas qu'ils auraient

véritablement besoin de la topaze pour soumettre Victoria. »

— « Ils sont assez puissants sans elle, » admit le deuxième.

— « Peut-être, dans ce cas, le transport de la topaze à l'est n'est-il qu'une rumeur, » estima le premier.

— « Espérons-le, » souhaita le deuxième.

— « Si elle est véritablement transportée à l'est, » reprit le premier, « je crois que cela n'indique pas seulement la punition de Victoria. »

— « Je le crains, » reconnut le deuxième.

Puis je tournai les talons et m'éloignai des commerçants. Je n'avais pas compris leur conversation.

Au matin, avant l'aube, j'avais été débarqué quelques pasangs en amont. J'avais parcouru un pasang sur l'intérieur, afin d'éviter les tharlarions du fleuve, puis j'avais suivi la rive en direction de Victoria. J'étais arrivé en ville une heure auparavant.

« Bonbons ! Bonbons ! » cria une femme libre voilée. Elle transportait les bonbons dans un plateau suspendu à son cou par une longue bande de cuir.

« Viande chaude ! » criait un autre marchand ambulant. « Viande chaude ! »

« Légumes frais ! » criait une femme.

« Lait de verr, œufs de vulo ! » entendis-je.

Un autre commerçant passa près de moi. Il était suivi par une jolie brune portant une courte tunique, avec un collier et un paquet sur la tête.

Je m'écartai pour laisser huit Paysans qui, des sacs de Sa-Tarna sur les épaules, se dirigeaient vers les quais.

« Voilà ce que j'appelle vraiment de la viande chaude ! » disait un homme.

J'entendis une femme hoqueter. Je baissai la tête. Dans un coin, à plat dos sur les planches, les genoux levés, la cheville gauche attachée au poignet gauche, la cheville droite liée au poignet droit, une esclave était couchée.

« Je vous en prie, Maîtres, » gémissait la femme, levant la tête. « Touchez-moi, Maîtres ! » Un homme gras était assis sur un tabouret. Il tenait une petite chaîne fixée au collier de la femme. Elle avait été cruellement excitée, mais pas satisfaite.

« Je vous en prie, Maîtres, » supplia-t-elle.

« Un tarsk pour son utilisation, » dit l'homme gras.

Je regardai la femme. Puis j'entendis un tarsk tomber dans le bol en cuivre qui se trouvait près d'elle. Un Bourrelier me bouscula, s'accroupissant près de l'esclave. Pitoyablement, elle leva son corps vers lui.

« Bijoux ! » entendis-je. « Bijoux ! »

Non loin de là, il y avait quatre femmes avec un collier de planches. Celui-ci est constitué de deux planches comportant des demi-cercles correspondants. Les deux planches sont reliées et maintenues par cinq U coulissants, en fer plat ; lorsqu'on fait coulisser les U en fer plat vers l'arrière, le collier est ouvert. Lorsqu'on les fait coulisser dans l'autre sens, les deux planches sont en contact et le collier est fermé. Des anneaux, dans lesquels on glisse des cadenas, se trouvent également aux extrémités des planches. Ils permettent de verrouiller le collier. Les quatre femmes portant le collier de planches étaient à genoux, attendant, pendant que leur maître traitait une affaire. Il appartenait à la Caste des Paysans. Elles étaient nues. Elles avaient les mains attachées dans le dos.

« Lorsque nous avons fui devant les brigands, j'ai proposé de chercher refuge dans un village de paysans, » dit l'une d'entre elles. « Je n'imaginais pas qu'ils pourraient nous capturer. »

— « En général, les paysans n'aiment guère les personnes libres des grandes villes, » dit une autre.

— « Nous n'étions pas de leur village, » dit une autre.

— « De toute évidence, notre vente va leur procurer un revenu supplémentaire, » dit l'une d'elles.

— « S'ils ne le boivent pas d'abord dans les tavernes, » ajouta la deuxième avec amertume.

— « Nous sommes des femmes libres, » dit la première, tirant sur ses liens. « Ils ne peuvent pas nous faire cela ! »

— « Entretiens ces pensées pendant que tu peux, » intervint la quatrième. « Bientôt, nous serons des esclaves marquées au fer rouge. »

— « Regarde cette femme écœurante, » dit la deuxième femme, montrant d'un mouvement de la tête l'esclave qui gémissait et se tortillait en compagnie du Bourrelrier.

— « Oui, » dit la quatrième.

— « Peuvent-ils m'obliger à faire cela ? » demanda la deuxième avec frayeur.

— « Ils peuvent te faire faire n'importe quoi, ma chère, » dit la quatrième femme.

« Bijoux ! » entendis-je. « Bijoux ! »

Je m'éloignai et m'arrêtai devant une couverture étendue sur les planches. Sur la couverture, exposés, il y avait des dizaines d'épingles, de broches, de clips, de boucles, de bagues, de colliers, de bracelets, de boucles d'oreilles et de chaînes. Un homme à l'allure rustique, portant une tunique en laine, était assis, les jambes croisées, derrière la couverture.

« Achète des bijoux chez moi, » dit-il. « Ils sont bon marché et jolis. Orne tes esclaves. »

« Tu vois, Maître ? » demanda une femme à genoux près de lui, un collier au cou, nue, levant les bras. Elle était pratiquement couverte de bijoux. Elle devait bien avoir vingt colliers autour du cou. Elle leva les colliers, ce qui eut pour effet de les faire tinter et briller, les tendant vers moi avec ses petites mains. Puis elle présenta le bras droit, afin que je puisse voir les bracelets et les bagues, si nombreux qu'ils cachaient presque complètement la peau.

— « Achète quelque chose pour ton esclave, » dit l'homme. « Tiens, » ajouta-t-il, prenant un collier sur la couverture. « Ceci a été pris à une femme libre qui, désormais, frotte les dalles de la demeure d'Iphicrates. »

— « Je n'ai pas d'esclave, » dis-je.

— « Je te vends celle-ci, » dit-il, montrant la femme agenouillée près de lui, « un tarsk en argent. »

— « Achète-moi, Maître, » dit-elle en riant. « Je suis jolie. Je travaille dur. Je sais donner du plaisir à un homme, sur les fourrures. »

— « C'est exact, » confirma l'homme avec un sourire.

— « Je suis convaincu que l'on peut trouver des femmes pour moins cher, à Victoria, » dis-je, lui rendant son sourire.

— « Exact, » ricana l'homme. Je constatai qu'il ne souhaitait pas véritablement la vendre.

— « Tu as indiqué, » repris-je, « que ce collier avait été pris à une femme libre. »

— « Par un pirate, » expliqua-t-il.

— « Tu parles de cela ouvertement, » fis-je remarquer.

— « Nous sommes à Victoria, » fit-il ressortir.

— « Puis-je demander à quel équipage appartenait ce pirate ? » m'enquis-je.

— « À celui de Polyclitus, » répondit-il. « Leur place forte se trouve près de Turmus. »

— « Il est probable qu'ils attaquent également les itinéraires commerciaux contournant le delta du Vosk, » émis-je.

— « De temps en temps, » répondit-il. « En réalité, c'est au cours d'une de ces opérations qu'ils ont capturé cette jolie petite prune. » Il montra la femme agenouillée près de lui. « Croirais-tu qu'elle était autrefois la fille d'un riche commerçant ? » demanda-t-il.

— « Cela semble incroyable, » admis-je.

— « Il m’a bien enseigné la signification de mon collier, » ronronna-t-elle, lui embrassant le bras.

— « Cela peut être fait avec n’importe quelle femme, » dit-il.

— « Connais-tu un pirate nommé Kliomenes ? » demandai-je. J’espérai que ma voix ne trahissait pas l’intensité de mon intérêt.

— « C’est un sale type, » dit l’homme. « C’est un des lieutenants de Policrates. »

— « Sais-tu s’il est connu à Victoria ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit l’homme. « Il est venu à Victoria pour vendre des marchandises et des esclaves. »

— « Où doivent-elles être vendues ? » m’enquis-je.

— « Les marchandises sont déjà vendues, » répondit-il. « Sur les Quais des Marchands. »

— « Et les esclaves ? » insistai-je.

— « Elles seront vendues ce soir, » répondit-il, « dans la grange de Lysander. »

— « Je vais prendre cette chaîne, » dis-je à l’homme, montrant une des chaînes exposées sur la couverture.

— « Mais je croyais que tu n’avais pas d’esclave, » fit-il valoir.

— « Néanmoins, je veux trouver un moyen de te remercier, » dis-je. « Tu as été très serviable. »

— « Un tarsk, » dit-il.

La chaîne faisait approximativement un mètre cinquante de long. Elle était destinée à être enroulée plusieurs fois autour du cou d’une femme ou, selon divers arrangements, à orner le corps de nombreuses façons. La chaîne n’était pas lourde, toutefois elle n’était pas légère. Elle constituait une masse dense dans la main. Elle était solide. Elle pouvait être utilisée, si on le souhaitait, pour attacher une esclave. Elle était sensuellement décorée de perles en bois, colorées, de pierres naturelles et de morceaux de cuir. Amovibles, mais présentement fixés à la chaîne, il y avait deux ensembles de crochets, l’un sans serrure et l’autre avec. C’était au moyen de ces crochets que la chaîne pouvait être transformée en un moyen efficace d’attacher les esclaves.

Je donnai le tarsk que l’homme ramassa et glissa dans sa bourse.

« Ne donne pas cela à une femme libre, » dit-il en riant.

— « Elle est jolie, » dis-je. Je l’enroulai et la glissai dans mon sac.

— « C’est une chaîne, » dit-il.

— « Elle est jolie tout de même, » répondis-je. Je me demandai pourquoi je l’avais achetée. Elle était manifestement jolie. Peut-être était-ce pour cette raison que je l’avais achetée.

— « Quand j’étais libre, » dit la femme, « je ne pouvais pas porter ce genre de bijou. »

— « Ils ne sont pas destinés aux femmes libres, » déclara l’homme.

— « Non, Maître, » s’empressa-t-elle de répondre. « Mais, à présent, » ajouta-t-elle, « je peux, avec la permission de mon Maître, me rendre aussi belle et excitante que possible. »

— « C’est à moi de décider ce que tu peux porter, » intervint-il.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle avec un sourire. « À supposer que je sois autorisée à porter quelque chose. »

— « Et ne l’oublie pas, » souligna-t-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Ce soir, » dis-je, « Kliomenes propose ses marchandises sur l’estrade de la grange de Lysander. »

— « Oui, » répondit l’homme.

— « Merci, » dis-je. « Je te souhaite tout le bien. »

— « Moi aussi, je te souhaite tout le bien, » répondit-il.

Puis je m’engageai dans une rue étroite conduisant au centre de Victoria.

— « Bonne chasse, au marché aux esclaves ! » me cria l’homme.

— « Merci, » répondis-je.

Je souris intérieurement. Puis je poursuivis mon chemin, me demandant pourquoi j'avais acheté cet objet bizarre que constituait la chaîne, bijou manifestement destiné au corps d'une esclave.

JE M'EN SORS DE JUSTESSE DANS LA TAVERNE DE TASDRON ; JE GAGNE RAPIDEMENT LA GRANGE DE LYSANDER

« Y A-T-IL d'autres défis ? » demandai-je, essuyant avec l'avant-bras la sueur et le sable collés sur mon visage.

J'avais fait le compte de mes ressources, avant d'entrer dans la taverne de Tasdron, près de l'Avenue Lycurgus, et constaté qu'elles ne se montaient qu'à soixante-dix tarsks en cuivre, y compris cinq tarsks que j'avais reçus avec joie, alors que je ne m'y attendais pas, le capitaine étant un homme honnête, en récompense de mon travail de rameur entre Fina et les environs de Victoria. J'ignorais ce que valaient les esclaves, dans le Marché de Lysander, mais je souhaitais avoir assez pour être en mesure d'enchérir d'une façon réaliste et efficace en ce qui concernait une marchandise, si elle était proposée au public.

Je crachai sur le sable, me frottai les mains sur les cuisses.

J'avais combattu sept hommes et les avais vaincus avec une célérité qui, me semblait-il, aurait fait plaisir à Kenneth et Barus, qui avaient assuré ma formation dans ce domaine. J'aurais pu mettre plus longtemps, et susciter davantage de défis, mais je voulais être au Marché de Lysander lorsque les enchères débuteraient. Quoi qu'il en soit, je n'étais pas mécontent. J'avais accumulé deux tarsks en argent et seize tarsks en cuivre. À Victoria, j'étais convaincu que je ne rencontrerais pas de gardes qui, au nom des citoyens honnêtes, me prieraient de m'en aller le plus tôt possible.

« Y a-t-il d'autres défis ? » m'enquis-je.

La salle resta silencieuse. Je me penchai sur la petite table, proche du sable, afin de ramasser mes gains.

« Un tarsk en argent, » dit une voix désagréable.

Je me redressai.

Un homme était à présent debout, à une dizaine de mètres, de l'autre côté de la salle. J'avais déjà remarqué cette table. Autour d'elle étaient assis sept ou huit hommes, mal rasés et lugubres. Plusieurs avaient des cicatrices. Deux portaient des anneaux dans les oreilles. Presque tous avaient un mouchoir noué sur la tête, à la manière des rameurs, qui se protègent ainsi la tête du soleil. Tous étaient armés.

« Messieurs, non ! » cria Tasdron, patron de la taverne.

Il y eut soudain un bruit sec, celui d'une courte lame métallique sortant de son fourreau.

— « Un tarsk en argent, » répéta l'homme, la lame à la main. Je savais que les Goréens dégainaient rarement l'acier quand ils n'avaient pas l'intention de s'en servir.

J'avalai péniblement ma salive.

— « Je ne suis pas familiarisé avec l'acier, » dis-je d'une voix aussi détachée que possible.

— « Dans ce cas, tu ne devrais pas en porter, » répliqua l'homme. Ses compagnons rirent.

— « Le combat, comme cela a été clairement expliqué, » dit Tasdrón d'une voix tremblante, « doit se dérouler à mains nues. »

— « Prends ta lame, » me dit l'homme. Je vis la pointe de la courte épée bouger légèrement. Il montra mes vêtements, ainsi que le sac et la lame qui se trouvaient à côté.

— « Je ne peux pas combattre contre toi avec l'acier, » dis-je. « Je connais mal son maniement. »

— « Fuis ! » souffla Tasdrón.

— « Fermez les issues ! » dit l'homme à ses compagnons. Quatre hommes se levèrent, le premier allant près d'une porte latérale, le deuxième près de celle des cuisines et les deux autres devant l'entrée principale. Ils y restèrent. Ils avaient également dégainé leur acier. À la table, toujours assis, il restait encore deux hommes. L'attitude de l'un d'entre eux suggérait qu'il était le chef du groupe. Il me regardait en buvant du Paga.

« Prends ta lame ! » dit l'homme.

— « Non, » répondis-je.

— « Très bien, » dit-il. « Le choix t'appartient ! » Il contourna sa table puis, prudemment, sans me quitter des yeux, avança. Il s'arrêta à environ trois mètres de moi. Puis, soudain, il donna un coup de pied dans une table qui se trouvait devant lui, dégagant l'espace qui nous séparait. Deux hommes s'éloignèrent précipitamment de la table. Une esclave, tassée sur elle-même dans un coin, hurla.

— « Je ne suis pas armé, » dis-je.

Il avança encore d'un pas. Je vis bouger la pointe de sa lame.

— « Il est nouveau à Victoria, » dit désespérément Tasdrón. « Prends ses vêtements, son argent, ses affaires. Laisse-lui la vie. »

Mais l'homme n'adressa même pas un regard à Tasdrón. Il avança encore d'un pas.

Je reculai. Puis je sentis les tables, derrière moi, contre mes jambes.

— « Je ne suis pas armé, » dis-je.

L'homme ricana et avança encore d'un pas.

« Permits-moi de prendre mon arme, » dis-je.

Il ricana à nouveau et avança d'un pas supplémentaire. Je savais que je n'avais pas le temps de me retourner et de saisir l'arme, dans son fourreau, sur la table, avec mes vêtements et mon sac et, même si j'avais eu le temps de tendre le bras et de sortir l'arme de son fourreau, je ne crois pas que cela m'aurait beaucoup aidé. Je voyais la façon dont cet homme maniait l'acier, et je constatai que la lame elle-même était abondamment marquée. Elle avait connu de nombreux combats. Devant lui, même avec une lame à la main, je compris que j'aurais été, en réalité, sans défense.

« Je ne suis pas armé, » répétai-je. « As-tu l'intention de me tuer de sang-froid ? »

— « Oui, » répondit l'homme.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Cela me procurera du plaisir, » répondit-il. Je vis la lame reculer.

— « Stop ! » cria une voix.

L'homme fit un pas en arrière et regarda derrière moi. Je me retournai. Là, à environ six mètres, vêtu d'une cape de laine, sale, se tenait un homme de haute taille, mal rasé. Bien qu'il paraisse méprisable, il se tenait, pour le moment, très droit.

« Hé, toi, » dit-il à mon intention, « désires-tu un champion ? »

L'homme était armé. Un fourreau en cuir était suspendu à son épaule gauche. Il n'avait pas daigné, toutefois, dégainer la lame.

— « Qui es-tu ? » demanda l'homme qui m'avait menacé.

— « Désires-tu un champion ? » me demanda à nouveau l'homme.

— « Oui, » répondis-je.

— « Qui es-tu ? » répéta l'homme qui me menaçait.

— « Me contrains-tu à dégainer ma lame ? » s'enquit l'homme de haute taille. Lorsqu'il prononça ces paroles, les cheveux se dressèrent sur ma nuque.

— « Qui es-tu ? » cria l'homme qui me menaçait, reculant encore d'un pas.

L'homme ne répondit pas. D'une main, il se contenta de rejeter sa cape sur les épaules. Un cri jaillit dans la taverne.

Je constatai que l'homme portait le Rouge des Guerriers.

« Non, » dit l'homme qui m'avait menacé. « Je ne te contrains pas à tirer ta lame. » Puis il s'éloigna à reculons. Lorsqu'il eut regagné sa table, il rengaina sa lame d'un geste furieux. Puis, en compagnie de ses camarades, qui gardaient les portes, il quitta la taverne.

« Paga ! Paga pour tout le monde ! » cria Tasdron. Les esclaves s'empressèrent d'aller servir le Paga. « Musique ! » cria-t-il. Les cinq Musiciens, qui étaient près des cuisines, gagnèrent rapidement leur place. Tasdron frappa dans ses mains et une esclave, dont le corps était partiellement peint, se précipita sur le sable.

Instable sur mes jambes, je gagnai la table de l'homme de haute taille. Il ne parut pas s'intéresser à moi. Lorsque la femme lui servit du Paga, sa main trembla lorsqu'il la tendit vers le gobelet. Il le porta, brusquement, renversant un peu de liquide sur la table, à ses lèvres. Il tremblait.

« Je te dois la vie, » dis-je. « Merci. »

— « Va-t'en, » dit-il.

Ses yeux paraissaient voilés. Il ne semblait plus fier et fort, comme précédemment, pendant ce bref instant où il avait défié l'homme qui me menaçait. Sa main tremblait sur le gobelet de Paga.

« Va-t'en, » répéta-t-il.

— « Je vois que tu portes toujours le Rouge, Callimachus, » dit une voix.

— « Ne te moque pas de moi, » dit l'homme assis à la table.

Je constatai que celui qui venait de parler était l'homme que j'avais pris pour le chef des ruffians de la table située de l'autre côté, au nombre desquels se trouvait celui qui m'avait menacé. En ce qui le concernait, il n'avait ni soutenu ni tenté de retenir celui qui m'avait menacé. Je supposai qu'il s'estimait au-dessus des querelles de taverne. J'en déduisis que c'était un homme relativement important.

— « Il y a quelque temps que nous nous sommes rencontrés, dans la région de Port Cos, » dit l'homme qui s'était immobilisé près de la table.

L'homme assis, celui qui m'avait sauvé, resta sans rien dire, son gobelet de Paga à la main.

« Cette partie de fleuve, » reprit l'homme debout, « m'appartient. » Puis il considéra l'homme assis. « Je ne t'en veux pas, pour Port Cos, » ajouta-t-il.

L'homme assis but. Ses mains étaient agitées.

« Tu as toujours été courageux, Callimachus, » poursuivit l'homme debout. « J'ai toujours admiré cette partie de ta personnalité. Si tu n'avais pas tenu à respecter les Codes, tu aurais pu aller loin. J'aurais pu te trouver une place, même au sein de mon organisation. »

— « Mais, » dit l'homme assis à la table, « nous nous sommes rencontrés à Port Cos. »

— « Les risques que tu as pris cette nuit-là ont payé, » dit l'homme debout. « Toutefois, je te conseille de renoncer à cette audace dans l'avenir. »

L'homme assis but.

« Heureusement pour toi, mon cher Callimachus, mon ami Kliomenes, l'individu désagréable qui vient de quitter la taverne, ne te connaît pas. Il ne sait pas, contrairement à moi, que ton œil n'est plus aussi vif qu'il l'était, que ta main a perdu sa pénétration, que tu es à présent détruit et dégradé, que le Rouge n'a pratiquement plus aucun sens sur ton corps, que ce n'est plus qu'un souvenir, le symbole vide d'une gloire disparue. »

L'homme assis but.

« Si, comme moi, il avait su, » ajouta l'homme debout, « tu serais mort. »

L'homme assis fixa le fond de son gobelet, à présent vide, posé sur la table. Ses mains le serraient. Ses doigts étaient blancs. Ses yeux paraissaient vides. Ses joues, couvertes de barbe, étaient pâles et creuses.

« Paga ! » cria l'homme debout. « Paga ! » Une femme blonde, nue, avec une rangée de perles autour de son collier métallique, vint en courant jusqu'à la table et, inclinant le récipient en bronze qu'elle portait sur l'épaule, servit du Paga à l'homme assis. L'homme debout près de la table, remarquant à peine la présence de la femme, lui glissa un tarsk dans la bouche et elle regagna rapidement le comptoir où, sous le regard attentif d'un employé, elle cracha la pièce dans un bol en cuivre. Cette femme avait quelque chose de familier, mais je ne pouvais pas définir ce que c'était.

« Bois, Callimachus, » dit l'homme debout. « Bois. »

L'homme assis, les mains tremblantes, porta le gobelet de Paga à ses lèvres.

Puis, l'homme qui s'était tenu debout près de la table pivota sur lui-même et s'en alla. Je reculai, m'éloignant de la table.

« L'homme qui m'a menacé, » dis-je à Tasdron, patron de la taverne, « le nommé Kliomenes, qui est-ce ? »

— « C'est Kliomenes, le pirate, lieutenant de Policrates, » répondit Tasdron.

— « Et l'autre, » demandai-je, « celui qui est resté debout près de la table, parlant à celui qui m'a sauvé ? »

— « Son Capitaine, » répondit Tasdron, « Policrates en personne. »

J'avalai péniblement ma salive.

« Tu as de la chance d'être encore en vie, » reprit Tasdron. « À mon avis, tu devrais quitter Victoria. »

— « À quelle heure commencent les ventes, dans la grange de Lysander ? » demandai-je.

— « Elles ont déjà commencé, » répondit Tasdron.

En hâte, je regagnai la table sur laquelle j'avais laissé mes affaires. J'enfilai mes vêtements et, en hâte, suspendis mon épée sur mon épaule gauche. Je ramassai mes gains. Je vis la femme blonde, qui avait un rang de perles autour de son collier, me regarder. J'eus l'impression de l'avoir déjà vue quelque part. Je glissai mes gains dans ma bourse et attachai celle-ci à ma ceinture. Je ne pouvais me souvenir de l'endroit ou de l'époque où je l'avais rencontrée. C'était une esclave relativement séduisante. Puis je sortis en hâte de la taverne. Je pris aussitôt le chemin de la grange de Lysander.

CE QUI ARRIVA DANS LA GRANGE DE LYSANDER

« CETTE magnifique rousse, » cria le commissaire-priseur, « est une capture du Capitaine Thrasymedes ! Elle joue du luth. »

Des rires rauques éclatèrent dans la salle.

« Comment est-elle sur les fourrures ? » cria une voix.

La femme fut vendue quatre tarsks en cuivre.

« Les femmes de Kliomenes ont-elles été vendues ? » demandai-je à un homme.

— « Oui, » répondit l'homme.

— « Presque, » précisa un autre.

— « Presque ? » insistai-je.

— « Oui, » répondit-il. « Je crois qu'il y en a d'autres, prises près de Lara. »

« Que me propose-t-on pour cette blonde ? » cria le commissaire-priseur.

— « N'ont-elles pas déjà été vendues ? » demanda le premier homme.

— « Pas toutes, je crois, » répondit le deuxième.

Je les quittai, me frayant un chemin dans la foule vers la haute estrade ronde, couverte de sciure de bois.

« Regarde où tu mets les pieds ! » gronda un homme.

Je m'arrêtai près de la cage. À l'intérieur, assises sur un banc en bois, derrière les barreaux solides et rapprochés, pitoyables, serrant des draps autour de leur corps, quelques-unes avec les yeux fixes, se trouvaient une dizaine de femmes. Je serrai les barreaux, de l'extérieur, regardant les femmes. Celle que je cherchais n'était pas là. Une femme se leva, sa cheville gauche tirant sur la chaîne et l'anneau qui la reliaient aux autres, et baissa le drap jusqu'à sa ceinture.

« Achète-moi, » supplia-t-elle, tendant la main vers moi. Je reculai.

« Ce n'est pas une cage de présentation, » dit un employé, posant une main sur mon bras. « Tu ne dois pas traîner ici. »

« Achète-moi, » supplia la femme, le bras tendu vers moi.

Je supposai que, contrairement à plusieurs autres, elle avait apparemment eu des maîtres.

« Est-ce que ce sont les seuls articles mis en vente ? » demandai-je à l'employé.

— « Non, » répondit-il.

— « Y a-t-il des femmes de Kliomenes qui soient encore à vendre ? » demandai-je désespérément.

— « Je ne sais pas, » répondit-il. « Je n'ai pas les listes. »

Pitoyablement, je tournai les talons et allai prendre place, avec les autres, près de l'estrade.

La blonde fut vendue six tarsks.

« Et maintenant, » annonça le commissaire-priseur, « voici une autre blonde. Comme presque toutes les femmes qui sont encore dans la cage, elle était libre. »

Il y eut des rires.

« Fais-lui embrasser le fouet ! » cria un homme.

« À genoux, Femme, et embrasse le fouet ! » ordonna le commissaire-priseur. La femme s'agenouilla et embrassa le fouet. Il n'y eut pas d'autres rires. Ensuite, il lui fit prendre ses poses d'esclave.

Deux cents hommes environ assistaient à la vente. Ces ventes sont fréquentes dans les granges de Victoria, durant parfois plusieurs soirées de suite. Le printemps et l'été sont les saisons les plus actives, saisons où les pirates, après leurs raids, apportent généralement leur butin. De nombreux hommes, dans la grange, étaient des Marchands d'Esclaves professionnels, originaires d'autres villes et cherchant de bonnes affaires.

« Vendue à Targo d'Ar ! » annonça le commissaire-priseur. Les menottes furent alors passées à la blonde, que l'on traîna ensuite hors de l'estrade.

J'étais en colère, car je ne savais même pas si Miss Henderson serait vendue, ou si elle avait déjà été vendue. Si elle avait été vendue, peut-être était-elle en train de quitter Victoria, impuissante et asservie, pour une destination inconnue. Mes poings étaient serrés. Mes paumes étaient trempées de sueur.

Les deux femmes suivantes, des brunes, furent vendues à Lucilius de Tyros. Les quatre esclaves suivantes furent achetées par un certain Publius, représentant de Mintar d'Ar.

J'attendis, tandis que les enchères s'échauffaient et que d'autres hommes pénétraient dans la grange. Par cinq fois, la cage fut vidée, remplie puis vidée, tandis que les femmes, débarrassées de leurs entraves, recevaient l'ordre de monter sur l'estrade afin d'être vendues.

« Ces femmes ne t'intéressent donc pas ? » demanda un de mes voisins.

— « Beaucoup sont jolies, » reconnus-je. En réalité, si je n'avais pas attendu désespérément, pitoyablement, celle que je recherchais, j'aurais parfaitement pu me laisser tenter par plusieurs d'entre elles. En posséder une aurait été une joie et un triomphe. L'homme qui a possédé une femme, ou des femmes, sait de quoi je parle. Peut-être ceux qui n'ont jamais possédé de femme peuvent-ils entrevoir, confusément, ce que cela peut représenter. Je ne connais pas de plaisir comparable à celui de posséder une femme, totalement. C'est indescriptiblement délicieux ; c'est merveilleux ; cela emplît de joie et de puissance ; cela exalte et assouvit le sang. Cela enseigne à l'homme, dans la monnaie tonitruante de l'intellect et de l'émotion, ce qu'est la signification véritable de la virilité. Comparativement, les satisfactions du mensonge et de la négation, à la volonté de vaincre son sang et sa virilité au nom d'une fausse condition masculine conditionnée par une société démente et anti-biologique, sont véritablement pâles. Ceux qui sont capables d'escalader les montagnes doivent le faire. Ceux qui en sont incapables doivent se consoler en niant leur existence.

« La petite brune, il y a quatre ventes de cela, » dit mon voisin, « n'était-elle pas superbe ? »

— « Si, » répondis-je. Elle était effectivement magnifique. Dans ce Marché, elle avait été vendue seulement quatorze tarsks en cuivre, ce qui l'avait indignée. Elle avait été adjugée à un agent de Clarck de Thentis. La brune suivante, à mon avis, était encore plus extraordinaire. Elle avait été vendue seulement quinze tarsks en cuivre. Elle avait été adjugée à Cleanthes de Teletus.

« Adjugée à Vart de Port Kar ! » cria le commissaire-priseur, et une rousse fut poussée hors de l'estrade.

« Et maintenant, » annonça le commissaire-priseur, « voici une capture de Kliomenes, prise près de Lara. »

Elle portait seulement son collier de vente, avec le disque de vente, portant son numéro de lot.

« Une petite traînée de la Terre, froide et collet-monté, » cria le commissaire-priseur, « mais pas totalement dépourvue d'intérêt, comme vous pouvez le constater ! » Il la tira en arrière, la saisissant par les cheveux, exposant l'arc de sa beauté aux hommes.

Un murmure de plaisir parcourut la salle.

« Elle est déjà marquée, » reprit le commissaire-priseur, « mais a essentiellement servi d'Esclave d'Exposition, pas d'esclave d'utilisation. » Il la fit alors pivoter, sans lui lâcher les cheveux, afin que ceux qui se trouvaient sur sa gauche puissent mieux la voir. « En conséquence, » reprit-il, « elle n'est pas encore totalement soumise à son collier. » Il y eue des rires, dans la foule. Puis il la fit pivoter afin que ceux qui se trouvaient sur sa droite puissent la voir. « À mon avis, » ajouta-t-il, « il est temps que cette femme apprenne les diverses utilisations que l'on peut exiger d'une esclave. »

« Oui ! » crièrent plusieurs hommes.

Ensuite, il la tira encore un peu plus en arrière, la faisant à nouveau pivoter sur sa gauche, de sorte qu'elle fut magnifiquement présentée aux hommes.

« Ne paraît-elle pas prête à être dressée et chauffée ? » s'enquit le commissaire-priseur.

« Oui ! » crièrent plusieurs hommes. « Oui ! » La femme tremblait. Elle savait qu'elle pourrait appartenir à l'un d'entre eux.

« Que m'offre-t-on ? » cria le commissaire-priseur.

« Deux tarsks en cuivre ! » annonça un homme.

« Quatre ! » cria un autre.

« Six ! »

« Sept ! »

« Neuf ! »

« Onze ! »

« C'est une exquise petite traînée ! » cria le commissaire-priseur. Il lui lâcha les cheveux. « Tiens-toi droite ! » ordonna-t-il à la femme. Elle obéit. Il fit les cent pas sur l'estrade, son fouet à la main.

« Douze ! »

« Treize ! »

« Sa beauté lui a valu d'être Esclave d'Exposition, » rappela le commissaire-priseur.

« Quatorze ! » cria-t-on.

« À présent, elle peut devenir votre esclave. Vous pourrez la faire travailler et l'utiliser, » fit remarquer le commissaire-priseur.

« Quinze ! » entendis-je.

« Imaginez-la, soumise, se tortillant sur vos fourrures, » souligna-t-il.

« Seize ! » entendis-je.

« Ai-je entendu seulement seize tarsks pour cette affaire exceptionnelle ? » s'enquit le commissaire-priseur, incrédule.

Le commissaire-priseur se tourna vivement vers la femme.

« À genoux et embrasse le fouet ! » lui ordonna-t-il.

Rapidement, la femme, effrayée, s'agenouilla devant lui. Elle prit les lanières du fouet dans ses petites mains et, baissant la tête, les embrassa.

« Debout ! » aboya le commissaire-priseur. « Je te vendrai un prix convenable. »

La femme, terrifiée, se leva d'un bond.

« Fais-la prendre ses poses ! » cria un homme. « Voyons ce qu'elle sait faire ! »

Le commissaire-priseur secoua les lanières du fouet. Puis, rapidement, clairement, d'une voix forte, dans une succession d'ordres, faisant parfois claquer le fouet, il ordonna à la femme, une par une, rapidement, de prendre une succession complexe de poses et d'attitudes. Rarement, à mon avis, en un moment aussi court, la féminité d'une femme fut aussi bien dévoilée. Puis il fit claquer son fouet et lui ordonna de se tenir droite sur l'estrade, en rentrant le ventre. Elle était essoufflée ; elle avait les yeux pleins de larmes ; elle tremblait ; elle était couverte de sueur et de sciure. Il ne lui avait accordé ni répit ni quartier. Les acheteurs comprenaient désormais correctement la nature de la

marchandise qui leur était proposée.

« Vingt-deux tarsks ! » cria un homme.

« Vingt-trois ! » annonça un autre.

J'étais tellement stupéfait que je n'avais même pas participé aux enchères. Je n'aurais pas imaginé qu'elle puisse être aussi belle. Comme les hommes de la Terre sont stupides, me dis-je, car la femme qui se trouvait sur l'estrade était une femme de la Terre, de laisser ainsi leurs femmes faire ce qu'elles veulent ! Comme ils sont stupides de ne pas posséder leurs femmes et les contraindre à manifester l'intégralité véritable et la désirabilité de leur beauté ! La femme, sur l'estrade, était une femme de la Terre. Ne manifestait-elle pas, dans sa personne, à quel point les femmes de la Terre peuvent être belles ? Et pourtant je savais que, sur la Terre, ces femmes se languissaient généralement, leur beauté se voyant refuser sa signification et son épanouissement, leur beauté n'était jamais appelée, commandée, pour le plaisir, la distraction et le service des hommes forts « Vingt-cinq tarsks ! »

« Vingt-six ! »

« Vingt-sept ! »

« Vingt-huit ! »

« Trente ! »

« Achète-la, » sembla me dire une voix. « Achète l'esclave ! Fais d'elle ta propriété. » « Non, non, » dis-je, presque à haute voix. « Je ne peux pas ! ».

« Qu'est-ce que tu dis ? » demanda mon voisin.

— « Rien, » répondis-je. « Rien. »

« Trente-cinq ! » entendis-je.

« Quarante ! » entendis-je.

« Quarante-deux ! »

Je ne pouvais même pas participer aux enchères. Je pouvais à peine respirer. Mon cœur battait à tout rompre. Je n'aurais pas imaginé qu'elle puisse être aussi belle. J'étais apparemment incapable de parler. Je ne pouvais quitter des yeux la femme sous les torches, le collier et le disque de vente au cou. Je tremblais.

« Quarante-quatre ! » entendis-je.

« Quarante-six ! »

Je tremblais. J'avais vu Miss Beverly Henderson embrasser le fouet. Je l'avais vue prendre les poses de l'esclave.

« Quarante-sept ! » entendis-je.

« Quarante-huit ! »

« Cinquante ! »

Soudain, la femme cria, stupéfaite. Son réflexe avait été spasmodique, incontrôlable. Puis elle se cacha le visage dans les mains, en larmes. Tout son corps, dans la lumière des torches, rougit.

« Quatre-vingt-dix tarsks ! » annonça un homme.

Le commissaire-priseur s'éloigna de la femme, le fouet à la main.

« J'ai une offre à quatre-vingt-dix tarsks ! » cria-t-il.

« Elle n'est pas tellement froide, » releva mon voisin.

— « Non, » admis-je. « Non. »

« Quatre-vingt-douze tarsks ! » cria un homme.

« Quatre-vingt-quatorze ! » annonça un autre.

« J'ai une offre à quatre-vingt-quatorze tarsks ! » cria le commissaire-priseur. « Qui dit mieux ? Qui dit mieux ? »

Le silence lui répondit.

« Je vais fermer la main, » annonça le commissaire-priseur.

« Quatre-vingt-dix-huit ! » criai-je soudain. Le son de ma voix me surprit.

La femme leva lugubrement la tête.

« Quatre-vingt-dix-huit ! J'ai une offre à quatre-vingt-dix-huit ! » cria le commissaire-priseur.

« Qui dit mieux ? Qui dit mieux ? »

Le silence lui répondit.

« Je vais fermer la main, » annonça le commissaire-priseur. « Je ferme la main ! »

Je possédais Miss Henderson.

NOUS QUITTONS LA GRANGE DE LYSANDER ; MISS HENDERSON VA PARTAGER MON LOGEMENT

MISS HENDERSON fut poussée hors de l'estrade. Je me dirigeai vers le pied de l'estrade. Ma tête paraissait vaciller. J'étais à peine conscient de mes mouvements. Je bougeais comme dans un rêve.

« Jason ? » demanda-t-elle, derrière les barreaux de la cage située à droite de l'estrade. Déjà, sa cheville gauche était enchaînée. « Jason ? »

Je donnai le reçu à l'employé responsable de la cage. J'avais payé les quatre-vingt-dix-huit tarsks.

Le disque de vente fut retiré de son collier et rangé dans une petite boîte en bois. L'anneau qu'elle portait à la cheville fut ouvert. La porte de la cage fut ouverte et elle fut poussée devant moi.

« Tu ne sais donc pas que tu dois t'agenouiller devant ton maître ? » demanda l'employé.

Rapidement, elle s'agenouilla.

Je la fis lever et la pris dans mes bras.

« C'est toi, Jason ? » souffla-t-elle. « Est-ce vraiment toi ? »

— « Oui, » répondis-je. « C'est moi. »

Elle se mit à pleurer et je la serrai contre moi. Elle frémit dans mes bras. Elle sanglota. Je sentis ses larmes, à travers ma tunique.

— « Jason, » sanglota-t-elle. « Jason, Jason. »

Je la serrai contre moi et lui caressai la tête.

« Je suis tellement heureuse, » dit-elle. « Je suis tellement heureuse ! »

— « Oui, » dis-je. « Oui. » Je continuai de lui caresser la tête et de la serrer contre moi.

— « Tu m'as achetée. Tu me possèdes, Jason, » dit-elle. « Je suis ton esclave. » Je comprenais à peine ce qu'elle disait. « Je sais que tu te montreras fort avec moi, mais je vais essayer de bien te servir, » dit-elle.

— « Que dis-tu ? » demandai-je.

— « Je vais essayer de te plaire, » dit-elle. « Je ne veux pas être fouettée. »

— « Que dis-tu ? » répétai-je.

Elle recula légèrement, dans mes bras, et leva la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes. Ses lèvres tremblaient. Elle paraissait incroyablement heureuse.

— « Je me souviens de la femme, devant la boutique de Philebus, à Ar, » dit-elle, « qui, les poignets liés dans le dos, était attachée par le cou à un anneau. Il est vraisemblable que moi aussi, quand l'envie t'en prendra, à présent que tu me possèdes, je serai soumise à ces assauts rudes et péremptoirs. Il est vraisemblable que tu ne respecteras pas ma volonté davantage que la sienne et que tu me prendras, moi aussi, quand tu en auras envie. »

Je la regardai, troublé.

Elle posa à nouveau la tête contre moi, appuyant la joue contre mon épaule.

« Tout ce que tu as toujours rêvé de faire avec moi, » dit-elle, « tu pourras à présent le faire. Tout ce que tu as toujours rêvé d'obtenir d'une femme, je serai désormais obligée de te le donner. Tu pourras faire ce que tu veux de moi. Je serai obligée de t'obéir en tout. » Elle leva à nouveau la tête. Ses yeux étaient pleins de larmes. « N'aie pas pitié de moi, » reprit-elle. « Veille à ce que je te serve bien. »

— « La clé ! » criai-je. « La clé ! »

— « Quel nom vas-tu me donner ? » demanda-t-elle.

— « La clé ! » criai-je.

— « La clé ? » demanda-t-elle. « Maître ? »

La clé du collier de vente me fut donnée par un employé. Je constatai que la bande de métal collait parfaitement à son cou. Elle était incroyablement excitante. Elle ne pouvait pas la retirer. Puis, en sueur, me dominant, hâtivement, maladroitement, je glissai la petite clé dans la serrure.

« Maître ? » demanda-t-elle avec frayeur.

— « Ne m'appelle pas : Maître ! » criai-je presque, d'une voix étranglée.

Des hommes nous regardèrent.

Je tournai la clé et fis jouer la minuscule serrure, à six pênes, du collier. On dit que chaque pêne correspond à une lettre du mot « Kajira », vocable goréen le plus souvent utilisé pour désigner les esclaves.

— « Où est le collier que tu me destines ? » demanda-t-elle.

— « Je ne te destine pas de collier, » répondis-je.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

— « Ne m'appelle pas : Maître, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Je veux dire : Oui, Jason. »

Je posai les mains sur le collier, afin de le lui retirer. Mais elle saisit le collier, le maintenant sur son cou.

« Maître ? » demanda-t-elle. « Jason ? »

— « Tu es une femme de la Terre, » dis-je. « Tu sais ce que tu dois faire et comment te comporter. »

— « Je ne comprends pas, » dit-elle.

— « Ne me parle pas de me plaire, » précisai-je. « Ne me parle pas de m'obéir ou de me servir. »

— « Mais je suis une esclave, » protesta-t-elle, « et tu me possèdes. »

— « Non ! » répliquai-je.

— « Je suis marquée au fer rouge, » dit-elle.

— « Ce n'est rien, » déclarai-je.

— « Si tu étais une femme et si tu étais marqué, » releva-t-elle, « tu verrais si ce n'est rien. »

— « Tu n'es pas responsable du fait que tu as été marquée, » dis-je.

— « Mais les hommes en sont responsables, » souligna-t-elle, « et je suis, de toute façon, marquée. »

Je voulus à nouveau lui retirer son collier, et ses petites mains se crispèrent une nouvelle fois dessus.

« Tu me possèdes, » dit-elle. « Que vas-tu faire de moi ? »

— « T'affranchir, » répondis-je. « Je vais te donner ce que ton cœur désire par-dessus tout : la libération totale et la liberté. »

Elle me regarda avec stupéfaction.

J'arrachai le collier et le jetai, avec la clé, dans un coin.

— « Tu ne veux pas de moi, » souffla-t-elle.

— « Ne crains rien, » promis-je. « Je ne profiterai pas de toi, je ne te maltraiterai pas, je ne t'exploiterai pas. Tu auras droit au respect et à la dignité. En toutes choses, tu seras ma ravissante égale. » Puis je me rendis compte que j'avais commis une erreur. « Excuse-moi, » repris-je. « Je n'avais pas l'intention de te rabaisser. Je n'avais pas l'intention de dire : « ravissante ». Tu seras, en toutes choses, tu seras purement et simplement mon égale. »

— « Comment une esclave peut-elle être l'égale de son maître ? » demanda-t-elle.

— « Tu es libre, » lui dis-je.

— « J'aurais pu être achetée par un Goréen, » fit-elle remarquer, « qui m'aurait gardée précieusement, et chérie, qui m'aurait obligée à bien le servir et m'aurait abondamment utilisée. »

— « Je t'ai affranchie, » insistai-je. « N'es-tu pas heureuse ? » demandai-je, troublé.

— « Je suis nue, » dit-elle.

— « Pardonne-moi, » fis-je. J'allai rapidement voir un employé des cages. Pour un tarsk, j'achetai un des draps que l'on arrachait aux esclaves lorsqu'elles montaient sur l'estrade.

Je retournai en hâte près de la femme et m'immobilisai devant elle, le drap à la main. Pendant un très bref instant, j'eus envie de vomir. Elle était terriblement belle. N'aurais-je pas dû la conduire nue dans les rues de Victoria, esclave exhibée, pour mon plaisir, celui de son maître, afin que les hommes puissent profiter de sa beauté et m'adresser leurs félicitations, reconnaissant que j'avais beaucoup de chance de posséder une telle femme ?

« Je t'en prie, » dit-elle.

J'approchai légèrement d'elle et, debout devant elle, passai le drap derrière elle, me préparant à la couvrir.

« Ne me regarde pas, monstre lubrique ! » dit-elle. « Couvre-moi rapidement. »

Vivement, je passai le drap autour d'elle et, de l'intérieur, elle le serra plus étroitement autour de son corps. Je vis, lorsqu'elle serra le drap, la forme de ses petits poings sous le tissu.

« Ne regarde pas mes chevilles et mes mollets, » dit-elle. « S'il te plaît. »

— « Pardonne-moi, » dis-je. « Sortons vite d'ici. »

— « Oui, » convint-elle. « C'est écœurant. Je respire la puanteur des esclaves. »

Rapidement, nous quittâmes la grange de Lysander.

« Où habites-tu ? » demanda-t-elle.

— « J'ai pris une petite chambre près des quais, » répondis-je.

— « Moi aussi, j'aurai besoin d'une chambre, » déclara-t-elle.

— « Je n'ai pas beaucoup d'argent, » avançai-je.

— « Dans ce cas, nous devons diviser la chambre, » décida-t-elle, « avec une couverture, une cloison quelconque. »

— « Bien entendu, » admis-je.

— « En outre, tu devras aller m'acheter des vêtements, » ajouta-t-elle. « Je ne peux pas porter un drap. »

— « Que dirais-tu d'une tunique d'esclave ? » demandai-je.

— « Ne plaisante pas, Jason ! » lança-t-elle.

— « C'est par ici, » dis-je, montrant une rue conduisant au fleuve.

— « Je n'ai pas d'argent, » dit-elle. « Et je n'ai pas de Pierre du Foyer. Qu'est-ce que cela ? » demanda-t-elle.

Nous entendîmes le tintement d'une cloche et, un instant plus tard, celui de pièces dans une boîte métallique. Une femme vêtue d'un haillon marron, esclave, sortit de l'ombre. Au cou, enchaînée, elle portait une cloche en bronze, creuse, aplatie, aux côtés inclinés, avec un dessus plat et un anneau, ainsi qu'une boîte métallique, comportant une fente, fermée à clé. Rapidement, elle s'agenouilla devant moi. Elle mordit ma tunique et me lécha la jambe. Elle leva la tête.

« Prends-moi pour un tarsk, Maître, » supplia-t-elle. Des menottes lui immobilisaient les mains dans le dos.

— « Non, » répondis-je.

— « Va-t'en, créature écœurante ! » lança Miss Henderson.

— « Si je ne rentre pas avec l'équivalent d'un tarsk en cuivre, » gémit la femme à genoux devant moi, « je serai fouettée. »

— « Va-t'en ! » répéta Miss Henderson.

— « Ton esclave mérite une punition, » dit la femme à genoux devant moi.

— « Ce n'est pas mon esclave, » répliquai-je.

— « Elle serait apparemment une bonne esclave, » apprécia la femme.

Je sortis un tarsk en cuivre et voulus le glisser dans la tirelire de la femme.

Rapidement, alors que je n'avais pas encore pu mettre la pièce dans la tirelire, la femme s'allongea par terre, sur le dos, devant moi.

— « Tu dois m'utiliser d'abord, » dit-elle, « et ne mettre la pièce que si tu es satisfait. »

— « Ne donne pas notre argent, » intervint Miss Henderson.

— « C'est mon argent, » fis-je remarquer.

— « Ne gaspille pas nos ressources, » ajouta-t-elle.

— « Ce sont mes ressources, pas les tiennes, » dis-je. « Je les utiliserai comme je l'entends. »

— « Bien sûr, Jason, » dit-elle avec irritation.

— « Je ne t'utiliserai pas, » dis-je à la femme, « mais je te donnerai la pièce. » Je voulus la mettre dans la tirelire qui, à présent que la femme était couchée, dressée sur les coudes, pendait contre son sein gauche, qui tendait légèrement le fin tissu de sa tunique.

Rapidement, elle recula et se leva.

— « Je vaux un tarsk, » dit-elle. « Et mon maître est un homme fier. Il ne nous envoie pas dans les rues pour mendier. »

— « Mais tu risques d'être fouettée, » fis-je remarquer.

— « Je trouverai l'argent ailleurs, » répondit-elle. « Et, si j'étais à ta place, je fouetterais l'esclave qui est à côté de toi. »

— « Fiche le camp ! » cria Miss Henderson.

La femme s'enfuit, dans le tintement de la cloche et des pièces contenues dans sa tirelire.

« Écœurant ! Écœurant ! » dit Miss Henderson « Terrifiant ! Écœurant ! »

— « Certains hommes, » dis-je, « achètent des femmes et les envoient dans les rues. Ils les enferment dans des cages et les font sortir l'après-midi. C'est ainsi qu'ils gagnent leur vie. »

— « Horrible ! Écœurant ! » dit Miss Henderson.

— « Tu disais ? » m'enquis-je.

— « Je disais, » reprit-elle, « que je n'ai pas d'argent, et que je n'ai pas de Pierre du Foyer. En outre, je n'ai pas de compétences particulières dans quelque domaine que ce soit. »

— « Il y a un domaine ouvert à toutes les femmes, » dis-je.

— « Ne plaisante pas, Jason, » dit-elle. « Ce n'est pas drôle. »

— « La cuisine, » indiquai-je.

— « Très amusant, » fit-elle.

— « Comment envisages-tu de gagner ton entretien ? » m'enquis-je.

— « Je n'envisage pas de le gagner, » répondit-elle. « Je compte sur toi pour le gagner. »

— « Et qu'envisages-tu de faire en échange ? » demandai-je.

— « Rien, absolument rien, » répondit-elle. « Je n'ai pas demandé à être achetée. »

— « Je constate que tu ne seras pas véritablement un avantage économique, » estimai-je.

— « Tu peux toujours, je suppose, me mettre une cloche et une tirelire autour du cou et

m'envoyer dans les rues, » grinça-t-elle.

— « C'est une idée, » reconnus-je.

Elle eut une exclamation de colère et nous continuâmes notre chemin en direction du fleuve.

— « As-tu un emploi ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Tu dois en trouver un, » déclara-t-elle.

— « Je pense que cela serait préférable, » admis-je. Je supposai que je pourrais être rameur ou docker. J'étais fort. Défier les clients des tavernes ne m'apparaissait plus comme un bon moyen de gagner de l'argent. Ils risquaient de réagir avec le poignard ou l'épée. Ce même soir, j'avais eu la vie sauve grâce à un individu dissolu, un certain Callimachus, peut-être de Port Cos, ville située à l'ouest, sur le fleuve, une épave. Sans lui, j'aurais sans doute été tué par le pirate Kliomenes.

— « Nous aurons besoin d'argent, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

« Tu peux m'appeler : Beverly, » ajouta-t-elle.

— « Que dis-tu de : Veminia ? » demandai-je. Le veminium est une jolie petite fleur goréenne, aux pétales doux et bleus.

— « C'est un nom d'esclave, » déclara-t-elle. « C'était ainsi que l'on m'appelait dans la Demeure d'Oneander d'Ar. »

— « Les Goréens, dans leur immense majorité, considéreraient que « Beverly » est un nom d'esclave, » fis-je remarquer.

— « Et : Jason ? » s'enquit-elle avec colère.

— « Désolé de te décevoir, » répliquai-je, « mais c'est un nom assez répandu, sur Gor, surtout, d'après ce que j'ai compris, à l'ouest du fleuve et dans les îles de Cos et Tyros. »

— « Oh ! » fit-elle.

— « Contrairement à Beverly, » précisai-je.

— « Je vois, » fit-elle, acerbe.

— « Beverly, » ajoutai-je.

— « Beverly peut être un nom de femme libre comme un nom d'esclave, » dit-elle. « Je le porterai comme un nom de femme libre. »

— « Très bien, » répondis-je.

— « Nous devons prendre des dispositions précises concernant le partage de notre logement commun, » rappela-t-elle.

— « Bien entendu, » répondis-je.

— « Je prendrai mon bain en premier, » décida-t-elle.

— « Il y a une petite bassine en cuivre, » indiquai-je.

— « Et chacun d'entre nous fera sa part de cuisine, de lavage et de ménage, » poursuivit-elle. « Chacun d'entre nous sera totalement responsable de la partie de ces tâches qui lui revient. »

— « Je dois travailler pendant la journée, » objectai-je, « puis faire la moitié du travail dans le logement ? »

— « Ne crois pas que je vais faire de petits travaux pour toi, » dit-elle. « Je suis une femme libre. Je m'occuperai de mes affaires et tu t'occuperas des tiennes. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Je présume que ta chambre n'est pas dans ce bâtiment lugubre, » dit-elle, levant la tête et regardant la lanterne vacillante suspendue au-dessus de l'entrée d'une auberge.

— « Elle s'y trouve, » avouai-je.

— « Il nous faudra trouver mieux, » déclara-t-elle.

Je la regardai. J'envisageai de lui arracher le drap. Je me demandai de quoi elle aurait l'air avec

une cloche et une tirelire autour du cou. Puis je me souvins qu'elle était une femme libre, qu'elle était originaire de la Terre, mon ancienne planète. Ce n'était pas une femme goréenne, mais un être plus noble, plus raffiné, une femme de la Terre.

« Tu ne m'as même pas payée un tarsk en argent, » dit-elle, m'adressant un regard chargé de colère. « Plusieurs femmes ont été vendues deux ou trois tarsks en argent. »

— « C'étaient des femmes très belles, » fis-je remarquer. « Quelques-unes étaient de Haute Caste. Deux étaient des Esclaves de Plaisir magnifiquement formées. »

— « De toute évidence, je valais davantage qu'elles, » dit-elle avec vivacité.

— « Es-tu en colère ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Je vaux beaucoup plus que quatre-vingt-dix-huit tarsks en cuivre ! »

— « Je ne suis pas certain que tu vailles quatre-vingt-dix-huit tarsks en cuivre, » dis-je.

Elle poussa un cri de colère.

« Si tu valais un tarsk en argent sur un Marché goréen, » repris-je, « tu aurais été achetée un tarsk en argent sur un Marché goréen. »

— « Tu es détestable ! » dit-elle.

— « Tu n'es pas une fille à un tarsk en argent, » déclarai-je.

— « Détestable ! » répéta-t-elle.

— « À mon avis, tu ne vaux même pas deux tarsks en cuivre, » dis-je.

— « Monstre ! » s'écria-t-elle. « Monstre ! »

— « N'oublie pas, » repris-je, « que tu n'as pas de Pierre du Foyer. »

— « Que veux-tu dire ? » s'enquit-elle. « Que je dois faire attention à ce que je dis ? »

— « Cela ne ferait pas de mal, » répondis-je.

— « Oh, oui ! » s'écria-t-elle. « Je sais ! Je n'ai pas de Pierre du Foyer ! Tu peux tout simplement m'arracher le drap. Tu peux me jeter par terre sur le seuil, sur les pierres, sous la lanterne, me violer et me réduire à nouveau en esclavage ! »

— « Je pourrais, » dis-je avec colère.

— « Tu n'oserais pas ! » dit-elle.

— « Ne me tente pas ! » dis-je, furieux.

— « Tu es trop faible pour me traiter comme une femme, comme une esclave, » déclara-t-elle.

Je lui saisis les bras, sous le drap, et la secouai violemment.

« Oh ! » s'écria-t-elle, « Je t'en prie, Maître, sois gentil. » Puis elle me regarda avec frayeur.

— « Le mot : Maître t'est venu facilement aux lèvres, » fis-je remarquer.

Rapidement, elle serra à nouveau le drap autour d'elle. Elle baissa la tête.

« Pardonne-moi, » dis-je. « Excuse-moi, je me suis conduit comme un rustre. »

— « Suis-je en danger, Jason ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non, bien entendu. »

Elle leva la tête.

— « Je suis une femme de la Terre, » dit-elle, « pas une fille de Gor. »

— « J'en suis parfaitement conscient, » répondis-je. « Je regrette beaucoup. »

— « Je sais que tu ne me soumettras pas au pouvoir et à la force, » dit-elle.

— « Pardonne-moi, » dis-je. « Je me suis mis en colère. »

— « Tu es un homme de la Terre, » reprit-elle. « Tu es honnête et doux. Tu es tendre et gentil. Tu es accommodant et souhaites plaire. N'oublie pas que les femmes n'ont rien à craindre d'hommes tels que toi. Garde cela clairement présent à l'esprit. »

— « Pardonne-moi, » dis-je. « Je regrette beaucoup. »

— « À l'avenir, » ajouta-t-elle, « évite de me toucher. »

— « Je regrette, » répétais-je.

— « Je suis une personne, » déclara-t-elle.

— « Naturellement, » dis-je. « Pardonne-moi. »

— « Je ne suis pas un objet de plaisir, » ajouta-t-elle.

— « Je regrette, » répétai-je. « Je regrette. » J'avais très gravement insulté Miss Henderson.

— « Ce soir, » poursuivit-elle, « alors que j'étais exposée devant les acheteurs goréens, m'as-tu vue exécuter certains mouvements et entendue pousser certains cris ? »

— « Oui, » reconnus-je.

— « Chasse cela de ton esprit, » dit-elle. « Le commissaire-priseur, ce monstre, m'a prise au dépourvu. Son comportement m'a surprise. Il ne m'a pas autorisée à être moi-même. Je suis plus forte que cela, tu t'en apercevras. C'était comme si une autre femme, une esclave, exécutait ces mouvements et poussait ces cris. Ne crains rien, les plaisirs délicieux, que ces mouvements ou ces cris ont sans doute suggéré, ne seront pas tiens. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Je ne suis pas une fille de plaisir qui embrasse et qui lèche, une de celles qui peuvent à peine se contrôler et ont peur du fouet. »

— « Je vois, » répétai-je.

— « Je veillerai à être totalement digne de ton respect, et du mien, comme une femme libre. »

— « Je comprends, » dis-je.

— « Entrons, à présent, » dit-elle. « La pièce doit être convenablement divisée. »

— « M'es-tu reconnaissante de t'avoir arrachée à l'asservissement ? » demandai-je.

— « Je te suis extrêmement reconnaissante, » répondit-elle. « Tu ne peux pas savoir comme il est merveilleux d'être libre. C'est exactement ce que souhaitent les femmes. »

— « Tu n'as guère exprimé ta reconnaissance, » fis-je remarquer.

— « Et comment, étant un homme, me proposes-tu d'exprimer ma reconnaissance ? » demanda-t-elle, acerbe.

Je baissai la tête en rougissant.

« Je ne suis pas une esclave, Jason, » dit-elle. « Je suis une femme libre. »

— « Je comprends, » fis-je.

— « Est-ce pour cela que tu m'as achetée ? » demanda-t-elle, « pour que, faible et stupide, succombant à la reconnaissance, je t'accorde mes faveurs ? »

Je ne levai pas la tête.

« Des faveurs que tu étais trop faible pour obtenir d'une autre façon ? » insista-t-elle.

— « Je regrette, » dis-je.

— « Mais ne crois pas que je ne suis pas reconnaissante, » dit-elle. « Je t'apprendrai à être un homme véritable, prévenant et tendre, ce genre de chose. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Ne me touche pas ! » dit-elle.

Je reculai.

— « Permets-moi de t'embrasser, » demandai-je. Elle était tellement belle.

— « Non ! » répliqua-t-elle. « Je ne suis pas un objet de plaisir. »

— « Excuse-moi, » dis-je. J'avais à nouveau insulté Miss Henderson. Apparemment, avec elle, j'étais incapable d'agir correctement.

— « Mais je suis reconnaissante, » dit-elle. « Tu peux me donner un petit baiser, un baiser rapide. »

Je posai les lèvres sur sa joue, l'embrassant.

« Suffit ! » dit-elle. Mes mains s'étaient crispées sur ses bras, sous le drap. « Tu es très fort, Jason, » remarqua-t-elle. Je l'avais soulevée, de sorte que seules les pointes de ses pieds touchaient

encore le sol et, la tenant, lui avais appuyé le dos contre la porte de l'auberge. Elle me regarda avec frayer. Je regardai ses jolies lèvres couleur de cerise, ses petites dents blanches. J'envisageai de lui administrer le Baiser du Maître à l'esclave. « Non ! » dit-elle.

Je ne la lâchai pas, les mains tremblantes, la puissance bouillonnant dans mon corps.

« Je suis une femme de la Terre, » rappela-t-elle. « Tu es un homme de la Terre. »

Je ne la lâchai pas.

« Ne me viole pas, Jason, » reprit-elle.

— « Excuse-moi, » dis-je. Je la lâchai.

— « Supplie-moi de te pardonner, » dit-elle.

— « Excuse-moi, » dis-je. « Excuse-moi. »

— « Ne me regarde plus jamais avec ce désir et cette puissance, » dit-elle. « Je suis une femme de la Terre. »

— « Pardonne-moi, » dis-je.

— « Je constate qu'il ne sera pas facile de faire de toi un homme véritable, » émit-elle.

Je haussai les épaules avec colère.

« Mais je crois que tu apprendras, Jason, » ajouta-t-elle. « Tu es un homme de la Terre. »

— « Peut-être, » dis-je.

— « À présent, nous devons entrer, » décida-t-elle. « La chambre doit être convenablement divisée. »

— « S'il te plaît, permets-moi de t'embrasser, » dis-je.

— « J'ai eu une journée difficile, » dit-elle. « Je suis fatiguée. Tu dois comprendre. »

— « S'il te plaît, » insistai-je.

— « Après ce qui vient d'arriver, » prévint-elle, « je crois que je ne te permettrai pas de m'embrasser avant longtemps, à supposer que j'y consente à nouveau. »

— « Peut-être me permettras-tu de t'embrasser de temps en temps, » suggérai-je, « afin de m'encourager à bien me conduire. »

— « Peut-être, » répondit-elle avec colère. « Nous verrons. »

— « S'il te plaît, Beverly, » dis-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « S'il te plaît, » insistai-je.

— « Je suis fatiguée, » répondit-elle. « Et j'ai la migraine. »

— « Restons encore un moment ici, » dis-je.

— « Il commence à faire froid, » dit-elle. « Et je ne me sens pas bien. »

— « S'il te plaît, » dis-je.

— « Ne sois pas égoïste, Jason ! » lança-t-elle. « Je t'ai dit que j'avais la migraine. »

— « Je ne voulais pas être égoïste, » répondis-je. « Excuse-moi. »

Je me demandai quelle allure elle aurait, nue, attachée à un anneau, recevant des coups de fouet.

— « Nous devons entrer, à présent, » dit-elle. « Demain matin, tu devras te lever tôt. Il faudra que tu m'achètes des vêtements et que tu fasses les courses. Tu devras trouver du travail. »

— « Oui, Beverly, » répondis-je.

J'ouvris la porte et elle me précéda à l'intérieur. L'aubergiste leva la tête, derrière son comptoir, troublé du fait qu'une telle femme ne me suivait pas.

Je montrai l'escalier et elle me précéda sur les marches.

— « Il nous faudra manifestement trouver un meilleur logement, et vite, » dit-elle.

— « Oui, Beverly, » répondis-je.

L'escalier était obscur, à l'exception des petites taches de lumière vacillante des lampes à huile de tharlarion.

Je regardai sa cheville, tandis qu'elle montait devant moi. L'anneau, au Marché, lui allait plutôt bien. En outre, je me souvins du moment, dans le taxi, il y avait longtemps, précédant l'instant où j'avais perdu connaissance. Elle était couchée sur la banquette arrière, les jambes ramenées sous elle. À ce moment-là, j'avais également vu sa cheville. Je me souvins que j'avais également pensé, à cet instant, que l'acier des esclaves lui irait bien.

PEGGY

« JE VAIS UTILISER celle de l'alcôve, » dis-je à Tasdron, jetant un tarsk sur le comptoir taché.

— « Elle est à toi, » dit Tasdron, essuyant un gobelet avec un grand chiffon doux.

Je traversai la salle de la taverne de Tasdron et entrai dans l'alcôve. La femme blonde était à genoux, nue, contre les carreaux lisses et arrondis du mur du fond.

Je pivotai sur moi-même et fermai les lourds rideaux de l'alcôve, puis je me tournai à nouveau vers elle.

Ses poignets, par plusieurs minces bandes de cuir rouge, sur chaque poignet, étaient attachés à des anneaux métalliques fixés de part et d'autre de son corps, légèrement plus bas que les épaules. Le client précédent l'avait laissée attachée de cette façon, ne se souciant pas de la libérer. Cela me convenait parfaitement. Je souhaitais l'interroger. Elle était à genoux sur les fourrures rouges. La lumière était fournie par une minuscule lampe à huile de tharlarion. Au cou, elle portait le collier de Tasdron.

« Maître ? » demanda-t-elle, pressant le dos contre les carreaux rouges et arrondis.

— « Te souviens-tu de moi ? » demandai-je. « Te souviens-tu que j'étais l'homme qui lançait des défis dans la taverne, et qui a été menacé par Kliomenes, le pirate, l'homme qui a été sauvé par un certain Callimachus ? »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « J'étais là. Je me souviens. C'est Callimachus de Port Cos. »

— « Il a appartenu à la Caste des Guerriers ? » demandai-je.

— « On le croit, » répondit-elle. « C'est ce que disent les femmes. »

— « M'as-tu déjà vu ? » demandai-je.

— « Cela ne semble pas possible, Maître, » répondit-elle. « Je ne suis qu'une esclave. »

— « Il m'a semblé, » dis-je, « que tu réagissais vis-à-vis de moi comme si tu m'avais déjà vu, comme si, d'une façon ou d'une autre, je t'étais familier. »

— « C'est vrai, » admit-elle. « Il m'a semblé, bizarrement, que je t'avais déjà vu. Néanmoins, je ne vois pas comment, en fait, cela pourrait être possible. Je ne suis qu'une misérable esclave. »

— « As-tu toujours été une esclave ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « J'étais libre, autrefois. »

— « Sur Gor ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. Elle sourit. « Malheureusement, les femmes telles que moi sont esclaves, sur Gor. »

— « Où étais-tu libre ? » m'enquis-je.

— « Sur une planète lointaine, » répondit-elle.

— « Où les esclaves ne sont pas asservies ? » demandai-je.

— « Oui, Maître. » Elle sourit.

— « Comment t'appelles-tu ? » demandai-je.
— « Peggy, » répondit-elle, « si cela convient au Maître. »
— « C'est un nom de femme de la Terre, » relevai-je. « Es-tu originaire de la Terre ? »
— « Oui, Maître, » répondit-elle, « mais, je t'en prie, ne me fouette pas. Ce n'est pas ma faute si la Terre est ma planète d'origine. Je vais essayer de te donner du plaisir. »
— « Les femmes de la Terre deviennent d'excellentes esclaves, » appréciai-je.
— « Merci, Maître, » dit-elle.
— « Parles-tu la langue de la Terre appelée : anglais ? » demandai-je.
— « Oui, Maître, » répondit-elle.
— « Moi aussi, je parle anglais, » dis-je. « Conversons dans cette langue. »
— « Oui, Maître, » dit-elle en anglais.
— « Quel était ton nom de la Terre ? » demandai-je.
— « Peggy, » répondit-elle. « Peggy Baxter. »
— « Où travaillais-tu ? » demandai-je.
— « Dans une ville appelée New York, » répondit elle. « Je tenais le vestiaire dans un restaurant. »
— « Bien sûr ! » fis-je. « C'est cela ! »
— « Maître ? » demanda-t-elle avec frayeur.
— « Je pensais t'avoir déjà vue, » dis-je. « C'était là ! »
— « Là ? » fit-elle.
— « Tu portais des escarpins noirs, à talon haut, sans lanières ni lacets, » dis-je.
— « Des ballerines, » précisa-t-elle.
— « Tu portais des bas ou un collant de dentelle noire, » évoquai-je. « Tu portais une mini-jupe noire et un chemisier de soie blanche, décolleté, à manches longues. Tu avais un ruban noir dans les cheveux. »

— « Un collant, » précisa-t-elle. « Mais on me l'a pris. »

Je hochai la tête. Les Goréens permettent rarement aux femmes de cacher la chaleur de leur intimité.

— « Apparemment, je ne suis pas le seul à t'avoir remarquée, » dis-je. « Un autre, ou d'autres, ont dû également te voir et t'ont estimée digne d'être conduite sur Gor et asservie. »

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Je respecte leur jugement et leur goût, » appréciai-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Comment as-tu été capturée, sur Terre ? » demandai-je.

— « Après le travail, tard, » répondit-elle. « Je suis sortie du restaurant. Un taxi était à proximité. J'ai cru que j'avais de la chance. C'était un véhicule spécialement conçu pour la capture. J'ai été efficacement enfermée à l'intérieur. Du gaz a pénétré dans ma prison roulante. J'ai perdu connaissance. Quand je suis revenue à moi, j'étais enchaînée dans une forteresse de Gor. J'ai été réveillée par le fouet et les mains d'une brute sur moi. J'ai rapidement compris que j'étais une esclave. »

— « Je crois que moi-même, et une amie, » dis-je, « avons été capturés par le même taxi, de la même façon. » Je me souvins que le chauffeur de taxi, dans le garage, avait dit qu'il devait encore prendre quelqu'un, ce soir-là. Il s'agissait, vraisemblablement, de la jolie Peggy Baxter.

« As-tu quitté ton travail à deux heures du matin ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Comment le sais-tu ? »

— « J'ai entendu parler du ramassage de quelqu'un qui devait quitter son travail à deux heures du matin, » dis-je.

— « C'était certainement moi, » admit-elle en frissonnant.

— « Je crois, » fis-je.

— « Le Maître parle couramment anglais, » dit-elle avec appréhension. Ses mains tiraient sur ses liens.

— « Tu as été conduite dans la Demeure d'Andronicus, à Vonda ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle, « où on m'a enseigné des rudiments d'asservissement et un peu de goréen. J'ai été vendue, à Vonda, à un aubergiste de Tancred's Landing. Tasdron m'a vue et je lui ai plu. Il m'a achetée et emmenée ici, où je porte à présent son collier. » Elle me regarda. « Le Maître est-il Marchand d'Esclaves ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Comment se fait-il que le Maître parle anglais ? » demanda-t-elle.

— « C'est ma langue maternelle, » répondis-je. « J'ai été conduit sur Gor, accidentellement en fait, comme esclave. J'ai recouvré la liberté. »

— « Il est cruel, de la part du Maître, de se moquer d'une misérable esclave, » dit-elle.

— « Dans quel sens me suis-je moqué de toi ? » demandai-je, troublé.

Elle rit.

— « Tu ne me feras pas croire qu'un maître est un homme de la Terre, » dit-elle. « Je ne suis pas stupide. »

— « Je suis originaire de la Terre, » affirmai-je.

— « Tu es cruel avec une pitoyable esclave, » dit-elle.

— « Pourquoi ne crois-tu pas que je suis un homme de la Terre ? » demandai-je, troublé.

— « Tu n'es pas pathétique et faible, » répondit-elle. « Et tes yeux, fixés sur moi, voient en moi une femme esclave. »

Je souris. Elle était effectivement très belle.

« Les hommes de Gor, » reprit-elle, « sont forts. Ils ne sont pas faibles et en guerre contre eux-mêmes. Ils ne sont pas torturés. Ils sont entiers, cohérents et fiers. Ils s'inscrivent dans l'ordre de la nature. Ils voient les femmes comme des femmes, comme des esclaves, et eux-mêmes comme des hommes, des maîtres. Si nous ne leur donnons pas de plaisir, ils nous punissent ou nous tuent. Nous apprenons vite à connaître notre place dans l'ordre des choses. Il n'y a qu'en présence d'hommes véritables qu'il peut y avoir des femmes véritables. »

— « Mais tu es une esclave nue, portant un collier, » relevai-je, « attachée dans une taverne. »

— « Je suis une femme, » répondit-elle, « ce que je n'ai jamais véritablement été, sur Terre. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Nous sommes petites, faibles, douces et belles, » expliqua-t-elle, « et nous sommes portées à céder, aimer et servir d'une façon altruiste. Nous désirons des maîtres. Sans eux, nous ne pouvons pas nous épanouir. » Elle sourit. « Et, sur Gor, » reprit-elle, « nous levons la tête et, stupéfaites, constatons qu'ils nous dominent de toute leur taille. Ils ont le fouet à la main. Ils n'acceptent pas nos faux-fuyants. Est-il surprenant, dans ces conditions, que nous les aimions tellement ? »

— « J'étais de la Terre, » dis-je.

— « Cela me paraît difficile à croire, » dit-elle.

Je haussai les épaules.

« Regarde-moi, » reprit-elle.

Je ricanai et elle rougit.

« Que vois-tu ? » demanda-t-elle. « Une femme maltraitée qu'il faut rapidement libérer ou bien une esclave attachée pour le plaisir d'un homme ? »

— « Une esclave, » répondis-je, « attachée pour le plaisir d'un homme. »

— « Tu vois, » fit-elle. « Tu es Goréen. »

— « Et comment te considères-tu ? » demandai-je. « Comme une femme maltraitée, espérant être

rapidement libérée, ou comme une esclave, attachée à des anneaux, espérant que son maître daignera s'attarder auprès d'elle ? »

— « Une esclave, » répondit-elle avec un sourire, « attachée à des anneaux, espérant qu'elle sera considérée comme assez séduisante pour qu'un maître daigne s'attarder auprès d'elle et la pousser jusqu'à la folie de la joie asservie. »

— « Souhaites-tu être libre ? » demandai-je.

— « Une femme comme moi, sur Gor, » dit-elle en riant, « n'a aucun espoir de liberté. »

Je souris. Je n'en doutais pas. Elle avait même été baptisée « Peggy ». Ce nom, nom de femme de la Terre, indiquait tout à fait clairement que son maître la considérait catégoriquement, et totalement, comme une esclave. C'était le nom qu'elle portait sur Terre. Désormais, bien entendu, c'était un nom d'esclave, par la volonté de son maître. Les esclaves n'ont pas droit à un nom. Ce sont des animaux.

— « Mais tu souhaites être libérée, » dis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

— « Mais tu es une femme de la Terre ! » fis-je valoir.

— « Et alors, Maître ? » demanda-t-elle, troublée.

— « Dans ce cas, tu souhaites certainement être libre ? » demandai-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Tu es une femme de la Terre, » insistai-je.

— « Crois-tu qu'une femme véritable n'est pas tapie dans le ventre des Terriennes ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Nous ne sommes pas des hommes, » dit-elle.

— « Tu aurais intérêt à ne pas dire ce genre de chose sur la Terre, » fis-je remarquer.

— « Je sais, » répondit-elle. « Sur la Terre, je n'exprimais pas la profondeur de mes sentiments. Je n'osais pas. Je ne voulais pas être critiquée par les hommes ou par les femmes malheureuses et frustrées. »

Je hochai la tête. Les peines culturelles infligées à ceux qui disent la vérité sont parfois sévères.

« Je gardais le silence, » reprit-elle, « et attendais un maître. »

— « La liberté n'est-elle pas précieuse ? » demandai-je.

— « J'ai été libre, » répondit-elle. « Je sais ce que c'est. »

— « N'est-ce pas précieux ? »

— « Si, » reconnut-elle. « C'est précieux, très précieux. Et, parfois, cela me manque beaucoup. Parfois, j'ai envie d'être à nouveau libre. Parfois, lorsque je suis enchaînée la nuit, fouettée ou commandée, et que je dois faire des choses que je n'ai pas envie de faire, j'ai envie d'être à nouveau libre. Et, parfois, j'ai terriblement peur quand je pense au pouvoir que les maîtres exercent sur moi. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Mais, » reprit-elle, « je m'aperçois aussi que je suis magnifiquement excitée, et passionnée, en raison du pouvoir et de la puissance de la discipline auxquels je suis soumise. Savoir que je suis esclave et forcée d'obéir satisfait un aspect très profond de mon être. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Parfois, la nuit, » poursuivit-elle, « je me rends compte que, presque sans y penser, je lèche les barreaux de ma cage, j'embrasse l'acier qui entrave mes poignets. »

— « As-tu peur de tes maîtres ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Ils ont sur moi un droit de vie et de mort. »

— « Cependant, » repris-je, « tu les trouves excitants ? »

— « Je les trouve terriblement excitants, » répondit-elle, « sentimentalement et physiquement. En leur présence, je ne peux pas empêcher mon souffle de se précipiter légèrement, j'ai peur et je

tremble légèrement. »

— « Ils te possèdent, » dis-je.

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Lorsqu'ils te regardent, ressens-tu la chaleur sexuelle ? » demandai-je.

— « Souvent, » répondit-elle.

— « Et s'ils font claquer les doigts et montrent le sol ? » demandai-je.

— « Dans ce cas, je me couche rapidement à leurs pieds, et comme une esclave, » répondit-elle.

— « Tu as envie de leur donner du plaisir ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « J'ai envie de leur donner du plaisir, intégralement et totalement. »

— « Parce qu'ils sont tes maîtres ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Et que je suis leur esclave. »

Elle m'adressa un sourire.

« Ces réponses, » demanda-t-elle, « t'étonnent-elles, du fait qu'elles viennent d'une femme de la Terre ? »

— « Désormais, » dis-je, « tu n'as apparemment plus grand-chose de la Terre. »

— « Exact, » dit-elle avec un sourire. Elle tira sur ses liens. « À présent, je ne suis plus qu'une esclave goréenne. »

Je ne répondis pas.

« Les femmes de la Terre sont aussi des femmes, » entreprit-elle de m'expliquer. « Ne les méprise pas à cause de cela. Accepte-les telles qu'elles sont. Il n'est pas mal d'être une femme. C'est le sexe complémentaire de celui de l'homme. Ce n'est pas notre faute si, placées dans le contexte convenable, un contexte biologique, dans une société conforme aux réalités biologiques, nous nous comportons comme nous désirons et devons le faire. Ta colère et ta consternation sont-elles, en réalité, les conséquences de la jalousie que suscitent en toi les brutes goréennes qui nous jettent à leurs pieds et nous passent leur collier au cou ? Réfléchis à cela. C'est peut-être vrai. N'aimerais-tu pas qu'une délicieuse femme de la Terre soit totalement ton esclave ? Dans ce cas, en quoi es-tu différent des brutes de Gor qui nous traitent comme cela leur chante ? Ce n'est pas notre faute si, pour des raisons indéfinissables, les hommes de la Terre paraissent décidés à nous transformer en hommes et nous refusent notre nature précieuse et antique. Il est difficile d'être une femme, sur la Terre. » Elle tira à nouveau sur ses liens. « Mais ce n'est pas difficile, Maître, sur Gor. » Elle sourit. « Les Goréens y veillent. »

— « Tu es une esclave, » dis-je, « et tu es heureuse ? »

— « Oui, » répondit-elle. « Lumineusement heureuse. »

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Je suis à présent soumise à des hommes inflexibles et dominateurs. Je dois les servir et leur donner du plaisir, et comme une femme, totalement. Je suis possédée par eux. Ils tirent de moi la totalité de ma féminité, et ne se contentent jamais de moins. Sur Gor, pour la première fois de ma vie, je suis totalement une femme. Je suis totalement épanouie. Je suis incroyablement heureuse. »

— « Ton asservissement te plaît-il ? » demandai-je.

— « J'aime mon asservissement, Maître, » répondit-elle.

— « Aimerais-tu retourner sur Terre ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Je la considérai.

« Regarde ma marque, » dit-elle.

Je le fis. C'était la marque ordinaire des Kajirae. C'était la même marque que celle de Miss Henderson. Les deux femmes étaient marquées sur la cuisse gauche.

« Mon collier, » dit-elle.

Je le regardai. Il était simple, étroit, ajusté, en acier luisant.

« Les liens de mes poignets, » ajouta-t-elle.

Je regardai ses poignets attachés.

« Et mon corps nu, » reprit-elle, « immobilisé pour le plaisir du Maître. »

— « Oui, » dis-je.

— « Ne suis-je pas une esclave exquise ? » demanda-t-elle.

— « Si, » répondis-je.

— « Pourtant, » reprit-elle, « je suis originaire de la Terre. Peux-tu douter, véritablement, que les femmes de la Terre puissent être des esclaves ? »

— « Non, » reconnus-je. « Je n'en doute pas. »

— « Peut-être, en réalité, en doutes-tu, » émit-elle.

— « Non, » répondis-je. « Non. »

— « Détache-moi, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Je vais te prouver que je suis une esclave, » dit-elle.

Je la regardai sans parler.

« As-tu serré des esclaves dans tes bras ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « De nombreuses fois. »

— « Vois, alors, » dit-elle, « si je suis différente. »

Je la considérai.

« Touche-moi, » supplia-t-elle.

Je souris, ne tenant aucun compte de sa demande.

Elle se laissa aller en arrière, les poignets attachés aux anneaux.

« Tu es manifestement Goréen, » dit-elle. « Je vois que je dois attendre ton bon plaisir. »

Je restai un moment assis, les jambes croisées, la regardant. Puis ses yeux devinrent suppliants. Je sentis sa chaleur.

— « Supplies-tu d'être prise, et comme une esclave ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Je supplie d'être prise, et comme une esclave. »

Alors, lentement, je la détachai.

« Alors, » demanda-t-elle plus tard, à plat ventre près de moi, « suis-je tellement différente ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Tu m'as bien mise à l'épreuve, » fit-elle en riant.

Je touchai légèrement le collier qu'elle portait au cou.

« Doutes-tu que je sois une esclave ? » demanda-t-elle.

— « Non, » admis-je.

— « Tu vois, » dit-elle, « que je suis une esclave magnifique. »

— « C'est exact, » reconnus-je.

— « N'ai-je pas été convenablement et justement asservie ? » demanda-t-elle.

— « Effectivement, » répondis-je.

— « Ne suis-je pas adaptée au collier de l'esclave ? » demanda-t-elle.

— « Cela ne fait aucun doute, » dis-je. « Tu l'es. »

— « Tasdron m'a achetée un tarsk en argent, » m'apprit-elle.

— « Une bonne affaire, » appréciai-je. « Tu vaux davantage. »

— « Je suis meilleure, » expliqua-t-elle, « que lorsque Tasdron m'a achetée. J'ai beaucoup appris. »

— « À mon avis, tu vaux au moins deux tarsks en argent. »

— « Merci, Maître, » dit-elle avec chaleur, en m’embrassant.

— « Il est difficile de croire que tu es originaire de la Terre, » dis-je.

— « Mais je le suis, Maître, » affirma-t-elle. « Tu m’as vue, dans le restaurant. »

— « Oui, » reconnus-je.

— « Quand tu m’as vue, » demanda-t-elle, « as-tu eu envie de me prendre ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Moi aussi, quand je t’ai vu, au restaurant, » dit-elle, « je me suis demandé quel effet cela ferait d’être dans tes bras. »

— « Voilà un aveux audacieux, » relevai-je.

— « Pour une femme de la Terre qui se croit libre, peut-être, » admit-elle, « mais pas pour une esclave. Les esclaves peuvent dire ces vérités-là. »

— « C’est exact, » opinai-je.

— « Mais je n’ai pas imaginé un seul instant, » reprit-elle, « que je serais un jour nue dans tes bras, esclave obéissante et portant un collier, sur une autre planète. »

Puis je la pris dans mes bras et la jetai à nouveau sous moi. Elle me regarda, heureuse.

« Le Maître va-t-il me prendre encore ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Peggy est heureuse que le Maître l’ait jugée digne d’attention, » dit-elle. « Oh ! » fit-elle. « Le Maître est fort. » Puis elle ajouta : « Tu es Goréen. Je sais que tu es Goréen. » Ensuite, elle dit : « Je m’abandonne à mon Maître goréen. »

Il est agréable de prendre une femme qui s’abandonne comme une esclave. Je ne connais rien qui exalte autant la puissance de la virilité du mâle humain. En outre, il n’existe apparemment rien qui puisse libérer aussi profondément les émotions et la sensualité abandonnée de la femelle humaine. Sur ce plan, on touche quelque chose qui, de toute évidence, exerce une profonde influence sur la nature fondamentale des sexes. Là, dans les relations humaines, on trouve une manifestation supplémentaire d’un des thèmes capitaux et récurrents de la nature, celui de la dominance et de la soumission. On ne peut, à mon avis, nier les réalités de la nature qu’à ses risques et périls. Et, de toute évidence, les êtres humains ne peuvent pas s’épanouir, et se connaître, s’ils ne s’acceptent pas. La nature de l’être humain précède les parades vacillantes des clichés et des slogans. Elle est latente et obstinée, en embuscade pour ainsi dire, dans le code génétique.

« Permits-moi de t’embrasser, » dit-elle.

— « Si tu veux, » répondis-je.

Existe-t-il un animal humain sous les idéologies conditionnées ? Cela ne semble pas improbable. On peut torturer et mutiler l’animal humain ; on peut nier son existence ; mais il est en nous, dans la chimie de toutes les cellules vivantes de notre corps. En le niant, nous nous nions, en fait, nous-mêmes. En le haïssant, nous haïssons notre cœur et notre sang. Nous ne sommes pas tellement terrifiants, en fait. C’est seulement que nous sommes des hommes et des femmes, pas autre chose. Peut-être est-il mauvais d’être des hommes et des femmes. Peut-être devrions-nous nous considérer comme des images et des inventions. Peut-être devrions-nous participer aux mythologies destinées à servir des élites cyniques et égoïstes. De toute évidence, c’est un problème difficile. Il est toujours difficile de connaître la vérité et de feindre de l’ignorer. Peut-être ne devrions-nous pas être des hommes et des femmes. Peut-être ne devrions-nous pas être fidèles à nous-mêmes. Mais même si nous nous nions, nous privons, nous torturons et nous frustrons, nous serons tout de même, au bout du compte, nous-mêmes. Nous resterons des hommes et des femmes mais, peut-être, mutilés et malades, des outils jouant un rôle dans les desseins des autres, de frustrés malins et pathologiques,

eux-mêmes souvent aussi déconcertés et pitoyables que les créatures dépourvues de sens critique qu'ils tromperaient systématiquement.

Nous sommes ce que nous sommes, et nous le resterons en dépit de ce que l'on peut nous amener à croire. Avoir peur de nous-mêmes ne nous empêche pas d'être nous-mêmes. Est-il possible que la réalité humaine, dans l'intégralité de sa vérité, soit tellement effrayante ? Je ne le crois pas. On peut mépriser la nature humaine ; on peut l'écraser ; on peut la mutiler et la nier. Cela peut être accompli par des programmes de conditionnement obéissant à leurs antécédents propres et se développant conformément à leur évolution et leur dynamique sociale. De toute évidence, il est possible d'enseigner aux jeunes à se méfier d'eux-mêmes, à se mutiler et se torturer. Et, à leur tour, en fonction de leur propre programme de conditionnement, ils ne manqueront pas de léguer leurs tortures à leurs enfants. Cependant, combien de temps faudra-t-il souffrir, combien de temps faudra-t-il supporter le crime et la folie, le désespoir et la misère avant que la rationalité humaine, ce roseau pathétique, ce bâton fragile, cette arme sans envergure, cet outil frêle, se révolte et crie : « Non ! » ? Dans quelle mesure l'évidence devra-t-elle s'imposer pour que les êtres humains comprennent que s'est installée une inversion grotesque et biologiquement pervertie des valeurs ? Qu'est-ce qui pourrait mieux que la maladie, la folie, le désespoir, l'irrationalité, la frustration et la criminalité, démontrer qu'il existe actuellement une disparité tragique entre les besoins des êtres humains et les impératifs de la société ? Faut-il forcément que ce soient les êtres humains qui se trompent ? Peut-être, au contraire, sont-ce des impératifs sociologiques qui, progressivement, au fil des siècles, ont dévié de leur raison d'être originelle pour suivre leur trajectoire propre.

Dans la Grèce antique, il y avait un brigand nommé Procruste. Il capturait les voyageurs et les attachait sur un lit métallique. Si le voyageur n'était pas assez grand pour le lit, il lui brisait et lui désarticulait le corps jusqu'à ce qu'il en occupe toute la longueur ; s'ils étaient trop grands, il leur coupait les pieds, les adaptant également à la longueur du lit. Peut-être le lit de Procruste est-il la vérité et les hommes doivent-ils être désarticulés ou coupés afin de pouvoir y prendre place ? Toutefois, manifestement, il y a une autre solution dont Procruste ne paraît pas avoir entendu parler. On pourrait adapter le lit à la taille de l'occupant. Le lit doit-il se conformer à l'occupant ou bien l'occupant doit-il se conformer au lit ? Pour ma part, je préférerais un lit tenant compte de la nature des êtres humains. Je jugerais les lits en fonction des êtres humains. Il me semble peu intéressant de juger les êtres humains en fonction du lit et de les remodeler, au besoin par la torture et la mutilation, en fonction des caractéristiques du lit. En outre, il n'est pas véritablement possible de remodeler les êtres humains en fonction du lit. Cette méthode ne permet pas de produire des êtres humains nouveaux ou meilleurs. Elle permet seulement de produire des êtres humains brisés ou mutilés.

« Prends-moi encore, Maître, » supplia-t-elle.

— « Très bien, » répondis-je.

Et, tandis qu'elle gémissait et hoquetait dans mes bras, qu'elle criait et que je la serrais si étroitement qu'elle ne pouvait pas s'échapper, je réfléchis à la nature des êtres humains. Puis je criai également et, avec force, la possédai comme une femme. Dans ces instants d'abandon, je compris qui j'étais et qui elle était.

« Tu es prise, Esclave, » dis-je. « Tu me donnes du plaisir. »

— « Oui, Maître, » sanglota-t-elle.

Plus tard, nous restâmes tranquillement assis côte à côte.

Peut-être est-il mauvais d'être des hommes et des femmes. Mais, d'un autre côté, peut-être n'est-il pas mauvais d'être des hommes et des femmes. C'est ce que nous sommes. Peut-être n'est-il pas mauvais d'être ce que nous sommes. C'est une possibilité réelle. Peut-être n'est-il pas mal d'être ce que nous sommes. Dans ce cas, il est bien possible qu'il soit bon ou, du moins, moralement permisible, d'être ce que nous sommes. Et, si cela est vrai, il est possible que nous ayons droit à

notre nature et au bonheur lié à l'épanouissement de cette nature. Comme j'enviais les brutes goréennes, à qui ces questions ne se posaient pratiquement pas ! Les Goréens, par exemple, ne sont pas conditionnés à exalter la soif, où à se demander s'il est moralement permmissible de boire de l'eau et, si tel est le cas, dans quelles conditions et en fonction de quelles restrictions. Ils n'estiment pas que la déshydratation soit moralement recommandable. En réalité, comme ce sont des gens naïfs, il ne leur vient même pas à l'idée de débattre de ces questions. Toutefois, en fonction de cette attitude, certaines névroses leur sont épargnées.

« Sur Gor, » souffla la femme allongée près de moi, « j'ai appris que les hommes et les femmes ne sont pas identiques. »

— « Oui, » dis-je. Je souris intérieurement. Je connaissais au moins une culture au sein de laquelle ce truisme biologique évident constituait une hérésie politique, punie par l'ostracisme, la calomnie et, lorsque cela était possible, des sanctions économiques. Quelle tragédie vivaient ce monde et cette culture ! Comme je plaignais ceux qui, afin de ne pas compromettre leur carrière dans un environnement anti-biologique, se voyaient contraints de souscrire publiquement à ces doctrines ! Comme le courage est rare !

— « Et les hommes, » dit-elle, « ou les Goréens, ou les hommes de type goréen, sont les maîtres. »

— « Oui, » dis-je.

— « Et les femmes telles que moi sont leurs esclaves, » ajouta-t-elle.

— « Oui, » dis-je. « Lèche-moi et embrasse-moi. »

— « Te lécher et t'embrasser ? » fit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu me commandes comme une esclave goréenne, » releva-t-elle.

— « C'est ce que tu es, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » reconnut-elle.

— « Tu fais cela bien, » dis-je.

Elle trembla.

— « Tasdron m'a appris, » expliqua-t-elle.

Je souris. J'imaginai très bien Tasdron lui apprenant cela et elle, sachant qu'il était légalement son maître, s'efforçant désespérément d'apprendre. Si elle n'apprenait pas correctement, elle savait qu'elle pouvait être fouettée presque à mort ou jetée, vivante, à un sleen affamé. Dans ces conditions, les femmes apprennent rapidement, et bien.

— « Ah ! » fis-je.

— « Le Maître est-il satisfait ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas, Peggy est également satisfaite, » dit-elle.

— « Termine ton travail, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Plus tard, elle resta allongée près de moi, la tête sur ma cuisse. Ma main erra dans ses cheveux, puis sur son cou, prisonnier de l'étroit collier métallique. Je tripotai la serrure qui se trouvait sur sa nuque. Elle posa la bouche sur ma cuisse. Je sentis la chaleur de son souffle sur ma cuisse. Je sentis ses lèvres, la pression de ses dents. Puis elle m'embrassa et resta tranquillement couchée contre moi.

« Tu m'as traitée comme une esclave goréenne, » dit-elle.

— « C'est ce que tu es, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle en riant. « C'est vrai. » Elle m'embrassa à nouveau. « Je savais que je t'avais convaincu, » dit-elle.

— « Comment le savais-tu ? » demandai-je.

— « Au cours de l’ahn écoulée, » répondit-elle, « tu m’as commandée avec autant de tranquillité et d’indifférence que tu l’aurais fait avec une traînée goréenne portant le collier. Ainsi, avec joie, j’ai compris que tu en étais venu à me considérer comme l’une d’entre elles. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Tu vois, » reprit-elle, « je suis pareille. Je ne suis pas différente. Je ne suis qu’une femme portant le collier, une femme qui doit t’obéir et servir ton plaisir. »

— « Es-tu satisfaite ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, « comme le serait toute femme dans les bras d’un homme tel que toi. »

— « Es-tu heureuse ? » demandai-je.

— « Je suis joyeuse, dans l’épanouissement de ma nature, » répondit-elle. « Je suis une esclave. Je suis enfin arrivée dans un monde où il y a des hommes qui souhaitent que je leur donne du plaisir, veillent à ce que je le fasse, me désirent et me prennent, un monde où il y a des maîtres. »

— « Je dois partir, » lui dis-je.

Elle me regarda avec frayeur.

— « Ne pars pas tout de suite, » supplia-t-elle. « Laisse-moi te donner encore du plaisir. »

— « Esclave gourmande, » fis-je.

— « Sur Gor, » expliqua-t-elle, « ma gourmandise a été éveillée. Les hommes ont eu envie de l’éveiller. »

— « En es-tu contrariée ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Sur cette planète, je n’ai pas de raison d’avoir peur de mes appétits. Sur cette planète, il est convenable que je sois chaude et appartienne aux hommes. »

— « Dans ton ventre, y a-t-il le Feu de l’Esclave ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Dans mon ventre, brûle le Feu de l’Esclave. Je ne prétends pas le contraire. »

— « Esclave impudente ! » lançai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Pour qui, en ce moment, » demandai-je, « ton Feu de l’Esclave brûle-t-il ? »

— « Pour toi, Maître, » souffla-t-elle.

J’hésitai.

« Sois généreux, Maître, » supplia-t-elle. « Satisfais-moi. »

Je la mis sous moi, en position de capture, et la soumis au Viol rapide de l’Esclave.

Elle cria de plaisir, bien qu’elle ait été prise durement et brutalement.

Je la repoussai et enfilai ma tunique. Le lendemain matin, je devais aller travailler sur les quais. À l’aube, je voulais être dans la cour d’embauche. Je regardai la femme.

— « Toutes les femmes sont-elles des esclaves telles que toi ? » demandai-je.

Elle me sourit, couchée sur les fourrures.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je pivotai sur moi-même.

« Maître, » dit-elle.

Je me tournai à nouveau vers elle.

« Tu as porté beaucoup d’intérêt au fait que je sois une femme de la Terre et une esclave, » souligna-t-elle.

— « Oui, » admis-je.

— « Il y a une autre femme à laquelle tu t’intéresses, n’est-ce pas ? » demanda-t-elle. « Une femme de la Terre ? »

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Est-elle esclave ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. Je l'avais affranchie.

— « C'est dommage, » dit-elle.

Je haussai les épaules.

« A-t-elle une Pierre du Foyer ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Dans ce cas, asservis-la, » conseilla-t-elle.

— « Elle est différente de toi, » dis-je.

— « Est-elle jolie ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas, elle n'est pas tellement différente, » releva-t-elle. « L'ai-je déjà vue ? »

— « Il y a longtemps, une fois, » répondis-je. « Au restaurant. Elle était avec moi. »

— « Elle ! » fit la femme en riant.

— « Oui, » admis-je.

— « Elle était très jolie, Maître, » évoqua-t-elle.

— « Oui, » dis-je.

— « Est-elle sur Gor ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Et libre ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Cela ne me plaît pas, » dit la femme. « Pourquoi serais-je esclave et elle libre ? »

— « Si elle était ici, » dis-je, « tu devrais t'agenouiller devant elle, et lui obéir. »

La femme portant un collier frémit. Les esclaves ont très peur des femmes libres. Cela n'a rien d'étonnant. Les femmes libres, peut-être jalouses de leur collier, se montrent parfois extrêmement cruelles avec elles.

« Crois-tu qu'elle serait une bonne esclave ? » demandai-je.

La femme sourit.

— « Je crois qu'elle serait une excellente esclave, » affirma-t-elle.

— « Je garderai cela présent à l'esprit, » assurai-je.

Rapidement, la femme s'agenouilla devant moi.

— « Je t'assure que c'est une esclave, » souligna-t-elle. « Je me souviens d'elle. C'est une esclave. Il est mauvais pour elle qu'elle ne porte pas le collier. C'est une esclave, véritablement. De sorte qu'elle devrait être réduite en esclavage, utilisée, manipulée et traitée en conséquence. »

— « Tu ne la connais pas, » objectai-je.

— « C'est peut-être toi qui ne la connais pas, » fit-elle valoir.

Je souris.

« Je suis une femme asservie, » reprit-elle. « Ne crois-tu pas qu'une esclave puisse en reconnaître une autre ? »

Je ris.

« Prends-la en main, » ajouta-t-elle. « Retire-lui ses vêtements. Mets-lui un collier. Jette-la à tes pieds. Utilise-la. Tu verras. »

Je me frappai la cuisse, en riant, à la manière goréenne, tellement les paroles de la belle esclave à genoux étaient pressantes et ridicules. Comme il était, même, ridicule d'imaginer la jolie Miss Henderson en esclave.

La femme s'assit sur les talons.

« Je t'assure, Maître, » insista-t-elle, « qu'elle est autant esclave que moi, sinon davantage. »

— « Surveille ce que tu dis, Petite, » conseillai-je. « Tu risques ta langue. »

Elle frémit et baissa la tête.

— « Pardonne-moi, Maître, » souffla-t-elle.

— « Elle est différente de toi, » dis-je. « Tu n'es qu'une esclave sans honneur et humiliée. »

— « Souhaites-tu qu'elle soit elle-même, » demanda-t-elle, « ou qu'elle se conforme à une image étrangère que ta culture a conçue pour elle ? »

Je ne répondis pas.

« Ce n'est pas un homme, » reprit-elle. « C'est une femme. »

— « C'est la même chose, » dis-je.

— « C'est stupide, » dit-elle.

— « Je le sais, » répondis-je. Puis j'ajoutai avec colère. « Je sais qu'elle n'est pas un homme. Je sais qu'elle est une femme ! »

— « Et, dans ce cas, » fit-elle ressortir, « pourquoi la considères-tu autrement, pourquoi la traites-tu autrement ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Peut-être le Maître est-il véritablement de la Terre, » reconnut-elle.

— « J'étais de la Terre, » dis-je. « Je dois la respecter. »

— « Ne la respecte pas, » insista-t-elle. « Satisfais-la. »

— « Comment ? » demandai-je.

— « Fais d'elle totalement ton esclave, » répondit-elle.

— « Je ne peux pas, » répondis-je.

— « Le Maître sait certainement qu'il appartient au sexe dominant, » fit-elle valoir, « et que les représentantes de notre sexe sont obligées de se soumettre. »

— « Je sais que cela est vrai, » reconnus-je, « mais il est de mon devoir de ne pas le croire. »

— « Est-il possible que le devoir consiste à ne pas croire la vérité ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Il est important d'avoir les opinions correctes, qu'elles soient ou non conformes à la vérité. »

— « Peut-être ces opinions servent-elles les objectifs de minorités ambitieuses et isolées, » estima-t-elle, « et cela est manifestement un point en leur faveur, mais elles ne font pas avancer la cause d'une civilisation adaptée à la nature de l'espèce humaine telle qu'elle est réellement constituée. »

— « Il faut satisfaire le petit nombre, » répondis-je, « même si cela risque, à terme, de précipiter la tragédie et la douleur sur le grand nombre. »

— « C'est de la folie ! » s'écria-t-elle.

— « C'est le principe sur lequel mon monde se fonde, » rappelai-je.

— « Ce n'est plus ton monde, » fit-elle remarquer.

— « Comment le sais-tu ? » demandai-je.

— « J'ai pu le constater il y a quelques ehns, » répondit-elle, « quand tu me serrais dans tes bras. »

Je haussai les épaules.

« Renonce à la maladie et à la folie, » m'exhorta-t-elle. « Retourne à l'ordre de la nature. »

— « Regarder ouvertement la vérité, » dis-je, « pourrait être effrayant. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. Puis elle baissa la tête, le collier autour du cou.

Je la saisis par les cheveux et la forçai à tourner la tête, sans tenir compte de ses cris, puis je la jetai sur les fourrures.

— « Mais cela ne serait peut-être pas désagréable, » ajoutai-je. Puis je la pris.

Presque aussitôt, elle se tortilla entre mes bras, s'abandonnant comme une femme, et une esclave, à son maître.

Puis, tremblante, serrée, elle leva la tête vers moi.

— « Tu m’as bien prise, Maître, » dit-elle.

Je ris, satisfait de l’avoir conquise et vaincue. Puis je compris que tel était l’ordre de la nature. Et elle aussi le savait très bien.

« L’autre femme, » souffla-t-elle, « est-elle désagréable et difficilement supportable ? »

— « Peut-être, » dis-je.

— « La trouves-tu parfois ennuyeuse et gênante ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Puis-je faire une suggestion ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Achète un fouet, » dit-elle.

LA FEMME QUE J'ENTRETIENS SUSCITE MON IRRITATION ; JE LA METS EN CAGE

« N'OUBLIE PAS que tu es une femme entretenue, » lui dis-je.

— « Femme entretenue ! » s'écria-t-elle.

— « Exactement, » dis-je.

— « Je n'ai pas l'intention de me considérer comme une femme entretenue, » dit-elle.

— « C'est dommage, » répondis-je, « parce que c'est exactement ce que tu es. »

— « Où étais-tu hier soir et aujourd'hui ? » demanda-t-elle.

— « Je n'ai pas de comptes à te rendre, » répliquai-je. « Mon dîner est-il prêt ? »

— « J'ai déjà mangé, » répondit-elle.

— « Mon dîner est-il prêt ? » répétai-je.

— « Tu peux le préparer toi-même, » répondit-elle.

— « La maison est sale, » fis-je remarquer.

— « Ce n'est pas à moi de faire ce travail, » répliqua-t-elle. « Si tu veux qu'il soit fait, achète une esclave ! »

J'avais loué une petite maison non loin des quais. J'avais un rez-de-chaussée et un étage. Elle était petite mais solide, comme la majorité des habitations goréennes. Compte tenu du peu d'argent que je gagnais sur les quais, elle était un peu chère mais comportait des avantages. Il y avait deux chambres, à l'étage, une salle de séjour et une cuisine au rez-de-chaussée. La chambre de Miss Henderson avait un balcon dominant un petit jardin entouré d'un haut mur.

— « Aimerais-tu, » lui demandai-je, « retourner dans une auberge ? »

— « La maison n'est pas désagréable, » admit-elle, « mais elle comporte des éléments démoralisants. »

— « Quels sont-ils ? » demandai-je. Je trouvais la maison convenable, compte tenu de la modestie du budget qui permettait sa location.

— « Ma couche, » expliqua-t-elle, « dans la grande chambre, comporte un lourd anneau métallique, à sa base. »

— « C'est un anneau d'esclave, » expliquai-je. « Tu sais certainement à quoi il sert. »

— « Oui, » répondit-elle avec aigreur.

Ces anneaux servent ordinairement à enchaîner les esclaves, généralement par le cou, au pied de la couche du maître.

« En outre, » reprit-elle, « je n'aime pas les cages d'esclave du couloir. »

Je haussai les épaules.

— « C'est une maison goréenne, » dis-je.

— « As-tu apporté les suls du marché ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Combien as-tu gagné aujourd'hui ? » demanda-t-elle.

La somme d'argent que je gagnais variait quotidiennement en fonction du nombre de galères présentes dans le port et des besoins en hommes.

— « Cela ne te regarde pas, » répliquai-je.

Ses épaules se crispèrent sous les Robes de Dissimulation et ses yeux étincelèrent, sous l'effet de la colère, au-dessus de son voile d'intérieur. J'apercevais vaguement ses lèvres et sa bouche, à travers le voile.

— « Je n'ai rien rapporté du marché, » dit-elle. « En conséquence, tu n'auras pas grand-chose à manger. »

— « Ne devais-tu pas faire les courses ? » demandai-je. « Je t'ai donné de l'argent. »

— « Je n'en avais pas envie, » répondit-elle.

— « Je vais dîner dehors, » décidai-je.

— « Cela coûte cher, » fit-elle remarquer. « Il reste du pain et un peu de viande séchée. »

— « Je vais dîner dehors, » répétais-je.

— « Les filles sont jolies, dans les tavernes, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle avec agressivité.

— « Elles ont intérêt à l'être, » répondis-je, « sinon, elles ne rapporteraient pas d'argent à leur maître. »

— « J'ai entendu dire que ces filles sont chaudes, » fit-elle.

— « C'est une des raisons qui motivent leur achat, » reconnus-je.

— « Je vois, » fit-elle avec une colère froide. « Et que se passe-t-il quand elles ne sont pas d'humeur à cela ? » demanda-t-elle.

— « Elles estiment préférable d'être d'humeur à cela, » affirmai-je.

— « Et que se passe-t-il si le client n'est pas satisfait ? » demanda-t-elle.

— « La femme, dans ce cas, est copieusement fouettée, » répondis-je.

— « Si tu n'étais pas satisfait, ferais-tu fouetter une de ces femmes ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Et si j'étais une de ces femmes, et que tu ne sois pas satisfait, » demanda-t-elle, « me ferais-tu fouetter ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Je vois, » fit-elle avec une fureur glacée. Puis elle se leva. Elle serra orgueilleusement ses Robes de Dissimulation autour d'elle. « Je suis fatiguée, » annonça-t-elle. « Je vais me retirer. »

— « Ne pousse pas le verrou de ta porte, » dis-je. Elle l'avait fait et cela m'irritait.

— « C'est ma chambre, » répondit-elle.

— « Je suis le maître de cette maison que je loue, » déclarai-je. « Ce n'est ta chambre que parce que je le veux bien. »

— « Bien sûr, » répondit-elle froidement. « Je suis ta femme entretenue. »

— « Tu peux partir quand tu veux, » proposai-je.

— « Bien sûr, » dit-elle. « Je verrai bien ce qui m'arrivera, dans les rues goréennes. »

— « Tu pourrais te vendre à un maître impuissant, » dis-je.

Ses yeux étincelèrent de colère, au-dessus de la soie du voile.

« Je t'invite à partir, » offris-je.

— « Je ne veux pas partir, » répliqua-t-elle.

— « Tu préfères être entretenue, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle froidement. « Je préfère être entretenue. »

Puis elle pivota sur elle-même et sortit de la cuisine, où nous parlions. Elle traversa la salle de séjour et, suivant le couloir, passant devant les cages, s'engagea dans l'escalier.

« Ne ferme pas le verrou de la porte ! » lui criai-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle avec colère.

— « Il n'y aura pas de fer entre celui qui entretient et sa femme entretenue, » fis-je ressortir, « sauf s'il s'agit, par sa volonté, d'un collier ou de menottes pour elle, ou des barreaux d'une cage. »

— « Je ferai comme je veux, » répliqua-t-elle.

— « Celui qui entretient doit toujours avoir accès à la femme entretenue, » soulignai-je.

— « Je ferai comme je veux ! » répéta-t-elle.

J'entendis sa porte se fermer. J'écoutai attentivement. Puis j'entendis le verrou métallique glisser dans son logement.

Je restai assis, les jambes croisées, derrière la petite table de la cuisine. Puis je me levai, gagnai le buffet et en sortis du pain et de la viande séchée. Je mangeai un peu. Puis, ayant terminé, je m'essuyai la bouche. Ensuite, je traversai la maison jusqu'à l'escalier et montai.

Elle hurla, soudain, serrant ses vêtements contre elle.

Je me tenais sur le seuil, la porte enfoncée pendant lamentablement sur ses gonds. Le verrou gisait, cassé, par terre.

Elle recula, serrant ses vêtements contre elle.

« Ne me fais pas de mal, » dit-elle. « J'aurais ouvert la porte. »

J'allai m'immobiliser devant elle.

« J'aurais ouvert la porte, » répéta-t-elle.

— « Une esclave pourrait être tuée à cause d'un tel mensonge, » relevai-je.

Elle ne soutint pas mon regard.

— « Tu devrais frapper, » me remontra-t-elle, « avant d'entrer dans la chambre d'une dame. »

J'arrachai les vêtements qu'elle serrait contre elle, les jetant dans un coin. Elle ne portait plus qu'une légère chemise goréenne, blanche, qui ne couvrait que le haut de ses cuisses.

« Je ne suis pas complètement habillée, » dit-elle.

Je la soulevai et la jetai à plat ventre sur le lit.

« Que vas-tu me faire ? » demanda-t-elle.

— « Te déshabiller, » répondis-je.

Par-derrière, je déchirai la chemise blanche jusqu'au moment où elle fut couchée dessus.

— « Sors de ma chambre, » sanglota-t-elle.

— « Estime-toi heureuse que, ce soir, je ne te fasse pas gagner ce que tu côûtes, » dis-je.

— « Sors de ma chambre ! » cria-t-elle.

— « Pour cette nuit, » dis-je, « ce n'est pas ta chambre. » Je la pris par les cheveux et la tirai, nue, dans l'escalier. Devant la première cage d'esclave, celle qui se trouvait à l'extrême gauche, lorsque l'on se tenait en face d'elles, je m'arrêtai. Avec la main gauche, je levai la solide porte à barreaux métalliques. Je forçai Miss Henderson, stupéfaite, à se mettre à quatre pattes devant l'ouverture. Puis, ma main gauche dans ses cheveux et ma main droite sur sa hanche gauche, je la poussai dans la cage. « Voilà ta chambre pour cette nuit, » annonçai-je. Puis je baissai la porte à barreaux. Elle se retourna, serrant les barreaux. « Il n'y aura pas de fer entre celui qui entretient et sa femme entretenue, » rappelai-je, « sauf s'il s'agit, par sa volonté, d'un collier ou de menottes pour elle, ou bien des barreaux d'une cage. » Puis je fermai la porte à clé. Ensuite, j'allai près du mur et suspendis la clé à un endroit où elle pouvait la voir. « Celui qui entretient doit toujours avoir accès à sa femme entretenue, » conclus-je. Je laissai la clé, suspendue à une cheville, à un endroit où, de temps en temps, elle pourrait la regarder.

— « Jason, » dit-elle.

— « Je sors, » répondis-je.

— « Laisse-moi sortir, » supplia-t-elle. « C'est inconfortable. La cage est en ciment, les barreaux en acier. »

— « Passe une nuit agréable, » dis-je.

— « Je ne suis pas bien, » gémit-elle. « J'ai froid. »

— « Je présume, » répondis-je, « que tu seras beaucoup moins bien au matin, et que tu auras beaucoup plus froid. »

— « Jason ! » cria-t-elle. « Jason ! »

Mais j'étais sorti.

« Monstre ! » hurla-t-elle. « Je te hais ! Je te hais ! »

Je fermai la porte à clé de l'extérieur, et m'en allai.

LA TOPAZE

JE regardais la maison aux environs de la cinquième ahn. J'avais un peu dormi à la taverne de Cleanthes. Je fréquentais plusieurs tavernes de Victoria. Il y en avait quelques-unes en ville. Toutes présentaient des attractions, pour ainsi dire. Ma préférée, dans l'ensemble, je crois, restait la taverne de Tasdron. C'était dans cette taverne que l'ancienne Peggy Baxter, désormais esclave goréenne marquée au fer rouge et portant un collier, servait les clients de son maître.

J'avais allumé une petite lampe à huile de tharlarion dans le couloir. J'étais allé chercher, dans la chambre, en haut de l'escalier, une robe. Je regardai la femme à genoux dans la petite cage, serrant les barreaux. Sa chair était jolie, derrière les barreaux.

« Lâche les barreaux, » dis-je. Elle s'assit sur les talons et j'ouvris la serrure, puis levai la porte. Je posai la clé à côté. Elle sortit à quatre pattes et je lui jetai la robe. Elle se leva, attachant la ceinture.

— « C'est ma robe courte, » dit-elle, « pas ma robe longue. »

— « Oui, » répondis-je. Elle lui arrivait à peine à mi-cuisse.

— « Elle convient manifestement, » dit-elle, « à une femme entretenue. »

— « Oui, » dis-je.

— « J'ai froid et faim, » dit-elle.

— « Il y a un peu de nourriture dans la cuisine, » indiquai-je. « J'ai laissé un peu de pain et de viande séchée. Il y a également un peu d'argent. Tu pourrais aller au marché. As-tu dormi ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Je dois aller à la cour d'embauche, » dis-je.

— « Tu empestes la taverne, » dit-elle.

Je lui tournai le dos et posai mon sac dans un coin. En général, je ne l'emportais pas sur les quais.

« Les filles étaient-elles jolies ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Aussi jolies que moi ? » demanda-t-elle.

— « Je suppose, » répondis-je. « Quelques-unes. »

— « T'es-tu bien amusé ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. J'allai près du seau d'eau qui se trouvait dans un coin de la pièce et, retirant le couvercle, et utilisant le bol, puisai de l'eau que j'utilisai pour me laver le visage et les mains.

— « Y a-t-il eu un événement exceptionnel, à la taverne ? » demanda-t-elle.

— « Il y a des gardes d'Ar's Station à Victoria, » répondis-je.

— « Que font-ils ici ? » demanda-t-elle.

— « As-tu entendu parler de la topaze ? » m'enquis-je.

— « Oui, » répondit-elle, « j'ai entendu des gens en parler, au marché. »

— « C'est un symbole d'engagement, » dis-je, « apparemment utilisé par les pirates du fleuve lorsqu'ils s'unissent en vue d'un assaut concerté. »

— « Les hommes d'Ar's Station cherchent la topaze ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Ils craignent que leur poste fasse l'objet d'une attaque ? »

— « Oui, » répondis-je, m'essuyant le visage avec une serviette. « Et si Ar's Station était détruite, la partie orientale du fleuve, entre Tafa et Lara, serait pratiquement à la merci des pillards. »

— « Ensuite, ce serait le tour de Port Cos ? » dit-elle.

— « C'est ce que l'on pense, » répondis-je, posant la serviette.

— « Les gardes d'Ar's Station ont-ils trouvé la topaze ? » demanda-t-elle.

— « Pas à ma connaissance, » répondis-je. « Ils m'ont arrêté, ainsi que d'autres, devant la taverne de Cleanthes. Ensuite, ils ont fouillé tous les clients de la taverne, sauf ceux qui avaient déjà été contrôlés dehors. »

— « Ainsi, tu n'as pas été fouillé deux fois ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je. « Ce sont les mêmes hommes qui ont procédé à la fouille. »

— « Si la topaze arrivait jusqu'à la place forte de Policrates, » dit-elle, « cela permettrait l'unification des forces des pillards à l'est et à l'ouest. »

— « Elle a peut-être déjà atteint la place forte de Policrates, » émis-je.

— « Les chemins conduisant à cette citadelle sont certainement gardés, » fit-elle ressortir.

— « Il est impossible de les garder correctement, » dis-je, « sans disposer de forces considérables. À mon avis, un messenger prudent n'aurait sans doute pas de mal à atteindre la citadelle. »

— « Qu'espèrent, de ce fait, ceux qui souhaitent empêcher la topaze d'arriver jusqu'à Policrates ? »

— « Ils espèrent appréhender le messenger avant qu'il ait pu arriver à la citadelle, » dis-je.

— « Mince espoir, » estima-t-elle.

— « Effectivement, » reconnus-je.

— « Je ne voudrais pas être celui qui transporte la topaze, » dit-elle.

— « Moi non plus, » répondis-je avec un sourire.

— « Tu m'as mise en cage, hier soir, » rappela-t-elle.

— « Je suis au courant, » répondis-je.

— « Je ne tenterai plus de fermer au verrou la porte qui nous sépare, » dit-elle.

— « C'est une bonne résolution, » reconnus-je.

Elle vint ensuite s'immobiliser devant moi. Je réprimai l'envie de me saisir d'elle et de la jeter par terre.

— « Jason, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

Elle descendit, légèrement, la robe sur ses épaules.

« Oui ? » répétais-je.

— « Je suis prête à gagner ce que je coûte, » dit-elle.

— « Tu parles comme une esclave, » ironisai-je.

— « Les esclaves ne gagnent pas ce qu'elles coûtent, » dit-elle. « Elles font ce qu'on leur ordonne. »

— « Si tu étais une esclave, ferais-tu ce que l'on t'ordonne ? » demandai-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Je serais obligée. »

— « C'est exact, » acquiesçai-je. Elle me regarda dans les yeux et constata que c'était

effectivement vrai, absolument. « Je me demande si tu serais une bonne esclave, » ajoutai-je.

— « Asservis-moi, » dit-elle, « et tu verras. »

— « Tu es une femme de la Terre, » rappelai-je.

— « Sur cette planète, » fit-elle valoir, « de nombreuses femmes de la Terre sont totalement les esclaves de leurs maîtres. »

Je la regardai. Soudain, elle tomba à genoux devant moi.

« Asservis-moi, » supplia-t-elle. « Je serai une bonne esclave. »

— « Lève-toi, » dis-je, troublé. « Tu es une femme de la Terre. Dois-je t'apprendre, à toi, qui étais féministe, comment être véritablement une personne ? »

— « Nous sommes sur Gor, » répondit-elle, « pas sur la Terre. Ces choses sont derrière moi, à présent. J'ai trop appris. »

— « Debout ! » criai-je.

— « Sur Gor, » reprit-elle, « je n'ai plus besoin de jouer la comédie. Ici, je n'ai pas besoin d'être une marionnette politique. Ici, je suis enfin libre d'être une femme. »

— « Debout ! » criai-je.

— « Satisfais mes besoins ! » supplia-t-elle.

— « Non ! » criai-je. Puis je répétei à nouveau : « Lève-toi, vite ! Tu me fais honte ! »

Elle se leva, les yeux pleins de larmes. Elle serra étroitement sa robe autour d'elle.

— « C'est moi qui ai été couverte de honte, » dit-elle.

— « Tu t'es toi-même couverte de honte, » fis-je ressortir avec colère.

— « Non, » protesta-t-elle. « Ce n'est pas vrai, Jason. J'ai été honnête avec moi-même. C'est toi qui m'as fait honte, en me punissant parce que je m'étais imprudemment permise d'être honnête. C'est ma faute, dans un sens. Tu es un homme de la Terre, malgré tout. J'aurais dû prévoir. »

— « Tu ne devrais pas avoir de tels besoins, » lui dis-je.

— « Je les ai, » répliqua-t-elle.

— « Change-les, » dis-je.

— « Je ne peux pas, » répondit-elle.

— « Tu désires certainement le faire, » dis-je.

— « Non, » répondit-elle, « plus maintenant. Je les aime. Ils sont ce qu'il y a de plus profond en moi. »

— « Dans ce cas, » insistai-je, « tu dois au moins faire comme s'ils n'existaient pas. »

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Peut-être parce qu'ils ne sont pas conformes aux valeurs de ceux dont les glandes sont déficientes et qui sont sexuellement inertes. »

— « Nous ne sommes pas sur la Terre, » déclara-t-elle. « Pourquoi me conformerais-je à de telles valeurs ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je. « Je ne sais pas. »

— « Ces hommes et ces femmes, » reprit-elle, « sont obligés de transformer leurs déficiences en vertus. Autrement, humiliés, ils seraient obligés de reconnaître qu'ils sont inférieurs aux autres. »

— « Peut-être, » dis-je. « Je ne sais pas. »

— « Pourquoi laisses-tu les autres, les mesquins et les amers, les peureux et les ineptes, décider à ta place dans ce domaine ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Quelles sont leurs lettres de créance ? » demanda-t-elle. « Où sont leurs preuves ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « L'application de leurs conseils produit le désespoir et la frustration, des dérangements physiques et psychologiques, l'angoisse, la douleur, la maladie et l'auto-mutilation. Cela peut même

diminuer l'espérance de vie. Ces choses-là t'apparaissent-elles comme les manifestations d'une position morale correcte ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Seuls les idiots, les mutilés et les infirmes peuvent-ils être considérés comme sains ? »

— « Je ne sais pas, » répétai-je. « Je ne sais pas. »

— « Je regrette de t'avoir mis dans l'embarras, » dit-elle.

— « Va dans ta chambre, » dis-je.

— « Tu m'as refusée en tant que femme, » souligna-t-elle.

— « Va dans ta chambre, Beverly Henderson, » dis-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. Elle me tourna le dos. Elle se dirigea vers l'escalier. Au pied de l'escalier, elle se tourna à nouveau vers moi. « Je suis toujours prête à gagner ce que je coûte, » déclara-t-elle.

— « Tu es une femme de la Terre, » rappelai-je. « Une femme de la Terre n'est pas obligée de gagner ce qu'elle coûte. »

— « Conduis-moi au Marché et vends-moi, » dit-elle.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Un homme acceptera peut-être de m'acheter, » dit-elle.

— « Je ne te refuse pas ta liberté, » dis-je.

— « Tu me refuses mon esclavage, » déclara-t-elle.

— « Je te trouve désagréable, » dis-je.

— « Dans ce cas, bats-moi, viole-moi, » réclama-t-elle, « et punis-moi. »

— « Va dans ta chambre, Beverly Henderson ! » ordonnai-je.

— « Dois-je me déshabiller et attendre ton bon plaisir ? » demanda-t-elle.

— « Non, » dis-je.

— « De toute évidence, » releva-t-elle, « avec toi, une femme ne risque rien. »

Je ne répondis pas.

« Te comportes-tu de la même façon avec les traînées des tavernes ? » demanda-t-elle.

— « Elles sont différentes, » expliquai-je. « Ce sont des esclaves. » Et j'ajoutai, sur un ton désagréable : « Et seulement des esclaves. »

— « Je vois, » fit-elle. « J'envie ces créatures pitoyables. »

— « Tu as tort, » affirmai-je. « Tu ne sais pas ce que signifie la condition d'esclave. »

— « J'ai été esclave, » répliqua-t-elle.

— « Tu n'étais qu'une Esclave d'Exposition, » répondis-je. « Tu n'étais pas une esclave à part entière. Tu n'as pas la moindre idée de ce que signifierait le fait d'être esclave à part entière. »

— « Mets-moi un collier et apprend-moi, » offrit-elle.

— « Tu es une femme de la Terre, » rappelai-je. « Je n'ai pas l'intention d'abuser de toi. »

— « Je suis reconnaissante à celui qui m'entretient, » répliqua-t-elle, acerbe.

Je me penchai, en colère, sur mon sac. Je voulais prendre un peu d'argent et le glisser dans l'ourlet de ma tunique, pratique très répandue chez les travailleurs manuels de Gor.

« Qu'y a-t-il ? » demanda-t-elle, depuis l'escalier.

— « Cela n'était pas dedans, » dis-je. Je sortis l'objet de mon sac.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle.

Je retournai lentement l'objet dans ma main. C'était un morceau de pierre polie, un morceau de ce qui semblait avoir été rectangulaire et biseauté. Il était à peu près gros comme un poing. C'était une pierre jaunâtre, avec une décoloration bizarre, complexe et brunâtre à l'endroit où elle avait apparemment été brisée.

« Qu'est-ce que c'est ? » répéta-t-elle.

— « Je n'en suis pas sûr, » répondis-je, « mais je crois que c'est une topaze. »

LOLA

JE RETOURNAI dehors et rentrai le reste de ce que j'avais acheté çà et là à Victoria. Puis je fermai la porte et poussai le verrou.

« Qui est là ? » demanda Miss Henderson depuis le premier étage.

— « C'est Jason, » répondis-je. L'esclave ne comptait pas.

— « Qui est-ce ? » demanda Miss Henderson depuis le haut de l'escalier.

— « N'est-ce pas évident ? » m'enquis-je. « C'est une esclave. Je l'appelle : Lola. » Cela paraissait parfaitement approprié puisque c'était le nom qu'elle portait dans la Demeure d'Andronicus.

— « Qui est-ce ? » demanda Lola. Je souris intérieurement. Elle n'aurait pas osé parler d'une façon aussi péremptoire devant un autre homme de Gor.

En haut de l'escalier, Miss Henderson resta stupéfaite parce que l'esclave avait osé parler.

« Elle est jolie et se trouve dans ta demeure, » me dit Lola, « pourtant elle ne porte pas le collier. Je constate que tu n'as pas changé, depuis la Demeure d'Andronicus, Jason. »

— « Esclave insolente ! » cria Miss Henderson. Elle ne portait plus de voile d'intérieur depuis le soir où je l'avais mise en cage.

Je constatai que Lola avait utilisé mon nom. Je décidai que cela lui coûterait cinq coups supplémentaires.

— « Il y a des courses à faire, » dis-je à Miss Henderson. « Occupe-t'en. »

— « Je n'en ai pas envie, » répondit-elle.

— « Occupe-t'en, » répétai-je.

— « Oui, Jason ! » répondit-elle avec colère. Elle descendit l'escalier, prit quelques pièces dans la cuisine, ouvrit la porte et sortit. Je refermai la porte au verrou derrière elle.

Lola me regarda.

— « Au moins, j'aurai un esclavage facile, » releva-t-elle.

Je l'avais trouvée dans la matinée, aux environs de midi, pendant la pause du déjeuner. À ce moment-là, pour me distraire, je fréquentais de temps en temps les Marchés des quais où, bien que l'on y vende généralement des femmes pas très chères, on peut trouver de temps en temps une véritable beauté. Il est agréable, naturellement, d'assister à la vente de femmes, surtout si elles sont belles.

Elle était assise sur les talons, nue, sur les planches chaudes de l'estrade du Marchand d'Esclaves. Les planches étaient rugueuses, fendues et il y avait, dessus, de petites gouttes de goudron. Elle était enchaînée par les poignets, par une courte chaîne, à un gros anneau métallique dont le support était vissé dans les planches.

« Lola, » avait-je dit, la bouche pleine, mastiquant la viande séchée que j'avais emportée sur les quais.

Elle avait sursauté en me voyant. Les ventes n'étaient pas encore commencées.

« Combien en veux-tu ? » demandai-je au Marchand d'Esclaves, avec ses clés et son fouet.

— « Dix tarsks en cuivre, » répondit-il.

— « Marché conclu, » dis-je.

— « Non ! » cria-t-elle.

— « Silence, Esclave ! » lui ordonna-t-il.

Je sortis dix tarsks en cuivre de l'ourlet de ma tunique. En général, les ouvriers n'emportent pas de bourse à leur travail.

— « Ne me vends pas à lui, » supplia la femme, « je t'en prie. »

Mais, d'un violent coup de pied, il la fit taire.

Je le payai et il la détacha. Il retira également le collier qu'elle portait au cou.

— « Viens, » lui dis-je. Elle descendit de l'estrade et, nue et pitoyable, me suivit tandis que je m'éloignais lentement. Elle ne tenta pas de s'échapper. Elle savait qu'il lui était impossible de fuir. C'était une esclave goréenne.

Je m'arrêtai à l'entrepôt où je travaillais et touchai le salaire de ma demi-journée. Mon employeur ne s'y opposa pas car il constata que j'avais fait une acquisition intéressante. J'avais certainement très envie de rentrer.

« Continue le travail, Jason ! » cria un de mes collègues. « Laisse-la ici, dans l'entrepôt. Nous veillerons à ce qu'il ne lui arrive rien ! » Il y eut des rires, dans l'entrepôt. J'adressai un signe à mes camarades, en m'en allant.

« Prends-la une fois pour moi ! » cria l'un d'entre eux.

« Ils te connaissent mal, » dit-elle avec amertume.

Sur le chemin du retour, je m'arrêtai au marché afin d'acheter quelques objets qui, à mon avis, pourraient se révéler utiles.

« Pourquoi achètes-tu un fouet à esclave ? » demanda-t-elle.

— « Sois patiente, » répondis-je. « Tu le sauras peut-être. »

J'achetai également quelques chaînes et de la lanière de cuir, ainsi que d'autres choses. Bizarrement, pour des raisons que je ne compris pas clairement, j'achetai certains articles en double.

En outre, toujours sur le chemin du retour, je lui achetai une tunique d'esclave et m'arrêtai dans la boutique d'un Forgeron où je fis prendre ses mesures et me procurai un collier. Je fis marquer le collier conformément à ma volonté. Je le mis dans un sac, avec ses deux clés, attachées avec un morceau de ficelle.

Je fis claquer les doigts et la femme, qui était à genoux dans un coin, se leva, vint rapidement près de la table et s'agenouilla, la tête baissée.

« Tu peux débarrasser, Lola, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle entreprit de retirer les plats qui se trouvaient sur la table.

— « Une traînée respectueuse, » commenta Miss Henderson qui était à genoux en face de moi, de l'autre côté de la table.

Lola garda la tête baissée.

« Très différente de ce qu'elle était quand tu l'as amenée à la maison, cet après-midi, » constata-t-elle. « Que lui as-tu fait ? »

— « Je lui ai rappelé qu'elle est une esclave, » répondis-je.

— « Je vois, » fit Miss Henderson.

Lola se leva et, pieds nus, emporta les plats à la cuisine.

« Sa tunique n'a pas de manches, et elle est trop courte, » fit remarquer Miss Henderson.

— « Cela me plaît, » répliquai-je.
— « Naturellement, » fit Miss Henderson. « Elle t'appartient. »

« Pourquoi m'as-tu attachée ainsi ? » avait demandé Lola.

Je lui avais attaché les mains devant le corps, devant la porte ouverte de la maison, laissant pendre un morceau de lanière de cuir d'une trentaine de centimètres.

Ensuite, je la soulevai, lui fis franchir le seuil et la reposai, sur les pieds, près du mur de gauche.

« Pourquoi m'as-tu emportée dans la maison comme une capture et une esclave ? » demanda-t-elle.

J'avais refermé la porte au verrou, après le départ de Miss Henderson, que j'avais envoyée faire des courses.

Ensuite, je me tournai à nouveau vers Lola. Nous étions seuls dans la maison.

Elle me regarda.

« Au moins, mon esclavage sera facile, » dit-elle.

— « Reste ici ! » ordonnai-je, la mettant à environ un mètre cinquante du mur, face à lui, sous une poutre solide.

— « Je ne serai pas une bonne esclave, » dit-elle.

Je gagnai un coin de la pièce et, dégageant la chaîne, l'abaissai. Fixé à l'autre extrémité de la chaîne, du côté opposé à l'anneau de la poutre, descendant, il y avait un large cercle métallique, un anneau métallique d'une vingtaine de centimètres de diamètre. J'immobilisai la chaîne lorsque l'anneau fut à la hauteur de son ventre.

— « Sais-tu ce que c'est ? » demandai-je.

— « Je suis une esclave, » dit-elle.

— « Réponds ! » ordonnai-je.

— « C'est un anneau de flagellation, » répondit-elle.

Je lui attachai les poignets à l'anneau.

« Pourquoi m'as-tu attachée à l'anneau de flagellation ? » demanda-t-elle.

— « À ton avis ? » m'enquis-je.

— « Tu bluffes, » dit-elle.

Je retournai près du mur et tirai à nouveau la chaîne. Puis ses bras furent levés au-dessus de la tête.

« Je ne serai pas une bonne esclave, » dit-elle. « Oh ! » fit-elle.

— « Peut-être, » admis-je.

— « Détache-moi, » dit-elle, crispée. À présent, elle était douloureusement dressée sur la pointe des pieds.

Je glissai un maillon dans un crochet, la faisant monter encore un peu, l'immobilisant.

« Détache-moi, » dit-elle.

Je fis le tour de sa personne, puis je m'immobilisai devant elle, la regardant.

— « Tu es jolie, » dis-je. « Il me semble que tu pourrais être une excellente esclave. »

— « Détache-moi, » répéta-t-elle en se tortillant.

— « Oui, une excellente esclave, » répétai-je. Puis je passai derrière elle.

— « Que vas-tu faire ? » demanda-t-elle.

— « À ton avis ? » m'enquis-je.

— « Tu ne peux pas m'effrayer, » dit-elle. « Je sais que tu ne peux pas me frapper. Tu es trop faible pour me fouetter et m'obliger à t'obéir. Tu es un homme de la Terre. »

— « Il y a longtemps, tu m'as fait fouetter, dans la Demeure d'Andronicus, » rappelai-je. « Dans ton rôle de femme libre, dans le cadre du dressage des esclaves, tu as délibérément renversé du vin, tu

m'as accusé et tu m'as fait fouetter. Les coups de fouet étaient très douloureux. T'en souviens-tu ? »

Elle ne répondit pas.

« Tu n'as jamais convenablement payé cela, » dis-je.

— « Payé ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « N'oublie pas que tu es un homme de la Terre, » fit-elle valoir.

— « Oh, oui, » opinai-je. « Les hommes de la Terre ne font jamais payer les femmes. Elles peuvent même les humilier et détruire leur virilité en toute impunité. Est-ce exact ? »

— « Oui, oui, » répondit la femme.

— « Pas toujours, » relevai-je.

— « Maître ? » fit-elle.

— « Et nous ne sommes pas sur Terre, » ajoutai-je.

— « Maître ? » répéta-t-elle.

Et, soudain, elle hurla, violemment frappée par les cinq lanières du fouet goréen.

Je lui en administrai dix coups.

Puis elle sanglota, tremblante, suspendue à l'anneau.

« Comment peux-tu me fouetter ? » demanda-t-elle. « Tu es un homme de la Terre. »

J'allai près d'elle, la pris par les cheveux et lui tirai la tête en arrière. Elle cria de douleur.

— « Est-ce la façon d'agir d'un homme de la Terre ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle, effrayée.

— « En outre, » lui soufflai-je à l'oreille, « tu es une nouvelle esclave récemment conduite dans ma maison. »

— « Non, » supplia-t-elle. « Non. »

Parfois, les femmes sont fouettées lorsqu'elles arrivent dans une nouvelle maison. On considère dans certaines villes, y compris Victoria, que c'est le moyen de lui faire comprendre que, dans la maison où elle se trouve, elle est esclave.

J'administrai dix coups supplémentaires à la belle esclave.

— « En outre, » repris-je, « tu as eu l'impudence de prononcer mon nom. »

— « Pardonne-moi, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Tu as ainsi gagné cinq coups supplémentaires, » ajoutai-je.

Elle gémit et fut secouée cinq fois, la caresse brûlante des lanières s'enroulant autour de son corps.

Quand je baissai le fouet, elle resta suspendue, attachée à l'anneau, et perdit connaissance. J'allai devant elle et la giflai pour la faire revenir à elle. Elle me regarda, stupéfaite, le corps douloureux, terrifiée.

« Et encore un coup, » lui annonçai-je, « pour te rappeler que tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle.

Je donnai le coup, veillant à ce qu'il soit le plus féroce de la flagellation.

Puis je posai le fouet et descendis la chaîne. Elle s'effondra sur le sol. Je dénouai la lanière qui l'attachait à l'anneau, lui déliant également les poignets.

Elle resta à plat ventre sur les dalles du couloir. Elle leva la tête, lentement. Elle secoua la tête pour éclaircir sa vision. Elle me regarda, incrédule.

Je quittai mes sandales et les jetai sur les dalles, près de l'endroit où elle se trouvait.

Obéissante, à quatre pattes, une par une, baissant la tête, elle me les rapporta entre les dents, et les posa devant moi. Puis elle leva la tête.

— « Embrasse le fouet ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Elle prit le fouet, tenu devant elle, dans ses petites mains et, posant les lèvres dessus avec ferveur, l'embrassa. Puis elle leva la tête vers moi et je constatai, dans ses yeux humides et respectueux, que j'étais son maître.

Ensuite, je lui mis le collier.

— « Tes tâches dans cette maison, Lola, » lui dis-je, « seront nombreuses et complexes. En particulier, tu seras une esclave domestique. Tu feras le ménage et veilleras à ce que la maison soit propre. Tu devras repriser et coudre. Tu laveras et repasseras les vêtements. Tu feras les courses, la cuisine et le service. Toutes sortes de travaux domestiques, triviaux et serviles, ne convenant pas à une femme libre, te reviendront. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « En outre, tu exécuteras les ordres de Dame Beverly, qui est une femme libre dans cette maison, comme s'ils émanaient de moi, mais tu ne dois pas oublier que c'est moi qui te possède, pas elle. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Mais, pour un maître aussi beau, dois-je être seulement une esclave domestique ? »

— « Une de tes tâches principales, » répondis-je, « car tu es belle, sera la satisfaction des plaisirs du maître. »

— « Oui, Maître ! » s'écria-t-elle. « Je t'en prie. Maître, pardonne-moi de ne pas avoir été agréable. »

— « Souhaites-tu être à nouveau fouettée ? » m'enquis-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Non. »

Le fouet l'avait convaincue d'être soumise à l'autorité. Cette conviction ; naturellement, va bien au-delà de la simple douleur d'un épisode donné. La flagellation elle-même, bien qu'elle revête une importance considérable, ne signifie rien comparativement à la leçon qu'elle donne. Elle enseigne à la femme quelle est sous la totale domination d'un homme. Elle apprend qu'elle est à sa merci et possédée par lui. Cela épanouit quelque chose de très profond chez la femme. C'est la leçon du cuir. Cela ne signifie pas, toutefois, qu'une femme totalement consciente de son asservissement ne craint pas le fouet. Elle a peur de lui car elle sait ce qu'il peut lui faire, et lui fera, si elle ne donne pas entière satisfaction. Seule la femme qui ne connaît pas le fouet n'a pas peur de lui.

— « Dans ce cas, tu pourrais peut-être commencer tout de suite à te montrer satisfaisante, » avançai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Et elle se mit à embrasser mon corps.

— « Mais, d'un autre côté, » repris-je, « peut-être pourrais-tu simplement attacher mes sandales. »

— « Permets-moi de les attacher plus tard, » dit-elle. « Permets-moi de te donner du plaisir tout de suite. »

— « Supplies-tu ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Très bien, » acquiesçai-je.

Lola, à genoux derrière les barreaux de la cage, me regarda.

« Tu es très différent maintenant de ce que tu étais avant, » dit-elle.

Je haussai les épaules.

Elle glissa timidement le bras entre les barreaux, pour me toucher.

« Ne vas-tu pas, un jour, me soumettre à nouveau au Viol de l'Esclave ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Je suis heureuse que tu m'aies achetée, » souffla-t-elle. « Je te servirai bien. »

— « Ne crois pas que tu auras une vie facile, » lui fis-je ressentir, « car il y a une femme libre

dans la maison. »

— « Je lui obéirai, » répondit Lola, « à la perfection. »

— « Mais n'oublie pas, » rappelai-je, « que c'est moi qui te possède, pas elle. »

— « Je n'oublierai pas, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

Puis elle embrassa le bout de ses doigts et, passant le bras entre les barreaux, les posa sur ma taille. « Je sais qui me possède, » dit-elle.

— « Repose-toi, à présent, » dis-je. « La Maîtresse ne va pas tarder à rentrer et il est vraisemblable qu'elle te mettra rapidement au travail. »

— « Oui, Maître, » répondit Lola.

Lola revint près de la table basse et, à genoux, la tête baissée, nous servit le dessert, des tranches de tarts saupoudrées des quatre sucres goréens.

« Je constate que la présence d'une esclave peut présenter des avantages, » dit Miss Henderson.

— « Je n'en ai jamais douté, » répondis-je.

— « Tu peux servir le vin noir, à présent, dans de petites tasses, Lola, » dit Miss Henderson.

— « Oui, Maîtresse, » souffla Lola.

C'était une délicatesse. J'en avais acheté un peu, quelques jours plus tôt, mais nous ne l'avions pas encore servi. Quelques heures plus tard, Lola revint avec le plateau, le récipient de liquide fumant, les crèmes et sucres, les petites tasses et les cuillers minuscules.

« Délicieux, » apprécia Miss Henderson.

— « Merci, Maîtresse, » dit Lola. Puis elle recula légèrement et s'agenouilla afin de ne pas être gênante mais de rester immédiatement disponible au cas où les personnes libres auraient besoin de quelque chose.

— « Tu es jolie, Lola, » dit Miss Henderson en la regardant.

— « Merci, Maîtresse, » répondit Lola, la tête baissée.

— « Les hommes doivent te trouver séduisante, » ajouta Miss Henderson.

— « Peut-être, Maîtresse, » répondit Lola. « Quelques hommes. » Je souris intérieurement. Ceux qui ne trouvaient pas Lola séduisante ne pouvaient être que des crétins inertes.

— « Depuis combien de temps es-tu esclave ? » demanda Miss Henderson.

— « Quatre ans, Maîtresse, » répondit Lola.

— « As-tu eu plusieurs maîtres ? » demanda Miss Henderson.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Lola.

— « Les as-tu servis comme une esclave ? » s'enquit-elle.

— « Oui, Maîtresse, » répondit Lola.

— « Totalelement comme une esclave ? » insista Miss Henderson.

Lola baissa davantage la tête.

— « Oui, Maîtresse, » souffla-t-elle.

— « Aimes-tu le contact de leurs mains sur ton corps ? » demanda Miss Henderson.

— « Oui, Maîtresse, » souffla Lola.

— « Je vois que tu es véritablement une esclave, » constata Miss Henderson.

— « Oui, Maîtresse, » souffla Lola.

— « À propos, » dis-je à Miss Henderson, « retire tes affaires de la grande chambre. »

— « C'est ma chambre ! » cracha-t-elle.

— « Non, » dis-je. « Je la prends. Elle est plus grande. Et elle a un balcon ainsi qu'une vue sur le jardin et le ciel. Je loue la maison. Je me l'attribue. »

— « Non ! » dit-elle.

— « En outre, » repris-je, « elle a la grande couche, au pied de laquelle il y a un anneau

d'esclave. »

— « Je vois, » fit Miss Henderson, foudroyant Lola du regard. Lola ne leva pas la tête mais resta à genoux, les genoux serrés, dans sa courte tunique d'esclave. « Je vois, » répéta Miss Henderson. Puis elle se leva et monta rapidement à l'étage.

Je terminai mon vin noir, prenant mon temps. Lorsque j'eus terminé, je permis à Lola de débarrasser la table et de se consacrer au travail de la cuisine.

Un peu plus tard, je gagnai l'étage. Miss Henderson avait débarrassé la chambre. Je regardai le lourd anneau d'esclave, faisant une quinzaine de centimètres de diamètre, scellé dans la pierre. Puis j'allai dans la chambre de Miss Henderson. Elle était assise sur la couche.

« Tu n'as pas frappé, » fit-elle remarquer.

— « Je n'ai pas besoin de frapper pour entrer dans la chambre de la femme que j'entretiens, » répliquai-je. Puis je pris mes affaires et les portai dans la grande chambre. Je regardai, par-dessus la balustrade, le ciel. Il était beau. Lorsque je repris le chemin du rez-de-chaussée, je rencontrai Miss Henderson sur le palier. Elle descendait également.

« Tu parais furieuse, » fis-je remarquer.

— « Pas du tout, » répondit-elle.

— « Pourquoi descends-tu ? » m'enquis-je.

— « Pour surveiller l'esclave, » répondit-elle. « Ces filles sont paresseuses et ne travaillent pas lorsqu'on ne les tient pas à l'œil. »

Je m'effaçai et la laissai me précéder dans l'escalier. C'était une femme libre et une femme libre de la Terre. Ce n'était pas une esclave, qui doit suivre son maître comme un petit chien.

« Viens ici, Lola, » dis-je.

C'était le début de la soirée. Miss Henderson et moi, de petits gobelets de liqueur turienne devant nous, étions assis dans la salle de séjour. Une lampe à huile de tharlarion éclairait la pièce.

« Reste debout ici, » dis-je à Lola.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

« Tu n'es certainement pas fâchée que je l'ai achetée, » dis-je à Miss Henderson. Je fis pivoter Lola. Je posai la main sur sa cheville. « Regarde cette cheville, » repris-je. Lola trembla. « Ces mollets et ces cuisses, » ajoutai-je, « ces courbes élégantes et sensuelles, ces seins et ces épaules. » J'étais, à présent, debout près de l'esclave. Je mis la main sous son menton, lui faisant lever la tête. « Et ce cou, avec mon collier, » repris-je. « Cette tête, ce visage et ces cheveux. Tu ne peux certainement pas nier que ce soit un excellent achat. »

— « Oui, » reconnut Miss Henderson avec colère. « C'est un excellent achat. »

— « Quand tu auras terminé ton travail, Lola, » dis-je, « va au premier étage, dans la grande chambre. Retire tes vêtements, agenouille-toi près de l'anneau d'esclave et attends mon bon plaisir. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Puis elle gagna rapidement la cuisine.

— « Comme ça ? » demanda Miss Henderson.

— « Bien sûr, » répondis-je. « C'est une esclave. »

— « Il doit être agréable d'exercer un pouvoir aussi absolu sur une femme, » fit-elle ressortir.

— « Oui, » reconnus-je.

Finalement, nous terminâmes notre liqueur. Lola lava les gobelets et les rangea. Puis, la tête baissée, silencieusement, lorsqu'elle eut terminé, elle passa près de nous et gagna la grande chambre du premier étage.

— « La trouves-tu plus belle que moi ? » demanda Miss Henderson.

— « Elle est très belle, » répondis-je. « Mais ne crois pas qu'elle soit plus belle que toi. Tu es très belle, tu sais. »

— « Pourtant, c'est elle qui s'agenouille près de l'anneau d'esclave, pas moi, » souligna Miss Henderson.

Je serrai les dents, chassant de mon esprit l'idée que Miss Henderson puisse être à genoux, nue, près de mon anneau d'esclave, attendant mon bon plaisir. J'eus toutes les peines du monde à me contrôler. Je n'avais jamais rencontré de femme plus séduisante.

— « Tu es une femme libre, » rappelai-je.

— « Je serais peut-être une bonne esclave, » fit-elle valoir.

— « J'en doute, » répondis-je. « Tu es une femme de la Terre. »

— « Les Goréens pensent que les femmes de la Terre sont d'excellentes esclaves, » dit-elle. « Il est seulement nécessaire que nous comprenions clairement que nous sommes des esclaves et que nous soyons correctement dominées. Nous nous épanouissons alors dans notre asservissement, magnifiquement, autant et peut-être même davantage que les Goréennes. »

— « Je t'ai donné le respect, » énumérai-je. « Je t'ai donné la liberté. Je t'ai donné de l'argent. Je t'ai soulagée du travail. Je ne t'ai rien refusé. Pourtant, tu n'es toujours pas satisfaite. »

— « Il y a une chose que tu m'as refusée, » dit-elle.

— « Laquelle ? » demandai-je.

— « Un collier, » répondit-elle.

— « Va dans ta chambre, » dis-je.

— « Bien sûr, » répondit-elle. « Je ne veux pas t'empêcher de rejoindre ta traînée. »

Elle se leva et, soulevant légèrement l'ourlet de ses robes, gagna l'escalier.

« Elle est vraisemblablement déjà nue près de ton anneau, » dit-elle d'une voix glaciale.

— « C'est son intérêt, » répondis-je. « Sauf si elle souhaite être fouettée. »

Furieuse, Miss Henderson gravit l'escalier.

« Miss Henderson ! » appelai-je.

— « Oui, Mister Marshall ? » répondit-elle.

— « N'oublie pas que ta porte ne doit pas être fermée au verrou, » lui rappelai-je.

— « Je sais, » répondit-elle, « que je n'ai pas le droit de fermer ma porte au verrou. Celui qui entretient une femme doit toujours avoir accès à sa femme entretenue. »

Elle entra dans sa chambre, la petite chambre qui était précédemment la mienne. Elle ferma la porte brutalement, avec décision et colère.

J'écoutai attentivement.

Elle ne poussa pas le verrou.

Ensuite, sans me dépêcher, je gagnai l'étage. J'entrai dans ma nouvelle chambre et fermai la porte derrière moi, poussant le verrou.

Je regardai Lola. Elle était à genoux, nue, près de l'anneau. Elle me regarda et sourit.

« J'attends ton bon plaisir, Maître, » dit-elle.

— « Étends les fourrures, » dis-je, « et allume la lampe d'épanouissement. »

Je quittai ma tunique, la jetant dans un coin.

Quelques instants plus tard, Lola fut couchée sur les fourrures, au pied de la couche, à plat ventre, les mains contre les flancs, le dos des mains sur les fourrures, les paumes vers le haut, vulnérables, exposées.

Je m'accroupis près d'elle et pris la chaîne et le collier qui se trouvaient à proximité. Je fixai la chaîne à l'anneau d'esclave et refermai le lourd collier sur son cou, par-dessus l'autre collier. Elle fut alors enchaînée par le cou à mon anneau d'esclave.

Je pris son corps entre mes mains et la tournai sur le dos. Son poids ne représentait rien, compte tenu de ma force.

Elle me regarda, le souffle court. Elle leva les bras et les passa autour de mon cou.

- « Je t'appartiens, Maître, » souffla-t-elle.
- « Je suis au courant, » répondis-je.
- « Oui, oui, Maître, » souffla-t-elle, tendant ses lèvres vers moi.

LA MAISON A ÉTÉ FOUILLÉE ; MISS HENDERSON A ÉTÉ ATTACHÉE COMME UNE ESCLAVE JE N'ABUSE PAS D'ELLE

LA PORTE était entrouverte.

J'étais rentré tôt des quais. Il n'y avait pas eu beaucoup de travail.

Le fait que la porte soit entrouverte m'inquiéta.

« Lola ! » appelai-je, franchissant le seuil. « Lola ! »

J'entendis un petit bruit, un gémissement pathétique, étouffé, presque inaudible, à quelques dizaines de centimètres.

Je courus jusqu'à la cage d'esclave qui se trouvait à gauche. Lola était à l'intérieur, nue, assise, pieds et poings liés. Elle était efficacement bâillonnée. Elle ne pouvait produire que des sons faibles et étouffés.

La clé était à proximité. J'ouvris la cage. Je l'en sortis. Je tripotai les nœuds du bâillon. Je les desserrai puis fis descendre les lanières de cuir sur son cou. Je sortis le gros morceau de tissu profondément enfoncé dans sa bouche.

« La Maîtresse, » dit-elle. « Elle est au premier étage. »

Je regardai autour de moi. La maison était dans un désordre indescriptible. Les objets avaient été jetés çà et là. Mon sac, resté à la maison, avait été vidé par terre.

— « Qui a fait cela ? » demandai-je.

— « Un homme, » répondit-elle. « Un homme imposant. Il portait un masque, violet. »

— « Est-il dans la maison ? » demandai-je.

— « Non, » hoqueta-t-elle.

Je lui détachai les mains. Je regardai les nœuds de ses chevilles. Je ne pensais pas que, avec sa force de femme, elle pourrait les défaire. Je les desserrai.

— « Que voulait-il ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit-elle.

Je gagnai rapidement l'étage. Miss Henderson était dans la grande chambre. Elle était sur la couche. Elle m'adressa un regard pathétique. Elle avait des bleus sur le corps. Elle était attachée comme une esclave. Elle voulut parler. Mais elle était bâillonnée.

Mes affaires avaient été fouillées et jetées çà et là.

Je regardai Miss Henderson. Ses petites jambes étaient écartées et cruellement attachées par les chevilles. Ses petits poignets étaient également écartés et attachés. De petits anneaux, de part et d'autre de la couche, à la tête et au pied, permettaient d'attacher les esclaves de cette façon. Il est assez fréquent de les immobiliser ainsi. Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle émettait de petits bruits

étouffés. Je les entendais à peine, bien que je me tienne au pied de la couche.

Lola, qui avait à présent enfilé sa tunique, se tenait sur le seuil de la chambre.

« La Maîtresse ne s'est pas méfiée, » expliqua-t-elle. « Elle a ouvert la porte. L'homme est entré en force. Il l'a fait pivoter sur elle-même et lui a posé un poignard sur la gorge. « Ne fuis pas, ne crie pas, » a-t-il dit, « sinon ta maîtresse mourra. Va chercher des morceaux de tissu et des lanières de cuir. » J'ai obéi. « Déshabille-toi ! » m'a-t-il ordonné. J'ai obéi. « Couchez-vous à plat ventre côte à côte, » nous a-t-il dit. Nous avons obéi. Puis, à genoux sur la Maîtresse, afin qu'elle ne puisse pas fuir, il m'a attaché les poignets et les chevilles, puis m'a bâillonnée. Ensuite, tranquillement, vêtement par vêtement, avec son poignard, trouvant apparemment agréable de la dénuder progressivement, il a déshabillé la Maîtresse. Puis, bien qu'elle soit libre, il l'a attachée et bâillonnée tout comme moi. Ensuite, il s'est levé et nous a regardées. Nous étions couchées devant lui, bien que je sois esclave et elle libre, côte à côte, similairement immobilisées. J'ai été mise dans une cage, fermée à clé. Elle, il l'a emportée au premier étage. »

J'adressai un regard irrité à Miss Henderson. Comme elle avait été stupide d'ouvrir imprudemment la porte !

Elle tira sur ses liens. Ses yeux me suppliaient de la détacher. Elle produisait de petits bruits, impuissants, pathétiques, presque inaudibles.

« Dois-je la détacher, Maître ? » demanda Lola.

— « Non ! » répondis-je avec colère.

J'allai ensuite dans la chambre de Miss Henderson. Elle avait également été fouillée.

« Je suppose que la cuisine a également été visitée, » dis-je à Lola, revenant dans la grande chambre.

— « Oui, » répondit-elle.

— « Qu'a-t-il emporté ? » m'enquis-je.

— « À ma connaissance, » répondit-elle, « il n'a rien emporté. »

— « Va à la cuisine, Lola, » dis-je. « Remets les choses en ordre. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je fermai la porte derrière elle. Je n'avais guère de doutes sur ce que cherchait le visiteur.

Miss Henderson gémit.

« Tu as été stupide d'ouvrir la porte sans connaître la nature ou l'identité du visiteur, » dis-je.

La colère et les larmes lui montèrent aux yeux.

« Néanmoins, » repris-je, la considérant, « tu es une jolie petite idiote. »

Elle se tortilla avec colère, tirant sur ses liens.

Je m'agenouillai sur la couche et, lui tournant la tête sur le côté, défais les nœuds qui se trouvaient sur sa nuque. Puis, lui tournant à nouveau la tête vers moi, je sortis le gros morceau de tissu mouillé qu'on lui avait fourré dans la bouche.

« Ton bâillon était très efficace, » dis-je. « Comme celui de Lola. Celui qui vous a bâillonnées est apparemment compétent sur le plan du contrôle des prisonnières. »

— « Après m'avoir emportée ici et attachée comme tu me vois, » dit-elle, « il m'a temporairement retiré mon bâillon. »

— « Oui ? » fis-je.

— « Il m'a frappée jusqu'à ce que je supplie d'être violée, » dit-elle. « Il m'a obligée à supplier d'être violée ! »

— « Et qu'est-il arrivé, » demandai-je, « lorsque tu as suppliée d'être violée ? »

— « Il a ri et m'a violée ! » répondit-elle avec colère.

— « Naturellement, » admis-je. « Ne lui avais-tu pas demandé de le faire ? »

— « Il m'a regardée comme si j'étais une esclave, » reprit-elle, « et m'a traitée avec la rudesse et

l'indifférence réservées aux esclaves. Il m'a même appelée : « Esclave ». »

— « Les Goréens sont des spécialistes de ces questions, » rappelai-je. « Peut-être sait-il, sur toi, des choses que j'ignore. »

— « Regarde ! » s'écria-t-elle. « Il m'a attachée comme une esclave ! »

— « Tu es bien, » lui assurai-je, « attachée comme une esclave. »

Elle tira vainement sur ses liens.

— « Je t'en prie, détache-moi, » dit-elle.

Je la regardai.

« La topaze a disparu, » dit-elle.

— « Parle plus bas, » conseillai-je. « Lola est une esclave. Elle doit tout ignorer de la topaze. »

— « Elle a disparu, » dit-elle à voix basse.

— « Oh ? » fis-je.

— « J'étais terrifiée, » expliqua-t-elle, « alors je lui ai dit, immédiatement, où elle se trouvait. »

Elle me regarda avec colère. « Et, ensuite, en dépit de ma coopération, il m'a traitée d'esclave et, pour s'amuser, m'a soumise à sa volonté. »

— « Où lui as-tu dit qu'elle se trouvait ? » demandai-je.

— « Dans ton sac, en bas, » indiqua-t-elle. « Où tu la rangeais. »

— « Il y a des jours qu'elle n'est plus dans le sac, » dis-je.

— « Où est-elle ? » demanda-t-elle.

— « Ailleurs, » répondis-je.

Elle me regarda.

« Heureusement, » repris-je, « que, à tort ou à raison, il t'a prise pour une esclave. Autrement, il aurait pu revenir te trancher la gorge. Croyant que tu étais une esclave, il a supposé que tu ignorais où se trouvait cet objet de valeur. » Je souris. « Tu pouvais, de ce fait, être laissée en vie, peut-être pour lui donner à nouveau du plaisir en tant qu'amusement agréable, au cas où tu tomberais à nouveau entre ses griffes. »

— « Ensuite, en ayant terminé avec moi, il m'a remis le bâillon, » dit-elle.

— « Et efficacement, » appréciai-je.

— « Oui, » répondit-elle avec colère.

— « S'il avait trouvé la topaze immédiatement, » dis-je, « pourquoi, à ton avis, aurait-il continué de fouiller la maison ? »

— « Pour trouver des objets de valeur, » répondit-elle. « Mais je ne comprenais pas sa colère, sa frustration. »

— « En fait, il n'avait pas trouvé la topaze, » dis-je.

— « Je ne comprenais pas, » reprit-elle. « Je n'ai pas pensé que tu pouvais l'avoir retirée de ton sac sans me le dire. »

Je haussai les épaules.

« Sur ce plan, » reprit-elle, « du fait que tu ne m'as pas mise dans la confiance, tu m'as traitée comme une esclave, n'est-ce pas, Jason ? »

— « Cela t'a sans doute sauvé la vie, » soulignai-je. « Les esclaves ont une valeur... en tant que propriété. »

— « Je vois, » fit-elle avec colère.

— « En outre, » repris-je, « de toute évidence, tu étais prête à révéler immédiatement l'endroit où se trouvait la topaze, ce que je craignais. Il est important qu'elle n'atteigne pas Polocrates. Si tel était le cas, l'essentiel des forces du Vosk oriental parviendraient à s'unir, du moins provisoirement à celles du Vosk occidental. Cela doit être empêché, dans la mesure du possible. Si tu ignorais où se trouvait la topaze, il me paraissait évident que tu ne pourrais pas révéler l'endroit où elle se trouvait,

sauf par hasard ou inadvertance. Manifestement, moins nous sommes nombreux à savoir, mieux c'est. »

— « Crois-tu que je suis une esclave, Jason ? » demanda-t-elle.

— « J'ai supposé que ceux qui chercheraient la topaze te considéreraient vraisemblablement comme telle, » admis-je. « Tu es le genre de femme, sexuellement excitante, sensuelle, désirable, que les Goréens, à tort ou à raison, regardent en termes d'asservissement, en fonction de leurs possibilités d'abandon et de service. En outre, n'oublie pas que ta cuisse gauche porte une jolie marque, celle de nombreuses Kajirae goréennes. »

— « Crois-tu que je suis une esclave, Jason ? » répéta-t-elle.

— « Pourquoi cette question ? » m'enquis-je.

— « Tu ne m'as pas détachée, » dit-elle. « Tu m'as laissée attachée comme une esclave. »

Je ne répondis pas.

« Je suis couchée devant toi, attachée comme une esclave, » dit-elle. « Utilise-moi, si tu veux. Je suis immobilisée. Je ne peux pas te résister. Prends-moi, si tu veux, comme une esclave. »

Je ne répondis pas.

« Détache-moi, » supplia-t-elle.

— « Non, » répondis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Le fait d'être attachée comme une esclave te va bien, » répondis-je.

— « Peut-être est-ce parce que je suis une esclave, » dit-elle.

— « Peut-être, » admis-je.

— « Tu me punis, n'est-ce pas ? » dit-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Et comme une esclave, » ajouta-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Tu me considères vraiment comme une esclave, » constata-t-elle.

— « Tu es une femme de la Terre, » rappelai-je. « Comment peux-tu être une esclave ? »

— « Je suis une femme de la Terre, » répondit-elle. « Comment puis-je ne pas être une esclave ? »

Je quittai la couche et gagnai la porte.

« Où est la topaze ? » s'enquit-elle.

— « J'ai décidé de ne pas t'indiquer l'endroit où elle se trouve, » répondis-je.

— « Excellent, » dit-elle. « Tu laisses tes esclaves dans l'ignorance. »

— « Ne te prends pas pour une esclave, Beverly Henderson, » dis-je. « Si tu étais mon esclave, tu n'aurais aucun doute sur ta situation. »

— « Je me le demande, » fit-elle.

Je regardai son cou. À mon avis, un collier métallique, ajusté, indiquant qu'elle m'appartenait, ne lui irait pas mal. Puis je chassai cette pensée de mon esprit. C'était Miss Beverly Henderson, de la Terre.

« Puis-je m'enquérir de la durée de ma punition ? » demanda-t-elle.

— « Une ou deux ahns, je suppose, » répondis-je. « Je vais ordonner à Lola de remettre de l'ordre dans la maison. Quand elle aura terminé, tu seras détachée et envoyée dans ta chambre. Tu pourras en sortir demain matin. »

— « Et la petite Lola viendra ici et te léchera les pieds, » dit-elle avec amertume.

— « Elle fera ce qui lui sera ordonné, » dis-je. « Peut-être lui ferai-je faire cela. Peut-être pas. Cela dépendra totalement de ma volonté. »

— « Quel genre d'homme es-tu ? » demanda-t-elle, horrifiée.

— « Un homme qui n'est pas mécontent qu'une belle femme, nue, portant un collier, esclave

totalément à sa merci, lui lèche les pieds, » répondis-je.

— « Comme il est tragique d'être esclave ! » s'écria-t-elle.

— « Estime-toi heureuse d'être libre, » fis-je ressortir. Puis j'ouvris la porte et me préparai à sortir.

— « Jason, » dit-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Je me suis abandonnée à mon violeur, » indiqua-t-elle.

— « Comme une esclave ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Ne suis-je pas, dans ce cas, une esclave ? »

— « Peut-être, » dis-je.

— « Je ne m'abandonnerai jamais à toi ! » lança-t-elle. « Tu ne peux pas m'obliger à m'abandonner à toi ! »

Je souris intérieurement car n'était-elle pas une femme ? Puis je chassai cette idée de mon esprit. C'était Miss Beverly Henderson, de la Terre.

Je sortis et fermai silencieusement la porte.

« Je te hais ! » cria-t-elle, depuis l'intérieur.

LOLA NE M'A PAS ACCUEILLI À MON RETOUR À LA MAISON ; JE VAIS EN HATE SUR LES QUAIS

« LOLA ! » appelai-je. « Lola ! »

La journée avait été longue, sur les quais. J'étais impatient de profiter des attentions de la jolie petite traînée.

« Lola ! » appelai-je.

Où était-elle ? Elle aurait déjà dû arriver en courant et s'agenouiller joyeusement à mes pieds, attendant d'être commandée.

« Lola ! » appelai-je. « Lola ! » L'irritation s'empara de moi. La femme se relâchait-elle ? Peut-être serait-il nécessaire de lui infliger une punition désagréable.

— « Elle n'est pas ici, » dit Miss Henderson avec légèreté.

— « Tu l'as envoyée faire des courses ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Où est-elle ? » demandai-je. « Tu sais que j'aime qu'elle soit à mes pieds lorsque je rentre. »

— « Elle n'est pas ici, » répondit Miss Henderson d'une voix qui me parut un peu évasive.

— « Où est-elle ? » demandai-je.

— « C'était une mauvaise esclave, » dit Miss Henderson. « Elle était paresseuse. Elle ne travaillait pas correctement. »

— « Où est-elle ? » répétai-je.

— « Je n'étais pas contente d'elle, » déclara Miss Henderson.

— « Où est-elle ? » m'enquis-je.

— « Je l'ai vendue, » répondit Miss Henderson.

Je la regardai, incrédule.

« Son travail n'était pas satisfaisant, » déclara-t-elle. « Je lui ai ordonné de se laisser attacher, comme doit le faire une esclave. Ensuite, avec une badine, je l'ai conduite sur les quais, où je l'ai vendue. »

— « À quel marchand ? » m'enquis-je avec colère.

— « Je ne lui ai pas demandé son nom, » répondit-elle.

— « Le Marché était sur quel quai ? » demandai-je.

— « J'en ai obtenu deux tarsks en cuivre, » indiqua-t-elle.

— « Le Marché était sur quel quai ? » m'enquis-je.

— « Je te donnerai les deux tarsks en cuivre, si tu veux, » dit-elle.

— « Le Marché était sur quel quai ? » répétai-je.

— « Je n'ai pas fait attention, » répondit-elle. « De toute évidence, à présent, elle est déjà vendue. Jason ! Ne me touche pas ! »

Je lui serrai rudement les bras, la soulevant presque.

— « Ce n'était pas à toi de la vendre ! » grondai-je.

— « Son travail ne donnait pas satisfaction, » protesta-t-elle. « Je partage cette maison. »

— « Ce n'était pas à toi de la vendre ! » répétai-je.

— « Je te donnerai les deux tarsks en cuivre, si tu veux, » proposa-t-elle. « Nous pouvons acheter une autre esclave domestique, si tu veux, qui travaillera mieux et nous satisfera tous les deux. »

— « Lola travaillait magnifiquement, » soulignai-je.

— « Elle ne me plaisait pas, » dit Miss Henderson. « Jason ! »

Sous l'effet de la fureur, je l'avais violemment projetée au milieu de la pièce.

« Méfie-toi ! » cria-t-elle. « Je suis libre ! »

— « Tu n'avais pas le droit de la vendre ! » criai-je.

— « Je suis libre, » répliqua-t-elle. « Je fais ce que je veux ! »

Je la foudroyai du regard. Puis je pivotai sur moi-même.

« Où vas-tu ? » demanda-t-elle.

— « Sur les quais, » répondis-je.

— « Elle est sans doute déjà vendue ! » cria-t-elle. « Tu ne la trouveras jamais. »

— « Quand l'as-tu emmenée au Marché ? » demandai-je.

— « En début de matinée, » répondit-elle. « Aussitôt après ton départ. »

— « Tu avais tout prévu, » dis-je avec amertume.

— « Tu ne la trouveras jamais ! » cria-t-elle.

Je sortis de la maison, furieux, claquant la porte.

« Tu ne la trouveras jamais ! » cria-t-elle, depuis l'intérieur.

Je me mis à courir en direction des quais.

JE RÉFLÉCHIS À LA SATISFACTION D'UNE ESCLAVE

« TU ME PRENDS avec amertume, Maître, » releva-t-elle. « Peggy t'a-t-elle déplu ? »

— « Non, » répondis-je. « Je suis en colère. »

— « Ah, » fit-elle. « Dans ce cas, passe ta fureur sur moi, car je ne suis qu'une esclave. » Elle m'embrassa. « Je dois me soumettre à tout ce que les hommes décident de m'infliger. As-tu envie de me fouetter ? »

— « Non, » répondis-je. « Ce n'est pas toi que je devrais faire souffrir. »

— « Une femme libre s'est montrée désagréable avec toi ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Dans ce cas, venge toi d'elle, » me conseilla-t-elle. « Mets-lui le collier. Fais d'elle ton esclave. »

— « Elle est de la Terre, » dis-je.

— « Nous ne sommes pas différentes des autres femmes, » précisa-t-elle, « à ceci près, peut-être, que nous sommes de meilleures esclaves. » Elle se laissa aller sur les fourrures de l'alcôve. « Est-ce la femme dont nous avons déjà parlé une fois, celle qui était avec toi au restaurant ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Le joli petit animal, » rappela-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Et tu ne l'as pas encore asservie ? Le Maître est négligent. »

— « Est-ce ce que tu penses ? » demandai-je.

— « Un Goréen n'aurait pas tardé à enfermer son joli petit cou dans un collier métallique, » dit-elle.

— « Mais elle est de la Terre, » protestai-je.

— « Le Maître est bizarre, » fit-elle en riant. « Pardonne-moi, Maître. » Elle sourit.

— « Très bien, » dis-je.

— « Qu'a-t-elle fait ? » demanda Peggy.

L'amertume s'empara à nouveau de moi.

— « Elle a vendu une esclave qui m'appartenait, » répondis-je, « sans que je le sache et sans en avoir le droit. »

— « Pour un homme, » rappela Peggy, « un tel délit est passible de l'exil. Une femme, devant un Praetor, est généralement condamnée à porter elle-même le collier. »

— « Oh ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Asservis-la. »

— « Je ne peux pas, » dis-je. « Elle est de la Terre. »

— « Les femmes de la Terre, » fit-elle avec un sourire, « ne sont jamais punies, quoi qu'elles

fassent ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Les Goréens, » lança-t-elle en riant, « ne tolèrent pas nos insuffisances ! Il arrive que nous soyons sévèrement punies, même si nous leur déplaisons un tout petit peu. »

— « Vous pouvez être sévèrement punies même si telle est simplement leur envie, » précisai-je.

— « Oui, » reconnut-elle.

— « Mais vous êtes des esclaves, » lui rappelai-je.

— « C'est vrai, » dit-elle, « nous avons été conduites sur Gor pour être asservies et porter le collier. »

— « Elle est libre, » lui rappelai-je.

— « Asservis-la, » déclara-t-elle.

— « Mais, dans ce cas, elle ne serait qu'une esclave goréenne parmi les autres, » fis-je ressortir, « semblable à toutes les autres. »

— « Exact, » fit Peggy.

— « Et elle m'appartiendrait et devrait m'obéir totalement, » fis-je valoir.

— « Précisément, » dit Peggy. « Oh, » fit-elle, « tu es terriblement fort. »

— « Je dois chasser ces idées de mon esprit, » dis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle, se cramponnant à moi, se serrant étroitement contre moi.

— « Les hommes ne doivent pas entretenir de telles pensées, » dis-je.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle. « Parce qu'elles augmentent considérablement leur virilité ? » Elle me serra étroitement. « Je préférerais qu'ils chassent de leur esprit, » reprit-elle, « ce qui les rend faibles et pitoyables. Comment les idées qui rendent les hommes faibles et pitoyables peuvent-elles être bonnes ? Comment des idées qui les rendent fiers et puissants peuvent-elles être mauvaises ? Je suis une esclave dans tes bras. Ton sang ne te pousse-t-il pas vers ton destin, mon Maître ? Mon sang, bouillonnant dans mon corps affaibli, ouvert à toi comme une fleur, abandonné, me pousse vers le mien. Je me soumets à toi, Maître. Je te supplie de te montrer fort avec moi, de me posséder. Peggy supplie le Maître de la prendre ! »

Alors je la pris et elle hurla de plaisir, esclave prise.

Plus tard, je la serrai contre moi.

— « Es-tu une esclave satisfaite ? » demandai-je.

— « Je suis une esclave, » répondit-elle, « satisfaite ou pas. »

— « Parle ! » ordonnai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle doucement. « Je suis une esclave satisfaite. »

JE FAIS LA CONNAISSANCE DE GARDES DE PORT
COS ;
JE NE PRENDS PAS DE MESURES CONTRE MISS
HENDERSON ;
C'EST UNE FEMME LIBRE

« J'ÉTAIS SUSPENDU aux cordes. Mon dos était encore douloureux, à cause des coups.

« À mon avis, » dit le garde de Port Cos, « il ne sait pas où se trouve la topaze. »

— « Je me porte garant de lui, » dit Tasdron. « C'est un honnête travailleur, bien connu sur les quais. Il est à Victoria depuis de nombreuses semaines. »

Lorsque j'étais sorti de la taverne de Tasdron, j'avais soudain été cerné par des gardes portant l'uniforme de Port Cos. Plusieurs arbalètes étaient pointées sur moi.

« Ne dégage pas ton arme, » m'avait-on dit. « Ne résiste pas. »

« Est-ce lui ? » avait demandé le chef des gardes.

— « C'est lui, » avait répondu Miss Henderson.

— « Tu es en état d'arrestation, » avait dit le chef des gardes.

— « Pour quel motif ? » demandai-je.

— « Vagabondage, » répondit le chef des gardes.

— « C'est absurde, » protestai-je.

— « Ton innocence, si tu es innocent, pourra toujours être établie plus tard, » dit l'homme.

— « Nous sommes à Victoria, » dis-je.

— « La puissance de Port Cos accompagne les hommes de Port Cos, » répliqua l'homme.
« Attachez-le ! »

On me lia les mains dans le dos.

— « J'en ai terminé avec toi, Jason, » dit Miss Henderson, se tournant vers moi. Puis elle s'adressa au chef des gardes de Port Cos. « Paie-moi, » dit-elle.

— « Attachez-la également, » avait-il dit. Ses petits poignets furent liés dans son dos. « Conduisez-les à notre quartier général, » avait dit le chef des gardes.

« Je me porte garant de lui, » dit Tasdron. « C'est un travailleur honnête, bien connu sur les quais. Il est à Victoria depuis de nombreuses semaines. »

— « Vient-il de l'est du fleuve, ou de l'ouest ? » demanda le garde.

— « De l'est, de Lara, à ma connaissance, » répondit Tasdron.

— « Cela correspond à ce qu'il affirme, » dit le garde.

— « Dans ma taverne, » reprit Tasdron, « il a eu des problèmes avec Kliomenes, le pirate. Il a failli être tué. Cela ne se serait vraisemblablement pas produit avec un messenger de Ragnar Voskjard. En outre, il ne sait apparemment pas manier l'épée. »

— « Nous n'affirmons pas qu'il est le messenger, » dit le garde. « Nous pensons qu'il sait ce qu'est devenue la topaze. »

— « Avez-vous de bonnes raisons de supposer que tel est le cas ? » s'enquit Tasdron.

— « Seulement la parole et le récit de cette femme libre, qu'il entretient, » dit le garde.

— « Je vois, » fit Tasdron. « Et as-tu déjà rencontré des situations similaires ? »

— « Quatre fois, » répondit le garde avec découragement.

— « Vous avez vraisemblablement fouillé ses compartiments, » dit Tasdron.

— « Il a une petite maison, » répondit le garde. « Nous avons fouillé la maison et le jardin. »

— « Qu'avez-vous trouvé ? » s'enquit Tasdron.

— « Rien, » répondit le garde.

— « La femme paraît-elle bien disposée à son égard ? » demanda Tasdron.

— « Elle le hait, » répondit le garde.

— « Et paraît-elle intéressée par la récompense liée aux informations conduisant à la récupération de la topaze ? » demanda Tasdron.

— « Oui, » répondit le garde. « L'argent semble beaucoup compter pour elle. »

— « Dix tarsks en argent constituent une somme considérable, » souligna Tasdron. « Les gardes d'Ar's Station, qui cherchent également la topaze à Victoria, ne proposent que six tarsks en argent. »

— « Détache-le ! » ordonna le chef des gardes à un de ses hommes.

Lorsque les cordes qui me liaient les poignets furent coupées, je repris contact avec le sol, mais je ne tombai pas.

« Il est fort, » apprécia le chef des gardes.

Ma tunique déchirée pendait autour de ma taille.

— « Merci, Tasdron, » dis-je, « de ton intervention. »

— « De rien, » répondit-il avant de s'en aller.

— « Tu es libre, » me dit le chef des gardes. « Tu peux reprendre tes affaires, près de la porte. »

— « Si tu avais trouvé la topaze, » demandai-je, « que me serait-il arrivé ? »

— « Tu aurais pu espérer, » répondit-il, « passer le reste de ton existence enchaîné sur le banc de nage d'une galère. »

— « Je vois, » fis-je.

— « N'oublie pas tes affaires, qui sont près de la porte, » rappela-t-il.

— « Très bien, » dis-je.

Devant la porte, je remontai les lambeaux de ma tunique sur mes épaules. Je ramassai mon sac et la ceinture, avec son fourreau contenant l'épée. Parmi ces choses, portant des robes de femme libre, les mains liées dans le dos, les chevilles attachées, Miss Henderson était agenouillée.

— « Ne la laisse pas, » dit le chef des gardes. « Elle t'appartient. »

Je la regardai. Elle ne soutint pas mon regard.

« Ceux qui étaient dans cette situation, » indiqua le chef des gardes, « ont déshabillé ces femmes et les ont emportées, attachées, au Marché, où ils les ont vendues. »

Je m'accroupis près de Miss Henderson et lui détachai les chevilles. Je l'aidai à se lever et lui libérai les poignets. Ensuite, je quittai le petit quartier général des gardes de Port Cos à Victoria. Elle me suivit dehors. Une fois dehors, à quelques mètres du quartier général, je pivotai sur moi-même et la regardai.

« Si tu avais besoin d'argent, ou si tu en voulais, » dis-je, « je t'en aurais donné. »

— « Reste avec moi ce soir, » dit-elle.
— « Je vais à la taverne, » répondis-je.
— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.
— « Les femmes y sont plus intéressantes, » répondis-je.
— « Des esclaves ! » cracha-t-elle.
— « Oui, » reconnus-je.
— « Je suis une femme libre, » dit-elle. « Trouves-tu les esclaves plus intéressantes que moi ? »
— « Naturellement, » répondis-je.
— « Pourquoi ? » s'enquit-elle.
— « Tout d'abord, » répondis-je, « elles sont possédées. »
— « Cela les rend fascinantes, n'est-ce pas ? » dit-elle avec amertume.
— « Oui, » reconnus-je.
— « Et, » ajouta-t-elle avec colère, « elles n'ont certainement pas les inhibitions et frigidités de leurs sœurs libres. »

— « Elles ne leur sont pas autorisées, » admis-je.

— « Je hais les femmes esclaves, » dit-elle.

Je haussai les épaules.

« Pourquoi les préfère-t-on aux femmes libres ? » demanda-t-elle.

— « Parce qu'elles sont esclaves, » expliquai-je.

— « Quelles sont les différences ? » demanda-t-elle.

— « Il y en a des milliers, » répondis-je. « Peut-être, tout simplement, la femme esclave est-elle soumise aux hommes. Cela fait d'elle intégralement une femme. »

— « Écœurant, » fit-elle.

— « Peut-être, » admis-je.

— « Aucun homme ne pourrait briser ma volonté, » dit-elle.

— « C'est le genre de choses que disent généralement les femmes qui désirent que leur volonté soit brisée par un homme fort, » affirmai-je.

— « Je hais les femmes esclaves, » répéta-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Crois-tu que je serais une bonne femme esclave ? » demanda-t-elle.

— « Je crois que tu serais une excellente petite esclave, » répondis-je.

— « Reste avec moi, ce soir, » m'offrit-elle.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « Brise ma volonté, » dit-elle. « Fais de moi une esclave. »

— « Tu es une femme de la Terre, » répliquai-je.

— « Je vois, » fit-elle. « Je suis trop supérieure et différente. »

— « Naturellement, » répondis-je. « Est-il besoin de te le dire ? »

— « Non ! » dit-elle. « Je le sais. »

— « Très bien ! » dis-je avec colère.

— « Reste avec moi, ce soir, » supplia-t-elle. « Fais de moi ton esclave. »

Je la regardai.

« Ma volonté, brisée, se traînera devant toi, aussi abandonnée, couchée et vaincue que mon corps, » dit-elle. « Je t'en supplie, Jason, fais de moi ton esclave ! »

— « Je vais à la taverne, » dis-je.

— « Je te hais ! » cria-t-elle.

Je pivotai sur moi-même et pris le chemin de la maison. Quelques instants plus tard, elle me suivit en courant.

« Jason ! » appela-t-elle. « Attends ! Attends-moi ! »
Mais je n'attendis pas.

J'ouvris la porte et regardai à l'intérieur. Puis je reculai et lui fis signe de me précéder dans le couloir.

« J'avais l'intention de te suivre à l'intérieur, » dit-elle.

— « Tu es une femme libre, » lui rappelai-je. « Tu entreras la première. »

Elle m'adressa un regard méfiant.

— « Que va-t-il m'arriver, à l'intérieur ? » demanda-t-elle.

— « Tu es une femme de la Terre, » lui rappelai-je. « Rien. »

— « Où est la topaze ? » demanda-t-elle.

— « Quelle topaze ? » m'enquis-je.

Elle poussa un cri de colère et nous entrâmes dans la maison. Elle devait entrer la première car elle était une femme libre.

GLYCO DE PORT COS ; J'OBTIENS UN TARSK EN ARGENT ; IL CHERCHE CALLIMACHUS

« ARRÊTE, voleur ! » cria l'homme corpulent, ses robes tournoyant autour de lui.

Un petit homme rapide s'éloignait en courant, serrant dans la main une grosse bourse dont le cordon était coupé. Le petit homme serrait une dague dans la main droite.

Les hommes s'écartèrent pour laisser passer le voleur.

« Arrêtez-le ! » cria l'homme corpulent, trébuchant, le souffle court, tentant de poursuivre l'homme qui courait.

Je regardai, une balle de rep sur les épaules, près du Quai du Rep.

Lorsque l'homme arriva près de moi en courant, je baissai la balle de fibre de rep et, lorsqu'il fut à une trentaine de centimètres de moi, la glissai soudain devant lui. Il heurta la balle et passa par-dessus, roulant sur les planches. Je me jetai immédiatement sur lui. Couché sur le dos, il tenta de me frapper avec sa dague, mais je lui pris le poignet à deux mains et le fis lever. Il lâcha la bourse. Je le fis tourner deux fois, le tenant par le poignet puis, grâce à l'élan qu'il avait acquis, le projetai contre une pile de tonneaux de clous. Ils tombèrent en cascade. Je le tirai à nouveau, groggy. Il était couvert de sang. Il y avait des éclats de bois sur son visage et sa tunique. Ensuite, à deux mains, je lui cassai le poignet et, d'un coup de pied, écartai la dague tombée par terre. Ensuite, je le contraignis à me faire face. Il me dévisagea avec ébahissement, serrant son poignet. Un fragment d'os avait percé la peau. Ensuite, je lui donnai un coup de pied et il rejeta la tête en arrière, hurlant de douleur. Puis je le fis à nouveau pivoter et, le tenant par la nuque, le poussai jusqu'au bord du quai où, lui saisissant une cheville, et lui tenant toujours la nuque, je le jetai à l'eau. Il prit le chemin du rivage, reprenant finalement pied. Il hurla encore deux fois. Lorsqu'il se trouva debout dans une trentaine de centimètres d'eau, parmi les pieux, près du quai suivant, il se frappa frénétiquement les jambes, avec la main gauche, chassant les deux anguilles des quais accrochées à ses mollets. Puis, péniblement, il se hissa sur le sable, vacillant, tenant les jambes largement écartées.

« Où sont les gardes susceptibles de l'appréhender ? » demanda l'homme corpulent, essoufflé, portant les couleurs de la Caste des Marchands, le blanc et l'or.

— « Il n'y a pas de gardes à Victoria, » répondis-je.

— « Deux tarsks en cuivre pour chacun, » offrit le Marchand à deux dockers qui se tenaient à proximité, « pour appréhender et attacher cet homme. »

Rapidement, les deux hommes se lancèrent à la poursuite du voleur.

Bien qu'il y ait plusieurs hommes tout autour, personne n'avait tenté de voler la bourse du Marchand, qui gisait sur le quai. Presque tous les habitants de Victoria sont des gens honnêtes.

L'un d'entre eux donna la bourse au Marchand, qui le remercia.

« Comment t'appelles-tu ? » me demanda le Marchand.

— « Jason, » répondis-je.

— « De Victoria ? » s'enquit le Marchand.

— « C'est ici que je suis en ce moment, » répondis-je.

Il sourit. Les nomades sont fréquents sur les rives du fleuve.

Ils viennent de tout Gor.

— « As-tu eu des difficultés avec les gardes ? » demanda-t-il.

— « J'ai eu quelques problèmes avec les gardes de Tancred's Landing et de Fina, » reconnus-je.

— « Je m'appelle Glyco, membre de la Caste des Marchands de Port Cos. Tu es un homme audacieux. Je te remercie de ton aide. »

— « Il n'y a pas de quoi, » répondis-je.

Gémissant, le voleur fut traîné devant nous par les deux dockers. Il avait encore très mal. Il pouvait à peine tenir debout. Les dockers avaient déchiré sa tunique et, avec des bandes de tissu, lui avaient attaché les mains dans le dos. Ils lui avaient également passé au cou une laisse confectionnée avec des bandes de tissu. Sa main droite saignait et sa jambe gauche, en deux endroits, était profondément entaillée. Les anguilles des quais, noires, faisant environ un mètre de long, sont des créatures entêtées. Elles n'avaient pas lâché la chair qu'elles serraient dans leur gueule lors-quelles avaient été contraintes, par des coups, de s'éloigner de la jambe. Le voleur recula devant moi. Les deux dockers le jetèrent à genoux devant le Marchand.

Le Marchand se tourna vers moi. Il me tendit un tarsk en argent sorti de sa bourse.

« Tu n'as pas besoin de me donner quelque chose, » dis-je. « Ce n'était rien. »

— « Prends, si tu veux, » offrit-il. « C'est un symbole de reconnaissance, ce tarsk en argent. »

Je le pris.

— « Merci, » dis-je. Plusieurs hommes, se frappant l'épaule à la manière goréenne, applaudirent le Marchand. Il s'était montré très généreux. Un tarsk en argent est, pour de nombreux Goréens, une pièce de grande valeur. Elle vaut en général cent tarsks en cuivre, le tarsk en cuivre représentant, quant à lui, entre dix et vingt tarsks. Dix tarsks en argent sont généralement considérés comme l'équivalent d'une pièce en or frappée dans une grande ville. Ces choses, toutefois, ne sont guère standardisées, car tout dépend, en fait, du poids des pièces et de la quantité de métal précieux, certifiée par le cachet municipal. Il arrive également que les pièces soient écornées ou limées. En outre, l'adultération des pièces n'est pas inconnue. Les Marchands de pièces n'hésitent apparemment pas à recourir aux rumeurs. Une des pièces essentielles de Gor est le disque d'or au tarn, d'Ar, sur lequel de nombreuses villes alignent leur pièce en or. D'autres pièces généralement respectées sont le tarsk en argent de Tharna, le tarn en or de Ko-ro-ba et le tarn en or de Port Kar, ce dernier principalement sur le Vosk occidental, dans la région du Golfe de Tamber et quelques centaines de pasangs au nord et au sud du delta du Vosk.

Le Marchand regarda le voleur.

« Je vais le conduire à Port Cos, » dit-il, « où il y a des Praetors. »

— « Je t'en prie, Maître, » dit le voleur, « ne me livre pas aux Praetors. »

— « Es-tu tellement attaché à tes mains ? » demanda le Marchand. Je remarquai que l'oreille gauche du voleur était entaillée. De toute évidence, cela n'avait pas été fait à Victoria.

— « Je t'en prie, Maître, aie pitié de moi, » supplia le voleur.

— « Il a déjà eu une rude journée, » dis-je, intervenant en faveur du voleur.

— « Tranchons-lui la gorge tout de suite, » proposa un spectateur.

Le voleur se débattit.

— « Non, » supplia-t-il. « Non. »

— « Que proposes-tu ? » me demanda le Marchand.

— « Donne-le-moi, » répondis-je.

— « Non, je t'en prie, Maître, » gémit le voleur, s'adressant au Marchand.

— « Il est à toi, » dit le Marchand.

Tirant sur la laisse en tissu qu'il portait au cou, je fis brutalement lever le voleur. Je lui fourrai le tarsk en argent dans la bouche, pour l'empêcher de parler.

— « Cherche un Médecin, » lui dis-je. « Fais soigner ton poignet, il paraît cassé. Quitte Victoria avant demain matin. » Puis je le fis pivoter et, d'un coup de pied bien placé, le poussai brutalement, trébuchant et gémissant, hors du quai.

— « Tu es certainement un garde, » estima le Marchand.

— « Non, » répondis-je.

Les hommes rassemblés autour de nous regardèrent le voleur s'éloigner en courant maladroitement, attaché. Il y eut des rires.

— « Tu es magnanime, » apprécia le Marchand.

— « Ce n'était pas une femme, » répondis-je. « En outre, ce n'était pas ma bourse qu'il avait volée. »

Le Marchand rit.

Je regardai le voleur en fuite, qui disparaissait entre les entrepôts. À mon avis, il ne poserait plus de problèmes aux gens honnêtes de Victoria.

— « Encore une chose, » me dit le Marchand. « Je suis à Victoria pour affaire. Je cherche un ancien citoyen de Port Cos, un Guerrier nommé Callimachus. »

Ce nom me surprit car c'était celui de l'homme qui, de nombreuses semaines auparavant, m'avait sauvé face à l'acier de Kliomenes, le pirate.

— « Le soir, » répondis-je, « il boit souvent dans la taverne de Tasdron. Tu pourras peut-être le rencontrer à cet endroit. »

— « Je te remercie, » dit le Marchand et, le sourire aux lèvres, il pivota sur lui-même puis s'éloigna parmi les caisses et les balles du quai encombré.

— « Tu n'as donc rien à faire ? » demanda l'homme qui m'employait cet après-midi-là.

— « J'ai effectivement du travail, Monsieur, » répondis-je. Et je me remis à la tâche.

LA TAVERNE DE HIBRON ; JE RENTRE SEUL CHEZ MOI

« RECULE, » dit le pirate.

Deux lames, la sienne et celle d'un compagnon, étaient pointées sur ma poitrine.

« Beverly ! » dis-je. Ma main, paume couverte de sueur, était au-dessus du pommeau de mon épée.

— « Ne fais pas de geste inconsidéré, » dit le pirate qui avait déjà parlé.

— « Qui est cet homme ? » demanda Beverly avec hauteur. Elle était à genoux, en position de femme libre, derrière une table basse.

— « Rentre avec moi tout de suite, » dis-je. « Je te cherche depuis longtemps. » En revenant des quais, j'avais trouvé la maison vide. Il n'y avait pas d'indice d'effraction ou de lutte. Inquiet, j'avais visité les endroits publics de Victoria. Puis, après deux ahns de recherches, je l'avais trouvée là, près des quais, seule, dans la taverne de Hibron, établissement pitoyable appelé : *La Chaîne du Pirate*.

— « Je n'ai pas envie de rentrer avec toi maintenant, » dit-elle sur un ton léger, renversant un peu du vin de Ka-la-na contenu dans le gobelet en argent qu'elle avait à la main. Sur un geste de Kliomenes qui était assis, les jambes croisées, près d'elle, une esclave à demi nue, qui portait des clochettes à la cheville, remplit le gobelet de Miss Henderson.

— « Rentre avec moi, » insistai-je, « petite idiote ! » Je sentis les pointes des deux épées, à travers ma tunique, sur ma peau.

— « Si tu peux t'amuser dans les tavernes, » répondit-elle, « je peux certainement le faire aussi. »

— « Les femmes libres, » relevai-je, « ne viennent pas ici. C'est trop près des quais. C'est dangereux. Nous sommes sur Gor. »

— « Je n'ai pas peur, » fit-elle en riant.

— « Tu ne connais pas le danger auquel tu t'exposes, » insistai-je.

— « Puis-je te présenter mon nouvel ami, » dit-elle, « Kliomenes, Capitaine Marinier ? »

— « Tu te souviens certainement de lui, » dis-je. « C'est lui, et ses hommes, qui t'ont prise à Oneander, quand tu étais esclave, et qui t'ont vendue. »

— « C'était probablement une erreur, » intervint Kliomenes. Il lui adressa un sourire ironique. Elle avait repoussé la capuche de ses robes et retiré les épingles du voile. Son visage était nu ; ses cheveux, brun foncé et soyeux, couvraient ses épaules. Ces choses n'échappaient pas aux clients de la taverne. Ils se demandaient probablement tous quelle allure elle aurait, nue et portant un collier.

— « De m'avoir capturée ? » demanda-t-elle, troublée.

— « Non, » répondit-il, « de t'avoir vendue. »

Elle rit joyeusement, et le poussa en manière de plaisanterie.

— « N'insulte pas une femme libre, Sleen, » dit-elle.

Il y eut de nombreux rires mais ces rires contenaient une menace qui, à mon avis, échappa à la femme.

« Mais, tout cela, c'est le passé, » me dit-elle, rejetant la tête en arrière et buvant de longues gorgées de vin de Ka-la-na couleur de rubis. Elle me regarda à nouveau. « Kliomenes est commerçant, » expliqua-t-elle. « Je suis à présent une femme libre. Nous nous rencontrons désormais selon des termes différents. Nous nous rencontrons à présent en égaux. C'est un homme réellement agréable, et c'est mon ami. »

— « Viens avec moi tout de suite, » dis-je. « Rentre tout de suite à la maison avec moi. »

— « Je n'en ai pas envie, » répondit-elle.

Kliomenes adressa un nouveau signe à l'esclave à demi nue, qui portait des clochettes à la cheville, afin qu'elle remplisse le gobelet de la femme. L'esclave obéit, déférente, avec un sourire. Elle avait les cheveux courts. Elle portait un collier métallique autour du cou.

— « Viens avec moi immédiatement ! » dis-je à la femme.

— « Kliomenes m'offre un verre, » dit-elle. « C'est un gentleman, et un homme véritable. »

— « Je ne savais pas qu'elle t'appartenait, » dit Kliomenes, amusé. « C'est délicieux. »

— « Je ne lui appartiens pas ! » lança la femme. « Je suis une femme libre. »

— « Es-tu sa Compagne ? » demanda Kliomenes.

— « Non ! » répondit-elle.

— « Est-elle ton esclave ? » demanda Kliomenes.

— « Non ! » répondis-je avec colère.

— « Je partage sa maison, » expliqua-t-elle avec mauvaise humeur. « Nous ne sommes même pas amis. »

— « T'inquiètes-tu pour elle ? » me demanda Kliomenes, amusé.

— « Je veux qu'elle rentre avec moi immédiatement, » répondis-je.

— « Mais elle n'en a pas envie, » fit-il remarquer avec un sourire. « Souhaites-tu rentrer avec lui immédiatement ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondit-elle, se serrant contre lui.

— « Tu vois ? » fit Kliomenes.

— « Je suis une femme libre sur tous les plans, » déclara-t-elle. « Et je peux faire exactement ce qui me plaît. »

— « Tu as entendu la Dame ? » demanda Kliomenes, la prenant par les épaules.

— « Kliomenes, je te présente Jason, » dit-elle. « Jason, je te présente Kliomenes. »

Kliomenes, amusé, inclina la tête.

— « Nous nous sommes déjà rencontrés, » dis-je. Je me souvenais de la taverne de Tasdron. J'y aurais probablement été tué sans l'intervention d'une épave, Callimachus, autrefois Guerrier de Port Cos.

— « Va-t'en, Bouffon, » dit Kliomenes, d'une voix mauvaise. Je sentis les pointes des épées des deux pirates, sur ma poitrine.

— « Va-t'en, Bouffon ! » répéta la femme en riant.

— « Ne crains rien, » ricana Kliomenes. « Je veillerai à ce que l'on s'occupe convenablement d'elle. » Des rires éclatèrent dans la taverne.

— « Va-t'en, Bouffon ! » cria la femme en riant.

— « Sauf, » ajouta Kliomenes en se levant, « si tu souhaites m'affronter avec l'acier. »

Ma main, couverte de sueur, s'ouvrait et se fermait sur le pommeau de mon épée.

Kliomenes me regarda en ricanant.

— « Je t'en prie, Maître, » intervint Hibron, patron de cette taverne mal fréquentée, « je ne veux pas d'ennuis. Je t'en prie, Maître ! »

Je pivotai sur moi-même, furieux, et quittai la taverne à grands pas. Mes yeux étaient pleins de larmes de fureur, de rage impuissante. Je savais que je ne pouvais pas espérer vaincre Kliomenes et les autres. Je ne connaissais même pas les rudiments du maniement de l'acier que je portais sur la hanche. En sortant de la taverne, j'entendis les rires de Kliomenes et de ses hommes, derrière moi, ainsi que le rire de la femme.

Devant la taverne, je m'immobilisai, les poings serrés. J'entendis Kliomenes crier, à l'intérieur :

« Du vin pour Dame Beverly, la femme libre ! » Il y eut des rires.

— « Oui, Maître, » répondit l'esclave avec le récipient. Puis j'entendis le tintement sensuel des clochettes qu'elle portait à la cheville, tandis qu'elle se hâtait de servir.

Ensuite, je rentrai chez moi. J'attendis toute la nuit le retour de Beverly. Au matin, comme d'habitude, je me rendis dans la cour d'embauche. Lorsque je rentrai, ce soir-là, elle n'était toujours pas revenue. Le lendemain matin non plus.

J'ENTENDS UNE BARRE D'ALERTE ; ON NE M'ACCOMPAGNE PAS JUSQU'AUX QUAIS

« OUBLIE-LA, Maître, » souffla Peggy. Elle leva la tête et m'embrassa. Il y eut un faible bruissement de chaîne de collier. Elle était attachée par le cou à un anneau situé au fond de l'alcôve. J'avais eu envie de l'attacher, ce soir-là.

— « C'est fait, » dis-je.

Peggy rit.

— « Je suis une esclave, » dit-elle. « Mais je ne suis pas stupide. »

— « Il est difficile d'oublier cette petite traînée, » reconnus-je.

— « Tout le monde sait, à Victoria, qu'elle t'a trahi, » dit Peggy.

— « Où as-tu entendu dire cela ? » demandai-je. « Et, simple docker, suis-je tellement connu à Victoria ? » Je la regardai.

— « Tasdron a parlé de cela, dans la taverne, à des hommes libres, » expliqua-t-elle. « Et, comme les autres esclaves, j'ai entendu. »

Je supposai que les esclaves nues des tavernes savaient pratiquement tout ce qui se passait à Victoria. Ces femmes, en dépit de leur collier, savent souvent davantage de choses que les personnes libres.

— « Il est probable que tout Victoria se moque de moi, » dis-je, avec amertume.

— « Non, Maître, » répondit-elle. « Mais il est vrai que beaucoup de gens se demandent pourquoi, à ce moment-là, tu n'as pas fait d'elle totalement ton esclave. »

Je ne répondis pas.

« Tu es connu et respecté à Victoria, » reprit-elle. « Tu es connu en raison de la vigueur de tes poings, aptitude que les Goréens sont en mesure de comprendre, et en raison de ton travail sur les quais, et à cause de ta force. »

— « Sait-on également que j'ai quitté la taverne de Hibron, *La Chaîne du Pirate*, alors que j'étais allé y chercher Dame Beverly ? » demandai-je.

— « Tu donnes à cette petite traînée le titre de : Dame ? » demanda-t-elle.

Je la regardai avec gravité.

« Pardonne-moi, Maître, » dit-elle avec un sourire, « mais je l'ai vue dans le restaurant, sur Terre. Je t'assure que c'est, tout comme moi, une traînée, tout aussi digne, ou peut-être plus, du collier humiliant de l'asservissement. »

Couché sur le dos, je regardai le plafond bas de l'alcôve.

« Oui, » reprit-elle avec un sourire. « Tout le monde sait, à Victoria, ce qui s'est passé dans la taverne de Hibron, mais personne ne te le reproche. Tu n'es pas un maître de l'épée et, même si tu

l'avais été, tu étais très nettement inférieur en nombre. Personne ne te le reproche, je te l'assure. En fait, nombreux sont ceux qui pensent que tu as été courageux d'entrer dans la taverne, compte tenu des circonstances, pour tenter d'arracher la petite idiote à la situation dans laquelle elle s'était stupidement mise. »

— « Je n'ai pas combattu, » dis-je.

— « Tu n'avais pas le choix, » fit-elle remarquer.

— « J'ai reculé, » dis-je.

— « Tu n'avais pas le choix, » répéta-t-elle.

— « Je suis un lâche, » dis-je.

— « Ce n'est pas vrai ! » protesta-t-elle. « Dans une telle situation, seul un maître de l'épée, un idiot ou un dément auraient combattu. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Un homme intelligent se serait retiré, comme tu l'as fait. »

— « Un lâche, » répétai-je.

— « Tu n'es pas un lâche, » dit-elle. « Glyco, Marchand de Port Cos, a longuement évoqué ta bravoure, sur les quais, lorsque tu as repris sa bourse. »

— « Oh, » fis-je.

— « Et le voleur, Grat, le Rapide, qui a longuement été la plaie de Victoria, a quitté la ville, obéissant à ton ordre. »

— « Voilà qui est intéressant, » dis-je. Je ne connaissais même pas son nom.

— « Il y a même des gens qui disent qu'il devrait y avoir des gardes à Victoria et que tu devrais les commander, » dit-elle.

Je ris. L'idée d'un garde ne connaissant pas l'escrime était amusante.

Le silence s'installa pendant quelque temps.

« La place forte de Policrates est imprenable, » dit-elle.

— « Tu es une femme intelligente, » constatai-je.

— « N'essaie pas, » dit-elle.

Je restai silencieux. Je savais que je disposais, si je le souhaitais, du moyen de pénétrer dans cette forteresse obscure, au pied de laquelle coulait un bras du fleuve bordé par un mur.

« N'y pense plus, Maître, » conseilla Peggy.

— « J'ai vu Glyco, de Port Cos, dans la taverne, » dis-je. « Il souhaitait voir Callimachus, autrefois de Port Cos. Je les ai vus plusieurs soirs de suite, en pleine conversation, Glyco sérieux et Callimachus lugubre et indifférent. »

— « C'est exact, » reconnut Peggy.

— « De quoi parlent-ils ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit Peggy. « Nous, les femmes, ne devons pas approcher de leur table, sauf lorsqu'ils nous appellent pour les servir et, dans ce cas, ils restent silencieux, sauf pour nous donner des ordres. »

— « Combien de temps Glyco doit-il rester à Victoria ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit-elle. « Peut-être est-il parti car, à ma connaissance, il n'est pas venu à la taverne ce soir. » Peggy tripota la chaîne attachée à son collier. « Le Maître semble curieux, » dit-elle.

— « J'aimerais savoir quelle affaire unit Glyco et Callimachus, » reconnus-je.

— « Je vais te dire une chose que je sais, » dit-elle. « Glyco loge avec les gardes de Port Cos, près des quais. »

— « Pas dans une auberge ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-elle.

— « Intéressant, » fis-je.

— « On dit également, » souffla-t-elle, s'approchant de moi, sa chaîne touchant ma poitrine, lorsqu'elle pencha la tête sur moi, « que Glyco n'est qu'un commerçant mais qu'il tient une place importante dans le Conseil des Marchands de Port Cos. »

— « Je me demande ce qu'un tel homme fait à Victoria en compagnie de Callimachus, » dis-je.

— « Je ne sais pas, Maître, » répondit-elle. Puis, soudain, elle pressa sa douceur contre moi, éprouvant le besoin pitoyable de l'esclave. « Je ne suis qu'une esclave, autorisée à vivre par le bon vouloir des hommes, afin de leur donner du plaisir, » ajouta-t-elle.

Alors, je la pris dans mes bras.

Plus tard, nous restâmes silencieusement couchés l'un contre l'autre. Sa tête était sur ma taille.

Je regardais à nouveau le plafond de l'alcôve, la texture rugueuse et les minuscules fissures du plâtre et du bois, la lumière vacillante et rougeâtre de la petite lampe.

« Le Maître est-il distrait ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Tu penses toujours à elle, n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être, » fis-je. Je glissai la main, avec une douceur rude, dans ses cheveux, et la fermai.

— « Tu m'a bien prise, Maître, » souffla-t-elle.

— « Tu réagis bien, » répondis-je.

— « Dans tes bras, je ne peux pas m'empêcher de réagir, Maître, » répondit-elle.

— « Tu as peur du fouet, voilà tout, » dis-je.

— « Il est vrai que j'ai peur du fouet, » reconnut-elle, « et je sais que je serais soumise à lui si Tasdron, mon Maître, soupçonne qu'un client n'a pas été totalement satisfait mais, même sans le fouet, je sais que, face à toi, je ne pourrais m'empêcher de réagir comme une esclave vulnérable et spasmodique. »

Je lâchai ses cheveux et la pris à nouveau dans mes bras, passant la chaîne sur son épaule.

« Quelle femme ne serait pas une esclave dans tes bras ? » demanda-t-elle. « Je supplie d'être prise à nouveau. »

— « Très bien, » répondis-je. Puis, longuement, je la satisfis.

Il est agréable de prendre une femme esclave.

« La place forte de Policrates est imprenable, » dit-elle. « N'y pense plus. »

— « Comment se fait-il que tu sais ce que je pense ? » demandai-je avec un sourire.

— « Les esclaves doivent être très attentives vis-à-vis des hommes, » répondit-elle avec un sourire, « car ils sont leurs maîtres. »

Je souris. C'était vrai. Les esclaves sont extrêmement sensibles aux humeurs, sentiments et pensées des hommes. Elles ne peuvent pas faire autrement, car ils sont leurs maîtres.

« Mais, à présent, elle porte certainement l'anneau d'acier des Esclaves de Plaisir des pirates, » dit-elle.

Cela ne me parut pas improbable.

« Tu as de l'argent, » reprit Peggy. « Achète une autre femme, qui sache te lécher les pieds et te satisfaire. »

Les esclaves parlent généralement avec honnêteté et franchise. Elles ne se font pas d'illusions sur les désirs des hommes. Les hypocrisies ne sont pas encouragées, chez elles, ce qui n'est pas le cas chez leurs sœurs libres. De même, les Goréens ont tendance, dans l'ensemble, à être parfaitement francs sur ces questions. Quel homme véritable, dans sa vitalité, n'a pas envie qu'une belle femme soit une esclave ? Les deux différences principales entre les hommes de la Terre et les hommes de

Gor sont, premièrement, que les hommes de Gor sont parfaitement directs et honnêtes dans ce domaine et, deuxièmement, que des femmes peuvent être achetées pour un prix raisonnable sur les Marchés. Sur Gor, l'ordre de la nature, aussi antique que la badine, la corde, la caverne et le raid, n'a jamais été nié.

Elle approcha la bouche de mon oreille. J'entendis le tintement des maillons de la chaîne, s'entrechoquant.

« Achète Peggy, si tu veux, » souffla-t-elle.

— « As-tu envie que je t'achète ? » demandai-je.

— « Je n'aimerais, sur Gor, être achetée que par un autre homme, » dit-elle, « et il ne m'a jamais prise. C'est tout juste s'il fait attention à moi et il ne paraît même pas remarquer que j'existe. Néanmoins, je m'évanouis presque de joie à l'idée de le servir. »

Je la regardai. Elle était très belle.

« Je ne suis même pas digne de penser à lui, » dit-elle. « Je ne suis qu'une femme de la Terre, et marquée au fer rouge. »

— « Qui est-ce ? » demandai-je.

— « Je t'en prie, ne m'oblige pas à prononcer son nom, Maître, » dit-elle.

— « Très bien, » cédaï-je.

Nous restâmes allongés, en silence, pendant quelque temps. Nous entendions les conversations, dans la salle de la taverne.

« As-tu à nouveau entendu parler de la topaze ? » demandai-je.

— « Non, Maître, » répondit-elle, « mais on pense qu'elle est à Victoria. »

— « Les hommes de Victoria, » dis-je, « paraissent refuser absolument de payer un tribut à Policrates. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle avec un sourire.

Je trouvais cela courageux de leur part, mais je n'étais pas certain que cela soit sage. C'était la première fois que cela arrivait en cinq ans. La fois précédente, les pirates de la place forte ténébreuse avaient incendié des bateaux amarrés aux quais. Le tribut, par la suite, avait été rapidement payé. Il était certain que, depuis plusieurs années, les pirates dépendaient de plus en plus de Victoria pour l'écoulement de leurs marchandises. Compte tenu de cette situation, de nombreux habitants de la ville estimaient qu'ils se trouvaient dans une position leur permettant d'échapper au fardeau humiliant du tribut.

« Le Maître est gentil de tenir compte de mes sentiments, » dit Peggy.

Je souris. Je n'avais pas insisté pour savoir le collier de qui elle avait envie de porter.

« Chasse-la de tes pensées, » souffla Peggy. « Il y a de nombreuses jolies femmes, sur les Marchés. Achète-en une. Mets-lui ton collier. Apprends-lui, avec le fouet, à qui elle appartient. Fais d'elle ton objet. »

Je regardai le plafond bas.

« Est-elle tellement particulière, à tes yeux, parce qu'elle est de la Terre ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Est-ce pour cela que tu ne peux pas l'oublier ? » demanda-t-elle. « Est-ce pour cela que tu t'inquiètes tellement pour elle ? »

— « Je ne sais pas. » répondis-je.

— « Il doit y avoir des centaines de femmes de la Terre, peut-être des milliers, qui portent le collier sur Gor, » estima-t-elle.

— « Oui, » répondis-je. « Cela est probablement vrai. »

— « Dans ce cas, qu'a-t-elle de spécial ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Imagine un mur, » dit-elle, « de deux mètres cinquante de haut, en grosses pierres, et de cent mètres de long. Imagine également une centaine de femmes, belles et nues, enchaînées à ce mur. Il s'agit, naturellement, du mur d'un Marché. En compagnie d'un Marchand d'Esclaves, leur propriétaire, tu examines ces femmes. Toutes, enchaînées, s'agenouillent devant toi et te supplient de les acheter. Une de ces femmes est une fille que nous appellerions Beverly. Mais tu ne l'as jamais vue. Laquelle choisirais-tu ? »

Je la regardai.

« Laquelle d'entre ces femmes ferais-tu libérer ? » demanda-t-elle. « À laquelle, parmi toutes les autres, passerais-tu ton collier inflexible ? Sur les poignets de laquelle, parmi toutes les autres, refermerais-tu les anneaux de tes menottes ? Laquelle conduirais-tu chez toi pour en faire ton esclave ? »

— « Celle, » répondis-je, « que nous appellerions Beverly. »

— « Ah, » fit Peggy en reculant. « Malheureusement, il semble qu'elle soit ton Esclave d'Amour. »

— « Elle est trop bien pour être une esclave, » dis-je, « sans parler d'une esclave intégrale, l'Esclave d'Amour, totale et abjecte. »

— « Même si cela est ce que nous désirons au plus profond de notre cœur ? » demanda Peggy.

— « Naturellement ! » répondis-je avec colère.

— « Mais si elle était une esclave, » insista Peggy, « véritablement une esclave ? »

— « Cela ne change rien, » répondis-je.

— « Tu as certainement constaté que les femmes goréennes peuvent être des esclaves, et tu les as traitées en conséquence, » émit-elle.

— « Oui, » admis-je. Je regardai Peggy. Elle rougit intensément, et sourit. Je l'avais souvent traitée, totalement et intégralement, comme la simple esclave qu'elle était.

— « En quoi, » dit doucement Peggy, avec un sourire, « les autres femmes sont-elles différentes ? »

— « Elle est différente ! » répondis-je avec colère.

— « Peux-tu admettre qu'il soit possible qu'elle ne soit pas différente ? » demanda Peggy.

— « Non, » répondis-je. « Non. »

— « Pourquoi ? » demanda Peggy.

— « Dans ce cas, elle ne serait qu'une esclave ! » répondis-je avec colère.

— « Mais si c'est ce qu'elle est, si cela l'épanouit et l'emplit de joie ? » demanda-t-elle.

— « Peu importe ! » dis-je avec colère.

— « La nature d'une femme, son épanouissement et sa joie, ne comptent pas pour toi ? » demanda-t-elle.

Je restai silencieux. J'étais furieux.

« Ne souhaites-tu pas, honnêtement, qu'elle porte tes chaînes ? » demanda Peggy.

— « Dès l'instant où je l'ai vue, » répondis-je, « j'ai eu envie qu'elle porte mes chaînes. »

Peggy m'embrassa.

« Mais je dois chasser ces pensées de ma tête, » ajoutai-je avec amertume.

— « Pourquoi ? » demanda-t-elle.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « La nature est dure, mais elle n'est pas vraiment terrible, » fit-elle ressortir.

— « Je dois partir, » coupai-je.

— « Ce n'est même pas encore la vingtième ahh, Maître, » dit-elle. Rapidement, elle s'agenouilla près de moi, la tête baissée. « Ai-je déplu au Maître ? » demanda-t-elle.

— « Non, » répondis-je, souriant et la regardant.

— « Ose devenir Goréen, Maître, » dit-elle. « Je t'en prie. »

— « Peut-être, » fis-je.

Rapidement, elle, se lova contre moi, me serrant. Elle ne voulait pas que je quitte l'alcôve.

« Pourquoi ne te mets-tu pas à plat ventre devant celui dont tu souhaites porter le collier, » demandai-je, « et, avec des larmes, en embrassant ses pieds, ne le supplies-tu pas de t'acheter ? »

— « Je n'ose pas, » dit-elle. « Je ne suis qu'une esclave, et une femme de la Terre. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Il pourrait être offensé et me tuer, ou Tasdron, mon Maître, découvrant mon crime, pourrait me tuer, à cause de mon insolence. »

— « Je vois, » répétai-je.

— « Ainsi, je dois le voir quotidiennement, » reprit-elle, « et ne puis en aucun cas lui révéler mes sentiments, au-delà de ceux d'une Esclave de Soie contrainte de servir tous les hommes qui peuvent payer le prix d'un gobelet du Paga de son maître. »

Je passai un bras autour de la femme.

« Tu vois, Maître, » reprit-elle, « nous ne sommes pas tellement différents. Tu as perdu ton esclave et je ne peux pas me permettre de me révéler à mon Maître. »

Je l'embrassai, doucement.

Elle se mit à sangloter dans mes bras et je la serrai tendrement. Elle me regarda, les yeux pleins de larmes.

— « Il est difficile d'être une esclave, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Maître, » dit-elle.

— « Oui ? » dis-je.

— « Je t'en prie, prends-moi avec douceur, Maître, » supplia-t-elle, « bien que je sois une esclave. »

— « Très bien, Esclave, » acceptai-je.

— « Merci, Maître, » dit-elle doucement.

Elle était couchée près de moi. Elle tripotait la chaîne fixée à son collier.

« J'aime être enchaînée, » dit-elle.

— « Les chaînes permettent d'amener les femmes à prendre conscience de leur asservissement, » rappelai-je.

— « Dans leur esprit, elles savent bien qui sont les maîtres, » dit-elle avec un sourire.

Je ne répondis pas. Ce qu'elle disait, toutefois, était manifestement vrai. L'effet d'une chaîne, ou d'une corde, sur la sexualité d'une femme, est parfois incroyable. Cela est d'autant plus vrai dans le cas d'une esclave récente. Avec une esclave ancienne, qui connaît déjà la signification de son collier, un simple claquement de doigts, ou un petit geste impérieux peuvent produire le même effet dévastateur, catalytique, sur sa sexualité. La disponibilité et l'excitabilité, la vulnérabilité sexuelle impuissante de l'esclave, sont des choses auxquelles les hommes de la Terre, dont l'expérience se limite aux femmes libres de la Terre, ne sont absolument pas préparés. Il faut, en général, entre quinze et vingt minutes pour amener une femme de la Terre à l'orgasme. L'esclave, en revanche, qu'elle soit goréenne ou femme de la Terre asservie, lorsqu'elle a été dressée et comprend totalement sa condition, se trouve souvent au bord de l'orgasme lorsque son maître pose simplement les yeux sur elle. Les différences, naturellement, sont presque totalement psychologiques. La sexualité, comme chacun sait, est presque intégralement fonction de l'imagination du cerveau. L'esclave sait qu'elle est esclave, véritablement, et que la passion ne lui est pas seulement permise, mais qu'elle est exigée d'elle. En réalité, elle peut être fouettée ou tuée si elle n'est pas assez passionnée. Ses besoins sexuels sont, de ce fait, libérés. Effrayée, elle commence souvent par agir, et le maître sait cela mais, bientôt, parfois avec horreur, elle découvre qu'elle obéit à la caresse du maître et ne joue plus la comédie, ce

que le maître sait également, et qu'elle est véritablement devenue, soudain, une esclave abandonnée et spasmodique. En outre, bien entendu, son asservissement et sa sexualité lui sont rappelés de mille manières subtiles. Certaines façons de parler sont exigées d'elle, certains gestes et poses. Elle doit, par exemple, s'adresser aux personnes libres avec déférence et, en général, s'agenouiller en leur présence. Ses vêtements sont ordinairement caractéristiques ; ils sont généralement bon marché et courts ; parfois, elle ne porte qu'un haillon ; cela est destiné à lui rappeler l'humilité de son statut ; cela est destiné également, bien entendu, en général, à ne laisser planer aucun doute sur ses charmes. Inutile de dire, aussi, que son cou est prisonnier d'un collier portant le nom de son maître ; parfois, de plus, le collier porte le nom qu'il a décidé de lui donner ; et sa cuisse, ou une autre partie du corps, est marquée au fer rouge. C'est un animal, sensuel et beau, marqué comme un article de propriété, qui n'a un nom que parce que le maître le souhaite ; il n'est même pas obligé de lui donner un nom, s'il n'en a pas envie. Au-delà, bien entendu, elle vit dans la civilisation goréenne. C'est une civilisation complexe, énergique, intelligente, colorée et profondément sensuelle ; c'est un monde dur et généreux où l'esclave a une place et un rôle particuliers ; sa condition est indubitable et catégorique ; elle repose sur l'histoire, la tradition et le droit ; elle n'a absolument aucun moyen d'y échapper ; elle est esclave. En conséquence, animal et article de propriété, ne possédant même pas de nom, elle s'agenouille devant son maître ; elle attend d'être commandée.

« J'aime que tu sois fort avec moi, » dit Peggy. Elle était allongée près de moi, la chaîne fixée à son collier.

— « Tu es une femme, » dis-je.

— « Je méprise les hommes faibles, » dit-elle. « Je ne respecte que les hommes qui me traitent comme une femme, et font de moi ce qui leur plaît. Je sais que je suis une femme. Je veux être traitée en tant que telle. Comment pourrais-je prendre ma place dans l'ordre de la nature si les hommes ne me traitaient pas comme ils en ont envie ? C'est ainsi que je veux être traitée, même avec insolence, comme les hommes le souhaitent. Ce n'est qu'alors que je puis sentir qu'ils sont mes maîtres et m'abandonner totalement à eux. »

— « Il y a un moment, » rappelai-je, « tu voulais être prise avec douceur. »

— « Et tu l'as fait, » dit-elle. « C'était ce qui me faisait envie, et je te suis reconnaissante d'avoir daigné en tenir compte. »

— « Parfois, je pourrais ne pas le faire, » fis-je remarquer.

— « Je sais, Maître, » répondit-elle. « Et, plus tard, » ajouta-t-elle, « quand ton désir s'est réveillé, tu m'as prise comme une simple esclave, avec brutalité. »

— « Tu t'es bien abandonnée, » appréciai-je.

— « Je ne pouvais pas m'en empêcher, Maître, » fit-elle ressortir.

Puis, couchée près de moi, elle se mit à m'embrasser le bras. Elle prit mon bras à deux mains, l'embrassant.

« Tu es fort ! » souffla-t-elle.

Je ne répondis pas.

« Maître, » souffla-t-elle.

— « Oui ? » répondis-je.

— « Prends à nouveau Peggy. Peggy supplie. »

— « Peut-être, » répondis-je. « Peut-être pas. »

Elle gémit et posa la tête contre mon bras.

Je supposai qu'il n'était pas étonnant que les femmes réduites à l'asservissement, portant le collier et marquées au fer rouge, n'ayant pas besoin, compte tenu des nécessités de leur condition, d'appliquer les moqueries de l'imitation des hommes, et constatant que les entraves à la manifestation de leur nature la plus secrète sont supprimées, deviennent progressivement de plus en plus

dépendantes de leurs besoins.

Je trouvai cela amusant, peut-être parce que je venais de la Terre. Comme il aurait été humiliant pour une femme de la Terre, surtout, à mon avis, de constater qu'elle possède en elle, embrasés, des besoins profondément féminins pour la satisfaction desquels elle dépend des maîtres. Cet aspect de la sexualité de la femme esclave, son besoin ainsi que son excitabilité, surprendrait également les hommes de la Terre, accoutumés seulement aux dispositions inhibées et à la frigidité conditionnée des femmes qui lui sont familières. Il n'est pas rare qu'une femme s'agenouille devant un maître haï, la tête baissée, et le supplie de la caresser. Il n'est pas rare que les Marchands d'Esclaves privent les femmes de caresses masculines pendant deux ou trois jours avant de les vendre. De ce fait, elles se vendent presque invariablement plus cher. Son besoin, manifesté dans la façon pitoyable dont elle s'exhibe, dans ses attitudes physiques, ses gestes et ses expressions, est évident et excite souvent les acheteurs. Combien de femmes de la Terre, me demandai-je, se déshabillent lentement devant un homme, s'agenouillent devant lui, lui embrassent les pieds puis, levant la tête, le supplient de les caresser ? Peut-être seulement celles qui sont des femmes esclaves.

« Tu es enchaînée, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je pris la chaîne de Peggy dans la main et tirai dessus, doucement mais fermement. Elle sentit alors la chaîne appliquer le collier sur sa nuque.

— « Tu es vraiment enchaînée, » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Pourquoi es-tu enchaînée ? » demandai-je.

— « Le Maître a eu envie de m'enchaîner, » répondit-elle. Elle m'embrassa. « Je t'en prie, Maître, » dit-elle, « prends ton esclave enchaînée. »

— « Peut-être, » dis-je. « Peut-être pas. »

Elle sanglota, frustrée, et continua de m'embrasser.

Même chez les femmes accoutumées à l'esclavage, naturellement, qui connaissent bien le sens de leur collier, la chaîne ne perd jamais son sens. Les maîtres l'utilisent souvent, même avec des femmes expérimentées. Elle fait toujours son effet.

— « Je t'en prie, Maître, » sanglota-t-elle.

— « Tais-toi ! » dis-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle dans un sanglot.

Parfois, pour chasser l'esclave qui est aux pieds d'un homme, il faut lui donner des coups. Parfois, il faut l'enchaîner dans un coin.

Je ris.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Puis je la pris dans mes bras et la jetai rudement sous moi.

Elle cria de plaisir.

« Quel est ce bruit ? » demandai-je.

— « Tu m'as rendue très heureuse, Maître, » dit-elle, lovée contre moi.

— « Tu n'entends donc pas ? » demandai-je.

— « J'entends les conversations, les tintements des gobelets dans la salle de la taverne, » répondit-elle.

— « Sandales ! » ordonnai-je soudain.

Il n'est pas nécessaire de répéter un ordre goréen. Peggy, stupéfaite, les yeux fous, se mit à genoux et prit mes sandales. Je me levai, voûté sous le plafond bas de l'alcôve. J'enfilai ma tunique. Elle porta mes sandales à ses lèvres, les embrassant.

— « Maître ? » demanda-t-elle.

Elle glissa les sandales sur mes pieds, les lançant. Je bouclai ma ceinture, à laquelle ma bourse était suspendue. Je passai le ceinturon de mon épée, avec son fourreau contenant l'arme, sur mon épaule gauche.

« Maître ? » demanda Peggy.

— « Tu n'as donc pas entendu ? » demandai-je.

Elle termina de lacer mes sandales. Après les avoir lacées, elle embrassa les nœuds et, lorsqu'elle eut terminé, posa la tête sur mes pieds en un mouvement de soumission élégante. Attacher les sandales, et souvent de cette façon, est un des petits services domestiques que les esclaves rendent souvent aux maîtres. Puis elle leva la tête vers moi, troublée.

« Et maintenant, » dis-je, « entends-tu ? »

— « Les conversations se sont tues dans la salle de la taverne, » dit-elle avec frayeur. « Tout est silencieux. »

— « Écoute, » dis-je.

— « J'entends, » dit-elle. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « C'est une barre d'alerte, » répondis-je. « Cela vient des quais. »

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » demanda-t-elle.

Je détachai les rideaux en cuir de l'alcôve.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Où vas-tu ? » demanda-t-elle.

— « Sur les quais, » répondis-je.

— « N'y va pas ! » dit-elle.

J'écartai les rideaux. Je me retournai et la regardai. Elle était à genoux, effrayée, sur les fourrures, la chaîne au cou.

« N'y va pas, » supplia-t-elle.

Je pivotai sur moi-même et me frayai rapidement un chemin entre les tables. Je l'entendis sangloter et tirer sur la chaîne mais celle-ci, naturellement, l'immobilisait parfaitement. Les hommes près de qui je passai à grands pas ne s'étaient pas levés. Ils ne soutinrent pas mon regard. Personne ne proposa de m'accompagner.

« N'y va pas, » conseilla Tasdron.

Je ne lui répondis pas. Je sortis de la taverne, puis courus jusqu'aux quais.

CE QUI ARRIVA SUR LES QUAIS ; CE QUI ARRIVA À PROXIMITÉ DE LA TAVERNE DE TASDRON

« RECULE, tu risques d'être blessé ! » cria un homme.

Je fus saisi par deux hommes, des citoyens, et tiré dans la foule. Je saignais. Ma tunique était coupée. L'épée du pirate, dans un ample mouvement d'ivrogne, m'avait entaillé la poitrine. D'autres citoyens, avec des gaffes du type de celles qui sont utilisées sur les galères goréennes pour s'éloigner des quais, contenaient la foule. Je sentis le flanc d'une gaffe contre mon ventre. Je fus bousculé par la foule. Le pirate pivota sur lui-même et s'éloigna en riant.

« Où sont les gardes de Port Cos ? » demandai-je. « Où sont les gardes d'Ar's Station ? » Il y avait plusieurs gardes, originaires de ces villes, à Victoria.

L'air était chargé de fumée. Cinq entrepôts, et quelques bâtiments annexes, brûlaient.

« Ils restent à leur poste, » dit lugubrement un homme. « Ils protègent leur quartier général. »

« Victoria ne les intéresse pas, » dit un autre avec amertume.

Je regardai les pirates, une cinquantaine, allant et venant sans opposition entre les entrepôts et les quais, près desquels deux galères étaient amarrées. Des citoyens, à la pointe de l'épée, chargeaient des marchandises sur les galères. Quelques pirates tenaient des torches.

« Au matin, le tribut sera payé, » dit un de mes voisins.

Je vis plusieurs pirates, avec des bouteilles de Paga, buvant au goulot, allant et venant, s'arrêtant de temps en temps pour éventrer un ballot de marchandise ou renverser un baril, éparpillant leur contenu sur les planches.

La barre d'alerte retentissait toujours, en vain. Les pirates ne prirent pas la peine d'arrêter l'individu désespéré qui frappait stupidement dessus.

« Nous sommes cinquante fois plus nombreux qu'eux, » dis-je. « Laissez-moi les attaquer. Arrêtons-les. »

— « Ce sont les maîtres de Victoria, » dit un homme. « N'agis pas inconsidérément. »

J'entendis une femme hurler et la vis, jetée sur l'épaule d'un pirate qui riait et l'emportait en direction d'une galère.

« Que va-t-il lui arriver ? » souffla une femme, près de moi, terrifiée.

« Si elle est belle, » dit un homme, « peut-être servira-t-elle dans la place forte de Policrates. Sinon, peut-être sera-t-elle égorgée. »

La femme hoqueta, les mains posées sur son voile.

Le pirate jeta la femme à ses pieds, près de la galère la plus proche, puis la déshabilla et la passa à un de ses camarades qui se trouvait sur la galère. Il la mit sur l'extérieur du bastingage, tournée vers

l'extérieur, les reins pressés contre le bois, les bras passés par-dessus, comme les autres. Puis, avec une lanière de cuir, lui serrant étroitement le ventre, il l'attacha de la même façon que les autres. Toutes étaient ainsi exposées. En outre, ce type d'exposition des captures a pour effet de décourager tout jet de projectiles de la part des gens qui assistent au pillage.

La femme était jolie. Je ne pensais pas qu'elle serait égorgée. Les hommes ont mieux à faire avec ce type de femme. Toutefois je pensais que toutes les femmes capturées seraient bientôt marquées au fer rouge et ne tarderaient pas à porter le collier.

« À ta place, » dit l'homme qui se tenait près de la femme, dans la foule, « je reculerais et me cacherais parmi les gens. Ensuite, je prendrais la fuite. »

— « Mais je suis libre, » protesta-t-elle.

— « Elles aussi l'étaient ! » dit l'homme avec colère, montrant les femmes attachées au bastingage de la galère des pirates.

Elle se tassa sur elle-même, soudain effrayée.

Je vis Kliomenes, à une soixantaine de mètres, dirigeant ses hommes et ses travailleurs forcés, citoyens de Victoria, qui chargeaient les galères.

« Toi, Femme ! » cria un pirate, scrutant la foule. « Avance ! »

Les hommes qui tenaient la gaffe, effrayés, la baissèrent.

« Avance ! » répéta le pirate.

La femme secoua la tête, tentant de reculer parmi les hommes.

« Retirez-lui sa capuche, baissez son voile ! » ordonna le pirate.

« Protégez-moi, sauvez-moi, je vous en prie, » supplia-t-elle.

Sa capuche fut tirée en arrière. Son voile fut arraché. Elle était jolie. Elle se vendrait un bon prix. Je me demandai pourquoi une telle femme venait sur les quais dans une situation aussi dangereuse. Elle devait certainement connaître le péril auquel elle s'exposait.

« Avance, Beauté, » dit le pirate.

Raide, elle se dirigea vers lui. Je voulus avancer, mais deux hommes m'en empêchèrent.

Rapidement, devant tout le monde, à la lumière des torches, la femme fut dévêtue par l'épée du pirate.

« Couche-toi ! » ordonna-t-il.

Elle hésita et m'adressa un regard désespéré.

« Ou bien préfères-tu être fendue comme un larva ? » demanda-t-il. Son épée se posa sur la douceur ronde de son ventre.

Rapidement, ensuite, elle s'allongea devant lui, le dos sur les dures planches goudronnées.

Le pirate, alors, nous regarda et rit.

« À mes pieds, couchée et nue, voici une femme libre de Victoria ! L'un d'entre vous veut-il me la disputer ? » Deux hommes m'immobilisaient. Personne d'autre ne bougea.

« À genoux ! » ordonna-t-il à la femme. Elle obéit.

Puis il posa la pointe de son épée sur sa jolie gorge.

Maladroitement, lentement, levant les bras, la lame entre les bras, les doigts tremblants, elle noua le nœud d'asservissement dans ses cheveux. Elle le regarda.

— « Épargne-moi, Maître, » dit-elle.

Pendant quelques longs instants, la pointe de l'épée resta sur sa gorge, le pirate examinant la demande de la femme. Je vis ses yeux examiner ses courbes désormais asservies.

Il rit. Il remit brutalement la lame dans son fourreau. Elle faillit s'évanouir de soulagement.

— « Debout ! » ordonna-t-il. « Cours jusqu'à la galère la plus proche. Supplie d'y être exposée, comme le butin que tu es ! »

— « Oui, Maître ! » s'écria-t-elle et, se levant d'un bond, elle courut en direction de la galère,

esclave commandée.

« Nous faisons ce que nous voulons avec Victoria ! » lança le pirate. « L'un d'entre vous souhaite-t-il me contredire ? » Personne ne prit la parole. Alors, il rit à nouveau et, pivotant sur lui-même, s'en alla vers les galères.

La nouvelle esclave fut attachée au bastingage, comme les autres.

« À mon avis, elle désirait le collier, » dit un homme.

« Elles sont toutes dans ce cas, » dit un autre.

Naturellement, ils ne connaissaient pas de femme comparable à Miss Beverly Henderson.

Elle ne pouvait pas être esclave.

Mais si, me demandai-je, dans le secret de son cœur, comme Alison à Ar et Peggy à Victoria, qui étaient manifestement des esclaves, elle était aussi, véritablement, une esclave ? Si tel était le cas, elle s'était bien moquée de moi en feignant d'être libre, en se montrant souvent désagréable, en osant vendre Lola, en tentant de me dénoncer aux gardes de Cos, en m'humiliant dans la taverne de Hibron. Et si elle était une esclave ? Était-il possible qu'elle soit véritablement une esclave ? Cette simple idée faillit me faire hurler de fureur et de plaisir. Si elle était une esclave, je le constateraï. Et, d'une façon ou d'une autre, malgré tous les obstacles, je la prendrais, je la posséderais, et je ne serais pas doux avec l'esclave. Elle me devait beaucoup. Oui, je me jurai, si elle était une esclave, qu'elle porterait mon collier. Et, de ce fait, elle ne tarderait pas à comprendre qu'elle était une esclave. Je la traiterai, cette petite traînée désirable, cette esclave, avec une dureté et une autorité qui deviendraient légendaires à Victoria !

À ce moment-là, il me devint impossible de nier que je voulais que Miss Beverly Henderson soit mon esclave.

« Nous paierons le tribut demain matin, » dit un homme.

« Nous n'avons pas le choix, » dit un autre.

« Nous n'aurions jamais dû prendre le risque de difficultés sur ce plan, » dit un troisième.

« Exact, » conclut un quatrième.

La fumée me piquait les yeux. L'homme avait, à ce moment-là, cessé de frapper sur la barre d'alerte. La foule était pratiquement silencieuse. On entendait le crépitement des flammes.

« On nous a donné une bonne leçon, » dit un des hommes.

« Policrates possède Victoria, » dit un autre.

« C'est exact, » dit un troisième.

Je pivotai sur moi-même et quittai la foule. Lentement, je m'éloignai des quais. Je repris lentement le chemin de la taverne de Tasdron.

Les pensées se bouscullaient dans ma tête.

J'avais vu dévêtir une femme libre de Victoria sans plus de pitié que s'il s'était agi d'une esclave. Je l'avais vue s'agenouiller, nue, devant le pirate et, la lame sur la gorge, de ses propres mains, nouer le nœud d'asservissement dans ses cheveux, devant des centaines de ses concitoyens.

J'avais vu la désorganisation, la peur, la démobilisation des hommes de Victoria. J'avais vu l'insolence des pirates, l'incendie des bâtiments.

Et les hommes de Victoria, bien qu'ils soient beaucoup plus nombreux que les pirates, n'avaient pas combattu.

Le tribut serait payé.

Et, en outre, j'avais appris, et je m'attardai sur cette idée, que j'avais envie de posséder Miss Beverly Henderson, oui, littéralement la posséder, comme un homme de la Terre posséderait une paire de bottes, un cochon ou un chien, ou bien comme un homme de Gor posséderait, disons, un tarsk ou un sleen ou, plus bas dans l'échelle des valeurs, comme il posséderait une esclave.

« Ne fais pas cela ! » criai-je. Je saisis la silhouette, le corps crispé, penché sur l'épée, la pointe sur son ventre, le pommeau dans les mains, appuyées sur les pavés de la rue obscure. « Non ! » dis-je. Je luttai brièvement avec lui. Puis, d'un coup de pied, je fis dévier l'épée et elle glissa de bas en haut, déchirant la tunique. Il tomba à quatre pattes, vomissant, et se traîna jusqu'à l'épée, s'en emparant. Il poussa un cri de fureur et de frustration, serrant à présent l'épée entre ses mains. Il se leva, vacillant.

— « Qu'est-ce qui te permet d'intervenir ? » demanda-t-il.

Il leva la lame et se dirigea vers moi. Je la vis trembler. Il la stabilisa, posant l'autre main sur celle qui serrait le pommeau. Il leva à nouveau l'arme. Je ne reculai pas. Je ne pensais pas qu'il me frapperait. Puis la lame s'abassa et l'homme sanglota, recula jusqu'au mur et se laissa glisser jusqu'au pied de celui-ci, l'épée près de lui sur les pavés. Il se pencha, la tête entre les mains.

« Qu'est-ce qui te permet d'intervenir ? » sanglota-t-il.

— « De toute évidence, il y a des gens qui méritent que tu tournes ton épée contre eux ! » dis-je avec colère.

— « Donne-moi à boire, » dit-il.

— « Est-ce tout ce qu'il reste, » lui demandai-je, « de la gloire, des Codes, de l'acier ? »

— « Je veux à boire, » dit-il lugubrement.

— « Je viens des quais, » lui appris-je. « Vous, les clients de la taverne de Tasdron, et toi aussi, vous avez certainement entendu l'alerte. »

— « Je n'ai rien à faire sur les quais, » dit-il.

— « Néanmoins, » relevai-je, « tu étais sorti de la taverne. Veux-tu dire que tu n'allais pas sur les quais ? »

— « Je ne peux rien faire, » répondit-il. « Je ne peux rien faire. »

— « Néanmoins, malade, victime du vertige, tu as quitté la taverne, » insistai-je. « Cette rue conduit aux quais. »

— « Je suis tombé, » dit-il. « Je ne pouvais même plus marcher. »

— « Veux-tu savoir ce qu'il s'est passé sur les quais ? » demandai-je, avec colère.

— « Je suis inutile, » dit-il. « Je ne pouvais rien faire. Je ne vauds rien. »

— « Sur les quais, » repris-je, « il y avait des pirates, un peu plus de cinquante, sous le commandement de Kliomenes, lieutenant de Policrates. »

— « Je ne veux pas le savoir, » dit-il.

— « Sous les yeux de centaines d'habitants de Victoria, ces hommes, si peu nombreux, ont brûlé et pillé, riant en tout impunité, comme cela leur plaisait. Et, sous les yeux de centaines d'habitants de Victoria, furieux mais inactifs et lâches, n'osant pas protester, des femmes libres, hautaines, de cette ville ont été publiquement dévêtues et attachées, afin d'être ensuite réduites en esclavage et porter le collier aux pieds des pirates. »

— « Les femmes sont faites pour le collier ! » répliqua-t-il avec colère.

— « Et serais-tu, dans ce cas, » demandai-je, « prêt à les livrer, captures t'appartenant, aux mains d'individus tels que Kliomenes et Policrates ? Sont-ils plus hommes que toi, que ces beautés soient davantage à leur place à leurs pieds que, craintivement, aux tiens ? »

Il baissa à nouveau la tête, se cachant le visage dans les mains.

« Je croyais, » repris-je, « que des hommes tels que toi étaient capables de susciter la terreur dans le cœur d'individus comme eux, que les esclaves impatientes de plaire, craignant le fouet, avaient peur d'irriter des hommes tels que toi et non des individus comme eux. »

— « Donne-moi à boire, » dit-il.

— « Ainsi, tu aimes tellement Kliomenes et Policrates que tu es prêt à leur abandonner gracieusement les femmes et les trésors de cette ville ? »

— « Je ne suis pas de Victoria, » répondit-il.

— « Apparemment, rares sont les habitants de Victoria qui sont vraiment de Victoria, » relevai-je. « Néanmoins, beaucoup y résident. Si des hommes tels que nous ne sont pas de Victoria, qui en est ? »

— « Je suis malade, » dit-il.

— « Il n’y avait pas de chef, sur les quais, » repris-je. « La ville a été injuriée en toute impunité. J’ai vu des centaines d’hommes, craintifs, piétinant sur place, et personne pour les conduire. Je les ai vus subir la loi d’une poignée d’individus impitoyables et organisés, aussi dignes et vains que des vulos. Je les ai vus accepter de charger les richesses de leur ville sur les galères des voleurs. Sans protester, craintifs, des hommes ont assisté au pillage et à l’incendie de leurs biens. Les quais brûlent toujours. L’air est chargé de fumée. »

Il resta silencieux.

« Tu nous as manqué, sur les quais, » conclus-je.

— « Pourquoi t’es-tu mêlé de mes affaires ? » demanda-t-il.

— « Un jour, » répondis-je, « dans la taverne de Tasdron, tu m’as sauvé la vie. N’ai-je pas le droit, de ce fait, de te la sauver ? »

— « Dans ce cas, nous sommes à égalité, » dit-il avec amertume. « Nous ne nous devons plus rien. À présent, laisse-moi tranquille. »

— « Je t’ai vu, ces derniers jours, parler sérieusement avec Glyco, Marchand important de Port Cos. Je suis persuadé que, craignant l’unification des pirates de l’est et de l’ouest, il tentait de te convaincre de participer à une opération de résistance. »

— « Tu es perspicace, » dit l’homme.

— « Ses demandes, je présume, sont restées stériles. »

— « Je ne peux pas l’aider, » dit l’homme.

— « Néanmoins, le fait qu’il soit venu te voir suggère que ton courage, ton intelligence dans ces domaines, n’ont jamais été oubliés. »

— « Je ne suis plus ce que j’étais, » dit-il.

— « Je suppose que tu occupais une place importante parmi les gardes de Port Cos, » dis-je.

— « Autrefois, j’étais Capitaine de Port Cos, » m’apprit-il. « En fait, j’ai autrefois chassé la bande de Policrates de la région de Port Cos. » Il me regarda. « Mais c’était il y a longtemps, » ajouta-t-il. « Je ne me souviens plus de ce Capitaine. Je crois qu’il a désormais disparu. »

— « Que s’est-il passé ? » demandai-je.

— « Je me suis mis à préférer le Paga aux Codes, » répondit-il. « Déshonoré, j’ai été congédié. Ensuite, suivant le fleuve en direction de l’ouest, je suis arrivé à Victoria. »

— « Comment s’appelait ce Capitaine ? » demandai-je.

— « J’ai oublié, » répondit-il lugubrement.

— « Si tu avais été sur les quais, » dis-je, « les choses se seraient peut-être déroulées autrement. »

— « Pourquoi ne les as-tu pas commandés ? » demanda-t-il.

— « Je ne suis qu’un faible et un idiot, » répondis-je. « Et je ne suis pas entraîné. »

Il ne répondit pas.

« Un homme tel que toi aurait pu faire la différence. »

Il tendit la main droite. Elle était grosse, mais instable. Elle tremblait.

— « Autrefois, » dit-il, « je pouvais frapper mille coups de taille avec une précision d’un cheveu. Je pouvais frapper mille fois de pointe dans un cercle d’un demi-hort, mais aujourd’hui – aujourd’hui, vois ce que je suis devenu. » Sa main tremblante tomba. Il serra le poing et le pressa sur les pavés de la rue noire. Il pleurait. « Policrates aurait pu me tuer, dans la taverne, » dit-il. « Il connaissait ma faiblesse. Mais il ne l’a pas fait. À cause de vieux souvenirs, je suppose, de vestiges de réalités disparues, il m’a épargné. » Il me regarda. « Nous avons grandi ensemble sur les quais de Port Cos, » expliqua-t-il. « Nous avons tous les deux embrassé la profession de l’acier ; je suis

devenu garde et lui pillard. »

— « Qu'est-ce que Glyco voulait de toi ? » demandai-je.

— « Un plan, un point de ralliement, un drapeau, un chef, une opération contre la place forte de Policrates. »

— « Et que lui as-tu répondu ? » demandai-je.

— « Qu'il faudrait cent navires de siège et dix mille hommes pour prendre la place forte de Policrates, » dit-il.

Je hochai la tête. Son estimation ne me paraissait pas erronée. En fait, compte tenu des forces qu'il était possible de réunir sur le fleuve, la place forte de Policrates était inexpugnable. J'avais entendu des affirmations similaires de la part d'autres personnes. Miss Beverly Henderson, cette idée me traversa l'esprit, était désormais prisonnière derrière des hautes murailles noires.

— « La situation, dans ce cas, est sans espoir ? » demandai-je.

— « Oui, sans espoir, » répondit-il.

— « Demain, » annonçai-je, « le tribut sera payé à Policrates. »

L'homme haussa les épaules.

« On dit, » repris-je, « que les pirates possèdent Victoria. »

— « C'est exact, » dit-il. « C'est exact. »

— « Et il n'y a personne pour les contredire ? » demandai-je.

— « Personne, » répondit-il.

— « Que puis-je faire pour toi ? » demandai-je tristement.

— « Me donner à boire, » répondit-il.

Je pivotai sur moi-même et gagnai la taverne de Tasdron qui était toujours ouverte mais extrêmement calme. J'entrai dans la taverne. Je ne parlai à personne et personne ne soutint mon regard. J'achetai une bouteille de Paga puis regagnai la rue et revins sur mes pas, rejoignant la silhouette tassée au pied du mur. Je m'immobilisai en face de lui et il leva la tête, m'adressant un regard vitreux. Je lui donnai la bouteille qu'il prit maladroitement, avidement. Il tira le bouchon avec les dents. Il serra la bouteille à deux mains. Il me regarda, assis au pied du mur.

— « Je regrette, » dis-je, « de t'avoir parlé avec cruauté. Je n'en avais pas le droit. J'ai parlé ainsi parce que j'étais en colère, furieux et frustré. Je suis vraiment désolé. »

— « As-tu pitié de moi ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je. « J'ai pitié de toi. »

Lentement, par un acte de volonté, avec une fureur glacée, mouvement par mouvement, il se mit péniblement debout. Une colère terrifiante faisait étinceler ses yeux.

— « Pitié ? » demanda-t-il. « Moi ? »

— « Oui, » répondis-je. « Tu es tombé. Tu ne peux pas te relever. Tu n'y peux rien. Ce n'est pas ta faute. Je ne te blâme pas. »

— « Pitié ? » répéta-t-il. « Moi ? »

— « Je sais que tu as été déshonoré, » dis-je. « Je sais que le Rouge t'a été pris. »

— « Personne, » répliqua-t-il, « ne peut me prendre le Rouge, puisqu'il m'a été accordé, sauf par l'épée. »

Il déchira sa tunique, révélant dessous, sombre, noirâtre dans l'obscurité, le Rouge.

« Ceci, » dit-il, « ne peut m'être pris que par l'épée. Celui qui veut peut payer. »

— « Tu es fini, » dis-je. « Bois. »

Il regarda avec consternation et colère la bouteille qu'il serrait dans la main droite.

« Tu as oublié le nom du Guerrier, » repris-je, « qui était de Port Cos. Il n'existe plus. Bois. »

L'homme, alors, serra le goulot de la bouteille à deux mains. Pendant un long moment, il la regarda. Ses épaules se voûtèrent et il gémit de douleur. Puis, lentement, péniblement, il se redressa. Il

leva la tête vers les lunes goréennes et, dans la rue noire, désespéré, poussa un cri sauvage. Cela commença comme un cri de désespoir, de douleur, et se termina comme un rugissement de rage. Il pivota sur lui-même et, soudain, à deux mains, fracassa la bouteille contre la pierre. Dans le noir, il fut coupé par les éclats de verre et aspergé de Paga.

— « Je me souviens de lui, » dit-il.

— « Comment s'appelait-il ? » demandai-je.

— « Callimachus, » répondit-il. « Callimachus de Port Cos. »

— « A-t-il disparu ? » demandai-je.

L'homme, alors, avec les deux poings, frappa le mur.

— « Non, » dit-il avec une férocité terrifiante. Du sang, noir, sur ses mains, coulait entre ses doigts.

— « Où est-il ? » demandai-je.

Lentement, l'homme se tourna vers moi.

— « Il est ici, » répondit-il. « C'est moi. »

— « Je suis heureux d'entendre cela, » dis-je. Je me baissai et ramassai la lame gisant sur les pavés. Je la lui donnai.

« Ceci, » dis-je, « t'appartient. »

Il rengaina la lame. Il me regarda pendant un long moment.

— « Tu m'as rendu service, » dit-il. « Comment puis-je te rembourser ? »

— « J'ai un plan, » répondis-je. « Enseigne-moi l'escrime. »

JE SUIS REÇU DANS LA DEMEURE DE POLICRATES ; KLIOMENES ME MET À L'ÉPREUVE ; JE CHOISIS UNE FEMME POUR MON PLAISIR NOCTURNE

L'ESCLAVE NUE, avec ses clochettes et ses bijoux, se tortillait sur les dalles rouges du sol, devant nous.

Policrates, assis près de moi, derrière la grande table basse, appuyait l'une contre l'autre les deux moitiés d'une pierre jaunâtre, brune, la topaze autrefois cassée en deux. Une nouvelle fois, je vis, avec étonnement, les contours d'une galère du fleuve se former à partir des décolorations brunâtres des deux morceaux de pierre, après qu'ils eussent été appliqués l'un contre l'autre. Il n'était pas douteux qu'il s'agissait des deux moitiés d'une pierre exceptionnelle, autrefois cassée en deux.

« Fascinant, » dit Policrates. « Et comment va mon ami Ragnar Voskjard ? »

— « Bien, » répondis-je. « Et, naturellement, il demande également de tes nouvelles. »

— « Je vais bien, » dit Policrates. « Et tu pourras, à ton retour, lui dire que je suis impatient de participer à notre entreprise commune. »

— « Dans vingt jours, » dis-je, « en comptant mon retour et la préparation de nos navires, nous serons à ta porte de la mer. »

— « Excellent, » dit Policrates.

— « Nous nous rendrons alors à Ar's Station, dont nous pillerons les entrepôts et brûlerons les vaisseaux. Ensuite, nous ferons de même à Port Cos. Ces deux grands ports, ensuite, nous appartiendront pratiquement. »

— « Cela suppose, » précisa Policrates, « que les tensions entre Cos et Ar empêchent ces deux puissances de s'unir sur le fleuve. »

— « Leur stupidité, sur ce point, » dis-je, « devrait tourner à notre avantage. »

— « Exact, » fit Policrates en riant. « Buvons à cela. »

Il leva son gobelet et nous trinquâmes, et je tendis également mon gobelet vers Kliomenes qui, renfrogné, était assis à la droite de Policrates. Ainsi, nous trinquâmes et bûmes. Kliomenes me regardait attentivement.

Je tournai la tête et m'intéressai à l'esclave qui se tortillait devant nous.

Elle exécutait une Danse du Besoin d'un type assez répandu parmi les femmes esclaves. Ce type de danse se déroule généralement en étapes clairement définies, identifiables non seulement par les expressions et les mouvements de la femme, mais aussi dans la nature de la musique qui les accompagne. Cetype de danse comporte en général cinq étapes. Dans la première étape, la femme

feint d'être indifférente à la présence des hommes devant qui elle doit se donner en spectacle comme une esclave. Dans la deuxième étape, car elle n'a pas encore été violée, son désespoir et son malaise, sa nervosité, sa réaction aux pulsions sexuelles doivent devenir subtilement plus visibles. On doit alors comprendre qu'elle commence à prendre conscience de sa sexualité et ses pulsions, profondément, tout en leur résistant. Vers la fin de cette étape, il doit être clair que, non seulement elle a des besoins sexuels, et profonds, mais aussi qu'elle commence à craindre de ne pas être, telle qu'elle est, assez intéressante pour obtenir leur satisfaction par les hommes. Le besoin, associé à l'inquiétude et le doute, car elle n'a pas encore été saisie par les hommes forts, doivent devenir clairs. Dans la troisième étape de la danse, d'une façon presque empreinte de noblesse, elle reconnaît qu'elle n'est pas parvenue à cacher sa sexualité ; ensuite, toujours d'une façon presque empreinte de noblesse, délicatement mais clairement, avec retenue mais indubitablement, elle reconnaît, et publiquement, devant les maîtres, qu'elle a des besoins sexuels. Puis, par des sourires et des gestes, s'exhibant, elle indique qu'elle est prête à servir les hommes, qu'elle en a envie et qu'elle est réceptive. Elle les invite, pour ainsi dire, à la prendre. Mais elle n'a pas encore été saisie par un bras ou une cheville, ou bien par le collier, un pouce rudement glissé dessous, ou encore par les cheveux, et traînée à leurs pieds. Qu'arrivera-t-il si elle n'est pas assez agréable ? Et si elle n'est pas satisfaite ? Si elle doit continuer de danser, seule, dans l'indifférence ? À ce moment-là, il devient évident que les hommes ne la trouveront pas forcément intéressante et qu'ils ne jugeront peut-être pas utile de la satisfaire. Et elle entame la quatrième partie de la danse. Là, elle doit s'efforcer d'être agréable. Si elle n'est pas agréable, elle risque d'être enchaînée, encore une nuit, seule et insatisfaite, dans une cage. Il y a toujours d'autres femmes. Elle doit gagner son viol. En outre, s'il lui arrive souvent de ne pas être assez agréable, elle risque d'être tuée. Les Goréens ne supportent guère les obstacles à la libération de la sexualité de la femme esclave. Dans cette phase de la danse, de ce fait, la femme danse son besoin et, sans pudeur, supplie d'obtenir la satisfaction de ses besoins sexuels. Cette étape de la danse est parfois appelée : la Chaleur de la Femelle de Sleen Portant un Collier. La cinquième et dernière étape de la danse est beaucoup plus spectaculaire et excitante. Dans cette étape, la femme, vaincue par le désir sexuel et terrifiée à l'idée que l'on risque de ne pas la trouver assez agréable, manifeste clairement, et totalement, qu'elle est une femme esclave. Dans cette partie de la danse, la femme est rarement debout. Assise, se roulant par terre et changeant de position, sur le flanc, sur le dos, sur le ventre, à genoux, accroupie, rampant, tendant les bras, se penchant en arrière, s'allongeant, déchaînée par la passion, montrant son corps, le présentant aux maîtres afin qu'ils l'examinent et s'y intéressent, grognant, gémissant, criant, s'exhibant audacieusement comme une esclave, suppliant d'être violée, elle se tortille, esclave pitoyable, suppliante, vulnérable et prête, femme impatiente de devenir, à la moindre caresse d'un homme, une esclave totalement soumise. La quatrième étape de la danse, comme je l'ai déjà mentionné, est parfois appelée : la Chaleur de la Femelle de Sleen Portant un Collier. Cette partie de la danse, la cinquième partie, est parfois appelée : la Chaleur de l'Esclave.

« Je pensais que la topaze arriverait plus rapidement, » dit Policrates. « Il y a plus de cinquante jours que j'ai prévenu Ragnar Voskjard. »

— « Il y a eu de nombreuses délibérations, dans la Demeure de Ragnar, » dis-je. « On ne peut pas s'engager à la légère dans ce type d'alliance. En outre, j'ai été retenu à Victoria. Il y a de nombreux gardes, à Victoria, de Port Cos et d'Ar's Station, qui recherchent le porteur de la topaze. »

— « Je me sentirais mieux, » intervint Kliomenes, « si je pouvais voir ton visage. »

— « Le masque que je porte, » dis-je, « est destiné à cacher mon identité. »

— « Il est fréquent, » admit Policrates, « que le messenger porteur de la topaze cache ses traits dans une demeure étrangère. La dissimulation de son identité est un des éléments essentiels de son travail. »

— « Je pourrais même, » dis-je à Kliomenes, « être Ragnar Voskjard en personne. »

Kliomenes se tassa sur lui-même.

— « Mais ce n'est pas le cas, » dit Policrates. « Car Ragnar, homme avisé, ne prendrait pas le risque de transporter personnellement la topaze. »

— « Je crois que cela est vrai, » ricanai-je. « Quoi qu'il en soit, du moins, il est manifestement vrai que je ne suis pas Ragnar Voskjard. »

— « Il y a quelque chose, en toi, qui me semble familier, » insista Kliomenes. « Nous sommes-nous déjà rencontrés ? »

— « Peut-être, » répondis-je.

— « Tu vois, Kliomenes, » dit Policrates, « il est possible que notre ami soit connu sur le fleuve. Dans ce cas, il n'est pas dans l'intérêt de Voskjard, ni dans le nôtre, ni dans celui de notre ami ici présent, qu'il soit identifié comme le porteur de la topaze. S'il occupe une place importante dans une ville du fleuve, son utilité, du point de vue de Voskjard comme du nôtre, serait nettement diminuée si l'on venait à apprendre qu'un personnage aussi haut placé entretient des relations avec des hommes tels que nous et Voskjard. »

— « Exact, » reconnut Kliomenes.

— « Et je crois que nous pouvons être certains, » reprit Policrates, « que notre ami est bien connu dans au moins une ville du fleuve. »

— « C'est exact, » admis-je. En réalité, j'étais raisonnablement connu à Victoria.

La musique cessa dans un tourbillon de sons et la femme, dans un tintement de clochettes, resta couchée devant la table de Policrates, les bras tendus et poussant des gémissements. Elle leva la tête. Je lus le besoin indubitable dans ses yeux. C'était effectivement une femme esclave.

« Maître, » gémit-elle. « Je t'en prie, Maître ! »

Policrates lui adressa un bref regard. Il avait à peine fait attention à sa danse.

« Jette-moi à tes hommes, je t'en supplie, Maître, » gémit-elle.

Policrates adressa un geste à un homme trapu qui, allant prendre position derrière la femme, se baissa et, par les bras, la fit lever. Elle était abandonnée dans ses bras. Seuls les bouts de ses orteils, aux ongles peints en rouge, touchaient le sol. Policrates fit un nouveau geste, montrant une table, et l'homme, portant la femme, alla près de la table. Ensuite, dans un tintement de clochettes et le fracas des assiettes et des gobelets, il la jeta sur la table. Aussitôt, elle fut immobilisée, bras et jambes écartés, et plusieurs hommes se massèrent autour d'elle. Je l'entendis crier de plaisir.

— « Je sais à qui tu me fais penser, » déclara soudain Kliomenes.

— « Qui ? » demandai-je.

— « Un lutteur et docker de Victoria, » dit-il, « un certain Jason. »

Je souris.

— « Il y a une ressemblance, » convint Policrates.

— « Jason de Victoria ne savait pas manier l'épée, » dit Kliomenes.

— « Dans ce cas, comment pourrais-je être lui ? » demandai-je.

— « Dégaine ! » cria Kliomenes, bondissant par-dessus la table et tirant sa lame.

J'adressai un regard tranquille à Policrates.

— « De toute évidence, ma possession de la topaze est une preuve suffisante de mon identité, » dis-je. « En outre, un homme n'appartenant pas à la bande de Ragnar Voskjard, s'il était entré par hasard en possession de la topaze, n'aurait sans doute pas pris le risque de l'amener ici. Pourquoi l'aurait-il fait ? »

— « Cela me paraît vrai, » admit Policrates. « Mais, comme l'a remarqué Kliomenes, il y a apparemment une ressemblance. »

— « Manifestement, ce n'est pas une raison de m'en vouloir, » dis-je avec un sourire.

— « Quel mal y a-t-il à mettre cette question à l'épreuve ? » s'enquit Policrates.

Je ricanai.

— « Aucun, » répondis-je. « En revanche, tout le monde sait, sur le fleuve, que Kliomenes est un excellent escrimeur. Je mérite certainement d'être pardonné si je ne suis pas pressé de me retrouver embroché sur sa lame. »

— « Dégaine, » dit Policrates avec un sourire.

Je rejetai ma cape derrière les épaules et tirai la lame suspendue sur ma hanche. D'un pied, j'écartai la table basse, surveillant Kliomenes afin qu'il ne m'attaque pas au moment où je monterais sur la table et ne serais pas parfaitement en équilibre.

Je constatai que Kliomenes avait remarqué cela.

Le silence se fit dans la pièce. Les pirates, qui festoyaient autour des tables basses, cessèrent de manger et regardèrent. Les femmes également, avec leurs récipients et leurs plateaux, servant, nues pour la plupart, à l'exception de leur collier et de bracelets, restèrent debout ou à genoux en silence, immobiles, attentives. J'entendis crépiter les torches fixées aux murs.

Kliomenes attaqua soudain et je parai le coup, nettement. Je ne tentai pas de le frapper.

Il frappa encore trois fois et, chaque fois, je détournai l'acier.

Les hommes murmurèrent. Il avait été trop facilement intimidé. Soudain, furieux, Kliomenes attaqua. Pendant trois ou quatre ehns, il frappa de taille et de pointe. Puis, couvert de sueur, il baissa sa lame, furieux. Intentionnellement, surtout au cours des deux dernières ehns, j'avais paré lourdement. La force, dans le cadre de l'escrime, est aussi significative que l'adresse, ce que ne comprennent guère les gens qui connaissent mal les armes. Elle est d'autant plus efficace que l'action est prolongée. Alors que l'on peut détourner l'acier avec adresse, on peut également, si on le souhaite, le détourner en puissance, ce qui contraint l'adversaire à effectuer un effort supplémentaire pour se remettre en garde. Il doit, afin de se protéger, dans ces conditions, décrire un arc plus long avec la lame, avec une vitesse plus élevée et en luttant contre une pression accentuée. De même, comme cela peut être exposé grâce à une comparaison simple, si l'on tient un objet et qu'il soit frappé avec puissance, il sera plus difficile et fatigant de le ramener dans sa position d'origine que s'il n'a pas été frappé avec force et n'a pas beaucoup bougé. Parfois, bien que je me sois efforcé de rester discret, j'avais, en fait, projeté sa lame latéralement au lieu de me contenter de la détourner.

« De toute évidence, cet homme ne peut pas être Jason de Victoria, » dit Policrates.

Kliomenes, furieux, rengaina sa lame. Je glissai la mienne dans son fourreau. Je n'avais pas tenté de lui donner la réplique, me contentant de me défendre. Comme je m'étais cantonné à la défense, je n'avais pas pris le risque de m'exposer par des attaques et, de ce fait, n'avait pas couru un grand danger, du moins pour le moment. Il est difficile, naturellement, de frapper un adversaire à la fois compétent et prudent. Il est dangereux, bien entendu, au bout d'un certain temps, de s'en tenir exclusivement à la défense. En premier lieu l'adversaire, devenant de plus en plus audacieux, peut lancer des attaques de plus en plus dangereuses, beaucoup plus difficiles à parer que s'il était soumis à la nécessité de se protéger. Deuxièmement, évidemment, la défense peut devenir hésitante et imparfaite, surtout avec le temps. De toute évidence, le moindre instant d'inattention au dialogue des lames peut être fatal. Celui qui se cantonne à la défense, et n'attaque jamais, ne peut manifestement jamais gagner. En outre, tôt ou tard, apparemment, il est condamné à perdre. Il n'existe pas de mur si solide qu'il lui soit impossible de s'écrouler un jour.

Kliomenes retourna s'asseoir et, ayant remis la table dans sa position d'origine, je regagnai ma place.

« Kliomenes, » fit observer Policrates, « tu parais méfiant. »

— « Je voulais seulement le mettre à l'épreuve, » dit Kliomenes, « afin de déterminer s'il savait manier l'épée. »

— « Et quelle est ton opinion ? » demanda Policrates.

— « Son adresse paraît correcte, » répondit Kliomenes.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit Policrates avec un sourire.

Je fus reconnaissant à Callimachus de Port Cos, mon professeur. Pendant de longues heures, de l'aube au crépuscule, et même à la lumière des lampes, dans ma maison de Victoria, il m'avait formé, me faisant assimiler techniques, anticipations et réflexes, me soumettant également à l'apprentissage des appréciations et des tactiques. Je m'étais révélé, à mon avis, bon élève. Néanmoins, je restais clairement conscient de mes limites. Il n'est pas aisé d'acquérir une grande compétence dans le domaine de l'acier. Cela est particulièrement vrai des différences subtiles, dimensions et progressions qui ont tendance à diviser les maîtres.

— « Je voulais seulement le mettre à l'épreuve, » répéta Kliomenes, « afin de voir s'il savait ou non manier l'épée. Je ne voulais pas tuer le messenger de Ragnar Voskjard. »

— « Nous avons parfaitement compris, » dit Policrates avec un sourire. « Musique ! » cria-t-il ensuite, « une nouvelle danseuse, des filles pour servir ! Que le festin continue ! »

Les Musiciens se remirent alors à jouer les airs sensuels, mélodieux, excitants et sauvages de Gor.

Je pris une cuisse de vulo et mordis dedans. J'étais soulagé, mais n'en laissais rien paraître. Kliomenes, furieux, continua de boire du vin. Une autre danseuse se présenta sur les dalles et commença, une brute de haute taille se tenant près d'elle avec du cuir, une Danse du Fouet. Les femmes, nues où partiellement dévêtues, s'affairaient entre les tables, servant à manger et à boire. Je regardai autour de moi, examinant les femmes. Je ne vis pas, parmi elles, Miss Beverly Henderson. Toutefois, j'en vis plusieurs que j'aurais été ravi de posséder.

« Du vin, Maître ? » demanda une rousse avec deux lanières de cuir enroulées autour du corps.

J'acceptai le vin et tournai ensuite mon attention vers la danseuse, une brune magnifique. Dans la Danse du Fouet, bien qu'il en existe plusieurs versions, suivant les localités, la femme n'est presque jamais frappée avec le fouet sauf, évidemment, lorsqu'elle ne danse pas correctement. Lorsque le fouet claque, toutefois, la femme réagit généralement comme si elle avait été frappée ! Ceci, associé à la musique, à sa beauté, au symbolisme évident de sa beauté totalement soumise à la domination de l'homme, est souvent d'un érotisme extrêmement puissant. Dans un contexte élégant et civilisé, celui de la beauté et de la musique, cela manifeste et trahit les réalités brutes et primitives des relations sexuelles antiques et biologiques unissant les hommes et les femmes, le thème de la domination et de la soumission, à savoir que l'homme est maître par son sang et la femme esclave par sa naissance. Ils ne peuvent, selon les Goréens, connaître l'épanouissement aussi longtemps qu'ils ne sont pas fidèles à eux-mêmes. Nous pouvons être vaincus, mais la nature ne peut pas l'être. En tentant de vaincre la nature, nous connaissons inévitablement la défaite. La liberté et le bonheur véritables ne résident peut-être pas dans la lutte contre la nature, mais dans son acceptation.

« Du pain, Maître ? » demanda une beauté blonde, à genoux près de moi. Elle me présenta un plateau en argent sur lequel, chaudes et fumantes, se trouvaient des tranches de pain goréen, fait avec du grain de Sa-Tarna. J'en pris une et, puisant dans un récipient avec une petite cuiller prévue à cet effet, qui se trouvaient également sur le plateau, versai du beurre chaud sur le pain. Ensuite, je la congédiai d'un signe de tête et elle se leva légèrement pour aller servir quelqu'un d'autre. Elle n'était pas habillée.

— « Je préférerais, » reprit Kliomenes, « qu'il ne porte pas de masque. »

— « Tu comprends certainement, » dit Policrates, « que son identité doit rester secrète. » Policrates montra la salle d'un geste du bras. « Que se passerait-il si quelqu'un nous trahissait et dénonçait notre invité, pour de l'or, par exemple ? Ou bien si ses traits étaient vus par une esclave, par exemple, une simple servante, qui pourrait par la suite, étant vendue ou donnée, le plus naturellement du monde, par ses réactions, éveiller les soupçons quant à son identité ? »

Kliomenes acquiesça d'un air lugubre et se remit à boire son vin.

— « Les esclaves présentes ici savent-elles aussi que je suis le messenger de Ragnar Voskjard ? »

demandai-je.

— « Bien entendu, » répondit Policrates. « Pour célébrer ton arrivée, et la venue du serment de la topaze, ce festin a été organisé. En réalité, même si tel n'était pas le cas, il est difficile d'empêcher ce type de rumeur de se répandre dans les cuisines et les cages. Les petites traînées, mêmes enchaînées, sont portées sur les racontars et se jettent sur les moindres nouvelles. »

Je souris.

« De la viande, Maître ? » demanda une femme, nue, qui était à présent à genoux près de moi. Elle me présenta un plateau avec de petits cubes de bosc rôti, sur de petits morceaux de bois. J'en pris plusieurs, les trempant, grâce aux morceaux de bois, dans le bol de sauce qui se trouvait également sur le plateau. Je remis les petits morceaux de bois sur le plateau et regardai la femme. Elle baissa la tête. Ses cheveux étaient très courts, conséquence probable d'une punition. Elle devait à présent, nue, offrir de la viande aux hommes. Il est convenu, naturellement, dans une telle situation que, en posant une telle question, la femme s'offre elle-même à l'homme tout autant, et même davantage, qu'elle propose les délicatesses culinaires de son plateau. Ce genre de chose, incidemment, est très fréquent chez les serveuses goréennes. Ce type de question, communément, est compris dans un sens dépassant les préférences culinaires de l'homme. La question classique, presque universelle sur Gor dans ce domaine, est : « Du vin, Maître ? ».

« Crois-tu vraiment, » demanda Policrates, « que la flotte de Ragnar Voskjard, totalement équipée et armée, puisse être ici dans vingt jours ? »

— « Cela ne présente, à mon avis, aucune difficulté, » dis-je.

— « Bien, » fit-il.

Je regardai les femmes qui allaient et venaient parmi les tables. Quelques-unes, pas toutes, portaient cinq anneaux métalliques sur le corps, un anneau au cou, mince et arrondi, ainsi que des anneaux, minces et arrondis aux poignets et aux chevilles. Ces anneaux permettent de les attacher de diverses façons. Il suffit d'un petit morceau de lanière de cuir, glissé sous les anneaux. Les Goréens sont parfois ingénieux dans leur façon d'attacher les esclaves. Les diverses façons d'attacher ont, naturellement, des objectifs différents. On peut distinguer entre les façons d'attacher liées au contrôle, à la punition et au plaisir. Ces façons ne s'excluent pas mutuellement, bien entendu.

« Du raisin, Maître ? » demanda une voix douce et féminine, près de moi. Je me retournai mais ne réagis pas. C'était la femme libre, ou la femme qui avait été libre, qui avait reçu l'ordre de sortir de la foule, sur les quais de Victoria. Je me souvins qu'elle avait été déshabillée par le pirate et que, sa lame sur la gorge, elle avait noué elle-même le nœud d'asservissement dans ses cheveux. Elle avait reçu l'ordre de courir jusqu'à la galère. Là, elle avait été efficacement attachée au bastingage, le dos contre celui-ci, exposant sa beauté, comme les autres captives. « Maître ? » demanda-t-elle. Sa voix, et son attitude, étaient déférentes et totalement soumises. Une transformation incroyable s'était opérée en elle. Elle était à présent douce, jolie et belle, femme qui était, et se savait, possédée. J'eus envie de la prendre dans mes bras. Elle leva le plateau de raisin, me le proposant. C'étaient des raisins de Ta.

Je souris. Tous les grains avaient été soigneusement pelés. De toute évidence, c'était la tâche qu'elle avait accomplie pendant l'après-midi. Ces tâches triviales, ingrates, servent souvent à démontrer à une femme qu'elle est une esclave. « Maître ? » demanda-t-elle. J'avais envie de la prendre dans mes bras. Je lui permis de me mettre quelques grains de raisin dans la bouche. Puis elle se retira. Je la regardai s'éloigner. Elle était belle. Elle portait une bande de soie jaune.

« Je vois qu'elle te plaît, » dit Policrates. « Tu peux l'avoir ce soir, dans ta chambre, si tu veux, » ajouta-t-il.

— « Peut-être, » répondis-je en haussant les épaules.

La Danse du Fouet continuait devant nous.

« Un fruit, Maître ? » demanda une femme doucement, timidement, s'agenouillant lentement près

de moi. Elle baissait la tête. Elle avait peur. Je me tournai, assis, vers elle. Elle tremblait. Elle ne leva pas la tête.

— « Tu lui fais peur, » dit Policrates, « car elle sait que tu es le messenger de Ragnar Voskjard. En outre, elle est peut-être intimidée par ma présence, et celle de Kliomenes, car nous dirigeons cette Demeure. »

Je souris. Ces hommes, naturellement, exerçaient sur elle un pouvoir de vie et de mort.

Je considérai la femme.

Cinq étroites bandes d'acier étaient fixées sur son joli corps, l'une d'entre elles tenant lieu de collier, les autres lui emprisonnant les poignets et les chevilles. Entre les mains, elle avait un fruit rond et mûr. Elle portait, comme la femme qui l'avait précédée, excitant pour les yeux, ce qui devait constituer la conception du maître d'un vêtement convenant à une esclave, à savoir un morceau de soie qui manifestait à l'évidence que la beauté à laquelle il collait, et ne prétendait guère cacher, était totalement à la merci et à la disposition d'hommes épris de luxure. Cependant il était, à sa façon, plus audacieux que celui de la femme qui l'avait précédée. Plus précisément, comme il était très serré, il pressait ses seins l'un contre l'autre et les remontait.

« C'est une nouvelle esclave, » précisa Policrates. « Elle n'est pas encore totalement soumise au collier. »

Ses cheveux noirs étaient mollement réunis sur le sommet de sa tête. Ils étaient attachés avec un fil jaune, tressé, assez solide pour qu'il soit possible de lui attacher les poignets avec, si on le souhaitait. Si l'on dénouait la tresse, son abondante chevelure noire, défaite, tomberait jusqu'à ses reins.

« Elle est exquise, n'est-ce pas ? » demanda Policrates.

Je posai le pouce sous son menton et lui fis lever la tête. Ses yeux marron et doux, effrayés, fixèrent les miens. Il y avait, en eux, une expression que je croyais avoir déjà vue dans ceux d'autres femmes, dans les yeux d'esclaves regardant leur maître. Cela m'intéressa. Puis elle tourna la tête, bien qu'elle soit pratiquement maintenue en place par la pression obstinée de mon pouce. Elle ne me reconnut pas. Ses lèvres délicates étaient peintes en rouge. Ses paupières étaient légèrement bleutées.

« Elle craint que tu ne la trouves agréable, » traduisit Policrates, « toutefois je crois qu'elle désire que tel soit le cas. »

La femme tremblait.

Je retirai mon pouce de sous son menton et elle baissa la tête.

Policrates la considéra.

« Petite idiote, » dit-il « dans quelle intention es-tu venue à cette table ? »

La femme leva la tête et, timidement, me proposa les fruits ronds et mûrs qu'elle tenait entre les mains, des pêches et des prunes goréennes. Nos regards se rencontrèrent et elle baissa la tête en rougissant. Je compris alors pourquoi son vêtement de soie, serrant et soulevant ses seins, était aussi serré, exposant sa poitrine à l'inspection et la délectation des maîtres. Dans son geste d'offrande des fruits, il était clairement convenu qu'elle m'offrait également les jolis fruits de son service et de sa beauté.

Je pris une pêche et mordis dedans, sans cesser de la regarder. Elle frémit.

« Tu es congédiée, » dit Policrates.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, effrayée, se levant rapidement, puis, avec légèreté, rapidement, elle s'éloigna, pieds nus sur les dalles, afin de servir d'autres convives.

Je trouvais que Miss Beverly Henderson était devenue une très jolie esclave.

La Danse du Fouet arrivait à présent à son apogée.

— « C'est une jolie petite chose, » dis-je, regardant Miss Henderson s'éloigner. « Comment l'appelles-tu ? »

— « Beverly, » répondit Policrates.

— « Il est cruel, de ta part, » dis-je, « de lui donner un nom de femme de la Terre. »

— « C'est une femme de la Terre, » répondit-il en ricanant.

— « Oh ! » fis-je.

— « Les femmes de la Terre te plaisent-elles ? » demanda-t-il.

— « Oui, » répondis-je.

— « Celle-ci est brute mais je crois que, avec le temps, comme les autres, elle deviendra une excellente esclave. »

— « À ton avis, est-ce une esclave par nature ? » demandai-je.

— « Indubitablement, » répondit-il. « Je voulais simplement dire qu'elle n'était pas encore totalement dressée, entièrement soumise au collier. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Kliomenes l'a rencontrée dans la taverne de Hibron, *La Chaîne du Pirate*, à Victoria, » expliqua-t-il. « Il a immédiatement compris que c'était de la viande d'esclave. Croyant avoir avec lui une conversation galante, elle lui a indiqué que son nom, sur Terre, était Beverly. En conséquence, il nous parut convenable de lui donner à nouveau ce nom, bien qu'il ne s'agisse plus que d'un nom d'esclave, parce que tel est notre caprice. »

— « Naturellement, » dis-je.

— « Quant à elle, elle a refusé l'aide d'un ami qui désirait lui éviter le péril qui la menaçait, se moquant de lui et le congédiant, un certain Jason, de Victoria, à qui tu ressembles physiquement. »

— « Je vois, » fis-je.

— « Kliomenes n'a même pas été obligé d'avoir recours à la poudre de Tassa, » dit-il. « Il s'est contenté de l'attacher et de la porter, malgré ses protestations, dans son navire. » Il montra la femme qui allait et venait entre les tables, s'agenouillant, servant des fruits. Je trouvais que ses cuisses, ses chevilles et son dos, qui étaient abondamment découverts, étaient beaux. « À présent, elle nous sert bien, » conclut-il.

Je reportai mon attention sur la danseuse. Elle était à présent couchée sur le dos, un genou levé, les bras contre les flancs, les paumes sur le sol, devant la brute au fouet qui la dominait de toute sa taille. Sa tête, également, était tournée sur le côté. Puis elle tourna la tête vers la brute qui la martyrisait. Elle le regarda intensément dans les yeux. Puis, délicatement, dans un geste élégant, elle retourna les mains, en posant le dos sur les dalles, exposant les paumes, et leur chair tendre, reconnaissant sa capitulation, sa soumission, sa vulnérabilité et son abandon.

Des applaudissements éclatèrent, les convives se frappant l'épaule gauche avec la main droite.

Puis la brute s'accroupit près d'elle et lui enroula les lanières du fouet autour du cou. Ensuite, il la fit agenouiller devant lui. Elle le regarda, le cou prisonnier des lanières du fouet, lui appartenant.

Il y eut de nouveaux applaudissements. Puis la brute se tourna vers Policrates, qui montra une table. Il fit alors lever la femme et, l'entraînant sur les dalles, puis lâchant les lanières qui lui entouraient le cou, la jeta dans les bras de pirates qui attendaient et qui, avec des cris de joie, se saisirent d'elle et entreprirent d'assouvir leurs désirs. Il y eut à nouveau des applaudissements, ainsi que des rires.

Je me levai.

« Le festin vient juste de commencer, » fit remarquer Policrates en riant.

— « Je suis las, » dis-je. « Je crois que je vais me retirer dans ma chambre. »

— « Certainement. » Il rit. « Ton voyage a été long. Je vais, naturellement, envoyer une femme chargée de te laver et de te satisfaire. »

— « Policrates est généreux, » dis-je.

— « Ce n'est rien, » répondit-il.

Ce type d'hospitalité, naturellement, est fréquent sur Gor. Il est fréquent de fournir une femme à

l'invité, afin d'agrémenter sa nuit. Mon compliment, toutefois, était convenable, au même titre que sa réponse. Politesses et plaisanteries rituelles, dans ces circonstances, sont invariablement respectées.

Il se leva en même temps que moi. Nous regardâmes, parmi les tables, les diverses esclaves, nues ou partiellement vêtues, qui faisaient le service.

« Choisis les filles qui te font envie, » dit-il.

Je regardai les femmes qui se consacraient sérieusement à leurs tâches et qui, dans leur immense majorité, n'avaient même pas conscience de mon examen. L'une d'entre elles pourrait découvrir plus tard qu'elle avait été choisie pour me tenir compagnie dans ma chambre.

« Tais est intéressante, » dit Policrates. Une brune détourna rapidement les yeux, baissant la tête et s'empressant de servir du vin. Deux minces chaînes en argent reliaient d'anneau qu'elle portait au cou à ceux qui lui emprisonnaient les poignets. Les bracelets métalliques étaient sertis de pierres précieuses. « Il y a Reila, là-bas, » reprit-il. « Prends-la en compte. » Il montra une autre brune. Elle portait une longue robe rouge, mais elle avait été rabattue jusqu'à la ceinture. Elle avait un plateau de petites tasses pleines de liqueurs. Elle était mince et avait de jolis seins. Son cou s'ornait d'un collier en argent. « Tela, lorsqu'elle a été capturée, » dit-il, « a supplié d'être autorisée à rester en soie blanche. » Il rit. « Après l'avoir jetée à un équipage, nous l'avons autorisée, comme elle le demandait, à porter de la soie blanche. »

— « Amusant, » fis-je.

— « À présent, elle supplie souvent de pouvoir porter de la soie rouge, » reprit-il. « Peut-être lui permettrons-nous un jour d'en porter. »

— « Je vois, » fis-je.

— « À présent, elle n'hésite pas à lécher les pieds des hommes, » ajouta-t-il.

— « Excellent, » fis-je.

— « Bikkie, » reprit-il, montrant une petite femme brune, « est également bonne. En outre, il y a Mira et Tala, les blondes assorties. Ce sont des sœurs originaires de Cos. » Il montra deux femmes, la première plus âgée que la deuxième, la première ayant dix-neuf ans et la deuxième peut-être dix-sept. Elles étaient attachées l'une à l'autre par le cou au moyen d'une lanière rouge faisant approximativement un mètre cinquante de long. Elles étaient minces, et nues. « Tu peux avoir les deux, » précisa-t-il.

Je continuai mon inspection.

« J'ai constaté que tu t'intéressais à Lita, » dit-il, faisant allusion à la femme vêtue de soie jaune et diaphane. C'était la femme qui avait été libre et qui avait été asservie sous mes yeux sur les quais de Victoria. Elle avait elle-même noué le nœud d'asservissement dans ses cheveux. « Elle fait tout son possible pour s'améliorer, » ajouta-t-il. « Je crois que, dans un mois, elle sera prête pour la vente. Peut-être pourrais-tu participer à son dressage. »

— « Peut-être une autre fois, » dis-je.

— « Il y en a d'autres, naturellement, » proposa-t-il, « dans les cages. »

— « Je crois que je vois celle qui pourrait m'intéresser, » dis-je.

— « Laquelle ? » demanda-t-il.

— « Celle-ci, » répondis-je.

— « Beverly, » dit-il. « La femme de la Terre ? »

— « Oui, » répondis-je.

— « Ne choisis pas celle-là, » dit-il.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Elle est brute et sans formation, » expliqua-t-il. « C'est une mauvaise esclave. »

— « Néanmoins, » dis-je, « je ne la trouve pas dénuée d'intérêt. »

— « Très bien, » acquiesça-t-il. « Je la ferai envoyer dans ta chambre avant une ahn. »

— « Je te remercie, Policrates, » dis-je. « Oh, » ajoutai-je. « Dans l'intimité de ma chambre, j'aurai peut-être envie de retirer mon masque. »

— « Je comprends, » répondit-il. « Je te l'enverrai les yeux bandés. »

— « Merci, Policrates, » dis-je.

— « De rien, » répondit-il.

Puis je m'inclinai poliment devant mon hôte, Policrates, puis devant Kliomenes, son lieutenant et associé, et je pivotai sur moi-même puis pris le chemin de ma chambre.

CE QUI ARRIVA DANS MA CHAMBRE QUAND MISS HENDERSON ME PRIT POUR LE MESSAGER DE RAGNAR VOSKJARD

« MAÎTRE ? » demanda-t-elle.

Elle était sur le seuil de ma chambre. La porte avait été fermée derrière elle. Un garde l'avait conduite jusqu'à ma chambre. Il avait ouvert la porte. Timidement, les yeux bandés, conduite par sa main posée sur son bras, elle était entrée. La porte avait été refermée derrière elle. Elle se trouvait à présent dans ma chambre. Nous étions absolument seuls.

« Maître ? » demanda-t-elle. « Je suis venue pour te servir, » dit-elle.

Je ne lui répondis pas, me contentant de la regarder. Elle se tenait timidement, les yeux bandés, près de la porte. Elle portait un minuscule morceau de soie brune et diaphane. Il lui couvrait juste le haut des cuisses. Il ne couvrait pas son épaule droite et était maintenu en place par un nœud peu serré, facile à défaire, sur l'épaule gauche. Une simple traction ferait tomber le vêtement sur ses chevilles. Elle avait plusieurs grandes serviettes aux couleurs vives, pliées, ainsi que deux éponges et des huiles destinées au bain. Sur les serviettes, il y avait également d'autres articles. Parmi ceux-ci, ouvert, il y avait l'anneau métallique qu'elle portait au cou précédemment. Celui-ci, avec sa clé, était posé sur les serviettes. On le lui avait retiré parce qu'elle devait m'aider à prendre mon bain. Il l'accompagnait afin qu'il soit possible, quand elle aurait terminé de me laver, de le lui remettre. De même, les anneaux métalliques de ses poignets et de ses chevilles, avaient été retirés. Toutefois, ils étaient restés ailleurs. Ils ne l'accompagnaient pas. Sur les serviettes, cependant, il y avait un fouet, des menottes et des anneaux de cheville d'esclave, en cuir, avec des crochets. En outre, cela mérite peut-être d'être mentionné, il y avait, comme d'habitude, des chaînes au pied de la grande couche, chaînes qu'il était possible d'allonger ou de raccourcir. Une de ces chaînes se terminait par un collier. L'autre chaîne comportait un anneau plus petit, correspondant à la taille de la cheville d'une femme.

Je la considérai.

Ses cheveux étaient toujours attachés sur le dessus de la tête, avec la lanière jaune, assez solide pour qu'elle puisse permettre de lui attacher les poignets. Elle était pieds nus, ce qui est ordinairement le cas chez les esclaves.

« Maître ? » demanda-t-elle. « Es-tu dans la pièce ? »

Je bougeai, afin qu'elle puisse percevoir ma présence.

« Pardonne-moi, Maître, » dit-elle, « si je t'ai réveillé ou dérangé. »

Je retirai le masque que je portais et le jetai dans un coin de la grande couche.

Je fis claquer mes doigts.

« Oui, Maître, » dit-elle. Se guidant grâce au bruit, elle vint s'agenouiller devant moi.

« Je m'appelle Beverly, » dit-elle. « Je suis chargée de te servir. »

Je ne répondis pas.

« L'eau doit être prête, » dit-elle. Près de la couche, il y avait une grande baignoire ronde, encastrée dans le sol, contenant une vingtaine de centimètres d'eau. En outre, dans un coin, il y avait des jarres destinées au rinçage.

Elle posa les objets qu'elle portait par terre, à sa droite.

« Ici, Maître, » dit-elle, cherchant à tâtons, « il y a un collier d'esclave. Tu peux me le mettre quand tu veux. » Elle le posa, avec sa clé, à mes pieds. « Et ceci, » reprit-elle, posant les objets près du collier, « ce sont des menottes d'esclave et des anneaux de cheville. » Je regardai les objets, avec leurs petites courroies et boucles, avec leurs fermetures métalliques. « Et ici, Maître, » dit-elle, « c'est ton fouet. » Elle l'embrassa et le posa à mes pieds.

« Beverly est à présent prête à servir le Maître, » conclut-elle.

Je fis à nouveau claquer les doigts et la femme se leva.

Elle était jolie et se tenait droite, les mains à présent vides, les serviettes, les huiles et les autres objets étant à présent posés par terre près de nous.

« Dois-je te laver, Maître ? » demanda-t-elle.

Je regardai son bandeau. Il était efficace, et goréen. Presque tous les bandeaux utilisés sur Terre sont inefficaces, car on peut voir par en dessous. Ce n'est pas le cas du bandeau goréen ordinaire. Il comporte généralement trois parties, communément deux parties rondes, en feutre doux, de cinq ou six centimètres de diamètre, et de l'attache, qui consiste généralement en deux ou trois tours de tissu noir et épais, plié, ou d'une écharpe, nouée derrière la tête. Les morceaux de feutre couvrant les yeux de la femme étaient jaunes. La bande de tissu, dont il y avait trois tours, était épaisse et opaque et solidement nouée derrière la tête, maintenant en place les disques couvrant les yeux. Le bandeau, bien entendu, est rarement utilisé dans le transport des esclaves. Les capuchons d'esclave sont beaucoup plus fréquents dans ce rôle. Certains d'entre eux comportent un bâillon. En outre, il est parfois possible de les fermer à clé. Le bandeau, naturellement, comme s'en souviendront ceux qui ont vu une femme en porter un, a ses avantages propres. Il permet de voir une partie de la beauté du visage, des lèvres tremblantes par exemple. Il permet également de poser les dents sur celles de la femme, d'éprouver la sensualité de sa langue ou bien, si l'on veut, de passer légèrement le doigt à l'intérieur de sa bouche, entre les dents et l'intérieur de la joue.

« Puis-je laver le Maître maintenant ? » demanda-t-elle.

Je tirai sur le nœud qui retenait son vêtement sur l'épaule gauche. Beverly Henderson fut nue devant moi.

Je fis le tour de sa personne. Elle leva le menton. Elle tremblait légèrement. Elle avait une conscience aiguë de ma présence. Je me penchai légèrement. Elle avait été subtilement parfumée. Elle frémit. Elle avait senti mon souffle sur le côté gauche de son cou et sur son épaule gauche.

Puis je retournai m'immobiliser devant elle.

« Oui, Maître, » dit-elle. Elle tendit les mains et, doucement, touchant d'abord ma poitrine, s'y attardant quelques instants, trouva le nœud de la ceinture de tissu doux avec laquelle j'avais fermé la tunique ordinaire que j'avais misé. Elle défit le nœud et-écarta la tunique, m'embrassant sur le ventre. Puis elle passa derrière moi et, doucement, fit glisser ma tunique, m'embrassant sous l'omoplate gauche. Ensuite, elle revint s'immobiliser devant moi. Elle plia la tunique et la ceinture, les embrassant, puis s'agenouilla, les posant par terre. Elle se releva et resta immobile devant moi, la tête baissée.

Je souris. La femme avait appris à déshabiller le maître avant le bain.

Je lui mis ensuite les objets nécessaires au bain entre les mains et la conduisis près de la baignoire. Elle posa les objets à portée de sa main. Puis elle prit un flacon d'huile et une éponge.

Ensuite, je l'aidai à descendre dans la baignoire.

Je la regardai.

Elle était debout dans l'eau, les yeux bandés, m'attendant. Miss Beverly Henderson, autrefois orgueilleuse femme libre de la Terre, désormais simple esclave goréenne, attendait de laver un homme libre qu'elle devait appeler : Maître, et servir comme il l'entendait.

Je descendis dans la baignoire.

Ensuite, à genoux ou debout, suivant les besoins, humblement, Miss Beverly Henderson, avec les huiles, les éponges et les eaux de rinçage, me lava.

Puis, au bout de quelques ehns, elle me sécha avec les serviettes et s'agenouilla devant moi, la tête baissée.

Je fis claquer les doigts et elle se leva.

Ensuite, je la regardai attentivement. J'interprétais la nature de sa respiration. Je posai les doigts sur son flanc et remarquai son brusque mouvement involontaire. Je souris. Le bain goréen, de ce type, a de nombreux objectifs. Le nettoyage du corps, bien entendu, n'est qu'un de ses objectifs. Il a deux objectifs principaux sur le plan de l'effet qu'il produit sur les femmes. Le premier consiste en ceci qu'elle exécute une tâche basse et humble pour un homme. Cela contribue à lui rappeler qu'elle est une esclave. En outre, bien entendu, servir un homme, surtout d'une façon modeste et humble, probablement pour des raisons biologiques, tend à exciter sexuellement la femme. De nombreux hommes, à mon avis, ne comprennent pas cela. Lorsqu'une femme apporte les sandales d'un homme et les lace sur ses pieds, elle vit une expérience sexuelle. Beaucoup d'hommes, à mon avis, ne comprennent pas l'intégralité et l'éclat, la profondeur et la richesse contextuelle, de la sexualité féminine. C'est une chose merveilleuse, profonde et extraordinaire ! Celui qui refuse à la femme le droit de servir un homme, surtout de ces façons modestes, lui refuse une partie d'elle-même ; cet homme n'est pas seulement stupide, car il est le bénéficiaire naturel de ces attentions, il est également cruel ; ces refus, en outre, peuvent rendre la femme honteuse de sa recherche de la satisfaction sexuelle en échange de ces petits services, car le mufler ignore, naturellement, qu'ils sont liés à cette satisfaction ; cela explique en partie, incidemment, que ceux qui ont secrètement peur de la sexualité, et veulent la répudier, soient les premiers à dénoncer ces petits services d'amour. Dans le cas de l'esclave, naturellement, ces services lui sont ordonnés. Elle est obligée de les rendre. Cela la persuade, au plus profond de son être, qu'il est véritablement bien d'être une femme. En réalité, elle n'a pas le choix. Ainsi, son amour est totalement libéré. Ceci, à mon avis, explique en partie la joie ressentie par de nombreuses esclaves, joie qui, autrement, serait inexplicable. Le deuxième objectif principal sur le plan de l'effet produit sur la femme, naturellement, est le fait que, pendant le bain, elle touche et, en réalité, caresse, le corps d'un homme. Elle est intimement proche d'un homme, jusqu'au point de la sensualité tactile. Cette action, naturellement, tend à l'exciter sexuellement. Et, naturellement, c'est d'autant plus excitant pour une femme esclave parce qu'elle se sait destinée au désir des hommes. Sa condition elle-même le lui indique. En outre, évidemment, bien qu'elle touche, elle n'est pas touchée. Cela est frustrant, de son point de vue, et, bien entendu, accentue son désir, lequel est généralement tout près de la surface chez une esclave, d'être prise dans les bras du maître. Du point de vue de l'homme, naturellement, le bain a également plusieurs objectifs. Quelques-uns sont liés à ceux qui concernent la femme. Premièrement, il est servi comme un maître. Il est le maître. Deuxièmement, il n'est pas désagréable d'être humblement lavé par une belle femme. Troisièmement, ce type de service tend à exciter la femme. Il n'est pas rare, après un tel bain, après avoir été séché par la beauté, qu'elle s'agenouille devant lui et supplie d'être violée.

« Le bain est terminé, Maître, » dit la femme, debout devant moi.

Tirant dessus, je dénouai la cordelette jaune qui attachait ses cheveux. Ensuite, avec cette cordelette, je lui attachai les mains dans le dos. Il me parut convenable qu'elle se sente attachée.

Ensuite, je jetai les épaisses fourrures d'amour au pied de la couche. Elle les entendit. Je pris ensuite les chaînes et les posai sur les fourrures.

Puis je la conduisis à sa place au pied de la couche. Elle resta immobile, debout sur les fourrures. Souvent, les esclaves ne sont pas autorisées à monter sur la couche. Elles sont utilisées à son pied. Je pris le collier métallique, anneau de métal arrondi, avec sa serrure, qu'elle avait apporté. Je le refermai sur son cou. Il s'y adaptait parfaitement.

« Je suis à présent une femme portant un collier, » dit-elle. Je m'éloignai d'elle et mis la clé avec mes affaires.

Je retournai près d'elle et la regardai. Les Goréens regardent véritablement les femmes et elles savent quelles sont véritablement regardées.

« Ma marque, » dit-elle, « est la marque ordinaire des Kajirae. J'espère qu'elle plaît au Maître ? » Je la regardai, la barre verticale et les rameaux, délicate et incisée, beauté soumise à la discipline.

Je fis sèchement claquer mes doigts. Elle s'agenouilla immédiatement sur les fourrures, parmi les chaînes. Elle savait très bien où elle s'asseyait. Elle s'assit sur les talons, écartant les genoux.

Je m'assis alors au bord de la couche, au pied, les paumes de mes mains posées sur les fourrures, et la regardai.

J'avais envie de hurler de plaisir.

Beverly Henderson, nue et attachée, était à genoux devant moi, en position d'Esclave de Plaisir.

« Maître ? » demanda-t-elle.

Je constatai quelle avait pris spontanément cette position. Je trouvai cela intéressant.

« Maître ? » s'enquit-elle.

Je compris que, quelles que soient les conséquences, je devais la prendre, et la prendre bien. Si elle n'était pas renvoyée au matin, peut-être avec des bleus et en sanglots, comme une esclave convenablement prise, les hommes de la Demeure de Policrates, et son maître lui-même, se poseraient des questions. Faute de l'avoir soumise impitoyablement à la prédation de ma domination, je risquais d'éveiller les soupçons. Je savais que le messenger de Ragnar Voskjard devait savoir tirer le meilleur parti des esclaves.

Elle tira sur la cordelette jaune qui l'immobilisait convenablement.

« Le Maître n'a pas daigné me parler, » dit-elle. « Vais-je être fouettée ? Ai-je été désagréable ? »

Bien entendu, conformément à mon intention, je ne lui répondis pas.

« Le Maître va-t-il me violer ? » demanda-t-elle. « Le Maître ne m'a-t-il pas choisie, parmi les autres, pour son plaisir ? »

Elle se tortilla pitoyablement devant moi.

« Peut-être le Maître ne me trouve-t-il plus assez jolie, » dit-elle, « maintenant qu'il m'a vue de plus près. Je sais que je ne suis pas aussi jolie que de nombreuses autres femmes. Je sais qu'on dit que je ne suis pas une bonne esclave, que je ne suis pas encore soumise à mon collier, mais je vais essayer de te donner du plaisir. »

Ses paroles m'intéressèrent. Elle parlait comme si elle était une esclave. Ne savait-elle donc pas qu'elle était de la Terre ?

« Je ne sais pas danser, » reprit-elle, « et je ne connais pas les chants d'amour des esclaves. »

Je ne répondis pas.

« On ne m'a pas appris à danser, » gémit-elle. « Et je n'ai pas été autorisée à apprendre les chants de désir des esclaves en chaleur. »

Je ne répondis pas.

« Qu'est-ce que le Maître attend de moi ? » demanda-t-elle, pitoyablement.

Je ne répondis pas.

« Je reconnais que tu es le messenger de Ragnar Voskjard, » dit-elle. « Je reconnais que tu es un

homme important. Et je reconnais que je suis une esclave pitoyable. C'est un grand honneur, pour moi, d'avoir été choisie par toi, parmi les autres, pour partager ta chambre, cette nuit, et te servir. » Elle se tourna vers moi, pitoyablement, bien qu'elle ne puisse rien voir en raison du bandeau qui lui couvrait les yeux. « Je vais essayer d'être digne de ton choix, » promit-elle. « Je vais essayer de te donner du plaisir. »

Je ne lui répondis pas davantage.

« J'ai peur, » dit-elle. « De toute évidence, je ne te plais pas. Dans ce cas, fouette-moi et fais venir une autre femme. »

Je ne bougeai pas.

« Mais tu n'es pas en train de me fouetter, » dit-elle, « et tu ne fais pas venir une autre femme. À présent, j'ai vraiment peur, car je sais que, d'une façon ou d'une autre, tu dois me trouver agréable, ou intéressante. Mais le fait qu'un homme tel que toi puisse me trouver agréable, ou intéressante, me terrifie. Que va-t-il me faire ? Oh, je t'en prie, Maître, parle-moi. Permits-moi de deviner, ne serait-ce que par le ton de ta voix, quelles sont tes intentions vis-à-vis de moi. Je suis tellement impuissante ! Tellement démunie ! »

Je la regardai, ainsi que le collier que je lui avais passé au cou de mes propres mains.

« Je suis tellement démunie ! » sanglota-t-elle.

Puis elle rejeta la tête en arrière et sourit.

« Tu m'as mise en état d'infériorité, Maître, » dit-elle en riant. « Car, alors que tu peux voir, j'ai les yeux bandés et, alors que tu es libre, je suis à genoux, portant un collier, nue et attachée. » Sa lèvre inférieure se mit soudain à trembler. « Je t'en prie, parle-moi, Maître, » supplia-t-elle.

Elle était très belle.

Elle tira sur la cordelette jaune qui lui immobilisait les poignets dans le dos.

« Je comprends pourquoi j'ai les yeux bandés, » dit-elle, « du fait que, dans l'intimité de ta chambre, tu as certainement retiré ton masque. Je ne dois pas être autorisée à voir le visage du messenger de Ragnar Voskjard, pas plus que les autres, bien que je ne sois qu'une humble esclave. Qui sait entre quelles mains une femme qui n'est qu'un article de propriété pourrait se retrouver. Tu ne peux pas risquer qu'un jour, quelque part, par simple inadvertance, peut-être par un cri ou un geste d'étonnement, ou en te léchant les pieds avec une trop grande impatience, je trahisse ton secret. »

Je constatai avec intérêt qu'elle avait parlé, naturellement, de lécher les pieds. Ce genre de chose est fréquent chez les esclaves. Ne savait-elle donc pas qu'elle était de la Terre ?

« Mais tu ne peux même pas me parler, Maître ? » demanda-t-elle. « Ah, » fit-elle. « Le fait que tu ne me parles pas doit également faire partie de la dissimulation de ton identité. Tu ne veux pas que je sois en mesure de pouvoir reconnaître ta voix. » Elle trembla. « Ou bien est-ce, plutôt, » demanda-t-elle, « que je suis une esclave tellement humble que tu ne prends même pas la peine de me parler ? »

Je souris. Alors que l'esclave effrayée, déférente, ne m'avait pas reconnu, assis majestueusement avec Policrates et Kliomenes dans la salle du festin, portant les robes et le masque du messenger de Ragnar Voskjard, je ne doutais pas qu'elle puisse rapidement reconnaître ma voix.

« J'ai trouvé, Maître ! » s'écria-t-elle joyeusement. « Si tu ne parles pas pour protéger ton identité, touche mon épaule gauche. Si tu ne parles pas parce que tu me considères comme une esclave méprisable, indigne de tes paroles, touche-moi sur le bras gauche. »

Elle tendit son corps, crispée, attendant de voir où elle serait touchée.

« Je t'en prie, Maître, » supplia-t-elle.

Mais je ne bougeai pas.

Alors, elle s'assit à nouveau sur les talons.

« Je vois, Maître, » fit-elle pitoyablement. « Je ne dois même pas savoir cela. » Elle frémit. « Ne sais-tu pas à quel point il est terrifiant d'être dans une pièce, les yeux bandés, avec quelqu'un qui ne

parle pas ? Ah, mais peut-être sais-tu. » Elle sourit. « Tu sais comment traiter une esclave, Maître, » dit-elle.

Je constatai avec intérêt qu'elle parlait d'elle-même comme d'une esclave.

« Néanmoins, » reprit-elle, « tu me permets de parler. Tu ne m'as pas frappée pour me faire taire, ni mis un morceau de bois dans la bouche, ni bâillonnée. Je puis supposer de ce fait que, du moins jusqu'à ce que je reçoive un coup, ou sois fouettée, que tu souhaites m'entendre parler. Mais pourquoi ? En quoi ce que la simple esclave que je suis pourrait dire peut bien t'intéresser ? »

Elle tira sur la cordelette. Elle paraissait sincèrement décontenancée.

« En quoi suis-je différente des autres femmes ? » demanda-t-elle, réfléchissant à haute voix.

« Bien sûr ! » s'écria-t-elle soudain, ravie. « J'ai trouvé. Je suis la seule femme de la Terre de la Demeure. Ils t'ont dit que je suis de la Terre, n'est-ce pas ? Tu ne connais pas bien les femmes de la Terre. Cela t'a intrigué. Ils te l'ont certainement dit. Tu ne m'as pas saisie et contrainte à ouvrir la bouche pour voir si j'ai des morceaux de métal dans les dents. Je ne crois pas que mon accent m'ait trahie, car il y a de nombreux accents barbares, sur Gor, et je parle parfaitement goréen. »

Je souris. Quelle petite orgueilleuse, mais il était vrai qu'elle parlait couramment goréen. Ses aptitudes linguistiques, sur ce plan, et je bénéficie personnellement d'aptitudes exceptionnelles, étaient proches des miennes.

« Le fait que mes maîtres m'appellent Beverly, » reprit-elle, « ne suffisait pas, en soi, à t'indiquer mon origine terrestre. Il est fréquent que les Goréennes, surtout lorsqu'elles sont condamnées à l'esclavage, portent de tels noms. Peut-être, dans ce cas, as-tu vu la minuscule cicatrice située sur le haut de mon bras gauche. Cela s'appelle une « marque de vaccination ». »

Je souris. Ces marques, et les dents plombées, sont utilisées par les Marchands d'Esclaves pour déterminer presque infailliblement une origine terrestre. Et malheur à la femme qui les porte car il y a de grandes chances que lui soient réservés les chaînes les plus lourdes et les traitements les plus mauvais.

« Mais, dans l'ensemble, » reprit-elle, « il me semble plus probable qu'on te l'a simplement dit. Cela t'a paru intéressant. Tu as alors décidé que je viendrais partager ta chambre. Voulais-tu simplement voir si, étant inférieures, nous sommes plus juteuses que nos sœurs goréennes ou bien, au-delà, par curiosité, voulais-tu connaître notre nature ? »

Je constatai avec amusement que Miss Henderson avait utilisé une expression imagée, une expression presque toujours appliquée à une esclave chaude et abandonnée. Compte tenu de mon expérience, je ne pensais pas que les femmes de la Terre étaient plus juteuses, pour ainsi dire, que les Goréennes ni, véritablement, que les Goréennes avaient tendance à être plus juteuses que les femmes de la Terre. Il est vrai, naturellement, que l'esclave tend à être beaucoup plus juteuse que la femme libre, quelle que soit sa planète d'origine. Certaines femmes de la Terre sont merveilleuses sur les fourrures, et certaines Goréennes aussi. Tout dépend pratiquement de la personnalité de la femme. Ceci est logique car toutes les Goréennes, à ma connaissance, sont finalement d'origine terrienne. Je crois qu'il est vrai, toutefois, que la femme de la Terre a parfois une dimension supplémentaire de servilité élégante et abandonnée, ce qui est peut-être naturel, compte tenu du désert sexuel auquel elle a été arrachée. Elle se souvient de sa solitude et de sa frustration, de la façon dont, esclave, elle dépérissait dans un monde où il lui était impossible de trouver des maîtres. Ces femmes, en général, débordent de reconnaissance pour le collier. Pour la première fois, en dépit du monde dont elles viennent, elles sont contraintes de devenir véritablement des femmes. Ainsi, elles trouvent l'épanouissement et la joie. Pour la femme libre goréenne, les joies de l'esclave, bien qu'il soit possible de les mépriser et de les rabaisser, ne sont pas culturellement inconnues et suscitent la jalousie de ces femmes libres. Pour la femme de la Terre, en revanche, qui se retrouve avec le collier d'un maître goréen, ces joies sont une révélation. Elle n'avait osé soupçonner leur existence que dans

ses rêves les plus secrets. Ensuite, elle s'est retrouvée asservie.

« Je crois, » dit Miss Henderson, « que tu as l'intention de m'essayer, de faire l'expérience d'une femme de la Terre, pour voir si nous sommes intéressantes mais que, pour le moment, en dépit du fait que je suis attachée devant toi, tu ne l'as pas encore fait. En outre, tu m'a permis de parler. Je présume, de ce fait, que tu m'utiliseras quand tu en auras envie et que en attendant, bien que je ne sois qu'une esclave, je dois parler devant toi. » Elle sourit. « Je le ferai, Maître. »

Il était naturel qu'elle pense que, du fait qu'elle me prenait pour un Goréen, j'aimerais l'entendre parler de sa planète, ainsi que de la nature des femmes esclaves qui y sont capturées. Les esclaves terriennes sont sujet à controverse, sur Gor bien que, à mon avis, elles soient désormais mieux acceptées. Il y a des hommes qui sont friands de femmes terriennes. D'autres refusent d'en posséder. Une tâche assez fréquente pour une femme de la Terre, sur Gor, consiste à tenter de gagner l'affection d'un maître goréen qui la considère comme totalement dépourvue de valeur et la méprise. Pendant des mois, avec une application assidue, grâce à l'attention et l'étude, par un service altruiste et abandonné, une telle femme fait tout son possible pour convaincre la brute qui la possède qu'elle est digne de porter son collier. Puis, peut-être, un jour, il la regarde alors qu'elle est à genoux devant lui. Sa main touche le côté de sa tête. Était-ce un geste affectueux ? Elle lui prend la main et l'embrasse avec ferveur, en sanglotant. Il la prend par les bras et lui appuie le dos, doucement, sur les dalles, Esclave d'Amour. Quand il en a terminé avec elle, il prend son fouet et lui ordonne de s'agenouiller. Peut-être la fouette-t-il, peut-être lui met-il le fouet devant la bouche, pour qu'elle l'embrasse. À ce moment, elle comprend bien qu'elle est une esclave. Il tourne le dos. Elle, à genoux, la tête baissée, sourit timidement, heureuse.

« Je m'appelais Beverly Henderson, » dit-elle, « et je viens d'une planète appelée : Terre. Tu en as certainement entendu parler. Je t'assure qu'elle existe. J'ai été capturée par des Marchands d'Esclaves et conduite sur Gor, afin de porter le collier et d'apprendre à servir les vrais hommes, tels que toi, Maître, qui es si fort que tu m'as dévêtue, attachée et mise à tes pieds, ton esclave. » Elle sourit. « Aucun homme de la Terre, » dit-elle, « n'est assez fort pour faire cela. »

Je souris.

« Les femmes de la Terre, » reprit-elle, « sont privées d'hommes forts. Je ne puis exprimer leur nervosité, leur désespoir et leur frustration. Les hommes de la Terre ne sont pas de vrais hommes. Peut-être en étaient-ils autrefois, il y a longtemps, mais c'est de l'histoire ancienne. À présent, ils sont faibles et inefficaces. La virilité, chez eux, se mesure par son absence. Ils ne sont plus capables de virilité véritable. »

Je n'étais pas totalement d'accord avec elle, mais je n'avais aucunement l'intention de la contredire. Il me semblait préférable de la laisser parler.

« Les femmes, » reprit-elle, « sont la propriété naturelle d'hommes tels que les Goréens, pas d'hommes tels que ceux de la Terre. Ce sont les hommes tels que les Goréens, et pas les hommes tels que ceux de la Terre, qui perçoivent la signification de notre beauté et nous prennent, purement et simplement, et nous obligent à les servir. Mais j'ai baigné le Maître et je suis à présent à genoux devant lui, nue et attachée. Je ne lui apprends rien. »

Elle tira sur la cordelette jaune qui l'immobilisait. En vain.

« J'ai été conduite dans la Demeure d'Andronicus, à Vonda, » reprit-elle. « Là, avec d'autres femmes de la Terre, plus de cinquante, j'ai été marquée au fer rouge. Je me souviens qu'une femme, arrachée au chevalet, en larmes, malgré la douleur, a crié joyeusement : « Je suis une esclave ! ». Son cri m'a paru stupéfiant et étrange. Moi aussi, pourtant, plus tard, après avoir hurlé et sangloté et avoir été arrachée, la cuisse douloureuse, au chevalet, lorsque je me suis retrouvée seule, enchaînée sur la paille près d'un mur humide, j'ai éprouvé des émotions étranges. Bien que je puisse à peine le reconnaître, j'ai compris, grâce à des sentiments sauvages et étranges, que j'étais moi aussi heureuse

d'avoir été marquée au fer rouge. « Tu es née pour la marque, » ai-je murmuré. « Et, à présent, incompréhensiblement, merveilleusement, sur cette planète inconnue, elle a enfin été imprimée en toi. Dans ta douleur, réjouis-toi, Esclave. Tu es désormais marquée, clairement et irrémédiablement, en fonction de ce que tu as toujours été dans le secret de ton cœur. Sers bien tes maîtres, Esclave ! ». »

J'étais assis sur la couche. Mes poings étaient serrés. Ne savait-elle donc pas qu'elle était de la Terre ?

« Presque toutes, naturellement, y compris moi, nous n'osions pas reconnaître que nous étions satisfaites de nos marques. Nous nous lamentions, feignant de gémir sur l'horreur de notre situation. Nos maîtres, naturellement, ne nous laissèrent guère le temps de nous apitoyer sur nous-mêmes. Nous devions être préparées à la vente. Nous avons ensuite été séparées et envoyées dans des salles de dressage différentes. Je fus obligée de m'agenouiller et on m'a passé le collier de la Demeure. Ensuite, j'ai été enchaînée à un anneau et ai subi ma première flagellation. Ainsi, j'ai appris quel effet pouvait me faire le fouet, et que je subissais la discipline. Mes réflexes sexuels ont été testés et l'on s'est aperçu que, comme dans le cas de presque toutes les femmes de la Terre, ils étaient pratiquement inertes. Maintenu à genoux, la tête tirée en arrière, le nez pincé, la bouche ouverte de force, j'ai été obligée de boire le Vin des Esclaves. J'ai été contrainte de l'avaler. Ensuite, on m'a mis une cagoule et des hommes ont abusé de moi comme ils en avaient envie. Puis, un jour plus tard, toujours avec la cagoule, j'ai été renvoyée au donjon central. »

Elle s'interrompit.

« Je n'ai pas été frappée, » reprit-elle. « Je présume par conséquent que le Maître me permet de continuer. »

« Comme tu es belle, » me souffla une femme, dans le donjon, quand on m'eut retiré la cagoule.

— « Comme tu es belle, » soufflai-je en la regardant.

— « As-tu été fouettée ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondis-je.

— « Moi aussi, » dit-elle, baissant la tête.

« Je regardai le donjon et les femmes qui s'y trouvaient. Comme elles étaient belles et douces, avec leurs colliers ! Le collier, comme le Maître le sait sans doute, souligne considérablement la beauté d'une femme. »

— « As-tu été violée ? » demanda une femme, une jolie blonde.

— « Oui, » répondis-je. « Ils m'ont bien utilisée. »

— « Moi aussi, » dit-elle.

— « J'ai aimé mon viol, » dit une rousse, un collier autour du cou, enchaînée par une cheville, qui était couchée près de nous dans la paille.

— « Esclave ! » cracha une autre femme.

— « Oui, Esclave, » répondit la rousse en souriant.

« Mon intimité s'embrasa en entendant ses paroles.

Comme elle était audacieuse ! Personnellement, je n'aurais pas osé reconnaître cela face à une autre femme. Qu'aurait-elle pu penser de moi ? Je n'avais même pas osé reconnaître face à moi-même que, dans les bras du cinquième homme, mon corps avait serré le sien et que, dans le noir de la cagoule, esclave gémissante, soumise, j'avais crié de plaisir. Puis, trop tôt, ils en eurent terminé avec moi. Ce soir-là, je suis restée dans l'obscurité de la cagoule, affamée, évoquant les sensations qu'ils avaient produites en moi. À présent, bien que je ne sois pas prête à le reconnaître, je craignais, et craignais à juste titre, que les feux de la Passion de l'Esclave aient été allumés en moi. Je savais que j'étais une esclave, véritablement une esclave, avant qu'ils ne me touchent mais je ne savais pas, avant qu'ils ne me prennent dans leurs bras, à quel point une esclave peut être impuissante et basse. »

Je pouvais à peine croire ce que j'entendais. Il semblait que Miss Henderson, le plus naturellement

du monde, avouait devant moi qu'elle était une esclave. Elle était de la Terre !

— « Que va-t-on faire de nous ? » demanda une femme.

— « Je crois qu'on nous prépare à la vente, » dit une autre.

« Un gong retentit alors dans le donjon et nous nous agenouillâmes. Un homme entra, avec un fouet. Notre dressage a commencé. »

Elle sourit.

« On nous a appris à nous agenouiller, à ramper, à bouger et marcher. On nous a appris à utiliser nos mains et la totalité de notre corps, nos cheveux, notre bouche et notre langue. On nous a appris de nombreuses choses. Les premiers mots goréens que j'ai appris étaient : « Je suis une esclave. ». Mais nos maîtres ne nous consacrèrent pas beaucoup de temps. Nos nouveaux maîtres, ceux qui nous achèteraient, pourraient continuer notre dressage. Le soir précédant notre vente, nous avons eu la permission de parler entre nous. Nous nous embrassâmes et pleurâmes parce que nous savions que nous ne nous reverrions peut-être jamais et que nous ignorions ce qui nous attendait à l'extérieur de la Demeure d'Andronicus, sur la rude planète de Gor. Bien entendu, nous n'avions jamais été vendues. Bizarrement, toutefois, nous attendions notre vente avec impatience. Ce n'était pas seulement que nous voulions quitter la Demeure d'Andronicus. C'était plutôt, je crois, que nous étions impatientes d'appartenir à un maître. Vois-tu, Maître, en quelques jours, une transformation extraordinaire s'était opérée en nous. Rares étaient celles qui la mentionnaient, mais nous en étions toutes nettement conscientes. Nous étions devenues, honnêtement, des femmes esclaves. Ici, il faut distinguer entre deux conceptions de l'esclavage, celui qui est imposé et constitue une condition absolue et légale, et celui qui est instinctif et inné et peut, dans certaines conditions, être manifesté et libéré. L'esclave la plus totale, naturellement, est celle qui est esclave par nature et dont l'asservissement, libéré, est affirmé et lui est ouvertement appliqué, publiquement, selon tous les critères de la tradition et du droit, face au monde entier. Ce que nous avons découvert, Maître, toutes, dans le donjon et les salles de dressage de la Demeure d'Andronicus, c'est que nous étions des esclaves par nature. Notre asservissement avait été, grâce à la marque et au collier, au fouet et à la cagoule, totalement libéré et manifesté. Nombreuses étaient celles qui étaient intimidées et excitées par la constatation du caractère naturel de leur asservissement. Enfin, nous pouvions cesser de mentir et de jouer la comédie. Enfin, nous pouvions cesser de lutter contre nous-mêmes et de feindre d'être ce que nous n'étions pas. Bien qu'étant originaires de la Terre, nous pouvions reconnaître ce que nous étions. Cela nous procura une grande joie. Au-delà de cela, naturellement, nous savions que nous étions, catégoriquement et absolument, des esclaves, de jolies propriétés qui peuvent être marchandées et vendues, et qui peuvent figurer dans toutes les transactions. Cela nous paraissait effrayant, mais très excitant. Cela nous faisait prendre conscience de notre asservissement. Il n'y avait pas d'échappatoire pour nous. Même si nous tirions sur nos chaînes, hurlions et nous rebellions, nous ne serions que des esclaves désagréables qu'il serait alors nécessaire de punir. Dans la rue, en nous voyant, tout le monde saurait ce que nous étions. Les enfants eux-mêmes sauraient que nous serions de simples esclaves car, catégoriquement, et juridiquement, cela serait ce que nous serions. Des animaux possédés, voilà ce que nous serions. Tu es un homme, Maître, de sorte que tu ne peux peut-être pas comprendre, ou comprendre complètement, comme il est excitant pour une femme d'être possédée et de se retrouver esclave. Mais je suis une esclave, une esclave par nature et une esclave devant la loi. Je suis craintive. Mais je suis joyeuse. »

Furieux, je me levai. Je saisis le fouet. Je le mis devant sa bouche.

« J'embrasse ton fouet, avec joie, Maître, » souffla-t-elle.

Je la regardai, bouillonnant de rage. Beverly Henderson avait embrassé le fouet !

« Maître ? » demanda-t-elle, effrayée. Elle était très belle, attachée devant moi, à genoux.

Je regagnai brusquement la couche et m'assis dessus. Je la regardai à nouveau.

Elle eut un sourire hésitant.

« J'ai embrassé le fouet du Maître, » dit-elle. « Souhaite-t-il à présent m'utiliser ? N'a-t-il pas envie d'essayer une femme de la Terre ? »

Je ne répondis pas.

« J'en ai sûrement assez dit au Maître à propos des femmes de la Terre, » dit-elle. « Sa curiosité est-elle satisfaite ? Ne comprend-il pas que nous sommes des esclaves par nature, possédées à juste titre par des hommes tels que lui ? »

Je ne répondis pas.

« Après cette nuit, » reprit-elle, « nous avons été divisées en petits lots et réparties dans divers Marchés. Je crois qu'ils ne souhaitaient pas, pour une raison que j'ignore, vendre de nombreuses femmes de la Terre sur le même Marché. Ma vente me parut incroyablement excitante. Je fus exhibée nue. Je fus contrainte d'agir lascivement, sur l'estrade, comme une femme esclave. Mes réflexes d'esclave eux-mêmes furent exposés à la foule. Je fus vendue aux enchères. Je fus vendue au plus offrant. » Elle sourit. « J'ai eu divers maîtres et divers noms. Finalement, j'ai abouti dans la Demeure de Policrates, où tu m'as trouvée. Il n'y a pratiquement rien à ajouter. »

Je ne répondis pas.

« Ici, on m'appelle Beverly, » dit-elle avec un sourire. « C'était mon nom, originellement, sur Terre, comme je l'ai déjà mentionné précédemment, ce dont tu te souviens peut-être. Désormais, naturellement, ce n'est qu'un nom d'esclave, que je porte parce que les maîtres le souhaitent. Néanmoins, il me plaît. Je crois que c'est un excellent nom d'esclave. »

C'était également mon avis.

« Tu comprends, naturellement, Maître, » reprit-elle, « que je n'aurais pas parlé à un homme de la Terre, un de ces idiots pathétiques et inefficaces, avec l'intimité, la franchise et l'honnêteté avec lesquelles je me suis confiée à toi, un homme de Gor. »

Je ne répondis pas.

« Ce sont des faibles pitoyables, » dit-elle.

Je ne répondis pas.

Soudain, elle se pencha en avant. Elle tira à nouveau sur la cordelette jaune qui lui immobilisait les poignets dans le dos. Ses genoux bougèrent sur les fourrures, parmi les chaînes. Je vis le métal qui lui emprisonnait le cou.

« La traînée qui est en moi désire servir le Maître, » souffla-t-elle soudain, intensément. « Je t'en prie, Maître ! »

Je me levai et la regardai.

« Je suis l'esclave d'un homme tel que toi, » dit-elle.

Puis, soudain, sauvagement, je la saisis par le haut des bras. Je la traînai jusqu'au centre de la pièce. Je la levai au-dessus de ma tête, attachée, ses cheveux défaits se répandant follement sur son corps. Puis, lentement, je la baissai, de sorte que seuls ses orteils touchent le sol. Puis, soudain, avec colère, je la secouai.

« Maître ! » cria-t-elle, pitoyable. Ensuite, je la traînai à nouveau près de la couche, où je la mis debout devant moi. Elle sentit la fourrure sous ses pieds, les chaînes. Je la regardai, furieux. Je fis claquer les doigts. Immédiatement, elle s'agenouilla devant moi, attachée, parmi les chaînes. Elle leva la tête vers moi, bien qu'elle ne puisse rien voir en raison du bandeau.

Je la regardai.

Beverly Henderson, esclave avouée et femme la plus désirable qu'il m'eut été donné de connaître, était à genoux à mes pieds. Elle était nue et attachée. Elle m'appartenait.

Je fus alors saisi par des émotions tellement puissantes, tellement primitives et joyeuses, tellement antiques et incontrôlables, tellement débridées et glorieuses, que je compris que j'avais saisi le sens

de l'homme et de la femme. Pouvais-je à nouveau nier mon sang ? Pouvais-je à nouveau répudier l'héritage de la virilité ? Comment cela aurait-il été possible ? La viande du mammoth rôissait à nouveau sur le feu de bois vert. À nouveau, après une interruption de dix mille ans, la pierre à feu bleue projetait ses étincelles, tandis que de grosses mains poilues façonnaient la pointe d'une lance. À nouveau, nous entendîmes les gémissements d'amour des femelles attachées, parce qu'elles avaient été désagréables, suppliant d'être libérées afin de pouvoir lécher les cuisses de leurs maîtres.

Je la regardai. Je compris que j'avais toujours voulu que Beverly Henderson soit mon esclave. Dès l'instant où je l'avais rencontrée, j'avais désiré qu'elle soit mon esclave.

« Maître, » gémit-elle. « Maître ! »

Puis, debout devant elle, les poings serrés, je rejetai la tête en arrière et voulus hurler de désespoir. Elle devait certainement être une femme libre ! Elle devait être libre ! Elle était de la Terre ! Mais était-il possible que tout ce que me disaient mon sang, mes instincts et mes impulsions soit faux ? Mais cela devait forcément l'être, autrement une civilisation fondée et structurée sur des pathologies est condamnée à se désintégrer et périr. Mais était-il impossible qu'il existe une civilisation conforme aux vérités du sang, à la nature des êtres humains ? L'homme est-il tellement stupide, tellement naïf et prisonnier de l'habitude, si fondamentalement irrationnel, si prêt à croire n'importe quoi, qu'il soit possible de le dresser, même si cela est le comble de l'absurdité, qu'il ne puisse pas comprendre que la torture ne peut pas être la vérité. La conséquence de la vérité, de toute évidence, ne peut certainement pas être la douleur, le désespoir et la frustration, mais le bonheur et la joie.

« Maître, » gémit-elle.

Mais il fallait manifestement qu'elle soit libre.

Mais si elle était véritablement une esclave, comme elle l'avait indiqué ?

Mais elle ne pouvait pas être véritablement une esclave. Elle était de la Terre.

Mais si, bien qu'elle soit de la Terre, elle était véritablement une esclave, conformément à ses aveux ? Une telle chose, du fait qu'elle venait de la Terre, était-elle possible, et même envisageable ?

J'osais à peine évoquer cette possibilité car, dans ce cas, étant esclave, elle pouvait m'appartenir.

Je décidai, cruellement, de mettre la question à l'épreuve des faits.

Je lui détachai les mains et attendit qu'elle recule sous l'effet de la terreur, cherchant refuge, à tâtons, contre le mur le plus éloigné, se tassant peut-être contre lui, à ma merci.

Mais elle baissa la tête sur mes pieds. Je sentis ses lèvres embrasser mes pieds. Beverly Henderson était à mes pieds.

« Pardonne-moi, Maître, » dit-elle, « si je t'ai déplu. » Elle me tenait les jambes, posant la joue contre elles, les embrassant. « Pardonne ton esclave, » reprit-elle, « et permets à ton esclave de te donner du plaisir. »

Alors, je la pris par les bras et la fis brutalement lever. Elle fut stupéfaite. Sauvagement, je tirai ses petites mains dans son dos et les attachai à nouveau avec la cordelette jaune.

« Maître ? » demanda-t-elle avec frayeur. Je fis claquer les doigts. Elle s'agenouilla. Je fis à nouveau claquer les doigts. Elle se leva. Ensuite, je la jetai sur les fourrures épaisses de la couche. Elle s'y immobilisa, couchée sur le flanc. Je ramassai le fouet et secouai les lanières. Elle entendit le bruit et gémit. J'approchai d'elle. Elle était crispée, effrayée. Compte tenu du bandeau, elle était dans le noir et ne voyait rien. Elle frémit sous l'effet de la terreur lorsque je passai très légèrement le fouet sur son corps, lentement, avec curiosité, examinant ses réactions. Elle était crispée et effrayée.

« Je t'en prie, ne me fouette pas, Maître, » dit-elle. Je posai alors les lanières plates du fouet sur sa bouche. Couchée sur le flanc, avec ferveur et frayeur, elle les embrassa de nombreuses fois. « Je t'en prie, ne me fouette pas, » répéta-t-elle.

Je posai le fouet sur la couche, à portée de la main, afin de pouvoir la fouetter si elle n'était pas

totallement agréable.

Ensuite je la pris, comme l'esclave attachée qu'elle était.

Elle cria, stupéfaite, prise avec une telle force. Je la regardai, cramponnée à mes bras. Je la traînai au bord de la couche et la jetai sur les chaînes et les fourrures qui se trouvaient à son pied. Dans mon désir, mon impatience, ma fureur et ma joie, j'avais pris la fille sur la grande couche. Mais, à présent, elle gisait au pied de la couche, à l'ombre de l'anneau d'esclave, tremblante, à la place qui convenait à une esclave comme elle. Puis je la pris à nouveau. Elle hoqueta et frémit. Il s'écoule parfois des mois jusqu'au jour où une femme est autorisée à monter sur la couche du maître. Même dans ce cas, elle n'y monte généralement pas comme une personne libre, directement, mais comme une esclave, en bas et à gauche, après s'être agenouillée et avoir embrassé les fourrures. Elle cria, frémissant dans mes bras, soudain prise une nouvelle fois.

« Oh, Maître, » sanglota-t-elle. « Maître ! » Mes mains serraient fortement ses bras. Puis, m'agenouillant, je la contraignis à faire de même. Puis je la secouai et la jetai sur le flanc, sur les fourrures et les chaînes, contre le pied de la couche. Elle sanglotait et hoquetait. Elle tira sur la cordelette qui lui immobilisait les poignets. Mes mains avaient laissé des marques sur ses bras. « Je t'en prie, Maître, » sanglota-t-elle. Terrifiée, elle se mit à genoux puis se leva, tentant de s'échapper. Elle heurta, à cause du bandeau, le pied de la couche, cria de douleur. Puis elle s'éloigna de la couche en trébuchant, effrayée, perdit l'équilibre et, criant, tournoyant, tomba dans la baignoire. Elle voulut se lever, en larmes, mais je fus presque immédiatement sur elle. Je la forçai à s'agenouiller dans l'eau puis, la tenant par les cheveux, la contraignant à rester à genoux, lui tirai la tête en arrière jusqu'à ce que sa chevelure trempe dans l'eau, et que l'arc de son exquise beauté d'esclave me soit exposé. Je la regardai pendant quelque temps, ainsi exposée. « Je t'en prie, Maître, » sanglota-t-elle. « Sois doux avec moi. » Furieux, alors, la tenant toujours par les cheveux, je lui poussai la tête en avant, la maintenant toujours à genoux et, accroupi au-dessus d'elle, lui plongeai le visage dans l'eau. Je la maintins ainsi pendant quelque temps, puis la tirai. Crachant, hoquetant, elle sanglota : « Je t'en prie, Maître, pardonne-moi. Je ne voulais pas te déplaire. »

Ensuite, je la jetai sur le dos dans l'eau et, tandis qu'elle se débattait, hoquetait, s'efforçait de maintenir la tête hors de l'eau, je la pris une nouvelle fois. Ensuite, je la poussai contre le bord de la baignoire. Elle tourna la tête vers moi, essoufflée. Le bandeau était mouillé mais solide. Ses cheveux et son corps étaient trempés. La cordelette, imbibée d'eau, lui immobilisait toujours les poignets. Son corps, mouillé, constituait un spectacle intéressant. Puis je la pris encore.

Je me levai et sortis de la baignoire. Je fis les cent pas, en frissonnant, dans la pièce. Puis je me calmai. Je la regardai. Elle était moitié couchée, moitié agenouillée, contre le bord de la baignoire. J'allai près d'elle, la pris par le collier, la fis lever et sortir de la baignoire, puis je la conduisis au pied de la couche, où je la fis agenouiller. Accroupi près d'elle, je séchai l'anneau métallique qu'elle portait au cou. Comme elle, il appartenait à Policrates. Puis, doucement, je lui séchai les cheveux et enroulai une serviette autour d'elle. En outre, comme j'avais l'intention de l'enchaîner par la cheville, je lui séchai la cheville. Néanmoins, je ne la séchai pas davantage, me contentant de protéger les objets appartenant à Policrates. Ensuite, j'emprisonnai sa cheville gauche dans un anneau, l'attachant ainsi, par une chaîne, au pied de ma couche. Si elle m'avait appartenu, je l'aurais sans doute séchée complètement. Il est agréable, comme on peut l'imaginer, de sécher son esclave.

« Maître, » sanglota-t-elle. « Maître ! »

Je la fis allonger au pied de la grande couche. Ensuite, satisfait et épanoui d'une façon que je n'aurais pas imaginée possible, je montai sur la grande couche et me couchai, las, sur les fourrures.

« Maître, » sanglota-t-elle.

Je ne tardai pas à m'endormir.

Je rêvai que Beverly Henderson était enchaînée, nue, à mon anneau d'esclave.

Puis je me réveillai. Je descendis de la couche et allai à son pied.

Beverly Henderson était enchaînée, nue, à mon anneau d'esclave.

Je la poussai, légèrement, avec le côté du pied.

Elle ne dormait pas.

Elle se mit à genoux et baissa humblement la tête.

C'était presque l'aube. Une lumière grise entraînait dans la pièce. Elle avait toujours les poignets liés dans le dos. Je ne les avais pas détachés.

« Le matin doit être proche, Maître, » dit-elle. Elle ne pouvait en être certaine puisqu'elle avait les yeux bandés.

Je la pris par le haut des bras et la fis lever. La serviette, pendant la nuit, avait glissé sur ses cheveux. Je touchai ses cheveux. Ils étaient encore humides.

Je la pris doucement dans mes bras et la posai sur les fourrures de la couche.

« Merci, Maître, » dit-elle, « de m'autoriser l'honneur de ta couche. »

Je ne répondis pas.

« Je suppose que c'est presque le matin, » reprit-elle, « bien que je ne puisse pas le savoir. Je suppose, également, que le Maître est à présent reposé. J'ai été soulevée et posée sur sa couche. De toute évidence, esclave, je dois à présent lui donner du plaisir. »

Je ne répondis pas.

« Le Maître m'a bien brutalisée, hier soir, » reprit-elle. « Il m'a bien montré que je suis une esclave. Je vais m'efforcer de lui donner beaucoup de plaisir. »

Je ne répondis pas.

« Mais comment puis-je lui donner du plaisir ? » demanda-t-elle. « Je suis attachée ! »

Bien entendu, je ne répondis pas.

« Ah, oui, » reprit-elle. « Je suis une femme de la Terre. Il veut savoir si nous savons donner du plaisir aux hommes. »

Ensuite, avec attention et sensualité, comme une esclave attachée, elle se consacra à mes plaisirs.

Elle s'en tira bien.

Quand elle eut terminé, après m'être reposé, je la jetai sur le ventre et lui déliai les mains. Rapidement, alors, avec impatience, me cherchant à tâtons, elle s'agenouilla près de moi.

« Je vais te montrer à présent, Maître, » dit-elle, « véritablement ce que peut faire une femme de la Terre. »

Couché, alors, je me demandai si d'autres hommes de la Terre avaient connu de tels plaisirs, s'ils avaient obtenu de tels plaisirs de leurs femmes. Peut-être seulement, me dis-je, si leurs femmes, comme Miss Henderson, étaient des esclaves.

« C'est ainsi, » souffla Miss Henderson, « que nous servons nos maîtres goréens. »

Je ne répondis pas.

« Te demandes-tu, à présent, » dit-elle avec un rire rauque, me tenant, se serrant contre moi, « pourquoi nous sommes tellement recherchées sur les marchés aux esclaves, pourquoi nous nous vendons très cher ? »

Je ne répondis pas, toutefois ses services avaient été, de mon point de vue, une révélation. Je n'aurais même pas imaginé que les femmes de la Terre puissent être capables de telles merveilles. Portant un collier, et soumises à la discipline, elles constituaient des trésors incroyables. Elles étaient des joies inestimables. Je compris que les hommes étaient prêts à tuer pour posséder de telles femmes. Mesquines, arrogantes, satisfaites d'elles-mêmes, froides, orgueilleuses, inertes, frustrées, les femmes de la Terre arpentaient les sables de leur planète d'origine ; les hommes de la Terre n'imaginaient même pas que cette douleur et ces scories pouvaient être transformées en or ; combien

de temps faudra-t-il, me demandai-je, pour que ces créatures soient jetées, nues, à genoux devant leurs maîtres ?

« Comme je méprise les hommes de la Terre ! » dit la femme. « Et comme j'aime mon Maître goréen ! »

J'entrepris alors, pour la première fois, de la caresser vraiment et attentivement.

« Tu vas m'obliger à m'abandonner, n'est-ce pas ? » hoqueta-t-elle. Je continuai, patiemment, soigneusement, de la toucher. Puis elle se mit à trembler, essayant tantôt de m'échapper, tantôt de se serrer contre moi. Je la contrôlai, la laissant parfois faire ce qu'elle voulait, ou bien ne l'y autorisant pas. Elle était allongée sur le dos, les lèvres entrouvertes. Elle se mit à gémir, poussant les petits cris de l'esclave portant un collier. Je la touchai. Elle était chaude et ouverte, saturée par les huiles lubrifiantes de l'impatience. Je souris intérieurement. La traînée était une esclave chaude. Je fus satisfait de Miss Henderson.

« Je t'appartiens, Maître, » souffla-t-elle. « Je t'en prie, prends-moi. » Alors je la pris et elle cria dans la soumission indubitable et complète de l'esclave vaincue. Puis elle me serra étroitement, craignant que je ne la quitte. Lorsqu'elle comprit que je ne la lâcherai pas, elle resta calmement entre mes bras, m'embrassant de temps en temps. « Tu m'as conquise, Maître, » dit-elle, « comme tu as sans doute conquis de nombreuses autres femmes avant moi. »

Je ne répondis pas.

« Je suis possédée, » reprit-elle. « Cela me plaît. »

Je l'embrassai sur les joues et dans le cou. Elle rejeta la tête en arrière et rit.

« Je suis une femme de la Terre, » dit-elle. « Est-ce que nous te plaisons ? »

Je continuai de l'embrasser.

« Ne sommes-nous pas juteuses ? » Elle rit. « Les raisons qui poussent les hommes à nous acheter ne sont-elles pas claires ? »

Elle me serra contre elle et m'embrassa.

« N'aimerais-tu pas acheter l'une d'entre nous ? » demanda-t-elle.

Je l'écartai de moi.

« Achète-moi, Maître, » dit-elle soudain. « Achète-moi ! »

Je ne lui permis pas de me toucher, bien qu'elle s'efforçât, cette petite traînée, de se presser pitoyablement, d'une façon engageante, contre moi.

« Je n'ai jamais été dans les bras d'un homme tel que toi, » dit-elle. « Je t'aime ! J'ai envie d'être ton esclave ! »

Je ne répondis pas.

« Soumets-moi à ton fouet, » dit-elle. « Fais-moi porter tes chaînes. Referme ton collier sur mon cou. Possède-moi. »

Je la considérai.

« Je t'en prie, achète-moi, » supplia-t-elle. « Je t'en prie, possède-moi. Je m'efforcerai d'être une bonne esclave. »

Je ne lui permis pas de me toucher.

Puis elle rit, une larme coulant sous le bandeau.

« Comme les femme de la Terre sont impudiques ! » dit-elle. « Comme il est humiliant de supplier d'être achetée ! Comme vous devez nous mépriser, esclaves dégradées et désespérées ! »

Je pénétrai alors Miss Henderson et elle hoqueta, se cramponnant à moi.

Je souris. Il n'était pas exceptionnel qu'une esclave, avec ferveur, désire être achetée par un homme, devant qui elle sait qu'elle pourra, à genoux, devenir une esclave magnifique. Dans ce cas, il est naturel qu'elle se présente aussi pitoyablement et sensuellement que possible devant lui, afin de susciter son intérêt. De toute évidence, elle n'a aucune emprise sur son achat. La décision dépend

totallement de l'homme. Il est l'acheteur. Ce genre de chose n'est pas exceptionnel sur les marchés aux esclaves, surtout sur les estrades en plein air. J'ai souvent vu des femmes tenter de susciter l'intérêt d'un homme, choisi dans la foule, afin de l'inciter à l'acheter. Et il n'est pas rare que l'individu en question fasse une offre, connaissant parfaitement les merveilles qu'elle réserve, dans ce cas, à son propriétaire. Toutefois, au bout du compte, le choix appartient à l'homme. Elle ne peut que se présenter, exposant la marchandise de son propriétaire d'une façon aussi séduisante que possible. C'est lui qui achètera ou n'achètera pas. C'est lui le maître.

« J'aime mon Maître goréen, » souffla la femme. « Achète Beverly, je t'en prie. »

J'ai également vu des femmes tenter d'influencer leur vente aux enchères publiques, alors qu'elles étaient exhibées, nues, sur l'estrade, en s'efforçant de se présenter plus particulièrement à un acheteur donné, mais le fouet du commissaire-priseur met généralement un terme à ce type de comportement. Elle n'est pas là pour être vendue à l'homme de son choix, mais pour être attribuée au plus offrant. En réalité, dans presque toutes les ventes publiques, ce type de comportement de la part de la femme est, pour l'essentiel, impossible. Ce type de vente se déroule généralement le soir, quand les hommes ont terminé le travail, à la lumière des torches. L'estrade est illuminée alors que la salle est pratiquement dans l'obscurité. La femme, nue dans la lumière, exhibée, peut être convenablement vue, mais elle ne peut guère voir les acheteurs. Elle a une conscience intense de leur présence, de la foule installée sur les gradins. Leurs bruits, leurs cris, leur respiration, leur intérêt lui sont nettement perceptibles, enveloppant pratiquement l'estrade, presque comme une main passant sur son corps. Elle peut dans ce cas influencer sa vente, guidée par le fouet du commissaire-priseur, uniquement dans la mesure où elle se présente avec autant de sensualité que possible, espérant, de ce fait, faire monter son prix, afin d'être achetée par un maître plus aisé. Néanmoins, presque toutes les femmes sont vendues dans le même ordre de prix et rares sont les hommes qui ne peuvent pas, en dépensant une ou deux pièces supplémentaires, se procurer l'esclave de leur choix. Souvent, lorsque le commissaire-priseur ferme la main, la femme ne sait pas à qui elle a été vendue. Il est possible qu'elle n'ait pas vu l'acheteur, ou qu'elle ait été acquise par un intermédiaire. Parfois, il s'écoule une journée, ou davantage, avant qu'elle apprenne à quelles chaînes elle appartient. Pendant cette période, elle ignore si elle a été acquise par l'homme de ses rêves, qui la contrôlera correctement, ou par une brute cruelle et dure, devant qui elle devra s'agenouiller, terrifiée. Bien entendu, elle ne tardera pas à savoir.

« Achète-moi, Maître, » supplia Beverly.

Je la contraignis alors à réagir et elle se mit à gémir.

« J'ai envie d'être achetée, » gémit-elle.

Supplier d'être achetée est un acte d'esclave. C'est ce que disent les Goréens. Je crois que c'est vrai. Ainsi, Miss Henderson confirma à nouveau, s'il en était besoin, qu'elle portait le collier à juste titre, qu'elle était véritablement une esclave par nature.

« Si je m'abandonne bien à toi, Maître, » susurra Miss Henderson, « m'achèteras-tu ? »

Je la giflai violemment, par deux fois, d'abord avec la paume de la main, puis avec le dos.

« Pardonne-moi, Maître ! » s'écria-t-elle. « Je ne voulais pas marchander ! Je m'abandonnerai parfaitement, et totalement. Ne me tue pas, Maître, je t'en prie ! »

Il y avait du sang sur ma main, et sur sa bouche. Ses lèvres étaient enflées.

J'embrassai ses lèvres enflées et elle gémit. Je goûtai son sang.

« Je t'en prie, ne me tue pas, Maître, » supplia-t-elle.

Ensuite, je la pris.

Quand j'eus terminé, je quittai la couche. Elle y resta allongée, effrayée.

« Je ne voulais pas déplaire à mon Maître goréen, » dit-elle. « Je n'ai pas réfléchi. Aie pitié de moi. Je ne suis qu'une esclave. »

Je la traînai, à genoux, jusqu'à l'anneau d'esclave.

« Permits-moi de t'apaiser, Maître, » supplia-t-elle.

Je l'autorisai à me rendre quelques services intimes. Puis je fermai les grosses menottes en cuir sur ses poignets.

« Maître ? » demanda-t-elle. Puis je passai son poignet droit dans l'anneau d'esclave et, avec les gros crochets métalliques, je l'attachai.

Elle m'entendit secouer les lanières du fouet.

« Je t'en prie, ne me fouette pas, Maître, » supplia-t-elle. Puis elle baissa la tête. Ensuite, je la fouettai, car elle s'était montrée désagréable.

Je jetai le fouet dans un coin et enfilai ma tunique ; puis je rassemblai mes affaires.

Sur le seuil, je me retournai et regardai la femme qui sanglotait. Elle tourna la tête vers moi, les yeux toujours bandés. Elle était à genoux, nue, près de l'anneau, enchaînée par ses menottes, et la cheville gauche toujours prisonnière d'un anneau. Elle portait un collier.

« Je t'aime, Maître, » dit-elle. « C'est à un homme ; tel que toi que je veux appartenir. »

Je posai mes affaires par terre et retournai auprès d'elle. Je la tirai ; l'éloignant de l'anneau, les mains au-dessus de la tête, tordue et impuissante parce que ses menottes étaient attachées à l'anneau.

« Pardonne-moi si je t'ai déplu, Maître, » supplia-t-elle.

Je la regardai.

« Je t'aime, mon Maître goréen, » dit-elle.

Alors, une fois de plus, je la pris. Spasmodiquement, elle trembla et s'abandonna, comme je n'aurais pas cru possible qu'une femme puisse le faire. Elle sanglota et frémit d'extase, esclave prise.

« Je me sou mets à toi, Maître, » sanglota-t-elle, « totalement et intégralement. Tu es mon Maître. Je suis ton esclave. »

Je me retirai et me levai, puis je la regardai.

« Ne me laisse pas, Maître, » supplia-t-elle. « Emmène-moi. Tu m'as conquise, mon Maître goréen. Je t'appartiens. Emmène-moi. Mon Maître, Policrates, me donnera à toi, si tu le lui demandes. »

Je ramassai mes affaires. Je les jetai sur mes épaules. Je mis mon masque. On frappa à la porte et j'ouvris. Un pirate était là, celui qui avait amené Beverly la veille au soir et qui venait à présent me chercher pour le petit déjeuner. Je devais rapidement quitter la Demeure de Policrates, théoriquement pour retourner auprès de Ragnar Voskjard, afin qu'il puisse préparer sa flotte, afin que les deux flottes, puissance sauvage, puissent vaincre les garnisons d'Ar's Station puis de Port Cos, afin que le fleuve, sur des centaines de pasangs, leur appartienne, de sorte qu'elles pourraient le soumettre à leurs prédatations et lever des tributs.

J'adressai un signe de tête au pirate, lui indiquant que j'étais prêt à l'accompagner.

Il regarda, derrière moi, en direction de l'anneau d'esclave. La femme était à présent à genoux, attachée à l'anneau par ses menottes. Il parut stupéfait.

« Est-ce Beverly ? » demanda-t-il.

La femme, soudain, se tassa sur elle-même contre la pierre de la couche, mouvement d'esclave. Curieux, le pirate passa près de moi et alla près de la femme. Il s'accroupit près d'elle.

« C'est Beverly, » constata-t-il. Elle tremblait. Il tendit la main, lui touchant l'épaule. Elle frémit sous l'effet du contact, baissant la tête. « Que lui as-tu fait ? » demanda-t-il en ricanant. « Hier soir, c'était une femme asservie. Ce matin, c'est une femme esclave. » Il tendit la main, la prenant par le menton. Elle frémit. « Je dirai, » reprit-il, « qu'elle est à présent davantage consciente de sa condition, que tu l'as beaucoup améliorée. » Il ne lui lâcha pas le menton. « As-tu été beaucoup améliorée, Beverly ? » demanda-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Policrates, » reprit-il, « m'a dit que, si tu avais été désagréable, il faudrait te jeter aux sleens. »

Elle frémit.

« Mais je vois que tu n'as pas été désagréable, » dit-il.

— « Non, Maître, » répondit-elle.

Il lui lâcha le menton et continua de la regarder. Elle était à genoux, douce et impuissante, tremblante, attachée par les menottes en cuir à l'anneau d'esclave.

— « Je vois que tu es très différente, ce matin, de ce que tu étais hier soir, » constata-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Puis, tendant la main, il toucha son mollet gauche, faisant légèrement glisser les doigts dessus. Elle gémit et recula.

— « Intéressant, » fit-il.

Sa réaction avait été celle d'une esclave superbe et incapable de se contrôler.

« Que t'est-il arrivé, pendant la nuit ? » demanda-t-il.

— « J'ai été dominée, » répondit-elle.

— « C'est l'évidence, » dit-il. Puis il se leva. Il se tourna vers moi et ricana. Du pouce, il montra l'esclave à genoux. « Policrates sera content, » déclara-t-il.

Je haussai les épaules.

Quand une femme a été dominée, naturellement, tous les hommes peuvent en profiter.

Miss Henderson, les yeux bandés, à genoux près de l'anneau, se tourna vers nous, comme elle put.

Nous la regardâmes. C'était une esclave superbe. Miss Henderson, au cours de la nuit, je m'en rendis compte, en évoquant ce qu'elle était la veille au soir, avait franchi une nouvelle étape de son esclavage.

Le pirate rit.

La femme se tassa contre la pierre de la couche. Les crochets des menottes frottèrent contre l'anneau d'esclave.

Le pirate se dirigea alors vers elle, lentement. Elle recula, craignant d'être frappée.

Il s'arrêta, debout devant elle.

Elle leva la tête vers lui mais, naturellement, ne put le voir, le bandeau goréen l'en empêchant parfaitement. Elle se tortilla, tirant sur les menottes, incapable de voir, victime de la peur de l'esclave.

Le pirate la regarda, debout, les mains sur les hanches.

L'intégralité de sa personne était belle et asservie. Elle serait désormais un rêve de plaisir pour tous les hommes.

« Qui te possède ? » demanda-t-il.

— « Policrates, » répondit-elle.

— « Et, plus généralement, » s'enquit-il, « qui te possède ? »

— « Les hommes, » répondit-elle.

Le pirate pivota alors sur lui-même et me rejoignit à la porte. Il franchit la porte et j'étais censé le suivre. Néanmoins, je me retournai et regardai la femme.

« Maître ! » cria-t-elle, pitoyable, les yeux bandés, tendant vers moi, comme elle pouvait, ses petites mains prisonnières des menottes. « Maître ! Maître ! »

Puis je franchis le seuil et fermai la porte derrière moi.

« Maître ! » cria-t-elle. « Maître ! »

Puis je l'abandonnai, simple femme enchaînée au pied de la couche, simple esclave ayant servi l'invité de son maître.

DANS LA TAVERNE DE TASDRON, DES HOMMES SE RÉUNISSENT SECRÈTEMENT

« RETIRE-TOI, Esclave, » dit Tasdron, patron de la taverne de Tasdron, à Victoria, non loin de l'Avenue Lycurgus.

— « Oui, Maître, » répondit Peggy, baissant la tête et s'éloignant de la table à reculons, comme une esclave. Elle était pieds nus et portait un court morceau de Soie de Plaisir, diaphane et jaune. Ses longs cheveux blonds étaient attachés avec un ruban jaune. Le collier métallique, qu'elle portait au cou, lui allait bien. Le tintement des clochettes d'esclave, qu'elle portait à la cheville gauche, était délicat et sensuel. Elle gagna l'extrémité opposée de la pièce et s'agenouilla, assise sur les talons, les genoux écartés, comme il appartient aux esclaves de sa sorte, les Esclaves de Plaisir.

Callimachus, assis en face de moi, la regarda. Elle baissa la tête, incapable de soutenir le regard d'un tel homme. Je constatai qu'elle tremblait sous son regard. Je souris intérieurement. J'avais vu la façon dont elle l'avait regardé, en servant et lorsqu'elle s'était agenouillée près de la table. Ses yeux étaient doux, humides, tendres, vulnérables et impuissants. Je m'étais rendu compte qu'elle se retenait de se mettre doucement à plat ventre sur le sol, devant lui, et de tendre les bras vers lui, le suppliant de la toucher, de faire d'elle son esclave. Mais elle ne voulait pas être tuée pour une telle insolence, elle, simple esclave originaire de la Terre. J'avais vu l'expression de ses yeux. Dans ses yeux, brillait l'éclat de l'amour impuissant d'une femme esclave. Je me souvins qu'elle m'avait dit un jour que, à part moi, il n'y avait sur Gor qu'un homme à qui elle aurait préféré appartenir, et qu'il ne connaissait pas, ou à peine, son existence. Je ne l'avais pas obligée à révéler son nom. Mais, à présent, j'étais convaincu d'avoir percé son secret. Dans son cœur, la femme de la Terre asservie était secrètement l'Esclave d'Amour de Callimachus, Guerrier autrefois de Port Cos. Mais elle n'osait pas lui révéler ses sentiments. Elle ne voulait pas être tuée. En conséquence, elle ne pouvait se comporter vis-à-vis de lui, que comme toutes les autres esclaves, restant effacée, déférente, à peine remarquée, le servant dans l'établissement de son maître, Tasdron de Victoria. En dépit de sa beauté, et de ses fréquents passages dans la taverne de Tasdron, il ne lui avait jamais ordonné, le fouet à la main, de se déshabiller et de courir dans une alcôve afin de lui donner du plaisir. Désespéré par sa chute et affligé par les conséquences démoralisantes liées à elle, il avait préféré les indulgences de la complaisance et les consolations illusoire du Paga à l'imposition joyeuse et fière de sa volonté de mâle dominant sur le cœur et le corps des femmes esclaves. Puis, lorsqu'il avait retrouvé les Codes de sa caste, il avait résolu de ne s'autoriser les victoires et les droits, les joies et les triomphes de la domination qu'après avoir mené à bien quelques projets importants. C'était dans le cadre de ces projets que nous étions réunis, ce soir-là, dans la taverne de Tasdron.

« Vous comprenez, » dit Tasdron, « qu'il est dangereux, pour moi, de prendre part à ces

affaires. »

Callimachus cessa de regarder la femme à genoux, la tête baissée, de l'autre côté de la pièce. Ce n'était qu'une esclave.

« Si des hommes tels que Kliomenes ou Policrates apprenaient que nous nous sommes réunis pour de telles raisons, ma taverne, au moins, serait rapidement réduite en cendres. »

— « Nous comprenons bien, Tasdron, » dit Callimachus. « Nous sommes conscients du danger auquel tu t'exposes. »

— « Mais, de toute évidence, » reconnut Tasdron, « vous courez de plus grands risques. »

— « Nous accepterons ces risques, » dit Callimachus.

— « Dans ce cas, » dit Tasdron, « je ne ferai pas moins. »

— « Bien, » dit Callimachus.

Nous parlions à voix basse. Nous étions autour d'une petite table située au fond de la taverne de Tasdron. Callimachus avait caché aux habitants de Victoria qu'il avait renoncé à l'autodestruction. Lorsqu'il apparaissait en public, ses épaules étaient voûtées, ses yeux vides, sa démarche incertaine et sa main tremblante. Ce n'était qu'en des occasions comme celle-ci, en compagnie d'hommes de confiance, qu'il se comportait et parlait comme un Guerrier. Victoria le connaissait toujours exclusivement comme un homme déchu, vaincu, ne respectant plus les Codes de sa caste, inerte et gémissant lorsqu'il tombait dans les pièges qu'il se tendait lui-même. Il passait toujours, conformément au plan que nous avions établi, pour un imbécile et un ivrogne. Les gens ne devaient pas savoir que celui qui était tombé s'était à présent redressé ; que les Codes étaient à nouveau fièrement respectés ; que les cordes avec lesquelles il s'était autrefois, avec tant de douleur et de compétence, lui-même attaché, il les avait coupées et arrachées, comme un larl furieux échappant féroce à un filet trop faible pour l'immobiliser plus longtemps. Il s'était souvenu qu'il était Callimachus, de la Caste des Guerriers, à qui on avait confié l'acier de la caste orgueilleuse et qui était autorisé à en porter le Rouge. Je ne pensais pas qu'il oublierait à nouveau ces choses-là.

« J'ai parlé à Glyco, Marchand de Port Cos, » dit Callimachus. « Il va aller chercher Callisthenes, Capitaine des forces de Port Cos à Victoria, lequel est parti à la recherche de la topaze. Il viendra ici à la vingtième ahn. »

— « Il doit se déguiser, » conseilla Tasdron. « Il y a des espions partout. »

— « Glyco lui expliquera clairement cela, » affirma Callimachus.

Je regardai Peggy, esclave de la Terre aux longs cheveux blonds et aux longues jambes, qui était à genoux, la tête baissée, du côté opposé de la pièce. Un sanglot secoua ses épaules. Elle était tout près de celui qu'elle aimait vulnérablement et désespérément, pourtant, en tant qu'esclave, elle devait rester silencieuse.

« T'es-tu renseigné auprès des habitants de Victoria ? » demanda Callimachus à Tasdron. « Notre travail a-t-il le soutien de la ville ? »

— « Je me suis renseigné avec circonspection, » répondit Tasdron avec amertume, « mais je crois que les entreprises dangereuses ne bénéficient guère du soutien de la ville. »

— « Ainsi, nous ne pouvons pas espérer que Victoria nous aidera ? » traduisit Callimachus.

— « Non, » répondit Tasdron.

Je continuai de regarder la femme, la tête baissée, de l'autre côté de la pièce. Femme et esclave, elle avait été chassée afin qu'il lui soit impossible de savoir ce que disaient les hommes et maîtres. Néanmoins, elle était assez proche pour qu'il soit possible de l'appeler rapidement, afin qu'elle serve immédiatement, si on avait besoin de quelque chose. Des sanglots secouaient ses épaules. Je détournai les yeux. Ce n'était qu'une esclave, et les esclaves ne sont rien.

— « Nous devons nous arranger pour que Aemilianus, Capitaine des forces d'Ar's Station à Victoria assiste également à la réunion de ce soir, » dit Callimachus.

— « Tu n’as certainement pas oublié, » intervint Tasdron, « qu’Ar et Cos sont en guerre. »

— « Non, » répondit Callimachus. « Néanmoins je crois que la communauté des intérêts d’Ar’s Station et de Port Cos sur le fleuve et, en fait, de Cos et d’Ar elles-mêmes, devraient les convaincre d’examiner attentivement notre plan. »

— « Les hommes d’Ar’s Station et de Port Cos aimeraient mieux s’étrangler mutuellement que partager le vin à Victoria, » dit Tasdron.

— « Les problèmes de Port Cos ne sont pas identiques à ceux de Cos, » fit remarquer Callimachus, « et ceux d’Ar’s Station ne sont pas identiques à ceux d’Ar. »

— « Ar’s Station est, en fait, un avant-poste d’Ar, » expliqua Tasdron. « Cela la distingue de Port Cos, qui est, en fait, une colonie et dont les liens avec Cos sont essentiellement historiques et culturels. »

— « Néanmoins, les gardes de ces deux villes sont à Victoria depuis des semaines et se sont arrangés pour éviter de se rencontrer. »

— « Effectivement, » admit Tasdron. « Ils se sont, en fait, soigneusement évités. »

— « Chaque camp sait certainement où se trouve le quartier général de l’autre, » dit Callimachus.

— « C’est exact, » reconnut Tasdron.

— « Néanmoins, ils ne se sont pas attaqués, » fit ressortir Callimachus.

— « Exact, » dit Tasdron.

— « Ne semble-t-il pas qu’ils aient en tête des choses plus importantes que les différends indiscutables qui les séparent ? »

— « Peut-être, » admit Tasdron.

— « À mon avis, » reprit Callimachus, « la sécurité sur le fleuve les inquiète davantage que les guerres lointaines de leurs alliés. »

— « C’est bien possible, » admit Tasdron, « mais ils ne peuvent guère reconnaître cela ouvertement. »

— « Qu’est-ce qui pourrait l’admettre plus ouvertement que leur présence conjointe à Victoria sans incident ? » demanda Callimachus.

— « Aemilianus n’acceptera jamais de discuter avec nous s’il sait que Callisthenes assiste à la réunion, et Callisthenes refusera de participer à une conversation s’il sait qu’un représentant d’Ar’s Station y assiste. »

— « Ils n’ont pas besoin de connaître à l’avance la présence prévue de l’autre, » dit Callimachus.

— « Et que feras-tu quand ils s’en apercevront ? » s’enquit Tasdron.

— « Je tenterai d’éviter l’effusion de sang, » répondit Callimachus.

— « J’espère que tu réussiras, » releva Tasdron d’un air lugubre. « Si Aemilianus ou Callisthenes étaient abattus dans ma taverne, je crois que l’incident n’échapperait pas à l’attention de leurs gardes respectifs. »

— « Il est vraisemblable, » admit Callimachus, « que leur vengeance serait impitoyable et prompt. »

Tasdron frémit. Les Goréens, dans certains domaines, ne sont guère patients.

« Glyco, à qui j’ai parlé, étant un commerçant de Port Cos, peut rencontrer ouvertement Callisthenes sans éveiller les soupçons. De ce fait, il ne sera pas difficile d’amener Callisthenes à notre réunion. Le problème, toutefois, sera différent dans le cas d’Aemilianus. Il est peu probable que nous puissions le contacter discrètement. Il y a, là, un danger. Comme Callisthenes, il est vraisemblablement surveillé par les espions des pirates. »

— « J’ai faim, » dis-je.

— « Peggy, » dit Tasdron, élevant la voix.

Rapidement, la femme se leva et, dans un tintement de clochettes d’esclave, courut jusqu’à la table,

près de laquelle elle s'agenouilla.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Apporte du pain et de la viande, » lui dis-je.

— « Pour moi aussi, » dit Callimachus, qui parut la regarder sans la voir. Ce n'était qu'une femme qui était possédée et devait obéir.

— « Oui, Maître, » dit-elle. Sa lèvre tremblait.

— « Pour moi aussi, » ajouta Tasdron, « et apporte également du fromage et des dattes. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Les Maîtres désirent-ils à boire ? »

Tasdron regarda Callimachus.

— « De l'eau, » dit Callimachus.

— « Du vin noir, » dis-je. Il me paraissait préférable de garder les idées claires jusqu'à la conclusion de nos affaires.

— « Vin noir, » dit Tasdron.

— « Oui, Maître, » dit la femme avant de s'éloigner rapidement.

— « Il est préférable de ne pas prendre de Paga ce soir, » dit Tasdron.

— « Je crois, » répondit Callimachus avec un sourire.

— « As-tu peur ? » s'enquit Tasdron.

— « Bien sûr, » dit Callimachus. « Je ne suis pas stupide. »

— « Je croyais que tu n'avais peur de rien, » s'étonna Tasdron.

— « Seuls les imbéciles n'ont peur de rien, » déclara Callimachus.

— « Que sais-tu de Callisthenes ? » demandai-je à Callimachus.

— « C'est un Capitaine, un garde de Port Cos, » répondit Callimachus. « Il est adroit à l'épée. Il est intelligent ; je le considère comme un bon officier. »

— « C'est lui, n'est-ce pas, » demandai-je, « qui a obtenu ton commandement, à Port Cos, lorsque tu as été relevé de tes fonctions ? »

— « Effectivement, » reconnut Callimachus. « Mais je t'assure que je ne lui en tiendrai pas rigueur et que cela n'influencera pas mon aptitude à travailler en étroite collaboration avec lui. »

— « S'il décide de travailler avec toi, » relevai-je.

— « Naturellement, » répondit Callimachus en haussant les épaules.

— « Crois-tu qu'il se souviendra de toi ? » demandai-je.

— « Je crois, » répondit nerveusement Callimachus.

— « Des accusations portées contre Callisthenes, à Port Cos, il y a cinq ans, par Callimachus, » expliqua Tasdron, « lui ont coûté une promotion rapide pour une malversation mineure. »

— « Ces choses ne sont pas inconnues, » nota Callimachus, « mais j'avais décidé de ne pas les accepter sous mon commandement. »

— « Je comprends, » dis-je. Je respectais l'honneur de caste. L'honneur était l'honneur, dans les petites choses comme dans les grandes. En réalité, comment peut-on l'appliquer dans des grandes choses lorsqu'on ne l'applique pas dans les petites ?

— « Et, plus tard, » expliqua Tasdron, « c'est à cause du témoignage de Callisthenes que Callimachus a perdu son commandement. »

— « Il a fait son devoir, comme j'avais précédemment fait le mien, » commenta Callimachus. « Je ne peux pas, en tant que soldat, lui en vouloir. Je regrette seulement de ne pas avoir volontairement renoncé à mon commandement. De cette façon, j'aurais pu éviter la honte du procès, les reproches de mes pairs, la gêne liée au fait que j'aie été publiquement relevé de mes fonctions. »

— « Quoi qu'il en soit, » reprit Tasdron, « cela n'est guère favorable à l'avenir de nos plans. »

— « On n'y peut rien changer, » répondit Callimachus. « Si tu le souhaites, je puis renoncer à toute participation à cette affaire. »

— « Ridicule ! » répondit Tasdron. « On se souvient de toi, et avec affection, à Port Cos. Je le sais par Glyco. Pour quelle autre raison, à ton avis, serait-il venu te chercher à Victoria ? »

— « Je te promets que je collaborerai sincèrement avec Callisthenes, » dit Callimachus.

— « Que savez-vous d'Aemilianus d'Ar's Station ? » demandai-je à Callimachus et Tasdron.

— « Victoria est plus proche de Port Cos que d'Ar's Station, » dit Tasdron. « En réalité, Ar est essentiellement une puissance terrestre. Nous ne savons pratiquement rien d'hommes tels qu'Aemilianus. J'ai entendu dire que c'est un bon officier. »

— « J'ignore tout de lui, » dit Callimachus, d'une voix légèrement durcie, « sauf qu'il est d'Ar. »

— « Tes sympathies cosiennes sont visibles, » lui dis-je. « Les choses n'avanceront pas si, cet homme et toi, vous éprouvez le besoin de vous découper en petits morceaux. »

— « Surtout dans ma taverne ! » marmonna Tasdron.

— « Le problème immédiat demeure, » rappela Callimachus. « Comment contacter Aemilianus et le conduire ici sans attirer l'attention des espions de Policrates ? »

— « Nous n'avons pas le choix, à mon avis, » dit Tasdron. « Nous devons prendre directement contact avec lui et accepter les risques inévitables. »

— « Même, » fit Callimachus. « Crois-tu qu'un Guerrier d'Ar, un Capitaine, acceptera facilement de se déguiser et de se rendre en toute hâte à un rendez-vous à Victoria ? Il sait certainement que de nombreux habitants de Victoria n'aiment guère les hommes d'Ar. Il se montrera méfiant. »

— « Il exigera certainement que la réunion se déroule dans son quartier général, » émit Tasdron.

— « Dans ce cas, » dit Callimachus avec amertume, « il ne nous reste plus qu'à convaincre Callisthenes de se remettre entre les mains des hommes d'Ar's Station. »

— « Peut-être est-il plus audacieux que nous ne croyons, » dis-je.

— « Je ne comprends pas, » dit Tasdron.

— « Dans quel but est-il venu à Victoria ? » demandai-je.

— « Pour trouver la topaze, » répondit Tasdron.

— « J'ai un plan, » dis-je.

— « Lequel ? » demanda Tasdron.

— « As-tu la clé commune des colliers et des clochettes de tes femmes présentes ici ? » demandai-je.

— « Naturellement, » dit Tasdron.

Je sortis alors un morceau de soie de mon sac. Il était lourd à cause de ce autour de quoi il était enroulé. Je le posai soigneusement sur la table.

— « Je crois que le problème ne sera pas aussi difficile que tu crois, » annonçai-je.

— « Je comprends, » dit Tasdron. Il regarda l'objet entouré de soie que j'avais posé sur la table. Son bruit significatif ne lui avait pas échappé.

« Maîtres, » dit Peggy, s'arrêtant près de la table, s'agenouillant près d'elle, portant un plateau. Elle posa le plateau sur la table et servit trois assiettes de pain et de viande, un plat de fromages, un bol de dattes, un pichet d'eau, un pot de vin noir, fumant, les petits récipients de sucres et de crème, ainsi que trois gobelets. Sur la table, en outre, elle posa des petites cuillers en argent, de Thama, destinées au vin noir, et une fourchette à manche de corne, de la lointaine Turia. Des serviettes, puis un rince-doigts en argent, furent ensuite posés sur la table. Le rince-doigts était également en argent de Thama. Lorsqu'elle eut posé ces choses sur la table, elle regarda autour d'elle, toujours à genoux, et me vit fermer la porte de la pièce, l'enfermant à l'intérieur avec nous. Elle se mit soudain à trembler. Elle savait qu'elle était une esclave et que l'on pouvait lui faire absolument n'importe quoi.

— « Laisse le plateau à l'endroit où il est, » dit Tasdron. « Quitte ta soie et reste à genoux. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle, faisant rapidement glisser sa soie sur ses épaules.

Elle rougit, à genoux comme une esclave nue devant l'homme qu'elle aimait. Néanmoins, il la

regarda comme si elle était une femme indifféremment dévêtue sur l'ordre de son maître.

Je souris intérieurement. Peggy avait obéi immédiatement et sans hésitation. Les esclaves exécutent rapidement les ordres.

Je déroulai la soie dissimulant l'objet posé sur la table. Il y eut un tintement métallique dans la cloche triangulaire, étroite et aplatie, le bruissement de la chaîne et de la serrure, le bruit d'une petite boîte rectangulaire, solide, fermée à clé. Je balançai la chaîne, la cloche et la boîte devant ses yeux.

— « Sais-tu ce que c'est ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle avec frayeur.

— « Excellent, » dit Tasdron. « Excellent. » Puis il se leva et sortit de la pièce, avec une clé, par une porte latérale, laquelle donnait sur un escalier conduisant vraisemblablement à ses appartements privés. Il ferma la porte à clé derrière lui. Il ne tarderait pas à revenir avec les clés des clochettes et du collier.

« Debout, Esclave ! » ordonnai-je.

Peggy se leva, avec beaucoup d'élégance.

Tasdron s'accroupit près de sa cheville gauche et, avec sa clé, retira les clochettes d'esclave. Ces clochettes sont rarement mises ou quittées par l'esclave. Presque toujours, elles sont mises et retirées par celui qui exerce l'autorité sur l'esclave. Il est rare que la femme les mette ou les retire ; toutefois elle les porte, et comme une esclave, longtemps ou brièvement, suivant ce que désire le maître.

Puis, sans me presser, je levai la lourde chaîne, avec sa cloche et sa boîte, près de cou de la femme. Je me tenais derrière elle. Puis, sans lui poser la chaîne autour du cou, mais la tenant autour de celui-ci, je fermai la serrure. Elle frémit. Elle était sur elle, mais elle ne pouvait pas encore en sentir le poids, puisque je ne l'avais pas lâchée, la posant seulement sur sa nuque. Tasdron, alors, avec sa clé, lui retira le collier qu'elle portait au cou. À ce moment-là, je laissai tomber la chaîne sur sa nuque. Les gros maillons noirs étaient impitoyables, sur les cheveux fins et doux de sa nuque mince et jolie. Ensuite, je remis sa chevelure en place. Puis, j'allai m'immobiliser devant elle. Celle qui avait été Peggy Baxter, de la Terre, se tenait à présent devant moi avec les attributs d'une prostituée goréenne.

— « Excellente idée, » dit Tasdron. « À présent, dans les rues, elle n'attirera pas davantage l'attention qu'une prostituée ordinaire. »

— « Quelques personnes pourraient la reconnaître, naturellement, » dis-je.

— « Je ne crois pas qu'elles seront nombreuses, » assura Tasdron. « Et, si tel est le cas, les gens supposeront simplement qu'elle a été envoyée dans les rues à la suite d'une punition. »

— « C'est également ce que j'imaginai, » opinai-je. Bien que la prostituée goréenne fasse généralement partie d'un groupe de plusieurs femmes, d'une écurie pour ainsi dire, envoyées quotidiennement dans les rues pour gagner de l'argent, comme le cheptel qu'elles sont du point de vue de leur maître, risquant le fouet, la torture ou la mort si le travail de la journée ne se révèle pas assez lucratif, il arrive que cette tâche sensuelle soit confiée à une femme individuelle, souvent pour la punir de n'être pas parvenue, d'une façon souvent triviale et négligeable, à être totalement satisfaisante. Après avoir subi les dangers et les humiliations des rues, il est rare que la femme ne revienne pas en hâte, impatiente et prête à obéir, aux joies intimes de l'esclavage privé.

« Sais-tu ce que tu dois faire ? » demandai-je à la femme.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Tu m'as tout expliqué. »

— « N'échoue pas, Esclave ! » lui dis-je sur un ton menaçant.

— « Je ferai de mon mieux, Maître, » souffla-t-elle.

— « Cela peut marcher, » dit Tasdron en regardant l'esclave. Il se tourna vers Callimachus.
« Qu'en penses-tu ? »

— « Il est tout à fait possible que cela marche, » répondit Callimachus. « Espérons. »

— « Elle est jolie, n'est-ce pas ? » reprit Tasdron. « Que penses-tu d'elle ? »

Peggy se redressa, osant à peine respirer. Elle était belle.

— « Elle n'est pas totalement désagréable, » admit Callimachus.

Tasdron prit alors la femme par le bras et la poussa vers la porte de derrière, devant laquelle il s'arrêta, la femme restant debout près de lui, pour l'ouvrir.

La femme se tourna vers nous.

— « Mais je ne peux même pas porter un Ta-Teera ? » demanda-t-elle.

— « Tu seras plus aguichante, plus efficace, sans, » lui répondis-je.

— « Oui, Maître, » hoqueta-t-elle.

Tasdron, qui avait ouvert la porte, la prit à nouveau par le bras.

« Mais, dans les rues, » dit-elle, « telle que je suis, que se passera-t-il si d'autres hommes veulent m'utiliser ? »

— « Tu es déguisée en prostituée, » lui dis-je.

— « Mais que devrai-je faire ? » demanda-t-elle.

— « Veille à bien les servir, » répliquai-je.

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle puis Tasdron, par le bras, la traîna dans le couloir conduisant à la porte donnant sur l'impasse. Le tintement de la cloche qu'elle portait au cou était excitant. La porte fut déverrouillée, ouverte, et elle fut poussée dans l'obscurité de l'impasse. Elle nous regarda, pendant un bref instant, puis s'éloigna rapidement, la cloche au cou, afin de remplir la mission que nous lui avions confiée. Tasdron ferma la porte à clé.

— « Crois-tu qu'elle réussira ? » demanda Callimachus à Tasdron, lorsque celui-ci revint dans la pièce.

— « C'est une esclave, » répondit Tasdron. « Elle y a tout intérêt. »

— « Mangeons, » dis-je. « J'ai faim. »

— « Moi aussi, » dit Callimachus.

— « Moi aussi, » dit Tasdron.

FLORENCE ; MILES DE VONDA

« FLORENCE ! » dis-je.

— « Maître ! » fit-elle, contente.

— « C'est toi ! » dis-je en riant.

— « Oui, » dit-elle.

— « Comme il est merveilleux de te voir ! » dis-je.

— « Manifestement il est merveilleux, du point de vue d'un homme, de me voir telle que je suis à présent, » reconnut-elle en riant.

C'était la dix-huitième ahn, deux ahns avant la vingtième ahn, minuit sur Gor, heure à laquelle commencerait notre réunion secrète dans l'arrière-salle de la taverne de Tasdron. J'avais terminé mon dîner et, laissant Callimachus et Tasdron à leur conversation, avais gagné la salle principale de la taverne par la porte désormais ouverte. J'avais l'intention de marcher jusqu'à la vingtième ahn.

— « Je vois que tu es bien attachée, » dis-je.

— « Mon Maître y a veillé, » dit-elle fièrement.

Dans la taverne de Tasdron, comme dans beaucoup d'autres, le long du mur, il y avait des anneaux d'esclave auxquels on pouvait enchaîner ses esclaves tandis que l'on buvait ou dînait dans la taverne. Cela est plus pratique, du point de vue des clients.

— « Comme tu es belle ! » dis-je. Je m'accroupis près d'elle.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Je constate que l'esclavage te va bien, » ajoutai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle doucement.

Je tournai son visage vers moi, tendrement, avec la main.

— « Quelle transformation incroyable s'est opérée en toi ! » dis-je.

— « C'est simplement parce que tu n'as pas l'habitude de me voir avec la tunique et le collier d'une esclave, » dit-elle.

— « Non, » dis-je. « Cela va bien au-delà. » Je baissai la main.

— « Oui, Maître, » admit-elle avec un sourire.

Je l'examinai, avec attention, comme fait un homme avec une femme asservie, tandis qu'elle baissait timidement la tête. Elle portait une courte tunique d'esclave, en rep gris. Elle était modeste, comme l'est en général ce type de vêtement, mais ne laissait guère planer de doutes sur ses charmes. Je constatai que son maître était fier de la beauté de son esclave. Elle était agenouillée le dos au mur et à l'anneau d'esclave, les genoux écartés. Ses mains étaient immobilisées par des menottes au-dessus de la tête et derrière celle-ci, la chaîne qui reliait les menottes passant dans l'anneau d'esclave. Elle portait également un anneau de cheville dont la chaîne était attachée au même anneau d'esclave. La chair douce et ronde de ses avant-bras, sous l'acier, et la chair tendre de ses paumes, au-dessus de

l'acier, étaient jolies. J'examinai les lignes de son corps, la beauté de ses seins, dressés en raison de la façon dont elle était attachée, la platitude de son ventre, la courbe de ses hanches, la douceur de ses genoux et de ses cuisses, la rondeur élégante de ses mollets, ses chevilles, dont la gauche était prisonnière de l'acier, et ses petits pieds. Elle était pieds nus, naturellement, ce qui est ordinairement le cas des esclaves.

— « Tu es extraordinairement belle, Florence, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Tu es doublement enchaînée, » fis-je remarquer.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

Cette façon d'enchaîner, l'enchaînement double, n'est généralement utilisée que par un homme qui se trouve dans une ville étrangère et ne sait pas, totalement, ce à quoi il doit s'attendre. Lorsque l'on connaît une ville, un enchaînement simple est généralement considéré comme suffisant. En fait, parfois, la femme reçoit simplement l'ordre de serrer l'anneau entre ses mains et d'attendre ainsi le retour du maître. Elle ne doit pas lâcher l'anneau avant qu'une personne libre lui en ait donné la permission. Des femmes ont été violées, à ces anneaux, aussi impuissantes que si elles y avaient été enchaînées, tant elles avaient peur de leur maître, et tellement la discipline goréenne, à laquelle elles se savent soumises, est stricte.

— « Es-tu toujours, dans une taverne, enchaînée de cette façon ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Il serait difficile de te voler, » dis-je avec un sourire.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Ton maître doit te considérer comme extrêmement précieuse, » relevai-je.

— « Je ne suis qu'une esclave, » répondit-elle, baissant la tête avec un sourire.

— « Tu es devenue très belle, » dis-je.

— « Merci, Maître, » répondit-elle.

— « Qui est ton maître ? » m'enquis-je.

— « Miles de Vonda, » répondit-elle.

— « C'est bien ce que je pensais, » dis-je.

— « Il m'a achetée au cours d'une vente aux enchères secrète, » expliqua-t-elle, « qui s'est tenue dans le camp de Tenalion, le Marchand d'Esclaves. »

— « Qu'a-t-il donné ? » m'enquis-je.

— « Cent pièces en or, » répondit-elle, sans lever la tête, avec un sourire.

— « Orgueilleuse petite femelle de sleen ! » fis-je en riant.

— « C'est vrai, » dit-elle.

— « Merveilleux ! » appréciai-je. « Personnellement, j'ai reçu dix tarsks en argent, quand je t'ai vendue à Tenalion. »

— « L'or, de toute évidence, dépassait beaucoup ma valeur réelle, » admit-elle.

— « Pas du point de vue de Miles de Vonda, » soulignai-je.

— « Non, » répondit-elle en souriant.

— « Es-tu heureuse ? » demandai-je.

Elle leva la tête, joyeusement.

— « Oh, oui ! » fit-elle. « Oui, oui ! Je suis très heureuse ! Terriblement heureuse, Maître ! »

— « Merveilleux ! » fis-je.

— « Il m'a dévêtue, et m'a soumise à son fouet, et m'a immédiatement montré que j'étais son esclave, totalement son esclave. »

— « Je suis très content pour toi, » assurai-je.

— « Je n'aurais jamais imaginé, quand j'étais libre, qu'il pouvait être un tel homme. Si cela

m'était venu à l'idée, j'aurais déchiré mes vêtements et me serais jetée à ses pieds, le suppliant de me mettre son collier. »

— « Si tu avais été libre, » fis-je remarquer, « il n'aurait pas pu être un tel homme. »

— « C'est exact, » reconnut-elle. « Si j'avais été libre, il n'aurait pas pu me manipuler et me traiter comme il l'entendait, et comme je le souhaitais, comme un joli animal que l'on viole, dresse, et auquel on enseigne ses devoirs. »

Je hochai la tête. Compte tenu des dispositions juridiques, des règles négativisées et socialisées, il était difficile d'entretenir des relations d'êtres humains biologiques. Mais la femme esclave, se trouvant en dehors de ces protections, est, devant son maître, une femelle exposée et brute, sans droits, dont il peut faire ce qu'il veut. De même le maître, ne devant rien à l'esclave, et sachant qu'elle lui appartient totalement, qu'elle est sa propriété, peut entretenir librement avec elle des relations conformes à l'ordre de la nature. Dans la façon dont il la traite, il n'est pas troublé par la conscience ou le droit, et elle le sait, aime cette situation et, par conséquent, se hâte d'obéir et d'être agréable. Elle sait qu'elle est possédée et qu'il est totalement son maître. L'ordre de la nature, et les équations impitoyables, thématiques, de la dominance et de la soumission, même niés, et même hystériquement refusés, resteront tapis dans les microstructures de toutes les cellules du corps humain. La relation maître/esclave est l'institutionnalisation de la dominance et de la soumission. C'est, dans le cadre des règles de la civilisation, l'institutionnalisation de la relation biologique primitive unissant le mâle et la femelle humains, lui étant le maître et elle l'esclave. Comme l'homme qui n'a pas encore trouvé son esclave est seul ! Comme la femme qui n'a pas encore trouvé son maître est triste !

— « Je suis content que tu sois heureuse, » dis-je.

— « Mais il est strict avec moi, » dit-elle. « Je dois lui obéir en toutes choses. »

— « Naturellement, » dis-je.

— « Ma seule crainte est qu'il se lasse de moi et me vende, » reconnut-elle. « Je fais tout mon possible pour lui plaire. »

— « Tu n'as pas envie d'être fouettée, » relevai-je.

— « Je l'aime, » avoua-t-elle. « J'aime Miles de Vonda. »

— « De l'amour d'une Libre Compagne ? » m'enquis-je.

— « Non, » répondit-elle, « de l'amour total et désespéré de l'esclave possédée par son maître. »

— « C'est un homme heureux, » estimai-je.

— « Je lui appartiens totalement, » dit-elle. Elle sourit, timidement. La beauté aux cheveux auburn était radieuse. Je la regardai. Comme l'esclavage transforme merveilleusement les femmes !

— « Comment t'appelles-tu, à présent ? » m'enquis-je.

— « Florence, » répondit-elle.

— « Il t'a donné ton ancien nom comme nom d'esclave, » soulignai-je.

— « N'était-il pas approprié ? » demanda-t-elle.

— « Effectivement, » répondis-je.

— « Oui. » Elle eut un rire joyeux. « Il était totalement approprié. J'étais une esclave, avant, lorsque j'étais libre. Je savais dans mon cœur, même à cette époque, que j'étais une esclave. Il est, de ce fait, parfaitement convenable que je porte à présent mon ancien nom, ouvertement et tout à fait explicitement, comme un nom d'esclave. »

— « Cela te plaît, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, Maître, » répondit-elle joyeusement. « Cela me plaît beaucoup. »

— « Florence, l'esclave, » dis-je.

— « Oui, Florence l'esclave, » reconnut-elle.

— « Comment va Miles de Vonda ? » m'enquis-je.

Ses yeux s'embruèrent.

— « Il a vécu des moments difficiles, » m'apprit-elle. « Les Guerriers d'Ar ont réquisitionné sa propriété, pendant leur retraite en direction du sud. Furieux, il a critiqué Ar en leur présence. De ce fait, ils ont brûlé sa propriété et dispersé ses hurts ainsi que ses tharlarions. »

— « Que fait-il à Victoria ? » demandai-je.

— « Il est en route pour Turmus, » répondit-elle, « où il a des amis et espère pouvoir obtenir un prêt lui permettant de reconstruire et reconstituer son domaine. »

— « Il est dangereux de voyager sur le fleuve, en ce moment, » lui remontrai-je. « Les pirates du fleuve sont présentement audacieux et actifs. »

— « Nous devons accepter les risques, » dit-elle.

— « Quelle est l'importance de sa suite ? » demandai-je. Cela pouvait faire une différence sur le plan de la sécurité de l'entreprise.

— « Seulement moi, » répondit-elle, « et Krondar, un Esclave de Combat. »

— « Seulement deux personnes ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Il a vendu ses autres esclaves, afin de se procurer l'argent nécessaire au voyage. »

— « Mais il ne t'a pas vendue, » fis-je remarquer.

— « Il m'a gardée, » confirma-t-elle avec un sourire, bougeant dans ses chaînes.

— « Et Krondar, » dis-je.

— « Oui, » répondit-elle. « Il aime bien Krondar, et un Esclave de Combat peut être utile, sur le fleuve. »

— « C'est exact, » reconnus-je.

Je me souvenais de Krondar. En fait, j'avais été opposé à lui, dans les fosses de cuir et de sang lorsque j'étais, moi aussi, un Esclave de Combat. Krondar était un vétéran des fosses de combat d'Ar. Il avait combattu avec les cestes à pointes et les gants à lames. C'était un homme puissant, petit et trapu. Son visage et la partie supérieure de son corps n'étaient qu'un amas de cicatrices, souvenirs de nombreux passages sanglants dans les fosses.

— « Vous ne devriez pas quitter Victoria, » dis-je, « avant que plusieurs navires, en convoi, prennent la direction de l'ouest. »

— « Mon Maître est impatient, » dit-elle.

— « Je suis très content de t'avoir rencontrée, » dis-je, ajoutant : « Femme esclave. » Je me levai. Je pivotai sur moi-même.

— « Maître, » dit-elle.

Je me tournai vers elle.

« Merci, » dit-elle, « de m'avoir capturée et vendue, il y a bien longtemps. C'est à toi que je dois d'avoir compris ma féminité. C'est par toi que j'ai appris que j'appartiens irrémédiablement aux hommes. »

Je haussai les épaules.

« Sans toi, » reprit-elle, « je n'aurais peut-être jamais connu mon Maître, Miles de Vonda. »

— « Je te souhaite tout le bien, Esclave, » dis-je avec un sourire.

— « Moi aussi, Maître, je te souhaite tout le bien, » répondit-elle.

Puis je sortis de la taverne. Dehors, regardant autour de moi, je vis une silhouette puissante et trapue, accroupie près de quelques paquets, non loin du mur de la taverne. J'approchai de la silhouette, qui leva la tête. Il grogna, et ouvrit les mains, indiquant ainsi que je ne devais pas approcher davantage.

« Krondar, » dis-je.

La grosse tête, couverte de cicatrices blanchâtres au clair des lunes, se leva vers moi, avec une expression étonnée. Au cou, il portait un lourd collier métallique.

— « Maître ? » demanda-t-il.

— « Ne m'appelle pas : Maître, » dis-je. « Je suis Jason, à présent libre. Autrefois, près de Vonda, nous avons combattu. »

— « Libre ? » demanda la brute. Puis il s'agenouilla.

Je le fis lever.

— « Jason, » dis-je. « Te souviens-tu de Jason ? » demandai-je.

Il me regarda, au clair des lunes. Puis il émit un ricanement grave.

— « C'était un beau combat, » dit-il.

Au clair des lunes, alors, nous nous donnâmes l'accolade. Nous partagions la fraternité des fosses, du cuir et du sang.

— « Je suis content de te voir, Krondar, » dis-je.

— « Je suis heureux de te voir, Jason, » dit-il.

Je me retournai soudainement car j'avais entendu de l'acier sortir de son fourreau.

Miles de Vonda, furieux, se tenait là, l'épée dégainée. Derrière lui, effrayée, avec sa courte tunique grise, se tenait sa belle esclave, Florence.

Je m'éloignai de Krondar et reculai d'un pas. Miles de Vonda, l'épée pointée, avança d'un pas.

« Dans la taverne, » dit Miles de Vonda, « n'est-ce pas toi qui a abordé mon esclave ? »

— « J'ai parlé avec elle, » reconnus-je.

— « Dégaine ton arme, » dit-il.

— « Tu ne me reconnais donc pas ? » demandai-je.

— « Tu es Jason, » répondit-il, « et tu étais Esclave de Combat. »

— « Oui, » admis-je.

— « Dégaine ton arme, » répéta-t-il.

— « Je t'en prie, Maître, » supplia l'esclave. « Il n'avait pas de mauvaises intentions. Je t'en prie. »

— « Silence, Esclave ! » ordonna-t-il sèchement.

— « Oui, Maître, » répondit-elle pitoyablement.

Deux ou trois hommes s'étaient arrêtés pour nous regarder.

— « Sera-t-il nécessaire de te tuer alors que ton épée sera restée dans son fourreau ? » s'enquit Miles de Vonda.

— « Je t'en prie, non, Maître, » sanglota Florence, tombant à genoux devant lui et le serrant entre ses bras. D'un coup de pied, il la projeta latéralement. Elle resta alors immobile, couchée sur les pavés, en larmes. Elle avait parlé sans permission. Elle avait voulu intervenir dans les affaires des hommes. Ce soir, elle serait vraisemblablement fouettée.

— « Dégaine ton arme, » répéta Miles de Vonda.

D'autres hommes s'étaient alors arrêtés. L'un d'entre eux avait marmonné avec colère lorsque Miles avait parlé comme il l'avait fait. Je vis plusieurs mains sur les pommeaux des épées. Je me rendis soudain compte, avec un sentiment de reconnaissance, que ce qui se passait déplaisait à ces hommes. J'avais appris, par Peggy, que je n'étais pas inconnu à Victoria. Je supposai que les hommes me connaissaient parce que je travaillais sur les quais. En outre, peut-être connaissaient-ils la façon dont je m'étais comporté avec Grat le Rapide, le voleur, de Victoria, et savaient-ils comment j'étais entré dans la taverne de Hibron afin de sauver Miss Henderson du danger qu'elle y courait, malgré mon échec dans cette entreprise. Peut-être savaient-ils, également, que j'avais publiquement manifesté ma contrariété, sur les quais, lorsque les pirates avaient pillé et brûlé, punissant Victoria parce qu'elle avait refusé de payer le tribut qu'ils exigeaient. J'avais travaillé et bu avec plusieurs de ces hommes.

« Dégaine, » dit Miles de Vonda.

Je ne croyais pas que Miles de Vonda était conscient du danger qu'il courait. Je me préoccupais principalement, à ce moment-là, de lui sauver la vie.

— « Je croyais que tu étais un homme d'honneur, » dis-je.

— « J'espère bien en être un, » répliqua-t-il.

— « Je travaille sur les quais, » dis-je. Du coin de l'œil, je vis Krondar se préparer, faisant face à plusieurs hommes. Lui, au moins, connaissait le danger auquel son maître s'exposait. J'étais convaincu que Krondar n'hésiterait pas à charger plusieurs hommes bien que, ce faisant, il risquât de recevoir quatre ou cinq lames dans la poitrine. « Comment, dans ces conditions, du fait que je suis docker, aurais-je le loisir de cultiver des talents d'escrimeur comparables aux tiens ? »

Furieux, Miles de Vonda remit brutalement sa lame dans son fourreau. Il n'avait pas besoin de savoir que j'avais pris le loisir, et souvent, puisque cela me plaisait, d'apprendre l'escrime, et il n'avait pas davantage besoin de savoir que j'étais, du fait de mon entraînement, raisonnablement adroit à l'épée. Callimachus était un maître et, dans le cadre de ma formation, s'était montré prodigue de patience et d'intelligence. En outre j'avais constaté, et cela ne me déplut pas, que, peut-être en raison de mes réflexes et de mon agressivité, j'avais des dispositions au maniement de la lame goréenne. En réalité, je pensais que je n'aurais pas été désavantagé dans un combat m'opposant à l'orgueilleux Vondain. En réalité, j'étais curieux de savoir si je pouvais le tuer. En revanche, je n'avais pas envie de lui faire du mal. De plus, je ne voulais pas que les habitants de Victoria sachent que je savais manier l'épée. On ne pensait pas que Jason, docker et homme relativement populaire, était capable de manier l'épée. Tout comme Callimachus jouait toujours la déchéance, dans l'intérêt de nos projets, de même, je devais feindre de ne rien connaître à l'escrime.

— « Je ne te tuerai pas, » dit Miles de Vonda avec irritation.

— « Voilà une bonne nouvelle, » répliquai-je.

Je vis les hommes se détendre. Miles de Vonda, qui ne le savait manifestement pas, venait de sauver sa propre vie, celle de Krondar et, éventuellement, celle de l'esclave. Avant qu'il ait pu me toucher, une douzaine de lames l'auraient taillé en pièces.

Je me pris alors à aimer les hommes de Victoria.

— « Krondar, » dit Miles de Vonda en me montrant, « bats-le. »

— « Je l'attaquerai si tu le souhaites, Maître, » répondit Krondar. « Mais je ne peux pas le battre. »

— « Comment, dans ces conditions, » demanda Miles de Vonda en me regardant, « mon honneur sera-t-il blanchi ? »

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

Il vint devant moi et me gifla violemment. Puis il recula et me cracha dessus. Les hommes poussèrent des cris de colère. Krondar resta interdit. Florence gémit pitoyablement. Je me crispai mais ne réagis pas.

Miles de Vonda pivota alors sur lui-même et, faisant signe à Krondar de ramasser les paquets qu'il gardait, s'en alla sur l'Avenue Lycurgus, suivi par Florence et, quelques mètres derrière, par Krondar, portant les bagages.

J'essuyai ma tunique, puis essuyai ma main sur ma cuisse.

« Pourquoi ne lui as-tu pas cassé la nuque ? » demanda un des hommes.

— « En fait, ce n'est pas un mauvais homme, » dis-je. « En outre, » ajoutai-je, « regarde l'esclave. » Nous regardâmes la beauté presque complètement dévêtue qui suivait son maître comme un petit chien. « Qui ne serait pas jaloux d'une telle esclave ? » demandai-je.

— « Tu as peut-être raison, » ricana l'homme qui se tenait près de moi.

CE QUI ARRIVA SUR LES QUAIS, PEU AVANT MINUIT

C'ÉTAIT la dix-neuvième ahn, une heure avant la vingtième ahn, minuit sur Gor.

Je fus plus insouciant que j'aurais dû l'être. Je pensais à Miles de Vonda et à l'esclave qu'il possédait, qui avait autrefois été Dame Florence de Vonda. J'étais content qu'elle soit heureuse et estimais que son maître avait de la chance.

« Arrête-toi ! » dit une voix menaçante.

Je pivotai sur moi-même, près d'un tas de bois, sur les quais. Il n'y avait plus personne, à cette heure.

Je n'avais pas eu la possibilité de dégainer mon épée. La pointe de la lame de l'autre était posée sur mon ventre. Je reculai contre le bois.

— « Ainsi, tu m'as suivi, Miles de Vonda, » dis-je.

Il ne répondit pas.

« Le masque n'est pas nécessaire, » repris-je, « il fait noir, ici, et nous sommes seuls. »

La lame recula de quelques centimètres.

— « Laisse les bras contre les flancs et agenouille-toi, très lentement, » dit l'homme.

J'obéis.

« À présent, lentement, très lentement, pose ton ceinturon et ton épée sur les planches. »

Je fis glisser, sur mon épaule gauche, le ceinturon auquel était suspendue mon épée, et les posai sur les planches.

— « Tu n'es pas Miles de Vonda, » dis-je. J'étais sûr que ce n'était pas sa voix. « Qui es-tu ? » demandai-je. « Un brigand ? »

Il ne répondit pas. Je gardai les yeux fixés sur l'épée.

« J'ai un peu d'argent sur moi, » dis-je. « Je te le donnerai. Ce n'est pas la peine de me tuer. »

— « Ne fais pas l'idiot, » dit-il. « Où est-elle ? » demanda-t-il.

— « Qui ? » m'enquis-je.

— « La topaze, » répondit-il.

— « Tu es le messenger de Ragnar Voskjard, » dis-je. C'était sans doute lui qui, pour se prémunir, pendant la fouille de la taverne de Cleanthes par les gardes d'Ar's Station, avait mis la topaze dans mon sac. Je n'avais pas été fouillé, dans la taverne, parce que, comme quelques autres, j'avais été fouillé à l'extérieur, quelques instants auparavant. C'était sans doute un homme important et son identité devait être un secret bien gardé.

— « Où est la topaze ? » demanda-t-il.

— « C'est toi, n'est-ce pas, » demandai-je, « qui a fouillé ma maison, l'a mise à sac et a interrogé Dame Beverly à propos de la topaze ? »

— « Je ne l'y ai pas trouvée, » dit-il sur un ton menaçant.

— « Mais tu n'es pas venu pour rien, » lui rappelai-je. « Tu as attaché Dame Beverly comme une esclave et tu l'as obligée à te supplier de la violer, après quoi tu as consenti à accéder à sa requête. »

— « Elle n'était pas désagréable, » dit-il.

— « Le viol d'une femme libre est un délit grave, » relevai-je.

— « Je connais les femmes, » répliqua-t-il. « C'était une esclave par nature. »

— « Je ne peux pas te contredire, » avouai-je. J'avais constaté dans la place forte de Policrates, le pirate, que la belle Miss Henderson était, dans son cœur, une esclave parmi les esclaves. Il n'était pas inconvenant, de ce fait, mais tout à fait convenable, qu'elle ait été soumise au Viol impitoyable de l'Esclave.

— « Les gardes de Port Cos, qui ont également fouillé ta maison, et le jardin, sur les indications de Dame Beverly, qui s'est retournée contre toi, n'ont pas eu davantage de succès. »

— « Tu es bien informé, » répondis-je.

— « Où est la topaze ? » demanda-t-il.

— « En sécurité, » répondis-je. Il n'avait pas besoin de savoir que, conformément à un plan, je l'avais personnellement remise à Policrates.

— « Veux-tu être tué tout de suite ? » s'enquit-il.

— « Si tu me tues, » répliquai-je, « comment trouveras-tu la topaze ? »

Il recula légèrement son épée.

— « Je t'ai surveillé, » dit-il. « J'ai été patient. Mais tu ne m'as pas conduit à la topaze. Tu dois comprendre que je ne peux pas attendre indéfiniment. Je suis responsable devant les gens. »

— « Je suis conscient de ces problèmes, » dis-je.

— « Où est la topaze ? » demanda-t-il avec colère.

— « Si je te la donne, » avançai-je, « quelle valeur ma vie aura-t-elle, à tes yeux ? »

— « Aucune, » répondit-il.

— « Dans ces conditions, » dis-je, « tu comprendras facilement que je ne sois pas pressé de te la remettre. »

— « Moi-même, » répondit-il, « si je ne livre pas la topaze, je risque d'être tué. »

— « Ragnar Voskjard, naturellement, connaît ton identité, » dis-je.

— « Bien entendu, » répondit-il.

— « Ta situation n'est pas tellement enviable, » reconnus-je.

— « Dans une telle situation, » dit-il, « je n'ai pas grand-chose à perdre en te tuant. »

— « Cet élément ne m'a pas échappé, » lui assurai-je.

— « Mais il y a une solution simple à notre problème mutuel, » précisa-t-il, « solution qui satisfait à notre intérêt commun. »

— « Tu m'épargneras si je te donne la topaze, » dis-je.

— « Naturellement, » répondit-il.

— « Mais qu'est-ce qui me garantit que tu appliqueras les termes de ce marché ? » demandai-je.

— « Je te donne ma parole, » répondit-il, « laquelle engage mon honneur. »

— « Sauf ton respect, » répondis-je, « les pirates, et ceux qui entretiennent des relations avec eux, ne sont pas connus pour leur sens de l'honneur. »

— « As-tu le choix ? » demanda-t-il. L'épée recula.

— « Je vais te montrer où j'ai mis la topaze, » décidai-je.

— « Lève-toi doucement, » prévint-il. « Et marche lentement. Ne ramasse pas ton épée. »

Je me levai, sans me dépêcher, laissant l'épée, le ceinturon et le fourreau sur les planches. Je me mis à marcher, lentement, parmi les marchandises entreposées sur les quais. Il était derrière moi, l'épée dégainée. Si je me retournais, j'étais certain qu'il pourrait m'abattre avant que j'aie pu mettre la main sur lui. De même, avant qu'il me soit possible d'esquiver ou de fuir, il ne me paraissait pas

improbable qu'il soit en mesure de me donner un coup sur la nuque.

« Lentement, » dit-il. « Lentement. »

— « Très bien, » répondis-je.

« C'est ici, » dis-je, « que j'ai mis la topaze. » Il était vrai que je l'avais mise à cet endroit. Toutefois, je l'avais reprise avant de l'emporter dans la place forte de Policrates. Prudemment, je retirai un gros bloc de granité, pierre de construction rectangulaire faisant environ vingt centimètres de côté et soixante centimètres de long, qui était posé sur un tas. Il s'agissait de blocs de construction arrivés des carrières par galères quelques semaines auparavant. L'acheteur prévu n'avait pas honoré son contrat et la pierre devait être stockée pendant l'hiver, près des entrepôts des carrières, jusqu'au printemps, période à laquelle elle serait vendue aux enchères. Au printemps, les prix de ces matériaux ont tendance à monter. Compte tenu de la tranquillité provisoire du marché de la pierre, de son poids et de sa valeur réduite, elle m'était apparue comme une cachette idéale pour la topaze. En outre, elle ne se trouvait qu'à quatre cents mètres de la cour d'embauche, où j'allais souvent chercher du travail.

J'avais estimé que personne n'imaginerait que la topaze pourrait être cachée à un tel endroit.

— « Est-ce que tu l'as ? » demanda l'homme qui se tenait derrière moi, masqué, avec l'épée. C'était un homme grand et mince. Au départ, je l'avais pris pour Miles de Vonda.

Je me rendis compte que j'avais peu de temps. Soigneusement, je déplaçai une autre pierre. Puis j'en saisis une troisième, feignant d'éprouver des difficultés.

— « Je serai épargné si je te donne la topaze, » lui rappelai-je.

— « Oui, oui, » fit-il.

— « Elle est ici, » dis-je.

Il frappa avec son épée et, me retournant, je levai le bloc de granité afin de bloquer le coup. Des étincelles et des éclats de pierre jaillirent du bloc. D'un coup de pied, je l'éloignai de la pierre, que je tenais toujours. Il recula en trébuchant. J'attendis qu'il se soit redressé et ait repris son équilibre. Puis, de bas en haut, à deux mains, je lançai le bloc de granité dans sa direction. Il l'atteignit à l'épaule gauche. Il hoqueta et tournoya sous l'effet du choc. Je me jetai sur lui, mais, pivotant rapidement, il s'immobilisa. Il frappa avec son épée, mais me manqua d'une trentaine de centimètres. Je reculai d'une trentaine de centimètres. Il n'avança pas. Il était essoufflé. Son bras et sa main gauches pendaient contre son flanc. Je supposai que son épaule et son flanc gauches devaient être complètement engourdis.

« Elle n'est pas ici, finalement, » dis-je. « Apparemment, je me suis trompé. »

Hoquetant, il se dirigea vers moi en trébuchant et je pivotai sur moi-même puis, rapidement, quittant l'endroit, courus jusqu'au tas de bois. Là, quelques instants plus tard, je me baissai et ramassai l'épée que j'avais laissée à cet endroit. Je me retournai alors et le vis, me suivant avec peine. Lorsqu'il constata que ma lame était à présent en position, il s'immobilisa. Cette réaction me convainquit que, qui qu'il soit, il n'était pas de Victoria. À Victoria, on pensait que j'ignorais tout de l'escrime. De sorte que, s'il avait été de Victoria, je crois que, malgré la douleur, il aurait avancé. Dans ces conditions, ignorant mon adresse à l'épée, du fait qu'il ne me connaissait pas, et sachant beaucoup mieux que moi dans quelle mesure sa blessure le gênait, il hésita. Je constatai qu'il ne savait pas quoi faire.

— « Sleen retors ! » cracha-t-il.

— « Ce n'est pas moi qui t'ai frappé, » fis-je remarquer.

— « Sleen ! » jeta-t-il.

« Hola ! » criai-je, très fort. « Hola ! Que fais-tu ici ? Qui es-tu ? Va-t'en ! Nous n'autorisons pas le pillage de nos quais ! »

L'homme trembla de rage. Il fit un pas en avant.

« Va-t'en, voleur ! » criai-je. « Va-t'en ! »

« Tais-toi, imbécile ! » dit l'homme.

« Voleur ! Voleur ! » criai-je. « On ne peut pas voler, ici, mon vieux. C'est Victoria, tu sais ! »

« Que se passe-t-il ? » cria une voix, derrière moi.

— « Un voleur ! » criai-je. « De l'aide ! De l'aide ! »

Jetant un bref regard derrière moi, je vis une lanterne approcher. Deux hommes avançaient, avec des esclaves.

« Sleen ! » lança l'homme masqué, puis il pivota sur lui-même et prit rapidement la fuite.

« Est-ce toi, Jason ? » demanda un des hommes.

— « Oui, » répondis-je, rengainant mon épée.

— « Que se passe-t-il ? » demanda l'autre homme.

— « Un type errait sur les quais, » répondis-je. « Il n'avait certainement pas de bonnes intentions. »

— « Apparemment, il est parti, » dit le premier homme.

— « Oui, » répondis-je. « Avant, il était près des entrepôts des carrières. Il s'intéressait au granité, celui de la cargaison invendue. »

— « Il n'y a rien de valeur, là-bas, » dit le deuxième homme.

— « C'est exact, » admis-je.

DEUX CAPITAINES VIENNENT DANS LA TAVERNE DE TASDRON ; NOUS EMPÊCHONS L'EFFUSION DE SANG

« C'EST la deuxième ahn, » dit Callimachus. « Ils ne viendront certainement pas. »

Peggy était à genoux, la tête posée sur les pieds de son maître, Tasdron. La lourde chaîne, avec la cloche et la boîte, était toujours autour de son cou.

Je la pris par les cheveux et lui levai la tête. Je retirai la chaîne et Tasdron lui remit son collier.

— « As-tu fait ce que Jason t'a demandé ? » s'enquit Tasdron.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, portant à nouveau le collier de Tasdron autour du cou.

Je posai la chaîne, avec la clochette et la boîte, dans un coin.

« J'ai cherché Aemilianus, Capitaine des gardes d'Ar's Station, » dit-elle. « Je me suis présentée nue devant lui, à genoux, et ai humblement entrepris de lui lécher et lui embrasser les pieds. »

— « Bien, » dit Tasdron.

— « Ensuite, tout en feignant de lui donner du plaisir, je lui parlai de la topaze et dis que j'avais été envoyée à ses pieds par des gens qui connaissaient ses allées et venues. S'il voulait obtenir des informations supplémentaires concernant l'endroit où elle se trouvait, il devait venir à la taverne à la vingtième ahn. »

— « Toi, » dit Tasdron, « tu n'es pas rentrée avant la première ahn. »

— « Je n'ai trouvé Aemilianus que peu avant la vingtième ahn, » expliqua-t-elle.

— « Pourquoi ? » demanda Tasdron sur un ton menaçant.

— « J'ai été retenue par des hommes, » dit-elle. « J'étais nue, je portais la cloche et la boîte. »

Je secouai la boîte, suspendue à la chaîne. Il y avait, dedans, plusieurs pièces. Elle était vide lorsque Peggy avait quitté la taverne.

« Aemilianus lui-même m'a utilisée, » reprit-elle. « Il m'a attaché les mains dans le dos et m'a conduite dans ses compartiments privés. Là, il m'a soumise au Viol de l'Esclave. »

— « A-t-il payé sa pièce ? » demanda Tasdron.

— « Oui, Maître, » répondit-elle en rougissant.

— « As-tu donné du plaisir à tes clients ? » demanda Tasdron.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « T'es-tu abandonnée à eux, » demanda Tasdron, « à Aemilianus et aux autres ? »

— « Je t'en prie, ne m'oblige pas à parler, Maître, » supplia-t-elle. Elle était en présence de Callimachus, qu'elle aimait.

— « Parle, Esclave ! » ordonna sèchement Tasdron.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, la tête baissée, « Je me suis abandonnée à eux. »

— « Et bien ? » insista-t-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Mais je ne pouvais pas m'en empêcher, Maître, » sanglota-t-elle. « Je suis une esclave. Je ne suis qu'une esclave ! » Elle paraissait parler à Tasdron, mais je savais à qui ses paroles s'adressaient.

— « Je ne comprends pas, » dit Tasdron. « Tu es obligée de t'abandonner, et de t'abandonner parfaitement et complètement. Tu es une esclave. »

— « Même si je n'avais pas été obligée, » souffla-t-elle, « mon Maître, je n'aurais pas pu m'en empêcher. Je me serais tout de même abandonnée à eux, totalement, complètement et parfaitement. »

— « Bien sûr, » dit Tasdron. « Tu es une esclave. »

— « Oui, Maître, » souffla-t-elle. « Je suis une esclave. »

Puis, la tête baissée, elle trembla et pleura. Elle avait honte du fait que son asservissement ait été aussi clairement manifesté devant Callimachus. J'adressai un bref regard à Callimachus. Il ne paraissait pas s'intéresser à la femme. Peu lui importaient les aveux impuissants d'une belle esclave sans importance.

— « Aemilianus n'est pas ici, » dis-je.

— « Lorsqu'il m'a détachée et fait sortir de ses compartiments, » dit-elle, « m'ordonnant de retourner auprès de mon maître, il m'a simplement congédiée. Je ne sais pas s'il viendra. »

— « Au moins, Aemilianus sait y faire avec les femmes, » commenta Tasdron.

— « Oui, Maître, » répondit la femme.

Je ramassai la chaîne, avec la cloche et la boîte, puis la posai sur la table basse. Il y eut un tintement lorsque Tasdron remit les clochettes à la cheville gauche de Peggy. Il ramassa le petit morceau de soie des esclaves que nous lui avions ordonné, plus tôt, de quitter, avant de la déguiser en prostituée et de l'envoyer dans les rues, afin de convoquer Aemilianus à notre réunion. Il lui lança le morceau de soie.

— « Tu peux mettre la soie, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Amusé, je la regardai enfilier, avec reconnaissance, le petit morceau de soie jaune et diaphane, sa joie d'être autorisée à le faire, bien qu'il ne s'agisse que d'un simulacre risible de vêtement, convenant manifestement à une femme esclave. Certaines femmes libres pensent qu'elles aimeraient mieux être nues que porter ce type de vêtement, mais elles n'ont pas encore été asservies. Si elles étaient esclaves, elles le trouveraient également très précieux.

— « Apporte-nous à boire et à manger, » dit Tasdron à Peggy.

— « Oui, Maître, » répondit-elle et, rapidement, dans un tintement de clochettes, elle quitta la pièce.

— « Où est Glyco ? » demanda Tasdron. « Il lui suffisait d'aller chercher Callisthenes, qu'il connaît. Cela n'aurait pas dû présenter de difficulté. Ils devraient être là depuis plus d'une ahn. »

— « Je ne sais pas, » dis-je.

— « Peut-être se sont-ils heurtés à des problèmes, » émit Tasdron.

— « Je ne sais pas, » répétai-je.

— « Il y a des espions partout, » dit pitoyablement Tasdron. « Peut-être nos projets sont-ils déjà connus. »

— « La taverne n'a pas encore été brûlée, » fis-je remarquer.

— « Oh, excellent ! » répliqua Tasdron avec irritation.

Je souris.

« Tu comprends les dangers liés à cette entreprise, n'est-ce pas ? » s'enquit Tasdron.

— « Je crois, » répondis-je.

— « Il y a quelqu'un près de la porte de derrière, » annonça Callimachus.

Tasdron traversa rapidement la pièce, suivit le couloir conduisant à la porte donnant sur l'impasse. Il fit glisser un petit panneau, puis remit le panneau en place et ouvrit la porte. Deux silhouettes entrèrent et la porte fut refermée à clé derrière elles. Je reconnus Glyco, gros et aux jambes courtes, essoufflé, portant une longue cape marron dissimulant le blanc et or des Marchands. Le deuxième homme, grand et mince, était celui qui m'avait interrogé au quartier général des hommes de Port Cos, quelques semaines auparavant, lorsqu'il m'avait arrêté sur la dénonciation de Miss Henderson. J'avais été libéré grâce au témoignage de Tasdron, qui lui avait indiqué que, bien connu à Victoria et étant arrivé de l'est du fleuve, je ne pouvais pas être le messager de Ragnar Voskjard. Il avait également arrêté Miss Henderson, si mes souvenirs étaient exacts. Il me l'avait donnée, attachée, lorsque j'avais été libéré. Toutefois, je ne l'avais ni tuée, ni asservie et vendue. Je l'avais reconduite chez moi, sans la punir, et honorablement. C'était, après tout, une femme de la Terre. Par la suite, bien entendu, elle avait été capturée par Kliomenes, lieutenant de Policrates, le pirate, et conduite dans la place forte de Policrates. Là, conformément au droit goréen, elle avait été une nouvelle fois asservie comme, quelques mois auparavant, elle l'avait été dans la Demeure d'Andronicus de Vonda lorsque, femme impuissante de la Terre, elle avait été amenée sur Gor, afin d'être marquée au fer rouge, contrainte de porter un collier et vendue aux brutes goréennes pour leur plaisir. En fait, lors de ma visite dans la place forte de Policrates, elle m'avait servi, et correctement, comme une esclave, mais sans savoir qui elle servait. C'était au cours de cette visite que j'avais compris que la petite beauté de la Terre était faite pour le collier.

L'homme de haute taille, derrière Glyco, entra dans la pièce. Il portait une cape marron sur son uniforme. Dans la main gauche, serré contre son corps, il portait un casque à crête en poils de sleen.

Je compris alors que c'était Callisthenes.

Son épaule gauche était voûtée. Sa main droite, forte, aux doigts longs, large, semblait parfaitement adaptée au pommeau de l'acier goréen.

« Salut Callisthenes, » dit Callimachus, se levant pour l'accueillir.

— « Salut, Capitaine, » répondit Callisthenes. « Glyco m'a dit que tu serais là. »

— « Je ne suis plus capitaine, » dit Callimachus. « Tu es désormais le Capitaine. »

— « Il y a divers Capitaines à Port Cos, » dit Callisthenes avec un sourire ironique.

— « Comment vont les hommes ? » s'enquit Callimachus.

— « Ils se souviennent de toi, comme moi, » répondit Callisthenes, « avec affection. »

Les deux hommes se serrèrent alors la main. Cela me fit plaisir car je craignais qu'il n'y ait des frictions entre eux. C'était à cause du témoignage de Callisthenes que Callimachus avait été relevé de ses fonctions. Callimachus, toutefois, ne lui en voulait pas. Callisthenes, compte tenu des circonstances, du point de vue de Callimachus, n'avait pas le choix. Il avait fait son devoir, ce qui était naturel, bien que cela lui soit sans doute pénible et douloureux.

— « Nous buvions ensemble, » dit Callimachus à Tasdron.

« C'est principalement grâce à la recommandation de Callimachus, après qu'il eut été relevé de son commandement, » expliqua Callisthenes, « que j'ai été promu au grade de Capitaine. »

— « Un acte plein de noblesse, » dit Tasdron à Callimachus.

— « C'était l'homme le plus apte à me remplacer, » souligna Callimachus. « Autrement, malgré l'affection qu'il m'inspirait, je n'aurais pas agi comme je l'ai fait. »

— « Je me suis efforcé d'être digne de ta confiance, » assura Callisthenes.

— « Tu es un bon officier, » apprécia Callimachus. « Et c'est un commandement magnifique. »

— « Tu m'as beaucoup appris, » rappela Callisthenes. « Et tu m'as correctement formé. »

Les deux hommes se serrèrent à nouveau chaleureusement la main.

Je restai à l'écart, silencieux.

« Est-ce que je te connais ? » demanda Callisthenes, se tournant vers moi. Je vis, dans ses yeux,

que j'évoquais en lui des souvenirs.

— « Je faisais partie des suspects arrêtés pour interrogatoire dans l'affaire de la topaze, » dis-je.

— « Oui, » dit Callisthenes. « Et voici Tasdron, n'est-ce pas, qui a témoigné en ta faveur. »

— « Exactement, » dit Tasdron.

— « Comment t'appelles-tu ? » demanda Callisthenes.

— « Jason, » lui rappelai-je.

— « Oui, » dit Callisthenes. « Jason des quais. »

— « Oui, » confirmai-je.

— « Je voulais venir plus tôt, » dit Glyco à Tasdron, « mais j'ai eu du mal à trouver

Callisthenes. »

— « J'avais du travail, » expliqua Callisthenes.

— « Ton épaule, » fit remarquer Tasdron, « paraît blessée. »

— « Je suis tombé, » répondit Callisthenes.

— « Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour toi ? » s'enquit Tasdron.

— « Ce n'est rien, » répondit Callisthenes. Puis il nous regarda l'un après l'autre. « Que se passe-t-il, ici ? » demanda-t-il à Callimachus. « Est-il vrai que vous ayez des nouvelles de la topaze ? »

— « Nous ne tarderons pas à donner des explications, » répondit Callimachus.

— « Pourquoi ce retard ? » s'enquit Callisthenes.

— « Nous attendons encore quelqu'un, » expliqua Callimachus.

— « Qui ? » s'enquit Callisthenes.

— « Quelqu'un que tu dois rencontrer, » répondit Callimachus.

— « Très bien, » dit Callisthenes.

On frappa légèrement à la porte donnant sur la grande salle de la taverne.

— « Entrez ! » dit Tasdron.

Peggy, un plateau en équilibre sur une main, ouvrit la porte.

— « Maîtres, » dit-elle, baissant la tête.

— « Sers ! » lui ordonna Tasdron.

— « Oui, Maître, » répondit Peggy.

— « Asseyez-vous, » indiqua Tasdron, et nous prîmes place, les jambes croisées, autour de la table basse. Callisthenes posa son casque près de la table et ouvrit sa cape. Sa tunique portait l'emblème de Port Cos. Peggy s'agenouilla près de la table et disposa tasses, récipients et assiettes dessus. Il y avait un plat de viande, un autre contenant des pains, un troisième avec des fruits en tranches, un quatrième avec des amandes et des fromages. Avec nos doigts, nous nous servirions dans les assiettes communes. Elle avait également apporté du Paga, du vin cosien et de l'eau.

— « C'est une jolie esclave, » remarqua Callisthenes.

Nous la regardâmes. Elle portait un morceau de soie jaune. Elle avait des clochettes d'esclave à la cheville gauche. Le collier allait bien à son cou. Ses longs cheveux blonds, défaits, couvraient ses épaules.

— « C'est une femme de la Terre, » indiqua Tasdron.

— « Intéressant, » fit Callisthenes.

Peggy servit à boire et à manger, avec déférence et en silence.

— « Nous aurons besoin d'une autre tasse pour notre ami, » dit Tasdron, « et d'une autre encore pour notre autre invité, qui n'est toujours pas arrivé. »

— « Oui, Maître, » dit Peggy.

— « J'espère, » reprit Tasdron, regardant son esclave, « qu'il viendra. »

— « J'espère, mon Maître, » répondit-elle en tremblant. Puis elle se leva et, prenant le plateau, dans un tintement de clochettes, effrayée, s'enfuit presque de la pièce.

Je souris. Il était certainement préférable pour elle qu'Aemilianus, capitaine d'Ar's Station, ait accepté son invitation à notre réunion. S'il ne venait pas, elle serait vraisemblablement fouettée, et bien.

— « Qui est cet invité mystérieux, que nous attendons ? » demanda Callisthenes.

— « Quelqu'un que tu dois absolument rencontrer, » répondit Callimachus.

— « Très bien, » fit Callisthenes avec un sourire.

On frappa à la porte de l'impasse. Un coup impérieux. Puis il y eut deux autres coups.

Nous échangeâmes un bref regard. Glyco serra sa cape autour de lui, cachant le blanc et or de ses robes. Callisthenes, le voyant faire, serra également sa cape autour de lui, dissimulant l'insigne de Port Cos. Tasdron se leva, franchit la porte, suivit le couloir et gagna la porte de l'impasse. Nous nous levâmes.

Quelques instants plus tard, Tasdron revint dans la pièce.

« Entre, » dit Tasdron.

Un homme de haute taille, avec un casque sans insigne, entra. Il rejeta en arrière la capuche d'une longue cape de voyage, marron. J'entendis le bruit d'une lame dans son fourreau, sous la cape. Il ferma la porte derrière lui et nous considéra. Ses cheveux étaient bruns, et courts sur la nuque. Il était rasé de près. Son menton était carré, ses yeux clairs.

« Je suis Tasdron, patron de cette taverne, et c'est moi qui t'ai invité à venir, » indiqua Tasdron.

— « Je suis Jason, » dis-je. « Je travaille en général sur les quais de Victoria. »

— « Je suis Glyco, de la Caste des Marchands, » dit Glyco.

— « Je suis Callimachus, » dit Callimachus, « de la Caste des Guerriers, » ajouta-t-il.

— « Je ne connais qu'un seul Callimachus, de la Caste des Guerriers, » dit l'homme. « Il était Capitaine de Port Cos. »

— « Qui est-ce ? » demanda Callisthenes à Tasdron. Sa voix n'était pas agréable. Nous étions tous debout. Je remarquai que Callisthenes avait glissé la main droite sous sa cape, l'ayant posée sur le pommeau de son épée.

Le nouveau venu avait également posé la main sur son arme.

— « Nous sommes tous confrontés à un problème commun, » dit Tasdron.

— « Qui est-ce ? » demanda le nouveau venu à Tasdron, indiquant Callisthenes d'un signe de tête.

On frappa légèrement à la porte et, immédiatement, le nouveau venu recula contre le mur, nous surveillant.

Peggy entra avec deux tasses supplémentaires.

Tasdron soupira visiblement.

Peggy, les deux tasses sur un petit plateau, pivota sur elle-même en voyant le nouveau venu.

Rapidement, elle s'agenouilla devant lui, baissant la tête. Je constatai qu'elle se souvenait bien de ce qu'il lui avait fait.

« L'esclave, » dit l'homme.

— « Oui, » reconnut Tasdron.

— « Je constate que je ne me suis pas trompé d'endroit, » dit l'homme.

— « Non, » dit Tasdron. Puis il ajouta, s'adressant à Peggy : « Sers. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle. Elle se leva, gagna la table basse et, s'agenouillant, y posa les tasses.

— « Était-elle bonne ? » demanda Tasdron.

— « Oui, » répondit l'homme. « Elle était chaude comme du Paga. »

Peggy baissa la tête en rougissant. Les maîtres ne se gênent pas pour évoquer les propriétés d'une esclave.

« Pour quelle raison ai-je été invité à cette réunion ? » demanda l'homme.

— « Afin que nous puissions mutuellement nous aider dans un projet qui nous concerne tous, » répondit Tasdron.

— « Qui est-ce ? » demanda l'homme, montrant Callisthenes d'un signe de tête.

— « Qui est-ce ? » demanda Callisthenes, d'une voix menaçante, à Tasdron.

Je me crispai. Je vis la main de Callimachus approcher discrètement de son épée.

— « Qui est-ce ? » répéta le nouveau venu, montrant Callisthenes.

— « Soyons patients, » conseilla Tasdron.

— « Je suis Callisthenes, Capitaine de Port Cos, » dit Callisthenes.

— « Je suis Aemilianus, Capitaine d'Ar's Station, » dit le nouveau venu.

Les capes, dans un même mouvement, furent rejetées en arrière. Dans l'arrière-salle de la taverne, apparurent alors les emblèmes de Port Cos et d'Ar's Station. Deux épées, dans un même mouvement, jaillirent du fourreau. La femme hurla. Je reculai.

— « Port Cos ! » hurla Callisthenes.

— « Ar la Glorieuse ! » hurla Aemilianus.

Mais à peine les lames se furent-elles croisées qu'elles parurent soudain, inexplicablement, dans un jaillissement d'étincelles, voler vers le plafond. Les deux hommes reculèrent. Callimachus se tenait entre eux. C'était sa lame qui avait projeté leurs armes vers le plafond.

« Tu es fort, » dit Aemilianus à Callimachus.

Callimachus rengaina son acier.

— « Si tu veux frapper quelqu'un, Aemilianus, Capitaine d'Ar's Station, frappe-moi, » dit-il. Puis il se tourna vers Callisthenes. « Me frapperas-tu, vieil ami ? » demanda-t-il.

Callisthenes hésita.

— « N'est-ce pas un piège ? » demanda Aemilianus.

— « Le plus grand danger, » dit Callimachus, « consiste à nous opposer. »

— « Capitaines, » supplia Glyco, « rangez votre acier. »

— « Elle m'a attiré ici, » dit Aemilianus, montrant Peggy avec sa lame goréenne. Elle se tassa sur elle-même, à moitié nue avec le morceau de soie qu'elle portait. Elle comprit que le moindre contact de la lame goréenne pouvait ouvrir sa chair.

— « Elle n'était que l'instrument qui nous a permis de faire parvenir notre invitation, » dit Tasdron.

— « De quelle ville es-tu ? » demanda Aemilianus à Glyco.

— « De Port Cos, » répondit-il.

— « Et toi ? » demanda Aemilianus à Callimachus.

— « Je suis Callimachus, de la Caste des Guerriers, de qui tu as sans doute entendu parler. Oui, moi aussi, je suis de Port Cos. »

Aemilianus recula d'un pas.

— « Jason et moi, » dit Tasdron, « sommes de Victoria. Victoria est un terrain neutre entre Ar's Station et Port Cos. Vous vous rencontrez, Callisthenes et toi, en terrain neutre. »

Je trouvai intéressant que Tasdron ait, sans même y réfléchir, indiqué que j'étais de Victoria. Personnellement, je n'avais jamais réfléchi à la question. Toutefois je supposais que, dans un sens, j'étais effectivement de Victoria. Toutefois, vivre à un endroit et y travailler et *être* d'un endroit sont, du point de vue goréen, des choses totalement différentes. Je me demandai si j'étais de Victoria. Je me dis que cela n'était peut-être pas impossible.

— « Je suis prêt à vendre chèrement ma vie, » déclara Aemilianus.

— « Tu n'es pas en danger, » lui assura Tasdron. « Du moins, pas plus en danger que nous. »

— « Tu as bien joué ton rôle, Esclave, » ironisa Aemilianus à l'intention de Peggy. « Recevras-tu un bonbon, des chaînes moins lourdes ou une cage plus grande ? »

Elle se tassa sur elle-même, mettant la main devant la bouche.

« Ou bien, en survivant, » reprit-il, « aurai-je l'occasion de te soumettre aux châtiments qu'un homme d'Ar peut infliger à une femme esclave ? »

Visiblement, la femme trembla.

— « Nous ne te voulons pas de mal, » dis-je à Aemilianus. « Peggy, » repris-je, « va t'agenouiller devant le Capitaine et offre ta poitrine à son épée. »

Elle adressa un regard désespéré à Tasdron, son maître et aussi, symptomatiquement, à Callimachus. Elle regarda Tasdron, naturellement, parce qu'il était légalement son maître, son propriétaire. En regardant Callimachus, en revanche, elle avait indiqué, par inadvertance, sans même se rendre compte de ce qu'elle avait fait, qu'il était, dans son cœur, son maître et qu'elle était, dans son cœur, son esclave.

— « Obéis ! » dit Tasdron.

— « Obéis ! » dit Callimachus. Ce n'était, après tout, qu'une esclave.

Peggy Se leva et, baissant la tête, alla s'agenouiller devant Aemilianus, stupéfait. Puis, à ses pieds, elle leva la tête et, avec ses petites mains, se dressant sur les genoux, écarta la soie jaune. Elle fut alors à genoux devant lui, esclave impuissante, comme cela le lui avait été ordonné, la poitrine dénudée devant son épée.

Je vis Tasdron sourire. Il avait naturellement remarqué que Peggy avait, quelques instants plus tôt, adressé un regard terrifié à Callimachus. Il avait alors compris qu'une de ses femmes, Peggy, était, en réalité, l'Esclave d'Amour de Callimachus. Je ne crois pas que cela lui déplut. En réalité, ce type d'information peut être très utile dans le cadre du contrôle d'une esclave.

Aemilianus, troublé, baissa la pointe de son épée.

— « Nous ne te voulons pas de mal, » lui dis-je.

— « Ce n'est pas un piège ? » demanda Aemilianus.

— « Non, » répondis-je.

— « Callisthenes, » dit Callimachus, se tournant vers le Capitaine de Port Cos, « as-tu l'intention de me frapper avec ton épée ? »

— « Non, » répondit Callisthenes. « Non, bien entendu. »

— « Dans ce cas, range ton épée, » dit Callimachus.

Callisthenes rengaina son épée. Quelques instants plus tard, l'épée d'Aemilianus fut également rangée dans son fourreau.

— « Viens t'asseoir, » offrit Tasdron. « Nous devons parler. »

Puis nous nous installâmes autour de la table.

« Remets ta soie, » dit Tasdron à Peggy, « puis va de l'autre côté de la pièce. Agenouille-toi. Si nous avons besoin de quelque chose, nous t'appellerons. »

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

— « Souhaites-tu, au lieu de cela, qu'elle quitte sa soie et te lèche et te serve tandis que nous parlons ? » demanda Tasdron à Aemilianus.

Cela arrive parfois pendant les dîners goréens. Pendant le repas, une esclave qui lui est réservée s'occupe de chaque homme. Elle le lèche, l'embrasse, va chercher ce qu'il demande et lui met même parfois la nourriture dans la bouche. Il n'est pas désagréable d'être servi de cette façon par une beauté nue et portant un collier.

— « Nous ne serons pas tous ainsi servis, je suppose, » dit Aemilianus.

— « Je ne crois pas que cela serait sage, » répondit Tasdron.

— « Dans ce cas, je renoncerais à ce plaisir, » dit-il.

— « Cela est préférable, » reconnut Tasdron, « car nous devons parler de choses sérieuses. »

Je souris intérieurement. Il était vrai que les esclaves constituaient souvent une distraction. Il est

difficile, pour un homme, de ne pas penser à elles et les toucher. Ce sont naturellement, du fait qu'elles sont asservies, les femmes les plus désirables.

— « Que sait-elle ? » s'enquit Aemilianus.

— « Pratiquement rien, » répondit Tasdron.

— « Maintiens-la dans l'ignorance, » dit Aemilianus.

— « Naturellement, » répondit Tasdron.

Je regardai Peggy, de l'autre côté de la pièce, à plusieurs mètres de nous. Elle avait refermé sa soie. Elle bougea légèrement et il y eut un tintement de clochettes. Puis elle resta parfaitement immobile, afin de ne pas attirer l'attention sur elle.

« Parlez à voix basse, » prévint Tasdron.

— « Très bien, » dit Callisthenes.

— « Très bien, » dit Aemilianus.

Peggy était très belle. Elle ne pourrait pas entendre notre conversation. Elle resterait dans l'ignorance. C'était une esclave.

LA PORTE DE LA MER ; JE SUIS À NOUVEAU DANS LA DEMEURE DE

« SI nous avions le soutien des autres, dans une plus large mesure, nous pourrions mener ce projet à bien, » dit Callimachus. « Dans les conditions actuelles, je crains que nous ne soyons condamnés à échouer. »

Le pont de la galère fluviale, basse, oscillait sous nos pieds, tandis que le bateau se frayait un chemin dans les bras latéraux, en direction de la place forte isolée de Policrates. Celle-ci se trouve approximativement à deux pasangs du fleuve lui-même.

« Notre plan d'origine, » reprit Callimachus, « était excellent mais, à présent, compte tenu de son altération, je crains que nous ne soyons condamnés à échouer. »

Nous nous tenions sur le pont avant de la galère, Callimachus et moi. Je portais le masque que j'avais porté, lorsque j'avais feint d'être le messenger de Ragnar Voskjard. Je connaissais les mots de passe et leurs réponses commandant l'entrée de la place forte par la porte de la mer. On me les avait indiqués afin que je puisse les transmettre à Ragnar Voskjard, de sorte qu'il lui aurait été possible de les utiliser pour pénétrer dans la place forte. Mon plan consistait à rassembler un nombre suffisant de navires, essentiellement grâce à Port Cos et Ar's Station, pour jouer le rôle de la flotte de Ragnar Voskjard, que Policrates attendrait. Il paraissait relativement facile, dans ces conditions, de faire entrer un nombre suffisant d'hommes dans la place forte, en les présentant comme les hommes de Ragnar Voskjard, et de prendre Policrates au dépourvu. Il n'avait jamais rencontré Ragnar Voskjard, et ce dernier ne connaissait pas personnellement Policrates. Le plan était audacieux, mais il me paraissait sain. Callimachus, qui avait l'expérience des choses de la guerre, avait aimé le plan et l'avait accepté. Glyco et Tasdron, qui ne pouvaient être considérés comme des individus téméraires, avaient été séduits par le plan. Bizarrement les Guerriers, Callisthenes et Aemilianus, avaient trouvé le plan dangereux et dépourvu de garanties. Callisthenes, en particulier, avait manifesté son hostilité avec véhémence.

C'était à présent la vingtième ahn, minuit sur Gor. Le ciel était nuageux. Les trois lunes étaient hautes, au-dessus des arbres bordant le bras plongé dans l'obscurité. J'aperçus les hautes murailles noires de la place forte de Policrates, au loin, avec sa haute porte de la mer, et sa lourde grille métallique.

« La flotte de Ragnar Voskjard, » avait dit Callisthenes, « ne peut pas se joindre à la flotte de Policrates. Elle en sera empêchée par la chaîne. »

— « Pourquoi, dans ce cas, tiens-tu tant à ce que la topaze n'arrive pas jusqu'à Policrates ? » avait demandé Glyco.

— « Cette question préoccupait le Conseil des Marchands, » répondit Callisthenes. « Je me

contente de faire mon devoir. Il y a des gens qui doutent de l'efficacité de la chaîne. »

— « Et je compte parmi eux, » dit Glyco.

— « Je suis au courant, » dit Callisthenes.

— « La chaîne a-t-elle été mise en place ? » demanda Glyco.

— « Oui, » répondit Callisthenes. « Elle est en place. »

— « Ce travail a été effectué secrètement, n'est-ce pas ? » demandai-je. Je n'en avais pas entendu parler à Victoria, pas plus que Callimachus ou Tasdron.

— « Théoriquement, » répondit Callisthenes, « bien que son existence soit certainement connue, à présent, dans toutes les villes de l'ouest. »

— « Elle a été forgée à Cos, en mille morceaux, » expliqua Glyco, « et transportée par terre autour du delta, puis sur des galères à partir de Turmus. Son montage et ses pylônes ont été essentiellement effectués de nuit. Elle se trouve à l'ouest de Port Cos, afin que nous soyons protégés contre les pirates. »

— « Elle permet également à Port Cos de contrôler le trafic fluvial en provenance de l'ouest, » fit remarquer Tasdron avec irritation.

— « Nous subissons la pression de Cos, » expliqua Glyco. « Je ne suis pas personnellement favorable à la chaîne. En tant que commerçant, je crois que la liberté des échanges sert au mieux nos intérêts. En outre, la chaîne ne donnera pas de Port Cos une image favorable dans les autres villes. »

— « C'est certain, » dit Tasdron. « Les sympathies de Victoria, du moins jusqu'ici, ont été principalement cosiennes. »

— « Nous, habitants d'Ar's Station, n'aurions pas installé une telle chaîne, » dit Aemilianus, sans nécessité, à mon avis.

— « Peut-être n'en avez-vous pas eu l'idée et la possibilité, » dit Callisthenes.

— « Capitaines, » intervint Callimachus, « nous devons à présent nous inquiéter des dangers immédiats qui nous menacent, pas de la politique de Cos, ou d'Ar. »

— « La politique ? » s'enquit Callisthenes. « Cos et Ar sont en guerre. »

— « Ni Ar, ni Ar's Station, Capitaine, » dit Aemilianus, « ne sont en guerre avec Port Cos. »

— « C'est exact, » s'empessa de reconnaître Tasdron. C'était vrai. La situation coloniale typique, dans le cadre de la politique goréenne, tend à rappeler la colonisation classique, et non la colonisation typique des États-Nations, dans laquelle la colonie est, en fait, sujette à une domination étrangère. Lorsqu'une ville goréenne fonde une colonie, généralement à cause de la surpopulation ou de dissensions politiques, les colons potentiels, avant même de quitter la métropole, élaborent leur charte, leur constitution et leur droit. En outre, et surtout, une fois fondée, la colonie aura sa Pierre du Foyer propre. La Pierre du Foyer de Port Cos, de ce fait, n'était pas la Pierre du Foyer de Cos. Ar's Station, en revanche, n'avait pas de Pierre du Foyer propre, mais sa Pierre du Foyer demeurerait celle d'Ar. Cela ne signifie pas, toutefois, qu'une colonie n'entretient pas des relations étroites avec la métropole. Elle le fait généralement. Il y a de trop nombreux liens culturels et historiques pour que tel ne soit pas le cas.

— « La chaîne a coûté une somme fabuleuse, » évoqua Glyco. « Et je suis convaincu que, au bout du compte, elle se révélera inefficace. »

— « Elle a été forgée à Cos, » fit remarquer Callisthenes.

— « Au bout du compte, nous serons obligés de couvrir la dépense, » dit Glyco.

— « Cela est parfaitement possible, » reconnut Callisthenes, « toutefois il faut tenir compte du fait que nous en serons les premiers bénéficiaires. »

— « S'il y a des bénéfices, » releva Glyco d'un air lugubre.

— « Port Cos sera certainement bénéficiaire si les prédations des pirates lui sont épargnées, » fit valoir Callisthenes.

— « La chaîne se révélera certainement inefficace, » dit Glyco. « C'est pour cette raison que je suis venu à Victoria, pour rencontrer Callimachus, dans l'espoir que, en cette période difficile, la topaze passant par Victoria, il mette sa lame au service du Conseil. »

— « La topaze, compte tenu de l'existence de la chaîne, » dit Callisthenes, « n'a plus aucun sens, bien que, naturellement, je sois chargé de l'intercepter, mission que, grâce à notre jeune ami ici présent, je n'ai pas pu mener à bien. » Callisthenes m'adressa un regard significatif. « Remettre la topaze à Policrates, » ajouta-t-il, « peut pratiquement être considéré comme un acte stupide. »

Je haussai les épaules.

— « Tu connais mon plan, » dis-je, « à savoir que nous devons rassembler des navires et, sous le couvert de la nuit, nous faisant passer pour la flotte de Ragnar Voskjard, pénétrer dans la place forte de Policrates et la prendre. »

— « C'est un plan stupide, » jugea Callisthenes. « Vous seriez certainement découverts. Il y a des espions partout. Les pirates sont bien informés, j'en suis certain. »

— « Seuls ceux qui sont présents dans cette pièce connaissent cette possibilité, » fis-je remarquer.

— « Propose ton plan à Aemilianus, » suggéra Callisthenes. « Les pirates de l'est du Vosk te concernent davantage que moi. La chaîne maintiendra les pirates de l'ouest du Vosk en dehors des eaux de Port Cos. »

— « Je ne risquerai pas plusieurs navires et quelques centaines d'hommes dans une entreprise aussi hasardeuse, » dit Aemilianus. « En outre, comment puis-je être sûr qu'il ne s'agit pas d'une ruse de pirate destinée à attirer la flotte d'Ar's Station dans un guet-apens ? »

— « Tu as ma parole sur ce plan, » dit Callimachus. « La parole d'un Guerrier. »

— « Peut-être as-tu également été trompé, » émit Aemilianus. « Je dois penser à la sécurité de mes hommes et de mes navires. » Aemilianus me regarda. « Es-tu d'Ar ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

— « Appartiens-tu à la Caste des Guerriers ? » s'enquit-il.

— « Non, » répondis-je.

Aemilianus écarta les bras.

— « Comment, dans ce cas, » demanda-t-il aux autres, « sur une question aussi importante, pourrais-je lui faire confiance ? »

— « Tu dois le faire, » insista Tasdron.

— « Fais-le, » insista Glyco.

— « Pourquoi prendrais-tu de tels risques ? » me demanda Aemilianus.

— « Il y a une femme, une esclave, que je veux, dans la place forte de Policrates, » répondis-je.

— « Tu prendrais de tels risques, t'exposerais à de tels dangers, » demanda-t-il, « pour une femme ? »

— « Je la désire, » expliquai-je. « Je veux la posséder. »

— « Est-ce tout ? » demanda-t-il.

Je haussai les épaules.

— « En outre, » dis-je, « j'ai des comptes à régler avec les pirates. » Par deux fois, j'avais été humilié par les pirates, une fois dans la taverne de Tasdron et une autre fois à *La Chaîne du Pirate*, la taverne de Hibron.

— « Cela ne nous intéresse pas, » dit Aemilianus. « Je regrette. »

— « Son plan est audacieux, » fit valoir Callimachus. « Il est brillant. »

— « Je regrette, » dit Aemilianus.

— « Le plan n'est pas seulement dangereux, » dit Callisthenes, « et je ne risquerai ni hommes ni navires dans une entreprise aussi risquée, mais encore, pour ce qui est d'empêcher les pirates du fleuve de se réunir, il est inutile. La chaîne maintiendra les pirates de l'ouest à l'ouest de Port Cos. »

— « La chaîne se révélera inefficace, » répéta pitoyablement Glyco.

— « Elle se révélera très efficace, » affirma Callisthenes.

— « Une chaîne peut être forgée, une chaîne peut être coupée, » intervins-je.

— « La chaîne est surveillée par des patrouilles, naturellement, » souligna Callisthenes. « En outre, s'il y avait le moindre rassemblement de navires pirates, nous pourrions lui opposer la flotte de Port Cos. »

— « Qu'en penses-tu, Callimachus ? » demanda Glyco. Il n'appartenait pas, bien entendu, à la Caste des Guerriers.

— « Avec tout le respect que je te dois, Callisthenes, mon ami, » dit Callimachus, « je suis obligé de me ranger du côté de Glyco, car son jugement, sur ce plan, me paraît sain. »

— « Il appartient à la Caste des Marchands, » dit Callisthenes.

— « C'est un homme intelligent et ayant l'esprit pratique, » répondit Callimachus. « Et, à mon avis, ses craintes sont parfaitement fondées. »

— « Avec la chaîne, » affirma Callisthenes, « nous n'avons rien à craindre. »

— « Poser la chaîne, » fit ressortir Callimachus, « est bêtement défensif. Il sera impossible de défendre toute sa longueur contre des attaques résolues. Ne la laisse pas t'entraîner dans une fausse impression de sécurité. »

— « Si la chaîne est attaquée, » intervint Aemilianus, « je suis prêt à te prêter les navires d'Ar's Station, afin de renforcer ta défense. »

— « Nous pouvons nous débrouiller seuls, à Port Cos, » répliqua Callisthenes. « Les navires d'Ar's Station ne sont pas les bienvenus dans les eaux de Port Cos. »

— « Il y a certaines eaux, dans ce fleuve, » dit tranquillement Aemilianus, « que nous, habitants d'Ar's Station, ne laissons pas passer sous la quille de nos navires. »

— « Tu feras cela à tes risques et périls, mon cher Capitaine, » dit Callisthenes d'une voix sourde.

— « Nos projets sont condamnés, » gémit Tasdrôn.

— « Capitaine, Callisthenes, » intervins-je, « il est probable que, comme tu l'as suggéré, les pirates sont bien informés. »

— « Apparemment, ils savent tout ce qu'il se passe sur le fleuve, » reconnut-il.

— « Si tel est le cas, » repris-je, « il est vraisemblable que la fabrication de la chaîne ou, du moins, son transport à Turmus et, plus tard, à Port Cos, ainsi que le temps et l'activité consacrés à son installation et au montage de ses parties, de même que sa mise en place, soient connus des pirates. »

— « Cela fut théoriquement réalisé secrètement, » rappela Callisthenes. « Mais il me semble peu probable qu'ils n'aient pas compris ce qu'il se passait. En réalité, j'ai entendu parler de rumeurs relatives à ce travail dans les villes de l'ouest, Turmus et Ven, Tetrapoli et Tafa. »

— « En réalité, » intervint Glyco, « le Conseil a même reçu une protestation émanant de Ven. »

— « En supposant que les pirates aient compris ce qu'il se passait, » dis-je à Callisthenes, « ne te paraît-il pas étrange qu'ils n'aient pas tenté d'empêcher l'installation de la chaîne ? »

— « Elle était gardée, naturellement, » répondit Callisthenes.

— « Mais rien n'a été tenté, absolument rien, même par une force désespérée, pour empêcher son installation par l'acier ? »

— « Non, du moins à ma connaissance, » répondit Callisthenes.

— « Et il est vraisemblable que tu es bien informé, » soulignai-je.

— « Je l'espère, » dit Callisthenes.

— « Cette absence d'opposition, ou d'intervention, de la part de pirates aussi puissants et bien organisés que ceux de Ragnar Voskjard ne t'a-t-elle pas paru troublante ? »

— « Si, effectivement, » répondit Callisthenes.

— « Qu'as-tu conclu de cette absence d'intérêt, ou d'action, de leur part ? » demandai-je.

— « Je ne sais pas, » répondit Callisthenes avec colère.

— « La conclusion est claire, » intervint Glyco.

— « Et que conclus-tu ? » demanda Callisthenes.

— « Qu'ils n'en ont pas peur, » répondit Glyco. « Qu'ils ne la considèrent pas comme une menace. »

Callisthenes adressa un regard ironique au Marchand corpulent.

— « Si c'est ce qu'ils croient, ils sont, à mon avis, dans l'erreur, » dit-il.

— « Crois-tu réellement qu'une chaîne arrêtera la flotte de Ragnar Voskjard ? » demanda Callimachus.

— « Bien sûr, » répondit Callisthenes. « La chaîne... et, également, bien entendu, les navires de Port Cos. »

— « Nous savons, » intervint Tasdron, « que la topaze a été apportée à Victoria. Il s'agissait vraisemblablement d'un gage donné par Ragnar Voskjard à Policrates. Il signifie, en réalité, que Ragnar Voskjard est prêt à joindre ses forces à celles de Policrates. Je ne doute pas que la flotte de Ragnar Voskjard ne tardera pas à suivre la topaze. »

— « Aiii, » souffla Glyco.

— « Il est possible que Voskjard soit déjà en route, » estima Callimachus. « En ce moment même, il est bien possible que ses forces se dirigent vers l'est. »

— « Policrates attend leur arrivée, » dis-je. « Je le sais. En fait, c'est ce qui rend mon plan plausible. »

— « La chaîne les arrêtera, » affirma Callisthenes. « La chaîne doit les arrêter. »

— « Je dois retourner immédiatement à Port Cos, » dit Glyco. « Il faut attendre Voskjard près de la chaîne. »

Nous nous levâmes.

— « Mais qu'advient-il de la place forte de Policrates ? » demandai-je. « Vas-tu laisser un tel ennemi sur tes arrières ? »

— « Il faudrait dix mille hommes pour prendre cette forteresse d'assaut, » dit Callisthenes.

— « Cinq cents, entrés par la porte de la mer, pourraient la prendre, » fis-je ressortir.

— « Ton plan est stupide, » jugea Callisthenes.

— « Je suis entré dans la place forte, » rappelai-je. « Je la connais. Je t'assure qu'elle pourrait être prise. »

— « Je ne veux pas risquer un grand nombre d'hommes dans une telle entreprise, » maintint Callisthenes, « mais je vais te dire ce que je pourrais faire. Je te donnerai vingt hommes, si je trouve un tel nombre de volontaires et si Aemilianus, d'Ar's Station, accepte de t'en donner vingt autres. Ensuite, si tu peux réellement entrer par la porte de la mer, et la tenir, allume un feu de signalisation sur la porte. Nous pourrons alors t'envoyer des renforts. J'ai environ deux cents hommes à Victoria et Aemilianus, si mes renseignements sont exacts, en a un nombre comparable. »

— « Il y aura vraisemblablement entre quatre et cinq cents hommes, dans la demeure, » dis-je. « Tu voudrais que quarante hommes les repoussent, et tiennent la porte de la mer pendant environ deux ans ? »

— « Bien sûr, » dit Callisthenes.

— « Ce n'est pas seulement la porte de la mer, » dis-je, « et la muraille qui se trouve à côté, et la tour abritant le treuil, mais aussi les chemins de ronde des murailles de la crique, ainsi que l'entrée de la place forte elle-même. »

— « Cela sera difficile, » reconnut Callisthenes.

— « Nos hommes seraient trop dispersés, Jason, » estima Callimachus. « Tu dois renoncer. »

— « On est parfois étonné, » dit Callisthenes en me regardant, « de ce que peuvent faire quelques

hommes, déterminés et compétents. »

— « Ragnar Voskjard devait venir avec une flotte, » rappelai-je, « pas avec deux bateaux et quarante hommes. »

— « Des péniches à grain, vides, remorquées, leur identité étant dissimulée par l'obscurité, devraient suggérer une telle flotte, » fit Callisthenes.

— « Accepte son plan sous sa forme plausible, mon ami, Callisthenes, ou bien renonçons complètement à lui, » dit Callimachus.

— « Oui, » appuya Glyco.

— « C'est certainement le mieux, » admit Callisthenes.

— « Je suis d'accord pour essayer, » maintins-je.

— « C'est bien ce que je pensais, » dit Callisthenes.

— « À ton avis, quelles sont nos chances ? » demandai-je à Callimachus.

Il eut un sourire sans joie.

— « Une ou deux, » supposa-t-il, « peut-être, une ou deux sur mille. »

— « Nous aurons l'avantage de la surprise, » fis-je remarquer.

— « Le soutien ne sera pas immédiatement disponible, » rappela Callimachus.

— « Les portails et les chemins de ronde qu'il faudra défendre sont étroits, » dis-je avec gravité.

— « Et nombreux, » fit Callimachus. « En outre, il est possible qu'il y ait des passages secrets dont tu ignores tout. Dans ce cas, tu pourrais être aisément débordé. »

Je pensai à l'esclave, qui avait été Miss Henderson.

— « Donne-moi vingt hommes, » dis-je à Callisthenes.

— « Je crois que je peux te fournir vingt volontaires, » accepta-t-il.

Je me tournai vers Aemilianus.

— « Si Port Cos peut consacrer vingt hommes à une telle entreprise, » releva Aemilianus, « Ar's Station, de toute évidence, ne peut pas en fournir un nombre inférieur. »

— « C'est de la folie, de la démente, Jason ! » s'écria Callimachus. « Ne te lance pas dans une telle aventure. »

— « Tu n'es pas obligé de venir, mon ami, » dis-je.

— « Je t'accompagnerai, bien entendu, » affirma Callimachus.

Nous étions à présent sous les hautes murailles noires de la place forte de Policrates. Je les voyais, se dressant à plus de trente mètres, devant nous.

Nous nous dirigeâmes vers la porte de la mer, nos rames entrant à peine dans l'eau.

Je vis une lampe s'allumer, à une centaine de mètres, derrière la porte de la mer. La porte de la mer elle-même faisait une quinzaine de mètres de haut et sa taille, lorsque la grille métallique était levée, permettait à une galère de commerce d'entrer. Elle était renforcée, de part et d'autre, par des tours évoquant des donjons. La tour de droite, lorsqu'on faisait face à la porte, abritait le treuil servant à lever et abaisser la grille. Il était manœuvré par des prisonniers et des esclaves, enchaînés à ses barres mais ces hommes, sans l'aide d'un contrepoids gigantesque, se trouvant également dans la tour, n'auraient pas pu le faire bouger.

« Qui est là ? » cria un homme depuis la muraille.

« Recule, » dis-je à Callimachus. « Tu pourrais être reconnu. »

Puis je restai seul sur le pont avant de la galère. Je gagnai le pied de la proue et m'y immobilisai, le bras gauche autour de la proue. Je portais le masque que j'avais porté lorsque je m'étais fait passer pour le messager de Ragnar Voskjard.

« Qui est là ? » répéta l'homme.

— « Je suis le messager de Ragnar Voskjard ! » criai-je. « Nous sommes les navires éclaireurs de

sa flotte ! » Nous n'avions que quatre navires, et trois d'entre eux étaient pratiquement vides. Tasdron se les était procurés à Victoria, sous prétexte d'aller chercher un chargement de Sa-Tarna à Siba et de le transporter à la brasserie de Lucian, près de Fina, à l'est de Victoria, brasserie avec laquelle il lui arrivait de traiter.

— « La flotte de Ragnar Voskjard n'est pas attendue avant dix jours ! » répondit l'homme.

— « Nous sommes les navires éclaireurs ! » criai-je. « Elle n'a que deux jours de retard sur nous. »

— « Voskjard est impatient ! » cria l'homme.

— « Il y a des villes à brûler ! » criai-je, « du butin à embarquer, des femmes à attacher dans nos sacs ! »

— « Comment avez-vous passé la chaîne ? » cria l'homme.

— « Une bataille a été livrée ! » répondis-je. « Elle a été coupée ! »

« Cela ne me plaît pas, » dit Callimachus, derrière moi. « Il y a trop peu d'hommes sur les murs. »

— « Sur ce plan, je n'ai aucune objection, » dis-je. « Avec un peu de chance, l'essentiel des hommes et des navires de Policrates se trouvera ailleurs. »

— « Maintenant ? » demanda Callimachus. « Alors qu'ils attendent Ragnar Voskjard ? »

— « Selon eux, elle ne devrait pas arriver avant dix jours, » fis-je remarquer.

— « Retirons-nous, » proposa Callimachus.

« Les gobelets de Cos ! » criai-je à l'homme qui se trouvait sur le mur, « ne sont pas les gobelets d'Ar ! »

— « Néanmoins, tous peuvent être remplis avec un vin magnifique ! » cria-t-il.

— « Les navires de Cos ! » criai-je à l'homme posté sur le mur, « ne sont pas les navires d'Ar ! »

— « Mais leurs cales peuvent contenir de beaux trésors ! » cria-t-il.

— « Les Robes de Dissimulation de Cos ne sont pas les Robes de Dissimulation d'Ar ! » criai-je.

— « Qu'ont-elles en commun ? » cria l'homme.

— « Toutes les deux cachent des corps d'esclave ! » répondis-je.

— « Levez la porte ! » cria l'homme, se retournant.

Lentement, en grinçant, centimètre par centimètre, la lourde grille métallique de la porte de la mer sortit de l'eau, dégoulinante, luisante, malgré sa noirceur, dans la lumière des trois lunes.

« C'est trop facile, » estima Callimachus. « Retirons-nous pendant qu'il en est encore temps. »

— « La surprise est de notre côté, » répondis-je. « Tel est notre espoir. Tout dépend d'elle. »

« Entrez, amis ! » cria l'homme.

Debout à la proue, je fis signe au Maître de Nage avec mon bras droit et, à son tour, pas sur le pont arrière, mais parmi les bancs, il parla aux hommes à voix basse. Il était de Port Cos. Je levai la tête vers la grille, qui était à présent presque au-dessus de nous. Nous franchissions lentement la porte.

« Maintenant ! » cria une voix, au-dessus de nous, sur le mur.

Soudain, nous entendîmes un grincement gigantesque.

« En arrière ! » cria le Maître de Nage. « En arrière ! En arrière ! »

Mais il n'était plus temps. Quelques mètres derrière moi, descendant à toute vitesse, fracassant le pont de la galère, la grosse grille métallique tomba.

Je fus projeté de bas en haut, la proue de la galère se dressant vers le ciel. Il y eut un horrible fracas lorsque la lourde grille avait coupé l'armature de la galère, comme une hache tranchant des branchages. J'avais vu, à travers les espaces étroits de la grille, la galère coupée se dresser. Je vis Callimachus projeté dans l'eau et les hommes, soudain soulevés avec la galère, se cramponnant aux bancs ou roulant sur le pont. Presque au même moment les murailles, à l'intérieur, parurent se couvrir d'archers, qui devaient être cachés derrière les parapets. La proue, à laquelle je m'accrochais, retomba alors dans l'eau, et j'en sautai. Quelques instants plus tard, je revins à la surface, hoquetant et

tenant de voir. De l'autre côté de la porte, je vis le reste de la galère s'enfoncer dans l'eau. Les débris du quart avant flottaient autour de moi. Un déluge de flèches s'abattait sur la partie restée à l'extérieur. Les hommes étaient à présent dans l'eau, s'éloignant des morceaux de bois éparpillés, des flèches perçant l'eau tout autour d'eux, puis remontant à la surface. Je nageai sous l'eau jusqu'à la base de la porte de la mer. Les espaces de la grille étaient trop petits pour qu'il me soit possible de passer. Il était impossible de se glisser sous le fer, ou à côté. Les poteaux métalliques venaient se loger dans des trous ronds, d'une vingtaine de centimètres de diamètre, creusés dans la plaque horizontale du seuil. Finalement, les poumons sur le point d'éclater, secouant la tête pour chasser l'eau de mes yeux, je remontai à la surface et m'accrochai à la grille. Il faisait noir, de l'autre côté de la porte. En outre, de nombreuses flèches flottaient. Par la suite, elles seraient vraisemblablement récupérées et séchées. Les trois galères que nous remorquions dérivaient à présent sans but, presque invisibles dans le noir. J'entendis des rires, sur les murailles. Je pris alors conscience d'une lanterne et d'une barque, derrière moi. Je sentis, accroché au métal, que l'on me passait une corde au cou.

JE SUIS INTERROGÉ DANS LA SALLE DE
POLICRATES ;
UNE FEMME SERA FOUETTÉE ;
JE SUIS EMMENÉ DANS LA SALLE DU TREUIL

« TENTE-LE, » dit Policrates.

La beauté rousse, nue, se pressa contre moi, dans la longue caresse sensuelle, impliquant tout le corps, de la femme esclave. Je tirai sur mes chaînes. Mes cheveux étaient encore mouillés, en raison de mon bain forcé dans le lac s'étendant devant la demeure de Policrates. Il y avait des marques rouges, sur mon cou, laissées par la corde rugueuse, à présent retirée, avec laquelle j'avais été traîné, attaché, devant lui. Mes vêtements m'avaient été arrachés. Ensuite j'avais été enchaîné par les mains et les pieds, sur le dos, à quatre anneaux métalliques scellés dans les dalles, devant l'estrade sur laquelle se trouvait sa chaise curule. Policrates, paresseusement, adressa un signe à une autre femme, dont je me souvenais, à cause du festin, quelle s'appelait Tais, brune, nue, qui s'agenouilla près de moi et se mit à lécher et embrasser mon pied et ma jambe droits.

« Pour qui travailles-tu ? » s'enquit Policrates.

— « Pour personne ! » répondis-je avec colère.

Une nouvelle fois, Policrates fit un signe et, cette fois, Lita, qui avait été une femme libre de Victoria, ne prenant que le temps de laisser tomber le morceau de soie qu'elle portait sur les marches en marbre, s'empressa de s'agenouiller près de moi. Je remarquai la façon dont le morceau de soie resta posé sur les marches. Elle avait été publiquement dévêtue sur les quais de Victoria, mise à genoux, devant un grand nombre de citoyens inactifs et effrayés. Puis, nue, à genoux, la lame du pirate sur le cou, elle avait elle-même noué le nœud d'asservissement dans ses cheveux. Elle avait ensuite reçu l'ordre d'aller jusqu'à la galère, où elle avait été attachée comme une esclave exposée, avant d'être emmenée dans la place forte de ses maîtres. Le morceau de soie jaune gisait en partie sur une marche et, tombant avec élégance, en partie sur une autre. Il drapait joliment le bord de la marche, car il s'agit de soie très fine. Elle révèle les lignes les plus subtiles de ce qu'elle recouvre. C'est de la soie des esclaves. Je pouvais voir le grain du marbre, à travers la soie. La femme se mit à m'embrasser le pied et la jambe gauches. Elle embrassait bien. Je constatai qu'elle était destinée au collier. Il était dommage, me dis-je, que cette constatation ait été faite en premier lieu par des pirates et non par des hommes forts et libres, devant lesquels les pirates reculeraient peut-être. Mais je savais que les hommes libres étaient souvent trop simples et ignorants pour s'approprier le butin disponible qui se trouvait autour d'eux, bien que ce butin supplie pitoyablement de les servir, d'être emmené chez eux, afin d'y être gardé précieusement. Il n'est pas toujours facile, naturellement, de reconnaître

une esclave portant le voile et des Robes de Dissimulation ; son identification devient simple, naturellement, lorsqu'elle porte le collier et la tunique de l'esclave. On dit, sur Gor, que les vêtements de la femme libre sont destinés à cacher l'esclavage de la femme, tandis que les objets et les vêtements portés par l'esclave, le collier et la tunique, ou le Ta-Teera, sont destinés à le révéler.

— « Tu es Jason de Victoria, n'est-ce pas ? » s'enquit Policrates.

— « Oui, » répondis-je. Kliomenes se tenait près de la chaise curule de Policrates. Il souriait. Quatre ou cinq des coupe-jarrets de Policrates se tenaient autour de lui, les bras croisés. Autour de la chaise curule de Policrates, nichées à ses pieds, et sur les marches, se trouvaient plusieurs de ses femmes. Presque toutes étaient nues, mais quelques-unes portaient de la soie, ou étaient vêtues de façon révélatrice, comme il sied à des femmes de pirate. Quelques-unes portaient des lanières de cuir, une autre un morceau de corde, une troisième seulement ses chaînes. Il y en avait quelques-unes dont je me souvenais à cause du festin. Il y avait Relia, la brune, et Tela, la blonde, qui portait toujours de la soie blanche, à titre de plaisanterie, bien qu'elle ait sûrement servi mille fois le plaisir des pirates ; et les sœurs blondes de Cos, Mira et Tala ; Bikkie, petite et brune ; les femmes qui avaient dansé, pendant le festin, et avaient été jetées aux hommes excités au terme de leur performance ; et quelques autres. Néanmoins, elles m'étaient en majorité inconnues. Les hommes tels que Policrates sont aussi riches en femmes qu'en or.

— « Tu es impliqué dans le complot de Tasdron, tavernier de Victoria, lequel est lié à Glyco, de Port Cos, » dit Policrates.

— « Non, » répondis-je.

— « Nous ne tarderons pas à nous occuper de ces imbéciles, » reprit Policrates. « Et nous allons exercer sur Victoria une vengeance dont on n'osera pas même parler dans cent ans. »

— « Il n'y a pas de complot, » dis-je. « J'étais seul, avec quelques hommes, et nous croyions pouvoir prendre la place forte et la brûler. »

— « Et qu'en est-il du feu de signalisation qui devait être allumé ? » demanda Policrates. « Et des navires qui attendent en vain, à présent, sur le fleuve ? »

Je restai silencieux. De toute évidence, Policrates savait beaucoup de choses.

« Relia, Tela, occupez-vous de lui ! » ordonna Policrates. Ces deux femmes, Relia quittant sa soie rouge et Tela ouvrant sa soie blanche puis s'en débarrassant, vinrent rapidement s'agenouiller près de moi. Relia se mit à embrasser et mordre la paume de ma main droite, ainsi que mon bras droit jusqu'à l'épaule, et Tela se consacra de la même façon à la main et au bras gauches. Je tirai sur les chaînes mais ne put résister.

« Croyais-tu vraiment pouvoir pénétrer dans la place forte par une ruse aussi simple ? » demanda Policrates.

— « Oui, » répondis-je. Je hoquetai dans les chaînes. Je ne pouvais échapper aux caresses affolantes des esclaves.

— « C'était un plan stupide, » jugea Policrates.

— « C'était un plan excellent, » contrai-je. « Comment savais-tu que nous n'étions pas les navires d'avant-garde de Ragnar Voskjard ? » Nous connaissions, après tout, les mots de passe et leurs réponses, et les occupants de la place forte de Policrates ne devaient pas connaître tous les hommes et navires de Ragnar Voskjard.

— « Cela n'était-il pas évident ? » demanda Policrates avec un sourire.

— « Nous avons été trahis, » dis-je.

— « Cela n'aurait pas été nécessaire, naturellement, » fit Policrates avec un sourire, « mais vous avez, effectivement, été trahis. »

— « Tu savais que ce serait moi, et d'autres ? » demandai-je.

— « Naturellement, » dit Policrates. Comme nous nous étions ridiculisés ! Dans un bruit de

tonnerre, la porte énorme avait fracassé notre première galère.

— « Qui était le traître ? » m'enquis-je.

— « Peut-être Tasdron lui-même, » répondit Policrates, « peut-être même Glyco, feignant d'appartenir à votre groupe. Peut-être ton cher ami Callimachus, que tu paies secrètement. Peut-être même une humble esclave, connaissant vos machinations. »

— « Il pourrait même s'agir d'un soldat de nos galères, » émis-je.

— « Naturellement, » reconnut Policrates.

Je tirai sur mes chaînes.

— « Oh, ne te débats pas ainsi, Maître, » souffla la femme rousse qui se trouvait près de moi, caressante et ironique. « Tu ne peux pas t'échapper, tu sais. Tu es réduit à l'impuissance. Contente-toi de sentir mes mains et mes lèvres, ainsi que mon corps, contre toi. » Je poussai un cri de rage. Je me demandai si c'était Peggy, l'esclave originaire de la Terre, qui nous avait trahis. Il était possible qu'elle ait surpris nos conversations et soupçonné nos intentions. Il lui aurait été facile, dans la taverne, de donner des informations sur nous. Cela aurait pu être fait en toute simplicité, dans l'intimité et le secret d'une alcôve, la tête sur les pieds d'un pirate. « Oh, Maître, » reprocha la rousse, m'embrassant comme l'esclave qu'elle était. Je tentai de me défaire des chaînes, mais elles étaient en acier goréen. J'eus alors l'impression que ce devait être Peggy qui nous avait trahis. Il était fort possible qu'elle sache tout. En outre, c'était une esclave, et une femme. Qui d'autre cela aurait-il pu être ? Elle devait effectivement être la traîtresse, si belle avec son collier. Il ne pouvait s'agir, bien entendu, que d'elle, la femme de la Terre marquée au fer rouge. Je me débattis et criai de rage. Je n'aurais pas voulu être à la place de la jolie blonde, si elle se faisait prendre. Je me demandai si elle savait qu'elle jouait avec le feu. Les vengeance exercées par les Goréens sur les femmes esclaves coupables de trahison ne sont pas enviables.

— « Est-ce toi, Jason, de Victoria, » s'enquit Policrates, « que nous avons précédemment reçu dans notre demeure, le prenant pour le messenger de Ragnar Voskjard ? »

— « Naturellement ! » répondis-je avec colère.

— « menteur ! » lança Kliomenes. Cette intervention me surprit. Ils devaient certainement savoir que c'était moi. Leur informateur était certainement au courant.

— « Je ne crois pas, Jason, » dit Policrates, « bien que, de toute évidence, tu aies porté ce soir le même masque que l'homme qui s'est fait passer pour le messenger de Ragnar Voskjard. »

— « C'était moi, » répondis-je, « et personne d'autre. »

— « Maintiens-tu cette plaisanterie ? » s'enquit Policrates.

— « Ne reconnais-tu pas ma stature ? » demandai-je. « Ma voix ? »

— « Il y a manifestement des similitudes troublantes, » fit Policrates.

— « Pourquoi crois-tu que ce n'était pas moi ? » demandai-je. « Ton informateur ne t'a-t-il pas indiqué que j'ai apporté la topaze ? »

— « La topaze, » répondit Policrates, « nous a été apportée par le véritable messenger de Ragnar Voskjard. »

— « Oh ? » fis-je.

— « Le véritable courrier, » répéta Policrates.

— « Oh ! » fis-je.

— « Qu'as-tu fait de lui ? » s'enquit Policrates.

Je restai silencieux.

« Je présume que tu ne l'as pas tué, » estima Policrates, « car je suis convaincu que cela n'aurait pas plu à Ragnar Voskjard. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je. J'étais honnêtement déconcerté.

— « Tu as intercepté le messenger, d'une façon ou d'une autre, alors qu'il retournait auprès de

Ragnar Voskjard, » expliqua Policrates. « C'est par lui, ou bien grâce à des documents pris sur sa personne, que tu as appris les mots de passe et leurs réponses, permettant de pénétrer dans la place forte. »

— « Non, » répondis-je, « tu m'as indiqué toi-même les mots de passe et leurs réponses, lorsque je me suis fait passer pour le messenger de Ragnar Voskjard. »

— « C'est faux, » dit Policrates.

— « C'est vrai ! » criai-je. « Vrai ! » Je gémis. Je tentai de bouger dans mes chaînes. Pourquoi ne rappelait-il pas ses esclaves !

Deux des hommes de Policrates rirent.

— « Bikkie, sur lui ! » dit Policrates. Je vis Kliomenes sourire.

— « Oui, mon Maître, » répondit la petite femme brune et, souriante, pieds nus, elle descendit les marches en marbre du dais et, s'immobilisant à ma gauche, s'allongea gracieusement sur le flanc près de moi. Elle se mit à m'embrasser, me lécher et me caresser.

— « Je lui donne du plaisir, » dit la rousse qui se trouvait à ma droite.

— « Je peux lui donner davantage de plaisir, » répliqua la brune.

Je n'implorai pas la pitié de Policrates. Je savais qu'il ne m'en accorderait aucune. Je réprimai un gémissement. Bikkie était excellente. Je fus persuadé qu'elle était une esclave de valeur et se vendrait un prix élevé. Bikkie ne portait, comme une ou deux des femmes encore sous le dais, qu'une douzaine de bandes de cuir fixées à un col en cuir cachant le collier métallique qui lui enserrait le cou. Sur le devant du col en cuir, qui ne s'ouvrait que sur l'arrière, pour laisser le passage à la clé du collier, était cousu un petit morceau de cuir rouge, en forme de cœur. Le cœur, pour les Goréens comme pour certains habitants de la Terre, est considéré comme un symbole d'amour. L'existence d'une esclave, naturellement, est également considérée comme une existence d'amour. Elle n'a pas le choix. Les bandes de cuir fixées au collier sont assez solides pour attacher les mains d'une femme, peut-être à son collier, afin qu'elle ne puisse pas empêcher ce qui est fait à son corps, mais elles ne sont pas assez solides pour attacher un homme. Elles peuvent être utilisées pour donner du plaisir au maître, non seulement en exposant la beauté à peine dissimulée de la femme, mais en le touchant, le frôlant, le stimulant, s'enroulant autour de lui, et ainsi de suite. La femme sait que les bandes qui peuvent l'attacher comme une esclave, la réduisant à l'impuissance, ne sont solides que dans la mesure où elles peuvent ravir et donner du plaisir au maître. Cela contribue à lui faire comprendre qu'il est l'homme et qu'elle est la femme.

Je tournai la tête.

— « Prétends-tu toujours que c'est toi qui es entré dans ma demeure en te faisant passer pour le messenger de Ragnar Voskjard ? » s'enquit Policrates.

— « Oui, » répondis-je. « Oui ! »

— « Nous savons que cela n'est pas vrai, » affirma Policrates.

— « Comment pouvez-vous le savoir ? » demandai-je. J'étais naturellement prêt à corroborer mon assertion, en cas de besoin, en décrivant la demeure, en racontant le festin et nos conversations, descriptions et récits beaucoup trop détaillés pour qu'il ait été possible de les arracher à un captif.

— « Il y a de nombreuses raisons, » expliqua Policrates. « La première est que tu es un homme de la Terre et qu'aucun individu de cette planète lugubre et terrorisée, où les hommes sont mesquins et petits, n'aurait osé pénétrer dans cette demeure. »

— « Comment sais-tu que je suis de la Terre ? » demandai-je.

— « Nous le savons par Beverly, une esclave de cette Demeure, » répondit Policrates.

— « Néanmoins, » dis-je, « je suis effectivement entré dans cette demeure et vous ai trompés, me faisant passer pour le messenger de Ragnar Voskjard. »

— « Impossible, » affirma Policrates.

Je fus courroucé du fait que Policrates, Kliomenes et les autres refusaient d'admettre cette possibilité. Manifestement, tous les hommes de la Terre n'étaient pas aussi négligeables, triviaux, obéissants, naïfs, bien dressés, émasculés et dérisoires que l'exigeaient leurs divers conditionnements politiques. J'étais convaincu que, sur la Terre, en dépit de la censure, du contrôle des médias, des manipulations de l'enseignement et de la répression politique, et l'impossibilité presque totale d'exprimer des opinions divergentes, certains hommes restaient des hommes. Tous les hommes ne peuvent pas oublier qu'ils sont des hommes, même s'ils en reçoivent l'ordre. Pourquoi, pourrait-il demander, oublierais-je ? En réalité, pourquoi ne serais-je pas un homme ? C'est, après tout, ce que je suis effectivement. Il est possible que cela ne vous plaise pas, mais cela ne change rien. Êtes-vous supérieurs à la nature ? Il n'est apparemment pas garanti que la perversion de la nature puisse conduire plus sûrement au bonheur que son admission et sa célébration. Ce n'est qu'en restant fidèles à la nature que nous pouvons rester fidèles à nous-mêmes. Tout le reste n'est que mensonge et pathologie.

— « J'ai croisé le fer avec le messenger de Ragnar Voskjard, dans la grande salle, » intervint Kliomenes. « Il n'était pas maladroit. Jason, de Victoria, en revanche, ne connaît pas l'escrime. »

— « En conséquence, il ne pouvait pas s'agir de moi ? » demandai-je.

— « Certainement pas, » dit Kliomenes.

— « Selon nos informations, » reprit Policrates, « c'était le véritable messenger de Ragnar Voskjard qui est venu dans la demeure, indépendamment du fait que c'est lui qui nous a remis la topaze, pierre qui, vraisemblablement, pouvait être exclusivement en possession du véritable messenger. »

— « Informations ? » demandai-je.

— « Lesquelles, en outre, » ajouta Policrates, « nous indiquent que le véritable messenger de Ragnar Voskjard a été capturé et est actuellement détenu par les conjurés de Tasdron et Glyco. »

Soudain, je commençai à comprendre ce qui devait se passer. Celui qui nous avait trahis devait être, ou était, en contact avec le messenger de Ragnar Voskjard, lequel avait tenté de me contraindre de lui remettre la topaze sur les quais de Victoria. Et ce devait être lui, ou des gens associés à lui, qui avaient communiqué avec Policrates. Bien entendu, le véritable messenger ne voulait pas que l'on apprenne qu'il avait perdu la topaze, que le faux messenger était parvenu à pénétrer dans la place forte. Le véritable courrier, de cette façon, se protégeait. Il ne tenait certainement pas à être attaché sur une des lames latérales des galères de Ragnar Voskjard. Il pourrait toujours prétendre, par la suite, qu'il était parvenu à échapper à Tasdron.

Une idée germa soudain dans mon esprit, une possibilité d'évasion.

— « Non, c'était moi, » dis-je, mais en hésitant, ou paraissant hésiter, en prononçant ces paroles.

Policrates sourit.

— « Ne crains rien, Maître, » dit la rousse qui se trouvait à ma droite.

— « Non, Maître, » dit la brune, Bikkie, qui s'activait sensuellement à ma gauche. « Tu es seulement enchaîné, réduit à l'impuissance, devant tes ennemis. »

— « Maintiens-tu toujours que tu t'es fait passer pour le messenger de Ragnar Voskjard ? » s'enquit Policrates.

— « Oui, » répondis-je. « C'était bien moi. » Je répondis d'une voix tremblante, comme si j'avais été découvert.

— « Méfie-toi, » m'avertit Policrates. « Il y a, dans cette demeure, d'autres tortures que les caresses des esclaves : les chaînes, les fers rouges, les poignards. »

Les femmes rirent.

« Obligez ce crétin à se tortiller ! » ordonna Policrates. Je serrai les dents.

« Beverly ! » appela sèchement Policrates. Je m'efforçai de me contrôler.

Puis je vis celle qui avait été Beverly Henderson entrer rapidement dans la salle, exécutant l'ordre de son maître.

Elle courut immédiatement devant le dais sous lequel se trouvait la chaise curule de Policrates. Rapidement, elle s'agenouilla, baissant la tête, petite et belle. Elle portait un minuscule morceau de soie, son collier et sa marque.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Lève-toi et retourne-toi, Esclave, et regarde le prisonnier, » dit Policrates.

Avec élégance, rapidement, la femme obéit. Elle me regarda, stupéfaite. Les femmes, lorsqu'elle était entrée, avaient cessé de s'intéresser à mon corps. Elles reprendraient leurs activités sur un signe de Policrates.

Enchaîné, je serrai les poings.

« Le connais-tu ? » demanda Policrates.

— « Oui, mon Maître, » répondit l'esclave du pirate. « C'est Jason, de Victoria. Autrefois il était de la Terre, comme ton esclave. »

Policrates leva un doigt et les femmes, autour de moi, se remirent à me tripoter, m'embrasser et me caresser.

Beverly, comme ses maîtres avaient décidé de l'appeler, me regarda, impassible.

— « Comment considères-tu les hommes de la Terre ? » lui demanda Policrates.

— « Je les méprise, » répondit-elle.

— « À qui appartiens-tu ? » demanda encore Policrates.

— « Aux Goréens, » répondit-elle, « qui sont mes maîtres naturels. »

Je tentai de résister aux caresses des esclaves.

— « Pourrais-tu t'abandonner à un homme tel que lui ? » s'enquit Policrates.

— « Jamais, » répondit-elle.

Je regardai Beverly, l'esclave, debout sur les dalles, avec son morceau de soie, presque nue. Le collier était très beau, autour de son cou, et ses cheveux noirs, défaits et doux, comme les esclaves portent généralement leurs cheveux, lui couvraient joliment les épaules. Je retins mon souffle à la vue de sa beauté, des lignes de son visage, des courbes exquises de son corps. Je me souvins de notre soirée au restaurant, du fait qu'elle voulait me parler intimement, des craintes et des rêves qui la troublaient. Je soupçonnai qu'il y avait au moins un sujet dont elle ne m'avait pas parlé, auquel elle avait peut-être fait implicitement allusion, mais qu'elle avait refusé d'aborder explicitement. Je me demandais lequel c'était. Puis je me souvins de son apparence, les cheveux sévèrement tirés et noués en chignon, mais portant une robe en satin, blanche et moulante, qui lui découvrait les épaules. En outre, elle avait du rouge à lèvres et de l'ombre à paupières, ainsi qu'un peu de parfum. Aux pieds, elle portait des escarpins dorés, attachés avec un lacet également doré. Elle avait un sac en perles argentées. Le tissu était très blanc, l'argent luisant et doux dans la lumière vacillante des bougies. Si j'avais pu la voir à cette époque comme je pouvais à présent, grâce à mon expérience goréenne, la voir, j'aurais pu débusquer immédiatement l'esclave tapie derrière les apparences trompeuses de la liberté. J'aurais été certain alors, comme je l'étais à présent, qu'elle était faite pour le collier. J'aurais été certain, alors, comme je l'étais à présent, bien qu'il m'ait été impossible de le percevoir clairement à cette époque, que Beverly Henderson était le genre de femme qui appartenait aux hommes, le genre de femme qui devait être poussée, nue, sur l'estrade, et vendue au plus offrant. Quel plaisir extraordinaire que de posséder une telle femme et de l'avoir à sa merci, esclave, parmi ses trésors !

— « Cet individu prétend avoir joué le rôle du messager de Ragnar Voskjard et nous avoir trompés, » dit Policrates à la femme.

La femme me considéra, stupéfaite et incrédule.

— « C'est absurde, Maître, » répondit-elle.

— « Tu as été donnée au messenger de Ragnar Voskjard pour la nuit, n'est-ce pas ? » demanda Policrates.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Tel était ton ordre. Tu m'as fait conduire dans sa chambre. »

— « T'a-t-il contrainte à t'abandonner ? » s'enquit Policrates.

— « Oui, Maître, » répondit-elle, baissant la tête. « Il m'a contrainte à m'abandonner, et de nombreuses fois, et il m'a obligée à m'abandonner totalement, et abjectement, comme son esclave complète. »

— « As-tu trouvé cette soirée instructive ? » s'enquit Policrates.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « J'ai appris que j'étais une femme, et une esclave. »

— « Et ? » insista Policrates.

— « Et, Maître, » dit-elle sans lever la tête, « que j'aimais être une femme et une esclave. »

— « Est-ce l'homme qui t'a utilisée ? » demanda Policrates. « Cet homme actuellement enchaîné devant toi ? »

— « Non, bien entendu, Maître, » dit-elle, scandalisée, levant la tête.

— « En es-tu certaine ? » insista Policrates.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « C'est un homme de la Terre. Aucun homme de la Terre n'aurait pu me contraindre à m'abandonner ainsi. »

— « En es-tu sûre ? » demanda Policrates.

— « Oui, Maître, » répondit-elle. « Les bras qui me serraient, Maître, » ajouta-t-elle fièrement, « étaient goréens. »

— « C'est bien ce que je pensais, » fit Policrates avec un sourire.

Je me mis alors à me tortiller, incapable de me contrôler, sous l'effet des caresses des esclaves.

— « Puis-je à présent me retirer, Maître ? » demanda-t-elle. « Le spectacle de ce faible me dégoûte. »

— « Quitte ta soie, Esclave ! » dit Policrates.

Elle obéit immédiatement, effrayée, commandée.

« Sur lui, Esclave ! » dit Policrates.

— « Mais ce n'est qu'un homme de la Terre, Maître ! » protesta-t-elle.

Policrates la regarda.

« Pardonne-moi, Maître ! » s'écria-t-elle ; puis elle s'empressa de venir s'agenouiller près des autres femmes. Je sentis également sur mon corps les lèvres de celle qui avait été Beverly Henderson.

Je fermai les poings. Je serrai les dents, mais comment pourrais-je leur résister ?

— « Décris, si tu es véritablement celui qui s'est fait passer pour le messenger de Ragnar Voskjard, la nature et l'ameublement de la chambre qu'il a occupée, lorsque nous l'avons reçu dans notre demeure, » demanda Policrates.

— « Je ne peux pas. Je ne peux pas ! » m'écriai-je. Ceci était conforme à mon plan.

Policrates et Kliomenes rirent. Il était à présent vraisemblable que personne ne croyait que je pouvais avoir été le messenger de Ragnar Voskjard. Ils pouvaient croire, provisoirement du moins, que c'était le véritable messenger qui leur avait apporté la topaze.

Je tremblai et frémis sous l'effet des activités des esclaves. Je tirai à nouveau sur mes chaînes. Je ne pouvais me libérer. Je me tordis et me tortillai dans mes chaînes, réduit à l'impuissance devant l'ennemi, excité pour son amusement.

— « Donne-lui du plaisir, Beverly, » dit-il.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Je la regardai. Je me souvins d'elle au restaurant, il y avait bien longtemps, de son étroite robe en satin blanc, découvrant les épaules, de la lumière des bougies, de son sac en perles. Je la vis baisser la

tête, ses cheveux noirs tombant sur mon corps. Je vis le collier métallique étroit qu'elle portait au cou. Puis je sentis ses lèvres sur moi.

— « Oh, » fis-je. « Aiii ! » Et je hurlai d'humiliation et de honte, de fureur, de plaisir et de joie.

Je regardai Beverly. Je savais qu'elle était de la Terre. Je n'avais jamais vu de femme plus magnifiquement belle et plus excitante sexuellement. Sur la Terre, je ne l'avais jamais embrassée. Sur la Terre, j'avais à peine osé lui toucher la main. Ici, sur Gor, c'était une esclave. Ici, sur Gor, indubitablement, commandée par son maître, elle m'avait donné du plaisir, et bien. J'avais constaté sur Gor, dans le secret de la chambre de la demeure de Policrates, lorsque je me faisais passer pour le messenger de Ragnar Voskjard, qu'elle était véritablement une esclave. Je regrettai de ne l'avoir pas su sur la Terre. Cela aurait beaucoup modifié nos relations. Elle releva la tête, furieuse. Je regrettais seulement de ne pas la posséder.

« Je te hais ! » souffla-t-elle.

Oui, c'était véritablement une esclave. Je décidai qu'elle porterait un jour mon collier, que, un jour, ce ne serait pas Policrates qui la posséderait, mais moi. Je me souvins de la fille du restaurant. Oui, il serait agréable de l'avoir à mes pieds, sur cette planète barbare, portant un collier et marquée au fer rouge, esclave goréenne réduite à l'impuissance.

— « Emmenez-le et enchaînez-le au treuil ! » ordonna Policrates. « Et espérons, pour lui, que le messenger de Ragnar Voskjard est sain et sauf. »

Les femmes s'écartèrent et s'immobilisèrent à quelque distance. Deux hommes entreprirent d'ouvrir les anneaux de mes poignets.

« Tu lui as bien donné du plaisir, » dit la rousse à Beverly.

— « Oui, » ajouta Bikkie.

En réalité, elle l'avait fait trop rapidement. Je lui enseignerais la façon convenable de donner du plaisir au maître, lorsque je la posséderais.

— « Il est humiliant d'être contrainte de donner du plaisir à un homme de la Terre, » dit Beverly.

— « Il semble fort et beau, » dit la rousse.

— « Je crois que je ne serais pas mécontente d'être son esclave, » dit Bikkie.

— « Tu ne le connais pas aussi bien que moi, » dit Beverly. « Je le méprise. C'est un faible et un homme de la Terre. Nous sommes, à juste titre, la propriété d'hommes tels que ceux de Gor. »

Avec des menottes, on m'immobilisa les mains dans le dos. Les anneaux de mes chevilles furent retirés et on me fit lever.

Policrates s'entretenait avec Kliomenes.

— « Ce que tu as fait t'a procuré du plaisir, n'est-ce pas ? » demanda la rousse.

— « Le seul plaisir que j'aie éprouvé, » répondit Beverly, « est celui consistant à avoir exécuté l'ordre de mon Maître. »

— « Ce n'est pas le seul plaisir que tu as éprouvé, » releva Bikkie. « J'ai vu. »

— « Non ! » dit Beverly.

— « Tu as avalé, n'est-ce pas ? » demanda la rousse.

— « J'étais obligée, » dit Beverly. « Je suis une esclave. »

— « Tu es tellement dégradée, » s'écria la brune en riant, « que tu peux recevoir du plaisir même d'un homme de la Terre ! »

— « Non ! » protesta Beverly.

— « Nous avons vu ! » dit Bikkie en riant.

— « Non ! » répéta Beverly.

— « Même s'il est de la Terre, » dit la rousse, « il est beau et fort. »

— « Je crois également, » dit Bikkie, « qu'il doit y avoir un maître en lui. »

— « Pas en lui, » ironisa Beverly. « S'il te possédait, la première chose qu'il ferait serait de

t'affranchir. »

— « M'affranchir ? » fit la rousse en riant.

— « Nous affranchir ? » demanda une autre femme, amusée, touchant son collier.

— « Quel homme n'a pas envie d'une belle esclave ? » demanda Tais.

— « Il doit effectivement être stupide, ou complètement fou, » dit une autre femme.

— « Les hommes sont les maîtres et nous sommes les esclaves, » dit une autre femme. « Ne le sait-il donc pas ? »

— « Il ne sait rien, » dit Beverly, rejetant la tête en arrière.

— « Je ne te crois pas, » dit Bikkie.

— « Autrefois, il m'a affranchie, » révéla Beverly.

— « S'il me possédait, » dit Bikkie, « il ne m'affranchirait pas. Peut-être me donnerait-il, ou me vendrait-il, mais il ne m'affranchirait pas. »

— « Pourquoi ? » demanda Beverly avec colère.

— « Je suis trop désirable pour être libre, » dit Bikkie.

Beverly, avec un cri de colère, leva le bras pour gifler Bikkie, mais une autre femme lui saisit le poignet, de sorte qu'elle ne put le faire.

« Ne vous battez pas, Esclaves ! » dit un homme.

— « Non, Maître, » répondirent plusieurs femmes.

— « Maître, » dit Bikkie, approchant de moi, « si tu me possédais, m'affranchirais-tu ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Puis-je demander pourquoi, Maître ? » s'enquit-elle.

— « Bien sûr, » répondis-je.

— « Pourquoi, Maître ? » demanda-t-elle.

Je regardai Beverly, mais m'adressai à Bikkie.

— « Parce que tu es trop désirable pour être libre, » répondis-je.

Beverly me foudroya du regard et Bikkie se tourna vers elle, triomphante.

— « Tu vois ? » demanda Bikkie. « Apparemment, il y a esclave et esclave. »

— « Apparemment, » fit Beverly. Je souris intérieurement. Si elle se trouvait à nouveau en mon pouvoir, elle pourrait toujours essayer de briser les chaînes que je lui imposerais.

— « As-tu déjà été dominée, Beverly ? » demanda la rousse.

— « Bien sûr. De nombreux hommes m'ont dominée, » répondit Beverly. « Je suis une esclave. »

— « Pour moi, » dit Bikkie, « tu n'es apparemment devenue une esclave véritable et complète que lorsque tu es sortie de la chambre du messenger de Ragnar Voskjard. »

Beverly sourit.

— « C'est le premier qui m'a véritablement dominée, » reconnut-elle. « Il a exercé une domination totale sur moi. Il était victorieux et je n'étais qu'une esclave amoureuse, docile et effrayée, dans ses bras. Je n'aurais pas imaginé qu'un tel homme puisse exister. Il m'a fait sangloter, sienne, au moins cent fois, me semble-t-il, dans ses bras. Cette nuit-là, j'ai été vaincue et j'ai compris le sens de mon collier. C'est au cours de cette nuit que j'ai véritablement compris ma féminité et mon asservissement. »

— « Je vois que tu ne l'as jamais oublié, » dit une femme.

— « Non, » reconnut-elle.

— « L'aimes-tu ? » demanda la rousse.

— « Oui, » répondit-elle. Cet aveu me fit plaisir. Je l'avais effectivement contrainte à s'abandonner comme l'esclave qu'elle était.

— « Peut-être, un jour, lui appartiendras-tu, » dit une femme, tendrement.

— « Il n'a pas tenté de m'acheter, et il n'a pas demandé à Policrates de me donner à lui, » rappela

Beverly. « De son point de vue, je ne suis qu'une esclave parmi les autres, une traînée dérisoire, qu'il a sans doute déjà oubliée, dont il a tiré son plaisir, pendant une nuit, dans une demeure étrangère. »

— « Il est parfois dur d'être une esclave, » dit une femme.

— « Nous sommes toutes des esclaves, » dit une autre.

— « Oui, » dit une autre.

« Je vais emmener notre flotte vers l'est, » annonça Policrates à Kliomenes. « Cela dissuadera les villes de l'est du fleuve d'intervenir. »

— « Oui, Capitaine, » dit Kliomenes.

Policrates pivota alors sur lui-même et me considéra.

— « N'espère pas trouver de jolies esclaves dans la salle du treuil, » dit-il.

Je restai silencieux.

« Oh, Beverly, » reprit Policrates.

— « Oui, Maître ? » répondit-elle, avançant en hâte et tombant à genoux devant lui.

— « Il y a quelques instants, » dit-il, « tu as hésité, brièvement, à exécuter un ordre. »

— « Pardonne-moi, Maître, » supplia-t-elle en blêmissant.

— « Position de Conduite ! » ordonna-t-il.

En larmes, elle se redressa et baissa la tête, à la hauteur approximative de la taille d'un homme, les jambes fléchies. Un garde vint s'immobiliser près d'elle et la prit par les cheveux.

« Fais-la fouetter, » dit Policrates.

— « Oui, Capitaine, » répondit l'homme.

Puis il quitta la salle, traînant la femme, qui sanglotait, près de lui. Je constatai avec satisfaction que Policrates était un maître strict. La femme était, naturellement, coupable. Elle avait manifestement hésité avant d'exécuter l'ordre. Comment une femme peut-elle espérer que ce type de relâchement passera inaperçu ou ne fera pas l'objet d'une punition ?

Policrates adressa alors un signe de tête aux hommes qui me tenaient.

« Emmenez-le ! » dit-il.

Je fus ensuite traîné hors de la salle.

LA SALLE DU TREUIL ; J'ENTREPRENDS DE METTRE MON PLAN EN APPLICATION

« CESSE de mentir ! » cria le pirate. « Mets le dos dedans ! »

— « Oui, Capitaine, » répondis-je, bien qu'il ne soit certainement pas capitaine.

Le fouet claqua sur mon dos.

Couvert de sueur, enchaîné, j'appuyai les pieds nus sur les barres de bois clouées sur le grand disque en bois, la plate-forme, située approximativement un mètre cinquante au-dessus du sol et entourant le treuil. J'entendais la chaîne tourner sur son axe, sous le niveau de la plate-forme. La porte est levée à la force des muscles, avec l'aide de deux lourds contrepoids qui compensent partiellement son poids, transmise au treuil à l'aide de barres métalliques qui permettent de faire tourner le treuil. La porte, qui est plus lourde que les deux contrepoids, descend sous l'effet de la pesanteur. Dans la descente de la porte, le treuil, sous le contrôle de ceux qui le font fonctionner, joue essentiellement un rôle de frein, suffisant pour régler la vitesse de sa descente. Le principe et les engrenages du treuil, qui est un treuil vertical, sont analogues, naturellement, à ceux d'un cabestan.

J'appuyai contre la lourde barre métallique, d'une dizaine de centimètres de diamètre, fixée à présent, comme un rayon, dans l'axe du treuil. Mon cou, prisonnier d'un collier, par des chaînes, était attaché à cette barre. C'était ainsi que j'étais maintenu en place. Mes poignets et mes chevilles étaient également enchaînés. J'avais une quarantaine de centimètres de chaîne entre les pieds. Mes mains étaient séparées par une cinquantaine de centimètres de chaîne. Cette technique constitue théoriquement le meilleur compromis entre la sécurité du prisonnier et la liberté de mouvement nécessaire au fonctionnement du treuil.

« Pousse ! » cria le pirate.

Une nouvelle fois, le fouet claqua sur mon dos. J'appuyai à nouveau contre la barre. Le fouet, alors, frappa ailleurs et il y eut des cris de douleur ainsi que le bruit des mouvements d'hommes enchaînés. Il y avait cinq longues barres métalliques. Chacune d'entre elles était manœuvrée par cinq hommes enchaînés. Ces barres peuvent être glissées dans l'axe et, si on le souhaite, retirées. Lorsqu'elles y sont glissées, elles y sont généralement fixées, comme elles l'étaient actuellement, par un système de chevilles. Les colliers et les chaînes du cou maintiennent les hommes attachés à la barre, qu'elle soit ou non fixée dans l'axe. Lorsqu'ils vont et viennent, le système de chevilles ayant été ouvert, les hommes transportent la barre. Lorsque la barre est posée par terre, on se retrouve obligatoirement à genoux, bien entendu, la tête respectueusement baissée.

« Poussez ! Poussez ! Vite ! » cria le pirate.

Le fouet s'abattit sur nous.

Tandis que le treuil tournait lentement, en craquant, nous entendions, également, au-dessus de nous et sur le côté, le mouvement et le balancement des énormes contrepoids en forme de tambour, sur leurs chaînes. Sans ces contrepoids, nous n'aurions pas pu manœuvrer la porte de la mer.

Je sentis à nouveau le fouet, et d'autres également. Le pirate marchait à côté de nous.

Il fait sombre, dans la salle du treuil, et il y a une odeur de moisi. Pendant la journée, il arrive qu'il y fasse très chaud. Mes mains glissèrent sur la barre. Puis ma prise redevint solide. En outre, pendant la nuit, il arrive qu'il y fasse extrêmement froid. Il y avait une odeur d'excréments dans la salle. Peut-être cela aurait-il été moins désagréable si nos ravisseurs nous avaient permis de nous habiller.

« Poussez ! Poussez ! » cria le pirate. « Poussez ! » Mais il ne nous frappa plus. Les poids, désormais, bougeaient.

Il n'y a guère de distractions dans la salle du treuil sauf, je suppose, manger, boire et rêver. Il y a une petite rigole destinée à l'eau, taillée dans la pierre, près d'un mur, où nous sommes enchaînés lorsque nous ne travaillons pas. Elle est remplie deux fois par jour. En outre, près du mur, on nous jette des morceaux de pain, de la viande et des fruits, généralement les ordures provenant des festins des pirates, nos ravisseurs. Puis, la nuit, enchaînés dans le froid, nous avons nos rêves. Nous rêvons généralement d'esclaves, douces et chaudes, sensuelles, nous léchant et nous embrassant, serrées dans nos bras. Ensuite nous nous réveillons, sur la paille, dans le froid, retrouvant les pierres, l'humidité, le froid, l'acier pesant de nos chaînes. Il n'y avait pas de jolies esclaves, dans la salle du treuil, comme Policrates me l'avait dit. Mais nous avions nos rêves. Une femme, plus que toutes les autres, apparaissait dans mes rêves, celle qui avait autrefois été Miss Beverly Henderson, bien qu'elle apparaisse désormais dans mes rêves non pas sous les traits de la jolie femme libre de la Terre, mais sous l'apparence d'une esclave portant des noms variés. Lorsque, dans mes rêves, je rencontrais une esclave, se retournant soudain pour me saluer ; ou bien sur un Marché, me suppliant de l'acheter ; ou bien sur une estrade ronde, moi ayant une bourse pleine d'or qui me donnait la possibilité de l'acheter ; parfois une esclave échappée, chapardant dans mon compartiment, puis se retournant, puis comprenant qu'elle était prise ; parfois sortie d'un sac d'esclave que j'avais acheté sans connaître le contenu ; parfois traînée par les cheveux hors de la tente d'un ennemi ; parfois enchaînée dans le noir, puis éclairée ; chaque fois, d'une façon ou d'une autre, il semblait que c'était elle.

« Mon Maître, » disait-elle, sachant qu'elle était mienne, reconnaissant qu'elle m'appartenait, à genoux devant moi. Il y avait un rêve que j'avais fait plusieurs fois. Nous dînions au restaurant, comme nous l'avions fait il y avait bien longtemps. Elle portait la robe blanche découvrant les épaules. Elle avait le sac à perles argentées. Dans la lumière des bougies, elle était très belle. Nous terminions notre dîner, notre café, et je payais l'addition.

« À présent, déshabille-toi, » lui dis-je. « Je vais faire de toi une esclave. »

— « Tu ne peux pas faire cela, » me dit-elle.

— « Tu fais erreur, » lui dis-je.

— « Comment puis-je faire erreur ? » demanda-t-elle.

— « C'est très simple, » répondis-je. « Tu ne connais pas la nature des hommes. »

— « C'est un endroit public, » fit-elle ressortir.

— « Cela ne fait rien, » répondis-je.

Elle se tourna vers un homme occupant une table voisine.

— « Il a l'intention de faire de moi une esclave, » lui dit-elle.

— « C'est logique, » répondit l'homme. « Tu es une esclave. »

— « Déshabille-toi et ne tarde pas davantage, Femme ! » lui enjoignis-je.

Puis, dans mon rêve, lentement et avec élégance, les vêtements paraissant s'envoler, Miss Henderson, debout près de la table, sur le tapis du restaurant, se déshabillait. Ensuite, je lui détachai

les cheveux qui tombèrent, doucement, sur ses épaules. Personne, dans le restaurant, ne faisait attention à nous. Ensuite, je sortis une lanière de cuir noir de ma poche et attachai ses jolis petits poignets dans son dos. Les extrémités de la lanière étaient longues et tombaient jusqu'au niveau de ses genoux.

« À présent, précède-moi jusqu'à la sortie du restaurant, » lui dis-je. « Je veux voir comment tu bouges. »

Elle marcha entre les tables. En chemin, nous passâmes près des deux femmes que nous avions rencontrées, autrefois, dans le restaurant.

« Mon Maître m'a attachée, » leur dit-elle.

— « Oui, » dit la plus imposante.

— « Oui, » dit la moins imposante.

Non loin de la porte du restaurant, nous passâmes devant le comptoir du vestiaire, qui se trouvait sur notre gauche.

« Excellente viande d'esclave, » apprécia l'employée du vestiaire, Peggy, derrière le comptoir.

— « Toi aussi, » lui dis-je, « tu es de l'excellente viande d'esclave. »

— « Mon Maître ne m'a pas encore prise, » dit-elle.

— « Sois patiente, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

À la porte du restaurant, nous nous arrê tâmes.

« De l'autre côté de cette porte, en ce moment, » lui dis-je, « il y a un autre monde. Il s'appelle Gor. Il est très différent de notre monde. Si tu franchis le seuil, tu seras dans ce monde. Comprends-tu ? »

— « Oui, Jason, » répondit-elle.

— « Et dans ce monde, » repris-je, « tu seras légalement et complètement une esclave. »

— « Oui, Jason, » dit-elle.

J'ouvris alors la porte. Derrière cette porte ne se trouvaient pas les briques, les caniveaux, l'air pollué, la circulation pressée, la trivialité et le désespoir qui s'y trouvaient précédemment, mais, à présent, derrière la porte ouverte, nous vîmes des champs immenses et verts, et un ciel magnifiquement bleu, avec quelques nuages. L'air était magnifiquement frais, pur et propre. Elle passa sur la planche noire, lâchée, qui constituait le seuil du restaurant, avança sur l'herbe, dans le soleil et le vent.

— « Tu as pénétré dans le monde de Gor, » lui dis-je. Elle se tourna vers moi.

— « Oui, Maître, » répondit-elle.

Alors, je me retournai et fermai la porte, la lourde porte noire, avec ses carreaux rectangulaires, avec les rideaux derrière les carreaux. Lorsque la porte fut fermée, elle disparut avec le restaurant et le monde auxquels ils appartenaient. Je me tournai vers la femme. Nous étions seuls dans le champ, au soleil.

— « Il est temps que tu commences à t'accoutumer à ton asservissement, » lui dis-je.

— « Oui, Maître, » dit-elle.

— « Sur le dos, Esclave ! » lui ordonnai-je.

— « Oui, mon Maître, » répondit-elle.

« Ne traîne pas, Sleen ! » cria le pirate, faisant claquer son fouet. « Pousse ! Pousse ! »

Nous avions, ces derniers jours, levé et baissé de nombreuses fois la porte de la mer. Je supposais que cette activité était essentiellement liée aux allées et venues des navires éclaireurs, ainsi qu'au trafic des embarcations chargées du ravitaillement. Puis, la veille, la porte était restée ouverte pendant quatre ahns. Je supposai que la flotte de Policrates était à présent partie. Dans sa salle, lorsque ses femmes en eurent terminé avec moi, me contraignant à m'abandonner en sa présence, lui, mon

ennemi, pour sa distraction ainsi que celle de ses hommes, je l'avais entendu, au cours d'une conversation avec Kliomenes, déclarer qu'il avait l'intention de conduire sa flotte vers l'est. Je supposai qu'il l'avait fait. Manifestement, cela était destiné à prévenir la formation d'une alliance entre les villes de l'est, et à empêcher l'envoi de navires chargés d'arrêter ou de retarder Ragnar Voskjard au niveau de la chaîne, à l'ouest de Port Cos.

« Continuez de pousser ! » cria le pirate. Le fouet claqua.

Tandis que je tournais autour du treuil, prenant appui sur les barres de bois de la plate-forme circulaire, avec mes camarades de détention, poussant la barre métallique, je vis, enchaînés au mur, derrière la rigole d'eau, toujours enchaînés par le cou à leur barre, deux autres groupes de prisonniers. Il y a, ainsi, des équipes enchaînées en réserve. En outre, de toute évidence, en ce qui concernait la manœuvre du treuil, personne n'était indispensable. Cette conviction contribuait très certainement à maintenir l'ordre parmi nous. Nous savions que le moindre caprice du geôlier pouvait signifier notre mort.

« Stop ! » cria le pirate. Nous nous arrê tâmes, la porte étant levée. Il engagea le crochet de retenue. La porte ne glisserait pas. Les contrepoids, en haut, suspendus à leurs chaînes, se balançaient. Nous changeâmes de positions, passant sous les barres, puis faisant pivoter le mousqueton des chaînes fixées à nos colliers. Nous étions à présent en mesure de freiner la porte, lorsqu'elle serait baissée. Alors, comme plusieurs autres, le crochet de retenue étant engagé, je posai la tête sur la barre et me reposai. Il n'est pas facile de lever la porte. Dehors, supposai-je, une ou plusieurs galères fluviales, élégantes, entraient dans le lac intérieur de la place forte de Policrates, ou en sortaient. L'ordre de lever ou baisser la porte est donné par un garde posté sur le chemin de ronde de la tour ouest, une des deux tours encadrant la porte de la mer. C'est un ordre crié. En conséquence, son authenticité est rarement douteuse. N'importe qui, naturellement, pourrait frapper sur un gong ou souffler dans une trompe. Le mécanisme du treuil se trouvait dans la tour ouest.

Le repos me fit du bien.

La veille, la porte était restée ouverte pendant environ quatre ahns. J'en déduisis que la flotte était partie. En outre, il me paraissait probable que Policrates ait accompagné la flotte. En fait, dans sa salle, j'avais cru comprendre, d'après ce que j'avais entendu, qu'il commanderait personnellement la flotte. La tâche prévue, de ce fait, devait être trop importante pour qu'il soit possible de la confier à un subordonné. J'estimai que Kliomenes était resté, se chargeant de commander la place forte. C'était, du moins, ce que j'espérais.

« La porte sera bientôt fermée, » annonça le pirate. « Préparez-vous ! »

Il faut moins longtemps pour fermer la porte que pour l'ouvrir mais, en raison des contrepoids, des tensions exercées sur le treuil et de la nécessité de le contrôler, cela exige un effort considérable. Pour baisser la porte avec une rapidité extrême, incidemment, comme cela a été fait lorsque ma galère a été fracassée, il suffit de désengager un contrepoids. Les barres, naturellement, grâce auxquelles le treuil est normalement manœuvré, doivent être retirées avant l'opération, retrait qui s'effectue en enlevant les chevilles. Si cela n'était pas fait, les barres tourneraient follement en même temps que le treuil. Cette éventualité, naturellement, serait extrêmement dangereuse pour tous ceux qui pourraient se trouver sur la trajectoire des barres ainsi que, naturellement, pour ceux qui étaient enchaînés à elles. Il y a deux contrepoids, comme je l'ai mentionné, qui équilibrent partiellement le poids de la porte. Le désengagement d'un seul permet à la porte de descendre rapidement. S'ils étaient désengagés tous les deux, la porte elle-même risquerait d'être gravement endommagée.

« Tenez-vous prêts ! » cria le pirate.

Je levai la tête, le collier glissant sur mon cou. Un rayon de lumière dorée tombait doucement dans la salle. Des milliers de grains de poussière dorée dansaient à l'intérieur. C'était très beau. Je constatai également que la fenêtre était trop étroite pour permettre à un homme de passer.

« J'ai trompé Policrates en personne, » fis-je remarquer à mon voisin, « lorsque je lui ai apporté la topaze. Il n'a pas vu que j'étais un imposteur, pas plus que ce benêt de Kliomenes. »

L'homme m'adressa un regard vide.

— « menteur ! » hurla le pirate. « Je t'ai prévenu à propos de tes mensonges ! »

Le fouet s'abattit à nouveau sur moi.

« Continue de mentir, » cria le pirate, « et je porterai l'affaire devant Kliomenes lui-même ! »

— « Pardonne-moi, Capitaine, » dis-je, comme si j'avais peur. Mais j'avais également appris, grâce à sa remarque, que j'avais eu raison de supposer que Kliomenes était désormais responsable de la place forte. Il était probable que, si Policrates avait été présent, il aurait mentionné son nom, pas celui de Kliomenes, puisque j'avais expressément mentionné Policrates et que, dans la hiérarchie de la place forte, il était au-dessus de Kliomenes. Je supposai, de ce fait, que Kliomenes devait désormais être responsable de la place forte. Ceci, à mon avis, convenait parfaitement à mon plan.

« Baissez la porte ! » entendîmes-nous crier. « Baissez la porte ! »

Puis, très haut, au-dessus de nous, et sur la droite de la salle du treuil, furieux, pénétrant sur un petit balcon surplombant la salle, balcon auquel on accédait par le poste de garde, nous vîmes un pirate.

« Qu'est-ce qui se passe, là-dedans ? » cria-t-il.

— « Rien, » répondit le pirate qui m'avait frappé.

— « Tu n'as donc pas entendu le signal ? » cria l'homme du balcon.

Le pirate qui était avec nous me foudroya du regard. Il retira le crochet de retenue. Aussitôt, nous sentîmes la pression exercée par les barres du treuil.

« Fais attention, idiot ! » cria l'homme du balcon. « Écoute ! Fais baisser la porte ! »

« Baissez la porte ! » nous cria le pirate, avec colère. « Vite, idiots ! »

Nous sentîmes la pression des barres sur nos bras et, lentement, péniblement, tandis que les contrepoids montaient, nous fîmes descendre la porte.

Puis la porte fut baissée.

Je regardai le pirate dans les yeux. Il me foudroya du regard. Je baissai la tête, comme si j'avais peur.

Mais je n'étais pas mécontent des événements de la journée.

MON PLAN RÉUSSIT ; JE QUITTE LA DEMEURE DE POLICRATES

« FOUETTEZ-LES, » dit Kliomenes, « toutes les deux. » Il était installé sur la chaise curule de Policrates, devant sa cour.

Mira et Tala, les sœurs blondes de Cos, à genoux, nues, devant la chaise de Kliomenes, les mains liées dans le dos, attachées l'une à l'autre par le cou avec une lanière de cuir, crièrent désespérément. Elles n'étaient pas parvenues à donner convenablement du plaisir à Jandar, capitaine mineur de la Demeure de Policrates. Chacune d'entre elles, selon Jandar, n'avait pas fait tout son possible pour dépasser l'autre, tandis qu'elles se consacraient à son plaisir. Peut-être le fait qu'elles soient sœurs les inhibait-il, dans une certaine mesure, aucune ne voulant passer pour une esclave plus sensuelle que l'autre. Cependant, bien entendu, les inhibitions de ce type ne sont pas autorisées aux esclaves. Elles doivent les surmonter ou mourir. En outre, je soupçonnais Jandar de ne pas les avoir prises correctement. S'il les avait prises avec la compétence requise, je suis convaincu que chacune aurait fait tout son possible pour dépasser l'autre, chacune essayant d'être la favorite. Correctement dominées, il aurait pu les jeter en quelques instants à la gorge l'une de l'autre, Esclaves d'Amour concurrentes.

« Si ce type de désagrément était une nouvelle fois porté à mon attention, » dit Kliomenes aux femmes, « je vous ferais jeter, nues, aux tharlarions. »

— « Oui, Maître, » dit Mira.

— « Oui, Maître, » dit Tala.

— « Emmenez-les ! » ordonna Kliomenes. Les deux femmes, par la lanière de cuir qui les attachait par le cou, furent relevées, presque étranglées, puis traînées hors de la salle.

« Pourquoi ai-je été conduit ici, Capitaine ? » demandai-je au pirate qui se tenait près de moi et qui m'avait amené sur les dalles de la salle. C'était celui qui était ordinairement responsable des prisonniers faisant fonctionner le treuil.

— « Kliomenes reçoit sa cour, » ricana-t-il.

— « Mais je n'ai rien fait, » dis-je comme si j'avais peur.

— « Nous laisserons Kliomenes en juger, » répondit-il.

— « Non, je t'en prie, Capitaine, » suppliai-je.

— « Tais-toi ! » dit-il en ricanant.

— « Oui, Capitaine, » répondis-je. Le collier et la chaîne qui m'attachaient à la barre du treuil avaient été retirés mais je portais toujours, aux poignets et aux chevilles, les chaînes de la salle du treuil.

« Ensuite ? » s'enquit Kliomenes.

— « La répartition du butin, » dit un pirate.

Il ouvrit cinq coffres pleins de pièces sur les dalles, posa près d'eux un enchevêtrement de bijoux et un bol de perles.

« Et il y a aussi ceci, » ajouta l'homme. Il poussa devant lui une femme enchaînée. Ses chevilles étaient reliées par une soixantaine de centimètres de chaîne et ses poignets étaient également reliés par une soixantaine de centimètres de chaîne. Ce type d'enchaînement est moins destiné à immobiliser la femme qu'à l'exposer. Ce type d'enchaînement est très beau. Les liens fondamentaux d'une telle femme sont constitués par son asservissement même, bien entendu. Sur Gor, une femme n'a pas besoin de porter d'autres liens.

Elle s'immobilisa devant Kliomenes, élégante dans ses chaînes.

— « Est-elle jolie ? » demanda Kliomenes.

Sa tête était couverte par un tissu rouge, partiellement transparent, la partie centrale de ce morceau de tissu, un grand morceau de tissu qui descendait pratiquement jusqu'à ses mollets. Il tenait en place du fait qu'il était attaché, sous son menton, autour de son cou, avec une cordelette rouge. J'apercevais les lignes de son corps sous le tissu partiellement transparent. Elle était marquée sur la cuisse gauche, avec la marque ordinaire des Kajirae, marque qui peut rehausser la cuisse de n'importe quelle femme, des esclaves les plus moyennes aux beautés exceptionnelles du Jardin de Plaisir d'un Ubar. Et, en réalité, cette marque ne nous indique-t-elle pas qu'elles sont toutes, dans un sens, de la fille de cuisine la plus humble au trésor asservi d'un Ubar, des Kajirae ordinaires ?

Le pirate qui se tenait derrière la femme, celui qui l'avait poussée, détacha la cordelette qu'elle portait au cou, laquelle maintenait le morceau de tissu sur sa tête et, également, sur son corps. Elle voyait probablement un peu, à travers le tissu, mais pas beaucoup. Elle avait quelque chose de familier. Le pirate tira sur le tissu couvrant l'esclave. Il le laissa tomber derrière elle. Elle s'agenouilla. Je reculai d'un pas. C'était la femme qui avait été Dame Florence de Vonda. Pour moi, désormais, elle était simplement Florence qui était, ou avait été, l'esclave de Miles de Vonda. De toute évidence, c'était un butin délicieux.

« Tu peux faire ta soumission, ma chère, » dit Kliomenes.

La femme se leva et alla devant Kliomenes. Elle s'agenouilla devant lui, sous le dais, et baissa la tête. Tendrement, doucement, elle lui lécha et lui embrassa les pieds. Puis elle se releva, recula et, ensuite, sur les dalles, s'agenouilla à nouveau. Elle posa les paumes de ses mains sur les dalles et baissa la tête, touchant les dalles avec le front. Puis elle se redressa, le dos droit, prenant la position de l'Esclave de Plaisir, mais en gardant la tête respectueusement baissée.

« Elle est jolie, » apprécia Kliomenes.

— « Oui, » dit le pirate.

— « Petite, » reprit Kliomenes.

— « Oui, Maître ? » répondit-elle, levant la tête.

— « Comment as-tu été prise ? » demanda Kliomenes.

— « Par la force, Maître, » répondit-elle. « Mon Maître, Miles de Vonda, a embarqué à Victoria à bord du *Fleur de Siba*. » Je connaissais ce bateau. Siba est une des villes du Vosk. Elle se trouve à l'est de Sais. « Il se rendait à Turmus. Il était accompagné par deux esclaves, moi et un homme esclave nommé Krondar. » Miles de Vonda, à mon avis, avait été imprudent. J'avais suggéré mes réserves concernant les déplacements sur le fleuve en cette période troublée, lorsque je m'étais entretenu avec Florence dans la taverne de Tasdron. Elle avait vraisemblablement fait part de ces réserves à Miles de Vonda. Mais, apparemment, le Vondain orgueilleux n'en avait pas tenu compte. Manifestement, il n'avait pas davantage tenu compte des conseils d'autres personnes. Dans les villes du fleuve, tout le monde était au courant du danger. On ne parlait pratiquement pas d'autre chose dans les tavernes, sur les marchés et sur les quais. « Nous avons été attaqués par deux bateaux, à l'ouest de Tafa, » dit-elle.

« Le premier, si j'ai bien compris, était le *Telia*, galère commandée par Sirnak, de cette Demeure, et qui vient juste de me présenter à toi, avec le reste du butin. L'autre était le *Tamira*, commandé par Reginald, qui travaille pour Ragnar Voskjard. »

— « Tu devais escorter le *Tamira* jusqu'aux environs de la chaîne, » dit Kliomenes en regardant le pirate qui lui avait présenté le butin. « Comment se fait-il que tu as pris le temps de te consacrer à ce type de transaction prosaïque ? »

— « C'était de l'or laissé sur le sable, un fruit mûr qu'il suffisait de cueillir, » répondit le pirate en haussant les épaules.

— « Le *Tamira* transporte les mots de passe et leurs réponses, comme tu le sais, » fit ressortir Kliomenes.

— « Ils sont en sécurité, » affirma le pirate.

« Qu'est-ce que le *Tamira* ? » demandai-je au pirate qui se tenait près de moi.

— « Le navire éclaireur de Ragnar Voskjard, » répondit-il. J'avais pensé que tel devait être le cas. Personnellement, dans le cadre d'une ruse qui avait échoué, probablement à cause de la trahison d'une femme de la Terre, Peggy, je m'étais fait passer pour le commandant des navires éclaireurs envoyés par la flotte de Ragnar Voskjard. À présent, semblait-il, malgré le peu de temps écoulé, le navire, ou les navires, bien qu'il n'y en ait apparemment qu'un, était apparu, avait rempli sa mission et retournait à présent vers l'ouest, probablement pour retrouver Voskjard. Le fait qu'un seul navire ait été utilisé suggérait une certaine négligence de la part des pirates. Était-il possible qu'ils aient véritablement aussi peu peur ?

— « La chaîne n'est pas encore coupée ? » demandai-je. Je supposai qu'elle avait été coupée, compte tenu de la nature de la conversation que je venais d'entendre. En revanche, il me paraissait inexplicable que le navire éclaireur de Voskjard ait pu gagner cette région si la chaîne n'avait pas été coupée.

— « Non, » répondit le pirate qui se tenait près de moi.

— « Comment a-t-il fait pour franchir la chaîne ? » demandai-je.

— « Un seul navire, se faisant passer pour un bateau de commerce, pas fouillé, cela ne fut pas difficile, » expliqua-t-il.

— « La chaîne a été ouverte pour lui ? » demandai-je.

— « Comme elle l'est pour les navires honnêtes, » répondit l'homme.

Il ricana.

— « Il n'a pas rencontré de difficultés ? » demandai-je.

— « Nous avons des amis près de la chaîne, » dit-il.

— « Je vois, » fis-je.

— « Il repartira comme il est venu, » ajouta-t-il.

— « Je vois, » fis-je. Intérieurement, j'étais furieux. Comme l'expédient de la chaîne était futile et inefficace !

Kliomenes considéra les coffres de pièces, les bijoux, le bol de perles et la femme.

— « Est-ce réellement, » demanda-t-il, « le partage exact du butin pris à bord du *Fleur de Siba* ? »

— « Nous avons eu la meilleure part, à mon avis, » dit le pirate debout devant le dais.

— « Je vois, » fit Kliomenes.

— « Il n'y a pas beaucoup d'argent liquide qui transite sur le fleuve, » expliqua le pirate. « Les hommes ont peur. L'essentiel du butin reste dans les villes. »

— « Lorsque nous serons alliés à Voskjard, » fit ressortir Kliomenes, « nous pourrons aller le chercher dans les villes, comme nous en aurons envie. »

— « Exact, Capitaine, » dit le pirate.

Kliomenes sourit, appelé Capitaine, bien qu'il soit dans la demeure de Policrates.

— « Mets les pièces, les bijoux et les perles dans le coffre, » dit Kliomenes.

Le pirate qui se tenait devant le dais adressa un signe à des hommes qui emportèrent les pièces, les bijoux et les perles.

— « Et ceci ? » demanda le pirate, saisissant la femme par les cheveux et lui tirant la tête en arrière, lui cambrant le corps afin d'exposer sa beauté asservie.

Kliomenes la considéra pensivement.

— « La valeur de nombreuses choses, » dit-il, « paraît patente, mais pas la valeur d'une esclave. » Il fit signe au pirate de la lâcher et il obéit. La femme s'agenouilla, le regardant. « Es-tu seulement belle, ma chère ? » demanda-t-il.

Elle baissa la tête et sanglota.

« Garde-la dans la demeure, » décida Kliomenes. « Je ferai personnellement un essai ce soir. »

La femme enchaînée fut alors emmenée, les épaules secouées de sanglots.

Kliomenes se tourna alors vers moi et je fus poussé brutalement vers le dais. Sans y avoir été invité, je m'agenouillai. Les pirates présents dans la salle rirent. J'étais le dernier point de l'ordre du jour de la matinée. Il m'avait gardé pour la fin.

« J'aurais dû te tuer, il y a longtemps, dans la taverne de Tasdron, à Victoria, » dit Kliomenes.

— « Pardonne-moi, Capitaine, » dis-je, la tête baissée.

— « J'ai appris que tu étais vantard et menteur, » dit Kliomenes.

— « Non, non, Capitaine, » m'empressai-je de répondre.

— « Il continue d'affirmer, » exposa le pirate qui m'avait conduit dans la salle et était normalement chargé de superviser le fonctionnement du treuil, « qu'il nous a tous trompés, ainsi que toi et Policrates, en se faisant passer pour le messenger de Ragnar Voskjard. »

— « Es-tu tellement désireux de jouir d'un statut particulier parmi les sleens que sont tes compagnons, » demanda Kliomenes, « que tu sois disposé à prendre de tels risques dans cet endroit ? »

Je gardai la tête baissée. Je feignis de trembler.

« Tu l'as averti, n'est-ce pas ? » demanda Kliomenes à mon gardien.

— « De nombreuses fois, Kliomenes, » répondit l'homme. « Mais ce matin encore, il a renouvelé ses affirmations, croyant que j'étais trop loin pour l'entendre. »

— « Je vois, » fit Kliomenes.

— « En outre, hier, » ajouta l'homme, « il a parlé de toi d'une façon blessante. »

— « Qu'a-t-il dit ? » s'enquit Kliomenes, amusé.

— « Il t'a traité de... benêt, » répondit le pirate.

Il y eut des rires parmi les spectateurs. Je constatai, en levant la tête, que Kliomenes ne paraissait plus amusé. Je supposai que, dans la Demeure, on n'aimait pas Kliomenes, on le jalousait et on avait peur de lui. Il y avait sans doute, dans la salle, des gens qui n'auraient pas été mécontents d'usurper sa place de lieutenant de Policrates. Kliomenes jeta un regard circulaire dans la salle et les rires cessèrent immédiatement.

— « C'est effectivement amusant, » dit Kliomenes, reportant son attention sur moi.

— « Pardonne-moi, Capitaine, » suppliai-je.

— « Le messenger, ou celui qui se faisait passer pour le messenger de Ragnar Voskjard, bien qu'il ne soit pas mon égal, n'était pas maladroit à l'épée, » dit Kliomenes.

— « Pardonne-moi, Capitaine, » suppliai-je.

— « Ne le tue pas, Kliomenes, » intervint un des hommes qui se tenaient près de la chaise curule, « car il pourrait nous être utile pour faire libérer le véritable messenger de Ragnar Voskjard, qui a dû être capturé par nos ennemis, à Victoria. »

— « Ils n'échangeront pas un homme important contre ce type insignifiant, simple docker, »

répondit Kliomenes.

— « Attends Policrates, » insista l'homme. « Laisse-le prendre la décision dans cette affaire. »

— « En l'absence de Policrates, » déclara Kliomenes, « je commande dans cette Demeure. »

— « Je ne conteste pas cela, » fit l'homme en reculant, rouge de colère.

Kliomenes se tourna à nouveau vers moi.

— « Ainsi, » reprit-il, « si tu es vraiment l'homme qui s'est fait passer pour le messager de Ragnar Voskjard, tu ne devrais pas être maladroit à l'épée. »

— « Pardonne-moi, Capitaine, » suppliai-je.

— « Mettez-lui une épée dans la main ! » ordonna Kliomenes.

L'homme qui se tenait près de moi, et m'avait conduit dans la salle, sortit sa lame de son fourreau.

Il me la tendit, me présentant le pommeau.

— « Non, » dis-je. « Non. »

— « Prends-la, » dit Kliomenes sans hausser le ton. Je pris la lame, par le pommeau, dans une main enchaînée. Je pris soin de ne pas la tenir correctement. Je la tins comme s'il s'agissait d'un marteau, et trop près de la garde ce qui, naturellement, dans un combat, serait très préjudiciable à la mobilité.

Deux ou trois hommes rirent. Kliomenes se carra sur sa chaise curule. Il avait regardé attentivement. Il était vain et arrogant, mais il n'était pas stupide. Il ne s'était pas hissé jusqu'au poste de lieutenant de Policrates en agissant d'une façon idiote.

— « Ne peux-tu me tuer tel que je suis, enchaîné ? » demandai-je. « Es-tu obligé de me ridiculiser ? »

— « Conduisez-le dehors, » dit Kliomenes, se levant et s'étirant.

— « Je t'en prie, Capitaine, une faveur, » suppliai-je. « Une faveur. »

— « Laquelle ? » demanda Kliomenes, troublé.

— « Ne permets pas que ceux du treuil apprennent ce qui m'est arrivé, » suppliai-je.

— « Fais-les sortir, enchaînés, » dit Kliomenes à mon gardien, « afin qu'ils puissent assister à ce qui arrive à ce type. »

— « Non, Capitaine, je t'en prie, » suppliai-je.

Mais déjà, m'ayant saisi par les bras, deux hommes me traînaient hors de la pièce.

Je battis des paupières, dans la lumière du soleil.

Les chaînes de mes poignets et de mes chevilles furent retirées. Des hommes armés m'entouraient. Dans une main, je serrais encore, d'une façon apparemment inepte, l'épée que l'on m'avait ordonné de prendre.

Je regardai autour de moi. Je me trouvais sur le chemin, entourant le lac intérieur de la demeure de Policrates. Ce chemin faisait approximativement trois mètres de large. Nous étions derrière les hautes murailles pratiquement inexpugnables. Sur le lac, il n'y avait que cinq bateaux, et quelques petites embarcations. À ma droite, il y avait une grande porte, en métal, conduisant dans les entrailles de la forteresse. De l'autre côté de la cour, à une centaine de mètres, au-delà de l'eau profonde, j'apercevais le chemin qui se trouvait au pied de la muraille, et l'escalier conduisant au chemin de ronde. En outre, je voyais également l'énorme porte de la mer.

« Tu verras bientôt ce que ta vantardise te rapportera, » dit mon gardien, dont j'avais l'épée.

On rit, autour de nous.

Puis j'entendis un bruit de chaînes bougeant suivant un rythme lent. Mes camarades du treuil, enchaînés par le cou et la cheville, étaient amenés afin d'assister à ce qui allait m'arriver.

Je baissai la tête, comme si j'avais honte d'être accusé de mensonge devant eux. De ce fait, en outre, mon sourire, du fait qu'ils n'étaient plus dans la salle du treuil et étaient lourdement enchaînés, serait caché. Il s'écoulerait certainement plusieurs ehns avant qu'il soit possible de les ramener dans

la salle du treuil et de lever la porte.

« Reculez. Faites-nous de la place ! » dit Kliomenes en approchant. Je frémis et reculai. Il confia son épée à un homme et descendit sa tunique jusqu'à la ceinture. Puis il reprit son épée et, frappant deux ou trois fois dans le vide, éprouva son équilibre. Je constatai que sa lame serait très rapide. Je constatai également que la mienne pourrait être plus rapide.

« Reculez encore ! » ordonna Kliomenes.

Les hommes reculèrent, dégageant un grand cercle. Je remarquai que deux des compagnons de Kliomenes avaient dégainé leur lame. Si, par hasard, il se trouvait en difficulté, je ne doutais pas qu'ils s'interposeraient en sa faveur. Je n'avais guère intérêt, naturellement, même si j'y parvenais, à blesser ou tuer Kliomenes dans le cadre de la situation actuelle. Mon objectif ne consistait pas à en finir avec lui, pour ainsi dire, mais à sortir de la demeure. Mon unique chance, dans cette affaire obscure et précipitée, à mon sens, consistait à utiliser sa vanité et, espérai-je, la nervosité qu'elle entraînait, contre lui.

« Es-tu prêt, idiot du village, beau vantard, à te montrer à la hauteur de tes prétentions ? » s'enquit Kliomenes.

Je regardai les hommes du treuil. Ils étaient debout, enchaînés, lugubres et silencieux. Une équipe pitoyable, me dis-je. Leur tristesse me fit plaisir. En dépit de mes vantardises continues dans la salle du treuil, qu'ils avaient certainement trouvées lassantes, le fait de me voir découper en rondelles ne suscitait pas leur enthousiasme. Cela me plut. Cela m'incita également à croire qu'il leur serait difficile de regagner rapidement la salle du treuil. Pressés, il pourrait même arriver qu'ils tombent ou s'entravent dans leurs chaînes. Ces choses peuvent arriver.

La lame, soudain, fila dans ma direction.

Je reculai en trébuchant, déséquilibré.

« Esquive heureuse, » releva un pirate.

« Callimachus n'est pas là pour te sauver, benêt, » dit Kliomenes, prenant ma mesure, la pointe de sa lame bougeant, subtilement, à un mètre de ma poitrine.

Puis, une nouvelle fois, rapide comme un ost, la lame fila dans ma direction.

« Le docker a de la chance, » dit un pirate.

Mais, à ce moment-là, j'eus peur car je compris que Kliomenes avait véritablement voulu me toucher. Il avait reculé et me regardait, méfiant. Une telle esquive pouvait être due à la chance, mais le fait que deux esquives de ce type se succèdent, apparemment maladroites mais manifestement efficaces, défiait, de toute évidence, les probabilités liées à cette affaire.

« Il connaît l'escrime, » dit Kliomenes.

« Il est maladroit, » dit un homme en riant. Il y eut d'autres rires.

« As-tu peur, Kliomenes ? » demanda un autre homme.

Kliomenes adressa un bref regard aux deux hommes qui se tenaient près de lui, ceux qui avaient dégainé leur épée. Sur un mot de lui, naturellement, ils se jetteraient sur moi, peut-être suivis par d'autres.

Je fis tomber l'épée.

Kliomenes se crispa mais n'avança pas.

« Tu aurais pu le tuer, » dit un homme.

Maladroitement, le souffle court, je ramassai l'épée. Je regardai Kliomenes comme si j'avais peur.

Kliomenes me considéra, hésitant. Il savait que j'aurais pu ramasser l'épée avant qu'il lui ait été possible de me toucher. Toutefois, il ne pouvait pas être certain que je le savais.

« Aie pitié, Capitaine, » lui dis-je.

« Il a peur, » dit un pirate.

Je compris alors qu'il me fallait jouer un jeu extrêmement dangereux. Ce n'était pas les autres que je devais persuader de mon incapacité sur le plan de l'escrime, c'était Kliomenes lui-même. Les autres ne comptaient pas.

« Pardonne-moi, Capitaine, » suppliai-je. Puis je m'agenouillai et posai l'épée par terre, devant moi. Puis je la poussai, le pommeau d'abord, dans sa direction.

Les pirates émirent des grognements et des réflexions ironiques.

« Je t'en prie, Capitaine, » suppliai-je, « permets-moi de retourner au treuil. »

Kliomenes sourit.

« Lâche ! » lancèrent plusieurs pirates.

J'étais à genoux à la merci de Kliomenes, sans défense. Il aurait alors pu fondre sur moi et me tuer comme un verr attaché.

« Je t'en prie, Capitaine, » feignis-je de supplier, « permets-moi de retourner au treuil. »

Kliomenes regarda autour de lui et sourit. Puis, avec le pied, il poussa la lame dans ma direction.

— « Ramasse ton épée, » dit-il.

Je tendis la main vers la lame et, au même moment, il se jeta sur moi et je parais la lame, qui frappait de haut en bas, dans un éclair d'acier et un déluge d'étincelles. Il fut déséquilibré et je me dressai, près de lui, à l'intérieur de sa garde, le saisissant et le faisant partiellement pivoter dans le creux de mon bras droit, la lame dans cette main.

« Reculez ! » criai-je aux autres, qui approchaient. Kliomenes poussa un cri de désespoir. Ma main gauche était à présent dans ses cheveux, tirant sa tête en arrière, et la lame de mon épée était posée sur sa gorge.

« Reculez, » souffla Kliomenes, crispé, immobilisé. Je pivotai, sans le lâcher, veillant à ce que les autres gardent leurs distances.

« N'approchez pas davantage, » conseillai-je aux pirates, « sinon je lui trancherai la gorge. »

« J'ai glissé, » dit Kliomenes. « J'ai glissé. »

« Lâche ton épée ! » dis-je à Kliomenes. Il obéit.

« Lâche-le, » dit un pirate. « Tu ne peux pas t'échapper. »

« Posez vos épées par terre ! » leur ordonnai-je.

Ils hésitèrent et Kliomenes sentit le tranchant de l'acier, prêt à glisser sur sa gorge.

« Posez vos épées par terre, imbéciles ! » cria-t-il.

Les lames, une par une, dégainées, furent posées sur les pierres.

Mon acier s'immobilisa alors dans le dos de Kliomenes.

« Précède-moi jusqu'au chemin de ronde, » lui dis-je. « Ne suivez pas ! » conseillai-je aux pirates.

« Rends ton épée, » dit Kliomenes.

— « Dépêche-toi ! » lui dis-je.

— « Tu n'as pas de monnaie d'échange, » fit-il valoir.

— « J'ai ta vie, » répliquai-je. Il se crispa. « Avant que tu aies pu faire deux foulées, » lui indiquai-je, « je pourrais t'embrocher sur mon épée ou te décapiter. »

— « Peut-être pas, » dit Kliomenes, péniblement.

— « C'est un risque que je suis prêt à prendre, » affirmai-je. « Et toi ? »

Il me regarda.

J'ouvris la main gauche, à hauteur de la hanche.

« Si nécessaire, » repris-je, « je suis prêt à te conduire jusqu'au parapet plié en deux comme une femme esclave. »

— « Cela ne sera pas nécessaire, » dit-il. Il pivota alors sur lui-même et me précéda, au bord du lac constituant la cour. Je me retournai et regardai le groupe de pirates. Ils ne me suivirent pas. Ils restèrent près du portail métallique. Leur acier gisait toujours à leurs pieds.

« Pose ton arc ! » or donnai-je à un homme posté sur la muraille, en montant vers le chemin de ronde.

« Pose ton arc ! » ordonna Kliomenes, avec colère, montant devant moi.

Quelques instants plus tard, suivant le chemin de ronde, nous arrivâmes près de la grande tour ouest, dont les étages inférieurs abritaient la salle du treuil.

Deux ou trois hommes, leur arc à la main, se dirigèrent vers nous.

« Posez vos arcs ! » leur ordonnai-je.

« Faites ce qu'il dit ! » ordonna Kliomenes d'une voix chargée de colère.

Les arcs furent posés à leurs pieds. Il s'agissait d'arcs courts, utilisés sur les navires, solides et maniables, faciles à utiliser dans un espace réduit, permettant de tirer par-dessus le bastingage de galères combattant bord à bord. Je n'avais vu que ce type d'arc dans la demeure de Policrates. Le rythme auquel ils peuvent tirer est nettement supérieur à celui de l'arbalète, quelle que soit la variété. Tout bien considéré, ce type d'arc est parfaitement adapté au combat naval à courte distance. Il est supérieur, sur ce plan, à l'arc des Paysans, ou grand arc, dont la puissance, la portée et la précision sont excellentes.

Je regardai brièvement par-dessus le sommet du mur. Nous étions, comme je l'avais prévu, non loin de la porte de la mer. Je ne connaissais pas la profondeur de l'eau, à cet endroit, néanmoins, je savais qu'elle devait être assez profonde pour accepter le tirant d'eau d'un navire rond lourdement chargé.

« Qu'as-tu l'intention de faire ? » demanda Kliomenes.

— « Dis-leur d'aller chercher une corde, » répondis-je en montrant les hommes qui se trouvaient sur le chemin de ronde.

Kliomenes ricana.

« Allez chercher une corde ! » dit-il.

Ils descendirent l'escalier en toute hâte.

« Apparemment, tu vas réussir à t'évader, » dit Kliomenes. Il supposait que j'étais sérieux lorsque j'avais envoyé les hommes chercher une corde. Il supposait que, lorsqu'ils reviendraient, j'utiliserais la corde pour descendre le long de la muraille. À ce moment-là, naturellement, les hommes seraient à nouveau sur le mur, vraisemblablement armés, et avec des arcs. Descendant le long de la corde, je serais vulnérable ; en outre, il serait possible de couper la corde.

— « À présent, nous sommes seuls sur le chemin de ronde, » dis-je à Kliomenes, pointant l'épée sur son ventre. Il fit un pas en arrière.

— « Ne me tue pas, » dit-il, blêmissant soudain. Derrière lui, il y avait le vide et le bord du lac, tout en bas.

J'armai mon bras, comme pour plonger l'acier dans son ventre. Il se tortilla pour esquiver, et prit la fuite. Je ris, renonçant à le poursuivre. Je ne pensais pas qu'il s'arrêterait avant d'être à nouveau en sécurité parmi ses hommes. Puis, lâchant l'épée, je montai sur le parapet et sautai dans l'eau. J'eus l'impression de rester très longtemps en l'air. Son flot précipité fut frais sur mon corps et ébouriffa mes cheveux. Puis je touchai l'eau, ayant l'impression de flotter en elle, et heurtai violemment la vase et les débris du fond. Je tombai à genoux. Je craignis de m'être cassé les jambes. L'eau tourbillonna autour de moi, puissante, rugissant à mes oreilles. Je me dégageai, donnant des coups de pied dans la vase, et me propulsai vers la surface où j'arrivai, hoquetant, quelques instants plus tard. Je secouai la tête ; je battis des paupières. Je regardai le parapet, tout en haut. Mes jambes étaient insensibles, mais j'étais en mesure de les contrôler. Aucune flèche ne plongea dans l'eau autour de moi. Je repris mon souffle, puis plongeai et nageai sous l'eau en direction des buissons et des arbres, partiellement submergés, qui bordaient le canal conduisant à la porte. Je fis surface parmi les roseaux et les racines. Ce n'est qu'à ce moment-là, me retournant, à l'abri de la végétation partiellement submergée, que je

vis des hommes apparaître sur la muraille. Je les avais obligés à la quitter. Ils ne savaient vraisemblablement pas dans quelle direction j'étais parti. Puis je nageai à nouveau sous l'eau pendant quelque temps, faisant surface près du terrain spongieux s'étendant au nord-ouest de la demeure, caché par des arbres. Je supposais qu'ils croiraient que je sortirais au nord-est du canal, partie se trouvant plus près de Victoria. De toute manière, j'aurais une bonne avance sur les poursuivants éventuels. Il faudrait plusieurs ehns, j'en étais sûr, pour lever la grande porte de la mer. J'y avais veillé. Je pourrais toujours traverser le canal, en direction du nord-est, à ma convenance, pour aller vers Victoria, ou je pourrais simplement, si je le souhaitais, suivre la rive sud du Vosk. J'étais certain, dans ces conditions, de pouvoir rejoindre Victoria. Il y a de très nombreuses petites embarcations, sur le Vosk. Je me mis alors rapidement en marche. J'avais froid. Mais j'étais de bonne humeur.

CORNES DE BATAILLE

« NOUS SOMMES heureux d'accueillir ton épée, » dit Callimachus. Nous étions à l'avant de la longue galère, sous le château avant. Le mât unique avait été baissé et était fixé, attaché, sur le pont, dans le sens de la longueur, entre les bancs.

Notre navire était arrêté, à l'est de la chaîne énorme. Je ne voyais pas grand-chose, à cause du brouillard. C'était le matin et il faisait froid. L'eau clapotait contre les flancs du navire. Au loin, j'entendis le cri d'une mouette invisible.

« Il n'était pas nécessaire que tu te joignes à la flotte, » dit Callimachus.

— « C'est ma place, » répondis-je.

— « Tu as pris de gros risques, » ajouta-t-il.

— « Nous avons été trahis, » dis-je.

— « Oui, » convint-il.

J'étais amer. L'énorme porte de la mer était tombée, détruisant la galère avec laquelle j'avais tenté de pénétrer dans la place forte de Policrates. J'avais été capturé et avais réussi à m'évader. J'avais réussi à atteindre Victoria, puis avais continué vers l'ouest, ayant appris que les navires se dirigeaient vers la chaîne. La veille au soir, j'avais embarqué à bord du *Tina*, venant de Victoria, commandé par Callimachus.

« Si Voskjard tente de franchir la chaîne par la force, » dit Callimachus, « nous ne pourrons pas l'arrêter. »

— « C'est l'esclave de la Terre, Peggy, propriété de Tasdron, qui nous a trahis, » dis-je.

— « Peux-tu en être sûr ? » demanda Callimachus.

— « J'en suis sûr, » dis-je. « Était-ce Callisthenes ? » demandai-je.

— « Il est impossible que ce soit Callisthenes, » affirma Callimachus. « Je le connais. En outre, il est Capitaine de Port Cos et appartient à ma caste. »

Je regardai par-dessus les sabords. À bâbord et à tribord, à une cinquantaine de mètres, grises et silencieuses, visibles par intermittence dans le brouillard, il y avait deux autres galères, toutes les deux arrêtées comme l'étaient le *Tina*, le *Mira* de Victoria et le *Talender* de Fina.

« En outre, » ajouta Callimachus, « c'est mon ami. »

— « Te semble-t-il probable que cela puisse être Tasdron ou Glyco ? » demandai-je.

— « Il est impossible que ce soit Tasdron, » répondit Callimachus. « Ses intérêts seraient trop opposés à un tel acte. En réalité, il est, à Victoria, le chef de ceux qui s'opposent aux pirates. »

— « Peut-être était-ce Glyco, dans ce cas, » dis-je avec amertume.

— « Il n'appartient pas à ma caste, » reconnut Callimachus.

— « Tasdron non plus, » dis-je.

— « Exact, » dit Callimachus.

— « Glyco, » fis-je remarquer, « a demandé ton aide contre les pirates. »

— « Il n'a pas accompagné la flotte, » souligna Callimachus.

— « Il est à présent à l'est du fleuve, tentant d'obtenir de l'aide, » rappelai-je.

— « Peut-être, » admit Callimachus. « Mais aucun navire n'est arrivé. »

— « Je ne crois pas que Glyco réussira, » dis-je. « Les villes se méfient trop les unes des autres, et elles ont trop peur des pirates. En outre, la flotte de Policrates est à présent à l'est de Victoria, pour empêcher de tels navires de venir nous rejoindre. Je te l'ai dit. »

Callimachus resta silencieux.

« Pourquoi n'est-il pas évident, pour toi, que c'est l'esclave, Peggy, qui nous a trahis ? » demandai-je.

— « Elle ne pouvait pas nous entendre, » répondit Callimachus avec hésitation et colère.

— « Elle était dans la pièce, » fis-je ressortir. « Elle a certainement entendu. Elle n'est pas stupide, bien qu'elle soit esclave. Elle pouvait entendre l'essentiel de ce que nous préparions. Il est probable qu'elle a révélé nos plans au messenger de Ragnar Voskjard, ou à un pirate de la taverne de Tasdron, peut-être en gémissant de plaisir dans ses bras, espérant gagner la liberté grâce à la trahison. »

— « Elle ne serait pas affranchie, » remontra Callimachus. « Elle serait seulement plongée dans un esclavage plus profond et cruel. »

— « Elle l'ignorait, » fis-je remarquer. « Elle est de la Terre. » Il faut parfois des années pour apprendre les coutumes goréennes et la façon dont les Goréens pensent. En général, ils ne sont pas patients avec les esclaves.

— « Peut-être as-tu été trahi par un des hommes de Callisthenes ou d'Aemilianus, » émit Callimachus.

— « Par des Guerriers de confiance, » demandai-je, « qui, en outre, avaient peu d'occasions d'entrer en contact avec l'ennemi ? » Je lui adressai un regard chargé de colère. « Pourquoi ne peux-tu pas admettre que c'est l'esclave, Peggy, qui nous a trahis ? » Je me demandai s'il avait de l'affection pour elle.

— « Cela ne pouvait pas être quelqu'un d'autre, » admit Callimachus. Sa voix était lugubre, et terrible. Je ne compris pas, totalement, le ton de sa voix. C'était presque comme s'il avait été personnellement trahi, d'une façon subtile.

Je regardai, au-delà de la proue, le brouillard. On ne voyait pratiquement rien.

« Si nous avons la chance de sortir vivants de cette bataille, » dit Callimachus, « je veillerai à ce que cette femme soit châtiée. »

— « Que lui arrivera-t-il ? » demandai-je.

— « Elle sera châtiée comme on châtie une femme esclave quand elle n'a pas été totalement agréable, » dit-il calmement.

Je frémis.

« As-tu froid ? » demanda Callimachus.

— « Oui, » répondis-je. Je serrai la cape que je portais plus étroitement autour de moi.

— « Peut-être n'y aura-t-il pas de bataille, » dit Callimachus. « Nous sommes près de la chaîne depuis deux jours. »

— « Le *Tamira* a franchi la chaîne, n'est-ce pas ? » demandai-je.

— « Oui, » répondit-il.

— « Je prévois une bataille, » dis-je.

— « Le *Tamira* est un navire de commerce, » releva Callimachus.

— « C'est le navire éclaireur de Ragnar Voskjard, » précisai-je. « Il a déjà rendu visite à Kliomenes, dans la demeure de Policrates. »

— « J'ai du mal à croire cela, » dit Callimachus.

— « A-t-il été fouillé, près de la chaîne ? » demandai-je.

— « Non, » répondit Callimachus.

— « S'il l'avait été, » repris-je, « on aurait constaté qu'il transportait du butin provenant du *Fleur de Siba*. Mais, surtout, il devait transporter des documents le liant à Policrates, documents indiquant les mots de passe et les réponses permettant de diriger les activités conjointes des deux flottes de pirates. »

— « Tu te trompes, » dit Callimachus. « Reginald, son capitaine, est un homme connu. »

— « J'ai appris ces choses à la cour de Kliomenes, » fis-je valoir.

— « Tu dois te tromper, » estima-t-il.

— « Je prévois une bataille, » maintins-je.

— « Elle aurait déjà dû se produire, » fit ressortir Callimachus.

— « Cela semble possible, » reconnus-je.

— « Peut-être Voskjard a-t-il peur de la chaîne, » émit Callimachus.

— « Peut-être, » admis-je.

De l'endroit où nous étions arrêtés, j'entendais, de temps en temps, les grincements nerveux des maillons puissants de la chaîne, suspendue à des pylônes, qui barrait le fleuve. Les maillons de la chaîne faisaient une quarantaine de centimètres de long et trente centimètres de large ; le métal dont ils étaient constitués avait l'épaisseur d'un avant-bras d'homme. La chaîne, par endroits, était sous une trentaine de centimètres d'eau ; à d'autres endroits, et près des pylônes, elle se trouvait entre trente centimètres et un mètre au-dessus de la surface. Elle était fixée à des anneaux énormes montés sur les pylônes. En cinq endroits, sur le fleuve, la chaîne pouvait être ouverte, grâce à des radeaux énormes, endroits où il y avait des postes de garde. En outre, il y avait des postes de garde près des pylônes, sur les rives nord et sud du fleuve.

— « Où est Callisthenes ? » demandai-je.

— « Il est au poste de garde sud, » répondit Callimachus.

Cet endroit était considéré comme le plus dangereux. Les navires goréens, dans l'ensemble, même les navires ronds, ont un faible tirant d'eau. Il est fréquent, lorsqu'il est impossible de les amarrer, de les échouer pour la nuit. Ainsi, la chaîne, théoriquement, pouvait être contournée en ces points, les navires à faible tirant d'eau étant poussés sur la rive et, sur des rouleaux, transportés au-delà des pylônes terminaux. Le poste de garde du sud était considéré comme plus vulnérable que celui du nord parce qu'il se trouvait dans un endroit relativement isolé. Les itinéraires de ravitaillement entre Port Cos et le poste de garde nord sont plus courts et il est plus facile d'y faire parvenir des renforts. En outre, les casernes des gardes de la chaîne se trouvent à cet endroit. J'appris avec satisfaction que Callisthenes avait pris position au poste de garde sud. C'était à cet endroit que de bons hommes étaient particulièrement nécessaires. Néanmoins, pendant la bataille, ils nous manqueraient, si Voskjard attaquait la chaîne de front.

« Peut-être devrions-nous, nous aussi, être là-bas, » fit Callimachus.

— « La chaîne paraît terriblement forte, » appréciai-je. Nous n'avions pas vu la chaîne, Callimachus et moi, avant d'aller dans l'ouest. Nous ignorions à quel point elle était impressionnante. Elle constituait un exploit technique aux proportions considérables. Bien que nous conservions nos réserves théoriques quant à son efficacité, ces réserves, compte tenu de la présence même de la chaîne, paraissaient moins inquiétantes, plus ténues et abstraites, que pendant les conversations tendues que nous avions eues dans la taverne de Tasdron. Il était aisé de comprendre, à présent, pourquoi ceux qui avaient vu la chaîne avaient davantage confiance en son efficacité que ceux qui ne la connaissaient pas. J'écoutai les grincements des maillons puissants et le clapotis de l'eau contre les flancs de notre galère, ainsi que les cris occasionnels des mouettes du Vosk.

« Peut-être Voskjard a-t-il vraiment peur de la chaîne, » émis-je.

— « Il y a sûrement, à l'ouest du Vosk, de quoi satisfaire son appétit de prédation, » admit Callimachus.

— « Je le crois, en effet, » opinai-je.

Je regardai, par-dessus le bastingage, l'énorme éperon en bois, recouvert de métal, qui sortait partiellement de l'eau. Je regardai par-dessus le bastingage de tribord et vis la grande lame courbe, fixée au flanc du navire. Sa sœur, fixée également, devant les rames, se trouvait à bâbord. Ces lames faisaient deux mètres de haut et évoquaient des lunes métalliques convexes. On disait que ces lames avaient été inventées par Tersites, Architecte naval de Port Kar. Je revins près de Callimachus.

— « Tu n'as jamais combattu sur l'eau, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Non, » répondis-je.

À présent, je voyais à peine le *Mira* et le *Talender*, tellement le brouillard était épais.

— « Il fait froid, » dit Callimachus.

— « Oui, » répondis-je. « Callimachus, » repris-je.

— « Oui ? » dit-il.

— « Crois-tu que Voskjard viendra ? » demandai-je.

— « Je ne le crois plus, » répondit Callimachus.

— « Pourquoi ? » m'enquis-je.

— « La chaîne est puissante, » dit Callimachus. « En outre, il semble que sa flotte aurait dû arriver près de la chaîne, à présent, si elle avait eu l'intention de le faire. »

— « Dans ce cas, tu crois qu'il ne viendra pas ? » demandai-je.

— « Effectivement, » répondit-il.

— « Une bataille, sur l'eau, doit être une chose terrifiante, » dis-je.

— « J'appartiens à la Caste des Guerriers, » dit Callimachus. Il se passa la langue sur les lèvres. Je me demandai ce qu'il avait vécu et ce qu'il savait, que j'ignorais. Il me fit peur, à ce moment-là. Pendant un instant, j'eus l'impression de ne plus le connaître. J'eus l'impression, pendant cet instant, que c'était un homme totalement différent, qualitativement, de moi.

« As-tu peur ? » demanda Callimachus.

— « Oui, » répondis-je.

— « C'est naturel, » dit-il.

— « Quels sont les nombres impliqués ? » demandai-je.

Callimachus sourit.

— « C'est une question de Guerrier, » fit-il remarquer.

— « Tu as certainement des informations sur cette question, » dis-je.

— « On pense, » répondit Callimachus, « que Voskjard est plus fort que Policrates. On estime qu'il commande une cinquantaine de navires et environ deux mille cinq cents hommes. Nos informations concernant Policrates sont plus précises. Il commande quarante navires et environ deux mille hommes. »

— « Unis, ils représenteraient une force considérables, » appréciai-je.

— « Effectivement, » acquiesça Callimachus, « cependant Port Cos peut lancer une cinquantaine de navires sur le fleuve, et Ar's Station quarante-cinq. Par conséquent, dans une bataille, les flottes de Port Cos et d'Ar's Station, agissant ensemble, représenteraient une force supérieure. »

— « Combien de navires d'Ar's Station sont avec nous près de la chaîne ? » demandai-je.

— « Dix, » répondit-il. « Ils ont refusé d'en fournir davantage. »

— « Et les navires de Port Cos ? » demandai-je.

— « Dix près de la chaîne et vingt à proximité du poste de garde sud, » répondit Callimachus.

— « Trente en tout, » conclus-je.

— « Il y en a encore vingt à Port Cos, naturellement, » dit Callimachus. « Toutefois ils y resteront,

afin de défendre la ville en cas de nécessité. »

— « Combien de navires indépendants ? » demandai-je.

— « Sept, » répondit Callimachus. « Deux de Victoria, deux de Jort's Ferry, deux de Point Alfred et un de Fina. » Jort's Ferry et Point Alfred se trouvent à l'ouest d'Ar's Station et s'alignent généralement sur Ar's Station, se montrant généralement favorables à la politique d'Ar.

— « Nous avons, par conséquent, quarante-sept navires sur le fleuve, » dis-je.

— « Oui, » répondit Callimachus.

— « Et on estime que la flotte de Voskjard compte une cinquantaine de navires ? »

— « Oui, » répondit Callimachus.

— « Il semble, dans ces conditions, » repris-je, « que les forces soient à peu près équilibrées. »

— « Ou, avec la chaîne, que nous soyons légèrement favorisés ? » fit Callimachus.

— « C'est bien possible, » admis-je.

— « Mais tu es sceptique ? » demanda-t-il.

— « Nos navires sont dispersés, » fis-je ressortir. « Ils patrouillent le long de la chaîne. »

— « Et la flotte de Voskjard peut attaquer n'importe où. »

— « En coupant la chaîne, » précisai-je, « elle pourrait, en un engagement ou plusieurs combats successifs, être supérieure en nombre et détruire les navires défenseurs. »

— « Tu réfléchis comme un Guerrier, » apprécia Callimachus.

— « Notre espoir, naturellement, » repris-je, « consiste à les maintenir derrière la chaîne le temps nécessaire au rassemblement de nos forces. »

— « Naturellement, » dit Callimachus.

— « Tu as dit, un peu plus tôt, » repris-je, « qu'il ne te semblait pas possible que nous puissions arrêter une attaque de front contre la chaîne. »

— « C'est exact, » répondit-il.

— « Pourquoi ? » demandai-je.

— « Réfléchis, » dit-il. « Les hommes d'Ar's Station sont essentiellement des fantassins d'Ar, embarqués sur des galères. Ils ne connaissent pas bien le combat naval. Et les navires indépendants, comme le *Tina*, ne sont pas manœuvrés par des Guerriers, mais par des volontaires, hommes courageux mais sans formation, appartenant principalement aux Basses Castes. Notre force défensive, en réalité, est la flotte de Port Cos. »

— « Ainsi, à ton avis, » relevai-je avec inquiétude, « c'est en réalité les trente navires de Port Cos contre la flotte de Voskjard ? »

— « Effectivement, » répondit Callimachus.

— « Pourquoi, dans ce cas, es-tu ici ? » demandai-je.

— « J'appartiens à la Caste des Guerriers, » répondit Callimachus.

— « Je vois, » fis-je.

— « Pourquoi es-tu ici ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondis-je.

— « Tu es ici, » dit-il, « parce que tu appartiens également à la Caste des Guerriers. »

— « Je n'appartiens pas à la Caste des Guerriers, » dis-je.

— « Tous ceux qui appartiennent à la Caste des Guerriers ne savent pas qu'ils appartiennent à la Caste des Guerriers, » dit Callimachus.

— « Je ne comprends pas, » fis-je.

— « J'ai vu, » reprit Callimachus, « dans tes yeux, que tu appartiens à la Caste des Guerriers. »

— « Tu es fou, » dis-je.

— « Il y a dix mille ans, » déclara-t-il, « dans les mélanges de sang, dans les viols des femmes conquises, la Caste t'a choisi. »

— « Tu es fou, » répétai-je.

— « Nous verrons bientôt, » dit-il. Il dégaina son épée.

— « Pourquoi dégaines-tu ton épée ? » demandai-je.

— « Tu entends sûrement ? » demanda-t-il.

— « Quoi ? » dis-je. « Quoi ? »

— « Je me suis trompé, » dit-il. « Je croyais qu'il n'y aurait pas de bataille. »

— « Je ne comprends pas, » dis-je.

— « Pourtant, » reprit Callimachus, « si le *Tamira* était véritablement le navire éclairer de Ragnar Voskjard, et s'il a franchi la chaîne depuis quatre jours, et s'il a rejoint la flotte de Ragnar Voskjard non loin de sa place forte, les périodes concernées ne sont pas inappropriées. »

— « De quoi parles-tu ? » demandai-je.

— « Tu n'entends donc pas ? » s'enquit-il.

— « Je n'entends rien ! » criai-je. « Tu es fou ! » Je n'entendais que le clapotis de l'eau contre la coque, le grincement de la chaîne, le frottement des dames de nage, les cris lointains des mouettes du Vosk.

« Il n'y a rien, » soufflai-je.

Soudain, les cheveux se dressèrent sur ma nuque.

— « Tu vois ? » demanda Callimachus, levant son épée et montrant un point dans le brouillard.

— « Non, » répondis-je. Je ne voyais rien dans le brouillard mais, à présent, j'entendais nettement.

Puis, soudain, dans une déchirure du brouillard, j'aperçus, à une centaine de mètres, de l'autre côté de la chaîne, des navires qui me parurent innombrables.

— « C'est la flotte de Ragnar Voskjard, » annonça-t-il. Une joie que je ne compris pas transparut dans sa voix.

Pendant quelques instants, sur le pont, sous le château avant de la galère, je fus incapable de bouger.

« Ton épée est dans ta main, » remarqua Callimachus avec un sourire.

Je ne me souvenais pas l'avoir dégainée.

« Sonnez les cornes de bataille ! » cria Callimachus aux hommes qui se trouvaient sur le navire.

« Sonnez les cornes de bataille ! »

LA FIN ÉTINCELANTE DES AVENTURES DE JASON MARSHALL SERA RACONTÉE DANS
« LE GARDE DE GOR »
PAR JOHN NORMAN

4^{ème} de couverture

Jason Marshall, le nouveau héros de John Norman, continue de se heurter aux traditions de Gor, aux étranges lois qui régissent, sur cette planète, les rapports entre les hommes et les femmes, entre les maîtres et les esclaves.

Jason Marshall, gagnant sa liberté, se met en devoir de se faire une place dans ce monde barbare et glorieux situé de l'autre côté du soleil. Sans cesser pour autant de chercher la femme qu'il aime et qui est tombée, elle aussi, dans le piège des traqueurs de Gor.

Sa route le mène tout droit au sein du conflit qui oppose les puissants de ce monde fabuleux...